La Comtesse de SEGUR

Œuvres Complètes

Arvensa Editions

Table des matières

Nouveaux Contes de Fées pour les Petits Enfants
Les Malheurs de Sophie
Les Petites Filles Modèles
Les Vacances
Mémoires d’un âne
Pauvre Blaise
La Soeur de Gribouille
Les Bons Enfants
Les Deux Nigauds
L’Auberge de l’Ange-Gardien
Le Général Dourakine
François le Bossu
Un Bon Petit Diable
Comédies et Proverbes
Jean qui grogne et Jean qui rit
La Fortune de Gaspard
Quel Amour d’Enfant!
Le Mauvais Génie
Diloy Le Chemineau
Après la Pluie, le Beau Temps
La Santé des Enfants
Livre de Messe des Petits Enfants
L’Evangile d’une Grand’Mère
Les Actes des Apôtres
Lettres de La Comtesse de Ségur
Lettre d’une Grand’mère
Biographie de la Comtesse de Ségur

COMTESSE DE SEGUR

ŒUVRES COMPLETES

Les éditions Arvensa
vous souhaitent une bonne lecture.

Tous droits réservés Arvensa Editions

Nouveaux Contes de Fées pour les Petits Enfants

(1856)
Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Gustave Doré

Table des matières

Histoire de Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon
I – Blondine
II – Blondine perdue
III – La forêt des Lilas
IV- Premier réveil de Blondine. Beau-Minon
V- Bonne-Biche
VI – Second réveil de Blondine
VII – Le perroquet
VIII – Le repentir
IX – La tortue
X – Le voyage et l'arrivée
Le bon petit Henri
I – La pauvre mère malade
II – Le corbeau, le coq et la grenouille
III – La moisson
IV – La vendange
V – La chasse
VI – La pêche
VII – La plante de vie
Histoire de la princesse Rosette
I – La ferme
II - Rosette à la cour du roi son père.
Première journée.
III – Conseil de famille
IV – Seconde journée
V – Troisième et dernière journée
La petite souris grise
I – La maisonnette
II – La fée détestable
III – Le prince gracieux
IV – L'arbre de la rotonde
V – La cassette
Ourson
I – Le crapaud et l'alouette
II – Naissance et enfance d'ourson
III - Violette
IV – Le rêve
V – Encore le crapaud
VI – Maladie et sacrifice
VII – Le sanglier
VIII - L'incendie

IX – Le puits
X – La ferme, le château, l'usine
XI – Le sacrifice
XII – Le combat
XIII – La récompense

À mes petites filles
CAMILLE ET MADELEINE DE MALARET

Mes très chères enfants,

Voici les contes dont le récit vous a tant amusées, et que je vous avais promis de publier.

En les lisant, chères petites, pensez à votre vieille grand’mère, qui, pour vous plaire, est sortie de son obscurité et a livré à la censure du public le nom de la

COMTESSE DE SÉGUR, née Rostopchine.

Histoire de Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon

I – Blondine

Il y avait un roi qui s'appelait Bénin; tout le monde l'aimait, parce qu'il était bon; les méchants le craignaient, parce qu'il était juste. Sa femme, la reine Doucette, était aussi bonne que lui. Ils avaient une petite princesse qui s'appelait Blondine à cause de ses magnifiques cheveux blonds, et qui était bonne et charmante comme son papa le roi et comme sa maman la reine. Malheureusement la reine mourut peu de mois après la naissance de Blondine, et le roi pleura beaucoup et longtemps. Blondine était trop petite pour comprendre que sa maman était morte: elle ne pleura donc pas et continua à rire, à jouer, à téter et à dormir paisiblement. Le roi aimait tendrement Blondine, et Blondine aimait le roi plus que personne au monde. Le roi lui donnait les plus beaux joujoux, les meilleurs bonbons, les plus délicieux fruits. Blondine était très heureuse.

Un jour, on dit au roi Bénin que tous ses sujets lui demandaient de se remarier pour avoir un fils qui pût être roi après lui. Le roi refusa d'abord; enfin il céda aux instances et aux désirs de ses sujets, et il dit à son ministre Léger:

«Mon cher ami, on veut que je me remarie; je suis encore si triste de la mort de ma pauvre femme Doucette, que je ne veux pas m'occuper moi-même d'en chercher une autre. Chargez-vous de me trouver une princesse qui rende heureuse ma pauvre Blondine: je ne demande pas autre chose. Allez, mon cher Léger; quand vous aurez trouvé une femme parfaite, vous la demanderez en mariage et vous l'amènerez.»

Léger partit sur-le-champ, alla chez tous les rois, et vit beaucoup de princesses, laides, bossues, méchantes; enfin il arriva chez le roi Turbulent, qui avait une fille jolie, spirituelle, aimable et qui paraissait bonne. Léger la trouva si charmante qu'il la demanda en mariage pour son roi Bénin, sans s'informer si elle était réellement bonne. Turbulent, enchanté de se débarrasser de sa fille, qui avait un caractère méchant, jaloux et orgueilleux, et qui d'ailleurs le gênait pour ses voyages, ses chasses, ses courses continuelles, la donna tout de suite à Léger, pour qu'il l'emmenât avec lui dans le royaume du roi Bénin.

Léger partit, emmenant la princesse Fourbette et quatre mille mulets chargés des effets et des bijoux de la princesse.

Ils arrivèrent chez le roi Bénin, qui avait été prévenu de leur arrivée par un courrier; le roi vint au-devant de la princesse Fourbette. Il la trouva jolie; mais qu'elle était loin d'avoir l'air doux et bon de la pauvre Doucette! Quand Fourbette vit Blondine, elle la regarda avec des yeux si méchants, que la pauvre Blondine, qui avait déjà trois ans, eut peur et se mit à pleurer.

«Qu'a-t-elle? demanda le roi. Pourquoi ma douce et sage Blondine pleure-t-elle comme un enfant méchant?

— Papa, cher papa, s'écria Blondine en se cachant dans les bras du roi, ne me donnez pas à cette princesse; j'ai peur; elle a l'air si méchant!»

Le roi, surpris, regarda la princesse Fourbette, qui ne put assez promptement changer son visage pour que le roi n'y aperçût pas ce regard terrible qui effrayait tant Blondine. Il résolut immédiatement de veiller à ce que Blondine vécût séparée de la nouvelle reine, et restât comme avant sous la garde exclusive de la nourrice et de la bonne qui l'avaient élevée et qui l'aimaient tendrement. La reine voyait donc rarement Blondine, et quand elle la rencontrait, par hasard, elle ne pouvait dissimuler entièrement la haine qu'elle lui portait.

Au bout d'un an, elle eut une fille, qu'on nomma Brunette, à cause de ses cheveux, noirs comme du charbon. Brunette était jolie, mais bien moins jolie que Blondine; elle était, de plus, méchante comme sa maman, et elle détestait Blondine, à laquelle elle faisait toutes sortes de méchancetés: elle la mordait, la pinçait, lui tirait les cheveux, lui cassait ses joujoux, lui tachait ses belles robes. La bonne petite Blondine ne se fâchait jamais; toujours elle cherchait à excuser Brunette.

«Oh! papa, disait-elle au roi, ne la grondez pas; elle est si petite, elle ne sait pas qu'elle me fait de la peine en cassant mes joujoux... C'est pour jouer qu'elle me mord... C'est pour s'amuser qu'elle me tire les cheveux», etc.

Le roi Bénin embrassait sa fille Blondine et ne disait rien, mais il voyait bien que Brunette faisait tout cela par méchanceté et que Blondine l'excusait par bonté. Aussi aimait-il Blondine de plus en plus et Brunette de moins en moins.

La reine Fourbette, qui avait de l'esprit, voyait bien tout cela mais elle haïssait de plus en plus l'innocente Blondine; et, si elle n'avait craint la colère du roi Bénin, elle aurait rendu Blondine la plus malheureuse enfant du monde. Le roi avait défendu que Blondine fût jamais seule avec la reine, et, comme on savait qu'il était aussi juste que bon et qu'il punissait sévèrement la désobéissance, la reine elle-même n'osait pas désobéir.

II – Blondine perdue

Blondine avait déjà sept ans et Brunette avait trois ans. Le roi avait donné à Blondine une jolie petite voiture attelée de deux autruches et menée par un petit page de dix ans, qui était un neveu de la nourrice de Blondine. Le page, qui s'appelait Gourmandinet, aimait tendrement Blondine, avec laquelle il jouait depuis sa naissance et qui avait pour lui mille bontés. Mais il avait un terrible défaut; il était si gourmand et il aimait tant les friandises, qu'il eût été capable de commettre une mauvaise action pour un sac de bonbons. Blondine lui disait souvent:

«Je t'aime bien, Gourmandinet, mais je n'aime pas à te voir si gourmand. Je t'en prie, corrige-toi de ce vilain défaut, qui fait horreur à tout le monde.»

Gourmandinet lui baisait la main et lui promettait de se corriger; mais il continuait à voler des gâteaux à la cuisine, des bonbons à l'office, et souvent il était fouetté pour sa désobéissance et sa gourmandise.

La reine Fourbette apprit bientôt les reproches qu'on faisait à Gourmandinet, et elle pensa qu'elle pourrait utiliser le vilain défaut du petit page et le faire servir à la perte de Blondine. Voici le projet qu'elle conçut:

Le jardin où Blondine se promenait dans sa petite voiture traînée par des autruches, avec Gourmandinet pour cocher, était séparé par un grillage d'une magnifique et immense forêt, qu'on appelait la forêt des Lilas, parce que toute l'année elle était pleine de lilas toujours en fleur. Personne n'allait dans cette forêt; on savait qu'elle était enchantée et que, lorsqu'on y entrait une fois, on n'en pouvait plus jamais sortir. Gourmandinet connaissait la terrible propriété de cette forêt; on lui avait sévèrement défendu de jamais diriger la voiture de Blondine de ce côté, de crainte que par inadvertance Blondine ne franchît la grille et n'entrât dans la forêt des Lilas.

Bien des fois le roi avait voulu faire élever un mur le long de la grille, ou du moins serrer le grillage de manière qu'il ne fût plus possible d'y passer; mais à mesure que les ouvriers posaient les pierres ou les grillages, une force inconnue les enlevait et les faisait disparaître.

La reine Fourbette commença par gagner l'amitié de Gourmandinet en lui donnant chaque jour des friandises nouvelles; quand elle l'eut rendu tellement gourmand qu'il ne pouvait plus se passer des bonbons, des gelées, des gâteaux qu'elle lui donnait à profusion, elle le fit venir et lui dit:

«Gourmandinet, il dépend de toi d'avoir un coffre plein de bonbons et de friandises, ou bien de ne plus jamais en manger.

— Ne jamais en manger! Oh! Madame, je mourrais de chagrin. Parlez, Madame; que dois-je faire pour éviter ce malheur?

— Il faut, reprit la reine en le regardant fixement, que tu mènes la princesse Blondine près de la forêt des Lilas.

— Je ne le puis, Madame, le roi me l'a défendu.

— Ah! tu ne le peux? Alors, adieu; je ne te donnerai plus aucune friandise, et je défendrai que personne dans la maison ne t'en donne jamais.

— Oh! Madame, dit Gourmandinet en pleurant, ne soyez pas si cruelle! donnez-moi un autre ordre que je puisse exécuter.

— Je te répète que je veux que tu mènes Blondine près de la forêt des Lilas, et que tu l'encourages à

descendre de voiture, à franchir la grille et à entrer dans la forêt.

— Mais, Madame, reprit Gourmandinet en devenant tout pâle, si la princesse entre dans cette forêt, elle n'en sortira jamais; vous savez que c'est une forêt enchantée; y envoyer ma princesse, c'est l'envoyer à une mort certaine.

— Une troisième et dernière fois, veux-tu y mener Blondine? Choisis: ou bien un coffre immense de bonbons que je renouvellerai tous les mois, ou jamais de sucreries ni de pâtisseries.

— Mais comment ferai-je pour échapper à la punition terrible que m'infligera le roi?

— Ne t'inquiète pas de cela; aussitôt que tu auras fait entrer Blondine dans la forêt des Lilas, viens me trouver: je te ferai partir avec tes bonbons, et je me charge de ton avenir.

— Oh! Madame, par pitié, ne m'obligez pas à faire périr ma chère maîtresse, qui a toujours été si bonne pour moi!

— Tu hésites, petit misérable! Et que t'importe ce que deviendra Blondine? Plus tard, je te ferai entrer au service de Brunette, et je veillerai à ce que tu ne manques jamais de bonbons.»

Gourmandinet réfléchit encore quelques instants, et se résolut, hélas! à sacrifier sa bonne petite maîtresse pour quelques livres de bonbons. Tout le reste du jour et toute la nuit il hésita encore à commettre ce grand crime; mais la certitude de ne pouvoir plus satisfaire sa gourmandise, s'il se refusait à exécuter l'ordre de la reine, l'espoir de retrouver un jour Blondine en s'adressant à quelque fée puissante, firent cesser ces irrésolutions et le décidèrent à obéir à la reine.

Le lendemain, à quatre heures, Blondine commanda sa petite voiture, monta dedans après avoir embrassé le roi et lui avoir promis de revenir dans deux heures. Le jardin était grand. Gourmandinet fit aller les autruches du côté opposé à la forêt des Lilas.

Quand ils furent si loin qu'on ne pouvait plus les voir du palais, il changea de direction et s'achemina vers la grille de la forêt des Lilas. Il était triste et silencieux; son crime pesait sur son coeur et sur sa conscience.

«Qu'as-tu donc, Gourmandinet? demanda Blondine; tu ne parles pas; serais-tu malade?

— Non, princesse, je me porte bien.

— Comme tu es pâle! dis-moi ce que tu as, mon pauvre Gourmandinet. Je te promets de faire mon possible pour te contenter.»

Cette bonté de Blondine fut sur le point de la sauver en amollissant le coeur de Gourmandinet; mais le souvenir des bonbons promis par Fourbette détruisit ce bon mouvement.

Avant qu'il eût pu répondre, les autruches touchèrent à la grille de la forêt des Lilas.

«Oh! les beaux lilas! s'écria Blondine; quelle douce odeur! Que je voudrais avoir un gros bouquet de ces lilas pour les offrir à papa! Descends, Gourmandinet et va m'en chercher quelques branches.

— Je ne puis descendre, princesse; les autruches pourraient s'en aller pendant que je serais absent.

— Eh! qu'importe? dit Blondine: je les ramènerai bien seule au palais.

— Mais le roi me gronderait de vous avoir abandonnée, princesse. Il vaut mieux que vous alliez vous-même cueillir et choisir vos fleurs.

— C'est vrai, dit Blondine; je serais bien fâchée de te faire gronder, mon pauvre Gourmandinet.»

Et, en disant ces mots, elle sauta lestement de la voiture, franchit les barreaux de la grille et se mit à cueillir les lilas.

À ce moment, Gourmandinet frémit, se troubla: le remords entra dans son coeur; il voulut tout réparer en rappelant Blondine, mais, quoique Blondine ne fût qu'à dix pas de lui, quoiqu'il la vît parfaitement, elle n'entendait pas sa voix et s'enfonçait petit à petit dans la forêt enchantée. Longtemps il la vit cueillir des lilas, et enfin elle disparut à ses yeux.

Longtemps encore il pleura son crime, maudit sa gourmandise, détesta la reine Fourbette. Enfin il

pensa que l'heure où Blondine devait être de retour au palais approchait; il rentra aux écuries par les derrières, et courut chez la reine, qui l'attendait. En le voyant pâle et les yeux rouges des larmes terribles du remords, elle devina que Blondine était perdue.

«Est-ce fait?» dit-elle.

Gourmandinet fit signe de la tête que oui; il n'avait pas la force de parler.

«Viens, dit-elle, voilà ta récompense.»

Et elle lui montra un coffre plein de bonbons de toutes sortes. Elle fit enlever ce coffre par un valet, et le fit attacher sur un des mulets qui avaient amené ses bijoux.

«Je confie ce coffre à Gourmandinet, pour qu'il le porte à mon père. Partez, Gourmandinet, et revenez en chercher un autre dans un mois.»

Elle lui remit en même temps une bourse pleine d'or dans la main. Gourmandinet monta sur le mulet sans mot dire. Il partit au galop; bientôt le mulet, qui était méchant et entêté, impatienté du poids de la caisse, se mit à ruer, à se cambrer, et fit si bien qu'il jeta par terre Gourmandinet et le coffre. Gourmandinet, qui ne savait pas se tenir sur un cheval ni sur un mulet, tomba la tête sur des pierres et mourut sur le coup. Ainsi il ne retira même pas de son crime le profit qu'il en avait espéré, puisqu'il n'avait pas encore goûté les bonbons que lui avait donnés la reine.

Personne ne le regretta, car personne ne l'avait aimé, excepté la pauvre Blondine, que nous allons rejoindre dans la forêt des Lilas.

III – La forêt des Lilas

Quand Blondine fut entrée dans la forêt, elle se mit à cueillir de belles branches de lilas, se réjouissant d'en avoir autant et qui sentaient si bon. À mesure qu'elle en cueillait, elle en voyait de plus beaux; alors elle vidait son tablier et son chapeau qui en étaient pleins, et elle les remplissait encore.

Il y avait plus d'une heure que Blondine était ainsi occupée; elle avait chaud; elle commençait à se sentir fatiguée; les lilas étaient lourds à porter, et elle pensa qu'il était temps de retourner au palais. Elle se retourna et se vit entourée de lilas; elle appela Gourmandinet: personne ne lui répondit. «Il paraît que j'ai été plus loin que je ne croyais, dit Blondine: je vais retourner sur mes pas, quoique je sois un peu fatiguée, et Gourmandinet m'entendra et viendra au-devant de moi.»

Elle marcha pendant quelque temps, mais elle n'apercevait pas la fin de la forêt. Bien des fois elle appela Gourmandinet, personne ne lui répondait. Enfin elle commença à s'effrayer.

«Que vais-je devenir dans cette forêt toute seule? Que va penser mon pauvre papa de ne pas me voir revenir? Et le pauvre Gourmandinet, comment osera-t-il rentrer au palais sans moi? Il va être grondé, battu peut-être, et tout cela par ma faute, parce que j'ai voulu descendre et cueillir ces lilas! Malheureuse que je suis! je vais mourir de faim et de soif dans cette forêt, si encore les loups ne me mangent pas cette nuit.»

Et Blondine tomba par terre au pied d'un gros arbre et se mit à pleurer amèrement. Elle pleura longtemps; enfin la fatigue l'emporta sur le chagrin; elle posa sa tête sur sa botte de lilas et s'endormit.

IV- Premier réveil de Blondine. Beau-Minon

Blondine dormit toute la nuit; aucune bête féroce ne vint troubler son sommeil; le froid ne se fit pas sentir; elle se réveilla le lendemain assez tard; elle se frotta les yeux, très surprise de se voir entourée d'arbres, au lieu de se trouver dans sa chambre et dans son lit. Elle appela sa bonne; un miaulement doux lui répondit; étonnée et presque effrayée, elle regarda à terre et vit à ses pieds un magnifique chat blanc qui la regardait avec douceur et qui miaulait.

«Ah! Beau-Minon, que tu es joli! s'écria Blondine en passant la main sur ses beaux poils, blancs comme la neige. Je suis bien contente de te voir, Beau-Minon, car tu me mèneras à ta maison. Mais j'ai bien faim, et je n'aurais pas la force de marcher avant d'avoir mangé.»

À peine eut-elle achevé ces paroles, que Beau-Minon miaula encore et lui montra avec sa petite patte un paquet posé près d'elle et qui était enveloppé dans un linge fin et blanc. Elle ouvrit le paquet et y trouva des tartines de beurre; elle mordit dans une des tartines, la trouva délicieuse, et en donna quelques morceaux à Beau-Minon, qui eut l'air de les croquer avec délices.

Quand elle et Beau-Minon eurent bien mangé, Blondine se pencha vers lui, le caressa et lui dit:

«Merci, mon Beau-Minon, du déjeuner que tu m'as apporté. Maintenant, peux-tu me ramener à mon père qui doit se désoler de mon absence?»

Beau-Minon secoua la tête en faisant un miaulement plaintif.

«Ah! tu me comprends, Beau-Minon, dit Blondine. Alors, aie pitié de moi et mène-moi dans une maison quelconque, pour que je ne périsse pas de faim, de froid et de terreur dans cette affreuse forêt.»

Beau-Minon la regarda, fit avec sa tête blanche un petit signe qui voulait dire qu'il comprenait, se leva, fit plusieurs pas et se retourna pour voir si Blondine le suivait.

«Me voici, Beau-Minon, dit Blondine, je te suis. Mais comment pourrons-nous passer dans ces buissons si touffus? Je ne vois pas de chemin.»

Beau-Minon, pour toute réponse, s'élança dans les buissons, qui s'ouvrirent d'eux-mêmes pour laisser passer Beau-Minon et Blondine, et qui se refermaient quand ils étaient passés. Blondine marcha ainsi pendant une heure; à mesure qu'elle avançait, la forêt devenait plus claire, l'herbe était plus fine, les fleurs croissaient en abondance; on voyait de jolis oiseaux qui chantaient, des écureuils qui grimpaient le long des branches. Blondine, qui ne doutait pas qu'elle allait sortir de la forêt et qu'elle reverrait son père, était enchantée de tout ce qu'elle voyait; elle se serait volontiers arrêtée pour cueillir des fleurs, mais Beau-Minon trottait toujours en avant, et miaulait tristement quand Blondine faisait mine de s'arrêter.

Au bout d'une heure, Blondine aperçut un magnifique château. Beau-Minon la conduisit jusqu'à la grille dorée. Blondine ne savait pas comment faire pour y entrer; il n'y avait pas de sonnette, et la grille était fermée. Beau-Minon avait disparu; Blondine était seule.

V- Bonne-Biche

Beau-Minon était entré par un petit passage qui semblait fait exprès pour lui, et il avait probablement averti quelqu'un du château, car la grille s'ouvrit sans que Blondine eût appelé. Elle entra dans la cour et ne vit personne; la porte du château s'ouvrit d'elle-même. Blondine pénétra dans un vestibule tout en marbre blanc et rare; toutes les portes s'ouvrirent seules comme la première, et Blondine parcourut une suite de beaux salons. Enfin elle aperçut, au fond d'un joli salon bleu et or, une biche blanche couchée sur un lit d'herbes fines et odorantes. Beau-Minon était près d'elle. La biche vit Blondine, se leva, alla à elle et lui dit:

«Soyez la bienvenue, Blondine; il y a longtemps que moi et mon fils Beau-Minon nous vous attendons.»

Et comme Blondine paraissait effrayée:

«Rassurez-vous, Blondine, vous êtes avec des amis; je connais le roi votre père, et je l'aime ainsi que vous.»

— Oh! Madame, dit Blondine, si vous connaissez le roi mon père, ramenez-moi chez lui; il doit être bien triste de mon absence.

— Ma chère Blondine, reprit Bonne-Biche en soupirant, il n'est pas en mon pouvoir de vous rendre à votre père; vous êtes sous la puissance de l'enchanteur de la forêt des Lilas. Moi-même je suis soumise à son pouvoir, supérieur au mien; mais je puis envoyer à votre père des songes qui le rassureront sur votre sort et qui lui apprendront que vous êtes chez moi.

— Comment! Madame, s'écria Blondine avec effroi, ne reverrai-je jamais mon père, mon pauvre père que j'aime tant?

— Chère Blondine, ne nous occupons pas de l'avenir; la sagesse est toujours récompensée. Vous reverrez votre père, mais pas encore. En attendant, soyez docile et bonne. Beau-Minon et moi nous ferons tout notre possible pour que vous soyez heureuse.»

Blondine soupira et répandit quelques larmes. Puis elle pensa que c'était mal reconnaître la bonté de Bonne-Biche que de s'affliger d'être avec elle; elle se contint donc et s'efforça de causer gaiement.

Bonne-Biche et Beau-Minon la menèrent voir l'appartement qui lui était destiné. La chambre de Blondine était toute tapissée de soie rose brodée en or: les meubles étaient en velours blanc, brodés admirablement avec les soies les plus brillantes. Tous les animaux, les oiseaux, les papillons, les insectes y étaient représentés. Près de la chambre de Blondine était son cabinet de travail. Il était tendu en damas bleu de ciel brodé en perles fines. Les meubles étaient en moire d'argent rattachée avec de gros clous en turquoise. Sur le mur étaient accrochés deux magnifiques portraits représentant une jeune et superbe femme et un charmant jeune homme; leurs costumes indiquaient qu'ils étaient de race royale.

«De qui sont ces portraits, Madame? demanda Blondine à Bonne-Biche.

— Il m'est défendu de répondre à cette question, chère Blondine. Plus tard vous le saurez. Mais voici l'heure du dîner; venez, Blondine, vous devez avoir appétit.»

Blondine, en effet, mourait de faim; elle suivit Bonne-Biche et entra dans une salle à manger où était une table servie bizarrement. Il y avait un énorme coussin en satin blanc, placé par terre pour Bonne-Biche; devant elle, sur la table, était une botte d'herbes choisies, fraîches et succulentes. Près des herbes était une auge en or, pleine d'une eau fraîche et limpide. En face de Bonne-Biche était un petit tabouret

élevé, pour Beau-Minon; devant lui était une écuelle en or, pleine de petits poissons frits et de bécassines; à côté, une jatte en cristal de roche, pleine de lait tout frais.

Entre Bonne-Biche et Beau-Minon était le couvert de Blondine; elle avait un petit fauteuil en ivoire sculpté, garni de velours nacarat rattaché avec des clous en diamant. Devant elle était une assiette en or ciselé, pleine d'un potage délicieux de gelinottes et de becfigues. Son verre et son carafon étaient taillés dans un cristal de roche; un petit pain mollet était placé à côté d'une cuiller qui était en or ainsi que la fourchette. La serviette était en batiste si fine, qu'on n'en avait jamais vu de pareille. Le service de table se faisait par des gazelles qui étaient d'une adresse merveilleuse; elles servaient, découpaient et devinaient tous les désirs de Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon.

Le dîner fut exquis: les volailles les plus fines, le gibier le plus rare, les poissons les plus délicats, les pâtisseries, les sucreries les plus parfumées. Blondine avait faim; elle mangea de tout et trouva tout excellent.

Après le dîner, Bonne-Biche et Beau-Minon menèrent Blondine dans le jardin; elle y trouva les fruits les plus succulents et des promenades charmantes. Après avoir bien couru, s'être bien promenée, Blondine rentra avec ses nouveaux amis: elle était fatiguée. Bonne-Biche lui proposa d'aller se coucher, ce que Blondine accepta avec joie.

Elle entra dans sa chambre à coucher, où elle trouva deux gazelles qui devaient la servir: elles la déshabillèrent avec une habileté merveilleuse, la couchèrent et s'établirent près du lit pour la veiller.

Blondine ne tarda pas à s'endormir, non sans avoir pensé à son père et sans avoir amèrement pleuré sur sa séparation d'avec lui.

VI – Second réveil de Blondine

Blondine dormit profondément, et, quand elle se réveilla, il lui sembla qu'elle n'était plus la même que lorsqu'elle s'était couchée; elle se voyait plus grande; ses idées lui semblèrent aussi avoir pris du développement; elle se sentait instruite; elle se souvenait d'une foule de livres qu'elle croyait avoir lus pendant son sommeil; elle se souvenait d'avoir écrit, dessiné, chanté, joué du piano et de la harpe.

Pourtant sa chambre était bien celle que lui avait montrée Bonne-Biche et dans laquelle elle s'était couchée la veille.

Agitée, inquiète, elle se leva, courut à une glace, vit qu'elle était grande, et, nous devons l'avouer, se trouva charmante, plus jolie cent fois que lorsqu'elle s'était couchée. Ses beaux cheveux blonds tombaient jusqu'à ses pieds; son teint blanc et rose, ses jolis yeux bleus, son petit nez arrondi, sa petite bouche vermeille, ses joues rosées, sa taille fine et gracieuse, faisaient d'elle la plus jolie personne qu'elle eût jamais vue.

Émue, presque effrayée, elle s'habilla à la hâte et courut chez Bonne-Biche, qu'elle trouva dans l'appartement où elle l'avait vue la première fois.

«Bonne-Biche! Bonne-Biche! s'écria-t-elle, expliquez-moi de grâce la métamorphose que je vois et que je sens en moi. Je me suis couchée hier au soir enfant, je me réveille ce matin grande personne; est-ce une illusion? Ou bien ai-je véritablement grandi ainsi dans une nuit?

— Il est vrai, ma chère Blondine, que vous avez aujourd'hui quatorze ans; mais votre sommeil dure depuis sept ans. Mon fils Beau-Minon et moi, nous avons voulu vous épargner les ennuis des premières études; quand vous êtes venue chez moi, vous ne saviez rien, pas même lire. Je vous ai endormie pour sept ans, et nous avons passé ces sept années, vous à apprendre en dormant, Beau-Minon et moi à vous instruire. Je vois dans vos yeux que vous doutez de votre savoir; venez avec moi dans votre salle d'étude, et assurez-vous par vous-même de tout ce que vous savez.»

Blondine suivit Bonne-Biche dans la salle d'étude; elle courut au piano, se mit à en jouer, et vit qu'elle jouait très bien; elle alla essayer sa harpe et en tira des sons ravissants; elle chanta merveilleusement; elle prit des crayons, des pinceaux, et dessina et peignit avec une facilité qui dénotait un vrai talent; elle essaya d'écrire et se trouva aussi habile que pour le reste; elle parcourut des yeux ses livres et se souvint de les avoir presque tous lus: surprise, ravie, elle se jeta au cou de Bonne-Biche, embrassa tendrement Beau-Minon, et leur dit:

«Oh! mes bons, mes chers, mes vrais amis, que de reconnaissance ne vous dois-je pas pour avoir ainsi soigné mon enfance, développé mon esprit et mon coeur! car je le sens, tout est amélioré en moi, et c'est à vous que je le dois.»

Bonne-Biche lui rendit ses caresses. Beau-Minon lui léchait délicatement les mains. Quand les premiers moments de bonheur furent passés, Blondine baissa les yeux et dit timidement:

«Ne me croyez pas ingrate, mes bons et excellents amis, si je demande d'ajouter un nouveau bienfait à ceux que j'ai reçus de vous. Dites-moi, que fait mon père? Pleure-t-il encore mon absence? Est-il heureux depuis qu'il m'a perdue?

— Votre désir est trop légitime pour ne pas être satisfait. Regardez dans cette glace, Blondine, et vous y verrez tout ce qui s'est passé depuis votre départ, et comment est votre père actuellement.»

Blondine leva les yeux et vit dans la glace l'appartement de son père; le roi s'y promenait d'un air

agité. Il paraissait attendre quelqu'un. La reine Fourbette entra et lui raconta que Blondine, malgré les instances de Gourmandinet, avait voulu diriger elle-même les autruches qui s'étaient emportées, avaient couru vers la forêt des Lilas et versé la voiture; que Blondine avait été lancée dans la forêt des Lilas à travers la grille; que Gourmandinet avait perdu la tête d'effroi et de chagrin; qu'elle l'avait renvoyé chez ses parents. Le roi parut au désespoir de cette nouvelle; il courut dans la forêt des Lilas, et il fallut qu'on employât la force pour l'empêcher de s'y précipiter à la recherche de sa chère Blondine. On le ramena chez lui, où il se livra au plus affreux désespoir, appelant sans cesse sa Blondine, sa chère enfant. Enfin il s'endormit et vit en songe Blondine dans le palais de Bonne-Biche et de Beau-Minon. Bonne-Biche lui donna l'assurance que Blondine lui serait rendue un jour et que son enfance serait calme et heureuse.

La glace se ternit ensuite; tout disparut. Puis elle redevint claire, et Blondine vit de nouveau son père, il était vieilli, ses cheveux avaient blanchi, il était triste; il tenait à la main un petit portrait de Blondine et le baisait souvent en répandant quelques larmes. Il était seul; Blondine ne vit ni la reine ni Brunette.

La pauvre Blondine pleura amèrement.

«Pourquoi, dit-elle, mon père n'a-t-il personne près de lui? Où sont donc ma soeur Brunette et la reine?

— La reine témoigna si peu de chagrin de votre mort (car on vous croit morte, chère Blondine), que le roi la prit en horreur et la renvoya au roi Turbulent son père, qui la fit enfermer dans une tour, où elle ne tarda pas à mourir de rage et d'ennui. Quant à votre soeur Brunette, elle devint si méchante, si insupportable, que le roi se dépêcha de la donner en mariage l'année dernière au prince Violent, qui se chargea de réformer le caractère méchant et envieux de la princesse Brunette. Il la maltraite rudement; elle commence à voir que sa méchanceté ne lui donne pas le bonheur, et elle devient un peu meilleure. Vous la reverrez un jour, et vous achèverez de la corriger par votre exemple.»

Blondine remercia tendrement Bonne-Biche de ces détails; elle eût bien voulu lui demander: «Quand reverrai-je mon père et ma soeur?» Mais elle eut peur d'avoir l'air pressée de la quitter et de paraître ingrate; elle attendit donc une autre occasion pour faire cette demande.

Les journées de Blondine se passaient sans ennui parce qu'elle s'occupait beaucoup, mais elle s'attristait quelquefois; elle ne pouvait causer qu'avec Bonne-Biche, et Bonne-Biche n'était avec elle qu'aux heures des leçons et des repas. Beau-Minon ne pouvait répondre et se faire comprendre que par des signes. Les gazelles servaient Blondine avec zèle et intelligence, mais aucune d'elles ne pouvait parler.

Blondine se promenait accompagnée toujours de Beau-Minon, qui lui indiquait les plus jolies promenades, les plus belles fleurs. Bonne-Biche avait fait promettre à Blondine que jamais elle ne franchirait l'enceinte du parc et qu'elle n'irait jamais dans la forêt. Plusieurs fois Blondine avait demandé à Bonne-Biche la cause de cette défense. Bonne-Biche avait toujours répondu en soupirant:

«Ah! Blondine, ne demandez pas à pénétrer dans la forêt; c'est une forêt de malheur. Puissiez-vous ne jamais y entrer!»

Quelquefois Blondine montait dans un pavillon qui était sur une éminence au bord de la forêt; elle voyait des arbres magnifiques, des fleurs charmantes, des milliers d'oiseaux qui chantaient et voltigeaient comme pour l'appeler. «Pourquoi, se disait-elle, Bonne-Biche ne veut-elle pas me laisser promener dans cette forêt? Quel danger puis-je y courir sous sa protection?»

Toutes les fois qu'elle réfléchissait ainsi, Beau-Minon, qui paraissait comprendre ce qui se passait en elle, miaulait, la tirait par sa robe et la forçait à quitter le pavillon. Blondine souriait, suivait Beau-Minon et reprenait sa promenade dans le parc solitaire.

VII – Le perroquet

Il y avait près de six mois que Blondine s'était réveillée de son sommeil de sept années; le temps lui semblait long; le souvenir de son père lui revenait souvent et l'attristait. Bonne-Biche et Beau-Minon semblaient deviner ses pensées. Beau-Minon miaulait plaintivement, Bonne-Biche soupirait profondément. Blondine parlait rarement de ce qui occupait si souvent son esprit, parce qu'elle craignait d'offenser Bonne-Biche, qui lui avait répondu trois ou quatre fois: «Vous reverrez votre père, Blondine, quand vous aurez quinze ans, si vous continuez à être sage; mais croyez-moi, ne vous occupez pas de l'avenir, et surtout ne cherchez pas à nous quitter.»

Un matin, Blondine était triste et seule; elle réfléchissait à sa singulière et monotone existence. Elle fut distraite de sa rêverie par trois petits coups frappés doucement à sa fenêtre. Levant la tête, elle aperçut un Perroquet du plus beau vert, avec la gorge et la poitrine orange. Surprise de l'apparition d'un être inconnu et nouveau, elle alla ouvrir sa fenêtre et fit entrer le Perroquet. Quel ne fut pas son étonnement quand l'oiseau lui dit d'une petite voix aigrelette:

«Bonjour, Blondine; je sais que vous vous ennuyez quelquefois, faute de trouver à qui parler, et je viens causer avec vous. Mais, de grâce, ne dites pas que vous m'avez vu, car Bonne-Biche me tordrait le cou.

— Et pourquoi cela, beau Perroquet? Bonne-Biche ne fait de mal à personne, elle ne hait que les méchants.

— Blondine, si vous ne me promettez pas de cacher ma visite à Bonne-Biche et à Beau-Minon, je m'envole pour ne jamais revenir.

— Puisque vous le voulez, beau Perroquet, je vous le promets. Causons un peu: il y a si longtemps que je n'ai causé! Vous me semblez gai et spirituel; vous m'amuserez, je n'en doute pas.»

Blondine écouta les contes du Perroquet, qui lui fit force compliments sur sa beauté, sur les talents, sur son esprit. Blondine était enchantée; au bout d'une heure, le Perroquet s'envola, promettant de revenir le lendemain. Il revint ainsi pendant plusieurs jours et continua à la complimenter et à l'amuser. Un matin il frappa à la fenêtre en disant:

«Blondine, Blondine, ouvrez-moi, je viens vous donner des nouvelles de votre père; mais surtout pas de bruit, si vous ne voulez pas me voir tordre le cou.»

Blondine ouvrit sa croisée et dit au Perroquet:

«Est-il bien vrai, mon beau Perroquet, que tu veux me donner des nouvelles de mon père? Parle vite; que fait-il? Comment va-t-il?

— Votre père va bien, Blondine; il pleure toujours votre absence; je lui ai promis d'employer tout mon petit pouvoir à vous délivrer de votre prison; mais je ne puis le faire que si vous m'y aidez.

— Ma prison! dit Blondine. Mais vous ignorez donc toutes les bontés de Bonne-Biche et de Beau-Minon pour moi, les soins qu'ils ont donnés à mon éducation, leur tendresse pour moi! Ils seront enchantés de connaître un moyen de me réunir à mon père. Venez avec moi, beau Perroquet, je vous en prie, je vous présenterai à Bonne-Biche.

— Ah! Blondine, reprit de sa petite voix aigre le Perroquet, vous ne connaissez pas Bonne-Biche ni Beau-Minon. Ils me détestent parce que j'ai réussi quelquefois à leur arracher leurs victimes. Jamais vous ne verrez votre père, Blondine, jamais vous ne sortirez de cette forêt, si vous n'enlevez pas vous-

même le talisman qui vous y retient.

— Quel talisman? dit Blondine, je n'en connais aucun; et quel intérêt Bonne-Biche et Beau-Minon auraient-ils à me retenir prisonnière?

— L'intérêt de désennuyer leur solitude, Blondine. Et quant au talisman, c'est une simple Rose; cueillie par vous, elle vous délivrera de votre exil et vous ramènera dans les bras de votre père.

— Mais il n'y a pas une seule Rose dans le jardin, comment donc pourrais-je en cueillir?

— Je vous dirai cela un autre jour, Blondine; aujourd'hui je ne puis vous en dire davantage, car Bonne-Biche va venir; mais pour vous assurer des vertus de la Rose, demandez-en une à Bonne-Biche; vous verrez ce qu'elle vous dira. À demain, Blondine, à demain.»

Et le Perroquet s'envola, bien content d'avoir jeté dans le coeur de Blondine les premiers germes d'ingratitude et de désobéissance.

À peine le Perroquet fut-il parti, que Bonne-Biche entra; elle paraissait agitée.

«Avec qui causiez-vous donc, Blondine? dit Bonne-Biche en jetant sur la croisée ouverte un regard méfiant.

— Avec personne, Madame, répondit Blondine.

— Je suis certaine d'avoir entendu parler.

— Je me serai sans doute parlé à moi-même.»

Bonne-Biche ne répliqua pas; elle était triste, quelques larmes même roulaient dans ses yeux. Blondine était aussi préoccupée; les paroles du Perroquet lui faisaient envisager sous un jour nouveau les obligations qu'elle avait à Bonne-Biche et à Beau-Minon. Au lieu de se dire qu'une biche qui parle, qui a la puissance de rendre intelligentes les bêtes, de faire dormir un enfant pendant sept ans, qu'une biche qui a consacré ces sept années à l'éducation ennuyeuse d'une petite fille ignorante, qu'une biche qui est logée et servie comme une reine n'est pas une biche ordinaire; au lieu d'éprouver de la reconnaissance de tout ce que Bonne-Biche avait fait pour elle, Blondine crut aveuglément ce Perroquet, cet inconnu dont rien ne garantissait la véracité, et qui n'avait aucun motif de lui porter intérêt au point de risquer sa vie pour lui rendre service; elle le crut, parce qu'il l'avait flattée. Elle ne regarda plus du même oeil reconnaissant l'existence douce et heureuse que lui avaient faite Bonne-Biche et Beau-Minon: elle résolut de suivre les conseils du Perroquet.

«Pourquoi, Bonne-Biche, lui demanda-t-elle dans la journée, pourquoi ne vois-je pas parmi toutes vos fleurs la plus belle, la plus charmante de toutes, la Rose?»

Bonne-Biche frémit, se troubla et dit:

«Blondine, Blondine, ne me demandez pas cette fleur perfide qui pique ceux qui la touchent. Ne me parlez jamais de la Rose, Blondine; vous ne savez pas ce qui vous menace dans cette fleur.»

L'air de Bonne-Biche était si sévère, que Blondine n'osa pas insister.

La journée s'acheva assez tristement. Blondine était gênée; Bonne-Biche était mécontente; Beau-Minon était triste.

Le lendemain, Blondine courut à sa fenêtre; à peine l'eut-elle ouverte que le Perroquet entra.

«Eh bien, Blondine, vous avez vu le trouble de Bonne-Biche quand vous avez parlé de la Rose? Je vous ai promis de vous indiquer le moyen d'avoir une de ces fleurs charmantes; le voici: vous sortirez du parc, vous irez dans la forêt, je vous accompagnerai, et je vous mènerai dans un jardin où se trouve la plus belle Rose du monde.

— Mais comment pourrai-je sortir du parc? Beau-Minon m'accompagne toujours dans mes promenades.

— Tâchez de le renvoyer, dit le Perroquet; et s'il insiste, eh bien, sortez malgré lui.

— Si cette Rose est bien loin, on s'apercevra de mon absence.

— Une heure de marche au plus. Bonne-Biche a eu soin de vous placer loin de la Rose, afin que vous ne puissiez pas vous affranchir de son joug.

— Mais pourquoi me retient-elle captive? Puissante comme elle est, ne pouvait-elle se donner d'autres plaisirs que l'éducation d'un enfant?

— Ceci vous sera expliqué plus tard, Blondine, quand vous serez retournée près de votre père. Soyez ferme; débarrassez-vous de Beau-Minon après déjeuner, sortez dans la forêt; je vais vous y attendre.»

Blondine promit et ferma la fenêtre, de crainte que Bonne-Biche ne la surprît.

Après le déjeuner, Blondine descendit dans le jardin selon sa coutume. Beau-Minon la suivit, malgré quelques rebuffades qu'il reçut avec des miaulements plaintifs. Parvenue à l'allée qui menait à la sortie du parc, Blondine voulut encore renvoyer Beau-Minon.

«Je veux être seule, dit-elle; va-t'en, Beau-Minon.»

Beau-Minon fit semblant de ne pas comprendre. Blondine, impatientée, s'oublia au point de frapper Beau-Minon du pied.

Quand le pauvre Beau-Minon eut reçu le coup de pied de Blondine, il poussa un cri lugubre et s'enfuit du côté du palais.

Blondine frémit en entendant ce cri; elle s'arrêta, fut sur le point de rappeler Beau-Minon, de renoncer à la Rose, de tout raconter à Bonne-Biche; mais une fausse honte l'arrêta, elle marcha vers la porte, l'ouvrit non sans trembler, et se trouva dans la forêt.

Le Perroquet ne tarda pas à la rejoindre.

«Courage, Blondine! Encore une heure et vous aurez la Rose, et vous reverrez votre père.»

Ces mots rendirent à Blondine la résolution qu'elle commençait à perdre; elle marcha dans le sentier que lui indiquait le Perroquet en volant de branche en branche devant elle. La forêt, qu'elle avait crue si belle, près du parc de Bonne-Biche, devint de plus en plus difficile: les ronces et les pierres encombraient le sentier; on n'entendait plus d'oiseaux; les fleurs avaient disparu; Blondine se sentit gagner par un malaise inexplicable; le Perroquet la pressait vivement d'avancer.

«Vite, vite, Blondine, le temps se passe; si Bonne-Biche s'aperçoit de votre absence et vous poursuit, elle me tordra le cou et vous ne verrez jamais votre père.»

Blondine, fatiguée, haletante, les bras déchirés, les souliers en lambeaux, allait déclarer qu'elle renonçait à aller plus loin, lorsque le Perroquet s'écria:

«Nous voici arrivés, Blondine; voici l'enclos où est la Rose.»

Et Blondine vit au détour du sentier un petit enclos, dont la porte lui fut ouverte par le Perroquet. Le terrain y était aride et pierreux, mais au milieu s'élevait majestueusement un magnifique rosier avec une Rose plus belle que toutes les roses du monde.

«Prenez-la, Blondine, vous l'avez bien gagnée», dit le Perroquet.

Blondine saisit la branche, et, malgré les épines qui s'enfonçaient dans ses doigts, elle arracha la Rose.

À peine l'eut-elle dans sa main qu'elle entendit un éclat de rire; la Rose s'échappa de ses mains en lui criant:

«Merci, Blondine, de m'avoir délivrée de la prison où me retenait la puissance de Bonne-Biche. Je suis ton mauvais génie; tu m'appartiens maintenant.

— Ha, ha, ha, reprit à son tour le Perroquet, merci, Blondine, je puis maintenant reprendre ma forme d'enchanteur; j'ai eu moins de peine à te décider que je ne le croyais. En flattant ta vanité, je t'ai facilement rendue ingrate et méchante. Tu as causé la perte de tes amis dont je suis le mortel ennemi. Adieu, Blondine.»

En disant ces mots, le Perroquet et la Rose disparurent, laissant Blondine seule au milieu d'une épaisse forêt.

VIII – Le repentir

Blondine était stupéfaite; sa conduite lui apparut dans toute son horreur: elle avait été ingrate envers des amis qui s'étaient dévoués à elle, qui avaient passé sept ans à soigner son éducation. Ces amis voudraient-ils la recevoir, lui pardonner? Que deviendrait-elle si leur porte lui était fermée? Et puis, que signifiaient les paroles du méchant Perroquet: «Tu as causé la perte de tes amis»?

Elle voulut se remettre en route pour retourner chez Bonne-Biche: les ronces et les épines lui déchiraient les bras, les jambes et le visage; elle continua pourtant à se faire jour à travers les broussailles, et, après trois heures de marche pénible, elle arriva devant le palais de Bonne-Biche et de Beau-Minon.

Que devint-elle quand, à la place du magnifique palais, elle ne vit que des ruines; quand, au lieu des fleurs et des beaux arbres qui l'entouraient, elle n'aperçut que des ronces, des chardons et des orties? Terrifiée, désolée, elle voulut pénétrer dans les ruines pour savoir ce qu'étaient devenus ses amis. Un gros Crapaud sortit d'un tas de pierres, se mit devant elle et lui dit:

«Que cherches-tu? N'as-tu pas causé, par ton ingratitude, la mort de tes amis? Va-t'en; n'insulte pas à leur mémoire par ta présence.

— Ah! s'écria Blondine, mes pauvres amis, Bonne-Biche, Beau-Minon, que ne puis-je expier par ma mort les malheurs que j'ai causés!»

Et elle se laissa tomber, en sanglotant, sur les pierres et les chardons; l'excès de sa douleur l'empêcha de sentir les pointes aiguës des pierres et les piqûres des chardons. Elle pleura longtemps, longtemps; enfin elle se leva et regarda autour d'elle pour tâcher de découvrir un abri où elle pourrait se réfugier; elle ne vit rien que des pierres et des ronces.

«Eh bien, dit-elle, qu'importe qu'une bête féroce me déchire ou que je meure de faim et de douleur, pourvu que j'expire ici sur le tombeau de Bonne-Biche et de Beau-Minon?»

Comme elle finissait ces mots, elle entendit une voix qui disait: «Le repentir peut racheter bien des fautes.»

Elle leva la tête et ne vit qu'un gros Corbeau noir qui voltigeait au-dessus d'elle.

«Hélas! dit-elle, mon repentir, quelque amer qu'il soit, rendra-t-il la vie à Bonne-Biche et à Beau-Minon?

— Courage, Blondine, reprit la voix; rachète ta faute par ton repentir; ne te laisse pas abattre par la douleur.»

La pauvre Blondine se leva et s'éloigna de ce lieu de désolation; elle suivit un petit sentier qui la mena dans une partie de la forêt où les grands arbres avaient étouffé les ronces; la terre était couverte de mousse. Blondine, qui était épuisée de fatigue et de chagrin, tomba au pied d'un de ces beaux arbres et recommença à sangloter.

«Courage, Blondine, espère!» lui cria encore une voix.

Elle ne vit qu'une Grenouille qui était près d'elle et qui la regardait avec compassion.

«Pauvre Grenouille, dit Blondine, tu as l'air d'avoir pitié de ma douleur. Que deviendrais-je, mon Dieu! à présent que me voilà seule au monde?

— Courage et espérance!» reprit la voix.

Blondine soupira; elle regarda autour d'elle, tâcha de découvrir quelque fruit pour étancher sa soif

et apaiser sa faim.

Elle ne vit rien et recommença de verser des larmes.

Un bruit de grelots la tira de ses douloureuses pensées; elle aperçut une belle vache qui approchait doucement, et puis, étant arrivée près d'elle, s'arrêta, s'inclina et lui fit voir une écuelle pendue à son cou. Blondine, reconnaissante de ce secours inattendu, détacha l'écuelle, se mit à traire la vache, et but avec délices deux écuelles de son lait. La vache lui fit signe de remettre l'écuelle à son cou, ce que fit Blondine; elle baisa la vache sur le cou et lui dit tristement:

«Merci, Blanchette; c'est sans doute à mes pauvres amis que je dois ce secours charitable; peut-être voient-ils d'un autre monde le repentir de leur pauvre Blondine, et veulent-ils adoucir son affreuse position.

— Le repentir fait bien pardonner des fautes, reprit la voix.

— Ah! dit Blondine, quand je devrais passer des années à pleurer ma faute, je ne me la pardonnerais pas encore; je ne me la pardonnerai jamais.»

Cependant la nuit approchait. Malgré son chagrin, Blondine songea à ce qu'elle ferait pour éviter les bêtes féroces dont elle croyait déjà entendre les rugissements. Elle vit à quelques pas d'elle une espèce de cabane formée par plusieurs arbustes dont les branches étaient entrelacées; elle y entra en se baissant un peu, et elle vit qu'en relevant et rattachant quelques branches elle s'y ferait une petite maisonnette très gentille; elle employa ce qui restait de jour à arranger son petit réduit: elle y porta une quantité de mousse dont elle se fit un matelas et un oreiller; elle cassa quelques branches qu'elle piqua en terre pour cacher l'entrée de sa cabane, et elle se coucha brisée de fatigue.

Elle s'éveilla au grand jour. Dans le premier moment elle eut peine à rassembler ses idées, à se rendre compte de sa position; mais la triste vérité lui apparut promptement, et elle recommença les pleurs et les gémissements de la veille.

La faim se fit pourtant sentir. Blondine commença à s'inquiéter de sa nourriture, quand elle entendit les grelots de la vache. Quelques instants après, Blanchette était près d'elle. Comme la veille, Blondine détacha l'écuelle, tira du lait et en but tant qu'elle en voulut. Elle remit l'écuelle, baisa Blanchette et la vit partir avec l'espérance de la voir revenir dans la journée.

En effet, chaque jour, le matin, à midi et au soir, Blanchette venait présenter à Blondine son frugal repas.

Blondine passait son temps à pleurer ses pauvres amis, à se reprocher amèrement ses fautes.

«Par ma désobéissance, se disait-elle, j'ai causé de cruels malheurs qu'il n'est pas en mon pouvoir de réparer; non seulement j'ai perdu mes bons et chers amis, mais je me suis privée du seul moyen de retrouver mon père, mon pauvre père qui attend peut-être sa Blondine, sa malheureuse Blondine, condamnée à vivre et à mourir seule dans cette affreuse forêt où règne mon mauvais génie!»

Blondine cherchait à se distraire et à s'occuper par tous les moyens possibles; elle avait arrangé sa cabane, s'était fait un lit de mousse et de feuilles; elle avait relié ensemble des branches dont elle avait formé un siège; elle avait utilisé quelques épines longues et fines pour en faire des épingles et des aiguilles; elle s'était fabriqué une espèce de fil avec des brins de chanvre qu'elle avait cueillis près de sa cabane, et elle avait ainsi réussi à raccommoder les lambeaux de sa chaussure, que les ronces avaient mise en pièces. Elle vécut de la sorte pendant six semaines. Son chagrin était toujours le même, et il faut dire à sa louange que ce n'était pas sa vie triste et solitaire qui entretenait cette douleur, mais le regret sincère de sa faute: elle eût volontiers consenti à passer toute sa vie dans cette forêt, si par-là elle avait pu racheter la vie de Bonne-Biche et de Beau-Minon.

IX – La tortue

Un jour qu'elle était assise à l'entrée de sa cabane, rêvant tristement comme de coutume à ses amis, à son père, elle vit devant elle une énorme Tortue.

«Blondine, lui dit la Tortue d'une vieille voix éraillée, Blondine, si tu veux te mettre sous ma garde, je te ferai sortir de cette forêt.

— Et pourquoi, Madame la Tortue, chercherais-je à sortir de la forêt? C'est ici que j'ai causé la mort de mes amis, et c'est ici que je veux mourir.

— Es-tu bien certaine de leur mort, Blondine?

— Comment? Il se pourrait?... Mais non, j'ai vu leur château en ruine; le Perroquet et le Crapaud m'ont dit qu'ils n'existaient plus; vous voulez me consoler par bonté sans doute; mais, hélas! je ne puis espérer les revoir. S'ils vivaient, m'auraient-ils laissée seule, avec le désespoir affreux d'avoir causé leur mort?

— Qui te dit, Blondine, que cet abandon n'est pas forcé, qu'eux-mêmes ne sont pas assujettis à un pouvoir plus grand que le leur? Tu sais, Blondine, que le repentir rachète bien des fautes.

— Ah! Madame la Tortue, si vraiment ils existent encore, si vous pouvez me donner de leurs nouvelles, dites-moi que je n'ai pas leur mort à me reprocher, dites-moi que je les reverrai un jour! Il n'est pas d'expiation que je n'accepte pour mériter ce bonheur.

— Blondine, il ne m'est pas permis de te dire le sort de tes amis; mais si tu as le courage de monter sur mon dos, de ne pas en descendre pendant six mois et de ne pas m'adresser une question jusqu'au terme de notre voyage, je te mènerai dans un endroit où tout te sera révélé.

— Je promets tout ce que vous voulez, Madame la Tortue, pourvu que je sache ce que sont devenus mes chers amis.

— Prends garde, Blondine: six mois sans descendre de dessus mon dos, sans m'adresser une parole! Une fois que nous serons parties, si tu n'as pas le courage d'aller jusqu'au bout, tu resteras éternellement au pouvoir de l'enchanteur Perroquet et de sa soeur la Rose, et je ne pourrai même plus te continuer les petits secours auxquels tu dois la vie pendant six semaines.

— Partons, Madame la Tortue, partons sur-le-champ, j'aime mieux mourir de fatigue et d'ennui que de chagrin et d'inquiétude; depuis que vos paroles on fait naître l'espoir dans mon coeur, je me sens du courage pour entreprendre un voyage bien plus difficile que celui dont vous me parlez.

— Qu'il soit fait selon tes désirs, Blondine; monte sur mon dos et ne crains ni la faim, ni la soif, ni le sommeil, ni aucun accident pendant notre long voyage; tant qu'il durera, tu n'auras aucun de ces inconvénients à redouter.

Blondine monta sur le dos de la Tortue.

«Maintenant, silence! dit celle-ci; pas un mot avant que nous soyons arrivées et que je te parle la première.»

X – Le voyage et l'arrivée

Le voyage de Blondine dura, comme le lui avait dit la Tortue, six mois; elle fut trois mois avant de sortir de la forêt; elle se trouva alors dans une plaine aride qu'elle traversa pendant six semaines, et au bout de laquelle elle aperçut un château qui lui rappela celui de Bonne-Biche et de Beau-Minon. Elles furent un grand mois avant d'arriver à l'avenue de ce château; Blondine grillait d'impatience. Était-ce le château où elle devait connaître le sort de ses amis? Elle n'osait le demander malgré le désir extrême qu'elle en avait. Si elle avait pu descendre de dessus le dos de la Tortue, elle eût franchi en dix minutes l'espace qui la séparait du château; mais la Tortue marchait toujours, et Blondine se souvenait qu'on lui avait défendu de dire une parole ni de descendre. Elle se résigna donc à attendre, malgré son extrême impatience. La Tortue semblait ralentir sa marche au lieu de la hâter; elle mit encore quinze jours, qui semblèrent à Blondine quinze siècles, à parcourir cette avenue. Blondine ne perdait pas de vue ce château et cette porte; le château paraissait désert; aucun bruit, aucun mouvement ne s'y faisait sentir. Enfin, après cent quatre-vingts jours de voyage, la Tortue s'arrêta et dit à Blondine:

«Maintenant, Blondine, descendez; vous avez gagné par votre courage et votre obéissance la récompense que je vous avais promise; entrez par la petite porte qui est devant vous; demandez à la première personne que vous rencontrerez la fée Bienveillante: c'est elle qui vous instruira du sort de vos amis.»

Blondine sauta lestement à terre; elle craignait qu'une si longue immobilité n'eût raidi ses jambes, mais elle se sentit légère comme au temps où elle vivait heureuse chez Bonne-Biche et Beau-Minon et où elle courait des heures entières, cueillant des fleurs et poursuivant des papillons. Après avoir remercié avec effusion la Tortue, elle ouvrit précipitamment la porte qui lui avait été indiquée, et se trouva en face d'une jeune personne vêtue de blanc, qui lui demanda d'une voix douce qui elle désirait voir.

«Je voudrais voir la fée Bienveillante, répondit Blondine; dites-lui, Mademoiselle, que la princesse Blondine la prie instamment de la recevoir.

— Suivez-moi, princesse, reprit la jeune personne.»

Blondine la suivit en tremblant; elle traversa plusieurs beaux salons, rencontra plusieurs jeunes personnes vêtues comme celle qui la précédait, et qui la regardaient en souriant et d'un air de connaissance; elle arriva enfin dans un salon semblable en tous points à celui qu'avait Bonne-Biche dans la forêt des Lilas.

Ce souvenir la frappa si douloureusement qu'elle ne s'aperçut pas de la disparition de la jeune personne blanche; elle examinait avec tristesse l'ameublement du salon; elle n'y remarqua qu'un seul meuble que n'avait pas Bonne-Biche dans la forêt des Lilas: c'était une grande armoire en or et en ivoire d'un travail exquis; cette armoire était fermée. Blondine se sentit attirée vers elle par un sentiment indéfinissable, et elle la contemplait sans en pouvoir détourner les yeux, lorsqu'une porte s'ouvrit: une dame belle et jeune encore, magnifiquement vêtue, entra et s'approcha de Blondine.

«Que me voulez-vous, mon enfant? lui dit-elle d'une voix douce et caressante.

— Oh! Madame, s'écria Blondine en se jetant à ses pieds, on m'a dit que vous pouviez me donner des nouvelles de mes chers et excellents amis Bonne-Biche et Beau-Minon. Vous savez sans doute, Madame, par quelle coupable désobéissance je les ai perdus; longtemps je les ai pleurés, les croyant morts, mais la Tortue, qui m'a amenée jusqu'ici, m'a donné l'espérance de les retrouver un jour. Dites-

moi, Madame, dites-moi s'ils vivent et ce que je dois faire pour mériter le bonheur de les revoir.

— Blondine, dit la fée Bienveillante avec tristesse, vous allez connaître le sort de vos amis; mais, quoi que vous voyiez, ne perdez pas courage ni espérance.»

En disant ces mots, elle releva la tremblante Blondine et la conduisit devant l'armoire qui avait déjà frappé ses yeux.

«Voici, Blondine, la clef de cette armoire, ouvrez-la vous-même et conservez votre courage.»

Elle remit à Blondine une clef d'or.

Blondine ouvrit l'armoire d'une main tremblante... Que devint-elle quand elle vit dans cette armoire les peaux de Bonne-Biche et de Beau-Minon, attachées avec des clous de diamant? À cette vue, la malheureuse Blondine poussa un cri déchirant et tomba évanouie dans les bras de la fée.

La porte s'ouvrit encore une fois, et un prince beau comme le jour se précipita vers Blondine en disant:

«Oh! ma mère, l'épreuve est trop forte pour notre chère Blondine.

— Hélas! mon fils, mon coeur saigne pour elle; mais tu sais que cette dernière punition était indispensable pour la délivrer à jamais du joug cruel du génie de la forêt des Lilas.»

En disant ces mots, la fée Bienveillante toucha Blondine de sa baguette. Blondine revint immédiatement à elle; mais, désolée, sanglotante, elle s'écria:

«Laissez-moi mourir, la vie m'est odieuse; plus d'espoir, plus de bonheur pour la pauvre Blondine; mes amis, mes chers amis, je vous rejoindrai bientôt.

— Blondine, chère Blondine, dit la fée en la serrant dans ses bras, tes amis vivent et t'aiment: je suis Bonne-Biche, et voici mon fils Beau-Minon. Le méchant génie de la forêt des Lilas, profitant d'une négligence de mon fils, était parvenu à s'emparer de nous et à nous donner les formes sous lesquelles vous nous avez connus; nous ne devions reprendre nos formes premières que si vous enleviez la Rose que je savais être votre mauvais génie et que je retenais captive. Je l'avais placée aussi loin que possible de mon palais, afin de la soustraire à vos regards; je savais les malheurs auxquels vous vous exposeriez en délivrant votre mauvais génie de sa prison, et le ciel m'est témoin que mon fils et moi nous eussions volontiers resté toute notre vie Bonne-Biche et Beau-Minon à vos yeux, pour vous épargner les cruelles douleurs par lesquelles vous avez passé. Le Perroquet est parvenu jusqu'à vous malgré nos soins; vous savez le reste, ma chère enfant; mais ce que vous ne savez pas, c'est tout ce que nous avons souffert de vos larmes et de votre isolement.»

Blondine ne se lassait pas d'embrasser la fée, de la remercier, ainsi que le prince; elle leur adressait mille questions:

«Que sont devenues, dit-elle, les gazelles qui nous servaient?

— Vous les avez vues, chère Blondine: ce sont les jeunes personnes qui vous ont accompagnée jusqu'ici; elles avaient, comme nous, subi cette triste métamorphose.

— Et la bonne vache qui m'apportait du lait tous les jours?

— C'est nous qui avons obtenu de la reine des fées de vous envoyer ce léger adoucissement; les paroles encourageantes du Corbeau, c'est encore de nous qu'elles venaient.

— C'est donc vous, Madame, qui m'avez aussi envoyé la Tortue?

— Oui, Blondine; la reine des fées, touchée de votre douleur, retira au génie de la forêt tout pouvoir sur vous, à la condition d'obtenir de vous une dernière preuve de soumission en vous obligeant à ce voyage si long et si ennuyeux, et de vous infliger une dernière punition en vous faisant croire à la mort de mon fils et à la mienne. J'ai prié, supplié la reine des fées de vous épargner au moins cette dernière douleur, mais elle a été inflexible.»

Blondine ne se lassait pas d'écouter, de regarder, d'embrasser ses amis perdus depuis si longtemps,

qu'elle avait cru ne jamais revoir. Le souvenir de son père se présenta à son esprit. Le prince Parfait devina le désir de Blondine et en fit part à la fée.

«Préparez-vous, chère Blondine, à revoir votre père; prévenu par moi, il vous attend.»

Au même moment, Blondine se trouva dans un char de perles et d'or; à sa droite était la fée; à ses pieds était le prince Parfait qui la regardait avec bonheur et tendresse; le char était traîné par quatre cygnes d'une blancheur éblouissante; ils volèrent avec une telle rapidité qu'il ne leur fallut que cinq minutes pour arriver au palais du roi Bénin.

Toute la cour du roi était assemblée près de lui: on attendait Blondine; lorsque le char parut, ce furent des cris de joie tellement étourdissants, que les cygnes faillirent en perdre la tête et se tromper de chemin. Le prince, qui les menait, rappela heureusement leur attention, et le char s'abattit au pied du grand escalier.

Le roi Bénin s'élança vers Blondine, qui, sautant à terre, se jeta dans ses bras. Ils restèrent longtemps embrassés. Tout le monde pleurait, mais c'était de joie.

Quand le roi se fut un peu remis, il baisa tendrement la main de la fée, qui lui rendait Blondine après l'avoir élevée et protégée. Il embrassa le prince Parfait qu'il trouva charmant.

Il y eut huit jours de fêtes pour le retour de Blondine; au bout de ces huit jours, la fée voulut retourner chez elle, le prince Parfait et Blondine étaient si tristes de se séparer que le roi convint avec la fée qu'ils ne se quitteraient plus; le roi épousa la fée, et Blondine épousa le prince Parfait qui fut toujours pour elle le Beau-Minon de la forêt des Lilas.

Brunette, ayant fini par se corriger, vint souvent voir Blondine.

Le prince Violent, son mari, devint plus doux à mesure que Brunette devenait meilleure, et ils furent assez heureux.

Quant à Blondine, elle n'eut jamais un instant de chagrin; elle donna le jour à des filles qui lui ressemblèrent, à des fils qui ressemblèrent au prince Parfait. Tout le monde les aimait, et autour d'eux tout le monde fut heureux.

Le Bon Petit Henri

I – La pauvre mère malade

Il y avait une fois une pauvre femme qui était veuve et qui vivait seule avec son petit Henri; elle l'aimait tendrement, et elle avait bien raison de l'aimer, car jamais on n'avait vu un plus charmant enfant. Quoiqu'il n'eût encore que sept ans, il faisait tout le ménage pendant que la pauvre maman travaillait pour aller ensuite vendre son ouvrage et faire vivre son petit Henri et elle-même. Il balayait, il lavait le plancher, il faisait la cuisine, il bêchait et cultivait le jardin, et, quand son ouvrage était fini, il se mettait à raccommoder ses habits, les souliers de sa maman, ou bien à faire des bancs, des tables et tout ce qu'il avait la force de fabriquer. La maison où ils vivaient était à eux; elle était isolée; en face de leur fenêtre était une haute montagne, si haute que personne n'avait jamais pu monter jusqu'au sommet; d'ailleurs elle était entourée d'un torrent, de murs élevés et de précipices infranchissables.

Ils étaient heureux et contents; mais un jour la pauvre maman tomba malade. Elle ne connaissait pas de médecin; d'ailleurs elle n'aurait pas eu d'argent pour le payer. Le pauvre Henri ne savait ce qu'il fallait faire pour la guérir; quand elle avait soif, il lui faisait boire de l'eau, car il n'avait pas autre chose à lui donner; il restait nuit et jour près d'elle; il mangeait à peine un morceau de pain sec au pied de son lit et, quand elle dormait, il la regardait et pleurait. La maladie augmenta de jour en jour, et enfin la pauvre femme fut tout à fait mourante; elle ne pouvait ni parler ni même avaler quoi que ce fût; elle ne reconnaissait plus son petit Henri, qui sanglotait à genoux près de son lit. Dans son désespoir, il s'écria:

«Fée Bienfaisante, venez à mon secours, sauvez ma pauvre maman!»

À peine eut-il prononcé ces mots, que la fenêtre s'ouvrit, et qu'il vit entrer une dame richement vêtue qui lui demanda d'une voix douce:

«Que désirez-vous de moi, mon petit ami? Vous m'avez appelée; me voici.

— Madame, s'écria Henri en se jetant à ses genoux et en joignant les mains, si vous êtes la fée Bienfaisante, sauvez ma pauvre maman, qui va mourir et me laisser seul en ce monde.»

La fée regarda Henri d'un air attendri; puis, sans mot dire, elle s'approcha de la pauvre femme, se pencha sur elle, l'examina attentivement, souffla sur son visage, et dit:

«Il n'est pas en mon pouvoir de guérir ta maman, mon pauvre enfant; c'est à toi seul qu'est réservée sa guérison, si tu as le courage d'entreprendre le voyage que je vais t'indiquer.

— Parlez, Madame, parlez; il n'est rien que je ne fasse pour sauver maman.

— Il faut, dit la fée, que tu ailles chercher la plante de vie qui croît au haut de la montagne que tu vois par cette fenêtre; quand tu auras cette plante, tu en exprimeras le suc dans la bouche de ta maman, qui reviendra immédiatement à la vie.

— Je vais partir tout de suite, Madame; mais qui est-ce qui soignera ma pauvre maman pendant mon absence? Et, d'ailleurs, ajouta-t-il en sanglotant plus fort, elle sera morte bien avant mon retour.

— Sois tranquille, pauvre enfant: si tu vas chercher la plante de vie, ta mère n'aura besoin de rien jusqu'à ton retour, et elle restera dans l'état où tu la vois actuellement. Mais tu courras bien des dangers, tu subiras bien des fatigues avant d'avoir cette plante; il te faudra un grand courage et une grande persévérance pour la rapporter.

— Je ne crains pas, Madame, de manquer de courage et de persévérance. Dites-moi seulement comment je reconnaîtrai cette plante parmi toutes celles qui couvrent la montagne.

— Si tu arrives jusqu'en haut, tu appelleras le docteur chargé de la garde de cette plante; tu diras

que c’est moi qui t’ai envoyé, et il t’en remettra une tige.»

Henri remercia la fée en lui baisant les mains, prit congé de sa mère, la couvrit de baisers, mit un pain dans sa poche, et sortit après avoir salué respectueusement la fée.

La fée sourit en regardant ce pauvre enfant de sept ans qui partait tout seul pour gravir une montagne si dangereuse que tous ceux qui avaient tenté d’en atteindre le sommet avaient péri.

II – Le corbeau, le coq et la grenouille

Le petit Henri marcha résolument à la montagne, qui se trouva être plus éloignée qu'elle ne paraissait; au lieu d'y arriver en une demi-heure, comme il le croyait, il marcha toute la journée avant de se trouver au pied.

Au tiers du chemin à peu près il vit un Corbeau qui s'était pris la patte dans un piège que lui avait tendu un méchant garçon. Le pauvre Corbeau cherchait inutilement à se dégager de ce piège qui le faisait cruellement souffrir. Henri courut à lui, coupa la ficelle qui tenait la patte du Corbeau, et le délivra. Le Corbeau s'envola à tire-d'aile après avoir crié à Henri:

«Grand merci, mon brave Henri, je te le revaudrai!»

Henri fut très surpris d'entendre parler un Corbeau, mais il n'en continua pas moins sa route.

Quelque temps après, pendant qu'il se reposait dans un buisson épais et qu'il mangeait un morceau de son pain, il vit un Coq poursuivi par un Renard et qui allait être pris, malgré ses efforts inouïs pour s'échapper. Le Coq passa tout près de Henri, qui, le saisissant adroitement, l'attira à lui et le cacha sous sa veste sans que le Renard eût pu le voir. Le Renard continua à courir, pensant que le Coq avait volé plus loin; Henri ne bougea pas jusqu'à ce que le Renard fût hors de vue; alors il laissa aller le Coq qui lui dit à mi-voix:

«Grand merci, mon brave Henri, je te le revaudrai!»

Henri était reposé; il se leva et continua à marcher.

Quand il eut fait encore un bon bout de chemin, il vit une pauvre Grenouille qui allait être dévorée par un Serpent.

La Grenouille tremblait et ne bougeait pas, paralysée par la peur; le Serpent avançait rapidement vers elle, la gueule béante. Henri saisit une grosse pierre et la lança si habilement dans la gueule du Serpent, au moment où celui-ci allait dévorer la Grenouille, que la pierre entra dans la gorge du Serpent et l'étouffa; la Grenouille s'éloigna en sautant, et cria à Henri:

«Grand merci, mon brave Henri, je te le revaudrai!»

Henri, qui avait déjà entendu parler le Corbeau et le Coq, ne s'étonna plus d'entendre parler la Grenouille et continua sa route.

Peu après il arriva au pied de la montagne mais il vit qu'il y avait une rivière large et profonde qui coulait au pied, si large qu'on voyait à peine l'autre bord.

Henri s'arrêta bien embarrassé. «Peut-être, se dit-il, trouverai-je un pont, ou un gué, ou un bateau.» Il se mit à longer la rivière, qui tournait tout autour de la montagne; mais partout elle était large et profonde, et nulle part il n'y avait ni pont ni bateau. Le pauvre Henri s'assit en pleurant au bord de la rivière.

«Fée Bienfaisante, fée Bienfaisante, venez à mon secours! s'écria-t-il. À quoi me sert de savoir qu'au haut de la montagne est une plante qui sauvera ma pauvre maman, si je ne puis y arriver?»

Au même moment, le Coq qu'il avait protégé contre le Renard apparut au bord et lui dit:

«La fée Bienfaisante ne peut rien pour toi; cette montagne est hors de sa puissance; mais tu m'as sauvé la vie, je veux te témoigner ma reconnaissance. Monte sur mon dos, Henri, et, foi de Coq, je te mènerai à l'autre bord.»

Henri n'hésita pas; il se lança sur le dos du Coq, s'attendant à tomber dans l'eau; mais il ne fut

même pas mouillé, car le Coq le reçut si habilement sur son dos, qu'il s'y trouva assis aussi solidement que sur un cheval. Il se cramponna fortement à la crête du Coq, qui commença la traversée; la rivière était si large qu'il vola pendant vingt et un jours avant d'arriver à l'autre bord, et pendant ces vingt et un jours Henri n'eut ni faim, ni soif, ni sommeil.

Quand ils furent arrivés, Henri remercia poliment le Coq, qui hérissa gracieusement ses plumes et disparut.

Un instant après, Henri se retourna, la rivière avait aussi disparu.

«C'est sans doute le génie de la montagne qui voulait m'empêcher d'arriver, dit Henri; mais avec le secours de la fée Bienfaisante, me voici bien près d'atteindre le but.»

III – La moisson

Il marcha longtemps, longtemps mais il avait beau marcher, il n'était pas plus loin du pied de la montagne ni plus près du sommet que lorsqu'il avait passé la rivière.

Un autre enfant aurait retourné sur ses pas mais le brave petit Henri ne se découragea pas, et, malgré une fatigue extrême, il marcha vingt et un jours sans avancer davantage. Au bout de ce temps, il n'était pas plus découragé qu'au premier jour.

«Dussé-je marcher cent ans, dit-il, j'irai jusqu'à ce que j'arrive en haut.»

À peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il vit devant lui un petit Vieillard qui le regardait d'un air malin.

«Tu as donc bien envie d'arriver, petit? lui dit-il. Que cherches-tu au haut de cette montagne?

— La plante de vie, mon bon Monsieur, pour sauver ma bonne maman qui se meurt.»

Le petit Vieillard hocha la tête, appuya son petit menton pointu sur la pomme d'or de sa canne, et dit, après avoir examiné longuement Henri:

«Ta physionomie douce et franche me plaît, mon garçon; je suis un des génies de la montagne: je te laisserai avancer à condition que tu me récolteras tout mon blé, que tu le battras, et que tu en feras de la farine, et que tu mettras la farine en pains. Quand tout sera récolté, battu, moulu et cuit, appelle-moi. Tu trouveras tous les ustensiles qui te seront nécessaires dans le fossé ici près de toi; les champs de blé sont devant toi et couvrent la montagne.»

Le petit Vieillard disparut, et Henri considéra d'un oeil effrayé les immenses champs de blé qui se déroulaient devant lui. Mais il surmonta bien vite ce sentiment de découragement, ôta sa veste, prit dans le fossé une faucille et se mit résolument à couper le blé. Il y passa cent quatre-vingt-quinze jours et autant de nuits.

Quand tout fut coupé, Henri se mit à battre le blé avec un fléau qu'il trouva sous sa main; il le battit pendant soixante jours. Quand tout fut battu, il commença à le moudre dans un moulin qui s'éleva près du blé. Il moulut pendant quatre-vingt-dix jours. Quand tout fut moulu, il se mit à pétrir et à cuire, il pétrit et cuisit pendant cent vingt jours. À mesure que les pains étaient cuits, il les rangeait proprement sur des rayons, comme des livres dans une bibliothèque. Lorsque tout fut fini, Henri se sentit transporté de joie et appela le génie de la montagne. Le génie apparut immédiatement, compta quatre cent soixante-huit mille trois cent vingt-neuf pains, craqua un petit bout du premier et du dernier, s'approcha de Henri, lui donna une petite tape sur la joue et lui dit:

«Tu es un bon garçon et je veux te payer ton travail.»

Il tira de sa petite poche une tabatière en bois, qu'il donna à Henri en disant avec malice:

«Quand tu seras de retour chez toi, tu ouvriras ta tabatière, tu y trouveras du tabac comme jamais tu n'en as eu.»

Henri ne prenait jamais de tabac et le présent du petit génie ne lui sembla pas bien utile; mais il était trop poli pour témoigner ce qu'il pensait, et il remercia le Vieillard d'un air satisfait.

Le petit Vieillard sourit, puis éclata de rire et disparut.

IV – La vendange

Henri recommença à marcher et s'aperçut avec bonheur que chaque pas le rapprochait du haut de la montagne. En trois heures il était arrivé aux deux tiers du chemin, lorsqu'il se trouva arrêté par un mur très élevé qu'il n'avait pas aperçu; il le longea et vit avec effroi, après trois jours de marche, que ce mur faisait le tour de la montagne, et qu'il n'y avait pas la moindre porte, la moindre ouverture par laquelle on pût pénétrer.

Henri s'assit par terre et réfléchit à ce qu'il devait faire; il se résolut à attendre. Il attendit pendant quarante-cinq jours; au bout de ce temps il dit:

«Dussé-je encore attendre cent ans, je ne bougerai pas d'ici!»

À peine eut-il dit ces mots, qu'un pan de mur s'écroula avec un bruit effroyable et qu'il vit s'avancer, par cette ouverture, un géant qui brandissait un énorme bâton.

«Tu as donc bien envie de passer, mon garçon? Que cherches-tu au-delà de mon mur?

— Je cherche la plante de vie, Monsieur le Géant, pour guérir ma pauvre maman qui se meurt. S'il est en votre pouvoir de me faire franchir ce mur, je ferai pour votre service tout ce que vous me commanderez.

— En vérité? Eh bien, écoute: ta physionomie me plaît; je suis un des génies de la montagne, et je te ferai passer ce mur si tu veux me remplir mes caves. Voici toutes mes vignes; cueille le raisin, écrase-le; mets-en le jus dans mes tonneaux, et range mes tonneaux dans mes caves. Tu trouveras tout ce qui te sera nécessaire au pied de ce mur. Quand ce sera fait, appelle-moi.»

Et le Géant disparut, refermant le mur derrière lui. Henri regarda autour de lui; à perte de vue s'étendaient les vignes du Géant.

«J'ai bien ramassé tous les blés du petit Vieillard, se dit Henri, je pourrai bien cueillir les raisins du Géant; ce sera un travail moins long et moins difficile de mettre le raisin en vin que de mettre le blé en pains.»

Henri ôta sa veste, ramassa une serpette qu'il trouva à ses pieds, et se mit à couper les grappes et à les jeter dans des cuves. Il fut trente jours à faire la récolte. Quand tout fut cueilli, il écrasa le raisin et en versa le jus dans des tonneaux, qu'il rangeait dans des caves à mesure qu'il les remplissait; il fut quatre-vingt-dix jours à faire le vin. Lorsque tout le vin fut prêt, les tonneaux bien mis en ordre, les caves bien arrangées, Henri appela le Géant, qui apparut immédiatement, examina les tonneaux, goûta le vin du premier et du dernier, se tourna vers Henri et lui dit:

«Tu es un brave petit homme, et je veux te payer de ta peine; il ne sera pas dit que tu aies travaillé gratis pour le Géant de la montagne.»

Il tira de sa poche un chardon, le donna à Henri et lui dit:

«Quand tu seras revenu chez toi, chaque fois que tu désireras quelque chose, sens ton chardon.»

Henri trouva que le présent n'était pas généreux, mais il le reçut en souriant d'un air aimable.

Au même instant, le Géant siffla à faire trembler la montagne; le mur et le Géant disparurent immédiatement, et Henri put continuer sa route.

V – La chasse

Il n'était plus qu'à une demi-heure de marche du sommet de la montagne, lorsqu'il se vit arrêté par un précipice si large qu'il était impossible de sauter de l'autre côté, et si profond qu'il n'en voyait pas le fond.

Henri ne perdit pas courage; il suivit le bord du précipice jusqu'à ce qu'il fût revenu à l'endroit d'où il était parti; il vit alors que le précipice tournait autour de la montagne.

«Que faire? dit le pauvre Henri; à peine ai-je franchi un obstacle, qu'il s'en élève un autre. Comment passer ce précipice?»

Et le pauvre enfant sentit, pour la première fois, ses yeux pleins de larmes; il chercha le moyen de passer ce précipice; il n'en trouva pas et il s'assit tristement au bord. Tout à coup il entendit un effroyable rugissement; en se retournant, il vit, à dix pas de lui, un Loup énorme qui le regardait avec des yeux flamboyants.

«Que viens-tu chercher dans mes domaines? dit le Loup d'une voix formidable.

— Monseigneur le Loup, je viens chercher la plante de vie pour ma pauvre maman qui se meurt. Si vous pouvez me faire passer ce précipice, je serai votre serviteur dévoué pour tout ce que vous me commanderez.

— Eh bien, mon garçon, si tu peux attraper tout le gibier qui est dans mes forêts, oiseaux et quadrupèdes, et me les mettre en rôtis et en pâtés, foi de génie de la montagne, je te ferai passer de l'autre côté du précipice. Tu trouveras près de cet arbre tout ce qu'il te faut pour ta chasse et ta cuisine. Quand tu auras fini, tu m'appelleras.»

En disant ces mots, il disparut.

Henri reprit courage; il ramassa un arc et des flèches qu'il vit à terre et se mit à tirer sur les perdrix, les bécasses, les gélinottes, les coqs de bruyère qui passaient; mais il ne savait pas tirer et il ne tuait rien.

Il y avait huit jours qu'il tirait en vain, et il commençait à s'ennuyer, lorsqu'il vit près de lui le Corbeau qu'il avait sauvé en commençant son voyage.

«Tu m'as sauvé la vie, croassa le Corbeau, et je t'ai dit que je te le revaudrai; je viens tenir ma promesse, car, si tu n'accomplis pas les ordres du Loup, il te croquera en guise de gibier. Suis-moi: je vais faire la chasse; tu n'auras qu'à ramasser le gibier et à le faire cuire.»

En disant ces mots, il vola au-dessus des arbres de la forêt et se mit à tuer à coups de bec et de griffes tout le gibier qui peuplait cette forêt; il tua ainsi, pendant cent cinquante jours, un million huit cent soixante mille sept cent vingt-six pièces: chevreuils, perdrix, bécasses, gélinottes, coqs de bruyère et cailles.

À mesure que le Corbeau les tuait, Henri les dépeçait, les plumait ou les écorchait, et les faisait cuire soit en pâtés, soit en rôtis. Quand tout fut cuit, il rangea tout, proprement, le long de la forêt; alors le Corbeau lui dit:

«Adieu, Henri, il te reste encore un obstacle à franchir, mais je ne puis t'y aider; ne perds pas courage; les fées protègent l'amour filial!»

Avant que Henri eût le temps de remercier le Corbeau, il avait disparu. Il appela alors le Loup et lui dit:

«Voici, Monseigneur, tout le gibier de vos forêts; je l'ai cuit comme vous me l'avez ordonné.

Veuillez me faire passer le précipice.»

Le Loup examina le gibier, croqua un chevreuil rôti et un pâté, se lécha les lèvres, et dit à Henri:

«Tu es un bon et brave garçon; je vais te payer de ta peine; il ne sera pas dit que tu aies travaillé pour le Loup de la montagne sans qu'il t'ait payé ton travail.»

En disant ces mots, il donna à Henri un bâton qu'il alla chercher dans la forêt et lui dit:

«Quand tu auras cueilli la plante de vie et que tu voudras te transporter quelque part, monte à cheval sur ce bâton.»

Henri fut sur le point de rejeter dans la forêt ce bâton inutile, mais il pensa que ce ne serait pas poli, il le prit en remerciant le Loup.

«Monte sur mon dos, Henri», dit le Loup.

Henri sauta sur le dos du Loup; aussitôt le Loup fit un bond si prodigieux qu'il se trouva de l'autre côté du précipice. Henri descendit, remercia le Loup et continua sa marche.

VI – La pêche

Enfin il aperçut le treillage du jardin où était enfermée la plante de vie, et il sentit son coeur bondir de joie; il regardait toujours en haut tout en marchant et allait aussi vite que le lui permettaient ses forces, quand il sentit tout d'un coup qu'il tombait dans un trou; il sauta vivement en arrière, regarda à ses côtés et vit un fossé plein d'eau, assez large et surtout très long, si long qu'il n'en voyait pas les deux bouts.

«C'est sans doute le dernier obstacle dont m'a parlé le Corbeau, dit Henri. Puisque j'ai franchi tous les autres avec le secours de la bonne fée Bienfaisante, elle m'aidera bien certainement à surmonter celui-ci. C'est elle qui m'a envoyé le Coq et le Corbeau, ainsi que le petit Vieillard, le Géant et le Loup. Je vais attendre qu'il lui plaise de m'aider cette dernière fois.»

En disant ces mots, Henri se mit à longer le fossé dans l'espoir d'en trouver la fin; il marcha pendant deux jours, au bout desquels il se retrouva à la même place d'où il était parti.

Henri ne s'affligea pas, ne se découragea pas; il s'assit au bord du fossé et dit:

«Je ne bougerai pas d'ici jusqu'à ce que le génie de la montagne m'ait fait passer ce fossé.»

À peine eut-il dit ces mots, qu'il vit devant lui un énorme Chat qui se mit à miauler si épouvantablement que Henri en fut étourdi. Le Chat lui dit:

«Que viens-tu faire ici? Sais-tu que je pourrais te mettre en pièces d'un coup de griffe?

— Je n'en doute pas, Monsieur le Chat, mais vous ne le voudrez pas faire quand vous saurez que je viens chercher la plante de vie pour sauver ma pauvre maman qui se meurt. Si vous voulez bien me permettre de passer votre fossé, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira de me commander.

— En vérité? dit le Chat. Écoute: ta figure me plaît; si tu peux me pêcher tous les poissons qui vivent dans ce fossé; si tu peux, après les avoir pêchés, me les faire cuire ou me les saler, je te ferai passer de l'autre côté, foi de Chat. Tu trouveras ce qu'il te faut ici près sur le sable. Quand tu auras fini, appelle-moi.»

Henri fit quelques pas et vit à terre des filets, des lignes, des hameçons. Il prit un filet, pensant que d'un coup il prendrait beaucoup de poissons, et que cela irait plus vite qu'avec la ligne. Il jeta donc le filet, le retira avec précaution: il n'y avait rien. Désappointé, Henri pensa qu'il s'y était mal pris; il rejeta le filet, tira doucement: rien encore. Henri était patient; il recommença pendant dix jours sans attraper un seul poisson. Alors il laissa le filet et jeta la ligne.

Il attendit une heure, deux heures: aucun poisson ne mordit à l'hameçon. Il changea de place jusqu'à ce qu'il eût fait le tour du fossé; il ne prit pas un seul poisson; il continua pendant quinze jours. Ne sachant que faire, il pensa à la fée Bienfaisante, qui l'abandonnait à la fin de son entreprise, et s'assit tristement en regardant le fossé, lorsque l'eau se mit à bouillonner, et il vit paraître la tête d'une Grenouille.

«Henri, dit la Grenouille, tu m'as sauvé la vie, je veux te la sauver à mon tour; si tu n'exécutes pas les ordres du Chat de la montagne, il te croquera pour son déjeuner. Tu ne peux pas attraper les poissons, parce que le fossé est si profond qu'ils se réfugient tous au fond; mais laisse-moi faire; allume ton feu pour les cuire, prépare tes tonneaux pour les saler, je vais te les apporter tous.»

Disant ces mots, la Grenouille s'enfonça dans l'eau; Henri vit l'eau s'agiter et bouillonner comme s'il se livrait un grand combat au fond du fossé. Au bout d'une minute, la grenouille reparut et sauta sur le bord, où elle déposa un superbe saumon, qu'elle venait de pêcher avec ses pattes. À peine Henri avait-il

eu le temps de saisir le saumon que la Grenouille reparut avec une carpe; elle continua, ainsi pendant soixante jours. Henri cuisait les gros poissons, jetait les petits dans les tonneaux et les salait; enfin, au bout de deux mois, la Grenouille sauta au bord du fossé et dit à Henri:

«Il ne reste plus un seul poisson dans le fossé, tu peux appeler le Chat de la montagne.»

Henri remercia vivement la Grenouille, qui lui tendit sa patte mouillée en signe d'amitié; Henri la serra amicalement, et la Grenouille disparut.

Quand Henri eut rangé pendant quinze jours tous les poissons cuits et tous les tonneaux pleins de poissons salés, il appela le Chat, qui apparut tout de suite.

«Voici, Monseigneur, lui dit Henri, tous vos poissons cuits et salés. Veuillez tenir votre promesse et me faire passer à l'autre bord.»

Le Chat examina les poissons et les tonneaux, goûta un poisson cuit et un poisson salé, se lécha les lèvres, sourit et dit à Henri:

«Tu es un brave garçon; je veux récompenser ta patience; il ne sera pas dit que le Chat de la montagne n'ait pas payé tes services.»

En disant ces mots, le Chat s'arracha une griffe et la donna à Henri en lui disant:

«Quand tu seras malade ou que tu te sentiras vieillir, touche ton front avec cette griffe: maladie, souffrance, vieillesse disparaîtront; elle aura la même vertu pour tous ceux que tu aimeras et qui t'aimeront.»

Henri remercia le Chat avec effusion, prit la précieuse griffe et voulut l'essayer immédiatement, car il se sentait fatigué et souffrant. À peine la griffe eut-elle touché son front, qu'il se sentit frais et dispos comme s'il sortait du lit.

Le Chat sourit et dit:

«À présent monte sur ma queue.»

Henri obéit. À peine fut-il sur la queue du Chat, que cette queue s'allongea tellement qu'il se trouva à l'autre bord du fossé.

VII – La plante de vie

Henri salua respectueusement le Chat et courut vers le jardin de la plante de vie, qui n'était plus qu'à cent pas de lui. Il tremblait que quelque nouvel obstacle ne retardât sa marche; mais il atteignit le treillage du jardin. Il chercha la porte et la trouva promptement, car le jardin n'était pas grand; mais il y avait une si grande quantité de plantes qui lui étaient inconnues, qu'il lui fut impossible de trouver la plante de vie.

Il se souvint heureusement que la fée Bienfaisante lui avait dit d'appeler le docteur qui cultivait ce jardin des fées, et il l'appela à haute voix. À peine l'eut-il appelé, qu'il entendit du bruit dans les plantes qui étaient près de lui, et qu'il en vit sortit un petit homme haut comme un balai de cheminée; il tenait un livre sous le bras, avait des lunettes sur son nez crochu et portait un grand manteau noir de Docteur.

«Que cherchez-vous, petit? dit le Docteur en se redressant. Et comment avez-vous pu parvenir jusqu'ici?

— Monsieur le Docteur, je viens de la part de la fée Bienfaisante vous demander la plante de vie pour guérir ma pauvre maman qui se meurt.

— Ceux qui viennent de la part de la fée Bienfaisante, dit le petit Docteur en soulevant son chapeau, sont les bienvenus. Venez, petit, je vais vous donner la plante que vous cherchez.»

Il s'enfonça dans le jardin botanique, où Henri eut quelque peine à le suivre, parce qu'il disparaissait entièrement sous les tiges; enfin ils arrivèrent près d'une plante isolée: le petit Docteur tira une petite serpette de sa petite poche, en coupa une tige et la donna à Henri en lui disant:

«Voici, faites-en l'usage que vous a prescrit la fée; mais ne la laissez pas sortir de vos mains, car si vous la posez n'importe où, elle vous échappera sans que vous puissiez jamais la ravoir.»

Henri voulut le remercier, mais le petit homme avait déjà disparu au milieu de ses herbes médicinales, et Henri se trouva seul.

«Comment ferai-je maintenant pour arriver vite à la maison? Si en descendant je rencontre les mêmes obstacles qu'en montant, je risque de perdre ma plante, ma chère plante qui doit rendre la vie à ma pauvre maman.»

Il se ressouvint heureusement du bâton que lui avait donné le Loup.

«Voyons, dit-il, s'il a vraiment le pouvoir de me transporter dans ma maison.»

En disant ces mots, il se mit à cheval sur le bâton en souhaitant d'être chez lui. Au même moment il se sentit enlever dans les airs, qu'il fendit avec la rapidité de l'éclair, et il se trouva près du lit de sa maman.

Il se précipita sur elle et l'embrassa tendrement, mais elle ne l'entendait pas; Henri ne perdit pas de temps, il pressa la plante de vie sur les lèvres de sa maman, qui au même instant ouvrit les yeux et jeta ses bras autour du cou de Henri en s'écriant:

«Mon enfant, mon cher Henri, j'ai été bien malade, mais je me sens bien à présent; j'ai faim.»

Puis le regardant avec étonnement:

«Comme tu es grandi, mon cher enfant! Qu'est-ce donc? Comment as-tu pu grandir ainsi en quelques jours?»

C'est que Henri était véritablement grandi de toute la tête, car il y avait deux ans sept mois et six jours qu'il était parti. Henri avait près de dix ans. Avant qu'il eût le temps de répondre, la fenêtre s'ouvrit

et la fée Bienfaisante parut. Elle embrassa Henri, et, s'approchant du lit de la maman, lui raconta tout ce que le petit Henri avait fait pour la sauver, les dangers qu'il avait courus, les fatigues qu'il avait endurées, le courage, la patience, la bonté qu'il avait montrés. Henri rougissait de s'entendre louer ainsi par la fée; la maman serrait son petit Henri contre son coeur et ne se lassait pas de l'embrasser. Après les premiers moments de bonheur et d'effusion, la fée dit:

«Maintenant, Henri, tu peux faire usage des présents du petit Vieillard et du Géant de la montagne.»

Henri tira sa tabatière et l'ouvrit; aussitôt il en sortit une si grande foule de petits ouvriers, pas plus grands qu'une abeille, que la chambre en fut remplie; ils se mirent à travailler avec une telle adresse et une telle promptitude, qu'en un quart d'heure ils bâtirent et meublèrent une jolie maison qui se trouva au milieu d'un grand jardin, adossée à un bois et à une belle prairie.

«Tout cela est à toi, mon brave Henri, dit la fée. Le chardon du Géant te procurera ce qui te manque, le bâton du Loup te transportera où tu voudras, et la griffe du Chat te conservera la santé et la jeunesse, ainsi qu'à ta maman. Adieu, Henri, vis heureux et n'oublie pas que la vertu et l'amour filial sont toujours récompensés.»

Henri se jeta aux genoux de la fée; elle lui donna sa main à baiser, lui sourit et disparut.

La maman de Henri aurait bien voulu se lever pour voir et admirer sa nouvelle maison, son jardin, son bois et sa prairie, mais elle n'avait pas de robe; pendant sa maladie elle avait fait vendre par Henri tout ce qu'elle possédait, pour que Henri ne manquât pas de pain.

«Hélas! mon enfant, je ne puis me lever, dit-elle, je n'ai ni jupons, ni robes, ni souliers.

— Vous allez avoir tout cela, chère maman», s'écria Henri.

Et tirant son chardon de sa poche, il le sentit en désirant des robes, du linge, des chaussures pour sa maman, pour lui-même, et du linge pour la maison.

Au même instant, les armoires se trouvèrent pleines de linge, la maman se trouva habillée d'une bonne robe de mérinos, et Henri d'un vêtement complet de drap bleu; il avait de bons souliers, ainsi que sa maman. Tous deux poussèrent un cri de joie; la maman sauta de son lit pour parcourir avec Henri toute la maison; rien n'y manquait, partout des meubles confortables et simples; la cuisine était garnie de casseroles et de marmites; mais il n'y avait rien dedans. Henri sentit son chardon en désirant avoir un bon dîner tout servi. Une table servie et couverte d'une bonne soupe bien fumante, d'un bon gigot, d'un poulet rôti, d'une bonne salade, se plaça immédiatement devant eux; ils se mirent à table et mangèrent avec l'appétit de gens qui n'avaient pas mangé depuis près de trois ans. La soupe fut bien vite avalée; le gigot y passa tout entier, puis le poulet, puis la salade. Quand ils furent rassasiés, la maman, aidée de Henri, ôta le couvert, lava et rangea la vaisselle, nettoya la cuisine. Puis ils firent les lits avec les draps qu'ils trouvèrent dans les armoires, et se couchèrent en remerciant Dieu et la fée Bienfaisante. La maman y ajouta un remerciement sincère pour son fils Henri. Ils vécurent ainsi très heureux, sans jamais manquer de rien, grâce au chardon, sans souffrir ni vieillir, grâce à la griffe, et sans jamais se servir du bâton, car ils étaient heureux dans leur maison et ils ne désiraient pas se transporter ailleurs.

Henri se borna à demander à son chardon deux belles vaches, deux bons chevaux et les choses nécessaires à la vie de chaque jour, mais sans jamais demander du superflu, soit en vêtements, soit en nourriture; aussi conserva-t-il son chardon tant qu'il vécut. On ne sait pas s'il vécut longtemps ainsi que sa maman; on croit que la reine des fées les rendit immortels et les transporta dans son palais, où ils sont encore.

Histoire de la princesse Rosette

I – La ferme

Il y avait un roi et une reine qui avaient trois filles; ils aimaient beaucoup les deux aînées, qui s'appelaient Orangine et Roussette, et qui étaient jumelles; elles étaient belles et spirituelles; mais pas bonnes: elles ressemblaient en cela au roi et à la reine. La plus jeune des princesses, qui avait trois ans de moins que ses soeurs, s'appelait Rosette; elle était aussi jolie qu'aimable, aussi bonne que belle; elle avait pour marraine la fée Puissante, ce qui donnait de la jalousie à Orangine et à Roussette, lesquelles n'avaient pas eu de fées pour marraines. Quelques jours après la naissance de Rosette, le roi et la reine l'envoyèrent en nourrice à la campagne, chez une bonne fermière; elle y vécut très heureuse pendant quinze années, sans que le roi et la reine vinssent la voir une seule fois. Ils envoyaient tous les ans à la fermière une petite somme d'argent, pour payer la dépense de Rosette, faisaient demander de ses nouvelles, mais ne la faisaient jamais venir chez eux et ne s'occupaient pas du tout de son éducation. Rosette eût été mal élevée et ignorante, si sa bonne marraine la fée Puissante ne lui avait envoyé des maîtres et ne lui avait fourni tout ce qui lui était nécessaire. C'est ainsi que Rosette apprit à lire, à écrire, à compter, à travailler; c'est ainsi qu'elle devint très habile musicienne, qu'elle sut dessiner et parler plusieurs langues étrangères. Rosette était la plus jolie, la plus belle, la plus aimable et la plus excellente princesse du monde entier. Jamais Rosette n'avait désobéi à sa nourrice et à sa marraine. Aussi jamais elle n'était grondée; elle ne regrettait pas son père et sa mère, qu'elle ne connaissait pas, et elle ne désirait pas vivre ailleurs que dans la ferme où elle avait été élevée.

Un jour qu'elle était assise sur un banc devant la maison, elle vit arriver un homme en habit et chapeau galonnés, qui s'approchant d'elle, lui demanda s'il pouvait parler à la princesse Rosette.

«Oui, sans doute, répondit Rosette, car c'est moi qui suis la princesse Rosette.

— Alors, princesse, reprit l'homme en ôtant son chapeau, veuillez recevoir cette lettre que le roi votre père m'a chargé de vous remettre.»

Rosette prit la lettre, l'ouvrit et lut ce qui suit:

«*Rosette, vos soeurs ont dix-huit ans; elles sont en âge d'être mariées; j'invite les princes et les princesses de tous les royaumes du monde à venir assister aux fêtes que je dois donner pour choisir des maris à vos soeurs. Vous avez quinze ans, vous êtes d'âge à paraître à ces fêtes. Vous pouvez venir passer trois jours chez moi. Je vous enverrai chercher dans huit jours; je ne vous envoie pas d'argent pour vos toilettes, car j'ai beaucoup dépensé pour vos soeurs: d'ailleurs, personne ne vous regardera; ainsi habillez-vous comme vous voudrez.*

«Le Roi, votre père.»

Rosette courut bien vite montrer la lettre à sa nourrice.

«Es-tu contente, Rosette, d'aller à ces fêtes?

— Oh oui! ma bonne nourrice, bien contente: je m'amuserai bien; je connaîtrai mon père, ma mère, mes soeurs, et puis je reviendrai près de toi.

— Mais, dit la nourrice en hochant la tête, quelle toilette mettras-tu, ma pauvre enfant?

— Ma belle robe de percale blanche que je mets les jours de fête, ma bonne nourrice.

— Ma pauvre petite, cette robe, convenable pour la campagne, sera bien misérable pour une réunion

de rois et de princes.

— Eh! qu'importe, ma bonne! Mon père dit lui-même que personne ne me regardera. Cela me mettra beaucoup plus à l'aise: je verrai tout, et personne ne me verra.»

La nourrice soupira, ne répondit rien et se mit à raccommoder, à blanchir et à repasser la robe de Rosette. La veille du jour où l'on devait venir la chercher, elle l'appela et lui dit:

«Voici, ma chère enfant, ta toilette pour les fêtes du roi; ménage bien ta robe, car tu n'en as pas d'autre, et je ne serai pas là pour la blanchir ou la repasser.

– Merci, ma bonne nourrice; sois tranquille, j'y ferai bien attention.»

La nourrice réunit dans une petite caisse la robe, un jupon blanc, des bas de coton, des souliers de peau noire et un petit bouquet de fleurs que Rosette devait mettre dans ses cheveux. Au moment où elle allait fermer la caisse, la fenêtre s'ouvrit violemment, et la fée Puissante entra.

«Tu vas donc à la cour du roi ton père, ma chère Rosette? dit la fée.

— Oui, chère marraine, j'y vais pour trois jours.

— Et quelles toilettes as-tu préparées pour ces trois jours?

— Voici, ma marraine; regardez.»

Et elle montra la caisse encore ouverte. La fée sourit, tira un flacon de sa poche, et dit: «Je veux que ma Rosette fasse sensation par sa toilette: ceci n'est pas digne d'elle.»

Elle ouvrit le flacon et versa une goutte de liqueur sur sa robe; immédiatement la robe devint jaune, chiffonnée, et se changea en grosse toile à torchons. Une autre goutte sur les bas en fit de gros bas de filoselle bleus. Une troisième goutte sur le bouquet en fit une aile de poule; les souliers devinrent de gros chaussons de lisière.

«Voilà, dit-elle d'un air gracieux, comment je veux que paraisse ma Rosette. Je veux que tu mettes tout cela, Rosette, et, pour compléter ta parure, voici un collier, une attache pour ta coiffure et des bracelets.»

En disant ces mots, elle tira de sa poche et mit dans la caisse un collier de noisettes, une attache de nèfles et des bracelets en haricots secs.

Elle baisa le front de Rosette stupéfaite et disparut.

Rosette et la nourrice se regardaient ébahies; enfin, la nourrice éclata en sanglots.

«C'était bien la peine de me donner tant de mal pour cette pauvre robe! le premier torchon venu aurait aussi bien fait l'affaire. Oh! Rosette, ma pauvre Rosette, n'allez pas aux fêtes; prétextez une maladie.

— Non, dit Rosette, ce serait désobligeant pour ma marraine: je suis sûre que ce qu'elle fait est pour mon bien, car elle est bien plus sage que moi. J'irai donc, et je mettrai tout ce que ma marraine m'a laissé.»

Et la bonne Rosette ne s'occupa pas davantage de sa toilette: elle se coucha et dormit bien tranquillement.

Le lendemain, à peine était-elle coiffée et habillée, que le carrosse du roi vint la prendre; elle embrassa sa nourrice, fit mettre sa petite caisse dans la voiture et partit.

II - Rosette à la cour du roi son père.

Première journée.

On ne fut que deux heures en route, car la ville du roi n'était qu'à six lieues de la ferme de Rosette.

Quand Rosette arriva, elle fut étonnée de voir qu'on la faisait descendre dans une petite cour sale: un page l'attendait.

«Venez, princesse; je suis chargé de vous conduire dans votre appartement.

— Ne pourrai-je voir la reine? demanda timidement Rosette.

— Vous la verrez, princesse, dans deux heures, quand on se réunira pour dîner: en attendant, vous pourrez faire votre toilette.»

Rosette suivit le page, qui la mena dans un long corridor, au bout duquel était un escalier; elle monta, monta longtemps, avant d'arriver à un autre corridor où était la chambre qui lui était destinée. C'était une petite chambre en mansarde, à peine meublée: la reine avait logé Rosette dans une chambre de servante. Le page déposa la caisse de Rosette dans un coin, et lui dit d'un air embarrassé:

«Veuillez m'excuser, princesse, si je vous ai amenée dans cette chambre si indigne de vous. La reine a disposé de tous ses appartements pour les rois et reines invités; il ne lui en restait plus, et...

— Bien, bien, dit Rosette en souriant; je ne vous en veux nullement de mon logement; je m'y trouverai très bien.

— Je viendrai vous chercher, princesse, pour vous mener chez le roi et la reine, quand l'heure sera venue.

— Je serai prête, dit Rosette; au revoir, joli page.»

Rosette se mit à défaire sa caisse; elle avait le coeur un peu gros; elle tira en soupirant sa sale robe en toile à torchons et le reste de sa toilette, et elle commença à se coiffer devant un morceau de glace qu'elle trouva dans un coin de la chambre. Elle était si adroite, elle arrangea si bien ses beaux cheveux blonds, son aile de poule et l'attache faite de nèfles, que sa coiffure la rendait dix fois plus jolie. Quand elle fut chaussée et qu'elle eut revêtu sa robe, quelle ne fut pas sa surprise en voyant que sa robe était devenue une robe de brocart d'or brodée de rubis d'une beauté merveilleuse! Ses gros chaussons étaient de petits souliers en satin blanc rattachés par une boucle d'un seul rubis d'une beauté idéale; les bas étaient en soie, et si fins qu'on pouvait les croire tissus en fil d'araignée. Son collier était entourés de gros diamants; ses bracelets étaient en diamants les plus beaux qu'on eût jamais vus; elle courut à sa glace, et vit que l'aile de poule était devenue une aigrette magnifique et que l'attache en nèfles était une escarboucle d'une telle beauté, d'un tel éclat, qu'une fée seule pouvait en avoir d'aussi belles.

Rosette, heureuse, ravie, sautait dans sa petite chambre et remerciait tout haut sa bonne marraine, qui avait voulu éprouver son obéissance et qui la récompensait si magnifiquement.

Le page frappa à la porte, entra et recula ébloui par la beauté de Rosette et la richesse de sa parure.

Elle le suivit; il lui fit descendre bien des escaliers, parcourir bien des appartements, et enfin il la fit entrer dans une série de salons magnifiques qui étaient pleins de rois, de princes et de dames.

Chacun s'arrêtait et se retournait pour admirer Rosette, qui, honteuse d'attirer ainsi tous les regards,

n'osait lever les yeux.

Enfin le page s'arrêta et dit à Rosette:

«Princesse, voici le roi et la reine.»

Elle leva les yeux et vit devant elle le roi et la reine, qui la regardaient avec une surprise comique.

«Madame, lui dit enfin le roi, veuillez me dire quel est votre nom. Vous êtes sans doute une grande reine ou une grande fée, dont la présence inattendue est pour nous un honneur et un bonheur.

— Sire, dit Rosette en mettant un genou en terre, je ne suis ni une fée, ni une grande reine, mais votre fille Rosette, que vous avez bien voulu faire venir chez vous.

— Rosette! s'écria la reine; Rosette vêtue plus richement que je ne l'ai jamais été! Et qui donc, Mademoiselle, vous a donné toutes ces belles choses?

— C'est ma marraine, Madame.» Et elle ajouta: «Permettez-moi, Madame, de vous baiser la main, et faites-moi connaître mes soeurs.»

La reine lui présenta sèchement sa main.

«Voilà les princesses vos soeurs», dit-elle en lui montrant Orangine et Roussette qui étaient à ses côtés.

La pauvre Rosette, attristée par l'accueil froid de son père et de sa mère, se retourna vers ses soeurs et voulut les embrasser; mais elles se reculèrent avec effroi, de crainte que Rosette, en les embrassant, n'enlevât le blanc et le rouge dont elles étaient fardées. Orangine mettait du blanc pour cacher la couleur un peu jaune de sa peau, et Roussette pour couvrir ses taches de rousseur.

Rosette, repoussée par ses soeurs, ne tarda pas à être entourée de toutes les dames et de tous les princes invités. Comme elle causait avec grâce et bonté et qu'elle parlait diverses langues, elle charma tous ceux qui l'approchaient. Orangine et Roussette étaient d'une jalousie affreuse. Le roi et la reine étaient furieux, car Rosette absorbait toute l'attention; personne ne s'occupait de ses soeurs. À table, le jeune roi Charmant, qui avait le plus beau et le plus grand de tous les royaumes, et qu'Orangine espérait épouser, se plaça à côté de Rosette et fut occupé d'elle pendant tout le repas. Après le dîner, pour forcer les regards de se tourner vers elles, Orangine et Roussette proposèrent de chanter; elles chantaient très bien et s'accompagnaient de la harpe.

Rosette, qui était bonne et qui désirait que ses soeurs l'aimassent, applaudit tant qu'elle put le chant de ses soeurs et vanta leur talent. Orangine, au lieu d'être touchée de ce généreux sentiment, espéra jouer un mauvais tour à Rosette en l'engageant à chanter à son tour. Rosette s'en défendit modestement; ses soeurs, qui pensèrent qu'elle ne savait pas chanter, insistèrent vivement; la reine elle-même, désirant humilier la pauvre Rosette, se joignit à Orangine et à Roussette et lui ordonna de chanter. Rosette fit un salut à la reine. «J'obéis», dit-elle. Elle prit la harpe; la grâce de son maintien étonna ses soeurs. Quand elle commença à préluder sur la harpe, elles auraient bien voulu l'arrêter, car elles virent que le talent de Rosette était bien supérieur au leur. Mais quand elle chanta de sa voix belle et mélodieuse une romance composée par elle sur le bonheur d'être bonne et d'être aimée de sa famille, il y eut un tel frémissement d'admiration, un enthousiasme si général, que ses soeurs faillirent s'évanouir de dépit. Le roi Charmant semblait transporté d'admiration. Il s'approcha de Rosette, les yeux mouillés de larmes, et lui dit:

«Charmante et aimable princesse, jamais une voix plus douce n'a frappé mes oreilles; je serais heureux de vous entendre encore.»

Rosette, qui s'était aperçue de la jalousie de ses soeurs, s'excusa en disant qu'elle était fatiguée, mais le roi Charmant, qui avait de l'esprit et de la pénétration, devina le vrai motif du refus de Rosette et l'en admira davantage.

La reine, irritée des succès de Rosette, termina de bonne heure la soirée; chacun rentra chez soi.

Rosette se déshabilla; elle ôta sa robe et le reste de sa parure, et mit le tout dans une magnifique

caisse en ébène, qui se trouva dans sa chambre sans qu'elle sût comment; elle retrouva dans sa caisse de bois la robe en torchon, l'aile de poule, les noisettes, les nèfles, les haricots, les chaussons et les bas bleus; elle ne s'en inquiéta plus, certaine que sa marraine viendrait à son secours. Elle s'attrista un peu de la froideur de ses parents, de la jalousie de ses soeurs; mais comme elle les connaissait bien peu, cette impression pénible fut effacée par le souvenir du roi Charmant, qui paraissait si bon et qui avait été si aimable pour elle: elle s'endormit promptement, et s'éveilla tard le lendemain.

III – Conseil de famille

Pendant que Rosette n'était occupée que de pensées riantes et bienveillantes, le roi, la reine et les princesses Orangine et Roussette étouffaient de colère; ils s'étaient réunis tous quatre chez la reine.

«C'est affreux, disaient les princesses, d'avoir fait venir cette odieuse Rosette, qui a des parures éblouissantes, qui se fait regarder et admirer par tous les nigauds de rois et de princes. Est-ce donc pour nous humilier, mon père, que vous l'avez appelée?

— Je vous jure, mes belles, répondit le roi, que c'est par ordre de la fée Puissante que je lui ai écrit de venir; d'ailleurs j'ignorais qu'elle fût si belle et que...

— Si belle! interrompirent les princesses; où voyez-vous qu'elle soit belle? Elle est laide et bête; c'est sa toilette qui la fait admirer. Pourquoi ne nous avez-vous pas donné vos plus belles pierreries et vos plus belles étoffes? Nous avons l'air de souillons, près de cette orgueilleuse.

— Et où aurais-je pris des pierreries de cette beauté? Je n'en ai pas qui puissent leur être comparées. C'est sa marraine, la fée, qui lui a prêté les siennes.

— Pourquoi aussi avoir appelé une fée pour être marraine de Rosette, tandis que nous n'avions eu que des reines pour marraines?

— Ce n'est pas votre père qui l'a appelée, reprit la reine; c'est bien la fée elle-même qui, sans être appelée, nous apparut et nous signifia qu'elle voulait être marraine de Rosette.

— Il ne s'agit pas de se quereller, dit le roi, mais de trouver un moyen pour nous débarrasser de Rosette et empêcher le roi Charmant de la revoir.

— Rien de plus facile, dit la reine; je la ferai dépouiller demain de ses bijoux et de ses belles robes; je la ferai emmener par mes gens, et on la ramènera à sa ferme, d'où elle ne sortira plus jamais.»

À peine la reine eut-elle achevé ces mots, que la fée Puissante parut, l'air menaçant et irrité.

«Si vous touchez à Rosette, dit-elle d'une voix tonnante, si vous ne la gardez ici, et si vous ne la faites assister à toutes les fêtes, vous ressentirez les effets de ma colère. Vous, roi indigne, vous, reine sans coeur, vous serez changés en crapauds, et vous, filles et soeurs détestables, vous deviendrez des vipères. Osez maintenant toucher à Rosette!»

En disant ces paroles, elle disparut.

Le roi, la reine et les princesses, terrifiés, se séparèrent sans oser prononcer une parole, mais la rage dans le coeur; les princesses dormirent peu, et furent encore plus furieuses le lendemain, quand elles virent leurs yeux battus, leurs traits contractés par la méchanceté; elles eurent beau mettre du rouge, du blanc, battre leurs femmes, elles n'en furent pas plus jolies. Le roi et la reine se désolaient autant que les princesses, et ne voyaient pas de remède à leur chagrin.

IV – Seconde journée

Une grosse servante apporta à Rosette du pain et du lait, et lui offrit ses services pour l'habiller. Rosette, qui ne se souciait pas que la grosse servante vit la métamorphose de sa toilette, la remercia et dit qu'elle avait l'habitude de s'habiller et de se coiffer seule.

Elle commença sa toilette; quand elle se fut bien lavée, bien peignée, elle se coiffa et voulut mettre dans ses cheveux la superbe escarboucle de la veille; mais elle vit avec surprise que le coffre d'ébène avait disparu. À sa place était la petite caisse de bois, avec un papier dessus; elle le prit et lut:

«Vos effets sont chez vous, Rosette; revêtez comme hier les vêtements que vous avez apportés de la ferme.»

Rosette n'hésita pas, certaine que sa marraine viendrait à son secours; elle arrangea son aile de poule d'une manière différente de la veille, ainsi que l'attache en nèfles, mit sa robe, sa chaussure, son collier et ses bracelets; ensuite elle alla se poser devant la glace; quand elle s'y regarda, elle demeura éblouie; elle avait le plus ravissant et le plus riche costume de cheval: la robe était une amazone en velours bleu de ciel, avec des boutons de perles grosses comme des noix; le bas était bordé d'une torsade de perles grosses comme des noisettes; elle était coiffée d'une petite toque en velours bleu de ciel, avec une plume d'une blancheur éblouissante, qui retombait jusqu'à sa taille et qui était rattachée par une perle d'une grosseur et d'une beauté inouïes. Les brodequins étaient également en velours bleu, brodés de perles et d'or. Les bracelets et le collier étaient en perles si belles, qu'une seule eût payé tout le palais du roi. Au moment où elle allait quitter sa chambre pour suivre le page qui frappait à la porte, une voix dit à son oreille:

«Rosette, ne montez pas d'autre cheval que celui que vous présentera le roi Charmant.»

Elle se retourna, ne vit personne, et ne douta pas que cet avis ne lui vînt de sa marraine.

«Merci, chère marraine», dit-elle à demi-voix.

Elle sentit un doux baiser sur sa joue, et sourit avec bonheur et reconnaissance.

Le page la mena, comme la veille, dans les salons, où elle produisit plus d'effet encore; son air doux et bon, sa ravissante figure, sa tournure élégante, sa toilette magnifique, captivèrent tous les regards et tous les coeurs. Le roi Charmant, qui l'attendait, alla au-devant d'elle, lui offrit son bras et la mena jusque près du roi et de la reine, qui la reçurent avec plus de froideur encore que la veille. Orangine et Roussette crevaient de dépit à la vue de la nouvelle toilette de Rosette, elles ne voulurent même pas lui dire bonjour.

Rosette restait un peu embarrassée de cet accueil; le roi Charmant, voyant son embarras, s'approcha d'elle et lui demanda la permission d'être son chevalier pendant la chasse dans la forêt.

«Ce sera un grand plaisir pour moi, sire, répondit Rosette, qui ne savait pas dissimuler.

— Il me semble, dit-il, que je suis votre frère, tant je me sens d'affection pour vous, charmante princesse: permettez-moi de ne pas vous quitter et de vous défendre envers et contre tous.

— Ce sera pour moi un honneur et un plaisir que d'être en compagnie d'un roi si digne du nom qu'il porte.»

Le roi Charmant fut ravi de cette réponse; et, malgré le dépit d'Orangine et de Roussette et leurs tentatives pour l'attirer vers elles, il ne bougea plus d'auprès de Rosette.

Après le déjeuner, on descendit dans la cour d'honneur pour monter à cheval. Un page amena à

Rosette un beau cheval noir, que deux écuyers contenaient avec peine, et qui semblait vicieux et méchant.

«Vous ne pouvez monter ce cheval, princesse, dit le roi Charmant, il vous tuerait. Amenez-en un autre, ajouta-t-il en se tournant vers le page.

— Le roi et la reine ont donné des ordres pour que la princesse ne montât pas d'autre cheval que celui-ci, répondit le page.

— Chère princesse, veuillez attendre un moment, je vais vous amener un cheval digne de vous porter; mais, de grâce, ne montez pas celui-ci.

— Je vous attendrai, sire», dit Rosette avec un gracieux sourire.

Peu d'instants après, le roi Charmant reparut, menant lui-même un magnifique cheval, blanc comme la neige; sa selle était en velours bleu, brodée de perles; sa bride était en or et en perles. Quand Rosette voulut monter dessus, le cheval s'agenouilla, et ne se releva que lorsque Rosette fut bien placée sur sa selle.

Le roi Charmant sauta lestement sur son beau cheval alezan, et vint se placer aux côtés de Rosette.

Le roi, la reine et les princesses, qui avaient tout vu, étaient pâles de colère, mais ils n'osèrent rien faire, de peur de la fée Puissante.

Le roi donna le signal du départ. Chaque dame avait son cavalier; Orangine et Roussette durent se contenter de deux petits princes, qui n'étaient ni beaux ni aimables comme le roi Charmant; elles furent si maussades, que ces princes jurèrent que jamais ils n'épouseraient des princesses si peu aimables.

Au lieu de suivre la chasse, le roi Charmant et Rosette restèrent dans les belles allées de la forêt; ils causaient et se racontaient leur vie.

«Mais, dit Charmant, si le roi votre père s'est privé de votre présence, comment vous a-t-il donné ses plus beaux bijoux, des bijoux dignes d'une fée?

— C'est à ma bonne marraine que je les dois», répondit Rosette; et elle raconta au roi comme quoi elle avait été élevée dans une ferme, comme quoi elle devait tout ce qu'elle savait et tout ce qu'elle valait à la fée Puissante, qui avait veillé à son éducation et qui lui donnait tout ce qu'elle pouvait désirer.

Charmant l'écoutait avec un vif intérêt et une tendre compassion.

À son tour, il lui raconta qu'il était resté orphelin dès l'âge de sept ans, que la fée Prudente avait présidé à son éducation, que c'était elle qui l'avait envoyé aux fêtes que donnait le roi, en lui disant qu'il trouverait à ces fêtes la femme parfaite qu'il cherchait.

«Je crois, en effet, chère Rosette, avoir trouvé en vous la femme parfaite dont me parlait la fée: daignez associer votre vie à la mienne, et autorisez-moi à vous demander à vos parents.

— Avant de vous répondre, chère prince, il faut que j'obtienne la permission de ma marraine; mais croyez que je serais bien heureuse de passer ma vie près de vous.»

La matinée s'écoula ainsi fort agréablement pour Rosette et Charmant. Ils revinrent au palais faire leur toilette pour le dîner.

Rosette monta dans sa laide mansarde; en y entrant, elle vit un magnifique coffre en bois de rose qui était ouvert et vide; elle se déshabilla, et à mesure qu'elle ôta ses effets, ils allaient se ranger d'eux-mêmes dans le coffre, qui se referma quand tout fut placé.

Elle se recoiffa et se rhabilla encore avec soin, et, quand elle courut à sa glace, elle ne put retenir un cri d'admiration. Sa robe était en gaze qui semblait faite d'ailes de papillons, tant elle était fine, légère et brillante; elle était parsemée de diamants qui brillaient comme des étincelles; le bas de la robe, le corsage et la taille étaient garnis de franges de diamants éclatants comme des soleils. Sa tête était à moitié couverte d'une résille de diamants terminée par de gros glands de diamants qui tombaient jusque sur son cou; chaque diamant était gros comme une poire et valait un royaume. Son collier, ses bracelets étaient en diamants si gros et si étincelants, qu'ils faisaient mal aux yeux lorsqu'on les regardait fixement.

Rosette remercia tendrement sa marraine, et sentit encore sur sa joue le doux baiser du matin. Elle suivit le page, entra dans les salons; le roi Charmant l'attendait à la porte, lui offrit son bras, la mena jusqu'au salon où étaient le roi et la reine. Rosette alla les saluer; Charmant vit avec indignation les regards furieux que jetaient à la pauvre Rosette le roi, la reine et les princesses. Comme le matin, il resta près d'elle, et fut témoin de l'admiration qu'inspirait Rosette et du dépit de ses soeurs. Rosette était triste de se voir l'objet de la haine de son père, de sa mère, de ses soeurs. Charmant s'aperçut de sa tristesse et lui en demanda la cause; elle la lui dit franchement.

«Quand donc, chère Rosette, me permettrez-vous de vous demander à votre père? Dans mon royaume, tout le monde vous aimera, et moi plus que tous les autres.

— Demain, cher prince, je vous transmettrai la réponse de ma marraine, que j'interrogerai à ce sujet.»

On alla dîner; Charmant se plaça près de Rosette, qui causa de la manière la plus agréable.

Après dîner, le roi donna des ordres pour que le bal commençât. Orangine et Roussette, qui prenaient des leçons de danse depuis dix ans, dansèrent très bien, mais sans grâce; elles savaient que Rosette n'avait jamais eu occasion de danser, de sorte qu'elles annoncèrent d'un air moqueur que c'était au tour de Rosette. La modeste Rosette s'en défendit vivement, parce qu'il lui répugnait de se montrer en public et d'attirer les regards; mais plus elle se défendait et plus les envieuses soeurs insistaient, espérant qu'elle allait enfin avoir l'humiliation d'un échec. La reine mit fin au débat, en commandant impérieusement à Rosette d'exécuter la danse de ses soeurs.

Rosette se mit en devoir d'obéir à la reine; Charmant, voyant son embarras, lui dit:

«Je serai votre cavalier, chère Rosette; quand vous ne saurez pas un pas, laissez-moi l'exécuter seul.

— Merci, cher prince, je reconnais là votre bonté. Je vous accepte avec joie pour cavalier, et j'espère que je ne vous ferai pas rougir.»

Rosette et Charmant commencèrent; jamais on n'avait vu une danse plus gracieuse, plus vive, plus légère; chacun les regardait avec une admiration croissante. C'était tellement supérieur à la danse d'Orangine et de Roussette, que celles-ci, ne pouvant plus contenir leur fureur, voulurent s'élancer sur Rosette pour la souffleter et lui arracher ses diamants; le roi et la reine, qui ne les perdaient pas de vue et qui devinèrent leurs intentions, les arrêtèrent et leur dirent à l'oreille:

«Prenez garde à la fée Puissante; patience, demain sera le dernier jour.»

Quand la danse fut terminée, les applaudissements éclatèrent de toute part, et chacun demanda avec instance à Rosette et Charmant de recommencer. Comme ils n'étaient pas fatigués, ils ne voulurent pas se faire prier, et exécutèrent une danse nouvelle plus gracieuse et plus légère encore que la précédente. Pour le coup, Orangine et Roussette n'y tinrent plus; la colère les suffoquait; elles s'évanouirent; on les emporta sans connaissance. Leurs visages étaient tellement enlaidis par la colère et l'envie, qu'elles n'étaient plus jolies du tout; personne ne les plaignait, parce que tout le monde voyait leur jalousie et leur méchanceté. Les applaudissements et l'enthousiasme pour Rosette devinrent si bruyants, que pour s'y soustraire elle se réfugia dans le jardin, où Charmant la suivit; ils se promenèrent le reste de la soirée et s'entretinrent de leurs projets d'avenir, si la fée Puissante permettait à Rosette d'unir sa vie à celle de Charmant. Les diamants de Rosette brillaient d'un tel éclat que les allées où ils marchaient, les bosquets où ils s'asseyaient, semblaient éclairés par mille étoiles.

Il fallut enfin se séparer.

«À demain! dit Charmant; j'espère demain pouvoir dire: À toujours!»

Rosette monta dans sa chambre; quand elle fut déshabillée, sa riche parure alla se ranger dans un coffre plus beau que les précédents: il était en ivoire sculpté, garni de clous en turquoises. Quand Rosette

fut déshabillée et couchée, elle éteignit sa bougie et dit à mi-voix:

«Ma chère, ma bonne marraine, que dois-je répondre demain au roi Charmant? Dictez ma réponse, chère marraine; quoi que vous m'ordonniez, je vous obéirai.

— Dites oui, ma chère Rosette, répondit la voix douce de la fée; c'est moi qui ai arrangé ce mariage; c'est pour vous faire connaître le roi Charmant que j'ai forcé votre père à vous faire assister à ces fêtes.»

Rosette remercia la bonne fée, et s'endormit après avoir senti sur ses deux joues le baiser maternel de sa protectrice.

V – Troisième et dernière journée

Pendant que Rosette dormait paisiblement, le roi, la reine, Orangine et Roussette rugissaient de colère, se querellaient, s'accusaient réciproquement des succès de Rosette et de leur propre humiliation. Un dernier espoir leur restait. Le lendemain, devait avoir lieu une course en chars. Chaque char, attelé de deux chevaux, devait être conduit par une dame. On résolut de donner à Rosette un char très élevé et versant, attelé de deux jeunes chevaux fougueux et non dressés.

«Le roi Charmant n'aura pas, dit la reine, un char et des chevaux de rechange comme le cheval de selle de ce matin: il lui était facile de prendre un des siens; mais il ne pourra pas trouver un char tout attelé.»

La consolante pensée que Rosette pouvait être tuée ou grièvement blessée et défigurée le lendemain, ramena la paix entre ces quatre méchantes personnes; elles allèrent se coucher, rêvant aux meilleurs moyens de se débarrasser de Rosette, si la course en chars ne suffisait pas.

Orangine et Roussette dormirent peu, de sorte qu'elles étaient encore plus laides et plus défaites que la veille.

Rosette, qui avait la conscience tranquille et le coeur content, reposa paisiblement toute la nuit; elle avait été fatiguée de sa journée et elle dormit tard dans la matinée.

Quand elle s'éveilla, elle avait à peine le temps de faire sa toilette. La grosse fille de basse-cour lui apporta sa tasse de lait et son morceau de pain bis. C'étaient les ordres de la reine, qui voulait qu'elle fût traitée comme une servante. Rosette n'était pas difficile; elle mangea son pain grossier et son lait avec appétit, et commença sa toilette.

Le coffre d'ivoire avait disparu; elle mit, comme les jours précédents, sa robe de torchon, son aile de poule et les accessoires, et alla se regarder dans la glace.

Elle avait un costume d'amazone en satin paille brodé devant et au bas de saphirs et d'émeraudes. Sa toque était en velours blanc, ornée de plumes de mille couleurs empruntées aux oiseaux les plus rares et rattachées par un saphir gros comme un oeuf. Elle avait au cou une chaîne de montre en saphirs admirables, au bout de laquelle était une montre dont le cadran était une opale, le dessus un seul saphir taillé, et le verre un diamant. Cette montre allait toujours, ne se dérangeait jamais et n'avait jamais besoin d'être remontée.

Rosette entendit frapper à sa porte et suivit le page.

En entrant dans le salon, elle aperçut le roi Charmant, qui l'attendait avec une vive impatience; il se précipita au-devant de Rosette, lui offrit son bras et dit avec empressement:

«Eh bien, chère princesse, que vous a dit la fée? Quelle réponse me donnerez-vous?

— Celle que me dictait mon coeur, cher prince; je vous consacrerai ma vie comme vous me donnez la vôtre.

— Merci, cent fois merci, chère, charmante Rosette. Quand puis-je vous demander à votre père?

— Au retour de la course aux chars, cher prince.

— Me permettrez-vous d'ajouter à ma demande celle de conclure notre mariage aujourd'hui même? Car j'ai hâte de vous soustraire à la tyrannie de votre famille, et de vous emmener dans mon royaume.»

Rosette hésitait; la voix de la fée dit à son oreille: «Acceptez.» La même voix dit à l'oreille de Charmant: «Pressez le mariage, prince, et parlez au roi sans retard. La vie de Rosette est menacée, et je

ne pourrai pas veiller sur elle pendant huit jours à partir de ce soir au coucher du soleil.»

Charmant tressaillit et dit à Rosette ce qu'il venait d'entendre. Rosette répondit que c'était un avertissement qu'il ne fallait pas négliger, car il venait certainement de la fée Puissante.

Elle alla saluer le roi, la reine, ses soeurs; aucun ne lui parla ni ne la regarda. Elle fut immédiatement entourée d'une foule de princes et de rois qui tous se proposaient de la demander en mariage le soir même; mais aucun n'osa lui en parler, à cause de Charmant qui ne la quittait pas.

Après le repas, on descendit pour prendre les chars; les hommes devaient monter à cheval, et les femmes conduire les chars.

On amena pour Rosette celui désigné par la reine. Charmant saisit Rosette au moment où elle sautait dans le char et la déposa à terre.

«Vous ne monterez pas dans ce char, princesse; regardez les chevaux.»

Rosette vit alors que chacun des chevaux était contenu par quatre hommes et qu'ils piaffaient et sautaient avec fureur.

Au même instant, un joli petit jockey, vêtu d'une veste de satin paille avec des noeuds bleus, cria d'une voix argentine:

«L'équipage de la princesse Rosette.»

Et on vit approcher un petit char de perles et de nacre, attelé de deux magnifiques chevaux blancs, dont les harnais étaient en velours paille orné de saphirs.

Charmant ne savait s'il devait laisser Rosette monter dans un char inconnu; il craignait encore quelque scélératesse du roi et de la reine. La voix de la fée dit à son oreille:

«Laissez monter Rosette; ce char et ces chevaux sont un présent de moi. Suivez-la partout où la mènera son équipage. La journée s'avance, je n'ai que quelques heures à donner à Rosette; il faut qu'elle soit dans votre royaume avant ce soir.»

Charmant aida Rosette à monter dans le char et sauta sur son cheval. Tous les chars partirent; celui de Rosette partit aussi: Charmant ne le quittait pas d'un pas. Au bout de quelques instants, deux chars montés par des femmes voilées cherchèrent à devancer celui de Rosette; l'un d'eux se précipita avec une telle force contre celui de Rosette qu'il l'eût inévitablement mis en pièces, si ce char n'eût pas été fabriqué par les fées: ce fut donc le char lourd et massif qui fut brisé; la femme voilée fut lancée sur des pierres, où elle resta étendue sans mouvement. Pendant que Rosette, qui avait reconnu Orangine, cherchait à arrêter ses chevaux, l'autre char s'élança sur celui de Rosette et l'accrocha avec la même violence que le premier; il éprouva aussi le même sort: il fut brisé, et la femme voilée lancée sur des pierres qui semblèrent se placer là pour la recevoir.

Rosette reconnut Roussette; elle allait descendre, lorsque Charmant l'en empêcha en disant:

«Écoutez, Rosette.

— Marchez, dit la voix; le roi accourt avec une troupe nombreuse pour vous tuer tous les deux; le soleil se couche dans peu d'heures; je n'ai que le temps de vous sauver. Laissez aller mes chevaux, abandonnez le vôtre, roi Charmant.»

Charmant sauta dans le char, près de Rosette, qui était plus morte que vive; les chevaux partirent avec une vitesse telle qu'ils faisaient plus de vingt lieues à l'heure. Pendant longtemps ils se virent poursuivis par le roi, suivi d'une troupe nombreuse d'hommes armés, mais qui ne purent lutter contre des chevaux fées; le char volait toujours avec rapidité; les chevaux redoublaient tellement de vitesse qu'ils finirent par faire cent lieues à l'heure. Ils coururent ainsi pendant six heures, au bout desquelles ils s'arrêtèrent au pied de l'escalier du roi Charmant.

Tout le palais était illuminé; toute la cour, en habits de fête, attendait le roi au bas du perron.

Le roi et Rosette, surpris, ne savaient comment s'expliquer cette réception inattendue. À peine

Charmant eut-il aidé Rosette à descendre du char, qu'ils virent devant eux la fée Puissante, qui lui dit:

«Soyez les bienvenus dans vos États. Roi Charmant, suivez-moi; tout est préparé pour votre mariage. Menez Rosette dans son appartement, pour qu'elle change de toilette, pendant que je vous expliquerai ce que vous ne pouvez comprendre dans les événements de cette journée. J'ai encore une heure à moi.»

La fée et Charmant menèrent Rosette dans un appartement orné et meublé avec le goût le plus exquis; elle y trouva des femmes pour la servir.

«Je viendrai vous chercher dans peu, chère Rosette, dit la fée, car mes instants sont comptés.»

Elle sortit avec Charmant et lui dit:

«La haine du roi et de la reine contre Rosette était devenue si violente, qu'ils étaient résolus à braver ma vengeance et à se défaire de Rosette. Voyant que leur ruse de la course en chars n'avait pas réussi, puisque j'ai substitué mes chevaux à ceux qui devaient tuer Rosette, ils résolurent d'employer la force. Le roi s'entoura d'une troupe de brigands qui lui jurèrent tous une aveugle obéissance; ils coururent sur vos traces, et comme le roi voyait votre amour pour Rosette et qu'il prévoyait que vous la défendriez jusqu'à la mort, il résolut de vous sacrifier aussi à sa haine. Orangine et Roussette, qui ignoraient ce dernier projet du roi, tentèrent de faire mourir Rosette par le moyen que vous avez vu, en brisant son char, petit et léger, avec les leurs, pesants et massifs. Je viens de les punir tous comme ils le méritent.

«Orangine et Roussette ont eu la figure tellement meurtrie par les pierres, qu'elles sont devenues affreuses; je les ai fait revenir de leur évanouissement, j'ai guéri leurs blessures, mais en laissant les hideuses cicatrices qui les défigurent; j'ai changé leurs riches costumes en ceux de pauvres paysannes, et je les ai mariées sur-le-champ avec deux palefreniers brutaux qui ont mission de les battre et maltraiter jusqu'à ce que leur coeur soit changé, ce qui n'arrivera sans doute jamais.

«Quant au roi et à la reine, je les ai métamorphosés en bêtes de somme, et je les ai donnés à des maîtres méchants et exigeants qui leur feront expier leur scélératesse à l'égard de Rosette. De plus ils sont tous quatre transportés dans votre royaume, et condamnés à entendre sans cesse louer Rosette et son époux.

«Il me reste une recommandation à vous faire, cher prince; cachez à Rosette la punition que j'ai dû infliger à ses parents et à ses soeurs. Elle est si bonne que son bonheur en serait troublé, et je ne veux ni ne dois faire grâce à des méchants dont le coeur est vicieux et incorrigible.»

Charmant remercia vivement la fée, et lui promit le secret. Ils allèrent chercher Rosette, qui était revêtue de la robe de noce préparée par la fée.

C'était un tissu de gaze d'or brillante, brodée de plusieurs guirlandes de fleurs et d'oiseaux en pierreries de toutes couleurs, d'une admirable beauté. Les pierreries qui formaient les oiseaux étaient disposées de manière à produire, au moindre mouvement que faisait Rosette, un gazouillement plus doux que la musique la plus mélodieuse. Rosette était coiffée d'une couronne de fleurs en pierreries plus belles encore que celles de la robe; son cou et ses bras étaient entourés d'escarboucles qui brillaient comme des soleils.

Charmant resta ébloui de la beauté de Rosette. La fée le tira de son extase en lui disant:

«Vite, vite, marchons; je n'ai plus qu'une demi-heure, après laquelle je dois me rendre près de la reine des fées, où je perds toute ma puissance pendant huit jours. Nous sommes toutes soumises à cette loi dont rien ne peut nous affranchir.»

Charmant présenta la main à Rosette; la fée les précédait; ils marchèrent vers la chapelle, qui était splendidement éclairée; Charmant et Rosette reçurent la bénédiction nuptiale. En rentrant dans les salons, ils s'aperçurent que la fée avait disparu; comme ils étaient sûrs de la revoir dans huit jours, ils ne s'en affligèrent pas. Le roi présenta la nouvelle reine à toute sa cour; tout le monde la trouva aussi charmante,

aussi bonne que le roi, et chacun se sentit disposé à l'aimer comme on aimait le roi.

Par une attention très aimable, la fée avait transporté dans le royaume de Charmant la ferme où avait été élevée Rosette, et tous ses habitants. Cette ferme se trouva placée au bout du parc, de sorte que Rosette pouvait tous les jours, en se promenant, aller voir sa nourrice. La fée avait eu soin aussi de transporter dans le palais de Rosette les coffres qui contenaient les riches toilettes des fêtes auxquelles Rosette avait assisté.

Rosette et Charmant furent heureux; ils s'aimèrent toujours tendrement. Rosette ne connut jamais la terrible punition de son père, de sa mère, de ses soeurs. Quand elle demanda à Charmant comment ses soeurs se trouvaient de leur chute, il lui répondit qu'elles avaient eu le visage écorché, mais qu'elles étaient guéries, mariées, et que la fée avait défendu à Rosette de s'en occuper. Rosette n'en parla donc plus.

Quant à Orangine et Roussette, plus elles étaient malheureuses, et plus leur coeur devenait méchant; aussi restèrent-elles toujours laides et servantes de basse-cour.

Le roi et la reine, changés en bêtes de somme, n'eurent d'autre consolation que de se donner des coups de dents, des coups de pied; ils furent obligés de mener leurs maîtres aux fêtes qui se donnèrent pour le mariage de Rosette, et ils manquèrent crever de rage en entendant les éloges qu'on lui prodiguait, et en la voyant passer, belle, radieuse et adorée de Charmant.

Ils ne devaient revenir à leur forme première que lorsque leur coeur serait changé. On dit que, depuis six mille ans, ils sont toujours bêtes de somme.

La petite souris grise

I – La maisonnette

Il y avait un homme veuf qui s'appelait Prudent et qui vivait avec sa fille. Sa femme était morte peu de jours après la naissance de cette fille, qui s'appelait Rosalie.

Le père de Rosalie avait de la fortune; il vivait dans une grande maison qui était à lui: la maison était entourée d'un vaste jardin où Rosalie allait se promener tant qu'elle voulait.

Elle était élevée avec tendresse et douceur, mais son père l'avait habituée à une obéissance sans réplique. Il lui défendait d'adresser des questions inutiles et d'insister pour savoir ce qu'il ne voulait pas lui dire. Il était parvenu, à force de soin et de surveillance, à presque déraciner en elle un défaut malheureusement trop commun, la curiosité.

Rosalie ne sortait jamais du parc, qui était entouré de murs élevés. Jamais elle ne voyait personne que son père; il n'y avait aucun domestique dans la maison; tout semblait s'y faire de soi-même; Rosalie avait toujours ce qu'il lui fallait, soit en vêtements, soit en livres, soit en ouvrages ou en joujoux. Son père l'élevait lui-même, et Rosalie, quoiqu'elle eût près de quinze ans, ne s'ennuyait pas et ne songeait pas qu'elle pouvait vivre autrement et entourée de monde.

Il y avait au fond du parc une maisonnette sans fenêtres et qui n'avait qu'une seule porte, toujours fermée. Le père de Rosalie y entrait tous les jours, et en portait toujours sur lui la clef; Rosalie croyait que c'était une cabane pour enfermer les outils du jardin; elle n'avait jamais songé à en parler. Un jour qu'elle cherchait un arrosoir pour ses fleurs, elle dit à son père:

«Mon père, donnez-moi, je vous prie, la clef de la maisonnette du jardin.

— Que veux-tu faire de cette clef, Rosalie?

— J'ai besoin d'un arrosoir; je pense que j'en trouverai un dans cette maisonnette.

— Non, Rosalie, il n'y a pas d'arrosoir là-dedans.»

La voix de Prudent était si altérée en prononçant ces mots, que Rosalie le regarda et vit avec surprise qu'il était pâle et que la sueur inondait son front.

«Qu'avez-vous, mon père? dit Rosalie effrayée.

— Rien, ma fille, rien.

— C'est la demande de cette clef qui vous a bouleversé, mon père; qu'y a-t-il donc dans cette maison qui vous cause une telle frayeur?

— Rosalie, tu ne sais ce que tu dis; va chercher ton arrosoir dans la serre.

— Mais, mon père, qu'y a-t-il dans cette maisonnette?

— Rien qui puisse t'intéresser, Rosalie.

— Mais pourquoi y allez-vous tous les jours sans jamais me permettre de vous accompagner?

— Rosalie, tu sais que je n'aime pas les questions, et que la curiosité est un vilain défaut.»

Rosalie ne dit plus rien, mais elle resta pensive. Cette maisonnette, à laquelle elle n'avait jamais songé, lui trottait dans la tête.

«Que peut-il y avoir là-dedans? se disait-elle. Comme mon père a pâli quand j'ai demandé d'y entrer!... Il pensait donc que je courais quelque danger en y allant!... Mais pourquoi lui-même y va-t-il tous les jours?... C'est sans doute pour porter à manger à la bête féroce qui s'y trouve enfermée... Mais s'il y avait une bête féroce, je l'entendrais rugir ou s'agiter dans sa prison; jamais on n'entend aucun bruit dans cette cabane; ce n'est donc pas une bête! D'ailleurs elle dévorerait mon père quand il y va... à moins

qu'elle ne soit attachée... Mais si elle est attachée, il n'y a pas de danger pour moi non plus. Qu'est-ce que cela peut être?... Un prisonnier!... Mais mon père est bon; il ne voudrait pas priver d'air et de liberté un malheureux innocent!... Il faudra absolument que je découvre ce mystère... Comment faire?... Si je pouvais soustraire à mon père cette clef, seulement pour une demi-heure! Peut-être l'oubliera-t-il un jour...»

Elle fut tirée de ses réflexions par son père, qui l'appelait d'une voix altérée.

«Me voici, mon père; je rentre.»

Elle rentra en effet et examina son père, dont le visage pâle et défait indiquait une vive agitation. Plus intriguée encore, elle résolut de feindre la gaieté et l'insouciance pour donner de la sécurité à son père, et arriver ainsi à s'emparer de la clef, à laquelle il ne penserait peut-être pas toujours si Rosalie avait l'air de n'y plus songer elle-même.

Ils se mirent à table; Prudent mangea peu, et fut silencieux et triste, malgré ses efforts pour paraître gai. Rosalie montra une telle gaieté, une telle insouciance, que son père finit par retrouver sa tranquillité accoutumée.

Rosalie devait avoir quinze ans dans trois semaines; son père lui avait promis pour sa fête une agréable surprise. Quelques jours se passèrent; il n'y en avait plus que quinze à attendre.

Un matin Prudent dit à Rosalie:

«Ma chère enfant, je suis obligé de m'absenter pour une heure. C'est pour tes quinze ans que je dois sortir. Attends-moi dans la maison, et, crois-moi, ma Rosalie, ne te laisse pas aller à la curiosité. Dans quinze jours tu sauras ce que tu désires tant savoir, car je lis dans ta pensée; je sais ce qui t'occupe. Adieu, ma fille, garde-toi de la curiosité.»

Prudent embrassa tendrement sa fille et s'éloigna comme s'il avait de la répugnance à la quitter.

Quand il fut parti, Rosalie courut à la chambre de son père, et quelle fut sa joie en voyant la clef oubliée sur la table!

Elle la saisit et courut bien vite au bout du parc; arrivée à la maisonnette, elle se souvint des paroles de son père: Garde-toi de la curiosité; elle hésita et fut sur le point de reporter la clef sans avoir regardé dans la maisonnette, lorsqu'elle entendit sortir un léger gémissement; elle colla son oreille contre la porte et entendit une toute petite voix qui chantait doucement:

Je suis prisonnière,

Et seule sur la terre.
Bientôt je dois mourir,
D'ici jamais sortir.

«Plus de doute, se dit-elle; c'est une malheureuse créature que mon père tient enfermée.»

Et frappant doucement à la porte, elle dit:

«Qui êtes-vous et que puis-je faire pour vous?

— Ouvrez-moi, Rosalie; de grâce, ouvrez-moi.

— Mais pourquoi êtes-vous prisonnière? N'avez-vous pas commis quelque crime?

— Hélas! non, Rosalie; c'est un enchanteur qui me retient ici. Sauvez-moi, et je vous témoignerai ma reconnaissance en vous racontant ce que je suis.»

Rosalie n'hésita plus, sa curiosité l'emporta sur son obéissance; elle mit la clef dans la serrure, mais sa main tremblait et elle ne pouvait ouvrir; elle allait y renoncer, lorsque la petite voix continua:

«Rosalie, ce que j'ai à vous dire vous instruira de bien des choses qui vous intéressent; votre père

n’est pas ce qu’il paraît être.»

À ces mots, Rosalie fit un dernier effort; la clef tourna et la porte s’ouvrit.

II – La fée détestable

Rosalie regarda avidement; la maisonnette était sombre; elle ne voyait rien; elle entendit la petite voix qui dit:

«Merci, Rosalie, c'est à toi que je dois ma délivrance.»

La voix semblait venir de terre; elle regarda, et aperçut dans un coin deux petits yeux brillants qui la regardaient avec malice.

«Ma ruse a réussi, Rosalie, pour te faire céder à ta curiosité. Si je n'avais chanté et parlé, tu t'en serais retournée et j'étais perdue. Maintenant que tu m'as délivrée, toi et ton père vous êtes en mon pouvoir.»

Rosalie, sans bien comprendre encore l'étendue du malheur qu'elle avait causé par sa désobéissance, devina pourtant que c'était une ennemie dangereuse que son père retenait captive, et elle voulut se retirer et fermer la porte.

«Halte-là, Rosalie, il n'est plus en ton pouvoir de me retenir dans cette odieuse prison, d'où je ne serais jamais sortie si tu avais attendu tes quinze ans.»

Au même moment la maisonnette disparut; la clef seule resta dans les mains de Rosalie consternée. Elle vit alors près d'elle une petite Souris grise qui la regardait avec ses petits yeux étincelants et qui se mit à rire d'une petite voix discordante.

«Hi! hi! hi! quel air effaré tu as, Rosalie! En vérité, tu m'amuses énormément. Que tu es donc gentille d'avoir été si curieuse! Voilà près de quinze ans que je suis enfermée dans cette affreuse prison, ne pouvant faire du mal à ton père, que je hais, et à toi que je déteste parce que tu es sa fille.

— Et qui êtes-vous donc, méchante Souris?

— Je suis l'ennemie de ta famille, ma mie! Je m'appelle la fée Détestable, et je porte bien mon nom, je t'assure; tout le monde me déteste et je déteste tout le monde. Je te suivrai partout, Rosalie.

— Laissez-moi, misérable! Une Souris n'est pas bien à craindre, et je trouverai bien moyen de me débarrasser de vous.

— C'est ce que nous verrons, ma mie; je m'attache à vos pas partout où vous irez.»

Rosalie courut du côté de la maison; chaque fois qu'elle se retournait, elle voyait la Souris qui galopait après elle en riant d'un air moqueur. Arrivée dans la maison, elle voulut écraser la Souris dans la porte, mais la porte resta ouverte malgré les efforts de Rosalie tandis que la Souris restait sur le seuil.

«Attends, méchante bête!» s'écria Rosalie, hors d'elle de colère et d'effroi.

Elle saisit un balai et allait en donner un coup violent sur la Souris, lorsque le balai devint flamboyant et lui brûla les mains; elle le jeta vite à terre et le poussa du pied dans la cheminée pour que le plancher ne prît pas feu. Alors, saisissant un chaudron qui bouillait au feu, elle le jeta sur la Souris; mais l'eau bouillante était devenue du bon lait frais; la Souris se mit à boire en disant:

«Que tu es aimable, Rosalie! Non contente de m'avoir délivrée, tu me donnes un excellent déjeuner!»

La pauvre Rosalie se mit à pleurer amèrement; elle ne savait que devenir, lorsqu'elle entendit son père qui rentrait.

«Mon père! dit-elle, mon père! Oh Souris, par pitié, va-t'en! que mon père ne te voie pas!

— Je ne m'en irai pas, mais je veux bien me cacher derrière tes talons, jusqu'à ce que ton père

apprenne ta désobéissance.»

À peine la Souris était-elle blottie derrière Rosalie, que Prudent entra; il regarda Rosalie, dont l'air embarrassé et la pâleur trahissaient l'effroi.

«Rosalie, dit Prudent d'une voix tremblante, j'ai oublié la clef de la maisonnette; l'as-tu trouvée?

— La voici, mon père, dit Rosalie en la lui présentant et devenant très rouge.

— Qu'est-ce donc que cette crème renversée?

— Mon père, c'est le chat.

— Comment, le chat? Le chat a apporté au milieu de la chambre une chaudronnée de lait pour le répandre?

— Non, mon père, c'est moi qui, en le portant, l'ai renversé.»

Rosalie parlait bien bas et n'osait pas regarder son père.

«Prends le balai, Rosalie, pour enlever cette crème.

— Il n'y a plus de balai, mon père.

— Plus de balai! Il y en avait un quand je suis sorti.

— Je l'ai brûlé, mon père, par mégarde, en... en...»

Elle s'arrêta. Son père la regarda fixement, jeta un coup d'oeil inquiet autour de la chambre, soupira et se dirigea lentement vers la maisonnette du parc.

Rosalie tomba sur une chaise en sanglotant; la Souris ne bougeait pas. Peu d'instants après, Prudent rentra précipitamment, le visage bouleversé d'effroi.

«Rosalie, malheureuse enfant, qu'as-tu fait? Tu as cédé à ta fatale curiosité, et tu as délivré notre plus cruelle ennemie.

— Mon père, pardonnez-moi, pardonnez-moi, s'écria Rosalie en se jetant à ses pieds; j'ignorais le mal que je faisais.

— C'est ce qui arrive toujours quand on désobéit, Rosalie: on croit ne faire qu'un petit mal, et on en fait un très grand à soi et aux autres.

— Mais, mon père, qu'est-ce donc que cette Souris qui vous cause une si grande frayeur? Comment, si elle a tant de pouvoir, la reteniez-vous prisonnière, et pourquoi ne pouvez-vous pas la renfermer de nouveau?

— Cette Souris, ma fille, est une fée méchante et puissante; moi-même je suis le génie Prudent, et puisque tu as délivré mon ennemie, je puis te révéler ce que je devais te cacher jusqu'à l'âge de quinze ans.

«Je suis donc, comme je te le disais, le génie Prudent; ta mère n'était qu'une simple mortelle; mais ses vertus et sa beauté touchèrent la reine des fées aussi bien que le roi des génies, et ils me permirent de l'épouser.

«Je donnai de grandes fêtes pour mon mariage; malheureusement j'oubliai d'y convoquer la fée Détestable, qui, déjà irritée de me voir épouser une princesse, après mon refus d'épouser une de ses filles, me jura une haine implacable ainsi qu'à ma femme et à mes enfants.

«Je ne m'effrayai pas de ses menaces, parce que j'avais moi-même une puissance presque égale à la sienne, et que j'étais fort aimé de la reine des fées. Plusieurs fois j'empêchai par mes enchantements l'effet de la haine de Détestable. Mais, peu d'heures après ta naissance, ta mère ressentit des douleurs très vives, que je ne pus calmer; je m'absentai un instant pour invoquer le secours de la reine des fées. Quand je revins, ta mère n'existait plus: la méchante fée avait profité de mon absence pour la faire mourir, et elle allait te douer de tous les vices et de tous les maux possibles; heureusement que mon retour paralysa sa méchanceté. Je l'arrêtai au moment où elle venait de te douer d'une curiosité qui devait faire ton malheur et te mettre à quinze ans sous son entière dépendance. Par mon pouvoir uni à celui de la reine

des fées, je contrebalançai cette fatale influence, et nous décidâmes que tu ne tomberais à quinze ans en son pouvoir que si tu succombais trois fois à ta curiosité dans des circonstances graves. En même temps, la reine des fées, pour punir Détestable, la changea en souris, l'enferma dans la maisonnette que tu as vue, et déclara qu'elle ne pourrait pas en sortir, Rosalie, à moins que tu ne lui en ouvrisses volontairement la porte; qu'elle ne pourrait reprendre sa première forme de fée que si tu succombais trois fois à ta curiosité avant l'âge de quinze ans; enfin, que si tu résistais au moins une fois à ce funeste penchant, tu serais à jamais affranchie, ainsi que moi, du pouvoir de Détestable. Je n'obtins toutes ces faveurs qu'à grand-peine, Rosalie, et en promettant que je partagerais ton sort et que je deviendrais comme toi l'esclave de Détestable si tu te laissais aller trois fois à ta curiosité. Je me promis de t'élever de manière à détruire en toi ce fatal défaut, qui pouvait causer tant de malheurs.

«C'est pour cela que je t'enfermai dans cette enceinte; que je ne te permis jamais de voir aucun de tes semblables, pas même de domestiques. Je te procurais par mon pouvoir tout ce que tu pouvais désirer, et déjà je m'applaudissais d'avoir si bien réussi; dans trois semaines tu devais avoir quinze ans, et te trouver à jamais délivrée du joug odieux de Détestable, lorsque tu me demandas cette clef à laquelle tu semblais n'avoir jamais pensé. Je ne pus te cacher l'impression douloureuse que fit sur moi cette demande; mon trouble excita ta curiosité; malgré ta gaieté, ton insouciance factice, je pénétrai dans ta pensée, et juge de ma douleur quand la reine des fées m'ordonna de te rendre la tentation possible et la résistance méritoire, en laissant ma clef à ta portée au moins une fois! Je dus la laisser, cette clef fatale, et te faciliter, par mon absence, les moyens de succomber; imagine, Rosalie, ce que je souffris pendant l'heure que je dus te laisser seule, et quand je vis à mon retour ton embarras et ta rougeur, qui ne m'indiquaient que trop que tu n'avais pas eu le courage de résister. Je devais tout te cacher et ne t'instruire de ta naissance et des dangers que tu avais courus le jour où tu aurais quinze ans, sous peine de te voir tomber au pouvoir de Détestable.

«Et maintenant, Rosalie, tout n'est pas perdu; tu peux encore racheter ta faute en résistant pendant quinze jours à ton funeste penchant. Tu devais être unie à quinze ans à un charmant prince de nos parents, le prince Gracieux; cette union est encore possible.

«Ah! Rosalie, ma chère enfant; par pitié pour toi, si ce n'est pas pour moi, aie du courage et résiste.»

Rosalie était restée aux genoux de son père, le visage caché dans ses mains et pleurant amèrement; à ces dernières paroles, elle reprit un peu de courage, et, l'embrassant tendrement, elle lui dit:

«Oui, mon père, je vous le jure, je réparerai ma faute; ne me quittez pas, mon père, et je chercherai près de vous le courage qui pourrait me manquer si j'étais privée de votre sage et paternelle surveillance.

— Ah! Rosalie, il n'est plus en mon pouvoir de rester près de toi; je suis sous la puissance de mon ennemie; elle ne me permettra sans doute pas de rester pour te prémunir contre les pièges que te tendra sa méchanceté. Je m'étonne de ne l'avoir pas encore vue, car le spectacle de mon affliction doit avoir pour elle de la douceur.

— J'étais près de toi aux pieds de ta fille, dit la Souris grise de sa petite voix aigre, en se montrant au malheureux génie. Je me suis amusée au récit de ce que je t'ai déjà fait souffrir, et c'est ce qui fait que je ne me suis pas montrée plus tôt. Dis adieu à ta chère Rosalie; je l'emmène avec moi, et je te défends de la suivre.»

En disant ces mots, elle saisit, avec ses petites dents aiguës, le bas de la robe de Rosalie, pour l'entraîner après elle. Rosalie poussa des cris perçants en se cramponnant à son père; une force irrésistible l'entraînait. L'infortuné génie saisit un bâton et le leva sur la Souris; mais, avant qu'il eût le temps de l'abaisser, la Souris posa sa petite patte sur le pied du génie, qui resta immobile et semblable à une statue. Rosalie tenait embrassés les genoux de son père et criait grâce à la Souris; mais celle-ci, riant

de son petit rire aigu et diabolique, lui dit:

«Venez, venez, ma mie, ce n'est pas ici que vous trouveriez de quoi succomber deux autres fois à votre gentil défaut; nous allons courir le monde ensemble, et je vous ferai voir du pays en quinze jours.»

La Souris tirait toujours Rosalie, dont les bras, enlacés autour de son père, résistaient à la force extraordinaire qu'employait son ennemie. Alors la Souris poussa un petit cri discordant, et subitement toute la maison fut en flammes. Rosalie eut assez de présence d'esprit pour réfléchir qu'en se laissant brûler elle perdait tout moyen de sauver son père qui resterait éternellement sous le pouvoir de Détestable, tandis qu'en conservant sa propre vie, elle conservait aussi les chances de le sauver.

«Adieu, mon père! s'écria-t-elle; au revoir dans quinze jours! Votre Rosalie vous sauvera après vous avoir perdu.»

Et elle s'échappa pour ne pas être dévorée par les flammes.

Elle courut quelque temps, ne sachant où elle allait; elle marcha ainsi plusieurs heures; enfin, accablée de fatigue, demi-morte de faim, elle se hasarda à aborder une bonne femme qui était assise à sa porte.

«Madame, dit-elle, veuillez me donner asile; je meurs de faim et de fatigue; permettez-moi d'entrer et de passer la nuit chez vous.

— Comment une si belle fille se trouve-t-elle sur les grandes routes, et qu'est-ce que cette bête qui vous accompagne et qui a la mine d'un petit démon?»

Rosalie, se retournant, vit la Souris grise qui la regardait d'un air moqueur.

Elle voulut la chasser, mais la Souris refusait obstinément de s'en aller. La bonne femme, voyant cette lutte, hocha la tête et dit:

«Passez votre chemin, la belle: je ne loge pas chez moi le diable et ses protégés.»

Rosalie continua sa route en pleurant, et partout où elle se présenta, on refusa de la recevoir avec sa Souris qui ne la quittait pas. Elle entra dans une forêt où elle trouva heureusement un ruisseau pour étancher sa soif, des fruits et des noisettes en abondance; elle but, mangea, et s'assit près d'un arbre, pensant avec inquiétude à son père et à ce qu'elle deviendrait pendant quinze jours. Tout en réfléchissant, Rosalie, pour ne pas voir la maudite Souris grise, ferma les yeux; la fatigue et l'obscurité amenèrent le sommeil: elle s'endormit profondément.

III – Le prince gracieux

Pendant que Rosalie dormait, le prince Gracieux faisait une chasse aux flambeaux dans la forêt; le cerf, vivement poursuivi par les chiens, vint se blottir effaré près du buisson où dormait Rosalie. La meute et les chasseurs s'élancèrent après le cerf; mais tout d'un coup les chiens cessèrent d'aboyer et se groupèrent silencieux autour de Rosalie. Le prince descendit de cheval pour remettre les chiens en chasse. Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant une belle jeune fille qui dormait paisiblement dans cette forêt! Il regarda autour d'elle et ne vit personne; elle était seule, abandonnée. En l'examinant de plus près, il vit la trace de larmes qu'elle avait répandues et qui s'échappaient encore de ses yeux fermés. Rosalie était vêtue simplement, mais d'une étoffe de soie qui dénotait plus que de l'aisance; ses jolies mains blanches, ses ongles roses, ses beaux cheveux châtains, soigneusement relevés par un peigne d'or, sa chaussure élégante, un collier de perles fines, indiquaient un rang élevé.

Elle ne s'éveillait pas, malgré le piétinement des chevaux, les aboiements des chiens, le tumulte d'une nombreuse réunion d'hommes. Le prince, stupéfait, ne se lassait pas de regarder Rosalie; aucune des personnes de la cour ne la connaissait. Inquiet de ce sommeil obstiné, Gracieux lui prit doucement la main: Rosalie dormait toujours; le prince secoua légèrement cette main, mais sans pouvoir l'éveiller.

«Je ne puis, dit-il à ses officiers, abandonner ainsi cette malheureuse enfant, qui aura peut-être été égarée à dessein, victime de quelque odieuse méchanceté. Mais comment l'emporter endormie?

— Prince, lui dit son grand veneur Hubert, ne pourrions-nous faire un brancard de branchages et la porter ainsi dans quelque hôtellerie voisine, pendant que Votre Altesse continuera la chasse?

— Votre idée est bonne, Hubert; faites faire un brancard sur lequel nous la déposerons; mais ce n'est pas à une hôtellerie que vous la porterez, c'est dans mon propre palais. Cette jeune personne doit être de haute naissance, elle est belle comme un ange; je veux veiller moi-même à ce qu'elle reçoive les soins auxquels elle a droit.»

Hubert et les officiers eurent bientôt arrangé un brancard sur lequel le prince étendit son propre manteau; puis, s'approchant de Rosalie toujours endormie, il l'enleva doucement dans ses bras et la posa sur le manteau. À ce moment, Rosalie sembla rêver; elle sourit, et murmura à mi-voix: «Mon père, mon père!... sauvé, à jamais!... la reine des fées... le prince Gracieux... je le vois... qu'il est beau!»

Le prince, surpris d'entendre prononcer son nom, ne douta plus que Rosalie ne fût une princesse sous le joug de quelque enchantement. Il fit marcher bien doucement les porteurs du brancard, afin que le mouvement n'éveillât pas Rosalie; il se tint tout le temps à ses côtés.

On arriva au palais de Gracieux; il donna des ordres pour qu'on préparât l'appartement de la reine, et, ne voulant pas souffrir que personne touchât à Rosalie, il la porta lui-même jusqu'à sa chambre, où il la déposa sur un lit, en recommandant aux femmes qui devaient la servir de le prévenir aussitôt qu'elle serait réveillée.

Rosalie dormit jusqu'au lendemain; il faisait grand jour quand elle s'éveilla; elle regarda autour d'elle avec surprise: la méchante Souris n'était pas près d'elle; elle avait disparu.

«Serais-je délivrée de cette méchante fée Détestable? dit Rosalie avec joie; suis-je chez quelque fée plus puissante qu'elle?»

Elle alla à la fenêtre; elle vit des hommes d'armes, des officiers parés de brillants uniformes. De plus en plus surprise, elle allait appeler un de ces hommes qu'elle croyait être autant de génies et

d'enchanteurs, lorsqu'elle entendit marcher; elle se retourna et vit le prince Gracieux, qui, revêtu d'un élégant et riche costume de chasse, était devant elle, la regardant avec admiration. Rosalie reconnut immédiatement le prince de son rêve, et s'écria involontairement:

«Le prince Gracieux!

— Vous me connaissez, Madame? dit le prince étonné. Comment, si vous m'avez reconnu, ai-je pu, moi, oublier votre nom et vos traits?

— Je ne vous ai vu qu'en rêve, prince, répondit Rosalie en rougissant; quant à mon nom, vous ne pouvez le connaître, puisque moi-même je ne connais que depuis hier celui de mon père.

— Et quel est-il, Madame, ce nom qui vous a été caché si longtemps?»

Rosalie lui raconta alors tout ce qu'elle avait appris de son père; elle lui avoua naïvement sa coupable curiosité et les fatales conséquences qui s'en étaient suivies.

«Jugez de ma douleur, prince, quand je dus quitter mon père pour me soustraire aux flammes que la méchante fée avait allumées, quand, repoussée de partout à cause de la Souris grise, je me trouvai exposée à mourir de froid et de faim! Mais, bientôt, un sommeil lourd et plein de rêves s'empara de moi; j'ignore comment je suis ici et si c'est chez vous que je me trouve.»

Gracieux lui raconta comment il l'avait trouvée endormie dans la forêt, les paroles de son rêve qu'il avait entendus, et il ajouta:

«Ce que votre père ne vous a pas dit, Rosalie, c'est que la reine des fées, notre parente, avait décidé que vous seriez ma femme lorsque vous auriez quinze ans; c'est elle sans doute qui m'a inspiré le désir d'aller chasser aux flambeaux, afin que je pusse vous trouver dans cette forêt où vous étiez perdue. Puisque vous aurez quinze ans dans peu de jours, Rosalie, daignez considérer mon palais comme le vôtre; veuillez d'avance y commander en reine. Bientôt votre père vous sera rendu, et nous pourrons aller faire célébrer notre mariage.»

Rosalie remercia vivement son jeune et beau cousin; elle passa dans sa chambre de toilette, où elle trouva des femmes qui l'attendaient avec un grand choix de robes et de coiffures. Rosalie, qui ne s'était jamais occupée de sa toilette, mit la première robe qu'on lui présenta, qui était en gaze rose garnie de dentelles, et une coiffure en dentelles avec des roses moussues; ses beaux cheveux châtains furent relevés en tresse formant une couronne. Quand elle fut prête, le prince vint la chercher pour la mener déjeuner.

Rosalie mangea comme une personne qui n'a pas dîné la veille; après le repas, le prince la mena dans le jardin; il lui fit voir les serres, qui étaient magnifiques; au bout d'une des serres, il y avait une petite rotonde garnie de fleurs choisies; au milieu était une caisse qui semblait contenir un arbre, mais une toile cousue l'enveloppait entièrement; on voyait seulement, à travers la toile, quelques points briller d'un éclat extraordinaire.

IV – L'arbre de la rotonde

Rosalie admira beaucoup toutes les fleurs; elle croyait que le prince allait soulever ou déchirer la toile de cet arbre mystérieux, mais il se disposa à quitter la serre sans en avoir parlé à Rosalie.

«Qu'est-ce donc que cet arbre si bien enveloppé, prince? demanda Rosalie.

— Ceci est le cadeau de noces que je vous destine; mais vous ne devez pas le voir avant vos quinze ans, dit le prince gaiement.

— Mais qu'y a-t-il de si brillant sous la toile? insista Rosalie.

— Vous le saurez dans peu de jours, Rosalie, et je me flatte que mon présent ne sera pas un présent ordinaire.

— Et ne puis-je le voir avant?

— Non, Rosalie; la reine des fées m'a défendu de vous le montrer avant que vous soyez ma femme, sous peine de grands malheurs. J'ose espérer que vous m'aimerez assez pour contenir pendant quelques jours votre curiosité.»

Ces derniers mots firent trembler Rosalie, en lui rappelant la Souris grise et les malheurs qui la menaçaient ainsi que son père si elle se laissait aller à la tentation qui lui était sans doute envoyée par son ennemie, la fée Détestable. Elle ne parla donc plus de cette toile mystérieuse, et elle continua sa promenade avec le prince; toute la journée se passa agréablement. Le prince lui présenta les dames de sa cour, et leur dit à toutes qu'elles eussent à respecter dans la princesse Rosalie l'épouse que lui avait choisie la reine des fées. Rosalie fut très aimable pour tout le monde, et chacun se réjouit de l'idée d'avoir une si charmante reine. Le lendemain et les jours suivants se passèrent en fêtes, en chasses, en promenades, le prince et Rosalie voyaient approcher avec bonheur le jour de la naissance de Rosalie, qui devait être aussi celui de leur mariage; le prince, parce qu'il aimait tendrement sa cousine, et Rosalie, parce qu'elle aimait le prince, parce qu'elle désirait vivement revoir son père, et aussi parce qu'elle souhaitait ardemment voir ce que contenait la caisse de la rotonde. Elle y pensait sans cesse; la nuit elle y rêvait, et, dans les moments où elle était seule, elle avait une peine extrême à ne pas aller dans les serres, pour tâcher de découvrir le mystère.

Enfin arriva le dernier jour d'attente: le lendemain Rosalie devait avoir quinze ans. Le prince était très occupé des préparatifs de son mariage, auquel devaient assister toutes les bonnes fées de sa connaissance et la reine des fées. Rosalie se trouva seule dans la matinée; elle alla se promener, et, tout en réfléchissant au bonheur du lendemain, elle se dirigea machinalement vers la rotonde; elle y entra pensive et souriante, et se trouva en face de la toile qui recouvrait le trésor.

«C'est demain, dit-elle, que je dois enfin savoir ce que referme cette toile... Si je voulais, je pourrais bien le savoir dès aujourd'hui, car j'aperçois quelques petites ouvertures dans lesquelles j'introduirais facilement les doigts... et en tirant un peu dessus... Au fait, qui est-ce qui le saurait? Je rapprocherais la toile après y avoir un peu regardé... Puisque ce doit être à moi demain, je puis bien y jeter un coup d'oeil aujourd'hui.»

Elle regarda autour d'elle, ne vit personne, et, oubliant entièrement, dans son désir extrême de satisfaire sa curiosité, la bonté du prince et les dangers qui les menaçaient si elle cédait à la tentation, elle passa ses doigts dans une des ouvertures, tira légèrement: la toile se déchira du haut en bas avec un bruit semblable au tonnerre, et offrit aux yeux étonnés de Rosalie un arbre dont la tige était en corail et les

feuilles en émeraudes; les fruits qui couvraient l'arbre étaient des pierres précieuses de toutes couleurs, diamants, perles, rubis, saphirs, opales, topazes, etc., aussi gros que les fruits qu'ils représentaient, et d'un tel éclat que Rosalie en fut éblouie. Mais à peine avait-elle envisagé cet arbre sans pareil, qu'un bruit plus fort que le premier la tira de son extase: elle se sentit enlever et transporter dans une plaine, d'où elle aperçut le palais du prince s'écroulant; des cris effroyables sortaient des ruines du palais, et bientôt Rosalie vit le prince lui-même sortir des décombres, ensanglanté, couvert de haillons. Il s'avança vers elle et lui dit tristement:

«Rosalie, ingrate Rosalie, vois à quel état tu m'as réduit, moi et toute ma cour. Après ce que tu viens de faire, je ne doute pas que tu ne cèdes une troisième fois à ta curiosité, que tu consommes mon malheur, celui de ton père et le tien. Adieu, Rosalie, adieu! Puisse le repentir expier ton ingratitude envers un malheureux prince qui t'aimait et qui ne voulait que ton bonheur!»

En disant ces mots, il s'éloigna lentement. Rosalie s'était jetée à genoux; inondée de larmes, elle l'appelait, mais il disparut à ses yeux, sans même se retourner pour contempler son désespoir. Elle était prête à s'évanouir, lorsqu'elle entendit le petit rire discordant de la Souris grise, qui était devant elle.

«Remercie-moi donc, Rosalie, de t'avoir si bien aidée. C'est moi qui t'envoyais la nuit ces beaux rêves de la toile mystérieuse; c'est moi qui ai rongé la toile pour te faciliter les moyens d'y regarder; sans cette dernière ruse, je crois bien que tu étais perdue pour moi, ainsi que ton père et ton prince Gracieux. Mais encore une petite peccadille, ma mie, et vous serez à moi pour toujours.»

Et la Souris, dans sa joie infernale, se mit à danser autour de Rosalie; ces paroles, toutes méchantes qu'elles étaient, n'excitèrent pas la colère de Rosalie.

«C'est ma faute, se dit-elle; sans ma fatale curiosité, sans ma coupable ingratitude, la Souris grise n'aurait pas réussi à me faire commettre une si indigne action. Je dois l'expier par ma douleur, par ma patience et par la ferme volonté de résister à la troisième épreuve, quelque difficile qu'elle soit. D'ailleurs, je n'ai que quelques heures d'attente, et de moi dépendent, comme le disait mon cher prince, son bonheur, celui de mon père et le mien.»

Rosalie ne bougea donc pas; la Souris grise avait beau employer tous les moyens possibles pour la faire marcher, Rosalie persista à rester en face des ruines du palais.

V – La cassette

Toute la journée se passa ainsi; Rosalie souffrait cruellement de la soif.

«Ne dois-je pas souffrir bien plus encore, se disait-elle, pour me punir de ce que j'ai fait souffrir à mon père et à mon cousin? J'attendrai ici mes quinze ans.»

La nuit commençait à tomber, quand une vieille femme qui passait s'approcha d'elle et lui dit:

«Ma belle enfant, voudriez-vous me rendre le service de me garder cette cassette qui est bien lourde à porter, pendant que je vais aller près d'ici voir une parente?

— Volontiers, Madame», dit Rosalie, qui était très complaisante.

La vieille lui remit la cassette en disant:

«Merci, la belle enfant; je ne serai pas longtemps absente. Ne regardez pas ce qu'il y a dans cette cassette, car elle contient des choses..., des choses comme vous n'en avez jamais vu... et comme vous n'en reverrez jamais. Ne la posez pas trop rudement, car elle est en écorce fragile, et un choc un peu rude pourrait la rompre... Et alors vous verriez ce qu'elle contient... Et personne ne doit voir ce qui s'y trouve enfermé.»

Elle partit en disant ces mots. Rosalie posa doucement la cassette près d'elle, et réfléchit à tous les événements qui s'étaient passés. La nuit vint tout à fait; la vieille ne revenait pas. Rosalie jeta les yeux sur la cassette, et vit avec surprise qu'elle éclairait la terre autour d'elle.

«Qu'est-ce, dit-elle, qui brille dans cette cassette?»

Elle la retourna, la regarda de tous côtés, mais rien ne put lui expliquer cette lueur extraordinaire; elle la posa de nouveau à terre, et dit:

«Que m'importe ce que contient cette cassette? Elle n'est pas à moi, mais à la bonne vieille qui me l'a confiée. Je ne veux plus y penser, de crainte d'être tentée de l'ouvrir.»

En effet, elle ne la regarda plus et tâcha de n'y plus penser; elle ferma les yeux, résolue d'attendre ainsi le retour du jour.

«Alors j'aurai quinze ans, je reverrai mon père et Gracieux, et je n'aurai plus rien à craindre de la méchante fée.

— Rosalie, Rosalie, dit précipitamment la petite voix de la Souris, me voici près de toi; je ne suis plus ton ennemie, et pour te le prouver, je vais, si tu veux, te faire voir ce que contient la cassette.»

Rosalie ne répondit pas.

«Rosalie, tu n'entends donc pas ce que je te propose? Je suis ton amie, crois-moi, de grâce.»

Pas de réponse.

Alors la Souris grise, qui n'avait pas de temps à perdre, s'élança sur la cassette et se mit en devoir d'en ronger le couvercle.

«Monstre, s'écria Rosalie en saisissant la cassette et la serrant contre sa poitrine, si tu as le malheur de toucher à cette cassette, je te tords le cou à l'instant!»

La Souris lança à Rosalie un coup d'oeil diabolique, mais elle n'osa pas braver sa colère. Pendant qu'elle combinait un moyen d'exciter la curiosité de Rosalie, une horloge sonna minuit. Au même moment, la Souris poussa un cri lugubre et dit à Rosalie:

«Rosalie, voici l'heure de ta naissance qui a sonné; tu as quinze ans; tu n'as plus rien à craindre de moi; tu es désormais hors de mon atteinte, ainsi que ton odieux père et ton affreux prince. Et moi je suis

condamnée à garder mon ignoble forme de souris, jusqu'à ce que je parvienne à faire tomber dans mes pièges une jeune fille belle et bien née comme toi. Adieu, Rosalie; tu peux maintenant ouvrir ta cassette.»

Et, en achevant ces mots, la Souris grise disparut.

Rosalie, se méfiant des paroles de son ennemie, ne voulut pas suivre son dernier conseil, et se résolut à garder la cassette intacte jusqu'au jour. À peine eut-elle pris cette résolution, qu'un Hibou qui volait au-dessus de Rosalie laissa tomber une pierre sur la cassette qui se brisa en mille morceaux. Rosalie poussa un cri de terreur; au même moment elle vit devant elle la reine des fées, qui lui dit:

«Venez, Rosalie; vous avez enfin triomphé de la cruelle ennemie de votre famille; je vais vous rendre à votre père; mais auparavant, buvez et mangez.»

Et la fée lui présenta un fruit dont une seule bouchée rassasia et désaltéra Rosalie. Aussitôt, un char attelé de deux dragons se trouva près de la fée qui y monta et y fit monter Rosalie.

Rosalie, revenue de sa surprise, remercia vivement la fée de sa protection, et lui demanda si elle n'allait pas revoir son père et le prince Gracieux.

«Votre père vous attend dans le palais du prince.

— Mais, Madame, je croyais le palais du prince détruit, et lui-même blessé et réduit à la misère.

— Ce n'était qu'une illusion pour vous donner plus d'horreur de votre curiosité, Rosalie, et pour vous empêcher d'y succomber une troisième fois. Vous allez retrouver le palais du prince tel qu'il était avant que vous ayez déchiré la toile qui recouvrait l'arbre précieux qu'il vous destine.»

Comme la fée achevait ces mots, le char s'arrêta près du perron du palais. Le père de Rosalie et le prince l'attendaient avec toute la cour. Rosalie se jeta dans les bras de son père et dans ceux du prince, qui n'eut pas l'air de se souvenir de sa faute de la veille. Tout était prêt pour la cérémonie du mariage qu'on célébra immédiatement; toutes les fées assistèrent aux fêtes qui durèrent plusieurs jours. Le père de Rosalie vécut près de ses enfants. Rosalie fut à jamais guérie de sa curiosité; elle fut tendrement aimée du prince Gracieux, qu'elle aima toute sa vie; ils eurent de beaux enfants, et ils leur donnèrent pour marraines des fées puissantes, afin de les protéger contre les mauvaises fées et les mauvais génies.

Ourson

I – Le crapaud et l'alouette

Il y avait une fois une jolie fermière qu'on nommait Agnella; elle vivait seule avec une jeune servante qui s'appelait Passerose, ne recevait jamais de visites et n'allait jamais chez personne.

Sa ferme était petite, jolie et propre; elle avait une belle vache blanche qui donnait beaucoup de lait, un chat qui mangeait les souris et un âne qui portait tous les mardis, au marché de la ville voisine, les légumes, les fruits, le beurre, les oeufs, les fromages qu'elle y vendait.

Personne ne savait quand et comment Agnella et Passerose étaient arrivées dans cette ferme, inconnue jusqu'alors, et qui reçut dans le pays le nom de *Ferme des bois*.

Un soir, Passerose était occupée à traire la vache, pendant qu'Agnella préparait le souper. Au moment de placer sur la table une bonne soupe aux choux et une assiettée de crème, elle aperçut un gros Crapaud qui dévorait avec avidité des cerises posées à terre dans une large feuille de vigne.

«Vilain Crapaud, s'écria Agnella, je t'apprendrai à venir manger mes belles cerises!»

En même temps elle enleva les feuilles qui contenaient les cerises, et donna au Crapaud un coup de pied qui le fit rouler à dix pas. Elle allait le lancer au-dehors, lorsque le Crapaud poussa un sifflement aigu et se dressa sur ses pattes de derrière; ses gros yeux flamboyaient, sa large bouche s'ouvrait et se fermait avec rage; tout son corps frémissait, sa gorge rendait un son mugissant et terrible.

Agnella s'arrêta interdite; elle recula même d'un pas pour éviter le venin de ce Crapaud monstrueux et irrité. Elle cherchait autour d'elle un balai pour expulser ce hideux animal, lorsque le Crapaud s'avança vers elle, lui fit de sa patte de devant un geste d'autorité et lui dit d'une voix frémissante de colère:

«Tu as osé me toucher de ton pied, tu m'as empêché de me rassasier de tes cerises que tu avais pourtant mises à ma portée, tu as cherché à me chasser de chez toi! Ma vengeance t'atteindra dans ce que tu auras de plus cher. Tu sentiras qu'on n'insulte pas impunément la fée Rageuse! Tu vas avoir un fils couvert de poils comme un ours, et...

— Arrêtez, ma soeur, interrompit une petite voix douce et flûtée qui semblait venir d'en haut. (Agnella leva la tête et vit une Alouette perchée sur le haut de la porte d'entrée.) Vous vous vengez trop cruellement d'une injure infligée non à votre caractère de fée, mais à la laide et sale enveloppe que vous avez choisie. Par l'effet de ma puissance, supérieure à la vôtre, je vous défends d'aggraver le mal que vous avez déjà fait et qu'il n'est pas en mon pouvoir de défaire. Et vous, pauvre mère, continua-t-elle en s'adressant à Agnella, ne désespérez pas, il y aura un remède possible à la difformité de votre enfant. Je lui accorde la facilité de changer de peau avec la personne à laquelle il aura, par sa bonté et par des services rendus, inspiré une reconnaissance et une affection assez vives pour qu'elle consente à cet échange. Il reprendra alors la beauté qu'il aurait eue si ma soeur la fée Rageuse n'était venue faire preuve de son mauvais caractère.

— Hélas, Madame l'Alouette, répondit Agnella, votre bon vouloir n'empêchera pas mon pauvre fils d'être horrible et semblable à une bête.

— C'est vrai, répliqua la fée Drôlette, d'autant qu'il vous est interdit, ainsi qu'à Passerose, d'user de la faculté de changer de peau avec lui; mais je ne vous abandonnerai pas, non plus que votre fils. Vous le nommerez Ourson jusqu'au jour où il pourra reprendre un nom digne de sa naissance et de sa beauté; il s'appellera alors le prince Merveilleux.»

En disant ces mots, la fée disparut, s'envolant dans les airs.

La fée Rageuse se retira pleine de fureur, marchant pesamment et se retournant à chaque pas pour regarder Agnella d'un air irrité. Tout le long du chemin qu'elle suivit, elle souffla du venin, de sorte qu'elle fit périr l'herbe, les plantes et les arbustes qui se trouvèrent sur son passage. C'était un venin si subtil que jamais l'herbe n'y repoussa et que maintenant encore on appelle ce sentier le Chemin de la fée Rageuse.

Quand Agnella fut seule, elle se mit à sangloter. Passerose, qui avait fini son ouvrage et qui sentait approcher l'heure du souper, entra dans la salle et vit avec surprise sa maîtresse en larmes.

«Chère reine, qu'avez-vous? Qui peut avoir causé votre chagrin? Je n'ai jamais vu entrer personne dans la maison.

— Personne, ma fille, excepté celles qui entrent partout: une fée méchante sous la forme d'un crapaud, et une bonne fée sous l'apparence d'une alouette.

— Que vous ont dit ces fées qui vous fasse ainsi pleurer, chère reine? La bonne fée n'a-t-elle pas empêché le mal que voulait vous faire la mauvaise?

— Non, ma fille; elle l'a un peu atténué, mais elle n'a pu le prévenir.»

Et Agnella lui raconta ce qui venait de se passer et comme quoi elle aurait un fils velu comme un ours.

À ce récit, Passerose pleura aussi fort que sa maîtresse.

«Quelle infortune! s'écria-t-elle. Quelle honte que l'héritier d'un beau royaume soit un ours! Que dira le roi Féroce, votre époux, si jamais il vous retrouve?

— Et comment me retrouverait-il, Passerose! Tu sais qu'après notre fuite nous avons été emportées dans un tourbillon, que nous avons été lancées de nuée en nuée, pendant douze heures, avec une vitesse telle que nous nous sommes trouvées à plus de trois mille lieues du royaume de Féroce. D'ailleurs, tu connais sa méchanceté, tu sais combien il me hait depuis que je l'ai empêché de tuer son frère Indolent et sa belle-soeur Nonchalante. Tu sais que je ne me suis sauvée que parce qu'il voulait me tuer moi-même; ainsi je n'ai pas à craindre qu'il me poursuive.»

Passerose, après avoir pleuré et sangloté quelques instants avec la reine Aimée (c'était son vrai nom), engagea sa maîtresse à se mettre à table.

«Quand nous pleurerions toute la nuit, chère reine, nous n'empêcherons pas votre fils d'être velu; mais nous tâcherons de l'élever si bien, de le rendre si bon, qu'il ne sera pas longtemps sans trouver une bonne âme qui veuille changer sa peau blanche contre la vilaine peau velue de la fée Rageuse. Beau présent, ma foi! Elle aurait bien fait de le garder pour elle.»

La pauvre reine, que nous continuerons d'appeler Agnella de crainte de donner l'éveil au roi Féroce, se leva lentement, essuya ses yeux et s'efforça de vaincre sa tristesse; petit à petit le babil et la gaieté de Passerose dissipèrent son chagrin; la soirée n'était pas finie que Passerose avait convaincu Agnella qu'Ourson ne resterait pas longtemps ours, qu'il trouverait bien vite une peau digne d'un prince; qu'au besoin elle lui donnerait la sienne, si la fée voulait bien le permettre.

Agnella et Passerose allèrent se coucher et dormirent paisiblement.

II – Naissance et enfance d'ourson

Trois mois après l'apparition du crapaud et la sinistre prédiction de la fée Rageuse, Agnella mit au jour un garçon, qu'elle nomma Ourson, selon les ordres de la fée Drôlette. Ni elle ni Passerose ne purent voir s'il était beau ou laid, car il était si velu, si couvert de longs poils bruns qu'on ne lui voyait que les yeux et la bouche; encore ne les voyait-on que lorsqu'il les ouvrait. Si Agnella n'avait été sa mère, et si Passerose n'avait aimé Agnella comme une soeur, le pauvre Ourson serait mort faute de soins, car il était si affreux que personne n'eût osé le toucher; on l'aurait pris pour un petit ours et on l'aurait tué à coups de fourche. Mais Agnella était sa mère, et son premier mouvement fut de l'embrasser en pleurant.

«Pauvre Ourson, dit-elle, qui pourra t'aimer assez pour te délivrer de ces affreux poils? Ah! que ne puis-je faire l'échange que permet la fée à celui ou à celle qui t'aimera? Personne ne pourra t'aimer plus que je ne t'aime!»

Ourson ne répondit rien, car il dormait. Passerose pleurait aussi pour tenir compagnie à Agnella, mais elle n'avait pas coutume de s'affliger longtemps; elle s'essuya les yeux et dit à Agnella:

«Chère reine, je suis si certaine que votre fils ne gardera pas longtemps sa vilaine peau d'ours, que je vais l'appeler dès aujourd'hui le prince Merveilleux.

— Garde-t'en bien, ma fille, répliqua vivement la reine, tu sais que les fées aiment à être obéies.»

Passerose prit l'enfant, l'enveloppa avec les langes qui avaient été préparés, et se baissa pour l'embrasser; elle se piqua les lèvres aux poils d'Ourson et se redressa précipitamment.

«Ça ne sera pas moi qui t'embrasserai souvent, mon garçon, murmura-t-elle à mi-voix. Tu piques comme un vrai hérisson!»

Ce fut pourtant Passerose qui fut chargée par Agnella d'avoir soin du petit Ourson. Il n'avait de l'ours que la peau: c'était l'enfant le plus doux, le plus sage, le plus affectueux qu'on pût voir. Aussi Passerose ne tarda-t-elle pas à l'aimer tendrement.

À mesure qu'Ourson grandissait, on lui permettait de s'éloigner de la ferme; il ne courait aucun danger car on le connaissait dans le pays; les enfants se sauvaient à son approche; les femmes le repoussaient; les hommes l'évitaient; on le considérait comme un être maudit. Quelquefois, quand Agnella allait au marché, elle le posait sur son âne et l'emmenait avec elle. Ces jours-là, elle vendait plus difficilement ses légumes et ses fromages; les mères fuyaient, de crainte qu'Ourson ne les approchât de trop près. Agnella pleurait souvent et invoquait vainement la fée Drôlette; à chaque alouette qui voltigeait près d'elle, l'espoir renaissait dans son coeur; mais ces alouettes étaient de vraies alouettes, des alouettes à mettre en pâté et non des alouettes fées.

III - Violette

Cependant Ourson avait déjà huit ans; il était grand et fort; il avait de beaux yeux, une voix douce; ses poils avaient perdu leur rudesse; ils étaient devenus doux comme de la soie, de sorte qu'on pouvait l'embrasser sans se piquer, comme avait fait Passerose le jour de sa naissance. Il aimait tendrement sa mère, presque aussi tendrement Passerose, mais il était souvent triste et souvent seul, il voyait bien l'horreur qu'il inspirait, et il voyait aussi qu'on n'accueillait pas de même les autres enfants.

Un jour il se promenait dans un beau bois qui touchait presque à la ferme; il avait marché longtemps; accablé de chaleur, il cherchait un endroit frais pour se reposer, lorsqu'il crut voir une petite masse blanche et rose à dix pas de lui. S'approchant avec précaution, il vit une petite fille endormie; elle paraissait avoir trois ans; elle était jolie comme les amours; ses boucles blondes couvraient en partie un joli cou blanc et potelé; ses petites joues fraîches et arrondies avaient deux fossettes rendues plus visibles par le demi-sourire de ses lèvres roses et entrouvertes qui laissaient voir des dents semblables à des perles. Cette charmante tête était posée sur un joli bras que terminait une main non moins jolie; toute l'attitude de cette petite fille était si gracieuse, si charmante, qu'Ourson s'arrêta immobile d'admiration.

Il contemplait avec autant de surprise que de plaisir cette enfant qui dormait dans cette forêt aussi tranquillement qu'elle eût dormi dans un bon lit. Il la regarda longtemps; il eut le temps de considérer sa toilette qui était plus riche, plus élégante que toutes celles qu'il avait vues dans la ville voisine.

Elle avait une robe en soie blanche brochée d'or; ses brodequins étaient en satin bleu également brodés en or; ses bas étaient en soie et d'une finesse extrême. À ses petits bras étincelaient de magnifiques bracelets dont le fermoir semblait recouvrir un portrait. Un collier de très belles perles entourait son cou.

Une alouette, qui se mit à chanter juste au-dessus de la tête de la petite fille, la réveilla. Elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle, appela sa bonne, et, se voyant seule dans un bois, se mit à pleurer.

Ourson était désolé de voir pleurer cette jolie enfant; son embarras était très grand.

«Si je me montre, se disait-il, la pauvre petite va me prendre pour un animal de la forêt; elle aura peur, elle se sauvera et s'égarera davantage encore. Si je la laisse là, elle mourra de frayeur et de faim.»

Pendant qu'Ourson réfléchissait, la petite tourna les yeux vers lui, l'aperçut, poussa un cri, chercha à fuir et retomba épouvantée.

«Ne me fuyez pas, chère petite, lui dit Ourson de sa voix douce et triste; je ne vous ferai pas de mal; bien au contraire, je vous aiderai à retrouver votre papa et votre maman.»

La petite le regardait toujours, avec de grands yeux effarés, et semblait terrifiée.

«Parlez-moi, ma petite, continua Ourson; je ne suis pas un ours, comme vous pourriez le croire, mais un pauvre garçon bien malheureux, car je fais peur à tout le monde, et tout le monde me fuit.»

La petite le regardait avec des yeux plus doux; sa frayeur se dissipait; elle semblait indécise.

Ourson fit un pas vers elle; aussitôt la terreur de la petite prit le dessus; elle poussa un cri aigu et chercha encore à se relever pour fuir.

Ourson s'arrêta; il se mit à pleurer à son tour.

«Infortuné que je suis! s'écria-t-il, je ne puis même venir au secours de cette pauvre enfant abandonnée. Mon aspect la remplit de terreur. Elle préfère l'abandon à ma présence!»

En disant ces mots, le pauvre Ourson se couvrit le visage de ses mains et se jeta à terre en

sanglotant.

Au bout d'un instant, il sentit une petite main qui cherchait à écarter les siennes; il leva la tête et vit l'enfant debout devant lui, ses yeux pleins de larmes.

Elle caressait les joues velues du pauvre Ourson.

«Pleure pas, petit ours, dit-elle, pleure pas; Violette n'a plus peur; plus se sauver. Violette aimer pauvre petit ours; petit ours donner la main à Violette, et si pauvre petit ours pleure encore, Violette embrasser pauvre ours.»

Des larmes de bonheur, d'attendrissement, succédèrent chez Ourson aux larmes de désespoir.

Violette, le voyant pleurer encore, approcha sa jolie petite bouche de la joue velue d'Ourson et lui donna plusieurs baisers en disant:

«Tu vois, petit ours, Violette pas peur; Violette baiser petit ours; petit ours pas manger Violette. Violette venir avec petit ours.»

Si Ourson s'était écouté, il aurait pressé contre son coeur et couvert de baisers cette bonne et charmante enfant, qui faisait violence à sa terreur pour calmer le chagrin d'un pauvre être qu'elle voyait malheureux. Mais il craignit de l'épouvanter.

«Elle croira que je veux la dévorer», se dit-il.

Il se borna donc à lui serrer doucement les mains et à les baiser délicatement. Violette le laissait faire et souriait.

«Petit ours content? Petit ours aimer Violette? Pauvre Violette! Perdue!»

Ourson comprenait bien qu'elle s'appelait Violette; mais il ne comprenait pas du tout comment cette petite fille, si richement vêtue, se trouvait toute seule dans la forêt.

«Où demeures-tu, ma chère petite Violette?

— Là-bas, là-bas, chez papa et maman.

— Comment s'appelle ton papa?

— Il s'appelle le roi, et maman, c'est la reine.»

Ourson, de plus en plus surpris, demanda:

«Pourquoi es-tu toute seule dans la forêt?

— Violette sait pas. Pauvre Violette montée sur gros chien: gros chien courir vite, vite, longtemps. Violette fatiguée, tombée, dormi.

— Et le chien, où est-il?»

Violette se tourna de tous côtés, appela de sa douce petite voix:

«Ami! Ami!»

Aucun chien ne parut.

«Ami parti, Violette toute seule.»

Ourson prit la main de Violette; elle ne la retira pas et sourit.

«Veux-tu que j'aille chercher maman, ma chère Violette?

— Violette pas rester seule dans le bois, Violette aller avec petit ours.

— Viens alors avec moi, chère petite; je te mènerai à maman à moi.»

Ourson et Violette marchèrent vers la ferme. Ourson cueillait des fraises et des cerises pour Violette, qui ne les mangeait qu'après avoir forcé Ourson à en prendre la moitié. Quand Ourson gardait dans sa main la part que Violette lui adjugeait, Violette reprenait les fraises et les cerises et les mettait elle-même dans la bouche d'Ourson, en disant:

«Mange, mange, petit ours. Violette pas manger si petit ours ne mange pas. Violette veut pas pauvre ours malheureux. Violette veut pas pauvre ours pleurer.»

Et elle le regardait attentivement pour voir s'il était content, s'il avait l'air heureux.

Il était réellement heureux, le pauvre Ourson, de voir que son excellente petite compagne non seulement le supportait, mais encore s'occupait de lui et cherchait à lui être agréable. Ses yeux s'animaient d'un bonheur réel; sa voix toujours si douce prenait des accents encore plus tendres. Après une demi-heure de marche, il lui dit:

«Violette n'a donc plus peur du pauvre Ourson?

— Oh non! oh non! s'écria-t-elle. Ourson bien bon; Violette pas vouloir quitter Ourson.

— Tu voudras donc bien que je t'embrasse, Violette? Tu n'aurais pas peur!»

Pour toute réponse, Violette se jeta dans ses bras.

Ourson l'embrassa tendrement, la serra contre son coeur.

«Chère Violette, dit-il, je t'aimerai toujours; je n'oublierai jamais que tu es la seule enfant qui ait bien voulu me parler, me toucher, m'embrasser.»

Ils arrivèrent peu après à la ferme. Agnella et Passerose étaient assises à la porte; elles causaient.

Lorsqu'elles virent arriver Ourson donnant la main à une jolie petite fille richement vêtue, elles furent si surprises, que ni l'une ni l'autre ne put proférer une parole.

«Chère maman, dit Ourson, voici une bonne et charmante petite fille que j'ai trouvée endormie dans la forêt; elle s'appelle Violette, elle est bien gentille, je vous assure, elle n'a pas peur de moi, elle m'a même embrassé quand elle m'a vu pleurer.»

— Et pourquoi pleurais-tu, mon pauvre enfant? dit Agnella.

— Parce que la petite fille avait peur de moi, répondit Ourson d'une voix triste et tremblante...

— À présent, Violette a plus peur, interrompit vivement la petite. Violette donner la main à Ourson, embrasser pauvre Ourson, faire manger des fraises à Ourson.

— Mais que veut dire tout cela? dit Passerose. Pourquoi est-ce notre Ourson qui amène cette petite! Pourquoi est-elle seule? Qui est-elle? Réponds donc, Ourson! Je n'y comprends rien, moi.

— Je n'en sais pas plus que vous, chère Passerose, dit Ourson; j'ai vu cette pauvre petite endormie dans le bois toute seule; elle s'est éveillée, elle a pleuré; puis elle m'a vu, elle a crié. Je lui ai parlé, j'ai voulu approcher d'elle, elle a crié encore; j'ai eu du chagrin, beaucoup de chagrin, j'ai pleuré...

— Tais-toi, tais-toi, pauvre Ourson, s'écria Violette en lui mettant la main sur la bouche. Violette plus faire pleurer jamais, bien sûr.»

Et en disant ces mots, Violette elle-même avait la voix tremblante et les yeux pleins de larmes.

«Bonne petite, dit Agnella en l'embrassant, tu aimeras donc mon pauvre Ourson qui est si malheureux?

— Oh! oui; Violette aimer beaucoup Ourson. Violette toujours avec Ourson.»

Agnella et Passerose eurent beau questionner Violette sur ses parents, sur son pays, elles ne purent savoir autre chose que ce que savait Ourson. Son père était roi, sa mère était reine. Elle ne savait pas comment elle s'était trouvée dans la forêt.

Agnella n'hésita pas à prendre sous sa garde cette pauvre enfant perdue; elle l'aimait déjà, à cause de l'affection que la petite semblait éprouver pour Ourson, et aussi à cause du bonheur que ressentait Ourson de se voir aimé, recherché par une créature humaine autre que sa mère et Passerose.

C'était l'heure du souper et Passerose mit le couvert; on prit place à table. Violette demanda à être près d'Ourson; elle était gaie, elle causait, elle riait. Ourson était heureux comme il ne l'avait jamais été. Agnella était contente. Passerose sautait de joie de voir une petite compagne de jeu à son cher Ourson. Dans ses transports, elle répandit une jatte de crème, qui ne fut pas perdue pour cela: un chat qui attendait son souper lécha la crème jusqu'à la dernière goutte.

Après souper, Violette s'endormit sur sa chaise.

«Où la coucherons-nous? dit Agnella. Je n'ai pas de lit à lui donner.

— Donnez-lui le mien, chère maman, dit Ourson; je dormirai aussi bien dans l'étable.»

Agnella et Passerose refusèrent, mais Ourson demanda si instamment à faire ce petit sacrifice, qu'elles finirent par l'accepter.

Passerose emporta donc Violette endormie, la déshabilla sans l'éveiller et la coucha dans le lit d'Ourson, près de celui d'Agnella. Ourson alla se coucher dans l'étable sur des bottes de foin; il s'y endormit paisiblement et le coeur content.

Passerose vint rejoindre Agnella dans la salle; elle la trouva pensive, la tête appuyée sur sa main.

«À quoi pensez-vous, chère reine? dit Passerose; vos yeux sont tristes, votre bouche ne sourit plus! Et moi qui venais vous montrer les bracelets de la petite! Le médaillon doit s'ouvrir, mais j'ai vainement essayé. Nous y trouverions peut-être un portrait ou un nom.

— Donne, ma fille... Ces bracelets sont beaux. Ils m'aideront peut-être à retrouver une ressemblance qui se présente vaguement à mon souvenir et que je m'efforce en vain de préciser.»

Agnella prit les bracelets, les retourna, les pressa de tous côtés pour ouvrir le médaillon; elle ne fut pas plus habile que Passerose.

Au moment où, lassée de ses vains efforts, elle remettait les bracelets à Passerose, elle vit dans le milieu de la chambre une femme brillante comme un soleil. Son visage était d'une blancheur éclatante; ses cheveux semblaient être des fils d'or; une couronne d'étoiles resplendissantes ornait son front; sa taille était moyenne; toute sa personne semblait transparente tant elle était légère et lumineuse; sa robe flottante était parsemée d'étoiles semblables à celles de son front; son regard était doux; elle souriait malicieusement, mais avec bonté.

«Madame, dit-elle à la reine, vous voyez en moi la fée Drôlette; je protège votre fils et la petite princesse qu'il a ramenée ce matin de la forêt. Cette princesse vous tient de près: elle est votre nièce, fille de votre beau-frère Indolent et de votre belle-soeur Nonchalante. Votre mari est parvenu, après votre fuite, à tuer Indolent et Nonchalante, qui ne se méfiaient pas de lui et qui passaient leurs journées à dormir, à manger, à se reposer. Je n'ai pu malheureusement empêcher ce crime, parce que j'assistais à la naissance d'un prince dont je protège les parents, et je me suis oubliée à jouer des tours à une vieille dame d'honneur méchante et guindée, et à un vieux chambellan avare et grondeur, grands amis tous deux de ma soeur Rageuse. Mais je suis arrivée à temps pour sauver la princesse Violette, seule fille et héritière du roi Indolent et de la reine Nonchalante. Elle jouait dans un jardin; le roi Féroce la cherchait pour la poignarder; je l'ai fait monter sur le dos de mon chien Ami qui a reçu l'ordre de la déposer dans le bois où j'ai dirigé les pas du prince votre fils. Cachez à tous deux leur naissance et la vôtre. Ne montrez à Violette ni les bracelets qui renferment les portraits de son père et de sa mère, ni les riches vêtements que j'ai remplacés par d'autres plus conformes à l'existence qu'elle doit mener à l'avenir. Voici, ajouta la fée, une cassette de pierres précieuses; elle contient le bonheur de Violette; mais vous devez la cacher à tous les yeux et ne l'ouvrir que lorsqu'elle aura été perdue et retrouvée.

— J'exécuterai fidèlement vos ordres, Madame, répondit Agnella; mais daignez me dire si mon pauvre Ourson devra conserver longtemps encore sa hideuse enveloppe.

— Patience, patience, dit la fée; je veille sur vous, sur lui, sur Violette. Instruisez Ourson de la faculté que je lui ai donnée de changer de peau avec la personne qui l'aimera assez pour accomplir ce sacrifice. Souvenez-vous que nul ne doit connaître le rang d'Ourson ni de Violette. Passerose a mérité par son dévouement d'être seule initiée à ce mystère; à elle vous pouvez toujours tout confier. Adieu, reine; comptez sur ma protection; voici une bague que vous allez passer à votre petit doigt; tant qu'elle y sera, vous ne manquerez de rien.»

Et faisant un signe d'adieu avec la main, la fée reprit la forme d'une alouette et s'envola à tire-d'aile en chantant.

Agnella et Passerose se regardèrent; Agnella soupira, Passerose sourit.

«Cachons cette précieuse cassette, chère reine, ainsi que les vêtements de Violette. Je vais aller voir bien vite ce que la fée lui a préparé pour sa toilette de demain.»

Elle y courut en effet, ouvrit l'armoire et la trouva pleine de vêtements, de linge, de chaussures simples mais commodes. Après avoir tout regardé, tout compté, tout approuvé, après avoir aidé Agnella à se déshabiller, Passerose alla se coucher et ne tarda pas à s'endormir.

IV – Le rêve

Le lendemain, ce fut Ourson qui s'éveilla le premier, grâce au mugissement de la vache. Il se frotta les yeux, regarda autour de lui, se demandant pourquoi il était dans une étable; il se rappela les événements de la veille, sauta à bas de son tas de foin et courut bien vite à la fontaine pour se débarbouiller.

Pendant qu'il se lavait, Passerose, qui s'était levée de bonne heure comme Ourson, sortit pour traire la vache et laissa la porte de la maison ouverte. Ourson entra sans faire de bruit, pénétra jusqu'à la chambre de sa mère qui dormait encore et entrouvrit les rideaux du lit de Violette; elle dormait comme Agnella.

Ourson la regardait dormir et souriait de la voir sourire dans ses rêves. Tout à coup le visage de Violette se contracta; elle poussa un cri, se releva à demi, et, jetant ses petits bras au cou d'Ourson, elle s'écria:

«Ourson, bon Ourson, sauver Violette! Pauvre Violette dans l'eau! Méchant crapaud tirer Violette!»

Et elle s'éveilla en pleurant, avec tous les symptômes d'une vive frayeur; elle tenait Ourson serré de ses deux petits bras; il avait beau la rassurer, la consoler, l'embrasser, elle criait toujours:

«Méchant crapaud! bon Ourson! sauver Violette!»

Agnella, qui s'était éveillée au premier cri, ne comprenait rien à la terreur de Violette; enfin elle parvint à la calmer, et Violette raconta:

«Violette promener, et Ourson conduire Violette; Ourson plus donner la main, plus regarder Violette. Méchant crapaud venir tirer Violette dans l'eau; pauvre Violette tomber et appeler Ourson. Et bon Ourson venir et sauver Violette. Et Violette bien aimer bon Ourson, continua-t-elle d'une voix attendrie; Violette jamais oublier bon Ourson.»

En disant ces mots, Violette se jeta dans les bras d'Ourson, qui, ne craignant pas l'effet terrifiant de sa peau velue, l'embrassa mille fois et la rassura de son mieux.

Agnella ne douta pas que ce rêve ne fût un avertissement envoyé par la fée Drôlette; elle résolut de veiller avec soin sur Violette et d'instruire Ourson de tout ce qu'elle pouvait lui révéler sans désobéir à la fée. Quand elle eut levé et habillé Violette, elle appela Ourson pour déjeuner. Passerose leur apportait une jatte de lait tout frais tiré, du bon pain bis et une motte de beurre. Violette sauta de joie quand elle vit ce bon déjeuner.

«Violette aimer beaucoup bon lait, dit-elle; aimer beaucoup bon pain, aimer beaucoup bon beurre. Violette bien contente; aimer tout avec bon Ourson et maman Ourson.

— Je ne m'appelle pas maman Ourson, dit Agnella en riant, appelle-moi maman.

— Oh! non, pas maman, reprit Violette en secouant tristement la tête, maman, c'est la maman là-bas qui est perdue. Maman, toujours dormir, jamais promener, jamais soigner Violette; jamais parler à Violette, jamais embrasser Violette; maman Ourson parler, marcher, embrasser pauvre Violette, habiller Violette... Violette aimer maman Ourson, beaucoup, beaucoup», ajouta-t-elle en saisissant la main d'Agnella, la baisant et la pressant ensuite contre son coeur.

Agnella ne répondit qu'en l'embrassant tendrement.

Ourson était attendri; ses yeux devenaient humides; Violette s'en aperçut, lui passa les mains sur les yeux et lui dit d'un air suppliant:

«Ourson, pas pleurer, je t'en prie. Si Ourson pleure, Violette pleurer aussi.

— Non, non, chère petite Violette, je ne pleure pas; ne pleure pas non plus; mangeons notre déjeuner et puis nous irons promener.»

Ils déjeunèrent tous avec appétit; Violette battait des mains, s'interrompait sans cesse pour s'écrier, la bouche pleine:

«Ah! que c'est bon! Violette aimer beaucoup cela! Violette très contente!»

Après le déjeuner, Ourson et Violette sortirent pendant qu'Agnella et Passerose faisaient le ménage. Ourson jouait avec Violette, lui cueillait des fleurs et des fraises. Violette lui dit:

«Violette promener toujours avec Ourson; Ourson toujours jouer avec Violette.

— Je ne pourrai pas toujours jouer, ma petite Violette. Il faut que j'aide maman et Passerose.

— Aider à quoi faire, Ourson?

— Aider à balayer, à essuyer, à prendre soin de la vache, à couper de l'herbe, à apporter du bois et de l'eau.

— Violette aussi aider Ourson.

— Tu es encore bien petite, chère Violette; mais tu pourras toujours essayer.»

Quand ils rentrèrent à la maison, Ourson se mit à l'ouvrage. Violette le suivait partout; elle l'aidait de son mieux, ou elle croyait l'aider car elle était trop petite pour être réellement utile. Mais au bout de quelques jours, elle commença à savoir laver les tasses et les assiettes, étendre et plier le linge, essuyer la table; elle allait à la laiterie avec Passerose, l'aider à passer le lait, l'écrémer, à laver les dalles de pierre. Elle n'avait jamais d'humeur; jamais elle ne désobéissait, jamais elle ne répondait avec impatience ou colère. Ourson l'aimait de plus en plus; Agnella et Passerose la chérissaient également, et d'autant plus qu'elles savaient que Violette était la cousine d'Ourson.

Violette les aimait bien aussi, mais elle aimait Ourson plus tendrement encore; et comment ne pas aimer un si excellent garçon qui s'oubliait toujours pour elle, qui cherchait constamment ce qui pouvait l'amuser, lui plaire, qui se serait fait tuer pour sa petite amie?

Agnella profita d'un jour où Passerose avait emmené Violette au marché, pour lui raconter l'événement fâcheux et imprévu qui avait précédé sa naissance; elle lui révéla la possibilité de se débarrasser de cette hideuse peau velue, en acceptant en échange la peau blanche et unie d'une personne qui ferait ce sacrifice par affection et reconnaissance.

«Jamais, s'écria Ourson, jamais je ne provoquerai ni accepterai un pareil sacrifice! Jamais je ne consentirai à vouer un être qui m'aimerait au malheur auquel m'a condamné la vengeance de la fée Rageuse! Jamais, par l'effet de ma volonté, un coeur capable d'un tel sacrifice ne souffrira tout ce que j'ai souffert et tout ce que j'ai à souffrir encore de l'antipathie, de la haine des hommes!»

Agnella lutta en vain contre la volonté bien arrêtée d'Ourson. Il lui demanda avec instances de ne jamais lui parler de cet échange, auquel il ne donnerait certes pas son consentement, et de n'en jamais parler à Violette ni à aucune autre personne qui lui serait attachée. Elle le lui promit après avoir combattu faiblement, car au fond elle admirait et approuvait cette résolution. Elle espérait aussi que la fée Drôlette récompenserait les sentiments si nobles, si généreux de son petit protégé en le délivrant elle-même de sa peau velue.

V – Encore le crapaud

Quelques années se passèrent ainsi sans aucun événement extraordinaire. Ourson et Violette grandissaient. Agnella ne songeait plus au rêve de la première nuit de Violette; elle s'était relâchée de sa surveillance et la laissait souvent se promener seule ou sous la garde d'Ourson.

Ourson avait déjà quinze ans; il était grand, fort, leste et actif; personne ne pouvait dire s'il était beau ou laid car ses longs poils noirs et soyeux couvraient entièrement son corps et son visage. Il était resté bon, généreux, aimant, toujours prêt à rendre service, toujours gai, toujours content. Depuis le jour où il avait trouvé Violette, sa tristesse avait disparu: il ne souffrait plus de l'antipathie qu'il inspirait; il n'allait plus dans les endroits habités; il vivait au milieu des trois êtres qu'il chérissait et qui l'aimaient par-dessus tout.

Violette avait déjà dix ans; elle n'avait rien perdu de son charme et de sa beauté en grandissant; ses beaux yeux bleus étaient plus doux, son teint plus frais, sa bouche plus jolie et plus espiègle; sa taille avait gagné comme son visage; elle était grande, mince et gracieuse; ses cheveux d'un blond cendré lui tombaient jusqu'aux pieds et l'enveloppaient tout entière quand elle les déroulait. Passerose avait bien soin de cette magnifique chevelure qu'Agnella ne se lassait pas d'admirer.

Violette avait appris bien des choses pendant ces sept années. Agnella lui avait montré à travailler. Quant au reste, Ourson avait été son maître; il lui avait enseigné à lire, à écrire, à compter. Il lisait tout haut pendant qu'elle travaillait. Des livres nécessaires à son instruction s'étaient trouvés dans la chambre de Violette, sans qu'on sût d'où ils étaient venus; il en était de même des vêtements et autres objets nécessaires à Violette, à Ourson, à Agnella et à Passerose; on n'avait plus besoin d'aller vendre ni acheter à la ville voisine: grâce à l'anneau d'Agnella, tout se trouvait apporté à mesure qu'on en avait besoin.

Un jour que Violette se promenait avec Ourson, elle se heurta contre une pierre, tomba et s'écorcha le pied. Ourson fut effrayé quand il vit couler le sang de sa chère Violette; il ne savait que faire pour la soulager; il voyait bien combien elle souffrait car elle ne pouvait, malgré ses efforts, retenir quelques larmes qui s'échappaient de ses yeux. Enfin, il songea au ruisseau qui coulait à dix pas d'eux.

«Chère Violette, dit-il, appuie-toi sur moi; tâche d'arriver jusqu'à ce ruisseau, l'eau fraîche te soulagera.»

Violette essaya de marcher; Ourson la soutenait; il parvint à l'asseoir au bord du ruisseau; là elle se déchaussa et trempa son petit pied dans l'eau fraîche et courante.

«Je vais courir à la maison et t'apporter du linge pour envelopper ton pied, chère Violette; attends-moi, je ne serai pas longtemps, et prends bien garde de ne pas t'avancer trop près du bord: le ruisseau est profond, et, si tu glissais, je ne pourrais peut-être pas te retenir.»

Quand Ourson fut éloigné, Violette éprouva un malaise qu'elle attribua à la douleur que lui causait sa blessure. Une répulsion extraordinaire la portait à retirer son pied du ruisseau où il était plongé. Avant qu'elle se fût décidée à obéir à ce sentiment étrange, elle vit l'eau se troubler et la tête d'un énorme Crapaud apparut à la surface; les gros yeux irrités du hideux animal se fixèrent sur Violette, qui, depuis son rêve, avait toujours eu peur des crapauds. L'apparition de celui-ci, sa taille monstrueuse, son regard courroucé, la glacèrent tellement d'épouvante qu'elle ne put ni fuir ni crier.

«Te voilà donc enfin dans mon domaine, petite sotte! lui dit le crapaud. Je suis la fée Rageuse,

ennemie de ta famille. Il y a longtemps que je te guette et que je t'aurais eue, si ma soeur Drôlette, qui te protège, ne t'avait envoyé un songe pour vous prémunir tous contre moi. Ourson, dont la peau velue est un talisman préservatif, est absent; ma soeur est en voyage: tu es à moi.»

En disant ces mots, elle saisit le pied de Violette de ses pattes froides et gluantes et chercha à l'entraîner au fond de l'eau. Violette poussa des cris perçants; elle luttait en se raccrochant aux plantes, aux herbes qui couvraient le rivage; les plantes, les herbes cédaient; elle en saisissait d'autres.

«Ourson, au secours! au secours! Ourson, cher Ourson! sauve-moi, sauve ta Violette qui périt! Ourson! Ah!...»

La fée l'emportait... La dernière plante avait cédé; les cris avaient cessé... Violette, la pauvre Violette disparaissait sous l'eau au moment où un autre cri désespéré, terrible, répondit aux siens... Mais, hélas! sa chevelure seule paraissait encore lorsque Ourson accourut haletant, terrifié. Il avait entendu les cris de Violette... et il était revenu sur ses pas avec la promptitude de l'éclair.

Sans hésitation, sans retard, il se précipita dans l'eau et saisit la longue chevelure de Violette; mais il sentit en même temps qu'il enfonçait avec elle: la fée Rageuse continuait à l'attirer au fond du ruisseau.

Pendant qu'il enfonçait, il ne perdit pas la tête; au lieu de lâcher Violette, il la saisit à deux bras, invoqua la fée Drôlette, et, arrivé au fond de l'eau, il donna un vigoureux coup de talon qui le fit remonter à la surface. Prenant alors Violette d'un bras, il nagea de l'autre, et, grâce à une force surnaturelle, il parvint au rivage, où il déposa Violette inanimée.

Ses yeux étaient fermés, ses dents restaient serrées, la pâleur de la mort couvrait son visage. Ourson se précipita à genoux près d'elle et pleura. L'intrépide Ourson, que rien n'intimidait, qu'aucune privation, aucune souffrance ne pouvait vaincre pleura comme un enfant. Sa soeur bien-aimée, sa seule amie, sa consolation, son bonheur, était là sans mouvement, sans vie! Le courage, la force d'Ourson l'avaient abandonné; à son tour, il s'affaissa et tomba sans connaissance près de sa chère Violette.

À ce moment, une Alouette arrivait à tire-d'aile; elle se posa près de Violette et d'Ourson, donna un petit coup de bec à Violette, un autre à Ourson, et disparut.

Ourson n'avait pas seul répondu à l'appel de Violette. Passerose aussi avait entendu; aux cris de Violette succéda le cri plus fort et plus terrible d'Ourson. Elle courut à la ferme prévenir Agnella, et toutes deux se dirigèrent rapidement vers le ruisseau d'où partaient les cris.

En approchant, elles virent, avec autant de surprise que de douleur, Violette et Ourson étendus sans connaissance. Passerose mit tout de suite la main sur le coeur de Violette; elle le sentit battre; Agnella s'était assurée également qu'Ourson vivait encore; elle commanda à Passerose d'emporter, de déshabiller et de coucher Violette, pendant qu'elle-même ferait respirer à Ourson un flacon de sels et le ranimerait avant de le ramener à la ferme. Ourson était trop grand et trop lourd pour qu'Agnella et Passerose pussent songer à l'emporter. Violette était légère, Passerose était robuste; elle la porta facilement à la maison où elle ne tarda pas à la faire sortir de son évanouissement.

Elle fut quelques instants avant de se reconnaître; elle conservait un vague souvenir de terreur, mais sans se rendre compte de ce qui l'avait épouvantée.

Pendant ce temps, les tendres soins d'Agnella avaient rappelé Ourson à la vie; il ouvrit les yeux, aperçut sa mère et se jeta à son cou en pleurant.

«Mère! chère mère! s'écria-t-il; ma Violette, ma soeur bien-aimée a péri; laissez-moi mourir avec elle.

— Rassure-toi, mon cher fils, répondit Agnella, Violette vit encore; Passerose l'a emportée à la maison pour lui donner les soins que réclame son état.»

Ourson sembla renaître à ces paroles; il se releva et voulut courir à la ferme; mais sa seconde pensée fut pour sa mère et il modéra son impatience pour revenir avec elle.

Pendant le court trajet du ruisseau à la ferme, il lui raconta ce qu'il savait sur l'événement qui avait failli coûter la vie à Violette; il ajouta que la bave de la fée Rageuse lui avait laissé dans la tête une lourdeur étrange.

Agnella raconta à son tour comment elle et Passerose les avaient trouvés évanouis au bord du ruisseau. Ils arrivèrent ainsi à la ferme; Ourson s'y précipita tout ruisselant encore.

Violette, en le voyant, se ressouvint de tout; elle s'élança vers lui, se jeta dans ses bras et pleura sur sa poitrine. Ourson pleura aussi; Agnella pleurait; Passerose pleurait: c'était un concert de larmes à attendrir les coeurs. Passerose y mit fin en s'écriant:

«Ne dirait-on pas... hi! hi!... que nous sommes... hi! hi... les gens les plus malheureux... hi! hi!... de l'univers? Voyez donc notre pauvre Ourson... déjà mouillé... comme un roseau... qui s'inonde encore de ses larmes et de celles de Violette... Allons, enfant!... courage et bonheur; nous voilà tous vivants, grâce à Ourson...

— Oh! oui, interrompit Violette, grâce à Ourson, à mon cher, à mon bien-aimé Ourson! Comment m'acquitterai-je jamais de ce que je lui dois? Comment pourrai-je lui témoigner ma profonde reconnaissance, ma tendre affection?

— En m'aimant toujours comme tu le fais, ma soeur, ma Violette chérie. Ah! si j'ai été assez heureux pour te rendre plusieurs services, n'as-tu pas changé mon existence, ne l'as-tu pas rendue heureuse et gaie, de misérable et triste qu'elle était? N'es-tu pas tous les jours et à toute heure du jour la consolation, le bonheur de ma vie et de celle de notre excellente mère?»

Violette pleurait encore, elle ne répondit qu'en pressant plus tendrement contre son coeur son Ourson, son frère adoptif.

«Cher Ourson, lui dit sa mère, tu es trempé; va changer de vêtements. Violette a besoin d'une heure de repos; nous nous retrouverons pour dîner.»

Violette se laissa coucher, mais ne dormit pas; son coeur débordait de reconnaissance et de tendresse; elle cherchait vainement comment elle pourrait reconnaître le dévouement d'Ourson; elle ne trouva d'autre moyen que de s'appliquer à devenir parfaite, afin de faire le bonheur d'Ourson et d'Agnella.

VI – Maladie et sacrifice

Quand l'heure du dîner fut venue, Violette se leva, s'habilla et vint dans la salle où l'attendaient Agnella et Passerose. Ourson n'y était pas.

«Ourson n'est pas avec vous, mère? demanda Violette.

— Je ne l'ai pas revu, dit Agnella.

— Ni moi, dit Passerose. Je vais le chercher.»

Elle alla dans la chambre d'Ourson; elle le trouva assis près de son lit, la tête appuyée sur son bras.

«Venez, Ourson, venez vite; on vous attend pour dîner.

— Je ne puis, dit Ourson d'une voix affaiblie, j'ai la tête trop pesante.»

Passerose alla prévenir Agnella et Violette qu'Ourson était malade; elles coururent toutes deux auprès de lui. Ourson voulut se lever pour les rassurer, mais il tomba sur sa chaise. Agnella lui trouva de la fièvre et le fit coucher. Violette refusa résolument de le quitter.

«C'est à cause de moi qu'il est malade, dit-elle, je ne le quitterai que lorsqu'il sera guéri. Je mourrai d'inquiétude si vous m'éloignez de mon frère chéri.»

Agnella et Violette s'installèrent donc près de leur cher malade. Bientôt le pauvre Ourson ne les reconnut plus; il avait le délire; à chaque instant il appelait sa mère et Violette, et il continuait à les appeler et à se plaindre de leur absence pendant qu'elles le soutenaient dans leurs bras.

Agnella et Violette ne le quittèrent ni jour ni nuit pendant toute la durée de la maladie; le huitième jour Agnella, épuisée de fatigue, s'était assoupie près du lit du pauvre Ourson, dont la respiration haletante, l'oeil éteint, semblaient annoncer une fin prochaine. Violette, à genoux près de son lit et tenant entre ses mains une des mains velues d'Ourson, la couvrait de larmes et de baisers.

Au milieu de cette désolation, un chant doux et clair vint interrompre le lugubre silence de la chambre du mourant. Violette tressaillit. Ce chant si doux semblait apporter la consolation et le bonheur; elle leva la tête et vit une Alouette perchée sur la croisée ouverte.

«Violette!» dit l'Alouette.

Violette tressaillit.

«Violette, continua la petite voix douce de l'Alouette, aimes-tu Ourson?

— Si je l'aime! Ah! je l'aime... je l'aime plus que tout au monde, plus que moi-même.

— Rachèterais-tu sa vie au prix de ton bonheur?

— Je la rachèterais au prix de mon bonheur et de ma propre vie!

— Écoute, Violette, je suis la fée Drôlette; j'aime Ourson, je t'aime, j'aime ta famille. Le venin que ma soeur Rageuse a soufflé sur la tête d'Ourson doit le faire mourir... Cependant, si tu es sincère, si tu éprouves réellement pour Ourson le sentiment de tendresse et de reconnaissance que tu exprimes, sa vie est entre tes mains... Il t'est permis de la racheter; mais souviens-toi que tu seras bientôt appelée à lui donner une preuve terrible de ton attachement, et que, s'il vit, tu payeras son existence par un terrible dévouement.

— Oh! madame! vite, vite, dites-moi ce que je dois faire pour sauver mon cher Ourson; rien ne me sera terrible, tout me sera joie et bonheur si vous m'aidez à le sauver.

— Bien, mon enfant; très bien, dit la fée. Baise-lui trois fois l'oreille gauche en disant à chaque baiser: «À toi... Pour toi... Avec toi...» Réfléchis encore avant d'entreprendre sa guérison. Si tu n'es pas

prête aux plus durs sacrifices, il t'en arrivera malheur. Ma soeur Rageuse serait maîtresse de ta vie.»

Pour toute réponse, Violette croisa les mains sur son coeur, jeta sur la fée qui s'envolait un regard de tendre reconnaissance, et, se précipitant sur Ourson, elle lui baisa trois fois l'oreille en disant d'un accent pénétré: «À toi... Pour toi... Avec toi...» À peine eut-elle fini qu'Ourson poussa un profond soupir, ouvrit les yeux, aperçut Violette et, lui saisissant les mains, les porta à ses lèvres en disant:

«Violette... chère Violette... il me semble que je sors d'un long rêve! Raconte-moi ce qui s'est passé... Pourquoi suis-je ici? Pourquoi es-tu pâlie, maigrie?... Tes joues sont creuses comme si tu avais veillé... tes yeux sont rouges comme si tu avais pleuré...

— Chut! dit Violette, n'éveille pas notre mère qui dort. Voilà bien longtemps qu'elle n'avait dormi; elle est fatiguée; tu as été bien malade!

— Et toi, Violette, t'es-tu reposée?»

Violette rougit, hésita.

«Comment aurais-je pu dormir, cher Ourson, quand j'étais cause de tes souffrances?»

Ourson se tut à son tour; il la regarda d'un oeil attendri et lui baisa les mains. Il lui demanda encore ce qui s'était passé, elle le lui raconta; mais elle était trop modeste et trop réellement dévouée pour lui révéler le prix que la fée avait attaché à sa guérison. Ourson n'en sut donc rien.

Ourson, qui se sentait revenu à la santé, se leva et, s'approchant doucement de sa mère, l'éveilla par un baiser. Agnella crut qu'il avait le délire; elle cria, appela Passerose et fut fort étonnée quand Violette lui raconta comment Ourson avait été sauvé par la bonne petite fée Drôlette.

À partir de ce jour, Ourson et Violette s'aimèrent plus tendrement que jamais, ils ne se quittaient que lorsque leurs occupations l'exigeaient impérieusement.

VII – Le sanglier

Il y avait deux ans que ces événements s'étaient passés. Un jour, Ourson avait été couper du bois dans la forêt; Violette devait lui porter son dîner et revenir le soir avec lui.

À midi, Passerose mit au bras de Violette un panier qui contenait du vin, du pain, un petit pot de beurre, du jambon et des cerises. Violette partit avec empressement; la matinée lui avait paru bien longue et elle était impatiente de se retrouver avec son cher Ourson. Pour abréger la route, elle s'enfonça dans la forêt qui se composait de grands arbres sous lesquels on passait facilement. Il n'y avait ni ronces ni épines; une mousse épaisse couvrait la terre. Violette marchait légèrement; elle était contente d'avoir pris le chemin le plus court.

Arrivée à la moitié de sa course, elle entendit le bruit d'un pas lourd et précipité, mais encore trop éloigné pour qu'elle pût savoir ce que c'était. Après quelques secondes d'attente, elle vit un énorme Sanglier qui se dirigeait vers elle. Il semblait irrité, il labourait la terre de ses défenses, il écorchait les arbres sur son passage; son souffle bruyant s'entendait aussi distinctement que sa marche pesante.

Violette ne savait si elle devait fuir ou se cacher. Pendant qu'elle hésitait, le Sanglier l'aperçut, s'arrêta. Ses yeux flamboyaient, ses défenses claquaient, ses poils se hérissaient. Il poussa un cri rugissant et s'élança sur Violette.

Par bonheur, près d'elle se trouvait un arbre vert dont les branches étaient à sa hauteur. Elle en saisit une des deux mains, sauta dessus et grimpa de branche en branche jusqu'à ce qu'elle fût à l'abri des attaques du Sanglier. À peine était-elle en sûreté que le Sanglier se précipita de tout son poids contre l'arbre qui servait de refuge à Violette. Furieux de ne pouvoir assouvir sa rage, il dépouilla le tronc de son écorce et lui donna de si vigoureux coups de boutoir que Violette eut peur; l'ébranlement causé par ces secousses violentes et répétées pouvait la faire tomber. Elle se cramponna aux branches. Le Sanglier se lassa enfin de ses attaques inutiles et se coucha au pied de l'arbre, lançant de temps à autre des regards flamboyants sur Violette.

Plusieurs heures se passèrent ainsi: Violette, tremblante et immobile, le Sanglier tantôt calme, tantôt dans une rage effroyable, sautant sur l'arbre, le déchirant avec ses défenses.

Violette appelait à son secours son frère, son Ourson chéri. À chaque nouvelle attaque du Sanglier, elle renouvelait ses cris; mais Ourson était bien loin, il n'entendait pas; personne ne venait à son aide.

Le découragement la gagnait; la faim se faisait sentir. Elle avait jeté le panier de provisions pour grimper à l'arbre; le Sanglier l'avait piétiné et avait écrasé, broyé tout ce qu'il contenait.

Pendant que Violette était en proie à la terreur et qu'elle appelait vainement du secours, Ourson s'étonnait de ne voir arriver ni Violette ni son dîner.

«M'aurait-on oublié? se dit-il. Non; ni ma mère ni Violette ne peuvent m'avoir oublié... C'est moi qui me serais mal exprimé... Elles croient sans doute que je dois revenir dîner à la maison!... Elles m'attendent! elles s'inquiètent peut-être!...»

À cette pensée, Ourson abandonna son travail et reprit précipitamment le chemin de la maison. Lui aussi, il voulut abréger la route en marchant à travers bois. Bientôt il crut entendre des cris plaintifs. Il s'arrêta... écouta... Son coeur battait violemment; il avait cru reconnaître la voix de Violette... Mais non... plus rien... Il allait reprendre sa marche, lorsqu'un cri plus distinct, plus perçant, frappa son oreille; plus de doute, c'était Violette, sa Violette qui était en péril, qui appelait Ourson. Il courut du côté d'où partait

la voix. En approchant, il entendit non plus des cris, mais des gémissements, puis des grondements accompagnés de cris féroces et de coups violents.

Le pauvre Ourson courait, courait avec la vitesse du désespoir. Il aperçut enfin le Sanglier ébranlant de ses coups de boutoir l'arbre sur lequel était Violette, pâle, défaite, mais en sûreté. Cette vue-là lui donna des forces; il invoqua la protection de la bonne fée Drôlette et courut sur le Sanglier sa hache à la main. Le Sanglier dans sa rage soufflait bruyamment; il faisait claquer l'une contre l'autre des défenses formidables, et à son tour il s'élança sur Ourson. Celui-ci esquiva l'attaque en se jetant de côté. Le Sanglier passa outre, s'arrêta, se retourna plus furieux que jamais et revint sur Ourson qui avait repris haleine et qui, sa hache levée, attendait l'ennemi.

Le Sanglier fondit sur Ourson et reçut sur la tête un coup assez violent pour la fendre en deux; mais telle était la dureté de ses os, qu'il n'eut même pas l'air de le sentir.

La violence de l'attaque renversa Ourson. Le Sanglier, voyant son ennemi à terre, ne lui donna pas le temps de se relever, et sautant sur lui, le laboura de ses défenses et chercha à le mettre en pièces.

Pendant qu'Ourson se croyait perdu et que, s'oubliant lui-même, il demandait à la fée de sauver Violette; pendant que le Sanglier triomphait et piétinait son ennemi, un chant ironique se fit entendre au-dessus des combattants. Le Sanglier frissonna, quitta brusquement Ourson, leva la tête et vit une Alouette qui voltigeait au-dessus d'eux: elle continuait son chant moqueur. Le Sanglier poussa un cri rauque, baissa la tête et s'éloigna à pas lents sans même se retourner.

Violette, à la vue du danger d'Ourson, s'était évanouie et était restée accrochée aux branches de l'arbre.

Ourson, qui se croyait déchiré en mille lambeaux, osait à peine essayer un mouvement; mais, voyant qu'il ne sentait aucune douleur, il se releva promptement pour secourir Violette. Il remercia en son coeur la fée Drôlette, à laquelle il attribuait son salut; au même instant, l'Alouette vola vers lui, lui becqueta doucement la joue et lui dit à l'oreille:

«Ourson, c'est la fée Rageuse qui a envoyé ce Sanglier; je suis arrivée à temps pour te sauver. Profite de la reconnaissance de Violette; change de peau avec elle; elle y consentira avec joie.

— Jamais, répondit Ourson; plutôt mourir et rester ours toute ma vie. Pauvre Violette! je serais un lâche si j'abusais ainsi de sa tendresse pour moi.

— Au revoir, entêté! dit l'Alouette en s'envolant et en chantant; au revoir. Je reviendrai... et alors...

— Alors comme aujourd'hui», pensa Ourson.

Et il monta à l'arbre, prit Violette dans ses bras, redescendit avec elle, la coucha sur la mousse et lui bassina le front avec un reste de vin qui se trouvait dans une bouteille brisée. Presque immédiatement Violette se ranima; elle ne pouvait en croire ses yeux lorsqu'elle vit Ourson, vivant et sans blessure, agenouillé près d'elle et lui bassinant le front et les tempes.

«Ourson, cher Ourson! Encore une fois tu m'as sauvé la vie! Dis-moi, ah! dis-moi ce que je puis faire pour te témoigner ma profonde reconnaissance.

— Ne parle pas de reconnaissance, ma Violette chérie; n'est-ce pas toi qui me donnes le bonheur? Tu vois donc qu'en te sauvant je sauve mon bien et ma vie.

— Ce que tu dis là est d'un tendre et aimable frère, cher Ourson; mais je n'en désire pas moins être à même de te rendre un service réel, signalé, qui te prouve toute la tendresse et toute la reconnaissance dont mon coeur est rempli pour toi.

— Bon, bon, nous verrons cela, dit Ourson en riant. En attendant, songeons à vivre. Tu n'as rien mangé depuis ce matin, pauvre Violette, car je vois à terre les débris des provisions que tu apportais sans doute pour notre dîner. Il est tard, le jour baisse. Si nous pouvions revenir à la ferme avant la nuit!»

Violette essaya de se lever; mais la terreur, le manque prolongé de nourriture l'avaient tellement

affaiblie qu'elle tomba à terre.

«Je ne puis me soutenir, Ourson; je suis faible; qu'allons-nous devenir?»

Ourson était fort embarrassé; il ne pouvait porter si loin Violette, déjà grande et sortie de l'enfance, ni la laisser seule, exposée aux attaques des bêtes féroces qui habitaient la forêt; il ne pouvait pourtant la laisser sans nourriture jusqu'au lendemain.

Dans cette perplexité, il vit tomber un paquet à ses pieds; il le ramassa, l'ouvrit et y trouva un pâté, un pain, un flacon de vin.

Il devina la fée Drôlette, et, le coeur plein de reconnaissance, il s'empressa de porter le flacon aux lèvres de Violette; une seule gorgée de vin, qui n'avait pas son pareil, rendit à Violette une partie de ses forces; et le pain acheva de la réconforter ainsi qu'Ourson qui fit honneur au repas. Tout en mangeant, ils s'entretenaient de leurs terreurs passées et de leur bonheur présent.

Cependant la nuit était venue; ni Violette ni Ourson ne savaient de quel côté tourner leurs pas pour revenir à la ferme. Ils étaient au beau milieu du bois; Violette était adossée à l'arbre qui lui avait servi de refuge contre le Sanglier; elle n'osait le quitter, de crainte de ne pas retrouver dans l'obscurité une place aussi commode.

«Eh bien, chère Violette, ne t'alarme pas; il fait beau, il fait chaud. Tu es mollement étendue sur une mousse épaisse; passons la nuit où nous sommes; je te couvrirai de mon habit et je me coucherai à tes pieds pour te préserver de tout danger et de toute terreur. Maman et Passerose ne s'inquiéteront pas. Elles ignorent les dangers que nous avons courus, et tu sais qu'il nous est arrivé bien des fois, par une belle soirée comme aujourd'hui, de rentrer après qu'elles étaient couchées.»

Violette consentit volontiers à passer la nuit dans la forêt, d'abord parce qu'ils ne pouvaient faire autrement, ensuite parce qu'elle n'avait jamais peur avec Ourson et qu'elle trouvait toujours bien ce qu'il avait décidé.

Ourson arrangea donc de son mieux le lit de mousse de Violette; il se dépouilla de son habit et l'en couvrit malgré sa résistance; ensuite, après avoir vu les yeux de Violette se fermer et le sommeil envahir tous ses sens, il s'étendit à ses pieds et ne tarda pas lui-même à s'endormir profondément.

Ourson était fatigué. Le lendemain, ce fut Violette qui s'éveilla la première. Il faisait jour; elle sourit en voyant l'attitude menaçante d'Ourson qui, la hache serrée dans la main droite, semblait défier tous les sangliers de la forêt. Elle se leva sans bruit et se mit à la recherche du chemin à suivre pour regagner la ferme.

Pendant qu'elle rôdait aux environs de l'arbre qui l'avait abritée contre l'humidité de la nuit, Ourson se réveilla, et, ne voyant pas Violette, il fut debout en un instant; il l'appela d'une voix étouffée par la frayeur.

«Me voici, me voici, cher frère, répondit-elle en accourant; je cherchais le chemin de la ferme. Mais qu'as-tu donc? Tu trembles.

— Je te croyais enlevée par quelque méchante fée, chère Violette, et je me reprochais de m'être laissé aller au sommeil. Te voilà gaie et bien portante: je suis rassuré et heureux. Partons maintenant; partons vite, afin d'arriver avant le réveil de notre mère et de Passerose.»

Ourson connaissait la forêt; il retrouva promptement la direction de la ferme et ils y arrivèrent quelques minutes avant qu'Agnella et Passerose fussent éveillées. Ils étaient convenus de cacher à leur mère les dangers qu'ils avaient courus, afin de lui éviter les angoisses de l'inquiétude pour l'avenir. Passerose fut seule dans le secret de leurs aventures de la veille.

VIII - L'incendie

Ourson ne voulait plus que Violette allât seule dans la forêt; elle ne lui portait plus son dîner; il revenait manger à la maison. Violette ne s'éloignait jamais de la ferme sans Ourson.

Trois ans après l'événement de la forêt, Ourson vit arriver de grand matin Violette pâle et défaite; elle le cherchait.

«Viens, viens, dit-elle en l'entraînant au-dehors, j'ai à te parler... à te raconter... Oh! viens.»

Ourson, inquiet, la suivit précipitamment.

«Qu'est-ce donc, chère Violette? Pour l'amour du ciel, parle-moi, rassure-moi. Que puis-je pour toi?

— Rien, rien, cher Ourson, tu ne peux rien... Écoute-moi. Te souviens-tu de mon rêve d'enfant? De Crapaud? De rivière? De danger? Eh bien, cette nuit, j'ai rêvé encore... C'est terrible... terrible. Ourson, cher Ourson, ta vie est menacée. Si tu meurs, je meurs.

— Comment! Par qui ma vie est-elle menacée?

— Écoute... Je dormais. Un Crapaud!... encore un Crapaud, toujours un Crapaud! Un Crapaud vint à moi et me dit:

«– Le moment approche où ton cher Ourson doit retrouver sa peau naturelle; c'est à toi qu'il devra ce changement. Je le hais, je te hais. Vous ne serez pas heureux l'un par l'autre; Ourson périra, et toi, tu ne pourras accomplir le sacrifice auquel aspire ta sottise! Sous peu de jours, sous peu d'heures peut-être, je tirerai de vous tous une vengeance éclatante. Au revoir! Entends-tu? Au revoir!

«Je m'éveillai: je retins un cri prêt à m'échapper, et je vis, comme je l'ai vu le jour où tu m'as sauvée de l'eau, je vis ce hideux Crapaud, posé en dehors de la croisée, qui me regardait d'un oeil menaçant. Il disparut, me laissant plus morte que vive. Je me levai, je m'habillai, et je viens te trouver, mon frère, mon ami, pour te prémunir contre la méchanceté de la fée Rageuse, et pour te supplier de recourir à la bonne fée Drôlette.»

Ourson l'avait écoutée avec terreur; ce n'était pas le sort dont il était menacé qui causait son effroi; c'était le sacrifice qu'annonçait Rageuse et qu'il ne comprenait que trop bien. La seule pensée que sa charmante, sa bien-aimée Violette, s'affublât de sa peau d'ours par dévouement pour lui, le faisait trembler, le faisait mourir. Son angoisse se peignit dans son regard, car Violette, qui l'examinait avidement, se jeta à son cou en sanglotant:

«Hélas mon frère bien-aimé! tu me seras bientôt ravi! Toi qui ne connais pas la peur, tu trembles! Toi qui me rassures et me soutiens dans toutes mes terreurs, tu ne trouves pas une parole pour ranimer mon courage! toi qui luttes contre les dangers les plus terribles, tu courbes la tête, tu te résignes!

— Non, ma Violette, ce n'est pas la peur qui me fait trembler, ce n'est pas la peur qui cause mon trouble; c'est une parole de la fée Rageuse dont tu ne comprends pas le sens, mais dont moi je sais toute la portée; c'est une menace adressée à toi, ma Violette; c'est pour toi que je tremble!»

Violette devina d'après ces mots que le moment du sacrifice était venu, qu'elle allait être appelée à tenir la promesse qu'elle avait faite à la fée Drôlette. Au lieu de frémir, elle en ressentit de la joie; elle pourrait enfin reconnaître le dévouement, la tendresse incessante de son cher Ourson, lui être utile à son tour. Elle ne répondit donc rien aux craintes exprimées par Ourson; seulement elle le remercia, lui parla plus tendrement que jamais, en songeant que bientôt peut-être elle serait séparée de lui par la mort.

Ourson avait la même pensée. Tous deux invoquèrent avec ardeur la protection de la fée Drôlette; Ourson l'appela même à haute voix, mais elle ne répondit pas à son appel.

La journée se passa tristement. Ni Ourson ni Violette n'avaient parlé à Agnella du sujet de leurs inquiétudes, de crainte d'aggraver sa tristesse qui augmentait à mesure que son cher Ourson prenait des années.

«Déjà vingt ans! pensait-elle. S'il persiste à ne voir personne et à ne pas vouloir changer de peau avec Violette, qui ne demanderait pas mieux j'en suis bien sûre, il n'y a pas de raison pour qu'il ne conserve pas sa peau d'ours jusqu'à sa mort!»

Et Agnella pleurait, pleurait souvent, mais ses larmes ne remédiaient à rien.

Le jour du rêve de Violette, Agnella avait aussi rêvé. La fée Drôlette lui avait apparu.

«Courage, reine! lui avait-elle dit; sous peu de jours, Ourson aura perdu sa peau d'ours. Vous pourrez lui donner le nom de prince Merveilleux.»

Agnella s'était réveillée pleine d'espoir et de bonheur. Elle redoubla de tendresse pour Violette, dans la pensée que ce serait à elle qu'elle serait redevable du bonheur de son fils.

Tout le monde alla se coucher avec des sentiments différents: Violette et Ourson, pleins d'inquiétude pour l'avenir qu'ils entrevoyaient si menaçant; Agnella, pleine de joie de ce même avenir qui lui apparaissait prochain et heureux; Passerose, pleine d'étonnement d'une tristesse et d'une joie dont elle ignorait les causes. Chacun s'endormit: Violette après avoir pleuré, Ourson après avoir invoqué la fée Drôlette, Agnella après avoir souri en songeant à Ourson beau et heureux, Passerose après s'être demandé cent fois: «Mais qu'ont-ils donc aujourd'hui?»

Il y avait une heure à peine que tout dormait à la ferme, lorsque Violette fut réveillée par une odeur de brûlé. Agnella s'éveilla en même temps.

«Mère, dit Violette. Ne sentez-vous rien?

— La maison brûle, dit Agnella. Regarde, quelle clarté!»

Elles sautèrent à bas de leurs lits et coururent dans la salle; les flammes l'avaient déjà envahie, ainsi que les chambres voisines.

«Ourson! Passerose! cria Agnella.

— Ourson! Ourson!» cria Violette.

Passerose se précipita à moitié vêtue dans la salle.

«Nous sommes perdus, Madame! Les flammes ont gagné toute la maison; les portes, les fenêtres sont closes; impossible de rien ouvrir.

— Mon fils! mon fils! cria Agnella.

— Mon frère! mon frère!» cria Violette.

Elles coururent aux portes; tous leurs efforts réunis ne purent les ébranler, elles semblaient murées; il en fut de même des fenêtres.

«Oh! mon rêve! murmura Violette. Cher Ourson, adieu pour toujours!»

Ourson avait été éveillé aussi par les flammes et par la fumée; il couchait en dehors de la ferme, près de l'étable. Son premier mouvement fut de courir à la porte extérieure de la maison; mais lui aussi ne put l'ouvrir, malgré sa force extraordinaire. La porte aurait dû se briser sous ses efforts: elle était évidemment maintenue par la fée Rageuse. Les flammes gagnaient partout. Ourson se précipita sur une échelle, pénétra à travers les flammes dans un grenier par une fenêtre ouverte, descendit dans la chambre où sa mère et Violette, attendant la mort, se tenaient étroitement embrassées; avant qu'elles eussent eu le temps de le reconnaître, il les saisit dans ses bras, et, criant à Passerose de le suivre, il reprit en courant le chemin du grenier, descendit l'échelle avec sa mère dans un bras, Violette dans l'autre, et, suivis de Passerose, ils arrivèrent à terre au moment où l'échelle et le grenier devenaient la proie des flammes.

Ourson déposa Agnella et Violette à quelque distance de l'incendie. Passerose n'avait pas perdu la tête: elle arrivait avec un paquet de vêtements qu'elle avait rassemblés à la hâte dès le commencement de l'incendie.

Agnella et Violette s'étaient sauvées nu-pieds et en toilette de nuit; ces vêtements furent donc bien utiles pour les couvrir et les garantir du froid.

Après avoir remercié avec chaleur et tendresse l'intrépide Ourson, qui leur avait sauvé la vie au péril de la sienne, elles félicitèrent aussi Passerose de sa prévoyance.

«Voyez, dit Passerose, l'avantage de ne pas perdre la tête! Pendant que vous ne songiez toutes deux qu'à votre Ourson, je faisais mon paquet des objets qui vous étaient les plus nécessaires.

— C'est vrai; mais à quoi aurait servi ton paquet, ma bonne Passerose, si ma mère et Violette avaient péri?

— Oh! je savais bien que vous ne les laisseriez pas brûler vives! Est-on jamais en danger avec vous? Ne voilà-t-il pas la troisième fois que vous sauvez Violette?»

Violette serra vivement les mains d'Ourson et les porta à ses lèvres. Agnella l'embrassa et lui dit:

«Chère Violette, Ourson est heureux de ta tendresse qui le paye largement de ce qu'il a fait pour toi. Je suis assurée que, de ton côté, tu serais heureuse de te sacrifier pour lui, si l'occasion s'en présentait.»

Avant que Violette pût répondre, Ourson reprit vivement:

«Ma mère, de grâce, ne parlez pas à Violette de se sacrifier pour moi; vous savez combien j'en serais malheureux!»

Au lieu de répondre à Ourson, Agnella porta la main à son front avec anxiété:

«La cassette, Passerose! la cassette! as-tu sauvé la cassette?

— Je l'ai oubliée, Madame», dit Passerose.

Le visage d'Agnella exprima une si vive contrariété, qu'Ourson la questionna sur cette précieuse cassette dont elle semblait si préoccupée.

«C'était un présent de la fée; elle m'a dit que le bonheur de Violette y était enfermé. Cette cassette était dans mon armoire, au chevet de mon lit. Hélas! par quelle fatalité n'ai-je pas songé à la sauver.»

À peine avait-elle achevé sa phrase que le brave Ourson s'élança vers la ferme embrasée, et, malgré les larmes et les supplications d'Agnella, de Violette et de Passerose, il disparut dans les flammes après avoir crié:

«Vous aurez la cassette, mère, ou j'y périrai!»

Un silence lugubre suivit la disparition d'Ourson. Violette était tombée à genoux, les bras étendus vers la ferme qui brûlait. Agnella, les mains jointes, regardait d'un oeil terrifié l'ouverture par laquelle Ourson était entré. Passerose restait immobile, le visage caché dans ses mains.

Quelques secondes se passèrent; elles parurent des siècles aux trois femmes qui attendaient la mort ou la vie. Ourson ne paraissait pas. Le craquement du bois brûlé, le ronflement des flammes augmentaient de violence. Tout à coup un bruit terrible, affreux, fit pousser à Violette et à Agnella un cri de désespoir.

Toute la toiture s'était écroulée, tout brûlait; Ourson restait enseveli sous les décombres, écrasé par les solives, calciné par le feu.

Un silence de mort succéda bientôt à cette sinistre catastrophe... Les flammes diminuèrent, s'éteignirent; aucun bruit ne troubla plus le désespoir d'Agnella et de Violette.

Violette était tombée dans les bras d'Agnella; toutes deux sanglotèrent longtemps en silence. Le jour vint. Passerose contemplait ces ruines fumantes et pleurait. Le pauvre Ourson y était enseveli, victime de son courage et de son dévouement. Agnella et Violette pleuraient toujours amèrement; elles ne semblaient ni entendre ni comprendre ce qui se passait autour d'elles.

«Éloignons-nous d'ici», dit enfin Passerose.

Ni Agnella ni Violette ne répondirent.

Passerose voulut emmener Violette.

«Venez, dit-elle, venez, Violette, chercher avec moi un abri pour ce soir; la journée est belle...

— Que m'importe un abri? sanglota Violette. Que m'importe le soir, le matin? Il n'est plus de belles journées pour moi! Le soleil ne luira plus que pour éclairer ma douleur!

— Mais si nous restons ici à pleurer, nous mourrons de faim, Violette, et malgré notre chagrin il faut bien songer aux nécessités de la vie.

— Autant mourir de faim que mourir de douleur. Je ne m'écarterai pas de cette place où j'ai vu pour la dernière fois mon cher Ourson, où il a péri victime de sa tendresse pour nous.»

Passerose leva les épaules; elle se souvint de la vache dont l'étable n'avait pas été brûlée: elle y courut, tira son lait, en but une tasse et voulut vainement en faire prendre à Agnella et à Violette.

Agnella se releva pourtant et dit à Violette d'un ton solennel:

«Ta douleur est juste, ma fille, car jamais un coeur plus noble, plus généreux, n'a battu dans un corps humain. Il t'a aimée plus que lui-même: pour t'épargner une douleur, il a sacrifié son bonheur.»

Et Agnella raconta à Violette la scène qui précéda la naissance d'Ourson, la faculté qu'aurait eue Violette de le délivrer de sa difformité en l'acceptant pour elle-même, et la prière instante d'Ourson de ne jamais laisser entrevoir à Violette la possibilité d'un pareil sacrifice.

Il est facile de comprendre les sentiments de tendresse, d'admiration, de regret poignant qui remplirent le coeur de Violette après cette confidence; elle pleura plus amèrement encore.

«Et maintenant, mes filles, continua Agnella, il nous reste un dernier devoir à remplir: c'est de donner la sépulture à mon fils. Déblayons ces décombres, enlevons ces cendres; et, quand nous aurons trouvé les restes de notre bien-aimé Ourson...»

Les sanglots lui coupèrent la parole; elle ne put achever.

IX – Le puits

Agnella, Violette et Passerose se dirigèrent lentement vers les murs calcinés de la ferme. Avec le courage du désespoir, elles travaillèrent à enlever les décombres fumants; deux jours se passèrent avant qu'elles eussent tout déblayé; aucun vestige du pauvre Ourson n'apparaissait; et pourtant elles avaient enlevé morceau par morceau, poignée par poignée, tout ce qui recouvrait le sol. En soulevant les dernières planches demi-brûlées, Violette aperçut avec surprise une ouverture qu'elle dégagea précipitamment: c'était l'orifice d'un puits. Son coeur battit avec violence; un vague espoir s'y glissait.

«Ourson! dit-elle d'une voix éteinte.

— Violette, Violette chérie; je suis là; je suis sauvé!»

Violette ne répondit que par un cri étouffé; elle perdit connaissance et tomba dans le puits qui renfermait son cher Ourson. Si la bonne fée Drôlette n'avait protégé sa chute, Violette se serait brisé la tête et les membres contre les parois du puits; mais la fée Drôlette, qui leur avait déjà rendu tant de services, soutint Violette et la fit arriver doucement aux pieds d'Ourson.

La connaissance revint bien vite à Violette. Ni l'un ni l'autre ne pouvait croire à tant de bonheur! Ni l'un ni l'autre ne se lassait de donner et de recevoir les plus tendres assurances d'affection! Ils furent tirés de leur extase par les cris de Passerose, qui, ne voyant plus Violette et la cherchant dans les ruines, avait trouvé le puits découvert; regardant au fond, elle avait aperçu la robe blanche de Violette et s'était figuré que Violette s'était précipitée à dessein dans le puits et y avait trouvé la mort qu'elle cherchait. Passerose criait à se briser les poumons; Agnella arrivait lentement, pour connaître la cause de ses cris.

«Tais-toi, Passerose, lui dit Ourson en élevant la voix; tu vas effrayer notre mère. Je suis ici avec Violette; nous sommes bien, nous ne manquons de rien.

— Bonheur, bonheur! cria Passerose; les voilà, les voilà!... Madame, Madame, venez donc. Plus vite, plus vite!... Ils sont là, ils sont bien; ils ne manquent de rien.»

Agnella, pâle, demi-morte, écoutait Passerose sans comprendre. Tombée à genoux, elle n'avait plus la force de se relever. Mais quand elle entendit la voix de son cher Ourson qui appelait: «Mère, chère mère, votre pauvre Ourson vit encore», elle bondit vers l'ouverture du puits, et s'y serait précipitée si Passerose ne l'avait saisie dans ses bras et ne l'avait vivement tirée en arrière.

«Pour l'amour de lui, chère reine, n'allez pas vous jeter dans ce trou; vous vous y tueriez. Je vais vous l'avoir, ce cher Ourson, avec sa Violette.»

Agnella, tremblante de bonheur, comprit la sagesse du conseil de Passerose. Elle resta immobile, palpitante, pendant que Passerose courait chercher une échelle.

Passerose fut longtemps absente. Il faut l'excuser, car elle aussi était un peu troublée. Au lieu de l'échelle, elle saisissait une corde, puis une fourche, puis une chaise. Elle pensa même, un instant, à faire descendre la vache au fond du puits pour que le pauvre Ourson pût boire du lait tout chaud. Enfin, elle trouva cette échelle qui était là devant elle, sous sa main, et qu'elle ne voyait pas.

Pendant que Passerose cherchait l'échelle, Ourson et Violette ne cessaient de causer de leur bonheur, de se raconter leur désespoir, leurs angoisses.

«Je passai heureusement à travers les flammes, dit Ourson; je cherchai à tâtons l'armoire de ma mère; la fumée me suffoquait et m'aveuglait, lorsque je me sentis enlever par les cheveux et précipiter au fond de ce puits où tu es venue me rejoindre, chère Violette. Au lieu d'y trouver de l'eau ou de l'humidité,

j'y sentis une douce fraîcheur. Un tapis moelleux en garnissait le fond, comme tu peux le voir encore; une lumière suffisante m'éclairait; je trouvai près de moi des provisions que voici, mais auxquelles je n'ai pas touché; quelques gorgées de vin m'ont suffi. La certitude de ton désespoir et de celui de notre mère me rendait si malheureux que la fée Drôlette eut pitié de moi: elle m'apparut sous tes traits, chère Violette. Je la pris pour toi, et je m'élançai pour te saisir dans mes bras, mais je ne trouvai qu'une forme vague comme l'air, comme la vapeur. Je pouvais la voir, mais je ne pouvais la toucher.

«– Ourson, me dit la fée en riant, je ne suis pas Violette; j'ai pris ses traits pour mieux te témoigner mon amitié. Rassure-toi, tu la verras demain. Elle pleure amèrement parce qu'elle te croit mort, mais demain je te l'enverrai; elle te fera visite au fond de ton puits; elle t'accompagnera quand tu sortiras de ce tombeau, et tu verras ta mère, et le ciel, et ce beau soleil que ni ta mère ni Violette ne veulent plus contempler, mais qui leur paraîtra bien beau quand tu seras près d'elles. Tu reviendras plus tard dans ce puits; il contient ton bonheur.

«– Mon bonheur? répondis-je à la fée. Quand j'aurai retrouvé ma mère et Violette, j'aurai retrouvé tout mon bonheur.

«– Crois ce que je te dis; ce puits contient ton bonheur et celui de Violette.

«– Le bonheur de Violette, Madame, est de vivre près de moi et de ma mère.

— Ah! que tu as bien répondu, cher Ourson, interrompit Violette. Mais que dit la fée?

— «Je sais ce que je dis, me répondit-elle. Sous peu de jours, il manquera quelque chose à ton bonheur. C'est ici que tu le trouveras. Au revoir, Ourson!» – «Au revoir, Madame! et bientôt, j'espère...» – «Quand tu me reverras, tu ne seras guère content, mon pauvre enfant, et tu voudras bien alors ne m'avoir jamais vue. Silence et adieu!»

«Et elle s'envola en riant, laissant après elle un parfum délicieux et quelque chose de suave, de bienfaisant, qui répandait le calme dans mon coeur. Je ne souffrais plus, je t'attendais.»

Violette, à son tour, avait mieux compris pourquoi le retour de la fée ne serait pas bien vu d'Ourson. Depuis que la confidence d'Agnella lui avait révélé la nature du sacrifice qu'elle pouvait s'imposer, elle était décidée à l'accomplir malgré la résistance inévitable d'Ourson. Elle ne songeait qu'au bonheur de lui donner un immense témoignage d'affection. Cette espérance doublait sa joie de l'avoir retrouvé.

Quand Ourson eut fini son récit, ils entendirent la voix éclatante de Passerose qui leur criait:

«Voilà, voilà l'échelle, mes enfants... Je vous la descends... Prenez garde qu'elle ne vous tombe sur la tête... Vous devez avoir des provisions; montez-les donc, s'il vous plaît, nous sommes un peu à court là-haut. Depuis deux jours je n'ai avalé que du lait et de la poussière; votre mère et Violette n'ont vécu que d'air et de leurs larmes... Doucement donc... Prenez garde de briser les échelons... Madame, Madame, les voici: voici la tête d'Ourson et celle de Violette... Bon; enjambez; vous y voilà!»

Agnella, toujours pâle et tremblante, ne bougeait pas plus qu'une statue. Après avoir vu Violette en sûreté, Ourson sauta hors du puits et se précipita dans les bras de sa mère qui le couvrit de larmes et de baisers. Elle le tint longtemps embrassé; le voir là quand elle l'avait cru mort lui semblait un rêve. Enfin Passerose termina cette scène d'attendrissement en saisissant Ourson et en lui disant:

«À mon tour donc! On m'oublie parce que je ne m'inonde pas de mes larmes, parce que j'ai conservé ma tête et mes forces. N'est-ce pas moi pourtant qui vous ai fait sortir de ce vilain trou où vous étiez si bien, disiez-vous?

— Oui, oui, ma bonne Passerose, je t'aime bien, crois-le, et je te remercie de nous avoir tirés du puits où j'étais, en effet, si bien depuis que ma chère Violette y était descendue.

— À propos, mais j'y pense, dites-moi donc, Violette, comment êtes-vous descendue là-dedans sans vous tuer?

— Je n'y suis pas descendue, Passerose, j'y suis tombée; Ourson m'a reçue dans ses bras.

— Tout cela n'est pas clair, dit Passerose, il y a de la fée là-dedans.

— Oui, mais c'est la bonne et aimable fée, dit Ourson. Puisse-t-elle l'emporter toujours sur sa méchante soeur!»

Tout en causant, chacun commença à sentir des tiraillements d'estomac qui indiquaient clairement qu'on avait besoin de dîner. Ourson avait laissé au fond du puits les provisions de la fée. Pendant qu'on s'embrassait encore et qu'on pleurait un peu par souvenir, Passerose, sans dire mot, descendit dans le puits et remonta bientôt avec les provisions, qu'elle plaça en dehors de la maison sur une botte de paille; elle apporta autour de cette table improvisée quatre autres bottes qui devaient servir de sièges.

«Le dîner est servi, dit-elle, venez manger. Nous en avons tous besoin; la pauvre madame et Violette tombent d'inanition. Ourson a bu, mais il n'a pas mangé. Voici un pâté, voici un jambon, du pain, du vin! Vive la bonne fée!»

Agnella, Violette et Ourson ne se le firent pas dire deux fois; ils se mirent gaiement à table. L'appétit était bon, le repas excellent; le bonheur brillait sur tous les visages. On causait, on riait, on se serrait les mains, on était heureux.

Quand le dîner fut terminé, Passerose s'étonna que la fée n'eût pas pourvu à leurs besoins.

«Voyez, dit-elle, la maison reste en ruines; tout nous manque. L'étable est notre seul abri, la paille notre seul coucher, les provisions du puits sont notre seule nourriture. Jadis, tout arrivait avant même qu'on eût le temps de le demander.»

Agnella regarda vivement sa main: l'anneau n'y était plus!... Il fallait désormais gagner son pain à la sueur de son front. Ourson et Violette, voyant son air triste, lui en demandèrent la cause.

«Hélas! mes enfants, vous me trouverez sans doute bien ingrate, au milieu de notre bonheur, de m'inquiéter de l'avenir! Mais je m'aperçois que, dans l'incendie, j'ai perdu la bague que m'a donnée la fée et qui devait fournir à toutes nos nécessités, tant que je l'aurais à mon doigt. Je ne l'ai plus; qu'allons-nous faire?

— Pas d'inquiétude, chère mère. Ne suis-je pas grand et fort? Je chercherai de l'ouvrage, et vous vivrez de mon salaire.

— Et moi donc, dit Violette, ne puis-je aussi aider ma bonne mère et notre chère Passerose? En cherchant de l'ouvrage pour toi, Ourson, tu en trouveras pour moi aussi.

— Je vais en chercher de ce pas, dit Ourson. Adieu, mère; au revoir, Violette.

Et, leur baisant les mains, il partit d'un pas léger. Il ne prévoyait guère, le pauvre Ourson, l'accueil qui l'attendait dans les trois maisons où il demanderait de l'occupation.

X – La ferme, le château, l'usine

Ourson marcha près d'une heure avant d'arriver à une grande et belle ferme où il espéra trouver le travail qu'il demandait. Il voyait de loin le fermier et sa famille assis devant le seuil de leur porte et prenant leur repas.

Il ne s'en trouvait plus qu'à une petite distance lorsqu'un des enfants, petit garçon de dix ans, l'aperçut. Il sauta de son siège, poussa un cri et s'enfuit dans la maison.

Un second enfant, petite fille de huit ans, entendant le cri de son frère, se retourna également et se mit à jeter des cris perçants.

Toute la famille, imitant alors le mouvement des enfants, se retourna; à la vue d'Ourson, les femmes poussèrent des cris de terreur, les enfants s'enfuirent, les hommes saisirent des bâtons et des fourches, s'attendant à être attaqués par le pauvre Ourson qu'ils prenaient pour un animal extraordinaire échappé d'une ménagerie.

Ourson, voyant ce mouvement de terreur et d'agression, prit la parole pour dissiper leur frayeur.

«Je ne suis pas un ours, comme vous semblez le croire, Messieurs, mais un pauvre garçon qui cherche de l'ouvrage et qui serait bien heureux si vous vouliez lui en donner.»

Le fermier fut surpris d'entendre parler un ours. Il ne savait trop s'il devait fuir ou l'interroger; il se décida à lui parler.

«Qui es-tu? D'où viens-tu?

— Je viens de la ferme des Bois, et je suis le fils de la fermière Agnella, répondit Ourson.

— Ah! ah! c'est toi qui, dans ton enfance, allais au marché et faisais peur à nos enfants! Tu as vécu dans les bois; tu t'es passé de notre secours. Pourquoi viens-tu nous trouver maintenant? Va-t'en vivre en ours comme tu as vécu jusqu'ici.

— Notre ferme est brûlée. Je dois faire vivre ma mère et ma soeur du travail de mes mains; c'est pourquoi je viens vous demander de l'ouvrage. Vous serez content de mon travail: je suis vigoureux et bien portant, j'ai bonne volonté; je ferai tout ce que vous me commanderez.

— Tu crois, mon garçon, que je vais prendre à mon service un vilain animal comme toi, qui fera mourir de peur ma femme et mes servantes, tomber en convulsions mes enfants! Pas si bête, mon garçon, pas si bête... En voilà assez. Va-t'en; laisse-nous finir notre dîner.

— Monsieur le fermier, de grâce, veuillez essayer de mon travail; mettez-moi tout seul; je ne ferai peur à personne; je me cacherai pour que vos enfants ne me voient pas.

— Auras-tu bientôt fini, méchant ours? Pars tout de suite, sinon je te ferai sentir les dents de ma fourche dans tes reins poilus.»

Le pauvre Ourson baissa la tête; une larme d'humiliation et de douleur brilla dans ses yeux. Il s'éloigna à pas lents, poursuivi des gros rires et des huées du fermier et de ses gens.

Quand il fut hors de leur vue, il ne chercha plus à contenir ses larmes; mais, dans son humiliation, dans son chagrin, il ne lui vint pas une fois la pensée que Violette pouvait le débarrasser de sa laide fourrure. Il marcha encore et aperçut un château dont les abords étaient animés par une foule d'hommes qui allaient, venaient et travaillaient tous à des ouvrages différents. Les uns ratissaient, les autres fauchaient, ceux-ci pansaient les chevaux, ceux-là bêchaient, arrosaient, semaient.

«Voilà une maison où je trouverai certainement de l'ouvrage, dit Ourson. Je n'y vois ni femmes ni

enfants: les hommes n'auront pas peur de moi, je pense.»

Ourson s'approcha sans qu'on le vît; il ôta son chapeau et se trouva devant un homme qui paraissait devoir être un intendant.

«Monsieur...», dit-il.

L'homme leva la tête, recula d'un pas quand il vit Ourson, et l'examina avec la plus grande surprise.

«Qui es-tu? Que veux-tu? dit-il d'une voix rude.

— Monsieur, je suis le fils de la fermière Agnella, maîtresse de la ferme des Bois.

— Eh bien! pourquoi viens-tu ici?

— Notre ferme a brûlé, Monsieur. Je cherche de l'ouvrage pour faire vivre ma mère et ma soeur. J'espérais que vous voudriez bien m'en donner.

— De l'ouvrage? À un ours?

— Monsieur, je n'ai de l'ours que l'apparence; sous cette enveloppe qui vous répugne bat un coeur d'homme, un coeur capable de reconnaissance et d'affection. Vous n'aurez à vous plaindre ni de mon travail ni de ma bonne volonté.»

Pendant qu'Ourson parlait et que l'intendant l'écoutait d'un air moqueur, il se fit un grand mouvement du côté des chevaux; ils se cabraient, ils ruaient. Les palefreniers avaient peine à les retenir; quelques-uns même s'échappèrent et se sauvèrent dans les champs.

«C'est l'ours, c'est l'ours, criaient les palefreniers; il fait peur aux chevaux! Chassez-le, faites-le partir!

— Va-t'en! lui cria l'intendant.»

Ourson, stupéfait, ne bougeait pas.

«Ah! tu ne veux pas t'en aller! vociféra l'homme. Attends, méchant vagabond, je vais te régaler d'une chasse! Holà! vous autres, courez chercher les chiens... Lâchez-les sur cet animal... Allons, qu'on se dépêche... Le voilà qui détale!»

En effet, Ourson, plus mort que vif de ce cruel accueil, s'en allait en précipitant sa marche; il avait hâte de s'éloigner de ces hommes inhumains et méchants. C'était la seconde tentative manquée. Malgré son chagrin, il ne se découragea pas.

«Il y a encore trois ou quatre heures de jour, dit-il, j'ai le temps de continuer mes recherches.»

Et il se dirigea vers une forge qui était à trois ou quatre kilomètres de la ferme des Bois. Le maître de la forge employait beaucoup d'ouvriers; il donnait de l'ouvrage à tous ceux qui lui en demandaient, non par charité, mais dans l'intérêt de sa fortune et pour se rendre nécessaire. Il était craint, mais il n'était pas aimé; il faisait la richesse du pays; on ne lui en savait pas gré parce que lui seul en profitait, et qu'il pesait de tout le poids de son avidité et de son opulence sur les pauvres ouvriers qui ne trouvaient de travail que chez ce nouveau marquis de Carabas.

Le pauvre Ourson arriva donc à la forge; le maître était à la porte, grondant les uns, menaçant les autres, les terrifiant tous.

«Monsieur, dit Ourson en s'approchant, auriez-vous de l'ouvrage à me donner?

— Certainement. J'en ai toujours et à choisir. Quel ouvrage demand...»

Il leva la tête à ces mots, car il avait répondu sans regarder Ourson. Quand il le vit, au lieu d'achever sa phrase, ses yeux étincelèrent de colère et il continua en balbutiant:

«Quelle est cette plaisanterie? Sommes-nous en carnaval, pour qu'un ouvrier se permette une si ridicule mascarade? Veux-tu me jeter à bas ta laide peau d'ours? Ou je te fais passer au feu de ma forge pour rissoler tes poils!

— Ce n'est point une mascarade, répondit tristement Ourson; c'est, hélas! une peau naturelle, mais je n'en suis pas moins bon ouvrier, et si vous avez la bonté de me donner de l'ouvrage, vous verrez que

ma force égale ma bonne volonté.

— Je vais t'en donner de l'ouvrage, vilain animal! s'écria le maître de forge écumant de colère. Je vais te fourrer dans un sac et je t'enverrai dans une ménagerie; on te jettera dans une fosse avec tes frères les ours. Tu en auras, de l'ouvrage, à te défendre de leurs griffes. Arrière, canaille! disparais, si tu ne veux pas aller à la ménagerie.»

Et, brandissant son bâton, il en eût frappé Ourson, si celui-ci ne se fût promptement esquivé.

XI – Le sacrifice

Ourson marcha vers sa demeure, découragé, triste, abattu. Il allait lentement; il arriva tard à la ferme. Violette courut au-devant de lui, lui prit la main, et, sans dire un mot, l'amena devant sa mère. Là, elle se mit à genoux et dit:

«Ma mère, je sais ce que notre bien-aimé Ourson a souffert aujourd'hui. En son absence, la fée Rageuse m'a tout conté, la fée Drôlette m'a tout confirmé... Ma mère, quand vous avez cru Ourson perdu à jamais pour vous, pour moi, vous m'avez révélé ce que, dans sa bonté, il voulait me cacher. Je sais que je puis, en prenant son enveloppe, lui rendre la beauté qu'il devait avoir. Heureuse, cent fois heureuse de pouvoir reconnaître ainsi la tendresse, le dévouement de ce frère bien-aimé, je demande à faire l'échange permis par la bonne fée Drôlette, et je la supplie de l'opérer immédiatement.

— Violette! Violette! s'écria Ourson terrifié. Violette, reprends tes paroles; tu ne sais pas à quoi tu t'engages, tu ignores la vie d'angoisses et de misère, la vie de solitude et d'isolement à laquelle tu te condamnes, la désolation incessante qu'on éprouve de se voir en horreur à tout le genre humain! Ah! Violette, Violette, de grâce, retire tes paroles.

— Cher Ourson, dit Violette avec calme mais avec résolution, en faisant ce que tu crois être un grand sacrifice, j'accomplis le voeu le plus cher à mon coeur, je travaille à mon propre bonheur. Je satisfais à un besoin ardent, impérieux, de te témoigner ma tendresse, ma reconnaissance. Je m'estime en faisant ce que je fais, je me mépriserais en ne le faisant pas.

— Arrête, Violette, un instant encore; réfléchis, songe à ma douleur quand je ne verrai plus ma belle, ma charmante Violette, quand je craindrai pour toi les railleries, l'horreur des hommes. Oh! Violette, ne condamne pas ton pauvre Ourson à cette angoisse.»

Le charmant visage de Violette s'attrista; la crainte de l'antipathie d'Ourson la fit tressaillir; mais ce sentiment tout personnel fut passager; il ne put l'emporter sur sa tendresse si dévouée.

Pour toute réponse, elle se jeta dans les bras d'Agnella et dit:

«Mère, embrassez une dernière fois votre Violette blanche et jolie.»

Pendant qu'Agnella, Ourson et Passerose l'embrassaient et la contemplaient avec amour; pendant qu'Ourson, à genoux, la suppliait de lui laisser sa peau d'ours à laquelle il était habitué depuis vingt ans qu'il en était revêtu, Violette appela encore à haute voix: «Fée Drôlette! fée Drôlette! venez recevoir le prix de la santé et de la vie de mon cher Ourson.»

Au même instant apparut la fée Drôlette dans toute sa gloire, sur un char d'or massif traîné par cent cinquante alouettes. Elle était vêtue d'une robe en ailes de papillons des couleurs les plus brillantes; sur ses épaules tombait un manteau en réseau de diamants, qui traînait à dix pieds derrière elle, et d'un travail si fin qu'il était léger comme la gaze. Ses cheveux, luisants comme des soies d'or, étaient surmontés d'une couronne en escarboucles brillantes comme des soleils. Chacune de ses pantoufles était taillée dans un seul rubis. Son joli visage, doux et gai, respirait le contentement; elle arrêta sur Violette un regard affectueux:

«Tu le veux donc, ma fille? dit-elle.

— Madame, s'écria Ourson en tombant à ses pieds, daignez m'écouter. Vous qui m'avez comblé de vos bienfaits, vous qui m'inspirez une si tendre reconnaissance, vous, bonne et juste, exécuterez-vous le voeu insensé de ma chère Violette? Voudrez-vous faire le malheur de ma vie en me forçant d'accepter un

pareil sacrifice? Non, non, fée charmante, fée chérie, vous ne voudrez pas le faire, vous ne le ferez pas.»

Tandis qu'Ourson parlait ainsi, la fée donna un léger coup de sa baguette de perles sur Violette, un second coup sur Ourson et dit:

«Qu'il soit fait selon le voeu de ton coeur, ma fille!... Qu'il soit fait contre tes désirs, mon fils!»

Au même instant, la figure, les bras, tout le corps de Violette se couvrirent des longs poils soyeux qui avaient quitté Ourson; et Ourson apparut avec une peau blanche et unie qui faisait ressortir son extrême beauté. Violette le regardait avec admiration, pendant que lui, les yeux baissés et pleins de larmes, n'osait envisager sa pauvre Violette, si horriblement métamorphosée; enfin il la regarda, se jeta dans ses bras, et tous deux pleurèrent. Ourson était merveilleusement beau; Violette était ce qu'avait été Ourson, sans forme, sans beauté comme sans laideur. Quand Violette releva la tête et regarda Agnella, celle-ci lui tendit les mains.

«Merci, ma fille, ma noble et généreuse enfant! dit Agnella.

— Mère, dit Violette à voix basse, m'aimerez-vous encore?

— Si je t'aimerai, ma fille chérie! cent fois, mille fois plus qu'auparavant!

— Violette, dit Ourson, ne crains pas d'être laide à nos yeux. Pour moi, tu es plus belle cent fois que lorsque tu avais toute ta beauté; pour moi, tu es une soeur, une amie incomparable, tu seras toujours la compagne de ma vie, l'idéal de mon coeur.

XII – Le combat

Violette allait répondre, lorsqu'une espèce de mugissement se fit entendre dans l'air. On vit descendre lentement un char de peau de crocodile, attelé de cinquante énormes crapauds. Tous ces crapauds soufflaient, sifflaient et auraient lancé leur venin infect, si la fée Drôlette ne le leur eût défendu.

Quand le char fut à terre, il en sortit une grosse et lourde créature: c'était la fée Rageuse; ses gros yeux semblaient sortir de sa tête; son large nez épaté couvrait ses joues ridées et flétries; sa bouche allait d'une oreille à l'autre; quand elle l'ouvrait, on voyait une langue noire et pointue qui léchait sans cesse de vilaines dents écornées et couvertes d'un enduit de bave verdâtre. Sa taille, haute de trois pieds à peine, était épaisse; sa graisse flasque et jaune avait principalement envahi son gros ventre tendu comme un tambour; sa peau grisâtre était gluante et froide comme celle d'une limace; ses rares cheveux rouges tombaient de tous côtés en mèches inégales le long d'un cou plissé et goitreux; ses mains larges et plates semblaient être des nageoires de requin. Sa robe était en peaux de limaces et son manteau en peaux de crapauds. Elle s'avança lentement vers Ourson, que nous appellerons désormais de son vrai nom, le prince Merveilleux. Elle s'arrêta en face de lui, jeta un coup d'oeil furieux sur la fée Drôlette, un coup d'oeil de triomphe moqueur sur Violette, croisa ses gros bras gluants sur son ventre énorme, et dit d'une voix aigre et enrouée:

«Ma soeur l'a emporté sur moi, prince Merveilleux. Il me reste pourtant une consolation; tu ne seras pas heureux, parce que tu as retrouvé ta beauté première aux dépens du bonheur de cette petite sotte qui est affreuse, ridicule, et dont tu ne voudras plus approcher. Oui, oui, pleure, ma belle Oursine; tu pleureras longtemps et tu regretteras amèrement, si tu ne le regrettes déjà, d'avoir donné au prince Merveilleux ta belle peau blanche.

— Jamais, Madame, jamais; mon seul regret est de n'avoir pas su plus tôt ce que je pouvais faire pour lui témoigner ma reconnaissance.»

La fée Drôlette, dont le visage avait pris une expression de sévérité et d'irritation inaccoutumée, brandit sa baguette et dit:

«Silence, ma soeur; vous n'aurez pas longtemps à triompher du malheur de Violette; j'y porterai remède; son dévouement mérite récompense.

— Je vous défends de lui venir en aide sous peine de ma colère.

— Je ne redoute pas votre colère, ma soeur, et je dédaigne de vous en punir.

— M'en punir! tu oses me menacer?»

Et, sifflant bruyamment, elle fit approcher son équipage, remonta dans son char, s'enleva et voulut fondre sur Drôlette pour l'asphyxier par le venin de ses crapauds. Mais Drôlette connaissait les perfidies de sa soeur; ses alouettes fidèles tenaient le char à sa portée; elle sauta dedans. Les alouettes s'élevèrent, planèrent au-dessus des crapauds, et s'abaissèrent rapidement sur eux; ceux-ci, malgré leur pesanteur, esquivèrent le coup en se jetant de côté, ils purent même lancer leur venin sur les alouettes les plus rapprochées qui moururent immédiatement; la fée les dételа avec la rapidité de la foudre, s'éleva encore et vint retomber si adroitement sur les crapauds, que les alouettes leur crevèrent les yeux avec leurs griffes avant que Rageuse eût le temps de secourir son armée. Les cris des crapauds, les sifflements des alouettes faisaient un bruit à rendre sourd; aussi la fée Drôlette eut-elle l'attention de crier à ses amis, qui regardaient le combat avec terreur: «Éloignez-vous et bouchez-vous les oreilles». Ce qu'ils firent

immédiatement.

Rageuse tenta un dernier effort; elle dirigea ses crapauds aveugles vers les alouettes afin de les prendre en face et de leur lancer du venin; mais Drôlette s'élevait, s'élevait toujours; Rageuse restait toujours au-dessous. Enfin, ne pouvant contenir sa colère, elle s'écria:

«Tu es soutenue par la reine des fées, une vieille drôlesse que je voudrais voir au fond des enfers!»

À peine eut-elle prononcé ces paroles, que son char retomba pesamment à terre; les crapauds crevèrent, le char disparut; Rageuse resta seule sous la forme d'un gros crapaud. Elle voulut parler, elle ne put que mugir et souffler; elle regardait avec fureur Drôlette et ses alouettes, le prince Merveilleux, Violette et Agnella, mais son pouvoir était détruit.

La fée Drôlette abaissa son char, descendit à terre et dit:

«La reine des fées t'a punie de ton audace, ma soeur. Repens-toi si tu veux obtenir ta grâce.»

Pour toute réponse, le crapaud lança son venin, qui, heureusement, n'atteignit personne. Drôlette étendit vers lui sa baguette.

«Je te commande de disparaître et de ne plus jamais te montrer aux yeux du prince, de Violette et de leur mère.»

À peine avait-elle achevé ces mots, que le crapaud disparut sans qu'il restât le moindre vestige de son attelage et de son char. La fée Drôlette demeura pendant quelques instants immobile; elle passa la main sur son front, comme pour en chasser une triste pensée, et, s'approchant du prince Merveilleux, elle lui dit:

«Prince, le titre que je vous donne vous indique votre naissance: vous êtes le fils du roi Féroce et de la reine Aimée, cachée jusqu'ici sous l'apparence d'une modeste fermière. Le nom de votre père indique assez son caractère; votre mère l'ayant empêché de tuer son frère Indolent et sa belle-soeur Nonchalante, il tourna contre elle sa fureur: ce fut moi qui la sauvai dans une nuée avec sa fidèle Passerose. Et vous, princesse Violette, votre naissance égale celle du prince Merveilleux; votre père et votre mère sont ce même roi Indolent et cette reine Nonchalante, qui, sauvés une fois par votre mère, finirent par périr victimes de leur apathie. Depuis ce temps le roi Féroce a été massacré par ses sujets qui ne pouvaient plus supporter son joug cruel; ils vous attendent, prince, pour régner sur eux; je leur ai révélé votre existence, et je leur ai promis que vous prendriez une épouse digne de vous. Votre choix peut s'arrêter sur une des douze princesses que votre père retenait captives après avoir égorgé leurs parents; toutes sont belles et sages, et toutes vous apportent en dot un royaume.»

La surprise avait rendu muet le prince Merveilleux; aux dernières paroles de la fée, il se tourna vers Violette, et, la voyant pleurer:

«Pourquoi pleures-tu, Violette? Crains-tu que je rougisse de toi, que je n'ose pas témoigner devant toute ma cour la tendresse que tu m'inspires, que je cache ce que tu as fait pour moi, que j'oublie les liens qui m'attachent à toi pour jamais? Crois-tu que je puisse être assez ingrat pour chercher une autre affection que la tienne, et te remplacer par une de ces princesses retenues captives par mon père? Non, chère Violette; jusqu'ici je n'ai vu en toi qu'une soeur; désormais tu seras la compagne de ma vie, ma seule amie, ma femme en un mot.

— Ta femme, cher frère! C'est impossible. Comment assoirais-tu sur ton trône une créature aussi laide que ta pauvre Violette? Comment oserais-tu braver les railleries de tes sujets et des rois voisins? Moi-même, comment pourrais-je me montrer au milieu des fêtes de ton retour? Non, mon ami, mon frère, laisse-moi vivre auprès de toi, près de notre mère, seule, ignorée, couverte d'un voile, afin que personne ne me voie et ne puisse te blâmer d'avoir fait un triste choix.»

Le prince Merveilleux insista longuement et fortement; Violette avait peine à se commander, mais néanmoins elle résistait avec autant de fermeté que de dévouement. Agnella ne disait rien; elle eût voulu

que son fils acceptât ce dernier sacrifice de la malheureuse Violette, et qu'il la laissât vivre près d'elle et près de lui, mais cachée à tous les regards. Passerose pleurait et encourageait tout bas le prince dans son insistance.

«Violette, dit enfin le prince, puisque tu te refuses de monter sur le trône avec moi, j'abandonne ce trône et la puissance royale pour vivre avec toi comme par le passé, dans la solitude et le bonheur. Sans toi, le sceptre me serait un trop lourd fardeau; avec toi, notre petite ferme me sera un paradis. Dis, Violette, le veux-tu ainsi?

— Tu l'emportes, cher frère; oui, vivons ici comme nous avons vécu depuis tant d'années, modestes dans nos goûts, heureux par notre affection.

— Noble prince et généreuse princesse, dit la fée, vous aurez la récompense de votre tendresse si dévouée et si rare. Prince, dans le puits où je vous ai transporté pendant l'incendie, il y a un trésor sans prix pour vous et pour Violette. Descendez-y, cherchez; et quand vous l'aurez trouvé, apportez-le: je vous en ferai connaître la valeur.»

Le prince ne se le fit pas dire deux fois; il courut vers le puits; l'échelle y était encore, il descendit lestement; arrivé au fond, il ne vit rien que le tapis qu'il avait trouvé la première fois. Il examina les parois du puits: rien n'indiquait un trésor. Il leva le tapis et aperçut une pierre noire avec un anneau; il tira l'anneau, la pierre s'enleva et découvrit une cassette qui brillait comme une réunion d'étoiles. «Ce doit être le trésor dont parle la fée», dit-il. Il saisit la cassette; elle était légère comme une coquille de noix. Il s'empressa de remonter, la tenant soigneusement dans ses bras.

On attendait son retour avec impatience; il remit la cassette à la fée. Agnella s'écria:

«C'est la cassette que vous m'aviez confiée, Madame, et que je croyais perdue dans l'incendie.

— C'est la même, dit la fée; voici la clef, prince; ouvrez-la.»

Ourson s'empressa de l'ouvrir. Quel ne fut pas le désappointement général quand, au lieu des trésors qu'on s'attendait à en voir sortir, on n'y trouva que les bracelets qu'avait Violette lorsque son cousin l'avait rencontrée endormie dans la forêt, et un flacon d'huile de senteur.

La fée les regardait tour à tour et riait de leur stupeur; elle prit les bracelets et les remit à Violette.

«Ceci est mon présent de noces, ma chère enfant, chacun de ces diamants a la propriété de préserver de tout maléfice la personne qui, le porte, et de lui donner toutes les vertus, toutes les richesses, toute la beauté, tout l'esprit et tout le bonheur désirables. Usez-en pour les enfants qui naîtront de votre union avec le prince Merveilleux.»

Prenant ensuite le flacon:

«Quant au flacon d'huile de senteur, c'est le présent de noces de votre cousin; vous aimez les parfums, celui-ci a des vertus particulières; servez-vous-en aujourd'hui même. Demain je reviendrai vous chercher et vous ramener tous dans votre royaume.

— J'ai renoncé à mon royaume, Madame; je veux vivre ici avec ma chère Violette...

— Et qui donc gouvernera votre royaume, mon fils? interrompit la reine Aimée.

— Ce sera vous, ma mère, si vous voulez bien en accepter la charge», répondit le prince.

La reine allait refuser la couronne de son fils, quand la fée la prévint:

«Demain nous reparlerons de cela, dit-elle; en attendant, vous, Madame, qui désirez un peu la couronne que vous alliez pourtant refuser, je vous défends de l'accepter avant mon retour; et vous, cher et aimable prince, ajouta-t-elle d'une voix douce accompagnée d'un regard affectueux, je vous défends de la proposer avant mon retour. Adieu, à demain. Quand il vous arrivera bonheur, mes chers enfants, pensez à votre amie la fée Drôlette.»

Elle remonta dans son char; les alouettes s'envolèrent rapidement, et bientôt elle disparut, laissant derrière elle un parfum délicieux.

XIII – La récompense

Le prince regarda Violette et soupira. Violette regarda le prince et sourit.

«Comme tu es beau, cher cousin! Que je suis heureuse de t'avoir rendu ta beauté! Moi, je vais verser quelques gouttes d'huile de senteur sur mes mains; puisque je ne peux te plaire, je veux du moins t'embaumer», ajouta-t-elle en riant.

Et, débouchant le flacon, elle pria Merveilleux de lui en verser quelques gouttes sur le front et sur le visage. Le prince avait le coeur trop gros pour parler. Il prit le flacon et exécuta l'ordre de sa cousine. Aussitôt que l'huile eut touché le front de Violette, quelles ne furent pas sa joie et sa surprise en voyant tous ses poils disparaître et sa peau reprendre sa blancheur et sa finesse premières!

Le prince et Violette, en voyant la vertu de cette huile merveilleuse, poussèrent un cri de joie, et, courant vers l'étable où étaient la reine et Passerose, ils leur firent voir l'heureux effet de l'huile de la fée. Toutes deux partagèrent leur bonheur. Le prince Merveilleux ne pouvait en croire ses yeux. Rien désormais ne s'opposait à son union avec Violette, si bonne, si dévouée, si tendre, si bien faite pour assurer le bonheur de son cousin.

La reine songeait au lendemain, à son retour dans son royaume, qu'elle avait abandonné depuis vingt ans: elle aurait voulu que son fils, que Violette et qu'elle-même eussent des vêtements convenables pour une si grande cérémonie; mais elle n'avait ni le temps ni les moyens de s'en procurer: il fallait donc conserver leurs habits de drap grossier et se montrer ainsi à leurs peuples. Violette et Merveilleux riaient de l'inquiétude de leur mère.

«Ne trouvez-vous pas, mère, que notre beau Merveilleux est bien assez paré de sa beauté, et qu'un habit somptueux ne le rendra ni plus beau ni plus aimable?

— Et ne trouvez-vous pas, comme moi, mère, que la beauté de notre chère Violette la pare mieux que les plus riches vêtements; que l'éclat de ses yeux l'emporte sur les plus brillantes pierreries; que la blancheur de ses dents ferait pâlir les perles les plus belles; que la richesse de sa blonde chevelure la coiffe mieux qu'une couronne de diamants?

— Oui, oui, mes enfants, sans doute, vous êtes tous deux beaux et charmants; mais un peu de toilette ne gâte rien; quelques bijoux, un peu de broderie, de riches étoffes, ne feraient aucun tort à votre beauté. Et moi qui suis vieille...

— Mais pas laide, Madame, interrompit vivement Passerose; vous êtes encore belle et aimable, malgré votre petit bonnet de fermière, votre jupe de drap rayé, votre corsage de camelot rouge et votre guimpe de simple toile. D'ailleurs, une fois rentrée dans votre royaume, vous achèterez toutes les robes qui vous feront plaisir.»

La soirée se passa ainsi gaiement et sans inquiétude de l'avenir. La fée avait pourvu à leur souper; ils passèrent leur dernière nuit sur les bottes de paille de l'étable, et, comme ils étaient tous fatigués des émotions de la journée, ils dormirent si profondément que le jour brillait depuis longtemps et que la fée était au milieu d'eux avant qu'ils fussent éveillés.

Un léger hem! hem! de la fée les tira de leur sommeil; le prince fut le premier à ouvrir les yeux: il se jeta aux genoux de la fée et lui adressa des remerciements tellement vifs qu'elle en fut attendrie.

Violette aussi était aux genoux de la fée, la remerciant avec le prince.

«Je ne doute pas de votre reconnaissance, leur dit la fée, mais j'ai beaucoup à faire; on m'attend

dans le royaume du roi Bénin, où je dois assister à la naissance du troisième fils de la princesse Blondine; le fils doit être le mari de votre fille aînée, prince Merveilleux, et je tiens à le douer de toutes les qualités qui pourront le faire aimer de votre fille. Il faut que je vous mène dans votre royaume; plus tard, je reviendrai assister à vos noces... Reine, continua-t-elle en s'adressant à Aimée qui venait de s'éveiller, nous allons partir immédiatement pour le royaume de votre fils; êtes-vous prête, ainsi que votre fidèle Passerose?

— Madame, répondit la reine avec un léger embarras, nous sommes prêtes à vous suivre, mais ne rougirez-vous pas de notre toilette si peu digne de notre rang?

— Ce ne sera pas moi qui en rougirai, reine, répliqua la fée en souriant; c'est vous qui seriez disposée à en rougir. Mais je puis porter remède à ce mal.»

En disant ces mots, elle décrivit avec sa baguette un cercle au-dessus de la tête de la reine, qui au même moment, se trouva vêtue d'une robe de brocart d'or, coiffée d'un chaperon de plumes rattachées par un cordon de diamants, et chaussée de brodequins de velours pailletés d'or.

La reine regardait sa robe d'un air de complaisance.

«Et Violette? dit-elle, et mon fils? N'étendrez-vous pas sur eux vos bontés, Madame?

— Violette ne me l'a pas demandé, ni votre fils non plus. Je suivrai en cela leurs désirs. Parlez, Violette, désirez-vous changer de costume?

— Madame, répondit Violette en baissant les yeux et en rougissant, j'ai été heureuse sous cette simple robe de toile; c'est dans ce costume que mon frère m'a connue, m'a aimée; souffrez que je le conserve tant que le permettront les convenances, et que je le garde toujours en souvenir des heureuses années de mon enfance.»

Le prince remercia Violette en lui serrant tendrement les mains.

La fée approuva Violette d'un signe de tête amical, fit approcher son équipage qui attendait à quelques pas, y monta, et plaça près d'elle la reine, Violette, le prince et Passerose. En moins d'une heure, les alouettes franchirent les trois mille lieues qui les séparaient du royaume de Merveilleux; tout le peuple et toute la cour, prévenus par la fée, attendaient dans les rues et dans le palais. À l'aspect du char, le peuple poussa des cris de joie qui redoublèrent lorsque, le char s'arrêtant sur la grande place du palais, on en vit descendre la reine Aimée, un peu vieillie sans doute, mais toujours jolie et gracieuse; le prince Merveilleux dont la beauté et la grâce étaient rehaussées par la richesse de ses vêtements, éblouissants d'or et de pierreries: c'était encore une gracieuseté de la fée. Mais les acclamations devinrent frénétiques, lorsque le prince, prenant la main de Violette, la présenta au peuple. Son doux et charmant visage, sa taille fine et élégante, étaient encore embellis par la toilette dont la fée l'avait revêtue d'un coup de baguette. Sa robe était en dentelle d'or, son corsage, ses épaules et ses bras étaient ornés d'une foule d'alouettes en diamants, pas plus grosses que des oiseaux-mouches; sur la tête, elle avait aussi une couronne de petites alouettes en pierreries de toutes couleurs. Son air doux et vif, sa grâce, sa beauté, lui gagnèrent tous les coeurs. On cria tant et si longtemps: Vive le roi Merveilleux! vive la reine Violette! que plusieurs personnes dans la foule en devinrent sourdes. La fée, qui ne voulait que joie et bonheur dans tout le royaume, les guérit tous, à la prière de Violette. Il y eut un grand repas pour la cour et pour le peuple. Un million trois cent quarante-six mille huit cent vingt-deux personnes dînèrent aux frais de la fée, et chacun emporta de quoi manger pendant huit jours. Pendant le repas, la fée partit pour aller chez le roi Bénin, promettant de revenir pour les noces de Merveilleux et de Violette. Pendant les huit jours que dura son absence, Merveilleux, qui voyait sa mère un peu triste de ne plus être reine, la pria avec tant d'instance d'accepter le royaume de Violette, qu'elle consentit à y régner, à la condition toutefois que le roi Merveilleux et la reine Violette viendraient tous les ans passer trois mois chez elle.

La reine Aimée, avant de quitter ses enfants, voulut assister à leur union. La fée Drôlette, plusieurs

fées et génies de ses amis furent convoqués aux noces. Ils eurent tous des présents magnifiques, et ils furent si satisfaits de l'accueil que leur avaient fait le roi Merveilleux et la reine Violette, qu'ils promirent de revenir toutes les fois qu'ils seraient appelés. Deux ans après, ils reçurent tous une nouvelle invitation pour assister à la naissance du premier enfant des jeunes époux. Violette mit au jour une fille qui fut, comme son père et sa mère, une merveille de bonté et de beauté.

Le roi et la reine ne purent exécuter la promesse qu'ils avaient faite à leur mère. Un des génies qui avait été invité aux noces de Merveilleux et de Violette, et qui s'appelait Bienveillant, trouva à la reine Aimée tant de douceur, de bonté et de beauté qu'il l'aima; il alla la visiter plusieurs fois quand elle fut dans son nouveau royaume; se voyant affectueusement accueilli par la reine, il l'enleva un beau jour dans un tourbillon. La reine Aimée pleura un peu, mais comme elle aimait aussi le génie, elle se consola promptement et consentit à l'épouser. Le roi des génies lui accorda, comme présent de noces, de participer à tous les privilèges de son mari, de ne jamais mourir, de ne jamais vieillir, de se transporter en un clin d'oeil partout où elle voudrait. Elle usa souvent de cette faculté pour voir son fils et ses petits-enfants. Le roi et la reine eurent huit fils et quatre filles; tous sont charmants; ils seront heureux sans doute, car ils s'aiment tendrement; et leur grand-mère, qui les gâte un peu, dit-on, leur fait donner par leur grand-père, le génie Bienveillant, tout ce qui peut contribuer à leur bonheur.

Passerose qui était tendrement attachée à la reine Aimée, l'avait suivie dans son nouveau royaume; mais quand le génie enleva la reine dans un tourbillon, Passerose, se voyant oubliée et ne pouvant la suivre, fut si triste de l'isolement dans lequel la laissait le départ de sa chère maîtresse, qu'elle pria la fée Drôlette de la transporter près du roi Merveilleux et de la reine Violette. Elle y resta pour soigner leurs enfants, auxquels elle racontait souvent les aventures d'Ourson et de Violette; elle y est encore, dit-on, malgré les excuses que lui firent le génie et la reine de ne l'avoir pas fait entrer dans le tourbillon.

«Non, non, leur répondit Passerose; restons comme nous sommes. Vous m'avez oublié une fois, vous pourriez bien m'oublier encore. Ici, mon cher Ourson et ma douce Violette n'oublient jamais leur vieille bonne. Je les aime; je leur resterai. Ils m'aiment, ils me garderont.»

Quant au fermier, à l'intendant, au maître de forge, qui avaient été si cruels envers Ourson, ils furent sévèrement punis par la fée Drôlette.

Le fermier fut dévoré par un ours quelques heures après avoir chassé Ourson.

L'intendant fut chassé par son maître pour avoir fait lâcher les chiens, qu'on ne put jamais retrouver. La nuit même, il fut piqué par un serpent venimeux, et expira quelques instants après.

Le maître de forge ayant réprimandé trop brutalement ses ouvriers, ils se saisirent de lui et le précipitèrent dans le fourneau ardent, où il périt en quelques secondes.

FIN

Les Malheurs de Sophie

(1858)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Horace Castelli

Table des matières

I - La poupée de cire
II - L’enterrement
III - La chaux
IV - Les petits poissons
V - Le poulet noir
VI - L’abeille
VII - Les cheveux mouillés
VIII - Les sourcils coupés
IX - Le pain des chevaux
X - La crème et le pain chaud
XI - L’écureuil
XII - Le thé
XIII - Les loups
XIV - La joue écorchée
XV - Élisabeth
XVI - Les fruits confits
XVII - Le chat et le bouvreuil
XVIII - La boîte à ouvrage
XIX - L’âne
XX - La petite voiture
XXI - La tortue
XXII - Le départ

À ma petite-fille
ÉLISABETH FRESNEAU

Chère enfant, tu me dis souvent: Oh! grand’mère, que je vous aime! vous êtes si bonne! Grand’mère n’a pas toujours été bonne, et il y a bien des enfants qui ont été méchants comme elle et qui se sont corrigés comme elle. Voici des histoires vraies d’une petite fille que grand’mère a beaucoup connue dans son enfance; elle était colère, elle est devenue douce; elle était gourmande, elle est devenue sobre; elle était menteuse, elle est devenue sincère; elle était voleuse, elle est devenue honnête; enfin, elle était méchante, elle est devenue bonne. Grand’mère a tâché de faire de même. Faites comme elle, mes chers petits enfants; cela vous sera facile, à vous qui n’avez pas tous les défauts de Sophie.

COMTESSE DE SÉGUR, née Rostopchine.

I - La poupée de cire

Ma bonne, ma bonne, dit un jour Sophie en accourant dans sa chambre, venez vite ouvrir une caisse que papa m'a envoyée de Paris; je crois que c'est une poupée de cire, car il m'en a promis une.

LA BONNE. – Où est la caisse?

SOPHIE. – Dans l'antichambre: venez vite, ma bonne, je vous en supplie.

La bonne posa son ouvrage et suivit Sophie à l'antichambre. Une caisse de bois blanc était posée sur une chaise; la bonne l'ouvrit. Sophie aperçut la tête blonde et frisée d'une jolie poupée de cire; elle poussa un cri de joie et voulut saisir la poupée, qui était encore couverte d'un papier d'emballage.

LA BONNE. – Prenez garde! ne tirez pas encore; vous allez tout casser. La poupée tient par des cordons.

SOPHIE. – Cassez-les, arrachez-les; vite, ma bonne, que j'aie ma poupée.

La bonne, au lieu de tirer et d'arracher, prit ses ciseaux, coupa les cordons, enleva les papiers, et Sophie put prendre la plus jolie poupée qu'elle eût jamais vue. Les joues étaient roses avec de petites fossettes; les yeux bleus et brillants; le cou, la poitrine, les bras en cire, charmants et potelés. La toilette était très simple: une robe de percale festonnée, une ceinture bleue, des bas de coton et des brodequins noirs en peau vernie.

Sophie l'embrassa plus de vingt fois, et, la tenant dans ses bras, elle se mit à sauter et à danser. Son cousin Paul, qui avait cinq ans, et qui était en visite chez Sophie, accourut aux cris de joie qu'elle poussait.

Paul, regarde quelle jolie poupée m'a envoyée papa! s'écria Sophie.

PAUL. – Donne-la-moi, que je la voie mieux.

SOPHIE. – Non, tu la casserais.

PAUL. – Je t'assure que j'y prendrai bien garde; je te la rendrai tout de suite.

Sophie donna la poupée à son cousin, en lui recommandant encore de prendre bien garde de la faire tomber. Paul la retourna, la regarda de tous les côtés, puis la remit à Sophie en secouant la tête.

SOPHIE. – Pourquoi secoues-tu la tête?

PAUL. – Parce que cette poupée n'est pas solide; je crains que tu ne la casses.

SOPHIE. – Oh! sois tranquille, je vais la soigner tant, tant que je ne la casserai jamais. Je vais demander à maman d'inviter Camille et Madeleine à déjeuner avec nous, pour leur faire voir ma jolie poupée.

PAUL. – Elles te la casseront.

SOPHIE. – Non, elles sont trop bonnes pour me faire de la peine en cassant ma pauvre poupée.

Le lendemain, Sophie peigna et habilla sa poupée, parce que ses amies devaient venir. En l'habillant, elle la trouva pâle. «Peut-être, dit-elle, a-t-elle froid, ses pieds sont glacés. Je vais la mettre un peu au soleil pour que mes amies voient que j'en ai bien soin et que je la tiens bien chaudement.» Sophie alla porter la poupée au soleil sur la fenêtre du salon.

«Que fais-tu à la fenêtre, Sophie?» lui demanda sa maman.

SOPHIE. – Je veux réchauffer ma poupée, maman; elle a très froid.

LA MAMAN. – Prends garde, tu vas la faire fondre.

SOPHIE. – Oh non! maman, il n'y a pas de danger: elle est dure comme du bois.

LA MAMAN. – Mais la chaleur la rendra molle; il lui arrivera quelque malheur, je t'en préviens.

Sophie ne voulut pas croire sa maman, elle mit la poupée étendue tout de son long au soleil, qui était brûlant.

Au même instant elle entendit le bruit d'une voiture: c'étaient ses amies qui arrivaient. Elle courut au-devant d'elles; Paul les avait attendues sur le perron; elles entrèrent au salon en courant et parlant toutes à la fois. Malgré leur impatience de voir la poupée, elles commencèrent par dire bonjour à Mme de Réan, maman de Sophie; elles allèrent ensuite à Sophie, qui tenait sa poupée et la regardait d'un air consterné.

MADELEINE, *regardant la poupée*. – La poupée est aveugle, elle n'a pas d'yeux.

CAMILLE. – Quel dommage! comme elle est jolie!

MADELEINE. – Mais comment est-elle devenue aveugle! Elle devait avoir des yeux.

Sophie ne disait rien; elle regardait la poupée et pleurait.

MADAME DE RÉAN. – Je t'avais dit, Sophie, qu'il arriverait un malheur à ta poupée si tu t'obstinais à la mettre au soleil. Heureusement que la figure et les bras n'ont pas eu le temps de fondre. Voyons, ne pleure pas; je suis très habile médecin, je pourrai peut-être lui rendre ses yeux.

SOPHIE, *pleurant*. – C'est impossible, maman, ils n'y sont plus.

Mme de Réan prit la poupée en souriant et la secoua un peu; on entendit comme quelque chose qui roulait dans la tête. «Ce sont les yeux qui font le bruit que tu entends, dit Mme de Réan; la cire a fondu autour des yeux, et ils sont tombés. Mais je tâcherai de les ravoir. Déshabillez la poupée, mes enfants, pendant que je préparerai mes instruments.»

Aussitôt Paul et les trois petites filles se précipitèrent sur la poupée pour la déshabiller. Sophie ne pleurait plus; elle attendait avec impatience ce qui allait arriver.

La maman revint, prit ses ciseaux, détacha le corps cousu à la poitrine; les yeux, qui étaient dans la tête, tombèrent sur ses genoux; elle les prit avec des pinces, les replaça où ils devaient être, et, pour les empêcher de tomber encore, elle coula dans la tête, et sur la place où étaient les yeux, de la cire fondue

qu'elle avait apportée dans une petite casserole; elle attendit quelques instants que la cire fût refroidie, et puis elle recousit le corps à la tête.

Les petites n'avaient pas bougé. Sophie regardait avec crainte toutes ces opérations, elle avait peur que ce ne fût pas bien; mais, quand elle vit sa poupée raccommodée et aussi jolie qu'auparavant, elle sauta au cou de sa maman et l'embrassa dix fois.

«Merci, ma chère maman, disait-elle, merci: une autre fois je vous écouterai, bien sûr.»

On rhabilla bien vite la poupée, on l'assit sur un petit fauteuil et on l'emmena promener en triomphe en chantant:

Vive maman!
De baisers je la mange.
Vive maman!
Elle est notre bon ange.

La poupée vécut très longtemps bien soignée, bien aimée; mais petit à petit elle perdit ses charmes, voici comment.

Un jour, Sophie pensa qu'il était bon de laver les poupées, puisqu'on lavait les enfants; elle prit de l'eau, une éponge, du savon, et se mit à débarbouiller sa poupée; elle la débarbouilla si bien, qu'elle lui enleva toutes ses couleurs: les joues et les lèvres devinrent pâles comme si elle était malade, et restèrent toujours sans couleur. Sophie pleura, mais la poupée resta pâle.

Un autre jour, Sophie pensa qu'il fallait lui friser les cheveux; elle lui mit donc des papillotes: elle les passa au fer chaud, pour que les cheveux fussent mieux frisés. Quand elle lui ôta ses papillotes, les cheveux restèrent dedans; le fer était trop chaud, Sophie avait brûlé les cheveux de sa poupée, qui était chauve. Sophie pleura, mais la poupée resta chauve.

Un autre jour encore, Sophie, qui s'occupait beaucoup de l'éducation de sa poupée, voulut lui apprendre à faire des tours de force. Elle la suspendit par les bras à une ficelle; la poupée, qui ne tenait pas bien, tomba et se cassa un bras. La maman essaya de la raccommoder; mais, comme il manquait des morceaux, il fallut chauffer beaucoup la cire, et le bras resta plus court que l'autre. Sophie pleura, mais le bras resta plus court.

Une autre fois, Sophie songea qu'un bain de pieds serait très utile à sa poupée, puisque les grandes personnes en prenaient. Elle versa de l'eau bouillante dans un petit seau, y plongea les pieds de la poupée, et, quand elle la retira, les pieds s'étaient fondus, et étaient dans le seau. Sophie pleura, mais la poupée resta sans jambes.

Depuis tous ces malheurs, Sophie n'aimait plus sa poupée, qui était devenue affreuse, et dont ses amies se moquaient; enfin, un dernier jour, Sophie voulut lui apprendre à grimper aux arbres; elle la fit monter sur une branche, la fit asseoir; mais la poupée, qui ne tenait pas bien, tomba: sa tête frappa contre des pierres et se cassa en cent morceaux. Sophie ne pleura pas, mais elle invita ses amies à venir enterrer sa poupée.

II - L’enterrement

Camille et Madeleine arrivèrent un matin pour l’enterrement de la poupée: elles étaient enchantées; Sophie et Paul n’étaient pas moins heureux.

SOPHIE. – Venez vite, mes amis, nous vous attendons pour faire le cercueil de la poupée.

CAMILLE. – Mais dans quoi la mettrons-nous?

SOPHIE. – J’ai une vieille boîte à joujoux; ma bonne l’a recouverte de percale rose; c’est très joli; venez voir.

Les petites coururent chez Mme de Réan, où la bonne finissait l’oreiller et le matelas qu’on devait mettre dans la boîte; les enfants admirèrent ce charmant cercueil; elles y mirent la poupée, et, pour qu’on ne vît pas la tête brisée, les pieds fondus et le bras cassé, elles la recouvrirent avec un petit couvre-pied de taffetas rose.

On plaça la boîte sur un brancard que la maman leur avait fait faire. Elles voulaient toutes le porter; c’était pourtant impossible, puisqu’il n’y avait place que pour deux. Après qu’ils se furent un peu poussés, disputés, on décida que Sophie et Paul, les deux plus petits, porteraient le brancard, et que Camille et Madeleine marcheraient l’une derrière, l’autre devant, portant un panier de fleurs et de feuilles qu’on devait jeter sur la tombe.

Quand la procession arriva au petit jardin de Sophie, on posa par terre le brancard avec la boîte qui contenait les restes de la malheureuse poupée. Les enfants se mirent à creuser la fosse; ils y descendirent la boîte, jetèrent dessus des fleurs et des feuilles, puis la terre qu’ils avaient retirée; ils ratissèrent promptement tout autour et y plantèrent deux lilas. Pour terminer la fête, ils coururent au bassin du potager et y remplirent leurs petits arrosoirs pour arroser les lilas; ce fut l’occasion de nouveaux jeux et de nouveaux rires, parce qu’on s’arrosait les jambes, qu’on se poursuivait et se sauvait en riant et en criant. On n’avait jamais vu un enterrement plus gai. Il est vrai que la morte était une vieille poupée, sans couleur, sans cheveux, sans jambes et sans tête, et que personne ne l’aimait ni ne la regrettait. La journée se termina gaiement; et, lorsque Camille et Madeleine s’en allèrent, elles demandèrent à Paul et à Sophie de casser une autre poupée pour pouvoir recommencer un enterrement aussi amusant.

III - La chaux

La petite Sophie n'était pas obéissante. Sa maman lui avait défendu d'aller seule dans la cour, où les maçons bâtissaient une maison pour les poules, les paons et les pintades. Sophie aimait beaucoup à regarder travailler les maçons; quand sa maman y allait, elle l'emmenait toujours, mais elle lui ordonnait de rester près d'elle. Sophie, qui aurait voulu courir à droite et à gauche, lui demanda un jour:

Maman, pourquoi ne voulez-vous pas que j'aille voir les maçons sans vous? Et, quand vous y allez, pourquoi voulez-vous que je reste toujours auprès de vous?

LA MAMAN. – Parce que les maçons lancent des pierres, des briques qui pourraient t'attraper, et puis parce qu'il y a du sable, de la chaux qui pourraient te faire glisser ou te faire mal.

SOPHIE. – Oh! maman, d'abord j'y ferais bien attention, et puis le sable et la chaux ne peuvent pas faire de mal.

LA MAMAN. – Tu crois cela, parce que tu es une petite fille; mais, moi qui suis grande, je sais que la chaux brûle.

SOPHIE. – Mais, maman...

LA MAMAN, *l'interrompant*. – Voyons, ne raisonne pas tant et tais-toi. Je sais mieux que toi ce qui peut te faire mal ou non. Je ne veux pas que tu ailles dans la cour sans moi.

Sophie baissa la tête et ne dit plus rien; mais elle prit un air maussade et se dit tout bas:

«J'irai tout de même; cela m'amuse, et j'irai.»

Elle n'attendit pas longtemps l'occasion de désobéir. Une heure après, le jardinier vint chercher Mme de Réan pour choisir des géraniums qu'on apportait à vendre. Sophie resta donc seule: elle regarda de tous côtés si la bonne ou la femme de chambre ne pouvaient la voir, et, se sentant bien seule, elle courut à la porte, l'ouvrit et alla dans la cour; les maçons travaillaient et ne songeaient pas à Sophie, qui s'amusait à les regarder et à tout voir, tout examiner. Elle se trouva près d'un grand bassin à chaux tout plein, blanc et uni comme de la crème.

«Comme cette chaux est blanche et jolie! se dit-elle, je ne l'avais jamais si bien vue; maman ne m'en laisse jamais approcher. Comme c'est uni! Ce doit être doux et agréable sous les pieds. Je vais traverser tout le bassin en glissant dessus comme sur la glace.»

Et Sophie posa son pied sur la chaux, pensant que c'était solide comme la terre. Mais son pied enfonce; pour ne pas tomber, elle pose l'autre pied, et elle enfonce jusqu'à mi-jambes. Elle crie; un maçon accourt, l'enlève, la met par terre et lui dit:

«Enlevez vite vos souliers et vos bas, mam'zelle; ils sont déjà tout brûlés; si vous les gardez, la chaux va vous brûler les jambes.»

Sophie regarde ses jambes: malgré la chaux qui tenait encore, elle voit que ses souliers et ses bas sont noirs comme s'ils sortaient du feu. Elle crie plus fort, et d'autant plus qu'elle commence à sentir les picotements de la chaux, qui lui brûlait les jambes. La bonne n'était pas loin, heureusement; elle accourt,

voit sur-le-champ ce qui est arrivé, arrache les souliers et les bas de Sophie, lui essuie les pieds et les jambes avec son tablier, la prend dans ses bras et l'emporte à la maison. Au moment où Sophie était rapportée dans sa chambre, Mme de Réan rentrait pour payer le marchand de fleurs.

«Qu'y a-t-il donc? demanda Mme de Réan avec inquiétude. T'es-tu fait mal? Pourquoi es-tu nu-pieds?»

Sophie, honteuse, ne répondait pas. La bonne raconta à la maman ce qui était arrivé, et comment Sophie avait manqué d'avoir les jambes brûlées par la chaux.

«Si je ne m'étais pas trouvée tout près de la cour et si je n'étais pas arrivée juste à temps, elle aurait eu les jambes dans le même état que mon tablier. Que madame voie comme il est brûlé par la chaux; il est plein de trous.»

Mme de Réan vit en effet que le tablier de la bonne était perdu. Se tournant vers Sophie, elle lui dit:

«Mademoiselle, je devrais vous fouetter pour votre désobéissance; mais le bon Dieu vous a déjà punie par la frayeur que vous avez eue. Vous n'aurez donc d'autre punition que de me donner, pour racheter un tablier neuf à votre bonne, la pièce de cinq francs que vous avez dans votre bourse et que vous gardiez pour vous amuser à la fête du village.»

Sophie eut beau pleurer, demander grâce pour sa pièce de cinq francs, la maman la lui prit. Sophie se dit, tout en pleurant, qu'une autre fois elle écouterait sa maman, et n'irait plus où elle ne devait pas aller.

IV - Les petits poissons

Sophie était étourdie; elle faisait souvent sans y penser de mauvaises choses.

Voici ce qui lui arriva un jour:

Sa maman avait des petits poissons pas plus longs qu'une épingle et pas plus gros qu'un tuyau de plume de pigeon. Mme de Réan aimait beaucoup ses petits poissons, qui vivaient dans une cuvette pleine d'eau au fond de laquelle il y avait du sable pour qu'ils pussent s'y enfoncer et s'y cacher. Tous les matins Mme de Réan portait du pain à ses petits poissons; Sophie s'amusait à les regarder pendant qu'ils se jetaient sur les miettes de pain et qu'ils se disputaient pour les avoir.

Un jour son papa lui donna un joli petit couteau en écaille; Sophie, enchantée de son couteau, s'en servait pour couper son pain, ses pommes, des biscuits, des fleurs, etc.

Un matin, Sophie jouait; sa bonne lui avait donné du pain, qu'elle avait coupé en petits morceaux, des amandes, qu'elle coupait en tranches, et des feuilles de salade; elle demanda à sa bonne de l'huile et du vinaigre pour faire la salade.

«Non, répondit la bonne; je veux bien vous donner du sel, mais pas d'huile ni de vinaigre, qui pourraient tacher votre robe.»

Sophie prit le sel, en mit sur sa salade; il lui en restait beaucoup.

«Si j'avais quelque chose à saler? se dit-elle. Je ne veux pas saler du pain; il me faudrait de la viande ou du poisson... Oh! la bonne idée! Je vais saler les petits poissons de maman; j'en couperai quelques-uns en tranches avec mon couteau, je salerai les autres tout entiers; que ce sera amusant! Quel joli plat cela fera!»

Et voilà Sophie qui ne réfléchit pas que sa maman n'aura plus les jolis petits poissons qu'elle aime tant, que ces pauvres petits souffriront beaucoup d'être salés vivants ou d'être coupés en tranches. Sophie court dans le salon où étaient les petits poissons; elle s'approche de la cuvette, les pêche tous, les met dans une assiette de son ménage, retourne à sa petite table, prend quelques-uns de ces pauvres petits poissons, et les étend sur un plat. Mais les poissons, qui ne se sentaient pas à l'aise hors de l'eau, remuaient et sautaient tant qu'ils pouvaient. Pour les faire tenir tranquilles, Sophie leur verse du sel sur le dos, sur la tête, sur la queue. En effet, ils restent immobiles: les pauvres petits étaient morts. Quand son assiette fut pleine, elle en prit d'autres et se mit à les couper en tranches. Au premier coup de couteau les malheureux poissons se tordaient en désespérés; mais ils devenaient bientôt immobiles, parce qu'ils mouraient. Après le second poisson, Sophie s'aperçut qu'elle les tuait en les coupant en morceaux; elle regarda avec inquiétude les poissons salés; ne les voyant pas remuer, elle les examina attentivement et vit qu'ils étaient tous morts. Sophie devint rouge comme une cerise.

«Que va dire maman? se dit-elle. Que vais-je devenir, moi, pauvre malheureuse! Comment faire pour cacher cela?»

Elle réfléchit un moment. Son visage s'éclaircit; elle avait trouvé un moyen excellent pour que sa maman ne s'aperçût de rien.

Elle ramassa bien vite tous les poissons salés et coupés, les remit dans une petite assiette, sortit doucement de la chambre, et les reporta dans leur cuvette.

«Maman croira, dit-elle, qu'ils se sont battus, qu'ils se sont tous entre-déchirés et tués. Je vais essuyer mes assiettes, mon couteau, et ôter mon sel; ma bonne n'a pas heureusement remarqué que j'avais

été chercher les poissons; elle est occupée de son ouvrage et ne pense pas à moi.» Sophie rentra sans bruit dans sa chambre, se remit à sa petite table et continua de jouer avec son ménage. Au bout de quelque temps elle se leva, prit un livre et se mit à regarder les images. Mais elle était inquiète; elle ne faisait pas attention aux images, elle croyait toujours entendre arriver sa maman.

Tout d'un coup, Sophie tressaille, rougit; elle entend la voix de Mme de Réan, qui appelait les domestiques; elle l'entend parler haut comme si elle grondait; les domestiques vont et viennent; Sophie tremble que sa maman n'appelle sa bonne, ne l'appelle elle-même; mais tout se calme, elle n'entend plus rien.

La bonne, qui avait aussi entendu du bruit et qui était curieuse, quitte son ouvrage et sort.

Elle rentre un quart d'heure après.

«Comme c'est heureux, dit-elle à Sophie, que nous ayons été toutes deux dans notre chambre sans en sortir! Figurez-vous que votre maman vient d'aller voir ses poissons; elle les a trouvés tous morts, les uns entiers, les autres coupés en morceaux. Elle a fait venir tous les domestiques pour leur demander quel était le méchant qui avait fait mourir ces pauvres petites bêtes; personne n'a pu ou n'a voulu rien dire. Je viens de la rencontrer; elle m'a demandé si vous aviez été dans le salon; j'ai heureusement pu lui répondre que vous n'aviez pas bougé d'ici, que vous vous étiez amusée à faire la dînette dans votre petit ménage. «C'est singulier, dit-elle, j'aurais parié que c'est Sophie qui a fait ce beau coup. – Oh! madame, lui ai-je répondu, Sophie n'est pas capable d'avoir fait une chose si méchante. – Tant mieux, dit votre maman, car je l'aurais sévèrement punie. C'est heureux pour elle que vous ne l'ayez pas quittée et que vous m'assuriez qu'elle ne peut pas avoir fait mourir mes pauvres poissons. – Oh! quant à cela, madame, j'en suis bien certaine», ai-je répondu.

Sophie ne disait rien; elle restait immobile et rouge, la tête baissée, les yeux pleins de larmes. Elle eut envie un instant d'avouer à sa bonne que c'était elle qui avait tout fait, mais le courage lui manqua. La bonne, la voyant triste, crut que c'était la mort des pauvres petits poissons qui l'affligeait.

«J'étais bien sûre, dit-elle, que vous seriez triste comme votre maman du malheur arrivé à ces pauvres petites bêtes. Mais il faut se dire que ces poissons n'étaient pas heureux dans leur prison: car enfin cette cuvette était une prison pour eux; à présent que les voilà morts, ils ne souffrent plus. N'y pensez donc plus, et venez que je vous arrange pour aller au salon; on va bientôt dîner.»

Sophie se laissa peigner, laver, sans dire mot; elle entra au salon; sa maman y était.

«Sophie, lui dit-elle, ta bonne t'a-t-elle raconté ce qui est arrivé à mes petits poissons?

SOPHIE. – Oui, maman.

MADAME DE RÉAN. – Si ta bonne ne m'avait pas assuré que tu étais restée avec elle dans ta chambre depuis que tu m'as quittée, j'aurais pensé que c'est toi qui les as fait mourir; tous les domestiques disent que ce n'est aucun d'eux. Mais je crois que le domestique Simon, qui était chargé de changer tous les matins l'eau et le sable de la cuvette, a voulu se débarrasser de cet ennui, et qu'il a tué mes pauvres poissons pour ne plus avoir à les soigner. Aussi je le renverrai demain.

SOPHIE, *effrayée*. – Oh! maman, ce pauvre homme! Que deviendra-t-il avec sa femme et ses enfants?

MADAME DE RÉAN. – Tant pis pour lui; il ne devait pas tuer mes petits poissons, qui ne lui avaient fait aucun mal, et qu'il a fait souffrir en les coupant en morceaux.

SOPHIE. – Mais ce n'est pas lui, maman! Je vous assure que ce n'est pas lui!

MADAME DE RÉAN. – Comment sais-tu que ce n'est pas lui? Moi je crois que c'est lui, que ce ne peut être que lui, et dès demain je le ferai partir.

SOPHIE, *pleurant et joignant les mains*. – Oh non! maman, ne le faites pas. C'est moi qui ai pris les petits poissons et qui les ai tués.

MADAME DE RÉAN, *avec surprise*. – Toi!... quelle folie! Toi qui aimais ces petits poissons, tu ne les aurais pas fait souffrir et mourir! Je vois bien que tu dis cela pour excuser Simon...

SOPHIE. – Non, maman, je vous assure que c'est moi; oui, c'est moi; je ne voulais pas les tuer, je voulais seulement les saler, et je croyais que le sel ne leur ferait pas de mal. Je ne croyais pas non plus que de les couper leur fît mal, parce qu'ils ne criaient pas. Mais, quand je les ai vus morts, je les ai reportés dans leur cuvette, sans que ma bonne, qui travaillait, m'ait vu sortir ni rentrer.

Mme de Réan resta quelques instants si étonnée de l'aveu de Sophie, qu'elle ne répondit pas. Sophie leva timidement les yeux et vit ceux de sa mère fixés sur elle, mais sans colère ni sévérité.

«Sophie, dit enfin Mme de Réan, si j'avais appris par hasard, c'est-à-dire par la permission de Dieu, qui punit toujours les méchants, ce que tu viens de me raconter, je t'aurais punie sans pitié et avec sévérité. Mais le bon sentiment qui t'a fait avouer ta faute pour excuser Simon, te vaudra ton pardon. Je ne te ferai donc pas de reproches, car je suis bien sûre que tu sens combien tu as été cruelle pour ces pauvres petits poissons en ne réfléchissant pas d'abord que le sel devait les tuer, ensuite qu'il est impossible de couper et de tuer n'importe quelle bête sans qu'elle souffre.»

Et, voyant que Sophie pleurait, elle ajouta:

«Ne pleure pas, Sophie, et n'oublie pas qu'avouer tes fautes, c'est te les faire pardonner.»

Sophie essuya ses yeux, elle remercia sa maman, mais elle resta toute la journée un peu triste d'avoir causé la mort de ses petits amis les poissons.

V - Le poulet noir

Sophie allait tous les matins avec sa maman dans la basse-cour, où il y avait des poules de différentes espèces et très belles. Mme de Réan avait fait couver des oeufs desquels devaient sortir des poules huppées superbes. Tous les jours, elle allait voir avec Sophie si les poulets étaient sortis de leur oeuf. Sophie emportait dans un petit panier du pain, qu'elle émiettait aux poules. Aussitôt qu'elle arrivait, toutes les poules, tous les coqs accouraient, sautaient autour d'elle, becquetaient le pain presque dans ses mains et dans son panier. Sophie riait, courait; les poules la suivaient: ce qui l'amusait beaucoup.

Pendant ce temps, sa maman entrait dans une grande et belle galerie où demeuraient les poules; elles étaient logées comme des princesses et soignées mieux que beaucoup de princesses. Sophie venait la rejoindre quand tout son pain était émietté; elle regardait les petits poulets sortir de leur coquille, et qui étaient trop jeunes encore pour courir dans les champs. Un matin, quand Sophie entra au poulailler, elle vit sa maman qui tenait un magnifique poulet, né depuis une heure.

SOPHIE. – Ah! le joli poulet, maman! ses plumes sont noires comme celles d'un corbeau.

MADAME DE RÉAN. – Regarde aussi quelle jolie huppe il a sur la tête; ce sera un magnifique poulet.

Mme de Réan le replaça près de la poule couveuse. À peine l'avait-elle posé, que la poule donna un grand coup de bec au pauvre poulet. Mme de Réan donna une tape sur le bec de la méchante poule, releva le petit poulet, qui était tombé en criant, et le remit près de la poule. Cette fois la poule, furieuse, donna au pauvre petit deux ou trois coups de bec et le poursuivit quand il chercha à revenir.

Mme de Réan accourut et saisit le poulet, que la mère allait tuer à force de coups de bec. Elle lui fit avaler une goutte d'eau pour le ranimer.

«Qu'allons-nous faire de ce poulet? dit-elle; impossible de le laisser avec sa méchante mère, elle le tuerait; il est si beau que je voudrais pourtant l'élever.

SOPHIE. – Écoutez, maman, mettez-le, dans un grand panier, dans la chambre où sont mes joujoux; nous lui donnerons à manger, et, quand il sera grand, nous le remettrons au poulailler.

MADAME DE RÉAN. – Je crois que tu as raison; emporte-le dans ton panier à pain, et arrangeons-lui un lit.

SOPHIE. – Oh! maman! regardez son cou; il saigne, et son dos aussi.

MADAME DE RÉAN. – Ce sont les coups de bec de la poule; quand tu l'auras rapporté à la maison, tu demanderas à ta bonne du cérat et tu lui en mettras sur ses plaies.

Sophie n'était certainement pas contente de voir des blessures au poulet, mais elle était enchantée d'avoir à y mettre du cérat; elle courut donc en avant de sa maman, montra à sa bonne le poulet, demanda du cérat et lui en mit des paquets sur chaque place qui saignait. Ensuite elle lui prépara une pâtée d'oeufs, de pain et de lait, qu'elle écrasa et mêla pendant une heure. Le poulet souffrait, il était triste, il ne voulut pas manger; il but seulement plusieurs fois de l'eau fraîche.

Au bout de trois jours les plaies du poulet furent guéries, et il se promenait devant le perron du jardin. Un mois après il était devenu d'une beauté remarquable et très grand pour son âge; on lui aurait donné trois mois pour le moins; ses plumes étaient d'un noir bleu très rare, lisses et brillantes comme s'il sortait de l'eau. Sa tête était couverte d'une énorme huppe de plumes noires, oranges, bleues, rouges et blanches. Son bec et ses pattes étaient roses; sa démarche était fière, ses yeux étaient vifs et brillants; on n'avait jamais vu un plus beau poulet.

C'était Sophie qui s'était chargée de le soigner; c'était elle qui lui apportait à manger; c'était elle qui le gardait lorsqu'il se promenait devant la maison. Dans peu de jours on devait le remettre au poulailler, parce qu'il devenait trop difficile à garder. Sophie était quelquefois obligée de courir après lui pendant une demi-heure sans pouvoir le rattraper; une fois même il avait manqué se noyer en se jetant dans un bassin plein d'eau qu'il n'avait pas vu, tant il courait vite pour se sauver de Sophie.

Elle avait essayé de lui attacher un ruban à la patte, mais il s'était tant débattu qu'il avait fallu le détacher, de peur qu'il ne se cassât la jambe. La maman lui défendit alors de le laisser sortir du poulailler.

«Il y a ici beaucoup de vautours qui pourraient l'enlever; il faut donc attendre qu'il soit grand pour le laisser en liberté», dit Mme de Réan.

Mais Sophie, qui n'était pas obéissante, continuait de le faire sortir en cachette de sa maman, et un jour, sachant sa maman occupée à écrire, elle apporta le poulet devant la maison; il s'amusait à chercher des moucherons et des vers dans le sable et dans l'herbe. Sophie peignait sa poupée à quelques pas du poulet, qu'elle regardait souvent, pour l'empêcher de s'éloigner. En levant les yeux, elle vit avec surprise un gros oiseau au bec crochu qui s'était posé à trois pas du poulet. Il regardait le poulet d'un air féroce, et Sophie d'un air craintif. Le poulet ne bougeait pas; il s'était accroupi et il tremblait.

«Quel drôle d'oiseau! dit Sophie. Il est beau, mais quel air singulier il a! quand il me regarde, il a l'air d'avoir peur, et, quand il regarde le poulet, il lui fait des yeux furieux! Ha, ha, ha, qu'il est drôle!»

Au même instant l'oiseau pousse un cri perçant et sauvage, s'élance sur le poulet, qui répond par un cri plaintif, le saisit dans ses griffes et l'emporte en s'envolant à tire-d'aile.

Sophie resta stupéfaite; la maman, qui était accourue aux cris de l'oiseau, demande à Sophie ce qui était arrivé. Sophie raconte qu'un oiseau a emporté le poulet, et ne comprend pas ce que cela veut dire.

«Cela veut dire que vous êtes une petite désobéissante, que l'oiseau est un vautour; que vous lui avez laissé emporter mon beau poulet, qui est tué, dévoré par ce méchant oiseau, et que vous allez rentrer dans votre chambre, où vous dînerez, et où vous resterez jusqu'à ce soir, pour vous apprendre à être plus obéissante une autre fois.»

Sophie baissa la tête et s'en alla tristement dans sa chambre; elle dîna avec la soupe et le plat de viande que lui apporta sa bonne, qui l'aimait et qui pleurait de la voir pleurer. Sophie pleurait son pauvre poulet, qu'elle regretta bien longtemps.

VI - L'abeille

Sophie et son cousin Paul jouaient un jour dans leur chambre; ils s'amusaient à attraper des mouches qui se promenaient sur les carreaux de la fenêtre; à mesure qu'ils en attrapaient, ils les mettaient dans une petite boîte en papier que leur avait faite leur papa.

Quand ils en eurent attrapé beaucoup, Paul voulut voir ce qu'elles faisaient dans la boîte.

«Donne-moi la boîte, dit-il à Sophie qui la tenait; nous allons regarder ce que font les mouches.»

Sophie la lui donna; ils entr'ouvrirent avec beaucoup de précaution la petite porte de la boîte. Paul mit son oeil contre l'ouverture et s'écria:

«Ah! que c'est drôle! comme elles remuent! elles se battent; en voilà une qui arrache une patte à son amie... les autres sont en colère... Oh! comme elles se battent! en voilà quelques-unes qui tombent! les voilà qui se relèvent...

– Laisse-moi regarder à mon tour, Paul», dit Sophie.

Paul ne répondit pas et continua à regarder et à raconter ce qu'il voyait.

Sophie s'impatientait; elle prit un coin de la boîte et tira tout doucement; Paul tira de son côté; Sophie se fâcha et tira un peu plus fort; Paul tira plus fort encore; Sophie donna une telle secousse à la boîte, qu'elle la déchira. Toutes les mouches s'élancèrent dehors et se posèrent sur les yeux, sur les joues, sur le nez de Paul et de Sophie, qui les chassaient en se donnant de grandes tapes.

«C'est ta faute, disait Sophie à Paul; si tu avais été plus complaisant, tu m'aurais donné la boîte et nous ne l'aurions pas déchirée.

– Non, c'est ta faute, répondait Paul; si tu avais été moins impatiente, tu aurais attendu la boîte et nous l'aurions encore.»

SOPHIE. – Tu es égoïste, tu ne penses qu'à toi.

PAUL. – Et toi, tu es colère comme les dindons de la ferme.

SOPHIE. – Je ne suis pas colère du tout, monsieur; seulement je trouve que vous êtes méchant.

PAUL. – Je ne suis pas méchant, mademoiselle; seulement je vous dis la vérité, et c'est pourquoi vous êtes rouge de colère comme les dindons avec leurs crêtes rouges.

SOPHIE. – Je ne veux plus jouer avec un méchant garçon comme vous, monsieur.

PAUL. – Moi non plus, je ne veux pas jouer avec une méchante fille comme vous, mademoiselle.

Et tous deux allèrent bouder chacun dans son coin. Sophie s'ennuya bien vite, mais elle voulut faire croire à Paul qu'elle s'amusait beaucoup; elle se mit donc à chanter et à attraper encore des mouches; mais il n'y en avait plus beaucoup, et celles qui restaient ne se laissaient pas prendre. Tout à coup elle aperçoit avec joie une grosse abeille qui se tenait bien tranquille dans un petit coin de la fenêtre. Sophie savait que les abeilles piquent; aussi ne chercha-t-elle pas à la prendre avec ses doigts; elle tira son mouchoir de sa poche, le posa sur l'abeille et la saisit avant que la pauvre bête eût eu le temps de se

sauver.

Paul, qui s'ennuyait de son côté, regardait Sophie et la vit prendre l'abeille.

«Que vas-tu faire de cette bête?» lui demanda-t-il.

SOPHIE, *avec rudesse*. – Laisse-moi tranquille, méchant, cela ne te regarde pas.

PAUL, *avec ironie*. – Pardon, mademoiselle la furieuse, je vous demande bien pardon de vous avoir parlé et d'avoir oublié que vous étiez mal élevée et impertinente.

SOPHIE, *faisant une révérence moqueuse*. – Je dirai à maman, monsieur, que vous me trouvez mal élevée; comme c'est elle qui m'élève, elle sera bien contente de le savoir.

PAUL, *avec inquiétude*. – Non, Sophie, ne lui dis pas: on me gronderait.

SOPHIE. – Oui, je le lui dirai; si l'on te gronde, tant mieux; j'en serai bien contente.

PAUL. – Méchante, va! je ne veux plus te dire un mot.

Et Paul retourna sa chaise pour ne pas voir Sophie, qui était enchantée d'avoir fait peur à Paul et qui recommença à s'occuper de son abeille. Elle leva tout doucement un petit coin du mouchoir, serra un peu l'abeille entre ses doigts à travers le mouchoir, pour l'empêcher de s'envoler, et tira de sa poche son petit couteau.

«Je vais lui couper la tête, se dit-elle, pour la punir de toutes les piqûres qu'elle a faites.»

En effet, Sophie posa l'abeille par terre en la tenant toujours à travers le mouchoir, et d'un coup de couteau elle lui coupa la tête; puis, comme elle trouva que c'était très amusant, elle continua de la couper en morceaux.

Elle était si occupée de l'abeille, qu'elle n'entendit pas entrer sa maman, qui, la voyant à genoux et presque immobile, s'approcha tout doucement pour voir ce qu'elle faisait; elle la vit coupant la dernière patte de la pauvre abeille.

Indignée de la cruauté de Sophie, Mme de Réan lui tira fortement l'oreille.

Sophie poussa un cri, se releva d'un bond et resta tremblante devant sa maman.

«Vous êtes une méchante fille, mademoiselle, vous faites souffrir cette bête malgré ce que je vous ai dit quand vous avez salé et coupé mes pauvres petits poissons...»

SOPHIE. – J'ai oublié, maman, je vous assure.

MADAME DE RÉAN. – Je vous en ferai souvenir, mademoiselle, d'abord en vous ôtant votre couteau, que je ne vous rendrai que dans un an, et puis en vous obligeant de porter à votre cou ces morceaux de l'abeille enfilés dans un ruban, jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière.

Sophie eut beau prier, supplier sa maman de ne pas lui faire porter l'abeille en collier, la maman appela la bonne, se fit apporter un ruban noir, enfila les morceaux de l'abeille et les attacha au cou de Sophie. Paul n'osait rien dire; il était consterné; quand Sophie resta seule, sanglotant et honteuse de son collier, Paul chercha à la consoler par tous les moyens possibles; il l'embrassait, lui demandait pardon de lui avoir dit des sottises, et voulait lui faire croire que les couleurs jaune, orange, bleue et noire de l'abeille faisaient un très joli effet et ressemblaient à un collier de jais et de pierreries. Sophie le remercia de sa bonté; elle fut un peu consolée par l'amitié de son cousin; mais elle resta très chagrine de

son collier. Pendant une semaine, les morceaux de l'abeille restèrent entiers; mais enfin, un beau jour, Paul, en jouant avec elle, les écrasa si bien qu'il ne resta plus que le ruban. Il courut en prévenir sa tante, qui lui permit d'ôter le cordon noir. Ce fut ainsi que Sophie en fut débarrassée, et depuis elle ne fit jamais souffrir aucun animal.

VII - Les cheveux mouillés

Sophie était coquette; elle aimait à être bien mise et à être trouvée jolie. Et pourtant elle n'était pas jolie; elle avait une bonne grosse figure bien fraîche, bien gaie, avec de très beaux yeux gris, un nez en l'air et un peu gros, une bouche grande et toujours prête à rire, des cheveux blonds, pas frisés, et coupés court comme ceux d'un garçon. Elle aimait à être bien mise et elle était toujours très mal habillée: une simple robe en percale blanche, décolletée et à manches courtes, hiver comme été, des bas un peu gros et des souliers de peau noire. Jamais de chapeau ni de gants. Sa maman pensait qu'il était bon de l'habituer au soleil, à la pluie, au vent, au froid.

Ce que Sophie désirait beaucoup, c'était d'avoir les cheveux frisés. Elle avait un jour entendu admirer les jolis cheveux blonds frisés d'une de ses petites amies, Camille de Fleurville, et depuis elle avait toujours tâché de faire friser les siens. Entre autres inventions, voici ce qu'elle imagina de plus malheureux.

Un après-midi il pleuvait très fort et il faisait très chaud, de sorte que les fenêtres et la porte du perron étaient restées ouvertes. Sophie était à la porte; sa maman lui avait défendu de sortir; de temps en temps elle allongeait le bras pour recevoir la pluie; puis elle allongea un peu le cou pour en recevoir quelques gouttes sur la tête. En passant sa tête ainsi en dehors, elle vit que la gouttière débordait et qu'il en tombait un grand jet d'eau de pluie. Elle se souvint en même temps que les cheveux de Camille frisaient mieux quand ils étaient mouillés.

«Si je mouillais les miens, dit-elle, ils friseraient peut-être!»

Et voilà Sophie qui sort malgré la pluie, qui met sa tête sous la gouttière, et qui reçoit, à sa grande joie, toute l'eau sur la tête, sur le cou, sur les bras, sur le dos. Lorsqu'elle fut bien mouillée, elle rentra au salon et se mit à essuyer sa tête avec son mouchoir, en ayant soin de rebrousser ses cheveux pour les faire friser. Son mouchoir fut trempé en une minute; Sophie voulut courir dans sa chambre pour en demander un autre à sa bonne, lorsqu'elle se trouva nez à nez avec sa maman. Sophie, toute mouillée, les cheveux hérissés, l'air effaré, resta immobile et tremblante. La maman, étonnée d'abord, lui trouva une figure si ridicule qu'elle éclata de rire.

«Voilà une belle idée que vous avez eue, mademoiselle! lui dit-elle. Si vous voyiez la figure que vous avez, vous ririez de vous-même comme je le fais maintenant. Je vous avais défendu de sortir; vous avez désobéi comme d'habitude; pour votre punition vous allez rester à dîner comme vous êtes, les cheveux en l'air, la robe trempée, afin que votre papa et votre cousin Paul voient vos belles inventions. Voici un mouchoir pour achever de vous essuyer la figure, le cou et les bras.»

Au moment où Mme de Réan finissait de parler, Paul entra avec M. de Réan; tous deux s'arrêtèrent stupéfaits devant la pauvre Sophie, rouge, honteuse, désolée et ridicule; et tous deux éclatèrent de rire. Plus Sophie rougissait et baissait la tête, plus elle prenait un air embarrassé et malheureux, et plus ses cheveux ébouriffés et ses vêtements mouillés lui donnaient un air risible. Enfin M. de Réan demanda ce que signifiait cette mascarade et si Sophie allait dîner en mardi gras de carnaval.

MADAME DE RÉAN. – C'est sans doute une invention pour faire friser ses cheveux; elle veut absolument qu'ils frisent comme ceux de Camille, qui mouille les siens pour les faire friser; Sophie a pensé qu'il en serait de même pour elle.

M. DE RÉAN. – Ce que c'est que d'être coquette! On veut se rendre jolie et l'on se rend affreuse.

PAUL. – Ma pauvre Sophie, va vite te sécher, te peigner et te changer. Si tu savais comme tu es drôle, tu ne voudrais pas rester deux minutes comme tu es.

MADAME DE RÉAN. – Non, elle va dîner avec sa belle coiffure en l'air et avec sa robe pleine de sable et d'eau...

PAUL, *interrompant et avec compassion*. – Oh! ma tante, je vous en prie, pardonnez-lui, et permettez-lui d'aller se peigner et changer de robe. Pauvre Sophie, elle a l'air si malheureux!

M. DE RÉAN. – Je fais comme Paul, chère amie, et je demande grâce pour cette fois. Si elle recommence, ce sera différent.

SOPHIE, *pleurant*. – Je vous assure, papa, que je ne recommencerai pas.

MADAME DE RÉAN. – Pour faire plaisir à votre papa, mademoiselle, je vous permets d'aller dans votre chambre et de vous déshabiller; mais vous ne dînerez pas avec nous; vous ne viendrez au salon que lorsque nous serons sortis de table.

PAUL. – Oh! ma tante, permettez-lui...

MADAME DE RÉAN. – Non, Paul, ne me demande plus rien; ce sera comme je l'ai dit. *(À Sophie.)* Allez, mademoiselle.

Sophie dîna dans sa chambre, après avoir été peignée et habillée. Paul vint la chercher après dîner et l'emmena jouer dans un salon où étaient les joujoux. Depuis ce jour Sophie n'essaya plus de se mettre à la pluie pour faire friser ses cheveux.

VIII - Les sourcils coupés

Une autre chose que Sophie désirait beaucoup, c'était d'avoir des sourcils très épais. On avait dit un jour devant elle que la petite Louise de Berg serait jolie si elle avait des sourcils. Sophie en avait peu et ils étaient blonds, de sorte qu'on ne les voyait pas beaucoup. Elle avait entendu dire aussi que, pour faire épaissir et grandir les cheveux, il fallait les couper souvent.

Sophie se regarda un jour à la glace, et trouva que ses sourcils étaient trop maigres.

«Puisque, dit-elle, les cheveux deviennent plus épais quand on les coupe, les sourcils, qui sont de petits cheveux, doivent faire de même. Je vais donc les couper pour qu'ils repoussent très épais.»

Et voilà Sophie qui prend des ciseaux et qui coupe ses sourcils aussi court que possible. Elle se regarde dans la glace, trouve que cela lui fait une figure toute drôle, et n'ose pas rentrer au salon.

«J'attendrai, dit-elle, que le dîner soit servi; on ne pensera pas à me regarder pendant qu'on se mettra à table.»

Mais sa maman, ne la voyant pas venir, envoya le cousin Paul pour la chercher.

«Sophie, Sophie, es-tu là? s'écria Paul en entrant. Que fais-tu? Viens dîner.

– Oui, oui, j'y vais», répondit Sophie en marchant à reculons, pour que Paul ne vît pas ses sourcils coupés.

Sophie pousse la porte et entre.

À peine a-t-elle mis les pieds dans le salon, que tout le monde la regarde et éclate de rire.

«Quelle figure! dit M. de Réan.

– Elle a coupé ses sourcils, dit Mme de Réan.

– Qu'elle est drôle! qu'elle est drôle! dit Paul.

– C'est étonnant comme ses sourcils coupés la changent, dit M. d'Aubert, le papa de Paul.

– Je n'ai jamais vu une plus singulière figure», dit Mme d'Aubert.

Sophie restait les bras pendants, la tête baissée, ne sachant où se cacher. Aussi fut-elle presque contente quand sa maman lui dit:

«Allez-vous-en dans votre chambre, mademoiselle, vous ne faites que des sottises. Sortez, et que je ne vous voie plus de la soirée.»

Sophie s'en alla; sa bonne se mit à rire à son tour quand elle vit cette grosse figure toute rouge et sans sourcils. Sophie eut beau se fâcher, toutes les personnes qui la voyaient riaient aux éclats et lui conseillaient de dessiner avec du charbon la place de ses sourcils. Un jour Paul lui apporta un tout petit paquet bien ficelé, bien cacheté.

«Voici, Sophie, un présent que t'envoie papa, dit Paul d'un petit air malicieux.

– Qu'est-ce que c'est?» dit Sophie, en prenant le paquet avec empressement.

Le paquet fut ouvert: il contenait deux énormes sourcils bien noirs, bien épais. «C'est pour que tu les colles à la place où il n'y en a plus», dit Paul. Sophie rougit, se fâcha et les jeta au nez de Paul, qui s'enfuit en riant.

Ses sourcils furent plus de six mois à repousser, et ils ne revinrent jamais aussi épais que le désirait Sophie; aussi, depuis ce temps, Sophie ne chercha plus à se faire de beaux sourcils.

IX - Le pain des chevaux

Sophie était gourmande. Sa maman savait que trop manger est mauvais pour la santé; aussi défendait-elle à Sophie de manger entre ses repas: mais Sophie, qui avait faim, mangeait tout ce qu'elle pouvait attraper.

Mme de Réan allait tous les jours après déjeuner, vers deux heures, donner du pain et du sel aux chevaux de M. de Réan; il en avait plus de cent.

Sophie suivait sa maman avec un panier plein de morceaux de pain bis, et lui en présentait un dans chaque stalle où elle entrait; mais sa maman lui défendait sévèrement d'en manger, parce que ce pain noir et mal cuit lui ferait mal à l'estomac.

Elle finissait par l'écurie des poneys. Sophie avait un poney à elle, que lui avait donné son papa: c'était un tout petit cheval noir, pas plus grand qu'un petit âne; on lui permettait de donner elle-même du pain à son poney. Souvent elle mordait dedans avant de le lui présenter.

Un jour qu'elle avait plus envie de ce pain bis que de coutume, elle prit le morceau dans ses doigts, de manière à n'en laisser passer qu'un petit bout.

«Le poney mordra ce qui dépasse de mes doigts, dit-elle, et je mangerai le reste.»

Elle présenta le pain à son petit cheval, qui saisit le morceau et en même temps le bout du doigt de Sophie, qu'il mordit violemment. Sophie n'osa pas crier, mais la douleur lui fit lâcher le pain, qui tomba à terre: le cheval laissa alors le doigt pour manger le pain.

Le doigt de Sophie saignait si fort, que le sang coulait à terre. Elle tira son mouchoir et s'enveloppa le doigt bien serré, ce qui arrêta le sang, mais pas avant que le mouchoir eût été trempé. Sophie cacha sa main enveloppée sous son tablier, et la maman ne vit rien.

Mais, quand on se mit à table pour dîner, il fallut bien que Sophie montrât sa main, qui n'était pas encore assez guérie pour que le sang fût tout à fait arrêté. Il arriva donc qu'en prenant sa cuiller, son verre, son pain, elle tachait la nappe. Sa maman s'en aperçut.

«Qu'as-tu donc aux mains, Sophie? dit-elle; la nappe est remplie de taches de sang autour de ton assiette.»

Sophie ne répondit rien.

MADAME DE RÉAN. – N'entends-tu pas ce que je te demande? D'où vient le sang qui tache la nappe?

SOPHIE. – Maman... c'est... c'est... de mon doigt.

MADAME DE RÉAN. – Qu'as-tu au doigt? Depuis quand y as-tu mal?

SOPHIE. – Depuis ce matin, maman. C'est mon poney qui m'a mordue.

MADAME DE RÉAN. – Comment ce poney, qui est doux comme un agneau, a-t-il pu te mordre?

SOPHIE. – C'est en lui donnant du pain, maman.

MADAME DE RÉAN. – Tu n'as donc pas mis le pain dans ta main toute grande ouverte, comme je te l'ai tant de fois recommandé?

SOPHIE. – Non, maman; je tenais le pain dans mes doigts.

MADAME DE RÉAN. – Puisque tu es si sotte, tu ne donneras plus de pain à ton cheval.

Sophie se garda bien de répondre; elle pensa qu'elle aurait toujours le panier dans lequel on mettait le pain pour les chevaux, et qu'elle en prendrait par-ci par-là un morceau.

Le lendemain donc, elle suivait sa maman dans les écuries, et, tout en lui présentant les morceaux de pain, elle en prit un, qu'elle cacha dans sa poche et qu'elle mangea pendant que sa maman ne la regardait pas.

Quand on arriva au dernier cheval, il n'y avait plus rien à lui donner. Le palefrenier assura qu'il avait mis dans le panier autant de morceaux qu'il y avait de chevaux. La maman lui fit voir qu'il en manquait un. Tout en parlant, elle regarda Sophie, qui, la bouche pleine, se dépêchait d'avaler la dernière bouchée du morceau qu'elle avait pris. Mais elle eut beau se dépêcher et avaler son pain sans même se donner le temps de le mâcher, la maman vit bien qu'elle mangeait et que c'était tout juste le morceau qui manquait; le cheval attendait son pain et témoignait son impatience en grattant la terre du pied et en hennissant.

«Petite gourmande, dit Mme de Réan, pendant que je ne vous regarde pas, vous volez le pain de mes pauvres chevaux et vous me désobéissez, car vous savez combien de fois je vous ai défendu d'en manger. Allez dans votre chambre, mademoiselle; vous ne viendrez plus avec moi donner à manger aux chevaux, et je ne vous enverrai pour votre dîner que du pain et de la soupe au pain, puisque vous l'aimez tant.»

Sophie baissa tristement la tête et alla à pas lents à la maison et dans sa chambre.

«Hé bien! hé bien! lui dit sa bonne, vous voilà encore avec un visage triste? Etes-vous encore en pénitence? Quelle nouvelle sottise avez-vous faite?

– J'ai seulement mangé le pain des chevaux, répondit Sophie en pleurant; je l'aime tant! Le panier était si plein que je croyais que maman ne s'en apercevrait pas. Je n'aurai que de la soupe et du pain sec à dîner», ajouta-t-elle en pleurant plus fort.

La bonne la regarda avec pitié et soupira. Elle gâtait Sophie; elle trouvait que sa maman était quelquefois trop sévère, et elle cherchait à la consoler et à rendre ses punitions moins dures. Aussi, quand un domestique apporta la soupe, le morceau de pain et le verre d'eau qui devaient faire le dîner de Sophie, elle les prit avec humeur, les posa sur une table et alla ouvrir une armoire, d'où elle tira un gros morceau de fromage et un pot de confitures; puis elle dit à Sophie:

«Tenez, mangez d'abord le fromage avec votre pain, puis les confitures.» Et, voyant que Sophie hésitait, elle ajouta: «Votre maman ne vous envoie que du pain, mais elle ne m'a pas défendu de mettre quelque chose dessus.»

SOPHIE. – Mais, quand maman me demandera si on m'a donné quelque autre chose avec mon pain, il faudra bien le dire, et alors...

LA BONNE. – Alors, alors vous direz que je vous ai donné du fromage et des confitures, que je vous ai ordonné d'en manger, et je me charge de lui expliquer que je n'ai pas voulu vous laisser manger votre pain sec, parce que cela ne vaut rien pour l'estomac, et qu'on donne aux prisonniers même autre chose que du pain.

La bonne faisait très mal en conseillant à Sophie de manger en cachette ce que sa maman lui

défendait; mais Sophie, qui était bien jeune et qui avait envie du fromage qu'elle aimait beaucoup et des confitures qu'elle aimait plus encore, obéit avec plaisir et fit un excellent dîner; sa bonne ajouta un peu de vin à son eau, et, pour remplacer le dessert, lui donna un verre d'eau et de vin sucré, dans lequel Sophie trempa ce qui lui restait de pain.

«Savez-vous ce qu'il faudra faire une autre fois, quand vous serez punie ou que vous aurez envie de manger? Venez me le dire; je trouverai bien quelque chose de bon à vous donner, et qui vaudra mieux que ce mauvais pain noir des chevaux et des chiens.»

Sophie promit à sa bonne qu'elle n'oublierait pas sa recommandation chaque fois qu'elle aurait envie de quelque chose de bon.

X - La crème et le pain chaud

Sophie était gourmande, nous l'avons déjà dit; elle n'oublia donc pas ce que sa bonne lui avait recommandé, et, un jour qu'elle avait peu déjeuné, parce qu'elle avait su que la fermière devait apporter quelque chose de bon à sa bonne, elle lui dit qu'elle avait faim.

«Ah bien! répondit la bonne, cela se trouve à merveille: la fermière vient de me faire cadeau d'un grand pot de crème et d'un pain bis tout frais. Je vais vous en faire manger; vous verrez comme c'est bon!»

Et elle apporta sur la table un pain tout chaud et un grand vase plein d'une crème épaisse excellente. Sophie se jeta dessus comme une affamée. Au moment même où la bonne lui disait de ne pas trop en manger, elle entendit la voix de la maman qui appelait: «Lucie! Lucie!» (C'était le nom de la bonne.)

Lucie courut tout de suite chez Mme de Réan pour savoir ce qu'elle désirait; c'était pour lui dire de préparer et de commencer un ouvrage pour Sophie.

«Elle aura bientôt quatre ans, dit Mme de Réan, il est temps qu'elle apprenne à travailler.»

LA BONNE. – Mais quel ouvrage madame veut-elle que fasse une enfant si jeune?

MADAME DE RÉAN. – Préparez-lui une serviette à ourler, ou un mouchoir.

La bonne ne répondit rien, et sortit du salon d'assez mauvaise humeur.

En entrant chez elle, elle vit Sophie qui mangeait encore. Le pot de crème était presque vide et il manquait un énorme morceau de pain.

«Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle tout en préparant un ourlet pour Sophie, vous allez vous rendre malade! Est-il possible que vous ayez avalé tout cela? Que dira votre maman, si elle vous voit souffrante? Vous allez me faire gronder!»

SOPHIE. – Soyez tranquille, ma bonne! j'avais très grand'faim, et je ne serai pas malade. C'est si bon, la crème et le pain tout chaud!

LA BONNE. – Oui, mais c'est bien lourd à l'estomac. Dieu! quel énorme morceau de pain vous avez mangé! J'ai peur, très peur que vous soyez malade.

SOPHIE, *l'embrassant*. – Non, ma chère Lucie, soyez tranquille, je vous assure que je me porte très bien.

La bonne lui donna un petit mouchoir à ourler et lui dit de le porter à sa maman, qui voulait la faire travailler.

Sophie courut au salon où l'attendait sa maman, et lui présenta le mouchoir. La maman montra à Sophie comment il fallait piquer et tirer l'aiguille; ce fut très mal fait pour commencer; mais, après quelques points, elle fit assez bien et trouva que c'était très amusant de travailler.

«Voulez-vous me permettre, maman, dit-elle, de montrer mon ouvrage à ma bonne?

– Oui, tu peux y aller, et ensuite tu reviendras ranger toutes tes affaires et jouer dans ma chambre.»

Sophie courut chez sa bonne, qui fut fort étonnée de voir l'ourlet presque fini et si bien fait. Elle lui

demanda avec inquiétude si elle n'avait pas mal à l'estomac.

«Non, ma bonne, pas du tout, dit Sophie; seulement je n'ai pas faim.

– Je le crois bien, après tout ce que vous avez mangé. Mais retournez vite près de votre maman, de crainte qu'elle ne vous gronde.»

Sophie retourna au salon, rangea toutes ses affaires et se mit à jouer. Tout en jouant, elle se sentit mal à l'aise, la crème et le pain chaud lui pesaient sur l'estomac; elle avait mal à la tête; elle s'assit sur sa petite chaise et resta sans bouger et les yeux fermés.

La maman, n'entendant plus de bruit, se retourna et vit Sophie pâle et l'air souffrant.

«Qu'as-tu, Sophie? dit-elle avec inquiétude; es-tu malade?

– Je suis souffrante, maman, répondit-elle; j'ai mal à la tête.

– Depuis quand donc?

– Depuis que j'ai fini de ranger mon ouvrage.

– As-tu mangé quelque chose?»

Sophie hésita et répondit bien bas:

«Non, maman, rien du tout.

– Je vois que tu mens; je vais aller le demander à ta bonne, qui me le dira.»

La maman sortit et resta quelques minutes absente. Quand elle revint, elle avait l'air très fâché.

«Vous avez menti, mademoiselle; votre bonne m'a avoué qu'elle vous avait donné du pain chaud et de la crème, et que vous en aviez mangé comme une gloutonne. Tant pis pour vous, parce que vous allez être malade et que vous ne pourrez pas venir dîner demain chez votre tante d'Aubert, avec votre cousin Paul. Vous y auriez vu Camille et Madeleine de Fleurville; mais, au lieu de vous amuser, de courir dans les bois pour chercher des fraises, vous resterez toute seule à la maison et vous ne mangerez que de la soupe.»

Mme de Réan prit la main de Sophie, la trouva brûlante et l'emmena pour la faire coucher.

«Je vous défends, dit-elle à la bonne, de rien donner à manger à Sophie jusqu'à demain; faites-lui boire de l'eau ou de la tisane de feuilles d'oranger, et, si jamais vous recommencez ce que vous avez fait ce matin, je vous renverrai immédiatement.»

La bonne se sentait coupable; elle ne répondit pas. Sophie, qui était réellement malade, se laissa mettre dans son lit sans rien dire. Elle passa une mauvaise nuit, très agitée; elle souffrait de la tête et de l'estomac; vers le matin elle s'endormit. Quand elle se réveilla, elle avait encore un peu mal à la tête, mais le grand air lui fit du bien. La journée se passa tristement pour elle à regretter le dîner de sa tante.

Pendant deux jours encore, elle fut souffrante. Depuis ce temps elle prit en tel dégoût la crème et le pain chaud, qu'elle n'en mangea jamais.

Elle allait quelquefois avec son cousin et ses amies chez les fermières du voisinage; tout le monde autour d'elle mangeait avec délices de la crème et du pain bis, Sophie seule ne mangeait rien; la vue de cette bonne crème épaisse et mousseuse et de ce pain de ferme lui rappelait ce qu'elle avait souffert pour en avoir trop mangé, et lui donnait mal au coeur. Depuis ce temps aussi elle n'écouta plus les conseils de sa bonne, qui ne resta pas longtemps dans la maison. Mme de Réan, n'ayant plus confiance en elle, en prit une autre, qui était très bonne, mais qui ne permettait jamais à Sophie de faire ce que sa maman lui défendait.

XI - L'écureuil

Un jour Sophie se promenait avec son cousin Paul dans le petit bois de chênes qui était tout près du château; ils cherchaient tous deux des glands pour en faire des paniers, des sabots, des bateaux. Tout à coup Sophie sentit un gland qui lui tombait sur le dos; pendant qu'elle se baissait pour le ramasser, un autre gland vint lui tomber sur le bout de l'oreille.

«Paul, Paul, dit-elle, viens donc voir ces glands qui sont tombés sur moi: ils sont rongés. Qui est-ce qui a pu les ronger là-haut? Les souris ne grimpent pas aux arbres, et les oiseaux ne mangent pas de glands.»

Paul prit les glands, les regarda; puis il leva la tête et s'écria:

«C'est un écureuil; je le vois; il est tout en haut sur une branche; il nous regarde comme s'il se moquait de nous.»

Sophie regarda en l'air et vit un joli petit écureuil, avec une superbe queue relevée en panache. Il se nettoyait la figure avec ses petites pattes de devant; de temps en temps il regardait Sophie et Paul, faisait une gambade et sautait sur une autre branche.

«Que je voudrais avoir cet écureuil! dit Sophie. Comme il est gentil et comme je m'amuserais à jouer avec lui, à le mener promener, à le soigner.»

PAUL. – Ce ne serait pas difficile de l'attraper: mais les écureuils sentent mauvais dans une chambre, et puis ils rongent tout.

SOPHIE. – Oh! je l'empêcherais bien de ronger, parce que j'enfermerais toutes mes affaires; et il ne sentirait pas mauvais, parce que je nettoierais sa cage deux fois par jour. Mais comment ferais-tu pour le prendre?

PAUL. – J'aurais une cage un peu grande; je mettrais dedans des noix, des noisettes, des amandes, tout ce que les écureuils aiment le mieux, j'apporterais la cage près de ce chêne; je laisserais la porte ouverte; j'y attacherais une ficelle; je me cacherais tout près de l'arbre, et, quand l'écureuil entrerait dans la cage pour manger, je tirerais la ficelle pour fermer la porte, et l'écureuil serait pris.

SOPHIE. – Mais l'écureuil ne voudra peut-être pas entrer dans la cage; cela lui fera peur.

PAUL. – Oh! il n'y a pas de danger: les écureuils sont gourmands, il ne résistera pas aux amandes et aux noix.

SOPHIE. – Attrape-le-moi, je t'en prie, mon cher Paul; je serai si contente!

PAUL. – Mais ta maman, que dira-t-elle? elle ne voudra peut-être pas.

SOPHIE. – Elle le voudra; nous le lui demanderons tant et tant, tous les deux, qu'elle consentira.

Les deux enfants coururent à la maison; Paul se chargea d'expliquer l'affaire à Mme de Réan, qui

refusa d'abord, mais qui finit par consentir en disant à Sophie:

«Je te préviens que ton écureuil t'ennuiera bientôt: il grimpera partout; il rongera tes livres, tes joujoux; il sentira mauvais, il sera insupportable.»

SOPHIE. – Oh non! maman; je vous promets de le si bien garder, qu'il ne gâtera rien.

MADAME DE RÉAN. – Je ne veux pas de ton écureuil au salon ni dans ma chambre, d'abord; tu le garderas toujours dans la tienne.

SOPHIE. – Oui, maman, il restera chez moi, excepté quand je le mènerai promener.

Sophie et Paul coururent tout joyeux chercher une cage; ils en trouvèrent une au grenier, qui avait servi jadis à un écureuil. Ils l'emportèrent, la nettoyèrent avec l'aide de la bonne, et mirent dedans des amandes fraîches, des noix et des noisettes.

SOPHIE. – À présent, allons vite porter la cage sous le chêne. Pourvu que l'écureuil y soit encore!

PAUL. – Attends que j'attache une ficelle à la porte. Il faut que je la passe dans les barreaux, pour que la porte se ferme quand je tirerai.

SOPHIE. – J'ai peur que l'écureuil ne soit parti.

PAUL. – Non; il va rester là ou tout auprès jusqu'à la nuit. Là,... c'est fini; tire la ficelle, pour voir si c'est bien.

Sophie tira, la porte se referma tout de suite. Les enfants, enchantés, allèrent porter la cage dans le petit bois; arrivés près du chêne, ils regardèrent si l'écureuil y était; ils ne virent rien; ni les feuilles ni les branches ne remuaient. Les enfants, désolés, allaient chercher sous d'autres chênes, lorsque Sophie reçut sur le front un gland rongé comme ceux du matin.

«Il y est, il y est! s'écria-t-elle. Le voilà; je vois le bout de sa queue qui sort derrière cette branche touffue.»

En effet, l'écureuil, entendant parler, avança sa petite tête pour voir ce qui se passait.

«C'est bien, mon cher ami, dit Paul. Te voilà: tu seras bientôt en prison. Tiens, voilà des provisions que nous t'apportons; sois gourmand, mon ami, sois gourmand; tu verras comme on est puni de la gourmandise.»

Le pauvre écureuil, qui ne s'attendait pas à devenir un malheureux prisonnier, regardait d'un air moqueur, en faisant aller sa tête de droite et de gauche. Il vit la cage que Paul posait à terre, et jeta un oeil d'envie sur les amandes et les noix. Quand les enfants se furent cachés derrière le tronc du chêne, il descendit deux ou trois branches, s'arrêta, regarda de tous côtés, descendit encore un peu, et continua ainsi à descendre petit à petit, jusqu'à ce qu'il fût sur la cage. Il passa une patte à travers les barreaux, puis l'autre; mais, comme il ne pouvait rien attraper et que les amandes lui paraissaient de plus en plus appétissantes, il chercha le moyen d'entrer dans la cage, et il ne fut pas longtemps à trouver la porte; il s'arrêta à l'entrée, regarda la ficelle d'un air méfiant, allongea encore une patte pour atteindre les amandes ou les noix: mais, ne pouvant y parvenir, il se hasarda enfin à entrer dans la cage. À peine y fut-il, que les enfants, qui regardaient du coin de l'oeil et qui avaient suivi avec un battement de coeur les mouvements de l'écureuil, tirèrent la ficelle, et l'écureuil fut pris. La frayeur lui fit jeter l'amande qu'il commençait à grignoter, et il se mit à tourner autour de la cage pour s'échapper. Hélas! le pauvre petit

animal devait payer cher sa gourmandise et rester prisonnier! Les enfants se précipitèrent sur la cage; Paul ferma soigneusement la porte et emporta la cage dans la chambre de Sophie. Elle courait en avant et appela sa bonne d'un air triomphant pour lui faire voir son nouvel ami.

La bonne ne fut pas contente de ce petit élève.

«Que ferons-nous de cet animal? dit-elle. Il va nous mordre et nous faire un bruit insupportable. Quelle idée avez-vous eue, Sophie, de nous embarrasser de cette vilaine bête.

SOPHIE. – D'abord, ma bonne, elle n'est pas vilaine: l'écureuil est une très jolie bête. Ensuite il ne fera pas de bruit du tout et il ne nous mordra pas. C'est moi qui le soignerai.

LA BONNE. – En vérité, je plains le pauvre animal; vous le laisserez bientôt mourir de faim.

SOPHIE, *avec indignation*. – Mourir de faim! certainement non; je lui donnerai des noisettes, des amandes, du pain, du sucre, du vin.

LA BONNE, *d'un air moqueur*. – Voilà un écureuil qui sera bien nourri! Le sucre lui gâtera les dents, et le vin l'enivrera.

PAUL, *riant*. – Ha! ha! ha! un écureuil ivre! ce sera bien drôle.

SOPHIE. – Pas du tout, monsieur; mon écureuil ne sera pas ivre. Il sera très raisonnable.

LA BONNE. – Nous verrons cela. Je vais d'abord lui apporter du foin, pour qu'il puisse se coucher. Il a l'air tout effaré: je ne crois pas qu'il soit content de s'être laissé prendre.

SOPHIE. – Je vais le caresser pour l'habituer à moi et pour lui faire voir qu'on ne lui fera pas de mal.

Sophie passa sa main dans la cage: l'écureuil, effrayé, se sauva dans un coin. Sophie allongea la main pour le saisir: au moment où elle allait le prendre, l'écureuil lui mordit le doigt. Sophie se mit à crier et retira promptement sa main pleine de sang. La porte restant ouverte, l'écureuil se précipita hors de sa cage et se mit à courir dans la chambre. La bonne et Paul coururent après; mais, quand ils croyaient l'avoir attrapé, l'écureuil faisait un saut, s'échappait, et continuait à galoper dans la chambre; Sophie, oubliant son doigt qui saignait, voulut les aider. Ils continuèrent leur chasse pendant une demi-heure; l'écureuil commençait à être fatigué et il allait être pris, lorsqu'il aperçut la fenêtre qui était restée ouverte: aussitôt il s'élança dessus, grimpa le long du mur en dehors de la fenêtre, et se trouva sur le toit.

Sophie, Paul et la bonne descendirent au jardin en courant; levant la tête, ils aperçurent l'écureuil perché sur le toit, à moitié mort de fatigue et de peur.

«Que faire, ma bonne, que faire? s'écria Sophie.

– Il faut le laisser, dit la bonne. Vous voyez bien qu'il vous a déjà mordue.»

SOPHIE. – C'est parce qu'il ne me connaît pas encore, ma bonne; mais, quand il verra que je lui donne à manger, il m'aimera.

PAUL. – Je crois qu'il ne t'aimera jamais, parce qu'il est trop vieux pour s'habituer à rester enfermé. Il aurait fallu en avoir un tout jeune.

SOPHIE. – Oh! Paul, jette-lui des balles, je t'en prie, pour le faire descendre. Nous le rattraperons et nous le renfermerons.

PAUL. – Je veux bien, mais je ne crois pas qu'il veuille descendre.

Et voilà Paul qui va chercher un gros ballon et qui le lance si adroitement qu'il attrape l'écureuil à la tête. Le ballon descend en roulant, et après lui le pauvre écureuil; tous deux tombent à terre; le ballon bondit et rebondit, mais l'écureuil se brise en touchant à terre et reste mort, la tête ensanglantée, les reins et les pattes cassés. Sophie et Paul courent pour le ramasser et restent stupéfaits devant le pauvre animal mort.

«Méchant Paul, dit Sophie, tu as fait mourir mon écureuil.»

PAUL. – C'est ta faute, pourquoi as-tu voulu que je le fisse descendre en lui lançant des balles?

SOPHIE. – Il fallait seulement lui faire peur et non le tuer.

PAUL. – Mais je n'ai pas voulu le tuer; le ballon l'a attrapé, je ne croyais pas être si adroit.

SOPHIE. – Tu n'es pas adroit, tu es méchant. Va-t'en, je ne t'aime plus du tout.

PAUL. – Et moi, je te déteste. Tu es plus sotte que l'écureuil. Je suis enchanté de t'avoir empêchée de le tourmenter.

SOPHIE. – Vous êtes un mauvais garçon, monsieur. Je ne jouerai jamais avec vous: je ne vous demanderai jamais rien.

PAUL. – Tant mieux, mademoiselle: je ne serai que plus tranquille, et je n'aurai plus à me creuser la tête pour vous aider à faire des sottises.

LA BONNE. – Voyons, mes enfants, au lieu de vous disputer, avouez que vous avez agi tous deux sans réflexion et que vous êtes tous deux coupables de la mort de l'écureuil. Pauvre bête! il est plus heureux que s'il était resté vivant, car il ne souffre plus, du moins. Je vais appeler quelqu'un pour qu'on l'emporte et qu'on le jette dans quelque fossé, et vous, Sophie, montez dans votre chambre et trempez votre doigt dans l'eau; je vais vous y rejoindre.

Sophie s'en alla suivie de Paul, qui était un bon petit garçon, sans rancune, de sorte qu'au lieu de bouder il aida Sophie à verser de l'eau dans une cuvette et à y tremper sa main. Quand la bonne monta, elle enveloppa le doigt de Sophie de quelques feuilles de laitue et d'un petit chiffon. Les enfants étaient un peu honteux, en rentrant au salon pour dîner, d'avoir à raconter la fin de leur aventure de l'écureuil.

Les papas et les mamans se moquèrent d'eux. La cage de l'écureuil fut reportée au grenier. Le doigt de Sophie lui fit mal encore pendant quelques jours, après lesquels elle ne pensa plus à l'écureuil que pour se dire qu'elle n'en aurait jamais.

XII - Le thé

C'était le 19 juillet, jour de la naissance de Sophie; elle avait quatre ans. Sa maman lui faisait toujours un joli présent ce jour-là, mais elle ne lui disait jamais d'avance ce qu'elle lui donnerait. Sophie s'était levée plus tôt que d'habitude; elle se dépêchait de s'habiller pour aller chez sa maman recevoir son cadeau.

«Vite, vite, ma bonne, je vous en prie, disait-elle; j'ai si envie de savoir ce que maman me donnera pour ma fête!»

LA BONNE. – Mais donnez-moi le temps de vous peigner. Vous ne pouvez pas vous en aller tout ébouriffée comme vous êtes. Ce serait une jolie manière de commencer vos quatre ans!... Tenez-vous donc tranquille, vous bougez toujours.

SOPHIE. – Aie, aie, vous m'arrachez les cheveux, ma bonne.

LA BONNE. – Parce que vous tournez la tête de tous les côtés; là,... encore! comment puis-je deviner de quel côté il vous plaira de tourner la tête?

Enfin Sophie fut habillée, peignée, et elle put courir chez sa maman.

«Te voilà de bien bonne heure, Sophie, dit la maman en souriant. Je vois que tu n'as pas oublié tes quatre ans et le cadeau que je te dois. Tiens, voici un livre, tu y trouveras de quoi t'amuser.»

Sophie remercia sa maman d'un air embarrassé, et prit le livre, qui était en maroquin rouge.

«Que ferai-je de ce livre? pensa-t-elle. Je ne sais pas lire; à quoi me servira-t-il?»

La maman la regardait et riait.

«Tu ne parais pas contente de mon présent, lui dit-elle; c'est pourtant très joli; il y a écrit dessus: les Arts. Je suis sûre qu'il t'amusera plus que tu ne le penses.

SOPHIE. – Je ne sais pas, maman.

LA MAMAN. – Ouvre-le, tu verras.

Sophie voulut ouvrir le livre; à sa grande surprise elle ne le put pas; ce qui l'étonna plus encore, c'est qu'en le retournant il se faisait dans le livre un bruit étrange. Sophie regarda sa maman d'un air étonné. Mme de Réan rit plus fort et lui dit:

«C'est un livre extraordinaire; il n'est pas comme tous les livres qui s'ouvrent tout seuls; celui-ci ne s'ouvre que lorsqu'on appuie le pouce sur le milieu de la tranche.»

La maman appuya un peu le pouce; le dessus s'ouvrit, et Sophie vit avec bonheur que ce n'était pas un livre, mais une charmante boite à couleurs, avec des pinceaux, des godets et douze petits cahiers, pleins de charmantes images à peindre.

«Oh! merci, ma chère maman, s'écria Sophie. Que je suis contente! Comme c'est joli!»

LA MAMAN. – Tu étais un peu attrapée tout à l'heure, quand tu as cru que je te donnais un vrai livre; mais je ne t'aurais pas joué un si mauvais tour. Tu pourras t'amuser à peindre dans la journée avec ton

cousin Paul et tes amies Camille et Madeleine, que j'ai engagées à venir passer la journée avec toi: elles viendront à deux heures. Ta tante d'Aubert m'a chargée de te donner de sa part ce petit thé; elle ne pourra venir qu'à trois heures, et elle a voulu te faire son cadeau dès le matin.»

L'heureuse Sophie prit le plateau avec les six tasses, la théière, le sucrier et le pot à crème en argent. Elle demanda la permission de faire un vrai thé pour ses amies.

«Non, lui dit Mme de Réan, vous répandriez la crème partout, vous vous brûleriez avec le thé. Faites semblant d'en prendre, ce sera tout aussi amusant.»

Sophie ne dit rien, mais elle n'était pas contente.

«À quoi me sert un ménage, se dit-elle, si je ne puis rien mettre dedans? Mes amies se moqueront de moi. Il faut que je cherche quelque chose pour remplir tout cela. Je vais demander à ma bonne.»

Sophie dit à sa maman qu'elle allait montrer tout cela à sa bonne; elle emporta sa boîte et son thé et courut dans sa chambre.

SOPHIE. – Tenez, ma bonne, voyez les jolies choses que m'ont données maman et ma tante d'Aubert.

LA BONNE. – Le joli ménage! vous vous amuserez bien avec. Mais je n'aime pas beaucoup ce livre; à quoi vous servira un livre, puisque vous ne savez pas lire?

SOPHIE, *riant*. – Bravo! voilà ma bonne attrapée comme moi. Ce n'est pas un livre, c'est une boîte à couleurs.

Et Sophie ouvrit la boîte, que la bonne trouva charmante. Après avoir causé sur ce qu'on ferait dans la journée, Sophie dit qu'elle avait voulu donner du thé à ses amies, mais que sa maman ne l'avait pas permis.

«Que mettrais-je dans ma théière, dans mon sucrier et dans mon pot à crème? Ne pourriez-vous pas, ma chère petite bonne, m'aider un peu et me donner quelque chose que je puisse faire manger à mes amies?

– Non, ma pauvre petite, répondit la bonne: c'est impossible. Souvenez-vous que votre maman m'a dit qu'elle me renverrait si je vous donnais quelque chose à manger quand elle l'avait défendu.»

Sophie soupira et resta pensive; petit à petit son visage s'éclaircit, elle avait une idée; nous allons voir si l'idée était bonne. Sophie joua, puis déjeuna; en revenant de la promenade avec sa maman, elle dit qu'elle allait tout préparer pour l'arrivée de ses amies. Elle mit la boîte à couleurs sur une petite table. Sur une autre table elle arrangea les six tasses, et au milieu elle mit le sucrier, la théière et le pot à crème.

«À présent, dit-elle, je vais faire du thé.»

Elle prit la théière, alla dans le jardin, cueillit quelques feuilles de trèfle, qu'elle mit dans la théière; ensuite elle alla prendre de l'eau dans l'assiette où on en mettait pour le chien de sa maman, et elle versa cette eau dans la théière.

«Là! voilà le thé, dit-elle d'un air enchanté; à présent je vais faire la crème.» Elle alla prendre un morceau de blanc qui servait pour nettoyer l'argenterie; elle en racla un peu avec son petit couteau, le versa dans le pot à crème, qu'elle remplit de l'eau du chien, mêla bien avec une petite cuiller, et, quand l'eau fut bien blanche, elle replaça le pot sur la table. Il ne lui restait plus que le sucrier à remplir; elle reprit la craie à argenterie, en cassa de petits morceaux avec son couteau, remplit le sucrier, qu'elle posa sur la table, et regarda le tout d'un air enchanté.

«Là! dit-elle en se frottant les mains, voilà un superbe thé; j'espère que j'ai de l'esprit! Je parie que Paul ni aucune de mes amies n'auraient eu une si bonne invention...»

Sophie attendit ses amies encore une demi-heure, mais elle ne s'ennuya pas; elle était si contente de

son thé, qu'elle ne voulait pas s'en éloigner; elle se promenait autour de la table, le regardant d'un air joyeux, se frottait les mains et répétait:

«Dieu! que j'ai de l'esprit! que j'ai de l'esprit!» Enfin Paul et les amies arrivèrent. Sophie courut au-devant d'eux, les embrassa tous et les emmena bien vite dans le petit salon pour leur montrer ses belles choses. La boite à couleurs les attrapa d'abord comme elle avait attrapé Sophie et sa bonne. Ils trouvèrent le thé charmant et voulaient tout de suite commencer le repas, mais Sophie leur demanda d'attendre jusqu'à trois heures. Ils se mirent donc tous à peindre les images des petits livres: chacun avait le sien. Quand on se fut bien amusé avec la boîte à couleurs et qu'on eut tout rangé soigneusement:

«À présent, s'écria Paul, prenons le thé.

– Oui, oui, prenons le thé, répondirent toutes les petites filles ensemble.

CAMILLE. – Voyons, Sophie, fais les honneurs.

SOPHIE. – Asseyez-vous tous autour de la table... Là, c'est bien... Donnez-moi vos tasses, que j'y mette du sucre... À présent le thé,... puis la crème... Buvez maintenant.

MADELEINE. – C'est singulier, le sucre ne fond pas.

SOPHIE. – Mêle bien, il fondra.

PAUL. – Mais ton thé est froid.

SOPHIE. – C'est parce qu'il est fait depuis longtemps.

CAMILLE, *goûte le thé et le rejette avec dégoût*. – Ah! quelle horreur! qu'est-ce que c'est? Ce n'est pas du thé, cela!

MADELEINE, *le rejetant de même*. – C'est détestable! cela sent la craie.

PAUL, *crachant à son tour*. – Que nous as-tu donné là, Sophie
C'est détestable, dégoûtant.

SOPHIE, *embarrassée*. – Vous trouvez...

PAUL. – Comment, si nous trouvons? Mais c'est affreux de nous jouer un tour pareil! Tu mériterais que nous te fissions avaler ton détestable thé.

SOPHIE, *se fâchant*. – Vous êtes tous si difficiles que rien ne vous semble bon!

CAMILLE, *souriant*. – Avoue, Sophie, que, sans être difficile, on peut trouver ton thé très mauvais.

MADELEINE. – Quant à moi, je n'ai jamais goûté à quelque chose d'aussi mauvais.

PAUL, *présentant la théière à Sophie*. – Avale donc, avale: tu verras si nous sommes difficiles.

SOPHIE, *se débattant*. – Laisse-moi, tu m'ennuies.

PAUL, *continuant*. – Ah! nous sommes difficiles! Ah! tu trouves ton thé bon! Bois-le donc ainsi que ta crème.

Et Paul, saisissant Sophie, lui versa le thé dans la bouche; il allait en faire autant de la prétendue crème, malgré les cris et la colère de Sophie, lorsque Camille et Madeleine, qui étaient très bonnes et qui avaient pitié d'elle, se précipitèrent sur Paul pour lui arracher le pot à la crème. Paul, qui était furieux, les repoussa; Sophie en profita pour se dégager et pour tomber dessus à coups de poing. Camille et Madeleine tâchèrent alors de retenir Sophie; Paul hurlait, Sophie criait, Camille et Madeleine appelaient au secours, c'était un train à assourdir; les mamans accoururent effrayées. À leur aspect les enfants se tinrent tous immobiles.

«Que se passe-t-il donc?» demanda Mme de Réan d'un air inquiet et sévère.

Personne ne répondit.

MADAME DE FLEURVILLE. – Camille, explique-nous le sujet de cette bataille.

CAMILLE. – Maman, Madeleine et moi nous ne nous battions avec personne.

MADAME DE FLEURVILLE. – Comment! vous ne vous battiez pas? Toi tu tenais le bras de Sophie, et Madeleine tenait Paul par la jambe.

CAMILLE. – C'était pour les empêcher de... de... jouer trop fort.

MADAME DE FLEURVILLE, avec un demi-sourire. – Jouer! tu appelles cela jouer!

MADAME DE RÉAN. – Je vois que c'est Sophie et Paul qui se seront disputés, comme à l'ordinaire; Camille et Madeleine auront voulu les empêcher de se battre. J'ai deviné, n'est-ce pas, ma petite Camille?

CAMILLE, *bien bas et rougissant*. – Oui, madame.

MADAME D'AUBERT. – N'êtes-vous pas honteux, monsieur Paul, de vous conduire ainsi? À propos de rien vous vous fâchez, vous êtes prêt à vous battre...

PAUL. – Ce n'est pas à propos de rien, maman; Sophie a voulu nous faire boire un thé tellement détestable que nous avons eu mal au coeur en le goûtant, et, quand nous nous sommes plaints, elle nous a dit que nous étions trop difficiles.

Mme de Réan prit le pot à la crème, le sentit, y goûta du bout de la langue, fit une grimace de dégoût et dit à Sophie:

«Où avez-vous pris cette horreur de prétendue crème, mademoiselle?»

SOPHIE, *la tête baissée et très honteuse*. – Je l'ai faite, maman.

MADAME DE RÉAN. – Vous l'avez faite! et avec quoi?... Répondez.

SOPHIE, *de même*. – Avec le blanc à argenterie et l'eau du chien.

MADAME DE RÉAN. – Et votre thé, qu'est-ce que c'était?

SOPHIE, *de même*. – Des feuilles de trèfle et de l'eau du chien.

MADAME DE RÉAN, *examinant le sucrier*. – Voilà un joli régal pour vos amies! De l'eau sale, de la craie! Vous commencez bien vos quatre ans, mademoiselle: en désobéissant quand je vous avais défendu de faire du thé, en voulant faire avaler à vos amies un soi-disant thé dégoûtant, et en vous battant avec votre cousin. Je reprends votre ménage, pour vous empêcher de recommencer, et je vous aurais envoyée dîner dans votre chambre, si je ne craignais de gâter le plaisir de vos petites amies, qui sont si bonnes qu'elles souffriraient de votre punition.

Les mamans s'en allèrent en riant malgré elles du ridicule régal inventé par Sophie. Les enfants restèrent seuls; Paul et Sophie, honteux de leur bataille, n'osaient pas se regarder. Camille et Madeleine les embrassèrent, les consolèrent et tâchèrent de les réconcilier. Sophie embrassa Paul, leur demanda pardon à tous, et tout fut oublié. On courut au jardin, où on attrapa huit superbes papillons, que Paul mit dans une boîte qui avait un couvercle de verre. Le reste de l'après-midi se passa à arranger la boîte, pour que les papillons fussent bien logés; on leur mit de l'herbe, des fleurs, des gouttes d'eau sucrée, des fraises, des cerises. Quand le soir vint, et que chacun put partir, Paul emporta la boîte aux papillons, à la prière de Sophie, de Camille et de Madeleine, qui voyaient qu'il en avait envie.

XIII - Les loups

Sophie n'était pas très obéissante, nous l'avons bien vu dans les histoires que nous venons de lire; elle aurait dû être corrigée, mais elle ne l'était pas encore: aussi lui arriva-t-il bien d'autres malheurs.

Le lendemain du jour où Sophie avait eu quatre ans, sa maman l'appela et lui dit:

«Sophie, je t'ai promis que, lorsque tu aurais quatre ans, tu viendrais avec moi faire mes grandes promenades du soir. Je vais partir pour aller à la ferme de Svitine en passant par la forêt; tu vas venir avec moi; seulement fais attention à ne pas te mettre en arrière; tu sais que je marche vite, et, si tu t'arrêtais, tu pourrais rester bien loin derrière avant que je pusse m'en apercevoir.»

Sophie, enchantée de faire cette grande promenade, promit de suivre sa maman de tout près et de ne pas se laisser perdre dans le bois.

Paul, qui arriva au même instant, demanda à les accompagner, à la grande joie de Sophie.

Ils marchèrent bien sagement pendant quelque temps derrière Mme de Réan; ils s'amusaient à voir courir et sauter quelques gros chiens qu'elle emmenait toujours avec elle.

Arrivés dans la forêt, les enfants cueillirent quelques fleurs qui étaient sur leur passage, mais ils les cueillaient sans s'arrêter.

Sophie aperçut tout près du chemin une multitude de fraisiers chargés de fraises.

«Les belles fraises! s'écria-t-elle. Quel dommage de ne pas pouvoir les manger!»

Mme de Réan entendit l'exclamation, et, se retournant, elle lui défendit encore de s'arrêter.

Sophie soupira et regarda d'un air de regret les belles fraises dont elle avait si envie.

«Ne les regarde pas, lui dit Paul, et tu n'y penseras plus.»

SOPHIE. – C'est qu'elles sont si rouges, si belles, si mûres, elles doivent être si bonnes!

PAUL. – Plus tu les regarderas et plus tu en auras envie. Puisque ma tante t'a défendu de les cueillir, à quoi sert-il de les regarder?

SOPHIE. – J'ai envie d'en prendre seulement une: cela ne me retardera pas beaucoup. Reste avec moi, nous en mangerons ensemble.

PAUL. – Non, je ne veux pas désobéir à ma tante, et je ne veux pas être perdu dans la forêt.

SOPHIE. – Mais il n'y a pas de danger. Tu vois bien que c'est pour nous faire peur que maman l'a dit; nous saurions bien retrouver notre chemin si nous restions derrière.

PAUL. – Mais non: le bois est très épais, nous pourrions bien ne pas nous retrouver.

SOPHIE. – Fais comme tu voudras, poltron; moi, à la première place de fraises comme celles que nous venons de voir, j'en mangerai quelques-unes.

PAUL. – Je ne suis pas poltron, mademoiselle, et vous, vous êtes une désobéissante et une gourmande:

perdez-vous dans la forêt si vous voulez; moi, j'aime mieux obéir à ma tante.

Et Paul continua à suivre Mme de Réan, qui marchait assez vite et sans se retourner. Ses chiens l'entouraient et marchaient devant et derrière elle. Sophie aperçut bientôt une nouvelle place de fraises aussi belles que les premières; elle en mangea une, qu'elle trouva délicieuse, puis une seconde, une troisième; elle s'accroupit pour les cueillir plus à son aise et plus vite; de temps en temps elle jetait un coup d'oeil sur sa maman et sur Paul, qui s'éloignaient. Les chiens avaient l'air inquiet; ils allaient vers le bois, ils revenaient; ils finirent par se rapprocher tellement de Mme de Réan, qu'elle regarda ce qui causait leur frayeur, et elle aperçut dans le bois, au travers des feuilles, des yeux brillants et féroces. Elle entendit en même temps un bruit de branches cassées, de feuilles sèches. Se retournant pour recommander aux enfants de marcher devant elle, quelle fut sa frayeur de ne voir que Paul!

«Où est Sophie?» s'écria-t-elle.

PAUL. – Elle a voulu rester en arrière pour manger des fraises, ma tante.

MADAME DE RÉAN. – Malheureuse enfant! qu'a-t-elle fait? Nous sommes accompagnés par des loups. Retournons pour la sauver, s'il est encore temps!»

Mme de Réan courut, suivie de ses chiens et du pauvre Paul terrifié, à l'endroit où devait être restée Sophie; elle l'aperçut de loin assise au milieu des fraises, qu'elle mangeait tranquillement. Tout à coup deux des chiens poussèrent un hurlement plaintif et coururent à toutes jambes vers Sophie. Au même moment un loup énorme, aux yeux étincelants, à la gueule ouverte, sortit sa tête hors du bois avec précaution. Voyant accourir les chiens, il hésita un instant; croyant avoir le temps avant leur arrivée d'emporter Sophie dans la forêt pour la dévorer ensuite, il fit un bond prodigieux et s'élança sur elle. Les chiens, voyant le danger de leur petite maîtresse et excités par les cris d'épouvante de Mme de Réan et de Paul, redoublèrent de vitesse et vinrent tomber sur le loup au moment où il saisissait les jupons de Sophie pour l'entraîner dans le bois. Le loup, se sentant mordu par les chiens, lâcha Sophie et commença avec eux une bataille terrible! La position des chiens devint très dangereuse par l'arrivée des deux autres loups qui avaient suivi Mme de Réan et qui accouraient aussi; mais les chiens se battirent si vaillamment que les trois loups prirent bientôt la fuite. Les chiens, couverts de sang et de blessures, vinrent lécher les mains de Mme de Réan et des enfants, restés tremblants pendant le combat. Mme de Réan leur rendit leurs caresses et se remit en route, tenant chacun des enfants par la main et entourée de ses courageux défenseurs.

Mme de Réan ne disait rien à Sophie, qui avait de la peine à marcher, tant ses jambes tremblaient de la frayeur qu'elle avait eue. Le pauvre Paul était presque aussi pâle et aussi tremblant que Sophie. Ils sortirent enfin du bois et arrivèrent près d'un ruisseau.

«Arrêtons-nous là, dit Mme de Réan; buvons tous un peu de cette eau fraîche, dont nous avons besoin pour nous remettre de notre frayeur.»

Et Mme de Réan, se penchant vers le ruisseau, en but quelques gorgées et jeta de l'eau sur son visage et sur ses mains. Les enfants en firent autant; Mme de Réan leur fit tremper la tête dans l'eau fraîche. Ils se sentirent ranimés, et leur tremblement se calma.

Les pauvres chiens s'étaient tous jetés dans l'eau; ils buvaient, ils lavaient leurs blessures, ils se roulaient dans le ruisseau; et ils sortirent de leur bain nettoyés et rafraîchis.

Au bout d'un quart d'heure, Mme de Réan se leva pour partir. Les enfants marchèrent près d'elle.

«Sophie, dit-elle, crois-tu que j'aie eu raison de te défendre de t'arrêter?»

SOPHIE. – Oh oui! maman; je vous demande bien pardon de vous avoir désobéi; et toi, mon bon Paul, je

suis bien fâchée de t'avoir appelé poltron.

MADAME DE RÉAN. – Poltron! tu l'as appelé poltron! Sais-tu que, lorsque nous avons couru vers toi, c'est lui qui courait en avant? As-tu vu que, lorsque les autres loups arrivaient au secours de leur camarade, Paul, armé d'un bâton qu'il avait ramassé en courant, s'est jeté au-devant d'eux pour les empêcher de passer, et que c'est moi qui ai dû l'enlever dans mes bras et le retenir auprès de toi pour l'empêcher d'aller au secours des chiens? As-tu remarqué aussi que, pendant tout le combat, il s'est toujours tenu devant toi pour empêcher les loups d'arriver jusqu'à nous? Voilà comme Paul est poltron!»

Sophie se jeta au cou de Paul et l'embrassa dix fois en lui disant: «Merci, mon bon Paul, mon cher Paul, je t'aimerai toujours de tout mon coeur.»

Quand ils arrivèrent à la maison, tout le monde s'étonna de leurs visages pâles et de la robe de Sophie déchirée par les dents du loup.

Mme de Réan raconta leur terrible aventure; chacun loua beaucoup Paul de son obéissance et de son courage, chacun blâma Sophie de sa désobéissance et de sa gourmandise, et chacun admira la vaillance des chiens, qui furent caressés et qui eurent un excellent dîner d'os et de restes de viande.

Le lendemain, Mme de Réan donna à Paul un uniforme complet de zouave; Paul, fou de joie, le mit tout de suite et entra chez Sophie; elle poussa un cri de frayeur en voyant entrer un Turc coiffé d'un turban, un sabre à la main, des pistolets à la ceinture. Mais, Paul s'étant mis à rire et à sauter, Sophie le reconnut et le trouva charmant avec son uniforme.

Sophie ne fut pas punie de sa désobéissance. Sa maman pensa qu'elle l'avait été assez par la frayeur quelle avait eue, et qu'elle ne recommencerait pas.

XIV - La joue écorchée

Sophie était colère; c'est un nouveau défaut dont nous n'avons pas encore parlé.

Un jour elle s'amusait à peindre un de ses petits cahiers d'images, pendant que son cousin Paul découpait des cartes pour en faire des paniers à salade, des tables et des bancs. Ils étaient tous deux assis à une petite table en face l'un de l'autre; Paul, en remuant les jambes, faisait remuer la table.

«Fais donc attention, lui dit Sophie d'un air impatienté; tu pousses la table, je ne peux pas peindre»

Paul prit garde pendant quelques minutes, puis il oublia et recommença à faire trembler la table.

«Tu es insupportable, Paul! s'écria Sophie; je t'ai déjà dit que tu m'empêchais de peindre.»

PAUL. – Ah bah! pour les belles choses que tu fais, ce n'est pas la peine de se gêner.

SOPHIE. – Je sais très bien que tu ne te gênes jamais; mais, comme tu me gênes, je te prie de laisser tes jambes tranquilles.

PAUL, *d'un air moqueur*. – Mes jambes n'aiment pas à rester tranquilles, elles bougent malgré moi.

SOPHIE, *fâchée*. – Je les attacherai avec une ficelle, tes ennuyeuses jambes; et, si tu continues à les remuer, je te chasserai.

PAUL. – Essaie donc un peu; tu verras ce que savent faire les pieds qui sont au bout de mes jambes.

SOPHIE. – Vas-tu me donner des coups de pied, méchant?

PAUL. – Certainement, si tu me donnes des coups de poing.

Sophie, tout à fait en colère, lance de l'eau à la figure de Paul, qui, se fâchant à son tour, donne un coup de pied à la table et renverse tout ce qui était dessus. Sophie s'élance sur Paul et lui griffe si fort la figure, que le sang coule de sa joue. Paul crie; Sophie, hors d'elle-même, continue à lui donner des tapes et des coups de poing. Paul, qui n'aimait pas à battre Sophie, finit par se sauver dans un cabinet, où il s'enferme. Sophie a beau frapper à la porte, Paul n'ouvre pas. Sophie finit par se calmer. Quand sa colère est passée, elle commence à se repentir de ce qu'elle a fait; elle se souvient que Paul a risqué sa vie pour la défendre contre les loups.

«Pauvre Paul, pensa-t-elle, comme j'ai été méchante pour lui! Comment faire pour qu'il ne soit plus fâché? Je ne voudrais pas demander pardon; c'est ennuyeux de dire: «Pardonne-moi...» Pourtant, ajouta-t-elle après avoir un peu réfléchi, c'est bien plus honteux d'être méchant! Et comment Paul me pardonnera-t-il, si je ne lui demande pas pardon?»

Après avoir un peu réfléchi, Sophie se leva, alla frapper à la porte du cabinet où s'était enfermé Paul, mais cette fois pas avec colère, ni en donnant de grands coups de poing, mais doucement; elle appela d'une voix bien humble: «Paul, Paul!» Mais Paul ne répondit pas. «Paul, ajouta-t-elle, toujours d'une voix douce, mon cher Paul, pardonne-moi, je suis bien fâchée d'avoir été méchante. Paul, je t'assure que je ne recommencerai pas.»

La porte s'entr'ouvrit tout doucement, et la tête de Paul parut. Il regarda Sophie avec méfiance:

«Tu n'es plus en colère? Bien vrai? lui dit-il.

– Oh non! non, bien sûr, cher Paul, répondit Sophie; je suis bien triste d'avoir été si méchante.»

Paul ouvrit tout à fait la porte, et Sophie, levant les yeux, vit son visage tout écorché; elle poussa un cri et se jeta au cou de Paul.

«Oh! mon pauvre Paul, comme je t'ai fait mal! comme je t'ai griffé! que faire pour te guérir?

– Ce ne sera rien, répondit Paul, cela passera tout seul. Cherchons une cuvette et de l'eau pour me laver. Quand le sang sera parti, il n'y aura plus rien du tout.»

Sophie courut avec Paul chercher une cuvette pleine d'eau; mais il eut beau tremper son visage dans la cuvette, frotter et essuyer, les marques des griffes restaient toujours sur la joue. Sophie était désolée.

«Que va dire maman? dit-elle. Elle sera en colère contre moi et elle me punira.»

Paul, qui était très bon, se désolait aussi; il ne savait qu'imaginer pour ne pas faire gronder Sophie.

«Je ne peux pas dire que je suis tombé dans les épines, dit-il, parce que ce ne serait pas vrai... Mais si,... attends donc; tu vas voir.»

Et voilà Paul qui part en courant; Sophie le suit; ils entrent dans le petit bois près de la maison; Paul se dirige vers un buisson de houx, se jette dedans et se roule de manière à avoir le visage piqué et écorché par les pointes des feuilles. Il se relève plus écorché qu'auparavant.

Lorsque Sophie voit ce pauvre visage tout saignant, elle se désole, elle pleure.

«C'est moi, dit-elle, qui suis cause de tout ce que tu souffres, mon pauvre Paul! C'est pour que je ne sois pas punie que tu t'écorches plus encore que je ne l'avais fait dans ma colère. Oh! cher Paul! comme tu es bon! Comme je t'aime!

– Allons vite à la maison pour me laver encore le visage, dit Paul. N'aie pas l'air triste, ma pauvre Sophie. Je t'assure que je souffre très peu; demain ce sera passé. Ce que je te demande seulement, c'est de ne pas dire que tu m'as griffé; si tu le faisais, j'en serais fort triste et je n'aurais pas la récompense de mes piqûres de houx. Me le promets-tu?

– Oui, dit Sophie en l'embrassant; je ferai tout ce que tu voudras.»

Ils rentrèrent dans leur chambre, et Paul retrempa son visage dans l'eau.

Quand ils allèrent au salon, les mamans qui y étaient poussèrent un cri de surprise en voyant le visage écorché et bouffi du pauvre Paul.

«Où t'es-tu arrangé comme cela? demanda Mme d'Aubert. Mon pauvre Paul, on dirait que tu t'es roulé dans les épines.

PAUL. – C'est précisément ce qui m'est arrivé, maman. Je suis tombé, en courant, dans un buisson de houx, et, en me débattant pour me relever, je me suis écorché le visage et les mains.

MADAME D'AUBERT. – Tu es bien maladroit d'être tombé dans ce houx, tu n'aurais pas dû te débattre, mais te relever bien doucement.

MADAME DE RÉAN. – Où donc étais-tu, Sophie? Tu aurais dû l'aider à se relever.

PAUL. – Elle courait après moi, ma tante; elle n'a pas eu le temps de m'aider; quand elle est arrivée, je m'étais déjà relevé.

Mme d'Aubert emmena Paul pour mettre sur ses écorchures de la pommade de concombre.

Sophie resta avec sa maman, qui l'examinait avec attention.

MADAME DE RÉAN. – Pourquoi es-tu triste, Sophie?

SOPHIE, *rougissant.* – Je ne suis pas triste, maman.

MADAME DE RÉAN. – Si fait, tu es triste et inquiète comme si quelque chose te tourmentait.

SOPHIE, *les larmes aux yeux et la voix tremblante.* – Je n'ai rien, maman; je n'ai rien.

MADAME DE RÉAN. – Tu vois bien que, même en me disant que tu n'as rien, tu es prête à pleurer.

SOPHIE, *éclatant en sanglots*. – Je ne peux... pas... vous dire... J'ai... promis... à Paul.

MADAME DE RÉAN, *attirant Sophie*. – Écoute, Sophie, si Paul a fait quelque chose de mal, tu ne dois pas tenir ta promesse de ne pas me le dire. Je te promets, moi, que je ne gronderai pas Paul, et que je ne le dirai pas à sa maman; mais je veux savoir ce qui te rend si triste, ce qui te fait pleurer si fort, et tu dois me le dire.

Sophie cache sa figure dans les genoux de Mme de Réan, et sanglote si fort qu'elle ne peut pas parler.

Mme de Réan cherche à la rassurer, à l'encourager, et enfin Sophie lui dit:

«Paul n'a rien fait de mal, maman; au contraire, il est très bon, et il a fait une très belle chose; c'est moi seule qui ai été méchante, et c'est pour m'empêcher d'être grondée et punie qu'il s'est roulé dans le houx.»

Mme de Réan, de plus en plus surprise, questionna Sophie, qui lui raconta tout ce qui s'était passé entre elle et Paul.

«Excellent petit Paul! s'écria Mme de Réan; quel bon coeur il a! Quel courage et quelle bonté! Et toi, ma pauvre Sophie, quelle différence entre toi et ton cousin! Vois comme tu te laisses aller à tes colères et comme tu es ingrate envers cet excellent Paul, qui te pardonne toujours, qui oublie toujours tes injustices, et qui, aujourd'hui encore, a été si généreux pour toi.

SOPHIE. – Oh oui! maman, je vois bien tout cela, et à l'avenir jamais je ne me fâcherai contre Paul.

MADAME DE RÉAN. – Je n'ajouterai aucune réprimande ni aucune punition à celle que te fait subir ton coeur. Tu souffres du mal de Paul, et c'est ta punition: elle te profitera plus que toutes celles que je pourrais t'infliger. D'ailleurs tu as été sincère, tu as tout avoué quand tu pouvais tout cacher: c'est très bien, je te pardonne à cause de ta franchise.

XV - Élisabeth

Sophie était assise un jour dans son petit fauteuil; elle ne faisait rien et elle pensait.
«À quoi penses-tu?» lui demanda sa maman.

SOPHIE. – Je pense à Élisabeth Chéneau, maman.

MADAME DE RÉAN. – Et à propos de quoi penses-tu à elle?

SOPHIE. – C'est que j'ai remarqué hier qu'elle avait une grande écorchure au bras, et, quand je lui ai demandé comment elle s'était écorchée, elle a rougi, elle a caché son bras, elle m'a dit tout bas: «Tais-toi; c'est pour me punir.» Je cherche à comprendre ce qu'elle a voulu me dire.

MADAME DE RÉAN. – Je vais te l'expliquer, si tu veux, car, moi aussi, j'ai remarqué cette écorchure, et sa maman m'a raconté comment elle se l'était faite. Écoute bien; c'est un beau trait d'Élisabeth.»

Sophie, enchantée d'avoir une histoire à entendre, rapprocha son petit fauteuil de sa maman pour mieux écouter.

MADAME DE RÉAN. – Tu sais qu'Élisabeth est très bonne, mais qu'elle est malheureusement un peu colère *(Sophie baisse les yeux)*; il lui arrive même de taper sa bonne dans ses accès de colère. Elle en est désolée après, mais elle ne réfléchit qu'après, au lieu de réfléchir avant. Avant-hier elle repassait les robes et le linge de sa poupée; sa bonne mettait les fers au feu, de peur qu'Élisabeth ne se brûlât. Élisabeth était ennuyée de ne pas les faire chauffer elle-même; sa bonne le lui défendait, et l'arrêtait toutes les fois qu'elle voulait mettre son fer au feu sans lui en rien dire. Enfin elle trouva moyen d'arriver à la cheminée, et elle allait placer son fer, lorsque la bonne la vit, retira le fer et lui dit: «Puisque vous ne m'écoutez pas, Élisabeth, vous ne repasserez plus; je prends les fers et je les remets dans l'armoire. – Je veux mes fers, cria Élisabeth; je veux mes fers! – Non, mademoiselle, vous ne les aurez pas. – Méchante Louise, rendez-moi mes fers, dit Élisabeth en colère. – Vous ne les aurez pas; les voici enfermés», ajouta Louise en retirant la clef de l'armoire. Élisabeth, furieuse, voulut arracher la clef des mains de sa bonne, mais elle ne put y parvenir. Alors dans sa colère elle la griffa si fortement que le bras de Louise fut écorché et saigna. Quand Élisabeth vit le sang, elle fut désolée; elle demanda pardon à Louise, elle lui baisait le bras, elle le bassinait avec de l'eau. Louise, qui est une très bonne femme, la voyant si affligée, l'assurait que son bras ne lui faisait pas mal. «Non, non, disait Élisabeth en pleurant, je mérite de souffrir comme je vous ai fait souffrir; écorchez-moi le bras comme j'ai écorché le vôtre, ma bonne; que je souffre ce que vous souffrez.» Tu penses bien que la bonne ne voulut pas faire ce qu'Élisabeth lui demandait, et celle-ci ne dit plus rien. Elle fut très douce le reste du jour, et alla se coucher très sagement. Le lendemain, quand sa bonne la leva, elle vit du sang à son drap, et, regardant son bras, elle le vit horriblement écorché. «Qui est-ce qui vous a blessée ainsi, ma pauvre enfant? s'écria-t-elle. – C'est moi-même, ma bonne, répondit Élisabeth, pour me punir de vous avoir griffée hier. Quand je me suis couchée, j'ai pensé qu'il était juste que je me fisse souffrir ce que vous souffriez, et je me suis griffé le bras jusqu'au sang.» La bonne, attendrie, embrassa Élisabeth, qui lui promit d'être sage à l'avenir. Tu

comprends maintenant ce que t'a dit Élisabeth et pourquoi elle a rougi?

SOPHIE. – Oui, maman, je comprends très bien. C'est très beau ce qu'Élisabeth a fait. Je pense qu'elle ne se mettra plus jamais en colère, puisqu'elle sait COMME C'EST MAL.

MADAME DE RÉAN, *souriant*. – Est-ce que tu ne fais jamais ce que tu sais être mal?

SOPHIE, *embarrassée*. – Mais moi, maman, je suis plus jeune: j'ai quatre ans, et Élisabeth en a cinq.

MADAME DE RÉAN. – Cela ne fait pas une grande différence; souviens-toi de ta colère il y a huit jours, contre ce pauvre Paul qui est si gentil.

SOPHIE. – C'est vrai, maman; mais je crois tout de même que je ne recommencerai pas et que je ne ferai plus ce que je sais être une chose mauvaise.

MADAME DE RÉAN. – Je l'espère pour toi, Sophie, mais prends garde de te croire meilleure que tu n'es. Cela s'appelle orgueil, et tu sais que l'orgueil est un bien vilain défaut.

Sophie ne répondit pas, mais elle sourit d'un air satisfait qui voulait dire qu'elle serait certainement toujours sage.

La pauvre Sophie fut bientôt humiliée, car voici ce qui arriva deux jours après.

XVI - Les fruits confits

Sophie rentrait de la promenade avec son cousin Paul. Dans le vestibule attendait un homme qui semblait être un conducteur de diligence et qui tenait un paquet sous le bras.

«Qui attendez-vous, monsieur?» lui dit Paul très poliment.

L'HOMME. – J'attends Mme de Réan, monsieur; j'ai un paquet à lui remettre.

SOPHIE. – De la part de qui?

L'HOMME. – Je ne sais pas, mademoiselle, j'arrive de la diligence; le paquet vient de Paris.

SOPHIE. – Mais qu'est-ce qu'il y a dans le paquet?

L'HOMME. – Je pense que ce sont des fruits confits et des pâtes d'abricots. Du moins c'est comme cela qu'ils sont inscrits sur le livre de la diligence.

Les yeux de Sophie brillèrent; elle passa sa langue sur ses lèvres.

«Allons vite prévenir maman», dit-elle à Paul; et elle partit en courant. Quelques instants après, la maman arriva, paya le port du paquet et l'emporta au salon, où la suivirent Sophie et Paul. Ils furent très attrapés quand ils virent Mme de Réan poser le paquet sur la table et retourner à son bureau pour lire et écrire.

Sophie et Paul se regardèrent d'un air malheureux.

«Demande à maman de l'ouvrir», dit tout bas Sophie à Paul.

PAUL, *tout bas*. – Je n'ose pas; ma tante n'aime pas qu'on soit impatient et curieux.

SOPHIE, *tout bas*. – Demande-lui si elle veut que nous lui épargnions la peine d'ouvrir le paquet en l'ouvrant nous-mêmes.

LA MAMAN. – J'entends très bien ce que vous dites, Sophie; c'est très mal de faire la fausse, de faire semblant d'être obligeante et de vouloir m'épargner un ennui, quand c'est tout bonnement par curiosité et par gourmandise que tu veux ouvrir ce paquet. Si tu m'avais dit franchement: «Maman, j'ai envie de voir les fruits confits, permettez-moi de défaire le paquet», je te l'aurais permis. Maintenant je te défends d'y toucher.»

Sophie, confuse et mécontente, s'en alla dans sa chambre, suivie de Paul.

«Voilà ce que c'est que d'avoir voulu faire des finesses, lui dit Paul. Tu fais toujours comme cela, et tu sais que ma tante déteste les faussetés.

SOPHIE. – Pourquoi aussi n'as-tu pas demandé tout de suite quand je te l'ai dit? Tu veux toujours faire le sage et tu ne fais que des bêtises.

PAUL. – D'abord je ne fais pas de bêtises; ensuite je ne fais pas le sage. Tu dis cela parce que tu es furieuse de ne pas avoir les fruits confits.

SOPHIE. – Pas du tout, monsieur, je ne suis furieuse que contre vous, parce que vous me faites toujours gronder.

PAUL. – Même le jour où tu m'as si bien griffé?

Sophie, honteuse, rougit et se tut. Ils restèrent quelque temps sans se parler; Sophie aurait bien voulu demander pardon à Paul, mais l'amour-propre l'empêchait de parler la première. Paul, qui était très bon, n'en voulait plus à Sophie; mais il ne savait comment faire pour commencer la conversation. Enfin, il trouva un moyen très habile: il se balança sur sa chaise, et il se pencha tellement en arrière, qu'il tomba. Sophie accourut pour l'aider à se relever.

«Tu t'es fait mal, pauvre Paul?» lui dit-elle.

PAUL. – Non, AU CONTRAIRE.

SOPHIE, *riant*. – Ah! au contraire. C'est assez drôle, cela.

PAUL. – Oui! puisqu'en tombant j'ai fait finir notre querelle.

SOPHIE, *l'embrassant*. – Mon bon Paul, comme tu es bon! C'est donc exprès que tu es tombé? Tu aurais pu te faire mal.

PAUL. – Non; comment veux-tu qu'on se fasse mal en tombant d'une chaise si basse? À présent que nous sommes amis, allons jouer.

Et ils partirent en courant. En traversant le salon, ils virent le paquet toujours ficelé. Paul entraîna Sophie, qui avait bien envie de s'arrêter, et ils n'y pensèrent plus.

Après le dîner, Mme de Réan appela les enfants.

«Nous allons enfin ouvrir le fameux paquet, dit-elle, et goûter à nos fruits confits. Paul, va me chercher un couteau pour couper la ficelle.» Paul partit comme un éclair et rentra presque au même instant, tenant un couteau, qu'il présenta à sa tante.

Mme de Réan coupa la ficelle, défit les papiers qui enveloppaient les fruits, et découvrit douze boîtes de fruits confits et de pâtes d'abricots.

«Goûtons-les pour voir s'ils sont bons, dit-elle en ouvrant une boîte. Prends-en deux, Sophie; choisis ceux que tu aimerais le mieux. Voici des poires, des prunes, des noix, des abricots, du cédrat, de l'angélique.»

Sophie hésita un peu; elle examinait lesquels étaient les plus gros; enfin elle se décida pour une poire et un abricot. Paul choisit une prune et de l'angélique. Quand tout le monde en eut pris, la maman ferma la boîte, encore à moitié pleine, la porta dans sa chambre et la posa sur le haut d'une étagère. Sophie l'avait suivie jusqu'à la porte.

En revenant, Mme de Réan dit à Sophie et à Paul qu'elle ne pourrait pas les mener promener, parce qu'elle devait faire une visite dans le voisinage.

«Amusez-vous pendant mon absence, mes enfants; promenez-vous, ou restez devant la maison, comme vous voudrez.»

Et, les embrassant, elle monta en voiture avec M. et Mme d'Aubert et M. de Réan.

Les enfants restèrent seuls et jouèrent longtemps devant la maison. Sophie parlait souvent de fruits confits.

«Je suis fâchée, dit-elle, de n'avoir pas pris d'angélique ni de prune; ce doit être très bon.

– Oui, c'est très bon, répondit Paul, mais tu pourras en manger demain; ainsi n'y pense plus, crois-moi, et jouons.»

Ils reprirent leur jeu, qui était de l'invention de Paul. Ils avaient creusé un petit bassin et ils le remplissaient d'eau; mais il fallait en remettre toujours, parce que la terre buvait l'eau à mesure qu'ils la versaient. Enfin, Paul glissa sur la terre boueuse et renversa un arrosoir plein sur ses jambes.

«Aïe, aïe! s'écria-t-il, comme c'est froid! Je suis trempé; il faut que j'aille changer de souliers, de bas, de pantalon. Attends-moi là, je reviendrai dans un quart d'heure.»

Sophie resta près du bassin, tapotant l'eau avec sa petite pelle, mais ne pensant ni à l'eau, ni à la pelle, ni à Paul. À quoi pensait-elle donc? Hélas! Sophie pensait aux fruits confits, à l'angélique, aux prunes; elle regrettait de ne pas pouvoir en manger encore, de n'avoir pas goûté à tout.

«Demain, pensa-t-elle, maman m'en donnera encore; je n'aurai pas le temps de bien choisir. Si je pouvais les regarder d'avance, je remarquerais ceux que je prendrai demain... Et pourquoi ne pourrais-je pas les regarder? Je n'ai qu'à ouvrir la boîte.»

Voilà Sophie, bien contente de son idée, qui court à la chambre de sa maman et qui cherche à atteindre la boîte; mais elle a beau sauter, allonger le bras, elle ne peut y parvenir; elle ne sait comment faire; elle cherche un bâton, une pincette, n'importe quoi, lorsqu'elle se tape le front avec la main en disant:

«Que je suis donc bête! je vais approcher un fauteuil et monter dessus!»

Sophie tire et pousse un lourd fauteuil tout près de l'étagère, grimpe dessus, atteint la boîte, l'ouvre et regarde avec envie les beaux fruits confits. «Lequel prendrai-je demain?» dit-elle. Elle ne peut se décider: c'est tantôt l'un, tantôt l'autre. Le temps se passait pourtant; Paul allait bientôt revenir.

«Que dirait-il s'il me voyait ici? pensa-t-elle. Il croirait que je vole les fruits confits, et pourtant je ne fais que les regarder... J'ai une bonne idée: si je grignotais un tout petit morceau de chaque fruit, je saurais le goût qu'ils ont tous, je saurais lequel est le meilleur, et personne ne verrait rien, parce que j'en mordrais si peu que cela ne paraîtrait pas.»

Et Sophie mordille un morceau d'angélique, puis un abricot, puis une prune, puis une noix, puis une poire, puis du cédrat, mais elle ne se décide pas plus qu'avant.

«Il faut recommencer», dit-elle.

Elle recommence à grignoter, et recommence tant de fois, qu'il ne reste presque plus rien dans la boîte. Elle s'en aperçoit enfin; la frayeur la prend.

«Mon Dieu, mon Dieu! qu'ai-je fait? dit-elle. Je ne voulais qu'y goûter, et j'ai presque tout mangé. Maman va s'en apercevoir dès qu'elle ouvrira la boîte; elle devinera que c'est moi. Que faire, que faire?... Je pourrais bien dire que ce n'est pas moi; mais maman ne me croira pas... Si je disais que ce sont les souris? Précisément, j'en ai vu une courir ce matin dans le corridor. Je le dirai à maman; seulement je dirai que c'était un rat, parce qu'un rat est plus gros qu'une souris, et qu'il mange plus, et, comme j'ai mangé presque tout, il vaut mieux que ce soit un rat qu'une souris.»

Sophie, enchantée de son esprit, ferme la boîte, la remet à sa place et descend du fauteuil. Elle retourne au jardin en courant; à peine avait-elle eu le temps de prendre sa pelle, que Paul revint.

PAUL. – J'ai été bien longtemps, n'est-ce pas? C'est que je ne trouvais pas mes souliers; on les avait emportés pour les cirer, et j'ai cherché partout avant de les demander à Baptiste. Qu'as-tu fait pendant que je n'y étais pas?

SOPHIE. – Rien du tout, je t'attendais; je jouais avec l'eau.

PAUL. – Mais tu as laissé le bassin se vider; il n'y a plus rien dedans. Donne-moi ta pelle, que je batte un peu le fond pour le rendre plus solide; va pendant ce temps puiser de l'eau dans le baquet.

Sophie alla chercher de l'eau pendant que Paul travaillait au bassin. Quand elle revint, Paul lui rendit la pelle et dit:

«Ta pelle est toute poissée; elle colle aux doigts; qu'est-ce que tu as mis dessus?

– Rien, répondit Sophie; rien. Je ne sais pas pourquoi elle colle.»

Et Sophie plongea vivement ses mains dans l'arrosoir plein d'eau, parce qu'elle venait de s'apercevoir qu'elles étaient poissées.

«Pourquoi mets-tu tes mains dans l'arrosoir?» demanda Paul.

SOPHIE, *embarrassée*. – Pour voir si elle est froide.

PAUL, *riant*. – Quel drôle d'air tu as depuis que je suis revenu! On dirait que tu as fait quelque chose de mal.

SOPHIE, *troublée*. – Quel mal veux-tu que j'aie fait! Tu n'as qu'à regarder; tu ne trouveras rien de mal. Je ne sais pas pourquoi tu dis que j'ai fait quelque chose de mal: tu as toujours des idées ridicules.

PAUL. – Comme tu te fâches! C'est une plaisanterie que j'ai faite. Je t'assure que je ne crois à aucune mauvaise action de ta part, et tu n'as pas besoin de me regarder d'un air si farouche.

Sophie leva les épaules, reprit son arrosoir et le versa dans le bassin, qui se vida sur le sable. Les enfants jouèrent ainsi jusqu'à huit heures; les bonnes vinrent les chercher et les emmenèrent. C'était l'heure du coucher.

Sophie eut une nuit un peu agitée; elle rêva qu'elle était près d'un jardin dont elle était séparée par une barrière; ce jardin était rempli de fleurs et de fruits qui semblaient délicieux. Elle cherchait à y entrer; son bon ange la tirait en arrière et lui disait d'une voix triste: «N'entre pas, Sophie; ne goûte pas à ces fruits qui te semblent si bons, et qui sont amers et empoisonnés; ne sens pas ces fleurs qui paraissent si belles et qui répandent une odeur infecte et empoisonnée. Ce jardin est le jardin du mal. Laisse-moi te mener dans le jardin du bien. – Mais, dit Sophie, le chemin pour y aller est raboteux, plein de pierres, tandis que l'autre est couvert d'un sable fin, doux aux pieds. – Oui, dit l'ange, mais le chemin raboteux te mènera dans un jardin de délices. L'autre chemin te mènera dans un lieu de souffrance, de tristesse; tout y est mauvais; les êtres qui l'habitent sont méchants et cruels; au lieu de te consoler, ils riront de tes souffrances, ils les augmenteront en te tourmentant eux-mêmes.» Sophie hésita; elle regardait le beau jardin rempli de fleurs, de fruits, les allées sablées et ombragées; puis, jetant un coup d'oeil sur le chemin raboteux et aride qui semblait n'avoir pas de fin, elle se retourna vers la barrière, qui s'ouvrit devant elle, et, s'arrachant des mains de son bon ange, elle entra dans le jardin. L'ange lui cria: «Reviens, reviens, Sophie, je t'attendrai à la barrière; je t'y attendrai jusqu'à ta mort, et, si jamais tu reviens à moi, je te mènerai au jardin de délices par le chemin raboteux, qui s'adoucira et s'embellira à mesure que tu y avanceras.» Sophie n'écouta pas la voix de son bon ange: de jolis enfants lui faisaient signe d'avancer, elle courut à eux, ils l'entourèrent en riant, et se mirent les uns à la pincer, les autres à la tirailler, à lui jeter du sable dans les yeux.

Sophie se débarrassa d'eux avec peine, et, s'éloignant, elle cueillit une fleur d'une apparence

charmante; elle la sentit et la rejeta loin d'elle: l'odeur en était affreuse. Elle continua à avancer, et, voyant les arbres chargés des plus beaux fruits, elle en prit un et y goûta; mais elle le jeta avec plus d'horreur encore que la fleur: le goût en était amer et détestable. Sophie, un peu attristée, continua sa promenade, mais partout elle fut trompée comme pour les fleurs et les fruits. Quand elle fut restée quelque temps dans ce jardin où tout était mauvais, elle pensa à son bon ange, et, malgré les promesses et les cris des méchants, elle courut à la barrière et aperçut son bon ange, qui lui tendait les bras. Repoussant les méchants enfants, elle se jeta dans les bras de l'ange, qui l'entraîna dans le chemin raboteux. Les premiers pas lui parurent difficiles, mais plus elle avançait et plus le chemin devenait doux, plus le pays lui semblait frais et agréable. Elle allait entrer dans le jardin du bien, lorsqu'elle s'éveilla agitée et baignée de sueur. Elle pensa longtemps à ce rêve. «Il faudra, dit-elle, que je demande à maman de me l'expliquer»; et elle se rendormit jusqu'au lendemain.

Quand elle alla chez sa maman, elle lui trouva le visage un peu sévère; mais le rêve lui avait fait oublier les fruits confits, et elle se mit tout de suite à le raconter.

LA MAMAN. – Sais-tu ce qu'il peut signifier, Sophie! C'est que le bon Dieu, qui voit que tu n'es pas sage, te prévient par le moyen de ce rêve que, si tu continues à faire tout ce qui est mal et qui te semble agréable, tu auras des chagrins au lieu d'avoir des plaisirs. Ce jardin trompeur, c'est l'enfer; le jardin du bien, c'est le paradis; on y arrive par un chemin raboteux, c'est-à-dire en se privant de choses agréables, mais qui sont défendues; le chemin devient plus doux à mesure qu'on marche, c'est-à-dire qu'à force d'être obéissant, doux, bon, on s'y habitue tellement que cela ne coûte plus d'obéir et d'être bon, et qu'on ne souffre plus de ne pas se laisser aller à toutes ses volontés.

Sophie s'agita sur sa chaise; elle rougissait, regardait sa maman; elle voulait parler; mais elle ne pouvait s'y décider. Enfin Mme de Réan, qui voyait son agitation, vint à son aide en lui disant:

«Tu as quelque chose à avouer, Sophie; tu n'oses pas le faire, parce que cela coûte toujours d'avouer une faute. C'est précisément le chemin raboteux dans lequel t'appelle ton bon ange et qui te fait peur. Voyons, Sophie, écoute ton bon ange, et saute hardiment dans les pierres du chemin qu'il t'indique.»

Sophie rougit plus encore, cacha sa figure dans ses mains et, d'une voix tremblante, avoua à sa maman qu'elle avait mangé la veille presque toute la boîte de fruits confits.

MADAME DE RÉAN. – Et comment espérais-tu me le cacher?

SOPHIE. – Je voulais vous dire, maman, que c'étaient les rats qui l'avaient mangée.

MADAME DE RÉAN. – Et je ne l'aurais jamais cru, comme tu le penses bien, puisque les rats ne pouvaient lever le couvercle de la boîte et le refermer ensuite; les rats auraient commencé par dévorer, déchirer la boîte pour arriver aux fruits confits. De plus, les rats n'avaient pas besoin d'approcher un fauteuil pour atteindre l'étagère.

SOPHIE, *surprise*. – Comment! Vous avez vu que j'avais tiré le fauteuil?

MADAME DE RÉAN. – Comme tu avais oublié de l'ôter, c'est la première chose que j'ai vue hier en rentrant chez moi. J'ai compris que c'était toi, surtout après avoir regardé la boîte et l'avoir trouvée presque vide. Tu vois comme tu as bien fait de m'avouer ta faute; tes mensonges n'auraient fait que l'augmenter et t'auraient fait punir plus sévèrement. Pour récompenser l'effort que tu fais en avouant tout, tu n'auras d'autre punition que de ne pas manger de fruits confits tant qu'ils dureront.

Sophie baisa la main de sa maman, qui l'embrassa; elle retourna ensuite dans sa chambre, où Paul l'attendait pour déjeuner.

PAUL. – Qu'as-tu donc, Sophie? Tu as les yeux rouges.

SOPHIE. – C'est que j'ai pleuré.

PAUL. – Pourquoi? Est-ce que ma tante t'a grondée?

SOPHIE. – Non, mais c'est que j'étais honteuse de lui avouer une mauvaise chose que j'ai faite hier.

PAUL. – Quelle mauvaise chose? Je n'ai rien vu, moi.

SOPHIE. – Parce que je me suis cachée de toi.

Et Sophie raconta à Paul comment elle avait mangé la boîte de fruits confits, après avoir voulu seulement les regarder et choisir les meilleurs pour le lendemain.

Paul loua beaucoup Sophie d'avoir tout avoué à sa maman.

«Comment as-tu eu ce courage?» dit-il.

Sophie lui raconta alors son rêve, et comment sa maman le lui avait expliqué. Depuis ce jour Paul et Sophie parlèrent souvent de ce rêve, qui les aida à être obéissants et bons.

XVII - Le chat et le bouvreuil

Sophie et Paul se promenaient un jour avec leur bonne; ils revenaient de chez une pauvre femme à laquelle ils avaient été porter de l'argent. Ils revenaient tout doucement; tantôt ils cherchaient à grimper à un arbre, tantôt ils passaient au travers des haies et se cachaient dans les buissons. Sophie était cachée et Paul la cherchait, lorsqu'elle entendit un tout petit miaou bien faible, bien plaintif. Sophie eut peur; elle sortit de sa cachette.

«Paul, dit-elle, appelons ma bonne; j'ai entendu un petit cri, comme un chat qui miaule, tout près de moi, dans le buisson.

PAUL. – Pourquoi faut-il appeler ta bonne pour cela? Allons voir nous-mêmes ce que c'est.

SOPHIE. – Oh non! j'ai peur.

PAUL, *riant*. – Peur! et de quoi? Tu dis toi-même que c'était un petit cri. Ce n'est donc pas une grosse bête.

SOPHIE. – Je ne sais pas; c'est peut-être un serpent, un jeune loup.

PAUL, *riant*. – Ha! ha! ha! Un serpent qui crie! C'est nouveau, cela! Et un jeune loup qui pousse un si petit cri, que moi, qui étais tout près de toi, je ne l'ai pas entendu!

SOPHIE. – Voilà le même cri! Entends-tu?

Paul écouta et entendit en effet un petit miaou bien faible qui sortait du buisson. Il y courut malgré les prières de Sophie.

«C'est un pauvre petit chat qui a l'air malade, s'écria-t-il après avoir cherché quelques instants. Viens voir comme il paraît misérable.»

Sophie accourut; elle vit un tout petit chat tout blanc, mouillé de rosée et taché de boue, qui était étendu tout près de la place où elle s'était cachée.

«Il faut appeler ma bonne, dit Sophie, pour qu'elle l'emporte; pauvre petit, comme il tremble.

– Et comme il est maigre!» dit Paul. Ils appelèrent la bonne, qui les suivait de loin. Quand elle les rejoignit, ils lui montrèrent le petit chat et lui demandèrent de l'emporter.

LA BONNE. – Mais comment faire pour l'emporter? Le pauvre petit malheureux est si mouillé et si sale que je ne peux pas le prendre dans mes mains.

SOPHIE. – Eh bien, ma bonne, mettez-le dans des feuilles.

PAUL. – Ou plutôt dans mon mouchoir; il sera bien mieux.

SOPHIE. – C'est cela! Essuyons-le avec mon mouchoir, et couchons-le dans le tien; ma bonne

l'emportera.

La bonne les aida à arranger le petit chat, qui n'avait pas la force de remuer; quand il fut bien enveloppé dans le mouchoir, la bonne le prit, et tous se dépêchèrent d'arriver à la maison pour lui donner du lait chaud.

Ils n'étaient pas loin de la maison, et ils furent bientôt arrivés. Sophie et Paul coururent en avant, à la cuisine.

«Donnez-nous bien vite une tasse de lait chaud, dit Sophie à Jean, le cuisinier.

– Pour quoi faire, mademoiselle? répondit Jean.

– Pour un pauvre petit chat que nous avons trouvé dans une haie et qui est presque mort de faim. Le voici; ma bonne l'apporte dans un mouchoir.»

La bonne posa le mouchoir par terre; le cuisinier apporta une assiettée de lait chaud au petit chat, qui se jeta dessus et avala tout sans en laisser une goutte.

«J'espère que le voilà content, dit la bonne. Il a bu plus de deux verres de lait.

SOPHIE. – Ah! le voilà qui se relève! Il lèche ses poils.

PAUL. – Si nous l'emportions dans notre chambre?

LE CUISINIER. – Moi, monsieur et mademoiselle, je vous conseillerais de le laisser dans la cuisine, d'abord parce qu'il se séchera mieux dans la cendre chaude, ensuite parce qu'il aura à manger ici tant qu'il voudra; enfin parce qu'il pourra sortir quand il en aura besoin, et qu'il apprendra ainsi à être propre.

PAUL. – C'est vrai. Laissons-le à la cuisine, Sophie.

SOPHIE. – Mais il sera toujours à nous et je le verrai tant que je voudrai?

LE CUISINIER. – Certainement, mademoiselle, vous le verrez quand vous voudrez. Ne sera-t-il pas à vous tout de même?

Il prit le chat, et le posa sur de la cendre chaude, sous le fourneau. Les enfants le laissèrent dormir et recommandèrent bien au cuisinier de lui mettre du lait près de lui pour qu'il pût en boire toutes les fois qu'il aurait faim.

SOPHIE. – Comment appellerons-nous notre chat?

PAUL. – Appelons-le Chéri.

SOPHIE. – Oh non! C'est commun. Appelons-le plutôt Charmant.

PAUL. – Et si en grandissant il devient laid?

SOPHIE. – C'est vrai. Comment l'appeler alors? Il faut bien pourtant qu'il ait un nom.

PAUL. – Sais-tu ce qui serait un très joli nom? Beau-Minon.

SOPHIE. – Ah oui! Comme dans le conte de Blondine[1]. C'est vrai: appelons-le Beau-Minon. Je demanderai à maman de lui faire un petit collier et de broder tout autour Beau-Minon.

Et les enfants coururent chez Mme de Réan pour lui raconter l'histoire du petit chat et pour lui demander un collier. La maman alla voir le chat et prit la mesure de son cou.

«Je ne sais pas si ce pauvre chat pourra vivre, dit-elle, il est si maigre et si faible qu'il peut à peine se tenir sur ses pattes.

PAUL. – Mais comment s'est-il trouvé dans la haie? Les chats ne vivent pas dans les bois.

MADAME DE RÉAN. – Ce sont peut-être de méchants enfants qui l'ont emporté pour jouer, et l'auront jeté ensuite dans la haie, pensant qu'il pourrait revenir dans sa maison tout seul.

SOPHIE. – Pourquoi aussi n'est-il pas revenu? C'est bien sa faute s'il a été malheureux.

MADAME DE RÉAN. – Il est trop jeune pour avoir pu retrouver son chemin; et puis, il vient peut-être de très loin. Si de méchants hommes t'emmenaient très loin et te laissaient au coin d'un bois, que ferais-tu? Crois-tu que tu pourrais retrouver ton chemin toute seule?

SOPHIE. – Oh! je ne serais pas embarrassée! Je marcherais toujours jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un ou que je voie une maison; alors je dirais comment je m'appelle et je demanderais qu'on me ramenât.

LA MAMAN. – D'abord, tu rencontrerais peut-être de méchantes gens qui ne voudraient pas se déranger de leur chemin ou de leur ouvrage pour te ramener. Et puis, toi, tu peux parler, on te comprendrait! Mais le pauvre chat, crois-tu que, s'il était entré dans une maison, on aurait compris ce qu'il voulait, où il demeurait? On l'aurait chassé, battu, tué peut-être.

SOPHIE. – Mais pourquoi a-t-il été dans ce buisson pour y mourir de faim?

MADAME DE RÉAN. – Les mauvais garçons l'ont peut-être jeté là après l'avoir battu. D'ailleurs il n'a pas été si bête d'être resté là, puisque vous avez passé auprès et que vous l'avez sauvé.

PAUL. – Quant à cela, ma tante, il ne pouvait pas deviner que nous passerions par là.

MADAME DE RÉAN. – Lui, non; mais le bon Dieu, qui le savait, l'a permis afin de vous donner l'occasion d'être charitables, même pour un animal.

Sophie et Paul, qui étaient impatients de revoir leur chat, ne dirent plus rien et retournèrent à la cuisine, où ils trouvèrent Beau-Minon profondément endormi sur la cendre chaude. Le cuisinier avait mis près de lui une petite jatte de lait; il n'y avait donc rien à faire pour lui, et les enfants allèrent jouer dans leur petit jardin.

Beau-Minon ne mourut pas; en peu de jours il redevint fort, bien portant et gai. À mesure qu'il grandissait, il devenait plus beau; ses longs poils blancs étaient doux et soyeux; ses grands yeux noirs étaient brillants comme des soleils; son nez rose lui donnait un petit air gentil et enfantin. C'était un vrai chat angora de la plus belle espèce. Sophie l'aimait beaucoup; Paul, qui venait très souvent passer quelques jours avec Sophie, l'aimait bien aussi. Beau-Minon était le plus heureux des chats. Il avait un

seul défaut, qui désolait Sophie: il était cruel pour les oiseaux. Aussitôt qu'il était dehors, il grimpait aux arbres pour chercher des nids et pour manger les petits qu'il y trouvait. Quelquefois même il avait mangé les pauvres mamans oiseaux qui cherchaient à défendre leurs petits contre le méchant Beau-Minon. Quand Sophie et Paul le voyaient grimper aux arbres, ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour le faire descendre; mais Beau-Minon ne les écoutait pas, et continuait tout de même à grimper et à manger les petits oiseaux. On entendait alors des cuic, cuic plaintifs.

Lorsque Beau-Minon descendait de l'arbre, Sophie lui donnait de grands coups de verges: mais il trouva moyen de les éviter en restant si longtemps tout en haut de l'arbre, que Sophie ne pouvait pas l'atteindre. D'autres fois, quand il était arrivé à moitié de l'arbre, il s'élançait, sautait à terre et se sauvait à toutes jambes avant que Sophie eût pu l'attraper.

«Prends garde, Beau-Minon! lui disaient les enfants. Le bon Dieu te punira de ta méchanceté. Il t'arrivera malheur un jour.»

Beau-Minon ne les écoutait pas.

Un jour Mme de Réan apporta dans le salon un charmant oiseau, dans une belle cage toute dorée.

«Voyez, mes enfants, quel joli bouvreuil m'a envoyé un de mes amis. Il chante parfaitement.»

SOPHIE et PAUL, *ensemble*. – Oh! que je voudrais l'entendre!

MADAME DE RÉAN. – Je vais le faire chanter; mais n'approchez pas trop, pour ne pas l'effrayer... Petit, petit, continua Mme de Réan en parlant au bouvreuil, chante, mon ami; chante, petit, chante.»

Le bouvreuil commença à se balancer, à pencher sa tête à droite et à gauche, et puis il se mit à siffler l'air: Au clair de la lune. Quand il eut fini, il siffla: J'ai du bon tabac, puis: Le bon roi Dagobert.

Les enfants l'écoutaient sans bouger; ils osaient à peine respirer, pour ne pas faire peur au bouvreuil. Quand il eut fini, Paul s'écria:

«Oh! ma tante, comme il chante bien! Quelle petite voix douce! Je voudrais l'entendre toujours!

– Nous le ferons recommencer après dîner, dit Mme de Réan; à présent il est fatigué, il arrive de voyage; donnons-lui à manger. Allez au jardin, mes enfants, rapportez-moi du mouron et du plantain; le jardinier vous montrera où il y en a.»

Les enfants coururent au potager et rapportèrent une telle quantité de mouron qu'on aurait pu y enterrer toute la cage. Leur maman leur dit de n'en cueillir qu'une petite poignée une autre fois, et ils en mirent dans la cage du bouvreuil, qui commença tout de suite à le becqueter.

«Allons dîner à présent, mes enfants, dit Mme de Réan, vos papas nous attendent.»

Pendant le dîner, on parla beaucoup du joli bouvreuil.

«Quelle belle tête noire il a! dit Sophie.

– Et quel joli ventre rouge! dit Paul.

– Et comme il chante bien! dit Mme de Réan.

– Il faudra lui faire chanter tous ses airs», dit M. de Réan.

Aussitôt que le dîner fut fini, on retourna au salon; les enfants couraient en avant. Au moment d'entrer au salon, Mme de Réan y entendit pousser un cri affreux; elle accourut et les trouva immobiles de frayeur et montrant du doigt la cage du bouvreuil. De cette cage, dont plusieurs barreaux étaient tordus et cassés, Beau-Minon s'élançait par terre, tenant dans sa gueule le pauvre bouvreuil qui battait encore des ailes. Mme de Réan cria à son tour et courut à Beau-Minon pour lui faire lâcher l'oiseau. Beau-Minon se sauva sous un fauteuil. M. de Réan, qui entrait en ce moment, saisit une pincette et voulut en donner un coup à Beau-Minon. Mais le chat, qui était prêt à se sauver, s'élança vers la porte restée entr'ouverte. M. de Réan le poursuivit de chambre en chambre, de corridor en corridor. Le pauvre oiseau ne criait plus, ne

se débattait plus. Enfin M. de Réan parvint à attraper Beau-Minon avec la pincette. Le coup avait été si fort que sa gueule s'ouvrit et laissa échapper l'oiseau. Pendant que le bouvreuil tombait d'un côté, Beau-Minon tombait de l'autre. Il eut deux ou trois convulsions et il ne bougea plus; la pincette l'avait frappé à la tête; il était mort.

Mme de Réan et les enfants, qui couraient après M. de Réan, après le chat et après le bouvreuil, arrivèrent au moment de la dernière convulsion de Beau-Minon.

«Beau-Minon, mon pauvre Beau-Minon! s'écria Sophie.

– Le bouvreuil, le pauvre bouvreuil! s'écria Paul.

– Mon ami, qu'avez-vous fait? s'écria Mme de Réan.

– J'ai puni le coupable, mais je n'ai pu sauver l'innocent, répondit M. de Réan. Le bouvreuil est mort étouffé par le méchant Beau-Minon, qui ne tuera plus personne, puisque je l'ai tué sans le vouloir.»

Sophie n'osait rien dire, mais elle pleura amèrement son pauvre chat, qu'elle aimait malgré ses défauts.

«Je lui avais bien dit, disait-elle à Paul, que le bon Dieu le punirait de sa méchanceté pour les oiseaux. Hélas! pauvre Beau-Minon! te voilà mort, et par ta faute!»

XVIII - La boîte à ouvrage

Quand Sophie voyait quelque chose qui lui faisait envie, elle le demandait. Si sa maman le lui refusait, elle redemandait et redemandait jusqu'à ce que sa maman, ennuyée, la renvoyât dans sa chambre. Alors, au lieu de n'y plus penser, elle y pensait toujours et répétait:

«Comment faire pour avoir ce que je veux? J'en ai si envie! Il faut que je tâche de l'avoir.»

Bien souvent, en tâchant de l'avoir, elle se faisait punir; mais elle ne se corrigeait pas.

Un jour sa maman l'appela pour lui montrer une charmante boîte à ouvrage que M. de Réan venait d'envoyer de Paris. La boîte était en écaille avec de l'or; le dedans était doublé de velours bleu, il y avait tout ce qu'il fallait pour travailler, et tout était en or; il y avait un dé, des ciseaux, un étui, un poinçon, des bobines, un couteau, un canif, de petites pinces, un passe-lacet. Dans un autre compartiment il y avait une boîte à aiguilles, une boîte à épingles dorées, une provision de soies de toutes couleurs, de fils de différentes grosseurs, de cordons, de rubans, etc. Sophie se récria sur la beauté de la boîte:

«Comme tout cela est joli! dit-elle, et comme c'est commode d'avoir tout ce qu'il faut pour travailler! Pour qui est cette boîte, maman? ajouta Sophie en souriant, comme si elle avait été sûre que sa maman répondrait: C'est pour toi.

– C'est à moi que ton papa l'a envoyée,» répondit Mme de Réan.

SOPHIE. – Quel dommage! J'aurais bien voulu l'avoir.

MADAME DE RÉAN. – Eh bien! je te remercie! Tu es fâchée que ce soit moi qui aie cette jolie boîte! C'est un peu égoïste.

SOPHIE. – Oh! maman, donnez-la-moi, je vous en prie.

MADAME DE RÉAN. – Tu ne travailles pas encore assez bien pour avoir une si jolie boîte. De plus tu n'as pas assez d'ordre. Tu ne rangerais rien et tu perdrais tous les objets les uns après les autres.

SOPHIE. – Oh non! maman, je vous assure; j'en aurais bien soin.

MADAME DE RÉAN. – Non, Sophie, n'y pense pas; tu es trop jeune.

SOPHIE. – Je commence à très bien travailler, maman; j'aime beaucoup à travailler.

MADAME DE RÉAN. – En vérité! Et pourquoi es-tu toujours si désolée quand je t'oblige à travailler?

SOPHIE, *embarrassée*. – C'est..., c'est... parce que je n'ai pas ce qu'il me faut pour travailler. Mais, si j'avais cette boîte, je travaillerais avec un plaisir..., oh! un plaisir...

MADAME DE RÉAN. – Tâche de travailler avec plaisir sans la boîte, c'est le moyen d'arriver à en avoir une.

SOPHIE. – Oh! maman, je vous en prie!

MADAME DE RÉAN. – Sophie, tu m'ennuies. Je te prie de ne plus songer à la boîte.

Sophie se tut; elle continua à regarder la boîte, puis elle la redemanda à sa maman plus de dix fois. La maman, impatientée, la renvoya dans le jardin.

Sophie ne joua pas, ne se promena pas; elle resta assise sur un banc, pensant à la boîte et cherchant les moyens de l'avoir.

«Si je savais écrire, dit-elle, j'écrirais à papa pour qu'il m'en envoie une toute pareille; mais... je ne sais pas écrire; et, si je dictais la lettre à maman, elle me gronderait et ne voudrait pas l'écrire... Je pourrais bien attendre que papa soit revenu; mais il faudrait attendre trop longtemps et je voudrais avoir la boîte tout de suite...»

Sophie réfléchit, réfléchit longtemps; enfin elle sauta de dessus son banc, frotta ses mains l'une contre l'autre et s'écria:

«J'ai trouvé, j'ai trouvé. La boîte sera à moi.»

Et voilà Sophie qui rentre au salon, la boîte était restée sur la table; mais la maman n'y était plus. Sophie avance avec précaution, ouvre la boîte et en retire une à une toutes les choses qui la remplissaient. Son coeur battait, car elle allait voler, comme les voleurs que l'on met en prison. Elle avait peur que quelqu'un n'entrât avant qu'elle eût fini. Mais personne ne vint; Sophie put prendre tout ce qui était dans la boîte. Quand elle eut tout pris, elle referma doucement la boîte, la replaça au milieu de la table et alla dans un petit salon où étaient ses joujoux et ses petits meubles; elle ouvrit le tiroir de sa petite table et y enferma tout ce qu'elle avait pris dans la boîte de sa maman.

«Quand maman n'aura plus qu'une boîte vide, dit-elle, elle voudra bien me la donner; et alors j'y remettrai tout, et la jolie boîte sera à moi!»

Sophie, enchantée de cette espérance, ne pensa même pas à se reprocher ce qu'elle avait fait; elle ne se demanda pas: «Que dira maman? Qui accusera-t-elle d'avoir volé ses affaires? Que répondrai-je quand on me demandera si c'est moi?» Sophie ne pensa à rien qu'au bonheur d'avoir la boîte.

Toute la matinée se passa sans que la maman s'aperçût du vol de Sophie; mais à l'heure du dîner, quand tout le monde se réunit au salon, Mme de Réan dit aux personnes qu'elle avait invitées à dîner qu'elle allait leur montrer une bien jolie boîte à ouvrage que M. de Réan lui avait envoyée de Paris.

«Vous verrez, ajouta-t-elle, comme c'est complet; tout ce qui est nécessaire pour travailler se trouve dans la boîte. Voyez d'abord la boîte elle-même; comme elle est jolie!

– Charmante, répondit-on, charmante.»

Mme de Réan l'ouvrit. Quelle fut sa surprise et celle des personnes qui l'entouraient, de trouver la boîte vide!

«Que signifie cela? dit-elle. Ce matin, tout y était, et je ne l'ai pas touchée depuis.

– L'aviez-vous laissée au salon?» demanda une des dames invitées.

MADAME DE RÉAN. – Certainement, et sans la moindre inquiétude; tous mes domestiques sont honnêtes et incapables de me voler.

LA DAME. – Et pourtant la boîte est vide, chère madame; il est certain que quelqu'un l'a vidée.

Le coeur de Sophie battait avec violence pendant cette conversation; elle se tenait cachée derrière tout le monde, rouge comme un radis et tremblant de tous ses membres.

Mme de Réan, la cherchant des yeux et ne la voyant pas, appela: «Sophie, Sophie, où es-tu?»

Comme Sophie ne répondait pas, les dames derrière lesquelles elle était cachée, et qui la savaient là, s'écartèrent, et Sophie parut dans un tel état de rougeur et de trouble, que chacun devina sans peine que le voleur était elle-même.

«Approchez, Sophie», dit Mme de Réan.

Sophie s'avança d'un pas lent; ses jambes tremblaient sous elle.

MADAME DE RÉAN. – Où avez-vous mis les choses qui étaient dans ma boîte?

SOPHIE, *tremblante.* – Je n'ai rien pris, maman, je n'ai rien caché.

MADAME DE RÉAN. – Il est inutile de mentir, mademoiselle; rapportez tout à la minute, si vous ne voulez pas être punie comme vous le méritez.

SOPHIE, *pleurant*. – Mais, maman, je vous assure que je n'ai rien pris.

MADAME DE RÉAN. – Suivez-moi, mademoiselle.

Et, comme Sophie restait sans bouger, Mme de Réan lui prit la main et l'entraîna malgré sa résistance dans le salon à joujoux. Elle se mit à chercher dans les tiroirs de la petite commode, dans l'armoire de la poupée; ne trouvant rien, elle commençait à craindre d'avoir été injuste envers Sophie, lorsqu'elle se dirigea vers la petite table. Sophie trembla plus fort lorsque sa maman, ouvrant le tiroir, aperçut tous les objets de sa boîte à ouvrage, que Sophie avait cachés là.

Sans rien dire, elle prit Sophie et la fouetta comme elle ne l'avait jamais fouettée. Sophie eut beau crier, demander grâce, elle reçut le fouet de la bonne manière, et il faut avouer qu'elle le méritait.

Mme de Réan vida le tiroir et emporta tout ce qu'elle y avait trouvé, pour le remettre dans sa boîte, laissant Sophie pleurer seule dans le petit salon.

Elle était si honteuse qu'elle n'osait plus rentrer pour dîner; et elle fit bien, car Mme de Réan lui envoya sa bonne pour l'emmener dans sa chambre, où elle devait dîner et passer la soirée. Sophie pleura beaucoup et longtemps; la bonne, malgré ses gâteries habituelles, était indignée et l'appelait voleuse.

«Il faudra que je ferme tout à clef, disait-elle, de peur que vous ne me voliez. Si quelque chose se perd dans la maison, on saura bien trouver le voleur et on ira tout droit fouiller dans vos tiroirs.»

Le lendemain, Mme de Réan fit appeler Sophie.

«Écoutez, mademoiselle, lui dit-elle, ce que m'écrivait votre papa en m'envoyant la boîte à ouvrage.

«Ma chère amie, je viens d'acheter une charmante boîte à ouvrage que je vous envoie. Elle est pour Sophie, mais ne le lui dites pas et ne la lui donnez pas encore. Que ce soit la récompense de huit jours de sagesse. Faites-lui voir la boîte, mais ne lui dites pas que je l'ai achetée pour elle. Je ne veux pas qu'elle soit sage par intérêt, pour gagner un beau présent; je veux qu'elle le soit par un vrai désir d'être bonne...»

«Vous voyez, continua Mme de Réan, qu'en me volant, vous vous êtes volée vous-même. Après ce que vous avez fait, vous auriez beau être sage pendant des mois, vous n'aurez jamais cette boîte. J'espère que la leçon vous profitera et que vous ne recommencerez pas une action si mauvaise et si honteuse.»

Sophie pleura encore, supplia sa maman de lui pardonner. La maman finit par y consentir, mais elle ne voulut jamais lui donner la boîte; plus tard elle la donna à la petite Élisabeth Chéneau, qui travaillait à merveille et qui était d'une sagesse admirable.

Quand le bon, l'honnête petit Paul apprit ce qu'avait fait Sophie, il en fut si indigné qu'il fut huit jours sans vouloir aller chez elle. Mais, quand il sut combien elle était affligée et repentante, et combien

elle était honteuse d'être appelée voleuse, son bon coeur souffrit pour elle; il alla la voir; au lieu de la gronder, il la consola et lui dit:

«Sais-tu, ma pauvre Sophie, le moyen de faire oublier ton vol? C'est d'être si honnête, qu'on ne puisse pas même te soupçonner à l'avenir.»

Sophie lui promit d'être très honnête, et elle tint parole.

XIX - L'âne

Sophie avait été très sage depuis quinze jours; elle n'avait pas fait une seule grosse faute; Paul disait qu'elle ne s'était pas mise en colère depuis longtemps; la bonne disait qu'elle était devenue obéissante. La maman trouvait qu'elle n'était plus ni gourmande, ni menteuse, ni paresseuse, elle voulait récompenser Sophie, mais elle ne savait pas ce qui pourrait lui faire plaisir.

Un jour qu'elle travaillait, sa fenêtre ouverte, pendant que Sophie et Paul jouaient devant la maison, elle entendit une conversation qui lui apprit ce que désirait Sophie.

PAUL, *s'essuyant le visage*. – Que j'ai chaud, que j'ai chaud! Je suis en nage.

SOPHIE, *s'essuyant de même*. – Et moi donc! Et pourtant nous n'avons pas fait beaucoup d'ouvrage.

PAUL. – C'est que nos brouettes sont si petites!

SOPHIE. – Si nous prenions les grosses brouettes du potager, nous irions plus vite.

PAUL. – Nous n'aurions pas la force de les traîner: j'ai voulu un jour en mener une; j'ai eu de la peine à l'enlever, et, quand j'ai voulu avancer, le poids de la brouette m'a entraîné, et j'ai versé toute la terre qui était dedans.

SOPHIE. – Mais notre jardin ne sera jamais fini; avant de le bêcher et de le planter, nous devons y traîner plus de cent brouettes de bonne terre. Et il y a si loin pour l'aller chercher!

PAUL. – Que veux-tu? Ce sera long, mais nous finirons par le faire.

SOPHIE. – Ah! si nous avions un âne, comme Camille et Madeleine de Fleurville, et une petite charrette! c'est alors que nous ferions de l'ouvrage en peu de temps!

PAUL. – C'est vrai! Mais nous n'en avons pas. Il faudra bien que nous fassions l'ouvrage de l'âne.

SOPHIE. – Écoute, Paul, j'ai une idée.

PAUL, *riant*. – Oh! si tu as une idée, nous sommes sûrs de faire quelque sottise, car tes idées ne sont pas fameuses, en général.

SOPHIE, *avec impatience*. – Mais écoute donc, avant de te moquer. Mon idée est excellente. Combien ma tante te donne-t-elle d'argent par semaine?

PAUL. – Un franc; mais c'est pour donner aux pauvres, aussi bien que pour m'amuser.

SOPHIE. – Bon! moi, j'ai aussi un franc; ce qui fait deux francs par semaine. Au lieu de dépenser notre argent, gardons-le jusqu'à ce que nous puissions acheter un âne et une charrette.

PAUL. – Ton idée serait bonne si, au lieu de deux francs, nous en avions vingt: mais avec deux francs nous ne pourrions plus rien donner aux pauvres, ce qui serait mal, et puis il nous faudrait attendre deux ans avant d'avoir de quoi acheter un âne et une voiture.

SOPHIE. – Deux francs par semaine, combien cela fait-il par mois?

PAUL. – Je ne sais pas au juste, mais je sais que c'est très peu.

SOPHIE, *réfléchissant*. – Eh bien! voilà une autre idée. Si nous demandions à maman et à ma tante de nous donner tout de suite l'argent de nos étrennes?

PAUL. – Elles ne voudront pas.

SOPHIE. – Demandons-le toujours.

PAUL. – Demande si tu veux; moi j'aime mieux attendre ce que te dira ma tante; je ne demanderai que si elle dit oui.

Sophie courut chez sa maman, qui fit semblant de n'avoir rien entendu.

«Maman, dit-elle, voulez-vous me donner d'avance mes étrennes?»

MADAME DE RÉAN. – Tes étrennes? Je ne peux pas te les acheter ici; c'est à notre retour à Paris que je les aurai.

SOPHIE. – Oh! maman, je voudrais que vous me donniez l'argent de mes étrennes; j'en ai besoin.

MADAME DE RÉAN. – Comment peux-tu avoir besoin de tant d'argent? Si c'est pour les pauvres, dis-le-moi, je donnerai ce qui est nécessaire: tu sais que je ne te refuse jamais pour les pauvres.

SOPHIE, *embarrassée*. – Maman, ce n'est pas pour les pauvres; c'est..., c'est pour acheter un âne.

MADAME DE RÉAN. – Pour quoi faire, un âne?

SOPHIE. – Oh! maman, nous en avons tant besoin, Paul et moi! Voyez comme j'ai chaud; Paul a encore plus chaud que moi. C'est parce que nous avons brouetté de la terre pour notre jardin.

MADAME DE RÉAN, *riant*. – Et tu crois qu'un âne brouettera à votre place?

SOPHIE. – Mais non, maman! Je sais bien qu'un âne ne peut pas brouetter; c'est que je ne vous ai pas dit qu'avec l'âne il nous faudrait une charrette, nous y attellerons notre âne et nous mènerons beaucoup de terre sans nous fatiguer.

MADAME DE RÉAN. – J'avoue que ton idée est bonne.

SOPHIE, *battant des mains*. – Ah! je savais bien qu'elle était bonne... Paul, Paul! ajouta-t-elle, appelant à la fenêtre.

MADAME DE RÉAN. – Attends avant de te réjouir. Ton idée est bonne, mais je ne veux pas te donner l'argent de tes étrennes.

SOPHIE, *consternée.* – Mais alors... comment ferons-nous?...

MADAME DE RÉAN. – Vous resterez bien tranquilles et tu continueras à être bien sage pour mériter l'âne et la petite voiture, que je vais te faire acheter le plus tôt possible.

SOPHIE, *sautant de joie et embrassant sa maman*. – Quel bonheur! quel bonheur! Merci, ma chère maman. Paul, Paul! Nous avons un âne, nous avons une voiture... Viens donc, viens vite!

PAUL, *accourant.* – Où donc, où donc? Où sont-ils?

SOPHIE. – Maman nous les donne; elle va les faire acheter.

MADAME DE RÉAN. – Oui, je vous les donne à tous deux: à toi, Paul, pour te récompenser de ta bonté, de ton obéissance, de ta sagesse; à toi, Sophie, pour t'encourager à imiter ton cousin et à te montrer toujours douce, obéissante et travailleuse, comme tu l'es depuis quinze jours. Venez avec moi chercher Lambert; nous lui expliquerons notre affaire et il nous achètera votre âne et votre voiture.

Les enfants ne se le firent pas dire deux fois, ils coururent en avant; ils trouvèrent Lambert dans la cour, où il mesurait de l'avoine qu'il venait d'acheter. Les enfants se mirent à lui expliquer avec tant d'animation ce qu'ils voulaient, ils parlaient ensemble et si vite, que Lambert n'y comprit rien. Il regardait avec étonnement les enfants et Mme de Réan, qui prit enfin la parole et qui expliqua la chose à Lambert.

SOPHIE. – Allez tout de suite, Lambert, je vous en prie; il nous faut notre âne tout de suite, avant de dîner.

LAMBERT, *riant*. – Un âne ne se trouve pas comme une baguette, mademoiselle. Il faut que je sache s'il y en a à vendre, que je coure dans tous les environs, pour vous en avoir un bien doux, qui ne rue pas, qui ne morde pas, qui ne soit point entêté, qui ne soit ni trop jeune ni trop vieux.

SOPHIE. – Dieu, que de choses pour un âne! Prenez le premier que vous trouverez, Lambert; ce sera plus tôt fait.

LAMBERT. – Non, mademoiselle, je ne prendrai pas le premier venu: je vous exposerais à vous faire mordre ou à recevoir un coup de pied.

SOPHIE. – Bah! bah! Paul saura bien le rendre sage.

PAUL. – Mais pas du tout; je ne veux pas mener un âne qui mord et qui rue.

MADAME DE RÉAN. – Laissez faire Lambert, mes enfants; vous verrez que votre commission sera très bien faite. Il s'y connaît et il ne ménage pas sa peine.

PAUL. – Et la voiture, ma tante? Comment pourra-t-on en avoir une assez petite pour y atteler l'âne?

LAMBERT. – Ne vous tourmentez pas, monsieur Paul: en attendant que le charron en fasse une, je vous prêterai ma grande voiture à chiens; vous la garderez tant que cela vous fera plaisir.

PAUL. – Oh! merci, Lambert; ce sera charmant.

SOPHIE. – Partez, Lambert, partez vite.

MADAME DE RÉAN. – Donne-lui le temps de serrer son avoine; s'il la laissait au milieu de la cour, les poulets et les oiseaux la mangeraient.

Lambert rangea ses sacs d'avoine au fond de la grange et, voyant l'impatience des enfants, partit pour trouver un âne dans les environs.

Sophie et Paul croyaient qu'il allait revenir très promptement, ramenant un âne; ils restèrent devant la maison à l'attendre. De temps en temps ils allaient voir dans la cour si Lambert revenait; au bout d'une heure ils commencèrent à trouver que c'était fort ennuyeux d'attendre et de ne pas jouer.

PAUL, *bâillant*. – Dis donc, Sophie, si nous allions nous amuser dans notre jardin?

SOPHIE, *bâillant*. – Est-ce que nous ne nous amusons pas ici?

PAUL, *bâillant*. – Il me semble que non. Pour moi, je sais que je ne m'amuse pas du tout.

SOPHIE. – Et si Lambert arrive avec l'âne, nous ne le verrons pas.

PAUL. – Je commence à croire qu'il ne reviendra pas si tôt.

SOPHIE. – Moi, je crois, au contraire, qu'il va arriver.

PAUL. – Attendons, je veux bien,... mais (il bâille)... c'est bien ennuyeux.

SOPHIE. – Va-t'en, si tu t'ennuies; je ne te demande pas de rester, je resterai bien toute seule.

PAUL, *après avoir hésité*. – Eh bien! je m'en vais, tiens; c'est trop bête de perdre sa journée à attendre. Et à quoi bon? Si Lambert ramène un âne, nous le saurons tout de suite; tu penses bien qu'on viendra nous le dire dans notre jardin. Et s'il n'en ramène pas, à quoi sert de nous ennuyer pour rien?

SOPHIE. – Allez, monsieur, allez, je ne vous en empêche pas.

PAUL. – Ah bah! tu boudes sans savoir pourquoi. Au revoir, à dîner, mademoiselle grognon.

SOPHIE. – Au revoir, monsieur malappris, maussade, désagréable, impertinent.

PAUL, *fait un signe moqueur*. – Au revoir, douce, patiente, aimable Sophie!

Sophie courut à Paul pour lui donner une tape; mais Paul, prévoyant ce qui allait arriver, était déjà parti à toutes jambes. Se retournant pour voir si Sophie le poursuivait, il la vit courant après lui avec un bâton qu'elle avait ramassé. Paul courut plus fort et se cacha dans le bois. Sophie, ne le voyant plus, retourna devant la maison.

«Quel bonheur, pensa-t-elle, que Paul se soit sauvé, et que je n'aie pas pu l'attraper! Je lui aurais donné un coup de bâton qui lui aurait fait mal; maman l'aurait su, et n'aurait plus voulu me donner mon âne ni ma voiture. Quand Paul reviendra, je l'embrasserai... Il est très bon... mais il est tout de même bien taquin.»

Sophie continua à attendre Lambert jusqu'à ce que la cloche eût sonné le dîner.

Elle rentra fâchée d'avoir attendu si longtemps pour rien. Paul, qu'elle retrouva dans sa chambre, la regarda d'un air un peu moqueur.

«T'es-tu bien amusée?» lui dit-il.

SOPHIE. – Non; je me suis horriblement ennuyée, et tu avais bien raison de vouloir t'en aller. Ce Lambert ne revient pas; c'est ennuyeux!

PAUL. – Je te l'avais bien dit.

SOPHIE. – Eh oui, tu me l'avais bien dit, je le sais bien. Mais c'est tout de même fort ennuyeux.

On frappe à la porte. La bonne crie: «Entrez.» La porte s'ouvre. Lambert paraît. Sophie et Paul poussent un cri de joie.

«Et l'âne, et l'âne? demandent-ils.

LAMBERT. – Il n'y a pas d'âne à vendre dans le pays, mademoiselle; j'ai toujours marché depuis que je vous ai quittés; je suis entré partout où je pensais trouver un âne. Je n'ai rien trouvé.

SOPHIE, *pleurant*. – Quel malheur, mon Dieu, quel malheur! Comment faire à présent?

LAMBERT. – Mais il ne faut pas vous désoler, mademoiselle; nous en aurons un, bien sûr; seulement il faut attendre.

PAUL. – Attendre combien de temps?

LAMBERT. – Peut-être une semaine, peut-être une quinzaine, cela dépend. Demain j'irai au marché, à la ville; peut-être trouverons-nous un bourri.

PAUL. – Un bourri! Qu'est-ce que c'est que ça, un bourri?

LAMBERT. – Tiens, vous qui êtes si savant, vous ne savez pas cela? Un bourri, c'est un âne.

SOPHIE. – C'est drôle, un bourri! Je ne savais pas cela, moi non plus.

LAMBERT. – Ah! voilà, mademoiselle! on devient savant à mesure qu'on grandit. Je vais trouver votre

maman pour lui dire que demain, de grand matin, faut que j'aille au marché pour le bourri. Au revoir, monsieur et mademoiselle.

Et Lambert sortit, laissant les enfants contrariés de ne pas avoir leur âne.

«Nous l'attendrons peut-être longtemps», dirent-ils en soupirant.

La matinée du lendemain se passa à attendre l'âne. Mme de Réan avait beau leur dire que c'est presque toujours comme cela, qu'il est impossible d'avoir tout ce qu'on désire et à la minute qu'on le désire, qu'il faut s'habituer à attendre et même quelquefois à ne jamais avoir ce dont on a bien envie; les enfants répondaient: «C'est vrai», mais ils n'en soupiraient pas moins, ils regardaient avec la même impatience si Lambert revenait avec un âne. Enfin, Paul, qui était à la fenêtre, crut entendre au loin un hi han! hi han! qui ne pouvait venir que d'un âne.

«Sophie, Sophie, s'écria-t-il, écoute. Entends-tu un âne qui brait? C'est peut-être Lambert.»

MADAME DE RÉAN. – Peut-être est-ce un âne du pays, ou un âne qui passe sur la route.

SOPHIE. – Oh! maman, permettez-moi d'aller voir si c'est Lambert avec le bourri.

MADAME DE RÉAN. – Le bourri? Qu'est-ce que c'est que cette manière de parler? Il n'y a que les gens de la campagne qui appellent un âne un bourri.

PAUL. – Ma tante, c'est Lambert qui nous a dit qu'un âne s'appelait un bourri: il a même été étonné que nous ne le sachions pas.

MADAME DE RÉAN. – Lambert parle comme les gens de la campagne, mais, vous qui vivez au milieu de gens plus instruits, vous devez parler mieux.

SOPHIE. – Oh! maman, j'entends encore le hi han! de l'âne; pouvons-nous aller voir?

MADAME DE RÉAN. – Allez, allez, mes enfants; mais n'allez que jusqu'à la grand'route: ne passez pas la barrière.

Sophie et Paul partirent comme des flèches. Ils coururent au travers de l'herbe et du bois, pour être plus tôt arrivés. Mme de Réan leur criait: «N'allez pas dans l'herbe, elle est trop haute; ne traversez pas le bois, il y a des épines.» Ils n'entendaient pas et couraient, bondissaient comme des chevreuils. Ils furent bientôt arrivés à la barrière, et la première chose qu'ils aperçurent sur la grand'route, ce fut Lambert, menant par un licou un âne superbe, mais pas trop grand cependant.

«Un âne, un âne! merci Lambert, merci! Quel bonheur! s'écrièrent-ils ensemble.

– Comme il est joli! dit Paul.

– Comme il a l'air bon! dit Sophie. Allons vite le dire à maman.»

LAMBERT. – Tenez, monsieur Paul, montez dessus; mademoiselle Sophie va monter derrière vous; je le tiendrai par son licou.

SOPHIE. – Mais si nous tombons?

LAMBERT. – Ah! il n'y a pas de danger, je vais marcher près de vous. D'ailleurs, on me l'a vendu pour un bourri parfait et très doux.

Lambert aida Paul et Sophie à monter sur l'âne; il marcha près d'eux. Ils arrivèrent ainsi jusque sous les fenêtres de Mme de Réan, qui, les voyant venir, sortit pour mieux voir l'âne.

On le mena à l'écurie; Sophie et Paul lui donnèrent de l'avoine; Lambert lui fit une bonne litière avec de la paille. Les enfants voulaient rester là à le regarder manger; mais l'heure du dîner approchait, il fallait se laver les mains, se peigner, et l'âne fut laissé en compagnie des chevaux jusqu'au lendemain.

Le lendemain et les jours suivants, l'âne fut attelé à la petite charrette à chiens, en attendant que le charron fît une jolie voiture pour promener les enfants et une petite charrette pour charrier de la terre, des pots de fleurs, du sable, tout ce qu'ils voulaient mettre dans leur jardin. Paul avait appris à atteler et dételer l'âne, à le brosser, le peigner, lui faire sa litière, lui donner à manger, à boire. Sophie l'aidait et s'en tirait presque aussi bien que lui.

Mme de Réan leur avait acheté un bât et une jolie selle pour les faire monter à âne. Dans les premiers temps, la bonne les suivait; mais quand on vit l'âne doux comme un agneau, Mme de Réan leur permit d'aller seuls, pourvu qu'ils ne sortissent pas du parc.

Un jour, Sophie était montée sur l'âne: Paul le faisait avancer en lui donnant force coups de baguette. Sophie lui dit:

«Ne le bats pas, tu lui fais mal.»

PAUL. – Mais, quand je ne le tape pas, il n'avance pas; d'ailleurs ma baguette est si mince qu'elle ne peut pas lui faire grand mal.

SOPHIE. – J'ai une idée! Si, au lieu de le taper, je le piquais avec un éperon?

PAUL. – Voilà une drôle d'idée. D'abord tu n'as pas d'éperon; ensuite la peau de l'âne est si dure qu'il ne sentirait pas l'éperon.

SOPHIE. – C'est égal; essayons toujours; tant mieux si l'éperon ne lui fait pas de mal.

PAUL. – Mais je n'ai pas d'éperon à te donner.

SOPHIE. – Nous en ferons un avec une grosse épingle que nous piquerons dans mon soulier; la tête sera en dedans du soulier, et la pointe sera en dehors.

PAUL. – Tiens, mais c'est très bien imaginé! As-tu une épingle?

SOPHIE. – Non, mais nous pouvons retourner à la maison; je demanderai des épingles à la cuisine: il y en a toujours de très grosses.

Paul monta en croupe sur l'âne, et ils arrivèrent au galop devant la cuisine. Le cuisinier leur donna deux épingles, croyant que Sophie en avait besoin pour cacher un trou à sa robe. Sophie ne voulut pas arranger son éperon devant la maison, car elle sentait bien qu'elle faisait une sottise, et elle avait peur que sa maman ne la grondât.

«Il vaut mieux, dit-elle, arranger cela dans le bois; nous nous assoirons sur l'herbe, et l'âne mangera pendant que nous travaillerons; nous aurons l'air de voyageurs qui se reposent.»

Arrivés dans le bois, Sophie et Paul descendirent; l'âne, content d'être libre, se mit à manger l'herbe du bord des chemins. Sophie et Paul s'assirent par terre et commencèrent leur ouvrage. La première épingle perça bien le soulier, mais elle plia tellement qu'elle ne put pas servir. Ils en avaient

heureusement une autre, qui entra facilement dans le soulier déjà percé; Sophie le mit, l'attacha. Paul rattrapa l'âne, aida Sophie à monter dessus, et la voilà qui donne des coups de talon et pique l'âne avec l'épingle. L'âne part au trot. Sophie, enchantée, pique encore et encore; l'âne se met à galoper, et si vite que Sophie a peur; elle se cramponne à la bride. Dans sa frayeur elle serre son talon contre l'âne; plus elle appuie, plus elle pique; il se met à ruer, à sauter, et il lance Sophie à dix pas de lui. Sophie reste sur le sable, étourdie par la chute. Paul, qui était demeuré en arrière, accourt, effrayé; il aide Sophie à se relever; elle avait les mains et le nez écorchés.

«Que va dire maman? dit-elle à Paul. Que lui dirons-nous quand elle nous demandera comment j'ai pu tomber?»

PAUL. – Nous lui dirons la vérité.

SOPHIE. – Oh! Paul! pas tout, pas tout; ne parle pas de l'épingle.

PAUL. – Mais que veux-tu que je dise?

SOPHIE. – Dis que l'âne a rué et que je suis tombée.

PAUL. – Mais l'âne est si doux, il n'aurait jamais rué sans ta maudite épingle.

SOPHIE. – Si tu parles de l'épingle, maman nous grondera: elle nous ôtera l'âne.

PAUL. – Moi, je crois qu'il vaut mieux toujours dire la vérité; toutes les fois que tu as voulu cacher quelque chose à ma tante, elle l'a su tout de même, et tu as été punie plus fort que tu ne l'aurais été si tu avais dit la vérité.

SOPHIE. – Mais pourquoi veux-tu que je parle de l'épingle? Je ne suis pas obligée de mentir pour cela. Je dirais la vérité, que l'âne a rué et que je suis tombée.

PAUL. – Fais comme tu voudras, mais je crois que tu as tort.

SOPHIE. – Mais toi, Paul, ne dis rien; ne va pas parler de l'épingle.

PAUL. – Sois tranquille; tu sais que je n'aime pas à te faire gronder.

Paul et Sophie cherchèrent l'âne, qui devait être près de là; ils ne le trouvèrent pas. «Il sera sans doute retourné à la maison», dit Paul.

Sophie et Paul reprirent comme l'âne le chemin de la maison; ils étaient dans un petit bois qui se trouvait tout près du château lorsqu'ils entendirent appeler et qu'ils virent accourir leurs mamans.

«Qu'est-il arrivé, mes enfants? Etes-vous blessés? Nous avons vu revenir votre âne au galop avec la sangle cassée; il avait l'air effrayé, effaré; on a eu de la peine à le rattraper. Nous avions peur qu'il ne vous fût arrivé un accident.

SOPHIE. – Non, maman, rien du tout; seulement je suis tombée.

MADAME DE RÉAN. – Tombée? Comment? Pour quelle raison?

SOPHIE. – J'étais sur l'âne et je ne sais pourquoi il s'est mis à sauter et à ruer; je suis tombée sur le sable et je me suis un peu écorché le nez et les mains: mais ce n'est rien.

MADAME D'AUBERT. – Pourquoi donc l'âne a-t-il rué, Paul? Je le croyais si doux!

PAUL, *embarrassé.* – C'est Sophie qui était dessus, maman; c'est avec elle qu'il a rué.

MADAME D'AUBERT. – Très bien, je comprends. Mais qu'est-ce qui a pu le faire ruer?

SOPHIE. – Oh! ma tante, c'est parce qu'il avait envie de ruer.

MADAME D'AUBERT. – Je pense bien que ce n'est pas parce qu'il voulait rester tranquille. Mais c'est singulier tout de même.

On rentrait à la maison comme Mme d'Aubert achevait de parler; Sophie alla dans sa chambre pour laver sa figure et ses mains, qui étaient pleines de sable, et pour changer sa robe, qui était salie et déchirée. Mme de Réan entra comme elle finissait de s'habiller; elle examina sa robe déchirée.

«Il faut que tu sois tombée bien rudement, dit-elle, pour que ta robe soit déchirée et salie comme elle est.

– Ah!» dit la bonne.

MADAME DE RÉAN. – Qu'avez-vous? Vous êtes-vous fait mal?

LA BONNE. – Ah! la belle idée! Ha! ha! ha! voilà une invention! Regardez donc, madame!»

Et elle montra à Mme de Réan la grosse épingle avec laquelle elle venait de se piquer, et que Sophie avait oublié d'ôter après sa chute.

MADAME DE RÉAN. – Qu'est-ce que cela veut dire? Comment cette épingle se trouve-t-elle au soulier de Sophie?

LA BONNE. – Elle n'y est pas venue toute seule certainement, car le cuir est assez dur à percer.

MADAME DE RÉAN. – Parle donc, Sophie; explique-nous comment cette épingle se trouve là.

SOPHIE, *très embarrassée.* – Je ne sais pas, maman, je ne sais pas du tout.

MADAME DE RÉAN. – Comment! Tu ne sais pas? Tu as mis tes souliers avec l'épingle sans t'en apercevoir?

SOPHIE. – Oui, maman! Je n'ai rien vu.

LA BONNE. – Ah! par exemple, mademoiselle Sophie, ce n'est pas vrai, cela. C'est moi qui vous ai mis vos souliers, et je sais qu'il n'y avait pas d'épingle. Vous feriez croire à votre maman que je suis une négligente! Ce n'est pas bien cela, mademoiselle.»

Sophie ne répond pas; elle est de plus en plus rouge et embarrassée. Mme de Réan lui ordonne de

parler.

«Si vous n'avouez pas la vérité, mademoiselle, j'irai la demander à Paul, qui ne ment jamais.»

Sophie éclata en sanglots, mais elle s'entêta à ne rien avouer. Mme de Réan alla chez sa soeur Mme d'Aubert; elle y trouva Paul, auquel elle demanda ce que voulait dire l'épingle du soulier de Sophie. Paul, croyant sa tante très fâchée et pensant que Sophie avait dit la vérité, répondit:

«C'était pour faire un éperon, ma tante.»

MADAME DE RÉAN. – Et pour quoi faire, un éperon?

PAUL. – Pour faire galoper l'âne.

MADAME DE RÉAN. – Ah! je comprends pourquoi l'âne a rué et a jeté Sophie par terre. L'épingle piquait le pauvre animal, qui s'en est débarrassé comme il a pu.»

Mme de Réan sortit et revint trouver Sophie.

«Je sais tout, mademoiselle, dit-elle. Vous êtes une petite menteuse. Si vous m'aviez dit la vérité, je vous aurais un peu grondée, mais je ne vous aurais pas punie; maintenant vous allez être un mois sans monter à âne, pour vous apprendre à mentir comme vous l'avez fait.»

Mme de Réan laissa Sophie pleurant. Quand Paul la revit, il ne put s'empêcher de lui dire:

«Je te l'avais bien dit, Sophie! Si tu avais avoué la vérité, nous aurions notre âne, et tu n'aurais pas le chagrin que tu as.»

Mme de Réan tint parole et ne permit pas qu'on montât l'âne, malgré les demandes de Sophie.

XX - La petite voiture

Sophie, voyant que sa maman ne lui laissait pas monter l'âne, dit un jour à Paul:

«Puisque nous ne pouvons pas monter notre âne, Paul, attelons-le à notre petite voiture; nous mènerons chacun notre tour.»

PAUL. – Je ne demande pas mieux; mais ma tante le permettra-t-elle?

SOPHIE. – Va le lui demander. Je n'ose pas.

Paul courut chez sa tante et lui demanda la permission d'atteler l'âne.

Mme de Réan y consentit à la condition que la bonne irait avec eux. Quand Paul le dit à Sophie, elle grogna.

«C'est ennuyeux d'avoir ma bonne, dit-elle; elle a toujours peur de tout; elle ne nous laissera pas aller au galop.»

PAUL. – Oh! mais il ne faut pas aller au galop; tu sais que ma tante le défend.

Sophie ne répondit pas, et bouda pendant que Paul courait chercher la bonne et faire atteler l'âne. Une demi-heure après, l'âne était à la porte avec la voiture.

Sophie monta dedans toujours boudant; elle fut maussade pendant toute la promenade, malgré les efforts du pauvre Paul pour la rendre gaie et aimable. Enfin il lui dit:

«Ah! tu m'ennuies avec tes airs maussades! Je m'en vais à la maison: cela m'ennuie de parler tout seul, de jouer seul, de regarder ta figure boudeuse.»

Et Paul dirigea l'âne du côté de la maison. Sophie continuait à bouder. Quand ils arrivèrent, elle descendit, accrocha son pied au marchepied et tomba. Le bon Paul sauta à terre et l'aida à se relever: elle ne s'était pas fait mal, mais la bonté de Paul la toucha et elle se mit à pleurer.

«Tu t'es fait mal, ma pauvre Sophie? disait Paul en l'embrassant. Appuie-toi sur moi; n'aie pas peur, je te soutiendrai bien.

– Non, mon cher Paul, répondit Sophie en sanglotant; je ne me suis pas fait mal; je pleure de repentir; je pleure parce que j'ai été méchante pour toi, qui es toujours si bon pour moi.

PAUL. – Il ne faut pas pleurer pour cela, ma pauvre Sophie. Je n'ai pas de mérite à être bon pour toi, parce que je t'aime et qu'en te faisant plaisir je me fais plaisir à moi-même.

Sophie se jeta au cou de Paul et l'embrassa en pleurant plus fort. Paul ne savait plus comment la consoler; enfin il lui dit:

«Écoute, Sophie, si tu pleures toujours, je vais pleurer aussi: cela me fait de la peine de te voir du chagrin.»

Sophie essuya ses yeux et lui promit, en pleurant toujours, de ne plus pleurer.

«Oh! Paul! lui dit-elle, laisse-moi pleurer; cela fait du bien; je sens que je deviens meilleure.»

Mais, quand elle vit que les yeux de Paul commençaient aussi à se mouiller de larmes, elle sécha les siens, elle reprit un visage riant, et ils montèrent ensemble dans leur chambre, où ils jouèrent jusqu'au dîner.

Le lendemain, Sophie proposa une nouvelle promenade en voiture à âne. La bonne lui dit qu'elle avait à savonner et qu'elle ne pourrait pas y aller. La maman et la tante étaient obligées d'aller faire une visite à une lieue de là, chez Mme de Fleurville.

«Comment allons-nous faire? dit Sophie d'un air désolé.

– Si j'étais sûre que vous soyez tous deux bien sages, dit Mme de Réan, je vous permettrais d'aller seuls; mais toi, Sophie, tu as toujours des idées si singulières, que j'ai peur d'un accident causé par une idée.

SOPHIE. – Oh non! maman, soyez tranquille! Je n'aurai pas d'idée, je vous assure. Laissez-moi aller seuls tous les deux: l'âne est si doux!

MADAME DE RÉAN. – L'âne est doux quand on ne le tourmente pas; mais, si tu te mets à le piquer comme tu as fait l'autre jour, il fera culbuter la voiture.

PAUL. – Oh! ma tante, Sophie ne recommencera pas... ni moi non plus; car j'ai mérité d'être grondé autant qu'elle, puisque je l'ai aidée à percer son soulier avec l'épingle.

MADAME DE RÉAN. – Voyons, je veux bien vous laisser aller seuls, mais ne sortez pas du jardin; n'allez pas sur la grand'route, et n'allez pas trop vite.

– Merci maman, merci ma tante, s'écrièrent les enfants; et ils coururent à l'écurie pour atteler leur âne.

Quand il fut prêt, ils virent arriver les deux petits garçons du fermier qui revenaient de l'école.

«Vous allez promener en voiture, m'sieur?» dit l'aîné, qui s'appelait André.

PAUL. – Oui; veux-tu venir avec nous?

ANDRÉ. – Je ne peux pas laisser mon frère, m'sieur!

SOPHIE. – Eh bien! emmène ton frère avec toi.

ANDRÉ. – Je veux bien, mamzelle: merci bien.

SOPHIE. – Voyons, qui est-ce qui monte sur le siège pour mener.

PAUL. – Si tu veux commencer, voilà le fouet.

SOPHIE. – Non, j'aime mieux mener plus tard, quand l'âne sera un peu fatigué et moins vif.

Les enfants montèrent tous les quatre dans la voiture; ils se promenèrent pendant deux heures, tantôt au pas, tantôt au trot; ils menaient chacun à leur tour, mais l'âne commençait à se fatiguer; il ne sentait pas beaucoup le petit fouet avec lequel les enfants le tapaient, de sorte qu'il ralentissait de plus en plus, malgré les coups de fouet et les hue hue donc! de Sophie, qui menait.

ANDRÉ. – Ah! mamzelle, si vous voulez le faire marcher, je vais vous avoir une branche de houx; en tapant avec, il marchera, bien sûr.

SOPHIE. – C'est une bonne idée cela; nous allons le faire marcher, ce paresseux.

Elle arrêta; André descendit et alla casser une grosse branche de houx, qui était au bord du chemin.

«Prends garde, Sophie, dit Paul; tu sais que ma tante a défendu de piquer l'âne.

SOPHIE. – Tu crois que le houx va le piquer comme l'épingle de l'autre jour? Il ne le sentira pas seulement.

PAUL. – Alors pourquoi as-tu laissé André casser cette branche de houx?

SOPHIE. – Parce qu'elle est plus grosse que notre fouet.

Et Sophie donna un grand coup sur le dos de l'âne, qui prit le trot. Sophie, enchantée d'avoir réussi, lui en donna un second coup, puis un troisième; l'âne trottait de plus en plus fort. Sophie riait, les deux petits fermiers aussi. Paul ne riait pas: il était un peu inquiet, et il craignait qu'il n'arrivât quelque chose et que Sophie ne fût grondée et punie. Ils arrivaient à une descente longue et assez raide. Sophie redouble de coups; l'âne s'impatiente et part au galop. Sophie veut l'arrêter, mais trop tard; l'âne était emporté et courait tant qu'il avait de jambes. Les enfants criaient tous à la fois, ce qui effrayait l'âne et le faisait courir plus fort! Enfin il passa sur une grosse motte de terre, et la voiture versa; les enfants restèrent par terre, et l'âne continua de traîner la voiture renversée jusqu'à ce qu'elle fût brisée.

La voiture était si basse que les enfants ne furent pas blessés, mais ils eurent tous le visage et les mains écorchés. Ils se relevèrent tristement; les petits fermiers s'en allèrent à la ferme; Sophie et Paul retournèrent à la maison. Sophie était honteuse et inquiète; Paul était triste. Après avoir marché quelque temps sans rien dire, Sophie dit à Paul:

«Oh! Paul, j'ai peur de maman! Que va-t-elle me dire?»

PAUL, *tristement*. – Quand tu as pris ce houx, je pensais bien que tu ferais du mal à ce pauvre âne; j'aurais dû te le dire plus vivement, tu m'aurais peut-être écouté.

SOPHIE. – Non, Paul, je ne t'aurais pas écouté, parce que je croyais que le houx ne pouvait pas piquer à travers les poils épais de l'âne. Mais que va dire maman?

PAUL. – Hélas! Sophie, pourquoi es-tu désobéissante? Si tu écoutais ma tante, tu serais moins souvent punie et grondée.

SOPHIE. – Je tâcherai de me corriger; je t'assure que je tâcherai. C'est que c'est si ennuyeux d'obéir!

PAUL. – C'est bien plus ennuyeux d'être puni. Et puis, j'ai remarqué que les choses qu'on nous défend sont dangereuses; quand nous les faisons, il nous arrive toujours quelque malheur, et, après, nous avons peur de voir ma tante et maman.

SOPHIE. – C'est vrai! Ah! mon Dieu! Voilà maman qui arrive! Entends-tu la voiture? Courons vite, pour rentrer avant qu'elle ne nous voie.

Mais ils eurent beau courir, la voiture marchait plus vite qu'eux; elle arrêtait devant le perron au moment où les enfants y arrivaient.

Mme de Réan et Mme d'Aubert virent tout de suite les écorchures du visage et des mains.

«Allons! Voilà encore des accidents! s'écria Mme de Réan. Que vous est-il arrivé?»

SOPHIE. – Maman, c'est l'âne.

MADAME DE RÉAN. – J'en étais sûre d'avance; aussi ai-je été inquiète tout le temps de ma visite. Mais cet âne est donc enragé? Qu'a-t-il fait pour que vous soyez écorchés ainsi?

SOPHIE. – Il nous a versés, maman, et je crois que la voiture est un peu cassée, car il a continué à courir après qu'elle a été renversée.

MADAME D'AUBERT. – Je suis sûre que vous avez eu encore quelque invention qui aura taquiné ce pauvre âne!

Sophie baisse la tête et ne répond pas. Paul rougit et ne dit rien.

«Sophie, dit Mme de Réan, je vois à vos mines que ta tante a deviné. Dis la vérité, et raconte-nous ce qui est arrivé.»

Sophie hésita un instant; mais elle se décida à dire la vérité, et elle la raconta tout entière à sa maman et à sa tante.

«Mes chers enfants, dit Mme de Réan, depuis que vous avez cet âne, il vous arrive sans cesse des malheurs, et Sophie a continuellement des idées qui n'ont pas le sens commun. Je vais donc faire vendre ce malheureux animal, cause de tant de sottises.

SOPHIE et PAUL, *ensemble*. – Oh! maman, oh! ma tante, je vous en prie, ne le vendez pas. Jamais nous ne recommencerons, jamais.

MADAME DE RÉAN. – Vous ne recommencerez pas la même sottise; mais Sophie en inventera d'autres, peut-être plus dangereuses que les premières.

SOPHIE. – Non, maman, je vous assure que je ne ferai que ce que vous me permettrez; je serai obéissante, je vous le promets.

MADAME DE RÉAN. – Je veux bien attendre quelques jours encore; mais je vous préviens qu'à la première idée de Sophie vous n'aurez plus d'âne.

Les enfants remercièrent Mme de Réan, qui leur demanda où était l'âne. Ils se rappelèrent alors qu'il avait continué à courir, traînant après lui la voiture renversée.

Mme de Réan appela Lambert, lui raconta ce qui était arrivé, et lui dit d'aller voir où était cet âne. Lambert y courut; il revint une heure après: les enfants l'attendaient.

«Eh bien! Lambert?» s'écrièrent-ils ensemble.

LAMBERT. – Eh bien! monsieur Paul et mademoiselle Sophie, il est arrivé malheur à votre âne.

SOPHIE et PAUL, *ensemble.* – Quoi? Quel malheur?

LAMBERT. – Il paraîtrait que la peur l'a prise, cette pauvre bête; il a toujours couru du côté de la route; la barrière était ouverte; il s'y est précipité; la diligence arrivait tout juste comme il traversait la grand'route; le conducteur n'a pas pu arrêter à temps ses chevaux, qui ont culbuté l'âne et la voiture; ils ont piétiné dessus; ils sont tombés; ils ont failli faire verser la diligence. Quand on les a relevés et

dételés, l'âne était écrasé, mort; il ne remuait pas plus qu'une pierre.

Aux cris que poussèrent les enfants, les mamans et tous les domestiques accoururent: Lambert raconta de nouveau le malheur arrivé au pauvre âne. Les mamans emmenèrent Sophie et Paul pour tâcher de les consoler; mais ils eurent de la peine, tant ils étaient affligés. Sophie se reprochait d'avoir été cause de la mort de son âne; Paul se reprochait d'avoir laissé faire Sophie; la journée s'acheva fort tristement. Longtemps après, Sophie pleurait quand elle voyait un âne qui ressemblait au sien. Elle n'en voulut plus avoir, et elle fit bien, car sa maman ne voulait plus lui en donner.

XXI - La tortue

Sophie aimait les bêtes: elle avait déjà eu un POULET, un ÉCUREUIL, un CHAT, un ÂNE; sa maman ne voulait pas lui donner un chien, de peur qu'il ne devînt enragé, ce qui arrive assez souvent.

«Quelle bête pourrais-je donc avoir? demanda-t-elle un jour à sa maman. J'en voudrais une qui ne pût pas me faire de mal, qui ne pût pas se sauver et qui ne fût pas difficile à soigner.

MADAME DE RÉAN, *riant*. – Alors je ne vois que la tortue qui puisse te convenir.

SOPHIE. – C'est vrai, cela! C'est très gentil, une tortue, et il n'y a pas de danger qu'elle se sauve.

MADAME DE RÉAN, *riant*. – Et si elle voulait se sauver, tu aurais toujours le temps de la rattraper.

SOPHIE. – Achetez-moi une tortue, maman, achetez-moi une tortue.

MADAME DE RÉAN. – Quelle folie! C'est en plaisantant que je te parlais d'une tortue, c'est une affreuse bête, lourde, laide, ennuyeuse; je ne pense pas que tu puisses aimer un si sot animal.

SOPHIE. – Oh! maman, je vous en prie! elle m'amusera beaucoup. Je serai bien sage pour la gagner.

MADAME DE RÉAN. – Puisque tu as envie d'une si laide bête, je puis bien te la donner, mais à deux conditions: la première, c'est que tu ne la laisseras pas mourir de faim; la seconde, c'est qu'à la première grosse faute que tu feras, je te l'ôterai.

SOPHIE. – J'accepte les conditions, maman, j'accepte. Quand aurai-je ma tortue?

MADAME DE RÉAN. – Tu l'auras après-demain. Je vais écrire ce matin même à ton père, qui est à Paris, de m'en acheter une: il l'enverra demain soir par la diligence, et tu l'auras après-demain de bonne heure.

SOPHIE. – Je vous remercie mille fois, maman. Paul va précisément arriver demain, il restera quinze jours avec nous: il aura le temps de s'amuser avec la tortue.

Le lendemain, Paul arriva, à la grande joie de Sophie. Quand elle lui annonça qu'elle attendait une tortue, Paul se moqua d'elle et lui demanda ce qu'elle ferait d'une si affreuse bête.

«Nous lui donnerons de la salade, nous lui ferons un lit de foin; nous la porterons sur l'herbe; nous nous amuserons beaucoup, je t'assure.»

Le lendemain, la tortue arriva: elle était grosse comme une assiette, épaisse comme une cloche à couvrir les plats; sa couleur était laide et sale; elle avait rentré sa tête et ses pattes.

«Dieu! que c'est laid! s'écria Paul.

– Moi je la trouve assez jolie, répondit Sophie un peu piquée.

PAUL, *d'un air moqueur*. – Elle a surtout une jolie physionomie et un sourire gracieux!

SOPHIE. – Laisse-nous tranquilles: tu te moques de tout.

PAUL, *continuant*. – Ce que j'aime en elle, c'est sa jolie tournure, sa marche légère.

SOPHIE, *se fâchant*. – Tais-toi, te dis-je: je vais emporter ma tortue si tu te moques d'elle.

PAUL. – Emporte, emporte, je t'en prie: ce n'est pas son esprit que je regretterai.

Sophie avait bien envie de se jeter sur Paul et de lui donner une tape: mais elle se souvint de sa promesse et de la menace de sa maman, et elle se contenta de lancer à Paul un regard furieux. Elle voulut prendre la tortue pour la porter sur l'herbe: mais elle était trop lourde, elle la laissa retomber. Paul, qui se repentait de l'avoir taquinée, accourut pour l'aider; il lui donna l'idée de mettre la tortue dans un mouchoir et de la porter à deux, tenant chacun un bout du mouchoir. Sophie, que la chute de la tortue avait effrayée, consentit à se laisser aider par Paul.

Quand la tortue sentit l'herbe fraîche, elle sortit ses pattes, puis sa tête, et se mit à manger l'herbe. Sophie et Paul la regardaient avec étonnement.

«Tu vois bien, dit Sophie, que ma tortue n'est pas si bête, ni si ennuyeuse.

– Non, c'est vrai, répondit Paul, mais elle est bien laide.

– Pour cela, dit Sophie, j'avoue qu'elle est laide; elle a une affreuse tête.

– Et d'horribles pattes», ajouta Paul.

Les enfants continuèrent à soigner la tortue pendant dix jours sans que rien d'extraordinaire arrivât. La tortue couchait dans un cabinet sur du foin; elle mangeait de la salade, de l'herbe, et paraissait heureuse.

Un jour, Sophie eut une idée; elle pensa qu'il faisait chaud, que la tortue devait avoir besoin de se rafraîchir, et qu'un bain dans la mare lui ferait du bien. Elle appela Paul et lui proposa de baigner la tortue.

PAUL. – La baigner? Où donc?

SOPHIE. – Dans la mare du potager; l'eau y est fraîche et claire.

PAUL. – Mais je crains que cela ne lui fasse du mal.

SOPHIE. – Au contraire; les tortues aiment beaucoup à se baigner; elle sera enchantée.

PAUL. – Comment sais-tu que les tortues aiment à se baigner? Je crois, moi, qu'elles n'aiment pas l'eau.

SOPHIE. – Je suis sûre qu'elles l'aiment beaucoup. Est-ce que les écrevisses n'aiment pas l'eau? Est-ce que les huîtres n'aiment pas l'eau? Ces bêtes-là ressemblent un peu à la tortue.

PAUL. – Tiens, c'est vrai. D'ailleurs nous pouvons essayer.

Et ils allèrent prendre la pauvre tortue, qui se chauffait tranquillement au soleil, sur l'herbe; ils la portèrent à la mare et la plongèrent dedans. Aussitôt que la tortue sentit l'eau, elle sortit précipitamment sa tête et ses pattes pour tâcher de s'en tirer; ses pattes gluantes ayant touché aux mains de Paul et de Sophie, tous deux la lâchèrent et elle tomba au fond de la mare.

Les enfants, effrayés, coururent à la maison du jardinier pour lui demander de repêcher la pauvre tortue. Le jardinier, qui savait que l'eau la tuerait, courut vers la mare; elle n'était pas profonde; il se jeta dedans après avoir ôté ses sabots et retroussé les jambes de son pantalon. Il voyait la tortue qui se débattait au fond de la mare, et il la retira promptement. Il la porta ensuite près du feu pour la sécher; la pauvre bête avait rentré sa tête et ses pattes et ne bougeait plus. Quand elle fut bien chauffée, les enfants voulurent la reporter sur l'herbe au soleil.

«Attendez, monsieur, mademoiselle, dit le jardinier, je vais vous la porter. Je crois bien qu'elle ne mangera guère, ajouta-t-il.

– Est-ce que vous croyez que le bain lui a fait du mal? demanda Sophie.

LE JARDINIER. – Certainement que oui, il lui a fait mal; l'eau ne va pas aux tortues.

PAUL. – Croyez-vous qu'elle sera malade?

LE JARDINIER. – Malade, je n'en sais rien; mais je crois bien qu'elle va mourir.

– Ah! mon DIEU! s'écria Sophie.

PAUL, *bas*. – Ne t'effraie pas; il ne sait ce qu'il dit. Il croit que les tortues sont comme les chats, qui n'aiment pas l'eau.

Ils étaient revenus sur l'herbe; le jardinier posa doucement la tortue et retourna à son potager. Les enfants la regardaient de temps en temps, mais elle restait immobile; ni sa tête ni ses pattes ne se montraient. Sophie était inquiète; Paul la rassurait.

«Il faut la laisser faire comme elle veut, dit-il; demain elle mangera et se promènera.»

Ils la reportèrent vers le soir sur son lit de foin et lui mirent des salades fraîches. Le lendemain, quand ils allèrent la voir, les salades étaient entières; la tortue n'y avait pas touché.

«C'est singulier, dit Sophie; ordinairement elle mange tout dans la nuit.

– Portons-la sur l'herbe, répondit Paul; elle n'aime peut-être pas la salade.»

Paul, qui était inquiet, mais qui ne voulait pas l'avouer à Sophie, examinait attentivement la tortue, qui continuait à ne pas bouger.

«Laissons-la, dit-il à Sophie; le soleil va la réchauffer et lui faire du bien.

SOPHIE. – Est-ce que tu crois qu'elle est malade?

PAUL. – Je crois que oui.

Il ne voulait pas ajouter: Je crois qu'elle est morte, comme il commençait à le craindre.

Pendant deux jours, Paul et Sophie continuèrent à porter la tortue sur l'herbe, mais elle ne bougeait pas, et ils la retrouvaient toujours comme ils l'avaient posée; les salades qu'ils lui mettaient le soir se retrouvaient entières le lendemain. Enfin, un jour, en la mettant sur l'herbe, ils s'aperçurent qu'elle sentait mauvais.

«Elle est morte, dit Paul; elle sent déjà mauvais.»

Ils étaient tous deux près de la tortue, se désolant et ne sachant que faire d'elle, quand Mme de Réan arriva près d'eux.

«Que faites-vous là, mes enfants? Vous êtes immobiles comme des statues près de cette tortue... qui est aussi immobile que vous», ajouta-t-elle en se baissant pour la prendre.

En l'examinant, Mme de Réan s'aperçut qu'elle sentait mauvais.

«Mais... elle est morte, s'écria-t-elle en la rejetant par terre; elle sent déjà mauvais.»

PAUL. – Oui, ma tante, je crois qu'elle est morte.

MADAME DE RÉAN. – De quoi a-t-elle pu mourir? Ce n'est pas de faim, puisque vous la mettiez tous les jours sur l'herbe. C'est singulier qu'elle soit morte sans qu'on sache pourquoi.

SOPHIE. – Je crois, maman, que c'est le bain qui l'a fait mourir.

MADAME DE RÉAN. – Un bain? Qui est-ce qui a imaginé de lui faire prendre un bain?

SOPHIE, *honteuse*. – C'est moi, maman: je croyais que les tortues aimaient l'eau fraîche, et je l'ai baignée dans la mare du potager; elle est tombée au fond; nous n'avons pas pu la rattraper; c'est le jardinier qui l'a repêchée; elle est restée longtemps dans l'eau.

MADAME DE RÉAN. – Ah! c'est une de tes idées. Tu t'es punie toi-même, au reste; je n'ai rien à te dire. Seulement, souviens-toi qu'à l'avenir tu n'auras aucun animal à soigner, ni à élever. Toi et Paul, vous les tuez ou vous les laissez mourir tous. Il faut jeter cette tortue, ajouta Mme de Réan. Lambert, venez prendre cette bête qui est morte, et jetez-la dans un trou quelconque.»

Ainsi finit la pauvre tortue, qui fut le dernier animal qu'eut Sophie. Quelques jours après, elle demanda à sa maman si elle ne pouvait pas avoir de charmants petits cochons d'Inde qu'on voyait à la ferme; Mme de Réan refusa. Il fallut bien obéir, et Sophie vécut seule avec Paul, qui venait souvent passer quelques jours avec elle.

XXII - Le départ

«Paul, dit un jour Sophie, pourquoi ma tante d'Aubert et maman causent-elles toujours tout bas? Maman pleure et ma tante aussi; sais-tu pourquoi?»

PAUL. – Non, je ne sais pas du tout; pourtant j'ai entendu l'autre jour maman qui disait à ma tante: «Ce serait terrible d'abandonner nos parents, nos amis, notre pays»; ma tante a répondu: «Surtout pour un pays comme l'Amérique.»

SOPHIE. – Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire?

PAUL. – Je crois que cela veut dire que maman et ma tante veulent aller en Amérique.

SOPHIE. – Mais ce n'est pas du tout terrible; au contraire, ce sera très amusant. Nous verrons des tortues en Amérique.

PAUL. – Et des oiseaux superbes; des corbeaux rouges, orange, bleus, violets, roses, et pas comme nos affreux corbeaux noirs.

SOPHIE. – Et des perroquets et des oiseaux-mouches. Maman m'a dit qu'il y en avait beaucoup en Amérique.

PAUL. – Et puis des sauvages noirs, jaunes, rouges.

SOPHIE. – Oh! pour les sauvages, j'en aurai peur; ils nous mangeraient peut-être.

PAUL. – Mais nous n'irions pas demeurer chez eux; nous les verrions seulement quand ils viendraient se promener dans les villes.

SOPHIE. – Mais pourquoi irions-nous en Amérique? Nous sommes très bien ici.

PAUL. – Certainement. Je te vois très souvent, notre château est tout près du tien. Ce qui serait mieux encore, c'est que nous demeurions ensemble en Amérique. Oh! alors, j'aimerais bien l'Amérique.

SOPHIE. – Tiens, voilà maman qui se promène avec ma tante; elles pleurent encore; cela me fait de la peine de les voir pleurer... Les voilà qui s'assoient sur le banc. Allons les consoler.

PAUL. – Mais comment les consolerons-nous?

SOPHIE. – Je n'en sais rien: mais essayons toujours.

Les enfants coururent à leurs mamans.

«Chère maman, dit Sophie, pourquoi pleurez-vous?»

MADAME DE RÉAN. – Pour quelque chose qui me fait de la peine, chère petite, et que tu ne peux comprendre.

SOPHIE. – Si fait, maman, je comprends très bien que cela vous fait de la peine d'aller en Amérique, parce que vous croyez que j'en serais très fâchée. D'abord, puisque ma tante et Paul viennent avec nous, nous serons très heureux. Ensuite, j'aime beaucoup l'Amérique, c'est un très joli pays.»

Mme de Réan regarda d'abord sa soeur, Mme d'Aubert, d'un air étonné, et puis ne put s'empêcher de sourire quand Sophie parla de l'Amérique, qu'elle ne connaissait pas du tout.

MADAME DE RÉAN. – Qui t'a dit que nous allions en Amérique? Et pourquoi crois-tu que ce soit cela qui nous donne du chagrin?

PAUL. – Oh! ma tante, c'est que je vous ai entendue parler d'aller en Amérique, et vous pleuriez; mais je vous assure que Sophie a raison et que nous serons très heureux en Amérique, si nous demeurons ensemble.

MADAME DE RÉAN. – Oui, mes chers enfants, vous avez deviné. Nous devons bien réellement aller en Amérique.

PAUL. – Et pourquoi donc, maman?

MADAME D'AUBERT. – Parce qu'un de nos amis, M. Fichini, qui vivait en Amérique, vient de mourir: il n'avait pas de parents, il était très riche; il nous a laissé toute sa fortune. Ton père et celui de Sophie sont obligés d'aller en Amérique pour avoir cette fortune; ta tante et moi, nous ne voulons pas les laisser partir seuls, et pourtant nous sommes tristes de quitter nos parents, nos amis, nos terres.

SOPHIE. – Mais ce ne sera pas pour toujours, n'est-ce pas?

MADAME DE RÉAN. – Non, mais pour un an ou deux, peut-être.

SOPHIE. – Eh bien, maman, il ne faut pas pleurer pour cela. Pensez donc que ma tante et Paul seront avec nous tout ce temps-là. Et puis, papa et mon oncle seront bien contents de ne plus être seuls.

Mme de Réan et Mme d'Aubert embrassèrent leurs enfants.

«Ils ont pourtant raison, ces enfants! dit-elle à sa soeur, nous serons ensemble, et deux ans seront bien vite passés.»

Depuis ce jour elles ne pleurèrent plus.

«Vois-tu, dit Sophie à Paul, que nous les avons consolées! J'ai remarqué que les enfants consolent très facilement leurs mamans.

– C'est parce qu'elles les aiment», répondit Paul.

Peu de jours après, les enfants allèrent avec leurs mamans faire une visite d'adieu à leurs amies, Camille et Madeleine de Fleurville, qui furent très étonnées d'apprendre que Sophie et Paul allaient partir pour l'Amérique.

«Combien de temps y resterez-vous?» demanda Camille.

SOPHIE. – Deux ans, je crois. C'est si loin!

PAUL. – Quand nous reviendrons, Sophie aura six ans et moi huit ans.

MADELEINE. – Et moi j'aurai huit ans aussi, et Camille neuf ans!

SOPHIE. – Que tu seras vieille, Camille! neuf ans!

CAMILLE. – Rapporte-nous de jolies choses d'Amérique, des choses curieuses.

SOPHIE. – Veux-tu que je te rapporte une tortue?

MADELEINE. – Quelle horreur! Une tortue! c'est si bête et si laid!

Paul ne put s'empêcher de rire.

«Pourquoi ris-tu, Paul?» demanda Camille.

PAUL. – C'est parce que Sophie avait une tortue et qu'elle s'est fâchée un jour contre moi parce que je lui disais absolument ce que tu viens de dire.

CAMILLE. – Et qu'est-elle devenue, cette tortue?

PAUL. – Elle est morte après un bain que nous lui avons fait prendre dans la mare.

CAMILLE. – Pauvre bête! Je regrette de ne l'avoir pas vue.

Sophie, qui n'aimait pas qu'on parlât de la tortue, proposa de cueillir des bouquets dans les champs: Camille leur offrit d'aller plutôt cueillir des fraises dans le bois. Ils acceptèrent tous avec plaisir et en trouvèrent beaucoup, qu'ils mangeaient à mesure qu'ils les trouvaient. Ils restèrent deux heures à s'amuser, après quoi il fallut se séparer. Sophie et Paul promirent de rapporter d'Amérique des fruits, des fleurs, des oiseaux-mouches, des perroquets. Sophie promit même d'apporter un petit sauvage, si on voulait bien lui en vendre un. Les jours suivants, ils continuèrent à faire des visites d'adieu, puis commencèrent les paquets. M. de Réan et M. d'Aubert attendaient à Paris leurs femmes et leurs enfants.

Le jour du départ fut un triste jour. Sophie et Paul même pleurèrent en quittant le château, les domestiques, les gens du village.

«Peut-être, pensaient-ils, ne reviendrons-nous jamais!»

Tous ces pauvres gens avaient la même pensée, et tous étaient tristes.

Les mamans et les enfants montèrent dans une voiture attelée de quatre chevaux de poste; les bonnes et les femmes de chambre suivaient, dans une calèche attelée de trois chevaux: il y avait un domestique sur chaque siège. Après s'être arrêtés une heure en route pour déjeuner, ils arrivèrent à Paris pour dîner. On ne devait rester à Paris que huit jours, afin d'acheter tout ce qui était nécessaire pour le voyage et pour le temps qu'on croyait passer en Amérique.

Pendant ces huit jours, les enfants s'amusèrent beaucoup. Ils allèrent avec leurs mamans se promener au Bois de Boulogne, aux Tuileries, au Jardin des plantes; ils allaient acheter toutes sortes de choses: des habits, des chapeaux, des souliers, des gants, des livres d'histoire, des joujoux, des provisions pour la route. Sophie avait envie de toutes les bêtes qu'elle voyait à vendre: elle demanda même à acheter la petite girafe du Jardin des plantes. Paul avait envie de tous les livres, de toutes les

images. On leur acheta à chacun un petit sac de voyage pour leurs affaires de toilette, leurs provisions de la journée et leurs joujoux, comme dominos, cartes, jonchets, etc.

Enfin arriva le jour tant désiré du départ pour le Havre, port où ils devaient monter sur le navire qui les menait en Amérique. Ils surent, en arrivant au Havre, que leur navire, la Sibylle, ne devait partir que dans trois jours. On profita de ces trois jours pour se promener dans la ville: le bruit, le mouvement des rues, les bassins pleins de vaisseaux, les quais couverts de marchands, de perroquets, de singes, de toutes sortes de choses venant d'Amérique, amusaient beaucoup les enfants. Si Mme de Réan avait écouté Sophie, elle lui aurait acheté une dizaine de singes, autant de perroquets, de perruches, etc. Mais elle refusa tout, malgré les prières de Sophie.

Ces trois jours passèrent comme avaient passé les huit jours à Paris, comme avaient passé les quatre années de la vie de Sophie, les six années de celle de Paul: ils passèrent pour ne plus revenir. Mme de Réan et Mme d'Aubert pleuraient de quitter leur chère et belle France: M. de Réan et M. d'Aubert étaient tristes et cherchaient à consoler leurs femmes en leur promettant de les ramener le plus tôt possible. Sophie et Paul étaient enchantés: leur seul chagrin était de voir pleurer leurs mamans. Ils entrèrent dans le navire qui devait les emporter si loin, au milieu des orages et des dangers de la mer. Quelques heures après, ils étaient établis dans leurs cabines, qui étaient de petites chambres contenant chacune deux lits, leurs malles et les choses nécessaires pour la toilette. Sophie coucha avec Mme de Réan, Paul avec Mme d'Aubert, les deux papas ensemble. Ils mangeaient tous à la table du capitaine, qui aimait beaucoup Sophie: elle lui rappelait Marguerite, qui restait en France. Le capitaine jouait souvent avec Paul et Sophie: il leur expliquait tout ce qui les étonnait dans le vaisseau, comment il marchait sur l'eau, comment on l'aidait à avancer en ouvrant les voiles, et bien d'autres choses encore.

Paul disait toujours:

«Je serai marin quand je serai grand: je voyagerai avec le capitaine.

– Pas du tout, répondait Sophie; je ne veux pas que tu sois marin: tu resteras toujours avec moi.»

PAUL. – Pourquoi ne reviendrais-tu pas avec moi sur le vaisseau du capitaine?

SOPHIE. – Parce que je ne veux pas quitter maman: je resterai toujours avec elle, et toi, tu resteras avec moi, entends-tu?

PAUL. – J'entends. Je resterai, puisque tu le veux.

Le voyage fut long: il dura bien des jours. Si vous désirez savoir ce que devint Sophie, demandez à vos mamans de vous faire lire «*Les Petites Filles modèles*», où vous retrouverez Sophie. Si vous voulez savoir ce qu'est devenu Paul, vous le saurez en lisant «*Les Vacances*», où vous le retrouverez.

FIN

Les Petites Filles Modèles

(1858)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Cet ouvrage «Les petites filles modèles» est présenté par la comtesse de Ségur comme une suite du livre «Les malheurs de Sophie»

Retour à la table des matières

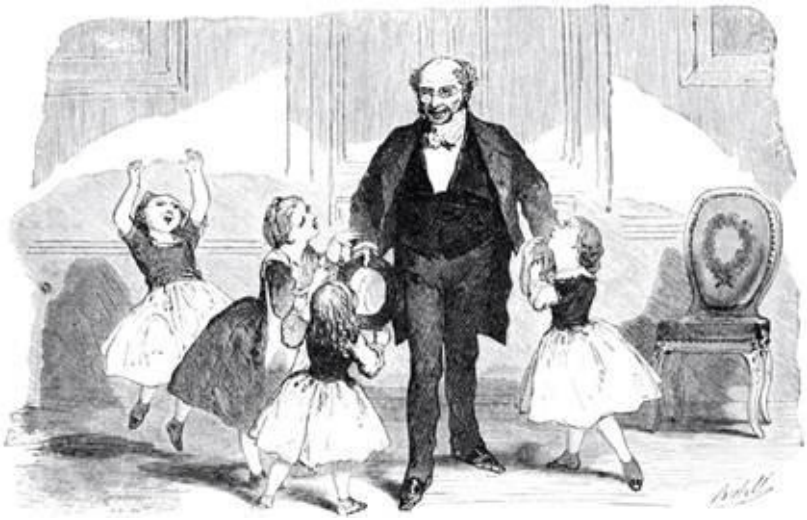

Illustration Bertall

Table des matières

Préface
I - Camille et Madeleine
II - La promenade, l’accident
III - Marguerite
IV - Réunion sans séparation
V - Les fleurs cueillies et remplacées
VI - Un an après: le chien enragé
VII - Camille punie
VIII - Les hérissons
IX - Poires volées
X - La poupée mouillée
XI - Jeannette la voleuse
XII - Visite chez Sophie
XIII - Visite au potager
XIV - Départ
XV - Sophie mange du cassis; ce qui en résulte
XVI - Le cabinet de pénitence
XVII - Le lendemain
XVIII - Le rouge-gorge
XIX - L’illumination
XX - La pauvre femme
XXI - Installation de Françoise et Lucie
XXII - Sophie veut exercer la charité
XXIII - Les récits
XXIV - Visite chez Hurel
XXV - Un événement tragique
XXVI - La petite vérole
XXVII - La fête
XXVIII - La partie d’âne

Préface

Mes «Petites filles modèles» ne sont pas une création; elles existent bien réellement: ce sont des portraits; la preuve en est dans leurs imperfections mêmes. Elles ont des défauts, des ombres légères qui font ressortir le charme du portrait et attestent l’existence du modèle. Camille et Madeleine sont une réalité dont peut s’assurer toute personne qui connaît l’auteur.

COMTESSE DE SÉGUR, née Rostopchine.

I - Camille et Madeleine

Mme de Fleurville était la mère de deux petites filles, bonnes, gentilles, aimables, et qui avaient l'une pour l'autre le plus tendre attachement. On voit souvent des frères et des soeurs se quereller, se contredire et venir se plaindre à leurs parents après s'être disputés de manière qu'il soit impossible de démêler de quel côté vient le premier tort. Jamais on n'entendait une discussion entre Camille et Madeleine. Tantôt l'une, tantôt l'autre cédait au désir exprimé par sa soeur.

Pourtant leurs goûts n'étaient pas exactement les mêmes. Camille, plus âgée d'un an que Madeleine, avait huit ans. Plus vive, plus étourdie, préférant les jeux bruyants aux jeux tranquilles, elle aimait à courir, à faire et à entendre du tapage. Jamais elle ne s'amusait autant que lorsqu'il y avait une grande réunion d'enfants, qui lui permettait de se livrer sans réserve à ses jeux favoris.

Madeleine préférait au contraire à tout ce joyeux tapage les soins qu'elle donnait à sa poupée et à celle de Camille, qui, sans Madeleine, eût risqué souvent de passer la nuit sur une chaise et de ne changer de linge et de robe que tous les trois ou quatre jours.

Mais la différence de leurs goûts n'empêchait pas leur parfaite union. Madeleine abandonnait avec plaisir son livre ou sa poupée dès que sa soeur exprimait le désir de se promener ou de courir; Camille, de son côté, sacrifiait son amour pour la promenade et pour la chasse aux papillons dès que Madeleine témoignait l'envie de se livrer à des amusements plus calmes.

Elles étaient parfaitement heureuses, ces bonnes petites soeurs, et leur maman les aimait tendrement; toutes les personnes qui les connaissaient les aimaient aussi et cherchaient à leur faire plaisir.

II - La promenade, l'accident

Un jour, Madeleine peignait sa poupée; Camille lui présentait les peignes, rangeait les robes, les souliers, changeait de place les lits de poupée, transportait les armoires, les commodes, les chaises, les tables. Elle voulait, disait-elle, faire leur déménagement: car ces dames (les poupées) avaient changé de maison.

MADELEINE. – Je t'assure, Camille, que les poupées étaient mieux logées dans leur ancienne maison; il y avait bien plus de place pour leurs meubles.

CAMILLE. – Oui, c'est vrai, Madeleine; mais elles étaient ennuyées de leur vieille maison. Elles trouvent d'ailleurs qu'ayant une plus petite chambre elles y auront plus chaud.

MADELEINE. – Oh! quant à cela, elles se trompent bien, car elles sont près de la porte, qui leur donnera du vent, et leurs lits sont tout contre la fenêtre, qui ne leur donnera pas de chaleur non plus.

CAMILLE. – Eh bien! quand elles auront demeuré quelque temps dans cette nouvelle maison, nous tâcherons de leur en trouver une plus commode. Du reste, cela ne te contrarie pas, Madeleine?

MADELEINE. – Oh! pas du tout, Camille, surtout si cela te fait plaisir.»

Camille, ayant achevé le déménagement des poupées, proposa à Madeleine, qui avait fini de son côté de les coiffer et de les habiller, d'aller chercher leur bonne pour faire une longue promenade. Madeleine y consentit avec plaisir; elles appelèrent donc Élisa.

«Ma bonne, lui dit Camille, voulez-vous venir promener avec nous?

ÉLISA. – Je ne demande pas mieux, mes petites; de quel côté irons-nous?

CAMILLE. – Du côté de la grande route, pour voir passer les voitures; veux-tu, Madeleine?

MADELEINE. – Certainement; et si nous voyons de pauvres femmes et de pauvres enfants, nous leur donnerons de l'argent. Je vais emporter cinq sous.

CAMILLE. – Oh! oui, tu as raison, Madeleine; moi, j'emporterai dix sous.»

Voilà les petites filles bien contentes; elles courent devant leur bonne, et arrivent à la barrière qui les séparait de la route; en attendant le passage des voitures, elles s'amusent à cueillir des fleurs pour en faire des couronnes à leurs poupées.

«Ah! j'entends une voiture, s'écrie Madeleine.

– Oui. Comme elle va vite! nous allons bientôt la voir.

– Écoute donc, Camille; n'entends-tu pas crier?

– Non, je n'entends que la voiture qui roule.»

Madeleine ne s'était pas trompée: car, au moment où Camille achevait de parler, on entendit bien

distinctement des cris perçants, et, l'instant d'après, les petites filles et la bonne, qui étaient restées immobiles de frayeur, virent arriver une voiture attelée de trois chevaux de poste lancés ventre à terre, et que le postillon cherchait vainement à retenir.

Une dame et une petite fille de quatre ans, qui étaient dans la voiture, poussaient les cris qui avaient alarmé Camille et Madeleine.

À cent pas de la barrière, le postillon fut renversé de son siège, et la voiture lui passa sur le corps; les chevaux, ne se sentant plus retenus ni dirigés, redoublèrent de vitesse et s'élancèrent vers un fossé très profond, qui séparait la route d'un champ labouré. Arrivée en face de la barrière où étaient Camille, Madeleine et leur bonne, toutes trois pâles d'effroi, la voiture versa dans le fossé; les chevaux furent entraînés dans la chute; on entendit un cri perçant, un gémissement plaintif, puis plus rien.

Quelques instants se passèrent avant que la bonne fût assez revenue de sa frayeur pour songer à secourir cette malheureuse dame et cette pauvre enfant, qui probablement avaient été tuées par la violence de la chute. Aucun cri ne se faisait plus entendre. Et le malheureux postillon, écrasé par la voiture, ne fallait-il pas aussi lui porter secours?

Enfin, elle se hasarda à s'approcher de la voiture culbutée dans le fossé. Camille et Madeleine la suivirent en tremblant.

Un des chevaux avait été tué; un autre avait la cuisse cassée et faisait des efforts impuissants pour se relever; le troisième, étourdi et effrayé de sa chute, était haletant et ne bougeait pas.

«Je vais essayer d'ouvrir la portière, dit la bonne; mais n'approchez pas, mes petites: si les chevaux se relevaient, ils pourraient vous tuer.»

Elle ouvre, et voit la dame et l'enfant sans mouvement et couvertes de sang.

«Ah! mon Dieu! la pauvre dame et la petite fille sont mortes ou grièvement blessées.»

Camille et Madeleine pleuraient. Élisa, espérant encore que la mère et l'enfant n'étaient qu'évanouies, essaya de détacher la petite fille des bras de sa mère, qui la tenait fortement serrée contre sa poitrine; après quelques efforts, elle parvient à dégager l'enfant, qu'elle retire pâle et sanglante. Ne voulant pas la poser sur la terre humide, elle demande aux deux soeurs si elles auront la force et le courage d'emporter la pauvre petite jusqu'au banc qui est de l'autre côté de la barrière.

«Oh! oui, ma bonne, dit Camille; donnez-la-nous, nous pourrons la porter, nous la porterons. Pauvre petite, elle est couverte de sang; mais elle n'est pas morte, j'en suis sûre. Oh non! non, elle ne l'est pas. Donnez, donnez, ma bonne. Madeleine, aide-moi.

– Je ne peux pas, Camille, répondit Madeleine d'une voix faible et tremblante. Ce sang, cette pauvre mère morte, cette pauvre petite morte aussi, je crois, m'ôtent la force nécessaire pour t'aider. Je ne puis... que pleurer.

– Je l'emporterai donc seule, dit Camille. J'en aurai la force, car il le faut, le bon Dieu m'aidera. « En disant ces mots elle relève la petite, la prend dans ses bras, et malgré ce poids trop lourd pour ses forces et son âge, elle cherche à gravir le fossé; mais son pied glisse, ses bras vont laisser échapper son fardeau, lorsque Madeleine, surmontant sa frayeur et sa répugnance, s'élance au secours de sa soeur et l'aide à porter l'enfant; elles arrivent au haut du fossé, traversent la route, et vont tomber épuisées sur le banc que leur avait indiqué Élisa.

Camille étend la petite fille sur ses genoux; Madeleine apporte de l'eau qu'elle a été chercher dans un fossé; Camille lave et essuie avec son mouchoir le sang qui inonde le visage de l'enfant, et ne peut retenir un cri de joie lorsqu'elle voit que la pauvre petite n'a pas de blessure.

«Madeleine, ma bonne, venez vite; la petite fille n'est pas blessée... elle vit! elle vit... elle vient de pousser un soupir... Oui, elle respire, elle ouvre les yeux.»

Madeleine accourt; l'enfant venait en effet de reprendre connaissance. Elle regarde autour d'elle

d'un air effrayé.

«Maman! dit-elle, maman! je veux voir maman!

– Ta maman va venir, ma bonne petite, répond Camille en l'embrassant. Ne pleure pas; reste avec moi et avec ma soeur Madeleine.

– Non, non, je veux voir maman; ces méchants chevaux ont emporté maman.

– Les méchants chevaux sont tombés dans un grand trou; ils n'ont pas emporté ta maman, je t'assure. Tiens, vois-tu? Voilà ma bonne Élisa; elle apporte ta maman qui dort.»

La bonne, aidée de deux hommes qui passaient sur la route, avait retiré de la voiture la mère de la petite fille. Elle ne donnait aucun signe de vie; elle avait à la tête une large blessure; son visage, son cou, ses bras étaient inondés de sang. Pourtant son coeur battait encore; elle n'était pas morte.

La bonne envoya l'un des hommes qui l'avaient aidée avertir bien vite Mme de Fleurville d'envoyer du monde pour transporter au château la dame et l'enfant, relever le postillon, qui restait étendu sur la route, et dételer les chevaux qui continuaient à se débattre et à ruer contre la voiture.

L'homme part. Un quart d'heure après, Mme de Fleurville arrive elle-même avec plusieurs domestiques et une voiture, dans laquelle on dépose la dame. On secourt le postillon, on relève la voiture versée dans le fossé.

La petite fille, pendant ce temps, s'était entièrement remise: elle n'avait aucune blessure; son évanouissement n'avait été causé que par la peur et la secousse de la chute.

De crainte qu'elle ne s'effrayât à la vue du sang qui coulait toujours de la blessure de sa mère, Camille et Madeleine demandèrent à leur maman de la ramener à pied avec elles. La petite, habituée déjà aux deux soeurs, qui la comblaient de caresses, croyant sa mère endormie, consentit avec plaisir à faire la course à pied.

Tout en marchant, Camille et Madeleine causaient avec elle.

MADELEINE. – Comment t'appelles-tu, ma chère petite?

MARGUERITE. – Je m'appelle Marguerite.

CAMILLE. – Et comment s'appelle ta maman?

MARGUERITE. – Ma maman s'appelle maman.

CAMILLE. – Mais son nom? Elle a un nom, ta maman?

MARGUERITE. – Oh oui! elle s'appelle maman.

CAMILLE, *riant*. – Mais les domestiques ne l'appellent pas maman?

MARGUERITE. – Ils l'appellent madame.

MADELEINE. – Mais, madame qui?

MARGUERITE. – Non, non. Pas madame qui; seulement madame.

CAMILLE. – Laisse-la, Madeleine; tu vois bien qu'elle est trop petite; elle ne sait pas. Dis-moi,

Marguerite, où allais-tu avec ces méchants chevaux qui t'ont fait tomber dans le trou?

MARGUERITE. – J'allais voir ma tante; je n'aime pas ma tante; elle est méchante, elle gronde toujours. J'aime mieux rester avec maman... et avec vous, ajouta-t-elle en baisant la main de Camille et de Madeleine.

Camille et Madeleine embrassèrent la petite Marguerite.

MARGUERITE. – Comment vous appelle-t-on?

CAMILLE. – Moi, je m'appelle Camille, et ma soeur s'appelle Madeleine.

MARGUERITE. – Eh bien! vous serez mes petites mamans. Maman Camille et maman Madeleine.

Tout en causant, elles étaient arrivées au château. Mme de Fleurville s'était empressée d'envoyer chercher un médecin et avait fait coucher Mme de Rosbourg dans un bon lit. Son nom était gravé sur une cassette qui se trouvait dans sa voiture, et sur les malles attachées derrière. On avait bandé sa blessure pour arrêter le sang, et elle reprenait connaissance par degrés. Au bout d'une demi-heure, elle demanda sa fille, qu'on lui amena.

Marguerite entra bien doucement, car on lui avait dit que sa maman était malade. Camille et Madeleine l'accompagnaient.

«Pauvre maman, dit-elle en entrant, vous avez mal à la tête?

– Oui, mon enfant, bien mal.

– Je veux rester avec vous, maman.

– Non, ma chère petite; embrasse-moi seulement, et puis tu t'en iras avec ces bonnes petites filles; je vois à leur physionomie qu'elles sont bien bonnes.

– Oh oui! maman, bien bonnes; Camille m'a donné sa poupée; une bien jolie poupée!... et Madeleine m'a fait manger une tartine de confiture.»

Mme de Rosbourg sourit de la joie de la petite Marguerite, qui allait parler encore, lorsque Mme de Fleurville, trouvant que la malade s'était déjà trop agitée, conseilla à Marguerite d'aller jouer avec ses deux petites mamans, pour que sa grande maman pût dormir.

Marguerite, après avoir encore embrassé Mme de Rosbourg, sortit avec Camille et Madeleine.

III - Marguerite

MADELEINE. – Prends tout ce que tu voudras, ma chère Marguerite; amuse-toi avec nos joujoux.

MARGUERITE. – Oh! les belles poupées! En voilà une aussi grande que moi... En voilà encore deux bien jolies!... Ah! cette grande qui est couchée dans un beau petit lit! elle est malade comme pauvre maman... Oh! le beau petit chien! comme il a de beaux cheveux! on dirait qu'il est vivant. Et le joli petit âne... Oh! les belles petites assiettes! des tasses, des cuillers, des fourchettes! et des couteaux aussi! Un petit huilier, des salières! Ah! la jolie petite diligence!... Et cette petite commode pleine de robes, de bonnets, de bas, de chemises aux poupées!... Comme c'est bien rangé!... Les jolis petits livres! Quelle quantité d'images! il y en a plein l'armoire!»

Camille et Madeleine riaient de voir Marguerite courir d'un jouet à l'autre, ne sachant lequel prendre, ne pouvant tout tenir ni tout regarder à la fois, en poser un, puis le reprendre, puis le laisser encore, et, dans son indécision, rester au milieu de la chambre, se tournant à droite, à gauche, sautant, battant des mains de joie et d'admiration. Enfin, elle prit la petite diligence attelée de quatre chevaux, et elle demanda à Camille et à Madeleine de sortir avec elle pour mener la voiture dans le jardin.

Elles se mirent toutes trois à courir dans les allées et sur l'herbe; après quelques tours, la diligence versa. Tous les voyageurs qui étaient dedans se trouvèrent culbutés les uns sur les autres; une glace de la portière était cassée.

«Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria Marguerite en pleurant, j'ai cassé votre voiture, Camille. J'en suis bien fâchée; bien sûr, je ne le ferai plus.

CAMILLE. – Ne pleure pas, ma petite Marguerite, ce ne sera rien. Nous allons ouvrir la portière, rasseoir les voyageurs à leurs places, et je demanderai à maman de faire mettre une autre glace.

MARGUERITE. – Mais si les voyageurs ont mal à la tête, comme maman?

MADELEINE. – Non, non, ils ont la tête trop dure. Tiens, vois-tu, les voilà tous remis, et ils se portent à merveille.

MARGUERITE. – Tant mieux! J'avais peur de vous faire de la peine.»

La diligence relevée, Marguerite continua à la traîner, mais avec plus de précaution, car elle avait un très bon coeur, et elle aurait été bien fâchée de faire de la peine à ses petites amies.

Elles rentrèrent au bout d'une heure pour dîner, et couchèrent ensuite la petite Marguerite, qui était très fatiguée.

IV - Réunion sans séparation

Pendant que les enfants jouaient, le médecin était venu voir Mme de Rosbourg: il ne trouva pas la blessure dangereuse, et il jugea que la quantité de sang qu'elle avait perdu rendait une saignée inutile et empêcherait l'inflammation. Il mit sur la blessure un certain onguent de colimaçons, recouvrit le tout de feuilles de laitue qu'on devait changer toutes les heures, recommanda la plus grande tranquillité, et promit de revenir le lendemain.

Marguerite venait voir sa mère plusieurs fois par jour; mais elle ne restait pas longtemps dans la chambre, car sa vivacité et son babillage agitaient Mme de Rosbourg tout en l'amusant. Sur un coup d'oeil de Mme de Fleurville, qui ne quittait presque pas le chevet de la malade, les deux soeurs emmenaient leur petite protégée.

Les soins attentifs de Mme de Fleurville remplirent de reconnaissance et de tendresse le coeur de Mme de Rosbourg; pendant sa convalescence elle exprimait souvent le regret de quitter une personne qui l'avait traitée avec tant d'amitié.

«Et pourquoi donc me quitteriez-vous, chère amie? dit un jour Mme de Fleurville. Pourquoi ne vivrions-nous pas ensemble? Notre petite Marguerite est parfaitement heureuse avec Camille et Madeleine, qui seraient désolées, je vous assure, d'être séparées de Marguerite; je serai enchantée si vous me promettez de ne pas me quitter.»

MADAME DE ROSBOURG. – Mais ne serait-ce pas bien indiscret aux yeux de votre famille?

MADAME DE FLEURVILLE. – Nullement. Je vis dans un grand isolement depuis la mort de mon mari. Je vous ai raconté sa fin cruelle dans un combat contre les Arabes, il y a six ans. Depuis j'ai toujours vécu à la campagne. Vous n'avez pas de mari non plus, puisque vous n'avez reçu aucune nouvelle du vôtre depuis le naufrage du vaisseau sur lequel il s'était embarqué.

MADAME DE ROSBOURG. – Hélas! oui; il a sans doute péri avec ce fatal vaisseau: car depuis deux ans, malgré toutes les recherches de mon frère, le marin qui a presque fait le tour du monde, nous n'avons pu découvrir aucune trace de mon pauvre mari, ni d'aucune des personnes qui l'accompagnaient. Eh bien, puisque vous me pressez si amicalement de rester ici, je consens volontiers à ne faire qu'un ménage avec vous et à laisser ma petite Marguerite sous la garde de ses deux bonnes et aimables amies.

MADAME DE FLEURVILLE. – Ainsi donc, chère amie, c'est une chose décidée?

MADAME DE ROSBOURG. – Oui, puisque vous le voulez bien; nous demeurerons ensemble.

MADAME DE FLEURVILLE. – Que vous êtes bonne d'avoir cédé si promptement à mes désirs, chère amie! je vais porter cette heureuse nouvelle à mes filles; elles en seront enchantées.

Mme de Fleurville entra dans la chambre où Camille et Madeleine prenaient leurs leçons bien attentivement, pendant que Marguerite s'amusait avec les poupées et leur racontait des histoires tout bas, pour ne pas empêcher ses deux amies de bien s'appliquer.

MADAME DE FLEURVILLE. – Mes petites filles, je viens vous annoncer une nouvelle qui vous fera grand plaisir. Mme de Rosbourg et Marguerite ne nous quitteront pas, comme nous le craignions.

CAMILLE. – Comment! maman, elles resteront toujours avec nous?

MADAME DE FLEURVILLE. – Oui, toujours, ma fille, Mme de Rosbourg me l'a promis.

– Oh! quel bonheur! dirent les trois enfants à la fois.

Marguerite courut embrasser Mme de Fleurville, qui, après lui avoir rendu ses caresses, dit à Camille et à Madeleine:

«Mes chères enfants, si vous voulez me rendre toujours heureuse comme vous l'avez fait jusqu'ici, il faut redoubler encore d'application au travail, d'obéissance à mes ordres et de complaisance entre vous. Marguerite est plus jeune que vous. C'est vous qui serez chargées de son éducation, sous la direction de sa maman et de moi. Pour la rendre bonne et sage, il faut lui donner toujours de bons conseils et surtout de bons exemples.»

CAMILLE. – Oh! ma chère maman, soyez tranquille; nous élèverons Marguerite aussi bien que vous nous élevez. Je lui montrerai à lire, à écrire; et Madeleine lui apprendra à travailler, à tout ranger, à tout mettre en ordre; n'est-ce pas, Madeleine?

MADELEINE. – Oui, certainement; d'ailleurs elle est si gentille, si douce, qu'elle ne nous donnera pas beaucoup de peine.

– Je serai toujours bien sage, reprit Marguerite en embrassant tantôt Camille, tantôt Madeleine. Je vous écouterai, et je chercherai toujours à vous faire plaisir.

CAMILLE. – Eh bien, ma petite Marguerite, puisque tu veux être bien sage, fais-moi l'amitié d'aller te promener pendant une heure, comme je te l'ai déjà dit. Depuis que nous avons commencé nos leçons, tu n'es pas sortie; si tu restes toujours assise, tu perdras tes couleurs et tu deviendras malade.

MARGUERITE. – Oh! Camille, je t'en prie, laisse-moi avec toi! Je t'aime tant!

Camille allait céder, mais Madeleine pressentit la faiblesse de sa soeur: elle prévit tout de suite qu'en cédant une fois à Marguerite il faudrait lui céder toujours et qu'elle finirait par ne faire jamais que ses volontés. Elle prit donc Marguerite par la main, et, ouvrant la porte, elle lui dit:

«Ma chère Marguerite, Camille t'a déjà dit deux fois d'aller te promener, tu demandes toujours à rester encore un instant. Camille a la bonté de t'écouter; mais cette fois nous voulons que tu sortes. Ainsi, pour être sage, comme tu nous le promettais tout à l'heure, il faut te montrer obéissante. Va, ma petite; dans une heure tu reviendras.»

Marguerite regarda Camille d'un air suppliant; mais Camille, qui sentait bien que sa soeur avait raison, n'osa pas lever les yeux, de crainte de se laisser attendrir. Marguerite, voyant qu'il fallait se soumettre, sortit lentement et descendit dans le jardin.

Mme de Fleurville avait écouté, sans mot dire, cette petite scène; elle s'approcha de Madeleine et l'embrassa tendrement. «Bien! Madeleine, lui dit-elle. Et toi, Camille, courage; fais comme ta soeur.» Puis elle sortit.

V - Les fleurs cueillies et remplacées

«Mon Dieu! mon Dieu! que je m'ennuie toute seule! pensa Marguerite après avoir marché un quart d'heure. Pourquoi donc Madeleine m'a-t-elle forcée de sortir?... Camille voulait bien me garder, je l'ai bien vu!... Quand je suis seule avec Camille, elle me laisse faire tout ce que je veux... Comme je l'aime, Camille!... J'aime beaucoup Madeleine aussi; mais... je m'amuse davantage avec Camille. Qu'est-ce que je vais faire pour m'amuser?... Ah! j'ai une bonne idée: je vais nettoyer et balayer leur petit jardin.»

Elle courut vers le jardin de Camille et de Madeleine, le nettoya, balaya les feuilles tombées, et se mit ensuite à examiner toutes les fleurs. Tout à coup l'idée lui vint de cueillir un beau bouquet pour Camille et pour Madeleine.

«Comme elles seront contentes! se dit-elle. Je vais prendre toutes les fleurs, j'en ferai un magnifique bouquet: elles le mettront dans leur chambre, qui sentira bien bon!»

Voilà Marguerite enchantée de son idée; elle cueille oeillets, giroflées, marguerites, roses, dahlias, réséda, jasmin, enfin tout ce qui se trouvait dans le jardin. Elle jetait les fleurs à mesure dans son tablier dont elle avait relevé les coins, les entassait tant qu'elle pouvait et ne leur laissait presque pas de queue.

Quand elle eut tout cueilli, elle courut à la maison, entra précipitamment dans la chambre où travaillaient encore Camille et Madeleine, et, courant à elles d'un air radieux:

«Tenez, Camille, tenez, Madeleine, regardez ce que je vous apporte, comme c'est beau!»

Et, ouvrant son tablier, elle leur fit voir toutes ces fleurs fripées, fanées, écrasées.

«J'ai cueilli tout cela pour vous, leur dit-elle: nous les mettrons dans notre chambre, pour qu'elle sente bon!»

Camille et Madeleine se regardèrent en souriant. La gaieté les gagna à la vue de ces paquets de fleurs flétries et de l'air triomphant de Marguerite; enfin elles se mirent à rire aux éclats en voyant la figure rouge, déconcertée et mortifiée de Marguerite. La pauvre petite avait laissé tomber les fleurs par terre; elle restait immobile, la bouche ouverte, et regardait rire Camille et Madeleine.

Enfin Camille put parler.

«Où as-tu cueilli ces belles fleurs, Marguerite?

– Dans votre jardin.

– Dans notre jardin! s'écrièrent à la fois les deux soeurs, qui n'avaient plus envie de rire. Comment! tout cela dans notre jardin?

– Tout, tout, même les boutons.»

Camille et Madeleine se regardèrent d'un air consterné et douloureux. Marguerite, sans le vouloir, leur causait un grand chagrin. Elles réservaient toutes ces fleurs pour offrir un bouquet à leur maman le jour de sa fête, qui avait lieu le surlendemain, et voilà qu'il n'en restait plus une seule! Pourtant ni l'une ni l'autre n'eurent le courage de gronder la pauvre Marguerite, qui arrivait si joyeuse et qui avait cru leur causer une si agréable surprise.

Marguerite, étonnée de ne pas recevoir les remerciements et les baisers auxquels elle s'attendait, regarda attentivement les deux soeurs, et, lisant leur chagrin sur leurs figures consternées, elle comprit vaguement qu'elle avait fait quelque chose de mal, et se mit à pleurer.

Madeleine rompit enfin le silence.

«Ma petite Marguerite, nous t'avons dit bien des fois de ne toucher à rien sans en demander la

permission. Tu as cueilli nos fleurs et tu nous as fait de la peine. Nous voulions donner après-demain à maman, pour sa fête, un beau bouquet de fleurs plantées et arrosées par nous. Maintenant, par ta faute, nous n'avons plus rien à lui donner.»

Les pleurs de Marguerite redoublèrent.

«Nous ne te grondons pas, reprit Camille, parce que nous savons que tu ne l'as pas fait par méchanceté; mais tu vois comme c'est vilain de ne pas nous écouter.»

Marguerite sanglotait.

«Console-toi, ma petite Marguerite, dit Madeleine en l'embrassant; tu vois bien que nous ne sommes pas fâchées contre toi.

– Parce que... vous... êtes... trop bonnes,... dit Marguerite, qui suffoquait; mais... vous... êtes... tristes... Cela... me... fait de la... peine... Pardon... pardon,... Camille... Madeleine... Je ne... le... ferai plus... bien sûr.»

Camille et Madeleine, touchées du chagrin de Marguerite, l'embrassèrent et la consolèrent de leur mieux. À ce moment, Mme de Rosbourg entra; elle s'arrêta, étonnée en voyant les yeux rouges et la figure gonflée de sa fille.

«Marguerite! qu'as-tu, mon enfant? Serais-tu méchante, par hasard?

– Oh non! madame, répondit Madeleine; nous la consolons.»

MADAME DE ROSBOURG. – De quoi la consolez-vous, chères petites?

MADELEINE. – De..., de...

Madeleine rougit et s'arrêta.

«Madame, reprit Camille, nous la consolons, nous... nous... l'embrassons... parce que..., parce que...»

Elle rougit et se tut à son tour.

La surprise de Mme de Rosbourg augmentait.

MADAME DE ROSBOURG. – Marguerite, dis-moi toi-même pourquoi tu pleures et pourquoi tes amies te consolent.

– Oh! maman, chère maman, s'écria Marguerite en se jetant dans les bras de sa mère, j'ai été bien méchante; j'ai fait de la peine à mes amies, mais c'était sans le vouloir. J'ai cueilli toutes les fleurs de leur jardin; elles n'ont plus rien à donner à leur maman pour sa fête, et, au lieu de me gronder, elles m'embrassent. Mon Dieu! mon Dieu! que j'ai du chagrin!

– Tu fais bien de m'avouer tes sottises, ma chère enfant, je tâcherai de les réparer. Tes petites amies sont bien bonnes de ne pas t'en vouloir. Sois indulgente et douce comme elles, chère petite, tu seras aimée comme elles et tu seras bénie de Dieu et de ta maman.

Mme de Rosbourg embrassa Camille, Madeleine et Marguerite d'un air attendri, quitta la chambre, sonna son domestique, et demanda immédiatement sa voiture.

Une demi-heure après, la calèche de Mme de Rosbourg était prête. Elle y monta et se fit conduire à la ville de Moulins, qui n'était qu'à cinq kilomètres de la maison de campagne de Mme de Fleurville.

Elle descendit chez un marchand de fleurs, et choisit les plus belles et les plus jolies.

«Ayez la complaisance, monsieur, dit-elle au marchand, de m'apporter vous-mêmes tous ces pots de fleurs chez Mme de Fleurville. Je vous ferai indiquer la place où ils doivent être plantés, et vous surveillerez ce travail. Je désire que ce soit fait la nuit, pour ménager une surprise aux petites de Fleurville.

– Madame peut être tranquille; tout sera fait selon ses ordres. Au soleil couchant, je chargerai sur une charrette les fleurs que madame a choisies, et je me conformerai aux ordres de madame.

– Combien vous devrai-je, monsieur, pour les fleurs et la plantation?

– Ce sera quarante francs, madame; il y a soixante plantes avec leurs pots, et de plus le travail. Madame ne trouve pas que ce soit trop cher?

– Non, non, c'est très bien; les quarante francs vous seront remis aussitôt votre ouvrage terminé.»

Mme de Rosbourg remonta en voiture et retourna au château de Fleurville. (C'était le nom de la terre de Mme de Fleurville.) Elle donna ordre à son domestique d'attendre le marchand à l'entrée de la nuit et de lui faire planter les fleurs dans le petit jardin de Camille et de Madeleine. Son absence avait été si courte que ni Mme de Fleurville ni les enfants ne s'en étaient aperçues.

À peine Mme de Rosbourg avait-elle quitté les petites, que toutes trois se dirigèrent vers leur jardin.

«Peut-être, pensait Camille, restait-il encore quelques fleurs oubliées, seulement de quoi faire un tout petit bouquet.»

Hélas! il n'y avait rien: tout était cueilli. Camille et Madeleine regardaient tristement et en silence leur jardin vide. Marguerite avait bien envie de pleurer.

«C'est fait, dit enfin Madeleine; il n'y a pas de remède. Nous tâcherons d'avoir quelques plantes nouvelles, qui fleuriront plus tard.»

MARGUERITE. – Prenez tout mon argent pour en acheter, Madeleine; j'ai quatre francs!

MADELEINE. – Merci, ma chère petite, il vaut mieux garder ton argent pour les pauvres.

MARGUERITE. – Mais si vous n'avez pas assez d'argent, Madeleine, vous prendrez le mien, n'est-ce pas?

MADELEINE. – Oui, oui, ma bonne petite, sois sans inquiétude, ne pensons plus à tout cela, et préparons notre jardin pour y replanter de nouvelles fleurs.

Les trois petites se mirent à l'ouvrage; Marguerite fut chargée d'arracher les vieilles tiges et de les brouetter dans le bois. Camille et Madeleine bêchèrent avec ardeur; elles suaient à grosses gouttes toutes les trois quand Mme de Rosbourg, revenue de sa course, les rejoignit au jardin.

«Oh! les bonnes ouvrières! s'écria-t-elle. Voilà un jardin bien bêché! Les fleurs y pousseront toutes seules, j'en suis sûre.

– Nous en aurons bientôt, madame, vous verrez.

– Je n'en doute pas, car le bon Dieu récompensera toujours les bonnes petites filles comme vous.»

La besogne était finie; Camille, Madeleine et Marguerite eurent soin de ranger leurs outils, et jouèrent pendant une heure dans l'herbe et dans le bois. Alors la cloche sonna le dîner, et chacun rentra.

Le lendemain, après déjeuner, les enfants allèrent à leur petit jardin pour achever de le nettoyer.

Camille courait en avant. Le jardin lui apparut plein de fleurs mille fois plus belles et plus nombreuses que celles qui y étaient la veille. Elle s'arrêta stupéfaite, elle ne comprenait pas.

Madeleine et Marguerite arrivèrent à leur tour, et toutes trois restèrent muettes de surprise et de joie devant ces fleurs si fraîches, si variées, si jolies.

Enfin, un cri général témoigna de leur bonheur; elles se précipitèrent dans le jardin, sentant une fleur, en caressant une autre, les admirant toutes, folles de joie, mais ne comprenant toujours pas comment ces fleurs avaient poussé et fleuri en une nuit, et ne devinant pas qui les avait apportées.

«C'est le bon Dieu, dit Camille.

– Non, c’est plutôt la sainte Vierge, dit Madeleine.

– Je crois que ce sont nos petits anges», reprit Marguerite.

Mme de Fleurville arrivait avec Mme de Rosbourg.

«Voici l’ange qui a fait pousser vos fleurs, dit Mme de Fleurville en montrant Mme de Rosbourg. Votre douceur et votre bonté l’ont touchée; elle a été acheter tout cela à Moulins, pendant que vous vous mettiez en nage pour réparer le mal causé par Marguerite.»

On peut juger du bonheur et de la reconnaissance des trois enfants. Marguerite était peut-être plus heureuse que Camille et Madeleine, car le chagrin qu’elle avait fait à ses amies pesait sur son coeur.

Le lendemain, toutes les trois offrirent un bouquet composé de leurs plus belles fleurs, non seulement à Mme de Fleurville pour sa fête, mais aussi à Mme de Rosbourg, comme témoignage de leur reconnaissance.

VI - Un an après: le chien enragé

Un jour, Marguerite, Camille et Madeleine jouaient devant la maison, sous un grand sapin. Un grand chien noir qui s'appelait Calino, et qui appartenait au garde, était couché près d'elles.

Marguerite cherchait à lui mettre au cou une couronne de pâquerettes que Camille venait de terminer. Quand la couronne était à moitié passée, le chien secouait la tête, la couronne tombait, et Marguerite le grondait.

«Méchant Calino, veux-tu te tenir tranquille! si tu recommences, je te donnerai une tape.»

Et elle ramassait la couronne.

«Baisse la tête, Calino.»

Calino obéissait d'un air indifférent.

Marguerite passait avec effort la couronne à moitié, Calino donnait un coup de tête: la couronne tombait encore.

«Mauvaise bête! entêté, désobéissant!» dit Marguerite en lui donnant une petite tape sur la tête.

Au même moment, un chien jaune, qui s'était approché sans bruit, donna un coup de dent à Calino. Marguerite voulut le chasser: le chien jaune se jeta sur elle et lui mordit la main; puis il continua son chemin la queue entre les jambes, la tête basse, la langue pendante. Marguerite poussa un petit cri; puis, voyant du sang à sa main, elle pleura.

Camille et Madeleine s'étaient levées précipitamment au cri de Marguerite. Camille suivit des yeux le chien jaune; elle dit quelques mots tout bas à Madeleine, puis elle courut chez Mme de Fleurville.

«Maman, lui dit-elle tout bas, Marguerite a été mordue par un chien enragé.»

Mme de Fleurville bondit de dessus sa chaise.

«Comment sais-tu que le chien est enragé?

– Je l'ai bien vu, maman, à sa queue traînante, à sa tête basse, à sa langue pendante, à sa démarche trottinante; et puis il a mordu Calino et Marguerite sans aboiement, sans bruit; et Calino, au lieu de se défendre ou de crier, s'est étendu à terre sans bouger.

– Tu as raison, Camille! Quel malheur, mon Dieu! Lavons bien vite les morsures dans l'eau fraîche, ensuite dans l'eau salée.

– Madeleine l'a menée dans la cuisine, maman. Mais que faire?»

Mme de Fleurville, pour toute réponse, alla avec Camille trouver Marguerite; elle regarda la morsure et vit un petit trou peu profond qui ne saignait plus.

«Vite, Rosalie (c'était la cuisinière), un seau d'eau fraîche! Donne-moi ta main, Marguerite! Trempe-la dans le seau. Trempe encore, encore; remue-la bien. Donne-moi une forte poignée de sel, Camille,... bien... Mets-le dans un peu d'eau... Trempe ta main dans l'eau salée, chère Marguerite.

– J'ai peur que le sel ne me pique, dit Marguerite en pleurant.

– Non, n'aie pas peur; ce ne sera pas grand-chose. Mais, quand même cela te piquerait, il faut te tremper la main, sans quoi tu serais très malade.»

Pendant dix minutes, Mme de Fleurville obligea Marguerite à tenir sa main dans l'eau salée. S'apercevant de la frayeur de la pauvre enfant, qui contenait difficilement ses larmes, elle l'embrassa et lui dit:

«Ne t'effraye pas, ma petite Marguerite; ce ne sera rien, je pense. Tous les jours, matin et soir, tu

tremperas ta main dans l'eau salée pendant un quart d'heure; tous les jours tu mangeras deux fortes pincées de sel et une petite gousse d'ail. Dans huit jours ce sera fini.

– Maman, dit Camille, n'en parlons pas à Mme de Rosbourg, elle serait trop inquiète.

– Tu as raison, chère enfant, dit Mme de Fleurville en l'embrassant. Nous le lui raconterons dans un mois.»

Camille et Madeleine recommandèrent bien à Marguerite de ne rien dire à sa maman, pour ne pas la tourmenter. Marguerite, qui était obéissante et qui n'était pas bavarde, n'en dit pas un mot. Pendant huit jours elle fit exactement ce que lui avait ordonné Mme de Fleurville; au bout de trois jours sa petite main était guérie.

Après un mois, quand tout danger fut passé, Marguerite dit un jour à sa maman:

«Maman, chère maman, vous ne savez pas que votre pauvre Marguerite a manqué mourir.

– Mourir, mon amour! dit la maman en riant. Tu n'as pas l'air bien malade.

– Tenez, maman, regardez ma main. Voyez-vous cette toute petite tache rouge?

– Oui, je vois bien; c'est un cousin qui t'a piquée!

– C'est un chien enragé qui m'a mordue.»

Mme de Rosbourg poussa un cri étouffé, pâlit et demanda d'une voix tremblante:

«Qui t'a dit que le chien était enragé? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite?

– Mme de Fleurville m'a recommandé de faire bien exactement ce qu'elle avait dit, sans quoi je deviendrais enragée et je mourrais. Elle m'a défendu de vous en parler avant un mois, chère maman, pour ne pas vous faire peur.

– Et qu'a-t-on fait pour te guérir, ma pauvre petite? Est-ce qu'on a appliqué un fer rouge sur la morsure?

– Non, maman, pas du tout, Mme de Fleurville, Camille et Madeleine m'ont tout de suite lavé la main à grande eau dans un seau, puis elles me l'ont fait tremper dans de l'eau salée, longtemps, longtemps; elles m'ont fait faire cela tous les matins et tous les soirs, pendant une semaine, et m'ont fait manger, tous les jours, deux pincées de sel et de l'ail.»

Mme de Rosbourg embrassa Marguerite avec une vive émotion, et courut chercher Mme de Fleurville pour avoir des renseignements plus précis.

Mme de Fleurville confirma le récit de la petite et rassura Mme de Rosbourg sur les suites de cette morsure.

«Marguerite ne court plus aucun danger, chère amie, soyez-en sûre; l'eau est le remède infaillible pour les morsures des bêtes enragées; l'eau salée est bien meilleure encore. Soyez bien certaine qu'elle est sauvée.»

Mme de Rosbourg embrassa tendrement Mme de Fleurville; elle exprima toute la reconnaissance que lui inspiraient la tendresse et les soins de Camille et de Madeleine, et se promit tout bas de la leur témoigner à la première occasion.

VII - Camille punie

Il y avait à une lieue du château de Fleurville une petite fille âgée de six ans, qui s'appelait Sophie. À quatre ans, elle avait perdu sa mère dans un naufrage; son père se remaria et mourut aussi peu de temps après. Sophie resta avec sa belle-mère, Mme Fichini; elle était revenue habiter une terre qui avait appartenu à M. de Réan, père de Sophie. Il avait pris plus tard le nom de Fichini, que lui avait légué, avec une fortune considérable, un ami mort en Amérique; Mme Fichini et Sophie venaient quelquefois chez Mme de Fleurville. Nous allons voir si Sophie était aussi bonne que Camille et Madeleine.

Un jour que les petites soeurs et Marguerite sortaient pour aller se promener, on entendit le roulement d'une voiture et, bientôt après, une brillante calèche s'arrêta devant le perron du château; Mme Fichini et Sophie en descendirent.

«Bonjour, Sophie, dirent Camille et Madeleine; nous sommes bien contentes de te voir; bonjour, madame, ajoutèrent-elles en faisant une petite révérence.

– Bonjour, mes petites, je vais au salon voir votre maman. Ne vous dérangez pas de votre promenade; Sophie vous accompagnera. Et vous, mademoiselle, ajouta-t-elle en s'adressant à Sophie d'une voix dure et d'un air sévère, soyez sage, sans quoi vous aurez le fouet au retour.»

Sophie n'osa pas répliquer; elle baissa les yeux. Mme Fichini s'approcha d'elle, les yeux étincelants:

«Vous n'avez pas de langue pour répondre, petite impertinente!

– Oui, maman», s'empressa de répondre Sophie.

Mme Fichini jeta sur elle un regard de colère, lui tourna le dos et entra au salon.

Camille et Madeleine étaient restées stupéfaites.

Marguerite s'était cachée derrière une caisse d'oranges. Quand Mme Fichini eut fermé la porte du salon, Sophie leva lentement la tête, s'approcha de Camille et de Marguerite, et dit tout bas:

«Sortons; n'allons pas au salon: ma belle-mère y est.»

CAMILLE. – Pourquoi ta belle-mère t'a-t-elle grondée, Sophie? Qu'est-ce que tu as fait?

SOPHIE. – Rien du tout. Elle est toujours comme cela.

MADELEINE. – Allons dans notre jardin où nous serons bien tranquilles. Marguerite, viens avec nous.

SOPHIE, *apercevant Marguerite*. – Ah! qu'est-ce que c'est que cette petite? je ne l'ai pas encore vue.

CAMILLE. – C'est notre petite amie, et une bonne petite fille; tu ne l'as pas encore vue, parce qu'elle était malade quand nous avons été te voir et qu'elle n'a pu venir avec nous; j'espère, Sophie, que tu l'aimeras. Elle s'appelle Marguerite.

Madeleine raconta à Sophie comment elles avaient fait connaissance avec Mme de Rosbourg. Sophie embrassa Marguerite, et toutes quatre coururent au jardin.

SOPHIE. – Les belles fleurs! Mais elles sont bien plus belles que les miennes. Où avez-vous eu ces

magnifiques oeillets, ces beaux géraniums et ces charmants rosiers? Quelle délicieuse odeur!

MADELEINE. – C'est Mme de Rosbourg qui nous a donné tout cela.

MARGUERITE. – Prenez garde, Sophie; vous écrasez un beau fraisier; reculez-vous.

SOPHIE. – Laissez-moi donc. Je veux sentir les roses.

MARGUERITE. – Mais vous écrasez les fraises de Camille. Il ne faut pas écraser les fraises de Camille.

SOPHIE. – Et moi, je te dis de me laisser tranquille, petite sotte.

Et, comme Marguerite cherchait à préserver les fraises en tenant la jambe de Sophie, celle-ci la poussa avec tant de colère et si rudement que la pauvre Marguerite alla rouler à trois pas de là.

Aussitôt que Camille vit Marguerite par terre, elle s'élança sur Sophie et lui appliqua un vigoureux soufflet.

Sophie se mit à crier, Marguerite pleurait, Madeleine cherchait à les apaiser. Camille était toute rouge et toute honteuse. Au même instant parurent Mme de Fleurville, Mme de Rosbourg et Mme Fichini.

Mme Fichini commença par donner un bon soufflet à Sophie, qui criait.

SOPHIE, *criant*. – Cela m'en fait deux; cela m'en fait deux!

MADAME FICHINI. – Deux quoi, petite sotte?

SOPHIE. – Deux soufflets qu'on m'a donnés.

MADAME FICHINI, *lui donnant encore un soufflet*. – Tiens, voilà le second pour ne pas te faire mentir.

CAMILLE. – Elle ne mentait pas, madame; c'est moi qui lui ai donné le premier.

Mme Fichini regarda Camille avec surprise.

MADAME DE FLEURVILLE. – Que dis-tu, Camille? Toi, si bonne, tu as donné un soufflet à Sophie, qui vient en visite chez toi?

CAMILLE, *les yeux baissés*. – Oui, maman.

MADAME DE FLEURVILLE, *avec sévérité*. – Et pourquoi t'es-tu laissé emporter à une pareille brutalité?

CAMILLE, *avec hésitation*. – Parce que, parce que... (*Elle lève les yeux sur Sophie, qui la regarde d'un air suppliant*.) Parce que Sophie écrasait mes fraises.

MARGUERITE, *avec feu.* – Non, ce n'est pas cela, c'est pour me...

CAMILLE, *lui mettant la main sur la bouche, avec vivacité*. – Si fait, si fait; c'est pour mes fraises. (*Tout bas à Marguerite.)* Tais-toi, je t'en prie.

MARGUERITE, *tout bas*. – Je ne veux pas qu'on te croie méchante, quand c'est pour me défendre que tu t'es mise en colère.

CAMILLE. – Je t'en supplie, ma petite Marguerite, tais-toi jusqu'après le départ de Mme Fichini.

Marguerite baisa la main de Camille et se tut.

Mme de Fleurville voyait bien qu'il s'était passé quelque chose qui avait excité la colère de Camille, toujours si douce; mais elle devinait qu'on ne voulait pas le raconter, par égard pour Sophie. Pourtant elle voulait donner satisfaction à Mme Fichini et punir Camille de cette vivacité inusitée; elle lui dit d'un air mécontent:

«Montez dans votre chambre, mademoiselle; vous ne descendrez que pour dîner, et vous n'aurez ni dessert ni plat sucré.»

Camille fondit en larmes et se disposa à obéir à sa maman; avant de se retirer, elle s'approcha de Sophie, et lui dit: «Pardonne-moi, Sophie; je ne recommencerai pas, je te le promets.»

Sophie, qui au fond n'était pas méchante, embrassa Camille, et lui dit tout bas:

«Merci, ma bonne Camille, de n'avoir pas dit que j'avais poussé Marguerite; ma belle-mère m'aurait fouettée jusqu'au sang.»

Camille lui serra la main et se dirigea en pleurant vers la maison. Madeleine et Marguerite pleuraient à chaudes larmes de voir pleurer Camille. Marguerite avait bien envie d'excuser Camille en racontant ce qui s'était passé; mais elle se souvint que Camille l'avait priée de n'en pas parler.

«Méchante Sophie, se disait-elle, c'est elle qui est cause du chagrin de ma pauvre Camille. Je la déteste...»

Mme Fichini remonta en voiture avec Sophie, qu'on entendit crier quelques instants après; on supposa que sa belle-mère la battait; on ne se trompait pas; car, à peine en voiture, Mme Fichini s'était mise à gronder Sophie, et, pour terminer sa morale, elle lui avait tiré fortement les cheveux.

À peine furent-elles parties, que Madeleine et Marguerite racontèrent à Mme de Fleurville comment et pourquoi Camille s'était emportée contre Sophie.

«Cette explication diminue beaucoup sa faute, mes enfants, mais elle a été coupable de s'être laissée aller à une pareille colère. Je lui permets de sortir de sa chambre, pourtant elle n'aura ni dessert ni plat sucré.»

Madeleine et Marguerite coururent chercher Camille et lui dirent que sa punition se bornait à ne pas manger de dessert ni de plat sucré. Camille soupira et resta bien triste.

C'est qu'il faut avouer que la bonne, la charmante Camille avait un défaut: elle était un peu gourmande; elle aimait les bonnes choses, et surtout les fruits. Elle savait que justement ce jour-là on devait servir d'excellentes pêches et du raisin que son oncle avait envoyés de Paris. Quelle privation de ne pas goûter à cet excellent dessert dont elle s'était fait une fête! Elle continuait donc d'avoir les yeux pleins de larmes.

«Ma pauvre Camille, lui dit Madeleine, tu es donc bien triste de ne pas avoir de dessert?»

CAMILLE, *pleurant*. – Cela me fait de la peine de voir tout le monde manger le beau raisin et les belles pêches que mon oncle a envoyés, et de ne pas même y goûter.

MADELEINE. – Eh bien, ma chère Camille, je n'en mangerai pas non plus, ni de plat sucré: cela te

consolera un peu.

CAMILLE. – Non, ma chère Madeleine, je ne veux pas que tu te prives pour moi; tu en mangeras, je t'en prie.

MADELEINE. – Non, non, Camille, j'y suis décidée. Je n'aurais aucun plaisir à manger de bonnes choses dont tu serais privée.

Camille se jeta dans les bras de Madeleine; elles s'embrassèrent vingt fois avec la plus vive tendresse. Madeleine demanda à Camille de ne parler à personne de sa résolution.

«Si maman le savait, dit-elle, ou bien elle me forcerait d'en manger, ou bien j'aurais l'air de vouloir la forcer à te pardonner.»

Camille lui promit de n'en pas parler pendant le dîner; mais elle résolut de raconter ensuite la généreuse privation que s'était imposée sa bonne petite soeur: car Madeleine avait d'autant plus de mérite qu'elle était, comme Camille, un peu gourmande.

L'heure du dîner vint; les enfants étaient tristes tous les trois. Le plat sucré se trouva être des croquettes de riz que Madeleine aimait extrêmement.

MADAME DE FLEURVILLE. – Madeleine, donne-moi ton assiette, que je te serve des croquettes.

MADELEINE. – Merci, maman, je n'en mangerai pas.

MADAME DE FLEURVILLE. – Comment! tu n'en mangeras pas, toi qui les aimes tant!

MADELEINE. – Je n'ai plus faim, maman.

MADAME DE FLEURVILLE. – Tu m'as demandé tout à l'heure des pommes de terre, et je t'en ai refusé parce que je pensais aux croquettes de riz, que tu aimes mieux que tout autre plat sucré.

MADELEINE, *embarrassée et rougissante*. – J'avais encore un peu faim, maman, mais je n'ai plus faim du tout.

Mme de Fleurville regarde d'un air surpris Madeleine, rouge et confuse; elle regarde Camille, qui rougit aussi et qui s'agite, dans la crainte que Madeleine ne paraisse capricieuse et ne soit grondée.

Mme de Fleurville se doute qu'il y a quelque chose qu'on lui cache, et n'insiste plus.

Le dessert arrive; on apporte une superbe corbeille de pêches et une corbeille de raisin; les yeux de Camille se remplissent de larmes; elle pense avec chagrin que c'est pour elle que sa soeur se prive de si bonnes choses. Madeleine soupire en jetant sur les deux corbeilles des regards d'envie.

«Veux-tu commencer par le raisin ou par une pêche, Madeleine? demanda Mme de Fleurville.

– Merci, maman, je ne mangerai pas de dessert.

– Mange au moins une grappe de raisin, dit Mme de Fleurville de plus en plus surprise; il est excellent.

– Non, maman, répondit Madeleine qui se sentait faiblir à la vue de ces beaux fruits dont elle respirait le parfum; je suis fatiguée, je voudrais me coucher.

– Tu n'es pas souffrante, chère petite? lui demanda sa mère avec inquiétude.

– Non, maman, je me porte très bien; seulement je voudrais me coucher.»

Et Madeleine, se levant, alla dire adieu à sa maman et à Mme de Rosbourg; elle allait embrasser

Camille, quand celle-ci demanda d'une voix tremblante à Mme de Fleurville la permission de suivre Madeleine. Mme de Fleurville, qui avait pitié de son agitation, le lui permit. Les deux soeurs partirent ensemble.

Cinq minutes après, tout le monde sortit de table; on trouva dans le salon Camille et Madeleine s'embrassant et se serrant dans les bras l'une de l'autre. Madeleine quitta enfin Camille et monta pour se coucher.

Camille était restée au milieu du salon, suivant des yeux Madeleine et répétant:

«Cette bonne Madeleine! comme je l'aime! comme elle est bonne!

– Dis-moi donc, Camille, demanda Mme de Fleurville, ce qui passe par la tête de Madeleine. Elle refuse le plat sucré, elle refuse le dessert, et elle va se coucher une heure plus tôt qu'à l'ordinaire.

– Si vous saviez, ma chère maman, comme Madeleine m'aime et comme elle est bonne! Elle a fait tout cela pour me consoler, pour être privée comme moi; et elle est allée se coucher parce qu'elle avait peur de ne pouvoir résister au raisin, qui était si beau et qu'elle aime tant!

– Viens la voir avec moi, Camille; allons l'embrasser!» s'écria Mme de Fleurville.

Avant de quitter le salon, elle alla dire quelques mots à l'oreille de Mme de Rosbourg, qui passa immédiatement dans la salle à manger.

Mme de Fleurville et Camille montèrent chez Madeleine qui venait de se coucher; ses grands yeux bleus étaient fixés sur un portrait de Camille, auquel elle souriait; Mme de Fleurville s'approcha de son lit, la serra tendrement dans ses bras et lui dit:

«Ma chère petite, ta générosité a racheté la faute de ta soeur et effacé la punition. Je lui pardonne à cause de toi, et vous allez toutes deux manger des croquettes, du raisin et des pêches que j'ai fait apporter.»

Au même moment, Élisa, la bonne, entra, apportant des croquettes de riz sur une assiette, du raisin et des pêches sur une autre. Tout le monde s'embrassa. Mme de Fleurville descendit pour rejoindre Mme de Rosbourg. Camille raconta à Élisa combien Madeleine avait été bonne; toutes deux donnèrent à Élisa une part de leur dessert et, après avoir causé, s'être bien embrassées, avoir fait leur prière de tout leur coeur, Camille se déshabilla, et toutes deux s'endormirent pour rêver soufflets, gronderies, tendresse, pardon et raisin.

VIII - Les hérissons

Un jour, Camille et Madeleine lisaient hors de la maison, assises sur leurs petits pliants, lorsqu'elles virent accourir Marguerite.

«Camille, Madeleine, leur cria-t-elle, venez vite voir les hérissons qu'on a attrapés; il y en a quatre, la mère et les trois petits.»

Camille et Madeleine se levèrent promptement et coururent voir les hérissons qu'on avait mis dans un panier.

CAMILLE. – Mais on ne voit rien que des boules piquantes; ils n'ont ni tête ni pattes.

MADELEINE. – Je crois qu'ils se sont roulés en boule, et que leurs têtes et leurs pattes sont cachées.

CAMILLE. – Nous allons bien voir; je vais les faire sortir du panier.

MADELEINE. – Mais ils te piqueront; comment les prendras-tu?

CAMILLE. – Tu vas voir.

Camille prend le panier, le renverse: les hérissons se trouvent par terre. Au bout de quelques secondes, un des petits hérissons se déroule, sort sa tête, puis ses pattes; les autres petits font de même et commencent à marcher, à la grande joie des petites filles, qui restaient immobiles pour ne pas les effrayer. Enfin la mère commença aussi à se dérouler lentement et avança un peu la tête. Quand elle aperçut les trois enfants, elle resta quelques instants indécise; puis, voyant que personne ne bougeait, elle s'allongea tout à fait, poussa un cri en appelant ses petits et se mit à trottiner pour se sauver.

«Les hérissons se sauvent, s'écria Marguerite; les voilà qui courent tous du côté du bois.»

Au même moment le garde accourut.

«Eh! eh! dit-il, mes pelotes qui se sont déroulées! Il ne fallait pas les lâcher, mesdemoiselles; je vais avoir du mal à les rattraper.»

Et le garde courut après les hérissons, qui allaient presque aussi vite que lui; déjà ils avaient gagné la lisière du bois; la mère pressait et poussait ses petits. Ils n'étaient plus qu'à un pas d'un vieux chêne creux dans lequel ils devaient trouver un refuge assuré; le garde était encore à sept ou huit pas en arrière; ils avaient le temps de se soustraire au danger qui les menaçait, lorsqu'une détonation se fit entendre. La mère roula morte à l'entrée du chêne creux; les petits, voyant leur mère arrêtée, s'arrêtèrent également.

Le garde, qui avait tiré son coup de fusil sur la mère, se précipita sur les petits et les jeta dans son carnier.

Camille, Madeleine et Marguerite accoururent.

«Pourquoi avez-vous tué cette pauvre bête, méchant Nicaise?» dit Camille avec indignation.

MADELEINE. – Les pauvres petits vont mourir de faim à présent.

NICAISE. – Pour cela non, mademoiselle; ce n'est pas de faim qu'ils vont mourir: je vais les tuer.

MARGUERITE, *joignant les mains*. – Oh! pauvres petits; ne les tuez pas, je vous en prie, Nicaise.

NICAISE. – Ah! il faut bien les faire mourir, mademoiselle; c'est mauvais, le hérisson: ça détruit les petits lapins, les petits perdreaux. D'ailleurs, ils sont trop jeunes; ils ne vivraient pas sans leur mère.

CAMILLE. – Viens, Madeleine; viens, Marguerite; allons demander à maman de sauver ces malheureuses petites bêtes.

Toutes trois coururent au salon, où travaillaient Mme de Fleurville et Mme de Rosbourg.

LES TROIS PETITES ENSEMBLE. – Maman, maman, madame, les pauvres hérissons! ce méchant Nicaise va les tuer! La pauvre mère est morte! Il faut les sauver, vite, vite!

MADAME DE FLEURVILLE. – Qui? Qu'est-ce? Qui tuer? Qui sauver? Pourquoi «méchant Nicaise»?

LES TROIS PETITES ENSEMBLE. – Il faut aller vite. C'est Nicaise. Il ne nous écoute pas. Ces pauvres petits!

MADAME DE ROSBOURG. – Vous parlez toutes trois à la fois, mes chères enfants; nous ne comprenons pas ce que vous demandez. Madeleine, parle seule, toi qui es moins agitée et moins essoufflée.

MADELEINE. – C'est Nicaise qui a tué une mère hérisson; il y a trois petits, il veut les tuer aussi; il dit que les hérissons sont mauvais, qu'ils tuent les petits lapins.

CAMILLE. – Et je crois qu'il ment; ils ne mangent que de mauvaises bêtes.

MADAME DE FLEURVILLE. – Et pourquoi mentirait-il, Camille?

CAMILLE. – Parce qu'il veut tuer ces pauvres petits, maman.

MADAME DE FLEURVILLE. – Tu le crois donc bien méchant? Pour avoir le plaisir de tuer de pauvres petites bêtes inoffensives, il inventerait contre elles des calomnies!

CAMILLE. – C'est vrai, maman, j'ai tort; mais si vous pouviez sauver ces petits hérissons? Ils sont si gentils!

MADAME DE ROSBOURG, *souriant.* – Des hérissons gentils? C'est une rareté. Mais, chère amie, nous pourrions aller voir ce qu'il en est et s'il y a moyen de laisser vivre ces pauvres orphelins.

Ces dames et les trois petites filles sortirent et se dirigèrent vers le bois où on avait laissé le garde et les hérissons.

Plus de garde, plus de hérissons, ni morts ni vivants. Tout avait disparu.

CAMILLE. – Ô mon Dieu! ces pauvres hérissons! je suis sûre que Nicaise les a tués.

MADAME DE FLEURVILLE. – Nous allons voir cela; allons jusque chez lui.

Les trois petites coururent en avant. Elles se précipitèrent avec impétuosité dans la maison du garde.

LES TROIS PETITES ENSEMBLE. – Où sont les hérissons? Où les avez-vous mis, Nicaise?

Le garde dînait avec sa femme. Il se leva lentement et répondit avec la même lenteur:

«Je les ai jetés à l'eau, mesdemoiselles; ils sont dans la mare du potager.»

LES TROIS PETITES ENSEMBLE. – Comme c'est méchant! comme c'est vilain! Maman, maman, voilà Nicaise qui a jeté les petits hérissons dans la mare.

Mmes de Fleurville et de Rosbourg arrivaient à la porte.

MADAME DE FLEURVILLE. – Vous avez eu tort de ne pas attendre, Nicaise; mes petites désiraient garder ces hérissons.

NICAISE. – Pas possible, madame; ils auraient péri avant deux jours: ils étaient trop petits. D'ailleurs c'est une méchante race que le hérisson. Il faut la détruire.

Mme de Fleurville se retourna vers les petites, muettes et consternées.

«Que faire, mes chères petites, sinon oublier ces hérissons? Nicaise a cru bien faire en les tuant; et, en vérité, qu'en auriez-vous fait? Comment les nourrir, les soigner?»

Les petites trouvaient que Mme de Fleurville avait raison, mais ces hérissons leur faisaient pitié; elles ne répondirent rien et revinrent à la maison un peu abattues.

Elles allaient reprendre leurs leçons, lorsque Sophie arriva sur un âne avec sa bonne.

Mme Fichini faisait dire qu'elle viendrait dîner et qu'elle se débarrassait de Sophie en l'envoyant d'avance.

SOPHIE. – Bonjour, mes bonnes amies; bonjour, Marguerite! Eh bien, Marguerite, tu t'éloignes?

MARGUERITE. – Vous avez fait punir l'autre jour ma chère Camille: je ne vous aime pas, mademoiselle.

CAMILLE. – Écoute, Marguerite, je méritais d'être punie pour m'être mise en colère: c'est très vilain de s'emporter.

MARGUERITE, *l'embrassant tendrement*. – C'est pour moi, ma chère Camille, que tu t'es mise en colère. Tu es toujours si bonne! Jamais tu ne te fâches.

Sophie avait commencé par rougir de colère; mais le mouvement de tendresse de Marguerite arrêta ce mauvais sentiment; elle sentit ses torts, s'approcha de Camille et lui dit, les larmes aux yeux:

«Camille, ma bonne Camille, Marguerite a raison: c'est moi qui suis la coupable, c'est moi qui ai eu le premier tort en répondant durement à la pauvre petite Marguerite, qui défendait tes fraises. C'est moi qui ai provoqué ta juste colère en repoussant Marguerite et la jetant à terre; j'ai abusé de ma force, j'ai froissé tous tes bons et affectueux sentiments. Tu as bien fait de me donner un soufflet; je l'ai mérité, bien mérité. Et toi aussi, ma bonne petite Marguerite, pardonne-moi; sois généreuse comme Camille. Je sais que je suis méchante; mais, ajouta-t-elle en fondant en larmes, je suis si malheureuse!»

À ces mots, Camille, Madeleine, Marguerite se précipitèrent vers Sophie, l'embrassèrent, la serrèrent dans leurs bras.

«Ma pauvre Sophie, disaient-elles toutes trois, ne pleure pas, nous t'aimons bien; viens nous voir souvent, nous tâcherons de te distraire.»

Sophie sécha ses larmes et essuya ses yeux....

«Merci, mille fois merci, mes chères amies, je tâcherai de vous imiter, de devenir bonne comme vous. Ah! si j'avais comme vous une maman douce et bonne, je serais meilleure! Mais j'ai si peur de ma belle-mère; elle ne me dit pas ce que je dois faire, mais elle me bat toujours.

– Pauvre Sophie! dit Marguerite. Je suis bien fâchée de t'avoir détestée.

– Non, tu avais raison, Marguerite, parce que j'ai été vraiment détestable le jour où je suis venue.»

Camille et Madeleine demandèrent à Sophie de leur permettre d'achever un devoir de calcul et de géographie.

«Dans une demi-heure nous aurons fini et nous irons vous rejoindre au jardin.»

MARGUERITE. – Veux-tu venir avec moi, Sophie? Je n'ai pas de devoir à faire.

SOPHIE. – Très volontiers; nous allons courir dehors.

MARGUERITE. – Je vais te raconter ce qui est arrivé ce matin à trois pauvres petits hérissons et à leur maman.

Et, tout en marchant, Marguerite raconta toute la scène du matin.

SOPHIE. – Et où les a-t-on jetés, ces hérissons?

MARGUERITE. – Dans la mare du potager.

SOPHIE. – Allons les voir; ce sera très amusant.

MARGUERITE. – Mais il ne faut pas trop approcher de l'eau; maman l'a défendu.

SOPHIE. – Non, non; nous regarderons de loin.

Elles coururent vers la mare et, comme elles ne voyaient rien, elles approchèrent un peu.

SOPHIE. – En voilà un, en voilà un! je le vois; il n'est pas mort, il se débat. Approche, approche; vois-tu?

MARGUERITE. – Oui, je le vois! Pauvre petit, comme il se débat! les autres sont morts.

SOPHIE. – Si nous l'enfoncions dans l'eau avec un bâton pour qu'il meure plus vite? Il souffre, ce pauvre malheureux.

MARGUERITE. – Tu as raison. Pauvre bête! le voici tout près de nous.

SOPHIE. – Voilà un grand bâton: donne-lui un coup sur la tête, il enfoncera.

MARGUERITE. – Non, je ne veux pas achever de tuer ce pauvre petit hérisson; et puis, maman ne veut pas que j'approche de la mare.

SOPHIE. – Pourquoi?

MARGUERITE. – Parce que je pourrais glisser et tomber dedans.

SOPHIE. – Quelle idée! Il n'y a pas le moindre danger.

MARGUERITE. – C'est égal! il ne faut pas désobéir à maman.

SOPHIE. – Eh bien, à moi on n'a rien défendu; ainsi je vais tâcher d'enfoncer ce petit hérisson.

Et Sophie, s'avançant avec précaution vers le bord de la mare, allongea le bras et donna un grand coup au hérisson, avec la longue baguette qu'elle tenait à la main. Le pauvre animal disparut un instant, puis revint sur l'eau, où il continua à se débattre. Sophie courut vers l'endroit où il avait reparu, et le frappa d'un second coup de sa baguette. Mais, pour l'atteindre il lui avait fallu allonger beaucoup le bras; au moment où la baguette retombait, le poids de son corps l'entraînant, Sophie tomba dans l'eau; elle poussa un cri désespéré et disparut.

Marguerite s'élança pour secourir Sophie, aperçut sa main qui s'était accrochée à une touffe de genêt, la saisit, la tira à elle, parvint à faire sortir de l'eau le haut du corps de la malheureuse Sophie, et lui présenta l'autre main pour achever de la retirer.

Pendant quelques secondes elle lutta contre le poids trop lourd qui l'entraînait elle-même dans la mare; enfin ses forces trahirent son courage, et la pauvre petite Marguerite se sentit tomber avec Sophie.

La courageuse enfant ne perdit pas la tête, malgré l'imminence du danger; elle se souvint d'avoir entendu dire à Mme de Fleurville que, lorsqu'on arrivait au fond de l'eau, il fallait, pour remonter à la surface, frapper le sol du pied; aussitôt qu'elle sentit le fond, elle donna un fort coup de pied, remonta immédiatement au-dessus de l'eau, saisit un poteau qui se trouva à portée de ses mains, et réussit, avec cet appui, à sortir de la mare.

N'apercevant plus Sophie, elle courut toute ruisselante d'eau vers la maison en criant: «Au secours, au secours!» Des faucheurs et des faucheuses qui travaillaient près de là accoururent à ses cris.

«Sauvez Sophie, sauvez Sophie! elle est dans la mare! criait Marguerite.

– Mlle Marguerite est tombée dans l'eau, criaient les bonnes femmes; au secours!

– Sophie se noie, Sophie se noie, sanglotait Marguerite désolée; allez vite à son secours.»

Une des faneuses, plus intelligente que les autres, courut à la mare, aperçut la robe blanche de Sophie qui apparaissait un peu à la surface de l'eau, y plongea un long crochet qui servait à charger le foin, accrocha la robe, la tira vers le bord, allongea le bras, saisit la petite fille par la taille, et l'enleva non sans peine.

Pendant que la bonne femme sauvait l'enfant, Marguerite, oubliant le danger qu'elle avait couru elle-même, et ne pensant qu'à celui de Sophie, pleurait à chaudes larmes et suppliait qu'on ne s'occupât pas d'elle et qu'on retournât à la mare.

Camille, Madeleine, qui accoururent au bruit, augmentèrent le tumulte en criant et pleurant avec Marguerite.

Mme de Rosbourg et Mme de Fleurville, entendant une rumeur extraordinaire, arrivèrent précipitamment et poussèrent toutes deux un cri de terreur à la vue de Marguerite, dont les cheveux et les vêtements ruisselaient.

«Mon enfant, mon enfant! s'écria Mme de Rosbourg. Que t'est-il donc arrivé? Pourquoi ces cris?

– Maman, ma chère maman, Sophie se noie, Sophie est tombée dans la mare!»

À ces mots, Mme de Fleurville se précipita vers la mare, suivie du garde et des domestiques. Elle ne tarda pas à rencontrer la faneuse avec Sophie dans ses bras, qui, elle aussi, pleurait à chaudes larmes.

Mme de Rosbourg, voyant l'agitation, le désespoir de Marguerite, ne comprenant pas bien ce qui la désolait ainsi, et sentant la nécessité de la calmer, lui dit avec assurance:

«Sophie est sauvée, chère enfant; elle va très bien, calme-toi, je t'en conjure.

– Mais qui l'a sauvée? Je n'ai vu personne.

– Tout le monde y a couru pendant que tu revenais.»

Cette assurance calma Marguerite; elle se laissa emporter sans résistance.

Quand elle fut bien essuyée, séchée et rhabillée, sa maman lui demanda ce qui était arrivé. Marguerite lui raconta tout, mais en atténuant ce qu'elle sentait être mauvais dans l'insistance de Sophie à faire périr le pauvre hérisson et à approcher de la mare, malgré l'avertissement qu'elle avait reçu.

«Tu vois, chère enfant, dit Mme de Rosbourg en l'embrassant mille fois, si j'avais raison de te défendre d'approcher de la mare. Tu as agi comme une petite fille sage, courageuse et généreuse... Allons voir ce que devient Sophie.»

Sophie avait été emportée par Mme de Fleurville et Élisa chez Camille et Madeleine, qui l'accompagnaient. On l'avait également déshabillée, essuyée, frictionnée, et on lui passait une chemise de Camille, quand la porte s'ouvrit violemment et Mme Fichini entra.

Sophie devint rouge comme une cerise; l'apparition furieuse et inattendue de Mme Fichini avait stupéfié tout le monde.

«Qu'est-ce que j'apprends, mademoiselle? Vous avez sali, perdu votre jolie robe en vous laissant sottement tomber dans la mare! Attendez, j'apporte de quoi vous rendre plus soigneuse à l'avenir.»

Et, avant que personne ait eu le temps de s'y opposer, elle tira de dessous son châle une forte verge, s'élança sur Sophie et la fouetta à coups redoublés, malgré les cris de la pauvre petite, les pleurs et les supplications de Camille et de Madeleine, et les remontrances de Mme de Fleurville et d'Élisa, indignées de tant de sévérité. Elle ne cessa de frapper que lorsque la verge se brisa entre ses mains; alors elle en jeta les morceaux et sortit de la chambre. Mme de Fleurville la suivit pour lui exprimer son mécontentement d'une punition aussi injuste que barbare.

«Croyez, chère dame, répondit Mme Fichini, que c'est le seul moyen d'élever des enfants; le fouet est le meilleur des maîtres. Pour moi, je n'en connais pas d'autres.»

Si Mme de Fleurville n'eût écouté que son indignation, elle eût chassé de chez elle une si méchante femme; mais Sophie lui inspirait une pitié profonde: elle pensa que se brouiller avec la belle-mère, c'était priver la pauvre enfant de consolations et d'appui. Elle se fit donc violence et se borna à discuter avec Mme Fichini les inconvénients d'une répression trop sévère. Tous ces raisonnements échouèrent devant la sécheresse de coeur et l'intelligence bornée de la mauvaise mère, et Mme de Fleurville se vit obligée de patienter et de subir son odieuse compagnie.

Quand Mme de Rosbourg et Marguerite entrèrent chez Camille et Madeleine, elles furent surprises de les trouver toutes deux pleurant, et Sophie en chemise, criant, courant et sautant par excès de souffrance, le corps rayé et rougi par la verge dont les débris gisaient à terre.

Mme de Rosbourg et Marguerite restèrent immobiles d'étonnement.

«Camille, Madeleine, pourquoi pleurez-vous? dit enfin Marguerite, prête elle-même à pleurer. Qu'a donc la pauvre Sophie et pourquoi est-elle couverte de raies rouges?

– C'est sa méchante belle-mère qui l'a fouettée, chère Marguerite. Pauvre Sophie! pauvre Sophie!»

Les trois petites entourèrent Sophie et parvinrent à la consoler à force de caresses et de paroles amicales. Pendant ce temps Élisa avait raconté à Mme de Rosbourg la froide cruauté de Mme Fichini, qui n'avait vu dans l'accident de sa fille qu'une robe salie, et qui avait puni ce manque de soin par une si

cruelle flagellation. L'indignation de Mme de Rosbourg égala celle de Mme de Fleurville et d'Élisa; les mêmes motifs lui firent supporter la présence de Mme Fichini.

Camille, Madeleine et Marguerite eurent besoin de faire de grands efforts pour être polies à table avec Mme Fichini. La pauvre Sophie n'osait ni parler ni lever les yeux; immédiatement après le dîner, les enfants allèrent jouer dehors. Quand Mme Fichini partit, elle promit d'envoyer souvent Sophie à Fleurville, comme le lui demandaient ces dames.

«Puisque vous voulez bien recevoir cette mauvaise créature, dit-elle en jetant sur Sophie un regard de mépris, je serai enchantée de m'en débarrasser le plus souvent possible; elle est si méchante, qu'elle gâte toutes mes parties de plaisir chez mes voisins. Au revoir, chères dames... Montez en voiture, petite sotte!» ajouta-t-elle en donnant à Sophie une grande tape sur la tête.

Quand la voiture fut partie, Camille et Madeleine, qui n'étaient pas revenues de leur consternation, ne voulurent pas aller jouer; elles rentrèrent au salon, où, avec leur maman et avec Mme de Rosbourg, elles causèrent de Sophie et des moyens de la tirer le plus souvent possible de la maison maternelle. Marguerite était couchée depuis longtemps; Camille et Madeleine finirent par se coucher aussi, en réfléchissant au malheur de Sophie et en remerciant le bon Dieu de leur avoir donné une si excellente mère.

IX - Poires volées

Quelques jours après l'aventure des hérissons, Mme de Fleurville avait à dîner quelques voisins, parmi lesquels elle avait engagé Mme Fichini et Sophie.

Camille et Madeleine n'étaient jamais élégantes; leur toilette était simple et propre. Les jolis cheveux blonds et fins de Camille et les cheveux châtain clair de Madeleine, doux comme de la soie, étaient partagés en deux touffes bien lissées, bien nattées et rattachées au-dessus de l'oreille par de petits peignes; lorsqu'on avait du monde à dîner, on y ajoutait un noeud en velours noir. Leurs robes étaient en percale blanche tout unie; un pantalon à petits plis et des brodequins en peau complétaient cette simple toilette. Marguerite était habillée de même; seulement ses cheveux noirs, au lieu d'être relevés, tombaient en boucles sur son joli petit cou blanc et potelé. Toutes trois avaient le cou et les bras nus quand il faisait chaud; le jour dont nous parlons, la chaleur était étouffante.

Quelques instants avant l'heure du dîner, Mme Fichini arriva avec une toilette d'une élégance ridicule pour la campagne. Sa robe de soie lilas clair était garnie de trois amples volants bordés de ruches, de dentelles, de velours; son corsage était également bariolé de mille enjolivures qui le rendaient aussi ridicule que sa jupe; l'ampleur de cette jupe était telle, que Sophie avait été reléguée sur le devant de la voiture, au fond de laquelle s'étalait majestueusement Mme Fichini et sa robe. La tête de Sophie paraissait seule au milieu de cet amas de volants qui la couvraient. La calèche était découverte; la société était sur le perron. Mme Fichini descendit, triomphante, grasse, rouge, bourgeonnée. Ses yeux étincelaient d'orgueil satisfait; elle croyait devoir être l'objet de l'admiration générale avec sa robe de mère Gigogne, ses gros bras nus, son petit chapeau à plumes de mille couleurs couvrant ses cheveux roux, et son cordon de diamants sur son front bourgeonné. Elle vit avec une satisfaction secrète les toilettes simples de toutes ces dames; Mmes de Fleurville et de Rosbourg avaient des robes de taffetas noir uni; aucune coiffure n'ornait leurs cheveux, relevés en simples bandeaux et nattés par derrière; les dames du voisinage étaient les unes en mousseline unie, les autres en soie légère; aucune n'avait ni volants, ni bijoux, ni coiffure extraordinaire. Mme Fichini ne se trompait pas en pensant à l'effet que ferait sa toilette; elle se trompa seulement sur la nature de l'effet qu'elle devait produire: au lieu d'être l'admiration, ce fut une pitié moqueuse.

«Me voici, chères dames, dit-elle en descendant de voiture et en montrant son gros pied chaussé de souliers de satin lilas pareil à la robe, et à bouffettes de dentelle; me voici avec Sophie comme saint Roch et son chien.»

Sophie, masquée d'abord par la robe de sa belle-mère, apparut à son tour, mais dans une toilette bien différente: elle avait une robe de grosse percale faite comme une chemise, attachée à la taille avec un cordon blanc; elle tenait ses deux mains étalées sur son ventre.

«Faites la révérence, mademoiselle, lui dit Mme Fichini. Plus bas donc! À quoi sert le maître de danse que j'ai payé tout l'hiver dix francs la leçon et qui vous a appris à saluer, à marcher et à avoir de la grâce? Quelle tournure a cette sotte avec ses mains sur son ventre!

– Bonjour, ma petite Sophie, dit Mme de Fleurville; va embrasser tes amies. Quelle belle toilette vous avez, madame! ajouta-t-elle pour détourner les pensées de Mme Fichini de sa belle-fille. Nous ne méritons pas de pareilles élégances avec nos toilettes toutes simples.

– Comment donc, chère madame! vous valez bien la peine qu'on s'habille. Il faut bien user ses

vieilles robes à la campagne.»

Et Mme Fichini voulut prendre place sur un fauteuil, près de Mme de Rosbourg; mais la largeur de sa robe, la raideur de ses jupons repoussèrent le fauteuil au moment où elle s'asseyait, et l'élégante Mme Fichini tomba par terre.

Un rire général salua cette chute, rendue ridicule par le ballonnement de tous les jupons, qui restèrent bouffants, faisant un énorme cerceau au-dessus de Mme Fichini, et laissant à découvert deux grosses jambes dont l'une gigotait avec emportement, tandis que l'autre restait immobile dans toute son ampleur.

Mme de Fleurville, voyant Mme Fichini étendue sur le plancher, comprima son envie de rire, s'approcha d'elle et lui offrit son aide pour la relever; mais ses efforts furent impuissants, et il fallut que deux voisins, MM. de Vortel et de Plan, lui vinssent en aide.

À trois, ils parvinrent à relever Mme Fichini; elle était rouge, furieuse, moins de sa chute que des rires excités par cet accident, et se plaignit d'une foulure à la jambe.

Sophie se tint prudemment à l'écart, pendant que sa belle-mère recevait les soins de ces dames; quand le mouvement fut calmé et que tout fut rentré dans l'ordre, elle demanda tout bas à Camille de s'éloigner.

«Pourquoi veux-tu t'en aller? dit Camille; nous allons dîner à l'instant.»

Sophie, sans répondre, écarta un peu ses mains de son ventre, et découvrit une énorme tache de café au lait.

SOPHIE, *très bas*. – Je voudrais laver cela.

CAMILLE, *bas*. – Comment as-tu pu faire cela en voiture?

SOPHIE, *bas*. – Ce n'est pas en voiture, c'est ce matin à déjeuner: j'ai renversé mon café sur moi.

CAMILLE, *bas*. – Pourquoi n'as-tu pas changé de robe pour venir ici?

SOPHIE, *bas*. – Maman ne veut pas; depuis que je suis tombée dans la mare, elle veut que j'aie des robes faites comme des chemises, et que je les porte pendant trois jours.

CAMILLE, *bas*. – Ta bonne aurait dû au moins laver cette tache, et repasser ta robe.

SOPHIE, *bas*. – Maman le défend; ma bonne n'ose pas.

Camille appelle tout bas Madeleine et Marguerite, toutes quatre s'en vont. Elles courent dans leur chambre; Madeleine prend de l'eau, Marguerite du savon, elles lavent, elles frottent avec tant d'activité que la tache disparaît; mais la robe reste mouillée, et Sophie continue à y appliquer ses mains jusqu'à ce que tout soit sec. Elles rentrent toutes au salon au moment où l'on allait se mettre à table. Mme Fichini boite un peu; elle est enchantée de l'intérêt qu'elle croit inspirer, et ne fait pas attention à Sophie, qui en profite pour manger comme quatre.

Après dîner, toute la société va se promener. On se dirige vers le potager; Mme de Fleurville fait admirer une poire d'espèce nouvelle, d'une grosseur et d'une saveur remarquables. Le poirier qui la produisait était tout jeune et n'en avait que quatre.

Tout le monde s'extasiait sur la grosseur extraordinaire de ces poires.

«Je vous engage, mesdames et messieurs, à venir les manger dans huit jours; elles auront encore

grossi et seront mûres à point», dit Mme de Fleurville.

Chacun accepta l'invitation; on continua la revue des fruits et des fleurs.

Sophie suivait avec Camille, Madeleine et Marguerite. Les belles poires la tentaient; elle aurait bien voulu les cueillir et les manger; mais comment faire? Tout le monde la verrait... «Si je pouvais rester toute seule en arrière! se dit-elle. Mais comment pourrai-je éloigner Camille, Madeleine et Marguerite? Qu'elles sont ennuyeuses de ne jamais me laisser seule!»

Tout en cherchant le moyen de rester derrière ses amies, elle sentit que sa jarretière tombait.

«Bon, voilà un prétexte.»

Et, s'arrêtant près du poirier tentateur, elle se mit à arranger sa jarretière, regardant du coin de l'oeil si ses amies continuaient leur chemin.

«Que fais-tu là?» dit Camille en se retournant.

SOPHIE. – J'arrange ma jarretière, qui est défaite.

CAMILLE. – Veux-tu que je t'aide?

SOPHIE. – Non, non, merci; j'aime mieux m'arranger moi-même.

CAMILLE. – Je vais t'attendre alors.

SOPHIE, *avec impatience*. – Mais non, va-t'en, je t'en supplie! tu me gênes.

Camille, surprise de l'irritation de Sophie, alla rejoindre Madeleine et Marguerite.

Aussitôt qu'elle fut éloignée, Sophie allongea le bras, saisit une poire, la détacha et la mit dans sa poche. Une seconde fois elle étendit le bras, et, au moment où elle cueillait la seconde poire, Camille se retourna et vit Sophie retirer précipitamment sa main et cacher quelque chose sous sa robe.

Camille, la sage, l'obéissante Camille, qui eût été incapable d'une si mauvaise action, ne se douta pas de celle que venait de commettre Sophie.

CAMILLE, *riant*. – Que fais-tu donc là, Sophie? Qu'est-ce que tu mets dans ta poche? Et pourquoi es-tu si rouge?

SOPHIE, *avec colère*. – Je ne fais rien du tout, mademoiselle; je ne mets rien dans ma poche et je ne suis pas rouge du tout.

CAMILLE, *avec gaieté*. – Pas rouge! Ah! vraiment oui, tu es rouge. Madeleine, Marguerite, regardez donc Sophie: elle dit qu'elle n'est pas rouge.

SOPHIE, *pleurant*. – Tu ne sais pas ce que tu dis; c'est pour me taquiner, pour me faire gronder que tu cries tant que tu peux que je suis rouge; je ne suis pas rouge du tout. C'est bien méchant à toi.

CAMILLE, *avec la plus grande surprise*. – Sophie, ma pauvre Sophie, mais qu'as-tu donc? Je ne voulais certainement pas te taquiner, encore moins te faire gronder. Si je t'ai fait de la peine, pardonne-moi.

Et la bonne petite Camille courut à Sophie pour l'embrasser. En approchant, elle sentit quelque chose de dur et de gros qui la repoussait; elle baissa les yeux, vit l'énorme poche de Sophie, y porta

involontairement la main, sentit les poires, regarda le poirier et comprit tout.

«Ah! Sophie, Sophie! lui dit-elle d'un ton de reproche, comme c'est mal, ce que tu as fait!

– Laisse-moi tranquille, petite espionne, répondit Sophie avec emportement; je n'ai rien fait: tu n'as pas le droit de me gronder; laisse-moi, et ne t'avise pas de rapporter contre moi.

– Je ne rapporte jamais, Sophie. Je te laisse; je ne veux pas rester près de toi et de ta poche pleine de poires volées.»

La colère de Sophie fut alors à son comble; elle levait la main pour frapper Camille, lorsqu'elle réfléchit qu'une scène attirerait l'attention et qu'elle serait surprise avec les poires. Elle abaissa son bras levé, tourna le dos à Camille, et, s'échappant par une porte du potager, courut se cacher dans un massif pour manger les fruits dérobés.

Camille resta immobile, regardant Sophie qui s'enfuyait; elle ne s'aperçut pas du retour de toute la société et de la surprise avec laquelle la regardaient sa maman, Mme de Rosbourg et Mme Fichini.

«Hélas! chère madame, s'écria Mme Fichini, deux de vos belles poires ont disparu!»

Camille tressaillit et regarda le poirier, puis ces dames.

«Sais-tu ce qu'elles sont devenues, Camille?» demanda Mme de Fleurville.

Camille ne mentait jamais.

«Oui, maman, je le sais.

– Tu as l'air d'une coupable. Ce n'est pas toi qui les as prises?

– Oh non! maman.

– Mais alors où sont-elles? Qui est-ce qui s'est permis de les cueillir?»

Camille ne répondit pas.

MADAME DE ROSBOURG. – Réponds, ma petite Camille; puisque tu sais où elles sont, tu dois le dire.

CAMILLE, *hésitant*. – Je..., je... ne crois pas, madame..., je... ne dois pas dire...

MADAME FICHINI, *riant aux éclats*. – Ha, ha, ha! c'est comme Sophie, qui vole et mange mes fruits et qui ment ensuite. Ha, ha, ha! ce petit ange qui ne vaut pas mieux que mon démon! Ha, ha, ha! fouettez-la, chère madame, elle avouera.

CAMILLE, *avec vivacité*. – Non, madame, je ne fais pas comme Sophie; je ne vole pas, et je ne mens jamais!

MADAME DE FLEURVILLE. – Mais pourquoi, Camille, si tu sais ce que sont devenues ces poires, ne veux-tu pas le dire?

Camille baissa les yeux, rougit et répondit tout bas: «Je ne peux pas.»

Mme de Rosbourg avait une telle confiance dans la sincérité de Camille, qu'elle n'hésita pas à la croire innocente; elle soupçonna vaguement que Camille se taisait par générosité; elle le dit tout bas à Mme de Fleurville, qui regarda longuement sa fille, secoua la tête et s'éloigna avec Mme de Rosbourg et Mme Fichini. Cette dernière riait toujours d'un air moqueur. La pauvre Camille, restée seule, fondit en larmes.

Elle sanglotait depuis quelques instants, lorsqu'elle s'entendit appeler par Madeleine, Sophie et Marguerite.

«Camille! Camille! où es-tu donc? Nous te cherchons depuis un quart d'heure.»

Camille sécha promptement ses larmes, mais elle ne put cacher la rougeur de ses yeux et le gonflement de son visage.

«Camille, ma chère Camille, pourquoi pleures-tu? lui demanda Marguerite avec inquiétude.

– Je... ne pleure pas: seulement... j'ai..., j'ai... du chagrin.»

Et, ne pouvant retenir ses pleurs, elle recommença à sangloter. Madeleine et Marguerite l'entourèrent de leurs bras et la couvrirent de baisers, en lui demandant avec instance de leur confier son chagrin.

Aussitôt que Camille put parler, elle leur raconta qu'on la soupçonnait d'avoir mangé les belles poires que leur maman conservait si soigneusement. Sophie, qui était restée impassible jusqu'alors, rougit, se troubla, et demanda enfin d'une voix tremblante d'émotion: «Est-ce que tu n'as pas dit... que tu savais..., que tu connaissais...»

CAMILLE. – Oh non! je ne l'ai pas dit; je n'ai rien dit.

MADELEINE. – Comment! est-ce que tu sais qui a pris les poires?

CAMILLE, *très bas*. – Oui.

MADELEINE. – Et pourquoi ne l'as-tu pas dit?

Camille leva les yeux, regarda Sophie et ne répondit pas.

Sophie se troublait de plus en plus; Madeleine et Marguerite s'étonnaient de l'embarras de Camille, de l'agitation de Sophie. Enfin Sophie, ne pouvant plus contenir son sincère repentir et sa reconnaissance envers la généreuse Camille, se jeta à genoux devant elle en sanglotant: «Pardon, oh pardon, Camille, ma bonne Camille! J'ai été méchante, bien méchante; ne m'en veux pas.»

Marguerite regardait Sophie d'un oeil enflammé de colère; elle ne lui pardonnait pas d'avoir causé un si vif chagrin à sa chère Camille.

«Méchante Sophie, s'écria-t-elle, tu ne viens ici que pour faire du mal; tu as fait punir un jour ma chère Camille, aujourd'hui tu la fais pleurer; je te déteste, et cette fois-ci c'est pour de bon; car, grâce à toi, tout le monde croit Camille gourmande, voleuse et menteuse.»

Sophie tourna vers Marguerite son visage baigné de larmes et lui répondit avec douceur:

«Tu me fais penser, Marguerite, que j'ai encore autre chose à faire qu'à demander pardon à Camille; je vais de ce pas, ajouta-t-elle en se levant, dire à ma belle-mère et à ces dames que c'est moi qui ai volé les poires, que c'est moi qui dois subir une sévère punition; et que toi, bonne et généreuse Camille, tu ne mérites que des éloges et des récompenses.

– Arrête, Sophie, s'écria Camille en la saisissant par le bras; et toi, Marguerite, rougis de ta dureté, sois touchée de son repentir.»

Marguerite, après une lutte visible, s'approcha de Sophie et l'embrassa, les larmes aux yeux. Sophie pleurait toujours et cherchait à dégager sa main de celle de Camille pour courir à la maison et tout avouer. Mais Camille la retint fortement et lui dit:

«Écoute-moi, Sophie, tu as commis une faute, une très grande faute; mais tu l'as déjà réparée en partie par ton repentir. Fais-en l'aveu à maman et à Mme de Rosbourg; mais pourquoi le dire à ta belle-mère, qui est si sévère et qui te fouettera impitoyablement?

– Pourquoi? Pour qu'elle ne te croie plus coupable. Elle me fouettera, je le sais; mais ne l'aurais-je pas mérité?»

À ce moment, Mme de Rosbourg sortit de la serre à laquelle étaient adossés les enfants et dont la

porte était ouverte.

«J'ai tout entendu, mes enfants, dit-elle; j'arrivais dans la serre au moment où vous accouriez près de Camille, et c'est moi qui me charge de toute l'affaire. Je raconterai à Mme de Fleurville la vérité; je la cacherai à Mme Fichini, à laquelle je dirai seulement que l'innocence de Camille a été reconnue par l'aveu du coupable, que je me garderai bien de nommer. Ma petite Camille, ta conduite a été belle, généreuse, au-dessus de tout éloge. La tienne, Sophie, a été bien mauvaise au commencement, belle et noble à la fin; toi, Marguerite, tu as été trop sévère, ta tendresse pour Camille t'a rendue cruelle pour Sophie; et toi, Madeleine, tu as été bonne et sage. Maintenant, tâchons de tout oublier et de finir gaiement la journée. Je vous ai ménagé une surprise: on va tirer une loterie; il y a des lots pour chacune de vous.»

Cette annonce dissipa tous les nuages; les visages reprirent un air radieux, et les quatre petites filles, après s'être embrassées, coururent au salon. On les attendait pour commencer.

Sophie gagna un joli ménage et une papeterie.

Camille, un joli bureau avec une boîte de couleurs, cent gravures à enluminer, et tout ce qui est nécessaire pour dessiner, peindre et écrire.

Madeleine, quarante volumes de charmantes histoires et une jolie boîte à ouvrage avec tout ce qu'il fallait pour travailler.

Marguerite, une charmante poupée en cire et un trousseau complet dans une jolie commode.

X - La poupée mouillée

Après avoir bien joué, bien causé, pris des glaces et des gâteaux, Sophie partit avec sa belle-mère; Camille, Madeleine et Marguerite allèrent se coucher.

Mme de Fleurville embrassa mille fois Camille; Mme de Rosbourg lui avait raconté l'histoire des poires, et toutes deux avaient expliqué à Mme Fichini l'innocence de Camille sans faire soupçonner Sophie.

Marguerite était enchantée de sa jolie poupée et de son trousseau. Dans le tiroir d'en haut de la commode, elle avait trouvé:

1 chapeau rond en paille avec une petite plume blanche et des rubans de velours noir;
1 capote en taffetas bleu avec des roses pompons;
1 ombrelle verte à manche d'ivoire;
6 paires de gants;
4 paires de brodequins;
2 écharpes en soie;
1 manchon et une pèlerine en hermine.

Dans le second tiroir:

6 chemises de jour;
6 chemises de nuit;
6 pantalons;
6 jupons festonnés et garnis de dentelle;
6 paires de bas;
6 mouchoirs;
6 bonnets de nuit;
6 cols;
6 paires de manches;
2 corsets;
2 jupons de flanelle;
6 serviettes de toilette;
6 draps;
6 taies d'oreiller;
6 petits torchons.

Un sac contenant des éponges, un démêloir, un peigne fin, une brosse à tête, une brosse à peignes.

Dans le troisième tiroir étaient toutes les robes et les manteaux et mantelets; il y avait:

1 robe en mérinos écossais;
1 robe en popeline rose;
1 robe en taffetas noir;
1 robe en étoffe bleue;
1 robe en mousseline blanche;
1 robe en nankin;
1 robe en velours noir;

1 robe de chambre en taffetas lilas;
1 casaque en drap gris;
1 casaque en velours noir;
1 talma en soie noire;
1 mantelet en velours gros bleu;
1 mantelet en mousseline blanche brodée.

Marguerite avait appelé Camille et Madeleine pour voir toutes ces belles choses; ce jour-là et les jours suivants elles employèrent leur temps à habiller, déshabiller, coucher et lever la poupée.

Un après-midi, Mme de Fleurville les appela:

«Camille, Marguerite, mettez vos chapeaux; nous allons faire une promenade.»

CAMILLE. – Allons vite avec maman! Marguerite, laisse ta poupée et courons.

MARGUERITE. – Non, j'emporte ma poupée avec moi; je veux l'avoir toujours dans mes bras.

MADELEINE. – Si tu la laisses traîner, elle sera sale et chiffonnée.

MARGUERITE. – Mais je ne la laisserai pas traîner, puisque je la porterai dans mes bras.

CAMILLE. – C'est bon, c'est bon; laissons-la faire, Madeleine; elle verra bien tout à l'heure qu'une poupée gêne pour courir.

Marguerite s'entêta à garder sa poupée, et toutes trois rejoignirent bientôt Mme de Fleurville.

«Où allons-nous, maman? dit Camille.

– Au moulin de la forêt, mes enfants.»

Marguerite fit une petite grimace, parce que le moulin était au bout d'une longue avenue et que la poupée était un peu lourde pour ses petits bras.

Arrivée à la moitié du chemin, Mme de Fleurville, qui craignait que les enfants ne fussent fatiguées, s'assit au pied d'un gros arbre, et leur dit de se reposer pendant qu'elle lirait; elle tira un livre de sa poche; Marguerite s'assit près d'elle, mais Camille et Madeleine, qui n'étaient pas fatiguées, couraient à droite, à gauche, cueillant des fleurs et des fraises.

«Camille, Camille, s'écria Madeleine, viens vite; voici une grande place pleine de fraises.»

Camille accourut et appela Marguerite.

«Marguerite, Marguerite, viens aussi cueillir des fraises: elles sont mûres et excellentes.»

Marguerite se dépêcha de rejoindre ses amies, qui déposaient leurs fraises dans de grandes feuilles de châtaignier. Elle se mit aussi à en cueillir; mais, gênée par sa poupée, elle ne pouvait à la fois les ramasser et les tenir dans sa main, où elles s'écrasaient à mesure qu'elle les cueillait.

«Que faire, mon Dieu! de cette ennuyeuse poupée? se dit-elle tout bas; elle me gêne pour courir, pour cueillir et garder mes fraises. Si je la posais au pied de ce gros chêne?... Il y a de la mousse; elle sera très bien.»

Elle assit la poupée au pied de l'arbre, sauta de joie d'en être débarrassée, et cueillit des fraises avec ardeur.

Au bout d'un quart d'heure, Mme de Fleurville leva les yeux, regarda le ciel qui se couvrait de nuages, mit son livre dans sa poche, se leva et appela les enfants.

«Vite, vite, mes petites, retournons à la maison: voilà un orage qui s'approche; tâchons de rentrer avant que la pluie commence.»

Les trois petites accoururent avec leurs fraises et en offrirent à Mme de Fleurville.

MADAME DE FLEURVILLE. – Nous n'avons pas le temps de nous régaler de fraises, mes enfants; emportez-les avec vous. Voyez comme le ciel devient noir; on entend déjà le tonnerre.

MARGUERITE. – Ah! mon Dieu! j'ai peur.

MADAME DE FLEURVILLE. – De quoi as-tu peur, Marguerite?

MARGUERITE. – Du tonnerre. J'ai peur qu'il ne tombe sur moi.

MADAME DE FLEURVILLE. – D'abord, quand le tonnerre tombe, c'est généralement sur les arbres ou sur les cheminées, qui sont plus élevés et présentent une pointe aux nuages; ensuite le tonnerre ne te ferait aucun mal quand même il tomberait sur toi, parce que tu as un fichu de soie et des rubans de soie à ton chapeau.

MARGUERITE. – Comment? La soie chasse le tonnerre?

MADAME DE FLEURVILLE. – Oui, le tonnerre ne touche jamais aux personnes qui ont sur elles quelque objet en soie. L'été dernier, un de mes amis qui demeure à Paris, rue de Varenne, revenait chez lui par un orage épouvantable; le tonnerre est tombé sur lui, a fondu sa montre, sa chaîne, les boucles de son gilet, les clefs qui étaient dans sa poche, les boutons d'or de son habit, sans lui faire aucun mal, sans même l'étourdir, parce qu'il avait une ceinture de soie qu'il porte pour se préserver de l'humidité.

MARGUERITE. – Ah! que je suis contente de savoir cela! je n'aurai plus peur du tonnerre.

MADAME DE FLEURVILLE. – Voilà le vent d'orage qui s'élève; courons vite, dans dix minutes la pluie tombera à torrents.

Les trois enfants se mirent à courir.

Mme de Fleurville suivait en marchant très vite; mais elles avaient beau se dépêcher, l'orage marchait plus vite qu'elles, les gouttes commencèrent à tomber plus serrées, le vent soufflait avec violence; les enfants avaient relevé leurs jupons sur leurs têtes, elles riaient tout en courant; elles s'amusaient beaucoup de leurs jupons gonflés par le vent, des larges gouttes qui les mouillaient, et elles espéraient bien recevoir tout l'orage avant d'arriver à la maison. Mais elles entraient dans le vestibule au moment où la grêle et la pluie commençaient à leur fouetter le visage et à les tremper.

«Allez vite changer de souliers, de bas et de jupons, mes enfants», dit Mme de Fleurville.

Et elle-même monta dans sa chambre pour ôter ses vêtements mouillés.

Il fut impossible de sortir pendant tout le reste de la soirée; la pluie continua de tomber avec violence; les petites jouèrent à cache-cache dans la maison; Mmes de Fleurville et de Rosbourg jouèrent avec elles jusqu'à huit heures. Marguerite alla se coucher; Camille et Madeleine, fatiguées de leurs jeux, prirent chacune un livre; elles lisaient attentivement: Camille, le Robinson suisse, Madeleine, les Contes de Grimm, lorsque Marguerite accourut en chemise, nu-pieds, sanglotant et criant.

Camille et Madeleine jetèrent leurs livres et se précipitèrent avec terreur vers Marguerite. Mmes de Fleurville et de Rosbourg s'étaient aussi levées précipitamment et interrogeaient Marguerite sur la cause de ses cris.

Marguerite ne pouvait répondre; les larmes la suffoquaient. Mme de Rosbourg examina ses bras, ses jambes, son corps, et, s'étant assurée que la petite fille n'était pas blessée, elle s'inquiéta plus encore du désespoir de Marguerite.

Enfin elle put articuler: «Ma... poupée... ma... poupée...

– Qu'est-il donc arrivé? demanda Mme de Rosbourg; Marguerite... parle... je t'en prie.

– Ma... poupée... Ma belle... poupée est restée... dans... la forêt... au pied... d'un arbre... Ma poupée, ma pauvre poupée!»

Et Marguerite recommença à sangloter de plus belle.

«Ta poupée neuve dans la forêt! s'écria Mme de Rosbourg. Comment peut-elle être dans la forêt?

– Je l'ai emportée à la promenade et je l'ai assise sous un gros chêne, parce qu'elle me gênait pour cueillir des fraises; quand nous nous sommes sauvées à cause de l'orage, j'ai eu peur du tonnerre et je l'ai oubliée sous l'arbre.

– Peut-être le chêne l'aura-t-il préservée de la pluie. Mais pourquoi l'as-tu emportée? Je t'ai toujours dit de ne pas emporter de poupée quand on va faire une promenade un peu longue.

– Camille et Madeleine m'ont conseillé de la laisser, mais je n'ai pas voulu.

– Voilà, ma chère Marguerite, comment le bon Dieu punit l'entêtement et la déraison; Il a permis que tu oubliasses ta pauvre poupée et tu auras jusqu'à demain l'inquiétude de la savoir peut-être trempée et gâtée, peut-être déchirée par les bêtes qui habitent la forêt, peut-être volée par quelque passant.

– Je vous en prie, ma chère maman, dit Marguerite en joignant les mains, envoyez le domestique chercher ma poupée dans la forêt; je lui expliquerai si bien où elle est qu'il la trouvera tout de suite.

– Comment! tu veux qu'un pauvre domestique s'en aille par une pluie battante dans une forêt noire, au risque de se rendre malade ou d'être attaqué par un loup? Je ne reconnais pas là ton bon coeur.

– Mais ma poupée, ma pauvre poupée, que va-t-elle devenir? Mon Dieu, mon Dieu! elle sera trempée, salie, perdue!

– Chère enfant, je suis très peinée de ce qui t'arrive, quoique ce soit par ta faute; mais maintenant nous ne pouvons qu'attendre avec patience jusqu'à demain matin. Si le temps le permet, nous irons chercher ta malheureuse poupée.»

Marguerite baissa la tête et s'en alla dans sa chambre en pleurant et en disant qu'elle ne dormirait pas de la nuit. Elle ne voulait pas se coucher, mais sa bonne la mit de force dans son lit; après avoir sangloté pendant quelques minutes, elle s'endormit et ne se réveilla que le lendemain matin.

Il faisait un temps superbe: Marguerite sauta de son lit pour s'habiller et courir bien vite à la recherche de sa poupée.

Quand elle fut lavée, coiffée et habillée, et qu'elle eut déjeuné, elle courut rejoindre ses amies et sa maman, qui étaient prêtes depuis longtemps et qui l'attendaient pour partir.

«Partons, s'écrièrent-elles toutes ensemble; partons vite, chère maman, nous voici toutes les trois.

– Allons, marchons d'un bon pas, et arrivons à l'arbre où la pauvre poupée a passé une si mauvaise nuit.»

Tout le monde se mit en route; les mamans marchaient vite, vite; les petites filles couraient plutôt qu'elles ne marchaient, tant elles étaient impatientes d'arriver; aucune d'elles ne parlait, leur coeur battait à mesure qu'elles approchaient.

«Je vois le grand chêne au pied duquel elle doit être», dit Marguerite.

Encore quelques minutes, et elles arrivèrent près de l'arbre. Pas de poupée; rien qui indiquât qu'elle aurait dû être là.

Marguerite regardait ses amies d'un air consterné; Camille et Madeleine étaient désolées.

«Mais, demanda Mme de Rosbourg, es-tu bien sûre de l'avoir laissée ici?

– Bien sûre, maman, bien sûre.

– Hélas! en voici la preuve», dit Madeleine en ramassant dans une touffe d'herbes une petite pantoufle de satin bleu.

Marguerite prit la pantoufle, la regarda, puis se mit à pleurer. Personne ne dit rien; les mamans reprirent le chemin de la maison, et les petites filles les suivirent tristement. Chacune se demandait:

«Qu'est donc devenue cette poupée? Comment n'en est-il rien resté? La pluie pouvait l'avoir trempée et salie, mais elle n'a pu la faire disparaître! Les loups ne mangent pas les poupées; ce n'est donc pas un loup qui l'a emportée.»

Tout en réfléchissant et en se désolant, elles arrivèrent à la maison. Marguerite alla dans sa chambre, prit toutes les affaires de sa poupée perdue, les plia proprement et les remit dans les tiroirs de la commode, comme elle les avait trouvées; elle ferma les tiroirs, retira la clef et alla la porter à Camille.

«Tiens, Camille, lui dit-elle, voici la clef de ma petite commode; mets-la, je te prie, dans ton bureau; puisque ma pauvre poupée est perdue, je veux garder ses affaires. Quand j'aurai assez d'argent, j'en achèterai une tout à fait pareille, à laquelle les robes et les chapeaux pourront aller.»

Camille ne répondit pas, embrassa Marguerite, prit la clef et la serra dans un des tiroirs de son bureau, en disant: «Pauvre Marguerite!»

Madeleine n'avait rien dit; elle souffrait du chagrin de Marguerite et ne savait comment la consoler. Tout à coup son visage s'anime, elle se lève, court à son sac à ouvrage, en tire une bourse, et revient en courant près de Marguerite.

«Tiens, ma chère Marguerite, voici de quoi acheter une poupée; j'ai amassé trente-cinq francs pour faire emplette de livres dont je n'ai pas besoin; je suis enchantée de ne pas les avoir encore achetés, tu auras une poupée exactement semblable à celle que tu as perdue.

– Merci, ma bonne, ma chère Madeleine! dit Marguerite, qui était devenue rouge de joie. Oh! merci, merci. Je vais demander à maman de me la faire acheter.»

Et elle courut chez Mme de Rosbourg, qui lui promit de lui faire acheter sa poupée la première fois que l'on irait à Paris.

XI - Jeannette la voleuse

Madeleine avait reçu les éloges que méritait son généreux sacrifice; trois jours s'étaient passés depuis la disparition de la poupée; Marguerite attendait avec une vive impatience que quelqu'un allât à Paris pour lui apporter la poupée promise. En attendant, elle s'amusait avec celle de Madeleine. Il faisait chaud, et les enfants étaient établies dans le jardin, sous des arbres touffus. Madeleine lisait. Camille tressait une couronne de pâquerettes pour la poupée, que Marguerite peignait avant de lui mettre la couronne sur la tête. La petite boulangère, nommée Suzanne, qui apportait deux pains à la cuisine, passa près d'elle. Elle s'arrêta devant Marguerite, regarda attentivement la poupée et dit:

«Elle est tout de même jolie, votre poupée, mam'selle!»

MARGUERITE. – Tu n'en as jamais vu de si jolie, Suzanne?

SUZANNE. – Pardon, mam'selle, j'en ai vu une plus belle que la vôtre, et pas plus tard qu'hier encore.

MARGUERITE. – Plus jolie que celle-ci! Et où donc, Suzanne?

SUZANNE. – Ah! près d'ici, bien sûr. Elle a une belle robe de soie lilas; c'est Jeannette qui l'a.

MARGUERITE. – Jeannette, la petite meunière! Et qui lui a donné cette belle poupée?

SUZANNE. – Ah! je ne sais pas, mam'selle; elle l'a depuis trois jours.

Camille, Madeleine et Marguerite se regardèrent d'un air étonné: toutes trois commençaient à soupçonner que la jolie poupée de Jeannette pouvait bien être celle de Marguerite.

CAMILLE. – Et cette poupée a-t-elle des sabots?

SUZANNE, *riant*. – Oh! pour ça non, mam'selle; elle a un pied chaussé d'un beau petit soulier bleu, et l'autre est nu; elle a aussi un petit chapeau de paille avec une plume blanche.

MARGUERITE, *s'élançant de sa chaise*. – C'est ma poupée, ma pauvre poupée que j'ai laissée il y a trois jours sous un chêne, lorsqu'il a fait un si gros orage, et que je n'ai pas retrouvée depuis.

SUZANNE. – Ah bien! Jeannette m'a dit qu'on lui avait donné la belle poupée, mais qu'il ne fallait pas en parler, parce que ça ferait des jaloux.

CAMILLE, *bas à Marguerite*. – Laisse aller Suzanne, et courons dire à maman ce qu'elle vient de nous raconter.

Camille, Madeleine et Marguerite se levèrent et coururent au salon, où Mme de Fleurville était à écrire, pendant que Mme de Rosbourg jouait du piano.

CAMILLE et MADELEINE, *très précipitamment*. – Madame, madame, voulez-vous nous laisser aller au moulin? Jeannette a la poupée de Marguerite; il faut qu'elle la rende.

MADAME DE ROSBOURG. – Quelle folie! mes pauvres enfants, vous perdez la tête! Comment est-il possible que la poupée de Marguerite se soit sauvée dans la maison de Jeannette?

MADELEINE. – Mais, madame, Suzanne l'a vue! Jeannette lui a dit de ne pas en parler et qu'on la lui avait donnée.

MADAME DE FLEURVILLE. – Ma pauvre fille, c'est quelque poupée de vingt-cinq sous habillée en papier qu'on aura donnée à Jeannette, et que Suzanne trouve superbe, parce qu'elle n'en a jamais vu de plus belle.

MARGUERITE. – Mais non, madame, c'est bien sûr ma poupée; elle a une robe de taffetas lilas, un seul soulier de satin bleu, et un chapeau de paille avec une plume blanche.

MADAME DE ROSBOURG. – Écoute, ma petite Marguerite, va me chercher Suzanne; je la questionnerai moi-même, et, si j'ai des raisons de penser que Jeannette a ta poupée, nous allons partir tout de suite pour le moulin.

Marguerite partit comme une flèche et revint deux minutes après, traînant la petite Suzanne, toute honteuse de se trouver dans un si beau salon, en présence de ces dames.

MADAME DE ROSBOURG. – N'aie pas peur, ma petite Suzanne; je veux seulement te demander quelques détails sur la belle poupée de Jeannette. Est-il vrai qu'elle a une poupée très jolie et très bien habillée?

SUZANNE. – Pour ça, oui, madame; elle est tout à fait jolie.

MADAME DE ROSBOURG. – Comment est sa robe?

SUZANNE. – En soie lilas, madame.

MADAME DE ROSBOURG. – Et son chapeau?

SUZANNE. – En paille, madame; et tout rond, avec une plume blanche et des affiquets de velours noirs.

MADAME DE ROSBOURG. – T'a-t-elle dit qui lui avait donné cette poupée?

SUZANNE. – Pour ça, non, madame; elle n'a point voulu nommer personne parce qu'on le lui a défendu, qu'elle dit.

MADAME DE ROSBOURG. – Y a-t-il longtemps qu'elle a cette poupée?

SUZANNE. – Il y a trois jours, madame; elle dit qu'elle l'a rapportée de la ville le jour de l'orage.

MADAME DE ROSBOURG. – Merci, ma petite Suzanne; tu peux t'en aller; voici des pralines pour t'amuser en route.

Et elle lui mit dans la main un gros cornet de pralines; Suzanne rougit de plaisir, fit une révérence et s'en alla.

«Chère amie, dit Mme de Fleurville à Mme de Rosbourg, il me paraît certain que Jeannette a la poupée de Marguerite; allons-y toutes. Mettez vos chapeaux, petites, et dépêchons-nous de nous rendre au moulin.»

Les enfants ne se le firent pas dire deux fois; en trois minutes elles furent prêtes à partir. Tout le monde se mit en marche; au lieu de la consternation et du silence qui avaient attristé la même promenade, trois jours auparavant, les enfants s'agitaient, allaient et venaient, se dépêchaient et parlaient toutes à la fois.

Elles marchèrent si vite, qu'on arriva en moins d'une demi-heure. Les petites allaient se précipiter toutes trois dans le moulin en appelant Jeannette et en demandant la poupée. Mme de Rosbourg les arrêta et leur dit:

«Ne dites pas un mot, mes enfants, ne témoignez aucune impatience; tenez-vous près de moi, et ne parlez que lorsque vous verrez la poupée.»

Les petites eurent de la peine à se contenir; leurs yeux étincelaient, leurs narines se gonflaient, leur bouche s'ouvrait pour parler, leurs jambes les emportaient malgré elles, mais les mamans les firent passer derrière, et toutes cinq entrèrent ainsi au moulin.

La meunière vint ouvrir, fit beaucoup de révérences et présenta des chaises.

«Asseyez-vous, mesdames, mesdemoiselles, voici des chaises basses.»

Mme de Fleurville, Mme de Rosbourg et les enfants s'assoient; les trois petites s'agitent sur leurs chaises; Mme de Rosbourg leur fait signe de ne pas montrer d'impatience.

MADAME DE FLEURVILLE. – Eh bien, mère Léonard, comment cela va-t-il?

LA MEUNIÈRE. – Madame est bien honnête; ça va bien, Dieu merci.

MADAME DE FLEURVILLE. – Et votre fille Jeannette, où est-elle?

MÈRE LÉONARD. – Ah! je ne sais point, madame; peut-être bien au moulin.

MADAME DE FLEURVILLE. – Mes filles voudraient la voir; appelez-la donc...

MÈRE LÉONARD, *allant à la porte*. – Jeannette, Jeannette! (*Après un moment d'attente*.) Jeannette, arrive donc! où t'es-tu fourrée? Elle ne vient point! faut croire qu'elle n'ose pas.

MADAME DE FLEURVILLE. – Pourquoi n'ose-t-elle pas?

MÈRE LÉONARD. – Ah! quand elle voit ces dames, ça lui fait toujours quelque chose; elle s'émotionne de la joie qu'elle a.

MADAME DE FLEURVILLE. – Je voudrais bien lui parler pourtant; si elle est sage et bonne fille, je lui ai apporté un joli fichu de soie et un beau tablier pour les dimanches.

La mère Léonard s'agite, appelle sa fille, court de la maison au moulin et ramène, en la traînant par le bras, Jeannette qui s'était cachée et qui se débat vivement.

MÈRE LÉONARD. – Vas-tu pas finir, méchante, malapprise?

JEANNETTE, *criant*. – Je veux m'en aller; lâchez-moi; j'ai peur.

MÈRE LÉONARD. – De quoi que t'as peur, sans coeur? Ces dames vont-elles pas te manger?

Jeannette cesse de se débattre; la mère Léonard lui lâche le bras; Jeannette se sauve et s'enfuit dans sa chambre. La mère Léonard est furieuse, elle craint que le fichu et le tablier ne lui échappent; elle appelle Jeannette:

«Méchante enfant, s'écrie-t-elle, petite drôlesse, je te vas quérir et je te vas cingler les reins; tu vas voir.»

Mme de Fleurville l'arrête et lui dit:

«N'y allez pas, mère Léonard; laissez-moi lui parler: je la trouverai, allez, je connais bien la maison.»

Et Mme de Fleurville entra chez Jeannette, suivie de la mère Léonard. Elles la trouvèrent cachée derrière une chaise. Mme de Fleurville, sans mot dire, la tira de sa cachette, s'assit sur la chaise, et, lui tenant les deux mains, lui dit:

«Pourquoi te caches-tu, Jeannette? Les autres fois, tu accourais au-devant de moi quand je venais au moulin.»

Pas de réponse; Jeannette reste la tête baissée.

«Jeannette, où as-tu trouvé la belle poupée qu'on a vue chez toi l'autre jour?»

JEANNETTE, *avec vivacité*. – Suzanne est une menteuse; elle n'a point vu de poupée; je ne lui ai rien dit; je n'ai parlé de rien, c'est des menteries qu'elle vous a faites.

MADAME DE FLEURVILLE. – Comment sais-tu que c'est Suzanne qui me l'a dit?

JEANNETTE, *très vivement*. – Parce qu'elle me fait toujours de méchantes choses; elle vous a conté des sottises.

MADAME DE FLEURVILLE. – Mais, encore une fois, pourquoi accuses-tu Suzanne, puisque je ne te l'ai pas nommée?

JEANNETTE. – Faut pas croire Suzanne ni les autres; je n'ai point dit qu'on m'avait donné la poupée; je n'en ai point, de poupée; c'est tout des menteries.

MADAME DE FLEURVILLE. – Plus tu parles et plus je vois que c'est toi qui mens; tu as peur que je ne te reprenne la poupée que tu as trouvée dans le bois le jour de l'orage.

JEANNETTE. – Je n'ai peur de rien; je n'ai rien trouvé sous le chêne, et je n'ai point la poupée de Mlle Marguerite.

MADAME DE FLEURVILLE. – Comment sais-tu que c'est de la poupée de Mlle Marguerite que je te

parle et qu'elle était sous le chêne?

Jeannette, voyant qu'elle se trahissait de plus en plus, se mit à crier et à se débattre. Mme de Fleurville la laissa aller et commença la recherche de la poupée; elle ouvrit l'armoire et le coffre, mais n'y trouva rien; enfin, voyant que Jeannette s'était réfugiée près du lit, comme pour empêcher qu'on ne cherchât de ce côté, elle se baissa et aperçut la poupée sous le lit, tout au fond; elle se retourna vers la mère Léonard et lui ordonna d'un air sévère de retirer la poupée. La mère Léonard obéit en tremblant et remit la poupée à Mme de Fleurville.

«Saviez-vous, dit Mme de Fleurville, que votre fille avait cette poupée?

– Pour ça non, ma bonne chère dame, répondit la mère Léonard; si j'avais su, je la lui aurais fait reporter au château, car elle sait bien que cette poupée est à Mlle Marguerite; nous l'avions trouvée bien jolie, la dernière fois que Mlle Marguerite l'a apportée. (*Se retournant vers Jeannette*). Ah! mauvaise créature, vilaine petite voleuse, tu vas voir comme je te corrigerai. Je t'apprendrai à faire des voleries et puis des menteries encore, que j'en suis toute tremblante. Je voyais bien que tu mentais à Madame, dès que tu as ouvert ta bouche pleine de menteries. Tu vas avoir le fouet tout à l'heure: tu ne perdras rien pour attendre.»

Jeannette pleurait, criait, suppliait, protestait qu'elle ne le ferait plus jamais. La mère Léonard, loin de se laisser attendrir, la repoussait de temps en temps avec un soufflet ou un bon coup de poing. Mme de Fleurville, craignant que la correction ne fût trop forte, chercha à calmer la mère Léonard, et réussit à lui faire promettre qu'elle ne fouetterait pas Jeannette et qu'elle se contenterait de l'enfermer dans sa chambre pour le reste de la journée. Les enfants étaient consternées de cette scène; les mensonges répétés de Jeannette, sa confusion devant la poupée retrouvée, la colère et les menaces de la mère Léonard les avaient fait trembler. Mme de Fleurville remit à Marguerite sa poupée sans mot dire, dit adieu à la mère Léonard, et sortit avec Mme de Rosbourg, suivie des trois enfants. Elles marchaient depuis quelques instants en silence, lorsqu'un cri perçant les fit toutes s'arrêter; il fut suivi d'autres cris plus perçants, plus aigus encore, c'était Jeannette qui recevait le fouet de la mère Léonard. Elle la fouetta longtemps: car, à une grande distance, les enfants, qui s'étaient remises en marche, entendaient encore les hurlements, les supplications de la petite voleuse. Cette fin tragique de l'histoire de la poupée perdue les laissa pour toute la journée sous l'impression d'une grande tristesse, d'une vraie terreur.

XII - Visite chez Sophie

«Mais chairs amie, veuné dinné chés moi demin; mamman demand ça à votr mamman; nous dinron a sainq eure pour joué avan é allé promené aprais. Je pari que j'ai fé de fôtes; ne vous moké pas de moi, je vous pri!

» Sofie, votre ami.»

Camille reçut ce billet quelques jours après l'histoire de la poupée; elle ne put s'empêcher de rire en voyant ces énormes fautes d'orthographe; comme elle était très bonne, elle ne les montra pas à Madeleine et à Marguerite; elle alla chez sa maman.

CAMILLE. – Maman, Sophie m'écrit que Mme Fichini nous engage toutes à dîner chez elle demain.

MADAME DE FLEURVILLE. – Aïe, aïe! quel ennui! Est-ce que ce dîner t'amusera, Camille?

CAMILLE. – Beaucoup, maman. J'aime assez cette pauvre Sophie, qui est si malheureuse.

MADAME DE FLEURVILLE. – C'est bien généreux à toi, ma pauvre Camille, car elle t'a fait punir et gronder deux fois.

CAMILLE. – Oh! maman, elle a été si fâchée après.

MADAME DE FLEURVILLE, *embrassant Camille*. – C'est bien, très bien, ma bonne petite Camille; réponds-lui donc que nous irons demain bien certainement.

Camille remercia sa maman, courut prévenir Madeleine et Marguerite, et répondit à Sophie:

«Ma chère Sophie,

Maman et Mme de Rosbourg iront dîner demain chez ta belle-mère; elles nous emmèneront, Madeleine, Marguerite et moi. Nous sommes très contentes; nous ne mettrons pas de belles robes pour pouvoir jouer à notre aise. Adieu, ma chère Sophie, je t'embrasse.

Camille de Fleurville.»

Toute la journée, les petites filles furent occupées de la visite du lendemain. Marguerite voulait mettre une robe de mousseline blanche; Madeleine et Camille voulaient de simples robes en toile. Mme de Rosbourg trancha la question en conseillant les robes de toile.

Marguerite voulait emporter sa belle poupée; Camille et Madeleine lui dirent:

«Prends garde, Marguerite: souviens-toi du gros chêne et de Jeannette.»

MARGUERITE. – Mais demain il n'y aura pas d'orage, ni de forêt, ni de Jeannette.

MADELEINE. – Non, mais tu pourrais l'oublier quelque part, ou la laisser tomber et la casser.

MARGUERITE. – C'est ennuyeux de toujours laisser ma pauvre poupée à la maison. Pauvre petite! elle s'ennuie! Jamais elle ne sort! jamais elle ne voit personne!

Camille et Madeleine se mirent à rire; Marguerite, après un instant d'hésitation, rit avec elles et avoua qu'il était plus raisonnable de laisser la poupée à la maison.

Le lendemain matin, les petites filles travaillèrent comme de coutume; à deux heures elles allèrent s'habiller, et à deux heures et demie elles montèrent en calèche découverte; Mmes de Rosbourg et de Fleurville s'assirent au fond; les trois petites prirent place sur le devant. Il faisait un temps magnifique, et, comme le château de Mme Fichini n'était qu'à une lieue, le voyage dura à peine vingt minutes. La grosse Mme Fichini les attendait sur le perron; Sophie se tenait en arrière, n'osant pas se montrer, de crainte des soufflets.

«Bonjour, chères dames, s'écria Mme Fichini; bonjour, chères demoiselles; comme c'est aimable d'arriver de bonne heure! Les enfants auront le temps de jouer, et nous autres, mamans, nous causerons. J'ai une grâce à vous demander, chères dames; je vous expliquerai cela; c'est pour ma vaurienne de Sophie; je veux vous en faire cadeau pour quelques semaines, si vous voulez bien l'accepter et la garder pendant un voyage que je dois faire.»

Mme de Fleurville, surprise, ne répondit rien; elle attendit que Mme Fichini lui expliquât le cadeau incommode qu'elle désirait lui faire. Ces dames entrèrent dans le salon, les enfants restèrent dans le vestibule.

«Qu'est-ce qu'a dit ta belle-mère, Sophie? demanda Marguerite, qu'elle voulait te donner à maman? Où veut-elle donc aller sans toi?

– Je n'en sais rien, répondit Sophie en soupirant; je sais seulement que depuis deux jours elle me bat souvent et qu'elle veut me laisser seule ici pendant qu'elle fera un voyage en Italie.

– En seras-tu fâchée? dit Camille.

– Oh! pour cela non, surtout si je vais demeurer chez vous: je serai si heureuse avec vous! Jamais battue, jamais injustement grondée, je ne serai plus seule, abandonnée pendant des journées entières, n'apprenant rien, ne sachant que faire, m'ennuyant. Il m'arrive bien souvent de pleurer plusieurs heures de suite, sans que personne y fasse attention, sans que personne cherche à me consoler.»

Et la pauvre Sophie versa quelques larmes; les trois petites l'entourèrent, l'embrassèrent, et réussirent à la consoler; dix minutes après, elles couraient dans le jardin et jouaient à cache-cache; Sophie riait et s'amusait autant que les autres.

Après deux heures de courses et de jeux, comme elles avaient très chaud, elles rentrèrent à la maison.

«Dieu! que j'ai soif!» dit Sophie.

MADELEINE. – Pourquoi ne bois-tu pas?

SOPHIE. – Parce que ma belle-mère me le défend.

MARGUERITE. – Comment! Tu ne peux même pas boire un verre d'eau?

SOPHIE. – Rien absolument, jusqu'au dîner, et à dîner un verre seulement.

MARGUERITE. – Pauvre Sophie, mais c'est affreux cela.

«Sophie, Sophie! criait en ce moment la voix furieuse de Mme Fichini. Venez ici, mademoiselle, tout de suite.»

Sophie, pâle et tremblante, se dépêcha d'entrer au salon où était Mme Fichini. Camille, Madeleine et Marguerite avaient peur pour la pauvre Sophie; elles restèrent dans le petit salon, tremblant aussi et écoutant de toutes leurs oreilles.

MADAME FICHINI, *avec colère*. – Approchez, petite voleuse; pourquoi avez-vous bu le vin?

SOPHIE, tremblante. – Quel vin, maman? Je n'ai pas bu de vin.

MADAME FICHINI, *la poussant rudement*. – Quel vin, menteuse? Celui du carafon qui est dans mon cabinet de toilette.

SOPHIE, *pleurant*. – Je vous assure, maman, que je n'ai pas bu votre vin, que je ne suis pas entrée dans votre cabinet.

MADAME FICHINI. – Ah! vous n'êtes pas entrée dans mon cabinet! et vous n'êtes pas entrée par la fenêtre! et qu'est-ce donc que ces marques que vos pieds ont laissées sur le sable, devant la fenêtre du cabinet?

SOPHIE. – Je vous assure, maman...

Mme Fichini ne lui permit pas d'achever: elle se précipita sur elle, la saisit par l'oreille, l'entraîna dans la chambre à côté, et malgré les protestations et les pleurs de Sophie elle se mit à la fouetter, à la battre jusqu'à ce que ses bras fussent fatigués. Mme Fichini sortit du cabinet toute rouge de colère. La malheureuse Sophie la suivait en sanglotant; au moment où elle s'apprêtait à quitter le salon pour aller retrouver ses amies, Mme Fichini se retourna vers elle et lui donna un dernier soufflet, qui la fit trébucher; après quoi, essoufflée, furieuse, elle revint s'asseoir sur le canapé. L'indignation empêchait ces dames de parler; elles craignaient, si elles laissaient voir ce qu'elles éprouvaient, que l'irritation de cette méchante femme ne s'en accrût encore, et qu'elle ne renonçât à l'idée de laisser Sophie à Fleurville pendant le voyage qu'elle devait bientôt commencer. Toutes trois gardaient le silence; Mme Fichini s'éventait. Mmes de Fleurville et de Rosbourg travaillaient à leur tapisserie sans mot dire.

MADAME FICHINI. – Ce qui vient de se passer, mesdames, me donne plus que jamais le désir de me séparer de Sophie; je crains seulement que vous ne vouliez pas recevoir chez vous une fille si méchante et si insupportable.

MADAME DE FLEURVILLE, *froidement*. – Je ne redoute pas, madame, la méchanceté de Sophie; je suis bien sûre que je me ferai obéir d'elle sans difficulté.

MADAME FICHINI. – Ainsi donc, vous voulez bien consentir à m'en débarrasser? Je vous préviens que mon absence sera longue; je ne reviendrai pas avant deux ou trois mois.

MADAME DE FLEURVILLE, *toujours avec froideur*. – Ne vous inquiétez pas du temps que durera votre absence, madame, je suis enchantée de vous rendre ce service.

MADAME FICHINI. – Dieu! que vous êtes bonne, chère dame! que je vous remercie! Ainsi je puis faire mes préparatifs de voyage?

MADAME DE FLEURVILLE, *sèchement*. – Quand vous voudrez, madame.

MADAME FICHINI. – Comment! je pourrais partir dans trois jours?

MADAME DE FLEURVILLE. – Demain, si vous voulez.

MADAME FICHINI. – Quel bonheur! que vous êtes donc aimable! Ainsi, je vous enverrai Sophie après-demain.

MADAME DE FLEURVILLE. – Très bien, madame; je l'attendrai.

MADAME FICHINI. – Surtout, chère dame, ne la gâtez pas, corrigez-la sans pitié: vous voyez comment il faut s'y prendre avec elle.

Cependant Sophie allait rejoindre ses amies, pâles d'effroi et d'inquiétude; elles avaient tout entendu; elles croyaient que Sophie, tourmentée par la soif, avait réellement bu le vin du cabinet de toilette, et qu'elle n'avait pas osé l'avouer, dans la crainte d'être battue.

«Ma pauvre Sophie, dit Camille en serrant la main de Sophie qui pleurait, que je te plains! comme je suis peinée que tu n'aies pas avoué à ta belle-mère que tu avais bu ce vin parce que tu mourais de soif! Elle ne t'aurait pas fouettée plus fort: c'eût été le contraire peut-être.

– Je n'ai pas bu ce vin, répondit Sophie en sanglotant; je t'assure que je ne l'ai pas bu.

– Mais qu'est-ce donc que ces pas sur le sable dont parlait ta belle-mère? Ce n'est pas toi qui as sauté par la fenêtre? demanda Madeleine.

– Non, non, ce n'est pas moi; je ne mentirais pas avec toi, et je t'assure que je n'ai pas passé par la fenêtre et que je n'ai pas touché à ce vin.»

Après quelques explications qui ne leur apprirent pas quel pouvait être le vrai coupable, les enfants réparèrent de leur mieux le désordre de la toilette de la pauvre Sophie; Camille lui rattacha sa robe, Madeleine lui peigna les cheveux, Marguerite lui lava les mains et la figure; ses yeux restèrent pourtant gonflés. Elles allèrent ensuite au jardin pour voir les fleurs, cueillir des bouquets et faire une visite à la jardinière.

XIII - Visite au potager

Sophie, qui avait toujours le coeur bien gros et la démarche gênée par les coups qu'elle avait reçus, laissa ses amies admirer les fleurs et cueillir des bouquets, et alla s'asseoir chez la jardinière.

MÈRE LOUCHET. – Bonjour, mam'selle; je vous voyais venir boitinant, vous avez l'air tout chose. Seriez-vous malade comme Palmyre, qui s'est donné une entorse et qui ne peut quasi pas marcher?

SOPHIE. – Non, mère Louchet, je ne suis pas malade.

MÈRE LOUCHET. – Ah bien! c'est que votre maman a encore fait des siennes; elle frappe dur quand elle tape sur vous. C'est qu'elle n'y regarde pas: la tête, le cou, les bras, tout lui est bon.

Sophie ne répondit pas; elle pleurait.

MÈRE LOUCHET. – Voyons, mam'selle, faut pas pleurer comme ça; faut pas être honteuse; ça fait de la peine, voyez-vous; nous savons bien que ce n'est pas tout roses pour vous. Je disais bien à ma Palmyre: «Ah! si je te corrigeais comme madame corrige mam'selle Sophie, tu ne serais pas si désobéissante.» Si vous aviez vu, tantôt, comme elle m'est revenue, sa robe pleine de taches, sa main et sa figure couvertes de sable! c'est qu'elle est tombée rudement, allez!

SOPHIE. – Comment est-elle tombée?

MÈRE LOUCHET. – Ah! je n'en sais rien! elle ne veut pas le dire, tout de même. Sans doute qu'elle jouait au château, puisque nous n'avons point de sable ici; puis sa robe a des taches rouges comme du vin; nous n'avons que du cidre; nous ne connaissons pas le vin, nous.

SOPHIE, *étonnée*. – Du vin! où a-t-elle eu du vin?

MÈRE LOUCHET. – Ah! je n'en sais rien; elle ne veut pas le dire.

SOPHIE. – Est-ce qu'elle a pris le vin du cabinet de ma belle-mère?

MÈRE LOUCHET. – Ah! peut-être bien; elle y va souvent porter des herbes pour les bains de votre maman; ça se pourrait bien qu'elle eût bu un coup et qu'elle n'osât pas le dire. Ah! c'est que, si je le savais, je la fouetterais ferme tout comme votre maman vous fouette.

SOPHIE. – Ma belle-mère m'a fouettée parce qu'elle a cru que j'avais bu son vin, et ce n'est pas moi pourtant.

La mère Louchet changea de visage; elle prit un air indigné:

«Serait-il possible, s'écria-t-elle, pauvre petite mam'selle, que ma Palmyre ait fait ce mauvais coup et que vous ayez souffert pour elle? Ah! mais... elle ne l'emportera pas en paradis, bien sûr... Palmyre,

viens donc un peu que je te parle.»

PALMYRE, *dans la chambre à côté*. – Je ne peux pas, maman; mon pied me fait trop mal.

MÈRE LOUCHET. – Eh bien! je vais aller près de toi, et mam'selle Sophie aussi.

Toutes deux entrent chez Palmyre, qui est étendue sur son lit, le pied nu et enflé.

MÈRE LOUCHET. – Dis donc, la Malice, où t'es-tu foulé la jambe comme ça?

Palmyre rougit et ne répond pas.

MÈRE LOUCHET. – Je te vas dire, moi: t'es entrée dans le cabinet de madame pour les herbes du bain; t'as vu la bouteille, t'as voulu goûter, t'as répandu sur ta robe tout en goûtant, t'as voulu descendre par la fenêtre, t'as tombé et t'as pas osé me le dire, parce que tu savais bien que je te régalerais d'une bonne volée. Eh?...

PALMYRE, *pleurant*. – Oui, maman, c'est vrai, c'est bien cela; mais le bon Dieu m'a punie, car je souffre bien de ma jambe et de mon bras.

MÈRE LOUCHET. – Et sais-tu bien que la pauvre mam'selle a été fouettée par madame, qu'elle en est toute souffreteuse et toute éclopée? Et tu crois que je te vas passer cela sans dire quoi et que je ne vas pas te donner une raclée?

SOPHIE, *avec effroi*. – Oh! ma bonne mère Louchet, si vous avez de l'amitié pour moi, je vous en prie, ne la punissez pas; voyez comme elle souffre de son pied. Maudit vin! il a déjà causé bien du mal chez nous; n'y pensez plus, ma bonne mère Louchet, et pardonnez à Palmyre comme je lui pardonne.

PALMYRE, *joignant les mains*. – Oh! mam'selle, que vous êtes bonne! que j'ai de regret que vous ayez été battue pour moi! Ah! si j'avais su, jamais je n'aurais touché à ce vin de malheur. Oh! mam'selle! pardonnez-moi! le bon Dieu vous le revaudra.

Sophie s'approcha du lit de Palmyre, lui prit les mains et l'embrassa. La mère Louchet essuya une larme et dit: «Tu vois, Palmyre, ce que c'est que d'avoir de la malice; voilà mam'selle Sophie qu'est toute comme si elle s'était battue avec une armée de chats; c'est toi qu'es cause de tout cela; eh bien! est-ce qu'elle t'en tient de la rancune? Pas la moindre, et encore elle demande ta grâce. Et que tu peux lui brûler une fière chandelle, car je t'aurais châtiée de la bonne manière. Mais, par égard pour cette bonne mam'selle, je te pardonne; prie le bon Dieu qu'il te pardonne bien aussi; t'as fait une sottise pommée vois-tu, ne recommence pas.»

Palmyre pleurait d'attendrissement et de repentir; Sophie était heureuse d'avoir épargné à Palmyre les douleurs qu'elle venait de ressentir elle-même si rudement. La mère Louchet était reconnaissante de n'avoir pas à battre Palmyre, qu'elle aimait tendrement, et qu'elle ne punissait jamais sans un vif chagrin; elle remercia donc Sophie du fond du coeur. Au milieu de cette scène, Camille, Madeleine et Marguerite entrèrent; la mère Louchet leur raconta ce qui venait de se passer et combien Sophie avait été généreuse pour Palmyre. Sophie fut embrassée et approuvée par ses trois amies.

«Ma bonne Sophie, lui demanda Camille, ne te sens-tu pas heureuse d'avoir épargné à Palmyre la punition qu'elle méritait, et d'avoir résisté au désir de te venger de ce que tu avais injustement souffert par sa faute?

– Oui, chère Camille, répondit Sophie; je suis heureuse d'avoir obtenu son pardon, mais je ne me sentais aucun désir de vengeance; je sais combien est terrible la punition dont elle était menacée, et j'avais aussi peur pour elle que j'aurais eu peur pour moi-même.»

Camille et Madeleine embrassèrent encore Sophie; puis toutes quatre dirent adieu à Palmyre et à la mère Louchet, et rentrèrent à la maison, car la cloche du dîner venait de sonner.

XIV - Départ

Sophie avait peur de rentrer au salon. Elle pria ses amies d'entrer les premières pour que sa belle-mère ne l'aperçût pas; mais elle eut beau se cacher derrière Camille, Madeleine et Marguerite, elle ne put échapper à l'oeil de Mme Fichini, qui s'écria:

«Comment oses-tu revenir au salon? Crois-tu que je laisserai dîner à table une voleuse, une menteuse comme toi?

– Madame, répliqua courageusement Madeleine, Sophie est innocente; nous savons maintenant qui a bu votre vin; elle a dit vrai en vous assurant que ce n'était pas elle.

– Ta, ta, ta, ma belle petite; elle vous aura conté quelque mensonge; je la connais, allez, et je la ferai dîner dans sa chambre.

– Madame, dit à son tour Marguerite avec colère, c'est vous qui êtes méchante; Sophie est très bonne; c'est Palmyre qui a bu le vin, et Sophie a demandé pardon à sa maman qui voulait la fouetter, et vous avez voulu battre la pauvre Sophie sans vouloir l'écouter, et j'aime Sophie, et je ne vous aime pas.»

MADAME FICHINI, *riant avec effort*. – Bravo, la belle! vous êtes bien polie, bien aimable en vérité! Votre histoire de Palmyre est bien inventée.

CAMILLE. – Marguerite dit vrai, madame; Palmyre a apporté des herbes dans votre cabinet, a bu votre vin, a sauté par la fenêtre, et s'est donné une entorse; elle a tout avoué à sa maman, qui voulait la fouetter et qui lui a pardonné, grâce aux supplications de Sophie. Vous voyez, madame, que Sophie est innocente, qu'elle est très bonne, et nous avons toutes beaucoup d'amitié pour elle.

MADAME DE ROSBOURG. – Vous voyez aussi, madame, que vous avez puni Sophie injustement et que vous lui devez un dédommagement. Vous disiez tout à l'heure que vous désiriez partir promptement, et que Sophie vous gênait pour faire vos paquets: voulez-vous nous permettre de l'emmener ce soir? Vous auriez ainsi toute liberté pour faire vos préparatifs de voyage.

Mme Fichini, honteuse d'avoir été convaincue d'injustice envers Sophie devant tout le monde, n'osa pas refuser la demande de Mme de Rosbourg, et, appelant sa belle-fille, elle lui dit d'un air maussade:

«Vous partirez donc ce soir, mademoiselle; je vais faire préparer vos effets. (Sophie ne peut dissimuler un mouvement de joie.) Je pense que vous êtes enchantée de me quitter; comme vous n'avez ni coeur ni reconnaissance, je ne compte pas sur votre tendresse, et vous ferez bien de ne pas trop compter sur la mienne. Je vous dispense de m'écrire, et je ne me tuerai pas non plus à vous donner de mes nouvelles, dont vous vous souciez autant que je me soucie des vôtres. (Se tournant vers ces dames.) Allons dîner, chères dames; à mon retour, je vous inviterai avec tous nos voisins; je vous ferai la lecture de mes impressions de voyage; ce sera charmant.»

Et ces dames, suivies des enfants, allèrent se mettre à table. Sophie profita, comme d'habitude, de l'oubli de sa belle-mère pour manger de tout; cet excellent dîner et la certitude d'être emmenée le soir même par Mme de Fleurville achevèrent d'effacer la triste impression de la scène du matin.

Après dîner, les petites allèrent avec Sophie dans le petit salon où étaient ses joujoux et ses petites affaires; elles firent un paquet d'une poupée et de son trousseau, qui était assez misérable; le reste ne

valait pas la peine d'être emporté.

Mme de Fleurville et Mme de Rosbourg, qui attendaient avec impatience le moment de quitter Mme Fichini, demandèrent leur voiture.

MADAME FICHINI. – Comment! déjà, mes chères dames? Il n'est que huit heures.

MADAME DE FLEURVILLE. – Je regrette bien, madame, de vous quitter si tôt, mais je désire rentrer avant la nuit.

MADAME FICHINI. – Pourquoi donc avant la nuit? La route est si belle! et vous aurez clair de lune.

MADAME DE ROSBOURG. – Marguerite est encore bien petite pour veiller; je crains qu'elle ne se trouve fatiguée.

MADAME FICHINI. – Ah! mesdames, pour la dernière soirée que nous passons ensemble, vous pouvez bien faire un peu veiller Marguerite.

MADAME DE ROSBOURG. – Nous sommes bien fâchées, madame, mais nous tenons beaucoup à ce que les enfants ne veillent pas.

Un domestique vient avertir que la voiture est avancée. Les enfants mettent leurs chapeaux; Sophie se précipite sur le sien et se dirige vers la porte, de peur d'être oubliée; Mme Fichini dit adieu à ces dames et aux enfants; elle appelle Sophie d'un ton sec.

«Venez donc me dire adieu, mademoiselle. Vilaine sans coeur, vous avez l'air enchantée de vous en aller; je suis bien sûre que ces demoiselles ne quitteraient pas leur maman sans pleurer.

– Maman ne voyagerait pas sans moi, certainement, dit Marguerite avec vivacité, ni Mme de Fleurville sans Camille et Madeleine; nous aimons nos mamans parce qu'elles sont d'excellentes mamans; si elles étaient méchantes, nous ne les aimerions pas.»

Sophie trembla, Camille et Madeleine sourirent. Mmes de Fleurville et de Rosbourg se mordirent les lèvres pour ne pas rire, et Mme Fichini devint rouge de colère; ses yeux brillèrent comme des chandelles; elle fut sur le point de donner un soufflet à Marguerite, mais elle se contint, et, appelant Sophie une seconde fois, elle lui donna sur le front un baiser sec et lui dit en la repoussant:

«Je vois, mademoiselle, que vous dites de moi de jolies choses à vos amies! prenez garde à vous; je reviendrai un jour! Adieu!»

Sophie voulut lui baiser la main; Mme Fichini la frappa du revers de cette main en la lui retirant avec colère. La petite fille s'esquiva et monta avec précipitation dans la voiture.

Mmes de Fleurville et de Rosbourg dirent un dernier adieu à Mme Fichini, se placèrent dans le fond de la voiture, firent mettre Camille sur le siège, Madeleine, Sophie et Marguerite sur le devant, et les chevaux partirent. Sophie commençait à respirer librement, lorsqu'on entendit des cris: Arrêtez! arrêtez! La pauvre Sophie faillit s'évanouir; elle craignait que sa belle-mère n'eût changé d'idée et ne la rappelât. Le cocher arrêta ses chevaux: un domestique accourut tout essoufflé à la portière et dit:

«Madame... fait dire... à Mlle Sophie... qu'elle a... oublié... ses affaires..., qu'elle ne les recevra que demain matin..., à moins que Mademoiselle n'aime mieux revenir... coucher à la maison.»

Sophie revint à la vie; dans sa joie, elle tendit la main au domestique:

«Merci, merci, Antoine; je suis fâchée que vous vous soyez essoufflé à courir si vite. Remerciez bien ma belle-mère; dites-lui que je ne veux pas la déranger, que j'aime mieux me passer de mes affaires,

que je les attendrai demain chez Mme de Fleurville. Adieu, adieu, Antoine.»

Mme de Fleurville, voyant l'inquiétude de Sophie, ordonna au cocher de continuer et d'aller bon train; un quart d'heure après, la voiture s'arrêtait devant le perron de Fleurville, et l'heureuse Sophie sautait à terre, légère comme une plume et remerciant Dieu et Mme de Fleurville du bon temps qu'elle allait passer près de ses amies.

Mme de Fleurville la recommanda aux soins des deux bonnes; il fut décidé qu'elle coucherait dans la même chambre que Marguerite, et elle y dormit paisiblement jusqu'au lendemain.

XV - Sophie mange du cassis; ce qui en résulte

Sophie était depuis quinze jours à Fleurville; elle se sentait si heureuse, que tous ses défauts et ses mauvaises habitudes étaient comme engourdis. Le matin, quand on l'éveillait, elle sautait hors de son lit, se lavait, s'habillait, faisait sa prière avec ses amies; ensuite, elles déjeunaient toutes ensemble; Sophie n'avait plus besoin de voler du pain pour satisfaire son appétit; on lui en donnait tant qu'elle en voulait. Les premiers jours, elle ne pouvait croire à son bonheur; elle mangea et but tant qu'elle pouvait avaler. Au bout de trois jours, quand elle fut bien sûre qu'on lui donnerait à manger toutes les fois qu'elle aurait faim, et qu'il était inutile de remplir son estomac le matin pour toute la journée, elle devint plus raisonnable et se contenta, comme ses amies, d'une tranche de pain et de beurre avec une tasse de thé ou de chocolat. Dans les premiers jours, à déjeuner et à dîner, elle se dépêchait de manger, de peur qu'on ne la fît sortir de table avant que sa faim fût assouvie. Ses amies se moquèrent d'elle; Mme de Fleurville lui promit de ne jamais la chasser de table et de la laisser toujours finir tranquillement son repas. Sophie rougit et promit de manger moins gloutonnement à l'avenir.

MADELEINE. – Ma pauvre Sophie, tu as toujours l'air d'avoir peur; tu te dépêches et tu te caches pour les choses les plus innocentes.

SOPHIE. – C'est que je crois toujours entendre ma belle-mère; j'oublie sans cesse que je suis avec vous qui êtes si bonnes, et que je suis heureuse, bien heureuse!

En disant ces mots, Sophie, les yeux pleins de larmes, baisa la main de Mme de Fleurville, qui, à son tour, l'embrassa tendrement.

SOPHIE, attendrie. – Oh! madame, que vous êtes bonne! Tous les jours je demande au bon Dieu qu'il me laisse toujours avec vous.

MADAME DE FLEURVILLE. – Ce n'est pas là ce qu'il faut demander au bon Dieu, ma pauvre enfant; il faut lui demander qu'il te rende si sage, si obéissante, si bonne, que le coeur de ta belle-mère s'adoucisse et que tu puisses vivre heureuse avec elle.

Sophie ne répondit rien; elle avait l'air de trouver le conseil de Mme de Fleurville trop difficile à suivre. Marguerite paraissait tout interdite, comme si Mme de Fleurville avait dit une chose impossible à faire; Mme de Rosbourg s'en aperçut.

MADAME DE ROSBOURG, *souriant*. – Qu'as-tu donc, Marguerite? Quel petit air tu prends en regardant Mme de Fleurville.

MARGUERITE. – Maman..., c'est que... je n'aime pas que..., je suis fâchée que... que... je ne sais comment dire; mais je ne veux pas demander au bon Dieu que la méchante Mme Fichini revienne pour fouetter encore cette pauvre Sophie.

MADAME DE ROSBOURG. – Mme de Fleurville n'a pas dit qu'il fallait demander cela au bon Dieu: elle a dit que Sophie devait demander d'être très bonne, pour que sa belle-mère l'aimât et la rendît

heureuse.

MARGUERITE. – Mais, maman, Mme Fichini est trop méchante pour devenir bonne; elle déteste trop Sophie pour la rendre heureuse, et, si elle revient, elle reprendra Sophie pour la rendre malheureuse.

MADAME DE FLEURVILLE. – Chère petite, le bon Dieu peut tout ce qu'il veut: il peut donc changer le coeur de Mme Fichini. Sophie, qui doit obéir à Dieu et respecter sa belle-mère, doit demander de devenir assez bonne pour l'attendrir et s'en faire aimer.

MARGUERITE. – Je veux bien que Mme Fichini devienne, bonne, mais je voudrais bien qu'elle restât toujours là-bas et qu'elle nous laissât toujours Sophie.

MADAME DE FLEURVILLE. – Ce que tu dis là fait l'éloge de ton bon coeur, Marguerite; mais, si tu réfléchissais, tu verrais que Sophie serait plus heureuse aimée de sa belle-mère et vivant chez elle, que chez des étrangers, qui ont certainement beaucoup d'amitié pour elle, mais qui ne lui doivent rien, et desquels elle n'a le droit de rien exiger.

SOPHIE. – C'est vrai, cela, Marguerite: si ma belle-mère pouvait un jour m'aimer comme t'aime ta maman, je serais heureuse comme tu l'es, et je ne serais pas inquiète de ce que je deviendrai dans quelques mois.

MARGUERITE, *soupirant*. – Et pourtant j'aurai bien peur quand Mme Fichini reviendra.

SOPHIE, *tout bas*. – Et moi aussi.

On se leva de table; les mamans restèrent au salon pour travailler, et les enfants s'amusèrent à bêcher leur jardin; Camille et Madeleine chargèrent Marguerite et Sophie de chercher quelques jeunes groseilliers et des framboisiers, de les arracher et de les apporter pour les planter.

«Où irons-nous?» dit Marguerite.

SOPHIE. – J'ai vu pas loin d'ici, au bord d'un petit bois, des groseilliers et des framboisiers superbes.

MARGUERITE. – Je crois qu'il vaut mieux demander au jardinier.

SOPHIE. – Je vais toujours voir ceux que je veux dire; si nous ne pouvons pas les arracher, nous demanderons au père Louffroy de nous aider.

Elles partirent en courant et arrivèrent en peu de minutes près des arbustes qu'avait vu Sophie; quelle fut leur joie quand elles les virent couverts de fruits! Sophie se précipita dessus et en mangea avec avidité, surtout du cassis; Marguerite, après y avoir goûté, s'arrêta.

«Mange donc, nigaude, lui dit Sophie; profite de l'occasion.»

MARGUERITE. – Quelle occasion? J'en mange tous les jours à table et au goûter!

SOPHIE, *avalant gloutonnement*. – C'est bien meilleur quand on les cueille soi-même; et puis on en mange tant qu'on veut. Dieu, que c'est bon!

Marguerite la regardait faire avec surprise; jamais elle n'avait vu manger avec une telle voracité,

avec une telle promptitude; enfin, quand Sophie ne put plus avaler, elle poussa un soupir de satisfaction et essuya sa bouche avec des feuilles.

MARGUERITE. – Pourquoi t'essuies-tu avec des feuilles?

SOPHIE. – Pour qu'on ne voie pas de taches de cassis à mon mouchoir.

MARGUERITE. – Qu'est-ce que cela fait? Les mouchoirs sont faits pour avoir des taches.

SOPHIE. – Si l'on voyait que j'ai mangé du cassis, on me punirait.

MARGUERITE. – Quelle idée! on ne te dirait rien du tout; nous mangeons ce que nous voulons.

SOPHIE, *étonnée*. – Ce que vous voulez? Et vous n'êtes jamais malades d'avoir trop mangé?

MARGUERITE. – Jamais; nous ne mangeons jamais trop, parce que nous savons que la gourmandise est un vilain défaut.

Sophie, qui sentait combien elle avait été gourmande, ne put s'empêcher de rougir, et voulut détourner l'attention de Marguerite en lui proposant d'arracher quelques pieds de groseilliers pour les porter à ses amies. Elles allaient se mettre à l'oeuvre, quand elles entendirent appeler: «Sophie, Marguerite, où êtes-vous?»

SOPHIE, MARGUERITE. – Nous voici, nous voici; nous arrachons des arbres.

Camille et Madeleine accoururent.

CAMILLE. – Qu'est-ce que vous faites donc depuis près d'une heure? Nous vous attendions toujours; voilà maintenant notre heure de récréation passée: il faut aller travailler.

MARGUERITE. – Mais à quoi vous êtes-vous amusées? Il n'y a pas seulement un arbrisseau d'arraché!

MARGUERITE, *riant*. – C'est que Sophie s'en donnait et man...

SOPHIE, *vivement*. – Tais-toi donc, rapporteuse, tu vas me faire gronder.

MARGUERITE. – Mais je te dis qu'on ne te grondera pas: ma maman n'est pas comme la tienne.

CAMILLE. – Quoi? Qu'est-ce que c'est? Dis, Marguerite; et toi, Sophie, laisse-la donc parler.

MARGUERITE. – Eh bien, depuis près d'une heure, au lieu d'arracher des groseilliers, nous sommes là, Sophie à manger des groseilles et du cassis, et moi à la regarder manger. C'est étonnant comme elle mangeait vite! Jamais je n'ai vu tant manger en si peu de temps. Cela m'amusait beaucoup.

MADELEINE. – Pourquoi as-tu tant mangé, Sophie? Tu vas être malade.

SOPHIE, *embarrassée*. – Oh non! je ne serai pas malade; j'avais très faim.

CAMILLE. – Comment, faim? Mais nous sortions de table!

SOPHIE. – Faim, non pas de viande, mais de cassis.

CAMILLE. – Ah! ah! ah! faim de cassis!... Mais comme tu es pâle! je suis sûre que tu as mal au coeur.

SOPHIE, *un peu fâchée*. – Pas du tout, mademoiselle, je n'ai pas mal au coeur; j'ai encore très faim, et je mangerais encore un panier plein de cassis.

MADELEINE. – Je ne te conseille pas d'essayer. Mais voyons, ma petite Sophie, ne te fâche pas, et reviens avec nous.

Sophie se sentait un peu mal à l'aise et ne répondit rien; elle suivit ses amies, qui reprirent le chemin de la maison. Tout le long de la route, elle ne dit pas un mot. Camille, Madeleine et Marguerite, croyant qu'elle boudait, causaient entre elles sans adresser la parole à Sophie; elles arrivèrent ainsi jusqu'à leur chambre de travail, où leurs mamans les attendaient pour leur donner leurs leçons.

«Vous arrivez bien tard, mes petites», dit Mme de Rosbourg.

MARGUERITE. – C'est que nous avons été jusqu'au petit bois pour avoir des groseilliers; c'est un peu loin, maman.

MADAME DE FLEURVILLE. – Allons, à présent, mes enfants, travaillons; que chacun reprenne ses livres et ses cahiers.

Camille, Madeleine et Marguerite se placent vivement devant leurs pupitres; Sophie avance lentement, sans dire une parole. La lenteur de ses mouvements attire l'attention de Mme de Fleurville, qui la regarde et dit:

«Comme tu es pâle, Sophie! Tu as l'air de souffrir! qu'as-tu?»

Sophie rougit légèrement; les trois petites la regardent; Marguerite s'écrie: «C'est le cassis!»

MADAME DE FLEURVILLE. – Quel cassis? Que veux-tu dire, Marguerite?

SOPHIE, *reprenant un peu de vivacité*. – Ce n'est rien, madame; Marguerite ne sait ce qu'elle dit; je n'ai rien; je vais... très bien... seulement... j'ai un peu... mal au coeur... ce n'est rien...

Mais, à ce moment même, Sophie se sent malade; son estomac ne peut garder les fruits dont elle l'a surchargé; elle les rejette sur le parquet.

Mme de Fleurville, mécontente, prend sans rien dire la main de Sophie et l'emmène chez elle; on la déshabille, on la couche et on lui fait boire une tasse de tilleul bien chaud. Sophie est si honteuse qu'elle n'ose rien dire; quand elle est couchée, Mme de Fleurville lui demande comment elle se trouve.

SOPHIE. – Mieux, madame, je vous remercie; pardonnez-moi, je vous prie; vous êtes bien bonne de ne m'avoir pas fouettée.

MADAME DE FLEURVILLE. – Ma chère Sophie, tu as été gourmande, et le bon Dieu s'est chargé de ta punition en permettant cette indigestion qui va te faire rester couchée jusqu'au dîner; elle te privera de la promenade que nous devons faire dans une heure pour aller manger des cerises chez Mme de Vertel.

Quant à être fouettée, tu peux te tranquilliser là-dessus: je ne fouette jamais, et je suis bien sûre que, sans avoir été fouettée, tu ne recommenceras pas à te remplir l'estomac comme une gourmande. Je ne défends pas les fruits et autres friandises; mais il faut en manger sagement si l'on ne veut pas s'en trouver mal.

Sophie ne répondit rien; elle était honteuse et elle reconnaissait la justesse de ce que disait Mme de Fleurville. La bonne, qui restait près d'elle, l'engagea à se tenir tranquille, mais un reste de mal de coeur l'empêcha de dormir; elle eut tout le temps de réfléchir aux dangers de la gourmandise, et elle se promit bien de ne jamais recommencer.

XVI - Le cabinet de pénitence

Une heure après, Camille, Madeleine et Marguerite revinrent savoir des nouvelles de Sophie; elles avaient leurs chapeaux et des robes propres.

SOPHIE. – Pourquoi vous êtes-vous habillées?

CAMILLE. – Pour aller goûter chez Mme de Vertel; tu sais que nous devons y cueillir des cerises.

MADELEINE. – Quel dommage que tu ne puisses pas venir, Sophie! nous nous serions bien plus amusées avec toi.

MARGUERITE. – L'année dernière, c'était si amusant! on nous faisait grimper dans les cerisiers, et nous avons cueilli des cerises plein des paniers, pour faire des confitures, et nous en mangions tant que nous voulions; seulement nous ne nous sommes pas donné d'indigestion, comme tu as fait ce matin avec ton cassis.

MADELEINE. – Ne lui parle plus de son cassis, Marguerite: tu vois qu'elle est honteuse et fâchée.

SOPHIE. – Oh oui! je suis bien fâchée d'avoir été si gourmande; une autre fois, bien certainement que je n'en mangerai qu'un peu, puisque je serai sûre de pouvoir en manger le lendemain et les jours suivants. C'est que je n'ai pas l'habitude de manger de bonnes choses; et, quand j'en trouvais, j'en mangeais autant que mon estomac pouvait en contenir; à présent je ne le ferai plus: c'est trop désagréable d'avoir mal au coeur; et puis c'est honteux.

MARGUERITE. – C'est vrai; maman me dit toujours que lorsqu'on s'est donné une indigestion, on ressemble aux petits cochons.

Cette comparaison ne fut pas agréable à Sophie, qui commençait à se fâcher et à s'agiter dans son lit; Madeleine dit tout bas à Marguerite de se taire, et Marguerite obéit. Toutes trois embrassèrent Sophie et allèrent attendre leurs mamans sur le perron. Quelques minutes après, Sophie entendit partir la voiture. Elle s'ennuya pendant deux heures, au bout desquelles elle obtint de la bonne la permission de se lever; ses amies rentrèrent peu de temps après, enchantées de leur matinée; elles avaient cueilli et mangé des cerises; on leur en avait donné un grand panier à emporter.

Le lendemain, Camille dit à Sophie:

«Et sais-tu, Sophie, que ce soir nous ferons des confitures de cerises? Mme de Vertel nous a fait voir comment elle les faisait; tu nous aideras, et maman dit que ces confitures seront à nous, puisque les cerises sont à nous, et que nous en ferons ce que nous voudrons.

– Bravo! dit Sophie; quels bons goûters nous allons faire!»

MADELEINE. – Il faudra en donner à la pauvre femme Jean, qui est malade et qui a six enfants.

SOPHIE. – Tiens, c'est trop bon pour une pauvre femme!

CAMILLE. – Pourquoi est-ce trop bon pour la mère Jean, quand ce n'est pas trop bon pour nous? Ce n'est pas bien ce que tu dis là, Sophie.

SOPHIE. – Ah! par exemple! Vas-tu pas me faire croire que la femme Jean est habituée à vivre de confitures?

CAMILLE. – C'est précisément parce qu'elle n'en a jamais que nous lui en donnerons quand nous en aurons.

SOPHIE. – Pourquoi ne mange-t-elle pas du pain, des légumes et du beurre? Je ne me donnerai certainement pas la peine de faire des confitures pour une pauvresse.

MARGUERITE. – Et qui te demande d'en faire, orgueilleuse? Est-ce que nous avons besoin de ton aide? Ne vois-tu pas que c'est pour s'amuser que Camille t'a proposé de nous aider?

SOPHIE. – D'abord, mademoiselle, il y a des cerises qui sont pour moi là-dedans; et j'ai droit à les avoir.

MARGUERITE. – Tu n'as droit à rien; on ne t'a rien donné; mais, comme je ne veux pas être gourmande et avare comme toi, tiens, tiens.

En disant ces mots, Marguerite prit une grande poignée de cerises et les lança à la tête de Sophie, qui, déjà un peu en colère, devint furieuse en les recevant; elle s'élança sur Marguerite et lui donna un coup de poing sur l'épaule. Camille et Madeleine se jetèrent entre elles pour empêcher Marguerite de continuer la bataille commencée. Madeleine retenait avec peine Sophie, pendant que Camille maintenait Marguerite et lui faisait honte de son emportement. Marguerite s'apaisa immédiatement et fut désolée d'avoir répondu si vivement à Sophie; celle-ci résistait à Madeleine et voulait absolument se venger de ce qu'on lui avait lancé des cerises à la figure.

«Laisse-moi, criait-elle, laisse-moi lui donner autant de coups que j'ai reçu de cerises à la tête; lâche-moi, ou je tape aussi.»

Les cris de Sophie, ajoutés à ceux de Camille et de Madeleine, qui l'exhortaient vainement à la douceur, attirèrent Mme de Rosbourg et Mme de Fleurville; elles parurent au moment où Sophie, se débarrassant de Camille et de Madeleine par un coup de pied et un coup de poing, s'élançait sur Marguerite qui ne bougeait pas plus qu'une statue. La présence de ces dames arrêta subitement le bras levé de Sophie; elle resta pétrifiée, craignant la punition et rougissant de sa colère.

Mme de Fleurville s'approcha d'elle en silence, la prit par le bras, l'emmena dans une chambre que Sophie ne connaissait pas encore et qui s'appelait le cabinet de pénitence, la plaça sur une chaise devant une table, et, lui montrant du papier, une plume et de l'encre, elle lui dit:

«Vous allez achever votre journée dans ce cabinet, mademoiselle, vous allez...»

SOPHIE. – Ce n'est pas moi, madame, c'est Marguerite...

MADAME DE FLEURVILLE, *d'un air sévère.* – Taisez-vous!... vous allez copier dix fois toute la prière: Notre Père qui êtes aux cieux. Quand vous serez calmée, je reviendrai vous faire demander

pardon au bon Dieu de votre colère; je vous enverrai votre dîner ici, et vous irez vous coucher sans revoir vos amies.

SOPHIE, *avec emportement*. – Je vous dis, madame, que c'est Marguerite.

MADAME DE FLEURVILLE, *avec force*. – Taisez-vous et écrivez.

Mme de Fleurville sortit de la chambre, dont elle ferma la porte à clef, et alla chez les enfants savoir la cause de l'emportement de Sophie. Elle trouva Camille et Madeleine seules et consternées; elles lui racontèrent ce qui était arrivé à leur retour de chez Mme de Vertel, et combien Mme de Rosbourg était fâchée contre Marguerite, qui, malgré son repentir, était condamnée à dîner dans sa chambre et à ne pas venir au salon de la soirée.

MADAME DE FLEURVILLE. – C'est fort triste, mes chères enfants, mais Mme de Rosbourg a bien fait de punir Marguerite.

CAMILLE. – Pourtant, maman, Marguerite avait raison de vouloir donner des confitures à la pauvre mère Jean, et c'était très mal à Sophie d'être orgueilleuse et méchante.

MADAME DE FLEURVILLE. – C'est vrai, Camille; mais Marguerite n'aurait pas dû s'emporter. Ce n'est pas en se fâchant qu'elle lui aurait fait du bien; elle aurait dû lui démontrer tout doucement qu'elle devait secourir les pauvres et travailler pour eux.

CAMILLE. – Mais, maman, Sophie ne voulait pas l'écouter.

MADAME DE FLEURVILLE. – Sophie est vive, mal élevée, elle n'a pas l'habitude de pratiquer la charité, mais elle a bon coeur, et elle aurait compris la leçon que vous lui auriez toutes donnée par votre exemple; elle en serait devenue meilleure, tandis qu'à présent elle est furieuse et elle offense le bon Dieu.

MADELEINE. – Oh! maman, permettez-moi d'aller lui parler; je suis sûre qu'elle pleure, qu'elle se désole et qu'elle se repent de tout son coeur.

MADAME DE FLEURVILLE. – Non, Madeleine, je veux qu'elle reste seule jusqu'à ce soir; elle est encore trop en colère pour t'écouter; j'irai lui parler dans une heure.

Et Mme de Fleurville alla avec Camille et Madeleine rejoindre Mme de Rosbourg; les petites étaient tristes; tout en jouant avec leurs poupées, elles pensaient combien on était plus heureuse quand on est sage.

Pendant ce temps, Sophie, restée seule dans le cabinet de pénitence, pleurait, non pas de repentir, mais de rage; elle examina le cabinet pour voir si on ne pouvait pas s'en échapper: la fenêtre était si haute que, même en mettant la chaise sur la table, on ne pouvait pas y atteindre; la porte, contre laquelle elle s'élança avec violence, était trop solide pour pouvoir être enfoncée. Elle chercha quelque chose à briser, à déchirer: les murs étaient nus, peints en gris; il n'y avait d'autre meuble qu'une chaise en paille commune, une table en bois blanc commun; l'encrier était un trou fait dans la table et rempli d'encre; restaient la plume, le papier et le livre dans lequel elle devait copier. Sophie saisit la plume, la jeta par terre, l'écrasa sous ses pieds; elle déchira le papier en mille morceaux, se précipita sur le livre, en arracha toutes les pages, qu'elle chiffonna et le mit en pièces; elle voulut aussi briser la chaise, mais elle

n'en eut pas la force et retomba par terre haletante et en sueur. Quand elle n'eut plus rien à casser et à déchirer, elle fut bien obligée de rester tranquille. Petit à petit, sa colère se calma, elle se mit à réfléchir, et elle fut épouvantée de ce qu'elle avait fait.

«Que va dire Mme de Fleurville? pensa-t-elle, quelle punition va-t-elle m'infliger? Car elle me punira certainement... Ah bah! Elle me fouettera. Ma belle-mère m'a tant fouettée que j'y suis habituée. N'y pensons plus, et tâchons de dormir...»

Sophie ferme les yeux, mais le sommeil ne vient pas; et elle est inquiète; elle tressaille au moindre bruit; elle croit toujours voir la porte s'ouvrir. Une heure se passe, elle entend la clef tourner dans la serrure; elle ne s'est pas trompée cette fois: la porte s'ouvre, Mme de Fleurville entre. Sophie se lève et reste interdite. Mme de Fleurville regarde les papiers et dit à Sophie d'un ton calme:

«Ramassez tout cela, mademoiselle.»

Sophie ne bouge pas.

«Je vous dis de ramasser ces papiers, mademoiselle», répéta Mme de Fleurville.

Sophie reste immobile. Mme de Fleurville, toujours calme:

«Vous ne voulez pas, vous avez tort: vous aggravez votre faute et votre punition.»

Mme de Fleurville appelle: «Élisa, venez, je vous prie, un instant.»

Élisa entre et reste ébahie devant tout ce désordre.

«Ma bonne Élisa, lui dit Mme de Fleurville, voulez-vous ramasser tous ces débris? C'est Mlle Sophie qui a mis en pièces un livre et du papier. Voulez-vous ensuite m'apporter une autre Journée du Chrétien, du papier et une plume?»

Pendant qu'Élisa balayait les papiers, Mme de Fleurville s'assit sur la chaise et regarda Sophie, qui, tremblante devant le calme de Mme de Fleurville, aurait tout donné pour n'avoir pas déchiré le livre, le papier et écrasé la plume. Quand Élisa eut apporté les objets demandés, Mme de Fleurville se leva, appela tranquillement Sophie, la fit asseoir sur la chaise et lui dit:

«Vous allez écrire dix fois Notre Père, mademoiselle, comme je vous l'ai dit tantôt; vous n'aurez pour votre dîner que de la soupe, du pain et de l'eau; vous paierez les objets que vous avez déchirés avec l'argent que vous devez avoir toutes les semaines pour vos menus plaisirs. Au lieu de revenir avec vos amies, vous passerez vos journées ici, sauf deux heures de promenade que vous ferez avec Élisa, qui aura ordre de ne pas vous parler. Je vous enverrai votre repas ici. Vous ne serez délivrée de votre prison que lorsque le repentir, un vrai repentir, sera entré dans votre coeur, lorsque vous aurez demandé pardon au bon Dieu de votre dureté envers les pauvres, de votre gourmandise égoïste, de votre emportement envers Marguerite, de votre esprit de colère et de votre méchanceté, qui vous a portée à déchirer tout ce que vous pouviez briser et déchirer, de votre esprit de révolte, qui vous a excitée à résister à mes ordres. J'espérais vous trouver en bonne disposition pour vous ramener au repentir, pour faire votre paix avec Dieu et avec moi; mais, d'après ce que je vois, j'attendrai à demain. Adieu, mademoiselle. Priez le bon Dieu qu'il ne vous fasse pas mourir cette nuit avant de vous être reconnue et repentie.»

Mme de Fleurville se dirigea vers la porte; elle avait déjà tourné la clef, lorsque Sophie, se précipitant vers elle, l'arrêta par sa robe, se jeta à ses genoux, lui saisit les mains, qu'elle couvrit de baisers et de larmes, et à travers ses sanglots fit entendre ces mots, les seuls qu'elle put articuler: Pardon! Pardon!

Mme de Fleurville restait immobile, considérant Sophie toujours à genoux; enfin elle se baissa vers elle, la prit dans ses bras et lui dit avec douceur:

«Ma chère enfant, le repentir expie bien des fautes. Tu as été très coupable envers le bon Dieu d'abord, envers moi ensuite; le regret sincère que tu en éprouves te méritera sans doute le pardon, mais ne t'affranchit pas de la punition: tu ne reviendras pas avec tes amies avant demain soir, et tout le reste se

fera comme je te l'ai dit.»

SOPHIE, *avec véhémence*. – Oh! madame, chère madame, la punition me sera douce, car elle sera une expiation; votre bonté me touche profondément, votre pardon est tout ce que je demande. Oh! madame, j'ai été si méchante, si détestable! Pourrez-vous me pardonner?

MADAME DE FLEURVILLE, *l'embrassant*. – Du fond du coeur, chère enfant; crois bien que je ne conserve aucun mauvais sentiment contre toi. Demande pardon au bon Dieu comme tu viens de me demander pardon à moi-même. Je vais t'envoyer à dîner; tu écriras ensuite ce que je t'avais dit d'écrire et tu achèveras ta soirée en lisant un livre qu'on t'apportera tout à l'heure.

Mme de Fleurville embrassa encore Sophie, qui lui baisait les mains et ne pouvait se détacher d'elle; elle se dégagea et sortit, sans prendre cette fois la précaution de fermer la porte à clef. Cette preuve de confiance toucha Sophie et augmenta encore son regret d'avoir été si méchante.

«Comment, se dit-elle, ai-je pu me livrer à une telle colère? Comment ai-je été si méchante avec des amies aussi bonnes que celles que j'ai ici, et si hardie envers une personne aussi douce, aussi tendre que Mme de Fleurville! Comme elle a été bonne avec moi! Aussitôt que j'ai témoigné du repentir, elle a repris sa voix douce et son visage si indulgent; toute sa sévérité a disparu comme par enchantement. Le bon Dieu me pardonnera-t-il aussi facilement? Oh oui! car il est la bonté même, et il voit combien je suis affligée de m'être si mal comportée!»

En achevant ces mots, elle se mit à genoux et pria du fond de son coeur pour que ses fautes lui fussent pardonnées et qu'elle eût la force de ne plus en commettre à l'avenir. À peine sa prière était-elle finie qu'Élisa entra, lui apportant une assiettée de soupe, un gros morceau de pain et une carafe d'eau.

ÉLISA. – Voici, mademoiselle, un vrai repas de prisonnier; mais, si vous avez faim, vous le trouverez bon tout de même.

SOPHIE. – Hélas, ma bonne Élisa, je n'en mérite pas tant; c'est encore trop bon pour une méchante fille comme moi.

ÉLISA. – Ah! ah! nous avons changé de ton depuis tantôt; j'en suis bien aise, mademoiselle. Si vous vous étiez vue! vous aviez un air! mais un air!... Vrai, on aurait dit d'un petit démon.

SOPHIE. – C'est que je l'étais réellement; mais j'en ai bien du regret, je vous assure, et j'espère bien ne jamais recommencer.

Sophie se mit à table et mangea sa soupe: elle avait faim; après sa soupe elle entama son morceau de pain et but deux verres d'eau. Élisa la regardait avec pitié.

«Voyez, pourtant, mademoiselle, lui dit-elle, comme on est malheureux d'être méchant; nos petites, qui sont toujours sages, ne seront jamais punies que pour des fautes bien légères: aussi on les voit toujours gaies et contentes.»

SOPHIE. – Oh oui! je le vois bien; mais c'est singulier: quand j'étais méchante et que ma belle-mère me punissait, je me sentais encore plus méchante après, je détestais ma belle-mère; tandis que Mme de Fleurville, qui m'a punie, je l'aime au contraire plus qu'avant et j'ai envie d'être meilleure.

ÉLISA. – C'est que votre belle-mère vous punissait avec colère, et quelquefois par caprice, tandis que

Mme de Fleurville vous punit par devoir et pour votre bien. Vous sentez cela malgré vous.

SOPHIE. – Oui, c'est bien cela, Élisa; vous dites vrai.

Sophie avait fini son repas; Élisa emporta les restes, et Sophie se mit au travail; elle fut longtemps à faire sa pénitence, parce qu'elle s'appliqua à très bien écrire; quand elle eut fini, elle se mit à lire. Le jour commença bientôt à baisser; Sophie posa son livre et eut le temps de réfléchir aux ennuis de la captivité, pendant la grande heure qui se passa avant qu'Élisa vînt la chercher pour la coucher. Marguerite dormait déjà profondément; Sophie s'approcha de son lit et l'embrassa tout doucement, comme pour lui demander pardon de sa colère; ensuite elle fit sa prière, se coucha et ne tarda pas à s'endormir.

XVII - Le lendemain

La journée du lendemain se passa assez tristement. Marguerite, honteuse encore de sa colère de la veille, se reprochait d'avoir causé la punition de Sophie; Camille et Madeleine souffraient de la tristesse de Marguerite et de l'absence de leur amie.

Sophie passa la journée dans le cabinet de pénitence; personne ne vint la voir qu'Élisa, qui lui apporta son déjeuner.

SOPHIE. – Comment vont mes amies, Élisa?

ÉLISA. – Elles vont bien; seulement elles ne sont pas gaies.

SOPHIE. – Ont-elles parlé de moi? Me trouvent-elles bien méchante? M'aiment-elles encore?

ÉLISA. – Je crois bien, qu'elles parlent de vous! Elles ne font pas autre chose: «Pauvre Sophie!» disent-elles; comme elle doit être malheureuse! Pauvre Sophie! comme elle doit s'ennuyer! Comme la journée lui paraîtra longue!

SOPHIE, *attendrie*. – Elles sont bien bonnes! Et Marguerite, est-elle en colère contre moi?

ÉLISA. – En colère! Ah bien oui! Elle se désole d'avoir été méchante; elle dit que c'est sa faute si vous vous êtes emportée; que c'est elle qui devrait être punie à votre place, et que, lorsque vous sortirez de prison, c'est elle qui vous demandera bien pardon et qui vous priera d'oublier sa méchanceté.

SOPHIE. – Pauvre petite Marguerite! c'est moi qui ai eu tous les torts. Mais, Élisa, savent-elles combien j'ai été méchante ici, dans le cabinet; que j'ai tout déchiré, que j'ai refusé d'obéir à Mme de Fleurville?

ÉLISA. – Oui, elles le savent, je leur ai raconté; mais elles savent aussi combien vous vous êtes repentie et tout ce que vous avez fait pour témoigner vos regrets, pour expier votre faute; elles ne vous en veulent pas: elles vous aiment tout comme auparavant.

Sophie remercia Élisa et se mit à l'ouvrage.

Mme de Fleurville vint lui apporter des devoirs à faire, elle les lui expliqua; elle lui apporta aussi des livres amusants, son ouvrage de tapisserie, et, la voyant si sage, si docile et si repentante, elle lui dit qu'avant de se coucher elle pourrait venir embrasser ses amies au salon et faire la prière en commun. Sophie lui promit de mériter cette récompense par sa bonne conduite, et la remercia vivement de sa bonté. Mme de Fleurville l'embrassa encore et lui dit en la quittant qu'avant la promenade elle viendrait examiner ses devoirs et lui en donner d'autres pour l'après-midi.

Sophie travailla tant et si bien qu'elle ne s'ennuya pas; elle fut étonnée quand Élisa vint lui apporter son second déjeuner.

«Déjà, dit-elle; est-ce qu'il est l'heure de déjeuner?»

ÉLISA. – Certainement, et l'heure est même passée; vous n'avez donc pas faim?

SOPHIE. – Si fait, j'ai faim, et je m'en étonnais, je ne croyais pas qu'il fût si tard. Qu'est-ce que j'ai pour mon déjeuner?

ÉLISA. – Un oeuf frais, que voici, avec une tartine de beurre, une côtelette, une cuisse de poulet, des pommes de terre sautées, mais pas de dessert par exemple; Mme de Fleurville m'a dit que les prisonnières n'en mangeaient pas, et que vous étiez si raisonnable que vous ne vous en étonneriez pas.

Sophie rougit de plaisir à ce petit éloge, qu'elle n'espérait pas avoir mérité.

«Merci, ma chère Élisa, dit-elle, et remerciez Mme de Fleurville de vouloir bien penser si favorablement de moi; elle est si bonne, qu'on ne peut s'empêcher de devenir bon près d'elle. J'espère que dans peu de temps je deviendrai aussi sage, aussi aimable que mes amies.»

Élisa, touchée de cette humilité, embrassa Sophie et lui dit: «Soyez tranquille, mademoiselle, vous commencez déjà à être bonne; vous allez voir ce que vous serez; quand votre belle-mère reviendra, elle ne vous reconnaîtra pas.»

Cette idée du retour de sa belle-mère fit peu de plaisir à Sophie; elle tâcha de n'y pas songer, et elle acheva son déjeuner. Élisa lui dit qu'elle allait remporter le plateau et qu'elle reviendrait ensuite la chercher pour la promener.

«Je vais vous faire marcher pendant une heure, mademoiselle, puis vous reviendrez travailler; après votre dîner je vous promènerai encore pendant une bonne heure.»

La journée se passa ainsi sans trop d'ennui pour Sophie. Camille, Madeleine et Marguerite attendaient chaque fois Élisa à sa sortie de la chambre de pénitence pour la questionner sur ce que faisait Sophie, sur ce que disait Sophie.

CAMILLE. – Est-elle bien triste?

MADELEINE. – S'ennuie-t-elle beaucoup?

MARGUERITE. – Est-elle fâchée contre moi? Cause-t-elle un peu?

Élisa les rassurait et leur disait que Sophie prenait sa punition avec une telle douceur et une telle résignation, qu'en sortant de là elle serait certainement tout à fait corrigée et ne se ferait plus jamais punir.

Le soir, Mme de Fleurville vint elle-même chercher Sophie pour la mener au salon, où l'attendaient avec anxiété Camille, Madeleine et Marguerite.

«Voilà Sophie que je vous ramène, mes chères enfants, non pas la Sophie d'avant-hier, colère, menteuse, gourmande et méchante; mais une Sophie douce, sage, raisonnable; nous la plaignions jadis, aimons-la bien maintenant: elle le mérite.»

Sophie se jeta dans les bras de ses amies; elle pleurait de joie en les embrassant. Elle et Marguerite se demandèrent réciproquement pardon; elles s'étaient déjà pardonné de bon coeur. Quand arriva l'heure de la prière, Mme de Fleurville ajouta à celle qu'elles avaient l'habitude de faire une action de grâces pour remercier Dieu d'avoir ouvert au repentir le coeur des coupables, et pour avoir ainsi tiré un grand bien d'un grand mal.

Après cette prière, qui fut faite du fond du coeur, les enfants s'embrassèrent tendrement et allèrent se coucher.

XVIII - Le rouge-gorge

Un mois après, Camille et Madeleine étaient assises sur un banc dans le jardin; elles tressaient des paniers avec des joncs que Sophie et Marguerite cueillaient dans un fossé.

«Madeleine, Madeleine! cria Sophie en accourant, je t'apporte un petit oiseau très joli; je te le donne, c'est pour toi.

– Voyons, quel oiseau?» dit Camille en jetant ses joncs et s'élançant à la rencontre de Sophie.

SOPHIE. – Un rouge-gorge: c'est Marguerite qui l'a vu, et c'est moi qui l'ai attrapé; regarde comme il est déjà gentil.

CAMILLE. – Il est charmant. Pauvre petit! il doit avoir bien peur! Et sa maman! elle se désole sans doute.

MARGUERITE. – Pas du tout! C'est elle qui l'a jeté hors de son nid; j'entendais un petit bruit dans un buisson, je regarde, et je vois ce pauvre petit oiseau se débattant contre sa maman qui voulait le jeter hors du nid; elle lui a donné des coups de bec et elle l'a précipité à terre; le pauvre petit est tombé tout étourdi; je n'osais pas le toucher; Sophie l'a pris en disant que ce serait pour toi, Madeleine.

MADELEINE. – Oh! merci, Sophie! Portons-le vite à la maison pour lui donner à manger. Camille, vois comme mon petit oiseau est gentil! Quel joli petit ventre rouge.

CAMILLE. – Il est charmant; mettons-le dans un panier en attendant que nous ayons une cage.

Les quatre petites filles laissèrent leurs joncs et coururent à la maison pour montrer leur rouge-gorge et demander un panier.

ÉLISA. – Tenez, mes petites, voici un panier.

MARGUERITE. – Mais il faut lui faire un petit lit.

ÉLISA. – Non, il faut mettre de la mousse et un peu de laine par-dessus: il aura ainsi un petit nid bien chaud.

MARGUERITE. – Si Madeleine le mettait à coucher avec elle, il aurait bien plus chaud encore.

MADELEINE. – Mais je pourrais l'écraser en dormant; non, non, il vaut mieux faire comme dit Élisa. Tu vas voir comme je l'arrangerai bien.

SOPHIE. – Oh! Madeleine, laisse-moi faire; je sais très bien arranger des nids d'oiseaux; Palmyre en faisait souvent pour les petits qu'elle dénichait.

MADELEINE. – Je veux bien; qu'est-ce que tu vas mettre?

SOPHIE. – Ne me regardez pas; vous verrez quand ce sera fini. Élisa, il me faut du coton et un petit linge.

ÉLISA. – Pour quoi faire, du linge? Allez-vous lui mettre une chemise?

Les enfants rirent tous.

«Mais non, Élisa, répond Sophie; ce n'est pas pour l'habiller; vous allez voir; donnez-moi seulement ce que je vous demande.»

Élisa donna une poignée de coton et du linge. Sophie prit le rouge-gorge, se mit dans un coin, arrangea pendant dix minutes le coton, le linge et l'oiseau; puis, se retournant triomphalement, elle s'écria: «C'est fini!»

Les enfants, qui attendaient avec une grande impatience, s'élancèrent vers Sophie et cherchèrent vainement l'oiseau.

MADELEINE. – Eh bien! Où sont donc le rouge-gorge et son nid?

SOPHIE. – Mais les voici.

MADELEINE. – Où cela?

SOPHIE. – Dans le panier.

MADELEINE. – Je ne vois qu'une boule de coton.

SOPHIE. – C'est précisément cela.

MADELEINE. – Mais où est l'oiseau?

SOPHIE. – Dans le coton, bien chaudement.

Toutes trois poussèrent un cri; toutes les mains se plongèrent à la fois dans le panier pour en retirer le pauvre oiseau, étouffé sans doute. Élisa accourut, déroula vivement le coton, le linge, et en retira le rouge-gorge qui semblait mort; ses yeux étaient fermés, son bec entrouvert, ses ailes étendues: il ne bougeait pas.

«Pauvre petit! s'écrièrent à la fois Élisa et les trois petites.

– Imbécile de Sophie!» ajouta Marguerite.

Sophie était aussi étonnée que confuse...

«Je ne savais pas..., je ne croyais pas...» dit-elle en balbutiant.

MARGUERITE. – Aussi pourquoi veux-tu toujours faire quand tu ne sais pas?

ÉLISA. – Chut! Marguerite, pas de colère; vous voyez bien que Sophie est aussi peinée que vous de ce qu'elle a fait. Tâchons de ranimer le pauvre oiseau; peut-être n'est-il pas encore mort.

MADELEINE, *tristement*. – Croyez-vous qu'il puisse revivre?

ÉLISA. – Essayons toujours; Sophie, allez me chercher un peu de vin.

Sophie se précipita pour faire la commission; pendant son absence, Élisa entrouvrit le bec du petit oiseau et souffla doucement dedans; quand Sophie eut apporté le vin et qu'elle lui en eut mis deux gouttes dans le bec, l'oiseau fit un léger mouvement avec ses ailes.

«Il a bougé! il a bougé!» s'écrièrent ensemble les quatre petites. En effet, au bout de cinq minutes le rouge-gorge était revenu à la vie; il s'agitait, il déployait et repliait ses ailes, il redevenait vif comme avant d'avoir été emmailloté.

MARGUERITE, *d'un air moqueur*. – C'est Palmyre qui t'a appris ce moyen de soigner des oiseaux?

SOPHIE. – Oui, c'est Palmyre; elle les enveloppe tous comme cela.

MARGUERITE, *de même*. – En a-t-elle élevé beaucoup?

SOPHIE. – Oh non! ils mouraient tous; nous ne comprenions pas pourquoi.

ÉLISA. – Comment? Vous ne compreniez pas que les oiseaux, n'ayant pas d'air, étouffaient dans les chiffons et le coton?

SOPHIE. – Mais non; je croyais que les oiseaux n'avaient pas besoin de respirer.

ÉLISA. – Ah! ah! ah! en voilà une bonne! Tous les oiseaux respirent et ont besoin d'air, mademoiselle, et ils étouffent quand ils n'en ont pas.

SOPHIE, *d'un air confus*. – Je ne savais pas.

ÉLISA. – Allons, laissez-moi cet oiseau; ne vous en occupez plus; je m'en charge et je vous l'élèverai, Madeleine.

En effet, Élisa dirigea l'éducation du rouge-gorge. Madeleine partageait les soins qu'elle lui donnait, elle l'aidait à changer la laine de son nid, à nettoyer sa cage, à faire une pâtée d'oeufs, de pain et de lait. Le petit oiseau s'était attaché à elle; elle l'avait nommé Mimi; il venait quand elle l'appelait, et se posait souvent sur son bras pendant qu'elle prenait ses leçons. Il finit par ne plus la quitter; la porte de sa cage restait toujours ouverte, et il y entrait pour manger et dormir; le reste du temps il volait dans les chambres; quand la fenêtre était ouverte, il allait se percher sur les arbres voisins, mais il ne s'éloignait jamais beaucoup, et, lorsque Madeleine l'appelait: Mimi! Mimi! il revenait à tire-d'aile se poser sur sa tête ou sur son épaule, et la becquetait comme pour l'embrasser. Le matin, Madeleine était souvent éveillée au petit jour par Mimi, qui, perché sur son épaule, allongeait son cou et lui becquetait l'oreille ou les lèvres. «Va-t'en, Mimi, lui disait-elle, laisse-moi dormir.» Mimi rentrait dans sa cage, y restait quelques instants et, quand sa maîtresse s'était endormie, revenait se poser sur son épaule et se mettait à lui siffler dans l'oreille ses plus jolis airs. «Tais-toi, Mimi, lui disait encore Madeleine: tu m'ennuies.» Mimi se taisait, tournait sa petite tête à droite et à gauche, puis, changeant de position, faisait un petit saut et se trouvait sur le nez de la pauvre Madeleine.

Réveillée encore par les petites griffes aiguës de Mimi: «Petit lutin, disait-elle en lui donnant une légère tape, je t'enfermerai demain si tu m'ennuies encore.» Mais Mimi recommençait toujours, et

Madeleine ne l'enfermait pas.

«Qu'as-tu donc, Madeleine? Tu parais fatiguée ce soir», dit un jour Mme de Fleurville à Madeleine, qui s'endormait.

MADELEINE. – Oui, maman, j'ai envie de dormir; mes yeux se ferment malgré moi.

MARGUERITE. – Je parie que c'est à cause de Mimi.

MADAME DE ROSBOURG. – Comment Mimi peut-il donner sommeil à Madeleine? Tu parles trop souvent sans réfléchir, Marguerite.

MARGUERITE. – Pardon, maman; vous allez voir que j'ai très bien réfléchi. Quand on a sommeil, c'est qu'on a envie de dormir.

MADAME DE ROSBOURG, *riant*. – Oh! c'est positif, et je vois que tu raisonnes au moins aussi bien que Mimi. (*Tout le monde rit.)*

MARGUERITE. – Attendez un peu, maman, pour vous moquer de moi. Je continue: quand on a envie de dormir, c'est qu'on a besoin de dormir. (Tout le monde rit plus fort; Marguerite, sans se troubler, continue son raisonnement.) Quand on a besoin de dormir, c'est qu'on n'a pas assez dormi; quand on n'a pas assez dormi, c'est que quelque chose ou quelqu'un vous a empêché de dormir. Ce quelqu'un est Mimi, qui éveille Madeleine tous les matins au petit jour en lui becquetant la figure, ou en lui gazouillant dans l'oreille, ou en se promenant sur son visage; c'est pourquoi Madeleine a sommeil, et le coupable est Mimi.

MADAME DE FLEURVILLE. – Bravo, Marguerite! c'est très bien raisonné, mais comment Mimi fait-il pour commettre tous ces méfaits?

MARGUERITE. – Madame, Madeleine ne veut pas que Mimi soit enfermé dans sa cage; elle le gâte; elle est beaucoup trop bonne pour lui, et c'est elle qui en souffre.

MADAME DE FLEURVILLE. – Et c'est ce qui arrive toujours, ma petite Marguerite, quand on gâte les gens; mais sérieusement, ma chère Madeleine, il ne faut pas laisser prendre à Mimi de ces mauvaises habitudes. Tu es pâle depuis quelques jours; tu tomberas malade à la longue; je te conseille d'aller te coucher et de fermer ce soir la porte de la cage de Mimi; tu la lui ouvriras quand tu seras levée.

MADELEINE. – Oui, maman, je vais me coucher, car je me sens réellement bien fatiguée, et j'enfermerai Mimi; seulement j'ai peur que demain matin il ne crie comme un désespéré.

MADAME DE FLEURVILLE. – Eh! laisse-le crier: il finira par s'y habituer.

Madeleine embrassa sa maman, ses amies, Mme de Rosbourg, et alla se coucher; elle avait eu soin de pousser et de fixer la porte de la cage, et elle s'endormit immédiatement.

Le lendemain, quand il fit jour, Mimi voulut aller tourmenter sa maîtresse comme d'habitude; il fut étonné et irrité de trouver sa porte fermée; il chercha longtemps à l'ouvrir avec son bec, mais, ne pouvant y réussir, il se fâcha, il donna des coups de tête dans la porte et il se fit mal. Alors commença une suite de

petits cris furieux, entremêlés de grands coups de bec dans son chènevis et son millet, qu'il faisait voler dans sa cage et à travers les barreaux; puis il lançait de l'eau de tous côtés. Madeleine s'éveilla un instant à ces bruits, qui indiquaient la colère de Mimi; mais elle se rendormit immédiatement, et dormit jusqu'à ce que sa bonne vînt l'éveiller. Alors elle s'empressa d'ouvrir à Mimi, qui s'élança hors de la cage avec humeur et donna deux grands coups de bec dans la joue de Madeleine, comme pour se venger d'avoir été enfermé.

«Ah! petit méchant! s'écria Madeleine, tu es en colère! Viens ici, Mimi, viens tout de suite.»

Mimi n'obéissait pas; il s'était perché sur un bâton de croisée où il avait l'air de bouder.

«Mimi, obéissez, monsieur, venez ici tout de suite.»

Mimi, pour toute réponse, se retourne et fait une ordure dans la main que lui tendait Madeleine.

«Petit sale! petit dégoûtant! petit méchant! attends, attends, je t'attraperai, va. Élisa, viens, je t'en prie, m'aider à attraper Mimi et à le mettre en pénitence.»

Élisa, qui avait tout vu et qui riait de l'humeur de Mimi, prit un balai et poursuivit Mimi jusqu'à ce qu'il se réfugiât tout essoufflé dans sa cage. Aussitôt qu'il y fut entré, Madeleine ferma la porte, et Mimi resta prisonnier, maussade et furieux.

Ce ne fut qu'après deux heures de prison que Sophie, Marguerite et Camille, auxquelles Madeleine et Élisa avaient raconté la méchanceté de Mimi, obtinrent sa grâce; les quatre petites filles vinrent processionnellement ouvrir la cage. Mimi dédaigna de bouger.

«Allons, Mimi, dit Camille, sois bon garçon et ne boude plus; viens nous dire bonjour comme tu fais tous les matins.»

M. Mimi avait encore de l'humeur; il ne bougea pas.

«Dieu! qu'il est méchant!» s'écria Marguerite.

SOPHIE. – Hélas! il fait comme moi jadis: il s'est fâché dans sa prison comme je me suis fâchée dans la mienne, et il a cherché à tout briser comme j'ai déchiré et brisé le livre, le papier et la plume. J'espère qu'il se repentira comme moi. Mimi! Mimi! viens demander pardon.

CAMILLE. – Il ne veut pas venir? Eh bien, laissons-le tranquille; quand il ne boudera plus, nous verrons à lui pardonner.

On ouvrit les fenêtres. Quand Mimi aperçut les arbres et le ciel, il n'y tint pas; il s'élança joyeux hors de sa cage et vola sur un des sapins les plus élevés du jardin. Les enfants allèrent se promener de leur côté, laissant Mimi au bonheur de la liberté et à l'amertume du repentir.

Quand elles revinrent au bout d'une heure, Mimi sautait et volait toujours d'arbre en arbre, Madeleine l'appela: «Mimi, mon petit Mimi, il faut rentrer; viens manger du pain.

– Cuic! répondit Mimi en faisant aller sa petite tête d'un air moqueur.

– Voyons, Mimi, obéissez et rentrez tout de suite.

– Cuic!» répondit encore Mimi; et il s'envola dans le bois.

«Est-il méchant et rancunier! dit Sophie; il mérite vraiment une punition.

– Et il l'aura, dit Madeleine: quand il rentrera, je l'enfermerai dans sa cage, et il y restera jusqu'à ce qu'il demande pardon?

– Comment veux-tu, dit Sophie, qu'un pauvre oiseau demande pardon?

– Je veux que, lorsque je mettrai ma main dans sa cage, il vienne se poser dessus gentiment, en la becquetant, et non pas en donnant de grands coups de bec comme il a fait ce matin.

– Oui, Madeleine, dit Camille, tu as raison; il faut le traiter un peu sévèrement; tu l'as trop gâté.»

Et les enfants se remirent à leur travail, reprirent leurs jeux et firent leurs repas, sans que Mimi

reparût. À la fin de la journée elles commencèrent à s'inquiéter de cette longue absence; elles allèrent plusieurs fois le chercher et l'appeler dans le jardin et dans le bois, mais Mimi ne répondait ni ne paraissait.

MADELEINE. – Je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose à ce pauvre Mimi.

MARGUERITE. – Peut-être est-il perdu et ne retrouve-t-il pas son chemin?

CAMILLE. – Oh non! c'est impossible; les oiseaux ne peuvent pas se perdre: ils voient si bien et de si loin qu'ils aperçoivent toujours leur maison.

SOPHIE. – Peut-être boude-t-il encore?

MADELEINE. – S'il boude, il a un bien mauvais caractère, et je serais bien aise qu'il passât la nuit dehors pour qu'il voie la différence qu'il y a entre une bonne cage chaude avec des grains et de l'eau, et un bois humide sans rien à manger ni à boire.

SOPHIE. – Pauvre Mimi! comme il est bête d'être méchant!

La nuit arriva et les petites allèrent se coucher sans que Mimi reparût; elles en parlèrent souvent dans la soirée, se promettant bien d'aller le lendemain à sa recherche.

«Et il y gagnera de ne plus aller se promener dehors», dit Madeleine.

Le lendemain, quand les enfants furent prêtes à sortir, Mme de Rosbourg les emmena à la recherche de Mimi; elles parcoururent tout le bois en appelant Mimi! Mimi! Elles revenaient tristes et inquiètes de leur inutile recherche, lorsque Marguerite, qui marchait en avant, fit un bond et poussa un cri.

«Qu'est-ce? demandèrent à la fois les trois petites.

– Regardez! Regardez! dit Marguerite d'une voix terrifiée en montrant du doigt un petit amas de plumes et à côté la tête très reconnaissable de l'infortuné Mimi.

– Mimi! Mimi! malheureux Mimi! s'écrièrent les enfants. Pauvre Mimi! mangé par un vautour ou par un émouchet!»

Mme de Rosbourg se baissa pour mieux examiner les plumes et la tête: c'étaient bien les restes de Mimi, qui périt ainsi misérablement, victime de son humeur.

Les enfants ne dirent rien, Madeleine pleurait. Elles ramassèrent ce qui restait de Mimi pour l'enterrer et lui ériger un petit tombeau. Quand elles furent rentrées à la maison, Mme de Rosbourg leur obtint facilement un congé pour enterrer Mimi; elles creusèrent une fosse dans leur petit jardin; elles y descendirent les restes de Mimi, enveloppés de chiffons et de rubans, et enfermés dans une petite boîte; elles mirent des fleurs dessus et dessous la boîte; puis elles remplirent de terre la fosse; elles élevèrent ensuite, avec l'aide du maçon, quelques briques formant un petit temple, et elles attachèrent au-dessus une petite planche sur laquelle Camille, qui avait la plus belle écriture, écrivit:

«Ci-gît Mimi, qui par sa grâce et sa gentillesse faisait le bonheur de sa maîtresse jusqu'au jour où il périt victime d'un moment d'humeur. Sa fin fut cruelle; il fut dévoré par un vautour. Ses restes, retrouvés par sa maîtresse inconsolable, reposent ici.»
Fleurville, 1856, 20 août.»

Ainsi finit Mimi, à l'âge de trois mois.

XIX - L'illumination

Depuis un an que Sophie était à Fleurville, elle n'avait encore aucune nouvelle de sa belle-mère; loin de s'en inquiéter, ce silence la laissait calme et tranquille; être oubliée de sa belle-mère lui semblait l'état le plus désirable. Elle vivait heureuse chez ses amies; chaque journée passée avec ces enfants modèles la rendait meilleure et développait en elle tous les bons sentiments que l'excessive sévérité de sa belle-mère avait comprimés et presque détruits. Mme de Fleurville et son amie Mme de Rosbourg étaient très bonnes, très tendres pour leurs enfants, mais sans les gâter; constamment occupées du bonheur et du plaisir de leurs filles, elles n'oubliaient pas leur perfectionnement, et elles avaient su, tout en les rendant très heureuses, les rendre bonnes et toujours disposées à s'oublier pour se dévouer au bien-être des autres. L'exemple des mères n'avait pas été perdu pour leurs enfants, et Sophie en profitait comme les autres.

Un jour Mme de Fleurville entra chez Sophie; elle tenait une lettre.

«Chère enfant, dit-elle, voici une lettre de ta belle-mère...»

Sophie saute de dessus sa chaise, rougit, puis pâlit; elle retombe sur son siège, cache sa figure dans ses mains et retient avec peine ses larmes.

Mme de Fleurville, qui avait interrompu sa phrase au mouvement de Sophie, voit son agitation et lui dit: «Ma pauvre Sophie, tu crois sans doute que ta belle-mère va arriver et te reprendre; rassure-toi: elle m'écrit au contraire que son absence doit se prolonger indéfiniment; qu'elle est à Naples, où elle s'est remariée avec un comte Blagowski, et qu'une des conditions du mariage a été que tu n'habiterais plus chez elle. En conséquence, ta belle-mère me demande de te mettre dans une pension quelconque (Sophie rougit encore et regarde Mme de Fleurville d'un air suppliant et effrayé); à moins, continue Mme de Fleurville en souriant, que je ne préfère garder près de moi un si mauvais garnement. Qu'en dis-tu, ma petite Sophie? Veux-tu aller en pension ou aimes-tu mieux rester avec nous, être ma fille et la soeur de tes amies?

– Chère, chère madame, dit Sophie en se jetant dans ses bras et en l'embrassant tendrement, gardez-moi près de vous, continuez-moi votre affectueuse bonté, permettez-moi de vous aimer comme une mère, de vous obéir, de vous respecter comme si j'étais vraiment votre fille, et de m'appliquer à devenir digne de votre tendresse et de celle de mes amies.»

MADAME DE FLEURVILLE, *la serrant contre son coeur*. – C'est donc convenu, chère petite: tu resteras chez moi; tu seras ma fille comme Camille, Madeleine et Marguerite. Je savais bien que tu nous préférerais à la meilleure, à la plus agréable pension de Paris.

SOPHIE. – Chère madame, je vous remercie de m'avoir si bien devinée. Je crains seulement de vous causer une dépense considérable...

MADAME DE FLEURVILLE. – Sois sans inquiétude là-dessus, chère enfant; ton père a laissé une grande fortune qui est à toi et qui suffirait à une dépense dix fois plus considérable que la tienne.

Après avoir embrassé encore Mme de Fleurville, Sophie courut chez ses amies pour leur annoncer ces grandes nouvelles. Ce fut une joie générale; elles se mirent à danser une ronde si bruyante,

accompagnée de tels cris de joie, qu'Élisa accourut au bruit.

ÉLISA. – Qu'est-ce? Qu'y a-t-il, mon Dieu? Quoi! c'est une danse! des cris de joie! Ah bien! une autre fois je ne serais pas si bête: vous aurez beau crier, je resterai bien tranquillement chez moi! Mais a-t-on jamais vu des petites filles crier et se démener ainsi, comme de petits démons?

MARGUERITE, *sautant toujours*. – Si tu savais, ma chère Élisa, si tu savais quel bonheur! Viens danser avec nous. Quel bonheur! quel bonheur!

ÉLISA. – Mais quoi donc? Pour quoi, pour qui faut-il que je me démène comme un lutin? M'expliquerez-vous enfin?...

MARGUERITE. – Sophie reste avec nous toujours! toujours! Mme Fichini s'est mariée. Ha! ha! ha! elle s'est mariée avec un comte Blagowski! ils ne veulent plus de Sophie... quel bonheur! quel bonheur!

Et la ronde, les sauts, les cris recommencèrent de plus belle. Élisa s'était mise de la partie, et le tapage devint tel, que successivement toute la maison vint savoir la cause de ce bruit sans pareil. Chacun s'en allait heureux de la bonne nouvelle, car tous aimaient Sophie et la plaignaient d'avoir une si méchante belle-mère.

Enfin les petites filles se lassèrent de danser; toutes quatre tombèrent sur des chaises; Élisa s'y laissa tomber comme elles.

«Mes enfants, dit-elle, vous savez que pour les grandes fêtes on fait des illuminations: faisons-en une ce soir en l'honneur de Sophie.»

CAMILLE. – Comment cela? Il faudrait des lampions.

ÉLISA. – Eh! nous allons en faire.

MADELEINE. – Avec quoi? Comment?

ÉLISA. – Avec des coquilles de noix et de noisettes, de la cire jaune et de la chandelle.

MARGUERITE. – Bravo, Élisa! Que d'esprit tu as! Viens que je t'embrasse.

Et Marguerite se jeta sur Élisa pour l'embrasser; Camille, Madeleine, Sophie en firent autant, de sorte qu'Élisa, enlacée, étouffée, chercha à esquiver ces élans de reconnaissance; elle voulut se sauver: les quatre petites se pendirent après elle, et ce ne fut qu'après bien des courses qu'elle parvint à leur échapper. On l'entendit s'enfermer dans sa chambre: impossible d'y entrer, la porte était solidement verrouillée.

MARGUERITE. – Élisa! Élisa! ouvre-nous, je t'en prie.

CAMILLE. – Élisa! ma bonne Élisa, nous ne t'embrasserons plus que cent cinquante fois.

MADELEINE. – Élisa, excellente Élisa, ouvre; nous avons à te parler.

SOPHIE. – Élisa, Élisa, une petite ronde encore, et c'est fini.

ÉLISA. – C'est bon, c'est bon; cassez-vous le nez à ma porte, pendant que je casse autre chose.

En effet, les enfants entendaient un bruit sec extraordinaire, qui ne discontinuait pas. Crac, crac, crac.

«Qu'est-ce qu'elle fait là-dedans? dit tout bas Sophie; on dirait qu'elle fait frire des marrons qui éclatent.»

MARGUERITE. – Attends, attends, je vais regarder par le trou de la serrure... Je ne vois rien; elle est debout; elle nous tourne le dos et elle paraît très occupée, mais je ne vois pas ce qu'elle fait.

CAMILLE. – J'ai une idée; sortons tout doucement, faisons le tour par dehors, et regardons par la fenêtre, qui n'est pas bien haute. Comme elle ne s'y attend pas, elle n'aura pas le temps de se cacher.

SOPHIE. – C'est une bonne idée, mais pas de bruit; allons toutes sur la pointe des pieds, et pas un mot.

En effet, elles se retirèrent tout doucement, sortirent, firent le tour de la maison sur la pointe des pieds, et arrivèrent ainsi sous la fenêtre d'Élisa. Quoique cette fenêtre fût au rez-de-chaussée, elle était encore trop haute pour les petites filles. À un signe de Camille, elles s'élancèrent sur le treillage qui garnissait les murs, et en une seconde leurs quatre têtes se trouvèrent à la hauteur de la fenêtre. Élisa poussa un cri et jeta promptement son tablier sur la commode devant laquelle elle travaillait. Il était trop tard, les petites avaient vu.

«Des noix, des noix! crièrent-elles toutes ensemble; Élisa casse des noix, c'est pour l'illumination de ce soir.

– Allons, voyons, puisque vous m'avez découverte, venez m'aider à préparer les lampions.»

Les enfants sautèrent à bas du treillage, refirent en courant, et cette fois pas sur la pointe des pieds, le tour de la maison, et se précipitèrent dans la chambre d'Élisa, dont la porte n'était plus fermée. Elles trouvèrent déjà une centaine de coquilles de noix toutes prêtes à être remplies de cire ou de graisse. Chacune des petites tira son couteau, et elles se mirent à l'ouvrage avec un zèle si ardent, qu'en moins d'une heure, elles préparèrent deux cents lampions.

«Bon, dit Élisa; à présent, allons chercher un pot de graisse, une boîte de veilleuses, une casserole à bec et un réchaud.»

Elles coururent avec Élisa à la cuisine et à l'antichambre pour demander les objets nécessaires à leur illumination. En revenant chez Élisa, Camille prit avec une cuiller de la graisse, qu'elle mit dans la casserole; Madeleine entassa du charbon dans le réchaud; Élisa alluma et souffla le feu; Sophie et Marguerite rangèrent les coquilles de noix sur la commode. Quand la graisse fut fondue, Élisa en remplit les coquilles, et, pendant qu'elle était encore chaude et liquide, les enfants mirent une mèche de veilleuse dans chacun des petits lampions.

Cette opération leur prit une bonne heure. Elles attendirent que la graisse fût bien refroidie et durcie, puis elles mirent tous les lampions dans deux paniers.

«Allons, dit Élisa, voilà notre ouvrage terminé; il ne nous reste plus qu'à placer tous ces petits lampions sur les croisées, sur les cheminées, sur les tables, et nous les allumerons après dîner, quand il fera nuit.»

Mme de Fleurville et Mme de Rosbourg travaillaient dans le salon quand les enfants et Élisa entrèrent avec leurs paniers.

MADAME DE ROSBOURG. – Qu'apportez-vous là, mes enfants?

CAMILLE. – Des lampions, madame, pour célébrer ce soir par une illumination le mariage de Mme Fichini et l'abandon qu'elle nous fait de Sophie.

MADAME DE FLEURVILLE. – Mais c'est très joli, tous ces petits lampions; où les avez-vous eus?

MADELEINE. – Nous les avons faits, maman; Élisa nous en a donné l'idée et nous a aidées à les faire.

Mme de Fleurville et Mme de Rosbourg trouvèrent l'idée très bonne; elles aidèrent les enfants à placer les lampions. L'heure du dîner étant arrivée, Élisa emmena les petites filles pour les laver et les arranger. Le dîner leur parut bien long; elles étaient impatientes de voir l'effet de leur illumination. Après dîner il fallut encore attendre qu'il fît nuit. Elles firent une très petite promenade avec leurs mamans, jusqu'au moment où l'obscurité vint. Enfin Marguerite s'écria qu'elle voyait une étoile, ce qui prouvait bien qu'il faisait assez sombre pour commencer leur illumination. Tout le monde rentra un peu en courant; les mamans comme les petites filles se mirent à allumer les lampions.

Quand ils furent tous allumés, les enfants se mirent au milieu du salon pour juger de l'effet.

Tous ces cordons de lumière formaient un coup d'oeil charmant. Les petites étaient enchantées; elles battaient des mains, sautaient; les mamans leur proposèrent une partie de cache-cache, qui fut acceptée avec des cris de joie; Élisa, Mme de Fleurville et Mme de Rosbourg jouèrent avec elles, on se cachait dans toutes les chambres, on courait dans les corridors, dans les escaliers, on trichait un peu, on riait beaucoup, et l'on était heureux.

Après deux heures de courses et de rires il fallut pourtant finir cette bonne journée. Mais, avant de se coucher, les enfants eurent un petit souper de gâteaux, de crèmes, de fruits. Élisa fut invitée à souper avec les petites filles. Comme elle était fort modeste, elle s'en défendit un peu; mais les enfants, qui voyaient dans ses yeux que toutes ces bonnes choses lui faisaient envie, l'entourèrent, la traînèrent vers la table, la firent asseoir, et lui servirent de tout en telle quantité qu'elle déclara ne plus pouvoir avaler. Alors les enfants firent un grand tas de gâteaux et de fruits, qu'elles enveloppèrent dans une immense feuille de papier, et la forcèrent à emporter le tout chez elle. Élisa remercia, les embrassa et alla préparer leur coucher.

Sophie, de son côté, remercia Camille, Madeleine et Marguerite de leur amitié, et se retira le coeur rempli de reconnaissance et de bonheur.

XX - La pauvre femme

«Mes chères enfants, dit un jour Mme de Fleurville, allons faire une longue promenade. Le temps est magnifique, il ne fait pas chaud; nous irons dans la forêt qui mène au moulin.»

MARGUERITE. – Et cette fois je n'emporterai certainement pas ma jolie poupée.

MADAME DE ROSBOURG. – Je crois que tu feras bien.

CAMILLE, *souriant*. – À propos du moulin, savez-vous, maman, ce qu'est devenue Jeannette?

MADAME DE FLEURVILLE. – Le maître d'école est venu m'en parler il y a peu de jours; il en est très mécontent; elle ne travaille pas, ne l'écoute pas; elle cherche à entraîner les autres petites filles à mal faire. Ce qui est pis encore, c'est qu'elle vole tout ce qu'elle peut attraper; les mouchoirs de ses petites compagnes, leurs provisions, les plumes, le papier, tout ce qui est à sa portée.

MADELEINE. – Mais comment sait-on que c'est Jeannette qui vole? Les petites filles perdent peut-être elles-mêmes leurs affaires.

MADAME DE FLEURVILLE. – On l'a surprise déjà trois fois pendant qu'elle volait, ou qu'elle emportait sous ses jupons les objets qu'elle avait volés! Depuis ce temps, la maîtresse d'école la fouille tous les soirs avant de la laisser partir.

MARGUERITE. – Et sa mère, qui l'a tant fouettée l'année dernière pour la poupée, ne la punit donc pas?

MADAME DE FLEURVILLE. – Sa mère l'a fouettée sévèrement pour la poupée parce que ce vol lui avait fait perdre les présents que je devais lui donner; mais il paraît qu'elle l'élève très mal, et qu'elle lui donne de mauvais exemples.

SOPHIE. – Est-ce que sa mère vole aussi?

MADAME DE FLEURVILLE. – Elle vole dans un autre genre que sa fille; ainsi quand on lui apporte du grain à moudre, elle en cache une partie. Elle va la nuit avec son mari voler du bois dans la forêt qui m'appartient; elle vole du poisson de mes étangs et elle va le vendre au marché. Jeannette voit tout cela, et elle fait comme ses parents. C'est un grand malheur: le bon Dieu les punira un jour, et personne ne les plaindra.

La promenade fut très agréable. On suivit un chemin qui entrait dans le bois; les enfants virent de loin Jeannette qui se sauva dans le moulin aussitôt qu'elle les aperçut.

MARGUERITE. – Regarde, Sophie; vois-tu la tête de Jeannette qui passe par la lucarne du grenier?

SOPHIE. – Ah! elle la rentre! la voici qui reparaît à l'autre bout du grenier.

CAMILLE. – Prenez garde, Jeannette nous lance des pierres!

En effet, cette méchante fille cherchait à attraper les enfants avec des pierres tranchantes qu'elle lançait de toute sa force. Mme de Fleurville en fut très mécontente, et promit qu'en rentrant elle ferait venir le père de Jeannette pour se plaindre de sa méchante fille.

On continua la promenade, et l'on finit par s'asseoir à l'ombre des vieux chênes chargés de glands. Pendant que les enfants s'amusaient à en ramasser et à remplir leurs poches, elles crurent entendre un léger bruit; elles s'arrêtèrent et écoutèrent: des gémissements et des sanglots arrivèrent distinctement à leurs oreilles.

«Allons voir qui est-ce qui pleure», dit Camille.

Et toutes quatre s'élancèrent dans le bois, du côté où elles entendaient gémir. À peine eurent-elles fait quelques pas, qu'elles virent une petite fille de douze à treize ans, couverte de haillons, assise par terre; sa tête était cachée dans ses mains; les sanglots soulevaient sa poitrine, et elle était si absorbée dans son chagrin, qu'elle n'entendit pas venir les enfants.

«Pauvre petite, dit Madeleine, comme elle pleure!»

La petite fille releva la tête et parut effrayée à la vue des quatre enfants qui l'entouraient; elle se leva et fit un mouvement pour s'enfuir.

CAMILLE. – Ne te sauve pas, ma petite fille; n'aie pas peur, nous ne te ferons pas de mal.

MADELEINE. – Pourquoi pleures-tu, ma pauvre petite?

Le son de voix si plein de douceur et de pitié avec lequel avaient parlé Camille et Madeleine attendrit la petite fille, qui recommença à sangloter plus fort qu'auparavant. Marguerite et Sophie, touchées jusqu'aux larmes, s'approchèrent de la pauvre enfant, la caressèrent, l'encouragèrent et réussirent enfin, aidées de Camille et de Madeleine, à sécher ses pleurs et à obtenir d'elle quelques paroles.

LA PETITE FILLE. – Mes bonnes petites demoiselles, nous sommes dans le pays depuis un mois: ma pauvre maman est tombée malade en arrivant; elle ne peut plus travailler. J'ai vendu tout ce que nous avions pour avoir du pain, je n'ai plus rien; j'avais pourtant bien espéré qu'on m'achèterait au moulin ma pauvre robe qui cache mes haillons, mais on n'en a pas voulu; j'ai été chassée, et même une petite fille m'a lancé des pierres.

MARGUERITE. – Je suis sûre que c'est la méchante Jeannette.

LA PETITE FILLE. – Oui, tout juste; sa mère l'a appelée de ce nom et lui a dit de finir, mais elle m'a encore attrapée au bras, si fort que j'en ai saigné. Ce ne serait rien si j'avais pu avoir quelque argent pour rapporter du pain à ma pauvre maman; elle est si faible, et elle n'a rien mangé depuis hier!

SOPHIE. – Rien mangé!... Mais alors... toi aussi, ma pauvre petite, tu n'as rien mangé!

LA PETITE FILLE. – Oh moi! mademoiselle, je ne suis pas malade: je puis bien supporter la faim; d'ailleurs, en allant au moulin, j'ai ramassé et mangé quelques glands.

CAMILLE. – Des glands! Pauvre, pauvre enfant! attends-nous un instant, ma petite; nous avons dans un panier du pain et des prunes, nous allons t'en apporter.

– Oui, oui, s'écrièrent tout d'une voix Madeleine, Marguerite et Sophie, donnons-lui notre goûter, et demandons de l'argent à nos mamans pour elle.

Elles coururent rejoindre leurs mamans; elles arrivèrent toutes haletantes, et, pendant que Camille et Madeleine racontaient ce que leur avait dit la petite fille, Sophie et Marguerite couraient lui porter le panier qui renfermait les provisions; elles virent bientôt arriver Mme de Fleurville et Mme de Rosbourg. La petite fille n'avait pas encore touché au pain ni aux fruits.

MADAME DE FLEURVILLE. – Mange, ma petite fille; tu nous diras ensuite où tu demeures et qui tu es.

LA PETITE FILLE, *faisant une révérence*. – Je vous remercie bien, madame, vous êtes bien bonne; j'aime mieux garder le pain et les fruits pour les donner à maman; je vais tout de suite les lui porter.

MADAME DE ROSBOURG. – Et toi, ma petite, tu n'en mangeras donc pas?

LA PETITE FILLE. – Oh! madame, merci bien, je n'en ai pas besoin; je ne suis pas malade, je suis forte.

En disant ces mots, la petite fille, pâle, maigre et à peine assez forte pour se soutenir, essaya de porter le panier et fléchit sous son poids; elle se retint au buisson, rougit et répéta d'une voix faible et éteinte:

«Je suis forte, mesdemoiselles, ne vous inquiétez pas de moi.»

MADAME DE ROSBOURG, *se mettant en marche*. – Donne-moi ce panier, ma pauvre enfant, je le porterai jusque chez toi; où demeures-tu?

LA PETITE FILLE. – Ici, tout près, madame, sur la lisière du bois.

MADAME DE FLEURVILLE. – Comment s'appelle ta maman?

LA PETITE FILLE. – On l'appelle la mère la Frégate, mais son vrai nom est Françoise Lecomte.

MADAME DE FLEURVILLE. – Et pourquoi donc, mon enfant, l'appelle-t-on la mère la Frégate?

LA PETITE FILLE. – Parce qu'elle est la femme d'un marin.

MADAME DE ROSBOURG, *avec intérêt*. – Où est ton père? N'est-il pas avec vous?

LA PETITE FILLE. – Hélas! non, madame, et c'est pour cela que nous sommes si malheureuses. Mon père est parti il y a quelques années; on dit que son vaisseau a péri; nous n'en avons plus entendu parler; maman en a eu tant de chagrin qu'elle a fini par tomber malade. Nous avons vendu tout ce que nous avions pour acheter du pain, et maintenant nous n'avons plus rien à vendre. Que va devenir ma pauvre mère? Que pourrais-je faire pour la sauver?

Et la petite fille recommença à sangloter.

Mme de Rosbourg avait été fort émue et fort agitée par ce récit.

«Sur quel vaisseau était monté ton père, demanda-t-elle d'une voix tremblante, et comment s'appelait le commandant?»

LA PETITE FILLE. – C'était la frégate la Sibylle, commandant de Rosbourg.

Mme de Rosbourg poussa un cri et saisit dans ses bras la petite fille effrayée.

«Mon mari!... son vaisseau!... répétait-elle. Pauvre enfant, toi aussi, tu es restée orpheline comme ma pauvre Marguerite! Ta pauvre mère pleure comme moi un mari perdu, mais vivant peut-être. Ah! ne t'inquiète plus de ta mère ni de ton avenir; vite, conduis-moi près d'elle, que je la voie, que je la console!»

Et elle pressa le pas, tenant par la main, la petite Lucie (c'était son nom); Mme de Fleurville et les enfants suivaient en silence. Lucie n'avait pas bien compris l'exclamation et les promesses de Mme de Rosbourg, mais elle sentait que c'était du bonheur qui lui arrivait et que sa mère serait secourue; elle marchait aussi vite que le lui permettait sa faiblesse; en peu d'instants elles arrivèrent à une vieille masure.

C'était une cabane, une hutte de bûcheron, abandonnée et délabrée. Le toit était percé de tous côtés; il n'y avait pas de fenêtre; la porte était si peu élevée que Mme de Rosbourg dut se baisser pour y entrer; l'obscurité ne lui permit pas au premier moment de distinguer, au fond de la cabane, une femme, à peine couverte de mauvais haillons, étendue sur un tas de mousse: c'était le lit de la mère et de la fille. Aucun meuble, aucun ustensile de ménage ne garnissait la cabane; aucun vêtement n'était accroché aux murs. Mme de Rosbourg eut peine à retenir ses larmes à la vue d'une si profonde misère; elle s'approcha de la malheureuse femme pâle, amaigrie, qui attendait avec anxiété le retour de Lucie et la nourriture qu'elle devait acheter avec le prix de sa pauvre vieille robe. Mme de Rosbourg comprit que la faim était en ce moment la plus cruelle souffrance de la mère et de la fille; elle fit approcher Lucie, ouvrit le panier et partagea entre elles le pain et les fruits, qu'elles dévorèrent avec avidité. Elle attendit la fin de ce petit repas pour expliquer à la pauvre femme qu'elle était Mme de Rosbourg, femme du commandant de la Sibylle, et que la petite Lucie lui avait raconté leur misère, leur chagrin depuis la perte du vaisseau que montait son mari.

«Je me charge de votre avenir, ma pauvre Françoise, ajouta-t-elle; ne vous inquiétez ni de votre petite Lucie ni de vous-même. En rentrant à Fleurville, je vais immédiatement vous envoyer une charrette qui vous amènera au village. Je m'occuperai de vous loger, de vous faire soigner, de vous procurer tout ce qui vous est nécessaire. Dans deux heures vous aurez quitté cette habitation malsaine et misérable.»

Mme de Rosbourg ne donna ni à Françoise ni à Lucie le temps de revenir de leur surprise; elle sortit précipitamment, emmenant avec elle Mme de Fleurville et les enfants, qui étaient restés à la porte de la cabane. Aucune d'elles ne parla; Mme de Rosbourg était absorbée dans ses tristes souvenirs, Mme de Fleurville et les enfants respectaient sa douleur. En approchant du village, Mme de Rosbourg proposa à Mme de Fleurville de venir avec elle visiter une maison qui était à louer depuis quelque temps et qui pouvait convenir à la pauvre femme. Mme de Fleurville accepta la proposition avec empressement, et l'on se dirigea vers une maison petite, mais propre, et entièrement mise à neuf. Il y avait trois pièces, une cave et un grenier, un joli jardin et un potager planté d'arbres fruitiers; les chambres étaient claires, assez grandes pour servir, l'une de cuisine et de salle à manger, l'autre de chambre pour la mère Françoise et sa fille, la troisième de pièce de réserve.

«Chère amie, dit Mme de Rosbourg à Mme de Fleurville, pendant que j'irai chez le propriétaire de cette maison, ayez la bonté de rentrer au château et d'envoyer une charrette qui ramènera la femme Lecomte, et une seconde voiture qui apportera ici les meubles et les effets indispensables pour ce soir. La pauvre femme pourra dès aujourd'hui passer la nuit dans un bon lit, en attendant que je lui achète de quoi

se meubler convenablement.»

Mme de Fleurville et les enfants partirent sans plus attendre. Les enfants, aidés d'Élisa, se chargèrent de rassembler tout ce qu'il fallait pour le coucher et le dîner de Françoise et de Lucie. Mais, quand chacune d'elles eut fait apporter les objets qu'elle croyait absolument nécessaires, il y en avait une telle quantité, qu'une seule charrette n'aurait pu en contenir même la moitié. C'étaient des tables, des chaises, des fauteuils, des tabourets, des flambeaux, des vases, des casseroles, des cafetières, des tasses, des verres, des assiettes, des carafes, des balais, des brosses, des tapis, un pain de sucre, deux pains de six livres chacun, une marmite pleine de viande, une cruche de lait, une motte de beurre, un panier d'oeufs, dix bouteilles de vin, toutes sortes de provisions en légumes en fruits, en saucissons, jambons, etc..., etc.

Quand Élisa vit cet amas d'objets inutiles, elle se mit à rire si fort que Marguerite et Sophie se fâchèrent, pendant que Camille et Madeleine rougissaient de contrariété.

ÉLISA, *riant encore*. – Et vous croyez que votre maman enverra tout cet amas de choses inutiles?

SOPHIE, *piquée*. – Il n'y a rien que de très utile dans ce que nous avons fait apporter.

ÉLISA. – Utile pour une maison comme la nôtre; mais pour une pauvre femme qui n'a pas seulement un lit à elle, que voulez-vous qu'elle fasse de tout cela? Et comment viendrait-elle à bout de ranger et de nettoyer tous ces meubles? Et comment mangerait-elle tout ce pain, qui serait dur comme une pierre avant qu'elle arrivât à la dernière bouchée? Cette viande, qui serait gâtée avant qu'elle en eût mangé la moitié? Ce beurre, ces oeufs, ces légumes? Tout serait perdu, vous le voyez bien.

CAMILLE. – Mais toi-même, Élisa, tu as préparé des matelas, des oreillers, des draps, des couvertures.

ÉLISA. – Certainement, parce que c'est nécessaire pour le coucher de la mère Lecomte et de sa fille. Mais tout cela?... Allons, laissez-moi faire; je vais arranger les choses pour le mieux. Joseph, venez nous aider à ranger nos affaires dans la charrette pour la petite maison blanche du village. Tenez, voilà Nicaise qui passe; appelez-le, qu'il nous donne un coup de main... Bon...; prenez les matelas... c'est cela...; à présent, le paquet de couvertures, de draps et d'oreillers..., très bien... Placez dans un coin ce pain, ce petit pot de beurre, ces six oeufs...; bon... et puis la petite marmite de bouillon..., une bouteille de vin à présent..., un paquet de chandelles et un flambeau. Là..., ajoutez cette petite table, deux chaises de paille, deux verres, deux assiettes..., et c'est tout. Allez, maintenant, et attendez madame pour décharger la voiture.

XXI - Installation de Françoise et Lucie

CAMILLE. – Maman, voulez-vous nous permettre d'aller avec Élisa à la petite maison blanche, pour préparer les lits et les provisions de la pauvre Lucie et de sa maman? Nous la verrons arriver et nous jouirons de sa surprise.

MADAME DE FLEURVILLE. – Oui, chères enfants, allez achever votre bonne oeuvre et arrangez tout pour le mieux. Vous achèterez au village ce qui manquera pour leur petit repas du soir. Moi, je reste ici pour écrire des lettres et préparer vos leçons pour demain; vous me raconterez la joie de la pauvre femme et de sa fille.

MADELEINE. – Maman, pouvons-nous emporter une de nos chemises, un jupon, une robe, des bas, des souliers et un mouchoir pour la pauvre Lucie qui est en haillons?

MADAME DE FLEURVILLE. – Certainement, ma petite Madeleine; tu as là une bonne et charitable pensée. Emportez aussi du linge pour la pauvre mère, et ma vieille robe de chambre, en attendant que Mme de Rosbourg achète ce qui est nécessaire pour les habiller.

MADELEINE. – Merci, ma chère maman; que vous êtes bonne!

Mme de Fleurville embrassa tendrement Madeleine, qui courut annoncer cette heureuse nouvelle à ses amies. Élisa fit un petit paquet des effets qu'elles emportaient, et elles se remirent gaiement en route. En arrivant à la maison blanche, elles y trouvèrent Mme de Rosbourg qui faisait décharger la charrette; les enfants aidèrent Élisa à faire les lits et à placer les objets qu'on avait apportés.

ÉLISA. – Il nous faut du bois pour faire cuire la soupe.

CAMILLE. – Et du sel pour mettre dedans!

MADELEINE. – Et des cuillers pour la manger!

SOPHIE. – Et des couteaux pour couper le pain!

MARGUERITE. – Et des terrines et des plats pour mettre le beurre et les oeufs.

MADAME DE ROSBOURG. – Ma chère Élisa, voulez-vous aller au village acheter ce qui est nécessaire?

ÉLISA. – Oui, madame, avec grand plaisir. Attendez-moi, enfants, je serai revenue dans cinq minutes.

Les enfants s'occupèrent à mettre le couvert, ce qui ne leur prit pas beaucoup de temps; elles placèrent la table au milieu de la cuisine, les deux chaises en face l'une de l'autre, les assiettes, les verres et la bouteille de vin sur la table, ainsi que le pain. Élisa revint en courant; elle apportait ce qui

manquait et, de plus, du sucre pour le vin chaud qu'elle voulait faire boire à Françoise.

«Voici encore une cruche pour mettre de l'eau, ajouta-t-elle; nous n'y avions pas pensé.»

Après une attente de quelques minutes, pendant lesquelles Élisa eut le temps d'allumer le feu et de faire une bonne soupe et une omelette, on vit enfin arriver la charrette, dans laquelle était étendue la pauvre Françoise, la tête appuyée sur les genoux de la petite Lucie. Quand la voiture s'arrêta devant la porte, Mme de Rosbourg, aidée d'Élisa, en fit descendre Françoise plus faible, plus pâle encore que quelques heures auparavant. La pauvre femme n'eut pas la force de remercier Mme de Rosbourg; mais son regard attendri indiquait assez la reconnaissance dont son coeur débordait. Lucie était si inquiète de cette grande faiblesse, qu'elle ne songea pas à regarder la maison ni la chambre où on la faisait entrer. Mais quand, rassurée sur sa mère, elle la vit couverte de linge blanc, couchée dans un bon lit avec des draps, des couvertures, son visage, si inquiet jusqu'alors, devint radieux; sa tête penchée vers sa mère se redressa; ses yeux fixés sur ce pâle visage changèrent de direction; elle regarda autour d'elle: la douleur et l'inquiétude firent place au bonheur; ses joues se colorèrent; des larmes de joie coulèrent sur sa figure; l'émotion lui coupa la parole; elle ne put que se jeter à genoux et saisir la main de Mme de Rosbourg, qu'elle tint appuyée sur ses lèvres en éclatant en sanglots.

«Remets-toi, mon enfant, lui dit Mme de Rosbourg avec bonté en la relevant; ce n'est pas à moi que tu dois adresser de tels remerciements, mais au bon Dieu, qui m'a permis de te rencontrer et de soulager votre misère. Calme-toi pour ne pas agiter ta mère; avec du repos et une bonne nourriture elle se remettra promptement. Voici Élisa qui lui apporte une soupe et un verre de vin chaud sucré. Et toi, ma pauvre enfant, qui es presque aussi exténuée que ta mère, mets-toi à table et mange le petit repas que t'a préparé Élisa.»

Les enfants entraînèrent Lucie dans la pièce à côté et lui servirent son dîner, pendant qu'Élisa et Mme de Rosbourg faisaient manger Françoise. Camille lui servit de la soupe, Madeleine un morceau de boeuf, Sophie de l'omelette, et Marguerite lui versait à boire. Lucie ne se lassait pas de regarder, d'admirer, de remercier; elle appelait les enfants: mes chères bienfaitrices, ce qui amusa beaucoup Marguerite.

Quand Lucie eut fini de manger, les quatre petites se précipitèrent pour l'habiller; elles faillirent la mettre en pièces, tant elles se dépêchaient de la débarrasser de ses haillons et de la revêtir des effets qu'elles avaient apportés. Lucie ne put s'empêcher de pousser quelques petits cris tandis que l'une lui arrachait des cheveux en enlevant son bonnet sale, que l'autre lui enfonçait une épingle dans le dos, que la troisième la pinçait en lui passant ses manches, et que la quatrième l'étranglait en lui nouant son bonnet blanc. Elle finit pourtant par se trouver admirablement habillée, et elle courut se faire voir à sa maman, qui, joignant les mains, regardait Lucie avec admiration. Elle dit enfin d'une voix un peu plus forte:

«Chères demoiselles, chères dames, que le bon Dieu vous bénisse et vous récompense; qu'il vous rende un jour le bien que vous me faites et le bonheur dont vous remplissez mon coeur! Ma pauvre Lucie, approche encore, que je te regarde, que je te touche! Ah! si ton pauvre père pouvait te voir ainsi!»

Elle retomba sur son oreiller, cacha sa tête dans ses mains et pleura. Mme de Rosbourg lui prit les mains avec affection et la consola de son mieux.

«Tout ce que nous envoie le bon Dieu est pour notre bien, ma bonne Françoise. Voyez! si la méchante meunière n'avait pas chassé votre pauvre Lucie, mes petites ne l'auraient pas entendue pleurer, je ne l'aurais pas questionnée, je n'aurais pas connu votre misère. Il en est ainsi de tout; Dieu nous envoie le bonheur et permet les chagrins; recevons-les de lui et soyons assurés que le tout est pour notre bien.»

Les paroles de Mme de Rosbourg calmèrent Françoise; elle essuya ses larmes et se laissa aller au bonheur de se trouver dans une maison bien close, bien propre, dans un bon lit avec du linge blanc, et avec la certitude de ne plus avoir à redouter ni pour elle ni pour Lucie les angoisses de la faim, du froid

et de toutes les misères dont Mme de Rosbourg venait de la sortir.

«Demain, ma bonne Françoise, dit Mme de Rosbourg, j'irai à Laigle pour acheter les meubles, les vêtements et les autres objets nécessaires à votre ménage. Mes petites et moi, nous viendrons vous voir souvent; si vous désirez quelque chose, faites-le-moi savoir. En attendant, voici vingt francs que je vous laisse pour vos provisions de bois, de chandelle, de viande, de pain, d'épicerie. Quand vous serez bien guérie, je vous donnerai de l'ouvrage; ne vous inquiétez de rien; mangez, dormez, prenez des forces, et priez le bon Dieu avec moi qu'il nous rende un jour nos maris.»

Mme de Rosbourg appela les enfants, qui dirent adieu à Lucie en lui promettant de venir la voir le lendemain, et les ramena au château, où elles trouvèrent Mme de Fleurville un peu inquiète de leur absence prolongée, et prête à partir pour aller les chercher, l'heure du dîner étant passée depuis longtemps.

Les enfants racontèrent toute la joie de Lucie et de sa mère, leur reconnaissance, la bonté de Mme de Rosbourg; elles parlèrent avec volubilité toute la soirée; elles recommencèrent avec Élisa quand elles allèrent se coucher; elles parlaient encore en se mettant au lit; la nuit, elles rêvèrent de Lucie, et le lendemain leur première pensée fut d'aller à la petite maison blanche. Quand Mme de Fleurville leur proposa de les y mener, Mme de Rosbourg était partie depuis longtemps pour acheter le mobilier promis la veille. Elles trouvèrent Françoise sensiblement mieux et levée; Lucie avait demandé à un petit voisin obligeant de lui faire un balai; elle avait nettoyé non seulement les chambres, mais le devant de la maison; les lits étaient bien proprement faits, le bois qu'elle avait acheté était rangé en tas dans la cave; avec un de ses vieux haillons elle avait essuyé la table, les chaises, les cheminées: tout était propre. Françoise et Lucie se promenaient avec délices dans leur nouvelle demeure quand Mme de Fleurville et les enfants arrivèrent; elles apportaient quelques provisions pour le déjeuner; Lucie se mit en devoir de préparer le repas. Les enfants lui proposèrent de l'aider.

LUCIE. – Merci, mes bonnes chères demoiselles, je m'en tirerai bien toute seule; il ne faut pas salir vos jolies mains blanches à faire le feu et à fondre le beurre.

MARGUERITE. – Mais saurais-tu faire une omelette, une soupe?

LUCIE. – Oh! que oui, mademoiselle; j'ai fait des choses plus difficiles que cela, quand nous avions de quoi. Pendant que maman travaillait, je faisais tout le ménage.

Mme de Fleurville et les enfants rentrèrent au château pour les leçons, qui avaient été un peu négligées la veille. Mme de Rosbourg revint à midi; elle demanda et obtint un dernier congé pour aider à placer et à ranger le mobilier de la maison blanche. Élisa, qui était fort complaisante et fort adroite, fut encore mise en réquisition par Mme de Rosbourg et les enfants, et l'on retourna après déjeuner chez Françoise, les enfants courant et sautant le long du chemin. Elles trouvèrent la mère et la fille folles de joie devant tous leurs trésors. Meubles, vaisselle, linge, vêtements, rien n'avait été oublié. Ce fut une longue occupation de tout mettre en place. On courut chercher le menuisier pour clouer des planches; des clous à crochet. On accrocha et l'on décrocha dix fois les casseroles, les miroirs; presque tous les meubles firent le tour des chambres avant de trouver la place où ils devaient rester; chacune donnait son avis, criait, tirait, riait. Tout l'après-midi suffit à peine pour tout mettre en place. Jamais Lucie n'avait été si heureuse, son coeur débordait de joie; de temps à autre elle se jetait à genoux et s'écriait: «Mon Dieu, je vous remercie! Mes chères dames, que je vous suis reconnaissante! Mes bonnes petites demoiselles, merci, oh! merci.» Les petites étaient aussi joyeuses que Lucie et Françoise. La vue de tant de bonheur leur était une excellente leçon de charité. Sophie se promettait de toujours être charitable, de donner aux

pauvres tout l'argent de ses menus plaisirs. La journée se termina par un repas excellent, que Mme de Fleurville avait fait apporter chez Françoise. Tous dînèrent ensemble sur la table neuve avec la vaisselle et le linge de Françoise. Élisa fut de la partie; Camille et Madeleine la placèrent entre elles et eurent soin de remplir son assiette tout le temps du dîner. On servit de la soupe, un gigot rôti, une fricassée de poulet, une salade et une tourte aux pêches. Lucie se léchait les doigts; les enfants jouissaient de son bonheur, que partageait Françoise.

Après le dîner, Mme de Rosbourg et Mme de Fleurville retournèrent au château, laissant Élisa avec les enfants, qui avaient instamment demandé de rester pour aider Lucie à laver, à essuyer la vaisselle et à tout mettre en ordre.

Quand tout fut propre et rangé, quand on eut soigneusement renfermé dans le buffet les restes du repas, Élisa et les enfants se retirèrent; Lucie aida sa mère à se coucher, et se reposa elle-même des fatigues de cette heureuse journée.

XXII - Sophie veut exercer la charité

Sophie avait été fortement impressionnée de l'aventure de Françoise et de Lucie; elle avait senti le bonheur qu'on goûte à faire le bien. Jamais sa belle-mère ni aucune des personnes avec lesquelles elle avait vécu n'avaient exercé la charité et ne lui avaient donné de leçons de bienfaisance. Elle savait qu'elle aurait un jour une fortune considérable, et, en attendant qu'elle pût l'employer au soulagement des misères, elle désirait ardemment retrouver une autre Lucie et une autre Françoise. Un jour la mère Leuffroy, la jardinière, avec laquelle elle aimait à causer, et qui était une très bonne femme, lui dit:

«Ah! mam'selle, il y a bien des pauvres que vous ne connaissez pas, allez! Je connais une bonne femme, moi, par-delà la forêt, qui est tout à fait malheureuse. Elle n'a pas toujours un morceau de pain à se mettre sous la dent.»

SOPHIE. – Où demeure-t-elle? Comment s'appelle-t-elle?

MÈRE LEUFFROY. – Elle reste dans une maisonnette qui est à l'entrée du village en sortant de la forêt; elle s'appelle la mère Toutain. C'est une pauvre petite vieille pas plus grande qu'un enfant de huit ans, avec de grandes mains, longues comme des mains d'homme. Elle a quatre-vingt-deux ans; elle se tient encore droite, tout comme moi; elle travaille le plus qu'elle peut; mais, dame! elle est vieille, ça ne va pas fort. Elle a une petite chaise qui semble faite pour un enfant, elle couche dans un four, sur de la fougère, et elle ne mange que du pain et du fromage, quand elle en a.

SOPHIE. – Oh! que je voudrais bien la voir! Est-ce bien loin?

MÈRE LEUFFROY. – Pour ça non, mam'selle: une demi-heure de marche au plus. Vous irez bien en vous promenant.

Sophie ne dit plus rien, mais elle forma en elle-même le projet d'y aller; et, pour en avoir seule le mérite, elle résolut de le faire sans aide, sans en parler à personne, sinon à Marguerite, avec laquelle elle était plus particulièrement liée; d'ailleurs, elle craignait que Camille et Madeleine, qui ne faisaient jamais rien sans demander la permission à leur maman, ne l'empêchassent de s'éloigner sans sa bonne. Elle attendit donc que Marguerite fût seule pour lui raconter ce qu'elle savait de la misère de cette pauvre petite vieille, et pour lui proposer d'aller la voir et la secourir.

MARGUERITE. – Je ne demande pas mieux; allons-y tout de suite, si maman le permet, et emmenons avec nous Camille, Madeleine et Élisa.

SOPHIE. – Mais non, Marguerite, il ne faut pas en parler à personne, cela sera bien plus beau, bien plus charitable, d'aller seules, de ne nous faire aider de personne, de donner à cette petite mère Toutain l'argent que nous avons pour nos gâteaux et nos plaisirs. Moi, j'ai trois francs vingt centimes dans ma bourse; et toi, combien as-tu?

MARGUERITE. – Moi, j'ai deux francs quarante-cinq centimes. Je sais bien que nous sommes riches;

mais pourquoi est-ce mieux, pourquoi est-ce plus charitable de nous cacher de Mme de Fleurville, de maman, de Camille, de Madeleine, et d'aller seules chez cette bonne femme?

SOPHIE. – Parce que j'ai entendu dire, l'autre jour, à ta maman, qu'il ne faut pas s'enorgueillir du bien qu'on fait, et qu'il faut se cacher pour ne pas en recevoir d'éloges. Alors, tu vois bien que nous ferons mieux de nous cacher pour faire la charité à cette bonne vieille.

MARGUERITE. – Il me semble pourtant que je dois le dire au moins à maman.

SOPHIE. – Mais pas du tout. Si tu le dis à ta maman, ils voudront tous venir avec nous, ils voudront tous donner de l'argent; et nous, que ferons-nous? Nous resterons là à écouter et à regarder, comme l'autre jour dans la cabane de Françoise et de Lucie. Quel bien avons-nous fait là-bas? Aucun; c'est Mme de Rosbourg qui a parlé et qui a tout donné.

MARGUERITE. – Sophie, je crois que nous sommes trop petites pour nous en aller toutes seules dans la forêt.

SOPHIE. – Trop petites! Tu as six ans, moi j'en ai huit, et tu trouves que nous ne pouvons pas sortir sans nos mamans ou sans une bonne? Ha! ha! ha! J'allais seule bien plus loin que cela quand j'avais cinq ans.

Marguerite hésitait encore.

SOPHIE. – Je vois que tu as tout bonnement peur; tu n'oses pas faire cent pas sans ta maman. Tu crains peut-être que le loup ne te croque?

MARGUERITE, *piquée*. – Du tout, mademoiselle, je ne suis pas aussi sotte que tu le crois; je sais bien qu'il n'y a pas de loups, je n'ai pas peur, et, pour te le prouver, nous allons partir tout de suite.

SOPHIE. – À la bonne heure! Partons vite; nous serons de retour en moins d'une heure.

Et elles se mirent en route, ne prévoyant pas les dangers et les terreurs auxquels elles s'exposaient. Elles marchaient vite et en silence; Marguerite ne se sentait pas la conscience bien à l'aise: elle comprenait qu'elle commettait une faute, et elle regrettait de n'avoir pas résisté à Sophie. Sophie n'était guère plus tranquille: les objections de Marguerite lui revenaient à la mémoire; elle craignait de l'avoir entraînée à mal faire. «Nous serons grondées», se dit-elle. Elle n'en continua pas moins à marcher et s'étonnait de ne pas être arrivée, depuis près d'une heure qu'elles étaient parties.

«Connais-tu bien le chemin? demanda Marguerite avec un peu d'inquiétude.

– Certainement, la jardinière me l'a bien expliqué, répondit Sophie d'une voix assurée, malgré la peur qui commençait à la gagner.

– Serons-nous bientôt arrivées?

– Dans dix minutes au plus tard.»

Elles continuèrent à marcher en silence; la forêt n'avait pas de fin; on n'apercevait ni maison ni village, mais le bois, toujours le bois.

«Je suis fatiguée, dit Marguerite.

– Et moi aussi, dit Sophie.

– Il y a bien longtemps que nous sommes parties.»

Sophie ne répondit pas: elle était trop agitée, trop inquiète pour dissimuler plus longtemps sa

terreur.

«Si nous retournions à la maison? dit Marguerite.

– Oh oui! retournons.

– Qu'est-ce que tu as, Sophie, on dirait que tu as envie de pleurer?

– Nous sommes perdues, dit Sophie en éclatant en sanglots; je ne sais plus mon chemin, nous sommes perdues.

– Perdues! répéta Marguerite avec terreur; perdues! Qu'allons-nous devenir, mon Dieu!

– Je me suis absolument trompée de chemin, s'écria Sophie en sanglotant, à l'endroit où il y en a plusieurs qui se croisent; je ne sais pas du tout où nous sommes.»

Marguerite, la voyant si désolée, chercha à la rassurer en se rassurant elle-même.

«Console-toi, Sophie, nous finirons bien par nous retrouver. Retournons sur nos pas et marchons vite; il y a longtemps que nous sommes parties; maman et Mme de Fleurville seront inquiètes; je suis sûre que Camille et Madeleine nous cherchent partout.»

Sophie essuya ses larmes et suivit le conseil de Marguerite: elles retournèrent sur leurs pas et marchèrent longtemps; enfin elles arrivèrent à l'endroit où se croisaient plusieurs chemins exactement semblables. Là elles s'arrêtèrent.

«Quel chemin faut-il prendre? demanda Marguerite.

– Je ne sais pas; ils se ressemblent tous.

– Tâche de te rappeler celui par lequel nous sommes venues.»

Sophie regardait, recueillait ses souvenirs et ne se rappelait pas.

«Je crois, dit-elle, que c'est celui où il y a de la mousse.

– Il y en a deux avec de la mousse; mais il me semble qu'il n'y avait pas de mousse dans le chemin que nous avons pris pour venir.

– Oh si! il y en avait beaucoup.

– Je crois me rappeler que nous avons eu de la poussière tout le temps.

– Pas du tout; c'est que tu n'as pas regardé à tes pieds. Prenons ce chemin à gauche, nous serons arrivées en moins d'une demi-heure.»

Marguerite suivit Sophie; toutes deux continuèrent à marcher en silence; inquiètes toutes deux, elles gardaient pour elles leurs pénibles réflexions. Au bout d'une heure, pourtant, Marguerite s'arrêta.

MARGUERITE. – Je ne vois pas encore le bout de la forêt; je suis bien fatiguée.

SOPHIE. – Et moi donc! mes pieds me font horriblement souffrir.

MARGUERITE. – Asseyons-nous un instant; je ne veux plus marcher.

Elles s'assirent au bord du chemin; Marguerite appuya sa tête sur ses genoux et pleura tout bas; elle espérait que Sophie ne s'en apercevrait pas; elle avait peur de l'affliger, car c'était Sophie qui l'avait mise et s'était mise elle-même dans cette pénible position. Sophie se désolait intérieurement et sentait combien elle avait mal agi en entraînant Marguerite à faire cette course si longue, dans une forêt qu'elles ne connaissaient pas.

Elles restèrent assez longtemps sans parler; enfin Marguerite essuya ses yeux et proposa à Sophie de se remettre en marche. Sophie se leva avec difficulté; elles avançaient lentement; la fatigue augmentait à chaque instant, ainsi que l'inquiétude. Le jour commençait à baisser; la peur se joignit à l'inquiétude; la faim et la soif se faisaient sentir.

«Chère Marguerite, dit enfin Sophie, pardonne-moi; c'est moi qui t'ai persuadé de m'accompagner;

tu es trop généreuse de ne pas me le reprocher.

– Pauvre Sophie, répondit Marguerite, pourquoi te ferais-je des reproches? Je vois bien que tu souffres plus que moi. Qu'allons-nous devenir, si nous sommes obligées de passer la nuit dans cette terrible forêt?

– C'est impossible, chère Marguerite; on doit déjà être inquiet à la maison, et l'on nous enverra chercher.

– Si nous pouvions au moins trouver de l'eau! J'ai si soif que la gorge me brûle.

– N'entends-tu pas le bruit d'un ruisseau dans le bois?

– Je crois que tu as raison; allons voir.»

Elles entrèrent dans le fourré en se frayant un passage à travers les épines et les ronces qui leur déchiraient les jambes et les bras. Après avoir fait ainsi une centaine de pas, elles entendirent distinctement le murmure de l'eau. L'espoir leur redonna du courage; elles arrivèrent au bord d'un ruisseau très étroit, mais assez profond; cependant, comme il coulait à pleins bords, il leur fut facile de boire en se mettant à genoux. Elles étanchèrent leur soif, se lavèrent le visage et les bras, s'essuyèrent avec leurs tabliers et s'assirent au bord du ruisseau. Le soleil était couché; la nuit arrivait; la terreur des pauvres petites augmentait avec l'obscurité; elles ne se contraignaient plus et pleuraient franchement de compagnie. Aucun bruit ne se faisait entendre; personne ne les appelait; on ne pensait probablement pas à les chercher si loin.

«Il faut tâcher, dit Sophie, de revenir sur le chemin que nous avons quitté; peut-être verrons-nous passer quelqu'un qui pourra nous ramener; et puis il fera moins humide qu'au bord de l'eau.

– Nous allons encore nous déchirer dans les épines, dit Marguerite.

– Il faut pourtant essayer de nous retrouver; nous ne pouvons rester ici.»

Marguerite se leva en soupirant et suivit Sophie, qui chercha à lui rendre le passage moins pénible en marchant la première. Après bien du temps et des efforts, elles se retrouvèrent enfin sur le chemin. La nuit était venue tout à fait; elles ne voyaient plus où elles allaient, et elles se résolurent à attendre jusqu'au lendemain.

Il y avait une heure environ qu'elles étaient assises près d'un arbre, lorsqu'elles entendirent un frou-frou dans le bois; ce bruit semblait être produit par un animal qui marchait avec précaution. Immobiles de terreur, les pauvres petites avaient peine à respirer; le frou-frou approchait, approchait; tout à coup, Marguerite sentit un souffle chaud près de son cou; elle poussa un cri, auquel Sophie répondit par un cri plus fort; elles entendirent alors un bruit de branches cassées, et elles virent un gros animal qui s'enfuyait dans le bois. Moitié mortes de peur, elles se resserrèrent l'une contre l'autre, n'osant ni parler, ni faire un mouvement, et elles restèrent ainsi jusqu'à ce qu'un nouveau bruit, plus effrayant, vînt leur rendre le courage de se lever et de chercher leur salut dans la fuite: c'étaient des branches cassées violemment et un grognement entremêlé d'un souffle bruyant, auquel répondaient des grognements plus faibles. Tous ces bruits partaient également du bois en se rapprochant du chemin. Sophie et Marguerite, épouvantées, se mirent à courir; elles se heurtèrent contre un arbre dont les branches traînaient presque à terre; dans leur frayeur, elles s'élancèrent dessus, et, grimpant de branche en branche, elles se trouvèrent bientôt à une grande hauteur et à l'abri de toute attaque. Combien elles remercièrent le bon Dieu de leur avoir fait rencontrer cet arbre protecteur! et en effet elles venaient d'échapper à un grand danger: l'animal qui arrivait droit sur elles était un sanglier suivi de sept à huit petits. Si elles étaient restées sur son passage, il les aurait déchirées avec ses défenses. La peur qu'avaient eue et qu'avaient encore Sophie et Marguerite faisait claquer leurs dents et les avait rendues si tremblantes qu'elles pouvaient à peine se tenir sur l'arbre où elles étaient montées. Le sanglier s'était éloigné, et tout redevenait tranquille, lorsque le bruit du roulement d'une voiture vint ranimer les forces défaillantes des pauvres petites. Leur

espérance augmentait à mesure que la voiture se rapprochait; enfin le pas d'un cheval résonna distinctement; bientôt elles entendirent siffler l'homme qui menait la charrette. Il approchait, elles allaient être sauvées.

«Au secours! au secours!» crièrent-elles plusieurs fois.

La voiture s'arrêta. L'homme sembla écouter.

«Au secours! sauvez-nous!» s'écrièrent-elles encore.

L'HOMME, *entre ses dents*. – Qui diantre appelle au secours? Je ne vois personne; il fait noir comme dans l'enfer. Holà qui est-ce qui appelle?

SOPHIE et MARGUERITE. – C'est nous, c'est nous; sauvez-nous, mon cher monsieur, nous nous sommes perdues dans la forêt.

L'HOMME. – Tiens! c'est des voix d'enfants, cela. Où êtes-vous donc, les mioches? Qui êtes-vous?

SOPHIE. – Je suis Sophie.

MARGUERITE. – Je suis Marguerite; nous venons de Fleurville.

L'HOMME. – De Fleurville? C'est donc au château? Mais où diantre êtes-vous? Pour vous sauver, faut-il que je vous trouve?

SOPHIE. – Nous sommes sur l'arbre; nous ne pouvons pas descendre.

L'HOMME, *levant la tête*. – C'est, ma foi, vrai. Faut-il qu'elles aient eu peur, les pauvres petites! Attendez, ne bougez pas, je vais vous descendre.

Et le brave homme grimpa de branche en branche, tâtant à chacune d'elles si les enfants y étaient.

Enfin il empoigna Marguerite.

L'HOMME. – Ne bougez pas, les autres; je vais descendre celle-ci et je regrimperai. Combien êtes-vous dans ce beau nid?

MARGUERITE. – Nous sommes deux.

L'HOMME. – Bon; ce ne sera pas long. Attendez-moi là, numéro 2, que je place le numéro 1 dans ma carriole.

Le brave homme descendit lestement, tenant Marguerite dans ses bras; il la déposa dans la carriole et remonta sur l'arbre où Sophie attendait avec anxiété: il la saisit dans ses bras et la plaça dans sa carriole près de Marguerite. Il y remonta lui-même et fouetta son cheval, qui repartit au trot; puis, se tournant vers les enfants:

L'HOMME. – Ah çà! mes mignonnes, où faut-il vous mener? Où demeurez-vous, et comment, par tous les saints, vous trouvez-vous ici toutes seules?

SOPHIE. – Nous demeurons au château de Fleurville, nous nous sommes perdues dans la forêt en voulant

aller secourir la pauvre mère Toutain.

L'HOMME. – Vous êtes donc du château?

MARGUERITE. – Oui, je suis Marguerite de Rosbourg; et voilà mon amie, Sophie Fichini.

L'HOMME. – Comment, ma petite demoiselle, vous êtes la fille de cette bonne dame de Rosbourg; et votre maman vous laisse aller si loin toute seule?

MARGUERITE, *honteuse*. – Nous sommes parties sans rien dire.

L'HOMME. – Ah! ah! on fait l'école buissonnière! Et voilà! Quand on est petit, faut pas faire comme les grands.

SOPHIE. – Sommes-nous loin de Fleurville?

L'HOMME. – Ah! je crois bien! Deux bonnes lieues pour le moins; nous ne serons pas arrivés avant une heure. Je vais tout de même pousser mon cheval; on doit être tourmenté de vous au château.

Et le brave homme fouetta son cheval et se remit à siffler, laissant les enfants à leurs réflexions. Trois quarts d'heure après, il s'arrêta devant le perron du château; la porte s'ouvrit; Élisa, pâle, effarée, demanda si l'on avait des nouvelles des enfants.

«Les voici, dit l'homme, je vous les ramène; elles n'étaient pas à la noce, allez, quand je les ai dénichées dans la forêt.»

L'homme descendit Sophie et Marguerite, qu'Élisa reçut dans ses bras.

ÉLISA. – Vite, vite, venez au salon; on vous a cherchées partout; on a envoyé des hommes à cheval dans toutes les directions; ces dames se désolent; Camille et Madeleine se désespèrent. Attendez une minute, mon brave homme, que madame vous remercie.

L'HOMME. – Bah! il n'y a pas de quoi! Faut que je m'en retourne chez nous; j'ai encore deux lieues à faire.

ÉLISA. – Où demeurez-vous? Comment vous appelez-vous?

L'HOMME. – Je demeure à Aube; je m'appelle Hurel, le boucher.

ÉLISA. – Nous irons vous remercier, mon brave Hurel; au revoir, puisque vous ne pouvez attendre.

Pendant cette conversation, Marguerite et Sophie avaient couru au salon. En entrant, Marguerite se jeta dans les bras de Mme de Rosbourg; Sophie s'était jetée à ses pieds; toutes deux sanglotaient.

La surprise et la joie faillirent être fatales à Mme de Rosbourg; elle pâlit, retomba sur son fauteuil et ne trouva pas la force de prononcer une parole.

«Maman, chère maman, s'écria Marguerite, parlez-moi, embrassez-moi, dites que vous me pardonnez.

– Malheureuse enfant, répondit Mme de Rosbourg d'une voix émue, en la saisissant dans ses bras et en la couvrant de baisers, comment as-tu pu me causer une si terrible inquiétude? Je te croyais perdue, morte; nous t'avons cherchée jusqu'à la nuit; maintenant encore on vous cherche avec des flambeaux dans toutes les directions. Où as-tu été? Pourquoi reviens-tu si tard?

– Chère madame, dit Sophie, qui était restée à genoux aux pieds de Mme de Rosbourg, c'est à moi à demander grâce, car c'est moi qui ai entraîné Marguerite à m'accompagner. Je voulais aller chez une pauvre femme qui demeure de l'autre côté de la forêt, et je voulais aller seule avec Marguerite, pour ne partager avec personne la gloire de cet acte de charité. Marguerite a résisté; je l'ai entraînée; elle m'a suivie avec répugnance, et nous avons été bien punies, moi surtout, qui avais sur la conscience la faute de Marguerite ajoutée à la mienne. Nous avons bien souffert; et jamais, à l'avenir, nous ne ferons rien sans vous consulter.

– Relève-toi, Sophie, répliqua Mme de Rosbourg avec douceur, je pardonne à ton repentir; mais, désormais, je m'arrangerai de manière à n'avoir plus à souffrir ce que j'ai souffert aujourd'hui... Et toi, Marguerite, je te croyais plus raisonnable et plus obéissante, sans quoi je t'aurais toujours fait accompagner par la bonne quand Madeleine et Camille ne pouvaient sortir avec toi; c'est ce que je ferai à l'avenir.»

Camille et Madeleine qu'on avait envoyées se coucher depuis une heure (car il était près de minuit), mais qui n'avaient pu s'endormir, tant elles étaient inquiètes, accoururent toutes déshabillées, poussant des cris de joie; elles embrassèrent vingt fois leurs amies perdues et retrouvées.

CAMILLE. – Où avez-vous été? Que vous est-il arrivé?

MARGUERITE. – Nous nous sommes perdues dans la forêt.

MADELEINE. – Pourquoi avez-vous été dans la forêt? Comment avez-vous eu le courage d'y aller seules?

SOPHIE. – Nous espérions arriver jusque chez une pauvre petite mère Toutain, pour lui donner de l'argent.

CAMILLE. – Mais pourquoi ne nous avez-vous pas prévenues? Nous y aurions été toutes ensemble.

Sophie et Marguerite baissèrent la tête et ne répondirent pas. Avant qu'on eût le temps de demander et de donner d'autres explications, Élisa entra, apportant deux grandes tasses de bouillon avec une bonne croûte de pain grillé. Elle les posa devant Sophie et Marguerite.

ÉLISA. – Mangez, mes pauvres enfants; vous n'avez peut-être pas dîné!

MARGUERITE. – Non, nous avons bu seulement à un ruisseau que nous avons trouvé dans la forêt.

ÉLISA. – Pauvres petites! vite, mangez ce que je vous apporte; vous boirez ensuite un petit verre de malaga; et puis, ajouta-t-elle en se retournant vers Mme de Rosbourg et Mme de Fleurville, il faudrait les faire coucher; elles doivent être épuisées de fatigue.

MADAME DE FLEURVILLE. – Élisa a raison. Les voici retrouvées; à demain les détails; ce soir, contentons-nous de remercier Dieu de nous avoir rendu ces pauvres enfants, qui auraient pu ne jamais revenir.

Sophie et Marguerite avaient avalé avec voracité tout ce qu'Élisa leur avait apporté; après avoir embrassé tendrement tout le monde, elles allèrent se coucher. Aussitôt qu'elles eurent la tête sur l'oreiller, elles tombèrent dans un sommeil si profond, qu'elles ne s'éveillèrent que le lendemain, à deux

heures de l’après-midi!

XXIII - Les récits

Camille et Madeleine attendaient avec impatience chez Mme de Fleurville le réveil de leurs amies. Mme de Rosbourg ne quittait pas la chambre de Marguerite: elle voulait avoir sa première parole et son premier sourire.

«Maman, dit Camille, vous disiez hier que Marguerite et Sophie auraient pu ne jamais revenir; elles auraient toujours fini par retrouver leur chemin ou par rencontrer quelqu'un, du moment qu'elles n'étaient pas perdues.»

MADAME DE FLEURVILLE. – Tu oublies, chère petite, qu'elles étaient dans une forêt de plusieurs lieues de longueur, qu'elles n'avaient rien à manger, et qu'elles devaient passer la nuit dans cette forêt, remplie de bêtes fauves.

MADELEINE. – Il n'y a pas de loups, pourtant?

MADAME DE FLEURVILLE. – Au contraire, beaucoup de loups et de sangliers. Tous les ans on en tue plusieurs. As-tu remarqué que leurs robes, leurs bas étaient déchirés et salis? Je parie qu'elles vont nous raconter des aventures plus graves que tu ne le supposes.

CAMILLE. – Que je voudrais qu'elles fussent éveillées!

MADAME DE FLEURVILLE. – Précisément les voici.

Mme de Rosbourg entra, tenant Marguerite par la main.

MADAME DE FLEURVILLE. – Et Sophie? Est-ce qu'elle dort encore?

MADAME DE ROSBOURG. – Elle s'éveille à l'instant et se dépêche de s'habiller et de manger pour venir nous joindre.

CAMILLE, *embrassant Marguerite*. – Chère petite Marguerite, raconte-nous ce qui t'est arrivé, et si vous avez eu des dangers à courir.

Marguerite fit le récit de toutes leurs aventures: elle raconta sa répugnance à partir; sa peur quand elle se vit perdue; sa désolation de l'inquiétude qu'elle avait dû causer au château; sa frayeur quand le jour commença à tomber; la faim, la soif, la fatigue qui l'accablaient; son bonheur en trouvant de l'eau; sa terreur en entendant remuer les feuilles sèches, en sentant un souffle chaud sur son cou et en voyant passer un gros animal brun; son épouvante en entendant les branches craquer et de légers grognements répondre de plusieurs côtés à un fort grognement et à un souffle qui semblait être celui d'une bête en colère; l'agilité avec laquelle elle avait couru et grimpé de branche en branche jusqu'au haut d'un arbre; la fatigue et la peine avec lesquelles elle s'y était maintenue; le bonheur qu'elle avait éprouvé en entendant une voiture approcher, une voix leur répondre, et en se sentant enlevée et déposée dans la carriole. Elle dit combien Sophie avait témoigné de repentir de s'être engagée et de l'avoir entraînée dans cette folle

entreprise.

Camille et Madeleine avaient écouté ce récit avec un vif intérêt mêlé de terreur.

CAMILLE. – Quelles sont les bêtes qui vous ont fait si peur? As-tu pu les voir?

MARGUERITE. – Je ne sais pas du tout: j'étais si effrayée que je ne distinguais rien.

MADAME DE FLEURVILLE. – D'après ce que dit Marguerite, le premier animal doit être un loup, et le second un sanglier avec ses petits.

MARGUERITE. – Quel bonheur que le loup ne nous ait pas mangées! j'ai senti son haleine sur ma nuque.

MADAME DE FLEURVILLE. – Ce sont probablement les deux cris que vous avez poussés qui lui ont fait peur et qui vous ont sauvées: quand les loups ne sont pas affamés ils sont poltrons, et dans cette saison ils trouvent du gibier dans les bois.

MARGUERITE. – Le sanglier ne nous aurait pas dévorées, il ne mange pas de chair.

MADAME DE FLEURVILLE. – Non, mais d'un coup de défense il t'aurait déchiré le corps. Quand les sangliers ont des petits, ils deviennent très méchants.

Sophie, qui entra, interrompit la conversation; elle fut aussi embrassée, entourée, questionnée; elle parla avec chaleur de ses remords, de son chagrin d'avoir entraîné la pauvre Marguerite; elle assura que cette journée ne s'effacerait jamais de son souvenir, et dit que, lorsqu'elle serait grande, elle ferait faire par un bon peintre un tableau de cette aventure. Après avoir complété le récit de Marguerite par quelques épisodes oubliés:

«Et vous, chère madame, et vous, mes pauvres amies, dit-elle, avez-vous été longtemps à vous apercevoir de notre disparition? Et qu'a-t-on fait pour nous retrouver?

– Il y avait plus d'une heure que vous aviez quitté la chambre d'étude, dit Mme de Rosbourg, lorsque Camille vint me demander d'un air inquiet si Marguerite et Sophie étaient chez moi. «Non, répondis-je, je ne les ai pas vues; mais ne sont-elles pas dans le jardin? – Nous les cherchons depuis une demi-heure avec Élisa sans pouvoir les trouver», me dit Camille. L'inquiétude me gagna; je me levai, je cherchai dans toute la maison, puis dans le potager, dans le jardin. Mme de Fleurville, qui partageait notre inquiétude, nous donna l'idée que vous étiez peut-être allées chez Françoise; j'accueillis cet espoir avec empressement, et nous courûmes toutes à la maison blanche: personne ne vous y avait vues; nous allâmes de porte en porte, demandant à tout le monde si l'on ne vous avait pas rencontrées. Le souvenir de la chute dans la mare, il y a trois ans, me frappa douloureusement; nous retournâmes en courant à la maison, et, malgré le peu de probabilités que vous fussiez toutes deux tombées à l'eau, on fouilla en tous sens avec des râteaux et des perches. Aucun de nous n'eut la pensée que vous aviez été dans la forêt. Rien ne vous y attirait: pourquoi vous seriez-vous exposées à un danger inutile? Ne sachant plus où vous trouver, j'allai de maison en maison demander qu'on m'aidât dans mes recherches. Une foule de personnes partirent dans toutes les directions; nous envoyâmes les domestiques, à cheval, de différents côtés, pour vous rattraper, vous aviez eu l'idée bizarre de faire un voyage lointain; jusqu'au moment de votre retour je fus dans un état violent de chagrin et d'affreuse inquiétude. Le bon Dieu a permis que vous fussiez sauvées et ramenées par cet excellent homme qui est boucher à Aube et qui s'appelle Hurel.

Aujourd'hui il est trop tard; mais demain nous irons lui faire une visite de remerciements, et nous nous y rendrons en voiture, pour ne pas nous perdre de compagnie.

MARGUERITE. – Où demeure-t-il? Est-ce bien loin?

MADAME DE ROSBOURG. – À deux bonnes lieues d'ici; il y a un bois à traverser.

SOPHIE. – Est-ce que nous vous accompagnerons, madame?

MADAME DE ROSBOURG. – Certainement, Sophie; c'est toi et Marguerite qu'il a secourues, et probablement sauvées de la mort. Il est indispensable que vous veniez.

SOPHIE. – Ça m'ennuie de le revoir; il va se moquer de nous: il avait l'air de trouver ridicule notre course dans la forêt.

MADAME DE FLEURVILLE. – Et il avait raison, chère enfant; vous avez fait véritablement une escapade ridicule. S'il se moque de vous, acceptez ses plaisanteries avec douceur et en expiation de la faute que vous avez commise.

MARGUERITE. – Moi, je crois qu'il ne se moquera pas: il avait l'air si bon.

MADAME DE FLEURVILLE. – Nous verrons cela demain. En attendant, commençons nos leçons; nous irons ensuite faire une promenade.

XXIV - Visite chez Hurel

«La calèche découverte et le phaéton pour deux heures», dit Élisa au cocher de Mme de Fleurville.

LE COCHER. – Tout le monde sort donc à la fois, aujourd'hui?

ÉLISA. – Oui; madame vous fait demander si vous savez le chemin pour aller au village d'Aube?

LE COCHER. – Aube? Attendez donc... N'est-ce pas de l'autre côté de Laigle, sur la route de Saint-Hilaire?

ÉLISA. – Je crois que oui, mais informez-vous-en avant de vous mettre en route; ces demoiselles se sont perdues l'autre jour à pied, il ne faudrait pas qu'elles se perdissent aujourd'hui en voiture.

Le cocher prit ses renseignements près du garde Nicaise, et, quand on fut prêt à partir, les deux cochers n'hésitèrent pas sur la route qu'il fallait prendre.

Le pays était charmant, la vallée de Laigle est connue par son aspect animé, vert et riant; le village d'Aube est sur la grand-route; la maison d'Hurel était presque à l'entrée du village. Ces dames se la firent indiquer; elles descendirent de voiture et se dirigèrent vers la maison du boucher. Tout le village était aux portes; on regardait avec surprise ces deux élégantes voitures, et l'on se demandait quelles pouvaient être ces belles dames et ces jolies demoiselles qui entraient chez Hurel. Le brave homme ne fut pas moins surpris; sa femme et sa fille restaient la bouche ouverte, ne pouvant croire qu'une si belle visite fût pour eux.

Hurel ne reconnaissait pas les enfants, qu'il avait à peine entrevues dans l'obscurité; il ne pensait plus à son aventure de la forêt:

«Ces dames veulent-elles faire une commande de viande? demanda Hurel. J'en ai de bien fraîche, du mouton superbe, du boeuf, du...

– Merci, mon brave Hurel, interrompit en souriant Mme de Rosbourg; ce n'est pas pour cela que nous venons, c'est pour acquitter une dette.»

HUREL. – Une dette? Madame ne me doit rien; je ne me souviens pas d'avoir livré à madame ni mouton, ni boeuf, ni...

MADAME DE ROSBOURG. – Non, pas de mouton ni de boeuf, mais deux petites filles que voici et que vous avez trouvées dans la forêt.

HUREL, *riant*. – Bah! ce sont là ces petites demoiselles que j'ai cueillies sur un arbre? Pauvres petites! elles étaient dans un état à faire pitié. Eh! mes mignonnes! vous n'avez plus envie d'arpenter la forêt, pas vrai?

MARGUERITE. – Non, non. Sans vous, mon cher monsieur Hurel, nous serions certainement mortes de fatigue, de terreur et de faim; aussi maman, Mme de Fleurville et nous, nous venons toutes vous remercier.

Marguerite, en achevant ces mots, s'approcha de Hurel et se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Le brave homme l'enleva de terre, lui donna un gros baiser sur chaque joue et dit:

«C'eût été bien dommage de laisser périr une gentille et bonne demoiselle comme vous. Et comme ça vous aviez donc bien peur?»

MARGUERITE. – Oh oui! bien peur, bien peur. On entendait marcher, craquer, souffler.

HUREL, *riant*. – Ah! bah! Tout cela est terrible pour de belles petites demoiselles comme vous; mais pour des gens comme nous on n'y fait pas seulement attention. Mais... asseyez-vous donc, mesdames; Victorine, donne des chaises, apporte du cidre, du bon!

Victorine était une jolie fille de dix-huit ans, fraîche, aux yeux noirs. Elle avança des chaises; tout le monde s'assit; on causa, on but du cidre à la santé d'Hurel et de sa famille. Au bout d'une demi-heure, Mme de Rosbourg demanda l'heure. Hurel regarda à son coucou.

«Il n'est pas loin de quatre heures, dit-il; mais le coucou est dérangé, il ne marque pas l'heure juste.»

Mme de Rosbourg tira de sa poche une boîte, qu'elle donna à Hurel.

«Je vois, mon bon Hurel, dit-elle, que vous n'avez de montre ni sur vous ni dans la maison; en voilà une que vous voudrez bien accepter en souvenir des petites filles de la forêt.

– Merci bien, madame, répondit Hurel: vous êtes en vérité trop bonne; ça ne méritait pas...»

Il venait d'ouvrir la boîte, et il s'arrêta muet de surprise et de bonheur à la vue d'une belle montre en or avec une longue et lourde chaîne également en or.

HUREL, *avec émotion*. – Ma bonne chère dame, c'est trop beau; vrai, je n'oserai jamais porter une si belle chaîne et une si belle montre.

MADAME DE ROSBOURG. – Portez-les pour l'amour de nous; et songez que c'est encore moi qui vous serai redevable; car vous m'avez rendu un trésor en me ramenant mon enfant, et ce n'est qu'un bijou que je vous donne.

Se tournant ensuite vers Mme Hurel et sa fille:

«Vous voudrez bien aussi accepter un petit souvenir.»

Et elle leur donna à chacune une boîte qu'elles s'empressèrent d'ouvrir; à la vue de belles boucles d'oreilles et d'une broche en or et en émail, elles devinrent rouges de plaisir. Toute la famille fit à Mme de Rosbourg les plus vifs remerciements. Ces dames et les enfants remontèrent en voiture, entourées d'une foule de personnes qui enviaient le bonheur des Hurel et qui bénissaient l'aimable bonté de Mme de Rosbourg.

XXV - Un événement tragique

Quelque temps se passa depuis cette visite à Hurel; il était venu de temps en temps au château, quand ses occupations le lui permettaient. Un jour qu'on l'attendait dans l'après-midi, Élisa proposa aux enfants d'aller chercher des noisettes le long des haies pour en envoyer un panier à Victorine Hurel; elles acceptèrent avec empressement, et, en emportant chacune un panier, elles coururent du côté d'une haie de noisetiers. Pendant qu'Élisa travaillait, elles remplirent leurs paniers, puis elles se réunirent pour voir laquelle en avait le plus.

«C'est moi... – C'est moi... – Non, c'est moi... Je crois que c'est moi», disaient-elles toutes quatre.

MARGUERITE. – Regardez donc si ce n'est pas mon panier qui est le plus plein! Voyez quelle différence avec les autres!

CAMILLE et MADELEINE. – C'est vrai!

SOPHIE. – Bah! j'en ai tout autant, moi!

MARGUERITE. – Pas du tout; j'en ai un tiers de plus!

SOPHIE, *avec humeur*. – Laisse donc! quelle sottise! Tu veux toujours avoir fait mieux que tout le monde!

MARGUERITE. – Ce n'est pas pour faire mieux que les autres; c'est parce que c'est la vérité. Et toi, tu te fâches parce que tu es jalouse.

SOPHIE. – Ha! ha! ha! Jalouse de tes méchantes noisettes.

MARGUERITE. – Oui, oui, jalouse, et tu voudrais bien que je te donnasse mes méchantes noisettes.

SOPHIE. – Tiens, voilà le cas que je fais de ta belle récolte.

En disant ces mots, et avant qu'Élisa et les petites eussent eu le temps de l'en empêcher, elle donna un coup de poing sous le panier de Marguerite, et toutes les noisettes tombèrent par terre.

MARGUERITE, *poussant un cri*. – Mes noisettes, mes pauvres noisettes!

Camille et Madeleine jetèrent à Sophie un regard de reproche et s'empressèrent d'aider Marguerite à ramasser ses noisettes.

CAMILLE. – Tiens, ma petite Marguerite; pour te consoler, prends les miennes.

MADELEINE. – Et les miennes aussi; les trois paniers seront pour toi.

Marguerite, qui avait les yeux un peu humides, les essuya et embrassa tendrement ses bonnes petites

amies. Sophie était honteuse et cherchait un moyen de réparer sa faute.

«Prends aussi les miennes, dit-elle en présentant son panier et sans oser lever les yeux sur Marguerite.

– Merci, mademoiselle; j'en ai assez sans les vôtres.

– Marguerite, dit Madeleine, tu n'es pas gentille! Sophie, en t'offrant ses noisettes, reconnaît qu'elle a eu tort; il ne faut pas que tu continues à être fâchée.»

Marguerite regarda Sophie un peu en dessous, ne sachant trop ce qu'elle devait faire: l'air malheureux de Sophie l'attendrissait un peu, mais elle n'avait pas encore surmonté sa rancune.

Camille et Madeleine les regardaient alternativement.

CAMILLE. – Voyons, Sophie, voyons, Marguerite, embrassez-vous. Tu vois bien, toi, Sophie, que Marguerite n'est plus fâchée; et toi, Marguerite, tu vois que Sophie est triste d'avoir eu de l'humeur.

SOPHIE. – Chère Camille, je vois que je resterai toujours méchante; jamais je ne serai bonne comme vous. Vois comme je m'emporte facilement, comme j'ai été brutale envers la pauvre Marguerite!

MARGUERITE. – N'y pense plus, ma pauvre Sophie; embrasse-moi et soyons bonnes amies, comme nous le sommes toujours.

Quand Marguerite et Sophie se furent embrassées et réconciliées, ce qu'elles firent de très bon coeur, Camille dit à Sophie:

«Ma petite Sophie, ne te décourage pas; on ne se corrige pas si vite de ses défauts. Tu es devenue bien meilleure que tu ne l'étais en arrivant chez nous, et chaque mois il y a une différence avec le mois précédent.»

SOPHIE. – Je te remercie, chère Camille, de me donner du courage, mais, dans toutes les occasions où je me compare à toi et à Madeleine, je vous trouve tellement meilleures que moi.

MADELEINE, *l'embrassant*. – Tais-toi, tais-toi, ma pauvre Sophie; tu es trop modeste, n'est-ce pas, Marguerite?

MARGUERITE. – Non, je trouve que Sophie a raison; elle et moi, nous sommes bien loin de vous valoir.

CAMILLE. – Ah! ah! ah! quelle modestie! Bravo, ma petite Marguerite; tu es plus humble que moi, donc tu vaux mieux que moi.

MARGUERITE, *très sérieusement*. – Camille, aurais-tu fait la sottise que nous avons commise l'autre jour en allant dans la forêt?

CAMILLE, *embarrassée*. – Mais... je ne sais... peut-être... aurais-je...

MARGUERITE, *avec vivacité*. – Non, non, tu ne l'aurais pas faite. Et te serais-tu querellée avec Sophie comme je l'ai fait le jour de la fameuse scène des cerises?

CAMILLE, *embarrassée*. – Mais... il y a un an de cela... à présent... tu...

MARGUERITE, *avec vivacité*. – Il y a un an, il y a un an! C'est égal, tu ne l'aurais pas fait. Et tout à l'heure, aurais-tu renversé mon panier comme a fait Sophie? Aurais-tu boudé comme je l'ai fait?... Tu ne réponds pas! tu vois bien que tu es obligée de convenir que toi et Madeleine vous êtes meilleures que nous.

CAMILLE, *l'embrassant*. – Nous sommes plus âgées que vous, et par conséquent plus raisonnables; voilà tout. Pense donc que je me prépare à faire ma première communion l'année prochaine.

SOPHIE. – Et moi, mon Dieu, quand serai-je digne de la faire?

CAMILLE. – Quand tu auras mon âge, chère Sophie; ne te décourage pas; chaque journée te rend meilleure.

SOPHIE. – Parce que je la passe près de vous.

MARGUERITE. – J'entends une voiture: c'est maman et Mme de Fleurville qui rentrent de leur promenade; allons leur demander si elles n'ont pas rencontré Hurel. Élisa, Élisa, Élisa, nous rentrons.

Élisa se leva et suivit les enfants, qui coururent à la maison; elles arrivèrent au moment où les mamans descendaient de voiture.

MARGUERITE. – Eh bien, maman, avez-vous rencontré Hurel? Va-t-il venir bientôt? Nous avons cueilli un grand panier de noisettes que nous lui donnerons pour Victorine.

MADAME DE ROSBOURG. – Nous ne l'avons pas rencontré, chère petite, mais il ne peut tarder; il vient en général de bonne heure.

Les mamans rentrèrent pour ôter leurs chapeaux; les petites attendaient toujours. Sophie et Marguerite s'impatientaient; Camille et Madeleine travaillaient.

«C'est trop fort, dit Sophie en tapant du pied; voilà deux heures que nous attendons, et il ne vient pas. Il ne se gêne pas, vraiment! Nous devrions ne pas lui donner de noisettes.»

MARGUERITE. – Oh! Sophie! Pauvre Hurel! Il est très ennuyeux de nous faire attendre si longtemps, c'est vrai, mais ce n'est peut-être pas sa faute.

SOPHIE. – Pas sa faute, pas sa faute! Pourquoi fait-il dire qu'il viendra à midi, qu'il nous apportera des écrevisses? Et voilà qu'il est deux heures! Un homme comme lui ne devrait pas se permettre de faire attendre des demoiselles comme nous.

MARGUERITE, vivement. – Des demoiselles comme nous ont été bien heureuses de rencontrer dans la forêt un homme comme lui, mademoiselle; c'est très ingrat, ce que tu dis là.

MADELEINE. – Marguerite, Marguerite, voilà que tu t'emportes encore! Ne peux-tu pas raisonner avec Sophie sans lui dire des choses désagréables?

MARGUERITE. – Mais, enfin, pourquoi Sophie attaque-t-elle ce pauvre Hurel?

SOPHIE, *piquée*. – Je ne l'ai pas attaqué, mademoiselle; je suis seulement ennuyée d'attendre, et je

m'en vais chez moi apprendre mes leçons. J'aime encore mieux travailler que de perdre mon temps à attendre cet Hurel.

MARGUERITE. – Entends-tu, entends-tu, Madeleine, comme elle parle de cet excellent Hurel? Si j'étais à sa place, je ne donnerais pas les écrevisses qu'il nous a promises, et... Mais... le voilà; voici son cheval qui arrive.

En effet, le cheval d'Hurel s'arrêtait devant le perron; il était ruisselant d'eau et paraissait fatigué.

CAMILLE. – Où est donc Hurel? Comment son cheval vient-il tout seul?

MADELEINE. – Hurel est sans doute descendu pour ouvrir et refermer la barrière, et le cheval aura continué tout seul.

MARGUERITE. – Mais regarde comme il a l'air fatigué!

CAMILLE. – C'est qu'il a fait une longue course.

SOPHIE. – Mais pourquoi est-il si mouillé?

MADELEINE. – C'est qu'il aura traversé la rivière.

Les enfants attendirent quelques instants; ne voyant pas venir Hurel, elles appelèrent Élisa.

«Élisa, dit Camille, veux-tu venir avec nous à la rencontre d'Hurel? Voici son cheval qui est arrivé, mais sans lui.»

Élisa descendit, regarda le cheval.

«C'est singulier, dit-elle, que le cheval soit venu sans le maître. Et dans quel état ce pauvre animal! Venez, enfants, allons voir si nous rencontrerons Hurel... Pourvu qu'il ne soit pas arrivé un malheur!» se dit-elle tout bas.

Elles se mirent à marcher précipitamment, en prenant le chemin qu'avait dû suivre le cheval. À mesure qu'elles avançaient, l'inquiétude les gagnait; elles redoutaient un accident, une chute. En approchant de la grand-route qui bordait la rivière, elles virent un attroupement considérable; Élisa, prévoyant un malheur, arrêta les enfants.

«N'avancez pas, mes chères petites; laissez-moi aller voir la cause de ce rassemblement; je reviens dans une minute.»

Les enfants restèrent sur la route, pendant qu'Élisa se dirigeait vers un groupe qui causait avec animation.

«Messieurs, dit-elle en s'approchant, pouvez-vous me dire quelle est la cause du mouvement extraordinaire que j'aperçois là-bas, sur le bord de la rivière?»

UN OUVRIER. – C'est un grand malheur qui vient d'arriver, madame! On a trouvé dans la rivière le corps d'un brave boucher nommé Hurel!...

ÉLISA. – Hurel!... pauvre Hurel! Nous l'attendions; il venait au château. Mais est-il réellement mort? N'y a-t-il aucun espoir de le sauver?

L'OUVRIER. – Hélas! non, madame: le médecin a essayé pendant deux heures de le ranimer, et il n'a

pas fait un mouvement. Que faire maintenant? Comment apprendre ce malheur à sa femme? Il y a de quoi la tuer, la pauvre créature!

ÉLISA. – Mon Dieu, mon Dieu, quel malheur! Je ne sais quel conseil vous donner. Mais il faut que j'aille rejoindre mes petites, qui venaient au-devant de ce pauvre Hurel et que j'ai laissées sur le chemin.

Élisa retourna en courant près des enfants, qu'elle trouva où elle les avait laissées, malgré leur impatience d'apprendre quelque chose sur Hurel. Sa pâleur et son air triste les préparèrent à une mauvaise nouvelle. Toutes à la fois, elles demandèrent ce qu'il y avait.

«Pourquoi tout ce monde, Élisa? Sait-on ce qu'il est devenu?»

ÉLISA. – Mes chères enfants, nous n'avons pas besoin d'aller plus loin pour avoir de ses nouvelles... Pauvre homme, il lui est arrivé un accident, un terrible accident...

MARGUERITE, *avec terreur.* – Quoi? Quel accident? Est-il blessé?

ÉLISA. – Pis que cela, ma bonne Marguerite: le pauvre homme est tombé dans l'eau, et... et...

CAMILLE. – Parle donc, Élisa; quoi! serait-il noyé?

ÉLISA. – Tout juste. On a retiré son corps de l'eau il y a deux heures...

SOPHIE. – Ainsi, pendant que je l'accusais si injustement, le malheureux homme était déjà mort!

MARGUERITE. – Tu vois bien, Sophie, que ce n'était pas sa faute. Pauvre Hurel! quel malheur!

Les enfants pleuraient. Élisa leur raconta le peu de détails qu'elle savait, et leur conseilla de revenir à la maison.

ÉLISA. – Nous informerons ces dames de ce malheureux événement; elles trouveront peut-être le moyen d'adoucir le chagrin de la pauvre femme Hurel. Nous autres, nous ne pouvons rien ni pour le mort, ni pour ceux qui restent.

CAMILLE. – Oh si! Élisa: nous pouvons prier le bon Dieu pour eux, lui demander d'admettre le pauvre Hurel dans le paradis et de donner à sa femme et à ses enfants la force de se résigner et de souffrir sans murmure.

MARGUERITE. – Bonne Camille, tu as toujours de nobles et pieuses pensées. Oui, nous prierons toutes pour eux.

MADELEINE. – Et nous demanderons à maman de faire dire des messes pour Hurel.

Tout en pleurant, elles arrivèrent au château et entrèrent au salon. Ni l'une ni l'autre ne pouvaient parler; leurs larmes coulaient malgré elles. Mme de Fleurville et Mme de Rosbourg, étonnées et peinées de ce chagrin, leur adressaient vainement une foule de questions. Enfin Madeleine parvint à se calmer et raconta ce qu'elles venaient de voir et d'entendre. Les mamans partagèrent le chagrin de leurs enfants, et, après avoir discuté sur ce qu'il y avait de mieux à faire, elles se mirent en route pour aller voir par elles-mêmes s'il n'y avait aucun espoir de rappeler Hurel à la vie.

Elles revinrent peu de temps après, et se virent entourées par les petites, impatientes d'avoir quelques nouvelles consolantes.

CAMILLE. – Eh bien, chère maman, eh bien! y a-t-il quelque espoir?

MADAME DE FLEURVILLE. – Aucun, mes chères petites, aucun. Quand nous sommes arrivées, on venait de placer le corps froid et inanimé du pauvre Hurel sur une charrette pour le ramener chez lui; un de ses beaux-frères et une soeur de Mme Hurel sont partis en avant pour la préparer à cet affreux malheur; demain se fera l'enterrement; après-demain nous irons, Mme de Rosbourg et moi, offrir quelques consolations à la femme Hurel et voir si elle n'a pas besoin d'être aidée pour vivre.

SOPHIE. – Mais ne va-t-elle pas continuer la boucherie, comme faisait son mari?

MADAME DE FLEURVILLE. – Je ne le pense pas; pour être boucher, il faut courir le pays, aller au loin chercher des veaux, des moutons, des boeufs; et puis une femme ne peut pas tuer ces pauvres animaux; elle n'en a ni la force ni le courage.

CAMILLE. – Et son fils Théophile, ne peut-il remplacer son père?

MADAME DE FLEURVILLE. – Non, parce qu'il est garçon boucher à Paris, et qu'il est encore trop jeune pour diriger une boucherie.

Pendant le reste de la journée, on ne parla que du pauvre Hurel et de sa famille; tout le monde était triste.

Le surlendemain, ces dames montèrent en voiture pour aller à Aube visiter la malheureuse veuve. Elles restèrent longtemps absentes; les enfants guettaient leur retour avec anxiété, et au bruit de la voiture, elles coururent sur le perron.

MARGUERITE. – Eh bien, chère maman, comment avez-vous trouvé les pauvres Hurel? Comment est Victorine?

MADAME DE ROSBOURG. – Pas bien, chères petites; la pauvre femme est dans un désespoir qui fait pitié et que je n'ai pu calmer; elle pleure jour et nuit et elle appelle son mari, qui est auprès du bon Dieu. Victorine est désolée, et Théophile n'est pas encore de retour; on lui a écrit de revenir.

MADELEINE. – Ont-ils de quoi vivre?

MADAME DE ROSBOURG. – Tout au plus; les gens qui doivent de l'argent à Hurel ne s'empressent pas de payer, et ceux auxquels il devait veulent être payés tout de suite, et menacent de faire vendre leur maison et leur petite terre.

SOPHIE. – Je crois que nous pourrions leur venir en aide en leur donnant l'argent que nous avons pour nos menus plaisirs. Nous avons chacune deux francs par semaine; en donnant un franc, cela ferait quatre par semaine et seize francs par mois; ce serait assez pour leur pain du mois.

CAMILLE, *bas à Sophie*. – Tu vois, Sophie: l'année dernière, tu n'aurais jamais eu cette bonne pensée.

MADELEINE. – Sophie a raison; c'est une excellente idée. Vous nous permettez, n'est-ce pas, maman, de faire cette petite pension à la mère Hurel?

MADAME DE FLEURVILLE, *les embrassant*. – Certainement, mes excellentes petites filles; vous êtes bonnes et charitables toutes les quatre. Sophie, tu n'auras bientôt rien à envier à tes amies.

Enchantées de la permission, les quatre amies coururent demander leurs bourses à Élisa, et remirent chacune un franc à Mme de Fleurville, qui les envoya à la mère Hurel en y ajoutant cent francs.

Elles continuèrent à lui envoyer chaque semaine bien exactement leurs petites épargnes; elles y ajoutaient quelquefois un jupon, ou une camisole qu'elles avaient faite elles-mêmes, ou bien des fruits ou des gâteaux dont elles se privaient avec bonheur pour offrir un souvenir à la pauvre femme. Mme de Rosbourg et Mme de Fleurville y joignaient des sommes plus considérables. Grâce à ces secours, ni la veuve ni la fille d'Hurel ne manquèrent du nécessaire. Quelque temps après, Victorine se maria avec un brave garçon, aubergiste à deux lieues d'Aube; et sa mère, vieillie par le chagrin et la maladie, mourut en remerciant Dieu de la réunir à son cher Hurel.

XXVI - La petite vérole

Un jour, Camille se plaignit de mal de tête, de mal de coeur. Son visage pâle et altéré inquiéta Mme de Fleurville, qui la fit coucher; la fièvre, le mal de tête continuant, ainsi que le mal de coeur et les vomissements, on envoya chercher le médecin. Il ne vint que le soir, mais quand il arriva, il trouva Camille plus calme; Élisa lui avait mis aux pieds des cataplasmes saupoudrés de camphre qui l'avaient beaucoup soulagée; elle buvait de l'eau de gomme fraîche. Le médecin complimenta Élisa sur les soins éclairés et affectueux qu'elle donnait à sa petite malade; il complimenta Camille sur sa bonne humeur et sa docilité et dit à Mme de Fleurville de ne pas s'inquiéter et de continuer le même traitement. Le lendemain, Élisa aperçut des petites taches rouges sur le visage de Camille; les bras et le corps en avaient aussi; vers le soir chaque tache devint un bouton, et en même temps le mal de coeur et le mal de tête se dissipèrent. Le médecin déclara que c'était la petite vérole: on éloigna immédiatement les trois autres enfants. Élisa et Mme de Fleurville restèrent seules auprès de Camille. Mme de Fleurville voulait aussi renvoyer Élisa, de peur de la contagion, mais Élisa s'y refusa obstinément.

ÉLISA. – Jamais, madame, je n'abandonnerai ma pauvre malade; quand même je devrais gagner la petite vérole, je ne manquerai pas à mon devoir.

CAMILLE. – Ma bonne Élisa, je sais combien tu m'aimes, mais, moi aussi je t'aime, et je serais désolée de te voir malade à cause de moi.

ÉLISA. – Ta, ta, ta; restez tranquille, ne vous inquiétez de rien; ne parlez pas; si vous vous agitez, le mal de tête reviendra.

Camille sourit et remercia Élisa du regard; ses pauvres yeux étaient à moitié fermés; son visage était couvert de boutons. Quelques jours après les boutons séchèrent, et Camille put quitter son lit; il ne lui restait que de la faiblesse.

Pendant sa maladie, Madeleine, Marguerite et Sophie demandaient sans cesse de ses nouvelles; on leur défendit d'approcher de la chambre de Camille, mais elles pouvaient voir Élisa et lui parler; vingt fois par jour, quand elles entendaient sa voix dans la cuisine ou dans l'antichambre, elles accouraient pour s'informer de leur chère Camille; elles lui envoyaient des découpures, des dessins, de petits paniers en jonc, tout ce qu'elles pensaient pouvoir la distraire et l'amuser. Camille leur faisait dire mille tendresses; mais elle ne pouvait rien leur envoyer, car on lui défendait de travailler, de lire, de dessiner, de peur de fatiguer ses yeux.

Il y avait huit jours qu'elle était levée; ses croûtes commençaient à tomber, lorsqu'elle fut frappée un matin de la pâleur d'Élisa.

CAMILLE, *avec inquiétude*. – Tu es malade, Élisa; tu es pâle comme si tu allais mourir. Ah! comme ta main est chaude; tu as la fièvre.

ÉLISA. – J'ai un affreux mal de tête depuis hier: je n'ai pas dormi de la nuit; voilà pourquoi je suis pâle, mais ce ne sera rien.

CAMILLE. – Couche-toi, ma chère Élisa, je t'en prie; tu peux à peine te soutenir; vois, tu chancelles.

Élisa s'affaissa sur un fauteuil; Camille courut appeler sa maman, qui la suivit immédiatement. Voyant l'état dans lequel était la pauvre Élisa, elle lui fit bassiner son lit et la fit coucher malgré sa résistance. Le médecin fut encore appelé; il trouva beaucoup de fièvre, du délire, et déclara que c'était probablement la petite vérole qui commençait. Il ordonna divers remèdes qui n'amenèrent aucun soulagement; le lendemain il fit poser des sangsues aux chevilles de la malade, pour lui dégager la tête et faire sortir les boutons. Depuis qu'Élisa était dans son lit, Camille ne la quittait plus; elle lui donnait à boire, chauffait ses cataplasmes, lui mouillait la tête avec de l'eau fraîche. Il fallut toute son obéissance aux ordres de sa mère pour l'empêcher de passer la nuit auprès de sa chère Élisa.

«C'est en me soignant qu'elle est devenue malade, répétait-elle en pleurant: il est juste que je la soigne à mon tour.»

Élisa ne sentait pas la douceur de cette tendresse touchante: depuis la veille elle était sans connaissance; elle ne parlait pas, n'ouvrait même pas les yeux. On lui mit vingt sangsues aux pieds sans qu'elle eût l'air de les sentir; son sang coula abondamment et longtemps; enfin on l'arrêta, on lui enveloppa les pieds de coton. Le lendemain tout son corps se couvrit de plaques rouges: c'était la petite vérole qui sortait. En même temps elle éprouva un mieux sensible; ses yeux purent s'ouvrir et supporter la lumière; elle reconnut Camille qui la regardait avec anxiété, et lui sourit; Camille saisit sa main brûlante et la porta à ses lèvres.

«Ne parle pas, ma pauvre Élisa, lui dit-elle, ne parle pas, maman et moi, nous sommes près de toi.»

Élisa ne pouvait pas encore répondre; mais, en reprenant l'usage de ses sens, elle avait repris le sentiment des soins que lui avaient donnés Camille et Mme de Fleurville; sa reconnaissance s'exprimait par tous les moyens possibles.

Pendant plusieurs jours encore Élisa fut en danger. Enfin arriva le moment où le médecin déclara qu'elle était sauvée; les boutons commençaient à sécher; ils étaient si abondants, que tout son visage et sa tête en étaient couverts.

Quand elle fut mieux et qu'elle commença à prendre quelque nourriture, Camille, qui allait tout à fait bien, demanda à sa mère si elle ne pouvait pas sortir et voir sa soeur et ses amies.

«Tu peux te promener, chère enfant, dit Mme de Fleurville, et causer avec Madeleine et tes amies, mais pas encore les embrasser ni les toucher.»

Camille sauta hors de la chambre, courut dehors, et, entendant les voix de Madeleine, de Sophie et de Marguerite, qui causaient dans leur petit jardin, elle se dirigea vers elles en criant:

«Madeleine, Marguerite, Sophie, je veux vous voir, vous parler; venez vite, mais ne me touchez pas!»

Trois cris de joie répondirent à l'appel de Camille; elle vit accourir ses trois amies, se pressant, se poussant, à qui arriverait la première.

«Arrêtez! cria Camille, s'arrêtant elle-même, maman m'a défendu de vous toucher. Je pourrais encore vous donner la petite vérole.»

MADELEINE. – Je voudrais tant t'embrasser, Camille, ma chère Camille!

MARGUERITE. – Et moi donc! Ah bah! je t'embrasse tout de même.

En disant ces mots, elle s'élançait vers Camille, qui sauta vivement en arrière.

«Imprudente! dit-elle. Si tu savais ce que c'est que la petite vérole, tu ne t'exposerais pas à la gagner.»

SOPHIE. – Raconte-nous si tu t'es bien ennuyée, si tu as beaucoup souffert, si tu as eu peur.

CAMILLE. – Oh oui! mais pas quand j'étais très malade. Je souffrais trop de la tête et du mal de coeur pour m'ennuyer; mais la pauvre Élisa a souffert bien plus et plus longtemps que moi.

MADELEINE. – Et comment est-elle aujourd'hui? Quand pourrons-nous la revoir?

CAMILLE. – Elle va bien; elle a mangé du poulet à déjeuner, elle se lève, elle croit que vous pourrez la voir par la fenêtre demain.

MADELEINE. – Quel bonheur! et quand pourrons-nous t'embrasser, ainsi que maman?

CAMILLE. – Maman, qui n'a pas eu comme moi la petite vérole, pourra vous embrasser tout à l'heure; elle est allée changer ses vêtements, qui sont imprégnés de l'air de la chambre d'Élisa.

Les enfants continuèrent à causer et à se raconter les événements de leur vie simple et uniforme. Bientôt arriva Mme de Fleurville avec Mme de Rosbourg; les enfants se précipitèrent vers elle et l'embrassèrent bien des fois, pendant que Mme de Rosbourg embrassait Camille. Depuis trois semaines Mme de Fleurville n'avait vu les enfants que de loin et à la fenêtre. Le matin même, le médecin avait déclaré qu'il n'y avait plus aucun danger de gagner la petite vérole ni par elle ni par Camille; mais Élisa devait encore rester éloignée jusqu'à ce que ses croûtes fussent tombées.

Le lendemain il y avait grande agitation parmi les enfants; Élisa devait se montrer à la fenêtre après déjeuner. Une heure d'avance, elles étaient comme des abeilles en révolution; elles allaient, venaient, regardaient à la pendule, regardaient à la fenêtre, préparaient des sièges; enfin elles se rangèrent toutes quatre sur des chaises, comme pour un spectacle, et attendirent, les yeux levés. Tout à coup, la fenêtre s'ouvrit et Élisa parut.

«Élisa, Élisa, ma pauvre Élisa!» s'écrièrent Camille et Madeleine, que les larmes empêchèrent de continuer.

MARGUERITE. – Bonjour, ma chère Élisa.

SOPHIE. – Bonjour, ma chère Élisa.

ÉLISA. – Bonjour, bonjour, mes enfants; voyez comme je suis devenue belle; quel masque sur mon visage!

CAMILLE. – Oh! tu seras toujours ma belle et ma bonne Élisa; crois-tu que j'oublie que c'est pour m'avoir soignée que tu es tombée malade?

ÉLISA. – Tu me l'as bien rendu aussi. Tu es une bonne, une excellente enfant; tant que je vivrai, je n'oublierai ni la tendresse touchante que tu m'as témoignée pendant ma maladie, ni la bonté de Mme de Fleurville.

Et la pauvre Élisa, attendrie, essuya ses yeux pleins de larmes; son attendrissement gagna les enfants, qui se mirent à pleurer aussi. Mme de Fleurville et Mme de Rosbourg arrivèrent pendant que tout le monde pleurait.

«Qu'y a-t-il donc? demandèrent-elles, un peu effrayées.

– Rien, maman; c'est la pauvre Élisa qui est à sa fenêtre.»

Ces dames levèrent les yeux, et, voyant pleurer Élisa, elles comprirent la scène de larmes joyeuses qui venait de se passer.

«Il s'agit bien de pleurer, aujourd'hui! dit Mme de Rosbourg; laissons Élisa se reposer et se bien rétablir, et allons, en attendant, arranger une fête pour célébrer son rétablissement.

– Une fête! une fête! s'écrièrent les enfants; oh! merci, chère madame! Ce sera charmant! Une fête pour Élisa.»

Élisa était fatiguée; elle se retira dans le fond de sa chambre; les enfants suivirent Mme de Rosbourg et discutèrent les arrangements d'une fête en l'honneur d'Élisa. En passant au chapitre suivant, nous saurons ce qui aura été décidé.

XXVII - La fête

Depuis quelques jours tout était en rumeur au château; on enfonçait des clous dans une orangerie attenante au salon; on assemblait et on brouettait des fleurs; on cuisait des pâtés, des gâteaux, des bonbons. Les enfants avaient avec Élisa un air mystérieux; elles l'empêchaient d'aller du côté de l'orangerie; elles la gardaient le plus possible avec elles, afin de ne pas la laisser causer dans la cuisine et à l'office. Élisa se doutait de quelque surprise; mais elle faisait l'ignorante pour ne pas diminuer le plaisir que se promettaient les enfants.

Enfin, le jeudi suivant, à trois heures, il y eut dans la maison un mouvement extraordinaire. Élisa s'apprêtait à s'habiller, lorsqu'elle vit entrer les enfants, qui portaient un énorme panier couvert et qui avaient leurs belles toilettes du dimanche.

CAMILLE. – Nous allons t'habiller, ma bonne Élisa; nous apportons tout ce qu'il faut pour ta toilette.

ÉLISA. – J'ai tout ce qu'il me faut; merci, mes enfants.

MADELEINE. – Mais tu n'as pas vu ce que nous t'apportons; tiens, tiens, regarde.

Et, en disant ces mots, Madeleine enleva la mousseline qui couvrait le panier. Élisa vit une belle robe en taffetas marron, un col et des manches en dentelle, un bonnet de dentelle garni de rubans et un mantelet de taffetas noir garni de volants pareils.

ÉLISA. – Ce n'est pas pour moi, tout cela; c'est trop beau! Je ne mettrai pas une si élégante toilette; je ressemblerais à Mme Fichini.

MARGUERITE. – Non, non, tu ne ressembleras jamais à la grosse Mme Fichini.

CAMILLE. – Il n'y a plus de Mme Fichini; c'est la comtesse Blagowski qu'il faut dire.

MADELEINE. – Bah! la comtesse Blagowski ou Mme Fichini, qu'importe! Habillons Élisa.

Avant qu'elle eût pu les empêcher, les quatre petites filles avaient dénoué le tablier et déboutonné la robe d'Élisa, qui se trouva en jupon en moins d'une minute.

CAMILLE. – Baisse-toi, que je te mette ton col.

MADELEINE. – Donne-moi ton bras, que je passe une manche.

MARGUERITE. – Étends l'autre bras, que je passe l'autre manche.

SOPHIE. – Voici la robe: je la tiens toute prête; et le bonnet.

La robe fut passée, arrangée, boutonnée; les enfants menèrent Élisa devant une glace de leur maman: elle se trouva si belle, qu'elle ne pouvait se lasser de se regarder et de s'admirer. Elle remercia et

embrassa tendrement les enfants, qui l'accompagnèrent chez Mmes de Fleurville et de Rosbourg, car Élisa voulait les remercier aussi.

«À présent, mes enfants, dit-elle en se dirigeant vers sa chambre, je vais ôter toutes ces belles affaires; je les garderai pour la première occasion.»

CAMILLE. – Mais non, Élisa; il faut que tu restes toute la journée habillée comme tu es.

ÉLISA. – Pour quoi faire?

MADELEINE. – Tu vas voir; viens avec moi.

Et, saisissant Élisa, les quatre enfants la conduisirent dans le salon, puis dans l'orangerie, qui était convertie en salle de spectacle et qui était pleine de monde. Les fermiers et les messieurs du voisinage étaient dans une galerie élevée, les domestiques et les gens du village occupaient le parterre. Les enfants entraînèrent Élisa toute confuse à des places réservées au milieu de la galerie, elles s'assirent autour d'elle; la toile se leva, et le spectacle commença.

Le sujet de la pièce était l'histoire d'une bonne négresse qui, lors du massacre des blancs par les nègres à l'île Saint-Dominique, sauve les enfants de ses maîtres, les soustrait à mille dangers, et finit par s'embarquer avec eux sur un vaisseau qui retournait en France; elle dépose entre les mains du capitaine une cassette qu'elle a eu le bonheur de sauver, qui appartenait à ses maîtres massacrés, et qui contenait une somme considérable en bijoux et en or; elle déclare que cette somme appartient aux enfants.

On applaudit avec fureur; les applaudissements redoublèrent lorsque de tous côtés on lança des bouquets à Élisa, qui ne savait comment remercier de tous ces témoignages d'intérêt.

Après le spectacle, on passa dans la salle à manger, où l'on trouva la table couverte de pâtés, de jambons, de gâteaux, de crèmes, de gelées. Tout le monde avait faim; on mangea énormément; pendant que les voisins et les personnes du château faisaient ce repas, on servait dehors, aux gens du village, des pâtés, des galantines, des galettes, du cidre et du café.

Lorsque chacun fut rassasié, on rentra dans l'orangerie, d'où l'on avait enlevé tout ce qui pouvait gêner pour la danse; les chaises et les bancs étaient rangés contre le mur; les lustres et les lampes étaient allumés. Au moment où les enfants entrèrent, l'orchestre, composé de quatre musiciens, commença une contredanse; les petites et Élisa la dansèrent avec plusieurs dames et messieurs; les autres invités se mirent aussi en train, et, une demi-heure après, tout le monde dansait dans l'orangerie et devant la maison. Les enfants ne s'étaient jamais autant amusées; Élisa était enchantée et attendrie de cette fête donnée à son intention, et dont elle était la reine. On dansa jusqu'à onze heures du soir. Après avoir mangé encore quelques pâtés, du jambon, des gâteaux et des crèmes, chacun s'en alla, les uns à pied, les autres en carriole.

Les enfants rentrèrent chez elles avec Élisa, après avoir bien embrassé et bien remercié leurs mamans.

SOPHIE. – Dieu! que j'ai chaud! ma chemise est trempée!

MARGUERITE. – Et moi donc! ma robe est toute mouillée de sueur.

MADELEINE. – Ah! que j'ai mal aux pieds!

CAMILLE. – Je n'en puis plus! À la dernière contredanse, mes jambes ne pouvaient plus remuer.

MARGUERITE. – As-tu vu ce gros petit bonhomme, au ventre rebondi, qui a été roulé dans un galop?

CAMILLE. – Oui, il était bien drôle; il sautait, il galopait tout comme s'il n'avait pas eu un gros ventre à traîner.

SOPHIE. – Et ce grand maigre qui sautait si haut qu'il a accroché le lustre!

MADELEINE. – Il a manqué de prendre feu, ce pauvre maigre; c'est qu'il aurait brûlé comme une allumette.

SOPHIE. – As-tu remarqué cette petite fille prétentieuse qui faisait des mines et qui était si ridiculement mise?

MADELEINE. – Non, je ne l'ai pas vue. Comment était-elle habillée?

SOPHIE. – Elle avait une robe grise avec de grosses fleurs rouges.

MADELEINE. – Ah oui! je sais ce que tu veux dire; c'est une pauvre ouvrière très timide et qui n'est pas du tout prétentieuse.

SOPHIE. – Par exemple! si celle-là ne l'est pas, je ne sais qui le sera. Et cette autre, qui avait une robe de mousseline blanche chiffonnée, avec des noeuds d'un bleu passé qui traînaient jusqu'à terre, trouves-tu aussi qu'elle n'était pas affectée?

CAMILLE. – Voyons, ne disons pas de mal de tous ces pauvres gens, qui se sont habillés chacun comme il l'a pu, qui se sont amusés et qui ont contribué à nous amuser.

SOPHIE, *avec aigreur*. – Mon Dieu, comme tu es sévère! Est-ce qu'il est défendu de rire un peu des gens ridicules?

CAMILLE. – Non, mais pourquoi trouver ridicules des gens qui ne le sont pas?

SOPHIE. – Si tu les trouves bien, ce n'est pas une raison pour que je sois obligée de dire comme toi.

MADELEINE. – Sophie, Sophie, tu vas te fâcher tout à fait, si tu continues sur ce ton.

SOPHIE. – Il n'est pas question de se fâcher! je dis seulement que je trouve Camille on ne peut plus ennuyeuse avec sa perpétuelle bonté. Jamais elle ne rit de personne; jamais elle ne voit les bêtises et les sottises des autres.

MARGUERITE, *avec vivacité*. – C'est bien heureux pour toi!

SOPHIE, *sèchement*. – Que veux-tu dire par là?

MARGUERITE. – Je veux dire, mademoiselle, que si Camille voyait les sottises des autres et si elle en riait, elle verrait souvent les vôtres, et que nous ririons toutes à vos dépens.

SOPHIE, *en colère*. – Je m'embarrasse peu de ce que tu dis, tu es trop bête.

ÉLISA, *qui entre.* – Eh bien! eh bien! qu'est-ce que j'entends? On se querelle par ici?

SOPHIE. – C'est Marguerite qui me dit des sottises.

ÉLISA. – Il me semble que, lorsque je suis entrée, c'était vous qui en disiez à Marguerite.

SOPHIE, *embarrassée.* – C'est-à-dire... Je répondais seulement..., mais c'est elle qui a commencé.

MARGUERITE. – C'est vrai, Élisa; je lui ai dit qu'elle disait des sottises, j'avais raison, puisqu'elle a dit que Camille était ennuyeuse.

ÉLISA. – Mes enfants, mes enfants, est-ce ainsi que vous finissez une si heureuse journée, en vous querellant, en vous injuriant?

Sophie et Marguerite rougirent et baissèrent la tête, elles se regardèrent et dirent ensemble:

«Pardon, Sophie.

– Pardon, Marguerite.»

Puis elles s'embrassèrent. Sophie demanda pardon aussi à Camille, qui était trop bonne pour lui en vouloir. Elles achevèrent toutes de se déshabiller, et se couchèrent après avoir dit leur prière avec Élisa. Élisa les remercia encore tendrement de toute leur affection et de la journée qui venait de s'écouler.

XXVIII - La partie d'âne

MARGUERITE. – Maman, pourquoi ne montons-nous jamais à âne? C'est si amusant!

MADAME DE ROSBOURG. – J'avoue que je n'y ai pas pensé.

MADAME DE FLEURVILLE. – Ni moi non plus; mais il est facile de réparer cet oubli; on peut avoir les deux ânes de la ferme, ceux du moulin et de la papeterie, ce qui en fera six.

CAMILLE. – Et où irons-nous, maman, avec nos six ânes?

SOPHIE. – Nous pourrions aller au moulin.

MARGUERITE. – Non, Jeannette est trop méchante; depuis qu'elle m'a volé ma poupée, je n'aime pas à la voir; elle me fait des yeux si méchants que j'en ai peur.

MADELEINE. – Allons à la maison blanche, voir Lucie.

SOPHIE. – Ce n'est pas assez loin! nous y allons sans cesse à pied.

MADAME DE FLEURVILLE. – J'ai une idée que je crois bonne; je parie que vous en serez toutes très contentes.

CAMILLE. – Quelle idée, maman? Dites-la, je vous en prie.

MADAME DE FLEURVILLE. – C'est d'avoir un septième âne.

MARGUERITE. – Mais ce ne sera pas amusant du tout d'avoir un âne sans personne dessus.

MADAME DE FLEURVILLE. – Attends donc; que tu es impatiente! Le septième âne porterait les provisions, et... vous ne devinez pas?

MADELEINE. – Des provisions? Pour qui donc, maman?

MADAME DE FLEURVILLE. – Pour nous, pour que nous les mangions!

MARGUERITE. – Mais pourquoi ne pas les manger à table, au lieu de les manger sur le dos de l'âne?

Tout le monde partit d'un éclat de rire: l'idée de faire du dos de l'âne une table à manger leur parut si plaisante, qu'elles en rirent toutes, Marguerite comme les autres.

«Ce n'est pas sur le dos de l'âne que nous mangerons, dit Mme de Fleurville, mais l'âne transportera notre déjeuner dans la forêt de Moulins; nous étalerons notre déjeuner sur l'herbe dans une

jolie clairière, et nous mangerons en plein bois.

– Charmant, charmant! crièrent les quatre petites en battant des mains et en sautant. Oh! la bonne idée! embrassons bien maman pour la remercier de sa bonne invention.

– Je suis enchantée d'avoir si bien trouvé, répondit Mme de Fleurville en se dégageant des bras des enfants qui la caressaient à l'envi l'une de l'autre. Maintenant je vais commander un déjeuner froid pour demain et m'assurer de nos sept ânes.»

Les petites coururent chez Élisa pour lui faire part de leur joie et pour lui demander de venir avec elles.

ÉLISA, *en les embrassant*. – Mes chères petites, je vous remercie de penser à moi et de m'inviter à vous accompagner; mais j'ai autre chose à faire que de m'amuser. À moins que vos mamans n'aient besoin de moi, j'aime mieux rester à la maison et faire mon ouvrage.

MADELEINE. – Quel ouvrage? Tu n'as rien de pressé à faire!

ÉLISA. – J'ai à finir vos robes de popeline bleue; j'ai à faire des manches, des cols, des jupons, des chemises, des mou...

MARGUERITE. – Assez, assez, grand Dieu! comme en voilà! Et c'est toi qui feras tout cela?

ÉLISA. – Et qui donc? Sera-ce vous, par hasard?

CAMILLE. – Eh bien, oui; nous t'aiderons toutes pendant deux jours.

ÉLISA, *riant*. – Merci bien, mes chéries! J'aurais là de fameuses ouvrières, qui me gâcheraient mon ouvrage au lieu de l'avancer! Du tout, du tout, à chacun son affaire. Amusez-vous; courez, sautez, mangez sur l'herbe; mon devoir à moi est de travailler: d'ailleurs, je suis trop vieille pour gambader et courir les forêts.

SOPHIE. – Vous dansiez pourtant joliment le jour du bal.

ÉLISA. – Oh! cela c'est autre chose: c'est pour entretenir les jambes. Mais sans plaisanterie, mes chères enfants, ne me forcez pas à être de la partie de demain, j'en serais contrariée. Une bonne est une bonne, et n'est pas une dame qui vit de ses rentes; j'ai mon ouvrage et je dois le faire.

L'air sérieux d'Élisa mit un terme à l'insistance des enfants; elles l'embrassèrent et la quittèrent pour aller raconter à leurs mamans le refus d'Élisa.

«Élisa, dit Mme de Fleurville, fait preuve de tact, de jugement et de coeur, chères petites, en refusant de nous accompagner demain; c'est la délicatesse qu'elle met dans toutes ses actions qui la rend si supérieure aux autres bonnes que vous connaissez. C'est vrai qu'elle a beaucoup d'ouvrage; et, si elle perdait à s'amuser le peu de temps qui lui reste après avoir fait son service près de vous, vous seriez les premières à en souffrir.»

Les enfants n'insistèrent plus et reportèrent leurs pensées sur la journée du lendemain.

«Dieu! que la matinée est longue! dit Sophie après deux heures de bâillements et de plaintes.

– Nous allons dîner dans une demi-heure», répondit Madeleine.

SOPHIE. – Et toute la soirée encore à passer! Quand donc arrivera demain?

MARGUERITE, *avec ironie*. – Quand aujourd'hui sera fini.

SOPHIE, *piquée*. – Je sais très bien qu'aujourd'hui ne sera pas demain, que demain n'est pas aujourd'hui, que... que...

MARGUERITE, *riant*. – Que demain est demain, et que M. La Palice n'est pas mort.

SOPHIE. – C'est bête, ce que tu dis... Tu crois avoir plus d'esprit que les autres...

MARGUERITE, *vivement*. – Et je n'en ai pas plus que toi. C'est cela que tu voulais dire?

SOPHIE, *en colère*. – Non, mademoiselle, ce n'est pas cela que je voulais dire: mais, en vérité, vous me faites parler si sottement...

MARGUERITE. – C'est parce que je te laisse dire.

CAMILLE, *d'un air de reproche*. – Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE, *l'embrassant*. – Chère Camille, pardon, j'ai tort; mais Sophie est quelquefois... si... si... je ne sais comment dire.

SOPHIE, *en colère*. – Voyons, dis tout de suite si bête! Ne te gêne pas, je te prie.

MARGUERITE. – Mais non, Sophie, je ne veux pas dire bête, tu ne l'es pas, mais... un peu... impatiente.

SOPHIE. – Et qu'ai-je donc fait ou dit de si impatient?

MARGUERITE. – Depuis deux heures tu bâilles, tu te roules, tu t'ennuies, tu regardes l'heure, tu répètes sans cesse que la journée ne finira jamais...

SOPHIE. – Eh bien, où est le mal? Je dis tout haut ce que vous pensez tout bas.

MARGUERITE. – Mais pas du tout; nous ne le pensons pas du tout! N'est-ce pas, Camille? N'est-ce pas, Madeleine?

CAMILLE, *un peu embarrassée*. – Nous qui sommes plus âgées, nous savons mieux attendre.

MARGUERITE, *vivement*. – Et moi qui suis plus jeune, est-ce que je n'attends pas?

SOPHIE, *avec une révérence moqueuse*. – Oh! toi, nous savons que tu es une perfection, que tu as plus d'esprit que tout le monde, que tu es meilleure que tout le monde!

MARGUERITE, *lui rendant sa révérence*. – Et que je ne te ressemble pas, alors?

Mme de Rosbourg avait entendu toute la conversation du bout du salon, où elle était occupée à peindre; elle ne s'en était pas mêlée, parce qu'elle voulait les habituer à reconnaître d'elles-mêmes leurs torts; mais, au point où en était venue l'irritation des deux amies, elle jugea nécessaire d'intervenir.

MADAME DE ROSBOURG. – Marguerite, tu prends la mauvaise habitude de te moquer, de lancer des paroles piquantes, qui blessent et irritent. Parce que Sophie a su moins bien que toi réprimer son impatience, tu lui as dit plusieurs choses blessantes qui l'ont mise en colère: c'est mal, et j'en suis peinée; je croyais à ma petite Marguerite un meilleur coeur et plus de générosité.

MARGUERITE, *courant se jeter dans ses bras*. – Ma chère, ma bonne maman, pardonnez à votre petite Marguerite; ne soyez pas chagrine, je sens la justesse de vos reproches, et j'espère ne plus les mériter à l'avenir. (Allant à Sophie.) Pardonne-moi, Sophie; sois sûre que je ne recommencerai plus, et, si jamais il m'échappe une parole méchante ou moqueuse, rappelle-moi que je fais de la peine à maman: cette pensée m'arrêtera certainement.

Sophie, apaisée par les reproches adressés à Marguerite et par la soumission de celle-ci, l'embrassa de tout son coeur. Le dîner fut annoncé, et on lui fit honneur; la soirée se passa gaiement; Sophie contint son impatience et se mêla avec entrain aux projets formés pour le lendemain. La nuit ne lui parut pas longue, puisqu'elle dormit tout d'un somme jusqu'à huit heures, moment où sa bonne vint l'éveiller. Quand sa toilette fut faite, elle courut à la fenêtre et vit avec bonheur sept ânes sellés et rangés devant la maison. Elle descendit précipitamment et les examina tous.

«Celui-ci est trop petit, dit-elle; celui-là est trop laid avec ses poils hérissés; ce grand gris a l'air paresseux; ce noir me paraît méchant; ces deux roux sont trop maigres; ce gris clair est le meilleur et le plus beau: c'est celui que je garde pour moi. Pour que les autres ne le prennent pas, je vais attacher mon chapeau et mon châle à la selle. Elles voudront toutes l'avoir, mais je ne le céderai pas.»

Pendant que, songeant uniquement à elle, elle choisissait ainsi cet âne qu'elle croyait préférable aux autres, Nicaise et son fils, qui devaient accompagner la cavalcade, plaçaient les provisions dans deux grands paniers, qu'on attacha sur le bât de l'âne noir.

Mme de Fleurville, Mme de Rosbourg et les enfants arrivèrent: il était neuf heures; on avait bien déjeuné, tout était prêt; on pouvait partir.

MADAME DE FLEURVILLE. – Choisissez vos ânes, mes enfants. Commençons par les plus jeunes. Marguerite, lequel veux-tu?

MARGUERITE. – Cela m'est égal, chère madame; celui que vous voudrez, ils sont tous bons.

MADAME DE FLEURVILLE. – Eh bien, puisque tu me laisses le choix, Marguerite, je te conseille de prendre un des deux petits ânes; l'autre sera pour Sophie. Ils sont excellents.

SOPHIE, avec empressement. – j'en ai déjà pris un, madame: le gris clair; j'ai attaché sur la selle mon chapeau et mon châle.

MADAME DE FLEURVILLE. – Comme tu t'es pressée de choisir celui que tu crois être le meilleur, Sophie! Ce n'est pas très aimable pour tes amies, ni très poli pour Mme de Rosbourg et pour moi. Mais, puisque tu as fait ton choix, tu garderas ton âne, et peut-être t'en repentiras-tu.

Sophie était confuse; elle sentait qu'elle avait mérité le reproche de Mme de Fleurville, et elle aurait donné beaucoup pour n'avoir pas montré l'égoïsme dont elle ne s'était pas encore corrigée.

Camille et Madeleine ne dirent rien et montèrent sur les ânes qu'on leur désigna; Marguerite jeta un regard souriant à Sophie, réprima une petite malice qui allait sortir de ses lèvres, et sauta sur son petit âne.

Toute la cavalcade se mit en marche: Mmes de Fleurville et de Rosbourg en tête, Camille, Madeleine, Marguerite et Sophie les suivant, Nicaise et son fils fermant la marche avec l'âne aux provisions.

On commença par aller au pas, puis on donna quelques petits coups de fouet, qui firent prendre le trot aux ânes; tous trottaient, excepté celui de Sophie, qui ne voulut jamais quitter son camarade aux provisions. Elle entendait rire ses amies; elle les voyait s'éloigner au trot et au galop de leurs ânes, et, malgré tous ses efforts et ceux de Nicaise, son âne s'obstina à marcher au pas, sur le même rang que son ami. Bientôt les cinq autres ânes disparurent à ses yeux; elle restait seule, pleurant de colère et de chagrin; le fils de Nicaise, touché de ses larmes, lui offrit des consolations qui la dépitèrent bien plus encore.

«Faut pas pleurer pour si peu, mam'selle; de plus grands que vous s'y trompent bien aussi. Votre bourri vous semblait meilleur que les autres: c'est pas étonnant que vous n'y connaissiez rien, puisque vous ne vous êtes pas occupée de bourris dans votre vie. C'est qu'il a l'air, à le voir comme ça, d'un fameux bourri; moi qui le connais à l'user, je vous aurais dit que c'est un fainéant et un entêté. C'est qu'il n'en fait qu'à sa tête! Mais faut pas vous chagriner; au retour, vous le passerez à mam'selle Camille, qui est si bonne qu'elle le prendra tout de même et elle vous donnera le sien, qui est parfaitement bon.»

Sophie ne répondait rien; mais elle rougissait de s'être attirée par son égoïsme de pareilles consolations. Elle fit toute la route au pas; quand elle arriva à la halte désignée, elle vit tous les ânes attachés à des arbres; ses amies n'y étaient plus, elles avaient voulu l'attendre, mais Mme de Fleurville, qui désirait donner une leçon à Sophie, ne le permit pas: elle les emmena avec Mme de Rosbourg dans la forêt. Elles y firent une charmante promenade et une grande provision de fraises et de noisettes; elles cueillirent des bouquets de fleurs des bois, et, lorsqu'elles revinrent à la halte, leurs visages roses et épanouis et leur gaieté bruyante contrastaient avec la figure morne et triste de Sophie, qu'elles trouvèrent assise au pied d'un arbre, les yeux bouffis et l'air honteux.

«Ton âne ne voulait donc pas trotter, ma pauvre Sophie? lui dit Camille d'un ton affectueux et en l'embrassant.

– J'ai été punie de mon sot égoïsme, ma bonne Camille; aussi ai-je formé le projet de prolonger ma pénitence en reprenant le même âne pour revenir.

– Oh! pour cela, non; tu ne l'auras pas! s'écria Madeleine; il est trop paresseux.

– Puisque c'est moi qui ai eu l'esprit de le choisir, dit Sophie avec gaieté, j'en porterai la peine jusqu'au bout.»

Et Sophie, ranimée par cette résolution généreuse, reprit sa gaieté et se joignit à ses amies pour déballer les provisions, les placer sur l'herbe et préparer le déjeuner. Les appétits avaient été excités par la course; on se mit à table en s'asseyant par terre, et l'on entama d'abord un énorme pâté de lièvre, ensuite une daube à la gelée, puis des pommes de terre au sel, du jambon, des écrevisses, de la tourte aux prunes, et enfin du fromage et des fruits.

MARGUERITE. – Quel bon déjeuner nous faisons! Ces écrevisses sont excellentes.

SOPHIE. – Et comme le pâté était bon!

CAMILLE. – La tourte est délicieuse!

MADELEINE. – J'ai une faim affreuse.

MADAME DE ROSBOURG. – Veux-tu encore un peu de vin pour faire passer ton déjeuner?

MARGUERITE. – Je veux bien, maman. À votre santé!

Tous les enfants demandèrent du vin et burent à la santé de leurs mamans. Le repas terminé, on fit dans la forêt une nouvelle promenade, et cette fois en compagnie de Sophie.

Nicaise et son fils déjeunèrent à leur tour pendant cette promenade, et rangèrent les restes du repas et de la vaisselle, qu'ils placèrent dans les paniers.

«Papa, dit le petit Nicaise, faut pas que mam'selle Camille ait le bourri fainéant de Mlle Sophie; mettons-lui sur le dos le bât aux provisions et mettons la selle sur le bourri noir: il n'est pas si méchant qu'il en a l'air; je le connais, c'est un bon bourri.

– Fais, mon garçon, fais comme tu l'entends.»

Quand les enfants et leurs mamans revinrent, elles trouvèrent les ânes sellés, prêts à partir. Sophie se dirigeait vers son gris clair et fut surprise de lui voir le bât aux provisions. Nicaise lui expliqua que son garçon ne voulait pas que mam'selle Camille restât en arrière.

«Mais c'était mon âne, et pas celui de Camille.

– Faites excuse, mam'selle; mam'selle Camille a dit à mon garçon que ce serait le sien pour revenir. Mais n'ayez pas peur, mam'selle, le bourri noir n'est pas méchant; c'est un air qu'il a; faut pas le craindre: il vous mènera bon train, allez.»

Sophie ne répliqua pas: dans son coeur elle se comparait à Camille; elle reconnaissait son infériorité; elle demandait au bon Dieu de la rendre bonne comme ses amies, et ses réflexions devaient lui profiter pour l'avenir. Camille voulut lui donner son âne, mais Sophie ne voulut pas y consentir et sauta sur l'âne noir. Tous partirent au trot, puis au galop; le retour fut plus gai encore que le départ, car Sophie ne resta pas en arrière. On rentra pour l'heure du dîner; les enfants, enchantées de leur journée, remercièrent mille fois leurs mamans du plaisir qu'elles leur avaient procuré.

Mme de Fleurville ouvrit une lettre qu'on venait de lui remettre.

«Mes enfants, dit-elle, je vous annonce une heureuse nouvelle: votre oncle et votre tante de Ruges et votre oncle et votre tante de Traypi m'écrivent qu'ils viennent passer les vacances chez nous avec vos cousins Léon, Jean et Jacques; ils seront ici après-demain.

– Quel bonheur! s'écrièrent toutes les enfants; quelles bonnes vacances nous allons passer!»

Les vacances et les cousins arrivèrent peu de jours après. Le bonheur des enfants dura deux mois, pendant lesquels il se passa tant d'événements intéressants que ce même volume ne pourrait en contenir le récit. Mais j'espère bien pouvoir vous les raconter un jour [2].

FIN

Les Vacances

(1859)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Cet ouvrage «Les vacances» est présenté par la comtesse de Ségur comme une suite du livre «Les malheurs de Sophie»

Retour à la table des matières

Illustration Bertall

Table des matières

I - L’arrivée
II - Les cabanes
III - Visite au moulin
IV - Biribi
V - Rencontre inattendue
VI - Naufrage de Sophie
VII - Nouvelle surprise
VIII - La mer et les sauvages
IX – Suite et délivrance
X - Fin du récit de Paul
XI - Les revenants
XII - Les Tourne-Boule et l’idiot
XII - La comtesse Blagowski
Conclusion

À mon petit-fils
JACQUES DE PITRAY.

Très cher enfant, tu es encore trop petit pour être le petit JACQUES des VACANCES, mais tu seras, j'en suis sûre, aussi bon, aussi aimable, aussi généreux et aussi brave que lui. Plus tard sois excellent comme PAUL, et plus tard encore, sois vaillant, dévoué, chrétien comme M. DE ROSBOURG. C'est le voeu de ta grand'mère qui t'aime et qui te bénit.

Comtesse de SÉGUR, née ROSTOPCHINE.

I - L'arrivée

Tout était en l'air au château de Fleurville. Camille et Madeleine de Fleurville, Marguerite de Rosbourg et Sophie Fichini, leurs amies, allaient et venaient, montaient et descendaient l'escalier, couraient dans les corridors, sautaient, riaient, criaient, se poussaient. Les deux mamans, Mme de Fleurville et Mme de Rosbourg, souriaient à cette agitation, qu'elles ne partageaient pas, mais qu'elles ne cherchaient pas à calmer; elles étaient assises dans un salon qui donnait sur le chemin d'arrivée. De minute en minute, une des petites filles passait la tête à la porte et demandait:

«Eh bien! arrivent-ils?

– Pas encore, chère petite, répondait une des mamans.

– Ah! tant mieux, nous n'avons pas encore fini.»

Et elle repartait comme une flèche.

«Mes amies, ils n'arrivent pas encore; nous avons le temps de tout finir.»

CAMILLE – Tant mieux! Sophie, va vite au jardin demander des fleurs...

SOPHIE. – Quelles fleurs faut-il demander?

MADELEINE – Des dahlias et du réséda: ce sera facile à arranger et l'odeur en sera agréable et pas trop forte.

MARGUERITE. – Et moi, Camille, que dois-je faire?

CAMILLE. – Toi, cours avec Madeleine chercher de la mousse pour cacher les queues des fleurs. Moi je vais laver les vases à la cuisine et j'y mettrai de l'eau.

Sophie courut au potager et rapporta un grand panier rempli de beaux dahlias et de réséda qui embaumait.

Marguerite et Madeleine ramenèrent une brouette de mousse.

Camille apporta quatre vases bien lavés, bien essuyés et pleins d'eau.

Les quatre petites se mirent à l'ouvrage avec une telle activité, qu'un quart d'heure après les vases étaient pleins de fleurs gracieusement arrangées; les dahlias étaient entremêlés de branches de réséda. Elles en portèrent deux dans la chambre destinée à leurs cousins Léon et Jean de Rugès, et deux dans la chambre du petit cousin Jacques de Traypi.

CAMILLE, *regardant de tous côtés*. – Je crois que tout est fini maintenant; je ne vois plus rien à faire.

MADELEINE – Jacques sera enchanté de sa chambre; elle est charmante!

SOPHIE. – La collection d'images que nous avons mise sur la table va l'amuser beaucoup.

MARGUERITE. – Je vais voir s'ils arrivent!

CAMILLE – Oui, va, nous te suivons.

Marguerite partit en courant, et, avant que ses amies eussent pu la rejoindre, elle reparut haletante et criant:

«Les voilà! les voilà! les voitures ont passé la barrière et elles entrent dans le bois.»

Camille, Madeleine et Sophie se précipitèrent vers le perron, où elles trouvèrent leurs mamans; elles auraient bien voulu courir au-devant de leurs cousins, mais les mamans les en empêchèrent.

Quelques instants après, les voitures s'arrêtaient devant le perron aux cris de joie des enfants. M. et Mme de Rugès et leurs deux fils, Léon et Jean, descendirent de la première; M. et Mme de Traypi et leur petit Jacques descendirent de la seconde. Pendant quelques instants, ce fut un tumulte, un bruit, des exclamations à étourdir.

Léon était un beau et grand garçon blond, un peu moqueur, un peu rageur, un peu indolent et faible, mais bon garçon au fond; il avait treize ans.

Jean était âgé de douze ans; il avait de grands yeux noirs pleins de feu et de douceur; il avait du courage et de la résolution; il était bon, complaisant et affectueux.

Jacques était un charmant enfant de sept ans; il avait les cheveux châtains et bouclés, les yeux pétillants d'esprit et de malice, les joues roses, l'air décidé, le coeur excellent, le caractère vif, mais jamais d'humeur ni de rancune.

CAMILLE – Comme tu es grandi, Léon!

LÉON – Comme tu es embellie, Camille!

MADELEINE – Jean a l'air d'un petit homme maintenant.

JEAN. – Un vrai homme. tu veux dire, comme toi tu as l'air d'une vraie demoiselle.

MARGUERITE. – Mon cher petit Jacques, que je suis contente de te revoir comme nous allons jouer!

JACQUES. – Oh oui! nous ferons beaucoup de bêtises comme il y a deux ans!

MARGUERITE. – Te rappelles-tu les papillons que nous attrapions?

JACQUES. – Et tous ceux que nous manquions?

MARGUERITE. – Et ce pauvre crapaud que nous avons mis sur une, fourmilière?

JACQUES. – Et ce petit oiseau que je t'avais déniché, et qui est mort, parce que je l'avais trop serré dans mes mains?

«Oh! que nous allons nous amuser!» s'écrièrent-ils ensemble en s'embrassant pour la vingtième fois.

Sophie seule restait à l'écart; on l'avait embrassée en descendant de voiture; mais elle sentait que, ne faisant pas partie de la famille, n'ayant été admise à Fleurville que par suite de l'abandon de sa belle-mère, elle ne devait pas se mêler indiscrètement à la joie générale. Jean s'aperçut le premier de l'isolement de la pauvre Sophie, et, s'approchant d'elle, il lui prit les mains en lui disant avec affection:

«Ma chère Sophie, je me suis toujours souvenu de ta complaisance pour moi lors de mon dernier séjour à Fleurville; j'étais alors un petit garçon maintenant que je suis plus grand, c'est moi qui te rendrai des services à mon tour.

SOPHIE. – Merci de ta bonté, mon bon Jean! merci de ton souvenir et de ton amitié pour la pauvre orpheline.

CAMILLE – Sophie, chère Sophie, tu sais bien que nous sommes tes soeurs, que maman est ta mère! pourquoi nous affliges-tu en t'attristant toi-même?

SOPHIE. – Pardon, bonne Camille; oui, j'ai tort j'ai réellement trouvé ici une mère et des soeurs.

— Et des frères, s'écrièrent ensemble Léon, Jean et Jacques.

— Merci, mes chers frères, dit Sophie en souriant. J'ai une famille dont je suis fière.

— Et heureuse, n'est-ce pas? dit tout bas Marguerite d'un ton caressant et en l'embrassant.

— Chère Marguerite! répondit Sophie en lui rendant son baiser.

— Mes enfants, mes enfants! descendez vite; venez goûter,» dit Mme de Fleurville qui était restée en bas avec ses soeurs et ses beaux-frères.

Les enfants ne se firent point répéter une si agréable invitation; ils descendirent en courant et se trouvèrent dans la salle à manger, autour d'une table couverte de fruits et de gâteaux.

Tout en mangeant, ils formaient des projets pour le lendemain.

Léon arrangeait une partie de pêche; Jean arrangeait des lectures à haute voix. Jacques dérangeait tout; il voulait passer toute la journée avec Marguerite pour attraper des papillons et les piquer dans ses boîtes, pour dénicher des oiseaux, pour jouer aux billes, pour regarder et copier les images. Il voulait avoir Marguerite le matin, l'après-midi, le soir. Elle demandait qu'il lui laissât la matinée jusqu'au déjeuner pour travailler.

JACQUES. – Impossible! c'est le meilleur temps pour attraper les papillons.

MARGUERITE. – Eh bien! alors, laisse-moi travailler d'une heure à trois.

JACQUES. – Encore plus impossible; c'est justement le temps qu'il nous faudra pour arranger nos papillons, étendre leurs ailes, les piquer sur les planches de liège.

MARGUERITE. – Comment, les piquer! Pauvres bêtes! Je ne veux pas les faire souffrir et mourir si cruellement.

JACQUES. – Ils ne souffriront pas du tout; je leur serre la poitrine pour les étouffer avant de les piquer; ils meurent de suite.

MARGUERITE. – Tu es sûr qu'ils meurent, qu'ils ne souffrent plus?

JACQUES. – Très sûr, puisqu'ils ne bougent plus.

MARGUERITE. – Mais, Jacques, tu n'as pas besoin de moi pour arranger tes papillons?

JACQUES. – Oh! ma petite Marguerite, tu es si bonne, je t'aime tant! je m'amuse tant avec toi et je m'ennuie tant tout seul!

LÉON – Et pourquoi veux-tu avoir Marguerite pour toi tout seul? Nous voulons aussi l'avoir; quand nous pécherons, elle viendra avec nous.

JACQUES. – Vous êtes déjà cinq! Laissez-moi ma chère Marguerite pour m'aider à arranger mes papillons.

MARGUERITE. – Écoute Jacques. Je t'aiderai pendant une heure; ensuite nous irons pécher avec Léon.

Jacques grogna un peu, Léon et Jean se moquèrent de lui, Camille et Madeleine l'embrassèrent et lui firent comprendre qu'il ne fallait pas être égoïste, qu'il fallait être bon camarade et sacrifier quelquefois son plaisir à celui des autres. Jacques avoua qu'il avait tort, et il promit de faire tout ce que voudrait sa petite amie Marguerite.

Le goûter était fini; les enfants demandèrent la permission d'aller se promener, et partirent en courant à qui arriverait le plus vite au jardin de Camille et de Madeleine. Ils le trouvèrent plein de fleurs, très bien bêché et bien cultivé.

JEAN. – Il vous manque une petite cabane pour mettre vos outils, et une autre pour vous mettre à l'abri de la pluie, du soleil et du vent.

CAMILLE – C'est vrai, mais nous n'avons jamais pu réussir à en faire une; nous ne sommes pas assez fortes.

LÉON – Eh bien! pendant que nous sommes ici, Jean et moi nous bâtirons une maison.

JACQUES. – Et moi aussi j'en bâtirai une pour Marguerite
et pour moi.

LÉON, *riant*. – Ha! ha! ha! Voilà un fameux ouvrier! Est-ce que tu sauras comment t'y prendre?

JACQUES. – Oui, je le saurai, et je la ferai.

MADELEINE – – Nous t'aiderons, mon petit Jacques, et je suis bien sûre que Léon et Jean t'aideront aussi.

JACQUES. – Je veux bien que tu m'aides, toi, Madeleine, et Camille aussi, et Sophie aussi; mais je ne veux pas de Léon, il est trop moqueur.

JEAN, *riant*. – Et moi, Jacques, Ta Grandeur voudra-t-elle accepter mon aide?

JACQUES, *fâché*. – Non, monsieur, je ne veux pas de toi non plus; je veux te montrer que Ma Grandeur est bien assez puissante pour se passer de toi.

SOPHIE. – Mais comment feras-tu, mon pauvre Jacques, pour atteindre au haut d'une maison assez

grande pour nous tenir tous?

JACQUES. – Vous verrez, vous verrez, laissez-moi faire; j'ai mon idée.

Et il dit quelques mots à l'oreille de Marguerite, qui se mit à rire et lui répondit bas aussi:

«Très bien, très bien, ne leur dis rien jusqu'à ce que ce soit fini.»

Les enfants continuèrent leur promenade; on mena les cousins au potager, où ils passèrent en revue tous les fruits, mais sans y toucher, puis à la ferme, où ils visitèrent la vacherie, la bergerie, le poulailler, la laiterie; ils étaient tous heureux; ils riaient, ils couraient, grimpant sur des arbres, sautant des fossés, cueillant des fleurs pour en faire des bouquets qu'ils offraient à leurs cousines et à leurs amies. Jacques donnait les siens à Marguerite. Ceux de Jean étaient pour Madeleine et Sophie; Léon réservait les siens à Camille. Ils ne rentrèrent que pour dîner. La promenade leur avait donné bon appétit; ils mangèrent à effrayer leurs parents. Le dîner fut très gai. Aucun d'eux n'avait peur de ses parents pères, mères, enfants riaient et causaient gaiement. Après le dîner on fit tous ensemble une promenade dans les champs, et on rapporta une quantité de bluets; le reste de la soirée se passa à faire des couronnes pour les demoiselles; Léon, Jean, Jacques aidaient; ils coupaient les queues trop longues, préparaient le fil, cherchaient les plus beaux bluets. Enfin arriva l'heure du coucher des plus jeunes, Sophie, Marguerite et Jacques, puis des plus grands, et enfin l'heure du repos pour les parents. Le lendemain on devait commencer les cabanes, attraper des papillons, pêcher à la pièce d'eau, lire, travailler, se promener; il y avait de l'occupation pour vingt-quatre heures au moins.

II - Les cabanes

Les enfants étaient en vacances, et tous avaient congé; les papas et les mamans avaient déclaré que, pendant six semaines, chacun ferait ce qu'il voudrait du matin au soir, sauf deux heures réservées au travail.

Le lendemain de l'arrivée des cousins, on s'éveilla de grand matin.

Marguerite sortit sa tête de dessous sa couverture et appela Sophie, qui dormait profondément; Sophie se réveilla en sursaut et se frotta les yeux:

«Quoi? Qu'est-ce? Faut-il partir? Attends, je viens.»

En disant ces mots, elle retomba endormie sur son oreiller.

Marguerite allait recommencer, lorsque la bonne, qui couchait près d'elle, lui dit:

«Taisez-vous donc, mademoiselle Marguerite; laissez-nous dormir; il n'est pas encore cinq heures; c'est trop tôt pour se lever.

MARGUERITE. – Dieu! que la nuit est longue aujourd'hui! quel ennui de dormir!»

Et, tout en songeant aux cabanes et aux plaisirs de la journée, elle aussi se rendormit.

Camille et Madeleine, éveillées depuis longtemps, attendaient patiemment que la pendule sonnât sept heures, et leur permît de se lever sans déranger leur bonne, Élisa, qui, n'ayant pas de cabane à construire, dormait paisiblement.

Léon et Jean s'étaient éveillés et levés à six heures; ils finissaient leur toilette et leur prière lorsque leurs cousines se levaient.

Jacques avait eu, avant de se coucher, une conversation à voix basse avec son père et Marguerite; on les voyait causer avec animation; on les entendait rire; de temps en temps Jacques sautait, battait des mains et embrassait son papa et Marguerite; mais ils ne voulurent dire à personne de quoi ils avaient parlé avec tant de chaleur et de gaieté. Le lendemain, quand Léon et Jean allèrent éveiller Jacques, ils trouvèrent la chambre vide.

JEAN. – Comment! Déjà sorti! À quelle heure s'est-il donc levé?

LÉON. – Écoute donc; un premier jour de vacances on veut s'en donner des courses, des jeux, des promenades. Nous le retrouverons dans le jardin. En attendant mes cousines et nos amies, allons faire un tour à la ferme; nous déjeunerons avec du bon lait tout chaud et du pain bis.

Jean approuva vivement ce projet; ils arrivèrent au moment ou l'on finissait de traire les vaches. La fermière, la mère Diart, les reçut avec empressement. Après les premières phrases de bonjour et de bienvenue, Léon demanda du lait et du pain bis.

La mère Diart s'empressa de les servir.

«Allons, la grosse, cria-t-elle à une lourde servante qui apportait deux seaux pleins de lait, donne du lait tout chaud à ces messieurs. Passe-le… Plus vite donc! Est-elle pataude! Faites excuse, messieurs, elle n'est pas prompte, voyez-vous. Pose tes seaux; j'aurai plus tôt fait que toi… Cours chercher un pain dans la huche… Voilà, messieurs; à votre service tout ce qu'il vous plaira de demander.»

Léon et Jean remercièrent la fermière et se mirent à manger avec délices ce bon lait tout chaud et ce

pain de ménage, à peine sorti du four et tiède encore.

«Assez, assez, Jean, dit Léon. Si nous nous étouffons, nous ne serons plus bons à rien. N'oublie pas que nous avons nos cabanes à commencer. Nous aurons fini les nôtres avant que ce petit vantard de Jacques ait pu seulement commencer la sienne.

JEAN. — Hé, hé Je ne dis pas cela, moi. Jacques est fort; il est très vif et intelligent; il est résolu, et quand il veut, il veut ferme.

LÉON. – Laisse donc! ne vas-tu pas croire qu'il saura faire une maison à lui tout seul, aidé seulement par Sophie et Marguerite?

JEAN. – Je n'en sais rien; nous verrons.

LÉON. –

C'est tout vu d'avance, mon cher. Il fera chou blanc.

JEAN. – Ou chou pommé. Tu verras, tu verras.

LÉON. – Ce que tu dis là est d'une niaiserie pommée. Ha! ha! ha! Un petit gamin de sept ans, architecte, maçon.

JEAN. – C'est bon! Tu riras après; en attendant, viens chercher nos cousines; il va être huit heures.

Ils coururent à la maison, allèrent frapper à la porte de leurs cousines, qui les attendaient, et qui leur ouvrirent avec empressement. Ils se demandèrent réciproquement des nouvelles de leur nuit, et descendirent pour courir à leur jardin et commencer leur cabane. En approchant, ils furent surpris d'entendre frapper comme si on clouait des planches.

CAMILLE. – Qui est-ce qui peut cogner dans notre jardin?

MADELEINE. – C'est sans doute dans le bois.

CAMILLE. – Mais non; les coups semblent venir du jardin.

LÉON. – Ah! voici Marguerite; elle nous dira ce que c'est.

Au même instant, Marguerite cria très haut

— Léon, Jean, bonjour; Sophie et Jacques sont avec moi.

— Ne crie donc pas si fort, dit Jean en souriant, nous ne sommes pas sourds.»

Marguerite courut à eux, les arrêta pour les embrasser tous, puis ils prirent le chemin qui menait au jardin, en tournant un peu court dans le bois.

Quelle ne fut pas leur surprise en voyant Jacques, le pauvre petit Jacques, armé d'un lourd maillet, et clouant des planches aux piquets qui formaient les quatre coins de sa cabane. Sophie l'aidait en soutenant les planches.

Jacques avait très bien choisi l'emplacement de sa maisonnette; il l'avait adossée à des noisetiers qui formaient un buisson très épais et qui l'abritaient d'un soleil trop ardent. Mais ce qui causa aux

cousins une vive surprise, ce fut la promptitude du travail de Jacques et la force et l'adresse avec lesquelles il avait placé et enfoncé les gros piquets qui devaient recevoir les planches avec lesquelles il formait les murs. La porte et une fenêtre étaient déjà indiquées par des piquets pareils à ceux qui faisaient les coins de la maison.

Ils s'étaient arrêtés tous quatre; leur étonnement se peignait si bien sur leurs figures que Jacques, Marguerite et Sophie ne purent s'empêcher de sourire, puis d'éclater de rire. Jacques jeta son maillet à terre pour rire plus à son aise.

Enfin Léon s'avança vers lui.

LÉON, *avec humeur*. – Pourquoi et de quoi ris-tu?

JACQUES. – Je ris de vous tous et de vos airs étonnés.

JEAN. – Mais, mon petit Jacques, comment as-tu pu faire tout cela, et comment as-tu eu la force de porter ces lourds piquets et ces lourdes planches?

JACQUES, *avec malice*. – Marguerite et Sophie m'ont aidé.

Léon et Jean hochèrent la tête d'un air incrédule; ils tournèrent autour de la cabane, regardèrent partout d'un air méfiant, pendant que Camille et Madeleine s'extasiaient devant l'habileté de Jacques et admiraient la promptitude avec laquelle il avait travaillé.

CAMILLE. – À quelle heure t'es-tu donc levé, mon petit Jacques?

JACQUES. – À cinq heures, et à six j'étais ici avec mes piquets, mes planches, et tous mes outils. Tenez, mes amis, prenez les outils maintenant, chacun son tour.

LÉON. – Non, Jacques, continue; nous voudrions te voir travailler, pour prendre des leçons de ton grand génie.

Jacques jeta à Marguerite et à Sophie un coup d'oeil d'intelligence et répondit en riant:

«Mais nous travaillons depuis longtemps, et nous sommes fatigués. Nous allons à présent courir après les papillons.»

LÉON, *avec ironie*. – Pour vous reposer sans doute?

MARGUERITE. – Précisément, pour nous reposer les mains et l'esprit.

Et ils partirent en riant et sautant.

Léon les regarda s'éloigner et dit:

«Ils ne ressemblent guère à des gens fatigués.»

Au même instant Camille et Madeleine se rapprochèrent avec inquiétude de Léon et de Jean.

CAMILLE. – J'ai entendu les branches craquer dans le buisson.

MADELEINE. – Et moi aussi; entendez-vous? On s'éloigne avec précaution.

Pendant que Léon reculait en s'éloignant prudemment du buisson et des bois, Jean saisissait le maillet de Jacques et s'élançait devant ses cousines pour les protéger.

Ils écoutèrent quelques instants et n'entendirent plus rien. Léon alors dit d'un air mécontent:

«Vous vous êtes trompées; il n'y a rien du tout. Laisse donc ce maillet, Jean; tu prends un air matamore en pure perte; il n'y a aucun ennemi pour se mesurer avec toi.

MADELEINE. – Merci, Jean; s'il y avait eu du danger, tu nous aurais défendues bravement.

CAMILLE. – Léon, pourquoi plaisantes-tu du courage de Jean? Il pouvait y avoir du danger, car je suis sûre d'avoir entendu marcher avec précaution dans le fourré, comme si on voulait se cacher.

LÉON, *d'un air moqueur*. **–** Je préfère la prudence du serpent au courage du lion.

JEAN. – Il est certain que c'est plus sûr.

Camille, qui pressentait une dispute, changea, la conversation en parlant de leur cabane. Elle demanda qu'on choisît remplacement; après bien des incertitudes, ils décidèrent qu'on la bâtirait en face de celle de Jacques. Ensuite, ils allèrent chercher des pièces de bois et les planches nécessaires pour la construction. Ils firent leur choix dans un grand hangar où il y avait du bois de toute espèce. Ils chargèrent leurs planches et leurs piquets sur une petite charrette à leur usage; Léon et Jean s'attelèrent au brancard, Camille et Madeleine poussaient derrière, et ils partirent au trot, passant en triomphe devant Jacques, Marguerite et Sophie, qui couraient dans le pré après les papillons; ceux-ci allèrent se ranger en ligne au coin du bois et leur présentèrent les armes avec leurs filets à papillons, tout en riant d'un air malicieux. Jean, Camille et Madeleine rirent aussi d'un air joyeux; Léon devint rouge et voulut s'arrêter; mais Jean tirait, Camille et Madeleine poussaient, et Léon dut marcher avec eux.

Bientôt après, la cloche du déjeuner se fit entendre les enfants laissèrent leur ouvrage et montèrent pour se laver les mains, donner un coup de peigne à leurs cheveux et un coup de brosse à leurs habits.

On se mit à table. M. de Traypi demanda des nouvelles des cabanes.

«Marchent-elles bien, vos constructions? Êtes-vous bien avancés, vous autres grands garçons? Quant à mon pauvre Jacquot, je présume qu'il en est encore au premier piquet. Hé, Léon?

LÉON, *d'un air de dépit*. – Mais non, mon oncle; nous ne sommes pas très avancés nous commençons seulement à placer les quatre piquets des coins.

M. DE TRAYPI. – Et Jacques, hé, où en est-il?

LÉON, *de même*. – Je ne sais pas comment il a fait, mais il a déjà commencé comme nous.

MARGUERITE. – Dis donc aussi qu'il est bien plus avancé que vous autres, grands et forts, puisqu'il cloue déjà les planches des murs.

M. DE TRAYPI. – Ha! ha! Jacques n'est donc pas si mauvais ouvrier que tu le craignais hier, Léon?

Léon ne répondit rien et rougit. Tout le monde se mit à rire; Jacques, qui était à côté de son père, lui prit la main et la baisa furtivement. On parla d'autres choses; de bons gâteaux avec du chocolat mousseux mirent la joie dans tous les coeurs et dans tous les estomacs. Après le déjeuner, les enfants voulurent mener leurs parents dans leur jardin pour voir l'emplacement et le commencement des maisonnettes, mais les parents déclarèrent tous qu'ils ne les verraient que terminées; ils firent alors ensemble une petite promenade dans le bois, pendant laquelle Léon arrangea une partie de pêche.

«Jean et moi, dit-il, nous allons préparer les lignes et les hameçons; en attendant, allez, je vous prie, mes chères cousines, demander des vers au jardinier; vous les ferez mettre dans un petit pot pour qu'ils ne s'échappent pas.»

Camille et Madeleine coururent au jardin où leurs cousins ne tardèrent pas à les rejoindre en quelques minutes, le jardinier leur remplit un petit pot avec des vers superbes, et ils allèrent à la pièce d'eau, où ils trouvèrent Jacques, Marguerite et Sophie, qui avaient préparé un seau pour mettre les poissons et du pain; pour les attirer.

La pêche fut bonne; vingt et un poissons passèrent de la pièce d'eau dans le seau qui était leur prison de passage; ils ne devaient en sortir que pour périr par le fer et par le feu de la cuisine.

La pêche était déjà bien en train, et l'on ne s'était pas encore aperçu que Jacques s'était esquivé furtivement. Madeleine fut la première qui remarqua son absence, mais elle ajouta:

«Il est probablement rentré pour arranger ses papillons.

— Les papillons qu'il n'a pas pris,» dit Marguerite en riant, à l'oreille de Sophie.

Sophie lui répondit par un signe d'intelligence et un sourire.

«Qu'est-ce qu'il y a donc? dit Léon d'un air soupçonneux. Je ne sais pas ce qu'elles complotent, mais elles ont depuis ce matin, ainsi, que Jacques, un air riant, mystérieux, narquois, qui n'annonce rien de bon.

MARGUERITE, *riant*. – Pour vous ou pour nous?

LÉON. – Pour tous; car si vous nous jouez des tours à Jean et à moi, nous vous en jouerons aussi.

JEAN. – Oh! ne me craignez pas, mes chères amies! jouez-moi tous les tours que vous voudrez, je ne vous les rendrai jamais.

MARGUERITE. – Que tu es bon, toi, Jean! dit Marguerite en allant à lui et lui serrant les mains. Ne crains rien, nous ne te jouerons jamais de méchants tours.

SOPHIE. – Et nous sommes bien sûres que vous nous permettrez des tours innocents.

JEAN, *riant*. – Ah! il y en a donc en train? Je m'en doutais. Je vous préviens que je ferai mon possible pour les déjouer.

MARGUERITE. – Impossible, impossible; tu ne pourras jamais.

JEAN. – C'est ce que nous verrons.

LÉON. – Voilà près de deux heures que nous péchons, nous avons plus de vingt poissons; je pense que c'est assez pour aujourd'hui. Qu'en dites-vous, mes cousines?

CAMILLE. – Léon a raison; retournons à nos cabanes, qui ne sont pas trop avancées; tâchons de rattraper Jacques, qui est le plus petit et qui a bien plus travaillé que nous.

JEAN. – C'est précisément ce que je ne peux comprendre. Sophie, toi qui travailles avec lui, dis-moi

donc comment il se fait que vous ayez fait l'ouvrage de deux hommes, tandis que nous avons à peine enfoncé les piquets de notre maison.

SOPHIE, *embarrassée*. – Mais… je ne sais… je ne peux pas savoir.

MARGUERITE, *vivement*. – C'est tout bonnement parce que nous sommes très bons ouvriers, très actifs, que nous ne perdons pas une minute, que nous travaillons comme des nègres.

MADELEINE. – Savez-vous, mes amis, ce que nous faisons, nous autres? Nous ne faisons rien et nous perdons notre temps. Je suis sûre que Jacques est à l'ouvrage pendant que nous nous demandons comment il a fait pour tant avancer.

— Allons voir, allons voir, s'écrièrent tous les enfants, à l'exception de Marguerite et de Sophie.

— Il faut d'abord ranger nos lignes et nos hameçons, dit Sophie en les retenant.

— Et porter nos poissons à la cuisine, dit Marguerite.

LÉON, *d'un air moqueur et contrefaisant la voix de Marguerite.* – Et puis les faire cuire nous-mêmes, pour donner à Jacques le temps de finir.

JEAN, *riant*. – Attendez, je vais voir où il est.

Et il voulut partir en courant, mais Sophie et Marguerite se jetèrent sur lui pour l'arrêter. Jean se débattait doucement en riant; Camille et Madeleine accoururent pour lui venir en aide. Marguerite se jeta à terre et saisit une des jambes de Jean.

«Arrête-le, arrête-le; prends-lui l'autre jambe,» cria-t-elle à Sophie. Mais Camille et Madeleine se précipitèrent sur Sophie, qui riait si fort qu'elle n'eut pas la force de les repousser. Marguerite, tout en riant aussi, s'était accrochée aux pieds de Jean, qui, lui aussi, riait tellement qu'il tomba le nez sur l'herbe. Sa chute ne fit qu'augmenter la gaieté générale; Jean riait aux éclats, étendu tout de son long sur l'herbe; Marguerite, tombée de son côté, riait le nez sur la semelle de Jean. Leur ridicule attitude faisait rire à larmes Sophie, maintenue par Camille et Madeleine, qui se roulaient à force de rire. L'air grave de Léon redoubla leur gaieté. Il se tenait debout auprès des poissons et demandait de temps en temps d'un air mécontent:

«Aurez-vous bientôt fini En avez-vous encore pour longtemps?»

Plus Léon prenait un air digne et fâché, plus les autres riaient. Leur gaieté se ralentit enfin; ils eurent la force de se relever et de suivre Léon qui marchait gravement accompagné d'éclats de rires et de gaies plaisanteries. Ils approchèrent ainsi du petit bois où l'on construisait les cabanes, et ils entendirent distinctement des coups de marteau si forts et si répétés qu'ils jugèrent impossible qu'ils fussent donnés par le petit Jacques.

«Pour le coup, dit Jean en s'échappant et en entrant dans le fourré, je saurai ce qu'il en est!»

Sophie et Marguerite s'élanceront par le chemin qui tournait dans le bois en criant: «Jacques! Jacques! garde à toi!» Léon courut de son côté et arriva le premier à l'emplacement des maisonnettes; il n'y avait personne, mais par terre étaient deux forts maillets, des clous, des chevilles, des planches, etc.

«Personne, dit Léon; c'est trop fort; il faut les poursuivre. À moi, Jean, à moi!»

Et il se précipita à son tour dans le fourré. Au bout de quelques instants, on entendit des cris partis du bois «Le voilà! le voilà! il est pris! — Non, il s'échappe! — Attrape-le! à droite! à gauche!»

Sophie, Marguerite, Camille, Madeleine, écoutaient avec anxiété, tout en riant encore. Elles virent Jean sortir du bois, échevelé, les habits en désordre. Au même instant, Léon en sortit dans le même état,

demandant à Jean avec empressement:

«L'as-tu vu? Où est-il? Comment l'as-tu laissé aller?

— Je l'ai entendu courir dans le bois, répondit Jean, mais de même que toi je n'ai pu le saisir ni même l'apercevoir.»

Pendant qu'il parlait, Jacques, rouge, essoufflé, sortit aussi du bois et leur demanda d'un air malin ce qu'il y avait, pourquoi ils avaient crié et qui ils avaient poursuivi dans le bois.

LÉON, *avec humeur*. – Fais donc l'innocent, rusé que tu es. Tu sais mieux que nous qui nous avons poursuivi et par quel côté il s'est échappé.

JEAN. – J'ai bien manqué de le prendre tout de même; sans Jacques qui est venu me couper le chemin dans un fourré, je l'aurais empoigné.

LÉON. – Et tu lui aurais donné une bonne leçon, j'espère.

JEAN. – Je l'aurais regardé, reconnu, et je vous l'aurais amené pour le faire travailler à notre cabane. Allons, mon petit Jacques, dis-nous qui t'a aidé à bâtir si bien et si vite ta cabane. Nous ferons semblant de ne pas le savoir, je te le promets.

JACQUES. – Pourquoi feriez-vous semblant?

JEAN. – Pour qu'on de te reproche pas d'être indiscret.

JACQUES. – Ha! ha! vous croyez donc que quelqu'un a eu la bonté de m'aider, que ce quelqu'un serait fâché si je vous disais son nom, et tu veux, toi, Jean, que je sois lâche et ingrat, en faisant de la peine à celui qui a bien voulu se fatiguer à m'aider?

LÉON. – Ta, ta, ta, voyez donc ce beau parleur de sept ans! Nous allons bien te forcer à parler, tu vas voir.

JEAN. – Non, Mon, Jacques a raison je voulais lui faire commettre une mauvaise action, ou tout au moins une indiscrétion.

LÉON. – C'est pourtant ennuyeux d'être joué par un gamin.

SOPHIE. – N'oublie pas, Léon, que tu l'as défié, que tu t'es moqué de lui et qu'il avait le droit de te prouver…

LÉON. – De me prouver quoi?

SOPHIE. – De te prouver… que… que…

MARGUERITE, *avec vivacité*. – Qu'il a plus d'esprit que toi et qu'il pouvait te jouer un tour innocent, sans que tu ales le droit de t'en fâcher.

LÉON, *piqué*. – Aussi je ne m'en fâche pas, mesdemoiselles; soyez assurées que je saurai respecter l'esprit et la sagesse de votre protégé.

MARGUERITE, *vivement*. – Un protégé qui deviendra bientôt un protecteur.

JACQUES, *à Marguerite avec vivacité*. – Et qui ne se mettra pas derrière toi quand il y aura un danger à courir.

LÉON, *avec colère*. – De quoi et de qui veux-tu parler, polisson?

JACQUES, *vivement*. – D'un poltron et d'un égoïste.

Camille, craignant que la dispute ne devint sérieuse, prit la main de Léon et lui dit affectueusement:

«Léon, nous perdons notre temps, et toi, qui es le plus sage et le plus intelligent de nous tous, dirige-nous pour notre pauvre cabane si en retard, et distribue à chacun de nous l'ouvrage qu'il doit faire.

— Je me mets sous tes ordres,» s'écria Jacques qui regrettait sa vivacité.»

Léon, que la petite flatterie de Camille avait désarmé, se sentit tout à fait radouci par la déférence de Jacques, et, oubliant la parole trop vive que celui-ci venait de prononcer, il courut aux outils, donna à chacun sa tâche, et tous se mirent à l'ouvrage avec ardeur. Pendant deux heures, ils travaillèrent avec une activité digne d'un meilleur sort; mais leurs pièces de bois ne tenaient pas bien, les planches se détachaient, les clous se tordaient. Ils recommençaient avec patience et courage le travail mal fait, mais ils avançaient peu. Le petit Jacques semblait vouloir racheter ses paroles par un zèle au-dessus de son âge. Il donna plusieurs excellents conseils qui furent suivis avec succès. Enfin, fatigués et suants, ils laissèrent leur maison jusqu'au lendemain, après avoir jeté un regard d'envie sur celle de Jacques déjà presque achevée. Jacques, qui avait semblé mal à l'aise depuis la querelle, les quitta pour rentrer, disait-il, et il alla droit chez son père qui le reçut en riant.

M. DE TRAYPI. — Eh bien! mon Jacquot, nous avons été serrés de près! J'ai bien manqué d'être pris si tu ne t'étais pas jeté entre le fourré où j'étais et Jean, il m'aurait attrapé tout de même. C'est égal, nous avons bien avancé la besogne; j'ai demandé à Martin de tout finir pendant notre dîner, et demain ils seront bien surpris de voir que ton ouvrage s'est fait en dormant.

— Oh non, papa, je vous en prie, dit Jacques en jetant ses petits bras autour du cou de son père. Laissez ma maison et faites finir celle de mes pauvres cousins.

— Comment! dit le père avec surprise, toi qui tenais tant à attraper Léon (il l'a mérité, il faut l'avouer), tu veux que je laisse ton ouvrage pour faire le sien!

JACQUES. – Oui, mon cher papa, parce que j'ai été méchant pour lui, et cela me fait de la peine de le taquiner, depuis qu'il a été bon pour moi: car il pouvait et devait me battre pour ce que je lui ai dit, et il ne m'a même pas grondé.

Et Jacques raconta à son papa la scène qui avait eu lieu au jardin.

M. DE TRAYPI. – Et pourquoi l'as-tu accusé d'égoïsme et de poltronnerie, Jacques? Sais-tu que c'est un terrible reproche? Et en quoi l'a-t-il mérité?

JACQUES. – Vous savez, papa, que le matin, lorsque nous nous sommes sauvés et cachés dans le bois,

Camille et Madeleine, nous entendant remuer, ont cru que c'étaient des loups ou des voleurs. Jean s'est jeté devant elles, et Léon s'est mis derrière, et je voyais, à travers les feuilles, à son air effrayé, que si nous bougions encore, il se sauverait au lieu d'aider Jean à les secourir. C'est cela que je voulais lui reprocher, papa, et c'était très méchant à moi, car c'était vrai.

M. DE TRAYPI, *l'embrassant en souriant*. – Tu es un bon petit garçon, mon petit Jacquot; ne recommence pas une autre fois et moi je vais faire finir leur maison pour être de moitié dans ta pénitence.

Jacques embrassa bien fort son papa et courut tout joyeux rejoindre ses cousins, cousines et amies, qui s'amusaient tranquillement sur l'herbe.

Le lendemain, quand les enfants, accompagnés cette fois de Sophie et de Marguerite, allèrent à leur jardin pour continuer leurs cabanes, quelle ne fut pas leur surprise de les voir toutes deux entièrement finies, et même ornées de portes et de fenêtres! Ils s'arrêtèrent tout stupéfaits. Sophie, Jacques et Marguerite les regardaient en riant.

«Comment cela s'est-il fait? dit enfin Léon. Par quel miracle notre maison se trouve-t-elle achevée?

— Parce qu'il était temps de faire finir une plaisanterie qui aurait pu mal tourner, dit M. de Traypi sortant de dedans le bois. Jacques m'a raconté ce qui s'était passé hier, et m'a demandé de vous venir en aide comme je l'avais fait pour lui dès le commencement. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, j'ai eu peur d'une seconde poursuite comme celle d'hier. J'ai eu toutes les angoisses d'un coupable. Deux fois j'ai été à deux pas de mes poursuivantes. Toi, Jean, tu me prenais, sans la présence de Jacques, et toi, Léon, tu m'as effleuré en passant près d'un buisson où je m'étais blotti.

JEAN. – Comment c'est vous, mon oncle, qui nous avez fait si bien courir? Vous pouvez vous vanter d'avoir de fameuses jambes, de vraies jambes de collégien.

M. DE TRAYPI, *riant*. – Ah! c'est qu'au temps de ma jeunesse, je passais pour le meilleur, le plus solide coureur de tout le collège. Il m'en reste quelque chose.

Les enfants remercièrent leur oncle d'avoir fait terminer leurs maisons. Léon embrassa le petit Jacques, qui lui demanda tout bas pardon. «Tais-toi, lui répondit Léon, rougissant légèrement, ne parlons plus de cela.» C'est que Léon sentait que l'observation de Jacques avait été vraie. Et il se promit de ne plus la mériter à l'avenir.

Il s'agissait maintenant de meubler les maisons; chacun des enfants demanda et obtint une foule de trésors, comme tabourets, vieilles chaises, tables de rebut, bouts de rideaux, porcelaines et cristaux ébréchés. Tout ce qu'ils pouvaient attraper était porté dans les maisons.

«Venez voir, criait Léon, le beau tapis que nous avons sous notre table.

— Et nous, au lieu de tapis, nous avons une toile cirée, répondait Sophie.

— Venez essayer notre banc; il est aussi commode que les fauteuils du salon, disait Jean.

— Venez voir notre armoire pleine de tasses, de verres et d'assiettes, disait Marguerite.

— Voyez notre coffre plein de provisions; il y a des confitures, du sucre, des biscuits, des cerises, du chocolat, disait Camille.

— Et voyez comme nous avons été gens sages, nous autres, disait Jacques; pendant que voua vous faites mal au coeur avec vos sucreries, nous nous fortifions l'estomac avec nos provisions solides: pain, fromage, jambon, beurre, oeufs, vin.

— Ah! tant mieux, s'écria Madeleine; lorsque nous vous inviterons à déjeuner ou à goûter, vous apporterez le salé et nous le sucre.»

Chaque jour ajoutait quelque chose à l'agrément des cabanes; M. de Rugès et M. de Traypi

s’amusaient à les embellir au dedans et au dehors. À la fin des vacances, elles étaient devenues de charmantes maisonnettes; l’intervalle des planches avait été bouché avec de la mousse au dedans comme au dehors; les fenêtres étaient garnies de rideaux; les planches qui formaient le toit avaient été recouvertes de mousse, rattachée par des bouts de ficelle pour que le vent ne l’emportât pas. Le terrain avait été recouvert de sable fin; petit à petit, on y avait transporté les cahiers, les livres, et bien des fois les enfants y prenaient leurs leçons. Leur sagesse était alors exemplaire. Chacun travaillait à son devoir, se gardant bien de troubler son voisin. Quand il fallut se quitter, les cabanes entrèrent pour beaucoup dans les regrets de la séparation. Mais les vacances devaient durer près de deux mois; on n’était encore qu’au troisième jour et on avait le temps de s’amuser.

III - Visite au moulin

«Je propose une grande promenade au moulin, par les bois, dit M. de Rugès. Nous irons voir la nouvelle mécanique établie par ma soeur de Fleurville, et pendant que nous examinerons les machines, vous autres enfants vous jouerez sur l'herbe, où l'on vous préparera un bon goûter de campagne: pain bis, crème fraîche, lait caillé, fromage, beurre et galette de ménage. Que ceux qui m'aiment me suivent!

Tous l'entourèrent au même instant.

«Il paraît que tout le monde m'aime, reprit M. de Rugès en riant. Allons, marchons en avant!

— Hé, hé, pas si vite, les petits! Nous autres gens sages et essoufflés, nous serions trop humiliés de rester en arrière.»

Les enfants, qui étaient partis au galop, revinrent sur leurs pas et se groupèrent autour de leurs parents.

La promenade fut charmante, la fraîcheur du bois tempérait la chaleur du soleil; de temps en temps on s'asseyait, on causait, on cueillait des fleurs, on trouvait quelques fraises.

«Nous voici près du fameux chêne où j'ai laissé ma poupée, dit Marguerite; je n'oublierai jamais le chagrin que j'ai éprouvé lorsque, en me couchant, je me suis aperçue que ma poupée, ma jolie poupée, était restée dans le bois pendant l'orage [3]

— Quelle poupée? dit Jean; je ne connais pas cette histoire-là.

— Il y a longtemps de cela, dit Marguerite. La méchante Jeannette me l'avait volée.

JEAN. – Jeannette la meunière?

MARGUERITE. — Oui, précisément, et sa maman l'a bien fouettée, je t'assure; nous l'entendions crier à plus de deux cents pas.

JACQUES. – Oh! raconte-nous cela, Marguerite. Voilà maman, papa, ma tante et mes oncles assis pour quelque temps; nous pouvons entendre ton histoire.

Marguerite s'assit sur l'herbe, sous ce même chêne où sa poupée était restée oubliée par elle; elle leur raconta toute l'histoire et comment la poupée avait été retrouvée chez Jeannette qui l'avait volée.

«Cette Jeannette est une bien méchante fille, dit Jacques, qui avait écouté avec une indignation croissante, les narines gonflées, les yeux étincelants, les lèvres serrées. Je suis enchanté que sa maman l'ait si bien corrigée. Est-elle devenue bonne depuis?

SOPHIE. – Bonne! Ah oui! C'est la plus méchante fille de l'école.

MARGUERITE. – Maman dit que c'est une voleuse.

CAMILLE. – Marguerite, Marguerite! Ce n'est pas bien ce que tu dis là. Tu fais tort à une pauvre fille qui est peut-être honteuse et repentante de ses fautes passées.

MARGUERITE. – Ni honteuse, ni repentante, je t'en réponds.

CAMILLE –.Comment le sais-tu?

MARGUERITE. – Parce que je le vois bien à son air impertinent, à son nez en l'air quand elle passe devant nous, parce qu'à l'église elle se tient très mal, elle se couche sur son banc, elle bâille, elle cause, elle rit; et puis elle a un air faux et méchant.

MADELEINE. – Cela, c'est vrai; je l'ai même dit à sa mère.

LÉON. – Et que lui a dit la mère Léonard?

MADELEINE –. Rien, je pense, puisqu'elle a continué comme avant.

SOPHIE. – Et tu ne dis pas que la mère t'a répondu: «Qu'est-ce que ça vous regarde, mamzelle? Je ne me mêlons pas de vos affaires; ne vous occupez pas des nôtres.»

JEAN. – Comment elle a osé te répondre si grossièrement? Si j'avais été là, je l'aurais joliment rabrouée et sa Jeannette aussi.

MADELEINE, *souriant*. – Heureusement que tu' n'étais pas là. La mère Léonard se serait prise de querelle avec toi et t'aurait dit quelque grosse injure.

JEAN. – Injure! Ah! bien! je lui aurais donné une volée de coups de poing et de coups de pied; je suis fort sur la savate, va! Je l'aurais mise en marmelade en moins de deux minutes.

LÉON, *levant les épaules*. – Vantard, va! C'est elle qui t'aurait rossé.

JEAN. – Rossé! moi! Veux-tu que je te fasse voir si je sais donner une volée en moins de rien?

Et Jean se lève, ôte sa veste et se met en position de bataille. Jacques lui offre de lui servir de second.

Tous les enfants se mettent à rire. Jean se sent un peu ridicule, remet son habit et rit de lui-même avec les autres. Léon persifle Jacques, qui riposte en riant; Marguerite le soutient; Léon commence à devenir rouge et à se fâcher. Camille, Madeleine, Sophie et Jean se regardent du coin de l'oeil et cherchent par leurs plaisanteries à arrêter la querelle commençante; leurs efforts ne réussissent pas; Jacques et Marguerite taquinent Léon, malgré les signes que leur font Camille et Madeleine.

Léon se lève et veut chasser Jacques, qui, plus leste que lui, court, tourne autour des arbres, lui échappe toujours et revient toujours à sa place. Léon s'essuie le front, il est en nage et tout à fait en colère.

«Viens donc m'aider, dit-il à Jean. Tu es là comme un grand paresseux à me regarder courir, sans venir à mon aide.

JEAN. – À ton aide, pour quoi faire!

LÉON. – Pour attraper ce mauvais gamin, pardine.

JEAN, *froidement*. – Et après?

LÉON. – Après… après… pour m'aider à lui donner une leçon.

JEAN, *de même*. – Une leçon de quoi?

LÉON. – De respect, de politesse pour moi, qui ai presque le double de son âge.

JEAN. – De respect! Ha! ha! ha! Quel homme respectable tu fais en vérité!

MARGUERITE. — Ne faudrait-il pas que nous nous prosternassions devant toi?

JEAN. – Dans tous les cas, lors même que Jacques t'aurait offensé, je serais honteux de me mettre avec toi contre lui, pauvre petit qui a, comme tu le dis très bien, la moitié de ton âge. Ce serait un peu lâche, dis donc Léon? Comme trois ou quatre contre un!

LÉON. – Tu es ennuyeux, toi, avec tes grands sentiments, ta sotte générosité.

JEAN. – Tu appelles grands sentiments et générosité que deux grands garçons de treize ans et de onze ans ne se réunissent pas pour battre un pauvre enfant de sept ans qui ne leur a rien fait?

LÉON. – Ce n'est rien, de me taquiner comme il le fait depuis un quart d'heure?

JEAN. – Ah bah! Tu l'as taquiné aussi. Défends-toi tout seul. Tant pis pour toi, s'il est plus fort que toi à la course et au coup de langue.

Jacques avait écouté sans mot dire. Sa figure intelligente et vive laissait voir tout ce qui se passait en son coeur de reconnaissance et d'affection pour Jean, de regret d'avoir blessé Léon. Il se rapprocha petit à petit, et au dernier mot de Jean, il fit un bond vers Léon et lui dit:

«Pardonne-moi, Léon, de t'avoir fâché; j'ai eu tort, je le sens et j'ai entraîné Marguerite à mal faire comme moi; elle en est bien fâchée comme moi aussi: n'est-ce pas, Marguerite?

MARGUERITE. – Certainement, Jacques, j'en suis bien fâchée et Léon voudra bien nous excuser en pensant que toi et moi étant les plus petits, nous nous sentons les plus faibles, et qu'à défaut de nos bras nous cherchons à nous venger par notre langue des taquineries des plus forts.

Léon ne dit rien, mais il donna la main à Marguerite, puis à Jacques.

Les papas et les mamans, qui étaient assis et causaient plus loin, se levèrent pour continuer la promenade. Les enfants les suivirent; Jacques s'approcha de Jean et lui dit avec tendresse

«Jean, je t'aime, et je t'aimerai toujours.

MARGUERITE. – Et moi aussi, Jean, je t'aime, et je te remercie d'avoir défendu mon cher Jacques contre Léon.»

Et elle ajouta tout bas à l'oreille de Jean: «Je n'aime pas Léon.»

Jean sourit, l'embrassa et lui répondit tout bas:

«Tu as tort; il est bon, je t'assure.

MARGUERITE. – Il fait toujours comme s'il était méchant.

JEAN. – C'est qu'il est vif, il ne faut pas le fâcher.

MARGUERITE. – Il se fâche toujours.

JEAN. – Avoue que Jacques et toi vous vous amusez à le taquiner.

Jacques et Marguerite se regardèrent, sourirent, et avouèrent que Léon les agaçait avec son air moqueur, et qu'ils aimaient à le contrarier.

«Eh bien! dit Jean, essayez de ne pas le contrarier, et vous verrez qu'il ne se fâchera pas et qu'il ne sera pas méchant.»

Tout en causant, on approcha du moulin; les enfants virent avec surprise une foule de monde assemblée tout autour; une grande agitation régnait dans cette foule; on allait et venait, on se formait en groupes, on courait d'un côté, on revenait avec précipitation de l'autre. Il était clair que quelque chose d'extraordinaire se passait au moulin.

«Serait-il arrivé un malheur, et d'où peut venir cette agitation? dit Mme de Rosbourg.

— Approchons, nous saurons bientôt ce qui en est,» répondit Mme de Fleurville.

Les enfants regardaient d'un oeil curieux et inquiet. En approchant on entendit des cris, mais ce n'étaient pas des cris de douleur, c'étaient des explosions de colère, des imprécations, des reproches. Bientôt on put distinguer des uniformes de gendarmes une femme, un homme et une petite fille se débattaient contre deux de ces braves militaires qui cherchaient à les maintenir. La petite fille et sa mère poussaient des cris aigus et lamentables le père jurait, injuriait tout le monde. Les gendarmes, tout en y mettant la plus grande patience, ne les laissaient pas échapper. Bientôt les enfants purent reconnaître le père Léonard, sa femme et Jeannette.

«Voyons, ma bonne femme, laissez-vous faire, ne nous obligez pas à vous garrotter, disait un gendarme. N'y a pas à dire, nous avons ordre de vous amener il faudra bien que vous veniez. Le devoir avant tout.

MÈRE LEONARD. – Plus souvent que je viendrai, gueux de gendarmes, tueurs du pauvre monde! Pas si bête que de marcher vers la prison, où vous me laisseriez
pourrir jusqu'au jugement dernier.

LE GENDARME. — Allons, mère Léonard, soyez raisonnable; donnez le bon exemple à votre fille.

MÈRE LEONARD. – Je m'en moque bien, de ma fille! C'est elle, la sotte, l'imbécile, qui nous a fait prendre. Faites-en ce que vous voudrez, je n'en ai aucun souci.

— Vas-tu me laisser, grand fainéant! criait le père Léonard à un autre gendarme qui le tenait au collet. Attends que je t'aplatisse d'un croc-en-jambe, filou, bête brute!»

Les gendarmes ne répondaient pas à ces invectives et à bien d'autres injures que nous passons sous silence. Voyant que leurs efforts pour faire marcher les prisonniers étaient vains, ils firent signe à un troisième gendarme. Celui-ci tira de sa poche un paquet de petites courroies. Malgré les cris perçants de Jeannette et de sa mère et les imprécations du père, les gendarmes leur lièrent les mains, les pieds, et les

assirent ainsi garrottés sur un banc, pendant que l'un d'eux allait chercher une charrette pour les transporter à la prison de la ville.

Mme de Fleurville et ses compagnes étaient restées un peu à l'écart avec les enfants. MM. de Rugès et de Traypi s'étaient approchés des gendarmes pour savoir la cause de cette arrestation. Léon et Jean les avaient suivis.

«Pourquoi arrêtez-vous la famille Léonard, gendarmes? demanda M. de Rugès. Qu'ont-ils fait?

— C'est pour vol, monsieur, répondit poliment le gendarme en touchant son chapeau; il y a longtemps qu'on porte plainte contre eux, mais ils sont habiles; nous ne pouvions pas les prendre. Enfin, l'autre jour, au marché, la petite s'est trahie et nous a mis sur la voie.

M. DE RUGÈS. – Comment cela?

LE GENDARME. – Il paraîtrait qu'ils ont volé une pièce de toile qui était à blanchir sur l'herbe. Ils l'ont cachée dans leur huche à pain sous de la farine mais, dans la nuit, la petite s'est dit:

«Puisque mon père et ma mère ont volé la toile de la femme Martin, je puis bien aussi leur en voler un morceau; ça fait que j'aurai de quoi acheter des gâteaux et des sucres d'orge.»

La voilà qui se lève et qui en coupe un bon bout. C'était la veille du marché. Le lendemain, la petite se dit:

«Ce n'est pas tout d'avoir la toile, il faut encore que je la vende.» Et la voilà qui, sans rien dire à père et à mère, part pour le marché et offre sa toile à la fille Chartier.

«Combien en as-tu? lui dit la fille Chartier. — J'en ai bien six mètres, de quoi faire deux chemises, répond la petite Léonard. — Combien que tu veux la vendre? — Ah! pas cher, je vous la donnerai bien pour une pièce de cinq francs. — Tope là, je te la prends; tiens voilà la pièce et donne-moi la toile.»

Les voici bien contentes toutes les deux, la petite Léonard d'avoir cinq francs la fille Chartier d'avoir de quoi faire deux chemises et pas cher. Mais quand elle la rapporte chez elle, qu'elle la montre à sa mère et qu'elle la déploie pour mesurer si le compte y est, ne voilà-t-il pas que la farine s'envole de tous côtés; la chambre en était blanche; la mère et la fille Chartier étaient tout comme des meunières.

«Qu'est-ce que c'est que ça? disent-elles. Cette toile a donc été blanchie à la farine? Faut la secouer. Viens, Lucette, secouons-la dans la rue; ce sera bien vite fait.»

Les voilà qui secouent devant leur porte, quand passe la mère Martin.

«Où allez-vous donc, que vous avez l'air si affairé? lui demande la mère Chartier. — Ah! je vais porter plainte à la gendarmerie; on m'a volé ma belle pièce de toile cette nuit. Faut que je tâche de la rattraper. — Et moi je viens d'en acheter un bout qui n'est pas cher, dit la mère Chartier. — Tiens, dit l'autre, mais c'est tout comme la mienne. Qu'est-ce que vous lui faites donc à votre toile? — Je la secoue; elle était si pleine de farine que nous en étions aveuglées, Lucette et moi. — Tiens, tiens! de la toile enfarinée? Mais où donc l'avez-vous eue? — C'est la petite Léonard qui me l'a vendue comme ça. — La petite Léonard? Où a-t-elle pu avoir de la toile aussi fine?… Mais!… laissez-moi donc voir le bout; cela ressemble terriblement à la mienne.»

La mère Martin prend la toile, l'examine, arrive au bout et reconnaît une marque qu'elle avait faite à sa pièce. Les voilà toutes trois bien étonnées la mère Martin; bien contente d'être sur la piste de sa toile; la mère Chartier bien attrapée d'avoir donné sa pièce de cinq francs pour un bout de toile qui était volée; elles arrivent toutes trois chez moi et me racontent ce qui vient d'arriver.

«Toute votre toile y est-elle? je dis à la femme Martin. — «Pour ça non! répond-elle. Il y en avait près de cinquante mètres. — Alors il faut tâcher de ravoir les quarante-quatre mètres qui vous manquent mère Martin. Laissez-moi faire; je crois bien que je vous les retrouverai. Nous allons bien surveiller le

marché; si la femme ou le père Léonard y apporte votre toile, je les arrête; s'ils n'y viennent pas ou qu'ils y viennent avec rien que leurs sacs de farine, j'irai demain avec mes camarades faire une reconnaissance au moulin. Puisque c'est la petite Léonard qui vous en a vendu un bout, c'est que l'autre bout est au moulin. — Mais si elle la vend à quelque voisin? dit la mère Martin. — N'ayez pas peur, ma bonne femme, elle n'osera pas; tout le monde chez vous sait que votre toile est volée. — Je crois bien qu'on le sait, dit la mère Martin, je l'ai dit à tout le village, et j'ai envoyé mon garçon et ma petite le dire partout dans les environs, de crainte qu'elle ne soit vendue par là. — Vous voyez bien qu'il n'y a pas de danger,» que je lui réponds.

Et je me mets en quête avec les camarades. Rien au marché, rien dans la ville. Alors, nous sommes venus ce matin faire notre visite au moulin, avec un ordre d'arrêter, s'il y a lieu. Nous avons cherché partout; nous ne trouvions rien. Les Léonard nous agonisaient d'injures. Enfin, je me rappelle la farine que secouaient les femmes Chartier, et l'idée me vient d'ouvrir la huche; elle était pleine de farine; je fouille dedans avec le fourreau de mon sabre. Les Léonard crient que je leur gâte leur farine; je fouille tout de même, et voilà-t-il pas que j'accroche un bout de la toile; je tire, il en venait toujours. C'était toute la pièce de la mère Martin. Les Léonard veulent s'échapper; mais les camarades gardaient les portes et les fenêtres. On les prend; ils se débattent. J'arrête aussi la petite qui crie qu'elle est innocente. Je raconte l'histoire de la toile enfarinée. La petite Léonard se trouble, pleure; la mère s'élance sur elle et la frappe à la joue; le père en fait autant sur le dos. Si les camarades, et moi nous ne l'avions retirée d'entre leurs mains, ils l'auraient mise en pièces. Tout cela a duré un bout de temps, monsieur; le monde s'est rassemblé; il y en a plus que je ne voudrais, car c'est toujours pénible de voir une jeune fille comme ça déshonorée, et des parents qui ont mené leur fille à mal.

— Vous êtes un brave et digne soldat, dit M. de Rugès en lui tendant la main; le sentiment d'humanité que vous manifestez à l'égard de ces gens qui vous ont accablé d'injures est noble et généreux.»

Le gendarme prit la main de M. de Rugès et la serra avec émotion.

«Notre devoir est souvent pénible à accomplir, et peu de gens le comprennent; c'est un bonheur pour nous de rencontrer des hommes justes comme vous, monsieur.»

Léon et Jean avaient écouté avec attention le récit du gendarme. Les dames et les enfants s'étaient aussi rapprochés et avaient pu l'entendre également, de sorte que Léon et Jean n'eurent rien à leur apprendre. Les Léonard avaient recommencé leurs injures et leurs cris; ces dames pensèrent que, n'ayant rien à faire pour les Léonard, il était plus sage de s'éloigner, de crainte que les enfants ne fussent trop impressionnés de ce qu'ils entendaient. On avait été obligé d'éloigner Jeannette de ses parents, qui, tout garrottés qu'ils étalent, voulaient encore la maltraiter. Mmes de Fleurville et de Rosbourg, et le reste de la compagnie, se dirigèrent vers une partie de la forêt assez éloignée du moulin pour qu'on ne pût rien voir ni entendre de ce qui s'y passait. Les enfants étaient restés tristes et silencieux, sous l'impression pénible de la scène du moulin. M. de Rugès demanda à faire une halte et à étaler sur l'herbe les provisions que portait l'âne qui les suivait; ce moyen de distraction réussit très bien. Les enfants ne se firent pas prier; ils firent honneur au repas rustique; crème, lait caillé, beurre, galette, fraises des bois, tout fut mangé. Ils causèrent beaucoup de Jeannette et de ses parents.

LÉON. – Comment Jeannette a-t-elle pu devenir assez mauvaise pour voler et vendre cette toile avec tant d'effronterie?

MADAME DE FLEURVILLE. – Parce que son père et sa mère lui donnaient l'exemple du vol et du mensonge. Bien des fois ils m'ont volé du bois, du foin, du blé, et ils se faisaient toujours aider par

Jeannette. Tout naturellement, elle a voulu profiter de ces vols pour elle-même.

CAMILLE. – Mais comment osait-elle aller à l'église et au catéchisme? Comment ne craignait-elle pas que le bon Dieu ne la punît de sa méchanceté?

MADAME DE FLEURVILLE. – Elle se tenait très mal à l'église; elle bâillait, elle détirait ses bras, elle se roulait sur son banc; ce qui prouve bien qu'elle n'y allait pas pour prier, mais pour faire comme tout le monde.

MADELEINE –. Mais au catéchisme, elle devait apprendre que c'est très mal de voler.

MADAME DE FLEURVILLE. – Elle l'apprenait mais elle n'y faisait pas attention.

JEAN. — Eh, mon Dieu! c'est comme nous: si nous faisions tout ce que dit notre catéchisme, nous ne ferions jamais rien de mal.

LÉON. – Dis donc, Jean, parle pour toi; ne dis pas *nous*: moi, d'abord, je fais tout ce que me dit le catéchisme.

JACQUES. – Ah! par exemple, non.

LÉON. – Est-ce que tu y comprends quelque chose, toi, gamin! tu parles toujours sans savoir ce que tu dis.

JACQUES. – Est-ce ton catéchisme qui t'ordonne de répondre comme tu le fais? Est-ce lui qui te conseille de me battre quand tu es en colère, de dire des gros mots et bien d'autres choses encore?

LÉON. – Imbécile, va! si je ne méprisais ta petitesse, je te ferais changer de ton.

JACQUES. – Tu méprises ma petitesse et tu crains papa et mon oncle, sans quoi…

M. DE TRAYPI, *sévèrement*. – Jacques, tais-toi; tu provoques toujours Léon qui n'est pas endurant, tu le sais.

JACQUES. — Oh! oui, je le sais, papa, et j'ai tort; mais… mais… c'était si tentant…

M. DE TRAYPI. – Comment? Tentant de dire des choses désagréables à ton grand cousin?

JACQUES. – Papa, c'est précisément parce qu'il est grand; et comme vous étiez là pour me protéger…

M. DE TRAYPI, *sévèrement*. – Tu t'es laissé aller. Ce n'est pas bien, Jacques; ne recommence pas.

M. DE RUGÈS. – À ton tour, Léon, tu mérites un reproche bien plus sévère que Jacques, parce que tu es

plus grand.

LÉON. – Je n'ai rien fait de mal, papa, ce me semble.

M. DE RUGÈS. – Tu as été orgueilleux, impatient et maussade; tâche de ne pas recommencer non plus, toi; si je me mêle de tes discussions, ce ne sera pas pour te soutenir.

— Et pour tout oublier, dit Mme de Fleurville en se levant, je propose une partie de cache-cache, de laquelle nous serons tous, petits et grands, jeunes et vieux.

— Bravo, bravo! ce sera bien amusant, s'écrièrent tous les enfants. Voyons, qui est-ce qui l'est?

— Il faut l'être deux, dit Mme de Rosbourg, ce serait trop difficile de prendre étant seul.

— Ce sera moi et ma soeur de Fleurville, dit M. de Traypi; ensuite de Rugès avec Mme de Rosbourg; puis, ceux qui se laisseront prendre. Une, deux, trois. La partie commence: le but est à l'arbre près duquel nous nous trouvons.

Toute la bande se dispersa pour se cacher dans des buissons ou derrière des arbres.

«Défendu de grimper aux arbres! cria Mme de Traypi.

— Hou! hou! crièrent plusieurs voix de tous les côtés.

— C'est fait, dit M. de Traypi. Prenez de ce côté, ma soeur; je prendrai de l'autre.»

Ils partirent tout doucement chacun de leur côté, marchant sur la pointe des pieds, regardant derrière les arbres, examinant les buissons.

«Attention, mon frère! cria Mme de Fleurville, j'entends craquer les branches de votre côté.

— Ah! j'en tiens un,» s'écria M. de Traypi en s'élançant dans un buisson.

Mais il avait parlé trop vite; Camille et Jean étaient partis comme des flèches et arrivèrent au but avant que M. de Traypi eût pu les rejoindre. Pendant ce temps Mme de Fleurville avait découvert Léon et Madeleine, elle se mit à leur poursuite; M. de Traypi accourut à son aide; pendant qu'ils les poursuivaient, Marguerite et Jacques les croisèrent en courant vers le but. Mme de Fleurville, croyant ceux-ci plus faciles à prendre, abandonna Léon et Madeleine à M. de Traypi et courut après Marguerite et Jacques; mais, tout jeunes qu'ils étaient, ils couraient mieux qu'elle, qui en avait perdu l'habitude, et ils arrivèrent haletants et en riant au but, au moment où elle allait les atteindre.

Essoufflée, fatiguée, elle se jeta sur l'herbe en riant, et y resta quelques instants pour reprendre haleine. Elle alla ensuite rejoindre son frère qui faisait vainement tous ses efforts pour attraper Léon, Madeleine et les grands: quant à Sophie, elle n'était pas encore trouvée. À force d'habileté et de persévérance, M. de Traypi finit par les prendre tous malgré leurs ruses, leurs cris, leurs efforts inouïs pour arriver au but. Sophie manquait toujours.

«Sophie, Sophie, criait-on, fais *Hou!* qu'on sache de quel côté tu es.»

Personne ne répondait.

L'inquiétude commença à gagner Mme de Fleurville.

«Il n'est pas possible qu'elle ne réponde pas si elle est réellement cachée, dit-elle; je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

— Elle aura été trop loin, dit M. de Rugès.

— Pourvu qu'elle ne se perde pas, comme il y a trois ans, dit Mme de Rosbourg.

— Ah! pauvre Sophie! s'écrièrent Camille et Madeleine. Allons la chercher, maman.

— Oui, allons-y tous, mais chacun des petits escorté d'un grand,» dit M. de Traypi.

Ils se partagèrent en bandes et se mirent tous à la recherche de Sophie, l'appelant à haute voix; leurs cris retentissaient dans la forêt, aucune voix n'y répondait. L'inquiétude commençait à devenir générale; les enfants cherchaient avec une ardeur qui témoignait de leur affection et de leurs craintes.

Enfin Jean et Mme de Rosbourg crurent entendre une voix étouffée appeler au secours. Ils s'arrêtèrent, écoutèrent… Ils ne s'étaient pas trompés.

C'était Sophie qui appelait:

«Au secours au secours! Mes amis, sauvez-moi!

— Sophie, Sophie, où es-tu? cria Jean épouvanté.

— Près de toi, dans l'arbre, répondit Sophie.

— Mais où donc? Mon Dieu! où donc? Je ne vois pas.»

Et Jean, effrayé, désolé, cherchait, regardait de tous côtés, sur les arbres, par terre: il ne voyait pas Sophie.

Tout le monde était accouru près de Jean, à l'appel de Mme de Rosbourg. Tous cherchaient sans trouver.

«Sophie, chère Sophie, cria Camille, où es-tu? Sur quel arbre? Nous ne te voyons pas.

SOPHIE, *d'une voix étouffée.* – Je suis tombée dans l'arbre qui était creux; j'étouffe; je vais mourir si vous ne me tirez pas de là.

— Comment faire? s'écriait-on. Si on allait chercher des cordes?»

Jean réfléchit une minute, se débarrassa de sa veste et s'élança sur l'arbre dont les branches très basses permettaient de grimper dessus.

«Que fais-tu? cria Léon, tu vas être englouti avec elle.

— Imprudent! s'écria M. de Rugès. Descends, tu vas te tuer.»

Mais Jean grimpait avec une agilité qui lui fit promptement atteindre le haut du tronc pourri. Jacques s'était élancé après Jean et arriva près de lui avant que son père et sa mère eussent eu le temps de l'en empêcher. Il tenait la veste de Jean et défit promptement la sienne. Jean qui avait jeté les yeux dans le creux de l'arbre, avait vu Sophie tombée au fond et s'était écrié:

«Une corde! une corde! vite une corde!»

Léon, Camille et Madeleine s'élancèrent dans la direction du moulin pour en avoir une. Mais Jacques passa les deux vestes à Jean, qui noua vivement la manche de la sienne à la manche de celle de Jacques, et jetant sa veste dans le trou pendant qu'il tenait celle de Jacques:

«Prends ma veste, Sophie; tiens-la ferme à deux mains. Aide-toi des pieds pour remonter pendant que je vais tirer.»

Jean, aidé du pauvre petit Jacques, tira de toutes ses forces. M. de Rugès les avait rejoints et les aida à retirer la malheureuse Sophie, dont la tête pâle et défaite apparut enfin au-dessus du trou. Au même instant, les vestes commencèrent à se déchirer. Sophie poussa un cri perçant. Jean la saisit par une main, M. de Rugès par l'autre, et ils la retirèrent tout à fait de cet arbre qui avait failli être son tombeau; Jacques dégringola lestement jusqu'en bas; M. de Rugès descendit avec plus de lenteur, tenant dans ses bras Sophie à demi évanouie, et suivi de Jean. Mme de Fleurville et toutes ces dames s'empressèrent autour d'elle; Marguerite se jeta en sanglotant dans ses bras. Sophie l'embrassa tendrement. Dès qu'elle put parler, elle remercia Jean et Jacques bien affectueusement de l'avoir sauvée. Lorsque Camille, Madeleine et Léon revinrent, traînant après eux vingt mètres de corde, Sophie était remise; elle put se lever et marcher à la rencontre de ses amis; elle sourit à la vue de cette corde immense

«Merci, mes chers amis, dit-elle. Mais vous me croyiez donc au fond d'un puits comme Ourson[4], pour avoir apporté une corde de cette longueur!

CAMILLE. – Nous ne savions pas bien au juste où tu étais, et nous avons pris à tout hasard la corde la plus longue.

MADELEINE. – Oui, car Léon a dit: «Une corde trop longue ne peut pas faire de mal, et une corde trop courte pourrait être cause de la mort de Sophie.

MARGUERITE. – Pauvre Sophie, cette forêt nous est fatale.

MADAME DE FLEURVILLE. – Voilà Sophie bien remise de sa frayeur, et nous voilà tous rassurés sur son compte; je demande maintenant qu'elle nous explique comment cet accident est arrivé.

M. DE RUGÈS. – C'est vrai, on était convenu de ne pas grimper aux arbres.

SOPHIE, *embarrassée*. – Je voulais… me cacher mieux que les autres. Je m'étais mise derrière ce gros chêne pensant que je tournerais autour et qu'on ne me trouverait pas.

MADAME DE TRAYPI. – Ah! par exemple! j'ai pris Madeleine, et puis Léon, qui avaient voulu aussi tourner autour d'un gros arbre.

SOPHIE. – C'est précisément parce que je vous voyais de loin prendre Madeleine et Léon, que j'ai pensé à trouver une meilleure cachette. Les branches de l'arbre étaient très basses; j'ai grimpé de branche en branche.

MARGUERITE. – C'est-à-dire que tu as triché.

JACQUES. – Et que le bon Dieu t'a punie.

SOPHIE. – Hélas! oui, le bon Dieu m'a punie. De branche en branche, j'étais arrivée à un endroit où le tronc de l'arbre se séparait en plusieurs grosses branches; il y avait au milieu un creux couvert de feuilles sèches; j'ai pensé que j'y serais très bien. Je suis montée dans le creux; au moment où j'y ai posé mes pieds, j'ai senti l'écorce et les feuilles sèches s'enfoncer sous moi, et, avant que j'aie pu m'accrocher aux branches, je me suis sentie descendre jusqu'au fond de l'arbre. J'ai crié, mais ma voix était étouffée par la frayeur, puis par la profondeur du trou où j'étais tombée.

JEAN. – .Pauvre Sophie, quelle horreur, quelle angoisse tu as dû éprouver!

SOPHIE. – J'étais à moitié morte de peur. Je croyais qu'on ne me trouverait jamais, car je sentais combien ma voix était sourde et affaiblie. Je pris courage pourtant quand j'entendis appeler de tous côtés; je redoublai d'efforts pour crier, mais j'entendais passer près de l'arbre où j'étais tombée, et je sentais bien qu'on ne m'entendait pas. Enfin, notre cher et courageux Jean m'a entendue, et m'a sauvée avec l'aide de mon bon petit Jacques.

JEAN. – Et c'est lui qui a eu l'idée de nouer les deux vestes ensemble.

— C'est un vrai petit lion, dit Madeleine en l'embrassant.

LÉON, *d'un air moqueur*. – Plutôt un écureuil, en raison de son agilité à grimper aux arbres.

MARGUERITE, *vivement*. – Chacun a son genre d'agilité: les uns grimpent aux arbres comme des écureuils au risque de se tuer, les autres courent comme des lapins de peur de se tuer.

MADAME DE ROSBOURG. – Marguerite, Marguerite! Prends garde!

MARGUERITE. – – Mais, maman, Léon veut diminuer le mérite de Jacques, et lui-même pourtant trouvait dangereux d'aller au secours de la pauvre Sophie.

LÉON. – Il fallait bien que quelqu'un allât chercher des cordes.

MARGUERITE. – Avec cela qu'elle a bien servi, ta corde!

MADAME DE FLEURVILLE. – Voyons, enfants, ne vous disputez pas; ne vous laissez pas aller, toi, Léon, à la jalousie, toi, Marguerite, à la colère, et remercions Dieu d'avoir tiré la pauvre Sophie du danger où elle s'était mise par sa faute. Rentrons à la maison; il est tard, et nous avons tous besoin de repos.»

Tout le monde se leva et on se dirigea vers la maison, tout en causant vivement des événements de la matinée.

IV - Biribi

Madame de Fleurville avait un chien de garde que les enfants avaient élevé, et qui s'appelait Biribi; ce nom lui avait été donné par Marguerite et Jacques. Le chien avait deux ans; il était grand, fort, de la race des chiens des Pyrénées qui se battent contre les ours des montagnes; il était très doux avec les gens de la maison et avec les enfants, qui jouaient souvent avec lui, qui l'attelaient à une petite charrette, et le tourmentaient à force de caresses; jamais Biribi n'avait donné un coup de dents ni un coup de griffes.

Un jour, M. de Traypi annonça aux enfants qu'il allait voir laver son chien de chasse, Milord, dans de l'eau d'aloès.

«Voulez-vous venir avec moi, mes enfants? Vous nous aiderez à laver et à essuyer Milord.

— Oui, papa; oui, mon oncle; oui, monsieur,» répondirent ensemble tous les enfants.»

Ils abandonnèrent Biribi, qu'ils allaient atteler à une voiture de poupée, et ils coururent avec M. de Traypi à la buanderie (endroit où on fait les lessives) pour voir laver Milord. Un baquet plein d'une eau tiède et rougeâtre attendait Milord, qui n'avait pas du tout l'air satisfait de se trouver là. Quand M. de Traypi entra, le pauvre Milord voulut courir à lui mais le cocher et le garde le tenaient chacun par une oreille pour l'empêcher de se sauver, et il fut obligé de rester près du baquet, attendant le moment où on le plongerait dedans.

«Allons, Milord, dit M. de Traypi, saute là dedans, saute.»

Et il aida à sa bonne volonté en l'enlevant par la peau du cou. Le chien s'élança dans le baquet, éclaboussant tous ceux qui se trouvaient près de lui. Madeleine et Marguerite, qui étaient en avant, furent les plus mouillées; un éclat de rire général accompagna ce premier exploit de Milord; Monsieur de Traypi était inondé.

«Ah bah! dit-il, nous changerons en rentrant; profitons de ce que nous sommes déjà mouillés pour laver M. Milord bien à fond.»

Tous les enfants s'y mirent; chacun contribua au supplice de Milord, l'un en lui plongeant le nez, l'autre en lui enfonçant la queue, le troisième en lui inondant les oreilles.

Le pauvre Milord se laissait faire il avait l'air malheureux; de temps en temps il léchait une main qui l'avait inondé, comme pour demander grâce:

«Pauvre chien! dit Jacques. Papa, laissez-le sortir, je vous en prie; il me fait pitié.

M. DE TRAYPI. – Il n'est pas encore mouillé jusqu'au fond des poils; arrose-le, au lieu de le plaindre.

MARGUERITE. – Mais pourquoi lui faites-vous prendre ce bain, Monsieur? il était très propre.

M. DE TRAYPI. – C'est pour faire mourir ses puces, il en est empli.

LÉON. – L'eau fait mourir les puces, mon oncle?

M. DE TRAYPI. ─ L'eau mêlée de poudre d'aloès les tue tout de suite.

LÉON. – Ah! que c'est drôle! Je ne savais pas cela.

JEAN. – Et faut-il beaucoup de poudre, mon oncle?

M. DE TRAYPI. – Non; un petit paquet de cinq grammes dans chaque litre d'eau.

JACQUES. – Quand je serai grand, je ferai laver mes chevaux dans l'eau d'aloès.
Tout le monde se mit à rire.

M. DE TRAYPI, *riant*. – Les chevaux n'ont jamais de puces, nigaud.

JACQUES, *confus*. – Mais s'ils n'ont pas de puces, ils ont des mouches qui les piquent, et je pense que l'aloès peut tuer les mouches comme il tue les puces.

M. DE TRAYPI, *riant*. – Je ne peux pas te le dire, je n'ai jamais essayé. Tu penses bien qu'il ne serait pas facile d'avoir un baquet assez grand pour baigner un cheval, et quand même on l'aurait, les mouches se sauveraient et n'auraient pas la bêtise de se faire noyer quand elles peuvent s'envoler.

LÉON. — Et puis, comment le ferait-on entrer dans le baquet?

JEAN. – Ce ne serait pas moi qui m'en chargerais, toujours.

Pendant cette conversation, Milord avait fini son bain.

On était en train de l'essuyer. Puis on le laissa se sécher plus complétement au soleil; on vida l'eau du baquet, et tout le monde sortit en fermant la porte de la buanderie. On ne pensa plus à Milord; les enfants voulurent reprendre Biribi pour continuer leur jeu, mais Biribi avait profité de sa liberté pour s'en aller; on l'appela, on le chercha, et, ne le trouvant pas, on s'en passa.

Le lendemain, le garde vint dire à Mme de Fleurville que Biribi ne se retrouvait pas.

JACQUES. – Oh! le pauvre Biribi! où peut-il être?

MADAME DE FLEURVILLE. – Il est probablement allé visiter quelques amis dans les environs. Il faudra que vous alliez le chercher, Nicaise.

NICAISE. – Oui, madame; mais j'ai déjà fait un tour ce
matin, et personne ne l'avait vu.

JEAN. — Ma tante, si vous permettez, nous irons après déjeuner au Val, à la Clémandière, à la Fourlière. à Bois-Thorel, au Sapin, dans tous les villages enfin où nous pourrions le trouver.

MADAME DE FLEURVILLE. – Certainement, allez-y, mes enfants. Nicaise vous accompagnera; mais il faut en demander la permission à vos papas et à vos mamans, pour qu'ils ne s'inquiètent pas de votre absence.

SOPHIE. – Il faudra emporter des provisions pour le goûter.

CAMILLE. – C'est inutile; nous demanderons à manger à Mme Harel, au débit de tabac, ou bien à M. le curé.

MADELEINE. – D'ailleurs, partout où nous irons, on nous donnera du pain et du cidre.

JACQUES. – Ce sera bien amusant; nous causerons partout un petit peu, et nous nous reposerons.

LÉON. – Il faudra partir tout de suite après déjeuner.

JEAN. – Oui, mais demandons d'abord la permission.

Tous les enfants, excepté Camille, Madeleine et Sophie, qui avaient déjà leur permission, allèrent trouver leurs parents, et obtinrent sans peine leur consentement pour cette longue excursion.

«Papa, dit Jacques à l'oreille de M. de Traypi, venez avec nous, ce sera bien plus amusant.

— Pour toi mon, bon petit Jacques, répondit M. de Traypi en l'embrassant, mais pas pour les autres que je gênerais un peu.

JACQUES. – Oh! papa, vous êtes si bon vous ne pouvez gêner personne.

M. DE TRAYPI. – Impossible, mon cher petit; je dois aller avec ton oncle de Rugès faire une visite à trois lieues d'ici.

Jacques ne répondit pas et s'en alla en soupirant. C'est que Jacques aimait beaucoup son papa, qui était bien bon et bien complaisant pour lui. Pourtant il ne le gâtait pas. Quand Jacques avait eu des colères dans sa petite enfance, son papa le mettait dans un coin et le laissait crier, après lui avoir donné deux ou trois petites tapes. Quand Jacques avait été impoli avec un domestique ou maussade avec un camarade, son papa l'obligeait à demander pardon. Quand Jacques avait été gourmand, il était privé toute la journée de sucreries, de gâteaux et de fruits. Quand Jacques avait désobéi, il était renvoyé dans sa chambre et son papa ni sa maman ne l'embrassaient jusqu'à ce qu'il eût demandé pardon. De cette manière, Jacques était devenu un charmant petit garçon; toujours gai, parce qu'il n'était jamais grondé ni puni; toujours aimable parce qu'on l'avait habitué à penser au plaisir des autres et à sacrifier le sien. Il aimait son papa et il aurait voulu toujours être avec lui, mais M. de Traypi avait des occupations qui ne lui permettaient pas de toujours avoir Jacques près de lui et Jacques, habitué à obéir, s'en alla cette fois encore sans humeur ni tristesse. Il rejoignit ses cousins, cousines et amies, et tous attendirent avec impatience le moment du départ.

Pourtant, avant de se mettre en route, les enfants demandèrent encore des nouvelles du pauvre Biribi; personne ne l'avait vu. Ils partirent, accompagnés du garde Nicaise, pour Val, petit hameau à un quart de lieue du château. Ils entrèrent chez une femme Relmot; mais ils n'y trouvèrent que le frère, qui était à moitié idiot, et qui répondait par un oui ou un non glapissant à toutes les questions qu'on lui adressait.

LÉON. – Relmot, as-tu vu notre chien Biribi?

RELMOT. – Oui.

LÉON. – Quand cela? Aujourd'hui?

RELMOT. – Non.

LÉON. – Où allait-il?

Pas de réponse; Relmot rit d'un air bête.

LÉON. – Quand l'as-tu vu?

Pas de réponse; Relmot tourne ses pouces.

LÉON. – Mais réponds donc? Sais-tu où il est?

RELMOT. – Non.

CAMILLE. — Laisse ce pauvre garçon tranquille, Léon; allons chez les Bernard

JEAN. — Les Bernard! je n'aime pas ces gens-là.

LÉON. – Pourquoi?

JEAN. – Parce que je ne les crois pas honnêtes.

CAMILLE. – Oh! Jean, tu dis cela sans aucune preuve.

JEAN. – Hé, hé! Je les ai vus, il y a deux ans, et il y a peu de jours encore, couper des têtes de sapin pour en faire des quenouilles.

MADELEINE. – Ce n'est pas un grand mal, cela.

NICAISE. – M. Jean a raison; ce n'est pas bien. D'abord le sapin n'est pas à eux, et puis ils savent bien que couper la tête d'un sapin, c'est perdre l'arbre, qui pousse crochu et qui n'est plus bon qu'à brûler.

JEAN. – Et puis Nicaise ne l'a-t-il pas pris, l'année dernière et bien des fois, coupant de jeunes arbres dans le bois de ma tante, pour en faire des fourches et des râteaux à faner?

NICAISE. – Et encore c'est qu'il allait les vendre sur la place, au marché de la ville.

MARGUERITE. — Demandons toujours s'il n'a pas vu Biribi.

JACQUES. – Certainement, puisque nous sommes sortis pour cela.

Les enfants entrèrent chez Bernard, qui dînait avec sa femme et ses enfants.

«Bonjour, Bernard, dit Léon d'un air aimable; nous venons vous demander des nouvelles de Biribi, qui a disparu depuis ce matin.

BERNARD, *d'un air bourru.* – Comment que je saurais où est votre chien, moi? Je m'en moque bien, de votre chien et de votre garde aussi!

NICAISE. – Dis donc, Bernard, ne sois pas si malhonnête avec les jeunes messieurs et les petites demoiselles. On te parle poliment, n'est-ce pas? Pourquoi ne répondrais-tu pas de même?

BERNARD. – Vas-tu finir ton discours, toi! Je n'aime pas qu'on me conseille; je fais ce que je veux, et cela ne regarde personne.

NICAISE. – Te tairas-tu, mal embouché, insolent? Sans le respect que je dois aux jeunes maîtres, je t'aurais déjà fait rentrer les paroles dans la gorge.

Bernard se lève et avance, le poing fermé sur Nicaise, qui reste immobile et le regarde d'un air moqueur.

NICAISE. – Touche seulement, et tu verras comme je te casserai les reins de mon pied et de mon poing!

Bernard se retire en grognant; les enfants ont peur d'une bataille et se sauvent précipitamment à l'exception de Jean, qui se pose près de Nicaise, un bâton à la main, et de Jacques, qui se met résolument de l'autre côté de Nicaise, les poings en avant, prêt à frapper.

LÉON. – Jean, Jean, viens donc! Vas-tu pas te battre avec ce manant?

JEAN. – Je ne laisserai pas dans l'embarras le brave Nicaise.

— Merci bien, mes braves petits messieurs; mais je n'ai que faire de votre courage et de ma force contre ce batailleur, plus poltron encore que méchant. Il sait ce que pèse mon poing sur son dos; il en a goûté le jour où je l'ai pris volant du bois chez mes maîtres… Bien le bon soir, ajouta Nicaise d'un air moqueur en saluant Bernard et sa famille; bon appétit, pas de dérangement.

Et il alla rejoindre les autres enfants, après avoir affectueusement serré la main à Jean et à Jacques.

NICAISE. – C'est tout de même courageux, ce que vous avez fait, monsieur Jean et monsieur Jacques; car, enfin, vous ne pouviez pas deviner que ce Bernard était un poltron.

JEAN. – C'est Jacques qui surtout a eu du courage, car, moi, je suis assez grand pour me défendre.

NICAISE. – C'est égal; bien d'autres auraient filé comme a fait votre frère, M. Léon, sauf le respect que je lui dois. Mais, chut! nous voici près d'eux.

MARGUERITE. – Eh bien! Il n'y a rien eu? Mon bon petit Jacques n'a pas été blessé?

LÉON. – Blessé! Ah! ouiche? Est-ce que tu as cru qu'ils allaient se battre pour tout de bon?

MARGUERITE. – Pourquoi donc t'es-tu sauvé, si tu ne craignais pas une bataille?

LÉON. – D'abord, je ne me suis pas sauvé; je me suis retiré, pour protéger mes cousines, Sophie et toi.

MARGUERITE. – Jolie escorte que tu nous faisais là! tu courais à vingt pas devant nous.

LÉON. — J'allais en avant pour vous indiquer le chemin qu'il fallait prendre.

MARGUERITE, *riant*. – Ha, ha, ha! Avoue donc tout simplement que tu avais peur et que tu te sauvais.

LÉON, *d'un air indigné*. – Si tu étais un garçon de ma taille, tu verrais que tes plaisanteries ne me semblent pas du tout plaisantes.

MARGUERITE, *riant*. – Je ne verrais rien du tout que ton dos et tes talons, parce que tu es prudent, que tu fuis la guerre et que tu aimes la paix.

Jean et Jacques riaient pendant cette discussion; Camille et Madeleine étaient inquiètes; Sophie applaudissait des yeux et du sourire; Nicaise paraissait enchanté. Léon était en colère; ses yeux flamboyaient, et, s'il avait osé, il aurait assommé Marguerite de coups de poing. Camille arrêta cette dangereuse conversation en proposant de continuer les recherches. «Nous perdons notre temps. dit-elle, et nous avons encore bien des hameaux et des maisons à visiter.»

Ils continuèrent donc leur chemin. Léon fut un peu maussade, mais il finit par se dérider et par rire comme les autres. Dans aucune maison on n'avait vu Biribi, et plusieurs personnes dirent aux enfants et à Nicaise qu'il avait probablement été tué par Bernard, qui s'était plaint que Biribi venait la nuit rôder autour de ses lapins, et avait menacé de l'étrangler la première fois qu'il pourrait mettre la main sur lui. Les enfants ne rentrèrent que vers six heures, fatigués, mais enchantés de leur longue promenade; elle avait été interrompue par un bon goûter chez M. le curé, qui leur avait fait manger du pain et du beurre, de la crème du fromage, des cerises, et boire de la liqueur de cassis.

«Eh! bien! mes enfants, quelles nouvelles? leur demandèrent les papas et les mamans qui les attendaient au salon.

— Aucune, maman, répondit Camille à Mme de Fleurville; on nous a seulement dit que c'était probablement Bernard qui l'avait tué.

MADAME DE FLEURVILLE. – Pourquoi supposer une pareille méchanceté?

LÉON. – Ma tante, c'est parce qu'il l'a annoncé à plusieurs personnes.

MADAME DE FLEURVILLE. – Quand on veut faire une mauvaise action, on ne l'annonce pas.

JACQUES. – Pourtant, ma tante, Nicaise croit que c'est très possible, parce que Biribi tournait souvent autour des petites maisons de ses lapins et qu'il avait peur qu'il ne les lui mangeât.

MADAME DE FLEURVILLE. – S'il l'a fait, je porterai plainte au juge de paix, car c'est un mauvais homme que ce Bernard, et il me joue sans cesse des tours.

Mais tout cela ne faisait pas retrouver Biribi; on le chercha encore le lendemain, puis on n'y pensa plus.

Le troisième jour, les enfants allaient sortir de bonne heure pour prendre du lait et du pain bis à la ferme, quand ils aperçurent, à travers les arbres, du monde rassemblé autour de la buanderie.

«Allons voir ce que c'est, dit Jacques.

— Oui, courons, répondirent tous les enfants.

Ils s'approchèrent; on s'écarta pour les laisser passer, et ils virent le pauvre Biribi, maigre, à moitié relevé, à moitié tombé, qui mangeait avec avidité une terrine de soupe.

«Biribi! Biribi! s'écrièrent les enfants. On a retrouvé? Où était-il?

— Il était dans la buanderie, répondit Martin, le régisseur. La pauvre bête est restée là enfermée depuis trois jours.

MADELEINE. ─ Mais comment s'est-il trouvé enfermé?

MARTIN. – C'est probablement quand on a lavé Milord; Biribi sera entré dans la buanderie, et on a fermé la porte sans savoir qu'il était là.

CAMILLE. – Et qui est-ce qui a eu l'idée d'y regarder ce matin?

MARTIN. – Les femmes de lessive y sont entrées pour préparer le linge, elles ont trouvé ce pauvre chien tombé devant la porte; il ne pouvait seulement pas se relever: on m'a appelé; par bonheur j'étais là à côté. Les femmes n'osaient pas en approcher; elles craignaient qu'il ne fût enragé. J'ai bien vu tout de suite que la pauvre bête était quasi morte de faim et de soif. J'ai envoyé une des femmes chercher une terrine de soupe; en attendant, je lui ai donné à boire. Il a bu près d'un demi-seau. Et puis la soupe est arrivée, et le voilà qui mange.

— Comme il est maigri! dit Sophie.

— Et comme il paraît faible! dit Jacques.

MARTIN. – Sa soupe va le remonter; il va faire un bon somme par là-dessus, et il n'y paraîtra pas.

En effet, quand Biribi eut mangé toute sa soupe, il se leva et marcha vers sa niche, qu'il gagna avec peine. Il s'y blottit et ne tarda pas à s'endormir. Quand il fut réveillé, il mangea une seconde soupe qu'on lui avait préparée, et il parut avoir retrouvé ses forces et sa gaieté. Les enfants coururent raconter à leurs mamans et à leurs papas l'aventure de Biribi; ils en causèrent une partie de la journée: ils le soignèrent et le caressèrent, après quoi ils n'y pensèrent plus. Seulement, depuis ce jour, Mme de Fleurville donna ordre que lorsque la buanderie aurait été ouverte, on y regardât toujours le lendemain, de peur que quelque enfant ou quelque bête ne s'y trouvât enfermé. Biribi n'osait plus en approcher, mais une fois on y trouva un chat qui s'était blotti dans un coin, un jour de savonnage, pour attraper un mulot, et qui s'y était trouvé enfermé comme Biribi. Quand on ouvrit la porte, le chat s'élança au dehors avec une telle précipitation, que Martin crut un instant voir le diable, car le chat était noir, et Martin n'avait eu le temps d'apercevoir que deux yeux flamboyants comme des charbons ardents. En se retournant, il reconnut le chat de la ferme qui s'enfuyait, et il rit avec les enfants de sa méprise.

V - Rencontre inattendue

«J’aime beaucoup la forêt du moulin, dit un jour Léon à ses cousines et à ses amies.
— Et moi, je ne l’aime pas du tout, dit Sophie.

JEAN. – Pourquoi donc? Elle est pourtant bien belle.

SOPHIE. – Parce qu’il arrive toujours des malheurs dans cette forêt. Je n’aime pas quand on y va.

LÉON. – Je ne vois pas quel malheur y est arrivé. On s’y amuse toujours beaucoup.

SOPHIE. – Toi, tu t’y amuses, c’est possible; mais je te réponds que je ne m’y suis pas amusée le jour que j’ai manqué étouffer dans le creux de l’arbre…

LÉON. – Oh! mais c’était ta faute!

SOPHIE. – Je ne dis pas que ce n’était pas ma faute; mais j’ai manqué tout de même d’y étouffer.

LÉON. – Est-ce que tu étais bien mal dans cet arbre?

SOPHIE. – Comment, si j’y étais mal? Puisque je te dis que j’étouffais.

LÉON. – Tu ne pouvais pas étouffer! Tu avais de l’air par le haut.

SOPHIE, *avec impatience*. – Mais j’étais tout au fond, le corps serré par l’écorce.

LÉON. – Ah bah! Je m’en serais bien tiré, moi.

SOPHIE. – En vérité! J’aurais voulu t’y voir.

LÉON. – Je n’aurais eu besoin du secours de personne pour en sortir, je t’en réponds.

JEAN, *avec ironie.* – Tu te vantes, mon brave.

JACQUES. – Rien de plus facile que d’essayer: allons à la forêt, monte sur l’arbre, laisse-toi glisser au fond, nous ne t’aiderons pas, et tu en sortiras tout seul. Veux-tu?

LÉON, *embarrassé.* – Je le ferais certainement, si… si…

SOPHIE, *riant*. – Si quoi?

LÉON, *embarrassé*. – Si je ne craignais d'effrayer mes cousines, qui pourraient croire… qui pourraient craindre…

JACQUES. – Craindre quoi? Puisque tu es si brave.

LÉON. – Et pourquoi n'essayes-tu pas, toi, qui me conseilles de le faire?

JACQUES. – Parce que je crois, moi que c'est très dangereux, et j'aurais peur.

LÉON, *avec ironie*. – Peur, toi qui fais toujours le brave! toi qui te précipites toujours au milieu des dangers qui n'existent pas, pour te donner la réputation d'un Gérard tueur de lions! Tu aurais peur, toi, Jacques le téméraire, le batailleur!

JEAN. – Oui, il aurait peur, précisément parce qu'il a le vrai courage, celui qui le porte à secourir les autres dans le danger, et non pas à le braver inutilement.

LÉON. – Je vous prouverai bien, moi, que je suis plus courageux que Jacques. Allons à la forêt, je me glisserai dans le creux de l'arbre… Seulement… il faut que je demande la permission à papa.

JEAN. – Ha, ha! voilà qui est bon! Ce sera une manière d'avoir raison, car tu sais bien que papa ne te laissera pas faire.

LÉON. – Papa me laissera faire, s'il pense, comme moi, qu'il n'y a aucun danger. Vous allez voir.
Léon, suivi de tous les enfants, alla vers la chambre de son papa, qu'il trouva avec son oncle, M. de Traypi. Tous deux riaient en demandant à Léon ce qu'il voulait.

LÉON. – Papa, je viens vous demander la permission d'aller dans la forêt du moulin avec mes cousines.

M. DE RUGÈS. – Pourquoi faire?

LÉON. – Papa, c'est pour entrer dans le creux de cet arbre dans lequel Sophie prétend avoir étouffé l'autre jour.

M. DE RUGÈS. ─ Mais ne crains-tu pas, si tu entres dans cet arbre, de ne plus pouvoir en sortir?

LÉON. – Papa, je ne le crains pas; pourtant, si vous me le défendez, je ne le ferai pas.

M. DE RUGÈS. – Non, non, je ne te le défends pas, je te recommande seulement d'être prudent.

LÉON, *inquiet*. – Papa, si vous craignez le moindre accident, je ne l'essayerai certainement pas; je serais bien fâché de vous causer quelque inquiétude. Je dirai à mes cousines, à Jean et à ce petit moqueur de Jacques, que vous ne trouvez pas la chose raisonnable.

M. DE RUGÈS. – Mais pas du tout, pas du tout. Essaye, je ne demande pas mieux. J'irai même avec

vous pour être témoin de ton acte de courage. inutile c'est vrai, mais qui fera taire les mauvaises langues qui t'accusent de poltronnerie.

LÉON, *abattu*. – je vous remercie… j'irai certainement… je n'ai certainement pas peur… j'ai… certainement… certainement… très envie… de leur montrer… qu'il n'y a pas de danger… Mais je crains que… maman ne soit pas contente… ne permette pas…

M. DE RUGÈS, *impatienté*. – Sac à papier, mon garçon, tu n'as pas besoin de la permission de ta maman, puisque je te la donne, moi. Voyons, finissons et mettons-nous en route. Viens-tu avec nous, Traypi? ajouta-t-il en se retournant vers son beau-frère, qui consentit en souriant.

Les enfants qui étaient restés à la porte de la chambre, étaient un peu inquiets.

«Mon oncle, dit Camille à M. de Rugès, ne trouvez-vous pas que c'est imprudent à Léon d'entrer dans cet arbre?

M. DE RUGÈS. – Chère petite, ton oncle de Traypi et moi nous avons entendu toute votre conversation, et c'est pour punir Léon de ses rodomontades et de sa poltronnerie que je le pousse à cet acte de courage, qu'il n'exécutera pas et que je ne laisserai pas s'exécuter. Il va être assez puni par la peur qu'il aura pendant toute la promenade. Le voici qui descend avec sa casquette; vois comme il est pâle!

CAMILLE. – Oh! mon oncle, il me fait pitié; pauvre garçon, comme il tremble en descendant l'escalier. Permettez-moi de le rassurer, en lui disant que vous ne le laisserez pas entrer dans l'arbre.

M. DE RUGÈS. – Non, non, Camille; laisse-moi lui donner cette leçon, dont il a grand besoin, je t'assure. Je te permets seulement de rassurer les autres. Dis-leur que je ne le laisserai pas s'exposer à un pareil danger.

On se mit en route assez tristement; tous les enfants avaient le sentiment du danger qu'allait courir le malheureux Léon, et tous s'étonnaient que M. de Rugès lui permît de s'y exposer. Camille alla de l'un à l'autre; à mesure qu'elle leur parlait, leur tristesse faisait place au sourire; les visages reprenaient leur gaieté; ils causaient bas et riaient; ils regardaient Léon d'un air malicieux; tous étaient contents de cette punition infligée à son mauvais caractère et à son manque de courage. Léon, qui n'était pas dans le secret, croyait marcher à la mort, et restait en arrière, comme pour éloigner le terrible moment; il allait tristement, la tête basse, le visage pâle; il répondait par monosyllabes aux compliments ironiques qu'on lui adressait sur sa bravoure. Quand il aperçut de loin le chêne qui pouvait être son tombeau, sa frayeur redoubla, et, ne pouvant plus feindre un courage qu'il n'avait pas, il s'esquiva adroitement et se sauva par un sentier qui donnait dans le chemin, pendant que les autres continuaient leur route. M. de Rugès avait bien vu la manoeuvre de Léon et le dit tout bas à M. de Traypi.

«Que faire maintenant? Je ne sais plus comment nous nous tirerons de là.

M. DE TRAYPI. – Fais semblant de le chercher; tu le trouveras, tu lui feras honte de sa poltronnerie et quand tu l'auras décidé à grimper sur l'arbre, je l'arrêterai en te disant que le danger de Sophie a été très réel et très grand.

On arrivait au pied de l'arbre; les enfants commençaient à s'apercevoir de la disparition de Léon, lorsqu'on entendit un cri de terreur sortir du buisson où il était caché. MM. de Rugis et de Traypi s'apprêtaient à courir de ce côté, lorsqu'ils virent sortir précipitamment du sentier Léon criant au voleur, et suivi par un homme misérablement vêtu, qui tenait un bâton à la main.

L'homme, les apercevant, alla vers eux et salua en ôtant son vieux chapeau.

«Qu'y a-t-il? dit M. de Rugès; qui êtes-vous? Qu'est-il arrivé à mon fils?

L'HOMME. – Je ne saurais vous dire, monsieur, pourquoi le jeune monsieur a été si effrayé. Tout ce que je sais, c'est que j'allais au village de Fleurville, qui est dans ces environs, m'a-t-on dit; que me sentant fatigué, je m'étais endormi au pied d'un arbre, et qu'en m'éveillant j'ai vu, à trois pas de moi, ce petit monsieur blotti près d'un buisson; il ne me voyait pas, et il ne voyait pas venir non plus une grosse vipère qui touchait presque à son pied. Je n'avais pas le temps de le prévenir; au premier mouvement, la vipère l'aurait piqué; je ne fis ni une ni deux, je m'élançai sur lui, je l'enlevai dans mes bras avant que la vipère eût fait son coup, et je le posai dans le sentier; il poussa un cri, tout comme s'il avait été saisi par le diable, et il a couru comme si le diable courait après lui.

M. de Rugès comprit très bien que Léon avait cédé à la frayeur. Déjà fort abattu par l'émotion de la dernière heure, il n'avait pas pu résister à la terreur que lui causa cet enlèvement si brusque par un inconnu qu'il avait pris pour un brigand.

Pendant que M. de Rugès et M. de Traypi parlaient à Léon et lui faisaient honte de sa conduite, les enfants examinaient l'inconnu resté au milieu d'eux. Depuis qu'il avait apparu, Sophie le regardait avec une surprise mêlée d'émotion; elle cherchait à recueillir ses souvenirs; il lui semblait avoir déjà vu ce visage brûlé par le soleil, cette figure franche et honnête; il lui semblait avoir entendu cette voix. L'homme, de son côté, après avoir regardé successivement les enfants, avait arrêté ses yeux sur Sophie; l'étonnement se peignit sur son visage, et fit place à l'émotion.

«Manzelle, dit-il enfin d'une vois au peu tremblante; pardon, manzelle; mais n'êtes-vous pas manzelle Sophie de Réan?

— Oui, répondit Sophie, c'est moi; je suis Sophie… Je crois aussi vous reconnaître, ajouta t-elle en passant la main sur son front… Mais… il y a si… longtemps… si… longtemps… N'êtes-vous pas… le *Normand*? ajouta-t-elle vivement. Oui, je me souviens… le *Normand*.

L'HOMME. – C'est bien moi, mamzelle. Et comment avez-vous échappé au naufrage? Je vous croyais perdue avec votre papa.

SOPHIE, *avec attendrissement*. – Papa m'a sauvée, je ne sais plus comment. Je ne sais pas non plus ce qu'est devenu mon pauvre cousin Paul, qui était resté près du capitaine.

L'HOMME. – Oh! manzelle de Réan, que je suis donc heureux de vous retrouver! Qui est-ce qui m'aurait dit que cette petite mamzelle Sophie, que je croyais au fond de la mer, était pleine de vie et de santé dans mon beau pays, dans ma chère Normandie?

Les enfants étaient restés stupéfaits de cette reconnaissance de Sophie et de l'inconnu. Aucun d'eux ne savait son naufrage. Ils ne comprenaient pas non plus pourquoi cet homme l'appelait Mlle de Réan. Ils ne la connaissaient que sous le nom de Fichini.

Léon paraissait très honteux de ce qui s'était passé. Il osait à peine lever les yeux sur son père, qui le regardait d'un air froid et mécontent. Il fut donc très satisfait de voir l'attention générale se reporter sur Sophie et sur l'inconnu. Sophie continua à interroger celui qu'elle appelait le *Normand*.

SOPHIE. – Vous ne me dites pas ce qu'est devenu mon pauvre Paul? A-t-il péri avec le vaisseau?

L'HOMME. – Non, manzelle de Réan. Quand le commandant vit que les chaloupes s'étaient éloignées,

que beaucoup de monde avait péri, qu'il ne restait plus personne sur le bâtiment, il me gronda de ne pas m'être sauvé avec les autres. Je lui dis que je ne quitterais ni mon commandant ni mon bâtiment. Il me serra la main, regarda d'un air attendri votre petit cousin qui pleurait tout bas et se tenait collé contre lui. «À notre tour, mon Normand, me dit-il. Tâchons de nous tirer de là; le bâtiment n'en a pas pour une heure.» Alors nous tînmes conseil; ce ne fut pas long; en dix minutes nous avions fait un radeau; nous portâmes dessus tout ce que je pus ramasser de biscuit, d'eau fraîche et de provisions; le commandant avait sa boussole, une hache passée à la ceinture. Nous mîmes à l'eau le radeau. Le commandant sauta dessus avec M. Paul dans ses bras; je coupai la corde qui l'attachait au vaisseau; il pouvait s'engloutir d'un moment à l'autre. J'avais mis des rames sur le radeau, et je me mis à ramer. Le commandant essuya une larme qui lui troublait la vue depuis qu'il avait abandonné le bâtiment. Il regarda autour de nous: on n'y reconnaissait rien; il examina les étoiles qui commençaient à briller et parut content. «Nous ne sommes pas loin de terre, dit-il. Rame bien, mon Normand, mais pas trop fort, pour ne pas te fatiguer. Quand tu seras las, je te relèverai de faction.»

SOPHIE. – Mais Paul, mon pauvre Paul, que faisait-il, que disait-il?

L'HOMME. – Ma foi, mamzelle, je n'y faisais pas grande attention, faut dire; je crois bien qu'il pleurait toujours. Le commandant le caressa, lui dit de rester bien tranquille, qu'il ne l'abandonnerait pas, qu'il fallait tâcher de dormir. Moi je ramais avec le commandant, et nous ramâmes si bien, que vers le jour le commandant cria: *Terre!* Je sautai sur mes pieds, et je vis que nous approchions de ce qui me parut être une île. Nous abordâmes et nous trouvâmes un joli pays vert et boisé; et c'est comme cela que le bon Dieu nous a sauvés.

SOPHIE. – Mais Paul n'est donc pas mort? Où est-il? Qu'est-il devenu?

L'HOMME. – Voilà ce que je ne puis vous dire, manzelle. Les sauvages nous prirent et nous emmenèrent. Plus tard, ils emmenèrent le commandant et M. Paul d'un côté, et moi de l'autre. Je leur ai échappé, et j'ai bien cherché mon brave commandant, mais je n'en ai pas retrouvé de trace. Je ne sais ce que ces diables rouges en ont fait. Pour moi, je me suis sauvé; j'ai vécu quatre ans dans les bois; j'ai enfin été ramassé par un vaisseau anglais. Ces brigands m'ont ballotté pendant six mois avant de me mettre à terre; il m'ont enfin débarqué au Havre, et je suis revenu au pays pour y chercher ma femme et mon enfant; je ne les ai plus retrouvés, et je continue à battre le pays pour tomber sur leur piste.

«Pauvre Paul!» dit Sophie en s'essuyant les yeux.

M. de Rugès et M. de Traypi avaient écouté avec un grand intérêt le court récit du Normand. Pendant que ces messieurs l'interrogeaient sur ses aventures, les enfants entourèrent Sophie.

MARGUERITE. – Tu as donc fait naufrage?

MADELEINE –. Ta maman et ton papa se sont noyés? Comment, toi, as-tu été recueillie?

JACQUES. – Qui est ce Paul dont tu parles?

CAMILLE. –.Comment ne nous as-tu jamais parlé de cela?

LÉON. – Pourquoi cet homme t'appelle-t-il mademoiselle de Réan?

JEAN. – Je ne savais pas que tu eusses été si malheureuse, ma pauvre Sophie.
Ils parlaient tous à la fois; Sophie répondit à tous ensemble.

SOPHIE. – Oui, j'ai été très malheureuse. Je n'en ai jamais parlé, parce que papa et ma belle-mère m'avaient défendu de jamais leur rappeler le passé. J'ai fini par n'y plus penser moi-même et par l'oublier. J'avais à peine quatre ans, quand tout cela est arrivé.

LÉON. – Tu nous raconteras tout, bien en détail n'est-ce pas, Sophie? Cela nous amusera beaucoup.

JEAN. – Pas du tout, tu ne nous diras rien, ma pauvre Sophie; tous ces souvenirs te feraient trop de peine.

SOPHIE. – Merci, Jean; mais il y a si longtemps que ces choses se sont passées, que je puis en parler sans tristesse. Tout en marchant, je vous raconterai ce dont je me souviens.

JEAN. – Pourquoi le *Normand* t'appelle-t-il mademoiselle de Réan?

SOPHIE. – Parce que c'était mon nom quand je suis née.

MARGUERITE. – Comment, quand tu es née? Et comment as-tu pu changer de nom depuis?

CAMILLE. – Attendez! Je me souviens, en effet, que lorsque nous étions petites, nous allions chez toi; tu avais ton papa et ta maman, qui s'appelaient M. et Mme de Réan et puis un oncle et une tante, M. et Mme d'Aubert; le petit Paul d'Aubert était ton cousin.[5]

SOPHIE. – Précisément; et, après trois ans d'absence, je suis revenue avec ma belle-mère, Mme Fichini, et j'ai retrouvé Marguerite, que je ne connaissais pas et qui demeurait chez vous.

JACQUES. – Mais pourquoi t'appelles-tu Fichini?

SOPHIE. – Je ne sais pas bien; je crois que papa a été en Amérique pour voir un ami d'enfance, M. Fichini, qui lui a laissé une grande fortune, à la condition qu'il prendrait son nom.

JACQUES. – C'est bien laid, Fichini; j'aime bien mieux de Réan.

SOPHIE. – Mais qu'est devenu mon pauvre Paul? D'après ce que m'a dit le *Normand*, il est possible qu'il vive encore.

LÉON. – C'est impossible; depuis cinq ans.

JEAN. – Ce n'est pas du tout impossible, puisque le *Normand* est revenu.

LÉON. – Le *Normand* n'est pas un enfant.

JEAN. – Mais Paul était avec le commandant.

LÉON. — Il est probable que les sauvages les ont mangés.

Sophie poussa un cri d'horreur.

«Tais-toi donc, Léon, dit Jean avec colère; tu as l'air de chercher tout ce qui peut affliger davantage la pauvre Sophie.

LÉON, *avec humeur*. – On ne peut donc pas parler, maintenant?

JEAN. – Non, on doit se taire, quand on n'a que des choses désagréables à dire.

Sophie pleurait; Jacques l'embrassait et lançait à Léon des regards furieux. Camille, Madeleine, Marguerite et Jean consolaient et rassuraient de leur mieux Sophie, tout en regardant Léon d'un air de reproche.

Ils finirent par lui persuader que son cousin vivait et qu'il reviendrait bientôt. Léon restait à l'écart, regrettant ce qu'il avait dit, mais ne voulant pas le faire voir.

«Mes enfants, dit M. de Rugès, s'approchant d'eux très ému, rentrons à la maison. Ne parlez pas à Mme de Rosbourg de la rencontre que nous avons faite de ce brave homme. Je la préparerai à le voir.

CAMILLE. – Pourquoi cela, mon oncle? est-ce qu'il connaît Mme de Rosbourg?

M. DE TRAYPI. — Cet homme est le nommé lecomte, employé à bord de la *Sybille* avec le commandant de Rosbourg et…

— Avec mon pauvre papa! s'écria Marguerite.

Oh! laissez-moi lui parler, lui demander des détails sur papa.»

Le *Normand* s'approcha, à un signe de M. de Traypi.

«Voici, lui dit-il, la fille de votre commandant.

— La fille de mon commandant, de mon cher, vénéré commandant!» s'écria le *Normand*.

Et, saisissant Marguerite, il lui donna trois ou quatre gros baisers avant qu'elle eût le temps de se reconnaître.

«Pardon, manzelle, dit-il en la posant à terre. C'est le premier mouvement, ça; je n'en ai pas été maître. Mon pauvre commandant! Si je pouvais lui donner ma place! Serait-il heureux d'avoir une si gentille demoiselle!

— Vous aimiez donc bien mon pauvre papa? lui dit Marguerite en essuyant ses yeux pleins de larmes.

LECOMTE. – Si je l'aimais! si je l'aimais! Ah! mamzelle, j'aurais donné mon sang, ma vie pour mon brave commandant! Et de penser que le bon Dieu l'avait sauvé, et que sans ces gredins de sauvages!…

— M. de Rugès a dit tout à l'heure que vous vous nommiez Lecomte, dit Marguerite, et vous-même vous disiez que vous cherchiez votre femme et votre enfant. N'avez-vous pas une fille qui s'appelle Lucie?

LECOMTE. – Oui, manzelle; Lucie, qui doit avoir quatorze à quinze ans à présent. Est-ce que vous la connaîtriez par hasard?

MARGUERITE. – Mais alors elles sont ici dans le village; ce sont elles qui demeurent dans la maison blanche.

À cette nouvelle inattendue, le Normand sembla fou de joie. Il se mit à courir en appelant sa femme et sa fille; puis il songea qu'il ne connaissait pas le chemin du village; il revint en courant, se jeta à genoux, ôta son chapeau, fit un signe de croix, se précipita vers Marguerite qu'il embrassa encore une fois, serra les mains de Sophie à la faire crier, supplia qu'on le menât à sa femme et à sa fille.

«Mon brave Lecomte, remettez-vous, soyez raisonnable, lui dit M. de Rugès. Si vous arrivez devant votre femme et devant Lucie sans qu'elles y soient préparées, le saisissement peut les tuer. Songez que depuis cinq ans que dure votre absence, elles vous croient mort, et qu'il faut les préparer tout doucement à vous revoir.

LECOMTE. – C'est vrai, monsieur, c'est vrai! Je suis fou, je suis bête, je n'ai plus ma tête. Mais quel bonheur, quel bonheur! Que Dieu est bon et comme il récompense bien ma patience! Depuis cinq ans, je lui demande matin et soir de me faire retrouver ma femme et ma fille. Et voilà qu'en un jour je les retrouve, avec la fille de mon commandant, et puis cette pauvre mamzelle de Réan… N'allons-nous pas nous mettre en route, messieurs, mesdemoiselles? C'est que, voyez-vous, quand on a été cinq ans à demander les siens au bon Dieu et qu'on les sent si près, on ne tient plus en place. Je marcherais, je courrais comme un cerf. Il me semble que je ferais six lieues à l'heure.

— Partons,» répondirent ensemble MM. de Rugès, de Traypi et tous les enfants.

Les enfants marchèrent tous aussi vite que le leur permettaient leurs petites jambes. Le Normand, voyant la pauvre petite Marguerite rester en arrière, malgré les efforts de Jacques pour la soutenir et la faire marcher du même pas que les autres, la saisit dans ses bras et la porta ainsi jusqu'à l'entrée du village.

Camille et Madeleine racontaient à leurs cousins, tout en marchant, comment elles avaient trouvé dans cette même forêt du moulin une petite fille désolée, parce que sa maman était malade et mourait de faim; comment Mme de Rosbourg les avait secourues et établies dans la maison blanche du village, [6] quand elle avait appris que le mari de cette femme, qui s'appelait *Lecomte*, avait été embarqué sur le bâtiment de M. de Rosbourg, et comment Lucie, qui était une excellente fille, travaillait pour faire vivre sa mère, que le chagrin avait affaiblie au point de la rendre incapable d'aucun travail suivi: elle filait et faisait du linge chez elle pendant que Lucie allait en journées pour coudre, repasser, savonner.

Quand on fut arrivé à l'entrée du village, à cent pas de la maison blanche, MM. de Rugès et de Traypi forcèrent Lecomte à s'arrêter; les enfants restèrent près de lui pour le distraire et le retenir, pendant que ces messieurs allaient préparer la femme Lecomte au retour de son mari.

Lecomte attendait avec anxiété le retour de ces messieurs; il répondait à peine aux questions des enfants, lorsqu'une jeune fille de quatorze à quinze ans se trouva près d'eux; elle venait d'un chemin creux bordé d'une haie, qui aboutissait à celui où attendaient Lecomte et les enfants.

«Lucie! s'écria Marguerite.

— Lucie, quelle Lucie? demanda d'une voix basse et tremblante le pauvre Lecomte, qui croyait reconnaître sa fille et dont le visage était d'une pâleur effrayante.

— Bonjour, mesdemoiselles, bonjour, messieurs, dit Lucie faisant une révérence et les regardant tous avec surprise. Mon Dieu! Qu'avez-vous donc? ajouta-t-elle. Serait-il arrivé un malheur? Vous avez tous l'air si effrayé que cela me fait peur.»

Camille fut la première à se remettre.

— Non, Lucie, il n'est rien arrivé de malheureux; ne t'effraye pas, lui dit-elle.

— Mais pourquoi donc restez-vous tous sans me parler, avec un air tout drôle? *Apercevant* Lecomte*: Ah! vous avez un étranger avec vous?* N'aurait-il pas besoin d'un verre de cidre et d'une croûte de pain? Est-ce cela qui vous embarrasse?

— Lucie!» s'écria Lecomte d'une voix étranglée par l'émotion.

Lucie tressaillit, regarda l'étranger avec surprise; elle rougit, pâlit.

— Non, dit-elle, ce n'est pas possible… Je crois reconnaître… Mais non, non… ce ne peut être… Serait-ce?

— Ton père! s'écria Lecomte en s'élançant vers elle et la saisissant dans ses bras.

— Mon père! mon père! répéta Lucie en se jetant à son cou. Ô mon père, quelle joie! quel bonheur mon père, mon cher, mon bien-aimé père!»

Lucie versait des larmes de bonheur; Lecomte pleurait en couvrant sa fille de baisers. Les enfants regardaient cette scène avec attendrissement. Lecomte ne pouvait se lasser de regarder, d'embrasser son enfant, que six années d'absence lui avaient rendue plus chère encore. Lucie était fort grandie et embellie, mais il lui trouvait le même visage.

«Je t'aurais reconnue entre mille, lui dit-il. Et moi, comment as-tu pu me reconnaître?

LUCIE. – Mon bon père, vous n'êtes pas bien changé non plus. J'ai tant et si souvent pensé à vous! C'est comme si vous étiez parti de la veille.»

Se souvenant tout à coup de sa mère:

«Ah! ma pauvre mère! Ne voilà-t-il pas que je l'oublie dans mon bonheur de vous revoir! Vite, que je coure lui dire…»

Et Lucie allait s'élancer vers la maison blanche, mais son père lui saisit le bras, et la retenant fortement:

«Tu vas la tuer en lui apprenant mon retour sans ménagement. Ces messieurs y sont; va voir si c'est bientôt fait et quand il me sera permis de serrer contre mon coeur ta mère, ma Lucie, ma chère femme, ma bonne et sainte femme, que j'ai bien pleurée, va.»

Lucie promit à son père d'être bien raisonnable, bien calme; et courant de toutes ses forces vers la maison, elle y entra toute haletante, mais si joyeuse, si éclatante de bonheur, que sa mère la regarda avec surprise.

«Maman, chère maman, dit Lucie en se jetant à son cou, que je suis contente, que je suis heureuse!

— Contente? Heureuse? Qu'y a-t-il donc?»

Elle regarde avec inquiétude Lucie, qui ne peut retenir ses larmes, puis MM. de Rugès et de Traypi.

«Heureuse et tu pleures? et ces messieurs me parlaient tout à l'heure de bonheur, de retour… de… Ah! je crois comprendre!… On a des nouvelles!… des nouvelles… de ton père!»

Lucie ne répondait pas; elle embrassait sa mère, riait, pleurait.

FEMME LECOMTE. – Mais réponds, réponds donc… Messieurs, par pitié, dites-moi… Lucie, parle. Ton père?…

– Est près de toi, ma femme, ma Françoise!» s'écria Lecomte qui avait suivi Lucie.

Il s'était approché de la porte restée ouverte, il avait tout entendu, et, n'ayant pu contenir son impatience, il s'était élancé vers sa femme quand il la crut suffisamment préparée à le revoir. Il la saisit dans ses bras, et poussa un cri d'effroi en la voyant pâle et inanimée.

«Je l'ai tuée; je l'ai tuée cria-t-il. Messieurs, ma Lucie, faites-la revivre. Sot animal que je suis de n'avoir pu attendre quelques instants encore! Mais aussi, c'était trop fort! Savoir sa femme à deux pas de

soi et ne pouvoir l'embrasser après six ans d'absence, c'est trop pour la force d'un homme… Ma Françoise, ma chère femme, reviens à toi; regarde-moi, parle-moi. C'est moi, ton mari.»

Lucie faisait sentir du vinaigre à sa mère. M. de Rugès la fit étendre par terre, et lui jeta quelques gouttes d'eau au visage. Lecomte, à genoux près d'elle, soutenait sa tête dans ses mains; Lucie, à genoux de l'autre côté, frottait de vinaigre les tempes de sa mère, et en mouillait ses lèvres.

Peu d'instants après, Françoise ouvrit les yeux, regarda Lucie, lui sourit, puis, se sentant soutenue du coté opposé, elle tourna la tête, regarda son mari, et, faisant un effort pour se soulever, se jeta à son cou et sanglota.

«Elle pleure, il n'y a plus de danger, dit M. de Rugès. Nous sommes inutiles maintenant. Laissons-les à leur bonheur; la présence d'étrangers ne pourrait que les gêner.»

Et sans faire leurs adieux, ils sortirent de la maison blanche, fermant la porte après eux, et emmenant les enfants qui s'étaient groupés à l'entrée pour voir la scène de reconnaissance.

On parla peu au retour; chacun était touché et attendri du bonheur de ces braves gens. Les événements si inattendus de la journée avaient vivement impressionné les enfants; la rencontre de Lecomte avait presque fait oublier la vanterie et la poltronnerie de Léon. Sophie cherchait à rappeler ses souvenirs pour les raconter à ses amis; son naufrage, la perte de sa mère, de son oncle et de sa tante, de son cousin Paul qu'elle aimait comme un frère, les dangers qu'elle avait courus, le second mariage de son père suivi de si près de la mort de ce dernier protecteur de son enfance, les mauvais traitements de sa belle-mère, tous ces événements se représentèrent si vivement à son souvenir, qu'elle ne comprit pas comment elle avait pu les oublier et n'avait jamais éprouvé le désir d'en parler.

En approchant du château, MM. de Rugès et de Traypi recommandèrent encore aux enfants de ne pas parler à Mme de Rosbourg du retour de Lecomte, avant qu'ils le lui eussent appris eux-mêmes avec ménagement, de crainte du saisissement que pouvait occasionner cette espérance.

«Car, dit M. de Traypi, il est très possible que M. de Rosbourg et Paul aient pu s'échapper de leur côté comme l'a fait Lecomte. D'après le peu qu'il m'a raconté, les sauvages qui les ont pris ne sont pas féroces, et ils sont heureux de pouvoir enlever des Européens qui leur apprennent beaucoup de choses utiles à leur vie sauvage.»

Les enfants promirent de ne rien dire qui pût attrister ou émouvoir Mme de Rosbourg, et ils rentrèrent chez eux, Léon heureux d'échapper aux reproches de son père, tous les autres fort préoccupés des espérances que devait éveiller le retour de Lecomte.

VI - Naufrage de Sophie

Quand les enfants purent se trouver seuls, ils demandèrent à Sophie de leur raconter son naufrage.

«Allons, dit Jacques, dans notre cabane, nous y serons bien tranquilles, personne ne nous dérangera, et nous ne craindrons pas que Mme de Rosbourg nous entende.»

Les enfants trouvèrent l'idée bonne et coururent tous à leur petit jardin. Jacques, qui avait couru plus fort que les autres, les reçut à la porte de sa cabane: chacun se plaça de son mieux, les uns sur les chaises et les tabourets, les autres sur la table et parterre. On avait installé Sophie dans un fauteuil, et elle commença au milieu d'un grand silence.

«J'étais bien petite, car j'avais à peine quatre ans, et j'avais tout oublié; mais à force de chercher à me rappeler, je me suis souvenue de bien des choses, et entre autres de la visite d'adieu que je vous ai faite avec mon pauvre petit cousin Paul, maman et ma tante d'Aubert.

CAMILLE. – Ton papa était parti, je crois?

SOPHIE. – Il nous attendait à Paris. J'étais contente de partir, de voyager. Maman me dit que nous monterions sur un vaisseau. Je n'en avais jamais vu, ni Paul non plus. Puis, j'aimais beaucoup Paul, et j'étais bien, bien contente de ne pas le quitter. Je ne me rappelle pas ce que nous avons fait à Paris; je crois que nous n'y sommes restés que quelques jours. Puis nous avons voyagé en chemin de fer; nous avons couché dans une auberge, à Rouen, je crois, et nous sommes arrivés le lendemain dans une grande ville qui était pleine de perroquets, de singes. J'ai demandé à maman de m'en acheter un; elle n'a pas voulu.

Je ne me rappelle pas trop ce qui arriva sur le vaisseau; je me souviens seulement d'un excellent capitaine, qui était, à ce qu'il paraît, ton papa, Marguerite; il était très bon pour moi et pour Paul aussi; il nous disait qu'il nous aimait beaucoup, et que nous devrions bien rester avec lui, et le prendre pour notre papa. Il y avait aussi ce matelot que j'ai reconnu, et qu'on appelait le Normand; je ne savais pas du tout que son nom fût Lecomte. Tout le monde l'appelait le Normand. Le voyage dura très longtemps. Quand il pleuvait, c'était ennuyeux, parce qu'on était obligé de rester dans des chambres basses et étouffantes mais, quand il faisait beau, nous allions sur le pont, Paul et moi.

MARGUERITE. – Comment, sur le pont? Pourquoi y avait-il un pont sur ton vaisseau?

SOPHIE. – Mais ce n'est pas un pont comme ceux qu'on fait sur une rivière. C'est le dessus du vaisseau qu'on appelle le pont, et on s'y promène.

MARGUERITE. – Est-ce qu'il n'y avait pas de danger de tomber à la mer?

SOPHIE. – Non, aucun danger, parce qu'il y avait un grand rebord tout autour, comme un mur en bois, qui était plus haut que moi.

Depuis deux jours, il faisait un vent terrible; tout le monde avait l'air inquiet; ni le capitaine ni le Normand ne s'occupaient plus de Paul ni de moi; maman me tenait près d'elle; ma tante d'Aubert gardait

aussi Paul, quand tout à coup j'entendis un craquement affreux, et en même temps il y eut une secousse si forte, que nous tombâmes tous à la renverse. Puis j'entendis des cris horribles; on courait, on criait, on se jetait à genoux. Papa et mon oncle coururent sur le pont, maman et ma tante les suivirent. Paul et moi, nous eûmes peur de rester seuls, et nous montâmes aussi sur le pont. Paul aperçut le capitaine, et s'accrocha à ses habits; je me souviens que le capitaine avait l'air très agité; il donnait des ordres. J'entendis qu'on criait: Les chaloupes à la mer! Le capitaine nous vit. Il me saisit dans ses bras, m'embrassa, et me dit: «Pauvre petite, va avec ta maman.»

Puis il embrassa Paul, et voulut le renvoyer. Mais Paul ne voulait pas le lâcher. «Je veux rester avec vous, criait-il; laissez-moi près de vous.»

Je ne sais plus ce qui arriva. Je sais seulement que papa vint me prendre dans ses bras, et qu'il cria: «Arrêtez, arrêtez! la voici, je l'ai trouvée.» Il courait, et il voulut sauter avec moi dans une chaloupe où étaient maman, ma tante et mon oncle, mais il n'en eut pas le temps: la chaloupe partit. Je criais: «Maman, maman, attendez-nous!» Papa restait là sans dire un mot. Il était si pâle que j'eus peur de lui. Il est toujours resté pâle depuis, et il me faisait peur quand il me regardait de son air triste. Je n'ai pas oublié les cris de ma pauvre maman et de ma tante d'Aubert quand la chaloupe est partie. J'entendais crier: «Sophie! Paul! mon enfant mon mari!» Mais cela ne dura pas longtemps, car tout d'un coup une grosse vague vint les couvrir. J'entendis un affreux cri, puis je ne vis plus rien. Maman était disparue; tous avaient été engloutis par la vague. Cette nuit, je me suis souvenue de tout cela.

JEAN. – Pauvre Sophie! Comment as-tu pu te sauver?

SOPHIE. – Je ne sais pas du tout comment a fait papa; le capitaine lui a parlé; ils ont embrassé Paul tous les deux; le capitaine a dit: «Je vous le jure!» puis le Normand a aidé papa à descendre avec moi dans un énorme baquet qui était sur la mer. J'appelais Paul, et je pleurais; je voyais mon pauvre Paul qui pleurait aussi, et le capitaine qui le tenait dans ses bras et l'embrassait. Puis les vagues nous ont entraînés. Je me suis endormie, et je ne me souviens plus bien de ce qui est arrivé. Papa me donnait de l'eau qu'il avait dans un petit tonneau, et du biscuit; je dormais, car je m'ennuyais beaucoup. Papa pleurait ou restait triste et pâle, sans parler. Un jour, je me suis trouvée, je ne sais pas comment sur un autre vaisseau. Papa a été malade; je m'ennuyais, j'étais triste de ne pas voir maman et mon cher Paul. Depuis, papa m'a dit que ce pauvre Paul avait été noyé avec le capitaine et le Normand, parce qu'ils étaient restés sur le vaisseau, qui s'était perdu en se cognant contre un rocher. D'après ce que nous a dit le Normand, j'espère que Paul et le bon capitaine se sont sauvés comme papa et moi.»

Sophie pleurait en terminant l'histoire de son naufrage; tous ses amis pleuraient aussi.

LÉON. – Mais tout cela ne nous explique pas pourquoi tu t'appelles Fichini au lieu de Réan?

SOPHIE. – J'ai oublié beaucoup de choses, parce que papa m'a défendu de jamais lui parler de ce naufrage, de pauvre maman, et de lui faire aucune question sur son mariage avec ma belle-mère. Mais, en rappelant mes souvenirs, voici ce que j'ai trouvé: Quand nous sommes arrivés en Amérique, où nous allions, nous avons été demeurer chez un ami de papa, M. Fichini, qui était mort; mais j'ai entendu parler devant moi d'un testament par lequel il laissait à papa et à ma tante d'Aubert toute sa fortune, à condition qu'il prendrait son nom, et qu'il garderait chez lui et n'abandonnerait jamais une orpheline que M. Fichini avait élevée. Papa était si triste qu'il ne s'occupait pas beaucoup de moi. Cette orpheline, qui s'appelait Mlle Fédora, soignait beaucoup papa et me témoignait aussi beaucoup d'amitié. Quelque temps après, papa l'a épousée, et alors elle a changé tout à fait de manières; elle avait des colères contre papa, qui la

regardait de son air triste, et s'en allait. Avec moi, elle était aussi toute changée elle me grondait, me battait. Un jour, je me suis sauvée près de papa; j'avais les bras, le cou et le dos tout rouges des coups de verges qu'elle m'avait donnés. Jamais je n'oublierai le visage terrible de papa, quand je lui dis que c'était ma belle-mère qui m'avait battue. Il sauta de dessus sa chaise, saisit une cravache qui était sur la table, courut chez ma belle-mère, la saisit par le bras, la jeta par terre, et lui donna tant de coups de cravache, qu'elle hurlait plutôt qu'elle ne criait. Elle avait beau se débattre, il la maintenait avec une telle force d'une main pendant qu'il la battait de l'autre, qu'elle ne pouvait lui échapper. Quand il la laissa se relever, elle avait un air si méchant, qu'elle me fit peur.

«Tous les coups que vous m'avez donnés, s'écria-t-elle, je les rendrai à votre fille.

— Chaque fois que vous oserez la toucher pour la maltraiter, je vous cravacherai comme je l'ai fait aujourd'hui, madame,» répondit papa.

Il sortit, m'emmenant avec lui. Quand il fut dans sa chambre, il me prit dans ses bras, me couvrit de baisers, pleura beaucoup, me répéta plusieurs fois: «Pardonne-moi, mon enfant, ma pauvre Sophie, de t'avoir donné une pareille mère! Oh! pardonne-moi; je la croyais bonne et douce; je croyais qu'elle te rendrait heureuse, qu'elle t'aimerait comme t'aimait ta pauvre maman. Elle me le disait. Pourquoi l'ai-je crue? Je me sentais mourir, et je ne voulais pas te laisser seule dans ce monde.» Et il recommençait à m'embrasser et à pleurer. Je pleurais aussi: il m'essuya les yeux avec ses baisers, et me dit qu'il allait s'occuper à me placer chez une de ses amies qui était très bonne et qui me rendrait heureuse.

Mais, ajouta Sophie en pleurant, dans la nuit il fut pris d'un vomissement de sang, à ce que m'ont dit les domestiques, et il mourut le lendemain, me tenant dans ses bras et me demandant pardon,

Depuis ce malheureux jour, continua Sophie après quelques minutes d'interruption et de larmes, vous ne pouvez vous figurer combien je fus malheureuse. Ma belle-mère tint la promesse qu'elle avait faite à papa, et me battit avec une telle cruauté que tous les jours j'avais de nouvelles écorchures, de nouvelles meurtrissures.

CAMILLE, *l'embrassant*. – Oui, ma pauvre Sophie, deux fois nous avons été témoins de la méchanceté de ta belle-mère, et c'est une des raisons qui nous ont attachées à toi.

JEAN. – Cette méchante femme! Si je la voyais, je l'assommerais! Je suis enchanté que ton papa l'ait si bien cravachée; elle l'avait bien mérité.

SOPHIE. – Oui, mais elle me l'a fait bien payer, je t'assure.

MADELEINE. – Et que faisais-tu toute la journée?

SOPHIE. – Je m'ennuyais; je pleurais souvent. Dans les commencements, je causais avec les domestiques qui avaient pitié de moi, je leur parlais de pauvre maman et de pauvre papa. Mais elle a su que les domestiques m'aimaient, qu'ils me donnaient des douceurs, qu'ils cherchaient à me consoler et que je leur parlais de papa et de maman; elle les a tous fait venir et leur a dit que le premier qui me parlerait ou me donnerait quelque chose serait chassé le jour même et quand elle les eut renvoyés, elle me fit voir un paquet de verges, plus grosses encore que celles dont elle se servait habituellement, et me dit que chaque fois que je parlerait de papa ou de maman, ou de mon passé, elle me fouetterait à me faire saigner; et pour me faire voir, dit-elle, la bonté de ses verges, elle me fouetta tellement que j'étais enrouée à force de crier. «Allez, mademoiselle, me dit-elle, allez vous plaindre à votre papa à présent.»

L'indignation des enfants était à son comble; les uns pleuraient, les autres entouraient Sophie, l'embrassaient, lui promettaient de l'aimer toujours, pour la dédommager des malheurs de sa première

enfance. Sophie les remerciait, leur rendait leurs caresses et leur amitié.

«Ce qui m'étonne, dit-elle à Camille et à Madeleine, c'est que vous ne m'ayez jamais parlé de maman, de papa, ni de Paul.

CAMILLE. – Tu sais que nous ne te voyions pas bien souvent. Nous savions bien que vous étiez tous partis, mais ne te voyant plus, nous n'y avons plus pensé. Je me souviens qu'une fois maman nous a dit: «Vous allez bientôt revoir votre petite voisine Sophie; elle s'appelle maintenant Fichini au lieu de Réan mais ne lui parlez jamais ni de son papa ni de sa maman qui sont morts, ainsi que son cousin, sa tante et son oncle. Elle a une belle-mère avec laquelle elle vit et qui doit nous l'amener un de ces jours.» C'est pourquoi nous ne t'en avons jamais parlé, et j'avoue que je n'y ai même plus pensé, puisque je ne devais pas en parler.

MADELEINE. – Mais, toi-même pourquoi ne nous as-tu jamais raconté tout cela depuis trois ans que nous sommes ensemble?

SOPHIE. – À force de n'en pas parler, je n'y ai plus pensé, et je l'avais pour ainsi dire oublié. La vue du Normand et le peu qu'il m'a raconté ont tout rappelé à ma mémoire; je me suis souvenue de ce que j'avais si bien oublié. Même tout à l'heure, en vous racontant mon naufrage et le mariage de papa, beaucoup de choses me sont revenues, et, à présent, je crois voir ce bon capitaine embrassant Paul qui pleurait et lui tenait les mains, et le visage pâle et désolé de mon pauvre papa. Je crois entendre les cris de maman et de ma tante quand la chaloupe s'est éloignée et puis quand elle s'est enfoncée dans la vague. Un autre souvenir qui m'est revenu aussi depuis que j'ai vu le Normand, c'est la mort de papa et la scène de la veille. C'est singulier qu'on puisse si bien oublier pendant des années ce dont on se souvient si clairement après.»

Le récit de Sophie avait été long; on s'étonnait au salon de leur absence. M. de Rugès avait profité de ce temps pour préparer Mme de Rosbourg à revoir Lecomte et à accueillir l'espoir du retour du commandant de Rosbourg, retour presque miraculeux, sans doute, mais enfin possible, comme celui de Lecomte. Après deux heures de larmes et d'agitation, entremêlées d'espérance et de bonheur, elle pria M. de Rugès de lui amener le lendemain le Normand dans son salon particulier; elle voulait le voir, seule, lui parler sans témoins. Quand les enfants rentrèrent, elle vit qu'ils avaient tous pleuré, elle appela Marguerite, la serra contre son coeur et lui dit:

«Tu sais?… tu sais que ton cher papa peut revenir encore? Viens avec moi, mon enfant; viens à l'église prier Dieu pour ton père et lui demander de nous le rendre.

SOPHIE. – Me permettez-vous de vous accompagner, madame? Je prierai aussi pour ce bon commandant qui m'aimait et pour mon pauvre Paul!»

Mme de Rosbourg ne lui répondit qu'en l'embrassant tendrement et en lui prenant la main pour l'emmener. Tous les enfants demandèrent à joindre leurs prières à celles de Mme de Rosbourg. Mme de Fleurville, qui accompagnait son amie, y consentit, et tous allèrent à l'église prier pour le retour des pauvres naufragés. Quand ils en sortirent, ils avaient la ferme conviction que leurs prières seraient exaucées, tant elles avaient été ferventes et pleines de confiance en la bonté de Dieu.

Au retour, ils trouvèrent M. de Traypi faisant sa malle.

«Je pars pour Paris, dit-il. Je veux aller au ministère de la marine; peut-être y apprendrai-je quelque nouvelle. Je leur dirai le retour de Lecomte et la captivité de M. de Rosbourg et du petit Paul. Qui sait? Peut-être aurai-je de bonnes nouvelles à vous donner.

— Que vous êtes bon et que je vous remercie, mon ami! dit Mme de Rosbourg les larmes aux yeux. Le bon Dieu me protège puisqu'il me donne des amis tels que vous. Puisse-t-il me protéger jusqu'à la fin et me rendre mon cher mari!»

Le lendemain, de bonne heure, on frappait doucement à la porte de Mme de Rosbourg.

— Entrez,» dit-elle d'une voix émue.

La porte s'ouvrit; Lecomte entra; il osait à peine lever les yeux sur Mme de Rosbourg, qui, pâle et tremblante, s'avançait pourtant avec rapidité vers lui. Elle voulut lui parler, l'interroger; les larmes lui coupèrent la parole; elle prit les grosses mains rugueuses de Lecomte et les serra dans les siennes.

LECOMTE. – Madame, ma chère dame, je devrais être à vos pieds pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour ma femme et mon enfant!

Tout en parlant, il l'avait respectueusement soutenue et placée sur un fauteuil. Mme de Rosbourg sanglotait.

«Pardonnez-moi… cette faiblesse… dit-elle d'une voix entrecoupée par ses sanglots. La vue de l'ami dévoué, du compagnon de mon mari, m'a ôté tout courage. Mais… je saurai me vaincre… ayez patience… quelques minutes encore… et je pourrai vous interroger, savoir de vous quelles doivent être mes craintes, quelles peuvent être mes espérances.

LECOMTE. – Oh! ne vous gênez pas, ma bonne chère dame! Je vous regarderai pleurer; ça me fera du bien. Vrai, ça me fait plaisir de vous voir pleurer ainsi mon brave commandant; et après tant d'années encore. Vous êtes une brave dame, allez; tout à fait digne de lui. Ce pauvre cher homme! Lui aussi il pleurait en parlant de vous et de sa petite. Il s'en cachait, mais je l'ai vu souvent essuyer ses yeux, quand il parlait de vous deux. Ah! c'est qu'il ne lui était pas facile de se cacher de moi. Je l'aimais tant, que je ne le perdais jamais de l'oeil. Quand ces satanés sauvages m'ont embarqué dans leur satanée barque, je leur en disais des injures, tout garrotté que j'étais. Mon pauvre commandant! Faut-il qu'ils m'aient enlevé sans que j'aie pu seulement couper bras, jambes et têtes pour le délivrer!»

Ce discours donna à Mme de Rosbourg le temps de se remettre. Après avoir affectueusement remercié Lecomte de son attachement pour M. de Rosbourg, elle l'interrogea sur tous les détails de leur naufrage, de leur débarquement, de leur capture par les sauvages, de leur séparation, M. de Rosbourg et Paul ayant été gardés par une bande de ces sauvages, tandis que Lecomte se trouvait emmené par une autre bande. Après l'avoir entendu pendant deux heures et avoir causé avec lui des chances probables de l'évasion de M. de Rosbourg, elle conçut l'espoir fondé de l'existence de son mari et de son retour.

«Merci, mon brave Lecomte, lui dit-elle en le congédiant. Jamais je ne pourrai assez vous témoigner ma reconnaissance de l'attachement, du dévouement que vous avez montrés à mon mari. Je suis doublement heureuse d'avoir pu être utile à votre digne femme et à votre excellente Lucie.

— Pardon, si j'interromps madame, s'écria vivement Lecomte. Utile! Vous appelez cela utile? Mais vous avez été une providence pour elles; vous les avez sauvées de la mort, tirées de la misère; vous les avez soutenues, nourries vous avez fait apprendre un état à ma Lucie; vous avez été leur sauveur et le mien. Oh! chère dame, à moi, oui, à moi, à vous honorer comme une providence, à vous remercier à deux genoux.»

Et, en achevant ces mots, Lecomte se jeta à genoux devant Mme de Rosbourg et baisa le bas de sa robe. Mme de Rosbourg, attendrie, lui prit les mains et les lui serra. En se relevant, il osa y porter les lèvres. Effrayé de sa hardiesse, il leva les yeux vers Mme de Rosbourg, qui souriait en lui faisant un signe d'adieu amical. Il sortit, ému et heureux.

VII - Nouvelle surprise

Monsieur de Traypi était parti depuis deux jours; on attendait avec impatience son retour, ou tout au moins une lettre de lui. Pendant ces deux jours, Mme de Rosbourg et Marguerite, suivies de toute la bande d'enfants, avaient été matin et soir passer quelques heures à la maison blanche. Mme de Rosbourg avait fait faire un habillement complet à Lecomte et avait donné à Françoise l'argent nécessaire pour le monter en linge, chaussures et vêtements. Elle aimait à voir les visages radieux de Françoise, de Lucie et de Lecomte, depuis leur réunion; elle espérait de la bonté de Dieu pour elle-même un pareil bonheur. Elle ne cessait de questionner Lecomte sur son mari, sur son naufrage, sur ses chances de salut et de retour. Lecomte, heureux de parler de son commandant, racontait sans jamais se lasser, et ne permettait pas même à sa femme de l'interrompre. Lucie jouait pendant ce temps avec les enfants, leur montrait à tresser des paniers avec des joncs, à faire des colliers et des bracelets avec des coquilles de noisettes ou des glands évidés et découpés à jour. Ils aidaient Lucie à bêcher et arroser le jardin, à cueillir les fraises, les groseilles, les framboises. Marguerite s'échappait souvent pour dire un mot d'amitié à Lecomte, pour écouter ce qu'il disait de son papa, dont elle n'avait aucun souvenir, mais qu'elle aimait à force d'en avoir entendu parler à sa maman. Lecomte baisait les petites mains de Marguerite, quelquefois même il baisait ses belles boucles noires ou ses joues roses et potelées.

«Mon pauvre commandant, disait-il en soupirant, serait-il heureux de vous revoir!»

L'après-midi du troisième jour, Mme de Rosbourg et les enfants rentraient, après avoir passé deux heures chez Lecomte et Françoise. En approchant du perron elle crut reconnaître M. de Traypi. Impatiente de savoir s'il lui rapportait des nouvelles de son mari, elle hâta le pas, et montant rapidement les marches du perron, elle se heurta contre… M. de Rosbourg lui-même. Tous deux poussèrent ensemble un cri de bonheur; Mme de Rosbourg tomba dans les bras de son mari en sanglotant et en remerciant Dieu. Elle ne pouvait croire à son bonheur. Elle embrassait son mari; elle le regardait pour s'assurer que c'était bien lui; son coeur débordait de joie. Après les premiers instants de joyeux saisissement, M. de Rosbourg, sans quitter sa femme, regarda les enfants groupés autour d'eux et chercha à reconnaître sa petite Marguerite; ses yeux s'arrêtèrent sur Sophie.

«Sophie! s'écria-t-il. Je ne me trompe pas: c'est bien Sophie de Réan. Pauvre enfant! Comment est-elle ici? Mais, ajouta-t-il, Marguerite! ma petite Marguerite! N'est-ce pas cette petite brune si gentille, qui me regarde d'un air tendre et craintif?»

Marguerite, pour toute réponse, se jeta dans les bras de son père qui l'embrassa tant et tant que ses joues en étaient cramoisies.

Quand il eut recommencé cent et cent fois à embrasser sa femme et son enfant, il s'avança vers Sophie, et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa deux ou trois fois.

«Pauvre petite! dit-il. Quels affreux souvenirs elle me rappelle! Où est son père? Par quel hasard se trouve-t-elle avec vous?

— Mon bon commandant, répondit Sophie, je vous expliquerai tout cela. Mon pauvre papa est mort il y a longtemps, ajouta-t-elle en baissant la voix et en essuyant une larme; mais Paul, mon cher Paul, où est-il? Vit-il encore?

M. DE ROSBOURG. – Paul est un grand et beau garçon, ma chère enfant; il est ici; il déballe et range

nos affaires.

SOPHIE. – Oh!… que je voudrais le voir, ce cher Paul! Dans quelle chambre est-il? que je coure le chercher.

M. DE ROSBOURG. – Près de celle de ma femme; c'est celle qu'on m'a donnée et où Paul a monté mes effets.

Sophie courut à cette chambre; on entendit des cris de joie, des gambades, des rires, et bientôt on vit accourir Sophie entraînant Paul, un peu honteux de se trouver en présence, de tous ces visages inconnus.

«Viens, mon garçon, lui cria M. de Rosbourg, ce ne sont pas des sauvages pas de danger à courir, va! D'ailleurs tu es homme, toi, à aller en avant, jamais en arrière. En avant donc et embrasse tes amis. Voici ma femme d'abord, puis ma petite Marguerite, puis… Ma foi, je ne connais pas les autres, mais comme nous sommes en pays ami, embrassons-les tous pour faire connaissance; ils diront leurs noms après.»

La mêlée fut générale; tout le monde s'embrassait en riant. La belle et aimable figure de M. de Rosbourg avait déjà séduit tous les enfants; l'air déterminé de Paul, sa taille élevée, son apparence vigoureuse, sa figure intelligente et bonne, disposèrent en sa faveur les coeurs des enfants. M. de Rosbourg se retira en riant, avec sa femme; Sophie présenta Paul à tous ses amis.

«Voici d'abord Marguerite, la fille de notre bon capitaine; c'est elle qui est la plus jeune et avec laquelle je me suis le plus amusée et disputée; nous te raconterons tout cela. Voici mes chères amies Camille et Madeleine, si bonnes, si bonnes, qu'on les appelle les petites filles modèles. Voici notre petit ami Jacques de Traypi, un petit malin, mais bien bon. Voici Jean de Rugès, qui a douze ans comme toi et qui fera la paire avec toi pour le courage et la bonté. Voici enfin son frère, qui s'appelle Léon et qui est notre aîné à tous; il a treize ans.»

Paul ne tarda pas à se mettre à l'aise avec ses nouveaux amis. Sophie l'accablait de questions sur ce qui lui était arrivé; il promit de tout raconter, quand on serait un peu plus posé. Il parla de M. de Rosbourg avec une tendresse et une reconnaissance qui touchèrent Marguerite jusqu'aux larmes.

MARGUERITE. – Comme vous aimez papa, monsieur Paul! alors je vous aimerai bien aussi.

PAUL. – Si vous m'aimez, Marguerite, vous m'appellerez Paul tout court et pas monsieur.

MARGUERITE. – Oh! je ne demande pas mieux, et, quand nous nous connaîtrons bien, demain, par exemple, nous nous tutoierons c'est si gênant de dire vous!

PAUL. – Tout de suite, si tu veux, Marguerite d'abord je te connais beaucoup; car ton papa me parlait souvent de toi.

MARGUERITE. – Et Sophie ne m'a jamais parlé de toi.

PAUL. ─ Comment, Sophie, tu m'avais oublié?

SOPHIE, *tristement*. – Oublié, non, mais tu dormais dans mon coeur, et je n'osais pas te réveiller. Je t'avais cru mort, et puis j'ai été si malheureuse que je suis devenue égoïste et je n'ai pensé qu'à moi; j'ai

perdu l'habitude de penser au passé, et à ceux qui m'avaient aimée.

JEAN. – Ne croyez pas ce qu'elle dit, Paul; Sophie est bonne et très bonne, elle dit toujours du mal d'elle-même. Pauvre Sophie, elle vous racontera ses trois années de malheur.

Jacques s'avança vers Paul, et se mettant sur la pointe des pieds pour l'embrasser, il lui dit:

«Je vois dans tes yeux que tu seras mon ami; tu aimeras bien ma petite amie Marguerite, n'est-ce pas? Nous la protégerons à nous deux quand elle en aura besoin.»

Paul embrassa Jacques en souriant et lui promit d'être son ami dévoué et celui de Marguerite.

Léon ne disait rien; il semblait piqué de ce que Sophie n'avait ajouté aucune réflexion aimable en le nommant. Il se laissa pourtant embrasser par Paul. Camille et Madeleine souriaient et attendaient, pour faire plus ample connaissance avec ce dernier, que le temps eût augmenté leur intimité.

Bientôt on entendit sonner le dîner; chacun s'apprêta à se rendre au salon. Mme de Rosbourg y entra radieuse, appuyée sur le bras de son mari qui tenait sa petite Marguerite par la main.

La joie, le bonheur étaient sur tous les visages; Sophie et Paul avaient mille choses à se demander. Sophie parla tant et tant, qu'à la fin de la journée elle lui avait raconté tous les événements importants de sa vie depuis leur séparation. Les enfants firent promettre à Paul de leur raconter à tous ensemble ce qui lui était arrivé depuis le naufrage. M. de Rosbourg fit la même promesse à ces dames et à ces messieurs.

SOPHIE. – Mais dis-moi, Paul, comment et avec qui es-tu arrivé ici, à Fleurville?

PAUL. – Avec M. de Traypi, que le commandant a trouvé au ministère comme il arrivait lui-même pour annoncer son retour et expliquer sa longue absence. Nous étions à Paris depuis une demi-heure, le commandant très impatient de revoir sa femme et Marguerite, qu'il ne savait trop où chercher ni où trouver, et moi très tranquille, parce que je n'imaginais pas que tu fusses en vie et encore moins ici. Je croyais que tu avais dû périr avec ton papa, dans cette vilaine caisse où on t'avait mise par une tempête si affreuse et avec des vagues hautes comme des maisons.

SOPHIE. – Je t'avais cru mort aussi. C'est par le *Normand* que je t'ai su vivant et chez les sauvages.

PAUL. – le *Normand*! Tu as vu le *Normand*? Quand? Où cela? Où est-il? Que j'embrasse ce brave homme si bon, si dévoué! Nous l'avons bien regretté, et nous pensions que les sauvages l'avaient tué.

SOPHIE. – Il y a trois jours seulement que le *Normand* est revenu, après s'être échappé de chez les sauvages et après vous avoir cherchés et attendus pendant quatre ans. Nous l'avons rencontré, par hasard, dans la forêt.

PAUL. – Brave homme! que je serai content de le revoir!

MARGUERITE. – Nous irons le voir demain et nous lui annoncerons le retour de papa; il en sera aussi heureux que nous, car il l'aime!… il l'aime! autant que maman et moi.

JACQUES. – Et après, tu nous raconteras tes aventures. Tu
es resté cinq ans chez les sauvages?

PAUL. ─ Tu le sauras demain, et bien d'autres choses encore. Il est trop tard pour commencer.

— Mes enfants, dit Mme de Fleurville, il est tard; votre nouvel ami Paul doit être fatigué…

M. DE ROSBOURG, *interrompant*. – Paul fatigué! Il en a fait bien d'autres avec moi! Nous avons passé des nuits et des jours à travailler, à marcher, à veiller. Il est maintenant robuste comme un vrai marin.

— Mais les nôtres, qui n'ont pas eu comme lui l'avantage d'une si terrible éducation, cher commandant, répondit en souriant Mme de Fleurville, ont vraiment besoin de repos. Tous ont pris une part si vive au bonheur de Marguerite, qu'ils ont comme elle besoin d'une bonne nuit pour se remettre. Demain ils seront de force à lutter avec Paul.

M. de Rosbourg ne répondit que par un salut gracieux, et attirant à lui Marguerite et Sophie, il les embrassa avec tendresse.

«Oh! papa, dit Marguerite en serrant les bras autour de son cou, que c'est ennuyeux de vous quitter et de me coucher!

— Je vais prolonger la soirée en montant jusque chez toi, mon enfant,» répondit M. de Rosbourg.

Et la prenant dans ses bras, il l'emporta jusque dans sa chambre, à la grande joie de Marguerite, qui répétait en l'embrassant:

«Oh! que c'est bon un papa! maman avait bien raison.

M. DE ROSBOURG. – En quoi avait raison ta maman? Que disait-elle?

— Maman disait que vous étiez le plus beau et le meilleur des hommes; que sans moi elle mourrait de chagrin; qu'elle ne pouvait pas être heureuse sans vous, et beaucoup d'autres choses encore. Et puis elle pleurait si souvent et si fort, que je pleurais quelquefois aussi; alors elle essuyait ses yeux, elle souriait et m'embrassait.»

Tout en causant, Marguerite s'était déshabillée.

MARGUERITE. ─ À présent, papa, je vais faire ma prière; voulez-vous la faire avec moi?

M. DE ROSBOURG. – Oui, je le veux, mon enfant chérie. Prions ensemble, remercions Dieu.

Et passant son bras autour de sa petite Marguerite, il se mit à genoux près d'elle et récita avec elle le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*. Elle ajouta ensuite:

«Mon Dieu, je ne vous prie plus pour le retour de mon cher papa, puisque vous me l'avez rendu; mais je vous remercie du bonheur que vous nous avez donné à tous les trois. Faites, mon Dieu, que pour vous en remercier je sois toujours bonne et sage, et que je fasse le bonheur de ce cher papa et de ma pauvre maman qui a tant pleuré.»

En finissant, elle se jeta au cou de son père, qui, vaincu par son émotion, la serra dans ses bras et la couvrit de baisers en sanglotant. Marguerite effrayée lui demanda:

«Papa, cher papa, qu'avez-vous? Pourquoi pleurez-vous ainsi?

— Mon enfant, ma Marguerite chérie, c'est le bonheur qui fait couler mes larmes; c'est la joie, la reconnaissance envers Dieu qui m'a ramené près de vous pour jouir d'un bonheur presque trop grand pour ce monde. Mon Dieu, être si heureux après tant d'années de désolation!»

Et posant Marguerite dans son lit, il se remit à genoux près d'elle et pria, la tête appuyée sur la main de son enfant; quand il releva son visage baigné de larmes, elle était endormie. Il essuya la main humide de Marguerite, baisa son joli front blanc et pur, lui donna sa bénédiction paternelle, et sortit en se retournant plus d'une fois pour regarder cette charmante petite figure dormant si paisiblement et si

gracieusement.

VIII - La mer et les sauvages

Le lendemain on se réunit plus tôt que d'habitude. Les enfants firent honneur à un premier déjeuner, que Paul mangea avec délices, s'extasiant sur la bonté du lait, l'excellence du beurre normand; il retrouvait en chaque chose des souvenirs d'enfance, et il regardait avec bonheur et reconnaissance son cher commandant qui lui tenait lieu de père. L'excellent M. de Rosbourg, non moins heureux que Paul, répondait à ses regards par un sourire affectueux. Devinant un peu d'inquiétude dans les yeux de Paul:

«Ne crains pas que je te plante là, mon garçon, lui dit-il. Nous sommes de vieux compagnons et nous resterons bons amis. Tu es mon fils, tu le sais; n'ai-je pas promis à ton pauvre oncle de Réan d'être ton père? au lieu d'un enfant, j'en aurai deux; c'est une nouvelle bénédiction du bon Dieu quand on les a de premier choix comme toi et ma petite Marguerite.»

On sortait de table; Paul et Marguerite saisirent chacun une main du commandant et la couvrirent de baisers. Il en rendit un à Paul, une douzaine à Marguerite; il fit un signe de tête amical à Sophie, et il offrit le bras à Mme de Fleurville pour la ramener au salon. La journée se passa à faire connaissance; on mena Paul voir toute la maison, le potager, la ferme, les écuries, le parc, le village, le petit jardin et les cabanes. Puis on alla faire tous ensemble une visite à Lecomte. En apercevant son commandant, il faillit tomber à la renverse. M. de Rosbourg lui témoigna une grande amitié et lui promit de revenir le voir et de s'arranger de façon à l'avoir toujours près de lui. Après dîner les enfants demandèrent à Paul de leur raconter ses aventures. Tout le monde se groupa autour de lui, et il commença ainsi:

«Sophie vous a raconté notre naufrage; mais elle ne sait pas comment il s'est fait qu'elle et moi nous soyons restés sur le vaisseau qui allait périr; M. de Rosbourg me l'a expliqué depuis. Quand papa, maman, mon oncle et ma tante sont montés sur le pont, nous laissant en bas dans la chambre, on avait déjà mis à la mer les chaloupes le commandant, voyant le vaisseau prêt à s'engloutir, fit partir la plus de monde possible sur la première chaloupe et ordonna à ses gens d'enlever les personnes qui restaient et de les sauver de gré ou de force en les faisant passer sur la seconde chaloupe. Des matelots enlevèrent maman et ma tante malgré leurs cris. Papa et mon oncle voulaient aller nous chercher; on leur dit que nous étions déjà embarqués. Dans le tumulte et la frayeur d'un naufrage, c'était vraisemblable. On les jeta dans la chaloupe, où ils trouvèrent maman et ma tante qui nous appelaient à grands cris. Papa voulut s'élancer sur le vaisseau, on le retint de force; mon oncle cria: «Attendez-moi!» et remonta sur le bâtiment. Il ne me vit pas; j'étais derrière le commandant; mais il aperçut Sophie, il la saisit dans ses bras et courut à la chaloupe; on avait déjà coupé la corde qui la retenait au vaisseau, et sans écouter ses supplications et les cris de ma pauvre tante, ils s'éloignèrent. Leur chaloupe trop chargée fut presque immédiatement engloutie par une vague énorme, avant que mon oncle la perdît de vue. Alors mon oncle voulut au moins me sauver ainsi que Sophie; il me demanda au commandant, qui lui représenta l'imprudence de se risquer tous ensemble sur une planche ou un morceau de mât brisé. Le Normand proposa de mettre à la mer un grand baquet où mon oncle -pourrait tenir avec Sophie. «Et Paul dit mon oncle, je ne partirai pas sans Paul.» Comprenant enfin que s'il me prenait avec lui, le baquet ne pourrait plus supporter le poids, il consentit à me confier au commandant, qui lui jura qu'il ferait tous ses efforts pour me sauver, qu'il me soignerait et m'aimerait comme si j'étais son propre fils. Mon oncle partit avec Sophie; je pleurais, car je croyais bien qu'ils allaient s'engloutir comme les chaloupes. Le bon Normand et M. de Rosbourg ne perdirent pas de temps pour faire un radeau, sur lequel le Normand mit un petit tonneau d'eau et des

provisions; il passa une hache à sa ceinture et à celle du commandant, pensa aux rames, à la boussole, et je me trouvai sur le radeau, dans les bras du commandant. Il regardait son pauvre vaisseau d'un air aussi triste que mon oncle m'avait regardé en me quittant; et quand le vaisseau acheva de se briser et fut enlevé par les vagues, je vis pour la première fois des larmes dans les yeux de mon cher commandant. Il se détourna, passa le dos de sa main sur ses yeux et reprit tout son courage. Je ne voyais plus le baquet de mon oncle; les vagues étaient trop hautes. Pendant que le Normand ramait, M. de Rosbourg me posa sur ses genoux en me disant «Dors, mon garçon, dors sur les genoux de ton père, tu seras à l'abri des vagues; appuie ta tête sur ma poitrine.» Jo craignais de le fatiguer; il me prit la tête et l'appuya de force sur son épaule. Je ne voulais pas m'endormir, mais je ne sais comment il arriva que cinq minutes après, je dormais profondément. Je m'éveillai au jour; ce bon M. de Rosbourg n'avait pas bougé pour ne pas m'éveiller, et craignant que je n'eusse froid, il m'avait couvert avec son habit. En lui prenant les mains je sentis qu'elles étaient roides de froid. Je le priai de remettre son habit, l'assurant que j'avais bien chaud.

«Au fait, dit-il, voici le soleil qui commence à chauffer; la lune était moins agréable, n'est-ce pas, le Normand? Cette diable de lune ne donne pas beaucoup de chaleur.»

Et me posant sur le radeau, il reprit son habit et le remit non sans quelque peine sur ses épaules glacées.

M. DE ROSBOURG, *riant*. – Tu exagères, mon garçon; tu me fais meilleur que je ne suis; la nuit avait été froide, mais pas autant que tu le dis.

PAUL. – Je ne dis que la vérité, mon père. Quant à vous faire meilleur que vous n'êtes, ce serait bien difficile, pour ne pas dire impossible.

Tout le monde ayant applaudi des mains et de la voix, M. de Rosbourg se leva en riant, salua de tous côtés, embrassa sa femme, Marguerite et Sophie, serra les mains de Paul et revint s'asseoir en disant:

«Je rends la parole à l'orateur; les interruptions sont défendues.»

Paul reprit en souriant:

«Ce qui me fait rire maintenant me semblait bien triste alors. Je me voyais orphelin, séparé pour toujours de ceux qui m'aimaient et que j'aimais; je n'espérais pas revoir Sophie ni mon oncle, et je me trouvais sur un misérable radeau, confié à la bonté de mon cher commandant, qui pouvait à chaque minute se trouver englouti avec moi au fond de la mer.

M. DE ROSBOURG. – Il est certain que la position n'était pas gaie.

PAUL. – Le vent nous poussait vers la terre mais nous eûmes de la peine à aborder, parce qu'il y avait des rochers contre lesquels les vagues venaient se briser, et il fallut toute l'habileté de M. de Rosbourg et du brave Normand pour que notre pauvre petit radeau ne fût pas mis en pièces. Enfin il entra dans une eau tranquille. Le Normand redoubla d'efforts avec ses rames, et nous nous trouvâmes sur le sable. Le commandant me prit dans ses bras et me porta sur le rivage à l'abri des vagues. Le Normand roula à terre le tonneau d'eau et le peu de provisions qu'il avait pu emporter sur le radeau. Il se mit à genoux près du commandant pour remercier le bon Dieu de nous avoir sauvés! Je priais pour mes pauvres parents, pour toi, Sophie, et pour mon oncle, et je ne pus m'empêcher de pleurer en pensant aux dernières heures que nous avions passées sur la *Sibylle* et à ceux que je ne reverrais plus jamais, jamais. Le commandant me serra contre son coeur et me dit: «Paul, tu es mon fils! je suis ton père, le seul qui te reste en ce monde; et je jure que je serai ton père tant que je vivrai.» Il a bien tenu parole, ce bon et cher père; vous le verrez bien par la suite de mon histoire.

M. DE ROSBOURG. – Paul, mon ami, tu racontes mal; pourquoi diable vas-tu parler de moi quand nous étions trois sans abri, presque sans nourriture, et que tes amis attendent pour savoir comment le bon Dieu nous a tirés de là?

PAUL. – Non, mon père, je raconte bien, car c'est mon coeur qui parle, et je serais un ingrat si je taisais toutes vos bontés pour moi.

— Papa, dit Marguerite, en se jetant à son cou, vous avez interrompu; vous devez être mis à l'amende.

— C'est juste, dit M. de Rosbourg en l'embrassant que faut-il que je fasse pour ma pénitence?

— Il faut que vous laissiez Paul parler de vous comme il l'entend et sans l'interrompre.

M. DE ROSBOURG, *riant*. – Diable! la pénitence est rude! mais c'est toi qui me la donnes; je me soumets. Parle, mon garçon, parle; ménage-moi, je t'en prie.

PAUL. – Non, mon père, je dirai la vérité, toute la vérité et j'en dirai bien d'autres, quand vous n'y serez pas.

M. DE ROSBOURG. – Eh bien! ça promet. Merci bien, mon ami tu veux donc me faire filer.

MARGUERITE. – Oh! vous ne vous en irez pas, papa; je vous tiens prisonnier et nous vous garderons tous.

Et elle s'installa sur les genoux de son père, qui la regarda avec tendresse et l'entoura de ses bras.

PAUL. – Après avoir fait un maigre déjeuner de biscuit et d'eau, nous allâmes tous les trois à la recherche d'un abri pour y déposer nos provisions. On apercevait dans le lointain des arbres qui paraissaient former un bois Le soleil commençait à piquer; le commandant craignait que l'eau du tonneau ne se gâtât avant que nous eussions découvert une source; aidé du Normand, il le poussa à l'ombre d'un rocher un peu creusé par le bas. Il me proposa de me mettre là pendant que lui et le Normand iraient jusqu'au bois pour voir s'ils n'y trouveraient pas un ruisseau et des fruits; mais je lui demandai de ne pas le quitter, et il m'emmena. Le chemin était difficile. Le Normand marchait en avant et brisait avec sa hache les joncs et les plantes piquantes qui l'empêchaient d'avancer. Je commençais à me repentir de les avoir suivis; quand le commandant, voyant mes bras tachés de sang, me prit sur ses épaules malgré ma résistance. Le Normand voulut me porter, mais le commandant lui dit: «Tu as une tâche plus rude que la mienne, en marchant en avant et en me frayant un passage aux dépens de ta peau, mon brave Normand. Il n'est pas lourd, ce garçon! Et puis, est-ce qu'un enfant pèse jamais trop sur les épaules de son père?» Le Normand obéit et marcha en avant. Je me repentis bien plus encore de n'être pas resté sous mon rocher quand je vis mon pauvre père trempé de sueur et plier malgré lui sous mon poids. Je lui demandai de me laisser marcher; il ne le voulut pas; j'essayai de me glisser de dessus ses épaules; il me retint d'une main de fer et me dit: «N'essaye plus, car je t'attache si tu recommences.» Nous avancions lentement; nous mîmes plus d'une heure à arriver à cette forêt, car c'en était une. Le terrain y était assez doux et uni Le commandant me posa à terre, nous nous assîmes à l'ombre de ces grands arbres, qui étaient des palmiers cocotiers et des palmiers-dattiers. Le Normand nous apporta quelques noix do coco et aussi des dattes tombées des palmiers. Le commandant ouvrit une noix avec sa hache; il me fit boire l'eau ou plutôt le lait qu'elle, contenait; c'était frais et délicieux; puis il me fit manger la chair de cette noix: je la trouvai

excellente et je regrettai amèrement que ma pauvre Sophie ne pût pas en goûter avec moi. Sophie avait toujours été de moitié dans tous mes plaisirs, dans tous mes projets, dans toutes mes sottises même, car j'exécutais ses idées qui n'étaient pas toujours heureuses, il faut le dire[7]. Et maintenant, je me la représentais dans ce vilain baquet qui sautait sur ces énormes vagues; et je croyais bien qu'elle était engloutie par la mer, ainsi que mon pauvre oncle. (*Sophie lui tend la main, il la serre et continue.*) Je m'aperçus que mon père me regardait boire et manger, et ne mangeait pas lui-même «Et vous, mon père? lui dis-je. Prenez, prenez, vous avez chaud, vous avez soif. — Ne t'occupe pas de moi, mon cher enfant; je suis un homme, un marin; je sais supporter la faim, la soif, le chaud, le froid. Je suis content de te voir manger et boire de bon appétit. — Oh! mon père, je n'ai plus ni faim ni soif si je ne vous vois pas partager ces provisions. Et le bon Normand, où est-il? — Il est allé chercher d'autres noix, s'il peut en trouver.» Je refusai de toucher à ce qui restait, et je priai si instamment le commandant de le partager au moins avec moi, qu'il finit par y consentir. Je vis avec bonheur ses lèvres desséchées par la soif se tremper dans le lait si rafraîchissant des noix de coco. Quelque temps après, le Normand revint, apportant encore quelques noix et des dattes fraîches. Nous nous en régalâmes tous les trois. Je me sentais fatigué par la chaleur. Je voyais les yeux du commandant se fermer malgré lui. Le bon Normand paraissait aussi fatigué; je demandai si je pouvais dormir. «Dors, mon ami, répondit mon père; nous ferons bien aussi un somme; la nuit a été rude et la chaleur est accablante. Allons, mon Normand, étends-toi près de nous et tâchons d'oublier en dormant.» Le Normand obéit; il s'étendit à ma gauche; le commandant s'était couché à ma droite. Deux minutes après, je dormais profondément. Je crois que j'avais dormi longtemps, car en m'éveillant je sentis la fraîcheur du soleil couchant. J'ouvris les yeux, j'étais seul. J'eus peur et je poussai un cri. Mon père accourut aussitôt, me demanda ce que j'avais. «Rien, lui dis-je; je ne vous voyais plus, je croyais que vous m'aviez abandonné.» Jamais je n'oublierai l'air triste et affligé de mon pauvre père quand il entendit ces paroles. «Paul, mon fils! dit-il d'une voix émue, comment as-tu pu avoir une telle pensée? Tu ne crois donc pas que je suis ton père et quand as-tu vu un père abandonner son fils? Paul, ne doute jamais de moi. — Pardon, pardon, mon père, mon seul ami, lui dis-je, en me jetant dans ses bras. C'est en m'éveillant!… Le premier mouvement! Oh! oui, je sais, je sens combien vous êtes bon pour moi, meilleur, bien meilleur que ne l'a été mon propre père, qui ne m'aimait pas et qui ne s'occupait jamais de moi. — Silence, Paul! reprit le commandant; respect aux morts Si tu n'as rien de bon à en dire, n'en parle qu'à Dieu, en priant pour eux.»

La faim se faisait sentir, je demandai à manger. «Nous t'attendions pour dîner, me dit mon père. Le couvert est mis, ici à côté! Viens voir notre salle à manger.» Je le suivis; il me mena dans un fourré où il avait fait, avec sa hache, aidé du Normand, et pendant que je dormais, un passage comme un corridor; au bout il y avait comme une grande salle taillée aussi dans le fourré. Ils avaient étendu par terre d'énormes feuilles de palmier-dattier et de cocotier; sur une de ces feuilles, larges comme une table, étaient plusieurs noix de coco ouvertes et une espèce de pommes de terre que le Normand avait fait cuire dans de l'eau de mer pour les saler; une énorme coquille lui avait servi de casserole. Il avait été chercher aussi le tonneau d'eau et nos provisions, et avait rapporté en même temps la coquille et l'eau salée. Mon pauvre père, de son côté, avait travaillé à notre logement, au lieu de se reposer de ses fatigues. Je m'assis à terre entre eux, et nous mangeâmes tous avec un appétit qui faisait honneur au cuisinier. Gomme nous achevions notre dîner, un bruit singulier se fit entendre. Mon père se releva d'un bond; le Normand lui fit signe de ne pas bouger. Ils écoutaient avec une anxiété qui me fit peur. Je me serrai contre le commandant, il se baissa et me dit tout bas: «Ne bouge pas, ne parle pas; ce sont des sauvages qui débarquent.» Ce mot de sauvages glaça mon sang dans mes veines; je me voyais déjà mangé avec mon pauvre père et le bon Normand. Le commandant me voyant trembler, chercha à me rassurer par un sourire et me dit encore tout bas:»N'aie pas peur, mon ami tous les sauvages ne sont pas si méchants. Mais comme nous ne les

connaissons pas, restons tranquilles pour leur échapper. Pendant que je te garderai, le Normand va tâcher de les reconnaître; il saura bien de quelle tribu ils sont, et s'il faut les fuir ou nous montrer.» Pendant que le commandant parlait, je vis le Normand se mettre à plat ventre et se tramer ainsi dans le fourré en prenant les plus grandes précautions pour ne pas faire de bruit et pour ne pas être vu. Il rampa hors du bois; mais, avant de sortir du fourré, il coupa des branches et des ronces et les piqua à l'entrée de notre allée pour la bien cacher à la vue des sauvages. Mon père me fit quitter la cabane et me traîna avec lui dans un massif de jeunes cocotiers; à mesure que nous passions, il avait soin de relever les branches et les herbes foulées par nous, pour enlever toute trace de notre passage. Peu de temps après le départ du Normand, nous entendîmes les sauvages courir de côté et d'autre, et s'appeler entre eux; le bruit approchait; je me tenais tremblant tout près de mon père, qui me serrait contre son coeur et me faisait signe de me taire.

Un cri général des sauvages nous fit voir qu'ils avaient découvert notre allée; l'instant d'après, ils se précipitaient dans la salle que mon pauvre père avait faite avec tant de peine. Je crus voir sur son visage une vive inquiétude; le Normand ne revenait pas; les sauvages l'avaient-ils découvert et fait prisonnier? À chaque minute nous nous attendions à les voir apparaître. Une fois nous entendîmes craquer une branche si près de nous, que mon père, m'écartant doucement, saisit sa hache et se tint prêt à frapper. Pendant quelques instants, nous restâmes immobiles, osant à peine respirer. Le bruit cessa, les voix s'éloignèrent nous nous crûmes sauvés, lorsque je sentis tout à coup une main qui me saisissait la jambe; je ne criai pas, mais je me raccrochai à mon père, qui me regarda avec surprise; il ne voyait pas la main qui me tenait, et moi je me sentais entraîné. Une seconde main vint saisir mon autre jambe, et je serais tombé le nez par terre, si je ne m'étais retenu avec une force surnaturelle aux jambes de mon père. «Paul, qu'as-tu? me dit-il tout bas et avec terreur. — Il me tire! il me tire! mon père, sauvez-moi!» lui répondis-je bas aussi. Mon père regarda à terre, vit les deux mains; il les saisit à son tour, et avec une force irrésistible, il tira violemment l'homme auquel appartenaient ces mains. Il amena un jeune sauvage, qui lui fit des gestes suppliants et qui finit par se jeter à genoux. Il avait l'air doux et craintif. Mon père lui fit signe de regarder, leva sa hache, et d'un seul coup abattit un arbre plus gros que le bras. Le sauvage regarda l'arbre, la hache, mon père. avec une surprise mêlée d'admiration; il fit un bond, poussa un cri, baisa la main, toucha de cette main le pied de mon père, et s'élançant dans la direction de notre cabane, par le chemin que nous avions suivi pour nous cacher, il appela à grands cris ses compagnons. «Nous sommes découverts, dit mon père; il ne s'agit plus de se cacher. Il faut à présent nous montrer hardiment et leur imposer par notre attitude. Que n'ai-je mon pauvre Normand? Où s'est-il fourré?» Le commandant se dirigea vers la salle, me tenant par la main; il tenait sa hache de l'autre. Il entra dans la salle qui se remplissait de sauvages; à leur tête était le jeune garçon qui venait de nous quitter. «Arrière!» cria le commandant de sa voix de tonnerre, en brandissant sa hache. Tous reculèrent. Le jeune sauvage approcha timidement, presque en rampant, baisa la main, toucha le pied du commandant et lui fit voir par gestes que ses compagnons voudraient bien voir la hache couper un arbre. Le commandant choisit un jeune cocotier et l'abattit d'un coup. Les sauvages vinrent l'un après l'autre examiner l'arbre, toucher craintivement la hache; ensuite chacun, comme le jeune sauvage, baisait sa main et touchait le pied du commandant. Je n'avais plus peur. Je sentais l'empire que prenait sur eux cet homme si fort, si courageux, si résolu. Les sauvages se tenaient immobiles, le regardant avec curiosité et respect. Me tenant toujours par la main, il avança vers eux, leur fit signe avec sa hache de s'écarter pour nous laisser passer. Ils se retirèrent avec un effroi comique. «Suivez-moi!» leur dit-il de sa voix de commandement, et il marcha, suivi de tous ces sauvages, jusqu'à ce qu'il fût sorti du bois. Là, il regarda autour de lui, et, ne voyant pas le Normand, il cria: «Mon brave Normand, nous sommes découverts. Montre-toi et viens à moi, car ton bras peut m'être utile.» Aucune réponse ne se fit entendre; mais quelques minutes après je vis le Normand sortir du bois. Il

regarda les sauvages, et dit au commandant: «Mon commandant, je n'ai pas répondu, parce que j'étais à plat ventre dans les herbes, et je ne voulais pas que ces peaux rouges pussent croire que je me cachais. Je suis rentré dans le bois en rampant. J'ai commencé mon évolution dès que j'ai entendu votre *arrière* retentissant.

— Crois-tu que ce soient des mangeurs d'hommes?

— Pour ça non, mon commandant; ils n'en ont pas la mine; je n'en ai jamais vu de cette espèce. Ils ont l'air doux; on dirait des agneaux.»

— Eh bien et qu'allons-nous faire à présent? Quel est ton avis?

— Comment, mon commandant, vous si résolu, et qui vous décidez comme qui dirait un éclair, vous me demandez un avis!

— C'est que je n'étais pas père, vois-tu, répondit le commandant en me caressant les cheveux. Seul, je serais déjà leur chef ils m'obéiraient. Mais ce que je ne crains pas pour moi, je le crains pour Paul.

— Oh mon père, m'écriai-je en baisant ses mains, faites comme si je n'y étais pas. Je vous suivrai partout. Ne songez pas à moi.

— Tu ne vois donc pas que je t'aime, Paul, et que je veux faire pour le mieux, à cause de toi!»

«Il réfléchit un instant. Son visage devint sévère il se retourna vers les sauvages, leur ordonna d'un geste impérieux de le suivre, et, marchant en avant, me tenant par la main et suivi du Normand, il se dirigea vers la mer, où il apercevait de loin les canots des sauvages. Tout le long du chemin, lui et le Normand se faisaient un passage en abattant avec leurs haches les herbes et les joncs piquants. À chaque coup de la hache, les sauvages se précipitaient pour voir ce qu'elle avait abattu. Ils entouraient le commandant, qui ne daignait pas leur accorder un regard; le Normand, lui, les éloignait en brandissant sa hache. Quand nous fûmes arrivés au bord de la mer, le commandant ordonna au Normand de se tenir prêt à monter avec lui dans un des plus grands canots, et fit signe aux sauvages d'en amener un près du rivage. Ils obéirent, en approchèrent un; le commandant y entra avec moi, suivi du Normand. Il fit signe de ramer, et nous partîmes, ne sachant pas où nous allions.

«Le canot était grand; il pouvait contenir dix à douze personnes. Une foule de sauvages se précipitèrent pour y entrer; mais lorsque les quatre premiers y eurent grimpé, le commandant cria aux autres: *Arrière!* et brandit sa hache; les sauvages s'élancèrent tous dans l'eau et gagnèrent à la nage les autres canots, dans lesquels ils entrèrent et s'arrangèrent comme ils purent. Nos sauvages se mirent à ramer; nous fûmes bientôt en pleine mer; ils ramèrent longtemps; il était nuit quand nous touchâmes aune terre, je n'ai jamais su laquelle, ni le commandant non plus.

— C'est vrai, dit M. de Rosbourg; la tempête avait tellement fait dévier ma pauvre frégate, que lorsqu'elle toucha, après avoir perdu tous ses mâts, je me trouvai dans une mer qui m'était tout à fait inconnue.»

MARGUERITE. – Alors personne ne connaîtra jamais cette île, papa?

M. DE ROSBOURG. – Peut-être, si j'y retourne, je la retrouverai.

MARGUERITE. – Oh! papa, vous n'irez plus jamais sur mer, je vous en prie.

M. DE ROSBOURG, *souriant*. – Nous verrons cela plus tard, chère petite; écoutons Paul. Il se souvient bien, ma foi; voyons s'il ira de même jusqu'au bout.

PAUL. – Les sauvages voulaient me prendre dans leurs bras, mais mon père les repoussa d'un air de

commandement qui les effraya, car ils se culbutèrent les uns les autres et firent un grand cercle pour nous laisser passer.

— Le Normand, dit mon père, soyons prudents et ne nous engageons pas de nuit dans les terres; trouvons un abri pour que Paul puisse dormir pendant que nous ferons la garde près de lui. Ils ont l'air de bons diables, mais il ne faut pas trop s'y fier. Le crocodile vous croque en deux bouchées avec son air doux et sa voix de petit enfant. Méfions-nous.»

«Le commandant marcha avec moi et le Normand nous trouvâmes promptement un rocher creux; il y faisait noir comme dans un four. Il tira de sa poche, une boîte d'allumettes, et, à la grande frayeur des sauvages, il en alluma une, ils firent tous une exclamation de surprise et d'effroi, et reculèrent de quelques pas. Mon père entra dans la grotte formée par le rocher, l'éclaira et la voyant sèche et sans habitants dangereux, tels que serpents ou bêtes féroces, il m'y fit entrer et y entra lui-même avec le Normand, après avoir fait signe aux sauvages qu'il voulait être seul. Ils obéirent avec répugnance et ne s'éloignèrent pas beaucoup, à en juger par le bruit léger que nous entendions de temps à autre; tantôt un chuchotement, tantôt un petit bruit de feuilles sèches tantôt un sifflement étouffé, comme de gens qui s'appellent. Mon père me mit au fond de la grotte, et s'assit par terre à l'entrée, lui d'un côté, le Normand de l'autre. Je fus réveillé au petit jour par un bruit extraordinaire. J'ouvris les yeux et je vis mon père et le Normand debout à l'entrée de la grotte, leur hache à la main. Mon père se retourna vers moi d'un air inquiet au moment où je m'éveillai. Je sautai sur mes pieds, je courus à lui, j'avançai ma tête, et je vis une multitude de sauvages qui se dirigeaient vers nous. Au milieu d'eux marchait un homme qui paraissait être leur chef ou leur roi. Tous les autres le traitaient avec respect, n'osant pas l'approcher de trop près et lui parlant la tête baissée. Quand il fut à cent pas de nous, il dit quelques mots à deux sauvages, qui vinrent à nous et nous firent signe d'approcher du roi. «Allons, dit mon père en souriant. Aussi bien, nous avons besoin d'eux pour avoir de quoi manger et de quoi nous loger.» Je n'avais pas peur, car je voyais près du roi deux petits garçons à peu près de mon âge. Nous nous avançâmes; les deux petits garçons accoururent et tournèrent autour de moi en touchant ma veste, mon pantalon, mes pieds, mes mains; ils faisaient de si drôles de mines et des gambades si étonnantes, que je me mis à rire; ils eurent l'air enchanté de me voir rire; ils baisèrent leurs mains et me touchèrent les joues; je leur en fis autant; alors leur joie fut extrême; ils coururent au roi, lui parlèrent avec volubilité, revinrent à moi en courant et me prenant chacun par une main, ils m'entraînèrent vers lui. J'entendis mon pauvre père appeler d'une voix altérée: «Paul, Paul, reviens.» Mais je ne pouvais plus revenir; les petits sauvages m'entraînaient en répétant Tchihan, tchihane poundi[8]. Le roi me regarda, me toucha, puis il me prit dans ses bras, me toucha l'oreille de son oreille, me remit à terre et dit quelques mots à un sauvage. Celui-ci disparut et revint promptement, lui apportant deux petites lianes. Le roi en prit une qu'il noua légèrement au bras d'un des petits garçons; il en fit autant à l'autre, puis il attacha les bouts opposés à mes bras, à moi, de manière que je me trouvai attaché à chacun des petits sauvages par le bras. Ils semblaient enchantés, ils faisaient des gambades et des cris de joie qui me faisaient rire comme eux; je sautai aussi pour leur tenir compagnie et je me mis à chanter à tue-tête:

Te souviens-tu, brave enfant de la France, etc.

que chantaient souvent nos pauvres marins de la Sibylle. Aux premières paroles, les petits sauvages restèrent immobiles. Mais leur surprise et leur admiration furent partagées par le roi et ses sujets, quand mon père et le Normand m'accompagnèrent de leurs belles voix retentissantes. Quand nous eûmes fini, les sauvages, y compris les petits, tombèrent tous la face contre terre, ils se relevèrent d'un bond, coururent au commandant et au Normand, auxquels ils donnèrent tous les témoignages d'amitié qu'ils purent imaginer. Ils cherchèrent à imiter nos chants, mais d'une manière si grotesque que nous rîmes tous à nous tenir les côtes. Ils paraissaient enchantés de nous voir rire; ils riaient aussi et faisaient des gambades

comiques.

SOPHIE. – Pardonne-moi si je t'interromps, Paul, mais je voudrais savoir pourquoi on t'avait attaché aux petits sauvages, et si tu es resté longtemps ainsi.

PAUL. – J'ai appris depuis, quand j'ai su leur langage, que c'était pour marquer l'affection qui devait me lier à mes nouveaux amis, et que nous devions à trois ne faire qu'un. Je n'osais pas défaire ces liens de peur de les fâcher, et en effet, j'ai su depuis que si je les avais défaits c'eût été comme si nous leur déclarions la guerre. Mon père me dit: «Tant qu'ils ne te feront pas de mal, mon garçon, laisse-les faire. Il ne faut pas risquer de les fâcher. Nous avons besoin d'eux. D'ailleurs ils n'ont vraiment pas l'air méchant.» Le roi fit alors signe à mon père d'approcher. Un sauvage apporta un autre lien; le chef en attacha un bout au bras de mon père et lui donna l'autre bout en touchant son oreille de la sienne. Mon père prit le lien et l'attacha au bras du roi, dont il toucha aussi l'oreille. Le roi parut transporté de joie ainsi que tous les sauvages, qui se mirent à pousser des hurlements d'allégresse et à faire autour de nous une ronde immense. Les petits sauvages dansaient, je dansais avec eux, le roi dansa, mon père sauta aussi; nous nous mîmes tous à rire; ce rire gagna les sauvages et le roi; le Normand gambadait tant qu'il pouvait.

M. DE ROSBOURG, *riant*. – Je me souviens en effet de cette danse absurde. Malgré toute ma tristesse, je me trouvais si ridicule, le pauvre Normand avait l'air si godiche, le roi avait l'air si bête, attaché à mon bras par ce lien et gambadant comme un gamin, que je fus pris d'un fou rire qui fut plus fort que moi. Je ris encore en y pensant.

PAUL, *continuant*. – Ce fut mon père qui donna le signal du repos en s'arrêtant et criant: «Halte là! Assez pour aujourd'hui, sauvageons! Sa voix domina le tumulte, et tout le mondé s'arrêta. J'avais faim; je le dis à mon père, qui fit signe au roi qu'il voulait manger. Moune chak, s'écria aussitôt le roi. Pris kanine, répondirent les sauvages, et ils se dispersèrent en courant. Ils revinrent bientôt, apportant des bananes, des fruits qui m'étaient inconnus, des noix de coco, du poisson séché. Nous mangeâmes de bon appétit; les sauvages s'assirent par dizaine, formant de petits ronds Le roi et les petits sauvages mangèrent seuls avec nous.

«Le roi, nous voyant tirer de nos poches des couteaux, regarda attentivement ce que nous en ferions. Quand il nous vit couper facilement et nettement les bananes, le poisson et d'autres mets, il témoigna une grande admiration. Mon père voulut lui faire essayer de couper une banane, mais il n'osa pas; il retirait sa main avec effroi, et il regardait sans cesse les mains de mon père, celles du Normand et les miennes, s'étonnant qu'elles ne fussent pas coupées comme les fruits et le poisson. Régite, régite, répétait-il. Ce qui veut dire: «Ça coupe.»

«Quand le repas fut fini, le roi se leva, marcha avec mon père attaché à son bras; je suivais entre les deux petits sauvages, mes amis. Le Normand venait ensuite. «Ne perds pas Paul des yeux, lui avait dit mon père. Ma dignité me défend de me retourner trop souvent pour veiller sur lui; mais je te le confie. Emboîte son pas et ne laisse pas les sauvages trop en approcher.

— Soyez tranquille, mon commandant, lui répondit le Normand. Je considère cet enfant comme le vôtre, et dès lors pas de danger tant que j'ai l'oeil sur lui.»

Nous marchâmes longtemps. Les petits sauvages m'apprirent quelques mots de leur langage, que je parlai en peu de temps aussi bien qu'eux-mêmes. Il n'était pas très difficile, mais il leur manque une foule de mots; noua leur apprîmes à notre tour le français, qu'ils prononçaient d'une manière très drôle mais tout cela ne se passa que longtemps après.

«Nous arrivâmes enfin dans une espèce de village formé de huttes basses, mais assez propres. Un ruisseau coulait tout le long du village. Chaque hutte était partagée en deux; une partie servait au chef de famille et aux fils; l'autre aux femmes et aux enfants. Les garçons quittent la chambre des femmes à l'âge de huit ans, et ils ont alors le droit d'aller à la chasse, d'apprendre à tirer de l'arc, à se servir d'une massue, à faire les flèches et les armes, à préparer les peaux pour les vêtements des hommes, à bâtir des huttes, et autres choses que ne peuvent faire les femmes. Quand nous fûmes arrivés, nous vîmes une grande agitation se manifester parmi les sauvages. Ils avaient l'air de délibérer pendant que les femmes et les enfants sortaient de leurs huttes, nous entouraient, nous examinaient; nous touchaient. Mes deux amis ne laissèrent personne m'ennuyer de cet examen; ils chassaient les importuns à coups de pied, à coups de poing; je me mis de la partie, ce qui les fit rire aussi bien que les battus, qui applaudissaient les premiers à mes coups. Après une longue délibération des hommes, le roi fit comprendre par signes à mon père que chaque hutte étant pleine, on lui en bâtirait une quand le soleil se lèverait une autre fois, c'est-à-dire le lendemain et qu'en attendant il nous donnerait sa propre hutte et coucherait lui-même dans celle d'un chef ami qui était en visite pour quelques jours. Ensuite, il coupa avec ses dents le milieu du lien qui l'attachait à mon père, délia le bout qui tenait au bras de mon père, le baisa et se l'attacha au cou; mon père, à la grande joie du chef, fit de même pour l'autre bout. Les petits sauvages firent la même chose pour nos liens à nous, et j'imitai mon père en dénouant, baisant et attachant à mon cou les bouts noués à leurs bras. Je ne fus pas fâché de me sentir libre. «Paul, me dit mon père, tu peux sans danger rester avec tes amis; moi je vais avec le Normand couper du bois pour bâtir notre hutte. Je ne veux pas me faire servir par ces braves gens comme si j'étais une femme. Viens, mon Normand; viens leur faire voir ce que peuvent faire nos haches au bout de nos bras.»

M. DE ROSBOURG. – Et voyez tout ce que peut faire l'éloquence de Paul. L'heure du coucher est passée depuis longtemps, et Marguerite a encore les yeux ouverts comme les écoutilles de ma pauvre frégate. Mais je crois qu'il serait bon de remettre la fin à demain. Qu'en dit la société?

MADAME DE ROSBOURG. – Oui, mon ami, vous avez raison; le pauvre Paul est fatigué ou doit l'être. À demain la suite de cet intéressant récit. Allez vous coucher, mes enfants.

M. DE ROSBOURG. – Et ne rêvez pas sauvages et naufrages.
Marguerite fit ses adieux à sa maman et à tout le monde, puis elle revint vers son père et lui prit la main.

M. DE ROSBOURG. – Et moi, ma petite Marguerite, tu ne m'embrasses pas?

MARGUERITE. – Pas encore, papa. Tout à l'heure.

M. DE ROSBOURG. – Comment, tout à l'heure? Est-ce que tu ne vas pas te coucher comme tes amis?

MARGUERITE. – Oui, papa; mais vous allez me monter comme hier, nous ferons notre prière comme hier, et je m'endormirai comme hier en vous tenant les mains.
M. de Rosbourg, attendri, ne lui répondit qu'en l'embrassant et en la prenant dans ses bras. Il assista comme la veille à son coucher, pria avec elle, et comme la veille continua sa prière et son action de grâces près du lit de son enfant endormie. De même que la veille, il essuya les larmes de bonheur et de reconnaissance qui avaient coulé sur la petite main de cette enfant si chère, qu'il retrouvait si bonne, si tendre et si charmante.

IX – Suite et délivrance

Le lendemain, les enfants ne parlèrent dans la journée que du naufrage et des sauvages, du courage de M. de Rosbourg, de sa bonté pour Paul.

«Paul, lui dit Marguerite, tu es et tu resteras toujours mon frère, n'est-ce pas? Je t'aime tant, depuis tout ce que tu as raconté! Tu aimes papa comme s'il était ton papa tout de bon, et papa t'aime tant aussi! On voit cela quand il te parle, quand il te regarde.»

PAUL. – Oui, Marguerite, tu seras toujours ma petite soeur chérie, puisque nous avons le même père.

MARGUERITE. – Dis-moi, Paul, est-ce que ton père, qui est mort, ne t'aimait pas?

PAUL. – Je ne devrais pas te le dire, Marguerite, puisque mon père m'a défendu d'en parler; mais je te regarde comme ma soeur et mon amie, et je veux que tu saches tous mes secrets. Non, mon père, M. d'Aubert, ne m'aimait pas, ni maman non plus; quand je n'étais pas avec Sophie je m'ennuyais beaucoup; j'étais toujours avec les domestiques qui me traitaient mal, sachant qu'on ne se souciait pas de moi. Quand je m'en plaignais, maman me disait que j'étais difficile, que je n'étais content de rien, et papa me donnait une tape et me chassait du salon en me disant que je n'étais pas un prince, pour que tout le monde se prosternât devant moi.

MARGUERITE. – Pauvre Paul! Alors tu as été heureux avec papa, qui a l'air si bon?

PAUL. – Heureux, comme un poisson dans l'eau! Mon père, ou plutôt notre père, est le meilleur, le plus excellent des hommes. Les sauvages mêmes l'aimaient et le respectaient plus que leur roi. Tu juges comme je dois l'aimer, moi qui ne le quittais jamais et qu'il aimait comme il t'aime.

MARGUERITE. – – Et comment se fait-il que le Normand ne soit pas resté avec vous?

PAUL. – Tu sauras cela ce soir.

MARGUERITE. – Oh! mon petit Paul, dis-le-moi, puisque je suis ta soeur.

PAUL, *l'embrassant et riant.* – Une petite soeur que j'aime bien, mais qui est une petite curieuse et qui doit s'habituer à la patience.

Marguerite voulut insister, mais Paul se sauva. Marguerite courut après lui et appela à son secours Jacques, qu'elle rencontra dans une allée. Tous deux se mirent à la poursuite de Paul, qui leur échappa avec une agilité surprenante; Sophie, Jean, Camille, Madeleine et Léon s'étaient pourtant mis de là partie et couraient tous à qui mieux mieux. Quelquefois Paul était dans un tel danger d'être attrapé, que tous criaient d'avance: «Il est pris, il ne peut pas échapper;» mais au moment où on avançait les bras pour le prendre, il faisait une gambade de côté, se lançait comme un daim et disparaissait aux yeux des enfants étonnés. Ils revinrent dans leur jardin haletants et furent surpris d'y trouver Paul.

«Tu cours comme un vrai sauvage, lui dirent Sophie et Marguerite. C'est étonnant que tu aies pu nous échapper.

PAUL. – C'est chez les sauvages en effet que j'ai appris à courir, à éviter les dangers, à reconnaître les approches de l'ennemi. Mais voilà la cloche du dîner qui nous appelle; mon estomac obéit avec plaisir à cette invitation.

MARGUERITE. – Et ce soir tu achèveras ton histoire, n'est-ce pas?

PAUL. – Oui, petite soeur, je te le promets.

Et ils coururent tous au salon, où on les attendait pour se mettre à table.

Après le dîner, et après une petite promenade qui fut trouvée bien longue et que les parents abrégèrent par pitié pour les gémissements des enfants et pour les maux de toute sorte dont ils se plaignaient, on rentra au salon et chacun reprit sa place de la veille. Marguerite ne manqua pas de reprendre la sienne sur les genoux de son père et de lui entourer le cou de son petit bras.

«Je suis resté hier, dit Paul, au moment où mon père appelait le Normand pour abattre des arbres et construire notre hutte. Les sauvages s'étaient déjà mis au travail; ils commençaient à couper lentement et péniblement de jeunes arbres avec des pierres tranchantes ou des morceaux de coquilles. Mon père et le Normand arrivèrent à eux, les écartèrent, brandirent leurs haches et abattirent un arbre en deux ou trois coups. Les sauvages restèrent d'abord immobiles de surprise; mais, au second arbre, ils coururent en criant vers le village, et l'on vit accourir avec eux leur roi et le chef ami qui était chez eux en visite. Mon père et le Normand continuèrent leur travail. À chaque arbre qui tombait, les chefs approchaient, examinaient et touchaient la partie coupée, puis ils se retiraient et regardaient avec une admiration visible le travail de leurs nouveaux amis. Quand tous les arbres nécessaires furent coupés, taillés et prêts à être enfoncés en terre, mon père et le Normand firent signe aux sauvages de les aider à les transporter. Tous s'élancèrent vers les arbres qui, en cinq minutes, furent enlevés et portés ou traînés en triomphe à travers le village, avec des cris et des hurlements qui attirèrent les femmes et les enfants. On leur expliquait la cause du tumulte; ils s'y joignaient en criant et gesticulant. Quand tous les arbres furent apportés sur l'emplacement où devait être bâtie la hutte, mon père et le Normand se firent des maillets avec leurs haches et enfoncèrent en terre les pieux épointés par un bout. Ils eurent bientôt fini et ils se mirent à faire la couverture avec les bouts des cocotiers abattus, garnis de leurs feuilles, qu'ils posèrent en travers sur les murs formés par les arbres. Ils relièrent ensuite avec des lianes les bouts des feuilles de cocotier et les attachèrent de place en place aux arbres qui formaient les murs. Ensuite ils bouchèrent avec de la mousse, des feuilles et de la terre humide les intervalles et les trous. Je les aidai dans cette besogne; mes petits amis les sauvages voulurent aussi nous aider et furent enchantés d'avoir réussi. Il ne s'agissait plus que de faire une porte. Mon père alla couper quelques branches longues et minces et se mit à les entrelacer comme on fait pour une claie. Quand il en eut attaché avec des lianes une quantité suffisante, lui et le Normand tirèrent leurs couteaux de leurs poches et se mirent à tailler une porte de la grandeur de l'ouverture qu'ils avaient laissée. Ils l'attachèrent ensuite aux murs, comme on attache un couvercle de panier. Les sauvages, qui s'étaient tenus assez tranquilles pendant le travail, ne purent alors contenir leur joie et leur admiration; ils tournaient autour de la maison, ils y entraient, ils fermaient et ouvraient la porte comme de véritables enfants de deux ans.

Le roi s'approcha de mon père, lui frotta l'oreille de la sienne, et lui fit comprendre qu'il voudrait bien avoir cette maison. Mon père le comprit, le prit par la main, le fit entrer dans la maison et ferma la porte sur lui. Le roi ne se posséda pas de joie, et commença avec ses sujets une ronde autour de la

maison. Il fit signe à mon père que cette nuit la maison servirait à ses nouveaux amis, et qu'il ne la prendrait que le lendemain. Mon père lui expliqua, par signes aussi, que le lendemain il lui ferait une seconde chambre pour les femmes et les enfants, ce qui redoubla la joie du roi. Le chef ami regardait d'un oeil triste et envieux, lorsque tout à coup son visage prit un air joyeux; il dit quelques mots au roi, qui lui répondit: *Vansi, Vansi, pravine.* Alors le chef s'approcha du Normand, frotta son oreille contre la sienne, et le regarda d'un oeil inquiet. «Mon commandant, dit le Normand, je n'aime pas ce geste-là. Le sauvage me déplaît; au diable lui et son oreille! — Tu vas le mettre en colère, mon Normand, rends-lui son frottement d'oreille. Si nous les fâchons, ils sont mille contre un; quand nous en tuerions chacun un cent, il en resterait encore dix-huit cents, et nous autres expédiés, mon Paul restera victime de ta délicatesse. — C'est vrai, mon commandant; c'est vrai cela.» En frottant son oreille contre celle du sauvage: «Tiens, diable rouge, la voilà mon oreille de chrétien, qui vaut mieux que ton oreille de païen.» Le chef parut aussi joyeux que l'avait été le roi, et donna un ordre qu'exécuta un sauvage; il reparut avec le lien de l'amitié; le chef fit à son bras et à celui du Normand la même cérémonie qu'avait faite le roi à mon père. Le Normand avait l'air mécontent et humilié. «Mon commandant, dit-il, si ce n'était pas pour vous obéir, je ne me laisserais pas lier à ce chien d'idolâtre. J'ai dans l'idée qu'il n'en résultera rien de bon. Pourvu que je reste près de vous et de Paul, à vous servir tous deux et à vous aimer, je ne demande rien au bon Dieu.» Mon père serra la main au bon Normand, que j'embrassai; mes petits amis, qui imitaient tout ce que je faisais, voulurent aussi embrasser le Normand, qui allait les repousser avec colère, lorsque je lui dis: «Mon bon Normand, mon ami, sois bon pour eux; ils m'aiment.» Ce pauvre Normand! je vois encore sa bonne figure changer d'expression à ces paroles, et me regarder d'un air attendri en embrassant les sauvageons du bout des lèvres. Pendant ce temps on avait apporté le repas du soir. Tout le monde s'assit par petits groupes comme le matin; les femmes nous servaient. Mes amis sauvages me placèrent entre eux deux, en face de mon père, qui était entre le roi et le Normand, lié au bras du chef. Après le souper, que je mangeai de bon appétit, le chef délia le Normand, qui fut obligé de passer à son cou la moitié du lien, et chacun se retira chez soi. Mais on voyait encore des têtes apparaître par les trous qui servaient d'entrée aux huttes. «Paul, me dit mon père, avant de dormir, remercions Dieu de ce qu'il a fait pour nous; après nous avoir sauvés du naufrage, il nous a envoyés dans une tribu de braves gens, où nous vivrons tranquillement jusqu'à ce que nous ayons la bonne chance d'être recueillis par des Européens, ce qui arrivera bientôt, j'espère. Prions aussi pour ceux qui ne sont plus.»

Et me faisant mettre à genoux entre lui et le Normand, à la porte de notre cabane, il récita avec nous le *Pater,* l'*Ave*, le *Credo*, le *De profundis*, puis il pria tout bas, après quoi il se leva, posa sa main sur ma tête et me dit: «Mon fils, je te bénis. Que Dieu t'accorde la grâce de ne jamais l'offenser et d'être un bon chrétien,» Il m'embrassa ensuite, je pleurai, et je le tins longtemps embrassé. Avant d'entrer dans notre maison, nous vîmes tous les sauvages à l'entrée de leur hutte, nous regardant avec curiosité, mais en silence. Nous rentrâmes, le Normand ferma la porte. «Il nous faudrait un verrou, mon commandant, dit-il. On ne sait jamais si l'on est en sûreté avec ces diables rouges.» Mon père sourit, lui promit d'en fabriquer un le lendemain, et je m'étendis entre lui et le Normand; je ne tardai pas m'endormir. Mon père et le Normand, qui n'avalent pas dormi, pour ainsi dire, depuis quatre jours, s'endormirent aussi. Dans la nuit j'entendis ronfler le Normand, j'entendis aussi mon père parler en rêvant: «Marguerite! Marguerite! ma femme! mon enfant!»

Le lendemain, mon père et le Normand firent une seconde chambre à la maison où nous avions passé la nuit, comme ils l'avaient promis au roi, puis ils bâtirent une autre cabane pour nous-mêmes. Le roi, impatient de s'installer dans son nouveau palais, y fit apporter tout de suite les nattes et les calebasses qui formaient son mobilier; il avait aussi quelques noix de coco sculptées, des coquilles travaillées, des flèches, des arcs et des massues. Mon père tailla quelques chevilles, qu'il enfonça dans les intervalles

des arbres, et il suspendit à ces clous de bois les armes et les autres trésors du roi, qui fut si enchanté de cet arrangement, qu'il appela tous les sauvages pour l'admirer. Leur respect pour mon père augmenta encore après l'examen des chevilles. Ils ne pouvaient comprendre comment ces chevilles tenaient; mon père, voyant leur inquiétude, en fit une devant eux et l'enfonça dans une fente, à leur grande surprise et joie. J'aidais mon père et le Normand à préparer les chevilles, à couper des liens avec mon couteau, à chercher la mousse et la terre pour boucher les trous. Cette seconde maison fut bien plus jolie et plus grande que la première, et, malgré les désirs du roi clairement exprimés, mon père voulut la garder, et la conserva pendant les cinq longues années que nous avons passées près de ces sauvages. Les jours suivants il fabriqua des escabeaux et une table, puis il tapissa toute la chambre de grandes feuilles de palmier, qui faisaient un charmant effet. Il fit aussi, dès le premier jour, une croix en bois, qu'il enfonça près du seuil de notre porte, et devant laquelle, matin et soir, nous faisions notre prière à genoux; le dimanche et les fêtes, nous chantions aussi des cantiques, des psaumes et d'autres chants d'église que m'apprit mon père. Les sauvages, qui nous regardaient d'abord, voulurent faire comme nous ensuite; j'appris à mes petits amis les paroles que je chantais; ils prononçaient d'abord très mal, ce qui nous faisait rire, mais au bout de peu de temps ils prononçaient aussi bien que nous. Nous leur apprîmes petit à petit à parler français, et eux nous apprirent leur langage; nous finîmes par nous comprendre parfaitement.

MARGUERITE. –Oh! dis nous quelque chose de sauvage, Paul, je t'en prie.

PAUL. – *Pelka mi hane, cou rou glou*.

CAMILLE – Oh que c'est joli! que c'est doux! qu'est-ce que cela veut dire?

PAUL. – Cela veut dire: «Je ne ta quitterai jamais, amie de mon coeur.»

M. DE ROSBOURG. – *Brese ni Kouliche, na ne hapra*.

PAUL. – Non, mon père, non jamais, je vous le jure.

MARGUERITE. – Qu'est-ce que papa t'a dit?

PAUL. – Mon père m'a dit: «Quand tu seras grand, tu nous oublieras.» Et moi je réponds et je jure que je ne vous quitterai et que je ne vous oublierai jamais. Me séparer de vous, ce serait souffrir ou mourir.

MARGUERITE, *lui serrant les mains*. – Bon Paul, comme je t'aime!

PAUL. – Et moi donc! si tu pouvais savoir comme je t'aime, comme j'aime mon père, comme j'aime… (*se tournant cers Mme de Rosbourg*) ma mère!...Le permettez-vous?

MADAME DE ROSBOURG, *le serrant dans ses bras*. – Oui, mon fils, mon cher Paul, tu seras mon fils, et je serai ta mère.»

Paul reprit, après un instant de silence:

«Mais avant que nous ayons pu nous comprendre, il nous arriva un malheur bien grand, qui nous affligea profondément. Notre bon Normand nous fut enlevé.

JACQUES. – Comment! par qui? Pourquoi l'as-tu laissé enlever?

PAUL. – Nous n'avons pu l'empêcher malheureusement.

«Je vous ai dit que le chef ami qui était en visite chez le roi avait *lié amitié* avec le Normand. Je vous ai dit que le Normand y avait de la répugnance, qu'il ne laissa faire le chef que pour obéir à son commandant. Nous ne savions pas alors que lorsqu'on s'était laissé lier au bras d'un homme, on s'engageait à être son ami, à le protéger et à le défendre contre tous les dangers. Et quand, après avoir coupé le lien, on le mettait à son cou, on s'engageait à ne jamais se quitter, à se suivre partout. Quelques jours après son arrivée, le chef s'apprêta à retourner dans son île; quatre à cinq cents de ses sauvages vinrent le chercher. On fit un repas d'adieu, pendant lequel le roi parut lié au bras de mon père, le Normand à celui du chef, et moi à ceux des petits sauvages. Nous étions loin de penser que cette cérémonie, que mon père avait accomplie comme un jeu et sans en connaître les conséquences, nous séparait de notre brave Normand. Après le repas, les chefs coupèrent les liens et les passèrent à leur cou de même que mes petits amis et moi. Tout le monde se leva. Le Normand voulut revenir près de mon père, mais le chef lui passa le bras dans le sien et l'entraîna doucement et amicalement vers la mer. Le roi en fit autant pour mon père, et nous allâmes tous voir partir le chef et ses sauvages. Après le dernier adieu du chef, le Normand voulut retirer son bras; le chef le retint; le Normand donna une secousse, mais le chef ne lâcha pas prise. Au même instant, deux ou trois cents sauvages se précipitèrent sur lui, le jetèrent à terre, le garrottèrent et l'emportèrent dans le canot du chef. Mon père voulut s'élancer à son secours, mais en moins d'une seconde, lui aussi fut jeté à terre, lié et emporté. «Mon pauvre Normand, mon pauvre «Normand!» criait mon père. Le Normand ne répondait pas; les sauvages l'avaient bâillonné.

«Paul, mon enfant, cria enfin mon père, ne me quitte pas. Reste là, près de moi, que je te voie au moins en sûreté.»

J'accourus près de lui; on voulut me repousser, mais les petits sauvages parlèrent d'un air fâché, se mirent près de moi et me firent rester avec mon père. Je pleurais; ils essuyaient mes yeux, me frottaient les oreilles avec les leurs; en un mot, ils m'ennuyaient, et je cessai de pleurer pour faire cesser leurs consolations. Les sauvages emportèrent mon père dans sa maison. Le roi vint se mettre à genoux près de lui en faisant des gestes suppliants et en témoignant son amitié d'une manière si touchante que mon père fut attendri et qu'il regarda enfin le roi en lui souriant de son air bon et aimable. Le roi comprit, fit un saut de joie et délia une des mains de mon père en le regardant fixement. Rassuré par l'immobilité de mon père, il délia l'autre main, puis les jambes. Voyant que mon père ne se sauvait pas, il ne chercha plus à contenir sa joie et la témoigna d'une façon si bruyante, que mon père, ennuyé de cette gaieté, le prit par le bras et le poussa doucement en dehors de la porte, lui adressant un sourire et un signe de tête amical. Il ferma la porte, et nous nous trouvâmes seuls:

«Mon pauvre Normand! s'écria mon père. Pourquoi t'ai-je forcé à accepter ce lien maudit dont je ne connaissais pas les conséquences! Je comprends maintenant que ce chef le regarde comme ne devant plus le quitter. Mon pauvre Paul, c'est un ami et un protecteur de moins pour toi.

— Mon père, lui répondis-je, je n'ai besoin de rien ni de personne, tant que vous serez près de moi. Mais je regrette ce pauvre Normand; il est si bon et il vous aime tant!

— Nous tâcherons de le rejoindre, dit mon père. Le bon Dieu ne nous laissera pas éternellement à la merci de ces sauvages! Ce sont de braves gens, mais, ce n'est pas la France ni les Français. Et ma femme, et ma petite Marguerite! Quel chagrin de ne pas les voir!»

À partir de ce jour, mon père et moi nous passions une partie de notre temps au bord de la mer, dans l'espérance d'apercevoir un vaisseau à son passage: tout en regardant, nous ne perdions pas notre temps; mon père abattait des arbres, les préparait et les reliait ensemble pour en faire un bateau assez grand pour

nous embarquer avec des provisions et nous mener en pleine mer. Je ne pouvais pas l'aider beaucoup; mais, pendant qu'il travaillait, j'apprenais à lire les lettres qu'il me traçait sur le sable. Il eut la patience de m'apprendre à lire et à écrire de cette façon. Quand je sus lire, je traçais à mon tour les lettres que je connaissais, puis des mots. plus tard, mon bon père eut la patience de me tracer sur de grandes feuilles de palmier des histoires, des cartes de géographie. C'est ainsi qu'il m'apprit le catéchisme, l'histoire, la grammaire. Nous causions quelquefois des heures et des heures. Jamais je ne me fatiguais de l'entendre parler. Il est si bon, si patient, si gai, si instruit! Et il m'apprit si bien à aimer le bon Dieu, à avoir confiance en sa bonté, à lui offrir toutes mes peines, à les regarder comme l'expiation de mes fautes, que je me sentais toujours heureux, tranquille, même dans la souffrance, tant j'étais sûr que le bon Dieu m'envoyait tout pour mon bien, et qu'en souffrant j'obtenais le pardon de mes péchés. Quelles belles prières nous faisions matin et soir au pied de notre croix! Comme nous chantions avec ferveur nos cantiques et nos psaumes! Oh, mon père, mon père, que je vous remercie de m'avoir appris à être heureux malgré nos peines et nos chagrins! C'est vous qui m'avez appris par vos paroles et par vos exemples à aimer Dieu, à vivre en chrétien.»

Il y eut encore une petite interruption, après laquelle Paul continua son récit:

«Nous sommes restés ainsi cinq longues années à attendre un vaisseau, et sans avoir des nouvelles de notre pauvre Normand. L'année d'après son enlèvement, le chef revint voir le roi; mon père parlait déjà bien son langage; il lui demanda où était notre ami. Le chef répondit d'un air triste qu'il était perdu; qu'il n'avait jamais voulu leur faire une maison comme celle que nous avions faite au roi, qu'il restait triste, silencieux, qu'il ne voulait les aider en rien, ni faire usage de sa hache; qu'un beau jour enfin il avait disparu, on ne l'avait plus retrouvé qu'il avait probablement pris un canot, et qu'il était noyé ou mort de faim et de soif. Nous fûmes bien attristés de ce que nous disait le chef. Le roi lui raconta tout ce que mon père lui avait appris, et lui chanta les cantiques et les psaumes qu'il savait. Le chef demanda au roi de lui donner mon père, mais le roi le refusa avec colère. Le chef se fâcha; ils commencèrent à s'injurier; enfin le chef s'écria: «Eh bien! toi non plus, tu n'auras pas cet ami que tu refuses de me prêter.» Et il leva sa massue pour en donner un coup sur la tête de mon père; je devinai son mouvement et, m'élançant à son bras, je le mordis jusqu'au sang. Le chef me saisit, me lança par terre avec une telle force que je perdis connaissance; mais j'avais eu le temps de voir mon père lui fendre la tête d'un coup de sa hache. Je ne sais ce qui se passa ensuite. Mon père m'a raconté qu'il y avait eu un combat terrible entre nos sauvages et ceux du chef, qui furent tous massacrés; mon père fit des choses admirables de courage et de force. Autant de coups de hache, autant d'hommes tués. Moi, on m'avait emporté dans notre cabane. Après le combat, mon père accourut pour me soigner. Il me saigna avec la pointe de son couteau; je revins à moi, à la grande surprise du chef. Je fus malade bien longtemps, et jamais mon père ne me quitta. Quand je m'éveillais, quand j'appelais, il était toujours là, me parlant de sa voix si douce, me soignant avec cette tendresse si dévouée. C'est à lui après Dieu que je dois la vie, très certainement. Je me rétablis; mais j'avais tant grandi qu'il me fut impossible de remettre ma veste et mon pantalon. Mon père me fit une espèce de blouse ou grande chemise, avec une étoffe de coton que fabriquent ces sauvages; c'était très commode et pas si chaud que mes anciens habits. Mon père s'habilla de même, gardant son uniforme pour les dimanches et fêtes. Nous marchions nu-pieds comme les sauvages; nous avions autour du corps une ceinture de lianes, dans laquelle nous passions nos couteaux, et mon père sa hache. Nous avions enfoncé dans le sable, au bord de la mer, une espèce de mât au haut duquel mon père avait attaché un drapeau fait avec des feuilles de palmier de différentes couleurs. Le drapeau, surmonté d'un mouchoir blanc, devait indiquer aux vaisseaux qui pouvaient passer qu'il y avait de malheureux naufragés qui attendaient leur délivrance. Un jour, heureux jour! nous entendîmes un bruit extraordinaire sur le rivage. Mon père écouta, un coup de canon retentit à nos oreilles. Vous dire notre joie, notre

bonheur, est impossible. Nous courûmes au rivage, où mon père agita son drapeau; un beau vaisseau était à deux cents pas de nous. Quand on nous aperçut, on mit un canot à la mer, une vingtaine d'hommes débarquèrent; c'était un vaisseau français, l'*Invincible* commandé par le capitaine Duflot. Les sauvages, attirés par le bruit, étaient accourus en foule sur le rivage. Dès que le canot fut à portée de la voix, mon père cria d'aborder. On fit force de rames, les hommes de l'équipage sautèrent à terre; mon père se jeta dans les bras du premier homme qu'il put saisir, et je vis des larmes rouler dans ses yeux. Il se nomma et raconta en peu de mots son naufrage. On le traita avec le plus grand respect, en lui demandant ses ordres. Il demanda si l'on avait du temps à perdre. L'enseigne qui commandait l'embarcation dit qu'on avait besoin d'eau et de vivres frais. Mon père leur promit bon accueil, de l'eau, des fruits, du poisson en abondance. Les hommes restèrent à terre et dépêchèrent le canot vers le vaisseau pour prendre les ordres du capitaine. Peu d'instants après, nous vîmes le capitaine lui-même monter dans la chaloupe et venir à nous. Il descendit à terre, salua amicalement mon père, qui le prit sous le bras, et, tout en causant, nous nous dirigeâmes vers le village; nous rencontrâmes le roi, qui accourait pour voir le vaisseau merveilleux dont lui avaient déjà parlé ses sujets. Il frotta son oreille à celle du capitaine, auquel mon père expliqua que c'était un signe d'amitié. Le capitaine le lui rendit en riant. Le roi examinait attentivement les habits, les armes du capitaine et de sa suite. Les sauvages tournaient autour des hommes, couraient, gambadaient. On arriva au village. Mon père fit voir sa maison, que le capitaine admira très sincèrement; c'était vraiment merveilleux que mon père eût pu faire, avec une simple hache et un couteau, tout ce qu'il avait fait. Je vous dirai plus tard tous les meubles, les ustensiles de ménage qu'il avait fabriqués, et tout ce qu'il a appris aux sauvages.

Mon père demanda au capitaine s'il voulait s'embarquer avant la nuit. Le capitaine demanda vingt-quatre heures pour remplir d'eau fraîche ses tonneaux et pour faire une provision de poisson et de fruits. Mon père y consentit à regret: il désirait tant revoir la France, sa femme et son enfant! Pour moi, cela m'était égal; J'aimais mon père par-dessus tout; avec lui j'étais heureux partout; je n'avais que lui à aimer dans le monde.

SOPHIE. – Est-ce que tu n'aimais pas les petits sauvages qui t'aimaient tant?

PAUL. – Je les aimais bien, mais j'avais passé ces cinq années avec la pensée et l'espérance de les quitter; et puis ils étaient plutôt mes esclaves que mes amis; ils m'obéissaient comme des chiens et ne me commandaient jamais; ils prenaient mes idées, ils ne me parlaient jamais des leurs; en un mot, ils m'ennuyaient; et pourtant je les ai regrettés; leur chagrin quand je les ai quittés m'a fait de la peine. Tu vas voir cela tout à l'heure.

Mon père alla dire au roi que le chef blanc, son frère (le capitaine), demandait de l'eau, du poisson et des fruits. Le roi parut heureux de faire plaisir à mon père en donnant à son ami ce qu'il demandait. Les sauvages se mirent immédiatement les uns à cueillir des fruits du pays (il y en avait d'excellents et inconnus en Europe), d'autres à pêcher des poissons pour les saler et les conserver. On servit un repas auquel tout le monde prit part, et à la fin duquel mon père annonça au roi notre départ pour le lendemain. À cette nouvelle, le roi parut consterné. Il éclata en sanglots, se prosterna devant mon père, le supplia de rester. Les petits sauvages poussèrent des cris lamentables. Quand les autres sauvages surent la cause de ces cris, ils se mirent aussi à hurler, à crier; de tous côtés on ne voyait que des gens prosternés, se traînant à plat ventre jusqu'aux pieds de mon père, qu'ils baisaient et arrosaient de larmes. Mon père fut touché et peiné de ce grand chagrin; il leur promit qu'il reviendrait un jour, qu'il leur apporterait des haches, des couteaux et d'autres instruments utiles et commodes; qu'en attendant, il donnerait au roi sa propre hache et son couteau; qu'il demanderait à son frère le chef blanc quelques autres armes et outils qui seraient

distribués au moment du départ. Il réussit enfin à calmer un peu leur douleur. Le capitaine proposa à mon père de nous emmener coucher à bord, de crainte que les sauvages ne nous témoignassent leur tendresse en nous enlevant la nuit et nous emmenant au milieu des terres. Mon père répondit qu'il allait précisément le lui demander. Quand les sauvages nous virent marcher vers la mer, ils poussèrent des hurlements de douleur; le roi se roula aux pieds de mon père et le supplia, dans les termes les plus touchants, de ne pas l'abandonner.

«Ô père! que ferai-je sans toi? disait-il. Qui m'apprendra à prier ton Dieu, à être juste, à trouver le chemin de ton ciel? Et si je prends ce chemin, je ne te retrouverai donc jamais! Ô père, reste avec tes frères, tes enfants, tes esclaves! Oui, nous sommes tous tes esclaves, prends nos femmes, nos enfants pour te servir; mène-nous où tu voudras, mais ne nous quitte pas, ne nous laisse pas mourir de tristesse loin de toi!»

Après ce discours, les petits sauvages m'en dirent autant, m'offrant d'être mes esclaves, de me faire régner à leur place après la mort de leur père, le roi.

Mon père et moi nous fûmes attendris, mais nous restâmes inexorables. Mon père promit de revenir le lendemain, et nous montâmes dans la chaloupe. Le beau visage de mon père devint radieux quand il se vit sur mer, sur une embarcation française, entouré de Français. Il ne parlait pas; je le regardais, et moi qui le connais si bien, je vis qu'il priait. Moi aussi je remerciai Dieu, non de mon bonheur que je ne comprenais pas, mais du sien. La joie remplit mon coeur, et je fus ingrat pour les sauvages par tendresse pour mon père.

— Mon bon Paul, interrompit M. de Rosbourg, en lui serrant vivement la main, je ne saurais te dire combien ta tendresse me touche, mais je dois te rappeler à l'ordre en te disant que tu nous as promis toute la vérité; or, j'ai vainement et patiemment attendu le récit de deux événements que tu n'as certainement pas oubliés puisqu'il s'agissait de ma vie, et que je veux l'entendre raconter.

— Oh! mon père, reprit Paul en rougissant, c'est si peu de chose, cela ne vaut pas la peine d'être raconté.

M. DE ROSBOURG. – Ah! tu appelles peu de chose les deux plus grands dangers que j'aie courus.

MARGUERITE. – Quoi donc? Quels dangers? Paul, raconte-nous.

PAUL. – C'est d'abord qu'un jour mon père a été piqué par un serpent et que les sauvages l'ont guéri; et puis que mon pauvre père a fait une longue maladie et que les sauvages l'ont encore guéri.

M. DE ROSBOURG. – Ah çà! mon garçon, tu te moques de nous de nous raconter en deux mots de pareils évènements. Puisque tu parles si mal, je prends la parole. Écoutez. *(Paul sourit et croise ses bras d'un air résigné.)* Un jour donc, nous étions entrés dans la forêt il faisait chaud; pour ménager mes bottes, plus qu'à moitié usées, j'étais nu-pieds. Paul portait une espèce de chaussons de feuilles de palmier.

PAUL. – Que mon père m'avait faits lui-même.

M. DE ROSBOURG. – Eh! oui, que je lui avais faits. Voyez le beau mérite! Enfin, j'étais nu-pieds. Je marche sur un serpent qui me pique. Je le dis à Paul et je cours vers la mer pour baigner la piqûre. À moitié chemin, la tête me tourne, les forces me manquent, je tombe, je vois ma jambe noire et enflée, je me sens mourir. Paul avait entendu dire aux sauvages que sucer une piqûre de serpent était un remède

certain, mais que celui qui suçait s'exposait à mourir lui-même. Mon brave petit Paul (il avait dix ans alors) se jette à terre près de moi et suce ma piqûre. À mesure qu'il suçait le venin, je sentais la vie revenir en moi; ma tête se dégageait les douleurs à la jambe disparaissaient. Enfin je repris tout à fait connaissance; je me soulevai; ma première pensée avait été pour Paul, que je ne voyais pas près de moi. Jugez de mon effroi lorsque je vis mon Paul, mon fils, se dévouant à la mort pour me sauver et suçant avec force cette affreuse piqûre. Je poussai un cri, je le saisis dans mes bras; il se débattit, me supplia de le laisser achever.

«Mon père, mon père, criait-il, il reste peut-être encore du venin; laissez-moi continuer, laissez-moi vous sauver. Mon père, laissez-moi!»

Il se débattit si bien, qu'il m'échappa; j'eus un nouvel éblouissement dont il profita pour sucer ce qui restait de venin. Quand je repris de nouveau connaissance, je pus marcher jusqu'à la mer appuyé sur l'épaule de mon cher petit sauveur. Pendant que je baignais ma jambe presque entièrement désenflée, Paul courut prévenir les sauvages, qui arrivèrent en toute hâte vers le roi; ils m'emportèrent, me mirent sur la piqûre je ne sais quelles herbes; en trois jours je fus guéri. Mais j'avais eu des inquiétudes terribles pour mon pauvre Paul, dont la bouche et la langue avaient enflé énormément. On lui fit mâcher des herbes, manger un certain coquillage, et quelques heures après l'enflure et la chaleur avaient disparu. Voilà un des faits que monsieur Paul s'était permis d'oublier. L'autre maintenant.

«Un soir, je me sentis mal à l'aise; le chagrin me tuait; ma femme et mon enfant que je ne devais peut-être jamais revoir, mes inquiétudes sur l'avenir de ce cher Paul, remplissaient mon coeur d'une douleur d'autant plus amère, que je la dissimulais à ce pauvre enfant si plein de tendresse pour moi, si désolé de mes moindres tristesses, si heureux de mes moindres gaietés. Le jour, je dissimulais de mon mieux mon chagrin; mais la nuit, pendant le sommeil de cet enfant qui m'était devenu si cher, je m'y laissais aller, et j'avoue, à la honte de mon courage de chrétien, que je passais les nuits à pleurer et à prier. Depuis quatre ans que Je menais cette vie de misère, ma santé avait résisté; mais au bout de ce temps la force m'abandonna, la fièvre me prit et je tombai malade de ce que nous appelons, en France, une fièvre typhoïde. Pendant soixante-douze jours que dura ma maladie, mon Paul ne me quitta pas un instant; la nuit et le jour je le trouvais au chevet de mon grabat, épiant, mon réveil, devinant mes désirs. Seul il a veillé à tous mes besoins, il m'a soigné avec ce que je puis nommer le génie de l'amour. Il m'avait entendu parler du bien que pouvait faire un vésicatoire ou tout autre moyen d'irriter la peau; les sauvages avaient une plante qui faisait venir sur la peau des rougeurs et même des cloches quand on l'y laissait longtemps séjourner. Cet enfant de dix ans, me voyant la tête prise, me mit de cette plante sous les pieds, puis aux mollets, puis d'un côté, puis d'un autre, jusqu'à ce que ma tête fût tout à fait dégagée. Pendant deux mois, il continua l'application de cette plante, avec la sagacité d'un médecin, l'interrompant quand j'allais mieux, la remettant quand j'allais plus mal; il pansait mes plaies avec du gras de poisson frais; il me changeait de grabat en me préparant à côté du mien une nouvelle couche de feuilles fraîches. Il me coulait dessus petit à petit, d'abord par la tête et les épaules, puis par les jambes. J'étais si faible que je ne pouvais m'aider en rien. Les sauvages étaient ai maladroits et si brusques, que leur aide me faisait gémir malgré moi; Paul ne voulut plus qu'ils me touchassent. Il me donnait à boire du lait de coco ou de l'eau fraîche avec quelques gouttes de citron. Tout le temps de ma longue maladie, ma cabane fut propre et rangée comme si je venais d'y entrer. Aussi, quand je fus en état de comprendre et de voir, avec quelle douleur je regardai le visage hâve, pâle, amaigri, de mon pauvre enfant! Combien je me reprochai de m'être laissé aller à un chagrin coupable et si contraire à la résignation d'un chrétien! Comme je fus touché et reconnaissant du dévouement de cet enfant, et comme je m'attachai à lui, et à la vie à cause de lui! Il avait passé les heures, les jours, les semaines, à me soigner et à prier pour moi, tandis que, près de lui, je mourais de chagrin d'être loin de vous, ma femme et ma Marguerite. Je demandai pardon à Dieu, je

demandai du courage et une résignation plus chrétienne, et je guéris. Voyez, mes amis, si j'ai raison d'aimer mon Paul comme j'aime ma Marguerite. Il m'a deux fois sauvé du désespoir, de la mort du coeur. Et c'est toi mon fils, qui me remercies, c'est toi qui prétends me devoir de la reconnaissance! Ah Paul, tu te souviens de mes bienfaits, et tu oublies trop les tiens.»

En achevant ces mots, M. de Rosbourg se leva et réunit dans un seul et long embrassement son fils Paul et sa fille Marguerite. Tout le monde pleurait. Mme de Rosbourg, à son tour, saisit Paul dans ses bras, et, l'embrassant cent et cent fois, elle lui dit:

«Et tu me demandais si tu pouvais m'appeler ta mère? Oui, je suis ta mère reconnaissante. Sois et reste toujours mon fils, comme tu es déjà celui de mon mari.»

Quand l'émotion générale fut calmée, que Paul eut été embrassé par tous, les parents s'aperçurent qu'il était bien tard, que l'heure du coucher était passée depuis longtemps. Chacun se retira, et jamais les prières et les actions de grâces ne furent plus ferventes que ce soir-là.

X - Fin du récit de Paul

Le lendemain, les enfants entourèrent Paul avec une amitié mélangée de respect. Sa piété si fervente, sa reconnaissance dévouée pour son père adoptif, son courage, sa modestie, avaient inspiré aux enfants une tendresse presque respectueuse. Marguerite était heureuse d'avoir un pareil frère, Sophie était fière d'avoir Paul pour cousin et ami d'enfance.

«N'oublie pas, lui dit Jacques quand ils furent seuls, que tu as promis d'être mon ami, toujours, toujours.

PAUL. – Je ne l'oublierai certainement pas, mon petit ami; je t'aimerai pour deux raisons: d'abord pour toi-même, et ensuite parce que tu aimes Marguerite et qu'elle t'aime comme un frère.

JACQUES. – C'est vrai! et comme Marguerite est ta soeur, moi je suis ton frère.

PAUL. — Précisément; nous sommes trois au lien d'un que nous étions il y a quelques jours.

JACQUES. – Comme c'est drôle pourtant! Je ne te connaissais même pas la semaine dernière, et à présent tu es mon frère. Et ce qui est plus drôle encore, c'est que je t'aime déjà plus que je n'aime mes cousins. Ne le leur dis pas, mais Marguerite et moi nous n'aimons pas du tout Léon.

PAUL. – Et Jean? Il paraît bien bon.

JACQUES. – Oh! Jean est excellent, mais je ne sais pas pourquoi je t'aime plus que lui.

PAUL. – Parce que je suis nouveau, et que tu ne connais pas encore mes défauts.

JACQUES. – M. de Rosbourg dit que tu n'as pas de défauts.

PAUL. – Il est si bon lui-même, qu'il ne voit pas les défauts des autres, et surtout de ceux qu'il aime.

JACQUES. – Si fait, si fait, il les voit bien; il a bien vu tout de suite que j'étais taquin; il a bien vu que Jean était colère, que Léon était poltron et égoïste.

PAUL. — Ah! mais, mon petit frère, je vais te faire un *halte-là!* comme fait mon père quand on dit des méchancetés. Laisse donc ce pauvre Léon tranquille et ne t'occupe pas de lui.

JACQUES. – Mais, Paul, puisque tu es mon frère et mon ami, je puis bien te dire ce que je pense. Et je t'assure que si je ne le dis pas à quelqu'un, cela m'étouffera.

PAUL, *l'embrassant*. – Dis alors, dis, mon ami avec moi, ce sera comme si tu n'avais pas parlé; mais

aussi je t'avertirai quand tu diras ou feras quelque chose de mal.

JACQUES. – Oh! merci, mon frère! À présent je vois bien que tu es mon vrai ami. Je te dirai donc que non seulement je n'aime pas Léon, mais que je le déteste, que je me moque de lui tant que je peux, que je le taquine tant que le peux, que je suis enchanté que Marguerite le déteste, et que nous serons très contents quand il s'en ira.

PAUL. – Jacques, crois-tu que ce soit bien, tout cela? Que ce soit agréable au bon Dieu?

JACQUES, *après un instant de réflexion*. – Je crois que non.

PAUL. — Alors, si tu sais que c'est mal, je n'ai plus rien à t'apprendre. Rappelle-toi seulement que le bon Dieu fera pour toi comme tu fais pour les autres, avec la différence que, toi, tu n'as pas de puissance, et que Dieu est tout-puissant et qu'il peut te punir, tandis que toi, tu ne peux que souhaiter du mal à Léon.

JACQUES. – C'est vrai, c'est très vrai. Je le dirai à Marguerite. Oh! quel excellent frère nous avons!»

Et Jacques courut chercher Marguerite pour lui dire de tâcher d'aimer Léon. Paul le regarda partir en souriant, et se dit tout bas:

«Quel excellent garçon que ce cher petit Jacques? Et quelle bonne et charmante soeur le bon Dieu m'a donnée en Marguerite! j'étais déjà bien heureux avec mon cher père; mais à présent je suis si heureux, que mon coeur déborde! comme ils sont tous bons et aimables! Camille, Madeleine, ma pauvre Sophie! et Jean aussi! Quant à Léon, Jacques n'a pas tout à fait tort, mais n'oublions pas ce que me répétait toujours mon père: *La charité, la charité Paul!*»

Paul alla retrouver ses amis, qui l'attendaient pour faire une visite à Lecomte. M. de Rosbourg y était déjà avec sa femme et Marguerite; Mme de Fleurville, ses soeurs et ses frères étaient allés voir de pauvres gens dont la maison avait été brûlée quelques jours auparavant: ils voulaient la leur faire rebâtir.

«Mon père est parti sans moi, dit Paul. Chez les sauvages, il n'allait nulle part sans moi.

JEAN. – Mais nous ne sommes pas dans un pays de sauvages, Paul, et il faudra bien qu'il te quitte quelquefois.

LÉON. – D'ailleurs chez les sauvages il n'avait que toi, et ici il a sa femme et sa fille; et on aime toujours mieux un enfant véritable qu'un enfant adoptif.

— C'est vrai, dit Paul tristement.

— Non, ce n'est pas vrai, s'écria Jacques. Ton père a dit hier, Paul, qu'il t'aimait autant que Marguerite, qu'il t'aimerait toujours autant, que tu lui avais sauvé deux fois la vie. Ce que dit Léon est un mensonge et une méchanceté.

— Menteur toi-même, répondit Léon furieux; demande-moi pardon tout de suite, ou je te rosse d'importance.

JACQUES. – Non, je ne te demanderai pas pardon, quand tu devrais me tuer.»

Avant qu'on eût eu le temps de l'en empêcher, Léon donna au pauvre Jacques un coup de poing qui le jeta par terre. Alors Paul saisit Léon par te bras et lui dit d'un ton impérieux:

«Lâche! demande pardon toi-même, à genoux devant Jacques.»

Léon, hors de lui, voulut dégager son bras de l'étreinte de Paul, mais il ne réussit qu'à lui donner quelques coups de poing de la main qui restait libre; ce que voyant Paul, il lui saisit les deux bras, le ploya malgré sa résistance, le mit à genoux de force devant Jacques, et, le tenant prosterné à terre, il lui répétait: «Demande pardon.» À chaque refus, il lui faisait baiser rudement la terre. À la troisième fois, Léon cria: «Pardon, pardon!» Paul le lâcha, lui jeta un coup d'oeil méprisant. «Relève-toi, lui dit-il, et souviens-toi que si tu attaques Jacques, ou Marguerite, ou Sophie, tu recevras la même correction le nez à terre, le front dans la poussière.»

Puis se retournant vers ses amis: «Ai-je eu tort? dit-il. — Non, répondirent-ils tous ensemble. — Ai-je été trop rude pour lui? — Non, répondirent-ils encore. — Merci, mes amis; à présent, allons rejoindre mon père, je lui raconterai ce qui s'est passé. Donne-moi la main, mon pauvre Jacques, mon cher et courageux petit défenseur. — Je suis ton frère, répondit Jacques.

Paul lui serra affectueusement la main, et il se mit en route accompagné de ses amis et sans même jeter un regard sur Léon resté seul, les vêtements et les cheveux eu désordre, honteux mais pas repentant. «Il est bien plus fort que moi, dit-il, je ne peux pas l'attaquer ouvertement; je ne puis me venger qu'en lui disant des choses désagréables comme tout à l'heure. Si ce petit gueux de Jacques n'avait pas été là, il l'aurait cru tout de même; j'aurais réussi à l'humilier. Je déteste ces garçons qui se croient plus beaux, plus forts et meilleurs que tout le monde. Mes cousines le trouvent superbe; je ne vois pas ce qu'il a de beau avec ses énormes yeux noirs, bêtes et méchants, son nez droit comme un nez d'empereur romain, sa bouche imbécile et souriante pour montrer ses dents, ses cheveux ni noirs ni blonds, et bouclés comme ceux d'une fille, sa grande taille, ses gros bras robustes et ses larges épaules comme s'il était un charretier. Tout cela serait bien pour un marchand de boeufs ou de cochons; mais pour un monsieur qui se croit plus qu'un prince, c'est commun, c'est laid, c'est affreux! Dieu, qu'il est décidément laid! J'espère bien, ajouta-t-il, qu'il n'aura pas la bêtise de tout raconter à M. de Rosbourg, comme il l'a dit pour m'effrayer. En voilà encore un que je n'aime pas.»

Et Léon, consolé par ses propres paroles, s'en retourna à la maison pour nettoyer ses habits et peigner ses cheveux.

Les enfants avaient rejoint M. et Mme de Rosbourg et Marguerite. Ils trouvèrent Lecomte dans la joie, parce que M. de Rosbourg venait de lui promettre qu'il le prendrait à son service, que sa femme serait près de Mme de Rosbourg comme femme de charge. Lucie devait être plus tard femme de chambre de Marguerite.

Ils restèrent quelque temps chez Lecomte, qui leur raconta comment il s'était échappé de chez les sauvages. «Je les ai tout de même bien attrapés, et ils n'ont rien gagné à m'avoir séparé de mon commandant et de M. Paul. Ils croyaient que j'allais leur bâtir des maisons. «Plus souvent, que je leur dis, tas de gueux, chiens de païens, plus souvent que je serai votre manoeuvre, votre serviteur. Je ne reconnais que deux maîtres Dieu et mon commandant.» Ils m'écoutaient parler, les imbéciles, bien entendu qu'ils n'y comprenaient rien; ils n'ont pas assez d'esprit pour comprendre seulement bonjour et bonsoir. Ils me montraient toujours ma hache. «Eh bien qu'est-ce que vous lui voulez à ma hache? que je leur dis. Croyez-vous pas qu'elle va travailler pour vous, cette hache? Elle ne vous coupera pas seulement un brin d'herbe.» Et comme ils avaient l'air de vouloir me la prendre: «Essayez donc, que je leur dis en la brandissant autour de ma tête, et le premier qui m'approche je le fends en deux depuis le sommet de la tête jusqu'au talon.» Ils ont eu peur tout de même, et m'ont laissé tranquille pendant quelques jours. Puis j'ai vu que ça se gâtait; ils me regardaient avec des yeux, de vrais yeux de diables rouges. Si bien qu'une nuit, pendant qu'ils dormaient, je leur ai pris un de leurs canots, pas mal fait tout de même pour des gens qui n'ont que leurs doigts, et me voilà parti. J'ai ramé, ramé, que j'en étais las. J'aperçois terre à l'horizon j'avais soif, j'avais faim; je rame de ce côté et j'aborde; j'y trouve de l'eau,

des coquillages, des fruits. J'amarre mon canot, je bois, je mange, je fais un somme. Je charge mon canot de fruits, d'eau que je mets dans des noix de coco évidées, et me voilà reparti. Je suis resté trois jours et trois nuits en mer. J'allais où le bon Dieu me portait. Les provisions étaient finies; l'estomac commençait à tirailler et le gosier à sécher, quand je vis encore terre. J'aborde; j'amarre, je trouve ce qu'il faut pour vivre; arrive une tempête qui casse mon amarre, emporte mon canot, et me voilà obligé de devenir colon dans cette terre que je ne connaissais pas. J'y ai vécu près de cinq ans, attendant toujours, demandant toujours de secours au bon Dieu, et ne désespérant jamais. Rien pour me remonter le coeur, que l'espérance de revoir mon commandant, ma femme et ma Lucie. Un jour, je bondis comme un chevreuil: j'avais aperçu une voile, elle approchait; je hissai un lambeau de chemise, on l'aperçut, il vint du monde; quand ils me virent, je vis bien, moi, que ce n'étaient pas des Français. Au lieu de m'aider et de me vêtir, car j'étais nu, sauf votre respect, ces brigands-là se détournaient de moi avec un: «Oh! shocking, shocking! — Bêtes brutes, que je leur répondis, donnez-moi des habits, et vos diables de joues resteront bises comme du vieux cuir et n'auront pas à rougir de ce que je ne peux pas empêcher, moi.» Ils m'ont jeté une chemise et un pantalon qu'ils avaient apportés de précaution. Dieu me pardonne! c'étaient des Anglais, pas des amis pour lors; ils m'ont pourtant ramassé, mais ils m'ont traîné avec eux pendant six mois. Je m'ennuyais, j'ai fait leur ouvrage, et joliment fait encore! Ils ne m'ont seulement pas dit merci; et quand ils m'ont débarqué au Havre, ils ne m'ont laissé que ces méchants habits que j'avais sur le dos quand vous m'avez trouvé dans la forêt, messieurs, mesdames, et pas un schelling avec. Mais je n'en aurais pas voulu de leur diable d'argent anglais. L'Anglais, ça ne va pas avec le Français. Si jamais je les rencontre, ceux-là, et que je puisse leur frotter les épaules, je ne leur laisserai pas de poussière sur leurs habits pour ça non; une raclée, et solide encore. Pas vrai, mon commandant?

— Avant de les frotter, mon Normand, laissons le bon Dieu leur donner une lessive dans leurs Indes; notre tour viendra, sois tranquille.»

On prit congé des Lecomte. Quand on fut en route pour revenir, M. de Rosbourg appela Paul.

«Paul, mon garçon, tu as quelque chose à me dire; j'ai vu ça tout de suite, dès que tu es arrivé. Je connais si bien ta physionomie! Eh bien! tu hésites? Comment, Paul, ne suis-je plus ton ami, ton père?

— Oh! toujours, toujours, mon père! mais c'est qu'il ne s'agit plus de moi seul. Pour être sincère, il faut que j'accuse quelqu'un.

M. DE ROSBOURG. – Dis toujours, mon ami. Je sais que tu n'accuseras jamais à faux. Veux-tu que je reste seul avec toi? Tu seras plus à ton aise en tête-à-tête avec ton père, comme nous l'avons été pendant plus de cinq ans.

PAUL. – Oh! non, mon père. Ma mère et ma soeur ne sont pas de trop; quant à mes camarades, ils savent ce que j'ai à dire.»

Et Paul raconta, sans rien omettre, tout ce qui s'était passé entre lui, Jacques et Léon.

«Je vous le dis, mon père, pour que vous sachiez comme jadis toutes mes actions et toutes mes pensées, et puis aussi pour que vous me disiez si j'ai mal fait, et ce que je dois faire pour réparer mon tort.

— Tu as bien fait, mon ami, tu ne devais pas faire autrement; ton petit ami avait été battu pour nous avoir défendus contre la méchante langue de Léon; tu devais prendre violemment parti pour lui. Tu n'as eu qu'un tort, mon enfant, et ce tort, c'est moi qui en souffre.» Paul regarda M. de Rosbourg avec surprise et effroi. M. de Rosbourg sourit, lui prit la tête entre ses mains, et le baisa au front. «Oui, comment as-tu cru un instant, un seul instant, que je te négligeais, parce que je trouvais d'autres meilleurs que toi à aimer? Croire à un pareil sentiment, c'est me faire injure. Je t'aime de toutes les forces de mon coeur, et,

je le jure, à l'égal de Marguerite; il n'y a qu'une différence, c'est que Marguerite est nouvelle pour moi, et que toi, je te suis attaché non seulement par le coeur, mais par l'habitude, les souvenirs et la reconnaissance. Tu ne seras pas jalouse, ma petite Marguerite? ajouta-t-il en l'embrassant. Aime bien ce frère que je t'ai donné! aime-le, tu n'en trouveras jamais un pareil.» Et, après les avoir tendrement embrassés tous deux, il reprit le bras de sa femme et continua son chemin, suivi des enfants. Paul était heureux de l'approbation et de la tendresse de son père; il reprit toute sa gaieté, son entrain, et la promenade s'acheva joyeusement, au milieu des rires, des courses, et des jeux improvisés par Paul, Jacques et Jean.

Le soir, Sophie rappela que Paul n'avait pas entièrement terminé l'histoire de leur délivrance. Tout le monde en ayant demandé la fin, Paul reprit le récit interrompu la veille.

«Il ne me reste plus grand-chose à raconter. Je me retrouvai avec bonheur sur un vaisseau français. Je reconnus beaucoup de choses pareilles à celles que j'avais vues sur la *Sibylle*. J'avais tout à fait oublié le goût des viandes et des différents mets français. Je trouvai très drôle de me mettre à table, de manger avec des fourchettes, des cuillers, de boire dans un verre. Le dîner fut très bon; je goûtai une chose amère, que je trouvai mauvaise d'abord, bonne ensuite. C'était de la bière. Je pris du vin, que je trouvai excellent; mais je n'en bus que très peu, parce que mon père me dit que je serais ivre si j'en avalais beaucoup. Ce qui me rendait plus heureux que tout cela, c'était le bonheur de mon père; ses yeux brillaient comme je ne les avais jamais vus briller; je suis sûr qu'il aurait voulu embrasser tous les hommes de l'équipage.

— Tiens, tu as deviné cela, dit M. de Rosbourg en souriant. Tu es donc sorcier? C'est qu'il a, ma foi, raison.

PAUL, *continuant*. – Je ne suis pas sorcier, mon père, mais je vous aime, et je devine tout ce que vous pensez, tout ce que vous sentez.

— Mais alors, imbécile, reprit M. de Rosbourg en riant, tu dois voir ce qu'il y a pour toi au fond de ce coeur, et ne pas croire que je puisse t'aimer moins.

PAUL. – C'est vrai, mon père, aussi je suis content.

M. DE ROSBOURG. – C'est bien heureux.

PAUL. – Où en étais-je donc?

JACQUES. – À ton premier repas sur *l'Invincible*.

— C'est vrai. Tu t'es bien souvenu du nom, Jacques. Tu n'oublierais pas non plus le Capitaine, ni l'équipage, si tu les avais connus. Tous si bons et si braves! Après le souper, je me retirai avec mon père dans une cabine qu'on nous avait préparée. Oh! comme nous fîmes une longue et fervente prière! Comme mon pauvre père pleurait en remerciant Dieu! Je voyais bien que c'était de la joie, mais c'était si fort que j'eus peur.

MARGUERITE. – Ah! c'est comme moi, le soir que papa a fait sa première prière avec moi. Il pleurait, mon pauvre papa, si fort, si fort, que j'ai eu peur comme toi. Mais il m'a dit que c'était de bonheur, et je me suis endormie tout en sentant ses larmes sur ma main.»

Marguerite embrassa son papa en finissant; il la serra contre son coeur pour toute réponse.

PAUL. – Le lendemain, après une bonne nuit dans ce hamac, qui me parut un lit délicieux, on nous apporta des vêtements. L'habit de mon père était superbe, avec de l'or partout; le mien était un habillement de mousse; c'était très joli. Après un bon déjeuner, nous retournâmes voir nos sauvages qui nous attendaient sur le rivage. Le capitaine nous avait donné une escorte nombreuse, de peur que les sauvages ne voulussent nous garder de force. Le roi et mes jeunes amis vinrent nous recevoir; ils avaient l'air triste et abattu. Après quelques heures passées ensemble, le roi demanda à mon père une dernière grâce. «Tu nous as appris ta religion, tu nous as montré à prier ton Dieu, tu nous as dit que ceux qui ne recevaient pas l'eau sacrée sur la tête ne seraient pas avec toi dans ton ciel. Nous aimons ton Dieu, nous croyons en lui, et nous voulons te rejoindre près de lui. Verse sur nous l'eau du baptême, pour que nous soyons chrétiens comme toi.» «Ces braves gens me touchent,» dit mon père au capitaine. Et s'adressant au roi: «Je ferai comme tu désires, lui dit-il. Je sais que tu aimes mon Dieu, que tu le connais, que tu le pries. Je verserai l'eau du baptême sur ta tête et sur celle de tes fils. Ceux de tes sujets qui voudront être baptisés, le seront après toi.» Le roi remercia tendrement et tristement mon père; tout le monde s'achemina vers le village et le ruisseau. Mon père baptisa le roi et ses fils; puis tous les sauvages demandèrent le baptême avec leurs femmes et leurs enfants. La cérémonie ne finit qu'à la nuit; mon père pouvait à peine se soutenir de fatigue. «Vous voilà chrétiens, leur dit-il; n'oubliez pas mes conseils: vivez en paix entre vous, aimez Dieu, aimez vos frères, pardonnez à vos ennemis. Adieu, mes amis, adieu. Je ne vous oublierai jamais; nous nous retrouverons près de mon Dieu.» II voulut partir; mais ce fut une telle explosion de douleur, un tel empressement de lui baiser les pieds, de lui frotter l'oreille, que lui et moi nous eussions été étouffés, si nos braves compatriotes ne s'étaient groupés autour de nous pour écarter les sauvages, et ne nous avaient fait un rempart le leurs corps jusqu'à la mer. Au moment de se rembarquer, mon père donna au roi sa hache et son couteau. Je donnai un couteau à chacun de mes petits amis. Le capitaine avait fait porter sur la chaloupe cent cinquante haches et deux cents couteaux, que mon père distribua aux sauvages. Il leur donna aussi des clous et des scies, des ciseaux, des épingles et des aiguilles pour les femmes. Ces présents causèrent une telle joie, que notre départ devint facile. La nuit était venue quand nous arrivâmes à *l'Invincible*. Deux heures après on appareilla, c'est-à-dire qu'on se mit en marche; le lendemain, la terre avait disparu; nous étions en pleine mer. Notre voyage fut des plus heureux; trois mois après, nous arrivions au Havre, où recommencèrent les joies de mon père qui se sentait si près de ma mère et de ma soeur. Nous partîmes immédiatement pour Paris; nous courûmes au ministère de la marine, où nous rencontrâmes M. de Traypi. Mon père repartit sur-le-champ pour Fleurville, où M. de Traypi nous fit arriver par la ferme, de peur d'un trop brusque saisissement pour ma pauvre mère. Il y avait dix minutes à peine que nous étions arrivés, lorsque Mme de Rosbourg rentra. J'entendis son cri de joie et celui de mon père; j'étais heureux aussi, et je riais tout seul, lorsque Sophie se précipita dans la chambre à mon cou. Vous savez le reste.»

XI - Les revenants

Quand Paul eut ainsi terminé son récit, chacun le remercia et voulut l'embrasser. Mme de Rosbourg le tint longtemps pressé sur son coeur; M. de Rosbourg le regardait avec attendrissement et fierté. Marguerite et Jacques sautaient à son cou et lui adressaient mille questions sur ses petits amis sauvages, sur leur langage, leur vie. L'heure du coucher vint mettre fin comme toujours à cette intéressante conversation. Léon ne s'y était pas mêlé; il était resté sombre et silencieux, regardant Paul d'un oeil jaloux, Marguerite et Jacques d'un air de dédain, et repoussant avec humeur Sophie et Jean, quand ils s'approchaient et lui parlaient. Camille et Madeleine étaient les seules qu'il paraissait aimer encore, et les seules qu'il voulut bien embrasser quand on se sépara pour aller se coucher.

Léon se sentait embarrassé vis-à-vis de Paul: il l'évitait le plus possible; mais ce n'était pas chose facile parce que tous les enfants aimaient beaucoup leur nouvel ami, et qu'ils étaient presque toujours avec lui. Paul, que cinq années d'exil avaient rendu plus adroit, plus intelligent et plus vigoureux qu'on ne l'est en général à son âge, leur apprenait une foule de choses pour l'agrément et l'embellissement de leurs cabanes. Il leur proposa d'en construire une comme celle que son père et Lecomte avaient bâties chez les sauvages. les enfants acceptèrent cette proposition avec joie. Ils se mirent tous à l'oeuvre sous sa direction. M. de Rosbourg venait quelquefois les aider; ces jours-là, c'était fête au jardin. Paul et Marguerite étaient toujours heureux quand ils se trouvaient en présence de leur père; tous les autres enfants aimaient aussi beaucoup M. de Rosbourg, qui partageait leurs plaisirs avec une bonté, une complaisance et une gaieté qui faisaient de lui un compagnon de jeu sans pareil. Léon, qui s'était tenu un peu à l'écart dans les commencements, finit par ressentir comme les autres l'influence de cette aimable bonté. Il avait perdu de son éloignement pour M. de Rosbourg et pour Paul. Ce dernier recherchait toutes les occasions de lui faire plaisir, de le faire paraître à son avantage, de lui donner des éloges. Un soir que Paul avait beaucoup vanté un petit meuble que venait de terminer Léon, celui-ci, touché de la générosité de Paul, alla à lui et lui tendit la main sans parler. Paul la serra fortement, et lui dit avec ce sourire bon et affectueux qui lui attirait toutes les sympathies: «Merci, Mon, merci.» Cette simple parole, dite si simplement, acheva de fondre le coeur de Léon, qui se jeta dans les bras de Paul en disant: «Paul, sois mon ami comme tu es celui de mes frères, cousins et amis. Je rougis de ma conduite envers toi, envers le pauvre petit Jacques. Oui, je suis honteux de moi-même; j'ai été jaloux de toi, je t'ai détesté, je me suis conduit comme un mauvais coeur; j'ai détesté ton excellent père. Toi qui lui dis tout, dis-lui combien je suis repentant et honteux; dis-lui que je t'aimerai autant que je te détestais, que je tâcherai de t'imiter autant que j'ai cherché à te dénigrer, dis-lui que je le respecterai, que je l'aimerai tant, qu'il me rendra son estime. N'est-ce pas, Paul, tu le lui diras, et toi-même tu me pardonneras, tu m'aimeras un peu?»

PAUL. – Non, pas un peu, mais beaucoup. Je savais bien que cela ne durerait pas. Je comprends si bien ce, que tu as dû éprouver en voyant un étranger prendre pour ainsi dire de force l'amitié et les soins de ta famille et de tes amis! Puis l'intérêt que j'excitais parce que j'étais le cousin de Sophie, parce que je venais de chez des sauvages; l'attention qu'on a prêtée à mon récit; tout cela t'a ennuyé, et tu as cru que je prenais chez les tiens une place qui ne m'appartenait pas.

LÉON. – Tu expliques tout avec ta bonté accoutumée, Paul; j'en suis reconnaissant, je t'en remercie.

JACQUES. – Mais pourquoi ça n'a-t-il pas fait le même effet sur nous autres, Paul? Ni Jean, ni mes cousines, ni Sophie, ni Marguerite, ni moi, nous n'avons pensé ce que tu dis là.

PAUL, *embarrassé*. – Parce que, parce que tout le monde ne pense pas de même, mon petit frère; et puis, vous êtes tous plus jeunes que Léon et alors…

JACQUES. – Alors quoi? Je ne comprends pas du tout.

PAUL. – Eh bien! alors… vous êtes tous trop bons pour moi; voilà tout.

SOPHIE, *riant*. – Ha! ha! ha! (voilà une explication qui n'explique rien du tout, mon pauvre Paul. Les sauvages ne t'ont pas appris à faire comprendre tes idées.

LÉON. – Non, mais son bon coeur lui fait comprendre qu'il est doux de rendre le bien pour le mal, et son bon exemple me fait comprendre à moi la générosité de son explication.»

Paul allait répondre, lorsqu'ils entendirent des cris d'effroi du côté du château; ils y coururent tous et trouvèrent leurs parents rassemblés autour d'une femme de chambre sans connaissance; près d'elle une jeune ouvrière se tordait dans une attaque de nerfs, criant et répétant:

«Je le vois, je le vois. Au secours! il va m'emporter; il est tout blanc ses yeux sont comme des flammes! Au secours! au secours!

— Qu'est-ce donc, mon père? demanda Paul avec empressement; pourquoi cette femme crie-t-elle comme si elle était entourée d'ennemis?

M. DE ROSBOURG. – C'est quelque imbécile qui a voulu faire peur à ces femmes, et qui leur a apparu en fantôme. Nous allons faire une battue, ces messieurs et moi. Viens avec nous, Paul; tu as de bonnes jambes, tu nous aideras à faire la chasse au fantôme.

— Est-ce que tu n'auras pas peur? lui dit tout bas Marguerite.

PAUL, *riant*. – Peur? D'un fantôme?

MARGUERITE. – Non, mais d'un homme, d'un voleur peut-être.

PAUL. – Je ne crains pas un homme, ma petite soeur; pas même deux, ni trois. Mon père m'a appris la boxe, la savate; avec cela on se défend bien et on attaque sans crainte.»

Et Paul courut en avant de ces messieurs; ils disparurent bientôt dans l'obscurité. Les domestiques avaient emporté la femme de chambre évanouie, l'ouvrière en convulsions; Mme de Fleurville et ses soeurs les avaient suivies pour leur porter secours. Mme de Rosbourg, que sa tendresse pour son mari rendait un peu craintive, était restée sur le perron avec les enfants. On n'entendait rien, à peine quelques pas dans le sable des allées, lorsque tout à coup un éclat de voix retentit, suivi de cris, de courses précipitées; puis on n'entendit plus rien.

Les enfants étaient inquiets; Marguerite se rapprocha de sa mère.

MARGUERITE. – Maman, papa et Paul ne courent aucun danger, n'est-ce pas?

MADAME DE ROSBOURG, *avec vivacité*. – Non, non, certainement non.

MARGUERITE. — Mais alors pourquoi votre main tremble-t-elle, maman c'est comme si vous aviez peur.

— Ma main ne tremble pas, dit Mme de Rosbourg en retirant sa main de celles de Marguerite.

Marguerite ne dit rien, mais elle resta certaine d'avoir senti la main de sa mère trembler dans la sienne. Quelques instants après on entendit un bruit de pas, de rires comprimés, et on vit apparaître Paul traînant un fantôme prisonnier, que M. de Rosbourg poussait par derrière avec quelques coups de genou et de talon.

«Voici le fantôme, dit-il. Il était caché dans la haie, mais nous l'avons aperçu; nous avons crié trop tôt, il a détalé; Paul a bondi par-dessus la haie, l'a serré de près et l'a arrêté; le coquin criait grâce, et allait se débarrasser de son costume quand nous les avons rejoints. Nous l'avons forcé à garder son drap, pour vous en donner le spectacle. Il ne voulait pas trop avancer, mais Paul l'a traîné, moi aidant par derrière. Halte-là! à présent! Ôte ton drap, coquin, que nous reconnaissions ton nom à ton visage.» Et comme le fantôme hésitait, M. de Rosbourg, malgré sa résistance, lui écarta les bras et arracha le drap qui couvrait toute sa personne. On reconnut avec surprise un ancien garçon meunier de Léonard.

«Pourquoi as-tu fait peur à ces femmes? demanda M. de Rosbourg. Réponds, où je te fais jeter dans la prison de la ville.

— Grâce! mon bon monsieur! Grâce! s'écria le garçon tremblant. Je ne recommencerai pas, je vous le promets.

— Cela ne me dit pas pourquoi tu as fait peur à ces deux femmes, reprit M. de Rosbourg. Parle, coquin, et nettement, qu'on te comprenne.

LE GARÇON. – Mon bon monsieur, je voulais emprunter quelques légumes au jardin de Relmot, et ces dames étaient sur mon chemin.

M. DE ROSBOURG. – C'est-à-dire que tu voulais voler les légumes des pauvres Relmot, et que tu as fait peur à ces femmes pour t'en débarrasser, pour faire peur aussi aux voisins, et les empêcher de mettre te nez aux fenêtres.

LE GARÇON. – Grâce, mon bon monsieur, grâce!

M. DE ROSBOURG. – Pas de grâce pour les voleurs.

LE GARÇON. – Ce n'était que des légumes, mon bon monsieur.

M. DE ROSBOURG. – Après les légumes viennent les fruits, puis l'argent; on fait d'abord le fantôme, puis on égorge son monde, c'est plus sûr. Pas de grâce coquin. Paul, appelle notre brave Normand, il va lui faire son affaire, et mettre ce drôle entre les mains de ses bons amis les gendarmes.»

Le voleur voulut s'échapper, mais M. de Rosbourg lui saisit le bras et le serra à le faire crier. Paul revint bientôt avec Lecomte, qui, sachant la besogne qu'il allait avoir, avait apporté une corde pour lier les mains du voleur et le mener en laisse jusqu'à la ville. Ce fut bientôt fait.

«Allons, marche, Cartouche[9], lui dit Lecomte, et ne te fais pas tirer; je n'aime pas ça, moi, et je t'aiderais un peu rudement.»

Le garçon ne pouvait se décider à partir; alors Lecomte lui asséna sur le dos un tel coup de poing, que le voleur jeta un cri et se mit immédiatement en marche.

Je savais bien que je te déciderais, Mandrin [10] Quand tu en voudras une seconde dose, tu n'as qu'à le dire; un temps d'arrêt, et ce sera bientôt fait. Nous pourrons essayer du pied, si le poing ne te plaît pas. Avec moi il y a du choix.»

Et ils disparurent dans l'ombre des arbres. On rentra au salon. M. de Rosbourg s'approcha de sa femme, et lui dit avec inquiétude:

«Comme vous êtes pâle, chère amie! seriez» vous souffrante?

— Non, mon ami, je vais très bien, je n'ai rien du tout.»

Marguerite, voyant que son père ne détachait pas les yeux de dessus Mme de Rosbourg et qu'il continuait à en être inquiet, s'approcha et lui dit à l'oreille:

«Papa, ne vous effrayez pas. Maman est pâle parce qu'elle a eu peur pour vous quand vous êtes allé chercher le fantôme. Ses mains tremblaient; elle me disait que non, mais je les ai bien senties. C'est passé à présent.

— Merci, mon aimable enfant, répondit tout bas son père en baisant la petite joue rose; grâce à toi me voici rassuré.»

Ces dames revinrent au salon; la femme de chambre et l'ouvrière restaient persuadées qu'elles avaient vu un fantôme; elles avaient entendu une voix caverneuse; elles avaient vu des yeux flamboyants, elles s'étaient senties saisir par des griffes glacées; c'était, un revenant; elles n'en démordaient pas. On eut beau leur dire que c'était un voleur de légumes, qui avait confessé s'être habillé en fantôme pour voler tranquillement le jardin des Relmot, que M. de Rosbourg l'avait pris, amené et envoyé en prison, on ne put jamais leur persuader que les yeux flamboyants, la voix diabolique et les griffes glacées eussent été un effet de leur frayeur.

«Je ne croyais pas que Julie fût si bête, dit Camille. Comment peut-elle croire aux fantômes?

M. DE RUGÈS. – Il y en a bien d'autres qui y croient, et l'histoire du maréchal de Ségur en est bien une preuve.

— Quelle histoire, papa? dit Jean; je ne la connais pas.

— Oh! racontez-nous-la, s'écrièrent les enfants tous ensemble.

— Je ne demande pas mieux, si les papas et les mamans le veulent bien, répondit M. de Rugès.

– Certainement,» répondit-on tout d'une voix.

On se groupa autour de M. de Rugès, qui commença ainsi:

«Je vous préviens d'abord que c'est une histoire véritable, qui est réellement arrivée au maréchal de Ségur et qui m'a été racontée par son fils[11].

«Le maréchal, à peine remis d'une blessure affreuse reçue à la bataille de Laufeld, où il avait eu le bras emporté par un boulet de canon, quittait encore une fois la France pour retourner en Allemagne reprendre le commandement de sa division. il voyageait lentement, comme on voyageait du temps de Louis XV; les chemins étaient mauvais, on couchait toutes les nuits, et les auberges n'étaient pas belles, grandes et propres comme elles le sont aujourd'hui. Un orage affreux avait trempé hommes et chevaux, quand ils arrivèrent un soir dans un petit village ou il n'y avait qu'une seule auberge de misérable apparence.

«Avez-vous de quoi nous loger, l'hôtesse, moi, mes gens et mes chevaux? dit-il en entrant. — «Ah! monsieur, vous tombez mal: l'orage a effrayé les voyageurs: ma maison est pleine; toutes mes chambres

sont prises. Je ne pourrais loger que vos chevaux et vos gens. Ils coucheront ensemble sur la pailler. — Mais je ne puis pourtant pas passer la nuit dehors, ma brave femme! Voyez donc; il pleut à torrents. Vous trouverez bien un coin à me donner.» L'hôtesse parut embarrassée, hésita, tourna le coin de son tablier, puis, levant les yeux avec une certaine crainte sur le maréchal, elle lui dit: «Monsieur pourrait bien avoir une bonne chambre et même tout un appartement; mais… — Mais quoi? reprit le maréchal, donnez-la-moi bien vite cette chambre, et un bon souper avec. — C'est que… c'est que… je ne sais comment dire… — Dites toujours et dépêches-vous! — Eh bien! monsieur, c'est que… cette chambre est dans la tour du vieux château; elle est hantée; nous n'osons pas la donner depuis qu'il y est arrivé des malheurs. — Quelle sottise! allez-vous me faire accroire qu'il y vient des esprits? — Tout juste, monsieur, et je serais bien fâchée qu'il arrivât malheur à un joli cavalier comme vous. — Ah bien! si ce n'est pas autre chose qui m'empêche d'être logé, donnez-moi cette chambre, je ne crains pas les esprits; et quant aux hommes, j'ai mon épée, deux pistolets, et malheur à ceux qui se présenteront chez moi sans en être priés! — En vérité, monsieur, je n'ose… — Osez donc, parbleu, puisque je vous le demande. Voyons, en marche et lestement.» L'hôtesse alluma un bougeoir et le remit au maréchal. «Tenez, monsieur, nous n'en n'aurons pas trop d'un pour chacun de nous. Si vous voulez suivre le corridor, monsieur, je vous accompagnerai bien jusque-là. — Est-ce au bout du corridor? — Oh! pour ça non, monsieur, grâce à Dieu nous déserterions la maison si les esprits se trouvaient si près de nous; vous prendrez la porte qui est au bout, vous descendrez quelques marches, vous suivrez le souterrain, vous remonterez quelques marches, vous pousserez une porte, vous remonterez encore, vous irez tout droit, vous redescendrez, vous… — Ah çà! ma bonne femme, interrompit le maréchal en riant, comment voulez-vous que je me souvienne de tout cela? Marchez en avant pour me montrer le chemin. — Oh! monsieur, je n'ose. – Eh bien! à côté de moi, alors. — Oui-da! et pour revenir toute seule, je n'oserai jamais. — Holà, Pierre, Joseph, venez par ici, drôles, cria le maréchal; venez faire escorte à madame qui a peur des esprits. — Faut pas en plaisanter, monsieur, dit très sérieusement l'hôtesse, il arriverait malheur.»

«Les domestiques du maréchal étaient accourus à son appel. Suivant ses ordres, ils se mirent à la droite et à la gauche de l'hôtesse, qui, rassurée par l'air intrépide de ses gardes du corps, se décida à passer devant le maréchal. Elle lui fit parcourir une longue suite de corridors, d'escaliers, et l'amena enfin dans une très grande et belle chambre, inhabitée depuis longtemps, à en juger par l'odeur de moisi qu'on y sentait. L'hôtesse y entra d'un air craintif, osant à peine regarder autour d'elle; son bougeoir tremblait dans ses mains. Elle se serait enfuie, si elle avait osé parcourir seule le chemin de la tour de l'auberge. Le maréchal éleva son bougeoir, examina la chambre, en fit le tour et parut satisfait de son examen. «Apportez-moi des draps et à souper, dit-il, des bougies pour remplacer ce bougeoir qui va bientôt s'éteindre et aussi mes pistolets, Joseph, et de quoi les recharger.» Les domestiques se retirèrent pour exécuter les ordres de leur maître; l'hôtesse les accompagna avec empressement, mais elle ne revint pas avec eux quand ils rapportèrent les armes du maréchal et tout ce qu'il avait demandé. «Et notre hôtesse, Joseph? Elle ne vient donc pas? J'aurais quelques questions à lui adresser; cette tapisserie me semble curieuse. «— Elle n'a jamais voulu venir, monsieur le marquis. Elle dit qu'elle a eu trop peur, qu'elle a entendu les esprits chuchoter et siffler à son oreille, dans l'escalier et dans la chambre, et qu'on la tuerait plutôt que de l'y faire rentrer. «— Sotte femme! t dit le maréchal en riant. Servez-moi le souper, Joseph; et vous, Pierre faites mon lit et allumez les bougies. Ouvrez les fenêtres; ça sent le moisi à suffoquer.» On eut quelque peine à ouvrir les fenêtres, fermées depuis des années: il faisait humide et froid; la cheminée était pleine de bois; le maréchal fit allumer un bon feu, mangea avec appétit du petit salé aux choux, une salade au lard fondu, fit fermer ses croisées, examina ses pistolets, renvoya ses gens et donna l'ordre qu'on vînt l'éveiller le lendemain au petit jour, car il avait une longue journée à faire pour gagner une bonne couchée. Quand il fut seul, il ferma sa porte au verrou et à double tour, et fit

la revue de sa chambre pour voir s'il n'y avait pas quelque autre porte masquée dans le mur, ou une trappe, un panneau à ressort, qui pût en s'ouvrant donner passage à quelqu'un. «Il ne faut, se dit-il, négliger aucune précaution; je ne crains pas les esprits dont cette sotte femme me menace; mais cette vieille tour, reste d'un vieux château, pourrait bien cacher dans ses souterrains une bande de malfaiteurs, et je ne veux pas me laisser égorger dans mon lit comme un rat dans une souricière.» Après s'être bien assuré par ses yeux et par ses mains qu'il n'y avait à cette chambre d'autre entrée que la porte qu'il venait de verrouiller et qui était assez solide pour soutenir un siège, le maréchal s'assit près du feu dans un bon fauteuil et se mit à lire. Mais il sentit bientôt le sommeil le gagner; il se déshabilla, se coucha, éteignit ses bougies, et ne tarda pas à s'endormir. Il s'éveilla au premier coup de minuit sonné par l'horloge de la vieille tour; il compta les coups:

«Minuit, dit-il; j'ai encore quelques heures de repos devant moi.» Il avait à peine achevé ces mots, qu'un bruit étrange lui fit ouvrir les yeux. Il ne put d'abord en reconnaître la cause, puis il distingua parfaitement un son de ferraille et des pas lourds et réguliers. Il se mit sur son séant, saisit ses pistolets, plaça son épée à la portée de sa main et attendit. Le bruit se rapprochait et devenait de plus en plus distinct. Le feu à moitié éteint jetait encore assez de clarté dans la chambre pour qu'il pût voir si quelqu'un y pénétrait; ses yeux ne quittaient pas la porte; tout à coup une vive lumière apparut du côté opposé; le mur s'entr'ouvrit, un homme de haute taille, revêtu d'une armure, tenant une lanterne à la main, achevait de monter un escalier tournant taillé dans le mur. Il entra dans la chambre, fixa les yeux sur le maréchal, s'arrêta à trois pas du lit et dit: «Qui es-tu, pour avoir eu le courage de braver ma présence? – Je suis d'un sang qui ne connaît pas la peur. Si tu es homme, je ne te crains pas; car j'ai mes armes, et mon Dieu qui combattra pour moi. Si tu es un esprit, tu dois savoir qui je suis et que je n'ai eu aucune méchante intention en venant habiter cette chambre. — Ton courage me plaît, maréchal de Ségur; tes armes ne te serviraient pas contre moi, mais ta foi combat pour toi. — Mon épée a plus d'une fois été teinte du sang de l'ennemi, et plus d'un a été traversé par mes balles. — Essaye, dit le chevalier: je m'offre à tes coups. Me voici à portée de tes pistolets; tire, et tu verras. – Je ne tire pas sur un homme seul et désarmé;» répondit le maréchal. Pour toute réponse, le chevalier tira un long poignard de son sein, et approchant du maréchal, lui en fit sentir la pointe sur la poitrine. Devant un danger si pressant, le maréchal ne pouvait plus user de générosité; son pistolet était armé, il tira: la balle traversa le corps du chevalier et alla s'aplatir contre le mur en face. Mais le chevalier ne tombait pas, il continuait son sourire, et le maréchal sentait toujours la pointe du poignard pénétrer lentement dans sa poitrine. Il n'y avait pas un moment à perdre, il tira son second pistolet: la balle traversa également la poitrine du chevalier et alla comme la première s'aplatir contre le mur en face. Le chevalier ne bougea pas, seulement son sourire se changea en un rire caverneux, et son poignard entra un peu plus fortement dans la poitrine du maréchal. Celui-ci saisit son épée et en donna plusieurs coups dans la poitrine, le coeur, la tête du chevalier. L'épée entrait jusqu'à la garde et sans résistance, mais le chevalier ne tombait pas et riait toujours. «Je me rends, dit enfin le maréchal, je te reconnais esprit, pur esprit, contre lequel ma main et mon épée sont également impuissantes. Que veux-tu de moi? Parle. — Obéiras-tu? — J'obéirai, si tu ne me demandes rien de contraire à la loi de Dieu. — Oserais-tu me braver en me désobéissant? Ne craindrais-tu pas ma colère? — Je ne crains que Dieu, mon maître et le tien. — Je puis te tuer. — Tue-moi si Dieu te donne pouvoir sur mon corps, il ne t'en donne pas sur mon âme, que je remets entre ses mains.» Et le maréchal ferma les yeux, fit un signe de croix et baisa l'étoile du Saint-Esprit qu'il portait toujours sur lui en qualité ce grand cordon de l'ordre. Ne sentant plus le poignard sur sa poitrine, il ouvrit les yeux et vit avec surprise le chevalier qui, les bras croisés, le regardait avec un sourire bienveillant. «Tu es un vrai brave, lui dit-il, un vrai soldat de Dieu, mon maître et le tien, comme tu as si bien dit tout à l'heure. Je veux récompenser ton courage en te faisant maître d'un trésor qui m'a appartenu et dont

personne ne connaît l'existence. Suis-moi. L'oseras-tu?» Le maréchal ne répondit qu'en sautant à bas de son lit et revêtant ses habits. Le chevalier le regardait faire en souriant. «Prends ton épée, dit-il, cette noble épée teinte du sang des ennemis de la France. Maintenant, suis-moi sans regarder derrière toi, sans répondre aux voix qui te parleront. Si un danger te menace, fais le signe de la croix sans parler. Viens, suis-moi!» Et le chevalier se dirigea vers le mur entr'ouvert, descendit un escalier qui tournait, tournait toujours. Le maréchal le suivait pas à pas, sans regarder derrière lui, sans répondre aux paroles qu'il entendait chuchoter à son oreille. «Prends garde lui disait une voix douce, tu suis le diable; il te mène en enfer. — Retourne-toi, lui disait une autre voix, tu verras un abîme derrière toi tu ne pourras plus revenir sur tes pas. — N'écoute pas ce séducteur, disait une voix tremblante, il veut acheter ton âme avec le trésor qu'il te promet.» Le maréchal marchait toujours. De temps à autre, il voyait, entre lui et le chevalier, la pointe d'un poignard, puis des flammes, puis des griffes prêtes à le déchirer: un signe de croix le débarrassait de ces visions. Le chevalier allait toujours; depuis une heure il descendait, lorsqu'enfin ils se trouvèrent dans un vaste caveau entièrement dallé de pierres noires; chaque pierre avait un anneau; toutes étaient exactement pareilles. Le chevalier passa sur toutes ces dalles, et s'arrêtant sur l'une d'elles: «Voici la pierre qui recouvre mon trésor, dit-il; tu y trouveras de l'or de quoi te faire une fortune royale, et des pierres précieuses d'une beauté inconnue au monde civilisé. Je te donne mon trésor, mais tu ne pourras lever la dalle que de minuit à deux heures. Prie pour l'âme de ton aïeul, Louis-François de Ségur. Garde-toi de toucher aux autres dalles, qui recouvrent des trésors appartenant à d'autres familles. À peine soulèverais-tu une de ces pierres, que tu serais saisi et étouffé par l'esprit propriétaire de ce trésor. Pour reconnaître ma dalle et emporter ce qu'elle recouvre, il faut…» Le chevalier ne put achever. L'horloge sonna deux heures: un bruit semblable au tonnerre se fit entendre, les esprits disparurent tous, et le chevalier avec eux. Le maréchal resta seul; la lanterne du chevalier était heureusement restée à terre. «Comment reconnaîtrai-je ma dalle? dit le maréchal; je ne puis l'ouvrir maintenant, puisque deux heures sont sonnées. Si j'avais emporté ma tabatière ou quelque objet pour le poser dessus.» Pendant qu'il réfléchissait, il ressentit de cruelles douleurs d'entrailles, résultat du saisissement causé par la visite du chevalier. Le maréchal se prit à rire: «C'est mon bon ange, dit-il, qui m'envoie le moyen de déposer un souvenir sur cette dalle précieuse. Quand j'y viendrai demain, je ne pourrai la méconnaître…»

Aussitôt dit, aussitôt fait, poursuivit M. de Rugès en riant. Le maréchal ne commença à remonter l'escalier qu'après s'être assuré de retrouver sa pierre entre mille. Il monta, monta longtemps; enfin il arriva au haut de cet interminable escalier; à la dernière marche la lanterne échappa de ses mains et roula jusqu'en bas. Le maréchal ne s'amusa pas à courir après. Il rentra dans sa chambre, repoussa soigneusement le mur, non sans avoir bien examiné le ressort et s'être assuré qu'il pouvait facilement l'ouvrir et le fermer. Après s'y être exercé plusieurs fois, et après avoir fait avec son épée une marque pour reconnaître la place, il allait se recoucher lorsqu'il entendit frapper à la porte. C'était son valet de chambre qui venait l'éveiller. «Je vais ouvrir,» s'écria-t-il. Sa propre voix l'éveilla. Sa surprise fut grande de se retrouver dans son lit. Il examina ses pistolets; ils étaient chargés et posés près de lui comme lorsqu'il s'était endormi la veille, de même que son épée. Il se sentit mal à l'aise dans son lit: il se leva. Fantôme, trésor, tout était un rêve, excepté le souvenir qu'il avait cru laisser sur la dalle et que ses draps avaient reçu. N'en pouvant croire le témoignage de ses sens, il examina le mur percé de ses deux balles: point de balles, point de traces; il chercha la place du passage mystérieux, de la marque faite avec son épée; il ne trouva rien. «J'ai décidément rêvé, dit-il, c'est dommage! Le trésor aurait bien fait à ma fortune ébréchée par mes campagnes. Et que vais-je faire de mes draps? dit-il en riant. Je mourrais de honte devant cette hôtesse… Ah! une idée! un bon feu fera justice de tout. Je dirai à l'hôtesse que les esprits ont emporté ses draps, et je lui en payerai dix pour la faire taire.»

«Le maréchal ralluma son feu qui brûlait encore, y jeta les draps, et n'ouvrit sa porte que lorsqu'ils furent entièrement consumés. «L'honneur est sauf, dit le maréchal; en avant les revenants.»

— Comment M. le marquis a-t-il dormi? demanda l'hôtesse, qui accompagnait les domestiques du maréchal.

— Pas mal, pas mal, ma bonne femme; j'ai seulement été ennuyé par les esprits, qui m'ont tiraillé, turlupiné, jusqu'à ce qu'ils se soient emparés de mes draps. Voyez, ils les ont emportés; ils n'en ont point laissé seulement un morceau.

— C'est ma foi vrai! s'écria la maîtresse désolée. J'avais bien dit qu'il arriverait malheur. Mes pauvres draps! Mes plus fins, mes plus neufs encore!

— Eh bien! ma bonne femme, reprit le maréchal en riant, vous pourrez toujours dire avec vérité que vous m'avez mis dans de beaux draps, et pour vous faire dire plus vrai encore, au lieu de deux, je vous en rendrai dix, puisque c'est grâce à mon obstination que vous les avez perdus. Combien valaient vos draps?

— Quatre écus [12] monsieur le marquis, aussi vrai qu'il y a des esprits dans cette tour de malheur. Eh bien en voici vingt cela vous fait vos cinq paires ou vos dix draps. Et maintenant à déjeuner, et bonsoir.»

L'hôtesse fit révérence sur révérence, et courut chercher le déjeuner du maréchal. La voyant revenir toute seule: «Vous n'avez donc plus peur des esprits, lui dit-il, que vous allez et venez ainsi sans escorte? — Oh! monsieur, tant qu'il fait jour, il n'y a pas de danger; ce n'est qu'aux approches de minuit.» «Le maréchal paya généreusement sa dépense et celle de ses gens, et laissa l'hôtesse plus persuadée que jamais de la présence des esprits dans la tour du vieux château. Depuis ce jour, elle invoquait toujours le nom du maréchal de Ségur pour convaincre les incrédules du danger d'habiter la tour et voilà comme se font toutes les histoires de revenants!»

Les enfants remercièrent beaucoup M. de Rugès de cette histoire, qui les avait vivement intéressés.

«Moi, dit Jacques, je suis fâché que le maréchal n'ait pas vu le fantôme tout de bon.

— Pourquoi donc? dit son père.

JACQUES. – Parce qu'il avait bien répondu au chevalier. J'aime ses réponses, elles sont très courageuses.

MARGUERITE. — J'aurais eu joliment peur, à sa place, quand les balles n'ont pas tué le chevalier.

LÉON. – Tu aurais eu peur, parce que tu es une fille, mais je suis bien sûr que Paul n'aurait pas eu peur.

PAUL. – Je crois, au contraire, que j'aurais eu très peur. Il n'y a plus de défense possible contre un esprit que les balles ni l'épée ne peuvent mettre en fuite.

M. DE ROSBOURG. – Il y a toujours l'éternelle défense de la prière à Dieu.

JEAN. – .C'est vrai, mais c'est la seule.

M. DE ROSBOURG. – Et la seule toute-puissante, mon ami; cette arme-là, dans certaines occasions, est plus forte que le fer et le feu.

SOPHIE. – Comme c'était drôle, quand le maréchal s'est éveillé!

CAMILLE. **. –** Il s'est tiré d'embarras avec esprit, tout de même.

MADELEINE. –.Seulement, je trouve qu'il a eu tort de laisser croire à l'hôtesse que ses draps avaient été emportés par les esprits.

M. DE TRAYPI. – Que veux-tu? À ce prix seulement son honneur était sauf, comme il l'a dit lui-même.

MADAME DE FLEURVILLE. – Au risque d'être toujours la mère Rabat-joie, je rappelle que l'heure du coucher est plus que passée.

— Vous avez raison aujourd'hui comme toujours, chère madame, dit M. de Rosbourg en posant à terre sa petite Marguerite, établie sur ses genoux. Va, chère enfant, embrasser ta maman et tes amis.»

Marguerite obéit sans répliquer.

«Maintenant à l'ordre de mon commandant, dit M. de Rosbourg en emportant Marguerite. C'est ma récompense de tous les soirs: obéir à l'ordre de ma petite Marguerite, la coucher et être le dernier à l'embrasser.

— Vous ne pleurez plus, papa, tout de même. Vous avez l'air si heureux, si heureux, tout comme Paul!» dit Marguerite en l'embrassant.

Elle continua son petit babil, qui enchantait M. de Rosbourg, jusqu'au moment de la prière et du coucher. Quand elle fut dans son lit: «Je vous en prie, papa, dit-elle, restez-là jusqu'à ce que je sois endormie. Quand je m'endors avec ma main dans la vôtre, je rêve à vous; et alors je ne vous quitte pas, même la nuit.»

M. de Rosbourg se sentait toujours doucement ému de ces sentiments si tendres que lui exprimait Marguerite; il était lui-même trop heureux de voir et de tenir son enfant, pour lui enlever cette jouissance dont il avait été privé si longtemps. Aussi, devant cette tendresse extrême, devant l'affection si vive de sa femme, devant la tendresse passionnée et dévouée de Paul, il ne se sentait plus le courage de continuer sa carrière de marin, et de jour en jour il se fortifiait dans la pensée de quitter le service actif et de vivre pour ceux qu'il aimait. L'éducation de ses enfants, l'amélioration du village occuperaient suffisamment son temps.

XII - Les Tourne-Boule et l'idiot

Les vacances étaient bien avancées; un grand mois s'était écoulé depuis l'arrivée des cousins; mais les enfants avaient encore trois semaines devant eux, et ils ne s'attristaient pas si longtemps d'avance à la pensée de la séparation. Léon s'améliorait de jour en jour; non seulement il cherchait à vaincre son caractère envieux, emporté et moqueur, mais il essayait encore de se donner du courage. Son nouvel ami Paul avait gagné sa confiance par sa franche bonté et son indulgence; il avait osé lui avouer sa poltronnerie.

«Ce n'est pas ma faute, lui dit-il tristement; mon premier mouvement est d'avoir peur et d'éviter le danger; je ne peux pas m'en empêcher. Je t'assure, Paul, que bien des fois j'en ai été honteux au point d'en pleurer en cachette; je me suis dit cent fois qu'à la prochaine occasion je serais brave; pour tâcher de le devenir, je me faisais brave en paroles. J'ai beau faire, je sens que je suis et serai toujours poltron.»

11 avait l'air si triste et si honteux en faisant cet aveu, que Paul en fut touché.

«Mon pauvre ami, lui dit-il, il appuya sur *ami*, je trouve au contraire qu'il faut un grand courage pour dire, même à un ami, ce que tu viens de me confier. Au fond, tu es tout aussi brave que moi (Léon relève la tête avec surprise) seulement tu n'a pas eu occasion d'exercer ton courage avec prudence. Tu es entouré de cousines et d'amis plus jeunes que toi; tu t'es trouvé dans des moments de danger, plus ou moins grand, avec la certitude que tu n'avais ni la force ni les moyens de t'en préserver; alors tu as tout naturellement pris l'habitude de fuir le danger et de croire que tu ne peux pas faire autrement.

LÉON. – Mais pourtant, Paul, toi, je te vois courir en avant dans bien des occasions où je me serais sauvé.

PAUL. – Moi, c'est autre chose; j'ai passé cinq années entouré de dangers et avec l'homme le plus courageux, le plus déterminé que je connaisse; il m'a habitué à ne rien craindre. Mais moi-même, que tu cites comme exemple, c'est par habitude que je suis courageux, et cette habitude, je l'ai prise, parce que je me sentais toujours en sûreté sous la protection de mon père. Marchons ensemble à la première occasion, et tu verras que tu feras tout comme moi.

— J'en doute, reprit Léon; en tout cas, je tâcherai. Je te remercie de m'avoir remonté dans ma propre estime j'étais honteux de moi-même.

— À l'avenir, tu seras content; tu verras,» dit Paul en lui serrant affectueusement la main.

Léon rentra tout joyeux pour travailler; Paul monta chez M. de Rosbourg, qui lui dit en souriant:

«Ton visage est rayonnant, mon bon ami; quelle bonne nouvelle m'apportes-tu?

PAUL. – Ce n'est pas une bonne nouvelle, mais une bonne action que je vous apporte, mon père.»

Et il lui raconta ce qui venait de se passer entre lui et Léon.

M. DE ROSBOURG. – Tu as été aussi bon qu'ingénieux, mon fils. Je ne sais si Léon est bien persuadé que le courage dort en lui et que le réveil du lion est proche mais tu as toujours réussi à lui faire espérer ton estime et la mienne (je sais qu'il y tient), c'est un grand point de gagné. Mais comment feras-tu pour l'empêcher d'être un fichu poltron? Car entre nous, il l'est, tu le vois bien toi-même.

PAUL. – Il l'est, mon père, mais il ne le sera plus; son amour-propre est excité maintenant; et puis j'arriverai à lui faire comprendre qu'il est plus sûr d'aller au devant du danger que de le fuir.

M. DE ROSBOURG. – Comment lui feras-tu avaler ce raisonnement?

PAUL. – En lui prouvant que le courage impose non seulement aux hommes, mais aux bêtes, et les fait fuir au lieu d'attaquer.

M. DE ROSBOURG. – Tu me rendras compte de ta première expérience, mon ami… et puisque tu es là, causons donc ensemble de ton avenir. Y as-tu pensé?

PAUL. – Non, mon père, je vous en ai laissé le soin; je sais que vous arrangerez tout pour mon plus grand bien.»

M. de Rosbourg attira Paul vers lui et le baisa au front.

M. DE ROSBOURG. – «J'y ai pensé, moi, et j'ai arrangé ta vie de manière à ne pas la séparer de la mienne…

PAUL, *s'écriant et sautant de joie*. – Merci, merci, mon père, mon bon père. Que vous êtes bon je vais aller le dire à Marguerite.

M. DE ROSBOURG, *riant*. – Mais attends donc, nigaud; que lui diras-tu? Tu ne sais rien encore!

PAUL. – Je sais tout, puisque je sais que je resterai toujours près de vous, près de ma mère, de Marguerite.

M. DE ROSBOURG. – Tiens, tiens, comme tu as vite arrangé cela, toi et ma carrière? la marine qu'en fais-tu?

PAUL, *étonné*. **–** Votre carrière? Est-ce que… est-ce que vous retourneriez encore en mer?

M. DE ROSBOURG. – Et si j'y retournais, est-ce que tu ne m'y suivrais pas? Ou bien aimerais-tu mieux achever ton éducation ici avec ta mère et ta soeur?

— Avec vous, mon père, avec vous, partout et toujours, s'écria Paul en se jetant dans les bras de M. de Rosbourg.

— J'en étais bien sûr, dit M. de Rosbourg en le serrant contre son coeur et en l'embrassant. Tu serais aussi malheureux séparé de moi que je le serais de ne plus t'avoir, mon fils, mon compagnon d'exil et de souffrance. Mais sois tranquille; quand je m'y mets, les choses s'arrangent mieux que cela. Voici ce que j'ai décidé. J'envoie ma démission au ministre; nous vivrons tous ensemble; tu n'auras d'autre maître, d'autre ami que moi, et nous emploierons nos heures de loisir à améliorer l'état de nos bons villageois et la culture de nos fermes: vie de propriétaire normand. Nous élèverons des chevaux, nous cultiverons nos terres et nous ferons du bien en nous amusant, en nous instruisant et en améliorant tout autour de nous.

Paul était si heureux de ce projet, qu'il ne put d'abord autrement exprimer sa joie qu'en serrant et

baisant les mains de son père. Il demanda la permission de l'aller annoncer à Mme de Rosbourg et à Marguerite.

M. DE ROSBOURG. – «Ma femme le sait; je pense tout haut avec elle; c'est à nous deux que nous avons arrangé notre vie; mais nous avons voulu te laisser le plaisir d'annoncer cette heureuse nouvelle à ma petite Marguerite. Va, mon ami, et reviens ensuite; nous avons bien des choses à régler pour l'emploi de nos journées.»

Paul partit comme une flèche; il courut aux cabanes; il y trouva Marguerite qui lisait avec Sophie et Jacques.

PAUL. — Marguerite, Marguerite, nous restons; je ne te quitterai jamais. Mon père ne s'en ira plus; nous travaillerons ensemble; nous aurons une ferme; nous serons si heureux, si heureux, que nous rendrons heureux tous ceux qui nous entoureront.

— Ah çà, tu es fou, dit Sophie en se dégageant des bras de Paul, qui, après Marguerite, l'étouffait à force de l'embrasser. Qu'est-ce que tu nous racontes de travail, de ferme, de je ne sais quoi?

— Oh moi, je comprends, dit doucement Marguerite en rendant à Paul ses baisers. Papa ne sera plus marin, lui et Paul resteront toujours avec nous; c'est papa qui sera notre maître. C'est cela, n'est-ce pas, Paul?

PAUL. – Oui, oui, ton coeur a deviné, ma petite soeur, chérie.

— Et moi donc? Qu'est-ce que je deviens dans tout cela? demanda Sophie; c'est joli, monsieur, de m'oublier dans un pareil moment!

PAUL. – Tiens! je peux bien t'avoir oubliée un instant, toi qui m'as oublié pendant cinq ans.

SOPHIE. – Oh! mais moi j'étais petite.

PAUL. — Et moi je suis grand. Voilà pourquoi je comprends le bonheur de vivre près de mon père et d'être élevé par lui.

MARGUERITE. – Mais pourquoi donc nous quitterais-tu, Sophie? Nous vivrons tous ensemble comme avant.

SOPHIE. – Je crois que c'est impossible. Ton père voudra être chez lui.

MARGUERITE. – Eh bien! nous t'emmènerons.

SOPHIE. – C'est impossible. Je gênerais là-bas; je ne gêne pas ici. M. de Fleurville est pour moi ce que ton papa est pour Paul; Camille et Madeleine sont pour moi ce que tu es pour Paul. Je resterai.

JACQUES. – Et moi, je suis donc un rien du tout, qu'on ne me regarde seulement pas.

PAUL. – Tu es, mon cher petit ami, un ancien ami de Marguerite. Je te connais assez pour savoir que tu

seras toujours le mien. Mais toi, Jacques, tu vis avec ton papa et ta maman qui t'aiment; tu n'as pas d'inquiétude à avoir sur ton bonheur, et je suis sûr que tu partages le mien.

JACQUES. — Oh oui; j'ai le coeur content comme si c'était pour moi. Je sais que je te verrai autant que si vous restiez tous ensemble; ainsi moi je n'ai qu'à me réjouir.

Marguerite embrassa Jacques et courut bien vite chez son papa, auquel elle témoigna sa joie avec une tendresse dont il fut profondément touché. Pendant ce temps Paul avait couru embrasser et remercier Mme de Rosbourg, qu'il trouva aussi heureuse qu'il l'était lui-même. Elle lui dit qu'ils venaient d'acheter un château et une terre magnifique qui n'étaient qu'à une lieue de Fleurville, et qui appartenaient à des voisins qu'on ne voyait jamais, tant ils étaient ridicules, fiers et communs; qu'après les vacances ils iraient s'établir dans ce château; que Sophie resterait chez Mme de Fleurville, et qu'au reste M. de Rosbourg achèterait à Paris un hôtel où ils logeraient tous ensemble pendant l'hiver. Paul en fut content pour Sophie et pour Marguerite, qui, de cette manière, quitterait le moins possible ses amies.

Peu de temps après, on vit arriver une voiture élégante; les enfants se mirent aux fenêtres et virent avec surprise descendre de voiture d'abord un gros petit monsieur d'une cinquantaine d'années, puis une dame magnifiquement vêtue et enfin une petite fille de douze ans environ, habillée comme pour aller au bal: robe de gaze à volants et rubans, fleurs dans les cheveux, le cou et les bras nus et couverts de colliers et de bracelets. Les enfants se regardèrent avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que c'est que cela? s'écria Paul.

— Je n'ai jamais vu ces figures-là, dit Camille,

— C'est peut-être les ridicules voisins du château vendu, dit Madeleine.

— Comment s'appellent ces originaux? dit Jean.

— Ce doivent être les Tourne-Boule, dit Sophie.

— Ceux qui ont vendu leur château à papa? demanda Marguerite.

CAMILLE. – Ton papa a acheté leur château?

MARGUERITE. – Oui, il vient de me le dire.

MADELEINE. – Mais que viennent-ils faire ici?

JEAN. – Faire connaissance en même temps qu'ils font leurs adieux, probablement.

LÉON. – On n'a jamais voulu les recevoir ici; ils sont fiers, sots et méchants.

JEAN. – C'est pour cela qu'ils viennent sans être priés, quittant le pays, ils sont toujours sûrs d'être bien reçus; on dit que le père a été marmiton.

PAUL. – Que la toilette de cette petite est ridicule!

CAMILLE. – Descendons pour la recevoir; il le faut bien.

MADELEINE. – Comme c'est assommant!

PAUL. – Nous irons tous avec vous; de cette façon ce sera moins ennuyeux.

CAMILLE. – Merci, Paul j'accepte avec plaisir.

JEAN. – Quelle foule nous allons faire! la pauvre fille ne saura auquel entendre, entrons et défilons deux à deux comme pour une princesse.

Et tous les enfants, étant convenus de faire des révérences solennelles, firent leur entrée au salon marchant deux à deux. C'était une petite malice à l'intention des toilettes de la mère et de la fille.

Camille et Léon se donnant la main avancèrent, saluèrent et allèrent se ranger pour laisser passer Madeleine et Paul, qui en firent autant, ensuite Sophie et Jean, auxquels succédèrent Marguerite et Jacques. M. de Rosbourg regardait d'un air surpris tous les enfants défiler et saluer; il sourit au premier couple, rit au second, se mordit les lèvres au troisième, et se sauva pour rire à l'aise au quatrième. Mlle Yolande Tourne-Boule parut ravie de cet accueil solennel; elle crut avoir inspiré le respect et la crainte et rendit les saluts par des révérences de théâtre, accompagnées d'un geste protecteur de la main; elle traversa ensuite le salon et alla se placer devant les enfants, qui s'étaient groupés au fond.

«Je suis très satisfaite, messieurs et mesdemoiselles, dit-elle, de vous connaître avant de quitter le pays; j'espère que vous viendrez me voir à Paris, à l'hôtel Tourne-Boule, qui est à mon père, et qui est un des plus beaux hôtels de Paris. Je vous ferai inviter aux soirées et aux bals que ma mère compte y donner. Et même, pour ne vous laisser aucune inquiétude à ce sujet, je vous engage, monsieur (s'adressant à Paul), pour la première valse, et vous, monsieur (s'adressant à Jean), pour la première polka, et monsieur (s'adressant à Léon), pour la première contredanse.

PAUL. – Je suis désolé, mademoiselle, de ne pouvoir accepter cet honneur, mais je ne valse pas; je ne connais que la danse des sauvages, qui ne vous serait peut-être pas agréable à danser.

JEAN. – Moi aussi, mademoiselle, de même que mon ami Paul, je suis désolé de refuser polka et bal; mais en fait d'exercice de ce genre, je ne sais que battre la semelle, et je n'oserais vous proposer ce passe-temps agréable, mais peu gracieux.

LÉON. — J'accepterais bien volontiers votre contredanse, mademoiselle, mais je serai au collège an moment où vous la danserez, les ronflements de mes camarades remplaçant la musique de votre orchestre.

— Alors, messieurs, dit Mlle Yolande d'un air hautain, je retire mes invitations.

PAUL. – Vous êtes mille fois trop bonne, mademoiselle.

JEAN. – Veuillez croire à ma reconnaissance, mademoiselle.

LÉON. – Vous me voyez confus de vos bontés, mademoiselle.

— C'est bien, c'est bien, messieurs, dit Mlle Yolande avec un sourire gracieux. Je verrai à vous recevoir autrement qu'au bal. Mesdemoiselles de Fleurville, on m'a parlé de charmants chalets que vous avez fait construire; ne pourrais-je les voir?

MARGUERITE. – Vous voulez dire les cabanes que nous avons faites nous-mêmes avec nos cousins et nos amis? Paul nous a fait une jolie hutte de sauvage.

— Qui est cette petite? dit Mlle Yolande d'un air dédaigneux.

PAUL, *avec indignation.* – Cette petite est Mlle Marguerite de Rosbourg, ma soeur et mon amie.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Ah!… qu'est-ce… que c'est que ça, Rosbourg?

PAUL, *vivement*. – Quand on parle de M. de Rosbourg, on en parle avec respect, mademoiselle. M. de Rosbourg est un brave capitaine de vaisseau, et personne n'en parlera légèrement devant moi. Entendez-vous, mademoiselle Tourne-Broche?

MADEMOISELLE YOLANDE, *avec dignité*. – Tourne-Boule, monsieur.

PAUL. – Tourne-Boule, Tourne-Broche; c'est tout un. Laissez-nous tranquilles avec vos airs.

— Paul, dit M. de Rosbourg, qui s'était approché, tu oublies que mademoiselle est en visite ici.

PAUL. – Eh! mon père, c'est mademoiselle qui oublie qu'elle est en visite chez nous et qu'elle n'a pas le droit de faire l'impertinente ni la princesse; je ne lui permettrai jamais de parler de vous comme elle l'a fait.

M. DE ROSBOURG. – Mon pauvre enfant, que nous importe? Sait-elle ce qu'elle dit seulement? Voyons, au lieu de rester au salon, allez tous vous promener, la connaissance se fera mieux dehors que dedans.»

Camille et Madeleine proposèrent avec empressement à Mlle Yolande d'aller voir leur petit jardin.

Elle y consentit.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Le chemin est-il bon pour y arriver; mes brodequins de satin rose ne supportent pas les pierres.

CAMILLE – Le chemin est sablé et très beau, mademoiselle. Mais si vous craignez pour vos brodequins.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Ce ne sont pas mes brodequins que je ménage, j'en ai cinquante autres paires à la maison; c'est pour mes pieds que je crains les inégalités du terrain.

MADELEINE. – Vous pouvez être tranquille alors, mademoiselle il y a du sable partout.

On se mit en route; Mlle Yolande marchait majestueusement, poussant de temps en temps un cri lorsqu'elle posait le pied sur une pierre, ou quand elle apercevait soit une grenouille, soit un ver ou d'autres insectes tout aussi innocents. Voyant que ses cris n'attiraient l'attention de personne, elle ne pensa plus à faire l'effrayée et l'on arriva au jardin.

«Ce ne sont pas des chalets, dit-elle avec dédain en regardant la cabane.

CAMILLE. – Ce ne sont que des maisonnettes bâties par nous-mêmes, comme vous l'a dit Marguerite.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Vous vous êtes donné la peine de faire vous-mêmes un aussi sale ouvrage? Chez mon père j'ai des ouvriers qui font tout ce que je leur commande.

MADELEINE. – C'est pour nous amuser que nous les avons bâties, et nous les aimons beaucoup plus que si on nous les avait faites.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Peut-on y entrer?

CAMILLE. – Certainement; voici la mienne et celle de Madeleine et de Léon.

MADELEINE –. Voici celle de Sophie et de Jean, et voici enfin celle de Paul, de Marguerite et de Jacques.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Quelle horreur de meubles! Ah Dieu! comment supportez-vous cela? J'aurais tout jeté au feu si on m'avait donné une pareille friperie!

MARGUERITE. ─ Nous qui ne sommes pas des Tourne-Boule nous nous trouvons bien ici, dans notre hutte de sauvage.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Ah!… c'est une hutte de sauvage! Comment avez-vous eu ce bel échantillon d'architecture?

MARGUERITE. – C'est Paul qui l'a bâtie; il a été cinq ans chez des sauvages.

MADEMOISELLE YOLANDE, *avec dédain*. – On le voit bien.

MARGUERITE. – Est-ce parce qu'il a refusé vos bals et vos valses?

MADEMOISELLE YOLANDE. – Parce qu'il ne sait pas les usages du monde.

MARGUERITE. – Cela dépend de quel monde, mademoiselle; si c'est du vôtre, c'est possible; aucun de nous n'y a jamais été; mais si c'est du monde poli, bien élevé, comme il faut, il en connaît les usages, aussi bien que mes amies, leurs parents et les nôtres.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Mademoiselle… Marguerite, je crois, sachez que les Tourne-Boule sont nobles et puissants seigneurs, et que leurs armes…

MARGUERITE. ─ Sont un tourne-broche, nous le savons bien.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Mademoiselle, vous êtes une petite insolente.

— Pas un mot de plus! cria Paul d'une voix impérieuse. Silence! ou je vous ramène à vos parents de gré ou de force. Viens, petite soeur, ajouta-t-il d'une voix calme, laissons cette petite qui veut faire la grande; viens avec moi, avec Sophie, et… avec qui encore?» dit-il en se retournant vers les autres.

Jean et Jacques répondirent ensemble: «Et avec nous.» Léon fit signe qu'il restait pour protéger ses pauvres cousines Camille et Madeleine, obligées par politesse de rester près de Mlle Yolande. Elle leur parla tout le temps des richesses de son père, de sa puissance, de ses nobles relations. À Paris, il ne

voyait que des ducs, des princes, des marquis, et par condescendance quelques comtes d'illustres familles. Elle parla de ses toilettes, de ses dépenses.

«Papa me donne tout ce que je veux, dit-elle. J'ai déjà des parures de diamants, de perles et de rubis. La toilette que vous me voyez n'est rien auprès de celles que j'ai à Paris; j'ai plus de cinquante robes et coiffures de bal, autant de robes de dîners et de visites. Maman a tous les jours une robe neuve; elle dépense cinquante mille francs par an pour sa toilette.

— Cinquante mille francs s'écria Camille, mais combien donne-t-elle donc aux pauvres alors?

— Aux pauvres ha! ha! ha! aux pauvre… en voilà une drôle d'idée! répondit Mlle Yolande riant aux éclats. Comme si on donnait aux pauvres! Mais les pauvres n'ont besoin ni de robes, ni de diamants. Puisqu'ils sont pauvres, c'est qu'ils n'ont besoin de rien. Leurs haillons et une vieille croûte, c'est tout ce qu'il leur faut.

CAMILLE. – Mais encore faut-il le leur donner, mademoiselle. Pendant que vous avez cinquante robes inutiles, il y a près de chez vous de pauvres familles qui sont nues; pendant que vous avez dix plats à votre dîner, ces mêmes pauvres n'ont pas seulement la croûte de pain dont vous parliez tout à l'heure.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Laissez donc! Ce sont de mauvais sujets, des paresseux; ils n'ont besoin de rien.

MADELEINE. . – Camille, je ne veux pas entendre cela; c'est trop fort; je vais rejoindre nos amis.

LÉON. – Va, Madeleine je reste avec la pauvre Camille.

MADEMOISELLE YOLANDE. ─ Pauvre! vous la trouvez donc bien malheureuse de rester avec moi, monsieur? Pourquoi y restez-vous vous-même?

LÉON. – Ce n'est pas avec vous que je reste, mademoiselle; c'est avec la *pauvre* Camille.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Encore?

LÉON. – Encore et toujours tant que vous serez là, mademoiselle, quoiqu'il fût plus juste de vous appeler pauvre, vous, toute riche que vous êtes.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Ce serait assez drôle, en effet. Moi, pauvre! avec trois cent mille francs de rente? Ha! ha! ha!

CAMILLE. – Ne riez pas, ma pauvre demoiselle; ne riez pas! Vous êtes en effet à plaindre, Léon a raison vous êtes pauvre de bonté, pauvre de charité, pauvre d'humilité, pauvre de raison et de sagesse. Vous voyez bien que vous n'avez pas la vraie richesse, et que si vous perdiez votre fortune, il ne vous resterait plus rien.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Prrrr! quel sermon! ah çà, mais vous êtes une famille de prêcheurs vertueux, ici. On nous avait bien dit que votre mère était une folle, ainsi que…

CAMILLE. – À mon tour à vous répéter: C'est trop fort, mademoiselle. Je ne souffre pas qu'on injurie maman. Viens, Léon, allons rejoindre nos amis; que mademoiselle devienne ce qu'elle pourra avec ses brodequins de satin rose et sa robe de gaze.»

Et, prenant la main de Léon, elle s'enfuit en courant, laissant Mlle Yolande dans une colère d'autant plus furieuse qu'elle ne pouvait exercer aucune vengeance. Elle se dirigea vers le château et rentra au moment où son père venait de conclure un second marché avec M. de Rosbourg pour son hôtel à Paris, qu'il lui vendait tout meublé à peine le tiers de ce qu'il lui avait coûté. M. de Rosbourg offrait de l'argent comptant M. Tourne-Boule, criblé de dettes malgré sa fortune, en avait besoin. Une heure après, un troisième marché était conclu. M. de Rosbourg achetait au nom de Paul d'Aubert, dont il s'était fait nommer tuteur, des forêts attenantes au château et aux fermes, et qui rapportaient plus de cent mille francs.

«Ainsi, demain, lui dit-il, j'irai signer les actes que vous allez faire préparer, et vous porter une lettre pour mon banquier.

M. TOURNE-BOULE. – Oui, c'est bien convenu; mon hôtel, ma terre et la forêt.

— Comment? Père! votre hôtel? dit Mlle Yolande et où logerons-nous?

M. TOURNE-BOULE. – .Nous passerons l'hiver en Italie, Yolande.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Est-ce que vous le saviez, mère?

— Je le savais, ma fille, répondit majestueusement Mme Tourne-Boule.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Et tous vos bijoux, qu'en ferez-vous?

MADAME TOURNE-BOULE. – Je ne les ai plus, ma fille; je viens de les vendre à Mme de Fleurville et à Mme de Rosbourg pour Mlle Sophie de Réan dite Fichini, et pour Mlle Marguerite de Rosbourg.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Mais vous en aviez tant!

MADAME TOURNE-BOULE. – J'ai tout vendu, ma fille.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Oh! là là! oh! là là! mes colliers, mes bracelets, mes chaînes, mes broches je n'aurai plus rien! je serai donc comme une pauvresse?

MADEMOISELLE TOURNE-BOULE. – J'en achèterai d'autres, ma fille. J'ai besoin d'argent pour payer mes fournisseurs qui menacent. Je te permets de vendre aussi toute ta défroque; tu feras ce que tu voudras de l'argent que tu en auras. Mais, pardon, mesdames, dit-elle en se tournant vers ces dames qui riaient sous cape; je vous ennuie peut-être avec ces détails d'intérieur?

— Du tout, madame, répondit Mme de Fleurville en riant cela nous amuse beaucoup au contraire.

MADAME TOURNE-BOULE. – Vous comprenez madame que notre visite étant une visite d'affaires, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud et faire le plus d'ouvrage possible. C'est pourquoi je vous offrirais encore une bonne affaire de dentelles, de cachemires, robes, mantelets, lingerie. J'en ai beaucoup, je vous offre le tout en bloc pour vingt-cinq mille francs, mais payés comptant.»

Mme de Fleurville, ses soeurs et Mme de Rosbourg, après s'être consultées acceptèrent le marché, à la condition de voir auparavant ce qu'elles achetaient.

MADAME TOURNE-BOULE. – Je vous enverrai le tout dans deux jours, mesdames, le temps de tout faire venir de Paris; vous verrez par vous-mêmes que je ne vous trompe pas. Presque tout est dans son neuf.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Et moi donc, mère? Vous vendez pour vous, et vous ne vendez rien pour moi?

MADAME DE FLEURVILLE. – Ce n'est pas ici que vous vendriez votre défroque, mademoiselle; nos enfants ne font et ne feront jamais des toilettes semblables aux vôtres; il serait donc inutile qu'elles en fissent l'achat.

MADEMOISELLE YOLANDE, *pleurant*. **–** C'est ça, moi je n'aurai rien, je ne vendrai rien… hi!hi! hi!

MADAME TOURNE-BOULE. – Pleure pas, mignonne; je t'en donnerai un brin du mien; et toi, tu vendras à Paris aux duchesses, princesses et marquises tes amies.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Oui-dà, de jolies duchesses et princesses meurt-de-faim, qui viennent chez nous pour nous gruger, emprunter de l'argent et prendre nos effets!

MADAME TOURNE-BOULE. – Ne te tourmente pas, fifille; nous enverrons au Temple chez ma'ame Pipelet.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Hi! hi! hi! Je suis malheureuse.

MADAME TOURNE-BOULE. – Voyons, yoyo, tu n'es pas raisonnable! devant ces dames! Dis donc, Georget (se tournant vers son mari, qui terminait ses affaires avec M. de Rosbourg), console la petite, qui pleure mes bijoux et mes belles affaires.

M TOURNE-BOULE. – Qu'est-ce que t'a, fifille? Qu'est-ce que t'a? Voyons, veux-tu des jaunets! je t'en donnerai demain plein tes menottes.

MADEMOISELLE YOLANDE. – Vous vendez tout, et moi je ne vends rien… hi! hi! hi!

M. TOURNE-BOULE. – Eh bien! eh bien! faut pas pleurer pour ça, mignonne. Tu vendras; sois gentille. À la première vente des Polonais, nous passerons tout ça, je te le promets. Et c'est toi-même qui vendras. Là, es-tu contente?

Mlle Yolande essuya ses petits yeux gonflés et consentit à cet arrangement.

Les affaires étant terminées, M., Mme et Mlle Tourne-Boule prirent congé de ces dames et montèrent en voiture. M. de Rosbourg ayant vanté la beauté des chevaux et l'élégance de la calèche:

«Je vous les vends, dit M. Tourne-Boule, qui avait le pied sur le marchepied de la voiture, je vous vends le tout quatre mille francs; je les ai payés douze mille francs, il y a un mois.

— C'est fait, dit M. de Rosbourg; j'achète. À demain.

— Quel drôle d'original! dit M. de Rosbourg à ses amis, quand les Tourne-Boule furent partis. Il est fou de vendre ainsi à perte. Les terres du château valent plus de cinquante mille francs de revenu, et la

forêt de Paul vaut plus de cent mille francs. Quant à l'hôtel de Paris, il vaut un million et demi, meublé comme il est. J'espère bien que nous y passerons l'hiver ensemble, chère et excellente amie, dit-il à Mme de Fleurville en lui baisant la main. Je me reprocherais presque mon retour, si je vous séparais d'avec ma femme et Marguerite d'avec vos filles.

MADAME DE FLEURVILLE. — Je l'ai promis et je ne m'en dédis pas, mon ami; c'est un grand bonheur pour moi que cette vie commune avec vous et les vôtres. Quand vous partirez, je partirai quand vous reviendrez, je reviendrai. Mais où sont les enfants? Comment ont-ils laissé Mlle Yolande toute seule?

M. DE ROSBOURG. – Je soupçonne qu'elle les a mis en fuite par ses grands airs et sa méchante langue. Les voici qui accourent. Nous allons savoir ce qui s'est passé.

Les enfants furent bientôt arrivés. Mme de Fleurville demanda à ses filles pourquoi elles avaient commis l'impolitesse de quitter Mlle Tourneboule.

CAMILLE. – Maman, je suis restée la dernière avec elle; mais il n'y avait pas moyen d'y tenir; moi aussi je me suis sauvée avec Léon, quand elle m'a dit que vous étiez une folle.

MADAME DE FLEURVILLE. – Pauvre fille! je la plains d'être si mal élevée; mais pourquoi les autres étaient-ils partis?

Les enfants racontèrent alors les impertinences que s'était permises Mlle Yolande et les réponses qu'elle s'était attirées.

«Je ne blâme qu'une chose, dit M. de Rosbourg en riant; c'est le tourne-broche de Paul et de Marguerite. Ceci était de goût un peu sauvage en effet.

PAUL. – C'est vrai, mon père; une autre fois je tâcherai d'être plus civilisé. Les parents sont-ils aussi ridicules que leur fille?

M. DE ROSBOURG. – Ma foi, je n'en sais rien; ils sont terriblement communs, mais ils ne sont venus que pour faire des affaires; le père Tourne-Boule m'a vendu, outre sa terre et son château de Dinard, son hôtel tout meublé à Paris, et la forêt qui touche aux fermes du château et que j'ai achetée pour toi. Es-tu content de mon marché?

PAUL. – Je suis content de tout ce que vous faites, mon père, et de tout ce qui ne m'éloigne pas de vous.
M. DE ROSBOURG, *riant*. – Bien! alors je continuerai à placer tes fonds.

PAUL. – Quels fonds, mon père? Comment ai-je des fonds?

M. DE ROSBOURG. – Tu as, outre la fortune de tes parents, deux millions que M. Fichini a laissés à ton père, qui était son ami d'enfance.

PAUL. – Il était donc bien riche, ce M. Fichini!

M. DE ROSBOURG. – Je crois bien qu'il était riche! il a laissé encore quatre millions à son ancien et

cher ami M. de Réan, père de Sophie.

LÉON. – Dieu! que Sophie est riche! Je voudrais bien être riche, moi.

JEAN. – Tu n'en serais pas plus heureux. N'avons-nous pas tout ce que nous pouvons désirer?

LÉON. – C'est égal! c'est agréable d'être riche. Tout le monde vous salue et vous respecte.

PAUL. – Pour ça non. Est-ce que tu respectes les Tourne-Boule? Sont-ils plus heureux que nous?

MARGUERITE. – Personne n'est heureux comme nous, je crois, depuis le retour de papa et de Paul.

MADELEINE. – Et nous qui ne sommes pas riches, ne sommes-nous pas très heureuses.

CAMILLE. – Et notre bonheur est si vrai; personne ne peut nous l'ôter; il est au fond de nos coeurs, et c'est le bon Dieu qui nous le donne.

PAUL. – C'est vrai. Quand on a de quoi manger, de quoi s'habiller, se chauffer et vivre agréablement, de quoi donner à tous les pauvres des environs, à quoi sert le reste? On ne peut pas dîner plus d'une fois, monter sur plus d'un cheval, dans plus d'une voiture, brûler plus de bois que n'en peuvent tenir les cheminées. Ainsi, que faire du reste, sinon le donner à ceux qui n'en ont pas assez?

M. DE ROSBOURG. – Tu as mille fois raison, mon garçon, et à nous deux nous battrons le pays à dix lieues à la ronde pour que tout le monde soit heureux autour de nous. Nous leur ferons voir ce que peut faire un bon, un vrai chrétien, des richesses que le bon Dieu lui a données.»

Les dames et les enfants rentrèrent chacun chez soi. Jacques et Marguerite allèrent dans leur cabane pour lire et causer. Paul et Léon allaient les suivre, lorsque M. de Rosbourg, prêtant l'oreille. dit:

«Mais… quel est ce bruit? Il me semble entendre des gémissements mêlés d'éclats de rire.

PAUL. – Je les entends aussi. Viens, Léon, allons voir.

LÉON, *timidement.* – Je n'entends rien, moi. Tu te trompes, je crois.

PAUL. – Non, non, je ne me trompe pas. Dépêchons-nous. Viens. *(Tout bas, se penchant à l'oreille de Léon.)* Viens donc; avec moi il n'y a pas de danger.»

Paul saisit la main de Léon, et tout en l'entraînant il lui dit à mi-voix: «Courage, courage donc!… montre-leur que tu n'as pas peur! ne me quitte pas… marche hardiment.»

Ils coururent vers le chemin d'où partait le bruit, pendant que M. de Rugès, surprit, répétait:

— Le voilà parti mais pour tout de bon, cette fois! il court aussi vite que Paul… C'est qu'il n'a pas l'air d'avoir peur. Y venez vous aussi, Rosbourg? Viens-tu, Traypi?

M. DE ROSBOURG. – Ne les suivons pas de trop près, pour leur donner le mérite de secourir ceux qui appellent. S'ils ont besoin de renfort, Paul sait que je suis là, prêt à me rendre à son appel… Tiens… quel accent indigné a Paul!… L'entendez-vous? Belle voix de commandement! c'est dommage qu'il ne soit pas dans la marine ou dans l'armée… Ah! diable l'affaire se gâte! j'entends des cris et des coups.

approchons; il est temps.»

En hâtant le pas, M. de Rosbourg, suivi de ses amis, marcha ou plutôt courut vers le lieu du combat, car il était clair qu'on se battait. En arrivant, ils virent étendu à terre, entièrement déshabillé, le pauvre idiot Relmot. Devant lui se tenaient Paul et Léon, animés par le combat qu'ils venaient de livrer et qui était loin d'être fini. Attaqués par une douzaine de grands garçons, tous deux distribuaient et recevaient force coups de poing et coups de pied. Paul en avait couché deux à terre; il terrassait le troisième, donnait un coup de pied à un quatrième, un croc-en-jambe et un coup de genou au cinquième, pendant que Léon, moins habile que lui, mais non moins animé, en tenait deux par les cheveux et les cognait l'un contre l'autre, s'en faisant un rempart contre les cinq ou six restants, qui faisaient pleuvoir sur Paul et sur Léon une grêle de coups de poing. M. de Rosbourg s'élança sur le champ de bataille, saisit de chaque main un de ces grands garçons par les reins, les enleva en l'air et les lança par-dessus la haie; il en fit autant de deux autres, ce que voyant les derniers, ils cherchèrent à se sauver, mais M. de Rosbourg les rattrapa facilement et leur administra à chacun une correction qui leur fit pousser des hurlements de douleur.

«Allez, maintenant, polissons, et recommencez si vous l'osez.»

Et il les congédia de deux bons coups de pied. Pendant ce temps, Paul et Léon, aidés de M. de Rugès, et de M. de Traypi, relevèrent le pauvre idiot, qui restait à genoux tout tremblant et pleurant. Son corps était prodigieusement enflé et rouge; son dos et ses reins étaient écorchés en plusieurs endroits.

Pauvre malheureux! s'écria M. de Rosbourg que lui ont-ils fait pour le mettre en cet état?

— Quand nous sommes arrivés, mon père, nous avons trouvé ces misérables armés, les uns de grandes verges, les autres de poignées d'orties, battant et frottant le pauvre idiot pendant que les deux plus grands le maintenaient à terre. Ils l'avaient attiré dans ce chemin isolé, l'avaient déshabillé, et s'amusaient, comme je vous l'ai dit, à le fouetter et à le frotter d'orties. C'est Léon qui, accouru le premier et indigné de ce spectacle, leur a ordonné de finir; le pauvre idiot nous a expliqué tant bien que mal ce que je viens de vous dire; je leur ai ordonné à mon tour de laisser ce pauvre garçon. «Ah bah! ont-ils répondu, vous êtes deux, nous sommes douze plus forts que vous, laissez-nous nous amuser ou nous vous en ferons autant.» Et l'un d'eux allait recommencer, lorsque je lui criai: «Arrête, drôle! Pars à l'instant, ou je t'allonge un coup de pied qui te fera voler à dix pieds en l'air.» Pour toute réponse, il donne un coup à ce pauvre idiot, retombé de peur. Je saute sur ce misérable en criant: «À moi, Léon! Joue des pieds et des mains!» Il ne se le fait pas dire deux fois et tombe dessus comme un lion; j'en couche un à terre, puis un second; j'étais en train d'en travailler quelques autres quand vous nous êtes venu en aide; sans vous nous aurions eu du mal; mais il n'en restait que dix; nous en serions venus à bout tout de même, n'est-ce pas, Léon? Tu en as cogné quelques-uns et solidement; tu as le poing et les pieds bons! Ils te le diront bien.»

Léon, tout fier et presque étonné de son courage, ne répondit qu'en relevant la tête. M. de Rugès, s'approchant, lui prit les mains et les serra fortement. M. de Rosbourg en fit autant. À ce témoignage d'estime de son père et d'un homme qu'il considérait comme un homme supérieur, Léon rougit vivement, et des larmes de bonheur vinrent mouiller ses yeux.

«Il ne s'agit que de commencer, mon brave Léon, lui dit M. de Rosbourg. Tu vois, te voilà l'associé de Paul, le brave des braves.

LÉON. – Oh! monsieur, ce serait trop d'honneur et de bonheur! Je suis assez récompensé, par votre estime et par la satisfaction de mon père.

PAUL. – Je te l'avais bien dit, mon ami, que tu avais tout autant de courage que moi. Tu me croiras une autre fois, n'est-ce pas, quand je te dirai du bien de toi-même?

M. DE RUGÈS. – Occupons-nous de ce pauvre garçon, qui est là sans vêtements et dans un état à faire pitié.

M. DE ROSBOURG. – Où demeure-t-il? Est-ce loin d'ici?

LÉON. – Non, à deux cents pas, dans le hameau voisin.

M. DE ROSBOURG. – Où ont-ils mis tes habits, mon pauvre garçon?

L'IDIOT –.Ils… les ont… jetés… par-dessus la haie.»

En un clin d'oeil Paul sauta par-dessus la haie et saisit les habits de l'idiot.

«Tiens, reçois-les, dit-il à Léon en les lui lançant.

M. DE ROSBOURG. – Avant de l'habiller, lavons-le dans la mare qui est ici auprès; l'eau fraîche calmera l'inflammation laissée par les orties et les coups de verges. Viens, mon pauvre garçon, appuie-toi sur mon bras; n'aie pas peur, je ne te ferai pas de mal.

— Oh! non… vous êtes bien bon… je vois bien… répondit l'idiot en tremblant de tous ses membres. Mais… ça me fait mal… de marcher.»

M. de Rosbourg et M. de Rugès le prirent dans leurs bras et le portèrent dans la mare. La fraîcheur de l'eau le soulagea.

«Ne me laissez pas, disait-il, ils reviendraient et ils me battraient encore. Oh! là là! qu'ils cinglaient fort! Oh! que ça fait mal!

M. DE ROSBOURG. – Courage, mon ami courage! ça va se passer! Nous allons t'habiller, maintenant, et te ramener chez toi.

L'IDIOT. – Vous n'allez pas me laisser, pas vrai? Vous ne me laisserez pas tout seul?

M. DE ROSBOURG. — Non, mon pauvre garçon, je te le promets. Passe ta chemise… Là.., ton pantalon maintenant… Puis ta blouse! Et c'est fini. Mets tes sabots et partons. Ça va-t-il mieux?

L'IDIOT. – Pour ça oui. Ça fait du bien, la mare.

M. DE TRAYPI. – Connais-tu les noms de ces mauvais drôles qui t'ont battu? Pourrais-tu le dire?

L'IDIOT. – Pour ça oui. Le grand Michot, puis Jimmel le roux, puis Daniel le borgne, puis Friret, puis Canichon, puis les deux Richardet, puis Lecamus, puis Frognolet le bancal et Frognolet le louche, puis les deux garçons du père Bertot.

M. DE TRAYPI. – Bien, ne les oublie pas; j'irai voir leurs parents et je leur ferai donner une correction solide devant moi, pour être bien sûr qu'ils l'ont reçue.»

L'idiot se mit à rire et à se frotter les mains.

«Ha! ha! ha! ils vont en avoir aussi, les brigands, les scélérats. Faites-les battre rondement. Ha! ha!

ha! que je suis donc content!… Ça fait du bien tout de même. Ha! ha! ha! Faut les battre avec des orties. Ça leur fera bien plus mal.

— Pauvre garçon, dit M. de Rosbourg à Paul et à Léon, il ne pense qu'à la vengeance. Pas moyen de lui faire comprendre que le bon Dieu ordonne de rendre le bien pour le mal. Mais nous voici arrivés. Rugès et Traypi, chargez-vous de rendre l'idiot à ses parents. Je vais revenir avec nos braves et raconter leurs exploits à nos amis. Je serai heureux de parler de Léon comme il le mérite.»

Et serrant encore la main de l'heureux Léon, il se mit en route; trouvant le salon vide, il monta chez sa femme, laissant Paul et Léon chercher leurs amis.

Quand ils furent seuls, Léon sauta au cou de Paul.

«Paul, mon ami, mon meilleur ami, tu m'as sauvé! Je ne suis plus poltron, je le sens. Avec toi, d'abord, et seul plus tard, je n'aurai plus peur; je le sens, oui, je le sens dans mon coeur, dans ma tête, dans tout mon corps. Je me sens plus fort, je me sens plus fier, je me sens homme. Merci, mille fois merci, mon ami. Tu m'as tout changé.

PAUL. – Ce n'est pas moi, mon bon Léon, c'est toi-même, c'est ta volonté, c'est le bon Dieu qui a récompensé le courage avec lequel tu m'as avoué que tu croyais n'en pas avoir. Je t'ai seulement aidé à te mieux connaître, voilà tout.

LÉON, *avec attendrissement*. – Bon, généreux et modeste, voilà ce que tu es, toi, mon ami, mon seul ami.

PAUL. – Allons chercher les autres, Léon, je suis impatient de leur raconter ce que tu as fait.»

Et tous deux coururent aux cabanes, où ils trouvèrent en effet tous les enfants, chacun dans la sienne, et les attendant avec impatience.

«Arrivez donc, arrivez donc, leur crièrent-ils, nous vous attendons pour manger un plat de fraises et de crème que la mère Romain vient de nous apporter.

— Avons-nous de la liqueur dans nos armoires, s'écria Paul, pour boire à la santé de Léon, qui vient de se battre vaillamment avec moi contre douze grands garçons et de les mettre en fuite?

— Pas possible! dit Jean surpris.

— Je vois dans les yeux de Léon que c'est vrai, dit Jacques; il a un air que je ne lui ai jamais vu, quelque chose qui ressemble à Paul.

LÉON. – Tu me fais trop d'honneur en trouvant cette ressemblance, mon petit Jacques.

SOPHIE. — Mais qu'as-tu donc? C'est drôle, tu es tout changé!

JEAN. – C'est vrai tu as un air décidé et modeste en même temps.

MARGUERITE. – Qui te va très bien.

LÉON. – C'est ce qui fait probablement ma ressemblance avec Paul.

PAUL. – Vous avez raison, mes amis; Léon n'est plus le même; il vient de se battre avec un courage de lion contre une bande de douze grands garçons pour défendre le pauvre Relmot l'idiot.

LÉON. – Ajoute donc que tu étais avec moi; sans toi je crois en vérité que je n'y aurais pas été.

PAUL. – Et tu aurais bien fait. Seul contre douze, il n'y avait pas à essayer.

JEAN. – Mais qu'aurais-tu fait, toi, si tu avais été seul?

PAUL. – J'aurais appelé mon père, que je savais près de là.

JEAN. — Et s'il n'était pas venu?

PAUL, *avec feu*. – Mon père, ne pas venir à mon appel! Tu ne le connais pas, va; il accourrait n'importe d'où à la voix de son fils. Mais écoutez que je vous raconte les exploits de Léon.»

Et Paul leur fit le récit de ce qui venait de se passer, vantant le courage de Léon, s'effaçant lui-même, et peignant avec vivacité et indignation les souffrances du pauvre idiot.

«Que je suis donc malheureux de n'avoir pas été avec vous dit Jean en frémissant de colère. Avec quel bonheur je vous aurais aidés à rosser ces méchants garçons! J'espère bien que mon oncle n'oubliera pas les visites qu'il a promises aux parents, pour faire donner une bonne correction à ces mauvais garnements.

— Oh! papa ne l'oubliera pas, s'écria Jacques. Pauvre Relmot! nous irons le voir, n'est-ce pas, Paul?

PAUL. – Demain, mon petit Jacques; nous irons tous. À présent, je rentre pour travailler avec mon père.

— Je vais t'accompagner, dit Marguerite.

— Et moi aussi,» dit Jacques.

Et lui prenant chacun une main, ils marchèrent vers la maison.

«C'est toi qui as donné du courage à Léon, lui dit Marguerite quand ils furent un peu loin.

— Mais pas du tout, ma petite Marguerite, c'est lui tout seul qui s'en est donné.

— Bon Paul! reprit Marguerite en baisant la main qu'elle tenait dans les siennes.

— Paul, plus je te connais et plus je t'aime, dit Jacques en serrant son autre main.

PAUL. – Il en est de même pour moi, mon petit Jacques, je t'aime comme un frère.

JACQUES. – Si nous pouvions toujours rester ensemble! comme je serais heureux!

PAUL. – Mais si nous nous quittons, nous nous retrouverons toujours.

JACQUES. – Je n'aime pas à pleurer, Paul, et je ne pleure presque jamais; mais quand je vous quitterai, toi et Marguerite, j'aurai un tel chagrin que je ne pourrai pas m'empêcher de pleurer; je ne pourrai pas m'en empêcher, je le sens.

MARGUERITE. – Ce ne sera pas pour longtemps, Jacques.

JACQUES. ─ Mais ce sera bientôt; dans huit jours les vacances seront finies.

MARGUERITE. – Mais toi, qui n'es pas en pension, tu n'as pas besoin de t'en aller à la fin des vacances.

JACQUES. – Non, mais papa a des affaires; il m'a dit qu'il ne pourrait pas rester. Je tâche d'avoir du courage, de n'y pas penser; je fais tout ce que je peux, mais… je ne peux pas.»

Et Paul sentit une grosse larme tomber sur sa main. Il s'arrêta, embrassa tendrement son petit ami; Marguerite aussi se jeta à son cou.

«Ne pleure pas, Jacques! Oh! ne pleure pas, je t'en prie; si tu as du chagrin, je ne serai plus heureuse; je serai triste comme toi, et Paul sera triste aussi, et nous serons tous malheureux. Jacques, je t'en prie, ne pleure pas.»

Le bon petit Jacques essuya ses pauvres yeux tout prêts à verser de nouvelles larmes; il voulut parler, mais il ne put pas; il essaya de sourire, il les embrassa tous deux et leur promit d'être courageux et de ne penser qu'au retour. Ils se séparèrent, Paul pour travailler, Marguerite pour raconter à son papa le chagrin de Jacques, et Jacques pour aller pleurer à l'aise sur l'épaule de son papa.

«Mon pauvre petit, lui dit M. de Traypi en l'embrassant, je ne puis malheureusement empêcher ce chagrin pour toi. Je ne peux pas toujours rester chez ma soeur de Fleurville, et toi-même tu ne voudrais pas te séparer de moi. Tâche, mon enfant, de supporter avec courage les peines que le bon Dieu t'envoie; tu sais que la vie ne dure pas toujours; les chagrins finissent comme les plaisirs; tâche de vivre de manière à retrouver un jour dans le ciel et pour toujours les amis que tu as tant de peine à quitter pour quelques mois. Pleure, mon enfant, pleure si tes larmes te font du bien, en attendant que tu prennes du courage.»

Jacques pleura quelque temps et finit par sécher ses larmes. Marguerite pleura un peu de son côté dans les bras de son père, dont les caresses et les baisers ne tardèrent pas à la consoler. Paul, habitué à se commander, fut pourtant triste et sombre tant que dura le chagrin de Marguerite; son visage s'éclaircit au premier sourire de sa petite soeur, et il reprit son travail quand il la vit tout à fait calme et riante.

XII - La comtesse Blagowski

Les vacances étaient près de leur fin; les enfants s'aimaient tous de plus en plus: Léon s'améliorait de jour en jour au contact de Paul et de ses excellentes cousines Camille et Madeleine. Son courage se développait avec ses autres qualités; plusieurs fois il avait eu occasion de l'exercer, et il courait maintenant à l'égal de Paul au-devant du danger, sans toutefois le braver inutilement. L'idiot avait été vengé; les parents des mauvais garnements qui l'avaient battu amenèrent les coupables chez Relmot père, et là, en présence du pauvre idiot, ils administrèrent chacun une correction si sanglante à leurs fils que l'idiot se sauva en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre leurs cris. Jacques était triste, mais résigné et plus tendre que jamais pour Paul et pour Marguerite; Sophie se désolait du prochain départ de ses amis, mais surtout de celui de Jean, toujours si fraternel, si aimable pour elle.

«Tu n'as donc plus entendu parler de ta belle-mère? lui disait un jour Jean dans leur cabane.

— Où est-elle? Qu'est-elle devenue?

— Je ne sais, répondit Sophie. Elle n'écrit pas; j'avoue que je n'y pense pas beaucoup; elle m'avait rendue si malheureuse que je cherche à oublier ces trois années de mon enfance.

JEAN. – Quel âge avais-tu quand elle t'a abandonnée? Et quel âge au juste as-tu maintenant?

SOPHIE. – J'avais un peu plus de sept ans; à présent j'en ai neuf, un an de moins que Madeleine et deux ans de moins que Camille.

JEAN. – .Et Marguerite, quel âge a-t-elle?

SOPHIE. – Marguerite a sept ans, mais elle est plus intelligente et plus avancée que moi. Je ne m'étonne pas que Paul l'aime tant! Elle est si bonne et si gentille!

JEAN. – .Oh! oui, Paul l'aime bien. Quand on dit quelque chose contre Marguerite, ses yeux brillent; on peut bien dire qu'ils lancent dés éclairs.

SOPHIE. ─ Et comme il aime M. de Rosbourg!

JEAN. – Oh! quant à celui-là, si on s'avisait d'y toucher seulement de la langue, ce ne sont pas les yeux seuls de Paul qui parleraient, il tomberait sur vous des pieds et des poings.

— Sophie! Sophie! cria Camille qui accourait; maman te demande; elle a reçu des nouvelles de ta belle-mère qui vient d'arriver à sa terre et qui est bien malade.»

Sophie poussa un cri d'effroi quand elle sut l'arrivée de sa belle-mère; elle voulut se lever pour aller chez Mme de Fleurville mais elle retomba sur sa chaise, suffoquée par ses sanglots.

«Ma pauvre Sophie, lui dirent Camille et Jean, remets-toi; pourquoi pleures-tu ainsi?

— Mon Dieu, mon Dieu! il va falloir vous quitter tous, et retourner vivre près de cette méchante femme. Ah! si je pouvais mourir ici, chez vous, avant d'y retourner!

— Pourquoi lui as-tu parlé de cela, Camille? dit Jean d'un air de reproche. Pauvre Sophie, vois dans quel état tu l'as mise!

CAMILLE. – Maman m'avait dit de la prévenir; je suis désolée de la voir pleurer ainsi, mais je t'assure que ce n'est pas ma faute; je devais bien obéir à maman. Viens, ma pauvre Sophie, maman t'empêchera d'aller vivre avec ta méchante belle-mère, sois-en sûre.

— Crois-tu? dit Sophie un peu rassurée. Mais elle voudra m'avoir, je le crains. Viens avec nous, Jean, que j'aie du moins mes plus chers amis près de moi.»

Jean et Camille, presque aussi tristes que Sophie, lui donnèrent la main, et ils entrèrent chez Mme de Fleurville, qu'ils trouvèrent avec M. et Mme de Rosbourg. Les larmes de Sophie ne purent échapper à M de Rosbourg; il se leva vivement, alla vers elle, l'embrassa avec bonté et tendresse, et lui demanda si c'était le retour de sa belle-mère qui la faisait pleurer.

SOPHIE, *en sanglotant*. – Oui, cher monsieur de Rosbourg; sauvez-moi, empêchez-moi de quitter Mme de Fleurville et mes amies.

M. DE ROSBOURG. – Rassure-toi mon enfant, tu resteras ici; Mme de Fleurville est très décidée à te garder. Et moi, qui suis ton tuteur, ajouta-t-il en souriant et en l'embrassant encore, je t'ordonne de vivre ici.

MADAME DE FLEURVILLE. – Ma pauvre Sophie, tu n'aurais pas dû croire si facilement que je voulusse t'abandonner. Ta belle-mère s'étant remariée n'a plus aucune autorité sur toi, et c'est M. de Rosbourg, ton tuteur, et moi, tu tutrice, qui avons droit de te garder.

SOPHIE. – Ah! quel bonheur! Me voici toute consolée alors, mais que vous dit donc ma belle-mère?

— Ce n'est pas elle qui écrit; c'est sa femme de chambre; voici sa lettre:

«*Trais honoré dame*

Celci es pour vou dir qu ma metrese es trais malade de la tristece qe lui done la mor de son marri, chi nés pas conte ni Blagofsqui; cè un eschapé des galaire du non de Gornbou, qu'il lui a devorai tou son arjan et queu le bon Dieu a lécé pairir qan il sé cheté dans le glacié pourlor queu les bon jandarm son vau le prandr pour le rmtre au bagn. la povr madam en é tombé come une mace. el pleuré é demandé quon la ramen au chato de mamsel Sofi, alors jeu lé ramné e alor el veu voir mamsel, qel lui fai dir quel va mourire é qel veu lui doné sa ptit mamsel a elvé, avecque laqel je loneure daitre ma tré onoré dam.

Votr trè zumble cervante

Edvije Brgnprzevska

fam de conpani de madam la contece Blagofsqa, qi né pa du tou conten, queu si jlavès su jautrès pa zentré ché zel. Je pri cé dam dme trouvé une bon place de dam de conpagni ché une dam comil fo.»

Sophie et Jean ne purent s'empêcher de rire en lisant cette ridicule lettre si pleine de fautes.

«De quelle petite *mamselle* parle cette femme, madame? demanda Sophie.

MADAME DE FLEURVILLE. – Je ne sais pas du tout; c'est peut-être un enfant que ta belle-mère a eu depuis son mariage.

— Pauvre enfant, dit Sophie, j'espère qu'elle sera plus heureuse avec sa mère que je ne l'ai été.

— Écoute, Sophie, voici ce, que nous avons décidé. M. de Rosbourg va aller voir ta belle-mère pour savoir au juste comment elle est et ce qu'elle veut. Attends tranquillement son retour et ne t'inquiète de rien; ne crains pas qu'elle te reprenne elle ne le peut pas, et nous ne te rendrons pas.»

Sophie, très rassurée, embrassa et remercia Mme de Fleurville, M. et Mme de Rosbourg, et s'en alla en sautant, accompagnée de Jean, qui sautait plus haut qu'elle et qui partageait tout son bonheur. Une heure après, M. de Rosbourg était de retour et rentrait chez Mme de Fleurville.

«Eh bien! mon ami, quelles nouvelles?

— La pauvre femme est mourante; elle n'a pas deux jours à vivre; elle a une petite fille d'un an, qui n'est guère en meilleur état de santé que la mère; elle est ruinée par ce galérien qui l'a épousée pour son argent; et enfin, elle veut voir Sophie pour lui recommander son enfant et lui demander pardon de tout ce qu'elle lui a fait souffrir.

MADAME DE FLEURVILLE. – Croyez-vous que je doive y mener Sophie?

M. DE ROSBOURG. – Il faut que Sophie la voie, mais je l'y mènerai moi-même; j'imposerai plus à cette femme; elle a déjà peur de moi et elle n'osera pas la maltraiter en ma présence.»

M. de Rosbourg alla lui-même prévenir Sophie de la visite qu'elle aurait à faire; il acheva de la rassurer sur les pouvoirs de son ex-belle-mère. Pendant que Sophie mettait son chapeau et prévenait ses amies Camille et Madeleine, M. de Rosbourg faisait atteler d'autres chevaux au phaéton, et ils se mirent en route.

Quand Sophie rentra dans ce château où elle avait tant souffert, elle eut un mouvement de terreur et se serra contre son excellent tuteur, qui, devinant ses impressions, lui prit la main et la garda dans la sienne, comme pour lui bien prouver qu'il était son protecteur et qu'avec lui elle n'avait rien à craindre. Ils avancèrent; Sophie reconnaissait les salons, les meubles; tout était resté dans le même état que le jour où elle en était partie pour aller demeurer chez Mme de Fleurville, qui avait été pour elle une seconde mère.

La porte de la chambre de Mme Fichini s'ouvrit. Sophie fit un effort sur elle-même pour entrer, et elle se trouva en face de Mme Fichini, non pas grasse, rouge, pimpante, comme elle l'avait quittée deux ans auparavant, mais pâle, maigre, abattue, humiliée. Elle voulut se lever quand Sophie entra, mais elle n'en eut pas la force; elle retomba sur son fauteuil et se cacha le visage dans ses mains. Sophie vit des larmes couler entre ses doigts. Touchée de ce témoignage de repentir, elle approcha, prit une de ses mains et lui dit timidement «Ma… ma mère!

— Ta mère, pauvre Sophie! dit Mme Fichini en sanglotant. Quelle mère! grand Dieu! Depuis que j'ai fait mon malheur par cet abominable mariage, depuis surtout que j'ai un enfant, j'ai compris toute l'horreur de ma conduite envers toi. Dieu m'a punie! Il a bien fait! Je suis bien, bien coupable. mais aussi bien repentante; ajouta-t-elle en redoublant de sanglots et en se jetant au cou de Sophie. Sophie, ma pauvre Sophie, que j'ai tant détestée, martyrisée, pardonne-moi. Oh! dis que tu me pardonnes, pour que je meure tranquille.

— De tout mon coeur, du fond de mon coeur, ma pauvre mère, répondit Sophie en sanglotant. Ne vous désolez pas ainsi, vous m'avez rendue heureuse en me donnant à Mme de Fleurville, qui est pour moi comme une vraie mère; j'ai été heureuse, bien heureuse, et c'est à vous que je le dois.

MADAME FICHINI. – À moi! Oh! non, rien à moi, rien, rien, que ton malheur, que tes pénibles souvenirs, que ton mépris. Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi, je vais mourir. Je voudrais voir un prêtre. De grâce, un prêtre, pour me confesser, pour que Dieu me pardonne. Sophie, ma pauvre Sophie, rends-moi le bien pour le mal, demande à ce monsieur qui a l'air si bon, d'aller me chercher un prêtre.

M. DE ROSBOURG. – Vous allez en avoir un dans quelques instants, madame, j'y cours moi-même.»

Sophie resta près de sa belle-mère, qui continua à sangloter, à demander pardon, à appeler le prêtre. Sophie pleurait, lui disait ce qu'elle pouvait pour la calmer, la consoler, la rassurer. Une demi-heure après, le curé arriva. Mme Fichini demanda à rester seule avec lui; ils restèrent enfermés plus d'une heure; le curé promit de revenir le lendemain, et dit à M. de Rosbourg en se retirant: «Elle demande qu'on la laisse seule jusqu'à demain, monsieur, la vue de cette petite demoiselle réveille en elle de si horribles remords, qu'elle ne peut pas les supporter; mais elle vous prie de la lui ramener demain.»

M. de Rosbourg rentra chez Mme Fichini et lui parla en termes si touchants de la bonté de Dieu, de son indulgence pour le vrai repentir, de sa grande miséricorde pour les hommes, qu'il réussit à la calmer.

«Revenez demain, dit-elle d'une voix faible, vous m'aiderez à mourir; vous parlez si bien de Dieu et de sa bonté, que je me sens plus de courage en vous écoutant. Promettez-moi de me ramener vous-même Sophie. Pauvre malheureuse Sophie! ajouta-t-elle en retombant sur son oreiller. Et son malheureux père, c'est moi qui l'ai tué! Je l'ai fait mourir de chagrin! Pauvre homme!… Et pauvre Sophie!…»

Elle ferma les yeux et ne parla plus. M. de Rosbourg se retira après avoir appelé Mlle Hedwige et la femme de chambre. Il prit Sophie par la main, et tous deux quittèrent en silence ce château où mourait une femme qui, deux ans auparavant, faisait la terreur et le malheur de sa belle-fille. Quand ils furent en voiture, M. de Rosbourg demanda à Sophie:

«Lui pardonnes-tu bien sincèrement, mon enfant?

SOPHIE. – Du fond du coeur, cher monsieur. Dans quel état elle est, pauvre femme! Elle m'a fait pitié.

M. DE ROSBOURG. – Oui, la mort doit lui faire peur. Nous mourrons tous un jour; prions Dieu de nous faire vivre en chrétiens, pour que nous ayons une mort douce, pleine d'espérance et de consolation. Le bon Dieu aura pitié d'elle, car elle paraît être bien sincèrement repentante.»

Quand ils revinrent à Fleurville, ils trouvèrent tout le monde rassemblé sur le perron pour les recevoir.

«Tu as pleuré, pauvre Sophie!» dit Jean en lui serrant une main, pendant que Paul lui prenait l'autre main.

Sophie leur raconta le triste état de sa belle-mère, et tous les détails de leur entrevue; ils furent tous émus du repentir de Mme Fichini, et plaignirent Sophie de l'obligation où elle était d'y retourner le lendemain.

M. de Rosbourg raconta de son côté à sa femme et à ses amis comment s'était passée cette pénible visite; il parla avec éloge de la sensibilité de Sophie, et regretta de devoir lui faire recommencer le lendemain les mêmes émotions.

«C'est singulier qu'elle n'ait pas parlé de l'enfant que signale Mlle Brrrr… je ne sais quoi; il n'en a pas été question. Nous venons demain.»

Conclusion

Le lendemain, M. de Rosbourg mena encore Sophie chez sa belle-mère. L'entrevue de la veille avait fait une fâcheuse impression sur l'état de la malade. Le curé y était; il administrait l'extrême-onction[13]. M. de Rosbourg et Sophie se mirent à genoux près du lit de la mourante. Quand le prêtre se fut retiré, Mme Fichini appela Sophie, et, lui prenant la main, elle lui dit d'une voix entrecoupée:

«Sophie,… j'ai un enfant… une fille… Je suis ruinée… Je n'ai rien à lui laisser… Tu es riche… prends cette pauvre petite à ta charge… protège-la… Ne sois pas pour elle… ce que j'ai été pour toi… Pardonne-moi… Je n'exige rien… Ne me promets rien… mais sois charitable… pour mon enfant… Adieu… ma pauvre Sophie… Adieu.., ma pauvre, pauvre enfant!

— Soyez tranquille, ma mère, dit Sophie, votre fille sera ma soeur, et je vous promets de la traiter et de l'aimer comme une soeur. Mme de Fleurville, qui est si bonne, et M. de Rosbourg, mon excellent tuteur, me permettront d'avoir soin de ma soeur. N'est-ce pas, monsieur de Rosbourg?

M. DE ROSBOURG. – Oui, mon enfant, suis l'instinct de ton bon coeur; je t'approuve entièrement.

MADAME FICHINI. – Merci, Sophie, merci… Grâce à toi… grâce à ton tuteur… et à ce bon curé… je meurs plus tranquille… Priez tous pour moi… Que Dieu me pardonne… Adieu, Sophie… ton père… pardonne… Je souffre… J'étouffe… Ah!»

Une convulsion lui coupa la parole. M. de Rosbourg saisit Sophie, terrifiée, dans ses bras, l'emporta, dans la chambre voisine, la remit entre les mains de Mlle Hedwige et revint se mettre à genoux près du lit de Mme Pichini, qui ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Il pria pour l'âme de cette malheureuse femme, dont la fin avait été si troublée par ses remords. Il dit à un vieux concierge qui habitait le château de prendre avec le curé, tous les arrangements nécessaires pour l'enterrement; puis il vint prendre Sophie pour la ramener chez Mme de Fleurville.

«Mais la petite fille, dit Sophie, que va-t-elle devenir?

— C'est juste, dit M. de Rosbourg. Mademoiselle Hedwige, ayez la bonté de vous occuper de cette enfant, jusqu'à ce que nous ayons pris des arrangements pour son avenir.

SOPHIE. – Je voudrais bien la voir, monsieur, avant de m'en aller.

M. DE ROSBOURG, *à Mlle Hedwige*. – Où est-elle, mademoiselle?

MADEMOISELLE HEDWIGE. – Dans la chambre à coucher, monsieur. Donnez-vous la peine d'entrer.»

Ils entrèrent et virent une bonne qui tenait sur ses genoux une pauvre petite fille, maigre, pâle, chétive.

«Cette petite est malade, dit M. de Rosbourg.

— Elle a toujours été comme ça, monsieur, dit Mlle Hedwige. Le médecin pense qu'elle ne vivra pas.»

Sophie voulut l'embrasser: la petite détourna la tête en pleurant. M. de Rosbourg voulut à son tour

s'approcher: l'enfant jeta des cris perçants.

«Allons-nous-en, dit M. de Rosbourg, une autre fois nous lui ferons peut-être moins peur.»

Ils partirent pour retourner à Fleurville. Pendant que Sophie racontait à ses amis la mort de sa belle-mère, M. de Rosbourg réglait avec Mme de Fleurville l'avenir de la petite fille.

«Sophie, disait-il, ne peut pas traiter comme sa soeur la fille d'un galérien et de cette femme qui n'a jamais été pour elle qu'un bourreau; cette Mlle Hedwige me paraît bonne personne, quoique ignorante et bornée. On lui payera une pension pour l'enfant et pour la bonne, et ils vivront dans un coin du château. Quand l'enfant sera plus grande, nous verrons; mais je crois qu'elle ne vivra pas.»

Les prévisions de M. de Rosbourg ne furent pas trompées: la fille de Mme Fichini mourut de langueur peu de mois après, et Mlle Hedwige entra comme dame de compagnie chez une vieille dame valaque qui lui faisait donner des leçons de français à ses petits-enfants, et qui la garda jusqu'à sa mort en lui laissant de quoi vivre convenablement.

Les vacances finissaient; le jour du départ arriva. Les enfants étaient fort tristes; Jacques et Marguerite pleuraient amèrement. Sophie pleurait, Jean s'essuyait les yeux, Léon était triste, Paul était sombre et regardait d'un air navré pleurer Marguerite et Jacques. Il fallait bien enfin se séparer; ce dernier moment fut cruel. M. de Traypi arracha Jacques des bras de Paul et de Marguerite, sauta avec lui en voiture et fit partir immédiatement. Marguerite se jeta dans les bras de Paul et pleura longtemps sur son épaule. Il parvint enfin à la consoler, à la grande satisfaction de Mme de Rosbourg, qui la regardait pleurer avec tristesse.

M. DE ROSBOURG. – Ton petit ami est parti, ma chère enfant! mais ton grand ami te reste; tu sais comme Paul t'aime; entre lui et moi, nous tâcherons que tu ne t'ennuies pas et que tu sois heureuse.

MARGUERITE. – Oh! papa, je ne m'ennuierai jamais près de vous et de Paul, et je serai toujours heureuse avec vous, mais je pleure mon pauvre Jacques, parce que je l'aime; et puis c'est qu'il m'aime tant qu'il est malheureux loin de moi.

M. DE ROSBOURG. – Mes pauvres enfants, c'est toujours ainsi dans le monde; le bon Dieu nous envoie des peines, des chagrins, des souffrances, pour nous empêcher de trop aimer la vie, et pour nous habituer à la pensée de la quitter. Quand tu seras plus grande, ma petite Marguerite, tu comprendras ce que Paul comprend très bien déjà: c'est que pour bien et chrétiennement mourir, il faut bien et chrétiennement vivre, souffrir ce que le bon Dieu nous envoie, être charitable pour tout le monde, aimer Dieu comme notre père, les hommes comme nos frères.

Les vacances étant finies, nous laisserons grandir, vivre et mourir nos amis sans plus en parler. Je dirai seulement à ceux qui ont pris intérêt à mes enfants, que Mme de Rosbourg alla s'installer dans son nouveau château, mais qu'elle continua à voir Mme de Fleurville tous les jours; que Marguerite et Paul donnaient tous les jours aussi rendez-vous à leurs trois amies à mi-chemin des deux châteaux; que l'hiver ils demeuraient tous ensemble à Paris, dans l'hôtel de M. de Rosbourg; que Camille fit sa première communion l'année d'après, Madeleine un an plus tard; qu'elles restèrent bonnes et charmantes comme nous les avons vues dans les PETITES FILLES MODELES qu'elles se marièrent très bien et furent très heureuses; que Sophie devint de plus en plus semblable à ses amies, dont elle ne se sépara qu'à l'âge de vingt ans, lorsqu'elle épousa Jean de Rugès que Marguerite ne voulut jamais quitter son père et sa mère, ce qui fut très facile puisqu'elle épousa Paul quand elle fut grande, et que tous deux consacrèrent leur vie à faire le bonheur de leurs parents. Léon, aussi bon, aussi indulgent, aussi courageux qu'il avait été hargneux, moqueur et timide, devint un brave militaire. Pendant vingt ans il resta au service arrivé, à

l'âge de quarante ans, au grade de général, couvert de décorations et d'honneurs, il quitta le service et vint vivre près de son ami Paul, qu'il aimait toujours tendrement.

Jacques conserva toujours la même tendresse pour Paul et Marguerite; tous les ans, il venait passer les vacances avec eux. Quand il devint grand, il entra au conseil d'État, épousa une soeur de Marguerite, née peu de temps après nos vacances, nommée Pauline en l'honneur de Paul, qui fut son parrain, et qui était en tout semblable à Marguerite, dont elle avait la bonté, la tendresse, l'esprit et la beauté. Il fut toujours un homme charmant, plein d'esprit, de vivacité, de bonté, de vertu, et ils vécurent tous ensemble, parfaitement heureux.

Les Tourne-Boule quittèrent le pays et la France pour habiter l'Amérique avec les débris de leur fortune perdue en luxe et en vanité; Mlle Yolande, mal élevée, sans esprit, sans coeur et sans religion, se fit actrice quand elle fut grande et mourut à l'hôpital. M. Tourne-Boule, rentré en France et mourant de faim, fut très heureux d'être reçu chez les petites soeurs des pauvres, où il rendit des services en reprenant son ancien métier de marmiton.

FIN

Mémoires d’un âne

(1860)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Horace Castelli

Table des matières

Préface
I - Le marché
II - La poursuite
III - Les nouveaux maîtres
IV- Le pont
V - Le cimetière
VI - La cachette
VII - Le médaillon
VIII - L’incendie
IX - La course d’ânes
X - Les bons maîtres
XI - Cadichon malade
XII - Les voleurs
XIII - Les souterrains
XIV - Thérèse
XV - La chasse
XVI - Médor
XVII - Les enfants de l’école
XVIII - Le baptême
XIX - L’âne savant
XX - La grenouille
XXI - Le poney
XXII - La punition
XXIII - La conversion
XXIV - Les voleurs
XXV - La réparation
XXVI - Le bateau
Conclusion

À MON PETIT MAÎTRE
M. HENRI DE SEGUR

Mon petit Maître, vous avez été bon pour moi, mais vous avez parlé avec mépris des ânes en général. Pour mieux vous faire connaître ce que sont les ânes, j'écris et je vous offre ces Mémoires. Vous verrez, mon cher petit Maître, comment moi, pauvre âne, et mes amis ânes, ânons et ânesses, nous avons été et nous sommes injustement traités par les hommes. Vous verrez que nous avons beaucoup d'esprit et beaucoup d'excellentes qualités; vous verrez aussi combien j'ai été méchant dans ma jeunesse, combien j'en ai été puni et malheureux, et comme le repentir m'a changé et m'a rendu l'amitié de mes camarades et de mes maîtres. Vous verrez enfin que lorsqu'on aura lu ce livre, au lieu de dire: Bête comme un âne, ignorant comme un âne, têtu comme un âne, on dira: De l'esprit comme un âne, savant comme un âne, docile comme un âne, et que vous et vos parents vous serez fiers de ces éloges.

Hi! han! mon bon Maître; je vous souhaite de ne pas ressembler, dans la première moitié de sa vie, à votre fidèle serviteur.

CADICHON, Âne savant.

Préface

Je ne me souviens pas de mon enfance; je fus probablement malheureux comme tous les ânons, joli, gracieux comme nous le sommes tous; très certainement je fus plein d'esprit, puisque, tout vieux que je suis, j'en ai encore plus que mes camarades. J'ai attrapé plus d'une fois mes pauvres maîtres, qui n'étaient que des hommes, et qui, par conséquent, ne pouvaient pas avoir l'intelligence d'un âne.
Je vais commencer par vous raconter un des tours que je leur ai joués dans le temps de mon enfance.

I - Le marché

Les hommes n'étant pas tenus de savoir tout ce que savent les ânes, vous ignorez sans doute, vous qui lisez ce livre, ce qui est connu de tous les ânes mes amis: c'est que tous les mardis il y a dans la ville de Laigle un marché où l'on vend des légumes, du beurre, des oeufs, du fromage, des fruits et autres choses excellentes. Ce mardi est un jour de supplice pour mes pauvres confrères; il l'était pour moi aussi avant que je fusse acheté par ma bonne vieille maîtresse, votre grand-mère, chez laquelle je vis maintenant. J'appartenais à une fermière exigeante et méchante. Figurez-vous, mon cher petit maître, qu'elle poussait la malice jusqu'à ramasser tous les oeufs que pondaient ses poules, tout le beurre et les fromages que lui donnait le lait de ses vaches, tous les légumes et fruits qui mûrissaient dans la semaine, pour remplir des paniers qu'elle mettait sur mon dos.

Et quand j'étais si chargé que je pouvais à peine avancer, cette méchante femme s'asseyait encore au-dessus des paniers et m'obligeait à trotter ainsi écrasé, accablé, jusqu'au marché de Laigle, qui était à une lieue de la ferme. J'étais toutes les fois dans une colère que je n'osais montrer, parce que j'avais peur des coups de bâton; ma maîtresse en avait un très gros, plein de noeuds qui me faisaient bien mal quand elle me battait. Chaque fois que je voyais, que j'entendais les préparatifs du marché, je soupirais, je gémissais, je brayais même dans l'espoir d'attendrir mes maîtres.

«Allons, grand paresseux, me disait-on en venant me chercher, vas-tu te taire, et ne pas nous assourdir avec ta vilaine grosse voix. Hi! han! hi! han! voilà-t-il une belle musique que tu nous fais! Jules, mon garçon, approche ce fainéant près de la porte, que ta mère lui mette sa charge sur le dos!... Là! un panier d'oeufs!... encore un! Les fromages, le beurre... les légumes maintenant!... C'est bon! voilà une bonne charge qui va nous donner quelques pièces de cinq francs. Mariette, ma fille, apporte une chaise, que ta mère monte là-dessus!... Très bien!... Allons, bon voyage, ma femme, et fais marcher ce fainéant de bourri. Tiens, v'là ton gourdin, tape dessus.

— Pan! pan!

— C'est bien; encore quelques caresses de ce genre et il marchera.

— Vlan! vlan!» Le bâton ne cessait de me frotter les reins, les jambes, le cou; je trottais, je galopais presque; la fermière me battait toujours. Je fus indigné de tant d'injustice et de cruauté; j'essayai de ruer pour jeter ma maîtresse par terre, mais j'étais trop chargé; je ne pus que sautiller et me secouer de droite et de gauche. J'eus pourtant le plaisir de la sentir dégringoler. «Méchant âne! sot animal! entêté! Je vais te corriger et te donner du martin-bâton.»

En effet, elle me battit tellement que j'eus peine à marcher jusqu'à la ville. Nous arrivâmes enfin. On ôta de dessus mon pauvre dos écorché tous les paniers pour les poser à terre; ma maîtresse, après m'avoir attaché à un poteau, alla déjeuner, et moi, qui mourais de faim et de soif, on ne m'offrit pas seulement un brin d'herbe, une goutte d'eau. Je trouvai moyen de m'approcher des légumes pendant l'absence de la fermière, et je me rafraîchis la langue en me remplissant l'estomac avec un panier de salades et de choux. De ma vie je n'en avais mangé de si bons; je finissais le dernier chou et la dernière salade lorsque ma maîtresse revint. Elle poussa un cri en voyant son panier vide; je la regardai d'un air insolent et si satisfait, qu'elle devina le crime que j'avais commis. Je ne vous répéterai pas les injures dont elle m'accabla. Elle avait très mauvais ton, et lorsqu'elle était en colère, elle jurait et disait des choses qui me faisaient rougir, tout âne que je suis. Après donc m'avoir tenu les propos les plus

humiliants, auxquels je ne répondais qu'en me léchant les lèvres et en lui tournant le dos, elle prit son bâton et se mit à me battre si cruellement que je finis par perdre patience, et que je lui lançai trois ruades, dont la première lui cassa le nez et deux dents, la seconde lui brisa le poignet, et la troisième l'attrapa à l'estomac et la jeta par terre. Vingt personnes se précipitèrent sur moi en m'accablant de coups et d'injures. On emporta ma maîtresse je ne sais où, et l'on me laissa attaché au poteau près duquel étaient étalées les marchandises que j'avais apportées. J'y restai longtemps; voyant que personne ne songeait à moi, je mangeai un second panier plein d'excellents légumes, je coupai avec mes dents la corde qui me retenait, et je repris tout doucement le chemin de ma ferme.

Les gens que je dépassais sur la route s'étonnaient de me voir tout seul.

«Tiens, ce bourri avec sa longe cassée! Il s'est échappé, disait l'un.

— Alors, c'est un échappé des galères», dit l'autre.

Et tous se mirent à rire.

— Il ne porte pas une forte charge sur son dos, reprit le troisième.

— Bien sûr, il a fait un mauvais coup! s'écria un quatrième.

— Attrape-le donc, mon homme, nous mettrons le petit sur son bât, dit une femme.

— Ah! il te portera bien avec le petit gars, répondit le mari.

Moi, voulant donner bonne opinion de ma douceur et de ma complaisance, je m'approchai tout doucement de la paysanne, et je m'arrêtai près d'elle pour la laisser monter sur mon dos.

«Il n'a pas l'air méchant, ce bourri!» dit l'homme en aidant sa femme à se placer sur le bât.

Je souris de pitié en entendant ce propos: Méchant! comme si un âne doucement traité était jamais méchant. Nous ne devenons colères, désobéissants et entêtés que pour nous venger des coups et des injures que nous recevons. Quand on nous traite bien, nous sommes bons, bien meilleurs que les autres animaux. Je ramenai à leur maison la jeune femme et son petit garçon, joli petit enfant de deux ans, qui me caressait, qui me trouvait charmant, et qui aurait bien voulu me garder. Mais je réfléchis que ce ne serait pas honnête. Mes maîtres m'avaient acheté, je leur appartenais. J'avais déjà brisé le nez, les dents, le poignet et l'estomac de ma maîtresse, j'étais assez vengé. Voyant donc que la maman allait céder à son petit garçon, qu'elle gâtait (je m'en étais bien aperçu pendant que je le portais sur mon dos), je fis un saut de côté et, avant que la maman eût pu ressaisir ma bride, je me sauvai en galopant, et je revins à la maison. Maîtresse, la fille de mon maître, me vit la première. «Ah! voilà Cadichon. Comme le voilà revenu de bonne heure! Jules, viens lui ôter son bât.»

«Méchant âne, dit Jules d'un ton bourru, il faut toujours s'occuper de lui. Pourquoi donc est-il revenu seul? Je parie qu'il s'est échappé. Vilaine bête! ajouta-t-il en me donnant un coup de pied dans les jambes, si je savais que tu t'es sauvé, je te donnerais cent coups de bâton.»

Mon bât et ma bride étant ôtés, je m'éloignai en galopant. À peine étais-je rentré dans l'herbage que j'entendis des cris qui venaient de la ferme. J'approchai ma tête de la haie, et je vis qu'on avait ramené la fermière; c'étaient les enfants qui poussaient ces cris. J'écoutai de toutes mes oreilles, et j'entendis Jules dire à son père:

«Mon père, je vais prendre le grand fouet du charretier, j'attacherai l'âne à un arbre, et je le battrai jusqu'à ce qu'il tombe par terre.

— Va, mon garçon, va, mais ne le tue pas; nous perdrions l'argent qu'il nous a coûté. Je le vendrai à la prochaine foire.»

Je restai tremblant de frayeur en les entendant et en voyant Jules courir à l'écurie pour chercher le fouet. Il n'y avait pas à hésiter, et, sans me faire scrupule cette fois de faire perdre à mes maîtres le prix qu'ils m'avaient payé, je courus vers la haie qui me séparait des champs: je m'élançai dessus avec une telle force que je brisai les branches et que je pus passer au travers. Je courus dans le champ, et je

continuai à courir longtemps, bien longtemps, croyant toujours être poursuivi. Enfin, n'en pouvant plus, je m'arrêtai, j'écoutai..., je n'entendis rien. Je montai sur une butte, je ne vis personne. Alors je commençai à respirer et à me réjouir de m'être délivré de ces méchants fermiers.

Mais je me demandais ce que j'allais devenir. Si je restais dans le pays, on me reconnaîtrait, on me rattraperait, et l'on me ramènerait à mes maîtres. Que faire? Où aller?

Je regardai autour de moi; je me trouvai isolé et malheureux, et j'allais verser des larmes sur ma triste position, lorsque je m'aperçus que j'étais au bord d'un bois magnifique: c'était la forêt de Saint-Évroult. «Quel bonheur! m'écriai-je. Je trouverai dans cette forêt de l'herbe tendre, de l'eau, de la mousse fraîche: j'y demeurerai pendant quelques jours, puis j'irai dans une autre forêt, plus loin, bien plus loin de la ferme de mes maîtres.»

J'entrai dans le bois; je mangeai avec bonheur de l'herbe tendre, et je bus l'eau d'une belle fontaine. Comme il commençait à faire nuit, je me couchai sur la mousse au pied d'un vieux sapin, et je m'endormis paisiblement jusqu'au lendemain.

II - La poursuite

Le lendemain, après avoir mangé et bu, je songeai à mon bonheur.

«Me voici sauvé, pensais-je; jamais on ne me retrouvera, et dans deux jours, quand je serai bien reposé, j'irai plus loin encore.»

À peine avais-je fini cette réflexion, que j'entendis l'aboiement lointain d'un chien, puis d'un second; quelques instants après, je distinguai les hurlements de toute une meute. Inquiet, un peu effrayé même, je me levai et je me dirigeai vers un petit ruisseau que j'avais remarqué le matin. À peine y étais-je entré, que j'entendis la voix de Jules parlant aux chiens.

«Allons, allons, mes chiens, cherchez bien, trouvez-moi ce misérable âne, mordez-le, déchirez-lui les jambes, et ramenez-le-moi, que j'essaye mon fouet sur son dos.»

La frayeur manqua me faire tomber; mais je réfléchis aussitôt qu'en marchant dans l'eau les chiens ne pourraient plus sentir la trace de mes pas; je me mis donc à courir dans le ruisseau, qui était heureusement bordé des deux côtés de buissons très épais. Je marchai sans m'arrêter pendant fort longtemps; les aboiements des chiens s'éloignaient, ainsi que la voix du méchant Jules: je finis par ne plus rien entendre.

Haletant, épuisé, je m'arrêtai un instant pour boire; je mangeai quelques feuilles des buissons; mes jambes étaient raides de froid, mais je n'osais pas sortir de l'eau, j'avais peur que les chiens ne vinssent jusque-là et ne sentissent l'odeur de mes pas. Quand je fus un peu reposé, je recommençai à courir, suivant toujours le ruisseau, jusqu'à ce que je fusse sorti de la forêt. Je me trouvai alors dans une grande prairie où paissaient plus de cinquante boeufs. Je me couchai au soleil dans un coin de l'herbage; les boeufs ne faisaient aucune attention à moi, de sorte que je pus manger et me reposer à mon aise.

Vers le soir, deux hommes entrèrent dans la prairie.

«Frère, dit le plus grand des deux, si nous rentrions les boeufs cette nuit? On dit qu'il y a des loups dans le bois.

— Des loups? Qui est-ce qui t'a dit cette bêtise?

— Des gens de Laigle. On raconte que l'âne de la ferme des Haies a été emporté et dévoré dans la forêt.

— Bah! laisse donc. Ils sont si méchants, les gens de cette ferme, qu'ils auront fait mourir leur âne à force de coups.

— Et pourquoi donc qu'ils diraient que le loup l'a mangé?

— Pour qu'on ne sache pas qu'ils l'ont tué.

— Tout de même il vaudrait mieux entrer nos boeufs.

— Fais comme tu voudras, frère; je ne tiens ni à oui ni à non.»

Je ne bougeais pas dans mon coin, tant j'avais peur qu'on ne me vît. L'herbe était haute et me cachait, fort heureusement; les boeufs ne se trouvaient pas du côté où j'étais étendu; on les fit marcher vers la barrière, et puis à la ferme où demeuraient leurs maîtres.

Je n'avais pas peur des loups, parce que l'âne dont on parlait c'était moi-même, et que je n'avais pas vu la queue d'un loup dans la forêt où j'avais passé la nuit. Je dormis donc à merveille, et je finissais mon déjeuner quand les boeufs rentrèrent dans la prairie: deux gros chiens les menaient.

Je les regardais tranquillement, lorsqu'un des chiens m'aperçut, aboya d'un air menaçant, et courut

vers moi; son compagnon le suivit. Que devenir? Comment leur échapper? Je m'élançai sur les palissades qui entouraient la prairie; le ruisseau que j'avais suivi la traversait; je fus assez heureux pour sauter par-dessus, et j'entendis la voix d'un des hommes de la veille qui rappelait ses chiens. Je continuai mon chemin tout doucement, et je marchai jusqu'à une autre forêt, dont j'ignore le nom. Je devais être à plus de dix lieues de la ferme des Haies: j'étais donc sauvé; personne ne me connaissait, et je pouvais me montrer sans craindre d'être ramené chez mes anciens maîtres.

III - Les nouveaux maîtres

Je vécus tranquillement un mois dans cette forêt. Je m'ennuyais bien un peu quelquefois, mais je préférais encore vivre seul que vivre malheureux. J'étais donc à moitié heureux, lorsque je m'aperçus que l'herbe diminuait et devenait dure; les feuilles tombaient, l'eau était glacée, la terre était humide.

«Hélas! hélas! pensai-je; que devenir? Si je reste ici, je périrai de froid, de faim, de soif. Mais où aller? Qui est-ce qui voudra de moi?»

À force de réfléchir, j'imaginai un moyen de me trouver un abri. Je sortis de la forêt, et j'allai dans un petit village tout près de là. Je vis une petite maison isolée et bien propre; une bonne femme était assise à la porte, elle filait. Je fus touché de son air de bonté et de tristesse; je m'approchai d'elle, et je mis ma tête sur son épaule. La bonne femme poussa un cri, se leva précipitamment de dessus sa chaise, et parut effrayée. Je ne bougeai pas; je la regardai d'un air doux et suppliant. «Pauvre bête! dit-elle enfin, tu n'as pas l'air méchant. Si tu n'appartiens à personne, je serais bien contente de t'avoir pour remplacer mon pauvre vieux Grison, mort de vieillesse. Je pourrais continuer à gagner ma vie en vendant mes légumes au marché. Mais... tu as sans doute un maître, ajouta-t-elle en soupirant.

— À qui parlez-vous, grand-mère? dit une voix douce qui venait de l'intérieur de la maison.

— Je cause avec un âne qui est venu me mettre la tête sur l'épaule, et qui me regarde d'un air si doux que je n'ai pas le coeur de le chasser.

— Voyons, voyons», reprit la petite voix.

Et aussitôt je vis sur le seuil de la porte un beau petit garçon de six à sept ans. Il était pauvrement mais proprement vêtu. Il me regarda d'un oeil curieux et un peu craintif.

«Puis-je le caresser, grand-mère? dit-il.

— Certainement, mon Georget; mais prends garde qu'il ne te morde.»

Le petit garçon allongea son bras, et, ne pouvant m'atteindre, il avança un pied, puis l'autre, et put me caresser le dos. Je ne bougeai pas, de peur de l'effrayer; seulement je tournai ma tête vers lui, et je passai ma langue sur sa main.

GEORGET. – Grand-mère, grand-mère, comme il a l'air bon, ce pauvre âne, il m'a léché la main!

LA GRAND-MÈRE. – C'est singulier qu'il soit tout seul. Où est son maître? Va donc, Georget, par le village et à l'auberge où s'arrêtent les voyageurs: tu demanderas à qui appartient ce bourri. Son maître est peut-être en peine de lui.

GEORGET. – Vais-je emmener le bourri, grand-mère?

LA GRAND-MÈRE. – Il ne te suivrait pas; laisse-le aller où il voudra.

Georget partit en courant; je trottai après lui. Quand il vit que je le suivais, il vint à moi, et, me caressant, il me dit: «Dis donc, mon petit bourri, puisque tu me suis, tu me laisseras bien monter sur ton dos.» Et, sautant sur mon dos, il me fit: Hu! hu!

Je partis au petit galop, ce qui enchanta Georget. Ho! ho! fit-il en passant devant l'auberge. Je m'arrêtai tout de suite. Georget sauta à terre; je restai devant la porte, ne bougeant pas plus que si j'avais

été attaché.

«Qu'est-ce que tu veux, mon garçon? dit le maître de l'auberge.

— Je viens savoir, monsieur Duval, si ce bourri, qui est ici à la porte, ne serait pas à vous ou à une de vos pratiques.»

M. Duval s'avança vers la porte, me regarda attentivement.

«Non, ce n'est pas à moi, ni à personne que je connaisse, mon garçon. Va chercher plus loin.»

Georget remonta sur mon dos; je repartis au galop, et nous marchâmes, demandant de porte en porte à qui j'appartenais. Personne ne me reconnaissait, et nous revînmes chez la bonne grand-mère, qui filait toujours assise devant sa maison.

GEORGET. – Grand-mère, le bourri n'appartient à personne du pays. Qu'allons-nous en faire? Il ne veut pas me quitter, et il se sauve quand quelqu'un veut le toucher.

LA GRAND-MÈRE. – En ce cas, mon Georget, il ne faut pas le laisser passer la nuit dehors; il pourrait lui arriver malheur. Va le mener à l'écurie de notre pauvre Grison, et donne-lui une botte de foin et un seau d'eau. Nous verrons demain à le mener au marché; peut-être retrouverons-nous son maître.

GEORGET. – Et si nous ne le retrouvons pas, grand-mère?

LA GRAND-MÈRE. – Nous le garderons jusqu'à ce qu'on le réclame. Nous ne pouvons pas laisser cette pauvre bête périr de froid pendant l'hiver, ou bien tomber aux mains de méchants garnements qui la battraient et la feraient mourir de fatigue et de misère.

Georget me donna à boire et à manger, me caressa et sortit. Je lui entendis dire en fermant la porte: «Ah! que je voudrais qu'il n'eût pas de maître et qu'il restât chez nous!»

Le lendemain Georget me mit un licou après avoir fait déjeuner. Il m'amena devant la porte, la grand-mère me mit sur le dos un bât très léger, et s'assit dessus, Georget lui apporta un petit panier de légumes, qu'elle mit sur ses genoux, et nous partîmes pour le marché de Mamers. La bonne femme vendit bien ses légumes, personne ne me reconnut, et je revins avec mes nouveaux maîtres.

Je vécus chez eux pendant quatre ans; j'étais heureux; je ne faisais de mal à personne; je faisais bien mon service; j'aimais mon petit maître, qui ne me battait jamais; on ne me fatiguait pas trop; on me nourrissait assez bien. D'ailleurs je ne suis pas gourmand. L'été, des épluchures de légumes, des herbes dont ne veulent pas les chevaux ni les vaches; l'hiver, du foin et des pelures de pommes de terre, de carottes, de navets: voilà ce qui nous suffit à nous autres ânes.

Il y avait pourtant des journées que je n'aimais pas; c'étaient celles où ma maîtresse me louait à des enfants du voisinage. Elle n'était pas riche, et, les jours où je n'avais pas à travailler, elle était bien aise de gagner quelque chose en me louant aux enfants du château voisin. Ils n'étaient pas toujours bons.

Voici ce qui m'arriva un jour dans une de ces promenades.

IV- Le pont

Il y avait six ânes rangés dans la cour; j'étais un des plus beaux et des plus forts. Trois petites filles nous apportèrent de l'avoine dans une auge. Tout en mangeant j'écoutais causer les enfants.

CHARLES. – Voyons, mes amis, choisissons nos ânes. Moi, d'abord, je prends celui-ci (en me montrant du doigt).

— Toi, tu prends toujours ce que tu crois le meilleur, dirent à la fois les cinq enfants. Il faut tirer au sort.

CHARLES. – Comment veux-tu que nous tirions au sort, Caroline? Est-ce qu'on peut mettre les ânes dans un sac et les en tirer comme des billes?

ANTOINE. – Ah! ah! ah! Est-il bête avec ses ânes dans un sac! Comme si on ne pouvait pas les numéroter 1, 2, 3, 4, 5, 6, mettre les numéros dans un sac, et tirer au hasard chacun le sien.

— C'est vrai, c'est vrai, s'écrièrent les cinq autres. Ernest, fais les numéros pendant que nous allons les écrire sur le dos des ânes.

Ces enfants sont bêtes, me disais-je. S'ils avaient l'esprit d'un âne, au lieu de se donner l'ennui d'écrire les numéros sur notre dos, ils nous rangeraient tout simplement le long du mur: le premier serait 1, le second 2, et ainsi de suite.

Pendant ce temps, Antoine avait apporté un gros morceau de charbon. J'étais le premier, il m'écrit un énorme 1 sur la croupe; pendant qu'il écrivait 2 sur la croupe de mon camarade, je me secoue fortement pour lui faire voir que son invention n'était pas fameuse. Voilà le charbon parti et le 1 disparu.

«Imbécile! s'écrie-t-il; il faut que je recommence.»

Pendant qu'il refait son n° 1, mon camarade, qui m'avait vu faire, et qui était malin, se secoue à son tour. Voilà le 2 parti. Antoine commence à se fâcher; les autres rient et se moquent de lui. Je fais signe aux camarades, nous le laissons faire; aucun ne bouge. Ernest revient avec les numéros dans son mouchoir: chacun tire. Pendant qu'ils regardent leurs numéros, je fais encore un signe aux camarades, et voilà que tous nous nous secouons tant et plus. Plus de charbon, plus de numéros; il faut tout recommencer: les enfants sont en colère. Charles triomphe et ricane; Ernest, Albert, Caroline, Cécile et Louise crient contre Antoine, qui tape du pied; ils se disent des injures; mes camarades et moi, nous nous mettons à braire. Le tapage attire les papas et les mamans. On leur explique la chose. Un des papas imagine enfin de nous ranger le long du mur. Il faut tirer les numéros aux enfants.

«Un! s'écrie Ernest. C'était moi.

— Deux! dit Cécile. C'était un de mes amis.

— Trois!» dit Antoine.

Et ainsi de suite jusqu'au dernier.

«À présent, partons, dit Charles. Moi, d'abord, je pars le premier.

— Oh! je saurai bien te rattraper, lui répond vivement Ernest.

— Je parie que non, reprend aussitôt Charles.

— Je gage que si», réplique Ernest.

Voilà Charles qui tape son âne et qui part au galop. Avant qu'Ernest ait eu le temps de me donner un coup de fouet, je pars aussi, mais d'un train qui me fait bien vite rattraper Charles et son âne. Ernest est enchanté, Charles est furieux. Il tape, il tape son âne; Ernest n'avait pas besoin de me frapper, je courais, j'allais comme le vent. Je dépasse Charles en une minute; j'entends les autres qui suivent en riant et en criant:

«Bravo! l'âne n° 1; bravo! il court comme un cheval.»

L'amour-propre me donne du courage; je continue à galoper jusqu'à ce que nous soyons arrivés près d'un pont. J'arrête brusquement; je venais de voir qu'une large planche du pont était pourrie; je ne voulais pas tomber à l'eau avec Ernest, mais retourner avec les autres, qui étaient bien loin derrière nous.

«Ho là! ho là! bourri, me dit Ernest. Sur le pont, mon ami, sur le pont!»

Je résiste; il me donne un coup de baguette. Je continue à marcher vers les autres.

«Entêté! bête brute! veux-tu tourner et passer le pont?»

Je marche toujours vers les camarades; je les rejoins malgré les injures et les coups de ce méchant garçon.

«Pourquoi bats-tu ton âne, Ernest? s'écrie Caroline; il est excellent. Il t'a mené ventre à terre et t'a fait dépasser Charles.

— Je le bats parce qu'il s'entête à ne pas vouloir passer le pont, dit Ernest; il s'est obstiné à revenir sur ses pas.

— Ah! bah! c'est parce qu'il était seul; maintenant que nous voilà tous il passera le pont tout comme les autres.»

Les malheureux! pensé-je. Ils vont tous tomber dans la rivière! Il faut que je tâche de leur montrer qu'il y a du danger.

Et me voilà reparti au galop, courant vers le pont, à la grande satisfaction d'Ernest et aux cris de joie des enfants. Je galope jusqu'au pont; arrivé là, je m'arrête brusquement comme si j'avais peur. Ernest, étonné, me presse de continuer: je recule d'un air de frayeur qui surprend plus encore Ernest. L'imbécile ne voyait rien; la planche pourrie était pourtant bien visible. Les autres avaient rejoint, et regardaient en riant les efforts d'Ernest pour me faire passer et les miens pour ne pas passer. Ils finissent par descendre de leurs ânes; chacun me pousse, me bat sans pitié: je ne bouge pas.

«Tirez-le par la queue! s'écrie Charles. Les ânes sont si entêtés, que lorsqu'on veut les faire reculer ils avancent.»

Les voilà qui veulent me saisir la queue. Je me défends en ruant; ils me battent tous ensemble: je n'en bouge pas davantage.

«Attends, Ernest, dit Charles; je passerai le premier, ton âne me suivra certainement.»

Il veut avancer, je me mets en travers du pont, il me fait reculer à force de coups.

«Au fait, me dis-je, si ce méchant garçon veut se noyer, qu'il se noie, j'ai fait ce que j'ai pu pour le sauver; qu'il boive un coup, puisqu'il le veut absolument.»

À peine son âne met-il le pied sur la planche pourrie, qu'elle casse, et voilà Charles et son âne à l'eau. Pour mon camarade, il n'y avait pas de danger, car il savait nager comme tous les ânes. Mais Charles se débattait et criait sans pouvoir se tirer de là.

«Une perche! une perche!» disait-il.

Les enfants criaient et couraient de tous côtés. Enfin Caroline aperçoit une longue perche, la ramasse et la présente à Charles, qui la saisit. Son poids entraîne Caroline, qui appelle au secours! Ernest, Antoine et Albert courent à elle; ils parviennent avec peine à retirer le malheureux Charles, qui avait bu plus qu'il n'avait soif, et qui était trempé des pieds à la tête. Quand il est sauvé, les enfants se mettent à rire de sa mine piteuse; Charles se fâche; les enfants sautent sur leurs ânes et lui conseillent en

riant de rentrer à la maison pour changer d'habits et de linge. Il remonte tout mouillé sur son âne. Je riais à part moi de sa figure ridicule. Le courant avait entraîné son chapeau et ses souliers, l'eau ruisselait jusqu'à terre; ses cheveux, trempés, se collaient à sa figure, son air furieux achevait de le rendre complètement risible. Les enfants riaient, mes camarades sautaient et couraient pour témoigner leur gaieté.

Je dois ajouter que l'âne de Charles était détesté de nous tous, parce qu'il était querelleur, gourmand et bête, ce qui est très rare parmi les ânes.

Enfin, Charles disparut, les enfants et mes camarades se calmèrent. Chacun me caressa et admira mon esprit; nous repartîmes tous, moi en tête de la bande.

V - Le cimetière

Nous marchions au pas, et nous approchions du cimetière du village, qui est à une lieue du château. «Si nous retournions, dit Caroline, et que nous reprenions le chemin de la forêt?

— Pourquoi cela?» dit Cécile.

CAROLINE. – C'est que je n'aime pas les cimetières.

CÉCILE, *d'un air moqueur*. – Pourquoi n'aimes-tu pas les cimetières? Est-ce que tu as peur d'y rester?

— Non, mais je pense aux pauvres gens qui y sont enterrés, et j'en suis attristée.

Les enfants se moquèrent de Caroline, et passèrent exprès contre le mur. Ils allaient le dépasser, lorsque Caroline, qui paraissait inquiète, arrêta son âne, sauta à terre, et courut à la grille du cimetière.

«Que fais-tu, Caroline? Où vas-tu?» s'écrièrent les enfants.

Caroline ne répondit pas; elle poussa précipitamment la grille, entra dans le cimetière, regarda autour d'elle, et courut vers une tombe fraîchement remuée. Ernest l'avait suivie avec inquiétude, et la rejoignit au moment où, se baissant vers la tombe, elle relevait un pauvre petit garçon de trois ans dont elle avait entendu les gémissements.

«Qu'as-tu, mon pauvre petit? Pourquoi pleures-tu?»

L'enfant sanglotait et ne pouvait répondre; il était très joli et misérablement vêtu.

CAROLINE. – Comment es-tu tout seul ici, mon pauvre petit?

L'ENFANT, *sanglotant*. – Ils m'ont laissé ici; j'ai faim.

CAROLINE. – Qui est-ce qui t'a laissé ici?

L'ENFANT, *sanglotant*. – Les hommes noirs; j'ai faim.

CAROLINE. – Ernest, va vite chercher nos provisions; il faut donner à manger à ce pauvre petit; il nous expliquera ensuite pourquoi il pleure et pourquoi il est ici.

Ernest courut chercher le panier aux provisions, pendant que Caroline tâchait de consoler l'enfant. Peu d'instants après, Ernest reparut, suivi de toute la bande, que la curiosité attirait. On donna à l'enfant du poulet froid et du pain trempé dans du vin; à mesure qu'il mangeait, ses larmes se séchaient, son visage reprenait un air riant. Quand il fut rassasié, Caroline lui demanda pourquoi il était couché sur cette tombe.

L'ENFANT. – C'est grand-mère qu'ils ont mise là. Je veux attendre qu'elle revienne.

CAROLINE. – Où est ton papa?

L'ENFANT. – Je ne sais pas, je ne le connais pas.

CAROLINE. – Et ta maman?

L'ENFANT. – Je ne sais pas; des hommes noirs l'ont emportée comme grand-mère.

CAROLINE. – Mais qui est-ce qui te soigne?

L'ENFANT. – Personne.

CAROLINE. – Qui est-ce qui te donne à manger?

L'ENFANT. – Personne; je tétais nourrice.

CAROLINE. – Où est-elle ta nourrice?

L'ENFANT. – Là-bas, à la maison.

CAROLINE. – Qu'est-ce qu'elle fait?

L'ENFANT. – Elle marche; elle mange de l'herbe.

CAROLINE. – De l'herbe?

Et tous les enfants se regardèrent avec surprise. «Elle est donc folle?» dit tout bas Cécile.

ANTOINE. – Il ne sait ce qu'il dit, il est trop jeune.

CAROLINE. – Pourquoi ta nourrice ne t'a-t-elle pas emporté?

L'ENFANT. – Elle ne peut pas; elle n'a pas de bras.

La surprise des enfants redoubla.

CAROLINE. – Mais alors comment peut-elle te porter?

L'ENFANT. – Je monte sur son dos.

CAROLINE. – Est-ce que tu couches avec elle?

L'ENFANT, *souriant*. – Oh non! je serais trop mal.

CAROLINE. – Mais où couche-t-elle donc? N'a-t-elle pas un lit?

L'enfant se mit à rire et dit:

«Oh non! elle couche sur la paille.

— Que veut dire tout cela? dit Ernest. Demandons-lui de nous mener dans sa maison, nous verrons sa nourrice; elle nous expliquera ce qu'il veut dire.

— J'avoue que je n'y comprends rien», dit Antoine.

CAROLINE. – Peux-tu retourner chez toi, mon petit?

L'ENFANT. – Oui, mais pas tout seul; j'ai peur des hommes noirs; il y en a plein la chambre de grand-mère.

CAROLINE. – Nous irons tous avec toi; montre-nous par où il faut aller.

Caroline remonta sur son âne, et prit le petit garçon sur ses genoux. Il lui indiqua le chemin, et, cinq minutes après, nous arrivâmes tous à la cabane de la mère Thibaut, qui était morte de la veille et enterrée du matin. L'enfant courut à la maison et appela: «Nourrice, nourrice!» Aussitôt une chèvre bondit hors de l'écurie restée ouverte, courut à l'enfant et témoigna sa joie de le revoir par mille sauts et caresses. L'enfant l'embrassait aussi; puis il dit: «Téter, nourrice.» La chèvre se coucha aussitôt par terre; le petit garçon s'étendit près d'elle et se mit à téter comme s'il n'avait ni bu ni mangé.

«Voilà la nourrice expliquée, dit enfin Ernest. Que ferons-nous de cet enfant?

— Nous n'avons rien à en faire, dit Antoine, qu'à le laisser là avec sa chèvre.»

Les enfants se récrièrent tous avec indignation.

CAROLINE. – Ce serait abominable d'abandonner ce pauvre petit; il mourrait peut-être bientôt, faute de soins.

ANTOINE. – Que veux-tu en faire? Vas-tu l'emmener chez toi?

CAROLINE. – Certainement; je prierai maman de faire demander qui il est, s'il a des parents, et, en attendant, de le garder à la maison.

ANTOINE. – Et notre partie d'âne? Nous allons donc tous rentrer?

CAROLINE. – Mais non, Ernest aura la complaisance de m'accompagner. Continuez, vous autres, votre promenade; vous êtes encore quatre, vous pouvez bien vous passer de moi et d'Ernest.

— Au fait, elle a raison, dit Antoine; remontons à âne et continuons notre promenade.

Et ils partirent, laissant la bonne Caroline avec son cousin Ernest.

«Comme c'est heureux qu'on ne m'ait pas écoutée et qu'on ait voulu me taquiner en passant si près du cimetière, dit Caroline: sans cela je n'aurais pas entendu pleurer ce pauvre enfant, et il aurait passé la nuit entière sur la terre froide et humide!»

C'était moi qu'Ernest montait. Je compris, avec mon intelligence accoutumée, qu'il allait arriver le plus promptement possible au château. Je me mis donc à galoper, mon camarade me suivit, et nous arrivâmes en une demi-heure. On fut d'abord effrayé de notre retour si prompt. Caroline raconta ce qui leur était arrivé avec l'enfant. Sa maman ne savait trop qu'en faire, lorsque la femme du garde offrit de l'élever avec son fils, qui était du même âge. La maman accepta son offre. Elle fit demander au village le nom du petit garçon et ce qu'étaient devenus ses parents. On apprit que le père était mort l'année d'avant, la mère depuis six mois; l'enfant était resté avec une vieille grand-mère méchante et avare, qui était morte la veille. Personne n'avait pensé à l'enfant, et il avait suivi le cercueil jusqu'au cimetière; du reste la grand-mère avait du bien, l'enfant n'était pas pauvre. On fit venir la bonne chèvre chez le garde, qui éleva l'enfant et en fit un bon petit sujet. Je le connais, il s'appelle Jean Thibaut: il ne fait jamais de mal aux animaux, ce qui prouve son bon coeur; et il m'aime beaucoup, ce qui prouve son esprit.

VI - La cachette

J'étais heureux, je l'ai déjà dit; mon bonheur devait bientôt finir. Le père de Georget était soldat; il revint dans son pays, rapporta de l'argent, que lui avait laissé en mourant son capitaine, et la croix, que lui avait donnée son général. Il acheta une maison à Mamers, emmena son petit garçon et sa vieille mère, et me vendit à un voisin qui avait une petite ferme. Je fus triste de quitter ma bonne vieille maîtresse et mon petit maître Georget; tous deux avaient toujours été bons pour moi, et j'avais bien rempli tous mes devoirs.

Mon nouveau maître n'était pas mauvais, mais il avait la sotte manie de vouloir faire travailler tout le monde, et moi comme les autres. Il m'attelait à une petite charrette, et il me faisait charrier des terres, du fumier, des pommes, du bois. Je commençais à devenir paresseux; je n'aimais pas à être attelé, et je n'aimais pas surtout le jour du marché. On ne me chargeait pas trop et l'on ne me battait pas, mais il fallait ce jour-là rester sans manger depuis le matin jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. Quand la chaleur était forte, j'avais soif à mourir, et il fallait attendre que tout fût vendu, que mon maître eût reçu son argent, qu'il eût dit bonjour aux amis, qui lui faisaient boire la goutte.

Je n'étais pas très bon alors; je voulais qu'on me traitât avec amitié, sans quoi je cherchais à me venger. Voici ce que j'imaginai un jour; vous verrez que les ânes ne sont pas bêtes; mais vous verrez aussi que je devenais mauvais.

Le jour du marché, on se levait de meilleure heure que de coutume à la ferme; on cueillait les légumes, on battait le beurre, on ramassait les oeufs. Je couchai dehors pendant l'été dans une grande prairie. Je voyais et j'entendais ces préparatifs, et je savais qu'à dix heures du matin on devait venir me chercher pour m'atteler à la petite charrette, remplie de tout ce qu'on voulait vendre. J'ai déjà dit que ce marché m'ennuyait et me fatiguait. J'avais remarqué dans la prairie un grand fossé rempli de ronces et d'épines; je pensais que je pourrais m'y cacher, de manière qu'on ne pût me trouver au moment du départ. Le jour du marché, quand je vis commencer les allées et venues des gens de la ferme, je descendis tout doucement dans le fossé, et je m'y enfonçai si bien qu'il était impossible de m'apercevoir. J'étais là depuis une heure, blotti dans les ronces et les épines, lorsque j'entendis le garçon m'appeler, en courant de tous côtés, puis retourner à la ferme. Il avait sans doute appris au maître que j'étais disparu, car peu d'instants après j'entendis la voix du fermier lui-même appeler sa femme et tous les gens de la ferme pour me chercher.

«Il aura sans doute passé au travers de la haie, disait l'un.

— Par où veux-tu qu'il ait passé? Il n'y a de brèche nulle part, répondit l'autre.

— On aura laissé la barrière ouverte, dit le maître. Courez; dans les champs, garçons, il ne doit pas être loin; allez vite et ramenez-le, car le temps passe, et nous arriverons trop tard.»

Les voilà tous partis dans les champs, dans les bois, à courir, à m'appeler. Je riais tout bas dans mon trou, et je n'avais garde de me montrer. Les pauvres gens revinrent essoufflés, haletants; pendant une heure ils avaient cherché partout. Le maître jura après moi, dit qu'on m'avait sans doute volé, que j'étais bien bête de m'être laissé prendre, fit atteler un de ses chevaux à la charrette, et partit de fort mauvaise humeur. Quand je vis que chacun était retourné à son ouvrage, que personne ne pouvait me voir, je passai la tête avec précaution hors de ma cachette, je regardai autour de moi, et, me voyant seul, je sortis tout à fait; je courus à l'autre bout de la prairie, pour qu'on ne pût deviner où j'avais été, et je me mis à braire

de toutes mes forces.

À ce bruit, les gens de la ferme accoururent.

«Tiens, le voilà revenu! s'écria le berger.

— D'où vient-il donc? dit la maîtresse.

— Par où a-t-il passé? reprit le charretier.»

Dans ma joie d'avoir évité le marché, je courus à eux. Ils me reçurent très bien, me caressèrent, me dirent que j'étais une bonne bête de m'être sauvé d'entre les mains des gens qui m'avaient volé, et me firent tant de compliments que j'en fus honteux, car je sentais bien que je méritais le bâton bien plus que des caresses. On me laissa paître tranquillement, et j'aurais passé une journée charmante, si je ne m'étais senti troublé par ma conscience, qui me reprochait d'avoir attrapé mes pauvres maîtres.

Quand le fermier revint et qu'il apprit mon retour, il fut bien content, mais aussi bien surpris. Le lendemain, il fit le tour de la prairie, et boucha avec soin tous les trous de la haie qui l'entourait.

«Il sera bien fin s'il échappe encore, dit-il en finissant. J'ai bouché avec des épines et des piquets jusqu'aux plus petites brèches; il n'y a pas de quoi donner passage à un chat.»

La semaine se passa tranquillement; on ne pensait plus à mon aventure. Mais au marché suivant je recommençai mon méchant tour, et je me cachai dans ce fossé qui m'évitait une si grande fatigue et un si grand ennui. On me chercha comme la dernière fois, on s'étonna plus encore, et l'on crut qu'un habile voleur m'avait enlevé en me faisant passer par la barrière.

«Cette fois, dit tristement mon maître, il est définitivement perdu. Il ne pourra pas s'échapper une seconde fois, et quand même il s'échapperait, il ne pourra pas rentrer; j'ai trop bien bouché toutes les brèches de la haie.»

Et il partit en soupirant; ce fut encore un des chevaux qui me remplaça à la charrette. De même que la semaine précédente, je sortis de ma cachette quand tout le monde fut parti; mais je trouvai plus prudent de ne pas annoncer mon retour en faisant hi han! comme l'autre fois.

Quand on me trouva mangeant tranquillement l'herbe dans la prairie, et quand mon maître apprit que j'étais revenu peu de temps après son départ, je vis qu'on soupçonnait quelque tour de ma façon; personne ne me fit de compliments, on me regardait d'un air méfiant, et je m'aperçus bien que j'étais surveillé plus que par le passé. Je me moquai d'eux, et je me dis en moi-même:

«Mes bons amis, vous serez bien fins si vous découvrez le tour que je vous joue; je suis plus fin que vous, et je vous attraperai encore et toujours.»

Je me cachai donc une troisième fois, bien content de ma finesse. Mais j'étais à peine blotti dans mon fossé, quand j'entendis l'aboiement formidable du gros chien de garde, et la voix de mon maître qui disait:

«Attrape-le, Garde à vous, hardi, hardi! descends dans le fossé, mords-lui les jarrets, amène-le! bien! bravo! mon chien; attrape, attrape, Garde à vous!»

Garde à vous s'était en effet élancé dans le trou, il me tordait les jarrets, le ventre; il m'aurait dévoré si je ne m'étais décidé à sauter hors du fossé; j'allais courir vers la haie et chercher à m'y frayer un passage, quand le fermier, qui m'attendait, me lança un noeud coulant et m'arrêta tout court. Il s'était armé d'un fouet, qu'il me fit rudement sentir; le chien continuait à me mordre, le maître me battait; je me repentais amèrement de ma paresse. Enfin le fermier renvoya Garde à vous, cessa de me battre, détacha le noeud coulant, me passa un licou, et m'emmena tout penaud et tout meurtri pour m'atteler à la charrette qui m'attendait.

Je sus depuis qu'un des enfants était resté sur la route près de la barrière, pour m'ouvrir si je revenais; il m'avait aperçu sortant du fossé, et il l'avait dit à son père. Le petit traître! Je lui en voulus de ce que j'appelais une méchanceté, jusqu'à ce que mes malheurs et mon expérience m'eussent rendu

meilleur.

Depuis ce jour on fut bien plus sévère pour moi; on voulut m'enfermer, mais j'avais trouvé moyen d'ouvrir toutes les barrières avec mes dents; si c'était un loquet, je le levais; si c'était un bouton, je le tournais; si c'était un verrou, je le poussais. J'entrais partout, je sortais de partout. Le fermier jurait, grondait, me battait: il devenait méchant pour moi, et moi, je l'étais de plus en plus pour lui. Je me sentais malheureux par ma faute; je comparais ma vie misérable avec celle que je menais autrefois chez ces mêmes maîtres; mais, au lieu de me corriger, je devenais de plus en plus entêté et méchant. Un jour, j'entrai dans le potager, je mangeai toute la salade; un autre jour, je jetai par terre le petit garçon qui m'avait dénoncé; une autre fois, je bus un baquet de crème qu'on avait mis dehors pour battre du beurre. J'écrasais leurs poulets, leurs petits dindons, je mordais leurs cochons; enfin je devins si méchant, que la maîtresse demanda à son mari de me vendre à la foire de Mamers, qui devait avoir lieu dans quinze jours. J'étais devenu maigre et misérable à force de coups et de mauvaise nourriture. On voulut, pour me mieux vendre, me mettre en bon état, comme disent les fermiers. On défendait aux gens de la ferme et aux enfants de me maltraiter; on ne me fit plus travailler, on me nourrit très bien: je fus très heureux pendant ces quinze jours. Mon maître me mena à la foire et me vendit cent francs. En le quittant, j'aurais bien voulu lui donner un bon coup de dent, mais je craignis de faire prendre mauvaise opinion de moi à mes nouveaux maîtres, et je me contentai de lui tourner le dos avec un geste de mépris.

VII - Le médaillon

J'avais été acheté par un monsieur et une dame qui avaient une fille de douze ans toujours souffrante et qui s'ennuyait. Elle vivait à la campagne et seule, car elle n'avait pas d'amies de son âge. Son père ne s'occupait pas d'elle; sa maman l'aimait assez, mais elle ne pouvait souffrir de lui voir aimer personne, pas même des bêtes. Pourtant, comme le médecin avait ordonné de la distraction, elle pensa que des promenades à âne l'amuseraient suffisamment. Ma petite maîtresse s'appelait Pauline; elle était triste et souvent malade; très douce et très jolie. Tous les jours elle me montait; je la menais promener dans les jolis chemins et les jolis petits bois que je connaissais. Dans le commencement, un domestique ou une femme de chambre l'accompagnait; mais, quand on vit combien j'étais doux, bon et soigneux pour ma petite maîtresse, on la laissa aller seule. Elle m'appela Cadichon: ce nom m'est resté.

«Va te promener avec Cadichon, lui disait son père; avec un âne comme celui-là, il n'y a pas de danger; il a autant d'esprit qu'un homme, et il saura toujours te ramener à la maison.»

Nous sortions donc ensemble. Quand elle était fatiguée de marcher, je me rangeais contre une butte de terre, ou bien je descendais dans un petit fossé pour qu'elle pût monter facilement sur mon dos. Je la menais près des noisetiers chargés de noisettes; je m'arrêtais pour la laisser en cueillir à son aise. Ma petite maîtresse m'aimait beaucoup; elle me soignait, me caressait. Quand il faisait mauvais et que nous ne pouvions pas sortir, elle venait me voir dans mon écurie; elle m'apportait du pain, de l'herbe fraîche, des feuilles de salade, des carottes; elle restait avec moi longtemps, bien longtemps; elle me parlait, croyant que je ne la comprenais pas; elle me contait ses petits chagrins, quelquefois elle pleurait.

«Oh! mon pauvre Cadichon, disait-elle, tu es un âne, et tu ne peux me comprendre; et pourtant tu es mon seul ami; car à toi seul je puis dire tout ce que je pense. Maman m'aime, mais elle est jalouse; elle veut que je n'aime qu'elle; je ne connais personne de mon âge, et je m'ennuie.»

Et Pauline pleurait et me caressait. Je l'aimais aussi, et je la plaignais, cette pauvre petite. Quand elle était près de moi, j'avais soin de ne pas bouger, de peur de la blesser avec mes pieds.

Un jour, je vis Pauline accourir vers moi toute joyeuse.

«Cadichon, Cadichon, s'écria-t-elle, maman m'a donné un médaillon de ses cheveux; je veux y ajouter des tiens, car tu es aussi mon ami; je t'aime, et j'aurai ainsi les cheveux de ceux que j'aime le plus au monde.»

En effet, Pauline coupa du poil de ma crinière, ouvrit son médaillon, et les mêla avec les cheveux de sa maman.

J'étais heureux de voir combien Pauline m'aimait; j'étais fier de voir mes poils dans un médaillon, mais je dois avouer qu'ils ne faisaient pas joli effet; gris, durs, épais, ils faisaient paraître les cheveux de la maman rudes et affreux. Pauline ne le voyait pas; elle tournait dans tous les sens et admirait son médaillon, lorsque la maman entra.

«Qu'est-ce que tu regardes là? lui dit-elle.

— C'est mon médaillon, maman», répondit Pauline en le cachant à moitié.

LA MAMAN. – Pourquoi l'as-tu apporté ici?

PAULINE. – Pour le faire voir à Cadichon.

LA MAMAN. – Quelle sottise! En vérité, Pauline, tu perds la tête avec ton Cadichon! Comme s'il pouvait comprendre ce que c'est qu'un médaillon de cheveux.

PAULINE. – Je vous assure, maman, qu'il comprend très bien; il m'a léché la main quand... quand...

Pauline rougit et se tut.

LA MAMAN. – Eh bien! pourquoi n'achèves-tu pas? À quel propos Cadichon t'a-t-il léché la main?

PAULINE, *embarrassée*. – Maman, j'aime mieux ne pas vous le dire; j'ai peur que vous ne me grondiez.

LA MAMAN, *avec vivacité*. – Qu'est-ce donc? Voyons, parle. Quelle bêtise as-tu faite encore?

PAULINE. – Ce n'est pas une bêtise, maman, au contraire.

LA MAMAN. – Alors, de quoi as-tu peur? Je parie que tu as donné à Cadichon de l'avoine à le rendre malade.

PAULINE. – Non, je ne lui ai rien donné, au contraire.

LA MAMAN. – Comment, au contraire! Écoute, Pauline, tu m'impatientes; je veux que tu me dises ce que tu as fait, et pourquoi tu m'as quittée depuis près d'une heure.

En effet l'arrangement de mes poils avait été très long; il avait fallu enlever le papier collé derrière le médaillon, ôter le verre, placer les poils, et recoller le tout.

Pauline hésita encore un instant; puis elle dit bien bas et en hésitant bien fort:

«J'ai coupé des poils de Cadichon pour...»

LA MAMAN, *avec impatience*. – Pour? Eh bien! achève donc! Pour quoi faire?

PAULINE, *très bas*. – Pour mettre dans le médaillon.

LA MAMAN, *avec colère*. – Dans quel médaillon?

PAULINE. – Dans celui que vous m'avez donné.

LA MAMAN, *de même*. – Celui que je t'ai donné avec mes cheveux! Et qu'as-tu fait de mes cheveux?

— Ils y sont toujours; les voilà, répondit la pauvre Pauline en présentant le médaillon.

— Mes cheveux mêlés avec les poils de l'âne! s'écria la maman avec emportement. Ah! c'est trop fort! Vous ne méritez pas, mademoiselle, le présent que je vous ai fait. Me mettre au rang d'un âne! Témoigner à un âne la même tendresse qu'à moi!

Et, arrachant le médaillon des mains de la malheureuse Pauline stupéfaite, elle le lança à terre, piétina dessus et le brisa en mille morceaux. Puis, sans regarder sa fille, elle sortit de l'écurie en fermant la porte avec violence.

Pauline, surprise, effrayée de cette colère subite, resta un moment immobile. Elle ne tarda pas à éclater en sanglots, et, se jetant à mon cou, elle me dit:

«Cadichon, Cadichon, tu vois comme on me traite! On ne veut pas que je t'aime, mais je t'aimerai malgré eux et plus qu'eux, parce que toi tu es bon, tu ne me grondes jamais; tu ne me causes jamais aucun chagrin, et tu cherches à m'amuser dans nos promenades. Hélas! Cadichon, quel malheur que tu ne puisses ni comprendre ni me parler! Que de choses je te dirais!»

Pauline se tut: et elle se jeta par terre et continua à pleurer doucement. J'étais touché et attristé de son chagrin, mais je ne pouvais la consoler ni même lui faire savoir que je la comprenais. J'éprouvais une colère furieuse contre cette mère qui, par bêtise ou par excès de tendresse pour sa fille, la rendait malheureuse. Si j'avais pu, je lui aurais fait comprendre le chagrin qu'elle causait à Pauline, le mal qu'elle faisait à cette santé si délicate, mais je ne pouvais parler, et je regardais avec tristesse couler les larmes de Pauline. Un quart d'heure à peine s'était écoulé depuis le départ de la maman, lorsqu'une femme de chambre ouvrit la porte, appela Pauline, et lui dit:

«Mademoiselle, votre maman vous demande, elle ne veut pas que vous restiez à l'écurie de Cadichon, ni même que vous y entriez.

— Cadichon, mon pauvre Cadichon! s'écria Pauline, on ne veut donc plus que je le voie!

— Si fait, mademoiselle, mais seulement quand vous irez en promenade; votre maman dit que votre place est au salon et pas à l'écurie.»

Pauline ne répliqua pas, elle savait que sa maman voulait être obéie; elle m'embrassa une dernière fois; je sentis couler ses larmes sur mon cou. Elle sortit et ne rentra plus. Depuis ce temps, Pauline devint plus triste et plus souffrante; elle toussait, je la voyais pâlir et maigrir. Le mauvais temps rendait nos promenades plus rares et moins longues. Quand on m'amenait devant le perron du château, Pauline montait sur mon dos sans me parler; mais, quand nous étions hors de vue, elle sautait à terre, me caressait, et me racontait ses chagrins de tous les jours pour soulager son coeur, et pensant que je ne pouvais la comprendre. C'est ainsi que j'appris que sa maman était restée de mauvaise humeur et maussade depuis l'aventure du médaillon; que Pauline s'ennuyait et s'attristait plus que jamais, et que la maladie dont elle souffrait devenait tous les jours plus grave.

VIII - L'incendie

Un soir que je commençais à m'endormir, je fus réveillé par des cris: Au feu! Inquiet, effrayé, je cherchai à me débarrasser de la courroie qui me retenait; mais, j'eus beau tirer, me rouler à terre, la maudite courroie ne cassait pas. J'eus enfin l'heureuse idée de la couper avec mes dents: j'y parvins après quelques efforts. La lueur de l'incendie éclairait ma pauvre écurie; les cris, le bruit augmentaient; j'entendais les lamentations des domestiques, le craquement des murs, des planchers qui s'écroulaient, le ronflement des flammes; la fumée pénétrait déjà dans mon écurie, et personne ne songeait à moi; personne n'avait la charitable pensée d'ouvrir seulement ma porte pour me faire échapper. Les flammes augmentaient de violence; je sentais une chaleur incommode qui commençait à me suffoquer.

«C'est fini, me dis-je, je suis condamné à brûler vif; quelle mort affreuse! Oh! Pauline! ma chère maîtresse! vous avez oublié votre pauvre Cadichon.»

À peine avais-je, non pas prononcé, mais pensé ces paroles, que ma porte s'ouvrit avec violence, et j'entendis la voix terrifiée de Pauline qui m'appelait. Heureux d'être sauvé, je m'élançai vers elle, et nous allions passer la porte, lorsqu'un craquement épouvantable nous fit reculer. Un bâtiment en face de mon écurie s'était écroulé; ses débris bouchaient tout passage: ma pauvre maîtresse devait périr pour avoir voulu me délivrer. La fumée, la poussière de l'éboulement et la chaleur nous suffoquaient. Pauline se laissa tomber près de moi. Je pris subitement un parti dangereux, mais qui seul pouvait nous sauver. Je saisis avec mes dents la robe de ma petite maîtresse presque évanouie, et je m'élançai à travers les poutres enflammées qui couvraient la terre. J'eus le bonheur de tout traverser sans que sa robe prît feu; je m'arrêtai pour voir de quel côté je devais me diriger, tout brûlait autour de nous. Désespéré, découragé, j'allais poser à terre Pauline complètement évanouie, lorsque j'aperçus une cave ouverte; je m'y précipitai, sachant bien que nous serions en sûreté dans les caves voûtées du château. Je déposai Pauline près d'un baquet plein d'eau, afin qu'elle pût s'en mouiller le front et les tempes en revenant à elle, ce qui ne tarda pas à arriver. Quand elle se vit sauvée et à l'abri de tout danger, elle se jeta à genoux, et fit une prière touchante pour remercier Dieu de l'avoir préservée d'un si terrible danger. Ensuite elle me remercia avec une tendresse et une reconnaissance qui m'attendrirent. Elle but quelques gorgées de l'eau du baquet et écouta. Le feu continuait ses ravages, tout brûlait; on entendait encore quelques cris, mais vaguement, et sans pouvoir reconnaître les voix.

«Pauvre maman et pauvre papa! dit Pauline, ils doivent croire que j'ai péri en leur désobéissant, en allant à la recherche de Cadichon. Maintenant il faut attendre que le feu soit éteint. Nous passerons sans doute la nuit dans la cave. Bon Cadichon, ajouta-t-elle, c'est grâce à toi que je vis.»

Elle ne parla plus; elle s'était assise sur une caisse renversée, et je vis qu'elle dormait. Sa tête était appuyée sur un tonneau vide. Je me sentais fatigué, et j'avais soif. Je bus l'eau du baquet; je m'étendis près de la porte, et je ne tardai pas à m'endormir de mon côté.

Je me réveillai au petit jour. Pauline dormait encore. Je me levai doucement; j'allai à la porte, que j'entrouvris; tout était brûlé, et tout était éteint; on pouvait facilement enjamber les décombres et arriver en dehors de la cour du château. Je fis un léger hi! han! pour éveiller ma maîtresse. En effet, elle ouvrit les yeux, et, me voyant près de la porte, elle y courut et regarda autour d'elle.

«Tout brûlé! dit-elle tristement. Tout perdu! Je ne verrai, plus le château, je serai morte avant qu'il soit rebâti, je le sens; je suis faible et malade, très malade, quoi qu'en dise maman...

» Viens, mon Cadichon, continua-t-elle après être restée quelques instants pensive et immobile; viens, sortons maintenant; il faut que je trouve maman et papa pour les rassurer. Ils me croient morte!»

Elle franchit légèrement les pierres tombées, les murs écroulés, les poutres encore fumantes. Je la suivais; nous arrivâmes bientôt sur l'herbe; là elle monta sur mon dos, et je me dirigeai vers le village. Nous ne tardâmes pas à trouver la maison où s'étaient réfugiés les parents de Pauline; croyant leur fille perdue, ils étaient dans un grand chagrin.

Quand ils l'aperçurent, ils poussèrent un cri de joie et s'élancèrent vers elle. Elle leur raconta avec quelle intelligence et quel courage je l'avais sauvée.

Au lieu de courir à moi, me remercier, me caresser, la mère me regarda d'un oeil indifférent; le père ne me regarda pas du tout.

«C'est grâce à lui que tu as manqué de périr, ma pauvre enfant, dit la mère. Si tu n'avais pas eu la folle pensée d'aller lui ouvrir son écurie et le détacher, nous n'aurions pas passé une nuit de désolation, ton père et moi.

— Mais, reprit vivement Pauline, c'est lui qui m'a...

— Tais-toi, tais-toi, dit la mère en l'interrompant; ne me parle plus de cet animal que je déteste, et qui a manqué causer ta mort.»

Pauline soupira, me regarda avec douleur et se tut. Depuis ce jour, je ne l'ai plus revue. La frayeur que lui avait causée l'incendie, la fatigue d'une nuit passée sans se coucher, et surtout le froid de la cave, augmentèrent le mal qui la faisait souffrir depuis longtemps. La fièvre la prit dans la journée et ne la quitta plus. On la mit dans un lit dont elle ne devait pas se relever. Le refroidissement de la nuit précédente acheva ce que la tristesse et l'ennui avaient commencé; sa poitrine, déjà malade, s'engagea tout à fait; elle mourut au bout d'un mois, ne regrettant pas la vie, ne craignant pas la mort. Elle parlait souvent de moi, et m'appelait dans son délire. Personne ne s'occupa de moi; je mangeais ce que je trouvais, je couchais dehors malgré le froid et la pluie. Quand je vis sortir de la maison le cercueil qui emportait le corps de ma pauvre petite maîtresse, je fus saisi de douleur, je quittai le pays et je n'y suis jamais revenu depuis.

IX - La course d'ânes

Je vivais misérablement à cause de la saison; j'avais choisi pour demeure une forêt, où je trouvais à peine ce qu'il fallait pour m'empêcher de mourir de faim et de soif. Quand le froid faisait geler les ruisseaux, je mangeais de la neige; pour toute nourriture je broutais des chardons, et je couchais sous les sapins. Je comparais ma triste existence avec celle que j'avais menée chez mon maître Georget et même chez le fermier auquel on m'avait vendu; j'y avais été heureux tant que je ne m'étais pas laissé aller à la paresse, à la méchanceté, à la vengeance; mais je n'avais aucun moyen de sortir de cet état misérable, car je voulais rester libre et maître de mes actions. J'allais quelquefois aux environs d'un village situé près de la forêt, pour savoir ce qui se passait dans le monde. Un jour, c'était au printemps, le beau temps était revenu, je fus surpris de voir un mouvement extraordinaire; le village avait pris un air de fête; on marchait par bandes; chacun avait ses beaux habits des dimanches, et, ce qui m'étonna plus encore, tous les ânes du pays y étaient rassemblés. Chaque âne avait un maître qui le tenait par la bride; ils étaient tous peignés, brossés; plusieurs avaient des fleurs sur la tête, autour du cou, et aucun n'avait ni bât ni selle.

«C'est singulier! pensai-je. Il n'y a pourtant pas de foire aujourd'hui. Que peuvent faire ici tous mes camarades, nettoyés, pomponnés? Et comme ils sont dodus! On les a bien nourris cet hiver.»

En achevant ces mots, je me regardai; je vis mon dos, mon ventre, ma croupe, maigres, mal peignés, les poils hérissés, mais je me sentais fort et vigoureux. «J'aime mieux, pensai-je, être laid, mais leste et bien portant; mes camarades, que je vois si beaux, si gras, si bien soignés, ne supporteraient pas les fatigues et les privations que j'ai endurées tout l'hiver.»

Je m'approchai pour savoir ce que voulait dire cette réunion d'ânes, lorsqu'un des jeunes garçons qui les tenaient m'aperçut et se mit à rire.

«Tiens! s'écria-t-il; voyez donc, camarades, le bel âne qui nous arrive. Est-il bien peigné?

— Et bien soigné, et bien nourri! s'écria un autre. Vient-il pour la course?

— Ah! s'il y tient, faudra le laisser courir, dit un troisième, il n'y a pas de danger qu'il gagne le prix.»

Un rire général accueillit ces paroles. J'étais contrarié, mécontent des plaisanteries bêtes de ces garçons, pourtant j'appris qu'il s'agissait d'une course. Mais quand, comment devait-elle se faire? C'est ce que je voulais savoir, et je continuai à écouter et à faire semblant de ne rien comprendre de ce qu'ils disaient.

«Va-t-on bientôt partir?» demanda un des jeunes gens.

— Je n'en sais rien, on attend le maire.

— Où allez-vous faire courir vos ânes?» dit une bonne femme qui arrivait.

JEANNOT. – Dans la prairie du moulin, mère Tranchet.

MÈRE TRANCHET. – Combien êtes-vous d'ânes ici présents?

JEANNOT. – Nous sommes seize sans vous compter, mère Tranchet.

Un nouveau rire accueillit cette plaisanterie.

MÈRE TRANCHET, *riant*. – Tiens, t'es malin, toi. Et que doit gagner le premier arrivé?

JEANNOT. – D'abord l'honneur, et puis une montre d'argent.

MÈRE TRANCHET. – Je serais bien aise d'être une bourrique pour gagner la montre; je n'ai jamais eu de quoi en avoir une.

JEANNOT. – Ah bien! si vous aviez amené un bourri, vous auriez couru... la chance.

Et tous de rire de plus belle.

MÈRE TRANCHET. – Où veux-tu que je prenne un bourri? Est-ce que j'ai jamais eu de quoi en nourrir et de quoi en payer un?

Cette bonne femme me plaisait; elle avait l'air bon et gai: j'eus l'idée de lui faire gagner la montre. J'étais bien habitué à courir; tous les jours dans la forêt je faisais de longues courses pour me réchauffer, et j'avais eu jadis la réputation de courir aussi vite et aussi longtemps qu'un cheval.

«Voyons, me dis-je, essayons; si je perds, je n'y perdrai rien; si je gagne, je ferai gagner une montre à la mère Tranchet, qui en a bonne envie.»

Je partis au petit trot, et j'allai me placer à côté du dernier âne; je pris un air fier et je me mis à braire avec vigueur.

«Holà, holà! l'ami, s'écria André, vas-tu finir ta musique? Décampe, bourri, tu n'as pas de maître, tu es trop mal peigné, tu ne peux pas courir.»

Je me tus, mais je ne bougeai pas de ma place. Les uns riaient, les autres se fâchaient; on commençait à se quereller lorsque la mère Tranchet s'écria:

«S'il n'a pas de maître, il va avoir une maîtresse; je le reconnais maintenant. C'est Cadichon, l'âne de c'te pauvre mam'selle Pauline; ils l'ont chassé quand la petite ne s'est plus trouvée là pour le protéger, et je crois bien qu'il a vécu tout l'hiver dans la forêt, car personne ne l'a revu depuis. Je le prends donc aujourd'hui à mon service; il va courir pour moi.

— Tiens, c'est Cadichon! s'écria-t-on de tous côtés; j'en ai entendu parler de ce fameux Cadichon.»

JEANNOT. – Mais, si vous faites courir pour vous, mère Tranchet, il faut tout de même déposer dans le sac du maire une pièce blanche de cinquante centimes.

MÈRE TRANCHET. – Qu'à cela ne tienne, mes enfants. Voici ma pièce, ajouta-t-elle en dénouant un coin de son mouchoir; mais... faut pas m'en demander d'autres, car je n'en ai pas beaucoup.

JEANNOT. – Ah bien! si vous gagnez, vous n'en manquerez pas, car tout le village a mis au sac: il y a plus de cent francs.

J'approchai de la mère Tranchet, et je fis une pirouette, un saut, une ruade d'un air si délibéré que les jeunes garçons commencèrent à craindre de me voir gagner le prix.

«Écoute, Jeannot, dit André tout bas, tu as eu tort de laisser la mère Tranchet mettre au sac. La voilà maintenant qui a droit de faire courir Cadichon, et il m'a l'air alerte et disposé à nous souffler la montre et l'argent.»

JEANNOT. – Ah bah! que t'es nigaud! Tu ne vois donc pas la figure qu'il a, ce pauvre Cadichon! Il va nous faire rire; il n'ira pas loin, va.

ANDRÉ. – Je n'en sais rien. Si je lui présentais de l'avoine pour le faire partir?

JEANNOT. – Et les dix sous de la mère Tranchet, donc?

ANDRÉ. – Eh bien, l'âne parti, on les lui rendrait.

JEANNOT. – Au fait, Cadichon n'est pas plus à elle qu'à moi ou à toi. Va chercher un picotin, et tâche de le faire partir sans que la mère Tranchet s'en aperçoive.

J'avais tout entendu et tout compris; aussi, quand André revint avec un picotin d'avoine dans son tablier, au lieu d'aller à lui, je me rapprochai de la mère Tranchet qui causait avec des amis. André me suivit; Jeannot me prit par les oreilles et me fit tourner la tête, croyant que je ne voyais pas l'avoine. Je ne bougeai pas davantage, malgré l'envie que j'avais d'y goûter. Jeannot commença à me tirer, André à me pousser, et moi je me mis à braire de ma plus belle voix. La mère Tranchet se retourna et vit la manoeuvre d'André et de Jeannot.

«Ce n'est pas bien ce que vous faites là, mes garçons. Puisque vous m'avez fait mettre ma pauvre pièce blanche au sac de course, faut pas m'enlever Cadichon. Vous avez peur de lui, à ce qu'il me semble.»

ANDRÉ. – Peur! d'un sale bourri comme ça? Ah! pour ça non, nous n'avons pas peur.

MÈRE TRANCHET. – Et pourquoi que vous le tiriez pour l'emmener?

ANDRÉ. – C'était pour lui donner un picotin.

MÈRE TRANCHET, *d'un air moqueur*. – C'est différent! c'est gentil, ça. Versez-lui ça par terre, qu'il mange à son aise. Et moi qui croyais que vous vouliez lui donner un picotin de malice! Voyez pourtant comme on se trompe.

André et Jeannot étaient honteux et mécontents, mais ils n'osaient pas le faire voir. Leurs camarades riaient de les voir attrapés; la mère Tranchet se frottait les mains, et moi j'étais enchanté. Je mangeais mon avoine avec avidité, je sentais que je prenais des forces en la mangeant; j'étais content de la mère Tranchet, et, quand j'eus tout avalé, je devins impatient de partir. Enfin il se fit un grand tumulte; le maire venait donner l'ordre de placer les ânes. On les rangea tous en ligne; je me mis modestement le dernier. Quand je parus seul, chacun demanda qui j'étais, à qui j'appartenais.

«À personne, dit André.

— À moi!» cria la mère Tranchet.

LE MAIRE. – Il fallait mettre au sac de course, mère Tranchet.

MÈRE TRANCHET. – J'y ai mis, monsieur le maire.

— Bon, inscrivez la mère Tranchet, dit le maire.

— C'est déjà fait, monsieur le maire, répondit le greffier.

— C'est bien, reprit le maire. Tout est-il prêt? Un, deux, trois! Partez!

Les garçons qui tenaient les ânes lâchèrent chacun le sien en lui donnant un grand coup de fouet. Tous partirent. Bien que personne ne m'eût retenu, j'attendis honnêtement mon tour pour me mettre à

courir. Tous avaient donc un peu d'avance sur moi. Mais ils n'avaient pas fait cent pas que je les avais rattrapés. Me voici à la tête de la bande, les devançant sans me donner beaucoup de mal. Les garçons criaient, faisaient claquer leurs fouets pour exciter leurs ânes. Je me retournais de temps en temps pour voir leurs mines effarées, pour contempler mon triomphe et pour rire de leurs efforts. Mes camarades, furieux d'être distancés par moi, pauvre inconnu à mine piteuse, redoublèrent d'efforts pour me joindre, me devancer et se barrer le passage les uns aux autres; j'entendais derrière moi des cris sauvages, des ruades, des coups de dents; deux fois je fus atteint, presque dépassé par l'âne de Jeannot. J'aurais dû me servir des mêmes moyens qu'il avait employés pour devancer mes camarades, mais je dédaignais ces indignes manoeuvres; je vis pourtant qu'il me fallait ne rien négliger pour ne pas être battu. D'un élan vigoureux je dépassai mon rival; au moment même il me saisit par la queue; la douleur manqua de me faire tomber, mais l'honneur de vaincre me donna le courage de m'arracher à sa dent, en y laissant un morceau de ma queue. Le désir de la vengeance me donna des ailes. Je courus avec une telle vitesse, que j'arrivai au but non seulement le premier, mais laissant au loin derrière moi tous mes rivaux. J'étais haletant, épuisé, mais heureux et triomphant. J'écoutai avec bonheur les applaudissements des milliers de spectateurs qui bordaient la prairie. Je pris un air vainqueur et je revins fièrement au pas jusqu'à la tribune du maire, qui devait donner le prix. La bonne femme Tranchet s'avança vers moi, me caressa et me promit une bonne mesure d'avoine. Elle tendait la main pour recevoir la montre et le sac d'argent que le maire allait lui remettre, lorsque André et Jeannot accoururent en criant:

«Arrêtez, monsieur le maire, arrêtez, ce n'est pas juste ça. Personne ne connaît cet âne; il n'appartient pas plus à la mère Tranchet qu'au premier venu; cet âne ne compte pas, c'est le mien qui est arrivé le premier avec celui de Jeannot; la montre et le sac doivent être pour nous.

— Est-ce que la mère Tranchet n'a pas mis sa pièce au sac de course?

— Si fait, monsieur le maire, mais...

— Quelqu'un s'y est-il opposé quand elle y a mis?

— Non, monsieur le maire, mais...

— Est-ce qu'au moment du départ vous vous y êtes opposés?

— Non, monsieur le maire, mais...

— L'âne de la mère Tranchet a donc bien réellement gagné montre et sac.

— Monsieur le maire, rassemblez le conseil municipal pour juger la question; vous n'avez pas droit tout seul.»

Le maire parut indécis; quand je vis qu'il hésitait, je saisis d'un mouvement brusque la montre et le sac avec mes dents et je les déposai dans les mains de la mère Tranchet, qui, inquiète, tremblante, attendait la décision du maire.

Cette action intelligente mit les rieurs de notre côté, et me valut des tonnerres d'applaudissements.

«Voilà la question tranchée par le vainqueur en faveur de la mère Tranchet, dit le maire en riant. Messieurs du conseil municipal, allons délibérer à table si j'étais dans mon droit en laissant faire justice par un âne. Mes amis, ajouta-t-il malicieusement en regardant André et Jeannot, je crois que le plus âne de nous n'est pas celui de la mère Tranchet.

— Bravo! bravo!» monsieur le maire, cria-t-on de tous côtés.

Et tout le monde de rire, excepté André et Jeannot, qui s'en allèrent en me montrant le poing.

Et moi donc, étais-je content? Non, mon orgueil se révoltait; je trouvai que le maire avait été insolent à mon égard en croyant injurier mes ennemis quand il les avait qualifiés d'ânes. C'était ingrat, c'était lâche. J'avais eu du courage, de la modération, de la patience, de l'esprit; et voilà quelle était ma récompense! Après m'avoir insulté, on m'abandonnait. La mère Tranchet même, dans sa joie d'avoir une montre et cent trente-cinq francs, oubliait son bienfaiteur, ne pensait plus à sa promesse de me régaler

d’une bonne mesure d’avoine, et partait avec la foule sans me donner la récompense que j’avais si bien gagnée.

X - Les bons maîtres

Je restai donc seul dans le pré; j'étais triste, ma queue me faisait souffrir. Je me demandais si les ânes n'étaient pas meilleurs que les hommes, lorsque je sentis une main douce me caresser, et j'entendis une voix non moins douce me dire:

«Pauvre âne! on a été méchant pour toi! Viens, pauvre bête, viens chez grand-mère; elle te fera nourrir et soigner mieux que tes méchants maîtres. Pauvre âne! comme tu es maigre!»

Je me retournai; je vis un joli petit garçon de cinq ans; sa soeur, qui paraissait âgée de trois ans, accourait avec sa bonne.

JEANNE. – Jacques, qu'est-ce que tu dis à ce pauvre âne?

JACQUES. – Je lui dis de venir demeurer chez grand-mère: il est tout seul, pauvre bête!

JEANNE. – Oui, Jacques, prends-le; attends, je vais monter à dos. Ma bonne, ma bonne, à dos de l'âne.

La bonne mit la petite fille sur mon dos; Jacques voulait me mener, mais je n'avais pas de brides.

«Attendez, ma bonne, dit-il, je vais lui attacher mon mouchoir au cou.»

Le petit Jacques essaya, mais j'avais le cou trop gros pour son petit mouchoir: sa bonne lui donna le sien, qui était encore trop court.

«Comment faire, ma bonne?» dit Jacques prêt à pleurer.

LA BONNE. – Allons au village demander un licou ou une corde. Viens, ma petite Jeanne, descends de dessus l'âne.

JEANNE, *se cramponnant à mon cou.* – Non, je ne veux pas descendre; je veux rester sur l'âne, je veux qu'il me mène à la maison.

LA BONNE. – Mais nous n'avons pas de licou pour le faire avancer. Tu vois bien qu'il ne bouge pas plus qu'un âne de pierre.

JACQUES. – Attendez, ma bonne, vous allez voir. D'abord je sais qu'il s'appelle Cadichon: la mère Tranchet me l'a dit. Je vais le caresser, l'embrasser, et je crois qu'il me suivra.

Jacques s'approcha de mon oreille et me dit tout bas, en me caressant:

«Marche, mon petit Cadichon; je t'en prie, marche.»

La confiance de ce bon petit garçon me toucha; je remarquai avec plaisir qu'au lieu de demander un bâton pour me faire avancer, il n'avait songé qu'aux moyens de douceur et d'amitié. Aussi, à peine avait-il achevé sa phrase et sa petite caresse, que je me mis en marche.

«Vous voyez, ma bonne, il me comprend, il m'aime!» s'écria Jacques, rouge de joie, les yeux brillants de bonheur, et courant en avant pour me montrer le chemin.

LA BONNE. – Est-ce qu'un âne peut comprendre quelque chose? Il marche parce qu'il s'ennuie ici.

JACQUES. – Mais, ma bonne, vous voyez qu'il me suit.

LA BONNE. – Parce qu'il sent le pain que tu as dans ta poche.

JACQUES. – Vous croyez qu'il a faim, ma bonne?

LA BONNE. – Probablement; vois comme il est maigre.

JACQUES. – C'est vrai! pauvre Cadichon! et moi qui ne pensais pas à lui donner mon pain!

Et, tirant aussitôt de sa poche le morceau que la bonne y avait mis pour son goûter, il me le présenta. J'avais été offensé de la méchante pensée de la bonne, et je fus bien aise de lui prouver qu'elle m'avait mal jugé, que ce n'était pas par intérêt que je suivais Jacques, et que je portais Jeanne sur mon dos par complaisance, par bonté.

Je refusai donc le pain que m'offrait le bon petit Jacques et je me contentai de lui lécher la main.

JACQUES. – Ma bonne, ma bonne, il me baise la main, il ne veut pas de mon pain! Mon cher petit Cadichon, comme je t'aime! Vous voyez bien, ma bonne, qu'il me suit parce qu'il m'aime; ce n'est pas pour avoir du pain.

LA BONNE. – Tant mieux pour toi si tu crois avoir un âne comme on n'en voit pas, un âne modèle. Moi, je sais que les ânes sont tous entêtés et méchants, je ne les aime pas.

JACQUES. – Oh! ma bonne, le pauvre Cadichon n'est pas méchant, voyez comme il est bon pour moi.

LA BONNE. – Nous verrons bien si cela durera.

— N'est-ce pas, mon Cadichon, que tu seras toujours bon pour moi et pour Jeanne? dit le petit Jacques en me caressant.

Je me trouvai vers lui et le regardai d'un air si doux qu'il le remarqua malgré sa grande jeunesse; puis je me tournai vers la bonne et lui lançai un regard furieux, qu'elle vit bien aussi, car elle dit aussitôt:

«Comme il a l'oeil mauvais! il a l'air méchant; il me regarde comme s'il voulait me dévorer!

— Oh! ma bonne, dit Jacques, comment pouvez-vous dire cela? Il me regarde d'un air doux comme s'il voulait m'embrasser!»

Tous deux avaient raison, et moi je n'avais pas tort; je me promis d'être excellent pour Jacques, Jeanne et les personnes de la maison qui seraient bonnes pour moi; et j'eus la mauvaise pensée d'être méchant pour ceux qui me maltraiteraient ou qui m'insulteraient comme l'avait fait la bonne. Ce besoin de vengeance fut plus tard la cause de mes malheurs. Tout en causant, nous marchions toujours et nous arrivâmes bientôt au château de la grand-mère de Jacques et de Jeanne. On me laissa à la porte, où je restai comme un âne bien élevé, sans bouger, sans même goûter à l'herbe qui bordait le chemin sablé. Deux minutes après, Jacques reparut, traînant après lui sa grand-mère.

«Venez voir, grand-mère, venez voir comme il est doux, comme il m'aime! Ne croyez pas ma bonne, je vous en prie, dit Jacques en joignant les mains.

— Non, grand-mère, croyez pas, je vous en prie, reprit Jeanne.

— Voyons, dit la grand-mère en souriant, voyons ce fameux âne!»

Et, s'approchant de moi, elle me toucha, me caressa, me prit les oreilles, mit sa main à ma bouche

sans que je fisse mine de la mordre ou même de m'éloigner.

LA GRAND-MÈRE. – Mais il a en effet l'air fort doux; que disiez-vous donc, Émilie, qu'il avait l'air méchant?

JACQUES. – N'est-ce pas, grand-mère, n'est-ce pas qu'il est bon, qu'il faut le garder?

LA GRAND-MÈRE. – Cher petit, je le crois très bon; mais comment pouvons-nous le garder, puisqu'il n'est pas à nous? Il faudra le ramener à son maître.

JACQUES. – Il n'a pas de maître, grand-mère.

— Bien sûr il n'a pas de maître, grand-mère, reprit Jeanne, qui répétait tout ce que disait son frère.

LA GRAND-MÈRE. – Comment, pas de maître? C'est impossible.

JACQUES. – Si, grand-mère, c'est vrai, la mère Tranchet me l'a dit.

LA GRAND-MÈRE. – Alors, comment a-t-il gagné le prix de la course pour elle? Puisqu'elle l'a pris pour courir, c'est qu'elle l'a emprunté à quelqu'un.

JACQUES. – Non, grand-mère, il est venu tout seul; il a voulu courir avec les autres. La mère Tranchet a payé pour prendre ce qu'il gagnerait, mais il n'a pas de maître: c'est Cadichon, l'âne de la pauvre Pauline qui est morte; ses parents l'ont chassé, et il a vécu tout l'hiver dans la forêt.

LA GRAND-MÈRE. – Cadichon! le fameux Cadichon qui a sauvé de l'incendie sa petite maîtresse? Ah! je suis bien aise de le connaître; c'est vraiment un âne extraordinaire et admirable!

Et, tournant tout autour de moi, elle me regarda longtemps. J'étais fier de voir ma réputation si bien établie; je me rengorgeais, j'ouvrais les narines, je secouais ma crinière.

«Comme il est maigre! Pauvre bête! Il n'a pas été récompensé de son dévouement, dit la grand-mère d'un air sérieux et d'un ton de reproche. Gardons-le, mon enfant, gardons-le puisqu'il a été abandonné, chassé par ceux qui auraient dû le soigner et l'aimer. Appelle Bouland; je le ferai mettre à l'écurie avec une bonne litière.»

Jacques, enchanté, courut chercher Bouland, qui arriva tout de suite.

LA GRAND-MÈRE. – Bouland, voici un âne que les enfants ont ramené; mettez-le à l'écurie et donnez-lui à boire et à manger.

BOULAND. – Faudra-t-il le remettre à son maître ensuite?

LA GRAND-MÈRE. – Non; il n'a pas de maître. Il paraît que c'est le fameux Cadichon, qui a été chassé après la mort de sa petite maîtresse: il est venu au village, et mes petits-enfants l'ont trouvé abandonné dans le pré. Ils l'ont ramené, et nous le garderons.

BOULAND. – Et madame fait bien de le garder. Il n'y a pas son pareil dans tout le pays. On m'a raconté de lui des choses vraiment étonnantes; on dirait qu'il entend et qu'il comprend tout ce qui se dit. Madame

va voir... Viens, mon Cadichon, viens manger ton picotin d'avoine.

Je me retournai aussitôt, et je suivis Bouland qui s'en allait.

«C'est étonnant, dit la grand-mère, il a vraiment compris.»

Elle rentra à la maison; Jacques et Jeanne voulurent m'accompagner à l'écurie. On me plaça dans une stalle; j'avais pour compagnons deux chevaux et un âne. Bouland, aidé de Jacques, me fit une belle litière; il alla me chercher une mesure d'avoine.

«Encore, encore, Bouland, je vous en prie, dit Jacques; il lui en faut beaucoup, il a tant couru!»

BOULAND. – Mais, monsieur Jacques, si vous lui donnez trop d'avoine, vous le rendrez trop vif; vous pourrez pas le monter, ni Mlle Jeanne non plus.

JACQUES. – Oh! il est si bon! nous pourrons le monter tout de même.

On me donna une énorme mesure d'avoine, et l'on mit près de moi un seau plein d'eau. J'avais soif, je commençai par boire la moitié du seau; puis je croquai mon avoine, en me réjouissant d'avoir été emmené par ce bon petit Jacques. Je fis encore quelques réflexions sur l'ingratitude de la mère Tranchet; je mangeai ma botte de foin, je m'étendis sur ma paille; je me trouvai couché comme un roi et je m'endormis.

XI - Cadichon malade

Le lendemain, je n'eus d'autre occupation que de promener les enfants pendant une heure. Jacques venait me donner lui-même mon avoine, et, malgré les observations de Bouland, il m'en donnait de quoi nourrir trois ânes de ma taille. Je mangeais tout; j'étais content. Mais... le troisième jour, je me sentis mal à l'aise; j'avais la fièvre; je souffrais de la tête et de l'estomac; je ne pus manger ni avoine ni foin, et je restai étendu sur ma paille.

Quand Jacques vint me voir:

«Tiens, dit-il, Cadichon est encore couché! Allons, mon bon Cadichon, il est temps de te lever; je vais te donner ton avoine.»

Je cherchai à me lever, mais ma tête retomba lourdement sur la paille.

«Ah! mon Dieu! Cadichon est malade, s'écria le petit Jacques; Bouland, Bouland, venez vite. Cadichon est malade.

— Tiens, qu'est-ce qu'il a donc? reprit Bouland. Il a pourtant eu son déjeuner de grand matin.»

Il s'approcha de la mangeoire, regarda dedans et dit:

«Il n'a pas touché à son avoine; c'est qu'il est malade... Il a les oreilles chaudes, ajouta-t-il en me prenant les oreilles; son flanc bat.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Bouland? s'écria le pauvre Jacques alarmé.

— Cela veut dire, monsieur Jacques, que Cadichon a la fièvre, que vous l'avez trop nourri, et qu'il faut faire venir le vétérinaire.

— Qu'est-ce que c'est qu'un vétérinaire? reprit Jacques de plus en plus effrayé.

— C'est un médecin de chevaux. Voyez-vous, monsieur Jacques, je vous le disais bien. Ce pauvre âne a eu de la misère; il a souffert cet hiver, cela se voit bien à son poil et à sa maigreur. Puis il s'est échauffé à courir très fort le jour de la course des ânes. Il aurait fallu lui donner un peu d'avoine, et de l'herbe pour le rafraîchir, et vous lui donniez de l'avoine tant qu'il en voulait.

— Mon Dieu! mon Dieu! mon pauvre Cadichon!... il va mourir! Et c'est ma faute! dit le pauvre petit en sanglotant.

— Non, monsieur Jacques, il ne va pas mourir pour cela; mais il va falloir le mettre à l'herbe et le saigner.

— Ça va lui faire mal de le saigner, reprit Jacques pleurant toujours.

— Pour ça non, vous allez voir; je vais le saigner tout de suite en attendant le vétérinaire.

— Je ne veux pas voir, je ne veux pas voir, s'écria Jacques en se sauvant. Je suis sûr que cela lui fera mal.»

Et il partit en courant. Pendant ce temps, Bouland prit sa lancette, me la posa sur une veine du cou, la frappa d'un petit coup de marteau, et le sang jaillit aussitôt. À mesure que le sang coulait, je me sentais soulagé; ma tête n'était plus si lourde; je n'étouffais plus; je fus bientôt en état de me relever. Bouland arrêta le sang, me donna de l'eau de son, et une heure après me lâcha dans un pré. J'allais mieux, mais je n'étais pas guéri; je fus près de huit jours à me remettre. Pendant ce temps, Jacques et Jeanne me soignèrent avec une bonté que je n'oublierai jamais: ils venaient me voir plusieurs fois par jour; ils me cueillaient de l'herbe afin de m'éviter la peine de me baisser pour la brouter; ils m'apportaient des feuilles de salade du potager, des choux, des carottes, ils me faisaient rentrer eux-mêmes tous les soirs

dans mon écurie, et je trouvais ma mangeoire pleine des choses que j'aimais le mieux, des épluchures de pommes de terre avec du sel. Un jour, ce bon petit Jacques voulut me donner son oreiller, parce que, disait-il, j'avais la tête trop basse quand je dormais. Une autre fois, Jeanne voulut me couvrir avec le couvre-pied de son lit pour me tenir chaud la nuit. Un autre jour, ils me mirent des morceaux de laine autour des jambes, de crainte que je n'eusse froid. J'étais désolé de ne pouvoir leur témoigner ma reconnaissance, mais j'avais le malheur de tout comprendre et de ne pouvoir rien dire. Je me rétablis à la fin, et je sus qu'on projetait une partie d'ânes dans la forêt avec les cousins et cousines.

XII - Les voleurs

Tous les enfants se trouvaient réunis dans la cour; beaucoup d'ânes avaient été rassemblés de tous les villages voisins. Je reconnus presque tous ceux de la course; celui de Jeannot me regardait d'un air farouche, tandis que je lui lançais des regards moqueurs. La grand-mère de Jacques avait chez elle presque tous ses petits-enfants: Camille, Madeleine, Élisabeth, Henriette, Jeanne, Pierre, Henri, Louis et Jacques. Les mamans de tous ces enfants devaient venir avec eux à âne, tandis que les papas suivraient à pied, armés de baguettes pour faire marcher les paresseux. Avant de partir, on se querella un peu, comme il arrive toujours, à qui prendrait le meilleur âne: tout le monde voulait m'avoir, personne ne voulait me céder, de sorte qu'on résolut de me tirer au sort. Je tombai en partage au petit Louis, cousin de Jacques; c'était un excellent petit garçon, et j'aurais été très content de mon sort, si je n'avais vu le pauvre petit Jacques essuyer en cachette ses yeux pleins de larmes. Chaque fois qu'il me regardait, ses larmes débordaient; il me faisait de la peine, mais je ne pouvais le consoler; il fallait bien, d'ailleurs, qu'il apprît comme moi la résignation et la patience. Il finit par prendre son parti, et monta son âne en disant au cousin Louis:

«Je resterai toujours près de toi, Louis; ne fais pas trop galoper Cadichon, pour que je ne reste pas en arrière.»

LOUIS. – Et pourquoi resterais-tu en arrière? Pourquoi ne galoperais-tu pas comme moi?

JACQUES. – Parce que Cadichon galope plus vite que tous les ânes du pays.

LOUIS. – Comment sais-tu cela?

JACQUES. – Je les ai vus courir pour gagner le prix le jour de la fête du village, et Cadichon les a tous dépassés.

Louis promit à son cousin qu'il n'irait pas trop vite, et tous deux partirent au trot. Mon camarade n'était pas mauvais, de sorte que je n'eus pas à me gêner beaucoup pour ne pas le dépasser. Les autres nous suivaient tant bien que mal; nous arrivâmes ainsi jusqu'à une forêt où les enfants devaient voir de très belles ruines d'un vieux couvent et d'une ancienne chapelle. Elles avaient une mauvaise réputation dans le pays; on n'aimait pas à y aller autrement qu'en nombreuse compagnie. La nuit, disait-on, des bruits étranges semblaient sortir de dessous les décombres; des gémissements, des cris, des cliquetis de chaînes; plusieurs voyageurs qui s'étaient moqués de ces récits et qui avaient voulu aller visiter seuls ces ruines, n'en étaient pas revenus; on n'en avait jamais entendu parler depuis.

Quand tout le monde fut descendu de l'âne, et qu'on nous eut laissés paître, la bride au cou, les papas et les mamans prirent leurs enfants par la main, leur défendant de s'écarter et de rester en arrière; je les regardais avec inquiétude s'éloigner et se perdre dans ces ruines. Je m'éloignai aussi de mes camarades, et je me mis à l'abri du soleil sous une arche à moitié ruinée qui se trouvait sur une hauteur adossée au bois, et un peu plus loin que le couvent. J'y étais depuis un quart d'heure à peine lorsque j'entendis du bruit près de l'arche; je me blottis dans une épaisseur du mur ruiné d'où je pouvais voir au loin sans être vu. Le bruit, quoique sourd, augmentait; il semblait venir de dessous terre.

Je ne tardai pas à voir paraître une tête d'homme qui sortait avec précaution d'entre les broussailles.

«Rien... dit-il tout bas après avoir regardé autour de lui. Personne... Vous pouvez venir, camarades. Que chacun prenne un de ces ânes et l'emmène lestement.» Il se rangea pour donner passage à une douzaine d'hommes, auxquels il dit encore à mi-voix:

«Si les ânes se sauvent, ne vous amusez pas à courir après. Vite, et pas de bruit, c'est la consigne.»

Les hommes se glissèrent le long du bois, très fourré dans cette partie de la futaie; ils marchaient avec précaution, mais vite; les ânes, qui cherchaient l'ombre, broutaient de l'herbe près de la lisière du bois. À un signal donné, chacun des voleurs prit un des ânes par la bride et l'attira dans le fourré. Ces ânes, au lieu de résister, de se débattre, de braire, pour donner l'éveil, se laissèrent emmener comme des imbéciles; un mouton n'eût pas été plus bête. Cinq minutes après, les voleurs arrivaient au fourré qui se trouvait au pied de l'arche. On fit entrer mes camarades un à un dans les broussailles, où ils disparurent. J'entendis le bruit de leurs pas sous terre, puis tout rentra dans le silence.

«Voilà l'explication des bruits qui effrayent le pays, pensai-je: une bande de voleurs est cachée dans les caves du couvent. Il faut les faire prendre; mais comment? Voilà la difficulté.»

Je restai caché sous ma voûte, d'où je voyais les ruines en entier et le pays tout autour, et je n'en sortis que lorsque j'entendis les voix des enfants qui cherchaient leurs ânes. J'accourus pour les empêcher d'approcher de cette arche et des broussailles qui cachaient si bien l'entrée des souterrains, qu'il était impossible de l'apercevoir.

«Voici Cadichon! s'écria Louis.

— Mais où sont les autres? dirent à la fois tous les enfants.

— Ils doivent être ici près, dit le papa de Louis; cherchons-les.

— Nous ferions bien de les chercher du côté du ravin, derrière l'arche que je vois là-bas, dit le père de Jacques; l'herbe y est belle, ils auront voulu en goûter.»

Je tremblai en songeant au danger qu'ils allaient courir, et je me précipitai du côté de l'arche pour les empêcher de passer. Ils voulurent m'écarter, mais je leur résistai avec tant d'insistance, leur barrant le passage de quelque côté qu'ils voulussent aller, que le papa de Louis arrêta son beau-frère et lui dit:

«Écoutez, mon cher: l'insistance de Cadichon a quelque chose d'extraordinaire. Vous savez ce qu'on nous a raconté de l'intelligence de cet animal. Écoutons-le, croyez-moi, et retournons sur nos pas. D'ailleurs, il n'est pas probable que tous les ânes aient été de l'autre côté des ruines.

— Vous avez d'autant plus raison, mon cher, répondit le papa de Jacques, que je vois l'herbe foulée près de l'arche, comme si elle avait été récemment piétinée. Je croirais assez que nos ânes ont été volés.»

Ils retournèrent vers les mamans, qui avaient empêché les enfants de s'écarter; je les suivis, le coeur léger et content de leur avoir peut-être évité un terrible malheur. Ils causèrent bas, et je les vis se mettre tous en groupe: on m'appela.

«Comment allons-nous faire? dit la maman de Louis. Un seul âne ne peut pas porter tous les enfants.

— Mettons les plus petits sur Cadichon; les grands suivront avec nous, dit la maman de Jacques.

— Viens, mon Cadichon; voyons combien tu en pourras porter», dit la maman d'Henriette.

On commença par mettre Jeanne devant comme la plus petite, puis Henriette, puis Jacques, puis Louis. Ils n'étaient lourds ni les uns ni les autres; je fis voir, en prenant le trot, que je les portais bien tous les quatre sans fatigue.

«Holà! oh! Cadichon, s'écrièrent les papas, tout doucement, pour que nous puissions tenir nos gamins.»

Je me mis au pas et je marchai, entouré de près par les enfants plus grands et les mamans; les papas suivaient pour rallier les traînards.

«Maman, pourquoi donc papa n'a-t-il pas cherché nos ânes?» dit Henri, le plus jeune de la bande, et qui trouvait le chemin long.

LA MAMAN. – Parce que ton papa croit qu'ils ont tous été volés, et qu'il était alors inutile de les chercher.

HENRI. – Volés? Par qui donc? Je n'ai vu personne.

LA MAMAN. – Ni moi non plus, mais il y avait auprès de l'arche des traces de pas.

PIERRE. – Mais alors, maman, il fallait chercher les voleurs.

LA MAMAN. – C'eût été imprudent. Pour avoir pris treize ânes, il faut qu'il y ait eu plusieurs hommes. Ils avaient probablement des armes, et ils auraient pu tuer ou blesser vos papas.

PIERRE. – Quelles armes, maman?

LA MAMAN. – Des bâtons, des couteaux, peut-être des pistolets.

CAMILLE. – Oh! mais c'est très dangereux, cela. Je crois que papa a bien fait de revenir avec mes oncles.

LA MAMAN. – Et dépêchons-nous de rentrer à la maison; les oncles et les papas doivent aller à la ville en rentrant.

PIERRE. – Pour quoi faire, maman?

LA MAMAN. – Pour prévenir les gendarmes et tâcher de ravoir les ânes.

CAMILLE. – Je suis fâchée que nous ayons été à ces ruines.

MADELEINE. – Pourquoi cela? C'était très beau.

CAMILLE. – Oui, mais très dangereux. Si, au lieu de prendre les ânes, les voleurs nous avaient tous pris?

ÉLISABETH. – C'est impossible! nous étions trop de monde.

CAMILLE. – Mais s'il y a beaucoup de voleurs?

ÉLISABETH. – Nous nous serions tous battus.

CAMILLE. – Avec quoi? Nous n'avions pas seulement un bâton.

ÉLISABETH. – Et nos pieds, nos poings, nos dents? Moi, d'abord, j'aurais égratigné, mordu; j'aurais

crevé les yeux avec mes ongles.

PIERRE. – Le voleur t'aurait tuée: voilà tout.

ÉLISABETH. – Tuée? Et papa donc! et maman! Tu crois qu'ils m'auraient laissé emporter ou tuer?

MADELEINE. – Les voleurs les auraient tués aussi, et avant toi, encore.

ÉLISABETH. – Tu penses donc qu'il y en avait une armée?

MADELEINE. – Mais quand il n'y en aurait qu'une douzaine!

ÉLISABETH. – Une douzaine? Quelle bêtise! Tu crois que les voleurs marchent par douzaines comme les huîtres.

MADELEINE. – Tu te moques toujours! On ne peut rien te dire. Je parie, moi, que pour enlever treize ânes ils étaient au moins douze.

ÉLISABETH. – Je veux bien, moi, et le treizième par-dessus le marché, comme les petits pâtés.

Les mamans et les autres enfants riaient de cette conversation, mais comme elle dégénérait en dispute, la maman d'Élisabeth la fit taire, en leur disant que Madeleine avait très probablement raison quant au nombre des voleurs.

On se trouvait près de la maison, et l'on ne tarda pas à arriver. Lorsqu'on vit revenir tout le monde à pied, et moi, Cadichon, portant quatre enfants, la surprise fut grande. Mais, quand les papas racontèrent la disparition des ânes, mon obstination à ne pas les laisser approcher d'une arche où ils voulaient passer pour aller chercher les bêtes perdues, les gens de la maison secouèrent la tête et firent une foule de suppositions plus singulières les unes que les autres; les uns disaient que les ânes avaient été engloutis et enlevés par les diables; les autres prétendaient que les religieuses enterrées dans la chapelle s'en étaient emparées pour parcourir la terre; d'autres assuraient que les anges qui gardaient le couvent réduisaient en cendre et en poussière tous les animaux qui approchaient de trop près du cimetière où erraient les âmes des religieuses. Aucun n'eut l'idée des voleurs cachés dans les souterrains.

Aussitôt après leur retour, les trois papas allèrent raconter à la grand-mère le vol probable de leurs ânes. Ils firent mettre ensuite les chevaux à la voiture pour aller porter leur plainte à la gendarmerie de la ville voisine. Ils revinrent deux heures après avec l'officier de gendarmerie et six gendarmes. J'avais une telle réputation d'intelligence, qu'ils jugèrent la chose grave dès qu'ils surent la résistance que j'avais opposée au passage vers l'arche. Ils étaient tous armés de pistolets, de carabines, prêts à se mettre en campagne. Pourtant ils acceptèrent le dîner que leur offrit la grand-mère, et ils se mirent à table avec les dames et les messieurs.

XIII - Les souterrains

Le dîner ne fut pas long; les gendarmes étaient pressés de faire leur inspection avant la nuit. Ils demandèrent à la grand-mère la permission de m'emmener.

«Il nous sera bien utile dans notre expédition, madame, dit l'officier. Ce Cadichon n'est pas un âne ordinaire; il a déjà fait des choses plus difficiles que ce que nous allons lui demander.

— Prenez-le, messieurs, si vous le croyez nécessaire, répondit la grand-mère; mais ne le fatiguez pas trop, je vous prie. La pauvre bête a déjà fait la route ce matin, et il est revenu avec quatre de mes petits-enfants sur son dos.

— Quant à cela, madame, reprit l'officier, vous pouvez être tranquille; soyez sûre que nous le traiterons le plus doucement possible.»

On m'avait donné mon dîner: un picotin d'avoine, une brassée de salade, carottes et autres légumes; j'avais bu, j'avais mangé, j'étais prêt à partir. Quand on vint me prendre, je me plaçai tout d'abord à la tête de la troupe, et nous nous mîmes en route, l'âne servant de guide aux gendarmes.

Ils n'en furent pas humiliés, car ils étaient bonnes gens. On croit que les gendarmes sont sévères, méchants, c'est tout le contraire: pas de meilleures gens, de plus charitables, de plus patients, de plus généreux que ces bons gendarmes. Pendant toute la route ils eurent pour moi tous les soins possibles: ralentissant le pas de leurs chevaux quand ils me croyaient fatigué, et me proposant de boire à chaque ruisseau que nous traversions. Le jour commençait à baisser lorsque nous arrivâmes au couvent. L'officier donna ordre de suivre tous mes mouvements et de marcher tous ensemble. Mais, comme leurs chevaux pouvaient les gêner, ils les avaient laissés dans un village voisin de la forêt. Je les menai sans hésiter à l'entrée de l'arche, près des broussailles d'où j'avais vu sortir les douze voleurs. Je vis avec inquiétude qu'ils restaient près de l'entrée. Pour les éloigner, je fis quelques pas derrière le mur; ils me suivirent. Quand ils y furent tous, je revins aux broussailles, les empêchant d'avancer quand ils voulaient me suivre. Ils me comprirent, et restèrent cachés le long du mur.

Je m'approchai alors de l'entrée des souterrains, et je me mis à braire de toutes les forces de mes poumons. Je ne tardai pas à obtenir ce que je voulais. Tous mes camarades enfermés dans les caveaux me répondirent à qui mieux mieux. Je fis un pas vers les gendarmes, qui devinèrent ma manoeuvre, et je revins me placer près de l'entrée des souterrains. Je me remis à braire; cette fois, personne ne me répondit; je devinai que les voleurs, pour empêcher mes camarades de les trahir, leur avaient attaché des pierres à la queue. Tout le monde sait que, pour braire, nous dressons notre queue; ne pouvant pas la dresser, à cause du poids de la pierre, mes camarades se taisaient.

Je restais toujours à deux pas de l'entrée, lorsque je vis une tête d'homme sortir des broussailles et regarder avec précaution. Ne voyant que moi, il dit:

«Voilà le coquin que nous n'avons pas pris ce matin. Tu vas rejoindre tes camarades, mon braillard.»

Mais, comme il allait me saisir, je m'éloignai de deux pas; il me suivit, je m'éloignai encore, jusqu'à ce que je l'eusse amené à l'angle du mur derrière lequel étaient mes amis les gendarmes. Avant que mon voleur eût eu le temps de pousser un cri, ils se jetèrent sur lui, le bâillonnèrent, le garrottèrent et l'étendirent par terre. Je me remis à l'entrée et je recommençai à braire, ne doutant pas qu'un autre viendrait voir ce que devenait leur compagnon. En effet, j'entendis bientôt les broussailles s'écarter, et je

vis apparaître une nouvelle tête, qui regarda de même avec précaution; ne pouvant m'atteindre, ce second voleur fit comme le premier; moi, j'exécutai la même manoeuvre, et je le fis prendre par les gendarmes sans qu'il eût eu le temps de se reconnaître. Je recommençai ainsi jusqu'à ce que j'en eusse fait prendre six.

Après le sixième, j'eus beau braire, personne n'apparut. Je pensai que, ne voyant revenir aucun des hommes qui allaient savoir des nouvelles de leurs camarades, les voleurs avaient soupçonné quelque piège et n'avaient plus osé se risquer. Pendant ce temps, la nuit était venue tout à fait, on n'y voyait presque plus. L'officier de gendarmerie envoya un de ses hommes chercher du renfort pour attaquer les voleurs dans les souterrains et emmener garrottés, dans une charrette, les six voleurs déjà faits prisonniers. Les gendarmes qui restèrent eurent ordre de se partager en deux bandes, pour surveiller les sorties du couvent; moi, on me laissa agir à mon idée, après m'avoir bien caressé et m'avoir fait les plus grands compliments sur ma conduite.

«S'il n'était pas un âne, dit un gendarme, il mériterait la croix.

— N'en a-t-il pas une sur le dos? dit un autre.

— Tais-toi, mauvais plaisant, dit un troisième; tu sais bien que cette croix-là est marquée sur les ânes pour rappeler qu'un des leurs a eu l'honneur d'être monté par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Voilà pourquoi c'est une croix d'honneur, reprit l'autre.

— Silence! dit l'officier à voix basse: Cadichon dresse les oreilles.»

J'entendis en effet un bruit extraordinaire du côté de l'arche; ce n'était pas un bruit de pas, on aurait dit plutôt comme un craquement et des cris étouffés. Les gendarmes entendaient bien aussi, mais sans pouvoir deviner ce que c'était. Enfin une fumée épaisse s'échappa de plusieurs soupiraux et fenêtres basses du couvent, puis quelques flammes jaillirent: quelques instants après, tout était en feu.

«Ils ont mis le feu dans les caves pour s'échapper par les portes, dit l'officier.

— Il faut courir l'éteindre, mon lieutenant, répondit un gendarme.

— Gardez-vous-en bien! Surveillons plus que jamais toutes les issues, et si les voleurs paraissent, feu de vos carabines; les pistolets viendront après.»

L'officier avait bien deviné la manoeuvre de ces voleurs; ils avaient compris qu'ils étaient découverts, que leurs camarades avaient été faits prisonniers, et ils espéraient qu'à la faveur de l'incendie et des efforts des gendarmes pour l'éteindre, ils pourraient s'échapper et reprendre leurs amis. Nous vîmes bientôt les six voleurs restants et leur capitaine sortir avec précipitation de l'entrée masquée par des broussailles; trois gendarmes seulement se trouvaient à ce poste; ils tirèrent chacun leur coup de carabine avant que les voleurs eussent eu le temps de faire usage de leurs armes. Deux voleurs tombèrent; un troisième laissa échapper son pistolet: il avait le bras cassé. Mais les trois derniers et leur capitaine s'élancèrent avec fureur sur les gendarmes, qui, le sabre d'une main, le pistolet de l'autre, se battirent comme des lions. Avant que l'officier et les deux autres gendarmes qui surveillaient le côté opposé du couvent eussent eu le temps d'accourir, le combat était presque terminé; les voleurs étaient tous tués ou blessés; le capitaine se défendait encore contre un gendarme, le seul qui fût sur pied; les deux autres étaient grièvement blessés. L'arrivée du renfort mit fin au combat. En un clin d'oeil le capitaine fut entouré, désarmé, garrotté et couché près des six voleurs prisonniers. Pendant le combat, le feu s'était éteint; ce qui avait brûlé n'était que des broussailles et du menu bois; mais, avant de pénétrer dans les souterrains, l'officier voulut attendre l'arrivée du renfort qu'il avait demandé. La nuit était bien avancée quand nous vîmes arriver six gendarmes nouveaux et la charrette qui devait emmener les prisonniers. On les coucha côte à côte dans la voiture; l'officier était humain: il avait donné ordre de les débâillonner, de sorte qu'ils disaient aux gendarmes mille injures. Les gendarmes n'y faisaient pas attention. Deux d'entre eux montèrent sur la charrette pour escorter les prisonniers; on fit des brancards pour emporter les

blessés.

Pendant ces préparatifs j'accompagnai l'officier dans la descente qu'il fit aux souterrains, escorté de huit hommes. Nous traversâmes un long corridor qui allait toujours en descendant, puis nous arrivâmes dans les souterrains où les brigands avaient établi leur demeure. Un de ces caveaux leur servait d'écurie; nous y trouvâmes tous mes camarades pris de la veille et qui avaient tous une pierre à la queue. On les en délivra immédiatement, et ils se mirent à braire à l'unisson. Dans ce souterrain, c'était un bruit à rendre sourd.

«Silence, les ânes! dit un gendarme, sans quoi nous allons vous rattacher vos breloques.

— Laissez-les dire, répondit un autre gendarme: tu vois bien qu'ils chantent les louanges de Cadichon.

— J'aimerais mieux qu'ils chantassent sur un autre ton», reprit le premier gendarme en riant.

«Cet homme, assurément, n'aime pas la musique, me dis-je à part moi. Que trouve-t-il à redire aux voix de mes camarades?» Ces pauvres camarades! ils chantaient leur délivrance.

Nous continuâmes à marcher. Un des souterrains était plein d'effets volés. Dans un autre ils avaient enfermé des prisonniers qu'ils gardaient pour les servir: les uns faisaient la cuisine, le service de la table, nettoyaient les souterrains; d'autres faisaient les vêtements et les chaussures. Il y avait de ces malheureux qui y étaient depuis deux ans; ils étaient enchaînés deux à deux, et ils avaient tous de petites sonnettes aux bras et aux pieds, pour qu'on pût savoir de quel côté ils allaient. Deux voleurs restaient toujours près d'eux pour les garder; on n'en laissait jamais plus de deux ensemble dans le même souterrain. Pour ceux qui travaillaient aux vêtements, on les réunissait tous, mais le bout de leur chaîne était attaché, pendant le travail, à un anneau scellé dans le mur.

Je sus plus tard que ces malheureux étaient les voyageurs et les visiteurs des ruines qui avaient disparu depuis deux ans. Il y en avait quatorze; ils racontèrent que les voleurs en avaient tué trois sous leurs yeux: deux parce qu'ils étaient malades, et un qui refusait obstinément de travailler.

Les gendarmes délivrèrent tous ces pauvres gens, ramenèrent les ânes au château, portèrent les blessés à l'hospice, et menèrent les voleurs en prison. Ils furent jugés et condamnés, le capitaine à mort et les autres à être envoyés à Cayenne. Quant à moi, je fus admiré par tout le monde; chaque fois que je sortais, j'entendais dire aux personnes qui me rencontraient:

«C'est Cadichon, le fameux Cadichon, qui vaut à lui seul plus que tous les ânes du pays.»

XIV - Thérèse

Mes petites maîtresses (car j'avais autant de maîtres et de maîtresses que la grand-mère avait de petits-enfants) avaient une cousine qu'elles aimaient beaucoup, qui était leur meilleure amie, et à peu près de leur âge. Cette amie s'appelait Thérèse; elle était bonne, bien bonne, la pauvre petite. Quand elle me montait, jamais elle ne prenait de baguette, et ne permettait à personne de me taper. Dans une des promenades que firent mes jeunes maîtres, elles virent une petite fille assise sur le bord de la route, qui se leva péniblement à leur approche, et vint en boitant leur demander la charité; son air triste et timide frappa Thérèse et ses amies.

«Pourquoi boites-tu, ma petite?» dit Thérèse.

LA PETITE. – Parce que mes sabots me blessent, mam'selle.

THÉRÈSE. – Pourquoi n'en demandes-tu pas d'autres à ta maman?

LA PETITE. – Je n'ai pas de maman, mam'selle.

THÉRÈSE. – À ton papa alors?

LA PETITE. – Je n'ai pas de papa, mam'selle.

THÉRÈSE. – Mais avec qui vis-tu?

LA PETITE. – Avec personne, je vis seule.

THÉRÈSE. – Qui est-ce qui te donne à manger?

LA PETITE. – Quelquefois personne, quelquefois tout le monde.

THÉRÈSE. – Quel âge as-tu?

LA PETITE. – Je ne sais pas, mam'selle; peut-être bien sept ans.

THÉRÈSE. – Où couches-tu?

LA PETITE. – Chez celui qui veut bien me recevoir. Lorsque tout le monde me chasse, je couche dehors, sous un arbre, près d'une haie, n'importe où.

THÉRÈSE. – Mais, l'hiver, tu dois geler?

LA PETITE. – J'ai froid; mais j'y suis habituée.

THÉRÈSE. – As-tu dîné aujourd'hui?

LA PETITE. – Je n'ai pas mangé depuis hier.

— Mais c'est affreux, c'la... dit Thérèse, les larmes aux yeux. Mes chères amies, n'est-ce pas que votre grand-mère voudra bien que nous donnions à manger à cette pauvre petite, que nous la fassions coucher quelque part au château?

— Certainement, répondirent les trois cousines, grand-mère sera enchantée; d'ailleurs elle fait tout ce que nous voulons.

MADELEINE. – Mais comment faire pour la mener jusqu'à la maison, Thérèse? Regarde comme elle boite.

THÉRÈSE. – Mettons-la sur Cadichon; nous suivrons toutes à pied au lieu de le monter deux à deux, chacune à notre tour.

— C'est vrai, quelle bonne idée! s'écrièrent les trois cousines.

Elles placèrent la petite fille sur mon dos. Camille avait encore dans sa poche un morceau de pain qui restait de son goûter, elle lui donna; la petite le mangea avec avidité; elle semblait ravie de se trouver sur mon dos, mais elle ne disait rien; elle était fatiguée et elle souffrait de la faim.

Quand j'arrêtai devant le perron, Camille et Élisabeth firent entrer la petite à la cuisine, pendant que Madeleine et Thérèse couraient chez la grand-mère. «Grand-mère, dit Madeleine, permettez-nous de donner à manger à une petite fille très pauvre que nous avons trouvée sur la route.»

LA GRAND-MÈRE. – Très volontiers, chère petite; mais qui est-elle?

MADELEINE. – Je ne sais pas, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. – Où demeure-t-elle?

MADELEINE. – Nulle part, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. – Comment, nulle part? Mais ses parents doivent demeurer quelque part.

MADELEINE. – Elle n'a pas de parents, grand-mère; elle est seule.

— Voulez-vous permettre, ma tante, dit timidement Thérèse, qu'elle couche ici, cette pauvre petite?

— Si elle n'a réellement pas d'asile, je ne demande pas mieux, dit la grand-mère. Il faut que je la voie et que je lui parle.

Elle se leva et suivit les enfants à la cuisine, où la petite fille achevait son repas. Elle l'appela, la pauvre petite approcha tout en boitant. La grand-mère la questionna et en obtint les mêmes réponses. Elle se trouva fort embarrassée. Renvoyer cette enfant dans l'état d'abandon et de souffrance où elle la voyait lui semblait impossible. La garder était difficile. À qui la confier? Par qui la faire élever?

«Écoute, petite, lui dit-elle: en attendant que je puisse prendre des informations sur ton compte et savoir si tu m'as dit la vérité, tu coucheras et tu mangeras ici. Je verrai dans quelques jours ce que je puis faire pour toi.»

Elle donna des ordres pour qu'on préparât un lit pour l'enfant et qu'on ne la laissât manquer de rien.

Mais la pauvre petite était si sale, que personne ne voulait ni la toucher ni l'approcher. Thérèse en était désolée; elle ne pouvait obliger les domestiques de sa tante de faire ce qui leur répugnait.

«C'est moi, pensa-t-elle, qui ai amené cette petite; ce serait moi qui devrais en avoir soin. Comment faire?»

Elle réfléchit un instant; une idée se présenta à son esprit.

«Attends, ma petite, dit-elle; je vais revenir tout à l'heure.»

Elle courut chez sa maman.

«Maman, dit-elle, je dois prendre un bain, n'est-ce pas?»

LA MAMAN. – Oui, Thérèse, vas-y; ta bonne t'attend.

THÉRÈSE. – Maman, voulez-vous me permettre de faire baigner à ma place la petite fille que nous avons amenée ici?

LA MAMAN. – Quelle petite fille? Je ne l'ai pas vue.

THÉRÈSE. – Une pauvre, pauvre petite, qui n'a ni papa, ni maman, ni personne pour la soigner; qui couche dehors, qui ne mange que ce qu'on lui donne. La grand-mère de Camille consent à la garder, mais aucun des domestiques ne veut la toucher.

LA MAMAN. – Pourquoi donc?

THÉRÈSE. – Parce qu'elle est si sale, si sale, qu'elle est dégoûtante; alors, maman, si vous voulez bien, je la ferai baigner à ma place; pour ne pas dégoûter ma bonne, je la déshabillerai moi-même, je la savonnerai; je lui couperai les cheveux, qui sont tout emmêlés et pleins de petites puces blanches, mais qui ne sautent pas.

LA MAMAN. – Mais, ma pauvre Thérèse, toi-même ne seras-tu pas dégoûtée de la toucher et de la laver?

THÉRÈSE. – Un peu, maman, mais je penserai que, si j'étais à sa place, je serais bien heureuse qu'on voulût bien me soigner, et cette idée me donnera du courage. Et puis, maman, voulez-vous me permettre, quand elle sera lavée, de lui mettre quelques-unes de mes vieilles affaires jusqu'à ce que je lui en achète d'autres?

LA MAMAN. – Certainement, ma petite Thérèse; mais avec quoi lui achèteras-tu des vêtements? Tu n'as que deux ou trois francs, tout juste de quoi payer une chemise.

THÉRÈSE. – Oh! maman, vous oubliez ma pièce de vingt francs.

LA MAMAN. – Celle que tu as donnée à garder à ton papa pour ne pas la dépenser? Tu la conservais pour acheter un beau livre de messe comme celui de Camille.

THÉRÈSE. – Je peux bien me passer de ce beau livre de messe, maman, j'ai encore mon vieux.

LA MAMAN. – Fais comme tu voudras, mon enfant; quand c'est pour faire le bien, tu sais que je te donne une entière liberté.

Sa maman l'embrassa, et elle alla avec elle pour voir cette petite fille que personne ne voulait toucher.

«Si elle a quelque maladie de peau que Thérèse puisse gagner, se dit-elle, je ne permettrai pas qu'elle y touche.»

La petite fille attendait toujours à la porte; la maman la regarda, examina ses mains, sa figure, et vit qu'il n'y avait que de la saleté, mais aucune maladie de peau. Seulement elle trouva ses cheveux si pleins de vermine, qu'elle demanda des ciseaux, fit asseoir la petite sur l'herbe, et lui coupa les cheveux tout court sans y toucher avec les mains. Quand ils furent tombés à terre, elle les ramassa avec une pelle, et pria un des domestiques de les jeter sur le fumier; puis elle demanda un baquet d'eau tiède, et, avec l'aide de Thérèse, elle lui savonna et lava la tête de manière à la bien nettoyer. Après l'avoir essuyé, elle dit à Thérèse:

«Maintenant, ma chère petite, va la faire baigner et fais jeter ses haillons au feu.»

Camille, Madeleine et Élisabeth étaient venues aider Thérèse; elles l'emmenèrent toutes quatre dans la salle de bain, la déshabillèrent malgré le dégoût que leur inspirait la saleté extrême de l'enfant et l'odeur qu'exhalaient ses haillons. Elles s'empressèrent de la plonger dans l'eau et de la savonner des pieds à la tête. Elles prirent goût à l'opération, qui les amusait et qui enchantait la petite fille; elles la savonnèrent et la tinrent dans l'eau un peu plus de temps qu'il n'était nécessaire. À la fin du bain, l'enfant en avait assez et témoigna une vive satisfaction quand ses quatre protectrices la firent sortir de la baignoire; elles la frottèrent, pour l'essuyer, jusqu'à lui faire rougir la peau, et ce ne fut qu'après l'avoir séchée comme un jambon, qu'elles lui mirent une chemise, un jupon et une robe de Thérèse. Tout cela allait assez bien, parce que Thérèse portait ses robes très courtes, comme le font toutes les petites filles élégantes, et que la petite mendiante devait avoir ses jupons tombant sur les chevilles: la taille était bien un peu longue, mais on n'y regarda pas de si près; tout le monde était content. Quand il fallut la chausser, les enfants s'aperçurent qu'elle avait une plaie sur le cou-de-pied: c'était ce qui la faisait boiter. Camille courut chez sa grand-mère pour lui demander de l'onguent. La grand-mère lui donna ce qu'il fallait, et Camille, aidée de ses trois amies, dont l'une soutenait la petite, tandis que l'autre tenait le pied, et la troisième déroulait une bande, lui mit l'onguent sur la plaie; elles furent près d'un quart d'heure à arranger une compresse et la bande; tantôt c'était trop serré; tantôt ce ne l'était pas assez; la bande était trop bas, la compresse était trop haut; elles se disputaient et s'arrachaient le pied de la pauvre petite, qui n'osait rien dire, se laissait faire et ne se plaignait pas. Enfin la plaie fut bandée, on lui mit des bas et de vieilles pantoufles de Thérèse, et on la laissa aller. Quand la petite revint à la cuisine, personne ne la reconnaissait.

«Pas possible que ce soit cette petite horreur de tout à l'heure, disait un domestique.

— Si, c'est la même, reprit un second domestique; elle est tout autre, car la voilà devenue gentille, d'affreuse qu'elle était.»

LE CUISINIER. – C'est tout de même bien beau aux enfants et à Mme d'Arbé de l'avoir nettoyée comme cela; quant à moi, on m'aurait donné vingt francs, que je ne l'aurais pas touchée.

LA FILLE DE CUISINE. – C'est qu'elle sentait si mauvais!

– Vous ne devriez pourtant pas avoir le nez si sensible, la belle, avec votre graillon, vos casseroles à écurer et toutes sortes de saletés à manier.

LA FILLE DE CUISINE, *piquée*. – Mon graillon et mes casseroles ne sentent toujours pas le fumier comme des gens que je connais.

LES DOMESTIQUES. – Ah! ah! ah! la fille est en colère; prends garde au balai.

LE COCHER. – Si elle prend le sien, je saurai bien trouver le mien, et la fourche aussi, et encore l'étrille.

LE CUISINIER. – Allons, allons, ne la poussez pas trop; elle est vive; vous savez, faut pas l'irriter.

LE COCHER. – Tiens! qu'est-ce que ça me fait, moi? Qu'elle se fâche, je me fâcherai aussi.

LE CUISINIER. – Mais je ne veux pas de ça, moi. Madame n'aime pas les disputes; il est bien certain que nous aurions tous du désagrément.

LE PREMIER DOMESTIQUE. – Le Vatel a raison. Thomas, tais-toi, tu nous amènes toujours quelque chose comme une querelle. Ce n'est pas ta place ici, d'abord.

LE COCHER. – Tiens! ma place est partout quand je n'ai pas d'ouvrage à l'écurie.

LE CUISINIER. – Mais vous en avez de l'ouvrage; regardez donc Cadichon qui n'est pas encore débâté, et qui se promène en long et en large comme un bourgeois qui attend son dîner.

LE COCHER. – Cadichon me fait l'effet d'écouter aux portes; il est plus fin qu'il n'en a l'air; c'est un vrai malin.

Le cocher m'appela, me prit par la bride, m'emmena à l'écurie, et, après m'avoir ôté mon bât et m'avoir donné ma pitance, il me laissa seul, c'est-à-dire en compagnie des chevaux et d'un âne que je dédaignais trop pour lier conversation avec lui.

Je ne sais ce qui se passa le soir au château. Le lendemain, dans l'après-midi, on me remit mon bât, on monta sur mon dos la petite mendiante; mes quatre petites maîtresses suivirent à pied et me firent aller au village. Je compris en route qu'elles voulaient acheter de quoi habiller la petite. Thérèse voulait tout payer; les autres voulaient payer chacune leur part; elles se disputaient avec un tel acharnement, que, si je ne m'étais pas arrêté à la porte de la boutique, elles l'auraient dépassée. Elles manquèrent jeter la petite par terre en la descendant de dessus mon dos, parce qu'elles s'élancèrent sur elle toutes à la fois; l'une lui tirait les jambes, l'autre la tenait par un bras, la troisième l'avait prise à bras-le-corps, et Élisabeth, la quatrième, qui était forte comme deux ou trois, les poussait toutes pour aider seule la petite à descendre. La pauvre enfant, effrayée et tiraillée de tous côtés, se mit à crier; les passants commençaient à s'arrêter, la marchande ouvrit la porte.

«Bien le bonjour, mesdemoiselles; permettez que je vous aide; vous n'êtes pas assez fortes pour porter cette petite.»

Mes jeunes maîtresses, contentes de n'avoir pas à se céder entre elles, lâchèrent la petite fille; la marchande la prit et la posa à terre.

«Qu'y a-t-il pour votre service, mesdemoiselles?» dit la marchande.

MADELEINE. – Nous venons acheter de quoi habiller cette petite fille, madame Juivet.

MADAME JUIVET. – Volontiers, mesdemoiselles. Vous faut-il une robe, ou une jupe, ou du linge?

CAMILLE. – Il nous faut tout, madame Juivet; donnez-moi de quoi lui faire trois chemises, un jupon, une robe, un tablier, un fichu, deux bonnets.

THÉRÈSE, *bas*. – Dis donc, Camille, laisse-moi parler, puisque c'est moi qui paye.

CAMILLE, *bas*. – Non, tu ne payeras pas tout, nous voulons payer avec toi.

THÉRÈSE, *bas*. – J'aime mieux payer seule, c'est ma fille.

— Non, elle est à nous toutes, répliqua tout bas Camille.

— Quelle est l'étoffe que prennent ces demoiselles? interrompit la marchande, impatiente de vendre.

Pendant que Camille et Thérèse continuaient leur dispute à voix basse, Madeleine et Élisabeth se dépêchèrent d'acheter tout ce qu'il fallait.

«Adieu, madame Juivet, dirent-elles; envoyez-nous tout cela chez nous, et le plus vite possible, je vous en prie; vous enverrez aussi la note.

— Comment, comment, vous avez déjà tout acheté? s'écrièrent Camille et Thérèse.

— Mais oui, pendant que vous causiez, dit Madeleine d'un air malin, nous avons choisi tout ce qui est nécessaire.

— Il fallait nous demander si cela nous convenait, reprit Camille.

— Certainement, puisque c'est moi qui paye, dit Thérèse.

— Nous payerons aussi, nous payerons aussi, s'écrièrent en choeur les trois autres.

— Pour combien y en a-t-il?» demanda Thérèse.

LA MARCHANDE. – Pour trente-deux francs, mademoiselle.

— Trente-deux francs! s'écria Thérèse effrayée, mais je n'ai que vingt francs!

CAMILLE. – Eh bien! nous payerons le reste.

ÉLISABETH. – Tant mieux, cela fait que nous aurons aussi habillé la petite fille.

MADELEINE, *riant*. – Nous voilà donc enfin d'accord, grâce à Mme Juivet: ce n'est pas sans peine.

J'avais tout entendu, puisque la porte était restée ouverte; j'étais indigné contre Mme Juivet, qui faisait payer à mes bonnes petites maîtresses le double au moins de ce que valaient ses marchandises. J'espérais que les mamans ne les laisseraient pas faire le marché. Nous retournâmes à la maison; tout le monde fut d'accord en revenant... grâce à Mme Juivet, comme avait dit innocemment Madeleine.

Il faisait beau temps; on était assis sur l'herbe devant la maison quand nous arrivâmes. Pierre, Henri, Louis et Jacques avaient péché dans un des étangs pendant que nous étions au village; ils venaient de rapporter trois beaux poissons et beaucoup de petits. Pendant que Louis et Jacques m'ôtaient mon bât et ma bride, les quatre cousines expliquèrent à leurs mamans ce qu'elles avaient acheté.

«Pour combien d'argent en avez-vous? demanda la maman de Thérèse. Combien te reste-t-il de tes vingt francs, Thérèse?»

Thérèse fut un peu embarrassée; elle rougit légèrement.

«Il ne me reste rien, maman, dit-elle.

— Vingt francs pour habiller un enfant de six à sept ans! dit la maman de Camille; mais c'est horriblement cher. Qu'avez-vous donc acheté?»

Thérèse ne savait seulement pas ce que Madeleine et Élisabeth s'étaient dépêchées d'acheter, de sorte qu'elle ne put répondre.

Mais la marchande, arrivant avec son paquet, interrompit la conversation, à la grande joie de Madeleine et d'Élisabeth, qui commençaient à craindre d'avoir acheté des choses trop belles.

«Bonjour, madame Juivet, dit la grand-mère; défaites votre paquet ici sur l'herbe, et faites-nous voir les emplettes de ces demoiselles.»

Mme Juivet salua, posa son paquet, le défit, en tira la note, qu'elle présenta à Madeleine, et étala ses marchandises.

Madeleine avait rougi en prenant la note; sa grand-mère la lui prit des mains, et poussa une exclamation de surprise:

«Trente-deux francs pour habiller une petite mendiante!... Madame Juivet, ajouta-t-elle d'un ton sévère, vous avez abusé de l'ignorance de mes petites-filles; vous savez très bien que les étoffes que vous apportez sont beaucoup trop belles et trop chères pour habiller une enfant pauvre; remportez tout cela, et sachez qu'à l'avenir aucun de nous n'achètera rien chez vous.

— Madame, dit Mme Juivet avec une colère retenue, ces demoiselles ont pris ce qu'elles ont voulu; je ne les ai contraintes sur aucun article.»

LA GRAND-MÈRE. – Mais vous auriez dû ne leur montrer que des étoffes convenables, et ne pas chercher à leur passer vos vieilles marchandises dont personne ne veut.

MADAME JUIVET. – Madame, ces demoiselles ayant pris les étoffes doivent les payer.

— Elles ne payeront rien du tout, et vous allez remporter tout cela, dit la grand-mère avec sévérité. Partez sur-le-champ; j'enverrai ma femme de chambre acheter chez Mme Jourdan ce qui est nécessaire.

Mme Juivet se retira dans une colère effroyable. Je la reconduis un bout de chemin en brayant d'un air moqueur et en gambadant autour d'elle, ce qui amusa beaucoup les enfants, mais ce qui lui fit grand-peur, car elle se sentait coupable, et elle craignait que je ne voulusse l'en punir; on me croyait un peu sorcier dans le pays, et tous les méchants me redoutaient.

Les mamans grondèrent les enfants, les cousins se moquèrent d'elles, je restai près d'eux, mangeant de l'herbe et les regardant sauter, courir, gambader. J'entendis, pendant ce temps, que les papas arrangeaient une partie de chasse pour le lendemain, que Pierre et Henri devaient avoir de petits fusils pour être de la partie, et qu'un jeune voisin de campagne devait y venir aussi.

XV - La chasse

Le lendemain, devait avoir lieu, comme je l'ai dit, l'ouverture de la chasse. Pierre et Henri furent prêts avant tout le monde; c'était leur début; ils avaient leurs fusils en bandoulière, leur carnassière passée sur l'épaule; leurs yeux brillaient de bonheur; ils avaient pris un air fier et batailleur qui semblait dire que tout le gibier du pays devait tomber sous leurs coups. Je les suivais de loin, et je vis les préparatifs de la chasse.

«Pierre, dit Henri d'un air délibéré, quand nos carnassières seront pleines, où mettrons-nous le gibier que nous tuerons?

— C'est précisément à quoi je pensais, répondit Pierre; je demanderai à papa d'emmener Cadichon.»

Cette idée ne me plut pas; je savais que les jeunes chasseurs tiraient partout et sur tout, sans s'occuper de ce qui était devant et près d'eux. En visant une perdrix, ils pouvaient m'envoyer leur plomb, et j'attendis avec inquiétude la suite de la proposition.

«Papa, dit Pierre à son père qui arrivait, pouvons-nous emmener Cadichon?

— Pour quoi faire? répondit le papa en riant; tu veux donc chasser à âne, et poursuivre les perdreaux à la course! Dans ce cas, il faut d'abord attacher des ailes à Cadichon.

HENRI, *contrarié*. – Mais non, papa, c'est pour porter notre gibier quand nos carnassières seront trop pleines.

LE PAPA, *avec surprise et riant*. – Porter votre gibier! Vous croyez donc, pauvres innocents, que vous allez tuer quelque chose, et même beaucoup de chose?

HENRI, *piqué*. – Certainement, papa; j'ai vingt cartouches dans ma veste, et je tuerai au moins quinze pièces.

LE PAPA. – Ah! ah! ah! Elle est bonne, celle-là! Sais-tu ce que vous tuerez, vous deux et votre ami Auguste?

HENRI. – Quoi donc, papa?

LE PAPA. – Le temps, et rien avec.

HENRI, *très piqué.* – Alors, papa, je ne sais pas pourquoi vous nous avez donné des fusils, et pourquoi vous nous faites aller à la chasse, si vous nous croyez assez sots, assez maladroits pour ne rien tuer.

LE PAPA. – C'est pour vous apprendre à chasser, petits nigauds, que je vous fais aller à la chasse. On ne tue jamais rien les premières fois; ce n'est qu'à force de manquer qu'on apprend à tuer.

La conversation fut interrompue par l'arrivée d'Auguste, prêt aussi à tuer tout ce qu'il rencontrerait. Pierre et Henri étaient encore rouges d'indignation quand Auguste les rejoignit.

PIERRE. – Papa croit que nous ne tuerons rien, Auguste; nous lui ferons voir que nous sommes plus adroits qu'il ne le pense.

AUGUSTE. – Sois tranquille, nous tuerons plus de gibier qu'eux.

HENRI. – Pourquoi plus qu'eux?

AUGUSTE. – Parce que nous sommes jeunes, vifs, lestes et adroits, tandis que nos papas sont déjà un peu vieux.

HENRI. – C'est vrai, cela. Papa a quarante-deux ans. Pierre en a quinze, et moi treize. Quelle différence!

AUGUSTE. – Et mon papa à moi donc! Il a quarante-trois ans! Et moi qui en ai quatorze!

PIERRE. – Écoute, je vais, sans le lui dire, faire mettre à Cadichon le bât avec les paniers. Il nous suivra, et nous lui ferons porter notre gibier.

AUGUSTE. – Bien, très bien; fais mettre les grands paniers, si nous tuons un chevreuil, il lui faudra une fameuse place.

Henri fut chargé de la commission. Je riais sous cape de leur prévoyance. J'étais bien sûr de ne pas avoir la charge d'un chevreuil, et de revenir avec les paniers vides comme au départ.

«En route! dirent les papas. Nous marcherons devant. Et vous, gamins, suivez de près. Quand nous serons en plaine, nous nous débanderons...

— Qu'est-ce donc? ajouta le papa de Pierre avec surprise; Cadichon nous suit? Cadichon orné de deux énormes paniers?

— C'est pour le gibier de ces messieurs», dit le garde en riant.

LE PAPA. – Ah! ah! ils ont voulu faire à leur tête... soit... Je veux bien que Cadichon suive la chasse, s'il a du temps à perdre.

Il regarda en souriant Pierre et Henri, qui prirent un air dégagé.

«Ton fusil est-il armé, Pierre?» demanda Henri.

HENRI. – Non, pas encore; c'est si dur à armer et à désarmer, que j'aime mieux attendre qu'une perdrix parte.

LE PAPA. – Nous voici en plaine; à présent, marchons tous sur la même ligne, et tirons devant nous, et pas à droite ni à gauche, pour ne pas nous entre-tuer.

Les perdrix ne tardèrent pas à partir de tous côtés; j'étais resté prudemment derrière, et même un peu loin; je fis bien; car plus d'un chien retardataire reçut des grains de plomb. Les chiens quêtaient, arrêtaient, rapportaient; les coups de fusil partaient sur toute la ligne. Je ne perdais pas de vue mes trois jeunes vantards; je les voyais tirer souvent, mais ramasser, jamais; aucun des trois ne toucha ni lièvre ni perdrix. Ils s'impatientaient, tiraient hors de portée, trop loin, trop près; quelquefois tous trois tiraient la même perdrix, qui n'en volait que mieux. Les papas faisaient au contraire de la bonne besogne: autant de coups de fusil, autant de pièces dans leurs carnassières. Après deux heures de chasse, le papa de Pierre et

de Henri s'approcha d'eux.

«Eh bien! mes enfants, Cadichon est-il bien chargé? Y a-t-il encore de la place pour vider ma carnassière, qui est trop pleine?»

Les enfants ne répondirent pas: ils voyaient, à l'air moqueur de leur papa, qu'il savait leur maladresse. Moi, j'approchai en courant, et je tournai un des paniers vers le papa.

LE PAPA. – Comment! rien dedans? Vos carnassières vont crever, si vous les emplissez trop.

Les carnassières étaient plates et vides. Le papa se mit à rire de l'air déconfit des jeunes chasseurs, se débarrassa de son gibier dans un de mes paniers, et retourna à son chien, qui était en arrêt.

AUGUSTE. – Je crois bien que ton père tue une quantité de perdreaux! Il a deux chiens qui arrêtent et rapportent, et nous, on ne nous en a pas laissé un seul.

HENRI. – C'est vrai ça, nous avons peut-être tué beaucoup de perdrix, seulement nous n'avions pas de chiens pour nous les rapporter.

PIERRE. – Pourtant, je n'en ai pas vu tomber.

AUGUSTE. – Parce qu'une perdrix tuée ne tombe jamais sur le coup; elle vole encore quelque temps, et elle va tomber très loin.

PIERRE. – Mais quand papa et mes oncles tirent, leurs perdrix tombent tout de suite.

AUGUSTE. – Cela te semble ainsi parce que tu es loin, mais, si tu étais à leur place, tu verrais filer la perdrix longtemps encore.

Pierre ne répondit pas, mais il n'avait pas trop l'air de croire ce que disait Auguste. Tous marchaient d'un pas moins fier et moins léger qu'au départ. Ils commençaient à demander l'heure.

«J'ai faim, dit Henri.

— J'ai soif, dit Auguste.

— Je suis fatigué», dit Pierre.

Mais il fallait bien suivre les chasseurs, qui tiraient, tuaient et s'amusaient. Pourtant ils n'oubliaient pas leurs jeunes compagnons de chasse, et, pour ne pas trop les fatiguer, ils proposèrent une halte pour déjeuner. Les jeunes acceptèrent avec joie. On rappela les chiens, qu'on remit en laisse, et l'on se dirigea vers une ferme qui était à cent pas, et où la grand-mère avait envoyé des provisions.

On s'assit par terre sous un vieux chêne; on étala le contenu des paniers. Il y avait, comme à toutes les chasses, un pâté de volaille, un jambon, des oeufs durs, du fromage, des marmelades, des confitures, un gros baba, une énorme brioche et quelques bouteilles de vieux vin. Tous les chasseurs, jeunes et vieux, avaient grand appétit, et mangèrent à effrayer les passants. Pourtant la grand-mère avait si largement pourvu aux faims les plus voraces, que la moitié des provisions restèrent aux gardes et aux gens de la ferme. Les chiens avaient la soupe pour apaiser leur faim, et l'eau de la mare pour se désaltérer.

«Vous n'avez donc pas été heureux, enfants? dit le papa d'Auguste. Cadichon ne marchait pas comme un âne trop chargé.»

AUGUSTE. – Ce n'est pas étonnant, papa, nous n'avions pas de chiens; vous les aviez tous.

LE PÈRE. – Ah! tu crois qu'un, deux, trois chiens vous auraient fait tuer des perdreaux qui vous passaient sous le nez.

AUGUSTE. – Ils ne les auraient pas fait tuer, papa, mais ils auraient cherché et rapporté ceux que nous avons tués, et alors...

LE PÈRE, *interrompant d'un air surpris*. – Ceux que vous avez tués! Vous croyez avoir tué des perdreaux?

AUGUSTE. – Certainement, papa; seulement, comme nous ne les voyions pas tomber, nous ne pouvions pas les ramasser.

LE PÈRE, *de même*. – Et tu crois que, s'il en était tombé, vous ne les auriez pas vus?

AUGUSTE. – Non, car nous n'avons pas d'aussi bons yeux que les chiens.

Le père, les oncles, les gardes même partirent d'un éclat de rire qui rendit les enfants rouges de colère.

«Écoutez, dit enfin le papa de Pierre et de Henri, puisque c'est faute de chiens que votre gibier a été perdu, vous allez avoir chacun le vôtre quand nous nous remettrons en chasse.»

PIERRE. – Mais les chiens ne voudront pas nous suivre, papa, ils ne nous connaissent pas autant que vous.

LE PÈRE. – Pour les obliger à vous suivre, nous vous donnerons les deux gardes, et nous ne partirons qu'une demi-heure après vous, afin que les chiens n'aient pas la tentation de nous rejoindre.

PIERRE, *radieux*. – Oh! merci, papa! À la bonne heure! avec les chiens, nous sommes bien sûrs de tuer autant que vous.

Le déjeuner finissait, on était reposé, et les jeunes chasseurs étaient pressés de se remettre en chasse avec les chiens et les gardes.

«Nous allons avoir l'air de vrais chasseurs», dirent-ils d'un air satisfait.

Les voilà partis encore une fois, et moi suivant comme avant le déjeuner, mais toujours de loin. Les papas avaient dit aux gardes de marcher près des enfants, et d'empêcher toute imprudence. Les perdrix partaient de tous côtés comme le matin, les jeunes gens tiraient comme le matin, et ne tuaient rien comme le matin. Pourtant les chiens faisaient bien leur office; ils quêtaient, il arrêtaient, seulement ils ne rapportaient pas, puisqu'il n'y avait rien à rapporter. Enfin, Auguste, impatienté de tirer sans tuer, voit un des chiens en arrêt; il croit qu'en tirant avant que la perdrix parte, il la tuera plus facilement. Il vise, il tire..., le chien tombe en se débattant et en poussant un cri de douleur.

«Corbleu! c'est notre meilleur chien!» s'écria le garde en s'élançant vers lui. Quand il arriva, le chien expirait. Le coup l'avait frappé à la tête; il était sans mouvement et sans vie.

«Voilà, un beau coup que vous avez fait là, monsieur Auguste! dit le garde en laissant retomber le pauvre animal. Je crois bien que voilà la chasse finie.»

Auguste restait immobile et consterné; Pierre et Henri étaient très émus de la mort du chien; le garde concentrait sa colère et le regardait sans mot dire.

J'approchai pour voir quelle était la malheureuse victime de la maladresse et de l'amour-propre

d'Auguste. Quelle ne fut pas ma douleur en reconnaissant Médor, mon ami, mon meilleur ami! Et quels ne furent pas mon horreur et mon chagrin quand je vis le garde relever Médor, et le poser dans un des paniers que je portais sur mon dos! Voilà donc le gibier que j'étais condamné à rapporter! Médor, mon ami, tué par un mauvais garçon maladroit et orgueilleux.

Nous retournâmes du côté de la ferme, les enfants ne parlant pas, le garde laissant échapper de temps à autre un juron furieux, et moi ne trouvant de consolation que dans la réprimande sévère et l'humiliation que le meurtrier aurait à subir.

En arrivant à la ferme, nous y trouvâmes encore les chasseurs, qui, n'ayant plus de chiens, préféraient se reposer et attendre le retour des enfants.

«Déjà!» s'écrièrent-ils en nous voyant revenir.

LE PAPA DE PIERRE. – Je crois, en vérité, qu'ils ont tué une grosse pièce. Cadichon marche comme s'il était chargé, et un des paniers penche comme s'il contenait quelque chose de lourd.

Ils se levèrent et vinrent à nous. Les enfants restaient en arrière; leur mine confuse frappa ces messieurs.

LE PAPA D'AUGUSTE, *riant*. – Ils n'ont pas l'air de triomphateurs!

LE PAPA DE PIERRE, *riant*. – Ils ont peut-être tué un veau ou un mouton qu'ils auront pris pour un lapin.

Le garde approcha.

LE PAPA. – Qu'y a-t-il donc, Michaud? Tu as l'air aussi penaud que les chasseurs.

— C'est qu'il y a de quoi, m'sieur, répondit le garde. Nous rapportons un triste gibier.

LE PAPA, *riant*. – Qu'est-ce donc? Un mouton, un veau, un ânon?

LE GARDE. – Ah! m'sieur, il n'y a pas de quoi rire, allez! C'est votre chien Médor, le meilleur de la bande, que M. Auguste a tué, le prenant pour une perdrix.

LE PAPA. – Médor! le maladroit! Si jamais il revient chasser ici...!

— Approchez, Auguste, lui dit son père. Voilà donc où vous ont mené votre sot orgueil et votre ridicule présomption! Faites vos adieux à vos amis, monsieur; et vous porterez votre fusil dans ma chambre pour n'y plus toucher, jusqu'à ce que vous ayez pris de la raison et de la modestie.

— Mais, papa, répondit Auguste d'un air dégagé, je ne sais pas pourquoi vous êtes si fâché. Il arrive très souvent qu'on tue des chiens, à la chasse.

— Des chiens!... On tue des chiens! s'écria le père stupéfait. En vérité, c'est par trop fort... Où avez-vous pris ces belles notions de chasse, monsieur?

— Mais, papa, dit Auguste toujours du même air dégagé, tout le monde sait qu'il arrive très souvent aux grands chasseurs de tuer des chiens.

— Mes chers amis, dit le père en se retournant vers ces messieurs, veuillez m'excuser de vous avoir amené un garçon malappris comme Auguste. Je ne croyais pas qu'il fût capable de tant d'imprudence et de sottise.

Puis, se retournant vers son fils:

«Vous avez entendu mes ordres, monsieur, allez.»

AUGUSTE. – Mais, papa.

LE PÈRE, *d'une voix sévère*. – Silence! vous dis-je. Pas un mot, si vous ne voulez faire connaissance avec la baguette de mon fusil.

Auguste baissa la tête et se retira tout confus.

«Vous voyez, mes enfants, dit le papa de Pierre et de Henri, où mène la présomption, c'est-à-dire la croyance d'un mérite qu'on n'a pas. Ce qui arrive à Auguste aurait pu vous arriver aussi. Vous vous êtes tous figuré que rien n'était plus facile que de bien tirer, qu'il suffisait de vouloir pour tuer; voyez le résultat: vous avez été tous trois ridicules dès ce matin; vous avez méprisé nos conseils et notre expérience; et enfin vous êtes tous trois cause de la mort de mon pauvre Médor. Je vois, d'après cela, que vous êtes trop jeunes pour chasser. Dans un an ou deux nous verrons. Jusque-là retournez à vos jardins et à vos amusements d'enfants. Tout le monde s'en trouvera mieux.»

Pierre et Henri baissèrent la tête sans répondre. On rentra tristement à la maison; les enfants voulurent enterrer eux-mêmes dans le jardin mon malheureux ami, dont je vais vous raconter l'histoire. Vous verrez pourquoi je l'aimais tant.

XVI - Médor

Je connaissais Médor depuis longtemps; j'étais jeune, et il était plus jeune encore quand nous nous sommes connus et aimés. Je vivais alors misérablement chez ces méchants fermiers qui m'avaient acheté à un marchand d'ânes, et de chez lesquels je m'étais sauvé avec tant d'habileté. J'étais maigre, car je souffrais sans cesse de la faim. Médor, qu'on leur avait donné comme chien de garde, et qui s'est trouvé être un superbe et excellent chien de chasse, était moins malheureux que moi; il amusait les enfants, qui lui donnaient du pain et des restes de laitage; de plus, il m'a avoué que lorsqu'il pouvait se glisser à la laiterie avec la maîtresse ou la servante, il trouvait toujours moyen d'attraper quelques gorgées de lait ou de crème, et de saisir les petits morceaux de beurre qui sautaient de la baratte pendant qu'on le faisait. Médor était bon; ma maigreur et ma faiblesse lui firent pitié; un jour il m'apporta un morceau de pain, et me le présenta d'un air triomphant.

«Mange, mon pauvre ami, me dit-il dans son langage, j'ai assez du pain qu'on me donne pour me nourrir, et toi, tu n'as que des chardons et de mauvaises herbes en quantité à peine suffisante pour te faire vivre.

— Bon Médor, lui répondis-je, tu te prives pour moi, j'en suis certain. Je ne souffre pas autant que tu le penses; je suis habitué à peu manger, à peu dormir, à beaucoup travailler et à être battu.

— Je n'ai pas faim, mon ami, me dit Médor, je t'assure que je n'ai pas faim. Prouve-moi ton amitié en acceptant mon petit présent. C'est bien peu de chose, mais je te l'offre avec plaisir, et si tu me refusais, j'en aurais du chagrin.

— Alors j'accepte, mon bon Médor, lui répondis-je, parce que je t'aime; et je t'avoue que ce pain me fera grand bien, car j'ai faim.»

Et je mangeai le pain du bon Médor, qui regardait avec joie l'empressement avec lequel je broyais et j'avalais. Je me sentis tout remonté par ce repas inaccoutumé; je le dis à Médor, croyant par là lui mieux témoigner ma reconnaissance; il en résulta que tous les jours il m'apportait le plus gros morceau de ceux qu'on lui donnait. Le soir, il venait se coucher près de moi sous l'arbre ou le buisson que je choisissais pour passer ma nuit; nous causions alors sans que personne pût nous entendre, car nous causions sans parler.

Nous autres animaux, nous ne prononçons pas des paroles comme les hommes, mais nous nous comprenons par des clignements d'yeux, des mouvements de tête, d'oreilles, de la queue, et nous causons entre nous tout comme les hommes. Un soir, je le vis arriver triste et abattu.

«Mon ami, me dit-il, je crains de ne plus pouvoir à l'avenir t'apporter une partie de mon pain; les maîtres ont décidé que j'étais assez grand pour être attaché toute la journée, qu'on ne me lâcherait qu'à la nuit. De plus, la maîtresse a grondé les enfants de ce qu'ils me donnaient trop de pain; elle leur a défendu de me rien donner à l'avenir, parce qu'elle voulait me nourrir elle-même, et peu, pour me rendre bon chien de garde.

— Mon bon Médor, lui dis-je, si c'est le pain que tu m'apportes qui te tourmente, rassure-toi, je n'en ai plus besoin; j'ai découvert ce matin un trou dans le mur du hangar à foin; j'en ai déjà tiré un peu, et je pourrai facilement en manger tous les jours.

— En vérité! s'écria Médor, je suis heureux de ce que tu me dis; mais j'avais pourtant un grand plaisir à partager mon pain avec toi. Et puis, être attaché tout le jour, ne plus venir te voir, c'est triste.»

Nous causâmes encore quelque temps, il me quitta fort tard.

«J'aurai le temps de dormir le jour, disait-il; et toi tu n'as pas grand-chose à faire dans cette saison-ci.»

Toute la journée du lendemain se passa en effet sans que je visse mon pauvre ami. Vers le soir, je l'attendais avec impatience, lorsque j'entendis ses cris. Je courus près de la haie; je vis la méchante fermière qui le tenait par la peau du cou, pendant que Jules le frappait avec le fouet du charretier. Je m'élançai au travers de la haie par une brèche mal fermée; je me jetai sur Jules, et je le mordis au bras de façon à lui faire tomber le fouet des mains. La fermière lâcha Médor, qui se sauva: c'est ce que je voulais; je lâchai aussi le bras de Jules, et j'allais retourner dans mon enclos, lorsque je me sentis saisir par les oreilles; c'était la fermière, qui, dans sa colère, criait à Jules:

«Donne-moi le grand fouet, que je corrige ce mauvais animal! Jamais plus méchant âne n'a été vu en ce monde. Donne donc, ou claque-le toi-même.

— Je ne peux pas remuer le bras, dit Jules en pleurant; il est tout engourdi.»

La fermière saisit le fouet tombé à terre, et courut à moi pour venger son méchant garçon. Je n'eus pas la sottise de l'attendre, comme vous pouvez bien penser. Je fis un saut et m'éloignai quand elle fut près de m'atteindre; elle continua à me poursuivre et moi à me sauver, ayant grand soin de me tenir hors de la portée du fouet. Je m'amusai beaucoup à cette course; je voyais la colère de ma maîtresse augmenter à mesure qu'elle se fatiguait; je la faisais courir et suer sans me donner de mal; la méchante femme était en nage, était rendue, sans avoir eu le plaisir de m'attraper seulement du bout de son fouet. Mon ami était suffisamment vengé quand la promenade fut terminée. Je le cherchai des yeux, car je l'avais vu courir du côté de mon enclos; mais il attendait, pour se montrer, le départ de sa cruelle maîtresse.

«Misérable! scélérat! cria l'enragée fermière en se retirant; tu me le payeras quand tu seras sous le bât.»

Je restai seul. J'appelai; Médor sortit timidement la tête du fossé où il s'était caché; je courus à lui.

«Viens, lui dis-je! Elle est partie. Qu'as-tu fait? Pourquoi te faisait-elle battre par Jules?

— Parce que j'avais saisi un morceau de pain qu'un des enfants avait posé par terre: elle m'a vu, s'est élancée sur moi, a appelé Jules, et lui a ordonné de me battre sans pitié.

— Est-ce que personne n'a cherché à te défendre?

— Me défendre! Ah oui! vraiment! ils ont tous crié: «C'est bien fait! c'est bien fait! Fouette-le, Jules, pour qu'il ne recommence pas. – Soyez tranquilles, répondit Jules, je n'irai pas de main morte; vous allez voir comme je vais le faire chanter.» Et à mon premier cri ils ont tous battu des mains et crié: «Bravo! Encore, encore!»

— Méchants petits drôles! m'écriai-je. Mais pourquoi as-tu pris ce morceau de pain, Médor? Est-ce qu'on ne t'avait pas donné ton souper?

— Si fait, si fait. J'avais mangé; mais le pain de ma soupe était si émietté, que je n'ai pu en rien retirer pour toi, et si j'avais pu emporter ce gros morceau que les enfants avaient fait tomber, tu aurais eu un bon régal.

— Mon pauvre Médor, c'est pour moi que tu as été battu!... Merci, mon ami, merci; je n'oublierai jamais ton amitié, ta bonté!... Mais ne recommence pas, je t'en supplie; crois-tu que ce pain m'eût fait plaisir, si j'avais su ce qu'il devait te faire souffrir? J'aimerais cent fois mieux ne vivre que de chardons, et te savoir bien traité et heureux.»

Nous causâmes longtemps encore, et je fis promettre à Médor de ne plus se mettre, à cause de moi, dans le cas d'être battu; je lui promis aussi de faire toutes sortes de tours à tous les gens de la ferme, et je tins parole. Un jour, je jetai dans un fossé plein d'eau Jules et sa soeur, et je me sauvai, les laissant

barboter et se débattre. Un autre jour, je poursuivis le petit de trois ans comme si j'avais voulu le mordre; il criait et courait avec une terreur qui me réjouissait. Une autre fois, je fis semblant d'être pris de coliques, et je me roulais sur la grande route avec une charge d'oeufs sur le dos; tous les oeufs furent écrasés; la fermière, quoique furieuse, n'osait pas me frapper; elle me croyait réellement malade; elle pensa que j'allais mourir, que l'argent que je leur avais coûté serait perdu, et, au lieu de me battre, elle me ramena et me donna du foin et du son. Je n'ai jamais fait un meilleur tour de ma vie, et le soir, en le racontant à Médor, nous nous pâmions de rire. Une autre fois, je vis tout leur linge étalé sur la haie pour sécher. Je pris toutes les pièces l'une après l'autre avec mes dents, et je les jetai dans le jus du fumier. Personne ne m'avait vu faire; quand la maîtresse ne trouva plus son linge, et qu'après l'avoir cherché partout elle le trouva dans le jus du fumier, elle se mit dans une épouvantable colère; elle battit la servante, qui battit les enfants, qui battirent les chats, les chiens, les veaux, les moutons. C'était un vacarme charmant pour moi, car tous criaient, tous juraient, tous étaient furieux. Ce fut encore une soirée bien gaie que nous passâmes, Médor et moi.

En réfléchissant depuis à toutes ces méchancetés, je me les suis sincèrement reprochées, car je me vengeais sur des innocents des fautes des coupables. Médor me blâmait quelquefois, et me conseillait d'être meilleur et plus indulgent; mais je ne l'écoutais pas, je devenais de plus en plus méchant; j'en ai été bien puni, comme on le verra plus tard.

Un jour, jour de tristesse et de deuil, un monsieur qui passait vit Médor, l'appela, le caressa; puis il alla parler au fermier, et le lui acheta pour cent francs. Le fermier, qui croyait avoir un chien de peu de valeur, était enchanté; mon pauvre ami fut immédiatement attaché avec un bout de corde et emmené par son nouveau maître; il me regarda d'un air douloureux; je courus de tous côtés pour chercher un passage dans la haie, les brèches étaient bouchées; je n'eus même pas la consolation de recevoir les adieux de mon cher Médor. Depuis ce jour je m'ennuyais mortellement; ce fut peu de temps après qu'eut lieu l'histoire du marché, et ma fuite dans la forêt de Saint-Évroult. Pendant les années qui ont suivi cette aventure, j'ai souvent, bien souvent pensé à mon ami, et j'ai bien désiré le retrouver; mais où le chercher? J'avais su que son nouveau maître n'habitait pas le pays, qu'il n'y était venu que pour voir un de ses amis.

Quand je fus amené chez votre grand-mère par mon petit Jacques, jugez de mon bonheur en voyant quelque temps après arriver, avec votre oncle et vos cousins Pierre et Henri, mon ami, mon cher Médor. Il fallait voir la surprise générale lorsqu'on vit Médor courir à moi, me faire mille caresses et moi le suivre partout. On crut que c'était pour Médor la joie de se trouver à la campagne; pour moi, on pensa que j'étais bien aise d'avoir un compagnon de promenade. Si l'on avait pu nous comprendre, deviner nos longues conversations, on aurait compris ce qui nous attirait l'un vers l'autre.

Médor fut heureux de tout ce que je lui racontais de ma vie calme et heureuse, de la bonté de mes maîtres, de ma bonne et même glorieuse réputation dans le pays; il gémit avec moi au récit de mes tristes aventures; il rit, tout en me blâmant, des tours que j'avais joués au fermier qui m'avait acheté du père Georget; il frémit d'orgueil au récit de mon triomphe dans la course d'ânes; il gémit de l'ingratitude des parents de la pauvre Pauline, et il versa quelques larmes sur le triste sort de cette malheureuse enfant.

XVII - Les enfants de l'école

Médor s'était écarté un jour de la maison où il était né, et où il vivait assez heureux; il poursuivait un chat qui lui avait enlevé un morceau de viande donné par le cuisinier. On la trouvait trop avancée; Médor, qui n'était pas si délicat, l'avait saisie et posée près de sa niche, lorsque le chat, caché à côté, s'élança dessus et l'emporta. Mon ami ne faisait pas souvent d'aussi friands repas, il courut à toutes jambes après le voleur, et l'aurait bientôt attrapé, si le méchant chat n'avait imaginé de grimper sur un arbre. Médor ne pouvait le suivre si haut; il fut donc obligé de regarder le fripon dévorer sous ses yeux l'excellent morceau qu'il avait dérobé. Justement irrité d'une semblable effronterie, il resta au pied de l'arbre, aboyant, grondant, et faisant mille reproches. Ses aboiements attirèrent des enfants qui sortaient de l'école; ils se joignirent à Médor pour injurier le chat; ils finirent même par ramasser des pierres et lui en jeter: c'était une véritable grêle. Le chat se sauva au haut de l'arbre, se cacha dans les endroits les plus touffus: ce qui n'empêcha pas les méchants garçons de continuer leur jeu et de faire des hourras de joie chaque fois qu'un miaulement plaintif leur apprenait que le chat avait été touché et blessé.

Médor commençait à s'ennuyer de ce jeu; les miaulements douloureux du chat avaient fait passer sa colère, et il craignait que les enfants ne fussent trop cruels. Il se mit donc à aboyer contre eux et à les tirer par leurs blouses; ils n'en continuèrent pas moins à lancer des pierres; seulement, ils en jetèrent aussi quelques-unes à mon pauvre ami. Enfin, un cri rauque et horrible, suivi d'un craquement dans les branches, annonça qu'ils avaient réussi, que le chat était grièvement blessé, et qu'il tombait de l'arbre. Une minute après, il était par terre, non seulement blessé, mais raide mort; il avait eu la tête brisée par une pierre. Les méchants enfants se réjouirent de leur succès, au lieu de pleurer sur leur cruauté et sur les souffrances qu'ils avaient fait endurer à ce pauvre animal. Médor regardait son ennemi d'un air compatissant, et les garçons d'un air de reproche; il allait retourner à la maison, lorsqu'un des enfants s'écria:

«Faisons-lui prendre un bain dans la rivière, ce sera très amusant.

— Bien dit, bien imaginé! s'écrièrent les autres. Attrape-le, Frédéric; le voilà qui se sauve.»

Et voilà Médor poursuivi par ces méchants vauriens, eux et lui courant à toutes jambes; ils étaient malheureusement une douzaine, qui s'étaient espacés, ce qui l'obligeait à toujours courir droit devant lui, car, aussitôt qu'il cherchait à leur échapper à droite ou à gauche, tous l'entouraient, et il retardait ainsi sa fuite au lieu de l'accélérer. Il était bien jeune alors, il n'avait que quatre mois; il ne pouvait courir vite ni longtemps; il finit donc par être pris. L'un le saisit par la queue, un autre par la patte, d'autres par le cou, les oreilles, le dos, le ventre; ils le tiraient chacun de leur côté, et s'amusaient de ses cris. Enfin ils lui attachèrent au cou une ficelle qui le serrait à l'étrangler, le tirèrent après eux, et le firent avancer avec force coups de pied; ils arrivèrent ainsi jusqu'à la rivière, l'un d'eux allait l'y jeter après avoir défait la ficelle, mais le plus grand s'écria:

«Attends, donne-moi la ficelle, attachons-lui deux vessies au cou pour le faire nager, nous le pousserons jusqu'à l'usine, et nous le ferons passer sous la roue.»

Le pauvre Médor se débattait vainement; que pouvait-il faire contre une douzaine de gamins dont les plus jeunes avaient pour le moins dix ans? André, le plus méchant de la bande, lui attacha les deux vessies autour du cou, et le lança au beau milieu de la petite rivière. Mon malheureux ami, poussé par le courant plus encore que par les perches que tenaient ses bourreaux, était à moitié noyé et à moitié étranglé

par la ficelle que l'eau avait resserrée. Il arriva ainsi jusqu'à l'endroit où l'eau se précipitait avec violence sous la roue de l'usine. Une fois sous la roue, il devait nécessairement y être broyé.

Les ouvriers revenaient de dîner, et s'apprêtaient à lever la pale qui retenait l'eau. Celui qui devait la lever aperçut Médor, et s'adressa aux méchants enfants qui attendaient en riant que la pale, une fois levée, laissât passer Médor, et que l'eau l'entraînât sous la roue.

«Encore un de vos méchants tours, mauvais garnements. Eh! les amis, à moi! Venez corriger ces gamins qui s'amusent à noyer un pauvre chien.»

Ses camarades accoururent, et, pendant qu'il sauvait Médor en lui tendant une planche, sur laquelle il monta, les autres firent la chasse à ses tourmenteurs, les attrapèrent tous, et les fouettèrent, les uns avec des cordes, les autres avec des fouets, d'autres avec des baguettes. Ils criaient tous à qui mieux mieux; les ouvriers n'en tapaient que plus fort. Enfin ils les laissèrent aller, et la bande partit, criant, hurlant et se frottant les reins.

Le sauveur de Médor avait coupé la ficelle qui l'étranglait; il l'avait couché au soleil sur du foin; Médor fut bientôt sec et prêt à la maison. Le forgeron l'y ramena, mais on lui dit qu'il pouvait le garder, qu'on avait déjà trop de chiens, et qu'on jetterait celui-là à l'eau avec une pierre au cou s'il ne voulait pas l'emmener. C'était un brave homme; il eut pitié de Médor et le ramena chez lui. Quand sa femme vit le chien, elle jeta les hauts cris, disant que son mari la ruinait, qu'elle n'avait pas de quoi nourrir un animal propre à rien, qu'il faudrait payer l'impôt sur les chiens.

Enfin, elle cria et se plaignit si haut, que le mari, pour avoir la paix, se débarrassa de Médor, en le donnant au méchant fermier chez lequel je vivais déjà, et qui avait besoin d'un chien de garde.

Voilà comment Médor et moi nous nous sommes connus, et voilà pourquoi nous nous sommes aimés.

XVIII - Le baptême

Pierre et Camille devaient être parrain et marraine d'un enfant qui venait de naître, et dont la mère avait été bonne de Camille.

Camille voulait qu'on donnât son nom à sa filleule. «Pas du tout, dit Pierre; puisque je suis parrain, j'ai droit de lui donner un nom, et je veux l'appeler Pierrette.»

CAMILLE. – Pierrette! mais c'est un affreux nom! Pas du tout, je ne veux pas qu'elle s'appelle Pierrette. Elle s'appellera Camille; je suis la marraine, et j'ai le droit de l'appeler comme moi.

PIERRE. – Non; c'est le parrain qui a le plus de droits, et je l'appellerai Pierrette.

CAMILLE. – Si tu l'appelles Pierrette, je ne veux pas être marraine.

PIERRE. – Si tu l'appelles Camille, je ne veux pas être parrain.

CAMILLE. – Eh bien! faites comme vous voulez; je demanderai à papa d'être parrain à votre place.

PIERRE. – Et moi, mademoiselle, je demanderai à maman d'être marraine à votre place.

CAMILLE. – D'abord, je suis sûre que ma tante ne voudra pas qu'elle s'appelle Pierrette; c'est affreux et ridicule!

PIERRE. – Et moi je suis certain que mon oncle ne voudra pas qu'elle s'appelle Camille; c'est horrible et bête!

CAMILLE. – Et comment donc m'a-t-il appelé Camille, moi? Va lui dire que c'est un nom horrible et bête; va, mon bonhomme, et tu verras comme tu seras bien reçu.

PIERRE. – Enfin, tu diras ce que tu voudras, mais je dis que je ne serai pas parrain d'une Camille.

— Papa, dit malicieusement Camille en courant à son père, voulez-vous être parrain avec moi de la petite Camille?

LE PAPA. – Quelle Camille, chère Minette? Je ne connais de Camille que toi.

CAMILLE. – C'est ma petite filleule, papa, que je veux appeler Camille quand on la baptisera aujourd'hui.

LE PAPA. – Mais Pierre doit être parrain avec toi; on n'a jamais deux parrains.

CAMILLE. – Papa, Pierre ne veut plus l'être.

LE PAPA. – Ne veut plus? Pourquoi ce caprice?

CAMILLE. – Parce qu'il trouve le nom de Camille horrible et bête, et qu'il veut l'appeler Pierrette.

LE PAPA. – Pierrette! Mais c'est bien ce nom-là qui serait horrible et bête.

CAMILLE. – C'est ce que je lui ai dit, papa; il ne veut pas me croire.

LE PAPA. – Écoute, ma fille, tâche de t'entendre avec ton cousin. Mais, s'il persiste à ne vouloir être parrain qu'à la condition de l'appeler Pierrette, je le remplacerai très volontiers.

Pendant cette conversation de Camille avec son papa, Pierre avait couru chez sa maman.

«Maman, lui dit-il, voulez-vous remplacer Camille, et être marraine avec moi de la petite fille qu'on doit baptiser aujourd'hui?»

LA MAMAN. – Pourquoi donc remplacer Camille? La bonne demande que ce soit elle qui soit marraine.

PIERRE. – Maman, c'est parce qu'elle veut que la petite fille s'appelle Camille; je trouve ce nom très laid, et, comme je suis parrain, je veux qu'elle s'appelle Pierrette.

LA MAMAN. – Pierrette! Mais c'est un affreux nom! Autant Pierre est joli, autant Pierrette est ridicule.

PIERRE. – Oh! maman, je vous en prie, laissez-moi l'appeler Pierrette... D'abord, je ne veux pas qu'elle s'appelle Camille.

LA MAMAN. – Mais, si aucun de vous ne veut céder, comment vous arrangerez-vous?

PIERRE. – Voilà pourquoi, maman, je viens vous demander de remplacer Camille pour appeler la petite Pierrette.

LA MAMAN. – Mon pauvre Pierre, d'abord je te dirai franchement que je ne veux pas non plus de Pierrette, parce que c'est un nom ridicule. Et puis la mère de l'enfant a été bonne de Camille et non pas la tienne, et tu penses bien que c'est surtout Camille qu'elle veut avoir pour marraine de sa fille. Je crois même qu'elle sera contente que son enfant porte le nom de Camille.

PIERRE. – Alors je ne veux pas être parrain.

Camille accourut au même instant.

CAMILLE. – Eh bien! Pierre, es-tu décidé? On va partir dans une heure; et il faut absolument un parrain.

PIERRE. – Je veux bien qu'elle ne s'appelle pas Pierrette, mais je ne veux pas qu'elle s'appelle Camille.

CAMILLE. – Puisque tu veux bien céder pour Pierrette, je veux bien aussi céder pour Camille. Tiens, faisons une chose, demandons à ma bonne quel nom elle veut donner à sa fille!

PIERRE. – Tu as raison; va le lui demander.

Camille repartit en courant; elle revint aussitôt.

«Pierre, Pierre, ma bonne veut que sa fille s'appelle Marie-Camille.»

PIERRE. – Lui as-tu demandé s'il ne fallait pas l'appeler Pierrette, puisque je suis parrain?

CAMILLE. – Si, je le lui ai demandé: elle s'est mise à rire; maman a ri aussi: elle ont dit que c'était impossible, que Pierrette était trop laid.

Pierre rougit un peu; pourtant, comme il commençait lui-même à trouver Pierrette un nom ridicule, il ne dit rien et soupira.

«Où sont les dragées?» demanda-t-il.

CAMILLE. – Dans un grand panier qu'on emportera à l'église. On laissera ici les boîtes et les paquets. Tout est prêt; viens voir combien il y en a.

Ils coururent à l'antichambre, où tout était préparé.

PIERRE. – Pour quoi faire tous ces centimes? Il y en a presque autant que de dragées.

CAMILLE. – C'est pour jeter aux enfants de l'école.

PIERRE. – Comment, aux enfants de l'école? Nous irons donc à l'école après le baptême?

CAMILLE. – Mais non: c'est pour jeter à la porte de l'église. Tous les enfants du village sont rassemblés, et on jette en l'air des poignées de dragées et de centimes: ils les attrapent et les ramassent par terre.

PIERRE. – Est-ce que tu as déjà vu jeter des dragées?

CAMILLE. – Non, jamais, mais on dit que c'est très amusant.

PIERRE. – Je crois que je n'aimerai pas cela; bien certainement ils se battent, ils se font mal. Et puis je n'aime pas qu'on jette les dragées aux enfants comme à des chiens.

— Camille, Pierre, venez, voici l'enfant qui arrive; on va bientôt partir, s'écria Madeleine qui arrivait tout essoufflée.

Tous partirent en courant pour aller au-devant de l'enfant.

«Oh! que notre filleule est belle!» dit Pierre.

CAMILLE. – Je crois bien! elle a une robe brodée tout autour, un bonnet de dentelle, un manteau doublé de soie rose.

PIERRE. – Est-ce toi qui as donné tout cela?

CAMILLE. – Oh non! je n'avais pas assez d'argent; c'est maman qui a tout payé, excepté le bonnet, que j'ai acheté de mon argent.

Tout le monde était prêt; quoiqu'il fît très beau temps, la calèche était attelée pour mener l'enfant avec sa nourrice, le parrain et la marraine. Camille et Pierre étaient fiers de se trouver, comme de grandes personnes, tout seuls dans la voiture. Ils partirent; moi, j'attendais, attelé à la petite voiture des enfants; Louis, Henriette, Jacques et Jeanne montèrent dedans; Madeleine et Élisabeth se mirent devant pour mener, et Henri grimpa derrière: les mamans, les papas et les bonnes étaient partis les uns après les autres pour se trouver près de nous en cas d'accident, mais ce n'était que par excès de prudence, car, avec moi, ils savaient qu'il n'y avait rien à craindre.

Je partis au galop, malgré la charge que je traînais; mon amour-propre me poussait à atteindre et même à dépasser la calèche. J'allais comme le vent; les enfants étaient enchantés.

«Bravo! criaient-ils. Courage, Cadichon! Encore un temps de galop! Vive Cadichon, le roi des ânes!»

Ils battaient des mains, ils applaudissaient.

«Bravo! criaient les personnes que je dépassais sur la route. En voilà-t-il un âne! Il court tout comme un cheval. Allons, hardi, bonne chance et pas de culbute!»

Les papas et les mamans, qui étaient échelonnés le long du chemin, n'étaient pas très rassurés; ils voulurent me faire ralentir, mais je ne les écoutai pas, et je n'en galopai que mieux. Je ne tardai pas à rattraper la calèche; je passai triomphalement devant les chevaux qui me regardaient avec surprise. Se trouvant humiliés, eux qui étaient partis avant, d'être dépassés par un âne, ils voulurent aussi se mettre au galop; mais le cocher les retint, et ils furent obligés de ralentir leur pas, tandis que j'allongeais le mien.

Quand la calèche arrêta à la porte de l'église, tous mes petits maîtres et maîtresses étaient déjà descendus de voiture, et moi, je m'étais rangé le long d'une haie pour avoir de l'ombre; j'avais chaud, j'étais essoufflé.

À mesure que les parents arrivaient, ils admiraient ma vitesse, et ils faisaient compliment aux enfants sur leur équipage.

Le fait est que nous faisions un bon effet, ma voiture et moi. J'étais bien brossé, bien peigné; mon harnais était ciré, verni; il était semé de pompons rouges; on m'avait mis des dahlias panachés rouge et blanc au-dessus des oreilles. La voiture était brossée, vernie. Nous avions très bon air.

J'entendis par la fenêtre ouverte la cérémonie du baptême; l'enfant cria comme si on l'égorgeait. Camille et Pierre, un peu embarrassés de leurs grandeurs, s'embrouillèrent en disant le Credo; le curé fut obligé de les souffler. Je jetai un coup d'oeil à la fenêtre: je vis la pauvre marraine et le malheureux parrain rouges comme des cerises, et les larmes dans les yeux. Pourtant, ce qui leur arrivait était bien naturel, et arrive à bien des grandes personnes.

Quand la petite Marie-Camille fut baptisée, on sortit de l'église pour jeter aux enfants, qui attendaient à la porte, les dragées et les centimes. Aussitôt que le parrain et la marraine parurent, les enfants crièrent tous ensemble: «Vive le parrain! vive la marraine!»

Le panier de dragées était prêt; on l'apporta à Camille, pendant qu'on donnait à Pierre le panier de centimes. Camille prit une poignée et la fit retomber en pluie sur les enfants; là commença une véritable bataille, une vraie scène de chiens affamés. Les enfants se disputaient les dragées et les centimes: tous se précipitaient vers le même point; ils s'arrachaient les cheveux; ils se battaient, ils se roulaient par terre, ils se disputaient chaque dragée et chaque centime. Il y en eut la moitié de perdus, foulés au pied, disparus dans l'herbe. Pierre ne riait pas; Camille, qui avait ri aux premières poignées, ne riait plus; elle voyait que les batailles étaient sérieuses, que plusieurs enfants pleuraient, que d'autres avaient la figure égratignée.

Quand ils furent remontés en voiture:

«Tu avais raison, Pierre, dit-elle; la première fois que je serai marraine, je donnerai les dragées à

tous les enfants, mais je ne les jetterai pas.

— Ni moi les centimes, dit Pierre, je les donnerai comme toi.»

La voiture partit; je n'entendis pas la suite de leur conversation.

Les miens remontèrent dans mon équipage. Mais, cette fois, les papas et les mamans voulurent nous accompagner.

«Cadichon a produit son effet, dit la maman de Camille; il peut revenir plus sagement, ce qui nous permettra de faire la route avec vous.

— Maman, dit Madeleine, est-ce que vous aimez cet usage de jeter aux enfants des dragées et des centimes?»

LA MAMAN. – Non, chère enfant, je trouve cela ignoble: les enfants deviennent semblables à des chiens qui se battent pour un os. Si jamais je suis marraine dans ce pays-ci, je ferai donner des dragées, et je ferai porter aux pauvres l'argent qu'on dépense en centimes, perdus en grande partie.

MADELEINE. – Vous avez bien raison, maman; tâchez, je vous en prie, que je sois aussi marraine pour faire comme vous dites.

LA MAMAN, *souriant*. – Pour être marraine, il faut avoir un enfant à baptiser, et je n'en connais pas.

MADELEINE. – C'est ennuyeux! J'aurais été marraine avec Henri. Comment nommeras-tu ton filleul, Henri?

HENRI. – Henri, comme de raison; et toi?

MADELEINE. – Je l'appellerai Madelon.

HENRI. – Quelle horreur! Madelon! D'abord ce n'est pas un nom.

MADELEINE. – C'est un nom tout comme Pierrette.

HENRI. – Pierrette est plus joli; et puis, tu vois bien que Pierre a cédé.

— Je pourrai bien céder aussi, dit Madeleine en riant, mais nous avons le temps d'y penser.

Nous arrivions au château; chacun descendit de voiture et alla défaire sa belle toilette; on m'enleva aussi mes pompons, mes dahlias, et je revins brouter mon herbe pendant que les enfants mangeaient leur goûter.

XIX - L'âne savant

Un jour, je vis accourir les enfants dans le pré où je mangeais paisiblement, tout près du château. Louis et Jacques jouaient auprès de moi, et s'amusaient à monter lestement sur mon dos; ils croyaient être agiles comme des faiseurs de tours, et ils étaient, je dois l'avouer, un peu patauds, surtout le bon petit Jacques, gros, joufflu, plus trapu et plus petit que son cousin. Louis parvenait quelquefois, en s'accrochant à ma queue, à grimper (il disait s'élancer) sur mon dos; Jacques faisait des efforts prodigieux pour y arriver à son tour; mais le bon petit gros roulait, tombait, soufflait, et ne pouvait y arriver qu'avec l'aide de son cousin, un peu plus âgé que lui. Pour leur épargner une si grande fatigue, je m'étais placé près d'une petite butte de terre. Louis avait déjà montré son agilité; Jacques venait de se placer sans grand effort, lorsque nous entendîmes accourir la bande joyeuse.

«Jacques, Louis, criaient-ils, nous allons bien nous amuser; nous allons à la foire après-demain, et nous verrons un âne savant.»

JACQUES. – Un âne savant? Qu'est-ce que c'est qu'un âne savant?

ÉLISABETH. – C'est un âne qui fait toutes sortes de tours.

JACQUES. – Quels tours?

MADELEINE. – Des tours..., mais des tours..., des tours, enfin.

JACQUES. – Il n'en fera jamais comme Cadichon.

HENRI. – Bah! Cadichon, il est très bon et très intelligent pour un âne, mais il ne saurait pas faire ce que fera l'âne savant à la foire.

CAMILLE. – Je suis bien sûre que si on lui montrait, il le ferait.

PIERRE. – Voyons d'abord ce que fait cet âne savant, nous verrons après s'il est plus savant que Cadichon.

CAMILLE. – Pierre a raison, attendons jusqu'après la foire.

ÉLISABETH. – Eh bien, qu'est-ce que nous ferons après la foire?

«Nous nous disputerons», dit Madeleine en riant.

Jacques et Louis gardaient le silence depuis qu'ils s'étaient dit quelques mots à l'oreille; ils laissèrent partir les enfants. Après s'être assurés qu'on ne pouvait les voir ni les entendre, ils se mirent à danser autour de moi en riant et chantant:

Cadichon, Cadichon,
À la foire tu viendras;
L'âne savant tu verras;
Ce qu'il fait tu regarderas;
Puis, comme lui tu feras;
Tout le monde t'honorera;
Tout le monde t'applaudira,
Et nous serons fiers de toi.
Cadichon, Cadichon,
Je te prie, distingue-toi.

«C'est très joli ce que nous chantons», dit Jacques en s'arrêtant tout à coup.

LOUIS. – C'est que ce sont des vers, je crois bien que c'est joli!

JACQUES. – Des vers? Je croyais que c'était difficile de faire des vers.

LOUIS. – Très facile, comme tu vois;
Pas difficile, comme tu crois.
Vois-tu? En voilà encore.

JACQUES. – Courons le dire à mes cousines et cousins.

LOUIS. – Non, non, s'ils entendaient nos vers, ils devineraient ce que nous voulons faire; il faudra les surprendre à la foire même.

JACQUES. – Mais crois-tu que papa et mon oncle voudront bien nous laisser emmener Cadichon à la foire?

LOUIS. – Certainement, quand nous leur aurons dit en secret pourquoi nous voulons faire voir l'âne savant à Cadichon.

JACQUES. – Allons vite le leur demander.

Les voilà courant tous deux vers la maison, les papas venaient justement au pré voir ce que faisaient les enfants.

«Papa, papa! crièrent-ils, venez vite; nous avons quelque chose à vous demander.

— Parlez, enfants, que voulez-vous?

— Pas ici, papa, pas ici, dirent-ils d'un air mystérieux, chacun tirant son papa dans le pré.

— Qu'y a-t-il donc? dit en riant le papa de Louis. Dans quelle conspiration voulez-vous nous entraîner?

— Chut! papa, chut! dit Louis. Voilà ce que c'est. Vous savez qu'après-demain il y aura un âne savant à la foire?»

LE PAPA DE LOUIS. – Non, je ne le savais pas; mais qu'avons-nous affaire d'ânes savants, nous qui

avons Cadichon?

LOUIS. – Voilà précisément ce que nous disons, papa, que Cadichon est plus savant qu'eux tous. Mes soeurs, mes cousines et cousins iront à la foire pour voir cet âne, et nous voudrions bien y mener Cadichon pour qu'il voie comment fait l'âne, et qu'il fasse de même.

LE PAPA DE JACQUES. – Comment? Vous mettriez Cadichon dans la foule à regarder l'âne?

JACQUES. – Oui, papa, au lieu d'aller en voiture, nous monterions Cadichon, et nous nous mettrions tout près du cercle où l'âne savant fera ses tours.

LE PAPA DE JACQUES. – Je ne demande pas mieux, moi; mais je ne crois pas que Cadichon apprenne grand-chose en une seule leçon.

JACQUES. – N'est-ce pas, Cadichon, que tu sauras faire aussi bien que cet imbécile d'âne savant?

En m'adressant cette question, Jacques me regardait d'un air si inquiet, que je me mis à braire pour le rassurer, tout en riant de son inquiétude.

«Entendez-vous, papa? Cadichon dit oui», s'écria Jacques avec triomphe.

Les deux papas se mirent à rire, embrassèrent chacun leur gentil petit garçon, et s'en allèrent en promettant que j'irais à la foire et qu'ils y viendraient avec les enfants et avec moi.

«Ah! me dis-je en moi-même, ils doutent de mon adresse! C'est étonnant que les enfants aient plus d'intelligence que les papas!»

Le jour de la foire arriva. Une heure avant le départ, on fit ma toilette bien à fond; on m'étrilla, on me brossa jusqu'à m'impatienter; on me mit une selle et une bride toutes neuves: Louis et Jacques demandèrent à partir un peu en avant, pour ne pas arriver en retard.

«Pourquoi irez-vous en avant, demanda Henri, et comment irez-vous?»

LOUIS. – Nous irons sur Cadichon, et nous partons devant parce que nous n'irons pas vite.

HENRI. – Vous irez tous les deux seuls?

JACQUES. – Non, papa et mon oncle viennent avec nous.

HENRI. – Ce sera joliment ennuyeux de faire une lieue au pas.

LOUIS. – Oh! nous ne nous ennuierons point avec nos papas.

HENRI. – J'aime encore mieux aller en voiture, nous serons arrivés bien avant vous.

JACQUES. – Non, puisque nous partirons longtemps avant vous.

Comme ils finissaient de parler, on m'amena tout sellé et tout pomponné; les papas étaient prêts; ils placèrent les petits garçons sur mon dos, et je partis doucement, pour ne pas faire courir les pauvres papas.

Une heure après, nous arrivions au champ de foire; il y avait déjà beaucoup de monde près du cercle indiqué par une corde, où l'âne savant devait montrer son savoir-faire. Les papas de mes petits amis les

firent placer avec moi tout près de la corde. Mes autres maîtres et maîtresses nous rejoignirent bientôt et se placèrent près de nous.

Un roulement de tambour annonça que mon savant confrère allait paraître. Tous les yeux étaient fixés sur la barrière; elle s'ouvrit enfin, et l'âne savant parut. Il était maigre, chétif; il avait l'air triste et malheureux. Son maître l'appela; il approcha sans empressement, et même avec un air de crainte; je vis d'après cela que le pauvre animal avait été bien battu pour apprendre ce qu'il savait.

«Messieurs et mesdames, dit le maître, j'ai l'honneur de vous présenter MIRLIFLORE, le prince des ânes. Cet âne, messieurs, mesdames, n'est pas si âne que ses confrères; c'est un âne savant, plus savant que beaucoup d'entre vous: c'est l'âne par excellence, qui n'a pas son pareil. Allons, Mirliflore, montrez ce que vous savez faire; et d'abord saluez ces messieurs et ces dames comme un âne bien élevé.»

J'étais orgueilleux, ce discours me mit en colère; je résolus de me venger avant la fin de la séance.

Mirliflore avança de trois pas, et salua de la tête d'un air dolent.

«Va, Mirliflore, va porter ce bouquet à la plus jolie dame de la société.»

Je ris en voyant toutes les mains se tendre à moitié, et s'apprêter à recevoir le bouquet. Mirliflore fit le tour du cercle, et s'arrêta devant une grosse et laide femme, que j'ai su depuis être la femme du maître, et qui tenait du sucre dans sa main. Mirliflore y déposa ses fleurs.

Ce manque de goût m'indigna; je sautai dans le cercle par-dessus la corde, à la grande surprise de l'assemblée; je saluai gracieusement devant, derrière, à droite, à gauche, je marchai d'un pas résolu vers la grosse femme, je lui arrachai le bouquet, et j'allai le déposer sur les genoux de Camille; je retournai à ma place aux applaudissements de toute l'assemblée. Chacun se demandait ce que signifiait cette apparition; quelques personnes crurent que c'était arrangé d'avance, et qu'il y avait deux ânes savants au lieu d'un; d'autres qui me voyaient en compagnie de mes petits maîtres, et qui me connaissaient, étaient ravis de mon intelligence.

Le maître de Mirliflore semblait fort contrarié, Mirliflore paraissait indifférent à mon triomphe; je commençai à croire qu'il était réellement bête, ce qui est assez rare parmi nous autres ânes. Quand le silence fut rétabli, le maître appela de nouveau Mirliflore.

«Venez, Mirliflore, faites voir à ces messieurs et dames qu'après avoir su distinguer la beauté, vous savez aussi reconnaître la sottise; prenez ce bonnet, et posez-le sur la tête du plus sot de l'assemblée.»

Et il lui présenta un magnifique bonnet d'âne garni de sonnettes et de rubans de toutes couleurs. Mirliflore le prit entre ses dents, et se dirigea vers un gros garçon rouge, qui baissait d'avance la tête pour recevoir le bonnet. Il était facile de reconnaître, à sa ressemblance avec la grosse femme si faussement proclamée la plus belle de la société, que ce gros garçon était le fils et le compère du maître.

«Voici, pensai-je, le moment de me venger des paroles insultantes de cet imbécile.»

Et, avant qu'on eût songé à me retenir, je m'élançai encore dans l'arène, je courus à mon confrère, je lui arrachai le bonnet d'âne au moment où il le posait sur la tête du gros garçon, et, avant que le maître eût le temps de se reconnaître, je courus à lui, je mis mes pieds de devant sur ses épaules, et je voulus placer le bonnet sur sa tête. Il me repoussa avec violence, et il devint d'autant plus furieux, que les rires mêlés d'applaudissements se firent entendre de tous côtés.

«Bravo! l'âne, criait-on; c'est lui qui est le vrai âne savant!»

Enhardi par les applaudissements de la foule, je fis un nouvel effort pour le coiffer du bonnet d'âne; à mesure qu'il reculait, j'avançais, et nous finîmes par une course ventre à terre, l'homme se sauvait à toutes jambes, moi courant après lui, ne pouvant parvenir à lui mettre le bonnet, et ne voulant pourtant pas lui faire de mal. Enfin j'eus l'adresse de sauter sur son dos en passant mes pieds de devant sur ses épaules, et, m'appuyant de tout mon poids sur lui, il tomba; je profitai de sa chute pour enfoncer le bonnet sur sa tête, et je l'enfonçai jusqu'au menton. Je me retirai immédiatement; l'homme se releva, mais, n'y

voyant pas clair, et se sentant étourdi de sa chute, il se mit à tourner, à sauter. Et moi, pour compléter la farce, je me mis à l'imiter d'une façon grotesque, à tourner, à sauter comme lui; j'interrompais parfois cette burlesque imitation en allant lui braire dans l'oreille, et puis je me mettais sur mes pieds de derrière, et je sautais comme lui, tantôt à côté, tantôt en face.

Dépeindre les rires, les bravos, les trépignements joyeux de toute l'assemblée est impossible; jamais âne au monde n'eut un pareil succès, un pareil triomphe. Le cercle fut envahi par des milliers de personnes qui voulaient me toucher, me caresser, me voir de près. Ceux qui me connaissaient en étaient fiers; ils me nommaient à ceux qui ne me connaissaient pas; ils racontaient une foule d'histoires vraies et fausses dans lesquelles je jouais un rôle magnifique. Une fois, disait-on, j'avais éteint un incendie en faisant marcher une pompe tout seul; j'étais monté à un troisième étage, j'avais ouvert la porte de ma maîtresse, je l'avais saisie endormie sur son lit, et, comme les flammes avaient envahi tous les escaliers et fenêtres, je m'étais élancé du troisième étage, après avoir eu soin de placer ma maîtresse sur mon dos: ni elle ni moi, nous ne nous étions blessés, parce que l'ange gardien de ma maîtresse nous avait soutenus en l'air pour nous faire descendre à terre tout doucement. Une autre fois, j'avais tué à moi tout seul cinquante brigands en les étranglant les uns après les autres d'un seul coup de dent, de manière qu'aucun d'eux n'eût le temps de se réveiller et de donner l'alarme à ses camarades. J'avais été ensuite délivrer, dans les cavernes, cent cinquante prisonniers que ces voleurs avaient enchaînés pour les engraisser et les manger. Une autre fois, enfin, j'avais battu à la course les meilleurs chevaux du pays; j'avais fait en cinq heures vingt-cinq lieues sans m'arrêter.

À mesure que ces nouvelles se répandaient, l'admiration augmentait; on se pressait, on s'étouffait autour de moi; les gendarmes furent obligés de faire écarter la foule. Heureusement que les parents de Louis, de Jacques et de tous mes autres maîtres avaient emmené les enfants dès que la foule s'était amassée autour de moi. J'eus beaucoup de peine à m'échapper, même avec le secours des gendarmes; on voulait me porter en triomphe. Je fus obligé, pour me soustraire à cet honneur, de donner par-ci par-là quelques coups de dents, et même de décocher quelques ruades, mais j'eus soin de ne blesser personne, c'était seulement pour faire peur et m'ouvrir un passage.

Une fois débarrassé de la foule, je cherchai Louis et Jacques; je ne les aperçus d'aucun côté. Je ne voulais pourtant pas que mes chers petits maîtres revinssent à pied jusque chez eux. Sans perdre mon temps à les chercher, je courus à l'écurie où l'on mettait toujours nos chevaux et nos harnais. J'y entrai, je ne les y trouvai plus; on était parti. Alors, courant à toutes jambes sur la grand-route qui menait au château, je ne tardai pas à rattraper les voitures, dans lesquelles on avait entassé les enfants sur les parents, ils étaient une quinzaine dans les deux calèches.

«Cadichon! voilà Cadichon!» s'écrièrent tous les enfants quand ils m'aperçurent.

On fit arrêter les voitures; Jacques et Louis demandèrent à descendre pour m'embrasser, me complimenter et revenir à pied; puis Jeanne et Henriette. Puis Pierre et Henri, puis enfin Élisabeth, Madeleine et Camille.

«Voyez-vous, disaient Louis et Jacques, que nous connaissons mieux que vous l'esprit de Cadichon; voyez comme il a été intelligent! Comme il a bien compris les tours de ce sot Mirliflore et son imbécile de maître!

— C'est vrai, dit Pierre; mais je voudrais bien savoir pourquoi il a voulu absolument mettre le bonnet d'âne au maître. Est-ce qu'il a compris que le maître était un sot, et qu'un bonnet d'âne est le signe qui indique la sottise?»

CAMILLE. – Certainement, il l'a compris; il a bien assez d'esprit pour cela.

ÉLISABETH. – Ah! ah! ah! Tu dis cela parce qu'il t'a donné le bouquet comme à la plus jolie de l'assemblée.

CAMILLE. – Pas du tout, je n'y pensais pas, et, à présent que tu m'en parles, je me souviens que j'ai été étonnée, et que j'aurais voulu qu'il allât porter le bouquet à maman; c'est elle qui était la plus belle de l'assemblée.

PIERRE. – C'est toi qui la représentais, et puis je trouve, moi, qu'après ma tante, l'âne ne pouvait mieux choisir.

MADELEINE. – Et moi donc, et moi, est-ce que je suis laide?

PIERRE. – Certainement non, mais chacun a son goût, et le goût de Cadichon lui a fait choisir Camille.

ÉLISABETH. – Au lieu de parler de jolies et de laides, nous devrions demander à Cadichon comment il a pu si bien comprendre ce que disait cet homme.

HENRIETTE. – Quel dommage que Cadichon ne puisse parler! que d'histoires il nous raconterait!

ÉLISABETH. – Qui sait s'il ne nous comprend pas? J'ai bien lu, moi, les Mémoires d'une poupée; est-ce qu'une poupée a l'air de voir et de comprendre? Cette poupée a écrit qu'elle entendait tout, qu'elle voyait tout.

HENRI. – Est-ce que tu crois cela, toi?

ÉLISABETH. – Certainement, je le crois.

HENRI. – Comment la poupée a-t-elle pu écrire?

ÉLISABETH. – Elle écrivait la nuit avec une toute petite plume de colibri, et elle cachait ses Mémoires sous son lit.

MADELEINE. – Ne crois donc pas de pareilles bêtises, ma pauvre Élisabeth; c'est une dame qui a écrit ces Mémoires d'une poupée, et, pour rendre le livre plus amusant, elle a fait semblant d'être la poupée et d'écrire comme si elle était une poupée.

ÉLISABETH. – Tu crois que ce n'est pas une vraie poupée qui a écrit?

CAMILLE. – Certainement non. Comment veux-tu qu'une poupée, qui n'est pas vivante, qui est faite en bois, en peau et remplie de son, puisse réfléchir, voir, entendre, écrire?

Tout en causant, nous arrivions au château, les enfants coururent tous à leur grand-mère, qui était restée à la maison. Ils lui racontèrent tout ce que j'avais fait et combien j'avais étonné et enchanté tout le monde.

«Mais il est vraiment merveilleux, ce Cadichon! s'écria-t-elle en venant me caresser. J'ai connu des ânes fort intelligents, plus intelligents que toute autre bête, mais jamais je n'en ai vu comme Cadichon! Il

faut avouer qu'on est bien injuste envers les ânes.»

Je me retournai vers elle, et je la regardai avec reconnaissance.

«On dirait en vérité qu'il m'a comprise, continua-t-elle. Mon pauvre Cadichon, sois sûr que je ne te vendrai pas tant que je vivrai, et que je te ferai soigner comme si tu comprenais tout ce qui se fait autour de toi.»

Je soupirai en pensant à l'âge de ma vieille maîtresse; elle avait cinquante-neuf ans, et moi je n'en avais que neuf ou dix.

«Mes chers petits maîtres, quand votre grand-mère mourra, gardez-moi, je vous en prie, ne me vendez pas, et laissez-moi mourir en vous servant.»

Quant au malheureux maître de l'âne savant, je me repentis amèrement plus tard du tour que je lui avais joué, et vous verrez le mal que j'ai fait en voulant montrer mon esprit.

XX - La grenouille

Le garçon orgueilleux qui avait tué mon ami Médor avait obtenu sa grâce, probablement à force de platitudes; on lui avait permis de revenir chez votre grand-mère. Je ne pouvais le souffrir, comme bien vous pensez, et je cherchais l'occasion de lui jouer quelque mauvais tour, car je n'étais guère charitable, et je n'avais pas encore appris à pardonner.

Cet Auguste était poltron et il parlait toujours de son courage. Un jour que son père l'avait amené en visite, et que les enfants lui avaient proposé une promenade dans le parc, Camille, qui courait en avant, fit tout à coup un saut de côté et poussa un cri.

«Qu'as-tu donc?» s'écria Pierre en courant à elle.

CAMILLE. – J'ai eu peur d'une grenouille qui m'a sauté sur le pied.

AUGUSTE. – Vous avez peur des grenouilles, Camille? Moi, je n'ai peur de rien, d'aucun animal.

CAMILLE. – Pourquoi donc, l'autre jour, avez-vous sauté si haut, quand je vous ai dit qu'une araignée se promenait sur votre bras?

AUGUSTE. – Parce que j'avais mal compris ce que vous me disiez.

CAMILLE. – Comment, mal compris? C'était pourtant facile à comprendre.

AUGUSTE. – Certainement, si j'avais bien entendu; mais j'ai cru que vous disiez: «Une araignée se promène là-bas». J'ai sauté pour mieux voir, voilà tout.

PIERRE. – Par exemple! Ce n'est pas vrai, cela, car tu m'as dit tout en sautant: «Pierre, ôte-la, je t'en prie.»

AUGUSTE. – Je voulais dire: «Ôte-toi, que je la voie mieux.»

— Il ment, dit tout bas Madeleine à Camille.

— Je le vois bien, répondit Camille de même.

Moi, j'écoutais la conversation, et j'en profitai, comme on va voir. Les enfants s'étaient assis sur l'herbe; je les avais suivis. En approchant d'eux, je vis une petite grenouille verte, de l'espèce qu'on appelle *gresset*; elle était tout près d'Auguste, dont la poche entrouverte rendait très facile ce que je projetais. J'approchai sans bruit; je saisis la grenouille par une patte, et je la mis dans la poche du petit vantard. Je m'éloignai ensuite, pour qu'Auguste ne pût deviner que c'était moi qui lui avais fait ce beau présent.

Je n'entendais pas bien ce qu'ils disaient, mais je voyais bien qu'Auguste continuait à se vanter de n'avoir peur de rien, et de ne pas même craindre les lions. Les enfants se récriaient là-dessus, lorsqu'il eut besoin de se moucher. Il entra sa main dans sa poche, la retira en poussant un cri de terreur, se leva précipitamment et cria:

«Ôtez-la, ôtez-la! Je vous en supplie, ôtez-la, j'ai peur! Au secours! Au secours, au secours!

— Qu'avez-vous donc, Auguste?» dit Camille moitié riant et moitié effrayée.

AUGUSTE. – Une bête, une bête! Ôtez-la, je vous en supplie.

PIERRE. – De quelle bête parles-tu? Où est cette bête?

AUGUSTE. – Dans ma poche! Je l'ai sentie, je l'ai touchée! Ôtez-la, ôtez-la; j'ai peur, je n'ose pas.

— Tu peux bien l'ôter toi-même, poltron que tu es, reprit Henri avec indignation.

ÉLISABETH. – Tiens! il a peur d'une bête qu'il a dans sa poche et il veut que nous l'ôtions quand il n'ose pas la toucher!

Les enfants, après avoir été un peu effrayés, finirent par rire des contorsions d'Auguste, qui ne savait comment se débarrasser de la grenouille. Il la sentait gigoter et grimper dans sa poche. La frayeur augmentait à chaque mouvement de la grenouille. Enfin, perdant la tête, fou de terreur, il ne trouva d'autre moyen de se débarrasser de l'animal, qu'il sentait remuer et qu'il n'osait toucher, qu'en ôtant son habit et le jetant à terre. Il resta en manches de chemise; les enfants éclatèrent de rire et se précipitèrent sur l'habit. Henri entrouvrit la poche de derrière; la grenouille prisonnière voyant du jour, s'élança par l'ouverture, tout étroite qu'elle était, et chacun put voir un joli petit gresset effrayé, effaré, qui sautait et se dépêchait pour se mettre en sûreté.

CAMILLE, *riant*. – L'ennemi est en fuite.

PIERRE. – Prends garde qu'il ne coure après toi!

HENRI. – N'approche pas, il pourrait te dévorer!

MADELEINE. – Rien n'est dangereux comme un gresset!

ÉLISABETH. – Si ce n'était qu'un lion, Auguste se jetterait dessus; mais un gresset! Tout son courage ne pourrait le défendre de ses griffes.

LOUIS. – Et les dents que tu oublies!

JACQUES, *attrapant le gresset*. – Tu peux ramasser ton habit; je tiens ton ennemi prisonnier.

Auguste restait honteux et immobile devant les rires et les plaisanteries des enfants.

«Habillons-le, s'écria Pierre, il n'a pas la force de passer son habit.

— Prends garde qu'une mouche ou un moucheron ne se pose dessus, dit Henri; ce serait un nouveau danger à courir.»

Auguste voulut se sauver, mais tous les enfants, petits et grands, coururent après lui, Pierre tenant l'habit qu'il avait ramassé, les autres poursuivant le fuyard et lui coupant le passage. Ce fut une chasse très amusante pour tous, excepté pour Auguste, qui, rouge de honte et de colère, courait à droite, à gauche, et rencontrait partout un ennemi. Je m'étais mis de la partie; je galopais devant et derrière lui, redoublant sa frayeur par mes braiments et par mes tentatives de le saisir par le fond de son pantalon; une fois je l'attrapai, mais il tira si fort, que le morceau me resta dans les dents, ce qui redoubla les rires des

enfants. Je réussis enfin à le saisir solidement; il poussa un cri qui me fit croire que je tenais sous ma dent autre chose que l'étoffe du pantalon. Il s'arrêta tout court; Pierre et Henri accoururent les premiers; il voulut encore se débattre contre leurs efforts, mais je tirai légèrement, ce qui lui fit pousser un second cri et le rendit doux comme un agneau: il ne bougea pas plus qu'une statue pendant que Pierre et Henri lui enfilèrent son habit. Je le lâchai aussitôt qu'on n'eut plus besoin de mon aide, et je m'éloignai la joie dans le coeur, d'avoir si bien réussi à le rendre ridicule. Il ne sut jamais comment cette grenouille s'était trouvée dans sa poche, et depuis ce fortuné jour il n'osa plus parler de son courage... devant les enfants.

XXI - Le poney

Ma vengeance aurait dû être assouvie, mais elle ne l'était pas, je conservais contre le malheureux Auguste un sentiment de haine qui me fit commettre à son égard une nouvelle méchanceté, dont je me suis bien repenti depuis. Après l'histoire de la grenouille, nous fûmes débarrassés de lui pendant près d'un mois. Mais son père le ramena un jour, ce qui ne fit plaisir à personne.

«Que ferons-nous pour amuser ce garçon?» demanda Pierre à Camille.

CAMILLE. – Propose-lui d'aller faire une partie d'ânes dans les bois; Henri montera Cadichon, Auguste prendra l'âne de la ferme, et toi tu monteras ton poney.

PIERRE. – C'est une bonne idée que tu as là, pourvu qu'il veuille bien, encore!

CAMILLE. – Il faudra bien qu'il veuille; fais seller le poney et les ânes; quand ils seront prêts, vous le ferez monter sur le sien.

Pierre alla trouver Auguste, qui faisait enrager Louis et Jacques, en prétendant les aider de ses conseils pour embellir leur petit jardin; il bouleversait tout, arrachait les légumes, replantait les fleurs, coupait les fraisiers, et mettait le désordre partout; les pauvres petits cherchaient à l'en empêcher, mais il les repoussait d'un coup de pied, d'un coup de bêche, et lorsque Pierre arriva, il les trouva pleurant sur les débris de leurs fleurs et de leurs légumes.

«Pourquoi tourmentes-tu mes pauvres petits cousins?» lui demanda Pierre d'un air mécontent.

AUGUSTE. – Je ne les tourmente pas; je les aide, au contraire.

PIERRE. – Mais puisqu'ils ne veulent pas être aidés?

AUGUSTE. – Il faut leur faire du bien malgré eux.

LOUIS. – C'est parce qu'il est deux fois plus grand que nous, qu'il nous tourmente; avec toi et Henri il n'oserait pas.

AUGUSTE. – Je n'oserais pas? Ne répète pas ce mot, petit.

JACQUES. – Non, tu n'oserais pas? Pierre et Henri sont plus forts qu'un gresset, je pense.

À ce mot de gresset, Auguste rougit, leva les épaules d'un air de dédain, et, s'adressant à Pierre:

«Que me voulais-tu, cher ami? Tu avais l'air de me chercher quand tu es venu ici.

— Oui, je venais te proposer une partie d'ânes, répondit Pierre d'un air froid; ils seront prêts dans un quart d'heure, si tu veux venir faire, avec Henri et moi, une promenade dans les bois.

— Certainement; je ne demande pas mieux», répliqua avec empressement Auguste, enchanté d'arrêter par la fuite les sarcasmes de Jacques et de Louis.

Pierre et Auguste allèrent à l'écurie, où ils demandèrent au cocher de seller le poney, mon camarade

de la ferme et moi.

AUGUSTE. – Ah! vous avez un poney! J'aime beaucoup les poneys.

PIERRE. – C'est grand-mère qui me l'a donné.

AUGUSTE. – Tu sais donc monter à cheval?

PIERRE. – Oui; je monte au manège depuis deux ans.

AUGUSTE. – Je voudrais bien monter ton poney.

PIERRE. – Je ne te le conseille pas, si tu n'as pas appris à monter à cheval.

AUGUSTE. – Je n'ai pas appris, mais je monte aussi bien qu'un autre.

PIERRE. – As-tu jamais essayé?

AUGUSTE. – Bien des fois. Qui est-ce qui ne sait pas monter à cheval?

PIERRE. – Quand donc as-tu monté? Ton père n'a pas de chevaux de selle.

AUGUSTE. – Je n'ai pas monté de chevaux, mais j'ai monté des ânes: c'est la même chose.

PIERRE, *retenant un sourire*. – Je te répète, mon cher Auguste, que si tu n'as jamais monté à cheval, je ne te conseille pas de monter mon poney.

AUGUSTE, *piqué*. – Et pourquoi donc? Tu peux bien me le céder une fois en passant.

PIERRE. – Oh! ce n'est pas pour te refuser; c'est parce que le poney est un peu vif, et...

AUGUSTE, *de même*. – Et alors?...

PIERRE. – Eh bien, alors..., il pourrait te jeter par terre.

AUGUSTE, *très piqué*. – Sois tranquille, je suis plus adroit que tu ne le penses. Si tu veux bien t'en priver pour moi, sois sûr que je saurai le mener tout aussi bien que toi-même.

PIERRE. – Comme tu voudras, mon cher. Prends le poney, je prendrai l'âne de la ferme, et Henri montera Cadichon.

Henri les vint rejoindre; nous étions tout prêts à partir. Auguste approcha du poney, qui s'agita un peu et fit deux ou trois petits sauts. Auguste le regarda d'un air inquiet.

«Tenez-le bien jusqu'à ce que je sois dessus», dit-il.

LE COCHER. – Il n'y a pas de danger, monsieur; l'animal n'est pas méchant; vous n'avez pas besoin

d'avoir peur.

AUGUSTE, *piqué*. – Je n'ai pas peur du tout; est-ce que j'ai l'air d'avoir peur, moi qui n'ai peur de rien!

HENRI, *tout bas à Pierre*. – Excepté des gressets.

AUGUSTE. – Que dis-tu, Henri? Qu'as-tu dit à l'oreille de Pierre?

HENRI, *avec malice*. – Oh! rien d'intéressant; je croyais voir un gresset là-bas sur l'herbe.

Auguste se mordit les lèvres, devint rouge, mais ne répondit pas. Il finit par se hisser sur le poney, et il se mit à tirer sur la bride; le poney recula; Auguste se cramponna à la selle.

«Ne tirez pas, monsieur, ne tirez pas; un cheval ne se mène pas comme un âne», dit le cocher en riant.

Auguste lâcha la bride. Je partis en avant avec Henri. Pierre suivit sur l'âne de la ferme. J'eus la malice de prendre le galop; le poney cherchait à me devancer; je n'en courais que plus vite. Pierre et Henri riaient. Auguste criait et se tenait à la crinière; nous courions tous, et j'étais décidé à n'arrêter que lorsque Auguste serait par terre. Le poney, excité par les rires et les cris, ne tarda pas à me devancer; je le suivis de près, lui mordillant la queue lorsqu'il semblait vouloir se ralentir. Nous galopâmes ainsi pendant un grand quart d'heure, Auguste manquant tomber à chaque pas, et se retenant toujours au cou du cheval. Pour hâter sa chute, je donnai un coup de dent plus fort à la queue du poney, qui se mit à lancer des ruades avec une telle force, qu'à la première Auguste se trouva sur son cou, à la seconde il passa par-dessus la tête de sa monture, tomba sur le gazon, et resta étendu sans mouvement. Pierre et Henri, le croyant blessé, sautèrent à terre, et accoururent à lui pour le relever.

«Auguste, Auguste, es-tu blessé? lui demandèrent-ils avec inquiétude.

— Je crois que non, je ne sais pas», répondit Auguste, qui se releva tremblant encore de la peur qu'il avait eue.

Quand il fut debout, ses jambes fléchissaient, ses dents claquaient; Pierre et Henri l'examinèrent, et, ne trouvant ni écorchure ni blessure d'aucune sorte, ils le regardèrent avec pitié et dégoût.

«C'est triste d'être poltron à ce point, dit Pierre.

— Je... ne... suis pas... poltron..., seulement... j'ai... eu... peur..., répondit Auguste, claquant toujours des dents.

— J'espère que tu ne tiens plus à monter mon poney, ajouta Pierre. Prends mon âne, je vais reprendre mon cheval.

— J'aimerais mieux Cadichon, dit piteusement Auguste.

— Comme tu voudras, répondit Henri. Prends Cadichon; je prendrai Grison, l'âne de la ferme.

Mon premier mouvement fut d'empêcher ce méchant Auguste de me monter; mais je formai un autre projet, qui complétait sa journée et qui servait mieux mon aversion et ma méchanceté. Je me laissai donc tranquillement enfourcher par mon ennemi, et je suivis de loin le poney. Si Auguste avait osé me battre pour me faire marcher plus vite, je l'aurais jeté par terre, mais il connaissait l'amitié qu'avaient pour moi tous mes jeunes maîtres, et il me laissa aller comme je voulais. J'eus soin, tout le long du bois, de passer tout près des broussailles et surtout des grandes épines, des houx, des ronces, afin que le visage de mon cavalier fût balayé par les branches piquantes de ces arbustes. Il s'en plaignit à Henri, qui lui répondit froidement:

«Cadichon ne mène mal que les gens qu'il n'aime pas: il est probable que tu n'es pas dans ses bonnes grâces.»

Nous reprîmes bientôt le chemin de la maison; cette promenade n'amusait pas Henri et Pierre, qui entendaient sans cesse geindre Auguste, que de nouvelles branches venaient cingler au travers du visage; il était griffé à faire plaisir; j'avais tout lieu de croire qu'il ne s'amusait guère plus que ses camarades. Mon affreux projet allait s'effectuer. En revenant par la ferme, nous longions un trou ou plutôt un fossé dans lequel venait aboutir le conduit qui recevait les eaux grasses et sales de la cuisine; on y jetait toutes sortes d'immondices, qui, pourrissant dans l'eau de vaisselle, formaient une boue noire et puante. J'avais laissé passer Pierre et Henri devant; arrivé près de ce fossé, je fis un bond vers le bord et une ruade qui lança Auguste au beau milieu de la bourbe. Je restai tranquillement à le voir patauger dans cette boue noire et infecte qui l'aveuglait.

Il voulut crier, mais l'eau sale lui entrait dans la bouche; il en avait jusqu'aux oreilles, et il ne pouvait parvenir à retrouver le bord. Je riais intérieurement. «Médor, me dis-je, Médor, tu es vengé!» Je ne réfléchissais pas au mal que je pouvais faire à ce pauvre garçon, qui, en tuant Médor, avait fait une maladresse et non une méchanceté; je ne songeais pas que c'était moi qui étais le plus mauvais des deux. Enfin, Pierre et Henri, qui étaient descendus de cheval et d'âne, ne voyant ni moi ni Auguste, s'étonnèrent de ce retard; ils revinrent sur leurs pas et m'aperçurent au bord du fossé contemplant d'un air satisfait mon ennemi qui barbotait. Ils s'approchèrent, et ne purent s'empêcher de pousser un cri en voyant qu'Auguste, dans cette cruelle position, courait un danger sérieux d'être suffoqué par la boue. Ils appelèrent les garçons de ferme, qui lui tendirent une perche, à laquelle il s'accrocha et qu'on retira avec Auguste au bout. Quand il fut sur la terre ferme, personne ne voulait l'approcher; il était couvert de boue, et sentait trop mauvais.

«Il faut aller prévenir son père, dit Pierre.

— Et puis papa et mes oncles, dit Henri, qu'ils nous disent ce qu'il faut faire pour le nettoyer.

— Allons, viens, Auguste; suis-nous, mais de loin, dit Pierre; cette boue exhale une odeur insupportable.»

Auguste, tout penaud, noir de boue, y voyant à peine pour se conduire, les suivit de loin; on entendait les exclamations des gens de la ferme. Je formais l'avant-garde, caracolant, courant et brayant de toutes mes forces. Pierre et Henri parurent mécontents de ma gaieté; ils criaient après moi pour me faire taire. Ce bruit inaccoutumé attira l'attention de toute la maison; chacun reconnaissant ma voix, et sachant que je ne brayais ainsi que dans les grandes occasions, se mit à la fenêtre, de sorte que, lorsque nous arrivâmes en vue du château, nous vîmes les croisées garnies de visages curieux, nous entendîmes des cris et un mouvement extraordinaire. Peu d'instants après, tout le monde, grands et petits, vieux et jeunes, était descendu et faisait cercle autour de nous. Auguste était au milieu, chacun demandant ce qu'il y avait, et s'enfuyant à son approche. La grand-mère fut la première à dire:

«Il faut laver ce pauvre garçon, et voir s'il n'a pas quelque blessure.

— Mais comment le laver? dit le papa de Pierre. Il faut apprêter un bain.

— Je m'en charge, moi, dit le père d'Auguste. Suis-moi, Auguste; je vois à ta démarche que tu n'as ni blessure ni contusion. Viens à la mare, tu vas te plonger dedans, et, quand tu auras fait partir la boue, tu te savonneras et tu achèveras de te nettoyer. L'eau n'est pas froide dans cette saison. Pierre voudra bien te prêter du linge et des habits.»

Et il se dirigea vers la mare. Auguste avait peur de son père, il fut bien obligé de le suivre. J'y courus pour assister à l'opération qui fut longue et pénible; cette boue, collante et grasse, tenait à la peau, aux cheveux. Les domestiques s'étaient empressés d'apporter du linge, du savon, des habits, des chaussures. Les papas aidèrent à lessiver Auguste, qui sortit de là au bout d'une demi-heure, presque propre, mais grelottant et si honteux, qu'il ne voulut pas se faire voir, et qu'il obtint de son père de l'emmener tout de suite chez lui. Pendant ce temps, chacun désirait savoir comment cet accident avait pu

arriver. Pierre et Henri leur racontèrent les deux chutes.

«Je crois, dit Pierre, que les deux ont été amenées par Cadichon, qui n'aime pas Auguste. Cadichon a mordu la queue de mon poney, ce qu'il ne fait jamais quand l'un de nous est dessus; il l'a forcé à aller ainsi au grand galop; le cheval a rué, et c'est ce qui a fait tomber Auguste. Je n'étais pas là à la seconde chute; mais, à l'air triomphant de Cadichon, à ses braiments joyeux et à l'attitude qu'il a encore maintenant, il est facile de deviner qu'il a jeté exprès dans la boue cet Auguste qu'il déteste.

— Comment sais-tu qu'il le déteste? demanda Madeleine.

— Il le montre de mille manières, répondit Pierre. Te souviens-tu comme, le jour du gresset, Cadichon poursuivait Auguste, comme il l'a attrapé par le fond de son pantalon, comme il le tenait pendant que nous lui passions son habit? J'ai bien regardé sa physionomie pendant ce temps: il avait, en regardant Auguste, un air méchant que je ne lui vois qu'avec les gens qu'il déteste. Nous autres, il ne nous regarde pas de même. Avec Auguste, ses yeux brillent comme des charbons; il a, en vérité, le regard d'un diable. N'est-ce pas, Cadichon, ajouta-t-il en me regardant fixement, n'est-ce pas, Cadichon, que j'ai bien deviné, que tu détestes Auguste, et que c'est exprès que tu as été si méchant pour lui?»

Je répondis en brayant et puis en passant ma langue sur sa main.

«Sais-tu, dit Camille, que Cadichon est un âne vraiment extraordinaire? Je suis sûre qu'il nous entend et qu'il nous comprend.»

Je la regardai avec douceur, et, m'approchant d'elle, je mis ma tête sur son épaule.

«Quel dommage, mon Cadichon, dit Camille, que tu deviennes de plus en plus colère et méchant, et que tu nous obliges à t'aimer de moins en moins; et quel dommage que tu ne puisses pas écrire! Tu as dû voir beaucoup de choses intéressantes, continua-t-elle en passant sa main sur ma tête et sur mon cou. Si tu pouvais écrire tes Mémoires, je suis sûre qu'ils seraient bien amusants!»

HENRI. – Ma pauvre Camille, quelle bêtise tu dis! Comment veux-tu que Cadichon, qui est un âne, puisse écrire des Mémoires?

CAMILLE. – Un âne comme Cadichon est un âne à part.

HENRI. – Bah! tous les ânes se ressemblent et ont beau faire, ils ne sont jamais que des ânes.

CAMILLE. – Il y a âne et âne.

HENRI. – Ce qui n'empêche pas que, pour dire qu'un homme est bête, ignorant et entêté, on dit: «Bête comme un âne, ignorant comme un âne, têtu comme un âne», et que si tu me disais: «Henri, tu es un âne», je me fâcherais, parce qu'il est bien certain que je prendrais cela pour une injure.

CAMILLE. – Tu as raison, et pourtant je sens et je vois, d'abord que Cadichon comprend beaucoup de choses, qu'il nous aime, et qu'il a un esprit extraordinaire, et puis que les ânes ne sont ânes que parce qu'on les traite comme des ânes, c'est-à-dire avec dureté et même avec cruauté, et qu'ils ne peuvent pas aimer leurs maîtres ni les bien servir.

HENRI. – Alors, d'après toi, c'est par habileté que Cadichon a fait découvrir les voleurs, et qu'il a fait tant de choses qui semblent extraordinaires?

CAMILLE. – Certainement, c'est par son esprit, et c'est parce qu'il le voulait, que Cadichon a fait

prendre les voleurs. Pourquoi l'aurait-il fait, selon toi?

HENRI. – Parce qu'il avait vu le matin ses camarades entrer dans le souterrain, et qu'il voulait les rejoindre.

CAMILLE. – Et les tours de l'âne savant?

HENRI. – C'est par jalousie et par méchanceté.

CAMILLE. – Et la course des ânes?

HENRI. – C'est par orgueil d'âne.

CAMILLE. – Et l'incendie, quand il a sauvé Pauline?

HENRI. – C'est par instinct.

CAMILLE. – Tais-toi, Henri, tu m'impatientes.

HENRI. – Mais j'aime beaucoup Cadichon, je t'assure; seulement, je le prends pour ce qu'il est, un âne, et toi, tu en fais un génie. Remarque bien que, s'il a l'esprit et la volonté que tu lui supposes, il est méchant et détestable.

CAMILLE. – Comment cela?

HENRI. – En tournant en ridicule le pauvre âne savant et son maître, et en les empêchant de gagner l'argent qui leur était nécessaire pour se nourrir. Ensuite, en faisant mille méchancetés à Auguste, qui ne lui a jamais rien fait, et enfin en se faisant craindre et détester de tous les animaux, qu'il mord et qu'il chasse à coups de pied.

CAMILLE. – C'est vrai, cela; tu as raison, Henri. J'aime mieux croire, pour l'honneur de Cadichon, qu'il ne sait pas ce qu'il fait, ni le mal qu'il fait.

Et Camille s'éloigna en courant avec Henri, me laissant seul et mécontent de ce que je venais d'entendre. Je sentais très bien que Henri avait raison, mais je ne voulais pas me l'avouer, et surtout je ne voulais pas changer et réprimer les sentiments d'orgueil, de colère et de vengeance auxquels je m'étais toujours laissé aller.

XXII - La punition

Je restai seul jusqu'au soir; personne ne vint me voir. Je m'ennuyais, et je vins dans la soirée me mettre près des domestiques qui prenaient l'air à la porte de l'office et qui causaient.

«Si j'étais à la place de madame, dit le cuisinier, je me déferais de cet âne.»

LA FEMME DE CHAMBRE. – Il devient par trop méchant en vérité. Voyez donc le tour qu'il a joué à ce pauvre Auguste; il aurait pu le tuer ou le noyer tout de même.

LE VALET DE CHAMBRE. – Et c'est qu'après il avait l'air tout joyeux encore! il courait, il sautait, il brayait comme s'il avait fait un beau coup.

LE COCHER. – Il le payera, allez; je lui donnerai une raclée pour son souper...

LE VALET DE CHAMBRE. – Prends garde; si madame s'en aperçoit...

LE COCHER. – Et comment madame le saurait-elle? Crois-tu que je vais lui donner des coups de fouet sous les yeux de madame? J'attendrai qu'il soit à l'écurie.

LE VALET DE CHAMBRE. – Tu pourrais bien attendre longtemps; cet animal, qui fait toutes ses volontés, rentre quelquefois si tard.

LE COCHER. – Ah! mais, s'il m'ennuie trop, je saurai bien le faire rentrer malgré lui, et sans que personne s'en doute.

LA FEMME DE CHAMBRE. – Comment vous y prendrez-vous? Ce maudit âne va braire à sa façon et ameuter toute la maison.

LE COCHER. – Laissez donc! je lui couperai le sifflet; on ne l'entendra seulement pas respirer.

Et tous partirent d'un éclat de rire. Je les trouvais bien méchants, j'étais en colère; je cherchais un moyen de me soustraire à la correction qui me menaçait. J'aurais voulu me jeter sur eux et les mordre tous, mais je n'osai pas, de peur qu'ils n'allassent en corps se plaindre à ma maîtresse, et je sentais vaguement que, fatiguée de mes tours, ma maîtresse pourrait bien me chasser de chez elle. Pendant que je délibérais, la femme de chambre fit remarquer au cocher mes yeux méchants.

Le cocher hocha la tête, se leva, entra dans la cuisine, en ressortit comme pour aller à l'écurie, et, en passant devant moi, me lança au cou un noeud coulant; je tirai en arrière pour le briser, et il tira en avant pour me faire avancer; nous tirions chacun de notre côté, mais, plus nous tirions, plus la corde m'étranglait; dès le premier moment j'avais vainement essayé de braire; je pouvais à peine respirer, et je cédais forcément à la traction du cocher, il m'amena ainsi jusqu'à l'écurie, dont la porte fut obligeamment ouverte par les autres domestiques. Une fois entré dans ma stalle, on me passa promptement mon licou, on lâcha la corde qui m'étranglait, et le cocher, ayant soigneusement fermé la porte, se saisit d'un fouet de

charretier, et commença à m'en frapper impitoyablement sans que personne prît ma défense. J'eus beau braire, me démener, mes jeunes maîtres ne m'entendirent pas, et le méchant cocher put me faire expier à son aise les méchancetés dont il m'accusait.

Il me laissa enfin dans un état de douleur et d'abattement impossible à décrire. C'était la première fois, depuis mon entrée dans cette maison, que j'avais été humilié et battu. Depuis j'ai réfléchi, et j'ai reconnu que je m'étais attiré cette punition.

Le lendemain il était déjà tard quand on me fit sortir; j'eus bonne envie de mordre le cocher au visage, mais je fus arrêté, comme la veille, par la crainte d'être chassé. Je me dirigeai vers la maison; je vis les enfants rassemblés devant le perron et causant avec animation.

«Le voilà, ce méchant Cadichon, dit Pierre en me regardant approcher. Chassons-le, il pourrait bien nous mordre ou nous jouer quelque mauvais tour, comme il a fait l'autre jour à ce malheureux Auguste.»

CAMILLE. – Qu'est-ce que le médecin a dit à papa tout à l'heure?

PIERRE. – Il a dit qu'Auguste était très malade; il a la fièvre, le délire...

JACQUES. – Qu'est-ce que c'est que le délire?

PIERRE. – Le délire, c'est quand on a la fièvre si fort qu'on ne sait plus ce qu'on dit; on ne reconnaît personne, on croit voir un tas de choses qui ne sont pas.

LOUIS. – Qu'est-ce que voit donc Auguste?

PIERRE. – Il croit toujours voir Cadichon qui veut se jeter sur lui, qui le mord, le piétine; le médecin est très inquiet. Papa et mes oncles y sont allés.

MADELEINE. – Comme c'est vilain à Cadichon d'avoir jeté le pauvre Auguste dans ce trou dégoûtant!

— Oui, c'est très vilain, monsieur, s'écria Jacques en se retournant vers moi. Allez, vous êtes un méchant! Je ne vous aime plus.

— Ni moi, ni moi, ni moi, répétèrent tous les enfants à l'unisson. Va-t'en; nous ne voulons pas de toi.

J'étais consterné. Tous, jusqu'à mon petit Jacques que j'aimais toujours tendrement, tous me chassaient, me repoussaient.

Je m'éloignai lentement de quelques pas; je me retournai et les regardai d'un air si triste, que Jacques en fut touché; il courut à moi, me prit par la tête, et me dit d'une voix caressante:

«Écoute, Cadichon, nous ne t'aimons pas à présent; mais, si tu es bon, je t'assure que nous t'aimerons comme auparavant.

— Non, non, jamais comme avant! s'écrièrent tous les enfants. Il est trop mauvais.

— Vois-tu, Cadichon, voilà ce que c'est que d'être méchant, reprit le petit Jacques en me passant la main sur le cou. Tu vois que personne ne veut t'aimer... Mais..., ajouta-t-il en me parlant à l'oreille, je t'aime encore un peu, et si tu n'es plus méchant, je t'aimerai beaucoup, tout comme avant.»

HENRI. – Prends garde, Jacques, ne l'approche pas de trop près; s'il te donne un coup de dent ou un coup de pied, il te fera bien mal.

JACQUES. – Il n'y a pas de danger; je suis bien sûr qu'il ne nous mordra pas, nous autres.

HENRI. – Tiens, pourquoi pas? Il a bien jeté Auguste deux fois par terre.

JACQUES. – Oh! mais Auguste, c'est autre chose; il ne l'aime pas.

HENRI. – Et pourquoi ne l'aime-t-il pas? Qu'est-ce qu'Auguste lui a fait? Il pourrait bien, un beau jour, nous détester aussi.

Jacques ne répondit pas, car il n'y avait effectivement rien à répondre; mais il secoua la tête, et, se retournant vers moi, il me fit une petite caresse amicale dont je fus touché jusqu'aux larmes. L'abandon de tous les autres me rendit plus précieux encore ces témoignages d'affection de mon cher petit Jacques, et, pour la première fois, une pensée sincère de repentir se glissa dans mon coeur. Je songeai avec inquiétude à la maladie du malheureux Auguste. Dans l'après-midi on sut qu'il était plus mal encore, que le médecin avait des inquiétudes graves pour sa vie. Mes jeunes maîtres y allèrent eux-mêmes vers le soir; les cousines attendaient impatiemment leur retour. «Eh bien? Eh bien? leur crièrent-elles du plus loin qu'elles les aperçurent. Quelles nouvelles? Comment va Auguste?

— Pas bien, répondit Pierre; et pourtant un peu moins mal que tantôt.»

HENRI. – Le pauvre père fait pitié; il pleure, il sanglote, il demande au bon Dieu de lui laisser son fils; il dit des choses si touchantes, que je n'ai pu m'empêcher de pleurer.

ÉLISABETH. – Nous allons tous prier avec lui et pour lui à notre prière du soir; n'est-ce pas, mes amis?

— Certainement, et de grand coeur, dirent tous les enfants en même temps.

MADELEINE. – Pauvre Auguste, s'il allait mourir, pourtant!

CAMILLE. – Le pauvre père deviendrait fou de chagrin, car il n'a pas d'autre enfant.

ÉLISABETH. – Où est donc la mère d'Auguste? On ne la voit jamais.

PIERRE. – Il serait étonnant qu'on la vît, puisqu'elle est morte depuis dix ans.

HENRI. – Et, ce qu'il y a de singulier, c'est que la pauvre femme est morte pour être tombée dans l'eau pendant une promenade en bateau.

ÉLISABETH. – Comment? Elle s'est noyée?

PIERRE. – Non, on l'a retirée immédiatement, mais il faisait chaud, et elle avait été tellement saisie par le froid de l'eau et par la frayeur, qu'elle a été prise de la fièvre et du délire, exactement comme Auguste, et elle est morte huit jours après.

CAMILLE. – Mon Dieu, mon Dieu! pourvu qu'il n'en arrive pas autant à Auguste!

ÉLISABETH. – Voilà pourquoi il faut que nous priions beaucoup, peut-être le bon Dieu nous accordera-t-il ce que nous lui demanderons.

MADELEINE. – Où est donc Jacques?

CAMILLE. – Il était ici tout à l'heure, il sera rentré.

Il n'était pas entré, le pauvre enfant, mais il s'était mis à genoux derrière une caisse, et, la tête cachée dans ses mains, il priait et pleurait. Et c'était moi qui avais causé la maladie d'Auguste, l'affreuse inquiétude du malheureux père, et enfin le chagrin de mon petit Jacques! Cette pensée m'attrista moi-même; je me dis que je n'aurais pas dû venger Médor. «Quel bien lui a fait la chute d'Auguste? me demandai-je. Est-il moins perdu pour moi? La vengeance que j'ai tirée m'a-t-elle servi à autre chose qu'à me faire craindre et détester?»

J'attendis avec impatience le lendemain pour avoir des nouvelles d'Auguste. J'en eus des premiers, car Jacques et Louis me firent atteler à la petite voiture pour y aller. Nous trouvâmes, en arrivant, un domestique qui courait chercher le médecin, et qui nous dit en passant qu'Auguste avait passé une mauvaise nuit, et qu'il venait d'avoir une convulsion qui avait effrayé son père. Jacques et Louis attendirent le médecin, qui ne tarda pas à venir, et qui leur promit de leur donner des nouvelles en s'en allant.

Une demi-heure après il descendit le perron.

«Eh bien? Eh bien? Monsieur Tudoux, comment va Auguste» demandèrent Louis et Jacques.

M. TUDOUX, *très lentement*. – Pas mal, pas mal, mes enfants! Pas si mal que je le craignais.

LOUIS. – Mais ces convulsions, n'est-ce pas dangereux?

M. TUDOUX, *de même*. – Non, c'était la suite d'un agacement de nerfs et d'une grande agitation. Je lui ai donné une pilule qui va le calmer; ce ne sera pas grave.

JACQUES. – Alors, monsieur Tudoux, vous n'êtes pas inquiet, vous ne croyez pas qu'il va mourir?

M. TUDOUX, de même. – Non, non, non! ce ne sera pas grave, pas grave du tout.

LOUIS, et **JACQUES.** – Je suis bien content! Merci, monsieur Tudoux. Adieu; nous repartons bien vite pour rassurer nos cousins et cousines.

M. TUDOUX. – Attendez, attendez une minute. L'âne qui vous mène n'est-il pas Cadichon?

JACQUES. – Oui, c'est Cadichon.

M. TUDOUX, *avec calme*. – Alors, prenez-y garde; il pourrait bien vous jeter dans un fossé comme il l'a fait pour Auguste. Dites à votre grand-mère qu'elle ferait bien de le vendre; c'est un animal dangereux.

M. Tudoux salua et s'en alla. Je restai tellement étonné et humilié, que je ne songeai à me mettre en route que lorsque mes petits maîtres m'eurent répété trois fois:

«Allons, Cadichon, en route!... Allons donc, Cadichon, nous sommes pressés! Vas-tu nous faire coucher ici, Cadichon? Hue! hue donc!»

Je partis enfin, et je courus tout d'un trait jusqu'au perron, où attendaient cousins, cousines, oncles et tantes, papas et mamans.

«Il va mieux!» s'écrièrent Jacques et Louis; et ils se mirent à raconter leur conversation avec M. Tudoux, sans oublier son dernier conseil.

J'attendais avec une vive impatience la décision de la grand-mère. Elle réfléchit un instant.

«Il est certain, mes chers enfants, que Cadichon ne mérite plus notre confiance; j'engage les plus jeunes d'entre vous à ne pas le monter; à la première sottise qu'il fera, je le donnerai au meunier, qui l'emploiera à porter des sacs de farine; mais je veux encore l'essayer avant de le réduire à cet état d'humiliation; peut-être se corrigera-t-il. Nous verrons bien d'ici à quelques mois.»

J'étais de plus en plus triste, humilié et repentant; mais je ne pouvais réparer le mal que je m'étais fait qu'à force de patience, de douceur et de temps. Je commençais à souffrir dans mon orgueil et dans mes affections.

Les nouvelles d'Auguste furent meilleures le lendemain; peu de jours après il entrait en convalescence, et l'on ne s'en occupa plus au château. Mais je ne pus en perdre le souvenir, car j'entendais sans cesse dire autour de moi:

«Prends garde à Cadichon! Souviens-toi d'Auguste!»

XXIII - La conversion

Depuis le jour où j'avais déchiré le visage d'Auguste en galopant dans les épines, et où je l'avais jeté dans la boue, le changement dans les manières de mes petits maîtres, de leurs parents, des gens de la maison était visible. Les animaux même ne me traitaient pas comme auparavant. Ils semblaient m'éviter; quand j'arrivais, ils s'éloignaient. Ils se taisaient en ma présence; car j'ai déjà dit, à propos de mon ami Médor, que nous autres animaux nous nous comprenons sans parler comme les hommes; que les mouvements des yeux, des oreilles, de la queue remplacent chez nous les paroles. Je ne savais que trop ce qui avait causé ce changement, et je m'en irritais plus encore que je ne m'en affligeais, lorsqu'un jour, étant seul comme d'habitude, et couché au pied d'un sapin, je vis approcher Henri et Élisabeth; ils s'assirent et ils continuèrent à causer.

«Je crois, Henri, que tu as raison, dit Élisabeth, et je partage tes sentiments; moi aussi, je n'aime presque plus Cadichon depuis qu'il a été si méchant pour Auguste.»

HENRI. – Et ce n'est pas seulement Auguste; te souviens-tu de la foire de Laigle quand il a été si mauvais pour le maître de l'âne savant?

ÉLISABETH. – Ah! ah! ah! Oui, je me le rappelle très bien. Il était drôle. Tout le monde riait, mais, tout de même, nous avons tous trouvé qu'il avait montré beaucoup d'esprit, mais pas de coeur.

HENRI. – C'est vrai! il a humilié ce pauvre âne et son maître le faiseur de tours; on m'a dit que le malheureux avait été obligé de partir sans avoir rien gagné, parce que tout le monde se moquait de lui. En s'en allant, sa femme et ses enfants pleuraient: ils n'avaient pas de quoi manger.

ÉLISABETH. – Et c'était la faute de Cadichon.

HENRI. – Certainement! Sans lui, le pauvre homme aurait gagné de quoi vivre pendant quelques semaines.

ÉLISABETH. – Et puis, te rappelles-tu ce qu'on nous a raconté des méchancetés qu'il a faites chez son ancien maître? Il mangeait les légumes, il cassait les oeufs, il salissait le linge... Décidément, je fais comme toi, je ne l'aime plus.

Élisabeth et Henri se levèrent et continuèrent leur promenade. Je restai triste et humilié. D'abord je voulus me fâcher et chercher une petite vengeance à exercer; mais je pensai qu'ils avaient raison. Je m'étais toujours vengé; à quoi m'avaient servi mes vengeances? A me rendre malheureux. D'abord j'avais cassé les dents, les bras et l'estomac à une de mes maîtresses. Si je n'avais pas eu le bonheur de m'échapper, j'aurais été battu à me faire presque mourir.

J'avais fait mille méchancetés à mon autre maître, qui avait été bon pour moi tant que je n'avais pas été paresseux et méchant; depuis il m'avait très maltraité, et j'avais été très malheureux.

Quand Auguste avait tué mon ami Médor, je n'avais pas réfléchi qu'il l'avait fait par maladresse et non par méchanceté. S'il était bête, ce n'était pas de sa faute; j'avais persécuté ce malheureux Auguste, et

j'avais fini par le rendre très malade en le jetant dans une mare de boue.

Et puis, que de petites méchancetés j'avais faites que je n'ai pas racontées!

J'avais donc fini par ne plus être aimé de personne. J'étais seul; personne ne venait près de moi me consoler, me caresser; les animaux même me fuyaient. «Que faire me demandai-je tristement. Si je pouvais parler, j'irais leur dire à tous que je me repens, que je demande pardon à tous ceux auxquels j'ai fait du mal, que je serai bon et doux à l'avenir; mais... je ne peux pas me faire comprendre..., je ne parle pas.»

Je me jetai sur l'herbe et je pleurai, non pas comme les hommes qui versent des larmes, mais dans le fond de mon coeur; je pleurai, je gémis sur mon malheur, et, pour la première fois, je me repentis sincèrement.

«Ah! si j'avais été bon! si, au lieu de vouloir montrer mon esprit, j'avais montré de la bonté, de la douceur, de la patience! si j'avais été pour tous ce que j'avais été pour Pauline! comme on m'aimerait! comme je serais heureux!»

Je réfléchis longtemps, bien longtemps; je formai tantôt de bons projets, tantôt de méchants.

Enfin, je me décidai à devenir bon, de manière à regagner l'amitié de tous mes maîtres et de mes camarades. Je fis immédiatement l'essai de mes bonnes résolutions.

J'avais depuis quelque temps un camarade que je traitais fort mal. C'était un âne qu'on avait acheté pour faire monter ceux de mes plus jeunes maîtres qui avaient peur de moi, depuis que j'avais manqué noyer Auguste; les grands seuls ne me craignaient pas; et même, lorsqu'on faisait une partie d'ânes, le petit Jacques était le seul qui me demandât toujours, au lieu que jadis on se disputait pour m'avoir.

Je méprisais ce camarade; je passais toujours devant lui, je ruais et je le mordais s'il cherchait à me dépasser. Le pauvre animal avait fini par me céder toujours la première place, et se soumettre à toutes mes volontés.

Le soir, quand l'heure fut venue de rentrer à l'écurie, je me trouvai près de la porte presque en même temps que mon camarade; il se rangea avec empressement pour me laisser entrer le premier; mais, comme il était arrivé quelques pas en avant de moi, je m'arrêtai à mon tour et je lui fis signe de passer. Le pauvre âne m'obéit en tremblant, inquiet de ma politesse, et craignant que je ne le fisse marcher le premier pour lui jouer quelque tour, par exemple pour lui donner un coup de dent ou un coup de pied. Il fut très étonné de se trouver sain et sauf dans sa stalle, et de me voir placer paisiblement dans la mienne.

Voyant son étonnement, je lui dis:

«Mon frère, j'ai été méchant pour vous, je ne le serai plus; j'ai été fier, je ne le serai jamais; je vous ai méprisé, humilié, maltraité, je ne recommencerai pas. Pardonnez-moi, frère, et à l'avenir voyez en moi un camarade, un ami.

— Merci, frère, me répondit le pauvre âne tout joyeux, j'étais malheureux, je serai heureux, j'étais triste, je serai gai; je me trouvais seul, je me sentirai aimé et protégé. Merci encore une fois, frère; aimez-moi, car je vous aime déjà.

— À mon tour, frère, à vous dire merci, car j'ai été méchant, et vous me pardonnez; je reviens à de meilleurs sentiments, et vous me recevez; je veux vous aimer, et vous me donnez votre amitié. Oui, à mon tour, merci, frère.»

Et, tout en mangeant notre souper, nous continuâmes à causer. C'était la première fois, car jamais je n'avais daigné lui parler. Je le trouvai bien meilleur, bien plus sage que je ne l'étais moi-même, et je lui demandai de me soutenir dans ma nouvelle voie; il me le promit avec autant d'affection que de modestie.

Les chevaux, témoins de notre conversation et de ma douceur inaccoutumée, se regardaient et me regardaient avec surprise. Quoiqu'ils parlassent bas, je les entendais dire:

«C'est une farce de Cadichon, dit le premier cheval; il veut jouer quelque méchant tour à son

camarade.

— Pauvre âne, j'ai pitié de lui, dit le second cheval. Si nous lui disions de se méfier de son ennemi?

— Pas tout de suite, répondit le premier cheval. Silence! Cadichon est méchant! S'il nous entend, il se vengera.»

Je fus blessé de la mauvaise opinion qu'avaient de moi ces deux chevaux. Le troisième n'avait pas parlé; il avait passé la tête sur la stalle, et il m'observait attentivement. Je le regardai tristement et humblement. Il parut surpris, mais il ne bougea pas, et resta silencieux, m'observant toujours.

Fatigué de ma journée, abattu par la tristesse et le regret de ma vie passée, je me couchai sur la paille, et je remarquai que mon lit était moins bon, moins épais que celui de mon camarade. Au lieu de m'en fâcher, comme j'aurais fait jadis, je me dis que c'était juste et bien.

«J'ai été méchant, me dis-je, on m'en punit; je me suis fait détester, on me le fait sentir. Je dois encore me trouver heureux de n'avoir pas été envoyé au moulin, où j'aurais été battu, éreinté, mal couché.» Je gémis pendant quelque temps et je m'endormis. À mon réveil, je vis entrer le cocher, qui me fit lever d'un coup de pied, détacha mon licou et me laissa en liberté. Je restai à la porte, et je le vis avec surprise étriller, brosser soigneusement mon camarade, lui passer ma belle bride pomponnée, attacher sur son dos ma selle anglaise, et le diriger devant le perron. Inquiet, tremblant d'émotion, je le suivis; quels ne furent pas mon chagrin, ma désolation quand je vis Jacques, mon petit maître bien-aimé, approcher de mon camarade, et le monter après quelque hésitation! Je restai immobile, anéanti. Le bon petit Jacques s'aperçut de ma peine, car il s'approcha de moi, me caressa la tête, et me dit tristement:

«Pauvre Cadichon! Tu vois ce que tu as fait! Je ne peux plus te monter; papa et maman ont peur que tu ne me jettes par terre. Adieu, pauvre Cadichon; sois tranquille, je t'aime toujours.»

Et il partit lentement, suivi du cocher, qui lui criait:

«Prenez donc garde, monsieur Jacques, ne restez pas auprès de Cadichon: il vous mordra, il mordra le bourri; il est méchant, vous savez bien.

— Il n'a jamais été méchant avec moi, et il ne le sera jamais», répondit Jacques.

Le cocher frappa l'âne, qui prit le trot, et je les perdis bientôt de vue. Je restai à la même place, abîmé dans mon chagrin. Ce qui en redoublait la violence, c'était l'impossibilité de faire connaître mon repentir et mes bonnes résolutions. Ne pouvant plus supporter le poids affreux qui oppressait mon coeur, je partis en courant sans savoir où j'allais. Je courus longtemps, brisant des haies, sautant des fossés, franchissant des barrières, traversant des rivières; je ne m'arrêtai qu'en face d'un mur que je ne pus ni briser ni franchir.

Je regardais autour de moi. Où étais-je? Je croyais reconnaître le pays, mais sans toutefois pouvoir me dire où je me trouvais. Je longeai le mur au pas, car j'étais en nage; j'avais couru pendant plusieurs heures, à en juger par la marche du soleil. Le mur finissait à quelques pas; je le tournai, et je reculai avec surprise et terreur. Je me trouvais à deux pas de la tombe de Pauline.

Ma douleur n'en devint que plus amère.

«Pauline! ma chère petite maîtresse! m'écriai-je, vous m'aimiez parce que j'étais bon; je vous aimais parce que vous étiez bonne et malheureuse. Après vous avoir perdue, j'avais trouvé d'autres maîtres qui étaient bons comme vous, qui m'ont traité avec amitié. J'étais heureux. Mais tout est changé: mon mauvais caractère, le désir de faire briller mon esprit, de satisfaire mes vengeances, ont détruit tout mon bonheur: personne ne m'aime à présent; si je meurs, personne ne me regrettera.»

Je pleurai amèrement au-dedans de moi-même et je me reprochai pour la centième fois mes défauts. Une pensée consolante vint tout à coup me rendre du courage. «Si je deviens bon, me dis-je, si je fais autant de bien que j'ai fait de mal, mes jeunes maîtres m'aimeront peut-être de nouveau; mon cher petit Jacques surtout, qui m'aime encore un peu, me rendra toute son amitié... Mais comment faire pour leur

montrer que je suis changé et repentant?» Pendant que je réfléchissais à mon avenir, j'entendis des pas lourds approcher du mur, et une voix d'homme parler avec humeur.

«À quoi bon pleurer, nigaud? Les larmes ne te donneront pas de pain, n'est-il pas vrai? Puisque je n'ai rien à vous donner, que voulez-vous que j'y fasse? Crois-tu que j'ai l'estomac bien rempli, moi qui n'ai avalé depuis hier matin que de l'air et de la poussière?

— Je suis bien fatigué, père.

— Eh bien! reposons-nous un quart d'heure à l'ombre de ce mur, je le veux bien.»

Ils tournèrent le mur et vinrent s'asseoir près de la tombe où j'étais. Je reconnus avec surprise le pauvre maître de Mirliflore, sa femme et son fils. Tous étaient maigres et semblaient exténués.

Le père me regarda: il parut surpris et dit, après quelque hésitation:

«Si je vois clair, c'est bien l'âne, le gredin d'âne qui m'a fait perdre à la foire de Laigle plus de cinquante francs... Coquin! continua-t-il en s'adressant à moi, tu as été cause que mon Mirliflore a été mis en pièces par la foule, tu m'as empêché de gagner une somme d'argent qui m'aurait fait vivre pendant plus d'un mois; tu me le payeras, va!» Il se leva, s'approcha de moi; je ne cherchai pas à m'éloigner, sentant bien que j'avais mérité la colère de cet homme. Il parut étonné.

«Ce n'est donc pas lui, dit-il, car il ne bouge pas plus qu'une bûche... Le bel âne, ajouta-t-il en me tâtant les membres. Si je pouvais l'avoir seulement un mois, tu ne manquerais pas de pain, mon garçon, ni ta mère non plus, et j'aurais l'estomac moins creux.»

Mon parti fut pris à l'instant; je résolus de suivre cet homme pendant quelques jours, de tout souffrir pour réparer le mal que je lui avais fait, et de l'aider à gagner quelque argent pour lui et sa famille.

Quand ils se remirent en marche, je les suivis; ils ne s'en aperçurent pas d'abord; mais le père, s'étant retourné plusieurs fois, et me voyant toujours sur leurs talons, voulut me faire partir. Je refusai, et je revins constamment reprendre ma place près ou derrière eux.

«Est-ce drôle, dit l'homme, cet âne qui s'obstine à nous suivre! Ma foi, puisque cela lui plaît il faut le laisser faire.»

En arrivant au village, il se présenta à un aubergiste, et lui demanda à dîner et à coucher, tout en disant fort honnêtement qu'il n'avait pas un sou dans la poche.

«J'ai assez de mendiants du pays, sans y ajouter ceux qui n'en sont pas, mon bonhomme, répondit l'aubergiste; allez chercher un gîte ailleurs.»

Je m'élançai de suite près de l'aubergiste que je saluai à plusieurs reprises de façon à le faire rire.

«Vous avez là un animal qui ne paraît pas bête, dit l'aubergiste en riant. Si vous voulez nous régaler de ses tours, je veux bien vous donner à manger et à coucher.

— Ce n'est pas de refus, aubergiste, répondit l'homme; nous vous donnerons une représentation, mais quand nous aurons quelque chose dans l'estomac; à jeun, on n'a pas la voix propre au commandement.

— Entrez, entrez, on va vous servir de suite, reprit l'aubergiste; Madelon, ma vieille, donne à dîner à trois, sans compter le bourri.»

Madelon leur servit une bonne soupe, qu'ils avalèrent en un clin d'oeil, puis un bon bouilli aux choux qui disparut également, enfin une salade et du fromage, qu'ils savourèrent avec moins d'avidité, leur faim se trouvant apaisée.

On me donna une botte de foin, j'en mangeai à peine; j'avais le coeur gros, et je n'avais pas faim. L'aubergiste alla convoquer tout le village pour me voir saluer; la cour se remplit de monde, et j'entrai dans le cercle, où m'amena mon nouveau maître, qui se trouvait fort embarrassé, ne sachant pas ce que je savais faire, et si j'avais reçu une éducation d'âne savant. À tout hasard il me dit:

«Saluez la société.»

Je saluai à droite, à gauche, en avant, en arrière, et tout le monde d'applaudir.

«Que vas-tu lui faire faire? lui dit tout bas sa femme; il ne saura pas ce que tu lui veux.

— Peut-être l'aura-t-il appris. Les ânes savants sont intelligents; je vais toujours essayer.

— Allons, Mirliflore (ce nom me fit soupirer), va embrasser la plus jolie dame de la société.»

Je regardai à droite, à gauche; j'aperçus la fille de l'aubergiste, jolie brune de quinze à seize ans, qui se tenait derrière tout le monde. J'allai à elle, j'écartai avec ma tête ceux qui gênaient le passage et je posai mon nez sur le front de la petite, qui se mit à rire et qui parut contente.

«Dites donc, père Hutfer, vous lui avez fait la leçon, pas vrai?» dirent quelques personnes en riant.

— Non, d'honneur, répondit Hutfer; je ne m'y attendais seulement pas.

— À présent, Mirliflore, dit l'homme, va chercher quelque chose, n'importe quoi, ce que tu pourras trouver, et donne-le à l'homme le plus pauvre de la société.»

Je me dirigeai vers la salle où l'on venait de dîner, je saisis un pain, et, le rapportant en triomphe, je le remis entre les mains de mon nouveau maître. Rire général, tout le monde applaudit, un ami s'écria: «Ceci ne vient pas de vous, père Hutfer; cet âne a réellement du savoir; il a bien profité des leçons de son maître.

— Allez-vous lui laisser son pain tout de même? dit quelqu'un dans la foule.

— Pour ça, non, dit Hutfer; rendez-moi cela, l'homme à l'âne; ce n'est dans nos conventions.

— C'est vrai, l'aubergiste, répondit l'homme; et pourtant mon âne a dit vrai en faisant de moi l'homme le plus pauvre de la société, car nous n'avions pas mangé depuis hier matin, ma femme, mon fils et moi, faute de deux sous pour acheter un morceau de pain.

— Laissez-leur ce pain, mon père, dit Henriette Hutfer; nous n'en manquons pas dans la huche, et le bon Dieu nous fera regagner celui-ci.

— Tu es toujours comme ça, toi, Henriette, dit Hutfer. Si on t'écoutait, on donnerait tout ce qu'on a.

— Nous n'en sommes pas plus pauvres, mon père: le bon Dieu a toujours béni nos récoltes et notre maison.

— Allons..., puisque tu le veux..., qu'il garde son pain, je le veux bien.»

À ces mots, j'allai à lui et je le saluai profondément, puis j'allai prendre dans mes dents une petite terrine vide, et je la présentai à chacun pour qu'il y mît son aumône. Quand j'eus fini ma tournée, la terrine était pleine; j'allai la vider dans les mains de mon maître, je la reportai où je l'avais prise, je saluai et je me retirai gravement aux applaudissements de la société. J'avais le coeur content; je me sentais consolé et affermi dans mes bonnes résolutions. Mon nouveau maître paraissait enchanté; il allait se retirer, lorsque tout le monde l'entoura et le pria de donner une seconde représentation le lendemain; il le promit avec empressement, et alla se reposer dans la salle avec sa femme et son fils.

Quand ils se trouvèrent seuls, la femme regarda de tous côtés, et, ne voyant que moi, la tête posée sur l'appui de fenêtre, elle dit à son mari à voix basse: «Dis donc, mon homme, c'est tout de même fort drôle; est-ce singulier, cet âne qui nous arrive sortant d'un cimetière, qui nous prend en gré, et qui nous fait gagner de l'argent! Combien en as-tu dans tes mains?

— Je n'ai pas encore compté, répondit l'homme. Aide-moi; tiens, voici une poignée; à moi l'autre.

— J'ai huit francs quatre sous», dit la femme après avoir compté.

L'HOMME. – Et moi j'en ai sept cinquante. Cela fait... Combien cela fait-il, ma femme?

LA FEMME. – Combien cela fait? Huit et quatre font treize, puis sept, font vingt-quatre, puis cinquante, ça fait..., ça fait... quelque chose comme soixante.

L'HOMME. – Que tu es bête, va! J'aurais soixante francs dans les mains? Pas possible! Voyons, mon garçon, toi qui as étudié, tu dois savoir ça.

LE GARÇON. – Vous dites, papa?

L'HOMME. – Je dis huit francs quatre sous d'une part, et sept francs cinquante de l'autre.

LE GARÇON, *d'un air décidé.* – Huit et quatre font douze, retiens un; plus sept, font vingt, retiens deux; plus cinquante, font..., font... cinquante..., cinquante-deux, retiens cinq.

L'HOMME. – Imbécile! comment cela ferait-il cinquante, puisque j'ai huit dans une main et sept dans l'autre?

LE GARÇON. – Et puis cinquante, papa?

L'HOMME, *le contrefaisant.* – Et puis cinquante, papa? Tu ne vois pas, grand nigaud, que c'est cinquante centimes que je dis et les centimes ne sont pas des francs.

LE GARÇON. – Non, papa, mais ça fait toujours cinquante.

L'HOMME. – Cinquante quoi? Est-il bête! est-il bête! Si je te donnais cinquante taloches, ça te ferait-y cinquante francs?

LE GARÇON. – Non, papa, mais ça ferait toujours cinquante.

L'HOMME. – En voilà une à compte, grand animal!

Et il lui donna un soufflet qui retentit dans toute la maison. Le garçon se mit à pleurer; j'étais en colère. Si ce pauvre garçon était bête, ce n'était pas sa faute. «Cet homme ne mérite pas ma pitié, me dis-je; il a, grâce à moi, de quoi vivre pendant huit jours. Je veux bien encore lui faire gagner sa représentation de demain; après quoi je retournerai chez mes maîtres; peut-être m'y recevra-t-on avec amitié.»

Je me retirais de la fenêtre, et j'allai manger des chardons tout frais qui poussaient au bord d'un fossé; j'entrai ensuite dans l'écurie de l'auberge, où je trouvai déjà plusieurs chevaux occupant les meilleures places; je me rangeai modestement dans un coin dont personne n'avait voulu: j'y pus réfléchir à mon aise, car personne ne me connaissait, et personne ne s'occupait de moi. À la fin de la journée, Henriette Hutfer entra à l'écurie, regarda si chacun avait ce qu'il fallait, et, m'apercevant dans mon coin humide et obscur, sans litière, sans foin ni avoine, elle appela un des garçons d'écurie.

«Ferdinand, dit-elle, donnez de la paille à ce pauvre âne pour qu'il ne couche pas sur la terre humide, mettez devant lui un picotin d'avoine et une botte de foin, et voyez s'il ne veut pas boire.

FERDINAND. – Mam'zelle Henriette, vous ruinerez votre papa, vous êtes trop soigneuse pour le monde. Que vous importe que cette bête couche sur la dure ou sur une bonne litière? C'est de la paille gâchée, ça!

HENRIETTE. – Vous ne trouvez pas que je suis trop bonne quand c'est vous que je soigne, Ferdinand; je veux que tout le monde soit bien traité ici, les bêtes comme les hommes.

FERDINAND, *d'un air malin*. – Sans compter qu'il n'y a pas mal d'hommes qu'on prendrait volontiers pour des bêtes, quoiqu'ils marchent sur deux pieds.

HENRIETTE, *souriant*. – Voilà pourquoi on dit: Bête à manger du foin.

FERDINAND. – Ce ne sera toujours pas à vous, mam'zelle, que je servirai une botte de foin. Vous avez de l'esprit..., de l'esprit... et de la malice comme un singe!

HENRIETTE, *riant*. – Merci du compliment, Ferdinand! Qu'êtes-vous donc, si je suis un singe?

FERDINAND. – Ah! mam'zelle je n'ai point dit que vous étiez un singe: et si je me suis mal exprimé pour cela, mettez que je suis un âne, un cornichon, une oie.

HENRIETTE. – Non, non, pas tant que cela, Ferdinand, mais seulement un babillard qui parle quand il devrait travailler. Faites la litière de l'âne, ajouta-t-elle d'un ton sérieux, et donnez-lui à boire et à manger.

Elle sortit; Ferdinand fit en grommelant ce que lui avait ordonné sa jeune maîtresse. En faisant ma litière, il me donna quelques coups de fourche, me jeta avec humeur une botte de foin, une poignée d'avoine, et posa près de moi un seau d'eau. Je n'étais pas attaché, j'aurais pu m'en aller, mais j'aimai mieux souffrir encore un peu, et donner le lendemain, pour achever ma bonne oeuvre, ma seconde et dernière représentation.

En effet, quand la tournée du lendemain fut avancée, on vint me prendre; mon maître m'amena sur une grande place qui était pleine de monde; on m'avait tambouriné le matin, c'est-à-dire que le tambour du village s'était promené partout de grand matin en criant: «Ce soir, grande représentation de l'âne savant dit Mirliflore; on se réunira à huit heures sur la place en face la mairie et l'école.»

Je recommençai les tours de la veille et j'y ajoutai des danses exécutées avec grâce; je valsai, je polkai, et je jouai à Ferdinand le tour innocent de l'engager à valser en brayant devant lui, et en lui présentant le pied de devant comme pour l'inviter. Il refusa d'abord; mais comme on criait: «Oui, oui, une valse avec l'âne!» il s'élança dans le cercle en riant, et il se mit à faire mille sauts et gambades que j'imitai de mon mieux.

Enfin, me sentant fatigué, je laissai Ferdinand gambader tout seul, j'allai comme la veille chercher une terrine; n'en trouvant pas, je pris dans mes dents un panier sans couvercle, et je fis le tour, comme la veille, présentant mon panier à chacun. Il fut bientôt si plein, que je dus le vider dans la blouse de celui qu'on croyait mon maître; je continuai la quête. Quand tout le monde m'eut donné, je saluai la société et j'attendis que mon maître eût compté l'argent que je lui avais fait gagner ce soir-là, et qui se montait à plus de trente-quatre francs. Trouvant que j'avais assez fait pour lui, que mon ancienne faute était réparée, et que je pouvais retourner chez moi, je saluai mon maître, et, fendant la foule, je partis au trot.

«Tiens! v'là votre bourri qui s'en va, dit Hutfer l'aubergiste.

— C'est qu'il file joliment», dit Ferdinand.

Mon prétendu maître se retourna, me regarda d'un air inquiet, m'appela: «Mirliflore, Mirliflore!» et, me voyant continuer mon trot, je l'entendis crier d'un ton piteux:

«Arrêtez-le, arrêtez-le, de grâce! C'est mon pain, ma vie qu'il m'emporte; courez, attrapez-le; je vous promets encore une représentation si vous me le ramenez.

— D'où l'avez-vous donc, cet âne? dit un des hommes, nommé Clouet; et depuis quand l'avez-vous?

— Je l'ai... depuis qu'il est à moi, répondit mon faux maître avec un peu d'embarras.

— J'entends bien, reprit Clouet; mais depuis quand est-il à vous?»

L'homme ne répondit pas.

«C'est qu'il me semble bien le reconnaître, ajouta Clouet; il ressemble à Cadichon, l'âne du château de la Herpinière; je serais bien trompé si ce n'est pas là Cadichon.»

Je m'étais arrêté; j'entendais des murmures; je voyais l'embarras de mon maître, lorsque, au moment où l'on s'y attendait le moins, il s'élança au travers de la foule et courut du côté opposé à celui que j'avais pris, suivi de sa femme et de son garçon.

Quelques-uns voulurent courir après lui, d'autres dirent que c'était bien inutile puisque je m'étais sauvé, et que l'homme n'emportait que l'argent qui était à lui, et que je lui avais fait gagner honnêtement.

«Et quant à Cadichon, ajouta-t-on, il ne sera pas embarrassé pour retrouver son chemin, et il ne se laissera prendre que s'il le veut bien.»

La foule se dispersa, et chacun rentra chez soi; je repris ma course, espérant arriver chez mes vrais maîtres avant la nuit; mais il y avait beaucoup de chemin à faire, j'étais fatigué et je fus obligé de me reposer à une lieue du château. La nuit était venue, les écuries devaient être fermées; je me décidai à coucher dans un petit bois de sapin qui bordait un ruisseau. J'étais à peine établi sur mon lit de mousse, que j'entendis marcher avec précaution et parler bas. Je regardai, mais je ne vis rien; la nuit était trop noire. J'écoutai de toutes mes oreilles, et j'entendis la conversation suivante:

XXIV - Les voleurs

«Il ne fait pas encore assez nuit, Finot; il serait plus sage de nous blottir dans ce bois.»

— Mais, Passe-Partout, dit Finot, il nous faut un peu de jour pour nous reconnaître; moi d'abord, je n'ai pas étudié les portes d'entrée.

— Tu n'as jamais rien étudié, toi, reprit Passe-Partout; c'est bien à tort que les camarades t'ont appelé Finot; si ce n'était que moi, je t'aurais plutôt nommé Pataud.»

FINOT. – Ça n'empêche pas que c'est moi qui ai toujours les bonnes idées.

PASSE-PARTOUT. – Bonnes idées? ça dépend. Qu'est-ce que nous allons faire au château?

FINOT. – Ce que nous allons faire? Dévaliser le potager, couper les têtes d'artichaut, arracher les cosses de pois, de haricots, les navets, les carottes, enlever les fruits. En voilà de la besogne!

PASSE-PARTOUT. – Et puis?

FINOT. – Comment, et puis? Nous ferons un tas de tout ce jardinage, nous le passerons par-dessus le mur, et nous irons le vendre au marché des Moulins.

PASSE-PARTOUT. – Et par où entreras-tu dans le jardin, imbécile?

FINOT. – Par-dessus le mur, avec une échelle, bien sûr. Voudrais-tu que j'allasse demander poliment au jardinier la clef et ses outils?

PASSE-PARTOUT. – Mauvais plaisant, va! Je te demande seulement si tu as marqué la place où nous devons grimper sur le mur?

FINOT. – Mais non, te dis-je, je ne l'ai pas marquée: voilà pourquoi j'aimerais mieux aller en avant pour reconnaître.

PASSE-PARTOUT. – Et si on te voit, qu'est-ce que tu diras?

FINOT. – Je dirai... que je viens demander un verre de cidre et une croûte de pain.

PASSE-PARTOUT. – Ça ne vaut rien; j'ai une idée, moi. Je connais le potager; il y a un endroit où le mur est dégradé. En mettant les pieds dans les trous, j'arriverai au haut du mur, je trouverai une échelle et je te la passerai, car tu n'es pas fort pour grimper.

FINOT. – Non, je ne tiens pas du chat comme toi.

PASSE-PARTOUT. – Mais si quelqu'un vient nous déranger?

FINOT. – Tiens, tu es bon enfant, toi! Si quelqu'un vient me déranger, je saurai bien l'arranger.

PASSE-PARTOUT. – Qu'est-ce que tu lui feras?

FINOT. – Si c'est un chien, je l'égorge; ce n'est pas pour rien que j'ai mon couteau bien affilé.

PASSE-PARTOUT. – Mais si c'est un homme?

— Un homme? dit Finot se grattant l'oreille, c'est plus embarrassant, ça... Un homme! on ne peut pourtant pas tuer un homme comme un chien. Si c'était pour quelque chose qui vaille, on verrait, mais pour des légumes! Et puis, ce château qui est plein de monde!

PASSE-PARTOUT. – Mais enfin, qu'est-ce que tu feras?

FINOT. – Ma foi, je me sauverai: c'est plus sûr.

PASSE-PARTOUT. – T'es un lâche, toi! sais-tu bien! Si tu vois ou si tu entends un homme, tu n'as qu'à m'appeler, je lui ferai son affaire.

FINOT. – Fais à ton goût, ce n'est pas le mien.

PASSE-PARTOUT. – Pour lors donc, c'est convenu. Nous attendons la nuit, nous arrivons près du mur du potager, tu restes à un bout pour avertir s'il vient quelqu'un; je grimpe à l'autre bout, je te passe une échelle et tu me rejoins.

— C'est bien ça..., dit Finot. Il se retourne avec inquiétude, écoute et dit tout bas: «J'ai entendu remuer là derrière. Est-ce qu'il y aurait quelqu'un?

— Qui veux-tu qui se cache dans le bois? répondit Passe-Partout. Tu as toujours peur. Ce ne peut être qu'un crapaud ou une couleuvre.»

Ils ne dirent plus rien; je ne bougeai pas non plus, et je me demandai ce que j'allais faire pour empêcher les voleurs d'entrer et pour les faire prendre. Je ne pouvais prévenir personne, je ne pouvais même pas défendre l'entrée du potager. Pourtant, après avoir bien réfléchi, je pris un parti qui pouvait empêcher les voleurs d'agir et les faire arrêter. J'attendis qu'ils fussent partis pour m'en aller à mon tour. Je ne voulais pas bouger jusqu'au moment où ils ne pourraient plus m'entendre.

La nuit était noire; je savais qu'ils ne pouvaient marcher très vite; je pris un chemin plus court en sautant par-dessus des haies, et j'arrivai longtemps avant eux au mur du potager. Je connaissais l'endroit dégradé dont avait parlé Passe-Partout. Je me serrai près de là, contre le mur: on ne pouvait me voir.

J'attendis un quart d'heure; personne ne venait. Enfin j'entendis des pas sourds et un léger chuchotement; les pas approchèrent avec précaution; les uns se dirigeaient vers moi, c'était Passe-Partout; les autres s'éloignaient vers l'autre bout du mur, du côté de la porte d'entrée, c'était Finot.

Je ne voyais pas, mais j'entendais tout. Quand Passe-Partout fut arrivé à l'endroit où quelques pierres tombées avaient fait des trous assez grands pour y poser les pieds, il commença à grimper, en tâtonnant avec les pieds et avec les mains. Je ne bougeais pas, je respirais à peine: j'entendais et je reconnaissais chacun de ses mouvements. Quand il eut grimpé à la hauteur de ma tête, je m'élançai contre le mur, je le saisis par la jambe, et je le tirai fortement; avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, il

était par terre, étourdi par la chute, meurtri par les pierres; pour l'empêcher de crier ou d'appeler son camarade, je lui donnai sur la tête un grand coup de pied, qui acheva de l'étourdir et le laissa sans connaissance. Je restai ensuite immobile près de lui, pensant bien que le camarade viendrait voir ce qui se passait. Je ne tardai pas, en effet, à entendre Finot avancer avec précaution. Il faisait quelques pas, il s'arrêtait, il écoutait..., rien..., il avançait encore... Il arriva ainsi tout près de son camarade; mais, comme il regardait en l'air sur le mur, il ne le voyait pas étendu tout de son long par terre, sans mouvement.

«Pst... pst... as-tu l'échelle?... puis-je monter?...» disait-il à voix basse. L'autre n'avait garde de répondre, il ne l'entendait pas. Je vis qu'il n'avait pas envie de grimper; je craignis qu'il ne s'en allât; il était temps d'agir. Je m'élançai sur lui, je le fis tomber en le tirant par le dos de sa blouse, et je lui donnai, comme à l'autre, un bon coup de pied sur la tête; j'obtins le même succès, il resta sans connaissance près de son ami. Alors, n'ayant plus rien à perdre, je me mis à braire de ma voix la plus formidable; je courus à la maison du jardinier, aux écuries, au château, brayant avec une telle violence, que tout le monde fut éveillé. Quelques hommes, les plus braves, sortirent avec des armes et des lanternes; je courus à eux, et je les menai, courant en avant, près des deux voleurs, étendus au pied du mur.

«Deux hommes morts! que veut dire cela?» dit le papa de Pierre.

LE PAPA DE JACQUES. – Ils ne sont pas morts, ils respirent.

LE JARDINIER. – En voilà un qui vient de gémir.

LE COCHER. – Du sang, une blessure à la tête!

LE PAPA DE PIERRE. – Et l'autre aussi, même blessure! On dirait que c'est un coup de pied de cheval ou d'âne.

LE PAPA DE JACQUES. – Oui, voilà la marque du fer sur le front.

LE COCHER. – Qu'ordonnent ces messieurs? Que veulent-ils qu'on fasse de ces hommes?

LE PAPA DE PIERRE. – Il faut les porter à la maison, atteler le cabriolet, et aller chercher le médecin. Nous autres, en attendant le médecin, nous tâcherons de leur faire reprendre connaissance.

Le jardinier apporta un brancard; on y posa les blessés et on les porta dans une grande pièce qui servait d'orangerie pendant l'hiver. Ils restaient toujours sans mouvement.

«Je ne connais pas ces visages-là, dit le jardinier après les avoir examinés attentivement à la lumière.

— Peut-être ont-ils sur eux des papiers qui les feront reconnaître, dit le papa de Louis; on ferait savoir à leurs familles qu'ils sont ici et blessés.»

Le jardinier fouilla dans leurs poches, en retira quelques papiers, qu'il remit au papa de Jacques, puis deux couteaux bien aiguisés, bien pointus, et un gros paquet de clefs.

«Ah! ah! ceci indique l'état de ces messieurs! s'écria-t-il; ils venaient voler et peut-être tuer.

— Je commence à comprendre, dit le papa de Pierre. La présence de Cadichon et ses braiments expliquent tout. Ces gens-là venaient pour voler; Cadichon les a devinés avec son instinct accoutumé; il a lutté contre eux, il a rué et leur a cassé la tête, après quoi il s'est mis à braire pour nous appeler tous.

— C'est bien cela, ce doit être cela, dit le papa de Jacques. Il peut se vanter de nous avoir rendu un

fier service, ce brave Cadichon. Viens, mon Cadichon, te voilà rentré en grâce cette fois.»

J'étais content; je me promenais en long et en large devant la serre, pendant qu'on donnait des soins à Finot et à Passe-Partout. M. Tudoux ne tarda pas à arriver; les voleurs n'avaient pas encore repris connaissance. Il examina les blessures.

«Voilà deux coups bien appliqués, dit-il. On voit distinctement la marque d'un très petit fer à cheval, comme qui dirait un pied d'âne. Eh mais..., ajouta-t-il en m'apercevant, ne serait-ce pas une nouvelle méchanceté de cet animal qui nous examine comme s'il comprenait?

— Pas méchanceté, mais fidèle service et intelligence, répondit le papa de Pierre. Ces gens-là sont des voleurs; voyez ces couteaux et ces papiers qu'ils avaient sur eux.»

Et il se mit à lire:

«N° 1. Château Herp. Beaucoup de monde; pas bon à voler; potager facile; légumes et fruits, mur peu élevé.

N° 2. Presbytère. Vieux curé; pas d'armes. Servante sourde et vieille. Bon à voler pendant la messe.

N° 3. Château de Sourval. Maître absent; femme seule au rez-de-chaussée, domestique au second; belle argenterie; bon à voler. Tuer si on crie.

N° 4. Château de Chanday. Chiens de garde vigoureux à empoisonner; personne au rez-de-chaussée; argenterie; galerie de curiosités riches et bijoux à voler. Tuer si on vient.»

«Vous voyez, continua le papa, que ces hommes sont des brigands qui venaient dévaliser le potager, faute de mieux. Pendant que vous leur donnerez vos soins, je vais envoyer à la ville prévenir le brigadier de gendarmerie.»

M. Tudoux tira de sa poche une trousse, y prit une lancette et saigna les deux voleurs. Ils ne tardèrent pas à ouvrir les yeux et parurent effrayés de se voir entourés de monde et dans une chambre du château. Quand ils furent tout à fait remis, ils voulurent parler.

«Silence, coquins, leur dit M. Tudoux avec calme et lenteur. Silence; nous n'avons pas besoin de vos discours pour savoir qui vous êtes et ce que vous venez faire ici.»

Finot porta la main à sa veste, les papiers n'y étaient plus; il chercha son couteau, il ne le trouva pas. Il regarda Passe-Partout d'un air sombre et lui dit à voix basse:

«Je te disais bien dans le bois que j'avais entendu du bruit.

— Tais-toi, dit Passe-Partout de même; on pourrait t'entendre. Il faut tout nier.»

FINOT. – Mais les papiers? ils les ont.

PASSE-PARTOUT. – Tu diras que nous avons trouvé les papiers.

FINOT. – Et les couteaux?

PASSE-PARTOUT. – Les couteaux aussi, parbleu! Il faut de l'audace.

FINOT. – Qui est-ce qui t'a assené sur la tête ce coup de massue qui t'a si bien engourdi?

PASSE-PARTOUT. – Je n'en sais, ma foi, rien; je n'ai pas eu le temps de voir ni d'entendre. Je me suis trouvé par terre, et frappé en moins de rien.

FINOT. – Et moi de même. Il faudrait pourtant savoir si on nous a vus grimper au mur.

PASSE-PARTOUT. – Nous le saurons bien. Ne faut-il pas que ceux qui nous ont assommés viennent dire comment et pourquoi?

FINOT. – Tiens! C'est vrai. Jusque-là il faut tout nier. Convenons à présent des détails pour ne pas nous contredire. D'abord, faisions-nous route ensemble? Où avons-nous trouvé les...?

— Séparez ces deux hommes, dit le papa de Louis; ils vont s'entendre sur les contes qu'ils nous feront.

Deux hommes saisirent Finot, pendant que deux autres s'emparèrent de Passe-Partout, et, malgré leur résistance, ils leur garrottèrent les pieds et les mains, et emportèrent Passe-Partout dans une autre salle.

La nuit était bien avancée; on attendait avec impatience le brigadier de gendarmerie; il arriva au petit jour, escorté de quatre gendarmes, car on lui avait dit qu'il s'agissait de l'arrestation de deux voleurs. Les papas de mes petits maîtres lui racontèrent tout ce qui était arrivé, et lui firent voir les papiers et les couteaux trouvés dans les poches des voleurs.

«Ce genre de couteaux, dit le brigadier, indique des voleurs dangereux qui assassinent pour voler: ce qui, du reste, est facile à voir d'après leurs papiers, qui sont des indications de vols à faire dans les environs. Je ne serais pas surpris que ces deux hommes fussent les nommés Finot et Passe-Partout, des brigands très dangereux échappés des galères, et qu'on cherche dans plusieurs départements où ils ont commis des vols nombreux et audacieux. Je vais les interroger séparément; vous pouvez assister à l'interrogatoire, si vous le désirez.»

En achevant ces mots, il entra dans la serre, où était resté Finot. Il le regarda un instant et dit:

«Bonjour, Finot! tu t'es donc laissé reprendre?»

Finot tressaillit, rougit, mais ne répondit pas.

«Eh bien! Finot, fit le brigadier, nous avons perdu notre langue? Elle était pourtant bien pendue au dernier procès.

— À qui parlez-vous, monsieur? répondit Finot en regardant de tous côtés; il n'y a que moi ici.»

LE BRIGADIER. – Je le sais bien qu'il n'y a que toi; c'est bien à toi que je parle.

FINOT. – Je ne sais pas, monsieur, pourquoi vous me tutoyez; je ne vous connais pas.

LE BRIGADIER. – Mais, moi, je te connais bien. Tu es Finot, échappé du bagne, condamné aux galères pour vol et blessures.

FINOT. – Vous vous trompez, monsieur; je ne suis pas ce que vous prétendez si bien savoir.

LE BRIGADIER. – Et qui êtes-vous donc? D'où venez-vous? Où alliez-vous?

FINOT. – Je suis marchand de moutons; j'allais à une foire, à Moulins, acheter des agneaux.

LE BRIGADIER. – En vérité? Et votre camarade? Est-il aussi un marchand de moutons et d'agneaux?

FINOT. – Je n'en sais rien; nous nous étions rencontrés peu d'instants avant d'avoir été attaqués et assommés par une bande de voleurs.

LE BRIGADIER. – Et ces papiers que vous aviez dans vos poches?

FINOT. – Je ne sais seulement pas ce que c'est; nous les avons trouvés pas loin d'ici, et nous n'avons pas eu le temps d'y regarder.

LE BRIGADIER. – Et les couteaux?

FINOT. – Les couteaux étaient avec les papiers.

LE BRIGADIER. – Tiens! c'est de la chance d'avoir trouvé et ramassé tout cela sans y voir; la nuit était bien sombre.

FINOT. – Aussi est-ce le hasard. Mon camarade a marché dessus, cela lui a semblé drôle; il s'est baissé, je l'ai aidé; et, en tâtonnant, nous avons trouvé les papiers et les couteaux, nous avons partagé.

LE BRIGADIER. – C'est malheureux pour vous d'avoir partagé. Ça fait que chacun avait de quoi se faire fourrer en prison.

FINOT. – Vous n'avez pas le droit de nous mettre en prison: nous sommes d'honnêtes gens...

LE BRIGADIER. – C'est ce que nous verrons, et ce ne sera pas long. Au revoir, Finot. Ne vous dérangez pas, ajouta-t-il, voyant que Finot cherchait à se lever de dessus son banc. Gendarmes, veillez bien sur monsieur, afin qu'il ne manque de rien. Et ne le quittez pas des yeux, c'est un Finot qui nous a échappé déjà plus d'une fois.

Le brigadier sortit, laissant Finot abattu et inquiet.

«Pourvu que Passe-Partout dise comme moi, pensa-t-il. Ce serait bien de la chance qu'il dît de même.»

En voyant entrer le brigadier, Passe-Partout se sentit perdu; pourtant il rassembla tout son courage, et parvint à cacher son inquiétude. Il regarda d'un air indifférent le brigadier, qui l'examinait attentivement.

«Comment vous trouvez-vous ici, blessé et garrotté? dit le brigadier.

— Je n'en sais rien», répondit Passe-Partout.

LE BRIGADIER. – Vous savez toujours bien qui vous êtes? Où vous alliez? Par qui vous avez été blessé?

PASSE-PARTOUT. – Je sais bien qui je suis et où j'allais, mais je ne sais pas qui m'a si brutalement attaqué.

LE BRIGADIER. – Alors, procédons par ordre. Qui êtes-vous?

PASSE-PARTOUT. – Est-ce que cela vous regarde? Vous n'avez pas le droit de demander aux gens qui passent qui ils sont.

LE BRIGADIER. – J'en ai si bien le droit, que je mets les poucettes à ceux qui ne me répondent pas, et

que je les fais mener à la prison de la ville. Je recommence. Qui êtes-vous?

PASSE-PARTOUT. – Je suis un marchand de cidre.

LE BRIGADIER. – Votre nom, s'il vous plaît?

PASSE-PARTOUT. – Robert Partout.

LE BRIGADIER. – Où alliez-vous?

PASSE-PARTOUT. – Un peu partout, acheter du cidre là où on en vend.

LE BRIGADIER. – Vous n'étiez pas seul? Vous aviez un camarade?

PASSE-PARTOUT. – Oui, c'est mon associé; nous faisions des affaires ensemble.

LE BRIGADIER. – Vous aviez des papiers dans vos poches? Savez-vous ce que c'était que ces papiers?

Passe-Partout regarda le brigadier.

«Il a lu les papiers, se dit-il; il veut me mettre dedans, mais je serai plus fin que lui.»

Et il dit tout haut:

«Si je le sais? Je crois bien que je le sais! Des papiers perdus par des brigands, sans doute et que j'allais porter à la gendarmerie de la ville.»

LE BRIGADIER. – Comment avez-vous eu ces papiers?

PASSE-PARTOUT. – Nous les avons trouvés sur la route, mon camarade et moi; nous les avons regardés, et nous étions pressés de nous en débarrasser; c'est pourquoi nous marchions la nuit.

LE BRIGADIER. – Et les couteaux qu'on a trouvés sur vous?

PASSE-PARTOUT. – Les couteaux? Nous les avions achetés pour nous défendre; on nous disait qu'il y avait des voleurs dans le pays.

LE BRIGADIER. – Et comment et par qui vous êtes-vous trouvés blessés, votre camarade et vous?

PASSE-PARTOUT. – Précisément par des voleurs qui nous ont attaqués sans que nous les ayons vus.

LE BRIGADIER. – Tiens? Finot n'a pas dit comme vous.

PASSE-PARTOUT. – Finot a eu si peur qu'il a perdu la mémoire; il ne faut pas croire ce qu'il dit.

LE BRIGADIER. – Je ne l'ai pas cru non plus, pas davantage que je ne crois à ce que vous me dites vous-même, l'ami Passe-Partout, car je vous reconnais bien à présent; vous vous êtes trahi.

Passe-Partout s'aperçut de la bêtise qu'il avait faite en reconnaissant que son camarade s'appelait Finot. C'était un sobriquet qui lui avait été donné au bagne pour se moquer de son peu de finesse.

Quant à Passe-Partout, son vrai nom était Partout; et un jour qu'on se pressait pour passer au réfectoire, Finot s'écria: «Passe, Partout»; le nom lui en resta. Il n'y avait plus moyen de nier; il ne voulait pourtant pas avouer; il prit le parti de hausser les épaules, en disant:

«Est-ce que je connais Finot, moi? C'était pas malin de deviner que vous parliez de mon camarade; je croyais que vous l'appeliez Finot pour vous moquer.

— C'est bon! tournez cela comme vous voudrez, dit le brigadier, il n'en est pas moins vrai que vous voyagez pour acheter du cidre avec votre camarade; que vous avez trouvé vos papiers sur la route; que vous les portiez, après les avoir lus, à la ville, chez les gendarmes; que vous avez acheté vos couteaux pour vous défendre contre des voleurs, que vous avez été attaqués et blessés par ces mêmes voleurs. N'est-ce pas ça?

PASSE-PARTOUT. – Oui, oui, c'est bien mon histoire.

LE BRIGADIER. – Dites donc votre conte, car votre camarade a dit tout le contraire.

— Que vous a-t-il dit? demanda Passe-Partout avec inquiétude.

— Il est inutile que vous le sachiez pour le moment. Quand on vous aura ramenés au bagne, il vous le dira.

Et le brigadier sortit, laissant Passe-Partout dans un état de rage et d'inquiétude facile à concevoir.

«Pensez-vous, docteur, que ces hommes soient en état de marcher jusqu'à la ville? demanda le brigadier à M. Tudoux.

— Je pense qu'ils y arriveront en ne les poussant pas trop, répondit M. Tudoux avec lenteur. D'ailleurs, lors même qu'ils tomberaient en route, on pourrait toujours les ramasser et les étendre dans une voiture qu'on irait chercher. Mais la tête est endommagée par le coup de pied de l'âne; ils pourront bien en mourir dans trois ou quatre jours.»

Le brigadier était embarrassé; quoique les prisonniers ne lui fissent éprouver aucune pitié, il était bon, et il ne voulait pas les faire souffrir sans nécessité. M. de Ponchat, le papa de Pierre et de Henri, voyant son embarras, lui proposa de faire atteler une carriole. Le brigadier remercia et accepta. Quand la carriole fut amenée devant la porte, on fit entrer Finot et Passe-Partout, chacun d'eux se trouvant entre deux gendarmes. De plus, on avait eu la précaution de leur attacher les pieds afin qu'ils ne pussent sauter de la carriole et s'enfuir. Le brigadier, à cheval, marchait à côté de la carriole, et ne perdait pas de vue ses prisonniers. Ils ne tardèrent pas à disparaître, et je restai seul devant la maison, mangeant de l'herbe, et attendant avec impatience la promenade de mes petits maîtres, et surtout de mon petit Jacques que je désirais revoir; le service que je venais de rendre devait m'avoir fait pardonner ma méchanceté passée.

Quand le jour fut venu tout à fait, que tout le monde fut levé, habillé, eut déjeuné, un groupe se précipita sur le perron. C'étaient les enfants. Tous coururent à moi et me caressèrent à l'envi. Mais, entre toutes les caresses, celles de mon petit Jacques furent les plus affectueuses.

«Mon bon Cadichon, disait-il, te voilà revenu! J'étais si triste que tu fusses parti! Mon cher Cadichon, tu vois que nous t'aimons toujours.»

CAMILLE. – Il est vrai qu'il est redevenu très bon.

MADELEINE. – Et qu'il n'a plus cet air insolent qu'il avait pris depuis quelque temps.

ÉLISABETH. – Et qu'il ne mord plus son camarade ni les chiens de garde.

LOUIS. – Et qu'il se laisse seller et brider très sagement.

HENRIETTE. – Et qu'il ne mange plus les bouquets que je tiens dans la main.

JEANNE. – Et qu'il ne rue plus quand on le monte.

PIERRE. – Et qu'il ne court plus après mon poney pour lui mordre la queue.

JACQUES. – Et qu'il a sauvé tous les légumes et les fruits du potager en faisant attraper les deux voleurs.

HENRI. – Et qu'il leur a cassé la tête avec ses pieds.

ÉLISABETH. – Mais comment a-t-il pu faire prendre les voleurs?

PIERRE. – On ne sait pas du tout comment il a pu faire; mais on a été averti par ses braiments. Papa, mes oncles et quelques domestiques sont sortis et ont vu Cadichon allant et venant, galopant avec inquiétude de la maison au jardin; ils l'ont suivi avec des lanternes, et il les a menés au bout du mur extérieur du potager; ils ont trouvé là deux hommes évanouis et ils ont vu que c'étaient des voleurs.

JACQUES. – Comment ont-ils pu voir que c'étaient des voleurs? Est-ce que les voleurs ont des figures et des habits extraordinaires qui ne ressemblent pas aux nôtres?

ÉLISABETH. – Ah! je crois bien que ce n'est pas comme nous! J'ai vu toute une bande de voleurs; ils avaient des chapeaux pointus, des manteaux marron, et des visages méchants avec d'énormes moustaches.

— Où les as-tu vus? Quand cela? demandèrent tous les enfants à la fois.

ÉLISABETH. – Je les ai vus, l'hiver dernier, au théâtre de Franconi.

HENRI. – Ah! ah! ah! quelle bêtise! Je croyais que c'étaient de vrais voleurs que tu avais rencontrés dans un de tes voyages, et je m'étonnais que mon oncle et ma tante n'en eussent pas parlé.

ÉLISABETH, *piquée*. – Certainement, monsieur, ce sont de vrais voleurs, et les gendarmes se sont battus contre eux et les ont tués ou faits prisonniers. Et ce n'est pas drôle du tout; j'avais très peur, et il y a eu de pauvres gendarmes blessés.

PIERRE. – Ah! ah! ah! que tu es sotte! ce que tu as vu, c'est ce qu'on appelle une comédie, qui est jouée par des hommes qu'on paye et qui recommencent tous les soirs.

ÉLISABETH. – Comment veux-tu qu'ils recommencent, puisqu'ils sont tués?

PIERRE. – Mais tu ne vois donc pas qu'ils font semblant d'être tués ou blessés, et qu'ils se portent aussi bien que toi et moi.

ÉLISABETH. – Alors, comment papa et mes oncles ont-ils reconnu que ces hommes étaient des voleurs?

PIERRE. – Parce qu'on a trouvé dans leurs poches des couteaux à tuer des hommes, et...

JACQUES, *interrompant*. – Comment est-ce fait des couteaux à tuer des hommes?

PIERRE. – Mais... mais... comme tous les couteaux.

JACQUES. – Alors, comment sais-tu que c'est pour tuer des hommes? C'est peut-être pour couper leur pain.

PIERRE. – Tu m'ennuies, Jacques; tu veux toujours tout comprendre, et tu m'as interrompu quand j'allais dire qu'on a trouvé des papiers sur lesquels ils avaient écrit qu'ils voleraient nos légumes, qu'ils tueraient le curé et beaucoup d'autres personnes.

JACQUES. – Et pourquoi ne voulaient-ils pas nous tuer, nous autres?

ÉLISABETH. – Parce qu'ils savaient que papa et mes oncles sont très courageux, qu'ils ont des pistolets ou des fusils, et que nous les aurions tous aidés.

HENRI. – Tu serais d'un fameux secours, en vérité, si on venait nous attaquer.

ÉLISABETH. – Je serais tout aussi courageuse que vous, monsieur, et je saurais bien tirer les voleurs par les jambes pour les empêcher de tuer papa.

CAMILLE. – Voyons, voyons, ne vous disputez pas, et laissez Pierre nous raconter ce qu'il a entendu dire.

ÉLISABETH. – Nous n'avons pas besoin de Pierre pour savoir ce que nous savons déjà.

PIERRE. – Alors, pourquoi me demandez-vous comment papa a reconnu les voleurs?

— Monsieur Pierre, monsieur Henri, M. Auguste vous cherche, dit le jardinier, qui venait apporter la provision de légumes pour la cuisine.

— Où est-il? demandèrent Pierre et Henri.

— Dans le jardin, messieurs, répondit le jardinier; il n'a pas osé approcher du château, de peur de se rencontrer avec Cadichon.

Je soupirais et je pensais que le pauvre Auguste avait raison de me craindre depuis le triste jour où j'avais manqué de le noyer dans un fossé de boue, après l'avoir fait égratigner dans les ronces et les épines, et l'avoir fait rudement tomber en mordant son poney.

«Je lui dois une réparation, me dis-je; comment faire pour lui rendre un service et lui montrer qu'il n'a plus de motifs pour me craindre?»

XXV - La réparation

Pendant que je cherchais en vain ce que je pouvais faire pour témoigner mon repentir à Auguste, les enfants se rapprochèrent de la place où je réfléchissais tout en broutant l'herbe. Je vis qu'Auguste restait à une certaine distance de moi, et qu'il me regardait d'un air méfiant.

PIERRE. – Il fera chaud aujourd'hui, je ne crois pas qu'une longue promenade soit agréable. Nous ferons mieux de rester à l'ombre dans le parc.

AUGUSTE. – Pierre a raison, d'autant que depuis la maladie dont j'ai manqué mourir, je suis resté faible, et je me fatigue facilement d'une longue course.

HENRI. – C'est pourtant Cadichon qui a été cause de ta maladie, tu dois lui en vouloir?

AUGUSTE. – Je ne crois pas qu'il l'ait fait exprès: il aura eu peur de quelque chose sur le chemin; la frayeur lui aura fait faire un saut qui m'a jeté dans cet affreux fossé. Ainsi, je ne le déteste pas; seulement...

PIERRE. – Seulement quoi?

AUGUSTE, rougissant légèrement. – Seulement j'aime mieux ne plus le monter.

La générosité de ce pauvre garçon me toucha, et augmenta mes regrets de l'avoir si fort maltraité.

Camille et Madeleine proposèrent de faire la cuisine; les enfants avaient bâti un four dans leur jardin; ils le chauffaient avec du bois sec qu'ils ramassaient eux-mêmes. La proposition fut acceptée avec joie; les enfants coururent demander des tabliers de cuisine; ils revinrent tout préparer dans leur jardin. Auguste et Pierre apportèrent le bois; ils cassaient chaque brin en deux et en remplissaient leur four. Avant de l'allumer, ils se rassemblèrent pour savoir ce qu'ils allaient servir pour leur déjeuner.

«Je ferai une omelette», dit Camille.

MADELEINE. – Moi, une crème au café.

ÉLISABETH. – Moi, des côtelettes.

PIERRE. – Et moi, une vinaigrette de veau froid.

HENRI. – Moi, une salade de pommes de terre.

JACQUES. – Moi, des fraises à la crème.

LOUIS. – Moi, des tartines de pain et de beurre.

HENRIETTE. – Et moi, du sucre râpé.

JEANNE. – Et moi, des cerises.

AUGUSTE. – Et moi, je couperai le pain, je mettrai le couvert, je préparerai le vin et l'eau, et je servirai tout le monde.

Et chacun alla demander à la cuisine ce qu'il lui fallait pour le plat qu'il devait fournir. Camille rapporta des oeufs, du beurre, du sel, du poivre, une fourchette et une poêle.

«Il me faut du feu pour fondre mon beurre et pour cuire mes oeufs, dit-elle. Auguste, Auguste, du feu, s'il vous plaît.»

AUGUSTE. – Où faut-il l'allumer?

CAMILLE. – Près du four; dépêchez-vous, je bats mes oeufs.

MADELEINE. – Auguste, Auguste, courez à la cuisine me chercher du café pour ma crème que je fouette; je l'ai oublié; vite, dépêchez-vous.

AUGUSTE. – Il faut que j'allume du feu pour Camille.

MADELEINE. – Après; allez vite chercher mon café: ce ne sera pas long, et je suis pressée.

Auguste partit en courant.

ÉLISABETH. – Auguste, Auguste, il me faut de la braise et un gril pour mes côtelettes; je finis de les couper proprement.

Auguste, qui accourait avec le café, repartit pour le gril.

PIERRE. – Il me faut de l'huile pour ma vinaigrette.

HENRI. – Et moi, du vinaigre pour ma salade; Auguste, vite de l'huile et du vinaigre.

Auguste, qui rapportait le gril, retourna en courant chercher le vinaigre et l'huile.

CAMILLE. – Eh bien! mon feu, c'est comme ça que vous l'allumez, Auguste? Mes oeufs sont battus, vous allez me faire manquer mon omelette.

AUGUSTE. – On m'a donné des commissions; je n'ai pas encore eu le temps d'allumer le bois.

ÉLISABETH. – Et ma braise? Où est-elle, Auguste? Vous avez oublié ma braise!

AUGUSTE. – Non, Élisabeth, mais je n'ai pas pu; on m'a fait courir.

ÉLISABETH. – Je n'aurai pas le temps de faire griller mes côtelettes; dépêchez-vous, Auguste.

LOUIS. – Il me faut un couteau pour couper mes tartines. Vite un couteau, Auguste.

JACQUES. – Je n'ai pas de sucre pour mes fraises; râpe du sucre, Henriette; dépêche-toi.

HENRIETTE. – Je râpe tant que je peux, mais je suis fatiguée; je vais me reposer un peu. J'ai si soif!...

JEANNE. – Mange des cerises; moi aussi, j'ai soif.

JACQUES. – Et moi donc! Je vais en goûter un peu; cela rafraîchit la langue.

LOUIS. – Je veux me rafraîchir un peu aussi; c'est fatigant de faire des tartines.

Et voilà les quatre petits qui entourent le panier de cerises.

JEANNE. – Asseyons-nous; ce sera plus commode pour se rafraîchir.

Ils se rafraîchirent si bien, qu'ils mangèrent toutes les cerises; quand il n'en resta plus, ils se regardèrent avec inquiétude.

JEANNE. – Il ne reste plus rien.

HENRIETTE. – Ils vont nous gronder.

LOUIS, *avec inquiétude*. – Mon Dieu, mon Dieu! comment faire?

JACQUES. – Demandons à Cadichon de venir à notre secours.

LOUIS. – Que veux-tu que fasse Cadichon? Il ne peut pas faire qu'il y ait des cerises quand nous avons tout mangé!

JACQUES. – C'est égal; Cadichon, mon bon Cadichon, viens nous aider; vois notre panier vide, et tâche de le remplir.

J'étais tout près des quatre petits gourmands. Jacques me mettait le panier vide sous le nez pour me faire comprendre ce qu'il attendait de moi. Je le flairai et je partis au petit trot; j'allai à la cuisine, où j'avais vu déposer un panier de cerises, je le pris entre mes dents, je l'emportai en trottant, et je le déposai au milieu des enfants encore assis en rond près des noyaux et des queues de cerises qu'ils avaient mis dans leur assiette.

Un cri de joie accueillit mon retour. Les autres se retournèrent tous à ce cri, et demandèrent ce qu'il y avait.

«C'est Cadichon! c'est Cadichon! s'écria Jacques.

— Tais-toi, lui dit Jeanne; ils sauront que nous avons tout mangé.

— Tant pis, s'ils le savent! répondit Jacques. Je veux qu'ils sachent aussi combien Cadichon est bon et spirituel.»

Et, courant à eux, il leur raconta comment j'avais réparé leur gourmandise. Au lieu de gronder les quatre petits, ils louèrent Jacques de sa franchise, et donnèrent aussi de grands éloges à mon intelligence. Pendant ce temps, Auguste avait allumé le feu de Camille, la braise d'Élisabeth; Camille faisait cuire son omelette, Madeleine finissait sa crème, Élisabeth grillait ses côtelettes, Pierre coupait son veau en tranches pour y faire un assaisonnement, Henri tournait et retournait sa salade de pommes de terre, Jacques faisait une bouillie de ses fraises et de sa crème, Louis achevait une pile de tartines, Henriette

râpait son sucre qui débordait le sucrier, Jeanne épluchait les cerises du panier, et Auguste, suant, soufflant, mettait le couvert, courait pour avoir de l'eau fraîche pour rafraîchir le vin, pour embellir l'aspect du couvert avec des bateaux de radis, de cornichons, de sardines, d'olives. Il avait oublié le sel, il n'avait pas songé aux couverts; il s'apercevait que les verres manquaient; il découvrait des hannetons et des moucherons tombés dans les verres, dans les assiettes. Quand tout fut prêt, quand tous les plats furent placés sur la nappe, Camille se frappa le front.

«Ah! dit-elle. Nous n'avons oublié qu'une chose: c'est de demander à nos mamans la permission de déjeuner dehors et de manger de notre cuisine.

— Courons vite, s'écrièrent les enfants, Auguste gardera le déjeuner.»

Et, s'élançant tous vers la maison, ils se précipitèrent dans le salon où étaient rassemblés les papas et les mamans.

La présence de ces enfants rouges, haletants, avec des tabliers de cuisine qui leur donnaient l'air d'une bande de marmitons, surprit les parents.

Les enfants, courant chacun à leur maman, demandèrent avec une telle volubilité la permission de déjeuner dehors, qu'elles ne comprirent pas d'abord la demande. Après quelques questions et quelques explications, la permission fut accordée, et ils retournèrent bien vite rejoindre Auguste et leur déjeuner. Auguste avait disparu.

«Auguste! Auguste! crièrent-ils.

— Me voici, me voici», répondit une voix qui semblait venir du ciel.

Tous levèrent la tête et aperçurent Auguste, perché au haut d'un chêne, et qui se mit à descendre avec lenteur et précaution.

«Pourquoi as-tu grimpé là-haut? Quelle drôle d'idée tu as eue!» dirent Pierre et Henri.

Auguste descendait toujours sans répondre.

Quand il fut à terre, les enfants virent avec surprise qu'il était pâle et tremblant.

MADELEINE. – Pourquoi avez-vous grimpé à l'arbre, Auguste, et que vous est-il arrivé?

AUGUSTE. – Sans Cadichon, vous n'auriez retrouvé ni moi ni votre déjeuner; c'est pour sauver ma vie que je suis monté au haut de ce chêne.

PIERRE. – Raconte-nous ce qui est arrivé; comment Cadichon a-t-il pu te sauver la vie et préserver notre déjeuner?

CAMILLE. – Mettons-nous à table; nous écouterons en mangeant; je meurs de faim.

Ils se placèrent sur l'herbe, autour de la nappe; Camille servit l'omelette, qui fut trouvée excellente; Élisabeth servit à son tour ses côtelettes: elles étaient très bonnes, mais un peu trop cuites. Le reste du déjeuner vint ensuite; tout fut trouvé bon, bien arrangé, bien servi. Pendant qu'on mangeait, Auguste raconta ce qui suit:

«À peine étiez-vous partis, que je vis accourir les deux gros chiens de la ferme, attirés par l'odeur du repas; je ramassai un bâton, et je crus les faire partir en le brandissant devant eux. Mais ils voyaient les côtelettes, l'omelette, le pain, le beurre, la crème; au lieu d'avoir peur de mon bâton, ils voulurent se jeter sur moi; je lançai le bâton à la tête du plus gros, qui sauta sur mon dos...

— Comment, sur ton dos? dit Henri; il avait donc tourné autour de toi?

— Non, répondit Auguste en rougissant; mais j'avais jeté mon bâton, je n'avais plus rien pour me défendre, et tu comprends qu'il était inutile que je me fisse dévorer par des chiens affamés.

— Je comprends, reprit Henri d'un ton moqueur; c'est toi qui avais tourné les talons et qui te sauvais.

— Je m'en allais pour vous chercher, dit Auguste; les maudites bêtes coururent après moi, lorsque Cadichon vint à mon secours en saisissant par la peau du dos le plus gros des chiens; il le secouait pendant que je grimpais à l'arbre; l'autre sauta après moi, m'attrapa par mon habit, et m'aurait mis en pièces, si Cadichon ne m'eût pas encore préservé de ce méchant animal. Il donna un dernier et bon coup de dent au premier chien, qu'il lança en l'air, et qui alla retomber, brisé et saignant, à quelques pas plus loin; ensuite Cadichon saisit par la queue celui qui tenait le pan de mon habit, ce qui le lui fit lâcher immédiatement; après l'avoir tiré au loin, il se retourna avec une agilité surprenante, et lui lança à la mâchoire une ruade qui doit lui avoir cassé quelques dents. Les deux chiens se sauvèrent en hurlant, et je me préparais à descendre de l'arbre lorsque vous êtes revenus.»

On admira beaucoup mon courage et ma présence d'esprit, et chacun vint à moi, me caressa et m'applaudit.

«Vous voyez bien, dit Jacques d'un air triomphant et l'oeil brillant de bonheur, que mon ami Cadichon est redevenu excellent; je ne sais pas si vous l'aimez, mais moi je l'aime plus que jamais. N'est-ce pas, mon Cadichon, que nous serons toujours bons amis?»

Je répondis de mon mieux par un braiment joyeux; les enfants se mirent à rire, et, se remettant à table, ils continuèrent leur repas. Madeleine servit sa crème.

«La bonne crème! dit Jacques.

— J'en veux encore, dit Louis.

— Et moi aussi, et moi aussi», dirent Henriette et Jeanne.

Madeleine était contente du succès de sa crème; il est juste de dire que chacun avait réussi parfaitement, que le déjeuner fut mangé en entier, et qu'il n'en resta rien. Le pauvre Jacques eut pourtant un moment d'humiliation. Il s'était chargé des fraises à la crème. Il avait sucré sa crème et il avait versé dedans des fraises tout épluchées. C'était très bien; malheureusement il avait fini avant les autres. Voyant qu'il avait du temps devant lui, il voulut perfectionner son plat, et il se mit à écraser les fraises dans la crème. Il écrasa, écrasa si longtemps et si bien, que les fraises et la crème ne firent plus qu'une bouillie, qui devait avoir très bon goût, mais qui n'avait pas très bonne mine.

Lorsque le tour de Jacques arriva, et qu'il voulut servir ses fraises:

«Que me donnes-tu là? s'écria Camille. De la bouillie rouge? Qu'est-ce que c'est? Avec quoi l'as-tu faite?»

— Ce n'est pas de la bouillie rouge, dit Jacques un peu confus; ce sont des fraises à la crème. C'est très bon, je t'assure, Camille; goûtes-en, tu verras.

— Des fraises? dit Madeleine, où sont les fraises? Je ne les vois pas. C'est dégoûtant ce que tu nous donnes.

— Mais oui, c'est dégoûtant, s'écrièrent tous les autres.

— Je croyais que ce serait meilleur écrasé, dit le pauvre petit Jacques, les yeux pleins de larmes. Mais, si vous voulez, j'irai vite cueillir d'autres fraises et chercher de la crème à la ferme.

— Non, mon bon petit Jacques, dit Élisabeth touchée de sa douleur; ta crème doit être très bonne. Veux-tu m'en servir? Je la mangerai avec plaisir.»

Jacques embrassa Élisabeth; sa figure reprit un air joyeux, et il en servit plein une assiette.

Les autres enfants, attendris comme Élisabeth par la bonté et la bonne volonté de Jacques, lui en demandèrent tous, et tous, après en avoir goûté, déclarèrent que c'était excellent, bien meilleur que si les fraises avaient été entières.

Le petit Jacques, qui avait examiné avec inquiétude leurs visages pendant qu'ils goûtaient à sa

crème, redevint radieux quand il vit le succès de son invention; il en prit lui-même, et, quoiqu'il n'en fût pas resté beaucoup, il y en avait assez pour lui faire regretter de ne pas en avoir fait davantage. Le déjeuner fini, ils se mirent à laver la vaisselle dans un grand baquet qui avait été oublié la veille, et que la gouttière avait rempli dans la nuit.

Ce ne fut pas le moins amusant de l'affaire, et la vaisselle n'était pas encore finie quand l'heure de l'étude sonna, et que les parents rappelèrent leurs enfants pour se mettre au travail. Ils demandèrent un quart d'heure de grâce pour achever de tout essuyer et ranger. On le leur accorda. Avant que le quart d'heure fût écoulé, tout était rapporté à la cuisine, mis en place, les enfants étaient au travail, et Auguste avait fait ses adieux pour retourner chez lui.

Avant de s'en aller, Auguste m'appela, et, me voyant approcher, il courut à moi, me caressa et me remercia, par ses paroles et par ses gestes, du service que je lui avais rendu. Je vis ce sentiment de reconnaissance avec plaisir. Il me confirma dans la pensée qu'Auguste était bien meilleur que je ne l'avais jugé d'abord; qu'il n'avait ni rancune ni méchanceté, et que s'il était poltron et un peu bête, ce n'était pas sa faute.

J'eus l'occasion, peu de jours après, de lui rendre un nouveau service.

XXVI - Le bateau

JACQUES. – Quel dommage qu'on ne puisse pas faire tous les jours un déjeuner comme celui de la semaine dernière; c'était si amusant!

LOUIS. – Et comme nous avons bien déjeuné!

CAMILLE. – Ce qui m'a semblé le meilleur, c'était la salade de pommes de terre et la vinaigrette de veau.

MADELEINE, – Je sais bien pourquoi; c'est parce que maman te défend habituellement de manger des choses vinaigrées.

CAMILLE, *riant*. – C'est possible; les choses qu'on mange rarement semblent toujours meilleures, surtout quand on les aime naturellement.

PIERRE. – Que ferons-nous aujourd'hui pour nous amuser?

ÉLISABETH. – C'est vrai, c'est notre jeudi; nous avons congé jusqu'au dîner.

HENRI. – Si nous pêchions une friture dans le grand étang?

CAMILLE. – Bonne idée! Nous aurons un plat de poisson pour demain, jour maigre.

MADELEINE. – Comment pêcherons-nous? Avons-nous des lignes?

PIERRE. – Nous avons assez d'hameçons; ce qui nous manque, ce sont les bâtons pour attacher nos lignes.

HENRI. – Si nous demandions aux domestiques d'aller nous en acheter au village?

PIERRE. – On n'en vend pas là; il faudrait aller à la ville, et c'est bien loin.

CAMILLE. – Voilà Auguste qui arrive; il a peut-être des lignes chez lui; on les enverrait chercher avec le poney.

JACQUES. – Moi, j'irai avec Cadichon.

HENRI. – Tu ne peux pas aller si loin tout seul.

JACQUES. – Ce n'est pas loin, c'est à une demi-lieue.

AUGUSTE, *arrivant*. – Qu'est-ce que vous voulez aller chercher avec Cadichon, mes amis?

PIERRE. – Des lignes pour pêcher. En as-tu, Auguste?

AUGUSTE. – Non; mais il n'y a pas besoin d'aller en chercher si loin; avec des couteaux, nous en ferons nous-mêmes autant que nous en voudrons.

HENRI. – Tiens! c'est vrai. Comment n'y avons-nous pas songé?

AUGUSTE. – Allons vite en couper dans le bois. Avez-vous des couteaux? J'ai le mien dans ma poche.

PIERRE. – J'en ai un excellent que Camille m'a rapporté de Londres.

HENRI. – Et moi aussi, j'ai celui que m'a donné Madeleine.

JACQUES. – Et moi, j'ai aussi un couteau.

LOUIS. – Et moi aussi.

AUGUSTE. – Venez avec moi, alors; pendant que nous couperons les gros brins de bois, vous enlèverez l'écorce et les petites branches.

— Et nous, que ferons-nous en attendant? dirent Camille, Madeleine, Élisabeth.

— Faites préparer ce qui est nécessaire pour la pêche, répondit Pierre: le pain, les vers, les hameçons.

Et tous se dispersèrent, allant chacun à son affaire. Je me dirigeai donc doucement vers l'étang, et j'attendis plus d'une demi-heure l'arrivée des enfants. Je les vis enfin accourir tenant chacun sa gaule, et apportant les hameçons et autres objets dont ils pouvaient avoir besoin.

HENRI. – Je crois qu'il faudra battre l'eau pour faire venir les poissons au-dessus.

PIERRE. – Au contraire, il ne faut pas faire le moindre bruit: les poissons iront tout au fond dans la vase si nous les effrayons.

CAMILLE. – Je crois qu'il serait bon de les attirer en leur jetant quelques miettes de pain.

MADELEINE. – Oui, mais pas beaucoup; si nous leur en donnons trop, ils n'auront plus faim.

ÉLISABETH. – Attendez, laissez-moi faire; occupez-vous de préparer les hameçons pendant que je leur jetterai du pain.

Élisabeth prit le pain; à la troisième miette qu'elle jeta, une demi-douzaine de poissons s'élancèrent dessus. Élisabeth en jeta encore. Louis, Jacques, Henriette et Jeanne voulurent l'aider; ils en jetèrent tant, que les poissons, rassasiés, ne voulurent plus y toucher.

«Je crains que nous n'en ayons trop jeté», dit Élisabeth tout bas à Louis et à Jacques.

JACQUES. – Qu'est-ce que cela fait? Ils mangeront le reste ce soir ou demain.

ÉLISABETH. – Mais c'est qu'ils ne voudront plus mordre à l'hameçon; ils n'ont plus faim.

JACQUES. – Aïe! aïe! les cousins et les cousines ne seront pas contents.

ÉLISABETH. – Ne disons rien; ils sont occupés à leurs hameçons; peut-être les poissons mordront-ils tout de même.

— Voilà les hameçons prêts, dit Pierre apportant les lignes; prenons chacun notre ligne, et lançons-la dans l'eau.

Chacun prit sa ligne et la lança comme disait Pierre. Ils attendirent quelques minutes, en prenant garde de faire du bruit; le poisson ne mordait pas.

AUGUSTE. – La place n'est pas bonne, allons plus loin.

HENRI. – Je crois qu'il n'y a pas de poisson ici, car voilà plusieurs miettes de pain qui n'ont pas été mangées.

CAMILLE. – Allez au bout de l'étang, près du bateau.

PIERRE. – C'est bien profond par là.

ÉLISABETH. – Qu'est-ce que cela fait? Crains-tu que les poissons ne se noient?

PIERRE. – Pas les poissons, mais l'un de nous s'il venait à y tomber.

HENRI. – Comment veux-tu que nous tombions? Nous ne nous approchons pas assez du bord pour glisser ou rouler dans l'eau.

PIERRE. – C'est vrai, mais je ne veux pas tout de même que les petits y aillent.

JACQUES. – Oh! je t'en prie, Pierre, laisse-moi aller avec toi; nous resterons très loin de l'eau.

PIERRE. – Non, non, restez où vous êtes; nous reviendrons bientôt vous joindre, car je ne pense pas que nous trouvions là-bas plus de poisson que par ici. D'ailleurs, ajouta-t-il en baissant la voix, c'est votre faute si nous n'avons rien pu attraper; je vous ai bien vus, vous avez jeté dix fois trop de pain; je ne veux pas le dire à Henri, à Auguste, à Camille et à Madeleine, mais il est juste que vous soyez punis de votre étourderie.

Jacques n'insista plus, et raconta aux autres coupables ce que venait de lui dire Pierre. Ils se résignèrent à rester à la place où ils étaient, attendant toujours que les poissons voulussent bien se laisser prendre, et n'en prenant aucun.

J'avais suivi Pierre, Henri et Auguste au bout de l'étang. Ils jetèrent leurs lignes; pas plus de succès que là-bas; ils eurent beau changer de place, traîner les hameçons: les poissons ne paraissaient pas.

«Mes amis, dit Auguste, j'ai une excellente idée; au lieu de nous ennuyer à attendre qu'il plaise aux poissons de venir se faire prendre, faisons une pêche en grand: prenons-en quinze ou vingt à la fois.»

PIERRE. – Comment ferons-nous pour en prendre quinze ou vingt, puisque nous ne pouvons en prendre un seul?

AUGUSTE. – Avec un filet qu'on appelle épervier.

HENRI. – Mais c'est très difficile; papa dit qu'il faut savoir le lancer.

AUGUSTE. – Difficile! quelle folie! Moi, j'ai lancé dix fois, vingt fois l'épervier. C'est très facile.

PIERRE. – Et as-tu pris beaucoup de poissons?

AUGUSTE. – Je n'en ai pas pris, parce que je ne le lançais pas dans l'eau.

HENRI. – Comment? Où et sur quoi le lançais-tu?

AUGUSTE. – Sur l'herbe ou sur la terre, seulement pour m'apprendre à le bien jeter.

PIERRE. – Mais ce n'est pas du tout la même chose; je suis sûr que tu le lancerais très mal dans l'eau.

AUGUSTE. – Mal! tu crois cela? Tu vas voir si je le lance mal! Je cours chercher l'épervier qui sèche au soleil dans la cour.

PIERRE. – Non, Auguste, je t'en prie. S'il arrivait quelque chose, papa nous gronderait.

AUGUSTE. – Et que veux-tu qu'il arrive? Puisque je te dis que chez nous on pêche toujours à l'épervier. Je pars; attendez-moi, je ne serai pas longtemps.

Et Auguste partit en courant, laissant Pierre et Henri mécontents et inquiets. Il ne tarda pas à revenir, traînant après lui le filet.

«Voilà, dit-il en l'étalant par terre. À présent, gare les poissons!»

Il lança l'épervier assez adroitement; il le tira avec précaution et lenteur.

«Tire donc plus vite! nous n'en finirons pas, dit Henri.

— Non, non, dit Auguste, il faut le ramener tout doucement pour ne pas faire rompre le filet et pour ne laisser échapper aucun poisson.»

Il continua à tirer, et, quand tout fut amené, le filet était vide: pas un poisson ne s'était laissé prendre.

«Oh! dit-il, une première fois ne compte pas. Il ne faut pas se décourager. Recommençons.»

Il recommença, mais il ne réussit pas mieux la seconde fois que la première.

«Je sais ce que c'est, dit-il. Je suis trop près du bord; il n'y a pas assez d'eau. Je vais entrer dans le bateau; comme il est très long, je serai assez éloigné du bord pour pouvoir bien développer mon épervier.

— Non, Auguste, dit Pierre, ne va pas dans le bateau; avec ton épervier, tu peux t'embarrasser dans les rames et les cordages, et tu ferais la culbute dans l'eau.

— Mais tu es comme un bébé de deux ans, Pierre, répliqua Auguste; moi, j'ai plus de courage que toi. Tu vas voir.»

Et il s'élança dans le bateau, qui alla de droite et de gauche. Auguste eut peur, quoiqu'il fît semblant

de rire, et je vis qu'il allait faire quelque maladresse. Il déploya et étendit mal son filet, gêné comme il l'était par le mouvement du bateau; ses mains n'étaient pas très rassurées, il chancelait sur ses pieds. L'amour-propre l'emporta toutefois, et il lança l'épervier. Mais le mouvement fut arrêté par la crainte de tomber à l'eau; l'épervier s'accrocha à son épaule gauche, et lui donna une secousse qui le fit tomber dans l'étang la tête la première. Pierre et Henri poussèrent un cri de terreur qui répondit au cri d'angoisse qu'avait poussé le malheureux Auguste en se sentant tomber. Il se trouvait enveloppé dans le filet, qui gênait ses mouvements, et qui ne lui permettait pas de nager pour revenir sur l'eau et près du bord. Plus il se débattait, plus il resserrait le filet autour de son corps. Je le voyais enfoncer petit à petit. Quelques instants encore et il était perdu. Pierre et Henri ne pouvaient lui prêter aucun secours, ne sachant nager ni l'un ni l'autre. Avant qu'ils pussent amener du monde, Auguste devait périr infailliblement.

Je ne fus pas longtemps à prendre mon parti; me jetant résolument à l'eau, je nageai vers lui, et je plongeai, car il était déjà à une grande profondeur sous l'eau. Je saisis avec mes dents le filet qui l'enveloppait; je nageai vers le bord en le tirant après moi; je regrimpai la pente, fort escarpée, tirant toujours Auguste, au risque de lui occasionner quelques bosses en le traînant sur des pierres et des racines, et je l'amenai jusque sur l'herbe, où il resta sans mouvement.

Pierre et Henri, pâles et tremblants, accoururent près de lui, le débarrassèrent, non sans peine, du filet qui le serrait, et, voyant accourir Camille et Madeleine, ils leur demandèrent d'aller chercher du secours.

Les petits, qui avaient vu de loin la chute d'Auguste, arrivaient aussi en courant, et aidèrent Pierre et Henri à essuyer son visage et ses cheveux imprégnés d'eau. Les domestiques de la maison ne tardèrent pas à venir. On emporta Auguste sans connaissance, et les enfants restèrent seuls avec moi.

«Excellent Cadichon! s'écria Jacques, c'est pourtant toi qui as sauvé la vie à Auguste! Avez-vous vu tous avec quel courage il s'est jeté à l'eau?»

LOUIS. – Oui, certainement! Et comme il a plongé pour rattraper Auguste!

ÉLISABETH. – Et comme il l'a habilement tiré sur l'herbe!

JACQUES. – Pauvre Cadichon! tu es mouillé!

HENRIETTE. – Ne le touche pas, Jacques; il va mouiller tes habits; vois comme l'eau lui coule de partout.

— Ah bah! qu'est-ce que ça fait que je sois un peu mouillé? dit Jacques passant ses bras autour de mon cou; je ne le serai jamais autant que Cadichon.

LOUIS. – Au lieu de l'embrasser et de lui faire des compliments, tu ferais mieux de l'emmener à l'écurie, où nous le bouchonnerons bien avec de la paille et où nous lui donnerons de l'avoine pour le réchauffer et lui rendre des forces.

JACQUES. – Ceci est très vrai; tu as raison. Viens, mon Cadichon.

JEANNE. – Qu'est-ce que c'est que de bouchonner? Tu dis, Louis, que tu bouchonneras Cadichon?

LOUIS. – Bouchonner, c'est frotter avec des poignées de paille jusqu'à ce que le cheval ou l'âne soit bien sec. On appelle cela bouchonner, parce que la poignée de paille qu'on tortille pour cela s'appelle un

bouchon de paille.

Je suivais Jacques et Louis, qui marchèrent vers l'écurie en me faisant signe de les accompagner. Tous deux se mirent à me bouchonner avec une telle vivacité, qu'ils furent bientôt en nage. Ils ne cessèrent pourtant que lorsqu'ils m'eurent bien séché. Pendant ce temps, Henriette et Jeanne se relayaient pour peigner et brosser ma crinière et ma queue. J'étais superbe quand ils eurent fini, et je mangeai avec un appétit extraordinaire la mesure d'avoine que Jacques et Louis me présentèrent.

«Henriette, dit tout bas la petite Jeanne à sa cousine, Cadichon a beaucoup d'avoine; il en a trop.»

HENRIETTE. – Ça ne fait rien, Jeanne; il a été très bon; c'est pour le récompenser.

JEANNE. – C'est que je voudrais bien lui en prendre un peu.

HENRIETTE. – Pourquoi?

JEANNE. – Pour en donner à nos pauvres lapins, qui n'en ont jamais et qui l'aiment tant.

HENRIETTE. – Si Jacques et Louis te voient prendre l'avoine de Cadichon, ils te gronderont.

JEANNE. – Ils ne me verront pas. J'attendrai qu'ils ne me regardent pas.

HENRIETTE. – Alors tu seras une voleuse, car tu voleras l'avoine du pauvre Cadichon, qui ne peut pas se plaindre, puisqu'il ne peut pas parler.

— C'est vrai, dit Jeanne tristement. Mes pauvres lapins seraient pourtant bien contents d'avoir un peu d'avoine.

Et Jeanne s'assit près de son auget, me regardant manger.

«Pourquoi restes-tu là, Jeanne? demanda Henriette. Viens avec moi pour avoir des nouvelles d'Auguste.

— Non, répondit Jeanne, j'aime mieux attendre que Cadichon ait fini de manger, parce que, s'il laisse un peu d'avoine, je pourrai alors la prendre, sans le voler, pour la donner à mes lapins.»

Henriette insista pour la faire partir, mais Jeanne refusa et resta, près de moi. Henriette s'en alla avec ses cousins et cousines.

Je mangeai lentement; je voulais voir si Jeanne, une fois seule, succomberait à la tentation de régaler ses lapins à mes dépens. Elle regardait de temps en temps dans l'auget.

«Comme il mange! disait-elle. Il n'en finira pas... Il ne doit plus avoir faim, et il mange toujours... L'avoine diminue; pourvu qu'il ne mange pas tout... S'il en laissait un peu seulement, je serais si contente!»

J'aurais bien mangé tout ce qui était devant moi, mais la pauvre petite me fit pitié; elle ne touchait à rien malgré l'envie qu'elle en avait. Je fis donc semblant d'en avoir assez, et je quittai mon auget, y laissant la moitié de l'avoine; Jeanne fit un cri de joie, sauta sur ses pieds, et, prenant l'avoine par poignée, la versa dans son tablier de taffetas noir.

«Que tu es bon, que tu es gentil, mon gentil Cadichon! disait-elle. Je n'ai jamais vu un meilleur âne que toi... C'est bien gentil de ne pas être gourmand! Tout le monde t'aime parce que tu es très bon... Les lapins seront bien contents! Je leur dirai que c'est toi qui leur donnes de l'avoine.»

Et Jeanne, qui avait fini de tout verser dans son tablier, partit en courant. Je la vis arriver à la petite maisonnette des lapins, et je l'entendis leur raconter combien j'étais bon, que je n'étais pas du tout

gourmand, qu'il fallait faire comme moi, et que, puisque j'avais laissé de l'avoine à des lapins, eux devaient en laisser pour les petits oiseaux.

«Je reviendrai tantôt, leur dit-elle, et je verrai si vous avez été bons comme Cadichon.»

Elle ferma ensuite leur porte, et courut rejoindre Henriette. Je la suivis pour savoir des nouvelles d'Auguste; en approchant du château, je vis avec plaisir qu'Auguste était assis sur l'herbe avec ses amis. Quand il me vit arriver, il se leva, vint à moi, et dit en me caressant:

«Voilà mon sauveur: sans lui j'étais mort. J'ai perdu connaissance au moment où Cadichon, ayant saisi le filet, commençait à me tirer à terre; mais je l'ai très bien vu se jeter à l'eau et plonger pour me sauver. Jamais je n'oublierai le service qu'il m'a rendu, et jamais je ne reviendrai ici sans dire bonjour à Cadichon.

— Ce que vous dites là est très bien, Auguste, dit la grand-mère. Quand on a du coeur, on a de la reconnaissance envers un animal aussi bien que pour un homme. Quant à moi, je me souviendrai toujours des services que nous a rendus Cadichon, et, quoi qu'il arrive, je suis décidée à ne jamais m'en séparer.»

CAMILLE. – Mais, grand-mère, il y a quelques mois, vous vouliez l'envoyer au moulin. Il aurait été très malheureux au moulin.

LA GRAND-MÈRE. – Aussi, chère enfant, ne l'y ai-je pas envoyé. J'en avais eu la pensée un instant, il est vrai, après le tour qu'il avait joué à Auguste, et à cause d'une foule de petites méchancetés dont toute la maison se plaignait. Mais j'étais décidée à le garder ici en récompense de ses anciens services. À présent, non seulement il restera avec nous, mais je veillerai à ce qu'il y soit heureux.

— Oh! merci, grand-mère, merci! s'écria Jacques en sautant au cou de sa grand-mère, qu'il manqua jeter par terre. C'est moi qui aurai toujours soin de mon cher Cadichon; je l'aimerai, et il m'aimera plus que les autres.

LA GRAND-MÈRE. – Pourquoi veux-tu que Cadichon t'aime plus que les autres, mon petit Jacques? Ce n'est pas juste.

JACQUES. – Si fait, grand-mère, c'est juste, parce que je l'aime plus que ne l'aiment mes cousins et cousines, et que, lorsqu'il a été méchant, que personne ne l'aimait, moi, je l'aimais encore un peu..., et même beaucoup, ajouta-t-il en riant. N'est-il pas vrai, Cadichon?

Je vins aussitôt appuyer ma tête sur son épaule. Tout le monde se mit à rire, et Jacques continua:

«N'est-ce pas, mes cousines et cousins, que vous voulez bien que Cadichon m'aime plus que vous?

— Oui, oui, oui», répondirent-ils tous en riant.

JACQUES. – Et n'est-ce pas que j'aime Cadichon, et que je l'ai toujours aimé plus que vous ne l'aimez?

— Oui, oui, oui, reprirent-ils tout d'une voix.

JACQUES. – Vous voyez bien, grand-mère, que, puisque c'est moi qui vous ai amené Cadichon, puisque c'est moi qui l'aime le plus, il est juste que ce soit moi que Cadichon aime le mieux.

LA GRAND-MÈRE, *souriant*. – Je ne demande pas mieux, cher enfant; mais, quand tu n'y seras pas, tu ne pourras plus le soigner.

JACQUES, *avec vivacité*. – Mais j'y serai toujours, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. – Non, mon cher enfant, tu n'y seras pas toujours, puisque ton papa et ta maman t'emmènent quand ils s'en vont.

Jacques devint triste et pensif; il restait le bras appuyé sur mon dos, et la tête appuyée sur ma main. Tout à coup son visage s'éclaircit.

«Grand-mère, dit-il, voulez-vous me donner Cadichon?»

LA GRAND-MÈRE. – Je te donnerai tout ce que tu voudras, mon cher petit, mais tu ne pourras pas l'emmener avec toi à Paris.

JACQUES. – Non, c'est vrai; mais il sera à moi, et, quand papa aura un château, nous y ferons venir Cadichon.

LA GRAND-MÈRE. – Je te le donne à cette condition, mon enfant; en attendant, il vivra ici, et il vivra probablement plus longtemps que moi. N'oublie pas alors que Cadichon est à toi, et que je te laisse le soin de le faire vivre heureux.

Conclusion

Depuis ce jour, mon petit maître Jacques sembla m'aimer plus encore. Moi, de mon côté, je fis mon possible pour me rendre utile et agréable, non seulement à lui, mais à toutes les personnes de la maison. Je n'eus pas à me repentir des efforts que j'avais faits pour me corriger, car tout le monde s'attacha à moi de plus en plus. Je continuai à veiller sur les enfants, à les préserver de plusieurs accidents, à les protéger contre les hommes et les animaux méchants.

Auguste venait souvent à la maison; jamais il n'oubliait de me faire sa visite, comme il l'avait promis, et chaque fois il m'apportait une petite friandise: tantôt une pomme, une poire, tantôt du pain et du sel que j'aimais particulièrement, ou bien une poignée de laitues ou quelques carottes; jamais enfin il n'oubliait de me donner ce qu'il savait être de mon goût. Ce qui prouve combien je m'étais trompé sur la bonté de son coeur, que je jugeais méchant parce que le pauvre garçon avait été quelquefois sot et vaniteux.

Ce qui me donna la pensée d'écrire mes Mémoires, ce fut une suite de conversations entre Henri et ses cousins et cousines. Henri soutenait toujours que je ne comprenais pas ce que je faisais, ni pourquoi je le faisais. Ses cousines, et Jacques surtout, prenaient le parti de mon intelligence et de ma volonté de bien faire. Je profitai d'un hiver fort rude, qui ne me permettait guère de rester dehors, pour composer et écrire quelques événements importants de ma vie. Ils vous amuseront peut-être, mes jeunes amis, et, en tout cas, ils vous feront comprendre que, si vous voulez être bien servis, il faut bien traiter vos serviteurs; que ceux que vous croyez les plus bêtes ne le sont pas autant qu'ils le paraissent; qu'un âne a, tout comme les autres, un coeur pour aimer ses maîtres et pour souffrir de leurs mauvais traitements, une volonté pour se venger ou pour témoigner son affection; qu'il peut, grâce à ses maîtres, être heureux ou malheureux, être un ami ou un ennemi, tout pauvre âne qu'il est. Je vis heureux, je suis aimé de tout le monde, soigné comme un ami par mon petit maître Jacques; je commence à devenir vieux, mais les ânes vivent longtemps, et, tant que je pourrai marcher et me soutenir, je mettrai mes forces et mon intelligence au service de mes maîtres.

FIN

Pauvre Blaise

(1861)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Horace Castelli

Table des matières

I - Les nouveaux maîtres
II - Première visite au château
III - La réparation et la rechute
IV - Le chat-fantôme
V - Un malheur
VI - Vengeance d’un éléphant
VII - La mare aux sangsues
VIII - Les fleurs
IX - Les poulets
X - Le retour de Jules
XI - Le cerf-volant
XII - L’accent de vérité
XIII - Le remords
XIV - Les domestiques
XV - L’aveu public
XVI - L’obéissance
XVII - La correspondance
XVIII - La comtesse de Trénilly
XIX - L’entorse
XX - L’épreuve
XXI - Le grand jour
XXII - Conclusion

À mon petit-fils
Pierre de SÉGUR

Cher enfant, voici un excellent garçon, sage et pieux comme toi, qui te demande une place dans ta bibliothèque. Tu ne repousseras pas sa prière et tu lui donneras un poste de faveur en l'honneur de ses vertus et de ta grand'mère.

Comtesse de SÉGUR,
née Rostopchine

I - Les nouveaux maîtres

Blaise était assis sur un banc, le menton appuyé dans sa main gauche. Il réfléchissait si profondément qu'il ne pensait pas à mordre dans une tartine de pain et de lait caillé que sa mère lui avait donnée pour son déjeuner.

«À quoi penses-tu, mon garçon? lui dit sa mère. Tu laisses couler à terre ton lait caillé, et ton pain ne sera plus bon.»

BLAISE. — Je pensais aux nouveaux maîtres qui vont arriver, maman, et je cherche à deviner s'ils sont bons ou mauvais.

MADAME ANFRY. — Que tu es nigaud! Comment veux-tu deviner ce que sont des maîtres que personne de chez nous ne connaît?

BLAISE. — On ne les connaît pas ici, mais les garçons d'écurie qui sont arrivés hier avec les chevaux les connaissent, et ils ne les aiment pas.

MADAME ANFRY. — Comment sais-tu cela?

BLAISE. — Parce que je les ai entendus causer pendant que je les aidais à arranger leurs harnais; ils disaient que M. Jules, le fils de M. le comte et de Mme la comtesse, les ferait gronder s'il ne trouvait pas son poney et sa petite voiture prêts à être attelés; ils avaient l'air d'avoir peur de lui.

MADAME ANFRY. — Eh bien, cela prouve-t-il qu'il soit méchant et que les maîtres sont mauvais?

BLAISE. — Quand de grands garçons comme ces gens d'écurie ont peur d'un petit garçon de onze ans, c'est qu'il leur fait du mal.

MADAME ANFRY. — Quel mal veux-tu que leur fasse un enfant?

BLAISE. — Ah! voilà! C'est qu'il va se plaindre, et que son père et sa mère l'écoutent, et qu'ils grondent les pauvres domestiques. Je dis, moi, que c'est méchant.

MADAME ANFRY. — Et qu'est-ce que ça te fait, à toi? Tu n'es pas leur domestique; tu n'as pas à te mêler de leurs affaires. Reste tranquille chez toi, et ne va pas te fourrer au château comme tu faisais toujours du temps de M. Jacques.

BLAISE. — Ah! mon pauvre petit M. Jacques! En voilà un bon et aimable comme on n'en voit pas souvent. Il partageait tout avec moi; il avait toujours une petite friandise à me donner: une poire, un gâteau, des cerises, des joujoux; et puis, il était bon et je l'aimais! Ah! je l'aimais!… Je ne me consolerai jamais de son départ.»

Et Blaise se mit à pleurer.

MADAME ANFRY. — Voyons, Blaise, finis donc! Quand tu pleurerais tout ce que tu as de larmes dans le corps, ce n'est pas cela qui les ferait revenir. Puisque son père a vendu aux nouveaux maîtres, c'est une affaire faite, et tes larmes n'y peuvent rien, n'est-ce pas? Moi aussi, je regrette bien M. et Mme de Berne, et tu ne me vois pourtant pas pleurer…»

Mme Anfry fut interrompue par le claquement d'un fouet et une voix forte qui appelait:

«Holà! le concierge! Personne ici?»

Mme Anfry accourut; un domestique à cheval et en livrée était à la grille fermée.

«C'est vous qui êtes concierge, ici? Tenez la grille ouverte; M. le comte arrive dans cinq minutes, dit-il d'un air insolent.

— Oui, Monsieur, répondit Mme Anfry en saluant.

— Tout est-il en état au château?

— Dame! Monsieur, j'ai fait de mon mieux pour satisfaire les maîtres, répondit timidement Mme Anfry.

— C'est bon, c'est bon», reprit le domestique en fouettant son cheval.

Mme Anfry ouvrit la grille tout en suivant des yeux le domestique, qui galopait vers le château.

«Il n'est guère poli, celui-là, murmura-t-elle; il aurait pu tout de même parler plus honnêtement. Blaise, mon garçon, continua-t-elle plus haut, cours au château et préviens ton père que les nouveaux maîtres arrivent, qu'il vienne vite me rejoindre pour les recevoir à la grille.

— Où le trouverai-je, maman? dit Blaise.

— Dans les chambres du château, qu'il arrange et nettoie depuis ce matin; va, mon garçon, va vite.»

Blaise partit en courant; il entra dans le vestibule, où il trouva cinq ou six domestiques qui allaient et venaient d'un air effaré.

«Halte-là, petit! lui cria un des domestiques; les blouses ne passent pas. Qui demandes-tu?

— Je cherche mon père, Monsieur, pour recevoir les maîtres, répondit Blaise. Maman m'a dit qu'il était au château.»

Et Blaise voulut entrer dans l'appartement; le domestique le saisit par le bras:

LE DOMESTIQUE. — Je t'ai dit, gamin, qu'on ne passait pas en blouse. Ton père n'est pas au château; ce n'est pas sa place ni la tienne non plus. Va le chercher ailleurs.

BLAISE. — Mais pourtant maman m'a dit…

LE DOMESTIQUE. — Vas-tu finir et t'en aller, raisonneur! Si tu ajoutes un mot, je t'époussetterai les épaules du manche de mon plumeau.»

Le pauvre Blaise se retira le coeur un peu gros, et retourna tristement à la grille, où l'attendait sa mère.

«Ils n'ont pas voulu me laisser entrer, maman; ils ont dit que papa n'était pas au château, et que je n'y pouvais pas entrer en blouse. Du temps de M. Jacques, j'y entrais bien, pourtant.

— Je crains que tu n'aies deviné juste, mon pauvre Blaise, dit Mme Anfry en soupirant. On dit: tels maîtres, tels valets. Les valets ne sont pas bons, il se pourrait que les maîtres ne le fussent pas non plus… Comment allons-nous faire? Ils ne seront pas contents si ton père n'est pas ici pour les recevoir. Un concierge doit être à sa grille.

BLAISE. — Voulez-vous que je retourne au château, maman? Je le trouverai peut-être aux écuries.

MADAME ANFRY. — Trop tard, mon ami, trop tard; j'entends claquer des fouets. Ce sont les maîtres qui arrivent.»

Comme elle achevait ces mots, elle vit accourir Anfry, essoufflé et suant, juste au moment où un nuage de poussière annonçait l'approche de la voiture de poste.

Anfry se plaça, le chapeau à la main, d'un côté de la grille; Mme Anfry se rangea avec Blaise de l'autre côté: la berline attelée de quatre chevaux de poste apparut, tourna au galop et enfila l'avenue du château. Elle passa si rapidement que Blaise eut à peine le temps d'apercevoir un monsieur et une dame au fond de la voiture, un petit garçon et une petite fille sur le devant. Ils passèrent sans répondre aux révérences de Mme Anfry et aux saluts du concierge; la petite fille seule salua.

Quand la voiture fut hors de vue, le mari et la femme se regardèrent d'un air chagrin; ils fermèrent lentement la grille, rentrèrent sans mot dire dans leur maison et s'assirent près d'une table sur laquelle était préparé leur frugal dîner. Blaise vint les rejoindre et, de même que ses parents, se plaça silencieusement près de la table.

«Mon ami, dit enfin Mme Anfry, comment trouves-tu les domestiques des nouveaux maîtres?

— Mauvais, répondit Anfry; grossiers, mauvaises langues. Mauvais, répéta-t-il en soupirant.

MADAME ANFRY. — Blaise craint que les maîtres ne soient guère meilleurs.

ANFRY. — Cela se pourrait bien! Ce ne sera pas comme avec les anciens qui n'y sont plus. Blaise, mon garçon, ajouta-t-il en se tournant vers lui, ne va pas au château; n'y va que si on te demande, et restes-y le moins possible.

BLAISE. — C'est bien ce que je compte faire, papa; je n'ai pas du tout envie d'y aller. Quand mon cher petit M. Jacques y demeurait, c'était bien différent; je l'aimais et il voulait toujours m'avoir… Je ne le reverrai peut-être jamais! Mon Dieu! mon Dieu! que c'est donc triste d'aimer des gens qui vous quittent.»

Et le pauvre Blaise versa quelques larmes.

ANFRY. — Allons, Blaise, du courage, mon garçon! Qui sait? Tu le reverras peut-être plus tôt que tu ne penses. M. de Berne m'a bien promis qu'il tâcherait de me placer dans son autre terre, où il va habiter.

BLAISE. — Et puis il la vendra encore, et il nous faudra encore changer de maîtres.

ANFRY. — Mais non; tu ne sais pas et tu parles comme si tu savais. L'autre terre est une terre de famille, qui ne doit jamais être vendue; tandis que celle-ci était de la famille de Madame, et ils ne pouvaient pas habiter deux terres à la fois. Est-ce vrai?

— À quoi sert de parler de tout cela? dit Mme Anfry. Mangeons notre dîner; veux-tu du fromage, Blaisot, en attendant la salade aux oeufs durs?»

Blaise accepta le fromage, puis la salade, et, tout en soupirant, il mangea de bon appétit, car, à onze ans, on pleure et on mange tout à la fois.

Le reste du jour se passa tranquillement pour la famille du concierge; personne ne les demanda. Quand la nuit fut venue, ils mirent les verrous à la grille, le concierge fit sa tournée pour voir si tout était bien fermé, et il rentra pour se coucher. Sa femme et son fils dormaient déjà profondément.

II - Première visite au château

«M. le comte demande le concierge», dit d'une voix impérieuse un des domestiques du château.

C'était de grand matin. Mme Anfry faisait son ménage, Blaise nettoyait la vaisselle, et Anfry était allé scier du bois pour les fourneaux de la cuisine et de la lingerie.

Le domestique avait ouvert bruyamment la porte et restait sur le seuil; il regardait le modeste mobilier du concierge.

«Votre mobilier ne fait pas honneur à vos anciens maîtres, dit le valet en ricanant; si M. le comte passait par ici, il vous ferait bien vite changer tout cela.

— Qu'est-ce que vous trouvez à mon mobilier qui parle contre les anciens maîtres? répondit vivement Mme Anfry. Est-ce qu'il y manque quelque chose? Tout n'est-il pas en bon état? C'était de bons maîtres, ceux qui n'y sont plus, et je n'en demande pas de meilleurs au bon Dieu.

LE DOMESTIQUE. — Ha! ha! le bon Dieu! Comme s'il se mêlait d'un concierge et de son mobilier.

MADAME ANFRY. — Le bon Dieu se mêle de tout, et d'un pauvre concierge tout comme d'un prince et d'un roi; et je n'entends pas qu'on se raille du bon Dieu chez moi, entendez-vous bien!

LE DOMESTIQUE. — Voyons, voyons, Madame la concierge, il ne faut pas vous emporter pour un mot dit en plaisanterie; mais M. le comte demande le concierge et je ne le vois pas ici.

MADAME ANFRY. — Il est au château à scier du bois; allez le chercher là-bas, vous lui ferez la commission.

LE DOMESTIQUE. — Si vous y envoyiez votre garçon, cela me donnerait le temps d'aller faire un tour au village et de faire connaissance avec les cafés.

MADAME ANFRY. — Mon garçon n'a que faire au château; on lui a dit hier qu'on n'y entrait pas en blouse; il ne se mettra pas en prince pour y aller, et il n'ira pas.

LE DOMESTIQUE. — Vous êtes maussade, Madame la concierge; mais prenez-y garde, on pourrait bien chercher à vous remplacer et à vous faire partir.

MADAME ANFRY. — Comme vous voudrez. Si les maîtres sont comme les valets, je ne tiens pas à y rester; nous sommes connus dans le pays, et nous ne manquerons pas de travail ni de place, mon mari et moi.»

Le domestique vit qu'il n'y avait rien à gagner en continuant la conversation; il se retira en grommelant, et remonta lentement l'avenue du château. Il trouva le concierge au bûcher, comme le lui avait dit Mme Anfry.

«M. le comte vous demande, lui dit-il brusquement.

— Je ne suis guère en toilette pour me présenter chez M. le comte, répondit Anfry.

— Puisqu'il vous demande, c'est qu'il vous veut comme vous êtes, reprit le domestique d'un ton bourru.

— C'est vrai», se borna à répondre Anfry.

Et, laissant son travail, il remit sa veste, secoua la poussière de ses pieds, et se dirigea vers le château.

«Où allez-vous? lui dit rudement un domestique qui balayait l'escalier.

— M. le comte m'a fait demander.

— Est-ce bien sûr?… Passez alors, quoique vous soyez bien mal vêtu pour paraître devant M. le comte.

— Qu'à cela ne tienne; j'aime autant ne pas y aller.»

Et Anfry se mit à redescendre l'escalier qu'il avait monté à moitié.

«Mais non, je ne dis pas cela. Puisque M. le comte vous a demandé, c'est qu'il veut vous voir.

— Alors, gardez vos réflexions pour vous», dit Anfry en remontant l'escalier.

Il arriva à la porte du comte de Trénilly et frappa discrètement.

«Entrez!» lui cria-t-on.

Anfry entra; il vit un homme de trente-cinq à trente-six ans, d'assez belle apparence, l'air hautain, mais le regard assez doux. Anfry salua; le comte répondit par un léger signe de tête.

«Vous avez des enfants? dit-il d'un ton bref.

ANFRY. — Un seul, monsieur le comte.

LE COMTE. — Garçon ou fille?

ANFRY. — Garçon.

LE COMTE. — Quel âge?

ANFRY. — Onze ans.

Le Comte. — Envoyez-le au château.

ANFRY. — Pour quel service, Monsieur le comte?

LE COMTE. — Pour le mien, parbleu, puisque je vous dis de me l'envoyer.

ANFRY. — Pardon, Monsieur le comte, mais je ne comprends pas comment mon garçon de onze ans pourrait faire le service de Monsieur le comte. Et s'il faut tout dire, je n'aimerais pas à le mettre en contact avec vos gens.

LE COMTE. — Et pourquoi, s'il vous plaît? Le fils de mon concierge est-il trop grand seigneur pour se trouver avec mes gens?

ANFRY. — Au contraire, Monsieur le comte, il ne serait pas assez grand seigneur pour eux; ils l'ont chassé hier, ils le chasseraient bien encore.

— Je voudrais bien voir cela, s'écria le comte avec colère, quand ce serait par mon ordre qu'il viendrait ici.

ANFRY. — Enfin, Monsieur le comte, mon garçon pourrait voir et entendre des choses qui me feraient de la peine en lui faisant du mal, et j'aime autant qu'il reste à la maison et qu'il n'entre pas au château.»

Le comte fut étonné de cette résistance. Il regarda attentivement le concierge et parut frappé de l'air décidé, mais franc, ouvert et honnête, qui donnait à toute sa personne quelque chose qui commandait le respect. Il hésita quelques instants, puis il reprit d'un ton plus doux:

«C'était pour mon fils que je vous demandais le vôtre; mais peut-être avez-vous raison… Quand mon fils voudra jouer avec votre garçon, il ira le chercher chez vous. Au revoir, ajouta-t-il en faisant de la main un geste d'adieu. Quel est votre nom?

— Anfry, Monsieur le comte, à votre service, quand il vous plaira.»

Anfry sortit, redescendit l'escalier et fut arrêté dans le vestibule par des domestiques, curieux de savoir ce que leur maître avait pu vouloir à un homme d'aussi petite importance qu'un concierge de château; Anfry leur répondit brièvement, sans s'arrêter, et rentra chez lui.

Blaise était devant la grille; il époussetait et nettoyait quand son père rentra.

«As-tu vu le garçon de M. le comte? lui demanda Anfry.

BLAISE. — Non, papa; je n'ai vu personne, qu'un domestique, qui est venu me dire d'aller voir M. Jules.

ANFRY. — Tu n'y as pas été, j'espère bien?

BLAISE. — Non, papa, vous me l'aviez défendu; d'ailleurs, je n'ai guère envie de lier connaissance avec ce M. Jules. Je me figure qu'il ne doit pas être bon.

— Tu pourrais avoir raison; travaille, va à l'école, ce sera mieux pour toi que courailler et paresser toute la journée. En attendant, va me chercher ma serpe que j'ai laissée au bûcher; il y a des branches qui avancent sur la grille et qui gênent pour l'ouvrir. Je veux les couper.»

Blaise, toujours prompt à obéir, partit en courant; il entra au bûcher et y trouva Jules de Trénilly, qui essayait de couper des rognures de bois avec la serpe, qu'il avait ramassée.

«Voulez-vous me donner cette serpe, Monsieur? lui dit Blaise poliment.

JULES. — Elle n'est pas à toi, je ne te la rendrai pas.

BLAISE. — Pardon, Monsieur, elle est à papa; il m'a envoyé pour la chercher.

JULES. — Je te dis que j'en ai besoin; laisse-moi tranquille.

BLAISE. — Mais papa en a besoin aussi, je dois la lui rapporter.

JULES. — Vas-tu me laisser tranquille; tu m'ennuies.»

Blaise insista encore pour avoir sa serpe; Jules continuait à la refuser; Blaise s'approcha pour la retirer des mains de Jules, qui se mit en colère et menaça de la lancer à la tête de Blaise. Il fit, en effet, le mouvement de la jeter; la serpe, trop lourde, retomba sur son pied et lui fit une entaille au soulier, au bas et à la peau; Jules se mit à crier; Michel, le garçon d'écurie, accourut et s'effraya en voyant du sang au pied de son jeune maître.

«Comment vous êtes-vous blessé, Monsieur Jules? lui demanda-t-il.

JULES, *criant*. — C'est ce méchant garçon qui m'a fait mal. Il m'a coupé avec la serpe.

MICHEL, *avec rudesse* — Méchant garnement! que viens-tu faire ici? Tu es le fils du concierge; va à ta niche et n'en sors pas… Ne pleurez pas, pauvre Monsieur Jules; nous allons bien faire gronder ce mauvais sujet qui vous a fait mal.

JULES. — Tu diras, Michel, qu'il m'a donné un coup de serpe.

MICHEL. — Mais est-ce bien vrai? Je n'ai rien vu, moi.

JULES. — C'est égal, dis toujours, puisque c'est sa faute; si tu ne veux pas, je dirai que c'est toi, et je te ferai chasser.

MICHEL. — Non, non, Monsieur Jules, non, non, il ne faut pas me faire chasser; je dirai comme vous me l'ordonnez.»

Et Michel prit Jules dans ses bras et l'emporta au château.

Le pauvre Blaise était resté immobile, stupéfait. Enfin il ramassa la serpe et se dit:

«Faut-il que ce garçon soit méchant! Je vais vite tout raconter à papa, pour qu'il connaisse la vérité et qu'il sache bien que ce n'est pas moi qui l'ai blessé.»

Il courut vers la grille; son père l'attendait avec impatience.

«Tu y as mis du temps, mon garçon, dit-il en recevant la serpe. Qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps?»

Blaise, tout essoufflé, raconta à son père ce qui s'était passé; il avait à peine terminé son récit, que M. de Trénilly parut en haut de l'avenue, marchant d'un pas précipité vers la grille.

«Anfry! cria-t-il avec colère, amenez-moi ce petit drôle, qui s'est caché dans la maison quand il m'a aperçu.»

Anfry marcha seul vers M. de Trénilly.

«Monsieur le comte, dit-il le chapeau à la main, je crois savoir ce qui vous amène ici, et je sais que mon fils n'est pas coupable de ce qui est arrivé.

M. DE TRENILLY. — Comment, pas coupable? Mon fils a au pied une grande entaille que lui a faite votre garçon avec sa serpe, et vous trouvez qu'il n'est pas coupable?

ANFRY. — Ce n'est pas mon garçon, c'est le vôtre qui se l'est faite lui-même.

M. DE TRENILLY. — Ceci est trop fort, par exemple! Me faire croire que mon fils s'est coupé pour le plaisir d'avoir une plaie et d'en souffrir pendant huit jours.

ANFRY. — Non, Monsieur le comte, mais par imprudence et par colère.»

Alors Anfry raconta à M. de Trénilly ce que venait de lui apprendre Blaise.

«Faites-le venir, dit M. de Trénilly, je veux l'entendre raconter à lui-même.»

Anfry alla chercher Blaise, qu'il trouva blotti derrière un rideau.

ANFRY. — Allons, Blaisot, viens parler à M. le comte; il veut que tu lui racontes ce qui s'est passé avec

M. Jules.

BLAISE. — Oh! papa, j'ai peur. Il a l'air en colère; il va me battre.

ANFRY. — Te battre! Sois tranquille, mon garçon, je suis là, moi; s'il fait mine de te toucher, je t'emmène et nous quitterons la maison, seulement le temps d'emporter nos effets.»

Blaise sortit de sa cachette et, tout tremblant, suivit son père, qui l'emmena devant M. de Trénilly. Blaise n'osait lever les yeux; M. de Trénilly le regardait avec colère.

«Raconte-moi comment mon fils a reçu sa blessure, dit-il enfin avec dureté.

BLAISE. — Il ne voulait pas me rendre la serpe que papa m'avait envoyé chercher, Monsieur; j'ai insisté, il s'est fâché, il a voulu m'en donner un coup; la serpe est lourde, elle est retombée malgré lui et l'a blessé au pied.

M. DE TRENILLY. — Tu mens! je te dis que tu mens!

BLAISE, *vivement*. — Non, Monsieur, je ne mens pas; je ne mens jamais. Si j'avais blessé M. Jules, je l'aurais dit sans attendre qu'on me le demandât.»

L'honnête indignation de Blaise parut faire impression sur M. de Trénilly; il regarda alternativement Blaise et Anfry, et s'en alla en se disant à mi-voix:

«C'est singulier! Il a l'air franc et honnête; mais pourquoi Jules aurait-il fait ce conte, et pourquoi Michel l'aurait-il soutenu?… C'est ce que je vais tâcher de me faire expliquer…»

Quand il fut parti, Anfry rentra avec Blaise et lui répéta la défense d'aller au château sans nécessité.

III - La réparation et la rechute

Huit jours après, Blaise était dans le jardin avec son père; ils bêchaient tous deux une plate-bande de salades, lorsque la voix de M. de Trénilly se fit entendre; il appelait Anfry.

«Me voici, Monsieur le comte», répondit Anfry; et il courut vers le comte, qui tenait Jules par la main.

«Anfry, dit le comte, voici Jules qui vient faire ses excuses à votre garçon pour ce qui s'est passé la semaine dernière: votre garçon avait raison, c'est Michel qui a menti; Jules s'est blessé lui-même, il l'a avoué, et il est bien fâché d'avoir accusé à tort votre garçon; de peur d'être grondé pour avoir touché la serpe, il a fait un mensonge et une méchanceté, mal conseillé par Michel, que j'ai renvoyé de mon service et qui est retourné dans son pays; Jules ne recommencera pas, il me l'a bien promis. Jules, va chercher Blaise; tu le lui diras toi-même.»

Jules alla à pas lents dans le potager où travaillait Blaise; il était honteux des excuses que son père lui avait ordonné de faire, et il ne savait de quelle manière commencer. Il restait immobile et silencieux devant Blaise, qui le regardait d'un air surpris.

«Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur Jules? lui demanda-t-il enfin.

— Rien, répondit Jules.

— Mais puisque vous êtes venu ici près de moi, Monsieur Jules, c'est que vous avez besoin de moi.

— Non, répondit Jules.

BLAISE. — Alors je vais me remettre à bêcher, sauf votre respect, Monsieur Jules. Papa n'aime pas que je perde mon temps.

Jules, avec embarras. — Blaise!

BLAISE. — Monsieur Jules.

Jules, très embarrassé. — Blaise!… Je suis venu… Papa m'a dit… Je ne sais pas comment dire… Je veux.., non, je dois… te demander pardon.

Blaise, avec surprise. — À moi, pardon! et de quoi donc?

JULES. — Pour l'autre jour.., la serpe… Michel.., tu te souviens bien?

BLAISE. — Ah! pour le mensonge! Tiens, je n'y pensais plus. Je ne vous en veux pas bien sûr, Monsieur Jules, et je suis bien fâché que vous ayez pris la peine de faire des excuses. C'est juste, à la vérité, mais cela coûte, et je vous en remercie.»

Jules, enchanté de se trouver débarrassé de cette tâche pénible, releva la tête, qu'il avait tenue baissée, et, regardant la bonne figure réjouie de Blaise, il lui proposa de venir jouer avec lui au château.

BLAISE. — Cela, c'est impossible, Monsieur Jules, car papa m'a défendu d'y aller.

JULES. — Pourquoi donc?

BLAISE. — Il dit que ce n'est pas ma place, que je ne dois pas m'habituer à fainéanter, mais à l'aider par mon travail.

JULES. — Oh! que c'est ennuyeux! Attends, je vais le demander à papa.»

Jules courut à M. de Trénilly et lui demanda la permission d'emmener Blaise.

LE COMTE. — Je ne demande pas mieux, mon ami, je suis bien aise que tu joues avec Blaise, qui me semble être un bon et brave garçon.

JULES. — C'est que son père veut qu'il travaille, et ne veut pas qu'il vienne au château.

LE COMTE. — Son père a raison, mais il lui donnera bien un congé pour terminer votre raccommodement. — Nous donnez-vous Blaise pour l'après-midi, Anfry; nous vous le renverrons ce soir.

ANFRY. — Je n'ai rien à refuser à Monsieur le comte, pourvu que Blaise ne gêne pas. Je vais l'amener tout à l'heure, quand il sera nettoyé et qu'il aura changé de vêtements.

LE COMTE. — Pourquoi faire, changer de vêtements? Laissez-lui sa blouse; ce n'est pas fête aujourd'hui.

ANFRY. — C'est fête pour lui, Monsieur le comte, puisque c'est la première fois qu'il est admis près de Monsieur le comte et de M. Jules. Mais, puisque Monsieur le comte l'aime mieux ainsi, il ira en blouse.»

Et il alla au jardin, où Blaise bêchait toujours.

«Blaisot, va te débarbouiller les mains et le visage, et donner un coup de peigne à tes cheveux. Tu vas accompagner M. Jules et jouer avec lui au château.»

Blaise rougit, moitié de peur et moitié de plaisir, et courut se débarbouiller au baquet. Quand il fut lavé, peigné, il alla rejoindre Jules et le comte, qui l'attendaient dans l'avenue. Ils marchaient devant; Blaise suivait; il n'était pas à son aise, il n'osait parler, et il aurait voulu pouvoir retourner à sa bêche et à son jardin. En arrivant au perron, ils trouvèrent la comtesse avec sa fille qui les attendaient.

«Vous amenez Blaise! dit la comtesse en s'avançant vers eux. Je suis bien aise de le connaître; on m'a dit du bien de lui. N'aie pas peur, petit, ajouta-t-elle, Hélène ne te mangera pas, et Jules sera content de jouer avec un garçon de son âge.

— Je n'ai pas peur, Madame, dit Blaise; seulement je ne suis pas à mon aise.

— Eh bien, tu vas t'y mettre en nous aidant à bêcher et à arranger notre jardin, Blaise, dit Hélène avec un sourire aimable. Venez avec moi, Jules et Blaise, et mettons-nous à l'ouvrage.»

Et, passant entre eux deux, elle les prit chacun par la main et courut vers un petit jardin que M. de Trénilly leur avait fait arranger près du château.

«Mais il n'y a rien dans votre jardin, dit Blaise.

HELENE. — C'est précisément pour cela que nous voulons l'arranger: tu vas nous aider.

BLAISE. — Qu'est-ce que vous voulez y mettre: des fleurs ou des légumes?

— Des fleurs! s'écria Hélène; j'aime tant les fleurs!

— Des légumes! s'écria Jules! les fleurs m'ennuient.

HELENE. — Des fleurs seraient bien plus jolies et viendraient plus vite.

JULES. — Des légumes sont bien plus utiles; d'ailleurs, je veux des légumes, et si tu mets des fleurs; je les arracherai.

HELENE. — Fais comme tu voudras; je sais qu'il faut toujours te céder.

BLAISE. — Pourquoi faut-il que vous cédiez, Mademoiselle?

HELENE. — Pour ne pas être battue par lui et grondée par papa, qui croit tout ce que Jules lui dit.

JULES. — Allons, vite à l'ouvrage! Bêchez, ratissez, pendant que je vais chercher des graines au jardin.»

Blaise avait envie de résister à Jules et de soutenir Hélène; mais il n'osa pas, et, prenant une bêche, il se mit à l'ouvrage avec une telle ardeur que le jardin fut retourné en moins d'une demi-heure; Hélène l'aidait, mais moins vivement.

Jules revint avec un sac plein de graines de toute espèce de légumes.

«Voilà, dit-il, des choux-fleurs, des pois, des radis, des asperges, des navets, des carottes, des laitues, des cardons, des épinards…

BLAISE. — Mais, Monsieur Jules, tout cela doit être semé sur couche et repiqué quand c'est levé.

JULES. — Du tout, du tout, je ne veux pas; je veux semer les graines dans mon jardin.

BLAISE. — Comme vous voudrez, Monsieur Jules; mais il faudra les attendre bien longtemps.

JULES. — C'est égal, je veux les semer; j'aime mieux attendre.»

Hélène ne disait rien; elle était habituée aux caprices de son frère; sa bonté et sa douceur la portaient à toujours lui céder pour éviter les disputes. Blaise hochait la tête, mais se taisait, voyant Hélène consentir de bonne grâce à sacrifier les fleurs qu'elle avait désirées. Avec sa bêche il fit des traînées de petites rigoles, dans lesquelles Jules semait la graine.

BLAISE. — Qu'avez-vous semé par ici, Monsieur Jules?

JULES. — Je n'en sais rien; j'ai tout mêlé.

HELENE. — Mais comment sauras-tu où sont les radis, les choux-fleurs, les carottes, et le reste?

JULES. — Je les reconnaîtrai bien en les mangeant.

HELENE. — Mais quand nous voudrons manger des radis, comment les trouverons-nous?

JULES. — Ah! je n'en sais rien! Tu m'ennuies avec tes raisonnements.

BLAISE. — Écoutez, Monsieur Jules, vous n'êtes pas raisonnable; ce ne sera pas un jardin, cela; on n'y

verra rien pendant plus d'une quinzaine. Laissez votre soeur y mettre quelques fleurs.

JULES, *frappant du pied*. — Non, non, non, je ne veux pas; je n'aime pas les fleurs, et je n'en mettrai pas.»

Hélène était rouge; elle avait envie de pleurer, Blaise en eut pitié et lui dit:

«Ne vous affligez pas, Mademoiselle, je vous arrangerai un autre jardin, et je vous y planterai de belles fleurs toutes venues.

HELENE. — Merci, Blaise, tu es bien bon.

JULES. — Et moi! je suis donc mauvais, moi?

HELENE. — Tu n'es pas mauvais, mais Blaise est très bon.

JULES, *avec colère*. — Je ne veux pas que Blaise soit meilleur que moi; je ne veux pas que tu le dises.

HELENE. — Je ne le dirai pas si cela te contrarie, mais…

JULES, *de même*. — Mais quoi?

HELENE. — Mais… Blaise est très bien.»

Jules se mit à crier, à taper des pieds; il courut pour battre Hélène; elle se sauva; il s'élança sur Blaise, qui esquiva le coup en sautant lestement de côté. Jules tomba sur le nez et redoubla ses cris; la bonne d'Hélène accourut.

«Qu'y a-t-il? Pourquoi ces cris?

JULES, *pleurant*. — Blaise est méchant; il veut arracher mes légumes pour mettre des fleurs; ils disent que je suis méchant; c'est lui qui est méchant, il veut arracher mes légumes.

LA BONNE. — Pourquoi contrariez-vous M. Jules, et comment osez-vous lui arracher ses légumes, Blaise?

BLAISE. — Je vous assure, Madame, que je ne veux rien arracher, et que je ne veux pas contrarier M. Jules. C'est lui-même qui se contrarie.

LA BONNE. — C'est cela! toujours la même chanson! C'est M. Jules qui se fait pleurer lui-même, n'est-ce pas?»

Blaise voulut répondre, mais la bonne ne lui en laissa pas le temps; elle le saisit par le bras, le fit pirouetter et lui ordonna de s'en aller chez lui et de ne plus revenir. Blaise partit sans mot dire, se promettant bien de refuser à l'avenir toute invitation du château.

IV - Le chat-fantôme

Blaise était courageux; il n'avait pas peur de l'obscurité, et, quand il faisait beau, il aimait à se promener tout seul, le soir, dans les prairies traversées par un joli ruisseau.

Qu'est-ce qui lui plaisait tant dans la prairie?

D'abord il était seul, il allait où il voulait; ensuite, en suivant le chemin qui bordait le ruisseau, il voyait une longue rangée de fours à plâtre creusés dans la montagne qui borde les prés et la grande route. Ces fours étaient en feu tous les soirs; il en sortait des gerbes d'étincelles; les hommes occupés à enfourner du bois dans ces brasiers lui semblaient être des diables au milieu des flammes de l'enfer. Un autre enfant aurait eu peur, mais Blaise n'était pas si facile à effrayer; il s'arrêtait et regardait avec bonheur ces feux allumés, ces longues traînées d'étincelles, ces hommes armés de fourches attisant le feu. Il suivait tout doucement la rivière jusqu'au moulin, dont il traversait la cour pour revenir par la grande route, en longeant les fours à chaux.

Quelques jours après sa première visite au château, Blaise se préparait à faire sa promenade favorite, lorsqu'il vit accourir Jules.

«Blaise! Blaise! lui cria-t-il, veux-tu venir jouer avec moi? Je suis seul, je m'ennuie.

— Merci, Monsieur Jules, répondit Blaise, je vais me promener dans la prairie; je ne veux pas venir chez vous, pour que vous inventiez encore quelque histoire qui me fasse gronder!

JULES. — Oh! Blaise, je t'en prie, viens; je serai très bon, je ne dirai rien du tout à personne.

BLAISE. — Non, Monsieur Jules, j'aime mieux me promener que jouer.

JULES. — Alors j'irai avec toi.

BLAISE. — Je ne veux pas vous emmener sans la permission de votre papa, Monsieur Jules.

JULES. — Laisse donc! quelle sottise! Crois-tu que papa et maman me tiennent en laisse comme un chien de chasse? Je veux aller avec toi, et j'irai.»

Blaise, ne pouvant empêcher Jules de l'accompagner, se décida à le laisser venir, et ils partirent ensemble, Jules enchanté de sortir du jardin, qui l'ennuyait, et Blaise ennuyé d'avoir Jules pour compagnon.

La lune commençait à se lever et à éclairer le sentier. Les fours étaient tous allumés; Jules eut peur d'abord; mais les explications de Blaise le rassurèrent; il ne se lassait pas de regarder les fours et les hommes travaillant à entretenir le feu. Ils arrivèrent ainsi au moulin. Blaise voulut ouvrir la grille pour traverser la cour, comme il en avait l'habitude; deux énormes dogues accoururent en aboyant dès qu'il mit la main sur la grille; ils montraient deux rangées de dents formidables. Jules eut peur; Blaise appela, personne ne répondit; il passa la main dans les barreaux de la grille pour les flatter et obtenir passage; les chiens s'élancèrent sur la grille et cherchèrent à mordre la main, que Blaise retira promptement.

Comment revenir sans passer par le même chemin? Il y en avait bien un autre, mais Blaise n'aimait pas à le prendre, parce qu'il longeait le cimetière du village; le grand-père, la grand'mère de Blaise y

étaient enterrés, et, quand il passait devant leur tombe, il avait du chagrin.

BLAISE. — Il faut que nous revenions sur nos pas, Monsieur Jules; les chiens gardent le passage; ils nous dévoreraient si nous entrions dans la cour.

JULES. — C'est ennuyeux de revenir par le même chemin; je voudrais passer près des fours à chaux.

BLAISE. — Il y a bien un moyen, Monsieur Jules, mais vous allez avoir peur.

JULES. — Pourquoi? Y a-t-il du danger?

BLAISE. — Aucun danger, Monsieur, si vous n'avez pas peur.

JULES. — Dis-moi vite; qu'est-ce que c'est?

BLAISE. — Ce serait de traverser le cimetière; nous nous retrouverons sur la grande route, juste à l'endroit où commencent les fours.

JULES. — Avec toi je n'aurai pas peur; marche en avant.

BLAISE. — Marchons un peu lestement pour être plus tôt arrivés.»

Ils prirent le chemin du cimetière, situé derrière le moulin. Ils marchaient et approchaient rapidement. Les yeux fixés sur le mur et sur la porte du cimetière, Jules sentait battre son coeur; ses grands yeux ouverts ne quittaient pas le mur blanc, lorsqu'il s'arrêta et poussa un cri de terreur; sa main s'allongea involontairement vers le cimetière et désigna l'objet qui le terrifiait.

Blaise regarda Jules avec surprise, suivit la direction de la main, vit une grande forme blanche, un fantôme qui s'élevait lentement au-dessus du mur, et qui resta immobile quand sa tête et le haut de son corps eurent dépassé le mur. Jules cria; le fantôme tourna vers lui des yeux flamboyants. Jules tremblait de tous ses membres; Blaise n'était pas trop rassuré et restait immobile comme le fantôme; il rassembla enfin tout son courage et fit le signe de la croix. Le fantôme ne bougea pas.

«Ce n'est pas un méchant fantôme, Monsieur Jules, car s'il avait été un mauvais esprit, le signe de la croix l'aurait fait fuir. En tout cas, je vais lui jeter une pierre.»

Et Blaise, se baissant, ramassa une grosse pierre aiguë et la lança de toute sa force et avec une grande adresse à la tête du fantôme, qui poussa une espèce de hurlement effroyable et vint tomber au pied du mur, en dehors du cimetière; il se roula par terre en continuant ses cris. Blaise crut reconnaître des miaulements de chat, et voulut courir à lui pour s'en assurer; mais Jules, pâle et tremblant, le tenait par sa blouse et l'empêchait d'avancer.

BLAISE. — Lâchez-moi donc, Monsieur Jules, laissez-moi aller voir.

JULES. — Non, tu n'iras pas; je ne veux pas que tu me laisses seul; j'ai peur, j'ai peur du fantôme.

BLAISE. — C'est précisément ce que je veux aller voir; ce n'est pas un fantôme, je crois que c'est un chat. Venez avec moi si vous avez peur de rester seul.

JULES. — Non, non, je ne veux pas y aller.

— Alors, faites comme vous voudrez», dit Blaise, et, donnant une secousse pour arracher sa blouse des mains, de Jules, il courut vers la forme blanche étendue par terre.

Jules aimait mieux encore approcher du fantôme avec Blaise que de rester seul; il courut après lui et le rejoignit au moment où Blaise, s'étant baissé, poussa un cri en faisant un saut en arrière; il s'était senti égratigné. Jules se trouvait tout près de lui; le saut de Blaise le fit trébucher, et il alla tomber sur le fantôme qui, poussant un dernier hurlement, griffa le visage de Jules comme il avait fait de la main de Blaise. La terreur de Jules fut à son comble; il voulut crier, sa voix ne put sortir de son gosier; il voulut se lever, la force lui manqua, et il resta à terre privé de sentiment.

Dans le premier moment de surprise, Blaise ne songea pas à Jules, et il examina la forme étendue devant lui; la lune venant de sortir de derrière un nuage, il vit distinctement un chat blanc d'une grosseur extraordinaire. C'était lui qui avait grimpé sur le mur du cimetière; la demi-obscurité l'avait fait paraître encore plus gros et plus blanc, et avait donné à sa tête et à son corps l'apparence d'une tête et d'épaules d'homme. Blaise vit avec chagrin que le pauvre animal avait un oeil hors de la tête et un côté du crâne brisé; ses convulsions avaient cessé; il ne remuait plus.

«Voyons, Monsieur Jules, dit Blaise en repoussant le chat, continuons notre route; je n'ai pas fait de bonne besogne en lançant ma pierre; je vais demander aux ouvriers des fours à plâtre à qui appartient cet animal. Eh bien, Monsieur Jules, vous ne venez pas?»

Et, se retournant vers Jules, il l'aperçut étendu par terre, pâle et sans mouvement.

«Ah! mon Dieu! qu'est ce qu'il a donc? Il a perdu connaissance! Que vais-je faire de lui, mon Dieu! Aussi pourquoi l'ai-je laissé venir avec moi; ces enfants de château, c'est poltron comme tout; je vous demande un peu, là! Y avait-il de quoi s'évanouir, s'effrayer seulement?»

Le pauvre Blaise était bien embarrassé: il lui soufflait sur la figure, lui tapait le dedans des mains, lui jetait de l'eau sur le visage. Enfin Jules soupira, fit un mouvement; Blaise lui souleva la tête; il ouvrit les yeux, regarda autour de lui, aperçut le chat blanc étendu par terre, fut saisi de frayeur et voulut s'éloigner.

«N'ayez pas peur, Monsieur Jules, c'est un chat, rien qu'un pauvre chat, que j'ai tué d'un coup de pierre, et qui, avant de mourir, s'est vengé sur votre joue et sur ma main.»

Jules, un peu rassuré, se leva lentement et saisit la main de Blaise pour s'éloigner au plus vite de ce chat qu'il avait pris pour un fantôme, et qui lui avait occasionné une si grande frayeur.

«Attendez, Monsieur Jules, dit Blaise; laissez-moi emporter le mort, pour que je le fasse reconnaître par quelqu'un. Un beau chat, ajouta-t-il en le ramassant.

JULES. — Par où allons-nous donc passer pour aller à la route?

BLAISE. — Par le cimetière, puisqu'il n'y a pas d'autre chemin. Nous ne pouvons pas aller par la cour du moulin, les chiens nous barrent le passage.

JULES. — Je ne veux point passer par le cimetière.., non, non.., je ne le veux pas, j'ai trop peur.

BLAISE. — De quoi donc auriez-vous peur, Monsieur Jules, puisque vous voyez que notre fantôme n'en est pas un? Ce n'était qu'un chat.

JULES. — Je veux retourner par le chemin de la rivière, par lequel nous sommes venus.

BLAISE. — Et les fours à chaux, donc, nous ne passerons pas devant? C'est le plus joli de la promenade.

JULES. — Non, je ne veux pas y aller; je veux rentrer tout de suite. Si tu ne viens pas avec moi, je vais crier si fort que je vais faire accourir tout le monde.

BLAISE. — Ah bien! ce serait honteux pour vous de crier pour rien du tout. Mais, tout de même, comme on pourrait croire que c'est moi qui vous fais crier, il faut bien que je m'en retourne avec vous, et que je laisse mon chat sans demander à qui il appartient.»

Et Blaise, pas trop content de renoncer aux fours à chaux, suivit Jules, qui marchait très vite pour rentrer à la maison le plus tôt possible. À cent pas de l'avenue du château ils rencontrèrent Hélène et sa bonne, qui les cherchaient de tous côtés.

HELENE. — Où as-tu été, Jules? Maman n'est pas contente; elle a su que tu étais sorti avec Blaise; elle craint qu'il ne te soit arrivé quelque accident; il est très tard, nous devrions être couchés depuis longtemps; allons, mon frère, rentrons vite, tu vas être grondé.

JULES. — Ce n'est pas ma faute, c'est Blaise qui m'a emmené bien loin; il m'a mené dans des chemins dangereux, j'ai manqué d'être mangé par des chiens énormes, et puis j'ai manqué d'être étranglé par les fantômes du cimetière!

HELENE. — Qu'est-ce que tu dis? Les fantômes du cimetière! Tu sais bien qu'il n'y a pas de fantômes.

BLAISE. — Ne l'écoutez pas, Mademoiselle; en fait de fantômes, nous n'avons vu qu'un gros chat blanc monté sur le mur du cimetière. Je l'ai malheureusement tué d'un coup de pierre. Et quant à emmener M. Jules, c'est bien lui qui a voulu absolument venir avec moi, et j'aurais mieux aimé qu'il ne vint pas, j'ai tout fait pour l'empêcher de m'accompagner.

HELENE. — Jules, tu dis toujours sur Blaise des choses qui ne sont pas vraies; c'est très mal; ne répète pas à maman ce que tu m'as dit, parce que tu ferais injustement gronder le pauvre Blaise.

BLAISE. — Merci, Mademoiselle; je ne crains pas ce que M. Jules peut rapporter de moi, pourvu qu'il dise la vérité.»

Hélène ne répondit pas et soupira; elle savait que Jules mentait souvent, et elle craignait qu'il ne fît gronder le pauvre Blaise, qu'elle savait innocent.

Mme de Trénilly était descendue dans la cour pour avoir des nouvelles de Jules, dont elle était inquiète; en le voyant revenir avec sa soeur, elle alla à eux et demanda avec inquiétude ce qui l'avait retenu si longtemps.

JULES. — Maman, c'est Blaise qui m'a emmené bien loin; j'avais très peur, mais il ne voulait pas revenir, et m'a fait aller au cimetière.

LA COMTESSE. — Au cimetière! Pour quoi faire? Et qu'as-tu donc à ton habit? Le dos est plein de poussière, comme si tu t'étais roulé par terre. Serais-tu tombé? T'es-tu fait mal?

JULES. — C'est Blaise qui m'a fait tomber en tuant un superbe chat blanc.

LA COMTESSE. — Pourquoi a-t-il tué ce chat? Comment t'a-t-il fait tomber en le tuant? Il est donc méchant, ce Blaise?

JULES. — Oui, maman, il est très méchant et il ment souvent ou plutôt toujours.

— Maman, reprit Hélène avec indignation, Blaise est très bon et ne ment pas. C'est Jules qui ment et qui est méchant. Blaise m'a dit que Jules avait voulu absolument le suivre à la promenade, et il a tué ce chat parce qu'ils l'ont pris pour un fantôme: mais il ne voulait pas le tuer, et il en est très fâché.

La comtesse. — Blaise peut mentir aussi bien que Jules. Pourquoi excuser un étranger pour accuser ton frère?

HELENE. — Parce que je connais Jules, maman, et je sais qu'il ment souvent.

LA COMTESSE. — Hélène, toi qui prétends être pieuse, sois plus charitable et plus indulgente pour ton frère. Montons au salon; je tâcherai demain de savoir quel est le menteur, et je promets qu'il sera puni comme il le mérite.»

Jules eût mieux aimé que sa mère ne parlât plus de cette affaire; mais Hélène, qui avait pitié du pauvre Blaise calomnié, fut au contraire satisfaite de la promesse de sa mère. En allant se coucher, elle reprocha à Jules sa méchante conduite; il répondit, comme à son ordinaire, par des injures et des coups de pied.

Le lendemain, la comtesse alla seule chez Anfry; elle fit venir Blaise, qu'elle questionna beaucoup, et elle acquit la certitude de l'innocence de Blaise et de la méchanceté de Jules; mais la crainte de rabaisser son fils en donnant raison à un petit paysan l'empêcha de punir Jules comme il le méritait.

V - Un malheur

Un jour, Blaise bêchait et arrosait le jardin d'Hélène, lorsqu'ils entendirent des cris perçants qui provenaient d'une maison placée de l'autre côté du chemin, et habitée par une pauvre femme et ses cinq enfants. Blaise jeta sa bêche et courut vers la maison d'où partaient les cris; Hélène l'avait suivi; ils arrivèrent au moment où la pauvre femme retirait d'une mare pleine d'eau son petit garçon de deux ans, qu'elle avait laissé jouer dans un verger au milieu duquel était la maison. Dans un coin du verger elle avait creusé une petite mare pour y laver le linge de son plus jeune enfant, âgé de trois mois. Elle était rentrée pour faire manger au petit sa bouillie, et, pendant cette courte absence, celui de deux ans était tombé dans la mare; il n'avait pas pu en sortir et il avait été noyé. La mère poussait des cris perçants. Les voisins accoururent; les uns soutenaient la mère, qui se débattait en convulsions; les autres avaient ramassé l'enfant, le déshabillaient et essuyaient l'eau qui coulait de ses cheveux et de tout son corps. Blaise courut à toutes jambes chercher un médecin. Hélène, quoique saisie et tremblante, aidait à essuyer l'enfant et à l'envelopper de linges chauds et secs. Elle pensa ensuite que d'autres voisines de la pauvre femme pourraient, en attendant le médecin, aider à rappeler la vie et la chaleur dans le corps de ce pauvre petit, et elle courut les prévenir du malheur qui était arrivé. Deux habitants du voisinage, M. et Mme Renou, prirent chez eux différents remèdes qui pouvaient être utiles, et entrèrent chez la pauvre femme. Pendant que Mme Renou cherchait à consoler et à encourager la malheureuse mère, M. Renou fit étendre l'enfant sur une couverture de laine, devant le feu; on le frotta d'eau-de-vie, d'alcali, de moutarde, on lui fit respirer des sels, de l'alcali; on employa tous les moyens usités en de pareils accidents, mais sans succès: l'enfant était sans vie et glacé. Quand son malheur fut certain, la pauvre femme se jeta à genoux devant le corps de son enfant, le couvrit de baisers et de larmes, le serra dans ses bras en l'appelant des noms les plus tendres. On voulut vainement la relever, lui enlever son enfant; elle le retenait avec force et ne voulait pas s'en détacher. Enfin elle perdit connaissance et tomba dans les bras des personnes qui l'entouraient. On profita de son évanouissement pour la déshabiller, la coucher dans son lit et porter l'enfant dans une chambre voisine. La bonne petite Hélène n'avait pas été inutile pendant cette scène de désolation: elle berçait et soignait le petit enfant de trois mois, dont personne ne s'occupait, et qui criait pitoyablement dans son berceau. Hélène finit par le calmer et l'endormir.

Quand tout fut fini pour l'enfant noyé et qu'on l'eut posé sur un lit, enveloppé de couvertures, le médecin arriva.

«Eh bien, dit-il, l'enfant respire-t-il encore?

— Je le crois mort, dit Mme Renou; mais il y aurait peut-être à employer des moyens que je ne connais pas; essayez, Monsieur, et tâchez de rappeler cet enfant à la vie.»

Le médecin découvrit le corps, appliqua l'oreille contre le coeur; après un examen de quelques minutes, il se releva.

«L'enfant est bien mort, dit-il; je n'entends pas les battements de son coeur.

— Mais n'y aurait-il pas quelque remède qui pourrait le ranimer?

— Je n'en connais pas. Faites ce que vous avez déjà fait: soufflez de l'air dans la bouche, frottez le corps d'alcali, mettez des sinapismes, tâchez de ranimer les battements du coeur; mais je crois que tout sera inutile, car l'enfant est mort, sans aucun doute.»

En disant ces mots, jetant à la mère désolée un regard de compassion, il quitta la chambre et alla

voir d'autres malades. Mme Renou, désolée de cet arrêt du médecin et de son prompt départ, s'écria:

«Un peu de courage encore! On a vu faire revenir des noyés après deux heures de soins; nous n'avons pas réussi jusqu'à présent, mais nous serons peut-être plus heureux en continuant.»

Mme Renou, aidée des voisins charitables qui n'avaient cessé de donner tous leurs soins à la mère et à l'enfant, recommença ce qui avait été vainement essayé depuis une heure. La pauvre mère reprit quelque espoir en voyant continuer les secours que l'arrivée du médecin avait interrompus.

Pendant plus d'une heure encore, on ne cessa de frictionner, réchauffer l'enfant, mais sans obtenir aucun bon résultat. Quand Mme Renou vit l'inutilité de leurs efforts, elle enveloppa l'enfant dans des linges qui devaient être son linceul, et elle le laissa sur le lit de la chambre où il avait été transporté.

«Mon enfant, mon cher enfant! s'écria la mère en voyant revenir Mme Renou, vous l'avez abandonné.

— Tout est fini, ma pauvre femme, dit Mme Renou. Le Bon Dieu a repris votre enfant pour son plus grand bonheur; il est au ciel, où il prie pour vous et pour ses frères et soeurs.

— Mon enfant, mon cher petit enfant! cria la pauvre mère en sanglotant; le perdre ainsi! le voir mourir sous mes yeux, à dix pas de moi! Oh! c'est trop affreux! J'aurais été moins désolée de le voir mourir dans son lit.

— Ma pauvre femme, pensez que si votre enfant était mort dans son lit, c'eût été par maladie, et que vous l'auriez vu souffrir cruellement pendant plusieurs jours; c'eût été plus terrible encore; le bon Dieu vous a épargné cette douleur.»

Pendant longtemps encore, Mme Renou resta près de la pauvre femme sans pouvoir calmer son désespoir. Elle la quitta enfin, la laissant aux mains des voisines, dont les consolations furent des plus rudes, mais des plus efficaces.

«Voyons, ma bonne Marie, lui dit l'une, vous n'êtes pas raisonnable; puisque le bon Dieu le veut, vous ne pouvez l'empêcher.

— À quoi vous sert de vous désoler ainsi, dit l'autre; ce ne sont pas vos cris ni vos pleurs qui feront revivre l'enfant.

— Soyez raisonnable, dit la troisième, et voyez donc qu'il vous reste encore quatre enfants; il y en a tant qui n'en ont pas.

— Et le pauvre innocent qui, en se réveillant, aura besoin de votre lait; quelle nourriture vous lui donnerez en vous chagrinant comme vous le faites!

— On fera de son mieux pour vous soulager, ma pauvre Marie; tenez, voyez Mme Désiré qui prend votre enfant et qui va le nourrir avec le sien.»

En effet, Mme Désiré Thorel, bonne et gentille jeune femme qui demeurait tout près, et qui avait un enfant au maillot, était accourue à la première nouvelle du malheur arrivé à Marie. Elle avait aidé avec bonté et intelligence Mme Renou dans les soins donnés à l'enfant noyé; au réveil du petit, qu'Hélène avait endormi, elle le prit, l'enveloppa de langes et l'emporta chez elle pour le nourrir et le soigner avec le sien; elle ne le reporta que plusieurs heures après, lorsque la mère, revenant un peu à elle et au souvenir de ses autres enfants, demanda ce dernier petit, le seul qui pût être près d'elle; les autres étaient à l'école ou dans une ferme, où on les employait à garder des dindes et des oies.

Pendant plusieurs jours, elle fut inconsolable; le temps agit enfin sur son chagrin comme il agit sur tout: il l'usa et le diminua insensiblement. Mme Renou et Hélène allèrent tous les jours et plusieurs fois par jour lui donner des consolations, adoucir sa douleur et pourvoir à ses besoins et à ceux de sa famille. Hélène s'occupait des enfants, les peignait, les lavait; elle rangeait les vêtements épars, mettait de l'ordre dans le ménage, pendant que Mme Renou causait avec Marie et cherchait à lui donner la résignation d'une pieuse chrétienne soumise aux volontés de Dieu.

Jules profitait des absences plus fréquentes d'Hélène pour multiplier ses sottises, dont le pauvre Blaise était toujours l'innocente victime, comme on va le voir dans les chapitres suivants.

VI - Vengeance d'un éléphant

«Broum, broum, broum. Voyez, Messieurs, Mesdames, l'animal le plus grand de tous les animaux créés par le bon Dieu, et, malgré sa grande taille, le plus doux, le plus obéissant. Venez, Messieurs, Mesdames, admirer cet animal et son savoir-faire; deux sous par tête, deux sous.»

L'homme qui parlait ainsi était entré dans la cour du château avec son éléphant, un des plus gros de son espèce et, comme le disait son maître, un des plus doux. En un instant une douzaine de têtes se firent voir aux fenêtres, entre autres celle de Jules; il accourut aussitôt pour voir l'animal de plus près; Hélène et sa mère le suivirent bientôt, ainsi que tous les domestiques. Quand il y eut dans la cour assez de monde pour donner une représentation du savoir-faire de l'éléphant, le maître passa une sébile devant toutes les personnes présentes, et chacun y déposa son offrande. La sébile se trouvant suffisamment remplie, le maître fit déployer à l'éléphant tous ses talents. Il lui fit lancer une énorme boule et la recevoir au bout de sa trompe; il lui fit saluer la compagnie; déboucher une bouteille de vin, en verser un verre plein, l'avaler sans en répandre une goutte, en verser un second verre et y tremper une tranche de pain qu'il avala comme une pilule; il lui fit casser des noix avec son gros pied de devant; il lui fit transporter en tas des pierres que deux hommes pouvaient à peine soulever, et que l'éléphant enleva avec la même facilité qu'un enfant aurait mise à manier une noix; et il lui fit exécuter beaucoup d'autres tours plus ou moins difficiles, qui excitaient l'admiration de tous les spectateurs.

Quand la représentation fut terminée, le maître s'approcha de M. de Trénilly et lui demanda la permission de coucher dans une de ses granges. M. de Trénilly y consentit, à la grande joie des enfants, qui comptaient bien revoir l'éléphant dans son appartement et lui apporter à manger.

«Que donnez-vous à dîner à votre éléphant? demanda Jules au maître.

— Des boulettes de farine et d'oeufs, Monsieur, et un baquet de son avec des choux et des carottes.

— Où sont vos boulettes? demanda Jules.

— Je vais les apprêter, Monsieur; elles ne sont pas encore faites.

— Blaise, Blaise, allons voir faire les boulettes de l'éléphant, et nous regarderons comment il les mange.

— Je n'ai pas le temps en ce moment, Monsieur; j'ai de l'ouvrage pour le maître d'école qui m'a commandé des modèles d'écriture pour les enfants qui commencent.

— Bah! tu les feras plus tard; viens, viens vite!

— Impossible, Monsieur; plus tard je n'aurai pas le temps.

— Papa, papa, dit Jules à M. de Trénilly, dites à Blaise de venir jouer avec moi; il croit que vous le gronderez s'il quitte son travail.

— Va jouer, Blaise, dit M. de Trénilly, tu travailleras un autre jour.

— Mais, Monsieur le comte…

— Va donc, quand je te le dis, reprit M. de Trénilly avec quelque impatience: il est bon d'aimer à travailler, mais il faut aussi savoir jouer; chaque chose en son temps.»

Blaise n'osa pas répliquer et suivit à contre-coeur et à pas lents Jules qui courait à la ferme pour voir faire les boulettes et la soupe de l'éléphant.

«Blaise, Blaise, dépêche-toi; viens voir tout ce qu'on met dans les boulettes de l'éléphant.»

Blaise ne se dépêchait pas: quand il arriva, les boulettes étaient à moitié faites; c'étaient des boules,

grosses comme des melons; dans chacune d'elles il y avait douze oeufs, une bouteille de lait, une livre de beurre et deux livres de pain; tout cela était mêlé, pétri et roulé. La soupe se composait d'un demi-tonneau d'eau dans laquelle on faisait cuire deux énormes paniers de choux, de carottes, de navets, de pommes de terre, avec une forte poignée de sel et une livre de beurre.

«Cet éléphant doit coûter cher à nourrir, dit Blaise, il mange à un seul repas ce qui nous suffirait pour huit jours à papa, maman et moi.

JULES. — Tu vois bien qu'il n'y avait pas de viande; il vous faut de la viande pour vivre, je suppose.

BLAISE. — De la viande, Monsieur Jules! nous n'en mangeons que le dimanche, et il ne nous en faut pas beaucoup; avec un morceau gros comme le poing nous en avons de reste pour le lendemain.

— Pas possible! s'écria Jules avec étonnement. Moi, je ne mange que de la viande; que manges-tu donc les jours de la semaine?

BLAISE. — Du fromage, un oeuf dur, des légumes, avec du pain, bien entendu. Quant au pain, j'en ai tant que j'en veux.

JULES. — Ah! bien, moi, si on ne me donnait pas de viande, je ne mangerais rien du tout.

BLAISE. — Ce serait tant pis pour vous, Monsieur Jules, car vous souffririez de la faim; et quand on a faim on trouve bon tout ce qui se mange. Mais voyez, voilà qu'on porte à manger à l'éléphant; approchons pour le voir avaler ses boulettes.»

Jules courut à la grange; il voulut entrer.

«N'entrez pas, mon petit monsieur, lui dit le gardien; quand l'éléphant va manger et pendant qu'il mange, il n'est pas commode; il pourrait vous faire du mal.

— C'est ennuyeux, dit Jules en tapant du pied; j'aurais voulu le voir quand il mange.

— Tenez, Monsieur Jules, dit Blaise, montez sur ce banc de pierre qui est sous la fenêtre; vous verrez très bien dans la grange sans courir aucun danger.»

Jules grimpa sur le banc; la fenêtre de la grange était ouverte; il vit parfaitement l'éléphant saisir les boules avec sa trompe et les porter à sa bouche; de même pour la soupe; sa trompe lui servait de cuillère et de fourchette.

Quand il eut fini son repas, il tourna la tête vers Jules et Blaise, qui restaient à la fenêtre, et allongea vers eux sa trompe comme pour demander quelque chose.

«On croirait, dit Blaise, qu'il demande son dessert; j'ai tout juste dans ma poche une demi-douzaine de pommes que j'ai ramassées devant notre porte; je vais voir s'il les aime.»

Et Blaise présenta une pomme à la trompe de l'éléphant; l'animal la flaira un moment, la saisit et l'avala; une autre, puis une troisième eurent le même succès; quand toutes les six furent mangées et qu'il continua à allonger sa trompe pour en demander encore, Jules tira de sa poche une longue épingle avec laquelle il embrochait les pauvres papillons et hannetons qu'il attrapait, et piqua fortement le bout de la trompe de l'éléphant. Celui-ci parut irrité; il secoua sa trompe et sa tête, leva les jambes l'une après l'autre comme s'il faisait le mouvement d'écraser quelque chose; mais il se calma promptement et allongea encore une fois sa trompe, la dirigeant vers Blaise.

«Je n'ai plus rien, mon pauvre ami, dit Blaise en lui faisant voir ses deux mains vides et en lui caressant la trompe.

— Mais moi, j'ai encore quelque chose pour toi, mon cher, s'écria Jules. Tiens, tiens, tiens.»

Et il accompagna chaque *tiens* d'un fort coup d'épingle sur sa trompe allongée.

Cette fois l'animal poussa un cri discordant, et regarda autour de lui comme pour chercher un moyen de se venger. Puis il se retourna vers un énorme cuvier, plein d'eau qu'on y avait versée pour le faire boire.

«Il boit! il boit! s'écria Jules. Dieu, quelle quantité d'eau il avale!»

Quand l'éléphant eut presque vidé le cuvier, il se retourna vers la fenêtre où étaient toujours Jules et Blaise; il allongea sa trompe vers Jules et lui lança un jet d'eau avec une telle force, que Jules fut jeté de dessus le banc où il était monté. La trompe de l'éléphant le poursuivit à terre et continua à l'inonder de telle façon, qu'il ne pouvait ni crier ni se relever.

Le bon Blaise, effrayé des mouvements convulsifs de Jules, et ne sachant comment faire finir la vengeance de l'éléphant, s'élança vers le bout de la trompe en joignant les mains et en criant:

«Oh! éléphant, mon cher éléphant, cesse, je t'en prie! tu vas le faire étouffer.»

Dès que l'éléphant vit que Blaise, qui s'était jeté devant Jules, allait être inondé, il arrêta sa vengeance, et, rentrant sa trompe; il reversa l'eau qui y était encore dans le cuvier d'où il l'avait tirée.

Blaise aida Jules à se relever; à peine fut-il debout, qu'il repoussa Blaise avec colère en criant:

«C'est ta faute, méchant, vilain; c'est toi qui m'as fait monter sur ce banc; c'est toi qui as attiré l'éléphant en lui donnant de vilaines pommes, que tu nous a volées probablement. Va-t'en; je le dirai à papa.

— Comment, Monsieur Jules, répondit Blaise tout surpris. Qu'ai-je donc fait? Je vous ai fait monter sur le banc pour que vous voyiez mieux; j'ai donné mes pommes à l'éléphant pour lui faire plaisir; et les pommes étaient bien à moi, elles sont tombées d'un pommier qui est à papa.»

Jules continuait à crier et à repousser à coups de pied et à coups de poing le pauvre Blaise, qui voulait l'aider à marcher avec ses habits ruisselants d'eau.

Toute la maison était accourue aux cris de Jules: quand Hélène le vit trempé des pieds à la tête, elle eut peur et crut à un accident.

«Non, c'est la faute de ce méchant Blaise, dit Jules, pleurant pendant qu'on l'emmenait; c'est lui qui a tout fait.

HELENE. — Comment, Blaise, tu as jeté Jules dans l'eau?

BLAISE. — Non, Mademoiselle; je ne sais pas pourquoi M. Jules rejette la faute sur moi; je n'ai rien fait de mal, que je sache.

HELENE. — Qu'est-ce qui l'a mouillé ainsi?

BLAISE. — C'est l'éléphant, Mademoiselle, qui lui a craché de l'eau à la figure.

HELENE. — Ah! ah! ah! j'aurais voulu le voir. Ah! ah! ah! cela devait être drôle, car ce n'est certainement pas dangereux.

BLAISE. — Ma foi, Mademoiselle, l'éléphant était bien en colère tout de même, et si je ne m'étais pas jeté devant M. Jules, l'eau aurait fini par l'étouffer, car il ne pouvait pas respirer.

HELENE. — Pourquoi l'éléphant était-il en colère et pourquoi ne t'a-t-il pas jeté de l'eau comme à Jules?»

Blaise raconta à Hélène ce qui était arrivé, et Hélène lui promit de le redire à sa maman, pour qu'elle ne crût pas les mensonges de Jules.

À peine Hélène avait-elle quitté Blaise, qui s'en retournait tristement à la maison, qu'elle rencontra son père qui avait l'air irrité.

LE COMTE. — Sais-tu où est Blaise, Hélène? Je cherche ce petit drôle pour lui tirer les oreilles; il ne fait que des sottises et des méchancetés.

HELENE. — Et qu'a-t-il donc fait, papa?

LE COMTE. — Il a manqué faire tuer Jules par l'éléphant en le forçant à monter sur une fenêtre d'où il ne pouvait plus descendre, et puis ce mauvais garnement s'est mis à exciter l'éléphant; quand celui-ci a été bien en colère, Blaise s'est sauvé bravement; le pauvre Jules, qui était pris sur cette fenêtre, a été jeté par terre par l'éléphant, qui lui lançait à la figure toute l'eau qu'il avait pu ramasser dans sa trompe.

HELENE. — Je crains, papa, que Jules n'ait menti cette fois encore; Blaise vient de me raconter comment la chose s'est passée, et il n'a aucun tort.»

Et Hélène raconta à son père ce que venait de lui dire le pauvre Blaise. M. de Trénilly fut très embarrassé, car, cette fois encore, l'un des deux mentait; et comment savoir lequel? Après quelques instants de réflexion, il dit:

«Je trouve pourtant singulier, Hélène, que, chaque fois que Jules sort avec Blaise, il lui arrive quelque fâcheuse aventure; et quand il sort seul ou avec d'autres, il ne se passe rien d'extraordinaire.

HELENE. — C'est vrai, papa, et pourtant je suis sûre que Blaise n'a aucun tort et que Jules invente.

LE COMTE. — Nous saurons cela un jour ou l'autre; mais, en attendant, j'engagerai Jules à jouer le moins possible avec ce Blaise, que je crois être un vaurien.»

VII - La mare aux sangsues

Jules resta effectivement quelques jours sans faire venir Blaise; mais M. de Trénilly venait de lui donner un âne, et il avait besoin de quelqu'un pour l'accompagner dans ses promenades.

«Papa, dit-il à son père, voulez-vous que j'aille chercher Blaise pour jouer avec moi?

LE COMTE. — Tu sais, Jules, que je n'aime pas à te voir sortir avec Blaise; il t'arrive chaque fois une aventure désagréable.

JULES. — Papa, c'est que je voudrais monter à âne, et j'ai besoin de lui pour m'accompagner.

LE COMTE. — Tu as monté à âne tous ces jours-ci et tu t'es bien passé de Blaise.

JULES. — Oui, papa, parce que je suis resté dans le parc, mais je voudrais aller dans les champs, et maman ne veut pas que j'y aille seul.

LE COMTE. — Va le chercher, mon ami, je le veux bien, mais ne l'écoute pas et ne souffre pas qu'il te fasse quelque sottise.

— Oh! papa, soyez tranquille», dit Jules en s'élançant hors de la chambre pour courir chez Blaise.

Il arriva tout essoufflé chez Anfry.

«Où est Blaise? dit-il, j'ai besoin de lui.

— Blaise n'y est pas, Monsieur, répondit Anfry d'un ton sec.

JULES. — Où est-il? Je veux l'avoir tout de suite.

ANFRY. — Il est dans les champs, Monsieur, à arracher des pommes de terre.

JULES. — Allez le chercher.

ANFRY. — Je ne peux pas, j'ai de l'ouvrage pressé.

JULES. — Alors je vais dire à papa que vous ne voulez pas laisser Blaise venir avec moi, et papa vous grondera, et je serai bien content.

ANFRY. — Vous direz ce que vous voudrez, Monsieur; je ne crains rien, parce que je fais mon devoir.

JULES. — De quel côté est Blaise?

ANFRY. — Du côté de la mare aux sangsues?

JULES. — Pourquoi l'appelle-t-on mare aux sangsues?

ANFRY. — Parce qu'il y a des sangsues dedans, bien probablement.»

Jules forma le projet d'aller seul rejoindre Blaise; il rentra à la maison, fit seller son âne, et partit comme pour se promener dans le parc. Mais il sortit par une petite barrière et fit galoper son âne du côté de la mare aux sangsues; la route était pierreuse, mauvaise et assez longue, et, comme il ne connaissait pas bien le chemin, il mit près d'une heure pour y arriver. Il y trouva effectivement Blaise qui travaillait avec ardeur à arracher les pommes de terre de son père; il les mettait en tas pour les emporter dans des paniers ou dans des sacs qu'il plaçait sur une brouette. Il travaillait si activement qu'il n'entendit ni ne vit arriver Jules et l'âne.

«Blaise! Blaise!» cria Jules.

Blaise se releva, vit Jules et reprit son ouvrage sans répondre.

«Blaise! reprit Jules avec impatience, n'entends-tu pas que je t'appelle?

BLAISE. — Oui, Monsieur Jules; mais vous ne me demandiez rien, alors je n'avais pas à vous répondre.

JULES. — Puisque je t'appelle, c'est que j'ai besoin de toi.

BLAISE. — Pour quoi faire, Monsieur Jules? J'ai de l'ouvrage pressé.

JULES. — Pour m'accompagner dans ma promenade à âne. Maman ne veut pas que j'aille seul dans les champs.

BLAISE. — Alors pourquoi y êtes-vous venu? Et puisque vous êtes venu seul, vous pouvez bien vous en retourner de même.

JULES. — Tu es un méchant, un grossier, un impertinent, je le dirai à papa.

BLAISE. — Ah bah! dites ce que vous voudrez, ce ne sera pas la première fois que vous aurez fait des contes; je ne puis pas vous en empêcher; d'ailleurs, le bon Dieu est là pour me protéger.

JULES. — Je m'en vais, vilain, et jamais, non jamais, entends-tu bien, je ne te laisserai monter mon âne.

BLAISE. — Est-ce que j'ai besoin de votre âne, moi? J'ai deux jambes qui valent mieux que les quatre de votre âne.

— Imbécile! insolent!» lui cria Jules en s'en allant.

Blaise reprit son ouvrage en riant de la colère de Jules, et Jules reprit sa promenade en pestant contre Blaise. Il cherchait, sans le trouver, le moyen de le faire gronder, il ne voulait pas avouer qu'il avait désobéi en allant seul dans les champs, et il ne pouvait pas dire que Blaise l'eût accompagné en partant, puisque les domestiques l'avaient vu sortir seul.

«Voyons, se dit-il, cette mare où il y a des sangsues; je voudrais bien en voir quelques-unes.»

Il approcha tout près de l'eau, mais il eut beau y regarder, il n'en vit pas une seule. La pente qui y descendait était douce; il fit entrer son âne dans l'eau, pensant que les sangsues auraient peur du clapotement produit par les jambes de l'âne et qu'elles se montreraient; mais il ne vit rien encore. Il fit avancer un peu plus son âne, jusqu'à ce qu'il eût de l'eau à mi-jambes; il commença alors à voir des bêtes noires, plates, longues comme le doigt, qui nageaient autour de l'âne, et qui se posaient sur ses

jambes. Jules s'amusait à les regarder et à les voir accourir de tous côtés, lorsque l'âne se mit à sauter, à ruer; Jules perdit l'équilibre, tomba dans l'eau, et l'âne sortit de la mare et se dirigea vers le château en courant de toutes ses forces.

Il n'y avait pas beaucoup d'eau dans l'endroit où était tombé Jules; il se releva lentement, et sentit trois ou quatre piqûres au visage; il crut que c'était une guêpe et y porta la main pour la chasser; sa main rencontra quelque chose de froid qu'il ne put enlever, et les piqûres devenaient de plus en plus douloureuses; il en sentit une à la main, et vit avec effroi que c'était une sangsue qui s'y était attachée; il en était de même à la figure. Jules poussa des cris perçants. Blaise, oubliant ses menaces, accourut à son aide; en le voyant sortir de la mare avec trois sangsues au nez et aux joues, il s'approcha vivement de lui et en enleva quatorze autres qui s'étaient posées sur ses vêtements, et grimpaient pour arriver au cou, aux mains, au visage.

«Déshabillez-vous vite, Monsieur Jules; il pourrait y en avoir dans votre pantalon.»

Jules, tremblant de peur, n'aurait pu défaire ses vêtements sans le secours de Blaise, qui en deux secondes, lui enleva tout ce qu'il avait sur le corps; il trouva encore quelques sangsues dans le bas du pantalon et sur la veste. Après avoir bien exprimé l'eau des vêtements mouillés, il se déshabilla lui-même, passa à Jules sa chemise sèche, sa blouse, son pantalon et ses sabots, et revêtit lui-même la chemise glacée et le pantalon trempé de Jules.

BLAISE. — Je vous demande pardon, Monsieur Jules, de vous habiller si grossièrement, mais vous êtes du moins dans des vêtements secs et chauds, et vous ne prendrez pas froid. Maintenant, ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de courir, au lieu de marcher, et de rentrer bien vite.

JULES. — Je ne peux pas courir avec tes vilains sabots; les sangsues me piquent.

BLAISE. — Il faut bien pourtant arriver chez vous, Monsieur Jules, pour qu'on vous porte secours et qu'on fasse tomber les sangsues.

JULES. — C'est ta faute, aussi. Tu m'as laissé aller seul, au lieu de venir avec moi.

BLAISE. — Mais, Monsieur Jules, vous étiez bien venu seul, et j'avais mes pommes de terre à rentrer; je ne pouvais pas deviner que vous iriez vous jeter dans la mare aux sangsues.

JULES. — Si tu étais avec moi, tu m'aurais empêché de tomber.

BLAISE. — Et comment vous en aurais-je empêché? Vous ne m'auriez pas écouté.

JULES. — Non; mais quand l'âne s'est mis à sauter dans l'eau, tu l'aurais tenu par la bride, et tu l'aurais doucement fait sortir de la mare.

BLAISE. — Il m'aurait donc fallu entrer dans la mare, pour avoir cinquante sangsues aux jambes? Grand merci!

JULES. — Le grand malheur quand tu aurais eu les jambes piquées! Moi, je n'aurais pas eu de morsures au visage et à la main.

BLAISE. — Ah bien! Monsieur Jules, voilà le merci que vous me donnez pour vous avoir empêché d'avoir encore une quinzaine de sangsues après vous, et pour vous avoir donné des habits secs en place des vôtres qui me glacent le corps!

JULES. — Ils sont jolis, tes habits! Une sale grosse chemise, un mauvais pantalon rapiécé, une vieille blouse et d'affreux sabots qui me gênent. Tu es bien heureux d'avoir mes beaux habits; tu n'as jamais eu de chemise si fine et un si joli pantalon!

— Ah bien! reprenons chacun le nôtre, dit Blaise en s'arrêtant, indigné de tant d'égoïsme, d'orgueil et d'ingratitude; et tirez-vous d'affaire comme vous pourrez.

— Non, je ne veux pas! s'écria Jules, qui craignait de grelotter dans ses beaux habits mouillés. Je me déshabillerai à la maison.»

Blaise aurait pu reprendre de force ses habits; mais il ne voulut pas infliger cette punition à Jules, et, sentant le froid le gagner, il se mit à marcher bon train pour entrer chez lui, sans faire attention aux cris de Jules qui suivait de loin en traînant ses sabots et criant:

«Attends-moi, attends-moi, méchant égoïste! Voleur, rends-moi mes habits! je te les ferai reprendre par papa. Tu vas voir ce que je vais lui raconter!»

Blaise rentra chez son père par une petite porte du parc, pendant que Jules revenait chez lui honteux et inquiet. Les sangsues étaient tombées en route, et le sang qui coulait des piqûres lui inondait le visage.

Son père était à la porte quand il le vit entrer dans ce pitoyable état.

LE COMTE. — Qu'as-tu, Jules, mon garçon? Tu es blessé?

JULES. — C'est Blaise, papa; c'est sa faute.

LE COMTE. — Encore ce petit misérable! J'avais raison de ne pas vouloir te laisser aller avec lui. Mon pauvre enfant, dans quel état tu es!

Et, le prenant dans ses bras, il l'emporta dans sa chambre, où la bonne Hélène lui prodigua les premiers soins. En lavant le sang qui couvrait son visage, elle vit avec surprise les piqûres de sangsues.

«Qu'est-ce qui t'a mis des sangsues au visage? s'écria M. de Trénilly étonné.

— C'est Blaise, qui m'a fait aller à la mare aux sangsues, qui m'a jeté dedans après y avoir fait entrer le pauvre âne, et qui m'a forcé de mettre ses vieux habits pour prendre les miens, dont il veut faire ses habits de dimanche.

— Nous verrons bien cela, dit M. de Trénilly, profondément irrité. Je l'obligerai bien vite de tout rendre, et je lui ferai donner le fouet par son père.»

Un domestique frappa à la porte.

«Entrez, dit la bonne.

— Voici un paquet des habits de M. Jules, qu'Anfry vient de rapporter; il demande ceux de Blaise et des nouvelles de M. Jules.

— Tes habits! dit avec quelque émotion M. de Trénilly. Tu disais, Jules, que Blaise voulait les garder!

JULES, *avec embarras*. — C'est son papa qui l'aura forcé à les rendre, probablement. Il aura eu peur de vous; j'avais dit à Blaise que je vous raconterais tout.

— Dites à Anfry qu'il vienne me parler dans ma chambre», dit M. de Trénilly au domestique.

Le domestique sortit.

La bonne avait arrêté le sang avec de la poudre de colophane et avait rhabillé Jules. Son père voulait l'emmener, mais Jules eut peur de se trouver en présence d'Anfry, et il demanda à rester sur son lit.

«Comment va M. Jules, Monsieur le comte? dit Anfry en entrant. Blaise m'a raconté l'accident qui lui est arrivé, et je craignais qu'il ne fût indisposé.

— Sans être malade, il n'est pas bien, répondit M. de Trénilly; mais je m'étonne que votre fils ait osé vous parler d'un accident dont il a été la seule cause et dans le but ignoble de s'approprier les habits de Jules.

ANFRY. — Je ne comprends pas ce que veut dire Monsieur le comte; Blaise n'a rien fait qui puisse mériter des reproches; au contraire, c'est lui qui est venu au secours de M. Jules.

LE COMTE. — Joli secours, en vérité, que de le pousser dans une mare pleine de sangsues!

ANFRY. — Mais, Monsieur le comte, comment pouvait-il pousser M. Jules, puisqu'il n'était pas avec lui?

LE COMTE. — Pas avec lui! Voilà qui est fort, quand l'échange des habits prouve clairement qu'ils étaient ensemble.

ANFRY. — Pardon, Monsieur le comte; entendons-nous. Blaise a donné ses vêtements à M. Jules, qui grelottait dans les siens tout trempés, lorsque, l'entendant crier, il est venu à son secours; mais ils étaient si peu ensemble, que M. Jules a été du côté de la mare aux sangsues pour le chercher.

M. DE TRENILLY. — C'est votre vaurien de fils qui vous a conté cela, et vous le croyez, en père faible que vous êtes?

ANFRY, *avec émotion*. — Pardon, Monsieur le comte, vous êtes le maître et je suis le serviteur, et je ne puis répondre comme je le ferais à mon égal, pour justifier mon fils; mais je puis, sans manquer au respect que je dois à Monsieur le comte, protester que Blaise est innocent des accusations fausses que M. Jules à portées contre lui.

M. DE TRENILLY, *avec colère*. — C'est-à-dire que Jules a menti?…

ANFRY, *avec calme*. — Je le crains, Monsieur le comte.

M. DE TRENILLY, *avec ironie et une colère contenue*. — C'est franc, du moins, si ce n'est pas poli. Mais dites-moi donc, Monsieur Anfry, que vous a raconté M. Blaise pour vous donner une si pauvre opinion de la sincérité de mon fils?

ANFRY, *avec calme et fermeté*. — Voici, Monsieur le comte, ce ne sera pas long.»

Et en peu de mots Anfry raconta ce qui s'était passé, sans oublier la visite que lui avait faite Jules à la recherche de Blaise et le départ de Jules tout seul, monté sur son âne.

Le récit franc et ferme d'Anfry fit impression sur M. de Trénilly, qui commença lui-même à douter de la vérité du récit de Jules, mais sans pouvoir admettre chez son fils une pareille fausseté.

«C'est bien, dit-il lorsque Anfry eut fini de parler; je saurai la vérité; je reparlerai à Jules. Vous pouvez vous retirer. Anfry, ajouta-t-il en le rappelant, si Blaise est coupable, comme je le crois et comme il l'a déjà été plus d'une fois vis-à-vis de mon fils, j'exige, sous peine de quitter mon service, que vous le fouettiez vigoureusement.

ANFRY. — Monsieur le comte n'aurait pas besoin de me le recommander, s'il s'était rendu coupable de méchanceté, de calomnie, de mensonge. Si je voyais mon fils dans une aussi triste voie, je l'en arracherais par la force de mon propre mouvement. Dieu merci, mon fils est franc et honnête, et je n'ai pas à rougir de lui.»

En achevant ces mots, Anfry salua et se retira plein d'indignation et d'irritation contre les mensonges de Jules et la faiblesse du père.

M. de Trénilly retourna près de Jules, le questionna de nouveau et lui redit ce qu'il avait appris d'Anfry. Jules, ne pouvant nier sa visite chez Anfry et son départ en l'absence de Blaise, avoua ces deux circonstances, qu'il n'avait pas osé révéler, dit-il, de peur d'être grondé pour avoir été seul dans les champs; mais il soutint qu'ayant trouvé Blaise à l'endroit indiqué par Anfry, tout s'était passé comme il l'avait d'abord raconté.

M. de Trénilly ne sut plus que croire ni qui croire. Il y avait dans les aveux tardifs de Jules quelque chose qui ébranlait sa confiance pour le reste; mais il ne pouvait, il n'osait admettre tant de fausseté et de méchanceté dans son fils bien-aimé. Dans le doute, il n'en parla plus, ne voulant pas faire punir injustement Blaise et ne pouvant lui donner raison.

VIII - Les fleurs

Quelque temps se passa ainsi; Jules avait reçu la défense expresse de jouer avec Blaise, que les gens du château regardaient d'un air de méfiance. Personne ne lui parlait; on lui tournait le dos quand il venait faire une commission au château; on refusait sèchement ses offres de service. Hélène était la seule qui lui dit un bonjour amical en passant devant la grille. M. de Trénilly le repoussait durement quand Blaise, toujours obligeant, se précipitait pour lui ouvrir la porte.

Le pauvre Blaise s'attristait souvent de la mauvaise opinion qu'on avait de lui; il allait plus souvent que jamais faire sa promenade favorite et solitaire le long de la petite rivière longeant les fours à chaux. Arrivé là, il s'asseyait et il pleurait.

«Le bon Dieu sait, disait-il, que je suis innocent de ce dont on m'accuse; mais j'ai commis bien des fautes dans ma vie, et le bon Dieu me les faits expier… Je dois l'en remercier au lieu de me révolter… Il me donnera le courage de tout supporter, de n'en vouloir à personne, pas même à M. Jules, qui me fait tant de mal… Pauvre M. Jules: il est bien malheureux d'être si mauvais; il doit toujours craindre que la vérité ne se sache!… Pauvre garçon! je vais bien prier le bon Dieu pour qu'il change et devienne bon… Papa me croit, heureusement; j'en dois bien remercier le bon Dieu! C'est là où j'aurais eu du chagrin, si papa et maman m'avaient cru méchant et menteur.

Consolé par ces réflexions, Blaise reprenait sa promenade, mais il était triste malgré lui, et il songeait au temps heureux où il avait le bon petit Jacques pour maître et pour ami.

Jules, pendant ce temps, s'ennuyait beaucoup; il jouait peu avec Hélène, à laquelle il faisait sans cesse des méchancetés, et qui aimait mieux jouer seule ou travailler et causer avec sa mère.

Deux mois au moins après sa dernière aventure avec Blaise, Jules demanda un jour si instamment à son père de faire venir Blaise pour l'aider à bêcher son jardin, que M. de Trénilly y consentit. Jules n'osa pas aller le chercher lui-même, car il avait peur d'Anfry, mais il dit à un domestique de faire venir Blaise de la part de M. de Trénilly et de l'amener dans le petit jardin.

Blaise fut très surpris d'être demandé par M. le comte; son père lui dit qu'il devait obéir, et malgré sa répugnance il se dirigea vers le jardin de Jules et d'Hélène, où il croyait trouver le comte. En apercevant Jules, il voulut se retirer, mais Jules courut à lui et l'entraîna vers un carré de légumes en lui disant:

«Papa te fait dire d'arracher ces légumes, de bêcher tout cela et d'y planter des fleurs du potager.

— Je n'ai pas apporté ma bêche, dit Blaise.

— Cela ne fait rien; tu vas prendre celle d'Hélène», dit Jules avec joie et empressement, car il s'était attendu à un refus, sentant bien que Blaise devait se trouver gravement offensé.

Le pauvre Blaise, ne voulant pas désobéir à un ordre qu'on lui donnait de la part de M. de Trénilly, prit la bêche sans mot dire et commença son travail.

JULES. — Pourquoi ne parles-tu pas, Blaise? Tu es toujours si gai et si disposé à causer.

BLAISE. — Je ne le suis plus, Monsieur.

— Pourquoi? dit Jules en rougissant, car il ne devinait que trop la cause du silence et du sérieux de Blaise.

BLAISE. — Depuis que vous m'avez calomnié, Monsieur Jules; mais je ne vous en veux pas pour cela; seulement je prie le bon Dieu de vous corriger, et je n'aime pas à me trouver seul avec vous.

— Est-ce que tu as peur que je te mange? dit Jules en ricanant.

— Non, Monsieur Jules, mais je crains que vous ne disiez encore contre moi quelque chose qui ne soit pas vrai, et cela me fait de la peine par rapport à papa et à maman, et puis…»

Blaise se tut.

«Achève, dit Jules; et puis quoi encore?

— Eh bien, Monsieur Jules, et puis par rapport à vous, parce que vous offensez le bon Dieu en me calomniant, et que le bon Dieu vous punira un jour ou l'autre. Et j'aimerais mieux vous voir demander pardon au bon Dieu et prendre la résolution de ne plus jamais l'offenser.»

Jules rougit; il sentait la générosité des sentiments de Blaise et la vérité de ses paroles; mais son orgueil se révolta.

JULES. — Je te prie de ne pas te donner tant de peine à mon sujet et de ne pas faire le saint en priant pour moi. Je sais bien prier pour moi-même.

BLAISE. — Il faut croire que non, Monsieur Jules, car, si vous saviez prier, le bon Dieu vous écouterait, et vous vous corrigeriez.

JULES. — Voyons, finis tes sottises, et va me chercher des pots de fleurs pour remplir le carré.

BLAISE. — Quelles fleurs faudra-t-il demander?

JULES. — Des hortensias, des dahlias, des géraniums, des reines-marguerites, des pensées.

BLAISE. — Je ne sais si je me souviendrai de tout cela, Monsieur Jules; en tout cas, je ferai de mon mieux.»

Blaise partit et ne tarda pas à revenir avec une brouette pleine de toutes sortes de fleurs.

«Il n'y a pas de pensées, dit Jules; va me chercher des pensées.»

Blaise repartit et revint avec beaucoup de fleurs, mais pas de pensées.

JULES. — Eh bien, je t'avais ordonné d'apporter des pensées! Quelles horreurs m'apportes-tu là?

BLAISE. — Le jardinier n'a plus de pensées. Monsieur Jules; elles sont passées; mais il vous a envoyé en place les plus belles fleurs de son jardin. Il vous demande de les bien soigner pour les remettre dans le jardin quand vous n'en voudrez plus.

— Voilà comme je les soignerai, s'écria Jules en se jetant sur les fleurs, les piétinant et les brisant avec colère.

BLAISE. — Ah! Monsieur Jules! qu'avez-vous fait? Le jardinier m'avait tant dit d'en avoir grand soin, parce que ce sont des fleurs rares, que votre papa lui a bien recommandées!

JULES. — Ça m'est égal; et qu'est-ce que ça te fait, à toi? Le jardinier n'a pas le droit de me refuser les fleurs que mon père paye, et qui sont à moi.

BLAISE. — Oh! quant à moi, Monsieur Jules, ça m'est égal. Comme vous dites, c'est votre papa qui paye les fleurs: c'est tant pis pour lui. Moi, je ne les vois seulement pas. Quant au pauvre jardinier c'est différent; c'est lui qui en est chargé et c'est lui qui va être grondé.

JULES. — Je m'en moque bien du jardinier; tout cela ne me concerne pas; c'est lui qui te les a données, et c'est toi qui les as demandées et emportées.

BLAISE. — Vous savez bien, Monsieur Jules, que c'est pour vous obéir que je les ai demandées, et que je n'en avais que faire, moi; j'ai seulement eu la peine de les brouetter et de décharger la brouette.

JULES. — Je n'en sais rien; arrange-toi comme tu voudras. Si papa gronde, tant pis pour toi.

BLAISE. — Si votre papa gronde, je dirai que c'est vous qui m'avez commandé de vous apporter ces fleurs.

JULES. — Et moi je dirai que tu mens, que ce n'est pas moi.

BLAISE. — Ah! par exemple! ceci est trop fort! Je ne vous croyais pas capable de tant de méchanceté.

JULES. — Est-ce que je ne t'ai pas dit et redit que je voulais des pensées? Entends-tu? des pensées! Et c'est si vrai que, lorsque tu m'as apporté ces autres fleurs, je me suis fâché et j'ai tout écrasé.

BLAISE. — Quant à cela, c'est vrai; mais vous savez bien que le jardinier a cru bien faire de vous les envoyer, et moi aussi j'ai cru que ces jolies fleurs vous plairaient plus que les pensées que vous demandiez.

JULES. — Non, elles ne me plaisent pas. Remporte-les, si tu veux.

BLAISE. — Mais le jardinier n'en voudra pas, dans l'état où elles sont, écrasées et brisées.

JULES. — Alors emporte-les, car je ne les veux pas dans mon jardin. Je te les donne; fais-en ce que tu voudras.

Et il tourna le dos au pauvre Blaise consterné.

«Que vais-je faire de ces fleurs? Les porter au jardinier, je n'oserais; il pourrait croire que c'est moi qui les ai fait tomber et qui les ai écrasées en route. J'ai envie de les emporter pour les planter dans notre jardin; peut-être que papa pourra les faire revenir, et, quand elles auront bien repris, je les redonnerai au jardinier… Je crois que c'est ce qu'il y a de mieux à faire pour épargner une gronderie à ce pauvre homme… Pourvu que M. Jules n'aille pas encore me faire quelque mauvaise histoire avec ces fleurs… C'est qu'il est méchant, en vérité!»

Tout en se parlant à lui-même, Blaise ramassait les fleurs, les enveloppait de terre humide, et les replaçait dans sa brouette. Il les amena près de son jardin, où travaillait son père.

«Papa, dit-il, voici de l'ouvrage pressé que je vous apporte; des fleurs à remettre en état, si c'est possible.

— Les belles fleurs, dit Anfry en les examinant dans la brouette. Mais que leur est-il arrivé?

Comme les voilà brisées et abîmées!

— C'est pour cela, papa, que je vous les apporte; c'est encore un tour de M. Jules, que je voudrais déjouer.»

Et Blaise raconta à son père ce qui s'était passé.

«Je crois, mon garçon, dit Anfry, que tu as eu tort d'emporter les fleurs; il eût mieux valu les laisser pourrir là-bas.

— Papa, c'est que, d'après ce que m'avait dit M. Jules, je craignais que le pauvre jardinier ne fût grondé. M. de Trénilly ne regarde pas souvent ses fleurs; si, dans deux ou trois jours, nous pouvons les mettre en bon état et les reporter au jardinier, tout serait bien, et le jardinier ne serait pas grondé.

— Je veux bien, mon garçon, mais j'ai idée que cette affaire tournera mal pour nous. Enfin le bon Dieu est là. Il faut faire pour le mieux et laisser aller les choses.»

Anfry et Blaise préparèrent des trous profonds dans le meilleur terrain de leur jardin; ils y placèrent les fleurs avec précaution, après avoir enveloppé les tiges brisées de bouse de vache. Anfry les arrosa et en laissa ensuite le soin à Blaise.

Au bout de trois jours, les fleurs avaient parfaitement repris, et Blaise résolut de les porter au jardinier dans la soirée.

Ce même jour, M. de Trénilly alla visiter son jardin de fleurs, accompagné du jardinier.

LE COMTE. – Où donc avez-vous mis les dernières fleurs que j'avais fait venir de Paris? Je ne les vois nulle part.

LE JARDINIER. – Elles n'y sont pas, Monsieur le comte; je les ai données à M. Jules pour son jardin.

LE COMTE. – Pourquoi les avez-vous données? Et comment vous êtes-vous permis de donner à un enfant des fleurs fort rares et que je fais venir à grands frais?

LE JARDINIER. – Monsieur le comte, j'avais peur de fâcher M. Jules, qui m'a envoyé deux fois Blaise pour demander de jolies fleurs.

LE COMTE. – C'est une très mauvaise excuse! Que cela ne recommence pas! Quand j'achète des fleurs, j'entends qu'elles soient pour moi seul. Allez les chercher et rapportez-les tout de suite; je vous attends.»

Le jardinier partit immédiatement et revint tout penaud dire à M. de Trénilly que les fleurs étaient disparues, qu'il n'y en avait plus trace. M. de Trénilly, fort mécontent, envoya chercher Jules. Quand il le vit approcher, il lui demanda avec humeur ce qu'il avait fait des fleurs que le jardinier lui avait envoyées il y avait trois jours.

JULES. – Je les ai plantées dans mon jardin, papa, elles y sont.

LE JARDINIER. – Non, Monsieur Jules; j'en viens, et je n'ai vu dans votre jardin que les dahlias, reines-marguerites et autres fleurs communes.

JULES. – Je n'en ai pas eu d'autres; je vous avais fait demander des pensées, que vous n'avez pas voulu me donner; je n'ai pas eu d'autres fleurs.

LE JARDINIER. – Mais, Monsieur Jules, c'est moi-même qui ai chargé la brouette de Blaise.

LE COMTE. – Comment, encore Blaise! Mais c'est un démon, que ce garçon! Je ne sais en vérité d'où cela vient, mais, partout où il est, il y a du mal de fait.

LE JARDINIER. – C'est pourtant un bon et honnête garçon, Monsieur le comte; je le connais depuis qu'il est né, et personne n'a jamais eu à se plaindre de lui.

— Moi, je m'en plains, reprit M. de Trénilly avec hauteur, et ce n'est pas sans raison. Mais, Jules, qu'a-t-il fait de ces fleurs?

JULES. – Je crois, papa, qu'il les a prises pour lui, puisqu'il ne les a pas rapportées au jardinier, et qu'elles ne sont pas dans mon jardin.»

M. de Trénilly dit encore au jardinier quelques paroles de reproche, et sortit précipitamment, se dirigeant vers la maison d'Anfry. Ne le trouvant pas chez lui, il alla au jardin pour voir si Blaise avait réellement osé prendre les fleurs; il y entra au moment où Anfry et Blaise rangeaient les pots de fleurs pour les charger sur la brouette.

«Je te prends donc enfin sur le fait, petit voleur, mauvais polisson, dit M. de Trénilly, s'avançant vers Blaise avec colère.

— Pardon, Monsieur le comte, dit Anfry en se plaçant respectueusement, mais résolument devant Blaise, pour le mettre à l'abri du premier mouvement de colère de M. de Trénilly; Blaise n'est ni un voleur ni un polisson. Monsieur le comte a encore une fois été induit en erreur.

— Erreur, quand la preuve est là sous mes yeux? dit le comte, frémissant de colère.

ANFRY. — Mille excuses, monsieur le comte, si je prends la liberté de vous demander ce que vous supposez!

LE COMTE. – Je suppose que votre fils est un vaurien, et vous un insolent. Ces fleurs sont à moi, volées par votre fils, qui vous a fait je ne sais quel conte pour expliquer leur possession.

ANFRY. — Blaise n'a jamais dit que les fleurs fussent à lui, Monsieur le comte, et la preuve c'est que les voilà prêtes à être placées sur cette brouette, pour les ramener au jardinier de M. le comte; Blaise les a ramassées lorsqu'elles venaient d'être brisées et piétinées par M. Jules, et il me les a apportées pour les mettre en bon état et les rendre à votre jardinier avant que vous vous soyez aperçu de l'accident arrivé à ces fleurs. Voilà toute la vérité, Monsieur le comte; et si vous voulez vous donner la peine d'examiner les tiges, vous verrez encore la place des brisures.»

M. de Trénilly était fort embarrassé de son accusation précipitée; il entrevit quelque chose de défavorable à Jules, et, ne voulant pas approfondir davantage l'affaire, il tourna le dos sans parler, et s'en alla aussi vite qu'il était venu.

«Merci, papa, de m'avoir bien défendu, dit Blaise; sans vous il m'aurait battu avec sa canne.

— S'il t'avait touché, j'aurais à l'heure même quitté son service, répondit Anfry, et je ne dis pas que j'y resterai longtemps; le fils te joue de mauvais tours toutes les fois qu'il te demande pour s'amuser avec toi, et le père…; enfin je ne ferai pas de vieux os ici.»

Cette fois, Blaise se promit de n'accepter aucune invitation de Jules.

IX - Les poulets

«Maman, dit un jour Hélène, j'ai trouvé dans un buisson quatre oeufs de poule; la fermière dit que ce sont les poules Crève-Coeur qui perdent leurs oeufs; j'ai envie d'en faire une omelette que nous mangerons ce soir, Jules et moi.

— Au lieu de manger des oeufs qui ne sont probablement pas frais, tu ferais mieux, Hélène, de les faire couver, répondit Mme de Trénilly.

— C'est vrai, maman, je n'y pensais pas. Je vais vite les porter à la ferme pour les faire couver.»

Hélène courut porter ses oeufs à la ferme, mais elle fut désappointée en apprenant par la fermière que dans le moment il n'y avait pas une poule qui voulût couver.

«Mais, ajouta la fermière, vous pouvez porter vos oeufs chez Anfry, Mademoiselle; il a une excellente couveuse qui vous fera bien éclore vos oeufs; on n'a qu'à les lui faire voir, elle se mettra à couver sur-le-champ.»

Hélène remercia et courut chez Anfry.

«Ma bonne Madame Anfry, je vous apporte quatre oeufs, que je vous prie de vouloir bien faire couver à votre poule. J'espère que cela ne vous dérangera pas.

— Pour cela, non, Mademoiselle. Justement ma poule demande depuis ce matin à couver, et je n'ai pas d'oeufs à lui donner. Si vous voulez venir, Mademoiselle, nous allons tout de suite la faire commencer.»

Hélène suivit, en la remerciant de son obligeance. La poule accourut à l'appel de sa maîtresse, qui lui montra les oeufs et les mit dans un panier à couver; la poule sauta dans le panier, étendit ses ailes et commença sa besogne de la meilleure grâce du monde.

Hélène était enchantée et remercia Mme Anfry.

«Combien de jours faut-il pour faire éclore les oeufs? demanda-t-elle.

— Vingt jours au plus, Mademoiselle. Vous viendrez voir sans doute comment se comporte la couveuse?

— Oui, certainement je viendrai tous les jours lui apporter de l'orge et de l'avoine. À demain, Madame Anfry; bien des amitiés à Blaise.»

Hélène retourna tous les jours chez Mme Anfry savoir des nouvelles de ses oeufs; elle avait soin d'apporter chaque fois un panier plein d'orge et d'avoine. Elle avait prié sa mère de ne parler de rien à Jules, pour lui faire une surprise, dit-elle; mais sa véritable raison, c'est qu'elle avait peur que Jules ne lui jouât quelque mauvais tour, en écrasant les oeufs ou en empêchant la poule de couver.

Le vingt et unième jour, Blaise, qui attendait toujours Hélène à la porte, lui annonça que deux poulets étaient éclos. Hélène courut à la cabane où couvait la poule, elle lui jeta un peu d'orge pour lui faire quitter son panier, et vit avec grande joie les deux petits poussins venir manger les grains d'orge que la poule leur écrasait avec son bec avant de les leur laisser manger.

Les poussins étaient fort jolis; ils étaient noirs, avec une huppe noire et blanche.

«Demain, Mademoiselle, les deux autres écloront bien sûr, dit Blaise.

HELENE. — Et quand ils seront tous éclos, est-ce que je ne pourrai pas les emporter chez moi?

BLAISE. — Non, Mademoiselle; il faut les laisser avec leur mère jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour se passer d'elle.

HELENE. — Combien de temps faudra-t-il attendre?

BLAISE. — Quinze jours ou trois semaines pour le moins, Mademoiselle.

HELENE. — C'est bien long! Mais j'aime mieux les laisser ici, parce qu'à la maison…»

Hélène n'acheva pas.

BLAISE. — Est-ce que vous n'avez pas, un endroit où vous puissiez les loger pour la nuit, Mademoiselle?

HELENE. — Oh! si fait; la place ne manque pas; mais je craindrais que Jules…»

Hélène s'arrêta encore; Blaise la regarda et, devinant sa pensée, ne la questionna plus; il lui dit seulement: «Ils seront mieux ici que partout ailleurs, Mademoiselle; nous les soignerons de notre mieux, maman et moi, pour vous être agréables, car nous ne pourrons jamais oublier que vous seule avez toujours cru à mes paroles et à mon innocence, quand tout le monde m'accusait et me croyait coupable. Je n'oublierai pas votre bonté, Mademoiselle.

HELENE. — Ce n'est pas de la bonté, mon pauvre Blaise, ce n'est que de la justice. J'aurais voulu que tout le monde pensât comme moi à ton égard, et ce m'est un grand regret de penser que c'est mon frère qui a donné mauvaise opinion de toi.

BLAISE. — Mais vous ne partagez pas cette mauvaise opinion, Mademoiselle?

HELENE. — Moi, je crois que tu es le plus honnête, le meilleur, le plus obligeant et aimable garçon qu'il soit possible de voir, et je crois que Jules t'a indignement calomnié.»

Un éclair de joie et de reconnaissance brilla dans les yeux de Blaise.

BLAISE. — Merci, ma bonne et chère demoiselle. Le bon Dieu me récompense de n'avoir pas murmuré contre le mal qu'il a permis. Je le prie tous les jours de vous bénir et de rendre M. Jules semblable à vous.

HELENE. — Comment, mon pauvre Blaise, tu as la générosité de prier pour Jules, qui est la cause de tout le mal qu'on dit et qu'on pense de toi!

BLAISE. — Certainement, Mademoiselle; je n'ai pas de rancune contre lui; il fait ce qu'il fait parce qu'il n'y pense pas. S'il savait combien il offense le bon Dieu, il ne le ferait sans doute pas, et c'est pourquoi je prie le bon Dieu de lui faire voir clair dans son âme.

HELENE. — Excellent Blaise! Je dirai à papa et à maman tout ce que tu viens de me dire; ils ne pourront pas douter de ta sincérité.

BLAISE. — Comme vous voudrez, Mademoiselle, mais cela ne me fait pas grand'chose à présent.

Depuis que je vais au catéchisme pour ma première communion l'an prochain, je sais que Notre-Seigneur a souffert des méchants, et cela me console de souffrir un peu.»

Hélène tendit la main à Blaise, qui la remercia encore avec reconnaissance et affection; elle retourna lentement à la maison. En rentrant, elle raconta à son père et à sa mère ce que Blaise lui avait dit, et elle fit part de son impression à l'égard de Blaise.

«Je n'ai jamais vu, dit-elle, un plus excellent garçon, et je serais bien heureuse de vous voir changer d'opinion et de sentiments à son égard.

— Il faudrait pour cela, ma chère Hélène, dit M. de Trénilly avec froideur, que nous pensassions bien mal de ton frère, qui dit juste le contraire de Blaise, et qui serait d'après toi un menteur, un calomniateur, un méchant. J'aime mieux avoir cette mauvaise opinion de Blaise que de mon fils.

HELENE, *avec feu*. — Cela dépend de quel côté est la vérité, papa; si pourtant Blaise est innocent, voyez quel mal vous lui faites, et quelle injustice vous commettez.

— Tu oublies que tu parles à ton père, Hélène, dit Mme de Trénilly avec sévérité.

HELENE. — Je n'avais pas l'intention de manquer de respect à papa, mais je suis si peinée de voir mon frère si mal agir, et le pauvre Blaise tant souffrir!…

M. DE TRENILLY. — Souffrir? Tu crois qu'il souffre? Laisse donc, il n'y pense seulement pas.

HELENE. — Je l'ai pourtant souvent trouvé tout en larmes, pendant qu'il travaillait et qu'il était tout seul, et il cherchait à me le cacher et à sourire quand il me voyait, et un jour je lui ai demandé pourquoi il pleurait; il m'a répondu que c'était parce qu'il ne pouvait rencontrer aucun de ses camarades sans qu'ils lui dissent qu'il était un voleur, un menteur, un malheureux; et personne ne veut ni jouer ni se promener avec lui.

— Il n'a que ce qu'il mérite», dit sèchement M. de Trénilly.

Hélène ne répondit plus; elle sentit qu'elle ne ferait qu'irriter son père en continuant à défendre Blaise, et elle se retira dans sa chambre pour travailler seule comme d'habitude.

Les poulets devenaient grands et forts; Hélène avait décidé avec Blaise qu'ils pouvaient se passer de la poule, et qu'on les porterait dans la cour du château, où ils coucheraient dans une niche de chien qui se trouvait vide. Le lendemain, Blaise devait les apporter et leur arranger la niche en poulailler. Par une fatalité malheureuse, Jules rencontra le pauvre Blaise portant les poulets dans un panier pour les mettre dans leur nouvelle demeure.

JULES. — Qu'est-ce que tu as dans ton panier?

BLAISE. — C'est une commission, Monsieur Jules.

JULES. — Montre-moi ce que c'est.

BLAISE. — Je n'ai pas le temps, Monsieur, je suis pressé.

JULES. — Qu'est-ce qui te presse tant?

BLAISE. — Maman m'attend pour déjeuner, Monsieur.

JULES. — Eh bien, elle attendra deux minutes de plus, voilà tout.»

Blaise ne voulait pas lui faire voir les poulets, parce qu'il craignait que Jules ne leur fît mal ou ne les fît échapper; il voulut donc continuer son chemin, mais Jules saisit l'anse du panier et chercha à le lui arracher. Blaise le retenait de toutes ses forces, et il allait le dégager des mains de Jules, lorsque celui-ci, se sentant le plus faible, ramassa une poignée de sable et la lui jeta dans les yeux. La douleur fit lâcher prise à Blaise; Jules saisit le panier et l'emporta en triomphe. Il courut dans un massif, près d'une mare, pour examiner ce que contenait le panier. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant les poulets qui y étaient renfermés!»

«Ce voleur de Blaise, s'écria-t-il, voilà pourquoi il ne voulait pas me laisser voir ce qu'il emportait dans son panier. Ce sont des poulets qu'il a volés dans notre basse-cour, et qu'il portait à son voleur de père pour les manger ensemble. Ah! tu crois que tu mangeras mes poulets, mauvais garçon! Tiens, viens chercher ton déjeuner.»

En disant ces mots, le méchant Jules tira les poulets du panier les uns après les autres et les jeta dans la mare. Les pauvres bêtes se débattirent quelques instants, puis restèrent immobiles, les ailes étendues, flottant sur l'eau.

Jules fut enchanté de son succès et retourna tranquillement à la maison. Il entra chez son père.

«Papa, dit-il, vous devriez défendre à Blaise de mettre les pieds dans notre basse-cour; je viens de le surprendre emportant, bien cachés dans un panier, quatre poulets qu'il venait de voler dans notre poulailler.

M. DE TRENILLY. — Tu ne sais pas ce que tu dis, mon ami, je n'ai ni poulets ni poulailler.

JULES. — C'est de la ferme, alors, car je les ai vus, et je les lui ai arrachés.

M. DE TRENILLY. — Qu'en as-tu fait?»

Jules ne s'attendait pas à cette question; il devint rouge et embarrassé, car il ne voulait pas avouer qu'il avait noyé les pauvres bêtes.

«Pourquoi ne réponds-tu pas? dit M. de Trénilly en l'examinant avec surprise. Est-ce que tu les a rendus à Blaise, par hasard?

— Oui, papa, balbutia Jules.

M. DE TRENILLY. — Tu as eu tort, mon ami; tu devais lui faire avouer d'où il tenait ces poulets, et les apporter à la fermière, s'ils sont à elle. Et Blaise les a-t-il emportés?»

Jules commençait à craindre qu'on ne trouvât les poulets dans l'eau; il voulut en rejeter la faute sur Blaise et dit:

«Non papa, il.., il… les a jetés dans la mare.

M. DE TRENILLY. — Mais la tête lui tourne, à ce mauvais garnement; où est-il?

JULES. — Je ne sais pas; je crois qu'il est allé à l'école.»

Jules savait bien que Blaise n'allait plus à l'école, mais il croyait empêcher par là son père de questionner lui-même Blaise et Anfry.

Pendant ce temps le pauvre Blaise, aveuglé par le sable, ne pouvait quitter la place où il était tombé; et à force pourtant de frotter ses yeux, que le sable faisait pleurer, il parvint à les tenir

entr'ouverts, et il put se diriger vers le puits; il tira un peu d'eau dans une terrine et s'en lava les yeux jusqu'à ce que tout le sable fût parti. Il pensa alors à se mettre à la recherche de Jules et de son panier. Mais, en cherchant Jules, il rencontra Hélène, qui allait voir si son petit poulailler était prêt à recevoir ses chers poulets Crève-Coeur.

Hélène s'arrêta stupéfaite à la vue des yeux rouges et bouffis de Blaise.

«Qu'as-tu, mon pauvre Blaise? lui dit-elle avec compassion. Pourquoi as-tu pleuré?

— Ce n'est rien, Mademoiselle, c'est du sable que M. Jules m'a jeté dans les yeux: mais ce qui est le plus triste, c'est que lorsqu'il m'a vu aveuglé, il m'a arraché le panier dans lequel j'apportais vos poulets, et comme il s'est sauvé avec, je crains qu'il ne leur soit arrivé malheur.

— Mes poulets, mes pauvres petits poulets! s'écria Hélène. Oh! Blaise, mon cher Blaise, aide-moi à les retrouver. Pourvu que Jules ne les ai pas tués ou lâchés dans le parc! Mes pauvres poulets!»

Hélène et Blaise se mirent à courir de tous côtés; en cherchant dans les massifs, Blaise trouva son panier vide.

«Mademoiselle Hélène, cria-t-il, voici mon panier, mais rien dedans.

— C'est que Jules les a lâchés ou tués, dit Hélène; pour le coup, papa ne prendra pas parti pour lui; je vais le prier de faire chercher mes petits Crève-Coeur.»

À peine avait-elle fait quelques pas vers la maison, qu'elle rencontra son père.

«Papa, papa, je vous en prie, dites qu'on aille partout chercher mes jolis Crève-Coeur; Blaise les apportait dans un panier. Jules le lui a arraché et s'est sauvé avec.

M. DE TRENILLY. — Ah! c'est donc cela que me disait Jules; il croyait que Blaise les avait pris à la ferme. Mais si ce sont tes Crève-Coeur qu'apportait Blaise, pourquoi les a-t-il laissé prendre à Jules? Il n'est guère probable que Blaise, qui est plus fort que Jules, lui ait laissé enlever son panier sans le défendre.

HELENE. — Aussi a-t-il voulu empêcher Jules de les prendre; mais Jules lui a jeté du sable dans les yeux, et le pauvre Blaise a lâché le panier.

M. DE TRENILLY. — C'est Blaise qui t'a fait ce conte; Jules m'a dit au contraire que Blaise avait jeté les poulets dans la mare.

HELENE. — C'est impossible, papa. Blaise a soigné mes poulets depuis qu'ils sont éclos; il leur avait préparé un poulailler dans une des vieilles niches à chien, et il me les apportait pour que nous les y missions.

M. DE TRENILLY. — Ce qui est certain, pourtant, c'est que Jules n'a pas les poulets.

HELENE. — Blaise et moi, nous les cherchons partout. Mon Dieu, mon Dieu, est-ce que Jules a été assez méchant pour les jeter à la mare?

La pauvre Hélène, sans attendre la réponse de son père, courut du côté de la mare, appelant Blaise de toutes ses forces; en approchant de la mare, elle le vit tâchant, avec une longue perche, d'attirer à lui quelque chose qu'elle ne pouvait encore distinguer; aussitôt qu'il aperçut Hélène, il lui cria:

«Venez vite, Mademoiselle; venez m'aider à faire revivre les pauvres poulets que je viens de trouver dans la mare. J'en ai retiré trois; je cherche à atteindre le quatrième. Le voici, je crois… Non, il a encore coulé sous ma perche… Tenez, le voilà! Je l'ai, pour cette fois.» Et, se baissant, il saisit le

quatrième Crève-Coeur, qu'il avait rapproché du bord avec sa perche.

Hélène pleurait près de ses pauvres poulets, couchés à terre sans mouvement, le bec ouvert, les ailes étendues, les yeux entr'ouverts. Blaise les porta sur l'herbe, les sécha le mieux qu'il put, avec de la mousse, avec son mouchoir et celui d'Hélène; mais il eut beau les frotter, les rouler sur le sable chaud, les poulets restèrent sans vie. Voyant tous leurs efforts inutiles, Hélène et Blaise se relevèrent.

«Que ferons-nous de ces pauvres petites bêtes? dit Blaise. Des poulets si jeunes, ce n'est pas bon à manger; d'ailleurs, ça fait mal au coeur de manger des bêtes qu'on a soignées.

— Il faut les enterrer, dit tristement Hélène; ne les laissons pas ici; les chats les dévoreraient.

— Écoutez, Mademoiselle, essayons encore une chose; j'ai entendu dire à un médecin qu'on faisait revenir des noyés en les couvrant de cendre tiède; il y a un grand tonneau dans la buanderie, ici tout près: plongeons-les dedans jusqu'à demain; en tout cas, cela ne leur fera pas de mal, et peut-être… qui sait,… la cendre tiède, en les réchauffant, les ranimera-t-elle.

— Essayons, dit Hélène; il sera toujours temps de les enterrer demain.»

Hélène et Blaise prirent chacun deux poulets; ils les portèrent à la buanderie, où ils trouvèrent effectivement un tonneau de cendre; on venait d'en remettre de toute chaude. Blaise creusa quatre trous, Hélène y mit les poulets, Blaise les recouvrit de cendre jusqu'à la tête, ne laissant passer que le bec et les yeux. Ils fermèrent ensuite la buanderie et s'en allèrent chacun chez eux, Hélène fort triste de la mort de ses jolis Crève-Coeur, et Blaise fort triste du chagrin d'Hélène, tous deux peinés de la méchanceté de Jules. Quand Hélène revint dans sa chambre, elle y trouva Jules qui l'attendait avec un peu d'inquiétude, pour savoir ce qu'avait dit son père.

«Tu m'as encore fait une vraie peine, Jules, lui dit-elle, et tu as encore fait une méchanceté au pauvre Blaise.

— Moi, une méchanceté? répondit Jules d'un air innocent; qu'ai-je donc fait, Hélène? Tu m'accuses toujours sans savoir comment les choses se sont passées.

HELENE. — Je sais très bien que tu as noyé mes pauvres poulets, que tu les as arrachés à Blaise après lui avoir jeté du sable dans les yeux, et que tu as conté des mensonges à papa.

JULES. — Je n'ai rien fait de tout cela, Mademoiselle, c'est Blaise qui avait volé des poulets; je ne savais pas qu'ils fussent à toi; j'ai voulu les lui enlever, et, pour que je ne les aie pas, il les a jetés dans la mare.

— Menteur! s'écria Hélène avec indignation. C'est abominable de mentir avec autant d'effronterie! Tu pourrais bien réserver tes mensonges pour papa, qui a la bonté de te croire; quant à moi, tu sais que je te connais et que je ne crois pas un mot de ce que tu dis.

JULES, *avec colère*. — Méchante! vilaine! J'irai dire à papa que tu me dis cinquante sottises pour excuser Blaise, qui est un sot et un impertinent; je le ferai chasser avec son vilain père.

HELENE. — Tu en es bien capable; rien ne m'étonnera de ta part. C'est bien triste pour moi d'avoir un si méchant frère.»

Hélène lui tourna le dos et se mit à table pour écrire. Jules resta un instant indécis s'il resterait chez Hélène pour la contrarier, ou s'il irait se plaindre à son père; il finit par quitter la chambre, et il se dirigea vers le cabinet de M. de Trénilly, qui était alors occupé à lire.

«Papa, dit-il en entrant, je viens vous dire que c'est bien triste pour moi d'avoir une si mauvaise soeur; elle croit tous les mensonges que lui fait Blaise et elle vient de me dire toutes sortes d'injures,

prétendant que je mentais, que Blaise valait cent fois mieux que moi, qu'elle voudrait bien l'avoir pour frère, et qu'elle serait enchantée si vous me chassiez pour me mettre au collège.

— Hélène est une sotte, répondit M. de Trénilly; elle est entichée de ce mauvais garnement de Blaise; mais, aujourd'hui, j'excuse son humeur, et je ne lui en dirai rien, parce qu'elle est irritée d'avoir perdu ses poulets.

— Mais, papa, ce n'est pas ma faute si Blaise a volé ses poulets. Pourquoi faut-il que ce soit moi qui reçoive des injures, parce que son Blaise a menti?

— Que veux-tu que j'y fasse, mon ami? Tu sais que je ne me mêle pas de l'éducation de ta soeur; va te plaindre à ta mère, si tu veux, et laisse-moi finir un travail très sérieux qui doit être terminé cette semaine. Va, Jules, va, mon garçon.»

Jules sortit à moitié content: il avait espéré faire gronder sa soeur, et il n'avait pas réussi. Il ne voulait pas aller se plaindre à sa mère; elle n'était pas toujours disposée à le croire et à l'approuver, comme M. de Trénilly, qui était aveuglé par sa tendresse pour son fils. Quant à Hélène, il n'avait aucune crainte qu'elle le dénonçât, parce qu'il la savait trop bonne pour le faire gronder. Il résolut donc de se taire et de ne plus parler des poulets, ni de Blaise, ni d'Hélène.

Le lendemain, après le déjeuner, Hélène demanda à sa mère la permission d'enterrer les poulets et de faire venir Blaise pour l'aider. Mme de Trénilly y consentit, à la condition que Blaise ne mettrait pas les pieds au château ni dans le jardin de Jules. Hélène le promit et ajouta en souriant que la défense serait probablement très bien reçue, car le pauvre Blaise ne devait avoir nulle envie de se retrouver avec Jules. Elle rencontra Blaise au milieu de l'avenue; il venait chercher les poulets pour leur préparer une fosse.

«Tu viens m'aider à enterrer mes poulets, n'est-ce pas, mon cher Blaise? Ne passons pas devant le château, pour que Jules ne te voie pas et ne vienne pas nous rejoindre.

— Je n'ai nulle envie de le voir, Mademoiselle, je vous assure bien. Il me demanderait de venir avec lui que je refuserais, car, je suis fâché de vous le dire, Mademoiselle, puisqu'il est votre frère, mais je n'ai jamais rencontré de garçon aussi méchant pour moi que l'est M. Jules… Mais nous voici arrivés; allons prendre nos pauvres morts.»

Blaise tourna la clef, poussa la porte et fit un cri de surprise que répéta immédiatement Hélène, entrée avec lui. Les poulets qu'on avait cru morts étaient vivants, bien vivants, sautant sur leur tonneau de cendre, et ouvrant le bec pour demander à manger.

«C'est la cendre! s'écria Blaise. Le médecin avait raison.

— C'est évidemment la cendre, répéta Hélène. Quel bonheur de revoir mes pauvres poulets vivants, et quelle bonne idée tu as eue, mon bon Blaise! Sans ton bon conseil, je les aurais perdus, car je les aurais enterrés de suite. Va vite leur chercher à manger. Je vais pendant ce temps les porter à leur poulailler, où tu me trouveras.

— Irai-je à la cuisine, Mademoiselle, pour demander du pain et du lait?

— Non, non, ne va pas à la cuisine. Maman a défendu que tu entres au château.

— Ainsi on me croit toujours un vaurien, un voleur, dit Blaise en soupirant. C'est triste, mais c'est bon, car j'en ferai mieux ma première communion, en supportant ces affronts avec courage et douceur… Je vais demander à maman ce qu'il nous faut pour les poulets. Ne vous impatientez pas, Mademoiselle, si je suis un peu longtemps; il y a loin d'ici chez nous, l'avenue est longue.»

Hélène resta près de ses poulets; elle aussi était triste, car elle sentait combien était injuste la mauvaise opinion qu'on avait de Blaise, et elle s'affligeait que ce fût son frère qui eût fait tout ce mal.

«Pauvre Blaise! se dit-elle en le regardant s'éloigner. Le bon Dieu fera sans doute connaître son innocence; mais en attendant il souffre et Jules triomphe. Oh! si Jules pouvait comprendre combien il est mauvais! L'année prochaine il doit faire sa première communion; comment pourra-t-il la faire s'il ne

reconnaît pas ses torts?…»

Hélène eut le temps de réfléchir, car Blaise ne revint qu'au bout d'une demi-heure.

«Voici, Mademoiselle, cria-t-il de loin, une pâtée faite par maman. J'ai été longtemps, car il a fallu la préparer, puis revenir pas trop vite pour ne pas renverser l'assiette; elle est bien pleine, les poulets vont se régaler.»

Et il posa l'assiette au milieu du poulailler; les quatre poulets affamés se précipitèrent dessus et picotèrent jusqu'à ce qu'il n'en restât miette.

Blaise conseilla à Hélène de tenir ses poulets enfermés pendant deux ou trois jours, pour qu'ils pussent s'habituer à leur nouvelle demeure. En peu de semaines ils devinrent de beaux poulets gras et forts. Jules s'en informait avec intérêt de temps en temps; Hélène lui en sut gré et crut que c'était un commencement de repentir et d'amélioration. Un jour que Mme de Trénilly préparait le dîner, Jules lui dit:

«Quand donc mangerons-nous les poulets d'Hélène? Le cuisinier en ferait volontiers une fricassée.

— Manger mes poulets! s'écria Hélène effrayée, j'espère bien, maman, que vous n'y avez pas songé, et que c'est une invention de Jules.

— Je croyais, comme Jules, que tu les élevais pour les manger, Hélène, dit Mme de Trénilly.

— Mais non, maman, je n'ai jamais eu la pensée de les manger. Je veux garder ces jolies volailles pour qu'elles pondent et qu'elles couvent; je veux les laisser mourir de vieillesse. Pensez donc que c'est Blaise et moi qui les avons élevées, puis sauvées de la mort.

JULES. — Que tu es bête! Tu crois que Blaise voulait les sauver? Il a dû être bien attrapé quand il a vu qu'au lieu de les manger pour son dîner il aurait encore à les soigner!»

Hélène ouvrit la bouche pour répondre vertement, mais elle se contint, et, jetant sur son frère un regard qui le fit rougir, elle se contenta de dire:

«Ne parle pas mal de Blaise devant moi, Jules; tu sais la bonne opinion que j'en ai et l'amitié que j'ai pour lui. Je la lui doit en compensation du tort que tu lui as fait, et je ne souffrirai pas qu'on le calomnie en ma présence, sans prendre sa défense et sans dire les choses comme je les sais.»

Jules resta muet devant le regard fixe et ferme de sa soeur. Il se borna à dire, en levant les épaules:

«Que tu es sotte!» et quitta la chambre.

Mme de Trénilly avait fini de commander au cuisinier le déjeuner et le dîner; elle ne fit pas attention à la fin de la discussion d'Hélène et de Jules, et reprit sa lecture interrompue.

Il ne fut plus question des poulets. Hélène les avait transportés chez Mme Anfry, de peur que Jules n'eût la fantaisie de les attraper et de les faire manger. À l'automne, les poulets étaient devenus des poules qui se mirent à pondre; au printemps elles couvèrent leurs oeufs et eurent à leur tour des poulets à conduire. Hélène finit par en faire cadeau à Mme Anfry, qui y trouva un grand avantage, et qui, de temps à autre, faisait manger à Hélène un des poulets de ses poules. Ils étaient toujours tendres et gras, et chacun en appréciait la qualité.

X - Le retour de Jules

À l'approche de l'hiver, M. de Trénilly était parti pour Paris avec toute sa maison. Anfry, sa femme et Blaise furent enchantés de se retrouver seuls; l'hiver se passa plus agréablement pour Blaise, dont chacun commençait à reconnaître la piété, la bonté et l'honnêteté. Blaise aurait pu profiter de ce retour de bienveillance pour faire des parties de jeu et de promenade avec ses camarades d'école; mais il préférait travailler à la maison avec son père et sa mère. Ils causaient souvent de leurs anciens maîtres, mais jamais ils ne faisaient mention des nouveaux, car ils n'avaient pas de bien à en dire, et Blaise avait demandé à ses parents de n'en pas parler plutôt que d'en dire du mal.

«Si j'en parlais ou si je vous en entendais parler, papa, je ne pourrais peut-être pas m'empêcher de leur en vouloir de leur injustice, surtout à M. Jules, et je me sentirais de la colère, de la haine peut-être. Et comment pourrais-je faire ma première communion et recevoir Notre-Seigneur, si je ne pardonne de bon coeur à ceux qui m'ont fait du mal? Notre-Seigneur a bien pardonné à ses bourreaux; il a même prié pour eux. Je veux tâcher de faire comme lui.

— C'est bien, ce que tu dis là, mon Blaisot, lui dit son père en l'embrassant. Tu es plus sage que moi et ta mère… C'est qu'il ne nous est pas facile de pardonner à ceux qui ont fait du mal à notre enfant, qui l'ont fait passer pour un voleur, un méchant, un…

— Papa, papa, je vous en prie, dit Blaise d'un air suppliant, ne parlez que de Mlle Hélène, qui a été si bonne pour moi.

— Ah oui! celle-là est une bonne demoiselle! on ne risque rien d'en parler; pas de danger de dire une méchanceté.»

«Une lettre», dit le facteur en entrant un matin. Et il en remit une à Anfry, qui l'ouvrit et lut ce qui suit:

«*Tenez le château prêt pour nous recevoir, Anfry; j'arrive avec mon fils lundi prochain. Soignez particulièrement la chambre de Jules, qui est souffrant depuis une chute de cheval. Je vous salue.*

Comte de Trénilly.»

«Lundi prochain, c'est dans quatre jours, dit Anfry. Je n'ai guère de temps pour tout préparer. Il faut nous y mettre tous dès aujourd'hui.

— C'est singulier, dit Blaise, il ne parle que de M. Jules et pas de Mlle Hélène; est-ce qu'elle ne viendrait pas, par hasard?

— Et où veux-tu qu'elle reste? dit Mme Anfry. La place d'une jeune fille n'est-elle pas près de sa mère! Au surplus, nous le verrons bien quand ils seront arrivés.»

Elle monta au château avec Anfry et Blaise. Pendant quatre jours ils ne firent que frotter, essuyer et ranger. Enfin, tout se trouva terminé le lundi dans la journée.

«Je ne sais trop que faire, avait dit Anfry, pour soigner particulièrement l'appartement de M. Jules. Je l'ai frotté, essuyé, comme les autres; je ne peux pas faire mieux.

— Laissez-moi l'arranger, papa, dit Blaise; je vais y mettre des fleurs, qui le rendront plus gai.»

En effet, deux heures plus tard, la chambre de Jules avait pris un autre aspect; il y avait des fleurs dans les vases, des corbeilles de fleurs sur les croisées, sur la commode. Blaise avait fait de son mieux,

et il avait réussi.

Quand ils redescendirent l'avenue pour rentrer chez eux, ils n'attendirent pas longtemps l'arrivée du comte. Comme l'année d'avant, un courrier à cheval l'annonça; la grille fut ouverte et la voiture roula dans l'avenue. Blaise avait vu M. de Trénilly dans le fond; près de lui était Jules, pâle et maigre. La comtesse et Hélène n'y étaient pas. Blaise avait déjà su par des gens qui avaient précédé M. de Trénilly qu'Hélène était au couvent pour renouveler sa première communion, et que sa mère ne la ramènerait que dans le courant de juillet, deux mois plus tard. M. de Trénilly avait l'air encore plus sombre et plus sévère que l'année précédente.

«Ils n'apportent pas avec eux la gaieté, dit Anfry à sa femme en refermant la grille.

— Pourvu qu'on ne demande pas notre pauvre Blaisot pour désennuyer M. Jules, répondit Mme Anfry. C'est qu'il ne serait pas possible de le refuser.

— Ah! bah! ils n'y songeront seulement pas, reprit Anfry. Tu as donc oublié ce qu'ils en disaient? …»

Mme Anfry avait bien deviné; dès le lendemain, un domestique vint demander Blaise au château.

«Blaise est sorti, répondit sèchement Anfry.

LE DOMESTIQUE. — Où est-il? Ne pourrait-on pas l'avoir? M. le comte m'a bien recommandé de le ramener avec moi.

ANFRY. — Il est au catéchisme; il n'en reviendra que pour dîner.

LE DOMESTIQUE. — Est-ce ennuyeux! Monsieur va gronder, bien sûr, et M. Jules va être plus maussade que d'habitude.

ANFRY. — Ah! c'est M. Jules qui le demande. Il a donc oublié le mal qu'il en disait l'année dernière.

LE DOMESTIQUE. — L'année dernière n'est pas l'année qui court; on a changé d'idées depuis, et M. Jules ne rêve plus que Blaise. Mlle Hélène a raconté bien des choses qu'on ne savait pas; elle a tant parlé de la piété de Blaise et de ses bons sentiments pour sa première communion, que Monsieur et Madame ne redoutent plus sa compagnie pour M. Jules.

ANFRY. — Mais c'est Blaise qui craint celle de M. Jules, et j'aimerais autant que chacun restât chez soi.

LE DOMESTIQUE. — Comme vous voudrez, Monsieur Anfry. Je vais toujours dire à M. le comte que Blaise est sorti.»

Le domestique s'en alla, laissant Anfry et sa femme fort contrariés de cette lubie de Jules.

Quand Blaise fut de retour, et qu'il sut qu'on était venu le demander au château, le pauvre garçon eut peur et supplia son père de le laisser aller aux champs tout de suite après son dîner.

«Mais où iras-tu, mon pauvre Blaisot?

— J'irai travailler aux champs avec les garçons de ferme, papa; le fermier m'a tout justement demandé si je ne voulais pas venir en journée chez lui pour toutes sortes de travaux. Je suis grand garçon maintenant; je puis bien travailler comme un autre.

— Fais comme tu voudras, mon pauvre Blaise; voici le domestique que j'aperçois enfilant l'avenue; bien sûr, c'est encore pour toi.»

Blaise sauta de dessus de sa chaise et sortit par une porte de derrière pour ne pas être vu du

domestique. Il courut à toutes jambes à la ferme et demanda de l'ouvrage; on lui donna des vaches à mener à l'herbe et à garder jusqu'au soir. Le domestique arriva chez Anfry cinq minutes après que Blaise en était parti.

«Eh, bien, où est donc votre garçon? dit-il en regardant de tous côtés. N'est-il pas encore revenu dîner? M. le comte l'envoie chercher.

— Blaise est venu dîner, et il est reparti pour aller travailler à la ferme, où il est retenu pour l'été, dit Anfry d'un air satisfait et légèrement moqueur.

LE DOMESTIQUE. — Pourquoi l'avez-vous laissé partir, puisque je vous avais prévenu que M. le comte le demandait?

ANFRY. — Il est d'âge à travailler, et il faut qu'il s'habitue à gagner sa vie. Je n'ai pas de quoi le garder à fainéanter comme les enfants de M. le comte.

LE DOMESTIQUE. — Eh bien, M. le comte sera content! il va me donner un galop, et vous en aurez les éclaboussures bien certainement.

ANFRY. — À la volonté de Dieu! Je ne crains pas les gronderies quand je ne les mérite pas.»

Le domestique s'en retourna encore une fois en grommelant, et Anfry alla à son jardin; tout en bêchant, il souriait en se disant:

«Blaisot a eu une bonne idée tout de même! C'est qu'il n'est pas bête, ce garçon!»

Mais M. de Trénilly ne se décourageait pas si facilement; il voyait bien que Blaise ne venait pas parce qu'il ne s'en souciait pas, et que le travail à la ferme n'était qu'un prétexte. Cette résistance l'irritait sans le surprendre. D'après ce que lui avait raconté Hélène pour la justification du pauvre Blaise, il avait conçu de l'estime pour lui, et il commençait à croire que Jules avait pu être trompé par les apparences et s'être mépris sur les intentions de Blaise. Jules, de son côté, qui ne pouvait s'empêcher de reconnaître la bonté et la complaisance de Blaise, parlait souvent du désir qu'il avait de le revoir et de l'avoir pour compagnon de jeux. M. de Trénilly admirait la générosité de son fils, qui oubliait les méfaits de Blaise, et il se promettait de satisfaire son désir dès qu'ils seraient de retour à la campagne. La maladie que fit Jules à la suite d'une chute de cheval dans une partie de cerises à Montmorency hâta ce retour. Jules demanda Blaise dès son arrivée, et il fut très contrarié de devoir attendre au lendemain.

Ce fut bien pis quand il sut le lendemain que Blaise était au catéchisme, qu'il fallait l'attendre jusqu'à midi. Mais quand il vit une seconde fois revenir le domestique sans Blaise, et qu'il sut qu'il en serait de même tous les jours, il se mit à pleurer amèrement. Son père lui offrit vainement des livres, des couleurs et tout ce qui pouvait l'amuser. Jules pleurait toujours, refusait toute distraction, et ne cessait de demander Blaise. M. de Trénilly, qui l'aimait avec une faiblesse qu'il n'avait jamais montrée que pour ce fils indigne de sa tendresse, lui promit de faire en sorte de dégager Blaise de son travail de ferme et de le ramener dans une heure avec lui. Jules se calma d'après cette assurance, et resta tranquillement étendu dans son fauteuil. M. de Trénilly se rendit précipitamment à la maison d'Anfry: mais Anfry était sorti pour faire des fagots dans le bois.

De plus en plus contrarié, mais contenant son humeur, M. de Trénilly alla à la ferme et demanda Blaise. On lui dit qu'il était dans les prés à garder les vaches.

«Allez le chercher, dit M. de Trénilly; remplacez-le par quelqu'un, j'ai besoin de lui tout de suite; je l'attends ici.»

Et il s'assit sur une chaise que lui offrit la fermière, non sans quelque crainte; l'air sombre et

mécontent du comte la terrifiait; aussi ne tarda-t-elle pas à s'esquiver, sous un léger prétexte; elle prévint ses enfants de ne pas entrer dans la salle, de peur de se faire gronder par M. le comte, qui n'avait pas l'air aimable, disait-elle, et elle alla voir qui on pourrait mettre à la place de Blaise.

Les enfants de la ferme, dont le plus âgé avait huit ans et le plus jeune quatre, se gardèrent d'abord d'entrer dans la salle; mais la crainte fit bientôt place à la curiosité; l'aîné, Robert, alla tout doucement regarder à la fenêtre pour voir comment était la figure peu aimable de M. le comte. Il recommanda à ses frères de l'attendre dehors et de ne pas bouger. Peu de minutes après il revint et leur dit à voix basse:

«Je l'ai vu; il est affreux; il a l'air méchant tout à fait. Il a levé les yeux, je me suis sauvé bien vite.

— Je vais y aller voir à mon tour, dit François; il doit être effrayant.

— Va, mais ne fais pas de bruit; qu'il ne t'entende pas, dit Robert; il te battrait.»

François partit aussitôt et revint comme son frère, mais bien plus effrayé.

«Ses yeux brillent comme des chandelles, dit-il, je crois qu'il m'a vu; il s'est levé et a regardé à la fenêtre comme s'il voulait sauter au travers; je me suis sauvé; j'ai eu bien peur.

— Laisse-moi aller aussi, dit Alcine, le plus jeune; j'ai tant envie de voir ses yeux qui brillent!

— Va, Alcine, mais prends bien garde qu'il ne te voie. Reviens tout de suite.»

Alcine partit enchanté, quoique son coeur battît de frayeur. Il marcha sur la pointe des pieds en approchant de la fenêtre et chercha à voir, mais il était trop petit, il ne voyait rien. Alors il voulut grimper sur le rebord de la fenêtre et y réussit après beaucoup d'efforts. Le bruit qu'il faisait attira l'attention du comte, qui se leva et se dirigea vers la fenêtre au moment où Alcine parvenait à y monter. Le pauvre enfant poussa un cri de frayeur en voyant arriver à lui ce terrible croquemitaine dont ses grands frères avaient eu peur. Le comte, voyant l'enfant tout prêt à dégringoler, ouvrit précipitamment la fenêtre et le saisit par le corps. Le pauvre Alcine crut que c'était pour le dévorer, et il se mit à crier plus fort en appelant ses frères à son secours.

«Il me tient! il va me manger! Au secours! au secours! Robert, François, au secours!»

Le comte, étonné de l'effet qu'il produisait, posa l'enfant par terre au moment où les frères, bravant le danger, accouraient, armés, l'un d'une fourche, l'autre d'un râteau. Ils ouvrirent précipitamment la porte et s'élancèrent sur le comte, qui, ne s'attendant pas à cette attaque, n'eut que le temps de se rejeter vivement au fond de la chambre. Il s'arma d'une chaise pour s'en faire un bouclier contre la fourche et le râteau qui cherchaient à l'embrocher et à l'assommer, pendant qu'Alcine tout tremblant se relevait et s'esquivait. Robert et François, voyant leur frère en sûreté, fondirent une dernière fois sur le comte, toujours armé de sa chaise; la fourche et le râteau restèrent pris dans la paille de la chaise; Robert, se voyant désarmé, entraîna son frère qui se trouvait également sans armes, et tous deux se précipitèrent hors de la chambre avec autant d'agilité qu'ils y étaient entrés. Le comte, revenu de sa surprise, voulut savoir ce qui avait causé cette attaque inexplicable; il sortit, tourna autour de la maison, visita les bâtiments de la ferme et n'y trouva personne. Les enfants étaient bien loin en effet; ils avaient couru tous les trois rejoindre leur mère, qui revenait avec Blaise; ils lui racontèrent que le comte était si méchant et si furieux qu'il avait voulu manger Alcine.

«Il l'aurait mangé, maman, si Robert et moi nous n'étions arrivés avec une fourche et un râteau…

— Une fourche, un râteau! contre M. le comte! s'écria la mère effrayée. Jésus! mon Dieu! qu'est-ce qui va advenir de nous?

ROBERT. — Il le tenait déjà par terre, maman; il ouvrait une bouche énorme, et il avait de grandes dents blanches comme celles d'un loup!

FRANCOIS. — Et des yeux qui semblaient brûler ce qu'ils regardaient!

ALCINE. — Et des grandes mains énormes qui me serraient d'une force!…

LA FERMIERE. — Jésus! miséricorde! Malheureux enfants! Qu'avez-vous fait? Prendre M. le comte pour un loup. Mais est-ce croyable, cette sottise-là?… Jamais il ne nous le pardonnera. Seigneur Dieu! que va-t-il me dire? Ma foi, mon Blaise, vas-y tout seul, toi. Je n'oserais jamais, après ce qui s'est passé.

ROBERT. — Vous voyez bien, maman, que, vous aussi, vous avez peur.

LA FERMIERE. — Mais c'est par rapport à vos fourches, petits nigauds. Je n'aurais pas eu peur sans cela.

FRANCOIS. — Et pourquoi donc, en vous en allant, nous avez-vous dit de ne pas y aller? C'est que vous aviez peur qu'il ne nous fît du mal.

LA FERMIERE. — Hélas! mon Dieu, que faire? Va vite, Blaisot, puisqu'il t'a demandé; va le trouver dans la salle et raconte-nous ce qu'il t'aura dit; tu nous retrouveras dans la grange.»

Blaise aurait bien voulu ne pas y aller, ou du moins ne pas y aller seul, mais il n'osa pas désobéir aux ordres du comte et de la fermière et il se dirigea vers la ferme sans trop hâter le pas… Il arriva jusqu'à la salle et tressaillit d'aise: le comte n'y était plus.

«Il est parti, il est parti! cria Blaise à la fermière et aux enfants; vous pouvez venir, il n'y a plus de danger.»

À peine avait-il achevé ces paroles qu'il aperçut à dix pas de lui le comte sortant d'une bergerie. Il avait reconnu la voix de Blaise et s'empressait de lui parler pour l'emmener, lorsqu'il entendit le joyeux appel à la famille du fermier.

«Ah çà! dit-il en fronçant le sourcil, pour qui me prend-on ici? Un des marmots que j'empêche de tomber du haut de la fenêtre croit que je vais le manger; deux autres m'attaquent avec une fourche et un râteau comme si j'étais une bête féroce. Et voilà que toi, Blaise, tu appelles, me croyant parti, en criant qu'il n'y a plus de danger! Qu'est-ce que tout cela veut dire?

— Monsieur le comte, dit Blaise un peu embarrassé, les enfants ont eu peur de vous déranger, et.., et…

LE COMTE, *avec colère et ironie*. — Et c'est pour ne pas me déranger qu'ils ont voulu m'assommer?

BLAISE. — Non pas, Monsieur le comte; ils ont seulement voulu défendre leur petit frère.

LE COMTE. — Défendre contre qui? Est-ce que je lui faisais du mal? Ce petit imbécile criait sans savoir pourquoi.

BLAISE. — Monsieur le comte, c'est que le petit est bien jeune, et…

LE COMTE. — Mais les autres sont assez grands pour savoir qu'on ne se lance pas contre un homme à coups de fourche, surtout quand cet homme est le maître de la maison. Mais où est la mère? Amène-la-moi avec ses enfants.»

Blaise, enchanté d'être débarrassé d'une conversation aussi peu agréable, courut à la recherche de

la fermière, qu'il trouva blottie dans un coin de la grange, entourée des enfants, qui osaient à peine respirer.

BLAISE. — Madame François, M. le comte vous demande, et les enfants aussi.

LA FERMIERE. — Jésus! Maria! que va-t-il se passer? Que va-t-il dire? Que va-t-il faire? Venez, mes enfants, mes pauvres enfants, il faut bien y aller puisqu'il l'ordonne.»

Les enfants, tremblants et en pleurs, suivirent leur mère en s'accrochant à son tablier; elle entra dans la salle, traînant ses enfants, dont la peur redoubla quand ils se trouvèrent en face du redoutable comte. Il les attendait debout au milieu de la salle, les bras croisés et tenant une canne à la main. La fermière salua, balbutia quelques mots d'excuses, et attendit que le comte parlât.

«Approchez, polissons! dit le comte d'une voix brève; comment avez-vous osé me menacer de vos fourches?

ROBERT. — J'ai cru que vous alliez manger Alcine; c'est alors que nous avons foncé sur vous pour le dégager.

FRANCOIS. — Je vous prenais pour un ogre, tant vous aviez l'air sauvage et… mécontent.

LE COMTE, *à la fermière*. — Vous leur donnez de jolies idées sur mon compte; je vous fais compliment de votre succès. Vous pouvez dire à votre mari qu'il n'a pas besoin de se déranger pour venir signer la continuation de son bail. Je vous renvoie à Noël. Et quant à ces mauvais garnements, je leur apprendrai à me respecter.»

Et dégageant sa canne, il leur en donna quelques coups en disant:

«Chacun son tour; voici pour la fourche, voilà pour le râteau!»

Les pauvres enfants se sauvèrent en criant; la mère les suivit en murmurant et en se félicitant d'avoir à quitter sous peu un si mauvais maître.

M. de Trénilly appela Blaise et lui commanda de le suivre. Blaise hésita un moment, mais il n'osa pas résister et suivit silencieusement, la tête baissée.

XI - Le cerf-volant

Après quelques minutes de marche, M. de Trénilly se retourna, et, voyant l'air malheureux de Blaise, il ne put s'empêcher de sourire et de lui demander s'il croyait aussi devoir être dévoré.

Blaise rougit et balbutia quelques paroles inintelligibles.

«Écoute, Blaise, dit M. de Trénilly, tu sais sans doute que mon pauvre Jules est malade et que j'ai besoin de toi pour le distraire?»

Blaise ne répondit pas; le comte reprit:

«Je sais que tu as fait l'année dernière quelques sottises, mais je veux les oublier en raison des bons sentiments que tu as manifestés depuis, d'après ce que m'a dit Hélène. Je désire que tu viennes tous les jours chez Jules depuis midi jusqu'au soir pour être son compagnon de jeux et de travail, et que tu n'ailles plus à la ferme. Acceptes-tu?

— Monsieur le comte, répondit Blaise en balbutiant, je suis fâché… Je ne peux pas… Papa désire que je travaille, que je gagne…

— Oh! quant à ton gain, je te promets que tu n'y perdras pas; je te donnerai le double de ce que tu reçois à la ferme.

— Monsieur le comte, dit Blaise, reprenant un peu courage, je ne pourrais pas entrer au château avec l'opinion que vous avez de moi. Je n'ai pas mérité les reproches que vous m'adressiez l'année dernière, et je ne puis vous promettre de faire autrement cette année. M. Jules ne m'aime pas; je ne dis pas qu'il ait tort; mais je ne crois pas possible que je reste près de lui dans les sentiments que je lui connais.

LE COMTE. — Jules t'aime, au contraire, puisque c'est lui qui te demande; quant au passé, le mieux est de n'en pas parler. Nous voici bientôt arrivés; viens avec moi chez Jules, il sera bien content de te voir.»

Le pauvre Blaise ne dit plus rien; il se résigna pour ce jour-là, se proposant bien de demander à son père de refuser toutes les propositions du comte.

Ils entrèrent chez Jules, qui attendait le retour de son père avec une vive impatience.

«Eh bien, papa, Blaise vient-il?

— Le voici, mon garçon; j'ai eu de la peine à le trouver. Tu vois, Blaise, que Jules t'attendait.

— Bonjour, Blaise, s'écria Jules; nous allons bien nous amuser. Fais-moi un cerf-volant, que j'enlèverai lorsque je pourrai sortir.

BLAISE. — Bonjour, Monsieur Jules; je suis bien fâché de vous savoir malade.

JULES. — Demande du papier pour un cerf-volant, de l'osier, de la colle, des couleurs.

BLAISE. — Mais je ne sais à qui demander tout cela, Monsieur Jules.

JULES. — Au cuisinier, au valet de chambre.

BLAISE. — Jamais je n'oserai; ils ne m'écouteront pas.

JULES. — Je voudrais bien voir cela! Tu n'as qu'à leur dire: «C'est M. Jules qui m'envoie», et tu verras s'ils t'enverront promener.»

Blaise alla à l'antichambre demander de quoi faire un cerf-volant; mais il oublia de dire qu'il venait de la part de Jules. Tous les domestiques qui se trouvaient dans l'antichambre éclatèrent de rire.

«Un cerf-volant! Je t'en souhaite des cerfs-volants! Il fait des cerfs-volants à Monsieur? Et tu me prends pour ton fournisseur? C'est bien de l'honneur, en vérité! — Servez donc Monsieur, camarades! dépêchez-vous! Monsieur attend, Monsieur est pressé!

— Tenez, Monsieur Blaise, voilà du papier, dit un des domestiques en lui tournant autour de la tête un papier sale et huileux.

— Monsieur Blaise, voilà de la colle, dit un autre en lui versant sur la tête une tasse d'eau sale.

— Monsieur Blaise voici des couleurs», dit un troisième en lui remplissant de cirage le visage et les mains.

Le pauvre Blaise parvint à s'arracher d'entre les mains de ces domestiques méchants et grossiers. Il ne crut pas convenable de rentrer ainsi fait chez Jules, et courut chez lui pour se débarbouiller et changer de vêtements. Son père et sa mère furent effrayés de le voir revenir mouillé, noirci; mais il les rassura en leur expliquant qu'il n'avait d'autre mal que l'humiliation des mauvais traitements dont il leur rendit compte.

«Et quant à cela, papa, dit-il, j'en dois être heureux, puisque Notre-Seigneur s'est laissé bien autrement humilier pour me sauver.

ANFRY. — Cela n'empêche pas, mon pauvre garçon, que tu ne retourneras plus dans cette maison de malheur.

BLAISE. — Je vous demande au contraire, papa, de vouloir bien me permettre d'y retourner, parce que, cette fois, ce n'est pas la faute de M. Jules; il m'attend toujours, et il doit trouver que je mets bien du temps à faire sa commission.

ANFRY. — Il t'arrivera encore des désagréments près de M. Jules, mon garçon, crois-moi. Laisse-moi aller trouver M. le comte, que je lui dise pourquoi je t'empêche d'y retourner.

BLAISE. — Oh non! papa, je vous en prie; on gronderait les domestiques, on les renverrait peut-être.

ANFRY. — Les renvoyer! pour des méchancetés qu'ils t'ont faites à toi, pauvre Blaise?

BLAISE. — Pas à cause de moi, papa, mais parce qu'ils ont fait attendre M. Jules, qui se sera sans doute impatienté.

ANFRY. — Mais pourquoi n'as-tu pas dit que ce que tu demandais était pour M. Jules?

BLAISE. — Ils ne m'en ont pas laissé le temps; aux premières paroles j'ai perdu la tête, et je n'ai plus pensé à m'appuyer de M. Jules. Il y a tout de même de ma faute là-dedans. C'eût été un peu sot si j'avais réellement demandé à ces messieurs de me servir comme si j'étais leur maître.

ANFRY. — Tu es toujours prêt à t'accuser, mon Blaisot, à excuser les autres. C'est bien, mais tous ne

font pas comme toi.

BLAISE. — Tant pis pour eux, papa; ce n'est pas une raison pour que je n'avoue pas quand j'ai tort. Au revoir, papa et maman; je tâcherai de ne pas rester trop longtemps.»

Blaise, qui était nettoyé et rhabillé, courut au château et rentra chez Jules sans passer par l'antichambre. Il le trouva maussade et en colère d'avoir attendu si longtemps.

JULES. — D'où viens-tu? Pourquoi n'as-tu pas fait ce que je t'avais commandé? Qu'est-ce que cette belle toilette? Est-ce que j'avais besoin que tu changeasses d'habits? C'était bien la peine de me faire attendre mon cerf-volant depuis une heure!

BLAISE. — Je ne pouvais faire autrement, Monsieur Jules; je m'étais sali dans l'antichambre, et je ne pouvais me présenter plein de cirage devant vous.

JULES. — Est-ce maladroit? Se remplir de cirage quand j'attends de quoi faire un cerf-volant! Et où sont le papier, la colle, l'osier, les couleurs, la ficelle?

BLAISE. — Je ne les ai pas, Monsieur Jules; on n'a pas voulu me les donner.

— On n'a pas voulu te les donner! s'écria Jules, rouge de colère. On n'a pas voulu! quand c'est moi qui les demande! Ils vont voir! Je les ferai tous chasser.

BLAISE. — Pardon, Monsieur Jules, ce n'est pas la faute des domestiques, c'est la mienne, parce que je n'ai pas pensé à dire que c'était pour vous.

JULES. — Imbécile! Tu as été demander pour toi? Comme si tu avais droit à quelque chose ici? Retourne vite à l'antichambre et rapporte tout ce qu'il faut.

BLAISE, *avec embarras*. — Monsieur Jules, si cela vous était égal, j'irais chercher un des domestiques et vous lui expliqueriez vous-même ce que vous voulez.

JULES. — Non, je ne veux pas; je veux que tu demandes tout. Va tout de suite. Dieu! que c'est ennuyeux d'avoir affaire à un garçon bête et entêté comme toi! Je suis fatigué de te répéter la même chose.»

Blaise ne répondit pas; l'excellent garçon n'avait pas voulu faire gronder les domestiques, dont il avait tant à se plaindre depuis un an, et, malgré sa répugnance, il retourna à l'antichambre répéter sa demande, mais en ayant soin d'ajouter que c'était pour M. Jules.

«Pour M. Jules? Tout de suite, tout de suite! Auguste, donne-moi le papier… Pas celui-ci! Le plus beau, le plus grand… Cours à la cuisine faire de la colle et rapporte une pelote de ficelle. Georges, va vite au jardin demander au jardinier de l'osier pour faire un cerf-volant pour M. Jules. Mais… ajouta-t-il en se retournant précipitamment vers Blaise, quand tu es venu tantôt demander de quoi faire un cerf-volant, est-ce que c'était pour M. Jules?

BLAISE. — Oui, Monsieur, c'était pour M. Jules.

LE DOMESTIQUE. — Et pourquoi ne l'as-tu pas dit, malheureux. Nous voilà dans de beaux draps. M. Jules va nous faire tous partir pour avoir coiffé, arrosé et peint son messager.

BLAISE. — Je n'ai rien dit à M. Jules, Monsieur.

LE DOMESTIQUE. — Rien dit? Tu ne t'es pas plaint de nous?

BLAISE. — Non, Monsieur, pas du tout.

LE DOMESTIQUE. — Comment as-tu expliqué ton absence et ton changement d'habits?

BLAISE. — J'ai dit que je m'étais taché de cirage et que je ne rapportais pas de quoi faire un cerf-volant parce que j'avais oublié de dire que c'était pour M. Jules.

LE DOMESTIQUE. — Eh bien, tu es un brave garçon tout de même; il faut avouer que tu n'as pas de méchanceté. J'ai eu une belle peur! La place est bonne; non pas que les maîtres soient bons; ils sont au contraire détestables, mais ils payent bien et ne regardent à rien; on se fait de beaux bénéfices sans avoir l'air d'y toucher; et toi, Blaise, puisque tu es si bon garçon, nous te régalerons quelquefois d'une bouteille de vin, de liqueur, de café, de gâteaux, d'une moitié de volaille, de toutes sortes de choses.»

Blaise ne comprit pas bien ce que lui offrait le domestique, mais il vit qu'il y avait une intention aimable, et il remercia, tout en emportant les objets qu'on s'était empressé d'apporter.

«Voici, Monsieur Jules, de quoi faire votre cerf-volant, dit-il en posant le tout sur une table.

JULES. — Pourquoi restes-tu là à ne rien faire? Commence donc.

BLAISE. — Je croyais, Monsieur Jules, que vous vouliez vous amuser à le faire vous-même.

JULES. — Moi-même? Tu crois que je vais m'abîmer les mains à couper des bâtons d'osier, me salir les doigts à coller des papiers, me fatiguer et m'ennuyer à arranger tout cela? C'est pour que tu le fasses que je t'ai fait venir; je m'amuserai à te regarder faire.»

Blaise ne fut pas content du ton méprisant de Jules et il eut un instant la pensée de le laisser là et de s'en aller.

«Mais non, se dit-il, ce serait de l'orgueil; je suis le serviteur, c'est certain; je dois faire les volontés des maîtres et souffrir les humiliations. Tant pis pour M. Jules s'il est égoïste et dur; tant mieux pour moi si je le sers avec soumission et patience.»

Tout en faisant ces réflexions, il déployait les feuilles de papier, et préparait l'osier pour l'attacher en forme de coeur. Il passa une grande heure à faire ses préparatifs, à coller les feuilles et à les fixer sur les baguettes d'osier. Quand il eut fini de tout coller, qu'il n'y eut plus qu'à faire la queue et à peindre le cerf-volant, Blaise dit à Jules:

«Voudriez-vous, Monsieur Jules, vous amuser à peindre des figures sur le papier blanc du cerf-volant? Je ferai la queue pendant ce temps; je ne saurais pas peindre.»

Jules ne répondit pas; Blaise, levant les yeux sur lui, vit qu'il s'était endormi.

«Je vais peindre comme je pourrai, dit-il. Ce ne sera pas bien, mais j'aurai fait de mon mieux.»

Et Blaise se mit à l'ouvrage, cherchant à figurer des hommes et des animaux sur le cerf-volant. Il n'avait aucune idée de peinture ni de dessin, c'était donc fort laid; ses hommes avaient l'air de poteaux de grande route, montrant le chemin aux passants; ses lapins avaient l'air de moutons; ses vaches ressemblaient à des chats, ses oiseaux pouvaient être pris pour des papillons, ses arbres pour des toits de

maisons, ses montagnes pour des niches à chiens, etc. Mais Blaise, dans sa joie de manier des couleurs, trouvait ses peintures superbes et attendait avec impatience le réveil de Jules pour les lui faire admirer. Enfin Jules se réveilla, étendit les bras en bâillant et appela Blaise.

BLAISE. — Me voici, Monsieur Jules; j'ai fini le cerf-volant; il est tout à fait beau et joli. Tenez, Monsieur Jules, voyez comme il est couvert de belles peintures.

JULES. — Qu'est-ce que ces horreurs-là? Qui a peint ces affreuses figures?

— C'est moi, Monsieur Jules; j'ai fait de mon mieux, il me semblait que c'était bien et joli.

— Je te dis que c'est affreux; je n'en veux pas. Donne-moi ce cerf-volant.»

Blaise le lui remit avec quelque inquiétude. Quand Jules le tint entre ses mains, il donna un grand coup de poing dans le papier, qu'il creva, mit le tout en lambeaux, brisa les baguettes d'osier et mit la queue en pièces. Le pauvre Blaise poussa un cri de désolation.

«Hélas! Monsieur Jules, que faites-vous? Tout mon travail perdu! L'ouvrage de trois heures?

— Ne voilà-t-il pas un grand malheur! Recommence, et tâche de faire mieux.

— Je ne peux pas; vrai, je ne peux pas, Monsieur Jules, dit le pauvre Blaise en sanglotant… j'ai fait de mon mieux… Je n'ai plus de courage… Je ne peux pas recommencer; cela m'est tout à fait impossible.

— Paresseux! imbécile! Tu es ici pour m'amuser; je veux un autre cerf-volant.»

Blaise était tombé sur une chaise; il continuait à sangloter, la tête cachée dans ses mains; sa patience et sa résignation étaient vaincues par la dureté et l'égoïsme de Jules; la tristesse de son coeur, longtemps comprimée, se fit jour, et il ne put retenir ses larmes.

«Va-t'en, pleurnicheur, lui dit le méchant Jules; va-t'en chez toi, et reviens demain de bonne heure.»

Blaise ne se le fit pas dire deux fois; il se leva sans pouvoir parler et sortit précipitamment. Il courut jusqu'à un petit bois contre lequel était adossé sa maison; là il s'assit au pied d'un arbre et pleura quelque temps encore.

«Que lui ai-je donc fait, se dit-il, pour qu'il soit si méchant pour moi? J'ai beau m'efforcer à lui faire plaisir, il tourne tout contre moi; jamais je n'entends sortir de sa bouche une parole de bonté, de remerciement! Toujours des reproches, des injures, de l'ingratitude!… Mon Dieu, mon Dieu, ajouta-t-il en redoublant ses sanglots, pardonnez-moi ces murmures; que votre volonté soit faite et non la mienne. Corrigez ce pauvre M. Jules, changez son coeur, rendez-le bon et charitable pour que je puisse l'aimer comme je le voudrais et le servir avec affection comme mon bon petit M. Jacques. Mon bon, mon cher petit Monsieur Jacques, pourquoi êtes-vous parti? J'étais si heureux avec vous, je vous aimais tant!… Mais… dit-il en séchant ses larmes, pourquoi ce chagrin? Ne devrais-je pas me trouver heureux de souffrir pour expier les fautes que je commets et pour ressembler à Notre-Seigneur? Voyons, pas de faiblesse… du courage! Je vais laver mes yeux dans l'eau du fossé et je vais reprendre ma gaieté. C'est que M. Jules a raison! Il est très vrai que je suis un imbécile. S'il a brisé ce cerf-volant, ne voilà-t-il pas un grand malheur! J'en referai un autre demain… L'autre n'était pas joli tout de même, se dit-il en souriant; les peintures étaient toutes drôles… C'est naturel, je ne sais pas peindre. Allons, j'y vois clair maintenant; j'ai été tout bonnement vexé de n'avoir pas été admiré; c'est de l'orgueil tout cela. Ce soir, en me couchant, j'en demanderai pardon au bon Dieu.»

Et le bon petit Blaise reprit toute sa bonne humeur, et rentra en chantant à la maison.

«À la bonne heure, dit Anfry; voilà notre Blaisot qui rentre gaiement. Il n'y a donc pas eu d'orage cette fois-ci, mon garçon?

MADAME ANFRY. — Tiens, comme tes yeux sont rouges, mon ami? On dirait que tu as pleuré… mais

oui… bien sûr, tu as pleuré!

BLAISE, *riant*. — C'est vrai, maman, j'ai pleuré; mais cette fois, c'est ma faute; je suis un nigaud et un orgueilleux.

ANFRY. — Un nigaud, c'est possible; un orgueilleux, non.

BLAISE. — Vous allez voir, papa, que je vaux moins que vous ne pensez.»

Et Blaise raconta bien exactement ce qui s'était passé, supprimant seulement les épithètes injurieuses de Jules.

Anfry examinait attentivement la physionomie expressive de Blaise pendant son récit. Quand il eut fini, il l'attira à lui et l'embrassa à plusieurs reprises, pendant que de grosses larmes roulaient le long de ses joues.

«Tu es la joie et l'honneur de tes parents, mon bon Blaise; je comprends tout… même ce que tu n'as pas dit. Quant aux douceurs que te promettent les domestiques, n'accepte rien; en faisant des générosités aux dépens de leurs maîtres, ils se rendent coupables de vol; ne nous faisons jamais leurs complices.

BLAISE. — Si c'est ainsi, papa, je ne recevrai rien du tout, pas même un morceau de sucre ou de gâteau.

ANFRY. — Tu feras bien, Blaisot; sois honnête dans les petites choses, tu le seras dans les grandes.»

XII - L'accent de vérité

Le lendemain, sans attendre qu'on vînt le chercher, Blaise alla au château et demanda encore de quoi faire un cerf-volant. Les domestiques, au lieu de le maltraiter comme ils l'avaient fait la veille, le reçurent avec amitié, en reconnaissance de sa discrétion. Pendant qu'on rassemblait les objets nécessaires, le valet de chambre qui la veille avait promis tant de choses à Blaise lui demanda s'il avait déjeuné.

«Oui, Monsieur, je vous remercie, dit Blaise poliment; j'ai mangé avant de partir.

LE VALET DE CHAMBRE. — Qu'as-tu mangé?

BLAISE. — Du pain et des radis, Monsieur.

LE VALET DE CHAMBRE. — Pauvre déjeuner, mon garçon; je vais t'en donner un meilleur: une bonne tasse de café au lait avec une tartine de pain et de beurre.

BLAISE. — Je vous remercie bien, Monsieur, je n'ai plus faim; je n'en mangerai pas.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bah! Bah! les bonnes choses se mangent sans faim.

BLAISE. — Non, Monsieur, en vérité, je n'y goûterai seulement pas.

LE VALET DE CHAMBRE. — Eh bien, un verre de frontignan avec un biscuit?

BLAISE. — Pas davantage, Monsieur, en vous remerciant de votre obligeance.

— Tu l'avaleras, mon ami; tiens, voici les biscuits, dit-il en plaçant devant Blaise une assiette de biscuits; et voici le vin», ajouta-t-il en mettant à côté un verre de frontignan.

Au moment où il posait la bouteille, il entendit le bruit d'une porte bien connu; c'était celle du comte; en une seconde le valet de chambre et ses camarades disparurent, laissant Blaise seul, devant la bouteille de frontignan et les biscuits.

Le comte entra pour envoyer chercher Blaise, que Jules demandait. Son étonnement fut grand en le voyant tout seul, les armoires ouvertes et le frontignan et les biscuits devant lui.

«Je te prends donc sur le fait, dit le comte revenu de sa surprise. Saint Blaise enrôlé dans les voleurs? Belle conduite, en vérité! Tu ne manques pas de front ni de hardiesse, mon garçon. Venir jusqu'ici pour voler mon vin et mes biscuits en l'absence de mes gens! c'est très bien! très bien!

— Monsieur le comte, vous vous trompez, dit Blaise les larmes aux yeux. Je n'ai touché à rien, et ce n'est certainement pas moi qui ai sorti ce vin et ces biscuits!

LE COMTE. — Et qui donc? Serait-ce moi, par hasard?

BLAISE. — Non, Monsieur le comte, je sais que ce n'est pas vous; mais, croyez-en ma parole, ce n'est

pas moi non plus.

LE COMTE. — Et qui donc alors? Que fais-tu ici? Pourquoi es-tu seul devant ces armoires ouvertes, cette bouteille posée devant toi, et ce verre plein placé pour être bu?

BLAISE. — Vous dire qui, Monsieur le comte, je ne le puis, quoique je le sache. Je suis ici pour avoir de quoi faire un cerf-volant à M. Jules, qui m'attend. Quant aux armoires et au reste, je n'en suis pas coupable, et je vous supplie de me croire.

— Ce garçon-là est incompréhensible, dit le comte à mi-voix; il vous domine malgré vous: me voici disposé et obligé à le croire, malgré ma raison et l'évidence des faits. — C'est bon, va chez Jules qui t'attend, ajouta-t-il à haute voix.

BLAISE. — Monsieur le comte, me croyez-vous? j'ai besoin de le savoir pour rester dans votre maison et surtout près de votre fils.

— Eh bien… oui!… je te crois, dit M. de Trénilly avec vivacité, après un instant d'hésitation. Je te crois, puisque je ne puis faire autrement, et que malgré moi je t'estime.

— Merci, Monsieur le comte, merci, dit Blaise, les yeux brillants de bonheur. Que le bon Dieu vous récompense en votre fils de la bonne parole que vous avez dite! Merci.»

Et Blaise sortit pour entrer chez Jules, laissant M. de Trénilly ému et surpris de l'impression que ce garçon produisait sur lui et de l'autorité qu'exerçait sa parole.

«Comment, te voilà, Blaise! s'écria Jules en le voyant entrer. Je croyais que tu ne viendrais pas.»

BLAISE. — Pourquoi donc, Monsieur Jules? N'avais-je pas à réparer ma sottise d'hier et à vous refaire un autre cerf-volant?

JULES. — C'est que tu étais parti en pleurant; je croyais que tu serais fâché de ce que je t'avais dit.

BLAISE. — Pas du tout, Monsieur Jules. Il est vrai que j'ai été… pas fâché… mais… contrarié, peiné, et que j'ai pleuré encore longtemps après vous avoir quitté; j'ai pourtant fini par comprendre que j'étais un orgueilleux et, de plus, un sot, et me voici prêt à vous faire un cerf-volant, que je soignerai de mon mieux…

— Et que tu peindras, interrompit vivement Jules.

— Et que je me garderai bien de peindre, reprit Blaise en souriant. Il faut convenir que c'était bien laid ce que j'avais fait, et que vous avez eu raison de le déchirer.

— Je ne crois pas… je ne pense pas… dit Jules en balbutiant, touché malgré lui de l'humilité et de la bonté de Blaise; on aurait pu l'arranger, le couvrir, le repeindre.

— Ah bien! ne pensons plus à ce qu'on aurait pu faire du défunt et commençons le nouveau. Voulez-vous m'aider un peu, Monsieur Jules? Cela ira plus vite.

— Je veux bien», dit Jules avec plus de douceur que d'habitude.

Blaise commença à ajuster les brins d'osier, pendant que Jules préparait le papier; il le fit d'assez bonne grâce, et avant une heure le cerf-volant fut terminé; il ne restait plus à faire que la queue, et Jules essaya de barbouiller quelques figures sur le cerf-volant. Blaise les trouva admirables, malgré leur défaut de couleurs et de formes. Jules, très flatté de l'admiration de Blaise, devint de plus en plus aimable et lui proposa de lancer le cerf-volant sur la pelouse devant la maison. Blaise n'eut garde de refuser, et ils s'apprêtèrent à sortir. Blaise offrit de porter le cerf-volant.

JULES. — Non, non laissez-moi le porter; j'en aurai bien soin.

BLAISE. — Prenez garde de bien relever la queue, Monsieur Jules; si elle traînait et que vous missiez le pied dessus, vous la feriez casser.»

Jules avait posé le cerf-volant sur la cheminée, il le prit à deux mains et fit quelques pas pour faire traîner la queue et la rouler à son bras. En tirant la queue pour l'enrouler, il ne s'aperçut pas qu'elle était accrochée à un des candélabres de la cheminée; il sentit de la résistance, tira fort; la queue se rompit, et le candélabre roula à terre avec fracas: bougies, bobèches et bronze, tout était brisé.

«Là, mon Dieu! s'écria Blaise en courant au candélabre; tout est cassé! quel dommage! que c'est malheureux!

JULES. — Qu'est-ce que ça fait? On m'en donnera un autre; crois-tu que je vais pleurer pour un méchant candélabre.

BLAISE. — Mais, Monsieur Jules, M. le comte grondera sans doute?

JULES. — Grondera? Moi? Par exemple! D'ailleurs s'il veut gronder, ce sera toi qu'il grondera, et il aura bien raison.

— Moi! dit Blaise stupéfait.

JULES. — Certainement, toi. N'est-ce pas bête d'avoir fait une queue si longue et si entortillée qu'on ne sait qu'en faire? Si tu n'avais pas voulu faire le savant et montrer ton habileté, il n'y aurait pas eu de queue, et le candélabre ne serait pas cassé.

BLAISE. — Mais, Monsieur Jules, ce n'est pas par orgueil que j'ai fait cette queue, c'est pour vous faire plaisir, pour embellir votre cerf-volant. Et si vous y aviez regardé, vous auriez tiré plus doucement et vous n'auriez rien cassé.

— Là! c'est ma faute maintenant! s'écria Jules avec colère et tapant du pied. Je te dis que c'est la tienne; tu es un maladroit; tu disais toi-même tout à l'heure que tu étais sot et orgueilleux! c'est très vrai.

BLAISE. — Hier j'ai été sot et orgueilleux, c'est la vérité, Monsieur Jules; mais je ne crois pas l'avoir été aujourd'hui.

JULES. — Tu crois toujours être parfait, je le sais bien; moi je te dis que tu es désagréable et insupportable.

BLAISE. — Pourquoi me faites-vous venir pour jouer avec vous, Monsieur Jules? Ce n'est pas moi qui le demande, bien sûr; je n'y ai pas déjà tant d'agrément?

JULES. — Qu'est-ce que tu veux dire par là? Que je suis méchant, que je te rends malheureux?… Ce n'est pas vrai; c'est toi qui me mets en colère et qui m'ennuies avec tes airs bêtes.

BLAISE. — Qu'à cela ne tienne, Monsieur Jules, il est facile de vous contenter; bien le bonsoir, Monsieur Jules; cette fois c'est pour ne plus revenir, puisque je ne vous suis point utile.

— Va-t'en, je ne veux plus de toi, ni rien qui vienne de toi», dit Jules en mettant en pièces le cerf-volant et le jetant à la tête de Blaise.

Puis, se laissant aller à sa colère, il se roula sur son canapé en criant et en injuriant Blaise. M. de Trénilly entra précipitamment dans la chambre de Jules et fut effrayé de le voir dans cet état, qu'il prenait pour du chagrin. Il vit le candélabre brisé et les débris du cerf-volant, que Blaise cherchait à rassembler, mais il ne fut occupé que de Jules et lui demanda avec inquiétude ce qu'il avait.

Jules fut quelques instants sans répondre; il balbutia enfin:

«C'est Blaise; c'est la faute de Blaise.

— Encore! dit M. de Trénilly avec sévérité. Qu'est-il arrivé? Parle, Blaise.»

Au moment où Blaise ouvrait la bouche pour répondre, Jules s'empressa de prendre la parole:

«C'est Blaise qui a voulu faire voir son habileté: il a fait une si longue queue au cerf-volant qu'elle a accroché le candélabre, qui s'est cassé. Et voilà à présent qu'il se fâche, qu'il ne veut pas arranger mon cerf-volant; il dit qu'il veut s'en aller et qu'il ne reviendra plus jamais, parce que je suis un méchant, un insupportable. Il m'a abîmé hier mes couleurs et un cerf-volant; aujourd'hui il casse tout, puis il se fâche encore!

LE COMTE. — Blaise, ce que tu fais est très mal; si tu recommences, je te ferai fouetter par mes gens.

BLAISE. — Je n'ai rien fait de ce que dit M. Jules, Monsieur le comte; je ne crois mériter aucune punition. Et quant à me faire fouetter par vos gens, ils n'ont pas le droit de me frapper et je ne me laisserai pas faire.

LE COMTE. — C'est ce que nous verrons, petit drôle.

JULES. — Non, papa, non, pardonnez-lui encore cette fois, je vous en supplie; une autre fois, s'il recommence, je le laisserai fouetter; mais, aujourd'hui je ne veux pas.

LE COMTE. — Comme tu voudras, mon ami; c'est en ta faveur que je lui pardonne son insolence, et j'aime à croire qu'il ne recommencera pas.

— Monsieur Jules, dit Blaise en se retirant, je vous pardonne de tout mon coeur, et à vous aussi, Monsieur le comte, tout-puissant que vous êtes et tout petit que je suis. Si jamais vous venez à savoir la vérité, dites-vous bien tous les deux que je vous ai pardonnés, sincèrement pardonnés.»

Et Blaise ouvrit la porte, sortit et la referma avant que le comte fût revenu de sa stupéfaction.

Après le départ de Blaise, le comte resta longtemps pensif, regardant souvent Jules, dont l'attitude embarrassée et l'air craintif indiquaient une mauvaise conscience.

«Jules, dit enfin le comte en s'asseyant près de lui; Jules, je t'en conjure, dis-moi la vérité. Je te pardonne d'avance; dis-moi si Blaise est innocent et si tu l'as calomnié par un premier mouvement d'humeur et de dépit. Dis-moi la vérité; quelque chose me dit que Blaise a raison et que tu me trompes.»

Jules avait été fort embarrassé aux premières paroles de son père; car lui-même commençait à avoir parfois des remords de son injustice et de sa cruauté envers le pauvre Blaise; mais la crainte de perdre la confiance du comte, de ne plus être cru dans l'avenir, arrêta l'aveu prêt à lui échapper, et il dit d'une voix basse et hésitante:

«En vérité, papa, je ne sais pas pourquoi vous croyez que je mens, et pourquoi vous ajoutez foi aux impertinentes paroles de Blaise et pas aux miennes; je suis votre fils pourtant, et lui n'est qu'un fils de portier, un paysan.

— C'est vrai, Jules, mais il y a dans ses yeux, dans sa voix, dans tout son air quelque chose que je ne puis m'expliquer, mais qui me donne une estime, une confiance qui augmentent à chaque démêlé que j'ai avec lui. Et c'est pourquoi, mon Jules, je te demande encore avec instance un seul mot. Blaise a-t-il quelque chose à nous pardonner à toi et à moi? Je ne t'en demanderai pas davantage, je te le promets; est-ce oui ou non?

— … Oui», répondit enfin Jules en baissant la tête et les yeux.

Quand Jules releva la tête, son père était parti. Inquiet, effrayé, il alla le chercher dans sa chambre; il n'y trouva personne. Il sonna un domestique.

«Où est papa? dit-il; est-il sorti?

— Oui, Monsieur Jules; M. le comte vient de sortir; il a descendu l'avenue du côté d'Anfry.»

L'inquiétude de Jules augmenta. Qu'est-ce qu'il était allé faire chez Anfry? Il aura voulu sans doute questionner Blaise.

«Ce vilain Blaise lui aura raconté tout ce qui s'est passé, se dit Jules, et papa va être furieux contre moi. Il est impossible que Blaise ne lui raconte pas tout; j'ai été un peu méchant pour lui, et il sera enchanté de se venger… Et papa qui croit tout ce qu'il dit, je ne sais pas pourquoi… c'est-à-dire je sais bien pourquoi… Il est vrai qu'on ne peut pas ne pas le croire quand il parle, il a un air si honnête… et véritablement il est bon… le pauvre garçon! Comme je l'ai traité hier!… Et c'est lui qui vient me dire qu'il a été orgueilleux et sot, et qui a l'air de me demander pardon… Pauvre Blaise!»

Pendant que Jules faisait ces réflexions, M. de Trénilly marchait à pas précipités vers la maison d'Anfry. Il y trouva Blaise, les yeux rouges, l'air triste, qui était en train de raconter à son père la cause de son nouveau chagrin. M. de Trénilly marcha droit vers Blaise, à la grande frayeur de ce dernier, qui recula de quelques pas pour éviter le contact du comte. Il fut très surpris quand il vit le comte lui saisir la main, la presser fortement, et lui dire d'une voix émue:

«Jules et moi, nous avons eu tort, Blaise; j'accepte ton pardon et je t'en remercie; tu es un brave et honnête garçon, je te l'ai dit ce matin; je t'estime et je te crois. Reviens au château sans crainte, quand tu voudras et partout où tu voudras. Adieu, Blaise, au revoir, et bientôt, j'espère. Bonsoir, Anfry; je vous félicite d'avoir un fils pareil.

— Merci, Monsieur le comte; c'est bien de l'honneur que vous nous faites.»

Le comte tenait encore la main de Blaise; le pauvre garçon, tremblant et ému, se permit de presser à son tour la main qui pressait la sienne. Quand il sentit que le comte lui rendait cette pression, il saisit la main du comte et la couvrit de baisers et de larmes. Le comte, ému lui-même, se dégagea après une dernière étreinte, et sortit sans ajouter une parole, mais en saluant d'un air amical. Quand il fut parti, Anfry s'écria:

«Eh bien, il a du bon, tout de même! C'est beau d'être venu lui-même et tout de suite reconnaître ses torts. C'est le bon Dieu qui récompense ta patience et ton humilité, mon Blaisot.

— Le bon Dieu est trop bon pour moi. C'est étonnant le plaisir que m'a fait la visite de M. le comte et tout ce qu'il m'a dit; et la main qu'il me serrait à la briser, et son air tout autre. Lui qui a l'air si sévère, il avait l'air doux et attendri!… Mais c'est donc M. Jules qui lui aura dit quelque chose? C'est bien de sa part!»

Le pauvre Blaise dormit bien cette nuit; son coeur était plein de reconnaissance pour le bon Dieu, pour le comte, pour Jules. Il ne se souvenait plus des sévérités du comte, des méchancetés et des calomnies de Jules; il ne pensait qu'aux bonnes paroles qu'il avait reçues, et qu'il attribuait à un aveu complet de Jules. Il se réveilla donc le lendemain gai et heureux; sa tristesse était remplacée par un sourire radieux: son père et sa mère, heureux de cette transformation, l'embrassèrent avec tendresse; le père lui demanda s'il irait au château.

«Oui, papa, dès que j'aurai déjeuné; il me tarde de revoir M. le comte et de remercier M. Jules de sa franchise.»

XIII - Le remords

Blaise se dirigea vers le château quand il crut Jules levé, habillé et prêt à le recevoir. En entrant dans le vestibule et en montant l'escalier, il fut surpris de ne pas voir de domestiques; c'était pourtant l'heure où ils étaient tous occupés à faire les appartements. En approchant de la chambre de Jules, il entendit un mouvement extraordinaire et un bruit confus de voix qui s'entr'appelaient. Il poussa la porte, entra et vit M. de Trénilly assis près du lit de Jules, qui paraissait en proie à une fièvre violente, et qui parlait avec une vivacité tenant du délire.

«Je ne veux pas que Blaise vienne, criait-il; non… il dirait tout. Chassez Hélène; Blaise lui a tout raconté. Ne dites rien à papa… Je vous ferai tous chasser… Ce pauvre Blaise, il est bon pourtant… Je suis sûr qu'il m'a pardonné… il l'a dit… Je ne veux pas le voir, j'ai honte; il sait que j'ai menti, menti, menti.»

Et Jules retomba dans les bras de son père désolé; il ne dit plus rien; il tournait la tête de tous côtés.

«J'ai mal, dit-il; j'ai mal… C'est Blaise!… c'est sa faute… c'est lui qui me déchire le cerveau… Aïe, aïe! qu'est-ce qu'il veut? Il ne dit pas.., mais je vois bien… il veut que je devienne comme lui… que je dise tout à papa, à tout le monde… Non, c'est impossible… impossible… Blaise, laisse-moi!… je ne peux pas… tu vois bien que je ne peux pas… on saurait tout, tout… Quelle honte!… Je ne peux pas.»

Encore un silence, mais l'agitation ne cessait pas. Blaise restait à la porte, tremblant, effrayé, ne sachant pas s'il devait se montrer ou s'en aller. M. de Trénilly attendait avec impatience le médecin qu'il avait envoyé chercher.

La veille, quand il était rentré de chez Anfry, il n'avait rien dit à Jules, dont l'inquiétude augmentait d'heure en heure en voyant l'air sévère et préoccupé de son père.

«Blaise a-t-il parlé à papa? se demandait-il. Qu'a-t-il dit?»

Sa frayeur augmenta lorsque, le soir, en lui disant adieu, son père, pour la première fois de sa vie, refusa de l'embrasser et lui dit:

«Va te coucher, Jules, va; mais, avant de t'endormir, réfléchis à ta conduite et repens-toi.»

«Papa sait tout, se dit-il. Que va-t-il faire, lui qui est si sévère? Je vais être très malheureux; il sera pour moi, comme il est pour Hélène et pour tout le monde, sévère à faire trembler. Ce méchant Blaise! qu'avait-il besoin de se justifier! Ne voilà-t-il pas un grand malheur que papa ne l'aime pas et le croie menteur et voleur? Papa n'est pas son père! il aurait peut-être chassé les Anfry, voilà tout… Mon Dieu, que va-t-il m'arriver demain? J'ai peur! Oh! j'ai peur! Je m'ennuie tant, déjà! Ce sera bien pis!»

Après avoir passé une partie de la nuit dans cette cruelle inquiétude, Jules, à peine rétabli de sa maladie, fut pris de la fièvre et du délire. Quand la bonne d'Hélène vint le lendemain ouvrir ses volets et lui apporter ce qui lui était nécessaire pour sa toilette, elle le trouva si malade qu'elle courut avertir le comte. Il envoya immédiatement chercher le meilleur médecin de la ville voisine, et s'établit près de son fils sans savoir quels soins, quels remèdes lui donner. Les paroles incohérentes de Jules lui découvrirent la cause de sa maladie; quelque chose de grave troublait sa conscience; il ne savait quel moyen employer pour la décharger du poids qui l'oppressait. Personne dans la maison n'avait d'empire sur Jules et ne possédait son affection. Dans sa détresse, le malheureux comte se retourna comme pour chercher du secours; il aperçut Blaise, toujours immobile, debout à la porte; les domestiques étaient tous sortis.

«Blaise, mon ami, dit à mi-voix M. de Trénilly, c'est Dieu qui t'envoie. Viens m'aider à guérir le

cerveau malade de mon pauvre Jules. Viens; c'est le remords qui le tue; le remords du mal qu'il t'a fait. Dis-lui que tu lui pardonnes; et dis-moi aussi que tu me pardonnes. Dieu te venge en m'éclairant.»

Le comte tendit la main à Blaise, qui voulut la baiser, mais le comte, l'attirant, le serra contre son coeur.

«Blaise, Blaise, prie Dieu qu'il nous pardonne, qu'il ne m'enlève pas mon fils, qu'il lui ouvre les yeux comme il me les a ouverts à moi, qu'il lui donne le temps du repentir; qu'il puisse réparer le mal qu'il t'a fait! Blaise, mon enfant, prie pour nous, toi qui sais prier.»

Et le comte tomba à genoux près du lit de Jules, dont les fréquents gémissements, les paroles entrecoupées lui brisaient le coeur.

Blaise, lui aussi, se mit à genoux, près du comte; il pria et pleura; sa prière fervente et généreuse obtint du bon Dieu un léger adoucissement aux souffrances de Jules; quand le comte se releva, Jules dormait d'un sommeil assez calme.

Le comte le regarda avec espérance et bonheur; il releva Blaise, toujours agenouillé près du lit de Jules, lui serra les mains dans les siennes et lui dit à voix basse:

«Reste près de lui, mon enfant, pendant que je vais m'habiller. S'il s'éveille, viens me chercher.»

Jules dormit près d'une heure; le comte était revenu s'établir près de son lit, gardant Blaise près de lui. Le médecin n'arrivait pas; le comte ne savait que faire pour dégager la tête si évidemment embarrassée. La bonne n'y entendait rien non plus; Mme de Trénilly était restée à Paris pour le renouvellement de la première communion d'Hélène.

Jules s'éveilla; il ouvrit de grands yeux, regarda son père et Blaise sans les reconnaître.

«Je veux Blaise, dit-il… Il faut que je lui parle… Ne laissez pas entrer papa… qu'il n'entende pas ce que je dirai… Appelez Blaise… quand je lui aurai parlé, ma tête brûlera moins… c'est si lourd dans ma tête… Tout ce que je veux dire pèse tantôt dans ma tête, tantôt dans mon coeur.

— Monsieur Jules, je suis près de vous, dit Blaise en s'approchant timidement.

— Qui es-tu? Va-t'en!… Je veux Blaise.

— C'est moi qui suis Blaise. Monsieur Jules; je viens vous soigner.

— Alors tu n'es pas Blaise… Blaise me déteste… Tu sais bien tout ce que j'ai dit de lui?… Eh bien, ce n'était pas vrai… Tout, tout était faux… Tu sais bien les poulets?… c'est moi qui les avais noyés… Tu sais bien les habits mouillés? C'est lui qui m'a donné les siens; c'est lui qui m'a tiré de l'eau; c'est lui qui a toujours été bon et moi toujours méchant… Tu sais bien les fleurs? C'est moi qui ai tout brisé; c'est moi qui les ai fait demander par Blaise… Tu sais bien le cerf-volant? C'est moi qui ai été méchant, si méchant!… Blaise a été si bon que cela m'a remué le coeur,… mais pas assez… non… pas assez… Pauvre Blaise!… Tu as entendu comme il m'a pardonné?… Et papa aussi… Blaise lui a pardonné!… Papa a été méchant pour Blaise!… C'est ma faute… c'est moi qui mentais. Oh! ma tête!… Blaise! je veux Blaise!»

Le pauvre comte était dans un état déplorable. Chaque parole était pour lui une affreuse révélation de sa propre faiblesse, de sa propre injustice et de la méchanceté de son fils. La tête cachée dans les mains, il sanglotait à faire pitié; ses larmes se faisaient jour à travers ses doigts crispés, et venaient retomber sur la tête de Blaise à genoux près de lui.

«Mon Dieu, disait Blaise en lui-même, consolez ce pauvre M. le comte; mon Dieu, vous êtes si bon! pardonnez à ce pauvre M. Jules, donnez-lui le repentir de ses fautes, non pas le repentir qui le désole, mais le repentir qui console et qui rend meilleur. Rendez-lui la connaissance afin qu'il puisse décharger son coeur en avouant les fautes qui l'oppressent. Mon Dieu, ne le laissez pas mourir sans pardon; votre pardon à vous, bon et miséricordieux Jésus, le pardon de son pauvre père qu'il a gravement trompé et offensé. Pour moi, mon bon Dieu, vous savez que je lui ai pardonné depuis bien longtemps, dès que

l'offense était commise. Mais vous, mon Dieu, notre père à tous, pardonnez-lui, il se repent.»

Cette prière de ce pieux et noble coeur ne devait pas être repoussée. Dieu l'accueillit dans sa miséricorde, et Jules devait être sauvé; sa guérison devait être complète, comme on le verra, mais elle se fit attendre; le père devait expier par ses angoisses les torts de sa faiblesse. Dieu permit que la maladie de Jules fût longue et cruelle.

Quand le médecin arriva, il déclara, après un examen prolongé et intelligent, que Jules était atteint d'une fièvre cérébrale. Après avoir entendu quelques phrases qui décelaient une conscience troublée, il recommanda que le malade ne fût soigné que par les deux personnes qui préoccupaient constamment son imagination frappée, afin qu'au premier retour de raison il ne vît que ces deux personnes, et qu'il ne pût pas craindre d'avoir été entendu par d'autres. Il ordonna ensuite de fréquentes applications de sinapismes aux pieds, aux chevilles, aux mollets, aux cuisses; il ordonna des boissons rafraîchissantes, de l'air dans la chambre, diète absolue, une demi-obscurité et pas de bruit.

La journée fut terrible; d'un accablement semblable à la mort, Jules passait à une agitation et à un flot de paroles accusatrices; il apprit ainsi à son malheureux père toute la noirceur de son âme. Le repentir que Jules témoignait de plus en plus adoucissait un peu le coup terrible porté à son amour et à son amour-propre de père. Plus il découvrait l'iniquité de Jules, plus il aimait et admirait la charité, la bonté si chrétienne de Blaise. Dix fois par jour il le serrait contre son coeur, il l'arrosait de ses larmes, et lui redemandait pardon pour Jules et pour lui-même. Blaise baisait les mains du comte, l'encourageait, le consolait, lui parlait du bon Dieu, lui enseignait la prière du coeur, la vraie prière du chrétien. Quand il ne pouvait calmer le désespoir du comte, il se mettait à genoux près de lui et disait tout haut les prières les plus touchantes, qui finissaient toujours par diminuer l'agitation du comte et lui rendre l'espérance.

L'état de Jules était le même depuis six jours: tantôt de l'amélioration, tantôt une reprise de délire et de fièvre. Le septième jour, après un sommeil de trois heures, dont avaient profité le comte et Blaise pour s'assoupir dans leurs fauteuils, Jules s'éveilla et appela Blaise comme de coutume.

«Me voici, Monsieur Jules, dit Blaise en sautant sur ses pieds et prenant sa main.

JULES. — Ah! Blaise, c'est toi! Je suis content! J'avais tant besoin de te voir et de te parler. Pauvre Blaise! j'ai été méchant pour toi! Comment peux-tu me pardonner?

BLAISE. — Mon bon Monsieur Jules, de tout mon coeur, du fond de mon coeur, je vous ai pardonné depuis bien longtemps. Notre-Seigneur n'a-t-il pas pardonné à tous ceux qui l'ont offensé? Ne devons-nous pas tous faire de même? Soyez tranquille, Monsieur Jules, ne vous agitez pas; nous parlerons de cela plus tard.

JULES. — Je suis si faible; j'ai été bien malade, il me semble?

BLAISE. — Oui, mais vous êtes mieux. Buvez un peu et dormez encore.»

Jules but de l'orangeade.

«C'est bon, dit-il; et toi, Blaise, comme tu es bon de rester près de moi! J'ai été si méchant pour toi! Oh! si tu savais, comme tout cela me brûlait la tête et le coeur!

— Chut, Monsieur Jules: ne parlez pas; vous vous ferez mal.»

Le comte, heureux de ce retour de Jules à la raison, ne pouvant maîtriser sa joie, fut sur le point de se montrer et d'embrasser son enfant, qu'il avait cru perdu, quand Jules retourna la tête et dit à Blaise:

«Blaise, ne dis pas à papa que je t'ai parlé; ne le laisse pas venir; si je le vois, je mourrai de honte et de frayeur.

BLAISE. — Non, non, Monsieur Jules; je ne dirai rien, soyez bien tranquille; mais votre papa est si bon pour vous, il vous aime tant, que vous ne devez pas en avoir peur.

JULES. — Mais la honte, Blaise, la honte?

BLAISE. — Eh bien, monsieur Jules, ce sera l'expiation de votre faute: ce sera beau de tout avouer. Mais vous avez le temps d'y penser, Dieu merci: ainsi tâchez de dormir encore; nous causerons de cela plus tard.»

Blaise fut satisfait d'avoir pu jeter dans l'âme de Jules la première pensée de l'aveu comme expiation; il mettait entre ses mains le moyen d'apaiser sa conscience, de retrouver le calme qu'il avait perdu.

Jules reçut les paroles de Blaise avec quelque surprise mêlée de satisfaction; il sentait vaguement qu'il pouvait tout réparer; mais, trop faible pour réfléchir sérieusement, il se laissa aller au sommeil et dormit encore deux bonnes heures.

M. de Trénilly osait à peine remuer, tant il avait peur de troubler le repos de Jules; il désirait dire quelques mots à Blaise, et il n'osait parler. Blaise, s'apercevant de son angoisse, se leva sans bruit, arriva jusqu'à lui sur la pointe des pieds; quand il fut à la portée du comte, celui-ci l'attira doucement à lui, le serra vivement dans ses bras et lui dit bas à l'oreille:

«Dis-lui que je sais tout, que je lui pardonne, que je l'aime, que c'est toi qui as changé mon coeur, que tu es son frère, mon second enfant.

— Je lui dirai combien vous êtes bon, Monsieur le comte, répondit Blaise tout bas.

LE COMTE. — Rassure-le, encourage-le, mon ami, mon bon Blaise, afin qu'il n'ait plus peur de moi. Ah! cette pensée me tue.

BLAISE. — J'arrangerai tout avec l'aide du bon Dieu, mon bon Monsieur le comte; ayez confiance, vous en serez récompensé.»

Le comte ne le retint plus, et, cachant sa tête dans ses mains, il réfléchit à la piété de Blaise et aux vertus véritablement admirables de cet enfant.

«Comment a-t-il appris tout cela? se demandait-il avec surprise. Ce pauvre enfant de portier a les sentiments élevés d'un prince, la science d'un savant, la générosité, la charité d'un saint. Quand il me parle, il m'émeut; quand il me console, ses paroles pénètrent mon coeur de si doux sentiments que je ne sens plus mes inquiétudes ni mon malheur. Quand il me reprend, il me fait rougir comme s'il avait autorité sur moi. Pourquoi tout cela?… Pourquoi? ajouta-t-il; parce qu'il est pieux, parce qu'il a suivi avec fruit les instructions du catéchisme, parce qu'il va faire sa première communion, parce qu'il est un saint enfant de Dieu… Et mon Jules, mon pauvre Jules, qu'est-il auprès de cet enfant? Un malheureux pécheur, un misérable comme moi. Ah! que le bon Dieu me rende mon enfant, et je me confesserai avec lui et je recevrai le bon Dieu près de lui, et je m'améliorerai avec lui, et notre maître à tous deux sera ce pauvre enfant calomnié, outragé, maltraité par nous… J'aime cet enfant; je l'aime à l'égal du mien, je le respecte, je l'admire; il sera mon modèle et mon guide.»

Le comte regarda avec attendrissement le pauvre Blaise, qui s'était rendormi dans un fauteuil, et dont la physionomie exprimait si bien le calme d'une bonne conscience. Il se leva, se plaça près du lit de Jules, et contempla avec une pénible émotion son visage contracté et agité.

«Mon Dieu, dit-il, rendez-le semblable au pieux et sage Blaise, et pardonnez-moi de l'avoir si mal

élevé. Que je sois seul puni, et que mon fils soit épargné!»

Le comte resta longtemps près de Jules, suivant avec anxiété ses moindres mouvements, prêt à se cacher à son premier réveil. Jules dormit longtemps encore; évidemment il était mieux. Il s'éveilla enfin, ouvrit les yeux et poussa un faible cri qui fit sauter Blaise de dessus son fauteuil. Le comte s'était retiré et caché derrière le rideau du lit.

«Blaise, Blaise, je crois que j'ai vu papa… J'ai rêvé sans doute, ajouta-t-il en se soulevant et regardant de tous côtés… Je croyais qu'il était là… J'ai eu peur, bien peur.

BLAISE. — Et pourquoi avoir peur de votre papa, mon bon monsieur Jules? Croyez-vous qu'il aurait le coeur de vous gronder après vous avoir vu si malade?

JULES. — Blaise, est-ce que j'ai dit quelque chose pendant ma maladie? Dis-moi la vérité! Qu'ai-je dit? Je me souviens que je parlais beaucoup.

BLAISE. — Écoutez, mon cher Monsieur Jules, ne vous effrayez de rien, ne regrettez rien. Tout est pour le mieux. Pendant que vous étiez si mal, que nous craignions de vous voir mourir, vous avez dit tout ce que vous avez fait; vous avez tout raconté; votre papa pleurait, vous embrassait, vous serrait dans ses bras et priait le bon Dieu de vous sauver. Vous voyez bien qu'il ne vous en voulait pas.

— Tout le monde sait donc ce que je suis? dit Jules avec accablement.

BLAISE. — Personne, Monsieur Jules, personne que votre papa et moi. Il n'y a que nous deux qui approchions de vous.

JULES. — Et papa sait tout! Comme il doit me mépriser!

— Jules, mon enfant chéri, s'écria le comte, incapable de résister plus longtemps au désir de le rassurer; Jules! je t'aime toujours; plus qu'avant ta maladie, parce que je vois tes remords et que je t'en estime davantage. Oh! Jules! mon cher fils! le vrai coupable, c'est moi, qui ne t'ai jamais parlé du bon Dieu et qui t'ai donné un si triste exemple. Jules! pardonne-moi, mon enfant; c'est ton père qui a besoin de pardon, parce qu'il est le vrai, le grand coupable!»

Jules, étonné, attendri, ne pouvait parler, mais il répondait à l'étreinte passionnée de son père en le couvrant de larmes. Le comte eut peur en le voyant ainsi pleurer; mais ces pleurs étaient un baume pour l'âme malade de Jules; ces larmes le soulageaient.

«Papa! papa! laissez-moi pleurer, dit Jules retenant son père, qui cherchait à s'éloigner, pleurer dans vos bras!… Quel bien me font ces larmes! Comme je me sens mieux! Quel soulagement, quel bonheur de n'avoir plus rien à vous cacher, de savoir que vous connaissez la vérité, toute la vérité! Pauvre Blaise!

— Oui, pauvre Blaise en effet! Mais à l'avenir nous l'aimerons tant, nous tâcherons de le rendre si heureux, qu'il ne sera plus pauvre Blaise! Je lui ai de grandes obligations, car c'est à lui que je dois le changement de mon coeur, que je dois de savoir aimer Dieu et prier. Et toi aussi, mon fils, mon cher fils, c'est lui qui le premier t'a donné des sentiments de repentir; il t'a touché par sa patience, sa charité, sa générosité, son admirable humilité.

— C'est vrai, papa! Mais vous savez donc tout? ajouta Jules en souriant.

— Tout, mon ami, tout, dit le comte, enchanté de ce sourire, le premier qu'il eût vu sur les lèvres de Jules depuis plusieurs semaines. Et à présent que tu es tranquille sur mes sentiments à ton égard, tâche de te reposer, tu es faible, bien faible encore.

— Papa, j'ai faim. Quand j'aurai pris quelque chose, je reposerai mieux.

— Tu as faim? Tant mieux, mon enfant. Blaise, mon ami, va lui chercher une petite tasse de bouillon de poule.»

Blaise ne fit qu'un saut du lit de Jules à la porte; il courut annoncer la bonne nouvelle de la convalescence de Jules, et demanda un bouillon, qu'on fit chauffer avec empressement.

Pendant son absence, Jules prit la main de son père, la baisa à plusieurs reprises, le regarda fixement et dit avec hésitation:

«Papa… papa, Blaise est mon frère.

— Et mon second fils, mon cher Jules; je suis heureux de te voir devancer ma pensée.»

Blaise rentra avec la tasse de bouillon, que Jules but avec avidité. À partir de ce moment la convalescence s'établit et marcha rapidement. M. de Trénilly continua à veiller près de Jules, mais il ne voulut pas souffrir que Blaise continuât de nuit le rôle de garde-malade. Il le renvoya coucher ce même soir chez son père. Blaise avait réellement besoin de repos; il avait à peine sommeillé pendant les sept jours du danger de Jules; la nuit comme le jour, il était avec le comte, toujours au chevet du lit. Le comte avait voulu plusieurs fois l'envoyer passer au moins une nuit chez ses parents, mais Blaise avait toujours refusé; il se bornait à y courir matin et soir pour donner des nouvelles de Jules. pour se débarbouiller et changer de vêtements.

Blaise raconta à ses parents tout ce qui s'était passé ce jour-là; il s'étendit avec bonheur dans son lit, après avoir remercié le bon Dieu de ses bienfaits; il ne tarda pas à s'endormir et ne se réveilla que le lendemain au grand jour.

XIV - Les domestiques

Les parents de Blaise avaient déjà achevé de déjeuner quand il entra dans la cuisine, un peu honteux de sa longue nuit; mais son père le rassura en lui disant que ce sommeil avait été nécessaire pour le reposer de tant de jours et de nuits passés dans l'inquiétude et les veilles. Blaise se dépêcha de déjeuner et courut au château pour reprendre son poste près de Jules. La nuit avait été excellente, et le sommeil de Jules n'avait été interrompu que deux fois, par le besoin de prendre de la nourriture; il avait bu du bouillon; le médecin, qui sortait d'auprès de lui, avait permis des soupes, et Jules était en train d'en manger une quand Blaise entra. M. de Trénilly alla à lui et l'embrassa avec tendresse, à la grande surprise du domestique qui avait apporté la soupe. Jules lui tendit la main en souriant, ce qui augmenta l'étonnement du domestique.

«Eh bien, mes amis, dit-il à ses camarades en rentrant à l'office, voilà du nouveau! Si je ne l'avais pas vu, je ne le croirais pas! M. le comte qui embrasse le petit Anfry, et M. Jules qui lui tend la main et qui lui sourit!

— Tiens, tiens, tiens! du nouveau en effet! Comment, M. le comte, qui est si fier qu'il ne vous regarde seulement pas, et qu'il semble se croire au-dessus de tout le monde, touche et embrasse le petit Anfry! Du nouveau, comme tu dis, Adrien.

— Vont-ils être fiers, ces Anfry! reprit Adrien. Et le petit, va-t-il devenir insolent!

— C'est qu'il faudra le saluer bien bas à son passage!

— Et le servir comme un maître! comme M. Jules!

— Eh bien, dit le premier valet de chambre, je ne suis pas là-dessus, moi, du même avis que vous: je ne crois pas que le petit change sa manière pour cela. Il est bon et honnête, cet enfant.

— Honnête et bon! laisse donc! Tu as déjà oublié toutes ses histoires de l'année dernière.

— Ma foi, mes amis, pour vous dire la vérité, eh bien, entre nous, je n'ai jamais beaucoup cru à ces histoires. Nous connaissons bien M. Jules et de quoi il est capable.

— Il est certain qu'il est mauvais et méchant, que c'en est répugnant.

— Et M. le comte! Il n'est pas déjà si bon non plus. Est-il orgueilleux!

— Et sévère! et dur! et désagréable! et exigeant!

— Et voilà ce qui m'étonne dans ce que nous raconte Adrien! Comment aurait-il embrassé le petit du concierge?

— Comment et pourquoi, nous n'en savons rien, mais ce qui est certain, c'est qu'il l'a fait. Attention à nous et soyons polis et même aimables pour ce nouveau favori.

— Oh! d'abord, moi, je ne lui ai jamais rien fait, à ce gamin.

— Toi, allons donc! c'est toi qui l'as barbouillé de cirage le jour du cerf-volant.

— Tiens, et toi, tu lui as versé de l'eau sale plein la tête.

— C'est bon, c'est bon; ne parlons plus de cela, mes amis, et soyons prudents à l'avenir. De la politesse, des égards.

— D'abord, moi je lui donnerai du café tant qu'il en voudra.

— Et moi des liqueurs!

— Et moi des sucreries!

— Et moi donc qui suis le chef, je lui donnerai à emporter chaque jour *les restes* du dîner. On sait

bien ce que sont *les restes* d'une cuisine pour les amis; de quoi nourrir toute la famille et largement.

— Ha! ha! ha! Oui, ils sont drôles vos restes. L'autre jour un gigot entier à la petite Lucie, la repasseuse. Hier un gâteau pas seulement entamé à la bouchère. Ce matin, une livre de beurre à la voisine.

— Tu n'as pas besoin de crier si haut, dit le chef avec humeur. Tu as bien porté, l'autre jour, un panier de vin au village!

— Tiens, je crois bien, c'était pour faire honneur au repas que donnait l'épicier.»

La sonnette qui se fit entendre mit fin à cette conversation intime; un des domestiques se précipita pour répondre à l'appel.

«Monsieur le comte a sonné? dit-il en ouvrant avec précaution la porte de Jules.

— Oui, apportez-moi à déjeuner pour deux! Blaise déjeune avec moi.

— Oui, Monsieur le comte; tout de suite.»

Cinq minutes après, le domestique apportait une petite table avec deux couverts, une volaille froide, du jambon, du beurre frais et des fruits.

LE COMTE. — Allons, Blaise, mettons-nous à table, c'est la première fois que je mangerai avec appétit depuis la maladie de mon pauvre Jules.

BLAISE. — Monsieur le comte est bien bon: je viens de déjeuner, je n'ai pas faim.

LE COMTE. — Qu'as-tu mangé à ton déjeuner?

BLAISE. — Du pain et du fromage, Monsieur le comte, comme d'habitude.

LE COMTE. — Mais, mon pauvre enfant, ce n'est pas un déjeuner cela, après toutes les fatigues que tu as eues, toutes les nuits que tu as passées?

— Oh! Monsieur le comte, je me suis bien reposé cette nuit; il n'y paraît plus.

— Vous pouvez vous en aller, dit le comte au domestique; si j'ai besoin de vous, je sonnerai.

— Tu ne veux donc rien accepter de moi, Blaise, de moi qui ait tant accepté et reçu de toi, continua le comte. Prends garde que ce ne soit encore de l'orgueil, ajouta-t-il en souriant et en passant amicalement la main sur la tête et sur la joue de Blaise.

— Non, Monsieur le comte, vrai, ce n'est pas de l'orgueil; je recevrais de vous plus volontiers que de tout autre; cela me ferait même plaisir de vous donner cette satisfaction. Car, ajouta-t-il d'un air pensif, je sais que votre coeur déborde de reconnaissance pour les soins que j'ai donnés à M. Jules, et que vous ne savez que faire pour me le témoigner… Attendez… attendez… je vais vous contenter. Habillez-moi de neuf pour la première communion, dans un mois. Cela me fera un grand plaisir et à papa aussi, car c'est cher pour des gens comme nous… Voulez-vous? Voulez-vous? reprit-il avec vivacité. Quant à la volaille, vraiment je n'ai pas faim.

— Bon et brave garçon, dit M. de Trénilly attendri; oui, tu as bien deviné avec ton excellent coeur le besoin que j'éprouve de t'exprimer ma reconnaissance; je te remercie de me dire si franchement ce qui te ferait plaisir. Je te ferai faire un habillement complet pareil à celui de Jules.

BLAISE. — Oh non! non, Monsieur le comte, pas pareil, pas si beau! ce ne serait pas bien, voyez-vous. Le serviteur ne doit pas se vêtir comme le maître; je serais moi-même mal à l'aise. Non, laissez-moi faire; laissez-moi commander mes habits comme si papa devait payer, et puis c'est vous qui payerez tout.

Est-ce convenu?

LE COMTE. — Oui, mon ami; ce sera comme tu voudras. Ce que tu dis est sage.

BLAISE. — Merci, Monsieur le comte; maintenant, encore une chose… mais… ne vous fâchez pas si j'en demande trop… Dites seulement: non, Blaise, tu es trop ambitieux.

LE COMTE. — Qu'est-ce donc que tu veux me demander? Voyons… parle donc! Dis, mon enfant, dis.

BLAISE. — Monsieur le comte… Monsieur le comte,… permettez-moi de vous embrasser non pas du bout des lèvres, mais là… comme je l'entends… comme j'embrasse quand j'aime…

— Viens, mon cher enfant, viens», dit le comte en ouvrant les bras pour recevoir Blaise, qui s'y jeta avec transport et qui embrassa le comte à plusieurs reprises.

Jules avait regardé et écouté avec attendrissement, il voulut à son tour embrasser Blaise comme un frère, un ami.

«Papa, dit-il, comment faire pour que Blaise ne nous quitte jamais?

— C'est de le garder avec nous, d'en faire mon second fils, ton camarade d'études et de jeux.

— C'est impossible, cela, dit Blaise avec résolution, impossible. J'ai un père moi aussi, et une mère; je suis leur seul enfant; je dois rester près d'eux, et je serais malheureux loin d'eux, comme ils le seraient loin de moi. Je serais séparé d'eux non seulement de fait, mais d'habitudes, d'éducation, de vêtements et de manières. Je ne serais plus comme leur fils. Non, Monsieur le comte, je vous aime, je vous respecte, je voudrais passer ma vie à vous servir et à vous témoigner mon affection et mon respect: mais quitter mes parents, vous suivre à Paris, jamais!»

Le comte considérait avec émotion la belle figure de Blaise animée par les sentiments qu'il exprimait avec énergie et noblesse.

«Cet enfant est au-dessus de son âge, pensa-t-il; mais il a raison, toujours raison; et ce qui me surprend, c'est que je ne m'en sente pas humilié.

«Blaise a raison, mon Jules, dit-il enfin, ce qu'il dit est juste et sage. Il faudra trouver autre chose; et nous ne ferons rien sans te consulter, Blaise. C'est toi qui nous guideras, comme tu as fait tout à l'heure pour tes habits.»

Le comte avait fini son déjeuner; il sonna et fit emporter le plateau. Le domestique vit avec surprise que Blaise n'avait pas mangé.

«Voyez donc, mes amis, dit-il en rentrant à l'office: une nouvelle merveille! M. Blaise a refusé l'invitation de M. le comte, il n'a pas déjeuné; voici son couvert, et le verre, et le pain qui n'ont pas été touchés.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? Ce garçon de concierge, ce mangeur de pain et de fromage, refuse de la volaille, du vin, des gâteaux! On ne pourra donc pas le prendre par la bouche. Je me souviens bien qu'il m'a refusé il y a quelque temps un verre de bon vin de Frontignan et des biscuits. Il n'avait jamais rien pris d'aussi bon, bien sûr. Et à propos de ce vin, comment s'en est-il tiré avec M. le comte? Nous ne l'avons jamais su.

— Mais c'est à partir de ce jour qu'il a été si bien avec M. le comte, qu'on lui a permis d'aider à soigner M. Jules, et qu'il s'est introduit dans le château pour n'en plus sortir.

— Ah oui! un garçon comme cela, quand il s'est implanté près d'un homme riche et grand seigneur comme M. le comte, c'est fini; ça n'en bouge plus… Est-ce croyable? M. le comte qui l'embrasse, qui l'invite à déjeuner!

— Et c'est que M. Blaise le laisse faire! Il s'est laissé embrasser! on aurait dit qu'il voulait rendre à M. le comte son gros baiser! Pour un rien, il lui aurait sauté au cou.

— La morale de tout cela, c'est que M. le comte l'a pris en gré, que M. Jules en a fait autant, qu'il va être le maître à la maison et que nous n'avons qu'à bien nous tenir et à tâcher de nous en faire un ami. Nous aurons par lui tout ce que nous voudrons, sans avoir l'air d'y toucher.

— Bah! bah! ça ne va pas durer longtemps; tout ça n'est pas franc du collier; l'année dernière il fait cinquante infamies, et cette année le voilà un sage! un saint! Nous allons voir d'ici à peu quelque tour de M. Blaise, et il se fera chasser; ainsi soyons sur nos gardes; ne nous découvrons pas trop.»

Comme ils allaient se séparer pour retourner à leur ouvrage, Blaise parut à la porte et dit que M. Jules demandait qu'on allât au village chercher un demi-cent de jolies billes pour s'amuser.

«Tout de suite, mon petit Blaise; j'y vais, dit un des gens. J'en apporterai un cent.

— Non, non; un demi-cent, m'a dit M. Jules.

— Un demi-cent pour lui, un demi-cent pour toi, mon petit Blaise.

— Pas pour moi, Monsieur; je n'en veux pas; je n'aurais pas de quoi les payer.

— Est-ce qu'on te demande de les payer, farceur! répondit le domestique. On les portera sur le compte de M. Jules.

— Mais non, ce ne serait pas honnête; M. Jules me gronderait, et il aurait raison.

— M. Jules ne le saura pas, nigaud.

— Il faut bien qu'il le sache, puisqu'elles seront sur son compte.

— Est-il innocent, celui-là? On ne les portera pas sur le compte de M. Jules; si le cent a coûté trois francs, on mettra: demi-cent de billes, trois francs. Voilà comme les tiennes seront payées par les siennes.

— Ce que vous voulez me faire faire, Monsieur, est tout simplement un vol. Je ne prêterai jamais les mains à une friponnerie, quelque petite qu'elle soit. Le bon Dieu me retirerait sa protection; c'est alors que je serais malheureux et méprisable.

— Voyez-vous ce bel excès de vertu qui prend à monsieur Blaise! Tu as oublié tes friponneries de l'année dernière.

— Je n'ai pas commis de friponneries, répondit Blaise avec calme et dignité. Le bon Dieu m'a toujours protégé contre le mal.

— Tiens, va-t'en avec ta morale, tu nous ennuies à la fin. Ce que je te disais était pour rire; tu l'as pris au sérieux comme un nigaud.

— Tant mieux pour vous, Monsieur», dit Blaise en se retirant.

«Il n'y a rien à faire de ce garçon-là, dirent les domestiques au bout de quelques instants. Il ne faut plus rien lui offrir. Attendons qu'il demande. Nous nous compromettrions.»

XV - L'aveu public

La convalescence de Jules marcha rapidement; il avait repris une gaieté qui l'avait abandonné depuis longtemps; souvent il causait avec son père de sa vie passée, du mal qu'il avait fait au pauvre Blaise, de ses tyrannies envers sa soeur toujours bonne et douce. Il ne trouvait pas avoir suffisamment réparé ses torts envers Blaise; il semblait méditer un projet qu'il ne voulait découvrir à personne.

«Papa, disait-il, j'attends le retour de maman et d'Hélène pour achever ma réparation à Blaise: ce sera une bonne manière de me préparer à la première communion que nous devons faire ensemble.

LE COMTE. — Que veux-tu donc faire de mieux que ce que tu fais maintenant, mon pauvre Jules? Blaise semble être parfaitement heureux.

JULES. — Papa, Blaise se contentera toujours de peu; mais il m'a beaucoup parlé, depuis ma maladie, de ses devoirs envers Dieu, envers les hommes et envers lui-même; il m'a expliqué sur les motifs de sa conduite des choses que je n'aurais jamais sues sans lui; M. le curé, qui vient tous les jours, me dit aussi de bonnes choses; vous verrez, papa, que ce que je veux faire sera bon et vous fera plaisir. Car, vous aussi, cher papa, vous êtes tout changé. Depuis que vous couchez dans ma chambre, je vois bien comme vous priez et comme vous pleurez en priant; j'ai bien vu que vous causiez avec le curé; c'est tout cela qui fait du bien, papa; votre exemple m'encourage, me donne de bonnes pensées que je n'avais jamais eues auparavant… C'est singulier.

LE COMTE. — Non, mon ami. C'est très naturel. Comme je te l'ai dit le jour où je me suis montré pour la première fois près de ton lit de mourant, c'est moi qui étais coupable de tes fautes; c'est moi qui devais les payer. Le bon Dieu s'est servi du pauvre Blaise pour m'éclairer; ta maladie, en amollissant mon coeur, m'a permis de comprendre mes torts immenses envers ta pauvre âme, que je perdais par ma faiblesse et par mon irréligion. Dieu m'a touché par l'intermédiaire de Blaise, et tu as fait comme ton père, que tu aimes et que tu rends bien heureux par ton changement.

Le père et le fils s'embrassèrent avec tendresse; Blaise arriva peu de temps après; il continuait à passer tout son après-midi avec Jules et le comte.

Les forces de Jules revenaient sensiblement, il commençait à faire d'assez longues promenades dans la campagne; on s'étonnait au village de voir que Blaise l'accompagnait toujours et était traité amicalement par le comte.

Mme de Trénilly était attendu très prochainement avec Hélène; ni l'une ni l'autre n'avaient su ni la gravité de la maladie de Jules, ni le retour de Blaise dans le château, ni le changement du comte et de Jules. Hélène avait renouvelé sa première communion avec une grande piété et avait ardemment prié pour la conversion de son père et de Jules. On s'apprêtait au château à les recevoir avec une affection inaccoutumée. Le jour de l'arrivée étant fixé, Jules demanda à son père de rassembler toute la maison dans le salon, le soir de l'arrivée de la comtesse et d'Hélène; son père lui avait vainement demandé quelle était son intention en convoquant ainsi tous les gens, y compris Anfry, sa femme et Blaise.

«Vous verrez, papa, vous verrez. C'est pour la réception de maman et d'Hélène; vous serez tous contents, j'en suis sûr.»

Le jour arriva, Jules avait prié Blaise de ne venir qu'à la convocation générale.

«Ne t'effraye pas, lui dit-il, si j'ai l'air de te négliger et de ne pas t'aimer comme jadis. Cela ne durera pas, je te le promets: seulement les premières heures de l'arrivée de maman et d'Hélène. Après tu seras avec moi le plus possible, comme depuis ma maladie.

BLAISE. — Je ne suis pas inquiet, Monsieur Jules; j'ai confiance en vous, ce n'est plus comme avant. Je répondrais de vous comme de moi-même.

JULES. — Hélène sera étonnée et contente de notre amitié.

BLAISE. — Elle est bonne, Mlle Hélène! Que de fois elle m'a consolé quand elle me voyait pleurer!

JULES. — Pauvre Blaise, tu pleurais donc?

BLAISE. — Bien souvent, Monsieur Jules, bien souvent. Pensez donc que je passais aux yeux de tous pour un vaurien, un menteur, un voleur.

— Pauvre Blaise! répéta Jules. C'est moi seul qui étais cause de tout le mal. Mais je te vengerai. sois tranquille! J'y suis plus décidé que jamais.

BLAISE. — Ah! mon Dieu! Monsieur Jules! Contre qui donc me vengerez-vous? Je n'ai pas besoin de vengeance, moi! Ne suis-je pas bien heureux maintenant, entre vous et l'excellent M. le comte? Cela me paraît drôle de penser que j'avais si peur de lui. À présent, si je ne craignais de l'ennuyer, je l'embrasserais dix fois par jour! et quand il m'appelle et qu'il m'embrasse, je le serre à l'étouffer.

JULES. — Mon bon Blaise, comme je t'aime!

BLAISE. — Et moi aussi, Monsieur Jules, je vous aime; et je vous aime bien, car je vous aime en Dieu. Je vous aime comme l'enfant, l'ami du bon Dieu, comme mon frère en Dieu.

JULES. — En Dieu et sur la terre, mon cher Blaise! Vois-tu, quand nous aurons fait notre première communion ensemble, rien ne pourra plus nous séparer.

BLAISE. — Quand même nous serions séparés sur la terre, Monsieur Jules, nous serons réunis en Dieu et nous nous retrouverons dans le ciel.»

Jules prit la main de Blaise, qu'il serra, et ils rentrèrent ainsi au château; là Jules dit adieu à son ami, qui attendit avec impatience la convocation du soir pour savoir ce que ferait Jules.

L'heure approchait; M. de Trénilly et Jules attendaient, en se promenant devant le château, l'arrivée de Mme de Trénilly et d'Hélène. La voiture parut enfin dans l'avenue et s'arrêta devant le perron. Hélène sauta à terre avec la légèreté de son âge, pendant que sa mère descendait plus posément. M. de Trénilly reçut sa fille dans ses bras et l'embrassa avec une effusion qui surprit agréablement Hélène, peu habituée aux témoignages d'affection de son père; elle le regarda avec étonnement; M. de Trénilly s'en aperçut et l'embrassa encore en souriant.

«Je suis heureux de te revoir, mon enfant, après la sainte cérémonie à laquelle je n'ai pu malheureusement assister.»

La surprise d'Hélène redoubla, mais elle s'efforça de n'en rien témoigner; elle alla ensuite

embrasser Jules, qui avait déjà dit bonjour à sa mère. Ce fut bien un autre étonnement quand elle vit Jules se jeter à son cou et l'embrasser à plusieurs reprises en disant des paroles affectueuses.

«Ma bonne Hélène! ma chère soeur! ton retour manquait à ma joie. Je suis si content de te revoir! Je t'aime bien, à présent que je sais mieux t'apprécier.

HELENE. — Comme tu es changé, mon pauvre Jules! Tu as donc été plus malade que nous ne le pensions?

JULES. — Oui, j'ai été bien malade, Hélène! bien malade du corps et de l'âme. Mais je suis guéri maintenant, grâce à Dieu… et à Blaise», ajouta-t-il en lui-même.

Hélène dit bonjour aux domestiques rassemblés; ses yeux semblaient chercher quelqu'un; elle se hasarda à demander timidement:

«Où est Blaise? J'ai beau regarder de tous côtés, je ne le vois pas parmi les gens de la maison.

— Tu le verras ce soir; il doit venir après dîner.

— Ah! il vient donc au château, maintenant?

— Oui, quelquefois», dit Jules en souriant.

Ce sourire attira l'attention d'Hélène; ce n'était pas le sourire moqueur et méchant d'autrefois, mais un sourire doux et bon qu'elle n'avait jamais vu à son frère. Elle remarqua alors combien Jules était embelli et le changement qu'avait subi toute sa personne et surtout sa physionomie.

«Qu'as-tu donc aujourd'hui? Je ne t'ai jamais vu ainsi. Tu as l'air tout autre.

— La maladie change, répondit Jules avec gravité.

— Et puis… et puis… tu vas bientôt faire ta première communion», dit Hélène avec hésitation.

JULES. — Oui, Hélène, et tu m'aideras à la faire dignement; je compte pour cela sur toi, ma chère soeur, et aussi sur un ami que je te présenterai ce soir.

HELENE. — Un ami? Qui donc? Y a-t-il de nouveaux voisins dans le pays?

JULES. — Non, rien n'est changé dans le voisinage: c'est dans mon coeur que s'est fait le changement.

HELENE. — Mon bon Jules, que je suis contente de te voir comme tu es maintenant!»

Pendant que le frère et la soeur causaient et arrangeaient la chambre d'Hélène, M. de Trénilly avait emmené sa femme et lui racontait la terrible maladie de Jules, les pénibles révélations qui en avaient été la conséquence, le changement qui s'était opéré dans l'âme de Jules et dans la sienne propre, les services immenses que leur avait rendus Blaise, la bonté, la piété admirable de cet enfant, et l'impression que ses vertus avaient produite sur le coeur de Jules et sur le sien.

Mme de Trénilly fut surprise de tout ce que lui disait son mari, sembla mécontente de n'avoir pas su le danger qu'avait couru son fils, et se montra incrédule quant aux vertus extraordinaires de Blaise.

«Le chagrin et l'inquiétude, dit-elle, ont disposé votre coeur à l'attendrissement et à la crédulité; le petit bonhomme, qui n'est pas bête, en a profité pour vous fasciner et s'impatroniser dans la maison. J'espère que tout cela va finir avec mon retour, et que chacun reprendra sa place.

LE COMTE. — Vous m'affligez beaucoup, ma chère, par cette froideur et cette injustice. Le pauvre Blaise, bien loin d'abuser et même d'user de son ascendant sur moi et sur Jules, a refusé les offres avantageuses que nous lui avons faites, et se tient dans une réserve dont peu d'hommes faits eussent été

capables.

LA COMTESSE. — Tant mieux pour lui et surtout pour nous, car, sans connaître les offres que vous lui avez faites, je présume qu'elles étaient de nature à ne pas être agréées par moi.

LE COMTE. — Julie, Julie! ce que vous dites est mal! Si vous saviez combien vous me peinez profondément, combien vous blessez tous mes sentiments paternels!

LA COMTESSE. — Vos sentiments paternels vous ont toujours porté à gâter vos enfants, surtout Jules, que vous avez rendu odieux.

LE COMTE. — En ceci vous avez raison, Julie; je l'avais rendu méchant et odieux; Blaise l'a rendu bon et aimable.

LA COMTESSE. — En vérité! mais la maladie de Jules vous a fait perdre la raison; ne me débitez donc pas de semblables sornettes.

— Mon Dieu, vous me punissez! je l'ai mérité!» dit le comte avec un geste de désolation en quittant la chambre.

La comtesse sonna sa femme de chambre, s'habilla, commanda qu'on servît le dîner et entra au salon avec l'air froid et calme qui lui était habituel.

Le dîner fut silencieux et grave; l'air triste du comte troubla et inquiéta les enfants. Le repas fini, Jules demanda à son père l'exécution de sa promesse. Le comte l'embrassa et sortit après lui avoir dit à l'oreille:

«Sois prudent, mon Jules; ménage ta mère.»

Peu de minutes après, les portes s'ouvrirent, et tous les gens de la maison entrèrent à la suite du comte, qui avait Blaise à ses côtés. La comtesse et Hélène n'étaient pas revenues de leur étonnement, lorsque Jules, pâle et ému, s'approcha de Blaise, le prit par la main, l'amena au milieu du salon et dit d'une voix haute, mais tremblante d'émotion:

«Mes amis, je vous ai tous fait venir ici avec l'approbation de papa, pour réparer autant qu'il est en moi l'injustice dont je me suis rendu coupable depuis deux ans envers mon pauvre Blaise…

— Monsieur Jules, Monsieur Jules! de grâce! interrompit Blaise d'un air suppliant.

— Laisse-moi achever, Blaise! Laisse-moi, pour le repos de ma conscience, pour la satisfaction de mon coeur, dire ici devant maman, devant Hélène, devant tous, combien je les ai méchamment, indignement trompés sur ton compte; j'ai tourné contre toi toutes tes bonnes actions; je t'ai toujours calomnié, injurié! Tu m'as toujours noblement et généreusement pardonné. Au lieu de te justifier en m'accusant, tu t'es laissé perdre de réputation dans la maison et dans le pays. Hélène est la seule qui t'ait rendu justice; elle a toujours pris parti pour toi, c'est-à-dire pour la vérité, pour la bonté, pour la réunion de toutes les vertus. Je désire que dans tout le pays on sache l'aveu que m'arrache le repentir; qu'on dise à tous que je suis aussi vil, aussi méprisable que tu es, toi, honorable et admirable. Je veux que tous sachent qu'ici, devant papa, maman, devant toutes les personnes de la maison que j'ai tant et si souvent offensées par mes exigences, mes insolences, mes méchancetés, je demande pardon à genoux de toute ma vie passée. Je veux qu'on sache que c'est à Blaise que je dois ma conversion; sa vertu m'a touché, ses conseils ont excité mon repentir, son exemple m'a donné l'horreur de moi-même.»

Jules s'était effectivement mis à genoux en prononçant ces dernières phrases: Blaise se précipita vers lui pour le relever; Jules se jeta dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises: tous les

domestiques pleuraient, et le comte, qui s'était contenu jusque-là, ne put comprimer plus longtemps son émotion; il s'approcha de Jules et de Blaise, les prit tous deux dans ses bras:

«Mon noble Jules! disait-il à travers ses sanglots, quel courage! Le bon Dieu te récompensera! cher enfant! — Bon Blaise, c'est à toi que je dois cette douce joie!»

Les domestiques demandèrent la permission de serrer la main de leur jeune maître. Jules courut à eux et leur prit les mains à tous avec effusion. Il était heureux, il se sentait le coeur léger.

Sa mère n'avait encore rien dit. Aux premières paroles de Jules, elle s'était sentie courroucée contre ce qu'elle trouvait être une humiliation ridicule. À mesure qu'il parlait, la noblesse de l'action de son fils, l'accent sincère de ses paroles la touchèrent, mais sans la disposer à approuver cet aveu public de ses fautes. Elle en voulait au pauvre Blaise, cause bien innocente de cette confession, et lorsqu'elle le vit dans les bras de Jules et puis du comte, le mécontentement reprit le dessus et elle resta froide et immobile, retenant Hélène, qui avait voulu se précipiter dans les bras de son frère et qui pleurait à chaudes larmes.

Les domestiques sortirent en jetant à Jules des regards d'affectueuse admiration, ils ne parlèrent pas d'autre chose toute la soirée; plusieurs d'entre eux furent assez profondément touchés pour changer complètement de vie et pour devenir d'honnêtes et fidèles serviteurs.

Quand le comte et Jules restèrent en famille avec Blaise, que Jules avait retenu, Hélène s'élança vers son frère, qu'elle embrassa avec effusion, puis se tournant vers le comte:

«Papa, me permettez-vous d'embrasser ce bon Blaise, qui a été la cause première de tout ce bien?

— Certainement, ma fille, ma chère Hélène; embrasse-le; il doit être pour toi un second frère.»

Blaise se laissa timidement embrasser par Hélène, dont il baisa la main avec tendresse.

La comtesse s'était levée avec colère, et, s'approchant d'Hélène, elle la retira violemment en disant:

«Vous oubliez, Hélène, que c'est un fils de portier que vous vous permettez d'embrasser sous mes yeux. Je n'entends pas que cette scène ridicule se prolonge plus longtemps; venez, Hélène, suivez-moi, et laissez votre père et votre frère faire leur ami et leur confident de ce garçon sans éducation.»

Le comte regardait sa femme avec douleur et pitié.

«Julie, lui dit-il, malheur à l'ingrat et à l'orgueilleux!

— Malheur aux intrigants et aux sots!» répondit-elle en quittant la chambre et entraînant Hélène.

Le comte retomba sur un fauteuil, le visage caché dans ses mains. La dureté orgueilleuse de sa femme le navrait. Il lui avait toujours reproché de la sécheresse et du manque de coeur; mais, sec et égoïste lui-même, il n'en avait jamais souffert comme en ce jour où tout était changé en lui.

Il prévoyait les luttes de tous les jours, les scènes; les reproches qui devaient à l'avenir empoisonner sa vie. Le bonheur si nouveau et si pur qu'il avait goûté entre Jules et Blaise depuis environ un mois était passé pour ne plus revenir; son fils et lui-même seraient privés de la société de Blaise, dont la piété leur était si utile, dont la gaieté, l'affection, la complaisance leur étaient si agréables.

La comtesse serait sans cesse entre eux et Blaise, ce pauvre Blaise destiné à rencontrer toujours des ingrats dans la famille du comte.

Il réfléchissait avec une peine profonde à cette situation inattendue, quand il se sentit serrer dans les bras de Jules en même temps que ses mains étaient effleurées par les lèvres de Blaise; les pauvres enfants pleuraient, car ils prévoyaient une séparation; Blaise sentait qu'il redeviendrait *pauvre Blaise*.

JULES. — Papa, mon cher papa, que faire maintenant? Comment et où pourrai-je passer mes après-midi avec Blaise et avec vous?

LE COMTE. — Cher enfant, il faudra céder quelque chose à ta mère jusqu'à ce qu'elle ajoute foi à ce que nous croyons si bien, nous qui en avons profité; je veux dire aux excellentes qualités, aux vertus de Blaise et à la reconnaissance que nous lui devons.

BLAISE. — Mon cher, mon bon Monsieur le comte, ne parlez pas de reconnaissance; après ce que M. Jules a fait aujourd'hui, la reconnaissance est toute de mon côté…

JULES. — Non, non! moi, je n'ai fait que réparer; toi, tu as pardonné et tu t'es dévoué avant la réparation.

LE COMTE. — Jules a raison, Blaise; nous admettons que nous soyons quittes envers toi, ce qui n'est pas et ne pourra jamais être: nous souffrirons toujours dans notre affection pour toi, d'abord en nous trouvant souvent privés de ta présence, ensuite en te sachant méconnu par celle qui devrait t'apprécier mieux que tout autre.

BLAISE. — Cher Monsieur le comte, le bon Dieu fait bien tout ce qu'il fait; ce qui arrive est peut-être pour notre bien à tous. Et d'abord n'est-ce pas un bonheur de souffrir en ce monde pour recevoir une plus grande récompense dans l'autre vie? Ne pouvons-nous pas continuer à nous aimer sans nous voir autant, et en nous donnant le mérite d'accepter avec résignation et douceur cette peine que le bon Dieu nous envoie? Cher Monsieur le comte, je vous aime, vous le savez, avec toute la tendresse de mon coeur; mais je me résignerais à ne plus jamais vous voir si c'était la volonté du bon Dieu! Hélas! peut-être ne vous embrasserai-je plus jamais, jamais, ni M. Jules non plus!

— Tu m'embrasseras du moins ce soir, et tant que tu voudras, mon enfant», dit le comte en le serrant contre son coeur.

Blaise usa largement de la permission; mais la soirée était avancée; il était temps de se séparer. Blaise dit un dernier adieu à Jules et au comte et se retira en sanglotant.

«Papa, dit Jules, vous continuerez à coucher dans ma chambre, que je vous aie toujours près de moi?

— Tant que tu n'auras pas repris tes forces et ta santé habituelles, je coucherai près de toi, mon cher enfant; quand tu seras tout à fait bien, je reprendrai ma chambre. Il faut s'habituer aux sacrifices, mon Jules; celui-là sera moins pénible que celui auquel nous allons être condamnés en nous privant de Blaise.

— C'en sera un de plus, papa, dit Jules tristement.

— Et ce ne sera probablement pas le dernier ni le plus grand, mon ami. Mais viens dire adieu à ta mère et à la pauvre Hélène, et allons ensuite nous coucher. N'oublions pas qu'au travers de notre tristesse nous avons bien à remercier le bon Dieu, toi d'avoir eu le courage de faire l'aveu public de tes fautes, moi d'avoir reçu cette consolation. Viens, mon Jules, sois aussi affectueux que tu le pourras pour ta mère, afin de lui faire voir que la piété ouvre le coeur au lieu de le resserrer.»

XVI - L'obéissance

Jules avait été reçu sèchement par sa mère quand il alla lui dire bonsoir; pourtant elle l'embrassa en souriant.

«J'espère, lui dit-elle, que tu retrouveras le bon sens que t'a fait perdre la maladie, et que tu ne recommenceras pas le coup de théâtre dont tu m'as gratifiée ce soir. Quant à ton nouvel ami, qui n'est pas une société convenable pour toi, je te prie d'aller dès demain lui signifier que je lui défends de mettre les pieds chez moi, chez Hélène, chez toi. Si ton père veut le recevoir, je ne puis l'en empêcher; mais je ne laisserai pas ce petit paysan s'établir chez moi ni chez mes enfants.

— Je vous obéirai, maman, répondit Jules avec tristesse, mais ce que vous m'ordonnez m'est fort pénible et m'enlève une grande consolation.

LA COMTESSE. — Depuis quand as-tu besoin de consolation?

JULES. — Depuis que j'ai senti combien j'avais été mauvais et combien j'avais offensé le bon Dieu.

LA COMTESSE, *souriant*. — À merveille, mon ami! vous voilà maintenant devenus bien dévots, ton père et toi! On ne parle plus que pour prêcher. Mais je te prie de me faire grâce de tes sentences religieuses; je ne suis pas encore arrivée au point de vous comprendre.

— Oh! maman! s'écria involontairement Hélène.

LA COMTESSE. — Est-ce que tu vas te mettre aussi de la partie? Tu sais que je ne supporte pas tes remontrances. Pense comme ton père et ton frère, prie avec eux si cela te fait plaisir, mais au moins que je ne le voie ni l'entende. Adieu mes enfants. laissez-moi seule; je suis fatiguée.»

Jules et Hélène se retirèrent dans leur appartement; leurs chambres se touchaient. En entrant dans celle de Jules, ils virent le comte qui les attendait.

LE COMTE. — Eh bien, mes enfants, votre mère est-elle revenue sur sa première impression? A-t-elle enfin compris la beauté et la noblesse de ton aveu, Jules, et pardonne-t-elle au pauvre Blaise la part qu'il a prise dans notre amélioration?

JULES. — Je crois que non, papa; maman a parlé comme au salon; la pauvre Hélène a même été grondée pour avoir dit un: «Oh! maman!» trop expressif.

— Pauvre Hélène! dit le comte en lui passant la main sur la tête à plusieurs reprises. Pauvre Hélène. répéta-t-il d'un air triste et pensif, tu as dû souffrir tous ces temps-ci.

HELENE. — Papa, j'étais au couvent! Ces dames sont si pieuses et si bonnes! mes compagnes étaient si bonnes aussi! J'étais heureuse là-bas.

LE COMTE. — Et ici?

HELENE. — Ici?… je ne sais pas encore, papa; cela dépendra de vous et de Jules.

LE COMTE. — Ma pauvre enfant; tout ce que je pourrai faire pour ton bonheur sera fait; tu dois voir le changement qui s'est opéré en moi. Ma vieille humeur, mon ancienne sévérité, ma constante froideur ont disparu. Tu n'auras plus peur de moi, je pense?

— Oh non! non, papa, dit Hélène en se jetant dans ses bras; je vous aimerai de tout mon coeur et je vous le dirai sans crainte.

JULES. — Ce sera tout comme Blaise, qui embrasse papa à présent comme s'il était son vrai père.

— Blaise embrasse papa? dit Hélène en riant. Oh! que c'est drôle! Je voudrais voir cela.

LE COMTE. — Tu le verras demain, si tu veux venir avec nous chez Anfry.

HELENE. — Mais quel changement, mon Dieu! Jamais je n'aurais cru possible que Blaise osât embrasser papa!

JULES. — Tu le comprendras, Hélène, quand je t'aurai raconté ce que nous devons à Blaise et quelles sont ses admirables vertus; pour moi il a été un véritable ami.

LE COMTE. — À demain le reste de la conversation, mes chers enfants. Tu dois être fatiguée du voyage, mon Hélène, et toi, mon ami, de toute ta soirée.

JULES. — Oui, papa, je me sens fatigué; je ne serai pas fâché de me coucher.

HELENE. — Et moi aussi, je retrouverai mon lit avec plaisir. Bonsoir, mon cher papa, bonne nuit et à demain.

LE COMTE. — À demain, ma fille! que le bon Dieu te bénisse! Adieu, Jules; adieu Hélène.»

Puis on se dit bonsoir et l'on se sépara.

Quand Jules fut seul avec son père, il alla à lui, l'enlaça tendrement dans ses bras et lui dit:

«Papa, prions ensemble pour maman; demandons au bon Dieu qu'il la change comme il nous a changés… Je puis bien vous dire cela, papa, n'est-il pas vrai? Avec vous je pense tout haut, et je ne puis m'empêcher de trouver que c'est un grand malheur pour maman que d'être comme elle a été ce soir.»

Le comte ne répondit pas, mais les larmes qui roulèrent dans ses yeux firent voir à Jules que son père pensait comme lui.

«Prions», dit seulement le comte; et il se mit à genoux près de son fils.

Pendant qu'ils priaient tous deux, la comtesse, un peu inquiète de ne pas avoir vu son mari depuis le mécontentement qu'il lui avait témoigné, et l'ayant inutilement cherché dans sa chambre et dans celle d'Hélène, entra chez Jules et resta immobile à la vue de son mari à genoux près de son fils; aucun des deux ne l'entendit entrer. La comtesse resta quelques minutes incertaine de ce qu'elle ferait; après quelque hésitation, elle referma doucement la porte et se retira toute pensive dans sa chambre.

«Ils sont fous, se dit-elle; cette maladie de Jules a positivement altéré leur raison… Je ferai venir mon médecin un de ces jours et je les ferai soigner… Hélène aussi tourne à la bizarrerie. Ne me parlait-elle pas l'autre jour du bonheur de la vie religieuse? Ils vont achever de lui faire perdre l'esprit… Si je pouvais les empêcher de la voir, mais c'est impossible!… Un père et un frère!… Il y aurait bien un

moyen!… Ce serait de l'emmener faire un voyage en Suisse… Oui… Mais il faut attendre la première communion de Jules; je ne puis m'en aller avant.»

Et la comtesse se coucha avec la résolution de prendre patience, de laisser faire jusqu'après la première communion, et ensuite d'enlever Hélène à cette influence qu'elle croyait fâcheuse.

Le comte emmena le lendemain ses enfants pour voir Blaise. Ils entrèrent chez Anfry.

«C'est singulier que Blaise ne nous ait pas vus arriver, dit le comte. Il aurait dû penser que nous viendrions chez lui, puisqu'il ne peut pas venir chez nous.»

Mais Blaise n'y était pas. Le comte appela Anfry, qui travaillait au jardin.

LE COMTE. — Où est Blaise? Serait-il déjà sorti?

ANFRY. — Il y a longtemps, monsieur le comte.

LE COMTE. — Où est-il allé?

ANFRY. — À l'église, monsieur le comte. Il a passé une triste nuit, et il a été chercher sa consolation près du bon Dieu; c'est assez son habitude, vous savez.

LE COMTE. — Allons le rejoindre, mes enfants; nous aussi, nous avons besoin de force et de consolations.»

Le comte salua Anfry et se dirigea vers l'église, qui se trouvait près de là. Ils y entrèrent sans bruit, s'agenouillèrent dans un banc et aperçurent Blaise à genoux sur la dalle, la tête dans les mains et paraissant ne rien voir ni entendre. Ils attendirent longtemps un mouvement qui indiquât qu'il avait terminé sa fervente prière, mais Blaise ne bougeait pas; il ne calculait pas le temps quand il priait. Enfin, il laissa retomber ses mains, releva lentement la tête et dit à mi-voix: «Oui, mon Dieu, mon bon Jésus, mon cher Sauveur, j'obéirai; je ferai le sacrifice, je ne chercherai plus à les voir qu'à de rares intervalles; je mettrai dans mes paroles, dans mes actions, la réserve d'un serviteur vis-à-vis de ses maîtres. Mon Dieu, protégez-les, ces maîtres si chers! Mon cher M. le comte, mon bon M. Jules! continuez, mon Dieu, à les éclairer, à les diriger vers le bien. Et cette bonne Mlle Hélène! qu'elle me remplace près d'eux! Mon Dieu, changez le coeur de Mme la comtesse; encore une âme à sauver, mon bon Jésus! cela vous est facile! Faites qu'elle vous aime, et tout sera bien.»

Blaise se prosterna à terre, se releva, essuya ses yeux bouffis de larmes, fit un grand signe de croix, et, se retournant pour s'en aller, il aperçut le comte et ses enfants. Son visage s'éclaira; il fut sur le point de courir à eux, mais le respect pour la maison de Dieu contint ce premier mouvement. Le comte s'était levé en même temps; il se dirigea vers la porte, suivi de ses enfants et de Blaise. Ce ne fut qu'après être sorti de l'église que Blaise, poussant un cri de joie, se jeta dans les bras que lui tendait le comte, à la grande satisfaction d'Hélène, qui les regardait en riant.

HELENE. — Tu n'as donc plus peur de papa, Blaise?

BLAISE. — Peur? Vous voyez si j'en ai peur, Mademoiselle Hélène. Peur? Peut-on avoir peur de ceux qu'on aime tant?

— Je te remercie de ta prière, mon cher enfant, lui dit le comte en lui serrant les mains.

— Vous m'avez entendu! dit Blaise en rougissant. J'ai donc parlé tout haut?

LE COMTE. — Pas tout à fait haut, mais assez pour que nous t'ayons entendu.

BLAISE. — Monsieur le comte, je viens de promettre au bon Dieu de ne rien faire de ce qui pourrait déplaire à Mme la comtesse; non seulement je ne chercherai pas à voir souvent M. Jules et Mlle Hélène, mais encore je les éviterai, je les fuirai, s'il le faut…

JULES. — Nous fuir? Ah! Blaise, tu ne m'aimes donc pas?

BLAISE. — Si vous saviez ce qu'il m'en coûte, cher monsieur Jules! De grâce, je vous le demande avec instance, n'ébranlez pas ma résolution; aidez-moi, au contraire, à la tenir. Mais voici la pensée que m'a suggérée le bon Dieu, ou tout au moins mon bon ange. Monsieur le comte n'est pas obligé d'obéir à Mme la comtesse, lui qui commande, qui est le maître. Alors, monsieur le comte, vous viendrez me voir, et vous amènerez quelquefois M. Jules et Mlle Hélène, n'est-ce pas? Pardonnez-moi si j'en demande trop; c'est que je ne vous cache pas mes pensées, et il me semble que celle-ci n'est pas coupable ni pour moi, ni pour M. Jules, ni pour Mlle Hélène.

— Ni pour moi, dit le comte en riant. Oui, mon ami, ta pensée est bonne, et je la mettrai à exécution; je viendrai te voir souvent, très souvent, et j'amènerai parfois mes prisonniers, à moins qu'ils ne m'échappent en route.

JULES. — Oh! moi, je m'échapperai bien sûr, mais ce sera pour courir au-devant de Blaise.

LE COMTE. — Quand nous viendrons te voir, ce sera toujours de midi à deux ou trois heures.

BLAISE. — C'est au mieux, tous les jours je vous attendrai; quand je ne vous aurai pas vus, je vous espérerai pour le lendemain.

LE COMTE. — Et je crois que tu ne seras pas souvent trompé dans ton attente, mon ami.»

XVII - La correspondance

«Une lettre pour M. Blaise», dit un jour le facteur en présentant à Anfry une lettre sous enveloppe, avec un beau cachet.

Anfry prit la lettre et la remit à Blaise, qui s'empressa de la décacheter, tout surpris d'en recevoir une.

«C'est de M. Jacques, s'écria-t-il en regardant la signature.

— Ah! voyons donc! Que te dit-il?»

Blaise lut tout haut:

«*Mon cher Blaise, il y a si longtemps que nous nous sommes quittés que tu m'as peut-être oublié; mais moi, je pense souvent à toi et je t'aime toujours. Quand je suis parti, j'écrivais si mal et si lentement que je ne pouvais pas t'envoyer de lettres; à présent, j'ai neuf ans, je travaille beaucoup et je commence à devenir savant. Il est arrivé une chose très drôle chez un monsieur qui demeure près de chez nous: sa maison a brûlé (ce n'est pas cela qui est drôle, comme tu penses); après l'incendie, toutes les souris sont devenues blanches; il y en avait beaucoup, et il y en a encore une quantité; avant, elles étaient grises, comme toutes les souris. Papa ne voulait pas le croire; alors M. Roussel a attrapé des souris avec un petit chien qui est très habile pour cela, et papa et moi nous avons vu que toutes les souris attrapées étaient réellement blanches. — Je m'amuse assez, mais pas tant qu'avec toi; je n'ai pas un seul bon camarade bon comme toi; ce qui est singulier et très désagréable, c'est qu'ils sont tous un peu menteurs; quand ils ont fait une sottise, ils ne veulent jamais l'avouer, et ils disent: ce n'est pas moi. Moi je continue à toujours dire la vérité, comme tu me l'as conseillé, et tout le monde me croit. Écris-moi quand tu dois faire ta première communion, et quel jour ce sera, pour que je pense à toi et que je prie pour toi ce jour-là. Dis-moi aussi ce que tu fais, si tu es heureux, si les enfants du monsieur qui a acheté notre château sont bons pour toi, s'ils t'aiment. On a dit à papa l'autre jour que le monsieur lui-même était méchant; cela m'a fait peur pour toi, mon pauvre Blaise, toi qui es si bon. Ne va pas chez lui s'il est méchant; il te ferait du mal. — Raconte-moi ce que tu fais, et pense souvent à moi, comme je pense souvent à toi. Adieu, mon cher Blaise, je t'embrasse de tout mon coeur; embrasse pour moi ton papa et ta maman.*

Ton ami, Jacques de Berne.»

«Quelle bonne lettre! s'écria Blaise. Il ne m'oublie pas, ce pauvre M. Jacques! S'il m'avait interrogé l'année dernière sur ce qu'il me demande aujourd'hui pour M. le comte et ses enfants, j'aurais été bien embarrassé de répondre; mais aujourd'hui… c'est différent!… Il y a une chose, dans la lettre de M. Jacques, qui me paraît drôle, comme il le dit lui-même, ajouta Blaise en riant, c'est qu'un incendie ait pu changer la couleur des souris.

ANFRY. — C'est pourtant très possible, car j'ai entendu raconter bien des fois à ton grand-père, qui a été soldat sous l'empereur Napoléon Ier, que, lors de l'incendie de Moscou, en 1812, quand on est rentré dans les maisons que le feu n'avait pas atteintes, toutes les souris qui couraient au travers étaient blanches comme des lapins blancs.

BLAISE. — C’est singulier que la frayeur puisse produire un pareil effet sur des animaux.

ANFRY. — Vas-tu répondre à M. Jacques?

BLAISE. — Oui, papa, aujourd’hui même, je n’ai plus à espérer de visite de M. le comte ni de M. Jules; ainsi j’ai bien le temps.

ANFRY. — Tu lui diras que nous lui présentons bien nos respects et nos amitiés.

BLAISE. — Je n’y manquerai point, papa.»

Et Blaise, prenant du papier, une plume et de l’encre, fit à Jacques la réponse suivante:

«*Mon cher Monsieur Jacques,*

J’ai été bien heureux et bien surpris de votre chère et aimable lettre. Je vous remercie de ne pas m’oublier; moi aussi, j’ai bien pensé à vous, et j’ai plus d’une fois pleuré en y songeant. Je me suis consolé par la pensée que c’était la volonté du bon Dieu que nous fussions séparés, et que c’est le sacrifice qu’il me demande pour ma première communion. Merci, mon bon Monsieur Jacques, de votre bonne pensée de prier pour moi en ce saint et heureux jour. Demandez à Notre-Seigneur de me rendre semblable à lui, de me donner du courage dans les temps de tristesse, de la force pour résister à la joie, afin que je n’oublie pas que je ne suis dans ce monde qu’en passant, et que ma vraie vie ne commencera que lorsque je ne pourrai plus mourir. Priez, mon bon monsieur Jacques, pour que je n’oublie jamais aucun de mes devoirs et que je m’oublie toujours pour me dévouer aux autres; priez pour que je ne conserve aucun souvenir du mal qu’on me fait, et que je n’oublie jamais les bienfaits que je reçois. On a trompé votre papa en lui disant que le comte de Trénilly était méchant; il est bon comme le meilleur des hommes; je l’aime comme s’il était mon père. Son fils, M. Jules, est excellent aussi, ainsi que sa fille, Mlle Hélène. M. Jules et moi, nous ferons notre première communion dans trois semaines, le 8 septembre, fête de la sainte Vierge. M. le comte et Mlle Hélène nous ont promis de communier avec nous ce jour-là, ce qui vous prouve combien ils sont réellement bons et pieux. Je suis très heureux, mon bon Monsieur Jacques, heureux de tout ce que le bon Dieu veut bien

m’envoyer, des peines comme de la joie. Papa et maman vous remercient bien de votre bon souvenir, et vous présentent leurs respects et leurs amitiés. Quant à moi, Monsieur Jacques, je sais bien que ma position me défend de vous embrasser, mais je puis me permettre de vous assurer que je vous aime de l’affection la plus tendre et la plus dévouée.

Votre humble et obéissant serviteur,

Blaise Anfry.»

À peine Blaise avait-il fini et lu tout haut sa lettre, qu’un domestique entra chez Anfry.

«Mme la comtesse demande Blaise.

— Moi? Mme la comtesse me demande? répéta Blaise fort étonné.

— Oui, oui, et tout de suite encore. «Allez me chercher Blaise, m’a-t-elle dit, et amenez-le-moi le plus vite possible.»

— Qu’est-ce que cela veut dire? dit Anfry avec inquiétude. Vas-y, mon Blaisot; va, tu ne peux faire autrement… et reviens vite nous dire ce qui se sera passé, car je ne suis pas tranquille.

— Ne vous tourmentez point, papa; que voulez-vous qui m’arrive? Et quand même il m’arriverait des choses pénibles, le bon Dieu n’est-il pas là pour me protéger, me secourir, et ne dois-je pas être heureux de me conformer à sa volonté? Au revoir, papa; je resterai le moins que je pourrai.»

Blaise partit gaiement et se dépêcha d’arriver pour être plus vite revenu. On le fit entrer immédiatement chez la comtesse, qui l’attendait avec impatience. Il salua; la comtesse lui fit un petit signe de tête, renvoya le domestique, s’assit et dit à Blaise, d’un air froid et hautain:

«Je sais que tu as profité de mon absence pour t’emparer de l’esprit de mon mari et de mon fils; tu as réussi on ne peut mieux; je ne vois que des visages allongés les jours où ils ne peuvent prétexter une promenade extraordinaire pour te faire leur visite; il faudrait pour leur rendre leur bonne humeur que M. Blaise fût toujours près d’eux. Je sais que ma fille est entraînée par son père et par son frère à faire comme eux. Cet état de choses me contrarie et ne peut durer. Je t’ai fait venir pour te dire que j’ai encore assez bonne opinion de ta loyauté pour espérer être obéie en t’interdisant toute démarche qui pourrait te rapprocher de mes enfants; quant au comte, tu peux passer ta vie à lui baiser les mains et lui faire des platitudes sans que je m’en préoccupe aucunement; mais je ne veux pas de cette sotte amitié de mes enfants pour un fils de portier et un petit intrigant. Si tu veux obéir à la défense que je te fais, je m’occuperai de ton avenir; je te ferai donner une bonne éducation, et je t’assurerai une rente qui te mettra à l’abri de la pauvreté. Acceptes-tu?

— Madame la comtesse, je n’enfreindrai pas la défense que vous me faites, quelque chagrin que j’en éprouve; je prierai M. le comte de vouloir bien m’aider à suivre vos ordres. Quant à la pension, à l’éducation et aux avantages que vous voulez bien me promettre, vous me permettrez de tout refuser. Je n’ai besoin de rien; je ne veux pas sortir de ma condition, ni mener la vie d’un paresseux; je gagnerai mon pain comme a fait mon père, et, avec l’aide du bon Dieu, j’arriverai à la fin de ma vie sans avoir jamais vendu ni mon coeur ni ma conscience. Je puis affirmer à madame la comtesse qu’elle se trompe en pensant que j’ai intrigué pour gagner l’amitié de M. le comte et de M. Jules. Je n’ai rien fait pour cela; c’est venu tout seul, je ne sais comment, car je sens combien je suis loin de mériter les bontés de M. le comte, de M. Jules et de Mlle Hélène. Le bon Dieu a mené tout cela. Peut-être m’a-t-il donné tant d’amour pour eux afin de m’éprouver et me donner le mérite du sacrifice au moment de ma première

communion… Mais, je vous le promets, Madame la comtesse, je ne verrai vos enfants qu'avec votre permission.»

En achevant ces mots, le pauvre Blaise, qui avait réussi jusque-là à conserver son sang-froid, fondit en larmes. Il voulut dire quelques mots d'excuse, mais les paroles ne pouvaient sortir de ses lèvres. Honteux de prolonger une scène dont la comtesse pouvait s'irriter, Blaise prit le parti de s'en aller sans autre explication, et, saluant à la hâte, il s'avança vers la porte. Avant de l'ouvrir il jeta un dernier regard sur la comtesse, qui s'était levée et qui avait fait un pas vers lui; un certain attendrissement se manifestait sur le visage de la comtesse; au mouvement que fit Blaise pour s'arrêter, elle reprit son air hautain et fit un geste impérieux qui termina sa visite.

Le pauvre garçon évita l'antichambre pour cacher ses larmes aux domestiques, et sortit par un petit escalier qui communiquait à l'appartement du comte et des enfants. À peine avait-il franchi les premières marches, qu'il se heurta contre M. de Trénilly, que les larmes qui obscurcissaient sa vue l'avaient empêché d'apercevoir.

«Où vas-tu donc si précipitamment, mon ami, et comment es-tu rentré au château?» lui dit M. de Trénilly en le retenant.

Blaise ne répondit qu'en se serrant contre la poitrine du comte et en donnant un libre cours à ses sanglots.

«Blaise, mon enfant, pourquoi ces larmes, ces sanglots? lui dit le comte avec inquiétude. Que t'arrive-t-il de fâcheux? Dis-le-moi; parle sans crainte.

— Pardon, Monsieur le comte, mon bon Monsieur le comte, répondit Blaise en retenant ses sanglots. C'est que je ne m'attendais pas… j'ai été pris par surprise… et je me suis laissé aller… mais je vais tâcher d'être plus raisonnable… plus résigné.

— Résigné! à quoi donc, mon cher enfant? De quoi parles-tu?

— Mme la comtesse m'a défendu de voir M. Jules et Mlle Hélène, et j'ai promis de lui obéir. Vous voyez que j'ai de quoi pleurer et m'affliger.

— Encore! dit le comte avec colère. Toujours cette haine contre ce noble et généreux enfant!»

Le comte resta quelque temps immobile et pensif, tenant toujours Blaise de ses deux mains.

«Mon cher enfant, dit-il enfin avec tristesse, je ne sais quel parti prendre pour épargner à toi et à Jules ce nouveau chagrin. Je ne puis forcer la volonté de ma femme; je ne puis conseiller à mes enfants de désobéir à leur mère. Et pourtant c'est cruel de devoir les sacrifier, ainsi que toi, à cette volonté impérieuse et déraisonnable.

— Cher Monsieur le comte, soumettons-nous à ce qui nous vient par la permission du bon Dieu. C'est bien, bien pénible, il est vrai; je sais que c'est triste pour vous et pour M. Jules presque autant que pour moi-même, car vous m'aimez, je le sens dans mon coeur. Mais, mon cher Monsieur le comte, savons-nous le temps que durera cette séparation? Peut-être le bon Dieu touchera-t-il le coeur de Mme la comtesse. Aidez-moi, aidez M. Jules et Mlle Hélène à lui obéir: notre soumission l'adoucira et changera ses idées à mon égard. Pensez donc qu'elle me croit faux, hypocrite, intrigant; elle craint peut-être que je ne corrompe M. Jules et Mlle Hélène; une mère, vous savez, Monsieur le comte, c'est toujours si craintif, si inquiet! elle est plus à plaindre qu'à blâmer, je vous assure. Ainsi, Monsieur le comte, promettez-moi que vous m'aiderez à tenir ma promesse, et que vous n'amènerez plus M. Jules et Mlle Hélène sans le consentement de Mme la comtesse… Voyons, très cher Monsieur le comte, du courage! Je vois bien qu'il vous en coûte, d'abord par amitié pour M. Jules et pour moi; et puis… parce qu'il en coûte toujours de céder, surtout à une femme… Mais c'est pour votre repos, pour votre bonheur, cher Monsieur le comte. Croyez-moi, nous serons plus heureux en cédant qu'en résistant.

— Mon brave Blaise, dit le comte, c'est toujours de toi que viennent les sages avis et le bien. Je

crois que tu as raison… céder, c'est mieux… Mais toi, toi, pauvre enfant, qui ne penses jamais à toi-même, tu souffriras.

— Pas autant que je l'avais craint, puisque je vous verrai, vous, cher Monsieur le comte… car… vous continuerez à me visiter et à me donner des nouvelles de ce bon M. Jules et de cette excellente Mlle Hélène, toujours si bonne pour moi.

— Moi! tous les jours, mon enfant! tous les jours! c'est un besoin pour mon coeur. Tu sais si je t'aime! Tu serais mon fils, je ne pourrais t'aimer davantage.»

Le comte embrassa une dernière fois le pauvre Blaise, qui s'en alla fort triste, mais un peu consolé par les paroles affectueuses du comte.

«Eh bien! mon Blaisot? lui cria Anfry, du plus loin qu'il le vit.

— Rien de bon, papa, répondit Blaise, mais pas trop mauvais non plus.

— Encore les yeux rouges, mon pauvre garçon! Ces satanés gens te feront mourir de peine!

— Pas de danger, papa, dit Blaise en s'efforçant de sourire. Il n'y a que le premier moment qui vous emporte quelquefois… Avec la réflexion, on se résigne…

ANFRY. — Tu passeras donc ta vie à te résigner, mon pauvre Blaise?

BLAISE. — Sans doute, papa, et c'est un vrai bonheur que le chagrin; cela vous ramène toujours au bon Dieu: on prie mieux en apprenant à souffrir; le bon Dieu est là qui vous aide et qui vous console si bien!

ANFRY. — Et pourtant tu as pleuré!… et tu pleures encore… Tiens, tiens, les larmes roulent sur tes pauvres joues amaigries.

BLAISE. — Ce n'est rien, papa; c'est un reste qui va s'en aller quand j'aurai fait une petite visite au bon Dieu dans son église.»

Blaise raconta à son père la cause de son nouveau chagrin, en atténuant avec sa bonté accoutumée les paroles dures et injurieuses de la comtesse. Anfry contenait avec peine sa colère; il connaissait assez la comtesse pour deviner ce que la charité de Blaise lui cachait. Quand le récit fut fini, il serra Blaise dans ses bras à plusieurs reprises, mais sans dire une parole, et le laissa aller chercher près du bon Dieu sa consolation accoutumée contre les chagrins qu'il supportait avec une fermeté au-dessus de son âge.

XVIII - La comtesse de Trénilly

La comtesse était restée debout au milieu de sa chambre, surprise et troublée des paroles de Blaise, de l'accent digne et ferme qui l'avait dominée malgré elle, et de l'explosion de chagrin qui avait terminé ses paroles.

«Ce refus est singulier, se dit-elle; je lui offre tout un avenir… et il ne l'accepte pas… Il a même rejeté mes propositions avec une certaine indignation… C'est dommage que tout cela vienne d'un fils de portier… Ce serait beau et noble dans une classe plus élevée… Je commence pourtant à comprendre l'empire qu'il exerce sur mon mari et sur mes enfants… En vérité, j'ai moi-même été presque convaincue, presque attendrie… Me serais-je trompée? Serait-il vraiment le beau et noble coeur que me dit mon mari?… Mais non! impossible! Un fils de portier… C'est absurde!…»

La comtesse resta longtemps pensive et indécise, elle se résolut enfin à laisser aller les choses, à observer Blaise et ses enfants, et à agir en conséquence.

«Si ce garçon ment à la promesse qu'il m'a faite, s'il cherche à voir mes enfants à mon insu, je n'aurai aucune pitié pour lui: je le chasserai avec ses parents… Mais s'il est fidèle à sa parole, s'il accepte avec loyauté et résignation le chagrin que je lui impose, dit-elle, alors.., alors je verrai ce que j'aurai à faire.

Et la comtesse, secouant la tête, chercha à ne plus penser à Blaise. Elle prit un livre et se mit à lire, sans pouvoir toutefois chasser de son esprit l'image de Blaise indigné, mais calme, puis sanglotant et désolé.

Au retour de la promenade, les enfants avaient couru chez le comte, dont ils recherchaient la compagnie autant qu'ils l'évitaient jadis. Ils le trouvèrent triste et pensif; tous deux se jetèrent à son cou en lui demandant la cause de sa tristesse.

«C'est encore un sacrifice à faire, mes pauvres enfants, dit le comte en les embrassant avec tendresse; votre maman a défendu à Blaise de vous voir, soit chez lui, soit ailleurs; le pauvre garçon a promis d'obéir; il m'a demandé de lui venir en aide pour tenir sa promesse; je le lui ai promis, quelque pénible et douloureuse que me soit cette contrainte. Je ne crois pas pouvoir mieux l'aider qu'en vous communiquant cette résolution si pénible. Je suis certain que ni toi, ma bonne Hélène, ni toi, mon pauvre Jules, vous ne chercherez à le faire manquer à sa parole, et que vous n'augmenterez pas son chagrin en l'obligeant à repousser les occasions de rapprochement que vous lui offririez.

— Pauvre Blaise! pauvre Blaise! s'écrièrent Hélène et Jules, les yeux pleins de larmes. Vous avez raison, papa, ajouta Jules; nous ne devons pas rendre son sacrifice plus douloureux en le forçant à nous fuir. Nous éviterons de passer devant sa maison, et nous ne lui ferons même rien dire par vous, pour ne pas lui donner la tentation de répondre ou le chagrin de ne pas répondre. Mais vous lui direz, papa, combien cet effort m'est pénible, avec quelle tristesse, quel regret je penserai à lui, à nos bonnes conversations d'autrefois. Pauvre Blaise! il souffre de cette séparation injuste et cruelle. Je ne comprends pas comment maman peut être si injuste pour cet excellent garçon. Elle devrait l'attirer, au lieu de le repousser; l'aimer, au lieu…

LE COMTE. — Jules, Jules, respecte ta mère, mon enfant; conforme-toi à ses ordres sans les juger, sans les blâmer. Souviens-toi que nous-mêmes nous avons partagé ses préventions; qu'il y a peu de semaines

encore je défendais à Blaise l'entrée du château; que c'est ta maladie qui a tout changé, et que, sans tes aveux, le pauvre garçon souffrirait encore de l'opinion si fausse que j'avais de lui.

JULES. — Oui, papa, tout cela par ma faute, par suite de mes méchancetés, de mes calomnies contre ce bon Blaise. Je l'ai toujours estimé et respecté, parce que je l'ai connu dès le commencement; mais je l'ai perdu de réputation par jalousie et par la malveillance que j'éprouvais contre tous ceux qui étaient bons. La pauvre Hélène sait ce que j'étais; c'est le remords qui m'a rendu malade, et je suis sûr que ce sont les prières de mon cher Blaise qui ont changé mon coeur… et le vôtre, ajouta-t-il en embrassant tendrement son père. N'est-il pas vrai, papa, que nous sommes bien changés?

LE COMTE. — Oui, mon cher enfant. Et maintenant, au lieu de nous irriter contre ta mère, prions le bon Dieu qu'il lui ouvre les yeux, comme il l'a fait pour nous.»

Quelques instants après, le comte et les enfants entrèrent au salon, où ils trouvèrent la comtesse qui les attendait pour entrer en même temps qu'eux dans la salle à manger. Elle regarda attentivement les enfants, baissa les yeux en considérant leurs yeux rouges et leurs visages attristés; levant les yeux sur son mari, elle se sentit rougir devant sa physionomie sévère et pensive.

«Allons dîner, dit-elle en se levant; j'ai hâte d'avoir fini.

— Serait-il plus tard que je ne pensais? dit le comte. Il me semble que nous sommes exacts à l'heure comme d'habitude.

— Ce n'est pas pour rassasier ma faim que je désire voir le dîner fini, mais pour pouvoir me retirer chez moi.

— Seriez-vous souffrante, Julie? dit le comte avec empressement.

LA COMTESSE. — Non, pas souffrante, mais ennuyée, excédée de ce petit Blaise, qui vous a tous ensorcelés, et qui est cause de vos mines allongées et attristées.

LE COMTE. — En quoi Blaise est-il cause de nos sottes mines?

— En quoi? Vous demandez en quoi! s'écria la comtesse avec chaleur. N'est-ce pas depuis que je lui ai défendu de venir au château que vous êtes tous trois comme des âmes en peine?

— Ou des ânes en plaine, comme le disait une dame de votre connaissance, interrompit le comte en riant.

LA COMTESSE. — Laissez-moi parler; vos interruptions ne m'empêcheront pas de dire que Blaise est un sot, qu'il vous a rendus tous aussi sots que lui, et que je vois très bien que vous prenez aujourd'hui des airs de martyrs, parce que ce petit bonhomme a été se plaindre à vous de la défense que je lui ai faite de voir mes enfants, défense que je maintiendrai et que je saurai faire respecter.

— Vous n'y aurez pas grand'peine, Julie, répondit le comte avec calme, car Hélène et Jules sont très décidés…

— À me désobéir sous votre protection? interrompit la comtesse avec vivacité.

— À vous obéir, répondit le comte avec froideur, et à aider Blaise, par leur obéissance, à exécuter vos ordres, qu'il respecte, et dont il m'a donné connaissance, comme c'était son devoir de le faire. Il n'a porté aucune plainte contre vous; il a pleuré parce qu'il souffrait, mais sans aucun sentiment amer contre vous, qui causiez sa souffrance.»

La comtesse se troubla et rougit; elle passa dans la salle à manger. Le dîner fut silencieux; la comtesse chercha plusieurs fois à engager la conversation; elle fut aimable et prévenante, contrairement à

son habitude, cherchant à égayer Hélène et Jules, et à dérider son mari.

«Vous avez repris votre air terrible, mon ami, dit-elle à son mari en rentrant au salon; vous l'aviez perdu à mon retour; j'espère que vous ne le garderez pas; vous me faites peur, ce soir.

— Hélène et Jules ne me craignent plus, répondit le comte en serrant ses enfants dans ses bras; ils savent que tout est changé en moi, et que mon air sévère que je regrette et que je me reproche, n'est plus que le symptôme extérieur d'une tristesse que je ne puis vaincre. Vous me comprendrez un jour, je l'espère, ma chère Julie, et vous serez alors, comme moi, triste du passé et heureuse du présent.»

La comtesse répondit légèrement au serrement de main du comte; elle rougit encore, réfléchit quelques instants, et, se tournant vers Jules, elle lui dit avec effort:

«Jules… je suis fâchée du chagrin que je te cause; si j'avais de Blaise l'opinion qu'en a ton père, je n'aurais jamais défendu son intimité avec toi… quoiqu'il ne soit que le fils d'un portier ajouta-t-elle par réflexion; mais… c'est pour toi, pour Hélène… que je crains… que je crois… que je veux éviter…»

La comtesse s'arrêta, ne sachant comment achever et craignant d'en avoir trop dit; son mari l'encourageait par un affectueux sourire; ses enfants la regardaient avec des visages pleins d'espérance.

«Je maintiens ma défense, dit-elle avec plus de décision, jusqu'à ce que j'aie éprouvé l'obéissance de Blaise.»

Les visages perdirent leur expression joyeuse; la comtesse resta troublée et gênée; Hélène prit son ouvrage, Jules son crayon, le comte son journal, et la comtesse son livre, qu'elle lisait des yeux et sans savoir ce qu'elle avait lu; sa pensée était toute au bon mouvement qu'elle avait repoussé et au regret de ne pas l'avoir écouté.

XIX - L'entorse

Le lendemain et les jours suivants, le comte alla très exactement passer une heure avec Blaise, qu'il emmenait promener dans les champs; il lui rendait compte de tout ce qui pouvait l'intéresser, mais il ne nommait jamais la comtesse dans ses entretiens.

Un jour, Blaise, ayant mis le pied à faux sur une pierre, tomba et ressentit une violente douleur à la cheville. Il se releva difficilement avec l'aide du comte, et retourna à grand'peine chez lui, soutenu et presque porté par le comte. Mme Anfry s'empressa de lui enlever son soulier et son bas, qu'elle fut obligée de couper pour le retirer, tant le pied était enflé.

«Qu'allez-vous faire pour le soulager, madame Anfry, en attendant mon médecin? demanda le comte avec anxiété.

MADAME ANFRY. — Je ne suis pas embarrassée du traitement, monsieur le comte, et je ne veux pas de votre médecin. Dans trois jours il n'y paraîtra pas.

LE COMTE. — Quel remède allez-vous donc employer? Prenez garde d'augmenter son mal en voulant le guérir sans médecin.

MADAME ANFRY. — Pas de danger, Monsieur le comte; je vais lui faire le remède Valdajou; c'est bien simple et bien connu pour les entorses.

LE COMTE. — Avez-vous ce qu'il vous faut? Je vous enverrai ce dont vous aurez besoin.

MADAME ANFRY. — Merci, Monsieur le comte; j'ai sous la main tout ce qui m'est nécessaire. Je prends du son, que je mets dans une casserole, j'y verse, pour en faire un cataplasme, de… de… un liquide que je n'ose nommer monsieur le comte; je mets au feu, et quand c'est chaud, j'y fais fondre une chandelle en la tenant par la mèche; voilà tout.

— C'est facile, en effet, répondit le comte en riant. Dieu veuille que mon pauvre Blaise s'en trouve soulagé, car il souffre beaucoup!

BLAISE. — Moins depuis que je suis couché, Monsieur le comte; ce ne sera rien; ne vous en tourmentez pas.

LE COMTE. — Je reviendrai savoir de tes nouvelles, mon ami, et je vais faire part de ton accident à Hélène et à Jules, qui en seront bien fâchés.

BLAISE. — Merci, mon bon Monsieur le comte; je ne leur fais rien dire, mais vous savez que je pense bien souvent à eux. Jamais l'obéissance ne m'a été si pénible, ajouta-t-il avec un soupir.

LE COMTE. — Elle n'en est que plus méritoire, mon ami; tu en auras certainement la récompense.»

Le comte partit, après lui avoir serré la main. Quand il se fut éloigné, Blaise appela sa mère.

«Maman, je souffre cruellement; devant M. le comte, j'ai cherché à dissimuler ma souffrance pour ne pas l'inquiéter; mais je crains d'avoir plus qu'une entorse: il me semble que j'ai le pied démis.

MADAME ANFRY. — Démis! Seigneur Dieu! Je vais vite appeler ton père pour qu'il aille chercher le médecin: Pourquoi ne l'as-tu pas dit à M. le comte? Il aurait envoyé un cabriolet pour chercher le médecin; nous l'aurions déjà.

BLAISE. — Je n'ai pas voulu l'effrayer; il est bon et il m'aime bien; il se serait tourmenté, et il aurait attristé M. Jules et Mlle Hélène.

MADAME ANFRY. — Tu penses toujours aux autres et jamais à toi; c'est trop, mon Blaisot, trop, cela. Anfry, Anfry, continua-t-elle en allant dans le jardin, va vite chercher le médecin pour notre garçon; il croit avoir le pied démis; il n'a pas voulu le dire à M. le comte, pour ne pas le chagriner, et il souffre l'impossible.»

Anfry jeta sa bêche, courut à Blaise, examina son pied et sortit précipitamment pour aller chez le médecin. Il le trouva heureusement chez lui et l'emmena voir son fils.

Quand M. Taillefort vit le pied de Blaise, il reconnut, malgré l'enflure, qu'il y avait, en effet, plus qu'une entorse; le pied était démis; il fallait le remettre.

«L'opération sera très douloureuse, mon pauvre garçon, dit-il à Blaise, mais ce sera vite fait; prenez courage et laissez-moi faire: ce ne sera pas long.

— Le courage ne me manquera pas avec l'aide du bon Dieu, monsieur; vous pouvez commencer quand vous voudrez.»

Blaise fit un grand signe de croix et attendit en fermant les yeux.

Anfry était pâle comme un mort; il eut à peine la force d'exécuter l'ordre du médecin, de tenir fortement la jambe de Blaise pendant qu'on tirait le pied pour le mettre en place.

Blaise ne poussa pas un cri; un gémissement lui échappa au moment de la plus vive douleur.

«C'est fait, dit M. Taillefort; le pied est bien remis. Vous avez eu un fier courage, mon ami, ajouta-t-il en enveloppant la cheville d'un cataplasme. Il n'y en a pas beaucoup qui supportent une pareille opération sans crier, et vous pouvez vous… Ah! mon Dieu! il s'est évanoui! Monsieur Anfry, du vinaigre, s'il vous plaît, pour bassiner les tempes et le front.»

Anfry voulut aller au buffet, mais la force lui manqua; il retomba sur une chaise; l'émotion avait été trop vive.

«Tiens! vous ne valez guère mieux que votre garçon, reprit M. Taillefort. Où trouverai-je du vinaigre? Je vous en arroserai en passant.»

Anfry montra du doigt le buffet. M. Taillefort l'ouvrit et en tira une bouteille.

«Où est donc Mme Anfry? Serait-elle aussi par terre dans quelque coin? J'ai besoin d'une serviette pour envelopper le pied.

— Me voici, Monsieur, répondit Mme Anfry, qui s'était réfugiée dans un cabinet pour ne pas être témoin des souffrances de son fils. Elle en sortit pâle et le visage baigné de larmes.

— Une serviette, s'il vous plaît, ou un mouchoir pour maintenir le cataplasme; pendant que je banderai le pied, vous lui bassinerez le front et les tempes avec du vinaigre.»

Mme Anfry donna la serviette que demandait M. Taillefort, et frotta de vinaigre le visage décoloré de Blaise. Il ne tarda pas à reprendre connaissance. Il poussa un soupir, ouvrit les yeux et regarda autour de lui pour rappeler ses souvenirs.

«Là! c'est fait et parfait, dit le médecin; du repos, du calme, peu de nourriture, et ce sera l'affaire de

huit jours.

— Huit jours! s'écria Blaise effrayé. Huit jours sans marcher! Et ma retraite de première communion qui commence dans huit jours!

— Eh bien! eh bien! ce qui commence n'est pas fini. Dans huit jours vous pourrez essayer de vous traîner jusqu'à l'église. Et dans quinze jours vous marcherez comme un autre. Du calme, du calme, mon garçon: sans quoi la fièvre s'en mêlera.»

Et M. Taillefort salua et s'en alla.

Le pauvre Blaise était retombé sur son oreiller et répétait tout pas: «Mon Dieu! que votre volonté soit faite et non la mienne!» Cinq minutes après, il avait repris son calme et sa gaieté.

«Ne vous affligez pas, maman, dit-il à sa mère qui pleurait; je souffre bien moins qu'avant l'opération; et, comme dit M. Taillefort, dans huit jours je serai sur pied.

— Dans huit jours! Je dis que tu seras sur pied dans quatre jours, n'en déplaise à ce monsieur; je vais t'enlever cette saleté de cataplasme qu'il t'a mis là, et je le remplacerai par le cataplasme Valdajou. Ce ne sera pas le premier pied qu'il aura guéri, je t'en réponds.

— Es-tu sur que ce ne sera pas mauvais pour ce qu'il a? dit Anfry avec inquiétude.

— Mauvais, le cataplasme Valdajou? On voit bien que tu ne le connais pas, mon ami; tu y auras plus de confiance quand il aura guéri notre garçon.»

Et Mme Anfry se mit en devoir de préparer le cataplasme de son, de chandelle et… Nous laissons deviner ce que Mme Anfry n'a pas voulu nommer.

Blaise s'endormit dès que sa mère lui eut appliqué son remède Valdajou, et il dormit si bien qu'il n'entendit pas le comte qui vint après le dîner savoir des nouvelles du malade.

«Ah! il dort! dit-il à mi-voix en jetant un regard sur le lit où dormait Blaise. Tant mieux! il ne sent pas son mal en dormant… Pauvre enfant! ajouta-t-il après l'avoir regardé attentivement; comme il est pâle!

MADAME ANFRY. — Il y a de quoi, Monsieur le comte. Quand vous avez été parti, il nous a avoué qu'il souffrait horriblement, et il a demandé le médecin pour lui remettre le pied.

LE COMTE, *avec inquiétude*. — Un médecin! Lui remettre le pied! Mais il avait refusé le médecin, et il m'avait dit qu'il souffrait moins.

MADAME ANFRY. — C'est pour ne pas vous tourmenter, Monsieur le comte, qu'il vous a caché sa souffrance. Son pied était bien réellement démis. M. Taillefort le lui a remis. Notre pauvre garçon n'a pas même sourcillé pendant l'opération; seulement il a perdu connaissance après. C'est pourquoi il est si pâle.

LE COMTE, *d'une voix émue*. — Pauvre Blaise! Quel oubli de lui-même, et quel courage! Il le puise dans sa grande confiance et dans sa parfaite soumission à toutes les volontés du bon Dieu… Quel bel exemple nous donne cet enfant!»

Le comte resta quelques minutes silencieux près du lit de Blaise. Avant de le quitter, il effleura de ses lèvres son front pâle, bénit l'enfant dans son sommeil, et recommanda à Anfry de lui faire savoir, au réveil de Blaise, comment il se trouvait.

XX - L'épreuve

Le comte entra au salon, où il trouva la comtesse et les enfants; il leur raconta l'accident du pauvre Blaise, ses souffrances et son courage pour dissimuler son mal et pour subir l'opération. Hélène et Jules se désolaient et ne pouvaient s'empêcher d'exprimer le vif désir de le soigner et de le distraire pendant sa réclusion, et leur amer chagrin de ne pouvoir satisfaire à ce voeu de leur coeur.

La comtesse n'avait rien dit; la tête baissée sur son ouvrage, elle avait semblé impassible au récit de son mari et aux lamentations de ses enfants.

«Hélène, dit-elle en relevant la tête, prends du papier, une plume et de l'encre pour écrire une lettre sous ma dictée.»

Quoique Hélène ne fût guère en train de faire la correspondance de sa mère, elle obéit sans hésiter.

HELENE. — Je suis prête, maman.

LA COMTESSE, *dictant*. — «Mon cher Blaise…»

Hélène relève la tête vivement, Jules saute de dessus sa chaise, le comte regarde sa femme avec surprise.

LA COMTESSE. — As-tu écrit: «Mon cher Blaise»?

HELENE. — Non, maman; j'ai été surprise…

LA COMTESSE, *avec calme*. — Écris et n'interromps pas, si tu peux.

«*Mon cher Blaise, papa nous a raconté ton accident et ton courage; Jules et moi, nous sommes si tristes de te savoir souffrant, que nous ne résistons plus au désir de te voir…*»

Hélène quitte encore sa plume et regarde sa mère d'un air ébahi; Jules reste debout, l'oeil fixe, l'oreille tendue; le comte, extrêmement surpris et non moins intrigué, ne quitte pas sa femme des yeux.

LA COMTESSE. — Continue, Hélène:

«*… que nous ne résistons plus au désir de te voir, et que demain…*

Deux cris de joie s'échappent des lèvres de Jules et d'Hélène; le comte se lève.

LA COMTESSE, *toujours avec calme*. — «*… que demain nous irons chez toi avant neuf heures, pour que maman ne le sache pas. Si tu veux, nous pourrons y retourner tous les jours, matin et soir, en mettant papa dans notre confidence. Nous t'embrassons bien tendrement, mon bon Blaise; nous t'apporterons demain des livres, des couleurs, des images à peindre, et tout ce qui pourra t'amuser.*»

La plume tomba des mains d'Hélène stupéfaite; le comte s'approcha de la comtesse, lui prit la main et lui dit avec émotion:

«Julie, votre intention est bonne, je n'en doute pas, je vous en remercie; mais vous proposez aux enfants une action déloyale, et vous leur faites jouer près du pauvre Blaise le rôle du démon tentateur.

LA COMTESSE. — Je le sais bien, mon ami; aussi n'est-ce pas sérieux. Je compte bien que les enfants ne feront pas la visite dont je parle.

LE COMTE, *d'un air de reproche*. — Alors pourquoi leur donner, ainsi qu'à Blaise, le crève-coeur de la proposer? C'est un jeu cruel, Julie.

LA COMTESSE. — Ce n'est pas un jeu, c'est une épreuve. Je veux voir si Blaise est réellement ce que vous pensez: s'il a le courage de refuser la visite des enfants, je serai bien ébranlée dans mon opinion; s'il accepte, j'aurai eu raison.

LE COMTE. — Non, ce ne serait qu'une faiblesse bien naturelle dans un enfant aimant et affaibli par la souffrance. Mais je connais assez ce loyal et noble caractère pour espérer qu'il sortira victorieux du piège que vous lui tendez.

LA COMTESSE. — Nous verrons bien. Signe la lettre, Hélène.

HELENE. — Oh! maman! de grâce. ce pauvre Blaise! il nous aime tant! s'il allait dire oui.

JULES. — Il dira non, j'en suis certain: je l'ai vu dans bien des épreuves que lui amenait ma méchanceté, il a toujours agi noblement et bien.

LA COMTESSE. — Alors signe, Hélène… Signe donc, répéta-t-elle d'un ton d'impatience, voyant l'hésitation d'Hélène. Demain matin, de bonne heure, je lui ferai parvenir cette lettre, et je vous prie instamment, dit-elle en s'adressant à son mari, de ne pas contrarier mon épreuve, qui est dans l'intérêt de Blaise; puisque vous êtes tous si sûrs de lui.

— Faites, dit le comte avec froideur et tristesse; mais je répète que votre jeu est cruel, et que le moment est mal choisi pour tourmenter ce pauvre enfant.»

La comtesse prit la lettre des mains d'Hélène, la cacheta et ordonna à sa fille de la remettre à un domestique, avec recommandation de la porter à Blaise le lendemain de bonne heure.

Hélène exécuta l'ordre de sa mère et reprit tristement son ouvrage; Jules dessina sans dire mot; le comte resta pensif et silencieux. Ne voyant pas venir Anfry, il envoya savoir des nouvelles de Blaise; on lui dit qu'Anfry avait toujours attendu le réveil de son fils, qui dormait encore paisiblement.

La soirée était avancée; peu de temps après le comte avertit les enfants que l'heure du repos était arrivée; il se retira avec eux, laissant sa femme à ses réflexions.

Le lendemain, de bonne heure, comme le comte achevait sa toilette et se disposait à aller savoir des nouvelles du pauvre Blaise, un domestique lui remit un paquet; il l'ouvrit et vit qu'il contenait la lettre que la comtesse avait fait écrire la veille par Hélène; une autre feuille était de l'écriture de Blaise; il lut ce qui suit:

«*Cher Monsieur le comte,*

Je reçois à l'instant la lettre que je me permets de vous envoyer ci-joint; je suis reconnaissant de l'amitié que me témoignent Mlle Hélène et M. Jules, mais je vous supplie instamment, mon cher, bien cher Monsieur

le comte, d'empêcher la visite qu'ils veulent me faire en cachette de Mme la comtesse. Je ne peux pas les fuir, puisque je suis retenu dans mon lit par l'accident que le bon Dieu m'a envoyé. Et comment aurais-je la force de ne pas leur parler, de ne pas les remercier d'une affection dont je suis si profondément touché, et que je partage si vivement? Comment ferais-je pour ne pas manquer à ma parole, pour ne pas enfreindre la défense de Mme la comtesse? Mon bon Monsieur le comte, venez à mon secours; en cela comme en tout, soyez mon guide, mon protecteur, mon bon maître. Ne les laissez pas croire à de l'ingratitude de ma part; non, non, mon coeur est plein de tendresse et de reconnaissance pour eux, pour vous; mais voyez, cher Monsieur le comte, puis-je honnêtement, loyalement recevoir leur visite, connaissant la défense de Mme la comtesse? C'est pour moi une grande tristesse, un terrible effort de les repousser quand ils me demandent; j'en suis malheureux, et mes larmes, que je ne puis retenir, coulent sur mon papier. Cher Monsieur le comte, venez me donner du courage, venez me tendre votre main chérie pour que je la couvre de baisers et que je la serre contre mon coeur, ce coeur qui bat pour vous et les vôtres d'un amour si profond, si dévoué et si respectueux.

Votre tout dévoué et très humble serviteur,

Blaise Anfry.»

«*P.-S. – Je n'ai parlé de la lettre ni à papa ni à maman, parce qu'ils pourraient désapprouver Mlle Hélène de l'avoir écrite, et j'aurais du chagrin de l'entendre blâmer.*»

Le coeur du comte battit avec violence à la lecture de cette lettre; l'admiration, la tendresse se mêlaient à l'irritation que lui causait l'épreuve cruelle que la comtesse avait infligée au pauvre Blaise: les larmes de cet enfant lui retombaient sur le coeur, il souffrait pour lui et avec lui. Quoiqu'il fût pressé d'aller le consoler et le rassurer, il voulut, avant de sortir, faire lire à Hélène et à Jules la noble et belle réponse de leur ami.

«J'en étais sûr! s'écria Jules triomphant. Ne doutez jamais de Blaise, papa, et ne craignez pour lui aucune épreuve; il en sortira toujours avec honneur et gloire.

— Excellent Blaise, dit Hélène, quel chagrin de ne pas le voir!

— Espérons que votre maman finira par être touchée de tant de vertu et de qualités attachantes, dit le comte. Qui sait quel effet pourra produire la première communion de Jules!»

En sortant de chez ses enfants, le comte alla chez sa femme.

«Tenez, dit-il en lui tendant la lettre de Blaise, voyez quels sont les sentiments de cet admirable enfant.»

La comtesse prit la lettre, la lut, puis la relut: le comte l'examinait pendant cette lecture et vit avec bonheur une émotion sensible animer le visage de la comtesse, puis une larme couler le long de sa joue et

venir se mêler aux traces des larmes du pauvre Blaise.

Le comte se pencha vers elle et posa ses lèvres sur l'oeil qui avait laissé échapper cette larme.

«Pauvre garçon! dit la comtesse en se laissant aller à son émotion; pauvre garçon! Comme j'ai été injuste envers lui!

LE COMTE. — Vous avez fait comme moi, ma chère Julie; nous avons tous été méchants pour lui à l'exception d'Hélène, qui a toujours pris sa défense et qui a su démêler la vérité au milieu de toutes les calomnies qui l'ont déchiré. À notre tour, maintenant, de réparer le mal que vous avez fait.

LA COMTESSE. — Comment faire, mon ami? Comment revenir sur ce que j'ai tant dit et redit?

LE COMTE. — Il est toujours facile de reconnaître un tort ou une erreur, Julie. Il n'y a de difficile que le premier moment.

LA COMTESSE. — Laissez-moi quelques jours encore, mon ami; donnez-moi le temps de réfléchir, de me décider.

LE COMTE. — Prenez tout le temps que vous voudrez, chère amie, mais n'oubliez pas que vous avez planté des épines dans le coeur de Blaise et dans ceux de vos enfants, et que vous seule pouvez arracher et guérir les plaies que vous avez faites.

LA COMTESSE. — C'est vrai, c'est vrai. Que faire, mon Dieu, que faire?

LE COMTE. — Priez, ma bonne Julie, priez ce Dieu de miséricorde que vous venez d'invoquer involontairement, de vous bien inspirer, de vous diriger dans votre retour de justice; il ne vous fera pas défaut.

— C'est que.., c'est que… je ne sais pas prier, s'écria la comtesse en se jetant au cou de son mari.

LE COMTE. — Pauvre Julie! c'est tout comme moi, mon amie; moi aussi je ne savais pas prier quand Jules a été si malade; Blaise a été mon maître; par lui j'ai tout vu, tout compris; par lui j'ai appris ce qu'est le vrai bonheur en ce monde, la douceur qu'on peut tirer des peines, la consolation que donne la prière. Julie, chère Julie, je serai à mon tour votre maître, si vous le voulez.

LA COMTESSE, Oui, oui, mon maître, et toujours mon ami. Je sens mon coeur tout changé, amolli; je commence à comprendre et à aimer votre changement, celui de Jules, à respecter les vertus d'Hélène, et à admirer celles du pauvre Blaise. Comment va-t-il aujourd'hui? L'avez-vous vu?

LE COMTE. — J'y allais quand j'ai reçu sa lettre, que je tenais à vous faire lire.

LA COMTESSE. — Merci, mon ami, merci. Dites à ce pauvre garçon que je…; non, non, ne dites rien; je lui dirai moi-même; mais pas encore, pas encore… Je veux seulement lui envoyer les enfants; prévenez-le que, vu son accident, je lève la défense et que je lui laisse voir mes enfants. Envoyez-les-moi, mon ami; ne leur dites rien; permettez que je le leur dise moi-même.»

Le comte ne répondit qu'en serrant sa femme contre son coeur et en l'embrassant à plusieurs reprises avec tendresse; il alla sans perdre de temps chercher les enfants, qui causaient de leur chagrin de

ne pas voir leur cher Blaise.

— Votre maman vous demande, mes amis; allez vite, vite, mes chers enfants.

JULES. — Comme vous avez l'air heureux, papa! y a-t-il quelque chose de nouveau, de bon?

LE COMTE. — Vous verrez. Allez dire bonjour à votre maman.

HELENE. — Oh! papa, nous avons le temps; maman n'aime pas que nous entrions chez elle trop tôt.

LE COMTE, *riant*. — Sont-ils entêtés, ces nigauds-là! Puisque je vous dis d'y aller vite, vite; c'est que…

JULES. — C'est que quoi, papa?

— C'est que… c'est que je vous aime de tout mon coeur, et que je bénis le bon Dieu du fond de mon coeur, et que nous devons tous remercier le bon Dieu de tout notre coeur!» s'écria le comte en serrant ses enfants dans ses bras et les embrassant avec un redoublement de tendresse.

Le comte s'échappa en riant et laissa les enfants surpris de cette explosion si joyeuse, qui ne lui était plus habituelle depuis le retour de la comtesse.

«Allons chez maman, dit Hélène; peut-être nous expliquera-t-elle l'air radieux de papa.

JULES. — N'y restons pas trop longtemps; je ne sais jamais de quoi parler devant maman: j'ai toujours peur d'être grondé.

HELENE. — C'est qu'elle ne pense pas comme nous et comme papa. Si elle pouvait se trouver changée comme papa et toi, nous serions si heureux!

JULES. — Oui, mais il faudrait pour cela qu'elle vît souvent Blaise, qu'elle écoutât Blaise, qu'elle aimât Blaise! Malheureusement elle le déteste.»

Tout en causant, ils étaient arrivés à la porte de leur maman. À leur grande surprise, au lieu de les attendre, elle alla au-devant d'eux et les embrassa à plusieurs reprises avec vivacité.

«Hélène et Jules, mes chers enfants, leur dit-elle d'une voie émue, votre papa m'a fait lire la lettre du pauvre Blaise…»

À cette épithète de *pauvre* Blaise, Hélène et Jules écoutèrent avec anxiété.

LA COMTESSE, *continuant*. — J'en ai été très touchée; j'ai reconnu que j'avais eu de lui une fausse opinion, et non seulement je vous permets, mais je vous engage à aller le voir…

— Voir Blaise! Aller chez Blaise! s'écrièrent les enfants avec transport.

— Oui, mes enfants: voir Blaise, allez chez lui… le plus que vous pourrez. Vous lui direz que c'est moi qui vous envoie; vous lui expliquerez que c'est sa réponse à la lettre que j'ai fait écrire par Hélène qui a amené ce changement, et que je verrai avec plaisir votre intimité avec lui.

— Merci, merci, maman! s'écrièrent encore Hélène et Jules en se jetant à son cou et en l'embrassant avec effusion. Merci du bonheur que vous nous donnez à nous et à notre pauvre Blaise!

— Pauvres enfants! vous me faisiez pitié depuis quelque temps déjà. Plusieurs, fois j'ai été sur le point de lever ma défense, mais je n'étais pas encore bien convaincue, et je voulais attendre. Allez, courez, pauvres enfants; allez porter la joie dans le coeur de votre cher malade.»

Les enfants embrassèrent encore la comtesse et coururent chez Anfry. Jules entra le premier, se précipita dans la chambre en criant:

«Blaise, mon cher Blaise, nous voici, Hélène et moi.»

Le comte était près du lit de Blaise, auquel il n'avait encore rien dit, lui trouvant un peu de fièvre, et craignant qu'une émotion nouvelle ne redoublât son agitation. Aux premiers mots de Jules, Blaise saisit les mains du comte, et d'un accent de détresse, il lui dit:

«Monsieur le comte, cher Monsieur le comte, secourez-moi, sauvez-moi!

LE COMTE. — Rassure-toi, mon enfant: c'est ma femme qui, après la lecture de ta lettre, t'envoie elle-même ses enfants.

BLAISE. — Est-il possible!… Quel bonheur!… Mon Dieu, quel bonheur!… Mon Dieu, je vous remercie!»

Hélène avait rejoint Jules, qui ne se lassait pas d'embrasser Blaise; tous deux lui racontèrent, lui expliquèrent le changement survenu dans le sentiment de la comtesse. Blaise était aussi heureux que le comte et ses enfants. Le bonheur l'empêchait de sentir la douleur de son pied et l'agitation de la fièvre. Le comte dut user d'autorité pour emmener Hélène et Jules; il craignit que la fièvre n'augmentât par l'émotion que lui donnait la présence de ses amis; il promit à Blaise de les ramener dans l'après-midi, et lui recommanda, en le quittant, de rester bien tranquille. En effet, Blaise, radieux, n'oublia pas de remercier longuement le bon Dieu du bonheur qu'il lui envoyait, et, tout en priant, il s'endormit. Son sommeil dura deux heures; à son réveil, la fièvre avait disparu; le cataplasme Valdajou avait enlevé presque entièrement la douleur de son pied: il se livra donc sans réserve à la joie qui inondait son coeur.

Peu de temps après son réveil, un domestique vint apporter à Blaise la lettre suivante, en demandant la réponse:

«*Ton dernier ennemi est vaincu, mon cher Blaise: la noblesse de tes procédés, la vertu que tu as déployée dans les événements récents, que j'ai provoqués et que je regrette, ont entièrement changé l'opinion que je m'étais formée de toi. Au lieu de te qualifier d'intrigant, de méchant, de voleur et de menteur, je te vois tel que tu es, pieux, bon, patient, généreux, désintéressé et dévoué. Tu as déjà reçu les excuses de mon mari et de mon fils; reçois encore les miennes, et pardonne-moi la peine que je t'ai causée et que je me reproche vivement. Écris-moi si ma visite te ferait plaisir; je serais peinée d'ajouter une contrariété à toutes celles que je t'ai causées. Je t'embrasse, mon pauvre enfant, et je te bénis des soins que tu as donnés à Jules pendant sa maladie, soins que j'ai eu l'aveuglement de croire intéressés. Prie Dieu pour moi afin qu'il me rende semblable à mon mari, à mes enfants et à toi-même.*

Comtesse de Trénilly.»

Blaise, attendri du contenu de cette lettre, qui avait dû beaucoup coûter à l'orgueil de la comtesse, porta ses lèvres sur la signature, demanda à son père une plume et du papier, et fit la réponse suivante:

«*Madame la comtesse,*

Votre bonté m'a comblé de joie; tous mes voeux sont accomplis. Je souffrais de la mauvaise opinion que j'avais probablement provoquée sans le vouloir et sans le savoir; je suis heureux, bien heureux des bonnes,

excellentes paroles que vous voulez bien m'adresser. Si vous daignez m'honorer d'une visite, j'en serai aussi reconnaissant que joyeux; je vous unis déjà dans mon coeur à mon cher M. le comte. à Mlle Hélène et à M. Jules. Je vous remercie, Madame la comtesse, d'avoir bien voulu donner à vos enfants la permission de venir me voir; la joie que j'en ai ressentie a fait passer ma fièvre et m'empêche de sentir le mal de mon pied. C'est le premier effet de votre bonté, Madame la comtesse.

Veuillez croire à la sincère reconnaissance et au profond respect de votre très humble et obéissant serviteur,

Blaise Anfry.»

Le domestique prit la lettre de Blaise et s'empressa de la porter à la comtesse, qui était dans le salon avec son mari et ses enfants, tous attendant avec impatience la réponse, qu'ils n'avaient pas de peine à deviner.

JULES. — Nous irons le voir tout de suite, n'est-ce pas, maman?

— Oui, s'il accepte ma visite, mon cher enfant; mais il est possible qu'il me demande d'attendre son rétablissement.

HELENE. — Et pourquoi, maman? Pourquoi reculerait-il la joie que vous voulez lui procurer?

LA COMTESSE. — La joie! la joie! tu oublies donc, ma bonne Hélène, le chagrin que je lui ai fait, et tous mes dédains, et les humiliations que je lui ai fait subir.

LE COMTE. — Il a tout pardonné, tout oublié, j'en suis certain.

«C'est une si belle nature, si généreuse, si sincèrement chrétienne!»

JULES. — Voici la réponse, maman, voici Joseph qui l'apporte.»

La comtesse alla au-devant du domestique qui entrait et, prenant la lettre, l'ouvrit précipitamment. Après l'avoir lue, elle la présenta à son mari.

«Généreux enfant! dit-elle; si simple dans sa grandeur, si modeste, si humble dans son triomphe. Il semble qu'il reçoive un bienfait, et que la reconnaissance doive venir de lui.

— Belle et noble âme, en vérité, dit le comte en passant la lettre aux enfants. Toujours le même, jamais de rancune; le coeur toujours plein de charité et de tendresse… Quel beau modèle à suivre!

— Partons bien vite, dit la comtesse en mettant son chapeau: j'ai hâte d'embrasser ce pauvre garçon et de lui entendre dire qu'il ne m'en veut pas.»

Le comte donna le bras à sa femme, après l'avoir tendrement embrassée, et tous se dirigèrent vers la demeure de Blaise, où ils ne tardèrent pas à arriver.

«Nous voici au grand complet, mon cher enfant», dit le comte d'un air joyeux en entrant.

Blaise se retourna vivement, son visage devint radieux, et il rougit en voyant la comtesse s'approcher de lui et l'embrasser à plusieurs reprises.

«Je viens te faire mes excuses de vive voix, pauvre enfant calomnié et outragé; je n'avais pas assez de vertu pour comprendre la tienne, ni assez de sagesse pour deviner le mobile de tes actions.

— Oh! Madame la comtesse! de grâce! ne dites pas cela! Non, non, je vous en prie, ne le répétez pas, dit Blaise, voyant que la comtesse s'apprêtait à parler. Je pourrais avoir le malheur de prendre au sérieux ce que vous dictent votre trop grande indulgence et votre bonté. Et que deviendrait ma première communion sans esprit d'humilité? Je vous remercie mille fois, Madame la comtesse, vous êtes bonne! vous m'avez rendu si heureux!

LA COMTESSE. — Je voudrais bien, mon pauvre enfant, n'avoir jamais que du bonheur à te donner. Comme je te l'ai écrit, prie Dieu pour que mes yeux s'ouvrent tout à fait à ce qui est bon et chrétien.

— Tu as meilleure mine que ce matin, mon ami, dit le comte d'un air affectueux; c'est le bonheur qui te fait oublier tes maux.

— Je ne souffre plus, cher Monsieur le comte; je n'ai plus rien à oublier. Mme la comtesse vient de fermer ma dernière plaie.

— Et j'espère ne pas la rouvrir, mon enfant, dit la comtesse en souriant.

— Dis-nous donc quelque chose, s'écria Jules en saisissant la tête de Blaise et la tournant de son côté; tu n'en as que pour papa et pour maman, et nous sommes là comme les dindons égarés qui cherchent un regard, un sourire, et qui ne les trouvent pas.

— Pardon, Monsieur Jules; pardon, Mademoiselle Hélène; j'étais occupé avec M. le comte et Mme la comtesse, dit Blaise en souriant; vous savez que le général passe avant les officiers.

HELENE, *riant*. — Et où sont les soldats?

BLAISE. — C'est moi qui suis le soldat, prêt à exécuter vos commandements.

LE COMTE. — Nous sommes tous les soldats du bon Dieu et notre drapeau est la croix.

BLAISE. — Glorieux drapeau qu'il ne faut jamais déserter et qui a bien ses douceurs, n'est-ce pas, Mademoiselle Hélène?»

Hélène ne répondit que par un signe de tête et un sourire; elle ne voulut pas dire devant sa mère qu'elle avait souffert de sa froideur, de sa sévérité passée; mais la comtesse la devina, et, l'attirant à elle, l'embrassa et lui dit:

«Je tâcherai à l'avenir de t'épargner les croix, ma pauvre enfant. Mais à quand la première communion? M. le curé a-t-il fixé le jour?

JULES. — Ce sera de dimanche en huit, maman; il est temps de s'occuper des habits que papa a promis à Blaise.

LE COMTE. — Ils sont déjà commandés d'après les indications de Blaise; les tiens aussi, Jules.

JULES. — Qu'est-ce que tu as demandé pour toi, Blaise?

BLAISE. — Des choses superbes, pour faire honneur à M. le comte: une redingote en bon drap noir, un pantalon et un gilet blancs; des souliers bien solides et une cravate blanche.

JULES. — Pourquoi pas un habit au lieu d'une redingote?

BLAISE. — Parce qu'une redingote est plus utile, et qu'un habit me mettrait au-dessus des gens de ma classe, monsieur Jules.

HELENE. — Quel livre as-tu pour la retraite et pour le jour de la première communion?

BLAISE. — Je n'en ai pas; j'ai un chapelet que m'a donné M. le curé, et qui est béni par le pape, m'a-t-il dit.

HELENE. — Maman, permettez-moi de lui donner une *Imitation de Notre-Seigneur*. C'est un si beau et si bon livre!

LA COMTESSE, Donne-lui tout ce que tu voudras, ma fille; je serai ton trésorier; tu puiseras dans ma caisse.

LE COMTE. — Nous lui formerons une bonne et pieuse bibliothèque, qui lui fera passer le temps dans les longues soirées d'hiver.

BLAISE. — Que vous êtes bon, Monsieur le comte! C'est tout ce que je désirais. J'aime tant à lire! M. le curé me prête quelques livres, mais il n'en a guère qui soient à ma portée.

LE COMTE. — Pourquoi ne le disais-tu pas? Tu sais que je me serais fait un vrai plaisir de satisfaire ce goût si sage et si utile.

BLAISE. — Vous avez déjà été si bon pour moi, mon cher Monsieur le comte, que j'aurais craint d'abuser de votre trop grande indulgence à mes désirs.

LE COMTE. — Tu auras tes livres pour ta première communion, mon pauvre garçon. Je suis content d'avoir si bien trouvé.»

Le comte et la comtesse restèrent quelque temps encore près de Blaise; ils se retirèrent en lui promettant de revenir le lendemain. Hélène et Jules obtinrent sans peine de rester près de leur cher malade. Hélène lui proposa de faire une lecture intéressante, ce qu'il accepta avec reconnaissance.

Quand il resta seul, il remercia le bon Dieu du fond de son coeur du bonheur qu'il lui avait envoyé dans cette journée. Il causa longuement avec son père et sa mère, dîna avec appétit et passa une nuit tranquille. Le lendemain, ne sentant plus aucune douleur à son pied, il demanda à se lever; sa mère enleva le cataplasme et vit avec plaisir que l'enflure était disparue; elle lui banda le pied avant de le lui laisser poser à terre. Quand Blaise fut levé, il essaya de s'appuyer sur le pied malade, la douleur fut si légère, qu'il voulut faire quelques pas, appuyé sur le bras de son père. Cet essai lui ayant réussi, il demanda à rester levé; et à partir de ce jour la guérison marcha rapidement. Quand le jour de la retraite arriva, il put aller à l'église avec les autres enfants de la première communion, et la suivre jusqu'à la fin.

Pendant la retraite, Jules le quittait seulement pour prendre ses repas. Aidés du comte et d'Hélène, ils avaient arrangé dans la chambre de Jules une petite chapelle ornée d'images, de flambeaux, d'un crucifix, d'une statue de la sainte Vierge. Trois fois par jour ils faisaient devant cet autel une lecture pieuse et des prières qu'improvisait Blaise et qui touchaient profondément le coeur du comte et d'Hélène,

qui avaient demandé d'y assister.

La veille de la retraite, les habits de Jules et de Blaise avaient été apportés, de sorte qu'il n'y avait plus qu'à préparer leurs coeurs à recevoir avec humilité et amour le corps de leur divin Sauveur.

XXI - Le grand jour

Le soleil brillait de tout son éclat, les cloches du village étaient en branle depuis le matin; le village lui-même semblait être une fourmilière en pleine activité; on allait, on courait dans les rues; on voyait passer des femmes, des enfants portant des cierges, des bonnets, des rubans; on allait chercher la voisine pour aider à tout; d'une maison à l'autre on se prêtait secours pour la toilette et pour le repas qui devait suivre la sainte cérémonie. Le château était calme; le comte n'avait voulu aucun déploiement de luxe; tous devaient aller à pied à l'église. Jules avait demandé à se placer près de Blaise; Hélène devait rester près de son père et de sa mère. Jules se tenait avec son père dans sa chambre, en attendant Blaise, qui avait promis de venir les chercher; il fut exact au rendez-vous. À neuf heures précises il entra chez Jules, s'approcha du comte, et, se mettant à genoux devant lui et malgré lui, il lui dit:

«Monsieur le comte, je viens vous demander votre bénédiction; je vous la demande comme une faveur, comme une preuve de l'amitié dont vous voulez bien m'honorer; en la recevant, je croirai recevoir celle d'un père vénéré et chéri; bénissez-moi, cher Monsieur le comte, bénissez le pauvre Blaise, qui sera toujours le plus dévoué, le plus respectueux de vos serviteurs, et qui priera tous les jours le bon Dieu pour votre bonheur éternel.

— Cher enfant, dit le comte en le relevant et le serrant dans ses bras, reçois la bénédiction d'un chrétien que tu as ramené au bon Dieu, d'un père dont tu as sauvé le fils unique et bien-aimé. Je te la donne du fond de mon coeur. Je fais le serment de t'aimer toujours d'une affection toute paternelle, de veiller à ton bien-être, à ton bonheur. Jules, mon fils, viens embrasser ton frère, plus que jamais ton frère en Dieu, aujourd'hui que tu recevras à ses côtés le Seigneur, qui est notre père à tous.»

Jules se précipita dans les bras de Blaise; ils se promirent une amitié fidèle et un constant souvenir devant le bon Dieu.

«Il est temps de partir, dit le comte; Jules, prends ton livre; et voici le tien, mon ami, ajouta-t-il en présentant à Blaise un beau *Paroissien*, relié en beau maroquin noir, doré sur tranches et avec un fermoir en or.

— Il n'est pas à moi, Monsieur le comte; je n'ai pas de si beaux livres. Voici le mien, dit Blaise en tirant de sa poche une pauvre petite *Journée du chrétien* à moitié usée.

— C'est moi qui te donne ce *Paroissien*, dit le comte; il fait partie de la collection que je t'ai promise et qu'on va t'apporter.

— Oh! merci, Monsieur le comte, répondit Blaise rouge et les yeux brillants de bonheur. Merci; il me semble que je prierai mieux dans ce livre donné par vous; et surtout j'y prierai toujours pour vous et les vôtres.

— Partons, mes chers enfants, dit le comte; mais, avant de partir, recevez une dernière bénédiction.»

Et le comte, mettant les mains sur leurs têtes, les bénit tous deux; puis, les prenant ensemble dans ses bras, il leur donna à chacun un baiser sur le front, essuya de sa main une larme qu'il y avait laissée tomber, et tous trois, recueillis et silencieux, se mirent en route pour l'église.

Elle se trouvait déjà plus qu'à moitié pleine; la comtesse et Hélène étaient dans leurs bancs, attendant le comte, qui devait les rejoindre après avoir mené Jules et Blaise chez le curé, où se réunissaient tous les enfants. Il vint en effet prendre sa place entre sa femme et sa fille. L'église ne tarda pas à se remplir, et on entendit le son lointain des cantiques que chantaient les enfants en marchant

processionnellement. Ils entrèrent deux à deux, le curé en tête; Jules et Blaise le suivaient immédiatement. Après le défilé des dix-huit garçons et des vingt-deux filles, chacun prit la chaise qui lui était assignée. M. le curé alla à la sacristie revêtir des habits sacerdotaux; les chantres se couvrirent de leurs chapes, et le service divin commença d'abord par la procession, que suivirent les enfants de la première communion; ensuite vint la première partie de la messe, puis l'instruction ou sermon, que M. le curé eut le bon esprit de ne pas prolonger au-delà d'un quart d'heure; puis enfin la dernière partie de la messe, celle du sacrifice et de la communion. Jules et Blaise furent très recueillis pendant toute la cérémonie. Au moment de quitter sa place pour approcher de la sainte table, Jules saisit vivement la main de Blaise et lui dit tout bas:

«Une dernière fois, pardonne-moi, mon frère.»

Blaise répondit avec simplicité et douceur:

«Je te pardonne, mon frère, et je te bénis.»

Peu de minutes après, ils avaient reçu, tous deux appuyés l'un sur l'autre, le Dieu de miséricorde et de paix, le Dieu consolateur.

Leur attitude recueillie frappa tous les yeux, émut tous les coeurs. Il y eut dans l'église un mouvement général de surprise lorsque, après la communion des enfants, on vit le comte, la comtesse et Hélène quitter leurs places et s'approcher de la sainte table.

«Le comte communie, disait-on tout bas.

— La comtesse aussi. Et Mlle Hélène aussi.

— Comme ils ont l'air ému!

— Le comte est tout changé, dit-on.

— La comtesse aussi; il parait que c'est le petit Anfry qui les a tous changés.

— Le pays y gagnera; ils font beaucoup de bien depuis qu'ils sont amendés.

— C'est le petit Anfry qui a demandé au comte de garder la fermière Françoise, qui devait partir. Ils ont un nouveau bail de six ans, et ils sont bien contents.

— Chut, c'est fini; chacun reprend sa place.»

Quand la messe fut finie et que l'église fut à peu près vide, il y resta encore cinq personnes, qui priaient avec ferveur et qui ne songeaient pas au temps qui s'écoulait.

Le curé, au moment de quitter l'église, vint s'agenouiller une dernière fois devant l'autel; il vit les deux enfants à genoux sur la dalle, les mains jointes, les yeux fermés, l'air si recueilli qu'il s'arrêta pour les contempler.

«Mes enfants, leur dit-il enfin, levez-vous; une plus longue prière à genoux sur la pierre pourrait vous fatiguer; conservez le bon Dieu dans votre coeur, et souvenez-vous que toute votre vie peut devenir une prière continuelle, en faisant toutes vos actions pour l'amour du bon Dieu.»

Jules et Blaise se relevèrent en silence et suivirent le curé, qui se dirigeait vers le comte et la comtesse. Aux premières paroles de félicitation du curé, le comte releva son visage baigné de larmes, et, voyant l'inquiétude qui se peignait sur le visage du bon prêtre:

«Les larmes que je répands, dit-il en se levant et marchant près du curé, sont le trop-plein d'un coeur inondé de joie et de bonheur. C'est à Blaise que je les dois, et ma reconnaissance augmente à mesure que j'avance dans la voie où il m'a fait entrer.

LE CURE. — Blaise est un saint enfant, monsieur le comte; plus qu'aucun autre je suis à même d'apprécier la grandeur de ses vertus et la beauté de ses sentiments. Je le dis tout bas, de peur qu'il ne m'entende et ne prenne de l'orgueil de mes paroles; mais en vérité cet enfant a la sagesse, la vertu et l'onction d'un saint.

LE COMTE. — C'est bien vrai. Dans le temps où j'avais conçu de lui une si mauvaise et si injuste opinion, j'ai éprouvé la puissance de sa parole, de son accent, de son regard même. Ma femme a ressenti la même impression chaque fois qu'elle l'a entendu expliquer plutôt que justifier sa conduite, et Jules a subi aussi la puissance de cette vertu.»

Tout en causant, ils étaient sortis de l'église. Hélène suivait d'un peu loin avec Jules et Blaise; ils étaient silencieux, mais leurs visages rayonnaient de bonheur.

Le curé prit congé du comte; ils se mirent tous en route pour rentrer chez eux. Les enfants marchaient en avant; le comte et la comtesse les contemplaient avec tendresse.

«De quel bonheur j'ai manqué me priver, mon ami, dit la comtesse en essuyant ses yeux encore humides.

— Et quelle vie différente et heureuse nous allons mener; ma chère Julie! dit le comte en lui serrant les mains dans les siennes. Nous avions tous les éléments du bonheur, et nous ne savions pas en user; nos coeurs dormaient en nous, et nous végétions misérablement.

LA COMTESSE, *avec gaieté*. — Mais les voilà bien éveillés, maintenant, mon ami; ne laissons pas revenir le sommeil.

LE COMTE. — Je réponds du mien, avec l'aide de Dieu. Il sera à l'avenir tout au bon Dieu, à toi, Julie, et à nos enfants.»

En approchant de la maison d'Anfry, les enfants virent avec surprise un va-et-vient des domestiques du château. Blaise en fut touché.

«C'est bien bon à eux, dit-il, de penser à féliciter mes parents pour ma première communion; je ne les croyais pas si attentifs.»

Arrivés au seuil de la porte, ils virent avec surprise une table dressée dans la salle. Le couvert était très simple; c'était la vaisselle d'Anfry qui couvrait la table; une nappe grossière, des assiettes en faïence, des verres communs, des pots au lieu de carafes, des couverts en fer étamé, des salières en faïence bleue, des chaises de paille, quelques bouteilles de vieux vin faisaient tache dans cette demi-pauvreté. Il y avait sept couverts, et les domestiques couvraient la table des plats qu'ils apportaient du château.

BLAISE. — Qu'est-ce donc que cela? Pourquoi y a-t-il sept couverts, et pourquoi sont-ce les domestiques de M. le comte qui apportent tous ces plats?

LE COMTE, *souriant*. — Parce que nous nous sommes invités à dîner chez tes parents, mon cher enfant; nous avons pensé, ta mère et moi, qu'un jour de première communion on doit avoir la force de supporter des contrariétés, et nous vous imposons celle de dîner avec nous, chez toi, Blaise.

— Quel bonheur! quel bonheur! s'écrièrent les trois enfants en perdant toute leur gravité et en sautant autour de la table.

— Oh! monsieur le comte, dit Blaise, pour le coup je m'oublie, et je vous embrasse de toutes mes forces.»

Et, se jetant au cou du comte, Blaise l'embrassa plusieurs fois. Le comte était heureux du succès de son invention.

«Mettons-nous à table, dit-il; j'ai une faim de sauvage.

— Et moi donc!» s'écrièrent tout d'une voix les trois enfants.

Anfry et sa femme se tenaient à l'écart, n'osant pas approcher de la table; la comtesse alla vers Anfry et, lui prenant le bras, lui dit en riant:

«Anfry, je suis chez vous; c'est à vous à me donner le bras pour me mener à ma place, à votre droite.»

Anfry balbutia quelques mots d'excuses, de respect, mais la comtesse l'entraîna à la place d'honneur et se mit à sa droite.

Le comte riant de la bonne pensée de sa femme, fit comme elle et enleva Mme Anfry, qui s'était collée contre le mur, fort embarrassée de sa personne. Il lui donna le bras, l'entraîna vers la table, et, la plaçant en face d'Anfry, il se mit aussi à sa droite, Hélène prit le bras de Blaise, qui se mit entre elle et Jules, et le repas commença.

Dans les premiers moments, le comte et la comtesse ne s'aperçurent pas de l'embarras d'Anfry, qui essuyait son front inondé de sueur, et n'osait ni manger ni lever les yeux de dessus son assiette restée pleine. Mme Anfry avait pris son parti; la faim avait surmonté la timidité.

Blaise s'aperçut bien vite du trouble de son père, et, se penchant vers Hélène, il lui dit tout bas: «Mademoiselle Hélène, mon pauvre papa a peur; il n'ose pas manger, et pourtant il a bien faim, j'en suis sûr.»

Hélène, levant les yeux, regarda Anfry et sourit de son air malheureux. Se penchant à son tour vers l'oreille de son père, elle lui fit remarquer le malaise du pauvre Anfry, qui s'essuyait le visage avec un redoublement de timidité.

«Eh bien, mon pauvre Anfry, c'est ainsi que vous faites honneur au repas de première communion de nos enfants! Allons, allons, pas de timidité, pas de fausse honte; nous sommes tous frères, aujourd'hui plus que jamais. Mangez votre potage, mon brave Anfry. Attendez, je vais vous donner du courage.»

Et le comte, se levant, prit une bouteille de madère, la déboucha lui-même et en versa un verre à Anfry et à Mme Anfry; après en avoir offert à sa femme et en avoir versé un peu à chacun des enfants, il emplit son verre, et, le portant à ses lèvres:

«À la santé de Blaise et de Jules! s'écria-t-il.

— À la santé de M. le comte! s'écria Anfry, se levant à son tour.

— À la santé d'Anfry et de Mme Anfry! s'écria Jules.

— À la santé de M. le curé! dit Blaise en dernier.

— Bien dit, mon garçon, dit le comte. Buvons à la santé du bon curé, auquel nous devons tous une grande reconnaissance. Allons, Anfry, vous voilà plus à l'aise, maintenant; mettez-vous-y tout à fait, et continuons notre dîner sagement et comme des gens qui conservent dans leur coeur le souvenir des premières heures de la matinée.»

Le repas continua gai, mais calme; les enfants parlèrent beaucoup de leurs impressions avant et après la sainte communion. La comtesse et le comte les écoutaient avec bonheur; il y avait dans les sentiments développés par les enfants un saint et heureux avenir.

Anfry et sa femme mangeaient sans parler; ils écoutaient à peine, tant ils étaient impressionnés de l'excellence des mets et de la bonté des vins; ils mangeaient et reprenaient de tout; leur embarras était entièrement dissipé, ils se sentaient heureux et honorés. Mme Anfry ruminait dans sa tête la position honorable qu'allait lui faire dans le pays ce repas donné par elle, chez elle, à ses maîtres. Dans son extase intérieure, elle se figurait avoir régalé le comte et la comtesse, et pensait que l'honneur qui lui en revenait n'était qu'un juste payement de la peine que lui avait donnée l'organisation du repas.

Le dîner fini, le comte et la comtesse allèrent s'asseoir sur un banc devant la maison, après avoir donné ordre à leurs gens de laisser aux Anfry tout ce qui restait des mets et des vins divers, ce qui redoubla la joie et la reconnaissance de Mme Anfry.

Les enfants examinèrent avec intérêt la bibliothèque que le comte avait donnée à Blaise, en tête de laquelle figure avec honneur un superbe volume de l'*Imitation de Jésus-Christ*, donné par Hélène. Après avoir lu le titre de tous les ouvrages, au nombre de cent, Jules dit à Blaise:

«Mon cher Blaise, je ne t'ai pas encore fait mon petit présent; le voici; accepte-le comme la preuve d'une amitié qui durera aussi longtemps que moi.»

En achevant ces mots, il lui passa au cou une jolie chaîne d'or avec un petit crucifix et une médaille en or de la sainte Vierge.

«C'est béni par un saint prélat qui est devenu subitement aveugle, et qui donne à tous l'exemple d'une résignation si calme et si douce, qu'on se sent touché rien qu'en le voyant.

— Merci, mon cher monsieur Jules; si ce n'était donné par vous et béni par un saint, je n'oserais porter ces belles choses; j'espère que le crucifix me fera souvenir de ce que je dois à mon Dieu, et l'image de la bonne Vierge me donnera le désir d'aimer mon divin Sauveur comme elle l'a aimé en ce monde et comme elle l'aime dans l'éternité.»

Blaise baisa son crucifix, sa médaille, et, les cachant dans son sein, il dit à Jules:

«Tous les jours, matin et soir, je prierai pour vous, devant cette croix et devant cette médaille.»

Le comte et la comtesse avaient rejoint les enfants: la comtesse, présentant à Blaise une petite boîte, lui dit en le baisant au front:

«Je ne puis être la seule dont tu n'acceptes rien, mon cher enfant; voici un très petit objet, mais qui te sera agréable et utile, je n'en doute pas.»

Blaise baisa les mains de la comtesse en recevant la petite boîte qu'elle lui tendait; il l'ouvrit avec empressement et vit, avec une joie qu'il ne chercha pas à dissimuler, une belle montre en or avec sa chaîne.

Il poussa un cri joyeux et partit comme une flèche pour faire partager son bonheur à son père et à sa mère.

«Papa, maman, voyez ce que j'ai, ce que m'a donné Mme la comtesse.»

Anfry et sa femme manquèrent de répéter le cri de Blaise à la vue de la montre et de la chaîne. Ni l'un ni l'autre n'osaient les toucher, de peur de les ternir ou de les casser. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'ils pensèrent à aller remercier la comtesse de son beau cadeau.

«Et moi donc, qui ne lui ai seulement pas dit merci s'écria Blaise, tant j'étais content. Vite que j'y coure.

— Tu n'auras pas loin à aller, mon garçon, dit le comte, qui l'avait rejoint avec la comtesse sans qu'il s'en fût aperçu; fais ton remerciement, ajouta-t-il en le poussant dans les bras de la comtesse, qui le reçut en souriant et l'embrassa bien affectueusement.

— Oh! monsieur le comte, madame la comtesse… vous êtes trop bons… trop bons, en vérité… Je ne sais comment exprimer mon bonheur et ma reconnaissance.»

Et Blaise, l'heureux Blaise, se jeta dans les bras que lui tendait le comte. Il se sentait si ému de tant de bontés, qu'il eut de la peine à contenir l'élan de sa reconnaissance.»

«Mon Dieu! mon Dieu! disait-il, je suis trop heureux!… Vous êtes trop bons… tous… tous… Je ne mérite pas… Que le bon Dieu vous le rende!… Oh oui! Je prierai tant, tant pour vous, que le bon Dieu m'exaucera. Il est si bon!»

Le comte chercha à calmer l'émotion de Blaise; quand il y fut parvenu, il rappela aux enfants que l'heure des vêpres approchait.

«Il ne faut pas qu'on voie que j'ai les yeux rouges, dit Blaise; on croirait que j'ai du chagrin. Du chagrin un pareil jour! cela ne se peut! Tout est bonheur pour moi. Mon coeur est si plein que je crois par moments qu'il va se briser. Amour de mon Dieu, amour pour ses créatures, c'est plus que je ne puis

supporter.

— Calme-toi, mon enfant! Le bon Dieu veut te payer de ce que tu as souffert; et récompenser ta patience dans les peines qu'il t'avait envoyées. Tu le remercieras à l'église, et nous joindrons nos remerciements aux tiens.»

Ils s'acheminèrent tous vers le village, qui avait conservé son air de fête; les cloches sonnaient à grande volée; de tous côtés on voyait des groupes silencieux et recueillis se diriger vers l'église. Chacun saluait le comte et la comtesse à leur passage. L'office du soir se termina par la bénédiction du Saint Sacrement, et cette belle et heureuse journée laissa des impressions chrétiennes et salutaires dans plus d'un coeur rebelle jusque-là à l'appel du bon Dieu.

XXII - Conclusion

Depuis ce jour, Blaise fit plus que jamais partie de la famille du comte: la vie qu'on menait au château était calme et heureuse; le service de Dieu n'y fut jamais négligé, non plus que le service des pauvres, qu'on allait chaque jour visiter, consoler et soulager. La fortune du comte passait tout entière à secourir les misères de ses semblables; il les considérait comme des frères appelés à partager les richesses qu'il tenait de la bonté de Dieu. Quand Blaise devint grand, il aida le comte dans l'administration de sa fortune, et devint son homme de confiance, son conseiller intime. Jamais Blaise ne perdit le respect qu'il devait à ses maîtres, qui étaient en même temps ses meilleurs amis. Jules devint un jeune homme accompli; Hélène fut, en grandissant, le modèle des jeunes personnes.

Blaise reçut plusieurs lettres de son ancien maître. Jacques lui proposa avec l'autorisation de son père, de venir prendre la direction de leur maison; mais Blaise ne consentit jamais à quitter ses parents, qui finirent leurs jours au service du comte. Il allait pourtant, tous les ans, passer quelques jours près de Jacques, qui le voyait toujours avec bonheur, et qui le questionnait beaucoup sur la famille du comte. Un jour, Jacques exprima à Blaise le désir d'unir les deux familles par le mariage de Jules avec sa soeur Jeanne, que Jules avait rencontrée souvent dans le monde, à Paris. Il lui dit que toute sa famille serait heureuse de ce mariage. Jules avait déjà exprimé le même désir à Blaise; Jeanne était charmante et digne, sous tous les rapports, d'entrer dans la famille du comte et de la comtesse de Trénilly.

Blaise, à son retour, rapporta au comte et à Jules les paroles qu'il avait entendues. Le comte et Jules les reçurent avec joie, et cette union, désirée par les deux familles, ne tarda pas à s'accomplir.

Ce fut un heureux jour pour Blaise que celui qui ramena au château de Trénilly la famille de M. de Berne. Jacques ne quittait presque pas son ancien ami Blaise; tous deux étaient devenus des hommes, des chrétiens solides. Jacques vit avec plaisir le respect dont Blaise était entouré. C'était lui qui était l'arbitre de tous les démêlés du pays; ce que M. Blaise avait décidé était religieusement exécuté. On le citait comme exemple à tous les jeunes gens du village et des environs; on recherchait son amitié, et on se sentait fier de son approbation.

Blaise lui-même se maria, à l'âge de vingt-huit ans; il épousa la petite nièce du curé, qui lui apporta trente mille francs, dot considérable pour sa condition; elle avait été demandée par des jeunes gens bien plus riches et plus élevés en condition que Blaise, mais elle les avait refusés, répétant toujours à son oncle qu'elle n'épouserait que Blaise, dont les vertus et les qualités aimables avaient fait sur elle une vive impression. Le comte se chargea de la dot de Blaise, et la comtesse des présents de noce et de l'ameublement. La dot fut une somme de quarante mille francs, ajoutée à une jolie maison au bout du village, tout près du château. La comtesse meubla la maison et donna à la mariée toutes ses belles toilettes des fêtes et dimanches.

Le repas de noce fut donné par le comte dans son château.

Hélène, qui avait inspiré une grande estime et une vive affection à un frère aîné de Jacques, et qui semblait partager ces sentiments, consentit avec plaisir à devenir la compagne de sa vie. Ils vécurent fort heureux pendant plusieurs années, après lesquelles Hélène eut la douleur de perdre son mari. N'ayant pas d'enfants, elle résolut de se consacrer entièrement au service des pauvres, en fondant des oeuvres de charité. Elle établit une salle d'asile et une école dirigées par des soeurs, elle les visitait souvent et y passait des heures entières, aidée et accompagnée par ses parents.

C’est ainsi que vécut toute cette famille chrétienne, heureuse et unie, aimée et estimée de tous.

FIN

La Soeur de Gribouille

(1862)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Horace Castelli

Table des matières

Préface
I - Gribouille
II - Promesse de Caroline
III - Mort de la femme Thibaut
IV - Obéissance de Gribouille
V - Vengeance de Rose
VI - Explications
VII - Vaisselle brisée
VIII - Les bonnes amies
IX - Rencontre inattendue
X - Premières gaucheries
XI - Le beau dessert
XII - Les serins
XIII - La cage
XIV - La cage (suite)
XV - Pauvre Jacquot
XVI - La découverte
XVII - Un nouvel ami
XVIII - Combat de Gribouille
XIX - Les bonnes langues
XX - Les adieux
XXI - Le vol
XXII - L'arrestation
XXIII - Retour à la maison
XXIV - Visite à la prison
XXV - La servante du curé
XXVI - Le pressentiment
XXVII - Dévouement
XXVIII - Mort de Gribouille et consolation
XXIX - L'enterrement et le mariage

À ma petite-fille
VALENTINE DE SÉGUR -LAMOIGNON

Chère enfant, je t’offre à toi, charmante, aimée et entourée, l’histoire d’un pauvre garçon un peu imbécile, peu aimé, pauvre et dénué de tout. Compare sa vie à la tienne, et remercie Dieu de la différence.

COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine

Préface

L'idée première de ce livre m'a été donnée par un ancien souvenir d'une des plus charmantes et spirituelles *bêtises* qui aient été jouées sur la scène: *La Soeur de Jocrisse*[14]. Je me suis permis d'y emprunter deux ou trois paroles ou situations plaisantes, que j'ai développées au profit de mes jeunes lecteurs; la plus importante est l'inimitié de Gribouille contre le perroquet. J'espère que les auteurs me pardonneront ce demi-plagiat; Gribouille et Jocrisse étant jumeaux, mon Gribouille a imité presque involontairement son plaisant et inimitable prédécesseur.

COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine.

I - Gribouille

La femme Thibaut était étendue sur son lit; elle regardait tristement sa fille Caroline, qui travaillait avec ardeur à terminer une robe qu'elle devait porter le soir même à Mme Delmis, la femme du maire. Près du lit de la femme Thibaut, Gribouille, jeune garçon de quinze à seize ans, cherchait à recoller des feuilles détachées d'un livre bien vieux et bien sale. Il reprenait, sans se lasser, ce travail, qui ne pouvait réussir, parce qu'aussitôt qu'une feuille était collée, il la tirait pour voir si elle tenait bien; la feuille, n'ayant pas eu le temps de sécher, se détachait toujours, et Gribouille recommençait toujours sans humeur et sans colère.

«Mon pauvre Gribouille, lui dit sa mère, tes feuilles ne tiendront jamais si tu tires dessus comme tu fais.»

GRIBOUILLE. – Il faudra bien qu'elles tiennent, et que je puisse tirer sans qu'elles me viennent dans la main; je tire bien sur les autres feuilles, pourquoi ne pourrais-je pas tirer sur celles-ci?

LA MÈRE. – Parce qu'elles sont déchirées, mon ami...

GRIBOUILLE. – C'est parce qu'elles sont déchirées que je veux les raccommoder. Il me faut un catéchisme, n'y a pas à dire. M. le Curé l'a dit; Mme Delmis l'a dit. Caroline m'a donné le sien, qui n'est pas neuf, et je veux le remettre en bon état.

LA MÈRE. – Laisse sécher les feuilles que tu recolles, si tu veux qu'elles tiennent.

GRIBOUILLE. – Qu'est-ce que ça y fera?

LA MÈRE. – Ça fera qu'elles ne se détacheront plus.

GRIBOUILLE. – Vrai? Ah bien! je vais les laisser jusqu'à demain, et puis nous verrons.

Gribouille colla toutes les feuilles détachées, et alla poser le livre sur la table où Caroline mettait son ouvrage et ses papiers.

GRIBOUILLE. – Auras-tu bientôt fini, Caroline? J'ai bien faim; il est l'heure de souper.

CAROLINE. – Dans cinq minutes; je n'ai plus que deux boutons à coudre... Là! C'est fini. Je vais aller porter la robe et je reviendrai ensuite tout préparer. Toi, tu vas rester près de maman pour lui donner ce qu'elle te demandera.

GRIBOUILLE. – Et si elle ne me demande rien?

CAROLINE, riant. – Alors tu ne lui donneras rien.

GRIBOUILLE. – Alors j'aimerais mieux aller avec toi; il y a si longtemps que je suis enfermé!

CAROLINE. – Mais... maman ne peut pas rester seule..., malade comme elle l'est... Attends... Je pense que tu pourrais porter cette robe tout seul chez Mme Delmis... Je vais la bien arranger en paquet; tu la prendras sous ton bras, tu la porteras chez Mme Delmis, tu demanderas la bonne et tu la lui donneras de ma part. As-tu bien compris?

GRIBOUILLE. – Parfaitement. Je prendrai le paquet sous mon bras, je le porterai chez Mme Delmis, je demanderai la bonne et je le lui donnerai de ta part.

CAROLINE. – Très bien. Va vite et reviens vite; tu trouveras au retour ton souper servi.

Gribouille saisit le paquet, partit comme un trait, arriva chez Mme Delmis et demanda la bonne.

«À la cuisine, mon garçon; première porte à gauche», répondit un facteur qui sortait.

Gribouille connaissait le chemin de la cuisine; il fit un salut en entrant et présenta le paquet à Mlle Rose.

GRIBOUILLE. – Ma soeur vous envoie un petit présent, mademoiselle Rose: une robe qu'elle vous a faite elle-même, tout entière; elle s'est joliment dépêchée, allez, pour l'avoir finie ce soir.

MADEMOISELLE ROSE. – Une robe? A moi? Oh! mais que c'est donc aimable à Caroline! Voyons, comment est-elle?

Mlle Rose défit le paquet et déroula une jolie robe en jaconas rose et blanc. Elle poussa un cri d'admiration, remercia Gribouille, et, dans l'excès de sa joie, elle lui donna un gros morceau de galette et un gros baiser; puis elle courut bien vite dans sa chambre pour essayer la robe, qui se trouva aller parfaitement. Gribouille, très fier de son succès, revint à la maison en courant. «J'ai fait ta commission, ma soeur. Mlle Rose est bien contente; elle m'a embrassé et m'a donné un gros morceau de galette; j'aurais bien voulu le manger, mais j'ai mieux aimé le garder pour t'en donner une part et une autre à maman.»

CAROLINE. – C'est très aimable à toi, Gribouille; je t'en remercie. Voilà tout juste le souper servi: mettons-nous à table.

GRIBOUILLE. – Qu'avons-nous pour souper?

CAROLINE. – Une soupe aux choux et au lard, et une salade.

GRIBOUILLE. – Bon! j'aime bien la soupe aux choux, et la salade aussi; nous mangerons la galette après.

Caroline et Gribouille se mirent à table. Avant de se servir elle-même, Caroline eut soin de servir sa mère, qui ne pouvait quitter son lit par suite d'une paralysie générale. Gribouille mangeait en affamé, personne ne disait mot. Quand arriva le tour de la galette, Caroline demanda à Gribouille si c'était Mme Delmis qui la lui avait donnée.

GRIBOUILLE. – Non, je n'ai pas vu Mme Delmis. Tu m'avais dit de demander la bonne, et j'ai demandé la bonne.

CAROLINE. – Et tu ne sais pas si Mme Delmis a été contente de la robe?

GRIBOUILLE. – Ma foi, non; je ne m'en suis pas inquiété; et puis, qu'importe qu'elle soit contente ou non? C'est Mlle Rose qui a reçu la robe, et c'est elle qui l'a trouvée jolie et qui riait, et qui disait que tu étais bien aimable.

CAROLINE, avec surprise. – Que j'étais aimable! Il n'y avait rien d'aimable à renvoyer cette robe.

GRIBOUILLE. – Je n'en sais rien; je te répète ce que m'a dit Mlle Rose.

Caroline resta un peu étonnée de la joie de Mlle Rose, et le fut bien davantage quand le petit Colas, filleul de Mlle Delmis, vint tout essoufflé demander la robe qui avait été promise pour le soir.

CAROLINE. – Je l'ai envoyée il y a une heure; c'est Gribouille qui l'a portée.

COLAS. – Mme Delmis la demande pourtant; faut croire qu'elle ne l'a pas reçue.

CAROLINE, à Gribouille. – Ne l'as-tu pas donnée à Mlle Rose?

GRIBOUILLE. – Oui, je l'ai donnée de ta part, comme tu me l'avais dit.

CAROLINE. – C'est donc Mlle Rose qui aura oublié de la remettre. Cours vite, Colas! dis à Mme Delmis que la robe est depuis une heure chez Mlle Rose.

Colas repartit en courant. Caroline était inquiète; elle craignait, sans pouvoir se l'expliquer, une maladresse ou une erreur de Gribouille; mais, à toutes ses interrogations, Gribouille répondit invariablement:

«J'ai donné le paquet à Mlle Rose, comme tu me l'as dit.»

Caroline se mit à tout préparer pour le coucher de la famille. Sa pauvre mère ne quittait pas son lit depuis cinq ans, et ne pouvait aider sa fille dans les soins du ménage; mais Caroline suffisait à tout: active, laborieuse et rangée, elle tenait la maison dans un état de propreté qui donnait du relief aux vieux meubles qui s'y trouvaient. Elle suppléait par son travail à ce qui pouvait manquer aux besoins de la famille, et surtout à sa mère. Gribouille l'aidait de son mieux; mais le pauvre garçon avait une intelligence si bornée, que Caroline ne pouvait lui confier d'autre travail que celui qu'il faisait avec elle. Son vrai nom était Babylas; un jour, il imagina de mettre un bel habit neuf à l'abri de la pluie en entrant jusqu'aux genoux dans un ruisseau abrité par des saules pleureurs. Ses camarades se moquèrent de lui et s'écrièrent qu'il faisait comme Gribouille, qui se mettait dans l'eau pour ne pas être mouillé. Depuis ce jour, on ne l'appela plus que Gribouille, et dans sa famille même le nom lui en resta. Sa figure douce, régulière, sa physionomie un peu niaise, sa bouche légèrement entrouverte, sa taille élancée et sa tournure dégingandée, attiraient l'attention et indiquaient un léger dérangement dans l'esprit, tout en inspirant l'intérêt et la sympathie. Il aidait sa soeur à tout ranger, tout nettoyer, lorsqu'un coup vigoureux frappé à la porte fit tressaillir Caroline: «Entrez!» cria-t-elle un peu émue.

Mlle Rose poussa vivement la porte et entra, le visage enflammé de colère. S'adressant à Caroline: «Je vous prie, mademoiselle, de vous dispenser à l'avenir de vos mauvaises plaisanteries, et de ne pas chercher à me brouiller avec ma maîtresse, pour prendre ma place probablement.»

CAROLINE. – Que voulez-vous dire, mademoiselle Rose? Je ne comprends pas vos reproches; je n'ai jamais cherché à vous brouiller avec Mme Delmis.

MADEMOISELLE ROSE. – C'était peut-être pour la contenter que vous m'envoyez une robe comme pour moi, quand vous savez que la robe est à elle, qu'elle vous l'a donnée à faire, qu'elle l'attend? Je la mets très innocemment, cette robe, croyant à une amabilité de votre part, et voilà-t-il pas que Mme Delmis, qui regardait je ne sais quoi à sa fenêtre, me voit passer, reconnaît ma robe qui était à elle, me fait une avanie en pleine rue et me fait rentrer pour me déshabiller et lui rendre la robe que vous m'aviez envoyée en présent! Et encore que j'ai eu la bêtise de donner une galette à votre imbécile de frère, qui s'est fait le complice de votre méchanceté!

CAROLINE. – Ce que vous me dites me surprend beaucoup, mademoiselle Rose. J'avais dit à mon frère de vous porter la robe, je pensais que vous la remettriez à Mme Delmis; comment pouvais-je croire que vous la recevriez comme un présent de moi, pauvre fille, qui ai de la peine à faire vivre ma famille? Et quant à mon frère, il s'est acquitté de la commission que je lui ai donnée, et je ne pense pas qu'il mérite aucunement vos injures.

MADEMOISELLE ROSE. – C'est bon, c'est bon, mademoiselle! excusez-vous comme vous pouvez; mais je vous préviens que, si vous voulez me faire renvoyer de chez Mme Delmis pour prendre ma place, vous n'y resterez pas. Madame est capricieuse et avare; elle paye peu et regarde à tout; elle gronde à tort et à travers; elle vous compte les bûches et la chandelle; elle enferme le sucre, le café, les confitures, le vin, tout enfin; c'est une maison de rien, une vraie baraque; avec ça, des enfants qui vont et viennent, qui vous arrivent les uns suivant les autres. Ce n'est pas tenable, et je vous le dis d'avance pour que vous sachiez ce qui en est.

CAROLINE. – Je n'ai nulle envie d'entrer chez Mme Delmis, je vous assure; vous savez bien que j'ai ma mère et mon frère que je ne puis quitter. Mais, si la maison est si mauvaise, pourquoi y êtes-vous depuis un an, et pourquoi paraissez-vous si fâchée à la pensée que j'ai voulu vous en faire sortir? J'ai toujours vu Mme Delmis bonne pour tout le monde et surtout pour vous, mademoiselle Rose; dans votre maladie d'il y a trois mois, elle vous a bien soignée, ce me semble; elle vous a fait veiller trois nuits, et elle ne vous refusait rien de ce qui pouvait vous être bon et agréable. Vous devriez lui en avoir de la reconnaissance et ne pas parler d'elle comme vous venez de le faire.

MADEMOISELLE ROSE. – Je n'ai pas besoin de vos leçons, mademoiselle, je sais ce que j'ai à dire ou à ne pas dire. Je vois d'après vos paroles que vous savez flatter Mme Delmis pour en tirer de l'argent; mais je saurai vous déjouer, et vos robes n'iront plus si bien à l'avenir. Votre réputation de bonne couturière va souffrir, allez!

CAROLINE. – Pourquoi mes robes n'iraient-elles plus comme avant, si je les soigne tout autant? Je fais de mon mieux; le bon Dieu a protégé mon travail: il ne me retirera pas son appui.

MADEMOISELLE ROSE. – Oui, oui, ma belle, comptez là-dessus: je vous donnerai un coup de main à l'occasion: les ciseaux par-ci, un pli par-là, et vous verrez ce que deviendra votre beau talent en robes et manteaux.

CAROLINE. – Pas possible, mademoiselle Rose; vous ne feriez pas une méchanceté pareille!

GRIBOUILLE. – Que veut-elle te faire, ma soeur? Dis, je saurai bien l'en empêcher.

MADEMOISELLE ROSE. – Toi, imbécile, tu m'empêcheras d'arranger les robes à mon idée pour qu'elles aillent comme je l'entends? Je t'en défie, idiot.

GRIBOUILLE. – Il n'y a pas que Mme Delmis dans le pays, méchante vieille fille, et je vous ferai votre réputation, moi aussi, si vous faites du mal à ma soeur.

MADEMOISELLE ROSE, *avec colère*. – Vieille fille! Qu'est-ce à dire? vieille fille! J'ai refusé plus de vingt maris, et...

GRIBOUILLE. – Je demande les noms, mademoiselle. Un seul, si vous pouvez.

MADEMOISELLE ROSE. – Les noms! les noms! Comme si on pouvait se souvenir de tout ça!

GRIBOUILLE. – Un seul! Voyons, un seul!

MADEMOISELLE ROSE. – D'abord, il y a Taillochon du moulin.

GRIBOUILLE. – Un bossu? Ha, ha, ha! Une bosse plus grosse que lui, les jambes torses, un museau de singe! Ha, ha, ha! Voilà-t-il un beau mari!... Mme Taillochon! Ha, ha, ha! Il vous va à la hanche!

MADEMOISELLE ROSE. – Aussi n'en ai-je pas voulu, imbécile. Et puis Boursiflo, l'épicier.

GRIBOUILLE. – Épicier de quatre sous avec le nez de travers, la joue droite grosse comme une tête, ivre du matin au soir et du soir au matin! En voilà encore un fameux mari! S'ils sont tous de ce numéro, vous feriez bien de ne pas vous en vanter... Boursiflo! Vraiment! Et Taillochon! Ha, ha, ha!... En voilà-t-il une bonne!... Il y a du choix tout de même.

Mlle Rose, irritée au plus haut degré des observations de Gribouille, s'élança vers lui pour lui faire sentir la force de son poing; mais Gribouille, devinant l'attaque, et leste comme on l'est à quinze ans, saisit une chaise, qu'il éleva entre lui et son ennemie au moment où, le bras lancé, elle allait lui appliquer le plus vigoureux soufflet qui ait jamais été donné; le blessé ne fut pas Gribouille, ce fut le bras de Mlle Rose, qui rencontra la chaise et qui retomba sans mouvement. Mlle Rose poussa un cri de douleur, en même temps que Gribouille poussait un cri de triomphe. Caroline le saisit par sa jaquette et, le tirant en arrière, se plaça entre les deux combattants. Mais Rose était vaincue; la douleur l'emportait sur la colère; elle soutenait du bras gauche son bras droit contusionné, et laissait échapper des gémissements contenus. Elle permit à Caroline d'examiner la blessure et de lui frotter la partie meurtrie avec de l'huile de millepertuis; après quoi, elle partit sans ajouter une parole et en jetant la porte avec violence.

II - Promesse de Caroline

La femme Thibaut était restée immobile pendant toute cette scène, qui l'avait visiblement agitée; quand Mlle Rose fut partie, elle appela Gribouille.

«Gribouille, comment se fait-il que Mlle Rose ait pu croire que ta soeur lui faisait présent de la robe de Mme Delmis?»

GRIBOUILLE. – Est-ce que je le savais, moi, que la robe était à Mme Delmis? J'ai répété à Mlle Rose ce que Caroline m'avait ordonné de lui dire.

LA MÈRE THIBAUT. – Mais qu'as-tu dit? Répète-moi tes paroles.

GRIBOUILLE. – Je ne me souviens plus bien à présent. Je crois que j'ai dit: «Mademoiselle Rose, voici une robe que ma soeur a faite pour vous, et qu'elle vous envoie.»

LA MÈRE THIBAUT. – Et Mlle Rose a cru que c'était pour elle?

GRIBOUILLE. – Bien sûr, puisque je l'ai cru moi-même; et si je l'ai cru, pourquoi ne l'aurait-elle pas cru aussi?

CAROLINE. – Je comprends maintenant sa colère: elle a pensé que j'avais voulu me moquer d'elle et la faire gronder.

LA MÈRE THIBAUT. – Aussi, pourquoi donnes-tu des commissions à Gribouille? Tu sais que le pauvre garçon est...

CAROLINE, *vivement*. – Bien complaisant, et fait tout ce qu'il peut pour bien faire; je le sais, maman; il est si content quand il me rend service!

GRIBOUILLE. – Bonne Caroline! Oui, je voudrais te rendre toujours service, mais je ne sais comment il arrive que les choses tournent contre moi, et qu'au lieu de t'aider je te fais du mal. C'est bien sans le vouloir, va.

LA MÈRE THIBAUT. – Alors pourquoi te mêles-tu de ses affaires, mon ami, puisque tu sais que tu n'as pas l'intelligence de les bien faire?

CAROLINE. – Oh! maman, il m'est souvent très utile...

GRIBOUILLE, *avec tristesse*. – Laisse, laisse, ma bonne Caroline, tu as déjà arrêté maman tout à l'heure, quand elle a voulu dire que j'étais bête. Je sais que je le suis, mais pas tant qu'on le croit. Je trouverai de l'esprit pour te venger de Mlle Rose, sois-en sûre.

CAROLINE. – Gribouille, je te le défends; pas de vengeance, mon ami: sois bon et charitable, pardonne à ceux qui nous offensent.

GRIBOUILLE. – Je veux bien pardonner à ceux qui m'offensent, moi; mais jamais à ceux qui t'offensent, toi! Toi si bonne, et qui ne fais de mal à personne!

CAROLINE. – Je t'en prie, Gribouille, n'y songe pas davantage; défends-moi, je le veux bien, comme tu l'as fait si vaillamment tout à l'heure, mais ne me venge jamais. Tiens, ajouta-t-elle en lui présentant un livre, lis ce passage de la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ: tu verras comme il pardonne tout et toujours; et tâche de faire comme lui.

Gribouille prit le livre, qu'il se mit à lire attentivement. La mère Thibaut appela Caroline et lui parla bas:

«Ma fille, lui dit-elle, que deviendra ce pauvre garçon quand je n'y serai plus? Tant que je vis, nous avons la rente de six cents francs que me fait mon cousin Lérot, pour le débit de tabac que je lui ai cédé, mais je n'en ai pas pour longtemps; je sens tous les jours mes forces s'affaiblir; mes mains commencent à se paralyser comme les jambes; ma tête se prend quelquefois; la scène de tout à l'heure m'a fait bien mal. Et que deviendras-tu, ma pauvre enfant, avec Gribouille, qui est incapable de gagner sa vie et qui t'empêchera de te placer? Pauvre Gribouille!

– Ne vous inquiétez pas de moi, chère maman, dit Caroline en l'embrassant tendrement; je travaille bien, vous savez; je ne manquerai pas d'ouvrage; je gagnerai facilement de quoi vivre avec Gribouille, qui fera le ménage et les commissions, et qui m'aidera de son mieux. D'ailleurs, vous n'êtes pas si mal que vous croyez; vous vivrez longtemps encore; et d'ici à quelques années, mon frère deviendra bon ouvrier et aussi capable qu'un autre.»

LA MÈRE THIBAUT. – J'en doute, ma fille. Mon pauvre Gribouille sera toujours ce qu'il est, et il te sera toujours une gêne et un ennui.

CAROLINE. – Un ennui, jamais, maman. Une gêne..., peut-être; mais je compte sur la protection du bon Dieu et je vous promets de ne jamais abandonner mon pauvre frère, quoi qu'il arrive.

LA MÈRE THIBAUT. – Merci, ma fille; ma bonne Caroline, merci. Mais, si tu vois qu'il t'empêche de gagner ta vie, tâche de le placer chez de braves gens, bien pieux, bien charitables, qui le garderont pour l'amour du bon Dieu. Consulte M. le curé, il t'aidera: il est bon, tu sais.

CAROLINE. – Jamais je n'abandonnerai mon frère, maman, soyez-en certaine.

LA MÈRE THIBAUT. – Jamais..., jamais... Merci... Jamais... Oh! mon Dieu! je ne sais plus..., je ne peux plus penser... Ma tête... Tout s'en va... M. le curé... Ha!...

– Gribouille, Gribouille, va vite chercher M. le curé! s'écria Caroline en se jetant sur sa mère, qui venait de perdre connaissance.

GRIBOUILLE, *se levant*. – Et si je le trouve, que faudra-t-il faire?

CAROLINE. – L'amener ici; vite, vite; dis-lui que maman se meurt.

Gribouille sortit précipitamment et courut chez M. le curé, qu'il trouva faisant une partie de dominos avec le pharmacien du bourg.

«Tiens! Gribouille! dit le curé avec un sourire bienveillant. Par quel hasard, mon garçon? As-tu besoin de moi?»

GRIBOUILLE. – Vite, vite, monsieur le curé! maman se meurt; il faut que je vous amène: Caroline l'a dit.

Le curé se leva, prit son chapeau, son bâton, et suivit Gribouille sans mot dire. Ils arrivèrent en peu d'instants à la porte de la mère Thibaut; le curé entra le premier; Caroline, à genoux près du lit de sa mère, priait avec ferveur; au bruit que fit le curé en ouvrant la porte, elle se releva et lui fit signe d'approcher.

La femme Thibaut ouvrit les yeux, essaya de parler, mais ne put articuler que des mots entrecoupés: «Ma fille!... pauvre Gribouille!... Le bon Dieu... n'abandonnera pas... Je meurs... Pauvres enfants... Merci... Pardon...»

Le curé fit éloigner Caroline et Gribouille, se mit à genoux près du lit de la mère Thibaut, et lui parla bas; elle comprit sans doute, car son visage redevint calme; elle essaya de faire le signe de la croix et joignit les mains en portant ses regards sur le crucifix qui était en face d'elle. Le curé continua à parler et à prier; elle lui répondit par des mots entrecoupés et par signes, et prolongea assez longtemps cet entretien, dont elle paraissait retirer une grande consolation. Le curé, craignant pourtant de fatiguer la pauvre femme, voulut s'éloigner; le regard suppliant qu'elle lui jeta le retint près du lit; il appela Caroline, qui pleurait avec Gribouille dans un cabinet attenant à la chambre.

«Votre mère est bien mal, ma chère enfant; elle a eu une nouvelle attaque. Quelle est l'ordonnance du médecin en pareil cas?»

CAROLINE. – Il y a bien des années que nous n'avons vu le médecin, monsieur le curé. Lorsque ma mère a eu la première attaque qui l'a paralysée, il a dit qu'il n'y avait rien à faire; qu'il était inutile de l'appeler s'il survenait un nouvel accident; que la seule chose à faire était de vous envoyer chercher, et c'est ce que j'ai fait.

LE CURÉ. – Je crains, ma pauvre enfant, que le médecin n'ait eu raison. Je ne vois en effet aucun remède qui puisse la soulager. Elle est, comme toujours, bien calme, bien résignée à la volonté du bon Dieu; je lui ai promis de ne pas vous abandonner, de vous consoler, de vous aider dans la gêne qui va être votre partage. Je connais votre courage et votre piété, mon enfant; le bon Dieu ne vous abandonnera ni vous ni votre frère, parce que vous avez toujours eu confiance en lui.

Caroline ne répondit que par ses sanglots; elle se jeta à genoux près du bon curé, qui lui donna une bénédiction toute paternelle et pleura avec elle.

Gribouille sanglotait toujours dans le cabinet où il s'était réfugié; mais ses larmes coulaient plutôt par le chagrin qu'il ressentait de voir pleurer sa soeur que par l'inquiétude que lui donnait l'état de sa mère, dont il ne comprenait pas la gravité. Le curé alla à lui, et, lui passant affectueusement la main sur la tête:

«Ne pleure pas, mon brave garçon; tu augmentes le chagrin de ta soeur.»

GRIBOUILLE. – Je pleure parce qu'elle pleure, monsieur le curé; si je la voyais contente, je ne pleurerais pas; je n'ai pas d'autre raison de pleurer, moi. Seulement, je voudrais savoir pourquoi nous pleurons.

LE CURÉ. – Ta soeur pleure parce que ta mère est très malade.

GRIBOUILLE. – Elle est comme à l'ordinaire: elle est toujours dans son lit.

LE CURÉ. – Mais ce soir, elle croit qu'elle va mourir, et c'est ce qui chagrine ta soeur.

GRIBOUILLE. – Il n'y a pas de quoi se chagriner. Maman dit toujours: «Mon Dieu, si je pouvais mourir! Je serais bien heureuse si j'étais morte! Je ne souffrirais plus!» Et puis maman m'a dit que, lorsqu'elle serait morte, elle irait avec le bon Dieu, la sainte Vierge, les anges... Je voudrais bien y aller aussi, moi; je m'ennuie quand Caroline travaille, et maman dit qu'on ne s'ennuie jamais avec le bon Dieu. Dites à Caroline de ne pas pleurer; je vous en prie, monsieur le curé, dites-le-lui; elle vous obéit toujours.

Le curé sourit avec tristesse, et, s'approchant de Caroline il lui redit les paroles de Gribouille et lui demanda de contenir ses larmes tant que le pauvre garçon ne serait pas couché.

Caroline regarda sa mère, le crucifix, pressa ses mains croisées sur son coeur comme pour en comprimer les sentiments, et, se dirigeant vers Gribouille avec un visage calme, elle l'embrassa avec tendresse.

CAROLINE. – C'est donc moi qui te fais pleurer, mon pauvre frère? Pardonne-moi, je ne recommencerai pas. Tiens, vois-tu comme je suis tranquille à présent... Vois... je ne pleure plus.

Gribouille la regarda attentivement.

GRIBOUILLE. – C'est vrai; alors moi aussi je suis content. Je ne puis m'empêcher de pleurer quand tu pleures, de rire quand tu ris. C'est plus fort que moi, je t'assure. C'est que je t'aime tant! tu es si bonne!

CAROLINE. – Merci, mon ami, merci. Mais sais-tu qu'il est bien tard? Tu es fatigué; il est temps que tu te couches.

GRIBOUILLE. – Et toi?

CAROLINE. – Moi je vais préparer quelque chose pour maman et je me coucherai après.

GRIBOUILLE. – Bien sûr? Tu ne vas pas veiller? tu ne vas pas pleurer?

CAROLINE. – Certainement non; je vais dormir jusqu'à demain cinq heures, comme d'habitude. Va, Gribouille, va, mon ami; fais ta prière et couche-toi. Prie pour maman, ajouta-t-elle en l'embrassant.

Gribouille, rassuré pour sa soeur, fatigué de sa journée, ne résista pas et fit comme lui avait dit Caroline. Quelques minutes après, il dormait profondément.

III - Mort de la femme Thibaut

Lorsque Caroline rentra dans la chambre de sa mère, elle trouva le curé priant pour le repos de cette âme, qui venait de comparaître devant Dieu et qui recevait la récompense de sa piété, de sa longue patience et de sa résignation. Ses peines n'avaient duré que quelques années, son bonheur devait durer toujours. En voyant sa mère sans mouvement et sans vie, Caroline étouffa un cri qui s'échappait de sa poitrine, et, se jetant à genoux, elle donna un libre cours à ses larmes. Le curé la laissa quelque temps à sa douleur; quand il vit que ses sanglots commençaient à se calmer, il lui prit la main, et, la faisant agenouiller devant le crucifix qui avait reçu le dernier regard de sa mère, il lui dit de sa voix pleine d'onction et de piété:

«Ma pauvre enfant, remerciez le bon Dieu d'avoir terminé les souffrances de votre mère; demandez-lui du courage pour lutter contre l'isolement et les privations. Souvenez-vous que ce Dieu si bon est toujours avec vous; que, s'il vous envoie des peines, c'est pour effacer vos fautes et pour mieux récompenser votre obéissance, votre résignation, votre dévouement.»

CAROLINE. – Je le sais, monsieur le curé, je le sais! Mais ma mère, ma pauvre mère! Je reste seule...

LE CURÉ. – Non, pas seule, mon enfant. Il vous reste un devoir, un grand devoir à remplir: celui que vous a légué votre mère. Vous êtes le seul soutien, le seul appui de votre frère... Dieu vous aidera, car la tâche est difficile.

CAROLINE. – Hélas! oui; il me reste mon frère!... Mon frère!... Que le bon Dieu me protège, car je sens mon courage faiblir.

LE CURÉ. – Il vous protégera, mon enfant. Ne doutez pas de sa bonté, et, quoi qu'il vous envoie, remerciez et acceptez.

CAROLINE. – Je tâcherai, monsieur le curé, je tâcherai... Que sa sainte volonté soit faite et non la mienne!

Après avoir cherché à consoler et à remonter Caroline, le bon curé lui dit:

«Ma chère enfant, vous ne pouvez rester seule avec le corps inanimé de votre mère; je vais rentrer chez moi et vous envoyer la vieille Nanon, qui a l'habitude d'ensevelir et de veiller les morts. Je reviendrai vous voir demain de bonne heure et je me charge de tout ce qui a rapport aux funérailles. Ne vous inquiétez de rien; priez pour elle, priez pour vous; confiez-vous en la bonté de votre Père tout-puissant. Adieu, mon enfant, au revoir, et que la bénédiction de Dieu repose sur vous et sur votre maison!»

Le curé donna une dernière bénédiction à la mère et à la fille, et sortit. Lorsque Caroline se trouva seule, elle ne chercha plus à se contraindre, et, malgré sa résignation à la volonté de Dieu, elle se laissa aller à toute la violence de sa douleur. Ses gémissements et ses sanglots éveillèrent Gribouille, quoiqu'elle eût eu la précaution de fermer la porte.

En entendant pleurer sa soeur, il se leva, passa à la hâte ses vêtements, entrouvrit doucement la

porte et aperçut Caroline affaissée sur ses genoux, le visage baigné de larmes, les yeux levés vers le crucifix, les mains jointes retombées sur ses genoux.

«Caroline!» dit-il d'un air de reproche.

Caroline essuya ses yeux à la hâte, mais ne se releva pas.

«Caroline! tu m'as trompé! Je dormais parce que j'ai cru à ta parole... Caroline! tu as du chagrin! Pourquoi pleures-tu?»

Caroline montra du doigt le corps inanimé de sa mère.

«Elle est morte!» dit-elle d'une voix étouffée.

Gribouille approcha du lit de sa mère et la considéra attentivement.

«Elle ne souffre plus, dit-il; non! elle ne souffre pas,... vois comme son visage est calme. Elle disait vrai... "Quand je serai morte, m'a-t-elle dit, je serai bien heureuse; je serai avec le bon Dieu, la sainte Vierge et les anges..." C'est vrai qu'elle est heureuse... Tiens, je crois qu'elle sourit.»

Et Gribouille répondit à ce sourire qu'il croyait voir; et, se retournant vers sa soeur:

«Pourquoi pleures-tu, puisqu'elle est heureuse? Tu n'es donc pas contente qu'elle soit heureuse?»

CAROLINE. – Oh! mon frère, pense donc que nous ne la verrons plus, que nous n'entendrons plus sa voix, que nous ne pouvons plus rien pour elle.

GRIBOUILLE. – Nous pouvons prier, M. le curé l'a dit l'autre jour. Nous ne l'entendons plus gémir et se plaindre, nous ne la verrons plus souffrir; tu aimes donc mieux avoir le plaisir de la soigner que de la savoir heureuse? C'est singulier!... je croyais que tu l'aimais beaucoup.

CAROLINE. – C'est parce que je l'aimais que je la pleure.

GRIBOUILLE. – C'est drôle d'aimer comme ça? Pleurer parce que maman est heureuse sans toi! Pleurer parce qu'elle ne souffre plus près de toi!

CAROLINE. – Ce n'est pas cela, Gribouille, ce n'est pas cela. Si je venais à mourir, même pour être très heureuse près du bon Dieu, est-ce que tu ne pleurerais pas?

Gribouille réfléchit un instant.

«Je pleurerais un peu,... peut-être,... mais je serais si content de te savoir heureuse, et je serais si sûr de te rejoindre un jour, que je me consolerais tout de suite, et que j'attendrais patiemment que le bon Dieu me fasse mourir à mon tour.

– Ce garçon a plus de bon sens que nous tous, ma pauvre fille»**,** dit une voix forte qui fit retourner Caroline et Gribouille.

C'était Nanon, qui était entrée depuis quelques instants, et qui écoutait la conversation de Gribouille avec sa soeur.

«Tu as raison, mon garçon; c'est-à-dire, au fond tu as raison; mais c'est tout de même triste de ne plus voir ceux qu'on a aimés. Vois-tu, c'est comme une médecine: c'est mauvais à avaler, mais ça fait du bien. Et à présent, va te coucher, mon garçon; nous n'avons que faire de toi; tu nous gênerais au lieu de nous aider.»

GRIBOUILLE. – Mais Caroline?

NANON. – J'aurai soin de Caroline: sois tranquille...

GRIBOUILLE. – Vous l'empêcherez de pleurer?

NANON. – Ah! je crois bien! Je voudrais bien voir qu'elle pleurât, après tout ce que tu lui as dit!

Gribouille, entièrement rassuré par les paroles et l'air décidé de Nanon, et par le calme momentané de sa soeur, l'embrassa à plusieurs reprises. Il pria le bon Dieu de rendre sa mère bien heureuse.

«Et moi aussi, mon bon Dieu, ajouta-t-il, rendez-moi bien heureux, et Caroline aussi; et M. le curé, qui est si bon. Comme ça nous serons tous heureux et Caroline ne pleurera plus.»

Il se recoucha et se rendormit paisiblement. Quand il se réveilla le lendemain, et qu'il alla chercher Caroline, il trouva la chambre pleine de monde; le bruit de la mort de la femme Thibaut s'était répandu; les voisines étaient accourues, les unes par compassion, les autres par curiosité, peu par charité. Caroline avait passé la nuit en prières près de sa mère, que Nanon avait ensevelie dans un linceul bien blanc; Caroline, pâle, défaite, triste et abattue, recevait avec reconnaissance, mais sans y répondre, les témoignages de sympathie vraie ou fausse qu'elle recevait des voisines; les unes parlaient avec volubilité; les autres donnaient de ces consolations qui choquent et qui irritent.

«Qu'allez-vous faire de votre frère? dit une de ces femmes. Il va vous gêner pour gagner votre vie. Si vous le faisiez entrer dans un hospice?

– Jamais! dit Caroline en se levant debout près du lit de sa mère, sur lequel elle était appuyée. Jamais! J'ai promis à maman de ne jamais abandonner mon pauvre frère: je ne manquerai pas à ma promesse.

– C'est bel et bon, petite, reprit Nanon d'un air mécontent; mais comment le nourrirez-vous? Comment vivrez-vous à deux avec ce que vous gagnerez par votre travail?

– Le bon Dieu y pourvoira; maman priera pour nous.

– La petite est têtue, dit la bonne femme; nous verrons comment elle se tirera d'affaire.

– Ce ne sera toujours pas par son travail, dit une voix qui fit tourner la tête à Caroline et à Gribouille.

– Pourquoi ma soeur ne se tirerait-elle pas d'affaire par son travail? dit Gribouille en marchant vers Mlle Rose, car c'était elle qui avait prononcé ces dernières paroles.

– Demande-le à Mme Delmis, mon garçon; elle te le dira.»

Caroline n'écoutait plus; elle était retombée à genoux près du corps de sa mère. Mais Gribouille, un peu inquiet des paroles de Mlle Rose, regarda quelques instants son visage faux et malicieux, et, se glissant près de la porte, il l'entrouvrit et disparut. Il courut vers la maison de Mme Delmis; il demanda à la voir; elle le fit entrer dans sa chambre.

MADAME DELMIS. – Que me veux-tu, mon pauvre garçon? dit-elle avec intérêt.

GRIBOUILLE. – Je viens demander à madame pourquoi ma soeur ne se tirerait pas d'affaire avec son travail.

MADAME DELMIS. – Comment? Que veux-tu dire, Gribouille? De quelle affaire ta soeur doit-elle se tirer? Et pourquoi me le demandes-tu à moi qui n'en sais rien?

GRIBOUILLE. – C'est Mlle Rose qui m'a dit de le demander à madame, sans quoi je ne me serais pas permis de déranger madame.

MADAME DELMIS. – Mlle Rose! c'est une plaisanterie fort ridicule; où est Rose? où l'as-tu vue?

GRIBOUILLE. – Chez nous, madame, avec toutes les commères du quartier.

MADAME DELMIS. – Par quel hasard avez-vous une réunion de commères?

GRIBOUILLE. – Elles viennent voir ce que fait et dit Caroline près du corps de maman.

MADAME DELMIS, *avec surprise.* – Du corps! Est-ce que ta mère serait... morte?

GRIBOUILLE. – Morte cette nuit, madame.

MADAME DELMIS, *de même.* – Et tu n'éprouves aucun chagrin de la mort de ta mère?

GRIBOUILLE. – Si fait, madame; mais j'en suis content pour elle.

MADAME DELMIS, *avec indignation.* – Mais c'est abominable, cela! Comment! ta mère qui était si bonne pour toi, tu ne l'aimais pas, toi!

GRIBOUILLE. – Pardon, madame; c'est parce que je l'aime beaucoup que je suis content de ne plus la voir souffrir et de la savoir heureuse.

MADAME DELMIS. – Mais tu ne la verras plus jamais!

GRIBOUILLE. – Pardon, madame; je la verrai dans l'autre monde. M. le curé m'a dit qu'on se retrouvait après avoir été mort et qu'on ne se quittait plus jamais, et qu'on était heureux, si heureux qu'on ne souffrait plus du tout. Madame voit bien que ce serait bien méchant et ingrat à moi de m'affliger de ce que maman est heureuse; je voudrais bien la rejoindre, allez!

MADAME DELMIS, *d'un air pensif.* – Pauvre garçon!... Tu as peut-être raison... Et que fait Caroline?

GRIBOUILLE, *avec embarras.* – Je suis fâchée de dire à madame que Caroline pleure... Il ne faut pas lui en vouloir; elle n'est peut-être pas bien sûre que maman soit heureuse... Madame pense bien que Caroline, qui travaille toujours, n'a pas, comme moi, le temps de réfléchir. Et puis, ces bonnes femmes qui lui cornent je ne sais quoi aux oreilles. Et M. le curé qui est absent! et Mlle Rose qui doit lui en dire de toutes les couleurs... Car, j'y pense, je cours bien vite au secours de Caroline; Mlle Rose a peur de moi, tout de même: elle sait que je ne me gênerais pas pour lui donner une claque si elle tourmentait ma soeur.

MADAME DELMIS. – Attends, Gribouille; je vais t'accompagner. Je ne savais pas que ta pauvre mère fût morte.

Mme Delmis se dirigea avec Gribouille vers la maison de Caroline; elle y trouva Mlle Rose caquetant au milieu d'un groupe de femmes; s'approchant d'elle, elle lui demanda pourquoi elle se trouvait là, au lieu d'être au marché pour ses provisions.

MADEMOISELLE ROSE. – J'étais venue, madame, pour donner quelque consolation à Caroline, la sachant dans le chagrin.

– Jolies consolations! s'écria la vieille Nanon indignée, vous lui disiez des sottises sans fin et vous la menaciez de lui faire perdre ses pratiques!

MADEMOISELLE ROSE. – Moi! peut-on dire! C'est-y possible! Seigneur Jésus!

NANON. – C'est possible, puisque cela est. Depuis une demi-heure que vous en dites, vous devriez avoir la langue desséchée par la méchanceté. Mais ce n'est pas vous, mauvais coeur, qui ferez du tort à une pieuse et honnête fille comme Caroline.

MADEMOISELLE ROSE. – J'espère que madame n'ajoute pas foi aux ragots de cette vieille.

NANON. – Vieille vous-même! Voyez-vous l'insolente qui jette son venin aux autres. Vous en avez donc à revendre, la belle! Ce n'est pas moi qui vous en débarrasserai, toujours. Il n'aura pas de débit dans le pays.

MADAME DELMIS. – De grâce, taisez-vous, ma bonne Nanon. Se quereller dans la chambre d'une morte! c'est cruel pour la pauvre Caroline. Et vous, Rose, sortez d'ici et n'y remettez pas les pieds.

MADEMOISELLE ROSE. – J'ai trop de respect pour madame pour résister à ses ordres. Je n'ai nulle envie de venir chauffer la bouillie de l'idiot et d'essuyer les larmes de sa soeur.

«Mon frère, mon pauvre frère! s'écria douloureusement Caroline en retenant Gribouille prêt à s'élancer sur Mlle Rose.

– Sortez»**,** dit avec autorité Mme Delmis à Rose, en la saisissant par le bras et la poussant vers la porte.

Rose n'osa pas résister à sa maîtresse et sortit.

«Je regrette bien ce qui vient de se passer, ma pauvre Caroline, dit Mme Delmis en lui prenant les mains; je gronderai sévèrement Rose en rentrant chez moi. Si elle recommence à vous injurier, je la chasserai.»

CAROLINE. – Je prie madame de vouloir bien lui pardonner; la pauvre fille était irritée d'une querelle qu'elle avait eue hier avec Gribouille; mais au fond elle n'a pas de méchanceté; c'est une petite vivacité qui passera... Je prierai aussi madame de me continuer ses bontés et de vouloir bien me faire travailler pour elle et ses enfants.

MADAME DELMIS. – Certainement, ma bonne Caroline; je viens d'acheter des robes d'été et je compte sur vous pour les faire le plus promptement possible.

– Je les commencerai aussitôt que la triste cérémonie de l'enterrement sera terminée, madame, dit Caroline, en essuyant ses larmes qu'elle ne pouvait retenir, et j'y mettrai tous mes soins: madame peut bien y compter.

Le curé venait d'entrer; après s'être agenouillé près du corps de la femme Thibaut, il s'approcha de Mme Delmis et la pria de continuer sa protection à Caroline et à Gribouille. Ils causèrent quelques instants; Mme Delmis voulut emmener Caroline, qui s'y refusa positivement, pour rester près de sa mère jusqu'au moment où elle lui serait enlevée pour toujours.

IV - Obéissance de Gribouille

La foule se dispersa. Caroline ferma la porte de sa maison pour éviter les visites importunes des curieux; elle garda Gribouille et Nanon qui l'aidèrent à mettre de l'ordre dans la maison. Après une nuit douloureuse passée près du corps de la morte, Caroline et Gribouille assistèrent aux pénibles cérémonies de l'enterrement. Quand ils rentrèrent dans leur maison déserte, Caroline pleura amèrement, et Gribouille lui-même ne put retenir ses larmes. Ce fut lui pourtant qui rendit à Caroline du courage en recommençant les raisonnements qu'il avait déjà faits la veille.

«Nous avons bien de l'ouvrage, ma soeur, dit-il quand il la vit plus calme: le linge à laver, les effets de maman à ranger; et puis... les robes de Mme Delmis à faire.»

CAROLINE. – Tu as raison, j'ai tort de me laisser aller: il me faut du courage; avec l'aide de Dieu j'en aurai.

GRIBOUILLE. – Et moi donc! Il m'en faudra du courage et de la tête pour tout faire à présent.

CAROLINE, *souriant*. – Tout faire? Quoi donc? Qu'auras-tu tant à faire?

GRIBOUILLE. – Laver le linge, bêcher, semer, arroser, soigner le jardin, nettoyer la maison, apporter de l'eau, acheter les provisions, réparer les meubles, faire le ménage. C'est toi qui faisais tout cela avec moi, jadis; à présent que nous n'avons plus la pension de six cents francs de maman, il faut faire de l'argent, et tu pourras en faire en travaillant, tandis que moi je ne puis que t'y aider en t'empêchant de te déranger de ton travail.

CAROLINE. – Bon Gribouille! sais-tu que tu me seras très utile et que tu as de très bonnes idées?

– Vraiment! dit Gribouille rougissant de bonheur: je te serai utile? J'en suis bien, bien heureux! Je te demanderai seulement de me dire tous les matins ce que j'aurai à faire et je le ferai... Oh! tu verras avec quelle exactitude j'exécuterai tes ordres.

Le pauvre Gribouille se mit tout de suite à l'oeuvre en décrochant le balai et en nettoyant la maison, qui ne l'avait pas été depuis deux jours. Il alla chercher de l'eau fraîche dans les cruches, cueillit dans le jardin les légumes nécessaires à la soupe du soir, les lava, les éplucha et les posa proprement près de la marmite où ils devaient cuire. Il s'occupa ensuite de préparer le menu bois nécessaire pour le repas. Caroline, pendant ce temps, mettait en ordre les effets qui avaient servi à sa mère, rangeait le linge et mettait à part ce qui devait être lavé et raccommodé. La journée s'acheva ainsi, triste, mais sans ennui. La fatigue du jour précédent leur procura une bonne et longue nuit. Lorsque Caroline s'éveilla, elle entendit sonner sept heures; effrayée de ce sommeil prolongé, elle sauta à bas de son lit, fit une courte prière, s'habilla à la hâte et alla éveiller son frère, qui dormait encore profondément.

«Gribouille, éveille-toi, lui dit-elle en l'embrassant; il est tard, très tard. Vite à l'ouvrage!»

Gribouille se frotta les yeux, fit un effort pour se mettre sur son séant et retomba endormi.

Caroline le regarda avec attendrissement.

«Pauvre garçon!... Faut-il le laisser dormir? Faut-il l'éveiller?... Il est fatigué, il est jeune... Dois-je

l'habituer à vaincre la fatigue et le sommeil, ou vais-je le laisser prendre le repos dont il a si évidemment besoin?... Que faire? Maman, inspirez-moi...»

Pendant que Caroline, indécise, avançait et retirait sa main prête à secouer Gribouille, il entrouvrit les yeux, et d'une voix à peine intelligible:

«Laisse-moi,... j'ai besoin de dormir.

– Dors, pauvre frère, dit tout bas Caroline en déposant un baiser sur son front. Dors, pendant que j'irai à l'église prier le bon Dieu pour nous et pour ma mère.»

Caroline avait l'habitude d'entendre la messe chaque matin; ce jour-là, la messe était déjà dite, l'église était déserte. Caroline s'agenouilla près de l'autel et pria de tout son coeur pour sa mère, pour son frère et pour elle-même. Elle retourna ensuite, à la maison, trouva Gribouille en train de se réveiller, et se mit à préparer leur frugal déjeuner pendant qu'il se débarbouillait et s'habillait.

CAROLINE. – As-tu fait ta prière comme tu le faisais du vivant de maman, Gribouille?

GRIBOUILLE. – Non, j'ai oublié.

CAROLINE. – Viens, mon frère; faisons-la ensemble près du lit vide de notre mère comme nous en avions l'habitude.

GRIBOUILLE. – Pourquoi près de son lit, puisqu'elle n'y est plus, qu'elle ne nous entend plus?

CAROLINE. – Par respect pour sa mémoire, mon frère; elle n'est plus là, mais son âme est près de nous; elle nous voit, nous entend; elle prie pour nous et avec nous.

GRIBOUILLE. – Comment son âme peut-elle être ici sans que je la voie?

CAROLINE. – Vois-tu le vent? Vois-tu ta pensée?

GRIBOUILLE. – Non.

CAROLINE. – Et pourtant le vent souffle, ta pensée existe; il en est de même pour l'âme de maman: nous ne la voyons pas, et pourtant elle existe et elle nous protège.

– C'est singulier, dit Gribouille en regardant sa soeur d'un air étonné. Je te comprends, et pourtant je ne comprends pas la chose que tu dis. C'est égal, je sens que tu as raison.

Gribouille s'agenouilla près de sa soeur, mais, tout en faisant sa prière avec elle, il paraissait inquiet, et au moindre bruit tournait la tête et regardait à la dérobée si quelqu'un venait.

«Déjeunons maintenant, dit Caroline quand ils eurent fini leur prière. Il est bien tard: je devrais être à l'ouvrage depuis deux heures.»

GRIBOUILLE. – Que dois-je faire, moi?

CAROLINE. – Prends le paquet de linge sale que tu trouveras au grenier, et va le porter au lavoir; j'irai te rejoindre et t'aider quand j'aurai taillé et bâti les robes de Mme Delmis.

Gribouille courut au grenier, prit le paquet et alla le porter au lavoir. Il s'assit à côté.

Il attendit d'abord patiemment, mais après une heure d'attente il commença à trouver le temps long.

«C'est singulier que Caroline me fasse perdre ainsi mon temps... C'est ennuyeux de ne rien faire... J'irais bien lui demander de l'ouvrage; mais elle m'a dit: "J'irai te rejoindre..." Il ne faut donc pas que j'y aille.»

Gribouille attendit une autre heure, au bout de laquelle il se mit à pleurer; il pleurait le visage caché dans ses mains et appuyé sur ses genoux, quand, à sa grande joie, il entendit la voix de Caroline qui l'appelait:

«Gribouille, Gribouille, as-tu fini? as-tu encore besoin de mon aide? J'ai préparé mes robes et je vais me mettre à coudre les jupes... Eh bien! qu'as-tu donc? ajouta-t-elle avec surprise et frayeur. Tu as pleuré? Tu pleures encore?»

GRIBOUILLE, sanglotant. – Je m'ennuie.

CAROLINE. – Et pourquoi n'es-tu pas rentré après avoir fini? Je ne croyais pas que tu en aurais pour plus de deux heures.

GRIBOUILLE. – Tu m'avais dit que tu me rejoindrais: je t'ai obéi.

CAROLINE. – Pauvre Gribouille! tu as mal compris.

GRIBOUILLE. – Mais non: j'ai très bien compris; tu m'as dit: «Je te rejoindrai.»

CAROLINE, avec tristesse. – C'est moi qui me suis mal expliqué, j'ai oublié que... que... tu étais un peu trop obéissant.

GRIBOUILLE. – Tu m'as dit: «Porte le paquet de linge au lavoir»; je l'ai porté.

CAROLINE. – Et tu ne l'as pas lavé?

GRIBOUILLE. – Tu ne me l'avais pas dit: je t'ai obéi exactement.

CAROLINE. – Oui!... c'est vrai,... tu as obéi exactement,... très exactement... C'est encore moi qui ai tort. J'aurais dû t'expliquer plus clairement...

GRIBOUILLE. – Est-ce que tu aurais désiré...?

CAROLINE, *souriant*. – Trouver le linge lavé, mon bon Gribouille. Mais pour me punir de t'avoir si mal expliqué ton ouvrage, je vais m'y mettre avec toi; nous irons vite à nous deux.

GRIBOUILLE. – Et tes robes?

CAROLINE. – Mes robes viendront après; j'ai beaucoup dormi cette nuit: je veillerai un peu ce soir, et tout sera réparé.

GRIBOUILLE. – Non, Caroline, je vois bien que c'est ma faute, quoique tu ne le dises pas: c'est moi qui la réparerai. Va travailler; je vais laver tout le linge tout seul et je ne le rapporterai que lorsque

j'aurai tout fini.

CAROLINE. – Tu ne le pourras pas avant la nuit, mon frère.

GRIBOUILLE. – Je le pourrai; je sais bien ce qu'il y avait de linge du temps de maman, j'en lavais plus que cela dans la journée.

CAROLINE. – Oui, dans la journée; mais tu n'as plus qu'une demi-journée à présent.

GRIBOUILLE. – C'est égal: tu vas voir.

Et Gribouille, défaisant vivement le paquet, ôta sa blouse, releva les manches de sa chemise, plaça un drap sale sous ses genoux et se mit à laver, à frotter avec une telle activité que Caroline consentit à le laisser faire sa besogne, lui promettant de revenir dans deux heures pour le faire dîner.

Caroline revint effectivement à une heure de l'après-midi, mais elle n'eut pas besoin d'aller jusqu'au lavoir: elle rencontra Gribouille qui revenait avec son lourd paquet de linge mouillé, bien blanc, bien lavé et prêt à être étalé pour sécher. Gribouille était rouge et suant, mais content et radieux. Caroline loua son courage, l'embrassa et essuya son front et ses cheveux mouillés. Après quoi ils se mirent à table. Caroline donna à Gribouille et se donna à elle-même une heure de repos pour le dîner et la conversation; après quoi Gribouille alla bêcher le jardin, et Caroline continua les robes de Mme Delmis.

V - Vengeance de Rose

À la fin de la semaine, l'ouvrage était terminé. Caroline, escortée de Gribouille, qui portait le paquet, alla le remettre à Mme Delmis. Le premier visage qu'ils aperçurent fut celui de Mlle Rose; elle leur adressa la parole d'un ton sec et impertinent. «Que voulez-vous? Que demandez-vous? Mme Delmis ne se charge plus de nouveaux pauvres: elle en a assez sans vous.»

CAROLINE, *avec douceur*. – Ce n'est pas la charité que nous venons demander, mademoiselle Rose; mon frère m'aide à rapporter à Mme Delmis les robes qu'elle a commandées. Ayez la bonté, mademoiselle, de la prévenir que je les lui apporte et que je voudrais bien les lui essayer pour voir comment elles vont.

MADEMOISELLE ROSE, *brusquement*. – Laissez ça là; on verra bien sans vous; Mme Delmis est occupée.

CAROLINE. – Quand pourrai-je revenir pour le payement, mademoiselle?

MADEMOISELLE ROSE. – Vous êtes bien pressée! Est-ce qu'il n'y a que vous à payer?

CAROLINE. – Pardon, c'est qu'après la mort de maman j'ai eu des frais d'enterrement à acquitter, qui ont mangé tout ce qui me restait d'argent.

MADEMOISELLE ROSE. – Voici ce que rapporte l'orgueil! Mademoiselle a voulu faire comme si elle était riche; il a fallu un beau luminaire, une grand-messe, comme pour les grands seigneurs; et ensuite mademoiselle n'a pas de pain et vient tourmenter les maîtres sans leur donner seulement le temps de voir un ouvrage!

Caroline ne répondit pas; elle appela son frère, ouvrit précipitamment la porte et s'éloigna à grands pas, se croyant suivie de Gribouille.

Mais Gribouille, que les airs insolents de Mlle Rose avaient agacé, vit bien, au visage contracté de Caroline, qu'elle avait été gravement insultée; au lieu de suivre sa soeur, il saisit à terre un pot plein d'eau grasse, et, s'approchant de Mlle Rose qui leur avait tourné le dos avec mépris, il la coiffa du pot, l'eau sale se répandant sur elle depuis les cheveux jusqu'aux pieds; après quoi il ouvrit vivement, mais sans bruit, la porte de la cuisine, et rejoignit sa soeur en courant.

Mlle Rose, d'abord suffoquée par l'eau, se débarrassa de sa coiffure et, regardant autour d'elle avec rage et surprise, se trouva seule; elle courut ouvrir la porte, ne vit personne, et crut que son bourreau s'était caché dans la maison; elle commença immédiatement ses recherches, courant de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'elle arrive au salon, où s'étaient réunis M. et Mme Delmis et quelques amis. À la vue de Rose effarée, inondée, ruisselante d'eau grasse et infecte, chacun se leva; tous demandèrent avec une certaine frayeur:

«Qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé?»

ROSE. – Le scélérat! le misérable! Je cherche le gueux, le gredin qui m'a trempée. Où est-il? L'avez-vous vu? Qu'est-il devenu? J'ai cherché partout.

MONSIEUR DELMIS. – Vous êtes folle, Rose! Comment vous êtes-vous mise dans cet état? De quel scélérat parlez-vous?

ROSE. – Le scélérat qui m'a coiffée! Si je le trouve, je lui casserai les dents! je lui ferai prendre un bain dans la marmite!...

MONSIEUR DELMIS. – Taisez-vous! en voilà assez! Sortez et allez changer de vêtements: vous salissez mes meubles et mon parquet.

Rose, qui commençait à reprendre son sang-froid, vit à l'air sec de M. Delmis qu'il était sérieusement mécontent, ne comprenant rien à cette incartade qu'elle avait fort mal expliquée. Elle se retira donc sans mot dire, alla se débarbouiller et changer de vêtements, et resta d'autant plus irritée qu'elle ne savait à qui attribuer son accident; elle en soupçonna Gribouille un instant, mais, ne l'ayant pas vu près d'elle, le sachant très borné et ne supposant pas qu'il eût rien compris aux impertinences qu'elle avait débitées à Caroline, elle crut qu'il était parti avec sa soeur, et que d'ailleurs il n'aurait jamais eu l'ingénieuse et infernale pensée de se venger d'une façon aussi habile, ni l'adresse de s'esquiver assez promptement pour qu'elle ne le vît pas. Elle supposa que quelqu'un s'était glissé dans la cuisine à la suite de Caroline, qu'il s'était caché dans la maison, peut-être dans la cuisine même, et qu'il s'était échappé pendant qu'elle courait de chambre en chambre à sa recherche. Elle rejeta toute sa colère sur l'innocente Caroline, et résolut de commencer le cours de ses vengeances; à cet effet, elle passa la soirée à repincer et arranger les robes de Mme Delmis, afin qu'elles fussent trop étroites et ne pussent pas être mises.

Le lendemain, Mme Delmis lui reparla de son aventure de la veille, que Mlle Rose expliqua avec calme et douceur. Mme Delmis ne put s'empêcher de sourire au récit de la colère de Mlle Rose, et, pour faire diversion, elle lui demanda si Caroline n'avait pas apporté ses robes.

ROSE. – Elle les apporte à l'instant, madame. Si madame veut, je vais les lui monter.

MADAME DELMIS. – Oui, apportez-les; je veux les essayer, quoique avec Caroline ce soit une précaution inutile: elles vont toujours à merveille.

Mlle Rose sourit méchamment en répondant:

«Oh! quant à cela, madame a raison! c'est une ouvrière incomparable.»

Quand les robes furent montées, Mme Delmis en essaya une: les manches n'entraient pas; l'entournure était étroite.

MADAME DELMIS. – Rose, mais voyez donc: je ne peux pas passer le bras dans la manche, elle est trop étroite.

ROSE. – Madame croit? C'est peut-être l'étoffe qui ne prête pas. Si madame tirait un peu.

MADAME DELMIS. – Je tire tant que je peux, ça ne passe pas. Je ferais craquer la couture si je tirais plus fort.

ROSE. – C'est pourtant vrai! Madame a raison. Comment ça se fait-il? Caroline qui travaille si bien, qui

n'a jamais manqué une robe à madame!

MADAME DELMIS. – Donnez-moi l'autre, que je l'essaye. Pourvu qu'elle aille bien!

ROSE. – Madame pense bien que si Caroline a manqué une robe, elle ne peut en avoir manqué deux.

Mme Delmis essaya sa robe.

MADAME DELMIS. – À la bonne heure! les manches entrent bien à celle-ci... Ah! mon Dieu! le corsage ne joint pas par-devant! Impossible de le boutonner.

ROSE. – C'est-il drôle que Caroline se soit trompée de mesure... Est-ce que, par hasard, ce ne serait pas elle qui les faisait avant?

MADAME DELMIS. – Comment, pas elle! Qui voulez-vous qui les lui fasse?

ROSE. – On m'avait déjà dit que c'était sa mère qui taillait et bâtissait les robes, et que Caroline ne faisait que les coudre. J'avais toujours traité ces propos de mensonges; mais,... d'après ce qui arrive aux robes de madame, je croirais assez qu'on a dit vrai.

MADAME DELMIS. – Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie? je n'aurais donné à faire qu'une seule robe, pour voir ce qui en était. Je parie que les autres ne vont pas aller non plus. Ce sera bien votre faute, Rose; je ne suis pas contente de votre sotte réserve.

ROSE. – Madame sait qu'on dit tant de choses qui ne sont pas vraies! Si on croyait tout ce qui se dit, et qu'on allait le répéter partout, on ferait du tort à de bien braves gens qui ont besoin de gagner leur vie. Je n'aime pas Gribouille, qui est brutal et grossier; mais je ne déteste pas Caroline, et je n'aurais pas choisi le moment de son malheur pour lui faire perdre les bontés de madame et son gagne-pain. Madame a été si bonne pour elle! C'est à Madame qu'elle doit toutes ses pratiques.

MADAME DELMIS. – Elle reconnaît régulièrement mes bontés en me gâchant deux robes.

ROSE. – Les autres iront peut-être bien. Madame ne les a pas essayées, puisque Caroline les a encore.

MADAME DELMIS. – Mais celles-ci! comment refaire des choses trop étroites?

ROSE. – Madame a encore de l'étoffe de reste; on pourrait faire de nouveaux corsages et de nouvelles manches.

MADAME DELMIS, *avec colère.* – Et acheter de nouvelles robes aussi! Taisez-vous, Rose: vous m'impatientez en voulant justifier une petite sotte qui m'a trompée en me faisant croire qu'elle savait travailler, tandis que c'était sa mère qui faisait tout l'ouvrage difficile! Allez me chercher Caroline.

«Ma maîtresse vous demande, dit-elle d'un air triomphant et moqueur.

– C'est sans doute pour me payer, pensa Caroline, qui se leva sans mot dire.

– Mademoiselle a perdu sa langue!» reprit Mlle Rose d'un air moqueur.

Caroline la regarda d'un air triste et digne, et lui répondit doucement:

«Ce que vous me disiez ne demandait pas de réponse, mademoiselle.»

Mlle Rose n'osa pas répliquer; le calme et la tristesse de Caroline lui causèrent un certain remords, et les regards terribles que lui lançait Gribouille lui faisaient redouter une attaque à main armée.

Caroline sortit la première. Mlle Rose la suivit de loin, préférant ne pas assister à la scène qu'elle prévoyait devoir se passer entre Mme Delmis et Caroline.

«Madame m'a demandée?» dit Caroline en entrant chez Mme Delmis.

MADAME DELMIS, *avec une colère contenue.* – Oui, mademoiselle, je vous ai demandée; devinez-vous pourquoi?

CAROLINE. – J'ai pensé que madame voulait bien me payer ce qu'elle me devait, comme je l'en avais priée par l'entremise de Mlle Rose. Je suis bien fâchée d'importuner madame, mais la mort de ma pauvre mère m'a obligée à des dépenses qui ont épuisé ma petite bourse, et je compte sur madame, qui a toujours été si bonne pour moi.

MADAME DELMIS. – Et vous, mademoiselle, vous vous comportez comme une fille malhonnête et ingrate. Vous avez raison de venir chercher votre argent; c'est le dernier que vous aurez de moi... Tenez; voici les soixante francs que je vous devais avant ces dernières robes, que je ne vous payerai certainement pas, et je vous prie de me rapporter celles qui sont restées à faire.

Caroline écoutait Mme Delmis avec une surprise toujours croissante. Elle restait muette et interdite, cherchant à expliquer ce qui pouvait avoir causé le mécontentement de Mme Delmis. Les soixante francs étaient étalés sur la table sans qu'elle eût fait un mouvement pour les prendre ni pour parler.

Mme Delmis leva les yeux et fut touchée de l'expression douloureuse qui se répandait sur le visage de la pauvre fille.

«Prenez votre argent, reprit-elle avec plus de douceur; je ne dis pas que je ne vous payerai jamais la façon de vos quatre dernières robes, mais il faut pour cela que vous me les arrangiez, car je ne peux pas les mettre telles qu'elles sont... Parlez donc, Caroline; vous restez comme une statue sans dire un mot.»

CAROLINE. – Pardon, madame;... c'est que... je suis étonnée,... je ne comprends pas ce que madame me reproche... Comment, en quoi ai-je pu mécontenter madame?...

MADAME DELMIS. – En vous faisant passer pour ce que vous n'étiez pas, et en continuant à recevoir mes commandes après la mort de votre mère.

La surprise de Caroline redoubla.

CAROLINE. – Mais... madame m'a elle-même apporté ses robes à faire... Depuis la mort de maman, j'ai plus que jamais besoin de travailler... Je ne comprends pas davantage, ce que madame me reproche.

– Je vous reproche de m'avoir gâché mes robes, qui vont horriblement, s'écria Mme Delmis avec impatience, et de ne m'avoir pas prévenue que c'était votre mère qui les taillait et bâtissait, et que vous ne savez que coudre l'ouvrage déjà préparé.

CAROLINE. – On a dit cela à madame! et madame l'a cru! Et depuis trois ans que madame me connaît, elle a pu croire à cette calomnie!... Je ne demande pas à madame de qui elle la tient, je ne le devine que trop; mais tout ce que je puis dire, c'est que jamais ma mère n'a touché à mon ouvrage, qu'elle n'avait pas la force de tenir des ciseaux, et que l'ouvrage que j'ai livré à madame, et dont elle a été contente,

était de moi et de moi seule... Madame pense bien que je ne réclamerai pas l'argent qu'elle me refuse et que j'avais pourtant bien gagné... J'ai l'honneur de présenter mon respect à madame en la quittant pour ne plus revenir, et de la remercier une dernière fois de ses bontés passées pour moi et ma pauvre mère.

Ce fut au tour de Mme Delmis d'être surprise des paroles calmes et dignes de Caroline, qui sortit avant que Mme Delmis pût la retenir.

VI - Explications

En retournant chez elle, elle rencontra Mlle Rose, qui la salua d'un air moqueur. Caroline passa sans la regarder, et, en rentrant chez elle, elle ferma la porte, alla se jeter à genoux près du lit vide de sa mère, et éclata en sanglots. Gribouille la regardait avec étonnement: «Pourquoi pleures-tu si fort, pauvre Caroline?» lui dit-il en essayant de la soulever.

CAROLINE, *tressaillant*. – Tu es là, Gribouille? Je me croyais seule.

GRIBOUILLE. – Pourquoi pleures-tu? Dis, ma soeur, pourquoi pleures-tu?

CAROLINE. – Parce que Mme Delmis croit que je l'ai trompée; que je ne sais pas travailler; que j'ai manqué ses robes; que c'était maman qui les taillait. Elle dit qu'elle ne me payera pas le travail de toute la semaine dernière; qu'elle ne me fera plus travailler.

GRIBOUILLE. – Tu pleures pour cela! Tu sais pourtant bien que cela n'est pas vrai!

CAROLINE. – Oui, mais ça fait de la peine de s'entendre accuser de tromperie quand on est honnête.

GRIBOUILLE. – Vraiment! Eh bien! c'est drôle: moi ça ne me fait rien. Quand on m'a dit un jour: «Gribouille, tu as volé des pommes; il m'en manque beaucoup»**,** j'ai ri, moi, et j'ai répondu: «Je ne vous ai rien volé du tout; cherchez le voleur ailleurs; ce n'est pas moi.» Si Mme Delmis me disait: «Gribouille, tu as mal bêché mon jardin, les pois ne lèvent pas...»**,** je répondrais sans me troubler: «Madame, j'ai bien bêché votre jardin. Si les pois ne lèvent pas, prenez-vous-en à Mlle Rose, qui pourrait bien m'avoir joué un méchant tour.» Et si elle disait: «Tu es un méchant, tu es un ingrat»**,** je dirais, toujours sans me déferrer: «Madame se trompe, je suis bon et reconnaissant; madame devrait être honteuse d'avoir de mauvaises pensées comme elle en a.» Si tu veux, ma soeur, je vais aller dire à Mme Delmis que tu es honnête, que tu travailles parfaitement, que tu n'as pas manqué ses robes, que c'est elle qui est une voleuse en ne te les payant pas, et que c'est tant pis pour elle si elle ne te fait plus travailler. Veux-tu? J'y vais tout de suite.

CAROLINE. – Non, non, Gribouille, je t'en prie; ne lui dis rien; laisse-la garder son argent. J'ai bien d'autres pratiques qui me feront travailler; j'espère ne pas manquer d'ouvrage; je commence à en avoir plus que je n'en peux faire. J'ai encore des robes et du linge à finir pour la femme de l'adjoint, et puis pour la maîtresse d'école et pour quelques autres encore.

GRIBOUILLE. – Mais tu ne vas plus pleurer?

CAROLINE. – Non, je te le promets; je vais me mettre à l'ouvrage.

GRIBOUILLE. – À la bonne heure. Tu sais que M. le curé nous dit qu'il faut être content de tout ce que

le bon Dieu nous envoie. Je suis toujours content, moi...

CAROLINE, *souriant*. – Excepté quand tu t'ennuies près de ton linge à laver.

GRIBOUILLE, *riant*. – Ah! oui; c'est vrai! j'ai été bête ce jour-là, mais... j'ai réfléchi depuis, et je n'ai pas perdu mon temps, je t'assure.

Pendant que Gribouille parlait, quelqu'un frappait à la porte.

«Entrez, dit Caroline. Tiens, c'est Thomas!

– Pardon, mam'zelle; c'est moi qui viens de la part de Mme Grébu, l'épouse de l'adjoint, pour vous demander ses robes.»

CAROLINE. – Je ne les ai pas encore commencées, mon petit Thomas; je vais m'y mettre tout de suite.

THOMAS. – Non pas, non pas, mam'zelle; Mme Grébu demande ses robes en pièces; elle pensait bien que vous n'aviez pas encore eu le temps de les faire.

CAROLINE. – Elle ne veut donc pas que je les lui fasse?

THOMAS. – Faut croire que non, mam'zelle.

CAROLINE. – Et pourquoi? Le sais-tu?

THOMAS. – Je ne sais pas, mam'zelle. Je passais devant la maison de Mme la mairesse: Mme Grébu, qui était dedans, m'appelle par la fenêtre; j'approche; elle me dit:

«Thomas, cours vite chez Caroline; demande-lui mes robes, qu'elle me les rende finies ou pas finies, et tous les morceaux avec; j'espère qu'elle ne les a pas encore commencées.»

CAROLINE. – Et Mme Delmis était avec elle?

THOMAS. – Non, il n'y avait que Mlle Rose, qui riait, qui riait de si bon coeur que le rire m'a gagné aussi, moi; et je suis parti courant et riant.

CAROLINE. – C'est bien, mon petit Thomas. Gribouille, va chercher les robes en pièces qui sont dans la grande armoire du cabinet; enveloppe-les dans un papier gris que tu trouveras en haut de l'armoire, et donne-les à Thomas; ne te trompe pas.

Gribouille, très empressé d'obéir à sa soeur, courut à l'armoire, prit les robes après les avoir bien examinées, les enveloppa dans le papier et les remit à Thomas.

«Adieu, mam'zelle, dit Thomas en emportant le paquet. Bonsoir, Gribouille.

– Encore une méchanceté de Rose, pensa Caroline; pourvu qu'elle ne fasse pas perdre ainsi toutes mes pratiques!»

Caroline, qui avait beaucoup d'autres ouvrages à terminer, alla, après quelques instants de tristes réflexions, chercher du linge à coudre. La première chose qui frappa ses regards en ouvrant l'armoire, fut le paquet des robes en pièces de Mme Grébu.

«Gribouille, Gribouille! s'écria-t-elle effrayée, qu'est-ce que tu as donné à Thomas? Voici les robes de Mme Grébu que je retrouve dans l'armoire.»

GRIBOUILLE. – J'ai donné les robes en pièces, comme tu m'as dit.

CAROLINE. – Quelles robes donc? Je n'en avais pas d'autres, et les voici.

GRIBOUILLE. – Ce n'est pas celles-là que j'ai données; elles sont neuves; j'ai donné les vieilles, celles que tu as serrées ici l'autre jour, parce qu'elles étaient en pièces et que tu ne pouvais plus t'en servir.

CAROLINE. – Miséricorde! Qu'as-tu fait? Ils vont croire que je veux les voler. Cours, mon pauvre Gribouille, rattrape Thomas, ramène-le, dis-lui que tu t'es trompé, que j'ai les robes.

GRIBOUILLE. – J'y vais, ma soeur, j'y vais! C'est-y du malheur que Caroline dise toujours une chose pour une autre! Et puis on dit que c'est moi qui suis bête.

Gribouille pensait ainsi tout en courant; il eut beau se presser, Thomas, qui avait couru aussi, était arrivé avant lui. Il avait remis le paquet à Mme Grébu, qui poussa un cri en l'ouvrant.

«Tenez ma chère, voyez ce qu'elle m'envoie en place de mes belles robes neuves»**,** dit-elle en faisant voir à Mme Delmis trois vieilles robes en loques, qu'elle étalait avec indignation.

MADAME DELMIS. – Mais c'est abominable, ça! C'est à la faire arrêter. Monsieur Delmis, monsieur Delmis, continua-t-elle, venez donc par ici, dépêchez-vous; c'est pressé.

– Qu'y a-t-il? dit M. Delmis en sortant de son cabinet de travail.

MADAME GRÉBU. – Il y a, monsieur, qu'il faut faire arrêter Caroline Thibaut comme voleuse: elle a gardé deux robes en pièces que je lui avais données à faire, et voilà ce qu'elle m'envoie en place.

LE MAIRE. – Pas possible! il y a quelque méprise là-dessous.

MADAME GRÉBU. – Quelle méprise voulez-vous qu'il y ait? Je lui demande mes robes; elle m'envoie ce que vous voyez. C'est par trop fort en vérité!

MONSIEUR DELMIS. – C'est précisément parce que c'est trop fort, que je dis et maintiens qu'on s'est trompé, qu'il y a erreur.

MADAME DELMIS. – Vous êtes toujours comme ça, monsieur. Delmis: vous n'écoutez personne, vous ne croyez personne; il semblerait qu'il n'y ait que vous de sensé dans le monde. Moi, je dis qu'il y a vol et je vous somme, comme maire, au nom de mon amie madame l'adjointe, de faire arrêter la voleuse.

M. Delmis sourit en levant les épaules; au moment où il allait répondre, Gribouille entra précipitamment dans la chambre, suivi ou plutôt saisi par Mlle Rose, qui le retenait de toutes ses forces et dont il cherchait à se débarrasser à coups de pied et à coups de poing. Les deux femmes poussèrent un cri suivi de plusieurs autres.

«À l'assassin! criaient-elles, à l'assassin! C'est le frère de la voleuse! Il égorge Rose! Au secours!

– Taisez-vous donc! cria d'un ton impérieux M. Delmis: vous allez ameuter toute la ville.

– C'est ce que nous voulons, puisque vous n'avez pas le courage d'arrêter les coupables, riposta Mme Delmis.

MONSIEUR DELMIS. – Silence! Rose, lâchez Gribouille; laissez-le parler! Que veux-tu, mon garçon?

GRIBOUILLE. – C'est ma soeur qui m'envoie, monsieur le maire, pour vous dire qu'elle s'est mal expliquée, comme elle en a l'habitude avec moi; elle m'a dit: «Va chercher dans l'armoire les robes en pièces de Mme Grébu». Moi, je comprends que des robes en pièces sont des robes en pièces,... en morceaux,... n'est-ce pas, monsieur le maire?

– Continue, Gribouille, dit le maire en souriant; car il commençait à comprendre.

GRIBOUILLE. – Je prends les robes les plus déchirées, les plus en pièces, comme elle l'avait dit elle-même; je les enveloppe dans le papier gris, comme elle me l'avait dit, et je les donne à Thomas, toujours comme elle me l'avait dit. Mais voilà qu'après être restée un moment, tout comme une statue, sans bouger, sans sourire, toute pâle, elle va à l'armoire et crie: «Ah! mon Dieu! Gribouille! Miséricorde! les robes! les voilà! les voici! Cours vite! Elles diront! elles croiront! Dis que tu t'es trompé! que j'ai les robes!...» Et je ne sais quoi encore: de voleuse, de Thomas, de le rattraper. Et alors, monsieur le maire, j'ai couru, couru; mais Thomas avait couru plus vite que moi. Et puis ne voilà-t-il pas que Mlle Rose me barre le passage! «Tu n'entreras pas, me dit-elle. – J'entrerai, que je lui réponds. – Tu n'iras pas. – J'irai.» Bref, elle me saisit par ma veste; je lui lance un coup de pied; elle m'assène un coup de poing... et fameux, encore... Je me débats de mon mieux, je joue des pieds et des mains, et me voici, toujours pour obéir à ma soeur.

Le maire, que le récit de Gribouille avait beaucoup amusé, se tourna vers les dames.

«Vous voyez! qui avait raison de nous deux?»

Ensuite, se tournant vers Rose, qui était restée à la porte, rouge et haletante:

«Rose, si jamais vous recommencez ce que vous avez fait aujourd'hui, vous quitterez mon service immédiatement.»

S'adressant ensuite à Gribouille:

«Prends ton paquet de robes, mon pauvre garçon, et dis à ta soeur qu'elle ne s'afflige pas, qu'elle renvoie à Mme Grébu ce qui lui appartient, et que, si elle a besoin de moi, je suis prêt à lui rendre service. Toi, tu es un bon garçon, très bon,... très honnête; je m'intéresse à toi et à ta soeur. Dis-le à Caroline.»

Gribouille, enchanté, salua M. le maire, Mme Delmis et Mme Grébu.

«Ces dames ont-elles quelques ordres à me donner? leur dit-il de son air le plus aimable.

– Va-t'en et ne mets plus les pieds chez moi», répondit Mme Delmis.

Gribouille la regarda d'un air étonné, ne répondit pas et sortit en adressant un dernier salut au maire.

«Qu'avez-vous donc contre ce pauvre Gribouille?» dit M. Delmis en souriant.

MADAME DELMIS, *avec humeur.* – J'ai ce que j'ai: cela ne vous regarde pas; il ne vaut pas mieux que sa soeur.

MONSIEUR DELMIS. – Je croyais sa soeur une de vos grandes favorites: c'est à elle que vous donnez à faire toutes vos robes.

MADAME DELMIS. – Je donnais: je ne donne plus.

MONSIEUR DELMIS. – Pourquoi cela? Est-ce parce qu'elle a perdu sa mère et qu'elle a plus besoin que jamais de gagner son pain?

MADAME DELMIS. – Parce qu'elle m'a si bien manqué mes dernières robes, que je ne peux pas les porter.

MONSIEUR DELMIS. – Je croyais qu'elle travaillait si bien.

MADAME DELMIS. – Oui, tant que sa mère a vécu, parce que c'était sa mère qui taillait et préparait l'ouvrage.

MONSIEUR DELMIS. – Qui est-ce qui vous a dit cela?

MADAME DELMIS. – C'est Rose.

MONSIEUR DELMIS. – Ah! ah! c'est Rose. Et comment l'a-t-elle su?

MADAME DELMIS. – Elle l'a su, parce qu'on le lui avait dit; elle l'a cru parce qu'elle a vu mes robes allant horriblement.

MONSIEUR DELMIS. – Qui est-ce qui vous a apporté vos robes à essayer?

MADAME DELMIS. – C'est Rose.

MONSIEUR DELMIS. – Depuis quand les avait-elle?

MADAME DELMIS. – Depuis cinq minutes.

MONSIEUR DELMIS. – Ah!... Alors c'est différent!

MADAME DELMIS. – Différent! Quoi, différent? Qu'est-ce que vous pensez?

MONSIEUR DELMIS. – Je croyais, si elle les avait eues de la veille, qu'elle les aurait retaillées, retravaillées, par méchanceté contre Caroline, qu'elle déteste.

MADAME DELMIS. – Qu'elle déteste? Mais, au contraire, elle l'aime assez; elle me le disait encore ce matin.

MONSIEUR DELMIS. – Pendant qu'elle perdait Caroline dans votre esprit! Mes rapports de police me font savoir positivement qu'elle la déteste et que c'est une mauvaise femme. Êtes-vous bien sûre que les robes n'avaient pas été apportées de la veille?

MADAME DELMIS. – Elle me l'a dit; je n'ai pas pris d'autres informations, comme vous pensez.

M. Delmis ne dit plus rien, et, saluant Mme Grébu, il rentra dans son cabinet.

Ces dames, restées seules, se regardèrent.

«Qu'en pensez-vous?» dit enfin Mme Grébu.

MADAME DELMIS. – Je n'en sais rien; je ne sais que croire. Tenez, ma chère, faisons une chose: prenons les robes et allons les montrer à Caroline, comme pour les faire arranger.

MADAME GRÉBU. – Je ne demande pas mieux; allons.

Mme Delmis fit un paquet de ses deux robes et alla chez Caroline, accompagnée de Mme Grébu. Quand ces dames entrèrent, Caroline, surprise et effrayée, se leva précipitamment.

MADAME DELMIS. – N'ayez pas peur, Caroline; on m'avait dit ce matin que vous ne saviez pas faire les robes, que c'était votre mère qui les taillait; je l'ai cru parce que mes robes étaient manquées, et je vous les apporte pour que vous voyiez si vous pouvez les arranger.

CAROLINE. – Je remercie bien madame; je n'osais pas le demander, d'après ce que madame avait dit ce matin.

Et Caroline, défaisant le paquet, examina une robe, puis l'autre.

CAROLINE. – Les corsages et les manches ont été retouchés, madame: on les a retaillés.

MADAME DELMIS. – C'est impossible! je les ai essayées cinq minutes après que vous les avez apportées.

Caroline parut surprise.

CAROLINE. – Madame me permettra-t-elle de lui demander quand elle les a essayées?

MADAME DELMIS. – Ce matin, à dix heures.

CAROLINE. – Je les ai apportées hier, avant quatre heures de l'après-midi.

MADAME DELMIS. – J'y étais: pourquoi ne me les avez-vous pas montées?

CAROLINE. – Mlle Rose n'a pas voulu; elle nous a dit que madame était occupée.

– C'est très singulier, dit Mme Delmis.

CAROLINE. – Madame veut-elle voir? Voici des points défaits; voilà des morceaux d'étoffe coupés. Que madame voie comme c'est mal cousu; madame sait que je n'ai pas l'habitude de livrer de l'ouvrage mal fait.

MADAME DELMIS. – C'est vrai. Votre ouvrage est toujours propre et fait avec soin.

CAROLINE. – Si madame veut me laisser ces robes, je tâcherai de les arranger, en y mettant des morceaux du mieux qu'il me sera possible. Seulement je prierai madame de venir les essayer ici.

– Bien, très bien! dit Mme Delmis en souriant: je devine ce que vous craignez... Gribouille, est-ce que Rose aime ta soeur?

GRIBOUILLE. – Non, madame, elle la déteste.

MADAME DELMIS. – Pourquoi cela, et depuis quand?

Gribouille raconta à Mme Delmis l'aventure de la robe, la colère de Mlle Rose, ses menaces au sujet des robes faites par Caroline. Mme Delmis, surprise, écoutait, tantôt riant des naïvetés de Gribouille, tantôt indignée de la méchanceté de Rose.

MADAME DELMIS. – J'aurai soin que ces mauvais procédés ne recommencent pas, ma pauvre Caroline; Mlle Rose aura son paquet à mon retour.

GRIBOUILLE. – Madame veut-elle que je le lui porte?

MADAME DELMIS, *riant.* – Non, non, Gribouille; le paquet que je veux lui donner sera une bonne gronderie et un avertissement de chercher une autre maison que la mienne pour exercer ses méchancetés.

Mme Delmis dit adieu à Caroline et à Gribouille, et sortit pour retourner chez elle, accompagnée de Mme Grébu, qui n'avait pas dit une parole.

MADAME DELMIS. – Je m'étonne que vous n'ayez pas parlé; je croyais que vous alliez dire à Caroline de faire vos robes.

MADAME GRÉBU. – J'aime mieux attendre que les vôtres soient arrangées, pour me bien convaincre que c'est vraiment elle qui les fait.

MADAME DELMIS. – Comment! vous croyez encore ce que nous a dit cette méchante Rose?

MADAME GRÉBU. – Pas tout à fait, mais un peu; j'ai besoin d'une preuve, et vos robes en seront une.

Ces dames rentrèrent; Rose était sortie. Peu de temps après, Mme Delmis reçut la visite de plusieurs amies, qui toutes venaient la consulter sur ce qu'elles devaient faire au sujet de Caroline, qui avait abîmé les robes de Mme Delmis, et qui devait les manquer toutes, ne sachant pas les tailler.

«De qui tenez-vous ce mensonge? demandait Mme Delmis.

– De Rose»**,** répondaient toutes ces dames.

Mme Delmis justifiait Caroline, et défaisait ainsi le mal qu'aurait voulu lui faire son ennemie.

VII - Vaisselle brisée

Quand Rose fut de retour, Mme Delmis la fit venir, lui fit part de ce qu'elle avait appris, la prévint qu'elle ne la garderait pas à son service et qu'elle allait chercher une nouvelle bonne. Mlle Rose fit semblant de pleurer, protesta de son innocence et fit mine de vouloir s'évanouir. M. Delmis, qui entrait au même moment, saisit une cruche pleine et versa toute l'eau sur Mlle Rose, qui revint promptement à elle et lança à son maître un regard plein de vie et de colère.

MONSIEUR DELMIS, *avec un rire moqueur.* – Je vous engage, Rose, à vous souvenir de cet excellent procédé pour faire revenir les gens évanouis: de l'eau jusqu'à ce qu'on soit tout à fait bien.

Mlle Rose n'osa pas répondre; elle sortit précipitamment. Quand elle fut dans sa cuisine, elle pleura de rage et, dans sa colère, elle versa du sucre dans les plats salés, du sel et du poivre dans les crèmes et les pâtisseries; le reste du dîner fut assaisonné de la même façon, de sorte qu'il ne fut pas mangeable. Mme Delmis s'écria que Rose voulait les empoisonner. M. Delmis alla à la cuisine et fit à Rose des reproches auxquels celle-ci répondit avec humeur. M. Delmis se fâcha; Mlle Rose s'emporta. M. Delmis la menaça de la faire partir sur-le-champ; Mlle Rose répondit qu'elle s'en souciait comme d'une bulle d'air; qu'elle ne tenait pas à la maison; qu'elle n'aurait pas de peine à trouver mieux, etc.

MONSIEUR DELMIS. – Faites vos paquets: vous partirez dès demain.

ROSE. – Avec plaisir et sans regret; j'en dirai de belles de votre maison.

MONSIEUR DELMIS. – Votre méchante langue dira ce qu'elle voudra quand vous ne serez plus chez moi: jusque-là taisez-vous!

ROSE. – Plus souvent que je me tairai. Je suis libre de ma langue, moi, et personne n'a le droit de m'empêcher de m'en servir.

Rose se trouvait dans le lavoir pendant cette scène. Pour couper court à ses impertinences, M. Delmis tira la porte et l'enferma à double tour; n'écoutant ni ses cris ni ses menaces, il retira la clef, la mit dans sa poche et remonta dans la salle à manger, où Mme Delmis et les enfants achevaient leur dîner avec du fromage, du beurre, des radis, des fruits, qui avaient échappé à la fureur de Rose.

MADAME DELMIS. – Eh bien, comment excuse-t-elle son détestable dîner?

MONSIEUR DELMIS. – L'excuser! Ah oui! elle m'a dit cinquante sottises. Je l'ai mise à la porte: elle a redoublé ses injures et ses menaces. Enfin, je l'ai enfermée dans le lavoir, et je vais l'y laisser jusqu'au soir, pour rafraîchir son sang échauffé par la colère.

À peine M. Delmis finissait-il de parler qu'on entendait un grand bruit dans la cuisine, qui se trouvait au-dessous de la salle à manger.

«Qu'est-ce donc? s'écria M. Delmis. Encore! et encore!... Mais qu'arrive-t-il donc? on dirait que c'est de la vaisselle qu'on brise.»

MADAME DELMIS. – Grand Dieu! le lavoir était plein de vaisselle! Monsieur Delmis, qu'avez-vous fait? C'est Rose qui brise tout.

MONSIEUR DELMIS. – J'ai enfermé le loup dans la bergerie; je vais vite arrêter les dégâts.

MADAME DELMIS. – Arrêter! quand tout est brisé. Mes belles tasses de porcelaine à fleurs qui étaient au lavoir! Ah! Monsieur Delmis, pourquoi avoir enfermé là-dedans cette méchante fille?

MONSIEUR DELMIS. – Est-ce que je savais, moi?... Allons! encore quelque chose de cassé; j'y cours.

Et M. Delmis, suivi de Mme Delmis, que suivaient les enfants, courut au lavoir et ouvrit la porte. Un spectacle déplorable s'offrit à leurs regards: assiettes, tasses, plats, soupières, etc., tout était à terre, brisé en mille morceaux. Mlle Rose, armée d'un sabot, achevait le peu d'objets que sa fureur avait épargnés; l'oeil étincelant, le visage en feu, les cheveux en désordre, les bras nus, elle ressemblait à une furie. Quand elle vit la porte ouverte, elle se précipita pour se frayer un passage. «Vous allez goûter de la prison!» s'écria M. Delmis, qui voulut l'arrêter en la saisissant par ses jupes; mais, d'un coup de sabot, elle lui fit lâcher prise et se sauva, laissant Mme Delmis et les enfants saisis de frayeur.

«Quelle furie! s'écria M. Delmis. Je ne peux pas laisser impunie une semblable conduite. En qualité de maire, je pourrais la faire poursuivre et mettre en prison.»

M. Delmis remonta chez lui pendant que sa femme et ses enfants constataient les dégâts et cherchaient vainement de la vaisselle échappée à sa colère: rien n'avait été oublié; tout était brisé.

«Qu'allons-nous faire, maman? dit Émilie: nous n'avons plus personne pour nous servir.»

MADAME DELMIS. – Je n'y ai pas encore songé, ma petite; nous en causerons quand ton père sera revenu.

ÉMILIE. – En attendant, si vous voulez, maman, Georges et moi, nous ferons l'ouvrage de la maison.

MADAME DELMIS. – Impossible, mes chers enfants. Comment iriez-vous au marché? comment feriez-vous la cuisine? Et puis tout le service de la table, de l'appartement, vous ne le pourriez pas!

ÉMILIE. – Eh bien, maman, si nous demandions à Caroline de venir nous aider!

MADAME DELMIS. – Tiens! c'est une bonne idée que tu as là; nous irons lui en parler dès que ton père sera de retour au salon.

GEORGES. – Voulez-vous que j'aille voir s'il y est, maman?

MADAME DELMIS. – Oui, mon ami! viens me le dire tout de suite.

Georges se précipita vers l'escalier et trouva son père qui revenait. Mme Delmis, allant à lui, proposa de sortir pour aller demander à Caroline de leur venir en aide jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une bonne.

«Très volontiers, dit M. Delmis; je crois que vous avez là une excellente pensée, qu'on pourrait même rendre encore meilleure.»

MADAME DELMIS. – Comment cela?

MONSIEUR DELMIS. – En proposant à Caroline d'entrer tout à fait à notre service.

MADAME DELMIS. – C'est vrai! Mais que fera-t-elle de Gribouille?

MONSIEUR DELMIS. – Elle le mettra dans quelque maison ou établissement de charité; il est évident que Gribouille ne peut entrer au service de personne.

Mme Delmis prit son chapeau et une ombrelle, et on alla chez Caroline. M. Delmis fit part à sa femme des réflexions qu'il avait faites au sujet de l'arrestation de Mlle Rose, qui n'aurait pu échapper à la prison qu'elle avait méritée.

«Cette femme verrait tout son avenir perdu, dit-il; j'ai préféré lui en laisser la peur sans exécuter ma menace.»

Caroline fut très surprise de voir M. et Mme Delmis. Gribouille leur offrit des chaises. Mme Delmis expliqua à Caroline le but de leur visite.

«Je remercie bien madame de la confiance dont elle m'honore, répondit Caroline avec simplicité, et je regrette beaucoup, oui, beaucoup, de ne pouvoir accepter l'offre si obligeante de madame.»

MADAME DELMIS. – Pourquoi pas, Caroline? Je vous offre plus de gages que ce que vous gagneriez dans toute votre année par le travail le plus obstiné.

CAROLINE. – Je ne puis abandonner mon frère, madame; que deviendrait-il sans moi?

– Ne vous inquiétez pas de votre frère, Caroline, dit M. Delmis: je me charge de le faire recevoir dans quelque établissement de charité où il sera très bien.

Caroline se retourna vers Gribouille; il la regardait avec tristesse et affection. Elle répondit en secouant la tête:

«Jamais, monsieur; jamais je n'abandonnerai Gribouille; je l'ai promis à ma mère: mon frère ne me quittera jamais.»

MADAME DELMIS. – Ce n'est pas raisonnable, Caroline; votre existence serait bien plus heureuse et plus assurée chez moi; vos gages dépasseront ce que vous gagneriez en restant chez vous; si vous êtes malade, vous serez soignée et payée tout de même: tandis qu'une maladie vous mettrait dans la misère ainsi que Gribouille.

CAROLINE. – Il y a du vrai dans ce que dit madame: mais je ne peux pas manquer à la promesse faite à ma mère, ni oublier que, loin de moi, mon pauvre frère serait malheureux.

GRIBOUILLE, joignant les mains, et les yeux pleins de larmes. – Caroline, Caroline, ne t'en va pas; oh! ne t'en va pas! Si je ne te voyais pas, je mourrais comme maman.

CAROLINE. – Non, mon frère, non, je ne m'en irai pas; jamais! à moins que le bon Dieu ne me sépare de toi par la mort.

GRIBOUILLE. – Alors ce serait différent! je saurais que tu es heureuse, que le bon Dieu veut t'avoir, et alors, je tâcherais de mourir aussi bien vite pour te rejoindre.

– Écoutez, Caroline, reprit M. Delmis, ému du dévouement de la soeur et de l'affection du frère, écoutez; il y a moyen de tout arranger: entrez chez moi avec Gribouille. Tous les obstacles tombent par cet arrangement.

CAROLINE. – Avec Gribouille! Oh! monsieur, c'est trop bon, trop généreux, en vérité... Je n'ose pas accepter. Je craindrais... Monsieur oublie peut-être...

MONSIEUR DELMIS, *souriant*. – Non, je n'oublie rien, Caroline, mais je pense que Gribouille nous sera très utile pour bien des choses: le service de table, frotter les appartements, aider au jardin, faire des commissions... Oh! soyez tranquille; je vois bien ce que vous craignez. Je lui expliquerai si bien mes commissions, qu'il ne pourra pas s'y tromper.

GRIBOUILLE. – C'est-y possible! Je logerais chez vous? je mangerais chez vous? je travaillerais pour vous? je ne quitterais pas ma soeur, ma bonne Caroline?

MONSIEUR DELMIS. – Oui, mon garçon, je vous propose tout cela à vous deux. Acceptez-vous?

GRIBOUILLE. – Oh! moi d'abord, j'accepte. Accepte, Caroline, accepte donc. Dépêche-toi; monsieur n'a qu'à changer d'idée.

MONSIEUR DELMIS, *riant*. – Non, non, Gribouille; je ne change pas une idée quand elle est bonne. Je ne change que les mauvaises.

GRIBOUILLE. – C'est bien! très bien! Je puis dire que j'approuve monsieur: je l'engage bien à continuer. Certainement monsieur aura toute mon estime et celle de ma soeur; n'est-ce pas, Caroline?

CAROLINE. – Pardon, monsieur, si j'ai l'air d'hésiter; je suis si reconnaissante de l'offre si généreuse de monsieur et de madame, que je ne sais comment m'exprimer. Ce sera un véritable bonheur pour moi de pouvoir reconnaître par mon zèle, par mon dévouement, toutes les bontés de monsieur et de madame.

MADAME DELMIS. – Vous acceptez donc, Caroline?

CAROLINE. – Madame peut-elle douter que j'accepte, et avec quelle reconnaissance, quel bonheur!

MONSIEUR DELMIS. – Alors, ma bonne Caroline, il faut que vous entriez tout de suite, car Rose est partie.

CAROLINE. – Elle a quitté madame?

MONSIEUR DELMIS. – C'est-à-dire que c'est moi qui l'ai chassée, pour des injures grossières qu'elle m'a adressées.

Caroline réprima sa surprise et son indignation, de crainte d'irriter davantage contre Rose; elle demanda la permission de n'entrer que le lendemain, pour tout ranger et mettre en ordre dans sa maison et pour rendre à quelques personnes du linge et des robes qu'on lui avait donnés à faire. M. et Mme Delmis y consentirent, prirent congé de Caroline en lui recommandant de venir le lendemain de bonne heure pour

le déjeuner, et la laissèrent avec Gribouille.

À peine M. et Mme Delmis eurent-ils fermé la porte, que Gribouille commença à témoigner sa joie par des sauts et des gambades qui firent sourire Caroline.

«Quel bonheur! criait-il. Les braves gens!... En voilà des gens respectables!... Le bon maître que fera M. Delmis!... Et comme nous les servirons bien! et comme je les aiderai! et comme j'amuserai les enfants! Je jouerai à tous les jeux, au cheval, à l'âne, au mouton, à tout ce qu'ils voudront!... Et je serai toujours avec toi! Je ne te quitterai jamais! Oh! Caroline, Caroline, quel bonheur!»

Caroline, plus calme, partageait le bonheur de son frère; elle s'effrayait bien un peu de ce qu'elle aurait à faire et de ce qu'elle craignait de mal faire; ainsi de la cuisine: pour leur petit ménage elle s'en tirait bien, mais réussirait-elle pour une table mieux servie et plus recherchée?

«J'aurais dû le dire, pensait-elle; ils me croiront peut-être plus habile cuisinière que je ne le suis. Je ferai de mon mieux certainement, mais je ne suis pas savante; je ne sais faire aucun plat fin. Je le leur dirai; je serais désolée de les tromper.

– À quoi penses-tu, Caroline? dit Gribouille. Pourquoi ne parles-tu pas? Tu n'es donc pas contente?

– Très contente», répondit Caroline avec distraction et en arrêtant les yeux sur le lit de sa mère.

GRIBOUILLE. – Comme tu dis cela!... Tiens, tu vas pleurer... tes yeux sont pleins de larmes! reprit Gribouille en se rapprochant d'elle d'un saut et en la regardant avec inquiétude.

CAROLINE. – Non, je ne pleurerai pas... seulement je regardais le lit de maman, et je pensais... que...

GRIBOUILLE. – Qu'elle est bien contente de nous voir entrer chez Mme Delmis, n'est-ce pas?

CAROLINE. – Que... que je quitterai la maison où elle a vécu, où elle nous a aimés, où elle a cessé de vivre, s'écria Caroline ne pouvant plus contenir ses larmes.

GRIBOUILLE. – Qu'est-ce que ça fait, la maison, puisqu'elle est avec le bon Dieu, dans le ciel? M. le curé l'a dit; il te l'a bien dit; tu ne veux donc pas le croire?

CAROLINE. – Si fait, je le crois, mais j'aime à penser à elle.

GRIBOUILLE. – Et quand tu penses à elle, tu pleures? Ce n'est pas gentil, ça; ce n'est pas aimable pour elle; c'est comme si tu lui disais: «Ma chère maman, je sais que vous êtes bien heureuse, et j'en ai bien du regret; je sais que vous ne souffrez plus, j'en suis bien fâchée. Je voudrais que vous soyez encore ici à beaucoup souffrir, à ne pas dormir, à gémir, à pleurer, comme vous faisiez, pour que j'aie le plaisir de vous regarder souffrir, de vous soigner sans vous guérir, et de laisser Gribouille s'ennuyer tout seul pendant que je vous servirais.» Voilà ce que tu veux donc?

CAROLINE. – Comme tu arranges cela, Gribouille? dit Caroline en souriant à travers ses larmes. Mais je tâcherai de ne plus pleurer, et pour cela nous allons nous dépêcher de tout serrer, tout ranger, et de faire un paquet des effets et du linge dont nous aurons besoin chez nos nouveaux maîtres. Puis nous irons reporter l'ouvrage que ces dames m'avaient donné à faire, et nous reviendrons dormir une dernière fois chez nous, dans notre maison.

De crainte de se laisser encore dominer par une émotion qu'elle avait promis de surmonter, elle se mit immédiatement à l'oeuvre avec Gribouille, qui l'aidait avec une activité et une intelligence dont elle

ne l'aurait pas cru capable; ils passèrent plus de deux heures à nettoyer, à ranger les meubles, à serrer dans les armoires les effets et les objets qui ne pouvaient leur servir dans leur nouvelle position. Gribouille voulait tout emporter, livres, papiers, vieux vêtements, vaisselle; mais Caroline se borna à faire un paquet du linge et des vêtements habituels; elle y ajouta la montre de sa mère, le crucifix qui avait reçu son dernier soupir et une statuette de la sainte Vierge. Gribouille mit son catéchisme dans sa poche.

«Je l'emporte, dit-il, pour en apprendre chaque jour une page; je ne le comprends pas, mais ça ne fait rien: je saurai tout de même.»

VIII - Les bonnes amies

Quand ils eurent tout serré, tout rangé, Caroline enveloppa le linge et les robes à rendre à ses pratiques; Gribouille se chargea du paquet, et ils allèrent reporter ces objets aux personnes auxquelles ils appartenaient.

«Je suis bien aise pour vous, dit Mme Grébu, que vous entriez chez cette chère Mme Delmis, quoique j'aurais pu vous avoir une maison plus agréable, avec moins de monde, moins d'ouvrage, plus de gages, des présents, un service moins tyrannique; mais... la chose est faite,... il n'y faut plus songer; seulement, si vous vous trouvez trop mal chez les Delmis, je vous offre ma maison. Si j'avais pensé que vous voulussiez vous placer, j'aurais certainement prévenu les Delmis; mais... ils sont toujours si sournois, si en dessous,... on ne sait jamais d'avance ce qu'ils vont faire... Non pas que je ne les aime de tout mon coeur, ces chers amis: seulement... pour aimer les gens, on n'est pas aveugle,... on voit ce que l'on voit... La pauvre Rose m'a raconté des choses!... Enfin, leurs affaires ne sont pas les miennes, Dieu merci!... Je vous souhaite plus de bonheur que n'en a eu Rose, ma pauvre Caroline. Et n'oubliez pas ce que je vous ai dit: chez moi, plus de gages, moins d'ouvrage et une bonne maîtresse. Adieu, au revoir, j'espère.»

Caroline et Gribouille saluèrent et sortirent; Caroline ne disait rien.

«Que penses-tu de Mme Grébu et de ce qu'elle nous a raconté?» dit Gribouille en regardant fixement sa soeur.

CAROLINE. – Je ne pense rien, car je n'y pense pas.

GRIBOUILLE. – Eh bien! moi, je pense quelque chose.

CAROLINE. – Que penses-tu?

GRIBOUILLE. – Je pense que Mme Grébu est une mauvaise femme, une fausse, une méchante, une trompeuse, et que je le lui dirai en face si elle vient faire des mamours à Mme Delmis.

CAROLINE. – Je te prie, Gribouille, de ne rien dire. Nous devons être discrets dans notre nouvelle position, et nous ne devons pas répéter aux uns ce que disent les autres. Ne répète rien, garde pour toi et pour moi ce que tu entends.

GRIBOUILLE. – Bien, ma soeur, je n'en parlerai qu'à toi; mais à toi je peux dire que Mme Grébu est une...

CAROLINE. – Chut! nous arrivons chez Mme Ledoux.

Caroline recommença son récit.

MADAME LEDOUX. – Bien fâchée, ma petite, de vous perdre comme couturière... C'est beau d'entrer chez M. le maire... Non pas que sa maison soit déjà si agréable,... le service y est bien dur; les enfants

sont méchants à n'y pas tenir; la pauvre Rose n'y mangeait pas son content; ils regardent à une bouchée de pain, ces Delmis... Ah!... c'est qu'ils veulent briller, paraître! Mme Delmis fait des toilettes!... Elle s'y ruine, dit-on! Mais... je vous fais tout de même mon compliment... Ce n'est pas que vous n'auriez pu vous placer mieux que cela... Si vous l'aviez seulement dit... Chez moi! quelle différence!... Ce sera peut-être pour plus tard... Vous n'y faites pas un bail pour la vie!... Adieu, Caroline, ma maison vous est ouverte, n'oubliez pas,... adieu.

– Encore une, dit Gribouille en sortant: c'est-il drôle qu'elles soient mauvaises comme ça! Elles sont si aimables avec Mme Delmis!

– C'est triste! dit Caroline. M. et Mme Delmis sont pourtant bien bons pour tout le monde.

GRIBOUILLE. – Hem! hem!

CAROLINE. – Qu'as-tu donc? Pourquoi fais-tu hem! avec ta grosse voix.

GRIBOUILLE. – C'est que... je ne voulais pas te le dire, mais je te le dirai tout de même. Mme Delmis n'a pas été très bonne pour toi tantôt... pour les robes,... tu sais?

CAROLINE. – Il faut penser qu'elle croyait que je l'avais trompée, que j'avais manqué ses robes.

GRIBOUILLE. – Pourquoi le croyait-elle? Est-ce qu'elle devait croire de toi une chose pareille? Pourquoi, au lieu d'écouter cette méchante Rose, n'est-elle pas venue te parler?

CAROLINE. – Parce qu'elle ne pouvait pas croire que Rose fût assez méchante pour mentir ainsi.

GRIBOUILLE. – Et elle pouvait croire que tu étais assez méchante pour la tromper ainsi?

CAROLINE. – Gribouille, tu deviens trop fin; sois bon et indulgent: pardonne à ceux qui t'offensent.

GRIBOUILLE. – Je veux bien pardonner à ceux qui m'offensent, mais pas à ceux qui t'offensent, toi.

CAROLINE. – Si le bon Dieu faisait comme toi, Gribouille, nous ne serions pas heureux.

GRIBOUILLE. – Le bon Dieu n'a jamais eu de soeur offensée.

CAROLINE. – Non, mais il a eu une mère! c'est bien pis!

GRIBOUILLE. – Tiens, c'est vrai!... Au fait, puisque nous entrons chez Mme Delmis, qui nous l'a demandé elle-même, je peux bien lui pardonner... Décidément, je lui pardonne.

Caroline ne répondit que par un sourire et entra chez Mme Piron, à laquelle elle remit, comme aux autres dames, l'ouvrage qu'elle n'avait pas le temps de finir.

«C'est fort ennuyeux! dit Mme Piron avec humeur. On ne se charge pas d'un travail qu'on ne veut pas faire! Ce n'est pas délicat du tout, mademoiselle!»

CAROLINE. – Madame sera assez juste pour comprendre que je ne pouvais pas prévoir la mort de ma pauvre mère, ni l'offre de Mme Delmis.

MADAME PIRON. – Vous pouviez faire attendre Mme Delmis jusqu'à ce que vous eussiez terminé mes robes. Elle ne serait pas morte pour attendre, ni vous non plus, je pense.

CAROLINE. – Mme Delmis se trouve fort embarrassée à cause du départ de Mlle Rose...

MADAME PIRON. – Rose l'a quittée? J'en suis bien aise! Ce sera une bonne leçon; cela lui apprendra à traiter ses domestiques avec plus de bonté... Ah! Rose est partie? Savez-vous pourquoi? Racontez-moi cela, Caroline.

CAROLINE. – Je n'y étais pas, madame; je ne sais rien et je ne puis rien raconter à madame.

MADAME PIRON. – Voyons, ma petite Caroline, ne soyez pas si discrète; je n'en parlerai à personne, je vous jure. Y a-t-il eu une scène? Est-ce Rose qui est partie, ou est-ce Mme Delmis qui l'a renvoyée. Qu'a dit M. le maire? a-t-il été prévenu du départ de Rose?

CAROLINE. – Je demande pardon à madame, mais en vérité je ne sais rien de ce que me demande madame.

MADAME PIRON. – Petite sotte! Vous faites la renchérie comme si vous faisiez déjà partie de la famille de ces Delmis. Allez, vous n'y tiendrez pas longtemps: c'est moi qui vous le dis... Une femme exigeante, avare, colérique, coquette, insupportable... Je vous souhaite bien du plaisir dans votre nouvelle condition. Vous faites bien d'apprendre à vous taire; il y en aurait de belles à raconter de ces gens-là si on voulait parler! Adieu, mademoiselle.

Et Mme Piron rentra dans sa chambre en fermant la porte avec violence. Gribouille riait sous cape; avant de suivre sa soeur qui se retirait, il alla doucement à la porte de la chambre de Mme Piron, et, tournant la clef, l'enferma à double tour. Il courut ensuite rejoindre Caroline au moment où elle se retournait pour le chercher.

CAROLINE. – Pourquoi es-tu resté en arrière? Que faisais-tu chez Mme Piron?

– Je l'ai punie, s'écria Gribouille se frottant les mains, riant et gambadant.

– Punie? Comment? dit Caroline effrayée.

GRIBOUILLE. – Je l'ai enfermée à double tour! Ah! ah! ah! Elle est en pénitence pour expier sa méchanceté.

CAROLINE. – Oh! Gribouille! elle va être furieuse quand elle s'en apercevra.

GRIBOUILLE. – Qu'est-ce que cela nous fait? Tant mieux! elle mérite d'être punie, car elle a été par trop méchante.

CAROLINE. – Retourne chez elle, Gribouille, et va lui ouvrir la porte: elle pourrait porter plainte et nous faire une mauvaise affaire.

GRIBOUILLE, *avec inquiétude*. – À toi, Caroline?

CAROLINE. – Oui, à moi comme à toi. Va vite, mon frère, ouvre-lui avant qu'elle se soit aperçue du tour que tu lui as joué.

Gribouille retourna sur ses pas et rentra dans la maison; quand il voulut tourner la clef, il entendit Mme Piron crier:

«Qui est-ce qui m'a enfermée? Ouvrez vite.»

GRIBOUILLE. – C'est moi, madame! moi Gribouille.

MADAME PIRON. – Imbécile! insolent! Je porterai plainte contre toi et ta sotte soeur. Ouvre tout de suite.

GRIBOUILLE. – Non; je n'ouvrirai que si vous me promettez de ne rien dire contre ma soeur.

MADAME PIRON. – Je ne promets rien; je ne veux rien promettre; je porterai plainte si je veux; ouvre tout de suite.

GRIBOUILLE. – Si vous dites un mot, je raconterai à Mme Delmis tout ce que vous avez dit sur eux, et comment vous avez questionné Caroline, et comment vous avez été en colère parce qu'elle n'a pas voulu vous faire aucun ragot sur M. et Mme Delmis.

– Petit misérable! s'écria Mme Piron consternée, c'est qu'il le ferait comme il le dit. Il est si bête!... Voyons, ouvre; je te promets de ne rien dire.

GRIBOUILLE. – Vous le jurez?

MADAME PIRON. – Oui, je le jure; ouvre donc.

– Voici! dit Gribouille en tournant la clef en se sauvant sans attendre que Mme Piron ouvrît la porte. Il fit bien, car elle tenait dans la main un pot plein d'eau, qu'elle crut lancer dans les jambes de Gribouille dès que la porte fut entrouverte; mais ce dernier était en sûreté hors de la maison, et Mme Piron eut la douleur d'avoir sali son plancher sans avoir satisfait sa vengeance. Gribouille la salua d'un air moqueur, et rejoignit sa soeur en riant de toutes ses forces.

«Pourquoi ris-tu, Gribouille? Qu'as-tu fait encore?» dit Caroline un peu inquiète.

Gribouille lui raconta ce qui venait de se passer entre lui et Mme Piron. Caroline, tout en grondant son frère, ne put s'empêcher de partager sa gaieté; ils rentrèrent chez eux, firent un souper frugal et se couchèrent après avoir terminé leurs derniers arrangements et avoir tout mis en ordre dans la maison qu'ils devaient quitter le lendemain.

Gribouille dormit profondément, se leva au premier appel de sa soeur et s'habilla à la hâte pour se rendre avec elle chez M. et Mme Delmis. Ils ne trouvèrent encore personne d'éveillé; ils allèrent à la cuisine pour commencer les préparatifs du déjeuner.

«Quel désordre! dit Caroline.

– Nous aurons affaire de tout nettoyer», dit Gribouille.

CAROLINE. – Tâche de trouver un balai; tu balayeras pendant que je laverai la vaisselle.

Gribouille alla du côté du lavoir:

«Ah! s'écria-t-il en apercevant la vaisselle brisée. Ma soeur, viens voir! les porcelaines, les

cristaux cassés!»

Caroline accourut et répéta le mot de Gribouille.

«Mon Dieu! mon Dieu! que va dire madame? Pourvu qu'elle ne croie pas que c'est nous qui avons tout brisé!»

GRIBOUILLE. – Pas une assiette, pas une tasse, pas un verre qui ne soit en morceaux! On ne peut seulement pas entrer sans marcher dessus.

CAROLINE. – Fais-en un tas pour débarrasser un peu le lavoir, tiens, voici un balai.

Ils se mirent à l'ouvrage, et, grâce à leur activité et à l'habitude qu'avait Caroline de tout tenir proprement, il ne resta bientôt plus d'autres traces des fureurs de Mlle Rose que le tas de vaisselle brisée que Caroline voulait faire voir à ses maîtres.

CAROLINE. – Apporte-moi de l'eau dans le seau que voici. Je vais allumer du feu et la faire chauffer.

Peu d'instants après, le feu pétillait et l'eau chauffait dans une bouillotte bien nettoyée, bien brillante. Mme Delmis entra dans la cuisine.

«Déjà à l'ouvrage! dit-elle d'un air satisfait. Est-ce vous qui avez nettoyé la cuisine? Elle en avait bon besoin.»

CAROLINE. – Oui, madame, nous avons balayé et nettoyé, mon frère et moi.

GRIBOUILLE. – Madame veut-elle voir ce qu'il y a dans le lavoir? Et que madame ne croie pas que c'est moi ou Caroline qui avons tout brisé.

MADAME DELMIS. – Non, non, je sais ce que c'est: c'est Rose qui s'est mise en colère quand nous l'avons renvoyée.

CAROLINE. – Madame ne sait pas que la porcelaine et les cristaux sont en mille morceaux?

MADAME DELMIS. – Je le sais; nous l'avons vu hier. Il faut ramasser tout cela, Gribouille.

CAROLINE. – C'est fait, madame.

MADAME DELMIS. – Déjà! comme vous avez travaillé!

GRIBOUILLE. – Oui, madame, c'est toujours comme cela! Caroline et moi, nous connaissons l'ouvrage; je crois que monsieur et madame vont être joliment servis.

CAROLINE. – Tais-toi donc, Gribouille. Il ne faut pas se vanter.

MADAME DELMIS. – Laissez-le dire, Caroline; il faut, au contraire, que le pauvre garçon dise ce qui lui passe par la tête.

GRIBOUILLE. – Vois-tu, Caroline, tu veux toujours me faire taire, et madame veut que je parle. – Mais si je disais à madame tout ce qui me passe par la tête!... J'en ai tant vu depuis hier!...

CAROLINE. – Mais finis donc, Gribouille; tu vas ennuyer madame.

MADAME DELMIS. – Pas du tout, pas du tout! Pauvre garçon! laissez-le parler.

CAROLINE. – C'est que je craindrais qu'il... n'usât trop de la bonté de madame, et...

GRIBOUILLE. – C'est-à-dire que tu as peur que je raconte à madame ce que nous ont dit hier les amies de madame... Drôles d'amies qu'a madame!

CAROLINE, d'un air de reproche. – Gribouille, Gribouille! tu avais promis...

GRIBOUILLE. – Oui, je t'ai promis et je tiens parole, tu vois bien. Je ne dis rien; madame est là pour témoigner que je n'ai rien dit des mauvais propos de Mme Grébu et de l'autre... Mme Ledoux, et puis cette autre... Mme Piron! Ah! ah! ah! Était-elle furieuse!... Si madame l'avait vue quand elle est sortie de sa chambre, après que je l'ai eu menacée de tout raconter à monsieur et à madame, et après qu'elle m'eut promis de ne pas porter plainte... Ah ah! ah! madame aurait ri comme moi, bien sûr.

MADAME DELMIS. – Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il donc? Qu'est-il arrivé?

Caroline avait vainement fait des signes à Gribouille; il ne la regardait pas et il allait reprendre la parole, lorsque Caroline s'empressa de répondre:

«Rien du tout, madame! rien qui vaille la peine d'être raconté à madame. J'ai reporté hier soir les robes de ces dames sans les faire: elles n'étaient pas contentes, voilà tout. Madame sait que Gribouille s'amuse de peu. Il a trouvé drôle de voir ces dames en colère, et c'est cela qu'il veut dire à madame.»

Gribouille voulut parler; mais il resta muet devant le geste impératif de sa soeur. Mme Delmis eut beau le questionner, l'interroger, elle ne put le faire sortir de son silence. Caroline lui demanda ses ordres pour le déjeuner et pour le travail de la journée. Mme Delmis lui expliqua son service, tout ce qu'ils avaient à faire, et, quand le déjeuner fut terminé, elle lui donna les clefs du garde-manger, du linge, de toutes les armoires. Gribouille les suivait partout, admirait tout, à la grande satisfaction de Mme Delmis qui lui permettait d'aider à tout. Caroline tremblait qu'il ne fit quelque gaucherie et qu'il ne dît quelque naïveté; mais Mme Delmis, loin de se fâcher, s'amusait des réflexions de Gribouille et l'engageait à les continuer. En regardant les robes contenues dans les armoires, Gribouille témoigna une grande admiration.

«Les jolies robes! les belles couleurs! Quel dommage que madame ne soit pas plus jeune! comme elles lui iraient bien!»

– Comment, plus jeune? Tu me trouves donc vieille? Tout le monde ne dit pas comme toi! dit Mme Delmis d'un air piqué.

GRIBOUILLE. – On ne dit pas! c'est vrai! Mais madame sait bien qu'on ne dit pas tout ce qu'on pense. Certainement que madame n'est pas vieille comme la mère Nanon, la servante du curé; mais, pour mettre des robes si jolies et si fraîches, j'aimerais mieux que madame fût comme Caroline.

– Quel âge me donnes-tu donc? reprit Mme Delmis s'efforçant de sourire.

– Je crois que madame n'a guère plus de quarante ans, dit Gribouille d'un air fin.

MADAME DELMIS. – Je te remercie! Tu es généreux!... Quarante ans!... En vérité!... quarante ans!...

Mais j'en ai à peine trente.

GRIBOUILLE. – Trente, quarante, ça ne fait rien; on dit que madame en a quarante parce qu'elle a l'air de les avoir, voilà tout.

CAROLINE, *inquiète.* – Madame a bien de la bonté d'écouter les folies de mon frère. Est-ce qu'il connaît quelque chose aux chiffres et à l'âge des gens? Madame veut-elle me dire si ses robes doivent rester là? je les trouve un peu serrées; je craindrais qu'elles ne fussent chiffonnées.

MADAME DELMIS. – Arrangez cela comme vous voudrez, Caroline; vous vous y connaissez mieux que moi.

CAROLINE. – Je vais les déchiffonner avant de les serrer; si madame veut mettre ce soir cette robe lilas et vert, je suis sûre qu'elle irait parfaitement au teint frais et aux cheveux blonds de madame.

MADAME DELMIS, *avec satisfaction.* – Comme vous voudrez, Caroline.

Mme Delmis avait repris son air aimable. Caroline, contente d'avoir détourné l'humeur naissante de sa maîtresse, continua à lui parler robes et coiffures, et lui proposa d'arranger ses cheveux à la nouvelle mode, ce que Mme Delmis accepta avec empressement; elle se retira dans sa chambre pour s'y préparer.

CAROLINE. – Pendant que je coifferai madame, tu ôteras le couvert et tu laveras la vaisselle, Gribouille; tu essuieras tout bien soigneusement et tu rangeras la porcelaine dans la salle à manger.

GRIBOUILLE. – Oui, Caroline; mais pourquoi avais-tu l'air mécontente quand j'ai parlé à madame de son âge?

CAROLINE. – Parce qu'il ne faut jamais parler d'âge à sa maîtresse, et je te prie de n'en jamais parler à Mme Delmis.

GRIBOUILLE. – Je n'en parlerai plus, puisque cela te déplaît; mais je ne comprends pas pourquoi.

MADAME DELMIS, *appelant.* – Caroline, Caroline, je vous attends!

CAROLINE. – Madame appelle; va vite, Gribouille, va à ton ouvrage et ne casse rien.

GRIBOUILLE. – Sois tranquille, je ne ferai pas comme Mlle Rose... C'est tout de même drôle que Caroline ne veuille pas que je parle d'âge à madame... Pourquoi cela?... Serait-ce parce qu'elle a peur de ne pas avoir la raison de son âge?... Bien sûr, c'est ça... Elle voudrait être plus raisonnable... C'est qu'elle ne l'est pas trop tout de même... Y a-t-il du bon sens à se faire faire des robes de toutes les couleurs, comme si elle était une jeunesse! Je vous demande un peu, continua Gribouille en examinant les robes, en voilà une toute rose qui serait bonne pour Caroline! et cette bleu pâle avec de grosses pivoines! Elle est drôle tout de même... Voyons la lilas, que Caroline veut lui mettre ce soir! Trop jeune! trop jolie! ajouta-t-il en hochant la tête.

Gribouille, ayant terminé son examen, passa à la salle à manger, enleva le couvert, lava la porcelaine, les verres, les couverts, et, comme le lui avait ordonné Caroline, rangea les pièces sur la

table et sur le buffet, à mesure qu'il les essuyait. Il descendit ensuite à la cuisine, lava la vaisselle, balaya partout et mit tout en ordre. Quand sa soeur rentra pour préparer le dîner, elle fut très contente, et demanda à Gribouille d'aller faire une visite à M. le curé pour le prévenir du changement de leur position. Tout cela s'était fait si rapidement qu'elle n'avait pas eu le temps de le consulter.

IX - Rencontre inattendue

Gribouille, enchanté de faire une petite promenade, partit immédiatement. Quand il fut dans une ruelle qui menait au presbytère, il vit s'ouvrir avec précaution la porte d'une grange abandonnée; une personne en sortit furtivement, comme si elle avait peur d'être vue. La porte lui cachait Gribouille; elle regarda à droite et à gauche et allait s'engager dans la rue, quand elle aperçut Gribouille. Elle étouffa un cri et voulut rentrer dans la grange, mais Gribouille, qui l'avait reconnue, lui barra le passage.

GRIBOUILLE. – C'est vous, mademoiselle Rose! Que faites-vous dans cette masure? Pourquoi vous sauvez-vous de moi?

ROSE. – Silence! Pour l'amour de Dieu, ne me perdez pas!

GRIBOUILLE. – Vous perdre! Mais je vous retrouve, au contraire.

ROSE. – Non, ce n'est pas ça. Ne dites pas que vous m'avez rencontrée, que je suis ici, dans cette grange.

GRIBOUILLE. – Pourquoi ne le dirais-je pas? Il n'y a pas de mal à ça. Caroline ne sera pas fâchée, j'en suis sûr.

ROSE. – Oh! Gribouille! si on sait que je suis ici, on viendra me prendre pour me mettre en prison; les gendarmes viendront.

GRIBOUILLE. – Les gendarmes! Aïe! aïe! C'est différent. Mais pourquoi? Qu'avez-vous fait?

ROSE. – J'ai battu M. le maire; j'ai cassé la vaisselle.

GRIBOUILLE. – Ah! c'est vous qui avez fait ce bel ouvrage! Y en avait-il! j'ai passé deux heures à enlever les morceaux... Et on va vous mettre en prison pour cela?

ROSE. – Oui, le maire l'a dit, et je me suis sauvée; je me suis cachée ici; mais j'ai bien faim, et j'allais chez M. le curé pour avoir du pain et le prier de demander grâce pour moi à M. Delmis. J'ai peur de la prison!

GRIBOUILLE, *avec compassion*. – Je crois bien! Pauvre mademoiselle Rose! Faut-il que vous ayez été méchante pour qu'on vous mette en prison! Comment faire pour vous sauver?

Rose allait lui répondre, lorsqu'elle entendit des pas d'hommes qui approchaient de la ruelle; elle poussa vivement Gribouille dans la grange, s'y jeta après lui, tira la porte et se blottit derrière un tas de vieux foin oublié dans un recoin obscur. Gribouille voulut parler.

«Pour l'amour de Dieu, pas un mot, ou je suis perdue!» dit-elle à voix basse en joignant les mains.

Gribouille resta immobile et terrifié; les pas approchaient, mais lentement. Arrivés devant la grange, les gendarmes, car c'étaient bien eux, s'assirent contre la porte, sur le seuil en pierre qui leur offrait un siège. Ils causèrent à voix basse; Gribouille essaya vainement d'entendre leur conversation; il ne put saisir que des mots détachés.

«Échappée peut-être,... chez le curé,... aura eu peur,... bonne leçon... Rose des champs... Rose des bois... Ha! ha! ha!»

Après un repos de quelques minutes, les gendarmes continuèrent leur chemin; on les entendait rire et appeler Rose des champs.

Quand tout fut rentré dans le silence, Rose sortit de sa cachette; elle tremblait. Gribouille tremblait encore davantage.

ROSE. – Il faut absolument que j'aie du pain; j'ai trop faim; je n'y tiens plus. Gribouille, je t'en prie, va me chercher du pain, je meurs.

Les dents de Gribouille claquaient, ses genoux tremblaient; mais, touché des souffrances de son ancienne ennemie, il se dirigea vers la porte, tira le loquet, ouvrit, et se trouva nez à nez avec un gendarme. «Ah!» cria Gribouille; et il tomba à quatre pattes sur le seuil.

LE BRIGADIER. – Eh bien! pourquoi cette terreur? On craint le gendarme: mauvais signe... Lève le nez, mon garçon, que je te reconnaisse.

Gribouille ne bougeant pas, le brigadier le releva de force.

LE BRIGADIER. – Tiens! Gribouille! c'est toi, mon pauvre garçon! Pourquoi as-tu peur de moi aujourd'hui? Nous sommes de vieux amis pourtant. Et que faisais-tu enfermé dans cette grange? Tu n'étais pas seul peut-être?

Et le brigadier, laissant Gribouille, voulut pénétrer dans la grange.

«N'entrez pas! n'entrez pas! cria Gribouille en lui barrant le passage. De grâce! brigadier, n'entrez pas!»

En voyant ses efforts inutiles, il cria:

«Ayez pitié d'une pauvre fille à moitié morte de faim.»

LE BRIGADIER. – Une pauvre fille! morte de faim! De quelle fille parles-tu? Où vas-tu chercher que je poursuis quelqu'un?

GRIBOUILLE. – Comment, vous ne cherchez pas Rose, l'ancienne servante de M. le maire?

LE BRIGADIER. – Rose? Est-ce qu'il faut l'arrêter? Sais-tu pourquoi? ce qu'elle a fait?

GRIBOUILLE. – Je ne sais rien, moi; je croyais que vous étiez avec ces messieurs les gendarmes qui se sont assis sur le seuil de la porte; ils parlaient d'arrêter Rose et ils sont allés chercher M. le curé.

LE BRIGADIER. – Non, j'ai été absent pour le service; en rentrant je passais pour faire ma tournée, quand je me suis trouvé nez à nez avec toi; mais, d'après ce que tu dis, je vois que mes camarades ont ordre d'arrêter Rose, qu'elle est cachée par ici dans la grange, et que tu veux m'empêcher de la prendre. Mais le devoir avant tout.

En disant ces mots, le brigadier entra dans la grange et commença ses recherches. Pendant qu'il

fouillait parmi des tonneaux vides, Gribouille courut s'adosser au tas de foin derrière lequel s'était blottie Rose. Le gendarme, ne trouvant rien du côté où il avait commencé ses recherches, se retourna, et, voyant l'air inquiet de Gribouille, il s'avança vers lui.

«Elle est ici; voyons, ôte-toi de là, que je prenne mon gibier.»

Gribouille refusant de se déplacer, le gendarme le prit par le bras, le fit tourner comme une toupie, et, déplaçant les bottes de foin, il fut très surpris de ne voir personne.

LE BRIGADIER. – C'est singulier, j'aurais juré qu'elle était ici.

GRIBOUILLE, *battant des mains*. – Elle est partie! elle est sauvée! tant mieux. Mais par où est-elle passée?

LE BRIGADIER. – Elle était donc réellement ici, cachée derrière ce foin?

GRIBOUILLE. – Mais oui, elle y était. Par où a-t-elle pu se sauver, puisque nous étions à la porte?

LE BRIGADIER. – Ah çà! mais tu es donc son complice, puisque tu aidais à la cacher?

GRIBOUILLE. – Je l'ai trouvée à la porte tout comme vous m'avez trouvé; quand elle a entendu marcher, elle s'est resauvée dans la grange, me tirant après elle, et, avant que je fusse revenu de ma surprise, nous avons entendu vos camarades s'asseoir à la porte, causer de Rose; ils riaient, puis ils sont partis; alors Rose m'a prié de lui chercher du pain; et comme j'y allais, car, vrai, elle me faisait pitié, je me suis cogné contre vous et j'ai eu peur: voilà tout... Mais où est-elle? je ne vois ni porte ni fenêtre.

LE BRIGADIER. – Écoute; allons chez M. le curé, nous y trouverons mes camarades, et je verrai si tu m'as fait un conte.

GRIBOUILLE. – Allons; j'y allais tout justement pour une commission de ma soeur.

Ils sortirent. Le brigadier poussa la porte sans la fermer entièrement.

«Gribouille, dit-il très bas, va seul chez le curé, je suis fatigué; j'attends ici mes camarades: dis-le-leur.»

Gribouille partit sans méfiance; il trouva le curé tout seul, et lui demanda où étaient les gendarmes.

LE CURÉ. – Je n'ai pas vu de gendarmes, mon ami. Qu'as-tu affaire de gendarmes, toi?

GRIBOUILLE. – Ce n'est pas moi, monsieur le curé, c'est le brigadier qui est dans la ruelle de la grange et qui les demande.

LE CURÉ. – Ils ne sont toujours pas chez moi. Et c'est pour cela que tu venais?

GRIBOUILLE. – Non, monsieur le curé, ça c'est par occasion, une commission en passant. C'est Caroline qui m'envoie pour vous raconter ce qui est arrivé.

Gribouille fit au curé le récit des derniers événements. Le curé approuva tout ce qu'avait fait Caroline, et dit à Gribouille qu'il était très content de les savoir chez M. Delmis.

LE CURÉ, *hésitant*. – Et... chez madame aussi! Pourquoi fais-tu une différence entre monsieur et madame?

GRIBOUILLE, *se grattant la tête*. – Parce que..., c'est que... Tenez, monsieur le curé, je ne sais pas m'expliquer, mais... ce n'est pas la même chose... Mme Delmis, voyez-vous, je crois qu'il faudrait la flatter, lui faire des chatteries,... et cela ne me va pas... Elle a des robes, des robes!... Si vous voyiez ses robes, vous verriez bien que ce n'est pas comme monsieur.

LE CURÉ, *riant*. – Je crois bien! Est-ce que les hommes ont des robes? C'est toujours la même chose: une redingote et un habit.

GRIBOUILLE. – Je sais bien... Ce n'est pas ça,... c'est quelque chose,... comment dire?... C'est comme deux pots de beurre; ils ont l'air la même chose... vous goûtez à l'un! c'est bon, vous en mangeriez toujours; vous goûtez à l'autre!... pouah! c'est du rance; vous n'y retournez pas.

Le curé riait de plus en plus; Gribouille ne riait pas; il hochait la tête.

«Caroline n'aime pas le rance, dit-il enfin, d'un air pensif; elle en mangera pourtant... Et moi aussi»**,** ajouta-t-il avec un soupir.

LE CURÉ. – Voyons, voyons, Gribouille, ne te fais pas de peurs sans raison; Mme Delmis est un peu difficile, mais ce n'est pas une méchante femme; Caroline est douce et raisonnable: tout ira bien. Adieu, mon ami, adieu.

Gribouille sortit; en repassant par la ruelle, il entendit du bruit dans la grange, dont la porte était ouverte; il y passa la tête et vit avec surprise Rose étendue à terre, et le brigadier achevant de lui lier les jambes et les bras.

Quand Gribouille fut parti, le brigadier, qui se doutait de quelque cachette mystérieuse, avait doucement entrouvert la porte, était rentré sans bruit et s'était étendu à terre dans un recoin obscur. Il ne tarda pas à entendre un léger bruit, qui semblait venir de dessous terre; peu d'instants après, il vit des planches qui étaient à terre se déplacer, une tête se fit voir, regarda autour d'elle; ne voyant personne, se croyant en sûreté, Rose, car c'était elle, acheva de sortir du trou où elle était descendue, qu'elle avait recouvert de planches qui semblaient jetées à terre, et qui ne laissaient pas soupçonner une cachette; elle se dirigea sans bruit vers la porte, et fut saisie de frayeur en sentant deux mains qui lui tiraient les jambes et la firent tomber sur le nez. Avant qu'elle pût crier, le brigadier, sautant lestement de son coin obscur, s'était élancé sur elle, lui avait couvert la bouche d'un mouchoir pour l'empêcher de crier, et lui garrottait les pieds et les mains, dont elle commençait à se servir pour se défendre.

«Oh! brigadier, cria Gribouille, ne lui faites pas de mal! Pauvre Rose! elle va étouffer. Ôtez-lui le mouchoir.»

LE BRIGADIER. – Qu'à cela ne tienne, mon garçon; ôte-lui si tu veux; la voilà en sûreté à présent. Où sont les camarades? Les as-tu amenés?

GRIBOUILLE. – Je ne les ai pas vus; M. le curé ne les a pas vus non plus.

LE BRIGADIER. – C'est ennuyeux, ça! Que vais-je faire de cette fille? Je n'ai pas ordre de l'arrêter, moi; c'est pour eux que je travaillais. Voyons, la belle, dites-moi la vérité; pourquoi vous cachiez-vous?

– On m'a dit que M. le maire avait donné l'ordre de m'arrêter, répondit Rose tremblante.

LE BRIGADIER. – Qu'avez-vous fait? parlez. Dites la vérité. Pourquoi M. le maire vous faisait-il arrêter?

ROSE. – À la suite d'une colère, je l'avais battu.

LE BRIGADIER. – Battu M. le maire! Ah bien! votre affaire n'est pas bonne, ma pauvre fille. Mais,... comme en somme je n'ai pas eu d'ordre, moi, je vais vous délier les jambes, puisque les camarades ne sont pas là, et je vais vous mener chez M. le maire; il fera de vous ce qu'il voudra.

ROSE. – Grâce, grâce, monsieur le brigadier! Ne me faites pas traverser la ville! Que dira-t-on de me voir les mains liées et menée par un gendarme?

LE BRIGADIER. – Écoutez! j'ai pitié de vous, mais le devoir avant tout. Ce que je puis faire pourtant, c'est de rester ici à vous garder pendant que Gribouille ira prendre les ordres de M. le maire. Va, Gribouille, va, mon garçon; va dire à M. le maire que je tiens ici Mlle Rose, bien liée, bien gardée et qu'est-ce qu'il veut que j'en fasse.

Gribouille partit en courant; il entra à la maison, traversa la cuisine comme une flèche sans avoir égard à l'appel de Caroline, effrayée de sa pâleur et de sa marche précipitée.

«Impossible! lui cria-t-il tout en courant. Le brigadier attend. Impossible!»

Il entra ainsi au salon, où il trouve Mme Delmis, seule, travaillant. Il continua sa course, sans écouter sa maîtresse, pas plus qu'il n'avait écouté sa soeur, et entra sans frapper chez M. Delmis, qui causait avec un gendarme.

MONSIEUR DELMIS, *avec impatience*. – Que veux-tu? tu me déranges; je suis en affaire.

GRIBOUILLE. – Ça ne fait rien, monsieur le maire. Il faut que vous veniez tout de suite dans la grange de la ruelle de M. le curé. Mlle Rose est liée et bien gardée. Le brigadier vous fait dire: qu'est-ce que vous voulez qu'il en fasse?

MONSIEUR DELMIS. – Il est fou, ce garçon! Qu'est-ce que tu dis donc?

GRIBOUILLE. – Je dis qu'il faut venir tout de suite, parce que le brigadier vous demande.

MONSIEUR DELMIS. – Pourquoi? Quel brigadier?

GRIBOUILLE. – Pourquoi? je n'en sais rien. C'est M. Bourget qui a pris Mlle Rose.

MONSIEUR DELMIS. – Allez donc voir, gendarme; je veux être pendu si je comprends un mot à ce que dit Gribouille.

GRIBOUILLE. – C'est pourtant bien clair. M. Bourget, le brigadier, vous demande parce qu'il a pris Mlle Rose.

MONSIEUR DELMIS. – Pourquoi l'a-t-il prise?

GRIBOUILLE. – Est-ce que je sais, moi? Elle avait bien faim. J'allais lui chercher du pain. Je me cogne contre le brigadier; les camarades étaient partis. Nous cherchons; plus de Rose. Il me renvoie, je reviens, je trouve M. Bourget qui liait les jambes de Mlle Rose; je lui dénoue le mouchoir qui l'étouffait; il m'envoie vous demander ce qu'il en faut faire, et voilà.

MONSIEUR DELMIS. – Allons voir, gendarme. Il y a quelque méprise là-dessous. Viens avec nous, Gribouille; tu nous mèneras à la grange.

M. Delmis prit son chapeau et sortit par le petit escalier, accompagné du gendarme et de Gribouille qui courait en avant. Ils ne tardèrent pas à arriver à la grange; ils y trouvèrent Rose assise à terre, dévorant un morceau de pain qu'elle tenait de ses mains liées; le brigadier était debout près d'elle et ne la perdait pas de vue.

«Qu'est-ce que cela veut dire? dit M. Delmis en entrant. Pourquoi avez-vous arrêté cette fille et pourquoi me faites-vous demander par Gribouille?»

LE BRIGADIER. – Sans urgence, je ne me serais pas permis de déranger M. le maire. J'ai su que mes camarades couraient après cette fille; elle m'est tombée sous la main, et j'ai mis la mienne dessus. N'en sachant que faire, j'ai cru bon d'envoyer aux ordres; et j'ai gardé la fille, la sachant futée et prévoyant une fugue si je la quittais de l'oeil une minute.

LE MAIRE. – Pourquoi vos hommes couraient-ils après elle? Qui est-ce qui leur en a donné l'ordre?

LE BRIGADIER. – Je l'ignore. J'ai moi-même besoin d'explication; c'est pourquoi j'ai envoyé aux ordres. La fille se cachait et m'avouait être poursuivie; j'ai dû l'arrêter provisoirement.

LE MAIRE. – Pourquoi vous cachiez-vous, Rose?

ROSE. – Pour me sauver, j'ai peur de la prison.

LE MAIRE. – Qui donc voulait vous mettre en prison?

ROSE. – C'est Mme Grébu que j'ai rencontrée, qui m'a dit: «Vous avez fait du dégât chez M. le maire, ma pauvre Rose, il va vous faire coffrer; cachez-vous; les gendarmes sont après vous à l'heure qu'il est.» Alors je me suis cachée, parce que je ne voulais pas aller en prison.

LE MAIRE. – Et vous, brigadier, pourquoi l'avez-vous poursuivie et arrêtée?

LE BRIGADIER. – Poursuivie, par la raison que Gribouille m'a dit que les camarades la cherchaient. Arrêtée, par le motif qu'elle m'a elle-même confié qu'elle se sauvait des camarades.

LE MAIRE. – Il y a dans tout cela une méprise qu'il faut débrouiller, brigadier. En attendant, déliez les mains de votre prisonnière, et laissez-la aller... Quant à vous, Rose, vous avez vous-même amené votre punition. J'aurais pu, en effet, vous faire arrêter, mais j'ai eu pitié de vous et je vous ai fait grâce. Votre conscience troublée a causé les désagréments que vous subissez depuis hier.

X - Premières gaucheries

Rose honteuse s'en alla sans dire mot; le brigadier, riant de sa méprise, se retira avec son gendarme, auquel il acheva l'explication incomplète de Gribouille et de Rose. Gribouille s'en retourna avec M. Delmis.

GRIBOUILLE. – Tout de même, monsieur le maire, Mme Grébu est cause de tout le mal. C'est une cancanière, allez; vous ferez bien de vous en méfier.

MONSIEUR DELMIS. – Je ne m'y fie pas non plus. Je connais tout ce monde, ces amies de ma femme.

GRIBOUILLE. – Amies! Jolies amies!... Amies... En vérité. Je leur dirais leur fait si j'étais de vous.

MONSIEUR DELMIS. – Comme tu y vas! et que dirait ma femme?

GRIBOUILLE. – Est-ce que vous croyez que madame aime ses amies? qu'elle les aime comme j'aime Caroline? Laissez donc! Elle n'est pas sotte, madame.

MONSIEUR DELMIS. – Dis donc, Gribouille, où prends-tu tout ce que tu sais? Comment devines-tu si juste?

GRIBOUILLE. – Je prends dans ma tête, dans mon coeur; je devine parce que je sais comment dirait et comment ferait Caroline. J'ai vu et entendu bien des choses, quand ces dames faisaient leurs commandes à Caroline, et quand elles venaient à la maison parler de ci et de ça, de celui-ci, de celui-là.

MONSIEUR DELMIS. – Raconte-moi ce que tu as vu et entendu.

GRIBOUILLE. – Non, je ne peux pas: Caroline me l'a défendu.

MONSIEUR DELMIS. – Ah! Elle te l'a défendu! Tu lui obéis donc toujours?

GRIBOUILLE. – Toujours, toujours, sans jamais manquer, même quand je ne comprends pas.

MONSIEUR DELMIS. – Si Caroline t'ordonnait une chose et que je t'ordonnasse le contraire, à qui obéirais-tu?

GRIBOUILLE, *réfléchissant*. – À qui j'obéirais?... Voyons... Vous, vous êtes mon maître... Caroline est ma soeur... Je dois obéir à mon maître... Caroline l'a dit... Attendez,... j'y suis. J'obéirais à Caroline et pas à vous!

MONSIEUR DELMIS, *souriant*. – Je te remercie. Et pourquoi cela?

GRIBOUILLE. – Parce qu'une soeur ça ne peut se changer... Une soeur reste toujours une soeur. Et un maître, ça se change. Vous êtes mon maître aujourd'hui; mais, si je m'en vais, vous n'êtes plus mon maître. C'est-y vrai, ça?

MONSIEUR DELMIS, *riant*. – Bravo, Gribouille! Très bien raisonné.

Ils arrivaient à la maison riant tous deux, M. Delmis des raisonnements de Gribouille, et celui-ci de voir rire son maître. Le dîner était prêt à servir; Caroline attendait Gribouille pour monter les plats. Elle voulut le gronder d'avoir été en retard pour mettre le couvert, mais Gribouille lui promit de lui démontrer, après le dîner, qu'il n'était pas en faute; elle remit donc à plus tard les reproches qu'elle voulait lui adresser. Le dîner fut trouvé excellent, Gribouille le servit à merveille; il était triomphant des éloges que lui adressait M. Delmis, lorsque, en retirant un compotier de framboises, il accrocha la coiffure de Mme Delmis, renversa le compotier et répandit les framboises sur la tête et sur la robe de sa maîtresse.

«Maladroit! s'écria-t-elle en se levant de table; ma coiffure dérangée! ma robe tachée! C'est insupportable!»

Gribouille regardait avec calme.

«Ce n'est rien, dit-il; Caroline refera la coiffure; quant à la robe, il n'y a pas grand mal, car elle n'est pas jolie... Ah! c'est que c'est vrai! continua-t-il, voyant Mme Delmis prête à riposter avec colère, pas jolie du tout! Elle ne vous va pas bien! Vous semblez beaucoup plus jeune et plus blanche avec votre robe du matin qu'avec celle-ci.»

MADAME DELMIS, *avec colère*. – Impertinent!

GRIBOUILLE, *avec surprise*. – Pourquoi impertinent? Qu'est-ce que j'ai dit? Ce n'est-il pas vrai? Je le demande à monsieur.

M. Delmis souriait; à l'appel de Gribouille, il leva les yeux, rencontra le visage irrité de sa femme, le visage étonné et un peu niais de Gribouille, et, haussant les épaules, il détourna la tête sans parler.

GRIBOUILLE. – Vous voyez que monsieur ne dit rien; si j'avais dit quelque chose de mauvais, monsieur me le dirait. Est-ce ma faute, à moi, si vous faites des coiffures drôles, si grosses qu'elles accrochent mes plats? Demandez à Caroline si j'accroche ses cheveux! Jamais parce qu'elle est coiffée simplement.

MADAME DELMIS. – Ce garçon est insupportable; en vérité, c'est à ne pas le garder.

M. Delmis allait répondre; mais Caroline entra, demandant ce qui était arrivé.

MONSIEUR DELMIS. – Rien de bon; Gribouille a accroché les cheveux de ma femme et lui a renversé le compotier de framboises sur la tête.

– Et monsieur lui en veut sans doute! s'écria Caroline avec effroi. Que je suis donc désolée! la jolie robe de madame tachée partout! Ses beaux cheveux pleins de jus de framboises! Si madame veut permettre, je vais lui refaire une autre coiffure et nettoyer sa robe; en lavant tout de suite, les taches s'enlèveront facilement.

Mme Delmis, apaisée par la compassion de Caroline et par l'éloge qu'elle avait fait de ses cheveux, sortit de la salle, suivie de Caroline, qui jeta à Gribouille un regard de reproche triste et doux.

Gribouille, qui jusque-là était resté impassible, devinant le mécontentement de sa soeur, se mit à parcourir la salle à grands pas, se tapant la tête et disant:

«J'ai fait une sottise! Je l'ai vu à l'air de Caroline! Si monsieur veut bien lui dire de ne pas être fâchée contre moi! Je ne l'ai pas fait exprès, moi! Tout le monde peut accrocher une porcelaine en passant! Une tête comme celle de madame! Est-ce que je pensais, moi, qu'on lui avait soufflé les cheveux, qu'elle avait la tête comme un boisseau? ce n'est pas juste de s'en prendre à moi? N'est-ce pas, monsieur, qu'il n'y a pas de justice?»

MONSIEUR DELMIS. – Écoute, Gribouille, tu n'as pas fait une mauvaise chose, mais tu as fait une maladresse et une impertinence, et, quand on est domestique, il faut tâcher de ne pas être maladroit ni impoli.

GRIBOUILLE. – C'est facile à dire, monsieur; je voudrais vous y voir, à passer une douzaine de plats et d'assiettes, comme j'ai fait ce soir, sans rien casser (car on ne peut pas dire que j'aie rien cassé), et puis, pour un compotier qu'on répand sur une laide robe (car elle est laide, monsieur; monsieur peut bien me croire quand j'affirme), sur une laide robe, dis-je, et sur une tête coiffée!... coiffée!... Enfin, puisque monsieur trouve madame jolie comme ça, je n'ai rien à dire; mais... certainement si j'étais de monsieur, je ferais enlever à madame sa coiffure,... et... elle n'en serait que mieux,... c'est-à-dire je ne dis pas que madame serait tout à fait jolie,... non,... je ne dis pas cela,... mais elle serait... pas mal enfin, pas à lui rire au nez.

– Gribouille, Gribouille, reprit M. Delmis en fronçant le sourcil, tu vas te brouiller avec ma femme et avec moi, si tu parles comme tu le fais.

GRIBOUILLE. – Pas de danger, monsieur, que je dise à madame ce que je dis à monsieur. Mais je pense bien que monsieur ne m'en voudra pas, ne me trahira pas, et que Caroline non plus ne saura pas comme j'ai parlé. Caroline m'avait bien dit: «Ne parle pas d'âge devant madame.»

MONSIEUR DELMIS. – Ah! Caroline t'a dit cela.

GRIBOUILLE. – Oui, monsieur; et moi qui l'ai oublié et qui dis devant madame qu'elle paraît vieille! Ah! Caroline a raison d'être en colère contre moi! Mon Dieu! mon Dieu! suis-je donc malheureux! Caroline; qui m'en veut!

MONSIEUR DELMIS. – Rassure-toi, mon pauvre garçon! Tu diras à Caroline que je t'ai pardonné, que je suis content; alors elle ne sera plus fâchée contre toi. Au revoir, ôte le couvert, ne casse rien et n'aie pas peur. Je serai ton ami et je te défendrai.

GRIBOUILLE. – Merci, monsieur, merci. Je suis bien reconnaissant! Je n'oublierai pas l'amitié de monsieur. Et moi aussi, je serai l'ami de monsieur, un ami qui se ferait tuer pour vous!

XI - Le beau dessert

M. Delmis sortit après avoir fait un signe de tête amical à Gribouille. Celui-ci commença à retirer les assiettes et les cristaux.

«Brave homme!» s'écria-t-il en tapant un verre sur une assiette et en brisant verre et assiette... «Allons! encore un malheur! Vrai, j'ai du guignon! Ces choses n'arrivent qu'à moi. Je dis Brave homme! c'est un éloge vrai et juste que je fais à monsieur, et voilà un verre qui casse une assiette et qui se casse avec! On ne peut donc pas dire: Brave homme! à présent?»

Gribouille leva les épaules avec dédain et continua à enlever le couvert. Il finissait d'emporter la dernière pile d'assiettes quand il entendit la voix de Mme Delmis et de Caroline. Il précipita le pas pour les éviter et se cogna contre Émilie et Georges, les enfants de Mme Delmis, qui revenaient de chez leur tante.

«Tiens! Gribouille! s'écrièrent les enfants; par quel hasard es-tu ici avec une pile d'assiettes?»

GRIBOUILLE. – Puisque je suis l'ami de votre papa, monsieur et mam'zelle, je fais mon service en ami.

GEORGES. – Gribouille, l'ami de papa! Ah! quelle plaisanterie!

GRIBOUILLE. – Pas plaisanterie du tout, m'sieur. Vous pouvez le demander à votre papa,... qui est mon ami, je suis bien aise de vous l'annoncer.

ÉMILIE. – Papa, ton ami? Ah! ah! ah! Quelle folie! Papa, l'ami de Gribouille!

GRIBOUILLE. – Oui, mam'zelle! Et pourquoi ne serait-il pas mon ami, puisque je suis le sien, moi?

Caroline, qui avait entendu la voix des enfants et de Gribouille, accourut et leur expliqua comment et pourquoi, elle et son frère étant dans la maison, Gribouille faisait le service de la table. Les enfants, qui aimaient beaucoup Caroline et qui s'amusaient souvent des naïvetés de Gribouille, furent très contents de ce changement dans le service. Ils coururent au salon, embrassèrent M. et Mme Delmis, et s'extasièrent sur la coiffure de Mme Delmis, à la grande satisfaction de Caroline, qui y avait mis tout son savoir.

«Gribouille prétend que je suis trop vieille pour me coiffer ainsi, dit en riant Mme Delmis.

– Trop vieille! par exemple! Cela vous va à merveille, maman; coiffez-vous toujours ainsi.

– Moi je trouve cette coiffure jolie, mais pas très commode»**,** dit M. Delmis.

MADAME DELMIS. – Très commode, mon ami! rien de si commode! C'est solide! Tous les cheveux sont crêpés dessous.

ÉMILIE. – Est-ce que vous les décrêpez le soir, maman?

MADAME DELMIS. – Je ne sais pas encore, chère petite; c'est la première fois que je me suis coiffée

ainsi.

ÉMILIE. – Ça sera très long à défaire?

MADAME DELMIS. – Non, un quart d'heure au plus. C'est Caroline qui s'en chargera.

ÉMILIE. – Je suis bien contente que Caroline soit ici; mais Gribouille? Il est si bête! Qu'est-ce qu'il fera?

MADAME DELMIS. – Sa soeur le fera travailler; il l'aide beaucoup.

Pendant cette conversation Caroline écoutait les explications de Gribouille, qui lui racontait la scène de la grange avec Rose, leur frayeur, l'arrestation de Rose par le brigadier, et tout ce qui s'était passé ensuite.

CAROLINE. – Vois-tu, Gribouille, comme c'est mauvais de trop parler et de raconter ce qu'on a entendu dire, ce qu'on a vu! La pauvre Rose a manqué de traverser la ville, les mains liées, sous l'escorte d'un gendarme, par suite des bavardages de Mme Grébu. À propos de bavardages, tu parles trop devant les maîtres, Gribouille; ce soir tu as encore fâché Mme Delmis.

GRIBOUILLE. – Ce n'est rien, ne fais pas attention; monsieur te fait dire qu'il est content et que tu ne dois pas être fâchée; il est mon ami, il me l'a dit.

CAROLINE. – Je suis bien aise que monsieur soit content; mais je t'en prie, Gribouille, ne mécontente pas madame. Ne lui parle plus de ses robes et de ce qui lui va, de ce qui ne lui va pas: ça ne te regarde pas. Occupe-toi de ton ouvrage, c'est le vrai moyen de contenter tout le monde.

Gribouille lui promit de ne plus faire d'observations et de les garder toutes pour elle. Caroline se rendit tous les jours plus utile par son intelligence, son activité, son adresse à faire toute sorte d'ouvrages, son empressement à servir ses maîtres. Tous les matins, avant que personne fût éveillé dans la maison, elle allait entendre la messe du curé et prier sur la tombe de sa mère; elle lui demandait son secours pour continuer le service fatigant auquel elle s'était dévouée par tendresse pour son frère. Si elle avait été seule, elle aurait continué l'état de couturière, qui lui donnait de quoi vivre agréablement, et qui la laissait libre de ses dimanches et de ses soirées. Chez Mme Delmis le travail du dimanche et des fêtes était le même que celui des jours de la semaine; il fallait de même faire les appartements avec Gribouille; aider à la toilette de madame, des enfants, apprêter les repas, mettre et enlever le couvert, laver la vaisselle. La seule douceur que se permettait Caroline était d'assister à la grand-messe, à l'office du soir et d'aller passer une heure le soir chez M. le curé. Gribouille, pendant cette absence, jouait avec les enfants. Il impatientait souvent Mme Delmis, et faisait rire les enfants par ses niaiseries; ses maladresses se répétaient fréquemment; il était rare qu'un jour se passât sans qu'il brisât quelque chose ou qu'il fît quelque gaucherie. M. Delmis l'excusait de son mieux; Gribouille le remerciait par un regard rempli de tendresse et de reconnaissance. M. Delmis avait reconnu dès le début la bonté, le dévouement, l'affection du pauvre Gribouille; ces excellentes qualités le rendaient indulgent pour des gaucheries qui devenaient moins fréquentes à mesure que l'habitude du service lui donnait plus d'assurance et d'adresse. Bien des fois M. Delmis avait aidé Caroline à cacher à Mme Delmis les fautes de Gribouille. Un jour le pauvre garçon avait brisé un vase qu'on lui avait remis pour mettre des fleurs; Caroline, désolée, ne savait comment affronter le mécontentement de sa maîtresse; M. Delmis, témoin de l'accident, alla chez le

marchand de porcelaine pour remplacer le vase cassé, et en trouva un tout semblable, qu'il s'empressa d'apporter au frère et à la soeur consternés. La joie de Gribouille, quelques mots naïfs et affectueux, la reconnaissance de Caroline, le récompensaient de sa bonne action et lui assuraient l'affection dévouée des pauvres orphelins. Un jour, Caroline annonça à son frère qu'il y aurait un grand dîner et qu'il fallait se dépêcher pour tout préparer, et mettre le couvert convenablement.

GRIBOUILLE. – Qu'est-ce que tu appelles convenablement!

CAROLINE. – Mieux qu'à l'ordinaire; tu choisiras les assiettes qui ne sont pas écornées; tu essuieras tout d'avance, pour n'avoir pas à t'en occuper pendant le dîner; tu arrangeras plus d'assiettes de dessert; tu mettras de la mousse sous les fruits; enfin tu tâcheras que ce soit joli, que le coup d'oeil de la table soit bien, que M. et Mme Delmis soient contents.

GRIBOUILLE. – Quant à monsieur, ce ne sera pas difficile; il est toujours content; pour madame, c'est autre chose: elle n'est jamais contente, elle...

CAROLINE. – Chut! Si madame t'entendait!

GRIBOUILLE. – Eh bien! quand elle m'entendrait! je ne dis que la vérité. C'est-y pas vrai que j'ai beau faire, beau m'échiner, elle gronde toujours et trouve toujours moyen de reprendre? L'autre jour, n'a-t-elle pas fait les cent coups parce que j'avais ficelé le bec de son perroquet?

CAROLINE. – Je crois bien, il ne pouvait plus manger: il serait mort de faim.

GRIBOUILLE. – Voilà-t-il pas le grand malheur! une méchante bête qui répète tout ce que je dis, qui m'injurie du matin au soir, qui me donne des coups de bec dans les jambes pendant que je fais mon ouvrage; qui m'agace, qui me met en colère, qui m'aigrit le caractère; tout ça par méchanceté, pour m'empêcher d'avoir fini à temps!

CAROLINE. – Quelles folies tu dis là, Gribouille! Est-ce qu'un perroquet comprend et raisonne?

GRIBOUILLE. – S'il comprend? S'il raisonne? Je crois bien, qu'il comprend. S'il était bête comme toutes les bêtes, est-ce qu'il parlerait? Est-ce qu'il crierait à tous ceux qui viennent et même aux gens qui passent dans la rue: «Gribouille est bête! Mon Dieu, qu'il est bête! Imbécile de Gribouille!» Et quand on lui demande: «Qui est-ce qui t'a battu, Jacquot? Qui est-ce qui t'a arraché tes plumes?» Tu crois qu'il va dire: «Ma foi, je n'en sais rien», ou bien: «C'est personne»; pas du tout; il prend un air!... Il faut voir son air! une vraie mine de diable! et il répond: «C'est Gribouille! Pauvre Jacquot! Gribouille l'a battu.» Et l'autre jour que j'étais enrhumé, que je toussais à faire pitié, tu crois que Jacquot aurait dit: «Pauvre Gribouille! du sucre à Gribouille!» Ah! bien oui! Il s'est moqué de moi; il s'est mis à tousser comme moi, à cracher comme moi, et à dire d'un air tout triste: «Pauvre Jacquot! du sucre à pauvre Jacquot!» Aussi qu'est-il arrivé? C'est qu'au lieu de me plaindre, les enfants se sont mis à rire, les maîtres aussi. Pour madame, cela ne m'a pas étonné; mais pour monsieur, j'en ai été surpris et blessé; lui qui se dit mon ami, aurait dû faire taire ce maudit perroquet et lui démontrer que c'était une pure et vraie méchanceté qu'il faisait là. Au lieu de prendre mon parti, voilà monsieur qui se range du côté de mon ennemi. Aussi, le dîner terminé, quand nous sommes restés en tête à tête...

– Tu lui as ficelé le bec, à ce pauvre animal.

– D'abord j'ai parlé raison; mais... pas moyen de se faire entendre! Il m'agonisait de sottises; il sautait sur moi et me donnait des coups de bec, que j'en saignais. Ah! coquin, lui ai-je dit, tu crois, parce que tu fais rire les maîtres, que tu seras le plus fort; attends, mon garçon, à nous deux! Et voilà que je l'empoigne par le cou et que je lui noue le bec avant qu'il ait seulement eu le temps de crier au secours. C'est qu'il l'aurait fait! Mais, une fois ficelé, c'est moi qui riais, et lui qui faisait une mine,... une mine si piteuse! Ha! ha! ha! j'en ris encore.

– Pauvre Gribouille! dit Caroline en le regardant avec une tendre pitié. Pauvre Gribouille!

GRIBOUILLE. – N'est-ce pas? C'est que j'étais réellement à plaindre.

CAROLINE. – Oui, oui; mais va tout préparer pour le dîner et arrange un beau dessert.»

Gribouille partit en chantant. Caroline le suivit des yeux, puis retourna aux fourneaux et passa un mouchoir sur sa figure pour essuyer quelques larmes qui coulaient malgré elle.

«Pauvre frère! se dit-elle, j'ai beau le faire taire, l'aider à son ouvrage, arranger ses paroles, madame le prend de plus en plus en grippe. Il ne m'écoute plus comme jadis: il devient colérique, impertinent. Ce perroquet le met hors de lui. Je sens qu'il sera bientôt impossible à madame de le garder à son service. Sans monsieur, elle l'aurait chassé depuis longtemps; lui renvoyé, je ne resterai pas, et me voilà de nouveau à chercher notre vie par mon travail. C'est que je n'y suffirais pas! On paye si peu! Et Gribouille a bon appétit!... Pauvre garçon!»

Caroline reprit son travail suspendu; elle prépara les viandes, mit les casseroles au feu, et, tout en les surveillant, elle se hâta de terminer une robe que Mme Delmis désirait beaucoup pouvoir mettre pour son dîner. Gribouille ne perdait pas de temps de son côté; il préparait le couvert.

«Voyons comment j'arrangerai mon dessert, dit-il quand il eut placé les assiettes, les verres et les couverts. Caroline m'a dit de faire un beau dessert et de mettre de la mousse sous les fruits. Pour mettre de la mousse, il faut en avoir; je vais aller en chercher au jardin.»

Gribouille descendit au jardin et n'eut pas de peine à trouver des paquets de mousse, qu'il rapporta joyeusement.

«À l'ouvrage, se dit-il. Qu'est-ce que madame a sorti pour le dessert? Des pommes! bon!... Des poires! très bien!... Des abricots en compote!... Des prunes en compote! Ah! ah! ceci sera plus difficile à arranger avec la mousse... Comment vais-je faire? Le jus va me gêner.»

Gribouille réfléchit un instant.

«J'y suis! s'écria-t-il. La mousse bien arrangée dans le compotier (Gribouille arrange la mousse), je prends ma compote, je la vide sur la mousse... (Gribouille fait à mesure qu'il dit). Je range proprement les abricots sur la mousse... J'ai les doigts tout poissés! Cette mousse a bu tout le jus... Les prunes maintenant... Là..., c'est fait... Drôle de compote tout de même!... Tiens! des fourmis qui étaient dans la mousse et qui se sont noyées dans le jus! Oh! comme elles se débattent! Je les aiderais bien à se sauver; mais j'ai peur qu'elles ne me piquent les doigts. C'est méchant les fourmis! c'est bête! ça n'a pas de reconnaissance... Assez regardé. À présent, rangeons les pommes, les poires!»

Lorsque Gribouille eut fini l'arrangement des fruits, et qu'il eut placé sur diverses assiettes des biscuits, des macarons, des amandes, des noisettes, des croquignoles, des pains d'épice et autres douceurs, il commença à tout disposer sur la table. Enchanté du bon goût et de l'imagination qu'il avait déployés, il regardait la table avec complaisance, tournant autour et s'admirant dans son oeuvre. «Il manque quelque chose au milieu, dit-il en s'arrêtant; il manque quelque chose,... c'est certain,... quelque chose d'un peu haut... Ah! j'y suis!...» Et Gribouille, courant au perroquet, saisit le perchoir sur lequel

dormait son ennemi et le posa sans bruit et sans secousse au beau milieu de la table! Il reprit de la mousse et entoura le perchoir, de façon à faire une pyramide dont le sommet était Jacquot dormant profondément. Pour le coup Gribouille se crut un grand homme. «Jamais, se dit-il, jamais rien de plus beau n'a été placé sur une table! Je les empêcherai d'entrer, pour qu'ils en aient la surprise.» Et Gribouille sortit, ferma la porte à double tour et mit la clef dans sa poche. Quand il rentra à la cuisine, son air radieux frappa Caroline.

CAROLINE. – Qu'as-tu, mon frère? Tu as l'air enchanté.

GRIBOUILLE. – Il y a de quoi, ma soeur. Je t'assure que tu ne verras pas souvent des choses arrangées comme elles sont là-haut.

CAROLINE. – Es-tu sûr d'avoir bien fait? Tu n'as pas eu quelque invention malheureuse?

GRIBOUILLE. – Malheureuse! Si tu appelles malheureuses les idées plus gracieuses, les plus élégantes!...

CAROLINE. – Ah! mon Dieu! quel air solennel tu prends! Dis-moi ce que tu as fait, Gribouille, ou plutôt je vais monter et jeter moi-même un coup d'oeil sur ton couvert.

GRIBOUILLE. – Monte, Caroline, monte; seulement, tu ne verras rien.

CAROLINE. – Pourquoi ne verrai-je rien, s'il y a quelque chose?

GRIBOUILLE. – Il y a même beaucoup; mais tu ne verras rien, parce que la clef est dans ma poche.

CAROLINE. – Pourquoi as-tu ôté la clef? Va vite la remettre, si madame veut entrer...

GRIBOUILLE. – Elle n'entrera pas, c'est moi qui le dis.

CAROLINE. – Impossible! Tu vas la fâcher encore. La voilà qui m'appelle, tout justement. Remets la clef à la porte, Gribouille.

GRIBOUILLE. – Je t'en prie, je t'en supplie, Caroline, laisse-moi le plaisir de les surprendre! C'est si joli!

CAROLINE. – Fais comme tu voudras, mon pauvre frère; je crains seulement qu'il ne manque quelque chose.

GRIBOUILLE. – Rien du tout. C'est parfaitement arrangé.

CAROLINE. – Surveille mes casseroles pendant que j'habille madame.

Caroline sortit laissant Gribouille enchanté du coup de théâtre qu'il espérait. Mme Delmis n'eut pas le temps d'inspecter les préparatifs de Gribouille. Aussitôt qu'elle fut prête, ses convives arrivèrent. Parmi les invités se trouvaient Mme Grébu, Mme Ledoux et Mme Piron.

«Mettons-nous à table», dit Mme Delmis quand Gribouille vint annoncer que le dîner était servi.

Il suivit de près, pour jouir de la surprise et de l'admiration générales. En effet, chacun admira l'abondance et l'arrangement du dessert. Mais Gribouille n'entendait rien; il restait consterné devant la place vide de Jacquot.

«Pourquoi cette pyramide de mousse? demanda Mme Grébu. Que voulez-vous y mettre, chère amie?»

MADAME DELMIS. – Rien du tout... Je ne comprends pas... Je ne l'avais pas vue...

– C'est pour faire point de vue et désigner le milieu de la table, dit en souriant M. Delmis, qui devinait quelque fatale invention de Gribouille.

– C'est quelque sotte pensée de Gribouille, reprit Mme Delmis avec aigreur. Pourquoi cette mousse, Gribouille? Parlez donc! répondez! Vous entendez bien que je vous parle.

– Madame a bien de la bonté, certainement, répondit Gribouille avec embarras et en jetant sur M. Delmis un regard suppliant. J'avais pensé, comme il manquait un milieu de table, car madame se rappelle que l'autre jour, quand monsieur a voulu en acheter un, elle a trouvé que c'était trop cher...

MADAME DELMIS, *avec impatience*. – C'est bon, c'est bon! Et après?

GRIBOUILLE. – Alors j'ai pensé que..., si j'avais seulement Jacquot, que cela ferait bon effet... Et puis, quand j'ai mis Jacquot, j'ai voulu lui faire plaisir et honneur, ainsi qu'à monsieur et à madame, car je n'oublie jamais que c'est monsieur et madame qui sont les maîtres, et à qui revient l'honneur de toutes choses; que Jacquot n'est qu'un misérable animal... Oui, monsieur, continua Gribouille s'animant; et un méchant animal... Madame pense que ce n'est pas agréable d'avoir un ennemi si cruel dans la maison. Que ces messieurs et dames veuillent bien regarder: il a fait ses ordures sur la nappe!... il a grignoté les amandes, il a dérangé les pommes, il a arraché les queues des poires!... Tout mon dessert saccagé, dévasté!... Je prie monsieur et madame de m'excuser,... mais... je ne puis pas... hi, hi, hi!... retenir mes larmes... hi, hi, hi!... quand je vois tout l'honneur qui me revenait... hi, hi, hi! perdu par la méchanceté... hi, hi, hi!... de ce misérable, de cette brute... L'un de nous deux restera sur le carreau... J'en préviens monsieur et madame: il arrivera malheur à l'un de nous...

MONSIEUR DELMIS. – Calme-toi, Gribouille... Ce n'est rien, mon ami. Le dîner n'en sera pas moins bon; ton dessert n'en est pas moins beau. Oublions Jacquot pour la soupe, que nous attendons et que tu vas nous servir.

GRIBOUILLE. – Monsieur est bien bon de me traiter d'ami; certainement monsieur a droit à mon service, c'est avec plaisir que je vais servir la soupe.

Gribouille oublia son chagrin en servant le dîner avec une activité et un zèle qu'aucune maladresse ne vint troubler. Seulement, quand on arriva aux compotes, et que Mme Delmis, qui les cherchait, fut avertie par Gribouille qu'il les avait versées sur la mousse des compotiers, sa colère éclata, et le pauvre Gribouille fut traité de bête, d'idiot. Mme Piron riait en compagnie de Mmes Grébu et Ledoux; elle voulut même adresser quelques paroles ironiques à Gribouille.

«Je n'aime pas que l'on rie de moi, s'écria Gribouille, lançant à ces dames des regards irrités. Que mes maîtres se permettent des reproches, c'est leur droit, mais que d'autres s'y joignent, je ne le veux pas.

– Gribouille, tu oublies que tu parles à des amies de ma femme», dit M. Delmis d'un air mécontent.

GRIBOUILLE. – Des amies! Bonnes amies, en vérité! Si elles désirent que je répète les paroles qu'elles nous ont dites il y a trois mois, quand nous sommes entrés chez monsieur, il verra si...

– De grâce, monsieur Delmis, ne grondez pas ce pauvre garçon, interrompit Mme Grébu; nous savons bien que ses paroles ne peuvent blesser. Est-ce qu'il sait ce qu'il dit?

GRIBOUILLE. – Si je sais ce que je dis! Vous allez voir si je...

MONSIEUR DELMIS, *sèchement*. – Assez, assez, Gribouille, passe-nous le café au salon.

Et Mme Delmis, offrant son bras à Mme Grébu, passa au salon, suivi de toute la société. Gribouille comprima son mécontentement; quand il raconta à Caroline ce qui s'était passé au dîner, celle-ci soupira, mais ne fit aucun reproche au pauvre Gribouille. Le soir, Mme Delmis ne parla de rien, et le lendemain le frère et la soeur reprirent leur service comme d'habitude.

XII - Les serins

Caroline et Gribouille balayaient et essuyaient dans le salon. Gribouille, qui se trouvait fatigué, s'étendit dans un fauteuil. On sonne à la porte: Gribouille ne se dérange pas. Au second coup de sonnette, Caroline se retourne vers son frère.

CAROLINE. – Tu n'entends donc pas, Gribouille? On sonne; va vite ouvrir.

GRIBOUILLE. – Je ne peux pas: je n'ai pas le temps.

CAROLINE. – Comment! tu n'as pas le temps? Qu'as-tu de mieux à faire?

GRIBOUILLE. – Je me repose; j'en ai encore pour un bon quart d'heure.

CAROLINE. – Quelle bêtise dis-tu là! Tu plaisantes, j'espère.

Un troisième coup de sonnette retentit plus violent que les deux premiers. Gribouille ne bouge pas. Sa soeur le regarde avec tristesse, hausse les épaules et va ouvrir en se disant tout bas: «Pauvre garçon! je vois que je ne pourrai jamais le former pour le service.»

Elle ouvre la porte; un domestique entre, portant une cage.

LE DOMESTIQUE, *à Caroline.* – Mademoiselle, je suis nouveau dans le pays, je ne suis pas sûr que ce soit ici chez M. et Mme Delmis; voici deux serins que j'apporte pour les enfants de Mme Delmis; voulez-vous les remettre de la part de Mme Pierrefond, ma maîtresse?

CAROLINE. – Bien obligé, monsieur, je n'y manquerai pas. C'est bien ici que demeurent M. et Mme Delmis.

Le domestique regarda Gribouille, qui rit niaisement.

LE DOMESTIQUE. – Qu'a-t-il donc à rire, ce garçon? La bonne tête! A-t-il l'air nigaud!

GRIBOUILLE. – J'ai l'air que j'ai. Est-ce que ça vous regarde? Je ne vous dis rien, à vous: pourquoi venez-vous me taquiner?

LE DOMESTIQUE, *d'un air moqueur.* – Faites excuse, monsieur, je n'avais pas l'intention de vous contrarier; seulement je pensais tout haut.

GRIBOUILLE. – À la bonne heure! je vous pardonne; et à l'avenir tâchez de penser bien, pour bien parler.

Le domestique s'en alla en riant et en faisant des signes qui indiquaient qu'il croyait Gribouille atteint de folie. Caroline parut contrariée.

CAROLINE. – Pourquoi as-tu parlé à ce domestique que tu ne connais pas, Gribouille? Il ne te disait rien.

GRIBOUILLE. – Tu appelles cela ne rien dire, quand il me traite de bête, de nigaud, et de je ne sais quoi encore qu'il pensait et qu'il n'osait pas dire.

CAROLINE. – Tu te querelles avec tout le monde; tu vois que monsieur et madame n'aiment pas qu'on se dispute, et toi, depuis quelque temps, tu attaques toujours, tu ne supportes rien; tu deviens trop familier avec monsieur et grossier avec madame.

GRIBOUILLE, *se fâchant.* – Et pourquoi donc que je supporterais, moi, ce qu'ils ne supportent pas? Va donc dire aux maîtres qu'ils sont nigauds, bêtes, crétins, maladroits, brise-tout, comme on me dit à moi toute la journée: et tu verras les hélas! et les cris qu'ils pousseront. C'est que ça m'ennuie à la fin.

CAROLINE, *le calmant*. – Voyons, Gribouille, mon frère, ne te fâche pas; tout ça, c'est pour rire; ils ne pensent seulement pas ce qu'ils disent.

GRIBOUILLE. – Tu crois?

CAROLINE. – J'en suis sûre. N'en parlons plus; et finis d'essuyer le salon pendant que je vais voir au déjeuner.

Gribouille continua à épousseter. Il arriva à la cage, la prit, regarda les oiseaux et se mit à causer avec eux.

«Pauvres petits; ils s'ennuient là-dedans... Ne jamais sortir! c'est-y embêtant! Ça fait pitié, ces pauvres petites bêtes!... Ma foi, je n'y tiens pas: je vais les laisser voler dans la chambre: ça va toujours les amuser un peu.»

Gribouille ouvre la porte de la cage, qu'il pose sur une table; les serins approchent de la porte ouverte, s'envolent, se perchent sur le bâton d'un rideau de croisée et chantent joyeusement. Gribouille est enchanté, il bat des mains; les oiseaux ont peur, quittent le rideau et se dirigent vers une croisée restée ouverte. Gribouille les poursuit en criant:

«Pas par là, pas par-là, les petits! attendez que je ferme.»

Mais les serins, qui voient l'air, l'espace, la verdure, s'élancent hors de la fenêtre et s'envolent au loin. Gribouille reste pétrifié.

«Les petits scélérats! Me jouer ce tour-là! A-t-on jamais vu chose pareille? Ils vont être joliment attrapés. Je cours fermer la grille du jardin: ils seront bien fins s'ils peuvent l'ouvrir pour aller dans la campagne.»

Gribouille sort précipitamment; peu d'instants après il rentre tout essoufflé. Au même moment, Émilie entre au salon; elle regarde de tous côtés et aperçoit la cage.

«Ah! la voilà! voyons les oiseaux.»

Elle approche de la cage, voit avec surprise la porte ouverte et pas d'oiseaux dedans.

Elle appelle Gribouille:

«N'y avait-il pas des oiseaux dans cette cage? Où sont-ils, Gribouille?»

GRIBOUILLE, *d'un air niais*. – Certainement, mademoiselle, certainement il y avait des oiseaux. À quoi pourrait servir une cage sans oiseaux?

ÉMILIE, *regardant autour d'elle.* – Où sont-ils? Je ne les vois pas.

GRIBOUILLE. – Mademoiselle peut être tranquille, ils ne sont pas loin.

ÉMILIE. – Je voudrais bien les avoir; voulez-vous me les apporter, Gribouille?

GRIBOUILLE. – Quant à cela, mademoiselle, il faut attendre un peu. Les oiseaux, ce n'est pas comme l'homme: c'est bête comme toutes les bêtes. J'aurais beau les appeler, leur dire que mademoiselle désire faire connaissance avec eux c'est comme si je ne disais rien. Mademoiselle pense bien que ce n'est pas mauvaise volonté de ma part, je ferais tout pour contenter mademoiselle, excepté de donner de mon esprit aux bêtes.

ÉMILIE, *avec un sourire moqueur*. – Non, non, je n'en demande pas tant. Gardez votre esprit, Gribouille; tâchez même de l'augmenter; seulement je ne comprends rien de ce que vous dites, et je ne sais pas encore où sont les oiseaux que m'a envoyés ma cousine Lucie.

GRIBOUILLE. – Ils se promènent, mademoiselle; ils étaient fatigués de leur cage et ils sont allés faire un tour. Ça se comprend: ces pauvres bêtes toujours enfermées. On se lasse, à la fin.

ÉMILIE, *consternée*. – C'est vous qui les avez lâchés?

GRIBOUILLE. – Certainement, mademoiselle: qui donc aurait eu pitié de ces pauvres petites bêtes innocentes, si ce n'est moi? Je les ai fait sortir; mais ils ne vont pas tarder à rentrer, car j'ai poussé la grille du jardin et il faudra bien qu'ils rentrent quand ils verront tout fermé.

ÉMILIE, *avec impatience.* – Vous êtes plus nigaud que jamais, mon pauvre Gribouille. Vous ne faites que des bêtises!

GRIBOUILLE, *s'animant à mesure qu'il parle*. – Mais puisque je vous dis, mademoiselle, que j'ai fermé la grille. J'ai fait ce que j'ai pu, moi. Que vouliez-vous que je fisse? Fallait-il m'envoler après eux? Est-ce que j'ai des ailes, moi? C'est de la méchanceté de leur part. Ils savent qu'ils me font gronder. Il leur en coûtait beaucoup peut-être de rentrer, avant que vous ayez vu leur cage vide! C'est toujours la même chanson: tout le monde réuni contre moi; je ne peux plus y tenir. Jusqu'à un perroquet et des serins qui se liguent pour me faire gronder!

Et le pauvre Gribouille tombe assis sur une chaise, il pleure. Émilie, que le discours de Gribouille avait étonnée, le voit pleurer; elle approche, lui prend les mains.

ÉMILIE. – Voyons, mon pauvre Gribouille! Il ne faut pas vous affliger pour si peu de chose.

GRIBOUILLE, *sanglotant.* – Si peu de chose! Mademoiselle appelle cela peu de chose! Tout ce que je fais tourne contre moi. J'entends dire à chacun: «Gribouille est bête! Dieu, qu'il est bête!» Jusqu'à ma propre soeur, ma meilleure et seule amie, qui dit de même. Et mademoiselle croit qu'on peut supporter tout cela! que je peux me laisser insulter pour des animaux! Et quels animaux encore! un perroquet et des serins! Non, non, je souffre trop, je ne sais plus que dire, que faire; je sens ma pauvre tête qui part.

Et Gribouille, qui s'était levé, allait et venait dans la chambre, et dans son désespoir frappait les meubles, se tapait la tête, s'arrachait les cheveux. Émilie s'était sauvée et était allée chercher Caroline.

XIII - La cage

Gribouille, resté seul, retombe sur sa chaise.

Caroline, avertie par Émilie, entre avec précaution, voit Gribouille immobile, s'approche sans bruit, veut lui prendre la main. Gribouille saute de dessus sa chaise, Caroline pousse un cri.

GRIBOUILLE. – Eh bien, quoi? Penses-tu que je sois en colère contre toi? Me prends-tu pour un mauvais coeur, un ingrat? viens-tu me gronder comme ils font tous?

CAROLINE, *avec affection.* – Non, pauvre frère; non... Tu sais bien que je t'aime. Si je te gronde quelquefois, c'est pour ton bien...

GRIBOUILLE, *avec désespoir.* – Mon bien, mon bien! Je me passerais volontiers de ce bien-là! Je ne veux pas qu'on me gronde toujours. Ça m'ennuie, ça m'assomme; j'en perdrai l'esprit.

CAROLINE. – Écoute, mon frère; tu te souviens du jour où tu as cassé une glace avec ton balai?

GRIBOUILLE. – Oui. Et après?

CAROLINE. – Et après, tu n'as plus recommencé; tu as fait attention.

GRIBOUILLE. – Je crois bien, tu m'as si bien grondé que j'en ai pleuré, que je n'en ai pas déjeuné. Il y avait tout juste une galette qui me faisait une envie... Je l'ai regrettée bien des fois, va.

CAROLINE. – Ta maladresse?

GRIBOUILLE. – Non, la galette.

CAROLINE, *souriant.* – Ah!... C'est égal: tu n'as plus rien cassé depuis avec ton balai; c'est parce que je t'avais grondé.

GRIBOUILLE. – Ça m'a fait un effet tout de même; ceci est vrai.

CAROLINE. – Tu vois donc, mon pauvre Gribouille, qu'il ne faut pas te fâcher ni t'affliger quand on te gronde, mais tâcher de ne plus recommencer pour ne plus être grondé.

GRIBOUILLE. – C'est pourtant vrai ce que tu dis. Tiens, laisse-moi t'embrasser. Tu as de l'esprit, toi; tu as une manière de dire qui m'empêche de me fâcher. Tu me dirais: «Gribouille, tu es bête; Gribouille, tu es un sot; Gribouille, tu es un animal...»**,** je ne me fâcherais pas; vrai, je ne t'en voudrais pas. Quelque chose me dit: «Gribouille, ta soeur t'aime, laisse-la dire»**.**

CAROLINE, *avec tristesse et affection.* – Oui, Gribouille, je t'aime et je suis seule à t'aimer. J'ai promis à notre pauvre mère de te soigner, de te protéger, de t'aimer comme elle nous aimait. J'ai tenu ma promesse, Gribouille; je t'ai placé avec moi dans cette maison, et je n'y resterais pas sans toi, si tu te faisais renvoyer... Et que deviendrons-nous? Voilà pourquoi, mon pauvre frère, tu me chagrines quand tu fais mal. Je tremble que les maîtres ne se fâchent, ne te renvoient, et que tu ne viennes à souffrir du froid et de la faim.

GRIBOUILLE, *attendri.* – Bonne Caroline! Je ferai de mon mieux, je t'assure. Mais, vois-tu, on me dit toujours que je suis bête, et cela me trouble; je ne sais plus ce que je fais, surtout quand ce maudit Jacquot se met à m'insulter.

CAROLINE. – Mon pauvre Gribouille, fais ton ouvrage et rien de plus. Balaye, essuie, frotte, nettoie; mais qu'avais-tu besoin de lâcher les oiseaux? Pourquoi y touchais-tu?

GRIBOUILLE. – C'était par pitié, je t'assure; ces pauvres petites bêtes! Pense donc: si on nous avait enfermés dans une cage... et si petits encore!

CAROLINE. – Ils sont habitués à vivre enfermés; d'ailleurs ils ne pensent pas. Ce n'est pas comme nous.

GRIBOUILLE. – Ça, c'est vrai,... ce n'est pas comme nous... Je pense, moi, je raisonne; je me dis: Jamais je n'aurais agi comme eux; je n'aurais pas fait gronder Gribouille; je serais revenu après avoir été jusqu'à la grille seulement... Tu sais que j'ai été fermer la grille pour les empêcher de passer. Ce n'était pas bête, tout de même.

Mme Delmis entre avec Émilie.

«Gribouille!» dit-elle d'une voix irritée.

GRIBOUILLE, *avec douceur.* – Me voici, madame.

MADAME DELMIS. – Pourquoi avez-vous fait peur à Émilie par vos cris? Pourquoi avez-vous ouvert la cage? Pourquoi avez-vous laissé échapper les serins? Pourquoi me regardez-vous comme une bête, sans répondre?

GRIBOUILLE, *d'un air aimable*. – Oh! madame!... Je ne me permettrais pas de regarder madame comme une bête! J'ai trop de respect pour madame. Certainement, madame n'est pas bête du tout, je me plais à le reconnaître.

MADAME DELMIS. – Qu'est-ce qu'il dit donc? Caroline, qu'est-ce qu'il veut dire?

CAROLINE, *avec embarras*. – Que madame ait un peu d'indulgence. Il n'a pas bien compris ce que disait madame... Il est bien fâché d'avoir fait peur à mademoiselle. C'est le chagrin d'avoir laissé partir les oiseaux, que mademoiselle a pris pour de la colère... Il sait trop bien le respect qu'il doit aux maîtres, pour se permettre...

GRIBOUILLE, *interrompant*. – Certainement, je sais trop bien le respect que je dois aux maîtres, pour

me permettre...

CAROLINE, *bas*. – Tais-toi donc, tu vas tout gâter.

MADAME DELMIS. – C'est bon! Mais les serins sont perdus.

GRIBOUILLE, *d'un air satisfait*. – Je demande pardon à madame, ils ne peuvent tarder à rentrer: j'ai fermé la grille.

MADAME DELMIS. – La grille! et que leur fait la grille ouverte ou fermée?

GRIBOUILLE. – Madame oublie qu'un serin, ça n'a pas plus de force qu'une mouche, et qu'ils auront beau se mettre à deux pour pousser la grille, ils ne pourront pas l'ouvrir.

MADAME DELMIS, *avec colère*. – Ils voleront au-dessus, imbécile! Caroline, en vérité, votre frère est trop bête! Ma patience est à bout. Débarrassez-moi de ce garçon: il m'excède.

CAROLINE. – Quand madame voudra me donner mon compte, je suis prête à partir, malgré tout mon regret de quitter la maison de madame.

MADAME DELMIS. – Mais, du tout; je ne veux pas vous laisser partir; je suis trop contente de votre service pour me séparer de vous; c'est Gribouille que je veux renvoyer.

CAROLINE. – Oui, madame, et je pars avec lui. J'ai promis à ma mère mourante de ne jamais abandonner mon frère. En entrant chez madame, j'espérais qu'elle voudrait bien supporter ses... ses naïvetés. Puisque madame en est fatiguée, mon devoir est d'accompagner mon frère. Pauvre garçon! que deviendrait-il sans moi?

GRIBOUILLE. – Caroline, tu es trop bonne! Oui, tu es trop bonne! Ne te tourmente pas; je vois que c'est à cause de moi que madame te met dehors. Eh bien! moi, je ne veux pas m'en aller; je resterai malgré tout, je balayerai, je frotterai, j'essuierai, je nettoierai comme tu m'as dit; je ne lâcherai plus les serins; alors tu resteras, n'est-ce pas? Où irais-tu? Comment vivrions-nous? Tu me dis toujours que le bon Dieu est bon: s'il est bon, il ne voudra pas te laisser sortir d'ici, où tu es bien, n'est-ce pas? Dis, Caroline, n'est-ce pas que tu es bien?

Les larmes de Caroline l'empêchent de répondre, elle embrasse son frère en répétant: «Pauvre garçon! pauvre garçon!» Gribouille sanglote.

Mme Delmis reste indécise; enfin, elle s'approche de Caroline et lui dit:

«Ne pleurez pas, Caroline; j'ai parlé trop vite, dans un moment d'impatience. Vous resterez, et Gribouille aussi, mais à la condition qu'il ne touche à rien qu'à son balai et à son plumeau, et qu'il ne fasse pas autre chose que frotter, balayer, nettoyer les appartements, enfin ce qui concerne son service.»

CAROLINE. – Je remercie bien madame de sa bonté; je ferai mon possible pour satisfaire madame.

GRIBOUILLE. – Je remercie bien madame de sa bonté; je ferai mon possible...

CAROLINE. – Mais tais-toi donc, et reste tranquille.

GRIBOUILLE. – Et pourquoi ne remercierais-je pas madame, puisque tu la remercies bien? et pourquoi ne dirais-je pas à madame que j'accepte ses conditions, et que je jure (Gribouille étend le bras) de ne toucher à rien qu'à mon balai et mon plumeau, et de ne rien faire que frotter (sans brosse bien entendu), balayer et nettoyer les appartements?

Mme Delmis se met à rire; Caroline paraît inquiète de l'air solennel de Gribouille, et dit à sa maîtresse: «Madame veut bien qu'il prenne une brosse et de la cire pour frotter les appartements?»

MADAME DELMIS. – Oui, oui, brosse, cire, tout ce qui lui sera nécessaire pour son ouvrage.

GRIBOUILLE. – Et pour ma nourriture, et ma toilette, et mon coucher?

MADAME DELMIS. – Oui, tout: je ne défends que ce qui ne regarde pas votre ouvrage dans la maison.

GRIBOUILLE. – Alors, je rejure, Caroline est mon témoin: je rejure.

Mme Delmis sort en riant aux éclats; Gribouille la regarde, se met à rire de son côté; il se frotte les mains, fait une gambade et paraît enchanté.

GRIBOUILLE. – J'ai joliment arrangé les choses, tout de même! J'ai bien fait de jurer et rejurer, n'est-il pas vrai, ma soeur?

CAROLINE, *préoccupée.* – Très bien, très bien. Et maintenant, mon ami, n'oublie pas ta promesse; prends ton balai, achève de balayer l'appartement, et ne touche à rien.

XIV - La cage (suite)

Caroline sort; Gribouille reste seul; il réfléchit quelque temps et prend son balai.

«Ce ne sera pas commode, tout de même, de ne toucher à rien!... Moi qui avais encore des images à voir...»

Avec le manche de son balai il accroche la cage et la fait tomber.

«Là! voilà-t-il encore du malheur! c'est mon guignon qui me reprend... Et dire que je ne peux pas ramasser cette cage! Maudite cage, va! Dire qu'elle a quatre pieds et qu'elle ne peut pas se tenir, tandis que je tiens solidement, moi qui n'en ai que deux... C'est-il gênant, cette cage, pour balayer!... Veux-tu t'en aller de là, vilaine!»

Il donne un coup de balai à la cage, qui roule au milieu de la chambre.

«Allons! la voilà au beau milieu du salon à présent!... C'est pour se faire mieux voir, pour me faire encore gronder!... Ah! mais!... Je ne vais pas me laisser dominer par une cage, moi! Je vais la rouler avec mon balai jusque sous le rideau; lorsque Caroline sera revenue, je la prierai de la ramasser, puisque moi je suis lié par ma parole... J'ai juré et rejuré de ne toucher à rien...»

Émilie, qui est rentrée avec son frère Georges pendant que Gribouille fait rouler la cage à coups de balai, le regarde avec surprise; elle court à lui et l'arrête.

«Mais que fais-tu donc, Gribouille? Tu vas briser ma jolie cage!»

GRIBOUILLE. – Ah, mademoiselle, je n'y puis rien, moi; elle est tombée, elle gêne le passage: il faut qu'elle roule.

GEORGES. – Pourquoi ne la ramasses-tu pas, au lieu de la pousser comme tu fais?

GRIBOUILLE. – Je ne peux pas, monsieur; je suis lié par ma parole. J'ai juré et rejuré.

GEORGES. – Quelle parole? Qu'est-ce que tu as juré?

GRIBOUILLE. – Parole sacrée, monsieur! J'ai juré et rejuré à Mme Delmis, votre mère, ma maîtresse qui était ici présente, de ne toucher à rien qu'à mon balai, mon plumeau et ma brosse à frotter. Et même, quant à la brosse, c'est Caroline, ma soeur, qui me l'a obtenue, pensant bien, cette bonne soeur, que je m'enlèverais la peau des pieds à frotter sans brosse.

Georges regarde Émilie, qui regarde Gribouille; elle lui trouve un air effaré qui l'effraye, et elle se sauve en criant:

«Gribouille est fou! Caroline, au secours!»

Caroline entre précipitamment; Gribouille est appuyé sur son balai et sourit de pitié; Georges ne sait s'il doit rire ou crier. Caroline va droit à Gribouille.

CAROLINE. – Eh bien, Gribouille! qu'y a-t-il encore? Qu'as-tu fait pour effrayer Mlle Émilie?

GRIBOUILLE, *avec majesté.* – Rien, rien,... rien, te dis-je. Mademoiselle n'a pas compris qu'étant lié

par ma parole je ne pouvais pas ramasser cette cage que mon balai a jetée par terre.

CAROLINE, *avec surprise.* – Pourquoi ne peux-tu pas la ramasser?

GRIBOUILLE. – Mais tu sais bien que j'ai juré et rejuré de ne toucher à rien qu'à mon...

CAROLINE. – Je sais, je sais; mais tu as oublié, mon pauvre frère que madame a dit aussi: «Tout ce qui est nécessaire à son service.

GRIBOUILLE, *se frappant le front*. – C'est, ma foi, vrai!... Mais tu es mon bon ange, mon sauveur, toi, ma soeur!... C'est pourtant vrai!... «Tout ce qui est nécessaire à son service.» Elle l'a dit. Ah! elle l'a dit!... Et moi qui n'osais pas ramasser cette cage. Suis-je bête! suis-je bête! Ha! ha! ha! En voilà-t-il une bonne bêtise! Ha! ha! ha!... Pauvre Gribouille, va! t'es bête, mon ami; t'es bête!

Gribouille rit aux éclats; Georges ne comprend pas le sujet de sa gaieté; Caroline soupire, s'aperçoit de l'étonnement de Georges, et lui explique ce qui s'est passé entre Mme Delmis et Gribouille. Georges rit à son tour et s'empresse d'aller rassurer sa soeur, qu'il voit dans une des allées du jardin. Caroline dit à Gribouille avec tristesse:

«Mon pauvre frère, moi aussi, je te demande une promesse. Travaille toujours avec moi; quand tu auras un ouvrage à faire, appelle-moi, nous le ferons ensemble. Et à ton tour tu viendras m'aider quand j'aurais à travailler, soit à la cuisine, soit à l'appartement. De cette façon tu ne feras jamais mal et tu ne seras jamais grondé, puisque je serais là, moi, pour te conseiller et te diriger. Le feras-tu? me le promets-tu?»

GRIBOUILLE. – Oui, je te le promets, ma soeur, ma bonne soeur. Je vois, je sens que c'est toi qui es bon ange sur la terre. Je sens bien qu'il me manque de la raison, que je ne suis pas comme tout le monde. Mais je tâcherai, je t'assure que je tâcherai de ne plus faire de sottise; je voudrais tant te contenter, non pas pour madame, mais pour toi, toi seule, que j'aime et qui m'aimes?

Gribouille embrassait Caroline, lui baisait les mains tout en parlant ainsi.

CAROLINE. – C'est bien, mon ami; je reçois ta promesse et je sais que tu n'y manqueras pas. Finissons le salon à nous deux, puis nous passerons à la cuisine, où tu m'aideras à préparer le déjeuner et à laver ma vaisselle.

XV - Pauvre Jacquot

Caroline et Gribouille eurent bientôt fini le salon, et ils allèrent dans la salle à manger pour y préparer le couvert du déjeuner. À peine avaient-ils mis la nappe sur la table, que Caroline s'entendit appeler par Mme Delmis.

GRIBOUILLE. – Est-ce que tu vas y aller, Caroline?

CAROLINE. – Il le faut bien. Madame n'est ni coiffée ni habillée; c'est pour cela qu'elle m'appelle.

GRIBOUILLE. – Et comment vais-je faire pour mon ouvrage? Je t'ai promis de ne pas faire mon service sans toi.

CAROLINE. – Quand cela se peut; mais c'est impossible!...

GRIBOUILLE. – On peut donc manquer à sa promesse en disant: «C'est impossible.»

CAROLINE. – Oui... et... non... On voit, on réfléchit... et on fait pour le mieux.

GRIBOUILLE. – Et si le mieux n'est pas bien? Regarde, moi, je fais toujours pour le mieux, et on me dit toujours que c'est mal. Le perroquet que j'avais mis au milieu de la table, c'était certainement très bien? Tu vois ce que cela a fait! tout comme si j'avais fait une bêtise.

– Caroline, Caroline, où êtes-vous donc? cria Mme Delmis.

CAROLINE. – Me voici, madame; j'arrive. – Mets le couvert, Gribouille, et surtout ne casse rien.

Caroline sortit en courant; Gribouille la suivit des yeux.

GRIBOUILLE. – Je ferai pour le mieux, c'est sûr: mais diront-ils que c'est bien?

– Gribouille! Ha! ha! ha! Gribouille est bête! Imbécile de Gribouille! Ha! ha! ha! dit une voix forte qui partait de derrière le rideau.

GRIBOUILLE. – Qu'est-ce que c'est que ça? Qui parle de Gribouille?

LE PERROQUET. – Jacquot! pauvre Jacquot! Gribouille l'a battu!

GRIBOUILLE. – Ah! c'est toi! menteur! voleur! scélérat emplumé! Ah! c'est toi,... et nous sommes seuls! À nous deux, calomniateur! traître!

Gribouille s'élança vers la fenêtre et ne tarda pas à découvrir le perroquet, qui grimpait le long du rideau en s'aidant du bec et de ses griffes. Voyant arriver son ennemi, Jacquot précipita son ascension en criant: «Ha! ha! ha! imbécile de Gribouille!» Cette dernière injure exaspéra Gribouille, qui sauta sur le perroquet, presque hors de sa portée; Gribouille ne saisit que la queue, dont quelques plumes lui restèrent

dans les mains. Il s'élança une seconde fois sur le rideau après lequel grimpait le pauvre Jacquot avec prestesse et terreur tout en criant: «Au secours! Gribouille! Jacquot! Gribouille l'a battu! pauvre Jacquot.» Cette fois Gribouille avait mieux calculé son élan: d'une main il saisit le rideau, de l'autre il attrapa Jacquot au beau milieu du corps, et, le serrant fortement, il lui fit lâcher le rideau.

«Te voilà donc, mauvaise langue, insolent, pleurnicheur! lui dit Gribouille en le regardant avec colère. Ah! tu crois que cela va se passer en paroles! Tu vas avoir une bonne correction, mauvais drôle! Tiens! vlan! vlan!»

Et Gribouille, accompagnant ses paroles du geste, déchargea sur le dos et sur la tête de Jacquot une grêle de coups de poing; le pauvre animal criait de toutes ses forces:

«Pauvre Jacquot! Gribouille l'a battu!

– Ah! tu appelles! Ah! tu veux encore me faire gronder! Crie, à présent, crie!»

En disant ces mots, Gribouille serrait la gorge de son ennemi, qui continuait à se débattre et à répéter d'une voix étouffée: «Au secours! Pauvre Jacquot!... Pau... vre... Jac...»

Il ne put articuler la dernière syllabe; sa voix expira, son bec et ses yeux s'ouvrirent démesurément, ses ailes retombèrent inertes, et Gribouille ne tint plus dans ses mains qu'un cadavre.

S'apercevant enfin que le perroquet restait sans mouvement, Gribouille le laissa retomber.

«Va-t'en! et ne recommence plus; tu vois à présent que tu n'es pas le plus fort!»

Jacquot ne bougeait pas.

«Tiens! le voilà qui fait le mort, à présent! Veux-tu t'en aller, méchante bête!»

Gribouille lui donne un coup de pied.

«Eh bien! qu'a-t-il donc? Qu'est-ce qui lui prend! Il ne bouge pas!... Est-ce que...? Hum! hum! est-ce que j'aurais serré trop fort?... C'est qu'il ne bouge pas plus qu'un mort. (Gribouille se met à genoux par terre et crie dans l'oreille du perroquet.) Voyons, Jacquot!... pas de bêtises!... Nous serons amis, je t'assure! Jacquot, lève la tête!... Puisque je te dis qu'il n'y a plus de danger! (Gribouille se relève, reste les mains jointes devant le perroquet, qu'il regarde avec frayeur.) Je crois..., je crains... qu'il ne soit mort comme maman... Il va aller avec elle et il va lui dire que c'est moi qui l'ai fait mourir!... Oh! il le dira!... Il est si méchant! Et maman le croira, puisque je ne serai pas là pour lui expliquer... Ah! oui,... mais quand je serai mort aussi, moi, j'irai avec maman, et je lui raconterai bien des choses qui ne feront pas plaisir à Jacquot... Que faire à présent? Ils vont tous dire que c'est moi... Et puis madame sera d'une colère! d'une colère! Pourvu qu'elle ne renvoie pas Caroline!... Ah! mon Dieu! Caroline, ma pauvre soeur! Quoi faire? quoi dire? Ah! une idée! Monsieur est mon ami: je vais lui demander conseil.» Et Gribouille, rejetant du pied le pauvre Jacquot jusque sous le rideau, courut chez M. Delmis.

MONSIEUR DELMIS. – Qu'y a-t-il, Gribouille? Tu as l'air tout effaré.

GRIBOUILLE. – Il y a de quoi, monsieur! Si monsieur savait ce qui m'arrive... Mais je n'ai plus peur, car monsieur est mon ami; il me protégera.

MONSIEUR DELMIS. – Contre qui faut-il te protéger, mon pauvre garçon? Est-ce Mlle Rose ou Mme Piron?

GRIBOUILLE. – Ah, monsieur! bien mieux que ça, c'est contre madame.

– Ho! ho! mais ceci... devient grave, dit M. Delmis en prenant un air sérieux. Raconte-moi ce qui est arrivé.

GRIBOUILLE. – Voilà, monsieur. J'étais donc à mettre le couvert, quand j'entends une voix, oh! mais une voix! Si monsieur l'avait entendue, il en aurait été saisi comme moi!

MONSIEUR DELMIS. – Et que te disait cette voix si terrible?

GRIBOUILLE. – Ce qu'elle disait? Des injures! Des choses tout à fait désagréables!

MONSIEUR DELMIS. – Qui était-ce donc?

GRIBOUILLE. – Monsieur va voir. Je regarde, je me retourne. Qu'est-ce que je découvre? Jacquot, ce diable de Jacquot qui s'en donnait à m'injurier; et il grimpait, il grimpait! faut voir comme il se dépêchait... Car cet animal est lâche, monsieur; je l'ai toujours vu lâche!... Donc, le voilà qui grimpe en haut du rideau. Je saute après; j'attrape la queue; je tire si fort que même il m'en reste deux plumes dans la main... Mon coquin monte toujours en m'agonisant de sottises... Ma foi! la moutarde me monte au nez, je fais un saut de géant et j'attrape le drôle au beau milieu du corps... Pas moyen, là! je le tenais; je tire, il lâche le rideau... J'étais en colère, comme monsieur peut bien le penser. Je tape tant que j'ai de forces. Le gredin crie: «Au secours!» Je serre le cou! (M. Delmis fait un mouvement.) Attendez, monsieur; pense bien que je ne pouvais pas laisser cet animal attirer madame et Caroline par ses cris; je serre plus fort et je tape toujours! Ne voilà-t-il pas qu'il me fait la farce de ne plus bouger, de ne plus crier.

MONSIEUR DELMIS. – Tu l'as étouffé?

GRIBOUILLE. – Pardon, monsieur, c'est lui qui s'est étouffé lui-même en se débattant comme un possédé, si bien que lorsque je l'ai lâché, il était mort... Oui, monsieur... Monsieur me croira s'il le veut,... Il était et il est mort... Et je viens demander conseil à monsieur; que croit monsieur? que dois-je faire vis-à-vis de madame? D'abord elle dira, bien sûr, que c'est moi.

MONSIEUR DELMIS, *avec impatience.* – Et comment veux-tu qu'elle dise autrement, malheureux! C'est toi et bien toi qui as tué Jacquot... Et quel conseil veux-tu que je te donne?

GRIBOUILLE. – Ainsi, voilà monsieur qui tourne aussi contre moi! Monsieur croit que c'est moi qui ai causé la mort de cet animal hypocrite?

MONSIEUR DELMIS. – Que veux-tu que je dise et que je pense? et quel conseil veux-tu que je te donne?

GRIBOUILLE. – Quant à cela, je ne peux pas le dire à monsieur; si je savais ce que monsieur doit me conseiller, je ne le lui demanderais pas.

MONSIEUR DELMIS. – Je n'ai rien à te dire; je ne sais pas du tout, moi, ce que tu dois faire. Tu fais des sottises et puis tu me demandes de les réparer.

GRIBOUILLE. – Et à qui monsieur veut-il que je le demande, si ce n'est à mon ami? Monsieur est mon seul ami sur la terre. Excepté Caroline, qui est si bonne pour moi et qui m'aime, je n'ai personne... Personne ne m'a jamais dit, comme l'a fait monsieur: «Gribouille, je te défendrai, je serai ton ami...» Et

voilà pourquoi je viens à vous, monsieur.

Gribouille, en disant ces paroles, avait les yeux mouillés de larmes. M. Delmis, ému de la simplicité confiante de ce pauvre orphelin, lui prit la main:

«Oui, tu as bien fait, mon pauvre garçon, dit M. Delmis d'une voix émue. Je vais tâcher de te tirer d'affaire. Où est Jacquot?

– Venez, monsieur, je vais vous le faire voir, dit Gribouille en se dirigeant piteusement vers la salle à manger... Voilà, monsieur, dit-il en l'amenant près du perroquet mort.

– Pauvre Jacquot!» dit M. Delmis en le prenant et examinant s'il n'y avait pas quelque reste de vie.

GRIBOUILLE. – Monsieur va-t-il se mettre à plaindre mon ennemi?

MONSIEUR DELMIS. – Cela ne m'empêche pas d'être ton ami, et je vais te le prouver, il faut à présent que ma femme ne sache rien de tout cela... Donne-moi la souricière que j'ai mise près du buffet... Tu vois qu'il y a des noix au bout du fil de fer qui sert à prendre les souris. Tu vas voir ce que je vais faire.

M. Delmis prit Jacquot, lui passa la tête dans un noeud coulant en fil de fer de la souricière, et tira un peu pour faire croire que le perroquet s'était pris et étranglé en voulant atteindre les noix placées au fond de la souricière; il recommanda à Gribouille de mettre le couvert et se retira dans sa chambre.

«La bonne idée! la bonne idée! s'écria Gribouille en battant des mains. Me voici sauvé de madame... Et Caroline!... faut-il lui dire? Je crois bien que oui... ce ne serait pas bien de le lui cacher.»

XVI - La découverte

Tout en réfléchissant et en discourant, Gribouille acheva de mettre le couvert; au moment où il finissait, Mme Delmis entra avec ses enfants, appela son mari; ils se mirent à table, et Gribouille alla chercher un gigot de mouton et une salade que Caroline avait apprêtés. Le dîner commença silencieusement; on avait faim et on ne songeait qu'à se servir et à manger; M. Delmis était sombre, contrairement à son habitude. Il regrettait Jacquot, il était fatigué des sottises répétées de Gribouille, il ne savait comment s'en débarrasser sans perdre Caroline, dont il aimait et appréciait le service; Mme Delmis était taciturne parce qu'une robe nouvelle, sur laquelle elle avait compté pour faire quelques visites, n'était pas terminée. Les enfants n'osaient parler, l'air sérieux de leurs parents les intimidait. Gribouille, préoccupé de la découverte probable et prochaine de la mort du perroquet, faisait mille gaucheries.

«Donne-moi du vin, Gribouille, dit Émilie.

– Voilà, mademoiselle»**,** répond Gribouille en versant du vin dans le verre.

ÉMILIE. – Assez, assez. Regarde ce que tu as fait; tu as presque rempli mon verre.

GRIBOUILLE. – Ça ne fait rien; mademoiselle va voir.

Gribouille prend le verre, reverse le vin dans la bouteille et en répand sur la tête et le cou d'Émilie.

ÉMILIE. – Aïe! aïe! j'en ai plein ma tête et ma robe! C'est ennuyeux! Que tu es maladroit!

GRIBOUILLE. – Excusez, mademoiselle; je n'y ai pas mis de malice. Si mademoiselle ne s'était pas plainte d'avoir trop de vin, je n'en aurais pas remis dans la bouteille, et la robe de mademoiselle ne serait pas tachée!

ÉMILIE. – Mais puisque tu m'avais donné trop de vin.

GRIBOUILLE. – Je ne dis pas non. Je prie mademoiselle d'observer que je dis seulement la chose, sans me permettre d'accuser mademoiselle; je sais que je ne suis pas en position de rejeter la faute sur les maîtres, et que je dois tout supporter et me taire.

MONSIEUR DELMIS. – Alors tu aurais mieux fait de te taire pour commencer, mon pauvre garçon, car tu n'as pas le sens commun.

GRIBOUILLE. – Cela plaît à dire à monsieur; tout le monde n'est pas de l'avis de monsieur. Caroline ne dit pas comme monsieur.

GEORGES. – Si Jacquot t'entendait, il te dirait quelque injure.

GRIBOUILLE. – Jacquot! Ah! mon Dieu! Monsieur Georges sait donc...?

GEORGES. – Quoi? Qu'est-ce que je sais?... Quel drôle d'air tu as... Maman, regardez donc la mine effarée de Gribouille.

Mme Delmis leva les yeux et s'étonna à son tour de l'anxiété empreinte sur la figure de Gribouille. M. Delmis leva les épaules avec impatience. Émilie, cherchant la cause de l'immobilité de Gribouille, aperçut le perroquet par terre près du buffet.

ÉMILIE. – Tiens, voilà Jacquot qui va nous expliquer ce qui prend à Gribouille. Jacquot, Jacquot!... Qu'a-t-il donc? Il ne bouge pas... Jacquot, parle, dis-nous ce que t'a fait Gribouille.

Le silence de Jacquot attira l'attention de Mme Delmis; elle se leva de table, marcha vers le perroquet, voulut le prendre et poussa un cri en le laissant tomber.

«Il est mort! Jacquot, mon pauvre Jacquot! Il est pris dans la souricière!... étranglé!... mort depuis quelque temps; il est tout froid.

– Jacquot! s'écrièrent les enfants en courant à leur mère, Jacquot! Qui est-ce qui l'a tué? qui l'a étranglé?»

En disant ces derniers mots, Georges se retourna vers Gribouille qui, pour cacher son embarras, changeait les assiettes de place, essuyait les tasses, coupait du pain, etc.

MADAME DELMIS, *avec sévérité.* – Gribouille, comment Jacquot s'est-il étranglé?

GRIBOUILLE. – Comment madame veut-elle que je le sache? Madame n'ignore pas que Jacquot n'était pas mon ami, comme monsieur; qu'il ne me confiait pas ses secrets, et qu'il ne m'a pas raconté comme quoi sa gourmandise lui ferait passer la tête dans la souricière pour voler les noix des souris... Pauvres petites bêtes!... elles ne sont pas gorgées de friandises comme ce méchant Jacquot.

MADAME DELMIS. – Mais tu savais que Jacquot était étranglé?

GRIBOUILLE. – Comment madame veut-elle que je l'aie su? Que madame demande à monsieur! Il lui dira bien que nous n'étions pas dans les confidences de M. Jacquot.

– Mon mari! dit Mme Delmis se retournant vers lui et l'examinant à son tour. Quel air singulier vous avez, mon ami!... Vous aimiez beaucoup votre pauvre Jacquot, et pourtant vous n'avez pas l'air surpris ni peiné de sa mort. On dirait que vous la saviez déjà.

MONSIEUR DELMIS, *avec embarras.* – Moi? par exemple! Comment l'aurais-je su? Qui est-ce qui me l'aurait dit?

MONSIEUR DELMIS. – Tout ceci est bizarre... Jacquot, qui était si fin, n'aurait pas été se prendre dans une souricière!... Et puis... la mine effarée de cet imbécile de Gribouille,... son embarras!... et le vôtre! car vous avez l'air d'un écolier pris en faute. Je crois que j'y suis... Est-ce que... Gribouille...?

– Monsieur, monsieur, protégez-moi! vous avez promis de me protéger contre madame, s'écria Gribouille en lâchant une pile d'assiettes, qui se brisèrent en mille pièces, et joignant les mains d'un air de détresse. Monsieur, vous êtes mon ami, mon seul ami.

MONSIEUR DELMIS. – Va te promener et laisse-moi tranquille! Moi aussi, je m'ennuie à la fin de toutes tes bêtises, de tes maladresses. Tire-toi d'affaire comme tu pourras. Je ne me mêle plus de réparer

tes sottises.

Et M. Delmis jeta sa serviette, sortit de table et quitta la salle en fermant la porte avec humeur.

GRIBOUILLE, *stupéfait.* – Eh bien! voilà un ami qui est aimable!... Et moi qui comptais sur lui! Il me laisse tout seul à présent!... C'est lui qui a passé la tête de Jacquot dans le fil de fer; et puis, il me plante là!... Ah bien!... c'est honnête, ça!

MADAME DELMIS. – Qu'est-ce que tu dis, que mon mari a étranglé Jacquot?

GRIBOUILLE. – Moi, je n'ai pas dit ça: je ne suis pas un menteur, un calomniateur comme Jacquot!

MADAME DELMIS. – Mais qu'est-il arrivé? Voyons, dis, raconte!... Parle donc, imbécile!

GRIBOUILLE, *avec dignité.* – Je ne dirai rien... Je ne dis rien quand on m'injurie... Monsieur sait tout. Il est mon maître!...

Mme Delmis et les enfants eurent beau le questionner, le supplier, le menacer, ils ne purent lui arracher une parole. Sa seule phrase fut celle-ci, en ramassant les morceaux des assiettes cassées:

«Il faut jeter ces débris, pour qu'on ne dise pas encore que c'est moi qui les ai cassées.»

Gribouille quitta la salle à manger avec calme; il descendit à la cuisine, où il trouva Caroline, qui travaillait avec ardeur à la robe de Mme Delmis; il se plaça devant sa soeur, debout, les bras croisés.

«Caroline!» dit-il. Caroline leva la tête et parut surprise de l'air solennel de Gribouille. «Caroline, reprit-il, je n'ai plus d'ami.»

CAROLINE. – Plus d'ami? Quel ami avais-tu?

GRIBOUILLE. – Monsieur,... il était mon ami; il ne l'est plus.

CAROLINE. – Pourquoi ne l'est-il plus! Comment le sais-tu?

GRIBOUILLE. – Je le sais, parce qu'il m'a abandonné! Il ne l'est plus parce qu'il a peur de sa femme, et qu'il n'a pas osé se mettre en contradiction avec elle. C'est un faux ami que celui qui abandonne son ami dans le danger... Je n'ai plus d'ami...

CAROLINE. – Explique-moi, Gribouille, pourquoi monsieur t'a abandonné, et à propos de quoi il t'a abandonné. Je ne sais seulement de quelle chose tu veux parler.

Gribouille raconta longuement et fidèlement à sa soeur ce qui lui était arrivé; il ne lui cacha rien, pas même la dernière pile d'assiettes cassées. Caroline fut consternée. Elle comprit que Mme Delmis ne passerait pas par-dessus cette dernière faute de Gribouille, et que sous peu de jours elle se trouverait sans place et obligée de reprendre son état de couturière. Elle comprit que la patience de M. Delmis était épuisée et qu'il retirait au pauvre Gribouille la protection qu'il lui avait si généreusement accordée jusqu'ici.

«Caroline! cria une voix aigre.

– C'est madame! dit Gribouille. Que va-t-elle te dire? Ne te laisse pas renvoyer! Si elle veut, refuse ferme et net, entends-tu?

– Je ferai pour le mieux, avec l'aide du bon Dieu, répondit Caroline avec calme. Attends-moi ici,

mon frère; ne monte pas sans moi.

– Sois tranquille, je ne bougerai pas d'ici. Plus souvent que je monte, pour me faire gronder par madame, houspiller par les enfants et abandonner par monsieur. Je t'attends, va.»

Caroline se rendit à l'appel de sa maîtresse.

«Caroline, dit cette dernière d'un ton sec, il faut choisir entre Gribouille et moi. Mon mari vient de me raconter la dernière sotte méchanceté de votre frère: il m'est impossible de le supporter plus longtemps. Si vous voulez rester chez moi, je le placerai dans une maison d'aliénés ou dans un dépôt de mendicité; vous en serez débarrassée pour la vie. J'augmenterai vos gages, je vous donnerai...

– Madame me donnerait toute sa fortune, répondit Caroline avec une émotion contenue, que je n'abandonnerais pas mon pauvre frère et que je ne violerais pas la parole que j'ai donnée à ma mère mourante. En entrant chez madame, je l'ai prévenue que je ne pouvais y entrer et y rester qu'avec mon frère; madame a bien voulu supporter ses naïvetés...»

MADAME DELMIS. – Vous appelez naïvetés ses insolences sans cesse renouvelées. Votre service me plaît et m'est très agréable; je désire que vous le continuiez, mais sans votre frère.

CAROLINE. – J'ai eu l'honneur de dire à madame que c'était impossible. Quand madame veut-elle que nous partions?

MADAME DELMIS. – Le plus tôt possible, à cause de votre frère, dès que j'aurai trouvé quelqu'un pour vous remplacer... S'il me vient une visite, dites que je n'y suis pas.

XVII - Un nouvel ami

Caroline salua et quitta la chambre. En rentrant à la cuisine, elle y trouva Gribouille, en conversation avec le brigadier de gendarmerie.

«Eh bien! s'écria Gribouille, que t'a dit Mme Delmis?»

CAROLINE. – Nous quitterons la maison dès qu'elle aura trouvé quelqu'un pour me remplacer.

LE BRIGADIER. – Comment, mademoiselle Caroline, vous quittez M. le maire! Vous qui faisiez tout dans la maison, qui faisiez l'ouvrage de trois personnes, on vous laisse partir! Et pourquoi? Pourquoi quittez-vous?

– C'est madame qui me renvoie, dit Caroline d'une voie émue.

– Impossible, mademoiselle Caroline! s'écria le brigadier, impossible! Une personne comme vous! si pieuse, si bonne, si honnête, si active, si adroite!

CAROLINE. – C'est pourtant vrai, monsieur. Je vous remercie bien de la bonne opinion que vous avez de moi. C'est une grande consolation, dans l'abandon de trouver une personne qui vous estime et qui vous protégerait au besoin.

LE BRIGADIER. – Oh! quant à ça, oui, mademoiselle; je vous protégerais avec le même zèle et la même affection que si vous étiez ma soeur.

– Et moi? dit Gribouille.

LE BRIGADIER. – Toi aussi, mon bon garçon; toi aussi, mon pauvre innocent.

GRIBOUILLE. – Bon! voilà que nous pouvons vivre tranquilles et ne pas nous tourmenter, puisque le brigadier s'établit notre protecteur.

CAROLINE. – Tais-toi, Gribouille, tu abuses des bonnes paroles de monsieur.

GRIBOUILLE. – Comment peux-tu dire que j'abuse? Le brigadier est-il un menteur?

CAROLINE. – Tais-toi donc, Gribouille: tu parles toujours trop.

GRIBOUILLE. – Non, Caroline, je ne dis rien de trop, et je veux te prouver que le brigadier est un honnête homme, incapable de mentir; et, puisqu'il dit qu'il nous protégera, je dis, moi qu'il nous protégera!

CAROLINE. – Je ne dis pas non; mais j'ai eu peur que tu n'en demandes trop.

GRIBOUILLE. – Trop! Est-ce qu'on demande jamais trop à un frère? Tu n'as donc pas entendu ce que

le brigadier a dit tout à l'heure... qu'il te protégerait comme si tu étais sa soeur. Moi qui suis ton frère, demande-moi tout ce que tu voudras, et tu verras si je le ferai et comment je le ferai.

Caroline n'osa pas répliquer, de peur que Gribouille ne demandât au brigadier quelque chose d'exorbitant, comme de leur trouver une position, ou de les faire garder chez M. Delmis, ce qu'elle ne voulait pas. Le brigadier, qui avait écouté en souriant le raisonnement de Gribouille, s'aperçut de l'embarras de Caroline et lui dit gaiement:

«Votre frère a raison, mademoiselle Caroline; je suis prêt à vous aider de tout mon pouvoir; dites-moi seulement en quoi je pourrais vous être utile.»

CAROLINE. – En quittant Mme Delmis, je compte me remettre chez moi avec mon frère et reprendre mon travail de couturière. Je vous remercie bien de votre bonté, monsieur le brigadier; si j'ai, dans l'avenir, besoin d'un conseil ou d'un appui, je me souviendrai de votre obligeance. Pour le moment je ne crois pas avoir besoin de vous importuner.

LE BRIGADIER. – Vous êtes trop discrète, mademoiselle. Gribouille, je compte sur toi pour m'appeler si jamais toi ou ta soeur vous avez besoin d'un ami; car je suis ton ami, Gribouille: ne l'oublie pas.

GRIBOUILLE, hochant la tête. – Mon ami,... mon ami... J'y ai été trompé une fois déjà... Je ne m'y fie pas trop aux amis qui arrivent... là... sans qu'on sache comment ni pourquoi... M. Delmis me dit un jour: «Je suis ton ami, Gribouille...» Ah bien oui! un ami!... Ça lui a passé comme ça lui était venu... pour un rien... pour un méchant perroquet.

– Essaye toujours; tu verras, dit le brigadier en riant. Au revoir, mademoiselle Caroline! au revoir, Gribouille!

Le brigadier lui tendit la main en signe d'amitié.

«C'est donc pour tout de bon?» dit Gribouille en prenant la main du brigadier et en la serrant entre les siennes.

LE BRIGADIER. – Tout de bon! À la vie, à la mort!

GRIBOUILLE. – Pourquoi à la mort? Je n'aime pas cela, moi. À la vie, c'est bien; mais à la mort! pour quoi faire? Quand je serai mort, vous ne serez plus mon ami; est-ce que j'aurai besoin d'un ami quand je serai mort? Je serai avec le bon Dieu, avec les anges et avec maman... Et puis aussi... ce méchant Jacquot... J'ai peur qu'il ne me joue quelque tour... il est si méchant, si menteur!

LE BRIGADIER, *riant.* – Sois tranquille, mon pauvre Gribouille; le bon Dieu saura bien distinguer s'il dit vrai ou faux; il le chassera; et Jacquot ne te tourmentera plus. Allons, cette fois, adieu pour tout de bon. Je monte chez M. le maire.

Le brigadier salua et sortit.

GRIBOUILLE. – Ce brigadier est un brave homme tout de même. Crois-tu qu'il nous soit un vrai ami?

CAROLINE, *hésitant.* – Je crois que oui.

GRIBOUILLE. – Comme tu dis ça! Comme si tu n'y croyais pas.

CAROLINE. – Comment puis-je savoir ce qu'il est et ce qu'il sera? Je le connais si peu!

GRIBOUILLE. – Mais lui te connaît bien, car il parlait souvent de toi avec monsieur, qui lui disait toujours: «Oui, j'aime beaucoup Caroline; jamais je n'en trouverai une comme elle!» Et ci et ça; enfin toujours de bonnes petites choses qui m'étaient agréables à entendre aussi, quand ils parlaient de toi, j'écoutais, je ne travaillais plus. Monsieur le voyait, mais il ne grondait pas; il riait, et le brigadier aussi,... et moi aussi. J'étais content, j'aurais ri pendant deux heures!

XVIII - Combat de Gribouille

Pan, pan! On frappe à la porte; Caroline va ouvrir, Mme Grébu entre.

MADAME GRÉBU. – Mme Delmis est-elle chez elle?

CAROLINE. – Non, madame.

GRIBOUILLE. – Comment, non? Madame est dans sa chambre.

CAROLINE, *bas à Gribouille.* – Tais-toi; elle m'a dit de ne laisser entrer personne.

GRIBOUILLE. – Ah! je ne savais pas. Pardon, madame; c'est que je ne savais pas que Mme Delmis avait défendu de laisser entrer. – C'est drôle, tout de même! Elle ne veut donc voir personne?

MADAME GRÉBU. – Mme Delmis ne veut pas recevoir de visites; mais moi qui suis son amie, je peux toujours entrer.

GRIBOUILLE. – Oh! madame n'est pas une amie!

MADAME GRÉBU. – Comment! je ne suis pas une amie? Moi qui viens sans cesse et qui la reçois toujours!

GRIBOUILLE. – Ce n'est pas ça qui fait une amie, bien sûr. Si j'avais un ami qui parlât de moi comme vous parlez de madame, il ne serait certainement pas mon ami.

MADAME GRÉBU. – Qu'il est sot, ce Gribouille! toujours quelque impertinence dans la bouche. Je ne comprends pas comment Mme Delmis le supporte!

GRIBOUILLE. – Elle ne le supportera pas longtemps, allez, ni vous non plus, car madame a renvoyé Caroline ce matin, et bien sûr que je ne resterai pas sans elle.

MADAME GRÉBU. – Renvoyé Caroline! Serait-ce possible? Et pourquoi donc? Elle vous aimait tant!

GRIBOUILLE. – Madame ne m'a jamais aimé, moi qui vous parle, elle se méfiait de ce que je voyais trop bien; je lui disais des petites choses... qui la fâchaient. Et puis elle disait toujours que je cassais tout. Si j'avais seulement le malheur de casser une assiette, une tasse, une carafe, car enfin tout le monde casse! toute la maison criait: «C'est Gribouille! il casse tout! est-il maladroit!» Et alors madame pense que Caroline n'était pas contente! Elle disait toujours: «Je m'en irai avec mon frère!» Bonne Caroline, c'est qu'elle l'a fait comme elle l'avait dit. Pour un méchant perroquet qui est mort par malice, madame s'est fâchée, monsieur s'est fâché; il n'a plus voulu être mon ami; madame a voulu me renvoyer; Caroline

a voulu partir, et voilà comment et pourquoi nous partons. Et je suis bien sûr que madame a du chagrin, que c'est pour ça qu'elle ne veut voir personne. C'est que je faisais très bien mon ouvrage... Et Caroline donc!

MADAME GRÉBU. – Je n'en reviens pas; c'est étonnant! Mais vous êtes donc à placer?

GRIBOUILLE. – Oui, madame, mais il faut que la place soit bonne, que Caroline soit contente, que je sois bien traité.

MADAME GRÉBU. – Caroline, je vous offre ma maison, je cherche une personne pour remplacer la bonne que j'avais prise et que je renvoie; elle est paresseuse, impertinente; je serais enchantée de vous avoir. Je n'y mets qu'une condition: c'est que vous vous séparerez de Gribouille.

CAROLINE. – C'est impossible, madame; je resterai chez moi avec mon frère, si je ne puis me placer avec lui, comme je le crains; je reprendrai alors mon métier de couturière.

MADAME GRÉBU, *avec humeur.* – Ainsi, mademoiselle, vous refusez d'entrer à mon service?

CAROLINE. – J'y suis forcée, madame, ne pouvant quitter mon frère.

MADAME GRÉBU, *de même.* – C'est bien, mademoiselle. Je vous souhaite le bonsoir, mademoiselle. J'ai à causer avec Mme Delmis; ainsi je monte malgré vous, mademoiselle.

– Vous ne monterez pas, s'écria Gribouille en se jetant devant Mme Grébu, qui mettait le pied sur la première marche de l'escalier. Je ne veux pas que vous fassiez gronder ma soeur.

Mme Grébu repoussa Gribouille et voulut monter; Gribouille s'élança sur elle, la saisit à bras-le-corps et la tira en arrière malgré sa résistance. Dans la lutte Mme Grébu s'embarrassa dans sa robe et tomba, entraînant Gribouille.

Mme Grébu criait: Gribouille voulut le faire taire en lui serrant le cou comme il avait fait au perroquet, mais le cou de Mme Grébu avait de trop vastes proportions pour les mains de Gribouille; Caroline, s'approchant, suppliait son frère de lâcher Mme Grébu. «Non, non! criait Gribouille; elle te ferait gronder. Au secours! brigadier, au secours!» continua-t-il, sentant Mme Grébu lui échapper.

Le brigadier, qui sortait de chez le maire, apparut au haut de l'escalier. Voyant Gribouille retenir une femme par ses vêtements, celle-ci cherchant à lui échapper, Caroline éperdue enlaçant son frère dans ses bras pour favoriser la fuite de Mme Grébu, il crut qu'il fallait prêter main-forte à Gribouille, et, sautant d'un bond au bas de l'escalier, il saisit Mme Grébu, sous prétexte de la relever, et la reconnut immédiatement.

«C'est vous, madame? Comment se fait-il?...»

MADAME GRÉBU, *avec fureur.* – Je vais me plaindre au maire de ce mauvais garçon. Je te ferai mettre en prison, mauvais drôle! Je t'enverrai aux galères.

GRIBOUILLE, *avec résolution.* – Dites un mot et je raconte à monsieur et à madame ce que vous avez dit lorsque Caroline vous a reporté votre ouvrage. Je n'en ai pas oublié un mot, et monsieur me croira; et Caroline sera là pour m'appuyer.

– Misérable! s'écria Mme Grébu, suffoquant de colère.

GRIBOUILLE, *enchanté*. – Misérable, tant que vous voudrez! mais je vous tiens tout de même, hé, la vieille!

MADAME GRÉBU. – Laissez-moi sortir; j'ai besoin... de prendre l'air,... j'étouffe... Brigadier,... donnez-moi le bras,... reconduisez-moi à la maison.

Mme Grébu sortit au bras du brigadier souriant; il comprenait à peu près la scène qui venait de se passer, et fit en passant un geste d'adieu amical à Caroline et à Gribouille. Aussitôt que Mme Grébu fut partie, Gribouille se mit à sauter et à gambader dans la cuisine.

«Bien fait! bien fait! chantait-il. Je la tiens, la vieille!... Et les autres vieilles aussi!... Trop parler nuit, dit le proverbe... Elle en a trop dit, la vieille.»

Gribouille mit le nez à la porte; il redoubla ses rires.

«Ha! ha! Le brigadier en a assez!... Tiens, la voilà qui tombe dans ses bras! Ha! ha! ha! elle le fait exprès... C'est la colère qui l'étouffe!... Tiens! le brigadier l'emporte! Ouf! quelle charge!... Pauvre brigadier!... Voilà qu'il la pose à terre!... Il s'essuie le front! Caroline, viens donc voir; la vieille Grébu assise à terre; et le pauvre brigadier qui a un air piteux... Ha! ha! Elle se relève!... elle part en courant!... Le brigadier rit... A-t-elle l'air furieux!... Viens donc voir, Caroline, viens donc.»

Gribouille se retourna, ne voyant pas venir sa soeur; il était seul. Pendant que Gribouille se livrait à sa joie bruyante, M. Delmis, qui avait aussi entendu l'appel de Gribouille, et qui ne voyait pas revenir le brigadier, apparut à la porte de la cuisine. Caroline joignit les mains d'un air suppliant en lui faisant signe de ne pas entrer; elle craignait que Gribouille, dans l'exaltation de sa joie, ne dît quelques paroles blessantes pour Mme Delmis ou pour ses amies; elle s'empressa d'aller au-devant de M. Delmis, qui l'emmena dans son cabinet...

MONSIEUR DELMIS, *avec inquiétude*. – M'expliquez-vous, Caroline, ce que cela signifie? ce qui se passe? Pourquoi ce tapage à la cuisine, ces cris de Gribouille, la disparition du brigadier? Pourquoi cette pâleur, ce tremblement?

CAROLINE, *d'une voix tremblante*. – Mme Grébu a voulu entrer de force chez madame, qui avait défendu sa porte. Gribouille a voulu l'arrêter; elle s'est débattue, Gribouille a crié. Monsieur sait que Gribouille n'a pas,... n'est pas...

MONSIEUR DELMIS, *avec bonté*. – Je sais, je sais, mon enfant; et puis?

CAROLINE. – Et puis, Mme Grébu était... un peu... excitée; alors le brigadier lui a donné le bras pour l'accompagner chez elle,... puis monsieur est entré.

MONSIEUR DELMIS, *souriant*. – C'est-à-dire qu'elle est entrée dans une colère effroyable, qu'elle s'est battue avec Gribouille, que le brigadier l'a emmenée. Mais comment a-t-elle cédé à Gribouille? Comment n'est-elle pas montée chez moi pour porter plainte?

CAROLINE. – C'est que..., c'est que... Je ne saurais dire à monsieur... Je n'oserais pas.

MONSIEUR DELMIS. – Osez, osez, mon enfant; n'ayez aucune crainte; ce que vous me direz ne sortira pas d'ici.

Caroline, rassurée par l'air de bonté de M. Delmis, lui raconta ce qui s'était passé entre elle et Mme Grébu, et comment Gribouille avait eu l'habileté de la menacer d'une révélation pour obtenir son silence. M. Delmis rit de bon coeur et promit encore à Caroline de n'en parler ni à sa femme ni à personne.

«Et où en êtes-vous avec ma femme, ma pauvre enfant? Avez-vous reçu des reproches pour votre frère?»

CAROLINE, *d'une voix émue.* – Madame nous a renvoyés, monsieur; elle ne peut plus supporter mon frère.

– Renvoyés! s'écria M. Delmis en sautant de dessus son fauteuil! Renvoyés! Mais c'est impossible! c'est intolérable! Je ne veux pas que vous me quittiez, Caroline, je vais parler à ma femme!

– Pardon, monsieur, dit Caroline en arrêtant M. Delmis. Je vous remercie bien sincèrement, oui, du fond de mon coeur, de votre bonté pour nous; mais je prie monsieur de considérer que je ne puis rester dans la maison malgré madame; ce ne serait pas bien, ce serait manquer à monsieur aussi bien qu'à madame. Monsieur comprendra que madame est à bout de patience pour Gribouille; vous-même, monsieur, vous avez perdu patience aujourd'hui; et pourtant il n'est pas possible d'être plus endurant, plus facile, meilleur que n'est monsieur. Des scènes comme celle de tout à l'heure ne sont pas tolérables dans une maison tranquille et honnête, et pourtant je ne puis répondre qu'elles ne recommencent, et pis encore.

MONSIEUR DELMIS. – Mais que deviendrez-vous, ma pauvre enfant! Comment, à vous seule, gagnerez-vous du pain pour deux?

CAROLINE. – Que monsieur ne s'inquiète pas de moi. J'ai confiance en Dieu; il ne m'a jamais abandonnée, il me protégera encore.

MONSIEUR DELMIS, *avec tristesse.* – Il faut donc vous laisser partir, Caroline? Cette séparation me chagrine beaucoup. Je vous regretterai toujours, et même ce pauvre Gribouille, si plein de coeur et de dévouement malgré son imbécillité... Si j'avais été seul, je ne me serais jamais séparé de vous; mais... je ne suis pas seul, ajouta-t-il avec un soupir, et ce n'est pas moi qui m'occupe des détails du ménage. Soyez sûre que je ne vous perdrai pas de vue, mon enfant, que je vous conserverai toujours une grande affection, et que vous aurez toujours en moi un ami sincère.

Caroline, trop émue pour répondre, se borna à baiser la main que lui tendait son maître; elle y laissa tomber une larme et sortit précipitamment. En rentrant à la cuisine, elle s'assit, appuya sa tête dans ses deux mains et réfléchit sur son avenir. Elle comprit que sa position serait moins bonne qu'avant son entrée chez Mme Delmis; ni Mme Delmis, ni Mme Grébu, qui étaient ses meilleures pratiques, ne la feraient travailler; peut-être même lui nuiraient-elles auprès de leurs amies qui toutes jadis lui donnaient de l'ouvrage. Et, si la commande lui manquait, que ferait-elle pour faire vivre son pauvre frère, incapable de se placer sans elle?

«Le bon Dieu viendra à mon secours, dit-elle; M. le Curé me donnera un bon conseil; peut-être me fera-t-il trouver de l'ouvrage. Il m'a toujours dit de ne pas perdre confiance; ma pauvre mère s'est toujours remontée en priant; je ferai comme elle, et comme elle j'aurai le calme et la paix du coeur. En attendant, voyons ce que j'ai d'argent et combien de temps il durera.»

Caroline ouvrit une boîte qui était sur une planche, versa l'argent qu'elle contenait et compta cent soixante-cinq francs: cent francs pour quatre mois de gages, et soixante-cinq qu'elle avait en entrant chez

Mme Delmis: «En dépensant trente francs par mois pour notre nourriture et dix francs de savons, chandelle, épicerie, chaussures, etc., nous pourrons vivre pendant quatre mois; j'en gagnerai bien autant: ce qui me fera encore quatre mois d'avance. C'est bien!»

Caroline serra son argent en remerciant le bon Dieu de lui avoir envoyé ce secours, sur lequel elle n'avait pas compté jadis. Gribouille rentra peu de temps après.

«Je viens de chez M. le Curé, dit-il en entrant. Je lui ai raconté ce qui s'est passé. Il a soupiré, puis il a souri avec un air si bon et si triste, qu'il m'a donné envie de pleurer. Il m'a dit qu'il fallait chercher de l'ouvrage; j'ai été demander à Mme Piron, qui m'a agoni de sottises; et puis à Mme Ledoux, qui m'a jeté un balai dans les jambes. Où aller maintenant? Je ne sais plus.»

CAROLINE. – Mon bon Gribouille, attendons que nous ayons quitté nos maîtres. Nous retournerons chez nous, et, quand nous aurons tout nettoyé et arrangé, nous irons ensemble chercher de l'occupation, mais pas chez ces dames, qui ne nous en donneraient pas. Maintenant, viens m'aider, et finissons ce que nous avons à faire.

À peine avaient-ils fini leur travail, que Georges et Émilie entrèrent en courant.

«Caroline! Gribouille! s'écrièrent-ils, est-il vrai que vous vous en allez?»

CAROLINE. – Oui, monsieur et mademoiselle, c'est malheureusement vrai.

ÉMILIE. – Et pourquoi partez-vous? Il faut rester, rester toujours avec nous. Georges et moi, nous serions désolés de ne plus vous avoir.

GEORGES. – Oh oui! ma bonne Caroline, mon bon Gribouille, restez. Je vais dire à papa de vous forcer à rester; il aura bien du chagrin; il disait hier au brigadier: «Si Caroline me quittait, la maison me semblerait toute triste: tout irait mal.» Et le brigadier a répondu: «Ce sera comme ça partout où sera Mlle Caroline, monsieur le maire. On n'en rencontre pas souvent comme elle; il semble que le coeur rit, rien qu'à la regarder...» Et papa s'est mis à rire et a dit: «Jamais je ne laisserai partir cette bonne Caroline, à moins que ce ne soit pour son bonheur.»

ÉMILIE. – Et comme ce n'est pas pour votre bonheur, mais parce que maman vous force à vous en aller, vous ne partirez pas, Caroline. Gribouille, dis donc à Caroline de rester avec nous.

GRIBOUILLE. – Quant à cela, mademoiselle, elle ne m'écouterait pas, et je ne le lui demanderai pas.

ÉMILIE. – Pourquoi donc?

GRIBOUILLE, avec dignité. – Elle ne m'écouterait pas, mademoiselle, parce qu'elle a plus d'esprit et de bon sens que vous et moi, et qu'elle sait mieux que moi ce qu'il est bon de faire ou de ne pas faire. Je ne le lui demanderai pas, parce que cela est contraire à mes goûts, à mes idées et à mes principes; car j'en ai, des principes, mademoiselle,... et des idées aussi: je continue,... à mes principes,... oui, mademoiselle, à mes principes... Il n'y a pas de quoi rire,... je dis: à mes principes.

ÉMILIE. – Je ne ris pas, Gribouille; je t'assure que je ne ris pas,... ni mon frère non plus, ajouta-t-elle en se détournant comme pour regarder son frère, mais en réalité pour étouffer son envie de rire.

GRIBOUILLE, *avec solennité.* – Est-ce bien sûr? Hem! Hem!... Je dis donc qu'il est contraire à mes principes de rester dans une maison où l'on ne veut plus de moi; près d'un maître qui n'est plus mon ami; au service d'une femme qui n'a plus rien de bon ni d'agréable; aux ordres d'enfants qui prennent parti contre moi pour un méchant perroquet menteur, voleur, gourmand, mauvaise langue. Voilà, mademoiselle, quels sont mes principes.

ÉMILIE, *avec ironie.* – Je te remercie, Gribouille.

GRIBOUILLE. – Il n'y a pas de quoi, mademoiselle.

CAROLINE. – Que mademoiselle veuille bien excuser mon pauvre frère: il n'a certainement pas l'intention d'être désagréable...

GEORGES. – Mais il l'est sans le vouloir. J'espère que vous ne pensez pas comme lui, Caroline, et que vous demanderez à papa de vous garder. Il ne demandera pas mieux, je vous en réponds.

XIX - Les bonnes langues

Caroline ne répondit pas; les enfants sortirent pour demander à leur père ce que Caroline ne demandait pas elle-même. M. Delmis leur fit comprendre que, Caroline ne voulant pas se séparer de Gribouille, il devenait impossible d'imposer à leur mère un garçon aussi borné, aussi maladroit, et assez malappris pour lutter de vive force contre les personnes qui venaient la voir. Cependant Mme Grébu ne perdait pas son temps; elle allait chez toutes les personnes qui avaient fait travailler Caroline, pour leur raconter les prétendues insolences dont elle était victime.

«Mme Delmis ne peut plus y tenir; malgré sa coquetterie, son désir de faire la jeune, de paraître élégante, de nous éclipser toutes par ses coiffures (très ridicules, entre nous), elle est obligée de mettre à la porte le frère et la soeur; tantôt ils m'ont empêchée d'entrer chez Mme Delmis, ils m'ont jetée à terre, battue, à moitié étranglée; sans le secours du brigadier de gendarmerie, qui les a repoussés et qui m'a délivrée, ils m'auraient tuée; le brigadier a été obligé de me reconduire jusque chez moi, tant il craignait que je ne fusse poursuivie par eux.»

MADAME PIRET. – Jamais je n'aurais cru Caroline...

MADAME GRÉBU. – Ma chère, vous ne savez pas ce qu'elle est; ce sont des gens dangereux; M. le maire s'en est bien aperçu; c'est pourquoi il ne les garde pas. Croyez-moi, ma chère, ne donnons pas d'ouvrage à la fille, pour la forcer à quitter le pays avec son gredin de frère.

MADAME PIRET. – Le pauvre garçon est à moitié idiot; je le croyais bon et doux.

MADAME GRÉBU. – Bon? doux?... Méchant, ma chère, méchant comme il n'est pas possible! Il arrivera malheur! vous verrez ça! il tuera quelqu'un en reportant l'ouvrage de sa soeur.

MADAME PIRET, *avec frayeur.* – Ah! mon Dieu! Comment! vous croyez...? Il serait capable...?

MADAME GRÉBU. – Capable de tout, ma chère! de tout! Entendez-vous? de tout!

C'est ainsi que Mme Grébu, allant de porte en porte, réussit à enlever à la pauvre Caroline ses anciennes pratiques, lui ôtant ainsi tout moyen de gagner sa vie. Mme Delmis sortit de son côté pour chercher une remplaçante à Caroline; ce fut dans sa tournée d'amies qu'elle apprit la scène qui venait de se passer chez elle entre Mme Grébu et Gribouille. L'irritation qu'elle en conçut activa ses recherches; elle finit par rencontrer à peu près ce qu'il lui fallait; mais cette femme ne savait pas faire les robes et n'avait pas le talent, l'adresse et la bonne volonté de Caroline. Elle l'arrêta immédiatement pour commencer son service dès le lendemain. Mme Grébu, qui s'était rencontrée avec Mme Delmis dans une maison amie, et qui l'avait aidée dans ses recherches, triomphait de ce qu'elle croyait être une humiliation pour ses deux ennemis.

Quand Mme Delmis rentra, elle annonça à Caroline et à Gribouille, d'un ton fort courroucé, qu'elle venait d'apprendre la scène scandaleuse qu'ils s'étaient permis de faire à cette bonne Mme Grébu; qu'elle venait de chercher et de trouver une servante qui entrerait chez elle le lendemain, et qu'ils

pouvaient faire leurs paquets.

Caroline ne répondit pas: elle accepta en silence l'accusation injuste d'avoir insulté et même battu Mme Grébu; mais Gribouille, voyant ce silence et devinant le motif généreux qui empêchait Caroline de se défendre, s'élança devant Mme Delmis, qui recula avec effroi; il lui dit d'une voix ferme:

«Arrêtez, madame! Écoutez la justification de ma soeur; elle se tait pour ne pas m'accuser; elle est plus généreuse que vous, qui accusez sans savoir.

– Insolent! s'écria Mme Delmis.

– Laissez-moi dire, continua Gribouille en élevant la voix et en repoussant sa soeur, qui cherchait vainement à le faire taire, et ne m'impatientez pas, car je commence à m'irriter de vos injustices. C'est moi qui ai arrêté Mme Grébu pour l'empêcher de vous déranger, puisque vous aviez défendu de laisser entrer. C'est moi qui l'ai jetée à terre. C'est moi qui l'ai roulée et un peu serrée. Caroline ne l'a pas touchée; le brigadier ne l'a pas délivrée, il s'est moqué d'elle; il l'a emmenée à contrecoeur, parce qu'elle faisait des simagrées et qu'elle prétendait ne pas pouvoir marcher. Vous dites qu'elle est votre amie! Je vous dis qu'elle est votre ennemie, et qu'elle dit du mal de vous, qu'elle se moque de vos toilettes, qu'elle a voulu vous enlever Caroline en la payant plus cher et en la soignant mieux. Mme Piron et Mme Ledoux en disent autant. Vous voilà prévenue; Caroline est justifiée. Nous sommes contents de vous quitter, et tout de suite encore; nous ne regretterons que monsieur, qui est bon, lui, et qui n'est pas comme vous; ce n'est pas lui qui s'occupe de sa toilette, ni de ses dents, ni de ses cheveux!

– Impertinent! misérable!» s'écria Mme Delmis, ne pouvant plus maîtriser sa colère.

Et, se jetant en avant, elle écarta Gribouille d'un coup de poing et monta l'escalier.

CAROLINE. – Qu'as-tu fait, Gribouille? Tu l'as exaspérée.

GRIBOUILLE. – Et qu'importe? Je lui ai dit le vrai; il est bon qu'elle sache ce qu'elle est et ce que sont ses amies.

CAROLINE. – Mais elle va nous faire tout le mal possible! elle va m'empêcher de gagner de quoi vivre.

GRIBOUILLE. – Tu crois? Elle serait assez méchante pour cela?

CAROLINE. – Hélas! je le crains.

Caroline tomba sur une chaise, et, cachant sa figure dans ses mains, elle pria; elle invoqua le secours de Dieu, de la Sainte Vierge et des saints; elle demanda à Dieu de lui donner de la force et de lui épargner la douleur cruelle de voir son frère en proie aux privations et aux souffrances.

XX - Les adieux

Gribouille regardait sa soeur; il devina qu'elle souffrait; il comprit imparfaitement qu'il était la cause principale de son chagrin et de ses embarras. Ses yeux se mouillèrent de larmes; il chercha le moyen de réparer le mal qu'il avait fait.

«Je l'ai trouvé», pensa-t-il.

Et, s'esquivant sans bruit, il se dirigea vers la chambre de M. Delmis.

«Que veux-tu, Gribouille? dit M. Delmis en se retournant au bruit de la porte.

– Caroline pleure, dit Gribouille à voix basse. Oui, Caroline pleure, et c'est ma faute; je viens vous prier, quoique vous ne soyez plus mon ami, de nous venir en aide, de réparer ce que j'ai fait.

– Pourquoi dis-tu que je ne suis plus ton ami? Je le suis et le serai toujours», dit M. Delmis.

GRIBOUILLE. – Non; vous avez été faible une fois: je ne compte plus sur vous.

MONSIEUR DELMIS, *vivement*. – Faible!... Gribouille, tu t'oublies! tu comptes trop sur mon amitié!

GRIBOUILLE. – Non, puisque je n'y compte plus. Vous avez été faible quand vous m'avez abandonné pour l'affaire de Jacquot. Au lieu de me soutenir, vous avez dit: «Tire-toi d'affaire comme tu pourras.» Et comment pouvais-je me tirer d'affaire, puisque c'est vous qui aviez mis la tête de Jacquot dans la souricière? Que pouvais-je dire, moi? Si vous ne m'aviez pas conseillé, j'aurais jeté Jacquot au fond du fumier, et personne n'aurait rien su.

M. Delmis, qui s'était calmé à mesure que Gribouille parlait, sourit à ses dernières phrases, et, reprenant son air de bonté, il lui dit:

«Tout cela ne m'explique pas pourquoi Caroline pleure, et ce que je puis faire pour la consoler.»

Gribouille raconta ce qui venait de se passer avec Mme Delmis et les craintes de Caroline.

«L'affaire est mauvaise, dit M. Delmis, moitié mécontent au récit des paroles de Gribouille à Mme Delmis, moitié attristé par les craintes trop légitimes de Caroline. L'affaire est mauvaise, répéta-t-il. Je ne vois qu'un moyen: c'est que Caroline cherche de l'ouvrage chez des personnes nouvelles... Je ne sais pas... Je verrai... Ce ne sera pas facile... Quelle idée aussi d'avoir été parler de fausses dents à ma femme!...

– Non, non, je n'ai pas parlé de fausses dents, j'ai oublié!» s'écria Gribouille.

M. Delmis ne put s'empêcher de sourire.

«Laisse-moi, dit-il, j'y penserai. Quand je verrai le brigadier, j'en causerai avec lui.

– Ce sera très bien, cela, dit Gribouille. Précisément il disait tantôt à Caroline qu'il la protégerait et l'aimerait comme sa soeur. C'est bon d'avoir pour protecteur un brigadier; ça vous fait respecter tout de même.

– Certainement, dit M. Delmis en riant. Nous nous occuperons de vos affaires à nous deux, et j'espère que nous nous en tirerons avec honneur.»

Gribouille sortit enchanté; il courut vers sa soeur et lui dit qu'il venait de causer avec M. Delmis, et qu'il la protégerait avec le brigadier.

«Avec le brigadier! s'écria Caroline. Je ne veux pas de cela, moi! Je saurai bien me tirer d'affaire

sans lui.»

GRIBOUILLE. – Tiens! pourquoi cela? Le brigadier n'est pas vieux, il est jeune comme toi, et il a de la force et de la raison.

CAROLINE. – Je ne dis pas non, Gribouille; mais c'est inutile, je ne le veux pas.

GRIBOUILLE. – Alors, va le dire à monsieur; car il lui parlera, il l'a dit.

CAROLINE. – Je ne dirai rien à monsieur, puisque nous nous en allons demain. Et si je ne trouve pas à vivre ici avec toi, nous nous en irons dans le pays de ma mère.

GRIBOUILLE. – Comme tu voudras; je te suivrai partout.

La journée se termina tristement. Mme Delmis était mal à l'aise devant l'air sérieux, presque mécontent, de son mari; les enfants seuls causaient, mais eux aussi étaient préoccupés du départ de Caroline et de Gribouille. Personne, excepté Mme Delmis, ne savait que la séparation dût avoir lieu dès le lendemain, et les enfants projetaient une promenade dans la campagne en compagnie de Gribouille.

Vers la fin de la soirée, Gribouille entra et sans parler présenta à M. Delmis un paquet de clefs.

MONSIEUR DELMIS. – Pourquoi m'apportes-tu ces clefs? Que veux-tu que j'en fasse?

GRIBOUILLE. – Je vous les apporte, monsieur, parce qu'elles sont à vous; et je veux que vous les gardiez, puisqu'elles sont à vous.

MONSIEUR DELMIS. – Mais c'est Caroline qui doit les garder.

GRIBOUILLE. – C'était Caroline, monsieur, mais ce n'est plus elle, puisque nous partons demain dès le matin.

– Demain! s'écria M. Delmis en se levant précipitamment. C'est impossible! On ne s'en va pas comme ça. Caroline n'est pas capable d'un procédé pareil.

GRIBOUILLE. – Monsieur a raison. Caroline n'est pas capable d'un procédé pareil. C'est madame qui nous fait partir comme si nous étions des voleurs. Ce ne serait toujours pas ses robes qu'on emporterait! Des robes qui lui vont!...

Gribouille se mit à rire; M. Delmis, malgré sa contrariété, réprima un sourire; les enfants restaient consternés; Mme Delmis était fort embarrassée.

MADAME DELMIS. – Mon ami,... j'ai cru devoir chercher tout de suite quelqu'un... Gribouille est si grossier... On ne peut pas exposer les personnes qui viennent chez nous... aux... aux malhonnêtetés,... aux coups de cet imbécile... Vous savez combien Caroline est susceptible... Elle n'a pas voulu... elle a voulu...

MONSIEUR DELMIS. – Elle n'a pas voulu supporter vos humeurs, et elle a voulu s'y soustraire le plus promptement possible: je la comprends et je l'approuve... Gribouille, mon ami, va chercher ta soeur. Il faut que je lui parle. Amène-la dans mon cabinet.

Gribouille partit en courant; deux minutes après il amenait Caroline dans le cabinet, où l'attendait M. Delmis.

MONSIEUR DELMIS. – C'est demain que vous partez, ma chère enfant; par affection et par intérêt pour vous, je ne cherche pas à vous retenir. Je vous promets encore une fois de veiller sur vous et de vous protéger de tout mon pouvoir; mais je ne vous laisserai pas partir sans vous donner un témoignage de satisfaction et d'amitié. J'ajoute aux gages que vous avez reçus une petite somme qui vous aidera à vivre en attendant que l'ouvrage vous arrive. Adieu, ma chère enfant, adieu; que Dieu vous bénisse et vous protège, ainsi que votre pauvre frère; j'irai vous voir chez vous.

– Monsieur! Oh! merci; cent fois merci pour votre bonté, dit Caroline en se couvrant la figure de son mouchoir.

Elle se retira précipitamment pour cacher ses larmes. Elle ne songea pas à prendre le petit paquet que lui présentait M. Delmis.

«Tiens, Gribouille, dit-il d'une voix émue, prends cela, tu le donneras à ta soeur.»

GRIBOUILLE. – Oui, monsieur; je remercie bien monsieur. Je prie monsieur de nous regretter et de faire attention aux gens qui nous remplaceront et qui ne feront jamais si bien que nous; monsieur peut bien y compter. J'en suis fâché pour monsieur, quoiqu'il ne soit plus mon ami; mais j'en suis bien aise pour madame, qui n'est pas bonne tout de même. Ces dames avaient raison: madame est mauvaise maîtresse. Mais que monsieur ne s'en tourmente pas, puisqu'il ne peut pas l'empêcher. Adieu, monsieur, je salue bien monsieur. J'ai du regret de quitter monsieur, bien que monsieur ait donné raison à Jacquot contre moi.

M. Delmis lui tendit la main:

«Adieu, mon ami»**,** dit-il.

GRIBOUILLE. – Mon ami?... Eh bien, oui! Mon ami! je veux bien; j'oublie tout; je pardonne tout. Je redeviens votre ami et je serai votre ami. Adieu.

XXI - Le vol

Gribouille sortit après avoir fortement secoué la main de M. Delmis, qui ne put s'empêcher de sourire de cette dernière naïveté de Gribouille. Il redescendit dans la cuisine, où il trouva Caroline qui pleurait à chaudes larmes.

«Ne pleure pas, Caroline, dit Gribouille en entrant; ne pleure pas. Tout est raccommodé!»

Caroline releva la tête.

GRIBOUILLE. – Oui, tout est arrangé; j'ai pardonné à monsieur, je suis de nouveau son ami; il est redevenu le mien; il viendra me voir et tu verras que nous serons très heureux. À présent, finissons nos paquets. Veux-tu que j'emporte le plus gros ce soir?

– Je veux bien: fais comme tu voudras, répondit Caroline d'une voix triste.

GRIBOUILLE. – Caroline, Caroline, pourquoi ce chagrin? Monsieur est bon, c'est vrai: mais madame est mauvaise et ennuyeuse. Monsieur viendra nous voir: il l'a dit. Le brigadier viendra: c'est sûr cela. Oh! tu as beau hocher la tête: je dis, moi, qu'il viendra, puisqu'il t'a dit qu'il t'aimerait comme une soeur. Est-ce que je pourrais vivre sans te voir, moi qui suis ton frère? Tu ris à présent! À la bonne heure! Montre-moi ce que je dois emporter.

Caroline, distraite par le babil de son frère, l'aida à arranger en paquet leur linge et leurs vêtements; il chargea le paquet sur son dos et partit bravement malgré l'obscurité. Il ne s'aperçut pas qu'il était suivi par un homme et une femme qui s'étaient effacés dans l'ombre du mur quand il avait franchi la porte et qui se rapprochaient insensiblement de lui, en s'observant pour ne faire aucun bruit. Comme il avançait près de la maison, seul héritage que leur avait laissé leur mère, il se sentit saisir brusquement par derrière, et, avant qu'il eût eu le temps de crier ou de se défendre, il fut jeté le visage contre terre, maintenu fortement par des mains vigoureuses et débarrassé de son paquet. Quand il put crier et se relever, il ne vit plus rien que deux ombres qui se sauvaient: dans l'une d'elles il crut reconnaître une femme, de la taille et de la tournure de Rose.

Effrayé, tremblant, il retourna chez M. Delmis. Caroline fut frappée de sa pâleur; ses dents claquaient! il ne put répondre à ses questions qu'après qu'elle lui eut fait boire un verre d'eau. Il put alors raconter le vol dont il avait été victime. Caroline fut aussi désolée de l'agitation de son frère que de la perte irréparable que leur causait ce vol: le paquet contenait leurs meilleurs vêtements, tout leur linge.

«Il faut tout raconter à nos amis, dit Gribouille: ils trouveront les voleurs, ils sont si habiles!»

CAROLINE. – À monsieur seulement; c'est lui qui est maire et qui donnera des ordres.

GRIBOUILLE. – Eh bien! j'y vais. Viens-tu avec moi?

CAROLINE. – Non, j'ai à finir la robe de madame; il y en a encore pour une heure de travail.

GRIBOUILLE. – Tu es trop bonne de te donner tant de mal pour cette femme. Je vais donc seul tout raconter à monsieur.

Quelques instants après, M. Delmis entendit frapper à sa porte.

«Entrez, dit-il... Tiens, c'est toi, Gribouille? Par quel hasard?... Que t'est-il arrivé? Tu es plein de poussière... Comme tu es pâle! Qu'as-tu, mon pauvre garçon?»

GRIBOUILLE. – Je n'ai plus rien, monsieur. Ils m'ont tout volé. Je n'ai plus de bel habit, de belles cravates, Caroline n'a plus de belles robes ni de souliers: rien, plus rien. Ils m'ont tout volé.

MONSIEUR DELMIS. – Qui est-ce qui t'a volé?

GRIBOUILLE. – C'est ce que je ne sais pas, monsieur: un homme et une femme... Je croirais assez que c'est Mlle Rose; ça en avait bien la mine.

MONSIEUR DELMIS. – Comment a-t-on pu te voler dans ma maison?

GRIBOUILLE. – Ah! voilà, monsieur! C'est que ce n'était pas dans la maison. Monsieur sait bien que madame nous avait chassés... Oui, oui, monsieur, chassés. Quand on fait partir les gens en une journée, cela s'appelle bien chasser... Donc monsieur sait bien que madame nous avait chassés. Je prie monsieur de ne pas m'interrompre, sans quoi je ne finirai jamais.

MONSIEUR DELMIS. – Je ne t'interromps pas! Je ne dis rien.

GRIBOUILLE. – Monsieur ne dit rien, mais il fait des figures et des gestes qui parlent. Je sais bien ce que monsieur veut dire: Gribouille est bête! Gribouille m'ennuie!

MONSIEUR DELMIS. – Mais non, mais non! Dis toujours.

GRIBOUILLE. – Donc, madame nous avait chassés. Bon! monsieur ne bouge pas: je continue. Il fallait emporter nos effets. Caroline pleurait, que cela me fendait le coeur; j'ai voulu la distraire, je lui ai proposé de faire un paquet, que j'emporterais tout de suite. Elle le fait, ça le distrait: elle sourit; je pars, il faisait nuit; je marche, j'avance; je sens un poids de mille livres sur mon dos; je tombe; en une minute le poids s'en va et mon paquet avec. J'avais le visage dans la poussière; je me secoue, je regarde; du côté de la butte du moulin je vois un homme et une femme qui couraient; je crois reconnaître Mlle Rose. Je veux courir après, mais j'aime mieux rentrer: des voleurs, c'est toujours mauvais; je rentre, je raconte à Caroline ce que je suis en train de raconter à monsieur; et voilà.

MONSIEUR DELMIS. – Tu as bien fait de venir me parler tout de suite de ce qui est arrivé. C'est grave! Un vol à deux... en pleine rue... Je t'emmène chez le brigadier; tu lui raconteras comment les choses se sont passées, et je lui donnerai les ordres pour faire des recherches.

GRIBOUILLE. – Oui, monsieur, je vous suis. Avec vous, je n'aurai pas peur; seul, je n'aurais pas aimé à me promener dans les rues après ce qui m'est arrivé.

M. Delmis sortit avec Gribouille, après avoir prévenu Caroline de ne pas s'effrayer d'une longue absence.

GRIBOUILLE. – Pourquoi monsieur pense-t-il que nous pourrions être longtemps absents? Est-ce que

monsieur va courir après les voleurs? Monsieur n'ignore pas que les voleurs ont des armes.

MONSIEUR DELMIS. – Non, rassure-toi, mon garçon; nous ne courrons pas après; mais le procès-verbal sera long à rédiger, et peut-être me faudra-t-il attendre le retour des gendarmes qu'on va envoyer à la recherche des voleurs.

GRIBOUILLE. – Je comprends! Monsieur ne s'exposera pas: il enverra les bons gendarmes pour recevoir les coups.

MONSIEUR DELMIS, *souriant*. – J'espère bien qu'ils n'en recevront pas, mais ils en donneront. D'ailleurs, ce que j'en ai dit, c'est plus pour rassurer Caroline que pour autre chose.

Tout en causant, ils arrivèrent à la porte du brigadier; M. Delmis frappa; le brigadier vint ouvrir et fut très étonné de voir le maire accompagné de Gribouille.

«J'ai besoin de vous, brigadier»**,** dit M. Delmis en entrant.

LE BRIGADIER. – Et pourquoi monsieur le maire s'est-il donné la peine de venir lui-même? Mon jeune ami que voici, ajouta-t-il en passant amicalement la main sur la tête de Gribouille, serait venu me chercher; j'aurais évité la course à monsieur le maire.

MONSIEUR DELMIS. – C'est que votre jeune ami n'aurait pas osé sortir seul. Oh! je sais qu'il est courageux d'habitude, mais il a été volé non loin d'ici et il vient vous faire son rapport.

LE BRIGADIER. – Volé? De quoi donc, mon pauvre Gribouille, et par qui?

GRIBOUILLE. – De quoi? De tous mes effets et de ceux de Caroline que j'emportais sur mon dos dans notre maison; c'était pour distraire Caroline, qui pleurait, et puis, comme je l'ai dit à monsieur, un poids de mille livres m'est tombé sur le dos, m'a fait tomber sur le nez, et puis tout est parti: le poids et le paquet.

LE BRIGADIER. – As-tu vu quelqu'un?

GRIBOUILLE. – J'ai vu deux personnes qui se sauvaient, un homme et une femme, du côté de la butte au moulin.

– Ah! ah! la butte au moulin! dit le brigadier d'un air pensif en caressant sa moustache... Et... as-tu reconnu la femme?

GRIBOUILLE. – J'ai cru reconnaître Mlle Rose; mais il faut dire que je n'en suis pas sûr; il faisait noir, elle courait vite, j'avais les yeux pleins de poussière et un peu tremblotants.

LE BRIGADIER, toujours pensif. – Mlle Rose? ce serait cela! C'est bien cela,... chez Michel.

MONSIEUR DELMIS. – Est-ce que... vous avez quelque idée sur Rose et Michel?

LE BRIGADIER. – Michel demeure par-là, monsieur; il connaissait Rose depuis longtemps et il devait l'épouser. Monsieur le maire sait que Michel est un mauvais sujet, qui a déjà goûté de la prison pour vol;

Rose va souvent chez lui; elle emporte des paquets de je ne sais quoi, qu'elle va vendre au détail; et je ne serais pas étonné, si on faisait une visite à Michel...

MONSIEUR DELMIS. – Qu'elle y fût, n'est-ce pas?

LE BRIGADIER. – Oui, monsieur le maire; mais nous ne pouvons pas faire des visites de nuit sans ordre.

MONSIEUR DELMIS. – C'est pour ça que je suis venu, brigadier. Donnez-moi un papier timbré.

M. Delmis signa immédiatement un ordre de recherche, pour effets volés, chez Michel.

«Tenez, dit-il, envoyez deux de vos hommes; ils feront l'affaire.»

LE BRIGADIER. – Pardon, monsieur le maire je préfère y aller moi-même; il suffit que ce soit pour Mlle Caroline et pour mon ami Gribouille, ajouta-t-il en lui tendant la main, pour que je ne confie cette affaire à aucun autre qu'à moi-même.

Le brigadier ceignit son sabre, passa des pistolets dans son ceinturon, s'enveloppa d'un manteau, appela un de ses gendarmes, qui fit comme son chef, et tous deux partirent, se dirigeant sans bruit vers la butte au moulin.

XXII - L'arrestation

En approchant de la maison où demeurait ce Michel, ancien domestique du comte de Trenilly et qui avait été chassé pour inconduite et paresse, les gendarmes redoublèrent de précaution pour voir et entendre sans être vus ni entendus. Ils firent, à pas de loup, le tour de la maison sans découvrir de lumière; le brigadier, passant près d'une échelle appliquée à la fenêtre d'un grenier, leva les yeux et aperçut une demi-lueur qui éclairait le grenier. Faisant signe à son camarade, ils prirent l'échelle et la couchèrent par terre. Puis ils se blottirent contre l'encoignure de la maison, qui se trouvait en pleine obscurité. Ils ne tardèrent pas à entendre un bruit léger; un homme approcha de la lucarne du grenier, chercha à voir, et, ne distinguant rien, n'entendant rien, appela avec précaution et à voix basse:

«Rose, Rose, où es-tu? Pourquoi as-tu enlevé l'échelle?»

Rose, car c'était elle qu'on appelait, entrouvrit la porte de la maison, et répondit également à voix basse:

«Pourquoi appelles-tu? Qu'est-ce que tu veux?»

MICHEL. – J'appelle pour descendre, parbleu! Pourquoi diable as-tu retiré l'échelle?

ROSE. – Je n'ai rien retiré du tout; elle y est, ton échelle.

MICHEL. – Puisque je te dis qu'elle n'y est pas! Coquine, ajouta-t-il se parlant à lui-même, tu me le payeras.

Rose ouvrit la porte toute grande, sortit et arriva à tâtons à la place où était l'échelle; ne la trouvant pas, elle fit quelques pas et trébucha dessus.

ROSE. – La voilà! elle est tombée.

MICHEL, *d'un ton brusque*. – Remets-la à la lucarne.

Rose releva l'échelle et la replaça pour que Michel pût descendre. Quand il fut à terre, il saisit Rose par le bras et se mit à lui administrer une volée de coups avec un bâton qu'il tenait à la main. Elle se borna d'abord à des gémissements et à des supplications; mais, à mesure qu'il redoublait ses coups, dont la colère augmentait la violence, elle laissait échapper quelques cris, d'abord contenus, puis perçants et effroyables.

«Coquine, criait-il, tu veux me faire prendre. Vas-tu te taire, vieille criarde!»

Le brigadier, jugeant la correction assez forte, et craignant pour la vie de Rose, s'élança de sa cachette; avant qu'il eût pu saisir Michel, celui-ci, qui l'avait aperçu et reconnu, frappa un dernier coup sur la tête de Rose en criant:

«Gueuse, tu m'as vendu!»

Rose tomba sans mouvement; le brigadier, aidé de son camarade, empoigna Michel et, en moins d'une minute, le garrotta solidement. Le gendarme monta au grenier, d'après l'ordre du brigadier, et en rapporta une lanterne sourde.

«Allumez une chandelle dans la maison, dit le brigadier; transportons cette femme sur un matelas,

s'il y en a un; quant à l'homme, il est bien garrotté, on peut le laisser ici jusqu'à ce que nous ayons fini l'inventaire, qui ne sera pas long.»

Le brigadier souleva Rose qui ne donna d'autre signe de vie que de légers mouvements convulsifs; il la déposa sur un lit qui se trouvait dans un coin, et se mit à faire des recherches dans la maison. Ils ne trouvèrent rien dans la chambre où était Rose, mais dans le cabinet à côté, dans les armoires, dans le grenier surtout, ils découvrirent une grande quantité d'objets de toute sorte; le paquet de Gribouille n'était pas encore défait; on l'avait seulement dénoué et ouvert; les objets y étaient tous. Le brigadier reconnut des vêtements qu'il avait vus sur Caroline et sur Gribouille, mais il ne voulut toucher à rien avant que le vol fût bien constaté.

«Il faut aller chercher du renfort pour emmener Michel et emporter Rose, dit le brigadier; ramenez Bourdon avec vous.»

Le gendarme partit; le brigadier resta pour garder les prisonniers: l'un était garrotté, l'autre était à moitié assommé; il n'y avait aucune crainte qu'ils s'échappassent. Le brigadier se promena de long en large en attendant ses camarades, il avait l'air préoccupé; il marchait tantôt vite, tantôt lentement; il s'arrêtait, il se parlait à lui-même. Enfin son agitation se calma, et il dit: «Je consulterai M. le maire, c'est un homme de bon conseil; je ferai ce qu'il me dira. Il aime ces pauvres orphelins, il m'aidera.»

Les gendarmes arrivèrent; on fit un brancard pour emporter Rose; ils allèrent vers Michel pour lui délier les jambes. Quelle fut leur surprise en ne le trouvant plus! Pendant que le brigadier se promenait de long en large, Michel avait usé la corde qui liait ses mains en la frottant à l'angle du mur; une fois ses mains libres, il avait facilement dénoué les cordes qui liaient ses jambes; se mettant à plat ventre, il se glissa à une certaine distance de la maison et, se relevant, il se mit à marcher doucement, puis à courir jusqu'à ce qu'il fût hors d'atteinte.

Remettant la poursuite au lendemain, on revint à Rose, on l'emporta et on la coucha dans une chambre qui précédait la prison; on fit venir un médecin, qui jugea l'état très grave; le coup sur la tête était des plus inquiétants; en la déshabillant, on trouva son corps couvert de meurtrissures, plusieurs déjà anciennes: ce qui prouvait qu'elle avait reçu plus d'une correction de son complice, qui s'était fait son tyran.

M. Delmis et Gribouille étaient rentrés. Le lendemain, après le premier repas et l'installation de la nouvelle bonne, Caroline et Gribouille rassemblèrent le reste de leurs effets et sortirent pour habiter leur maison, qu'ils ne devaient plus quitter. Ils avaient fait leurs adieux et reçu ceux de la famille, qui avaient été fort affectueux de la part des enfants, très touchants du côté de M. Delmis, et très froids du côté de Mme Delmis. Caroline marchait tristement; Gribouille la regardait sans cesse et cherchait à la distraire en lui racontant ce qui s'était passé la veille entre lui, M. Delmis et le brigadier. Caroline souriait, serrait la main de Gribouille, mais continuait à réfléchir sur leur pénible position.

XXIII - Retour à la maison

En arrivant chez eux, Caroline se sentit très émue au souvenir de sa mère; elle retrouva avec attendrissement les objets qui lui avaient servi, le lit sur lequel sa mère avait rendu le dernier soupir. Pendant que Gribouille, reprenant ses anciennes allures, mettait tout en ordre, versait de l'eau dans les cruches, préparait le feu, et s'inquiétait de ne trouver ni pain, ni lait, ni sel, ni sucre, ni beurre, etc. Caroline, reprenant aussi ses anciennes habitudes, s'était agenouillée près du lit de sa mère et priait avec ferveur; elle implorait le secours de! Notre-Seigneur, de sa très sainte Mère; elle demandait à sa mère de la protéger, de veiller sur elle et sur son frère.

«Pauvre frère! disait-elle, que puis-je faire avec lui! Il me fera renvoyer de partout; il se fera des querelles et des ennemis partout.»

Elle pleurait; mais ses larmes n'étaient pas amères; l'espérance remplissait son coeur. Pendant qu'elle priait, elle n'avait pas entendu la porte s'ouvrir. Deux hommes restaient immobiles, la contemplant avec attendrissement. Un cri de Gribouille, qui entrait par une porte de derrière avec une brassée de fagots, fit tourner la tête à Caroline. Elle vit M. Delmis et le brigadier; elle se releva lentement, s'approcha d'eux. M. Delmis lui serra la main, pendant que le brigadier lui prenait l'autre main, qu'il serrait amicalement.

«Mademoiselle Caroline, dit-il, je viens avec M. le Maire pour l'affaire du vol d'hier, et aussi pour vous renouveler mes offres de service et vous demander en grâce de ne pas vous en priver et de me traiter sans cérémonie, en frère, chaque fois que vous aurez besoin.»

MONSIEUR DELMIS. – Je dirai comme le brigadier, ma chère enfant; nous allons parler du vol d'hier, mais auparavant je dois vous faire aussi mes offres de service. Si vous vous trouvez dans la gêne, dans l'embarras, n'oubliez pas que je suis là, enchanté de vous venir en aide.

CAROLINE, *attendrie.* – Merci, monsieur; merci, monsieur le brigadier; je suis bien, bien reconnaissante... Je suis heureuse... grâce à vous deux... réellement heureuse du bon secours que m'envoie le bon Dieu.

GRIBOUILLE. – Et moi, personne ne me dit rien! On m'oublie donc?

LE BRIGADIER. – Ce n'est pas moi qui t'oublierai jamais, mon bon Gribouille, mon ami, ajouta le brigadier en souriant et en lui tendant une main que Gribouille serra fortement.

GRIBOUILLE, *à M. Delmis*. – Et vous, monsieur, êtes-vous mon ami?

MONSIEUR DELMIS. – Je crois bien, parbleu! que je suis ton ami; à la vie et à la mort.

GRIBOUILLE. – Tiens! c'est drôle, vous aussi? A la mort! comme le brigadier... c'est drôle!... à la mort!... Je vais donc mourir?

MONSIEUR DELMIS. – Mais non, tu ne vas pas mourir. Pourquoi mourrais-tu? Ne te tourmente pas de ces mauvaises idées.

GRIBOUILLE. – Mauvaises! Pourquoi mauvaises! Je les trouve bonnes, moi. J'aimerais beaucoup à mourir.

– Gribouille! dit Caroline d'un air de reproche, tu veux donc me quitter?

GRIBOUILLE. – Non, mais je voudrais mourir pour aller t'attendre près de maman. Ce ne sera pas bien long; tu viendras nous rejoindre... Ce n'est pas triste de mourir: te souviens-tu comme maman avait l'air doux et content après qu'elle était morte?... Et puis,... vois-tu, Caroline,... j'ai peur que maman ne soit fâchée contre moi.

CAROLINE. – Fâchée? Pourquoi?

GRIBOUILLE. – Parce que,... tu sais bien,... ce méchant Jacquot,... il est mort,... il est avec maman... Il dit que c'est moi qui l'ai tué,... il dit toutes sortes de méchancetés... Tu sais comme il est menteur et méchant. Alors, vois-tu,... je voudrais dire à maman que Jacquot est un menteur.

– Pauvre frère! pauvre frère! répéta Caroline avec tristesse. Sois tranquille, Gribouille: Jacquot n'est pas avec maman.

GRIBOUILLE. – Pourquoi cela? Puisqu'il est mort.

CAROLINE. – Parce qu'il est une bête, et que les bêtes ne sont pas au ciel avec les hommes.

GRIBOUILLE. – Avec les hommes, non; mais avec les femmes?

– Avec les femmes non plus, nigaud, dit M. Delmis en riant. Finis donc avec les morts et ton Jacquot; nous perdons notre temps à écouter tes niaiseries. Caroline, il faut que vous veniez avec nous reconnaître vos effets dans le tas d'objets volés que le brigadier a trouvés chez Michel.

– Retrouvés! déjà? s'écria Caroline avec joie. Quel service vous nous rendez, à Gribouille et à moi! nous ne possédions plus que les vêtements que nous avons sur le dos.

LE BRIGADIER. – Je suis bien heureux d'avoir réussi cette fois, mademoiselle Caroline.

Gribouille, enchanté de ravoir ses beaux habits, demanda la permission d'accompagner sa soeur, ce qui lui fut accordé sans peine. Ils ne tardèrent pas à arriver à la chaumière de Michel. Un gendarme la gardait, de peur qu'il ne prit fantaisie à Michel de revenir chercher des effets, et surtout un sac d'argent que le brigadier avait trouvé sous la pierre du lavoir. Rien n'avait été déplacé, M. Delmis, Caroline, le brigadier et Gribouille montèrent au grenier, où avait été déposé le paquet de Gribouille.

«Voilà! voilà! s'écria Gribouille en entrant, mon habit du dimanche, mes pantalons, mes gilets, les robes de Caroline, notre linge, mon catéchisme et tout le reste... Tout y est bien, regarde, Caroline.

– Oui, tout y est, dit Caroline en examinant le contenu du paquet. Le voleur n'a rien déplacé.»

LE BRIGADIER. – Je ne lui en ai guère donné le temps, mademoiselle Caroline. Aussitôt que M. le maire et Gribouille m'ont fait leur rapport, je suis parti avec le camarade Prévôt; nous sommes venus tout droit ici et nous avons saisi les voleurs.

CAROLINE. – Ils étaient donc plusieurs?

LE BRIGADIER. – Deux seulement, l'autre était une femme, Rose, la bonne de M. le maire.

CAROLINE. – Rose! voleuse! Oh! mon Dieu! est-il possible? Pauvre Rose!

LE BRIGADIER. – Pauvre Rose, en effet. Je ne sais si elle reviendra; elle a la tête meurtrie et tout le corps aussi; elle s'était liée avec ce mauvais sujet de Michel; elle voulait se marier à toute force; lui l'exploitait, il la striait à voler, et puis il la battait, à ce qu'il semble, puisqu'elle en porte les traces.

CAROLINE. – Où est-elle, cette pauvre Rose? Ne pourrais-je pas la voir?

LE BRIGADIER. – Elle est chez nous à la prison de la gendarmerie; mais une mauvaise femme comme Rose n'est pas digne de recevoir une personne comme vous, mademoiselle Caroline.

CAROLINE. – Je pourrais peut-être la consoler, lui donner de meilleurs sentiments, amener le repentir de ses fautes. Je vous en prie, monsieur le brigadier, permettez-moi de la voir.

LE BRIGADIER. – Tout ce que vous voudrez et quand vous voudrez, mademoiselle Caroline. Voyez-la si le coeur vous en dit.

CAROLINE. – Merci, monsieur le brigadier; merci, vous êtes bien bon.

LE BRIGADIER. – Trop heureux de vous satisfaire, mademoiselle.

Le maire et le brigadier ayant fait leur procès-verbal quant aux effets de Caroline et de Gribouille, le maire leur donna la permission de les emporter; Gribouille chargea le paquet sur son dos; il ne voulut être aidé de personne et marcha gaiement vers sa maison, escorté par le maire, le brigadier et Caroline. On se sépara à la porte; Caroline et Gribouille rentrèrent chez eux; le maire et le brigadier reprirent le chemin de leur demeure.

«Ah! dit Gribouille en déposant son paquet, nous allons à présent nous occuper du dîner, n'est-ce pas, Caroline? D'abord, nous n'avons rien.»

CAROLINE. – Je vais aller acheter ce qu'il nous faut, tu vas venir avec moi, Gribouille, et tu rapporteras tout ici, pendant que je m'arrêterai à la prison pour voir la pauvre Rose.

GRIBOUILLE. – C'est cela! Ce sera très amusant! Tiens, ma soeur! sais-tu? Je suis bien content d'être chez nous... Et toi aussi, je parie?... Tu ris. Bon! tu es contente... Nous allons être bien heureux! tu travailleras, je ferai le ménage; nous nous promènerons le soir, nos amis viendront nous voir; nous ferons la causette.

CAROLINE, *avec gaieté*. – Ta, ta, ta, comme tu y vas! tu arranges tout cela comme si nous n'avions qu'à nous amuser. D'abord je n'ai pas d'ouvrage.

GRIBOUILLE. – Bah! tu en auras. Le brigadier t'en fera avoir. M. Delmis me l'a dit.

CAROLINE, *étonnée*. – Monsieur t'a dit cela?

GRIBOUILLE. – Oui, il me l'a dit, parce que le brigadier connaît beaucoup de monde et qu'il nous aime bien, et qu'il sera si content de nous obliger... Tu ne vois rien, toi... Moi, je vois tout... Et je vois, je sais que monsieur et le brigadier sont nos vrais amis... Un maire et un brigadier, c'est gentil, ça! Tu vois donc que tu auras de l'ouvrage.

CAROLINE. – Dieu le veuille! On ne doit pas être fière quand on a un frère à soutenir. J'accepterai de grand coeur.

GRIBOUILLE. – Et tu feras bien! Moi, j'accepterai tout! Oh! mais tout. Pain, jambon, fromage, café, n'importe quoi. Tout ce qui se mange.

CAROLINE. – Mais pas d'argent, Gribouille! pas d'argent!

GRIBOUILLE. – Ma foi!... je n'en sais rien! ça dépend! Si je n'en ai pas besoin, je n'accepterai pas. Mais... si j'ai besoin, je crois,... oui,... je suis sûr que j'irai en demander à monsieur.

CAROLINE. – À monsieur, je veux bien; mais pas à d'autres, Gribouille, pas à d'autres. Et ne demande pas à monsieur sans m'en parler.

GRIBOUILLE. – Et si tu ne me dis pas quand tu n'en auras plus?

CAROLINE. – Je te le dirai: je te le promets. J'en ai encore beaucoup.

GRIBOUILLE. – Combien as-tu?

CAROLINE. – Deux cents francs que m'a donnés monsieur, et cent soixante francs que j'avais.

GRIBOUILLE. – Ça fait combien?

CAROLINE. – Trois cent soixante francs.

– Sommes-nous riches! sommes-nous riches! cria Gribouille en gambadant. Allons au marché et achetons des petites choses soignées.

CAROLINE. – Non, Gribouille; n'achetons que le nécessaire. Dans notre position, il faut s'habituer à ne dépenser que juste ce qui est indispensable pour vivre.

GRIBOUILLE. – Fais comme tu voudras. Moi, d'abord, je n'ai besoin que d'un morceau de pain et quelque chose avec... Je suis content!... Que je suis donc content d'être chez nous!...

Gribouille était radieux; il sautait, il dansait; il embrassait Caroline, qui souriait en le regardant. «Partons»**,** dit-elle en prenant son panier à provisions, que Gribouille voulut absolument porter.

GRIBOUILLE. – Où allons-nous?

CAROLINE. – D'abord chez le boulanger, puis chez le boucher, ensuite chez l'épicier, enfin à la ferme des Haies pour acheter du beurre.

GRIBOUILLE. – Ça fait bien du monde! Nous allons dépenser tout notre argent.

CAROLINE. – Non, non, n'aie pas peur! Je serai raisonnable; je n'achèterai que juste ce qu'il faut.

GRIBOUILLE. – Pourquoi vas-tu chez l'épicier? Je n'ai pas besoin de sucre d'orge ni de friandises.

CAROLINE. – Ce n'est pas cela non plus que j'achèterai; mais il nous faut de la chandelle, du sel, du poivre, du savon et d'autres petites choses dont on ne peut se passer.

Ils commencèrent par aller chez M. le curé pour l'informer de leur départ de chez Mme Delmis et le prier de s'intéresser à eux pour procurer de l'ouvrage à Caroline.

LE CURÉ. – Vous en aurez tout de suite, mon enfant, et sans aller plus loin; je viens de recevoir de mon frère une pièce de toile pour des chemises et des serviettes; j'ai aussi à faire une soutane et une houppelande pour l'hiver. Je vous enverrai tout cela et vous en aurez pour un bout de temps.

GRIBOUILLE. – N'est-il pas vrai, monsieur le curé, que nous serons plus tranquilles et plus heureux chez nous que chez Mme Delmis? Monsieur est bien bon, mais madame...

LE CURÉ, *souriant*. – Voyons, voyons, Gribouille, pas de méchanceté. Je crois pourtant que tu as raison, et que, si Caroline peut trouver suffisamment d'ouvrage, tout sera pour le mieux.

XXIV - Visite à la prison

Caroline remercia le curé et sortit avec Gribouille pour faire ses emplettes. Quand elle les eut finies, elle se dirigea vers la prison pour voir Rose. Elle trouva à la porte le brigadier qui l'attendait. Gribouille courut à lui.

«Tenez, mon ami, lui dit-il. Vous êtes mon ami, n'est-ce pas?... (Le brigadier sourit.) Alors pourquoi riez-vous?»

LE BRIGADIER. – Parce que je suis content de vous voir et d'être ton ami.

GRIBOUILLE. – À la bonne heure!... Je vais vous montrer ce que Caroline vient d'acheter.

CAROLINE. – Mais non, Gribouille! Tu ennuies M. le brigadier. Laisse-moi lui demander de me mener près de la pauvre Rose, qui doit être bien malheureuse.

LE BRIGADIER. – Venez, mademoiselle Caroline; je vais vous montrer le chemin. Tout à l'heure, Gribouille, je suis à toi.

Le brigadier précéda Caroline; il lui fit monter quelques marches; ils parcoururent un long couloir au bout duquel était la porte de la prison, que le brigadier ouvrit. Caroline aperçut Rose couchée sur un lit et qui paraissait dormir.

LE BRIGADIER. – Entrez, mademoiselle; je vais rester avec vous si vous avez peur.

CAROLINE. – Oh non! je n'ai pas peur; mais peut-être aimera-t-elle mieux être seule avec moi.

LE BRIGADIER. – Et si elle allait vous injurier ou vous frapper!

CAROLINE. – Je ne crois pas qu'elle en ait la force; elle est si pâle! elle paraît bien malade.

LE BRIGADIER. – Permettez, avant de vous laisser seule ici, que je lui parle pour voir dans quelle humeur elle se trouve. «Rose, dit le brigadier, voici Mlle Caroline qui vient vous voir. La recevrez-vous bien?»

Rose ouvrit les yeux, regarda Caroline; deux grosses larmes roulèrent sur ses joues pâlies et saignantes.

ROSE. – Caroline! vous venez me voir? Oh! vous êtes bonne!... trop bonne!... Moi qui ai été si méchante pour vous! Pardonnez-moi, Caroline! Je suis bien punie!... bien malheureuse!

CAROLINE. – Ma pauvre Rose, je vous pardonne de tout mon coeur; je suis triste de vous retrouver dans cette terrible prison, et si malade.

ROSE. – Dieu m'a punie! Dieu vous a vengée! Je voulais vous dépouiller de vos effets. Ce misérable Michel voulait vous voler tout ce que vous possédez, et moi, je devais l'aider à vous ruiner; nous devions pénétrer dans votre maison et tout prendre.

LE BRIGADIER. – Et si Mlle Caroline avait résisté? Si elle avait crié?

ROSE. – Je crois qu'il l'aurait tuée.

LE BRIGADIER. – Malheureuse! La tuer! Tuer une si sainte, si excellente créature! Faut-il être méchant et sans coeur!...

ROSE. – Je me repens bien sincèrement d'avoir prêté les mains à un crime pareil... Caroline, Caroline, pardonnez-moi! ajouta Rose en joignant les mains.

Caroline, pour toute réponse, se pencha vers Rose, baisa son front meurtri. Un éclair de joie parut sur le visage de Rose; elle saisit la main de Caroline et, la portant à ses lèvres, donna un libre cours à ses sanglots.

ROSE. – Ah! le brigadier a bien raison! Sainte, excellente créature! Caroline, aidez-moi dans mon repentir; je veux voir M. le curé avant de mourir.

CAROLINE. – Vous verrez M. le curé, et j'espère que vous ne mourrez pas, ma pauvre Rose. Monsieur le brigadier, je vous en prie, allez chercher M. le curé... Je vous en prie,... cher monsieur Bourget!

LE BRIGADIER. – Ma bonne chère mademoiselle Caroline, impossible! Je ne dois pas quitter mon poste; je suis seul à garder la prison. Je suis peiné, désolé de vous refuser: mais le devoir avant tout.

CAROLINE. – Vous avez raison... J'oubliais... Comment faire?

LE BRIGADIER. – Si j'envoyais Gribouille?

CAROLINE. – Bien! Très bien! Envoyez vite Gribouille et revenez.

Le brigadier ne se le fit pas dire deux fois; il trouva Gribouille dans la salle et lui dit de ramener vite M. le curé pour Rose, qui se mourait. Gribouille partit en courant; mais, avant de s'en aller, il remit son panier au brigadier.

«Gardez bien cela, lui dit-il; ce sont nos provisions; ne les laissez manger à personne et n'y touchez pas vous-même.»

LE BRIGADIER. – Sois tranquille, mon ami; personne n'y mettra la main; et quant à moi, j'aimerais mieux mourir de faim que de voler ta soeur.

Le brigadier leva le couvercle du panier; avant de le refermer, il ajouta aux maigres provisions qu'il renfermait la moitié d'un poulet, deux oeufs tout frais et un petit pot de gelée de groseilles; il le serra ensuite dans une armoire et revint près de Caroline.

«Prenez garde à Michel, disait Rose; il vous fera du mal. Il a une clef qui ouvre la porte de derrière de votre maison. Brigadier, veillez sur elle; tâchez de prendre Michel... Le misérable! il m'avait promis de m'épouser... et il m'a tuée... Caroline, ne m'abandonnez pas... Votre présence me fait du bien... Si M.

le curé pouvait venir!»

LE BRIGADIER. – Il viendra, il viendra, Rose; Gribouille y est allé!

En effet peu de minutes après, le curé arriva en toute hâte, ne sachant pas de quoi il était question. Quand il vit Rose, il devina qu'elle n'avait pas beaucoup de temps à vivre; il fit sortir Caroline et le brigadier, et resta seul avec elle. Caroline resta dans le couloir, ne voulant pas s'éloigner; le brigadier lui apporta une chaise et alla rejoindre Gribouille, qui cherchait son panier avec une inquiétude visible.

«Le voilà, le voilà, dit le brigadier en ouvrant l'armoire. Je suis de bonne garde, moi.»

Gribouille ouvrit le panier et fit une exclamation de surprise.

«Qui est-ce qui a mis tout cela dans le panier?»

LE BRIGADIER. – C'est moi, mon ami... Le premier jour, on n'est pas bien établi... Et puis Caroline n'aura pas le temps de faire cuire la viande... Alors, je me suis permis... d'ajouter quelque chose.

GRIBOUILLE. – Merci, brigadier. Vous êtes un bon ami, je vois cela. Je n'en ai pas l'air, mais je suis reconnaissant. Je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour vous... Vrai, je me ferais tuer pour vous, et avec plaisir, encore!

LE BRIGADIER. – Ne te fais tuer pour personne, mon cher Gribouille, et vis pour nous. Caroline serait malheureuse si elle ne t'avait plus.

GRIBOUILLE. – Elle pleurerait, mais... vous la consoleriez, n'est-ce pas? Vous seriez son frère à ma place?... Promettez-le-moi, mon ami.

LE BRIGADIER. – Oui, je te le promets, Gribouille; je me dévouerais à elle, je ne la quitterais plus... si elle le veut bien, toutefois.

GRIBOUILLE. – Oh! elle le voudra; elle vous aime bien; je vois cela quand on parle de vous.

LE BRIGADIER. – Que vois-tu quand on parle de moi?

GRIBOUILLE. – Je vois que cela lui fait plaisir, qu'elle sourit, qu'elle est consolée... Si vous étiez là, toujours avec elle, à ma place, je serais bien content de mourir.

LE BRIGADIER. – Pourquoi parles-tu toujours de mourir, mon ami? tu es jeune et tu te portes bien.

GRIBOUILLE. – Oui, mais, quand je dors, je vois maman qui est si belle, si belle, dans une lumière si éclatante; il y a autour d'elle beaucoup d'anges si jolis! Et tous m'appellent; ils arrivent tous près de moi et ils ne peuvent jamais me prendre. Hier, je me débattais pour aller avec eux, mais je ne pouvais pas; alors un ange tout de feu, que les autres appelaient l'ange de la mort, m'a touché; vous êtes venu, vous avez coupé les liens qui m'attachaient à la terre, et je me suis envolé avec les anges, qui m'ont porté à maman. J'étais bien content... Et puis... vous ne savez pas, quand je suis arrivé près de maman, j'ai vu Jacquot qui se sauvait, et qui me regardait avec des yeux si furieux! Les anges le chassaient; c'était drôle! Il voulait toujours passer et il ne pouvait pas... Je riais, moi, et je me sentais si bien!... oh! mais si bien, que j'aurais voulu ne jamais m'en aller... Et voilà pourquoi je veux mourir, et je crois que je vais mourir.

Le brigadier écoutait Gribouille en se caressant la moustache; tous deux restèrent silencieux et réfléchis.

«C'est singulier!... dit enfin le brigadier à mi-voix. Serait-ce... un avertissement... un pressentiment? Pauvre Caroline! elle ne peut pas rester seule.»

GRIBOUILLE. – N'est-ce pas qu'elle ne peut pas rester seule? Je vous le disais bien. Il faut que vous ou M. Delmis vous restiez avec elle... Vous me l'avez promis, d'abord.

LE BRIGADIER. – Et je te le promets encore très sincèrement, très sérieusement, comme à mon frère!

– Rose se meurt, dit le curé en entrant; Caroline est près d'elle; elle n'entend plus et ne dit plus rien; elle meurt dans de bons sentiments. Je l'ai confessée, je lui ai donné l'extrême-onction; j'espère que le bon Dieu lui fera miséricorde. Pendant que nous sommes seuls, brigadier, j'ai à vous parler d'un aveu que Rose m'a prié de vous communiquer: il paraît que Michel doit pénétrer cette nuit dans la maison de Caroline avec les plus sinistres projets; il sait qu'elle doit avoir de l'argent, et il veut la voler, peut-être l'assassiner. Caroline ne peut pas coucher dans cette maison jusqu'à ce que Michel soit pris; et il faut qu'un de vos hommes y passe la nuit pour saisir ce misérable. Je vais prendre Caroline chez moi pendant quelques jours; elle couchera avec ma nièce; mais que ferons-nous de Gribouille? Pouvez-vous vous en charger?

LE BRIGADIER. – Très volontiers, monsieur le curé, et grand merci de me mettre à même de rendre quelque service à ces pauvres enfants. Gribouille couchera chez moi, dans mon lit, pendant que je veillerai là-bas, chez eux, jusqu'à ce que nous mettions la main sur ce gredin de Michel.

GRIBOUILLE. – Non, non, je ne veux pas rester ici: je veux aller avec vous, brigadier, pour vous aider à garder la maison.

LE BRIGADIER. – Mon pauvre Gribouille, tu ne pourras pas m'aider; tu me gênerais, au contraire.

GRIBOUILLE. – Non, je ne vous gênerai pas. Je vous en prie, laissez-moi aller avec vous. Sans Caroline, je ne suis content qu'avec vous. Quelque chose me dit qu'il vous arrivera malheur sans moi.

LE BRIGADIER. – Pauvre garçon! je crains que tu ne te fatigues pour rien.

GRIBOUILLE. – Non, non, je ne me fatiguerai pas. Je serai si heureux! Nous passerons une si bonne nuit! comme deux frères!

LE BRIGADIER. – Viens, puisque tu le veux, mon ami; tu viendras, je te le promets.

Le curé et le brigadier retournèrent à la prison, où ils trouvèrent Caroline à genoux près du lit de Rose, récitant les prières des agonisants. Le curé et le brigadier s'agenouillèrent près d'elle et prièrent avec elle. Quand ils eurent terminé, le curé fit un signe de croix sur le front de Rose et lui ferma les yeux; elle venait d'expirer. Il releva Caroline.

«Venez, chère enfant, tout est fini; Rose est devant le bon Dieu, qui l'a déjà jugée dans sa miséricorde et sa justice.»

CAROLINE. – Mais Rose ne peut pas rester ainsi abandonnée; il faut qu'elle soit ensevelie et que

quelqu'un passe la nuit près de son corps et prie pour son âme.

LE CURÉ. – Tout cela sera fait, ma chère enfant; je vais vous emmener chez moi, où vous resterez avec ma nièce. Je prendrai Nanon, qui rendra les devoirs dont vous parlez, et c'est moi qui passerai la nuit près d'elle.

LE BRIGADIER. – Monsieur le curé, on ne peut pas l'ensevelir avant que le médecin qui l'a soignée vienne constater la mort et les blessures qui l'ont occasionnée.

LE CURÉ. – C'est vous que ce soin regarde, mon brave brigadier; allez ou envoyez chercher le médecin; je serai de retour dans une heure, avec ma bonne. Venez, Caroline.

Caroline, docile aux ordres du curé, le suivit; avant de quitter la maison, elle demanda à retourner chez elle avec son frère, pour se remettre de ces émotions, préparer ensuite le repas du soir et prendre le repos qui lui était si nécessaire.

LE CURÉ. – Cela ne se peut, mon enfant; les gendarmes vont occuper votre maison cette nuit, pour arrêter Michel qui doit y venir s'emparer de vos petites économies. Vous ne pouvez y rester convenablement. Et quant à votre frère, le brigadier s'en charge.

Caroline ne répliqua pas; en se retirant, elle remercia affectueusement le brigadier du secours qu'il leur prêtait et marcha silencieusement à côté du curé. Ils ne tardèrent pas à arriver au presbytère, où les attendait la bonne.

XXV - La servante du curé

NANON. – Vous voici enfin! C'est bien heureux, en vérité! Je pensais que vous ne reviendriez plus! Le dîner vous attend depuis un quart d'heure; et Mlle Pélagie n'est pas trop contente, je vous en avertis.

LE CURÉ, *avec bonté*. – Ni vous non plus, à ce qu'il me semble, ma vieille Nanon! Mais, cette fois, ce n'est vraiment pas de ma faute.

NANON. – Ce n'est jamais de votre faute! c'est connu. Vous avez toujours quelque bonne raison à donner.

LE CURÉ. – Mais si ma raison est bonne, je ne suis pas coupable.

NANON. – Là! Voilà encore une de vos excuses entortillées! On n'a jamais le dernier mot avec vous.

LE CURÉ. – Excepté vous, qui me grondez toujours et jusqu'à ce que je sois à bout de raisonnements.

NANON. – Parce que vos raisonnements ne valent pas deux liards. Et pourquoi m'amenez-vous Caroline? Et pourquoi êtes-vous en retard? Vous ne vous êtes pas encore expliqué là-dessus.

LE CURÉ. – J'amène Caroline pour dîner et pour coucher; et...

NANON. – En voilà-t-il une idée! Vous n'avez peut-être pas assez de monde dans la maison? Où voulez-vous que je la mette? Est-ce que j'ai une chambre à lui donner? Faut-il que je lui donne la mienne et que j'aille coucher dans la niche aux lapins?

LE CURÉ, *avec gaieté*. – Non, non, ma vieille grondeuse, vous n'irez pas dans la niche aux lapins; vous coucherez dans votre lit, et Caroline ne dérangera personne que Pélagie, qui l'aime et qui sera contente de l'obliger.

NANON. – Et moi donc? Est-ce que je ne l'aime pas? Est-ce que j'ai jamais refusé de l'obliger? Mais pourquoi faut-il que vous nous l'ameniez, au lieu de la laisser coucher chez elle?

LE CURÉ. – Parce qu'elle a besoin de soins et d'amitié après la scène à laquelle elle vient d'assister. Rose est morte dans ses bras, dans la prison, où cette bonne Caroline a passé son après-midi à la soigner et à la consoler.

NANON. – Rose, morte! Tiens, tiens, tiens! Elle était donc bien blessée pour mourir si vite? C'est bien tout de même à Caroline d'avoir soigné cette méchante fille. Vous êtes une brave enfant, Caroline; le bon Dieu vous le revaudra. Nous vous soignerons bien ici. C'est vrai qu'elle est toute pâle et tremblante. Pauvre enfant!

CAROLINE. – C'est malgré moi que M. le curé m'a amenée, Nanon; je suis désolée de vous déranger, et je prie M. le curé de vouloir bien me permettre de me retirer. Je resterai avec mon frère ou j'irai trouver M. Delmis qui est si bon pour moi.

NANON. – Quel besoin avez-vous de M. Delmis, puisque vous êtes ici? Ne sommes-nous pas là, Mlle Pélagie et moi?

LE CURÉ. – Mais c'est précisément vous qu'elle veut fuir; avez-vous assez grogné contre elle? Comment ne chercherait-elle pas un abri ailleurs, quand elle vous voit si maussade?

NANON. – Voyons!... j'ai eu tort!... là... Êtes-vous content. Est-ce ça que vous voulez? Venez, Caroline, n'ayez pas peur; n'écoutez pas M. le curé, qui a toujours la bouche pleine de paroles qui n'ont pas de sens... Mais tout cela n'explique pas, monsieur le curé, pourquoi vous êtes rentré si tard.

LE CURÉ. – Parce que j'ai assisté Rose à ses derniers moments. Fallait-il la laisser mourir sans confession?... Nous allons y retourner, vous et moi, après avoir mangé un peu: vous pour l'ensevelir, et moi pour prier.

NANON. – Je vois bien où vous voulez en venir. Vous voulez y passer la nuit, n'est-il pas vrai? Vous fatiguer, vous éreinter, comme vous faites toujours?

LE CURÉ. – Je ne me fatiguerai pas, je ne m'éreinterai pas, et j'y passerai la nuit bien tranquillement à prier pour cette pauvre âme, afin que Notre-Seigneur lui fasse miséricorde.

NANON. – Quel homme! quel homme! On n'a jamais le dernier mot avec lui! Il faut toujours qu'il ait raison! Si ce n'est pas de l'orgueil, cela, je ne sais pas ce que c'est.

LE CURÉ, *avec gravité*. – C'est la simple charité d'un chrétien et d'un prêtre, ma bonne Nanon. Assez de discussions, et allons voir Pélagie.

Nanon les précéda en grommelant; toujours bourrue, elle épouvantait ceux qui ne la connaissaient pas; mais sous cette apparence mauvaise elle cachait un coeur assez compatissant, une grande affection pour son maître et une grande bonne volonté à secourir les gens en détresse. Aussi ne manqua-t-elle pas, en ajoutant un couvert pour Caroline, de préparer du vin chaud pour la remettre, et du café pour le curé. Elle eut soin d'apporter d'avance sa houppelande, pour qu'il n'eût pas froid la nuit, et de mettre dans une des poches sa grande tabatière, pleine de tabac frais.

Pélagie reçut Caroline très affectueusement.

«Nous passerons une partie de la soirée au profit de la pauvre Rose, ma bonne petite Caroline; demain, mon oncle dira la messe pour elle, et nous prierons bien avec lui, afin que le bon Dieu lui pardonne.»

Caroline remercia Pélagie de son bon accueil; elle mangea peu; le curé, plus habitué à ces scènes de mort, dîna suffisamment pour rassurer Nanon, qui aurait voulu lui voir avaler tout ce qu'elle avait servi sur la table.

«Mangez, mangez, monsieur le curé; songez donc que vous allez passer la nuit tout éveillé,... car vous ne dormez guère quand vous priez; ce n'est pas comme moi; quand mon heure est venue, il n'y a pas

de mort qui tienne, il faut que je dorme... Mais vous ne mangez pas... Voilà-t-il un beau repas! une assiette de soupe et deux bouchées de viande... Tenez, voici du jambon aux épinards... vous en prendrez bien un peu... Encore, encore... quand ce ne serait que pour m'obliger... C'est donc pour me faire un reproche de ma mauvaise cuisine, que vous ne mangez pas?... Ce n'est pas aimable, ça... À la bonne heure! voilà une bonne tranche d'avalée! c'est toujours ça... Votre tasse de café, à présent, avec une goutte d'eau-de-vie.»

LE CURÉ. – Pas d'eau-de-vie, Nanon, je vous en prie.

NANON. – Vous en aurez tout de même. Là, voilà que c'est versé! Vous ne pensez jamais à l'avenir! Si je n'étais pas là, moi, il y a longtemps que vous seriez en terre.

LE CURÉ. – Ce ne serait pas un grand malheur, Nanon!

NANON. – Seigneur de Dieu! pas un si grand malheur! Comme vous parlez!... toujours sans réflexion! Pas un malheur!... Et que deviendraient les pauvres du quartier, et les malheureux, et les malades, et tous ceux qui ont besoin de conseils et de consolations? Et moi donc? et votre nièce?... vous ne nous comptez pour rien! Faut-il être égoïste pour dire des choses comme ça!... C'est que c'est méchant; Vrai, c'est méchant!... Pas un grand malheur!... Et dire que c'est lui-même, lui, l'homme du bon Dieu, qui dit des choses comme ça! Tenez, monsieur le curé, permettez-moi de boire ce reste de café, avec une goutte d'eau-de-vie pour me remettre; vrai, je suis trop en colère.

LE CURÉ. – Buvez, buvez, ma vieille Nanon. Est-ce que vous avez besoin de me demander la permission pour prendre n'importe quoi? Tout ce que j'ai est à vous comme à moi. Nous sommes de vieux amis; voici bientôt vingt ans que nous sommes ensemble, que vous me soignez, que vous vous fatiguez à mon service, que vous bataillez pour moi plus que vous ne feriez pour vous-même, que vous m'aimez, enfin, car ce mot résume tout, quand il est joint à l'amour de Dieu.

NANON. – Pour ça oui, que je vous aime et que je vous respecte, et que je vous vénère comme un saint, et que je donnerais pour vous ma vie avec toutes sortes de tortures, comme faisaient les anciens martyrs.

Et la voix de Nanon, d'abord émue, puis tremblotante, finit par être entrecoupée de sanglots.

«Partons, dit le curé, qui voulut arrêter l'explosion attendrie de Nanon. Pélagie, je vous confie Caroline. À demain, mes enfants.»

CAROLINE. – Monsieur le curé, recommandez bien mon frère aux soins du brigadier; je sais qu'il fera de son mieux, mais vous savez que Gribouille demande une surveillance toute particulière. Priez-le de ne pas le quitter jusqu'à mon retour.

LE CURÉ. – Je m'acquitterai de votre commission, ma chère enfant; mais je puis vous répondre d'avance que la recommandation est inutile; le brigadier est un homme sérieux et bon, en qui vous pouvez avoir toute confiance. Gribouille est aussi en sûreté sous sa garde qu'il le serait sous la vôtre ou sous la mienne.

Le curé partit avec Nanon, qui portait sur son bras la houppelande, contre laquelle elle grommelait pour se dédommager de l'élan de sensibilité qu'elle venait de laisser échapper.

«Cette idée de passer toute la nuit près de cette femme morte! disait-elle à mi-voix. Comme si ces prières n'étaient pas aussi bonnes dans sa chambre et dans son lit que dans cette maison maudite... Il faut

toujours qu'il fasse comme personne... Est-ce que j'imagine, moi, de passer toute une nuit en tête à tête avec un mort?... Agréable compagnie, en vérité!... Et pourquoi faut-il que ce soit moi qui ensevelisse cette femme?... Quel bien lui en reviendra-t-il? Qu'est-ce que j'en retirerai, moi?... Ah! mais c'est toujours comme ça! Il ne pense pas au mal que ça donne... Il faut qu'on le fasse tout de même... parce que ça lui a passé dans l'idée.

– Nanon, vous avez de mauvaises idées, dit le curé qui l'entendait, bien qu'elle parlât bas dans ce moment. C'est une charité à laquelle je vous invite. Cette pauvre malheureuse, morte assassinée, en prison, repentante et abandonnée, a droit à votre compassion.»

NANON. – Je ne dis pas non, monsieur le curé, je ne dis pas non... C'est seulement des idées comme ça... qui me passent par la tête... Certainement je sais... que... que... que je suis une vieille maussade, une grognon, un mauvais caractère! s'écria-t-elle avec force. Je ne recommencerai plus, monsieur le curé; bien sûr, je vais marcher sagement près de vous,... seulement c'est cette houppelande qui vous chauffe le bras...

LE CURÉ. – Et pourquoi l'avez-vous prise? Je n'en ai que faire.

NANON. – C'est ça! Vous allez passer la nuit à grelotter dans cette prison humide, pour attraper du mal? plus souvent que je vous laisserais faire!

LE CURÉ. – Alors donnez-la-moi, ma pauvre Nanon! il est juste que je la porte, puisque c'est pour moi que vous avez eu ce soin, dont je vous remercie.

NANON. – En vérité! il y a bien de quoi me remercier; comme si je pouvais faire autrement que de penser à vous, puisque vous n'y pensez jamais vous-même. Et vous ne l'aurez pas; c'est moi qui vous le dis. C'est bien le moins que je répare, en m'éreintant un peu, les méchantes paroles que vous avez entendues.

LE CURÉ. – Comme vous voudrez, Nanon; vous savez que ce n'est pas toujours moi qui suis le maître.

NANON. – Ce qui veut dire que c'est moi qui vous tourmente, qui vous rends victime?

– Pas tout à fait, mais un peu, dit le curé en souriant. Mais nous voici arrivés; voyons si le médecin a terminé son affaire.

Le curé, suivi de Nanon, entra chez le brigadier, qu'il trouva avec Gribouille; tous deux finissaient leur repas du soir.

XXVI - Le pressentiment

Le médecin était venu aussitôt après le départ du curé, pour voir comment se trouvait sa malade; il ne fut pas surpris d'apprendre sa mort, et il fit son procès-verbal, constatant que le coup sur la tête avait été la cause principale du décès; elle avait, en outre, une côte cassée et plusieurs plaies sur diverses parties du corps. Quand le médecin fut parti, Gribouille se plaignit d'avoir faim.

LE BRIGADIER. – C'est un mal facile à enlever, mon garçon; nous allons dîner; seulement nous mangerons froid, car je n'ai pas eu le temps de réchauffer mon dîner.

Gribouille ouvrit son panier.

«Voici la moitié de poulet et les oeufs que vous m'avez donnés ce matin; Caroline dîne chez le curé, moi je dîne chez vous: ce serait donc perdu, et c'est dommage: ce poulet a si bonne mine!»

LE BRIGADIER. – Tu n'as pas tort, mon ami. Mettons-nous à table et mangeons le poulet pendant que les oeufs cuisent.

Le brigadier tira de l'armoire du pain, une bouteille de vin, et, avec l'aide de Gribouille, le couvert fut bientôt mis. Gribouille mangeait et buvait avec une satisfaction évidente.

«Jamais je n'ai si bien dîné, dit-il. Jamais je ne me suis senti si content et si bien à l'aise! C'est comme s'il allait m'arriver quelque chose de très bon, de très heureux!... Je vous aime bien, brigadier. Je vous aime,... je ne sais pas comment dire ça,... j'ai pour vous la même amitié que j'ai pour Caroline... Ça vous fait plaisir, n'est-ce pas?»

LE BRIGADIER. – Beaucoup, beaucoup, plus que je ne puis dire, mon bon Gribouille, dit le brigadier en souriant et en lui serrant la main. Mes moustaches ne te font donc pas peur?

GRIBOUILLE. – Peur! vos moustaches! Ah bien oui! Vos moustaches seraient deux fois plus grosses qu'elles ne me feraient pas peur. Vous avez l'air si bon, et puis on voit dans vos yeux toutes sortes de choses... si bonnes,... si agréables!

LE BRIGADIER, *souriant*. – Tu vas me donner de la vanité, Gribouille, avec tes flatteries.

GRIBOUILLE. – Flatteries! vous appelez cela flatteries?... Cela vous flatte donc? Tant mieux... j'aime à vous faire plaisir. Je ne flatte pas, moi: je dis vrai.

Gribouille devint pensif; le brigadier réfléchissait de son côté. Il fut tiré de ses réflexions par Gribouille, qui lui dit: «Brigadier, je n'ai pas dit adieu à Caroline; il faut que j'aille l'embrasser.»

LE BRIGADIER. – Tu ne peux pas sortir seul, Gribouille; il commence à faire nuit: je réponds de toi à ta soeur.

GRIBOUILLE. – Eh bien! venez avec moi; vous direz aussi adieu à Caroline: elle sera bien contente.

LE BRIGADIER. – Je ne peux pas, mon ami: il faut que je reste ici jusqu'à l'arrivée de M. le curé. Le devoir avant tout.

GRIBOUILLE. – Mais quand M. le curé sera venu?

LE BRIGADIER. – Alors je pourrai t'y mener; et, quand il fera nuit tout à fait, nous irons chez toi pour y passer la nuit et tâcher de prendre ce scélérat de Michel. Un de mes hommes y est déjà, caché dans le bûcher; nous deux nous entrerons dans la maison.

C'est à ce moment que le curé et Nanon arrivèrent.

«Le médecin est-il venu, brigadier?» dit le curé en entrant.

LE BRIGADIER. – Tout est fait et bien en règle, monsieur le curé; Nanon peut procéder à l'ensevelissement.

NANON. – Comment voulez-vous que je m'en tire toute seule? et dans cette prison encore, où on n'a rien et où on n'y voit goutte.

LE BRIGADIER. – Pour y voir, Nanon, on y voit assez avec une chandelle: quant à une aide, je vais appeler la femme de mon camarade Prévôt, qui vous donnera un coup de main.

Le brigadier sortit et rentra peu d'instants après, accompagné de la femme Prévôt, qui était heureusement dans les bonnes grâces de Nanon; elles allèrent toutes deux à la prison, où elles commencèrent leur besogne.

«Mettez-vous là près de moi, brigadier, dit le curé en s'asseyant, et causons d'une affaire sérieuse qui vous regarde.»

LE BRIGADIER. – Bien désolé de refuser, monsieur le curé: mais j'ai promis à Gribouille de l'accompagner jusque chez sa soeur, à laquelle il désire vivement dire adieu.

LE CURÉ. – Mais il la verra demain. Laisse-nous causer, Gribouille: tu seras de la partie.

GRIBOUILLE. – Non, monsieur le curé: il faut que j'embrasse Caroline; si je ne l'embrassais pas ce soir, j'aurais comme un remords qui m'étoufferait.

LE CURÉ. – Quel enfantillage! Tu oublies que tu as seize ans et que tu deviens un homme.

GRIBOUILLE. – Est-ce une raison pour oublier ma soeur? Croyez-vous que je n'embrasserai plus ma soeur et que je la laisserai là, quand je serai un homme, comme vous dites? Le brigadier m'a promis de m'accompagner, parce qu'il ne veut pas me laisser aller seul la nuit. Je ne serai pas longtemps, allez: vous causerez plus tard.

LE CURÉ. – À demain, alors, brigadier, car plus tard je serai à mon poste, à la prison, près du corps de la pauvre Rose.

Le brigadier serra la main du curé en lui exprimant le regret de ne pas pouvoir lui tenir compagnie, et partit avec Gribouille. Quand ils arrivèrent au presbytère, le brigadier voulut rester à la porte et fit entrer Gribouille seul. Celui-ci ne tarda pas à revenir: il avait les yeux rouges. Le brigadier s'en aperçut.

«Qu'as-tu, mon pauvre garçon? On dirait que tu as pleuré.»

GRIBOUILLE. – Oui, je n'ai pas pu m'en empêcher en disant adieu à Caroline, il me semblait que je lui disais adieu pour bien longtemps; je suis triste ce soir; je me sens tout autre que d'habitude; j'ai envie de dire adieu à tous ceux que j'aime, à M. Delmis, à M. le curé, jusqu'à Nanon, que j'aurais volontiers embrassée. La seule chose qui me console, c'est d'être avec vous, brigadier, ajouta-t-il en se rapprochant de lui et lui serrant affectueusement la main.

LE BRIGADIER. – Tout ça n'est rien, mon ami; c'est parce que tu n'es pas habituée à être séparé de ta soeur. Du courage! Je dirai comme M. le curé: tu vas bientôt être un homme; il ne faut pas te laisser aller comme un enfant.

GRIBOUILLE. – Je tâcherai,... j'y ferai ce que je pourrai,... mais je ne peux pas. C'est comme un plomb que j'ai sur le coeur.

Le brigadier lui passa amicalement la main sur la tête; Gribouille lui donna le bras et ils marchèrent en silence. La nuit était venue tout à fait noire, orageuse; le tonnerre grondait dans le lointain; le vent commençait à secouer la cime des arbres; l'air était lourd, la chaleur accablante. Sans s'en apercevoir, le brigadier avait de beaucoup dépassé la prison et se dirigeait machinalement vers la maison de Caroline et de Gribouille. Se voyant si près du but, et l'obscurité redoublée par l'orage qui se préparait lui facilitant l'entrée de la maison sans être vu, il continua à avancer, et ils ne tardèrent pas à arriver à la porte, dont Gribouille avait la clef. Le brigadier la prit des mains de son compagnon, l'introduisit sans bruit dans la serrure et ouvrit avec précaution. Gribouille entra le premier; le brigadier le suivit pour refermer et verrouiller la porte.

«Fermons les volets, dit-il; si la lune se levait, on verrait du dehors que les volets sont restés ouverts, et cela paraîtrait suspect.»

GRIBOUILLE. – Où allez-vous passer la nuit, brigadier?

LE BRIGADIER. – Sur une chaise, mon ami: je ne suis pas ici pour dormir, mais pour veiller.

GRIBOUILLE. – Je resterai sur une chaise près de vous: je n'ai pas envie de dormir.

LE BRIGADIER. – Couche-toi, au contraire: il est inutile de te fatiguer à veiller.

GRIBOUILLE. – Vous veillez bien, vous!

LE BRIGADIER. – J'y suis habitué, moi. D'ailleurs, je veille pour mon devoir...

GRIBOUILLE. – Et pour ma soeur, comme moi; ne suis-je pas aussi son frère, moi? Ne dois-je pas vous aider à veiller pour elle? Et ne faut-il pas que je sois là pour raconter à Caroline ce que vous aurez fait et comment vous aurez pris Michel?

LE BRIGADIER. – Fais comme tu voudras, mon ami; je n'ai pas le courage de m'opposer à ce que tu désires si vivement.

GRIBOUILLE. – Merci, brigadier; je vois de plus en plus que vous êtes mon vrai ami; vous me laissez faire seulement quand il faut; et vous faites bien, car j'ai dans le coeur ou dans l'esprit – je ne sais pas distinguer – quelque chose qui m'avertit que je vous serai utile cette nuit.

LE BRIGADIER. – Mon bon Gribouille, tu me seras toujours utile, puisque tu me prouves ton amitié en veillant avec moi.

GRIBOUILLE. – Tiens! ça vous fait donc quelque chose que je vous aime?

LE BRIGADIER. – Non, pas quelque chose, mais beaucoup; moi qui me suis trouvé orphelin dans mon enfance et qui n'ai jamais rencontré un véritable ami qui m'aimât réellement, je suis très touché de l'amitié que tu me témoignes, mon pauvre Gribouille, tout jeune que tu es.

XXVII - Dévouement

Comme il finissait ces mots, dits à voix basse, de même que tout ce qu'ils avaient dit précédemment, la porte en face d'eux, qui était celle du lavoir, s'ouvrit avec précaution; un homme portant une lanterne sourde entra à pas de loup; la porte ouverte laissait pénétrer assez de lumière pour que le brigadier reconnût Michel. Gribouille se serra contre le brigadier, qui n'avait pas bougé. Avant de s'engager plus avant dans la chambre, et aussi pour reconnaître la place du meuble qui devait contenir le petit trésor de la pauvre Caroline, Michel dirigea la lumière de sa lanterne sourde du côté où se trouvait le brigadier, il l'aperçut, et, poussant un cri de rage, il dirigea le canon d'un pistolet, qu'il tenait à la main, sur le brigadier, qui allait s'élancer pour le saisir. Gribouille devinait l'intention de Michel, se jeta sur le brigadier, préservant de son corps la poitrine de son ami; avant que le brigadier eût pu prévoir et prévenir ce mouvement, le coup partit et Gribouille tomba.

«Je l'ai sauvé! s'écria-t-il en tombant. Caroline, je l'ai sauvé!

– Gredin!» s'écria en même temps le brigadier, qui s'élança à la poursuite de Michel.

Il ne tarda pas à le rejoindre; car Michel dans sa frayeur avait fait fausse route et s'était engagé dans le jardin, entouré d'une haie d'épines; il voulut se défendre avec un couteau qu'il dégagea de sa ceinture; mais le brigadier lui assena sur la tête un coup de poing qui l'étourdit et l'étendit par terre.

«À moi! camarade, cria le brigadier en maintenant Michel avec un genou appuyé sur sa poitrine; à moi! Des courroies pour lier le brigand! Je le tiens!»

Le camarade n'avait rien vu, mais le bruit du coup de pistolet l'avait attiré dans la chambre, où il avait trouvé Gribouille inondé de sang, et souriant malgré sa blessure.

«Je l'ai sauvé! dit-il d'une voix étranglée; j'ai sauvé mon ami! Je suis bien content... Il appelle! entendez-vous? Il appelle!... Vite, allez! Laissez-moi.»

Le gendarme, éclairé par la lanterne sourde que Michel avait laissé tomber dans sa fuite, essayait de soulever Gribouille pour le déposer sur un lit, quand il entendit l'appel du brigadier. Remettant doucement à terre le pauvre blessé, il se dirigea du côté où se faisaient entendre la voix de son chef et les malédictions de Michel, revenu de son étourdissement. En cinq minutes, Michel fut garrotté et laissé sous la garde du gendarme. Le brigadier courut au secours de Gribouille. Il ouvrit tous les volets pour laisser entrer le demi-jour que donnait la lune; elle venait de se dégager des nuages qui la cachaient.

L'appartement se trouvait suffisamment éclairé pour que le brigadier donnât à Gribouille les soins qu'exigeait son état. Il l'enleva avec précaution, pour ne pas provoquer l'écoulement du sang, le déposa sur le lit qui avait reçu le dernier soupir de la femme Thibaut, lui enleva ses habits imprégnés de sang et banda fortement sa blessure avec son mouchoir. Lorsque le sang cessa de couler, Gribouille, qui s'était évanoui, reprit connaissance. En ouvrant les yeux, il aperçut le visage ému et consterné de son ami penché sur lui et bassinant ses tempes et son front avec de l'eau fraîche, seule chose qu'il eût pu trouver dans cette maison si récemment inhabitée.

«Brigadier... je suis content,... je vis mourir... c'est pour vous,... je suis heureux!... Je vous aime bien... dit-il d'une voix haletante.

– Tais-toi! pour Dieu, ne parle pas! Chaque parole que tu dis fait couler ton sang... Gribouille! mon ami! mon pauvre ami! quel dévouement!... que courage!... Que faire, mon Dieu, pour te secourir? Je ne puis te laisser seul! Je ne puis laisser Michel sans surveillance!»

Le pauvre brigadier, en proie à la plus vive émotion et à la plus terrible inquiétude qu'il eût éprouvées de sa vie, tortillait sa moustache, réfléchissait sans rien trouver et priait Dieu de lui envoyer une bonne inspiration. Elle vint, cette bonne inspiration: un rayon de joie éclaira son visage; il courut à la fenêtre et l'ouvrit.

«Prévôt! cria-t-il, amène ici ton prisonnier; s'il fait du train, bâillonne-le.»

PRÉVÔT. – Je crois bien qu'il en fait; il jure comme un templier.

LE BRIGADIER. – Bâillonne-le et traîne-le jusqu'ici.

Prévôt ne se le fit pas dire deux fois; il comprima la bouche du prisonnier avec son mouchoir et le traîna plus qu'il ne le porta jusque dans la salle où était Gribouille mourant, sous la garde de son ami.

PRÉVÔT. – Où faut-il le mettre, brigadier?

LE BRIGADIER. – Par terre, comme un chien qu'il est. Va vite à la prison, raconte à M. le curé le malheur qui vient d'arriver; prie-le de venir vite, puis cours chercher le médecin et amène-le de gré ou de force. Pars, je réponds de l'assassin.

Le gendarme parti, le brigadier s'approcha de Michel, examina les liens qui l'attachaient, les resserra et, le poussant du pied, il le fit reculer jusqu'au mur du fond de la chambre. Michel roulait des yeux terribles, mais le brigadier ne le regarda même pas. Il revint s'asseoir près du lit de son pauvre ami blessé et se plaça de façon à avoir l'oeil sur le prisonnier en même temps qu'il ne perdit pas de vue Gribouille.

«Je voudrais... voir... monsieur le curé»**,** dit Gribouille.

LE BRIGADIER. – Il va venir, mon cher ami; je l'ai envoyé chercher.

GRIBOUILLE. – Merci... Quand il fera... jour,... je voudrais voir... Caroline.

LE BRIGADIER. – J'irai la chercher et je te l'amènerai moi-même.

GRIBOUILLE. – Vous ne... l'abandonnerez pas,... brigadier... Vous serez... son frère... à ma place,... vous ne la... quitterez jamais... Dites,... mon ami?... dites?

LE BRIGADIER, *avec feu.* – Jamais, jamais, je te le jure! à moins qu'elle-même ne le veuille pas.

GRIBOUILLE. – Elle... le voudra bien,... elle vous... aime... bien,... je l'ai bien vu,... elle souriait toujours... quand... je lui... disais... que vous viendriez... la voir...

LE BRIGADIER. – Gribouille, tu parles trop! tu feras saigner ta blessure.

GRIBOUILLE. – Non,... non,... ça me fait... du bien... d'avoir dit... ce que j'ai dit... Pauvre Caroline! vous lui direz de ne pas pleurer,... que vous... l'aimerez bien,... que vous serez... son frère... N'oubliez pas...

Gribouille ferma les yeux: le brigadier le contemplait avec attendrissement.

«Jamais, se dit-il, jamais je ne me suis senti aussi ému, aussi troublé! Pour un rien, je pleurerais

comme un enfant. Ce pauvre garçon! se jeter entre moi et le feu qu'il voyait venir! Donner sa vie pour sauver la mienne! Pauvre garçon! où trouverai-je un ami pareil?... Il me demande de ne pas quitter sa pauvre soeur! Certainement je me dois à elle, pour compenser autant qu'il est en moi la perte qu'elle fait aujourd'hui! Et puis quelle pitié! Quelle bonté! et quel dévouement pour son frère! Quel ordre dans son ménage, dans ses dépenses! quelle modestie dans sa toilette!

– Brigadier,... dit Gribouille en s'éveillant, j'ai vu maman;... elle m'attend... comme l'autre jour... elle vous fait dire... qu'elle vous bénit;... que vous serez... son fils... et... mon frère;... car vous serez... mon frère.

LE BRIGADIER. – Oui, mon bon Gribouille, je serai et je suis ton frère; mais ne parle pas: tu te fais mal.

GRIBOUILLE. – Non, non... quand... j'aurai vu... Caroline,... je pourrai... mourir.

Le brigadier tressaille, Gribouille sourit.

GRIBOUILLE. – Pourquoi... avez-vous peur?... Je suis content... de mourir,... ça ne fait pas... de mal... On est si bien... là-haut... Maman... est si heureuse et si belle; ils sont tous... comme des soleils. Il n'y a que... Jacquot... qui est sale... et laid;... on le chasse toujours;... je riais... tout à l'heure: il avait l'air... si en colère!...

Et Gribouille sourit encore au souvenir de la laideur et de la fureur de Jacquot.

La porte s'ouvrit et le curé entra tout ému.

«C'est donc vrai, mon pauvre Gribouille?» dit-il en approchant du mourant.

GRIBOUILLE. – Pas pauvre,... très heureux,... monsieur le curé;... pensez donc!... je l'ai sauvé... Quel bonheur!... Caroline... ne sera pas seule;... le brigadier m'a promis... N'est-ce pas,... mon frère?

LE BRIGADIER. – Oui, mon ami; et devant M. le curé je te renouvelle cette promesse qui fera mon bonheur, d'être, non pas le frère, c'est impossible, mais le mari de Caroline, ta bonne, excellente et sainte soeur.

GRIBOUILLE. – Son mari!... c'est vrai... c'est encore mieux!... Il y aura... une noce;... j'y serai... avec maman;... mais on ne nous... verra pas... J'y serai,... bien sûr... et je vous... protégerai.

– Brigadier, dit le curé, profitez de ce que je suis ici pour aller chercher deux de vos hommes afin d'emporter votre prisonnier; j'irai le voir dans sa prison. Prévôt ne va pas tarder à amener le médecin; c'est moi qui garderai Gribouille.

Le brigadier sortit avec précipitation, alla chercher deux gendarmes et revint avec eux pour leur livrer Michel et leur recommander de le surveiller de près, afin qu'il ne pût s'échapper. Les gendarmes attachèrent une corde au bras de Michel, lui délièrent les pieds, et, tenant chacun un bout de cette corde, ils le firent marcher, après l'avoir débâillonné. Il ne quitta pas la maison sans avoir vomi quelques injures au brigadier, au curé, à Gribouille, qui avait préservé ce brigadier que lui, Michel, haïssait, et surtout à Rose, dont il ignorait la mort et qu'il devinait l'avoir trahi.

LE BRIGADIER. – Nous voilà débarrassés de la présence de ce monstre, dont la vue m'étouffait. Si jamais j'ai senti de la haine contre quelqu'un, c'est contre cet assassin de mon pauvre Gribouille.

LE CURÉ. – Mon cher enfant, si vous voulez devenir un bon et vrai chrétien, il faut apprendre à pardonner à tous ses ennemis.

LE BRIGADIER. – Pardonner à l'assassin de mon frère et de mon ami, c'est, je le crains, au-dessus de mes forces.

LE CURÉ. – Vous y arriverez, mon ami, quand vous aurez sous les yeux l'exemple de la charité inépuisable de celle que vous nommiez tout à l'heure la sainte Caroline.

LE BRIGADIER. – Oui, monsieur le curé, oui; vous lui direz qu'elle me rendra meilleur, que j'ai besoin de son aide pour le devenir.

LE CURÉ. – Je le lui dirai, mon ami; mais je crois qu'elle ne vous trouve pas trop mauvais tel que vous êtes.

Le médecin, si impatiemment attendu, arriva enfin. Il prit la main du blessé, se rapprocha pour écouter sa respiration et examina la blessure.

«Le visage n'est pas mauvais, dit-il; tout dépend de la profondeur de la plaie. S'il n'y a pas de prédisposition morbide, nous pourrons arriver à une solution heureuse.»

LE CURÉ. – Monsieur Tudoux, de grâce, dissipez nos incertitudes sans perdre de temps, et pansez la plaie du pauvre Gribouille.

MONSIEUR TUDOUX. – Vous êtes impatients: cela se comprend. Voyons la blessure et suivons le trajet de la balle.

Il tira ses instruments, sonda la plaie et trouva que la balle s'était arrêtée dans la colonne vertébrale, d'où il était impossible de l'extraire. Il jeta au brigadier un regard significatif et lui dit tout bas:

«Il est perdu: il ne passera pas la journée; que M. le curé le confesse et qu'on fasse les volontés du blessé, tout ce qu'il voudra: qu'il parle, qu'il se taise, qu'il boive, qu'il mange, rien n'y fera.»

Le brigadier jeta un regard douloureux sur le pauvre Gribouille, qui avait conservé son air calme et souriant.

MONSIEUR TUDOUX. – Souffrez-vous, jeune homme?

GRIBOUILLE. – Un peu, pas beaucoup; seulement dans le dos, quand je me remue.

MONSIEUR TUDOUX. – Votre esprit est-il tranquille? N'avez-vous rien qui vous inquiète, qui vous agite?

GRIBOUILLE. – Non, non,... je suis très content,... j'ai sauvé mon ami... Croyez-vous que je vais mourir?

MONSIEUR TUDOUX. – Je ne puis rien affirmer; peut-être pourrez-vous en revenir.

GRIBOUILLE. – Vous croyez?... Eh bien! moi je dis... que je serai mort... aujourd'hui... J'ai vu

maman... Elle me l'a dit... Les anges... me l'ont dit aussi. Je suis très content... Je voudrais voir... Caroline... Voici le jour;... brigadier, mon frère,... dites-lui... qu'elle vienne;... je veux lui parler... et l'embrasser.

LE BRIGADIER. – Ne serait-il pas mieux, monsieur le curé, que ce fût vous qui alliez chercher et prévenir la pauvre Caroline? Je resterais ici, près de Gribouille.

LE CURÉ. – Tout à l'heure; laissons à Caroline une heure de repos encore. Je vais rester près de ce pauvre enfant; j'ai à causer avec lui; éloignez-vous, brigadier; ce que j'ai à dire et à entendre doit rester entre lui et moi.

Le brigadier s'éloigna avec le médecin, qu'il reconduisit pour le questionner sur l'état de Gribouille. M. Tudoux persista à dire que la journée ne se passerait pas sans qu'il fût rappelé pour constater le décès; que le blessé allait tomber bientôt dans un assoupissement entrecoupé de légères convulsions, et que la mort serait douce et prompte.

XXVIII - Mort de Gribouille et consolation

Le brigadier fut douloureusement impressionné de l'arrêt du médecin; il aimait Gribouille et il était profondément touché du dévouement si affectueux de ce pauvre garçon. De plus, il redoutait pour Caroline le chagrin que lui causerait ce cruel événement. «Elle me l'avait confié, se dit-il; je devais le lui rendre en bonne santé, tel qu'elle me l'avait donné; elle va le retrouver blessé et mourant. Et il meurt pour moi; il meurt pour m'avoir sauvé!»

Il resta près d'une heure plongé dans ces pénibles réflexions; il marchait en long et en large à pas précipités devant la maison où son jeune ami recevait les dernières consolations du curé; de temps en temps il essuyait ses yeux humides, puis il souriait à l'espoir d'être admis à consoler et protéger Caroline pendant le reste de sa vie. Il s'entendit appeler par le curé, il entra et fut effrayé de la contraction des traits de Gribouille.

«Il est temps, dit le curé, je vais chercher notre pauvre Caroline. Gardez-le, son âme est pure, et il semble avoir retrouvé la clarté d'intelligence qui lui manquait.»

Le brigadier s'assit près de son ami, qui lui tendit la main en souriant:

«Mon ami, dit le mourant je vais mieux;... j'étouffe moins; il s'est fait dans ma tête je ne sais quel travail; je sens mieux encore le bonheur de mourir pour vous; il me semble que je rends à ma chère Caroline tout ce qu'elle a fait pour moi... La pensée de la laisser entre vos mains me rend douce la séparation,... qui ne sera pas longue,... car vous viendrez me rejoindre près du bon Dieu, et près de maman, qui m'attend... Restez là, près de moi, mon ami,... ne me quittez plus;... ce ne sera pas long.»

Le brigadier prit les mains que lui tendait Gribouille et les serra dans les siennes. Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis le départ du curé, quand la porte se rouvrit, et Caroline, pâle, baignée de larmes, entra précipitamment et, se jetant à genoux près du lit de mort, entoura son frère de ses bras tremblants. Ses sanglots l'empêchaient d'articuler une parole. Gribouille lui rendit ses baisers et lui dit en souriant:

«Ne pleure pas, Caroline, je suis content, je suis heureux; tu sais que j'avais envie de mourir; je ne te laisse pas seule; je te donne au frère de mon coeur... Je te le demande, ma soeur chérie: sois sa femme; il te le demande aussi, promets-le-moi, Caroline. Mon ami, dites-lui... Caroline, je vais mourir; dis oui.»

Le brigadier s'était approché de Caroline, qui pour toute réponse lui tendit une de ses mains, pendant que Gribouille retenait l'autre dans les siennes.

«Caroline, dit le brigadier d'une voix émue, je jure à mon pauvre frère mourant de vous consacrer ma vie et de faire de votre bonheur ma principale et ma plus chère occupation.

– Caroline, tu ne dis rien, reprit Gribouille avec inquiétude; dis, l'aimes-tu, seras-tu sa femme?

– Je l'aime et je serai sa femme, répondit Caroline d'une voix à peine intelligible.

– Merci, Caroline, merci;... adieu, ma soeur;... bénis-moi... Adieu, mon frère... M. le curé,... où est-il?... Je ne vois plus bien.

– Ici, près de vous»**,** mon enfant, dit le curé, qui avait suivi Caroline et qui préparait les saintes huiles pour la dernière cérémonie de l'extrême-onction.

Gribouille semblait retrouver l'intelligence dont il avait été privé; il manifesta les meilleurs sentiments religieux, continua à consoler Caroline et le brigadier, et demanda M. Delmis; le brigadier s'empressa de satisfaire au voeu du mourant. Quand il apprit au maire l'événement terrible de la nuit et le

désir de Gribouille, M. Delmis se hâta de suivre le brigadier. Gribouille vivait et parlait encore, mais sa respiration devenait plus précipitée, sa parole plus lente, la voix plus faible. Il reconnut M. Delmis.

«Merci, monsieur,... merci... d'être venu... Je vous aimais,... je vous ai... souvent... impatienté;... pardon,... pardon... Demandez... à madame... qu'elle me pardonne... Donnez-moi... votre main... en signe... de pardon.»

M. Delmis, trop ému pour répondre, lui tendit la main sans parler; Gribouille la porta à ses lèvres, la baisa à plusieurs reprises; puis il prit celles de Caroline et du brigadier, qu'il réunit dans les siennes qu'il baisa également.

«À présent,... c'est fini,... dit-il d'une voix haletante; le bon Dieu!... mettez sur mes lèvres... le crucifix... de maman... C'est bien... Adieu,... au revoir,... Caroline,... mon frère,... monsieur le curé,... monsieur Delmis... Jésus!... Seigneur!... Je viens... maman... Je viens!...»

Gribouille poussa un soupir, serra convulsivement le crucifix contre son coeur et rendit à Dieu son âme innocente... Tous étaient restés à genoux près du lit du pauvre agonisant; quelques minutes se passèrent pendant lesquelles on n'entendit que les sanglots de Caroline et les prières du curé, auxquelles se joignirent M. Delmis et le brigadier. Le curé se releva, regarda avec attendrissement le visage doux et calme du défunt, donna à ce corps sans vie une dernière bénédiction, et, relevant Caroline, il la remit entre les mains du protecteur que lui léguait le frère qu'elle avait tant aimé. Elle ne résista pas au mouvement du curé, et, après avoir donné un dernier baiser et un dernier regard au pauvre Gribouille, elle se laissa tomber presque inanimée dans les bras du seul ami qui lui restait.

«Monsieur le curé, que faire de cette pauvre enfant? dit le brigadier d'une voix concentrée. Je ne puis l'emmener chez moi, et pourtant elle ne peut pas rester ici.

– Profitez de son évanouissement pour la porter dans le jardin, à l'air, répondit le curé; quand elle sera un peu remise, je l'emmènerai chez moi.»

LE BRIGADIER. – Merci, monsieur le curé, cent fois merci! Où peut-elle être mieux que chez vous? Ce que vous faites pour elle, c'est aussi pour moi que vous le faites, et je vous en serai reconnaissant jusqu'à la fin de ma vie.

LE CURÉ. – Vous me prouverez votre reconnaissance en la rendant heureuse et en aimant bien le bon Dieu, mon ami.

LE BRIGADIER. – Je vous en donne ma parole de soldat, monsieur le curé.

Le brigadier emporta Caroline entièrement privée de sentiment; il la déposa sur un banc de gazon du jardin et lui mouilla le front et les tempes avec de l'eau fraîche. Quand elle revint à elle, ses larmes recommencèrent à couler, mais douces et consolantes, car la mort de Gribouille n'avait eu rien d'amer ni de cruel: il avait désiré mourir: il mourait heureux d'avoir donné sa vie pour son ami et il laissait sa soeur aux mains d'un brave et honnête homme, dont le coeur dévoué et aimant remplacerait celui qui lui était enlevé.

Le brigadier la consola doucement et affectueusement; il lui raconta les détails qu'elle ignorait, la blessure et le dévouement courageux de son frère; il lui parla de leur avenir, de l'offre paternelle du bon curé et lui renouvela la promesse de se dévouer entièrement à son bonheur. Il réussit à calmer la première violence de son chagrin; l'âme douce et tendre de Caroline reçut facilement les impressions consolantes de son nouvel ami, et elle se trouva bientôt en état de marcher, appuyée sur le bras du brigadier.

«Je voudrais dire un dernier adieu à mon frère; ce sera un grand adoucissement à ma douleur.»

LE BRIGADIER. – Ma pauvre Caroline, je crains que l'émotion ne vous replonge dans l'état dont vous sortez.

CAROLINE. – Ne le craignez pas; la première secousse est passée; il me semble que l'âme de mon frère repose près de moi et me soutient; il m'obtiendra du bon Dieu le courage de supporter la séparation. Ayez confiance en moi, mon ami; ne suis-je pas habituée à me résigner?

LE BRIGADIER. – Venez, chère enfant, venez; allons embrasser une dernière fois notre frère.

Le brigadier la ramena dans la chambre où le curé priait pour l'âme qui venait de rentrer dans le sein de Dieu. M. Delmis avait quitté la maison. Caroline marcha d'un pas ferme vers le lit, se pencha sur le visage souriant de son frère, déposa sur son front et sur ses joues décolorées plusieurs tendres baisers, pria quelques instants agenouillée près de lui, et se releva au moment où le brigadier commençait à s'inquiéter de son immobilité.

«Partons, dit-elle, le visage baigné de larmes, mais calme et résignée. Monsieur le curé, je suis prête à me rendre chez vous; seulement, dites-moi qui restera près de mon frère?

– Ce sera moi, dit le brigadier.

– Ce sera Nanon, qui en a l'habitude, dit le curé; si on a besoin de votre aide, on vous appellera, brigadier.»

Le brigadier accompagna le curé et Caroline jusqu'à la porte, les suivit longtemps des yeux et revint près du lit de Gribouille; il le baisa au front.

«Adieu, pauvre enfant, pauvre frère, dit-il en le contemplant; tu m'as aimé pendant ta vie, tu m'as plus aimé encore à la mort, puisque, après t'être dévoué pour me sauver, tu m'as légué ta soeur, trésor de bonté, de sagesse, de pitié. Mon frère, obtiens aussi pour moi ces vertus qui me la rendent si chère, afin que je puisse mériter son estime et sa tendresse. Adieu, pauvre ami. Veille sur nous, prie pour nous.»

Le brigadier sentit un calme extraordinaire renaître dans son âme; il pria doucement et sans amertume. Nanon ne tarda pas à le rejoindre.

«Encore un mort à ensevelir, dit-elle en entrant, d'un air grondeur; pourquoi l'avez-vous laissé tuer? N'étiez-vous pas là pour le défendre, ce pauvre innocent?»

LE BRIGADIER. – C'est le bon Dieu qui a fait l'affaire et non pas moi, qui aurais volontiers reçu la balle à sa place!

NANON. – Quel besoin avez-vous de l'emmener avec vous? Ça a-t-il du bon sens? Emmener un pauvre enfant à la poursuite d'un brigand, d'un assassin!

LE BRIGADIER. – C'est lui qui a voulu venir: il m'aimait, il n'a pas voulu me quitter.

NANON. – Belle raison! un gendarme qui cède aux volontés d'un enfant! C'est à faire pitié, en vérité.

LE BRIGADIER. – Voyons, Nanon, vous n'êtes pas ici pour me quereller, mais pour m'aider à rendre les derniers devoirs au pauvre Gribouille.

NANON. – Vous n'y toucherez pas; vous ne feriez que me gêner. Est-ce que vous y entendez quelque chose, vous? Donnez-moi ce qu'il me faut.

– Que vous faut-il? Dites-le donc, si vous voulez l'avoir, dit le brigadier avec un commencement

d'impatience.

NANON. – Tiens, vous n'êtes pas plus savant que cela? Laissez-moi me servir moi-même; j'aurai plus tôt fini. Ces gendarmes, ça n'est bon qu'à arrêter le pauvre monde.

– Que le diable vous emporte! vieille grognon, s'écria le brigadier à bout de patience. Faites à votre tête et appelez-moi quand vous aurez fini.

– Plus souvent que je t'appellerai, gendarme de malheur, grommela entre ses dents Nanon, irritée de l'apostrophe du brigadier.

Quand il fut sorti, elle continua, tout en préparant les objets nécessaires.

«Ça a-t-il du bon sens? Un homme de trente ans qui fait tuer un enfant à sa place! Ce pauvre innocent! Le faire marcher au feu, comme s'il était un gendarme. Ces gens-là, ça n'a pas de coeur! Et cette pauvre Caroline! la voilà dans une belle position! Plus de frère! plus personne! Si ce brigadier avait pour deux sous d'imagination, il lui donnerait tout ce qu'il possède... C'est que M. le curé est capable de la garder! Ce serait une jolie charge pour moi! Comme si je n'avais pas assez de M. le curé, qui ne pense à rien, et de sa Pélagie, qui ne fait rien que prier. Prier! c'est bon quelquefois! Elle fait bien la cuisine quand je n'y suis pas, elle fait la lessive, elle savonne, elle repasse, elle raccommode! par exemple, elle coud bien! elle fait on ne peut mieux les soutanes et le linge de M. le curé! La dernière robe qu'elle m'a faite n'allait pas mal non plus. Mais qu'est-ce que tout cela auprès de ce que je fais, moi?»

Tout en grondant, Nanon terminait l'ensevelissement du pauvre Gribouille; elle le posa sur le lit garni de draps blancs, elle alluma deux cierges qu'elle avait apportés, mit dans les mains du défunt le crucifix qui reposait sur sa poitrine. Puis elle s'établit dans un fauteuil et attendit deux voisines qu'elle avait, en passant, convoquées pour veiller près du mort. Les voisines arrivèrent, et, après quelques commérages et quelques observations banales, elles tirèrent des poches de leurs tabliers les provisions de café, de sucre, d'eau-de-vie et de pain qu'elles avaient jugées nécessaires pour passer la nuit.

Le brigadier, qui se promenait toujours en long et en large dans le jardin, trouvait que Nanon mettait bien du temps à sa triste opération; il perdit enfin patience et rentra dans la maison. Sa surprise fut grande de trouver les trois femmes établies dans des fauteuils et causant paisiblement des événements récents.

«C'est ainsi que vous m'avertissez, Nanon! dit-il d'un air mécontent.

– Puisque nous sommes déjà trois, on n'a pas besoin de vous, que je pense.»

Le brigadier leva les épaules, s'approcha de Gribouille enveloppé dans son linceul, et, fléchissant le genou, il récita une courte prière pour le repos de l'âme de son ami. Puis, se relevant, il sortit sans mot dire et alla à la prison voir ce qui s'y passait. D'après ses ordres, on avait été chercher le juge de paix pour faire une enquête sur le double meurtre commis par Michel; on attendait le magistrat chargé de l'instruction du procès, et l'ordre de transférer le meurtrier au chef-lieu du département.

Tout se fit selon la marche régulière des lois. Michel fut interrogé; les deux assassinats furent constatés, et le coupable fut emmené, bien garrotté.

Le jugement ne tarda pas à avoir lieu. L'assassin fut condamné à mort et exécuté dans le plus court délai; il mourut en vrai brigand, refusant de répondre au prêtre qui l'accompagna jusqu'au lieu du supplice.

Pendant que le brigadier faisait les affaires de son service, les commères ne laissaient pas moisir leur langue. Aussitôt que le brigadier fut sorti, elles se regardèrent avec un malin sourire.

NANON. – Avez-vous vu? Le brigadier qui s'est agenouillé près du cadavre de l'innocent qu'il a laissé périr!

PHRASIE. – Je me suis laissé dire qu'il l'avait jeté au-devant du pistolet de Michel.

NANON. – Ma foi! je n'en jurerais pas! Un gendarme, ça n'a pas de coeur, c'est capable de tout!

LOUISON. – Ce brigadier n'est tout de même pas mauvais, Rose n'a pas eu à s'en plaindre, le jour qu'il l'a arrêtée par méprise.

PHRASIE. – Je n'ai jamais compris ce qui leur avait pris ce jour-là, et pourquoi elle se sauvait.

Nanon leur expliqua longuement et à sa manière ce qui s'était passé à cette occasion; Phrasie et Louison ne trouvaient pas clair ce récit embrouillé, mais elles firent comme si elles avaient compris, de peur de l'irriter. Elles trempèrent une croûte dans l'eau-de-vie mélangée d'eau et reparlèrent de Rose et de Michel.

LOUISON. – En voilà encore une triste histoire! Et dire que je l'avais avertie, cette pauvre Rose, et qu'elle n'a pas voulu m'écouter! Toujours courir après ce Michel, ce vaurien, qui ne vivait que de vols et de brigandages. Elle l'aimait, faut croire.

PHRASIE. – Bah! laissez donc, elle savait qu'il avait un magot: elle a voulu se faire épouser. C'était sa marotte de se faire épouser; personne n'en voulait.

NANON. – Ce n'est pas étonnant! Une grosse rouge, pas le sou, faisant de la toilette comme une princesse, mauvais coeur, méchante langue, vieille et sotte. Tout ça ne fait pas une belle dot, que je pense.

LOUISON. – Mes bonnes amies, voici l'angélus qui sonne; il serait bon, à mon avis, de faire une prière près de ce pauvre corps qui est là, couché sur son lit de mort.

NANON. – Allez-y, Louison; nous irons chacune notre tour.

Pendant que Louison, la moins mauvaise des trois, marmottait au pied du lit quelques prières qu'elle comprenait mal et qu'elle récitait plus mal encore, Nanon et Phrasie continuèrent leur conversation.

PHRASIE. – Et la petite Caroline, que va-t-elle devenir? elle ne peut pas rester toute seule dans cette maison.

NANON. – Elle va me tomber sur les bras, ma chère. M. le curé n'en fait pas d'autres; il l'emmène chez nous: on ne pourra plus s'en débarrasser.

PHRASIE. – Que vouliez-vous qu'il en fît?

NANON. – Pardi! la laisser à la charge du brigadier, qui avait laissé périr le frère.

PHRASIE. – Une jeune fille comme Caroline ne peut pas rester sous la garde d'un gendarme.

NANON. – Tiens, pourquoi pas? À quoi c'est-il bon un gendarme, si ce n'est à garder le pauvre monde?

PHRASIE. – Mais il est trop jeune, celui-là!

NANON. – Faut-il qu'un gendarme ait cent ans pour faire son service? Un métier de chien! courir jour et nuit, par la gelée, par la neige, par la pluie, par le vent, par le soleil, par la poussière! Passer des nuits, immobile comme une borne à guetter des mauvais sujets, qu'on ne prend pas toujours! Se laisser injurier, assommer, sans seulement rendre une sottise, une gourmade, un coup d'assommoir! Vous croyez qu'il ne faut pas de force, de santé et de courage pour supporter cet ensemble de dégoûts? Croyez-vous qu'un gendarme à cheveux blancs ou sans cheveux résisterait à cette vie de triple galère?

PHRASIE. – Je ne dis pas; sans doute, vous avez raison; mais tout ça ne prouve pas que M. le curé aurait bien fait de laisser Caroline se faire cantinière d'un gendarme.

NANON. – Ma foi, je n'en sais rien; c'est un état comme un autre, et je ne l'aurais pas sur le dos!

Ces femmes étaient si acharnées à discuter l'avenir de Caroline, qu'elles ne virent pas la porte s'ouvrir, le curé entrer et s'agenouiller près de Gribouille, à côté de Louison, profondément endormie, la tête appuyée sur le matelas. Il avait entendu malgré lui une grande partie de la conversation, qui l'affligea en lui démontrant le mauvais vouloir de Nanon à l'égard de la pauvre Caroline. Il réfléchit à ce qu'il pouvait faire pour lui épargner les rudesses et les reproches indélicats de sa vieille servante. Il ne voyait pas d'autre maison que la sienne qui pût lui servir de refuge. M. Delmis l'aurait certainement recueillie avec empressement mais sa femme rendait cet asile impossible. Après de longues et tristes réflexions, après avoir invoqué l'assistance de Dieu pour l'aider à prendre une décision, il eut la pensée subite de hâter le mariage de Caroline, afin de lui assurer sans plus tarder la protection que lui avait si ardemment souhaitée son frère.

Quand cette résolution fut arrêtée dans son esprit, il s'approcha des deux bavardes, auxquelles il apparut comme un revenant; elles poussèrent en même temps un cri qui réveilla en sursaut la vieille Louison. Toutes trois tombèrent à genoux dans leur terreur, qu'augmentait encore l'immobilité silencieuse du curé.

«Relevez-vous, pauvres folles, dit-il enfin; j'ai entendu votre sotte conversation. Nanon, votre mauvais caractère, votre esprit malveillant rendent difficile l'oeuvre de charité que je voulais faire; et, pour ne pas provoquer votre humeur et vos propos injurieux, je me bornerai à garder pendant quinze jours seulement la pauvre Caroline; au bout de ce temps je suivrai votre conseil, et je la remettrai aux mains du brave brigadier qui a été, non pas l'assassin, comme vous le dites, mais l'ami du pauvre Gribouille.»

Les deux femmes levèrent sur le curé des yeux étonnés. Nanon voulut s'excuser, mais le curé sortit sans l'écouter.

«Eh bien! en voilà d'une autre! M. le curé qui va faire une inconvenance pareille? qui va lâcher une jeune fille au travers d'une bande de gendarmes! s'écria Nanon dès que la porte fut refermée.

– Et à qui la faute? cria d'une voix aigre l'amie Phrasie. N'est-ce pas vous qui le vouliez tout à l'heure? Il faut croire que M. le curé la trouve plus en sûreté avec des hommes braves et honnêtes que près d'une méchante langue comme vous.»

NANON. – Méchante langue! Ah! c'est comme ça! ah! vous vous permettez de m'apostropher avec une langue de vipère? Vous ne l'emporterez pas en paradis, allez! Jamais plus, au grand jamais, je ne vous appellerai pour veiller les morts!

PHRASIE. – Et qu'est-ce que ça me fait, moi! Voilà-t-il pas un beau profit de passer une nuit en compagnie d'un mauvais caractère, d'un esprit malveillant, comme disait si bien M. le curé; car il l'a dit,

il n’y a qu’un instant.

Nanon allait répliquer, mais Louison leur fit honte de leur emportement en présence de la mort; elle réussit, après quelques tentatives infructueuses, à réconcilier les ennemies, et toutes trois se mirent d’un commun accord à veiller convenablement. La nuit se passa péniblement et tristement; elles étaient honteuses de leur violence. Nanon surtout regrettait la colère à laquelle elle s’était livrée.

Le lendemain, des hommes préposés aux cérémonies des enterrements vinrent mettre le pauvre Gribouille dans le cercueil qui devait, jusqu’à la fin des siècles, contenir sa dépouille mortelle. On commença ensuite les préparatifs de l’enterrement, que le curé avait fixé au lendemain.

XXIX - L'enterrement et le mariage

Le brigadier avait été occupé jusqu'à la nuit aux formalités voulues pour constater le crime et le décès. Quand sa tâche fut finie, il se dirigea vers le presbytère pour savoir des nouvelles de Caroline; il la trouva triste, laissant échapper de temps à autre une larme qui se faisait jour malgré tout son courage et sa résignation. Elle l'accueillit avec un doux sourire et reprit la conversation interrompue le matin; elle s'assura que son frère n'était pas seul, recueillit encore quelques détails oubliés sur ses pressentiments, ses visions de sa mère et des anges; elle sourit au souvenir de Jacquot et de la frayeur que témoignait Gribouille de ses mauvais propos. Le brigadier s'informa avec ménagement du jour et de l'heure de l'enterrement, et lui promit d'être à la tête du convoi. Le curé rentra et parla au brigadier de la nécessité de hâter son mariage et de procéder, aussitôt après l'enterrement de Gribouille, à la publication des bans et autres formalités nécessaires. Le brigadier regarda Caroline, pour deviner quelle était sa volonté.

«Je ferai ce que me conseillera M. le curé», dit-elle répondant à son regard.

LE CURÉ. – C'est bien, mon enfant, je reconnais là votre sagesse et votre douceur accoutumées; nous allons tout arranger, moi et le brigadier.

CAROLINE. – Je désire seulement que tout se fasse sans fête et sans bruit, tout à fait entre nous, comme le comporte le deuil de nos coeurs.

LE BRIGADIER. – C'est ainsi que je l'entends moi-même, Caroline. Notre pauvre frère sera seul présent à notre mariage comme il l'a dit en mourant.

Caroline pleura, puis sourit. La journée du lendemain se passa comme celle de la veille, entre les larmes et le sourire. Le jour de l'enterrement arriva. Une foule immense suivait le cercueil; la mort du pauvre Gribouille avait fait sensation dans la ville, et chacun voulut rendre hommage à son généreux dévouement, en suivant ses restes jusqu'au lieu du repos. À la tête du deuil marchaient le brigadier et M. Delmis: Caroline, retirée dans un coin de l'église, priait et pleurait: mais elle se sentait fortifiée et consolée, comme si l'âme de son frère avait pénétré dans la sienne. Lorsque le cercueil quitta l'église pour se diriger vers le cimetière, Caroline le suivit de loin, et, tombant à genoux près d'un arbre qui la masquait presque entièrement, elle versa des larmes abondantes à la pensée de la longue séparation que le bon Dieu lui imposait. Mais, toujours soumise, toujours calme, elle remercia Dieu d'avoir accueilli son frère dans le séjour bienheureux et de lui avoir épargné de plus grandes et plus longues souffrances. Pendant qu'elle priait et pleurait, elle se sentit doucement relever; c'était le curé et le brigadier qui l'avaient aperçue en quittant le cimetière et qui venaient l'arracher à sa douleur. Le brigadier avait encore l'oeil humide; il releva sa fiancée sans parler, et, passant son bras sous le sien, il la ramena dans la demeure provisoire que lui avait assignée la douce charité du bon curé.

Les quinze jours qui précédèrent leur mariage se passèrent paisiblement; la vieille Nanon n'osait pas trop gronder, retenue qu'elle était par la crainte du brigadier, qui lui avait fait un «hem!» terrible, un jour qu'elle commençait une légère attaque contre Caroline. Le jour du mariage fut aussi calme que les jours précédents; M. Delmis et un de ses amis servirent de témoins à Caroline; ceux du brigadier furent deux de ses camarades. Après la cérémonie, il y eut chez le curé un déjeuner pour les mariés et les

témoins. On se sépara ensuite. Le brigadier et sa femme allèrent faire leur visite de noce à la tombe du pauvre Gribouille. Pendant que Caroline, agenouillée près de son mari, priait son frère de bénir leur union, tous deux sentirent un calme extraordinaire remplir leurs coeurs. Ils se communiquèrent cette impression.

«Ce sont les prières de mon frère, dit Caroline en pressant la main de son mari.

– Il avait promis de veiller sur nous»**,** dit le brigadier en retenant la main de sa femme.

Le brigadier emmena Caroline chez lui; elle s'occupa immédiatement à mettre de l'ordre dans le ménage; après y avoir passé quelques jours, ils résolurent de quitter cette demeure triste et trop resserrée et de s'installer dans la maison de Caroline. «J'y aurai de doux souvenirs, mon ami, dit-elle à son mari; ils seront dénués de tristesse, car ceux que j'aimais y sont morts en bons chrétiens, comme ils avaient vécu.»

Caroline reprit son ancien état de couturière; l'ouvrage, loin de lui manquer, devint si abondant, qu'elle fut obligée d'avoir une, puis deux, puis plusieurs ouvrières. Leur ménage prospéra de toutes manières: Dieu bénit leur pitié et leur tendresse en leur donnant plusieurs enfants qui, élevés en chrétiens par une mère et un père chrétiens, firent la joie et l'orgueil de leurs parents.

M. Delmis continua toujours à témoigner la même amitié à Caroline et à son mari, et à y venir souvent quand l'ouvrage de la journée était fini.

Mme Delmis ne pardonna jamais à Caroline de l'avoir quittée, après avoir été initiée dans les secrets intimes de sa toilette; ses enfants oublièrent promptement Caroline et Gribouille, quoiqu'ils eussent été très impressionnés par la mort de ce dernier.

Mme Delmis ne tarda pas à se brouiller avec ses amies, Mme Grébu, Mme Ledoux et Mme Piron; toutes quatre se déchiraient à belles dents et s'injuriaient quand elles se rencontraient.

Rose avait été enterrée sans cérémonie dans un coin le plus reculé du cimetière, le curé seul et le brigadier avaient jeté de l'eau bénite sur sa tombe.

Le curé vécut longtemps encore; ce fut lui qui baptisa et maria les enfants de Caroline; l'humeur toujours plus aigre de Nanon l'obligea à s'en séparer; elle partit en grondant et se plaignant, et vécut dans sa famille d'une petite rente que lui faisait le bon curé. Pélagie prit le ménage à sa charge après le départ de Nanon; aidée de quelques journées d'ouvrières, la maison marcha mieux et surtout plus paisiblement qu'avec Nanon. Pélagie consacra sa vie à son oncle et ne lui survécut que de quelques mois. La mémoire de Gribouille et de son dévouement vit encore dans la ville de... On voit sur l'emplacement de sa tombe une croix en pierre avec une inscription portant son nom, son âge, et l'année de sa mort. Sans vouloir nommer cette ville, nous pouvons dire qu'elle se trouve en Normandie, à quelques lieues de Verneuil.

FIN

Les Bons Enfants

(1862)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration François Ferogio

Table des matières

I - Une mauvaise plaisanterie
II - Le premier avril
III - La soirée du poisson d’avril
IV - Moyen nouveau pour teindre en noir un mouton
V - Le mauvais conseil
VI - La leçon
VII - Mina
VIII - La campagne. Les marrons.
IX - La récompense
X - La souricière
XI - Esbrouffe, Lamalice et la souris
XII - (suite) Esbrouffe, Lamalice et la souris
XIII - Les Chinois
XIV - Le petit voleur
XV - Le cochon ivre mort
XVI - Visite aux singes
XVII - La fée Prodigue et la fée Bonsens
XVIII - Les loups et les ours
XIX - Récit d’Henriette
XX - Le voyage
XXI - La pêche aux écrevisses
XXII - Le chien

À mes petits-enfants

PIERRE, HENRI, MARIE-THÉRÈSE DE SÉGUR, VALENTINE, LOUIS DE SÉGUR, CAMILLE, MADELEINE, LOUIS, GASTON DE MALARET, ÉLISABETH, HENRIETTE, ARMAND FRESNEAU, JACQUES, JEANNE, MARGUERITE, PAUL DE PITRAY.

Je voudrais, mes chers petits-enfants, que chacun de vous eût son nom en tête d'un de mes ouvrages, mais votre nombre, toujours et rapidement croissant, a dépassé mon courage, et je vous réunis tous en une seule dédicace, qui ne sera, je l'espère, pas la dernière, quoique tous les ans je perde une année de vie, comme le dirait le bon M. de La Palice. Encore un peu de temps, et je garderai le silence, pour cacher au public les infirmités de mon esprit; vous en serez les seuls chers petits confidents.

Votre grand-mère,
Comtesse de SÉGUR,
née ROSTOPCHINE.

I - Une mauvaise plaisanterie

Plusieurs enfants jouaient dans le jardin de Mme Dupuis; il faisait beau temps, presque trop chaud.

Jacques, Louis, Nicolas et Jules se reposaient sur un banc. Jacques s'essuyait le front avec son mouchoir; il avait bêché, arrosé, ratissé, et il se reposait en causant avec ses amis.

JACQUES. – Quelle chaleur il fait aujourd'hui! c'est presque comme en été.

LOUIS. – Nous sommes bien près de l'été.

NICOLAS. – Non, puisque nous commençons le printemps.

LOUIS. – Eh bien! est-ce que le printemps ne touche pas à l'été.

NICOLAS. – Oui, comme il touche à l'hiver.

JACQUES. – Ce n'est pas la même chose; l'hiver est en arrière, et l'été est en avant; la preuve, c'est que c'est demain le 1er avril.

JULES. – Le 1er avril demain! je n'y pensais pas. C'est le jour des attrapes. Tâchons d'attraper quelqu'un.

JACQUES. – Pas moi d'abord. Je n'aime pas à tromper.

JULES. – Que tu es bête! Ce n'est pas pour tout de bon; c'est pour rire.

NICOLAS. – Je crois bien! J'ai joué beaucoup de tours du 1er avril, très drôles et très innocents.

LOUIS. – Quels tours as-tu faits?

NICOLAS. – Un jour, j'ai écrit à un vieux M. Poucque, ami de ma tante Dupont, qu'elle l'attendait pour dîner avec un missionnaire qui avait été martyrisé en Chine et qu'il désirait beaucoup connaître. Précisément, ce jour-là, 1er avril, ma tante dînait chez nous. Le vieux monsieur est arrivé en belle toilette; il avait pris une voiture, parce qu'il pleuvait. Le portier lui dit que ma tante était sortie; il veut monter pour l'attendre; le portier assure qu'elle doit rentrer tard dans la soirée; M. Poucque se fâche; le portier se fâche aussi; ils se disputent longtemps; le monsieur monte, ne trouve personne; la pluie tombait par torrents; pas de voiture pour retourner chez lui; le bonhomme est obligé de s'en aller à pied; il rentre ruisselant d'eau et fort en colère; son domestique était sorti; pas de dîner; il n'a que du pain et des confitures, et le lendemain il écrit à ma tante une lettre furieuse à laquelle elle ne comprend rien; elle le prie de venir la voir; il lui montre sa lettre d'invitation; elle devine que c'est un tour qu'on lui a joué; ils cherchent et ne trouvent pas le coupable (car j'avais fait copier ma lettre par un de mes camarades de

collège, pour qu'on ne reconnût pas mon écriture). Ma tante nous a raconté l'histoire; j'étais enchanté d'avoir si bien réussi, et voilà pourquoi je voudrais cette année-ci encore faire une attrape à quelqu'un.

LOUIS. – Tu appelles cela un tour innocent? C'est très méchant pour ce pauvre M. Poucque, qui n'a pas dîné, qui a été trempé et qui a passé une triste soirée.

JACQUES. – Sans compter qu'il est pauvre et qu'il a dépensé de l'argent pour une voiture.

NICOLAS. – Bah! bah!... On ne s'amuserait jamais si on regardait à tout.

LOUIS. – C'est que je ne trouve aucun amusement à faire de la peine à quelqu'un.

NICOLAS. – Que tu es bête! Ce n'est pas une grande peine d'être attrapé!

JACQUES. – Non, mais c'est un ennui; on est vexé de s'être laissé attraper.

JULES. – Alors, tu ne veux pas m'aider à jouer un petit tour à la bonne de tes cousins Pierre et Henri? Tu sais comme elle est ennuyeuse! elle emmène toujours tes cousins au plus fort de nos jeux.

JACQUES. – Ce n'est pas pour les tourmenter; il faut qu'ils rentrent pour apprendre leurs leçons.

JULES. – Voyons! veux-tu ou ne veux-tu pas être des nôtres pour le 1er avril?

JACQUES. – Non, je ne veux pas.

LOUIS. – Ni moi non plus.

JULES. – Vous êtes deux nigauds; nous allons nous amuser, Nicolas et moi, et vous serez bien fâchés d'avoir refusé.

JACQUES. – Nous nous amuserons de notre côté, et bien plus que vous, car nous ferons du bien en tâchant de déjouer vos tours.

NICOLAS. – C'est ce que nous verrons, monsieur. Quand je m'y mets, il n'est pas facile de m'empêcher de faire ce que je veux.

JACQUES. – Tant pis pour toi si tu veux le mal.

En disant ces mots, Jacques se leva ainsi que Louis, et ils recommencèrent leurs travaux de jardinage.

Nicolas et Jules reprirent leurs vestes et s'en allèrent pour comploter le tour dont ils avaient parlé.

II - Le premier avril

PIERRE, huit ans. – HENRI**,** six ans. – LA NOURRICE de Pierre, restée comme bonne près des enfants.
(*La chambre des enfants: Pierre se lève; Henri se détire et reste près de sa cuvette sans y toucher*.)

LA NOURRICE. – Allons, mes enfants, dépêchez-vous, nous sommes en retard.

HENRI, *bâillant*. – J'ai encore sommeil. C'est si ennuyeux de se laver!

PIERRE, *riant*. – Tu dis tous les jours la même chose.

HENRI, *avec vivacité*. – Je dis la même chose parce que c'est tous les jours la même chose; il faut se lever, se laver, s'habiller. Crois-tu que ce soit amusant?

PIERRE. – On dirait que tu es le seul. Je le fais bien, moi, tous les jours, et je ne grogne pas comme toi.

HENRI. – D'abord, toi tu es vieux; ainsi ce n'est pas étonnant.

PIERRE. – Non, je ne suis pas vieux; mais je suis raisonnable, tandis que tu ne l'es pas, toi.

HENRI. – Tu es raisonnable parce que papa dit que tu as l'âge de raison; sans cela tu ne le serais pas.

Pierre rit, la nourrice rit, Henri se fâche; ses grands yeux noirs commencent à briller; ses joues rougissent, il regarde Pierre et la nourrice avec un air de lion en colère; la nourrice ne rit plus et arrête l'explosion en disant:

«Voyons, voyons; nous perdons tous notre temps; Mlle Albion va venir pour les leçons, et aucun de vous ne sera prêt. Vite, Pierre; vite, mon petit Henri; finissez de vous débarbouiller et de vous habiller.» Pan, pan, on frappe à la porte.

LA NOURRICE. – Qu'est-ce que c'est? Entrez.

UN DOMESTIQUE. – C'est le déjeuner des enfants, et une lettre pour vous, nourrice.

LA NOURRICE. – Bien; donnez. Pendant que les enfants déjeuneront, je lirai ma lettre.

La nourrice aide les enfants à s'habiller; elle verse le chocolat dans les tasses, les pose sur la table, met une chaise devant chaque tasse. Les enfants font leur prière et se mettent à table.

Après avoir rangé dans la chambre, la nourrice ouvre la lettre, lit quelques lignes, pousse un cri et tombe dans un fauteuil. Les enfants se précipitent vers elle et lui demandent avec anxiété ce qu'elle a. La nourrice sanglote et ne peut répondre. Henri se jette sur la nourrice en pleurant et en la serrant dans ses bras. Pierre court chez sa maman! il arrive pâle et suffoquant.

LA MAMAN. – Pierre, mon cher enfant! qu'est-ce que tu as?

PIERRE. – Maman, maman, venez vite chez ma nourrice; on lui a apporté une lettre; quand elle l'a eu lue, elle est tombée dans un fauteuil en sanglotant, et elle ne nous parle pas.

LA MAMAN. – Quelque malheur, sans doute, qu'on lui annonce.

PIERRE. – C'est peut-être un de ses enfants qui est mort.

LA MAMAN. – Ou bien son mari. Allons la voir et tâchons de la consoler.

PIERRE. – Je vais prendre de la fleur d'oranger pour lui en faire boire quelques gouttes.

LA MAMAN. – Que peut faire la fleur d'oranger contre un chagrin? La meilleure consolation sera de lui témoigner notre amitié.

PIERRE. – C'est vrai, maman; pourtant, Henri l'embrasse, et cela ne la console pas.

LA MAMAN. – Non, pas dans le premier moment; mais plus tard, ce sera un grand soulagement à sa peine.

Ils arrivent chez la nourrice; elle sanglote toujours en embrassant Henri, qui pleure autant qu'elle.

LA MAMAN. – Vous avez donc reçu une bien triste nouvelle, pauvre nourrice? Est-ce de votre mari, de vos enfants?

LA NOURRICE, *sanglotant*. – Non, madame... C'est..., c'est... de mon père.

LA MAMAN. – Votre père est-il malade?

LA NOURRICE. – Non,... madame,... c'est... ma mère.

PIERRE, *avec émotion*. – Ta mère est malade?

LA NOURRICE. – Morte, mon enfant! Morte en deux heures, d'une attaque d'apoplexie.

Les deux enfants poussent un cri et pleurent tous deux. La maman cherche à consoler la nourrice et les enfants.

LA MAMAN. – Ma pauvre nourrice, il faut remercier le bon Dieu de vous avoir donné la consolation de passer quinze jours avec elle tout dernièrement et de l'avoir vue se confesser et communier le dimanche qui a précédé votre départ. Pieuse comme elle l'était, vous êtes certaine de son bonheur; elle est avec le bon Dieu, la Sainte Vierge et les anges, et elle remercie Dieu de l'avoir retirée de ce monde.

LA NOURRICE. – C'est vrai, madame, mais c'est tout de même bien triste pour moi de ne plus la revoir.

LA MAMAN. – Pas dans ce monde, nourrice, mais dans l'autre! toujours, pour ne plus la quitter.

LA NOURRICE. – C'est tout de même bien triste. Et mes pauvres enfants qui l'aimaient tant!

LA MAMAN. – Ils vont rester avec leur grand-père et leur tante.

HENRI, *sanglotant*. – Quel malheur que ce ne soit pas le beau-père de nourrice qui soit mort! elle n'aurait pas pleuré alors.

La nourrice ne put s'empêcher de sourire malgré son chagrin; elle embrassa tendrement le bon petit Henri.

HENRI. – Console-toi, ma chère nourrice, je te donnerai toutes mes pièces d'argent.

LA NOURRICE. – Ce n'est pas cela qui me consolera, mon cher petit.

HENRI. – Et puis je t'achèterai du pain d'épice, tu sais, ce pain d'épice que tu aimes tant,... et puis je te donnerai..., je te donnerai... Quoi donc? ajouta-t-il en regardant autour de lui avec angoisse. Je n'ai rien,... rien que des joujoux.

LA MAMAN. – Donne-lui ton coeur, mon Henri; c'est ce que tu pourras lui donner de plus agréable.

— Mon coeur? dit Henri en déboutonnant son habit et en ouvrant sa chemise. Mais comment faire? il me faudrait un couteau.

— Mon cher petit, dit la maman en souriant et le prenant dans ses bras, ce n'est pas le coeur qui bat dans ta poitrine que je veux dire, mais la tendresse de ton coeur, ton affection.

La nourrice embrassa en souriant ce bon petit Henri, qui avait été prêt à se laisser ouvrir la poitrine pour consoler sa nourrice.

Pierre, pendant ce temps, avait réfléchi au moyen d'adoucir un chagrin qui l'affligeait profondément, et il avait trouvé.

«Nourrice, dit-il, j'ai cinq francs, je ferai dire cinq messes pour ta pauvre mère, et nous irons prier pour elle, afin qu'elle soit bien heureuse près du bon Dieu.»

LA NOURRICE. – Merci, mon ami; j'accepte ton offre si madame veut bien le permettre, car mon deuil va m'enlever tout ce que j'ai d'argent, et...

LA MAMAN. – Ne vous inquiétez pas de votre deuil, nourrice, je le payerai en entier; gardez votre argent pour vos enfants.

LA NOURRICE. – Madame est bien bonne; ce sera un grand soulagement pour moi.

La maman resta encore quelque temps avec la nourrice, qui continuait à pleurer, mais avec plus de calme. Elle se retira ensuite dans sa chambre; Pierre l'accompagna; Henri ne voulut pas quitter sa nourrice, qu'il cherchait à consoler par tous les moyens possibles; il répétait souvent:

«Quel dommage que ce ne soit pas ton beau-père qui soit mort! Si j'avais été le bon Dieu, j'aurais fait mourir ton beau-père et j'aurais fait vivre ta mère jusqu'au jour où nous mourrions tous ensemble. C'est ça qui eût été bien, n'est-ce pas, nourrice?»

La nourrice souriait à travers ses larmes, embrassait Henri et pleurait toujours; le pauvre enfant se

désolait et ne savait qu'imaginer pour la distraire. Sa maman vint le chercher pour laisser la nourrice sortir et acheter son deuil. Il alla s'asseoir dans la chambre de sa maman et la regarda ranger des affaires qui étaient en désordre. Quand elle voulut remettre en place les différents objets qu'elle avait retirés des armoires et de la commode, elle chercha vainement un châle et une robe en laine noire.

«C'est étonnant, dit-elle, que je ne les trouve pas! Je viens de les poser sur le canapé avec mes autres effets.»

HENRI. – Que cherchez-vous, maman?

LA MAMAN. – Un châle et une robe noirs; je ne peux pas les trouver.

HENRI. – C'est moi qui les ai pris, maman.

LA MAMAN. – Toi? Où les as-tu mis? Pourquoi les as-tu pris?

HENRI. – Je les ai portés dans la chambre de nourrice, maman. Vous ne les mettez jamais: alors j'ai pensé que vous n'en aviez pas besoin et que cela ferait grand plaisir à ma pauvre nourrice.

LA MAMAN. – C'est précisément pour elle que je les cherchais, mon petit Henri; c'est très bien à toi de vouloir la consoler par tes présents, mais tu n'aurais pas dû prendre mes affaires sans ma permission.

HENRI. – Je vais aller les chercher et je vous les rapporterai, maman; seulement j'aurais été bien content de les donner à nourrice, parce que j'ai remarqué que lorsqu'on lui donnait quelque chose, ça la consolait beaucoup.

LA MAMAN. – Laissez-les chez elle, puisque tu les y as portés, mon enfant; je voulais les lui donner, ce sera toi qui les donneras, car tu en as eu, comme moi, la pensée.

Le visage d'Henri devint radieux.

PIERRE. – Maman, nous allons dîner aujourd'hui chez grand-mère?

LA MAMAN. – Oui, mon ami, vous dînerez avec vos cousins et cousines.

HENRI. – Moi, je n'irai certainement pas.

PIERRE. – Et pourquoi cela?

HENRI. – Parce que ce n'est pas un jour à s'amuser aujourd'hui. Je resterai avec ma nourrice.

PIERRE. – Mais nourrice viendra avec nous; tu sais qu'elle vient toujours avec nous chez grand-mère.

HENRI. – Oui, mais pas aujourd'hui; elle a trop de chagrin pour rire et jouer.

PIERRE. – Au contraire, ça la distraira, elle ne pensera pas à sa mère pendant qu'elle s'occupera de nous.

HENRI. – Tu crois? Alors j'irai; mais avant je lui demanderai si elle aime mieux venir chez grand-mère ou rester avec moi à la maison.

LA MAMAN. – Je suis sûre, cher enfant, qu'elle aimera mieux vous accompagner tous les deux que de te priver du plaisir que tu te promettais de dîner avec tes cousins et cousines. Mais j'approuve beaucoup le sacrifice que tu voulais faire et qui prouve ton bon coeur.

Peu de temps après, la nourrice rentra; Henri lui donna, de la part de sa maman, le châle et la robe qu'il avait portés par avance dans sa chambre, et lui demanda si elle voulait qu'il restât à dîner avec elle.

HENRI. – Vois-tu, ma pauvre nourrice, tu es triste; cela te fera de la peine de voir jouer et rire les autres. Je voudrais bien ne pas jouer ni rire et rester près de toi, mais j'ai peur de ne pas pouvoir; je rirai malgré moi en voyant rire les autres.

LA NOURRICE, *l'embrassant*. – Cher, excellent enfant, tu joueras et tu riras avec les autres; ce sera pour moi une distraction et un plaisir que de vous voir vous amuser.

HENRI. – Oh! merci, nourrice! Je suis content, très content que cela t'amuse. Je vais courir le dire à maman et à Pierre.

«Maman, cria Henri tout essoufflé en entrant dans la chambre de sa mère, j'irai dîner chez grand-mère avec Pierre; nourrice veut bien venir; elle veut que je joue; elle dit que de nous voir rire et jouer cela la consolera, au lieu de lui faire du chagrin.»

LA MAMAN. – J'en étais bien sûre; alors votre journée est arrangée: vous irez vous promener à deux heures après vos leçons; vous reviendrez à quatre heures faire vos devoirs; à six heures vous irez dîner chez votre grand-mère, et le soir nous irons chez votre tante de Rouville.

PIERRE, *entrant*. – Maman, voici Mlle Albion qui vient nous donner notre leçon.

HENRI. – Ah! mon Dieu! et moi qui n'ai pas appris ma fable et les mots anglais.

PIERRE. – Voilà ce que c'est; tu remets toujours au dernier moment. Si tu avais appris tes leçons hier, en même temps que moi, tu les saurais comme moi.

HENRI. – Est-ce que je pouvais savoir que ma pauvre nourrice aurait du chagrin? Comment veux-tu que je le devine?

PIERRE. – Tu ne pouvais pas deviner cette chose-là; mais tu aurais pu croire à une autre chose.

HENRI. – Quoi? Quelle chose?

PIERRE. – Je n'en sais rien; c'était toujours plus sûr d'apprendre tes leçons hier au soir. Tu vas être en pénitence, à présent.

HENRI, *pleurant*. – Ce n'est pourtant pas ma faute si je n'ai pas eu le temps ce matin.

La maman ne disait rien; elle faisait semblant de ne point entendre et continuait à se coiffer.

Mlle Albion entre; c'est une grande Anglaise à longues dents; elle salue, dit bonjour aux enfants et prend sa place à la table de travail; Pierre présente bravement ses cahiers, que Mlle Albion examine.

MADEMOISELLE ALBION. – Très bien! Very well, my dear. Et vous, my little Henry, quoi vous avez eppris?

HENRI, *pleurant*. – Je ne sais rien; je n'ai pas eu le temps.

MADEMOISELLE ALBION. – Oh! fy! mister Henry! Comment! vous avez eu pas le temps? Oh! mister Henry! Shocking, shocking! Vous méritez une pénitence, et je demande à medem votre mama que vous dînez tout seul dans votre appertement.

HENRI, *sanglotant et courant à sa maman*. – Maman, maman, Mlle Albion ne veut pas que je dîne chez grand-mère; elle veut que je dîne tout seul. Ce n'est pas ma faute, ce n'est pas ma faute!

LA MAMAN, *embrassant Henri*. – La punition ne serait pas juste, mademoiselle; Henri aurait appris ses leçons sans un malheur imprévu arrivé à la nourrice de Pierre et qui la empêché de s'occuper d'autre chose que du chagrin de la nourrice.

MADEMOISELLE ALBION. – Pourtant, medem, mister Piêre a tout fait ses devoirs, et je pense mister Henry povait parfaitement faire le sien. Mon opinion est qu'il fallait un pénitence.

LA MAMAN. – Soyez sûre, mademoiselle, que s'il fallait une pénitence, je ne m'y opposerais pas; mais il n'en faut pas, et je vous prie de n'y plus penser.

MADEMOISELLE ALBION. – Very well, medem; c'est votre volonté. Seulement, je croyais qu'un pénitence fait toujours bien aux enfants.

LA MAMAN. – Quand elle est juste, c'est possible; autrement, elle fait plus de mal que de bien.

PIERRE. – Maman a bien raison; une pénitence injuste ou trop forte met en colère et donne envie de mal faire pour se venger.

MADEMOISELLE ALBION. – Hooo! Quoi vous feriez donc à votre frère, alors?

PIERRE. – Je ne ferais rien du tout, parce qu'il n'a rien fait de mal.

MADEMOISELLE ALBION, *piquée*. – Very well, mister Piêre; vous jugez comme une étourneau.

Pierre allait répondre; mais la maman lui imposa silence et pria Mlle Albion de commencer la leçon. Les enfants travaillèrent très bien. Dans les moments de repos, Henri courait chez la nourrice pour voir si elle pleurait. Il était heureux quand il la trouvait calme et occupée à son ouvrage du matin; quand il la voyait triste, il cherchait à la consoler par ses caresses et par des projets riants pour l'avenir.

Les leçons finies, Mlle Albion mit son châle et son chapeau, salua et sortit; le déjeuner était servi; les enfants étaient sérieux et mangeaient à peine. Ils allaient se lever de table quand la porte s'ouvrit, et

Jacques et Louis entrèrent précipitamment avec leur bonne. Ils jetèrent un regard sur leurs cousins, virent leurs visages tristes et les yeux d'Henri rouges encore des larmes qu'il avait répandues.

«Qu'est-ce que tu as? Pourquoi as-tu pleuré, Henri? Pourquoi êtes-vous tristes tous les deux?» dit Jacques avec vivacité.

PIERRE. – Parce que la pauvre nourrice a perdu sa mère.

LOUIS. – Perdu sa mère? Comment l'a-t-elle su? Qui le lui a annoncé?

PIERRE. – C'est par une lettre de son père, qu'elle l'a appris ce matin.

JACQUES. – Je parie que ce n'est pas vrai. C'est une méchanceté de Jules et de Nicolas.

LA MAMAN. – Jacques, mon enfant, ce que tu dis là n'est pas bien. Comment Jules et Nicolas auraient-ils inventé une méchanceté pareille.

LOUIS. – Justement, ma tante, nous venions vous dire qu'ils ont parlé d'un tour à jouer à la pauvre nourrice; ils appellent cela un poisson d'avril, et nous avons refusé de le faire avec eux.

LA MAMAN. – Mais pourquoi auraient-ils causé un si grand chagrin à la nourrice, qui ne leur a jamais rien fait?

JACQUES. – Ils veulent la punir d'avoir emmené mes cousins des Tuileries à l'heure où l'on joue le mieux.

LA MAMAN. – Ce serait abominable. Venez chez la nourrice, mes enfants; je verrai si la lettre est marquée de la poste de Meaux, où demeure son père.

Les enfants coururent en avant; la maman les suivit plus lentement.

HENRI, *essoufflé*. – Nourrice, nourrice, donne-nous vite la lettre. Jacques et Louis disent que ce n'est pas vrai; que c'est Jules et Nicolas qui sont des méchants.

LA NOURRICE. – Quoi, pas vrai? Comment, méchants?

HENRI. – Tu vas voir, tu vas voir; ta mère n'est pas morte; je te dis que c'est Jules et Nicolas.

La nourrice devint pâle et tremblante; elle tira avec peine de sa poche la lettre fatale, que saisit Pierre pour la passer à sa maman, qui venait d'entrer. La maman regarda l'adresse; c'était le timbre de Paris. Elle ouvrit avec précipitation, et vit en haut de la lettre 1ER AVRIL en gros caractères, et au-dessous, au lieu de MEAUX: CRACSHOURIE.

«C'est une attrape! s'écria Mme d'Arcé avec indignation; une méchante et misérable attrape; Nourrice, votre mère n'est ni morte ni malade. Jacques et Louis viennent nous prévenir que Jules et Nicolas se proposaient de vous faire une méchanceté pour le 1er avril; et, en effet, la voilà, abominable et noire comme le coeur de ces malheureux enfants.»

La nourrice ne pouvait en croire ses oreilles; elle voulut voir la lettre, mais ses mains tremblaient si fort qu'il lui fut impossible d'en lire un mot. Les enfants riaient et sautaient; ils embrassaient la nourrice,

leur maman, leurs cousins. La nourrice commençait à se remettre de son saisissement. Le visage de Mme d'Arcé exprimait une vive indignation.

«Ces enfants seront punis de leur méchante action! Ils l'auront bien mérité», dit-elle avec calme et force.

PIERRE. – Comment seront-ils punis, maman?

MADAME D'ARCÉ. – Tu verras; vous assisterez tous à leur punition.

LOUIS. – Quand cela, ma tante?

MADAME D'ARCÉ. – Ce soir, mon enfant, à la réunion qui aura lieu chez votre tante de Rouville.

JACQUES. – Que ferez-vous, ma tante?

MADAME D'ARCÉ. – Tu le sauras ce soir; en attendant, racontez-moi bien en détail comment vous avez appris le projet de ces mauvais garçons.

Louis et Jacques racontèrent la conversation de la veille, sans oublier l'histoire de M. Poucque. Nous verrons avec les enfants quelle fut la punition de Jules et de Nicolas.

III - La soirée du poisson d'avril

Madame de Rouville avait invité plusieurs de ses neveux et nièces et quelques-uns de leurs amis pour passer la soirée du 1er avril. Jacques, Louis, Jules et Nicolas, Pierre et Henri étaient du nombre des invités. Camille et Madeleine de Rouville préparaient de quoi amuser leurs cousins et amis. Sophie et Marguerite, leurs amies les plus intimes, les aidaient

CAMILLE. – Assez d'images, Sophie; tu en couvres toute la table.

SOPHIE. – Les images les amuseront beaucoup; il n'y en a jamais trop.

MARGUERITE. – Mais si! il y en a trop quand c'est trop.

SOPHIE. – Cela est parfaitement vrai, mais je dis qu'il n'y en a pas trop.

MARGUERITE. – Tu vois bien qu'il n'y a de place pour rien mettre.

SOPHIE. – Que veux-tu mettre de plus?

MARGUERITE. – Des livres, des couleurs, des dominos, des jonchets, des cartes, des ballons, des volants, des raquettes, des...

SOPHIE, *d'un air moqueur*. – Des provisions, des affaires de toilette, des lits, des...

MARGUERITE. – Du tout, mademoiselle; moi, je dis des choses raisonnables et vous, vous dites des bêtises.

CAMILLE. – Au lieu de vous disputer, aidez-nous à tout ranger; j'entends mes cousins qui montent.

En effet, Pierre, Henri, Jacques et Louis entrèrent en courant; ils embrassèrent leurs cousines après avoir dit bonjour à leur tante et à leur oncle.

JACQUES. – Qu'est-ce que vous faites? Pourquoi arrangez-vous tout cela?

MADELEINE. – Pour vous amuser tous ce soir.

LOUIS. – Ah bah! nous nous amuserons à jouer à colin-maillard, à cache-cache, à d'autres jeux courants; c'est bien plus amusant.

— C'est vrai! c'est vrai! s'écrièrent ensemble Camille, Madeleine, Sophie et Marguerite.

D'autres enfants arrivèrent, et parmi eux Jules et Nicolas, qui regardèrent d'un air méchant Pierre et Henri; Louis et Jacques avaient déjà raconté aux Tuileries le mauvais tour qu'on avait joué le matin à la pauvre nourrice de Pierre et de Henri, mais sans dire que les coupables étaient Jules et Nicolas, car Mme

d'Arcé leur avait défendu de les nommer. Tous les enfants qui avaient bon coeur furent indignés de la méchanceté de cette attrape; ils en parlaient devant Jules et Nicolas, sans remarquer leur embarras et leur silence. Le soir, les papas et les mamans avaient abandonné aux enfants le grand salon et la salle à manger, et s'étaient mis à l'abri du tapage dans un plus petit salon.

Au plus fort des jeux, la porte de l'antichambre s'ouvre à deux battants; un domestique annonce: «Monsieur le commissaire de police!» Les jeux cessent; les enfants se groupent au fond de la salle à manger; Jules et Nicolas se placent prudemment derrière tout le monde.

Le commissaire de police tenait une lettre à la main. Il regarde les enfants d'un air sévère, s'avançant vers eux.

«Lequel de vous, dit-il, a écrit la lettre que je tiens à la main?

— C'est celle qui a tant fait pleurer ma nourrice ce matin», dit Pierre reconnaissant la lettre.

HENRI. – Et moi aussi, elle m'a fait pleurer très longtemps.

— Voyons, voyons la lettre! dirent les enfants s'approchant du commissaire de police.

Jules et Nicolas seuls restaient près du mur et paraissaient terrifiés.

«Savez-vous, mes enfants, qui a écrit cette lettre?

— Je ne sais pas!» s'écrièrent les enfants en choeur.

Jacques et Louis ne disaient rien.

«Voilà deux petits messieurs bien gentils qui doivent savoir quelque chose, dit le commissaire. Approchez, mes petits messieurs.»

Louis et Jacques s'approchèrent sans crainte, car ils se sentaient innocents.

«Connaissez-vous ces deux messieurs qui se tiennent collés contre le mur là-bas, comme s'ils voulaient y entrer?»

Jacques se retourna, sourit et répondit:

«C'est Jules et Nicolas de Bricone.

— Ne serait-ce pas eux qui auraient écrit cette lettre? Ils ont l'air de coupables qui craignent la prison!»

Louis et Jacques ne répondirent pas.

«Vous ne voulez pas accuser ces messieurs: c'est généreux à vous, mes enfants, mais votre générosité ne les sauvera pas, s'ils sont coupables. Approchez, messieurs Jules et Nicolas de Bricone», ajouta le commissaire d'une voix forte et sévère.

Jules et Nicolas approchèrent lentement; leurs dents claquaient, leurs jambes pliaient sous eux, ils tremblaient de tous leurs membres.

«Lequel de vous a écrit cette lettre?

— C'est Jules, dit Nicolas.

— C'est Nicolas, dit Jules.

— C'est-à-dire que c'est tous deux. Et vous croyez qu'il est permis de prendre une fausse signature, d'annoncer une fausse nouvelle qui devait affliger profondément la malheureuse femme à laquelle vous l'écriviez; vous croyez qu'il est permis d'exercer sa méchanceté sans être puni? La loi vous condamne à être jugés comme porteurs de fausses nouvelles, et vous irez en prison pour y attendre votre jugement.

— Grâce, pardon, monsieur le commissaire! s'écrièrent Jules et Nicolas en tombant à genoux devant lui.

— Grâce! c'est Nicolas qui m'a conseillé.

— Grâce! c'est Jules qui m'y a engagé.

— Méchants et lâches, dit le commissaire avec dégoût; vous faites le mal ensemble et vous vous

accusez l'un l'autre... Les juges démêleront lequel des deux est le plus coupable; quant à moi, j'ai ordre de vous emmener en prison et je vais chercher mes sergents de ville. Attendez-moi ici et ne cherchez pas à vous sauver: je saurai bien vous attraper.»

Le commissaire sortit, laissant Jules et Nicolas dans un affreux désespoir; ils se roulaient à terre, ils poussaient des cris lamentables, qui attirèrent bientôt les pères et les mères. M. et Mme de Bricone, voyant leurs fils dans l'état de désolation où les avait laissés le commissaire, s'approchèrent d'eux, les relevèrent et demandèrent aux autres enfants ce qui était arrivé.

Au lieu de témoigner de l'inquiétude et du chagrin de la menace du commissaire, ils regardèrent en souriant les personnes qui étaient restées au fond du salon. M. de Bricone dit avec calme:

«Voilà ce que c'est de faire des méchancetés; on est toujours puni. M. Poucque a aussi porté plainte contre vous, car il a fini par vous découvrir; ce sera encore une mauvaise affaire pour vous.

— Papa, papa, protégez-nous, secourez-nous! Je ne recommencerai plus! Je le jure! s'écria Jules en joignant les mains et le visage baigné de larmes.

— Ni moi non plus, jamais! reprit Nicolas en sanglotant.

— Est-ce bien vrai? Votre repentir est-il sincère?

— Bien sincère, bien vrai, papa. Oh! papa, sauvez-nous!

— Voyons, je vais tâcher d'arrêter tout cela. Rentrons à la maison; j'irai ensuite chez le commissaire, et j'espère qu'il ne sera plus question de cette terrible affaire.

M. et Mme de Bricone emmenèrent Jules et Nicolas, tremblants encore, mais plus rassurés. Quand ils furent partis, Mme d'Arcé dit aux enfants:

«Eh bien! mes enfants, comment trouvez-vous mon poisson d'avril? Jules et Nicolas ne sont-ils pas bien punis du leur?»

PIERRE. – Comment, maman, le commissaire?...

MADAME D'ARCÉ. – N'est pas un commissaire, mais un ami de Mme de Rouville qui a bien voulu nous aider à punir une méchante action.

HENRI. – Et les sergents de ville qu'il a été chercher?

MADAME D'ARCÉ. – Ne viendront pas, car il ne les a pas appelés.

CAMILLE. – Et M. et Mme de Bricone savaient tout cela?

MADAME D'ARCÉ. – Certainement; nous étions tous dans le secret; je ne me serais pas permis de faire jouer une scène pareille sans l'assentiment de M. et Mme de Bricone et des personnes ici présentes.

MADELEINE. – Est-ce que Jules et Nicolas sauront que c'est un poisson d'avril?

MADAME D'ARCÉ. – On le leur dira demain seulement.

MADAME DE ROUVILLE. – À présent, mes enfants, reprenez vos jeux en attendant le souper.

Mais les enfants avaient été si impressionnés par la visite du prétendu commissaire et le désespoir de Jules et de Nicolas, qu'ils préférèrent causer de cette aventure plutôt que se livrer à des jeux bruyants. Après bien des réflexions, des récits de diverses méchancetés des deux coupables et des espérances de

leur changement, ils se rendirent à l'appel de leurs mamans pour manger des crèmes, des gelées, des glaces, des gâteaux, et ils se retirèrent ensuite pour se coucher et rêver au poisson d'avril de Mme d'Arcé.

IV - Moyen nouveau pour teindre en noir un mouton

«Maman, dit Arthur, âgé de six ans, voulez-vous me donner de la couleur noire?»

LA MAMAN. – Certainement non; tu vas faire des taches partout et tu saliras tes mains et tes habits.

ARTHUR. – Oh non! maman, je vous assure; je ferai bien attention, je ne salirai rien du tout.

LA MAMAN. – Pourquoi veux-tu avoir de la couleur noire?

ARTHUR. – Pour m'amuser, maman; pour peindre.

LA MAMAN. – On ne peint pas avec du noir, c'est très laid; tu as une boîte de couleurs, des pinceaux, du papier, tu n'as pas besoin d'autre chose pour peindre.

ARTHUR. – Mais, maman...

LA MAMAN, *impatientée*. – Laisse-moi dire, et va t'amuser avec ton frère.

Arthur sort à pas lents; il arrive dans la chambre à côté, ou l'attendait son frère Léonce.

LÉONCE, *(huit ans)*. – Eh bien! as-tu du noir?

ARTHUR. – Je n'ai rien du tout; maman n'a pas voulu m'en donner.

LÉONCE. – Comment allons-nous faire? Il nous en faut pourtant, et beaucoup.

ARTHUR. – Si nous demandions à Sophie?

LÉONCE. – Sophie ne pourra pas nous donner de la couleur; elle n'en a pas plus que nous.

ARTHUR. – Non, mais elle a des idées; elle inventera quelque chose.

LÉONCE. – Je veux bien; vas-y, toi; je vous attendrai ici pour répondre à maman si elle demande ce que nous faisons. Va doucement; ouvre les portes sans faire de bruit.

Arthur sort sur la pointe des pieds; il entre chez sa soeur Sophie, âgée de sept ans; il la trouve occupée à laver sa poupée à grande eau; l'eau coule partout; ses manches et sa robe sont mouillées.

«Pst! pst! Sophie?»

SOPHIE, *se retournant*. – Quoi? quoi? Tu m'as fait peur: j'ai cru que c'était maman ou ma bonne.

ARTHUR. – Chut!... Parle plus bas. Léonce te fait demander si tu as de la couleur noire.

SOPHIE. – Non, je n'en ai pas. Pour quoi faire de la couleur noire?

ARTHUR. – Pour teindre notre gros mouton, qui est si blanc qu'il se salit toujours.

SOPHIE. – Tiens, tiens, tiens! c'est une bonne idée, cela; ce sera très amusant, et le mouton sera bien plus joli; d'abord c'est très rare un mouton noir.

ARTHUR. – Mais c'est que nous n'avons pas de couleur, malheureusement; et je viens te demander comment faire pour avoir du noir.

SOPHIE, *réfléchissant.* – Comment faire? Attends, que je pense un peu... J'ai une idée! Prenons l'encrier et versons l'encre sur le mouton.

ARTHUR. – Ce ne sera pas assez un encrier; ce mouton est si grand!

SOPHIE. – Eh bien! nous prendrons la bouteille d'encre qui est dans le cabinet de maman.

ARTHUR. – Bravo! très bien! Viens avec moi, mais tout doucement, pour que maman ne nous entende pas.

Arthur et Sophie vont dans le cabinet prendre la bouteille d'encre et arrivent sur la pointe des pieds près de Léonce, qui attendait avec impatience le résultat de la conférence.

LÉONCE. – Eh bien! avez-vous trouvé quelque chose?

ARTHUR. – Tiens! une bouteille d'encre. C'est Sophie qui en a eu l'idée.

LÉONCE. – Excellente idée! vite, commençons. Avec quoi allons-nous mettre l'encre sur le mouton?

SOPHIE. – En la versant tout doucement sur la tête, sur le dos, partout, il sera teint parfaitement, nous étalerons avec nos mains.

LÉONCE. – C'est ça. Toi Arthur, et toi Sophie, vous étalerez l'encre, et moi je la verserai avec précaution.

Léonce commence à verser; il verse trop fort, l'encre coule sur le tapis. Sophie et Arthur en remplissent leurs mains, leurs habits; il saute même des éclaboussures sur leurs visages. Léonce rit. Sophie se fâche et applique sa main pleine d'encre sur le visage de Léonce, qui se fâche à son tour et lance de l'encre au visage de Sophie; Arthur veut arracher la bouteille des mains de Léonce; en se débattant, Léonce jette de l'encre de tous côtés: le tapis, les rideaux, les meubles, tout est taché. Ils se disent quelques injures à voix basse: «Méchant! vilaine! sotte! imbécile!» Le mélange des voix irritées et des mouvements violents des trois combattants fait un bruit étrange qui attire l'attention de la maman.

«Que vous arrive-t-il, mes enfants? crie la maman, de la chambre à côté. Quel bruit vous faites! on dirait que vous vous livrez bataille.»

Aucun des enfants ne répond, mais tous restent immobiles, regardant avec effroi leurs habits tachés, leurs visages et leurs mains noircis, et les traces d'encre dont ils sont entourés.

«Eh bien! qu'y a-t-il donc? dit la maman en entrant; est-ce que vous...?»

Elle aperçoit les dégâts commis et reste stupéfaite. La surprise lui coupe la parole.

«Ah! ah! dit-elle, voilà une jolie occupation! Tous mes meubles tachés, des rideaux pleins d'encre; des mains et des visages de nègres. Très bien!... Vous resterez à dîner comme vous êtes; votre oncle et votre tante de Mocqueux, qui viennent dîner avec nous, s'amuseront beaucoup de cette teinture. Et quant aux dégâts, ils seront réparés en partie avec l'argent de vos étrennes et celui que je vous donne pour vos semaines. Pendant trois mois vous n'aurez pas un sou.»

La maman appelle la bonne.

«Tâchez, lui dit-elle, de nettoyer les taches d'encre que ces petits mauvais sujets ont faites partout; et, quant à eux, vous les laisserez sales comme ils sont pour dîner.»

Les enfants pleurent, la maman se retire sans les regarder; la bonne les gronde et se moque d'eux, tout en lavant à l'eau de savon les rideaux, les meubles, le tapis: elle a beau laver, frotter, les taches restent très visibles.

«Il faudra changer les rideaux et recouvrir les meubles, dit-elle. Vous avez eu là une belle idée tous les trois!»

LÉONCE. – Ce n'est pas nous, c'est Sophie.

SOPHIE. – Je ne l'aurais certainement pas eue si Arthur n'était venu me la demander.

ARTHUR. – C'est Léonce; il a voulu teindre le mouton; je n'y pensais pas.

LÉONCE. – C'est toi qui as voulu demander à Sophie comment faire.

SOPHIE. – C'est toujours Léonce qui a des idées bêtes et qui nous appelle à son secours.

LÉONCE. – Et c'est toi qui as des idées absurdes qui nous font punir.

SOPHIE. – Pourquoi les trouves-tu si bonnes et les acceptes-tu, si elles sont absurdes?

LÉONCE. – Parce que je n'ai pas le temps de réfléchir; si tu me donnais seulement deux minutes pour y penser, je verrais que tu n'inventes et que tu ne fais que des bêtises.

SOPHIE. – Alors tu es un imbécile qui demande conseil à une bête et qui fait toujours ce que la bête lui conseille.

LÉONCE. – Non, mademoiselle, je ne suis pas un imbécile, je suis trop bon, voilà tout.

SOPHIE. – Trop bon! ah! ah! Voilà un reproche que tu es seul à t'adresser: personne ne t'accusera d'être trop bon. Tu es méchant comme une gale; demande à Arthur.

LÉONCE. – Méchante gale toi-même! demande à Arthur.

SOPHIE, *vivement.* – Arthur, est-ce que je suis méchante?

ARTHUR. – Non, pas du tout; tu es seulement trop vive.

LÉONCE. – Arthur, n'est-ce pas que je ne suis pas méchant?

ARTHUR, *embarrassé*. – Je n'en sais rien; comment veux-tu que je le sache?

SOPHIE, *triomphante*. – Ce qui veut dire que tu es méchant et qu'il n'ose pas te le dire. Ah! ah! ah! tu as l'air vexé, mon bonhomme. C'est bien fait, c'est bien fait.

Et Sophie se met à danser, en battant des mains, autour de Léonce, qui, rouge et furieux, cherche à lui donner une tape. Sophie, leste et légère, l'évite toujours; Arthur s'est retiré prudemment dans un coin, près de la porte, qu'il entrouvre afin de pouvoir se sauver, dans le cas où Léonce voudrait l'attaquer. Celui-ci se fâche de plus en plus, et, ne pouvant atteindre Sophie, il lui lance des livres, des cahiers, des boîtes, tout ce qu'il peut attraper; Sophie se baisse, se sauve, se retourne toujours à temps pour éviter le coup et continue à se moquer de Léonce en lui faisant des cornes. Le bruit qu'ils font attire la maman, le papa et deux autres personnes qui sont dans le salon. À l'aspect de ces visages barbouillés de noir, l'un riant et l'autre animé par la colère, le troisième effrayé et à demi caché par la portière, tout le monde part d'un éclat de rire. Les enfants s'arrêtent; le rouge de la honte paraît sous l'encre dont ils sont noircis. Arthur s'esquive le premier: Sophie manoeuvre habilement pour gagner aussi la porte; Léonce veut faire de même, son père le saisit par le bras.

«Halte-là, mon cher! lui dit-il, tu répondras pour tous: d'abord parce que tu es l'aîné; ensuite parce que tu dois être le plus coupable, puisque Arthur avait l'air effrayé comme un lièvre; Sophie riait et paraissait se moquer de toi, tandis que toi, tu avais la mine d'un chat fâché.»

LÉONCE. – Mais, papa...

LE PAPA. – Chut! je ne te demande pas de m'expliquer l'affaire; je t'ordonne de réparer le désordre de la chambre et de tout mettre en place.

LÉONCE. – Mais, papa...

LE PAPA. – Tais-toi! Ramasse tout ce qui est par terre et mets tout en ordre. Quand tu auras fini, tu iras te débarbouiller et changer d'habits.

LA MAMAN. – Je leur avais donné pour pénitence de dîner sales et noircis comme ils sont.

LE PAPA. – Chère amie, je demande grâce, pas pour eux, mais pour moi et mes amis. Ils font mal au coeur à regarder: il nous serait impossible de dîner avec de pareils teinturiers à nos côtés ou en face de nous.

LA MAMAN. – Si c'est pour nous, je veux bien qu'on les nettoie. Allez, monsieur Léonce, allez vous débarbouiller et vous habiller, et dites à votre bonne qu'elle en fasse autant pour Sophie et Arthur.

Léonce avait fini de tout ramasser et tout ranger; il alla chez sa bonne, où étaient Sophie et Arthur.

«Ma bonne, dit-il d'un air triomphant, donne-moi bien vite de l'eau tiède, du savon, du linge et des habits propres.»

LA BONNE. – Votre maman m'a dit de vous laisser dîner tous trois sales comme vous êtes, vous le savez bien.

LÉONCE. – Oui, mais papa a dit qu'il ne voulait pas, que cela lui ferait mal au coeur parce que j'étais près de lui à table; alors maman a dit que tu me laves et m'habilles.

SOPHIE. – Moi et Arthur aussi alors?

LÉONCE. – Non, vous dînerez sales comme vous êtes.

SOPHIE. – Pourquoi donc nous et pas toi?

LÉONCE. – Parce que je suis près de papa et que vous êtes plus loin.

SOPHIE. – Mais il nous verra tout comme toi.

LÉONCE. – Enfin, c'est comme ça. Papa l'a dit.

Sophie et Arthur pleurent à demi; ils s'affligent davantage à mesure que Léonce devient blanc et propre. Léonce les regarde d'un air moqueur. La bonne a pitié des pauvres petits et gronde Léonce de ses airs triomphants et narquois. L'heure du dîner sonne, le valet de chambre vient chercher les enfants pour dîner. Léonce s'avance le premier, gaiement. Tous trois rentrent au salon, où se trouvaient leur oncle, leur tante et deux amis. Surprise générale à l'aspect de Sophie et d'Arthur changés en nègres.

LE PAPA. – Dans quel état vous présentez-vous ici, mes enfants? Pourquoi ne vous êtes-vous pas lavés!

LÉONCE, *les yeux baissés*. – Parce que maman l'avait défendu.

LA MAMAN. – Mais j'avais fait dire par Léonce que votre papa désirait que vous fussiez lavés.

SOPHIE. – Léonce a dit que c'était lui seulement, et que moi et Arthur nous devions rester sales.

LA MAMAN. – Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur, Léonce? Pourquoi avez-vous fait ce mensonge?

LÉONCE, *très embarrassé*. – Mais..., mais... j'ai cru..., je n'ai pas compris...

LE PAPA, *sévèrement*. – Vous avez très bien compris, monsieur; et moi aussi, je comprends très bien que vous êtes un méchant garçon, que vous avez voulu vous venger de je ne sais quoi que j'ignore, sur votre frère et votre soeur; mais votre méchanceté sera punie.

Le papa tire le cordon de la sonnette; un domestique entre.

LE PAPA. – Envoyez-moi tout de suite la bonne des enfants.

La bonne arrive.

LE PAPA. – Emmenez les trois enfants, Gertrude; débarbouillez et habillez au plus vite Sophie et Arthur, et envoyez-les-nous pour dîner. Vous garderez Léonce, qui dînera dans sa chambre, de soupe, de boeuf et

de pain tant qu'il en voudra. Il restera chez lui toute la soirée.

Ce fut au tour de Léonce de pleurer. Sophie et Arthur avaient un peu pitié de leur frère, tout en se disant qu'il avait mérité la punition. Ils se laissèrent laver et habiller en silence; en s'en allant, Sophie dit tout bas à Léonce:

«Je t'apporterai mes gâteaux et mon dessert.

— Merci, Sophie, répondit Léonce; tu es bonne.»

Effectivement Sophie réussit à glisser dans sa poche deux gâteaux, une orange mandarine, une pomme d'api et des fruits confits. Elle crut que personne ne l'avait vue faire, et s'applaudit de son habileté. Après le dîner, elle s'esquiva du salon pour aller voir Léonce et lui porter ce qu'elle avait pu lui garder. Léonce la remercia, l'embrassa et mangea avec grand plaisir le dessert de Sophie; il voulait au moins partager avec elle, mais elle refusa, en disant qu'elle avait beaucoup mangé et qu'elle n'avait plus envie de rien.

Quand Sophie rentra au salon, son papa l'appela.

«Sophie, tu as oublié ton dessert sur la table, le voilà en entier: mandarine, pomme, fruits confits, tu n'as rien mangé.»

SOPHIE, *étonnée*. – Mon dessert? Comment, mon dessert? Mais je l'ai eu à table.

LE PAPA. – Tu l'as eu et tu l'as mangé?

SOPHIE. – Je l'ai eu, papa; bien sûr je l'ai eu.

LE PAPA, *souriant*. – Et tu l'as mangé?

SOPHIE, *embarrassée*. – Papa,... il est mangé; oui, il est mangé.

LE PAPA. – C'est toi qui l'as mangé?

Sophie est de plus en plus embarrassée; elle ne veut pas mentir, elle ne veut pas dire qu'elle l'a donné à Léonce. Elle reste rouge et muette.

LE PAPA. – Ce n'est pas pour te reprocher l'usage que tu as fait de ton dessert, ma chère enfant, que je t'adresse ces questions, mais pour m'assurer de ta bonne action. Je me doutais que tu avais porté à Léonce ce que tu enfournais si habilement dans ta poche. C'est bon et généreux à toi. Je n'ai pas voulu que tu fusses privée de ton dessert, et j'ai fait apporter ce qui t'en revenait. Mange-le, mon enfant, et sois toujours bonne et généreuse comme tu l'as été ce soir. Tu n'en seras pas toujours récompensée en ce monde, mais le bon Dieu, qui voit tout, répandra sur toi ses bénédictions et t'aidera de plus en plus à devenir meilleure.

Sophie remercia et embrassa son papa, qui la serra tendrement dans ses bras et qui lui remit l'assiette de dessert; elle la reçut et en mangea le contenu avec un double plaisir.

V - Le mauvais conseil

Quelques jours après, une tante qu'Arthur aimait beaucoup lui donna un joli chien blanc à long poil et à moustaches. Arthur courut bien vite montrer son petit chien à Sophie et à Léonce; Sophie fut enchantée et Léonce fut mécontent parce qu'il était jaloux.

LÉONCE. – Je ne sais pas pourquoi ma tante t'a donné ce chien, à toi qui ne sauras pas le soigner.

ARTHUR. – Je le soignerai très bien; aussi bien que toi.

LÉONCE. – Tu ne sauras seulement pas le mener promener.

ARTHUR. – Ce n'est pas difficile, nous l'emmènerons avec nous aux Tuileries.

LÉONCE. – Et qu'en feras-tu pendant que tu joueras?

ARTHUR. – Il jouera avec nous.

LÉONCE. – Comment? tu le feras courir, sauter à la corde, jouer au cerceau?

SOPHIE. – Mais non; que tu es bête! Pendant que nous courrons, il l'attachera à une chaise près de ma bonne.

LÉONCE. – Bête toi-même, avec tes inventions sottes.

SOPHIE. – Tu ne m'as pas trouvée bête le jour où je t'ai apporté mon dessert, que tu as mangé comme un gourmand.

LÉONCE. – Puisque tu me l'avais apporté, c'était pour me le faire manger probablement.

SOPHIE. – Je ne dis pas non, mais je dis que ce n'était pas bête. D'ailleurs, pourquoi te fâches-tu parce que ma tante a donné ce chien à Arthur et pas à toi! Tu peux t'en amuser tout comme je ferai, moi.

LÉONCE. – Ah! par exemple! si tu crois que je suis jaloux de ce beau présent; que j'aurais voulu avoir cet ennuyeux animal: tu te trompes bien, je t'assure.

SOPHIE. – Alors pourquoi grognes-tu?

LÉONCE. – Je ne grogne pas, mademoiselle; vous ne savez ce que vous dites.

ARTHUR, *interrompant*. – Et comment l'appellerons-nous? Il faut lui donner un nom.

SOPHIE. – C'est vrai! Appelle-le Blanchet.

LÉONCE. – Comme c'est commun, Blanchet! Ah! ah! ah! que c'est laid! que c'est bête!

SOPHIE, *vivement*. – Et comment veux-tu qu'on l'appelle? Azor, Médor, Castor? C'est bien plus commun!

LÉONCE, *d'un air moqueur*. – Appelez-le Laidronnet, il sera bien nommé.

SOPHIE. – Non, monsieur; il est charmant et il ne sera pas Laidronnet. Arthur, appelle-le Joliet.

ARTHUR. – Je ne peux pas; ma cousine Berthe a un chien qui s'appelle Joliet.

SOPHIE. – C'est vrai? Alors... alors... je ne sais pas, moi, dis toi-même; tu ne trouves rien?

ARTHUR. – Si je l'appelais Bijou?

SOPHIE. – Très bien, très bien! Bijou, Bijou, viens mon petit chéri, viens que je t'embrasse.

Bijou, qui dormait sur les genoux d'Arthur, ne bougeait pas. Sophie le caressa tout doucement, baisa ses petites pattes roses, et proposa à Arthur de le coucher dans le lit de sa poupée. Ils l'emportèrent chez leur bonne; Arthur le posa doucement dans le petit lit, et Sophie le couvrit avec la couverture de sa poupée. Léonce les suivit en se moquant d'eux et se mit à faire du bruit en renversant les chaises et les Joujoux.

SOPHIE. – Finis donc, Léonce; tu vas l'éveiller!

LÉONCE. – Le grand malheur quand il s'éveillerait!

Et il redoubla son tapage, secouant les casseroles et la vaisselle de Sophie, et battant du tambour d'Arthur. Sophie se jeta sur la boîte de ménage pour la lui arracher. Arthur saisit son tambour, Léonce leur distribua quelques tapes. Sophie et Arthur se mirent à crier: Bijou s'éveilla et, voyant une bataille, s'élança sur Léonce et lui mordit les jambes; Léonce lui donna des coups de pied, qui heureusement ne l'atteignirent pas, mais qui le rendirent plus furieux; il se mit à japper, à se jeter sur son ennemi, qui commençait à avoir peur et à se sauver derrière les meubles; Sophie et Arthur battaient des mains et riaient aux éclats en criant:

«C'est bien fait! Cela t'apprendra à réveiller Bijou!»

La bonne, trouvant Léonce assez puni, se plaça devant lui et chercha à calmer Bijou. Il se laissa prendre; mais, aussitôt que Léonce faisait mine de bouger, il montrait les dents et recommençait à japper. Enfin, Léonce parvint à s'échapper. Quand il fut en sûreté:

«Maudit animal, s'écria-t-il, je me vengerai; tu payeras ta méchanceté.»

Le lendemain, en ramenant Bijou des Tuileries, où les enfants l'avaient conduit en laisse, Arthur s'aperçut que les pattes, le ventre et la queue du petit chien étaient pleins de boue.

«Comme c'est ennuyeux qu'il soit blanc! dit-il. Si, du moins, ses poils n'étaient pas si longs, il se salirait bien moins! Comment faire pour l'empêcher de se salir?»

Léonce, qui se trouvait tout seul avec lui, sourit d'un air malicieux.

«Écoute, dit-il, j'ai remarqué que ce qu'on brûlait devenait noir. Le bois brûlé est noir, le papier brûlé est noir, le bouchon brûlé est noir. Il me semble que tu pourrais essayer...

— De brûler mon pauvre Bijou? s'écria Arthur. Certainement non, je ne le ferai pas; je ne le veux pas.»

LÉONCE. – Est-ce que je te dis de le brûler, nigaud? Je sais bien que si tu le brûles, il sera mort.

ARTHUR. – Alors, à quoi sert ce que tu dis?

LÉONCE. – À te donner un bon conseil, tu vas voir. Il faut seulement brûler le bout de ses poils; rien que le bout, pour que ses poils soient plus courts et noirs. Ça ne peut pas lui faire de mal, cela, puisque tu ne laisseras brûler que le bout, absolument le bout des poils.

Arthur était indécis; il ne savait s'il devait ou non suivre le conseil de Léonce. Il regardait Bijou, qui dormait sur ses genoux.

«Pauvre petit, dit-il, si cela te brûlait trop fort!

— C'est impossible, puisque j'éteindrai aussitôt que tu auras allumé le bout des poils.»

Et pour achever de décider Arthur, il lui présenta une boîte d'allumettes qui était sur la cheminée.

«Voyons, dépêche-toi; maman ou ma bonne vont entrer, et Bijou restera sale; il faudra le laver, le peigner, ce qui l'ennuie et l'enrhume; et ce sera ta faute, tu le vois bien.»

Arthur, convaincu par les raisonnements de Léonce et désirant épargner un ennui à son petit favori, prit l'allumette des mains de Léonce, la fit flamber en frottant sur le couvercle de la boîte, et l'approcha de Bijou endormi; en une seconde, le malheureux chien fut tout en feu; les poils de son corps flambaient de tous côtés; il s'éveilla en hurlant et chercha à s'élancer à terre; mais Arthur, effrayé, veut éteindre le feu et le retient dans ses bras. Bijou se débat, se jette à terre et tombe, heureusement pour lui, dans une petite baignoire pleine d'eau que la bonne avait préparée pour faire un savonnage. Le feu s'éteint aussitôt; Bijou sort de la baignoire tout fumant, se secouant et criant encore un peu.

Mais ce fut au tour d'Arthur de crier; le feu avait pris à son tablier pendant qu'il retenait dans ses bras Bijou enflammé; ses manches, son pantalon commençaient à brûler et à pétiller; ses bras et ses cuisses commençaient à griller. La bonne accourut à ses cris, le voyant en flammes, elle le saisit et le plongea dans la baignoire qui avait déjà sauvé Bijou. Le feu s'éteignit immédiatement, mais les bras et les cuisses avaient quelques brûlures. La bonne les bassina avec de l'eau-de-vie et les enveloppa de ouate imbibée d'eau-de-vie, ce qui enleva promptement la douleur et empêcha les cloches et les plaies. Léonce s'était échappé au premier cri de Bijou et d'Arthur; il rentra dans sa chambre, effrayé de ce qu'il avait fait, et craignant que sa vengeance contre Bijou ne tournât contre lui-même, ce qui ne manqua pas d'arriver. Arthur raconta en pleurant à sa bonne ce que lui avait dit Léonce; elle devina la méchante intention de ce mauvais garçon. Quand le papa et la maman rentrèrent, ils furent désolés en apprenant l'accident qui aurait pu devenir si terrible. Le papa fit venir Léonce; il entra et resta tremblant à la porte en voyant le visage sévère de son père.

«Approchez, monsieur... Plus près, plus près.»

Léonce avança avec une frayeur qui ne fit aucune pitié à son père.

LE PÈRE. – Pourquoi avez-vous donné à votre frère un conseil qui pouvait causer la mort de son chien et peut-être la sienne?

LÉONCE. – Je ne savais pas, papa... Je croyais qu'on pouvait... qu'il éteindrait... qu'il soufflerait...

LE PÈRE. – Vous ne saviez pas que le feu brûlait? Vous ne saviez pas qu'une fois allumés, les poils de Bijou ne s'éteindraient pas, et que votre frère était trop jeune pour pouvoir les éteindre?

Léonce ne répondit pas; il baissa de plus en plus sa tête tremblante et comprit qu'il ne pouvait pas échapper à la punition qu'il avait méritée.

Son père le regarda quelques instants en silence.

«Monsieur, dit-il enfin, votre soeur et votre frère souffrent sans cesse de votre méchanceté, de votre jalousie, de votre basse envie. Vos tours deviennent trop dangereux pour que je puisse vous laisser vivre près d'eux. Allez dans votre chambre et restez-y. Je vous emmènerai demain pour vous mettre dans un collège où vous serez sévèrement tenu et surveillé. Allez.»

Léonce se retira sans répondre; en entrant dans sa chambre, il se mit à pleurer amèrement.

«Dans un collège! Mon Dieu! mon Dieu! serai-je malheureux! Tout seul, sans amis, avec des maîtres sévères!»

Et Léonce sanglotait si bruyamment, que Sophie l'entendit de sa chambre. Inquiète du chagrin de son frère, qu'elle aimait malgré ses fréquentes méchancetés, elle courut vers lui pour savoir la cause de sa douleur.

Léonce ne l'entendit pas et ne la vit pas entrer; la tête cachée dans ses mains, il gémissait et pleurait, ne songeant qu'à son malheur.

Sophie s'approcha, lui passa le bras autour du cou et lui dit d'une voix tremblante d'émotion:

«Mon pauvre Léonce, qu'as-tu donc pour pleurer si fort?»

Léonce leva la tête et, apercevant les yeux de Sophie pleins de larmes, il en fut touché; il lui rendit ses baisers et lui répondit à travers ses sanglots:

«Sophie, Sophie, je suis malheureux! Je serai bien plus malheureux. Papa veut m'emmener demain, pour me mettre au collège.»

Sophie poussa un cri.

SOPHIE. – Au collège! Pauvre Léonce! Que vas-tu devenir avec ces méchants maîtres qui ne cesseront de te gronder et de te punir, et des méchants camarades qui ne penseront qu'à te tourmenter? Va vite demander pardon à papa. Dis que tu ne le feras plus... Et qu'as-tu fait? ajouta Sophie par réflexion.

LÉONCE. – J'ai conseillé à Arthur d'allumer les poils de Bijou pour les raccourcir et les noircir, et ils ont manqué de brûler tous les deux.

SOPHIE, *se reculant.* – C'était toi!... C'est méchant, cela! c'est vrai... Ce pauvre Arthur a le bras et le dessus des cuisses tout grillés... Et le pauvre petit Bijou est affreux, il a l'air d'un lièvre cuit.

LÉONCE. – Est-ce qu'Arthur a bien mal?

SOPHIE. – Non, il ne souffre pas depuis que ma bonne lui a mis du coton trempé dans de l'eau-de-vie; seulement, il se désole d'avoir rendu Bijou si laid.

LÉONCE. – Il est donc réellement bien laid.

SOPHIE. – Affreux, affreux! Si tu voyais, tu ne pourrais pas t'empêcher de rire. Il a l'air si piteux, si maigrelet! il est d'une si drôle de couleur! Ha! ha! ha! je lui ai ri au nez quand je l'ai revu. Arthur n'était

pas content; il disait que je devais pleurer. J'ai essayé; pas moyen! Je riais malgré moi; j'ai pourtant fini par pleurer, mais c'était à force de rire. Je ne savais pas que c'était toi qui avais donné ce beau conseil à Arthur. Sais-tu que c'est réellement méchant? Tu savais bien que le feu brûlerait.

LÉONCE. – Je le sais bien, que j'ai été méchant. Mais je t'assure que je ne le serai plus. Je t'en prie, je t'en prie, dis-le à papa. Demande-lui pardon pour moi. Dis-lui que je ne recommencerai jamais.

Et Léonce se mit de nouveau à pleurer. Sophie, attendrie, lui promit de demander grâce à son papa, et le quitta en courant pour chercher son père.

Il n'était pas dans sa chambre ni au salon; alors elle retourna chez sa bonne, pensant qu'il était avec Arthur. Elle l'y trouva effectivement, et, se jetant dans ses bras:

«Papa, je vous en prie, je vous en supplie, dit-elle, pardonnez au pauvre Léonce; il pleure, il est désolé; il ne sera plus jamais méchant; il me l'a bien promis. Ne le mettez pas au collège, papa; je vous en prie, mon cher papa, laissez-le avec nous.»

ARTHUR. – Vous voulez mettre Léonce au collège, papa? Oh! pauvre Léonce! S'il va au collège, je serai malheureux comme lui, je pleurerai toujours.

LE PÈRE. – Mes pauvres enfants, Léonce a déjà fait plusieurs méchancetés; celle d'aujourd'hui est plus forte que les autres; tu aurais pu brûler tout entier; le bon Dieu a permis que ta bonne se soit trouvée là, que la baignoire se soit trouvée pleine d'eau, qu'elle ait eu l'heureuse pensée de te jeter dedans; mais je ne veux pas vous laisser exposés à de pareils dangers, et je veux éloigner celui qui vous y expose.

Arthur et Sophie continuèrent leurs supplications avec une telle insistance et avec un tel chagrin que le papa, à moitié vaincu, leur promit d'aller parler à Léonce.

«Si je le trouve vraiment repentant, comme tu le dis, Sophie, je vous promets de le laisser à la maison près de vous; mais s'il recommence, je ne lui fais plus de grâce; il ira au collège à la première méchanceté, quelque légère qu'elle soit.»

Le papa quitta les enfants après les avoir embrassés, et entra chez Léonce, qu'il trouva pleurant toujours, les yeux bouffis, le visage gonflé de larmes.

Léonce se leva à son approche, et, tombant à genoux aux pieds de son père, il le supplia, dans les termes les plus touchants, de pardonner à son repentir.

«Papa, je me repens; bien réellement, bien sincèrement, je me repens. Je sais combien j'ai été méchant; pourtant je ne croyais pas que le pauvre Arthur pût être brûlé; j'ai pensé que Bijou serait un peu brûlé; croyez-moi, papa, je dis la vérité; je vous assure que si j'avais deviné le mal que j'ai fait à Arthur, je ne lui aurais pas donné ce mauvais conseil. J'étais en colère contre Bijou, qui m'avait mordu la veille: c'est de lui que j'ai voulu me venger. Et de cela aussi je me repens. Je vois combien j'ai été méchant pour ce pauvre chien, que je n'aimais pas parce que j'étais jaloux que ma tante l'eût donné à Arthur plutôt qu'à moi.»

LE PÈRE. – Elle a eu bien raison, ta tante; elle sait qu'Arthur est bon et que toi tu es méchant.

LÉONCE. – Oh oui! papa, c'est bien vrai. Arthur et Sophie sont bons, très bons, cent fois meilleurs que moi, et ma tante a bien raison de les aimer mieux que moi.

LE PÈRE. – Ta tante t'aimera tout autant si tu mérites d'être aimé. Je veux bien croire à ton repentir; mais durera-t-il? Ne recommenceras-tu pas tes méchancetés envers Sophie et Arthur?

LÉONCE. – Non, non, papa. Croyez-le. Je ne recommencerai pas, parce que je suis trop reconnaissant de leur bonté; je sais que ce sont eux qui ont demandé grâce pour moi, Sophie m'a quitté pour cela après avoir cherché à me consoler. Je ne serai plus jaloux d'eux, parce que je sens trop bien qu'ils sont meilleurs que moi; et alors je n'aurai plus que de l'affection pour eux, et je ne chercherai pas à leur faire du mal.

— À cette condition, je veux bien te pardonner, mon ami, dit le papa en relevant Léonce resté à genoux devant lui. Qu'il ne soit plus question du passé; prouve-moi que j'ai eu raison de te pardonner, en changeant tout à fait de sentiments, et en devenant bon frère et bon enfant. Prie le bon Dieu qu'il t'aide à ce changement, et demande-lui bien pardon de ta journée d'aujourd'hui.

LÉONCE. – Oh oui! papa, aujourd'hui et tous les jours je lui demanderai de m'aider à devenir bon comme Sophie et Arthur. Merci, papa, merci; vous êtes bien bon aussi et vous me rendez bien heureux.

LE PÈRE. – Et toi, à ton tour, tu me rends heureux, cher enfant, en me promettant de te corriger avec l'aide du bon Dieu, car sans lui nous ne pouvons rien faire; mais prions-le, il nous écoutera.

Léonce se jeta dans les bras de son père, qui l'embrassa tendrement en signe de réconciliation parfaite; il le mena dans la chambre de Sophie et d'Arthur, qui attendaient avec anxiété le résultat de la visite de leur père.

«Je vous amène un collégien qui a fini sa pénitence, dit-il en souriant; un frère tout changé. Contrairement à Bijou, qui est devenu noir de blanc qu'il était, Léonce nous revient blanc comme un lis, de noir qu'il était; il reconnaît ses torts, si bien, si sincèrement et si humblement, que je suis persuadé qu'il n'y retombera pas.»

SOPHIE. – Non, non, il n'y retombera pas; il sera un bon et excellent frère, que nous aimons beaucoup et que nous aimerons énormément, n'est-ce pas, Léonce?

— Je tâcherai d'être bon comme vous, dit Léonce attendri.

LE PÈRE. – Très bien, mon ami. Je vous laisse pour porter la bonne nouvelle à votre maman, qui s'afflige et qui croit que Léonce doit partir demain.

Quand les enfants furent seuls, Sophie sauta au cou de Léonce, qui fondit en larmes.

SOPHIE. – Quoi donc? Qu'as-tu encore? Tu n'as donc pas entendu que papa t'a pardonné tout à fait? De quoi as-tu peur?

LÉONCE. – Je pleure de joie, ce n'est pas de peur. Je suis touché de la bonté de papa et de la vôtre, Sophie et Arthur. Ce pauvre Arthur, au lieu d'être bien aise de me voir punir, a demandé grâce pour moi; cela me fait pleurer d'attendrissement.

ARTHUR. – Comment aurais-je pu être assez méchant, pour me réjouir de ton chagrin, mon pauvre Léonce?

LÉONCE. – C'est pourtant ce qui m'est arrivé bien des fois quand j'étais jaloux de vous et que je cherchais à me venger de ce que j'étais mauvais quand vous étiez bons.

SOPHIE. – Tu étais jaloux de nous? Oh! que c'est drôle! Je ne m'étais donc pas trompé quand je disais que tu étais jaloux de ce que ma tante avait donné Bijou à Arthur et pas à toi?

LÉONCE. – Non, tu ne te trompais pas; c'est pour cela que j'ai pris en grippe le pauvre Bijou.

ARTHUR. – Mais, à présent que tu n'es plus jaloux, tu ne le détesteras plus, et tu ne lui feras plus de mal?

LÉONCE. – Non, non, je te le promets.

— Alors, je peux le tirer de sa cachette, dit Arthur enchanté.

Et il alla vers son armoire, l'ouvrit; Bijou en sortit tout joyeux.

En le voyant si noir et si laid, Sophie se mit à rire, Arthur lui-même ne put s'empêcher de sourire: Léonce seul resta sérieux et pensif.

SOPHIE. – Tu ne le trouves pas drôle et affreux?

LÉONCE. – Affreux, oui; mais drôle, non, car je pense que c'est moi qui suis cause de sa laideur.

— Viens, mon pauvre Bijou, viens dire bonjour à ton nouveau maître, dit Sophie en menant Bijou vers Léonce. N'aie pas peur; il ne te fera pas de mal.

Le pauvre chien, sans rancune, vint lécher la main que lui tendait son ancien ennemi. Léonce, touché de cette caresse, le prit dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises et lui promit un des petits gâteaux ou biscuits qu'il devait avoir pour son dessert.

Depuis ce temps, Léonce devint l'ami et le protecteur de Bijou, et l'ami le plus dévoué de Sophie et d'Arthur; aux Tuileries il ne songeait qu'à les protéger contre les exigences et les vivacités de leurs camarades plus âgés; plus d'une fois il soutint des combats pour les défendre; un jour il ne craignit pas d'attaquer un grand et gros garçon de douze ans qui voulait, par pur caprice, mettre Arthur hors du jeu. Léonce combattit si vaillamment, que les autres garçons, qui avaient commencé par rire et regarder la bataille, s'indignèrent de la lâcheté du grand qui assommait Léonce de ses gros poings et de ses gros pieds; ils se jetèrent entre les combattants et donnèrent une bonne raclée au grand garçon, dont le nom était Justin. Ils félicitèrent Léonce de son courage, ainsi qu'Arthur, qui, tout petit qu'il était, était accouru au secours de son frère; tous deux avaient reçu plusieurs coups de poing et coups de pied. Leurs camarades les portèrent en triomphe tout autour du cercle de leurs jeux; ils chassèrent Justin de leur société, le déclarèrent banni à tout jamais. Justin, furieux, alla se proposer dans un autre cercle, composé de tous les querelleurs, batailleurs, vauriens, chassés des autres jeux. Celui dans lequel se trouvaient Léonce et Arthur prit le nom de cercle des Vrais Français, et celui de Justin fut connu sous celui de Bersaglieri. Jamais ils ne se mêlaient dans leurs jeux. Il arriva quelquefois que les Bersaglieri cherchèrent à provoquer les Vrais Français par des injures et des mottes de terre lancées dans les groupes. Mais les Vrais Français dédaignaient ces insultes, faisaient les cornes à leurs ennemis et continuaient leurs jeux, protégés par les gardiens des Tuileries, qui les reconnaissaient à leur docilité et à leur politesse.

VI - La leçon

Sophie était seule dans sa chambre, assise sur une chaise basse; devant elle était une table, et sur cette table deux livres, un cahier de papier rayé, une plume et un encrier. Sophie ne lisait pas, elle n'écrivait pas; elle restait devant sa table les bras croisés, des larmes dans les yeux. La porte de la chambre s'entrouvrit; une jolie tête blonde se fit voir, Sophie se retourna et reconnut sa cousine Valentine; mais elle ne lui parla pas et resta tristement sur sa chaise.

«Tu ne me reconnais donc pas? dit Valentine entrant tout à fait.

— Oui, je te reconnais; mais je ne peux pas bouger», répondit tristement Sophie.

VALENTINE. – Pourquoi cela?

SOPHIE. – Parce que ma maîtresse m'a ordonné de rester là jusqu'à ce que j'eusse fini ma leçon.

VALENTINE. – En as-tu encore beaucoup à faire?

SOPHIE. – Je crois bien; je n'ai pas seulement commencé!

VALENTINE. – Oh! que c'est ennuyeux! Commence vite, pour finir vite, et puis nous irons jouer.

SOPHIE. – Je ne peux pas finir, car j'en ai trop à faire.

VALENTINE. – Il faut pourtant que tu finisses.

SOPHIE. – Non, parce que je ne commencerai pas. Il y a plus d'une demi-heure que je suis ici.

VALENTINE. – Mais tu ne peux pas rester toute la journée assise devant ton cahier à ne rien faire.

SOPHIE. – Il le faut bien, puisque j'en ai trop à écrire et à apprendre par coeur.

VALENTINE. – Écoute, fais-moi voir ce que ta maîtresse t'a laissé à faire.

SOPHIE. – Tiens, regarde. Dix grandes lignes à apprendre par coeur, et puis il faut que je les écrive d'une écriture soignée. Et encore des chiffres auxquels je ne comprends rien.

VALENTINE. – Tu trouves que c'est beaucoup? Moi, qui ai sept ans, comme toi, on m'en donne bien plus, et je le fais pourtant. Montre-moi ce que tu dois apprendre par coeur.

Si j'étais roi, disait Gros-Jean à Pierre,
Si j'étais roi, voici ce que je ferais, moi:

J’aurais un cheval avec deux panaches
Pour mieux garder mes moutons et mes vaches,
Si j’étais roi, si j’étais roi.

Si j’étais roi, lui répondit Gros-Pierre
Si j’étais roi, voici ce que je ferais, moi:
J’adoucirais le sort de mon vieux père,
Je donnerais du pain blanc à ma mère,
Si j’étais roi, si j’étais roi.

VALENTINE, *lisant*. – «C’est très joli, cela, et très amusant à apprendre; moi, on me donne des choses bien plus ennuyeuses et difficiles, car je n’y comprends rien. Essaye, tu vas voir comme tu le sauras vite.»

SOPHIE. – Non, je ne veux pas; je ne le saurais jamais.

VALENTINE. – Je t’en prie, Sophie, essaye un peu. Je t’aiderai, veux-tu? Je te ferai répéter. Commence... «Si j’étais roi...»

SOPHIE. – Et à quoi cela m’avancera-t-il de le savoir, puisque je dois encore l’écrire après?

VALENTINE. – Cela t’avancera beaucoup, car, à mesure que tu sauras une phrase, tu l’écriras, ce qui fait que tu ne l’oublieras plus.

SOPHIE. – Comment? Je ne sais pas faire cela.

VALENTINE. – Tu vas voir. Commençons... «Si j’étais roi...» Répète donc: «Si j’étais roi...»

SOPHIE. – «Si j’étais roi...» Et puis?

VALENTINE. – À présent, écris: «Si j’étais roi»**.** Fais attention, écris bien; ce n’est pas long, trois mots.

SOPHIE, écrivant. – Là! c’est fait. Et après? Que faut-il faire?

VALENTINE. – Répète: «Disait Gros-Jean à Pierre...»

SOPHIE. – «Disait Gros-Jean à Pierre...» Et puis?

VALENTINE. – Eh bien! écris sur ton cahier.

SOPHIE. – Quoi?

VALENTINE. – Mais ce que tu viens de dire: «Disait Gros-Jean à Pierre.»

Sophie écrit. Valentine continue de lui dicter sa leçon, phrase par phrase, avec une patience d'autant plus méritoire que Sophie faisait exprès comme si elle ne comprenait pas, et redemandait sans cesse: «Et puis? – Et après? – Que faut-il faire?»

Valentine fut plusieurs fois sur le point de jeter le livre, de dire à Sophie qu'elle faisait la bête; mais elle réprima si bien son impatience, que Sophie ne s'en aperçut pas. À mesure qu'elle avançait la leçon, grâce à sa bonne petite cousine, Sophie sentait son humeur se dissiper; elle reprenait courage, et tout était fini qu'elle demandait encore: «Et puis?»

— Et puis rien! répondit Valentine triomphante. C'est fini, tu as tout écrit.

— Fini? dit Sophie avec surprise. Je croyais que ce serait bien plus long.

— Tu vois que je te disais vrai. Tu as la bonne manière à présent, et tu feras tes leçons bien plus facilement. Voyons maintenant si tu la sais.

Sophie commença, continua et termina sans s'arrêter, sans hésiter un instant.

«Merci, bonne Valentine, s'écria-t-elle en l'embrassant; c'est toi qui m'as sauvée d'un ennui! ah! d'un ennui qui me faisait pleurer.»

VALENTINE, *souriant*. – Pleurer... un peu par humeur plus que par chagrin, n'est-ce pas, Sophie?

— C'est vrai, dit Sophie en rougissant; j'étais si en colère contre ma maîtresse que, sans toi, je n'aurais rien fait du tout.

VALENTINE. – Et que serait-il arrivé?

SOPHIE. – Je n'en sais rien, moi.

VALENTINE. – Mais moi je le sais; tu te serais ennuyée et fâchée de plus en plus jusqu'au retour de ta maîtresse; elle t'aurait grondée, tu aurais répondu avec humeur; elle serait allée se plaindre à ma tante, qui t'aurait grondée...

SOPHIE. – Et mise en pénitence, bien sûr.

VALENTINE. – Tu vois combien tu te serais rendue malheureuse; et à présent, au contraire, comme tu es gaie et contente.

SOPHIE. – C'est encore vrai; une autre fois je ferai comme tu m'as montré, et c'est ce que je ne savais pas... Mais j'ai encore quelque chose à faire. Regarde comme c'est difficile. je n'y comprends rien.

VALENTINE. – «Sophie a trouvé 2 noix dans un coin, 4 dans son panier, 3 dans sa poche et 5 dans le tiroir de sa table. Son petit frère lui en rend 2; une souris lui en emporte 1; le petit chat en fait rouler 2 dans le feu. Combien lui en reste-t-il?»

SOPHIE. – Comment veux-tu que je devine, au milieu de tous ces chiffres, ce qui reste de noix.

VALENTINE. – C'est très facile, tu vas voir. Voyons d'abord combien tu as trouvé de noix. Écris: 2,...

4,... 3,... 5. Combien cela fait-il?

SOPHIE. – Cela fait: 2, 4, 3, 5. Deux mille quatre cent trente-cinq.

Valentine la regarde avec surprise, prend le cahier et éclate de rire. Sophie commence à se fâcher.

SOPHIE. – Que trouves-tu de si drôle? j'ai écrit comme tu me l'as dit.

VALENTINE, *riant*. – Tu as mis les chiffres à côté les uns des autres.

SOPHIE, *piquée*. – Et comment veux-tu que je les mette?

VALENTINE. – Au-dessous les uns des autres! Comme cela:

2
4
3
5

SOPHIE. – Et qu'est-ce que cela fera?

VALENTINE. – Cela fera 2 et 4 font 6, et 3 font 9, et 5 font 14.

SOPHIE. – Ah! c'est vrai! tu as raison! J'avais oublié.

VALENTINE. – C'est donc 14 noix que tu as.

SOPHIE. – C'est-à-dire que je voudrais avoir, et que je n'ai pas.

VALENTINE. – Tu vois bien que c'est une leçon pour t'apprendre à compter. À présent, compte combien on t'a pris de noix.

Sophie écrit:

2
1
2

«Cela fait,... cela fait... Attends... 2 et 1, 3, puis 2, cela fait 5.»

VALENTINE. – Très bien; à présent, écris 14, et 5 au-dessous:

14
5

Très bien; combien reste-t-il?... Il reste 9. Tu vois comme c'est facile.

SOPHIE. – C'est vrai! Comme tu as vite fait cela! je ne l'aurais jamais trouvé. Ma maîtresse ne m'explique rien d'avance.

VALENTINE. – Comment s'appelle-t-elle?

SOPHIE. – C'est une Anglaise; elle s'appelle miss Albion.

VALENTINE. – Moi, j'ai une Française excellente, Mlle Frichon.

SOPHIE. – Je voudrais bien que maman me la donnât, je n'aime pas les Anglais, et jamais je n'apprendrai l'anglais; j'aimerais mieux savoir l'allemand, comme toi.

VALENTINE. – C'est que j'ai une bonne allemande; voilà pourquoi je le sais si bien. Demande à ma tante de te donner une bonne allemande.

SOPHIE. – Je tâcherai de faire renvoyer miss Albion.

VALENTINE. – Comment ferais-tu?

SOPHIE. – Je n'apprendrai rien; je ne saurai rien; alors on croira que c'est la faute de miss Albion.

VALENTINE. – Oh! ce serait mal, Sophie; ne fais pas cela, c'est toi qui en serais punie; tu penses bien que miss Albion se plaindrait de toi; tu serais en pénitence et tu te ferais un mauvais coeur en faisant du mal.

— C'est vrai, répondit Sophie en soupirant; c'est pourtant bien ennuyeux d'apprendre l'anglais.

Tout en causant, les cousines rangeaient les livres et les cahiers. Valentine acheva de convaincre Sophie qu'elle devait se soumettre à la volonté de sa maman, faire les devoirs que lui donnait miss Albion, et même apprendre l'anglais. Malgré sa bonne volonté, Sophie ne faisait pas beaucoup de progrès, ni en écriture, ni en calcul, et surtout en anglais; au bout d'un an elle ne pouvait ni causer en anglais, ni comprendre facilement ce qu'elle lisait; il en était de même pour le reste.

Un jour, jour de triomphe, miss Albion dit à Sophie en s'en allant:

«Je vous dis adieu pour tout à fait, miss Sophie, car je pars pour la Grande-Bretagne et je ne reviendrai plus.»

Sophie poussa un cri de joie, que miss Albion prit pour un cri de désespoir; elle en fut très flattée et raconta partout que «cette bonne petite miss Sophie aimait tant elle, que lorsqu'elle s'est séparée, la petite avait presque tombé de douleur».

La maman de Sophie lui donna pour maîtresse Mlle Frichon, et, à partir de ce jour, Sophie fit de tels progrès, qu'elle rattrapa bientôt sa cousine Valentine. Enfin, le dernier voeu de Sophie fut comblé quand sa maman lui annonça qu'elle allait avoir une bonne allemande, la soeur de celle de Valentine. Sophie fut si contente qu'elle se mit à sauter dans le salon sans regarder où elle allait, et qu'elle renversa une table sur laquelle étaient une lampe et un verre d'eau sucrée; l'huile et l'eau se répandirent sur le tapis; la maman cria, le papa gronda, et Sophie se sauva dans sa chambre, où elle trouva la bonne qui venait d'arriver.

VII - Mina

Mina, (c'était le nom de la nouvelle bonne de Sophie), ne savait pas du tout le français, ce qui obligea Sophie et ses frères à apprendre beaucoup de mots allemands; ils firent des progrès si rapides qu'au bout de deux mois ils furent en état, non seulement de comprendre ce que leur disait Mina, mais de lui demander en allemand tout ce qui était nécessaire à leur vie habituelle. Léonce était devenu bon, de méchant qu'il avait été; mais il lui était resté un peu de malice et du goût pour la taquinerie.

Un jour il y avait plusieurs enfants chez Mme de Chattemur: ils jouaient à se costumer de différentes façons; ils avaient la permission de prendre des robes, châles, manteaux, bonnets, etc., de Mme de Chattemur, qui aidait même à les déguiser. Quand ils étaient habillés, ils allaient se faire voir au salon; quelquefois ils y jouaient une charade.

La bonne et la maman achevaient de déguiser Sophie en garde-malade.

«Une serviette sur le bras, dit Mme de Chattemur; Mina, donnez-moi une serviette.

— Que demande madame? Je n'ai pas compris, dit Mina en allemand à Léonce.

— Elle demande un vase de nuit, répondit-il de même.

— Oh! est-ce possible, monsieur Léonce?

— C'est très vrai, et vous devez l'apporter au salon, car Sophie va faire la garde-malade de Valentine, et il lui faut un vase de nuit.»

Mina sortit avec quelque répugnance. En attendant son retour, qui se faisait attendre, Sophie et Valentine entrèrent au salon; leur apparition, l'une en garde-malade et l'autre en malade coiffée d'un bonnet de coton, vêtue d'une veste de chasse faisant robe de chambre, provoqua un accès de rire au salon. La gaieté redoubla quand la porte en face s'ouvrit presque en même temps et fit voir Mina, troublée et rougissante, qui arrivait avec son vase à la main et se dirigeait vers Sophie.

«Je n'en veux pas! je n'en veux pas!» criait Sophie en riant et en se sauvant.

Mina, rouge et embarrassée, la poursuivait sans parler; ne pouvant lui faire accepter son meuble, elle le présenta à Valentine. Les rires redoublèrent ainsi que l'embarras de Mina, qui expliquait en allemand à M. de Chattemur qu'elle exécutait un ordre de sa maîtresse. Personne ne comprenait le langage de la pauvre fille; on croyait qu'elle jouait un rôle; les enfants riaient à se tordre; Léonce était enchanté du succès de son espièglerie; il se mit à sauter autour de Mina; la malade, la garde-malade et les autres enfants se joignirent à lui, et la pauvre Allemande, entourée, enveloppée, perdit contenance, laissa échapper de ses mains le vase, dont elle ne pouvait se débarrasser, et, le voyant brisé, elle jeta sur Léonce un regard suppliant et se mit à pleurer.

LE PÈRE. – Qu'est-ce? Je crois que Mina pleure; ce n'est donc pas une scène arrangée entre vous?

Léonce, qui ne s'attendait pas du tout à cette fin de comédie et qui croyait ne faire qu'une plaisanterie innocente, fut très peiné du chagrin de Mina, et, s'approchant d'elle, il lui expliqua en allemand que ce n'était qu'une plaisanterie; que sa maman n'avait pas demandé un vase de nuit, mais une serviette, et que c'était lui qui avait voulu un peu égayer le jeu. Il fit en français la même explication à son papa.

LÉONCE. – Je suis bien fâchée, je vous assure, papa, que la pauvre Mina s'afflige pour une chose si

simple; si j'avais cru devoir la chagriner, je ne l'aurais certainement pas fait.

M. DE CHATTEMUR. – Si Mina était chez vous depuis longtemps, mon ami, elle n'eût pas été timide et honteuse comme elle l'est maintenant. N'oublie pas qu'il y a toujours à faire une grande différence entre un domestique ancien, sûr de la bonne opinion et de l'affection de ses maîtres, et un domestique nouveau, qui ne sait pas s'il plaît ou déplaît. Je parie qu'elle est inquiète, qu'elle croit que nous prenons sa mésaventure pour un manque de respect.

Quand Léonce, se tournant vers Mina, se mit à la questionner, elle lui dit effectivement qu'il la ferait gronder.

«Votre papa et ces messieurs et dames vont me croire bien hardie, monsieur Léonce, et ils prendront mauvaise opinion de moi; cela m'est très pénible.»

LÉONCE. – Mais non, ma bonne Mina; je viens d'expliquer à tout le monde que c'est ma faute, que c'est moi qui vous ai fait accroire que maman vous ordonnait d'apporter ce pot pour la comédie de Sophie, et papa m'a dit que j'avais eu tort et qu'il fallait vous rassurer, parce qu'ils savent tous que c'est moi qui vous ai fait une mauvaise plaisanterie.

— Merci bien, monsieur Léonce; je suis tranquille à présent.

Mina fit quelques révérences d'excuses et de remerciements, et s'en alla emportant les débris du vase, que les enfants l'avaient aidée à ramasser.

SOPHIE. – Pourquoi as-tu dit cela à Mina, Léonce? C'est méchant.

LÉONCE. – Je t'assure que j'en suis bien fâchée et que je ne croyais pas lui faire de la peine. Avoue qu'elle est un peu sotte de s'être mise à pleurer.

VALENTINE. – Non, monsieur, elle n'est pas sotte du tout; cela prouve, au contraire, qu'elle a beaucoup d'esprit.

LÉONCE. – Comment cela? Je ne comprends pas.

VALENTINE. – Voilà! Toi tu ne comprends pas, et Mina a tout de suite compris qu'elle avait l'air de se moquer des personnes du salon, et, comme elle est très bonne et très polie, elle a été peinée. Et toi, tu es un méchant.

LÉONCE. – Laisse-moi donc tranquille! Je ne l'ai pas fait par méchanceté, et je ne suis plus méchant.

VALENTINE. – Alors tu es bête.

LÉONCE, *réfléchissant.* – Cela, c'est possible. Je ne dis pas non. Mais... j'aime encore mieux être bête que méchant. Quand j'étais méchant, je me sentais le coeur mal à l'aise, jamais content. Quand j'ai fait une bêtise, je suis fâché d'avoir fait de la peine; mais ce n'est pas la même chose... Je ne sais pas comment expliquer cela.

VALENTINE. – Mon pauvre Léonce, tu es bon et tu n'es ni méchant ni bête; j'étais un peu en colère contre toi d'avoir fait pleurer Mina, qui est la soeur de ma bonne, que j'aime beaucoup; pardonne-moi et

embrasse-moi.

Léonce et Valentine s'embrassèrent bien tendrement. Le papa de Valentine, qui les avait écoutés, appela Léonce.

— Veux-tu que je t'explique, mon ami, ce que tu ne pouvais pas comprendre tout à l'heure?

LÉONCE. – Oh oui! mon oncle, je vous en prie.

M. DE RÉGIS. – Quand tu as fait de la peine à quelqu'un sans le vouloir, ton coeur souffre parce qu'il est bon, mais ta conscience reste tranquille.

VALENTINE. – Quelle différence y a-t-il, papa, entre le coeur et la conscience? Où est la conscience? Est-ce qu'elle est près du coeur?

M. DE RÉGIS. – La différence, mon enfant, c'est qu'avec le coeur nous aimons, nous nous affligeons, nous nous réjouissons; et avec la conscience nous sentons que nous faisons mal ou bien, nous sentons que nous avons mérité une punition et que nous l'aurons. Et c'est pourquoi, Léonce, tu avais ce malaise, cette tristesse qui te rendait malheureux quand tu étais méchant.

LÉONCE. – Ah! je comprends, je comprends. Je peux raccommoder le chagrin que j'ai fait, et je ne peux pas empêcher la punition que j'ai méritée.

M. DE RÉGIS. – Précisément; tu as très bien compris.

VALENTINE. – Papa, vous ne m'avez pas dit où est la conscience. Je ne la sens nulle part.

M. DE RÉGIS. – C'est qu'elle n'est nulle part. C'est une pensée; tu ne peux pas voir ni toucher tes pensées.

VALENTINE, *bas à Sophie*. – Dis donc, Sophie, est-ce que tu comprends?

SOPHIE, *de même*. – Pas du tout; je n'y comprends rien.

VALENTINE. – Ni moi non plus.

SOPHIE. – Alors allons jouer. Où est donc Arthur? Tiens, le voilà qui dort sur le canapé! Arthur, viens jouer.

VALENTINE. – Il ne bouge pas. Comme il dort bien! Camille, Madeleine, venez voir comme Arthur dort profondément, il n'entend rien.

CAMILLE. – Pauvre petit, il ne faut pas l'éveiller. Comme il est gentil! Envoyons Louis pour appeler Mina, elle le couchera dans son lit. Louis! Où est-il donc?

SOPHIE. – Cherchons-le; il s'est caché probablement.

Les enfants cherchent et appellent Louis de tous côtés; ils ne le trouvent pas.

«Ma tante l'a peut-être renvoyé à la maison», dit Sophie.

CAMILLE. – Peut-être, demandons-lui... Ma tante, nous ne trouvons pas Louis; est-ce que vous l'avez renvoyé pour se coucher?

— Non, dit Mme de Préau; il est caché quelque part.

SOPHIE. – Nous l'avons pourtant cherché partout.

Mme de Préau, un peu inquiète, se leva pour chercher avec les enfants. En entrant dans la chambre à coucher de Mme de Chattemur, elles virent ou plutôt entendirent Follet, son petit chien, aboyer avec crainte et colère près de sa niche, dans laquelle il voulait et n'osait pas entrer.

«Qu'a-t-il donc à aboyer ainsi?» dit Mme de Préau en approchant de cette niche qui était grande et belle, couverte en velours rouge, doublée de taffetas ouaté.

Elle se baissa, vit quelque chose de noir, qu'elle tira; c'était Louis, qui s'était blotti dans cette niche dont il avait entendu ses cousines l'appeler. Follet l'avait trahi.

MADAME DE PRÉAU. – Voilà un quart d'heure que tes cousines te cherchent, Louis; pourquoi ne répondais-tu pas?

LOUIS. – Je voulais leur faire croire que j'étais perdu; sans ce petit imbécile de Follet, elles ne m'auraient jamais trouvé.

MADAME DE PRÉAU. – Tu ne penses donc pas que j'aurais été bien plus inquiète que je ne l'ai été, et que j'aurais eu un chagrin affreux de ne pas te trouver?

LOUIS. – Vraiment, maman, vous étiez inquiète? Pourquoi puisque j'étais dans cette niche, où on est si bien?

MADAME DE PRÉAU. – Mais nous ne le savions pas! Je craignais que tu ne te fusses échappé, sauvé dans la rue, et je ne sais quoi encore.

LOUIS. – Pardon, maman, je suis bien fâché; je ne croyais pas vous faire de la peine.

MADAME DE PRÉAU. – Une autre fois, quand tu verras qu'on te cherche depuis longtemps et avec inquiétude, sors de ta cachette ou réponds. On ne sera plus inquiet.

Louis le promit; pendant ce temps Mina avait trouvé Arthur endormi sur le canapé et l'avait emporté, déshabillé et couché sans qu'il se fût éveillé. Il était assez tard; on emmena les enfants qui restaient; Sophie et Léonce allèrent aussi se coucher. C'est ainsi que finit cette soirée amusante.

VIII - La campagne. Les marrons.

Vers le milieu de l'été, Mme de Rouville avait réuni chez elle une grande partie de sa famille; les enfants étaient nombreux et profitaient des plaisirs innocents qu'offre la campagne en toutes saisons.

«Venez vite, venez tous chercher et ramasser des marrons! criait Jacques à ses cousins et cousines assis en rond autour d'un tas de fleurs, qu'ils effeuillaient et mettaient dans des paniers pour une procession qui devait avoir lieu le lendemain au village. Dépêchez-vous, tout le monde va partir.»

HENRIETTE. – Qui donc, tout le monde?

JACQUES. – Les gens de la ferme; on va grimper dans les marronniers, secouer les branches; les marrons tomberont, nous les ramasserons; et puis on s'assoira sous les arbres, on mangera du pain et du fromage, on boira du cidre.

— Nous arrivons, nous arrivons! crièrent les enfants tous ensemble en se levant précipitamment.

— Et les fleurs? Et la procession? dit Camille d'un air consterné.

— Nous reviendrons plus tard; nous aurons le temps! crièrent les enfants en se sauvant.

Camille resta seule avec les fleurs éparses devant elle.

«Ils sont jeunes, dit-elle en soupirant, plus jeunes que moi. Ils aiment à s'amuser; c'est bien naturel!»

Et la bonne petite Camille ramassa les fleurs, les remit dans les paniers renversés sur l'herbe, et continua à les effeuiller et à remplir les paniers.

«Là, plus de fleurs à effeuiller; les paniers sont pleins jusqu'au bord; voyons si nous avons chacun le nôtre.»

Et Camille se mit à nommer les enfants et à mettre dans chaque panier les papiers qui portaient leur nom.

«Madeleine,... Élisabeth,... Henriette,... Marie-Thérèse,... Marguerite,... Léonce,... Arthur,... Louis,... Jacques,... Valentine,... Armand,... Sophie,... Paul,... Pierre,... Henri,... Gaston... Ah! il n'y en a pas pour moi. Voici pourtant le papier avec mon nom... Je pourrais bien le mettre à la place de celui de Paul; il est si petit, qu'il se contentera d'un sac, d'un mouchoir... Non, ce ne serait pas bien, ce serait égoïste; ce pauvre petit, il ne peut pas se défendre, lui... Il pleurerait peut-être... Et moi qui suis grande, je peux bien ne pas avoir de panier... Au lieu de marcher avec les enfants de la procession qui jettent des fleurs, je marcherai près de maman... C'est tout de même dommage, ajouta-t-elle en soupirant... J'aurais tant aimé à jeter des fleurs au bon Dieu... Si je changeais le papier? Allons, allons, pas de faiblesse, pas d'égoïsme. Adieu les fleurs! adieu les paniers! je ne veux plus vous voir, vous me tentez trop.»

Et, courant à la maison, elle appela sa bonne:

«Ma bonne, ma bonne, voilà tous les paniers de fleurs pour demain, là-bas, sur l'herbe; veux-tu les porter dans nos chambres? Les noms sont dans chaque panier.»

Et Camille courut rejoindre ses cousins et cousines; elle arriva au milieu de rires et de cris joyeux. Des gamins étaient montés dans les marronniers; avec leurs sabots ou des bâtons ils faisaient tomber une pluie de marrons; ceux qui étaient dessous en recevaient sur le dos, sur la tête.

«Arrêtez, arrêtez! criaient-ils; ça pique!

— Gare là-dessous!» criaient les gamins en secouant les branches de plus belle.

Dans les moments d'intervalle, on se précipitait pour ramasser le plus de marrons possible; chacun avait son tas. Lorsque Camille arriva, il y en avait quelques-uns très gros, d'autres tout petits; c'étaient ceux des quatre plus jeunes enfants, Paul, Gaston, Armand et Marie-Thérèse. Ils étaient tous quatre près de leurs tas, et les regardaient avec tristesse.

«Regarde, Camille, comme nous en avons peu; c'est parce que nous sommes petits; les grands sont plus habiles, ils prennent tout.»

Et pourtant les pauvres petits étaient rouges et tout en sueur, tant ils s'étaient donné de peine pour ramasser leurs misérables petits tas.

CAMILLE. – Attendez, mes petits, reposez-vous pendant que je vais en ramasser pour vous; je vais tâcher de vous faire de gros tas comme les autres.

— Vrai, vrai? s'écria Gaston.

— Merci, merci, bonne Camille! s'écrièrent-ils en choeur.

Camille se mit à l'ouvrage avec un zèle qui fit peur aux autres.

JACQUES. – Tu vas trop vite, Camille; tu ramasses tout.

LOUIS. – Tu vas avoir un tas plus gros que les nôtres, quoique tu sois arrivée longtemps après nous.

HENRIETTE. – Camille, prends garde, on secoue les arbres.

CAMILLE. – Ça ne fait rien, mon chapeau me garantit la tête.

Et, pendant que les autres se sauvaient, Camille ramassait toujours. Quand son tablier était plein, elle le vidait sur les marrons des quatre plus jeunes, qui sautaient autour de leurs tas à mesure qu'ils grossissaient.

Mais Camille avait beau se dépêcher, se mettre en nage; elle ne pouvait pas fournir assez de marrons pour rendre les quatre tas aussi gros que les autres, qui avaient chacun leurs ouvriers. L'exemple de Camille avait donné aux enfants l'envie de faire comme elle; tous s'étaient mis à ramasser les marrons avec ardeur admirable: les tas grossissaient à vue d'oeil; ceux des quatre petits augmentaient aussi, mais pas autant.

«Pauvre Camille, tu es fatiguée, dit Gaston en l'arrêtant, pour l'empêcher de continuer sa besogne.

— Repose-toi, pauvre Camille, dit le petit Armand.

— Oui, oui, repose-toi», dirent Paul et Valentine.

CAMILLE. – Mais vos tas ne sont pas assez gros, mes pauvres petits.

MARIE-THÉRÈSE. – Ça ne fait rien; il y en a bien assez à présent; je ne veux pas que tu te fatigues davantage.

ARMAND. – Comme tu es lasse, Camille! comme tu es rouge!

PAUL. – Et comme tu sues!

— Qui est-ce qui veut faire cuire des marrons, s'écria Élisabeth.

— Moi, moi! répondirent les autres tout d'une voix.

ÉLISABETH. – Venez alors chercher du bois mort.

Tous coururent dans le bois, le long des haies, ramasser des branches sèches.

«C'est bon, c'est bon, dit Camille en riant; nous allons avancer notre ouvrage pendant ce temps. Dites donc, petits garçons, cria-t-elle aux gamins qui étaient montés dans les arbres, voulez-vous m'aider à ramasser des marrons? Vous en aurez chacun douze pour votre peine.

— Certainement, mam'selle, et de grand coeur»**,** répondirent les gamins en dégringolant lestement jusqu'à terre.

Ils étaient huit, et ils étaient tous à l'oeuvre. Comme ils étaient très reposés, l'ouvrage marcha vite, et en quelques minutes il y eut tant de marrons que les tas des quatre petits se trouvèrent plus gros que ceux des grands. Les petits étaient enchantés; ils couraient d'un tas à l'autre pour juger de la grosseur; ils les mesuraient avec de petits bâtons.

ARMAND. – Tiens, Marie-Thérèse, vois le mien comme il est gros.

MARIE-THÉRÈSE. – Et le mien, regarde, aussi gros que celui de Léonce.

PAUL. – Et moi, regarde comme j'en ai; gros comme moi.

GASTON. – Moi aussi, j'en ai une montagne.

ARMAND. – Et celui de Camille, où est-il?

CAMILLE. – Je n'en ai pas, moi; je suis arrivée trop tard.

MARGUERITE. – Comment, trop tard? C'est toi qui as fait les nôtres, qui sont si gros.

CAMILLE. – Mais c'est pour vous aider, parce que vous êtes trop petits pour en ramasser beaucoup.

GASTON. – Non, non, je ne veux pas du mien si tu n'en as pas, il sera pour toi.

ARMAND. – Et le mien aussi; prends-le, ma bonne Camille!

MARIE-THÉRÈSE. – Et moi aussi, je vais t'en donner des miens.

PAUL. – Prends, prends, Camille, mon tas; attends seulement que j'en mette plein mes poches... et puis dans mon chapeau,... et puis dans mon mouchoir,... et puis... où donc encore?

Et, tout en parlant, Paul bourrait ses poches et se dépêchait de remplir chapeau et mouchoir.

CAMILLE, *riant*. – Garde tout, mon pauvre petit. Tout est pour toi; je n'en veux pas, je t'assure. Je vous remercie tous, mes chers petits; vous êtes bien gentils. Quand vous en aurez de cuits, si vous voulez m'en donner chacun deux, je serai bien contente.

PAUL. – Je crois bien; tant que tu en voudras; tout si tu veux.

Camille aperçut les huit gamins qui attendaient la récompense promise.

CAMILLE. – Je vous oubliais, mes petits; tenez, voici votre part à chacun.

Camille prit de chaque tas de quoi payer deux petits garçons; et, comme il y en avait huit, elle les paya tous avec les quatre tas. Les gamins partirent enchantés. Camille attendait avec ses petits cousins et cousines le retour des plus grands, qu'on entendait dans le bois rire, se culbuter et pousser des cris de joie. Ils apparurent enfin, l'un sortant d'un fossé, l'autre passant au-dessus d'une haie, le troisième se glissant entre deux arbres, et tous portant une charge de bois sur la tête ou sur le dos.

Ils jetèrent leur bois auprès de leur tas de marrons, et se rassemblèrent autour pour voir s'il y en avait assez.

MADELEINE. – N'en faudrait-il pas encore, Léonce?

LÉONCE. – Il y en a bien assez, Madeleine; sois tranquille, nous avons de quoi faire un feu magnifique.

ÉLISABETH. – Tiens, c'est toi, Camille? Que fais-tu là? Tu as l'air fatiguée?

PAUL. – Je crois bien qu'elle est fatiguée, cette bonne Camille; elle s'est donné tant de mal pour nous faire plaisir; elle nous a ramassé à tous les quatre une telle quantité de marrons, qu'elle n'en peut plus.

ARTHUR. – C'est vrai! Quels énormes tas!

LOUIS. – Ils sont plus gros que les nôtres!

HENRIETTE. – Et quels beaux marrons!

JACQUES. – Lequel est le tas de Camille?

CAMILLE. – Je n'en ai pas; je n'en ai pas besoin.

JACQUES. – Tu en as aussi besoin que nous.

CAMILLE. – Les petits m'ont promis de m'en donner quand ils seraient cuits.

JACQUES. – Combien?

LES QUATRE PETITS, *ensemble*. – Deux chacun; cela fait beaucoup.

JACQUES, *avec indignation*. – Mais c'est abominable! Comment, la pauvre Camille s'est éreintée à vous ramasser vos marrons, et vous ne lui en donnez que deux!

ARMAND. – Je te conseille de crier, toi qui n'en donnes pas un, non plus que les autres grands.

JACQUES. – Je n'en donne pas, parce que je ne savais pas que Camille travaillait pour vous, au lieu de travailler pour elle. À présent que je le sais, je lui donnerai la moitié de mon tas.

— Nous aussi! s'écrièrent les autres.

GASTON. – Non, Camille prendra les nôtres. Nous te les avons offerts les premiers, et avant que Jacques fût revenu, tu sais bien, Camille.

CAMILLE. – Vous êtes tous bien bons, mes amis, je vous remercie; savez-vous ce qu'il faut faire? Mettons tous nos marrons ensemble, et partageons-les également.

ÉLISABETH. – C'est cela! voilà une bonne idée!

HENRIETTE. – Quelle montagne cela va faire!

VALENTINE. – Écoutez! ce sera long à partager; avant de commencer, allumons notre feu pour faire cuire les marrons que nous allons manger.

LÉONCE. – Allumons, allumons! il nous faut des allumettes!

LOUIS. – Arrangeons d'abord le bois: tout est jeté au travers de l'herbe; il faut faire un petit bûcher.

MADELEINE. – Mais comment les marrons cuiront-ils dans la flamme? Ils brûleront.

ÉLISABETH. – Et ils éclateront et nous sauteront à la figure.

SOPHIE. – J'ai une idée! Creusons un trou dans la terre; mettons du bois au fond, puis un peu de terre, puis les marrons, puis encore du bois en grande quantité. Comme ça, les marrons cuiront tout doucement, comme s'ils étaient sous la cendre.

Les enfants, enchantés de l'idée de Sophie, se mirent à creuser avec des bâtons, avec leurs couteaux, avec leurs doigts même; et bientôt le trou fut fait. Ils y mirent de petits morceaux de bois, puis ils placèrent les marrons.

«Arrêtez! leur cria Camille; avez-vous fendu les marrons avant de les mettre dans le trou?»

ARTHUR. – À quoi bon les fendre?

CAMILLE. – Si vous ne les fendez pas, ils sauteront et vous brûleront.

LÉONCE. – C'est impossible, puisque nous mettons par-dessus de la terre et une montagne de bois. Est-ce qu'une montagne peut sauter?

CAMILLE. – Elle sautera très bien, et plus haut que toi.

SOPHIE. – Non, non, ce sont des sottises; rien ne sautera; laissez-moi faire et n'ayez pas peur.

JACQUES. – Tout de même, je ne resterai pas à côté; je crois que Camille a raison.

VALENTINE. – Je m'en irai avec toi. C'est plus sûr.

MARGUERITE. – Je me mettrai près de Camille. J'ai peur.

— Et moi aussi, dirent les autres, qui commençaient à craindre que l'invention de Sophie ne fût pas excellente.

PAUL. – Où irons-nous? À la maison?

— Non, pas si loin, répondit Camille en riant; seulement un peu en arrière.

Léonce avait été chercher des allumettes; tout était prêt; il fit partir l'allumette, alluma les feuilles sèches qui tenaient aux branches mortes; en deux minutes le bois fut en feu. Camille avait emmené les enfants à vingt pas plus loin; tous l'avaient suivie; Sophie même s'était éloignée tout en riant de leurs terreurs. Le feu brûlait, le bois se consumait, rien ne sautait. Sophie commençait à triompher.

«Je t'avais bien dit qu'il n'y avait pas de danger.»

CAMILLE. – Attends encore; les marrons ne sauteront que lorsqu'ils seront assez échauffés pour que la peau éclate en se fendant.

SOPHIE. – Mais tu vois bien que le feu va bientôt s'éteindre.

JACQUES. – Je crois vraiment que nous pouvons...

Jacques n'eut pas le temps de finir sa phrase; une forte explosion se fit entendre, et l'on vit les marrons, les cendres, les petits restes de bois enflammés sauter et se répandre dans toutes les directions et à une distance assez grande du foyer pour faire fuir les enfants plus loin encore.

«Camille avait raison, dit Jacques quand l'émotion fut un peu calmée.»

SOPHIE. – C'est incroyable que des marrons puissent lancer si loin le feu et les cendres! Je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais pas vu.

HENRIETTE. – C'est bien heureux que Camille nous ait prévenus. Nous aurions tous été brûlés vifs, grâce à l'heureuse idée de Sophie.

SOPHIE. – Quelle bêtise! brûlés vifs! Nous aurions eu de la cendre dans la figure, voilà tout!

ÉLISABETH. – De la cendre dans la figure, dans les yeux, des charbons brûlants sur nos robes, qui auraient pris feu.

SOPHIE. – Eh bien, nous nous serions roulées sur l'herbe! Ce n'est pas difficile!

CAMILLE, *gaiement*. – Mais il vaut encore mieux que nous n'ayons eu ni cendres, ni charbons enflammés. Le bon Dieu nous a préservés aujourd'hui comme toujours: Je l'en remercie de tout mon coeur.

ARMAND. – Et nos marrons! Nous n'en avons pas, tout de même.

PAUL. – Je voudrais bien en manger, moi.

LOUIS. – Comment donc faire?

CAMILLE. – Savez-vous ce qu'il faut faire? Allons chercher nos brouettes et notre charrette, mettons nos marrons dedans, et ramenons tout à la maison; le cuisinier nous en fera cuire tant que nous en voudrons.

MADELEINE. – Oui, oui, allons! Que chacun prenne sa brouette; Camille, Pierre et Léonce amèneront la charrette.

Ils partirent tous, à qui courrait le plus vite; les quatre petits restaient en arrière, malgré leurs efforts. Camille, toujours bonne et attentive, les voyant se dépêcher, se presser sans pouvoir arriver, retourna sur ses pas.

«N'allons pas plus loin, mes chers petits; attendons-les; il faudra bien qu'ils repassent par ici.

— C'est vrai! Ah! que je suis fatigué!» dit Gaston en se laissant tomber à terre.

Paul, Armand et Marie-Thérèse s'assirent près de lui et de Camille. Ils attendirent, attendirent longtemps: personne ne revenait. Camille commença à trouver le temps un peu long; les petits s'ennuyaient, ils demandaient à rentrer.

«Rentrons», dit Camille.

Ils se levèrent et se dirigèrent à pas lents vers la maison. Tout était tranquille quand ils arrivèrent; on n'entendait, on ne voyait personne. Camille demanda au cuisinier s'il n'avait pas vu ses cousins et cousines.

«Oui, mademoiselle, ils sont revenus il y a déjà quelque temps; ils ont mangé des marrons que j'avais pour eux et que je venais de faire cuire, et...

— Et nous? Et nous?» s'écrièrent les quatre petits.

TRANCHANT. – En voulez-vous, messieurs et mesdemoiselles? En voici tant que vous en voudrez.

Et il leur présenta une grande jatte pleine de marrons tout chauds, ce qui les consola de leur longue attente et de leur ennui. Camille en mangea avec eux; ils en mirent dans leurs poches.

CAMILLE. – Où sont-ils allés? Savez-vous, Tranchant?

TRANCHANT. – Dans le potager, mademoiselle, pour cueillir le raisin.

LES PETITS. – Allons-y aussi; Camille, viens au potager, je t'en prie. Ce sera bon, du raisin après des marrons.

Camille les mena au potager, où ils trouvèrent les cousins et cousines montés aux échelles et cueillant les grappes de raisin, qu'ils mettaient dans des paniers.

CAMILLE. – C'est joli de nous abandonner comme vous l'avez fait! Nous vous attendions là-bas, pensant que vous deviez revenir.

— Comment, vous étiez restés en arrière à nous attendre! dit Élisabeth. Pauvres malheureux! nous ne le savions pas.

JACQUES. – Et vous n'avez pas eu de marrons?

CAMILLE. – Si fait, le cuisinier vient de nous en donner.

JACQUES. – Prends ma place pour cueillir du raisin, c'est très amusant.

Et Jacques descendit de l'échelle, tenant son panier de raisin, qu'il offrit à Camille; elle en prit une grappe; ensuite les petits se jetèrent dessus et en prirent tant que leurs petites mains pouvaient en tenir.

CAMILLE. – Mon petit Jacques, veux-tu me rendre le service d'appeler les bonnes? Je suis fatiguée de garder les enfants.

Jacques posa son panier à terre, et courut chercher les bonnes, qui délivrèrent Camille de sa charge. Chacun des enfants vint offrir du raisin à Camille, qui prit un grappillon à chacun.

«Et nos marrons, dit-elle, que vont-ils devenir?»

LÉONCE. – On les a envoyé chercher avec une charrette, et on nous les mettra dans les coins du hangar.

MARGUERITE. – Ce sera très commode; nous en prendrons quand nous voudrons.

HENRIETTE. – Et nos fleurs, où sont-elles? Tout a disparu! fleurs, paniers, tout.

CAMILLE. – C'est moi qui les ai rangés après avoir effeuillé les fleurs et rempli chaque panier.

ÉLISABETH. – Merci, Camille; que tu es bonne! C'est pour cela que tu es venue si tard nous rejoindre aux marronniers?

CAMILLE. – Oui, je voulais que ce fût fini pour demain. Les enfants la remercièrent tous, et demandèrent à voir leurs paniers.

«Ils sont dans vos chambres, dit Camille, chacun a le sien avec son nom écrit sur un papier attaché à l'anse du panier.»

IX - La récompense

Le lendemain était la fête du village; on devait faire une procession avec des bannières portées par des petites filles en blanc; Camille devait être à la tête de la procession, comme la plus âgée. Mais comment pouvait-elle sans fleurs et sans panier se mettre en tête des petites filles. C'était elle qui devait donner le signal des temps d'arrêt en jetant des fleurs devant les bannières de la Sainte Vierge. Elle aurait pu faire part de son embarras à ses cousins et cousines, mais elle savait que tous viendraient lui céder leur panier et se priver du plaisir qu'ils attendaient depuis huit jours.

«Et c'est ce que je ne veux pas, se dit-elle, car je sais par moi-même le chagrin qu'ils en auraient. C'est moi qui suis la plus âgée, je dois être la plus raisonnable et savoir me priver pour le plaisir des autres; le bon Dieu saura bien me dédommager de mon sacrifice.»

L'heure avançait pourtant; Camille ne savait comment faire; enfin elle trouva un moyen.

Une demi-heure avant le départ général, elle demanda à sa maman la permission de partir d'avance pour allonger le chemin en passant par le bois et voir un pauvre vieux bonhomme qui était très malade.

«Il vaut mieux y aller au retour de l'office et de la procession, lui répondit sa maman. N'oublie pas que tu as ton panier à emporter; il t'embarrassera pendant une si longue route.»

CAMILLE. – Oh non! maman; on emportera tous les paniers ensemble, et nous les retrouverons à la sacristie.

LA MAMAN. – Camille, ce n'est pas raisonnable; tu ne peux pas aller seule par le bois; il n'y a personne pour t'accompagner.

CAMILLE. – Oh! maman, je vous en prie.

LA MAMAN. – Qu'est-ce qui te prend, de demander avec tant d'insistante une chose si peu raisonnable? Il y a quelque chose là-dessous. Voyons, Camille, avoue-moi la vérité. Pourquoi ne veux-tu pas aller avec tes cousins et cousines?

Camille ne crut pas devoir cacher plus longtemps la vérité à sa maman; elle lui raconta ce qui était arrivé pour les paniers et comment elle avait voulu renoncer à être de la procession.

«Vous m'avouerez, maman, ajouta-t-elle en prenant un air riant, que je ne serai pas bien malheureuse de marcher derrière la procession avec vous, au lieu de marcher en avant; au contraire, ce sera même plus agréable pour moi, car je verrai l'effet qu'ils produiront en lançant leurs fleurs.

— Tu es une excellente petite fille, lui répondit sa maman en l'embrassant, et tu mérites bien la surprise que veulent te faire tes cousins et cousines, et tous les enfants du village.»

CAMILLE. – Quelle surprise, maman? On ne m'a rien dit.

LA MAMAN. – Puisque c'est une surprise, on ne devait te rien dire; mais je suis dans le secret, moi.

CAMILLE. – Et vous l'avez un peu trahi, maman, par bonté pour moi.

LA MAMAN. – C'est vrai! mais je ne pouvais pas et je ne devais pas te laisser dans l'embarras que tu m'as confié et dans la tristesse que je voyais sur ta pauvre figure, ordinairement si gaie. Partons, maintenant, pour rejoindre les autres qui nous attendent.

— Camille! où est donc Camille? criaient les enfants au moment où elle entra.

— Me voici, mes amis; j'arrive avec maman.

ÉLISABETH. – Et ton panier, où est-il? Nous avons chacun le nôtre.

— Je n'en ai pas, dit Camille avec un peu d'hésitation.

— Comment, tu n'en as pas? Il faut que tu en aies un. Va le chercher, dépêche-toi.

— Je n'en ai pas, répéta Camille.

Les enfants la regardèrent avec étonnement.

LA MAMAN. – Camille a trouvé un panier de moins qu'il n'en fallait, mes enfants; comme c'est elle qui les a remplis et marqués pour chacun, elle s'est sacrifiée, selon son habitude; elle s'est privée d'un plaisir pour qu'aucun de vous n'en fût privé.

— Bonne Camille! dirent les enfants les uns après les autres avec un attendrissement visible. Bonne Camille! répétaient-ils.

Tous voulurent lui faire accepter leur panier, comme elle l'avait prévu; elle avait beau refuser, ils la suppliaient avec tant d'instances et, il faut le dire, avec un tel vacarme, une telle importunité, qu'elle ne savait plus auquel entendre. La maman, après avoir ri un instant de leurs clameurs et de leurs sauts, les appela, en disant qu'elle avait un secret à leur confier, et que Camille ne devait pas l'entendre. Ils accoururent tous, et, après avoir écouté ce que Mme de Fleurville avait à leur dire, ils devinrent calmes et tranquilles, souriant avec malice.

MARGUERITE. – C'est vrai, Camille n'a pas besoin de panier.

SOPHIE. – Tais-toi donc, tu parles toujours trop!

MARGUERITE. – Moi! je n'ai rien dit. N'est-ce pas, Camille, que tu ne sais rien?

SOPHIE. – Là! la voilà qui recommence! Tais-toi, je te dis.

JACQUES. – Laisse-la, Sophie; elle n'a rien fait de mal; elle est si petite!

LA MAMAN. – Voyons! pas de disputes. Nous sommes en retard; partons et marchons vite.

Tous se mirent en route pour aller se joindre aux enfants du village, qui attendaient sur la place; ils les trouvèrent rassemblés. Les enfants prirent leur rang pour entrer à l'église. Quand on fut à quelques pas de la porte, on vit paraître le curé, tenant à la main une bannière légère en soie blanche, sur laquelle était peinte une image de la Sainte Vierge; au-dessous était brodé en lettres d'or:

OFFRANDE AFFECTUEUSE DE TOUS LES ENFANTS
ASSISTANT À LA PROCESSION DU 16 OCTOBRE 1861
À MADEMOISELLE CAMILLE DE ROUVILLE,

LA MEILLEURE DE TOUTES.

Le curé s'avança et chercha des yeux Camille, qui, ne portant pas de panier, s'était retirée derrière les enfants et près de sa maman.

«Mademoiselle Camille, dit-il, ayez la bonté de venir recevoir le présent des enfants du village, de vos cousins, cousines et amies, en signe de reconnaissance et d'affection.»

Camille, fort surprise, avança et reçut des mains du curé la jolie bannière, dont il lui fit lire l'inscription. Des larmes de bonheur vinrent mouiller les yeux de Camille; elle se retourna vers les enfants rassemblés.

«Merci, mes amis; mille fois merci. C'est vous qui êtes bons et aimables: c'est moi qui dois être reconnaissante. Quelle bonne et aimable surprise! Merci, monsieur le curé, ajouta-t-elle en se retournant vers lui. Ayez la bonté de bénir la bannière et celle qui la portera.»

Et, s'agenouillant aux pieds du curé avec sa bannière inclinée vers lui, elle reçut sa bénédiction.

Les rangs se reformèrent, Camille marchant en tête de la procession. Chacun admirait la bannière et la charmante petite fille qui la portait avec tant de recueillement. Camille se sentait heureuse, mais pas fière: car elle n'était pas du tout orgueilleuse, et prenait pour un acte de bonté ce qui n'était que la juste récompense de sa propre bonté, de son dévouement et de sa modestie.

Quand la cérémonie fut terminée, Camille demanda au curé la permission d'offrir sa bannière à la Sainte Vierge et de la laisser toujours près de son autel. Le curé y consentit, et Camille alla porter sa jolie bannière près de l'autel de la Sainte Vierge.

VALENTINE. – Pourquoi n'as-tu pas rapporté à la maison le présent que nous t'avons fait? Cette bannière t'aurait fait honneur.

CAMILLE. – Elle m'aurait fait trop d'honneur dans quelque temps, on aurait pu me croire bien meilleure que je ne le suis. Et puis, une bannière doit être dans une église, et pas dans une chambre.

VALENTINE. – Comment fais-tu pour être si bonne? Jamais tu ne te fâches, jamais tu ne te plains de personne.

CAMILLE. – Et de quoi pourrais-je me fâcher? Et de quoi pourrais-je me plaindre? Vous êtes tous si bons avec moi!

VALENTINE. – Pas toujours. Ainsi, quand je t'ai mis de la cire sur ta belle tapisserie, ce n'était pas bon cela?

CAMILLE. – Oh! tu l'as fait par maladresse, pas par méchanceté.

VALENTINE. – Hem! hem! Un peu par méchanceté, parce que tu n'as pas voulu me laisser te couper tes aiguillées de soie. Et lorsque Paul t'a pris et mangé ta part de biscuits?

CAMILLE. – Il est si petit, ce pauvre Paul! Est-ce qu'on peut se fâcher contre lui?

VALENTINE. – Vois-tu, comme tu trouves toujours des raisons pour ne pas accuser!

CAMILLE. – Prends garde que je n'en trouve une pour me fâcher contre toi.

VALENTINE. – Pourquoi? Qu'est-ce que je te fais?

CAMILLE. – Tu cherches à me donner de l'orgueil. C'est mal.

Valentine sourit de ce reproche; elle embrassa ensuite la charmante Camille et alla rejoindre ses amis.

X - La souricière

ARMAND. – Ma bonne, entends-tu ce petit bruit? Qu'est-ce que c'est? Tiens! il recommence.

LA BONNE. – C'est une souris qui grignote dans l'armoire... Quel train elle fait!

ARMAND. – Je voudrais bien la voir, ma bonne. Veux-tu m'ouvrir l'armoire?

LA BONNE. – Mais si je l'ouvre, la souris se sauvera, et vous ne verrez rien.

Armand ne voulut pas croire ce que lui disait sa bonne: il ouvrit lui-même l'armoire, entendit un petit frou-frou dans des papiers qui se trouvaient en bas, et puis rien. Il regarda, chercha de tous côtés et ne vit pas de souris.

ARMAND. – Où est-elle donc, cette bête? Par où s'est-elle sauvée?

LA BONNE. – Il faut à une souris un si petit trou pour passer, que vous ne trouverez pas la place.

ARMAND. – Et comment faire pour l'attraper?

LA BONNE. – Il faut mettre une souricière.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est que ça, une souricière?

LA BONNE. – C'est une petite maison dans laquelle on met du beurre, du fromage ou une noix attachés à une ficelle, et, quand la souris entre dans la maison et grignote ce qu'on a mis dedans, elle est prise.

ARMAND. – Oh! ma bonne, je t'en prie, attrape-moi une souris.

LA BONNE. – Je vais tout de suite arranger une souricière; nous allons tâcher de prendre cette souris de tout à l'heure.

Armand courut avec sa bonne, pour voir comment elle arrangeait sa petite maison. Il rencontra Henriette, qui lui demanda où il courait.

ARMAND. – Je vais avec ma bonne arranger une maison pour attraper des souris.

HENRIETTE. – Oh! ce sera amusant! Je veux voir aussi.

— Et moi aussi! s'écria Paul, qui jouait dehors, devant la cuisine.

En moins de cinq minutes, tous les enfants furent rassemblés et remplirent la cuisine; ce n'était pas, heureusement, le moment du dîner, de sorte qu'ils ne gênèrent personne, excepté la bonne, qu'ils entouraient de si près qu'elle ne pouvait venir à bout de tendre ses ficelles: l'un lui poussait le coude, l'autre lui marchait sur le pied, un troisième lui tirait les mains pour mieux voir. Elle était heureusement

douce et patiente, de sorte qu'elle ne se fâchait pas; elle finit pas arranger sa souricière.

«À présent, dit-elle, que personne n'y touche. Je vais la monter et la placer dans l'armoire.»

Les enfants la suivirent tous.

LA BONNE. – Si vous faites ce train dans la chambre, la souris se sauvera à l'autre bord du château et nous ne pourrons pas l'avoir.

— Chut! chut! dirent les enfants en s'efforçant de ne pas faire de bruit. – Ne me pousse donc pas, Léonce. – Tu m'écrases les pieds, Henri. – Tu me fais mal aux épaules, Élisabeth. – Aïe! aïe! tu m'étouffes! criait Paul.

Enfin ils parviennent à se caser et à rester tranquilles. Au bout de quelques instants ils entendirent le petit frou-frou dans l'armoire, puis un bruit sec et plus rien.

«La souris est prise, dit la bonne quelques instants après.

— Elle est prise! elle est prise!» crièrent les enfants tous à la fois.

La bonne ouvrit l'armoire, tira la souricière; il y avait une grosse souris étranglée qui pendait par un des trous de la souricière.

«Tenez, la voilà!» dit la bonne en détachant le fil de fer qui avait étranglé la souris.

ARMAND. – Mais elle ne bouge pas! ses yeux sont fermés!

LA BONNE. – Parce qu'elle est morte; le fil de fer l'a étranglée.

ARMAND. – Mais je ne veux pas qu'elle soit morte! Pauvre souris! je la voulais vivante.

LA BONNE. – Pour la prendre vivante, il faut une souricière d'un autre genre, avec une petite porte et un grillage à l'autre bout.

ARMAND. – Oh! ma bonne, je t'en prie, va chercher une souricière d'un autre genre, comme tu dis. Je voudrais tant avoir une souris vivante!

LÉONCE. – Qu'est-ce que tu en feras?

ARMAND. – Je la garderai dans une boîte.

ÉLISABETH. – Elle la rongera et s'échappera par le trou qu'elle aura fait avec ses dents.

ARMAND. – Alors je l'attacherai par la patte.

MARGUERITE. – C'est dégoûtant, une souris; ça sent mauvais.

ARMAND. – Je l'attacherai dehors à un arbre.

HENRIETTE. – Mais elle sera très malheureuse; serais-tu content si l'on t'attachait par une jambe et qu'on te laissât tout seul dehors, et la nuit encore?

ARMAND. – Moi, c'est autre chose. Je pense, moi; une souris ne pense pas.

MADELEINE. – Non, mais elle souffre.

ARMAND. – Eh bien, je ne l'attacherai pas. Je t'en prie, ma bonne, attrape-moi une souris vivante.

LA BONNE. – Je le veux bien; mais vous ne l'aurez qu'un jour; après quoi nous la tuerons, parce qu'elle finirait par s'échapper.

Armand ne répondit pas; mais il se dit en lui-même qu'il cacherait si bien sa souris, qu'on ne la trouverait pas.

La bonne alla demander une souricière à grillage et à bascule; elle ne tarda pas à en remonter une, avec un petit morceau de lard qui devait attirer les souris. Elle la mit dans l'armoire, comme l'autre, et les enfants attendirent. On ne fut pas longtemps sans entendre la bascule retomber: la souris était prise. Les enfants avaient attendu avec beaucoup de patience, tant ils avaient envie de voir la souris vivante. Quand la bonne ouvrit l'armoire et en tira la souricière, ils se groupèrent tous autour pour la mieux voir. La pauvre souris ne paraissait pas trop rassurée au milieu de ces cris de joie et de cet entourage, terrible pour elle; car elle se croyait perdue, et on va voir qu'elle avait raison.

ARMAND. – Comment faire pour la tirer de là?

LOUIS. – Ouvre la petite porte et prends-la.

ARMAND. – C'est que... je n'ose pas.

LOUIS. – Tu as peur d'une souris?

ARMAND. – Je crois bien! Une souris a des griffes et des dents.

LOUIS. – Oh! de si petites griffes et de si petites dents!

ARMAND. – Petites, mais pointues. Regarde; vois-tu, quand elle ouvre la bouche, comme on voit de petites dents aiguës?

HENRIETTE. – Alors il vaut mieux la tuer, si tu n'oses pas y toucher. Ce ne sera pas amusant du tout; qu'est-ce que nous en ferons?

ARMAND. – Tu vas voir. Attache-lui une ficelle à la patte.

HENRIETTE. – Je veux bien; quand tu l'auras tirée de sa prison.

ARMAND. – Mais puisque je te dis que j'ai peur.

ÉLISABETH. – Écoutez, mes amis; si vous me promettez de ne pas faire de mal à cette pauvre petite bête, je vais ouvrir tout doucement la porte, et je la prendrai dans ma main.

LA BONNE. – Non, mademoiselle Élisabeth, vous vous saliriez les mains; ça sent si mauvais, une

souris! Laissez-moi faire, je vais la prendre et lui attacher un cordon à la patte, sans lui faire de mal.

Et la bonne s'enveloppa la main d'une serviette, souleva doucement la trappe et saisit la souris au moment où elle allait s'échapper; puis elle lui attacha la patte avec le cordon qu'elle tenait tout prêt de l'autre main.

«Voilà, dit-elle en remettant à Armand le bout du cordon. Tenez bien; ne lâchez pas.»

Et elle posa à terre la souris, qui, se croyant libre, se précipita en avant de toute la vitesse de ses jambes. Sa course ne fut pas longue: le cordon l'arrêta; alors elle se mit à tourner autour d'Armand, qui commença à s'effrayer de voir la souris si près de ses pieds; bientôt il poussa un cri horrible en lâchant le cordon, car la souris grimpait le long de sa jambe. La bonne saisit le cordon et tira; la souris se raccrocha à la jambe d'Armand, qui criait de plus belle; les enfants s'étaient tous réfugiés sur les chaises, les lits et même les tables. La bonne fut obligée de prendre la souris à deux mains pour lui faire lâcher prise.

«Vous voyez, Armand, que ce n'est pas déjà si amusant d'avoir une souris vivante. Voulez-vous que je la tue?»

— Oh non! ma bonne; descends-la devant la maison; tu l'attacheras à un arbre.

— Je n'aime pas ce jeu-là, dit Valentine; c'est cruel!»

LA BONNE. – Mlle Valentine a raison; il vaut mieux tuer cette bête, déjà moitié morte de peur.

Armand supplia tant sa bonne de ne pas la tuer, qu'elle consentit à la descendre et à l'attacher à un arbre. Tous les enfants allèrent voir l'opération, qui ne fut pas longue, et ils regardèrent avec pitié la pauvre souris courir effarée à droite, à gauche, et faire des efforts désespérés pour s'échapper.

Tout à coup la souris s'arrêta comme pétrifiée; tout son corps frémissait; elle poussa quelques cris faibles mais aigus, sans quitter la place où elle était. Les enfants la regardaient avec surprise, ne comprenant pas ce redoublement de terreur. Il leur fut bientôt expliqué quand ils entendirent derrière eux un miaulement féroce, suivi immédiatement d'un bond prodigieux. C'était le chat de la cuisine, qui s'était approché sans bruit et qui regardait avec des yeux flamboyants la malheureuse souris, dont il comptait se régaler. En effet, avant que les enfants eussent eu le temps de l'arrêter, il s'était élancé sur la souris et lui avait broyé la tête. Les enfants poussèrent un cri d'horreur.

«Ma souris! ma souris! criait Armand.

— Pauvre bête! Méchant animal!» s'écriaient les autres.

Et tous se mirent à poursuivre le chat, qui emportait dans sa gueule les restes sanglants de la souris; il avait coupé de ses dents la patte attachée au cordon, et il se sauvait devant les cris des enfants.

Il ne tarda pas à grimper le long d'une échelle qui le conduisit au grenier, où il put achever tranquillement son dîner improvisé.

Les enfants étaient furieux contre le chat, dont la cruauté les indignait.

«Nous voilà bien en colère contre le chat, dit enfin Élisabeth, et pourtant il n'a rien fait de mal.»

MARGUERITE. – Comment, rien de mal! il a mangé notre souris, et tu trouves que ce n'est pas mal.

ÉLISABETH. – Mais non; le chat mange les souris comme nous mangeons les poulets; seulement nous avons des cuisiniers qui les tuent et les font cuire, tandis que le chat est lui-même son cuisinier.

SOPHIE. – Mais il lui a fait un mal affreux avec ses vilaines dents!

ÉLISABETH. – Pas si mal que nous le pensons, car il lui a broyé la tête en une seconde. Et croyez-vous

que nous ne lui ayons pas fait beaucoup plus de mal par la frayeur que nous lui avons causée?

JACQUES. – C'est vrai; elle avait l'air si effrayée, qu'elle me faisait pitié.

ARMAND. – Je ne veux plus avoir de souris vivantes; je demanderai à ma bonne de remettre les autres souricières qui les étranglent.

JACQUES. – Tu feras très bien, car je vois que ces amusements sont très méchants. On s'amuse à faire souffrir des bêtes! c'est mal; le bon Dieu n'aime pas cela: c'est Camille qui me l'a dit.

— Et Mlle Camille a bien raison, mes enfants, dit la bonne, qui venait d'entrer.

— Et qu'allons-nous faire à présent? dit Sophie.

— Vous allez tous vous arranger pour le dîner, qu'on va sonner dans dix minutes.

Les enfants rentrèrent chacun chez eux et se retrouvèrent au salon quelques instants après. Ils racontèrent la fin cruelle de la pauvre souris et promirent de ne plus recommencer des jeux pareils.

XI - Esbrouffe, Lamalice et la souris

Après le dîner les enfants allèrent s'asseoir sur l'herbe, près de Camille, qui leur raconta l'histoire qu'ils attendaient avec impatience.

Il y avait une fois une petite fille nommée Lamalice; elle était pauvre et orpheline; elle avait été recueillie par charité chez des parents pauvres; aussi quelquefois on manquait de pain à la maison, mais jamais Lamalice n'avait l'air de s'en inquiéter.

Ces parents, nommés *Sanscoeur*, traitaient Lamalice avec froideur, et pourtant elle était très bonne.

Tout le monde l'aimait dans le pays, à l'exception d'un gros garçon appelé Esbrouffe, qui avait une maison près de celle des parents de Lamalice. Il était riche, avare et méchant, il faisait toutes sortes de méchancetés à Lamalice et à ses parents; tantôt il arrachait leurs légumes, tantôt il couvrait d'ordures le linge qu'ils faisaient sécher dans leur jardin. Il leur avait demandé de lui vendre la moitié de ce jardin pour agrandir le sien, et surtout pour avoir un poirier qui donnait de si beaux fruits, qu'il était connu sous le nom de *poirier merveilleux*. Esbrouffe était gourmand et avare; il voulait manger et vendre ces poires merveilleuses. Plusieurs fois il avait essayé d'en voler; chaque fois il lui était arrivé un accident fâcheux: une fois il tomba de l'arbre et se démit le poignet; une autre fois il culbuta dans un baquet d'eau sale.

Lorsque Sanscoeur refusa son jardin et son poirier à Esbrouffe, celui-ci jura de s'en venger.

«J'aurai votre poirier, ou je vous ferai mourir de misère et de chagrin!» dit-il avec colère.

Sanscoeur leva les épaules, sa femme aussi; Lamalice sourit. Esbrouffe, n'osant s'attaquer aux parents, se tourna vers la petite:

«Tu me payeras ton sourire insolent! dit-il en lui montrant le poing.

— Vas-tu nous laisser tranquilles, faiseur d'embarras, amateur de poires!» dit Sancoeur en se levant et en marchant sur Esbrouffe.

Ce dernier était poltron; il crut prudent de ne pas trop laisser approcher son ennemi, et, ouvrant la porte avec empressement, il sortit en la refermant avec violence. Un petit cri doux, mais aigu, se fit entendre. Lamalice regarda d'où il avait pu venir, et aperçut une souris dont la patte se trouvait prise dans la porte et qui se débattait vainement pour se dégager. Un cri plaintif lui échappait par moments; Lamalice courut à elle, entrouvrit la porte et la mit en liberté; mais, la douleur l'empêchant de se sauver, Lamalice la prit et vit sa petite patte sanglante et à moitié coupée.

«Pauvre petite bête! comme elle souffre! Cousine, donnez-moi, je vous prie, de l'huile de millepertuis.

— Pour quoi faire, enfant? Tu sais que j'en ai bien peu et que je la ménage.

— Cousine, c'est pour en mettre quelques gouttes à cette pauvre souris, qui a eu la patte écrasée dans la porte.

— Tu crois que je vais user mon huile pour une souris! Jette cette vilaine bête! qu'elle se guérisse comme elle pourra!»

Lamalice ne répondit pas; dans la chambre à côté, quelques parcelles de beurre restaient sur une assiette; elle les ramassa, les mit délicatement sur la patte malade de la souris, et l'enveloppa d'un petit chiffon qui traînait dans un coin; puis elle la posa à terre.

«Lamalice!» dit une petite voix flûtée.

Lamalice se retourna de tous côtés et ne vit rien.

«Lamalice! répéta la même petite voix.

— Qui donc m'appelle? Je ne vois personne, dit Lamalice avec surprise.

— Par ici! en bas, à tes pieds»**,** dit la petite voix.

Lamalice regarda à ses pieds, et ne vit que la souris, qui la regardait fixement.

«C'est moi qui t'appelle, dit la souris; je te remercie de m'avoir délivrée, d'avoir soulagé ma souffrance, au lieu de me tuer, comme l'auraient fait tant d'autres. Je veux te témoigner ma reconnaissance; demande-moi ce que tu voudras, je te raccorderai.

LAMALICE. – Vous êtes donc fée, petite souris, que vous parlez si bien?

LA SOURIS. – Oui, je suis fée, et je peux beaucoup.

LAMALICE. – À votre place, je profiterais de mon pouvoir pour me donner une autre forme que celle d'une pauvre souris, que tout le monde poursuit et que mange le chat.

LA SOURIS. – Ce n'est pas moi qui ai choisi mon triste état, c'est la reine des fées, qui m'a, condamnée à rester souris pendant mille ans, pour me punir d'avoir résisté à ses ordres.

LAMALICE. – Quels ordres?

LA SOURIS. – Tu es bien curieuse, Lamalice; au lieu de tant parler, tu devrais me demander ce que tu désires avoir: je t'ai dit que je te l'accorderais. Veux-tu de l'or, des terres, des bijoux, des maisons?

— Non, dit Lamalice en secouant la tête d'un air réfléchi; à quoi servent la fortune, l'or et tout cela? à rendre paresseux, méchant, orgueilleux. Non, je ne veux rien de ce que vous m'offrez.

LA SOURIS. – Tu ne désires rien?

LAMALICE. – Pardonnez-moi, je désire quelque chose, mais vous ne pouvez pas me l'accorder.

LA SOURIS. – Qu'en sais-tu? Essaye. Dis ce que tu veux.

— Je voudrais, dit Lamalice en rougissant légèrement, débarrasser mes parents du voisinage d'Esbrouffe et l'obliger à s'en aller si loin nous n'en entendions plus parler.

— Ce sera facile, répondit la souris. Ouvre la porte et suis-moi.»

Lamalice ouvrit la porte; la souris s'élança dehors avec la même vitesse que si elle n'avait pas eu la patte cassée; elle courait si vite que Lamalice avait peine à la suivre: mais elle n'alla pas loin. Au bout du jardin, au pied du poirier, la souris entra dans un petit trou et disparut.

«Il m'est impossible de vous suivre dans ce trou, madame la souris, cria Lamalice en riant. Adieu donc, portez-vous bien, vous et votre patte.

— Tu es bien vive, ma fille»**,** dit une voix derrière elle.

Lamalice se retourna et vit un équipage, qu'elle examina avec la plus grande surprise. Quatre gros rats étaient attelés à une énorme carapace (ou coquille) de tortue, dans laquelle était assise la souris sur un coussin de peau de chat. Devant elle était un coffret à barreaux, au travers desquels on voyait un chat garrotté et muselé, et qui ne pouvait exprimer sa fureur que par ses regards étincelants.

«C'est pour te rendre service que j'ai disparu, continua la souris. J'ai pris et muselé le protecteur de ton ennemi Esbrouffe, qui ne pourra plus résister à mon pouvoir et au tien. Voici, ajouta-t-elle, un dé

que tu garderas soigneusement: quand il sera à ton troisième doigt, il te fera travailler avec une vitesse et une adresse merveilleuses; si tu le mets au second doigt, il te rendra invisible; au quatrième il te donnera une force extraordinaire et la puissance de te transporter où tu voudras; au petit doigt, il te donnera tout l'or que tu voudras avoir. Au moyen de ce dé, tu pourras effrayer et tourmenter Esbrouffe au point de lui faire fuir le pays.»

Lamalice sourit malicieusement, remercia la fée avec toute la vivacité de son caractère et se disposait à s'en aller, lorsque la souris la rappela. «J'ai oublié de te dire que si tu as jamais besoin de moi, tu n'as qu'à toucher ton pied gauche en disant: «Patte cassée, viens à mon secours.» Conserve soigneusement ton dé et n'en parle à personne. Si tu le perdais ou si tu en faisais connaître la puissance, ton ennemi reprendrait tous ses avantages.

— Merci, madame la souris; je n'oublierai pas vos recommandations.»

La souris et son équipage disparurent, laissant Lamalice enchantée du présent de la fée; elle voulut l'essayer sur-le-champ, et, le mettant au quatrième doigt, elle souhaita d'être près d'Esbrouffe. Aussitôt elle se trouva en face de lui et d'un gros tas de pièces d'or qu'il comptait avec avidité.

Quand il vit Lamalice souriante devant lui, il fut saisi d'une grande frayeur.

«Comment es-tu entrée? Toutes les portes sont fermées!»

Pour toute réponse, Lamalice passa son dé au second doigt et disparut aux yeux d'Esbrouffe terrifié.

«Lamalice! dit-il d'une voix tremblante.

— Par ici», dit Lamalice en lui appliquant un violent soufflet sur la joue droite.

Esbrouffe se retourna avec colère, et, ne voyant personne ni auprès, ni devant, ni derrière lui, il resta tremblant et immobile.

«Je l'ai pourtant vue, cette maudite enfant! là, devant moi, regardant mon or.

— Qui est plus beau que toi, dit Lamalice.

— Où est-elle, cette petite insolente, que je la fustige de la bonne façon?

— Par ici, dit Lamalice en lui appliquant un second vigoureux soufflet sur la joue gauche.

— Aïe! aïe! Oh! là là! Que veut dire cela? s'écria Esbrouffe en retombant sur sa chaise.

— Hou! hou!» lui cria Lamalice dans l'oreille, en répandant d'un coup de main tout son or, qui alla rouler de tous côtés.

Esbrouffe tomba par terre, et, se jetant à plat ventre sur son or, il étendit les bras pour en ramasser le plus possible. Lamalice, satisfaite de ce premier essai des vertus de son dé, souhaita de se trouver chez elle, et, se plaçant près de la porte d'entrée, elle mit le dé dans sa poche.

«Te voilà, petite, dit la mère Sanscoeur. Tu as perdu bien du temps. Où as-tu été?

— Dans le jardin, cousine; je vais réparer le temps perdu.

— Le temps perdu ne se rattrape pas, petite. Tu auras beau faire, tu ne finiras pas ton jupon aujourd'hui.

— Vous allez voir, cousine. Quand je m'y mets, mon ouvrage avance.»

Et Lamalice, s'asseyant près de sa cousine, prit son jupon, à peine commencé et qu'une ouvrière habile aurait difficilement terminé en une journée. Ses mains, son aiguille allaient, allaient avec une telle promptitude qu'elle excita l'attention de la mère Sanscoeur.

«Pas si vite, pas si vite, petite; tu vas gâcher l'ouvrage, et ce sera à recommencer. Ça a-t-il du bon sens, deux coutures en un quart d'heure!

— Pas de danger, cousine; voyez si c'est mal.»

La mère Sanscoeur prit l'ouvrage, l'examina, regarda la petite avec un étonnement qui fit sourire Lamalice, et le lui rendit en disant:

«Je ne te croyais pas si habile que cela, ma fille; je ne t'ai jamais vue faire de si bon ouvrage et si

vite.»

Lamalice ne répondit pas et reprit son travail en souriant; deux heures après, le jupon était entièrement fini. La mère Sanscoeur n'en pouvait croire ses yeux.

C'est pourtant vrai, disait-elle à mi-voix en tournant et retournant le jupon dans tous les sens. Elle a fini!… Et très bien cousu!… C'est que je n'en ferai pas autant… Où donc a-t-elle appris à si bien faire? Et comme c'est venu vite!… Ça ne ressemble pas à son ouvrage d'hier… Enfin, c'est comme ça.»

La journée s'avançait; le père Sanscoeur allait rentrer de son travail pour souper. Pendant que la mère Sanscoeur préparait la soupe et les pommes de terre, Lamalice mit son dé au quatrième doigt.

«Une petite visite à Esbrouffe, se dit-elle; voyons où il en est.»

Elle se trouva en face d'Esbrouffe, qui soupait: devant lui était une assiette de soupe aux choux, à côté un poulet rôti et une tarte aux cerises. À peine eut-il aperçu Lamalice qu'elle disparut.

«Quel cauchemar! dit-il à mi-voix. Je croyais encore voir devant moi cette petite sotte de ce matin! Heureusement que je m'étais trompé.

— Pas tout à fait, dit Lamalice en jetant à terre son assiette de soupe.

— Au secours! Le diable! c'est le diable!

— Pas tout à fait, reprit Lamalice, enlevant le poulet et la tarte, qui devinrent invisibles comme elle.

— Minet! Minet! viens à mon secours. Où es-tu, mon fidèle Minet?»

Lamalice, laissant Esbrouffe en face de son pain sec, se souhaita chez une pauvre famille dans le besoin; elle se trouva dans une misérable chaumière; une pauvre femme partageait entre ses quatre enfants un morceau de pain qui aurait à peine suffi à un seul de ces petits affamés. Le père, pâle et hâve, se cachait le visage de ses deux mains et priait le bon Dieu de venir à son secours.

«Hélas! mon Dieu! disait-il, je n'ai plus la force de travailler sans manger. Du pain, mon bon Dieu! du pain pour mes enfants, pour ma femme et pour moi!»

Un cri joyeux lui fit lever la tête; quelle ne fut pas sa surprise en voyant un gros poulet rôti et une belle tarte! Au moment où il allait demander qui leur avait apporté ce secours si nécessaire, un gros pain, une bouteille de vin et une vaisselle complète vinrent se placer près du poulet. La faim se faisant sentir cruellement, toute la famille commença par manger pain, poulet et tarte, et boire de ce bon vin qui leur donna des forces. Ils se demandèrent ensuite comment tout cela était venu, sans pouvoir répondre à cette question. L'étonnement du père redoubla quand il aperçut quelques pièces d'or au fond d'un verre.

«C'est le bon Dieu qui nous envoie ces trésors. Mes enfants, remercions-le du fond de nos coeurs.»

Lamalice, enchantée d'avoir si bien employé le souper du méchant Esbrouffe, se souhaita bien vite à la maison; elle s'y retrouva au moment où la mère Sanscoeur apportait leur modeste souper: elle mangea sa part, et de bon appétit, ne regrettant ni ne désirant le poulet gras et la tarte, et se réjouissant d'en avoir régalé la pauvre famille.

«Je suis fatiguée, dit Camille en s'interrompant; il y a longtemps que je parle.

VALENTINE. – Quel dommage! c'est si amusant!

MARGUERITE. – Quand pourras-tu achever?

CAMILLE. – Demain soir, si vous voulez.

SOPHIE. – Il faut bien que nous voulions, puisque tu ne veux pas ce soir.

CAMILLE. – D'ailleurs il est trop tard; nous allons nous coucher tout à l'heure.

ÉLISABETH. — Dites-moi, mes amis, ne trouvez-vous pas, comme moi, que Lamalice est un peu méchante?

JACQUES. — Un peu, mais pas trop; elle a fait peur à ce méchant Esbrouffe; il n'y a pas grande méchanceté à cela.

ÉLISABETH. — Non; mais pourtant il a eu une peur terrible, il reçoit deux soufflets et il soupe avec du pain sec.

PIERRE. — Bah! on n'est pas mort pour cela. En voyage, on n'a même pas toujours du pain.

VALENTINE. – Où donc? Dans quel pays n'a-t-on pas du pain sec?

SOPHIE. – D'abord chez les Chinois, puis chez les Arabes, puis chez les Grosses-Têtes, puis chez les Grosses-Jambes.

LÉONCE, *riant*. — Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là? Où as-tu pris des Grosses-Têtes, des Grosses-Jambes?

SOPHIE. – Je les ai pris où je les ai trouvés, monsieur. Si vous ne savez rien, ce n'est pas une raison pour que je sois comme vous. Je sais des choses très amusantes sur les Chinois.

HENRI, *d'un air moqueur*. — Où les as-tu apprises? Dans ton dernier voyage en Chine?

SOPHIE. – Non, monsieur; je les ai entendu raconter par un ancien missionnaire en Chine, qui s'appelait l'abbé Huc.

HENRI. — Et que te racontait ce missionnaire?

SOPHIE. – Vous ne le saurez pas, monsieur; je le raconterai aux autres, mais pas à vous.

HENRI. — Qu'ai-je donc fait, pour te mettre en colère contre moi?

SOPHIE. – Ce que tu as fait? Tu t'es moqué de moi, comme tu fais toujours; je voudrais avoir le dé de Lamalice pour te donner quelques tapes sans que tu pusses me les rendre.

HENRI. — Tu n'as pas besoin du dé de Lamalice pour taper: nous en savons tous quelque chose.

SOPHIE. – Bah! bah! Quand j'ai le malheur de vous toucher, vous savez bien me le rendre; et c'est pourquoi je voudrais être invisible pour vous taper à mon aise quand vous m'impatientez.

CAMILLE. – Heureusement pour nous que tu es très visible, et, heureusement pour toi, tu es plus méchante en paroles qu'en actions: à t'entendre on croirait que tu es en colère, injuste, égoïste, et au fond tu es très bonne et très aimable.

SOPHIE. – Merci de le dire, et surtout de le penser, ma bonne Camille; c'est bien toi qui es bonne et aimable.

MARGUERITE. – Quand finiras-tu *Esbrouffe et Lamalice*? Je voudrais bien savoir si Lamalice parvient à le chasser.

CAMILLE. – Demain j'espère finir; mais c'est très long; je ne sais si je pourrai.»

Des bâillements commençaient à se faire entendre; les plus jeunes se pelotonnaient ou s'étendaient sur l'herbe pour dormir; les plus grands même cherchaient à appuyer leurs têtes et leurs coudes. Ces mouvements, accompagnés de silence, attirèrent l'attention des mamans, qui les envoyèrent tous se coucher, ce que firent les enfants avec empressement.

Le lendemain soir il faisait un temps superbe, on s'assit de nouveau sur l'herbe, et Camille reprit son histoire.

XII - (suite) Esbrouffe, Lamalice et la souris

Esbrouffe avait mangé son pain sec, la rage dans le coeur, désirant se venger, et ne sachant sur qui ni comment.

«Si du moins, pensait-il, j'étais sûr que ce fût cette petite coquine de Lamalice qui me joue tous ces tours! mais, lorsque je crois la voir, elle disparaît, ce n'est donc pas elle. C'est égal, c'est sa voix que j'entends, c'est elle que je crois voir, et c'est sur elle que je me vengerai! Demain matin j'irai lui faire une visite quand le père sera parti pour son travail, et nous verrons!»

Consolé par cet espoir de vengeance, Esbrouffe se coucha, quoique tremblant encore et regrettant amèrement son Minet, qui l'aidait dans toutes ses méchancetés avec une intelligence merveilleuse. Le lendemain il guetta le départ de Sanscoeur, et, quand il le crut assez loin, il entra chez Lamalice, qui travaillait déjà près de sa cousine.

«Déjà à l'ouvrage, la voisine! Pour qui travaillez-vous avec tant d'ardeur?

— Ce n'est pas pour vous, bien sûr!… Maladroit!» s'écria-t-elle en se relevant vivement.

Esbrouffe avait répandu sur l'ouvrage de la femme Sanscoeur un encrier plein qu'il tenait à la main.

«C'est de la méchanceté et pas de la maladresse, dit Lamalice en regardant le sourire méchant et hypocrite du gros Esbrouffe.

ESBROUFFE. – Hélas! mon Dieu! comment pouvez-vous croire cela? Je suis désolé! mon encre perdue!

LAMALICE, *vivement*. — Vous payerez le jupon que vous avez abîmé; nous n'avons pas de quoi.

ESBROUFFE. – Moi? Par exemple! Vous ne m'y forcerez certainement pas.

— C'est ce que nous verrons!» dit Lamalice en quittant la chambre.

Esbrouffe profita de l'absence de Lamalice pour faire quelque nouveau dégât. Il allongea la main pour saisir et jeter par terre une pile d'assiettes posées sur le buffet. Avant d'avoir pu les atteindre il se sentit enlever par les cheveux et resta suspendu en l'air, criant et gigotant à outrance. C'était Lamalice, qui n'était sortie que pour rentrer invisible en plaçant son dé à son quatrième doigt; elle enleva Esbrouffe comme une plume, et lui dit à l'oreille, en déguisant sa voix:

«Demande bien vite pardon et paye le jupon.

— Jamais, jamais!» cria Esbrouffe en gigotant de plus belle.

Pan! pan! Deux soufflets formidables accompagnèrent un second ordre de demander pardon et de payer.

«Non, non, jamais!» cria encore Esbrouffe.

Une grêle de coups tomba sur la large face, le gros dos, les larges épaules, le ventre rebondi d'Esbrouffe, qui hurlait, criait, jurait, menaçait en vain. Enfin, vaincu par la douleur, il dit d'une voix enrouée:

«Pardon, pardon, je payerai!»

À l'instant même il se sentit à terre et délivré des griffes qui le tenaient. Il regarda autour de lui avec effroi et, ne voyant rien que la mère Sanscoeur, qui regardait cette scène avec un étonnement comique, il se rassura, rajusta son habit, sa cravate, passa la main dans ses cheveux et voulut sortir. Un

coup de pied violemment appliqué au-dessous de la chute des reins le renvoya au milieu de la chambre.

«Paye! entendit-il à son oreille.

— Non, c'est une volerie, c'est une… Aïe! aïe! au secours!» cria-t-il en sautant et courant autour de la chambre.

C'est qu'un nombre infini de coups de pied le faisaient gambader et courir plus vite qu'il n'aurait voulu. Brisé, moulu, il tomba à terre en criant: «Je payerai!»

Les coups avaient cessé; il chercha à se relever, mais une force extraordinaire le retint à terre, et la voix lui dit:

«Tu ne seras libre que lorsque tu auras payé.»

Plusieurs efforts inutiles, toujours suivis d'un ou deux soufflets, lui prouvèrent la nécessité de céder. Il enfonça sa grosse main dans la poche de son gilet et en tira une bourse bien garnie.

«Combien dois-je vous payer votre jupon taché? demanda-t-il d'un ton bourru.

— Vous me donnerez quinze francs. Je l'ai payé cela moi-même.

— C'est affreux, ça! Quinze francs! je ne peux pas…»

Il n'acheva pas; une rude secousse vint lui rappeler sa promesse.

«Tenez, voici les quinze francs. Vous êtes des voleurs; je vous dénoncerai à la justice.

— Laissez donc! Des voleurs! on nous connaît dans le pays. Ce n'est pas vous qu'on croira. Pourquoi venez-vous ici? Qui est-ce qui vous demandait? Je ne comprends rien à vos simagrées, à vos cris, à vos gambades. Payez le dégât que vous avez commis, allez-vous-en et ne revenez plus: je ne vous demande pas autre chose.»

Esbrouffe, vaincu par son ennemi invisible, jeta les quinze francs sur la table sans mot dire et sortit au moment où Lamalice rentrait. La mère Sanscoeur lui raconta ce qui s'était passé, sauf les paroles de Lamalice, qu'elle n'avait pas entendues, de sorte qu'elle ne comprenait rien à la conduite d'Esbrouffe.

«Bien sûr qu'il a perdu l'esprit. Il m'a réellement fait peur un moment; ses pieds ne posaient pas à terre; il criait, il gigotait, il hurlait. Et puis ce garçon, qui ne donnerait pas un sou pour sauver la vie d'un homme, et qui me donne quinze francs sans que je les lui demande!

— C'est vrai, cousine, que c'est singulier; mais j'aimerais mieux tout de même que ce méchant homme ne vînt pas chez nous.

— Je crois bien, petite, qu'il n'y viendra pas souvent.»

La mère Sanscoeur et Lamalice se remirent à l'ouvrage. Quand la mère Sanscoeur alla préparer le dîner, Lamalice, qui était libre de s'amuser, se souhaita près d'Esbrouffe; elle n'eut pas beaucoup de chemin à faire, car il était près du mur qui séparait les deux jardins. Sa poche était pleine de pierres, qu'il lançait contre les fruits du poirier merveilleux. Il n'avait pas encore réussi à en attraper une seule. Lamalice, plus habile que lui, ramassait et lançait aussi des pierres qui tombaient des mains d'Esbrouffe et attrapait à tout coup ses joues et son nez rouges. Il crut d'abord que quelque chose lui avait sauté à la figure, mais la quantité de blessures qu'il recevait lui fit craindre une nouvelle attaque de son ennemi invisible, et il se retira précipitamment; les pierres le poursuivirent jusqu'à la porte de sa maison. Rentré chez lui, il se bassina avec de l'eau fraîche. Quand il eut fini, la terrine qui contenait l'eau lui sauta à la figure et l'inonda des pieds à la tête; au même moment, la cruche en fit autant, puis le pot à eau, puis la bouteille d'huile et un grand pot de lait qui contenait son déjeuner du lendemain.

Effrayé, suffoqué, Esbrouffe tomba sur une chaise; cette fois il ne cria pas, il pleura.

«Que faire? Que devenir? Où me cacher? Comment éviter ce démon qui m'assomme de coups, qui me fait mourir de faim, qui me vole mon pauvre argent, qui m'inonde de saletés?

— Corrige-toi, lui dit une voix; deviens juste et bon, et on te laissera en paix, ou bien quitte le pays.»

Esbrouffe ne répondit pas; mais il se dit en lui-même qu'il serait trop pénible d'être juste et bon, et qu'il aimait mieux rester comme il était et quitter le pays.

Il fut obligé de se laver des pieds à la tête et de changer de vêtements; les siens étaient pleins d'eau, d'huile, de crème.

Lamalice était rentrée sans que sa cousine se fût aperçue de son absence. Pendant leur repas, la mère Sanscoeur reparla plusieurs fois d'Esbrouffe et de la scène bizarre qu'il avait faite.

«Ce que je comprends moins encore, dit-elle, ce sont les quinze francs qu'il m'a donnés… Ah! mon Dieu! Lamalice, où es-tu? Par où a-t-elle passé, que je ne l'ai vue ni entendue sortir?

— Je suis ici, cousine, près de vous.

— Où donc? Je ne te vois pas.»

La mère Sanscoeur se tournait de tous côtés: personne. Elle entendait la petite, mais ne la voyait pas. Effrayée de ce prodige, elle allait appeler au secours, quand Lamalice apparut sur sa chaise, près de sa cousine et la regardant avec un air fort embarrassé. Nouvelle surprise. Lamalice, rouge, les yeux baissés, ne disait mot. La mère Sanscoeur prenait un air de plus en plus mécontent:

«Lamalice! que veut dire cela? Comment as-tu fait pour disparaître et reparaître? Dis-moi vrai. Voyons, parle.

— Cousine, je ne puis rien vous dire, répondit Lamalice les larmes aux yeux.

— Pourquoi cela? Parce que tu n'oses pas m'avouer que tu es en rapport avec le diable?

— Oh! cousine, comment pouvez-vous croire?…

— Alors explique comment tu as disparu comme tu l'as fait.

— Tout ce que je puis vous avouer, cousine, c'est qu'on m'a défendu de rien dire.

— Et tu crois que je vais te garder dans ma maison pour êtes ensorcelée, endiablée comme toi! Tiens, tu n'es plus ma parente. Va-t'en, que je ne te revoie plus.

— Cousine, je vous en supplie, ne me chassez pas, je suis innocente, je vous le jure. Attendez, du moins, jusqu'au retour de mon cousin, ce soir.

— Je veux bien t'accorder cette dernière demande. Prends ton ouvrage et travaille.»

Lamalice, les yeux troublés par les larmes, cherchait son dé sans le trouver. C'était ce dé qu'elle avait mis par distraction à son quatrième doigt, qui l'avait rendue invisible aux yeux de sa cousine; aussitôt que Lamalice s'en était aperçue, elle l'avait retiré, et, dans son trouble, au lieu de le mettre dans sa poche, elle l'avait posé près d'elle sur la table. Sa cousine l'avait pris et mis dans sa poche sans y penser.

«Que cherches-tu? lui demanda-t-elle durement.

— Mon dé, cousine, pour travailler…

— Tu en as plus d'un; prends-en un autre, il fera tout aussi bien.»

Lamalice n'osa pas répliquer, mais, tout en travaillant, elle regardait de côté et d'autre pour tâcher de retrouver le précieux dé. Son travail n'avançait pas; il allait mal; les points étaient inégaux. Sa cousine se plaça près d'elle pour coudre; elle sortit un dé de sa poche, c'était celui de Lamalice.

«Le voilà, ton dé! Mais je ne te connaissais pas celui-là. Il va bien à mon second doigt. Je ne sais pas pourquoi ce dé me fait penser à Esbrouffe. Que je voudrais donc savoir ce qu'il fait!»

À peine avait-elle émis ce voeu qu'elle se trouva dans la chambre d'Esbrouffe, qui comptait son or. Elle poussa un cri d'effroi; il fut répété par Esbrouffe.

«Toi et ta cousine, vous êtes donc deux démons chargés de me faire mourir de frayeur, s'écria-t-il en tremblant. Hier c'était elle; aujourd'hui c'est toi.»

La frayeur de la mère Sanscoeur rendit un peu de courage à Esbrouffe. Se levant lentement de dessus sa chaise, il marcha vers son ennemie, qui semblait pétrifiée, et, lui saisissant les mains, il la tira vers la

porte, qu'il ouvrit, et la mit dehors. La mère Sanscoeur ne résista pas, elle n'était pas revenue de son étonnement quand elle rentra chez elle. Lamalice, pâle, tremblante, se précipita au-devant d'elle et, lui saisissant les mains, ne vit pas son dé; elle s'écria avec angoisse:

«Mon dé, mon dé! qu'avez-vous fait de mon dé?

— Est-ce que je sais, moi? Il est tombé et resté chez Esbrouffe, où me suis trouvée transportée je ne sais comment et par qui.

— Ah! cousine, qu'avez-vous fait? Sans mon dé, nous sommes perdues; Esbrouffe nous tient en son pouvoir; il va chercher à se venger.»

La mère Sanscoeur tombait de surprise en surprise. Lamalice, voyant son dé perdu, raconta son aventure avec la souris, le présent de la fée et sa défense de révéler la vertu du dé et de le perdre.

La mère Sanscoeur fut atterrée.

«Comment ravoir ce dé, tombé sans doute dans quelque coin où il reste inaperçu?

— J'ai trouvé, dit Lamalice.

— Que vas-tu faire, pauvre fille?

— Vous allez voir, cousine; je vais chercher deux poires du poirier merveilleux; je lui dirai que vous étiez venue tantôt les lui apporter, qu'il vous a effrayée, et que cela vous a fait oublier de les lui offrir. Il est gourmand, les poires lui fermeront la bouche, et il me laissera chercher mon dé. Laissez-moi y aller seule; il aurait peur de nous deux.

— Va, petite, va; et que Dieu te protège!»

Lamalice courut chercher les poires, arriva lestement chez Esbrouffe, frappa à la porte et entra.

«Encore toi! s'écria Esbrouffe avec colère.

— Je vous apporte des poires, monsieur Esbrouffe; vous avez fait si peur à ma cousine, qu'elle n'a pas osé vous les offrir; mais je sais que vous les aimez, et je vous les rapporte.

— Tiens, tiens, tiens, dit Esbrouffe avec méfiance. Qu'est-ce qui vous prend donc d'être si généreuses? Donne tes poires. Bonsoir, petite.

— Pardon, monsieur Esbrouffe; voulez-vous me permettre de chercher mon dé, que ma cousine a fait tomber chez vous?

— Cherche, pendant que je mange les poires.»

Lamalice chercha partout, dans les coins, sous les meubles, elle ne trouva rien. En se penchant près du fauteuil d'Esbrouffe, le chat qu'elle avait vu emprisonné dans le char de la souris lui apparut tenant le dé dans sa gueule, le faisant tomber, puis rouler avec ses pattes. Lamalice s'approcha avec précaution, parla doucement au chat, et voulut saisir le dé dans un moment où il roulait à terre. Un coup de griffes de Minet lui déchira la main et lui fit pousser un cri; d'une autre main elle chercha à rattraper le dé qui roulait vers elle; le chat allongea sa patte, couvrit le dé de ses griffes et resta immobile, regardant Lamalice avec des yeux flamboyants.

«Voyons, en voilà assez, dit Esbrouffe; j'ai fini mes poires, va-t'en.

— Mon dé! s'écria Lamalice; votre chat a mon dé sous sa patte!

— Ce n'est pas une grande perte; mon chat m'est revenu il y a une heure, je ne veux pas qu'on le taquine. Va-t'en et laisse-nous tranquilles.»

Lamalice ne pouvait se décider à s'en aller sans son dé; Esbrouffe, la prenant par les épaules, allait la mettre dehors, quand elle se souvint de la recommandation de la fée; se baissant rapidement et touchant son pied gauche, elle dit tout bas:

«Patte cassée, viens à mon secours.»

Au même instant, Esbrouffe se trouva lancé et collé contre le mur de sa chambre; le chat disparut, et le dé se retrouva au quatrième doigt de Lamalice. Elle quitta tranquillement la maison d'Esbrouffe et

rentra chez elle, où elle trouva sa cousine qui l'attendait avec inquiétude; elle lui raconta le succès de son invocation à la souris.

«En voilà assez pour ce soir, mes amis, dit Camille; j'ai la gorge desséchée à force d'avoir parlé.

JACQUES. — Je voudrais bien savoir si Esbrouffe fera encore quelque méchanceté à Lamalice.

CAMILLE. – Je crois bien, et une fameuse, mais qui sera la dernière.

LOUIS. — Dis-nous ce que c'est, Camille.

CAMILLE. – Non, non, demain vous saurez tout; pour aujourd'hui, c'est assez.»

Les enfants durent, bon gré mal gré, attendre au lendemain soir pour connaître la fin de l'histoire d'Esbrouffe et de Lamalice. Quand l'heure de raconter fut venue, Camille fut entourée et tourmentée par les enfants, jusqu'à ce qu'elle eût commencé son récit.

Après le départ de Lamalice, Esbrouffe appela son chat; mais il avait encore disparu sans qu'il pût comprendre en quel moment et par quel moyen.

«C'est singulier! se dit Esbrouffe, je ne conçois rien à ce qui m'arrive depuis deux jours; on paraît, on disparaît, je me sens battu, souffleté… Je suis presque certain que c'est Lamalice qui me vaut tout cela, et je crois avoir trouvé le bon moyen de me venger de cette petite fille et de ses parents.

J'ai mon idée; demain je l'exécuterai. La fille sera brûlée ou pendue, et j'aurai leur jardin et leur poirier.»

Pendant ces réflexions du méchant Esbrouffe, Lamalice, enchantée d'avoir retrouvé son dé, se mit à l'ouvrage; mais l'ouvrage n'avançait pas: le dé était bien à son doigt pourtant. Inquiète de ce changement, elle voulut essayer les autres vertus du dé, et, le mettant au quatrième doigt, elle demanda à sa cousine:

«Me voyez-vous, cousine?

— Je crois bien, que je te vois; je ne suis pas encore aveugle, Dieu merci.

— Hélas! mon dé a perdu ses vertus! il ne nous défendra plus contre Esbrouffe.»

Pendant qu'elle parlait, la souris parut au milieu de la chambre:

«Tu m'as désobéi, Lamalice; tu as dit à ta cousine ce que je t'avais défendu de raconter. Tu as perdu ainsi la puissance que je t'avais donnée pour résister à Esbrouffe. Je t'avais pourtant avertie. Ne t'en prends qu'à toi des malheurs qui te menacent.»

Lamalice pleurait sans répondre. Qu'aurait-elle dit? La souris avait raison. Mais la souris était une bonne fée: les larmes de Lamalice et son silence l'attendrirent.

«Écoute, lui dit-elle, il y a un moyen pour toi de retrouver ce que tu as perdu; c'est de consentir à garder le minet d'Esbrouffe prisonnier chez toi malgré ses menaces et surtout ses promesses. Si tu le gardes fidèlement, sans jamais lui permettre de quitter sa prison et sans jamais oublier de lui donner une souris pour son repas du matin et du soir, je continuerai ma protection. Acceptes-tu?

LAMALICE. – Mais comment ferai-je, madame la souris, pour me procurer une souris deux fois par jour et tous les jours? Je ne puis courir après elles pour les attraper.

LA SOURIS. – Non, mais tu peux les prendre dans des pièges, dans des souricières. Encore une fois, acceptes-tu?

LAMALICE. – Et si je refuse, qu'en arrivera-t-il?

LA SOURIS. – Que tu seras, comme auparavant, tourmentée par Esbrouffe, furieux des tours que tu lui as joués.

LAMALICE. – Et si je ne puis avoir de souris en quantité suffisante pour le chat?

LA SOURIS. – Alors tu retomberas au pouvoir du chat, qui est le méchant génie protecteur d'Esbrouffe, et qui se vengera sur vous tous de l'emprisonnement que je lui ai fait subir.

LAMALICE. – Et mes parents, si je refuse de garder le minet?

LA SOURIS. – Tes parents n'ont rien à craindre; toi seule, tu es menacée.

— Alors je refuse, dit Lamalice sans hésiter.

LA SOURIS. – Prends garde, Lamalice; réfléchis bien.

LAMALICE. – Je n'ai pas besoin de réflexion pour voir que si j'acceptais les conditions que vous voulez bien me proposer et que je ne pusse pas les remplir, j'entraînerais mes parents dans mes malheurs; tandis que, restant comme je suis, il n'y a que moi qui coure des dangers.

LA SOURIS. – Adieu, Lamalice. Si tu changes d'avis, appelle-moi; il sera temps jusqu'à ta mort.»

La souris disparut. La femme Sanscoeur n'avait rien dit pendant la conversation de Lamalice avec la souris. Quand cette dernière eut disparu:

«Je trouve que tu as eu tort, dit-elle; tu aurais facilement trouvé deux souris par jour, et tu nous aurais débarrassés de ce méchant Esbrouffe.

LAMALICE. – Et si j'avais manqué de souris un jour seulement, vous en auriez souffert comme moi, tandis qu'à présent moi seule serai l'objet de la colère d'Esbrouffe.

MERE SANSCOEUR. – Tu as raison. D'ailleurs, quel mal peut-il te faire? Tu sauras bien te défendre, comme tu l'as fait jusqu'à présent.

— Oui, cousine»**,** dit tristement Lamalice, qui était peinée de voir sa cousine prendre si froidement les dangers dont elle était menacée.

La journée s'acheva tranquillement; Lamalice avait gardé son dé, mais il n'était plus qu'un dé très ordinaire; il empêchait son doigt d'être piqué.

Le lendemain de bonne heure, un bruit assez étrange se fit entendre à la porte de la maison; plusieurs personnes semblaient se quereller à mi-voix; on avançait, on reculait. Lamalice, qui déjeunait avec ses parents avant de se mettre à l'ouvrage, alla voir ce qui se passait; elle ouvrit la porte; à peine avait-elle avancé d'un pas, que des cris d'effroi se firent entendre, et une troupe de gens amenés par Esbrouffe se sauvèrent de tous côtés. Lamalice, surprise de ces cris et de cette fuite, leur demanda ce qu'il y avait.

«Arrêtez la sorcière! cria Esbrouffe. Prenez garde qu'elle ne vous échappe; elle glisse dans les mains comme une anguille.»

Les plus hardis s'avancèrent d'un air craintif, et, s'approchant de Lamalice, voulurent la saisir; Lamalice, effrayée, rentra précipitamment en refermant la porte sur elle. Le tumulte et les cris recommencèrent. Sanscoeur et sa femme ne savaient quel parti prendre; ils devinaient qu'Esbrouffe avait

fait croire aux gens du village que Lamalice était une sorcière, c'est-à-dire une protégée du diable, et qu'au moyen de la puissance du démon elle pouvait donner des maladies, causer des incendies, des tempêtes et tous les malheurs possibles aux personnes dont elle avait à se venger.

Le père Sanscoeur chercha à sauver sa petite cousine de la fureur des gens rassemblés devant la porte; il la fit passer dans la chambre à côté, ouvrit une trappe qui menait à la cave, l'y fit descendre, referma la trappe, jeta dessus du linge qu'il tira d'une armoire, et rentra promptement dans la première chambre, au moment où la foule brisait la porte et entrait dans la maison avec Esbrouffe en tête.

«Où est la sorcière? crièrent-ils tout d'une voix.

— De quelle sorcière parlez-vous, mes amis? Où donc est-elle? Pour moi, je n'en connais pas dans le pays.

— Il y en a une, c'est votre cousine, nous la voulons pour la brûler sur la place.

— Et vous pouvez croire un mensonge pareil? Lequel de vous a souffert de ma cousine? Vous a-t-elle jamais fait le moindre mal? N'a-t-elle pas, au contraire, toujours cherché à vous rendre service? N'est-elle pas une fille pieuse, allant à l'église et priant avec vous tous? Vous voyez bien qu'on vous a trompés, qu'on s'est moqué de vous, et qu'on vous a fait sortir si matin de chez vous et dérangés de vos travaux par pure méchanceté.

— C'est vrai cela. Une sorcière ne se conduit pas comme Lamalice.

— Une sorcière ne prie pas, ne va pas à l'église.

— Une sorcière a l'air sournois et méchant; Lamalice a un visage gai et aimable.

— D'ailleurs on n'a jamais vu une sorcière de dix ans. Ce sont de vieilles femmes qui se font sorcières.

— Pourquoi donc nous avez-vous menti, Esbrouffe?

— Pourquoi nous avez-vous dérangés de notre travail?

— Pourquoi nous avez-vous amenés ici pour faire peur à ces braves gens et nous faire faire une sottise?

— Vous serez la cause que tout le village va rire de nous et de notre belle équipée.

— À bas Esbrouffe!

— Une roulée à Esbrouffe.

— Pan! Voilà pour t'apprendre à mentir.

— Pan! pan! pif! paf!» Les coups pleuvaient sur Esbrouffe, qui faisait gros dos et mine piteuse, mais qui n'en reçut pas moins une grêle de coups de poing et de coups de pied.

«Vous vous trompez, mes bons amis; je n'ai pas menti, je n'ai pas calomnié. Je vous jure que j'ai vu plusieurs fois Lamalice entrer chez moi, les portes bien fermées, puis disparaître sans que je pusse deviner comment; que je l'ai entendue parler à mon oreille sans la voir; qu'elle m'a souffleté, battu, sans qu'il me fût possible de l'apercevoir; qu'en un mot elle est sorcière si jamais il en fut.»

Esbrouffe parla tant, qu'il parvint encore une fois à leur faire croire que Lamalice était une sorcière; et cette foule, qui avait failli le mettre en pièces quelques instants auparavant, se remettait sous sa direction pour commettre une odieuse injustice.

Cette fois, Sanscoeur ne put parvenir à se faire entendre: il eut peur pour lui-même, et, abandonnant sa cousine à la vengeance d'Esbrouffe et à la fureur du peuple, il se sauva par une porte de derrière, entraînant sa femme avec lui.

Lamalice entendait ce qui se disait et ce qui se faisait; à moitié morte de terreur, elle était tombée le visage contre terre et restait immobile dans cette position.

«Souris, souris, avait-elle pensé, vous m'avez abandonnée!»

La foule l'avait cherchée partout et se disposait à se retirer, pensant qu'elle s'était enfuie, comme

ses parents, par la porte de derrière. Esbrouffe, furieux de voir sa vengeance lui échapper, continuait ses recherches; le linge blanc qui se trouvait par terre excita ses soupçons; il le retira, aperçut la trappe, la souleva et, à sa grande joie, vit la malheureuse enfant étendue à terre au milieu de la cave.

«La voici, je l'ai trouvée! À moi, mes amis! Prenons la sorcière.»

La foule accourut; deux hommes descendirent l'échelle qui menait à la cave, relevèrent Lamalice, pâle et sans mouvement, et la montèrent, non sans quelque répugnance. Cette enfant leur faisait pitié, ils ne croyaient guère aux paroles d'Esbrouffe, qu'ils méprisaient et détestaient au plus haut point.

«La voilà, dirent-ils en la posant à terre; la pauvre enfant fait pitié. Je vous demande un peu si ça a l'air d'une sorcière! Une enfant si jeune!

— Mes chers amis, je vous assure, commença Esbrouffe d'un air mielleux…

— Tais-toi, vieux pot à lard; tu ne parles que pour mentir.

— C'est toi qu'on devrait brûler sur la place!

— Quelle belle grillade tu ferais!

— Et quelles couleurs te donnerait le feu!

— Non, pas au feu, mais à l'eau, le gros Esbrouffe! Il surnagera.

— À l'eau, la langue de vipère!

— À l'eau, le coeur de pierre qui n'a eu aucune compassion de cette malheureuse enfant!»

Pour le coup, Esbrouffe se sentit perdu; il voulut parler; un coup de poing lui ferma la bouche en lui brisant quatre dents. Il voulut fuir; quatre bras vigoureux l'arrêtèrent au départ. La peur le prit; il trembla comme il avait fait trembler sa victime, et, comme elle, il tomba à terre. Mais, au lieu d'inspirer la pitié, il inspira le dégoût. On le releva, on le soutint, en riant de sa peur et on allait le faire marcher pour lui administrer une rude correction, lorsque Lamalice, revenue à elle depuis quelques instants et voyant le changement d'idées de la foule, résolut de sauver cet infortuné au péril de sa propre vie.

Elle apparut plus pâle qu'un fantôme; tous s'arrêtèrent.

«Grâce pour cet homme! dit-elle. Grâce, mes amis, grâce pour lui!

— C'est lui qui voulait te faire brûler comme sorcière.

— Je le sais; mais je pardonne. Pardonnez-lui aussi.

— Mais il ne vit que de méchancetés.

— Et vous, mes amis, vivez de bonté et de générosité. Pardonnez-lui de vous avoir trompés et dérangés: le crime n'est pas grand.

— Tu es une bonne fille, tout de même!

— Et dire que nous te prenions pour une sorcière!

— Et dire que nous voulions te faire mourir!

— Grâce à cet être dégoûtant! s'écria un des hommes qui le soutenaient et qui le jeta par terre.

— Vive Lamalice! Un triomphe pour Lamalice!

— Oui! oui! oui! Un triomphe! Portons-la dans le village! elle mérite cet honneur!»

Et, malgré la résistance de Lamalice, ils la placèrent sur une chaise tenue par quatre hommes et la portèrent autour de la place en criant:

«Vive Lamalice! À bas Esbrouffe!»

Lamalice aurait bien voulu se sauver et rentrer chez elle, mais elle chercha en vain à s'échapper; la foule croyait réparer le mal qu'elle avait fait; d'ailleurs cette promenade amusait ces bonnes gens; tout ce qui est nouveau et bruyant amuse la foule; on hurle parce que les autres crient; on court parce que les autres marchent. On ne donna à Lamalice sa liberté que lorsque chacun fut las de crier et de courir.

Pendant le triomphe de Lamalice, Esbrouffe avait reçu sa punition. Une partie de la foule était restée un peu en arrière; on avait attaché Esbrouffe sur une échelle que quatre hommes portaient en l'air; tous

criaient «À bas Esbrouffe le menteur!

— Un bain à Esbrouffe le calomniateur! s'écria une voix; il voulait faire brûler la petite, lavons-le de cette sale pensée.

— À l'eau! à l'eau!» hurla la foule en se dirigeant vers une mare qui servait ordinairement d'abreuvoir.

Ils approchèrent de la mare, penchèrent l'échelle, la laissèrent tomber dans l'eau.

Floc! Esbrouffe fit un plongeon, puis un second, puis un troisième; enfin on le détacha, et on lui rendit sa liberté, après quelques claques de côté et d'autre. La foule lui jeta encore quelques pierres, et se dispersa.

Esbrouffe restait seul; ses membres engourdis par les cordes, par le froid de l'eau et de ses habits mouillés retardaient sa fuite.

«S'ils allaient revenir! se disait-il. Les méchants gueux! les lâches! les misérables! Comment rester dans le pays après une telle honte? Je partirai; cette nuit je ferai mes paquets, j'emporterai mes sacs d'or et j'irai à cinq cents lieues d'ici… J'entends du bruit!… Quelqu'un vient!… Je suis perdu!»

Quelqu'un venait en effet, mais c'était Lamalice, qui fuyait comme lui la foule et qui courait pour rentrer chez elle. Elle aperçut Esbrouffe et eut peur. Mais la marche lente, l'air abattu de son ennemi la rassurèrent; en passant devant lui, elle lui jeta un regard craintif et s'aperçut que ses vêtements étaient trempés et qu'il semblait marcher avec peine.

Elle s'arrêta et lui demanda avec intérêt:

«Qu'avez-vous, monsieur Esbrouffe? Voulez-vous que je vous aide à revenir jusque chez vous?

— Oui», dit Esbrouffe en acceptant l'appui que lui offrait Lamalice.

Ils furent longtemps avant d'arriver. Esbrouffe grelottait, tremblait et s'arrêtait sans cesse; Lamalice ne témoigna aucune impatience; il ne parlait pas, elle ne disait rien non plus. Quand ils furent arrivés devant la porte d'Esbrouffe, il quitta Lamalice et lui dit merci sans la regarder, ouvrit sa porte et la referma sur lui. Lamalice pensa qu'il aurait pu la remercier mieux que cela.

«Mais, se dit-elle, ce n'est pas sa faute: il n'a pas de coeur, le pauvre homme.»

Quand elle entra, elle ne trouva personne: pourtant le couvert était mis, le souper était servi; et quel souper? Jamais Lamalice n'en avait mangé un pareil! Un poulet rôti et une tarte aux fraises.

«Que veut dire cela? dit-elle. Le même excellent souper que j'avais pris à Esbrouffe et que j'ai donné à ces pauvres gens que je ne connais pas. Il n'y a qu'un seul couvert; où sont donc mes parents? Je vais les attendre, quoique j'aie bien faim.

— Mange, Lamalice, mange, ne les attends pas; ils sont bien loin et ne reviendront pas ce soir.»

Lamalice se retourna pour voir qui parlait ainsi; elle vit la souris, qui la regardait avec des yeux bienveillants.

«Je ne t'ai pas abandonnée, ma fille, quoique tu n'aies pas voulu invoquer mon pouvoir. Tu avais, il est vrai, révélé à ta parente le secret de la puissance du dé, mais tu avais fait un bon usage de mon présent; tu as puni Esbrouffe dans une sage mesure; tu as été charitable envers une pauvre famille; tu n'as pas profité pour t'enrichir des vertus du dé. Tu t'es repentie de ta désobéissance; tu t'es dévouée pour des parents qui ne méritent pas ton affection; tu as rendu à Esbrouffe le bien pour le mal. C'est moi qui ai changé les sentiments de la foule à ton égard. Sans moi, tu aurais été brûlée comme sorcière. À l'avenir, je veillerai sur toi; tu ne connaîtras ni la misère, ni la maladie, ni le malheur. Adieu, ma fille; mange le repas que je t'ai préparé; ne crains plus Esbrouffe, et si tu as jamais besoin de moi, appelle-moi.»

Lamalice remercia respectueusement et affectueusement la souris et lui demanda la permission de lui baiser la patte; la souris y ayant consenti de bonne grâce, Lamalice se baissa jusqu'à terre; la souris avança sa patte, que Lamalice baisa avec reconnaissance. Pendant qu'elle se relevait, la souris disparut.

Lamalice soupa de bon appétit, se coucha ensuite, et dormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, de bonne heure, elle vit Esbrouffe entrer chez elle, ce qui l'effraya fort, puisqu'elle était seule en sa puissance.

«Lamalice, lui dit-il sans lever les yeux sur elle, prends ce papier; tu es bonne et je t'ai fait du mal, j'ai cherché à le réparer. Je quitte le pays pour n'y jamais revenir; j'emporte mon or, je te donne ma maison et mes biens; le papier que je te remets te donne le droit d'en disposer. Je te remercie de ce que tu as fait hier pour moi. Adieu, Lamalice; tu es une bonne fille, je ne t'oublierai jamais.

— Adieu, monsieur Esbrouffe, répondit Lamalice, moi aussi je vous remercie de ce que vous faites pour moi; j'accepte avec reconnaissance, je ne vous oublierai pas non plus.»

Elle tendit sa main à Esbrouffe, qu'il serra, qu'il baisa; puis il sortit après lui avoir remis la clef de sa maison.

Aussitôt après son départ, Lamalice courut voir sa nouvelle propriété. La maison était grande, jolie, bien meublée; mais comment y vivrait-elle seule?

À peine avait-elle fait cette réflexion, qu'elle entendit gémir dans le chemin; elle regarda par la fenêtre et vit avec surprise la pauvre famille qu'elle avait secourue deux jours auparavant. N'ayant pu payer leur loyer, on les avait chassés, et ils ne savaient ce qu'ils allaient devenir.

Lamalice alla à eux, leur parla, leur proposa de venir demeurer avec elle, ce qu'ils acceptèrent avec une joie extrême. Les chambres et les lits ne manquaient pas dans la nouvelle maison de Lamalice; les pauvres gens s'y installèrent tout de suite; un déjeuner abondant se trouva servi comme le souper de la veille. Lamalice mena une vie douce et heureuse au milieu de cette excellente famille. Jamais on ne manquait de rien; la fée souris veillait à tout et ne cessa jamais de protéger Lamalice. Le gros Minet resta enchaîné par ordre du roi des génies jusqu'à ce qu'il fût redevenu un sujet obéissant et vertueux; il est encore enchaîné et le sera toujours, car il ne se repent pas. Esbrouffe alla vivre dans un pays inconnu et éloigné; il devint moins méchant, sans devenir bien bon; le souvenir de Lamalice le touchait et l'empêchait de mal faire, mais il resta gourmand et avare.

«Ouf! je suis fatiguée, dit Camille, j'ai cru que je n'en finirais pas.

— Merci, Camille, dirent les enfants en choeur, c'est bien amusant!

VALENTINE. – Comme j'ai eu peur quand on a voulu brûler cette pauvre Lamalice!

JACQUES. — J'ai été bien content quand on a plongé dans l'eau ce méchant Esbrouffe.

MARGUERITE. – Comme c'est vilain aux parents d'avoir abandonné leur petite cousine!

SOPHIE. — Que sont devenus les parents? Tu ne nous l'as pas dit.

CAMILLE. – Ils sont revenus, au bout de quelques jours seulement, tant ils avaient eu peur, et ils ne se sont plus occupés de Lamalice quand ils ont su, qu'elle pouvait vivre sans eux.

JEANNE. — Je n'aime pas ces gens-là. Ils n'ont pas de coeur.

HENRIETTE. — Aussi les appelle-t-on Sanscoeur dans l'histoire.

ÉLISABETH. — Je trouve une chose, moi, c'est que le chat ne fait rien du tout, ni pour Esbrouffe ni contre Lamalice.

CAMILLE. – Tu as un peu raison; c'est qu'il y a des choses que j'ai oubliées; quand ma bonne me racontait cette histoire, elle expliquait pourquoi le chat était nécessaire.

LOUIS. — Ce qui est amusant, c'est quand Esbrouffe reçoit des soufflets, des coups de pied, qu'il est enlevé en l'air. C'est drôle et ça fait plaisir.

SOPHIE. – Je déteste ce méchant Esbrouffe.

JACQUES. — Comme c'est bien à Lamalice d'avoir donné le souper d'Esbrouffe à ces pauvres gens, au lieu de le manger elle-même!

HENRI. — Et de n'avoir rien voulu demander pour elle-même avec son dé!

PIERRE. — Et à présent nous ferons bien d'aller nous coucher; il est tard et nous bâillons tous.

MADELEINE. — Surtout la pauvre Camille, qui est fatiguée.»

Les enfants allèrent se coucher après avoir encore bien remercié Camille de son histoire.

XIII - Les Chinois

Quelques jours après, les enfants étaient assis sur l'herbe et parlaient d'Esbrouffe et de Lamalice.

ÉLISABETH. – Nous devrions tous raconter une histoire chacun à notre tour; c'est amusant!

MADELEINE. – Amusant pour ceux qui écoutent, mais pas pour celui qui raconte.

CAMILLE. – Ce n'est pas ennuyeux, je t'assure; on est content de faire plaisir.

PIERRE. – Moi je ne demande pas mieux.
— Moi aussi, moi aussi! s'écrièrent les autres.

LÉONCE. – Alors tirons au sort qui racontera le premier.
On met des numéros dans un sac, chacun prenant le sien par rang d'âge.

HENRI. – Qui est-ce qui tirera?

CAMILLE. – C'est Pierre.

PIERRE. – Non, c'est Camille.

VALENTINE. – Non, c'est Élisabeth, qui a proposé la chose.

MADELEINE. – Ce sera le plus jeune, Paul, qui ne sait pas lire.

TOUS. – C'est ça très bien! Paul! où est Paul?
On va chercher Paul; on l'amène.

CAMILLE. – Viens, mon petit Paul, prends un numéro dans ce sac.

PAUL, *retirant sa main*. – Non, veux pas.

CAMILLE. – Oh! Paul, je t'en prie, mets ta petite main dans le sac.

PAUL. – Non, veux pas.
Les enfants l'entourent, le supplient. Paul, enchanté d'être supplié, persiste à refuser.

HENRI. – Allez, monsieur, vous êtes un vilain; je vais chercher Marie-Thérèse, elle sera plus gentille que vous.

PAUL. – Non, veux pas.

SOPHIE. – Va-t'en avec ton: «Non, veux pas»; nous n'avons pas besoin de toi, petit laid.

PAUL. – Alors pourquoi vous m'avez amené?

SOPHIE. – Parce que nous avons cru que tu serais gentil, et tu ne l'es pas. Ah! voici Marie-Thérèse; viens, viens, ma petite Marie-Thérèse, tirer un numéro du sac.

MARIE-THÉRÈSE. – Nounou, veux Nounou.

VALENTINE. – Tu vas aller avec Nounou tout à l'heure. Mets ta main dans le sac; vois comme il est gentil.

MARIE-THÉRÈSE. – Non, pas gentil.

MADELEINE. – Mets toujours ta main. Prends un petit papier.

MARIE-THÉRÈSE. – Je veux des dragées.

SOPHIE. – Je n'en ai pas, ma petite chérie; je t'en donnerai si tu tires un petit papier. Tire, chérie, tire.

MARIE-THÉRÈSE. – Non, veux des dragées.

SOPHIE. – Petite bête, va. Elle ne tirera pas.

PIERRE. – Sont-ils assommants ces petits!

SOPHIE. – Allez, mademoiselle, allez, vous êtes une laide; vous n'aurez ni dragées ni rien du tout.

MARIE-THÉRÈSE. – Je veux des dragées.

SOPHIE. – Tu n'auras rien. Élisabeth, va, je t'en prie, nous chercher le petit Armand.

On emmène Marie-Thérèse, qui crie en s'en allant: «Je veux des dragées». Élisabeth amène Armand.

MADELEINE. – Mon petit Armand, veux-tu mettre ta petite main dans ce gentil petit sac et tirer un tout petit papier?

ARMAND. – Oui, veux bien, Madeleine.

MADELEINE. – Oh! qu'il est gentil! Tiens, mon petit, prends.

Armand enfonce sa grosse petite main en riant et la retire pleine de numéros.

LÉONCE. – Ce n'est pas ça! ce n'est pas ça! Un seulement.

ÉLISABETH. – Attends, je vais arranger cela. Remets les petits papiers, mon chéri; n'en prends qu'un.

ARMAND. – Non, veux tout.

ÉLISABETH. – Tu les prendras après. D'abord n'en prends qu'un.

ARMAND. – Non, veux tout! veux pas un.

SOPHIE. – Monsieur, rendez-moi les papiers tout de suite.

Armand se sauve en riant; on court après lui; se voyant pris, il jette les papiers par la fenêtre qui est ouverte.

LÉONCE. – Méchant petit garçon! vilain! Allez-vous-en, monsieur, qu'on ne vous voie plus.

PIERRE. – Il n'y a pas moyen avec ces marmots; ils sont insupportables.

JACQUES. – Mais comment faire alors?

CAMILLE. – Écoutez, faisons une chose plus simple: prenons autant de numéros que nous sommes de personnes; mettons-les dans ce sac; retirons-en chacun un; celui qui tirera le numéro 1 commencera, le numéro 2 racontera après, et ainsi de suite.

JACQUES. – Très bien! très bien! Camille a raison.

Ils font comme l'a dit Camille. C'est Sophie qui se trouve avoir le numéro 1.

VALENTINE. – Bon! c'est Sophie qui commence. Qu'est-ce que tu vas nous raconter?

SOPHIE. – De très jolies choses, très amusantes et que vous ne connaissez pas du tout.

MARGUERITE. – Comment cela s'appelle-t-il?

SOPHIE. – Cela s'appelle les Crapauds. C'est joli cela.

LOUIS. – C'est selon! Si l'histoire est amusante, c'est joli; sinon, c'est affreux.

SOPHIE. – Puisque je te dis que c'est très joli.

ARTHUR. – Nous allons bien voir. Commence.

SOPHIE. – Un jour, un missionnaire qui s'appelait M. Huc dînait chez nous. On mangeait des confitures; il dit: «J'ai mangé des confitures meilleures que cela en Chine, des confitures de crapauds». Papa dit: «Quelle horreur!» Maman dit: «C'est dégoûtant». Je dis: «C'est impossible». L'abbé Huc dit...

PIERRE. – Elle est très ennuyeuse ton histoire.

SOPHIE. – Mais attends donc, elle ne fait que commencer.

LÉONCE. – Ce n'est pas une histoire, cela.

SOPHIE. – Mais taisez-vous donc! laissez-moi finir.

HENRI. – Dépêche-toi alors, pour avoir plus tôt fini.

SOPHIE. – Du tout, monsieur, je la ferai durer très longtemps, exprès pour vous faire enrager.

PIERRE. – Alors nous ferons un somme en attendant le numéro 2. Qui a le numéro 2?

CAMILLE. – C'est Jacques.

SOPHIE. – L'abbé dit: «C'est excellent et pas dégoûtant». Moi je dis...

JACQUES. – Allons, la voilà qui recommence: Je dis, tu dis, il dit.

SOPHIE. – Non, monsieur, je ne recommence pas, je continue. Moi je dis: «Comment que ça se fait?»

LÉONCE. – Ha! ha! ha! *Comment que ça se fait* est joli!

SOPHIE. – Laisse-moi tranquille. L'abbé Huc répond: On prend les crapauds...

LÉONCE. – Et on les mange.

SOPHIE. – Tais-toi, tu m'ennuies. «On les enfile par la patte, on accroche les ficelles avec les crapauds enfilés dans de grands hangars; on les laisse sécher; quand ils sont secs...»

LÉONCE. – On les jette au fumier.

SOPHIE. – Je ne t'écoute pas seulement. «On les pile en poudre dans des mortiers, puis on mêle cette poudre avec de l'huile de sésame et avec du miel, et cela devient une confiture excellente.»

HENRI. – Et puis?

SOPHIE. – Et puis voilà tout! On la mange.

PIERRE. – Tu appelles cela une histoire?

SOPHIE. – Attends donc, je n'ai pas fini. L'abbé Huc a dit encore que les Chinois sont très méchants, qu'ils tourmentent des hommes, qu'ils les coupent en morceaux sans que cela leur fasse pitié; ils jettent leurs enfants tout petits aux cochons; ils battent leurs femmes, ils vendent leurs filles, ce qui est abominable, et beaucoup d'autres choses comme cela très amusantes.

LÉONCE. – Mais cela ne nous amuse pas du tout.

SOPHIE. – Parce que tu es un nigaud... Demande aux autres.

Personne ne répond. Sophie regarde: ils dorment ou font semblant de dormir tous, excepté Camille, qui craint de faire de la peine à Sophie.

SOPHIE. – Tiens, ils dorment! C'était pourtant bien amusant, n'est-ce pas, Camille?

CAMILLE. – Non, pas très amusant, pour dire la vérité.

SOPHIE. – C'est singulier! je croyais que cela vous amuserait beaucoup. Je vais les éveiller; ils dorment comme des marmottes.

CAMILLE. – Je crois plutôt qu'ils font semblant.

SOPHIE. – Ah! ils font semblant! Voilà pour les réveiller.

Sophie saisit un arrosoir qui se trouvait près d'elle, y plonge la main et leur lance de l'eau à la figure; ils se lèvent tous à la hâte, s'élancent et courent après Sophie, que Camille cherche à protéger et qui s'esquive pendant le désordre causé par l'arrosement; les uns s'essuient le visage, les autres secouent leurs habits et leurs robes; tous parlent à la fois et sont furieux contre Sophie.

PIERRE. – Quelles sottes idées elle a, cette Sophie!

LÉONCE. – Elle imagine toujours des choses absurdes.

HENRI. – Et qu'elle croit charmantes et très spirituelles.

ARTHUR. – Et qui sont bêtes comme elle-même.

VALENTINE. – Il faut avouer qu'elle est bonne fille.

MARGUERITE. – C'est vrai: elle s'emporte quelquefois, mais cela ne dure pas.

ÉLISABETH. – Oui, après qu'elle a joué quelque tour de sa façon, comme celui de tout à l'heure.

MADELEINE. – Ce n'était pas bien méchant de nous lancer quelques gouttes d'eau.

LOUIS. – Tu appelles cela quelques gouttes? Mon pantalon qui est trempé!

JACQUES. – Et moi, mes cheveux et mon cou! Je ne fais que m'essuyer depuis qu'elle s'est sauvée.

JEANNE. – Son histoire est très ennuyeuse tout de même.

HENRIETTE. – Assommante! je n'y ai rien compris.

CAMILLE. – Voyons, mes amis, maintenant que chacun a dit son petit mot contre elle, avouons que nous avons fait tout ce que nous pouvions pour la mettre en colère.

LÉONCE. – Comment! que lui avons-nous fait?

CAMILLE. – D'abord on l'a interrompue à chaque phrase, puis on s'est moqué d'elle, puis on a bâillé, puis on a fait semblant de dormir. Tout cela n'est pas agréable, et je trouve même qu'elle a été très patiente.

Sophie apparaît à une lucarne du grenier.

«Êtes-vous toujours mouillés et en colère?» leur crie-t-elle en riant.

Les enfants lèvent la tête. En voyant cette bonne figure riante et sans malice, leur humeur se dissipe.

«Tu peux descendre, lui crient-ils, nous ne sommes plus fâchés.»

SOPHIE. – Bon, je descends. C'est bien vrai, n'est-ce pas? Vous ne me réservez pas quelque malice?

CAMILLE. – Non, non, Sophie; je réponds d'eux; tu seras la bienvenue.

Deux minutes après, Sophie arrive en riant.

«Est-ce que tout de bon mon histoire était ennuyeuse?» demanda-t-elle à Élisabeth.

ÉLISABETH. – Très ennuyeuse, je t'assure.

SOPHIE. – Voulez-vous que je vous en raconte une autre très amusante de gros singes qu'on appelle *orangs-outangs*?

ÉLISABETH. – Oh non! je t'en prie; nous en avons assez.

MARGUERITE. – D'ailleurs c'est au tour de Jacques.

JACQUES. – C'est que j'ai peur de vous ennuyer; je ne sais pas grand-chose, moi, et je ne peux pas raconter comme Camille.

SOPHIE. – C'est égal, raconte toujours; ce sera certainement aussi bien que moi, peut-être mieux.

CAMILLE. – Voyez comme Sophie est modeste; tu n'as pas d'orgueil du tout, Sophie; c'est très bien, je t'assure.

SOPHIE. – Je serais bien bête d'en avoir.

CAMILLE. – On est toujours bête d'en avoir; et tant de personnes en ont pourtant! Allons, mon petit Jacques, commence ton histoire.

XIV - Le petit voleur

JACQUES. – Mon histoire s'appelle *le Petit Voleur*.

MARGUERITE. – C'est joli cela; ce sera amusant, je crois.

JACQUES. – Il y avait une fois un petit garçon de huit ans, qui s'appelait Marc, il était domestique dans un château.

VALENTINE. – Comment! un domestique de huit ans?

JACQUES. – Un domestique, c'est-à-dire pas un domestique vrai; mais c'était le fils d'un domestique, et il avait pour service de jouer avec les enfants de la maison, de manger les gâteaux et les fruits qui restaient de leur dîner, et autres choses de ce genre. Il y avait dans la maison un autre petit garçon, de neuf ans, nommé Michel, qui était le fils du cocher, et qui aurait bien voulu faire le même service que Marc; mais la bonne ne voulait pas, parce que Michel était menteur et grognon.

Un jour qu'il pleuvait, les enfants, ne pouvant sortir, s'amusaient à regarder de beaux livres pleins d'images; Marc était avec eux, comme toujours. Ils regardaient tous avec tant d'attention une image qui représentait une chasse au lion, qu'ils ne virent pas Michel qui était entré et qui regardait les images par-dessus leurs têtes.

Quand ils eurent bien longtemps regardé ce lion, qui tenait dans sa gueule la tête d'un malheureux Arabe, et qui était entouré d'hommes, de femmes et d'enfants égorgés, déchirés, Marc leva la tête et aperçut Michel.

MARC. – Tiens! Michel. Que veux-tu?

MICHEL. – Ton père te demande; il te fait dire de descendre tout de suite.

— J'y vais, dit Marc en se levant. Pardon, messieurs, si je vous laisse; mais papa a besoin de moi, il faut que j'y aille.

— C'est ennuyeux, dit le plus grand garçon, qui s'appelait Charles; viens nous rejoindre dans la serre.

Marc s'en alla en promettant de revenir. Michel restait impassible. Pour le faire partir, la bonne lui donna le livre d'images en lui disant de le reporter sur la table du salon d'entrée.

Michel prit le livre et descendit.

Peu de temps après, les enfants allèrent jouer à la serre; Marc ne vint les y joindre qu'au bout de longtemps; il avait l'air préoccupé et inquiet; il parlait peu, jouait sans savoir ce qu'il faisait, paraissait impatient de s'en aller; en effet il quitta les enfants au bout d'une demi-heure, disant qu'il avait affaire. Après le dîner, les enfants reprirent le volume d'images et cherchèrent vainement la Chasse au lion et deux ou trois autres qui les avaient frappés: c'était un traîneau plein de chasseurs poursuivi par des loups, que tuaient les chasseurs à mesure qu'ils approchaient. Une autre était un goûter d'enfants sur l'herbe; une autre, enfin, c'était un naufrage; des malheureux sautaient de leur vaisseau en flammes dans des chaloupes

qui étaient déjà pleines. Les enfants eurent beau tourner les pages, chercher partout, ils ne trouvaient pas leurs images; enfin ils appelèrent leur papa pour lui dire ce qui leur arrivait avec ce livre.

Le papa prit le livre et l'examina attentivement.

«On a coupé les images, dit-il; tenez, voyez, on a même coupé à moitié les feuilles à côté! c'est avec un couteau que cela a été coupé. Avec qui avez-vous regardé les images, mes enfants?

— Avec Marc, papa; et vous savez que Marc n'aurait jamais fait une volerie pareille. D'ailleurs il était parti quand ma bonne a fait descendre le livre.

— Par qui l'a-t-elle fait descendre? Est-ce par Marc?

— Non, papa; par Michel, qui était venu chercher Marc.

— Ah! ah!... Il faut que j'aille les voir tous deux.»

Le papa sortit; il fut quelque temps absent.

«Eh bien, papa, lui demandèrent les enfants quand il rentra, savez-vous qui a coupé les images?

— Je crois que c'est Michel, bien que toutes les apparences soient contre Marc.

— Comment cela, papa?

— Michel est un mauvais sujet; c'est déjà beaucoup contre lui. Quand il a descendu le livre, il est resté longtemps sans revenir, après avoir demandé à la cuisine un couteau pour votre bonne, qui ne l'avait pas demandé et qui n'en a pas eu. Il cachait ses deux mains sous sa blouse en s'en allant, et il est resté longtemps enfermé dans sa chambre. En effet, on les y a trouvées. Mais nous savons que Marc est un bon et honnête garçon. Il a été chez son père pour préparer une surprise qu'ils veulent vous faire demain, mes enfants, et il vous a même quittés le plus tôt qu'il a pu pour terminer son travail. Il a eu l'air surpris et indigné quand Michel l'a accusé; quand on a trouvé les images à l'endroit que Michel a indiqué, son visage a exprimé une honnête colère et il s'est écrié: «C'est toi qui les y a mises!» Toutes les apparences sont contre Michel, et pour Marc selon moi. Tout à l'heure je m'assurerai du vrai coupable.

— Comment ferez-vous, papa?

— Vous verrez. Patience pendant une heure encore. Les enfants attendirent avec une vive impatience. Au bout d'une heure, le papa fit appeler ses enfants dans la salle à manger; ils y trouvèrent tous les domestiques réunis. Le valet de chambre, père de Marc, apporta un panier couvert d'une serviette et le posa sur une petite table placée au milieu de la salle. Le papa s'avança et dit:

«Ce panier contient le moyen de me faire connaître le voleur d'images. Chacun va venir à son tour mettre la main dans ce panier sans dire une parole et retournera à sa place également sans parler et sans bouger ensuite, quelque merveilleuse que lui ait semblé la chose qu'il touchera dans le panier. Rien ne bougera pour tous ceux qui sont innocents; mais, quand ce sera le voleur qui enfoncera sa main, il sortira du panier un vacarme épouvantable, et la main du voleur sera prise par le couvercle de façon à ne pouvoir la retirer. Mais il faut de l'obscurité pour cette opération. Emportez les lumières dans la chambre à côté et laissez-nous la porte à peine entrouverte, seulement pour voir la table et pouvoir trouver le panier.»

Arnault (le valet de chambre) emporta les lampes; on y voyait à peine assez pour ne pas se cogner les uns contre les autres.

«Commencez, mes enfants», dit le père.

Les enfants s'avancèrent, plongèrent la main dans le panier et retournèrent à leur place. Les domestiques en firent autant chacun à leur tour; on n'entendait rien. Michel vint le dernier. Quand il eut fini, on l'entendit pousser un soupir de satisfaction.

«Apportez les lumières», dit le père.

Arnault rapporta les lampes.

«Levez tous la main que vous avez plongée dans le panier.»

Toutes les mains se levèrent; elles étaient couvertes de farine. Michel seul avait la main propre comme auparavant.

«Nous avons des mains de meunier! s'écrièrent les enfants.

— Tenez, regardez Marc, il a de la farine partout.

— Et le cuisinier aussi! Et Philippe, son habit en est plein!

— C'est Michel qui est le voleur, dit le papa en s'avançant vers lui.

— Moi, monsieur! répondit Michel tremblant. Le panier n'a pas bougé; personne n'a rien entendu; j'ai retiré ma main comme les autres.

— Parce que tu n'as pas osé, te sentant coupable, la plonger dans le panier; tu as cru à ce que j'avais annoncé. Le panier contient simplement de la farine; ceux qui n'avaient aucun sujet de crainte se sont couvert la main de farine; toi, qui te sentais coupable, tu as craint d'être découvert et tu as laissé ta main sous la serviette sans ouvrir le panier.»

M. d'Aurlin se tourna vers le père de Michel:

«Je chasse votre mauvais garnement de fils, lui dit-il. Qu'il soit parti demain matin.

— Monsieur est bien sévère pour mon pauvre garçon; quelques images ne méritent pas une punition aussi forte.

— Il les a prises avec une habileté effrayante; ensuite il a voulu faire croire à la culpabilité du pauvre Marc, et il a eu la méchanceté de les cacher dans les effets de ce pauvre garçon. Si vous trouvez cette abominable action peu de chose c'est que vous seriez capable d'en faire autant, et je vous renvoie avec votre fils. Partez tous deux demain. Venez, mes enfants, laver vos mains enfarinées. Et toi, mon petit Marc, je suis bien aise de te faire savoir devant tout le monde que je t'avais jugé innocent dès le commencement; j'étais sûr qu'un garçon bon, honnête et pieux comme toi ne pouvait pas se rendre coupable d'un vol et d'un mensonge.

Marc et son père sortirent enchantés; Michel et son père s'en allèrent furieux et désolés, non pas d'avoir commis une mauvaise action, mais de quitter une maison où ils étaient bien nourris, bien vêtus, bien chauffés, bien payés et bien traités.

«Voilà, dit Jacques. Mon histoire vous a-t-elle ennuyés?»

CAMILLE. – Au contraire, beaucoup amusés.

ÉLISABETH. – Elle est charmante, ton histoire.

SOPHIE. – Bien plus jolie que la mienne.

VALENTINE. – Quelle bonne idée a eue monsieur..., monsieur... Comment s'appelle-t-il?

JACQUES. – M. d'Aurlin.

MARGUERITE. – Et comme Michel était bête! il aurait dû penser qu'un panier ne pouvait pas deviner!

MADELEINE. – Mais il ne savait pas ce que c'était; il pouvait croire que c'était une bête qui était dedans.

MARGUERITE. – Une bête ne peut pas deviner un voleur, pas plus qu'un panier.

PIERRE. – Les méchants craignent toujours d'être découverts; c'est pourquoi on leur fait si facilement peur.

HENRI. – C'est donc pour cela que les Anglais ont toujours peur des Français?

LÉONCE. – Qui est-ce qui t'a dit cela?

HENRI. – Ce sont eux-mêmes. Les petits Anglais que je voyais cet hiver aux Tuileries disaient toujours que les Français les attaqueraient, les brûleraient, leur prendraient leurs villes, et que pour cela ils étaient obligés de faire beaucoup de canons, de bâtir des vaisseaux et beaucoup d'autres choses très chères. J'étais content quand ils me disaient cela, parce que je sais bien que les Français se moquent bien de leurs canons, de leurs vaisseaux et de leurs murs.

PIERRE. – Quand je serai grand, je me ferai marin, pour me battre contre les Anglais.

— Moi aussi! moi aussi! dirent tous les garçons.

SOPHIE. – Et nous autres, que ferons-nous pour vous aider?

JACQUES. – Vous? Vous serez nos cantinières.

VALENTINE. – C'est cela! nous vous soignerons quand vous serez blessés.

ÉLISABETH. – Et nous vous enterrerons quand vous serez morts.

ARTHUR. – Je te remercie bien, par exemple. Un beau service que tu nous rendras!

ÉLISABETH. – Plus grand que tu ne penses: car nous prierons pour vous en vous enterrant, sans quoi personne n'y penserait.

MADELEINE. – En attendant les enterrements, continuons nos histoires. Qui a le numéro 3?

PIERRE. – C'est moi; mais il est un peu tard. Je vous raconterai quelque chose demain.

CAMILLE. – Pierre a raison; il est bientôt temps de se coucher.

Les enfants causèrent un peu de l'histoire de Jacques, et allèrent se reposer des fatigues de la journée par un sommeil de dix ou onze heures.

XV - Le cochon ivre mort

Le lendemain, à l'heure ordinaire, les enfants se rassemblèrent, et Pierre commença.
«L'histoire que j'ai à raconter n'est pas longue, mais elle est incroyable.»

SOPHIE. – Alors pourquoi nous la racontes-tu?

PIERRE. – Parce qu'elle est drôle, c'est-à-dire terrible.

MARGUERITE. – Est-ce que tu vas nous faire peur?

PIERRE. – Non, pas du tout; au contraire, vous rirez.

HENRI. – Et pourquoi dis-tu qu'elle est terrible?

PIERRE. – Tu vas voir. D'abord elle s'appelle *le Cochon ivre mort*. Tu vois que c'est drôle et terrible. N'est-ce pas, Camille?

CAMILLE. – Cela me paraît très joli et très amusant.

PIERRE. – Ah! vous voyez, vous autres, ce que dit Camille.

SOPHIE. – Dis donc, si tu commençais!

PIERRE. – Je commence. Je dis donc: LE COCHON IVRE MORT. Remarquez bien que je ne dis pas seulement IVRE; je dis IVRE MORT.

LÉONCE. – Mais oui, mais oui; nous avons remarqué. Commence enfin.

PIERRE. – Je commence. Ne m'interrompez plus à présent, parce que, moi d'abord, quand on m'interrompt, cela me brouille les idées et je ne sais plus ce que je dis.

SOPHIE. – Il me semble que tes idées sont déjà brouillées. Tu parles depuis un quart d'heure pour ne rien dire.

PIERRE. – D'abord il n'y a pas cinq minutes, et vous m'interrompez toujours. Je commence. Un jour,... c'est-à-dire un soir,... pas tout à fait soir, mais un peu tard pour le jour. Vous comprenez?

LÉONCE. – Oui, oui, va donc!

— Un jour, c'est-à-dire un soir, nous regardions le cuisinier verser de la liqueur de cassis dans des bouteilles; il y en avait beaucoup. Quand il eut tout versé, il lui restait tous les grains de cassis. Je lui dis:

«Qu'allez-vous faire de tous ces grains, Luche? Si vous nous en donniez?

— Oh non! monsieur Pierre; cela vous ferait mal: c'est d'une force terrible, à présent que c'est imbibé d'eau-de-vie; ce n'est plus bon qu'à jeter.»

Et Luche versa ce que contenait le bocal dans une terrine, qu'il mit par terre dehors.

Pendant que Luche bouchait ses bouteilles, un cochon de la ferme vint voir s'il trouverait quelque chose à manger; il voit la terrine, s'approche, met dedans son gros nez pour savoir ce que c'est, renifle, trouve que cela sent bon, en goûte un peu, le trouve excellent, et mange, mange si vite et si bien, qu'en deux minutes il mange tout. Nous appelons Luche.

«Tenez, Luche, le cochon vous a mangé tout votre cassis.

— Ah! le vilain gourmand! dit Luche. Pourvu que ça ne lui fasse pas de mal! Allons, va-t'en!» lui dit Luche en le chassant du pied.

Le cochon fait un pas de côté et chancelle; il va à droite, il va à gauche, il saute, il se roule, il a l'air de danser. Il fait de si drôles de choses que nous nous mettons à rire, que Luche rit; il appelle toute la maison pour voir un cochon ivre; les domestiques accourent: nous nous amusons beaucoup de ce pauvre cochon; enfin il devient si bruyant, grognard, méchant même, qu'on le pousse, on l'oblige à retourner à la ferme et à rentrer dans sa petite étable; il tombe sur la paille et s'endort. Nous nous en allons.

Vous croyez peut-être que c'est fini; pas du tout: ça ne fait que commencer.

JACQUES. – Tant mieux! parce que c'est très amusant.

PIERRE. – Je suis content que cela vous amuse. Vous allez voir. Nous racontons au salon comment le cochon s'est enivré, comment il sautait, dansait et faisait beaucoup de bêtises, et puis nous nous couchons.

Ce n'est pas tout. Vous allez voir. Le lendemain nous nous levons, nous déjeunons et nous sortons. À peine sortis, nous voyons arriver la grosse fermière, car j'ai oublié de vous dire qu'elle était très grosse. La grosse fermière arrive tout effarée.

«Messieurs, dit-elle, je voudrais bien voir votre maman; elle a de si bons remèdes pour toutes sortes de choses: je veux bien lui en demander un pour notre cochon, sauf votre respect.»

Ils disent toujours cela quand ils parlent d'un cochon.

Nous lui demandons si son cochon est malade.

«Mais je ne sais pas ce qu'il a, monsieur; depuis hier il ne bouge pas plus qu'un mort; il est resté couché sur le côté où vous l'avez vu tomber hier. Nous avons beau le tirer, le secouer, rien n'y fait; il n'ouvre seulement pas les yeux.»

Nous menons la grosse fermière chez maman; elle lui raconte ce qu'elle nous a déjà dit. Maman lui conseille de mettre quelques gouttes d'alcali dans une cuillerée d'eau et de la faire avaler à son cochon. La fermière remercie et s'en va. Une heure après, maman nous propose d'aller savoir des nouvelles du cochon; nous sommes enchantés et nous y allons. Le cochon n'allait pas mieux; il n'avait pas bougé. Maman lui trouva un air singulier; elle lui tâte les oreilles: froides comme un marbre; le nez: froid comme la glace; elle lui entrouvre l'oeil: fixe comme un mort; elle lui lève la patte: raide comme une jambe de bois!

«Votre cochon est mort, dit-elle; il est mort depuis longtemps, il est froid et raide.

— Hélas! notre cochon! Pauvre bête! Faut-il vraiment... Dis donc, François, viens voir! Madame dit que notre cochon est mort. C'est-y malheureux! Une bête qui valait plus de cent francs!»

François examine, tâte à son tour, et dit, comme maman, que le cochon est mort et bien mort.

«C'est-y croyable? disaient-ils. Pour avoir mangé du cassis! si je l'avais pensé hier, je lui aurais fait des remèdes, le remède de madame. C'est qu'il était déjà mort quand je lui ai fait avaler ce matin.»

Nous nous en sommes allés, puisqu'il n'y avait plus rien à faire pour ce cochon. Nous ne pouvions pas comprendre comment le cassis avait pu le tuer. Le médecin a expliqué à maman que le sang crevait le cerveau et coulait partout sous la peau, et d'autres choses que je n'ai pas très bien comprises.

Voilà mon histoire. Je vois qu'elle vous a beaucoup amusés, car vous ne m'avez pas interrompu.

JACQUES. – Oui, elle est très amusante, mais je ne la trouve pas terrible.

PIERRE. – Tu ne trouves pas terrible que ce pauvre cochon meure en dormant!

JACQUES. – Ma foi! non. Il meurt en gourmand; ce n'est pas touchant ni effrayant.

CAMILLE, – Mais c'est très amusant et très bien raconté.

PIERRE. – Et toi, Sophie, tu ne dis rien?

SOPHIE. – Je réfléchis pour savoir si ce que tu as raconté est possible, et... je crois que non.

PIERRE. – Comment! non? Puisque je vous dis que je l'ai vu, que c'était devant moi que le cochon a mangé le cassis, a été ivre, a dansé, sauté, joué, et qu'enfin je l'ai vu mort et sa maîtresse désolée.

SOPHIE. – Je sais bien que tu l'as dit, mais je crois que c'est pour nous amuser, comme fait grand-mère, qui commence souvent: «Quand j'étais petite»**,** et puis elle nous raconte des bêtises incroyables, comme si grand-mère faisait jamais des bêtises.

CAMILLE. – Elle n'en fait plus depuis qu'elle est grande: mais quand elle était petite, elle faisait tout comme nous.

SOPHIE. – Grand-mère! Ha! ha! ha! je voudrais voir grand-mère faisant des bêtises. Ce doit être drôle! Je vais lui demander ce soir de nous en faire seulement une.

VALENTINE. – Tu vas te faire gronder par ta maman.

SOPHIE. – Non, car elle ne le saura pas; je le dirai tout bas à grand-mère.

HENRIETTE. – Grand-mère le lui dira.

SOPHIE. – Pas de danger, va! Grand-mère est fine; elle raconte des choses de nous à ta maman, à celle de Pierre et de Henri; mais pas de danger qu'elle les dise à maman, ni à la maman de Marguerite, ni à celle de Madeleine, ni à celle de Valentine.

LOUIS. – Bah! tu te figures cela.

SOPHIE. – Puisque j'ai entendu grand-mère presque mentir pour nous excuser.

JACQUES. – Ce n'est pas vrai, cela; grand-mère ne ment jamais.

SOPHIE. – Je n'ai pas dit qu'elle avait menti; j'ai dit «presque»; presque n'est pas tout à fait.

MADELEINE. – Comment veux-tu qu'on mente presque? On ment ou ne ment pas.

SOPHIE. – Non, mademoiselle, on peut mentir presque. Ainsi, ce matin, quand Marguerite a demandé à tripoter dans l'eau pour se laver les mains, grand-mère ne voulait pas. «Tu vas te mouiller, tu vas faire des bêtises, et puis maman grondera. – Oh non! grand-mère; je vous en prie, cela m'amuse tant!» Alors grand-mère, qui nous donne toujours ce que nous voulons, tu le sais bien, a donné de l'eau tiède, un beau petit savon rose, une gentille petite éponge, et Marguerite a commencé à bien s'amuser et s'est mouillée énormément. Ma tante arrive. «Quelles bêtises faites-vous là, mademoiselle? Petite sotte, petite sale! Vous êtes une méchante, mademoiselle! Petite laide!» La pauvre Marguerite allait pleurer, parce qu'elle avait peur que ma tante ne la fouettât; mais grand-mère a dit bien vite: «Ne la gronde pas; ce n'est pas sa faute; c'est moi qui lui ai donné de quoi se laver les mains; j'aurais dû lui relever ses manches, je n'y ai pas pensé. Tu vois bien qu'il ne faut pas la gronder, la pauvre petite.» Et ma tante n'a plus rien dit. Tu vois que grand-mère a presque menti, puisqu'elle a laissé croire à ma tante que c'était par obéissance que Marguerite se lavait les mains.

ÉLISABETH. – C'est vrai, cela, tout de même.

JACQUES. – Non, ce n'est pas mentir; grand-mère disait vrai et en même temps elle sauvait la pauvre Marguerite.

SOPHIE. – Mon Dieu, que vous êtes tous bêtes! Vous ne comprenez pas ce que je veux dire!

LÉONCE. – Eh bien, je te remercie, par exemple, des douceurs que tu dis à la société!

SOPHIE. – Ah bah! vous m'ennuyez. Et moi je dis tout de même que je ne crois pas que des bêtes puissent être ivres.

CAMILLE. – Demandons-le à papa, il le saura bien.

Les enfants coururent tous le demander à M. Éliant si l'histoire pouvait être vraie.

M. ÉLIANT. – Quelle histoire? Je ne la connais pas.

On lui raconta l'ivresse et la mort du cochon.

«Je vais vous en faire une expérience dès ce soir; ce sera plus amusant encore que l'histoire de Pierre. Nous allons prendre de l'avoine que nous ferons tremper dans de l'eau-de-vie et nous la donnerons aux poules; vous verrez l'effet qu'elle produira.»

CAMILLE. – Et si les poules meurent comme le pauvre cochon.

M. ÉLIANT. – Non, nous ne leur en donnerons pas assez pour leur faire mal; seulement de quoi les enivrer un peu.

Les enfants demandèrent à leur oncle de faire l'expérience tout de suite. M. Éliant y consentit. Ils allèrent tous à l'écurie pour prendre de l'avoine; on versa dans une terrine une demi-bouteille d'eau-de-

vie, puis l'avoine, que les enfants mêlèrent et remêlèrent jusqu'à ce qu'elle fût bien imbibée d'eau-de-vie.

M. ÉLIANT. – À présent, allons à la ferme. Qui est-ce qui se charge de porter la terrine?

— C'est moi! c'est moi! s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Vous ne pouvez pas vous mettre dix à porter une terrine, dit M. Éliant. Tirons au sort, à la courte paille.

— Comment ça se fait-il, la courte paille, mon oncle?

— Je vais prendre autant de brins de paille qu'il y a d'amateurs pour porter la terrine. Chaque brin aura une longueur différente; je les prendrai tous dans ma main de manière à ne laisser passer que les bouts, et je cacherai de l'autre main le reste des pailles. Chacun tirera la sienne, et celui qui aura la plus courte portera la terrine.

Les enfants se mirent à chercher des brins de paille; M. Éliant les coupa de longueurs différentes et, les mêlant toutes, il les présenta aux enfants. Chacun tira; ce fut Camille qui se trouva avoir la plus courte; mais elle s'aperçut que Louis était tout triste de ne l'avoir pas eue; elle fit semblant de trouver la terrine trop lourde et la donna au petit Louis, dont le visage devint radieux. M. Éliant s'aperçut seul de la bonne action de Camille et l'embrassa tendrement, en lui disant tout bas:

«C'est bien ce que tu as fait, ma petite Camille.»

Quand ils arrivèrent à la ferme, les, enfants se mirent à appeler les poules, qui ne tardèrent pas à accourir. Chacun leur jeta l'avoine trempée d'eau-de-vie; elles la mangèrent avec avidité et ne tardèrent pas à donner les mêmes symptômes d'ivresse que le cochon: elles sautaient, caquetaient, se battaient, faisaient un tapage extraordinaire. Quand la fermière arriva, elle fut étonnée de leur agitation et voulut les faire entrer au poulailler, car l'heure de leur coucher était arrivée. Elle eut toutes les peines du monde à les faire rentrer; quand un partie des poules était rassemblée, l'autre se débandait et recommençait les sauts et les batailles; les enfants s'amusaient beaucoup de cette agitation et se mirent tous à aider la fermière, qui suait, qui n'en pouvait plus. Enfin, on parvint à enfermer les poules, mais les cris et les caquetages continuaient à se faire entendre. On n'avait pas dit à la fermière que ses poules étaient ivres, de peur qu'elle ne grondât; de sorte qu'elle ne comprenait rien à leur gaieté extraordinaire.

«Crois-tu maintenant à mon histoire? dit Pierre à Sophie en s'en allant.»

SOPHIE. – Oh oui! j'y crois. Étaient-elles drôles, ces poules! Comme elles sautaient!

JACQUES. – Et comme elles se battaient! Il y en avait qui tombaient sur le dos.

LOUIS. – Et d'autres qui se roulaient et qui ne pouvaient parvenir à se relever.

JEANNE. – J'ai peur qu'elles ne se battent horriblement dans le poulailler.

VALENTINE. – Oh non! elles vont s'endormir bientôt, comme le cochon de Pierre.

MARGUERITE. – Et si elles allaient ne plus se réveiller?

CAMILLE. – Sois tranquille; papa a dit qu'il ne mettrait pas assez d'eau-de-vie pour leur faire mal.

LÉONCE. – Tout de même, cela fait mal d'être ivre.

MADELEINE. – Comment le sais-tu?

LÉONCE. – Parce que je me suis enivré une fois, et je sais comme on est mal à l'aise.

ÉLISABETH. – Tu t'es enivré, toi! mais c'est dégoûtant!

LÉONCE. – Je ne l'ai pas fait exprès. Voilà comme c'est arrivé. J'avais très chaud et très soif. Je verse dans un verre du vin rouge, puis de l'eau; je bois, je trouve cela excellent et je bois un second verre; quelques minutes après, ma tête tourne, je marche de travers; ma bonne s'effraye, me demande ce que j'ai bu; je lui montre les deux bouteilles. Ce que je croyais être de l'eau était du vin blanc. Ma bonne court vite prévenir maman, qui me fait avaler un verre d'eau avec quelques gouttes d'alcali. Je me sentais mal au coeur, mal à la tête, je ne savais ce que je disais: je voulais toujours aller me promener et boire à même des bouteilles. On me couche; je chante, je saute dans mon lit; enfin je m'endors pendant que maman me mouille le front et la tête avec de l'eau froide. J'ai dormi douze heures sans bouger, et, quand je me suis réveillé, j'avais encore mal à la tête et mal au coeur. Tu vois que je sais très bien ce que c'est que d'être ivre.

HENRI. – C'est drôle, cela. Je voudrais bien avoir été ivre aussi.

LÉONCE. – Quelle bêtise tu dis! Quand on est ivre, on est comme un imbécile, un animal. Je t'assure que, depuis que je l'ai été sans le vouloir, je me suis bien dit que j'y prendrais garde à l'avenir.

Les enfants allèrent se coucher. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Mme Éliant raconta que la fermière était venue chez elle tout effarée.

«Madame, m'a-t-elle dit, il faut au plus vite nous défaire de nos poules et purifier le poulailler. Elles sont toutes possédées du diable.

— Que dites-vous là, ma pauvre Mathurine? Vous savez, comme moi, que c'est impossible.

— Madame ne dirait pas cela si elle avait couché à la ferme cette nuit. Si madame savait quel sabbat m'ont fait ces poules jusqu'à minuit passé, elle dirait comme moi. Déjà hier soir, monsieur et les enfants pourront bien dire à madame le mal qu'elles m'ont donné pour les faire entrer. Pas moyen de les tenir. Une fois enfermées, elles m'ont fait un vacarme d'enfer. Si madame veut m'en croire, elle fera étouffer toutes ces vilaines bêtes, et elle priera M. le curé de jeter de l'eau bénite dans le poulailler.

Je l'ai laissé parler tant qu'elle a voulu.

«Ma pauvre Mathurine, lui ai-je répondu, vous ne savez donc pas que mon mari s'est amusé à enivrer vos poules avec de l'avoine trempée dans de l'eau-de-vie, et que vos poules étaient non pas endiablées, mais ivres? Quand l'ivresse a été passée, elles sont redevenues tranquilles. Je suis fâchée que mon mari ne vous l'ait pas dit. Il a craint que vous ne le grondiez; c'est ce qui l'a empêché de vous donner l'explication de leur gaieté bruyante.

— Ah! monsieur s'amuse à ces tours-là! m'a-t-elle répondu d'un air indigné. Je n'aurais jamais cru qu'un homme raisonnable comme monsieur pût s'amuser à ces choses-là. Il m'a fait passer une nuit terrible, il peut s'en vanter. Madame pense que ce n'est pas agréable de savoir le diable à sa porte, comme je l'ai cru toute la nuit. Et mon bonhomme aussi n'a pas dormi seulement une miette. Il était plus tremblant que moi. J'en fais bien mon compliment à monsieur! Un joli jeu qu'il a trouvé! Une jolie leçon qu'il a donnée aux enfants! Enivrer mes poules, vraiment! Perdre de l'eau-de-vie à une pareille malice!

— Calmez-vous, ma bonne Mathurine, lui ai-je répondu; il ne recommencera pas, je vous le

promets.»

Et elle s'est retirée grondant encore et fort indignée. On s'amusa beaucoup de la colère de la pauvre Mathurine, et on résolut d'aller en corps lui faire des excuses de la mauvaise nuit qu'on lui avait fait passer. Elle reçut d'abord assez mal la députation; mais elle s'adoucit par degrés, et finit par rire, avec M. Éliant et les enfants.»

XVI - Visite aux singes

Le lendemain, quand l'heure des histoires fut arrivée, personne ne se présentait pour en raconter; les enfants étaient tous assis en rond, attendant avec impatience que le numéro 4 voulût bien commencer, mais personne ne disait mot.

«Allons donc! voyons donc! le numéro 4 pour raconter une histoire, s'écria Sophie avec impatience. Nous perdons notre temps. Qui est le numéro 4?

— C'est Élisabeth», s'écrièrent deux ou trois voix.

SOPHIE. – Pourquoi ne dis-tu rien alors, puisque c'est ton tour?

ÉLISABETH. – C'est que je ne sais aucune histoire amusante. Je ne suis pas en train.

SOPHIE. – Ah bah! tu t'y mettras! Je n'étais pas en train non plus, moi, et pourtant j'ai raconté de mon mieux.

ÉLISABETH. – Aussi tu nous as tous un peu ennuyés.

SOPHIE. – C'est que mon tour venait tout de suite après Camille, qui a raconté une histoire si amusante. Commence, tu vas voir que ce sera bien. Dis trois ou quatre Je commence, comme Pierre; ce sera déjà quelque chose.

PIERRE. – Je n'ai pas du tout dit je commence trois ou quatre fois, mademoiselle, mais une seule fois; tu exagères toujours.

SOPHIE. – Ah! par exemple! je suis sûre de trois fois au moins. Demande à Camille.

CAMILLE. – Au lieu de nous quereller, mes amis, écoutons l'histoire que prépare Élisabeth.

SOPHIE. – Écoutons, silence!

Élisabeth se recueille, relève la tête et commence.

«Je vais vous raconter une visite au Jardin des Plantes. Vous savez tous que le Jardin des Plantes réunit dans son sein...»

SOPHIE. – Ah! ah! ah! dans son sein! Comme si un jardin avait un sein!

ÉLISABETH, *riant*. – Dans ses entrailles, si tu aimes mieux.

SOPHIE. – Encore mieux! Elle sera jolie, ton histoire, à en juger par la première phrase.

LÉONCE. – Mon Dieu, Sophie, que tu es ennuyeuse! Tu critiques tout, tu interromps sans cesse. C'est

impossible de raconter avec toi! on ne sait plus ce qu'on dit.

VALENTINE. – Ne l'écoute pas, ma pauvre Élisabeth. Raconte ta visite au Jardin des Plantes; je suis sûre que ce sera amusant.

ÉLISABETH. – Je crois que oui. Il y a deux choses à raconter: une terrible et une drôle. Je commence par la terrible. Il y avait beaucoup de monde ce jour-là au Jardin des Plantes...

SOPHIE. – Ce jour-là, tu dis: quel jour?

ÉLISABETH. – Le jour dont je parle. Je ne te répondrai plus. La foule se pressait autour des fosses où étaient les ours; on leur jetait du pain, des gâteaux; ils grimpaient à des espèces d'arbres qui sont au milieu de leurs fosses; je n'étais pas satisfaite quand je les voyais en haut, il me semblait qu'ils allaient s'élancer sur la foule. Pendant que nous regardions les ours manger, grimper et jouer, nous entendons les cris d'une dame qui appelle:

«Mon enfant! mon enfant! j'ai perdu mon enfant!»

Tout le monde se précipite de ce côté; la femme criait:

«Paul! Paul! mon petit Paul, où es-tu?»

Tout à coup on entend dans la foule une petite voix étouffée qui répond:

Maman! au secours! on m'entraîne...

Les personnes qui se trouvent du côté où cette petite voix se faisait entendre voient un homme à barbe noire qui avait l'air d'un diable et qui cherchait à s'échapper, entraînant avec lui un petit garçon de trois ou quatre ans. On crie de tous côtés:

«Arrêtez le voleur! Ôtez-lui l'enfant!»

Les gardiens accourent; l'homme voit qu'il va être pris, il lâche l'enfant et se rejette au milieu de la foule, espérant pouvoir s'y cacher, mais les gardiens le poursuivent; il court d'un côté, de l'autre, partout il les voit qui lui barrent le passage: il s'élance sur le petit mur des ours et veut passer d'un côté à l'autre en longeant le mur; son pied glisse, il trébuche; il manque de tomber dans la fosse, se raccroche à moitié chemin au mur, appelle au secours; un gardien accourt, lui tend son mouchoir; au moment où l'homme va le saisir, l'ours avance vers lui, se dresse sur ses pattes de derrière et grogne violemment; l'homme a une telle peur qu'il lâche le mur et le mouchoir et qu'il tombe dans la fosse; l'ours est si étonné qu'il reste immobile; l'homme se relève et demande qu'on lui jette un couteau ou une arme quelconque pour se défendre. On ne trouve qu'un bâton, personne n'avait de couteau: on le lui jette; il court pour le ramasser; l'ours, qui avait été plus leste que lui, arrive le premier, attrape le bâton et le brise de ses deux pattes de devant comme je briserais une allumette. On jette un autre bâton, l'homme parvient à le saisir; l'ours vient à lui; l'homme brandit son bâton, donne des coups épouvantables sur la tête et les pattes de l'ours, qui entre en fureur et s'élance sur l'homme avec tant de violence, qu'il le renverse. Au même moment, plusieurs soldats, qu'on avait été prévenir, accouraient avec leurs fusils chargés. Ils veulent tirer sur l'ours. Impossible! l'ours et l'homme se débattaient, se roulaient; en voulant tuer l'ours, les soldats auraient tué l'homme. Enfin, l'ours lâche l'homme, qui va rouler assez loin; les soldats profitent de ce moment pour tirer tous ensemble sur l'ours; qui paraît très blessé, car il se roule en rugissant; le sang coule de plusieurs blessures; en se tordant et en se roulant, il arrive sur l'homme, qu'il déchire avec ses griffes, et qui criait encore, mais faiblement; les soldats avaient rechargé leurs fusils; ils tirent encore, dans un moment où l'ours avait roulé loin de l'homme, et cette fois, après un ou deux gémissements horribles, l'ours reste immobile. On apporte des échelles, on descend dans la fosse et on emporte le

malheureux homme, qui était tout déchiré, tout sanglant; il n'était pas mort pourtant, mais on croyait qu'il ne pourrait pas guérir, tant il avait été mordu et déchiré. Pendant que l'ours dévorait l'homme, la dame avait retrouvé son petit Paul, que ce méchant homme voulait voler. On a su depuis que cet homme volait des enfants pour les vendre à des gens qu'on appelle des saltimbanques, et qui font faire des tours de force aux pauvres petits enfants. Le bon Dieu l'a bien puni cette fois-ci. Ce qui a rendu tout cela moins affreux, c'est la méchante action de cet homme barbu et noir; tout le monde avait l'air content que le bon Dieu l'eût si terriblement puni. Moi aussi, j'ai été assez contente, tout en désirant de le voir délivrer par les soldats. Quand la pauvre mère a retrouvé son enfant, elle a tant pleuré, qu'on est allé lui chercher de l'eau fraîche pour l'empêcher d'avoir des convulsions; le pauvre petit pleurait aussi en embrassant sa maman. Quand on a emporté l'homme, on a passé devant eux; le petit garçon a poussé un cri en se cachant dans la robe de sa maman. Elle a dit: «Malheureux homme! que Dieu te pardonne, comme je te pardonne de tout mon coeur!» et elle a demandé s'il était pauvre, s'il avait besoin de quelque chose; et comme on lui a répondu qu'il allait probablement mourir, elle a demandé en grâce qu'on allât lui chercher un prêtre pour le consoler et le faire mourir en demandant pardon au bon Dieu. On le lui a promis, elle a donné de l'argent pour payer une voiture pour emmener l'homme à l'hôpital ou chez lui, et elle a laissé son adresse pour qu'on lui fît savoir où il demeurait.

«Je lui enverrai, a-t-elle dit, une bonne soeur pour le soigner et un saint prêtre pour l'assister.»

Puis elle est partie en voiture avec son petit Paul. Voilà mon histoire terrible. À présent, je vais vous raconter l'autre.

MADELEINE. – Elle est, en effet, bien terrible, cette histoire, et très intéressante.

MARGUERITE. – Ce qui prouve combien elle était intéressante, c'est que Sophie n'a pas interrompu.

SOPHIE. – Tiens! c'est vrai, je n'y ai pas pensé. Au reste, soyez tranquilles, je n'interromprai plus, car je vois que c'est par malice que je le fais, pour impatienter celui qui raconte, et me venger ainsi de vos interruptions pendant que je racontais. Mais, je le répète, c'est fini, je n'interromprai plus.

JACQUES. – C'est très bien, ce que dit Sophie; n'est-ce pas, mes amis? J'aime beaucoup la simplicité avec laquelle Sophie s'accuse quand elle a mal fait.

CAMILLE. – Parce qu'elle est réellement bonne et sans orgueil; elle s'aperçoit qu'elle a mal fait, elle l'avoue tout de suite.

SOPHIE. – Prends garde, Camille, de m'en donner de l'orgueil, avec tes éloges. Écoutons plutôt l'histoire d'Élisabeth.

ÉLISABETH. – Après le départ de la dame et du voleur, personne ne voulut retourner aux bêtes féroces, et nous sommes allés voir les singes. Il faisait beau et chaud, tous les singes étaient dehors sous leur grillage. Ils s'amusaient à plusieurs jeux; les grands se battaient presque continuellement. J'aperçus dans un coin une guenon avec son petit singe; elle le mettait par terre, et le petit criait toujours pour qu'elle le reprît dans ses bras: enfin, la mère, ennuyée, donne à son petit un grand soufflet; le petit se frotte la joue tout en regardant la guenon d'un air furieux. Elle se lève et fait quelques pas; le petit court après et lui marche sur la queue; elle se retourne: le petit avait sauté lestement de côté. La guenon continue à marcher gravement; le petit recommence à lui marcher sur la queue sans que sa mère le voie. Au bout de trois ou

quatre fois pourtant, elle se retourne si promptement qu'il n'a pas le temps de se sauver, et qu'elle voit sa malice. Alors elle veut l'attraper; le petit se sauve, la mère le poursuit et l'attrape bien vite; elle le prend dans ses bras, et malgré ses cris elle lui donne une dizaine de tapes bien appliquées, puis elle le jette par terre; le petit se retire de très mauvaise humeur dans un coin, d'où il observe sa mère; elle avait ramassé une carotte et la mangeait tranquillement. Le petit saisit une poignée de sable et la jette à l'oreille de sa mère pendant qu'elle regarde du côté opposé; elle se retourne vers son petit, mais il avait si promptement repris son air insouciant et tranquille, qu'elle ne le croit pas coupable d'une telle insolence; elle recommence à grignoter sa carotte; le petit ramasse une seconde poignée de sable et la lance comme la première en choisissant un bon moment. La mère commence à se douter que c'est de son petit que lui vient le sable; elle est plus attentive que jamais et se retourne au moment où le petit lançait sa poignée. Elle jette sa carotte, s'élance sur le petit, qui n'a pas le temps de s'esquiver, lui donne deux énormes soufflets et s'apprête à le battre; les cris du petit attirent les autres singes, qui se rassemblent autour de la guenon et du petit, et prennent parti, les uns pour elle, les autres pour lui. Ils se mettent tous à gronder, à siffler, à claquer des dents; ils se lancent quelques tapes, puis se jettent les uns sur les autres, et dans peu d'instants la bataille devient générale; ils se mordent, ils se griffent, ils se roulent et se piétinent; enfin, ce sont de tels cris, de tels hurlements, que les gardiens arrivent, séparent les combattants à grands coups de fouet et les font rentrer dans sa cellule; le petit a été rendu à sa mère et aura reçu une bonne correction pour son impertinence. Cette scène nous a beaucoup amusés, surtout quand tous les singes sont accourus et ont commencé à se disputer; la triste impression de l'homme et de l'ours a été tout à fait effacée par la visite aux singes, et nous sommes partis riants et très gais.

«Voilà ma seconde histoire. J'ai fini.

— Très bien! très bien! s'écrièrent les enfants; tes histoires sont très jolies.»

PIERRE. – Qui est-ce qui doit en raconter une après?

MADELEINE. – C'est Henri.

HENRI. – Moi, d'abord, je ne raconterai rien, parce que je ne sais rien.

JACQUES. – Tu trouveras quelque chose, tout comme nous.

HENRI. – Que veux-tu que je trouve?

JACQUES. – Je ne sais pas, moi; un chien, par exemple.

HENRI. – Quel chien?

JACQUES. – Je n'en sais rien; c'est à toi à chercher.

Henri cherche, tout le monde attend; personne ne dit mot pour ne pas le déranger; enfin, Pierre lui dit:

«Eh bien! trouves-tu?»

Henri ne répond pas; il tient la tête baissée et ne regarde personne.

PIERRE. – Mais réponds donc, Henri! C'est ennuyeux! nous attendons depuis dix minutes.

Rien encore, pas de réponse; les enfants s'approchent de lui, le regardent et s'aperçoivent qu'il

pleure.

SOPHIE. – Eh bien! Qu'est-ce que tu as? Pourquoi pleures-tu?

HENRI, pleurant. – Je ne sais pas d'histoire... Je ne sais que dire.

CAMILLE. – Mais mon petit Henri, il ne faut pas pleurer pour cela. Tu n'es pas obligé de raconter une histoire, c'est pour nous amuser que nous avons imaginé cela; si cela ne t'amuse pas, tu n'y es pas obligé.

HENRI. – Ils vont tous dire que je suis un imbécile.

VALENTINE. – Imbécile, non; mais nigaud, oui.

HENRI. – Raconte donc toi-même, si tu crois que c'est si facile. Je te cède mon tour; prends-le.

VALENTINE. – Très volontiers et tout de suite, si mes cousins et cousines le veulent bien.
TOUS LES ENFANTS. – Certainement: raconte à la place de Henri, puisque tu as des idées.

VALENTINE. – C'est un conte de fées que je vais vous raconter.

HENRIETTE. – Tant mieux! J'aime beaucoup les contes de fées.

MARGUERITE. – Et moi aussi; fais-en un aussi joli que celui de Camille.

VALENTINE. – Je ne crois pas qu'il soit aussi joli, mais je ferai de mon mieux.

SOPHIE. – Comment s'appelle-t-il?

VALENTINE. – Il s'appelle…

XVII - La fée Prodigue et la fée Bonsens

Il y avait une fois un roi, qui s'appelait le roi Pétaud, et une reine, qui avaient un tout petit royaume.

Ce roi et cette reine n'avaient pas encore d'enfants, mais ils avaient une amie très puissante qui s'appelait la fée Prodigue.

HENRIETTE. – Comment étaient-ils amis?

VALENTINE. – Ils étaient amis parce que la mère de la fée; Prodigue était la fée Drôlette, et que la reine était la fille d'une princesse Blondine et d'un prince Merveilleux que la fée Drôlette aimait beaucoup.

La fée Prodigue avait une soeur qui s'appelait la *fée Bonsens*; la fée Bonsens aimait aussi beaucoup la reine, mais la reine l'aimait moins parce qu'elle ne lui accordait pas tout ce qu'elle lui demandait, et qu'elle lui faisait quelquefois la morale sur les mauvaises actions qu'elle commettait.

Un jour la reine était seule et pleurait. La fée Bonsens venait précisément lui faire une visite.

«Pourquoi pleurez-vous, chère reine?» lui demanda-t-elle.

LA REINE. – Parce que tous mes sujets ont des enfants; moi seule je n'en ai pas. Moi qui aime tant les enfants! Je serais si contente d'en avoir!

LA FÉE. – Si vous aviez des enfants, chère reine, ce serait peut-être pour votre malheur; laissez les fées et la reine des fées arranger les choses à leur idée; elles savent ce qu'il vous faut.

LA REINE. – Il me faut un enfant; je veux un enfant; et je serai malheureuse tant que je n'aurai pas d'enfant.

LA FÉE. – Vous n'êtes pas raisonnable, chère reine. Je vous laisse vous désoler toute seule, ajouta-t-elle, voyant que les pleurs de la reine redoublaient, car, pour votre bonheur, je ne veux pas vous accorder ce que vous désirez.

La fée disparut en achevant ces mots, et la reine recommença ses gémissements.

«Fée Prodigue, fée Prodigue, s'écria-t-elle, vous ne me refuseriez pas comme l'a fait votre soeur, si je vous le demandais!»

La fée Prodigue apparut immédiatement.

«Qu'est-ce, ma bonne petite reine? Vous m'avez appelée? Et pourquoi ces larmes sur ces jolies joues?»

LA REINE. – Bonne et chère fée; je veux un enfant et je n'en ai pas.

LA FÉE. – Et c'est pour cela que vous pleurez, ma reinette? Vous êtes pourtant heureuse! Qui sait ce que deviendra votre bonheur avec des enfants?

LA REINE, pleurant plus fort. – C'est égal, j'en veux un. Oh! bonne fée, donnez-moi un enfant.

LA FÉE. – Je vous en donnerai deux, ma bonne petite reine. Ce n'est pas pour rien que je m'appelle Prodigue. Vous aurez deux filles dans peu de temps.

— Merci, bonne et aimable fée; votre soeur, à qui j'avais fait la même demande, vient de me refuser; j'étais bien sûre que vous ne feriez pas comme elle.

— Ma soeur est un peu trop sage, dit la fée en souriant, et les gens sages sont souvent ennuyeux. Adieu et au revoir, ma bonne reine; je reviendrai vous voir dès que vos filles seront nées.

La fée disparut, laissant la reine transportée de joie; elle courut raconter au roi la promesse de la fée; il en fut enchanté, quoiqu'il conservât un peu d'inquiétude du refus de la fée Bonsens. Quelque temps après, la reine eut deux filles, comme le lui avait dit la fée. Aussitôt qu'elles furent nées, la fée Prodigue parut, et, prenant dans ses bras une des petites princesses, elle l'embrassa et lui dit:

«Je te donne le nom d'INSATIABLE et je t'accorde le don de réussir dans tout ce que tu entreprendras, d'obtenir tout ce que tu désireras...

— Excepté si son désir est injuste ou cruel, ma soeur, dit la fée Bonsens, qui parut tout à coup, et seulement jusqu'à quinze ans. Je corrige ainsi le mal que vous lui faites et qu'elle pourrait faire à d'autres. Quant à toi, enfant, ajouta la fée Bonsens en s'adressant à l'autre petite fille, je te donne le nom de MODESTE et je te doue d'une grande sagesse et de ne jamais désirer que ce qui est juste et raisonnable. Je veillerai sur elle, ajouta la fée, et voici mon présent de marraine pour ma filleule.»

Elle présenta à la reine un miroir encadré d'or, de diamants et de rubis.

«Toute personne qui regardera dans cette glace, dit-elle, y verra comment elle doit agir, le mal qu'elle a fait et le bien qu'elle peut faire.»

La reine saisit le miroir, s'y regarda un instant, rougit, le rendit à la fée d'un air de dépit, et lui demanda de le serrer jusqu'à ce que Modeste fût assez grande pour s'en servir. La fée sourit en reprenant le miroir, et le déposa dans une cassette dont elle confia la clef à la reine. La fée Prodigue était contrariée de l'arrivée de sa soeur et mécontente de l'empêchement qu'elle avait mis, dans l'avenir, aux désirs de sa filleule Insatiable. Celle-ci ne tarda pas à faire voir qu'elle mériterait le nom que lui avait donné sa marraine, car elle ne se trouvait jamais satisfaite et criait sans cesse. Modeste, au contraire, était douce et tranquille et ne criait jamais.

Le roi et la reine auraient dû préférer Modeste à Insatiable; mais la reine sentit une grande affection pour Insatiable et une grande indifférence pour Modeste. À mesure que les deux petites filles grandissaient, Insatiable montrait de plus en plus son mauvais caractère; elle voulait être seule caressée, soignée. Modeste avait beau céder tout ce qu'elle possédait, jamais elle ne parvenait à la contenter.

Un jour, Modeste mangeait un gâteau que lui avait donné une des dames de la reine; Insatiable, qui en avait déjà mangé deux, voulut avoir celui de sa soeur; Modeste avait faim et ne voulut pas lui donner le sien. Insatiable se jeta sur elle pour le lui arracher, mais elle ne put pas le saisir; elle avait beau allonger le bras, ouvrir la main, elle ne pouvait atteindre le gâteau. Elle se mit à pousser des cris de rage; la reine voulut la contenter et prendre le gâteau, mais elle aussi ne put pas l'avoir. Elle se souvint alors de ce que la fée Bonsens avait ajouté au don de Prodigue et en fut très mécontente. Son humeur se porta sur la pauvre Modeste.

«Emportez cette petite, dit-elle; elle est insupportable; elle ne fait que contrarier et faire crier sa soeur.»

Un autre jour, Insatiable vit un nid d'oiseaux-mouches dans les mains de Modeste.

«Je voudrais un nid comme Modeste», cria-t-elle.

Aussitôt un page entra et présenta à Insatiable un nid tout semblable qu'on venait d'apporter pour elle.

«Je veux un second nid.»

Un autre nid fut apporté de la même manière.

«Je veux le nid de Modeste», s'écria-t-elle. Mais pour le nid, comme pour le gâteau, elle ne put le saisir. Plusieurs fois de pareilles scènes se renouvelèrent. Insatiable, habituée à voir tous ses désirs satisfaits, entrait dans des colères effroyables devant la moindre résistance, et comme c'était toujours avec sa soeur qu'elle éprouvait ces contrariétés, elle la prit en haine et dit à la reine de chasser Modeste, qui la tourmentait sans cesse.

La reine ordonna que Modeste fût emmenée dans un château éloigné. La nourrice qui avait élevé Modeste fut chargée de l'accompagner dans sa nouvelle demeure avec une suite nombreuse.

Modeste voyait que sa mère ne l'aimait pas, elle souffrait du caractère méchant de sa soeur, et elle partit sans regret. Le château qu'elle devait habiter était charmant; il y avait à côté une ferme où Modeste passait une partie de sa journée avec les vaches, les moutons, les poulets, dindons et oisillons de toute espèce. Elle y vivait heureuse avec sa bonne, qu'elle aimait, et sa soeur de lait, qu'elle aimait plus encore; elle recevait souvent la visite de sa marraine, la fée Bonsens, qui lui témoignait beaucoup d'amitié. Insatiable, de son côté, ne cessait de vouloir une chose, une autre; tout l'ennuyait parce que tout lui venait trop facilement; elle avait en telle abondance joujoux, livres, robes, bijoux, que rien ne lui faisait ni plaisir ni envie. Il en était de même pour son travail; elle apprenait avec une telle facilité qu'elle ne s'intéressait à rien. Sans cesse elle obligeait son père de changer ses ministres, de changer les lois, de changer d'alliés et d'amis: elle portait partout le trouble; on faisait tout ce qu'elle voulait, et cependant on ne pouvait jamais la contenter. Tout le royaume était dans la confusion à cause d'elle.

Cependant elle approchait de ses quinze ans; elle dit alors à son père qu'elle voulait se mettre à la tête des troupes. Elle eut d'abord quelques succès; mais le temps passait, les quinze ans d'Insatiable arrivèrent, elle perdit plusieurs batailles; ses soldats se révoltèrent et refusèrent de la suivre, et elle fut obligée de s'enfuir honteusement.

Quand Insatiable revint à la cour de son père, tout y était en désordre; chacun la maudissait, la détestait; on l'appelait à la cour une Pétaudière, par dérision, par moquerie. Le roi, voyant que c'était elle qui avait causé ses malheurs, la chassa de sa présence; la reine l'engagea à aller rejoindre sa soeur et lui conseilla de se regarder dans le miroir de Modeste. Insatiable, affligée, humiliée, alla retrouver sa soeur et lui demanda où était ce miroir dont lui avait parlé la reine.

«Le voici, dit Modeste en le lui présentant; c'est lui qui a été mon maître, qui m'a empêchée de mal faire et qui m'a montré à bien faire.»

Insatiable le prit, y jeta un coup d'oeil et poussa un cri d'effroi, mais elle ne put en détacher ses regards; elle voyait tout le mal dont elle s'était rendue coupable depuis sa naissance; elle ne pouvait en croire ses yeux. Quand elle eut tout vu, elle tomba dans les bras de sa soeur et pleura amèrement. Modeste chercha vainement à la consoler; le souvenir des maux qu'elle avait causés la poursuivait jour et nuit; elle ne dormait pas, ne mangeait plus. Enfin elle tomba dans un état si alarmant, que Modeste envoya un exprès au roi et à la reine; ils arrivèrent tous deux, et, voyant leur fille si mal, ils appelèrent Prodigue à leur secours. La fée arriva triste et morne.

«Je n'y puis rien, dit-elle; c'est sa conscience qui la fait mourir; elle sent que le monde la hait, la méprise, et qu'elle ne peut vivre; mais elle se repent, on lui pardonnera.»

Insatiable, se sentant mourir, demanda pardon au roi, à la reine, à sa soeur, à toute la cour, et expira dans les bras de Modeste. On la regretta peu, tout en pleurant sa triste mort. La reine et le roi se regardèrent aussi dans le miroir de la fée Bonsens. Effrayés des fautes de leur vie, ils résolurent de s'amender et de reprendre chez eux la princesse Modeste, exilée depuis tant d'années. Elle fut heureuse de ce retour de tendresse de son père et de sa mère, mais elle regretta beaucoup et toujours sa ferme et

son château, où elle avait vécu si longtemps calme et sans chagrins. Du reste, elle vécut très heureuse, se maria avec un prince excellent et succéda à son père après sa mort. Sa soeur de lait ne la quitta jamais et éleva tous ses enfants.

«Voilà mon histoire, mes enfants, elle est longue et je suis fatiguée.

— Merci, merci, Valentine, s'écrièrent tous les enfants; c'est charmant, c'est très amusant.»

Ce jour-là, les enfants causèrent longuement de l'histoire qu'ils venaient d'entendre.

MADELEINE. – Ce n'est pas toi qui l'as composée, n'est-ce pas, Valentine?

VALENTINE. – Si, c'est moi.

SOPHIE. – Quand donc l'as-tu faite?

VALENTINE. – En la racontant. J'inventais à mesure que je parlais.

LÉONCE. – Mais c'est superbe! c'est étonnant! Jamais je n'aurais pu faire comme toi.

VALENTINE. – Si tu essayes, tu verras que ce n'est pas difficile. C'est tout justement ton tour demain.

XVIII - Les loups et les ours

Le lendemain, quand les enfants se rangèrent autour de Léonce, il commença gravement:

«Mes amis, je sais que vous voulez savoir le nom de mon histoire: elle s'appelle de deux noms terribles...

— Ah! mon Dieu! s'écria Jeanne.

— Ne t'effraye pas, Jeanne, reprit Léonce, les loups et les ours dont je vais parler sont heureusement bien loin de nous; ils vivent dans la Lithuanie, pays qui appartient à la Russie, et mon histoire s'appelle: LES LOUPS ET LES OURS. Écoutez bien et ne m'interrompez pas.

MARGUERITE, *riant*. – Quel drôle d'air tu as?

LÉONCE. – J'ai l'air que j'ai toujours.

MARGUERITE. – Non, non, tu as un air grave comme si tu allais nous juger et nous condamner.

LÉONCE, *gaiement*. – En effet, je vous condamne à entendre mon histoire, après vous avoir jugés dignes de l'écouter.

ÉLISABETH. – Ah, ah, ah! très joli! Nous écoutons.

LÉONCE. – Il y avait une famille qui vivait en Russie dans une belle et agréable province du Midi: cette famille n'était pas nombreuse; il y avait le père, la mère, trois fils, deux filles et une soeur imbécile.

SOPHIE. – Tu appelles cela pas nombreux? Combien t'en faut-il donc?

LÉONCE. – Sophie, Sophie, j'ai dit de ne pas m'interrompre... J'appelle cette famille peu nombreuse pour la Russie; car, dans ce pays, il arrive souvent qu'une famille est composée de douze ou de quatorze enfants.

HENRIETTE. – Ah! quelle bêtise!

LÉONCE. – Pas bêtise du tout, puisque j'ai une tante russe qui a eu dix-sept enfants. Voyons! silence à présent! Cette famille devait aller en Lithuanie pour passer quelques mois près d'un vieux grand-père très malade.

JEANNE. – Qu'est-ce qu'il avait?

LÉONCE. – Une hydropisie, c'est-à-dire une enflure énorme du ventre, qui se remplit d'eau et qui vous étouffe. Ils allaient donc en Lithuanie; la neige couvrait déjà la terre; on avait mis la grande voiture, qui contenait toute la famille, sur des patins.

HENRI. – Qu'est-ce que c'est, des patins?

LÉONCE. – Des patins sont des traîneaux sur lesquels on attache les voitures quand il gèle et quand il y a de la neige. Ne m'interrompez plus, vous me dérangez; je ne sais plus où j'en suis...

On avait mis la grande voiture sur des patins; on y avait attelé huit bons chevaux, et on n'allait pas très vite, parce que la course était longue et qu'on ménageait les chevaux pour la traversée de la forêt. Une fois arrivé à la forêt, le cocher devait fouetter les chevaux et marcher vite, pour ne pas donner aux bandes de loups le temps de se rassembler et de les poursuivre: car il faut vous dire que les forêts de ces pays sont pleines de loups. Quand on en rencontre un, deux, trois même, on s'en moque, parce que les loups sont poltrons et qu'ils n'osent attaquer les voitures que lorsqu'ils sont en bandes.

On arrive à la forêt; le cocher arrête ses chevaux quelques minutes, leur donne de l'avoine, leur remet leurs brides et entre dans la forêt. Les chevaux trottaient, galopaient, allaient bon train; le cocher se réjouissait de n'avoir plus qu'une demi-heure à faire pour sortir de la forêt, lorsqu'on entend un hououou! très éloigné.

«Les loups! crie le cocher; les loups!

— Fouettez les chevaux, Nikita, s'écria le maître, nommé M. Bogoslafe, fouettez ferme; tâchons de sortir de la forêt avant que les loups nous aient rejoints.»

Le cocher fouette; les chevaux, tremblants eux-mêmes, vont comme le vent. Les hurlements se rapprochaient pourtant; la peur donnait des ailes aux chevaux. Nikita se retournait de temps en temps; il ne voyait pas les loups; mais une fois, après s'être retourné, il crie:

«Les voici! je vois une masse noire dans le lointain; il y en a plus de cinq cents.

— Nous sommes perdus! dit M. Bogoslafe.

— Non, mon cher maître; nous pouvons encore être sauvés, si Dieu nous protège. Je connais une grange à cent pas d'ici. Si la grande porte est ouverte, nous sommes sauvés.»

Et, fouettant les chevaux avec une nouvelle vigueur, il les dirige vers la grange, dont la grande porte restait heureusement ouverte pour laisser aux voyageurs la facilité d'entrer et se mettre à l'abri des loups, qui ne tardaient ordinairement pas à se disperser. Les hurlements des loups devenaient de plus en plus distincts; la masse noire avançait toujours; Nikita touche à la grange, y entre ventre à terre; les chevaux s'abattent en touchant le mur de leur front. Nikita les laisse se débattre, saute à bas de son siège et se précipite pour fermer les deux battants; il en ferme un, les loups approchent; il pousse l'autre et met les verrous juste à temps pour empêcher les loups de se précipiter dans la grange. M. Bogoslafe avait ouvert la portière et était descendu de la voiture pour aider Nikita à barricader solidement la porte, de manière que les loups ne pussent en forcer l'entrée. La grange était grande, peu éclairée, car on avait fait les ouvertures petites et très hautes pour que les loups ne pussent pas y pénétrer. Quand toute la famille fut un peu remise de sa frayeur, tous se jetèrent à genoux pour remercier Dieu de les avoir sauvés; ensuite le maître embrassa Nikita et lui dit avec émotion:

«Mon ami, c'est toi après Dieu qui nous a sauvés. Et si Dieu permet que nous sortions vivants d'ici, je te donnerai ta liberté et je te ferai une pension pour que tu puisses vivre sans servir.»

Nikita se mit à genoux, baisa la main de son maître, essuya ses yeux du revers de sa main et alla vers ses chevaux pour les dételer et les arranger. Les pauvres bêtes étaient encore tremblantes de la frayeur que leur causaient les hurlements des loups, de la vitesse de leur course et de la violence de leur chute. Pendant que Nikita arrangeait la litière des chevaux avec la paille qui était entassée dans un coin, M. Bogoslafe faisait sortir sa femme et ses enfants de la voiture, dans laquelle ils avaient voulu remonter, s'y croyant plus en sûreté contre les loups.

«Examinez bien cette grange, leur dit-il, et voyez comme elle est solidement bâtie: les loups ont beau gratter et sauter, ils ne peuvent y faire de trou.»

Mme Bogoslafe et ses enfants se laissèrent enfin persuader, et firent le tour de la grange pour s'assurer qu'il n'y avait aucun passage possible pour les loups.

«Combien de temps devrons-nous rester ici? demanda Mme Bogoslafe.

— Je ne sais, répondit le mari; nous ne pourrons sortir avant le départ des loups; j'ignore quelles sont leurs habitudes dans ces occasions. Que penses-tu, Nikita? Combien de temps allons-nous être entourés par les loups?

— Quand ils ont poursuivi des gens qui leur échappent, maître, ils ont l'habitude de ne pas les quitter si promptement. Demain ils seront encore là, à moins qu'ils ne se mettent à la poursuite de quelque autre voyageur qui pourrait être moins heureux que nous.

— Tu crois, Nikita, que nous devons passer la nuit dans cette grange?

— Oui, maître; je serais bien étonné que les ennemis nous laissassent tranquilles avant demain.

— Et comment allons-nous faire? Hommes et chevaux nous n'avons ni à boire ni à manger.

— Pardon, maître, la nourriture ne manquera pas: j'en ai rempli les deux grands coffres de la voiture; et quant à la boisson, il doit y avoir ici une citerne: on a toujours soin d'en faire une dans ces granges qui doivent servir de refuge contre les loups.

— Mais tes chevaux, que leur donneras-tu?

— D'abord, maître, j'ai un grand sac d'avoine sous le siège, et puis les pauvres bêtes n'ont guère envie de manger, elles ont trop peur. Pour ce qui est du coucher, il ne manque pas de paille dans ce coin. Non, non, nous ne manquerons de rien.»

Les enfants de Mme Bogoslafe finirent par se rassurer un peu; vers le soir ils demandèrent à manger; Nikita tira les provisions de dedans les coffres de la voiture; il étala une couche de paille dans le coin le plus éloigné des chevaux, apporta et plaça à côté des pâtés, des viandes froides, des gâteaux, du vin, de la bière, et tira de l'eau d'une citerne qu'il avait trouvée dans un autre coin du bâtiment.

On se mit par terre sur la paille et on mangea de bon appétit, quoique silencieusement. M. Bogoslafe donna à Nikita le reste des provisions. Il mangea peu et rangea soigneusement ce qui restait.

«Il faut être économe, dit-il, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Si les loups s'entêtent à rester près de la grange, il n'y aura pas trop de provisions que nous avons, et même... qui sait?...»

Quand la nuit fut venue, le nombre des loups semblait avoir augmenté, à en juger par la force de leurs hurlements. M. et Mme Bogoslafe et leurs enfants s'étaient étendus sur la paille en se couvrant de leurs pelisses. Nikita ne se coucha pas; il veilla pour entretenir le feu qu'il avait allumé.

Quand le jour parut, les hurlements des loups diminuèrent. Nikita appliqua une échelle contre le mur pour grimper jusqu'à une des fenêtres et voir s'il restait encore des loups. Il vit avec épouvante que les loups avaient établi leur domicile près de la grange; ils étaient étendus sur la neige de tous côtés; Nikita en compta cent vingt-trois; le reste était caché par les arbres. Le brave homme descendit de son échelle tout triste.

«Eh bien, Nikita, lui dit M. Bogoslafe, tu n'as vu rien de bon, ton visage le dit assez.

— Ils sont là, maître, et ils y resteront... J'ai quelque chose à vous proposer, maître: c'est une chance à courir... Il faut sacrifier les chevaux.

— Et à quoi nous servirait ce sacrifice? Huit chevaux ne peuvent apaiser la faim de quatre à cinq cents bêtes féroces. Et comment partirons-nous sans chevaux!

— Vous n'en manquerez pas, maître, si vous voulez m'écouter. Les chevaux ont bien bu et bien mangé, ils sont bien reposés; je les mettrai dehors à coups de fouet; je n'en garderai que deux, vous allez voir pourquoi. Les chevaux, effrayés à la vue des loups, se mettront à courir du côté de la maison, par où

nous sommes venus; tous les loups se mettront à leur poursuite; quand ils seront loin, je prendrai le cheval qui sera resté et je courrai à la ville voisine, où je demanderai une escorte et des chevaux pour vous ramener. Si je ne suis pas revenu avec l'escorte à la fin de la journée, alors, maître, vous monterez l'autre cheval et vous aurez, Dieu aidant, une meilleure chance que moi.

— Excellent homme! dit M. Bogoslafe, ton plan est bon, mais tu en seras la victime, et je ne puis accepter ton dévouement: c'est moi qui partirai le premier.

— Non, maître, car c'est là où sera le danger si les loups ne sont pas tous assez éloignés; il y a toujours des traînards parmi eux. Vous êtes le maître, vous devez rester près de madame et des enfants; moi je suis le serviteur et je dois chercher à nous sauver tous. D'ailleurs, maître, l'idée est à moi, j'ai le droit de l'exécuter.

— Va, mon brave Nikita, et que Dieu te protège.»

Nikita ôta son chapeau, fit un grand signe de croix, détacha six chevaux, les plaça près de la porte.

«Entrouvrez la porte, maître.»

M. Bogoslafe ouvrit la porte suffisamment pour le passage d'un cheval. Nikita donna de grands coups de fouet aux chevaux, qui se précipitèrent dehors; il referma vivement la porte et la barricada. Dès que les chevaux furent dehors, des hurlements s'élevèrent, les loups se précipitèrent de tous côtés sur les chevaux, qui se mirent à courir, comme l'avait prévu Nikita, dans le chemin qu'ils avaient parcouru la veille. Toute la bande hurlante se mit à leur poursuite. Quand on n'entendit plus rien, Nikita sauta sur un des chevaux restants, salua son maître, fit un signe de croix et se dirigea vers la porte.

«Ouvrez, maître! et que le bon Dieu vous bénisse, vous, madame et les enfants.»

M. Bogoslafe fit aussi le signe de croix, ouvrit la porte et la referma sur ce fidèle serviteur qui payerait peut-être de sa vie son dévouement à ses maîtres. M. Bogoslafe écouta, mais n'entendit rien que le galop de cheval, puis quelques hurlements éloignés, puis rien. Deux heures se passèrent dans la plus vive inquiétude. On n'entendit plus aucun bruit; une troisième heure se passa, rien encore.

«Je vais partir, dit M. Bogoslafe: notre pauvre Nikita a sans doute été dévoré par les loups.

— Attendez encore, lui dirent sa femme et ses enfants. Une heure encore!»

M. Bogoslafe attendit une heure et se prépara à partir malgré le désespoir et la terreur de sa femme et de ses enfants. Il allait monter à cheval, lorsqu'un bruit étrange l'arrêta.

«Encore une bande de loups!» dit-il.

Le bruit approchait. Des hourras, des cris de joie rassurèrent la malheureuse famille, qui devina sans peine que c'était l'escorte amenée par Nikita. «La porte, maître?» cria Nikita d'une voix triomphante. La porte s'ouvrit; le maître se jeta dans les bras de son serviteur et l'embrassa comme un frère; Nikita était rayonnant. On attela huit chevaux frais et vigoureux à la voiture; la famille Bogoslafe y monta; Nikita prit sa place sur le siège, et la voiture partit au galop, suivie et entourée d'une escorte de deux cents cavaliers.

On arriva sans autre accident chez le vieux grand-père, qui fit distribuer à l'escorte de l'eau-de-vie et de l'argent. Nikita reçut le jour même sa liberté et une somme d'argent considérable. Il demanda à son maître de rester cocher à son service: «Vous êtes un bon maître, dit-il, je suis heureux près de vous. Que ferais-je si je vivais à rien faire? Je m'ennuierais et je ferais peut-être des sottises.»

Nikita resta donc chez M. Bogoslafe jusqu'à sa mort, et y fut traité en ami plus qu'en domestique.

«C'est fini! dit Léonce en s'essuyant le front. Comme cela fait chaud de raconter des histoires!»

PIERRE. – Est-ce que tu l'as inventée?

LÉONCE. – Pas tout à fait; j'ai lu une histoire de ce genre, que j'ai arrangée en la racontant.

ÉLISABETH. – Elle est bien intéressante et bien terrible, comme tu le disais. Mais où sont les ours? Je n'en vois pas un seul.

LÉONCE. – Je crois bien, c'est une autre histoire. Mais celle des loups a été longue, je suis fatigué.

JACQUES. – Mais tu nous la raconteras demain?

LÉONCE. – Oui, si cela ne vous ennuie pas.

CAMILLE. – Comment peux-tu croire cela? Tu racontes si bien!

LÉONCE. – Après moi, c'est le tour de Jeanne.

JEANNE. – Ah bien! Je ferai comme Henri, je pleurerai.

SOPHIE. – Par exemple! si tout le monde pleure au lieu de raconter, nous n'aurons pas d'histoires.

JEANNE. – C'est trop difficile de raconter; je n'ai rien dans la tête et je ne me souviens de rien d'amusant.

SOPHIE. – Tu feras comme moi, tu conteras une histoire bête.

JEANNE. – On se moquera de moi comme on s'est moqué de toi; crois-tu que ce soit agréable?

SOPHIE. – Tant pis pour ceux qui se moquent. On se venge en se moquant aussi.

JEANNE. – C'est que je ne veux pas me moquer, cela me fait de la peine; je n'ai pas autant d'esprit que toi.

SOPHIE. – Ce qui veut dire que tu es meilleure que moi. Il ne faut pas avoir d'esprit pour se moquer, mais seulement un peu de méchanceté.

MARGUERITE. – Tu es donc méchante, toi?

SOPHIE. – Je crois que oui; demande à Camille.

CAMILLE. – Non, Marguerite, elle n'est pas méchante, mais un peu malicieuse et trop vive.

MARGUERITE. – Eh bien, sais-tu ce que je pense, moi? Que c'est très agréable d'être malicieuse, parce qu'on amuse tout le monde. Sophie est très amusante.

CAMILLE. – C'est vrai, mais elle fait de la peine quelquefois, et il vaut mieux ne pas amuser et ne jamais chagriner personne.

SOPHIE. – Camille a raison: j'ai souvent des remords d'avoir taquiné et peiné mes cousins et cousines, et c'est désagréable d'avoir des remords.

JEANNE. – En quoi est-ce désagréable?

SOPHIE. – Parce qu'on sent qu'on a été méchant; on voudrait demander pardon, et on a honte. On ne sait comment faire, et on est triste.

JEANNE. – Moi, je ne serais pas si bête. Si j'avais fait une méchanceté, je demanderais vite pardon et je ne recommencerais pas.

SOPHIE. – Tu as raison; je tâcherai de le faire une autre fois.

LÉONCE. – Ha! ha! ha! c'est très joli, cela! Tu veux donc être méchante, puisque tu dis qu'une autre fois...

SOPHIE. – Tu m'ennuies, toi, avec tes réflexions. Dis-nous plutôt si les pauvres chevaux lâchés ont été mangés par les loups.

LÉONCE. – Je n'y ai pas pensé; faut-il les faire manger?

JACQUES. – Non, non, ces pauvres bêtes! Il faut les sauver.

LÉONCE. – On ne peut les sauver tous. Il y en a quatre qui sont revenus chez eux, et deux qui ont disparu, ce qui doit faire croire que les loups les ont mangés.

JACQUES. – J'en suis fâché; puisque c'est toi qui composes l'histoire, tu peux bien dire qu'ils sont revenus tous les six.

LÉONCE. – Mais ce serait peu probable. Juge donc, cinq cents loups qui poursuivent six chevaux, il faut bien leur en laisser dévorer deux.

HENRIETTE. – Oh non! oh non! Léonce, je t'en prie, sauve les tous.

LÉONCE. – Je veux bien. Alors pour la fin de l'histoire, je dis que les chevaux avaient une telle vigueur, grâce aux soins de Nikita, qu'ils sont parvenus à mettre les loups en fuite en leur cassant la mâchoire par leurs ruades quand ils approchaient de trop près. Et puis j'ajoute encore que deux régiments ont été envoyés contre les loups; qu'ils les ont entourés et fusillés tous, de sorte qu'il n'en est pas resté un seul en vie, et que les corbeaux, les vautours et les éperviers ont dévoré leurs cadavres; ainsi on n'a pas eu à craindre la peste dans le pays. J'espère que tout le monde est content de cette fin si heureuse.

Les enfants se mirent à rire et attendirent le lendemain avec impatience pour entendre de nouvelles histoires.

XIX - Récit d'Henriette

On avait décidé dans la journée que ce serait Henriette qui commencerait. Elle s'y résigna de bonne grâce, et, quand on fut réuni, elle commença sans se faire prier et sans paraître contrariée.

«Il y avait une petite fille pas plus grande que le Petit Poucet, et qui s'appelait Poucette; elle était maligne et pleine d'esprit. Sa maman la gâtait à cause de sa petite taille. On ne pouvait pas la punir, car elle était si petite! Un soufflet l'aurait tuée, un coup de bâton aussi; elle était donc plus heureuse que son frère Boursouflé et que sa soeur Joufflue qu'on battait très souvent. Cela faisait de la peine à Poucette, qui les aimait, quoiqu'elle fût très méchante et qu'elle n'aimât pas sa maman: elle cherchait toujours à les secourir quand ils avaient fait une bêtise, et elle était enchantée de jouer des tours à sa maman. Un jour, ils trouvèrent un panier de marrons que leur maman avait ramassés; ils en remplirent leurs poches, les firent cuire dans la cendre et les mangèrent. Quand ils eurent tout mangé:

«Hélas! s'écria Joufflue, qu'avons-nous fait? Maman, qui a compté ses marrons, va voir qu'il lui en manque une cinquantaine. Qu'allons-nous faire? Poucette, viens à notre secours.

— Soyez tranquilles, je vais arranger cela.»

Et Poucette, sautant à terre de dessus son petit fauteuil, qui était haut comme la main, prit une baguette, fit rouler des charbons embrasés jusqu'auprès du panier de marrons, alluma à un des charbons un morceau de papier et mit le feu au panier; quand tout fut en flammes, Poucette poussa les marrons dans la braise brûlante, et, les voyant tous pétiller et brûler, elle dit à Boursouflé et à Joufflue d'aller le long des haies ramasser du bois mort.

«Vous en rapporterez tant que vous pourrez; vous ne direz pas que vous êtes rentrés, et maman croira que c'est le feu qui a roulé et qui a brûlé le panier et les marrons.

— Merci, Poucette, merci», crièrent-ils en se sauvant.

Poucette, enchantée d'avoir joué un tour à sa mère, monta dans sa chambre, pour n'avoir pas l'air de savoir l'accident arrivé aux marrons. La mère Frottant ne tarda pas à rentrer; voyant la cuisine pleine de fumée, elle se mit à crier au feu; des voisins accoururent et l'aidèrent à jeter quelques seaux d'eau sur les marrons enflammés et fumants. Tout fut éteint sans peine.

«Comment cela s'est-il fait?» dit la mère Futaille.

MÈRE FROTTANT. – Le feu aura roulé sur le panier.

MÈRE FUTAILLE. – Et pourquoi avez-vous mis vos marrons si près du feu?

MÈRE FROTTANT. – Dame! pour les faire sécher, bien sûr, puisqu'ils étaient humides.

MÈRE FUTAILLE. – Ah bien! les voilà bien secs à cette heure.

MÈRE FROTTANT. – Et Poucette! est-ce qu'elle aurait brûlé par hasard!

POUCETTE. – Me voici, maman, je suis dans ma chambre.

Poucette descendit lestement et fit semblant d'être excessivement désolée de la perte des marrons.

«Où sont Boursouflé et Joufflue? dit la mère en regardant autour d'elle.

— Ils travaillent dehors; ils ne tarderont pas à rentrer pour dîner, répondit Poucette.»

En effet, ils revinrent peu de temps après avec une charge de bois qui fit croire à la mère qu'ils avaient travaillé toute la matinée. Poucette avait la mauvaise habitude de courir après toutes les personnes de la maison qui allaient à la cave, au grenier; souvent on ne la voyait pas à cause de sa petite taille. Bien des fois sa mère le lui avait défendu: mais Poucette se moquait d'elle et n'obéissait pas.

Un jour, elle suivit une servante qui allait sécher le linge au grenier. Quand le linge fut étalé, la servante sortit et ferma la porte.

Voilà Poucette enfermée; elle crie, elle crie tant qu'elle peut, mais elle avait une si petite voix que personne ne l'entendait; pendant qu'elle courait çà et là en criant, un chat entre par la lucarne, la prend pour une souris et s'élance sur elle; Poucette se sauve; mais le chat était leste et adroit: il attrape Poucette, lui donne un coup de dent et lui coupe la tête. Les cheveux de Poucette étaient très longs, ils étranglent le chat, qui tombe étouffé près du corps sans tête de Poucette.

Quelques heures après, Boursouflé et Joufflue ne manquèrent pas de faire une sottise qui leur fit appeler Poucette comme d'habitude; mais Poucette n'arrivait pas. Effrayés de sa longue absence, Boursouflé et Joufflue la cherchèrent partout et montèrent au grenier; ils virent en entrant le chat mort et Poucette sans vie; leurs cris furent mieux entendus que ceux de Poucette, car ils étaient perçants et terribles. Tout le monde accourut; mais que faire? On ne pouvait refaire une tête à Poucette, ni lui rendre la vie; alors on fit un petit cercueil, on y mit le corps de Poucette, qu'on enterra, et l'on jeta le chat sur le fumier. Boursouflé et Joufflue furent plus battus que jamais, car ils étaient gourmands, voleurs, menteurs et paresseux, et Poucette n'était plus là pour réparer leurs sottises. Quand ils furent grands, ils se firent voleurs et on leur coupa la tête; de sorte que les trois enfants de la mère Frottant moururent sans tête.

«J'ai fini; je crois que mon histoire est très jolie. J'aurais bien voulu voir Poucette.»

Les enfants se mirent à rire.

MARGUERITE. – Comme je voudrais avoir une poupée comme Poucette!

JEANNE. – Pas moi, par exemple, elle me ferait enrager du matin au soir.

HENRIETTE. – Mais vous ne me dites pas si mon histoire est jolie.

CAMILLE. – Très jolie, ma pauvre petite, et tu es bien gentille de l'avoir si bien racontée.

HENRIETTE. – Merci, Camille; mais je voudrais savoir ce qu'en pense Sophie.

SOPHIE. – Pourquoi moi plutôt que les autres?

HENRIETTE. – Parce que les autres feraient comme Camille par bonté; mais toi tu diras franchement ce que tu penses.

SOPHIE. – Oh bien!... alors... tiens, franchement, elle est un peu bête.

HENRIETTE. – Comment? Pourquoi?

SOPHIE. – Parce que Poucette est en même temps bonne et méchante, et qu'elle est punie d'une façon terrible, comme si elle était une scélérate. Parce que Boursouflé et Joufflue ne sont pas punis de leur tromperie envers leur maman. Parce qu'ils se font voleurs on ne sait pourquoi. Parce qu'on ne coupe pas la tête à des voleurs, mais qu'on les met en prison. Enfin, parce que rien dans ton histoire ne mène à rien.

HENRIETTE, *pleurant.* – Tu vois bien que j'avais raison de ne pas vouloir raconter. Je savais bien que je ne savais pas. C'est votre faute à tous; vous m'avez forcée quand je ne voulais pas.

JACQUES. – Sophie, pourquoi fais-tu de la peine à cette pauvre Henriette, qui a fait de son mieux, et dont l'histoire nous a beaucoup amusés?

SOPHIE. – Elle m'interroge. Que veux-tu que je fasse? Veux-tu que je mente?

MADELEINE. – Non; mais tu pouvais juger moins sévèrement. Moi aussi, l'histoire de Poucette m'a amusée.

— Et moi aussi, moi aussi, dirent Marguerite, Valentine et Jeanne.

Camille, Pierre, Léonce et Louis ne disaient rien et restèrent immobiles pendant que les autres entouraient Henriette, la consolaient et l'embrassaient, repoussant Sophie et la traitant de méchante. Sophie les regardait d'un air moqueur, et dit enfin, en levant les épaules:

«Aurez-vous bientôt fini vos simagrées? Est-ce bête de faire tant d'efforts pour consoler Henriette, qui pleure parce qu'elle est vexée de n'avoir pas fait une histoire très spirituelle!

— Méchante! mauvaise! veux-tu te taire?» s'écrièrent les enfants avec indignation.

SOPHIE. – Demande à Camille, à Léonce, à Pierre et à Louis s'ils trouvent que j'ai tellement tort et que vous ayez si fort raison.

Jacques se retourna, et, voyant le silence et l'immobilité de ceux dont il estimait l'opinion, il leur demanda qui avait tort, de Sophie ou d'Henriette. Il y eut un moment d'hésitation. Camille, voyant que personne n'osait dire l'entière vérité, prit la parole.

CAMILLE. – Je crois que mes cousins trouvent, comme moi, que vous êtes injustes pour Sophie, qui n'a parlé que lorsque Henriette l'y a presque forcée. Son jugement a été sévère, mais juste au fond; et je crois qu'il y a effectivement plus de dépit que de chagrin dans les larmes d'Henriette. En somme, Sophie ne mérite pas votre colère ni vos reproches.

LÉONCE. – Je pense comme Camille. J'ajoute seulement qu'Henriette ne me semble pas mériter tant de caresses et de consolations.

PIERRE. – Je dis comme Léonce et comme Camille; Henriette n'avait qu'à ne pas interroger Sophie, si elle ne voulait pas avoir une réponse franche.

LOUIS. – Et moi aussi, je pense comme eux. Seulement j'aurais mieux aimé que Sophie n'eût pas dit tout ce qu'elle pensait, et qu'elle se fût rappelée qu'Henriette racontait son histoire par complaisance et avec répugnance.

SOPHIE. – Et moi, je trouve que vous avez tous les quatre très bien jugé, et que j'ai parlé trop rudement,

comme je fais toujours. Pardonne-moi, ma petite Henriette, de t'avoir blessée par mon injuste sévérité; console-toi par la pensée que ton histoire est beaucoup plus jolie et mieux racontée que ne l'a été la mienne, dont ils se sont tous moqués avec raison. Mais voilà la différence: toi tu pleures, et moi je me bats et je dis des injures. Tu es bonne et douce, et moi méchante et colère. Vois-tu, c'est encore du remords pour moi.

CAMILLE. – Non, ma bonne Sophie, pas de remords, je t'en prie; car si tu as été un peu rude, tu n'as pas hésité à réparer ta rudesse, et je suis bien sûre qu'Henriette ne t'en veut plus.

— Non, non, Sophie, je t'aime comme avant, je t'assure, dit Henriette en se jetant à son cou.

L'attendrissement gagna tous les coupables, tous se jetèrent au cou de Sophie, qui finit par demander grâce; car ce qui avait commencé avec un sentiment de tendresse et de justice devint un jeu, et Sophie était écrasée par les bras et les têtes qui l'entouraient, d'abord avec des larmes dans les yeux, avec le sourire aux lèvres, et enfin avec des éclats de rire et des cris de joie.

«Au secours! criait Sophie, riant elle-même à perdre haleine. À moi, les grands! à moi, les raisonnables!»

Les grands répondirent à l'appel; Camille, Léonce, Pierre et Louis se jetèrent dans la mêlée, et le combat devint sérieux. La quantité était pour l'attaque; la qualité, c'est-à-dire la force et l'âge, était pour la défense. Les plus jeunes se glissaient dans les jambes, sautaient aux mollets, tiraient par derrière. Les grands forçaient les retranchements, pénétraient jusqu'à Sophie, dont ils se retrouvaient séparés par la masse des petits, qui se coulaient partout. Enfin, Léonce parvint à saisir une main de Sophie, Camille attrapa ses jupes, et, tirant, poussant, riant, criant, aidés de Pierre qui faisait l'avant-garde, de Louis qui était à l'arrière-garde, ils parvinrent à la dégager et à l'emmener en triomphe. Quelqu'un qui serait entré dans le salon en ce moment aurait cru à une bataille sérieuse, tant les cheveux étaient épars, les habits, les robes en désordre: l'un avait perdu sa cravate, l'autre son peigne; un troisième n'avait plus de boutons à son gilet, une quatrième avait une queue à sa jupe arrachée dans toute sa largeur; celui-ci cherchait son soulier, celle-là son col; tous étaient rouges et suants.

C'est au beau milieu de ce désordre que la porte s'ouvrit et que Mme de Rouville fit entrer de nouveaux voisins, qui étaient venus faire une visite et qui désiraient faire connaissance avec les enfants.

Mme de Rouville fut interdite à l'aspect général des enfants.

«Qu'y a-t-il donc? Qu'arrive-t-il, mes enfants, pour que vous soyez dans cet état? Où est Camille?»

Mme de Rouville espérait que Camille au moins serait présentable. Camille avança, les cheveux épars, une manche déchirée, le visage suant, et fort embarrassée de sa personne.

«Veuillez excuser, madame, dit Mme de Rouville, le désordre dans lequel se trouvent ces enfants... Pourquoi êtes-vous comme au sortir d'un combat?» ajouta-t-elle en jetant un regard mécontent sur Camille.

CAMILLE. – Nous jouions, maman, à délivrer Sophie d'une bande qui l'entourait, et nous sommes un peu décoiffés.

— Un peu est joli! Décoiffés, déshabillés; vous avez l'air de gamins des rues. Nous vous laissons à vos jeux désordonnés. Quand vous serez présentables, vous viendrez au grand salon.

Mme de Rouville se retira avec les personnes qu'elle avait amenées; les enfants restèrent un peu confus, puis ils sourirent en se regardant, puis ils rirent à gorge déployée et ils coururent s'arranger chacun chez soi.

Quand la nouvelle voisine, Mme Delmis, fut partie, Mme de Rouville appela les enfants.

«Comment se fait-il, leur dit-elle, que vous ayez joué si brutalement et avec une telle violence? Vous

aviez l'air tous de déguenillés et de fous quand j'ai fait entrer Mme Delmis. Les habits déchirés, les visages enflammés, les cheveux hérissés ou épars; le parquet couvert de souliers, de mouchoirs, de lambeaux de vêtements: tout cela vous donnait un aspect si affreux, que j'ai été honteuse de vous et pour vous.

— Maman, dit Camille, nous ne pensions pas que personne entrât dans le salon où nous étions; nous avions commencé par être sages et très tranquilles, et puis nous nous sommes animés en défendant et en attaquant Sophie, et vous êtes malheureusement entrée au plus beau moment de la bataille.

MADAME DE ROUVILLE. – De la bataille? Vous vous battiez donc?

CAMILLE. – Une bataille pour rire, maman; les uns tiraient Sophie, les autres voulaient la dégager, et aucun de nous ne voulait céder.

MADAME DE ROUVILLE. – Ce sont des jeux qu'il ne faut pas recommencer, mes enfants; Mme Delmis a dû croire que vous vous battiez tout de bon et j'en suis fâchée pour vous; elle a deux filles qu'elle m'avait promis d'amener à sa première visite; je crains qu'elle ne veuille pas leur faire faire connaissance avec des enfants qui se battent.

SOPHIE. – Ma tante, dites-lui que c'est ma faute, et que mes cousins et cousines sont bien innocents.

MADAME DE ROUVILLE. – Pourquoi veux-tu que je lui dise un mensonge, ma pauvre Sophie? Tu es trop généreuse.

SOPHIE. – Mais ce n'est pas un mensonge du tout, ma tante; je ne dis que la vérité!

Et Sophie raconta à sa tante ce qui était arrivé, et comment, en réparant une sottise, elle avait attendri ses cousins et cousines, qui avaient failli l'étouffer, et comment les autres étaient venus à son secours.

Mme de Rouville sourit, embrassa Sophie et les quitta en leur conseillant des amusements plus calmes. On voulut recommencer les histoires. C'était au tour de Louis; mais, comme il était trop tard, on remit au lendemain.

XX - Le voyage

Quand on fut réuni, Louis se plaça dans le fauteuil de celui qui devait raconter.
«Sophie, dit-il, je te prie de ne pas m'interrompre.»

SOPHIE, – Sois tranquille, je ne dirai pas un seul petit mot.

LOUIS. – Bon! car si tu parles, je me tais.

SOPHIE. – Ce ne sera peut-être pas un malheur.

LOUIS. – Pourquoi cela, mademoiselle?

SOPHIE. – Parce que nous ne sommes pas sûrs que tu nous amuses.

LOUIS. – Eh bien! bouche tes oreilles, si je t'ennuie.

SOPHIE. – Je préférerais te fermer la bouche.

LOUIS. – Mon Dieu! quel esprit a mademoiselle! Comme mademoiselle est aimable et encourageante!... Je demande qu'on te chasse et qu'on t'empêche de m'écouter.

SOPHIE. – Comment donc, monsieur! mais très volontiers! Je m'en vais avec grand plaisir! J'ai l'honneur de saluer monsieur, qui ne veut pas souffrir une observation, qui ne permet que des applaudissements!

Sophie fait une grande révérence à Louis, lui donne une chiquenaude sur le nez et se sauve en riant. Louis veut la poursuivre, mais les autres l'arrêtent, lui disant que Sophie est gaie et rieuse et pas méchante; Louis se calme et commence.

«Je vais vous raconter le voyage d'une de mes tantes qui allait en Allemagne et qui avait une forêt à traverser. Une forêt! Quelle forêt! Vous allez voir! Par un temps affreux! Vous allez voir! Et des chemins affreux! Vous allez voir!»

On entend un soupir long et bruyant; les enfants se retournent et voient Sophie, rentrée par une petite porte, qui écoute d'un air malin et qui continue à soupirer.

LOUIS. – Te voilà donc revenue, toi! Pourquoi me déranges-tu? Pourquoi soupires-tu?

SOPHIE. – Je reviens, parce que j'aime à t'entendre. Je ne te dérange pas du tout. Je soupire parce que je crains, avec tout ce que nous avons à voir, que nous n'ayons pas le temps de tout voir ni de rien entendre.

Louis ne sait pas s'il doit rire ou se fâcher. Camille prend la parole.
«Sophie, tu es réellement trop taquine; je t'assure que ce n'est pas bien.

— Pardon, pardon, Camille; je ne le ferai plus», répond Sophie en riant.

Elle saute au cou de Camille et l'embrasse; elle se retourne en pirouettant vers Louis, l'embrasse aussi, s'élance sur la chaise qu'elle avait quittée, croise les bras, baisse les yeux.

«Parle, dit-elle, parle, je suis muette... mais pas sourde: je t'entends.

— Tant pis, dit Louis en riant; j'aimerais mieux que tu fusses sourde: tu ne rirais plus de mon histoire. Je commence.»

Sophie le regarde d'un air malicieux; elle grille de parler, mais elle mord ses lèvres et reste silencieuse et immobile. Louis continue, tout en lui lançant parfois un regard méfiant.

«Ma tante voyageait donc en Allemagne. Elle était pressée d'arriver à Prague, qui était encore à plusieurs journées de route, car dans ce temps on voyageait avec des chevaux: on n'avait pas encore inventé les chemins de fer. On lui avait conseillé de coucher dans une ville dont j'ai oublié le nom, mais elle croyait avoir le temps d'arriver avant la nuit dans une autre ville qui était à dix lieues plus loin. Il avait beaucoup plu depuis quelques jours; les chemins étaient horribles; des ornières, des trous, des pierres! La voiture sautait, penchait à faire croire qu'elle allait tomber; les chevaux allaient au pas, s'arrêtaient à chaque instant. Pour rendre le voyage plus difficile encore, voilà un orage terrible qui commence; le vent souffle avec une telle violence que de tous côtés on entend des branches se briser et tomber; la pluie tombe à torrents, la grêle fouette le nez et le dos des chevaux; le postillon, le domestique sont trempés; le tonnerre commence à gronder; les éclairs se suivent sans interruption; les chevaux refusent d'avancer. Ma tante était désolée d'avoir continué sa route; elle appelle son domestique.

«Fritz, dit-elle, n'y a-t-il pas un village ou une ferme près d'ici, où nous pourrions nous arrêter pour la nuit?

— Je ne sais, madame; je vais demander au postillon.»

Il revint un instant après pour annoncer à ma tante qu'à cent pas plus loin il y avait une auberge habitée par deux hommes et une femme, mais que cette auberge manquait de tout, et qu'on y serait très mal. Nous serons toujours mieux qu'ici, sur la grande route, dit ma tante. Tâchez, Fritz, d'y faire arriver nos chevaux, pour que nous y passions la nuit.»

Avec des peines infinies, on parvint à faire avancer les chevaux, et on arriva à la porte de l'auberge. Malgré le bruit que faisaient les gens et les chevaux, personne ne paraissait; la porte restait fermée. On continua d'appeler, de frapper; enfin un homme entrouvrit la porte et demanda d'un ton bourru ce qu'on voulait. Le postillon et le domestique expliquèrent ce que demandait ma tante, et déclarèrent à l'aubergiste que s'il ne voulait pas les laisser entrer de bonne grâce, ils entreraient de force. L'aubergiste ne répondit pas et ouvrit la porte; ma tante descendit de voiture avec sa femme de chambre, le postillon dételа les chevaux à l'écurie, Fritz aida la femme de chambre à monter les sacs de nuit et la cassette qui contenait l'argent et les bijoux de ma tante.

L'aubergiste, toujours silencieux, mena ma tante dans une chambre au rez-de-chaussée, où se trouvaient un lit, une table, deux chaises et un buffet.

«Je voudrais avoir une chambre à deux lits, pour que ma femme de chambre couche auprès de moi, dit ma tante.

— Je n'en ai pas», répondit brusquement l'aubergiste.

MA TANTE. – Je veux au moins que ma femme de chambre couche tout près d'ici.

L'AUBERGISTE. – On la mettra dans la chambre à côté.

MA TANTE. – Et mon domestique?

L'AUBERGISTE. – Avec le postillon.

MA TANTE. – Est-ce près de ma chambre?

L'AUBERGISTE. – Non; là-bas, aux écuries.

MA TANTE. – Mon Dieu! mais je serai donc seule?

L'homme la regarda d'une façon singulière, sourit à moitié, et dit avec rudesse:

«Est-ce que vous avez peur? Vous craignez pour votre cassette?

— Pas du tout, dit ma tante d'une voix tremblante; je n'ai rien de précieux dans ma cassette.»

L'homme la regarda encore avec un demi-sourire féroce et lui dit:

«Alors, pourquoi l'avez-vous fait monter avec tant de soin?

— C'est... parce qu'elle contient... mes effets de toilette, répliqua ma tante, de plus en plus effrayée.

— Voulez-vous souper? demanda l'homme toujours souriant.

— Oui, non, comme vous voudrez, répondit ma tante, qui ne savait plus ce qu'elle disait.

L'aubergiste sortit; à peine était-il parti que la femme de chambre entra, pâle comme une morte.

«Madame!... madame!...»

Ses dents claquaient tellement qu'elle ne pouvait parler.

«Quoi! qu'avez-vous, Pulchérie? dit ma tante non moins effrayée qu'elle.

— Madame,... nous sommes chez des brigands;... dans ma chambre,... sous le lit,... un homme mort... un cadavre!»

Ma tante mit son mouchoir sur sa bouche pour étouffer le cri qui allait s'échapper; elle tomba sur un fauteuil.

«Un... cadavre... êtes-vous bien sûre?»

PULCHÉRIE. – Je l'ai vu, madame,... je l'ai touché,... froid comme un marbre!

MA TANTE. – Ils vont nous égorger... cette nuit...

PULCHÉRIE. – C'est certain... Comment nous sauver?

Ma tante se leva, examina la chambre, il n'y avait que la porte d'entrée; elle alla à la fenêtre; on pouvait facilement descendre dans la cour. Ma tante se trouva rassurée.

«Écoutez, Pulchérie: dès que l'aubergiste aura emporté le souper et sera sorti pour ne plus rentrer, j'irai chez vous, et nous nous échapperons par la fenêtre; nous tâcherons de retrouver Fritz et le postillon, et nous partirons dès que les chevaux seront attelés. Chut! je l'entends; n'ayez l'air de rien.»

L'aubergiste entra, parut surpris de voir la femme de chambre, les observa toutes deux attentivement, mais ne dit rien. Il posa sur la table les plats qu'il avait apportés.

Ma tante n'osait pas demander son domestique tant elle craignait d'irriter l'assassin et de hâter l'exécution du crime auquel elle voulait se soustraire; elle se mit à table comme pour dîner et dit à sa femme de chambre de manger avec elle; ensuite elle demanda une bouteille de bière. L'aubergiste sortit. Ma tante se dépêcha de mettre dans des assiettes de la soupe et de la viande, salit deux couverts et jeta le contenu des assiettes dans un seau qui se trouvait sous le lit.

«C'est pour lui faire croire que nous avons mangé, dit-elle à sa femme de chambre étonnée: il y a

peut-être du poison dans tout ceci.»

L'aubergiste rentra apportant une bouteille de bière. Ma tante s'en versa un verre, mais se garda d'y tremper les lèvres. Quand l'aubergiste fut parti, elle vida la bière dans le même seau où elle avait jeté la soupe et le ragoût.

Bientôt tout fut tranquille dans la maison; Pulchérie s'était retirée dans sa chambre sur l'invitation de l'aubergiste. Ma tante songea à exécuter son projet de fuite, elle voulut ouvrir la porte qui donnait sur le corridor; ses efforts furent vains: elle était fermée à double tour. Plus convaincue que jamais que l'aubergiste ne tarderait pas à venir l'égorger, elle ouvrit la fenêtre sans bruit, descendit lestement à terre et se dirigea vers la fenêtre de Pulchérie; mais elle eut beau frapper au carreau, d'abord doucement, puis plus fort, personne ne répondit, et la fenêtre resta fermée. Que faire, que devenir, seule, à la pluie, au vent? La nuit était noire; elle marcha à tâtons, longeant le mur de l'auberge, et se sentit enfin à l'abri; elle pensa que ce devait être un hangar, et, s'avançant toujours, elle sentit quelque chose de chaud sous sa main. C'était un animal quelconque, un veau sans doute ou une vache. Elle resta près de l'animal inconnu, qui ne devait pas être méchant, puisqu'il ne faisait entendre aucun bruit et ne témoignait aucune contrariété de cette visite inattendue; mais, à un mouvement qu'elle fit, elle entendit un grognement très fort qui la fit reculer de quelques pas.

Peu d'instants après, la lune se leva; ma tante put distinguer les objets et vit avec effroi qu'elle était à deux pas d'un ours attaché au mur par une chaîne, et qui tirait dessus de toutes ses forces pour arriver jusqu'à elle et sans doute pour la dévorer. Sans la peur que lui causait l'aubergiste, elle aurait poussé des cris à éveiller toute la maison; mais, n'osant crier, ne sachant où étaient son domestique, sa femme de chambre et le postillon, elle eut la force de se taire et de ne pas tomber, malgré le tremblement de tout son corps. Elle recula pourtant de quelques pas et se sentit encore arrêtée par quelque chose qui remuait et s'agitait violemment; elle se retourna: c'était un loup dont elle écrasait la queue; heureusement qu'on l'avait muselé, sans quoi ma pauvre tante eût été dévorée. Pour le coup elle perdit tout son courage et se mit à pousser des cris lamentables. La porte de la maison resta fermée, personne n'en sortit, mais la porte de l'écurie s'ouvrit; Fritz et le postillon se montrèrent à moitié endormis et demandèrent ce qu'il y avait, pourquoi on criait.

«Fritz, postillon, au secours! sauvez-moi!» s'écria ma tante d'une voix étranglée par la peur.

Aidés par la lueur de la lune, Fritz et le postillon approchèrent de ma tante, et furent effrayés à leur tour en entendant les grognements de l'ours et les hurlements du loup.

Ils la prirent et l'emmenèrent à l'écurie, en lui demandant comment elle se trouvait là et ce qui lui était arrivé. Elle leur raconta ce qu'elle avait soupçonné, ce que Pulchérie avait vu, et comment elle avait dû fuir seule, n'ayant pu se faire entendre de Pulchérie.

«Pourvu qu'on ne l'ait pas égorgée, dit-elle. Ils se seront ensuite sauvés avec ma cassette, et c'est pourquoi nous ne voyons ni n'entendons personne.»

Fritz voulut aller à la recherche de Pulchérie, car il partageait les craintes de sa maîtresse; il lui dit que l'aubergiste n'avait jamais voulu le laisser entrer, sous prétexte que madame ne le voulait pas, parce qu'il était fatigué et mouillé, et qu'il devait se chauffer et se reposer. Mais il eut beau frapper et pousser, la porte était solidement fermée avec des barres et des verrous.

«Cette pauvre Pulchérie! s'écria ma tante; c'est affreux, je ne veux pas l'abandonner; cassons les vitres, entrons comme nous pourrons.»

Fritz n'eut pas de peine à casser un carreau d'une croisée avec son poing; il passa le bras, tira le verrou de la croisée, la poussa, elle s'ouvrit; Fritz sauta dans la chambre, le postillon le suivit, et ma tante, qui avait peur de rester seule, entra aussi. La lune éclairait parfaitement; on put voir que la chambre était vide; ils ouvrirent une porte, puis une autre, sans trouver personne; dans une troisième chambre ils

virent des baquets, du linge mouillé qui venait évidemment d'être lavé.

«C'est, dit ma tante, le linge des gens qu'ils ont assassinés.»

Ils montèrent au premier étage, poussèrent une porte; elle était fermée.

«Au secours!» cria une voix tremblante derrière la porte.

C'était la voix de Pulchérie.

«Elle vit encore, dit ma tante, sauvons-la et quittons vite cette maison d'assassins.»

Fritz et le postillon n'eurent pas de peine à enfoncer la porte. Ils trouvèrent Pulchérie tout habillée, pâle comme une morte; elle suivit sans mot dire ma tante, qui venait de la délivrer si charitablement. Tous descendirent et suivirent Fritz à l'écurie; les chevaux étaient bien reposés, l'orage avait cessé; mais quand ils voulurent atteler, plus de voiture, on l'avait enlevée. Voilà ma tante plus désolée que jamais.

«Si madame veut bien me permettre de donner un conseil, dit Fritz, nous pourrons tous nous sauver. Le postillon et moi, nous monterons chacun un cheval, madame se mettra en croupe derrière moi, et Pulchérie derrière le postillon. Nous irons ainsi jusqu'à Bamberg, où nous ferons notre déposition à la police.»

Ma tante n'avait jamais monté à cheval; cette manière de voyager en croupe lui faisait une peur affreuse, mais il n'y avait pas d'autre moyen de salut; les assassins pouvaient revenir avec des amis et les égorger tous; elle consentit donc à monter en croupe derrière Fritz. Pulchérie voulut crier, se débattre; ma tante lui dit qu'on la laisserait là si elle faisait perdre du temps avec ses sottes peurs; elle ne se débattit plus et se plaça sur le cheval comme si elle n'avait fait autre chose toute sa vie. On partit au galop, et on arriva au petit jour à Bamberg. Les gens qui les voyaient passer riaient et s'étonnaient de voir une dame en robe de soie et en manteau de velours en croupe derrière un homme en livrée, et suivie d'une autre femme également en croupe derrière un postillon. Au premier groupe qu'ils rencontrèrent, Fritz demanda où il fallait aller pour faire une déclaration de vol et de meurtre. L'étonnement des bonnes gens redoubla, et après quelques interrogations ils indiquèrent une maison qui était sur la grande place. Quand ma tante arriva, Fritz fit garder les chevaux par le postillon, et ils entrèrent tous chez le bourgmeister, auquel ma tante raconta en bon allemand (car elle parlait très bien l'allemand) ce qui lui était arrivé. Pulchérie confirma le récit de sa maîtresse; Fritz dit ce qu'il avait vu avec le postillon. Le bourgmeister parut fort étonné de ce récit; il demanda à ma tante son nom pour faire une enquête.

«La princesse de Guéménée», répondit-elle.

À ce nom illustre, le bourgmeister salua profondément et lui offrit ses services pour tout ce qui lui serait agréable. Ma tante demanda qu'on arrêtât promptement l'assassin et qu'on lui fit retrouver sa cassette et sa voiture.

Le bourgmeister offrit à ma tante une chambre où elle pût se retirer et déjeuner pendant qu'il donnerait ses ordres pour l'enquête. Ma tante le remercia et accepta avec plaisir. Le bourgmeister la mena dans une belle chambre et lui envoya une servante pour recevoir ses ordres. Ma tante se reposa un instant, fit sa toilette, aidée de Pulchérie; ensuite elles déjeunèrent. Elles étaient prêtes à partir quand le bourgmeister vint lui demander de vouloir bien l'accompagner à l'auberge. Ma tante et Pulchérie montèrent en voiture avec le bourgmeister; Fritz et le postillon suivirent à cheval avec l'escorte. Quand on arriva devant cette auberge, ma tante frémit encore au souvenir du danger qu'elle avait couru. Au bruit que fit la voiture avec son escorte, l'aubergiste sortit et offrit des logements.

«C'est lui! c'est lui! s'écria ma tante, arrêtez-le!»

Cinq ou six soldats se précipitèrent sur l'aubergiste, qui leur demanda d'un air étonné pourquoi on l'arrêtait.

«Pour vol et pour meurtre, dit le bourgmeister.

— Vol de quoi et meurtre de qui? demanda l'aubergiste.

— Vol de la cassette et de la voiture de Mme la princesse de Guéménée, meurtre d'un inconnu dont vous aviez caché le cadavre.

— La cassette de madame est dans sa chambre comme elle l'a laissée; la voiture est rentrée sous la remise. Quant au cadavre, ajouta-t-il avec tristesse, c'était celui de mon père, mort hier matin; il avait désiré être enterré chez lui, à Krasnacht; nous y avons mené son corps cette nuit pour l'enterrer demain; et comme il pleuvait, j'ai pensé que nous pouvions prendre la voiture de madame sans que personne le sût; j'ai pris nos chevaux, et nous étions revenus au petit jour; à ma grande surprise, je n'ai plus trouvé personne. J'ai bien pensé que ces dames s'étaient effrayées. Ma femme avait mis le corps de mon père sur un matelas, sous le lit que la femme de chambre devait occuper; quand ces dames ont soupé, j'ai deviné à leur air effrayé que la femme de chambre avait vu le corps; c'est pourquoi je l'ai changée de chambre quand elle a quitté sa maîtresse, et j'ai enfermé madame à double tour dans la sienne, de peur qu'elle aussi ne vît le corps de mon pauvre père.»

Ma tante écoutait avec la plus grande surprise et avec quelque honte l'explication si simple de l'aubergiste. Le bourgmeister n'était pas moins étonné.

«Ce que dit cet homme me semble assez naturel, madame la princesse, dit-il en souriant légèrement; mais nous allons savoir s'il dit vrai pour la cassette. Veuillez me faire voir la chambre que vous avez occupée.»

Ma tante l'y mena avec empressement, désirant presque ne pas trouver sa cassette, tant elle était honteuse de sa fausse accusation et du dérangement qu'elle avait causé au bourgmeister et à toute son escorte.

Quand ils entrèrent, ils trouvèrent la chambre telle que ma tante l'avait laissée; la cassette, les manteaux, la montre, tout y était, rien ne manquait. Ma tante fit mille excuses au bourgmeister, témoigna ses vifs regrets à l'aubergiste et lui donna une forte somme pour lui faire oublier sa fausse accusation. Le bourgmeister demanda à ma tante de vouloir bien monter dans sa voiture pour revenir à Bamberg. Ma tante n'osa refuser, mais elle était si honteuse qu'elle aurait bien préféré être seule avec Pulchérie dans sa berline. Avant de partir, elle demanda à l'aubergiste comment elle s'était trouvée près d'un ours et d'un loup. L'aubergiste sourit et lui dit que le mauvais temps avait forcé un conducteur d'ours et de loups savants à lui demander un abri pour la nuit, et qu'il avait mis les bêtes féroces sous la remise à la place de la voiture. Tout était expliqué, à la plus grande confusion de ma tante, qui avait pensé que l'ours et le loup étaient là pour manger les corps des gens assassinés par l'aubergiste.

Le bourgmeister rit de si bonne grâce de l'erreur de ma tante, qu'il finit pas la mettre à l'aise et qu'elle s'en amusa elle-même par la suite. Elle continua et acheva heureusement son voyage; c'est elle-même qui nous a raconté cette histoire, qui nous a bien amusés.»

«Et moi aussi, elle m'a bien amusée, s'écria Sophie en se jetant au cou de Louis et en l'embrassant. Quand tu as commencé, je ne croyais pas que ce serait si bien.»

LOUIS. – C'est qu'il fallait me donner le temps de me mettre en train. En commençant, ça ne va pas.

PIERRE. – Mais ça a joliment été après. C'est une des plus jolies histoires que nous avons entendues.

— C'est vrai! c'est vrai! dirent tous les enfants.

MARGUERITE. – Eh bien! Henri, l'exemple de Louis ne te donne pas de courage?

HENRI. – Non, au contraire; je suis sûr que je ne pourrais rien trouver, et je ne chercherai seulement pas.

LÉONCE. – Il faudra bien que tu trouves pourtant, car si tu ne racontes pas, on te chassera de notre société.

CAMILLE. – Ne lui dis pas cela, Léonce, tu lui fais de la peine; ce n'est pas sa faute, s'il n'a pas le don des histoires.

HENRI, *pleurant*. – Je ne veux pas qu'on me chasse.

CAMILLE. – Non, mon cher petit, on ne te chassera pas; c'est Léonce qui invente cela.

SOPHIE. – Il est mauvais, Léonce; il taquine presque toujours.

LÉONCE. – Je te conseille de parler, toi qui ne fais pas autre chose, et qui tout à l'heure encore as tellement taquiné ce pauvre Louis, que je t'aurais claquée si je ne m'étais retenu.

SOPHIE. – Essaye donc de me claquer; tu verras si je sais me défendre.

VALENTINE. – Voyons, Sophie! tu es toujours prête à la bataille.

SOPHIE. – Écoute! moi, je n'aime pas à me laisser écraser!

LÉONCE. – Écraser! Ah! ah! ah! Écraser! Qui est-ce qui serait assez hardi pour écraser un si gros morceau? Avec tes grosses joues, tes gros bras, tes grosses jambes?

SOPHIE. – C'est parce que tu es jaloux de mes belles joues, de mes beaux bras et de mes belles jambes que tu dis cela! toi qui es maigre, sec, effilé comme un fil de fer. Tu as l'air d'un faucheux; et moi!...

LÉONCE. – Toi, tu as l'air de la grenouille qui s'enfle et qui crève.

SOPHIE. – Ah! ah! Monsieur en colère! Monsieur croit dire des injures! Mais cela m'est bien égal! Tu es furieux, ce qui prouve que j'ai dit vrai.

LÉONCE, *se levant*. – Mes amis, faites-la taire, je vous en prie. Quelle insupportable fille! Plus désagréable qu'elle n'est grosse! ce qui n'est pas peu dire.

SOPHIE, *se levant aussi*. – Voyons, que veux-tu? Veux-tu boxer? J'y suis.

Sophie se met en posture pour boxer. Léonce s'élance sur elle. Sophie se sauve en riant et ne revient plus. Léonce se cache près de la porte par laquelle elle est sortie; les enfants rient et attendent. Sophie apparaît, sans faire de bruit, à une autre porte derrière Léonce; elle fait signe aux autres de ne rien dire. Léonce se penche avec précaution pour voir si elle arrive; un petit jet d'eau lui tombe sur la nuque et dans l'oreille. Pendant qu'il se retourne pour voir d'où cela vient, Sophie se sauve précipitamment.

«Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? dit Léonce avec colère. Qui m'a lancé cela?»

Les enfants rient tous. Léonce cherche dans leurs mains, dans leurs poches, il ne trouve rien et commence à se fâcher. Sophie rentre et dit:

«C'est moi, Léonce, c'est moi; j'ai voulu te rafraîchir le sang en te seringuant un peu d'eau. Tout

cela c'est pour rire, vois-tu. Je t'aime beaucoup, tu sais, et quand je te taquine, c'est toujours pour rire, et je ne t'en aime que plus.»

Léonce n'avait pas l'air de trop approuver la plaisanterie de Sophie; mais, comme il était bon garçon, il se décida à en rire, et on ne parla plus que de l'intéressante histoire de Louis.

XXI - La pêche aux écrevisses

Le lendemain, madame de Rouville proposa aux enfants une pêche aux écrevisses. Ils acceptèrent avec des transports de joie.

ÉLISABETH. – Il y a longtemps que je désirais pêcher des écrevisses.

MADELEINE. – Et il est temps de les pêcher, car l'été finit, et bientôt il fera trop froid.

JEANNE. – Ce sera bien joli et bien amusant d'attraper ces petites bêtes rouges.

HENRIETTE. – Elles ne sont pas rouges du tout, elles sont grises.

JEANNE. – Ah! par exemple! Où as-tu jamais vu des écrevisses grises? Quelle bêtise! Des écrevisses grises!

HENRIETTE. – J'en ai vu partout, car elles sont toujours grises.

JEANNE. – Et moi, je te dis qu'elles sont rouges; j'en ai assez mangé pour le savoir.

HENRIETTE. – Je vous dis, mademoiselle, qu'elles sont grises avant d'être cuites, quand elles sont vivantes.

JEANNE. – Je vous dis, mademoiselle, que vous ne savez ce que vous dites. Nous allons demander à Camille. Camille, n'est-il pas vrai que les...?

HENRIETTE. – Ce n'est pas comme cela qu'on demande. Camille, les écrevisses sont-elles grises ou rouges?

CAMILLE. – Elles sont grises et rouges: grises quand elles sont en vie, rouges quand elles sont cuites.

JEANNE. – Tu vois bien que j'avais raison.

HENRIETTE. – Comment, toi! c'est moi, au contraire.

JEANNE. – Puisque Camille a dit qu'elles étaient rouges!

HENRIETTE. – Pas du tout; elles étaient grises.

JEANNE. – Camille, n'est-il pas vrai que les écrevisses que nous avons mangées l'autre jour étaient rouges?

CAMILLE, *riant*. – Certainement, tu le sais bien.

JEANNE. – Tu vois! je t'avais bien dit.

HENRIETTE. – Camille, n'est-ce pas que les écrevisses sont grises?

CAMILLE. – Certainement; vous vous disputez et vous avez raison toutes les deux, puisque les écrevisses vivantes sont grises et qu'elles deviennent rouges en cuisant.

JEANNE. – C'est tout de même moi qui avais raison.

HENRIETTE. – C'est trop fort cela! Si je ne me retenais, je te dirais des sottises.

JEANNE. – Dis toujours; je saurais bien t'en répondre.

HENRIETTE. – Non, je veux me retenir et être douce comme Sophie.

JEANNE. – Douce comme Sophie! C'est comme tes écrevisses grises, cela.

HENRIETTE. – Précisément! Comme mes écrevisses qui sont grises et rouges. Sophie est colère pas sa nature et douce par sa volonté.

Pendant cette discussion on faisait les préparatifs de la pêche; les unes apportaient les pêchettes, les autres y mettaient de petits morceaux de viande crue, d'autres visitaient les ficelles qui attachaient les pêchettes. Quand tout fut prêt, on partit pour commencer la pêche. Il y avait une grande pelouse à traverser; elle descendait en pente douce jusqu'à un petit ruisseau ombragé de saules, de bouleaux et d'aunes. L'eau y était si peu profonde, qu'on pouvait le traverser en se mouillant seulement jusqu'à mi-jambes; elle était si claire, qu'on voyait les cailloux qui tapissaient le fond.

Quand on fut arrivé, chacun s'élança pour jeter les pêchettes dans l'eau. Mme de Rouville les arrêta.

«Vous ne prendrez rien si vous vous précipitez tous à la fois mes enfants. Et puis vous faites trop de bruit, les écrevisses resteront au fond de leurs trous.»

VALENTINE. – Comment, ma tante, elles sont dans des trous? Je croyais qu'elles nageaient comme les poissons.

MADAME DE ROUVILLE. – Elles ne se mettent dans l'eau que pour attraper leur nourriture; elles restent habituellement dans des trous formés par des pierres. Maintenant mettez-vous à l'ouvrage; les garçons vont placer les pêchettes sans faire de bruit, les filles prendront les écrevisses qui se trouveront dans les pêchettes quand on les relèvera.

JEANNE. – Avec quoi les prendrons-nous, ma tante?

MADAME DE ROUVILLE. – Avec nos mains, comme de raison.

HENRIETTE. – Mais elles pincent, elles nous feront mal.

SOPHIE. – Poltronne, va! Je les prendrai bien, moi!

ÉLISABETH. – Oh oui! j'en ai pris bien des fois dans mes mains.

JACQUES. – Il faut seulement les prendre avec précaution par le milieu du corps.

PIERRE. – Commençons!... Deux pêchettes à l'eau.

LÉONCE. – Et encore deux.

Ils mettent leurs pêchettes dans le ruisseau, et les autres continuent jusqu'à ce que les douze y soient. Ensuite, ils s'asseyent sur l'herbe et attendent quelques instants. Ils tirent leurs pêchettes: celles de Pierre, de Léonce et de Henri ont plusieurs écrevisses; celles de Jacques, d'Arthur et de Louis en ont à peine une ou deux.

Les filles accourent et veulent toutes, à l'exception de Camille et de Madeleine, prendre les écrevisses; pour en avoir davantage, Sophie les prend à poignée dans la pêchette de Léonce; aussitôt après les avoir saisies, elle pousse un grand cri, ouvre la main, les écrevisses retombent dans l'eau.

«Mes écrevisses! s'écrie Léonce.

— Ma main! elles m'ont pincée au sang!» s'écrie Sophie.

MADAME DE ROUVILLE. – Voilà ce que c'est que d'être si impatiente et égoïste. Tu as voulu en avoir plus que les autres, et non seulement tu n'as rien, mais tu t'es fait pincer.

SOPHIE, *pleurant*. – Dieu, que cela pince fort! Ma main saigne.

CAMILLE. – Mets ta main dans le ruisseau; la fraîcheur de l'eau te fera du bien.

Pendant que Sophie baignait sa main, les autres ne perdaient pas leur temps; elles prenaient les écrevisses une à une et les mettaient dans un panier à salade d'où elles ne pouvaient s'échapper. Léonce était très contrarié d'avoir perdu ses écrevisses.

«C'est dommage, dit-il, il y en avait deux qui étaient énormes. Cette Sophie fait toujours des bêtises!

— Nous les retrouverons; j'ai une manière; tu vas voir»**,** dit Jacques en ôtant ses souliers, ses bas, et en retroussant son pantalon.

PIERRE. – Qu'est-ce que tu vas faire?

JACQUES. – Entrer dans le ruisseau et les reprendre à la main.

LOUIS. – Tu vas avoir les pieds gelés.

JACQUES. – Bah! l'eau est tiède par un beau temps comme ça.

Et Jacques, sautant dans l'eau, se mit à chercher avec ses mains dans les trous et sous les pierres.

JACQUES. – En voici une déjà! Oh! qu'elle est belle!

LÉONCE. – Magnifique! Je crois que c'est la mienne.

JACQUES. – Encore une, deux!

Les autres garçons, voyant la pêche à la main si bien réussir, firent comme Jacques, et tous barbotèrent dans l'eau. Le bruit qu'ils firent attira l'attention de leurs cousines et de Mme de Rouville.

MADAME DE ROUVILLE. – Mais vous allez vous enrhumer, mes enfants!

HENRI. – Pas de danger, ma tante. L'eau est chaude.

— Moi aussi, je voudrais aller dans l'eau, s'écria Sophie.

MADAME DE ROUVILLE. – Quelle idée tu as! tes jupons seraient trempés!

SOPHIE. – Je les relèverai!

MADAME DE ROUVILLE. – Ce serait joli! Est-ce que les filles peuvent faire comme les garçons! Ramasse les écrevisses avec tes cousines; voici encore des pêchettes qui en ont beaucoup.

SOPHIE. – Non, non, ma tante! Je ne veux plus y toucher.

MADAME DE ROUVILLE. – Tu as tort; parce que tu as fait une bêtise en les prenant à poignée, cela ne veut pas dire que tu ne puisses y toucher.

SOPHIE. – C'est vrai, ma tante; je vais essayer.

Elle en prend une avec précaution et la pose dans le panier sans avoir été pincée. Enhardie par ce succès, elle continue à les prendre et finit par ne plus en avoir peur. En peu de temps les enfants en prennent une si grande quantité, que le panier se trouve plein.

PIERRE. – Quelle belle pêche nous avons faite!

JACQUES. – Oui, et en si peu de temps! Il y a deux heures que nous avons commencé.

HENRIETTE. – Tu vois bien, Jeanne, que les écrevisses sont grises.

JEANNE. – C'est vrai; mais tout de même elles deviennent rouges.

HENRIETTE. – Oui, en cuisant.

JEANNE. – Si nous allions voir comment on les cuit?

HENRIETTE. – Oui, ce sera très amusant; je voudrais bien voir comment on les fait mourir. Sais-tu, toi?

JEANNE. – Non; mais je pense qu'on les égorge comme des moutons.

HENRIETTE. – Comment veux-tu qu'on les égorge, puisqu'on ne voit rien à leur cou quand on les sert à table?

JEANNE. – C'est vrai! Alors... on les étouffe peut-être.

HENRIETTE. – Ce n'est pas facile d'étouffer des écrevisses avec leur grosse écaille dure. Au reste nous allons le savoir, puisque nous les verrons cuire à la cuisine, et tu penses bien qu'avant de les cuire il faut les tuer.

JEANNE. – Certainement; je sais bien.

On ne fut pas longtemps à arriver à la cuisine, et on remit au cuisinier le panier rempli d'écrevisses. «Allez-vous les tuer tout de suite, Luche?» lui dit Jeanne.

LUCHE. – Oui, mademoiselle, je vais les faire cuire tout de suite.

JEANNE. – Tant mieux, car je voudrais bien voir comment vous les tuez.

LUCHE. – Je ne les tue pas, mademoiselle; elles meurent toutes seules.

JEANNE. – Et de quoi donc? Est-ce de peur?

LUCHE. – Je ne pense pas, mademoiselle: c'est la chaleur qui les étouffe.

HENRIETTE. – Que c'est singulier! Eh bien! qu'est-ce que vous faites? Pourquoi leur tirez-vous la queue?

LUCHE. – C'est pour les vider, pour arracher leurs entrailles, mademoiselle.

HENRIETTE. – Mais vous leur faites mal, à ces pauvres bêtes! C'est méchant, ce que vous faites, Luche.

LUCHE. – Que voulez-vous, mademoiselle? Il le faut bien. La queue serait amère si je ne leur ôtais leurs entrailles.

Tout en causant, Luche préparait le court-bouillon, c'est-à-dire la marmite ou casserole dans laquelle on devait cuire les écrevisses; et les enfants virent avec surprise qu'il les mettait dans la casserole toutes vivantes.

HENRIETTE. – Vous n'allez donc pas les tuer?

LUCHE. – Non, mademoiselle, elles vont mourir en cuisant.

HENRIETTE. – Mais c'est très cruel, cela! c'est abominable! Pourquoi les faites-vous mourir si méchamment?

LUCHE. – C'est toujours comme cela qu'on accommode les écrevisses: il n'y aurait pas moyen de faire

autrement.

Jeanne et Henriette ne voulurent pas assister jusqu'à la fin au supplice des pauvres écrevisses; elles s'en allèrent raconter à leurs cousins et cousines ce qu'elles venaient de voir.

CAMILLE. – Mais, Jeanne, on fait souffrir toutes les bêtes que nous mangeons; vois les poissons: on leur ouvre le ventre tout vivants, on leur arrache les entrailles, et on les coupe en morceaux; chaque morceau remue encore quand on les met frire. Et les poulets, les moutons, et toutes les autres bêtes, crois-tu qu'elles ne souffrent pas quand on leur coupe le cou?

JEANNE. – C'est vrai ça! Elles souffrent, ces pauvres bêtes... Je conçois que cela est nécessaire... Mais ce qui est singulier, c'est que le bon Dieu, qui est bon, permette que les hommes aussi souffrent si souvent.

CAMILLE. – Quand tu seras plus grande, tu le comprendras, et tu verras que cela n'empêche pas le bon Dieu d'être bon.

JEANNE. – Dis-le-moi tout de suite, Camille; je le comprendrai, je t'assure.

CAMILLE. – Eh bien, le bon Dieu permet que les hommes souffrent pour nous faire voir que notre vraie bonne vie n'est pas dans ce monde, et puis pour nous punir du mal que nous faisons tous les jours et continuellement.

JEANNE. – Je comprends très bien,... c'est bien cela; c'est juste; mais tout de même, si j'étais le bon Dieu, je crois que je ferais autrement.

CAMILLE. – Si tu étais le bon Dieu, je te respecterais et je te vénérerais autrement que je ne le fais, parce que tu serais autrement que tu n'es. Mais comme tu n'es que la petite Jeanne, je t'engage à aller rejoindre ta bonne, parce que je vais prendre mes leçons avec maman.

XXII - Le chien

Les enfants s'amusaient un jour sous un grand chêne qui était près de la grand-route; les uns descendaient en courant une pente rapide qui se trouvait à côté; d'autres cherchaient à grimper sur les branches du chêne; Jacques et Louis étaient montés très haut et disaient qu'ils voyaient au-delà du bois des choses charmantes et très éloignées.

«Un monsieur qui arrive à cheval, s'écria Jacques.

— Suivi d'un beau chien blanc et d'un chien noir», dit Louis.

VALENTINE. – Où donc? Où est le monsieur? Où est le chien?

MADELEINE. – Tu vois bien qu'ils inventent et qu'il n'y a ni monsieur ni chien.

JACQUES. – Tiens, le chien blanc a l'air de vouloir venir de notre côté.

LOUIS. – Certainement! le voilà qui entre dans le bois.

Valentine court au bois pour mieux voir.

MADELEINE. – C'est pour t'attraper qu'ils disent cela; ils veulent s'amuser de nous, mais nous ne les croyons pas.

À peine avait-elle dit ces mots, qu'un beau chien épagneul blanc sortit du bois et s'approcha des enfants.

«C'est pourtant vrai, dit Madeleine; voilà le chien blanc.»

ÉLISABETH. – Pourquoi donc reste-t-il à nous regarder, au lieu de suivre son maître?

Le chien se coucha à leurs pieds.

MADELEINE. – Qu'est-ce qu'il fait donc? Le voilà qui se couche, au lieu de rejoindre son maître, qui va s'éloigner.

VALENTINE. – Jacques, vois-tu le maître du chien?

JACQUES. – Oui, je le vois, mais à peine; il est déjà très loin avec son autre chien tout noir.

ÉLISABETH. – C'est drôle, cela. Mais ce pauvre chien va être perdu.

LÉONCE. – Oh! que non! les chiens retrouvent la trace de leurs maîtres à dix et vingt lieues.

Le chien restait toujours couché; quand les enfants s'approchaient et le caressaient, il remuait la queue, leur léchait la main et avait l'air content.

Quand les enfants voulurent s'en aller pour rentrer à la maison, le chien se leva et les suivit à leur grande joie. Ils l'amenèrent ainsi jusqu'à la maison, et ils demandèrent à leurs parents la permission de le

garder.

«Gardez-le tant que vous voudrez, mes enfants, dirent les parents, puisque c'est lui-même qui vous a choisis pour ses maîtres. C'est un beau chien! Quelle belle queue!»

CAMILLE. – Et quelles oreilles soyeuses, et quels beaux poils!

MADAME DE ROUVILLE. – C'est singulier qu'il ait ainsi quitté son maître.

JACQUES. – Et je ne comprends pas comment il a su que nous étions là, et pourquoi il est venu près de nous. Je l'ai aperçu quand je suis monté au haut du grand chêne. Il suivait le cheval de son maître, qui a caressé un autre chien noir: alors le blanc s'est arrêté, a levé le nez comme s'il voulait sentir quelque chose dans l'air, puis il est entré dans le bois et il est venu à nous.

PIERRE. – Comment l'appellerons-nous?

ÉLISABETH. – Ce ne sera toujours pas fidèle, puisqu'il a été infidèle à son maître.

LÉONCE. – Ah! tu fais des calembours! appelons-le Caprice, car c'est vraiment par caprice qu'il est venu avec nous.

— Très bien! s'écrièrent les enfants; Caprice est son nom.

Le chien, malgré son nouveau nom, restait fidèle à ses jeunes maîtres, et ne permettait à aucun autre chien de les approcher. Les enfants remarquaient avec surprise la haine qu'il témoignait à tous les chiens; quand il en voyait un qui paraissait vouloir faire connaissance avec lui, ses yeux flamboyaient, ses poils se hérissaient, il était prêt à se jeter sur le nouveau venu, qui s'enfuyait prudemment pour éviter les dents de Caprice.

Il y avait près d'un mois qu'il vivait paisiblement au milieu des enfants, lorsque, dans une promenade qu'ils faisaient sur la grand-route, ils virent arriver un monsieur à cheval suivi d'un chien noir. Le monsieur s'arrêta à quelque distance des enfants, descendit de cheval et s'approcha d'eux.

«C'est le maître de Caprice!» s'écria Jacques.

VALENTINE. – Ah! mon Dieu, il va nous le prendre!

HENRI. – Tâchons de nous sauver.

PIERRE. – C'est impossible! Il nous a vus; le voici qui avance.

— Messieurs et Mesdemoiselles, dit le monsieur en saluant très poliment, pardon si je vous dérange, mais je crois que vous avez un chien qui est à moi et que j'avais perdu depuis quelque temps; je viens demander la permission de le reprendre.

VALENTINE. – Oh non! non, monsieur; je vous en prie, laissez-nous Caprice; il nous aime tant! il est si bon!

— Ah! vous l'avez appelé Caprice, reprit le monsieur en souriant; c'est bien nommé; je regrette de vous chagriner, ma gentille demoiselle, mais il faut que je remmène mon chien; j'en ai besoin pour les chasses qui vont commencer. Ici, Brillant! ici! cria le monsieur d'une voix impérieuse et dure.

Brillant ne bougeait pas; il restait effrayé et tremblant derrière Camille et Madeleine, en les

regardant avec tendresse et chagrin. Il avait l'air de leur dire:

«Mes chères petites maîtresses que j'ai choisies, protégez-moi contre ce méchant maître, qui me traite mal et que je n'aime pas.»

Camille, attendrie par le regard suppliant du pauvre chien, avança vers le monsieur et se hasarda à lui dire:

«Monsieur, nous savons que vous avez le droit d'emmener Caprice, puisqu'il est à vous; mais nous vous prions tous de ne pas nous en séparer, car il nous a choisis pour maîtres, il nous aime et nous l'aimons; ce sera un grand chagrin pour nous de ne plus l'avoir.

— Ma chère demoiselle, reprit le monsieur après quelques instants d'hésitation, ce chien n'a pas son pareil pour chasser; sans lui je n'ai plus de plaisir à la chasse; il faut que je l'emmène à quinze lieues d'ici, chez mon frère qui m'attend.»

En finissant ces mots, le monsieur salua poliment, s'approcha de Brillant, lui attacha une corde au cou et voulut l'emmener. Mais le chien résista de toutes ses forces; il ne voulait pas avancer, il se faisait traîner, il se débattait en hurlant plaintivement et en regardant les enfants comme pour implorer leur secours. Les enfants, obligés de céder, étaient très affligés de perdre Caprice: les uns se détournaient pour ne pas voir la lutte du chien et du maître; les autres regardaient avec les yeux pleins de larmes. Le maître, voyant ses efforts inutiles pour se faire suivre de Brillant, tira de sa poche un fouet de chasse et lui en donna plusieurs coups; le pauvre Brillant hurla, gémit, jeta sur les enfants un dernier regard d'adieu et suivit son ancien maître, non sans se faire tirer assez fortement; quelques coups de fouet le firent marcher plus vite. Le monsieur remonta à cheval et partit au trot; les enfants restèrent consternés.

«Méchant homme!» s'écria Valentine.

SOPHIE. – Vous auriez tous dû vous jeter sur lui et le chasser.

PIERRE. – Nous ne le pouvions pas. Il avait le droit de reprendre un chien qui lui appartenait; d'ailleurs il était le plus fort et nous n'aurions réussi qu'à faire maltraiter ce pauvre Caprice, qui ne se souciait pas du tout de retourner avec son ancien maître.

JACQUES. – Pauvre Caprice! comme il va être malheureux avec ce méchant homme!

Les enfants eurent beau se lamenter, il fallut bien qu'ils se résignassent à perdre ce chien auquel ils s'étaient attachés et qui avait l'air de tant les aimer. Ils apprirent par un garde voisin que le maître, qui s'appelait M. Fonnebot, avait enchaîné Caprice, qu'il le menait promener en laisse et lui faisait une vie très malheureuse.

Il y avait trois semaines que Caprice leur avait été enlevé, lorsqu'un ami de M. de Rouville offrit aux enfants un très joli chien caniche avec de belles soies blanches. Ils l'acceptèrent avec plaisir, et dès le lendemain le caniche Follet fut installé dans la maison; il ne remplaçait pas Caprice, dont il n'avait pas les rares qualités, mais il suivait les enfants partout, et les amusait par ses mouvements lourds et maladroits.

Un jour on était à table; Follet jappait, s'impatientait pour avoir à manger, lorsque la porte fut poussée, et Caprice se précipita joyeusement vers les enfants. Il avait encore au cou un morceau de sa chaîne qu'il avait réussi à casser, et sa maigreur prouvait combien il avait souffert depuis trois semaines ou un mois. Il avait l'air heureux de se retrouver avec ses amis; il allait de l'un à l'autre, leur faisait mille caresses, lorsque tout à coup il aperçoit Follet. Il s'arrête comme frappé de stupeur; il regarde les enfants d'un air de reproche; toute sa joie disparaît; il pousse un hurlement plaintif, va lécher la main de chacun des enfants et, sans rien écouter, il reprend le chemin de la porte, laissée ouverte. Les enfants le suivent,

l'appellent, Caprice se retourne, s'arrête, paraît indécis, lorsque le gros pataud de Follet accourt également et saute autour des enfants. À l'aspect de son rival, Caprice reprend sa course et disparaît pour ne plus revenir. Il avait fait en courant dix lieues pour rejoindre ses chers petits maîtres. En arrivant, il avait trouvé un autre chien installé à sa place. Son caractère jaloux ne lui permit pas de supporter un rival; il s'affligea de ce qu'il croyait être l'ingratitude de ses maîtres et il retourna prendre sa chaîne et sa triste existence. Les enfants apprirent qu'il était mort peu de temps après; il passait son temps à hurler lamentablement, et il mourut dans un état de maigreur effrayant. Il fut très regretté et pleuré par les enfants, qui ne voulurent plus garder Follet.

«C'est lui, disaient-ils, qui est la cause de la fuite et du chagrin de notre pauvre Caprice. Va-t'en; nous ne voulons pas de toi.»

Follet, un peu bête, ne comprenait pas bien ce que lui disait Léonce et voulait rentrer dans la maison; mais quelques coups de baguette lui firent comprendre qu'il ferait sagement de s'en aller.

Le beau temps était fini, l'hiver approchait: la campagne n'était plus agréable à habiter; chacun se préparait à retourner à Paris. Mme de Rouville faisait ses visites d'adieu dans le voisinage; Camille l'accompagnait. Elles arrivèrent chez une voisine de campagne qui avait un fils et une fille. Pendant que la mère causait avec Mme de Rouville, Camille s'amusait comme elle pouvait avec la fille et le garçon, âgés de douze et quatorze ans.

«Que je voudrais aller à Paris! s'écria Innocent; maman n'y va jamais.

— Et moi donc! que ne donnerais-je pas pour passer un hiver à Paris!» dit sa soeur Simplicie.

CAMILLE. – Paris n'est pas si amusant que vous le pensez! vous y regretteriez souvent la campagne. Quant à moi, j'aimerais mieux passer toute l'année à la campagne qu'à Paris.

INNOCENT. – Oh! mademoiselle! est-il possible! Comment pouvez-vous dire cela? Ce n'est pas croyable.

CAMILLE. – Je vous assure que si vous passiez un hiver à Paris, vous ne le trouveriez pas si agréable.

SIMPLICIE. – Et moi, mademoiselle, je vous assure que si vous passiez un hiver à la campagne, vous la trouveriez insupportable.

CAMILLE. – J'y en ai passé plusieurs, et je m'y suis trouvée très heureuse.

INNOCENT. – Vous, mademoiselle, vous qui paraissez avoir tant d'esprit, vous vous plaisez à la campagne!

CAMILLE. – Beaucoup, monsieur; j'ai sans doute l'esprit trop borné pour en sentir les ennuis; mais je répète que je me trouve toujours plus agréablement à la campagne qu'à Paris.

SIMPLICIE. – Mais on dit qu'on s'amuse tant à Paris! L'Hippodrome, le Jardin des Plantes, le bois de Boulogne, les boulevards garnis de boutiques éclairées toute la nuit, les faiseurs de tours de force, les chevaux tournants et tant d'autres choses qu'on ne trouve qu'à Paris!

CAMILLE. – Et la boue, et les voitures qui vous éclaboussent, qui vous écrasent, et les gens qui vous coudoient, et les brouillards qui vous aveuglent, et l'ennui de ne pas voir les personnes qu'on aime le

plus, et tant d'autres désagréments qu'on ne trouve pas à la campagne.

INNOCENT. – On peut toujours voir ceux qu'on aime en allant chez eux.

CAMILLE. – On y va, mais on ne les trouve pas; ils viennent chez vous, vous êtes sorti.

INNOCENT. – Malgré tout, mademoiselle, j'espère, si nous allons cet hiver à Paris, avoir le plaisir de vous voir chez vous et chez nous.

CAMILLE. – Vous pouvez toujours essayer; ce sera une manière comme une autre de vous promener et de passer le temps.

SIMPLICIE. – Je voudrais bien, Camille, que vous me donnassiez l'adresse de vos cousins et cousines à Paris; nous irons les voir.

— Très volontiers; je vous la donnerai la première fois que nous nous rencontrerons à Paris.

La conversation continua ainsi pendant tout le temps que dura la visite de Mme de Rouville, ce qui ennuya beaucoup Camille; mais elle était trop bonne pour le laisser paraître, et quand elle partit, Innocent et Simplicie trouvèrent qu'elle avait été charmante.

«Comme elle a l'air bonne et aimable!» dit Simplicie.

INNOCENT. – Oui; ce n'est pas comme toi, avec ton air maussade et pimbêche.

SIMPLICIE. – Maussade toi-même, avec ta tournure de grand vaurien et tes manières de singe.

INNOCENT. – Mlle Camille n'aurait jamais dit les sottises que tu dis, toi, à la journée.

SIMPLICIE. – Je n'en dis pas; et si j'en disais, ce serait pour faire comme toi, mon aîné de deux ans.

INNOCENT. – Tu oublies qu'en qualité d'aîné je suis aussi le plus fort, et que, si je voulais te donner une gifle, elle serait bonne.

SIMPLICIE. – Une gifle! Comme c'est parlé, ça!

INNOCENT. – Et comment dirais-tu, toi, fille prétentieuse et bête?

SIMPLICIE. – Je ne dirais pas, mais je ferais. Tiens, comme cela, vois-tu?

Et Simplicie, joignant l'action à la parole, donna à son frère un soufflet qui retentit comme une batte sur du linge mouillé. Innocent riposta par un coup de poing qui jeta Simplicie par terre. Pendant qu'elle se relevait, Innocent disparut majestueusement, mais promptement, pour éviter une seconde démonstration de la force et de l'agilité de sa soeur.

Pendant qu'ils se disputaient et se battaient, Camille racontait à sa maman la conversation qu'elle avait eue avec Innocent et Simplicie.

«J'étais si ennuyée de ce qu'ils me disaient, maman, que j'avais toujours peur de leur répondre quelque chose de pas bien, de pas aimable. J'ai été bien contente quand vous vous êtes levée pour partir.

— J'espère bien qu'ils ne viendront pas à Paris et que nous ne les verrons pas; je n'aime pas à voir

des gens prétentieux et qui ne pensent qu'à s'amuser. Comme si l'on n'avait pas à faire autre chose que de s'amuser!»

Quand tout le monde fut rentré, les enfants se racontèrent ce qu'ils avaient vu dans leurs visites. Camille ne disait pas grand-chose et répondait avec hésitation aux questions que lui adressaient ses cousins et cousines.

SOPHIE. – Mais parle donc, Camille; tu ne nous racontes rien.

CAMILLE. – C'est que je n'ai rien à dire, c'est pour cela que je me tais.

SOPHIE. – Ce qui signifie que tu n'as rien de bon à dire, et que, pour ne pas dire de mal, tu aimes mieux être ennuyeuse.

JACQUES. – Camille n'est pas du tout ennuyeuse; je ne vois pas où tu prends cela.

SOPHIE. – Je prends cela dans ma sagesse, car tu sauras que Sophie veut dire «sagesse»**.**

VALENTINE. – Dans quelle langue, donc?

SOPHIE. – En grec, mademoiselle l'ignorante.

VALENTINE. – Je ne suis pas obligée de savoir le grec, mademoiselle la savante.

LÉONCE. – Ne vas-tu pas faire la pédante, maintenant, et nous faire croire que tu sais le grec?

SOPHIE. – J'en sais toujours plus que toi, imbécile.

LÉONCE. – Pas si imbécile que je ne puisse voir que tu es une sotte.

CAMILLE. – Mes amis, ne vous disputez pas, je vous en prie. Si Mlle Simplicie et M. Innocent vous entendaient, ils perdraient leur haute opinion des gens de Paris.

ÉLISABETH. – Ah! que croient-ils de nous autres Parisiens?

CAMILLE. – Ils croient que nous sommes les plus heureuses gens du monde...

PIERRE. – Hem! ils ne se trompent pas de beaucoup.

CAMILLE. – C'est vrai; mais ils trouvent que notre bonheur est de passer l'hiver à Paris.

ÉLISABETH. – J'aimerais bien mieux le passer à la campagne, tous ensemble comme nous sommes ici.

LÉONCE. – Moi aussi, à la condition qu'on attacherait la langue de Sophie.

SOPHIE. – Celui qui attachera ma langue sera bien habile.

PIERRE. – Aussi ne se présentera-t-il personne pour l'essayer.

SOPHIE. – Et l'on fera bien, car je ne me laisserais pas faire; je ne suis pas un agneau.

LÉONCE. – Oh! tu n'as pas besoin de le dire; cela se voit sans lunettes.

SOPHIE. – Comme tes défauts... et tes bonnes qualités, ajouta-t-elle après un instant de réflexion.

MADELEINE. – Bien, Sophie! Tu as bien fini après avoir mal commencé. N'est-ce pas, Léonce?

LÉONCE. – C'est vrai. Je suis battu par la fin de la phrase, qui est agréable et généreuse. Elle a du bon tout de même, cette Sophie!

SOPHIE. – Parce que je t'ai dit quelque chose de flatteur?

LÉONCE. – Mais non; c'est la vérité.

CAMILLE. – En résumé, mes chers amis, vous ferez connaissance cet hiver, avec Mlle Simplicie et M. Innocent Gargilier; ils m'ont demandé vos adresses à tous.

MADELEINE. – J'espère que tu ne les as pas données?

CAMILLE. – Non, non! Seulement je les ai promises à notre première rencontre à Paris.

ÉLISABETH. – Qui n'arrivera jamais, j'espère.

CAMILLE. – Peut-être! et peut-être aussi nos voisins de campagne gagneront-ils à un hiver passé à Paris.

ÉLISABETH. – Que veux-tu qu'ils gagnent?

CAMILLE. – Du bon sens, de la sagesse, pour être semblables à Sophie.

SOPHIE. – Ah! toi aussi, ma bonne Camille, tu te moques de moi! Mais je te prie de remarquer que j'ai parlé de mon nom et pas de ma personne.

CAMILLE. – Je croyais les deux fondus dans un. Les enfants continuèrent à se faire part de leurs observations pendant leurs visites de la matinée. Peu de jours après, ils quittèrent tous la campagne et se dispersèrent dans Paris, chacun chez soi. Malgré la difficulté de s'y rencontrer, il n'est pas dit que nous ne puissions les retrouver en nous mettant de la suite de Simplicie et d'Innocent. Ils partent aussi pour Paris. Fermons le livre et partons avec eux. Nous nous amuserons peut-être plus qu'ils ne le voudraient des aventures dont ils seront victimes et dont je vous raconterai tout ce que je pourrai découvrir.

FIN

(1863)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Horace Castelli

Table des matières

I - Paris! Paris!
II - Le départ
III - Le chemin de fer
IV - Arrivée et désappointement
V - Madame Bonbeck
VI - Première promenade dans Paris
VII - Agréments divers
VIII - Première visite
IX - Scènes désagréables
X - Innocent au collège
XI - La poussée
XII - Le parloir
XIII - La sortie
XIV - Polonais reconnaissants
XV - La police correctionnelle
XVI - Une soirée chez des amies
XVII - Colère de madame Bonbeck
XVIII - La fuite
XIX - Les épreuves d'Innocent
XX - Simplicie au spectacle
XXI - Visite à la pension. Dettes d'Innocent.
XXII - Le bain
XXIII - Visite imprévue
XXIV - Retour de Prudence et de Coz
XXV - Conclusion

À mon petit fils
ARMAND FRESNEAU

Mon cher petit, c'est à toi, bon petit habitant de l'excellente Bretagne, que je dédie l'histoire de ces deux nigauds qui préfèrent Paris à la campagne. Tu ne feras pas comme eux, car déjà Paris t'ennuie et la Bretagne te plaît. Reste toujours brave et loyal Breton, et garde-toi de devenir un Parisien frivole, moqueur, vain et inconstant.

Ta grand-mère,

Comtesse de SÉGUR,
née ROSTOPCHINE.

I - Paris! Paris!

M. et Mme Gargilier étaient seuls dans leur salon; leurs enfants, Simplicie et Innocent, venaient de les quitter pour aller se coucher. M. Gargilier avait l'air impatienté; Mme Gargilier était triste et silencieuse.

— Savez-vous, chère amie, dit enfin M. Gargilier, que j'ai presque envie de donner une leçon, cruelle peut-être, mais nécessaire, à cette petite sotte de Simplicie et à ce benêt d'Innocent?

— Quoi? Que voulez-vous faire? répondit Mme Gargilier avec effroi.

— Tout bonnement contenter leur désir d'aller passer l'hiver à Paris.

— Mais vous savez, mon ami, que notre fortune ne nous permet pas cette dépense considérable; et puis votre présence est indispensable ici pour tous vos travaux de ferme, de plantations.

— Aussi je compte bien rester ici avec vous.

— Mais comment alors les enfants pourront-ils y aller?

— Je les enverrai avec la bonne et fidèle Prudence; Simplicie ira chez ma soeur, Mme Bonbeck, à laquelle je vais demander de les recevoir chez elle en lui payant la pension de Simplicie et de Prudence, car elle n'est pas assez riche pour faire cette dépense. Quant à Innocent, je l'enverrai dans une maison d'éducation dont on m'a parlé, qui est tenue très sévèrement, et qui le dégoûtera des uniformes dont il a la tête tournée.

— Mais, mon ami, votre soeur a un caractère si violent, si emporté; elle a des idées si bizarres, que Simplicie sera très malheureuse auprès d'elle.

— C'est précisément ce que je veux; cela lui apprendra à aimer la vie douce et tranquille qu'elle mène près de nous, et ce sera une punition des bouderies, des pleurnicheries, des humeurs dont elle nous ennuie depuis un mois.

— Et le pauvre Innocent, quelle vie on lui fera mener dans cette pension!

— Ce sera pour le mieux. C'est lui qui pousse sa soeur à nous contraindre de les laisser aller à Paris, et il mérite d'être puni. On envoie dans cette pension les garçons indociles et incorrigibles: ils lui rendront la vie dure; j'en serai bien aise. Quand il en aura assez, il saura bien nous l'écrire et se faire rappeler.

— Et Prudence? Elle est bien bonne, bien dévouée, mais elle n'a jamais quitté la campagne, et je crains qu'elle ne sache pas comment s'y prendre pour arriver à Paris.

— Elle n'aura aucun embarras; le conducteur de la diligence la connaît, prendra soin d'elle ainsi que des enfants; une fois en chemin de fer, ils auront trois heures de route, et ma soeur ira les attendre à la gare pour les emmener chez elle.

Mme Gargilier chercha encore à détourner son mari d'un projet qui l'effrayait pour ses enfants, mais il y persista, disant qu'il ne pouvait plus supporter l'ennui et l'irritation que lui donnaient les pleurs et les humeurs de Simplicie et d'Innocent. Il parla le soir même à Prudence, en lui recommandant de ne rien dire encore aux enfants. Elle fut très contrariée d'avoir à quitter ses maîtres, mais flattée en même temps de la confiance qu'ils lui témoignaient. Elle détestait Paris sans le connaître, et elle comptait bien que les enfants s'en dégoûteraient promptement et que leur absence ne serait pas longue.

Quelques jours après, Simplicie essuyait pour la vingtième fois ses petits yeux rouges et gonflés. Sa mère, qui la regardait de temps en temps d'un air mécontent, leva les épaules et lui dit avec froideur:

«Voyons, Simplicie, finis tes pleurnicheries; c'est ennuyeux, à la fin. Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas aller passer l'hiver à Paris et que je n'irai pas.»

SIMPLICIE. – Et c'est pour cela que je pleure. Croyez-vous que ce soit amusant pour moi, qui vais avoir douze ans, de passer l'hiver à la campagne dans la neige et dans la boue?

MADAME GARGILIER. – Est-ce que tu crois qu'à Paris il n'y a ni neige ni boue?

SIMPLICIE. – Non, certainement; ces demoiselles m'ont dit qu'on balayait les rues tous les jours.

MADAME GARGILIER. – Mais on a beau balayer, la neige tombe et la boue revient comme sur les grandes routes.

SIMPLICIE. – Ça m'est égal, je veux aller à Paris.

MADAME GARGILIER. – Ce n'est pas moi qui t'y mènerai, ma chère amie.

Simplicie recommence à verser des larmes amères; elle y ajoute de petits cris aigus qui impatientent sa mère et qui attirent son père occupé à lire dans la chambre à côté.

M. GARGILIER, *avec impatience*. – Eh bien! qu'y a-t-il donc? Simplicie pleure et crie?

MADAME GARGILIER. – Toujours sa même chanson: «Je veux aller à Paris.»

M. GARGILIER. – Petite sotte, va! Tu fais comme ton frère, dont je ne peux plus rien obtenir. Monsieur a dans la tête d'entrer dans une pension de Paris, et il ne travaille plus, il ne fait plus rien.

MADAME GARGILIER. – Il serait bien attrapé d'être en pension; mal nourri, mal couché, accablé de travail, rudoyé par les maîtres, tourmenté par les camarades, souffrant du froid l'hiver, de la chaleur l'été; ce serait une vie bien agréable pour Innocent, qui est paresseux, gourmand et indocile. Ah! le voilà qui arrive avec un visage long d'une aune.

Innocent entre sans regarder personne; il va s'asseoir près de Simplicie; tous deux boudent et tiennent les yeux baissés vers la terre.

MADAME GARGILIER. – Qu'as-tu, Innocent? Pourquoi boudes-tu?

INNOCENT. – Je veux aller à Paris.

M. GARGILIER. – Petit drôle! toute la journée le même refrain: «Je veux aller à Paris...» Ah! tu veux aller à Paris! Eh bien! mon garçon, tu iras à Paris et tu y resteras, quand même tu y serais malheureux comme un âne.

— Et moi, et moi? s'écria Simplicie en s'élançant de sa chaise vers son père.

— Toi, nigaude?... Tu mériterais bien d'y aller, pour te punir de ton entêtement maussade.

— Je veux y aller avec Innocent! Je ne veux pas rester seule à m'ennuyer.

— Sotte fille! Tu le veux, eh bien! soit; mais réfléchis bien avant d'accepter ce que je te propose. J'écrirai à ta tante, Mme Bonbeck, pour qu'elle te reçoive et te garde jusqu'à l'été; une fois que tu seras

là, tu y resteras malgré prières et supplications.

— J'accepte, j'accepte, s'écria Simplicie avec joie.

MADAME GARGILIER. – Tu n'as jamais vu ta tante, mais tu sais qu'elle n'est pas d'un caractère aimable, qu'elle ne supporte pas la contradiction.

— Je sais, je sais, j'accepte, s'empressa de dire Simplicie.

Le père regarda Innocent et Simplicie, dont la joie était visible; il leva encore les épaules, et quitta la chambre suivi de sa femme.

Quand ils furent partis, les enfants restèrent un instant silencieux, se regardant avec un sourire de triomphe; lorsqu'ils se furent assurés qu'ils étaient seuls, qu'on ne pouvait les entendre, ils laissèrent éclater leur joie par des battements de mains, des cris d'allégresse, des gambades extravagantes.

INNOCENT. – Je t'avais bien dit que nous l'emporterions à force de tristesse et de pleurs. Je sais comment il faut prendre papa et maman. En les ennuyant on obtient tout.

SIMPLICIE. – Il était temps que cela finît, tout de même; je n'y pouvais plus tenir; c'est si ennuyeux de toujours bouder et pleurnicher! Et puis je voyais que cela faisait de la peine à maman: je commençais à avoir des remords.

INNOCENT. – Que tu es bête! Remords de quoi? Est-ce qu'il y a du mal à vouloir connaître Paris? Tout le monde y va; il n'y a que nous dans le pays qui n'y soyons jamais allés!

SIMPLICIE. – C'est vrai, mais papa et maman resteront seuls tout l'hiver, ce sera triste pour eux.

INNOCENT. – C'est leur faute; pourquoi ne nous mènent-ils pas eux-mêmes à Paris? Tu as entendu l'autre jour Camille, Madeleine, leurs amies, leurs cousins et cousines: tous vont partir pour Paris.

SIMPLICIE. – On dit que ma tante n'est pas très bonne; elle ne sera pas complaisante comme maman.

INNOCENT. – Qu'est-ce que cela fait? Tu as douze ans; est-ce que tu as besoin qu'on te soigne comme un petit enfant?

SIMPLICIE. – Non, mais...

INNOCENT. – Mais quoi? Ne va pas changer d'idée maintenant! Puisque papa est décidé, il faut le laisser faire.

SIMPLICIE. – Oh! je ne change pas d'idée, sois tranquille; seulement, j'aimerais mieux que maman vînt à Paris avec nous.

Et les enfants allèrent dans leur chambre pour commencer leurs préparatifs de départ. Simplicie n'était pas aussi heureuse qu'elle l'avait espéré; sa conscience lui reprochait d'abandonner son père et sa mère. Innocent, de son côté, n'était plus aussi enchanté qu'il en avait l'air; ce que sa mère avait dit de la vie de pension lui revenait à la mémoire, et il craignait qu'il n'y eût un peu de vrai; mais il aurait des camarades, des amis; et puis il verrait Paris, ce qui lui semblait devoir être un bonheur sans égal.

Ils n'osèrent pourtant plus en reparler devant leurs parents, qui n'en parlaient pas non plus.

«Ils auront oublié, dit un jour Simplicie.

— Ils ont peut-être voulu nous attraper, répondit Innocent.

— Que faire alors?

— Attendre, et si dans deux jours on ne nous dit rien, nous recommencerons à bouder et à pleurer.

— Je voudrais bien qu'on nous dise quelque chose; c'est si ennuyeux de bouder!»

Deux jours se passèrent; on ne parlait de rien aux enfants; M. Gargilier les regardait avec un sourire moqueur; Mme Gargilier paraissait mécontente et triste.

Le troisième jour, en se mettant à table pour déjeuner, Innocent dit tout bas à Simplicie:

«Commence; il est temps.»

SIMPLICIE. – Et toi?

INNOCENT. – Moi aussi; je boude. Ne mange pas.

Le père et la mère prennent des oeufs frais; les enfants ne mangent rien; ils ont les yeux fixés sur leur assiette, la lèvre avancée, les narines gonflées.

LE PÈRE. – Mangez donc, enfants; vous laissez refroidir les oeufs.

Pas de réponse.

LE PÈRE. – Vous n'entendez pas? Je vous dis de manger.

INNOCENT. – Je n'ai pas faim.

SIMPLICIE. – Je n'ai pas faim.

LE PÈRE. – Vous allez vous faire mal à l'estomac, grands nigauds.

INNOCENT. – J'ai trop de chagrin pour manger.

SIMPLICIE. – Je ne mangerai que lorsque je serai sûre d'aller à Paris.

LE PÈRE. – Alors tu peux manger tout ce qu'il y a sur la table, car vous vous mettrez en route après-demain; j'ai écrit à ta tante, qui consent à vous recevoir. Vous partirez avec Prudence votre bonne, et vous y resterez tout l'hiver, le printemps et une partie de l'été: votre tante vous renverra à l'époque des vacances de l'année prochaine.

Simplicie et Innocent s'attendaient si peu à cette nouvelle, qu'ils restèrent muets de surprise, la bouche ouverte, les yeux fixes, ne sachant comment passer de la bouderie à la joie.

«Vous viendrez nous voir à Paris?» demanda enfin Simplicie.

LE PÈRE. – Pas une fois! Pour quoi faire? Nous déplacer, dépenser de l'argent pour des enfants qui ne demandent qu'à nous quitter? Nous nous passerons de vous comme vous vous passerez de nous, mes chers amis.

SIMPLICIE. – Mais... vous nous écrirez souvent?

LE PÈRE. – Nous vous répondrons quand vous écrirez et quand cela sera nécessaire.

Simplicie se contenta de cette assurance et commença à réparer le temps perdu, en mangeant de tout ce qu'il y avait sur la table. Innocent aurait bien voulu questionner ses parents sur sa pension, sur son uniforme de pensionnaire, mais l'air triste de sa mère et la mine sévère de son père lui firent garder le silence; il fit comme sa soeur, il mangea.

Quand on sortit de table, les parents se retirèrent, laissant les enfants seuls. Au lieu de se laisser aller à une joie folle comme à la première annonce de leur voyage, ils restaient silencieux, presque tristes.

«Tu n'as pas l'air d'être contente «, dit Innocent à sa soeur.

— Je suis enchantée, répondit Simplicie d'une voix lugubre; mais...

— Mais quoi?

— Mais... tu as toi-même l'air si sérieux, que je ne sais plus si je dois être contente ou fâchée.

— Je suis très gai, je t'assure, reprit tristement Innocent. C'est un grand bonheur pour nous; nous allons bien nous amuser.

SIMPLICIE. – Tu dis cela drôlement! Comme si tu étais inquiet ou triste.

INNOCENT. – Puisque je te dis que je suis gai; c'est ta sotte figure qui m'ennuie.

SIMPLICIE. – Si tu voyais la tienne, tu bâillerais rien qu'à te regarder.

INNOCENT. – Laisse-moi tranquille; ma figure est cent fois mieux que la tienne.

SIMPLICIE. – Elle est jolie ta figure? Tes petits yeux verts! un nez coupant comme un couteau, pointu comme une aiguille; une bouche sans lèvres, un menton finissant en pointe, des joues creuses, des cheveux crépus, des oreilles d'âne, un long cou, des épaules...

INNOCENT. – Ta, ta, ta... C'est par jalousie que tu parles, toi, avec tes petits yeux noirs, ton nez gras en trompette, ta bouche à lèvres épaisses, tes cheveux épais et huileux, tes oreilles aplaties, tes épaules sans cou et ta grosse taille. Tu auras du succès à Paris, je te le promets, mais pas comme tu l'entends!

Simplicie allait riposter, quand la porte s'ouvrit, et M. Gargilier entra avec un tailleur qui apportait à Innocent des habits neufs et un uniforme de pensionnaire. Il fallait les essayer; ils allaient parfaitement... pour la campagne; dans la prévision qu'il grandirait et grossirait, M. Gargilier avait commandé la tunique très longue, très large; les manches couvraient le bout des doigts, les pans de la tunique couvraient les chevilles; on passait le poing entre le gilet et la tunique boutonnés. Le pantalon battait les talons et flottait comme une jupe autour de chaque jambe; Innocent se trouvait superbe, Simplicie était ravie, M. Gargilier était satisfait, le tailleur était fier d'avoir si bien réussi. Tous les habits étaient confectionnés avec la même prévoyance et permettaient à Innocent de grandir d'un demi-mètre et d'engraisser de cent livres.

Simplicie fut appelée à son tour pour essayer les robes que sa bonne lui avait faites avec d'anciennes robes de grande toilette de Mme Gargilier: l'une était en soie brochée grenat et orange; l'autre en popeline à carreaux verts, bleus, roses, violets et jaunes; les couleurs de l'arc-en-ciel y étaient fidèlement rappelées; deux autres, moins belles, devaient servir pour les matinées habillées; l'une en satin marron et l'autre en velours de coton bleu; le tout était un peu passé, un peu éraillé, mais elles avaient produit un grand effet dans leur temps, et Simplicie, accoutumée à les regarder avec admiration, se trouva heureuse et fière du sacrifice que lui en faisait sa mère; dans sa joie, elle oublia de la remercier

et courut se montrer à son frère, qui ne pouvait se décider à quitter son uniforme.

Ils se promenèrent longtemps en long et en large dans le salon, se regardant avec orgueil et comptant sur des succès extraordinaires à Paris.

SIMPLICIE. – Tes camarades de pension n'oseront pas te tourmenter avec tes beaux habits.

INNOCENT. – Je crois bien! Ce n'est pas comme dans leurs vestes étriquées! On n'a pas ménagé l'étoffe dans les miens; on leur portera respect, je t'en réponds.

SIMPLICIE. – Et moi! Quand ces demoiselles me verront! Camille, Madeleine, Élisabeth, Valentine, Henriette et les autres? Elles n'ont rien d'aussi beau, bien certainement.

INNOCENT. – Elles vont crever de jalousie...

SIMPLICIE. – D'autant qu'on ne trouve plus d'étoffes pareilles, à ce que m'a dit maman.

INNOCENT. – Comme on nous traitera avec respect quand on nous verra si bien habillés!

SIMPLICIE. – Il ne faudra plus bouder, n'est-ce pas?

INNOCENT. – Non, non; il faut au contraire être gais et aimables.

Leur entretien fut interrompu par Prudence, qui venait chercher les habits neufs pour les emballer; Innocent et Simplicie se déshabillèrent avec regret et allèrent aider leur mère et leur bonne à tout préparer pour le départ, qui devait avoir lieu le surlendemain.

II - Le départ

Ces derniers jours se passèrent lentement et tristement; M. Gargilier regrettait presque d'avoir consenti à la leçon d'ennui et de déception que méritaient si bien ses enfants. Mme Gargilier s'affligeait et s'inquiétait de cette longue séparation à laquelle elle n'avait consenti qu'à regret; les enfants eux-mêmes commençaient à entrevoir que leurs espérances de bonheur pourraient bien ne pas se réaliser.

L'heure du départ sonna enfin; Mme Gargilier pleurait, M. Gargilier était fort ému. Simplicie ne retenait plus ses larmes et désirait presque ne pas partir; Innocent cherchait à cacher son émotion et plaisantait sa soeur sur les pleurs qu'elle versait. Prudence paraissait fort mécontente.

«Allons, Mam'selle, montez en voiture; il faut partir puisque c'est vous qui l'avez voulu!

— Adieu, Simplicie; adieu, mon enfant «, dit la mère en embrassant sa fille une dernière fois.

Simplicie ne répondit qu'en embrassant tendrement sa mère; elle craignit de n'avoir plus le courage de la quitter si elle s'abandonnait à son attendrissement, et Simplicie voulait à toute force voir Paris.

Elle monta en voiture; Innocent y était déjà. Prudence se plaça en face d'eux; elle avait de l'humeur et elle la témoignait.

PRUDENCE. – Belle campagne que nous allons faire! Je n'avais jamais pensé, Monsieur et Mam'selle, que vous auriez assez peu de coeur pour quitter comme ça votre papa et votre maman!

INNOCENT. – Mais Prudence, c'est pour aller à Paris!

PRUDENCE. – Paris!... Paris! Je me moque bien de votre Paris! Une sale ville qui n'en finit pas, où on ne se rencontre pas, où on s'ennuie à mourir, où il y a des gens mauvais et voleurs à chaque coin de rue...

INNOCENT. – Prudence, tu ne connais pas Paris, tu ne peux en parler.

PRUDENCE. – Tiens! faut-il ne parler que de ce qu'on connaît? Je ne connais pas Notre-Seigneur, et j'en parle pourtant tout comme si je l'avais vu. Ce n'est pas lui qui aurait tourmenté sa maman, la bonne Sainte Vierge, pour aller à Paris!

INNOCENT. – Notre-Seigneur a été à Jérusalem; c'était le Paris des Juifs.

PRUDENCE. – Laissez donc! Vous ne me ferez pas croire cela, quand vous m'écorcheriez vive... Tout de même, Mam'selle Simplicie a meilleur coeur que vous, Monsieur Innocent; elle pleure tout au moins.

INNOCENT. – C'est parce qu'elle est fille et que les filles sont plus pleurnicheuses que les garçons.

PRUDENCE. – Ma foi, Monsieur, s'il est vrai, comme on dit que les larmes viennent du coeur, ça prouve qu'elles ont le coeur plus tendre et meilleur.

Innocent leva les épaules et ne continua pas une discussion inutile. Simplicie finit par essuyer ses larmes; elle essaya de se consoler par la perspective de Paris. Ils arrivèrent bientôt à la petite ville d'où

partait la diligence qui devait les mener au chemin de fer; leurs places étaient retenues dans l'intérieur. Prudence fit charger sa malle sur la diligence; il n'y en avait qu'une pour les trois voyageurs; Prudence n'était pas riche en vêtements; Innocent n'avait que son petit trousseau de pensionnaire; Simplicie possédait, en dehors de ses quatre belles robes, deux robes de mérinos et peu d'accessoires.

«En route, les voyageurs pour Redon! cria le conducteur. M. Gargilier, trois places d'intérieur!» Nos trois voyageurs prirent leurs places.

«M. Boginski, deux places! Mme Courtemiche, deux places! Mme Petitbeaudoit, une place!»

Les voyageurs montaient; il y avait six places, on y entassa les personnes que l'on venait d'appeler; Mme Courtemiche avait pris deux places pour elle et pour son chien, une grosse laide bête jaune, puante et méchante; elle se trouva voisine de Prudence qui, se voyant écrasée, poussa à gauche; la grosse bête, bien établie sur la banquette, grogna et montra les dents; Prudence la poussa plus fort; la bête se lança sur Prudence, qui para cette attaque par un vigoureux coup de poing sur l'échine; le chien jette des cris pitoyables. Mme Courtemiche venge son chéri par des cris et des injures. Le conducteur arrive, met la tête à la portière.

«Qu'est-ce qu'il y a donc?» dit-il avec humeur.

MADAME COURTEMICHE. – Il y a que Madame, que voici, veut usurper la place de mon pauvre Chéri-Mignon, qu'elle l'a injurié, poussé, frappé, blessé peut-être.

PRUDENCE. – La diligence est pour les humains et pas pour les chiens; est-ce que je dois accepter la société d'une méchante bête puante, parce qu'il vous plaît de la traiter comme une créature humaine?

LE CONDUCTEUR. – Les chiens doivent être sur l'impériale avec les bagages; donnez-moi cette bête, que je la hisse.

MADAME COURTEMICHE. – Non, vous n'aurez pas mon pauvre Chéri-Mignon, je ne le lâcherai pas, quand vous devriez me hisser avec.

— Tiens, c'est une idée, dit le conducteur en riant. Voyons, Madame, donnez-moi votre chien.

— Jamais! dit Mme Courtemiche avec majesté.

LE CONDUCTEUR. – Alors montez avec lui sur l'impériale.

MADAME COURTEMICHE. – J'ai payé mes places à l'intérieur.

LE CONDUCTEUR. – On vous rendra l'argent.

MADAME COURTEMICHE. – Eh bien! oui, je monterai, je n'abandonnerai pas Chéri-Mignon.

Mme Courtemiche descendit de l'intérieur, suivit le conducteur et se prépara à grimper après lui l'échelle qu'on avait appliquée contre la voiture. À la seconde marche, elle trébucha, lâcha son chien, qui alla tomber en hurlant aux pieds d'un voyageur, et serait tombée elle-même sans l'aide d'un des garçons d'écurie resté au pied de l'échelle, et du conducteur, qui la saisit par le bras.

«Poussez, cria le conducteur; poussez ou je lâche.»

«Tirez, cria le garçon d'écurie; tirez ou je tombe avec mon colis.»

Le conducteur avait beau tirer, le garçon avait beau pousser, Mme Courtemiche restait au même échelon, appelant d'une voix lamentable son Chéri-Mignon.

«Le voilà, votre Chéri-Mignon, dit un voyageur ennuyé de cette scène. À vous, conducteur!» ajouta-t-il en ramassant le chien et en le lançant sur l'impériale.

Le voyageur avait mal pris son élan; le chien n'arriva pas jusqu'au sommet de la voiture; il retomba sur le sein de sa maîtresse, que le choc fit tomber sur le garçon d'écurie; et tous trois roulèrent sur les bottes de paille placées là heureusement pour le chargement de la voiture, entraînant avec eux le conducteur, qui n'avait pas pu dégager son bras de l'étreinte de Mme Courtemiche. La paille amortit le choc; mais le chien, écrasé par sa maîtresse, redoublait ses hurlements, le garçon d'écurie étouffait et appelait au secours, le conducteur ne parvenait pas à se dégager du châle de Mme Courtemiche, des pattes du chien et des coups de pieds du garçon; les voyageurs riaient à gorge déployée de la triste position des quatre victimes. Enfin, avec un peu d'aide, quelques tapes au chien, quelques poussades à la dame et quelques secours au garçon, chacun se releva plus ou moins en colère.

«Madame veut-elle qu'on la hisse? dit un des voyageurs.

— Je veux user de mes droits, répondit Mme Courtemiche d'une voix tonnante.

Et, saisissant son Chéri-Mignon de ses bras vigoureux, elle s'élança, avec plus d'agilité qu'on aurait pu lui en supposer, à la portière de l'intérieur restée ouverte. De deux coups de coude elle refit sa place et celle de Chéri-Mignon, et déclara qu'on ne l'en ferait plus bouger.

Ses compagnons de l'intérieur voulaient réclamer, mais les autres voyageurs étaient impatients de partir, le conducteur se voyait en retard; sans écouter les lamentations de Prudence, de Mme Petitbeaudoit et des deux Polonais (c'est-à-dire de Boginski et de son compagnon), il monta sur le siège, fouetta les chevaux, et la diligence partit.

PRUDENCE. – Vous voilà donc revenue avec votre vilaine bête, Madame. Prenez garde toujours qu'elle ne gêne ni moi ni mes jeunes maîtres, et qu'elle ne nous empeste pas plus que de droit.

MADAME COURTEMICHE. – Qu'appelez-vous vilaine bête, Madame?

PRUDENCE. – Celle que vous avez sous le bras, Madame.

MADAME COURTEMICHE. – Bête vous-même, Madame.

PRUDENCE. – Vilaine vous-même, Madame.

— Mesdames, de grâce, dit Mme Petitbeaudoit, de la douceur, de la charité!

— Oui, Mesdames, reprit un des Polonais avec un accent très prononcé, donnez-nous la paix.

PRUDENCE. – Je ne demande pas mieux, moi, pourvu que le chien ne se mette pas de la partie comme tout à l'heure.

SECOND POLONAIS. – Moi vous promets que si chien ouvre sa gueule, moi faire taire.

PRUDENCE. – Avec quoi?

SECOND POLONAIS. – Avec le poignard qui a tué Russes à Ostrolenka.

PREMIER POLONAIS. – Et avec le bras qui a tué Russes à Varshava.

MADAME COURTEMICHE. – Ciel! mon pauvre Chéri-Mignon! Malheureux Polonais, la France qui vous reçoit, la France qui vous nourrit, la France qui vous protège! Et vous oserez percer le coeur d'un enfant de la France?

PREMIER POLONAIS. – Chiens pas enfants de France; moi tuer chien, pas tuer Français.

PRUDENCE, *riant*. – Ah! ah! ah! Je n'en demande pas tant; que ce chien reste seulement tranquille et ne nous ennuie pas.

Innocent et Simplicie, placés en face de Prudence, de Mme Courtemiche et de son chien, étaient plus effrayés qu'amusés de tout ce qui s'était passé depuis qu'ils étaient installés dans la diligence. Le chien leur causait une grande terreur, sa maîtresse plus encore. Ils se tenaient blottis dans leur coin, ne quittant pas des yeux Chéri-Mignon toujours prêt à montrer les dents et à s'en servir; Mme Courtemiche leur lançait des regards flamboyants, ainsi qu'aux Polonais, qu'elle prenait pour des assassins, des égorgeurs.

Mme Courtemiche gardait son chien sur ses genoux; Prudence, se voyant plus à l'aise, se calma entièrement: fatiguée de ses dernières veilles pour les préparatifs du départ, elle s'endormit; Innocent et Simplicie fermèrent aussi les yeux; le silence régnait dans cet intérieur si agité une demi-heure auparavant. Chacun dormit jusqu'au relais; il fallait encore deux heures de route.

Mais pendant ce calme, ce silence, Mme Courtemiche seule veillait. Chéri-Mignon flairait des provisions dans le panier que Prudence avait placé par terre sous ses jambes; il luttait depuis quelques instants contre sa maîtresse pour s'assurer du contenu du panier. Mme Courtemiche l'avait péniblement retenu tant qu'un oeil ouvert pouvait le voir et le dénoncer. Mais quand elle vit le sommeil gagner tous ses compagnons de route, elle ne résista plus aux volontés de l'animal gourmand et gâté et, le déposant doucement près du panier, non seulement elle le laissa faire, mais encore elle aida au vol en défaisant sans bruit le papier qui enveloppait la viande. Chéri-Mignon fourra son nez dans le panier, saisit un gros morceau de veau froid, et se mit à le dévorer avec un appétit dont se réjouissait le faible coeur de sa sotte maîtresse. À peine avait-il avalé le dernier morceau que la diligence s'arrêta et que chacun se réveilla. Les chevaux furent bientôt attelés; la voiture repartit.

«Il est près de midi, dit Prudence: c'est l'heure de déjeuner; avez-vous faim, Monsieur Innocent et Mademoiselle Simplicie?

— Très faim, fut la réponse des deux enfants.

— Alors nous pouvons déjeuner, et si ces messieurs les Polonais ont bon appétit, nous trouverons bien un morceau à leur offrir.»

Les yeux des Polonais brillèrent, leurs bouches s'ouvrirent; les pauvres gens n'avaient rien mangé depuis la veille, pour ménager leur maigre bourse et pouvoir payer le dîner au Mans. Prudence les avait pris en amitié à cause de leurs menaces contre le chien, elle reçut avec plaisir les vifs remerciements de deux affamés.

Prudence se baisse, prend le panier, le trouve léger, y jette un prompt et méfiant regard.

«On a fouillé dans le panier! s'écria-t-elle. On a pris la viande! Un morceau de veau, blanc comme du poulet, pas un nerf, et pesant cinq livres!»

Prudence lève son visage étincelant de colère; elle parcourt de l'oeil tous ses compagnons de route; les Polonais désappointés, Mme Petitbeaudoit stupéfaite ne font naître aucun soupçon. L'air mielleux et placide de Mme Courtemiche éveille sa méfiance: Chéri-Mignon a le museau gras, il y passe sans cesse la langue; son ventre est gonflé outre mesure; de petits morceaux de papier gras paraissent sur son front et sur une de ses oreilles.

«Voilà le voleur! s'écrie Prudence. C'est ce chien maudit qui a mangé notre déjeuner, notre meilleur

morceau! un morceau que j'avais choisi entre cent chez le boucher, que j'avais fait rôtir avec tant de soin! Messieurs les Polonais, vengez-vous!»

À peine Prudence avait-elle proféré ces derniers mots, à peine Mme Courtemiche avait-elle eu le temps de frémir devant la vengeance qu'elle prévoyait, que les deux Polonais, obéissant à un même sentiment, s'étaient élancés sur le chien et l'avaient précipité sur la grande route par la glace restée ouverte.

La stupéfaction de Mme Courtemiche donna à la diligence, lancée au galop, le temps de faire un assez long trajet avant qu'elle fût revenue de son saisissement. Un silence solennel régnait dans l'intérieur; chacun contemplait Mme Courtemiche et se demandait à quel excès pourrait se porter sa colère. Son visage, devenu violet, commençait à blêmir, sa lèvre inférieure tremblait, ses mains se crispaient. Elle cherchait à faire expier à Prudence le secours que lui avaient accordé les Polonais; elle n'osait pourtant s'attaquer à Prudence elle-même; mais l'attachement qu'elle paraissait avoir pour ses jeunes maîtres dirigea l'attaque de Mme Courtemiche. Elle poussa un cri sauvage, et, s'élançant sur Innocent avant que personne eût pu l'arrêter, elle lui appliqua soufflet sur soufflet, coup de poing sur coup de poing. Prudence n'avait pas encore eu le temps de s'interposer entre cette femme furieuse et sa victime, que les Polonais avaient ouvert la porte placée au fond de la voiture et, profitant d'un moment d'arrêt, ils avaient saisi Mme Courtemiche et l'avaient déposée un peu rudement sur la même grande route où avait été lancé son Chéri-Mignon. La diligence, en s'éloignant, leur laissa voir longtemps encore Mme Courtemiche, d'abord assise sur la grande route, puis levée et menaçant du poing la voiture qui disparaissait rapidement à ses regards. Prudence approuva et remercia les Polonais, Mme Petitbeaudoit les blâma et leur dit qu'il pourrait leur en arriver des désagréments; les Polonais s'en moquèrent et demandèrent à Prudence d'examiner le panier et ce qui restait. On profita des places qui restaient libres pour se mettre à l'aise et pour défaire tout ce que renfermait le panier.

La prévoyance de la bonne reçut sa récompense; on trouva encore un gros morceau de jambon, des oeufs durs, des pommes de terre, des galettes et force poires et pommes. Le vin et le cidre n'avaient pas été oubliés. Dans la joie de sa vengeance satisfaite, Prudence invita aussi Mme Petitbeaudoit à partager leur repas: mais elle avait déjeuné avant de partir et ne voulait rien devoir à Prudence, dont le langage et les allures ne lui convenaient guère.

Les cinq autres convives s'acquittèrent si bien de leurs fonctions, que le panier demeura entièrement vide; les Polonais en avaient consommé les trois quarts; quand Simplicie demanda encore une poire et de la galette, tout était mangé. Prudence se repentit de n'avoir pas mieux surveillé et ménagé les provisions, elle jeta un regard de travers aux Polonais; ceux-ci étaient rassasiés et contents: ils ne bougèrent plus jusqu'à l'arrivée à Laval, où les voyageurs descendirent pour attendre le train qui devait les mener à Paris.

III - Le chemin de fer

«J'espère que nous serons plus agréablement en chemin de fer que dans cette vilaine diligence «, dit Simplicie.

C'étaient les premières paroles qu'elle prononçait depuis leur départ; Mme Courtemiche et son chien l'avaient terrifiée ainsi qu'Innocent.

«Faites enregistrer votre bagage! cria un employé.

— Où faut-il aller? dit Prudence.

— Par ici, Madame, dans la salle des bagages.

— Prenez vos billets, dit un second employé. On n'enregistre pas les bagages sans billets.»

Prudence ne savait auquel entendre, où aller, à qui s'adresser; Simplicie à sa droite, Innocent à sa gauche gênaient ses mouvements; elle demandait sa malle aux voyageurs qui l'envoyaient promener, les uns en riant, les autres en jurant. Enfin, les Polonais lui vinrent obligeamment en aide: l'un se chargea des billets, l'autre du bagage. En quelques minutes, tout fut en règle.

Prudence remerciait les Polonais, qui se rengorgeaient; ils la firent entrer dans la salle d'attente des troisièmes; par habitude d'économie, ils avaient pris des troisièmes pour leurs trois protégés comme pour eux-mêmes.

«Comme on est mal ici! dit Innocent.

— Il n'y a que des blouses et des bonnets ronds, dit Simplicie.

— La blouse vous gêne donc, Mam'selle? s'écria un ouvrier à la face réjouie. La blouse n'est pourtant pas méchante... quand on ne l'agace pas.

— Est-ce que vous préféreriez le voisinage d'une crinoline qui vous écrase les genoux, qui vous serre les hanches, qui vous bat dans les jambes?» ajouta une brave femme à bonnet rond, en regardant de travers Innocent et Simplicie.

Simplicie eut peur; elle se serra contre Prudence; celle-ci se leva toute droite, le poing sur la hanche.

«Prenez garde à votre langue, ma bonne femme. Mam'selle Simplicie n'a pas l'habitude qu'on lui parle rude; son papa, M. Gargilier, est un gros propriétaire d'à huit lieues d'ici, je vous en préviens, et...

— Laissez-moi tranquille avec votre Monsieur propriétaire. Je m'en moque pas mal, moi. Je ne veux pas qu'on me méprise, moi et mon bonnet rond, et je parlerai si je veux et comme je veux.

— Bien, la mère! reprit l'ouvrier à face réjouie. C'est votre droit de vous défendre; mais tout de même, je pense que Mam'selle... Simplicie, puisque Simplicie il y a, n'y a pas mis de malice; la voilà tout effrayée, voyez-vous; les malicieux, ça ne s'effarouche pas pour si peu. N'ayez pas peur, Mam'selle; vous n'êtes pas des habitués de troisièmes, je crois bien. Tenez votre langue et on ne vous dira rien, non plus qu'à ce grand garçon qu'on dirait passé dans une filière, ni à cette brave dame qui veille sur vous comme une poule sur ses poussins.»

La bonhomie de l'ouvrier calma la bonne femme et rassura Prudence, Innocent et Simplicie. Peu d'instants après, le sifflet, la cloche et l'appel des employés annoncèrent l'arrivée du train; les portes s'ouvrirent; les voyageurs se précipitèrent sur le quai, et chacun chercha une place convenable dans les wagons.

Prudence voulut entrer dans les premières; les employés la repoussèrent; dans les secondes, elle fut

renvoyée aux troisièmes, dont l'aspect lui parut si peu agréable qu'elle commença une lutte pour arriver du moins aux secondes. Mais les employés, trop occupés pour continuer la querelle, s'éloignèrent, la laissant sur le quai avec les enfants.

— Train va partir! cria un des Polonais établi dans un wagon de troisième.

— Montez vite! cria le second Polonais.

Prudence hésitait encore; le premier coup de sifflet était donné; les deux Polonais s'élancèrent sur le quai, saisirent Prudence, Innocent et Simplicie, les entraînèrent dans leur wagon et refermèrent la portière. Au même instant, le train s'ébranla et Prudence commença à se reconnaître. Elle était entre ses deux jeunes maîtres et en face des Polonais; le wagon était plein, il y avait trois nourrices munies de deux nourrissons chacune, un homme ivre et un grand Anglais à longues dents.

BOGINSKI. – Sans nous, vous restiez à Laval, Madame, et vous perdiez place et malle.

PRUDENCE. – La malle! Seigneur Jésus! Où est-elle, la malle? Qu'en ont-ils fait?

BOGINSKI. – Elle est dans bagage, Madame; soyez tranquille, malle jamais perdue avec chemin de fer.

Prudence prenait confiance dans les Polonais; elle ne s'inquiéta donc plus de sa malle et commença l'examen des voyageurs; les poupons criaient tantôt un à un, tantôt tous ensemble. Les nourrices faisaient boire l'un, changeaient, secouaient l'autre; les couches salies restaient sur le plancher pour sécher et pour perdre leur odeur repoussante, Simplicie était en lutte avec une nourrice qui lui déposait un de ses nourrissons sur le bras. La nourrice ne se décourageait pas et recommençait sans cesse ses tentatives. Simplicie sentit un premier regret d'avoir quitté la maison maternelle; ce voyage dont elle se faisait une fête, qui devait être si gai, si charmant, avait commencé terriblement, et continuait fort désagréablement.

«Prudence, dit-elle enfin à l'oreille de sa bonne, prends ma place, je t'en prie, et donne-moi la tienne; cette nourrice met toujours son sale enfant sur moi; tu le repousseras mieux que moi.»

Prudence ne se le fit pas dire deux fois; elle se leva, changea de place avec Simplicie, et, regardant la nourrice d'un air peu conciliant, elle lui dit en se posant carrément dans sa place:

«Ne nous ennuyez pas avec votre poupon, la nourrice. C'est vous qui en êtes chargée, n'est-ce pas? C'est vous qui gardez l'argent qu'il vous rapporte? Gardez donc aussi votre marmot: je n'en veux point, moi; vous êtes avertie; tant pis pour lui si j'ai à le pousser. Je pousse rudement, je vous en préviens.»

LA NOURRICE. – En quoi qu'il vous gêne, mon enfant? Le pauvre innocent ne sait pas seulement ce que vous lui voulez.

PRUDENCE. – Aussi n'est-ce pas à lui que je m'adresse, mais à vous. Je ne veux que la paix, moi, et pas autre chose.

— La paix armée, je crois, dit le grand Anglais avec un accent très prononcé.

LA NOURRICE. – Ah! vous êtes milord, vous! Ne vous mêlez pas de nos affaires, s'il vous plaît. Quand les Anglais vous arrivent à la traverse, ils font toujours du gâchis!

— Quoi c'est gâchis? demanda l'Anglais.

Un des Polonais voulut expliquer à l'Anglais dans son jargon ce qu'on entend en français par le mot *gâchis*; il mêla à son explication quelques mots piquants contre le gouvernement anglais dans les affaires de l'Europe.

«Moi comprends pas «, dit l'Anglais avec calme, et il resta silencieux; mais sa rougeur, son air

mécontent prouvaient qu'il avait compris.

Prudence approuvait le Polonais du sourire; on approchait du Mans; les Polonais espéraient voir récompenser leur persévérance à aider et soutenir Prudence et ses enfants par une invitation à dîner. Leur espoir ne fut pas trompé. Quand le train s'arrêta et que les Polonais eurent fait comprendre à Prudence que les voyageurs descendaient pour dîner, elle sortit du wagon avec Innocent et Simplicie, escortée de ses deux gardes du corps, qui la firent placer à table. Ils allaient faire mine de se retirer, quand Prudence, effrayée du bruit et du mouvement, leur proposa de se mettre à table avec eux et de les faire servir. Les Polonais se regardèrent d'un air triomphant et prirent place, l'un à la droite, l'autre à la gauche de leurs trois protégés et bienfaiteurs. Le service se fit rapidement; Prudence et les enfants mangeaient et buvaient comme s'ils avaient la soirée devant eux; mais les Polonais dévoraient avec rapidité; ils connaissaient le prix du temps en chemin de fer.

Quand les employés crièrent: «En voiture, Messieurs! en voiture!» les Polonais avaient bu et mangé tout ce qu'ils avaient devant eux et tout ce qu'on leur avait servi. Prudence et les enfants commençaient leur rôti.

«Comment! en voiture! Mais nous n'avons pas fini. Dites donc, conducteur, attendez un peu; laissez-nous finir «, dit Prudence alarmée.

La cloche sonna. «En voiture, Messieurs!» fut la seule réponse qu'elle reçut. Les Polonais se chargèrent du paiement avec la bourse de Prudence; elle profita de ces courts instants pour remplir ses poches de poulet, de gâteaux, de pommes, et se laissa entraîner ensuite par les Polonais. Ils lui firent retrouver son wagon qu'elle avait perdu, et chacun reprit sa place, excepté le milord, qui avait changé de compartiment, et l'homme ivre, qu'on avait tiré du wagon et qu'on avait couché sur un des bancs de la salle des bagages.

IV - Arrivée et désappointement

Simplicie et Innocent achevèrent leur voyage silencieusement comme ils l'avaient commencé. Ils furent enchantés d'arriver enfin à Paris, objet de leurs voeux. Ils s'attendaient à voir leur tante avec ses gens et une voiture, les attendant à la gare. Personne ne vint les réclamer. Les enfants étaient désappointés; Prudence était effrayée. Qu'allaient-ils devenir, au milieu de ce monde agité, de ce bruit? Heureusement, les Polonais étaient encore à ses côtés et l'aidèrent, comme à Redon, à sortir d'embarras. Quand elle eut sa malle, quand les Polonais lui eurent fait avancer un fiacre et l'y eurent fait entrer, en lui demandant où il fallait aller, la pauvre Prudence resta terrifiée; elle avait oublié l'adresse de la tante des enfants et elle ne retrouvait pas sur elle la lettre que M. Gargilier lui avait remise pour sa soeur.

La terreur de Prudence gagna les enfants; ils se mirent à pleurer. Le cocher s'impatientait; les Polonais ne bougeaient pas; un nouvel espoir se glissait dans leur coeur. Prudence serait obligée de coucher dans un hôtel, ils lui offriraient de la garder jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé la tante perdue, et ils vivraient jusque-là sans rien dépenser.

«Que faire? Où aller? s'écria Prudence éperdue.

— Malheureux voyage! s'écria Simplicie.

— Où coucherons-nous? s'écria Innocent.

— Ça pas difficile, dit l'un des Polonais. Moi connaître hôtel excellent pour coucher et manger.

— Excellents Polonais! sauvez-nous. Menez-nous dans quelque maison où mes jeunes maîtres soient en sûreté, et ne nous quittez pas, ne nous abandonnez pas.

— Rue de la Clef, 25! s'écrièrent les Polonais en sautant dans le fiacre.

— C'est diablement loin «, murmura le cocher en refermant la portière avec humeur.

Le fiacre se mit en route; Prudence, tranquillisée par la présence de ses sauveurs, se mit à regarder avec une admiration croissante les boutiques, les lanternes, le mouvement incessant des voitures et des piétons. Le coeur des Polonais nageait dans la joie; leur petite bourse restait intacte; ils avaient vécu toute la journée aux dépens des Gargilier, et ils étaient certains de pouvoir continuer leur protection intéressée pendant deux ou trois jours encore.

Innocent et Simplicie pleuraient leurs espérances trompées; ils étaient humiliés, désolés et déjà découragés. Les exclamations de Prudence les tirèrent pourtant de leur abattement, et ils admirèrent à leur tour, en longeant les quais, cette longue file de lumières reflétées dans l'eau et ces boutiques si bien éclairées. Enfin, ils arrivèrent rue de la Clef, 25. La maison était de pauvre apparence; les Polonais descendirent et demandèrent les logements nécessaires. Il fallut payer d'avance; Prudence leur remit dix francs, prix des cinq lits nécessaires pour la nuit. On descendit la malle de dessus l'impériale; on la monta le long de l'escalier sale, sombre et infect qui menait aux logements arrêtés, et on entra dans un appartement composé de deux pièces; la première était sans croisées et contenait deux lits pour les Polonais. La seconde avait une fenêtre et trois lits pour Prudence et les enfants. On leur apporta leur malle, une chandelle pour eux et une autre pour la première pièce.

— Madame a-t-elle besoin de quelque chose? demanda la fille.

— Rien, rien, répondit tristement Prudence.

La fille se retira en fermant la porte; les Polonais avaient allumé chacun leur pipe; ils fumaient et chantaient à mi-voix: Bozé cos Polski, en action de grâce de la bonne chance que le bon Dieu leur avait

envoyée.

«Nous heureux! nous heureux! disait à mi-voix Cozrgbrlewski.

— Pourvu cela dure, répondit de même Boginski. Si elle ne peut avoir l'adresse qu'en écrivant à père!»

COZRGBRLEWSKI. – Non! non, pas comme ça! Est facile à arranger. Nous aiderons à défaire paquets et chercher lettre; et si je trouve!

BOGINSKI. – Que feras-tu?

COZRGBRLEWSKI. – Tu verras! Ferons chose ensemble.

— Messieurs les Polonais, êtes-vous couchés? dit la voix lamentable de Prudence.

— Non, non, Madame; toujours à votre service, répondirent-ils d'un commun accord en s'élançant dans la chambre.

— Je ne trouve pas la clef de ma malle; nos effets de nuit sont dedans; nous ne pouvons rien avoir.

— Mille tonnerres! Comment faire, Boginski?

— Donne-moi quelque chose; as-tu un crochet?

Cozrgbrlewski tira de sa poche un crochet; il le fit entrer lui-même dans la serrure de la malle, tourna, retourna, et, à force de tourner et de fouiller, il parvint à ouvrir la malle. La première chose qu'il aperçut fut la lettre de M. Gargilier à Mme BONBECK, rue Godot, n° 15. Il répéta plusieurs fois en lui-même cette précieuse adresse et fit ensuite une exclamation de surprise comme s'il venait de découvrir la lettre.

«Quoi! s'écria Prudence, la malle serait-elle vide?

— Bonheur, Madame, bonheur! Voici lettre!

— Imbécile! lui dit Boginski à l'oreille.

— Tu verras; tais-toi, répondit de même Cozrgbrlewski.

— Ma lettre! merci, Messieurs, merci! Que de reconnaissance nous vous devons! Que de services vous nous avez rendus!»

Les Polonais saluèrent d'un air satisfait et se retirèrent dans leur chambre, laissant Prudence et les enfants fouiller dans la malle pour y retrouver leurs affaires de nuit. Quand ils eurent fermé la porte:

BOGINSKI. – Pourquoi toi rendre lettre, imbécile? Nous maintenant devenus inutiles.

COZRGBRLEWSKI. – Imbécile toi-même! Toi pas voir pourquoi? Moi courir vite chez Bonbeck; dire à elle que neveu, nièce et bonne dame perdus, embarrassés. Elle contente; nous ramener à elle neveu, nièce et bonne dame, tous remercier, contents; inviter toi, moi à venir voir; et nous dîner, déjeuner, tout. Et puis moi commence à aimer les petits et la dame; eux tristes; elle très bonne, et confiante en nous.

— Très bien, répondit Boginski; moi rester, toi vite partir chez Bonbeck.

Cozrgbrlewski prit sa vieille casquette dix fois raccommodée, descendit l'escalier, sauta dans la rue et partit en courant.

Pendant qu'il courait, les enfants regardaient tristement leurs lits sales et vieux. Simplicie pensait à celui qu'elle avait eu chez sa mère et soupirait. Innocent faisait les mêmes réflexions et répondait par des soupirs à ceux de sa soeur.

PRUDENCE. – Eh bien! qu'avez-vous, Monsieur et Mam'selle? N'êtes-vous pas contents? Ne sommes-

nous pas à Paris, votre beau Paris? Jolies auberges, vraiment! Beau plaisir! Voyage bien agréable! Bonne nuit que nous allons passer!

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria Simplicie, laissant couler ses larmes, si j'avais deviné tout cela, je n'aurais jamais demandé à venir à Paris.

INNOCENT. – Attends donc! Tu vois que nous sommes perdus! Demain nous irons chez ma tante; c'est alors que nous serons bien. C'est la faute de Prudence qui a mis la lettre de papa dans la malle.

PRUDENCE. – Et où fallait-il que je la misse, Monsieur?

INNOCENT. – Dans ta poche! tu l'aurais trouvée en arrivant.

PRUDENCE. – C'est facile à dire: dans ta poche. Ma poche est si bourrée qu'on n'y ferait pas entrer une épingle. Est-ce aussi ma faute si ce gueux de chien et sa méchante maîtresse nous ont volés, mangé nos provisions? Et puis tout le reste, est-ce ma faute aussi?

INNOCENT. – Je ne dis pas cela, Prudence; seulement je dis que..., que..., enfin que c'est ta faute.

PRUDENCE. – C'est cela! Et moi, je dis que si vous n'aviez pas pleurniché, ennuyé, assoté votre papa et votre maman, on ne nous aurait pas envoyés à Paris, et que nous serions restés tranquillement chez nous.

SIMPLICIE. – C'est ta faute, Innocent; c'est toi qui m'as dit de pleurer et de bouder.

INNOCENT. – Eh bien, n'avons-nous pas réussi? Tu verras demain comme tu seras contente!... Je suis fatigué, j'ai sommeil, ajouta-t-il en bâillant.

Les enfants se couchèrent; Prudence se coucha aussi après avoir rangé sa malle, mais ce ne fut pas pour dormir. À peine la chandelle fut-elle éteinte, que des centaines, des milliers de punaises commencèrent leur repas sur le corps des trois dormeurs. Ils se tournaient, s'agitaient dans leurs lits; ils écrasaient les punaises par centaines; d'autres revenaient, et toujours et toujours. Simplicie se grattait, se relevait, se recouchait, gémissait, pleurait. Innocent grognait, se fâchait, tapait son lit à coups de poing. Prudence comprimait sa colère, maudissait Paris, sans oser toutefois maudire la fantaisie absurde des enfants et l'incroyable faiblesse des parents. Le jour vint; les punaises se retirèrent bien repues, bien gonflées du sang de leurs victimes, et les trois infortunés, succombant à la fatigue, s'endormirent si profondément, qu'ils n'entendirent l'appel des Polonais qu'au troisième coup de poing qui ébranlait la porte.

«Quoi? Qu'est-ce? Que me veut-on?» s'écria Prudence à moitié endormie.

BOGINSKI. – Il est neuf heures, Madame. Tante Bonbeck attend à dix. Faut partir bientôt.

PRUDENCE. – Je ne comprends pas. Comment Mme Bonbeck sait-elle que nous sommes ici?

BOGINSKI. – Mon ami est allé dire hier soir. Il a lu l'adresse sur lettre, a couru pour aider.

PRUDENCE. – Excellents Polonais! Vous serez récompensés! Vite Monsieur, Mademoiselle, levez-

vous... Levez-vous promptement et partons.

COZRGBRLEWSKI. – Pas partir sans manger; pas sain à Paris sortir sans estomac plein. Voilà café prêt.

PRUDENCE. – Merci, chers sauveurs! Cinq minutes et nous sommes prêts.

La toilette ne fut pas longue; un peu d'eau aux mains et au visage, un coup de brosse aux cheveux emmêlés, et la porte fut ouverte par Prudence pour donner passage aux Polonais apportant un plateau chargé de tasses, de café, lait, sucre, pain, beurre.

«Vous permettez-nous manger avec vous? dit Boginski.

— Avec plaisir et reconnaissance, chers protecteurs «, répondit Prudence attendrie.

Ils avaient tous faim et tous mangèrent copieusement; mais, entre tous, les Polonais se distinguèrent par leur appétit vorace; le pain de six livres, le litre de café, la cruche de lait, la motte de beurre, le sucrier plein furent engloutis par les Polonais affamés. Lorsqu'il n'y eut plus rien à manger, ils se levèrent, regardèrent Prudence et les enfants, et ne purent s'empêcher de sourire en voyant leurs visages rouges et bouffis. «C'est puces qui ont mangé visage?» demanda Boginski en cherchant à prendre un air de compassion.

PRUDENCE. – Non, ce sont des punaises; nous n'avons pas dormi jusqu'au jour. Je ne pensais pas qu'à Paris on fût mangé de punaises.

COZRGBRLEWSKI. – Paris grand! Place pour tous.

— Il faut payer et partir, Madame, dit Boginski d'un air aimable.

PRUDENCE. – À qui faut-il payer?

BOGINSKI. – Moi vous épargner la peine. Donnez argent, et moi aller payer.

Prudence remercia, salua et remit à son protecteur une pièce de vingt francs. Boginski revint bientôt, lui apportant douze francs de monnaie.

V - Madame Bonbeck

Prudence acheva de tout ranger dans la malle, que les Polonais chargèrent sur leurs épaules, et tous descendirent l'escalier noir et tortueux, qui les mena jusque dans la rue. La malle fut posée à terre; Cozrgbrlewski courut chercher un fiacre, qu'il ne tarda pas à amener à la porte; on plaça la malle sur l'impériale; Prudence, Innocent, Simplicie et les Polonais s'entassèrent dans le fiacre.

«15, rue Godot!» cria Boginski; et le fiacre partit. À dix heures sonnantes, il s'arrêta à l'adresse indiquée. Tous descendirent; on prit la malle.

«Mme Bonbeck? dit Boginski au portier après avoir payé le fiacre avec l'argent de Prudence.

— Au cinquième, au bout du corridor, première porte à gauche «, répondit le portier sans regarder les entrants.

Tous montèrent; au troisième étage, ils commencèrent à ralentir le pas, à souffler, à s'arrêter.

«Comme ma tante demeure haut! dit Simplicie.

— L'escalier est joli et clair! dit Innocent.

— Diable de Paris! marmotta Prudence. Tout y est incommode et pas du tout comme chez nous. Cette idée de bâtir des maisons qui n'en finissent pas; étage sur étage! Ça n'a pas de bon sens!

— Ouf!» dirent les Polonais en déposant lourdement leur charge à la porte de Mme Bonbeck.

Boginski, qui était au fait des usages de Paris, tira le cordon de la sonnette; une femme assez sale et d'apparence maussade vint ouvrir.

«Qui demandez-vous? dit-elle d'un ton bref. C'est vous qui êtes venu hier soir pour parler à Madame?

— Oui, Madame, et nous demander Bonbeck, dit Cozrgbrlewski.

— Qu'est c'est que ça, Bonbeck? répondit la bonne en fronçant le sourcil.

— Mme Bonbeck, tante de M. Innocent que voici et de Mlle Simplicie que voilà, s'empressa de répondre Prudence en faisant force révérences.

— Entrez, reprit la bonne en s'adoucissant... Et ces messieurs, entrent-ils aussi? Qu'est-ce qu'ils veulent?

— Nous amis de Madame et des enfants; nous les défendre, les aider beaucoup.

— Ce sont nos protecteurs, nos sauveurs, reprit Prudence avec vivacité.

— Entrez tous, continua la bonne, en jetant toutefois sur les Polonais un regard de méfiance.

— Sac à papier! sabre de bois! vas-tu me faire aller, toi, l'amour des chiens «, cria une voix presque masculine.

Au même instant, la porte du salon s'ouvrit, et Mme Bonbeck fit son entrée tenant par les oreilles un superbe épagneul qui sautait sur elle et gênait sa marche.

C'était une femme de soixante-dix ans, sèche, vigoureuse, décidée, taille moyenne, cheveux gris, tête nue, petits yeux gris malicieux, nez recourbé, bouche maligne; l'ensemble bizarre et conservant des restes de beauté.

«À bas! l'amour des chiens! Va embrasser tes nouveaux compagnons! Bonjour, Simplette; bonjour, pauvre Innocent; bonjour, dame Prude. On vous a annoncés hier soir; je vous attendais; je n'ai pas été vous prendre à la gare, comme le demandait mon frère, parce que j'avais de la musique... chez moi, mais j'ai bien pensé que vous vous tireriez d'affaire sans moi. Ah! ah! ah! quelles mines vous avez!... Allons

donc, n'allongez pas vos visages! Sont-ils rouges, sont-ils drôles! Et vous autres, grands nigauds! Des Polonais, pas vrai? Je vous reconnais, mes gaillards. Allons, entrez tous chez la vieille tante. Pas de cérémonies, et pas d'air guindé! J'aime qu'on rie, moi! Celui qui ne rit pas n'a pas une bonne conscience! Par ici, l'amour des chiens, par ici; fais-leur voir comme tu es bon ami avec l'amour des chats... Tenez, voyez-moi ça! Voyez cet amour de chat! un peu pelé parce qu'il est vieux comme sa maîtresse, et qu'il bataille par-ci par-là avec l'amour des chiens. À bas! à bas! l'amour des chats! Voyons, pas de batailles! À bas! l'amour des chiens! Sac à papier! À bas, je dis!»

L'amour des chiens, l'amour des chats n'écoutaient pas les paroles conciliantes de leur maîtresse, ils se battaient comme des enragés; l'amour des chiens arrachait à belles dents les poils déjà endommagés de son ami; l'amour des chats griffait à pleines griffes le nez, les oreilles, les yeux de son camarade. Mme Bonbeck criait, se jetait entre eux, tapait l'un, tapait l'autre, sans pouvoir les séparer.

«Satanées bêtes! s'écria-t-elle. Ah! vous en voulez! On y va, on y va!»

Et, saisissant un fouet, elle distribua des avertissements si frappants, que chien et chat se séparèrent et se réfugièrent dans leurs coins, hurlant et miaulant. Mme Bonbeck remit son fouet en place, s'approcha en riant des enfants consternés, de Prudence pétrifiée et des Polonais ébahis:

«Voilà ma manière, dit-elle. Je fais tout rondement. Allons, entrez au salon. Prude ma fille, va-t'en dans ta chambre; range tout, Croquemitaine t'aidera. C'est ma bonne que j'appelle Croquemitaine, parce qu'elle a toujours l'air de vouloir avaler tout le monde. Allons, ajouta-t-elle en poussant à deux mains les enfants et les Polonais, je veux qu'on rie, moi. Ah! ah! ah! ont-ils l'air effarés! Je ne vous mangerai pas, allez!»

COZRGBRLEWSKI. – Moi pas me laisser avaler, pas passer. Gorge étroite, moi large!

MADAME BONBECK. – Bien dit, mon garçon! Comment vous appelez-vous?

COZRGBRLEWSKI. – Cozrgbrlewski, Mâme Bonbeck.

MADAME BONBECK. – Eh? Coz... quoi?

COZRGBRLEWSKI. – Cozrgbrlewski, Mâme Bonbeck.

MADAME BONBECK. – Diable de nom! Ces Polonais, ça a des noms qu'une langue française ne peut pas prononcer.

BOGINSKI. – Langue française douce, jolie, bonne, comme dames français.

MADAME BONBECK. – Tiens, tiens, vous êtes le flatteur de la bande! C'est bien, mon ami; c'est l'ancienne politesse française. Et comment vous appelez-vous?

BOGINSKI. – Boginski, Madame Bonbeck.

MADAME BONBECK. – À la bonne heure! Boginski! c'est un nom chrétien, au moins. Coz... ki! je ne vous appellerai pas souvent, vous. Et toi, Simplette, et toi, Innocent, allez-vous rester à tournoyer comme des toupies d'Allemagne? Que veux-tu faire, toi?

SIMPLICIE, *timidement*. – Ce que vous voudrez, ma tante.

MADAME BONBECK, *l'imitant*. – «Ce que vous voudrez, ma tante...» Sotte, va! Tâche d'avoir une volonté, sans quoi je t'en donnerai avec le fouet de l'amour des chiens et l'amour des chats.

Simplicie frémit et regarda sa tante avec terreur.

MADAME BONBECK. – Et toi, Innocent, n'as-tu pas une volonté?

INNOCENT. – Si, ma tante. Je veux entrer en pension.

MADAME BONBECK. – Pour quoi faire, imbécile? Pour crever d'ennui?

INNOCENT. – Je veux porter un uniforme comme Léonce, qui est entré au collège Stanislas.

MADAME BONBECK. – Si c'est pour porter un uniforme, je te ferai recevoir dans les enfants de troupe, grand nigaud; tu aurais bien par-ci par-là quelques coups de fouet et tes camarades à tes trousses, mais tu courrais les champs et tu ne pâlirais pas sur ces diables de grec et de latin auxquels ils ne comprennent rien, quoi qu'ils en disent.

INNOCENT. – Papa veut bien que j'entre en pension, ma tante, et il m'a dit que j'entrerais dans la pension des Jeunes savants.

MADAME BONBECK. – Ânes savants, tu veux dire, nigaud?

Innocent n'osa pas répliquer; Mme Bonbeck lui donna en riant une tape sur les reins et s'assit dans un fauteuil. Elle interrogea les Polonais, qui lui racontèrent les aventures du voyage de Prudence et des enfants; elle rit à se pâmer; sa gaieté gagna les Polonais et même les enfants.

«Je vois que vous êtes de bons enfants, dit-elle aux Polonais. Où demeurez-vous? Que faites-vous?»

BOGINSKI. – Nous n'avons pas de demeure et pas rien à faire.

MADAME BONBECK. – De quoi vivez-vous?

BOGINSKI. – Gouvernement donne un franc cinquante par jour.

MADAME BONBECK. – Mais c'est une horreur! Comment veut-on vous faire vivre avec si peu de chose? Écoutez-moi, mes amis; moi qui n'ai pas comme le gouvernement dix ou quinze mille Polonais à nourrir, je vous offre une chambrette chez moi. Je ne suis pas riche, mais j'ai bon coeur, moi. Vous m'aideriez à faire marcher mon ménage et vous aideriez Croquemitaine. Est-ce entendu? cela vous convient-il?

BOGINSKI. – Mâme Bonbeck très bonne; mon camarade et moi très contents, très reconnaissants. Nous faire tout pour Mâme Bonbeck et Mâme Croquemitaine.

MADAME BONBECK. – C'est bien; suivez-moi tous, je vais vous établir chacun chez vous.

Mme Bonbeck sortit suivie des enfants, des Polonais, de l'amour des chiens et de l'amour des chats;

ils marchèrent vers la cuisine en traversant la salle à manger, la chambre de Mme Bonbeck, la chambre destinée à Innocent, à Simplicie et à Prudence, ensuite un bout de corridor, puis la cuisine, ou Croquemitaine fit connaissance avec Prudence.

MADAME BONBECK. – Tiens, Croquemitaine, je t'amène de bons garçons qui vont t'aider et qui nous feront rire.

CROQUEMITAINE. – Madame veut loger ces messieurs? Et où Madame veut-elle les mettre?

MADAME BONBECK. – C'est ton affaire, mets-les où tu voudras, couche-les comme tu pourras, et fais-les marcher rondement. Ils ont de drôles de noms, va; celui-ci s'appelle Boginski, et l'autre, Polonais pur-sang, Cozrrrbrrgrr... je ne sais quoi. Nous l'appellerons Coz pour abréger. Là! vous voilà installés, les Polonais. Venez, vous autres, et toi aussi, Prude, tu vas défaire la malle des enfants.

Elle les mena dans leur chambre, donna une tape à l'un, tira l'oreille à l'autre, et les quitta en riant pour étudier sur son violon un morceau de Mozart qu'elle devait écorcher le soir avec trois ou quatre vieux amis qui grattaient comme elle du violon, de la contrebasse, ou qui soufflaient dans des flûtes.

«Innocent, dit Simplicie quand ils furent seuls avec Prudence, ma tante est singulière; elle me fait peur.»

INNOCENT. – Pas à moi; il ne s'agit que de lui répondre et de la faire rire. C'est une bonne femme.

SIMPLICIE. – Bonne! tu as donc oublié comme elle a battu son chien et son chat?

INNOCENT. – Je crois bien; ils se battent quand elle veut nous faire voir comme ils sont bons amis!

SIMPLICIE. – Et puis, comme elle crie, comme elle rit fort, comme elle jure! Mon Dieu! que je vais être malheureuse! Pourquoi ne suis-je pas restée avec maman et papa?

INNOCENT. – Laisse donc! tu t'habitueras. Je te dis qu'elle est très bonne femme.

PRUDENCE. – Je ne sais pas où mettre nos affaires; il n'y a ni commode, ni armoire dans la chambre.

INNOCENT. – Tiens, voilà un grand placard avec six tablettes; mets tout cela dedans.

PRUDENCE. – C'est aisé à dire, mets tout cela dedans! où voulez-vous que j'accroche les robes de Mademoiselle et vos habits d'uniforme?

INNOCENT. – Laisse-les dans la malle; d'abord, pour les miens, j'espère bien les emporter bientôt à la pension.

PRUDENCE. – Et les robes de Mademoiselle, elles seront chiffonnées dans la malle.

INNOCENT. – Bah! il n'y a pas grand malheur! Ça ira tout de même.

SIMPLICIE. – Tu es bon, toi! Je ne veux pas que mes robes soient chiffonnées; je veux qu'on les

accroche.

PRUDENCE. – Où Mademoiselle veut-elle que je les mette? Il n'y a ni armoires ni portemanteaux.

SIMPLICIE. – Je veux qu'on sorte mes robes.

INNOCENT. – Non, on ne les sortira pas.

SIMPLICIE. – Je te dis que si; je les sortirai moi-même.

Simplicie voulut tirer ses robes hors de la malle; Innocent se jeta dessus et la repoussa. La lutte continua quelque temps assez silencieuse, mais petit à petit s'anima; des paroles on en vint aux tapes, et les enfants se querellaient avec acharnement, malgré les remontrances de la bonne, quand la tante Bonbeck entra pour connaître la cause des cris et du bruit qui troublaient sa musique.

«Diables d'enfants! allez-vous finir! A-t-on jamais vu des enragés pareils! Faut-il que je prenne mon fouet pour vous séparer comme l'amour des chiens et l'amour des chats?»

La menace fit son effet. Innocent lâcha Simplicie, qu'il tenait par ses jupes d'une main, pendant qu'il la tapait de l'autre, et Simplicie abaissa ses pieds qui battaient le tambour sur les jambes et les reins d'Innocent. La tante les fit approcher, les gratifia chacun d'une paire de claques, et retourna en riant à son violon.

Prudence resta ébahie de voir ainsi traiter ses jeunes maîtres; Innocent et Simplicie se frottaient les joues en pleurnichant tout bas.

«Tu vois comme elle est méchante «, dit Simplicie à voix basse.

INNOCENT. – Elle tape joliment fort; sa main est sèche et dure comme du fer.

SIMPLICIE. – J'écrirai à maman que je ne veux pas rester chez elle.

INNOCENT. – Où iras-tu? Moi, c'est différent; j'irai à la pension des Jeunes savants. Prudence, prends la lettre que papa a écrite au maître de pension; nous irons la porter aujourd'hui.

PRUDENCE. – La voici dans mon portefeuille, monsieur Innocent. Mais comment trouverons-nous la rue et la maison?

INNOCENT. – Nous dirons à un des Polonais de nous y mener.

PRUDENCE. – C'est une bonne idée, ça. Je vais vite ranger vos effets, et nous appellerons les Polonais.

Prudence, aidée d'Innocent et de Simplicie, parvint à tout mettre en ordre; elle mit le linge entre les matelas; elle enveloppa dans une serviette celui d'innocent, dans une autre les habits et chaussures de collège; elle arrangea de son mieux ses robes et celles de Simplicie dans les deux compartiments de la malle; ensuite elle donna aux enfants de l'eau, du savon, des peignes et des brosses. Ils firent leur toilette et s'apprêtaient à sortir, quand Croquemitaine vint les prévenir qu'il était midi et que leur tante les attendait pour déjeuner. Ils n'osèrent pas résister à la sommation, et, laissant Prudence déjeuner de son côté avec Croquemitaine, ils allèrent au salon.

«Arrivez donc, sapristi! J'aime qu'on soit exact, moi; mettons-nous à table, j'ai une faim d'enragée. Mets-toi là, Simplette, à ma droite; et toi, par ici, nigaud, en face de moi. Où sont les Polonais? Fais-les

venir, Croquemitaine. Je n'aime pas à attendre, tu sais.»

Deux minutes après, les Polonais, lavés, peignés, nettoyés, entraient, saluaient, remerciaient.

«Aurez-vous bientôt fini vos révérences? Je n'aime pas tout ça. À table, et mangeons.»

Croquemitaine apporta une omelette. Mme Bonbeck la partagea en cinq parts, réservant un bout pour Prudence et Croquemitaine.

«Tiens, Croquemitaine, emporte ça et mange là-bas avec Prude, qui doit avoir l'estomac creux. J'ai une faim terrible, moi!»

Tous mangèrent leur omelette sans souffler mot. Quand ils eurent fini, la tante Bonbeck versa à boire. «Peu de vin, beaucoup d'eau, dit-elle en riant; c'est mon régime et celui de ma bourse, qui est maigre et souvent vide. Ça ne vous va pas, eh! les Polonais? Vous aimeriez mieux beaucoup de vin et peu d'eau! Pas vrai?»

COZRGBRLEWSKI. – Je ne dis pas non, Mâme Bonbeck; mais faut prendre quoi on donne.

MADAME BONBECK. – Et dire merci encore, Monsieur Coz.

Avec vos trente sous par jour, vous auriez chez vous de l'eau de Seine et du pain de munition.

COZRGBRLEWSKI. – Je ne dis pas non, Mâme Bonbeck; faut prendre quoi on a.

MADAME BONBECK. – Dites donc, mon cher, ne répétez pas à chaque phrase: Mâme Bonbeck. Avez-vous peur que je n'oublie mon nom, par hasard?

COZRGBRLEWSKI. – Oh! cela non, Mâme Bon...

MADAME BONBECK. – Encore? Sac à papier! vous m'ennuyez, savez-vous? Laissez parler Boginski; je l'aime mieux que vous avec votre nez rouge et vos grosses moustaches rousses. Voyons, Boginski, mon garçon, racontez-nous quelque chose.

BOGINSKI. – Volontiers moi savoir beaucoup; moi raconter comment un jour j'étais beaucoup fatigué, avec camarades aussi; j'avais resté à cheval quinze jours; j'avais pas ôté bottes; les Russes toujours près; chevaux pas ôté brides et selles; pieds à moi grattaient beaucoup; cheval buvait eau fraîche; moi ôter bottes et voir pieds en sang, des bêtes mille et dix mille courir partout sur pieds et jambes et manger moi; moi laver, laver; bêtes mourir et noyer; moi content; puis laver bottes pleines des bêtes, moi plus content encore. Voilà Russes arrivent. Nous sauter à cheval, moi nu-pieds, galoper, tuer Russes, fendre têtes, percer poitrines; Russes peur et sauver; moi rire, moi tout à fait content; camarades aussi; après, pas content; moi plus de bottes, tombées là-bas. Mais moi pas bête; descendre par terre, tirer bottes à Russe mort, laver beaucoup, puis mettre; et c'est très bien: bottes bonnes; pas trous comme miennes; bonnes, très bonnes; et moi toujours content et galoper à camarades pour Ostrolenka.

MADAME BONBECK. – Qu'est-ce que c'est que ça, Olenka?

BOGINSKI. – C'est bataille terrible; longtemps, 1831; moi quinze ans, tué vingt-cinq Russes, puis échappé bien loin et venir en bonne France et avoir trente sous par jour. C'est bon ça. Pas mourir de faim toujours, c'est beaucoup. Pas mourir de froid, beaucoup aussi; et trouver bonne Mme Bonbeck, c'est excellent, ça!

— Pauvre garçon! dit Mme Bonbeck touchée de cette dernière phrase. Coz, allez nous chercher le plat de viande.

Coz se précipita, disparut et revint presque immédiatement apportant un grand plat de boeuf aux oignons.

Mme Bonbeck donna à chacun une part suffisante. «Portez à Croquemitaine, mon ami Coz, dit-elle, et revenez vite manger votre part.»

Coz revint plus vite encore, et mangea avec empressement la grosse part que lui avait servie Mme Bonbeck. «Sapristi! quel appétit! s'écria-t-elle. Vous êtes tous deux de vrais Polonais. C'est égal, je vous utiliserai. Que savez-vous faire, Boginski?»

— Moi faire écritures comme maître; moi donner leçons musique.

— Musique! dit Mme Bonbeck en sautant sur sa chaise. Vous aimez la musique? Vous jouez de quelque instrument?

— Moi aimer beaucoup musique; moi jouer piano et flûte; moi savoir accorder et raccommoder pianos, flûtes, violons.

— Mon ami! mon bon ami! s'écria Mme Bonbeck en se jetant au cou de Boginski surpris et enchanté. Vous aimez la musique! Vous jouez de la flûte et du piano! C'est charmant! c'est admirable! Nous ferons de la musique ensemble.

— Tout le jour, si plaît à Madame, répondit Boginski; moi jamais fatigué pour musique.

MADAME BONBECK. – Mon cher ami! quel bonheur! Comme je vous remercie de vouloir bien loger chez moi! Mais riez donc, vous autres! Ris donc, Simplette; ris, nigaud; ris, diable de Coz... Que sais-tu toi, mon pauvre Coz?

COZRGBRLEWSKI. – Moi sais relier livres, graver musique...

MADAME BONBECK. – Graver musique! Mais c'est une bénédiction! Vous allez me graver des sonates écrites à la main, vieilles, mais superbes, admirables. Nous les vendrons, nous gagnerons de l'argent; car je ne suis pas riche, moi, mes chers, mes bons amis, et je ne pourrais pas vous garder longtemps si vous ne gagniez pas quelque argent.

INNOCENT. – Ma tante, je voudrais bien sortir après dîner.

MADAME BONBECK. – Pour aller où, nigaud?

INNOCENT. – Pour porter à la pension la lettre de papa.

MADAME BONBECK. – Tu es bien pressé, mon garçon; mais je ne te retiens pas. Va où tu voudras; restes-y si tu veux; emmène Simplette avec toi; je garde mes Polonais, moi.

INNOCENT. – Mais, ma tante, nous ne savons pas le chemin; nous voudrions un Polonais pour nous mener.

MADAME BONBECK. – Sac à papier! diables de nigauds, qui ne connaissent pas Paris! Coz, allez avec eux, et revenez vite. Je garde mon ami Boginski.

Pendant ce dialogue, Croquemitaine avait apporté de la salade et du fromage; on finissait le repas,

et Mme Bonbeck se leva de table, emmenant avec elle Boginski. Peu d'instants après, on les entendit racler du violon et souffler de la flûte. Les enfants allèrent chercher Prudence, et descendirent accompagnés de Cozrgbrlewski et enchantés de prendre l'air.

VI - Première promenade dans Paris

La pension était située dans une des rues qui avoisinent le jardin du Luxembourg; ils mirent près de deux heures pour y arriver, parce que les enfants et Prudence s'arrêtaient avec admiration devant chaque boutique, et ne pouvaient se lasser de regarder les étalages. Leurs cris de joie faisaient retourner et rire les passants; la toilette bizarre de Simplicie, qui avait mis sa robe de velours de coton bleu, l'air nigaud d'Innocent, le bonnet de paysanne de Prudence et l'habit râpé du Polonais excitaient les moqueries et les quolibets.

«Drôles de corps! disait l'un. – Toilettes impayables! disait un autre. – Des échappés de Charenton! s'écriait un troisième. – Combien paye-t-on pour les voir? – Ce sont des faiseurs de tours! – Belle famille à montrer à la foire!» etc., disaient des gamins en éclatant de rire.

Simplicie et Innocent n'entendaient rien, ne s'apercevaient de rien; Prudence commençait à comprendre qu'on se moquait de quelqu'un; elle crut que c'était du Polonais. Cozrgbrlewski voyait bien que ses trois compagnons étaient ridicules; il n'osait rien dire; mais il voyait avec inquiétude quelques gamins s'obstiner à les suivre; d'autres gamins grossissaient leur cortège à mesure qu'ils avançaient. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au Pont-Neuf. Les rires des gamins avaient fait place aux huées; Prudence et les enfants s'aperçurent enfin que c'était eux qu'on suivait, que c'était d'eux qu'on se moquait. Prudence s'arrêta tout court au milieu du pont, et se retournant vers son escorte:

«À qui en avez-vous, polissons? De quoi riez-vous? Qu'avons-nous de drôle?

— Ha! ha! ha! répondirent les gamins.

— Voulez-vous vous en aller et nous laisser tranquilles! Je ne veux pas qu'on se moque de mes jeunes maîtres, entendez-vous?

— Ha! ha! ha! répondirent encore les gamins.

— Monsieur le Polonais, chassez ces gamins.

— Comment, Madâme, vous voulez je fasse? Ils sont beaucoup.

— Faites comme à votre Ostrolenka; chargez-les, faites-leur peur.»

Le Polonais ne bougea pas. Prudence fut indignée.

«Puisque le Polonais manque de courage, j'en aurai, moi, pour défendre mes jeunes maîtres. Arrière, gamins!»

Les gamins ne reculèrent pas; mais l'air résolu de la pauvre Prudence, prenant la défense des enfants qu'elle conduisait, leur plut, et l'un d'eux s'écria:

«Vive la bonne! – Vive le Polonais! ajouta un autre. – Vivent les provinciaux! Vive la bande! Vive le bonnet rond! Honneur au bonnet rond! hurlèrent-ils tous en choeur. – Un triomphe au bonnet rond! Un triomphe aux petits!»

Et dans une seconde, Prudence et les enfants furent entourés par les gamins et escortés, malgré leurs supplications et leur résistance. Le Polonais effaré courait après eux, muet de terreur; Prudence suppliait en vain qu'on la laissât avec ses jeunes maîtres; les enfants se révoltaient, mais les rires des gamins étouffaient leurs paroles. Le Polonais cherchait des yeux un sergent de ville qui lui portât secours; aucun ne se trouvait sur leur chemin. Les passants s'éloignaient de ce groupe devenu très considérable; enfin un soldat, auquel le Polonais exposa la cause de ce tumulte, courut chercher du secours au poste voisin. Quand les gamins virent venir un caporal et trois soldats, ils ne jugèrent pas prudent de les attendre, et ils

se sauvèrent dans toutes les directions, poussant et culbutant Prudence, Innocent et Simplicie. Tous trois se relevèrent pleins de crotte et terrifiés. Le Polonais les rejoignit essoufflé et pâle de frayeur. Les soldats arrivèrent pour porter secours aux victimes qu'ils croyaient blessées.

Prudence leur expliqua ce qui était arrivé; elle accepta l'offre du caporal, qui leur proposa de les faire entrer au corps de garde pour enlever la boue dont ils étaient couverts. On emmena donc au poste Prudence, les enfants et le Polonais, qui ne voulut pas les abandonner. Ils entendaient sur leur passage des réflexions peu agréables:

— Ce sont de mauvais sujets qu'on vient d'arrêter.

— Une bande de voleurs, sans doute.

— Ou bien des gens qui se battaient au cabaret.

— Les petits ont l'air de scélérats.

— La femme a l'air féroce tout à fait.

— C'est du sang qu'ils ont sur leurs habits et leurs visages.

— Peut-être bien que oui, ils ont sans doute assassiné quelqu'un.

— Le garçon a-t-il l'air bête!

— Et la fille, est-elle grasse et laide!

— Et quels oripeaux elle a sur elle!

— L'homme a un air tout drôle; on dirait que c'est lui qui a été assassiné.

— Imbécile! comment veux-tu qu'il soit assassiné, puisqu'il se porte bien et qu'il marche aussi ferme que toi et moi!

— Il est pâle tout de même.

— C'est qu'il a peur.

Entrés au corps de garde, le Polonais et ses malheureux compagnons furent entourés par les soldats. Quand ils surent que, loin d'être des malfaiteurs, c'étaient des victimes d'une gaieté populaire, ils s'empressèrent de leur venir en aide; ils leur apportèrent de l'eau pour enlever la boue qui couvrait leurs visages et leurs vêtements. Simplicie pleurait, Innocent tremblait de tous ses membres. Prudence grommelait contre Paris et ses habitants; le Polonais pompait de l'eau, tordait leurs mouchoirs et leurs jupes, allait de l'un à l'autre, et parlait d'Ostrolenka, des Russes, de Varsovie, au grand amusement des soldats, qui le prenaient pour un fou.

Quand la boue fut enlevée, que les habits furent à moitié séchés, il courut chercher un fiacre, y fit monter la bonne et les enfants, et s'y plaça près d'eux en donnant au cocher l'adresse de la pension des JEUNES SAVANTS. Prudence avait fait force remerciements et révérences aux soldats, qui riaient sous cape de l'aventure burlesque des pauvres provinciaux. Le cocher fouetta ses chevaux, la voiture se mit en marche. Personne ne parlait. Le Polonais avait bonne envie de leur reprocher leur toilette et leur tenue ridicule, cause du tumulte, mais il jugea prudent de se taire. Prudence aurait bien voulu reprocher au Polonais son attitude trop pacifique vis-à-vis des gamins, mais elle avala ses remontrances tardives et inutiles. Innocent aurait volontiers réprimandé le Polonais et Prudence, mais il n'osa exprimer son mécontentement. Simplicie aurait de grand coeur témoigné ses regrets d'avoir quitté sa paisible demeure paternelle, mais elle ne voulut pas avoir l'air de revenir sur un désir si vivement et si longuement témoigné.

On arriva ainsi à la pension. Prudence, suivie des enfants et du Polonais, et introduite par le portier, qui la priait d'attendre, entra, sans écouter sa recommandation, dans une cour où les pensionnaires étaient en récréation. Prudence, tenant en main la lettre de M. Gargilier, s'avança vers un groupe de jeunes gens. Les écoliers, étonnés, ne répondaient à ses révérences que par des sourires et des chuchotements.

«Lequel de vous, Messieurs, voudrait bien m'indiquer le chef de la pension? demanda Prudence de

son air le plus aimable.

— C'est moi, Madame, qui suis son délégué, répondit le plus grand de la bande. Que demandez-vous?

— Monsieur le délégué du chef, voici une lettre de mon maître, M. Jonathas Gargilier.

— Que dit cette lettre? répondit l'écolier, dont l'audace n'allait pas jusqu'à ouvrir la lettre destinée à son maître.

— M. Gargilier, mon maître, désire placer dans votre estimable maison mon jeune maître que voici. Saluez, M. Innocent, saluez M. le Délégué du chef et ses estimables collègues.»

Innocent salua, Simplicie fit un plongeon, le Polonais s'inclina.

«Au nom de mes estimables collègues et de M. le chef de pension, dont je suis le délégué, dit l'élève en retenant avec peine un éclat de rire prêt à lui échapper, je reçois dans mon estimable maison le jeune provincial que voilà, et je vous reçois tous avec lui, car tous vous me paraissez dignes de cet honneur.

— Monsieur est bien honnête, monsieur est trop honnête; mais je dois ramener Mlle Simplicie, que voici, à sa tante, Mme Bonbeck, et je dois dire à Monsieur que je ne manque jamais à mon devoir.

— Gloire à vous, estimable dame! Venez, dans un lieu plus digne de vous, attendre la réception définitive de votre honorable maître.»

Et marchant devant eux, suivi de tous les écoliers chuchotants et enchantés, il se dirigea vers une petite cour isolée. Après avoir fait passer Prudence, Simplicie et le Polonais, il referma la porte au nez d'Innocent ébahi.

«Venez, jeune postulant, venez au milieu de vos futurs camarades, recevoir les honneurs dus à tout nouveau venu.»

Et, entraînant Innocent dans la grande cour de récréation, il le plaça au milieu, et tous, se prenant par la main, se mirent à danser une ronde effrénée autour de lui. Chacun à son tour se détachait du cercle et, s'approchant d'Innocent, donnait une saccade au pan de sa redingote, démesurément longue, en chantant sur l'air des Lampions: «Le cordon, s'il vous plaît» Innocent ne comprenait rien à cette étrange réception; il avait des inquiétudes sur sa redingote, que les saccades répétées menaçaient de mettre en pièces. Il voulut s'échapper, toute issue lui était fermée. La peur commençait à le gagner; il s'élança contre un groupe moins serré que les autres; le groupe le repoussa. Innocent tomba à la renverse en criant comme un possédé.

«Tais-toi, imbécile!» lui dirent à mi-voix les pensionnaires, qui voyaient approcher le maître d'étude. Et ils se dispersèrent, ne laissant près d'Innocent que quelques-uns d'entre eux, qui s'empressaient comme pour le relever.

«Eh bien, qu'y a-t-il donc, Messieurs? Qui est ce jeune homme? Pourquoi a-t-on crié?

— M'sieu, c'est un petit jeune homme qui est tombé; il était venu avec sa famille, qui est allée chercher M. le chef d'institution, et en jouant il est tombé et nous le ramassons.»

Innocent allait parler, mais un des collégiens, se baissant près de son oreille, lui dit:

«Tais-toi; si tu dis un mot, tu auras une poussée.»

Le maître d'étude regarda ses élèves avec méfiance, Innocent avec un air moqueur, et lui demanda où était sa famille.

«Là-bas! répondit Innocent en montrant du doigt la petite cour où étaient enfermés Prudence et Cie.

— Comment, là-bas! s'écria le maître d'étude en jetant autour de lui un regard menaçant. Qui est-ce qui les a menés là?»

INNOCENT. – C'est le délégué.

LE MAÎTRE D'ÉTUDE. – Quel délégué? Délégué de qui?

INNOCENT. – Délégué du maître.

LE MAÎTRE D'ÉTUDE. – Ah çà! Messieurs, quelle sotte farce avez-vous jouée là? Lequel de vous a osé prendre le titre de délégué de M. le chef de pension?

Silence général. Personne ne bougea.

LE MAÎTRE D'ÉTUDE, *à Innocent*. – Jeune homme, indiquez-moi celui de ces messieurs qui s'est dit délégué de M. le chef du pensionnat.

Innocent regarda autour de lui: le coupable avait disparu. Innocent ne répondit pas,

LE MAÎTRE D'ÉTUDE, – C'est bien, Messieurs; nous verrons cela plus tard.

Il alla ouvrir la porte de la petite cour et en fit sortir, avec force excuses, Prudence, Simplicie et le Polonais, assez étonnés de leur longue attente et du lieu où on les faisait attendre. Le maître d'étude salua, s'excusa et proposa à Prudence de la mener à M. le chef de pension, ce que Prudence accepta avec un plaisir évident. Après quelques minutes passées dans une salle du parloir, le maître de pension entra, salua, se nomma, reçut la lettre que lui présentait Prudence, la lut en souriant, examina du regard Innocent, qui les avait rejoints quand ils avaient traversé la cour de récréation, et il demanda s'il était prêt à entrer en pension.

INNOCENT. – Oui, Monsieur, tout prêt, quand vous voudrez.

LE CHEF DE PENSION. – Eh bien! mon ami, puisque vous y voilà, pourquoi n'y resteriez-vous pas? Monsieur votre père me demande de vous recevoir le plus tôt possible.

INNOCENT. – Je n'ai pas mes uniformes, Monsieur, ni mon linge; ils sont restés à la maison.

LE CHEF DE PENSION. – On pourra vous les envoyer.

INNOCENT. – Je veux bien, Monsieur. Prudence, envoie-moi mes effets ce soir, tout de suite en rentrant.

PRUDENCE. – Mais je n'ai personne à envoyer, Monsieur Innocent.

INNOCENT. – Et les Polonais, donc! Monsieur Coz, vous voudrez bien m'apporter un paquet, n'est-ce pas?

COZRGBRLEWSKI. – Certainement, Monsieur Innocent. Moi porter tout; moi porter beaucoup plus après Ostrolenka: selle, bagage, manger, tout.

LE CHEF DE PENSION. – Eh bien! voilà l'affaire arrangée, mon ami. Votre père me donne des renseignements nécessaires sur vous, ainsi que sur son banquier, pour l'argent à toucher. Et vous voilà reçu.

INNOCENT. – Monsieur, je vous prie de défendre à mes camarades de me tourmenter; ils m'ont tiraillé, jeté par terre; ils ont presque déchiré ma redingote.

LE CHEF DE PENSION. – Je ferai les recommandations nécessaires, mon ami; faites vos adieux à votre famille. Je vais vous présenter à vos maîtres et à vos camarades.

Innocent embrassa Prudence et Simplicie sans témoigner le moindre chagrin de la séparation, et suivit le maître avec une satisfaction visible.

VII - Agréments divers

Prudence, étonnée de ce brusque départ, pleura un peu; Simplicie se sentit aussi un peu émue. Le Polonais proposa de retourner à la maison. Ils rentrèrent chez Mme Bonbeck, après une absence de quatre heures.

«Où diable avez-vous été tout ce temps?» leur dit la tante en les voyant entrer.

Prudence raconta les événements de la journée et l'entrée d'Innocent au pensionnat.

«Petit animal! s'écria Mme Bonbeck; est-il nigaud, ce garçon! Et tout cela pour porter une espèce d'uniforme qui n'a ni queue ni tête! Coz, courez vite porter les effets de ce garçon, et ne soyez pas en retard pour le dîner, car nous ne vous attendrons pas, je vous préviens. À six heures précises, comme à l'ordinaire, nous nous mettrons à table; tant pis pour les absents.»

Coz ne se le fit pas dire deux fois. Le paquet fut bientôt prêt; il le chargea sur son dos, marcha d'un pas accéléré en allant, courut en revenant, et rentra dans le salon au moment où six heures sonnaient.

«À la bonne heure! voilà ce qui s'appelle être exact! C'est bien, ça! J'aime les gens exacts, s'écria Mme Bonbeck en donnant une tape sur le dos fatigué du pauvre Coz. À table, à présent! Simplette, tu mangeras, tu causeras, et tu riras surtout; sans quoi nous ne serons pas amis.

— Oui, ma tante, répondit tristement Simplicie.

— Petite sotte, tu as toujours l'air de venir d'un enterrement. Ris donc! je n'aime pas les visages allongés, moi.»

Simplicie fit un effort pour sourire, mais son air terrifié contrastait tellement avec ce sourire forcé, que Mme Bonbeck éclata de rire, et que les Polonais même ne purent s'empêcher de prendre part à sa gaieté. Heureusement pour Simplicie que le rire la gagna aussi, et, quand Croquemitaine apporta le potage, tous riaient à ne pouvoir lui répondre.

«À la bonne heure! C'est bon, ça! Avec moi, d'abord, il faut qu'on rie. Mangeons à présent; Croquemitaine nous regarde avec indignation.»

— Je crois bien! Laisser refroidir un si bon potage!

— Nous ne l'en avalerons que mieux, ma fille; ne te fâche pas, et va nous chercher le plat de viande et la salade.»

À la soupe succéda un excellent haricot de mouton, puis la salade, et puis des pruneaux pour dessert. Les Polonais se léchaient les lèvres après avoir avalé tout ce que Mme Bonbeck leur servait. Simplicie, un peu rassurée par la gaieté de sa tante, passa une soirée agréable à écouter d'abord les récits bizarres des Polonais, les plaisanteries de Mme Bonbeck, et puis le concert qui termina la soirée. Boginski était réellement bon musicien; il joua bien du piano et de la flûte, et trouva moyen de marcher d'accord avec Mme Bonbeck, et de couvrir les sons faux, discordants et piaillants qu'elle tirait de son violon. Mme Bonbeck était ravie; elle adorait les Polonais, surtout Boginski, et eut de la peine à le laisser partir pour se reposer des fatigues de la nuit précédente.

Quand Simplicie eut dit adieu à sa tante et se fut retirée dans sa chambre, qu'elle partageait avec Prudence, elle s'assit sur une chaise et se mit à pleurer amèrement.

PRUDENCE. – Eh bien! Mam'selle, qu'est-ce qui vous prend? Auriez-vous déjà assez de Paris?

SIMPLICIE. – Si j'avais su comment ce serait et tout ce qui nous arrive, je n'aurais jamais demandé de venir à Paris, répondit Simplicie en sanglotant.

PRUDENCE. – Je vous le disais bien; vous ne vouliez pas me croire. Il en sera de même pour M. Innocent; il se fatiguera bien vite de la pension, vous verrez ça.

SIMPLICIE. – Tant pis pour lui, c'est sa faute: c'est lui qui m'a dit de pleurer et de bouder pour qu'on nous mène à Paris; c'est lui qui m'a dit que je m'y amuserais beaucoup. Joli plaisir que la promenade de ce matin! un monde énorme qui vous empêche d'avancer, une boue affreuse qui abîme les robes et la chaussure, un bruit de voitures qui empêche de s'entendre! C'est bien amusant, en vérité!

PRUDENCE. – Ah bien! Mam'selle, à présent que le mal est fait, à quoi sert de se désoler et de pleurer? Votre tante n'est pas si méchante qu'elle le paraît, et vous vous accoutumerez aux ennuis de Paris; d'ailleurs, ne suis-je pas là, moi, pour vous consoler?

SIMPLICIE. – Je voudrais retourner à Gargilier.

PRUDENCE. – Ça, c'est impossible; votre papa m'a défendu de vous ramener avant qu'il m'en donne l'ordre.

SIMPLICIE. – J'écrirai demain à maman que je m'ennuie et que je veux revenir.

PRUDENCE. – Écrivez, Mam'selle. J'écrirai aussi, moi, comme votre papa me l'a ordonné.

Simplicie allait répliquer, lorsqu'elle entendit frapper contre le mur; sa tante couchait dans la chambre à côté.

«Allez-vous bientôt vous taire et me laisser dormir, bavardes! Soufflez la bougie; je n'aime pas qu'on brûle mes bougies inutilement.»

Simplicie et Prudence se regardèrent avec frayeur et se déshabillèrent promptement. Cinq minutes après, une obscurité complète régnait dans la chambre; elles firent leur prière, se couchèrent à tâtons et ne tardèrent pas à s'endormir. Simplicie était fatiguée; elle dormit tard. Prudence s'était levée de bonne heure, avait tout préparé pour la toilette de Simplicie et avait déjà écrit la lettre suivante:

«Monsieur et Madame,

J'ai l'honneur de vous faire part de notre arrivée. Nous avons eu tout plein d'aventures en route et dans cet affreux Paris, qui n'a pas du tout l'air comme il faut; les gens n'y sont pas honnêtes; ils vous rient au nez, vous éclaboussent et vous bousculent en criant, puis ils vous font tomber dans la crotte. Monsieur et Madame pensent que ce n'est pas de bonnes manières. En diligence, un vaurien de chien a dévoré le beau morceau de veau rôti que j'avais préparé pour mes jeunes maîtres; heureusement qu'un brave Polonais a jeté par la fenêtre le chien et la dame avec. Les Polonais sont de braves gens; ils ont tué beaucoup de Russes, parce qu'ils avaient les jambes dévorées de vermine; ils nous ont tout de même été très bons; ils nous ont menés dans une maison très laide, toute noire, où nous n'avons pas dormi par rapport aux punaises qui nous ont mis la figure et les bras comme des boisseaux. La soeur de Monsieur n'est pas très méchante; seulement qu'elle crie beaucoup, à preuve que Mam'selle en a peur tout à fait. M. Innocent est entré à la maison des savants, après que les bons

soldats nous ont nettoyés et débarbouillés; la robe de Mam'selle est perdue de boue et d'eau. Le Polonais roux nous a suivis, mais il s'est tout de même sauvé; ce n'était pas gentil. Il nous a ramenés en voiture; elles ne sont pas belles; si Monsieur voyait les chevaux et le cocher, il rirait, bien sûr; c'est maigre, c'est sale; ça ne ressemble pas à la belle carriole bleue de Monsieur, ni à son char à bancs rouge et vert. Mam'selle a bien ri à dîner, parce que Madame était en colère, comme toujours, ce qui a bien fait plaisir à Madame et ce qui a fait bien pleurer Mam'selle en se couchant, qui regrette Monsieur, Madame de Gargilier. Et M. Innocent a des camarades qui me font l'effet d'être des diables, et qu'ils nous ont enfermés dans un trou sale et qu'on nous a ouvert avec le Polonais roux. Et Madame est si contente des Polonais, qu'elle les a gardés et qu'ils mangent comme des affamés, et M. Boginski fait de la musique avec Madame; elle racle sur des cordes qui font comme si elles miaulaient, et M. Boginski souffle dans une chose comme un mirliton; ça fait une drôle de musique dont Madame est si contente que ça fait rire. C'est après que Mam'selle, qui dort, a pleuré. J'ai dépensé pas mal d'argent que m'a donné Monsieur, mais j'en ai encore plein la bourse. Je présente bien mes respects à Monsieur et à Madame; je puis dire que Mam'selle se repent déjà de son voyage et que la leçon de Monsieur commence son effet, et qu'elle sera bonne, et que Mam'selle reviendra tout autre et que Monsieur n'aura plus à s'en plaindre. J'ai l'honneur de saluer bien respectueusement Monsieur et Madame; je dis bien des amitiés à Florence, à Rigobert, à Charlot et à Aimable.

Votre dévouée servante pour la vie,
PRUDENCE CRÉPINET.»

Elle finissait d'écrire l'adresse: *À Monsieur et Madame Gargilier à Castel-Gargilier*, lorsque Simplicie s'éveilla en demandant s'il faisait jour.

«Comment, Mam'selle, s'il fait jour? Madame a déjà demandé deux fois si Mam'selle était prête.

— Ah! mon Dieu! s'écria Simplicie en sautant à bas de son lit. Pourquoi ne m'as-tu pas éveillée, Prudence?

— Ma foi, Mam'selle, vous dormiez si bien que je n'en ai pas eu le coeur.

— Vite de l'eau, du savon!

— Voilà, voilà, Mam'selle: tout est prêt.»

Simplicie se débarbouilla, se peigna, se coiffa en moins d'un quart d'heure. Elle acheva de s'habiller, et elle finissait sa prière, lorsque la porte s'ouvrit avec violence, et Mme Bonbeck parut.

— Quelle diable d'habitude avez-vous là, vous autres! Comme des princesses! À peine habillées à neuf heures! Mon café qui m'attend depuis une heure! Ah! mais je n'aime pas ça, moi; j'aime qu'on soit exact. Entends-tu, petite?

— Pardon, ma tante; j'étais si fatiguée que j'ai dormi plus longtemps. Je ne savais pas,... je ne croyais pas...

— C'est bon, c'est bon, tu t'excuseras plus tard. Vite, viens prendre le café; les Polonais ont les dents longues, prends garde qu'ils ne t'avalent.

Mme Bonbeck, satisfaite de sa plaisanterie, partit en riant, suivie de Simplicie. Les Polonais saluèrent; on se mit à table, et ils mangèrent, comme d'habitude, tout ce qu'on leur servit.

Mme Bonbeck donna ensuite à Cozrgbrlewski de la musique à graver; elle lui apporta les outils nécessaires et l'établit à son travail jusqu'au second déjeuner. Boginski fut employé à ranger la musique, à accorder le piano et à nettoyer les violons et flûtes. Simplicie s'ennuya, bâilla, fut grondée, et se retira dans sa chambre pour écrire à sa mère.

VIII - Première visite

Après déjeuner, Simplicie, voyant que sa tante s'apprêtait à reprendre son violon, lui demanda la permission d'aller voir ses amies avec sa bonne.

«Tes amies! Quelles amies as-tu ici?

— Mlles de Roubier, et bien d'autres que je vois à la campagne.

— Va, va, ma fille; fais ce que tu voudras; je ne suis pas un tyran, moi; j'aime la liberté. Boginski, nous allons faire de la musique pendant une heure ou deux. Vous, Coz, vous allez accompagner Simplicie avec Prude, et vous prendrez garde à ne pas laisser recommencer les sottises d'hier.

— Mme Bonbeck, c'est pas faute à moi; c'est robe drôle et manières et tout; messieurs regarder, rire, gamins moquer et courir. Mam'selle Simplette doit pas mettre robe comme hier.

— Ah! c'est pour ça. Attendez, j'y vais, moi, et je vais la faire habiller comme il faut.

Mme Bonbeck se dirigea comme une flèche vers la chambre où Simplicie achevait de boutonner sa robe de satin marron.

MADAME BONBECK. – Qu'est-ce que c'est que cette toilette, Mademoiselle? Êtes-vous folle? Allez-vous vous faire suivre et huer, comme hier, par tous les polissons des rues? Ôtez-moi cela! Prude, enlève cela et habille-la devant moi.

SIMPLICIE. – Mais, ma tante.

MADAME BONBECK. – Il n'y a pas de mais; tu vas défaire cette robe et en mettre une autre tout de suite, devant moi.

PRUDENCE. – Mam'selle n'a pas de robe plus simple, Madame; c'est sa moins belle.

MADAME BONBECK. – Comment diable t'a-t-on nippée? Ça a-t-il du bon sens! Mets ta robe de voyage, si tu n'en as pas d'autre. Prude a de l'argent! demain elle t'en achètera une avec Croquemitaine; mais je ne veux pas que tu sortes parée comme une châsse.

SIMPLICIE. – Ma tante, tout le monde s'habille comme cela.

MADAME BONBECK. – Personne, petite sotte, personne. Vas-tu m'en remontrer à moi qui habite Paris depuis cinquante ans, sans en bouger?

SIMPLICIE. – Je vous en prie, ma tante, laissez-moi mettre ma robe aujourd'hui seulement, pour aller chez mes amies.

MADAME BONBECK. – Pour te faire insulter comme hier! Non, non, cent fois non!

SIMPLICIE. – J'irai en voiture, ma tante; il n'y aura pas de danger puisqu'on ne me verra pas.

MADAME BONBECK. – En voiture, vas-y si tu veux; sois ridicule, fais-toi moquer dans les salons, si cela te fait plaisir; mais ne circule pas dans les rues, entends-tu bien?

SIMPLICIE. – Non, ma tante, je ne marcherai pas, bien sûr.

MADAME BONBECK. – Ha! ha! ha! quelle figure tu as! C'est à rire, en vérité. Ma soeur a perdu la cervelle pour t'avoir affublée de ces vieux oripeaux.

Simplicie était fort choquée de voir sa tante rire de ce qu'elle croyait si beau et si enviable; mais elle n'osa pas le témoigner et acheva de s'habiller pendant que Mme Bonbeck appelait Coz pour aller chercher un fiacre.

«Allez vite, mon ami Coz, courez chercher un petit fiacre pour Simplette et Prude: vous les accompagnerez, car elles n'y entendent rien; on les mènerait aux abattoirs ou au Jardin Turc sans qu'elles pussent s'expliquer.»

Coz expédiait vite les commissions: il fut bientôt de retour; Simplicie était prête, Prudence attendait: elles montèrent dans le fiacre, Coz s'assit à côté du cocher, Prudence donna l'adresse de Mlles de Roubier, et la voiture roula dans les beaux quartiers de Paris, les boulevards, la place de la Concorde et le faubourg Saint-Germain; Clara et Marthe demeuraient dans la rue de Grenelle. Le fiacre s'arrêta à la porte du 91. Coz descendit, ouvrit la portière et fit descendre Prudence et Simplicie. Il les mena chez le concierge, où elles demandèrent Mlles de Roubier. «Au premier, en face «, répondit le concierge. Elles allaient monter suivies de Coz, quand le cocher de fiacre courut après eux:

«Hé! bourgeois, dites donc, et ma course?»

COZRGBRLEWSKI. – On payera quand seront revenues les dames.

LE COCHER. – Ah! mais non! Dites donc, bourgeois, vous ne m'avez pas pris à l'heure; vous me devez la course. Un franc cinquante.

Coz commença une dispute sérieuse avec le cocher; Prudence s'en mêla pour ne pas abandonner son ami dans le danger; les gros mots se faisaient déjà entendre; le cocher jurait comme un templier. Coz fit voir qu'il connaissait très bien ce genre de langage; Prudence, effrayée, allait de l'un à l'autre, sans avoir l'idée de terminer ce combat de langues en payant au cocher la somme qu'il demandait. Les fenêtres commençaient à se garnir de têtes, lorsque le concierge, jaloux de l'honneur de la maison, parvint à glisser dans l'oreille de Prudence:

— Tenez, monsieur le cocher, voilà votre argent; Payez-lui ses trente sous, tout sera fini.

— Prenez, je vous en prie, prenez, s'empressa de dire Prudence en lui tendant deux pièces d'argent.

Le cocher ne se le fit pas dire deux fois; il prit ses trente sous et s'en alla en grommelant. Le concierge rentra dans sa loge, non sans avoir jeté un regard étonné sur la toilette de Simplicie et de Prudence. Elles montèrent l'escalier; Coz, faisant l'office de domestique, ouvrit, dit au valet de chambre d'annoncer Simplicie et resta dans l'antichambre avec Prudence.

Simplicie entra donc seule chez Clara et Marthe, qui s'amusaient à faire des fleurs avec leurs amies, Élisabeth, Valentine, Marguerite et Sophie. La toilette éclatante et ridicule de Simplicie causa un étonnement général; on la regardait sans parler. Simplicie fut un peu embarrassée de ces marques de surprise; elle sentit pour la première fois qu'elle était ridicule, ce qui lui donna un malaise si visible que Clara s'en aperçut et en eut pitié.

«Bonjour, Simplicie, lui dit Clara en s'avançant vers elle et en lui prenant la main; vous voilà donc

à Paris! Depuis quand? Êtes-vous venue avec votre maman? Est-elle au salon, chez maman?

— Non, répondit Simplicie avec un embarras croissant, maman est restée à Gargilier.

— Vous êtes donc seule avec votre papa? reprit Marthe.

— Non, répondit Simplicie plus bas encore, papa est resté à Gargilier.

— Comment et pourquoi alors êtes-vous à Paris?» s'écrièrent les enfants.

Simplicie ne savait que répondre; là encore elle commençait à voir le tort qu'elle avait eu; elle ne savait comment expliquer son voyage, et elle se taisait, roulant son mouchoir entre ses doigts, tenant les yeux baissés, commençant un mot, puis un autre; enfin elle eut la pensée de mettre son voyage sur le dos de sa tante.

«Ma tante ne nous connaissait pas; elle désirait nous voir. On nous a envoyés chez elle avec ma bonne, Prudence.»

MARGUERITE. – Je vous plains, pauvre Simplicie; c'est un grand chagrin pour vous d'être séparée de votre maman et de votre papa.

SOPHIE. – Pourquoi avez-vous accepté? Il fallait dire à votre maman que vous ne vouliez pas; on ne vous aurait pas envoyée de force.

SIMPLICIE. – C'est que..., c'est que... Innocent et moi, nous avions envie de voir Paris.

Les enfants la regardèrent avec surprise, et, malgré le silence qu'elles gardèrent toutes, Simplicie devina sans peine que ce silence même était un blâme, que ces demoiselles trouvaient qu'elle avait eu tort, et que si elles ne le lui disaient pas, c'était par politesse. «Asseyez-vous donc, Simplicie, lui dit enfin Clara. Voyez les jolies fleurs que nous faisons. Vous pourrez nous aider en coupant les bandes de papier vert, en arrangeant les queues, les boutons, les feuilles.»

Après avoir travaillé quelque temps, Simplicie leur demanda:

«Comment avez-vous pu faire ces jolies fleurs toutes seules?»

MARTHE. – Nous avons eu une maîtresse de fleurs.

SIMPLICIE. – Où donc en avez-vous trouvé une?

SOPHIE. – Dans tous les magasins de fleurs il y a des demoiselles qui viennent donner des leçons.

SIMPLICIE. – C'est charmant; on trouve de tout à Paris. À la campagne, il n'y a rien de tout cela.

MARGUERITE. – Oui, mais à la campagne, on vit bien plus à l'aise; on est bien plus avec ses parents.

SOPHIE. – Tu dois penser que Simplicie ne tient pas beaucoup à voir ses parents, puisqu'elle a mieux aimé venir chez sa tante.

CLARA. – Pourquoi dis-tu cela, Sophie? Ses parents lui ont probablement ordonné de partir.

SOPHIE. – Est-ce vrai, Simplicie? Est-ce que vous auriez mieux aimé rester chez vous?

Simplicie rougit, balbutia et ne savait comment répondre sans trop mentir, lorsque Cozrgbrlewski vint la tirer d'embarras en entrouvrant la porte; il passa sa grosse tête rousse et fit signe du doigt à

Simplicie de venir. Et comme Simplicie ne répondait pas à son appel, il entra son corps à moitié, au grand ébahissement des enfants, et fit:

«Pst, pst, Mam'selle! faut venir tout de suite, Mme Prude demande venir. Mme Bonbeck gronder si Mam'selle rester longtemps.»

Les enfants, surpris et un peu troublés d'abord, partirent d'un éclat de rire qui rassura Coz. Il entra tout à fait. Les enfants, le prenant pour un fou, se mirent à crier. Simplicie était honteuse et désolée. Coz avançait toujours en souriant; les enfants reculèrent jusqu'au coin le plus éloigné de la chambre en continuant à appeler leurs bonnes. Deux autres portes s'ouvrirent; la bonne de Clara et de Marthe entra par l'une pendant que Prudence apparaissait par l'autre. La bonne, voyant cet homme roux, à longs cheveux, à moustaches et à barbiche, crut que c'était un voleur, et appela au secours de toute la force de ses poumons; deux domestiques accoururent, et, partageant l'erreur de la bonne, se jetèrent sur Coz, qui se débattait en criant:

«Moi Polonais; moi pas faire mal, moi chercher fiacre; moi ami de Mme Bonbeck... Lâchez! lâchez!... Polonais mauvais en colère; moi tuer beaucoup de Russes à Ostrolenka!»

Plus il parlait et plus les domestiques tenaient à s'assurer de ce fou dangereux. Ils l'avaient saisi, le tenaient fortement et s'apprêtaient à l'emmener, quand Prudence, s'élançant à son secours, cria aux domestiques:

«Arrêtez, Messieurs: c'est notre ami, notre sauveur! C'est M. Coz, brave Polonais: il a accompagné Mlle Simplicie; il nous a protégés en voyage; il a jeté par la fenêtre le méchant chien qui nous a mangé notre veau; il nous a emmenés dans une auberge; il nous suit partout, il est très bon, je vous assure.»

La bonne, qui comprenait enfin son erreur, dit aux domestiques de laisser aller le Polonais. Coz avait ses habits en désordre; le noeud de sa cravate était à la nuque, ses cheveux étaient ébouriffés; il arrangeait ses vêtements, ses cheveux, sa cravate, tout en marmottant:

«Moi Polonais, moi tuer Russes, moi chercher voiture, moi appeler Mlle Simplicie; moi pas content; moi dire à Mme Bonbeck!»

Simplicie**,** rouge et humiliée, restait muette et immobile; les enfants, que la bonne avait calmées et qui comprenaient la méprise, cherchèrent à leur tour à rassurer Simplicie; Clara et Marthe lui proposèrent de venir les voir le soir pour passer plus de temps ensemble; Sophie et Marguerite lui firent leurs excuses de la scène qui venait d'avoir lieu, et firent si bien que Simplicie crut que le tort venait d'elles et non de Coz. Simplicie reprit son air satisfait et s'en alla en promettant de revenir. Quand elle fut partie, les enfants furent prises d'un fou rire, et toutes quatre se roulèrent sur les canapés en riant à suffoquer. La bonne partagea leur accès de gaieté.

«Quelle drôle de visite nous avons eue là!» s'écria enfin Marguerite.

SOPHIE. – Et quelle toilette ridicule avait Simplicie!

MARTHE. – Et quelle figure a cet homme roux qui l'accompagne!

CLARA. – J'ai eu peur tout de bon! j'ai réellement cru que c'était un fou!

MARGUERITE. – Si du moins Simplicie avait dit quelque chose pour nous rassurer! Elle restait muette comme un poisson!

CLARA. – C'est que la pauvre fille était honteuse. Il était si ridicule!

SOPHIE. – Pourquoi l'as-tu engagée à venir le soir, Clara? Elle nous ennuiera horriblement.

CLARA. – Parce qu'elle était si embarrassée, qu'elle m'a fait pitié. Puisqu'on l'engageait à revenir, elle a dû croire que nous ne la trouvions ni ridicule ni ennuyeuse.

SOPHIE. – Tu as bien de la charité; je ne l'aurais pas engagée, moi.

CLARA. – Tu aurais fait comme moi si tu avais vu comme moi combien la pauvre fille était honteuse de son Polonais et de sa bonne.

SOPHIE. – C'est bien fait! Cela lui apprendra à quitter ses parents pour venir s'amuser à Paris et nous ennuyer de ses visites.

CLARA. – Ce n'est pas bien ce que tu dis, ma petite Sophie; ses parents l'ont probablement obligée à venir voir sa tante.

SOPHIE. – Laisse donc! Comme c'est probable! Envoyer sa fille à Paris malgré elle! Je ne crois pas cela, moi.

CLARA. – Crois ce que tu voudras, mais ne le dis pas.

SOPHIE. – Ce qui veut dire que tu le crois comme moi, mais que par bonté tu fais semblant de croire le contraire.

MARGUERITE. – Et quand cela serait, Sophie, c'est d'autant plus beau à Clara, et tu ne devrais pas la taquiner là-dessus.

SOPHIE. – Je te prie, toi, de ne pas me prêcher; tes sermons me mettent toujours en colère.

MARGUERITE. – Parce que je dis vrai et que tu n'as rien à répondre, ma belle amie.

SOPHIE. – Parce que vous avez le talent d'impatienter, Mademoiselle, et que vous parlez sans savoir ce que vous dites, comme une corneille qui abat des noix.

MARGUERITE. – Où Mademoiselle a-t-elle entendu des corneilles parler?

SOPHIE. – Laisse-moi tranquille! Tu m'ennuies.

Marguerite allait répliquer, mais Clara et Marthe l'engagèrent à ne pas continuer la dispute; elles en dirent autant à Sophie; une fois apaisée, elle se mit à rire et embrassa affectueusement Marguerite, qui venait se jeter à son cou. Les enfants racontèrent à leurs mamans la visite de Simplicie et leur terreur mal fondée; Sophie compléta le récit imparfait de ses amies en décrivant la toilette de Simplicie, en blâmant son séjour à Paris, en riant de la figure et du langage du Polonais et de Prudence. Mme de Roubier mit fin à son caquet en lui reprochant son peu d'indulgence; elle trouva pourtant que l'invitation de Clara était un peu trop charitable.

IX - Scènes désagréables

Lorsque Simplicie fut en voiture avec Prudence, elle lui reprocha de l'avoir envoyé chercher sitôt et d'avoir laissé entrer le Polonais chez ses amies.

PRUDENCE. – Et que fallait-il donc que je fisse, Mam'selle? Je n'osais pas entrer, moi.

SIMPLICIE. – Mais pourquoi sitôt?

PRUDENCE. – Parce que M. Coz était allé chercher une voiture, et le cocher tempêtait à la porte parce qu'on le faisait attendre.

SIMPLICIE. – Par exemple! celui qui nous a amenés à la pension d'Innocent a attendu bien plus longtemps et il n'a rien dit.

PRUDENCE. – Parce qu'on l'avait prévenu qu'on lui payait l'heure, Mam'selle.

SIMPLICIE. – Et pourquoi, Coz ne l'a-t-il pas dit à celui-ci?

PRUDENCE. – Parce que, Mam'selle, quand on prend un cocher à l'heure, c'est plus cher que quand on le prend à la course.

SIMPLICIE. – Qu'est-ce que ça fait?

PRUDENCE. – Ça fait que monsieur votre papa m'a bien recommandé de ménager l'argent, et que nous en avons terriblement dépensé jusqu'à présent.

SIMPLICIE. – Ah bah! Nous ne dépenserons plus rien maintenant que nous sommes chez ma tante.

PRUDENCE. – Pardon, Mam'selle; votre papa m'a ordonné de payer la moitié de la dépense chez madame votre tante, qui n'est pas assez riche pour nous garder sans rien payer.

SIMPLICIE. – C'est tout de même très ennuyeux. Ce Polonais est ridicule; ces demoiselles se sont moquées de lui... et de moi aussi bien certainement.

PRUDENCE. – Et que vous importe que ces péronnelles se rient de vous? Est-ce que je m'en tourmente, moi? Est-ce que nous avons besoin d'elles? Est-ce que ça m'amuse d'y aller? Pendant qu'on se moquait de vous au salon, les domestiques riaient de moi et du pauvre Coz à l'antichambre.

SIMPLICIE. – Que t'ont-ils dit? De quoi se sont-ils moqués?

PRUDENCE. – Que sais-je, moi? De tout! de notre cocher de fiacre, de votre belle toilette, de la mienne, de mon bonnet breton, comme si j'allais me mettre en marionnette comme leurs filles, avec leurs ridicules cages qui accrochent les passants et qui emportent les boutiques des petits marchands. C'est pour cela que Coz, qui commençait à se mettre en colère, a été chercher une voiture pour nous tirer de là.

SIMPLICIE. – C'est agréable de ne pas pouvoir rester chez mes amies parce que Coz et toi, vous dites des choses ridicules.

PRUDENCE. – Comment, Mam'selle! Qu'ai-je dit, moi, de ridicule? J'ai pris parti pour vous, qui êtes ma jeune maîtresse, et je le ferai toujours, quoi que vous en disiez. Ce n'est pas ridicule, cela. Et ce pauvre Coz est un bien bon garçon; il fait tout ce qu'on veut, ne se refuse à rien, et ne demande qu'à être bien nourri. Vouliez-vous qu'il vous laissât insulter sans répondre?

SIMPLICIE. – Je veux que tu me laisses tranquille, toi: tu m'ennuies avec tes explications qui sont sottes comme toi.

PRUDENCE. – Ah! Mam'selle, ce n'est pas bien ce que vous dites là! non, ce n'est pas bien!

La pauvre Prudence se mit à pleurer; Simplicie, impatientée, lui tourna le dos, tout en se reprochant sa dureté envers la pauvre Prudence, si dévouée et si affectionnée. Elles arrivèrent, sans avoir dit un mot de plus, à la porte de Mme Bonbeck au moment où cette dernière descendait l'escalier pour sortir. Prudence donna à Coz l'argent nécessaire pour payer le cocher, et suivit tristement Simplicie, qui allait à la rencontre de sa tante.

MADAME BONBECK. – Eh bien! déjà de retour? Ta belle toilette n'a donc pas produit l'effet que tu espérais? Quelle diable de mine boudeuse tu fais! Et toi, Prude, pourquoi pleurniches-tu? Raconte-moi ça! Vous n'avez pourtant pas eu d'escorte de gamins?

PRUDENCE. – Hi! hi! hi! Madame, c'est Mam'selle qui me gronde, qui me bouscule, qui me dit que je suis sotte. Ce n'est pourtant pas ma faute si les domestiques sont mal élevés à Paris et s'ils se moquent de la robe de Mam'selle et de son châle, et de M. Coz, et du cocher. Que pouvais-je faire que ce que j'ai fait? Défendre Mam'selle, qui est ma maîtresse, et M. Coz, qui est tout de même bien complaisant et tout à fait bon garçon.

Le visage de Mme Bonbeck s'enflammait de colère à mesure que Prudence parlait.

«Sotte! dit-elle en saisissant Simplicie par le bras. Ingrate! fais tes excuses à Prude! Et tout de suite encore..., entends-tu? Embrasse-la et demande-lui pardon.»

SIMPLICIE. – Mais, ma tante...

MADAME BONBECK. – Il n'y a pas de mais. Tu as chagriné cette bonne fille, qui se dévoue à te servir, et je veux que tu lui fasses réparation.

SIMPLICIE. – Mais, ma tante...

MADAME BONBECK. – Ah! sapristi! tu résistes, mauvais coeur! sans coeur! À genoux, alors, à genoux!...

Simplicie n'obéissait pas; son orgueil se révoltait à la pensée de s'humilier devant une pauvre et humble servante. Mme Bonbeck, que la colère gagnait de plus en plus, lui secoua les épaules, la fit pirouetter, lui donna un coup de genou dans les reins et lui cria de rentrer dans sa chambre pendant qu'elle emmènerait la pauvre Prude et Coz. Avant que Prudence et Coz eussent pu se reconnaître, Mme Bonbeck les avait saisis par le bras et entraînés dans la rue.

«Viens, ma pauvre Prude; tu es une bonne fille. Tu vas venir avec moi acheter deux robes raisonnables à Simplette, qui est une sotte et une ingrate, puis un chapeau pour remplacer son extravagant chaperon à plumes, puis une casaque pour compléter sa toilette; Coz, mon ami, tu vas avoir la complaisance de nous accompagner pour porter nos emplettes.»

Coz salua et suivit, pendant que Prudence, plus embarrassée de la bonté de Mme Bonbeck que de ses colères, l'accompagnait avec tremblement, mais sans résistance.

Simplicie, suffoquée de honte et de colère d'avoir été traitée si brutalement devant témoins, s'empressa de rentrer dans sa chambre, se jeta sur son lit et se mit à sangloter avec violence.

«Suis-je malheureuse, se dit-elle, de m'être mise dans les mains de cette méchante femme! Papa n'aurait pas dû m'envoyer chez elle! Si j'avais pu deviner tout ce qui m'arrive depuis mon départ, je n'aurais pas écouté Innocent et je n'aurais pas demandé à venir à Paris. C'est que je ne m'amuse pas du tout! je m'ennuie à périr..., je suis mal logée, l'appartement est si petit qu'on y étouffe, perché au cinquième étage; je n'ai rien pour m'amuser; j'ai une peur horrible de ma tante! Mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse! Et cette sotte Prudence qui va se plaindre à ma tante! Je vais joliment la gronder ce soir.»

Pendant longtemps Simplicie continua à former des projets sinistres, à entretenir dans son coeur des sentiments de colère et de vengeance; mais à force de pleurer, de s'ennuyer, elle eut enfin la pensée de s'adresser au bon Dieu pour qu'il lui vienne en aide. Dieu l'exauça en amollissant son coeur et en lui ouvrant les yeux sur ses propres torts; elle comprit qu'elle avait été dure et injuste pour la pauvre Prudence, qui avait montré au contraire une patience et une bonté touchantes; qu'elle était injuste aussi pour le Polonais, qui était complaisant et serviable.

Sa colère se calma; elle conserva seulement de la rancune contre sa tante, qui la traitait avec une rudesse à laquelle ses parents ne l'avaient pas habituée, et elle se mit à écrire à sa mère pour lui demander... non pas encore de la faire revenir près d'elle, mais seulement de ne pas la laisser trop longtemps à Paris.

«Je commence déjà à m'y ennuyer quelquefois, écrivait-elle. Ma tante est sans cesse en colère; je ne sais comment faire pour la mettre de bonne humeur; elle veut que je rie toujours, et j'ai plus souvent envie de pleurer que de rire. Mais bientôt je m'amuserai beaucoup, parce que Mlles de Roubier m'ont engagée à aller chez elles le soir, et que j'irai faire des visites à toutes ces demoiselles de la campagne. J'espère que nous irons au spectacle et aux promenades. Je vous écrirai tout cela, ma chère maman «, etc.

Pendant qu'elle se consolait en écrivant, Mme Bonbeck lui achetait une robe de mérinos bleu foncé et une autre à fond marron avec pois bleus, un chapeau marron et bleu orné d'un simple ruban et un manteau-paletot de drap noir. Elle rentra dans le salon et y fit déposer le paquet que Coz avait porté.

«Allez me chercher Simplette, dit-elle à Prudence.

— Votre tante vous demande, Mam'selle «, dit Prudence en entrant.

SIMPLICIE. – Je ne veux pas y aller, pour qu'elle recommence à me secouer. J'aime mieux rester avec toi.

PRUDENCE. – Oh! Mam'selle, je vous en supplie, allez-y: Mme Bonbeck n'est guère patiente, vous

savez. Si elle allait se mettre en colère!

SIMPLICIE. – D'abord, si elle me bat, je me sauverai avec toi.

PRUDENCE. – Et où irions-nous, Mam'selle?

SIMPLICIE. – Nous irions au chemin de fer et nous retournerions à Gargilier. Décidément, je m'ennuie chez ma tante à Paris.

PRUDENCE. – Est-ce que vous savez si vous vous y ennuierez! Nous n'y sommes que depuis trois jours.

La sonnette s'agita avec violence.

«C'est votre tante, Mam'selle! c'est votre tante! s'écria Prudence avec terreur. Allez-y; elle vous battrait.»

Simplicie, qui partageait la frayeur de Prudence et qui devait se soumettre aux exigences de sa tante, se rendit enfin à son appel et la trouva avec un commencement de colère.

«Qu'est-ce qui te prend donc de ne pas venir quand je t'appelle? Je n'aime pas à attendre, moi. Tiens, voici deux robes, un chapeau et un manteau raisonnables; tu ne sortiras pas avant qu'une des robes soit faite; travailles-y avec Prudence; Croquemitaine t'aidera quand elle pourra. Emporte ça, et à dîner ne m'apporte pas un air grognon; je n'aime pas cela. Tu as vu que je sais me servir de mes mains et de mes pieds; ne me fais pas recommencer une seconde fois: je te secouerais plus fort que la première.»

Simplicie ne répondit pas, prit le paquet et le porta dans sa chambre.

SIMPLICIE. – Ma tante veut que nous fassions les robes nous-mêmes; elle dit que je ne sortirai que lorsqu'il y en aura une de faite.

PRUDENCE. – Soyez tranquille, Mam'selle, je vais bien me dépêcher; quand je devrais veiller un peu, vous l'aurez après-demain.

SIMPLICIE. – Il ne faut pas que tu te fatigues par trop, Prudence. Je t'aiderai de mon mieux.

PRUDENCE. – Bien, bien, Mam'selle, vous m'aiderez si vous voulez; ça n'en marchera que mieux. Je vais me mettre tout de suite à en tailler une. Laquelle voulez-vous avoir la première, Mam'selle?

SIMPLICIE. – Celle à pois bleus, elle me plaît beaucoup.

Prudence prit la pièce marron et bleu, et commença par tailler la jupe pour donner à Simplicie une occupation facile. Leur journée s'acheva paisiblement; Mme Bonbeck semblait avoir oublié sa colère et le reste; les yeux seuls de Simplicie en témoignaient.

X - Innocent au collège

Deux jours après, Simplicie eut sa robe. Prudence avait passé presque toute la nuit à la terminer, et le lendemain elle eut à supporter une bonne gronderie de Mme Bonbeck, qui ne voulait pas qu'on veillât à cause de la chandelle et de l'huile qu'on brûlait. Simplicie qui s'était ennuyée pendant deux jours et qui avait plus d'une fois regretté ses parents et la campagne, fut enchantée de s'habiller pour aller voir Innocent à la pension. Cette fois elle n'alla pas en voiture, elle ne s'arrêta pas à toutes les boutiques, et Coz, qui les accompagnait, n'eut pas à faire taire des gamins ni à dissiper des attroupements. Ils arrivèrent sans aventure à la pension et demandèrent Innocent; on les fit entrer au parloir, et ils attendirent.

Pendant que ces dames attendent, nous allons raconter comment Innocent avait passé ses premiers jours avec ses nouveaux camarades.

Quand le maître de pension ramena Innocent dans la cour où jouaient les élèves, il les appela tous.

«Messieurs, leur dit-il, je vous recommande de l'indulgence et de la charité envers ce nouveau camarade que je vous amène; vous l'avez déjà bousculé et maltraité. Je ne veux pas de ces plaisanteries brutales qui nuisent à la bonne renommée de ma maison.

— Nous n'avons rien fait, Monsieur; nous avons joué entre nous, s'écrièrent les élèves.

— Ce n'est pas vrai, dit Innocent; vous m'avez tiré ma redingote, vous m'avez jeté par terre, vous avez enfermé Prudence, Simplicie et le Polonais dans la cour.

— Tu mens, dit un grand élève, ce n'est pas nous qui avons fait cela.»

INNOCENT. – C'est vous tous; et vous qui parlez, vous avez dit que vous étiez le délégué du maître.

LE MAÎTRE. – Ah! c'est donc vous, Monsieur Léon, qui vous êtes rendu coupable de ce manque de respect, de cette haute inconvenance envers ma maison et les personnes qui m'avaient amené un élève?

LÉON. – Non, M'sieu; il ment, ce n'est pas moi.

INNOCENT. – C'est vous; je vous reconnais bien; et quand Prudence, Simplicie et le Polonais viendront me voir, ils vous reconnaîtront bien aussi.

LE MAÎTRE. – Monsieur Léon, je vois à votre mine que vous êtes coupable; et l'accent de ce jeune homme est l'accent de la vérité.

LÉON. – Mais, M'sieu...

LE MAÎTRE. – Je ne vous parle pas de ça. Je dis que c'est vous et que vous serez privé de sortie dimanche prochain.

LÉON. – Mais, M'sieu...

LE MAÎTRE. – Je ne vous parle pas de ça. Vous ne sortirez pas.

Le maître se retira, laissant Innocent en proie aux vengeances de ses ennemis.

«Rapporteur! capon! dit Léon en lui allongeant un coup de poing sur l'épaule.

— Méchant! langue de pie! dit un autre élève en lui tirant les cheveux.

— Mouchard! crièrent les autres en lui tirant les oreilles, les cheveux, en lui assenant des coups de pied, des coups de poing.

— Aïe, aïe! au secours! ils me battent, ils m'arrachent les cheveux, ils me griffent!» criait Innocent en se débattant.

Le maître d'école, habitué à ces cris et à ces combats dans cette pension mal tenue et mal composée, n'y fit aucune attention, jusqu'à ce que les cris fussent devenus aigus et violents. Il marcha alors vers le groupe, se fit jour jusqu'à Innocent, qu'il dégagea des mains et des pieds de ses ennemis. Il le retira échevelé et sanglotant.

«C'est une honte, Messieurs! un abus de force! une lâcheté! Tomber cinquante à la fois sur un innocent, maigre, faible et incapable de se défendre. Vous êtes tous au piquet, Messieurs.

— Mais, M'sieu, il a rapporté; il a fait punir Léon; il mérite d'être puni lui-même.

— Vous voyez bien que, venant d'arriver, il ne connaît pas les usages de la pension. Fallait-il l'assommer pour cela? Au piquet tous, jusqu'à la fin de la récréation.»

La résistance était inutile: les élèves s'alignèrent contre le mur, laissant Innocent maître du champ de bataille. Il remit en ordre ses vêtements, ses cheveux, regarda les élèves d'un air de triomphe, et se promena en long et en large derrière eux. Quand il les approchait de trop près, il recevait un coup de pied lestement détaché; d'autres lui tiraient la langue, lui lançaient de petits cailloux, du sable, lui décochaient des injures et des menaces.

«Tu ne l'emporteras pas en paradis, mauvais mouchard! lui dit Léon.

— Nous te corrigerons de faire le rapporteur, dit un autre.

— Je me mettrai près du maître, répondit Innocent.

— On saura bien te trouver seul, mauvais Judas.

— M'sieu, dit Innocent en s'approchant du maître d'étude, ils m'appellent Judas, mouchard, rapporteur, et je ne sais quoi encore.»

LE MAÎTRE. – Taisez-vous, Monsieur; vous me fatiguez de vos plaintes. Ne les agacez pas, ils ne vous diront rien.

INNOCENT. – Je ne leur dis rien, M'sieu; je me promène.

LE MAÎTRE. – Vous les narguez, Monsieur. Est-ce que je ne vois pas votre air moqueur et insolent?

INNOCENT. – Mais, M'sieu, puisqu'ils m'appellent Judas!

LE MAÎTRE. – Ils ont raison, Monsieur. Et je vous préviens que si vous continuez comme vous avez commencé ils vous rompront les os, ils vous écorcheront vif, sans que je puisse les en empêcher.

INNOCENT. – Ah! mon Dieu! je ne peux pas rester ici; je veux m'en aller chez ma tante.

LE MAÎTRE. – Il n'y a plus de tante pour vous, Monsieur; vous êtes ici, vous y resterez; nous répondons de votre personne, et personne n'a le droit de venir vous reprendre.

INNOCENT. – J'écrirai à papa, à maman; je ne peux pas rester ici pour avoir les os rompus et la peau arrachée. Les méchants garçons! Je les déteste!

LE MAÎTRE. – Détestez-les tant que vous voudrez, Monsieur, mais ne les taquinez pas; c'est dans votre intérêt que je vous le dis.

Le maître d'étude s'éloigna, laissant Innocent tout penaud au milieu de la cour. Quand il leva les yeux sur ses camarades, ils lui firent tous des cornes.

Innocent resta immobile en face d'eux, cherchant, sans le trouver, un moyen de défense contre les agressions qu'il redoutait. Mais que pouvait-il faire seul contre douze? La cloche sonnait pendant qu'il réfléchissait.

«En classe, Messieurs! en classe!» cria le maître d'étude.

Les élèves quittèrent leur mur avec une vive satisfaction et se dirigèrent deux par deux vers la classe, ils défilèrent devant Innocent, et chacun lui donna en passant une chiquenaude, un pinçon, une claque, un coup de pied. Innocent, au lieu de s'éloigner, resta en place comme un nigaud et suivit ses camarades en pleurnichant. Le maître d'étude lui assigna sa place, lui fit donner un pupitre et les cahiers et livres nécessaires.

Le voisin d'Innocent lui pinça les parties charnues.

«Laisse-moi, méchant! Ne me touche pas!

— Silence, là-bas!» dit le maître d'étude.

Quelques instants après, même agacerie, même réclamation d'Innocent.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Monsieur, si vous parlez encore, je vous marque dix mauvais points.

INNOCENT. – M'sieu, ce n'est pas ma faute; il me pince.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Taisez-vous, Monsieur...

INNOCENT. – M'sieu, c'est lui...

LE MAÎTRE D'ÉCOLE, *écrivant sur le tableau*. – Dix mauvais points pour Gargilier.

INNOCENT, *pleurant*. – M'sieu, ce n'est pas juste; ce n'est pas ma faute.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE, *écrivant*. – Vingt mauvais points pour Gargilier.

INNOCENT, *sanglotant*. – Je le dirai au maître; ce n'est pas juste.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Deux cents vers à copier, Monsieur Gargilier, pour insubordination et impertinences.

Des bravos et des battements de mains partirent de tous les bancs.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Silence, mauvais sujets! mauvais coeurs! Comme c'est vilain de se réjouir du malheur d'un camarade!

PLUSIEURS VOIX. – M'sieu, puisqu'il est impertinent pour vous!

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Ça vous chagrine beaucoup, n'est-il pas vrai, qu'il soit impertinent envers moi? On dirait que vous ne l'êtes jamais, vous autres; un tas d'insolents, de braillards, de fainéants!

QUELQUES VOIX. – Mais, M'sieu...

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Silence! Le premier qui parle a trois cents vers à copier.

La menace fit son effet; le silence le plus absolu régna dans la salle; on n'entendait d'autre bruit que celui des feuillets qu'on tournait, des plumes grinçant sur le papier, et les sanglots d'Innocent.

LE MAÎTRE. – Aurez-vous bientôt fini vos gémissements douloureux, Gargilier! C'est assommant, ça. Si j'entends encore un sanglot ou un soupir, je vous donne cinq cents vers au lieu de deux cents.

Innocent se moucha fortement, essuya ses yeux, retint ses pleurs. Il commença son pensum tout en pestant contre le maître, les élèves, et en regrettant déjà de se trouver dans cette pension, objet de ses ardents désirs depuis plusieurs mois.

«Je mènerai une jolie vie dans cette maudite maison! pensait-il en répandant quelques larmes silencieuses. De méchants camarades, des maîtres injustes et cruels! On me gronde, on me punit à tort, et l'on ne veut pas me laisser parler pour me justifier! Si j'avais su que la pension fût si désagréable, je n'aurais jamais demandé à y entrer.»

Les voisins d'Innocent, satisfaits de le voir puni, ne le tourmentèrent plus et le laissèrent tranquillement achever ses deux cents vers, ce qui fut facile; n'ayant pas de devoir à faire de la classe précédente, il employa les deux heures d'étude à faire son pensum. Quand la cloche sonna la classe, Innocent présenta son cahier au maître d'étude, qui l'examina et le trouva bien.

«C'est bien, Monsieur. Je vous marque de dix bons points.

— Merci, Monsieur, vous êtes bien bon «, répondit Innocent enchanté.

Le maître d'étude, qui n'était pas habitué aux politesses et aux compliments de ses élèves, parut très satisfait, et, sans en rien dire, effaça les vingt mauvais points qu'il avait marqués précédemment.

La classe se passa comme toutes les classes de cette pension: le maître fut ennuyeux, sévère, parfois injuste; les élèves furent bruyants, indociles, insupportables: un ange y aurait perdu patience. Innocent était ébahi; il eut de la peine à comprendre la leçon, tant il y eut d'interruptions, de tumulte sourd, de réclamations. Deux élèves furent renvoyés de la classe; Innocent croyait les retrouver tristes et honteux; il fut surpris de les entendre, à la récréation, rire de leur renvoi et raconter qu'ils avaient réussi à le cacher au maître de pension.

«Comment avez-vous fait?» demanda Innocent.

LES ÉLÈVES. – Pas difficile, va; au lieu de rentrer en étude, nous sommes restés au parloir à nous reposer et à nous amuser. Et quand les camarades sont rentrés, nous nous sommes mêlés à eux comme si nous n'avions pas quitté les rangs.

INNOCENT. – Et si quelqu'un était rentré au parloir?

LES ÉLÈVES. – Bah! personne n'y entre à cette heure-ci; et même si quelqu'un était venu, nous nous serions fourrés sous la table, qui est couverte d'un grand tapis; personne ne nous aurait vus.

INNOCENT. – Et si le professeur dit au maître qu'il vous a renvoyés?

LES ÉLÈVES. – Pas de danger: une fois sorti de la classe, il n'y pense plus, et il ne voit pas souvent le maître.

— Dis donc, Gargilier, s'écria un élève, est-ce que tu ne manges rien avec ton pain?

INNOCENT. – Je n'ai rien; il faut bien que je le mange sec.

L'ÉLÈVE. – Et pourquoi n'achètes-tu pas quelque chose?

INNOCENT. – Quoi?

L'ÉLÈVE. – Quoi? Du chocolat, parbleu! des tartes, des noix, des pommes, etc.

INNOCENT. – Où?

L'ÉLÈVE. – Chez le portier, imbécile; il vend de tout.

INNOCENT. – Je ne sais pas comment faire.

L'ÉLÈVE. – As-tu de l'argent? Je t'achèterai ce qu'il faut, moi.

INNOCENT. – J'ai vingt francs; mais dans ma poche, je n'ai que vingt sous.

— C'est bien, donne-les-moi: tu vas voir.

L'élève courut chez le portier:

«Père Frimousse, avez-vous de la bonne marchandise, bien fraîche?»

LE PORTIER. – Je crois bien, Monsieur! Voyez, choisissez.

L'ÉLÈVE. – Je prends dix croquets, deux pommes, un quarteron de noix et deux tartes. Combien le tout?

LE PORTIER. – Dix croquets, cent centimes; deux pommes, vingt centimes; les noix, vingt-cinq centimes; les tartes, quarante centimes: total, deux francs quinze centimes.

L'élève ne prit pas la peine de vérifier le compte du portier; il ne s'aperçut pas qu'on lui faisait payer trente centimes de trop.

L'ÉLÈVE. – Tenez, voici toujours un franc à compte; mettez le reste sur la mémoire de Gargilier.

LE PORTIER. – Gargilier? Connais pas. Je ne fais pas crédit à l'inconnu.

L'ÉLÈVE. – C'est le nouvel élève arrivé ce matin; son père est immensément riche; il donne au fils tout ce qu'il veut: il n'y a pas de danger que vous perdiez avec lui.

LE PORTIER. – C'est possible! Mais, tout de même, je ne serais pas fâché d'avoir mon argent: si

demain je ne suis pas payé, je fais du bruit.

L'ÉLÈVE. – Vous serez payé demain, c'est moi qui vous le dis.

LE PORTIER. – Avec ça que vous êtes de bonne paye, vous, qui n'avez jamais un sou! C'est toujours les autres qui payent pour vous.

L'ÉLÈVE. – Qu'est-ce que ça vous fait, puisque, au total, vous n'y perdez jamais rien! Je fais aller votre commerce, moi.

LE PORTIER. – Et vous vous nourrissez bien, aussi. Voilà que vous avez mangé la moitié des provisions de votre protégé. Comment l'appelez-vous, ce brave garçon?

L'ÉLÈVE. – Gargilier! Une bonne pratique, allez! Bête comme il n'y en a pas; niais comme on n'en voit pas, un vrai Jocrisse.

LE PORTIER. – Bien, bien, on en fera son profit; merci, Monsieur... Tout de même ne mangez pas tout.

L'ÉLÈVE. – Non, non, je n'en mange que juste la moitié; le reste est pour lui.

L'élève partit en courant, et remit aux mains impatientes d'Innocent cinq croquets, une pomme, dix noix et une tarte.

L'ÉLÈVE. – Tiens, Gargilier, tu vas te régaler; j'en ai pris beaucoup, tu en auras pour deux ou trois jours; alors tu me redois un franc quinze, que j'ai payé pour toi.

INNOCENT. – Comme c'est cher! Deux francs quinze pour si peu de chose!

L'ÉLÈVE. – Tu appelles ça peu de choses, toi! Cinq beaux croquets...

INNOCENT. – Pas déjà si beaux, et secs comme des pendus.

L'ÉLÈVE. – Une pomme magnifique...

INNOCENT. – Petite et ridée, tu appelles cela magnifique!

L'ÉLÈVE. – Dix noix, une tarte excellente!

Innocent goûta la tarte et dit, en faisant la grimace:

«La cuisinière de maman en faisait de meilleures; ça sent le rance et la poussière!»

L'ÉLÈVE. – Ma foi, mon cher, une autre fois achète toi-même et choisis à ton idée. Je ne fais plus tes commissions, moi. En attendant, rends-moi mes vingt-trois sous.

INNOCENT. – Je te les donnerai quand nous rentrerons en étude; j'ai mis mon argent dans mon pupitre.

L'élève, satisfait de son premier succès, n'insista pas. Innocent goûta à tout et y goûta tant et tant qu'il ne lui resta plus rien pour le lendemain. En rentrant à l'étude, il donna à l'élève infidèle une pièce

de cinq francs en le priant de lui rendre le reste en monnaie.

«Je n'en ai pas maintenant, je te la rendrai à la première occasion.»

Il courut chez le portier, et, lui remettant la pièce de cinq francs:

«Tenez, père Frimousse, Gargilier vous envoie cinq francs. Vous les garderez et il aura chez vous un compte courant. Il vous donnera de temps en temps une ou deux pièces de cinq francs. De telle façon, vous êtes payé d'avance, et vous êtes bien sûr de n'y rien perdre.»

Le portier, enchanté de cet arrangement au moyen duquel il pouvait faire des gains considérables, remercia l'élève qui lui valait cette bonne pratique et témoigna sa satisfaction en lui offrant une tablette de chocolat, que le coupable accepta et avala avec joie.

XI - La poussée

Innocent croyait être rentré en grâce auprès de ses camarades; les dernières récréations s'étaient bien passées; le maître d'étude, qui les surveillait de près, ne trouva rien à redire à la conduite des élèves envers Innocent, qu'il honorait d'une protection particulière, et qui cherchait toutes les occasions de lui être agréable. Les élèves s'apercevaient bien de la faveur d'Innocent; ils en parlaient bas entre eux, mais ils ne lui en faisaient voir ni jalousie ni rancune. Trois jours s'étaient passés depuis l'entrée d'Innocent en pension; il paraissait s'habituer à ses camarades, et eux, de leur côté, ne semblaient avoir conservé aucun souvenir des orages du premier jour. Mais ce calme était un calme trompeur; l'oubli du passé n'était qu'apparent. Le grand élève ne perdait pas de vue sa vengeance, exaspéré par l'approche du dimanche, qui était son jour de pénitence. Il avait vainement cherché un moment d'absence ou d'inattention du maître d'étude; toujours il le voyait à son poste et attentif à leurs mouvements. Un vendredi enfin le maître d'étude fut demandé par le chef du pensionnat pour la vérification des bons et mauvais points des élèves; le grand élève s'aperçut de l'absence, il fit le signal convenu avec les élèves de la classe supérieure qui étaient dans le complot; un hop! retentissant se fit entendre, et toute la grande classe se rua sur le malheureux Innocent, l'entraîna dans une encoignure, et là commença ce que les collégiens appellent la presse ou une poussée. Tous se jetèrent sur Innocent pour le presser, l'écraser contre le mur; les plus rapprochés l'écrasaient de leur poids, ceux qui suivaient aidaient à la poussée. Le malheureux Innocent, effrayé, éperdu, voulut crier, mais ses cris furent étouffés par les cris de joie et de triomphe de ses bourreaux. Il suffoquait de plus en plus, la frayeur lui coupait la respiration, qui devenait difficile, ses yeux s'injectaient de sang, sa voix ne pouvait plus se faire passage, son regard suppliant demandait grâce, et les méchants élèves poussaient, poussaient toujours, ne croyant pas le mal aussi grand et riant des gémissements de leur victime. À ce moment, un autre grand cri, parti d'un autre groupe, se fit entendre. C'était la classe moyenne, celle d'Innocent, qui, d'abord spectatrice indifférente de la poussée, commença à s'indigner et à s'émouvoir quand elle vit la torture qu'on infligeait à Innocent. Paul, Louis et Jacques se concertèrent en un instant pour délivrer leur camarade; ils ameutèrent la classe, se mirent à sa tête, et, poussant un hourra formidable, s'élancèrent comme des lions sur le groupe des pousseurs; ils les tirèrent par leurs habits, par les jambes, par les cheveux, par les oreilles, les forcèrent à lâcher prise, arrivèrent ainsi jusqu'à Innocent, qu'ils trouvèrent haletant, sans parole, presque sans regard. Pendant que Paul, aidé de quelques camarades, emportait Innocent au grand air, Louis et Jacques menaient les amis au combat contre les grands élèves, qu'ils rossèrent et culbutèrent malgré leur force. Au plus fort de la bataille, mais au moment où la défaite des grands était constatée par une fuite générale, le maître d'étude et le maître de pension parurent, attirés par les cris étranges qu'ils avaient entendus. Innocent était couché par terre; Paul, aidé par trois de ses camarades, lui avait dénoué sa cravate, déboutonné son gilet; ils lui mouillaient le front et les tempes d'eau froide qu'ils prenaient à la pompe; les yeux d'Innocent étaient fermés, ses dents étaient serrées, ses mains raidies convulsivement; son front était pâle et crispé.

La cour de récréation était un vaste champ de bataille; de tous côtés on se battait; des grands fuyaient devant les moyens, qui étaient en bien plus grand nombre; d'autres se retiraient en montrant les poings et en lançant des ruades à leurs poursuivants.

«Qu'est-ce donc qui se passe ici, pour l'amour de Dieu? s'écria le maître alarmé. Hervé, tâchez de rétablir l'ordre, pendant que je tâcherai, de mon côté, de savoir ce qui est arrivé.»

Et, s'approchant du groupe qui entourait Innocent, il demanda à Paul ce qu'il y avait et pourquoi Innocent était dans ce déplorable état.

«Monsieur, répondit Paul avec force et avec calme, vous savez que jamais je ne dénonce aucun de mes camarades, mais aujourd'hui je me croirais coupable si je vous cachais la vérité. Par suite de la dénonciation de Gargilier contre Léon Granier, celui-ci a juré avec Georges Crépu et Alamir Dandin de se venger de ce pauvre garçon, qui ne connaissait pas les usages des pensions, et qui croyait sans doute agir loyalement en disant la vérité. Ils ont attendu un moment où l'absence de M. Hervé donnait le champ libre à leur vengeance, ils ont pressé Gargilier, et d'une manière inusitée, car jamais nous ne prolongeons cette punition au-delà d'une plaisanterie plus alarmante que pénible. Malgré sa terreur, ses cris et ses supplications, ils l'ont pressé jusqu'à ce qu'il fût hors d'état de se défendre. Moi et mes camarades, nous nous sommes précipités pour le délivrer quand nous avons reconnu qu'il courait un danger sérieux; mais nous n'y avons réussi qu'après bataille; il y a eu du temps perdu, et lorsque nous avons pu le dégager, il était près de perdre connaissance. Nous l'avons apporté ici pendant que les autres continuaient à mettre la grande classe en déroute, et nous ne savons que faire pour lui rendre le sentiment.

— Vite un médecin! s'écria le maître, s'adressant à un garçon de classe. Vous avez bien agi, mes amis, ajouta-t-il en serrant fortement la main à Paul, à Louis et à Jacques. Quant à ces méchants garnements, ils recevront leur punition.»

Le maître d'étude était parvenu à rétablir l'ordre; la grande classe, honteuse et alarmée, l'oeil morne et la tête baissée, s'était rangée d'un côté de la cour; la classe moyenne, radieuse et triomphante, s'était placée en face, la tête haute, les yeux brillants.

«Messieurs, dit le maître s'adressant à la classe moyenne, vous vous êtes comportés bravement, avec humanité et générosité; vous avez, comme preuve de ma satisfaction, une levée générale des mauvais points.»

Cette annonce fut reçue avec enthousiasme par des cris de: Vive Monsieur le chef de la pension!

Se tournant ensuite vers la grande classe:

«Messieurs, leur dit-il, vous vous êtes conduits comme des barbares et des lâches! (Un frémissement de colère se fait sentir dans l'auditoire.) Oui, Messieurs, comme des lâches! répéta le maître avec force. Vous vous êtes mis douze contre un; vous avez usé lâchement et cruellement d'un moyen barbare en lui-même, et que des garçons de coeur et d'honneur devraient repousser avec indignation. Vous vous êtes sauvés devant une classe inférieure qui vous a battus et chassés: elle, forte du sentiment généreux qui l'excitait contre vous; et vous, faibles par le sentiment de votre propre dégradation. Messieurs Granier, Crépu et Dandin, vous êtes chassés de ma maison; vous resterez consignés dans les cachots jusqu'à ce que vos parents vous envoient chercher... Ah! pas de réclamations, Messieurs! elles seraient inutiles, continua le maître; je ne fais jamais grâce aux fautes de coeur et d'honneur. Et vous, Messieurs de la grande classe, vous êtes tous en retenue jusqu'à nouvel ordre; rentrez en étude, votre récréation est finie.»

La grande classe défila en silence et se rendit à l'étude; l'absence du maître leur permit de raisonner de l'événement dont les rendait victimes leur méchanceté. Ils se disputèrent, se reprochèrent les uns aux autres de s'être entraînés, se désolèrent de la retenue qui pouvait les priver de la sortie du dimanche. L'un devait aller au spectacle; l'autre avait un dîner d'amis et de cousins; un troisième avait une soirée de tours merveilleux; un autre encore avait, chez un oncle fort riche, une loterie où tous les numéros étaient gagnants, et de fort beaux lots. D'autres gémissaient, pleuraient. Peu se repentaient sincèrement et s'affligeaient de la mauvaise action qu'ils avaient commise; parmi ces derniers, l'un d'eux, Hector Froment, qui était resté silencieux, la tête cachée dans ses mains, frappa tout à coup du poing sur la table et s'écria:

«Eh bien! mes amis, c'est bien fait! Nous n'avons que ce que nous méritons! Depuis six mois que nous nous laissons conduire par ces trois méchants garçons qui vont être chassés (et j'en suis très content), nous n'avons que des retenues, des pensums, des réprimandes; je ne sais si cela vous arrange vous, mais moi, je déclare que tout cela m'ennuie et que je n'en veux plus; je veux redevenir ce que j'étais, un bon élève, un brave garçon, comme l'est ce Paul Rivier qui nous a dénoncés. Il a eu raison: c'est...

— C'est un pestard et un lâche! je ne le regarderai de ma vie! s'écria un élève furieux.

— Je te dis, moi, que c'est un brave et honnête garçon. Les lâches, c'est nous, comme a dit le maître.

— Ah çà! vas-tu fouiner, capon?

— Je ne fouine pas, je ne caponne pas; mais je dis ce que je pense, et je pense ce que je dis.

— Imbécile!» dit l'élève en levant les épaules.

Hector ne répondit pas; il prit du papier, se mit à écrire. Les autres, après quelques instants de discussion, de gémissements et de regrets, firent comme lui: les devoirs y gagnèrent d'être mieux faits que d'habitude; les leçons apprises et bien sues; le silence fut gardé plus exactement que jamais. Le maître d'étude n'eut pas un mauvais point à marquer.

Pendant que les coupables se rendaient, les uns au cachot, les autres en étude, le garçon de classe courait à toutes jambes chercher le médecin, qu'il ne trouva pas; et qu'il poursuivit de maison en maison en faisant quelques haltes, soit au café, soit au cabaret, quand il rencontrait un ami qui lui proposait une tasse ou un petit verre; pendant ce temps, Innocent se remettait petit à petit de sa frayeur et de son évanouissement; il ouvrit les yeux, la bouche, avala de l'air à pleins poumons, se releva, regarda autour de lui d'un air effaré, voulut marcher, et serait retombé si ses nouveaux amis ne l'eussent soutenu; il les regarda avec surprise, essaya de parler, mais ne put parvenir à articuler une parole.

Le maître et le maître d'étude Hervé firent approcher un banc, sur lequel on assit Innocent. On lui fit avaler quelques gorgées d'eau fraîche et d'arnica; on lui frotta d'eau et de vinaigre les tempes, le front et le visage. Il revint complètement à lui, et, quand il put parler, il remercia vivement les élèves qui lui donnaient des soins, et fondit en larmes.

«C'est bon cela, dit le maître, c'est une détente. Laissez-le pleurer, c'est très bon.»

Innocent pleura pendant quelques minutes; il se calma graduellement, et, se tournant vers le maître, il le remercia de ses bontés; il en fit autant au maître d'étude; puis il demanda aux élèves ce qui était arrivé depuis qu'il avait perdu connaissance, qui l'avait sauvé et où étaient ses ennemis.

Paul lui expliqua ce qui s'était passé; le maître compléta le récit et fit un grand éloge de Paul, Louis et Jacques. Innocent leur demanda de continuer à le protéger.

— Tu peux être tranquille, tu ne cours plus de dangers. M. le chef de pension renvoie les trois méchants qui montaient toujours les mauvais coups; les autres auront peur et se tiendront en repos. Mais si on voulait te tourmenter, nous sommes là. C'est que nous avons gagné là une fameuse victoire! Vingt-trois moyens qui ont fait fuir douze grands!

— Nous sommes les zouaves du collège! s'écria Louis.

— C'est ça! 3ème zouaves! répondit Jacques.

— Mon pauvre garçon, tu devrais aller à l'infirmerie prendre un bain de pieds et te coucher, dit le maître d'étude.

— Oui, Monsieur, répondit Innocent en se levant.

Ses amis demandèrent la permission de le conduire jusqu'à l'infirmerie et de le recommander à l'infirmière. Le maître y consentit, et Innocent et son escorte firent une entrée triomphale et bruyante à l'infirmerie. Il n'y avait heureusement aucun malade ce jour-là; ils racontèrent à l'infirmière ce qui était

arrivé à Innocent; le récit traîna, fut recommencé dix fois; enfin, la classe moyenne fut obligée de se rendre à l'étude, et Innocent resta seul. Il était dans son lit, seul, bien seul: personne pour le plaindre, pour le consoler, pour l'amuser. L'infirmière allait et venait, lisait, travaillait et ne regardait seulement pas Innocent. Il acheva tristement la journée, dormit mal, se leva le lendemain après la visite du médecin, qui déclara qu'il avait eu plus de peur que de mal, et qui ne lui ordonna ni sangsues, ni vésicatoire, ni diète, ni purgation. On lui apporta à manger; il mourait de faim, et il aurait voulu manger quatre fois autant qu'on lui en donnait; mais l'infirmière fut inflexible. Innocent passa encore une triste journée sans aucune occupation. Quelques élèves de la moyenne vinrent le voir pendant quelques instants. Paul lui apporta un livre amusant, Jacques lui donna une douzaine de billes; Louis lui glissa en cachette deux croquets et une tablette de chocolat, qu'il mangea avec délices; l'infirmière ne s'en aperçut qu'à la dernière bouchée: il n'y avait plus rien à confisquer; elle gronda, menaça de se plaindre. Innocent se fâcha, se plaignit de mourir de faim. Ce fut la seule distraction réelle de la journée. Le second jour, qui était dimanche, il allait si bien qu'on lui permit de quitter l'infirmerie et de sortir si on venait le chercher. Mais, hélas! personne ne vint! Les élèves étaient tous partis, excepté la grande classe, condamnée à la retenue, et Innocent restait là: ni sa tante, ni sa soeur, ni Prudence n'avaient pensé à lui.

XII - Le parloir

Après dîner, Innocent s'était retiré tristement dans un coin de la cour, lorsqu'il entendit appeler:

«Monsieur Gargilier, au parloir!»

Ses yeux brillèrent, et il s'élança vers la porte qui menait au parloir. En l'ouvrant, il se trouva en face de Simplicie, de Prudence et de Cozrgbrlewski.

«Simplicie, Prudence, s'écria-t-il avec un accent de joie qui les surprit, que je suis content de vous voir! Bonjour, Monsieur Coz. Comment allez-vous tous? Comment va ma tante?»

SIMPLICIE. – Nous allons bien et ma tante va bien. Qu'est-ce qui te prend? Pourquoi es-tu si content de nous voir?

INNOCENT. – Oh oui! je suis content! Si tu savais comme c'est triste d'être seul, sans amis, sans personne qui vous aime, qui s'intéresse à vous!

SIMPLICIE. – Comment, seul? Vous êtes près de cent ici.

INNOCENT. – On est plus de cent, plus de mille dans la rue et pourtant on est comme si l'on était seul.

COZRGBRLEWSKI. – Tiens, tiens! vous pas content, Monsieur Nocent? Vous pas aimer être sans soeur et sans bonne femme?

INNOCENT. – Je m'ennuie, je suis seul.

SIMPLICIE. – C'est bien ta faute! Pourquoi as-tu voulu venir à Paris et en pension? Et moi aussi, je m'ennuie, et joliment, va!

INNOCENT. – Tu as ma tante, toi.

SIMPLICIE. – Oui, c'est agréable, ma tante! Elle me donne des soufflets, elle me gronde. Je la déteste.

INNOCENT. – Tu as Prudence.

SIMPLICIE. – Prudence est ma bonne; je ne peux pas faire d'elle ma société.

INNOCENT. – Elle t'aime. Ici personne ne m'aime.

SIMPLICIE. – Pourquoi as-tu voulu venir? C'est ta faute.

INNOCENT. – Oui, c'est ma faute; je m'en repens bien, je t'assure.

SIMPLICIE. – Et moi donc, si je pouvais retourner à Gargilier, comme je serais contente!

INNOCENT. – À quoi t'amuses-tu?

SIMPLICIE. – À rien; je m'ennuie.

INNOCENT. – Et toi, Prudence?

PRUDENCE. – Oh! l'ouvrage ne me manque pas, Monsieur; je ne m'ennuie pas. Je savonne, je repasse, je couds, je lave la vaisselle, j'aide à la cuisine, je promène Mam'selle.

INNOCENT. – Tu es bien heureuse de ne pas t'ennuyer; moi, je m'ennuie.

SIMPLICIE. – Tu ne fais donc rien?

INNOCENT. – Rien.

SIMPLICIE. – À quoi passes-tu ton temps? Je croyais qu'on travaillait beaucoup en pension.

INNOCENT. – C'est vrai, on travaille; mais je n'ai pu rien faire parce que j'ai été malade.

PRUDENCE. – Qu'avez-vous eu, Monsieur Innocent?

INNOCENT. – Ils m'ont pressé, j'ai manqué étouffer, je suis tombé sans connaissance; Paul, Louis et Jacques m'ont délivré.

PRUDENCE. – Mais c'est abominable! et pourquoi? Et qui?

Innocent, enchanté d'exciter la compassion, raconta longuement la poussée dont il avait été victime et le renvoi des trois élèves qui avaient excité les autres et qui avaient dirigé la presse. Simplicie admirait plus le courage des défenseurs d'Innocent qu'elle ne plaignait son frère. Quand il eut fini son récit, Prudence pleurait à chaudes larmes. Cozrgbrlewski regardait le plafond d'un air féroce, serrait les poings et répétait:

«Si moi là, moi aurais tué tous, comme à Ostrolenka. Brigands, scélérats, bêtes brutes!»

Simplicie restait impassible et disait de temps en temps:

«Voilà ce que c'est!... C'est bien ta faute! Tu as voulu être en pension!... et voilà ce que tu as gagné à ton pensionnat!»

INNOCENT. – Tais-toi donc, tu m'ennuies! Est-ce que je savais que ces garçons étaient si méchants!

PRUDENCE. – Qu'allez-vous devenir, mon pauvre Monsieur Innocent, avec ces mauvais garnements? Ils vont vous mettre en pièces.

INNOCENT. – Le maître a chassé les trois plus méchants; les autres n'oseront pas; et puis j'ai des amis qui me défendront contre les grands.

COZRGBRLEWSKI. – C'est grand qui a fait cela?

INNOCENT. – Oui, c'est la grande classe.

COZRGBRLEWSKI. – Coquins! Grand contre petit! Lâches! lâches!

Au moment de la plus grande indignation de Coz, deux élèves de la grande classe entrèrent au parloir. Coz s'élança vers eux:

«Vous, quelle classe? Petit ou grand?

— Grande, comme vous voyez; nous ne sommes plus dans les moutards.

— Ah! vous grande! vous lâches! vous presser M. Nocent! Voilà pour grands, voilà pour lâches, voilà pour presse.»

Et chaque voilà fut accompagné d'un moulinet de bras et de jambes qui terrassa les élèves avant qu'ils eussent pu se reconnaître. Prudence applaudissait, Simplicie criait, Innocent restait ébahi; Coz, les poings menaçants, regardait avec un sourire satisfait les deux élèves étendus à ses pieds, se relevant lentement et avec effroi.

Quand ils furent debout, ils jetèrent à Coz un regard menaçant et quittèrent la salle. Coz se frottait les mains en riant et marchait à grands pas en long et en large dans le parloir.

INNOCENT. – Vous avez fait mal, Coz; ils vont être furieux contre moi.

COZRGBRLEWSKI. – Eux lâches, pas oser vous rien faire. Vos amis petits faire peur aux grands.

— Certainement que vous avez très mal fait, Monsieur Coz, reprit Simplicie avec aigreur, ces jeunes élèves ont l'air très bon, et vous avez été très grossier pour eux.

COZRGBRLEWSKI. – Moi pas grossier, Mam'selle, mais moi juste; punir lâches, grands comme petits.

SIMPLICIE. – Mais ils sont punis, puisqu'ils ne sortent pas aujourd'hui dimanche.

COZRGBRLEWSKI. – Pas assez cela, Mam'selle, pas assez: moi donner coups, c'est mieux.

— Ce Polonais est insupportable, marmotta Simplicie en haussant les épaules.

— Est-ce que vous n'allez pas venir avec nous, Monsieur Innocent? dit Prudence après une demi-heure de conversation. On sort le dimanche. Vous dînerez, et le soir Coz vous ramènera.

INNOCENT. – Je ne demande pas mieux, je serai enchanté; mais il faut une permission.

PRUDENCE. – Et comment faire?

INNOCENT. – Je vais aller la demander au maître. Attendez-moi, je vais revenir.

Innocent se leva, ouvrit la porte, poussa un cri et rentra d'un bond dans le parloir. Coz, Prudence et Simplicie répétèrent ce cri, Innocent était noir comme un nègre; sa tête, son visage, ses habits, ses mains étaient couverts d'un enduit noir et gluant. Ils continuèrent tous quatre à crier pendant que la porte, restée ouverte, laissait voir des têtes d'élèves qui apparaissaient et se retiraient aussitôt; les éclats de rire de la cour répondaient aux cris de détresse du parloir. Le portier arriva enfin, vit Innocent, devina le tour, et sortit précipitamment pour aller chercher les maîtres. Ils ne tardèrent pas à accourir et témoignèrent leur colère en voyant cette nouvelle méchanceté des élèves. Les deux grands que Coz avait si bien rossés

avaient pris conseil de leurs camarades et avaient décidé que Coz ou Innocent recevrait le grand baptême; ils étaient allés accrocher un pot de cirage à une ficelle au-dessus de la porte, de façon que la porte, en s'ouvrant, devait faire basculer le pot et le vider sur la personne qui sortirait la première; ils étaient bien sûrs que ce serait Innocent ou un des siens, puisqu'il n'y avait qu'eux au parloir, et ils se vengeraient ainsi de la volée de coups que Coz leur avait donnée.

Les maîtres emmenèrent Innocent dans la cuisine, où on le savonna à l'eau chaude des pieds à la tête. Prudence avait voulu le suivre et donner ses soins à son jeune maître. Simplicie et Coz étaient restés au parloir, Simplicie grondant Coz et lui reprochant d'avoir excité la colère des élèves en les injuriant et en les battant sans aucun motif. Coz ne disait rien et supportait avec une patience imperturbable les accusations malveillantes de Simplicie.

Enfin, Innocent rentra au parloir, blanc comme avant son baptême au cirage, et vêtu de sa plus belle redingote traînante, de son plus large pantalon à la mamelouk, de sa plus longue cravate à cornes menaçantes, et de ses bottes vernies à grands talons. Prudence était fière de la toilette de son jeune maître; Innocent était si content de sortir avec ses plus beaux vêtements, qu'il ne songeait plus à sa teinture si récente. Le maître, qui pensait à l'honneur de sa maison, restait sombre et mécontent; il dit à Prudence et à Simplicie de ne pas s'alarmer du tour qu'on avait joué à Innocent, qu'il punirait sévèrement les coupables afin que chose pareille ne recommençât pas. Simplicie balbutia quelques paroles de remerciement, Prudence fit révérence sur révérence, Coz salua trois fois, et ils partirent avec Innocent.

Le maître entra dans la cour; il fit mettre en rang la grande classe, et demanda le nom des nouveaux coupables. Le silence fut la seule réponse de la classe.

«Les coupables ne peuvent pas rester impunis, Messieurs, dit le maître; toute la classe est consignée jusqu'à ce qu'ils se soient déclarés; pas de récréations, pas de promenades.»

Le maître se retira. Les élèves se regardèrent avec anxiété, et tous entourèrent Grégoire et Honoré, les deux meneurs.

«Allez-vous nous laisser trimer jusqu'aux vacances, dites donc? C'est joliment aimable ce que vous faites là! Nous allons tous être enfermés parce qu'il vous plaît de vous faire rosser et de vous venger sur ce grand dadais de Gargilier. Ce garçon est un porte-malheur. Il nous a donné plus d'ennuis depuis huit jours qu'il est ici que nous n'en avions eu dans toute l'année.»

GRÉGOIRE. – Alors pourquoi vous plaignez-vous que nous l'ayons un peu noirci? Il n'a pas eu ce qu'il méritait. Je déteste ce Gargilier.

LES ÉLÈVES. – Mais ce n'est pas une raison pour faire une sottise qui nous a fait consigner.

GRÉGOIRE. – Ah bah! Vous avez tous dit oui, quand Honoré et moi nous avons parlé du grand baptême.

UN ÉLÈVE. – Oui, mais nous n'avons pas attaché le pot de cirage.

UN AUTRE ÉLÈVE. – Et puis, il fallait bien dire comme vous, pour ne pas se mettre en guerre avec vous.

LES ÉLÈVES. – Vous allez vous déclarer, et dès ce soir, avant la récréation; sinon, vous aurez les petites et les grandes misères, soyez-en sûrs.

Grégoire et Honoré s'éloignèrent pour se consulter, pendant que les élèves continuèrent à s'agiter et à délibérer sur les vexations auxquelles seraient soumis les coupables. On décida que leurs pupitres

seraient bouleversés, leurs copies déchirées, leurs livres tachés d'encre, leurs lits inondés, leurs chaussures enlevées, leurs brosses à cheveux brûlées, leurs provisions de bouche saupoudrées de terre et de cendre, leurs cheveux tirés, leurs oreilles allongées, leurs habits déchiquetés, et quelques autres inventions aussi méchantes. Quand on rentra dans les salles d'étude, Grégoire et Honoré, qui avaient appris par leurs camarades la décision prise contre eux, jugèrent prudent de se déclarer, et ils prièrent le maître d'étude d'aller dire au chef de pension qu'ils étaient les seuls coupables du tour joué à Innocent. Le maître d'étude les engagea à y aller eux-mêmes, et leur donna une permission de sortie de classe.

«Que me voulez-vous, Messieurs? Pourquoi quittez-vous l'étude?» leur demanda rudement le maître en les voyant entrer.

Les deux élèves présentèrent leur permission et balbutièrent une phrase pour expliquer que c'étaient eux qui avaient accroché le pot de cirage à la porte du parloir.

«C'est bien, Messieurs; vous faites bien d'avouer la vérité; votre punition en sera plus légère. Au lieu de vous renvoyer de ma maison, comme je l'aurais fait si je vous avais reconnus coupables sans votre aveu, je me borne à vous mettre en demi-retenue de récréation pendant trois jours, et à vous priver de la promenade au bois de Vincennes, jeudi prochain. Allez, Messieurs, et portez à M. Hervé ce papier qui lève la retenue de la classe.»

Ce fut ainsi que se termina l'aventure d'Innocent au parloir. Depuis ce jour, les vexations auxquelles il fut soumis furent moins pénibles et moins apparentes, mais dans la grande classe il resta toujours des sentiments de haine et de vengeance dont il eut souvent à souffrir, et que nous aurons encore occasion de signaler.

XIII - La sortie

Innocent partir enchanté de se retrouver avec les siens. Il n'attendit pas Simplicie, Prudence et Coz pour monter quatre à quatre l'escalier de sa tante et se précipiter dans le salon, où elle jouait sur son violon une symphonie de Beethoven, accompagnée par la flûte de Boginski.

«Bonjour, ma tante, comment vous portez-vous?» s'écria Innocent en se jetant à son cou, sans égard pour la symphonie, le violon et l'archet.

MADAME BONBECK. – Que le diable t'emporte! Tu m'as fait rouler mon violon; tu as manqué briser mon meilleur archet, et tu nous as interrompus au plus beau passage de cette admirable symphonie en la bémol.

INNOCENT. – Pardon, ma tante; c'est que j'étais si content de vous voir!

MADAME BONBECK. – De me voir? Tiens! qu'est-ce qui te prend? tu me connais à peine.

INNOCENT. – Oui, ma tante, mais je vous aime beaucoup, et je vous ai regrettée plus d'une fois depuis huit jours que je suis en pension.

MADAME BONBECK. – Ce qui ne veut pas dire que tu m'aimes, mon garçon, mais que tu détestes la pension. Te voilà donc sorti?

INNOCENT. – Oui, ma tante, je viens achever la journée avec vous.

MADAME BONBECK. – Mais tu ne vas pas m'ennuyer au salon, empêcher ma musique, briser mes violons, et me faire enrager. Va-t'en chez Simplicie, et reviens pour dîner. Allons, Boginski, reprenons l'andante; pianissimo, con amore, maestoso!

À peine eut-elle tiré quelques sons du violon, qu'une nouvelle interruption vint l'irriter contre Innocent. En se retirant, il marcha sans le voir sur la queue du chat, à demi couché sur le ventre du chien. La douleur fit faire au chat un bond prodigieux; en retombant, les griffes de ses quatre pattes s'enfoncèrent dans la peau du chien, qui, bondissant à son tour, s'élança sur le chat, puis sur Innocent: le chat le reçut à coups de griffes. Innocent à coups de pied. La tante s'élança sur Innocent et lui cassa son archet sur le dos; d'un coup de pied elle lança l'amour des chats à l'autre bout de la chambre et d'un coup de poing terrassa l'amour des chiens; Innocent se sauva chez sa soeur, le chat se blottit sous un canapé, le chien se réfugia derrière un rideau, et Mme Bonbeck revint près de Boginski, son archet cassé à la main, jurant contre Innocent, regrettant son excellent archet, tâchant de le remplacer en cherchant dans cent qu'elle avait en réserve, et pestant contre les importuns, les enfants et les parents incommodes. Boginski ne disait rien, mais cherchait à la calmer en l'approuvant du geste, du regard et par quelques offres de service pour remettre en bon état l'archet cassé. Pendant qu'elle grondait, jurait et menaçait, Innocent et Simplicie demandèrent à Prudence de sortir à pied pour se promener et pour éviter la tante jusqu'au dîner. Prudence, toujours aux ordres de ses jeunes maîtres, y consentit sans peine, et ils sortirent tous trois

accompagnés du fidèle Coz.

Innocent et Simplicie marchaient en avant; Prudence suivait avec Coz, qui lui offrit le bras pour avoir l'air de bons bourgeois faisant leur dimanche avec leurs enfants. Prudence, enchantée de se donner une si noble apparence, prit le bras de Coz, et tous deux suivirent les enfants.

Ils marchèrent longtemps et toujours droit en avant. Ils étaient arrivés sans le savoir aux Champs-Élysées; c'était pour eux un spectacle magnifique; les voitures, le beau monde, les petites boutiques, les jeux divers, les Guignols et autres théâtres leur causaient une admiration telle que les enfants, oubliant Prudence et Coz, se perdirent de vue. Innocent et Simplicie marchaient, s'arrêtaient, regardaient! Ils s'assirent devant un Guignol, et virent tous les crimes de Polichinelle et sa punition par le diable. Comme on finissait, une femme vint leur demander trois sous par chaise; ils n'avaient pas d'argent et se retournèrent pour en demander à Prudence. Point de Prudence; ils étaient seuls.

«Nous n'avons pas d'argent, dit timidement Innocent.

— Comment, pas d'argent! Et pourquoi venez-vous prendre mes chaises, si vous n'avez pas de quoi les payer?

— Nous croyions que ma bonne était avec nous.

— Ma bonne! Voyez donc ce grand dadais qui se promène avec sa bonne! Tout cela est bel et bon, mon brave garçon, mais il me faut mes six sous, et je saurai bien vous les faire dégorger.»

Innocent et Simplicie regardaient autour d'eux avec frayeur; la foule les entourait et prenait parti, les uns pour la femme, les autres pour les enfants. La femme les tarabustait, les menaçait de les faire arrêter comme vagabonds, et terrifiait de plus en plus les enfants, qui finirent par pleurer et appeler à leur secours Coz et leur bonne.

«Ça n'a pas de bon sens de tourmenter ainsi ces enfants, dit une bonne femme avec un panier sous le bras; vous voyez bien qu'ils n'ont pas de quoi vous payer; laissez-les donc tranquilles!

— Plus souvent que je me laisserais pigeonner de mes six sous! S'ils n'ont pas d'argent, ils ont des vêtements; ceux du garçon sont assez grands pour en vêtir deux. J'ai tout juste besoin d'une calotte pour mon petit gars; j'en trouverai une dans le trop-plein de sa redingote. Voyons mon garçon, voici des ciseaux; vous allez vous tenir bien tranquille pendant que je vais tailler ma calotte.

— Au secours! au secours! cria Innocent poursuivi par la femme et se sauvant de chaise en chaise.

— Au secours!» répétait Simplicie courant après son frère.

Un sergent de ville arriva et s'informa de la cause de ce tumulte.

«Ils veulent me voler six sous!, cria la femme.

— Elle veut me couper ma redingote, balbutia Innocent.

— Rendez à cette femme les six sous que vous lui avez volés, mauvais garnements, dit le sergent de ville.

— Nous n'avons pas volé; nous n'avons pas d'argent pour payer ses chaises; c'est ma bonne qui a l'argent, et ma bonne est perdue.»

Après quelques informations prises de droite et de gauche, le sergent de ville déclara à la femme furieuse qu'il prenait les enfants sous sa protection.

«Mais soyez tranquille pour vos six sous, ajouta-t-il; ces enfants ont sans doute leurs parents à Paris; en sachant leur adresse, vous rentrerez toujours dans vos six sous. Où demeurez-vous, mon garçon?

— Je loge à la pension des jeunes savants, mais je suis sorti chez ma tante Mme Bonbeck.»

Le sergent de ville sourit; la foule éclata de rire à ce nom significatif.

«Un nom qui vous irait, dit un des rieurs à la bonne femme.

— Où demeure votre tante? demanda le sergent de ville.

— Rue Godot, répondit Innocent.

— Quel numéro?

— Je ne sais pas, j'ai oublié.

— Et comment donc ferez-vous pour payer cette brave femme? demanda le sergent de ville.

— Nous reconnaîtrons bien la maison, Simplicie et moi; nous prendrons un fiacre qui nous y mènera.

— Connu, connu, mon fiston, dit la femme. Le fiacre vous emmènera, mais ne vous mènera pas chez la tante, et j'en serai pour mon argent.

— Mon Dieu! mon Dieu! comment faire?» s'écria Innocent en éclatant en sanglots.

Le sergent, qui reconnaissait dans Innocent un accent et un air de vérité, lui dit de se calmer, qu'il ne leur arriverait rien de fâcheux et qu'il les mènerait lui-même rue Godot.

«Je vous avancerais bien les six sous, bonne femme, mais je ne les ai pas sur moi, dit le sergent de ville; vous savez que je suis tous les jours de garde ici, vous me retrouverez, c'est moi qui réponds des six sous qu'on vous doit.»

Cette assurance calma la femme, et le sergent de ville allait emmener Innocent et Simplicie lorsque des cris se firent entendre, la foule fut séparée violemment, et une femme éperdue suivie par un homme à mine étrange, s'élança dans le cercle au milieu duquel se tenaient le sergent, la loueuse de chaises et les enfants. Elle poussa la loueuse de chaises, fit trébucher le sergent, et saisit les enfants dans ses bras.

«Mes pauvres enfants, mes pauvres jeunes maîtres, faut-il que j'aie eu ce malheur! Vous perdre, et apprendre en vous cherchant que vous étiez accusés de vol par une méchante créature qui...

— Qu'est-ce à dire, méchante créature? interrompit la loueuse avec colère. Créature vous-même, et mauvaise créature, encore!...

— J'ai retrouvé mes enfants, je me moque de vos injures, vieille rien du tout, répondit Prudence avec majesté.

— Ah! vraiment! Moi, une rien du tout! Venez-y voir donc, perdeuse d'enfants, coureuse de promenades!

— Silence, Mesdames. Pas d'injures! Du calme, de la modération, dit le sergent.

— Mes pauvres enfants! mes pauvres jeunes maîtres! pardonnez-moi ma distraction; je ne sais où j'avais la tête d'avoir pu vous perdre de vue une seule minute! Je n'ai pas cessé de courir et de vous appeler depuis que je vous ai perdus.»

Prudence les embrassait, leur baisait les mains; elle ne songeait plus à la loueuse de chaises, ni à ses injures; elle questionnait les enfants, écoutait leurs explications, remerciant le sergent de ville. La foule s'attendrissait et laissa éclater un murmure de désapprobation quand la loueuse de chaises, s'approchant de Prudence, lui demanda impérieusement ses six sous.

«Quels six sous? Que voulez-vous encore?

— Je veux mes six sous, ou je vous fais fourrer au violon.»

Le sergent de ville expliqua à Prudence la réclamation de la loueuse. Prudence s'empressa de tirer les six sous de sa poche et de les remettre à la femme, en lui disant avec sévérité:

«Les voilà, ces six sous pour lesquels vous avez insulté mes pauvres jeunes maîtres. Cet argent ne vous profitera pas, c'est moi qui vous le prédis.»

La femme, contente de ravoir un argent qu'elle croyait perdu, l'empocha sans répondre. La foule se dispersa, et Prudence, tenant Innocent d'une main, Simplicie de l'autre, et suivie de Coz, se mit en marche pour retourner à la maison, non sans avoir remercié encore le sergent de ville de la protection qu'il avait accordée à ses jeunes maîtres. Le Polonais était honteux d'avoir si mal rempli son rôle.

«Si Madame Prudence et Mam'selle et Monsieur veut rien dire à tante et à camarade Boginski; moi pas bien faire; moi avoir oublié regarder enfants, avoir regardé chevaux et Mme Prudence. Moi mauvais,

mal fait! Tante gronder, camarade gronder! Et moi pauvre, triste. Je vous prie rien dire du pauvre Coz.»

PRUDENCE. – Non, mon pauvre Monsieur Coz, je ne dirai rien, ni mes jeunes maîtres non plus; c'est ma faute plus que la vôtre, moi la bonne, moi qui les ai élevés! C'est moi qui suis coupable.

INNOCENT. – Non, non, Prudence, console-toi; nous sommes bien plus coupables que toi; nous marchions, nous nous arrêtions sans penser à toi et sans nous retourner pour voir si tu nous suivais. N'en parlons pas à ma tante; elle serait probablement en colère.

SIMPLICIE. – Et nous aurions des soufflets pour toute consolation.

COZRGBRLEWSKI. – Et moi chassé; et n'avoir plus chambre ni dîner; garder seulement trente sous donnés par le gouvernement; c'est pas assez pour tout acheter, tout payer.

PRUDENCE. – N'ayez pas peur, Monsieur Coz; Mme Bonbeck et votre camarade ne sauront pas un mot de l'affaire. Dépêchons-nous pour ne pas être en retard. Mme Bonbeck n'aime pas à attendre.

XIV - Polonais reconnaissants

Ils se dépêchèrent si bien qu'ils arrivèrent à la maison juste à temps pour dîner. Six heures sonnaient comme ils entraient au salon. Coz et Prudence, qui avaient longtemps couru à la recherche des enfants, étaient rouges et suants; ils allèrent chacun chez soi pour changer de linge, mais Coz n'eut que le temps de se baigner le visage; on l'appela et il accourut dans la salle à manger, où Mme Bonbeck se mettait à table avec Boginski et les enfants.

MADAME BONBECK. – Vous voilà, mon ami Coz? Quelle diable de figure vous avez! Plus rouge que vos cheveux! Où avez-vous été pour vous mettre en cet état?

COZ. – Moi pas rouge, Mâme Bonbeck; moi pas état, moi comme toujours.

MADAME BONBECK. – Je n'ai pourtant pas la berlue; je vous dis que vous êtes rouge comme un homme qui a couru la poste. Et je veux savoir pourquoi vous êtes rouge. Que diable! j'ai bien le droit de savoir pourquoi vous êtes rouge.

COZ. – Moi peux pas savoir, Mâme Bonbeck.

MADAME BONBECK. – Comment, peux pas savoir? Ah! je vois bien; on me cache quelque chose. Simplicie, qu'est-ce que c'est? Je veux que tu me le dises.

SIMPLICIE. – Je ne sais rien du tout, ma tante; M. Coz est rouge parce qu'il a chaud probablement.

MADAME BONBECK. – Et pourquoi a-t-il chaud?

SIMPLICIE. – Je ne sais pas, ma tante; probablement parce qu'il fait chaud.

MADAME BONBECK. – Alors pourquoi n'es-tu pas rouge, ni Innocent non plus?

SIMPLICIE. – Je ne sais pas, ma tante.

MADAME BONBECK. – Sotte, va! toujours la même réponse: «Je ne sais pas, ma tante.» Innocent, mon garçon, tu n'es pas dissimulé, toi; et tu vas me dire pourquoi Coz est si rouge.

INNOCENT. – Ma tante, c'est parce qu'il a voulu se faire beau et qu'il a tellement serré sa cravate, qu'il suffoque et qu'il en sue.

MADAME BONBECK. – Merci, mon ami; et toi, grand imbécile, veux-tu lâcher ta cravate tout de suite? A-t-on jamais vu une sottise pareille!

Coz ne répondit pas, il était stupéfait de l'invention d'Innocent et il n'éprouvait nullement le besoin

de dénouer sa cravate.

«Entêté! coquet! s'écria Mme Bonbeck en se levant de table et se dirigeant vers Coz, attends, mon garçon, je vais te faire respirer librement.»

Elle saisit le bout de la cravate de Coz, qui, voulant se dégager, tira en arrière; la cravate se dénoua et resta dans les mains de Mme Bonbeck; on vit alors, à la grande confusion du pauvre Coz, qu'il n'avait pas de chemise et qu'au bas de la cravate était attaché un morceau de papier formant devant de chemise. Mme Bonbeck s'aperçut la première du dénuement du malheureux Polonais.

«Pauvre garçon! dit-elle. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous manquiez de linge? Et vous, Boginski, êtes-vous aussi pauvre que Coz?»

Boginski ne répondit pas, rougit et baissa la tête. Mme Bonbeck examina sa cravate et vit qu'elle avait également un morceau de papier comme celle de Coz. Elle ne dit rien, se rassit, servit la soupe, et chacun la mangea en silence. Le reste du dîner fut sérieux. Mme Bonbeck servit les Polonais plus abondamment que de coutume. Après dîner, elle appela Croquemitaine, causa avec elle quelques instants, lui glissa dans la main quelques pièces d'argent, rentra dans le salon, donna à Coz de la musique à graver, fit accorder le piano et les violons par Boginski, ne s'occupa aucunement des enfants, qui s'amusèrent à examiner les outils à graver et la manière dont Coz s'en servait, et fut assez agitée pendant une heure que dura l'absence de Croquemitaine. Cette dernière revint portant un gros paquet, qu'elle remit à Mme Bonbeck. Le paquet fut ouvert, examiné.

«Coz, Boginski, venez ici. Tenez, voilà pour vous apprendre à venir dîner chez moi sans chemise «, dit Mme Bonbeck en leur jetant à la tête deux paquets dont ils eurent quelque peine à se dépêtrer.

Ils ramassèrent les effets épars sur le parquet, virent avec bonheur que chacun d'eux avait six bonnes chemises, dont trois blanches et trois de couleur. Ils prirent les mains de Mme Bonbeck et les baisèrent à plusieurs reprises, avec affection et respect.

«C'est bien, c'est bien, mes amis, dit Mme Bonbeck avec émotion; et une autre fois, quand vous manquerez du nécessaire, venez me le dire. Je ne laisserai pas dans le besoin des créatures humaines chassées de leur pays par un abominable Néron.»

Boginski et Coz essuyèrent du revers de la main (ils n'avaient pas de mouchoirs) les larmes de reconnaissance qui coulaient malgré eux; Mme Bonbeck se moucha deux ou trois fois, fit une pirouette:

«Allons, allons, s'écria-t-elle avec gaieté, nous voici à même de trouver la chose introuvable, dit-on: la chemise d'un homme heureux. Je veux que dans ma maison toutes les chemises soient des chemises de gens heureux.

— Ce ne sera pas toujours la mienne, dit Simplicie à mi- voix.

— Ni la mienne «, ajouta Innocent de même en soupirant.

MADAME BONBECK. – Qu'est-ce que vous marmottez là-bas, vous autres? Pourquoi soupirez-vous? Je veux qu'on rie, moi; je veux que tout le monde soit heureux.

INNOCENT. – Ma tante, je soupire parce que je ne suis pas heureux, et je ne vis pas heureux parce que je vis éloigné de vous dans cette horrible pension où je m'ennuie à mourir.

MADAME BONBECK. – Qu'est-ce que je te disais, mon garçon? Tu as voulu faire à ta tête, et voilà. C'est bien, tout de même, ce que tu dis là. Nous arrangerons cela; j'écrirai à mon frère Gargilier; nous te tirerons de ta pension, sois tranquille. Et toi, Simplette, pourquoi fais-tu la moue?

SIMPLICIE. – Je ne sais pas, ma tante.

MADAME BONBECK. – Diable de sotte! On n'a jamais vu une fille plus impatiente. «Je ne sais pas, ma tante.» Pourquoi ne dis-tu pas comme ton frère? À la bonne heure, celui-là. Il parle et parle très bien. Tiens, j'ai une furieuse démangeaison de te donner une paire de claques. Va-t'en. Vrai, je ne réponds pas de moi; la main me démange.

Simplicie ne se le fit pas dire deux fois; elle s'empressa de se soustraire aux envies fâcheuses de sa tante et courut se jeter sur une chaise dans sa chambre; elle réfléchit tristement à la vie qu'elle menait à Paris; pas un plaisir, pas même de repos, et beaucoup de contrariétés, de peines et d'ennuis. Elle commença à reconnaître le vide que lui laissait l'absence de ses parents, de leur protection, de leur tendresse; leur dévouement lui apparut sous son vrai jour; elle se trouva ingrate et méchante; elle sentit combien elle les avait blessés, chagrinés; elle pensa avec effroi au temps considérable qui lui restait encore à vivre loin d'eux et près d'une tante qu'elle redoutait. Après quelques hésitations elle se décida à écrire à sa mère et à la prier de la laisser revenir à Gargilier.

Mme Bonbeck fut si satisfaite de la flatterie d'Innocent qu'elle le garda jusqu'au lendemain matin. Coz fut chargé de le ramener au collège, où il fut reçu par l'annonce d'une retenue de récréation pour n'être pas rentré la veille. Il eut beau réclamer, le maître d'étude lui répondait toujours: «C'est le règlement! je n'y puis rien changer.» Il se soumit en pleurant et, de même que Simplicie, réfléchit avec douleur aux douceurs de la vie de famille dont il s'était privé, et aux ennuis pénibles que lui valaient son obstination et son ingratitude. Il réfléchit aux privations quotidiennes qu'il endurait, à l'heure matinale du lever, à la nourriture mauvaise et insuffisante, à la tyrannie des élèves, à la longueur des leçons, aux punitions infligées pour la moindre négligence, et il se repentit amèrement d'avoir forcé son père à l'envoyer dans cette maison d'éducation.

XV - La police correctionnelle

Quelques jours après la visite d'Innocent, Mme Bonbeck sortait de table avec ses Polonais reconnaissants, ayant chacun sur le corps une belle chemise à carreaux lilas et bistre, lorsque Croquemitaine entra effarée, présentant d'une main tremblante un papier à sa maîtresse. Mme Bonbeck prit le papier avec empressement, le parcourut, tapa du pied, laissa échapper un juron et, se tournant vers les Polonais:

«C'est une horreur! C'est une infamie! Mes pauvres amis! on vous traîne en police correctionnelle! on vous accuse d'avoir voulu assassiner Mme Courtemiche et son chien...

— Ha! ha! ha! répondit Boginski en riant; moi savoir ce que c'est; ce n'est rien. Pas de danger. Mme Courtemiche, vieille folle; son chien, méchante bête. Coz et moi jeté chien par la fenêtre, puis Mme Courtemiche avec chien; voilà tout.»

MADAME BONBECK. – Comment, voilà tout? Mais c'est énorme! Avec une femme furieuse qui veut plaider, vous serez condamnés à l'amende, à la prison.

BOGINSKI. – Eh bien! pas si mauvais! Amende, pas payer, pas d'argent; prison, pas bien grand malheur: gouvernement nourrit et couche. Pauvres Polonais habitués à mal coucher, mal manger. Pas souvent rencontrer des Bonbeck, si bon, si excellent.

Boginski termina sa phrase en baisant avec attendrissement les mains ridées de sa bienfaitrice, qui éclata en sanglots.

MADAME BONBECK. – Mon pauvre garçon! hi! hi! hi! je suis désolée! hi! hi! hi! Il faut aller demain au tribunal; le juge d'instruction vous interrogera. Le papier dit que c'est à une heure. Hi! hi! hi! J'irai avec vous, mon ami, je vous protégerai; et le pauvre Coz aussi; car il est également appelé devant le juge d'instruction.

À peine finissait-elle sa phrase, que Prudence entra éperdue.

«Madame! Madame! quel malheur, mon Dieu! comment faire? Oh! Madame! faut-il que j'aie vécu pour voir une chose pareille! Mes pauvres jeunes maîtres; ils ne peuvent pas aller là-bas; n'est-ce pas, Madame? C'est impossible! Mes pauvres jeunes maîtres!»

MADAME BONBECK. – Quoi donc?... Qu'est-il arrivé? Parle donc, parle donc, folle que tu es!... Pourquoi cries-tu?... De quel malheur parles-tu? Vas-tu répondre, oiseau de malheur, si tu ne veux pas que je te rosse d'importance.

PRUDENCE. – Voilà, Madame! Lisez! Mes jeunes maîtres et moi, appelés devant le juge d'instruction, en police correctionnelle, pour avoir battu et jeté sur la route Mme Courtemiche et Chéri-Mignon.

MADAME BONBECK. – Que diable! il n'y a pas de quoi crier! Nous irons tous; et nous verrons si l'on ose tourmenter mes braves Polonais et vous autres. À demain! À nous deux, la police correctionnelle! Je lui en dirai, ainsi qu'à sa Courtemiche. Et j'emmènerai l'amour des chiens; il débrouillera l'affaire avec

le Chéri-Mignon, qui me fait l'effet d'être un vaurien, un animal fort mal élevé.

PRUDENCE. – Pour ça oui, Madame! Mal élevé tout à fait! Grognon, querelleur, méchant, voleur! rien n'y manque. Tout l'opposé de l'Amour.

MADAME BONBECK. – Comment! de l'Amour? Quel Amour?

PRUDENCE. – L'Amour de Madame, celui qui dort sous la table.

MADAME BONBECK. – Ha! ha! ha! Tu veux dire Folo! C'est moi qui l'appelle l'amour des chiens; ce n'est pas son nom.

PRUDENCE. – Pardon, Madame, je croyais...

MADAME BONBECK. – C'est bon, c'est bon. Préparons-nous pour le tribunal de demain. Raconte-moi bien en détail ce qui est arrivé.

PRUDENCE. – Une chose bien simple, Madame; il est arrivé que ce maudit chien a mangé tout mon veau, un superbe morceau que j'avais choisi entre mille.

MADAME BONBECK. – Ceci n'est pas un grand crime, Prude; certainement, si tu étais chien, tu en ferais autant.

PRUDENCE, *piquée*. – Ça se pourrait bien, Madame; mais, comme je n'ai pas l'honneur d'être chien, et chien grognon, querelleur, méchant, voleur, je ne puis dire à Madame ce que j'aurais fait si j'avais eu cette chance-là.

MADAME BONBECK. – C'est bon, c'est bon! Faut pas te fâcher, Prude; tu pourrais être pis qu'un chien. Mais qu'a-t-il fait encore, cet animal?

PRUDENCE. – Si Madame trouve que ce n'est pas assez comme ça, j'ajouterai qu'il empestait, qu'il montrait les dents, qu'il était grognon, hargneux.

MADAME BONBECK. – Ce n'est pas encore un grand mal. S'il empestait, c'est que sa maîtresse ne l'avait pas lavé; s'il montrait les dents, c'est qu'il les avait belles et qu'il croyait vous plaire; s'il était grognon, c'est que vous ne le traitiez pas poliment. Vois-tu, Prude, un chien a son amour-propre tout comme un autre; il ne faut pas le blesser.

PRUDENCE. – Puisque Madame trouve des excuses à toutes les sottises de cet animal, je n'ai plus rien à dire.

MADAME BONBECK. – Boginski, mon ami, racontez-moi ce qui est arrivé; Prude parle comme une crécelle, sans rien dire.

BOGINSKI. – Voilà, Mâme Bonbeck. Chien mauvais; maîtresse méchante, colère; donne claques

terribles à M. Nocent; Mme Prude crier. Moi punir Courtemiche et jeter chien sur route. Courtemiche crier, crier; vouloir battre tous, crever oeil à tous. Diligence arrêter; camarade et moi, prendre Courtemiche, pousser à la porte; Courtemiche grosse, pas passer, donner coups de pied; moi pousser, camarade pousser, Courtemiche tomber assise sur route, montrer poing, crier, hurler; diligence repartir vite et rouler; nous rire, faire cornes à Courtemiche. Voilà.

MADAME BONBECK. – Hem! hem! la Courtemiche va vous faire payer une voiture et sa route jusqu'à Paris.

BOGINSKI. – Moi pas payer: moi et camarade pas d'argent.

MADAME BONBECK. – Ce n'est pas une raison, mon ami; avec une Courtemiche, il faut faire de l'argent.

BOGINSKI. – Moi veux bien; mais comment?

MADAME BONBECK. – Nous verrons cela demain. Soyez tranquilles, mes amis, je ne vous laisserai pas pourrir en prison.

Les Polonais, suivant le conseil de Mme Bonbeck, restèrent fort tranquilles; Prudence continua à se désoler, à s'inquiéter pour ses jeunes maîtres; Mme Bonbeck prit son violon; les Polonais profitèrent d'une sonate qu'elle s'acharnait à écorcher, en mesure ou hors de mesure, pour s'échapper et faire une promenade dans les rues. Simplicie resta dans sa chambre, s'ennuyant, bâillant, pleurnichant et... regrettant Gargilier.

Le lendemain, Mme Bonbeck, escortée des Polonais, de Prudence et de Simplicie, et tenant Folo en laisse, partit pour le Palais, où se tenait la police correctionnelle; ils attendirent longtemps: on jugeait d'autres causes.

Enfin on les introduisit dans la salle; leur entrée causa quelque surprise, vu l'étrangeté des figures. Mme Courtemiche et Chéri-Mignon occupent le banc des plaignants. Mme Bonbeck et sa suite s'assoient sur le banc des prévenus.

Le président du tribunal va parler; un grognement, puis un aboiement se font entendre. C'est Chéri-Mignon qui récuse le témoin Folo.

L'HUISSIER. – Silence, Messieurs!

Chéri-Mignon aboie avec fureur.

LE PRÉSIDENT, *riant*. – Huissier, faites taire le plaignant. Tout le monde rit; Mme Courtemiche cherche à apaiser Chéri-Mignon.

LE PRÉSIDENT. – Mme Courtemiche et le nommé Chéri-Mignon, par l'organe de sa maîtresse, accusent de voies de fait et d'injures graves les nommés Prudence Crépinet, Innocent et Simplicie Gargilier, plus deux Polonais faisant partie de leur suite. Madame Courtemiche, qu'avez-vous à reprocher aux prévenus?

MADAME COURTEMICHE. – Mon président, je leur reproche tout: cruauté, méchanceté, injustice, assassinat.

LE PRÉSIDENT. – Précisez votre accusation.

MADAME COURTEMICHE. – Mon président, je précise en les accusant de tout ce qu'on peut reprocher à des êtres à face humaine, mais qui sont plus brutes que les brutes.

LE PRÉSIDENT. – Ne dites pas d'injures, et expliquez-vous plus clairement.

MADAME COURTEMICHE. – Ce que je dis est pourtant assez clair, mon président. Ce sont des gens à périr sur l'échafaud.

LE PRÉSIDENT. – Si vous continuez à ne vouloir rien dire de positif, on va passer à une autre cause et renvoyer les prévenus de la plainte.

MADAME COURTEMICHE. – Renvoyez, mon président, renvoyez en prison, à Mazas, à Vincennes, ça m'est égal, pourvu qu'ils y restent. Pas vrai, Chéri-Mignon, tu veux bien qu'on les laisse en prison?

Chéri-Mignon répondit par un aboiement formidable, auquel Folo répliqua par un grognement sourd. Chéri-Mignon, s'élançant des bras de sa maîtresse, sauta aux oreilles de Folo, qui le reçut avec un coup de dent. Chéri-Mignon, exaspéré par cette défense inattendue, se jeta de nouveau sur Folo et lui fit au cou une morsure assez profonde.

«Pille, Folo!» lui cria Mme Bonbeck, irritée de l'acharnement du caniche.

Folo ne se le fit pas dire deux fois; plus gros et plus fort que Chéri-Mignon, il le roula par terre et le couvrit de morsures sans lui donner le temps de se relever.

Mme Courtemiche criait; Mme Bonbeck applaudissait; les juges riaient; les spectateurs regardaient et s'amusaient; les Polonais battaient des mains. Les cris des chiens, ceux de Mme Courtemiche, les applaudissements de Mme Bonbeck et des Polonais, empêchaient la voix du président de se faire entendre; enfin, les huissiers saisirent les chiens et remirent à Mme Courtemiche son favori, mordu et éreinté; Folo alla recevoir les caresses de sa maîtresse et les félicitations de la foule.

LE PRÉSIDENT. – Cette scène est inconvenante. Madame Courtemiche, pour la dernière fois, expliquez-vous ou quittez l'audience.

MADAME COURTEMICHE. – Que je m'explique! Que je m'explique devant une Cour qui laisse insulter, dévorer mon Chéri-Mignon, mon ami, mon enfant! Plus souvent que je m'expliquerai devant des sans-coeur, des sans-cervelle...

LE PRÉSIDENT. – Madame Courtemiche, vous injuriez le tribunal. Je vous engage à vous taire.

MADAME COURTEMICHE. – Ah! vous voulez me faire taire! Je veux parler, moi; je veux qu'on sache comment le gouvernement rend la justice; que c'est une honte, une humiliation pour le pays que je représente, d'être traitée comme je le suis par un tas de gens...

LE PRÉSIDENT. – Huissier, faites sortir la plaignante: elle abuse de la patience du tribunal.

MADAME COURTEMICHE. – Je ne veux pas sortir, moi; laissez-moi; ne me touchez pas; je veux leur

dire... Aïe, aïe! Ne me tirez pas... Je veux leur dire qu'ils sont un tas... Aïe! aïe! au secours! à l'assassin! Ne me poussez pas! Aïe...

Le reste se perdit dans les couloirs du Palais; les huissiers avaient appelé main-forte et avaient réussi à faire sortir Mme Courtemiche et son chien, Mme Bonbeck, restée triomphante, s'approcha du président, à la grande surprise de tous les assistants, et, lui donnant une poignée de main:

«Bien jugé, président! Vous êtes un brave homme, saperlote! Folo s'est sagement et bravement comporté; l'autre est un lâche, un chien sans coeur et sans éducation. Bonsoir, président; je vous salue, Messieurs, et je vous présente deux braves Polonais...»

BOGINSKI. – Moi et camarade, tuer beaucoup de Russes; à Ostrolenka, tuer beaucoup. Moi prier président faire donner pension plus grande; Mme Bonbeck bonne, très bonne, mais pas riche; moi...

— Emmenez ces gens, dit le président à l'huissier; les prévenus sont aussi fous que la plaignante. C'est la cause la plus ridicule que j'aie jamais eu à juger.

L'huissier engagea Mme Bonbeck et les Polonais à sortir; les Polonais saluèrent humblement; Mme Bonbeck regimba et voulut résister. L'huissier essaya de lui prendre le bras.

«Ne me touchez pas, sapristi! Si vous mettez la main sur moi, je vous fais dévorer par mon chien. Ici, Folo, partons, mon ami; la justice, c'est toujours la même chose; nous la rendrions mieux nous deux.»

Avant que le président se fût décidé à relever la dernière phrase injurieuse de Mme Bonbeck, celle-ci était partie comme une flèche, suivie des Polonais, de Prudence et de Simplicie, ces deux dernières effrayées et troublées.

«Eh bien, mes amis, nous nous sommes joliment tirés d'affaire; bravo, mon Folo! toi, tu as rendu la justice, au moins. Ha! ha! ha! comme tu y allais, l'amour des chiens! A-t-on jamais vu un mauvais caniche, un chien de rien du tout, montrer les dents à mon beau et brave Folo, et sauter dessus, encore! Aussi a-t-il eu son affaire, ce vaurien, cet animal digne de sa maîtresse. C'est à rire, parole d'honneur!»

Ils rentrèrent chez eux tout satisfaits de l'heureuse issue de cette affaire, qui aurait pu être fâcheuse pour les Polonais si elle avait été plaidée par une personne moins sotte que Mme Courtemiche. Mme Bonbeck régala Folo d'un poulet maigre pour le récompenser de sa belle conduite. Prudence et Simplicie ne disaient rien, mais elles ne purent jamais comprendre comment et pourquoi Mme Bonbeck était si fière de Folo, et de quoi elle avait remercié le président, pourquoi elle lui avait dit des injures en se retirant, et par quelle action d'éclat Folo avait mérité un poulet. Les Polonais se couchèrent satisfaits sans savoir de quoi, et s'éveillèrent le lendemain en espérant, sans savoir pourquoi, une augmentation à leur paye de un franc cinquante centimes par jour.

XVI - Une soirée chez des amies

Quelques jours après la scène de police correctionnelle, Mme Bonbeck dit à Simplicie de s'habiller pour aller passer la soirée chez Mme Roubier. Simplicie, qui n'avait pas encore mis ses belles robes, courut appeler Prudence.

«Vite, Prudence, que je m'habille.»

PRUDENCE. – Quelle robe Mademoiselle va-t-elle mettre?

SIMPLICIE. – Ma plus belle, en taffetas à carreaux.

PRUDENCE. – Et comment Mademoiselle se coiffera-t-elle?

SIMPLICIE. – Ah! mon Dieu! je n'ai pas pensé à la coiffure. Je n'en ai pas.

PRUDENCE. – Heureusement que Mademoiselle a de beaux cheveux, bien pommadés, bien gras; je les lisserai et je ferai une natte.

SIMPLICIE. – Ce ne sera pas assez beau. Va vite dire à Coz d'aller m'acheter une couronne de fleurs.

PRUDENCE. – Oui, Mam'selle.

Prudence courut chercher Coz, qui courut à son tour faire l'emplette demandée par Simplicie. Un quart d'heure après, Coz rentra tout essoufflé, apportant une magnifique couronne de pivoines rouges.

SIMPLICIE. – Qu'est-ce que ces énormes fleurs? C'est beaucoup trop gros, trop grand.

PRUDENCE. – Le marchand a dit à Coz qu'on les portait comme ça, que c'était la grande mode.

SIMPLICIE. – Vraiment? Alors, je les garde; attache cette couronne sur ma tête, Prudence.

PRUDENCE. – Oui, Mam'selle; je vais vous arranger cela sur votre natte; ce sera magnifique.

Prudence, ne sachant pas employer les épingles à cheveux, se mit à coudre la couronne sur la natte de Simplicie, que le désir d'être belle tenait immobile sur sa chaise. Quand Prudence eut fini son travail, elle regarda Simplicie avec admiration.

«Oh! Mam'selle, que c'est joli! que c'est beau! Si Mam'selle voulait voir dans la glace? Ces pivoines sont presque aussi grosses que la tête de Mademoiselle! Et rouges, presque comme les joues de Mademoiselle.»

Simplicie se leva, se regarda avec complaisance, admira le tour de fleurs qui surmontait sa tête déjà trop grosse, et acheva de s'habiller.

SIMPLICIE. – Et toi, Prudence, va changer de robe pour me faire honneur.

PRUDENCE. – Mais je n'entre pas au salon avec Mademoiselle; pour rester à l'antichambre, ma robe d'indienne est bien assez belle.

SIMPLICIE. – Pas du tout; les domestiques se moqueraient de toi, et c'est sur moi que cela retomberait; on dirait que j'ai une servante de quatre sous à mon service. Je ne veux pas recommencer les humiliations de l'autre jour.

La pauvre Prudence, un peu mortifiée et chagrine, mais toujours dévouée à ses maîtres, quitta la chambre sans mot dire et revint, au bout de dix minutes, parée comme une châsse. Un grand bonnet breton, une croix à la Jeannette, un châle en foulard de coton, plissé à la bretonne, une robe de laine rayée rouge, un tablier en laine noire, des souliers à boucles, des bas à côtes formaient un ensemble breton pur sang. Simplicie l'examina des pieds à la tête, et fut contente; son amour-propre était satisfait.

«C'est bien, dit-elle; dis à Coz d'aller chercher une voiture.»

Peu d'instants après, Simplicie roulait avec Prudence et Coz vers le faubourg Saint-Germain; cette fois, aucune discussion ne s'éleva entre Coz et le cocher. Simplicie entra au salon, laissant Prudence et Coz à l'antichambre. Claire laissa échapper un: «Ah!» involontaire à l'apparition de cette toilette singulière. L'exclamation de Claire fit retourner une douzaine de cousines et d'amies qui étaient réunies dans le salon, et chacune répéta le «Ah!» de Claire; un sourire général succéda à ce premier moment de surprise. Simplicie avança pour dire bonjour à ces demoiselles; elle se mit en devoir d'adresser une révérence à chacune d'elles. À la cinquième, Sophie s'écria:

«Assez, assez, Simplicie; nous ne sommes pas en cérémonie comme à une présentation; Claire, mène-la dire bonjour à maman.»

Claire, étouffant un sourire, emmena Simplicie dans le salon à côté.

«Maman, dit-elle...

— Que veux-tu, Claire?» dit Mme de Roubier sans se retourner.

CLAIRE. – Maman, voici Simplicie Gargilier qui vient vous dire bonjour.

MADAME DE ROUBIER. – Bonjour, Mademoiselle. Vous ve... Ah! mon Dieu! quelle plaisanterie! Claire, pourquoi as-tu déguisé si ridiculement cette pauvre fille!

CLAIRE. – Ce n'est pas moi, maman; elle vient d'arriver.

MADAME DE ROUBIER. – Ha! ha! ha! Mais regardez donc cette toilette! Quelle idée bizarre! Ma pauvre Simplicie, à Paris il n'est pas d'usage de se déguiser autrement qu'aux jours gras, et nous en sommes encore loin. Ôtez tout cela, et gardez les vêtements que vous avez sous cette robe de grand-mère qui ne vous va pas du tout.

SIMPLICIE. – Mais, Madame...

MADAME DE ROUBIER. – Claire, explique-lui que c'est ridicule.

CLAIRE, riant. – Mais, maman...

MADAME DE ROUBIER. – Allez, donc, Simplicie, vous voyez bien que tout le monde rit de votre

déguisement.

Simplicie rougit et parut agitée; elle venait de comprendre le ridicule de sa mise.

MADAME DE ROUBIER. – Eh bien, qu'avez-vous, ma pauvre enfant? Êtes-vous souffrante?

Simplicie ne répondit pas; elle quitta le salon et rentra dans celui où étaient les enfants; elle les trouva riant tous aux éclats; le rire gagna Claire, malgré ses efforts pour garder son sérieux; Marguerite et Sophie chuchotaient et riaient à se tordre. Simplicie, honteuse, désolée, restait debout, tête baissée, plus ridicule encore par le contraste de ses pivoines énormes et de sa robe arc-en-ciel, avec sa mine piteuse et ses yeux larmoyants.

CLAIRE. – On s'est moqué de vous, pauvre Simplicie, en vous habillant et vous coiffant ainsi; laissez-moi vous ôter ces fleurs horribles; vous serez déjà moins drôle.

MADELEINE. – Nous allons toutes vous aider. Asseyez-vous sur ce tabouret; ce ne sera pas long.

Simplicie s'assoit; les enfants se groupent autour d'elle; Sophie tire une pivoine.

SIMPLICIE. – Aïe! vous m'arrachez les cheveux.

SOPHIE. – J'ai à peine tiré; je n'ai touché qu'une pivoine, une belle, par exemple.

Marguerite et Valentine viennent en aide; elles tirent; Simplicie crie.

MARGUERITE. – Qu'y a-t-il donc à ces pivoines? On ne peut pas les détacher des cheveux!

— C'est cousu, s'écria Sophie.

— Cousu, répètent les enfants en se poussant pour voir.

SOPHIE. – Cousu, cousu; tiens, regarde. Des ciseaux, vite des ciseaux!

Chacun apporta des ciseaux, et une douzaine de mains se disputèrent la tête de Simplicie pour couper les fils qui retenaient les pivoines.

Les ciseaux se pressaient, se poussaient, taillaient, et firent si bien que, peu d'instants après, la couronne de pivoines put être enlevée; mais hélas! avec un accompagnement formidable de cheveux.

Claire poussa un cri. Simplicie leva la tête et vit les pivoines avec une frange de ses cheveux.

SIMPLICIE. – Mes cheveux! mes pauvres cheveux!

Et, se levant avec précipitation, elle courut à une glace, où un spectacle déplorable s'offrit à ses regards; sa tête ressemblait à une tête de loup: ses cheveux, coupés en brosse, se dressaient de tous côtés; partout des mèches tombantes, des bouts de nattes. Elle restait immobile et consternée. Se retournant enfin avec colère:

«Vous êtes des méchantes, Mesdemoiselles; c'est exprès que vous m'avez rendue affreuse et ridicule.»

MARGUERITE. – Affreuse, vous ne l'êtes pas plus qu'avant, Mademoiselle; et ridicule, vous l'êtes moins que vous ne l'étiez.

SIMPLICIE. – C'est par jalousie que vous avez abîmé mes fleurs et mes cheveux.

VALENTINE. – C'est par charité pour qu'on ne se moque pas de vous toute la soirée.

SIMPLICIE. – Il n'y a que chez vous où l'on se moque de moi: à Gargilier et chez ma tante, personne ne s'en moque.

SOPHIE. – Et pourquoi venez-vous alors? Croyez-vous que nous ayons besoin de vous pour nous amuser? Est-ce nous qui avons été vous chercher?

SIMPLICIE. – Pourquoi m'avez-vous invitée?

MARGUERITE. – C'est Claire, toujours bonne, qui l'a fait pour vous consoler de votre aventure de l'autre jour.

CLAIRE. – Écoutez, Simplicie, je vous assure que nous sommes très fâchées de notre maladresse; laissez-nous vous recoiffer; avec quelques coups de peigne, il n'y paraîtra pas.

SIMPLICIE. – Non, je ne veux pas que vous me touchiez; vous m'arracheriez le reste de mes cheveux. Je veux ma bonne; elle me recoiffera.

CLAIRE. – Où est votre bonne?

SIMPLICIE. – Dans l'antichambre... Prudence! Prudence! viens me recoiffer.

Claire alla ouvrir la porte et appela Prudence, qui s'empressa de se rendre à l'appel de sa jeune maîtresse. Elle poussa un cri d'effroi en voyant la tête hérissée de Simplicie, dépouillée de ses belles pivoines.

SIMPLICIE. – Arrange-moi, Prudence; recoiffe-moi; vois ce qu'elles ont fait par jalousie de mes pivoines.

PRUDENCE. – Pas possible, Mam'selle! Par jalousie! De si gentilles demoiselles! Pas possible!

SIMPLICIE. – Regarde mes cheveux; vois comme elles les ont coupés!

PRUDENCE. – Oh! Mesdemoiselles! c'est-y possible! Cette pauvre Mam'selle Simplicie! Je n'aurais jamais cru...

CLAIRE. – Vous avez raison de ne pas croire que ce soit par jalousie que nous avons coupé si maladroitement les cheveux de votre pauvre Simplicie; nous avons été maladroites en voulant la débarrasser de sa couronne de pivoines, qui était ridicule.

PRUDENCE. – Mam'selle trouve! C'était pourtant bien joli; je les avais cousues bien solidement, et ça faisait bon effet sur la tête de Mam'selle.

Tout en parlant, Prudence défaisait les nattes de sa jeune maîtresse; on lui avait apporté un peigne et une brosse. Quand tout fut défait, il n'en resta pas le quart sur la tête de Simplicie; presque tout était coupé. Simplicie pleurait, Prudence se désolait, les enfants étaient consternés, quoique Simplicie

n'inspirât pas beaucoup de compassion.

«Que faire? s'écria enfin Claire. Comment la coiffer? Je vais demander à maman de venir voir.»

Claire courut raconter à sa mère ce qui était arrivé. Mme de Roubier ne fut pas fâchée de cette leçon donnée à la vanité de Simplicie; elle alla juger par elle-même, avec ses soeurs et ses amies, de l'étendue du dégât; elle sourit de la figure étrange de Simplicie, et jugea qu'un coiffeur seul pouvait trouver un remède à l'ouvrage de ces demoiselles. Elle sonna, dit à un domestique d'aller chercher le coiffeur du coin, et consola Simplicie en lui disant qu'elle la ferait coiffer à la Caracalla, avec les cheveux courts et frisés partout. Le coiffeur arriva, sourit, coupa les mèches restantes, retailla les cheveux mal coupés, mit les fers au feu, roula et frisa tout, et Simplicie sortit de là frisée comme un bichon; elle se regarda dans la glace, se trouva bien et reprit sa bonne humeur. La soirée se passa à plaisanter sans méchanceté de la mésaventure de Simplicie; quelques pointes lancées par Marguerite et par Sophie piquèrent légèrement Simplicie, mais elle ne les comprit pas toutes, et elle s'amusa beaucoup; des gâteaux, du thé, des sirops terminèrent la soirée. Quand Simplicie prit congé de Mme de Roubier, celle-ci lui dit:

«Ma chère enfant, si vous revenez voir mes filles et leurs amies, soyez habillée simplement, comme le sont mes filles; le moyen de plaire n'est pas de se faire des toilettes ridicules, mais de se mettre simplement, de ne pas attirer sur soi l'attention des autres, mais de s'oublier soi-même, et ne pas chercher à être mieux que les autres. Je suis fâchée que vos cheveux soient au panier au lieu d'être sur votre tête; mais la faute en est à votre mauvais goût et à votre vanité.»

Simplicie rougit, ne dit rien, mais se révolta dans son coeur contre le bon conseil de Mme de Roubier. Coz dormait profondément sur une banquette de l'antichambre, pendant que Prudence sommeillait sur une chaise. On eut de la peine à réveiller le pauvre Coz; il courut chercher un fiacre et ramena, sans autre aventure, Prudence et Simplicie au domicile de Mme Bonbeck. Simplicie était loin de s'attendre à l'orage qui avait grondé en son absence et qui devait éclater au retour sur sa tête frisée à la Caracalla.

XVII - Colère de madame Bonbeck

Pendant que Simplicie se rendait chez Mme de Roubier, Mme Bonbeck attendait au salon que Boginski eût revêtu les beaux habits qu'elle lui avait fait faire: elle-même avait fait une toilette soignée; ses cheveux gris étaient ornés d'un bonnet de gaze et de fleurs, sa robe était en soie brochée vert émeraude; ses mains ridées étaient cachées par des gants blancs en peau de daim, et ses pieds étaient chaussés de bas chinés et de souliers de peau, plus fins que ceux qu'elle mettait habituellement. Boginski entra, bien peigné, bien cravaté, bien habillé.

«C'est bien, mon ami, lui dit-elle après l'avoir inspecté; vous êtes très bien comme cela. Allez voir si Simplicie est prête et envoyez Coz chercher un fiacre.»

Boginski revint la mine effarée.

«Mâme Bonbeck, Mam'selle partie, Coz parti; personne chez eux.»

MADAME BONBECK. – Partis! Comment, partis! Où partis?

BOGINSKI. – Moi pas savoir, Mâme Bonbeck. Trouvé personne; chambre vide.

MADAME BONBECK, *impatientée*. – Mon ami, je vous ai déjà dit de ne pas toujours répéter BONBECK. Cela m'agace; je n'aime pas cela... Allez me chercher Prudence. Je vais lui laver la tête d'importance. A-t-on jamais vu une sotte pareille, qui laisse courir cette péronnelle avec ce Polonais roux!

Boginski avait disparu aussitôt après avoir reçu l'ordre de chercher Prudence; il rentra comme elle finissait de parler.

BOGINSKI. – Madame, Prudence partie, personne! chambre vide!

MADAME BONBECK. – Elle aussi. C'est trop fort! la misérable! Je lui donnerai une danse qui lui fera garder la chambre à l'avenir! Ah! elles croient qu'on peut se moquer de moi et me planter là comme une vieille guenille! Elles croient qu'elles iront en soirée et que je resterai à garder la maison!... Qu'allons-nous faire à présent, mon ami? Où aller pour nous amuser?... Mais parlez donc. Où voulez-vous que j'aille?

BOGINSKI. – Moi peux mener Mâme B... (Boginski s'arrête à temps) au café Musard. Très joli! Dames superbes! Musique bonne! Seulement...

MADAME BONBECK. – Seulement quoi?... Parlez donc, diable d'homme!

BOGINSKI. – Seulement, moi pas d'argent pour payer entrée.

MADAME BONBECK. – Je payerai, imbécile! Donne-moi le bras et viens.

Mme Bonbeck, écumant de colère, saisit le bras de Boginski terrifié, descendit l'escalier quatre à

quatre, traversa les rues, longea les trottoirs en renversant tout sur son passage, et finit par se heurter contre un homme qui avait un cigare entre les dents.

«Doucement, la belle «, dit l'homme en étendant les bras et lui barrant le passage.

Mme Bonbeck le repoussa et voulut passer. L'homme, qui était un peu pris de vin et qui, dans l'obscurité, croyait reconnaître sa soeur qu'il attendait, voulut l'attirer sous le réverbère pour se montrer à elle.

«Lâchez-moi!» cria Mme Bonbeck.

L'homme lui prit les mains. Mme Bonbeck les retira avec violence, saisit le cigare de l'homme, l'arracha d'entre ses dents, et le jeta dans le ruisseau en s'écriant:

«Gredin!»

Le réverbère éclairait en ce moment le visage furibond et la personne étrange de Mme Bonbeck.

L'homme se recula épouvanté en criant:

«Le diable!»

À ce cri, la foule ne tarda pas à s'amasser; Boginski, embarrassé de l'attitude de sa compagne, la supplia de s'en aller.

«Non, mon ami, je n'ai jamais fui le danger! Qu'ils osent me toucher, et ils verront ce que peut faire une femme, une vieille femme, contre un tas de lâches et de gredins!»

Elle s'était mise en position de boxe; la foule riait et Mme Bonbeck s'était reculée d'un pas sur le trottoir grossissant; l'homme s'était esquivé, sentant le ridicule d'une bataille avec une vieille femme.

«Personne? dit-elle en respirant avec force. Personne n'ose m'attaquer?... C'est bien, mes amis, vous êtes de braves gens. Laissez-moi passer... Merci, mes amis; vous êtes de bons enfants.»

Et Mme Bonbeck s'éloigna avec Boginski, dont elle avait pris le bras, laissant la foule ébahie et grandement amusée des allures et du langage de la vieille.

«Rentrons à la maison, mon garçon, dit Mme Bonbeck; cette scène m'a émue; je ne suis pas en train de m'amuser; et puis, je veux être là quand cette sotte de Simplicie reviendra avec Prude et Coz; ils auront chacun leur paquet.

— Bonne Mâme, dit Boginski de son air le plus câlin, pas gronder fort pauvre Coz; lui pas faute: lui faire comme dit Mam'selle et Mme Prude; lui pas savoir faut pas sortir. Lui aimer bonne Mâme; lui triste, triste, si Mâme gronder; lui souffrir pauvre Coz.

— Bien, bien, mon ami, répondit Mme Bonbeck d'une voix attendrie; vous êtes un brave garçon, un bon ami; je ne gronderai pas votre ami; je lui dirai seulement de me demander la permission quand ces sottes filles veulent sortir.

— Et vous pas dire trop fort à pauvre ami, bonne Mâme? reprit Boginski en la regardant avec inquiétude.

— Non, mon ami, non. Quand je te le dis, que diable! tu peux me croire «, dit Mme Bonbeck avec un commencement d'irritation.

Boginski jugea prudent de se taire; il se borna à serrer la main de sa vieille amie en signe de reconnaissance, et ils continuèrent leur route silencieusement. Mme Bonbeck marchait rapidement; elle rentra, dit à Boginski d'aller se coucher et resta seule à attendre Simplicie et Prudence.

Elle marchait à grands pas dans le salon, augmentant sa colère par l'attente; son irritation était au comble quand elle entendit la porte s'ouvrir, elle marcha à la rencontre de Simplicie et de Prudence.

Pan! pan! Aïe! aïe! Deux soufflets et deux cris furent le signal du retour. Puis une rude poussée à Prudence stupéfaite, qui alla tomber sur une chaise de l'antichambre.

«Insolentes! je vous apprendrai à me jouer des tours, à courir la prétentaine, à me laisser droguer à la maison, à débaucher mes Polonais, à prendre des voitures! Ah! vous voulez faire les maîtresses! Vous

croyez pouvoir vous moquer de moi!»

Et Mme Bonbeck, au plus fort de sa colère, saisit les cheveux frisés de Simplicie, lui donna une nouvelle paire de soufflets, la lança hors de la chambre, revint sur Prudence tremblante et immobile, lui secoua le bras, lui arracha son bonnet, et, d'un coup de pied, l'envoya rejoindre Simplicie. Toutes deux criaient à ameuter la maison; Boginski redoutant pour son ami Coz, qui voulait aller au secours des victimes, la colère de Mme Bonbeck, le retenait violemment sur le palier de l'escalier. Coz parvint enfin à se dégager de l'étreinte de son camarade et entra dans le salon où il trouva Mme Bonbeck écumant de colère, les yeux étincelants, les lèvres tremblantes, le visage affreusement contracté, les poings crispés, haletant et suffoquant.

«Oh! Mâme Bonbeck!

— Tais-toi! hurla-t-elle.

— Pourquoi vous battre pauvre Mam'selle et bonne Mme Prudence?

— Tais-toi! répéta-t-elle.

— Non! moi pas taire. Vous bonne pour moi, pour Boginski; pourquoi vous méchante pour pauvre petite et pour pauvre bonne? Pourquoi vous battre, vous forte, vous tante, vous Madame, pauvre enfant et pauvre bonne qui fait rien mal? Pauvre Mme Prude aimer sa Mam'selle, suivre partout, et vous battre, punir comme si Mme Prude méchante! Pas bien, Mâme Bonbeck, pas bien. Moi battez, si faire plaisir, moi homme, moi fort; mais enfant, femme, petite, faible, c'est pas bien! Oh! pas bien du tout.»

À mesure que Coz parlait, la colère de Mme Bonbeck tombait; elle finit par être honteuse de sa violence, s'attendrit, prit les mains de Coz:

«Vous avez raison, mon ami, vous avez raison; j'ai eu tort! j'ai agi comme une bête brute... J'étais en colère contre vous aussi, mon pauvre Coz.»

COZ. – Moi? Moi rien fait pour fâcher! Pourquoi colère sur Coz?

MADAME BONBECK. – Parce que vous étiez parti avec Simplette et Prude sans me le demander, et que j'attendais pour aller avec Simplette et Boginski chez Mme de Roubier.

COZ. – Ah! bon! Moi comprendre! Mais moi pas savoir! Eux croire aller seules, sans tante ni Boginski. Moi, autre fois, demander permission à vous.

MADAME BONBECK. – C'est bien, mon ami. Mais voyez donc Prude et Simplette; amenez-les-moi, que je leur dise..., que je leur explique..., que je leur demande pardon, puisque j'ai eu tort.

Coz, content du changement d'humeur de Mme Bonbeck, courut frapper à la porte de Prudence et de Simplicie; personne ne répondit. Il frappa encore; même silence.

«Mam'selle! Madame Prude! Mâme Bonbeck vous demander; venir au salon tout de suite.»

Le silence continua. Coz frappa plus fort, appela, supplia d'ouvrir; on continua à ne pas répondre.

«Mam'selle et Mme Prude pas répondre, vint dire Coz, consterné, à Mme Bonbeck, dont il redoutait la colère.

— Elles sont furieuses, dit Mme Bonbeck, jugeant les autres d'après elle-même. Demain elles seront calmées et je leur demanderai pardon, car je dois avouer que je les ai menées un peu rudement. Bonsoir, mon ami; il est près de onze heures; allez vous coucher; je vais en faire autant.»

Coz salua, sortit et alla rejoindre son ami Boginski, qui attendait avec inquiétude le résultat des reproches hardis de son ami. Quand il sut le retour de Mme Bonbeck et le succès évident de Coz, il fut content et dit, en se frottant les mains:

«Bon ça! Mâme Bonbeck colère, furieuse, mais pas méchant. Mais dis pas trop: «C'est mal; c'est pas bon «. Pas fâcher Mâme Bonbeck; elle bonne pour nous, donner chambre, donner chemises, habits, donner pain, viande, vin. Nous pauvres; nous heureux chez Bonbeck; nous rester toujours; nous égal les autres. Entends-tu, Coz! Toi pas recommencer à dire: «Méchant, pas bon.»

COZ. – Moi recommencer toujours quand Bonbeck battre fille petite, femme excellent. Moi pas aimer lâche, pas aimer colère.

BOGINSKI. – Et si Bonbeck se fâche et chasse nous?

COZ. – Moi alors partir et aller chez Prude et Simplette; elle a papa, maman, bons; moi là-bas travailler, servir; moi pas aimer à faire musique; moi aimer courir, travailler à terre, à chose qui fait remuer.

BOGINSKI. – Moi aimer musique et dîner chez Bonbeck; avec moi, Bonbeck très bon. Toi partir si veux, moi rester.

Coz ne répondit pas, se déshabilla et se coucha; Boginski en fit autant, et tous deux ne tardèrent pas à ronfler.

XVIII - La fuite

Le lendemain de bonne heure, Coz fut éveillé par trois légers coups frappés à sa porte. Il se leva, passa ses habits, entrouvrit la porte et vit avec surprise Prudence qui lui faisait signe de la suivre.

Il voulut parler, elle lui fit signe de garder le silence. Surpris de ce mystère, Coz la suivit sans bruit jusque dans la chambre où était Simplicie tout habillée, défigurée par les soufflets que lui avait donnés sa tante, et surtout par les larmes qu'elle n'avait cessé de répandre depuis la veille. Prudence, pâle et défaite, avait passé la nuit à la plaindre, à la consoler; elle avait enfin consenti à quitter avec Simplicie la maison détestée de la tante Bonbeck et à chercher un refuge chez Mme de Roubier, en qualité de voisine de campagne. Il leur fallait l'aide de Coz pour descendre leur malle, avoir une voiture et les mener chez Mme de Roubier. Prudence avait fait la malle pendant la nuit, car Simplicie, terrifiée par la violence de sa tante, ne voulait pas la revoir, et il fallait être parties avant huit heures pour l'éviter à son réveil.

«Mon bon Coz, dit Prudence à voix basse, vous voyez l'état dans lequel Mme Bonbeck a mis ma pauvre jeune maîtresse; elle veut s'en aller, je veux l'emmener; il faut que vous nous aidiez. Allez nous chercher une voiture, descendez-nous notre malle et venez avec nous chez Mme de Roubier. J'ai peur qu'on ne veuille pas nous y garder; alors que deviendrons-nous dans ce maudit Paris, seules, abandonnées? Ayez pitié de nous, mon bon Coz, aidez-nous à partir d'ici et ne nous abandonnez pas.

— Pauvre Madame Prude! pauvre Mam'selle! répondit Coz attendri. Moi tout faire, aider à tout, moi aller partout, vous mettre bien. Ordonnez à pauvre Coz; moi pas mauvais comme Bonbeck, faire tout pour servir, pas abandonner bonne Mme Prude et pauvre Mam'selle.

— Merci, mon bon Coz! c'est le bon Dieu qui vous a envoyé à nous. Allez vite, mon ami, chercher une voiture.»

Coz partit comme une flèche; avant de chercher la voiture, il fit à la hâte un bout de toilette, un petit paquet de ses effets, courut arrêter un fiacre et revint sans bruit prévenir Prudence que la voiture attendait à la porte.

«Emportons la malle à nous deux, dit Prudence.

— Moi porter seul, Madame Prude; malle lourd pour vous, léger pour moi.»

Et, chargeant la malle sur ses robustes épaules, il descendit lestement les cinq étages de Mme Bonbeck, suivi par Prudence et Simplicie. La peur d'être aperçues et arrêtées par Mme Bonbeck leur donnait des ailes; leur terreur ne se dissipa que lorsqu'elles furent établies dans le fiacre, Coz sur le siège, la malle sur l'impériale.

Quand ils arrivèrent chez Mme de Roubier, il était huit heures. Le concierge, surpris de les voir de si bon matin, plus surpris encore de les voir décharger une malle et renvoyer la voiture, et reconnaissant le Polonais roux qui avait eu une scène violente avec un cocher quinze jours auparavant, hésitait à les recevoir.

«Mme de Roubier ne reçoit pas si matin, Madame et Mademoiselle. Ayez la bonté de revenir plus tard et de me débarrasser de cette malle dont je ne sais que faire.»

PRUDENCE. – Et où voulez-vous que nous allions? Où puis-je loger en sûreté ma jeune maîtresse, si Mme de Roubier ne la reçoit pas?

LE CONCIERGE. – Mais, Madame, cela ne me regarde pas; je suis chargé de garder la porte, de ne pas laisser entrer avant l'heure convenable; je ne peux pas faire de la cour un dépôt de malles et d'effets.

PRUDENCE. – Mon Dieu! mon Dieu! Ma pauvre petite maîtresse! Moi, cela m'est bien égal, mais pour elle, pauvre enfant, je vous supplie de nous laisser entrer ou attendre chez vous les ordres de Mme de Roubier, qui connaît bien Mademoiselle et ses parents, puisque notre demeure est à une lieue de son château.

Le concierge était bon homme, il se trouva plus embarrassé encore; il regardait d'un air indécis Prudence, dont le chagrin l'attendrissait, Simplicie, dont le visage gonflé et marbré de plaques rouges lui faisait compassion, et Coz, dont l'air décidé et la figure rousse lui inspiraient de la méfiance.

«Entrez, Madame, avec votre petite, dit-il enfin; Monsieur attendra en bas.»

Coz ne dit rien et s'appuya, les bras croisés, contre le mur. Prudence lui fit signe d'y rester et entra dans l'hôtel avec Simplicie. La porte était ouverte, elles se dirigèrent vers la chambre de Claire et de Marthe et entrèrent sans frapper. Claire se coiffait, Marthe s'habillait. Mme de Roubier était chez ses filles. Toutes trois poussèrent une exclamation de surprise.

MADAME DE ROUBIER. – Qu'est-ce que c'est? Que vous est-il arrivé? Pourquoi Simplicie a-t-elle le visage enflé et rouge? Pourquoi venez-vous de si bonne heure?

SIMPLICIE. – C'est ma tante qui m'a battue hier soir quand je suis rentrée; elle a battu aussi Prudence; je ne veux plus rester chez elle, elle est trop méchante, elle me rend trop malheureuse.

MADAME DE ROUBIER. – Mais pourquoi, ma pauvre enfant, au lieu de venir ici, ne retournez-vous pas à Gargilier chez vos parents?

Simplicie, embarrassée, ne répondit pas; Prudence prit la parole:

«Mam'selle ne peut pas y retourner sans la permission de Monsieur et de Madame, parce que, voyez-vous, Madame, ils sont en colère contre Mam'selle et son frère, qui ont tant pleuré, tant tourmenté Monsieur et Madame pour venir à Paris, que la moutarde a monté au nez de Monsieur; il m'a appelée et m'a dit:

«– Prudence, tu as vu naître mes enfants, tu leur es dévouée; veux-tu les suivre à Paris?

«– Oh! Monsieur, que je lui dis, j'irai partout où Monsieur voudra; avec lui et Madame, je ne crains pas Paris.

«– C'est sans nous qu'il faut y aller, ma pauvre Prudence, qu'il me dit: tu les mèneras seule à Paris.

«– Hélas! Monsieur, que je lui réponds, j'aurais trop peur qu'il n'arrivât malheur à mes jeunes maîtres; moi qui ne connais rien de cette grande caverne, je risquerais de m'y perdre.

«– Sois tranquille, je te donnerai une lettre pour ma soeur Mme Bonbeck; elle est bonne femme, quoique un peu vive; elle n'a pas quitté Paris et elle ne m'a pas vu depuis quinze ans que je suis marié, mais elle n'aime et je suis sûr que vous y serez bien.

«J'ai dit oui, comme c'était mon devoir de le dire; Monsieur me donna des instructions, de l'argent plein deux bourses, et me défendit de ramener les enfants s'ils s'ennuyaient de Paris et demandaient à revenir.

«– Je veux, dit-il, leur donner une leçon; je sais qu'ils y seront ennuyés et malheureux; mais ils le méritent par leur déraison et leur manque de tendresse et de reconnaissance pour moi et pour leur mère. Je veux qu'ils passent l'année à Paris, et qu'ils ne reviennent qu'aux vacances.

«Madame pense bien que je ne puis enfreindre les ordres de Monsieur et ramener Mam'selle au

bout d'un mois, laissant M. Innocent dans son collège de bandits et d'assassins, sans personne pour l'en tirer les dimanches et fêtes.»

MADAME DE ROUBIER. – Mais que voulez-vous que je fasse, ma pauvre femme? Je ne peux pas vous garder chez moi; je n'ai pas de quoi vous loger.

PRUDENCE. – Que madame veuille bien nous garder seulement la journée, et nous placer quelque part où Mam'selle soit en sûreté jusqu'à ce que j'aie la réponse de Monsieur.

MADAME DE ROUBIER. – Je vais tâcher de vous caser dans une chambre quelconque en attendant que vous ayez un logement convenable. Quant à vous garder chez moi, en compagnie de mes enfants, je vous dirai franchement que je ne le veux pas; Simplicie est trop mal élevée, trop vaniteuse, trop égoïste et trop volontaire, pour que j'en fasse la compagne de mes filles, de Sophie, ma fille d'adoption, et de Marguerite, la soeur adoptive de mes filles. Venez avec moi, je vais voir à vous établir quelque part.

Mme de Roubier sortit, suivie de Prudence consternée des paroles de Mme de Roubier, et de Simplicie profondément humiliée de ces reproches si mérités. Mme de Roubier appela un valet de chambre, donna des ordres, et, après une courte attente, Prudence et Simplicie furent menées dans un petit appartement de deux pièces précédées d'une antichambre et d'une cuisine, habité ordinairement par une femme de charge et qui se trouvait vacant en ce moment.

«Mme de Roubier est bien impertinente,» dit Simplicie avec humeur quand elles furent seules.

PRUDENCE. – Écoutez, Mam'selle, elle a dit vrai, voyez-vous. Je serais elle que je dirais comme elle.

SIMPLICIE. – Ah! c'est ainsi que tu m'aimes et que tu me protèges, comme papa t'a dit de le faire?

PRUDENCE. – Pour vous aimer, Mam'selle, Dieu m'est témoin que je vous aime de tout mon coeur; pour vous protéger, je me ferais hacher en morceaux pour vous garantir d'un malheur. Mais ça n'empêche pas que je voie clair et que je trouve comme d'autres que vous ne vous êtes pas comportée gentiment avec votre papa et votre maman. Parce que le fromage sent mauvais, ça n'empêche pas de l'aimer et de le manger avec plaisir. Parce que les gens ont des défauts, ce n'est pas une raison pour qu'on ne les aime pas et qu'on ne se dévoue pas à eux.

— Je te remercie de la comparaison, dit Simplicie piquée et humiliée; me comparer à un fromage puant, c'est trop en vérité!

PRUDENCE. – Oh! Mam'selle, je n'ai pas dit que vous étiez un fromage; j'ai seulement dit...

SIMPLICIE. – Tu as dit des choses ridicules et méchantes, et je te prie de te taire; je ne veux plus t'écouter et je ne veux plus que tu me parles.

— Comme Mam'selle voudra, dit Prudence en soupirant et en essuyant une larme qui roulait le long de sa joue.

Un domestique ne tarda pas à apporter le déjeuner de ces dames; c'était du café au lait avec des rôties de pain et de beurre. Simplicie mangea comme un requin, malgré son chagrin et son irritation, et Prudence, malgré son inquiétude et sa tristesse, prit sa large part du déjeuner. Quand le domestique avait apporté le plateau, elle lui avait demandé de s'occuper du pauvre Coz et de le leur envoyer avec la malle quand il aurait déjeuné. Elles avaient à peine fini que Coz entra d'un air inquiet.

«Madame Prude, moi où demeurer? Moi vouloir garder vous et Mam'selle. Domestique me dire:

«– Grand Polonais, pas entrer; Polonais roux, pas rester. Pas connaître Polonais; pas aimer Polonais.

«Madame Prude sait, moi pas méchant, moi bon, moi rendre service, moi aimer Madame Prude très bonne, Mam'selle triste et petite. Moi veux rester pour garder et servir Madame Prude et Mam'selle.»

SIMPLICIE. – Oh! oui, Coz, restez avec nous; vous nous serez très utile.

PRUDENCE. – Mais que dira Mme Bonbeck? Elle sera en colère contre Coz et contre nous.

SIMPLICIE. – Je me moque bien de ma tante, à présent que je ne suis plus chez elle; je ne la reverrai de ma vie.

COZRGBRLEWSKI. – Bonbeck peut pas colère. Pourquoi colère? Moi pas esclave à Bonbeck? Moi aimer plus Madame Prude et Mam'selle, et moi partir.

PRUDENCE. – Eh bien! mon brave Coz, montez-nous la malle qui est restée dans la cour. Vous pourrez rester avec nous; vous coucherez dans l'antichambre; vous nous aiderez à faire notre ménage; l'argent ne me manque pas; nous mangerons chez nous et nous ne gênerons personne.

Coz, enchanté, ne fit qu'un saut dans la cour et monta la malle. La femme de chambre de Mme de Roubier vint apporter des draps et ce qui était nécessaire pour habiter l'appartement; elle leur dit, de la part de sa maîtresse, qu'elles pouvaient y rester jusqu'au retour de la femme de charge, qui était dans son pays pour un mois encore, mais qu'elle leur demandait de se mettre à leur ménage.

«Vous trouverez tout ce qui est nécessaire pour la cuisine et votre ménage; la femme de charge y vit avec ses deux filles: elles faisaient leur cuisine elles-mêmes. Je vous trouverai une fille de cuisine qui fera votre affaire.

— Merci bien, Madame, répondit Prudence, je n'ai besoin de personne; voici M. Coz qui veut bien nous aider; je le ferai coucher dans l'antichambre, et il nous achètera ce qui nous est nécessaire.

— Si vous avez besoin de quelque chose, Mademoiselle, j'espère bien que vous ne vous gênerez pas pour le demander soit à moi, soit à la cuisine.

— Vous êtes bien honnête, Madame; je profiterai de votre permission si j'en ai besoin, mais j'espère n'avoir à déranger personne.»

La femme de chambre se retira; Prudence déballa et rangea, pendant que Simplicie boudait, assise dans un fauteuil, et que Coz courait au marché pour avoir de quoi déjeuner et dîner. Quand il apporta ses provisions, Prudence les examina avec satisfaction, plaça le vin dans un endroit frais, le charbon et le bois dans un réduit destiné à cet usage, les provisions de bouche dans un garde-manger attenant à la cuisine; Coz lui fut d'un grand secours; Simplicie finit par se dérider et par aider aussi non seulement à l'arrangement général, mais encore aux préparatifs du déjeuner; elle voulut mettre le couvert pour trois, mais Prudence s'y opposa.

«Non, Mam'selle, les maîtres ne mangent pas avec les serviteurs; Coz et moi, nous vous servirons, et nous déjeunerons ensuite dans l'antichambre.»

En effet, quand le déjeuner fut prêt, Simplicie se mit à table; Prudence lui apporta une omelette, deux côtelettes et une tasse de café au lait avec une brioche. Simplicie mangea avec appétit et trouva le service très bien fait. Coz y mettait toute son intelligence et sa bonne volonté; Prudence y avait mis tout son amour-propre et son amour pour sa jeune maîtresse.

Après le repas, quand la table fut desservie et pendant que Prudence et Coz mangeaient à leur tour, Simplicie, restée seule, sans livres, sans occupations, réfléchit beaucoup et profita de ses réflexions; elle commença à être touchée du dévouement de Prudence, qui ne trouvait même pas sa récompense dans l'amitié et les bonnes paroles de Simplicie; toujours Simplicie la rudoyait et jamais elle ne lui témoignait la moindre reconnaissance, la moindre affection. La pauvre Prudence, comme un chien fidèle, supportait tout, ne se plaignait de rien, ne demandait ni récompense, ni merci, et croyait n'accomplir qu'un devoir rigoureux là où elle donnait des preuves du plus humble dévouement et de la plus vive affection. Les reproches de Mme de Roubier revinrent à la mémoire de Simplicie; son orgueil, d'abord révolté, fut obligé de reconnaître la vérité de ses accusations; elle rougit à la pensée du peu d'estime qu'elle inspirait; elle regretta d'être reléguée seule dans un coin de l'hôtel, au lieu de s'amuser avec ces charmantes petites filles, si aimables, si bonnes, si aimées. Elle n'était pas encore changée, mais elle commençait à reconnaître qu'il y avait à changer en elle et à rougir de ses défauts. Elle eut le temps de réfléchir, de rougir et de soupirer, car, après le repas, Prudence et Coz rangèrent l'appartement, puis lavèrent et essuyèrent la vaisselle et les casseroles.

Il était deux heures quand ils eurent fini leur ouvrage; on frappa à la porte.

«Entrez!» cria Prudence.

C'était Mme de Roubier, avec Claire et Marthe, qui venait savoir des nouvelles de Simplicie, voir si elle ne manquait de rien et si elle ne désirait pas quelques livres.

Prudence ouvrit la porte; Simplicie, étendue dans un fauteuil, s'y était profondément endormie; elle n'entendit pas entrer ces dames, qui examinèrent avec curiosité et pitié les marques des soufflets de sa tante.

«Comment cette tante a-t-elle pu se porter à de tels actes de colère, demanda Mme de Roubier, et pourquoi vous a-t-elle ainsi battues toutes deux?»

Prudence raconta à Mme de Roubier la scène qu'elles avaient subie en rentrant de chez elle la veille au soir.

«Pourquoi? C'est ce que je ne puis dire à Madame. J'ai bien vu à quelques paroles qui lui échappaient, qu'elle aurait voulu venir avec Mam'selle chez Madame; mais comme elle n'en avait rien dit avant notre départ, ni Mam'selle ni moi nous n'étions pas plus coupables que l'enfant qui vient de naître. Madame juge que Mam'selle, qui n'a pas l'habitude d'être battue, a été impressionnée à croire qu'elle allait mourir; la pauvre enfant a passé la nuit à pleurer et à trembler. Moi-même, qui n'étais pas plus contente qu'elle, je ne trouvais rien pour la consoler, sinon quand je lui ai proposé de nous sauver de grand matin. Ça l'a un peu remontée; et puis nous avons résolu de demander refuge à Madame, ne connaissant personne dans Paris. Ville de malheur, nous n'y avons eu que de l'ennui! Madame me croira si elle veut, mais je considère le temps que j'y ai passé comme un temps de galères. J'espère bien que Monsieur me permettra de lui ramener Mam'selle et M. Innocent, qui n'est guère plus heureux dans sa pension. Le voilà bien avancé avec son uniforme qui lui bat les talons; joli respect qu'on lui porte! En voilà encore une idée!»

Simplicie dormait toujours; elle rêvait, elle gémissait, se tordait les mains; des larmes coulèrent de ses yeux et roulèrent lentement sur ses joues gonflées. Claire et Marthe eurent pitié d'elle.

«Maman, quand elle s'éveillera, elle pourra venir chez nous, n'est-ce pas? Voyez comme elle a l'air malheureux, comme elle gémit.

— En rêve, mon enfant, en rêve. Il est probable qu'au réveil, elle se retrouvera dans son état accoutumé.

— Mais nous pourrons venir la voir pour la désennuyer?

— Oui, nous reviendrons après notre promenade; en attendant, laissez-lui les livres que nous lui

avions apportés.»

Mme de Roubier sortit ses filles, laissant Simplicie toujours endormie.

XIX - Les épreuves d'Innocent

Innocent n'avait aucun soupçon de ce qui s'était passé chez sa tante et de la fuite de sa soeur. Il continuait à la pension sa vie pénible et accidentée par les tours innombrables que lui jouaient ses camarades. Paul, Jacques et Louis le protégeaient de leur mieux, mais ils n'étaient pas de sa classe et ils ne pouvaient prévoir ni empêcher les méchancetés de détail dont il était la victime.

Un jour, pendant le silence de l'étude, une légère agitation se manifesta sur les bancs. Une révolte avait été préparée par la majorité de la classe pour se venger des maîtres de cette pension, où les élèves étaient rudement traités, mal nourris, mal couchés et sans aucune des distractions et des douceurs qu'on a souvent dans les bons collèges; c'était Innocent qui avait été désigné pour servir de prétexte à l'émeute projetée. On se poussait du coude, on riait sous cape, on se risquait même à chuchoter, tous les regards se dirigeaient furtivement sur Innocent, dont l'air benêt et les vêtements démesurément longs et larges provoquaient les malices de ses camarades. Le maître d'étude avait plusieurs fois levé des yeux courroucés sur ses élèves, mais ces derniers semblaient deviner l'instant où le maître les regardait, et il n'avait pu encore surprendre un seul coupable. Innocent regardait aussi, sans comprendre la cause de ce désordre; il souriait et ne prenait aucune précaution pour s'en cacher, précisément parce qu'il n'avait aucune part au complot. Il arriva que le maître surprit un sourire d'Innocent, qui tournait la tête à droite et à gauche pour trouver le motif de la gaieté de ses camarades.

«Monsieur Gargilier, s'écria le maître, qui croyait avoir trouvé le coupable, Monsieur Gargilier, venez ici.»

Innocent se leva, mais, au premier pas qu'il fit, il trébucha contre la table; il se remit en équilibre, trébucha de nouveau, se débattit contre un lien qui le retenait à son banc et tomba le nez par terre. Ce fut le signal d'un tumulte général, les uns se précipitèrent pour le relever, d'autres pour aider ceux qui le ramassaient, le reste pour changer de place et faire du bruit sous prétexte de le secourir. Le maître tapait sur son pupitre, criait: «En place, Messieurs!» mais ils faisaient semblant de ne pas entendre et de se montrer inquiets de la chute d'Innocent.

«Dix mauvais points pour Gargilier! cria le maître... Deux cents vers à copier pour Gargilier!» ajouta-t-il, voyant qu'Innocent restait à terre.

Et comment pouvait-il se relever? Les camarades venus à son secours le tiraient par les jambes, l'aplatissaient à terre, le roulaient sous le banc sous prétexte de lui venir en aide. Enfin, le maître d'étude, outré de colère, arriva lui-même, dispersa les élèves en s'aidant des pieds et des poings, et donna une taloche à Innocent toujours étendu. Innocent tira les jambes, le banc suivit le mouvement; il se leva, avança d'un pas, toujours suivi du banc, à la grande surprise du maître et à la grande joie des élèves, qui laissèrent échapper des rires contenus jusqu'alors. Le maître se baissa et vit qu'une des jambes d'Innocent avait été attachée au banc de la classe; les élèves l'ayant quitté, Innocent entraînait le banc ainsi allégé.

«Messieurs, cria le maître irrité, vous êtes un tas de mauvais petits drôles, de vrais Satans, d'affreux Méphistophélès, du gibier de Lucifer, la honte de la maison! C'est une infamie, une ignominie! Quand aurez-vous fini vos scélératesses à l'égard de ce jeune Innocent, dont vous faites un martyr, dont vous êtes les bourreaux, que vous rendrez imbécile, idiot, à force de tortures! Je consigne toute la classe jusqu'à ce que j'aie pris les ordres de M. le chef de pension. Je vous défends de rire, de parler, de

bouger, de respirer...»

Le maître fut interrompu par des rires partis de tous les coins de l'étude.

«À bas le pion! à bas le tyran! cria-t-on de toutes parts.

— Messieurs...

— À la porte, le pion! À la porte! Une danse au pion! Une danse à son capon!

— Messieurs...»

Une foule compacte d'écoliers lui coupa la parole en se ruant sur lui; en une seconde, il se vit entouré d'une quarantaine de furieux; les uns lui tiraient les jambes, les autres le mordaient, d'autres l'accablaient de coups de poing, de coups de pied; on le griffait, on le pinçait, on le secouait. La quantité devant à la longue l'emporter sur la qualité, le maître jugea prudent de ne pas attendre; il se débarrassa de ses ennemis comme il put, et à grand-peine il parvint à gagner la porte, l'ouvrit, se précipita dehors, la referma à double tour et courut prévenir le maître de l'émeute qui venait d'éclater. Le maître n'était pas dans son cabinet; il fallut le chercher dans la maison, et, avant que le maître d'étude l'eût rejoint et l'eût amené à la porte de la classe, les petits misérables, excités par quatre ou cinq mauvais garnements qui avaient tramé ce complot et qui avaient attaché la jambe d'Innocent pour amener le désordre, se mirent en devoir de faire subir au pauvre Innocent la punition de sa prétendue trahison.

Dès qu'ils furent enfermés, ils comprirent l'abîme dans lequel ils s'étaient jetés, et le calme se rétablit subitement. Innocent était encore attaché au banc et cherchait vainement à casser la solide ficelle qui le retenait.

«Tire-toi de là si tu peux, mauvais capon! cria un des élèves, tu iras nous dénoncer après.

— Il faut l'empêcher de sortir! cria un autre.

— Et le punir de ses caponneries, dit un troisième.

— Jugeons-le, procédons légalement.

— Oui, pour qu'il s'échappe pendant que nous le jugerons!

— La porte a été fermée par le pion; comment veux-tu qu'il l'ouvre?

— Il sautera par la fenêtre.

— Nous saurons bien l'en empêcher.

— Ne perdons pas de temps, jugeons-le. Moi, d'abord, je le déclare coupable et le condamne à recevoir cinquante coups de règle dans les reins.

— Moi aussi! moi aussi!» crièrent la plupart des élèves.

Une vingtaine des plus mauvais se jetèrent sur Innocent, qui, les mains jointes, l'air effaré, les yeux larmoyants, les suppliait d'avoir pitié de lui et de ne pas lui faire de mal.

«Je n'ai rien fait, je vous assure que je n'ai rien fait ni rien dit; je vous en prie, mes amis, ayez pitié de moi.

— Nous ne sommes pas tes amis, Tartufe! tu nous as fait tous punir; tu vas être puni, toi aussi.»

Et sans écouter ses supplications et ses cris, ils le jetèrent par terre, lui arrachèrent sa redingote et tombèrent sur lui armés chacun d'une règle. Innocent poussait des cris lamentables et demandait grâce; les méchants garçons, s'animant les uns les autres, le frappaient toujours.

Le groupe qui s'était abstenu de l'exécution commençait à murmurer et à s'émouvoir.

«Assez!... cria enfin une voix qui ne fut pas écoutée.

— Assez! répétèrent trois ou quatre voix.

— Assez!» cria le groupe en choeur sans plus de succès.

Le groupe s'agita, se concerta un instant, et tous, s'élançant d'un commun accord sur les méchants camarades, délivrèrent le malheureux Innocent, dont les vêtements déchirés et les cris pitoyables témoignaient de l'animosité ainsi que de la malice de ses assaillants.

Pendant que quelques élèves maintenaient de vive force les dix ou douze qui avaient été les plus acharnés au supplice du pauvre Innocent, les autres le relevaient et le secouraient de leur mieux; à peine avaient-ils eu le temps d'essuyer ses larmes et de le rassurer par des promesses de protection, qu'on entendit du bruit au-dehors; la porte s'ouvrit et le chef d'instruction, accompagné du maître d'étude et de quelques hommes attachés à la maison, parut et parcourut du regard les différents groupes qui s'offraient à ses yeux. Dans un coin, un demi-combat avait lieu entre les ennemis d'Innocent et ses défenseurs; à un autre bout se tenaient immobiles et craintifs ceux qui avaient pris part au jugement, à la punition, mais qui s'étaient abstenus à la fin et qui n'avaient pas lutté contre les libérateurs d'Innocent. Au milieu de la salle était un groupe nombreux qui soutenait Innocent et qui cherchait à mettre un peu d'ordre dans ses vêtements en lambeaux. Son visage était couvert de sang par suite d'un rude coup de poing qu'il avait reçu sur le nez.

D'un coup d'oeil, le maître comprit ce qui venait de se passer. Il commença par appeler deux domestiques:

«Prenez cet infortuné Gargilier, montez-le à l'infirmerie et dites à l'infirmière de voir si ces petits misérables ne lui ont pas fait un mal sérieux.»

«Prenez dans le coin, là-bas, les mauvais garnements qui se défendent la règle à la main et enfermez-les au cachot. Que deux hommes se tiennent prêts à porter les lettres aux parents de ces élèves.»

Puis, se tournant vers le maître d'étude:

«Pour les autres, tous coupables, mais à de moindres degrés, grande retenue jusqu'à nouvel ordre. Nous ferons une enquête et nous séparerons les sots des méchants pour leur faire des parts différentes.»

Les ordres du maître s'exécutèrent sans aucune opposition; les élèves étaient tous plus ou moins consternés, selon qu'ils se sentaient plus ou moins coupables, car aucun n'était innocent.

Le résultat de l'enquête fut l'expulsion de cinq élèves qu'on renvoya le soir même à leurs parents; la privation de sortie pendant un mois pour douze autres élèves, et la privation d'une sortie et d'une promenade pour le reste de la classe. Innocent, contusionné, meurtri, resta quelques jours à l'infirmerie. La nouvelle de sa maladie et de la scène qui l'avait occasionnée se répandit promptement dans toutes les classes; elles témoignèrent une curiosité générale, et chacun voulut visiter Innocent et lui témoigner sa sympathie. Les plus charitables furent, comme toujours, Paul, Jacques et Louis, qui se trouvaient absents de la pension le jour de l'événement; ils inspirèrent à Innocent une amitié qui le disposa à la confiance; il leur raconta tout ce qu'il avait fait pour obtenir de ses parents l'autorisation de venir à Paris et à la pension; il en témoigna un grand regret; ses amis profitèrent de ses aveux pour lui donner de bons conseils; ils lui firent voir combien sa conduite avait été coupable et comme le bon Dieu le punissait par l'accomplissement même de ses désirs.

«Si tu étais resté chez toi, tu aurais toujours regretté la pension; tu n'en aurais pas connu les désagréments, tu aurais eu de l'humeur contre ton père, dont tu ne savais pas apprécier la bonté.

— Oh! oui, tu as bien raison, mon bon Paul; à présent, quand j'aurai le bonheur de retourner à Gargilier, je ne demanderai à mon père qu'une seule grâce, c'est de ne jamais le quitter. Je serai aussi obéissant que j'étais révolté, aussi studieux que j'étais paresseux. Oui, mes amis, grâce à vous je sais, je vois combien j'ai été coupable et combien je dois remercier Dieu de m'avoir envoyé de si rudes châtiments.»

En sortant de l'infirmerie, Innocent devint, comme ses amis, un excellent élève; quand il fut tout à fait rétabli, il écrivit à son père la lettre suivante:

«Mon père, mon cher père, pardonnez-moi, car j'ai été bien coupable;

ayez pitié de moi, car j'ai bien souffert. Je vous ai pour ainsi dire forcé, par mes humeurs, mes tristesses hypocrites, mes résistances à vos ordres et à vos sages conseils, à vous séparer de moi en m'envoyant dans cette pension dont je voulais si sottement et si méchamment porter l'uniforme. J'ai entraîné Simplicie à faire comme moi, à bouder, à pleurer, pour vous obliger, à force d'ennui et de contrariété, à me donner une compagne de voyage. Je suis si malheureux dans cette maison, j'y suis si maltraité, que vous auriez pitié de moi si vous voyiez ma tristesse, mon repentir et toutes mes souffrances. Les maîtres sont assez bons, mais il y en a de bien durs; les élèves sont d'une méchanceté que je n'aurais jamais soupçonnée; une fois ils m'ont presque étouffé; j'ai été malade trois jours; une autre fois ils m'ont tant battu avec leurs règles, dans une révolte, qu'ils ont déchiré mes habits et qu'ils m'ont tout meurtri; j'ai été obligé d'aller à l'infirmerie; j'ai encore des plaques noires partout et je puis à peine m'asseoir. Je n'ai pas vu Prudence ni Simplicie depuis quinze jours; je ne sais pas pourquoi elles ne sont pas venues me voir.

Je vous en prie, mon cher papa, faites-moi revenir près de vous, et gardez-moi toujours; je serai si heureux de vous revoir à Gargilier, ainsi que maman, et de penser que je ne vous quitterai jamais et que je ne reviendrai plus dans ce Paris que je déteste! J'attends votre réponse avec une grande impatience. Je ne veux pas croire que vous me refusiez, car je sens que je mourrais de chagrin si je restais ici. Je vous embrasse, mon cher papa et ma chère maman, et je suis votre fils bien repentant et bien malheureux.

INNOCENT GARGILIER.»

Quand cette lettre fut écrite, Innocent se sentit le coeur soulagé; il savait combien ses parents l'aimaient, et il ne douta pas que son père ne vînt immédiatement le chercher. Dans cet espoir, il écrivit à Prudence pour lui demander de venir le voir et pour lui raconter ce qui venait de lui arriver et la demande qu'il avait adressée à son père.

Le chef d'institution écrivait de son côté à M. Gargilier:

«Monsieur,

Je dois vous prévenir que monsieur votre fils a été pris en grippe par ses camarades à la suite d'une dénonciation qu'il a faite, dans l'ignorance

des usages des pensions. On lui a fait subir deux épreuves dans lesquelles il a couru des dangers sérieux et sans que les maîtres chargés de la garde des élèves aient pu l'empêcher. Il est sans cesse en proie à des vexations de toute sorte. Dans ces conditions et dans son intérêt, il m'est impossible de le garder, et je vous serai obligé de me délivrer le plus tôt possible de l'inquiétude dans laquelle je suis à son égard.

J'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur,

HÉRACLIUS DOGUIN.»

Ces deux lettres trouvèrent M. et Mme Gargilier partis de la veille pour un voyage de quinze jours. Ce ne fut qu'à leur retour qu'ils apprirent la triste position de leur fils.

XX - Simplicie au spectacle

Simplicie dormit longtemps encore après le départ de Mme de Roubier. En s'éveillant, elle vit les livres que Claire et Marthe avaient pris soin de lui apporter, et comme elle s'ennuyait, elle fut contente de pouvoir lire pendant qu'elle était seule. Prudence, qui était entrée dix fois pour voir si elle s'éveillait, ne tarda pas à entrouvrir la porte et à passer la tête.

«Vous voilà donc enfin réveillée, Mademoiselle: je me réjouissais de vous voir si bien dormir. Voilà votre visage dégonflé et reposé: ces demoiselles de Roubier sont venues vous voir avec Madame, mais vous dormiez; elles sont revenues après leur promenade, vous dormiez encore. Voulez-vous que j'aille leur dire que vous êtes éveillée?»

SIMPLICIE. – Non, j'aime mieux les voir plus tard, demain; Mme de Roubier ne m'aime pas, je suis honteuse devant elle.

PRUDENCE. – Honteuse! Et pourquoi seriez-vous honteuse, Mam'selle? Ce n'est pas votre faute si votre tante vous a battue.

SIMPLICIE. – Oh! ce n'est pas pour cela! C'est parce qu'elle a dit des choses si désagréables de moi et que je vois bien qu'elle a raison.

PRUDENCE. – Faut pas croire cela, Mam'selle; on dit comme ça des choses qu'on ne pense pas. C'était pour expliquer comme quoi elle ne voulait pas être gênée pour les leçons de ces demoiselles.

SIMPLICIE. – Non, non, je te dis que je sens dans ma tête et dans mon coeur qu'elle a raison. Je vois à présent comme j'étais sotte de vouloir venir à Paris, comme c'était mal pour pauvre maman et pour papa, de bouder, de pleurer, de les tourmenter pour nous laisser aller à Paris. Innocent est cause de tout cela, mais je n'aurais pas dû l'écouter et j'aurais dû rester avec maman. Je voulais m'amuser, je ne pensais pas à autre chose, et me voilà bien punie; je n'ai jamais été si malheureuse que depuis que j'ai quitté maman. Le bon Dieu nous a envoyé une quantité de malheurs. Et puis ma tante qui est si méchante! Si j'avais su cela, je n'aurais jamais désiré venir à Paris. Je m'y ennuie à mourir; on y est toujours enfermé; on ne peut pas se promener et courir à son aise; les rues sont crottées et pleines de monde; on ne connaît personne. Je veux écrire demain à maman pour la prier de me laisser revenir à Gargilier. Veux-tu, Prudence?

PRUDENCE. – Si je veux! Oh! Mam'selle, je serai si contente! C'est moi qui m'ennuie à Paris, allez! je ne vous ai pas fait voir le chagrin que j'avais en m'en allant et celui que j'ai dans ce maudit Paris. Écrivez, écrivez, Mam'selle! Dieu de Dieu! serai-je contente quand il faudra monter en voiture pour retourner là-bas! Je ne regretterai qu'une chose à Paris: c'est ce pauvre Coz, qui nous a été si utile, qui nous sert si bien et qui a vraiment l'air de nous aimer!

SIMPLICIE. – Pourquoi ne l'emmènerions-nous pas?

«Impossible, Mam'selle; que dirait votre papa? Lui qui ne le connaît seulement pas? Et puis Coz

n'aurait rien à faire là-bas, il ne serait bon à rien.»

Coz avait entendu la conversation par la porte restée entrouverte; il avait passé sa grosse tête rousse aux dernières paroles de Prudence, et il était entré tout à fait pendant qu'elle donnait le détail de ses qualités.

«Moi bon à tout, Madame Prude, dit-il, moi savoir tout faire; soigner chevaux, bêcher terre, faucher herbe, servir dans maison, écrire comptes. Moi domestique intendant chez comte Wielzikorgaczki; moi tout dire, tout ordonner, tout faire. Moi aimer maître, moi vous aimer tous.»

Prudence restait interdite; Simplicie riait.

SIMPLICIE. – Tu vois, Prudence, que Coz nous sera très utile. Si maman veut bien nous faire revenir à Gargilier, nous emmènerons certainement Coz. Papa ne le renverra pas, j'en suis sûre.

COZ. – Merci, Mam'selle; moi apprendre polonais à vous et à frère; moi aimer campagne, moi aimer tout; seulement pas aimer Russes; moi tuer Russes à Ostrolenka, à Varshava, partout.

Simplicie riait toujours; Prudence se rassurait.

COZ. – Madame Prude, si Mam'selle veut dîner, dîner prêt; moi tout préparer. Et si Mam'selle et Mme Prude s'ennuient, moi mener au spectacle très joli; chevaux galopent, hommes sautent; femmes, enfants dansent, courent sur chevaux; très joli, très joli.

Les yeux de Simplicie brillèrent; elle sauta de dessus sa chaise et dit à Prudence d'accepter la proposition de Coz.

PRUDENCE. – Mais, Mam'selle, vous êtes fatiguée, vous êtes souffrante; il faut vous coucher de bonne heure.

SIMPLICIE. – Non, non, je ne suis pas fatiguée ni souffrante; dînons vite et allons au spectacle.

Prudence soupira et céda. Simplicie mangea, pressa le dîner de Prudence et de Coz, mit son chapeau, et tous trois partirent pour le cirque des Champs-Élysées. Coz les fit placer au premier rang, s'assit derrière elles et attendit. Le spectacle allait commencer, lorsqu'un tumulte de voix furieuses leur fit tourner la tête. Quel fut l'effroi de Simplicie quand elle reconnut sa tante accompagnée de Boginski, et qui voulait à toute force pénétrer au premier rang!

«Vous voyez bien, Madame, dit un des spectateurs, que c'est plein comme un oeuf; toutes les places sont occupées.»

MADAME BONBECK. – Je me fiche pas mal des places occupées; j'ai pris deux billets de premier rang et je veux m'y mettre, quand tous les diables y seraient.

LE SPECTATEUR. – Vous ne passerez pas, corbleu! c'est moi qui vous le dis.

MADAME BONBECK. – Je passerai, parbleu! Tant pis pour ceux qui se trouveront sur mon chemin.

Et, enjambant sur le monsieur qui défendait le passage, elle allait se jeter sur une dame placée devant, lorsque le monsieur tira si fortement ses jupes, que sa jambe resta en l'air; un autre monsieur saisit cette jambe pour prêter main-forte à son voisin. Mme Bonbeck se mit à jurer comme un templier, à vouloir se faire jour à coups de coude et à coups de genoux. Le public, impatienté, cria: «À la porte!» On s'attendait à une bataille en règle, lorsque, à la stupéfaction générale, Mme Bonbeck resta immobile, la

jambe dans les mains du monsieur, les bras sur les épaules d'une dame et d'une demoiselle, la bouche ouverte, les yeux effarés: elle venait d'apercevoir Simplicie, Prudence et Coz.

«Simplette! cria-t-elle; Prude! Coz! Comment diable êtes-vous ici?»

Et, redevenant douce comme un agneau, elle fit des excuses à droite, à gauche, devant, derrière, se retira au dernier rang avec Boginski qui suait à grosses gouttes, et continua à appeler de sa voix la plus douce Simplette, Prude et Coz. Simplicie, terrifiée, supplia Prudence de l'emmener; Prudence, plus effrayée encore que sa jeune maîtresse, ne pouvait faire un mouvement ni prononcer une parole. Coz regardait Mme Bonbeck d'un air féroce et Boginski d'un air de reproche. Boginski ne voyait, ni n'entendait, tant il était honteux de la scène qui venait de se passer. Mme Bonbeck continuait à appeler Simplette, Prude et Coz d'un ton plus élevé.

«Taisez-vous donc, vieille folle!» lui dit un vieux monsieur qu'elle importunait.

MADAME BONBECK. – Je ne veux pas me taire, moi; je n'ai d'ordre à recevoir de personne. Je n'empêche personne de parler, et je veux parler si cela me plaît.

LE MONSIEUR. – Vous devez vous taire comme nous faisons tous. Vous n'avez pas le droit de troubler la représentation.

MADAME BONBECK. – Je veux avoir ma nièce, et je l'aurai.

LE MONSIEUR. – Quelle nièce? Vous êtes arrivée en tête à tête avec cet infortuné qui sue sang et eau, tant il est honteux.

Mme Bonbeck se tourna vers Boginski.

«Venez ici, près de moi, mon garçon. Pas vrai, vous n'êtes pas honteux?»

BOGINSKI. – Non, Mâme Bonbeck.

— Ah! ah! ah! firent les voisins de Mme Bonbeck, le nom est bien choisi!

MADAME BONBECK. – Combien de fois ne t'ai-je pas dit, imbécile, de ne pas répéter mon nom à chaque parole!

— Oui, Mâme Bonbeck, dit le malheureux Boginski, de plus en plus troublé.

MADAME BONBECK. – Encore?

BOGINSKI. – Oui, Mâme Bonbeck.

MADAME BONBECK. – Animal! tu mériterais...

BOGINSKI. – Oui, Mâme Bonbeck.

— Ah! ah! ah! continuèrent les voisins; la bonne pièce! c'est plus amusant que les chevaux.

— Tas d'imbéciles! leur cria Mme Bonbeck.

Des éclats de rire furent la seule réponse que lui adressèrent ses voisins.

«Silence! criait-on de toutes parts, la représentation va commencer!»

Mme Bonbeck se tourna encore vers Simplicie: les places étaient vides; Coz avait profité de l'épisode de Boginski pour faire partir Prudence et Simplicie demi-mortes de frayeur. Elles étaient si

tremblantes, qu'il les fit monter en voiture pour les ramener, et il fit bien, car à peine le fiacre s'était-il éloigné de dix pas, que Mme Bonbeck parut à la porte du théâtre, cherchant Simplicie, Prudence et Coz; elle regarda de tous côtés, fit le tour du théâtre, et, ne voyant pas ce qu'elle cherchait, elle reprit le bras de Boginski en jurant.

MADAME BONBECK. – C'est votre faute, nigaud! Sans vous, je les aurais eus.

BOGINSKI. – Comment, ma faute, Mâme B...?

MADAME BONBECK. – Certainement! Votre sotte habitude de répéter à tout propos: «Mâme Bonbeck, Mâme Bonbeck» a fait rire ces mauvais drôles; je me suis fâchée, j'ai perdu de vue ma nièce et les autres, et ils se sont sauvés pendant que vous débitiez vos sottises.

BOGINSKI. – Bien sûr, Mâme B... Mâme, moi pas recommencer.

MADAME BONBECK. – À la bonne heure; je vous pardonne pour cette fois encore. Marchons un peu vite; j'ai le sang au cerveau. Ces sottes gens! cette diable de Simplicie! L'ai-je cherchée depuis ce matin!

Et Mme Bonbeck courait, courait d'un tel train, que Boginski avait peine à la suivre. Ils furent arrêtés deux fois par des patrouilles; on les prenait pour des malfaiteurs qui se sauvaient. Une troisième fois, un sergent de ville, ayant la même pensée, leur barra le passage, et ne consentit à les laisser aller qu'à la condition de les accompagner jusqu'à l'adresse qu'ils indiquaient, pour s'assurer qu'ils étaient réellement innocents de tout vol et de tout délit.

Mme Bonbeck rentra furieuse. Boginski, tout attristé de la vie à laquelle il s'était condamné, et presque décidé à faire comme son ami Coz et à chercher un autre moyen d'être logé, nourri, habillé gratis.

Simplicie rentrait de son côté, désolée d'avoir manqué le spectacle dont elle comptait tant s'amuser; Prudence, agitée de la crainte d'être retrouvées et enlevées par Mme Bonbeck, et Coz content d'avoir sauvé ses protégées des vivacités de cette excellente furie. En rentrant, elles apprirent que Mlles de Roubier étaient encore venues voir Simplicie et avaient témoigné leur étonnement de la savoir sortie.

Simplicie se coucha et dormit profondément; Prudence en fit autant. Coz mit son lit en travers de la porte d'entrée. Rassuré par cette mesure contre toute attaque nocturne, il ne tarda pas à ronfler jusqu'au lendemain.

Plusieurs jours passèrent ainsi; Simplicie voyait chaque soir Mlles de Roubier; elle devenait meilleure en leur société, et sentait de plus en plus ses ridicules et ses défauts. Elle attendait avec anxiété une réponse à la lettre qu'elle avait adressée à sa mère le jour même qu'Innocent écrivait à son père, et qui était conçue dans les termes suivants:

«Ma chère maman,

Je ne suis plus chez ma tante; je me suis échappée avec Prudence et Coz; ma tante m'a tant battue, que j'avais le visage et la tête rouges et enflés; elle a battu aussi Prudence; nous ne savons pas pourquoi. Ma tante m'avait déjà donné plusieurs soufflets; elle est si colère et j'ai si peur d'elle, que Prudence et moi nous nous sommes sauvées chez Mme de Roubier, qui nous a donné un petit appartement où nous vivons seules avec Coz, qui est excellent; Mme de Roubier a dit que j'étais méchante, vaniteuse, ridicule, et je ne sais quoi encore; elle a raison, et c'est pourquoi, ma chère maman, je vous demande bien pardon d'avoir été si méchante, d'avoir voulu absolument vous quitter, et de vous avoir donné beaucoup de chagrin. Le bon Dieu m'a bien punie: ma tante est méchante comme une gale, Paris est horriblement ennuyeux; je suis très triste et très malheureuse, et la pauvre Prudence aussi. Je vous en prie, ma chère

maman, faites-moi revenir près de vous; jamais je ne m'ennuierai, jamais je ne m'en irai, jamais je ne bouderai. Je vous prie aussi, ma chère maman, de laisser le pauvre Coz venir avec nous; il est si bon que je ne sais pas ce que nous serions devenues sans lui; il sait tout faire, ainsi il sera très utile à papa. Adieu, ma chère maman, je vous embrasse de tout mon coeur ainsi que papa.

Votre pauvre Simplicie, malheureuse et repentante. «

XXI - Visite à la pension. Dettes d'Innocent.

SIMPLICIE. – Prudence, il y a quinze jours que nous n'avons vu Innocent; si nous allions lui faire une visite au collège?

PRUDENCE. – Très volontiers; nous irons avec Coz, de peur de nous perdre.

Prudence alla prévenir Coz; Simplicie prit son chapeau et son mantelet, et ils se mirent en route, Coz suivant Simplicie et Prudence. La promenade était longue, mais il faisait un temps superbe, et Simplicie était contente de marcher et de respirer. Ils arrivèrent à la pension, furent introduits dans le parloir et attendirent Innocent.

Quand il entra, Prudence et Simplicie poussèrent toutes deux une exclamation de surprise.

SIMPLICIE. – Ah! comme tu es changé! Est-ce que tu as été malade?

PRUDENCE. – Hélas! mon pauvre Monsieur Innocent, êtes-vous pâle et maigre!

INNOCENT. – J'ai passé huit jours à l'infirmerie.

SIMPLICIE. – Pourquoi? Qu'est-ce que tu as eu?

INNOCENT. – Les élèves m'ont tant battu avec leurs règles, que j'étais tout meurtri depuis les épaules jusqu'aux jarrets.

— Les misérables! s'écria Prudence.

SIMPLICIE. – Pourquoi t'es-tu laissé faire?

INNOCENT. – Comment pouvais-je les empêcher? Ils étaient plus de vingt après moi.

SIMPLICIE. – Pourquoi le maître ne t'a-t-il pas secouru?

INNOCENT. – Il avait été obligé de sortir pour chercher le chef d'institution; toute la classe s'était révoltée; ils ont manqué l'assommer.

PRUDENCE. – Et aucun d'eux n'a eu le coeur de vous défendre? Tous se sont mis contre vous?

INNOCENT. – Au commencement, oui, après, quand ils m'ont entendu tant crier, plusieurs sont venus à mon secours et ils ont chassé les méchants garçons qui me frappaient toujours.

PRUDENCE. – Mais, mon pauvre Monsieur Innocent, vous ne pouvez pas rester dans cette caverne d'assassins! ils vous tueront, mon pauvre petit maître; ils vous tueront. Il faut sortir d'ici.

INNOCENT. – J'ai écrit à papa pour le supplier de me faire revenir à Gargilier; j'attends sa réponse. C'est étonnant que je ne l'aie pas encore! Et toi aussi, Simplicie, comme tu es changée; tu es très maigrie; tes joues ne sont plus grosses. Et puis tes cheveux! Pourquoi les as-tu coupés?

Simplicie raconta à Innocent les événements qu'il ignorait et la fuite de chez sa tante.

«Tu vois, dit-elle en finissant, que je n'ai pas été beaucoup plus heureuse que toi; j'ai aussi écrit à maman de me faire revenir; si maman le veut bien, nous nous en retournerons ensemble. Dieu! que je serai contente de me retrouver près de maman!»

Et elle se mit à pleurer.

«Et moi donc! Serai-je heureux d'être chez nous! dit Innocent, qui pleura de compagnie avec sa soeur. Quel voyage, mon Dieu! Quel bonheur de le voir fini!»

Prudence sanglota. Pendant que tous trois versaient des larmes amères, la porte du parloir s'ouvrit et Coz entra suivi du portier.

«Pourquoi tous pleurer? s'écria Coz. Qui tourmenter Mam'selle, Mme Prude, M. Nocent? Moi quoi peux faire?»

PRUDENCE. – Ce n'est rien, hi, hi, hi, mon bon Coz. Nous sommes, hi, hi, hi, très heureux... Il n'y a hi, hi, hi, rien à faire.

COZ. – Mme Prude tromper Coz; tous trois pas pleurer quand heureux. Coz pas bête; moi sais quoi c'est pleurer, quoi c'est souffrir.

INNOCENT. – Je vous assure, Coz, que nous pleurons de joie à la pensée de revenir bientôt chez nous; vous comprenez bien cela, n'est-ce pas?

— Oui, dit Coz avec tristesse; moi comprendre, mais moi jamais heureux comme vous; moi jamais revenir chez parents, amis, pays; jamais. Moi toujours seul, toujours triste; personne plaindre Coz; personne aimer Coz.

— Mon pauvre Coz, dit Prudence attendrie, Mam'selle et moi nous vous aimons beaucoup, et nous vous plaignons, je vous assure.

— Et vous partir, et moi rester; vous rire, et moi pleurer! répondit Coz.

— J'ai demandé à maman la permission de vous emmener, s'écria Simplicie avec empressement.

— Vrai, Mam'selle? Alors moi content.

Et le visage de Coz s'éclaircit.

Le portier attendait à la porte la fin de ce dialogue; voyant qu'il se prolongeait, il fit quelques pas et présenta à Innocent une feuille de papier pleine de chiffres.

INNOCENT. – Que me donnez-vous là, père Frimousse?

LE PORTIER. – C'est la note de ce que vous avez consommé, Monsieur. Faut-il pas que je sois payé à la longue?

INNOCENT. – Moi! Je n'ai jamais mangé qu'une seule fois de vos croquets, tartes, etc., et je n'ai eu aucune envie de recommencer.

LE PORTIER. – Pardon, excuse, Monsieur, mais tout cela a été consommé en votre nom, et je réclame le payement, profitant de la présence de Madame qui tient sans doute les cordons de la bourse.

INNOCENT. – Je vous dis que je ne vous dois rien et que je ne vous payerai rien, par conséquent.

— Il est très fort, celui-là. Et ça ne se passera pas comme ça, mon petit Monsieur, dit le portier, le poing sur la hanche. Vous me payerez jusqu'au dernier sou; c'est moi qui vous le dis. Et je vais de ce pas me plaindre à M. Doguin, qui vous régalera d'une salade de retenues de récréations, promenades et sorties. Et nous verrons bien si je perdrai mes tartes, croquets, noix, pommes, tablettes et autres friandises! Vous me payerez, que je vous dis, et Madame ne sortira pas d'ici qu'elle ne m'ait tout payé ou fait une reconnaissance comme quoi elle me doit trente-cinq francs vingt-cinq centimes; pas un sou de moins.

— Mon pauvre Monsieur Innocent, si vous les devez, avouez-le-moi, je payerai, dit Prudence à mi-voix.

INNOCENT. – Je t'assure, Prudence, que je ne dois rien du tout; c'est au contraire lui qui me doit trois francs et quelques sous sur une pièce de cinq francs.

— Seigneur! faut-il être méchant et menteur! s'écria le portier.

Il ne put continuer, parce que Coz, le saisissant au collet, le secoua rudement en disant:

«Toi taire! toi partir! toi insolent pour M. Nocent et Mme Prude! Moi, Coz veux pas! Va garder porte!

— Oui, je garderai la porte, grand vaurien, vilain roux; je la garderai si bien que ni toi ni tes maîtres vous n'en sortirez. Vous croyez que je me laisserai voler sans dire gare! que des méchants provinciaux peuvent venir gruger les gens de Paris, et puis, pst! disparaître! Vous verrez cela, vous verrez!»

Avant que Coz eût pu abaisser le poing qu'il avait levé sur la tête du portier, celui-ci s'esquiva et referma la porte sur lui.

«Monsieur Nocent, dit Coz, moi penser faut pas rester ici: maison mauvaise, portier voleur, garçons méchants; pas bon, ça. Mme Prude et moi emmener M. Nocent, c'est mieux.

— Que dira papa? On lui écrira que je me suis sauvé; il sera en colère.

— Non, non, Monsieur Nocent, papa pas colère, papa rien dire, papa trouver bon. Moi chercher habits, maîtres; Monsieur Nocent dire adieu et puis partir.»

Prudence trouvait bonne l'idée de Coz et donnait ses raisons à Innocent, quand le maître entra.

«Monsieur Gargilier, dit-il, le portier réclame l'argent que vous lui devez pour des friandises que vous avez eu tort d'acheter et de manger; mais parce qu'on a eu tort d'acheter, ça ne veut pas dire qu'on ne doive pas payer, et je m'étonne que vous refusiez un payement que la justice vous oblige à faire.»

INNOCENT. – Je vous assure, Monsieur, que je ne dois rien au portier, et que je n'ai acheté qu'une fois quelques tartes et croquets que j'ai payés et sur lesquels il me redoit plus de trois francs.

M. DOGUIN. – Mon ami, je comprends que vous ayez peur d'avouer la dette devant Madame, qui pourrait en informer votre père; mais ce que vous faites n'est pas honnête, et il faudra bien que vous payiez.

PRUDENCE. – M. Innocent n'a pas peur de moi, Monsieur, et il sait bien que je n'irai pas rapporter de lui à son papa; je lui ai offert de payer l'argent que réclame votre portier, mais il a refusé, m'assurant qu'il ne devait rien.

INNOCENT. – Voyez vous-même la note, Monsieur. Comment pouvais-je lui acheter des tartes quand

j'étais malade, à l'infirmerie? Voyez, tous les jours il y a une quantité de croquets, pommes, noix, tartes et je ne pouvais ni bouger ni manger.

— C'est vrai, dit M. Doguin en examinant la note; il y a quelque chose là-dessous. Holà! père Frimousse!

— Voilà, Monsieur, répondit le portier, accourant à l'appel et croyant qu'il allait être payé par ordre du maître.

M. DOGUIN. – Père Frimousse, vous portez tous les jours sur votre note des objets achetés par M. Gargilier, et je suis sûr qu'il n'a pas bougé de l'infirmerie pendant plusieurs jours.

LE PORTIER. – Possible, Monsieur; je ne dis pas non.

M. DOGUIN. – Alors, comment a-t-il pu acheter les choses marquées sur votre note?

M. DOGUIN. – Je n'ai pas dit, Monsieur, que ce soit par lui-même que M. Gargilier ait acheté mes friandises; c'est par procuration.

M. DOGUIN. – Quelle procuration? Par qui les a-t-il achetées?

LE PORTIER. – Par M. Félix Oursinet, Monsieur.

INNOCENT. – Je n'ai jamais chargé Oursinet d'un achat.

LE PORTIER. – Pardon, excuse, Monsieur. M. Félix est venu me demander un crédit pour faire affaire avec vous, et à preuve qu'il m'a donné cinq francs pour commencer.

INNOCENT. – Oursinet est un fripon. Je prie Monsieur le chef d'institution de vouloir bien le faire venir.

M. DOGUIN. – Père Frimousse, amenez-moi Oursinet.

Le portier s'empressa d'obéir; plein d'inquiétude pour le payement de sa note, il ne fut pas longtemps à faire comparaître devant le maître celui qu'il soupçonnait déjà d'avoir abusé de sa bonne foi.

«Savez-vous pourquoi on me demande? demanda Oursinet.

— Comment puis-je savoir? Pour vous donner une sortie de faveur, peut-être... Attrape, se dit-il en lui-même; tu vas avoir une bonne danse, et moi je te secouerai jusqu'à ce que j'aie retrouvé mes trente-cinq francs vingt-cinq centimes.»

Ils entrèrent au parloir. Quand Oursinet vit Innocent, il devina ce qui allait arriver et voulut payer d'audace.

«Monsieur m'a demandé?» dit-il d'un air patelin.

M. DOGUIN. – Oui, Monsieur Oursinet; nous avons besoin de vous pour éclaircir une affaire plus que désagréable pour vous.

OURSINET. – Je devine ce que vous allez me dire, Monsieur; c'est le père Frimousse qui réclame

trente-cinq francs de Gargilier.

LE PORTIER. – Trente-cinq francs vingt-cinq centimes, Monsieur.

OURSINET. – Et Gargilier ne veut pas les payer?

INNOCENT. – Pourquoi payerais-je ce que je ne dois pas? Toi qui as pris tout cela chez le père Frimousse, tu sais bien que je ne t'en ai jamais chargé et que c'est toi-même qui as tout mangé, si tu les as pris.

Oursinet sourit et ne répondit pas.

M. DOGUIN. – Répondez nettement, Oursinet. Avez-vous pris pour le compte de Gargilier les objets portés sur la note du père Frimousse?

— Sans vouloir examiner la note, ce qui est inutile, vu la probité reconnue du père Frimousse, je puis répondre très nettement oui.

M. DOGUIN. – Et pourquoi avez-vous pris au nom de Gargilier ce qui n'était pas pour vous, pour satisfaire votre gourmandise?

OURSINET. – Je n'ai rien pris pour moi, Monsieur. J'ai tout pris pour Gargilier.

M. DOGUIN. – Oui, mais pour le dévorer comme un glouton et sans lui en parler.

OURSINET. – Pardon, Monsieur, c'est Gargilier qui recevait et qui mangeait tout.

— Menteur! s'écria Innocent en bondissant de dessus sa chaise. Je ne t'ai seulement pas vu pendant que j'étais à l'infirmerie, et le reste du temps je ne t'ai pas dit trois paroles.

OURSINET. – Écoute, Gargilier, le père Frimousse ne t'oblige pas à payer tout de suite; il sait bien que nous autres élèves nous n'avons pas toujours trente-cinq francs sous la main...

LE PORTIER. – Trente-cinq francs vingt-cinq centimes, Monsieur.

OURSINET. – Et je suis fâché qu'il t'ait réclamé cette somme devant tout le monde; je comprends que tu ne veuilles pas l'avouer. Laissez-nous, père Frimousse, ajouta-t-il tout bas, j'arrangerai cela.

— Tu es un calomniateur, un menteur et un voleur! s'écria Innocent hors de lui. Restez, restez, père Frimousse; je prie M. le chef d'institution de s'informer auprès de l'infirmière et auprès de mes camarades si l'on m'a vu manger ou distribuer une seule fois des friandises; et si, au contraire, nous ne nous sommes pas étonnés de voir Oursinet revenir de chez le portier les mains et la bouche pleines à chaque récréation. Au reste, je déclare à Monsieur le chef d'institution que si le mensonge et la loyauté d'Oursinet ne sont pas prouvés, je suis prêt à tout payer, quoique je ne le doive pas, parce que je ne veux pas que le pauvre père Frimousse perde à cause de moi une somme aussi considérable.

— Vous êtes un brave garçon, Monsieur, s'écria le portier. Si c'est M. Oursinet qui a voulu nous attraper vous et moi, il faudra bien qu'il me paye, car je m'adresserai à ses parents.

— C'est moi qui me charge de débrouiller votre affaire, père Frimousse, dit le maître; mais à l'avenir, je vous défends expressément de faire crédit à aucun des élèves. Je vais m'occuper de l'enquête,

Monsieur Gargilier; dans un quart d'heure, je vous en rendrai compte. Attendez-moi tous ici.»

Le maître sortit, laissant dans l'anxiété les acteurs de la scène. Innocent avait peur que les élèves, par haine contre lui, ne rendissent de faux témoignages. Oursinet tremblait que les élèves, n'étant pas prévenus, ne dissent l'exacte vérité, et que sa culpabilité ne fût par là clairement démontrée. Le père Frimousse s'inquiétait encore de ses trente-cinq francs vingt-cinq centimes, dont les parents d'Oursinet pouvaient refuser le paiement. Prudence se désolait de voir son jeune maître faussement accusé. Simplicie s'ennuyait d'être retenue si longtemps au parloir. Cozrgbrlewski contenait difficilement sa colère contre le calomniateur, qu'il aurait volontiers mis en pièces, et contre le portier insolent qui osait soupçonner la véracité d'Innocent. Ses yeux exprimaient une telle fureur, que le père Frimousse et Oursinet s'éloignèrent par instinct jusqu'au coin le plus reculé du parloir. Le maître ne tarda pas à rentrer. Il était grave et sévère.

«Monsieur Gargilier, approchez.»

Innocent vint se placer devant lui, le regard calme, le front haut.

«Monsieur Oursinet, venez. Monsieur, venez donc.»

Oursinet s'approche lentement, la tête inclinée, les yeux à demi baissés.

Coz fait quelques pas; ses yeux lancent des éclairs.

«Monsieur Gargilier, votre innocence est parfaitement reconnue. Il m'a été démontré que Félix Oursinet s'est servi de votre nom pour dévorer des masses de friandises, et que vous ne devez rien au père Frimousse.»

Coz se retire au fond de la chambre.

«Monsieur Oursinet, il m'est prouvé que vous êtes un menteur, un voleur, un lâche calomniateur; que votre présence est une humiliation pour vos camarades et une honte pour ma maison; en conséquence, je vais vous faire conduire au cachot et je vais faire prévenir vos parents afin qu'ils viennent vous chercher dès ce soir.»

Coz se frotte les mains.

«Grâce! grâce! Monsieur, s'écria Oursinet tombant à genoux. Ne dites rien à mes parents, je vous en supplie; ils me battront, ils m'enfermeront...

— Lâche! dit le maître avec indignation, vous tremblez devant la punition que vous avez si bien méritée, et vous n'avez pas craint de faire passer Gargilier pour un gourmand, un menteur, un trompeur. Votre terreur ne m'inspire aucune pitié.

— Dégoûtant! dégoûtant! dit Coz à mi-voix.

— Père Frimousse, menez Oursinet au cachot de la petite cour. Vous lui porterez du pain et de l'eau pour son dîner.»

Le père Frimousse saisit Oursinet par le collet, et, malgré sa résistance, il le mena au cachot désigné, sombre réduit à peine éclairé par une lucarne, n'ayant pour meubles qu'un lit de planches avec une couverture, une table, une chaise et la vaisselle strictement nécessaire pour une si triste demeure.

«Madame, dit le maître à Prudence, j'ai écrit il y a peu de jours à M. Gargilier pour l'engager à retirer son fils de chez moi; sa position n'est plus tenable, les élèves l'ayant pris en grippe. Malgré la plus grande surveillance, il est impossible d'empêcher des scènes déplorables, comme celles dont il vous a sans doute rendu compte. Je crois dangereux pour lui de prolonger son séjour dans ma maison, et je vous demande, dans son intérêt, de le retirer le plus tôt possible. La scène d'aujourd'hui va s'ébruiter, va être interprétée méchamment pour lui par ses camarades, et il pourrait y avoir encore quelque complot qui éclaterait un de ces jours.

— Je l'emmènerai tout de suite, Monsieur, tout de suite, s'empressa de répondre Prudence, terrifiée.

— Oh! ce n'est pas pressé à ce point, reprit le maître en souriant; il sera temps demain; d'ici là je

ferai préparer son paquet.

— Oui, j'aime mieux ne partir que demain, dit Innocent, parce qu'aujourd'hui nous devons aller à l'école de natation; cela m'amusera et me fera du bien.

— À demain donc, mon pauvre petit maître; prenez bien, garde à vos méchants camarades. Coz et moi, nous viendrons vous prendre demain, à l'heure que vous voudrez.

— À midi, avant la récréation, dit Innocent.

— C'est bien; à midi nous serons ici.»

Et l'on se sépara.

XXII - Le bain

À quatre heures, les élèves devaient aller au bain; la saison était un peu avancée, mais il faisait encore très chaud, et c'était toujours une grande joie quand on y allait: d'abord c'était du nouveau, ensuite il y avait une grande heure d'étude de moins. Innocent avait désiré se donner ce dernier petit plaisir; et chacun sait que les plaisirs sont rares en pension. On arriva aux bains; on assigna des cabines aux élèves répartis par groupes. Innocent se trouva avec trois ennemis et quatre amis, de sorte qu'il se crut bien protégé. On se déshabilla, on revêtit le caleçon, chacun accrocha ses vêtements au clou désigné, et on se lança dans l'immense bassin. Innocent savait un peu nager, de sorte qu'il se dirigea vers la partie profonde du bassin; plusieurs élèves de sa classe s'y trouvaient.

«Une passade à Gargilier!» dit l'un d'eux.

«Hop!» Il appuya ses mains sur la tête d'Innocent et le fit aller au fond.

«Une passade à Gargilier! dit le second en le voyant revenir sur l'eau.

— Une passade à Gargilier!» dit un troisième.

Innocent s'enfonçait, se débattait, revenait sur l'eau, cherchait à reprendre sa respiration, replongeait de nouveau; à la quatrième passade, il était haletant, il étouffait; il faisait des efforts inouïs pour pousser un cri, un seul, espérant être entendu de ses amis, mais on ne lui en donnait pas le temps. Les petits malheureux, qui ne voyaient pas le danger de ces passades multipliées, ne cessaient de le faire plonger et replonger; son air de détresse, ses mouvements convulsifs les amusaient au lieu de les toucher. Enfin, à une dernière passade, Innocent ne revint plus sur l'eau; il flottait au fond, ayant perdu connaissance. À ce moment les grands élèves arrivaient; Paul sentit un corps que ses pieds repoussaient; il plongea et retira le pauvre Innocent les yeux fermés, les mains crispées.

«Au secours! cria-t-il; au secours! Gargilier est noyé!»

Vingt élèves et les maîtres arrivèrent près de Paul et l'aidèrent à ramener sur le plancher le corps d'Innocent. On le porta dans la cabine des noyés, où les secours en usage lui furent prodigués: frictions, cendres chaudes, etc. Ce ne fut qu'après une demi-heure de soins les plus assidus qu'il donna quelques signes de vie; bientôt il ouvrit les yeux, mais les referma aussitôt. Le médecin qui présidait au sauvetage le saigna au bras; le sang coula, donc il vivait et il était sauvé. Le chef de pension, qu'on avait été prévenir et qui venait d'arriver, passa de l'inquiétude à la joie; il ne tarda pas à voir Innocent revenir tout à fait à la vie, parler et vouloir se lever. Le maître le fit envelopper dans des couvertures et emporter dans une voiture qui l'attendait. Ce fut encore à l'infirmerie qu'on le déposa en rentrant à la pension. Innocent songea avec bonheur que c'était sa dernière nuit à passer dans cette maison qu'il avait tant désiré habiter, et qui avait été pour lui un lieu de torture et de misère.

Il remercia Dieu de l'avoir sauvé de ce dernier danger, et, en témoignage de sa reconnaissance, il résolut de rendre le bien pour le mal et de ne nommer aucun des élèves qu'il avait parfaitement reconnus, et qui avaient manqué de le faire périr. Cette résolution lui coûta beaucoup, mais il n'y faillit pas, et quand le chef d'institution et le maître d'étude vinrent le lendemain savoir de ses nouvelles et le questionner sur l'accident dont il avait été victime, il répondit vaguement qu'il avait perdu connaissance sans savoir comment.

LE MAÎTRE. – Mais de plus jeunes élèves ont dit depuis avoir vu vos camarades vous donner des

passades, et les recommencer dès que vous reveniez sur l'eau.

INNOCENT. – C'est possible; quand on est dans l'eau, on n'a pas le sentiment bien clair de ce qui se passe; j'ai enfoncé, j'étouffais, et puis je me suis évanoui.

LE MAÎTRE. – Mais vous avez dû reconnaître ceux qui vous entouraient quand vous avez enfoncé.

INNOCENT. – Je n'ai regardé personne; je m'amusais à nager et je ne faisais pas attention aux autres.

LE MAÎTRE. – Je vois que vous ne voulez nommer personne; c'est bien généreux à vous vis-à-vis de ces mauvais garnements.

Innocent ne répondit pas; il remerciait le bon Dieu de lui avoir donné le courage de cette générosité. Le maître le quitta en lui serrant la main.

Il avait passé une assez bonne nuit; il allait bien, de sorte que le médecin lui permit de se lever, de déjeuner et de se préparer à quitter la maison. Quand Prudence et Coz arrivèrent, Innocent leur raconta l'accident de la veille. Prudence faillit tomber à la renverse de frayeur et de chagrin. Elle alla toute tremblante régler ses comptes avec le maître, qui lui témoigna sa satisfaction de voir emmener Innocent.

«J'étais désolé, dit-il, de ne pas vous l'avoir laissé emmener hier, quand je l'ai vu encore une fois victime de la méchanceté de ses camarades. Le voilà de nouveau hors d'affaire; gardez-le à la maison, croyez-moi, et ne le laissez plus remettre en pension ni au collège: il y sera toujours le jouet des autres.»

Coz avait mis les effets d'Innocent dans la voiture; Prudence y monta avec son jeune maître; Coz prit sa place accoutumée sur le siège, et, quelques minutes après, Mme de Roubier avait un hôte de plus.

XXIII - Visite imprévue

Simplicie était restée seule à la maison; elle préparait l'appartement pour la réception de son frère, dont elle attendait le retour avec impatience. Des pas se firent entendre sur l'escalier.

«C'est Innocent, je reconnais son pas, dit Simplicie en courant joyeusement ouvrir la porte. C'est toi, Innocent?... Ah!»

Et Simplicie, terrifiée, repoussa la porte et alla se cacher dans le lavoir.

La porte ne tarda pas à se rouvrir; les mêmes pas se firent entendre dans l'appartement, mais plus précipités; Simplicie entendait aller, venir, chercher, fureter. Plus morte que vive, elle se gardait bien de bouger, car, en courant au-devant d'Innocent, elle avait vu apparaître sa tante, accompagnée de Boginski.

MADAME BONBECK. – Où diable a-t-elle passé? Cherchez donc, Boginski. Vous êtes là comme un bonhomme de plâtre; regardez partout, ouvrez tout.

BOGINSKI. – Je vois rien, Mâme.

MADAME BONBECK. – Voyez dans ce cabinet; c'est un sale lavoir, elle y est peut-être.

Boginski entra, aperçut Simplicie blottie dans un coin; elle joignait les mains d'un air suppliant pour qu'il ne la dénonçât pas. Boginski, qui était bon garçon et qui savait combien elle serait malheureuse si sa tante la reprenait, fit un petit signe rassurant à Simplicie, eut l'air de chercher partout, remua les marmites, les casseroles; il mit une marmite sur la tête de Simplicie, un balai devant ses jambes, il accrocha un torchon à la marmite.

«Rien, dit-il, personne; c'est étonnant!»

Et il sortit du lavoir. Mme Bonbeck le regarda et, le menaçant du doigt:

«Je crois que tu me trompes, mon garçon; laisse-moi y aller voir moi-même.»

Elle entra, regarda partout, ne vit rien, sortit et allait partir, quand un bruit retentissant la fit rentrer dans le cabinet, où elle aperçut par terre Simplicie, que la peur et l'émotion venaient de faire tomber en faiblesse; la marmite avait dégringolé, le balai avait roulé, et Simplicie apparut aux yeux courroucés de sa tante.

«Je suis donc un diable, un Satan! Est-ce ainsi qu'on se comporte envers sa tante? Allons, sors de là, je te pardonne; mets ton chapeau et viens avec moi.

— Non, non, je ne veux pas. Boginski, pour l'amour de Dieu, sauvez-moi, ne me laissez pas emmener! gardez-moi jusqu'à l'arrivée de Prudence et de Coz, qui sont allés chercher Innocent.»

Mme Bonbeck s'élança vers sa nièce pour la saisir et l'emmener de force; mais Boginski se plaça devant Simplicie:

«Non, non, Mâme Bonbeck, moi pas laisser prendre par force pauvre enfant. Pas bien ça, non, pas bien.

— Drôle, cria Mme Bonbeck, misérable ingrat!»

Et, se jetant sur Boginski, elle voulut passer; il la repoussa doucement; elle l'accabla d'injures, de coups; il supporta tout et ne bougea pas d'une semelle.

«Pas bien, Mâme Bonbeck, pas bien. Battre moi, ça fait rien, moi pas faire mal; mais battre enfant,

c'est mauvais. Pauvre petite! elle a peur; veut pas venir, veut rester; faut la laisser.

— Animal! dit Mme Bonbeck en s'éloignant, je te croyais plus plat. J'aime mieux ça: je n'aime pas les gens qui me cèdent toujours. Vous avez raison, mon ami, il faut la laisser cette péronnelle. Qu'en ferais-je, au total? Qu'elle aille au diable! ça m'est parfaitement égal.»

Mme Bonbeck regarda Simplicie avec dédain, et, tournant les talons, elle marcha vers la porte d'entrée.

«Ouvrez «, dit-elle à Boginski.

Boginski ouvrit et attendit pour la laisser passer.

«Passez donc, puisque vous êtes là «, continua-t-elle.

Boginski passa. Il n'eut pas plus tôt franchi le seuil, que Mme Bonbeck poussa la porte avec violence, mit le verrou et se retourna vers Simplicie d'un air de triomphe:

«Te voilà prise, ma fille; pas moyen d'échapper à la vieille tante. Ce que je veux, je le veux bien! Sera bien fin celui qui m'attrapera... Vas-tu finir ton train, toi, Polonais? cria-t-elle à Boginski, qui frappait à la porte. Oui, oui, tambourine, mon garçon, démène-toi. Ah! ah! ah! je les tiens à présent!»

Boginski criait, appelait, frappait; Mme Bonbeck riait, jurait et se frottait les mains. La malheureuse Simplicie, consternée, pâle comme une morte, tremblant de tous ses membres, n'osait ni répondre aux cris de Boginski ni faire un mouvement. Mme Bonbeck la regardait avec un rire moqueur; elle se plaça devant elle, les bras croisés; Simplicie recula jusqu'au mur, sa tante la suivit jusqu'à ce que ses bras, qu'elle tenait toujours croisés, touchassent à la poitrine de Simplicie.

«N'aie pas peur, je ne te battrai pas (ses yeux lançaient des éclairs). Je ne suis pas en colère; je veux seulement te faire voir que je ne me laisse pas jouer comme un enfant, que Boginski ne peut m'empêcher de faire ce que je veux, et que s'il me plaît de t'emmener, je t'emmènerai.»

Simplicie poussa un cri, auquel répondit un cri sauvage; elle reconnut la voix de Coz.

«Au secours! au secours! cria-t-elle. Coz, sauvez-moi!»

Mme Bonbeck la saisit dans ses bras vigoureux malgré son âge, la poussa dans la seconde chambre, dont elle verrouilla la porte, ouvrit une porte qui donnait sur un petit perron, et voyant qu'il n'y avait personne dans la cour, elle empoigna Simplicie, sauta les trois marches du perron, la tenant toujours et l'entraînant après elle, et courut à la voiture qui l'avait amenée; elle y poussa Simplicie, y monta elle-même, et ordonna au cocher de retourner rue Godot 15. Le cocher partit, et Simplicie se trouva encore une fois au pouvoir de sa tante. Son désespoir fut terrible; son imagination lui représenta les scènes les plus affreuses; elle sanglotait, et se tordait les bras.

«Simplette, dit Mme Bonbeck d'une voix radoucie, je t'ai cherchée partout le lendemain de la scène où je t'avais battue; je ne t'ai pas trouvée puisque tu t'étais sauvée. Boginski et moi, nous t'avons cherchée à la pension, où l'on ne t'avait pas vue, chez Mme de Roubier, où l'on n'a jamais voulu me laisser entrer, malgré tout ce que j'ai pu faire. J'ai été fâchée de ta fuite; j'ai craint de te laisser sans autre protection qu'une sotte Bretonne et un rustre Polonais. J'ai vu en retournant à la pension, il y a une demi-heure, descendre de voiture Prude et Coz; je suis accourue ici, te sachant seule; je t'ai demandée poliment au concierge, il m'a indiqué ta porte et c'est toi qui m'as ouvert. Maintenant écoute-moi: je ne veux pas que tu restes à la charge de Mme de Roubier; je suis ta tante, et c'est chez moi que tu dois demeurer, et tu y demeureras... Oh! tu as beau gigoter et sangloter, tu y viendras, et tu vivras seule avec moi; je ne veux pas de Prude qui te gâte et qui te laisse faire des sottises. Je ne veux pas de Coz qui a aidé à ta fuite, et je ne veux pas d'Innocent, qui est un sot. Je te promènerai moi-même, je te ferai travailler...

— Et moi, je me tuerai si papa me laisse chez vous!

— Ta, ta, ta! on ne se tue pas pour si peu de chose; mais nous voilà arrivées; descends et monte l'escalier pendant que je paye le cocher.»

Mme Bonbeck, qui avait été si fine avec Boginski, le fut moins avec Simplicie; celle-ci ne fut pas plus tôt descendue de voiture, qu'elle partit comme une flèche et courut vers le boulevard; Mme Bonbeck, ébahie, appela d'abord, voulut courir ensuite, mais le cocher l'arrêta.

«Mon argent, s'il vous plaît, bourgeoise.

— Je vous payerai tout à l'heure, mon ami...

— Du tout, du tout! Je connais ces rubriques! On se fait voiturer, puis on s'arrange pour disparaître sans payer.

— Malheureux! tu vas me faire perdre ma nièce! la voilà qui tourne sur le boulevard!

— Eh bien! il n'y a pas de mal; elle n'avait pas déjà l'air si joyeux quand vous l'avez jetée dans ma voiture comme un paquet de linge sale.

— Misérable! je te dis...

— Il n'y a pas d'injures qui tiennent! Vous avez la langue bien pendue, mais je n'écoute pas tout ça, moi. Il me faut mes deux francs pour l'heure, et je ne vous lâche pas que vous ne me les ayez versés dans la main que voici.

Et le cocher, maintenant fortement le bras de Mme Bonbeck, lui présentait la main restée libre.

Mme Bonbeck jura, tapa des pieds, mais paya. Il était trop tard pour courir après Simplicie; elle rentra de fort mauvaise humeur, s'en prenant à tout le monde de sa mésaventure, et se promettant de faire repentir Boginski de la part qu'il y avait prise.

XXIV - Retour de Prudence et de Coz

Pendant que Simplicie se trouvait au pouvoir de Mme Bonbeck, Coz et Prudence, informés par Boginski de ce qui s'était passé, employaient leurs efforts réunis pour briser la porte ou faire sauter la serrure afin de délivrer Simplicie, dont ils avaient entendu le cri de détresse. Prudence courut chercher du renfort; elle ne trouva que le concierge, qui monta précipitamment avec une seconde clef de l'appartement. La clef tourna, mais le verrou était mis; comment l'ouvrir? Coz, désespéré, donna un si vigoureux coup d'épaule que la porte tomba: toute la ferrure s'était brisée; ils se précipitèrent dans l'appartement, personne; ils ouvrirent la porte de la chambre à coucher, personne encore; mais la porte du perron, restée ouverte, leur apprit l'enlèvement de la malheureuse Simplicie.

Tous restèrent consternés.

«Je cours, dit enfin Boginski; Mâme Bonbeck emporté pauvre Mam'selle, moi la rapporter.»

Prudence pleurait, Innocent se désolait; Coz restait pensif, les bras croisés, la tête baissée.

«Mâme Prude, dit-il d'un air résolu, moi vous aider. Moi courir chez Bonbeck, moi demander Mam'selle; si Bonbeck pas vouloir donner, moi tout casser, ouvrir portes, arracher Mam'selle et amener ici.»

PRUDENCE. – C'est impossible, mon pauvre Coz: Mme Bonbeck porterait plainte contre vous, et comme Polonais, vous seriez condamné et puis chassé hors de France.

COZ. – Moi pas vouloir quitter France; moi rester chez papa de Mam'selle et M. Nocent. Alors, moi quoi faire pour aider?

PRUDENCE. – Attendons le retour de Boginski; peut-être nous la ramènera-t-il.

COZ. – Et si pas ramener?

PRUDENCE. – Alors j'écrirai à M. Gargilier pour qu'il vienne tirer ma pauvre petite maîtresse des griffes de cette femme abominable, et nous retournerons tous à Gargilier.

COZ. – Dieu soit béni quand être à Gargilier!

Coz se résigna à attendre; Prudence le chargea d'avoir soin d'Innocent pendant qu'elle irait informer Mme de Roubier de ce qui venait d'arriver, et lui demander conseil sur ce qu'il y avait à faire pour ravoir Simplicie.

Boginski courait à la rue Godot, pendant que Simplicie courait à la rue de Grenelle. Elle avait souvent parcouru la distance qui la séparait de Mlles de Roubier; elle s'était promenée plusieurs fois aux Tuileries, de sorte qu'elle trouva facilement son chemin; elle traversait les Tuileries comme une flèche, lorsqu'elle se sentit arrêtée; un sergent de ville l'avait saisie par le bras: il la prenait pour une voleuse qui s'échappait.

«Où courez-vous donc si vite, la belle? On dirait que vous avez cent diables à vos trousses.

— Oh! laissez-moi, laissez-moi! elle va venir, elle va me reprendre; elle me battra, me tuera, dit

Simplicie avec détresse.

— Qui cela, elle? dit le sergent de ville surpris.

— Elle, ma tante! Oh! je vous en prie, laissez-moi. Si elle m'attrape, je suis perdue.

— Au contraire, la belle, vous êtes retrouvée.

— Au secours! laissez-moi; je veux voir ma bonne.

— Où est-elle votre bonne? Pourquoi vous êtes-vous sauvée de votre bonne?

— Je ne me suis pas sauvée, c'est ma tante qui m'a volée; ma bonne est chez Mme de Roubier.

— Mme de Roubier? Dans la rue de Grenelle?

— Oui, oui, 91; c'est là où je demeure, où je veux aller.

— Tiens! c'est singulier, dit le sergent de ville à mi-voix; elle n'a pourtant pas la mine d'appartenir à une bonne maison, cette petite.»

Il ne savait trop s'il devait la laisser aller ou la retenir, lorsque Simplicie poussa un grand cri, donna une secousse si violente que le sergent de ville la laissa échapper, et elle reprit sa course avec plus de vitesse qu'auparavant, criant:

«Au secours! Boginski, ramenez-moi!»

Le sergent de ville courut après elle de toute la vitesse de ses jambes, et parvenait à la saisir au moment où Simplicie tombait haletante et demi-morte dans les bras de Boginski. La foule, qui s'était déjà amassée autour d'eux pendant le premier interrogatoire du sergent de ville, et qui courait avec lui pour assister à la fin de cette scène étrange, se rassembla plus compacte, et écouta avec intérêt les explications de Boginski et les paroles entrecoupées, les exclamations joyeuses de la pauvre Simplicie.

«Pauvre Mam'selle! dit Boginski quand elle fut un peu remise de son émotion, Mme Prude là-bas, attendre désolée. Nous croire Mam'selle chez Mme Bonbeck; moi courir pour arracher pauvre Mam'selle. Comment Mam'selle ici?

— Je me suis sauvée pendant que ma tante payait le cocher, et j'ai couru, couru si vite, que j'étouffais. C'est que j'avais si peur de la voir arriver!»

Le sergent de ville se retira et fit place à Simplicie et à Boginski, qui se dirigèrent vers le pont Royal et la rue du Bac. Boginski rentra triomphant dans le petit appartement où l'attendaient tristement Prudence, Innocent et Coz. Le retour de Simplicie fut accueilli par des cris de joie; Prudence l'embrassa à l'étouffer; Innocent lui témoigna plus d'affection qu'il ne l'avait jamais fait. Coz, en la voyant, fit un bond de joie, la saisit dans ses bras et la porta dans ceux de Prudence. On envoya Boginski prévenir Mme de Roubier de l'heureux retour de Simplicie. Prudence voulut fêter cet agréable événement par un bon repas; elle leur servit à dîner un gâteau excellent, surmonté d'une crème vanillée et entourée d'une muraille de fruits confits; elle y ajouta une bouteille de frontignan-muscat pour célébrer la rentrée en famille d'Innocent et le retour de Simplicie. Ils invitèrent Boginski à dîner; celui-ci prit sa large part du festin, puis il retourna chez Mme Bonbeck.

Il ne restait qu'à préparer le coucher d'Innocent; Coz lui donna son lit, qu'il transporta dans la première pièce faisant salon.

«Et vous, où coucherez-vous, Coz? lui demanda Prudence.

— Moi coucher par terre; moi habitué, moi dormir partout.

— Mais vous aurez froid?

— Moi rouler dans manteau; pas froid, pas mauvais, très bon.»

Il fit comme il l'avait dit, et il dormit si bien, qu'il ronfla plus fort que jamais.

Trois jours se passèrent encore et l'on ne recevait aucune réponse ni de M. ni de Mme Gargilier. Prudence s'inquiétait de ce silence; Innocent et Simplicie s'ennuyaient; Coz était triste; il craignait qu'on ne le laissât à Paris; il redoublait de soins et d'activité pour se faire accepter. Prudence l'élevait aux

nues; Simplicie et Innocent ne pouvaient plus s'en passer et lui donnaient toutes les assurances possibles de son engagement chez leur père.

Le quatrième jour de l'arrivée d'Innocent, le facteur entra:

«Une lettre pour Mme Prudence, trente centimes.»

Prudence paya, ouvrit la lettre; elle était de M. Gargilier. Les enfants étaient aussi impatients que Prudence de savoir le contenu de la lettre.

«Lis tout haut, je t'en prie «, s'écrièrent-ils.

Prudence lut ce qui suit:

«Ma chère Prudence,

Ma femme et moi, nous avons été passer dix jours chez mon frère, et hier, à notre retour, nous avons trouvé les lettres des enfants, la vôtre et celle du maître de pension. Ne perdez pas un jour, pas une heure, pas une minute pour retirer notre pauvre Innocent de cette maison où l'ont fait entrer son entêtement et ma faiblesse. Quant à Simplicie, je ne veux pas non plus qu'elle reste chez ma soeur; depuis quinze ans que nous vivons, ma soeur à Paris, moi à la campagne, il paraît que son humeur violente a fait des progrès déplorables. J'accorde donc à Simplicie comme à Innocent le pardon de leur conduite absurde, et je les attends avec une impatience égale à la leur. Je n'aurais jamais consenti à la séparation qu'ils désiraient si ardemment si j'avais pu deviner les peines et les souffrances qui en résulteraient pour eux et pour vous, ma pauvre Prudence, si dévouée, si attachée à mes enfants et à ma maison. Je voulais partir moi-même pour les ramener, mais ma femme s'est donné une entorse en descendant de voiture; elle ne peut pas bouger, et je reste près d'elle pour la soigner et la distraire. Arrivez le plus tôt possible et tâchez de trouver un homme sûr pour vous accompagner jusqu'à Gargilier. C'est à vous de voir si la personne que Simplicie nomme dans sa lettre mérite confiance. Adieu, ma bonne Prudence; embrassez bien tendrement pour nous les chers enfants. Je ne regrette pas d'avoir cédé à leurs désirs, puisque la leçon a été bonne et complète et qu'ils me reviennent meilleurs qu'ils ne sont partis. Dites-leur que nous leur pardonnons de grand coeur leur sotte équipée, et remerciez Mme de Roubier de l'hospitalité qu'elle a bien voulu accorder à ma pauvre petite folle Simplicie. Je vous embrasse, ma bonne Prudence, avec tout l'attachement que vous méritez si bien. J'écris à ma soeur pour la prévenir de ma détermination.

HUGUES GARGILIER.»

«Quel bonheur! Oh! Prudence, que je suis heureuse! je reverrai ma pauvre chère maman et mon pauvre papa!»

Et Simplicie fondit en larmes. Innocent partagea sa joie et son attendrissement. Prudence rayonnait; Coz seul restait triste et silencieux.

«Eh bien! mon pauvre Coz, qu'avez-vous? Vous n'êtes pas content des bonnes nouvelles que nous donne Monsieur?

— Pourquoi moi content? Moi voir partir et moi aimer vous tous! Moi rester seul, triste! triste! et personne pour consoler pauvre Coz...

— Mon pauvre ami, mais vous n'avez donc pas entendu que Monsieur me dit que si l'homme indiqué par Mam'selle Simplicie mérite confiance, il nous ramènera; cet homme, c'est vous! C'est vous qui nous ramènerez à Gargilier.

— Moi confiance? Moi ramener? Moi rester? Moi pas quitter? Merci, Madame Prude! merci Mam'selle! merci, Monsieur!»

Et, en disant ces mots, Coz riait, tournait comme un toton, étouffait Prudence, secouait les bras de Simplicie, écrasait les mains d'Innocent; il était fou de joie; il demandait à partir tout de suite, de peur

qu'on ne changeât d'avis. Prudence eut quelque peine à lui faire comprendre qu'il fallait attendre au lendemain.

«Il nous faut le temps de faire nos paquets, dit-elle.

— Moi faire tout en une heure «, répondit Coz.

PRUDENCE. – Il faut faire nos adieux à Mme de Roubier, la remercier de ses bontés.

COZ. – Cela pas long; moi dire pour vous.

PRUDENCE. – Non, ce ne serait pas poli; nous devons y aller nous-mêmes et à une heure convenable de l'après-midi. Et puis, il faut que nous menions les enfants dire adieu à leur tante.

— Ah! s'écrièrent les enfants avec effroi, je ne veux pas y aller! j'ai trop peur.

PRUDENCE. – Avec moi et Coz, il n'y aura aucun danger.

SIMPLICIE. – Mais si elle m'enferme comme l'autre jour?

PRUDENCE. – Elle ne le peut plus, maintenant que votre papa vous redemande et qu'il le lui a écrit.

SIMPLICIE. – Mon Dieu! mon Dieu! quelle terrible visite! C'est heureusement notre dernière corvée à Paris.

Prudence, aidée de Coz et des enfants, emballa tous leurs effets; ceux de Coz ne prirent pas beaucoup de place; il n'avait emporté de chez Mme Bonbeck qu'un peu de linge qu'il avait acheté avec les trente sous que lui donnait chaque jour le gouvernement, et une paire de chaussures; du reste, il ne possédait que les habits dont il était vêtu.

Après le déjeuner de midi, Prudence mena les enfants chez Mme de Roubier, qui leur dit des choses fort aimables, et approuva beaucoup le changement qui s'était opéré en eux.

«Je vous assure, Simplicie, dit-elle, que je ne vous ferai plus aujourd'hui les reproches que je vous ai adressés il y a quinze jours; vous vous êtes corrigée de vos défauts, et je suis sûre que lorsque nous vous reverrons à la campagne l'année prochaine, vous serez aussi gentille, simple, bonne et aimable que vous l'étiez peu jadis. Il en est de même pour Innocent: ses malheurs au pensionnat ont servi à l'améliorer sensiblement. Adieu donc, mes enfants, au revoir à la campagne. Adieu, Prudence; vous n'avez rien à gagner, vous: vous êtes aussi bonne et aussi dévouée qu'il est possible de l'être.

— Madame est mille fois trop bonne, répondit Prudence en faisant une profonde révérence, et très flattée des éloges adressés par Mme de Roubier à ses jeunes maîtres et à elle-même.

— Moi saluer bonne Madame, remercier bonne Madame «, dit Coz, qui était entré inaperçu.

Mme de Roubier sourit et tendit la main à ce brave garçon, dont elle avait entendu faire un grand éloge par ses domestiques. Coz, enchanté, crut bien faire de serrer la main qu'elle lui présentait, et avec une telle force de reconnaissance, que Mme de Roubier poussa un cri, et, secouant sa main:

«Quelle vigueur de poignet, mon brave garçon! dit-elle en riant. Un peu plus, vous me broyiez les os.»

Prudence fit signe à Coz de s'éloigner, ce qu'il fit avec une promptitude qui témoignait de son obéissance aux ordres de Prudence. Après la visite à Mme et à Mlles de Roubier, Prudence et Coz menèrent les enfants chez Mme Bonbeck, qu'ils trouvèrent fort mécontente de la fuite de Simplicie et de la lettre qu'elle venait de recevoir de son frère. Elle reçut les enfants moitié en colère, moitié riant; elle

dit à Coz qu'il était un ingrat de l'avoir quittée.

«Pardon, Mâme Bonbeck; moi pas vouloir fâcher; mais moi aimer pauvre Mam'selle et bonne Mme Prude; moi triste quand voir battre pauvre Mam'selle, et colère quand Mâme Bonbeck battre Mme Prude. Elles besoin de Coz, vous pas besoin: vous avoir Boginski, plus savant que Coz; moi, en Pologne, domestique; lui, intendant.

— Ne me parlez pas de ce diable de Boginski, je n'en peux plus rien faire; il me met en colère dix fois par jour; je lui donne des tapes, des coups d'archet, c'est comme si je chantais. Il me dit de son air calme et imbécile: «Mme Bonbeck bonne pour Boginski; moi laisser battre si fait plaisir!» Animal! comme si cela pouvait m'amuser de battre une pareille bûche! Et ne voilà-t-il pas qu'hier il refuse de jouer du violon! Il se couche, il prétend qu'il a mal à la tête! Aujourd'hui je ne l'ai seulement pas vu! Allez donc voir, Coz, ce que fait cet imbécile; il n'a pas déjeuné.»

Coz alla voir et ne tarda pas à revenir, disant que son ami était malade, qu'il avait la fièvre et mal à la tête. Mme Bonbeck s'inquiéta, s'alarma, envoya chercher le médecin, s'établit près de son lit et le soigna jour et nuit pendant une semaine entière. Coz était parti avec Prudence et les enfants; le reste de la journée leur parut d'une longueur insupportable. Le lendemain à neuf heures, après avoir déjeuné, Coz alla chercher une voiture, et tous y montèrent, le coeur plein de joie.

XXV - Conclusion

Nos quatre voyageurs, heureux et radieux, prirent leurs places et s'installèrent dans un wagon: aucun incident fâcheux ne contraria leur bonheur: leurs compagnons de route ne disaient rien et ne les gênaient pas. Prudence, toujours digne de son nom, avait emporté abondance de provisions; la joie, au lieu de leur ôter l'appétit, le développa si bien, que le panier à ventre rebondi se trouva vide en arrivant. Du chemin de fer ils passèrent dans la diligence; cette fois, ni Mme Courtemiche ni Polonais ne l'encombraient, et on descendit, sans autre aventure, à la ville où les attendait la voiture de M. Gargilier. Innocent et Simplicie manquèrent de sauter au cou du cocher, tant ils furent heureux de revoir un visage ami. Prudence l'embrassa sur les deux joues.

«Bonjour, mon cousin.

— Bonjour, ma cousine.»

En Bretagne, comme en Normandie, on est cousin et cousine à trois lieues à la ronde, vu que les parentés ne se perdent jamais et que vingt générations ne détruisent pas le lien primitif du vingtième ancêtre. Germain, le cocher, ayant Coz à sa gauche sur le siège, partit au grand trot; les chevaux s'animèrent, Germain perdit la tête, lâcha les guides; les chevaux s'emportèrent, allèrent comme le vent et auraient jeté la voiture dans un fossé de vingt pieds de profondeur, si Coz n'eût saisi les rênes, n'eût maintenu et calmé les chevaux et ne les eût remis au trot raisonnable de bons normands.

Prudence et les enfants n'avaient pas perdu une si belle occasion pour crier et appeler au secours.

«Vous pas crier, disait Coz: chevaux s'effrayer, courir plus vite.»

Quand les chevaux ralentirent leur marche, les cris cessèrent de se faire entendre. Coz se retourna.

«Vous voyez, pas danger; Coz sait conduire chevaux; cocher pas bien tenir; laisser aller trop fort, mauvais; chevaux toujours faut tenir.»

Il voulut rendre les rênes au cocher mais celui-ci refusa.

«Je n'aime pas ces chevaux, dit-il, ils sont trop vifs, ils courent trop fort. Monsieur vient de les acheter: il fera bien de les revendre.

— Non, pas revendre; chevaux bons, pieds bons; trop bon, tout bon.

— Alors Monsieur prendra un cocher plus habile que moi, car je ne me charge pas de mener ces bêtes, qui s'emportent pour un rien.

— Moi mener; pas s'emporter avec Coz; moi tenir eux.»

On arriva au petit castel de Gargilier. Innocent et Simplicie se précipitèrent dans les bras de leur père, qui les attendait au bas du perron. «Pardon, papa, pardon! disaient-ils tous deux. Que vous êtes bon de nous avoir pardonné, de nous avoir laissé revenir!» Pendant qu'ils couraient embrasser leur maman, que son entorse retenait dans sa chambre, M. Gargilier embrassait Prudence, la questionnait sur les derniers événements dont il ignorait les détails, et faisait connaissance avec Coz, que Prudence lui présenta avec un tel éloge, qu'il comprit tout de suite combien Coz avait dû rendre de services pour être tellement vanté par la sage Prudence. Il le questionna sur sa position, ses moyens d'existence.

«Moi avoir rien, dit Coz; moi, pauvre Polonais, seul pas heureux. Si moi rester ici, moi si content, moi faire tout pour Monsieur, Madame, M. Nocent, Mam'selle et bonne Mme Prude. Moi aimer les trois, et moi pas vouloir quitter.»

MONSIEUR GARGILIER. – Mais, mon pauvre garçon, je n'ai pas d'ouvrage à vous donner ici; je ne peux pas faire de vous un domestique, un ouvrier.

COZ. – Pourquoi? Moi tout savoir; moi domestique chez Monsieur le comte, moi cocher, moi bêcher, faucher, tout faire chez vous.

MONSIEUR GARGILIER. – Je veux bien croire à vos talents, mon garçon: mais vous êtes sans doute habitué à gagner beaucoup d'argent, et je n'ai pas de quoi payer les gens comme font les grands seigneurs.

COZ. – Moi beaucoup d'argent? Moi demander rien; seulement logement, nourriture; moi avoir du gouvernement quarante-cinq francs par mois; c'est assez, c'est trop.

MONSIEUR GARGILIER. – Nous verrons cela, mon ami; je verrai comment vous travaillez.

M. Gargilier alla rejoindre ses enfants; il les trouva à genoux près du canapé de leur mère, lui baisant les mains, et témoignant leur bonheur avec une tendresse dont elle n'avait pas l'habitude et qui la remplissait de joie.

Quelques jours se passèrent dans les mêmes sentiments de bonheur; la campagne apparaissait aux enfants sous un aspect nouveau et charmant. Ils ne comprenaient pas comment ils avaient pu désirer de quitter la vie tranquille, heureuse, utile, de la campagne, pour l'agitation, les ennuis, l'isolement de Paris. Ils faisaient de Paris, de la pension, de la tante Bonbeck, une peinture si affreuse, que M. et Mme Gargilier en riaient malgré eux. Prudence ne cessait de faire l'éloge des Polonais, surtout de Coz, et déclarait que sans lui ils eussent tous péri dix fois. Coz travaillait comme un nègre, se mettait à tout, était partout, faisait l'ouvrage de trois hommes; jamais M. Gargilier n'avait eu un si excellent serviteur; il ne tarda pas à le prendre définitivement à son service en qualité de surveillant, cocher, ouvrier, domestique, etc. Coz était plus heureux que tous les rois de la terre: il ne manquait à son bonheur que Boginski, dont il n'avait pas de nouvelles.

Un jour, le facteur apporta à M. Gargilier une lettre qu'il lut tout haut à sa femme et à ses enfants, moitié riant, moitié fâché:

«Mon frère,

Vos enfants sont des nigauds, surtout Simplette, qui n'a pas voulu rester avec moi. Votre Prude est une sotte que vous devriez renvoyer et qui gâte vos enfants. Ils ont emmené un de mes Polonais; c'est un ingrat, je ne le regrette pas. Voilà mon imbécile de Boginski qui s'est avisé d'être malade: il est guéri, mais il ne peut pas faire de musique; le médecin lui ordonne d'aller passer une quinzaine de jours à la campagne; comme je ne sais où le faire aller, je l'envoie demain chez vous. J'ai gardé votre sotte fille et sa sotte bonne pendant un mois, vous pouvez bien me garder mon Polonais pendant quinze jours. Ne manquez pas de me le renvoyer dès qu'il pourra jouer du violon. Adieu, mon frère. Dites à Simplette qu'elle

est plus bête qu'une oie. Vous avez bien mal élevé vos enfants; si je les avais eus, ils eussent été élevés autrement.

Votre soeur,
AMBROISINE BONBECK.»

SIMPLICIE. – Tiens! ma tante qui envoie Boginski! je vais le dire à Prudence.

INNOCENT. – Prudence, Boginski arrive ce soir! ma tante l'envoie.

PRUDENCE. – Que je suis contente! Quel plaisir son arrivée va faire à notre bon Coz!... Coz, Coz!... le voilà qui passe tout juste. Coz! votre ami Boginski arrive ce soir; Mme Bonbeck nous l'envoie!

— Bonheur! s'écria Coz; merci, Madame Prude, vous bien bonne de dire à Coz; vous toujours bonne. Moi vous aider à tout préparer pour ami.

Coz et Prudence préparèrent une chambre pour Boginski; et Coz, par ordre de M. Gargilier, partit avec une carriole pour ramener son ami de la ville. Quand Boginski arriva, ni Prudence ni les enfants ne le reconnurent, tant il était changé, maigri et pâli. Il avait été fort malade; Mme Bonbeck avait été très bonne pour lui, mais elle était si agitée, si remuante, elle parlait tant, elle grondait tellement tout le monde que le médecin déclara que le malade mourrait si on ne lui donnait du repos en l'envoyant à la campagne; c'était lui-même qui avait demandé à aller chez M. Gargilier.

Il ne tarda pas à se sentir mieux et à se remettre entièrement; mais il ne parlait pas de partir, malgré les lettres pressantes de Mme Bonbeck. Il cherchait à se rendre utile dans la maison; il mit en ordre la bibliothèque et classa les livres avec une intelligence qui étonna M. Gargilier. Il s'offrit à donner des leçons à Innocent et à Simplicie, et s'en acquitta si bien, déploya tant d'instruction, que M. Gargilier le questionna sur les années de sa vie passées en Pologne et apprit qu'il était de bonne famille, qu'il avait reçu une très bonne éducation et était capable d'instruire des enfants: seulement, il n'avait pas appris le français.

Au bout d'un mois, il fallut répondre à Mme Bonbeck, qui menaçait de venir elle-même chercher son Polonais.

M. Gargilier fit venir Boginski et lui fit voir la lettre de sa soeur.

«Que dois-je lui répondre, mon ami? Désirez-vous nous quitter et retourner chez ma soeur?»

BOGINSKI. – Oh! Monsieur, moi désire ne jamais vous quitter; moi suis très heureux ici. Chez Mme Bonbeck, c'est terrible; moi, j'ai été malade de tristesse et fatigue; si j'y retourne, serai encore malade; la vie est si terrible chez elle: toujours musique ou colère!

MONSIEUR GARGILIER. – Comme cela, mon ami, vous seriez bien aise de rester chez moi, près de mes enfants?

BOGINSKI. – Pas aise, mais heureux, heureux! Oh! Monsieur, si vous gardez moi, pauvre Polonais, jamais je n'oublierai; serai toujours reconnaissant. J'apprendrai français bien; je parle déjà mieux; dans un an, ce sera bien tout à fait.

MONSIEUR GARGILIER. – Alors, mon cher, c'est une affaire décidée. Vous me convenez beaucoup; vous êtes un brave garçon, dévoué, reconnaissant, sage et religieux. Je n'ai pas besoin d'un savant près

de mon fils; vous en savez autant qu'il lui en faut, et je vous charge d'Innocent, que vous ne quitterez plus.

Boginski serra la main de M. Gargilier dans les siennes, les baisa à la mode de Pologne, et courut annoncer cette bonne nouvelle à son ami Coz, qui bondit de joie. Boginski voulut écrire lui-même à Mme Bonbeck pour la remercier de ses bontés, et lui expliquer que sa santé, très ébranlée, exigeait le repos et l'air de la campagne.

Mme Bonbeck, furieuse, répondit une lettre d'injures et accusa son frère de lui avoir débauché ses deux Polonais. Deux jours après, Boginski reçut un paquet contenant ses effets, deux habillements tout neufs à sa taille, un violon, de la musique et une lettre ainsi conçue:

«*Mon ami,*

Vous êtes un brave garçon, c'est moi qui suis une méchante vieille; vous avez raison de me quitter; je vous ai rendu malheureux et malade. Je voudrais être bonne, mais je ne peux pas; la colère m'emporte. Dites à Simplette et à Prude que je leur demande pardon, comme à vous. Quand je serai corrigée, j'irai vous voir; je crains que ce jour n'arrive jamais. Mon frère me met en rage avec son calme, et ses enfants sont des nigauds qui me font bouillir le sang. Adieu, mon ami; pensez quelquefois sans colère à votre vieille amie.

AMBROISINE BONBECK.»

La vie des habitants de Gargilier s'écoula heureuse et paisible; Innocent devint un charmant garçon, instruit et bien élevé, grâce aux soins de Boginski. Simplicie grandit, embellit et fut une agréable et aimable personne; elle devint la femme d'un voisin de campagne dont Innocent épousa plus tard la soeur; ils vécurent en famille, aimant la campagne, s'occupant de leurs biens et des pauvres, et redoutant Paris. Boginski resta l'ami de la maison et de ses élèves; il se trouva assez heureux pour ne pas regretter la patrie. Coz acheva aussi sa vie à Gargilier en compagnie de Prudence; elle finit, après cinq années de refus, par consentir à devenir sa femme, parce que ce mariage convenait à ses maîtres. Pendant cinq ans elle avait répondu aux instances de Coz:

«Jamais je ne consentirai à porter un nom que personne ne pourra prononcer. Soyons amis, travaillons ensemble pour la maison, mais restez garçon et laissez-moi demeurer jeune fille.»

Enfin, un jour Coz vint lui annoncer tout joyeux qu'il était reçu citoyen français, et qu'au lieu de s'appeler Cozrgbrlewski, il s'était fait inscrire sous le nom de sa mère: VÉNISKA.

«Maintenant, Madame Prude, vous ne refuserez pas de porter mon nom

— Ce n'est déjà pas si joli de s'appeler Véniska, répondit Prudence en souriant.

— Voyons, Madame Prude, dites oui; il me manque vous pour être heureux; j'ai une patrie à présent, mais je n'ai pas de famille, pas de femme, pas de ménage!

— Eh bien! oui, mon pauvre Coz, je ne veux pas vous tourmenter plus longtemps. Nous ne serons pas un jeune ménage: vous avez quarante-sept ans, moi j'en ai trente-cinq; mais nous nous unirons pour mieux servir nos maîtres, et pour nous soigner l'un l'autre quand nous serons infirmes et malades.»

M. et Mme Gargilier furent très satisfaits de la décision de Prudence et du bonheur du pauvre Coz, qui, de cette façon, vivrait et mourrait chez eux. La noce fut superbe, le repas magnifique; les mariés dansèrent comme des jeunes gens; Innocent et Simplicie étaient enchantés et dansèrent toute la journée. Ils

se donnèrent une indigestion à force de manger de tous les plats qu'on servait aux invités, mais le lendemain il n'y paraissait pas, et ils n'eurent pas besoin de soins de Mme Véniska.

Mme Bonbeck ne vint jamais à Gargilier; elle mourut d'une apoplexie, à la suite d'une colère effroyable. Boginski fut seul à la regretter et à soutenir qu'elle était bonne, malgré ses colères.

La pension des Jeunes savants ne tarda pas à disparaître; les aventures d'Innocent firent un tort considérable à M. Doguin; aux vacances suivantes, presque tous les parents retirèrent de chez lui leurs enfants. M. Doguin, aidé de M. Hervé, alla fonder une autre maison à Lyon, et eut bien soin de n'y recevoir que de bons sujets.

FIN

L’Auberge de l’Ange-Gardien

(1863)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Foulquier

Table des matières

I - À la garde de Dieu
II - L'Ange-Gardien
III – Informations
IV - Torchonnet
V - Séparation
VI - Surprise et bonheur
VII - Un ami sauvé
VIII - Torchonnet placé
IX - Le général arrange les affaires de Moutier
X - À quand la noce?
XI – Querelle pour rire
XII - La dot et les montres
XIII - Le juge d'instruction
XIV – Autres pensées bizarres du général
XV - Le départ
XVI - Torchonnet se dessine
XVII - Première étape du général
XVIII - Les eaux
XIX - Coup de théâtre
XX - Première inquiétude paternelle
XXI – Torchonnet dévoilé
XXII - Colère et repentir du général
XXIII – Réparation complète
XXIV - Mystères
XXV - Le contrat
XXVI - Le contrat. Générosité inattendue.
XXVII - La noce
XXVIII - Un mariage sans noce
XXIX - Conclusion, mais sans fin

À mes petits-fils,
LOUIS ET GASTON DE MALARET

Chers enfants, vous êtes de bons petits frères, et je suis bien sûre que, si vous vous trouviez dans la triste position de Jacques et de Paul, toi, mon bon petit Louis, tu ferais comme l'excellent petit Jacques; et toi, mon gentil petit Gaston, tu aimerais ton frère comme Paul aimait le sien. Mais j'espère que le bon Dieu vous fera la grâce de ne jamais passer par de pareilles épreuves, et que la lecture de ce livre ne réveillera jamais en vous de pénibles souvenirs.

Comtesse de SÉGUR,
née ROSTOPCHINE.

I - À la garde de Dieu

Il faisait froid, il faisait sombre; la pluie tombait fine et serrée; deux enfants dormaient au bord d'une grande route, sous un vieux chêne touffu: un petit garçon de trois ans était étendu sur un amas de feuilles; un autre petit garçon, de six ans, couché à ses pieds, les lui réchauffant de son corps; le petit avait des vêtements de laine, communs, mais chauds; ses épaules et sa poitrine étaient couvertes de la veste du garçon de six ans, qui grelottait en dormant; de temps en temps un frisson faisait trembler son corps: il n'avait pour tout vêtement qu'une chemise et un pantalon à moitié usés; sa figure exprimait la souffrance, des larmes à demi séchées se voyaient encore sur ses petites joues amaigries. Et pourtant il dormait d'un sommeil profond; sa petite main tenait une médaille suspendue à son cou par un cordon noir; l'autre main tenait celle du plus jeune enfant; il s'était sans doute endormi en la lui réchauffant. Les deux enfants se ressemblaient, ils devaient être frères; mais le petit avait les lèvres souriantes, les joues rebondies; il n'avait dû souffrir ni du froid ni de la faim comme son frère aîné.

Les pauvres enfants dormaient encore quand, au lever du jour, un homme passa sur la route, accompagné d'un beau chien, de l'espèce des chiens du mont Saint-Bernard. L'homme avait toute l'apparence d'un militaire; il marchait en sifflant, ne regardant ni à droite ni à gauche; le chien suivait pas à pas. En s'approchant des enfants qui dormaient sous le chêne, au bord du chemin, le chien leva le nez, dressa les oreilles, quitta son maître et s'élança vers l'arbre, sans aboyer. Il regarda les enfants, les flaira, leur lécha les mains et poussa un léger hurlement comme pour appeler son maître sans éveiller les dormeurs. L'homme s'arrêta, se retourna et appela son chien:

«Capitaine! ici, Capitaine!»

Capitaine resta immobile; il poussa un second hurlement plus prolongé et plus fort.

Le voyageur, devinant qu'il fallait porter secours à quelqu'un, s'approcha de son chien et vit avec surprise ces deux enfants abandonnés. Leur immobilité lui fit craindre qu'ils ne fussent morts; mais, en se baissant vers eux, il vit qu'ils respiraient; il toucha les mains et les joues du petit: elles n'étaient pas très froides; celles du plus grand étaient complètement glacées; quelques gouttes de pluie avaient pénétré à travers les feuilles de l'arbre et tombaient sur ses épaules couvertes seulement de sa chemise.

«Pauvres enfants! dit l'homme à mi-voix, ils vont périr de froid et de faim, car je ne vois rien près d'eux, ni paquets ni provisions. Comment a-t-on laissé de pauvres petits êtres si jeunes, seuls, sur une grande route? Que faire? Les laisser ici, c'est vouloir leur mort. Les emmener? J'ai loin à aller et je suis à pied; ils ne pourraient me suivre.»

Pendant que l'homme réfléchissait, le chien s'impatientait: il commençait à aboyer; ce bruit réveilla le frère aîné; il ouvrit les yeux, regarda le voyageur d'un air étonné et suppliant, puis le chien, qu'il caressa, en lui disant:

«Oh! tais-toi, tais-toi, je t'en prie; ne fais pas de bruit, n'éveille pas le pauvre Paul qui dort et qui ne souffre pas. Je l'ai bien couvert, tu vois; il a bien chaud.

— Et toi, mon pauvre petit, dit l'homme, tu as bien froid!»

L'ENFANT. – Moi, ça ne fait rien; je suis grand, je suis fort; mais lui, il est petit; il pleure quand il a froid, quand il a faim.

L'HOMME. – Pourquoi êtes-vous ici tous les deux?

L'ENFANT. – Parce que maman est morte et que papa a été pris par les gendarmes, et nous n'avons plus de maison et nous sommes tout seuls.

L'HOMME. – Pourquoi les gendarmes ont-ils emmené ton papa?

L'ENFANT. – Je ne sais pas; peut-être pour lui donner du pain; il n'en avait plus.

L'HOMME. – Qui vous donne à manger?

L'ENFANT. – Ceux qui veulent bien.

L'HOMME. – Vous en donne-t-on assez?

L'ENFANT. – Quelquefois, pas toujours; mais Paul en a toujours assez.

L'HOMME. – Et toi, tu ne manges donc pas tous les jours?

L'ENFANT. – Oh! moi, ça ne fait rien, puisque je suis grand.

L'homme était bon; il se sentit très ému de ce dévouement fraternel et se décida à emmener les enfants avec lui jusqu'au village voisin.

«Je trouverai, se dit-il, quelque bonne âme qui les prendra à sa charge, et quand je reviendrai, nous verrons ce qu'on pourra en faire; le père sera peut-être de retour.»

L'HOMME. – Comment t'appelles-tu, mon pauvre petit?

L'ENFANT. – Je m'appelle Jacques, et mon frère, c'est Paul.

L'HOMME. – Eh bien, mon petit Jacques, veux-tu que je t'emmène? J'aurai soin de toi.

JACQUES. – Et Paul?

L'HOMME. – Paul aussi; je ne voudrais pas le séparer d'un si bon frère. Réveille-le et partons.

JACQUES. – Mais Paul est fatigué; il ne pourra pas marcher aussi vite que vous.

L'HOMME. – Je le mettrai sur le dos de Capitaine; tu vas voir.

Le voyageur souleva doucement le petit Paul toujours endormi, le plaça à cheval sur le dos du chien en appuyant sa tête sur le cou de Capitaine. Ensuite il ôta sa blouse, qui couvrait sa veste militaire, en enveloppa le petit comme d'une couverture, et, pour l'empêcher de tomber, noua les manches sous le ventre du chien.

«Tiens, voilà ta veste, dit-il à Jacques en la lui rendant; remets-la sur tes pauvres épaules glacées, et partons.»

Jacques se leva, chancela et retomba à terre; de grosses larmes roulèrent de ses yeux; il se sentait

faible et glacé, et il comprit que lui non plus ne pourrait pas marcher.

L'HOMME. – Qu'as-tu donc, mon pauvre petit? Pourquoi pleures-tu?

JACQUES. – C'est que je ne peux plus marcher; je n'ai plus de forces.

L'HOMME. – Est-ce que tu te sens malade?

JACQUES. – Non, mais j'ai trop faim, je n'ai pas mangé hier; je n'avais plus qu'un morceau de pain pour Paul.

L'homme sentit aussi ses yeux se mouiller; il tira de son bissac un bon morceau de pain, du fromage et une gourde de cidre, et présenta à Jacques le pain et le fromage pendant qu'il débouchait la gourde.

Les yeux de Jacques brillèrent: il allait porter le pain à sa bouche quand un regard jeté sur son frère l'arrêta:

«Et Paul? dit-il, il n'a rien pour déjeuner; je vais garder cela pour lui.

— J'en ai encore pour Paul, mon petit; mange, pauvre enfant, mange sans crainte.»

Jacques ne se le fit pas dire deux fois; il mangea et but avec délices en répétant dix fois:

«Merci, mon bon Monsieur, merci... Vous êtes très bon. Je prierai la sainte Vierge de vous faire très heureux.»

Quand il fut rassasié, il sentit revenir ses forces et il dit qu'il était prêt à marcher. Capitaine restait immobile près de Jacques: la chaleur de son corps réchauffait le petit Paul, qui dormait plus profondément que jamais. L'homme prit la main de Jacques, et ils se mirent en route suivis de Capitaine, qui marchait posément sans se permettre le moindre bond, ni aucun changement dans son pas régulier, de peur d'éveiller l'enfant. L'homme questionnait Jacques tout en marchant; il apprit de lui que sa mère était morte après avoir été longtemps malade, qu'on avait vendu tous leurs beaux habits et leurs jolis meubles; qu'à la fin ils ne mangeaient plus que du pain; que leur papa était toujours triste et cherchait de l'ouvrage.

«Un jour, dit-il, les gendarmes sont venus chercher papa; il ne voulait pas aller avec eux; il disait toujours en nous embrassant: "Mes pauvres enfants! mes pauvres enfants!" Les gendarmes disaient: "Il faut venir tout de même, mon garçon; nous avons des ordres." Puis un gendarme m'a donné un morceau de pain et m'a dit: "Reste là avec ton frère, petit; je reviendrai vous prendre." J'ai donné du pain à Paul et j'ai attendu un bout de temps; mais personne n'est venu; alors j'ai pris Paul par la main et nous avons marché longtemps. J'ai vu une maison où on mangeait, j'ai demandé de la soupe pour Paul; on nous a fait asseoir à table, et on a donné une grande assiette de soupe à Paul, et à moi aussi; puis on nous a fait coucher sur de la paille. Quand nous avons été éveillés, on nous a mis du pain dans nos poches, et on m'a dit: "Va, mon petit, à la garde de Dieu." Je suis parti avec Paul, et nous avons marché comme cela pendant bien des jours. Hier la pluie est venue: je n'ai pas trouvé de maison: j'ai donné à Paul le pain que j'avais gardé. Je lui ai ramassé des feuilles sous le chêne; il pleurait parce qu'il avait froid; alors j'ai pensé que maman m'avait dit: "Prie la sainte Vierge, elle ne t'abandonnera pas." J'ai prié la sainte Vierge; elle m'a donné l'idée d'ôter ma veste pour couvrir les épaules de Paul, puis de me coucher sur ses jambes pour les réchauffer. Et tout de suite il s'est endormi. J'étais bien content; je n'osais pas bouger pour ne pas l'éveiller et j'ai remercié la bonne sainte Vierge; je lui ai demandé de me donner à déjeuner demain parce que j'avais très faim et je n'avais plus rien pour Paul; j'ai pleuré, et puis je me suis endormi aussi; et la sainte Vierge vous a amené sous le chêne. Elle est très bonne, la sainte Vierge. Maman me l'avait dit bien souvent:»Quand vous aurez besoin de quelque chose, demandez-le à la sainte Vierge; vous verrez comme elle vous écoutera.»

L'homme ne répondit pas; il serra la main du petit Jacques plus fortement dans la sienne, et ils continuèrent à marcher en silence. Au bout de quelque temps, l'homme s'aperçut que la marche de Jacques se ralentissait.

«Tu es fatigué, mon enfant? lui dit-il avec bonté.

— Oh! je peux encore aller. Je me reposerai au village.»

L'homme enleva Jacques et le mit sur ses épaules.

«Nous irons plus vite ainsi», dit-il.

JACQUES. – Mais je suis lourd; vous allez vous fatiguer, mon bon Monsieur.

L'HOMME. – Non, mon petit, ne te tourmente pas. J'ai porté plus lourd que toi, quand j'étais soldat et en campagne.

JACQUES. – Vous avez été soldat; mais pas gendarme?

L'HOMME, *souriant.* – Non, pas gendarme; je rentre au pays, après avoir fait mon temps.

JACQUES. – Comment vous appelez-vous?

L'HOMME. – Je m'appelle Moutier.

JACQUES. – Je n'oublierai jamais votre nom, monsieur Moutier.

MOUTIER. – Je n'oublierai pas non plus le tien, mon petit Jacques; tu es un brave enfant, un bon frère.

Depuis que Jacques était sur les épaules de Moutier, celui-ci marchait beaucoup plus vite. Ils ne tardèrent pas à arriver dans un village à l'entrée duquel il aperçut une bonne auberge. Moutier s'arrêta à la porte.

«Y a-t-il un logement pour moi, pour ces mioches et pour mon chien? demanda-t-il.

— Je loge les hommes, mais pas les bêtes, répondit l'aubergiste.

— Alors vous n'aurez ni l'homme ni sa suite», dit Moutier en continuant sa route.

L'aubergiste le regarda s'éloigner avec dépit; il pensa qu'il avait eu tort de renvoyer un homme qui semblait tenir à son chien et à ses enfants, et qui aurait peut-être bien payé.

«Monsieur! Hé! monsieur le voyageur! cria-t-il en courant après lui.

— Que me voulez-vous?» dit Moutier en se retournant.

L'AUBERGISTE. – J'ai du logement, Monsieur, j'ai tout ce qu'il vous faut.

MOUTIER. – Gardez-le pour vous, mon bonhomme; le premier mot, c'est tout pour moi.

L'AUBERGISTE. – Vous ne trouverez pas une meilleure auberge dans tout le village, Monsieur.

MOUTIER. – Tant mieux pour ceux que vous logerez.

L'AUBERGISTE. – Vous n'allez pas me faire l'affront de me refuser le logement que je vous offre.

MOUTIER. – Vous m'avez bien fait l'affront de me refuser celui que je vous demandais.

L'AUBERGISTE. – Mon Dieu, c'est que je ne vous avais pas regardé; j'ai parlé trop vite.

MOUTIER. – Et moi aussi je ne vous avais pas regardé; maintenant que je vous vois, je vous remercie d'avoir parlé trop vite, et je vais ailleurs.

Moutier, lui tournant le dos, se dirigea vers une autre auberge de modeste apparence qui se trouvait à l'extrémité du village, laissant le premier aubergiste pâle de colère et fort contrarié d'avoir manqué une occasion de gagner de l'argent.

II - L'Ange-Gardien

«Y a-t-il du logement pour moi, pour deux mioches et pour mon chien? recommença Moutier à la porte de l'auberge.

— Entrez, Monsieur, il y a de quoi loger tout le monde», répondit une voix enjouée.

Et une femme à la mine fraîche et souriante parut sur le seuil de la porte.

«Entrez, Monsieur, que je vous débarrasse de votre cavalier, dit la femme en riant et en enlevant doucement le petit Jacques de dessus les épaules du voyageur. Et ce pauvre petit qui dort tranquillement sur le dos du chien! Un joli enfant et un brave animal! il ne bouge pas plus qu'un chien de plomb, de peur d'éveiller l'enfant.»

Pourtant le bruit réveilla enfin le petit Paul; il ouvrit de grands yeux, regarda autour de lui d'un air étonné, et, n'apercevant pas son frère, il fit une moue comme pour pleurer et appela d'une voix tremblante:

«Jacques! veux Jacques!»

JACQUES. – Je suis ici; me voilà, mon Paul. Nous sommes très heureux! Vois-tu ce bon monsieur? Il nous a amenés ici; tu vas avoir de la soupe. N'est-ce pas, monsieur Moutier, que vous voudrez bien donner de la soupe à Paul?

MOUTIER. – Certainement, mon garçon; de la soupe et tout ce que tu voudras.

La maîtresse d'auberge regardait et écoutait d'un air étonné.

MOUTIER. – Vous n'y comprenez rien, ma bonne dame, n'est-il pas vrai? C'est toute une histoire que je vous raconterai. J'ai trouvé ces deux pauvres petits perdus dans un bois, et je les ai amenés. Ce petit-là, ajouta-t-il en passant affectueusement la main sur la tête de Jacques, ce petit-là est un bon et brave enfant; je vous raconterai cela. Mais donnez-nous vite de la soupe pour les petits, qui ont l'estomac creux, quelque fricot pour tous, et je me charge du chien; un vieil ami, n'est-ce pas, Capitaine?

Capitaine répondit en remuant la queue et en léchant la main de son maître. Moutier avait débarrassé Paul de la blouse qui l'enveloppait et il l'avait posé à terre. Paul regardait tout et tout le monde; il riait à Jacques, souriait à Moutier et embrassait Capitaine. L'hôtesse, qui avait de la soupe au feu, apprêtait le déjeuner; tout fut bientôt prêt; elle assit les enfants sur des chaises, plaça devant chacun d'eux une bonne assiette de soupe, un morceau de pain, posa sur la table du fromage, du beurre frais, des radis, de la salade.

«C'est pour attendre le fricot, Monsieur; le fromage est bon, le beurre n'est pas mauvais, les radis sont tout frais tirés de terre, et la salade est bien retournée.»

Moutier se mit à table; Jacques et Paul, qui mouraient de faim, se jetèrent sur la soupe; Jacques eut soin d'en faire manger à Paul quelques cuillerées avant que d'y goûter lui-même. Paul mangea tout seul ensuite, et le bon petit Jacques put satisfaire son appétit. Après la soupe il mangea et donna à Paul du pain et du beurre; ils burent du cidre; puis vint un haricot de mouton aux pommes de terre. La bonne et jolie figure de Jacques était radieuse; Paul riait, baisait les mains de Jacques toutes les fois qu'il pouvait les attraper. Jacques avait de son frère les soins les plus touchants; jamais il ne l'oubliait; lui-même ne

passait qu'en second. Moutier ne les quittait pas des yeux. Lui aussi riait et se trouvait heureux.

«Pauvres petits! pensait-il, que seraient-ils devenus si Capitaine ne les avait pas dénichés? Ce petit Jacques a bon coeur! quelle tendresse pour son frère! quels soins il lui donne! Que faire, mon Dieu! que faire de ces enfants?»

L'hôtesse aussi examinait avec attention les soins de Jacques pour son frère et la belle et honnête physionomie de Moutier. Elle attendait avec impatience l'explication que lui avait promise ce dernier, et lui servait les meilleurs morceaux, son meilleur cidre et sa plus vieille eau-de-vie.

Moutier mangeait encore; les enfants avaient fini; ils s'étaient renversés contre le dossier de leurs chaises et commençaient à bâiller.

«Allez jouer, mioches, leur dit Moutier.

— Où faut-il aller, monsieur Moutier?» demanda Jacques en sautant en bas de sa chaise et en aidant Paul à descendre de la sienne.

MOUTIER. – Ma foi, je n'en sais rien. Dites donc, ma bonne hôtesse, où allez-vous caser les petits pour qu'ils s'amusent sans rien déranger?

— Par ici, au jardin, mes enfants, dit l'hôtesse en ouvrant une porte de derrière. Voici au bout de l'allée un baquet plein d'eau et un pot à côté, vous pourrez vous amuser à arroser les légumes et les fleurs.

JACQUES. – Puis-je me servir de l'eau qui est dans le baquet pour laver Paul et me laver aussi, Madame?

L'HÔTESSE. – Certainement, mon petit garçon; mais prends garde de te mouiller les jambes.

Jacques et Paul disparurent dans le jardin; on les entendait rire et jacasser. Moutier mangeait lentement et réfléchissait. L'hôtesse avait pris une chaise et s'était placée en face de lui, attendant qu'il eût fini pour enlever le couvert. Quand Moutier eut avalé sa dernière goutte de café et d'eau-de-vie, il leva les yeux, vit l'hôtesse, sourit, et, s'accoudant sur la table:

«Vous attendez l'histoire que je vous ai promise, dit-il; la voici: elle n'est pas longue, et vous m'aiderez peut-être à la finir.»

Il lui fit le récit de sa rencontre avec les enfants; sa voix tremblait d'émotion en redisant les paroles de Jacques et en racontant les soins qu'il avait eus de son petit frère, son dévouement, sa tendresse pour lui, le courage qu'il avait déployé dans leur abandon et sa touchante confiance en la sainte Vierge.

«Et à présent que vous en savez aussi long que moi, ma bonne dame, aidez-moi à sortir d'embarras. Que puis-je faire de ces enfants? Les abandonner? Je n'en ai pas le courage; ce serait rejeter une charge que je puis porter, au total, et refuser le présent que me fait le bon Dieu. Mais j'ai une longue route à faire: je quitte mon régiment et je rentre au pays. C'est que je n'y suis pas encore; j'ai à faire quatre étapes de sept à huit lieues. Et comment traîner ces enfants si jeunes, par la pluie, la boue, le vent? Et puis, je suis garçon; je ne suis pas chez moi; personne pour les garder. Mon frère est aubergiste, comme vous, et n'a que faire de moi; mon père et ma mère sont depuis longtemps près du bon Dieu, mes soeurs sont mariées et elles ont assez des leurs, sans y ajouter des pauvres petits sans père ni mère, et sans argent. Voyons, ma bonne hôtesse, vous m'avez l'air d'une brave femme... Dites... que feriez-vous à ma place?»

L'HÔTESSE. – Ce que je ferais?... ce que je ferais... Parole d'honneur, je n'en sais rien.

MOUTIER. – Mais ce n'est pas un conseil, cela. Ça ne décide rien.

L'HÔTESSE. – Que voulez-vous que je vous dise?... D'abord, je ne les laisserais certainement pas vaguer à l'aventure.

MOUTIER. – C'est bien ce que je me suis dit.

L'HÔTESSE. – Je ne les donnerais pas au premier venu.

MOUTIER. – C'est bien mon idée.

L'HÔTESSE. – Je ne les emmènerais pas à pied si loin.

MOUTIER. – C'est ce que je disais.

L'HÔTESSE. – Alors... je ne vois qu'un moyen... Mais vous ne voudrez pas.

MOUTIER. – Peut-être que si. Dites toujours.

L'HÔTESSE. – C'est de me les laisser.

Moutier regarda l'hôtesse avec une surprise qui lui fit baisser les yeux et qui la fit rougir comme si elle avait dit une sottise.

«Je savais bien, dit-elle avec embarras, que vous ne voudriez pas. Vous ne me connaissez pas. Vous vous dites que je ne suis peut-être pas la bonne femme que je parais; que je rendrais les enfants malheureux; que vous les auriez sur la conscience et que sais-je encore?

— Non, ma bonne hôtesse, je ne dirais ni ne penserais rien de tout cela. Seulement... seulement... je ne sais comment dire... je vous suis obligé, reconnaissant... mais, vrai, je ne vous connais pas beaucoup... et..., et...

L'HÔTESSE. – Vous pouvez bien dire que vous ne me connaissez pas du tout; mais vous n'en pourrez pas dire autant si vous voulez aller prendre des informations sur la femme Blidot, aubergiste de l'ANGE-GARDIEN. Allez chez M. le curé, chez le boucher, le charron, le maréchal, le maître d'école, le boulanger, l'épicier, et bien d'autres encore: ils vous diront tous que je ne suis pas une méchante femme. Je suis veuve; j'ai vingt-six ans; je n'ai pas d'enfants, je suis seule avec ma soeur qui a dix-sept ans; nous gagnons notre vie sans trop de mal; nous ne manquons de rien; nous faisons même de petites économies que nous plaçons tous les ans; il me manque des enfants; en voilà deux tout trouvés. Je ne vous demande rien, moi, pour les garder; je n'en fais pas une affaire. Seulement, je sais que je les aimerai, que je ne les rendrai point malheureux et que vous aurez la conscience tranquille à leur égard.

Moutier se leva, serra les mains à l'hôtesse dans les siennes et la regarda avec une affectueuse reconnaissance.

«Merci, dit-il d'un accent pénétré. Où demeure votre curé?

— Ici, en face; voici le jardin du presbytère; poussez la porte et vous y êtes.»

Moutier prit son képi et alla voir le curé pour lui parler de Mme Blidot et lui demander un bon conseil. Il faut croire que les renseignements ne furent pas mauvais, car Moutier revint un quart d'heure après, l'air calme et joyeux.

«Vous aurez les petits, mon excellente hôtesse, dit-il en souriant. Je vous les laisserai... demain; vous voudrez bien me loger jusqu'à demain, pas vrai?»

L'HÔTESSE. – Tant que vous voudrez, mon cher Monsieur; c'est juste: je comprends que vous vouliez vous donner un peu de temps pour savoir comment je suis et pour voir installer mes enfants... car je puis bien dire à présent mes enfants, n'est-ce pas?

MOUTIER. – Ils restent un peu à moi aussi, sans reproche; et je ne dis pas que je ne reviendrai pas les voir un jour ou l'autre.

L'HÔTESSE. – Quand vous voudrez; j'aurai toujours un lit pour vous coucher et un bon dîner pour vous refaire. Et à présent je vais voir à mes enfants; ne voilà-t-il pas les soins maternels qui commencent? D'abord il me faut les coucher pas loin de moi et de ma soeur. Et puis, il leur faudra du linge, des vêtements, des chaussures.

MOUTIER. – C'est pourtant vrai! Je n'y songeais pas. C'est moi qui suis honteux de vous causer ces embarras et cette dépense; ça, voyez-vous, ma bonne hôtesse, inutile de m'en cacher: je n'ai pas de quoi payer tout cela; j'ai tout juste mes frais de route et une pièce de dix francs pour l'imprévu; un cigare, un raccommodage de souliers, une petite charité en passant, à plus pauvre que moi. Par exemple, je peux partager la pièce, et vous laisser cinq francs. J'arriverai tout de même; je me passerai bien de tabac et de souliers. Il y en a tant qui marchent nu-pieds! on se les baigne en passant devant un ruisseau, et on n'en marche que mieux.

L'HÔTESSE. – Gardez votre pièce, mon bon Monsieur; je n'en suis pas à cinq francs près. Gardez-la; votre bonne intention suffit, et les enfants ne manqueront de rien.

L'hôtesse se leva, fit en souriant un signe de tête amical à Moutier et sortit.

III – Informations

Mme Blidot appela sa soeur Elfy, qui lavait la lessive, lui raconta l'aventure qui venait d'arriver et la pria de venir l'aider à préparer, pour les enfants, le cabinet près de la chambre où elles couchaient toutes deux.

«C'est le bon Dieu qui nous envoie ces enfants, dit Elfy; la seule chose qui manquait pour animer notre intérieur! Sont-ils gentils? Ont-ils l'air de bons garçons, d'enfants bien élevés?»

MADAME BLIDOT. – S'ils sont gentils, bons garçons, bien élevés? Je le crois bien! Il n'y a qu'à les voir! Jolis comme des Amours, polis comme des demoiselles, tranquilles comme des curés. Va, ils ne seront pas difficiles à élever; pas comme ceux du père Penard, en face!

ELFY. – Bon! Où sont-ils, que je jette un coup d'oeil dessus. On aime toujours mieux voir par ses yeux, tu sais bien. Sont-ils dans la salle?

MADAME BLIDOT. – Non, je les ai envoyés au jardin.

Elfy courut au jardin; elle y trouva Jacques occupé à arracher les mauvaises herbes d'une planche de carottes; Paul ramassait soigneusement ces herbes et cherchait à en faire de petits fagots.

Au bruit que fit Elfy, les enfants tournèrent la tête et montrèrent leurs jolis visages doux et riants. Jacques, voyant qu'Elly les regardait sans mot dire, se releva et la regarda aussi d'un air inquiet.

JACQUES. – Ce n'est pas mal, n'est-ce pas, Madame, ce que nous faisons, Paul et moi? Vous n'êtes pas fâchée contre nous? Ce n'est pas la faute de Paul; c'est moi qui lui ai dit de s'amuser à botteler l'herbe que j'arrache.

ELFY. – Pas de mal, pas de mal du tout, mon petit; je ne suis pas fâchée; bien au contraire, je suis très contente que tu débarrasses le jardin des mauvaises herbes qui étouffent nos légumes.

PAUL. – C'est donc à vous ça?

ELFY. – Oui, c'est à moi.

PAUL. – Non, moi crois pas; c'est pas à vous; c'est à la dame de la cuisine qui donne du bon fricot; moi veux pas qu'on lui prenne son jardin.

ELFY. – Ha, ha, ha! est-il drôle, ce petit! Et comment m'empêcherais-tu de prendre les légumes du jardin?

PAUL. – Moi prendrais un gros bâton, puis moi dirais à Jacques de m'aider à chasser vous, et voilà!

Elfy se précipita sur Paul, le saisit, l'enleva, l'embrassa trois ou quatre fois, et le remit à terre avant qu'il fût revenu de sa surprise et avant que Jacques eût eu le temps de faire un mouvement pour secourir

son frère.

«Je suis la soeur de la dame au bon fricot, s'écria Elfy en riant, et je demeure avec elle; c'est pour cela que son jardin est aussi le mien.

— Tant mieux! s'écria Jacques. Vous avez l'air aussi bon que la dame; je voudrais bien que M. Moutier, qui est si bon, restât toujours ici.

— Il ne peut pas rester; mais il vous laissera chez nous, et nous vous soignerons bien, et nous vous aimerons bien si vous êtes sages et bons.»

Jacques ne répondit pas; il baissa la tête, devint très rouge, et deux larmes roulèrent le long de ses pauvres petites joues.

ELFY. – Pourquoi pleures-tu, mon petit Jacques? Est-ce que tu es fâché de rester avec ma soeur et avec moi?

JACQUES. – Oh non! au contraire! Mais je suis fâché que M. Moutier s'en aille; il a été si bon pour Paul et pour moi!

ELFY. – Il reviendra, sois tranquille; et puis il ne va pas partir aujourd'hui: tu vas le voir tout à l'heure.

Le petit Jacques essuya ses yeux du revers de sa main, reprit son air animé et son travail interrompu par Elfy. Capitaine, qui faisait la visite de l'appartement, trouvant la porte du jardin ouverte, entra et s'approcha de Paul, assis au milieu de ses paquets d'herbes. Capitaine piétinait les herbes, les dérangeait; Paul cherchait vainement à le repousser, le chien était plus fort que l'enfant.

«Jacques, Jacques, s'écria Paul, fais va-t'en le chien! il écrase mes bottes de foin.»

Jacques accourut au secours de Paul, au moment où Capitaine, le poussant amicalement avec son museau, le faisait rouler par terre. Jacques entoura de ses bras le cou du chien et le tira en arrière de toutes ses forces, mais Capitaine ne recula pas.

«Je t'en prie, mon bon chien, va-t'en. Je t'en prie, laisse mon pauvre Paul jouer tranquillement; tu vois bien que tu le déranges, que tu es plus fort que lui, qu'il ne peut pas t'empêcher... ni moi non plus», ajouta-t-il découragé en cessant ses efforts pour faire partir le chien.

Capitaine se retourna vers Jacques, et, comme s'il eût compris ses paroles, il lui lécha les mains, donna un coup de langue sur le visage de Paul, les regarda avec amitié et s'en alla lentement comme il était venu; il retourna près de son maître. Moutier était resté, après le départ de l'hôtesse, les coudes sur la table, la tête appuyée sur ses mains: il réfléchissait.

«Je crains, se disait-il, d'avoir été trop prompt, d'avoir trop légèrement donné ces enfants à la bonne hôtesse... Car, enfin, elle a raison! je ne la connais guère!... et même pas du tout... Le curé m'en a dit du bien, c'est vrai; mais un bon curé (car il a l'air d'un brave homme, d'un bon homme, d'un saint homme!), un bon curé, c'est toujours trop bon; ça dit du bien de tout le monde; ça croirait pécher en disant du mal... et pourtant... il parlait avec une chaleur, un air persuadé!... il savait que ces deux pauvres petits orphelins seraient à la merci de cette hôtesse, Mme Bli..., Blicot, Blindot... Je ne sais plus son nom... j'y suis; Blidot! C'est ça!... Blidot et sa soeur... Pardi! je veux en avoir le coeur net et m'assurer de ce qu'elle est. J'ai le temps d'ici au dîner, et je vais aller de maison en maison pour compléter mes observations sur Mme Blidot. Ces pauvres petits, ils sont si gentils! et Jacques est si bon! Ce serait une méchante action que de les placer chez de mauvaises gens, faire leur malheur! Non, non, je ne veux pas en avoir la conscience chargée.»

Et Moutier, laissant son petit sac de voyage sur la table, sortit après avoir appelé Capitaine. Il alla d'abord dans la maison à côté, chez le boucher.

«Faites excuse, Monsieur, dit-il en entrant; je viens pour une chose... pour une affaire... c'est-à-dire pas une affaire... mais pour quelque chose comme une affaire... qui n'en est pas une pour vous... ni pour moi non plus, à vrai dire...»

Le boucher regardait Moutier d'un air étonné, moitié souriant, moitié inquiet.

«Quoi donc? Qu'est-ce donc?» dit-il enfin.

MOUTIER. – Voilà! C'est que je voudrais avoir votre avis sur Mme Blidot, aubergiste ici à côté.

LE BOUCHER. – Pourquoi? Avis sur quoi?

MOUTIER. – Mais sur tout. J'ai besoin de savoir quelle femme c'est. Si on peut lui confier des enfants à garder. Si c'est une brave femme, une bonne femme, une femme à rendre des enfants heureux.

LE BOUCHER. – Quant à ça, mon bon Monsieur, il n'y a pas de meilleure femme au monde: toujours de bonne humeur, toujours riant, polie, aimable, douce, travailleuse, charitable; tout le monde l'aime par ici, chacun en pense du bien; elle ne manque pas à un office, elle rend service à tous ceux qui en demandent. Elle et sa soeur, ce sont les perles du pays. Demandez à M. le curé; il vous en dira long sur elles; et tout bon, car il les connaît depuis leur naissance et il n'a jamais eu un reproche à leur faire.

MOUTIER. – Ça suffit. Grand merci, Monsieur, et pardon de l'indiscrétion.

LE BOUCHER. – Pas d'indiscrétion. C'est un plaisir pour moi que de rendre un bon témoignage à Mme Blidot.

Moutier salua, sortit et alla à deux portes plus loin, chez le boulanger.

«Ce n'est pas du pain qu'il me faut, Monsieur, dit-il au boulanger qui lui offrait un pain de deux livres; c'est un renseignement que je viens chercher. Votre idée sur Mme Blidot, aubergiste ici près, pour lui confier des enfants à élever?»

LE BOULANGER. – Confiez-lui tout ce que vous voudrez, brave militaire (car je vois à votre habit que vous êtes militaire); vos enfants ne sauraient être en de meilleures mains; c'est une bonne femme, une brave femme, et sa soeur la vaut bien; il n'y a pas de meilleures créatures à dix lieues à la ronde.

MOUTIER. – Merci mille fois; c'est tout ce que je voulais savoir. Bien le bonjour.

Et Moutier, satisfait des renseignements qu'on lui avait donnés, allait retourner chez Mme Blidot, quand l'idée lui vint d'entrer encore chez l'aubergiste qui tenait la belle auberge à l'entrée du village.

«Encore celui-là, pensa-t-il, ce sera le dernier; et si cet homme ne m'en dit pas de mal, je pourrai être tranquille, car il me semble méchant, et son témoignage ne pourra pas me laisser de doute sur le bonheur de mes mioches.»

L'aubergiste était à sa porte; il vit venir Moutier et le reconnut au premier coup d'oeil. D'abord, il fronça ses gros sourcils; puis, le voyant approcher, il pensa qu'il revenait lui demander à dîner et il prit son air le plus gracieux.

«Entrez, Monsieur; donnez-vous la peine d'entrer; je suis tout à votre service.»

Moutier toucha son képi, entra et eut quelque peine à calmer Capitaine qui tournait autour de l'aubergiste en le flairant, en grognant et en laissant voir des dents aiguës prêtes à mordre et à déchirer.

«Ah! ah! se dit Moutier, Capitaine n'y met pas beaucoup de douceur ni de politesse: il y a quelque

chose là-dessous; l'homme est mauvais, mon chien a du flair.»

L'aubergiste, inquiet de l'attitude de Capitaine, tournait, changeait de place et lui lançait des regards furieux, auxquels Capitaine répondait par un redoublement de grognements.

Moutier parvint pourtant à le faire taire et à le faire coucher près de sa chaise; il fixa sur l'aubergiste des yeux perçants et lui demanda sans autre préambule s'il connaissait Mme Blidot.

«Pour ça non, répondit l'aubergiste d'un air dédaigneux; je ne fais pas société avec des gens de cette espèce.

— Elle est donc de la mauvaise espèce?

— Une femme de rien; elle et sa soeur sont des pies-grièches dont on ne peut obtenir une parole; des sottes qui se croient au-dessus de tous, qui ne vont jamais à la danse ni aux fêtes des environs; des orgueilleuses qui restent chez elles ou qui vont se promener sur la route avec des airs de princesse. Il semblerait qu'on n'est pas digne de les aborder, elles crèveraient plutôt que de vous adresser une bonne parole ou un sourire. Des péronnelles qui gâtent le métier, qui vendent cinq sous ce que je donne pour dix ou quinze. Aussi, en a-t-on pour son argent: mauvais coucher, mauvais cidre, mauvaise nourriture. Je vous ai bien vu entrer; vous n'y êtes pas resté: vous avez bien fait; chez moi vous trouverez de la différence. Je vais vous servir un dîner soigné: vous n'en trouverez nulle part un pareil.»

Il se retourna comme pour chercher quelqu'un et appela d'une voix tonnante:

«Torchonnet! Où es-tu fourré, mauvais polisson, animal, fainéant?

— Voici, Monsieur, répondit d'une voix étouffée par la peur un pauvre petit être, maigre, pâle, demi-vêtu de haillons, qui sortit de derrière une porte et qui, se redressant promptement, resta demi-incliné devant son terrible maître.

— Pourquoi es-tu ici? Pourquoi n'es-tu pas à la cuisine? Comment oses-tu venir écouter ce qu'on dit? Réponds, petit drôle! réponds, animal!»

Chaque *réponds* était accompagné d'un coup de pied qui faisait pousser à l'enfant un cri aigu; il voulut parler, mais ses dents claquaient, et il ne put articuler une parole.

«À la cuisine, et demande à ma femme un bon dîner pour Monsieur; et vite, sans quoi...»

Il fit un geste dont l'enfant n'attendit pas la fin et courut exécuter les ordres du maître aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes et son état de faiblesse.

Moutier écoutait et regardait avec indignation.

«Assez, dit-il en se levant; je ne veux pas de votre dîner; ce n'est pas pour m'établir chez vous que je suis venu, mais pour avoir des renseignements sur Mme Blidot. Ceux que vous m'avez donnés me suffisent; je la tiens pour la meilleure et la plus honnête femme du pays, et c'est à elle que je confierai le trésor que je cherchais à placer.»

L'aubergiste gonflait de colère à mesure que Moutier parlait; mais lorsqu'il entendit le mot de trésor, sa physionomie changea; son visage de fouine prit une apparence gracieuse et il voulut arrêter Moutier en lui prenant le bras. Au mouvement de dégoût que fit Moutier en se dégageant de cette étreinte, Capitaine s'élança sur l'aubergiste, lui fit une morsure à la main, une autre à la jambe, et allait lui sauter à la figure quand Moutier le saisit par son collier et l'entraîna au loin. L'aubergiste montra le poing à Moutier et rentra précipitamment chez lui pour faire panser les morsures du vaillant Capitaine. Moutier gronda un peu son pauvre chien de sa vivacité, et le ramena à l'*Ange-Gardien*.

IV - Torchonnet

Il n'y avait personne dans la salle quand Moutier rentra. Il fit l'inspection de l'appartement et alla au jardin, dont la porte était ouverte; après avoir examiné les fleurs et les légumes, il arriva à un berceau de lierre et y entra; un banc garnissait le tour du berceau; une table rustique était couverte de livres, d'ouvrages de lingerie commune; il regarda les livres: *Imitation de Jésus-Christ, Nouveau Testament, Parfait Cuisinier, Manuel des ménagères, Mémoires d'un troupier*.

Moutier sourit:

«À la bonne heure! voilà des livres que j'aime à voir chez une bonne femme de ménage! Ça donne confiance de voir un choix pareil. Ces manuels, c'est bon; si je n'avais pas eu mon *Manuel* de soldat pendant mes campagnes, je n'aurais jamais pu supporter tout ce que j'ai souffert par là-bas! Et en garnison! l'ennui donc! Voilà un terrible ennemi à vaincre et qui vous pousse au café et de là à la salle de police. Heureusement que mon ami le *Manuel* était là et m'empêchait de faire des sottises et de me laisser aller au chagrin, au découragement! Béni soit celui qui me l'a donné et celui qui l'a inventé!»

Tout en parlant, Moutier avait pris les *Mémoires d'un troupier*; il ouvrit le livre, en lut une ligne, puis deux, puis dix, puis des pages, suivies d'autres pages, si bien qu'une heure après il était encore là, debout devant la table, ne songeant pas à quitter le petit volume. Il n'entendit même pas Mme Blidot et Elfy venir le chercher au jardin.

MADAME BLIDOT. – Le voilà dans notre berceau, Dieu me pardonne! Tiens! que fait-il donc là, immobile devant notre table? C'est qu'il ne bouge pas plus qu'une statue!

ELFY, *riant*. – Serait-il mort? On dirait qu'il dort tout debout.

MADAME BLIDOT, *à mi-voix*. – Hem! hem! Monsieur Moutier!... Il n'entend pas.

ELFY, *de même*. – Monsieur Moutier; le dîner est prêt, il vous attend... Sourd comme un mort! Parle plus haut; je n'ose pas, moi je ne le connais pas.

«Monsieur Moutier!» répéta plus haut Mme Blidot en approchant de la table et en se mettant en face de lui. Il leva les yeux, la vit, passa la main sur son front comme pour rappeler ses idées, regarda autour de lui d'un air étonné.

«Bien des excuses, madame Blidot, je ne vous voyais ni ne vous entendais; j'étais tout à mon livre, c'est-à-dire à votre livre, reprit-il en souriant. Je n'aurais jamais cru qu'un livre pût amuser et intéresser autant. J'en étais à la salle de police; c'est que c'est ça, tout à fait ça! Je n'y ai été qu'une fois et pour un faux rapport, sans qu'il y ait eu de ma faute... C'est si bien raconté, que je croyais y être encore!»

MADAME BLIDOT. – Je suis bien aise que ce livre vous plaise. Vous pouvez le garder si vous désirez le finir. M. le curé m'en donnera un autre; il en a autant qu'on en veut.

MOUTIER. – Ce n'est pas de refus, madame Blidot. J'accepte, et grand merci. Je le lirai à votre intention, et j'espère en devenir meilleur.

MADAME BLIDOT. – Quant à ça, monsieur Moutier, vous avez tout l'air d'être aussi bon que n'importe qui. Mais nous venons, ma soeur et moi, vous avertir que le dîner est servi, voilà bientôt deux heures; les enfants doivent avoir faim, et je pense que vous-même ne serez pas fâché de manger un morceau.

MOUTIER. – Ceci est la vérité; mon déjeuner est bien loin et ne fera pas tort au dîner.

Moutier salua Elfy, qu'il ne connaissait pas encore, et suivit les deux soeurs dans la salle où les attendaient les enfants. Paul avait bien envie de toucher à ce qui était sur la table, mais Jacques l'en empêchait.

«Attends, Paul; sois raisonnable; tu sais bien qu'il ne faut toucher à rien sans permission.»

PAUL. – Alors, Jacques, veux-tu donner permission?

JACQUES. – Moi, je ne peux pas, ce n'est pas à moi.

PAUL. – Mais c'est que j'ai faim, moi. Veux manger.

JACQUES. – Attends une minute; M. Moutier va venir, puis la dame, puis l'autre, ils te donneront à manger.

PAUL. – Est-ce long, une minute?

JACQUES. – Non, pas très long... Tiens, les voilà qui arrivent.

Tout le monde se mit à table; Jacques hissa son frère sur sa chaise et s'assit près de lui pour le servir. Moutier leur donna une petite tape amicale, et ils se mirent tous à manger une soupe aux choux à laquelle Moutier donna les éloges d'un connaisseur. Quand la soupe fut achevée, Elfy voulut se lever pour placer sur la table un ragoût de boeuf et de haricots qui attendait son tour, mais Moutier la retint.

«Pardon, Mam'selle, ce n'est pas de règle que les dames servent les hommes. Permettez que je vous en épargne la peine.

— Au fait, dit Mme Blidot en riant, vous êtes un peu de la maison depuis que vous nous avez donné ces enfants. Faites à votre idée, et mettez-vous à l'aise comme chez vous.

— Ma foi, madame Blidot, ce que vous dites est vrai; je me sens comme si j'étais chez moi, et j'en use, comme vous voyez.»

Le dîner s'acheva gaiement. Jacques était enchanté de voir Paul manger à s'étouffer. Après le dîner, Moutier les envoya s'amuser dehors; lui-même se mit à fumer; les deux soeurs s'occupèrent du ménage et servirent les voyageurs qui s'arrêtaient pour dîner; Moutier causait avec les allants et venants et donnait un coup de main quand il y avait trop à faire.

Jacques et Paul se promenaient dans la rue; ils regardaient les rares boutiques d'épicier, de boucher, boulanger, bourrelier; ils dépassèrent le village et rencontrèrent un pauvre petit garçon de huit à neuf ans, couvert de haillons, qui traînait péniblement un sac de charbon trop lourd pour son âge et ses forces; il s'arrêtait à chaque instant, essuyait du revers de sa main la sueur qui coulait de son front. Sa maigreur, son air triste, frappèrent le bon petit Jacques.

«Pourquoi traînes-tu un sac si lourd? lui demanda-t-il en s'approchant de lui.

— Parce que mon maître me l'a ordonné, répondit le petit garçon d'une voix larmoyante.

— Et pourquoi ne lui dis-tu pas que c'est trop lourd?

— Je n'ose pas, il me battrait.

— Il est donc méchant?

— Chut! dit le petit garçon en regardant autour de lui avec terreur. S'il vous entendait, il me donnerait des coups de fouet.

— Pourquoi restes-tu chez ce méchant homme?» reprit Jacques à voix basse.

LE GARÇON. – On m'a mis là, il faut bien que j'y reste. Je n'ai personne chez qui aller: ni père ni mère.

JACQUES. – C'est comme moi et Paul; mais fais comme moi, demande à la bonne sainte Vierge de t'aider, tu verras qu'elle le fera; elle est si bonne!

LE GARÇON. – Mais je ne la connais pas; je ne sais pas où elle demeure.

JACQUES. – Ah! mais je ne sais pas non plus, moi! Mais ça ne fait rien; demande toujours, elle t'entendra.

LE GARÇON. – Oh! je ne demanderais pas mieux. Mais si j'appelle trop fort, mon maître l'entendra aussi, et il me battra.

JACQUES. – Il ne faut pas crier; dis tout bas:»Sainte Vierge, venez à mon secours. Vous qui êtes la mère des affligés, bonne sainte Vierge, aidez-moi.»

Le petit malheureux fit comme le lui disait Jacques, puis il attendit.

«Personne ne vient, dit-il, et il faut que je m'en aille avec mon sac: le maître l'attend.

— Attends, je vais t'aider un peu; nous allons le traîner à nous deux. La sainte Vierge ne vient pas tout de suite comme ça, mais elle aide tout de même.»

Jacques tira le sac, après avoir recommandé à Paul de pousser; le petit garçon n'avait pas autant de force que Jacques, qui tira si bien que le sac bondit sur les pierres de la route, qu'il se déchira en plusieurs endroits et que les morceaux de charbon s'échappèrent de tous côtés. Les enfants s'arrêtèrent consternés; mais Jacques ne perdait pas la tête pour si peu de chose.

«Attends, dit-il, ne bouge pas; je vais appeler M. Moutier, qui est très bon; c'est lui que la sainte Vierge nous a envoyé, elle te l'enverra aussi? Viens, Paul, courons vite.»

Il prit Paul par la main, et tous deux coururent aussi vite que les petites jambes de Paul le permirent, jusque chez Mme Blidot où ils trouvèrent Moutier fumant avec quelques voyageurs.

JACQUES. – Monsieur Moutier, vous qui êtes si bon, venez vite au secours d'un pauvre petit garçon bien plus malheureux que moi et Paul; il ne peut traîner un gros sac de charbon que nous avons crevé, et son méchant maître le battra. Ce pauvre petit a si peur! Et la sainte Vierge vous fait dire d'aller vite pour l'aider.

— Où as-tu vu la sainte Vierge, mon garçon, pour me faire ses commissions? dit Moutier en riant et en se levant.

— Je ne l'ai pas vue, mais je l'ai sentie dans ma tête et dans mon coeur. Vous savez bien que c'est elle qui vous a envoyé pour nous sauver, Paul et moi; il faut encore sauver ce petit malheureux.

— C'est bien, mon brave petit, j'y vais; tu vas m'y mener.

Moutier le suivit après avoir demandé à Elfy de garder Paul, qui ne marchait pas assez vite. Jacques

le mena en courant sur la route, où ils trouvèrent le petit garçon, que Moutier reconnut de suite; c'était Torchonnet, le pauvre souffre-douleur du méchant aubergiste Bournier. Il s'en approcha d'un air de compassion, releva le sac, l'examina, tira de la poche de sa veste une aiguille et du gros fil, comme les soldats ont l'habitude d'en avoir, raccommoda les trous, et, tout en causant, demanda au petit:»N'y a-t-il pas moyen d'apporter le charbon sans traverser le village et sans être vu de ton maître, mon pauvre garçon? Je n'aimerais pas à rencontrer ce mauvais homme; je craindrais de me laisser aller à lui donner une roulée qui ne serait pas d'un très bon effet.»

LE GARÇON. – Oui, Monsieur, on peut passer derrière les maisons, et vider le sac dans le charbonnier qui se trouve adossé au hangar par dehors.

— Alors en route, mon ami, dit Moutier en chargeant le sac sur ses épaules.

Torchonnet regarda avec admiration.

«Oh! Monsieur, mon bon Monsieur! Dites bien à la sainte Vierge combien je la remercie de vous avoir envoyé. Cette bonne sainte Vierge!... Ce petit avait raison tout de même, ajouta-t-il en regardant Jacques d'un air joyeux.

— Je t'avais bien dit», reprit Jacques avec bonheur.

Moutier riait de la naïveté des enfants. Ils ne tardèrent pas à arriver au charbonnier; Moutier vida le sac, le plia et le mit dans un coin. Il s'apprêtait à partir, quand l'enfant le rappela timidement.

«Monsieur, seriez-vous assez bon pour prier la sainte Vierge de m'envoyer à manger? On m'en donne si peu que j'ai mal là (montrant son estomac) et que je n'ai pas de forces.

— Pauvre malheureux!... répondit Moutier attendri. Écoute: viens à l'*Ange-Gardien*, je te recommanderai à Mme Blidot, bonne femme s'il en fut jamais.

TORCHONNET. – Oh! monsieur, je ne pourrai pas! Mon maître me tuerait si j'y allais. Il la hait au possible.

MOUTIER. – Alors je t'apporterai quelque chose que je demanderai à Mme Blidot; et puis, mon bon petit Jacques t'apportera à manger tous les jours. Veux-tu, mon Jacquot?

JACQUES. – Oh oui, monsieur Moutier. Je garderai tous les jours quelque chose de mon déjeuner pour lui. Mais comment faire pour le lui donner? J'ai peur de son maître.

TORCHONNET. – Vous pouvez le placer dans le creux de l'arbre, près du puits, j'y vais tous les jours puiser de l'eau.

MOUTIER. – C'est bien, c'est entendu. Dans un quart d'heure tu auras ton affaire. Jacquot le portera au puits. Partons, maintenant, pour qu'on ne nous surprenne pas; c'est ça qui ferait une affaire à ce pauvre Torchonnet!

Moutier partit avec Jacques; en rentrant à l'*Ange-Gardien*, il raconta à Mme Blidot l'histoire de Torchonnet, et lui demanda de permettre à Jacques de faire cette charité de tous les jours.

«Mais, ajouta-t-il, je ne veux pas que vous vous empariez de toutes mes bonnes actions, et je veux payer la nourriture de ce petit malheureux; vous me direz à combien vous l'estimez et ce dont je vous serai redevable. Je viendrai faire nos comptes une ou deux fois l'an.»

MADAME BLIDOT. – Nos comptes ne seront pas longs à faire, monsieur Moutier; mais, tout de même,

je serai bien aise de vous revoir pour que vous veniez inspecter nos enfants et voir si vous les avez mal placés en me les confiant. Tiens, mon petit Jacques, porte cela dans le creux de l'arbre du puits, pour que le pauvre enfant ne se couche pas sans souper.

Jacques reçut avec bonheur un paquet renfermant du pain et de la viande; il prit Paul par la main et se dirigea vers le puits que lui indiqua Mme Blidot et qui était à cent pas de l'*Ange-Gardien*. Il plaça son petit paquet dans l'arbre, et, peu de minutes après, il vit le pauvre Torchonnet arriver avec une cruche; pendant qu'elle se remplissait, Torchonnet saisit le paquet, l'ouvrit, mangea avidement une partie des provisions qu'il contenait, remit le reste dans le creux de l'arbre, fit de loin un salut amical à Jacques et repartit, portant péniblement sa cruche pleine.

V - Séparation

La journée se continua et se termina gaiement pour tous les habitants de l'*Ange-Gardien*; les enfants jouèrent, soupèrent de bon appétit et se couchèrent de bonne heure, fatigués de leur journée et surtout de la nuit précédente. Moutier continua ses bons offices à Mme Blidot et à sa soeur pour le service des rares voyageurs qui s'arrêtaient pour se rafraîchir et se reposer. Quand les enfants furent couchés, il resta à causer avec elles sur ce qu'il convenait de faire pour ces pauvres petits abandonnés.

MOUTIER. – Ils ont encore leur père, d'après ce que m'a raconté Jacques, mais comment le retrouver? Je ne peux seulement pas savoir son nom ni l'endroit où il demeurait quand les gendarmes l'ont emmené. Peut-être est-il en prison ou au bagne pour quelque grosse faute qu'il aura commise. Peut-être vaut-il mieux pour eux ne pas connaître leur père; mais il faut tout de même que demain, avant de partir, j'aille faire ma déclaration à la mairie; on pourrait arriver par là à savoir quel nom leur faire porter. Si le maire vient vous interroger, vous direz la simple vérité. Je vous laisserai mon adresse pour que vous puissiez me faire savoir les nouvelles en cas de besoin.

MADAME BLIDOT. – Mais vous ne serez pas sans revenir pour en avoir par vous-même, monsieur Moutier; car je considère ces enfants comme restant sous votre protection et vous appartenant plus qu'à moi.

MOUTIER. – J'en serais bien embarrassé si je les avais, ma bonne madame Blidot; ils sont mieux placés chez vous que chez moi, qui n'ai pas de domicile ni d'autres moyens d'existence que mes deux bras. Mais voilà qu'il se fait tard; ma journée a commencé avant le jour, et je ne serais pas fâché d'en voir la fin.

MADAME BLIDOT. – Que ne le disiez-vous plus tôt? Je vous aurais mené à votre chambre, qui est ici près, au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin. Ma soeur et moi, nous couchons là-haut, c'est plus sûr pour deux femmes seules; non pas que le pays soit mauvais, mais si quelque mauvais sujet vient faire du train...

MOUTIER. – Qu'il y vienne donc pendant que j'y suis: moi et Capitaine, nous lui ferons son affaire, et lestement, je vous réponds.

Mme Blidot sourit, alluma une chandelle et la porta dans la chambre préparée pour Moutier. Il la remercia, la salua, ferma sa porte, alluma un cigare, fuma quelque temps, tout en réfléchissant, fit un grand signe de croix, une courte prière, se coucha et s'endormit jusqu'au lendemain matin. Il paraît qu'il dormit longtemps, car, à son réveil, il entendit le babillage des enfants et le gai rire d'Elfy et de Mme Blidot. Honteux de son long sommeil, il sauta à bas de son lit et commença ses ablutions.

«Bon lit, pensa-t-il; il y a longtemps que je n'en avais eu un si bon; c'est ce qui m'a mis en retard... Me voici prêt; vite que j'aille aider ces femmes dans leur besogne.»

En ouvrant la porte, il se trouva en face de ses deux hôtesses qui débarbouillaient et arrangeaient chacune leur enfant.

MOUTIER. – Pardon, excuse, Mesdames, je suis en retard, ce n'était pourtant pas mon habitude au régiment; mais les logements sont bons, trop bons, on dort trop bien dans vos lits.

JACQUES. – Bonjour, monsieur Moutier; vous avez bien dormi?

MOUTIER. – Je le crois bien que j'ai dormi; trop bien, comme tu vois, mon garçon, puisque je suis en retard. Tu n'as pas mauvaise mine non plus, toi; ton lit était meilleur que celui de la nuit dernière?

JACQUES. – Oh! qu'il était bon! Paul avait si chaud! Il était si content! il a si bien dormi! J'étais si heureux; et je vous ai tant remercié, mon bon monsieur Moutier.

MOUTIER. – Ce sont ces dames qu'il faut remercier, mon enfant, et pas moi, qui suis un pauvre diable sans asile.

JACQUES. – Mais c'est vous qui nous avez sauvés dans la forêt: c'est vous qui nous avez ramenés ici; c'est vous qui nous avez donnés à Mme Blidot et à Mlle Elfy; elles m'ont dit tout à l'heure que c'était la sainte Vierge et vous qui étiez nos sauveurs.

Moutier ne répondit pas; il prit Jacques et Paul dans ses bras, les embrassa à plusieurs reprises, donna une poignée de main à chacune des soeurs et s'assit près de la table en attendant que la toilette des enfants fût terminée.

«Que puis-je faire pour vous aider?» demanda-t-il.

ELFY. – Puisque vous êtes si obligeant, monsieur Moutier, allez me chercher du fagot au bûcher au fond du jardin, pour allumer mon feu; et puis une pelletée de charbon pour le fourneau. Je préparerai le café en attendant.

MADAME BLIDOT. – Y penses-tu, Elfy, de charger M. Moutier d'une besogne pareille?

MOUTIER. – Laissez, laissez, ma bonne hôtesse! Mlle Elfy sait bien qu'elle m'oblige en m'employant pour vous servir. Croyez-vous que je n'aie jamais porté de bois ni de charbon? J'en ai fait bien d'autres au régiment. Je ne suis pas si grand seigneur que vous le pensez!

Moutier partit en courant et ne tarda pas à revenir avec une énorme brassée de fagots.

ELFY. – Ha! ha! ha! il y en a trois fois trop. Laissez-moi ces brins-là et reportez le reste au bûcher en allant chercher du charbon.

MADAME BLIDOT. – Elfy! je t'assure que tu es trop hardie!

ELFY. – Non, non; il faut qu'il apprenne son service convenablement. Il ne demande pas mieux, c'est facile à voir; mais il ne sait pas; c'est pourquoi il faut lui dire.

MOUTIER. – Merci, mademoiselle Elfy, merci; je vois combien vous êtes bonne et que vous avez de l'amitié pour moi.

«Tu vois bien», dit Elfy triomphante, pendant que Moutier était reparti avec sa brassée de bois.

Mme Blidot sourit en secouant la tête...

MADAME BLIDOT. – Pense donc que nous le connaissons depuis hier seulement et que nous sommes chez nous pour servir les voyageurs et pas pour les faire travailler.

ELFY. – Mais lui n'est pas un voyageur comme un autre: il nous a donné ces enfants qui sont si gentils, et qui vont nous faire une vie si gaie, si bonne! C'est un présent, ça, qui se paye par l'amitié; et moi, quand j'aime les gens, je les fais travailler. Il n'y a rien que je déteste comme les gens qui ne font rien, qui vous laissent vous échiner sans seulement vous offrir le bout du doigt pour vous aider.

«Et vous avez bien raison, mademoiselle Elfy, dit Moutier, qui avait entendu ce qu'elle disait à sa soeur. Et c'est vrai que je ne suis pas un voyageur comme un autre, car je vous dois de la reconnaissance pour la charge que vous avez bien voulu prendre; et croyez bien que je ne suis pas d'un caractère ingrat.»

ELFY, *souriant*. – Je le vois bien, monsieur Moutier; vous n'avez pas besoin de le dire; je suis fine, allez; je devine bien des choses.

Moutier sourit à son tour, mais il ne dit rien, et, prenant un balai, il commença à balayer la salle.

ELFY. – Laissez ce balai; prenez l'éponge et le torchon; quand vous aurez lavé et essuyé la table et le fourneau, alors vous balayerez.

Moutier obéit de point en point. Quand il eut fini:

«Mon commandant est-il satisfait? dit-il en faisant le salut militaire. Que faut-il faire ensuite?

— Très bien, dit Elfy après avoir parcouru des yeux toute la salle. À présent, allez nous chercher du lait à la ferme ici près, à la sortie du village; je vous serais bien obligée si vous emmeniez les enfants avec vous; ils connaîtront le chemin et ils pourront aller chercher notre lait quand vous serez parti.»

Moutier prit la main de Jacques, qui tenait déjà celle de Paul, et tous trois se mirent gaiement en marche, sautant et riant.

«Du lait, s'il vous plaît», dit Moutier à une grosse fermière qui passait le lait nouvellement trait.

La fermière se retourna, regarda avec surprise ce visage nouveau.

«Pour combien?» dit-elle enfin.

MOUTIER. – Ma foi, je n'ai pas demandé. Mais donnez comme d'habitude: vous savez ce qu'on vous en prend tous les matins.

LA FERMIÈRE. – C'est à savoir pour qui.

MOUTIER. – Pour Mme Blidot, à l'*Ange-Gardien*.

LA FERMIÈRE. – Tiens! vous êtes donc à son service? Depuis quand?

MOUTIER. – À son service pour le moment. Depuis hier seulement.

«C'est tout de même drôle, grommela la fermière en donnant trois mesures de lait.

— Faut-il payer?» dit Moutier en fouillant dans sa poche.

LA FERMIÈRE. – Mais non. Vous savez bien que nous faisons nos comptes tous les mardis, jour du marché.

MOUTIER. – Je n'en sais rien moi. Comment le saurais-je depuis hier que je suis au pays? Bien le bonjour, Madame.

La fermière fit un signe de tête et se remit à son travail, en se demandant pourquoi Mme Blidot avait pris à son service un militaire dont elle n'avait nullement besoin.

Moutier s'en alla avec les enfants et son pot au lait, riant de l'étonnement de la fermière.

«Voici, Mam'selle, dit-il en rentrant, je gage que vous allez avoir la visite de la grosse fermière.»

ELFY. – Pourquoi cela?

MOUTIER. – C'est qu'elle a eu l'air si surpris quand je lui ai dit que j'étais à votre service, qu'elle viendra, bien sûr, aux explications.

ELFY. – Et pourquoi avez-vous dit une... une chose pareille? Si l'on a jamais vu inventer comme cela?

MOUTIER. – Comment donc, Mam'selle? Mais c'est la pure vérité. Ne suis-je pas à votre service, tout à votre service?

ELFY. – Vous m'impatientez avec vos rires et vos jeux de mots.

MOUTIER. – Il n'y a pourtant pas de quoi, Mam'selle Elfy. Je ris parce que je suis content. Cela ne m'arrive pas souvent, allez. Un pauvre soldat loin de son pays, sans père ni mère, qui n'a aucun lien de coeur dans ce monde, peut bien s'oublier un instant et se sentir heureux d'inspirer quelque intérêt et d'être traité avec amitié. J'ai eu tort peut-être; j'ai fait sans y penser une mauvaise plaisanterie; veuillez m'excuser, Mam'selle. Pensez que je pars tantôt et pour longtemps sans doute; il ne faut pas trop m'en vouloir.

ELFY. – C'est moi qui ai tort de vous quereller pour une niaiserie, mon bon monsieur Moutier; et c'est à moi de vous faire des excuses. C'est que, voyez-vous, c'était si ridicule de penser que, ma soeur et moi, nous vous avions pris à notre service, que j'ai eu peur qu'on ne se moquât de nous.

MOUTIER. – Et vous avez un peu raison, Mam'selle; voulez-vous que je retourne chez la fermière, lui dire...

MADAME BLIDOT. – Mais non, Monsieur; tout cela n'est qu'un enfantillage d'Elfy. Elle est jeune, voyez-vous; un peu trop gaie, à mon avis, et elle a abusé de votre complaisance.

MOUTIER. – C'est ce que je n'admets pas, madame Blidot; et pour preuve, je vais encore à l'ordre de Mlle Elfy et je lui demande ce qu'elle désire que je fasse.

— Aidez-moi à faire le café, à chauffer le lait, dit Elfy moitié riant, moitié rougissant.

Le déjeuner fut bientôt prêt; les enfants l'attendaient avec impatience et y firent honneur. Quand il fut terminé, Moutier alla à la mairie; Mme Blidot et Elfy s'occupèrent de leur ouvrage et les enfants s'amusèrent au jardin. La matinée passa vite; Moutier dîna encore avec les enfants et les deux soeurs; puis il se disposa à sortir. Il demanda à payer sa dépense, mais Mme Blidot ne voulut jamais y consentir. Ils se séparèrent amicalement et avec regret. Jacques pleurait en embrassant son bienfaiteur, Paul essuyait

les yeux de Jacques; tous deux entouraient Capitaine de leurs petits bras.

«Adieu, mon bon Capitaine, disait Jacques; adieu, mon bon chien; toi aussi, tu nous as sauvés dans la forêt, c'est toi qui nous a vus le premier; c'est toi qui as porté Paul sur ton dos; adieu mon ami, adieu; je ne t'oublierai pas, non plus que mon bon ami M. Moutier.»

Moutier était ému et triste. Il serra fortement les mains des deux bonnes et excellentes soeurs, donna un dernier baiser à Jacques, jeta un dernier regard dans la salle de l'*Ange-Gardien* et s'éloigna rapidement sans retourner une seule fois la tête. Les enfants étaient à la porte, regardant leur nouvel ami s'éloigner et disparaître; Jacques essuyait ses yeux. Quand il ne vit plus rien, il rentra dans la salle et se jeta en pleurant dans les bras de Mme Blidot.

«À présent que M. Moutier est parti, vous ne nous chasserez pas, n'est-ce pas, Madame? Vous garderez toujours mon cher petit Paul, et vous me permettrez de rester avec lui.»

MADAME BLIDOT. – Pauvre enfant! Non, je ne vous chasserai pas, je vous garderai toujours; je vous aimerai comme si vous étiez mes enfants. Et, pour commencer, je te demande ainsi qu'à Paul de ne pas m'appeler madame, mais maman.

JACQUES. – Oh oui! vous serez notre maman, comme pauvre maman qui est morte et qui était bien bonne. Paul, tu ne diras plus jamais madame à Mme Blidot, mais maman.

PAUL. – Non, veux pas; veux aller avec Capitaine et Moutier.

JACQUES. – Mais puisqu'ils sont partis!

PAUL. – Ça ne fait rien; viens me mener à Capitaine.

JACQUES. – Tu n'aimes donc pas maman Blidot?

PAUL. – J'aime bien, mais j'aime plus Capitaine.

ELFY. – Laisse-le, mon petit Jacques; il s'habituera petit à petit; il nous aimera autant qu'il aime Capitaine, et il appellera ma soeur maman, et moi, ma tante. Toi aussi, je suis ta tante.

— Oui, ma tante, dit Jacques en l'embrassant.

Jacques, tranquille sur le sort de Paul, se laissa aller à toute sa gaieté; il inventa, pour occuper son frère, une foule de jeux amusants avec de petites pierres, des brins de bois, des chiffons de papier. Lui-même chercha à se rendre utile à Mme Blidot et à Elfy en faisant leurs commissions, en lavant la vaisselle, en servant les voyageurs. Vers le soir, il s'approcha de Mme Blidot et lui dit avec quelque embarras:

«Maman, vous avez promis à M. Moutier de donner un peu à manger au pauvre Torchonnet; je l'ai vu tout à l'heure, il courait avec un gros pain sous le bras, il m'a fait signe qu'il allait venir chercher de l'eau au puits; voulez-vous me donner quelque chose pour que je le lui porte dans l'arbre creux?»

MADAME BLIDOT. – Oui, mon ami; voici un reste de viande et un morceau de pain. Va mettre cela dans le creux de l'arbre; et, de peur que je ne l'oublie à l'avenir, rappelle-le-moi tous les jours à dîner; nous ferons la part du pauvre petit malheureux.

JACQUES. – Merci, maman, vous êtes bonne comme M. Moutier.

Et Jacques emporta ses provisions qu'il alla déposer dans l'arbre du puits. Il ne tarda pas à voir arriver Torchonnet avec sa cruche; il marchait lentement, et il s'essuyait les yeux tout en dévorant le pain et la viande de Mme Blidot; il but de l'eau de la cruche, salua tristement Jacques et Paul, qui le regardaient du seuil de la porte, et reprit le chemin de son auberge.

Les jours se passaient ainsi, heureux pour Jacques et pour tous les habitants de l'*Ange-Gardien*, tristes et cruels pour l'infortuné Torchonnet que son maître maltraitait sans relâche. Bien des fois Jacques l'aida en cachette à exécuter les ordres qu'il recevait et qui dépassaient ses forces; tantôt c'était un objet trop lourd à porter au loin; alors Jacques et Paul le rejoignaient à la sortie du village et l'aidaient à porter son fardeau. Tantôt c'était une longue course à faire à la fin du jour, quand la fatigue d'un travail continuel le rendait incapable d'accomplir une longue marche; Jacques, alors, obtenait de Mme Blidot la permission de faire la course pour Torchonnet, tandis que celui-ci se reposait au pied d'un arbre et mangeait les provisions que lui envoyait Mme Blidot.

VI - Surprise et bonheur

Il y avait trois ans que Mme Blidot et sa soeur avaient les petits orphelins; elles s'y attachaient chaque jour davantage, et ils devenaient de plus en plus aimables et charmants. La tendresse de Jacques pour son frère excitait l'intérêt de tous ceux qui en étaient témoins. Paul aimait son frère avec la même affection; tous deux étaient tendrement attachés à Mme Blidot et à Elfy. Tous parlaient souvent avec amitié et reconnaissance du bon M. Moutier; depuis longtemps on n'en avait aucune nouvelle. Dans les premiers mois il était revenu à deux reprises passer avec Capitaine quelques jours à l'*Ange-Gardien*; il avait écrit plusieurs fois pour s'informer de ce qui s'y passait; Mme Blidot lui avait exactement et longuement répondu, elle avait appris qu'il quittait le pays pour s'engager; elle n'avait pas su d'autres détails. Pendant ce silence prolongé, la campagne de Crimée avait eu lieu; elle s'était terminée comme elle avait commencé, avec beaucoup de gloire et de lauriers; mais des deuils innombrables furent la conséquence nécessaire de ces immortelles victoires. Au village de l'*Ange-Gardien*, plus d'une famille pleurait un fils, un frère, un ami. Quelques-uns revenaient avec une jambe ou un bras de moins, ou des blessures qui les rendaient incapables de continuer leur service.

Un matin, Jacques et Paul balayaient le devant de la porte de l'*Ange-Gardien*; Mme Blidot et Elfy préparaient le dîner, lorsqu'un homme, qui s'était approché sans bruit, arrêta doucement le balai de Paul. Celui-ci se retourna et se mit à crier:

«Jacques, au secours! on me prend mon balai.»

Jacques bondit vers son frère pour le défendre énergiquement, lorsqu'un regard jeté sur le prétendu voleur lui fit abandonner son balai; il se précipita dans les bras de l'homme en criant:

«Maman! ma tante! M. Moutier, notre bon M. Moutier!»

Mme Blidot et Elfy apparurent immédiatement et se trouvèrent en face de Moutier qui laissa Jacques et Paul pour donner un cordial bonjour à ses deux amies. Ce fut un moment de grande joie. Tous parlaient à la fois et faisaient mille questions sans donner le temps d'y répondre.

Enfin, Moutier parvint à faire comprendre pourquoi il n'avait plus donné de ses nouvelles.

«Peu de temps après mon retour au pays, mes bonnes hôtesses, j'appris qu'il courait des bruits de guerre avec la Russie. Je n'avais jamais eu de rencontre avec les Russes, puisque nous étions en paix avec eux; je savais qu'ils se battaient bien, que c'étaient de braves soldats. J'avais fait mon temps, il est vrai, mais... un soldat reste toujours soldat. J'avais quelque chose dans le coeur qui me poussait à rejoindre mes anciens camarades; quand la guerre fut déclarée, je repris un engagement pour deux ans dans les zouaves, et je partis. Depuis ce jour, impossible d'écrire. Toujours en campagne, et quelle campagne! Au débarquer à Gallipoli, un choléra qui faillit m'emporter; à peine rétabli, des marches, des contremarches, une descente en Crimée, une bataille à Alma comme on n'en avait jamais vu; sans vanité, nous nous sommes tous battus comme des lions. Je ne parle pas des Anglais, qui, selon leur habitude, se sont trouvés en retard parce que leur rosbif et leur pouding n'étaient pas cuits. Mais nous autres, nous avons fait ce qu'aucun peuple au monde ne pourra refaire. Nous avons grimpé des rochers à pic sous une grêle de balles et de mitraille; nous avons chassé les Russes du plateau où ils s'étaient très joliment installés. Ces pauvres gens! Ah! j'en ris encore! En nous voyant escalader ces rochers et monter, monter toujours, ils nous ont pris pour des diables, et, après un échange de coups désespérés, ils se sont sauvés et ont couru si vite, que plus de la moitié se sont échappés. Leur général, le prince Mentchikoff, qui était

là pour voir comme on nous culbutait de dessus les rochers, a failli être pris. Il s'est sauvé, laissant sa voiture, ses effets, ses papiers et tout. – Après est venu le siège de Sébastopol; belle chose, ma foi! Belles batailles! bien attaqué, bien défendu. À Inkerman, au camp des Anglais, les Russes les ont rossés et en ont tué l'impossible, comme à Balaklava. Mais nous étions accourus, nous autres Français, et nous avons à notre tour fait une marmelade de ces pauvres Russes qui se battaient comme des lions, il n'y a pas de reproches à leur faire; mais le moyen de résister à des Français bien commandés! Je passe sur les détails du siège, qui a été magnifique et terrible, et j'arrive à Malakoff, un de ces combats flambants, où chaque soldat est un héros, et où chacun a mérité la croix et un grade. Là j'ai attrapé deux balles, une dans le bras gauche, qui est resté un peu raide, et une à travers le corps, qui a failli m'emporter et qui m'a fait réformer. Aussitôt guéri, aussitôt parti, avec l'idée de faire une reconnaissance du côté de l'*Ange-Gardien*. C'est que je n'avais oublié personne ici, ni les pauvres enfants, ni les bonnes et chères hôtesses. J'étais sûr de trouver un bon accueil; j'ai pensé que je pouvais bien venir pour quelques jours me remettre au service de Mlle Elfy, qui sait si bien commander.»

Moutier sourit en disant ces mots. Mme Blidot rit bien franchement. Elfy rougit.

ELFY. – Comment, monsieur Moutier! Vous n'avez pas oublié mes niaiseries d'il y a trois ans? Je suis moins folle que je ne l'étais, et je ne me permettrais pas de vous commander comme je l'ai fait alors, quand je n'avais que dix-sept ans.

MOUTIER. – Tant pis, Mam'selle; il faudra que je devine, et je pourrai faire des sottises, croyant bien faire. Quant à oublier, je n'ai rien oublié de ce qui regarde le peu de jours que j'ai passés chez vous en trois temps, pas un mot, pas un geste; tout est resté gravé là, ajouta-t-il en montrant son coeur. Et toi, mon pauvre petit Jacques, tu m'as eu bientôt reconnu; tu n'as pas hésité une minute.

JACQUES. – Comment ne vous aurais-je pas reconnu? J'ai toujours pensé à vous; je vous ai embrassé tous les jours dans mon coeur, et j'ai toujours prié pour vous; car M. le curé m'a appris à prier, et moi je l'ai appris à Paul.

MOUTIER. – Et moi aussi, mon garçon, j'ai appris à prier comme je n'avais jamais fait auparavant; ce qui prouve qu'on apprend à tout âge et partout; c'est un bon père Parabère, un jésuite, qui m'a montré comment on vit en bon chrétien. Un fameux jésuite, ce père Parabère! Courageux comme un zouave, bon et tendre comme une soeur de charité, pieux comme un saint, infatigable comme un Hercule.

JACQUES. – Où est-il ce bon père? Je voudrais bien le voir ou lui écrire.

MOUTIER, *ému*. – Parle-lui, mon ami, il t'entendra; car il est près du bon Dieu.

«Qu'est-ce que vous avez là?» dit Paul qui était près de Moutier et qui jouait avec sa croix d'honneur.

MOUTIER. – C'est une croix que j'ai gagnée à Malakoff.

ELFY. – Et vous ne nous le disiez pas? Vous l'avez pourtant bien gagnée certainement.

MOUTIER. – Mon Dieu, Mam'selle, pas plus que mes autres camarades; ils en ont fait tout autant que moi; seulement ils n'ont pas eu la chance comme moi.

ELFY. – Mais, pour que vous ayez eu la croix, il faut que vous ayez fait quelque chose de plus que les autres.

MOUTIER. – Plus, non; mais voilà! C'est que j'ai eu la chance de rapporter au camp un drapeau et un général.

ELFY. – Comment, un général?

MOUTIER. – Oui; un pauvre vieux général russe blessé qui ne pouvait pas se tirer des cadavres et des débris de Malakoff. J'ai pu le sortir de là comme le fort venait de sauter, et je l'ai rapporté dans le drapeau que j'avais pris; en nous en allant, comme j'approchais des nôtres, une diable de balle s'est logée dans mon bras; ce n'était rien; je pouvais encore marcher, lorsqu'une autre balle me traverse le corps; pour le coup je suis tombé, me recommandant, moi et mon blessé, à la sainte Vierge et au bon Dieu; on nous a retrouvés; je ne sais ce qu'a dit ce général quand il a pu parler, mais toujours est-il que j'ai eu la croix et que j'ai été porté à l'ordre du jour. C'est le plus beau de mon affaire; j'avoue que j'ai eu un instant de gloriole, mais ça n'a pas duré. Dieu merci.

MADAME BLIDOT. – Vous êtes modeste, monsieur Moutier; un autre ferait sonner bien haut ce que vous cherchez à amoindrir.

PAUL. – Maman, j'ai faim; je voudrais dîner.

MOUTIER, *se levant*. – C'est moi qui vous ai mis en retard, qui ai mis le désordre dans votre service. Mam'selle Elfy, me voici prêt à vous servir; j'attends les ordres.

ELFY. – Je n'ai pas d'ordre à vous donner, monsieur Moutier; laissez-vous servir par nous, c'est tout ce que je vous demande; Jacques, mets vite le couvert de ton ami.

Jacques ne se le fit pas dire deux fois; en trois minutes le couvert fut mis. Pendant ce temps, Moutier coupa du pain, tira du cidre à la cave, versa la soupe dans la soupière et le ragoût de viande dans un plat. On se mit à table. Jacques demanda à se mettre à côté de M. Moutier, Paul prit sa place accoutumée près de son frère.

«Comme te voilà grandi, mon ami! dit Moutier en passant amicalement la main sur la tête de Jacques. Et Paul! le voilà grand comme tu l'étais la première fois que je t'ai vu.»

ELFY. – Et il est aussi sage que Jacques, ce qui n'est pas peu dire. Il lit déjà couramment, et il commence à écrire.

MOUTIER. – Et toi, Jacques? Où en es-tu de tes études?

JACQUES. – Oh! moi, je suis plus vieux que Paul, je dois savoir plus que lui. Je vous ferai voir mes cahiers.

MOUTIER. – Ho! ho, mes cahiers! Tu es donc bien savant?

JACQUES. – Je fais de mon mieux; le maître d'école dit que je fais bien; je tâche toujours.

MOUTIER. – Bon garçon, va! Tu es modeste, je vois ça...

PAUL. – Monsieur Moutier, est-ce que vous êtes toujours soldat?

MOUTIER. – Je suis sergent, mon garçon.

ELFY. – Et vous ne nous le disiez pas! Quand avez-vous été nommé sergent?

MOUTIER. – Après Inkerman! j'ai toujours eu de la chance! Après l'Alma, caporal, puis sergent, puis la médaille, puis la croix.

JACQUES. – Racontez-nous ce que vous avez fait pour avoir tout cela, mon bon monsieur Moutier.

MOUTIER. – Mon Dieu, j'ai fait comme les autres; seulement à l'Alma, j'ai eu le bonheur de sauver mon colonel blessé; je suis tombé sur un groupe de Russes qui l'emportaient; j'ai sabré, piqué, je me suis tant démené, que j'en ai tué, blessé; les autres sont partis tout en courant et criant: Tchiorte! tchiorte! Ce qui veut dire: le diable! le diable!

MADAME BLIDOT. – Et puis, pour le reste?

MOUTIER. – Eh bien, après Inkerman ils m'ont nommé sergent, parce qu'ils ont dit que j'avais fait le travail de dix et que j'ai dégagé un canon que les Russes enclouaient, un canon anglais! Beau mérite! il ne valait pas la douzaine de pauvres diables que j'ai tués pour le ravoir. Mais enfin, c'est comme ça; je suis devenu sergent tout de même.

ELFY. – Et la médaille?

MOUTIER. – Vous n'oubliez rien, mam'selle Elfy! La médaille, c'est à Traktir, pour avoir culbuté quelques Russes dans le ruisseau au-dessous. Nos hommes avaient perdu leur sous-lieutenant; c'est moi qui avais pris le commandement juste au bon moment. Encore et toujours la chance! Mais... qu'avez-vous donc, mam'selle Elfy? Vous avez les yeux pleins de larmes. Est-ce que je vous aurais chagrinée sans le vouloir?

ELFY. – Non, mon cher monsieur Moutier; c'est votre modestie qui me touche. Si courageux et si modeste! Ne faites pas attention, ça passera; c'est le premier moment.

La conversation ralentit un peu le dîner, qui avançait pourtant; les enfants écoutaient avidement les récits de Moutier. Quand on fut au café, Jacques lui demanda ce qu'était devenu le général prisonnier.

MOUTIER. – Nous sommes venus ensemble, tous deux bien malades. Il avait comme moi le corps traversé d'une balle et d'autres blessures encore; c'est un brave homme qui n'a jamais voulu me quitter. Nous avons été à l'hôpital de Marseille; il a voulu qu'on me mît auprès de lui dans une chambre particulière, et, pour achever de nous guérir, on nous a ordonné les eaux de Bagnoles. Nous sommes arrivés à Paris, où le général devait séjourner; il voulait m'emmener aux eaux pour m'épargner le voyage

à pied par étapes, mais je lui avais raconté mon histoire, et je lui ai dit que je voulais absolument revoir mes enfants... et aussi... mes bonnes amies... Que diantre! je peux bien vous appeler mes bonnes amies, puisque vous soignez ces enfants et que je n'ai personne au monde que vous qui m'aimiez, et que je n'ai eu de bonheur que chez vous, auprès de vous, et que, si ce n'étaient les convenances et la nécessité de me faire un avenir, je ne bougerais plus d'ici, et que je me ferais votre serviteur, votre défenseur, tout ce que vous voudriez.

MADAME BLIDOT, *souriant*. – Oh! moi d'abord, je ne vous défends pas de nous traiter avec amitié, parce que nous vous aimons bien et que nous sommes bien heureuses de vous revoir! N'est-ce pas, Elfy?

ELFY. – C'est la vérité, mon cher monsieur Moutier; nous avons bien souvent parlé de vous et désiré votre retour.

MOUTIER. – Merci, mes bonnes amies, merci. Mais il y a quelqu'un que j'oublie, dans ma joie de me retrouver ici. Que devient le pauvre Torchonnet?

JACQUES. – Toujours bien malheureux, bien misérable! Depuis trois jours je ne l'ai pas vu; peut-être est-ce parce qu'il a plus à faire. Il est venu ces jours-ci un monsieur à l'auberge de Torchonnet, un beau monsieur dans une belle voiture; il est reparti hier avec sa belle voiture. Ce qui est drôle, c'est que ce monsieur n'est pas sorti une fois de l'auberge; probablement que Torchonnet a été occupé avec lui au-dedans.

MOUTIER. – Nous irons faire une reconnaissance de ce côté; mais il faudra la faire habilement, à la tombée du jour, pour que l'ennemi ne nous surprenne pas.

JACQUES. – L'aubergiste n'est pas revenu encore; il ne reste que sa femme.

PAUL. – Et le bon Capitaine, qu'est-il devenu?

MOUTIER. – Capitaine est mort en brave, au siège de Sébastopol, la tête emportée par un boulet, en montant une garde avec moi par vingt degrés de froid.

JACQUES. – Pauvre Capitaine! J'espérais bien le revoir.

VII - Un ami sauvé

L'après-midi se passa en conversations et promenades; mais on évita d'aller du côté de l'auberge Bournier. Ce ne fut qu'après le souper, quand il commença à faire nuit, que Moutier, accompagné de Jacques, se dirigea de ce côté pour tâcher d'avoir des nouvelles du pauvre Torchonnet. Ils firent un grand détour pour arriver par les derrières de l'auberge; Moutier marchait, guidé par Jacques, dans les sentiers et les ruelles les plus désertes. Ils arrivèrent ainsi jusqu'aux bâtiments qui servaient de commun. Tout était sombre et silencieux; les portes étaient fermées. Pas moyen de pénétrer dans l'intérieur. Un hangar ouvert leur permit d'approcher; ils y étaient depuis quelques instants, cherchant un moyen d'arriver jusqu'à Torchonnet, lorsqu'une porte de derrière s'ouvrit. Un homme en sortit sans bruit; Moutier reconnut l'aubergiste, faiblement éclairé par la lanterne sourde qu'il tenait à la main. Il se dirigea vers le charbonnier, séparé du hangar par une cloison en planches; il en ouvrit la porte avec précaution et entra.

«Voilà ton souper que je t'apporte, dit-il d'une voix rude, mais basse. L'étranger est parti; demain tu reprendras ton ouvrage, et si tu as le malheur de raconter un mot de ce que tu as vu et entendu, de dire à n'importe qui comme quoi tu as été enfermé ici pendant que l'étranger était à l'auberge, je te briserai les os et je te brûlerai à petit feu... Entends-tu ce que je dis, animal?

— Oui, Monsieur», répondit la voix tremblante de Torchonnet.

L'aubergiste sortit, referma la porte et rentra dans la maison.

Quand Moutier fut bien assuré qu'on ne pouvait pas l'entendre, il s'approcha de la cloison et dit à Jacques d'appeler Torchonnet à voix basse.

«Torchonnet, mon pauvre Torchonnet, dit Jacques, pourquoi es-tu enfermé dans ce trou noir?»

TORCHONNET. – C'est vous, mon bon Jacques? Comment avez-vous su que ce méchant homme m'avait enfermé? Je ne sais pas pourquoi il m'a mis ici.

JACQUES. – Depuis quand y es-tu?

TORCHONNET. – Depuis le jour où est arrivé un beau monsieur, dans une belle voiture, avec une cassette pleine de choses d'or. Il a eu pitié de moi; il a dit à mon maître que j'avais l'air malade et malheureux. Il lui a proposé de donner de l'argent pour me placer ailleurs; mon maître a refusé. Alors, ce bon monsieur m'a donné une pièce d'or en me disant d'aller lui acheter pour un franc de tabac et de garder le reste pour moi. Mon maître m'a suivi, m'a arraché la pièce d'or avant que j'eusse seulement eu le temps de sortir dans la rue. J'ai voulu crier; il m'a saisi par le cou, m'a entraîné dans ce charbonnier et m'a jeté dedans en me disant que, si j'appelais, il me tuerait. Il m'apporte tous les soirs un morceau de pain et une cruche d'eau.

MOUTIER. – Pauvre garçon!

La voix de Moutier fit tressaillir Torchonnet.

TORCHONNET. – Mon Dieu! mon Dieu! il y a quelqu'un avec vous, Jacques? Mon maître le saura; il dira que j'ai parlé et il me tuera.

MOUTIER. – Sois tranquille, pauvre enfant! C'est moi qui t'ai aidé, il y a trois ans, à porter ton sac de charbon; je suis l'ami, le père de Jacques, et je ne te trahirai pas. Quand le monsieur est-il parti?

TORCHONNET. – Le maître dit qu'il est parti, mais je ne crois pas; car j'ai entendu ce soir la voix du monsieur, qui parlait très haut, puis mon maître qui jurait, et puis beaucoup de bruit comme si on se battait, et puis le frère et la femme de mon maître qui parlaient très fort, puis rien ensuite, et il est venu m'apporter mon pain.

Moutier frémissait d'indignation.»Auraient-ils commis un crime? se demanda-t-il, ou bien se préparent-ils à en commettre un? Comment faire pour l'empêcher, s'il n'est déjà trop tard? Tout est fermé... Impossible d'entrer sans faire de bruit... Ce n'est pas que je les craigne! Avec mon poignard algérien et mes pistolets de poche, j'en viendrais facilement à bout; mais, si le pauvre étranger vit encore, ils le tueront avant que je puisse briser une porte et entrer dans cette caverne de brigands. Que le bon Dieu m'inspire et me vienne en aide! Chaque minute de retard peut causer la mort de l'étranger.»

Moutier se recueillit un instant et dit à Jacques:

«Rentre à la maison, mon enfant; tu me gênerais dans ce que j'ai à faire.»

JACQUES. – Je ne vous quitterai pas, mon bon ami. Je crois que vous voulez voir s'il y a quelque chose à craindre pour l'étranger et je veux rester près de vous pour vous venir en aide.

MOUTIER. – Au lieu de m'aider, tu me gênerais, mon garçon. Va-t'en, je le veux... Entends-tu? Je te l'ordonne.

Ces derniers mots furent dits à voix basse comme le reste, mais d'un ton qui ne permettait pas de réplique; Jacques lui baisa la main et partit. À peine était-il assez éloigné pour qu'on n'entendît plus ses pas; au moment où Moutier allait quitter le hangar sombre qui l'abritait, la porte de l'auberge s'ouvrit encore une fois; l'aubergiste Bournier sortit à pas de loup, écouta et, se retournant, dit à voix basse:

«Personne! pas de bruit! Dépêchons-nous; la lune va se lever et notre affaire serait manquée.»

Il rentra, laissant la porte ouverte; Moutier s'y glissa après lui, le suivit et s'arrêta en face d'une chambre dans laquelle entra l'aubergiste. Une faible lumière éclairait cette pièce; un homme était étendu par terre, garrotté et bâillonné. Le frère et la femme de Bournier le soulevèrent par les épaules, l'aubergiste prit les jambes, et tous trois s'apprêtaient à se mettre en marche, quand Moutier bondit sur eux, et cassa la cuisse de l'aubergiste d'un coup de pistolet, brisa le crâne du frère avec la poignée de ce pistolet, et renversa la femme d'un coup de poing sur la tête. Tous trois tombèrent; l'aubergiste seul poussa un cri en tombant. Moutier le roula dans un coin, sans avoir égard à ses hurlements, coupa avec son poignard les cordes qui attachaient le malheureux étranger, arracha le mouchoir qui l'étouffait, garrotta l'aubergiste, courut dans la salle d'entrée, ouvrit la porte qui donnait sur la rue et tira un coup de pistolet en l'air en criant:

«Au voleur! à l'assassin!»

Une douzaine de portes s'ouvrirent, des têtes épouvantées apparurent.

«Par ici, à l'auberge! cria Moutier. Arrivez vite; il n'y a plus de danger.»

Cette assurance donna du courage aux plus hardis. Quelques hommes armés de couteaux et de bâtons se dirigèrent, non sans trembler, vers l'auberge; ils entrèrent avec hésitation dans la salle et se groupèrent près de la porte, n'osant avancer, dans l'incertitude des dangers qu'ils pouvaient courir encore et dans l'ignorance des événements qui se passaient.

Pendant qu'ils hésitaient et se consultaient, Elfy entra précipitamment; elle avait entendu le coup de

pistolet, l'appel de Moutier, et accourait en appelant les gens du village pour le secourir, ainsi que Jacques qu'elle croyait encore avec Moutier.

ELFY. – Que se passe-t-il ici? Pourquoi restez-vous dans la salle? Où est M. Moutier? Pourquoi n'entrez-vous pas dans les appartements?

UN BRAVE. – C'est que, voyez-vous, mademoiselle Elfy, on ne sait pas ce qui peut arriver; ce n'est pas prudent de se trop avancer sans savoir à qui on a affaire. Ce Bournier est un mauvais gueux! On n'aime pas à se faire des querelles avec des gens comme ça.

ELFY. – Et vous laissez peut-être égorger quelqu'un, de peur d'attraper un coup ou de vous faire un ennemi? Moi, femme, j'aurai plus de courage que vous.

Elfy, arrachant un couteau des mains d'un des trembleurs indécis, se précipita dans les chambres qui se trouvaient près de la salle en appelant:

«Monsieur Moutier, où êtes-vous? Où est Jacques? Que vous est-il arrivé? On vient à votre aide!»

Elle ne tarda pas à entrer dans la pièce où étaient étendus l'aubergiste garrotté, le frère ne donnant aucun signe de vie, la femme évanouie. Moutier jetait de l'eau sur le visage saignant de l'étranger, qui était resté par terre; il ignorait s'il n'y avait aucune blessure grave et si le sang dont il avait le visage inondé provenait d'une blessure ou d'un fort saignement de nez. À la voix d'Elfy, il se releva, et, allant à elle:

«Ma bonne, ma chère Elfy, je suis désolé de vous voir ici; n'y restez pas, je vous prie. Envoyez-moi du monde. Pourquoi êtes-vous venue?»

ELFY. – J'avais entendu le coup de pistolet et votre voix: je craignais qu'il ne vous fût arrivé malheur, et je suis accourue. Ils sont là dans la salle une douzaine d'hommes, mais ils n'osent pas entrer; alors je suis venue.

— Sans avoir égard au danger! Je n'oublierai pas cela, Elfy! dit Moutier lui serrant affectueusement les mains. Non jamais!... Mais, puisque vous voilà, appelez-moi du monde; il faut soigner ces gueux-là, aller chercher les gendarmes et tirer ce pauvre monsieur qu'ils ont voulu tuer pour le voler sans doute. J'avais renvoyé Jacques près de vous avant d'entrer.

Elfy, sans faire de questions, retourna à la salle, dit brièvement aux hommes ce que Moutier leur demandait, et retourna en toute hâte à l'*Ange-Gardien* pour rassurer sa soeur qui était restée avec Paul. Elfy rencontra à la porte de l'auberge de Bournier le petit Jacques qui accourait aussi tout effrayé; il avait entendu le coup de pistolet, et il se dépêchait d'arriver au secours de son ami. Il avait été retardé par le chemin plus long qu'il avait dû prendre pour revenir au village. Elfy lui expliqua en peu de mots ce qui venait d'arriver, et le ramena avec elle, pensant qu'il gênerait Moutier plus qu'il ne lui servirait.

Les hommes qu'Elfy avait trouvés tremblants dans la salle de l'auberge déployèrent un courage héroïque aussitôt qu'ils eurent appris par Elfy où en étaient les choses et le genre de secours que leur demandait Moutier. Ils se lancèrent bruyamment dans la chambre où gisaient les blessés, et s'empressèrent d'offrir au vainqueur l'aide de leurs bras pour terrasser ses ennemis.

MOUTIER. – Quant à cela, Messieurs, je ne vous ai pas laissé d'ouvrage, les voilà tous par terre; mais il faut que vous m'aidiez à les loger, aux frais de l'État, dans la prison de la ville la plus proche. Je ne suis ici qu'en passant; je n'y connais personne. Et puis vous voudrez bien, quelques-uns de vous, m'aider à transporter le pauvre étranger qu'ils ont voulu égorger et qui n'a pas encore repris connaissance; pour

celui-là, c'est un médecin qu'il faut et de bons soins.

Les vaillants habitants se mirent à la disposition de Moutier, dont l'habit militaire, la croix et les galons de sergent les disposaient au respect. Il en dépêcha deux à la ville pour requérir les gendarmes; il donna à quatre autres la garde des malfaiteurs, avec injonction de garrotter la femme et son frère. Il en envoya un demander à Mme Blidot si elle pouvait recevoir l'étranger, et il garda les autres pour l'aider à faire revenir le blessé et pour aller délivrer Torchonnet, dont il indiqua la prison. Mme Blidot ne fit pas attendre la réponse.

«Tout ce que vous voudrez et quand vous voudrez, vous fait dire Mme Blidot, monsieur le sergent. Tout sera prêt pour recevoir votre monsieur.»

Moutier posa un matelas par terre, étendit dessus l'étranger; aidé de trois hommes vigoureux, il l'emporta ainsi et le déposa chez Mme Blidot, dans la chambre et sur le lit qu'elle leur indiqua. Elle aida Moutier à lui enlever ses vêtements, à laver le sang figé sur son visage et qui le rendait méconnaissable. Quand il fut bien nettoyé, Moutier le regarda; il poussa une exclamation de surprise.

«Quelle chance, ma bonne madame Blidot? Savez-vous qui je viens de sauver du couteau de ces coquins? Mon pauvre général prisonnier! C'est lui! Comment, diantre, a-t-il été se fourrer par là? Le voilà qui ouvre les yeux; il va revenir tout à fait.»

En effet, le général reprenait connaissance, regardait autour de lui, cherchait à se reconnaître; il examinait Mme Blidot. Il ne voyait pas encore Moutier, qui s'était effacé derrière le rideau du lit; mais quand le général demanda:»Où suis-je? Qu'est-il arrivé?» Moutier se montra et, lui prenant la main:

«Vous êtes ici chez mes bonnes amies, mon général. Le brigand chez lequel vous étiez descendu a la cuisse cassée, son frère a le crâne défoncé, et la femme a reçu un coup d'assommoir dont il lui restera quelque chose si elle en revient.»

LE GÉNÉRAL. – Comment! encore vous, mon brave Moutier? C'est pour vous que je suis venu me fourrer dans ce guêpier, et c'est vous qui m'en tirez, qui êtes encore une fois mon brave sauveur?

MOUTIER. – Trop heureux, mon général, de vous avoir rendu ce petit service. Mais comment est-ce pour moi que vous avez pris vos quartiers chez ces coquins?

Avant de répondre, le général demanda un verre de vin; il l'avala, se sentit remonté et dit à Moutier:

«Vous m'aviez dit que vous vouliez passer par ici pour voir vos bonnes amies et les enfants; j'ai voulu vous épargner la route par étapes d'ici jusqu'aux eaux de Bagnoles, et je suis venu vous attendre chez ce scélérat qui a si bien manqué m'égorger.»

MOUTIER. – Comment ont-ils fait pour s'emparer de vous? Et pourquoi voulaient-ils vous tuer?

LE GÉNÉRAL. – Nous avons eu une querelle au sujet d'un pauvre petit diable qui avait l'air si malheureux, si malade, si terrifié, que j'en ai eu compassion. Je lui ai donné une commission et vingt francs pour en payer un, le surplus pour lui. Le fripon d'aubergiste a volé les vingt francs, car je n'ai plus revu l'enfant. Je lui en ai reparlé le lendemain. J'ai su que l'enfant était le fils d'une mendiante qui l'a laissé à l'aubergiste pour l'aider dans son ouvrage; j'ai vu que l'enfant devait être traité fort durement. J'ai demandé à payer son apprentissage quelque part; le coquin a refusé. J'ai dit que j'irai le demander au maire de l'endroit; il est entré en colère et m'a parlé grossièrement. J'avais eu la sottise de lui laisser voir ma bourse pleine d'or, des billets de banque et des bijoux dans ma cassette, et je lui dis qu'il avait perdu par sa grossièreté une bonne occasion d'avoir quelques milliers de francs. Il s'est radouci, m'a dit qu'il acceptait le marché; j'ai refusé à mon tour, et j'ai tout remis dans ma cassette. L'homme m'a lancé

un regard de démon et s'en est allé. Une heure après, la femme m'a fait passer dans une petite salle éloignée et m'a apporté mon déjeuner; le mari est rentré comme je finissais. Je n'y ai pas fait attention. J'ai entendu qu'en sortant il fermait la porte à double tour. J'ai sauté sur la porte, j'ai secoué, j'ai poussé, j'ai appelé; personne et pas moyen d'ouvrir. J'ai été à la fenêtre, j'ai ouvert; pas moyen de sauter dehors: des barreaux de fer énormes et serrés à n'y pas passer un écureuil. J'ai crié comme un sourd, mais aussitôt les volets se sont fermés; j'ai entendu barricader au-dehors. Pour le coup, la peur m'a pris; j'étais là comme dans une souricière. Pas d'armes! je n'en avais pas sur moi, et ils avaient enlevé le couvert et les couteaux. Je criais; c'est comme si j'étais resté muet. Personne ne m'entendait. Que faire? Attendre? C'est ce que j'ai fait. Il faudra bien qu'ils m'apportent à manger, pensais-je; en me mettant près de la porte, je m'élancerai dehors dès qu'elle sera entrouverte. J'attendis longtemps, et, quand on vint, ce ne fut pas la porte qui s'entrouvrit, mais le volet; on me passa des tranches de pain.

«Il y a de l'eau dans la carafe», dit la voix de l'aubergiste, et le volet se referma.

Je restai ainsi deux jours, fatigué à mourir, n'ayant qu'une chaise pour me reposer, du pain et de l'eau pour me nourrir, horriblement inquiet de ce qui allait m'arriver; je bouillonnais quand je pensais que vous étiez peut-être ici, à cinq cents pas de moi et ne pouvant me porter secours. Enfin, le troisième jour, j'entendis un mouvement inaccoutumé du côté de la porte; je repris mon poste, prêt à me jeter sur le premier qui paraîtrait. En effet, j'entends approcher, la clef tourne dans la serrure, la porte s'ouvre lentement; l'obscurité de ma prison ne leur permettait pas de me voir. J'attends que l'ouverture de la porte soit assez large pour me laisser passer, et je me lance sur celui qui entre; je reçois un coup de poing dans le nez. Le sang jaillit et me gêne la vue, ce qui ne m'empêche pas de chercher à me faire jour; mais ils étaient plusieurs, à ce qu'il paraît, car je sentais les coups tomber comme grêle sur ma tête, sur mon dos et surtout sur mon visage. Le sang m'aveuglait; je ne voyais plus où j'étais. J'appelle, je crie au secours; les coquins jurent comme des templiers et parviennent enfin à me jeter par terre. L'un d'eux saute sur ma poitrine, pendant que d'autres me garrottent les pieds, les mains, et m'enfoncent dans la bouche un mouchoir qui m'étouffait. J'ai bientôt perdu connaissance, et je ne sais pas comment j'ai été délivré ni comment vous avez pu deviner le danger où je me trouvais.

MOUTIER. – Je vous raconterai cela, mon général, quand vous serez reposé; vous avez l'air fatigué. Il vous faut un médecin et je vais l'aller chercher.

LE GÉNÉRAL. – Je ne veux rien que du repos, mon ami. Pas de médecin, pour l'amour de Dieu! Laissez-moi dormir. La pensée que je me trouve ici, chez vos bonnes amies et près de vous, me donne une satisfaction et un calme dont je veux profiter pour me reposer. À demain, mon brave Moutier, à demain.

Le général avala un second verre de vin, tourna la tête sur l'oreiller et s'endormit.

VIII - Torchonnet placé

Mme Blidot et Moutier restèrent quelques instants près du général, mais, le voyant si calme, Mme Blidot dit:

«Je vais rester près de lui un peu de temps pour voir si le sommeil n'est pas agité, cher monsieur Moutier, tout en nettoyant et en rangeant la chambre. Et vous, allez voir ce que deviennent là-bas ces brigands de Bournier.»

MOUTIER. – Vous avez raison, ma bonne madame Blidot. Où est mon pauvre Jacques?

MADAME BLIDOT. – Avec Elfy, sans doute; vous les trouverez dans la salle.

Moutier sortit, ferma la porte et entra dans la salle. Elfy y était avec les enfants. Jacques se précipita au-devant de Moutier.

«Comme j'ai eu peur pour vous, mon cher bon ami! Quand j'ai entendu le coup de pistolet, j'ai cru qu'on vous avait tué.»

Moutier se baissa vers Jacques, l'embrassa à plusieurs reprises, puis, s'approchant d'Elfy, il lui prit les mains et les serra en souriant. Elfy le regardait avec une joyeuse satisfaction.

ELFY. – Et moi donc! quelle peur j'ai eue aussi, moi!

MOUTIER. – Une peur qui vous a donné le courage de tout braver. Vous, vous n'avez pas hésité un instant! Votre air intrépide, lorsque vous êtes entrée, m'a inspiré un véritable sentiment d'admiration, et de reconnaissance aussi, soyez-en certaine.

ELFY. – Je suis bien heureuse que vous soyez content de moi, cher monsieur Moutier. J'avais bien peur d'avoir fait une sottise.

Moutier sourit.

«Il faut que j'aille voir là-bas ce qui se passe, dit-il; je tâcherai d'abréger le plus possible, et je verrai ce que devient le pauvre Torchonnet.»

JACQUES. – Voulez-vous que j'aille avec vous, mon bon ami? Cette fois il n'y aura pas de danger.

MOUTIER. – Je veux bien, mon garçon; mais que ferons-nous de Torchonnet? Si nous le menions chez le curé?

ELFY. – Pourquoi ne l'amèneriez-vous pas ici?

MOUTIER. – Parce que votre maison n'est pas une maison de refuge, ma bonne Elfy; d'ailleurs, savons-nous ce qu'est ce malheureux garçon, et si sa société ne serait pas dangereuse pour les nôtres? Si le curé veut bien le garder, c'est tout ce qui pourrait lui arriver de plus heureux, et ce serait un moyen de le rendre bon garçon, s'il ne l'est pas encore, et plus tard un brave homme, un bon chrétien.

ELFY. – Vous avez raison, toujours raison. Au revoir donc, et ne soyez pas trop longtemps absent.

MOUTIER. – Le moins que je pourrai. Viens, Jacquot; à bientôt, Elfy.

Moutier sortit, tenant Jacques par la main. En entrant dans l'auberge Bournier, ils entendirent un concert de gémissements, d'imprécations et de jurements; les blessés avaient repris connaissance; les braves du village les avaient déjà garrottés et les gardaient en se promenant devant eux en long et en large; ils répondaient par des jurons et des coups de pied aux injures que leur prodiguaient les prisonniers. Quand Moutier entra dans la salle, il demanda si Torchonnet avait été délivré; on l'avait oublié, et Moutier alla avec Jacques ouvrir la porte du charbonnier; mais la clef n'y était pas. Jacques voulait aller la chercher dans les poches de l'aubergiste.

«Pas la peine, mon ami; je me passe de clef; tu vas voir comment.»

Moutier donna un coup d'épaule à la porte: elle résista; il donna une seconde secousse: un craquement se fit entendre et la porte tomba dans le charbonnier. Torchonnet eut une peur épouvantable; il n'osait pas sortir du coin où il s'était réfugié. Jacques le rassura en lui expliquant pourquoi Moutier avait brisé la porte et comme quoi le méchant Bournier allait être mis en prison par les gendarmes, qu'on attendait. Torchonnet ne pouvait croire à sa délivrance et à l'arrestation de son méchant maître. Dans sa joie, il se jeta aux genoux de Moutier et de Jacques et voulut les leur baiser; Moutier l'en empêcha.»C'est le bon Dieu qu'il faut remercier, mon garçon, c'est lui qui t'a sauvé.»

TORCHONNET. – Je croyais que c'était vous, Monsieur, avec le bon Jacques.

MOUTIER. – Je ne dis pas non, mon ami, mais c'est tout de même le bon Dieu qu'il faut remercier. Tu ne comprends pas, je le vois bien, mais un jour tu comprendras. Suis-nous, je vais te mener chez M. le curé.

TORCHONNET, joignant les mains. – Oh non! non, pas le curé! pas le curé! grâce, je vous en supplie!

MOUTIER. – Pourquoi cette peur de M. le curé? Que t'a-t-il fait?

TORCHONNET. – Il ne m'a rien fait, parce que je ne l'ai jamais approché; mais s'il me touchait, il me mangerait tout vivant.

MOUTIER. – En voilà une bonne bêtise! Qui est-ce qui t'a conté ces sornettes?

TORCHONNET. – C'est mon maître, qui m'a bien défendu de l'approcher pour ne pas être dévoré.

JACQUES. – Ha! ha! ha! Et moi qui y vais tous les jours, suis-je dévoré?

TORCHONNET. – Vous? Vous osez? Comment que ça se fait donc?

MOUTIER. – Ça se fait que ton maître est un mauvais gueux, un gredin, qui avait peur que le curé ne vînt à ton secours, et qui t'a fait croire que, si tu lui parlais, il te mangerait. Voyons, mon pauvre garçon, pas de ces sottises, et suis-moi.

Torchonnet suivit Moutier et Jacques avec répugnance. Moutier traversa l'auberge, lui fit voir son

maître garrotté ainsi que sa femme et le frère, puis il sortit et alla au presbytère.

La porte était fermée parce qu'il se faisait un peu tard. Moutier frappa. Le curé vint ouvrir lui-même. Il reconnut Moutier.

LE CURÉ. – Bien le bonjour, mon bon monsieur Moutier; vous voilà de retour? Depuis quand?

MOUTIER. – Depuis ce matin, monsieur le curé, et voilà que je viens vous proposer une bonne oeuvre.

LE CURÉ. – Très bien, monsieur Moutier, disposez de moi, je vous prie.

MOUTIER. – Monsieur le curé, c'est qu'il s'agit de donner pour un temps le logement et la nourriture à ce pauvre petit que voilà.

Moutier présenta Torchonnet tremblant.

LE CURÉ. – Son maître lui a donc rendu la liberté? C'est la seule bonne oeuvre qu'il ait faite à ma connaissance. Cet enfant a bien besoin d'être instruit. Il y a longtemps que j'aurais voulu l'avoir, mais il n'y avait pas moyen de l'approcher.

Le curé voulut prendre la main de Torchonnet qui la retira en poussant un cri.

«Eh bien! qu'y a-t-il donc?» dit le curé surpris.

MOUTIER. – Il y a, monsieur le curé, que ce nigaud se figure que vous allez le dévorer à belles dents. C'est son diable d'aubergiste qui lui a fait cette sotte histoire pour l'empêcher d'avoir recours à vous.

— Mon pauvre garçon, dit le curé en riant, sois bien tranquille, je me nourris mieux que cela; tu serais un mauvais morceau à manger. Tous les enfants du village viennent chez moi, et je n'en ai mangé aucun, pas même les plus gras; demande plutôt à Jacques.

JACQUES. – C'est ce que je lui ai déjà dit, monsieur le curé, quand il nous a dit cette drôle de chose. Tiens, vois-tu, Torchonnet? Je n'ai pas peur de M. le curé.

Et Jacques, prenant les mains du curé, les baisa à plusieurs reprises. Torchonnet ne le quittait pas des yeux; il avait encore l'air effrayé, mais il ne cherchait plus à se sauver.

LE CURÉ. – Il s'agit donc de garder cet enfant un bout de temps, monsieur Moutier? Mais comment son maître va-t-il prendre la chose?

Moutier lui raconta les événements qui venaient de se passer. Le curé accepta la charge de cet enfant abandonné. Il appela sa servante, lui remit Torchonnet en lui recommandant de le faire souper et de lui arranger un lit dans un cabinet quelconque.

«À présent, dit-il, je vais aller faire une visite aux blessés pour tâcher de les ramener à de meilleurs sentiments. À demain, mon bon monsieur Moutier; j'irai vous voir à l'*Ange-Gardien*.»

Et le curé sortit avec Moutier et Jacques. Les deux derniers traversèrent la rue pour rentrer chez eux. Ils trouvèrent Mme Blidot et Elfy qui les attendaient avec impatience.

«Viens vite te coucher, mon Jacquot, dit Mme Blidot; Paul dort déjà.

— Adieu maman, adieu ma tante, adieu mon bon ami», dit Jacques en les embrassant tous affectueusement.

MADAME BLIDOT. – Quels aimables enfants vous nous avez donnés, mon cher monsieur Moutier! Si

vous saviez la tendresse que j'ai pour eux et combien notre vie est changée et embellie par eux!

MOUTIER. – Et pour eux quelle bénédiction d'être chez vous, mes bonnes et chères amies! Quels soins maternels ils reçoivent! Comme on est heureux sous votre toit!

MADAME BLIDOT. – Pourquoi n'y restez-vous pas, puisque vous trouvez qu'on y est si bien?

MOUTIER. – Un homme de mon âge ne doit pas vivre inutile, à fainéanter. Avant tout, pour le moment, il faut que j'aille aux eaux de Bagnoles, pour bien guérir ma blessure, mal fermée encore.

ELFY. – Oui, c'est bien pour le moment; et après?

MOUTIER. – Après? Je ne sais. Je verrai ce que j'ai à faire. À la grâce de Dieu.

ELFY. – Vous ne vous engagerez plus, j'espère?

MOUTIER. – Peut-être oui, peut-être non; je ne sais encore.

ELFY. – Vous ne vous engagerez toujours pas sans m'en parler, et nous verrons bien si vous aurez le coeur de me causer du chagrin.

MOUTIER. – Ce ne sera pas moi qui vous causerai jamais du chagrin volontairement, ma chère Elfy.

ELFY. – Bon! alors je suis tranquille, vous ne vous engagerez pas.

Les deux soeurs et Moutier prolongèrent un peu la soirée. Moutier et Mme Blidot allaient voir de temps à autre si le général n'avait besoin de rien. Voyant qu'il dormait toujours, ils parlèrent d'aller se coucher; Moutier dit qu'il passerait la nuit sur une chaise pour veiller le général. Elfy et Mme Blidot se récrièrent et lui déclarèrent qu'elles ne le souffriraient pas. Pendant que Mme Blidot débattait la chose avec Moutier, Elfy disparut et rentra bientôt avec un matelas qu'elle jeta par terre pour courir en chercher un autre.

«Elfy! Elfy! cria Moutier, que faites-vous? Pourquoi vous fatiguer ainsi? Je ne le veux pas.»

Elfy revint avec un second matelas qu'elle jeta sur Moutier qui voulait l'en débarrasser, et disparut de nouveau en courant.

«C'est trop fort! dit Moutier. Va-t-elle en apporter une demi-douzaine?»

Et il courut après elle pour l'empêcher de dévaliser les lits de la maison. Il la rencontra portant un traversin, un oreiller, une couverture et des draps. Après un débat assez vif, il parvint à lui tout enlever, et descendit accompagné par elle jusque dans la salle.

«Si ce n'est pas honteux pour un soldat, dit-il, de se faire un lit comme pour un prince!»

Tout en causant et riant, le lit se faisait. Moutier serra les mains de ses amies, en leur disant adieu, et chacun alla se coucher.

IX - Le général arrange les affaires de Moutier

Le général dormit comme un loir jusqu'à une heure assez avancée de la matinée, de sorte que Moutier, qui s'attendait à passer une mauvaise nuit, fut très surpris à son réveil de voir le grand jour. Il sauta à bas de son lit, se débarbouilla et s'habilla à la hâte; il entendit l'horloge sonner six heures. N'entendant pas de bruit chez le général, il y entra doucement et le trouva dans la même position dans laquelle il l'avait laissé endormi la veille; il aurait pu le croire privé de vie si la respiration bruyante et l'attitude calme du malade ne l'eussent entièrement rassuré. Il ressortit aussi doucement qu'il était entré, rentra dans la salle, roula et rangea son lit improvisé, n'oublia pas la prière du bon père Parabère et alluma le feu pour en épargner la peine à ses hôtesses. Il donna un coup de balai, nettoya, rangea tout et attendit. À peine fut-il installé sur une chaise en face de l'escalier qu'il entendit des pas légers; on descendait bien doucement; c'était Elfy; elle lui dit un bonjour amical.

ELFY. – Je craignais que vous ne fussiez encore endormi; vous aviez l'air fatigué hier.

MOUTIER. – Mais j'ai dormi comme un prince dans ce lit de prince, ma bonne Elfy, et je me sens reposé et heureux et prêt à vous obéir.

ELFY. – Vous dites toujours comme cela, comme si je vous commandais en tyran.

MOUTIER. – C'est que je voudrais toujours vous être utile et vous épargner tout travail, toute fatigue.

ELFY. – Et c'est pour cela que vous avez si proprement roulé vos matelas, et tout rangé dans ce coin juste en face de la porte d'entrée?... C'est très bien roulé, ajouta-t-elle en s'approchant et en l'examinant... très bien... mais il faut tout défaire.

MOUTIER. – Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

ELFY. – Parce qu'un lit, roulé ou pas roulé, ne peut pas rester dans la salle où tout le monde entre et où nous nous tenons toute la journée, et je vais l'emporter.

MOUTIER. – Vous! Je voudrais bien voir cela; dites-moi où il faut le mettre.

ELFY. – Dans cette chambre ici à côté; ça fait que nous n'aurons pas à le descendre ce soir, si vous voulez encore coucher près du général.

Moutier prit le lit tout roulé et le porta dans la chambre indiquée par Elfy; après l'avoir posé dans un coin, il regarda tout autour de lui.

«La jolie chambre! dit-il. Un papier tout frais, des meubles neufs et quelques livres! Rien n'y manque, ma foi. Chambre soignée, on peut bien dire.»

ELFY. – C'est qu'elle vous est destinée. Nous n'y avons encore mis personne, et nous l'appelons:

chambre de notre ami Moutier. C'était un souvenir pour vous et de vous. Jacques va quelquefois balayer, essuyer là-dedans, et il dit toujours avec un soupir:»Quand donc notre bon ami Moutier y sera-t-il?»

Avant que Moutier eût le temps de remercier Elfy, Jacques et Paul se précipitèrent dans la salle et dans les bras de Moutier.

«Ah! vous voilà enfin dans votre chambre, dit Jacques. Restez-y, mon ami, mon bon ami. Restez: nous serions tous si heureux!»

MOUTIER. – Impossible, mon enfant! Je ne servirais qu'à gêner votre maman et votre tante.

JACQUES. – Gêner! Ah! par exemple! Elles ont dit je ne sais combien de fois que vous leur seriez bien utile, et que vous êtes si bon et si obligeant qu'elles seraient enchantées de vous avoir toujours.

MOUTIER. – Très bien, mon ami, je te remercie des bonnes paroles que tu me dis, et quand j'aurai fait un peu fortune, je serai aussi bien heureux ici. Mais je ne suis qu'un pauvre soldat sans le sou et je ne peux pas rester où je ne puis pas gagner ma vie.

Moutier embrassa encore Jacques et sortit de la jolie chambre pour rentrer dans celle du général. Elfy s'occupa du déjeuner: elle cassa du sucre, passa le café et alla chercher du lait à la ferme. Le général était éveillé, et, sauf quelques légères douleurs à son nez et à ses yeux pochés, il se sentait très bien et ne demandait qu'à manger.

«Trois jours au pain et à l'eau, dit-il, m'ont diablement mis en appétit, et, si vous pouviez m'avoir une tasse de café au lait, vous me feriez un sensible plaisir.»

MOUTIER. – Tout de suite, mon général; on va vous en apporter avant dix minutes.

Moutier rentra dans la salle au moment où Elfy rentrait avec une jatte de lait. Elfy avait l'air triste et ne disait rien. Moutier lui demanda du café pour le général; elle le mit au feu sans répondre.

MOUTIER. – Elfy, qu'avez-vous? Pourquoi êtes-vous triste?

ELFY. – Parce que je vois que vous ne tenez pas à nous et que vous ne vous inquiétez pas de nous voir du chagrin, à Jacques et à moi.

MOUTIER. – J'avoue que le chagrin de Jacques, qui est ici heureux comme un roi, ne m'inquiète guère; mais le vôtre, Elfy, me va au fond du coeur. Je vous jure que, si j'avais de quoi vivre sans vous être à charge, je serais le plus heureux des hommes, parce que je pourrais alors espérer ne jamais vous quitter, ma chère, excellente amie; mais vous comprenez que je ne pourrais rester avec vous que si je vous étais attaché par les liens de la parenté... ou... du mariage... et...

Elfy leva les yeux, sourit et dit:

«Et vous n'osez pas, parce que vous êtes pauvre et que je suis riche? Est-ce votre seule raison?»

MOUTIER. – La seule, je vous affirme. Ah! si j'avais de quoi vous faire un sort, je serais tellement heureux que je n'ose ni ne veux y penser. Sans amis, sans aucun attachement dans le monde, m'unir à une douce, pieuse, charmante femme comme vous, Elfy; vivre auprès d'une bonne et aimable femme comme votre soeur; avoir une position occupée comme celle que j'aurais ici, ce serait trop de bonheur!

ELFY. – Et pourquoi le rejeter quand il s'offre à vous? Vous nous appelez vos amies, vous êtes aussi

notre ami; pourquoi penser à votre manque de fortune quand vous pouvez, en partageant la nôtre, nous donner ce même bonheur qui vous manque? Et ma soeur qui vous aime tant, et le pauvre Jacques, nous serions tous si heureux! Mon ami, croyez-moi, restez, ne nous quittez pas.

Moutier, fort ému, hésitait à répondre, quand le général, qui s'était impatienté d'attendre et qui était entré depuis quelques instants dans la salle, s'approcha de Moutier et d'Elfy sans qu'ils l'aperçussent, et, enlevant Elfy dans ses bras, il la poussa dans ceux de Moutier en disant:

«C'est moi qui vous marie! Que diable! ne suis-je pas là, moi? Ne puis-je pas doter mon sauveur, deux fois mon sauveur? Je lui donne vingt mille francs; il ne fera plus de façon, j'espère, pour vous accepter.»

MOUTIER. – Mon général, je ne puis recevoir une somme aussi considérable! Je n'ai aucun droit sur votre fortune.

LE GÉNÉRAL. – Aucun droit! mais vous y avez autant droit que moi, mon ami. Sans vous, est-ce que j'en jouirais encore? Vous parlez de somme considérable! Est-ce que je ne vaux pas dix mille francs, moi? Ne m'avez-vous pas sauvé deux fois? Deux fois dix mille, cela ne fait-il pas vingt? Oseriez-vous me soutenir que c'est me payer trop cher, que je vaux moins de vingt mille francs? Que diable! on a son amour-propre aussi; on ne peut pas se laisser taxer trop bas non plus.

Elfy riait, Moutier souriait de la voir rire et de la colère du général.

MOUTIER. – J'accepte, mon général, dit-il enfin. Le courage me manque pour laisser échapper cette chère Elfy, que vous me donnez si généreusement.

— C'est bien heureux! dit le général en s'essuyant le front. Vous convenez enfin que je vaux vingt mille francs.

MOUTIER. – Oh! mon général! ma reconnaissance...

LE GÉNÉRAL. – Ta, ta, ta, il n'y a pas de reconnaissance! Je veux être payé par l'amitié du ménage, et je commence par embrasser ma nouvelle petite amie.

Le général saisit Elfy et lui donna un gros baiser sur chaque joue. Elfy lui serra les mains.

ELFY. – Merci, général, non pas des vingt mille francs que vous donnez si généreusement à..., à..., comment vous appelez-vous? dit-elle à Moutier en se retournant vers lui.

— Joseph, répondit-il en souriant.

— À Joseph alors, continua Elfy en riant; mais je vous remercie de l'avoir décidé à... Ah! mon Dieu! et moi qui n'ai rien dit à ma soeur! Je m'engage sans seulement la prévenir.

Elfy partit en courant. Le général restait la bouche ouverte, les yeux écarquillés.

LE GÉNÉRAL. – Comment? Qu'est-ce que c'est? Sa soeur ne sait rien, et elle-même se marie sans seulement connaître votre nom!

MOUTIER, riant. – Faites pas attention, mon général, tout ça va s'arranger.

LE GÉNÉRAL. – S'arranger! s'arranger! Je n'y comprends rien, moi. Mais ce que je vois, c'est qu'elle est charmante.

MOUTIER. – Et bonne, et sage, et pieuse, courageuse, douce.

LE GÉNÉRAL. – Etc., etc. Nous connaissons ça, mon ami. Je ne suis pas né d'hier. J'ai été marié aussi, moi! une femme adorable, douce, bonne!... Quel démon, sapristi! Si j'avais pu me démarier un an après, j'aurais sauté par-dessus mon clocher dans ma joie.

MOUTIER, *vivement*. – J'espère, mon général, que vous n'avez pas d'Elfy l'opinion...?

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Non parbleu! Un ange, mon ami, un ange!

Moutier ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher; l'air heureux du général et sa face bouffie et marbrée lui ôtèrent toute pensée d'irritation, et il se borna à dire gaiement:

«Vous nous reverrez dans dix ans, mon général, et vous nous retrouverez aussi heureux que nous le sommes aujourd'hui.»

LE GÉNÉRAL, *avec émotion*. – Que Dieu vous entende, mon brave Moutier! Le fait est que la petite est vraiment charmante et qu'elle a une physionomie on ne peut plus agréable. Je crois comme vous que vous serez heureux; quant à elle, je réponds de son bonheur; oui, j'en réponds; car, depuis plusieurs mois que nous sommes ensemble...

Le général n'acheva pas et serra fortement la main de Moutier. Mme Blidot entrait à ce moment, suivie d'Elfy et des enfants. Moutier courut à Mme Blidot et l'embrassa affectueusement.

MOUTIER. – Pardon, ma chère, mon excellente amie, de m'être emparé d'Elfy sans attendre votre consentement. C'est le général qui a brusqué la chose!

MADAME BLIDOT. – J'espérais ce dénouement pour le bonheur d'Elfy. Dès votre premier séjour j'ai bien vu que vous vous conveniez tous les deux; votre seconde, votre troisième visite et vos lettres ont entretenu mon idée; vous y parliez toujours d'Elfy; quand vous êtes revenu, les choses se sont prononcées, et l'équipée d'Elfy, lorsqu'elle vous a cru en danger, disait clairement l'affection qu'elle a pour vous. Vous ne pouviez pas vous y tromper.

MOUTIER. – Aussi ne m'y suis-je pas trompé, ma chère soeur, et c'est ce qui m'a donné le courage d'expliquer comme quoi j'y pensais, mais que j'étais arrêté par mon manque de fortune; mon bon général y a largement pourvu. Et me voici bientôt votre heureux frère, dit-il en embrassant encore Mme Blidot; et votre très heureux mari et serviteur, ajouta-t-il en se tournant vers Elfy.

— Mon bon ami, mon bon ami, s'écria Jacques à son tour, je suis content, je suis heureux! Vous garderez votre belle chambre et vous resterez toujours avec nous! Et ma tante Elfy ne sera plus triste! Elle pleurait, ce matin, je l'ai bien vue!

— Chut, chut, petit bavard! dit Elfy en l'embrassant, ne dis pas mes secrets.

JACQUES. – Je peux bien les dire à mon ami, puisqu'il est aussi le vôtre.

LE GÉNÉRAL. – Ah çà! déjeunerons-nous enfin? Je meurs de faim, moi! Vous oubliez tous que j'ai été pendant deux jours au pain et à l'eau, et que l'estomac me tiraille que je n'y tiens pas. Je n'ai pas une Elfy, moi, pour me tenir lieu de déjeuner, et je demande mon café.

MADAME BLIDOT. – Le voici tout prêt. Mettez-vous à table, général.

— Pardon, Elfy, c'est moi qui sers à partir d'aujourd'hui, dit Moutier en enlevant le plateau des mains d'Elfy, vous m'en avez donné le droit.

— Faites comme vous voudrez, puisque vous êtes le maître, répondit Elfy en riant.

— Le maître-serviteur, reprit Moutier.

— Comme moi, général-prisonnier, dit le général avec un soupir.

MOUTIER. – Ce ne sera pas long, mon général; la paix se fait et vous retournerez chez vous.

LE GÉNÉRAL. – Ma foi, mon ami, j'aimerais autant rester ici pendant un temps.

MOUTIER. – Vous assisterez à mon mariage, général.

LE GÉNÉRAL. – Je le crois bien, parbleu! C'est moi qui ferai les frais de la noce. Et un fameux repas que je vous donnerai! Tout de chez Chevet. Vous ne connaissez pas ça; mais moi, qui suis venu plus d'une fois à Paris, je le connais, et je vous le ferai connaître.

X - À quand la noce?

Le général commençait à satisfaire son appétit; il fit connaissance avec les enfants, qu'il prit fort en gré et avec lesquels il sortit après le déjeuner. Jacques le mena voir Torchonnet chez le curé. Mais Torchonnet avait subi un changement qui ne lui permettait plus de conserver son nom. La servante du curé, très bonne femme, et qui plaignait depuis longtemps le pauvre enfant, l'avait nettoyé, peigné; elle s'était procuré du linge blanc, un pantalon propre, une blouse à ceinture, de gros souliers de campagne. Le curé l'avait baptisé et lui avait donné le nom de Pierre. Toute crainte avait disparu; Pierre Torchonnet avait l'air enchanté, et ce fut avec une grande joie qu'il vit arriver Jacques et le général. Ce dernier apprit, en questionnant Torchonnet, combien Jacques avait été bon pour lui, et la part que lui et Moutier avaient prise à sa délivrance. Le général écoutait, questionnait, caressait Jacques, serrait les mains du curé.

LE GÉNÉRAL. – Monsieur le curé, je ne connais pas un homme qui eût fait ce que vous faites pour ce garçon, et pas un qui eût donné à Jacques l'instruction et l'éducation que vous lui avez données. Vous êtes un bon, un estimable curé, je me plais à le reconnaître.

LE CURÉ. – J'ai été si bien secondé par Mme Blidot et son excellente soeur, que je ne pouvais faire autrement que de réussir.

LE GÉNÉRAL. – À propos de la petite soeur, je la marie.

LE CURÉ. – Vous la mariez? Elfy! pas possible!

LE GÉNÉRAL. – Et pourtant, c'est comme ça! C'est moi qui dote le marié; ce nigaud ne voulait pas, parce qu'elle a quelque chose et qu'il n'a rien. J'ai trouvé la chose si bête que je me suis fâché et que je lui ai donné vingt mille francs pour en finir. C'est lui maintenant qui est le plus riche des deux. Bonne farce, ça!

LE CURÉ *souriant*. – Mais qui donc Elfy peut-elle épouser? Elle refusait tous les jeunes gens qui se présentaient; et quand nous la grondions, sa soeur et moi, de se montrer si difficile, elle répondait toujours:»Je ne l'aime pas». Et si j'insistais:»Je le déteste». Puis elle riait et assurait qu'elle ne se marierait jamais.

LE GÉNÉRAL. – Il ne faut jamais croire ce que disent les jeunes filles! Je vous dis, moi, qu'elle épouse Moutier, mon sauveur, le brave des braves, le plus excellent des hommes.

LE CURÉ. – Moutier! Ah! le brave garçon! J'en suis bien aise; il me plaît et j'approuve le choix d'Elfy.

LE GÉNÉRAL. – Et le mien, s'il vous plaît. Quand nous étions blessés tous deux, moi son prisonnier, et lui mon ami, il me parlait sans cesse d'Elfy et de sa soeur, et me répétait ce que vous lui aviez raconté et ce qu'il avait vu par lui-même des qualités d'Elfy. Je lui ai tant dit:»Épousez-la donc, mon garçon,

épousez-la puisque vous la trouvez si parfaite», qu'il a fini par accueillir l'idée; seulement il voulait attendre pour se faire un magot. Entre nous, c'est pour arranger son affaire que je suis venu au village et que je me suis mis dans le guêpier Bournier; tas de gueux! Il m'a sauvé, et il a bien fait; je vous demande un peu comment il aurait pu se faire un magot sans Dourakine.

LE CURÉ. – Qu'est-ce que c'est que Dourakine?

LE GÉNÉRAL. – C'est moi-même qui ai l'honneur de vous parler. Je m'appelle Dourakine, sot nom, puisqu'en russe *dourake* veut dire *sot*.

Le curé rit de bon coeur avec Dourakine qui le prenait en gré et qui lui proposa d'aller féliciter les soeurs de l'*Ange-Gardien*.

Le curé accepta. Pendant qu'ils causaient, Jacques et Torchonnet n'avaient pas perdu leur temps non plus; Torchonnet raconta à Jacques qu'il était comme lui sans père ni mère, qu'il avait huit ans quand la femme qui était morte au village l'avait donné à ce méchant Bournier; que cette femme lui avait dit avant de mourir qu'elle n'était pas sa mère, qu'elle l'avait volé tout petit pour se venger des gens qui l'avaient chassée sans lui donner la charité, et que, lorsqu'elle serait guérie, elle y retournerait pour le rendre à ses parents, car il la gênait plus qu'il ne lui rapportait, mais qu'il n'en serait pas plus heureux, parce que ses parents étaient pauvres et avaient bien assez d'enfants sans lui. Et qu'elle avait dit plus tard la même chose aux Bournier, et leur avait indiqué la demeure et le nom de ses parents.

Jacques engagea Pierre à raconter cela au bon curé qui pourrait peut-être aller voir les Bournier et savoir d'eux les indications que la mendiante leur avait données sur les parents de Torchonnet.

Jacques et Paul demandèrent au curé la permission de rester chez lui avec Torchonnet, ce que le curé leur accorda avec plaisir.

Le général et le curé rentrèrent à l'*Ange-Gardien*. Moutier causait avec Elfy; Mme Blidot achevait l'ouvrage de la maison et disait son mot de temps en temps.

LE GÉNÉRAL. – Les voilà, monsieur le curé! Quand je vous disais!

Le curé alla à Elfy et lui donna sa bénédiction d'une voix émue.

LE CURÉ. – Soyez heureuse, mon enfant! Votre choix est bon; ce jeune homme est pieux et sage; je l'ai jugé ainsi la première fois qu'il est venu chez moi pour prendre des renseignements sur vous, et surtout dans les quelques jours qu'il a passés chez vous depuis.

MOUTIER. – Monsieur le curé, je vous remercie de votre bonne opinion, et comme à l'avenir tout doit être en commun entre Elfy et moi, je vous demande de me donner un bout de la bénédiction qu'elle vient de recevoir.

Moutier mit un genou en terre et reçut, la tête inclinée, la bénédiction qu'il avait demandée. Avant de se relever, il prit la main d'Elfy et dit d'un accent pénétré:

«Je jure devant Dieu et devant vous, monsieur le curé, de faire tous mes efforts pour rendre heureuse et douce la vie de cette chère Elfy, et de ne jamais oublier que c'est à Dieu que nous devons notre bonheur.»

Moutier se releva, baisa tendrement la main d'Elfy; Mme Blidot pleurait, Elfy sanglotait, le général s'agitait.

LE GÉNÉRAL. – Que diantre! je crois que je vais aussi tirer mon mouchoir. Allez-vous bientôt finir,

vous autres? Moi qui amène M. le curé pour lui faire voir comme vous êtes tous heureux, et voilà que Moutier nous fait une scène à faire pleurer sa fiancée et sa soeur; moi, j'ai une peine du diable à garder l'oeil sec. M. le curé a les yeux rouges, et Moutier lui-même ne doit pas avoir la voix bien assurée.

MOUTIER. – Mon général, les larmes que je retiens sont des larmes de bonheur, les premières que je verse de ma vie. C'est à vous que je dois cette douce émotion! Vous êtes d'aujourd'hui mon bienfaiteur! ajouta-t-il en saisissant les deux mains du général en les serrant avec force dans les siennes.

L'agitation du général augmentait. Enfin, il sauta au cou de Moutier, serra dans ses bras le curé étonné, manqua le jeter par terre en le lâchant trop brusquement, et marcha à pas redoublés vers la porte de sa chambre qu'il referma sur lui.

Le curé s'assit, Mme Blidot se mit près de lui, Elfy s'assit près de sa soeur, et Moutier plaça sa chaise près d'Elfy. La porte du général se rouvrit, il passa la tête et cria:

«À quand la noce?

— Comment, la noce? dit Elfy; est-ce qu'on a eu le temps d'y penser?»

LE GÉNÉRAL. – Mais moi qui pense à tout, je demande le jour pour commander mon dîner chez Chevet.

MOUTIER. – Halte-là! mon général, vous prenez trop tôt le pas de charge. Vous oubliez nos eaux de Bagnoles et vos blessures.

LE GÉNÉRAL. – Je n'oublie rien, mon ami, mais il y a un temps pour tout, et la noce en avant.

ELFY. – Du tout, général, Joseph a raison; vous devez aller d'abord aux eaux, et lui doit vous y accompagner pour vous soigner.

MOUTIER. – C'est bien, chère Elfy, vous êtes aussi raisonnable que bonne et courageuse. Nous nous séparerons pour nous réunir ensuite.

ELFY. – Et pour ne plus nous quitter.

LE GÉNÉRAL. – Ah çà! mais pour qui me prend-on? On dispose de moi comme d'un imbécile!»Vous ferez ci; vous ferez ça. – C'est bien, ma petite. – C'est très bien, mon ami.» Est-ce que je n'ai pas l'âge de raison? Est-ce qu'à soixante-trois ans on ne sait pas ce qu'on fait? Et si je ne veux pas aller à ce Bagnoles qui m'excède? Si je ne veux pas bouger avant la noce?

ELFY. – Alors vous resterez ici pour me garder, et Joseph ira tout seul aux eaux. Il faut que mon pauvre Joseph guérisse bien son coup de feu pour n'avoir pas à me quitter après.

LE GÉNÉRAL. – Tiens! voyez-vous cette petite! Ta, ta, ta, ta, ta, comme sa langue tourne vite dans sa bouche! Il faut donc que je me soumette. Ce que vous dites est vrai, mon enfant; il faut que votre Joseph (puisque Joseph il y a) se rétablisse bien et vite; et nous partons demain.

ELFY. – Oh non! pas demain. J'ai eu à peine le temps de lui dire deux mots, et ma soeur n'a encore pris aucun arrangement. Et puis... Enfin, je ne veux pas qu'il s'en aille avant..., avant... Dieu! que c'est

ennuyeux!... Monsieur le curé, quand faut-il le laisser partir?

Le général se frottait les mains et riait.

LE GÉNÉRAL. – Voilà, voilà! La raison s'en va! L'affection reste en possession du champ de bataille! Hourra pour la noce!

ELFY. – Mais pas du tout, général! Dieu! que vous êtes impatientant, vous prenez tout à l'extrême! Avec vos belles idées de noce, puis de départ tout de suite, tout de suite, vous avez brouillé tout dans ma tête; je ne sais plus où nous en étions!... Et d'abord, Joseph ne peut pas partir avant d'avoir fait sa déclaration dans l'affaire des Bournier; et vous aussi, il faut que vous soyez interrogé. N'est-ce pas, monsieur le curé! Joseph ne dit rien; il me laisse toute l'affaire à arranger toute seule.

Moutier souriait et n'était pas malheureux du désir que témoignait Elfy de le garder un peu de temps.

«Je ne dis rien, dit-il, parce que vous plaidez notre cause bien mieux que je ne pourrais le faire, et que j'ai trop de plaisir à vous entendre si bien parler pour vouloir vous interrompre.»

LE CURÉ. – Ma chère enfant, vous avez raison; il faut attendre leurs interrogatoires, c'est-à-dire quelques jours, et partir dès le lendemain.

MADAME BLIDOT. – Bien jugé, monsieur le curé; j'aurais dit tout comme vous. Je l'avais sur la langue dès le commencement.

ELFY. – Et pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite?

MADAME BLIDOT, *riant*. – Est-ce que tu m'en as laissé le temps? Tu étais si animée que Joseph même n'a pu dire un mot.

XI – Querelle pour rire

Le général finit par consentir au voyage aux eaux avant la noce, mais il exigea qu'aussitôt après le retour on fixât le jour pour qu'il pût commander son dîner. Il voulut faire la liste de tous les plats qu'il demanderait, mais personne ne l'écoutait, et il se mit à les raconter, dans un coin, à Jacques et à Paul, qui étaient rentrés depuis un instant; ils se léchaient les lèvres en l'écoutant et ouvraient de grands yeux.

PAUL. – Qu'est-ce que c'est qu'un baba?
LE GÉNÉRAL. – C'est un gâteau excellent, avec des petits raisins noirs excellents et une croûte excellente.

JACQUES. – Ah oui! comme les chaussons aux pommes que fait tante Elfy.

LE GÉNÉRAL. – Nigaud, va! C'est cent fois meilleur!»
Le général continua le détail du dîner.

PAUL. – Qu'est-ce que c'est qu'un nougat?

LE GÉNÉRAL. – Un délicieux gâteau fait avec des amandes hachées et du sucre.

PAUL. – Comme les amandes que nous pilons, Jacques et moi, pour faire du lait d'amandes?

LE GÉNÉRAL. – Ah ça! mais!… Dites donc, maman Blidot, vos enfants sont ignorants comme des cruches! L'un me demande si un baba est comme les chaussons aux pommes de tante Elfy; l'autre, si un nougat c'est comme le lait d'amandes qu'il pile. Ils ne connaissent rien, mais rien du tout.
LE CURÉ Prenez garde, mon général! il y a bien des choses qu'ils connaissent et sur lesquelles ils pourraient vous prendre en défaut.

LE GÉNÉRAL. – Je vous crois sur parole, monsieur le Curé, et je continue mon dîner… Eh bien! eh bien! dites donc, petits, je n'ai pas fini.

JACQUES. – Monsieur le général, c'est que… cela n'amuse pas beaucoup Paul; et moi, je n'y comprends pas grand'chose.»
Et Jacques courut rejoindre Paul, qui s'était sauvé dans le jardin.
La journée se passa gaiement pour tout le monde: il vint plusieurs voyageurs demander à dîner ou à se rafraîchir avec du cidre, du pain et du fromage. Jacques, qui avait congé ce jour-là, aida au service avec une activité et une amabilité qui lui valurent les éloges des voyageurs et quelques sous de gratification. Paul suivait tous les pas de Jacques; le général s'amusait à regarder, à écouter et même à causer avec les allants et venants; on le prenait pour un marchand de boeufs ou de moutons.

LE VOYAGEUR. – Comment que s'est vendue la marchandise à la foire de Gacé, M'sieur?

— Pas bien, M'sieur, répondit avec sang-froid le général.
— Combien la livre sur pied?
— Deux ou trois francs, dit le général qui ne savait pas de quoi il était question.

LE VOYAGEUR. – vous appelez ça pas bien? P'rlotte! vous êtes difficile, M'sieur! Jamais la marchandise n'a monté à ce prix, moi vivant, c'est à ne pas y croire.

LE GÉNÉRAL. – Comme vous voudrez, M'sieur.

LE VOYAGEUR. – Ah ça! M'sieur, vous moquez-vous de moi, par hasard?

LE GÉNÉRAL. – Moi, M'sieur, par exemple! Je vous respecte trop, ainsi que tous les voyageurs, pour me permettre…

LE VOYAGEUR. – Mais, M'sieur!

LE GÉNÉRAL. – Quoi! M'sieur?

LE VOYAGEUR. – Rien, M'sieur; laissez-moi manger mon dîner.

LE GÉNÉRAL. – Très-volontiers, M'sieur. Mangez et buvez.»

Le voyageur le regarda de travers, mais ne dit plus rien; l'air farouche et narquois qu'avait pris le général l'empêcha de continuer une sotte querelle. Quand il eut fini son dîner, le général appela:

«Deux tasses de café, s'il vous plaît, pour m'sieur et pour moi, et un carafon d'eau-de-vie, mais de la bonne, de la meilleure. Acceptez-vous, M'sieur, la tasse de réconciliation?
— Volontiers, M'sieur, dit le voyageur; je ne pense pas que vous ayez eu l'intention de m'offenser.

LE GÉNÉRAL. – Certainement non, M'sieur; je ne savais pas de quoi vous parliez, et j'ai répondu au hasard. Voilà la vérité.

LE VOYAGEUR. – Je parlais des boeufs sur pied. Vous n'êtes donc pas marchand de boeufs, M'sieur?
— Non, M'sieur, reprit le général, riant à se tenir les côtes. Je suis voyageur comme vous et prisonnier de monsieur, en montrant Moutier qui entrait.

LE VOYAGEUR, *effrayé*. **–** Prisonnier? Vous… Vous êtes donc…?

LE GÉNÉRAL, *riant plus fort*. **–** Pas un voleur ni un assassin, M'sieur, quoique j'aie tué ou fait tuer bien du monde. (Le voyageur saute en arrière.) Prisonnier de guerre, M'sieur; pris à Malakoff par monsieur qui m'a sauvé en sautant au milieu des décombres de Malakoff pendant l'explosion. Il en sautait, il en tombait tout autour de nous. Tout en gémissant de mes blessures, j'admirais ce courage qui bravait la mort pour sauver un ennemi. Et voilà, M'sieur, comment je suis voyageur-prisonnier.

LE VOYAGEUR. – Quel est votre grade, M'sieur?

LE GÉNÉRAL. – Général, M'sieur.»
Le voyageur bondit de dessus sa chaise, ôta son chapeau et dit avec embarras:
«Faites excuse, M'sieur, je ne savais pas;… je croyais… comment deviner?

LE GÉNÉRAL. – Pas de mal, M'sieur, pas de mal; ce n'est pas la première fois qu'on me prend pour un marchand de… toutes sortes de bêtes; et ce ne sera pas la dernière.»
Le voyageur, confus, voulut solder sa dépense; le général insista pour tout payer lui-même avec le café; le voyageur salua, hésita, remercia et s'en alla.
«Comme c'est amusant de voyager! dit Jacques.

LE GÉNÉRAL. – Veux-tu que je t'emmène?

JACQUES. – Je voudrais bien si vous pouviez emmener aussi M. Moutier, Paul, maman et ma tante.

LE GÉNÉRAL. – C'est trop de bonheur et de bagage, mon ami: je n'aurais pas de place pour tout ce monde. À propos de place, où est donc ma voiture? Et ma cassette, mes bijoux, mon or, mon nécessaire de voyage?

JACQUES. – Tiens, c'est vrai! Bournier a emmené la voiture, et on ne l'a pas revue; tout le monde croyait que vous étiez parti dedans.
LE GÉNÉRAL. –.Le coquin! Moutier, mon ami, nous irons voir ça demain. A-t-on emmené les trois brigands?

MOUTIER. – J'y ai été voir tout à l'heure, mon général; les gendarmes les ont emmenés dans une voiture; et le juge d'instruction doit venir demain matin.

ELFY. –.Déjà!

MOUTIER. – Nous reviendrons bientôt, Elfy; ce ne sera pas long. Trois semaines de bains, deux jours de route pour aller et venir; pas tout à fait un mois en tout.

LE GÉNÉRAL. – Oui, oui, je vous reviendrai bientôt, ma chère enfant! C'est gentil à vous de me regretter autant!»
Elfy sourit et Moutier aussi. Le général prit un air malin.

LE GÉNÉRAL. – C'est bien pour moi que vous avez soupiré, Elfy?… Pas de réponse? Qui ne dit mot consent… Ce soupir vous vaudra une montre d'or et sa chaîne.

ELFY. –. Mais non, mon général; ce n'est pas juste; je ne veux pas… Vous savez bien…

LE GÉNÉRAL. – Je ne sais rien du tout; est-ce que ce n'est pas pour moi que vous avez soupiré si tristement tout à l'heure?

ELFY. – Pas du tout; vous le savez bien. C'est pour Joseph.

LE GÉNÉRAL. – Cette franchise mérite une récompense, et vous aurez non-seulement une montre et sa chaîne, mais une broche et des boucles d'oreilles.

ELFY. – Général, vous êtes trop bon. C'est trop, beaucoup trop. Je ne vaux pas tout cela.

LE GÉNÉRAL. – Ma petite, vous parlez comme une étourdie. À votre âge on ne juge pas de la valeur des gens; vous ne savez pas ce que vous valez, c'est moi qui vous le dis. Demandez à Moutier s'il vous donnerait pour une montre d'or.
— Pas pour tous les trésors de la France, s'écria Moutier en riant.

LE GÉNÉRAL. – Vous voyez? Ce n'est pas moi qui le lui ai soufflé! Ah ça! la journée s'avance. Moutier, si nous allions faire un tour du côté de l'auberge, que j'y prenne ma cassette et mes affaires.

MOUTIER. – Je suis à vos ordres, mon général. La course n'est pas longue.

XII - La dot et les montres

Le général et Moutier partirent tous deux pour l'auberge Bournier; ils n'y trouvèrent personne que le greffier de la mairie qui écrivait dans la salle. Moutier lui expliqua pourquoi venait le général. Le greffier fit quelques difficultés, disant qu'il ne connaissait pas le général, etc.

LE GÉNÉRAL. – Est-ce que vous me prenez pour un voleur, par hasard? Puisque c'est moi que ces gueux de Bournier voulaient assassiner, pour me voler plus à leur aise et sans que je pusse réclamer! J'ai bien le droit de reprendre ce qui m'appartient, je pense.

LE GREFFIER. – Mais, Monsieur, je suis chargé de la garde de cette maison jusqu'à ce que l'affaire soit décidée, et je ne connais pas les objets qui sont à vous. Je ne veux pas risquer de voir enlever des effets dont je suis responsable et qui appartiennent à ces gens-là.

Le général lui fit la liste de ses effets et indiqua la place où on les trouverait. Le greffier alla dans la chambre désignée, y trouva les objets demandés et les apporta; le général lui donna comme récompense une pièce de vingt francs. Le greffier refusa d'abord vivement, puis mollement, puis accepta, tout en témoignant une grande répugnance à donner à ses services une apparence intéressée. Moutier se chargea des effets, du nécessaire et de la lourde cassette; et ils rentrèrent à l'*Ange-Gardien*. Le général appela Jacques et Paul qui le suivirent dans sa chambre; il leur fit voir ce que contenait sa cassette et son nécessaire de voyage; dans la cassette il y avait une demi-douzaine de montres d'or avec leurs chaînes, de beauté et de valeur différentes; toutes ses décorations en diamants et en pierres précieuses, un portefeuille bourré de billets de banque et une sacoche pleine de pièces d'or. C'était tout cela que le général, imprudemment, avait laissé voir à Bournier, et qui avait enflammé la cupidité de ce dernier. Le nécessaire était en vermeil et contenait tout ce qui pouvait être utile pour la toilette et les repas.

Jacques et Paul étaient dans le ravissement et poussaient des cris de joie à chaque nouvel objet que leur faisait voir le général. Les montres surtout excitaient leur admiration. Le général en prit une de moyenne grandeur, y attacha la belle chaîne d'or qui était faite pour elle, mit le tout dans un écrin ou boîte en maroquin rouge et dit à Jacques:

«Celle-là, c'est celle que ton bon ami donnera à tante Elfy. Et puis, ces deux-là, dit-il en retirant de la cassette deux montres avec des chaînes moins belles et moins élégantes, ce sont les vôtres que vous donne votre bon ami. Mais ne dites pas que je vous les ai fait voir, il me gronderait.»

JACQUES. – C'est vous, mon bon général, qui nous les donnez.

LE GÉNÉRAL. – Non, vrai, c'est Moutier; c'est son présent de noces.

JACQUES. – Mais quand donc les a-t-il achetées? Et avec quoi? Il disait tantôt qu'il était pauvre, qu'il n'avait pas d'argent.

LE GÉNÉRAL. – Précisément! Il n'a pas d'argent parce qu'il a tout dépensé.

JACQUES. – Mais pourquoi a-t-il dépensé tout son argent en présents de noces, puisqu'il ne voulait pas se marier, et que, sans vous, il ne se serait pas marié?

LE GÉNÉRAL. – Précisément! C'est pour cela. Et quand je te dis quelque chose, c'est très impoli de ne pas me croire.

JACQUES. – Oui, mon bon général, mais quand vous nous donnez quelque chose, et de si belles choses, nous serions bien ingrats de ne pas vous remercier.

LE GÉNÉRAL. – Petit insolent! Puisque je te dis...

Il ne put continuer parce que Jacques et Paul se saisirent chacun d'une de ses mains qu'ils baisaient et qu'ils ne voulaient pas lâcher, malgré les évolutions du général qui tirait à droite, à gauche, en avant, en arrière: il commençait à se fâcher, à jurer, à menacer d'appeler au secours et de les faire mettre à la salle de police. Il parvint enfin à se dégager et rentra tout rouge et tout suant dans la salle où se trouvaient Moutier, Elfy et sa soeur.

«Moutier, dit-il d'une voix formidable, entrez chez moi; j'ai à vous parler!»

Moutier le regarda avec surprise; sa voix indiquait la colère, et, au lieu de rentrer chez lui, il se promenait en long et en large, les mains derrière le dos, soufflant et s'essuyant le front.

MOUTIER. – Que vous est-il arrivé, mon général? Vous avez l'air...

LE GÉNÉRAL. – J'ai l'air d'un sot, d'un imbécile, qui a moins de force d'esprit et de corps qu'un gamin de neuf ans et un autre de six. Quand je parle, on ne me croit pas, et quand je veux m'en aller, on me retient de force. Trouvez-vous ça bien agréable?

MOUTIER. – Mais, mon général, je ne comprends pas... Que vous est-il donc arrivé?

LE GÉNÉRAL. – Demandez à ces gamins qui grillent de parler; ils vont vous faire un tas de contes.

JACQUES, *riant*. – Mon bon ami Moutier, je vous remercie des belles montres d'or, que vous nous donnerez, à Paul et à moi, comme cadeau de noces.

MOUTIER, *très surpris*. – Montres d'or! Cadeau de noces! Tu es fou, mon garçon! Où et avec quoi veux-tu que j'achète des montres d'or? Et à deux gamins comme vous encore, quand je n'en ai pas moi-même! Et quel cadeau de noces, puisque je ne songeais pas à me marier?

JACQUES. – Voyez-vous, mon bon général? Je vous le disais bien. C'est vous...

LE GÉNÉRAL. – Tais-toi, gamin, bavard! Je te défends de parler. Moutier, je vous défends de les écouter. Vous n'êtes que sergent, je suis général. Suivez-moi; j'ai à vous parler.

Moutier, au comble de la surprise, obéit; il disparut avec le général qui ferma la porte avec violence.

LE GÉNÉRAL, *rudement*. – Tenez, voilà votre dot. (Il met de force dans les mains de Moutier un portefeuille bien garni.) J'y ai ajouté les frais de noces et d'entrée en ménage. Voilà la montre et la chaîne

d'Elfy; voilà la vôtre. (Moutier veut les repousser.) Sapristi! ne faut-il pas que vous ayez une montre? Lorsque vous voudrez savoir l'heure, faudra-t-il pas que vous couriez la demander à votre femme? Ces jeunes gens, ça n'a pas plus de tête, de prévoyance que des linottes, parole d'honneur!... Tenez, vous voyez bien ces deux montres que voilà? Ce sont celles de vos enfants! C'est vous qui les leur donnez. Ce n'est pas moi, entendez-vous bien?... Non, ce n'est pas moi! Quand je vous le dis! Pourquoi leur donnerais-je des montres? Est-ce moi qui me marie? Est-ce moi qui les ai trouvés, qui les ai sauvés, qui ai fait leur bonheur en les plaçant chez ces excellentes femmes? Oui, excellentes femmes, toutes deux. Vous serez heureux, mon bon Moutier; je m'y connais et je vous dis, moi, que vous auriez couru le monde entier pendant cent ans, que vous n'auriez pas trouvé le pareil de ces femmes. Et je suis bien fâché d'être général, d'être comte Dourakine, d'avoir soixante-quatre ans, d'être Russe, parce que, si j'avais trente ans, si j'étais Français, si j'étais sergent, je serais votre beau-frère; j'aurais épousé Mme Blidot.

L'idée d'avoir pour beau-frère ce vieux général à cheveux blancs, à face rouge, à gros ventre, à carrure d'Hercule, parut si plaisante à Moutier qu'il ne put s'empêcher de rire. Le général, déridé par la gaieté de Moutier, le partagea si bien que tous deux riaient aux éclats quand Mme Blidot, Elfy et les enfants, attirés par le bruit, entrèrent dans la chambre; ils restèrent stupéfaits devant l'aspect bizarre du général à moitié tombé sur un canapé où il se roulait à force de rire, et de Moutier partageant sa gaieté et s'appuyant contre la table sur laquelle étaient étalés l'or et les bijoux de la cassette et du nécessaire.

Le général se souleva à demi.

LE GÉNÉRAL. – Nous rions, parce que... Ha! ha! ha!... Ma bonne madame Blidot... Ha! ha! ha! Je voudrais être le beau-frère de Moutier... en vous épousant... Ha! ha! ha!

MADAME BLIDOT. – M'épouser, moi! Ha! ha! ha! Voilà qui serait drôle, en effet! Ha! ha! ha! La bonne bêtise! Ha! ha! ha!

Elfy n'avait pas attendu la fin du discours du général pour partir aussi d'un éclat de rire. Les enfants, voyant rire tout le monde, se mirent de la partie: ils sautaient de joie et riaient de tout leur coeur. Pendant quelques instants on n'entendit que des Ha! ha! ha! sur tous les tons. Le général fut le premier à reprendre un peu de calme; Moutier et Elfy riaient de plus belle dès qu'ils portaient les yeux sur le général. Ce dernier commençait à trouver mauvais qu'on s'amusât autant de la pensée de son mariage.

«Au fond, dit-il, je ne sais pas pourquoi nous rions. Il y a bien des Russes qui épousent des Françaises, bien des gens de soixante-quatre ans qui se marient, bien des comtes qui épousent des bourgeoises. Ainsi, je ne vois rien de si drôle à ce que j'ai dit. Suis-je donc si vieux, si ridicule, si laid, si sot, si méchant, que personne ne puisse m'épouser? Voyons. Moutier, vous qui me connaissez, est-ce que je ne puis pas me marier tout comme vous?

— Parfaitement, mon général, parfaitement, dit Moutier en se mordant les lèvres pour ne pas rire; seulement, vous êtes tellement au-dessus de nous, que cela nous a semblé drôle d'avoir pour beau-frère un général, un comte, un homme aussi riche! Voilà tout.

— C'est vrai, reprit le général; aussi n'est-ce qu'une plaisanterie. D'ailleurs, Mme Blidot n'aurait jamais donné son consentement.»

MADAME BLIDOT, *riant*. – Certainement non, général, jamais. Mais pourquoi cet étalage d'or et de bijoux? Et toutes ces montres? Que faites-vous de tout cela?

LE GÉNÉRAL. – Ce que j'en fais? Vous allez voir. Elfy, voici la vôtre! Moutier, prenez celle-ci; Jacques et Paul, mes enfants, voilà celles que vous donne votre bon ami. Ma chère madame Blidot, vous

prendrez celle qui vous est destinée, et qui ne peut aller à personne, ajouta-t-il, voyant qu'elle faisait le geste de refuser, parce que le chiffre de chacun est gravé sur toutes les montres.

ELFY. – Oh! général! que vous êtes bon et aimable! Vous faites les choses avec tant de grâce qu'il est impossible de vous refuser.

MOUTIER. – Merci, mon général! je dis, comme Elfy, que vous êtes bon, réellement bon. Mais comment avez-vous eu l'idée de toutes ces emplettes?

LE GÉNÉRAL. – Mon ami, vous savez que je ne suis pas né d'hier, comme je vous l'ai dit. Quand vous êtes parti pour venir ici, j'ai pensé:»L'affaire s'arrangera; le manque d'argent le retient; je ferai la dot, je bâclerai l'affaire, et les présents de noces seront tout prêts.» Je les avais déjà achetés par précaution. Je suis parti le même jour que vous pour avoir de l'avance et faire connaissance avec la future, avec la soeur et avec les enfants. J'ai été coffré par ce scélérat d'aubergiste; j'avais apporté la dot en billets de banque, plus trois mille francs pour les frais de noces; ce coquin a vu tout ça et ma sacoche de dix mille francs en or et tout le reste. Et voilà comment j'ai les montres avec les chiffres toutes prêtes d'avance. Comprenez-vous maintenant?

MOUTIER. – Parfaitement, je comprends parce que je vous connais; de la part de tout autre, ce serait à ne pas le croire; Elfy et moi, nous n'oublierons jamais...

LE GÉNÉRAL. – Prrr! Assez, assez, mes amis. Soupons, causons et dormons ensuite. Bonne journée que nous aurons passée! J'ai joliment travaillé, moi, pour ma part; et vrai, j'ai besoin de nourriture et de repos.

Mme Blidot courut aux casseroles qu'elle avait abandonnées, Elfy et Moutier au couvert, Jacques et Paul à la cave pour tirer du cidre et du vin; le général restait debout au milieu de la salle, les mains derrière le dos; il regardait ses amis en riant:

«Bien, ça! Moutier. Vous ne serez pas longtemps à vous y faire. Bon, voilà le couvert mis! Je prends ma place. Un verre de vin, Jacques, pour boire à la prospérité de l'*Ange-Gardien*.»

Jacques déboucha la bouteille et versa.

«Hourra pour l'*Ange-Gardien*! et pour ses habitants! cria le général en élevant son verre et en le vidant d'un seul trait... Eh, mais vraiment, elle est très bien fournie la cave de l'*Ange-Gardien*! Voilà du bon vin, Moutier. Ça fait plaisir de boire des santés avec un vin comme ça!»

On se mit à table, on soupa de bon appétit; on causa un peu et on se coucha, comme l'avait dit le général. Chacun dormit sans bouger jusqu'au lendemain. Jacques et Paul mirent leurs montres sous leur oreiller; il faut même avouer que non seulement Elfy resta longtemps à contempler la sienne, à l'écouter marcher, mais qu'elle ne voulut pas non plus s'en séparer et qu'elle s'endormit en la tenant dans ses mains. Bien plus, Mme Blidot et Moutier firent comme Jacques et Paul; et, à leur réveil, leur premier mouvement fut de reprendre la montre et de voir si elle marchait bien.

XIII - Le juge d'instruction

Quand tout le monde se réunit le lendemain pour le café, le général examina avec satisfaction les visages radieux qui l'entouraient. Le repas fut gai, mais court; chacun avait à ranger et à travailler. Moutier se chargea de faire la chambre du général et la salle, pendant que les deux soeurs, aidées de Jacques, nettoyaient la vaisselle de la veille et préparaient tout pour la journée. Le général sortit; il faisait beau et chaud. En allant et venant dans le village, il vit arriver les gendarmes escortant une charrette où se trouvaient Bournier, étendu sur le dos à cause de sa blessure, son frère et sa femme, assis sur une banquette. Une autre voiture, contenant le juge d'instruction et l'officier de gendarmerie, suivait la charrette. On s'arrêta devant l'auberge; on fit descendre le frère et la femme de Bournier; deux gendarmes les emmenèrent et les firent entrer dans la salle où se trouvaient déjà les magistrats et l'officier. Deux autres gendarmes apportèrent l'aubergiste qui criait à chaque secousse qu'il recevait, malgré les précautions et les soins dont on l'entourait. Ils l'étendirent par terre sur un matelas; le juge d'instruction appela un des gendarmes.

«Allez chercher les témoins et la victime.»

Les gendarmes partirent pour exécuter les ordres. Le général avait accompagné le cortège; il entra dans la salle presque en même temps que les criminels. Il se plaça en face de Bournier qui le regardait d'un oeil enflammé par la colère.

«Gredin! gueux, scélérat! cria le général.

— Qui est cet homme qui injurie le prévenu? dit le juge d'instruction en se retournant vers lui. Pourquoi est-il entré? Faites-le sortir.»

LE GÉNÉRAL. – Pardon, Monsieur, je suis entré parce que je dois rester. Et si vous me faites sortir, vous serez fort attrapé.

LE JUGE. – Parlez plus poliment à la justice, Monsieur! Des étrangers ne doivent pas assister à l'interrogatoire que j'ai à faire, et je vous réitère l'ordre de sortir!

LE GÉNÉRAL. – L'ordre! Sachez, Monsieur, que je n'ai d'ordre à recevoir de personne que de mon souverain (qui est très loin). Sachez, Monsieur, qu'en me forçant à m'en aller, vous faites un acte inique et absurde. Et sachez enfin que, si vous m'obligez à quitter cette salle, aucune force humaine ne m'y fera rentrer de plein gré et n'obtiendra de moi une parole relative à ces coquins.

LE JUGE. – Eh! Monsieur! c'est ce que nous vous demandons; taisez-vous et partez!

LE GÉNÉRAL. – Je sors, Monsieur! Et je me ris de vous et de l'embarras dans lequel vous allez vous trouver.

Le général enfonça son chapeau sur sa tête et se dirigea vers la porte. Moutier entrait au même moment; il se rangea, porta la main à son képi:

«Pardon, général!» dit-il.

Le général sortit.

Le juge d'instruction regarda d'un air surpris.
«Qui êtes-vous, Monsieur?» dit-il à Moutier.

MOUTIER. – Moutier, le principal témoin de l'affaire, Monsieur le juge; celui qui a cassé la cuisse de ce gredin-là, qui a enfoncé le crâne à celui-ci et causé un étourdissement à cette gueuse de femme.

LE JUGE, *souriant.* – Tâchez de ménager vos épithètes, Monsieur; et qui est le gros homme qui vient de sortir?

MOUTIER. – Le général Dourakine, mon prisonnier, que ces... je ne sais comment les appeler, car enfin ce sont de fieffés coquins! que ces coquins, car coquins est le mot, que ces coquins auraient égorgé si je n'avais eu la chance de me trouver là.

LE JUGE. – Comment! ce monsieur est... Courez après lui, monsieur Moutier; faites-lui bien mes excuses. Ramenez-le: il faut absolument qu'il fasse sa déposition.

Moutier partit et ne tarda pas à rattraper le général qui rentrait chez lui, le teint allumé, les veines gonflées, le souffle bruyant, avec tous les symptômes d'une colère violente et concentrée.

Lorsqu'il eut entendu la commission du juge, il s'arrêta, tourna vers Moutier ses yeux flamboyants et dit d'une voix sourde:

«Jamais! Dites à ce malappris qu'il se souvienne de mes paroles!»

MOUTIER. – Mais, mon général, on ne peut pas se passer de votre déposition!

LE GÉNÉRAL. – Qu'on fasse comme si j'étais mort.

MOUTIER. – Mais vous ne l'êtes pas, mon général, et alors...

LE GÉNÉRAL. – Alors qu'on suppose que je le suis.

MOUTIER. – Mon général, c'est impossible. On ne peut se passer de vous.

LE GÉNÉRAL. – Alors pourquoi m'ont-ils renvoyé? Pourquoi ne m'ont-ils pas écouté? Je les ai prévenus; ils n'ont pas voulu me croire. Qu'ils s'arrangent sans moi à présent.

MOUTIER. – Mon général, je vous en supplie!

LE GÉNÉRAL. – Non, jamais, jamais et jamais! Je ne bouge pas de ma chambre jusqu'à ce qu'ils soient tous partis.

Le général entra chez lui, ferma sa porte à clef, et, calmé par l'idée de l'embarras que causerait son refus, il se mit à rire et à se frotter les mains. Moutier retourna à l'auberge et rendit compte de son ambassade. Le juge d'instruction, fort contrarié, parlait de forcer la déposition par des menaces.

MOUTIER. – Pardon, monsieur

LE JUGE, – on n'obtiendra rien de lui par la force; vous l'avez froissé, il fera comme il l'a dit, il se laissera mettre en pièces plutôt que de revenir là-dessus; mais nous pouvons le prendre par surprise; laissez-moi faire. Suivez-moi, ne faites pas de bruit, faites ce que je vous dirai, et vous aurez la déposition la plus complète que vous puissiez désirer.

LE JUGE. – Voyons, terminons d'abord ce que nous avons à faire ici; faites votre déposition, monsieur Moutier; greffier, écrivez.

Le juge d'instruction commença l'interrogatoire; quand ils eurent terminé, le juge accompagna Moutier à l'*Ange-Gardien*; Moutier le pria d'attendre dans la salle; il appela Elfy, lui raconta l'affaire et lui donna ses instructions. Elfy sourit et alla frapper doucement à la porte du général.

«Qui frappe?» dit-il d'une voix furieuse.

ELFY. – C'est moi, mon général; ouvrez-moi.

— Que voulez-vous? reprit-il d'une voix radoucie.

— Vous voir un instant, vous consulter sur un point relatif à mon mariage, puisque c'est vous qui l'avez décidé.

LE GÉNÉRAL. – Ah! ah! je ne demande pas mieux, ma petite Elfy.

La porte s'ouvrit et, en s'ouvrant, masqua Moutier et le juge d'instruction.

Le général jeta un coup d'oeil dans la salle, ne vit personne, prit un visage riant et laissa la porte ouverte à la demande d'Elfy qui trouvait qu'il faisait bien chaud dans sa chambre.

«Permettez-moi de vous déranger pendant quelques instants, général, dit Elfy en acceptant le siège que le général lui offrait près de lui; c'est vous qui avez fait notre mariage; et quand je pense que, sans Joseph, ces abominables gens vous auraient tué! car ils voulaient vous tuer, n'est-ce pas?»

LE GÉNÉRAL. – Je crois bien! m'égorger comme un mouton.

ELFY. – Vous ne nous avez pas raconté encore les détails de cet horrible événement. Je ne comprends pas bien pourquoi ces misérables voulaient vous tuer, et comment ils ont pu faire pour s'emparer de vous qui êtes si fort, si courageux!

Le général, flatté de l'intérêt que lui témoignait Elfy et assez content de s'occuper de lui-même, lui fit le récit très détaillé de tout ce qui s'était passé à l'auberge Bournier depuis le moment de son arrivée. Quand le récit s'embrouillait, Elfy questionnait et obtenait des réponses claires et détaillées. Lorsqu'il n'y eut plus rien à apprendre, Elfy se frappa le front comme si un souvenir lui traversait la pensée et s'écria:

«Que va dire ma soeur? J'ai oublié de plumer et de préparer le poulet pour notre dîner. Pardon, général, il faut que je me sauve.»

LE GÉNÉRAL. – Et votre mariage dont nous n'avons pas dit un mot?

ELFY. – Ce sera pour une autre fois, général.

LE GÉNÉRAL. – À la bonne heure! Nous en causerons à fond.

Elfy s'échappa leste comme un oiseau. Le général la suivit des yeux et entra dans la salle pour la voir plumer son poulet dans la cuisine. Un léger bruit lui fit tourner la tête et il vit le juge d'instruction

achevant de rédiger ce qu'il venait d'entendre. Le général prit un air digne.

LE GÉNÉRAL. – Venez-vous m'insulter jusque chez moi. Monsieur?

LE JUGE. – Je viens, au contraire, général, vous faire mes excuses sur l'algarade malheureuse que je me suis permise à votre égard, ignorant votre nom et pensant que vous étiez un curieux entré pour voir et entendre ce qui doit rester secret jusqu'au jour de la mise en jugement. Je vous réitère mes excuses et j'espère que vous voudrez bien oublier ce qui s'est passé entre nous.

LE GÉNÉRAL. – Très bien, Monsieur. Je ne vous garde pas de rancune, car je suis bon diable, malgré mes airs d'ours; mais il m'est impossible de revenir sur ma parole, de retourner dans cette auberge pour l'interrogatoire, ni de vous répondre un seul mot sur l'affaire.

LE JUGE. – Quant à cela, Monsieur, je n'ai plus besoin de vous interroger; votre déposition a été complète et je n'ai plus rien à apprendre de vous.

Le général écoutait ébahi; son air étonné fit sourire le juge d'instruction.

«Je vois, je comprends! s'écria le général. La friponne! Ce que c'est que les jeunes filles! C'est pour me faire parler qu'elle est venue me cajoler! Mais comment a-t-elle su? Ah! la petite traîtresse! Et moi qui m'attendrissais de son désir de tout savoir, de n'omettre aucun détail sur ce qui me concernait! Et Moutier? Où est-il? C'est lui qui a tout fait. Moutier! Moutier! Ah! il croit que, parce qu'il m'a fait prisonnier, il peut me mener comme un enfant! Il se figure que, parce qu'il m'a sauvé deux fois, car il m'a sauvé deux fois, Monsieur, au péril de sa vie, et je l'aime comme mon fils! et je l'adopterais s'il voulait. Oui, je l'adopterai! Qu'est-ce qui m'en empêcherait? Je n'ai ni femme ni enfant, ni frère ni soeur. Et je l'adopterai si je veux. Et je le ferai comte Dourakine, et Elfy sera comtesse Dourakine. Et il n'y a pas à rire, Monsieur; je suis maître de ma fortune; j'ai six cent mille roubles de revenu, et je veux les donner à mon sauveur. Moutier, venez vite, mon ami!»

Moutier entra, l'air un peu penaud: il s'attendait à être grondé.

LE GÉNÉRAL. – Viens, mon ami, viens, mon enfant; oui, tu es mon fils, Elfy est ma fille; je vous adopte; je vous fais comte et comtesse Dourakine, et je vous donne six cent mille roubles de rente.

Elfy était entrée en entendant appeler Moutier; elle s'apprêtait à le défendre contre la colère du général. À cette proposition si ridicule et si imprévue, elle éclata de rire, et, saluant profondément Moutier:

«Monsieur le comte Dourakine, j'ai bien l'honneur de vous saluer.»

Puis, courant au général, elle lui prit les mains, les baisa affectueusement.

«Mon bon général, c'est une plaisanterie; c'est impossible! c'est ridicule! Voyez la belle figure que nous ferions dans un beau salon, Moutier et moi.»

Le général regarda Moutier qui riait, le juge d'instruction qui étouffait d'envie de rire, Elfy qui éclatait en rires joyeux, et il comprit que sa proposition était impossible.

«C'est vrai! c'est vrai! Il m'arrive sans cesse de dire des sottises. Mettez que je n'ai rien dit.»

MOUTIER. – Ce que vous avez dit, mon général, prouve votre bonté et votre bon vouloir à mon égard, et je vous en suis bien sincèrement reconnaissant.

Le juge d'instruction salua le général et s'en alla riant et marmottant:»Drôle d'original!»

XIV – Autres pensées bizarres du général

Quand on se réunit pour dîner, l'oeil malin du général attira l'attention d'Elfy. Elle s'attendait à quelque malice, mais pas à celle qu'il méditait. À la fin du repas, qui fut animé par les réflexions des enfants sur les événements passés et futurs, le général dit avec un grand soupir:
«Demain sera un triste jour pour vous, ma pauvre enfant.
— Pourquoi cela? répliqua Elfy avec quelque frayeur.

LE GÉNÉRAL. – Parce que nous serons partis, Moutier et moi.

ELFY. – Partis! demain? Pourquoi si vite?

LE GÉNÉRAL. – Parce que, ma déposition étant faite, grâce à vous, ma pauvre Elfy, nous n'avons plus que faire ici, et nous allons prendre nos eaux.

ELFY. – Votre déposition!… C'est pourtant vrai, Joseph, c'est moi qui vous fais partir.

MOUTIER. –.Eh bien! ne faut-il pas que nous achevions notre guérison? En partant plus tôt, nous reviendrons plus tôt, et nous nous marierons plus tôt, c'est tout bénéfice.

ELFY. – C'est vrai, mais…

LE GÉNÉRAL. – Mais vous voudriez peut-être nous accompagner pour me soigner là-bas. Je ne demande pas mieux, moi, je vous emmène.

ELFY. – Quelle folie, général! Vous avez toujours des idées… des idées…

LE GÉNÉRAL. – Biscornues, absurdes. Dites, dites, ne vous gênez pas.

ELFY. – Pas du tout, général; je n'ai dans la tête aucune pensée malhonnête pour vous; je voulais dire… des idées drôles.

LE GÉNÉRAL. – C'est ça, comme je le disais! Absurdes et drôles, c'est la même chose. Donc, j'ai des idées absurdes… Merci, mademoiselle Elfy.

ELFY. – C'est très-mal ce que vous dites là, général… (le général rit), oui, très-mal; vous me faites dire des sottises que je n'ai pas dites; vous vous moquez de moi. Je vous croyais meilleur que ça.
Elfy quitta la table et sortit un peu en colère; le général, qui riait, dit à Moutier:
«Allez vite la chercher, mon ami; dites-lui qu'elle est une petite folle, et que je ne suis pas pressé de partir, qu'elle fixera elle- même le jour de notre départ, que ce que j'ai dit est ma vengeance pour la déposition qu'elle m'a chipée au profit du juge d'instruction. Voilà tout.»

Moutier partit en riant, et ne fut pas longtemps sans revenir avec Elfy, qui apportait le café et l'eau-de-vie, qu'elle posa sur la table.

«Ah! vous aimez la vengeance, général, dit Elfy en rentrant avec un visage joyeux. Je tâcherai de vous payer le tour que vous m'avez joué, mais à ma manière, en rendant le bien pour le mal.»
Et, se baissant vers le général, elle lui prit une main qu'elle baisa respectueusement.

ELFY. –.Mon bon, mon cher général, pardonnez-moi ma familiarité, mais mon coeur déborde de reconnaissance. Je vous dois le bonheur de ma vie; comment pourrais-je avoir pour vous d'autres sentiments que ceux d'une respectueuse tendresse?
— Ma pauvre petite, ma chère enfant, balbutia le général ému en la serrant dans ses bras et en l'embrassant affectueusement. Pauvre enfant! excellent coeur!»
Le général, s'attendrissant de plus en plus, se leva de table à son tour et s'en alla dans sa chambre; Elfy souriait, Moutier aussi, madame Blidot riait, Jacques et Paul étaient surpris.

«Pourquoi il pleure, dit Paul, il veut son café, pauvre général; tante Elfy, donnez-lui son café, vous voyez bien qu'il pleurait.

JACQUES. – Ce n'est pas pour ça qu'il pleure, Paul; je crois que c'est parce qu'il voudrait rester toujours avec nous, ne jamais s'en aller.

PAUL. – Eh bien! maman, gardez-le ce pauvre homme, il sera si content!

MADAME BLIDOT. – Il ne voudra pas, mon enfant; il s'ennuierait beaucoup.»
Le général rentra, le visage rouge, les cheveux ébouriffés, Paul s'élança au-devant de lui.

«Général, restez avec nous toujours; vous serez content, vous ne pleurerez plus!»
Le général sourit, et, passant sa main sur la tête de Paul:
«Je ne peux pas rester, mon garçon, mais je vous emmènerai tous les deux avec moi si vous voulez.

PAUL. – Je ne veux pas m'en aller; je veux rester avec maman et tante Elfy.

LE GÉNÉRAL. –.Et toi, Jacques, veux-tu?

JACQUES. – Je ne veux pas quitter Paul, maman et tante Elfy.»
Jacques prit la main de Paul et l'emmena dans le coin le plus éloigné de la salle où ils se rencognèrent contre le mur.
Le général regardait ces deux jolis enfants, dont les cheveux bruns bouclés faisaient ressortir leurs charmants visages, leurs teints frais et leurs physionomies à la fois douces et décidées.

«Charmants enfants! dit le général à mi-voix. En vérité, je voudrais avoir ces enfants-là. Je les adopterais: ils n'ont ni père ni mère. Voyons, enfants, continua-t-il tout haut, venez avec moi, je serai votre petit papa; je vous aimerai bien; je vous donnerai tout mon argent; vous mangerez toute la journée tout ce que vous voudrez; vous serez heureux comme des rois. Voulez-vous?

JACQUES, *avec fermeté*. **–** Non, je ne veux pas! J'aime maman, j'aime ma tante, j'aime mon bon ami Moutier, j'aime tout ici; je n'ai pas besoin d'argent; je n'ai pas besoin de manger; je ne veux pas plus que ce que j'ai.

PAUL. – Et moi je ne veux pas d'un papa si vieux, si gros, si rouge. J'aime mieux mon bon ami Moutier, qui n'est jamais en colère, qui ne crie jamais.

LE GÉNÉRAL, *se promenant les mains derrière le dos*. – Bien, bien, mes enfants, assez comme ça… C'est dommage! Ces enfants me plaisent… Je les aurais aimés… Je n'ai rien à aimer, moi. Tout le monde est mort chez moi!… C'est ennuyeux pourtant! et qu'est-ce que je ferai de mon argent? Puisque je n'aime personne chez moi! Et ceux que j'aime ici ne veulent pas de moi. Pauvre Dourakine! Je parais être heureux, et je suis très-malheureux! Oh oui, mon pauvre Moutier, ma bonne madame Blidot, ma chère Elfy, je suis un pauvre homme bien à plaindre! Personne ne m'aime, personne ne m'aimera. Pauvre, pauvre que je suis!»

Et le général se jeta sur une chaise, appuya sa tête et son bras sur la table, et se mit à gémir tout haut. Ses trois amis, inquiets de cet accès de désespoir, s'approchèrent de lui pour essayer de quelques consolations. Tout à coup il se leva brusquement de dessus sa chaise et frappa la table de son poing. Madame Blidot, Elfy sautèrent en arrière, Jacques et Paul poussèrent un cri de frayeur; Moutier lui-même fit un mouvement de surprise. Le général les regarda tous d'un air calme.

«Suis-je bête, dit-il, on n'est pas plus sot que je ne suis. Moi, malheureux! et pourquoi malheureux? Parce que je n'ai pas de famille? Eh! parbleu, je me ferai une famille; ce n'est pas difficile. Je prendrai Torchonnet. Moutier, allez me chercher Torchonnet, dites au curé que je veux l'emmener, l'adopter, lui donne six cent mille roubles de revenu. Allez donc, mon ami.

— Mais, général, dit Moutier en souriant, je ne sais pas si M. le curé voudra…

LE GÉNÉRAL. – Comment, s'il voudra? Six cent mille roubles de revenu à un meurt-de-faim, à un Torchonnet? Nous allons voir ça! J'y vais moi-même.»

Et le général courut à la porte, sortit sans même prendre son chapeau, traversa la rue précipitamment et entra chez le curé.

Moutier resta ébahi; madame Blidot et Elfy se regardaient avec surprise; elles finirent par rire.»Il est un peu fou,» dit madame Blidot.

ELFY. – C'est dommage! il est bon.

MOUTIER. –.Oh oui! bien bon, Elfy! Si vous saviez avec quelle patience il écoutait tous mes récits, avec quelle bonté et quelle délicatesse il me faisait accepter ce dont je manquais, et ce que mes moyens ne me permettaient pas de me donner! Et comme il a été bon et prévoyant pour notre mariage! il n'est pas fou, non; il a toute sa raison mais il est bizarre et il se laisse aller à tous ses premiers mouvements. Le voilà qui revient déjà. La conférence n'a pas été longue.»

Le général rentra aussi précipitamment qu'il était sorti.

«A-t-on idée d'un ours pareil! dit-il en rentrant. Il ne veut pas… Et savez-vous pourquoi? Parce que je suis schismatique! Oui, mes amis; c'est pour cela. Je suis schis… ma… tique; il ne me trouve pas assez bon pour élever un Torchonnet. C'est incroyable! Il est fou ce curé! Et puis, quel droit a-t-il sur cet enfant? Il l'a volé à ces gueux de Bournier. De quel droit refuse-t-il la fortune de cet enfant? Ah! il croit pouvoir faire le maître? Mais je plaiderai, moi! J'irai me plaindre à mon ami le juge d'instruction! Je ferai fourrer ce curé en prison; et son Torchonnet avec lui, si celui-là aussi refuse de venir chez moi. Moutier, nous irons demain porter notre plainte au juge d'instruction.

MOUTIER. –.Mais, mon général…

LE GÉNÉRAL. – Il n'y a pas de mais… Je veux mon Torchonnet.

MOUTIER. – Mon général, permettez-moi de vous faire observer que Torchonnet est un garçon mal élevé, qui vous ferait peut-être honte dans votre pays. Peut-être même est-il vicieux, ayant vécu avec des brigands.

LE GÉNÉRAL. – C'est vrai ça. Au fait, il doit jurer, voler, comme les coquins qu'il a servis. Ce serait joli! Un comte Dourakine jurant comme un charretier; volant dans les poches des voisins! Et moi qui n'avais pas songé à cela! Merci, mon brave Moutier: vous m'avez empêché de faire une fière sottise.

MOUTIER. – Vous ne l'auriez pas faite, mon général! vous auriez eu le temps de la réflexion. En France, les adoptions ne sont pas faciles, et le petit est Français.

LE GÉNÉRAL. – Tant mieux, mon ami, tant mieux. Je vais retourner chez le curé pour lui dire que je renonce à Torchonnet.

MOUTIER. – J'irai le lui dire, si vous voulez, mon général; car c'est toujours ennuyeux de se dédire.

LE GÉNÉRAL. – Je le veux bien, mon ami; mais ne me ménagez pas; dites-lui que je suis un triple sot, que je lui fais mes excuses des sottises que je lui ai lâchées, que j'irai demain lui en demander pardon moi-même.

MOUTIER. –.Je ne dirai pas tout cela, général, mais je dirai, pour vous excuser, que vous êtes le meilleur des hommes.»
Moutier prit son képi et alla chez le curé. Il n'eut pas de peine à faire accepter les excuses du général; le curé rit de bon coeur avec Moutier de l'idée bizarre de l'adoption de Torchonnet, que du reste ils n'avaient pas prise au sérieux et à laquelle le général avait renoncé sans même la discuter.

XV - Le départ

Lorsque Moutier fut de retour, Elfy lui reparla du départ pour les eaux.
«J'ai réfléchi, dit-elle, et je crois que le plus tôt sera le mieux, puisqu'il faut que ce soit.»

MOUTIER. – Vous savez, Elfy, que le général s'est mis à votre disposition et que c'est à vous à fixer le jour.

ELFY. – Et que diriez-vous si je disais comme le général, demain?

MOUTIER. – Je dirais:»Mon commandant, vous avez raison»; et je partirais.

ELFY. – Merci, Joseph; merci de votre confiance en mon commandement. Je vous engage, d'après cela, à faire vos préparatifs pour demain.

MOUTIER. – Il faut que j'en fasse part au général.

ELFY. – Oui, oui, et tâchez qu'il ne s'emporte pas et qu'il n'ait pas quelque idée... à sa façon.
Moutier entra chez le général qui écrivait.

MOUTIER. – Mon général, nous partons demain si vous n'y faites pas d'obstacle.

LE GÉNÉRAL. – Quand vous voudrez, mon ami; je restais ici pour vous et pour Elfy, plus que pour moi; moi je me porte bien et je suis prêt à continuer ma route. J'écrivais tout juste à un carrossier que je connais à Paris, de m'envoyer tout de suite une bonne voiture de voyage; ces coquins de Bournier m'ont volé la mienne et je suis à pied.

MOUTIER. – Mais, mon général, vous n'aurez pas votre voiture avant dix ou quinze jours; et que feriez-vous ici tout ce temps-là?

LE GÉNÉRAL. – Vous avez raison, mon cher; mais encore me faut-il une voiture pour m'en aller. Je n'aime pas les routes par étapes, moi; et comment trouver une bonne voiture dans ce pays?
Moutier tournait sa moustache; il cherchait un moyen.

MOUTIER. – Si j'allais à la ville voisine en chercher une, mon général?

LE GÉNÉRAL. – Allez, mon ami. Où est Mme Blidot?

MOUTIER. – Dans la salle, mon général, à servir quelques voyageurs avec Elfy.

LE GÉNÉRAL. – Demandez-leur donc s'il n'y a pas de diligence qui passe par ici.

Moutier sortit et rentra quelques instants après.

MOUTIER. – Mon général, il y en a une à deux lieues d'ici, correspondance du chemin de fer; elle passe tous les jours à midi.

LE GÉNÉRAL. – Si nous allions la prendre demain?

MOUTIER. – Je ne dis pas non, mon général; mais comment irez-vous?

LE GÉNÉRAL. – À pied, comme vous.

MOUTIER. – Mon général, pardon si je vous objecte que deux lieues, qui ne seraient rien pour moi, sont de trop pour vous.

LE GÉNÉRAL. – Pourquoi cela? Suis-je si vieux que je ne puisse plus marcher?

MOUTIER. – Pas du tout, mon général; mais... votre blessure...

LE GÉNÉRAL. – Eh bien! ma blessure... Est-ce que vous n'en avez pas une comme moi? Une balle à travers le corps.

MOUTIER. – C'est vrai, mon général, mais... comme je suis plus mince que vous... alors....

LE GÉNÉRAL. – Alors quoi? Voyons, parlez, monsieur le sylphe.

MOUTIER. – Mon général... alors..., alors la balle, ayant eu moins de trajet à faire, a déchiré moins de chair... et ma blessure est moins terrible.

Le général le regarda fixement:

«Moutier, regardez-moi là (il montre son nez), et osez me regarder sans rire. (Moutier regarde, sourit et mord sa moustache, pour ne pas rire tout à fait.) Vous voyez bien! vous riez! Pourquoi ne pas dire franchement: Général, vous êtes trop gros, trop lourd, vous resterez en route! (Moutier veut parler.) Taisez-vous! je sais ce que vous allez dire. Et moi je vous dis que je marche tout comme un autre, que j'irai à pied quand même vous me trouveriez dix voitures pour me transporter.»

MOUTIER. – Mon général, je suis tout à fait à vos ordres, mais je crains... que vous ne vous fatiguiez beaucoup; avec ça qu'il fait chaud.

LE GÉNÉRAL. – J'arriverai, mon ami, j'arriverai. À mes paquets maintenant. D'abord je laisse ici tous mes effets; je n'emporte que l'or, que vous mettrez dans votre poche, le portefeuille, que j'emporte dans la mienne, du linge pour changer en route, et mes affaires de toilette dans ma poche. J'achèterai là-bas ce qui me manquera.

Le général, enchanté de partir à pied, en touriste, rentra rayonnant dans la salle où ne se trouvait plus qu'un seul voyageur, un soldat; ce soldat se tenait à l'écart, ne s'occupait de personne, ne disait pas une parole; son modeste repas tirait à sa fin. Le général le regardait attentivement. Il le vit tirer sa bourse, compter la petite somme qu'elle contenait et en tirer en hésitant une pièce d'un franc.

«Combien, Madame?» dit-il à Mme Blidot.

MADAME BLIDOT. – Pain, deux sous; fromage, deux sous; cidre, deux sous; total, six sous ou trente centimes.

Le visage du soldat s'anima d'un demi-sourire de satisfaction.

LE SOLDAT. – Je craignais d'avoir fait une dépense trop forte. Vous avez oublié les radis.

MADAME BLIDOT. – Oh! les radis ne comptent pas, Monsieur.

Au moment où il allait payer, Elfy, à laquelle le général avait dit un mot à l'oreille, plaça devant le soldat une tasse de café et un verre d'eau-de-vie.

«Je n'ai pas demandé ça,» dit le soldat d'un air moitié effrayé.

ELFY. – Je le sais bien, Monsieur; aussi cela n'entre pas dans le compte; nous donnons aux militaires la tasse et le petit verre par-dessus le marché.

Le soldat se rassit et avala lentement avec délices le café et l'eau-de-vie.

LE SOLDAT. – Bien des remerciements, Mam'selle; je n'oublierai pas l'*Ange-Gardien* ni ses aimables hôtesses.

«De quel côté allez-vous, mon brave?

— Aux eaux de Bagnoles», répondit le soldat surpris.

LE GÉNÉRAL. – J'y vais aussi. Nous pourrons nous retrouver au chemin de fer pour faire route ensemble.

LE SOLDAT. – Très flatté, Monsieur. Mais je vais à Domfront pour prendre la correspondance du chemin de fer...

LE GÉNÉRAL. – Et nous aussi. Parbleu! ça se trouve bien; nous partirons demain! tous trois militaires! Ça ira bien!

LE SOLDAT. – Il faut que je parte tout de suite, Monsieur; on m'attend ce soir même pour une affaire importante. Bien fâché, Monsieur! nous nous retrouverons à Bagnoles.

Le soldat porta la main à son képi et sortit avec le même air grave et triste qu'il avait en entrant. Sur le seuil de la porte, il aperçut Jacques et Paul qui rentraient en courant. Il tressaillit en regardant Jacques, le suivit des yeux avec intérêt et ne se mit en route que lorsqu'il eut entendu Jacques dire à Mme Blidot:

«Maman, M. le curé est très content de moi.»

Jacques fit voir ses notes et celles de Paul; elles étaient si bonnes que le général voulut absolument leur donner à chacun une pièce d'or.

«Prenez, mes enfants, prenez, dit-il; c'est l'adieu du prisonnier; ce ne serait pas bien de me refuser parce que je ne suis qu'un pauvre prisonnier.»

JACQUES. – Oh! mon bon général, comment pouvez-vous croire...? vous qui êtes si bon.

LE GÉNÉRAL. – Alors prenez.

Et il leur mit à chacun la pièce d'or dans leur poche.

La journée s'acheva gravement; le général était pressé de partir et allait sans cesse déranger ses affaires, sous prétexte de les arranger. Moutier et Elfy étaient tristes de se quitter. Mme Blidot était triste de leur tristesse. Jacques regrettait son ami Moutier et même le général qui avait été si bon pour lui et pour Paul. On se sépara en soupirant, chacun alla se coucher. Le lendemain on se réunit pour déjeuner; il fallait partir avant neuf heures pour arriver à temps.

«Allons, dit le général se levant le premier, adieu, mes bonnes hôtesses, et au revoir.»

Il embrassa Mme Blidot, Elfy, les enfants et se dirigea vers la porte. Moutier fit comme lui ses adieux, mais avec plus de tendresse et d'émotion. Et il suivit le général en jetant un dernier regard sur Elfy.

XVI - Torchonnet se dessine

Jacques pleurait encore le départ de son ami, Paul lui essuyait les yeux avec son petit mouchoir et le regardait avec anxiété. Elfy était allée ranger la chambre de Moutier, Mme Blidot mettait en ordre celle du général qui avait tout jeté de tous côtés.

«A-t-on idée d'un sans-souci pareil? dit Mme Blidot. Il n'a rien rangé; jusqu'à sa cassette qu'il a laissée ouverte. Tous ses bijoux, ses décorations en pierreries, son service en vermeil! Les voilà à droite, à gauche; c'est incroyable! Et c'est moi qui vais avoir à répondre de tout cela! Quel drôle d'homme! Je parie qu'il ne sait pas seulement ce qu'il a.»

Pendant qu'elle cherchait à rassembler les objets épars, Jacques entra.

JACQUES. – Maman, voici Pierre Torchonnet qui est en colère après moi de ce que je ne l'ai pas averti que le général partait; ai-je eu tort, croyez-vous?

MADAME BLIDOT. – Mais non, mon enfant, tu n'avais pas besoin d'avertir Torchonnet; pourquoi faire?

JACQUES. – Il dit que le général l'aurait emmené.

MADAME BLIDOT. – Emmené? En voilà une idée!

Torchonnet entre dans la chambre.

TORCHONNET. – Oui, certainement, il m'aurait emmené puisqu'il voulait me prendre pour fils; c'est le curé qui l'en a empêché. Et si j'étais venu à temps ce matin, je serais parti avec lui; le curé n'a aucun droit sur moi, il ne peut pas empêcher le général de me prendre.

MADAME BLIDOT. – Torchonnet, ce que tu dis là est très mal. M. le curé a bien voulu te prendre quand tu étais malheureux et abandonné, il te garde par charité et pour ton bonheur.

TORCHONNET. – Et moi je ne veux pas rester avec lui. J'ai bien entendu ce que le général disait et ce que le curé répondait; il m'a empêché d'être riche et d'être un monsieur, et moi je ne veux pas rester chez lui à travailler et à m'ennuyer. Je veux qu'on me mène au général.

MADAME BLIDOT. – Il me semble, mon garçon, que ta langue s'est bien déliée depuis hier; tu n'étais pas aussi bavard ni aussi volontaire quand tu étais chez ton maître.

TORCHONNET. – Je n'ai plus de maître et je n'en veux plus. Je veux aller rejoindre le général.

MADAME BLIDOT. – Eh bien! va le rejoindre si tu peux, et laisse-nous tranquilles. Mon petit Jacques, viens m'aider à serrer tout cela.

TORCHONNET. – Qu'est-ce que vous avez là? Ce sont les affaires du général. S'il me prend pour fils, tout sera à moi. Pourquoi les avez-vous prises? Je le dirai aux gendarmes quand je les verrai.

MADAME BLIDOT. – Dis ce que tu voudras, mauvais garçon, mais va-t'en: laisse-nous faire notre ouvrage.

Torchonnet, au lieu de s'en aller, entra plus avant dans la chambre, et, sans que Mme Blidot et Jacques s'en aperçussent, il saisit une timbale et un couvert de vermeil et les mit sous sa blouse, dans la poche de son pantalon.

Jacques aidait Mme Blidot à remettre en place les pièces du nécessaire de voyage; ils y réussirent avec beaucoup de peine, mais deux compartiments restaient vides.

JACQUES. – Il manque quelque chose, maman; on dirait que c'est un verre et un couvert qui manquent; voyez la forme des places vides.

MADAME BLIDOT. – C'est vrai! Nous avons peut-être mal mis les autres pièces.

Torchonnet s'esquiva pendant que Mme Blidot et Jacques cherchaient à remplir les deux vides du nécessaire.

MADAME BLIDOT. – Impossible, mon ami; les deux pièces manquent, c'est certain.

JACQUES. – Je suis pourtant bien sûr que tout était plein quand le général nous a ouvert ce beau nécessaire.

MADAME BLIDOT. – Il les a peut-être emportées. Ce qui est certain c'est que nous avons cherché partout sans rien trouver... Est-ce que Torchonnet...?

JACQUES. – Oh non! maman. Torchonnet est parti. Et puis, il ne ferait pas une vilaine chose comme ça. Jugez donc, il serait voleur!...

MADAME BLIDOT. – Mon bon Jacquot, tu es un bon et honnête enfant, toi, mais ce pauvre garçon, qui a vécu entouré de mauvaises gens, ne doit pas être grand-chose de bon. Vois comme il est ingrat. Tu l'as entendu nous menacer des gendarmes? Et pourtant, voici trois ans et plus que tous les jours tu vas lui porter son dîner près du puits.

JACQUES. – C'est vrai, maman, mais il ne pensait pas à ce qu'il disait; je crois qu'il nous aime et qu'il vous a de la reconnaissance pour l'avoir nourri depuis trois ans.

Mme Blidot ne répondit qu'en embrassant Jacques; elle enferma les bijoux et les autres effets du général dans une armoire dont elle emporta la clef, et envoya Jacques et Paul à l'école où ils allaient tous les jours. Elfy se mit à travailler; elle était triste, et sa soeur fut assez longtemps avant de pouvoir la faire sourire. Vers le milieu du jour, les voyageurs commencèrent à arriver, ce qui donna aux deux soeurs assez d'occupation pour les empêcher de penser aux absents.

Quand Torchonnet rentra au presbytère, le curé lui demanda s'il avait été à l'école.

TORCHONNET. – Non, je ne sais rien, et l'école m'ennuie.

LE CURÉ. – C'est parce que tu ne sais rien que l'école t'ennuie! Quand tu sauras quelque chose, tu t'y amuseras.

TORCHONNET. – C'est trop difficile.

LE CURÉ. – Mon pauvre enfant, ce que tu faisais chez ton méchant maître était bien plus difficile, et tu l'as fait pourtant.

TORCHONNET. – Parce que j'y étais forcé.

LE CURÉ. – Il faudra bien que tu apprennes à lire, à écrire et à compter, sans quoi tu ne pourras te placer nulle part.

TORCHONNET. – Je n'ai pas besoin de me placer.

LE CURÉ. – Toi, plus qu'un autre, mon enfant, parce que tu n'as pas de parents pour te venir en aide.

TORCHONNET. – Bah! bah! Je sais ce que je sais.

LE CURÉ. – Et que sais-tu, mon enfant, que je ne sache pas?

TORCHONNET. – Oh! vous le savez bien aussi; seulement vous faites semblant de ne pas savoir.

LE CURÉ. – Je t'assure que je ne comprends pas où tu veux en venir.

TORCHONNET. – J'en veux venir à vous dire que vous n'êtes pas mon maître, que le général voulait me donner tout son argent et me faire son fils, que c'est vous qui l'en avez empêché, et que je veux, moi, être riche et devenir un beau monsieur.

Le bon curé, stupéfait de la hardiesse et des reproches de ce garçon qui, trois jours auparavant, tremblait devant tout le monde, resta muet, le regardant avec surprise.

TORCHONNET. – Vous faites semblant de ne pas comprendre! Vous croyez que je n'ai pas entendu ce que vous a dit le général et comment vous avez refusé de me donner, comme si j'étais à vous. Le général m'aime, et il me prendra à son retour, et vous verrez alors ce que je ferai.

— Pauvre, pauvre enfant, dit le curé les larmes dans les yeux et la voix tremblante d'émotion. Pauvre petit! Tu fais le mal sans le savoir; personne ne t'a appris ce qui est mal et ce qui est bien!... Tu crois, mon enfant, que le général t'aurait emmené? Que c'est moi qui l'en ai empêché? Je sais que je n'ai pas le droit de te retenir malgré toi; que tu peux t'en aller tout de suite si tu le veux. Mais où iras-tu? Que feras-tu? Qui te nourrira et te logera? Ce que je fais pour toi, je le fais par charité, pour l'amour de Dieu, pour te venir en aide, à toi pauvre petite créature du bon Dieu. Le général a eu l'idée de te prendre; elle lui a passé de suite, il en a ri lui-même.

TORCHONNET. – Comment le savez-vous, puisqu'il n'est pas revenu vous voir?

LE CURÉ. – Il m'a envoyé Moutier pour me le faire savoir. Je te pardonne ce que tu viens de dire, mon

ami, et je ne t'en offre pas moins un asile chez moi tant que tu ne trouveras pas mieux. Mettons-nous à table et dînons, sans songer à ce qui s'est passé entre nous.

Le bon curé passa dans la salle où l'attendaient son dîner et sa servante; Torchonnet, un peu honteux, demi-repentant et indécis, se mit à table et mangea comme s'il n'avait rien qui le troublât. Il n'en fut pas de même du curé qui était triste et qui réfléchissait sur les moyens de ramener Torchonnet à des meilleurs sentiments. Il résolut de redoubler de bonté à son égard et de n'exiger de lui que de s'abstenir de mal faire.

XVII - Première étape du général

Pendant que Torchonnet volait, injuriait ses bienfaiteurs, pendant que Jacques le défendait et gagnait à l'école des bons points et des éloges, pendant qu'Elfy comptait les heures et les jours qui la séparaient de son futur mari, pendant que Mme Blidot veillait à tout, surveillait tout et pensait au bien-être de tous, le général marchait d'un pas résolu vers Domfront, escorté de Moutier qui le regardait du coin de l'oeil avec quelque inquiétude. Pendant la première demi-lieue, le général avait été leste et même trop en train; à mesure qu'il avançait, son pas se ralentissait, s'alourdissait; il suait, il s'éventait avec son mouchoir, il soufflait comme les chevaux fatigués. Moutier lui proposa de se reposer un instant sur un petit tertre au pied d'un arbre; le général refusa et commença à s'agiter; il ôta son chapeau, s'essuya le front.

LE GÉNÉRAL. – Il fait diantrement chaud, Moutier; depuis Sébastopol je n'aime pas la grande chaleur; en avons-nous eu là-bas! Quelle cuisson! et pas un abri... J'ai envie d'ôter ma redingote: c'est si chaud ces gros draps!

MOUTIER. – Donnez-la-moi, que je la porte, mon général; elle vous chargerait trop.

LE GÉNÉRAL. – Du tout, mon cher; laissez donc. À la guerre comme à la guerre!

Le général fit quelques pas.

LE GÉNÉRAL. – Saperlote! qu'il fait chaud!

MOUTIER. – Donnez, mon général; cela vous écrase.

LE GÉNÉRAL. – Et vous donc, parbleu? Si c'est lourd pour moi, ce l'est aussi pour vous.

MOUTIER. – Moi, mon général, je n'ai pas passé par tous les grades pour arriver au vôtre, et je puis porter votre redingote sans fatigue aucune.

LE GÉNÉRAL. – Ce qui veut dire que je suis une vieille carcasse bonne à rien, tandis que vous, jeune, beau, vigoureux, tout vous est possible.

MOUTIER. – Ce n'est pas ce que je veux dire, mon général; mais je pense à ce qu'il m'a fallu endurer de fatigues, de souffrances, de privations de toutes sortes pour arriver au grade de sergent; et je m'incline avec respect devant votre grade de général que vous avez conquis à la pointe de votre sabre.

Le général parut content, sourit, passa la redingote à Moutier et lui serra la main.

«Merci, mon ami, vous savez flatter doucement, agréablement et sans vous aplatir, parce que vous êtes bon. Elfy sera heureuse! Elle a de la chance d'être tombée sur un mari comme vous! Sapristi que la route est longue!»

Le pauvre gros général traînait la jambe; il n'en pouvait plus. Il regardait du coin de l'oeil la droite et la gauche de la route, pour découvrir un endroit commode pour se reposer; il en aperçut un qui

remplissait toutes les conditions voulues; un léger monticule au pied d'un arbre touffu, pas de pierres, de la mousse et de l'herbe. Moutier voyait bien la manoeuvre du général, qui tournait, s'arrêtait, soupirait, boitait, mais qui n'osait avouer son extrême fatigue. Enfin, voyant que Moutier ne disait mot et n'avait l'air de s'apercevoir de rien, il s'arrêta:

«Mon bon Moutier, dit-il, vous êtes en nage, ma redingote vous assomme, asseyons-nous ici; c'est un bon petit endroit, fait exprès pour vous redonner des forces.»

MOUTIER. – Je vous assure, mon général, que je ne suis pas fatigué et que j'irais du même pas jusqu'à la fin du jour.

LE GÉNÉRAL. – Non, Moutier, non; je vois que vous avez chaud, que vous êtes fatigué.

MOUTIER. – Pour vous prouver que je ne le suis pas, mon général, je vais accélérer le pas.

Et Moutier, riant sous cape, prit le pas gymnastique des chasseurs d'Afrique. Le pauvre général, qui se sentait à bout de force, se mit à crier, à appeler.

«Moutier! arrêtez! Comment, diantre, voulez-vous que je vous suive? Puisque je vous dis que je suis rendu, que je ne puis plus avancer un pied devant l'autre. Voulez-vous bien revenir... Diable d'homme! il fait exprès de ne pas entendre.»

Moutier se retourna enfin, revint au pas de course vers le général et le trouva assis au pied de cet arbre, sur ce tertre que Moutier refusait.

«Comment, mon général, vous voilà resté? Je croyais que vous me suiviez.»

LE GÉNÉRAL, *avec humeur*. – Comment voulez-vous que je suive un diable d'homme qui marche comme un cerf? Est-ce que j'ai les allures d'un cerf, moi? Suis-je taillé comme un cerf? Est-ce qu'un homme de mon âge, de ma corpulence, blessé, malade, peut courir pendant des lieues sans seulement souffler ni se reposer?

MOUTIER. – Mais c'est tout juste ce que je vous disais, mon général; vous n'avez pas voulu me croire.

LE GÉNÉRAL. – Vous me le disiez comme pour me narguer, en vous redressant de toute votre hauteur et prêt à faire des gambades, pour faire voir à Elfy votre belle taille élancée, votre tournure leste et pour faire comparaison avec mon gros ventre, ma taille épaisse, mes lourdes jambes. On a son amour-propre, comme je vous l'ai dit jadis, et on ne veut pas, devant une jeune fille et une jeune femme, passer pour un infirme, un podagre, un vieillard décrépit.

MOUTIER. – Je vous assure, mon général...

LE GÉNÉRAL. – Je vous dis que ce n'est pas vrai, que c'est comme ça.

MOUTIER. – Mais, mon général...

LE GÉNÉRAL. – Il n'y a pas de *mais*; vous croyez que je n'ai pas vu votre malice de vous mettre à courir comme un dératé pour me narguer. Vous vous disiez:»Tu t'assoiras, mon bonhomme; tu te reposeras, mon vieux! Je cours, toi tu t'arrêtes; je gambade, toi tu tombes. Vivent les jeunes! À bas les vieux!» Voilà ce que vous pensiez, Monsieur; et votre bouche souriante en dit plus que votre langue.

MOUTIER. – Je suis bien fâché, mon général, que ma bouche...

LE GÉNÉRAL. – Fâché, par exemple! Vous êtes enchanté; vous riez sous cape; vous voudriez me voir tirer la langue et traîner la jambe, et que je restasse en chemin, pour dire:»Voilà pour punir l'orgueil de ce vieux tamis criblé de balles et de coups de baïonnette!» Car j'en ai eu des blessures; personne n'en a eu comme moi. Oui, Monsieur, quoi que vous en disiez; quand vous m'avez ramassé à Malakoff, au moment où j'allais sauter une seconde fois, j'avais plus de cinquante blessures sur le corps; et sans vous, Monsieur, je ne m'en serais jamais tiré; c'est vous qui m'avez sauvé la vie, je le répète et je le dirai jusqu'à la fin de mes jours; et vous avez beau me lancer des regards furieux (ce qui est fort inconvenant de la part d'un sergent à un général), vous ne me ferez pas taire, et je crierai sur les toits:»C'est Moutier, le brave sergent des zouaves, qui m'a sauvé au risque de périr avec moi et pour moi; et je ne l'oublierai jamais, et je l'aime, et je ferai tout ce qu'il voudra, et il fera de moi ce qu'il voudra.»

Le général, ému de sa colère passée et de son attendrissement présent, tendit la main à Moutier qui s'assit près de lui.

«Reposons-nous encore, mon général; je ne fais qu'arriver; moi aussi j'ai une blessure qui me gêne pour marcher, et je serais bien aise de...

— Vrai? dit le général avec une satisfaction évidente, vous avez vraiment besoin de vous reposer?»

MOUTIER. – Très vrai, mon général. Ce que vous avez pris pour de la malice était de la bravade, de l'entrain de zouave. Ah! qu'il fait bon se reposer au frais! continua-t-il en s'étendant sur l'herbe comme s'il se sentait réellement fatigué.

Le général, enchanté, se laissa aller et s'appuya franchement contre l'arbre; il ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir. Quand Moutier l'entendit légèrement ronfler, il se releva lestement et partit au galop, laissant près du général un papier sur lequel il avait écrit:»Attendez-moi, mon général, je serai bientôt de retour.»

Le général dormait, Moutier courait; il paraît que sa blessure ne le gênait guère, car il courut sans s'arrêter jusqu'à Domfront; il demanda au premier individu qu'il rencontra où il pourrait trouver une voiture à louer; on lui indiqua un aubergiste qui louait de tout; il y alla, fit marché pour une carriole, un cheval et un conducteur, fit atteler de suite, monta dedans et fit prendre au grand trot la route de Loumigny; il ne tarda pas à arriver au tertre et à l'arbre où il avait laissé le général; personne! Le général avait disparu, laissant sa redingote, que Moutier avait déposée par terre près de lui.

Le pauvre Moutier eut un instant de terreur.

LE COCHER, voyant l'altération de cette belle figure si franche, si ouverte, si gaie, devenue sombre, inquiète, presque terrifiée, lui demanda ce qui causait son inquiétude.

MOUTIER. – J'avais laissé là ce bon général, éreinté et endormi. Je ne retrouve que sa redingote. Qu'est-il devenu?

LE COCHER. – Il s'en est peut-être retourné, ne vous voyant pas venir.

MOUTIER. – Tiens, c'est une idée! Merci, mon ami; continuons alors jusqu'à Loumigny.

Le cocher fouetta son cheval qui repartit au grand trot; ils ne tardèrent pas à arriver à l'*Ange-Gardien*. Moutier sauta à bas de la carriole, entra précipitamment et se trouva en face du général en manches de chemise, son gros ventre se déployant dans toute son ampleur, la face rouge comme s'il allait

éclater, la bouche béante, les yeux égarés par la surprise.

Le général fut le premier à le reconnaître.

«Que veut dire cette farce, Monsieur? Suis-je un Polichinelle, un Jocrisse, un Pierrot, pour que vous vous permettiez un tour pareil? Me planter là au pied d'un arbre! me perdre comme le Petit-Poucet! Profiter d'un sommeil que vous avez perfidement provoqué en feignant vous-même de dormir! Qu'est-ce, Monsieur? Dites. Parlez!»

MOUTIER. – Mon général...

LE GÉNÉRAL. – Pas de vos paroles mielleuses, Monsieur! Expliquez-vous... Dites...

MOUTIER, vivement. – Et comment voulez-vous que je m'explique, mon général, quand vous ne me laissez pas dire un mot?

LE GÉNÉRAL. – Parlez, Monsieur l'impatient, le colère, l'écervelé, parlez! nous vous écoutons.

MOUTIER. – Je vous dirai en deux mots, mon général, que, vous voyant éreinté, n'en pouvant plus, j'ai profité de votre sommeil...

LE GÉNÉRAL. – Pour vous sauver, parbleu; je le sais bien.

MOUTIER. – Mais non, mon général; pour courir au pas de charge jusqu'à Domfront, vous chercher une voiture que j'ai trouvée, que j'ai amenée au grand trot du cheval, et qui est ici à la porte, prête à vous emmener, puisqu'il faut que nous partions. Et à présent, mon général, que je me suis expliqué, je dois dire deux mots à Elfy qui rit dans son petit coin.

Et, allant à Elfy, il lui parla bas et lui raconta quelque chose de plaisant sans doute, car Elfy riait et Moutier souriait. Il faut dire que l'entrée du général en manches de chemise, descendant péniblement de dessus un âne à la porte de l'*Ange-Gardien*, avait excité la gaieté d'Elfy et de sa soeur, et qu'elle était encore sous cette impression. Le général ne bougeait pas, il restait au milieu de la salle, les bras croisés, les jambes écartées; ses veines se dégonflaient, la rougeur violacée de son visage faisait place au rouge sans mélange; ses sourcils se détendaient, son front se déridait.

LE GÉNÉRAL. – Mon brave Moutier, mon ami, pardonne-moi; je n'ai pas le sens commun. Partons vite dans votre carriole; bonne idée, ma foi! excellente idée!

Et le général dit adieu aux deux soeurs, serra les mains de Moutier qui pardonnait de bon coeur et venait en aide au général pour passer sa redingote et le hisser dans la carriole, où il prit place près de lui.

Quand ils furent à quelque distance du village, Moutier demanda au général pourquoi il ne l'avait pas attendu, et comment il avait pu refaire la route jusqu'à Loumigny.

«Mon cher, quand je me suis réveillé, j'étais seul; désolé d'abord, en colère ensuite; je ne savais que faire, où aller, lorsque j'ai aperçu votre papier.

«L'attendre! me suis-je dit, je t'en souhaite! Moi général, attendre un sergent! Non, mille fois non. Ah! Il me plante là! (J'étais en colère, vous savez.) Il me fait croquer le marmot à l'attendre! Moi aussi, je lui jouerai un tour; moi aussi, je vais me promener de mon côté pendant qu'il se promène du sien. (Toujours en colère, n'oubliez pas.) Alors je me lève: je me sentais bien reposé, je fais volte-face et je reprends le chemin de notre bon *Ange-Gardien*. Je rencontre un bonhomme avec un âne, je lui demande

de monter dessus (car j'étais essoufflé, j'avais marché vite pour vous échapper); le bonhomme hésite; je lui donne une pièce de cinq francs; il ôte son bonnet, salue jusqu'à terre, m'aide à monter sur le grison, monte en croupe derrière moi, et nous voilà partis au trot. Ce coquin d'âne avait le trot d'un dur! il me secouait comme un sac de noix. Nous avions, je pense, un air tout drôle. Tous ceux qui nous rencontraient riaient et se retournaient pour nous voir encore. Je suis arrivé à l'*Ange-Gardien*. Elfy a poussé un cri et est devenue pâle comme la lune; je l'ai bien vite rassurée sur vous, car c'est pour vous, mauvais sujet, qu'elle a pâli; et moi, vous croyez qu'elle a eu peur en me voyant revenir en manches de chemise, à âne, avec un bonhomme en croupe? Ah bien oui! peur! Elle s'est sauvée pour rire à son aise. Il y avait bien de quoi, en vérité! Elle m'a envoyé Mme Blidot. Celle-là est une bonne femme! pas une petite folle comme votre Elfy... Allons, voyons, vous voilà rouge comme un homard; vos yeux me lancent des éclairs! On peut bien dire d'une jeune et jolie fille qu'elle est une petite folle!... À la bonne heure! vous riez à présent. Il n'y avait pas une demi-heure que j'y étais lorsque vous êtes arrivé comme un ouragan. Je ne m'y attendais pas, je l'avoue; j'ai été pris par surprise.»

Moutier raconta à son tour sa consternation quand il n'avait pas retrouvé le général. La route ne fut pas longue. Ils arrivèrent à Domfront trop tard pour prendre la correspondance; le général loua une voiture, qui heureusement était attelée d'un excellent cheval, et ils arrivèrent à temps pour le départ du chemin de fer de quatre heures.

XVIII - Les eaux

Après avoir dîné un peu à la hâte, ils allèrent prendre leurs billets au guichet; le général reconnut le soldat qu'il avait vu la veille à l'*Ange-Gardien*.

«Trois billets, Moutier; trois de premières!» s'écria le général.

Moutier lui en passa deux et en garda un, sans comprendre le motif de cette nouvelle fantaisie du général. Celui-ci donna un des billets au soldat qui le suivait de près; le soldat porta la main à son képi et remercia le général quand il l'eut rejoint. Ils montèrent tous trois dans le même wagon, Moutier ayant été expédié en éclaireur pour garder les trois places.

Pendant la route, le général fit plus ample connaissance avec

Le soldat**,** qui avait fait, comme lui, la campagne de Crimée; la réserve polie du soldat, ses réponses claires et modestes, son ensemble honnête et intelligent plurent beaucoup au général, facile à engouer et toujours extrême dans ses volontés; il résolut de l'attacher à son service à tout prix, le soldat lui ayant appris qu'il était libre, sans occupation et sans aucune ressource pécuniaire. Le voyage se passa, du reste, sans événements majeurs; par-ci par-là, quelques légères discussions du général avec les employés, avec ses voisins de wagon, avec les garçons de table d'hôte. On finissait toujours par rire de lui et avec lui, et par y gagner soit une pièce d'or, soit un beau fruit ou un verre de champagne, ou même une invitation à visiter sa terre de Gromiline, près de Smolensk... quand il ne serait plus prisonnier.

Ils arrivèrent aux eaux de Bagnoles, près d'Alençon. En quittant la gare, le soldat voulut prendre congé du général.

LE GÉNÉRAL. – Comment! Pourquoi voulez-vous me quitter? Vous ai-je dit ou fait quelque sottise? Me trouvez-vous trop ridicule pour rester avec moi?

LE SOLDAT. – Pour ça, non, mon général; mais je crains d'avoir déjà été bien indiscret en acceptant toutes vos bontés, et...

LE GÉNÉRAL. – Et pour m'en remercier, vous me plantez là comme un vieil invalide plus bon à rien. Merci, mon cher, grand merci.

LE SOLDAT. – Mon général, je serais très heureux de rester avec vous.

LE GÉNÉRAL. – Alors, restez-y, que diantre!

Le soldat regardait d'un air indécis Moutier qui retenait un sourire et qui lui fit signe d'accepter. Le général les observait tous deux, et, avant que le soldat eût parlé:

LE GÉNÉRAL. – À la bonne heure! c'est très bien. Vous restez à mon service; je vous donne cent francs par mois, défrayé de tout... Quoi, qu'est-ce? Vous n'êtes pas content? Alors je double: deux cents francs par mois.

LE SOLDAT. – C'est trop, mon général, beaucoup trop; nourrissez-moi et payez ma dépense, ce sera

beaucoup pour moi.

LE GÉNÉRAL. – Qu'est-ce à dire, Monsieur? Me prenez-vous pour un ladre? Me suis-je comporté en grigou à votre égard? De quel droit pensez-vous que je me fasse servir pour rien par un brave soldat qui porte la médaille de Crimée, qui a certainement mérité cent fois ce que je lui offre, et dont j'ai un besoin urgent puisque je me trouve sans valet de chambre, que je suis vieux, usé, blessé, maussade, ennuyeux, insupportable? Demandez à Moutier qui se détourne pour rire; il vous dira que tout ça c'est la pure vérité. Répondez, Moutier, rassurez ce brave garçon.

MOUTIER, *se retournant vers le soldat.*– Ne croyez pas un mot de ce que vous dit le général, mon cher, et entrez bravement à son service! vous ne rencontrerez jamais un meilleur maître.

LE GÉNÉRAL. – Je devrais vous gronder de votre impertinence, mon ami, mais vous faites de moi ce que vous voulez. Allons chercher un logement pour nous trois.

Et s'adressant ensuite au soldat:»Comment vous appelez-vous?»

LE SOLDAT. – Jacques Dérigny, mon général.

LE GÉNÉRAL. – Je ne peux pas vous appeler Jacques, pour ne pas confondre avec mon petit ami Jacques; vous serez Dérigny pour moi et pour Moutier.

Ils arrivèrent au grand hôtel de l'établissement. Le général arrêta pour un mois le plus bel appartement au rez-de-chaussée et s'y établit avec sa suite. Le garçon lui demanda s'il fallait aller chercher son bagage. Le général le regarda avec ses grands yeux malins, sourit et répondit:

«J'ai tout mon bagage sur moi, mon garçon. Ça vous étonne? C'est pourtant comme ça.

— Et... ces messieurs?...

— Ces messieurs font partie de ma suite, mon garçon: ils ne sont pas mieux montés que moi.»

Le garçon regarda le général d'un air sournois et sortit sans mot dire. Le général, se doutant bien de ce qui allait se passer, se frottait les mains et riait. Peu d'instants après, le maître d'hôtel entra d'un air fort grave, salua légèrement et dit au général:

L'HÔTE. – Monsieur, on a commis une erreur en vous indiquant ce bel appartement; il est promis et vous ne pouvez y rester.

LE GÉNÉRAL, *d'un air décidé*. – Vraiment? Et pourtant j'y resterai; oui, Monsieur, j'y resterai.

L'HÔTE. – Mais, Monsieur, puisqu'il est retenu.

LE GÉNÉRAL. – J'attendrai, Monsieur, que la personne en question soit arrivée, et je m'arrangerai avec elle; en attendant, j'y reste, puisque j'y suis.

L'HÔTE. – Monsieur, quand on n'a pas de bagage, on paye d'avance.

Le général cligna de l'oeil en regardant Moutier et fit semblant d'être embarrassé; il se gratta la tête.

«Monsieur, dit-il, jamais on ne m'a fait de conditions pareilles; je n'ai jamais payé d'avance.

— C'est que, Monsieur, riposta l'hôte d'un air demi-impertinent, les gens qui n'ont pas de bagage ont assez souvent l'habitude de ne pas payer du tout, quand on ne les fait pas payer d'avance.»

LE GÉNÉRAL. – Monsieur, ces gens-là sont des voleurs.

L'HÔTE. – Je ne dis pas non, Monsieur.

LE GÉNÉRAL. – Ce qui veut dire que vous me prenez pour un voleur.

L'HÔTE. – Je ne l'ai pas dit, Monsieur.

LE GÉNÉRAL. – Mais il est clair que vous le pensez, Monsieur.

L'hôte se tut. Le général se plaça à six pouces de lui, le regardant bien en face.

«Monsieur, vous êtes un insolent, et moi je suis un honnête homme, un brave homme, un bon homme; et je suis le comte Dourakine, Monsieur, général prisonnier sur parole, Monsieur; et j'ai six cent mille roubles de revenu, Monsieur; et voici mon portefeuille bourré de billets de mille francs (il montre son portefeuille), et voici ma sacoche (il tire la sacoche de la poche de Moutier); et je vous aurais payé votre appartement le double de ce qu'il vaut, Monsieur; et je l'aurais payé d'avance, Monsieur, un mois entier, Monsieur; et maintenant vous n'aurez rien, car je m'en vais loger ailleurs, Monsieur. Venez, Moutier; venez, Dérigny.»

Le général enfonça son chapeau sur sa tête en face de

L'hôte, ébahi et désolé. Il fit un pas, l'hôte l'arrêta:

«Veuillez m'excuser, Monsieur le comte. Je suis désolé; pouvais-je deviner? Mon garçon me dit que vous n'avez pas même une chemise de rechange. L'année dernière, Monsieur, j'ai été volé ainsi par un prétendu comte autrichien qui était un échappé du bagne et qui m'a fait perdre plus de deux mille francs. Veuillez me pardonner. Monsieur le comte, nous autres, pauvres aubergistes, nous sommes si souvent trompés! Si Monsieur le comte savait combien je suis désolé!...»

LE GÉNÉRAL. – Désolé de ne pas empocher mes pièces d'or, mon brave homme, hein!

L'HÔTE. – Je suis désolé que Monsieur le comte puisse croire...

— Allons, allons, en voilà assez, dit le général en riant. Combien faites-vous votre appartement par mois et la nourriture première qualité, pour moi et pour mes amis, qui doivent être traités comme des princes?

L'hôte réfléchit en reprenant un air épanoui et en saluant plus de vingt fois le général et ses amis, comme il les avait désignés.

L'HÔTE. – Monsieur le comte, l'appartement, mille francs; la nourriture, comme Monsieur le comte la demande, mille francs également, y compris l'éclairage et le service.

LE GÉNÉRAL. – Voici deux mille francs, Monsieur. Laissez-nous tranquilles maintenant.

L'hôte salua très profondément et sortit. Le général regarda Moutier d'un air triomphant et dit en riant:

«Le pauvre diable! a-t-il eu peur de me voir partir! Au fond, il avait raison, et j'en aurais fait autant à sa place. Nous avons l'air de trois chevaliers d'industrie, de francs voleurs. Trois hommes sans une malle, sans un paquet, qui prennent un appartement de mille francs!»

MOUTIER. – Tout de même, mon général, il aurait pu être plus poli et ne pas nous faire entendre qu'il nous prenait pour des voleurs.

LE GÉNÉRAL. – Mon ami, c'est pour cela que je lui ai fait la peur qu'il a eue. À présent que nous voilà logés, allons acheter ce qu'il nous faut pour être convenablement montés en linge et en vêtements.

Le général partit, suivi de son escorte; il ne trouva pas à Bagnoles les vêtements élégants et le linge fin qu'il rêvait, mais il y trouva de quoi se donner l'apparence d'un homme bien monté. Il voulut faire aussi le trousseau de Moutier et de Dérigny, et il leur aurait acheté une foule d'objets inutiles si tous deux ne s'y fussent vivement opposés.

Le séjour aux eaux se passa très bien pour le général qui s'amusait de tout, qui faisait et disait des originalités partout, qui demandait en mariage toutes les jeunes filles au-dessus de quinze ans, qui invitait toutes les personnes gaies et agréables à venir le voir en Russie, à Gromiline, près de Smolensk, qui mangeait et buvait toute la journée. Moutier et Dérigny passèrent leur temps posément, un peu tristement, car Moutier attendait avec impatience l'heure du retour qui devait le ramener et le fixer à jamais à l'*Ange-Gardien*, près d'Elfy; et Dérigny était en proie à un chagrin secret qui le minait et qui altérait même sa santé. Moutier chercha vainement à gagner sa confiance; il ne put obtenir l'aveu de ce chagrin. Le général lui-même eut beau demander, presser, se fâcher, menacer, jamais il ne put rien découvrir des antécédents de Dérigny. Jamais aucun manquement de service ne venait agacer l'humeur turbulente du général; jamais Dérigny ne lui faisait défaut; toujours à son poste, toujours prêt, toujours serviable, exact, intelligent, actif, il était proclamé par le général la perle des serviteurs; du reste, insouciant pour tout ce qui ne regardait pas son service, il refusait l'argent que lui offrait le général; et quand celui-ci insistait:

«Veuillez me le garder, mon général; je n'en ai que faire à présent.»

Quand vint le jour du départ, le général était radieux, Moutier bondissait de joie. Dérigny restait triste et grave. On partit enfin après des adieux triomphants pour le général qui avait répandu l'or à pleines mains à l'hôtel, aux bains, partout.

Plus de deux cents personnes le conduisirent avec des bénédictions, des supplications de revenir, des vivats, qu'il récompensa en versant dans chaque main un dernier tribut de la fortune à la pauvreté.

XIX - Coup de théâtre

Le voyage ne fut pas long. Partis le matin, nos trois voyageurs arrivèrent pour dîner à Loumigny, et pas à pied, comme au départ.

Mme Blidot, Elfy, Jacques et Paul, qui avaient été prévenus par Moutier de l'heure du retour, les reçurent avec des cris de joie. Moutier présenta Dérigny à Mme Blidot et à Elfy. Lorsque Moutier lui amena Jacques et Paul pour les embrasser, Dérigny les saisit dans ses bras, les embrassa plus de dix fois et se troubla à tel point qu'il fut obligé de sortir. Moutier et les enfants le suivirent.

MOUTIER. – Qu'avez-vous, mon ami? Quelle agitation!

DÉRIGNY. – Mon Dieu! mon Dieu, soutenez-moi dans cette nouvelle épreuve. Oh! mes enfants! mes pauvres enfants!

Jacques s'approcha de lui les larmes aux yeux, le regarda longtemps.

«C'est singulier, dit-il en passant la main sur son front, papa a dit comme ça quand il est parti.»

DÉRIGNY. – Comment t'appelles-tu, enfant?

JACQUES. – Jacques.

DÉRIGNY. – Et ton frère?

JACQUES. – Paul.

Dérigny poussa un cri étouffé, voulut faire un pas, chancela et serait tombé si Moutier ne l'avait soutenu.

DÉRIGNY. – Dites-moi pour l'amour de Dieu, cette dame d'ici est-elle votre maman?

— Oui, dit Paul.

— Non, dit Jacques; Paul ne sait pas; il était trop petit; notre vraie maman est morte; celle-ci est une maman très bonne, mais pas vraie.

— Et... votre père? demanda Dérigny d'une voix étranglée par l'émotion.

JACQUES. – Papa? Pauvre papa! les gendarmes l'ont emmené...

Jacques n'avait pas fini sa phrase que Dérigny l'avait saisi dans ses bras, ainsi que Paul, en poussant un cri qui fit accourir le général et les deux soeurs.

Le pauvre Dérigny voulut parler, mais la parole expira sur ses lèvres et il tomba comme une masse, serrant encore les enfants contre son coeur. Moutier avait amorti sa chute en le soutenant à demi, aidé des deux soeurs; il dégagea avec peine Jacques et Paul de l'étreinte de Dérigny. Lorsque Jacques put parler, il fondit en larmes et s'écria:

«C'est papa, c'est mon pauvre papa! Je l'ai presque reconnu quand il a dit: Mes pauvres enfants! et surtout quand il nous a embrassés si fort; c'est comme ça qu'il a dit et qu'il a fait quand les gendarmes

sont venus.»

Le cri poussé par Dérigny avait attiré aux portes presque tous les voisins de l'*Ange-Gardien*, et un rassemblement considérable ne tarda pas à se former. Les premiers venus répondaient aux interrogations des derniers accourus.

«Qu'est-ce? demandait une bonne femme.

— C'est un homme qui vient de tomber mort de besoin.

— Pourquoi les petits pleurent-ils?

— Parce qu'ils ont bon coeur, ces enfants! N'est-il pas terrible de voir un homme mourir de besoin à votre porte?

— Voyez donc ce gros, comme il se démène! Il va tous les écraser s'il tombe dessus.

— C'est le monsieur que les Bournier ont assassiné.

— Comment donc qu'il a fait pour en revenir?

— C'est parce que le grand zouave l'a mené aux eaux; ça l'a tout remonté.

— Tiens! quand ma femme sera morte, pas de danger que je la porte là-bas.»

Dérigny ne reprenait pas connaissance, malgré les moyens énergiques du général; des claques dans les mains à lui briser les doigts, de la fumée de tabac à suffoquer un ours, de l'eau sur la tête à noyer un enfant, rien n'y faisait; la secousse avait été trop forte, trop imprévue. Moutier commençait à s'inquiéter de ce long évanouissement; il se relevait pour aller chercher le curé, lorsqu'il le vit fendre la foule et arriver précipitamment à Dérigny.

LE CURÉ. – Qu'y a-t-il? Un homme mort, me dit-on! Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu plus tôt?

MOUTIER. – Pas mort, mais évanoui, monsieur le curé; il vient de tomber par suite d'une joie qui l'a saisi.

Le curé s'agenouilla près de Dérigny, lui tâta le pouls, écouta sa respiration, les battements de son coeur et se releva avec un sourire.

«Ce ne sera rien, dit-il; ôtez-le d'ici, couchez-le sur un lit bien à plat, bassinez le front, les tempes avec du vinaigre, et faites-lui avaler un peu de café.»

Après avoir donné encore quelques avis, le curé, se voyant inutile, retourna chez lui.

JACQUES. – Mon bon ami Moutier, laissez-moi embrasser mon pauvre papa avant qu'il soit mort tout à fait, je vous en prie, je vous en supplie; tante Elfy ne veut pas.

Moutier tourna la tête et vit le pauvre Jacques à demi agenouillé, les mains jointes, le regard suppliant, le visage baigné de larmes.

MOUTIER. – Viens, mon pauvre enfant, embrasse ton papa et ne t'effraye pas; il n'est pas mort; et dans quelques instants il t'embrassera lui-même et te serrera dans ses bras.

Jacques remercia du regard son ami Moutier et se jeta sur son père qu'il embrassa à plusieurs reprises. Dérigny, au contact de son enfant, commença à reprendre connaissance; il ouvrit les yeux, aperçut Jacques et fit un effort pour se relever et le serrer contre son coeur. Moutier le soutint, et l'heureux père put à son aise couvrir de baisers ses enfants perdus et tant regrettés.

Après les premiers moments de ravissement, Dérigny parut confus d'avoir excité l'attention générale; il se remit sur ses pieds, et, quoique tremblant encore, il se dirigea vers la maison, tenant ses enfants par la main. Arrivé dans la salle, suivi du général, de Moutier et des deux soeurs, il se laissa aller sur une chaise, regarda avec tendresse et attendrissement Jacques et Paul qu'il tenait dans chacun de ses

bras, et, après les avoir encore embrassés à plusieurs reprises:

«Excusez-moi, mon général, dit-il; veuillez m'excuser, Mesdames; j'ai été si saisi, si heureux de retrouver ces pauvres chers enfants que j'ai tant cherchés, tant pleurés, que je me suis laissé aller à m'évanouir comme une femmelette. Chers, chers enfants, comment se fait-il que je vous retrouve ici, avec une maman, une tante, un bon ami? (*Dérigny sourit en disant ces mots et jeta un regard reconnaissant sur les deux soeurs et sur Moutier.)*

JACQUES. – Deux bons amis, papa, deux. Le bon général est aussi un bon ami.

Dérigny tressaillit en s'entendant appeler papa par son enfant.

DÉRIGNY, *l'embrassant*. – Tu avais la même voix quand tu étais petit, mon Jacquot; tu disais papa de même.

— Mon bon ami, dit le général avec émotion, je suis content de vous voir si heureux. Oui, sapristi, je suis plus content que si..., que si... j'avais épousé toutes les petites filles des eaux, que si j'avais adopté Moutier, Elfy, Torchonnet. Je suis content, content!

Dérigny se leva et porta la main à son front pour faire le salut militaire.

DÉRIGNY. – Grand merci, mon général! Mais comment se fait-il que mes enfants se trouvent ici à plus de vingt lieues de l'endroit où je les avais laissés?

MADAME BLIDOT. – C'est le bon Dieu et Moutier qui nous les ont amenés, mon cher Monsieur.

JACQUES. – Et aussi la sainte Vierge, papa, puisque je l'avais priée comme ma pauvre maman me l'avait recommandé.

DÉRIGNY. – Mon bon Jacquot! Te souviens-tu encore de ta pauvre maman?

JACQUES. – Très bien, papa, mais pas beaucoup de sa figure; je sais seulement qu'elle était pâle, si pâle que j'avais peur.

Dérigny l'embrassa pour toute réponse et soupira profondément.

JACQUES. – Vous êtes encore triste, papa? et pourtant vous nous avez retrouvés, Paul et moi!

DÉRIGNY. – Je pense à votre pauvre maman, cher enfant; c'est elle qui vous a protégés près du bon Dieu et de la sainte Vierge et qui vous a amenés ici. Mon bon Moutier, comment avez-vous connu mes enfants?

MOUTIER. – Je vous raconterai ça quand nous aurons dîné, mon ami, et quand les enfants seront couchés. Ils savent cela, eux, il est inutile qu'ils me l'entendent raconter.

LE GÉNÉRAL. – Et vous, mon cher, comment se fait-il que vous ayez perdu vos enfants, que vous ayez fait la campagne de Crimée, que vous n'ayez pas retrouvé ces enfants au retour? Vous n'avez donc ni père, ni mère, ni personne?

DÉRIGNY. – Ni père, ni mère, ni frère, ni soeur, mon général. Voici mon histoire, plus triste que longue.

J'étais fils unique et orphelin; j'ai été élevé par la grand-mère de ma femme qui était orpheline comme moi; la pauvre femme est morte; j'avais tiré au sort; j'étais le dernier numéro de la réserve: pas de chance d'être appelé. Madeleine et moi, nous restions seuls au monde, je l'aimais, elle m'aimait; nous nous sommes mariés; j'avais vingt et un ans; elle en avait seize. Nous vivions heureux, je gagnais de bonnes journées comme mécanicien-menuisier. Nous avions ces deux enfants qui complétaient notre bonheur; Jacquot était si bon que nous en pleurions quelquefois, ma femme et moi. Mais voilà-t-il pas, au milieu de notre bonheur, qu'il court des bruits de guerre; j'apprends qu'on appelle la réserve; ma pauvre Madeleine se désole, pleure jour et nuit; moi parti, je la voyais déjà dans la misère avec nos deux chérubins; sa santé s'altère; je reçois ma feuille de route pour rejoindre le régiment dans un mois. Le chagrin de Madeleine me rend fou; je perds la tête; nous vendons notre mobilier et nous partons pour échapper au service; je n'avais plus que six mois à faire pour finir mon temps et être exempt. Nous allons toujours, tantôt à pied, tantôt en carriole; nous arrivons dans un joli endroit à vingt lieues d'ici; je loue une maison isolée où nous vivions cachés dans une demi-misère, car nous ménagions nos fonds, n'osant pas demander de l'ouvrage de peur d'être pris: ma femme devient de plus en plus malade; elle meurt (la voix de Dérigny tremblait en prononçant ces mots); elle meurt, me laissant ces deux pauvres petits à soigner et à nourrir. Pendant notre séjour dans cette maison, tout en évitant d'être connus, nous avions pourtant toujours été à la messe et aux offices les dimanches et fêtes; la pâleur de ma femme, la gentillesse des enfants attiraient l'attention; quand elle fut plus mal, elle demanda M. le curé qui vint la voir plusieurs fois, et, lorsque je la perdis, il fallut faire ma déclaration à la mairie et donner mon nom; trois semaines après, le jour même où je venais de donner à mes enfants mon dernier morceau de pain et où j'allais les emmener pour chercher de l'ouvrage ailleurs, je fus pris par les gendarmes et forcé de rejoindre sous escorte, malgré mes supplications et mon désespoir. Un des gendarmes me promit de revenir chercher mes enfants; j'ai su depuis qu'il ne l'avait pas pu de suite, et que plus tard il ne les avait plus retrouvés. Arrivé au corps, je fus mis au cachot pour n'avoir pas rejoint à temps. Lorsque j'en sortis, je demandai un congé pour aller chercher mes enfants et les faire recevoir enfants de troupe; mon colonel, qui était un brave homme, y consentit; quand je revins à Kerbiniac, il me fut impossible de retrouver aucune trace de mes enfants; personne ne les avait vus. Je courus tous les environs nuit et jour, je m'adressai à la gendarmerie, à la police des villes. Je dus rejoindre mon régiment et partir pour le Midi sans savoir ce qu'étaient devenus ces chers bien-aimés. Dieu sait ce que j'ai souffert. Jamais ma pensée n'a pu se distraire du souvenir de mes enfants et de ma femme. Et, si je n'avais conservé les sentiments religieux de mon enfance, je n'aurais pas pu supporter la vie de douleur et d'angoisse à laquelle je me trouvais condamné. Tout m'était égal, tout, excepté d'offenser le bon Dieu. Voilà toute mon histoire, mon général; elle est courte, mais bien remplie par la souffrance.

XX - Première inquiétude paternelle

Jacques et Paul avaient écouté parler leur père sans le quitter des yeux; ils se serraient de plus en plus contre lui; quand il eut fini, tous deux se jetèrent dans ses bras; Paul sanglotait, Jacques pleurait tout bas. Leur père les embrassait tour à tour, essuyait leurs larmes.

«Tout est fini à présent, mes chéris! Plus de malheur, plus de tristesse! Je serai tout à vous et vous serez tout à moi.

— Et maman Blidot, et tante Elfy? dit Jacques avec anxiété. Est-ce que nous ne serons plus à elles?»

DÉRIGNY. – Toujours, mon enfant, toujours. Vous les aimez donc bien?

JACQUES. – Oh! papa, je crois bien que nous les aimons! elles sont si bonnes, si bonnes, que c'est comme maman et vous. Vous resterez avec nous, n'est-ce pas?

Le pauvre Dérigny n'avait pas encore songé à ce lien de coeur et de reconnaissance de ses enfants; en le brisant, il leur causait un chagrin dont tout son coeur paternel se révoltait; s'il les laissait à leurs bienfaitrices, lui-même devait donc les perdre encore une fois, s'en séparer au moment où il venait de les retrouver; l'angoisse de son coeur se peignait sur sa physionomie expressive.

LE GÉNÉRAL. – J'arrangerai tout cela, moi! Que personne ne se tourmente et ne s'afflige! Je ferai en sorte que tout le monde reste content. À présent, si nous soupions, ce ne serait pas malheureux; j'ai une faim de cannibale; nous sommes tous heureux: nous devons tous avoir faim.

Moutier, Elfy et Mme Blidot étaient allés chercher les plats et les bouteilles; le souper ne tarda pas à être servi et chacun se mit à sa place, excepté Dérigny qui se préparait à servir le général.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien, pourquoi ne soupez-vous pas, Dérigny? Est-ce que la joie tient lieu de nourriture?

DÉRIGNY. – Pardon, mon général: tant que je reste votre serviteur, je ne me permettrai pas de m'asseoir à vos côtés.

LE GÉNÉRAL. – Vous avez perdu la tête, mon ami! Le bonheur vous rend fou! Vous allez servir vos enfants comme si vous étiez leur domestique? Drôle d'idée vraiment! Voyons, pas de folie. À l'*Ange-Gardien* nous sommes tous amis et tous égaux. Mettez-vous là, entre Jacques et Paul, mangeons... Eh bien, vous hésitez?... Faudra-t-il que je me fâche pour vous empêcher de commettre des inconvenances? Saperlote! à table, je vous dis! Je meurs de faim, moi!

Moutier fit en souriant signe à Dérigny d'obéir; Dérigny se plaça entre ses deux enfants; le général poussa un soupir de satisfaction et il commença sa soupe. Il y avait longtemps qu'il n'avait mangé de la cuisine, bourgeoise mais excellente, de Mme Blidot et d'Elfy; aussi mangea-t-il à tuer un homme ordinaire; l'éloge de tous les plats était toujours suivi d'une seconde copieuse portion. Il était d'une gaieté folle qui ne tarda pas à se communiquer à toute la table; Moutier ne cessait de s'étonner de voir rire Dérigny, lui qui ne l'avait jamais vu sourire depuis qu'il l'avait connu.

MOUTIER. – Tu vois, mon Jacquot, les prodiges que tu opères ainsi que Paul. Voici ton papa que je n'ai jamais vu sourire, et qui rit maintenant comme Elfy et moi.

DÉRIGNY. – J'aurais fort à faire, mon ami, s'il me fallait arriver à la gaieté de Mlle Elfy, d'après ce que vous m'en avez dit, du moins. Mais j'avoue que je me sens si heureux que je ferais toutes les folies qu'on me demanderait.

LE GÉNÉRAL. – Bon ça! Je vous en demande une qui vous fera grand plaisir.

DÉRIGNY. – Pourvu qu'elle ne me sépare pas de mes enfants, mon général, je vous le promets.

LE GÉNÉRAL. – Encore mieux! Je vous demande, mon ami, de ne pas me quitter... Ne sautez pas, que diantre! Vous ne savez pas ce que je veux dire... Je vous demande de ne jamais quitter vos enfants et de ne pas me quitter. Ce qui veut dire que je vous garderai tous les trois avec moi, qu'en reconnaissance de vos soins (dont je ne peux plus me passer; je sens que je ne m'habituerais pas à un autre service que le vôtre, si exact, si intelligent, si doux, si actif: il me faut vous ou la mort), qu'en reconnaissance, dis-je, de ces soins que rien ne peut payer, j'achèterai pour vous et je vous donnerai un bien quelconque où vous vous établiriez, après ma mort, avec vos enfants et une femme peut-être. Ce serait votre avenir et votre fortune à tous. Tant que je suis prisonnier, vous resterez en France avec vos enfants et notre ami Moutier.

DÉRIGNY. – Et après, mon général?

LE GÉNÉRAL. – Après? Après? Nous verrons ça. Nous avons le temps d'y penser... Eh bien, que dites-vous?

DÉRIGNY. – Rien encore, mon général; je demande le temps de la réflexion; ce soir je n'ai pas la tête à moi et mon coeur est tout à mes enfants.

LE GÉNÉRAL. – Bien, mon cher, je vous donne jusqu'au repas de noces d'Elfy et de Moutier. Demain nous fixerons le jour et j'écrirai à Paris pour le dîner et les accessoires. À nous deux, ma petite Elfy! Reprenons notre vieille conversation interrompue sur votre mariage. C'est aujourd'hui lundi, demain mardi j'écris, on m'expédie mon dîner et le reste samedi; tout arrive lundi, et nous le mangerons en sortant de la cérémonie.

ELFY. – Impossible, mon général; il faut faire les publications, le contrat.

LE GÉNÉRAL. – Il faut donc bien du temps en France pour tout cela! Chez nous, en Russie, ça va plus vite que ça. Ainsi, je vois Mme Blidot; vous me convenez, je vous conviens; nous allons trouver le pope qui lit des prières en slavon, chante quelque chose, dit quelque chose, vous fait boire dans ma coupe et moi dans la vôtre, qui nous promène trois fois en rond autour d'une espèce de pupitre, et tout est fini. Je suis votre mari, vous êtes ma femme, j'ai le droit de vous battre, de vous faire crever de faim, de froid, de misère.

MADAME BLIDOT, *riant*. – Et moi, quels sont mes droits?

LE GÉNÉRAL. – De pleurer, de crier, de m'injurier, de battre les gens, de déchirer vos effets, de mettre le feu à la maison même dans les cas désespérés.

MADAME BLIDOT, *riant*. – Belle consolation! À quel sort terrible j'ai échappé!

LE GÉNÉRAL. – Oh! mais moi, c'est autre chose! Je serais un excellent mari! Je vous soignerais, je vous empâterais; je vous accablerais de présents, de bijoux; je vous donnerais des robes à queue pour aller à la cour, des diamants, des plumes, des fleurs!

Tout le monde se met à rire, même les enfants; le général rit aussi et déclare qu'à l'avenir il appellera Mme Blidot»ma petite femme». Après avoir causé et ri pendant quelque temps, le général va se coucher parce qu'il est fatigué; Dérigny, après avoir terminé son service près du général, va avec ses enfants, dans leur chambre, les aider à se déshabiller, à se coucher, après avoir fait avec eux une fervente prière d'actions de grâces. Il ne peut se décider à les quitter; et quand ils sont endormis, il les regarde avec un bonheur toujours plus vif, effleure légèrement de ses lèvres leurs joues, leur front et leurs mains; enfin la fatigue et le sommeil l'emportent, et il s'endort sur sa chaise entre les deux lits de ses enfants. Il dort d'un sommeil si paisible et si profond qu'il ne se réveille que lorsque Moutier, inquiet de sa longue absence, va le chercher et l'emmène de force pour le faire coucher dans le lit qui lui avait été préparé. Il était tard pourtant: minuit venait de sonner à l'horloge de la salle; mais Moutier n'avait pas encore eu le temps de causer avec Elfy et sa soeur; ils avaient mille choses à se raconter, et les heures s'écoulaient trop vite. Enfin Mme Blidot sentit que le sommeil la gagnait; l'horloge sonna, Moutier se leva, engagea les soeurs à aller se coucher et alla à la recherche de Dérigny, qu'il ne trouvait pas dans sa chambre près du général. Il réfléchit encore quelque temps avant de s'endormir lui-même; ses pensées étaient imprégnées de bonheur et ses rêves se ressentirent de cette douce inspiration.

XXI – Torchonnet dévoilé

Le lendemain, quand on se fut retrouvés, embrassés interrogés, et quand on eut déjeuné, madame Blidot demanda an général s'il avait regardé ses effets et s'il avait tout retrouvé.

LE GÉNÉRAL. – Je n'ai regardé à rien qu'à mon lit, ma petite femme. J'étais fatigué de la route et de la trouvaille de ce diable de Dérigny. Rien ne me fatigue comme de contenir mes sensations; et je m'étais retenu pour ne pas pleurer comme un nigaud; et puis, toutes les fois que je regardais cet homme si heureux et ses enfants, je me disais: Et toi, pauvre Dourakine, tu es seul avec ton or, ton argent et tes châteaux! Personne pour t'aimer, pour hériter de tout cela. (Le général se frappe la tête des deux poings, il se lève, il souffle, il se promène en long et en large; il se calme, il rit et continue.) Mais j'ai bien dormi cette nuit; me voici leste et gai. Eh bien! ma petite femme, vous riez? Pourquoi? Elfy rit aussi? Et Moutier? Dérigny ne rit pas, lui; il regarde toujours ses enfants avec une bouche jusqu'aux oreilles!
— Mon général? dit Dérigny qui entend prononcer
son nom, mais qui ne comprend pas le reste.

LE GÉNÉRAL. – Rien, rien, mon ami. Continuez votre occupation… Tenez, voyez-le; il recommence.»
La porte s'ouvre violemment; Torchonnet se précipite dans la salle; il court au général, se jette dans ses bras, lui baise le ventre, ne pouvant atteindre plus haut et s'écrie:
«Mon cher général! mon père! mon bienfaiteur!»
Le général, fort surpris, cherche à se dégager, le repousse, trébuche; Torchonnet s'accroche à lui, continue ses embrassements, ses exclamations.

LE GÉNÉRAL. –.Moutier! Dérigny! pour l'amour de Dieu, délivrez-moi! Je tombe! ce diable de Graillonnet m'entraîne… Laisse-moi, drôlichon Va-t'en!

TORCHONNET. –.Non, mon père, mon bon père! Je ne vous quitterai que lorsque vous m'aurez reconnu pour votre enfant, l'héritier de votre nom, de votre fortune.

LE GÉNÉRAL. – Au secours! chassez ce fou! Moutier, mon brave ami, prenez-le, arrachez-le de dessus mon pauvre ventre qu'il écrase.»
Moutier avait déjà tiré Torchonnet, qui aplatissait d'autant mieux le ventre du général; enfin, il parvint à lui donner une secousse qui lui fit lâcher prise, mais si brusquement, que le général perdit l'équilibre et tomba sur lui et sur Moutier: tous trois roulèrent par terre, le général jurant et assommant de ses robustes poings Torchonnet, qu'il écrasait de son poids et qui criait de toute la force de ses poumons. Moutier toucha à peine terre et se releva lestement, avant que la lourde chute du général eût été complète. Lui et Dérigny remirent le général sur pied; il n'avait heureusement d'autre mal que la secousse fort amortie par Torchonnet et par Moutier. Sa colère contre Torchonnet reprit une nouvelle force.
«Polisson, animal s'écria-t-il, je t'apprendrai à faire le gentil avec moi, à me crier tes sottises aux oreilles, à me faire rouler à terre sous prétexte de m'embrasser!»
Torchonnet, qui s'était mis en tête de se faire adopter et emmener par le général, s'écria:

«Pardon, pardon, mon bienfaiteur, mon père! prenez-moi avec vous, emmenez-moi avec vous.
— T'emmener, polisson! quand je t'emmènerai, ce sera pour te faire knouter, envoyer en Sibérie.
Si tu veux le knout, je te ferai prévenir quand je partirai, sois-en certain.
— Je veux tout ce que vous voulez, mon père, s'écria Torchonnet qui ne savait ce qu'était le knout ni la Sibérie.
— En vérité! Eh bien, voici ce que je veux.»
Le général saisit Torchonnet par les cheveux, lui donna un soufflet, un coup de poing, force coups de pied; le traîna à la porte et le jeta dehors malgré ses cris. Il referma la porte, s'éventa avec son mouchoir, se promena sans mot dire et rentra dans sa chambre.

PAUL. – Comme il a battu ce pauvre Torchonnet! c'est méchant, ça; je ne l'aime plus du tout.

JACQUES. – Je ne comprends pas ce qui a pris à Torchonnet. Le général s'est mis en colère, et Torchonnet continuait toujours.

MOUTIER. – Il a probablement eu connaissance de l'idée qui avait passé par la tête du général, et il a espéré la faire exécuter en feignant une grande tendresse.

MADAME BLIDOT. – Torchonnet est un mauvais garçon, perverti par les Bournier, je le crains bien. Et à propos de Torchonnet, dites-moi, Joseph, le général a-t-il emporté aux eaux une timbale et un couvert en vermeil?

MOUTIER. –.Pas le moindre vermeil, ni rien.

MADAME BLIDOT. – C'est qu'en rangeant ses affaires éparses au travers de sa chambre, je n'ai jamais pu retrouver une timbale et un couvert dont la place est marquée, mais vide, dans son nécessaire.

MOUTIER. – Ils manquaient peut-être avant.

MADAME BLIDOT. – Non, Jacques m'a dit que le nécessaire était plein et complet quand le général le leur a fait voir.

MOUTIER. – Mais pourquoi parlez-vous de ces pièces perdues à propos de Torchonnet?

MADAME BLIDOT. – Parce qu'il est venu dans la chambre pendant que nous rangions, Jacques et moi, les effets épars du général, et qu'il a été très mauvais.
Madame Blidot raconta à Moutier la scène qui s'était passée: elle ajouta que depuis elle avait défendu à Jacques et à Paul de jouer avec Torchonnet et de lui parler.
Ils causèrent quelque temps encore; le général rentra très soucieux et très mécontent.
«Madame Blidot, dit-il, vous recevez chez vous beaucoup de monde; un de ces coquins m'a volé deux pièces de mon nécessaire: une timbale et un couvert.

MADAME BLIDOT. – Mon général, j'en suis désolée, je me suis aperçue de cette perte une heure après votre départ, en rangeant votre chambre avec Jacquot; elle était un peu en désordre.

LE GÉNÉRAL. –.Comment, un peu? Elle devait être sens dessus dessous. C'est que je savais qu'avec vous et les vôtres je ne courais aucun danger; je vous confierais toute ma fortune sans aucune inquiétude, ma petite femme. Voilà pourquoi je dis que les objets ont été volés par un voleur.

MADAME BLIDOT. – Mon général, personne n'est entré dans votre chambre que moi, Jacques et Torchonnet.
— Torchonnet? Ah! dit le général en s'arrêtant tout court.

PAUL. – C'est Torchonnet qui a les belles choses; je les ai vues quand il m'a demandé de les cacher dans la paillasse de Jacques.

LE GÉNÉRAL. – Torchonnet t'a demandé… Quand?… Où?… Raconte-moi cela, mon mignon.

PAUL. – Je revenais de l'école tout seul, avant Jacques. Torchonnet court à moi:» Mon Paul, veux-tu des pralines? — Oui, je veux bien, je dis. — Alors prends ces choses d'or; cours vite les cacher, très bien cacher, dans la paillasse de Jacques puis tu reviendras et je te donnerai plein tes mains de pralines. — Attends une minute, je lui dis, je vais demander à Jacques s'il veut. — Non, non, ne demande pas à Jacques, ne lui dis rien. Si tu ne veux pas, tu n'auras pas de pralines. — Je veux bien, mais je veux avant demander à Jacques. Il me dit: — Imbécile!» Et il s'en est allé, et il a emporté ses belles choses d'or.
— Gredin, scélérat! s'écria Dérigny. Si je le tenais, je lui donnerais une rossée dont il se souviendrait! Misérable! Vouloir faire passer pour un voleur et un ingrat mon fils, mon pauvre Jacquot! mon bon et honnête Jacquot!

LE GÉNÉRAL. – Et c'est ce misérable qui ose me demander de l'emmener avec moi! qui a le front de m'appeler son père! qui a l'audace de vouloir être comte Dourakine et l'héritier de ma fortune! Moutier, mon ami, allez me chercher cet effronté coquin, ce voleur, ce scélérat.

MOUTIER. – Mon général, permettez qu'avant de vous l'amener, je raconte à M. le curé ce qui s'est passé, et que je le mette en sa présence.

LE GÉNÉRAL. – Pourquoi faire? Le curé est trop bon! Il ne saura pas le corriger. Donnez-le-moi; je me charge de l'étriller de façon à lui faire passer l'envie de m'avoir pour père et de m'accompagner en Russie.

MOUTIER. – Oui, mon général; je cours le chercher.

XXII - Colère et repentir du général

Moutier alla en effet chez le curé, mais non pas pour amener Torchonnet au général, dont la colère était redoutable. Furieux comme il l'était contre ce misérable Torchonnet, il l'aurait assommé, mis en pièces sans pitié. Il alla donc chez le curé, le trouva travaillant dans sa chambre. Torchonnet était resté dans la salle d'entrée.

«Pardon, monsieur le curé, si je vous dérange; il s'agit de choses graves, et j'ai besoin de votre aide pour nous tirer d'affaire.»

Moutier raconta brièvement au curé ce qui venait de se passer et ce qui avait été découvert par le récit naïf du petit Paul.

«Vous voyez mon embarras, monsieur le curé; si le général voit Torchonnet, il le tuera sans le vouloir et sans le savoir; d'un autre côté, si je reviens sans lui, il va vouloir venir lui-même le chercher. Et puis, le père des enfants est tellement indigné de la méchanceté, de l'ingratitude de Torchonnet envers Jacques, que de ce côté-là encore, il y a un danger à éviter.

LE CURÉ. – Vous avez bien fait, mon bon ami, de venir m'en parler. Je ne vois qu'un moyen d'éviter ces deux dangers, c'est d'éloigner Torchonnet.

MOUTIER. –.Où l'envoyer, monsieur le curé? Chez qui? Avec qui?

LE CURÉ. – Ma bonne va le mener chez son frère, gendarme à Domfront; il sera là en bonne surveillance, et nous lui ferons croire qu'il est en état d'arrestation; voulez-vous appeler ma bonne?»

Moutier allait répondre, lorsque des cris, suivis d'affreux hurlements, se firent entendre. Il se précipita du côté d'où ils partaient; le curé le suivit avec plus de lenteur. Arrivés à la porte de la salle d'où partaient ces cris horribles, ils la trouvèrent fermée à double tour.

«On égorge ma pauvre bonne, s'écria le curé avec terreur.

— Il faut entrer à tout prix,» cria Moutier.

Il appuya contre la porte, mais elle s'ouvrait en dehors elle était en chêne épais; la serrure était solide; toute la force de Moutier était insuffisante pour la briser. Les hurlements continuaient; la voix s'enrouait et faiblissait.

«Par la fenêtre! s'écria Moutier.

Et, s'élançant au dehors, il brisa un carreau, tourna l'espagnolette, sauta dans la chambre, et vit un homme, qu'il ne reconnut pas au premier abord, assommant à coups de fouet un petit garçon à demi déshabillé, qui se tordait et rugissait sous l'étreinte et les coups de l'homme; chaque coup marquait sur la chair une trace livide.

Moutier se jeta sur l'inconnu, lui arracha le fouet des mains, le repoussa violemment et allait le frapper, quand lui-même faillit tomber de surprise: l'homme était le général, l'enfant était Torchonnet. Le général, ne voyant pas revenir Moutier et devinant une trahison, était sorti doucement de l'auberge, avait été au presbytère, où il trouva Torchonnet dans la salle. Le général s'était armé de son fouet à chiens; il ne dit rien, mais ses yeux lancèrent des flammes quand il vit Torchonnet, rempli d'espoir, approcher mielleusement de lui en l'appelant son cher général. 11 se jeta sur lui, lui arracha en moins d'une minute

ses vêtements, ferma la porte à double tour, et commença à lui administrer le knout avec une vigueur qui provoqua les hurlements du coupable.
Lorsque Moutier arrêta le supplice de Torchonnet, le général demanda à ce dernier s'il savait à présent ce qu'était le knout. Torchonnet continuait à hurler et à se rouler dans l'excès de sa souffrance. Moutier, dans la salle, et le curé, en dehors à la fenêtre, restaient immobiles, ne sachant quel parti prendre. À mesure que la colère du général se dissipait, la honte semblait le gagner. Lui aussi restait à la même place, sans faire un mouvement, sans dire une parole. Moutier fut le premier qui parla:
«Monsieur le curé, ayez la bonté de m'envoyer votre bonne; je vais ouvrir la porte de la salle; cet enfant a besoin de secours.

LE CURÉ. – Je vais revenir moi-même avec elle, mon ami. Il faut à ce garçon un pansement sérieux; nous allons le couvrir de vin et d'huile, le baume du Samaritain de l'Évangile.»
Moutier alla ouvrir la porte; ni lui, ni le curé, ni la bonne ne firent attention au général, qui paraissait de plus en plus honteux et embarrassé. La bonne et Moutier emportèrent Torchonnet dans sa chambre. Le général arrêta par le bras le curé qui les suivait.
«Monsieur le curé, je vous donnerai dix mille francs pour ce voleur,» dit-il à voix basse.
Le curé lui jeta un regard sévère.»L'argent ne rachète pas le mal, Monsieur; il ne paye pas la souffrance.

LE GÉNÉRAL. – Mais que voulez-vous que je fasse?

LE CURÉ. – Rien, Monsieur; personne ne vous demande rien; il fallait vous abstenir de ce que vous avez fait. Maintenant, vous ne pouvez que demander pardon à Dieu de votre violence et la réprimer à l'avenir.

LE GÉNÉRAL. – Monsieur le curé, ne me regardez pas avec des yeux si sévères; ils me troublent la conscience et le coeur. Je ne suis pas méchant, je vous assure, seulement un
peu trop vif.

LE CURÉ. – Pas méchant, Monsieur? un peu trop vif? quand vous assommez cruellement un enfant trop faible pour vous résister? Je vous le répète, Monsieur, demandez pardon à Dieu; je n'ai pas d'autre conseil à vous donner.»
Et le curé sortit, laissant le général plus abattu que fâché.
«Sot que je suis! murmura-t-il. Les voilà tous contre moi. Je l'ai frappé fort, c'est vrai! Mais aussi, quel scélérat que ce petit gredin!… Ce qui me met hors de moi, c'est son idée fixe, sotte, absurde, de se faire adopter par moi. Et de penser que moi-même j'ai eu pendant cinq minutes cette pensée! que j'ai pu concevoir un désir pareil! Voyons, que faire à présent? M'en aller. À l'*Ange-Gardien*, ils vont tous être comme des hérissons; ils me jetteront des regards! ils me traiteront avec une froideur! Imbécile que je suis! je n'ai que ce que je mérite.»
Tout en parlant ainsi, le général arrivait à l'*Ange-Gardien*. Il ouvrit lentement la porte, hésita à entrer, s'y décida enfin, et se trouva nez à nez avec Elfy.
— Eh bien! général, demanda-t-elle en riant, avez-vous réglé votre affaire avec Torchonnet comme vous le vouliez? A votre satisfaction?

LE GÉNÉRAL. – Comme je le voulais, oui; à ma satisfaction, non, car je suis très mécontent.

ELFY. – Et de quoi donc, général? Qu'est-ce qui vous a mécontenté?

LE GÉNÉRAL. – C'est moi-même, parbleu; j'ai agi en sot, en fou furieux, en méchant animal. Au lieu de fouetter Torchonnet comme il le méritait, par exempte, je l'ai battu, knouté à le mettre en pièces.

DÉRIGNY. – Vous avez bien fait, mon général! J'en aurais fait autant à votre place.

LE GÉNÉRAL, *avec satisfaction*. – Vous trouvez, mon ami? Je crois que vous êtes dans l'erreur. Le curé a dit que j'étais méchant, cruel, que je n'avais qu'à demander pardon à Dieu. Et ce curé, voyez-vous, mon cher, ce curé s'y connaît; il est bon, et puis, j'ai confiance en lui. J'ai frappé trop fort, c'est vrai! J'étais dans une colère! J'aurais tué ce misérable, qui, après m'avoir volé, après avoir voulu faire soupçonner et accuser le pauvre Jacques, a l'impudence d'arriver à moi mielleusement et de m'appeler son cher général… Je l'aurais tué, tant j'étais outre, indigné, si Moutier n'était venu se jeter sur moi et m'arracher mon fouet.

ELFY. –.Et que vous a dit Moutier, mon général?

LE GÉNÉRAL. – Rien, mon enfant! Rien! pas un mot, pas un regard; il m'a plus fait de peine par ce silence, ce dédain, que s'il m'avait battu. Ce bon Moutier! L'indignation était peinte sur sa figure! Et les yeux du curé! quel regard froid, écrasant!… Oui, oui, ma petite Elfy, ils sont très fâchés contre moi. Et moi, je suis tout malheureux et confus, ce qui prouve que j'ai tort et qu'ils ont raison. Elfy, Dérigny, faites ma paix avec Moutier. J'aime ce garçon, et je ne puis supporter la pensée qu'il m'en veuille sérieusement. Je me recommande à vous, mes amis, et à vous, ma petite femme. Je crois que je l'entends venir; je me sauve; appelez-moi quand vous l'aurez apaisé.»
Et le général, avec plus d'agilité qu'on ne pouvait lui en supposer, disparut derrière sa porte au moment où Moutier ouvrait celle de l'*Ange-Gardien*.
Elfy courut à lui; son sourire gai et doux dérida le front soucieux de Moutier.

ELFY. – Le général est triste et honteux, mon ami; honteux de sa colère, triste de votre silence et de votre mécontentement visible.

MOUTIER. – Il a raison, ma chère Elfy, et je vois qu'il vous a chargée de plaider sa cause; elle est bien mauvaise, vous avez fort à faire.

ELFY. –.Mon bon Joseph, pensez donc que le général est très colère…
— Première et bonne excuse, dit Moutier en souriant.

ELFY. – Laissez-moi finir. Quand il est en colère, il fait des choses qu'il regrette après…

MOUTIER. – Et qui n'en sont pas moins faites.

ELFY. – C'est vrai, mon ami, mais il en est si fâché, qu'on lui pardonne malgré soi. Et puis, songez à la méchanceté, à l'ingratitude de ce méchant Torchonnet; à ce qui serait arrivé s'il avait réussi à placer dans la paillasse de notre pauvre petit Jacques les objets volés au général. Il méritait une bien sévère punition, car moi-même, qui ne suis pas méchante, je l'aurais battu avec un vrai plaisir.

DÉRIGNY. – Et moi, mon cher Moutier, je dis comme votre bonne Elfy: ce garçon est un scélérat, et je lui aurais donné une fameuse rossée.

MADAME BLIDOT. – Et enfin, Joseph, il faut dire que le général est russe, et qu'en Russie les coups de fouet se donnent plus facilement que chez nous.

MOUTIER. –.Peut-être avez-vous raison, mes amis, ma petite Elfy est un excellent avocat. Mais le général tient-il réellement à mon approbation ou à mon mécontentement?

ELFY. –.Énormément, mon ami; le pauvre homme m'a fait peine; il était si honteux, si humble, si attristé! Il s'est sauvé quand il vous a entendu venir; il courait! Je ne pensais pas qu'il fût aussi leste.»
Moutier sourit, serra affectueusement la main d'Elfy et alla frapper à la porte du général.

LE GÉNÉRAL. – Qui est là? Entrez.»
Moutier entra, s'arrêta un instant. Le général le regarda presque timidement; son regard demandait grâce. Moutier, touché de cet aveu tacite de sa faute, répondit à ce regard par un bon et franc sourire; il marcha à lui et serra une de ses mains dans les siennes en s'inclinant respectueusement. Le général lui sauta au cou, le serra dans ses bras, faillit le renverser, l'étouffer, et ne lui dit qu'un mot:»Merci, mon ami;» mais d'un accent si affectueux, si ému, que Moutier sentit disparaître le dernier vestige de mécontentement, et qu'il lui rendit son étreinte avec toute la chaleur d'une affection vive et sincère.
«Ouf! dit le général; j'ai cent livres de moins sur le coeur! mon bon Moutier! Tout général que je suis, je tiens à votre estime, à votre amitié, en proportion de l'estime et de l'amitié que je vous porte. Tout à l'heure j'étais malheureux! Je vous sentais fâché contre moi, et ma conscience me disait que vous aviez raison. À présent, je me sens heureux et léger comme une plume.
— Merci…merci, mon général, dit Moutier ému à son tour.

LE GÉNÉRAL. –.Allons voir les autres là-bas; je n'ai plus honte de personne. Mais avant, dites-moi, mon ami, comment va le pauvre gredin?

MOUTIER. – Pas trop bien, mon général; mais rien de grave. Le baume du curé a bien fait.

LE GÉNÉRAL. – C'est que c'est celui de l'Évangile. Il n'est pas étonnant qu'il fasse merveille.»
Et le général rentra dans la salle suivi de Moutier.

XXIII – Réparation complète

L'air joyeux du général fit voir à Elfy qu'elle avait réussi complétement dans sa négociation; elle s'avança vers lui le sourire sur les lèvres; le général lui serra la main à plusieurs reprises.
«Bon coeur! excellente enfant! répétait-il. Et vous autres, petits, continua-t-il en s'adressant aux enfants qui rentraient du jardin, me trouvez-vous bien méchant?

PAUL. – Très méchant, et si j'étais maman, je vous mettrais en pénitence.

LE GÉNÉRAL. – Quelle pénitence? Que me ferais-tu?

PAUL. – Je vous donnerais du pain sec à dîner tout seul dans un petit coin.

LE GÉNÉRAL. – Et toi, Jacques, qui ne dis rien, que penses-tu?

JACQUES. – Je pense que vous avez fait mal, mais qu'il faut vous aimer tout de même, parce que ce n'est pas exprès que vous êtes méchant.

LE GÉNÉRAL. –.Laissez donc, Dérigny, laisses-le parler: je veux connaître son idée, qui est peut-être très bonne, Parle, Jacquot; explique ce que tu viens de dire. Comment, selon toi, suis-je *méchant pas exprès*?

JACQUES. – Parce que vous êtes si colère, que vous ne savez plus ce que vous dites ni ce que vous faites. Et ce n'est pas votre faute; personne ne vous a dit que c'est mal de s'emporter. Et comme vous êtes très bon quand vous n'êtes pas en colère, tout le monde vous aime tout de même.

LE GÉNÉRAL. – Je te remercie, mon enfant; je tâcherai de ne plus m'emporter. Quand j'aurai envie de ma fâcher, je penserai à ce que tu m'as dit; merci, merci, enfant.»
Dérigny avait une vive inquiétude des répliques de ses enfants; les paroles du général le rassurèrent; il jeta sur Jacques un regard de tendresse paternelle que le général devina, car il alla à lui, lui serra la main et lui dit:
«L'*Ange-Gardien* porte bonheur; vos enfants sont charmants et excellents comme leur seconde maman et leur tante.»
La journée ne se passa pas sans que le général reparlât du dîner de chez Chevet et du jour de la noce, qui fut enfin fixé à la quinzaine. Le général se retira immédiatement pour écrire; il fit ses commandes, envoya un bon sur son banquier à Paris, commanda un trousseau convenable pour la position d'Elfy, une argenterie considérable, des broches, des épingles, des boucles d'oreilles, des châles, des étoffes; des présents pour madame Blidot, pour Dérigny, pour le curé, pour les enfants; un supplément de mobilier pour l'auberge Bournier, qui était en vente et qu'il voulait acheter tout de suite pour une affaire qu'il avait dans la tête.
Il écrivit à Domfront pour avoir un notaire; il le voulait le soir même; Moutier lui représenta qu'il serait

trop tard, que cet empressement lui ferait payer l'auberge un tiers au-dessus du sa valeur.

LE GÉNÉRAL. – Que m'importent, mon cher, quelques milliers de roubles de plus? Que voulez-vous que je fasse ici de mes six cent mille roubles du revenu?

MOUTIER. –.Employez-les bien, mon général; vous trouverez à les placer.

LE GÉNÉRAL. – Mais comment? Je ne demande pas mieux, moi; mais, comme l'a dit Jacques le sage, personne ne me dit ce qui est bien ou mal.

MOUTIER. –.Eh bien, mon général, pardon si je me permets de vous diriger dans l'emploi de votre argent; mais… il me semble…

LE GÉNÉRAL. – Quoi, mon ami? Parlez. Vous n'avez pas assez de vingt mille francs, n'est-ce pas? Demandez tout ce que vous voudrez; j'accorde tout d'avance.

MOUTIER. –.Oh! mon général! comment pouvez-vous avoir une pensée pareille? J'ai trop de vingt mille francs que je dois à votre générosité. Mais je pense que, si vous vouliez… réparer un peu le mal que vous avez fait à ce misérable qui vous a volé et qui a mérité toute votre indignation, mais que vous avec réellement trop battu, vous placeriez en son nom quelque milliers du francs qui assureraient son existence.

LE GÉNÉRAL. – Bravo! mon ami, très bien pensé! Et ensuite? Je voudrais faire mieux que cela: quelque chose pour le village, quelque chose qui reste!

MOUTIER. –.Rien de plus facile, mon général. Causez-en avec M. le curé; il connaît les besoins de la commune; il vous dira ce qui lui manque.

LE GÉNÉRAL. –.Excellent! parfait! Vite, mon ami, allez me chercher le curé; dites-lui qu'il se dépêche, que je bous d'impatience.

MOUTIER. – Mon général, j'ai peur qu'après la scène de ce matin, il ne veuille pas venir.

LE GÉNÉRAL. – C'est vrai! Et pourtant, il faut que je le voie aujourd'hui, tout de suite. J'ai une idée. Donnez-moi mon chapeau; je vais y aller.

MOUTIER. –.Mon général, veuillez attendre un moment, permettez que j'aille d'abord savoir s'il ne…

LE GÉNÉRAL. – Il n'y a rien à savoir; je veux y aller moi-même tout de suite; j'ai eu tort, je le sais, et je vais m'arranger avec ce curé, qui est un brave et excellent homme.»
Le général saisit son chapeau et partit presque courant, suivi de Moutier qui le suppliait vainement d'attendre qu'il eût prévenu le curé. Ils traversèrent ainsi la salle où travaillaient les deux soeurs; elles parurent surprises et interrogèrent du regard Moutier, qui ne put répondre que par un sourire rassurant, un mouvement d'épaules et un geste qui indiquaient une nouvelle idée saugrenue qui passait par la tête du général.

En deux minutes le général fut à la porte du curé. Il entra comme un ouragan, culbuta la bonne qui se trouvait sur son passage, et arriva, toujours courant, dans la chambre où se tenait le curé. Son entrée bruyante
fit tressaillir celui-ci.

LE GÉNÉRAL. – Monsieur le Curé, je viens vous dire que j'ai eu tort, grand tort; je viens vous en faire mes excuses.

LE CURÉ. – Ce n'est pas moi, Monsieur, que vous avez offensé; vous ne me devez aucune excuse.

LE GÉNÉRAL. – Si fait, parbleu! c'est vous, puisque vous êtes l'homme de Dieu. Mais Moutier m'a pardonné n'est-ce pas, Moutier, que vous m'avez pardonné (se tournant vers Moutier, qui incline la tête en souriant). Alors, monsieur le Curé, je viens vous dire que, pour expier ma colère, je veux d'abord assurer l'existence de votre mauvais drôle de Torchonnet: vous me direz ce qu'il faut et ne vous gênez pas, demandez ce que vous voudrez. Et puis, Moutier m'a dit de vous demander conseil pour le reste. Que faut-il que je fasse? Que voulez-vous que je fasse? De quoi a-t-on besoin ici? Dépêchez-vous, parce que le notaire vient demain, et, s'il faut acheter quelque chose, je le ferai tout de suite.»
Le curé restait abasourdi devant ce flux de paroles, dites très vite et très vivement. Il regardait Moutier qui ne pouvait s'empêcher de sourire de l'impatience visible du général et de l'embarras non moins visible du curé.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien! pas de réponse? Qui ne dit mot consent. J'attends, monsieur le Curé, la liste de vos nécessités.

LE CURÉ. – Général! je ne sais pas du tout… je ne comprends pas très bien…

LE GÉNÉRAL. – Que diantre! c'est pourtant bien facile à comprendre. J'ai agi comme un diable, je veux agir comme un ange gardien pour faire la compensation.»
Le curé ne put s'empêcher de sourire; la cause était gagnée. Le général le serra dans ses bras, puis l'obligeant à s'asseoir, s'assit près de lui, et, cherchant à prendre un air grave:

LE GÉNÉRAL. – Maintenant, monsieur le Curé, défilez-moi votre chapelet. Que vous faut-il?

LE CURÉ. – Vous ne croyez pas si bien dire, Monsieur, car il est très vrai que c'est tout un chapelet de nécessités pressantes.
— Tant mieux, dit le général, joyeux et se frottant les mains. Commençons.

LE CURÉ. –.D'abord, des secours pour mes pauvres, des vêtements, du pain, des remèdes pour les malades, etc. ensuite, une réparation générale à ma pauvre église, plus la décoration intérieure, peintures, vitraux, dorures, etc. Une sacristie à construire et à garnir; nos ornements et nos vases sacrés sont dans un état déplorable.

LE GÉNÉRAL. – Et d'un. Ça fait cinquante mille francs. Après?
Le curé sauta de dessus sa chaise.

LE CURÉ. – Cinquante mille francs! C'est moitié trop, général.

LE GÉNÉRAL. – Et bien! avec le reste, vous ferez réparer, arranger votre presbytère, qui est en ruines et en loques. Après?

LE CURÉ. – Si nous pouvions avoir quatre soeurs de charité, général, nous aurions une bonne instruction pour les filles, une salle d'asile pour les enfants pauvres, et des secours et des médicaments pour les malades.

LE GÉNÉRAL. – Pourrez-vous avoir le tout pour cent mille francs?

LE CURÉ. – Avec cent mille francs, on pourrait de plus bâtir et fonder un hôpital pour six ou huit malades, général; ce serait le bonheur du pays.

LE GÉNÉRAL. – Vous recevrez *cent cinquante mille francs* pour tout cela sous peu de temps, monsieur le Curé, et si c'est insuffisant, vous me le direz. J'ajoute dix mille francs que vous placerez pour ce gueux de Torchonnet. Il les doit à mon repentir. Si je ne l'avais si terriblement battu, je ne lui aurais jamais donné une épingle à ce voleur, ce monteur, ce calomniateur, ingrat, méchant, trompeur, scélérat en un mot. Je ne veux le revoir de ma vie; je ne réponds pas de ce que je ferais s'il avait l'audace de se représenter chez moi.»

Le Curé ne savait pas le détail de ce qui s'était passé; le général le lui raconta avec forces épithètes et injures contre Torchonnet. Le curé comprit mieux alors la colère du général, l'excusa en partie, et déclara qu'aussitôt après la guérison do Torchonnet, il le mettrait chez les Frères de la doctrine chrétienne, seuls capables de contenir et corriger les penchants vicieux de ce malheureux enfant; quant aux objets volés, le curé alla immédiatement faire une recherche dans la chambre de Torchonnet; il n'eut pas de peine à trouver au fond d'un tiroir de commode, sous un paquet d'habits, la timbale et le couvert qu'il remit à Moutier.

Le général et le curé se séparèrent fort contents l'un de l'autre: le général invita le curé à venir dîner.

«Ne vous gênez pas, mon bon curé; venez souvent dîner avec nous; les soeurs de l'*Ange-Gardien* vous aiment bien, Moutier aussi, les enfants aussi; leur père vous aimera, et moi je vous respecte et vous aime. Que la dépense que vous leur occasionnerez ne vous arrête pas. C'est moi qui paye tout depuis le jour où j'ai mis le pied dans la maison… Vous, Moutier, vous n'avez pas besoin de hocher la tête et de vous démener comme un diable dans un bénitier; je vous dis que ce sera comme ça; je paye tout, ou bien je n'assiste pas à la noce. Ha! ha! la menace fait son effet! l'ami Moutier se calme! Bien, mon garçon, bien!»

Le général partit en riant; Moutier le suivit riant également. Le curé les regarda s'éloigner et se rassit un instant après:

«Drôle d'original, dit-il; bon homme, brave homme! Généreux, juste, mais terrible à vivre. Quelle raclée il a donnée à mon pauvre Pierre Torchonnet! Ce dernier l'avait méritée tout de même; maintenant que c'est fait, je n'en suis pas fâché. Il commençait à mal tourner tout à fait.»

XXIV - Mystères

Le lendemain, le notaire, que le général avait mandé la veille par un exprès pour une affaire importante, arriva de bonne heure. Le général s'enferma avec lui pendant longtemps; ils sortirent de cette conférence satisfaits tous les deux et riant à qui mieux mieux. Le général ne dit mot à personne de ce qui s'était passé entre eux, et, quand le notaire partit, il mit le doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, et lui fit promettre de revenir bien exactement pour le contrat de mariage d'Elfy, la veille de la noce:

«N'oubliez pas, mon très cher, que vous êtes de la noce, du dîner surtout, dîner de chez Chevet. Ne vous inquiétez pas de votre coucher; c'est moi qui loge.

— Mais, général, lui dit tout bas Mme Blidot, nous n'avons pas de place.

— Ta, ta, ta, j'aurai de la place, moi; c'est moi qui loge, ce n'est pas vous. Soyez tranquille, ne vous inquiétez de rien; nous ne dérangerons rien chez vous.»

Le notaire salua et partit. Le général se frottait les mains comme d'habitude et souriait d'un air malin. Il s'approcha d'une fenêtre donnant sur le jardin.

«C'est joli ces prés qui bordent votre jardin! Et le petit bois qui est à droite, et la rivière qui coule au milieu. Ce serait bien commode d'avoir tout cela. Quel dommage que ce ne soit pas à vendre!»

Mme Blidot et Elfy ne répondirent pas. C'était à vendre; le malin général le savait bien depuis une heure; il savait aussi que les soeurs n'avaient pas les fonds nécessaires pour l'acheter. Il eût fallu avoir vingt-cinq mille francs; et elles n'en avaient que trois mille.

«C'est dommage, répéta le général. Quel joli petit bien cela vous ferait! Et, si un étranger l'achète, il peut bâtir au bout de votre jardin, vous empêcher d'avoir de l'eau à la rivière, vous ennuyer de mille manières. N'est-ce pas vrai ce que je dis, Moutier?»

MOUTIER. – Très vrai, mon général; aussi je ne dis pas que n'ayons fort envie d'en faire l'acquisition. Et, si Elfy y consent, les vingt mille francs que je tiens de votre bonté, mon général, pourront servir à en payer une grande partie; mais nous attendrons que le bien soit à vendre.

Le général sourit malicieusement; il avait tout prévu, tout arrangé. Le notaire avait ordre de répondre, en cas de demande, que le tout était vendu. À partir de ce jour, le général prit des allures mystérieuses qui surprirent beaucoup Moutier, Dérigny et les deux soeurs. Il envoya à Domfront louer un cabriolet attelé d'un cheval vigoureux; il y montait tous les jours après déjeuner et ne revenait que le soir. Habituellement il partait seul avec le conducteur; quelquefois il emmenait avec lui le curé.

On demanda plus d'une fois au conducteur où il menait le général, jamais on n'en put tirer une parole, sinon:

«J'ai défense de parler; si je dis un mot je perdrai un pourboire de cent francs.»

Quelques personnes avaient suivi le cabriolet, mais le général s'en apercevait toujours; ces jours-là il allait, allait comme le vent, jusqu'à ce que les curieux fussent obligés de terminer leur poursuite, sous peine de crever leurs chevaux.

Un autre motif de surprise pour le village, c'est que, peu de jours après la visite du notaire, une foule d'ouvriers de Domfront vinrent s'établir à l'auberge Bournier; ils travaillèrent avec une telle ardeur qu'en huit jours ils y firent un changement complet. Le devant était uni, sablé et bordé d'un trottoir; un joli

perron en pierre remplaçait les marches en briques demi-brisées qui s'y trouvaient jadis. Les croisées à petits carreaux sombres et sales furent remplacées par de belles croisées à grands carreaux. Toute la maison fut réparée et repeinte; la cour, agrandie et nettoyée; les écuries, la porcherie, le bûcher, la buanderie, les caves, les greniers aérés et arrangés. Des voitures de meubles et objets nécessaires à une auberge arrivaient tous les soirs; mais personne ne voyait ce qu'elles contenaient, car on attendait la nuit pour les décharger et tout mettre en place. De jour, les ouvriers défendaient les approches de la maison.

Il en était de même dans les prés et les bois qui bordaient la propriété de l'*Ange-Gardien*. Une multitude d'ouvriers y traçaient des chemins, y établissaient des bancs, y mettaient des corbeilles de fleurs, jetaient des ponts sur la rivière, en régularisaient les bords; ils construisirent en vue de l'*Ange-Gardien* un petit embarcadère couvert, auquel on attacha par une chaîne un joli bateau de promenade. Chaque jour donnait un nouveau charme à ce petit bien convoité par Elfy et Moutier, et chaque jour augmentait leur désappointement. Il était évident que ce bien avait été acheté récemment; le nouveau propriétaire voudrait probablement bâtir une habitation pour jouir des travaux qui rendaient l'emplacement si joli.

«Chère Elfy, disait Moutier, ne désirons pas plus que nous n'avons; ne sommes-nous pas très heureux avec ce que nous a déjà donné le bon Dieu? D'ailleurs, pour moi, le bonheur en ce monde, c'est vous; le reste est peu de chose. Il ne sert qu'à embellir mon bonheur, comme une jolie toilette vous embellira le jour de notre mariage.»

ELFY. – Vous avez raison, mon ami; aussi donnerais-je tous les prés et tous les bois du monde pour vous conserver près de moi. Je trouve seulement contrariant de n'avoir pu acheter tout cela et de nous en voir privés pour toujours, faute d'y avoir pensé plus tôt.

— C'est tout juste ce que je pensais, mes pauvres amis, dit le général d'une voix douce... (Il rentrait par le jardin après avoir examiné les travaux qui marchaient avec une rapidité extraordinaire.) Il n'y aurait que la haie de votre petit jardin à ouvrir, et vous auriez là une propriété ravissante.

MOUTIER. – Pardon, mon général, si je vous faisais observer qu'il serait mieux de ne pas augmenter les regrets de ma pauvre Elfy; elle est bien jeune encore et il est facile d'exciter son imagination.

LE GÉNÉRAL. – Bah! Bah! Ne disait-elle pas, il y a un instant, que vous lui teniez lieu de tous les bois et de tous les prés? Vous êtes pour elle l'ombre des bois, la fraîcheur des rivières, le soleil des prés. Ha! ha! ha! Un peu de sentiment, voyons donc! Au lieu de prendre des airs d'archanges, vous me regardez tous deux avec un air presque méchant. Ha! ha! ha! Moutier est furieux que je ne fasse pas des jérémiades avec son Elfy, et Elfy est furieuse que je me moque de ses soupirs et de ses regrets pour les prés et les bois. Au revoir, mes amis, j'ai une course à faire.

Quand il fut parti:

«Joseph, dit Elfy à Moutier (qui mordait sa moustache pour contenir l'humeur que lui causait le général), Joseph, le général est insupportable depuis quelques jours; je serais enchantée de le voir partir.

MOUTIER. – Ma pauvre Elfy, il est bon, mais taquin. Qu'y faire? C'est sa nature; il faut la supporter et ne pas oublier le bien qu'il nous a fait. Sans lui, je n'aurais jamais osé demander votre main.

ELFY. – Mais moi, je vous l'aurais donnée, mon ami; j'y étais bien décidée lors de votre seconde visite.

MOUTIER. – Ce qui n'empêche pas que c'est, après vous, au général que je la dois, et un bienfait de ce

genre fait pardonner bien des imperfections.

XXV - Le contrat

Le jour de la noce approchait. Le général ne tenait plus en place; il sortait et rentrait vingt fois par jour. Il faisait apporter une foule de caisses de l'auberge Bournier: il avait voulu faire venir la robe, le voile et toute la toilette de mariée d'Elfy. Il avait exigé de Moutier qu'il se fit faire à Domfront un uniforme de zouave en beau drap fin; il l'avait mené à cet effet chez le meilleur tailleur de Domfront et avait fait la commande lui-même. Le placement des dix mille francs de Torchonnet était terminé; le versement de cent cinquante mille francs qu'il donnait au curé pour l'église, le presbytère, les soeurs de charité et l'hospice était fini. Torchonnet, bien guéri, avait été transféré chez les frères de Domfront. Les caisses du trousseau et les cadeaux étaient arrivés. À l'exception de celles qui contenaient les toilettes du contrat et du jour de noce que le général ne voulait livrer qu'au dernier jour, elles avaient été ouvertes et vidées, à la grande joie d'Elfy qui pardonnait tout au général, et à la grande satisfaction de Mme Blidot, de Moutier, des enfants et de Dérigny: Mme Blidot, parce qu'elle trouvait un grand supplément de linge, de vaisselle, d'argenterie et de toutes sortes d'objets utiles pour leur auberge; Moutier, parce qu'il jouissait de la joie d'Elfy plus que de ses propres joies; les enfants, parce qu'ils aidaient à déballer, à ranger et que tout leur semblait si beau, que leurs exclamations de bonheur se succédaient sans interruption; Dérigny, parce qu'il ne vivait plus que par ses enfants, que toutes leurs joies étaient ses joies et que leurs peines lui étaient plus que les siennes. Le général ne touchait pas terre; il était leste, alerte, infatigable, il courait presque autant que Jacques et Paul. Il riait, il déballait; il se laissait pousser, chasser. Ses grosses mains maladroites chiffonnaient les objets de toilette, laissaient échapper la vaisselle et autres objets fragiles.

De temps à autre il courait à l'auberge Bournier, sous prétexte d'avoir besoin d'air, puis aux ouvriers des prés et des bois, pour avoir, disait-il, un peu de fraîcheur. On le laissait faire, chacun était trop agréablement surpris pour gêner ses allées et venues.

L'auberge Bournier ressemblait à une fourmilière; les ouvriers étaient plus nombreux encore et plus affairés que les jours précédents. Il était arrivé plusieurs beaux messieurs de Paris qui s'y établissaient et qui achetaient, dans le village et aux environs, des provisions si considérables de légumes frais, de beurre, d'oeufs, de laitage, qu'on pensait dans Loumigny qu'on allait avoir à loger incessamment un régiment ou pour le moins un bataillon. Moutier et Dérigny semblaient avoir perdu la confiance du général; il ne leur demandait plus rien que les soins d'absolue nécessité pour son service personnel.

Ils avaient défense de toucher aux paquets qui se succédaient; le général les déballait lui-même et ne permettait à personne d'y jeter un coup d'oeil. Elfy craignait parfois que ce ne fût un symptôme de mécontentement. Moutier la rassurait.

«Je le connais, disait-il; c'est quelque bizarrerie qui lui passe par la tête et qui s'en ira comme tant d'autres que je lui ai vues.»

Mme Blidot s'inquiétait du repas de noces, du dîner, du contrat. Quand elle avait voulu s'en occuper et les préparer avec Elfy, le général l'en avait empêchée en répétant chaque fois:

«Ne vous occupez de rien, ne vous tourmentez de rien; c'est moi qui me charge de tout, qui fais tout, qui paye tout.»

MADAME BLIDOT. – Mais, mon cher bon général, ne faut-il pas au moins préparer des tables, de la

vaisselle, des rafraîchissements, des flambeaux? Je n'ai rien que mon courant.

LE GÉNÉRAL. – C'est très bien, ma chère madame Blidot! Soyez tranquille; ayez confiance en moi.

Mme Blidot ne put retenir un éclat de rire auquel se joignirent Elfy et Moutier; le général, enchanté, riait plus fort qu'eux tous.

MADAME BLIDOT. – Mais, mon bon général, pour l'amour de Dieu, laissez-nous faire nos invitations pour le dîner du contrat et pour le jour du mariage; si nous ne faisons pas d'invitations, nous nous ferons autant d'ennemis que nous avons d'amis actuellement.

LE GÉNÉRAL. – Bah! bah! ne songez pas à tout cela; c'est moi qui fais tout, qui règle tout, qui invite, qui régale, etc.

MADAME BLIDOT. – Mais, général, vous ne connaissez seulement pas les noms de nos parents et de nos amis?

LE GÉNÉRAL. – Je les connais mieux que vous, puisque j'en sais que vous n'avez jamais vus ni connus.

— Mon Dieu! mon Dieu! que va devenir tout ça! s'écria Mme Blidot d'un accent désolé.

LE GÉNÉRAL. – Vous le verrez; demain c'est le contrat: vous verrez, répondit le général d'un air goguenard.

MADAME BLIDOT. – Et penser que nous n'avons rien de préparé, pas même de quoi servir un dîner!

LE GÉNÉRAL, riant. – À tantôt, ma pauvre amie; j'ai besoin de sortir, de prendre l'air.

Et le général courut plutôt qu'il ne marcha vers la maison Bournier. Les ouvriers avaient tout terminé; on achevait d'accrocher au-dessus de la porte une grande enseigne recouverte d'une toile qui la cachait entièrement. Une foule de gens étaient attroupés devant cette enseigne. Le général s'approcha du groupe et demanda d'un air indifférent:

«Qu'est-ce qu'il y a par là? Que représente cette enseigne voilée?»

UN HOMME. – Nous ne savons pas, général. (On commençait à le connaître dans le village.) Il se passe des choses singulières dans cette auberge; depuis huit jours on y a fait un remue-ménage à n'y rien comprendre.

LE GÉNÉRAL. – C'est peut-être pour le procès.

UNE BONNE FEMME. – C'est ce que disent quelques-uns. On dit que les Bournier vont être condamnés à mort et qu'on prépare l'auberge pour les exécuter dans la chambre où ils ont manqué vous assassiner, général.

Le général comprima avec peine le rire qui le gagnait. Il remercia les braves gens des bons renseignements qu'ils lui avaient donnés, continua sa promenade et revint lestement à l'auberge par les derrières sans être vu de personne. Il entra, regarda et approuva tout, encouragea par des généreux pourboires les gens qui préparaient diverses choses à l'intérieur, et s'esquiva sans avoir été aperçu des

habitants de Loumigny.

XXVI - Le contrat. Générosité inattendue.

Le lendemain était le jour du contrat. Chacun était inquiet à l'*Ange-Gardien*; on ne voyait rien venir. Le général était calme et causant. On déjeuna, Jacques et Paul seuls étaient gais et en train.

Le général se leva et annonça qu'il était temps de s'habiller. Chacun passa dans sa chambre, et de tous côtés on entendit partir des cris de surprise et de joie. Elfy et Mme Blidot avaient des robes de soie changeante, simples, mais charmantes; des châles légers en soie brodée, des bonnets de belle dentelle. Les rubans d'Elfy étaient bleu de ciel; ceux de sa soeur étaient verts et cerise. Les cols, les manches, les chaussures, les gants, les mouchoirs, rien n'y manquait. Moutier avait trouvé un costume bourgeois complet; Dérigny de même; Jacques et Paul, de charmantes jaquettes en drap soutaché, avec le reste de l'habillement. Ils n'oublièrent pas leurs montres; chacun avait la sienne.

Les toilettes furent rapidement terminées, tant on était pressé de se faire voir. Quand ils furent tous réunis dans la salle, le général ouvrit majestueusement sa porte; à l'instant il fut entouré et remercié avec une vivacité qui le combla de joie.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien, mes enfants, croirez-vous une autre fois le vieux Dourakine quand il vous dira:»Ayez confiance en moi, ne vous inquiétez de rien?»

— Bon! cher général! s'écria-t-on de tous côtés.

LE GÉNÉRAL. – Je vous répète, mes enfants, ne vous tourmentez de rien; tout sera fait et bien fait. À présent, allons recevoir nos invités et le notaire.

ELFY. – Où ça, général? Où sont-ils?

LE GÉNÉRAL. – C'est ce que vous allez voir, mon enfant. Allons, en marche! Par file à gauche!

Le général sortit le premier; il était en petite tenue d'uniforme avec une seule plaque sur la poitrine. Il se dirigea vers l'auberge Bournier, suivi de tous les habitants de l'*Ange-Gardien*. Le général donnait le bras à Elfy, Moutier à Mme Blidot; Dérigny donnait la main à ses enfants. Tout le village se mit aux portes pour les voir passer.

«Suivez, criait le général, je vous invite tous! Suivez-nous, mes amis.»

Chacun s'empressa d'accepter l'invitation, et on arriva en grand nombre à l'auberge Bournier. Au moment où ils furent en face de la porte, la toile de l'enseigne fut tirée et la foule enchantée put voir un tableau représentant le général en pied; il était en grand uniforme, couvert de décorations et de plaques. Au-dessus de la porte était écrit en grosses lettres d'or: *Au Général reconnaissant*.

La peinture n'en était pas de première qualité, mais la ressemblance était parfaite, et la vivacité des couleurs en augmentait la beauté aux yeux de la multitude. Pendant quelques instants on n'entendit que des bravos et des battements de mains. Au même instant le curé parut sur le perron; il fit signe qu'il voulait parler. Chacun fit silence.

«Mes amis, dit-il, mes enfants, le général a acheté l'auberge dans laquelle il aurait péri victime des misérables assassins sans le courage de M. Moutier et de vous tous qui êtes accourus à l'appel de notre brave sergent. Il a voulu témoigner sa reconnaissance à la famille qui devient celle de Moutier, en faisant

l'acquisition de cette auberge pour répandre ses bienfaits dans notre pays; bien plus, mes enfants, il a daigné consacrer la somme énorme de cent cinquante mille francs pour réparer et embellir notre pauvre église, pour fonder une maison de Soeurs de charité, un hospice, une salle d'asile et des secours aux malades et infirmes de la commune. Voilà, mes enfants, ce que nous devrons à la générosité du Général reconnaissant. Que cette enseigne rappelle à jamais ses bienfaits.

Les cris, les vivats redoublèrent. On entoura le général, on voulut le porter jusqu'en dedans de la maison. Il s'y opposa d'abord avec calme et dignité, puis la rougeur aux joues, avec quelques jurons à mi-voix et des mouvements de bras, de jambes et d'épaules un peu trop prononcés, puis enfin par des évolutions si violentes que chacun se recula et lui laissa le passage libre.

On monta le perron, on entra dans la salle; Elfy et Moutier se trouvèrent en face d'une foule compacte: le notaire, les parents, les amis, les voisins, tous avaient été invités et remplissaient la salle, agrandie, embellie, peinte et meublée. Des sièges étaient préparés en nombre suffisant pour tous les invités. Le général fit asseoir Elfy entre lui et Moutier, Mme Blidot à sa gauche, puis Dérigny et les enfants; le notaire se trouvait en face avec une table devant lui. Quand tout le monde fut placé, le notaire commença la lecture du contrat. Lorsqu'on en fut à la fortune des époux, le notaire lut:

«La future se constitue en dot les prés, bois et dépendances attenant à la maison dite l'*Ange-Gardien*.»

Elfy poussa un cri de surprise, sauta de dessus sa chaise et se jeta presque à genoux devant le général qui se leva, la prit dans ses bras et, lui baisant le front:

«Oui, ma chère enfant, c'est mon cadeau de noces. Vous allez devenir la femme, l'amie de mon brave Moutier, deux fois mon sauveur et toujours mon ami. Je ne saurais assez reconnaître ce que je lui dois; mais en aidant à son mariage avec vous, j'espère m'être acquitté d'une partie de ma dette.»

Le général tendit la main à Moutier, l'attira à lui et le serra avec Elfy dans ses bras.

«Oh! mon général, dit Moutier à voix basse, permettez que je vous embrasse.

— De tout mon coeur, mon enfant... Et, à présent, continuons notre contrat.»

Le notaire en acheva la lecture; une seule clause, qui fit rougir Mme Blidot, parut se ressentir de la bizarrerie du général. Il était dit:»Dans le cas où Mme Blidot viendrait à se remarier, sa part de propriété de l'*Ange-Gardien* retournerait à sa soeur Elfy, et serait compensée par la maison à l'enseigne: Au Général reconnaissant, que le général comte Dourakine lui céderait en toute propriété, mais à la condition que Mme Blidot épouserait l'homme indiqué par le général comte Dourakine et qu'il se réserve de lui faire connaître.»

Le notaire ne put s'empêcher de sourire en voyant l'étonnement que causait cette clause du contrat, qu'il avait cherché vainement à faire supprimer. Le général y tenait particulièrement; il n'avait pas voulu en démordre. Mme Blidot rougit, s'étonna et puis se mit à rire en disant:

«Au fait, je ne m'oblige à rien, et personne ne peut m'obliger à me marier si je ne le veux pas.

— Qui sait? dit le général, qui sait? Vous le voudrez peut-être quand vous connaîtrez le futur.

— Pas de danger que je me remarie.

— Il faut signer, Messieurs, Mesdames, dit le notaire.

— Et puis dîner», dit le général.

Mme Blidot ne fut nullement effrayée de cette annonce du général, quoique rien ne lui parût arrangé pour un repas quelconque; mais elle commençait à compter sur cette espèce de féerie qui faisait tout arriver à point.

Elfy signa, puis Moutier, puis le général, puis Mme Blidot, le curé, Jacques, Paul, Dérigny et la foule. Quand chacun eut apposé son nom ou sa croix au bas du contrat, le général proposa de retourner dîner à l'*Ange-Gardien*; Mme Blidot ne put s'empêcher de frémir de la tête aux pieds. Comment dîner,

sans dîner, sans couvert, sans table!

«Général, dit-elle d'un air suppliant, si nous dînions ici? C'est si joli!»

LE GÉNÉRAL, *avec malice*. – Du tout, ma petite femme, nous dînons chez vous. Ne voyez-vous pas qu'Elfy et Moutier sont impatients de se promener dans leur nouvelle propriété? Allons, en route.

Le général descendit le perron, entraînant Mme Blidot, suivi d'Elfy qui donnait le bras à Moutier, et du reste de la société. Jacques et Paul couraient en éclaireurs; ils arrivèrent les premiers à l'*Ange-Gardien*, et firent des exclamations de joie sans fin. Le devant de la maison était garni de caisses d'orangers et autres arbustes en fleurs; la salle était tapissée d'étoffe bleue, ainsi que la cuisine; des tables étaient mises dans les deux salles. Le général fit asseoir tous les invités; lui, Elfy et Moutier présidaient la première table; Mme Blidot, Dérigny et les enfants faisaient les honneurs de la seconde; plusieurs domestiques, venus de Paris, firent le service; ils passaient les plats, les vins; les cuisiniers s'étaient surpassés: on n'avait jamais mangé, ni bu, ni vu chose pareille à Loumigny. Le curé était à la gauche du général, Elfy se trouvait placée entre le général et Moutier, puis le notaire et les autres convives. Le dîner fut long et gai.

«Défense de se donner d'indigestion aujourd'hui, criait le général; on doit se ménager pour demain: ce sera bien autre chose.

— Qu'y aura-t-il demain?» demanda un convive.

LE GÉNÉRAL. – Qui vivra verra. Il y aura un festin de Balthazar!

LE CONVIVE. – Qu'est-ce que c'est que ça, Balthazar?

LE GÉNÉRAL. – Balthazar était un gredin, un fieffé gourmand, mais un fin connaisseur en vins et en toutes espèces de comestibles, et, quand on voulait bien dîner, on allait chez Balthazar.

— Ah oui! comme à Paris, quand on va chez Véry, dit un des convives qui avait la prétention d'avoir de l'instruction et de connaître Paris, parce qu'il y avait passé une fois trois jours comme témoin dans une affaire criminelle.

— Tout juste! c'est ça, dit le général en se tordant de rire. Je vois, M'sieur, que vous connaissez Paris.

LE CONVIVE INSTRUIT. – Un peu, M'sieur, j'y ai passé quelque temps.

LE GÉNÉRAL. – Avez-vous été au spectacle, M'sieur?

LE CONVIVE INSTRUIT. – Oui, M'sieur, bien des fois. J'aimais beaucoup le spectacle.

LE GÉNÉRAL. – À quel théâtre alliez-vous?

LE CONVIVE INSTRUIT. – Au grand théâtre de Polichinelle, et à un autre dont j'oublie le nom, plus beau encore.

LE GÉNÉRAL. – Ah! aux Champs-Élysées, n'est-ce pas?

LE CONVIVE INSTRUIT. – Oui, M'sieur, un grand bois mal gouverné, et qui ne ressemble guère à un

champ; des arbres abîmés, écourtés, une futaie perdue.

Le général riait de plus en plus, buvait de plus en plus. On était à table depuis deux heures. Elfy proposa au général une promenade dans son nouveau domaine.

LE GÉNÉRAL, *d'un air malin*. – Et comment y passerez-vous de votre jardin, mon enfant?

ELFY. – Oh! général, Moutier fera une brèche; le passage sera bientôt fait.

LE GÉNÉRAL. – A-t-on fini le café, le pousse-café, tout enfin?

— Fini à la majorité, mon général, répondit Moutier, fatigué de boire et de manger.

— Allons, partons. J'ouvre la marche avec Elfy.

Le général se leva; chacun en fit autant. Il ouvrit lui-même la porte du jardin. Elfy poussa une exclamation joyeuse, quitta le bras du général et courut légère comme un oiseau, vers la barrière élégante qui avait été placée et ouverte sur le pré pendant la courte absence des propriétaires.

Jacques et Paul la suivirent dans sa course, et furent bientôt hors de vue.

LE GÉNÉRAL. – Moutier, mon ami, courez après les fuyards, attrapez-les, ramenez-les-moi! Je ne serai pas loin... Eh bien! voilà tout le monde parti!... Les voilà qui courent tous comme des chevaux échappés... jusqu'au notaire!... Et ce pauvre Dérigny, que Mme Blidot entraîne! Il court, ma foi! il court!

Le général, enchanté, se frottait les mains, allait et venait en sautillant malgré ses grosses jambes, son gros ventre et ses larges épaules. De temps à autre, on voyait apparaître dans le pré, dans le bois, Elfy et les enfants; Moutier l'avait rejointe en deux enjambées et jouissait du bonheur d'Elfy avec toute la vivacité de son affection. Bientôt le bois et la prairie offrirent le spectacle le plus animé; les jeunes couraient, criaient, riaient; les gens sages se promenaient, admiraient et se réjouissaient du bonheur d'Elfy d'avoir rencontré dans sa vie un général Dourakine. Elfy et sa soeur étaient si généralement aimées que leur heureuse chance ne donnait de jalousie à personne, et occasionnait, au contraire, une satisfaction générale.

Le curé seul était resté auprès du général.

«Vous devez être bien heureux, lui dit-il en souriant amicalement, de tout le bonheur que vous avez causé; vous êtes véritablement une Providence pour ces excellentes soeurs, pour votre brave Moutier et pour toute notre commune. Jamais on n'y perdra votre souvenir, général, et, quant à moi, je prierai pour vous tous les jours de ma vie.»

LE GÉNÉRAL. – Merci, mon bon curé. Mais notre tâche n'est pas finie, il faut que vous m'aidiez à la compléter.

LE CURÉ. – Tout ce que vous voudrez, général, disposez de moi entièrement.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien, mon ami, voilà l'affaire. J'aime beaucoup Mme Blidot, et je vois avec peine que le mariage de sa soeur va changer sa position.

LE CURÉ. – Oh! général, elles s'aiment tant, et Moutier est un homme si bon, si honorable, si religieux!

LE GÉNÉRAL. – Tout ça est vrai, mon ami, mais... Mme Blidot ne va plus venir qu'en second; c'est le jeune ménage qui a maintenant le plus gros lot dans la propriété de l'*Ange-Gardien*; un homme dans une

auberge est toujours plus maître que des femmes. Et puis viendront les enfants; Jacques et Paul pourraient en souffrir, Mme Blidot, qui les aime si tendrement, les protégera; et puis viendra le désaccord, et, par suite, les chagrins pour cette pauvre femme isolée.

LE CURÉ. – C'est vrai, général; mais qu'y faire, sinon attendre, espérer, et au besoin lui donner du courage?

LE GÉNÉRAL. – Mon cher curé, voici mon idée à moi. Quand la guerre sera finie, ce qui va arriver un de ces jours, il faudra que je retourne en Russie; j'emmènerai Dérigny... Attendez, vous ne savez pas ce que je vais vous dire... J'emmènerai ses enfants; voilà déjà qu'ils restent avec leur père et qu'ils sont à l'abri de ce que je redoute pour eux. Pour prix du sacrifice que me fera le père, j'achète, avec votre aide, et je lui donne les terres qui entourent mon auberge Au général reconnaissant. D'ici là, je le décide à réunir ses enfants à maman Blidot dont il fera sa femme et la vraie mère de ses enfants; je donne au ménage l'auberge et les terres. Et, après une absence d'un an, je viens mourir en France, chez vous, car, entre nous, je ne crois pas en avoir pour longtemps; d'ici à trois ans je serai couché dans votre cimetière, après être mort entre vos bras. Et voilà où j'ai besoin de votre aide: c'est à disposer maman Blidot à devenir Mme Dérigny. Vous lui ferez savoir en gros tout ce que je viens de vous dire.

LE CURÉ. – Je crains qu'elle ne veuille pas se remarier, non pas qu'elle ait beaucoup regretté son mari, qu'elle avait épousé presque forcée par ses parents, et qui était vieux, méchant et désagréable, mais parce que ce mariage malheureux lui a ôté l'envie d'en contracter un autre.

LE GÉNÉRAL. – Et Jacques et Paul qu'elle aime tant et qui sont si charmants! Ce serait le moyen de ne plus les perdre.

LE CURÉ. – Écoutez, général, je tâcherai; je ferai mon possible, car j'ai bonne opinion de Dérigny.

LE GÉNÉRAL. – Parbleu! un garçon parfait, doux comme un agneau, un coeur d'or. Voyez-le avec ses mioches. Brave militaire, beau garçon, que vous faut-il de plus?

LE CURÉ. – Ce qu'il a, général, et ce dont vous ne parlez pas: de la religion et de la moralité.

LE GÉNÉRAL. – Puisqu'il l'a, vous n'avez plus rien à lui demander.

LE CURÉ. – Aussi me trouvé-je très satisfait, général, et je désire que Mme Blidot pense comme nous.

LE GÉNÉRAL. – Ceci vous regarde, mon bon curé, parlez-en avec elle quand Dérigny et moi nous n'y serons plus. L'affaire se terminera promptement en la poussant vivement.

La conversation fut interrompue par Elfy, Moutier et les enfants qui revenaient près du général; Elfy avait des larmes dans les yeux.

ELFY. – Mon bon général, que de reconnaissance! Il n'est pas possible d'être meilleur, plus généreux, plus paternel que vous ne l'avez été pour moi et pour Joseph. Que de choses vous nous donnez! Et avec quelle grâce, quelle bonté aimable!

Elfy saisit une de ses mains et la lui baisa à plusieurs reprises.

LE GÉNÉRAL. – Mon enfant, laissez-moi. Je vais pleurer si vous continuez; je n'en puis plus! Laissez-moi, vous dis-je, Moutier!

Moutier saisit son autre main, et, la serrant à la briser, y posa ses lèvres.

MOUTIER. – Mon général, je n'ai jamais baisé la main d'aucun homme; la vôtre est pour moi celle d'un bienfaiteur, d'un père.

LE GÉNÉRAL. – Tiens, vous dites comme Torchonnet.

Moutier sourit; les larmes d'Elfy firent place à un rire joyeux, et l'attendrissement du général se dissipa comme par enchantement.

LE GÉNÉRAL. – Ouf! c'est fini! Je suis content. Voyez un peu la jolie figure que j'aurais faite, pleurant avec Elfy et Moutier. Sapristi! je sue d'y penser. Un général en grand uniforme pleurant comme un enfant qui a reçu le fouet! À présent, mes bons amis, vous avez tout vu, vous êtes bien contents comme moi, mais bien fatigués comme moi, et vous avez besoin d'être seuls comme moi. Laissez-moi renvoyer tout ce monde; promenez-vous tout doucement sur vos terres en causant et laissez-moi surveiller le retour de l'ordre dans votre maison... Pas de réplique! Je veux ce que je veux. Envoyez-moi Dérigny et les enfants; dites que je désire qu'on s'en aille, et demandez au notaire de venir me parler.

Elfy baisa la main du général en signe de soumission et alla avec Moutier exécuter ses ordres. Bientôt la foule défila devant lui, et à chacun il disait:

«À demain, à la mairie.»

Il rappela au notaire qu'il couchait à l'auberge du *Général reconnaissant*.

«Votre chambre est prête, mon cher, ainsi que quelques autres pour les invités éloignés.»

Le notaire salua, serra la main que lui tendait le général et sortit pour fumer en se promenant avec quelques amis avant de prendre possession des chambres qui leur avaient été préparées.

XXVII - La noce

Le général était allé surveiller les apprêts du festin pour le lendemain et tous les préparatifs de la fête qui devait se terminer par un bal et un feu d'artifice. À la nuit tombante il alla se coucher; la journée avait été fatigante, il ronfla dix heures de suite sans bouger.

On se réunit à sept heures pour déjeuner; le bonheur était sur tous les visages.

ELFY. – Encore un remerciement à vous adresser, mon général; nous avons trouvé dans nos chambres nos toilettes pour ce matin.

LE GÉNÉRAL. – Trouvez-vous les vôtres à votre goût, Mesdames?

ELFY. – Charmantes, superbes, et cent fois au-dessus de ce que nous nous serions donné si nous avions eu à les acheter, mon bon général.

LE GÉNÉRAL. – Je voudrais voir tout cela sur vous, ma petite Elfy, et je veux voir aussi votre soeur en grande toilette.

Les deux soeurs se retirèrent avec les enfants, qui ne se possédaient pas de joie de mettre les beaux habits, les brodequins vernis, les chemises à manches à boutons, préparés pour eux.

Le général et Moutier restèrent seuls; les regards de Moutier exprimaient une profonde reconnaissance et un bonheur sans mélange; il renouvela ses remerciements en termes qui émurent le général.

«Soyez sûr, mon ami, lui répondit-il, que votre bonheur me rend moi-même fort heureux; je ne me sens plus seul ni abandonné; je sais que tous vous m'aimez malgré mes sottises et mes bizarreries. Le souvenir que j'emporterai d'ici me sera toujours doux et cher. Mais il faut que, nous aussi, nous pensions à notre toilette; il faut que nous nous fassions beaux, vous le marié, et moi remplaçant le père de la mariée... et le vôtre aussi, mon pauvre enfant.»

Moutier le remercia encore vivement et ils se séparèrent. Dérigny attendait le général pour aider à sa toilette qui fut longue et qui mit en évidence toute l'ampleur de sa personne. Grande tenue de lieutenant général, uniforme brodé d'or, culotte blanche, bottes vernies, le grand cordon de Sainte-Anne et de Saint-Alexandre, des plaques en diamants, l'épée avec une poignée en diamants, et une foule de décorations de pays étrangers à la Russie.

Elfy ne tarda pas à paraître, jolie et charmante, avec sa robe de taffetas blanc, son voile de dentelle, sa couronne de roses blanches et de feuilles d'oranger. Des boucles d'oreilles, une broche et des épingles à cheveux en or et perles complétaient la beauté de sa toilette et de sa personne. Mme Blidot avait une toilette élégante appropriée à ses vingt-neuf ans et à son état de veuve. Moutier avait son riche costume de zouave tout neuf qui faisait valoir la beauté de sa taille et de sa figure. Les enfants étaient gentils et superbes. Dérigny était proprement habillé, sans élégance et tout en noir. Seul il avait une teinte de tristesse répandue sur son visage. Ce mariage lui rappelait le sien, moins brillant, avec le même bonheur en perspective, et ce bonheur s'était terminé par une longue souffrance. Il craignait aussi pour ses enfants les changements qu'amènerait certainement ce mariage. Et puis, son retour à lui ne l'obligerait-il pas à

séparer ses enfants d'avec Mme Blidot qu'ils aimaient tant? La proposition du général lui revenait sans cesse; il ne savait quel parti prendre: la rejeter, c'était replonger ses enfants dans la misère; l'accepter c'était assurer leur avenir, mais à quel prix! Quel voyage! quelle position incertaine! quel climat à affronter! Et quel chagrin à leur infliger que de les priver des soins et de la tendresse de Mme Blidot! Ce furent ces réflexions, réveillées par le mariage d'Elfy, qui attristèrent sa physionomie. Le général le regarda un instant, devina ses préoccupations:

«Courage, mon ami, lui dit-il. Je suis là, moi; j'arrangerai votre vie comme j'ai arrangé celle de Moutier; vous aurez vos enfants et encore du bonheur devant vous.»

Dérigny sourit tristement en remerciant le général et chercha à secouer les pensées pénibles qui l'obsédaient.

Les témoins, les garçons et les filles de noce ne tardèrent pas à arriver; ils étaient tous dans l'admiration du brillant général, du superbe zouave et de la toilette de la mariée. Il faisait un temps magnifique, un beau soleil du mois d'août mais sans trop d'ardeur, et pas de vent.

On se mit en marche vers la mairie; comme la veille, le général donnait le bras à Elfy et Moutier à Mme Blidot. Dérigny et les enfants suivaient. À la mairie, le mariage civil fut promptement terminé, et on se dirigea vers l'église. Là les attendait une nouvelle surprise. Toute l'église était tendue en bleu, blanc et or. Une riche garniture d'autel, chandeliers, vases et fleurs, entourait un tabernacle de bronze doré artistement travaillé. Le curé était revêtu d'une magnifique chasuble d'étoffe dite pluie d'or. Les chantres avaient des chapes rouge et or. Des prie-Dieu, neufs et brillants, étaient préparés pour les assistants; les prie-Dieu des mariés étaient couverts de housses de velours rouge. Le général et Mme Blidot se placèrent l'un à droite, l'autre à gauche des mariés; chacun prit place, et la cérémonie commença.

Jacques et Paul tinrent le poêle sur la tête du jeune couple; ils étaient, après Moutier et Elfy, les plus heureux de toute l'assemblée, car aucun souci, aucune inquiétude, aucun souvenir pénible ne se mêlaient à leur joie. Mme Blidot les contemplait avec amour et orgueil. Mais subitement son visage s'assombrit en jetant un coup d'oeil sympathique sur Dérigny: la tristesse de son regard lui révéla les inquiétudes qui l'assiégeaient, et à elle aussi la séparation d'avec les enfants lui apparut terrible et prochaine. Elle essaya de chasser cette cruelle pensée et se promit d'éclaircir la question avec Dérigny à la plus prochaine occasion.

La cérémonie était terminée; Elfy était la femme de Moutier qui la reçut à la sacristie des mains du général. Ils avaient tous les deux l'air radieux. Moutier emmena sa femme, et, suivant la recommandation du général, la mena dans la maison du Général reconnaissant, où devaient se réunir les invités. Toute la noce suivit les mariés, le général toujours en tête, mais cette fois menant Mme Blidot au lieu d'Elfy.

LE GÉNÉRAL. – À quand votre noce, ma petite femme?

MADAME BLIDOT. – La mienne? Oh! général, jamais! Vous pouvez m'en croire. J'ai eu assez de la première.

LE GÉNÉRAL. – Comme vous dites ça, ma pauvre petite femme! Vous avez l'air d'un enterrement.

MADAME BLIDOT. – Oh! général! c'est que j'ai la mort dans l'âme!

LE GÉNÉRAL. – Un jour comme celui-ci? Par exemple!

MADAME BLIDOT. – Général, vous savez que Jacques et Paul sont ma plus chère, ma plus vive

affection. Voici leur père revenu; me les laissera-t-il? Consentira-t-il jamais à s'en séparer?

LE GÉNÉRAL. – Pour dire vrai, je ne le crois pas, ma bonne amie. Mais, que diantre! nous n'y sommes pas encore! Et puis je suis là, moi. Ayez donc confiance dans le vieux général. Voyez la noce, le contrat, le dîner et tout; vous étiez d'une inquiétude, d'une agitation! Eh bien, qu'en dites-vous? Ai-je bien mené l'affaire? A-t-on manqué de quelque chose? De même pour les enfants, je vous dis: Soyez tranquille; il dépendra de vous de les garder toujours, avec l'autorité d'une mère.

MADAME BLIDOT. – Oh! si cela ne dépendait que de moi, ce serait fait!

— Bon! souvenez-vous de ce que vous venez de dire. Je vous le rappellerai en temps et lieu, et vous aurez vos enfants. Nous voici arrivés; plus de tristesse; ne songeons qu'à nous réjouir; sans oublier de boire et de manger.

Le général quitta Mme Blidot pour jeter un coup d'oeil sur le dîner. Tout était prêt; il fut content de l'aspect général et revint près d'Elfy pour l'avertir qu'on allait servir. La porte du fond s'ouvrit, et un maître d'hôtel, en grande tenue parisienne, annonça:

«Le général est servi.»

Une salle immense s'offrit à la vue des convives étonnés et d'Elfy enchantée. La cour avait été convertie en salle à manger; des tentures rouges garnissaient tous les murs; un vitrage l'éclairait par en haut; la table, de cinquante-deux couverts, était splendidement garnie et ornée de cristaux, de bronzes, de candélabres, etc.

Le général donna le bras à Elfy qu'il plaça à sa droite; à sa gauche, le curé; près d'Elfy, son mari; près du curé, le notaire. En face du général, Mme Blidot; à sa droite, Dérigny et ses enfants; à sa gauche, le maire et l'adjoint. Puis les autres convives se placèrent à leur convenance.

«Potages: bisque aux écrevisses! potage à la tortue!» annonça le maître d'hôtel.

Tout le monde voulut goûter des deux pour savoir lequel était le meilleur; la question resta indécise. Le général goûta, approuva, et en redemanda deux fois. On se léchait les lèvres; les gourmands regardaient avec des yeux de convoitise ce qui restait des potages inconnus et admirables.

«Turbot sauce crevette! saumon sauce impériale! filets de chevreuil sauce madère!»

Le silence régnait parmi les convives; chacun mangeait, savourait; quelques vieux pleuraient d'attendrissement de la bonté du dîner et de la magnificence du général. Le citoyen qui connaissait si bien Paris et ses théâtres approuvait tout haut:

«Bon! très bon! bien cuit! bonne sauce! comme chez Véry.»

«Ailes de perdreaux aux truffes!»

Mouvement général; aucun des convives n'avait de sa vie goûté ni flairé une truffe; aussi le maître d'hôtel s'estima-t-il fort heureux de pouvoir en fournir à toute la table; le plat se dégarnissait à toute minute; mais il y en avait toujours de rechange grâce à la prévoyance du général qui avait dit:

«Nous serons cinquante-deux; comptez sur cent quatre gros mangeurs, et vous n'aurez pas de restes.»

«Volailles à la suprême!» reprit le maître d'hôtel quand les perdreaux et les truffes eurent disparu sans laisser de traces de leur passage.

Jacques et Paul avaient mangé jusque-là sans mot dire. À la vue des volailles ils reconnurent enfin ce qu'ils mangeaient.

«Ah! voilà enfin de la viande, s'écria Paul.

— De la viande? reprit le général indigné; où vois-tu de la viande, mon garçon?»

JACQUES. – Voilà, général! dans ce plat. Ce sont les poulets de tante Elfy.

LE GÉNÉRAL, *indigné*. – Ma bonne madame Blidot, de grâce, expliquez à ces enfants que ce sont des poulardes du Mans, les plus fines et les plus délicates qui se puissent manger!

ELFY, *riant*. – Croyez-vous, général, que mes poulets ne soient pas fins et délicats?

— Vos poulets! vos poulets! reprit le général contenant son indignation. Mon enfant, mais ces bêtes que vous mangez sont des poulardes perdues de graisse, la chair en est succulente...

ELFY. – Et mes poulets?

LE GÉNÉRAL. – Que diantre! vos poulets sont des bêtes sèches, noires, misérables, qui ne ressemblent en rien à ces grasses et admirables volailles.

ELFY. – Pardon, mon bon général; ce que j'en dis, c'est pour excuser les petits, là-bas, qui ne comprennent rien au dîner splendide que vous nous faites manger.

LE GÉNÉRAL. – Bien, mon enfant! ne perdons pas notre temps à parler, ne troublons pas notre digestion à discuter, mangeons et buvons.

Le général en était à son dixième verre de vin; on avait déjà servi du Madère, du Bordeaux-Lafitte, du Bourgogne, du vin du Rhin: le tout première qualité. On commençait à s'animer, à ne plus manger avec le même acharnement.

«Faisans rôtis! coqs de bruyère! gélinottes!»

Un frémissement de surprise et de satisfaction parcourut la salle. Le général regardait de l'air d'un triomphateur tous ces visages qui exprimaient l'admiration et la reconnaissance.

Succès complet; il n'en resta que quelques os que les mauvaises dents n'avaient pu croquer.

«Jambons de marcassin! homards en salade!»

Chacun goûta, chacun mangea, et chacun en redemanda. Le tour des légumes arriva enfin; on était à table depuis deux heures. Les enfants de la noce, avec Jacques et Paul en tête, eurent la permission de sortir de table et d'aller jouer dehors; on devait les ramener pour les sucreries. Après les asperges, les petits pois, les haricots verts, les artichauts farcis, vinrent les crèmes fouettées, non fouettées, glacées, prises, tournées. Puis les pâtisseries, babas, mont-blanc, saint-honoré, talmouses, croquembouches, achevèrent le triomphe du moderne Vatel et celui du général. Les enfants étaient revenus chercher leur part de friandises et ils ne quittèrent la place que lorsqu'on eut bu aux santés du général, des mariés, de Mme Blidot, avec un champagne exquis, car la plupart des invités quittèrent la table en chancelant et furent obligés de laisser passer l'effet du champagne dans les fauteuils où ils dormirent jusqu'au soir.

À la fin du dîner, après les glaces de diverses espèces, les ananas, les fruits de toutes saisons, les bonbons et autres friandises. Elfy proposa de boire à la santé de l'artiste auteur du dîner merveilleux dont on venait de se régaler. Le général reçut cette proposition avec une reconnaissance sans égale. Il vit qu'Elfy savait apprécier une bonne cuisine, et, dans sa joie, il la proclama la perle des femmes. On but cette santé devant le héros artiste, que le général fit venir pour le complimenter, qui se rengorgea, qui remercia et qui se retira récompensé de ses fatigues et de ses ennuis.

La journée s'avançait; le général demanda si l'on n'aimerait pas à la finir par un bal. On accepta avec empressement; mais où trouver un violon?

Personne n'y avait pensé.

«Que cela ne vous inquiète pas! ne suis-je pas là, moi? Allons danser sur le pré d'Elfy; nous trouverons bien une petite musique; il n'en faut pas tant pour danser; le premier crincrin fera notre affaire.»

La noce se dirigea vers l'*Ange-Gardien* qu'on trouva décoré comme la veille. On passa dans le jardin. Sur le pré étaient dressées deux grandes tentes, l'une pour danser, l'autre pour manger; un buffet entourait de trois côtés cette dernière et devait, jusqu'au lendemain, se trouver couvert de viandes froides, de poissons, de pâtisseries, de crèmes, de gelées; la tente de bal était ouverte d'un côté et garnie des trois autres de candélabres, de fleurs et de banquettes de velours rouge à franges d'or. Au fond, sur une estrade, était un orchestre composé de six musiciens, qui commencèrent une contredanse dès que le général eut fait son entrée avec la mariée.

Les enfants, les jeunes, les vieux, tout le monde dansa; le général ouvrit le bal avec Elfy, valsa avec Mme Blidot, dansa, valsa toute la soirée, presque toute la nuit comme un vrai sous-lieutenant; il suait à grosses gouttes, mais la gaieté générale l'avait gagné et il accomplissait les exploits d'un jeune homme. Elfy et Moutier dansèrent à s'exténuer; tout le monde en fit autant, en entrecoupant les danses de visites aux buffets; on eut fort à faire pour satisfaire l'appétit des danseurs.

À dix heures, il y eut un quart d'heure de relâche pour voir tirer un feu d'artifice qui redoubla l'admiration des invités. Jamais à Loumigny on n'avait tiré que des pétards. Aussi le souvenir de la noce de Moutier à l'*Ange-Gardien* y est-il aussi vivant qu'au lendemain de cette fête si complète et si splendide. Mais tout a une fin, et la fatigue fit sonner la retraite à une heure avancée de la nuit. Chacun alla enfin se coucher, heureux, joyeux, éreinté.

Jacques et Paul dormirent le lendemain jusqu'au soir, soupèrent et se recouchèrent encore jusqu'au lendemain. Il y eut plusieurs indigestions à la suite de ce festin de Balthazar; l'habitué de Paris manqua en mourir, le notaire fut pendant trois jours hors d'état de faire le moindre acte.

Le général, qui s'était établi chez lui à l'ex-auberge de Bournier avec Dérigny, fut un peu indisposé et courbaturé; il garda à son service un des cuisiniers venus de Paris, en lui recommandant de se faire envoyer des provisions de toute sorte.

XXVIII - Un mariage sans noce

Le lendemain de la noce, le général, voyant Dérigny plus triste qu'il ne l'avait encore été depuis le jour où il avait retrouvé ses enfants, lui demanda avec intérêt ce qui l'attristait ainsi et l'engagea à parler avec franchise.

LE GÉNÉRAL. – Parlez à coeur ouvert, mon ami; ne craignez pas que je m'emporte; je vous vois triste et inquiet et je vous porte trop d'intérêt pour me fâcher de ce que vous pourriez me dire.

DÉRIGNY. – Mon général, veuillez m'excuser, mais, depuis la proposition que vous m'avez faite de me garder à votre service, de m'emmener même en Russie avec mes enfants, je ne sais à quoi me résoudre. Je vois qu'il est pour eux d'un intérêt immense de vous accompagner avec moi; mais, mon général (pardonnez-moi de vous parler si franchement), que de tristesses et d'inconvénients pour eux, et par conséquent pour moi, doivent résulter de cette position! Mes pauvres enfants aiment si tendrement Mme Blidot que les en séparer pour des années, et peut-être pour toujours, serait leur imposer un chagrin des plus cruels. Et comment moi, occupé de mon service près de vous, mon général, pourrais-je veiller sur mes enfants, continuer leur éducation si bien commencée? Et puis, mon général, si ces enfants vous fatiguent, vous ennuient, soit en route, soit en Russie, que deviendrons-nous?

Dérigny s'arrêta triste et pensif. Le général l'avait écouté attentivement et sans colère.

«Et si vous me quittez, mon ami, que deviendrez-vous, que ferez-vous de vos enfants?»

Dérigny prit sa tête dans ses mains avec un geste de douleur et dit d'une voix émue:

«Voilà, mon général; c'est ça, c'est bien ça... Mais que puis-je, que dois-je faire? Pardon si je vous parle aussi librement, mon général; vous m'avez encouragé et je me livre à votre bonté.»

LE GÉNÉRAL. – Dérigny, j'ai déjà pensé à tout cela; j'en ai même parlé au curé. Vos enfants ne peuvent ni quitter Mme Blidot ni rester où ils sont; le mariage d'Elfy donne un maître à la maison et annule l'autorité de Mme Blidot; elle et les enfants ne tarderaient pas à être mal à l'aise. Il n'y a qu'un moyen pour vous, un seul, de garder vos enfants et de leur laisser cette excellente mère qui remplace si bien celle qu'ils ont perdue. Épousez-la.

Dérigny fit un bond qui fit sursauter le général.

DÉRIGNY. – Moi, mon général! moi, sans fortune, sans famille, sans avenir, épouser Mme Blidot qui est riche, qui ne songe pas à se remarier? C'est impossible, mon général! Impossible!... Oui, malheureusement impossible.

Le général sourit au *malheureusement*. Dérigny n'y répugnait donc pas; il accepterait ce mariage pour ses enfants et peut-être pour son propre bonheur.

LE GÉNÉRAL. – Mon ami, ce n'est pas impossible. Vous me parlez franchement, je vais en faire autant. Je suis vieux, je suis infirme, je déteste le changement. Je vous aime et je vous estime; votre service me plaît beaucoup et m'est nécessaire. Si vous épousez Mme Blidot et que vous consentez à rester chez moi avec elle et vos enfants, et à m'accompagner en Russie, toujours avec elle et les enfants, j'assurerai votre

avenir en achetant et vous donnant les terres qui avoisinent mon auberge. Vous savez que, d'après les termes du contrat d'Elfy, je donne l'auberge à Mme Blidot si elle vous épouse, car c'est à vous que j'ai pensé en faisant mettre cette clause. Quant à mon séjour en Russie, il ne sera pas long; j'arrangerai mes affaires, je quitterai le service actif en raison de mes nombreuses blessures et je reviendrai me fixer en France. Voyez, mon ami, réfléchissez; voulez-vous que je parle à Mme Blidot?

DÉRIGNY. – Mon général, que de bontés! Mes chers enfants, ils vous devront tout, ainsi que leur père. Oh oui! mon général, parlez-lui, demandez-lui, au nom de mes enfants, qu'elle devienne leur vraie mère, que je puisse les lui donner en les conservant.

LE GÉNÉRAL. – Aujourd'hui même, mon cher Dérigny; je suis content de vous trouver si raisonnable. Allez me chercher Mme Blidot, que je lui parle tout de suite... Mais non, c'est impossible; vous ne pouvez pas y aller pour cela. Envoyez-moi le curé; je le lui enverrai à mon tour; il me la ramènera et à nous deux nous ferons votre affaire. Allez, mon ami, vite, vite, et puis allez voir vos enfants.

Dérigny ne se le fit pas dire deux fois; il n'avait pas encore vu ses enfants; il ignorait qu'ils dormaient encore. Il alla lestement faire au curé la commission du général et courut à l'*Ange-Gardien*; il y trouva Mme Blidot seule. Il éprouva un instant d'embarras.

«Je suis seule éveillée, dit-elle en souriant. Ils sont tous éreintés et ils dorment tous.»

DÉRIGNY. – Je venais voir mes enfants, ma bonne madame Blidot.

MADAME BLIDOT. – Monsieur Dérigny, je suis bien aise que nous soyons seuls: j'ai à causer avec vous au sujet des enfants. Mon cher monsieur Dérigny, vous savez combien je les aime; les perdre serait ma mort. Voulez-vous me les laisser?

Dérigny hésita avant de répondre. Mme Blidot restait tremblante devant lui; elle le regardait avec anxiété; elle attendait une réponse.

«Jamais je n'aurai le courage de les reperdre une seconde fois, dit Dérigny à voix basse.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria Mme Blidot en cachant sa figure dans ses mains, je l'avais prévu!»

Elle sanglotait, Dérigny s'assit près d'elle.

DÉRIGNY. – Chère madame Blidot, si vous saviez combien votre tendresse pour mes enfants me touche!

MADAME BLIDOT. – Elle vous touche, et vous ne voulez rien faire pour la contenter.

DÉRIGNY. – Pardonnez-moi, je suis disposé à faire beaucoup pour vous les laisser, mais je ne puis, je n'ose vous le dire moi-même: le général vous en parlera, et, si vous acceptez la proposition qu'il vous fera en mon nom, mes enfants seront les vôtres.

MADAME BLIDOT, *avec surprise*. – Le général!... les enfants!... Ah! je comprends.

Mme Blidot tendit la main à Dérigny.

«Mon cher monsieur Dérigny, je ne veux faire ni la prude ni la sotte. Vous me proposez de devenir votre femme pour garder les enfants? Voici ma main; j'accepte avec plaisir et bonheur. Merci de me laisser ces chers petits à soigner, à élever, à ne les jamais quitter, à devenir leur mère, leur vraie mère! Courons vite chez le général; que j'aille le remercier, car c'est lui qui en a eu l'idée, j'en suis sûre.»

Dérigny restait sans parole, heureux, mais surpris. Il ne put s'empêcher de rire de ce facile

dénouement.

DÉRIGNY. – Mais vous ne savez rien encore; vous ne savez pas que le général me donne...

MADAME BLIDOT. – Eh! qu'il donne ce qu'il voudra! Que m'importe? Vous me donnez les enfants, c'est là mon bonheur, ma vie! Je ne veux pas autre chose.

Et sans attendre Dérigny elle sortit en courant, alla toujours courant chez le général, entra sans hésiter, le trouva en discussion avec le curé, se précipita vers lui, lui baisa les mains en sanglotant et en répétant:»Merci, bon général, merci.»

Le général, stupéfait, ne comprenant rien, ne devinant rien, crut qu'il était arrivé un malheur à l'*Ange-Gardien*, et, se levant tout effaré, il releva Mme Blidot et lui demanda avec inquiétude ce qu'il y avait.

Dérigny entrait au même moment; il allait raconter au général ce qui venait d'arriver, lorsque Mme Blidot, le voyant entrer, s'élança vers lui, lui saisit les mains, et, l'amenant devant le général, elle dit d'une voix tremblante:

«Il me donne les enfants. Jacques et Paul seront à moi, à moi, général! Je serai leur mère, car je serai sa femme.»

Le général partit d'un éclat de rire:

«Ha! ha! ha! et nous qui faisions de la diplomatie, monsieur le curé et moi, pour arriver à vous faire consentir. La bonne farce! La bonne histoire! Je te fais mon compliment, mon bon Dérigny. Tu vois bien, mon ami, que les terres ont bien fait.»

DÉRIGNY, *riant*. – Elles n'ont rien fait, général; elle ne sait seulement pas que vous me donnez quelque chose.

LE GÉNÉRAL. – Comment! vous ne lui avez pas dit?

DÉRIGNY. – Je n'ai pas eu le temps, mon général. Quand cette excellente femme a compris qu'en m'épousant elle ne se séparait pas de mes enfants, elle m'a remercié comme d'un bienfait et elle a couru chez vous pour vous exprimer sa reconnaissance d'avoir arrangé son bonheur, disait-elle.

— Pauvre femme! dit le général attendri. Pauvre petite femme! C'est bien par amour pour les enfants! Avec un coeur pareil, Dérigny, vous serez heureux, et les enfants aussi.

DÉRIGNY. – Que Dieu vous entende, mon général!

Mme Blidot causait pendant ce temps avec le curé.

«Je n'ai plus de souci, de poids sur le coeur, disait-elle. Monsieur le curé, dites demain une messe pour moi, en action de grâces. Allons, adieu, au revoir, monsieur le curé; à tantôt, mon bon général, nous viendrons voir comment vous vous trouvez de vos fatigues d'hier. Sans adieu, mon cher Dérigny, je cours voir mes enfants et annoncer la bonne nouvelle à Elfy.»

Mme Blidot disparut aussi vite qu'elle était entrée, laissant Dérigny content, mais étonné, le général riant et se frottant les mains, le curé partageant la gaieté et la satisfaction du général.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien, mon ami, vous qui n'y pensiez pas, vous qui avez bondi comme un lion quand je vous en ai parlé, vous qui trouviez ce mariage impossible il y a une heure à peine, vous voilà presque marié.

DÉRIGNY. – Oui, mon général, je vous ai une vive reconnaissance d'avoir bien voulu arranger la chose. Cette pauvre femme est réellement touchante par sa tendresse pour mes enfants; je suis sûr que je l'aimerai, non pas comme ma pauvre Madeleine, mais comme l'ange protecteur des enfants de Madeleine. Chers enfants! vont-ils être heureux! Quand je pense à leur joie, je voudrais, comme Mme Blidot, pouvoir me marier demain. Et je vais suivre votre conseil, mon général: demander au maire de nous afficher, au notaire de faire le contrat, et à monsieur le curé de nous garder sa messe pour le lundi de la semaine qui suivra celle dans laquelle nous entrons.

LE GÉNÉRAL, *riant*. – C'est agir en homme sage, mon ami. Vous êtes pressés tous deux par vos enfants; finissez-en le plus tôt possible. Allez, mon cher, allez vite, de peur que maire et notaire ne vous échappent. Je vous donne congé jusqu'au soir. Monsieur le curé veut bien me tenir compagnie, et Moutier viendra si j'ai besoin de quelque chose. Je suis, en vérité, aussi pressé que vous de voir le mariage fait et votre femme établie chez moi avec vous et vos enfants.

Dérigny disparut et utilisa son temps: il écrivit dans son pays pour avoir les papiers nécessaires, il arrangea tout avec le notaire et le maire, puis il courut à l'*Ange-Gardien*, où il arriva vers le soir, au moment où les enfants venaient de s'éveiller et demandaient à manger.

Mme Blidot accourut.

«Mes enfants, mes chers enfants, votre papa veut bien que je vive toujours avec vous et avec lui; il va m'épouser; je serai sa femme et vous serez mes enfants.»

JACQUES. – Oh! que je suis content, maman! J'avais peur que papa ne nous emmène loin de vous, ou bien qu'il ne nous laisse ici en partant sans nous. Merci, mon cher papa, vous êtes bien bon.

DÉRIGNY. – C'est votre maman qui est bien bonne de le vouloir, mes chers enfants. Moi, je suis si heureux de vous garder près de moi avec cette excellente maman que je la remercie du fond du coeur d'avoir dit oui.

MADAME BLIDOT. – Et moi, mon ami, je vous remercie de tout mon coeur de m'en avoir parlé. C'est que je n'y pensais pas du tout. Allons-nous être heureux, mon Dieu! Tous ensemble, toujours!

Elfy, qui avait préparé le souper, vint ainsi que Moutier prendre part à leur joie, et les enfants sautaient et gambadaient sans oublier le souper, car Paul criait:

«Et la soupe? J'ai si faim!

— Voilà! voilà», dit Moutier qui l'apportait.

Ils se mirent gaiement à table. Tous étaient les plus heureuses gens de la terre. Le général fut porté aux nues; on n'en dit que du bien: Mme Blidot trouva même qu'il était très bel homme, ce qui excita les rires de la famille. Le souper fini, les enfants, mal reposés de leur nuit de fatigue, demandèrent à se recoucher. Mme Blidot ne voulut pas être aidée par Elfy; elle la remplaça par Dérigny, enchanté de donner des soins à ses enfants et de voir faire Mme Blidot. Moutier et Elfy allèrent voir le général. Dérigny et Mme Blidot les y rejoignirent quand les enfants furent endormis; on laissait pour les garder une servante qu'on avait prise depuis l'arrivée du général et qu'Elfy voulut garder quand elle sut que Mme Blidot les quitterait.

XXIX - Conclusion, mais sans fin

Les dix ou douze jours qui séparèrent la demande en mariage d'avec la cérémonie s'écoulèrent vite et gaiement; les futurs quittaient peu le général que la gaieté et l'entrain de Mme Blidot amusaient toujours. Le mariage se fit sans bruit ni fête: deux veufs qui se marient ne font pas de noce comme des jeunes gens. On dîna chez le général, avec le curé et le notaire. Dans l'après-midi, Mme Dérigny s'installa chez le général avec les enfants. M. et Mme Moutier devinrent seuls maîtres de l'*Ange-Gardien*. Le général désira que l'auberge du *Général reconnaissant* restât ouverte à tous les voyageurs militaires, et lui-même se plaisait à les servir et à couler des pièces d'or dans leurs poches. Il vécut gai et heureux à Loumigny pendant un mois encore: la conclusion de la paix l'obligea à quitter cette vie douce et uniforme qui lui plaisait... au moins pour un temps.

Il fallut partir. Selon leurs conventions, Dérigny l'accompagna, emmenant sa femme et ses enfants, tous enchantés du voyage et heureux de ne pas se séparer. Mme Blidot s'était attachée à son mari autant qu'aux enfants; Dérigny s'aperçut avec surprise qu'il aimait sa seconde femme comme il avait aimé Madeleine; sa gaieté première était revenue. Le général se trouvait le plus heureux des hommes. Avant de quitter Loumigny, il donna la maison et ses dépendances à sa petite femme, comme il l'appelait encore; les prés, les terres environnants à Dérigny, qui eut ainsi une propriété personnelle de plus de quarante mille francs.

Moutier et Elfy se chargèrent de l'administration et de la garde de la maison et des terres du *Général reconnaissant* en l'absence de Dérigny et de sa famille. La séparation des deux soeurs fut douloureuse; Elfy pleurait; Moutier était visiblement ému. Le général embrassa Elfy avec effusion et dit en la remettant à Moutier:

«Au revoir dans un an, mes enfants, mes bons amis. Attendez-moi pour le baptême de votre premier enfant; c'est moi qui suis le parrain. Adieu, mes enfants, pensez au vieux général, toujours reconnaissant.»

La voiture partit; Moutier emmena sa femme qui pleurait moins amèrement depuis la promesse du général.

ELFY. – Croyez-vous, mon ami, qu'ils reviendront dans un an, comme l'a promis le général?

MOUTIER. – J'en suis certain, ma petite Elfy. Il nous aime tous, il n'aime que nous, et il veut notre bonheur. Moutier essuya les yeux d'Elfy et l'emmena faire une tournée d'inspection dans les prés et les terres de Dérigny; ils rangèrent tout dans la maison qui resta fermée jusqu'au retour de ses propriétaires.

Torchonnet devint un assez bon sujet, et sortit de chez les Frères pour entrer en qualité de commis dans une maison de commerce.

Le procès Bournier se termina par la condamnation à mort de Bournier et de sa femme, et aux travaux forcés à perpétuité du frère de Bournier. La femme Bournier ne fut pas exécutée; elle fut enfermée dans une maison d'aliénés, étant devenue folle furieuse par suite du coup sur la tête qu'elle avait reçu de Moutier. Bournier eut la tête tranchée et mourut proférant des imprécations contre Moutier et le général.

On sut par lui, et dans le courant du procès, qu'il avait emmené la voiture du général pour faire croire à son départ; qu'il avait mené cette voiture dans un bois où il l'avait brisée avec son frère à coups de hache et brûlée ensuite, et qu'ils étaient revenus de nuit à Loumigny sans avoir été vus de personne.

Le curé fit exécuter les travaux qu'avait indiqués le général; l'église de Loumigny devint la plus jolie du pays et fut souvent visitée par des voyageurs de distinction qui s'arrêtaient à l'*Ange-Gardien*, seule bonne auberge du village.

Nous ne dirons rien du général ni de ses compagnons de route, dont nous nous proposons de continuer l'histoire dans un autre volume; nous nous bornerons à constater que leur voyage fut gai et heureux, et qu'ils arrivèrent tous en bon état dans la terre de Gromiline, près de Smolensk, après avoir passé par Pétersbourg et par Moscou. Les détails au prochain volume.

FIN

Le Général Dourakine

(1863)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Emile Bayard

Table des matières

I - De Loumigny à Gromiline
II - Arrivée à Gromiline
III - Dérigny tapissier
IV - Madame Papofski et les petits Papofski
V - Premier démêlé
VI - Les Papofski se dévoilent
VII - Le complot
VIII - Arrivée de l'autre nièce
IX - Triomphe du général
X - Causeries intimes
XI - Un gouverneur trouvé
XII - Ruse du général
XIII - Premier pas vers la liberté
XIV - On passe la frontière
XV - La laitière et le pot au lait!
XVI - Visite qui tourne mal
XVII - Punition des méchants
XVIII – Récit du prince forçat
XIX- Evasion du prince
XX – Voyage pénible. Heureuse fin
XVI - L'ascension
XXII - Fin des voyages. Chacun chez soi.
XXIII - Tout le monde est heureux. Conclusion.

À ma petite-fille,
JEANNE DE PITRAY

Ma chère petite Jeanne, je t'offre mon dixième ouvrage, parce que tu es ma dixième petite-fille, ce qui ne veut pas dire que tu n'aies que la dixième place dans mon coeur. Vous y êtes tous au premier rang, par la raison que vous êtes tous de bons et aimables enfants. Tes frères Jacques et Paul m'ont servi de modèles dans L'AUBERGE DE L'ANGE-GARDIEN, pour Jacques et Paul Dérigny. Leur position est différente, mais leurs qualités sont les mêmes. Quand tu seras plus grande, tu me serviras peut-être de modèle à ton tour, pour un nouveau livre, où tu trouveras une bonne et aimable petite Jeanne.

Ta grand-mère,
Comtesse de SÉGUR,
née Rostopchine

I - De Loumigny à Gromiline

Le général Dourakine s'était mis en route pour la Russie, accompagné, comme on l'a vu dans l'*Auberge de l'Ange-gardien*, par Dérigny, sa femme et ses enfants, Jacques et Paul. Après les premiers instants de chagrin causé par la séparation d'avec Elfy et Moutier, les visages s'étaient déridés, la gaieté était revenue, et Mme Dérigny, que le général avait placée dans sa berline avec les enfants, se laissait aller à son humeur gaie et rieuse. Le général, tout en regrettant ses jeunes amis, dont il avait été le généreux bienfaiteur, était enchanté de changer de place, d'habitudes et de pays. Il n'était plus prisonnier, il retournait en Russie dans sa patrie; il emmenait une famille aimable et charmante qui tenait de lui tout son bonheur, et dans sa satisfaction il se prêtait à la gaieté des enfants et de leur mère adoptive. On s'arrêta peu de jours à Paris; pas du tout en Allemagne; une semaine seulement à Saint-Pétersbourg, dont l'aspect majestueux, régulier et sévère ne plut à aucun des compagnons de route du vieux général; deux jours à Moscou, qui excita leur curiosité et leur admiration. Ils auraient bien voulu y rester, mais le général était impatient d'arriver avant les grands froids dans sa terre de Gromiline, près de Smolensk, et, faute de chemin de fer, ils se mirent dans la berline commode et spacieuse que le général avait amenée depuis Loumigny, près de Domfront. Dérigny avait pris soin de garnir les nombreuses poches de la voiture et du siège de provisions et de vins de toute sorte, qui entretenaient la bonne humeur du général. Dès que Mme Dérigny ou Jacques voyaient son front se plisser, sa bouche se contracter, son teint se colorer, ils proposaient un petit repas pour faire attendre ceux plus complets de l'auberge. Ce moyen innocent ne manquait pas son effet; mais les colères devenaient plus fréquentes; l'ennui gagnait le général; on s'était mis en route à six heures du matin; il était cinq heures du soir; on devait dîner et coucher à Gjatsk, qui se trouvait à moitié chemin de Gromiline, et l'on ne devait y arriver qu'entre sept et huit heures du soir.

Mme Dérigny avait essayé, mais cette fois, elle avait échoué. Jacques avait fait sur la Russie quelques réflexions qui devaient être agréables au général, mais son front restait plissé, son regard était ennuyé et mécontent; enfin ses yeux se fermèrent, et il s'endormit, à la grande satisfaction de ses compagnons de route.

Les heures s'écoulaient lentement pour eux; le général Dourakine sommeillait toujours. Mme Dérigny se tenait près de lui dans une immobilité complète. En face étaient Jacques et Paul, qui ne dormaient pas et qui s'ennuyaient. Paul bâillait; Jacques étouffait avec sa main le bruit des bâillements de son frère. Mme Dérigny souriait et leur faisait des *chut* à voix basse. Paul voulut parler; les chut de Mme Dérigny et les efforts de Jacques, entremêlés de rires comprimés, devinrent si fréquents et si prononcés que le général s'éveilla.

«Quoi? Qu'est-ce? dit-il. Pourquoi empêche-t-on cet enfant de parler? Pourquoi l'empêche-t-on de remuer?»

MADAME DÉRIGNY. – Vous dormiez, général; j'avais peur qu'il ne vous éveillât.

LE GÉNÉRAL. – Et quand je me serais éveillé, quel mal aurais-je ressenti? On me prend donc pour un tigre, pour un ogre? J'ai beau me faire doux comme un agneau, vous êtes tous frémissants et tremblants. Craindre quoi? Suis-je un monstre, un diable?

Mme Dérigny regarda en souriant le général, dont les yeux brillaient d'une colère mal contenue.

«Mon bon général, il est bien juste que nous vous tourmentions le moins possible, que nous respections votre sommeil.»

LE GÉNÉRAL. – Laissez donc! je ne veux pas du tout cela, moi. Jacques, pourquoi empêchais-tu ton frère de parler?

JACQUES. – Général, parce que j'avais peur que vous ne vous missiez en colère. Paul est petit, il a peur quand vous vous fâchez; il oublie alors que vous êtes bon; et, comme en voiture il ne peut pas se sauver ou se cacher, il me fait trop pitié.

Le général devenait fort rouge; ses veines se gonflaient, ses yeux brillaient; Mme Dérigny s'attendait à une explosion terrible, lorsque Paul, qui le regardait avec inquiétude, lui dit en joignant les mains:

«Monsieur le général, je vous en prie, ne soyez pas rouge, ne mettez pas de flammes dans vos yeux: ça fait si peur! C'est que c'est très dangereux, un homme en colère: il crie, il bat, il jure. Vous vous rappelez quand vous avez battu Torchonnet? Après, vous étiez bien honteux. Voulez-vous qu'on vous donne quelque chose pour vous amuser? Une tranche de jambon, ou un pâté, ou du malaga? Papa en a plein les poches du siège.»

À mesure que Paul parlait, le général redevenait calme; il finit par sourire et même par rire de bon coeur. Il prit Paul, l'embrassa, lui passa amicalement la main sur la tête.

«Pauvre petit! c'est qu'il a raison. Oui, mon ami, tu dis vrai; je ne peux plus me mettre en colère: c'est trop vilain.

— Que je suis content! s'écria Paul. Est-ce pour tout de bon ce que vous dites? Il ne faudra donc plus avoir peur de vous! On pourra rire, causer, remuer les jambes?»

LE GÉNÉRAL. – Oui, mon garçon; quand tu m'ennuieras trop, tu iras sur le siège avec ton papa.

PAUL. – Merci, général; c'est très bon à vous de dire cela. Je n'ai plus peur du tout.

LE GÉNÉRAL. – Nous voilà tous contents alors. Seulement, ce qui m'ennuie, c'est que nous allions si doucement. Hé! Dérigny, mon ami, faites donc marcher ces izvochtchiks; nous avançons comme des tortues.

DÉRIGNY. – Mon général, je le dis bien; mais ils ne me comprennent pas.

LE GÉNÉRAL. – Sac à papier! ces drôles-là! Dites-leur *dourak, skatina, skareï*![15]

Dérigny répéta avec force les paroles russes du général; le cocher le regarda avec surprise, leva son chapeau et fouetta ses chevaux, qui partirent au grand galop. *Skareï*! *skareï*! répétait Dérigny quand les chevaux ralentissaient leur trot.

Le général se frottait les mains et riait. Avec la bonne humeur revint l'appétit, et Dérigny passa à Jacques, par la glace baissée, des tranches de pâté, de jambon, des membres de volailles, des gâteaux, des fruits, une bouteille de bordeaux: un véritable repas.

«Merci, mon ami, dit le général en recevant les provisions; vous n'avez rien oublié. Ce petit hors-d'oeuvre nous fera attendre le dîner.»

Dérigny, qui comprenait le malaise de sa femme et de ses enfants, pressa si bien le cocher et le postillon, qu'on arriva à Gjatsk à sept heures. L'auberge était mauvaise: des canapés étroits et durs en

guise de lits, deux chambres pour les cinq voyageurs, un dîner médiocre, des chandelles pour tout éclairage. Le général allait et venait, les mains derrière lui; il soufflait, il lançait des regards terribles. Dérigny ne lui parlait pas, de crainte d'amener une explosion; mais, pour le distraire, il causait avec sa femme.

«Le général ne sera pas bien sur ce canapé, Dérigny; si nous en attachions deux ensemble pour rélargir le lit.»

Le général se retourna d'un air furieux. Dérigny s'empressa de répondre:

«Quelle folie, Hélène! le général, ancien militaire, est habitué à des couchers bien autrement durs et mauvais. Crois-tu qu'à Sébastopol il ait eu toujours un lit à sa disposition? La terre pour lit, un manteau pour couverture. Et nous autres pauvres Français! la neige pour matelas, le ciel pour couverture. Le général est de force et d'âge à supporter bien d'autres privations.»

Le général était redevenu radieux et souriant.

«C'est ça, mon ami! Bien répondu. Ces pauvres femmes n'ont pas idée de la vie militaire.»

DÉRIGNY. – Et surtout de la vôtre, mon général; mais Hélène vous soigne parce qu'elle vous aime et qu'elle souffre de vous voir mal établi.

LE GÉNÉRAL. – Ma bonne petite Dérigny, ne vous tourmentez pas pour moi. Je serai bien, très bien. Dérigny couchera près de moi sur l'autre canapé, et vous, vous vous établirez, avec les enfants, dans la chambre à côté. Voici le dîner servi; à la guerre comme à la guerre! Mangeons ce qu'on nous sert. Dérigny, envoyez-moi mon courrier.

Dérigny ne tarda pas à ramener Stéphane, qui courait en avant en *téléga* (voiture) pour faire tenir prêts les chevaux et les repas. Le général lui donna ses ordres en russe et lui commanda de bien soigner Dérigny, sa femme et ses enfants, et de deviner leurs désirs.

«S'ils manquent de quelque chose par ta faute, lui dit le général, je te ferai donner cinquante coups de bâton en arrivant à Gromiline. Va-t'en.

— Oui, Votre Excellence», répondit le courrier.

Il s'empressa d'exécuter les ordres du général, et avec toute l'intelligence russe il organisa si bien le repas et le coucher des Dérigny, qu'ils se trouvèrent mieux pourvus que leur maître.

Le général fut content du dîner mesquin, satisfait du coucher dur et étroit. Il se coucha tout habillé et dormit d'un somme depuis neuf heures jusqu'à six heures du lendemain. Dérigny était comme toujours le premier levé et prêt à faire son service. Le général déjeuna avec du thé, une terrine de crème, six kalatch, espèce de pain-gâteau que mangent les paysans, et demanda à Dérigny si sa femme et ses enfants étaient levés.

DÉRIGNY. – Tout prêts à partir, mon général.

LE GÉNÉRAL. – Faites-les déjeuner et allez vous-même déjeuner, mon ami; nous partirons ensuite.

DÉRIGNY. – C'est fait, mon général; Stéphane nous a tous fait déjeuner avant votre réveil.

LE GÉNÉRAL. – Ha! ha! ha! Les cinquante coups de bâton ont fait bon effet, à ce qu'il paraît.

DÉRIGNY. – Quels coups de bâton, mon général? Personne ne lui en a donné.

LE GÉNÉRAL. – Non, mais je les lui ai promis si vous ou les vôtres manquiez de quelque chose.

DÉRIGNY. – Oh! mon général!

LE GÉNÉRAL. – Oui, mon ami; c'est comme ça que nous menons nos domestiques russes.

DÉRIGNY. – Et... permettez-moi de vous demander, mon général, en êtes-vous mieux servis?

LE GÉNÉRAL. – Très mal, mon cher; horriblement! On ne les tient qu'avec des coups de bâton.

DÉRIGNY. – Il me semble, mon général, si j'ose vous dire ma pensée, qu'ils servent mal parce qu'ils n'aiment pas, et ils ne s'attachent pas à cause des mauvais traitements.

LE GÉNÉRAL. – Bah! bah! Ce sont des bêtes brutes qui ne comprennent rien.

DÉRIGNY. – Il me semble, mon général, qu'ils comprennent bien la menace et la punition.

LE GÉNÉRAL. – Certainement, c'est parce qu'ils ont peur.

DÉRIGNY. – Ils comprendraient aussi bien les bonnes paroles et les bons traitements, et ils aimeraient leur maître comme je vous aime, mon général.

LE GÉNÉRAL. – Mon bon Dérigny, vous êtes si différent de ces Russes grossiers!

DÉRIGNY. – À l'apparence, mon général, mais pas au fond.

LE GÉNÉRAL. – C'est possible! nous en parlerons plus tard; à présent, partons. Appelez Hélène et les enfants.

Tout était prêt: le courrier venait de partir pour commander les chevaux au prochain relais. Chacun prit sa place dans la berline; le temps était magnifique, et le général de bonne humeur, mais pensif. Ce que lui avait dit Dérigny lui revenait à la mémoire, et son bon coeur lui faisait entrevoir la vérité. Il se proposa d'en causer à fond avec lui quand il serait établi à Gromiline, et il chassa les pensées qui l'ennuyaient, avec deux tranches de jambon, une aile de volaille et une demi-bouteille de bordeaux.

II - Arrivée à Gromiline

Après une journée fatigante, ennuyeuse, animée seulement par quelques demi-colères du général, on arriva, à dix heures du soir, au château de Gromiline. Plusieurs hommes barbus se précipitèrent vers la portière et aidèrent le général, engourdi, à descendre de voiture; ils baisèrent ses mains en l'appelant *Batiouchka* (père); les femmes et les enfants vinrent à leur tour, en ajoutant des exclamations et des protestations. Le général saluait, remerciait, souriait. Mme Dérigny et les enfants suivaient de près. Dérigny avait voulu retirer de la voiture les effets du général, mais une foule de mains s'étaient précipitées pour faire la besogne. Dérigny les laissa faire et rejoignit le groupe, autour duquel se bousculaient les femmes et les enfants de la maison, répétant à voix basse *Frantsousse* (Français) et examinant avec curiosité la famille Dérigny. Le général leur dit quelques mots, après lesquels deux femmes coururent dans un couloir sur lequel donnaient les chambres à coucher; deux autres se précipitèrent dans un passage qui menait à l'office et aux cuisines.

«Mon ami, dit le général à Dérigny, accompagnez votre femme et vos enfants dans les chambres que je vous ai fait préparer par Stéphane; on vous apportera votre souper; quand vous serez bien installés, on vous mènera dans mon appartement, et nous prendrons nos arrangements pour demain et les jours suivants.

— À vos ordres, mon général», répondit Dérigny. Et il suivit un domestique auquel le général avait donné ses instructions en russe.

Les enfants, à moitié endormis à l'arrivée, s'étaient éveillés tout à fait par le bruit, la nouveauté des visages, des costumes.

«C'est drôle, dit Paul à Jacques, que tous les hommes ici soient des sapeurs!»

JACQUES. – Ce ne sont pas des sapeurs: ce sont les paysans du général.

PAUL. – Mais pourquoi sont-ils tous en robe de chambre?

JACQUES. – C'est leur manière de s'habiller; tu en as vu tout le long de la route; ils étaient tous en robe de chambre de drap bleu avec des ceintures rouges. C'est très joli, bien plus joli que les blouses de chez nous.

Ils arrivèrent aux chambres qu'ils devaient occuper et que Vassili, l'intendant, avait fait arranger du mieux possible. Il y en avait trois, avec des canapés en guise de lits, des coffres pour serrer les effets, une table par chambre, des chaises et des bancs.

«Elles sont jolies nos chambres, dit Jacques; seulement je ne vois pas de lits. Où coucherons-nous?»

DÉRIGNY. – Que veux-tu, mon enfant! s'il n'y a pas de lits, nous nous arrangerons des canapés: il faut savoir s'arranger de ce qu'on trouve.

Dérigny et sa femme se mirent immédiatement à l'ouvrage, et quelques minutes après ils avaient donné aux canapés une apparence de lits. Paul s'était endormi sur une chaise; Jacques bâillait, tout en aidant son père et sa mère à défaire les malles et à en tirer ce qui était nécessaire pour la nuit.

Ils se couchèrent dès que cette besogne fut terminée, et ils dormirent jusqu'au lendemain. Dérigny,

avant de se coucher, chercha à arriver jusqu'au général, qu'il eut de la peine à trouver dans la foule de chambres et de corridors qu'il traversait.

Il finit pourtant par arriver à l'appartement du général, qui se promenait dans sa grande chambre à coucher, d'assez mauvaise humeur. Quand Dérigny entra, il s'arrêta, et, croisant ses bras:

«Je suis contrarié, furieux, d'être venu ici; tous ces gens n'entendent rien à mon service; ils se précipitent comme des fous et des imbéciles pour exécuter mes ordres qu'ils n'ont pas compris. Je ne trouve rien de ce qu'il me faut. Votre auberge de *l'Ange-gardien* était cent fois mieux montée que mon Gromiline. J'ai pourtant six cent mille roubles de revenu! À quoi me servent-ils?»

DÉRIGNY. – Mais, mon général, quand on arrive après une longue absence, c'est toujours ainsi. Nous arrangerons tout cela, mon général; dans quelques jours vous serez installé comme un prince.

LE GÉNÉRAL. – Alors ce sera vous et votre femme qui m'installerez, car mes gens d'ici ne comprennent pas ce que je leur demande.

DÉRIGNY. – C'est la joie de vous revoir qui les trouble, mon général. Il n'y a peut-être pas longtemps qu'ils savent votre arrivée?

LE GÉNÉRAL. – Je crois bien! je n'avais pas écrit; c'est Stéphane qui m'a annoncé.

DÉRIGNY. – Mais... alors, mon général, les pauvres gens ne sont pas coupables: ils n'ont pas eu le temps de préparer quoi que ce soit.

LE GÉNÉRAL. – Pas seulement mon souper, que j'attends encore. En vérité, cela est trop fort!

DÉRIGNY. – C'est pour qu'il soit meilleur, mon général, c'est pour que les viandes soient bien cuites, qu'on vous les fait attendre.

LE GÉNÉRAL, *souriant*. – Vous avez réponse à tout, vous... Et je vous en remercie, mon ami, ajouta-t-il après une pause, parce que vous avez fait passer ma colère... Et comment êtes-vous installés, vous et les vôtres?

DÉRIGNY. – Très bien, mon général: nous avons tout ce qu'il nous faut.

«Votre Excellence est servie», dit Vassili, en ouvrant les deux battants de la porte.

Le général passa dans la salle à manger, suivi de Dérigny, qui le servit à table; cinq ou six domestiques étaient là pour aider au service.

«Ha! ha! ha! dit le général, voyez donc, Dérigny, les visages étonnés de ces gens, parce que vous me servez à boire.»

DÉRIGNY. – Pourquoi donc, mon général? C'est tout simple que je vous épargne la peine de vous servir vous-même.

LE GÉNÉRAL. – Ils considèrent ce service comme une familiarité choquante, et ils admirent ma bonté de vous laisser faire.

Le souper dura longtemps, parce que le général avait faim et qu'on servit une douzaine de plats; le

général refaisait connaissance avec la cuisine russe, et paraissait satisfait. Pendant que le général retenait Dérigny, Mme Dérigny, après avoir couché les enfants, examina le mobilier, et vit avec consternation qu'il lui manquait des choses de la plus absolue nécessité. Pas une cuvette, pas une terrine, pas une cruche, pas un verre, aucun ustensile de ménage, sauf un vieux seau oublié dans un coin.

Après avoir cherché, fureté partout, le découragement la saisit; elle s'assit sur une chaise, pensa à son auberge de l'*Ange-gardien*, si bien tenue, si bien pourvue de tout; à sa soeur Elfy, à son beau-frère Moutier, au bon curé, aux privations qu'auraient à supporter les enfants, à son pays enfin, et elle pleura.

Quand Dérigny rentra après le coucher du général, il la trouva pleurant encore; elle lui dit la cause de son chagrin; Dérigny la consola, l'encouragea, lui promit que dès le lendemain elle aurait les objets les plus nécessaires; que sous peu de jours elle n'aurait rien à envier à l'*Ange-gardien*; enfin il lui témoigna tant d'affection, de reconnaissance pour son dévouement à Jacques et à Paul, il montra tant de gaieté, de confiance dans l'avenir, qu'elle rit avec lui de son accès de désespoir et qu'elle se coucha gaiement.

Elle prit la chambre entre celle des enfants et celle de Dérigny, pour être plus à leur portée; la porte resta ouverte.

Tous étaient fatigués, et tous dormirent tard dans la matinée, excepté Dérigny, qui conservait ses habitudes militaires et qui était près du général à l'heure accoutumée. Son exactitude plut au général.

«Mon ami, lui dit-il, aussitôt que je serai prêt et que j'aurai déjeuné, je vous ferai voir le château, le parc, le village, les bois, tout enfin.»

DÉRIGNY. – Je vous remercie, mon général: je serai très content de connaître Gromiline, qui me paraît être une superbe propriété.

LE GÉNÉRAL, *d'un air insouciant*. – Oui, pas mal, pas mal; vingt mille hectares de bois, dix mille de terre à labour, vingt mille de prairie. Oui, c'est une jolie terre: quatre mille paysans, deux cents chevaux, trois cents vaches, vingt mille moutons et une foule d'autres bêtes. Oui, c'est bien.

Dérigny souriait.

LE GÉNÉRAL. – Pourquoi riez-vous? Croyez-vous que je sois un menteur, que j'exagère, que j'invente?

DÉRIGNY. – Oh non! mon général! Je souriais de l'air indifférent avec lequel vous comptiez vos richesses.

LE GÉNÉRAL. – Et comment voulez-vous que je dise? Faut-il que je rie comme un sot, que je cabriole comme vos enfants, que je fasse semblant de me croire pauvre?

DÉRIGNY. – Du tout, mon général; vous avez dit on ne peut mieux, et c'est moi qui suis un sot d'avoir ri.

LE GÉNÉRAL. – Non, monsieur, vous n'êtes pas un sot, et vous savez très bien que vous ne l'êtes pas; ce que vous en dites, c'est pour me calmer comme on calme un fou furieux ou un enfant gâté. Je ne suis pas un fou, monsieur, ni un enfant, monsieur; j'ai soixante-trois ans; et je n'aime pas qu'on me flatte. Et je ne veux pas qu'un homme comme vous se donne tort pour excuser un sot comme moi. Oui, monsieur, vous n'avez pas besoin de faire une figure de l'autre monde et de sauter comme un homme piqué de la tarentule, je suis un sot; c'est moi qui vous le dis; et je vous défends de me contredire; et je vous ordonne de me croire. Et vous êtes un homme de sens, d'esprit, de coeur et de dévouement. Et je veux encore que

vous me croyiez, et que vous ne me preniez pas pour un imbécile qui ne sait pas juger les hommes, ni se juger lui-même.

— Mon général, dit Dérigny d'une voix émue, si je ne vous dis pas tout ce que j'ai dans le coeur de reconnaissance et de respectueuse affection, c'est parce que je sais combien vous détestez les remerciements et les expansions...

LE GÉNÉRAL. – Oui, oui, mon ami; je sais, je sais. Dites qu'on me serve ici mon déjeuner, et allez vous-même manger un morceau.

Dérigny alla exécuter les ordres du général, entra dans son appartement, y trouva sa femme et ses enfants dormant d'un profond sommeil, et courut rejoindre le général, dont il ne voulait pas exercer la patience.

III - Dérigny tapissier

Quand Mme Dérigny s'éveilla, elle se trouva seule: les enfants dormaient encore, et son mari n'y était pas. N'ayant pour tout ustensile de toilette qu'un seau d'eau, elle s'arrangea de son mieux, cherchant à écarter les pensées pénibles de la veille et à mettre toute sa confiance dans l'intelligence et le bon vouloir de l'excellent Dérigny.

Effectivement, quand il revint de sa tournée avec le général, il apporta à sa femme une foule d'objets utiles et nécessaires qu'il avait su demander et obtenir.

«Comment as-tu fait pour avoir tout ça?» demanda Mme Dérigny émerveillée.

DÉRIGNY. – J'ai fait des signes; ils m'ont compris. Ils sont intelligents tout de même, et ils paraissent braves gens.

Quand les enfants s'éveillèrent, leur déjeuner était prêt; ils y firent honneur et furent enchantés des améliorations de leur mobilier.

Quelques semaines se passèrent ainsi; Jacques et Paul commençaient à apprendre le russe et même à dire quelques mots: les enfants des domestiques les suivaient partout et les regardaient avec curiosité. Un jour Jacques et Paul parurent en habit russe: ce furent des cris de joie; ils s'appelaient tous pour les regarder: Mishka, Vàska, Pétroùska, Annouchka, Stépane, Màshinèka, Sònushka, Càtineka, Anîcia[16]; tous accoururent et entourèrent Jacques et Paul, en donnant des signes de satisfaction. À la grande surprise de Paul, ils vinrent l'un après l'autre leur baiser la main. Les petits Français, protégés et grandis par la faveur du général, leur semblaient des êtres supérieurs, et ils éprouvaient de la reconnaissance de l'abandon de l'habit français pour le caftane national russe.

1 Diminutifs de Michel, Basile, Pierre, André, Étienne, Marie, Sophie, Catherine, Agnès. Les accents indiquent la syllabe sur laquelle il faut appuyer fortement.

PAUL. – Pourquoi donc nous baisent-ils les mains?

JACQUES. – Pour nous remercier d'être habillés comme eux et d'avoir l'air de nous faire Russes.

PAUL, *vivement*. – Mais je ne veux pas être Russe, moi; je veux être Français comme papa, maman, tante Elfy et mon ami Moutier.

JACQUES. – Sois tranquille, tu resteras Français. Avec nos habits russes nous avons l'air d'être Russes, mais seulement l'air.

PAUL. – Bon! sans quoi j'aurais remis ma veste ou ma blouse de Loumigny.

Pendant qu'ils parlaient, un grand mouvement se faisait dans la cour; un courrier à cheval venait d'arriver; les domestiques s'empressèrent autour de lui; les petits Russes se débandèrent et coururent savoir des nouvelles. Jacques et Paul les suivirent et comprirent que le courrier précédait d'une heure Mme Papofski, nièce du général comte Dourakine. Elle venait passer quelque temps chez son oncle avec ses huit enfants. On alla prévenir le général, qui parut assez contrarié de cette visite; il appela Dérigny.

«Allez, mon ami, avec Vassili, pour arranger des chambres à tout ce monde. Huit enfants! si ça a du bon sens de m'amener cette marmaille! Que veut-elle que je fasse de ces huit polissons? Des brise-tout, des criards! – Sac à papier! j'étais tranquille ici, je commençais à m'habituer à tout ce qui y manque; vous, votre femme et vos enfants me suffisiez grandement, et voilà cette invasion de sauvages qui vient me troubler et m'ennuyer! Mais il faut les recevoir, puisqu'ils arrivent. Allez, mon ami, allez vite tout préparer.»

DÉRIGNY. – Mon général, oserais-je vous demander de vouloir bien venir m'indiquer les chambres que vous désirez leur voir occuper?

LE GÉNÉRAL. – Ça m'est égal! Mettez-les où vous voudrez; la première porte qui vous tombera sous la main.

DÉRIGNY. – Pardon, mon général; cette dame est votre nièce, et à ce titre elle a droit à mon respect. Je serais désolé de ne pas lui donner les meilleurs appartements; ce qui pourrait bien arriver, puisque je connais encore imparfaitement les chambres du château.

LE GÉNÉRAL. – Allons, puisque vous le voulez, je vous accompagne; marchez en avant pour ouvrir les portes.

Vassili suivait, fort étonné de la condescendance du comte, qui daignait visiter lui-même les chambres de la maison. On arriva devant une porte à deux battants, la première du corridor qui donnait dans la salle à manger.

LE GÉNÉRAL. – En voici une; elle en vaudra une autre; ouvrez, Dérigny: il doit y avoir trois ou quatre chambres qui se suivent et qui ont chacune leur porte dans le corridor.

Dérigny ouvrit, malgré la vive opposition de Vassili, que le général fit taire par quelques mots énergiques. Le général entra, fit quelques pas dans la chambre, regarda autour de lui d'un oeil étincelant de colère, et se tournant vers Vassili:

«Tu ne voulais pas me laisser entrer, animal, parce que tu voulais me cacher que toi et les tiens vous êtes des voleurs, des gredins. Que sont devenus tous les meubles de ces chambres? Où sont les rideaux? Pourquoi les murs sont-ils tachés comme si l'on y avait logé un régiment de Cosaques? Pourquoi les parquets sont-ils coupés, percés, comme si l'on y avait établi une bande de charpentiers?»

VASSILI. – Votre Excellence sait bien que... le froid... l'humidité... le soleil...

LE GÉNÉRAL. – Emportent les meubles, arrachent les rideaux, graissent les murs, coupent les parquets? Ah! coquin, tu te moques de moi, je crois! Ah! tu me prends pour un imbécile? Attends, je vais te faire voir que je comprends et que j'ai plus d'esprit que tu ne penses!

«Dérigny, ajouta le général en se retournant vers lui, allez dire qu'on donne cent coups de bâton à ce coquin, ce voleur, qui a osé enlever mes meubles, habiter mes chambres avec sa bande de brigands-domestiques et qui ose mentir avec une impudence digne de sa scélératesse.

DÉRIGNY. – Pardon, mon général, si je ne vous obéis pas tout de suite; mais nous avons besoin de Vassili pour préparer des chambres; Mme Papofski va arriver et nous n'avons rien de prêt.

LE GÉNÉRAL. – Vous avez raison, mon ami; mais, quand tout sera prêt, menez-le à l'intendant en chef, auquel vous recommanderez de lui donner cent coups de bâton bien appliqués.

— Oui, mon général, je n'y manquerai pas, répliqua Dérigny bien résolu à n'en pas dire un mot et à tâcher de faire révoquer l'arrêt.

Ils continuèrent la visite des chambres, et les trouvèrent toutes plus ou moins salies et dégarnies de meubles. Dérigny réussit à calmer la fureur du général en lui promettant d'arranger les plus propres avec ce qui lui restait de meubles et de rideaux.

«Si vous voulez bien m'envoyer du monde, mon général, dans une demi-heure ce sera fait.»

Le général se tourna vers Vassili.

«Va chercher tous les domestiques, amène-les tout de suite au Français, et ayez bien soin d'exécuter ses ordres en attendant les cent coups de bâton que j'ai chargé Dérigny de te faire administrer, voleur, coquin, animal!»

Vassili, pâle comme un mort et tremblant comme une feuille, courut exécuter les ordres de son maître. Il ne tarda pas à revenir suivi de vingt-deux hommes, tous empressés d'obéir au Français, favori de M. le comte. Dérigny, qui se faisait déjà passablement comprendre en russe, commença par rassurer Vassili sur les cent coups de bâton qu'il redoutait. Vassili jura que c'était l'intendant en chef qui avait occupé et sali les belles chambres et qui en avait emporté les meubles pour garnir son logement habituel.

«Moi, dit-il, Monsieur le Français, je vous jure que je n'ai pris que quelques meubles gâtés dont l'intendant n'avait pas voulu. Demandez-le-lui.»

DÉRIGNY. – C'est bon, mon cher, ceci ne me regarde pas; je ferai mon possible pour que le général vous pardonne; quant au reste, vous vous arrangerez avec l'intendant.

Ils commencèrent le transport des meubles; en moins d'une demi-heure tout était prêt; les rideaux étaient aux fenêtres, les lits faits, les cuvettes, les verres, les cruches en place.

C'était fini, et Mme Papofski n'arrivait pas. Le général allait et venait, admirait l'activité, l'intelligence de Dérigny et de sa femme, qui avaient réussi à donner à cet appartement un air propre, presque élégant, et à le rendre fort commode et d'un aspect agréable; on avait assigné deux chambres aux enfants et aux bonnes; des canapés devaient leur servir de lits. Mme Papofski devait avoir un bon et large lit, que Dérigny avait fabriqué pour sa femme avec l'aide d'un menuisier. Matelas, oreillers, traversins, couvertures, tout avait été composé et exécuté par Dérigny et sa femme, Jacques et Paul aidant. Quand le général vit ce lit: «Qu'est-ce? dit-il. Où a-t-on trouvé ça? C'est à la française, cent fois mieux que le mien. Qui est-ce qui a fait ça?»

UN DOMESTIQUE. – Les Français, Votre Excellence; ils se sont fait des lits pour chacun d'eux.

LE GÉNÉRAL. – Comment, Dérigny, c'est vous qui avez fabriqué tout ça? Mais, mon cher, c'est superbe, c'est charmant. Je vais être jaloux de ma nièce, en vérité!

DÉRIGNY. – Mon général, si vous en désirez un, ce sera bientôt fait, en nous y mettant ma femme et moi. Et, travaillant pour vous, mon général, nous le ferons bien meilleur et bien plus beau.

LE GÉNÉRAL. – J'accepte, mon ami, j'accepte avec plaisir. On vous donnera tout ce que vous voudrez et l'on vous aidera autant que vous voudrez. Mais... que diantre arrive-t-il donc à ma nièce? Le courrier est ici depuis plus d'une heure; il y a longtemps qu'elle devrait être arrivée. Nikita, fais monter à cheval

un des forreiter (postillons), qu'il aille au-devant pour savoir ce qui est arrivé.

Nikita partit comme un éclair. Le général continua son inspection et fut de plus en plus satisfait des inventions de Dérigny, qui avait dévalisé son propre appartement au profit de Mme Papofski.

IV - Madame Papofski et les petits Papofski

Le général finissait la revue des appartements quand on entendit des cris et des vociférations qui venaient de la cour.

LE GÉNÉRAL. – Qu'est-ce que c'est? Dérigny, vous qui êtes leste, courez voir ce qu'il y a, mon ami: quelque malheur arrivé à ma nièce ou à ses marmots probablement. Je vous suivrai d'un pas moins accéléré.

Dérigny partit; les domestiques russes étaient déjà disparus; on entendait leurs cris se joindre à ceux de leurs camarades; le général pressait le pas autant que le lui permettaient ses nombreuses blessures, son embonpoint excessif et son âge avancé; mais le château était grand; la distance longue à parcourir. Personne ne revenait; le général commençait à souffler, à s'irriter, quand Dérigny parut.

«Ne vous alarmez pas, mon général: rien de grave. C'est la voiture de Mme Papofski qui vient d'arriver au grand galop des six chevaux, mais personne dedans.»

LE GÉNÉRAL. – Et vous appelez ça rien de grave? Que vous faut-il de mieux? Ils sont tous tués: c'est évident.

DÉRIGNY. – Pardon, mon général; la voiture n'est pas brisée; rien n'indique un accident. Le courrier pense qu'ils seront tous descendus et que les chevaux sont partis avant qu'on ait pu les retenir.

LE GÉNÉRAL. – Le courrier est un imbécile. Amenez-le-moi, que je lui parle.

Pendant que le général continuait à se diriger vers le perron et la cour, Dérigny alla à la recherche du courrier. Tout le monde était groupé autour de la voiture, et personne ne répondait à l'appel de Dérigny. Il parvint enfin jusqu'à la portière ouverte près de laquelle se tenait le courrier, et vit avec surprise un enfant de trois ou quatre ans étendu tout de son long sur une des banquettes et dormant profondément. Il se retira immédiatement pour rendre compte au général de ce nouvel incident. «Que le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose!» dit le général en s'avançant toujours vers le perron.

Il le descendit, approcha de la voiture, parla au courrier, écarta la foule à coups de canne, pas très fortement appliqués, mais suffisants pour les tenir tous hors de sa portée; les gamins s'enfuirent à une distance considérable.

LE GÉNÉRAL. – C'est vrai; voilà un petit bonhomme qui dort paisiblement! Dérigny, mon cher, je crois que le courrier a raison: on aura laissé l'enfant dans la voiture parce qu'il dormait. – Ma nièce est sur la route avec les sept enfants et les femmes.

Le général, voyant les chevaux de sa nièce trop fatigués pour faire une longue route, donna des ordres pour qu'on attelât ses chevaux à sa grande berline de voyage et qu'on allât au-devant de Mme Papofski.

Rassuré sur le sort de sa nièce, il se mit à rire de bon coeur de la figure qu'elle devait faire, à pied, sur la grand-route avec ses enfants et ses gens.

«Dites donc, Dérigny, j'ai envie d'aller au-devant d'eux, dans la berline, pour les voir barboter

dans la poussière. La bonne histoire! la voiture partie, eux sur la route, criant, courant, appelant. Ma nièce doit être furieuse; je la connais, et je la vois d'ici, battant les enfants, poussant ses gens, etc.»

La berline du général attelée de six chevaux entrait dans la cour; le cocher allait prendre les ordres de son maître, lorsque de nouveaux cris se firent entendre:

«Eh bien! qu'y a-t-il encore? Faites taire tous ces braillards, Sémeune Ivanovitch; c'est insupportable! On n'entend que des cris depuis une heure.»

L'intendant, armé d'un gourdin, se mettait en mesure de chasser tout le monde, lorsqu'un nouvel incident vint expliquer les cris que le général voulait faire cesser. Un lourd fourgon apparut au tournant de l'avenue, tellement chargé de monde que les chevaux ne pouvaient avancer qu'au pas. Le siège, l'impériale, les marchepieds étaient garnis d'hommes, de femmes, d'enfants.

Le général regardait ébahi, devinant que ce fourgon contenait, outre sa charge accoutumée, tous les voyageurs de la berline.

LE GÉNÉRAL. – Sac à papier! voilà un tour de force! C'est plein à ne pas y passer une souris. Ils se sont tous fourrés dans le fourgon des domestiques. Ha! ha, ha! quelle entrée! Les pauvres chevaux crèveront avant d'arriver!... En voilà un qui butte!... La tête de ma nièce qui paraît à une lucarne! Sac à papier! comme elle crie! Furieuse, furieuse!

Et le général se frottait les mains comme il en avait l'habitude quand il était très satisfait, et il riait aux éclats. Il voulut rester sur le perron pour voir se vider cette arche de Noé. Le fourgon arriva et arrêta devant le perron. Mme Papofski ne voyait pas son oncle; elle poussa à droite, à gauche, tout ce qui lui faisait obstacle, descendit du fourgon avec l'aide de son courrier; à peine fut-elle à terre qu'elle appliqua deux vigoureux soufflets sur les joues rouges et suantes de l'infortuné.

«Sot animal, coquin! je t'apprendrai à me planter là, à courir en avant sans tourner la tête pour me porter secours. Je prierai mon oncle de te faire donner cent coups de bâton.»

LE COURRIER. – Veuillez m'excuser, Maria Pétrovna; j'ai couru en avant d'après votre ordre! Vous m'aviez commandé de courir sans m'arrêter, aussi vite que mon cheval pouvait me porter.

MADAME PAPOFSKI. – Tais-toi, insolent, imbécile! Tu vas voir ce que mon oncle va faire. Il te fera mettre en pièces!...

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Pas du tout; mais pas du tout, ma nièce; je ne ferai ni ne dirai rien, car je vois ce qui en est. Non, je me trompe. Je dis et j'ordonne qu'on emmène le courrier dans la cuisine, qu'on lui donne un bon dîner, du *kvas*[17] et de la bière.

MADAME PAPOFSKI, *embarrassée*. – Comment, vous êtes là, mon oncle! Je ne vous voyais pas... Je suis si contente, si heureuse de vous voir, que j'ai perdu la tête; je ne sais ce que je dis, ce que je fais! J'étais si contrariée d'être en retard! J'avais tant envie de vous embrasser!

Et Mme Papofski se jeta dans les bras de son oncle, qui reçut le choc assez froidement et qui lui rendit à peine les nombreux baisers qu'elle déposait sur son front, ses joues, ses oreilles, son cou, ce qui lui tombait sous les lèvres.

MADAME PAPOFSKI. – Approchez, enfants, venez baiser les mains de votre oncle, de votre bon oncle, qui est si bon, si courageux, si aimé de vous tous!

Et, saisissant ses enfants un à un, elle les poussa vers le général, qu'ils abordaient avec terreur; le

dernier petit, qu'on venait d'éveiller et de sortir de la berline, se mit à crier, à se débattre.

«Je ne veux pas, s'écriait-il. Il me battra, il me fouettera; je ne veux pas l'embrasser!»

La mère prit l'enfant, lui pinça le bras et lui dit à l'oreille:

«Si tu n'embrasses pas ton oncle, je te fouette jusqu'au sang!»

Le pauvre petit Ivane retint ses sanglots, et tendit au général sa joue baignée de larmes. Son grand-oncle le prit dans ses bras, l'embrassa et dit en souriant:

«Non, enfant, je ne te battrai pas, je ne te fouetterai pas; qui est-ce qui t'a dit ça?»

IVANE. – C'est maman et Sonushka. Vrai, vous ne me fouetterez pas?

LE GÉNÉRAL. – Non, mon ami, au contraire, je te gâterai.

IVANE. – Alors vous empêcherez ma maman de me fouetter?

LE GÉNÉRAL. – Je crois bien, sois tranquille!

Le général posa Ivane à terre, se secoua pour se débarrasser des autres enfants qui tenaient ses bras, ses jambes, qui sautaient après lui pour l'embrasser, et offrant le bras à sa nièce:

«Venez, Maria Pétrovna, venez dans votre appartement. C'est arrangé à la française par mon brave Dérigny que voici, ajouta-t-il en le désignant à Mme Papofski, aidé par sa femme et ses enfants; ils ont des idées et ils sont adroits comme le sont tous les Français. C'est une bonne et honnête famille, pour laquelle je demande vos bontés.»

MADAME PAPOFSKI. – Comment donc, mon oncle, je les aime déjà, puisque vous les aimez. Bonjour, monsieur Dérigny, ajouta-t-elle avec un sourire forcé et un regard méfiant; nous serons bons amis, n'est-ce pas?

Dérigny salua respectueusement sans répondre.

MADAME PAPOFSKI, *durement*. – Venez donc, enfants, vous allez faire attendre votre oncle. Sonushka, marche à côté de ton oncle pour le soutenir.

LE GÉNÉRAL. – Merci, bien obligé, je marche tout seul: je ne suis pas encore tombé en enfance; Dérigny ne me met ni lisières ni bourrelet.

MADAME PAPOFSKI, *riant aux éclats*. – Ah! mon oncle, comme vous êtes drôle! Vous avez tant d'esprit!

LE GÉNÉRAL. – Vraiment! c'est drôle ce que j'ai dit? Je ne croyais pas avoir tant d'esprit.

MADAME PAPOFSKI, *l'embrassant*. – Ah! mon oncle! vous êtes si modeste: vous ne connaissez pas la moitié, le quart de vos vertus et de vos qualités!

LE GÉNÉRAL, *froidement*. – Probablement, car je ne m'en connais pas. Mais assez de sottises. Expliquez-moi comment vous avez laissé échapper votre voiture, et pourquoi vous vous êtes entassés

dans votre fourgon comme une troupe de comédiens!

Les yeux de Mme Papofski s'allumèrent, mais elle se contint et répondit en riant:

«N'est-ce pas, mon cher oncle, que c'était ridicule? Vous avez dû rire en nous voyant arriver.»

LE GÉNÉRAL. – Ha, ha, ha! je crois bien que j'ai ri; j'en ris encore et j'en rirai toujours: surtout de votre colère contre le pauvre courrier qui a reçu deux soufflets d'un air si étonné; c'est qu'ils étaient donnés de main de maître: on voit que vous en avez l'habitude.

MADAME PAPOFSKI. – Que voulez-vous, mon oncle, il faut bien: huit enfants, une masse de bonnes, de domestiques! Que peut faire une pauvre femme séparée d'un mari qui l'abandonne, sans protection, sans fortune? Je suis bien heureuse de vous avoir, mon oncle, vous m'aiderez à arranger...

— Vous n'avez pas répondu à ma question, ma nièce, interrompit le général avec froideur; pourquoi votre voiture est-elle arrivée avant vous?

MADAME PAPOFSKI. – Pardon, mon bon oncle, pardon; je suis si heureuse de vous voir, de vous entendre, que j'oublie tout. Nous étions tous descendus pour nous reposer et marcher un peu, car nous étions dix dans la voiture; j'avais fait descendre Savéli le cocher et Dmitri le postillon. Mon second fils, Yégor, a imaginé de casser une branche dans le bois et de taper les chevaux, qui sont partis ventre à terre; j'ai fait courir Savéli et Dmitri tant qu'ils ont pu se tenir sur leurs jambes: impossible de rattraper ces maudits chevaux. Alors j'ai seulement fouetté Yégor, et puis nous nous sommes tous entassés avec les enfants et les bonnes dans le fourgon des domestiques, et nous avons été longtemps en route, parce que les chevaux avaient de la peine à tirer. J'ai fait pousser à la roue par les domestiques pour aller plus vite, mais ces imbéciles se fatiguaient quand les chevaux avaient galopé dix minutes, et ils tombaient sur la route; il y en a même un qui est resté quelque part sur le chemin. Il reviendra plus tard.

Le général, se retournant vers ses domestiques, donna des ordres pour qu'on allât au plus vite avec une charrette à la recherche de ce pauvre garçon.

MADAME PAPOFSKI. – Ah! mon cher oncle! comme vous êtes bon! Vous êtes admirable!

LE GÉNÉRAL, *quittant le bras de sa nièce.* – Assez, Maria Pétrovna; je n'aime pas les flatteurs et je déteste les flatteries. Voici votre appartement; entrez, je vous suis.

Mme Papofski rougit, entra et se trouva en face de Mme Dérigny et des enfants, qui achevaient les derniers embellissements dans la chambre de la nièce du général. Mme Dérigny salua; Jacques et Paul firent leur petit salut; Mme Papofski leur jeta un regard hautain, fit une légère inclination de tête et passa. Le général, mécontent du froid accueil fait à ses favoris, fit un demi-tour, se dirigea, sans prononcer un seul mot, vers la porte de la chambre, après avoir fait à Mme Dérigny et à ses deux enfants signe de le suivre, et sortit en fermant la porte après lui. Il retrouva dans le corridor les huit enfants de Mme Papofski, rangés contre le mur.

LE GÉNÉRAL. – Que faites-vous donc là, enfants?

SONUSHKA. – Mon oncle, nous attendons que maman nous permette d'entrer.

LE GÉNÉRAL. – Comment, imbéciles! vous ne pouvez pas entrer sans permission?

MITINEKA. – Oh non! mon oncle: maman serait en colère.

LE GÉNÉRAL. – Que fait-elle quand elle est en colère?

YÉGOR. – Elle nous bat, elle nous tire les cheveux.

LE GÉNÉRAL. – Attendez, mes amis, je vais vous faire entrer, moi; suivez-moi et ne craignez rien. Jacques et Paul, faites l'avant-garde des enfants: vous aiderez à les établir chez eux.

Le général avança jusqu'à la porte qui donnait dans l'appartement des enfants, et les fit tous entrer; puis il alla vers la porte qui communiquait à la chambre de sa nièce, l'entrouvrit et lui dit à très haute voix:

«Ma nièce, j'ai amené les enfants dans leurs chambres; je vais leur envoyer les bonnes, et je ferme cette porte pour que vous ne puissiez entrer chez eux qu'en passant par le corridor.»

MADAME PAPOFSKI. – Non, mon oncle; je vous en prie, laissez cette porte ouverte; il faut que j'aille les voir, les corriger quand j'entends du bruit. Jugez donc, mon oncle, une pauvre femme sans appui, sans fortune!... je suis seule pour les élever.

LE GÉNÉRAL. – Ma chère amie, ce sera comme je le dis, sans quoi je ne vous viens en aide d'aucune manière. Et, si pendant votre séjour ici j'apprends que vous avez fouetté, maltraité vos enfants ou vos femmes, je vous en témoignerai mon mécontentement... dans mon testament.

MADAME PAPOFSKI. – Mon bon oncle, faites comme vous voudrez; soyez sûr que je ne...

Tr, tr, tr, la clef a tourné dans la serrure, qui se trouve fermée. Mme Papofski, la rage dans le coeur, réfléchit pourtant aux six cent mille roubles de revenu de son oncle, à sa générosité bien connue, à son âge avancé, à sa corpulence, à ses nombreuses blessures. Ces souvenirs la calmèrent, lui rendirent sa bonne humeur, et elle commença sa toilette. On ne lui avait pas interdit de faire enrager ses femmes de chambre: les deux qui étaient présentes ne reçurent que sottises et menaces en récompense de leurs efforts pour bien faire; mais, à leur grande surprise et satisfaction, elles ne reçurent ni soufflets ni égratignures.

V - Premier démêlé

Les petits Papofski regardaient avec surprise Jacques et Paul: ni l'un ni l'autre ne leur baisaient les mains, ne leur faisaient de saluts jusqu'à terre; ils se tenaient droits et dégagés, les regardant avec un sourire.

MITINEKA. – Mon oncle, qui sont donc ces deux garçons qui ne disent rien?

LE GÉNÉRAL. – Ce sont les petits Français, deux excellents enfants; le grand s'appelle Jacques, et l'autre Paul.

SONUSHKA. – Pourquoi ne nous baisent-ils pas les mains?

LE GÉNÉRAL. – Parce que vous êtes de petits sots, et qu'ils ne baisent que la main de leurs parents.

JACQUES. – Et la vôtre, général!

— Ils parlent français! ils savent le français! s'écrièrent Sonushka, Mitineka et deux ou trois autres.

LE GÉNÉRAL. – Je crois bien, et mieux que vous et moi.

PAVLOUSKA. – Est-ce que je peux jouer avec eux, mon oncle?

LE GÉNÉRAL. – Tant que tu voudras; mais je ne veux pas qu'on les tourmente. Allons, soyez sages, enfants; voilà vos bonnes qui apportent les malles. Je m'en vais; soyez prêts pour dîner dans une heure.

Le général sortit après leur avoir caressé les joues, tapoté amicalement la tête, et après avoir recommandé aux bonnes d'envoyer les enfants au salon dans une heure.

«Jouons», dit Mitineka.

SONUSHKA. – À quoi allons-nous jouer?

MITINEKA. – Au cheval. Dis donc toi, grand, va nous chercher une corde.

JACQUES. – Pour quoi faire? La voulez-vous grande ou petite, grosse ou mince?

MITINEKA. – Très grande et très grosse. Dépêche-toi, cours vite.

Jacques ne courut pas, mais alla tranquillement chercher la corde qu'on lui demandait. Il n'était pas trop content du ton impérieux de Mitineka: mais c'étaient les neveux du général, et il crut devoir obéir sans répliquer.

Pendant qu'il faisait sa commission, Yégor, l'un d'entre eux, âgé de huit ans, s'approcha de Paul et lui dit:

«Mets-toi à quatre pattes, que je monte sur ton dos: tu seras mon cheval.»

Paul était complaisant: il se mit à quatre pattes; Yégor sauta sur son dos et lui dit d'aller vite, très vite. Paul avança aussi vite qu'il pouvait.

«Plus vite, plus vite! criait Yégor. Nikalaï, Mitineka, Pavlouska, fouettez mon cheval, qu'il aille plus vite!»

Les trois frères saisirent chacun une petite baguette et se mirent à frapper Paul. Le pauvre petit voulut se relever, mais tous se jetèrent sur lui et l'obligèrent à rester à quatre pattes.

Paul criait et appelait Jacques à son secours; par malheur Jacques était loin et ne pouvait l'entendre. «Au galop! lui criait Yégor toujours à cheval sur son dos. Ah! tu es un mauvais cheval, rétif! Fouettez, frères! Fouettez!»

Les cris de Paul furent enfin entendus par Mme Dérigny; elle accourut, se précipita dans la chambre, culbuta Yégor, repoussa les autres et arracha de leurs mains son pauvre Paul terrifié.

«Méchants enfants, s'écria-t-elle, mon pauvre Paul ne jouera plus avec vous.

— Vous êtes une impertinente, dit Sonushka, et je demanderai à mon oncle de vous faire fouetter.»

Mme Dérigny poussa un éclat de rire, qui irrita encore plus les quatre aînés, et emmena Paul sans répondre. Jacques revenait avec la corde; effrayé de voir pleurer son frère, il crut que Mme Dérigny l'emmenait pour le punir.

«Maman, maman, pardonnez à ce pauvre Paul; laissez-le jouer avec les neveux du général», s'écria Jacques en joignant les mains.

Mais, quand il sut de Mme Dérigny pourquoi elle l'emmenait, et que Paul lui raconta la méchanceté de ces enfants, il voulut, dans son indignation, porter plainte au général; Mme Dérigny l'en empêcha.

«Il ne faut pas tourmenter le général de nos démêlés, mon petit Jacques, dit-elle. Ne jouez plus avec ces enfants mal élevés, et Paul n'aura pas à en souffrir.

— Ils n'auront toujours pas la corde, dit Jacques en embrassant Paul et en suivant Mme Dérigny. T'ont-ils fait bien mal, ces méchants, mon pauvre Paul?»

PAUL. – Non, pas trop; mais tout de même ils tapaient fort quand maman est arrivée, et puis j'étais fatigué. Le garçon que les autres appelaient Yégor était lourd, et je ne pouvais pas aller vite à quatre pattes.

Jacques consola son frère de son mieux, aidé de Mme Dérigny; elle était occupée à réparer le désordre de leurs chambres, que Dérigny avait dépouillées pour rendre plus commodes celles de Mme Papofski et de ses enfants. Ils coururent à la recherche de Dérigny, qui courait de son côté pour trouver les objets nécessaires au coucher et à la toilette de sa femme et de ses enfants.

JACQUES. – Voilà papa, je le vois qui traverse la cour avec d'énormes paquets. Par ici, maman; par ici, Paul.

Et tous trois se dépêchèrent d'aller le rejoindre.

«Que portez-vous donc, papa?» dit Jacques quand il fut près de lui.

DÉRIGNY. – Des oreillers et des couvertures pour nous, mon cher enfant; nous n'en avions plus, j'avais donné les nôtres à la nièce du général et à ses enfants.

PAUL. – Papa, il faut tout leur reprendre; ils sont trop méchants; ils m'ont battu, ils m'ont fait aller si vite que je ne pouvais plus respirer. Yégor était si lourd, que j'étais éreinté.

DÉRIGNY. – Comment? Déjà? ils ont joué au maître à peine arrivés? C'est un vilain jeu, auquel il ne

faudra pas vous mêler à l'avenir, mes pauvres chers enfants.

JACQUES. – C'est ce que nous disait maman tout à l'heure. Si j'avais été là, Paul n'aurait pas été battu, car je serais tombé sur eux à coups de poing et je les aurais tous rossés.

DÉRIGNY, *souriant*. – Tu aurais fait là une jolie équipée, mon cher enfant! Battre les enfants du général! c'eût été une mauvaise affaire pour nous; le général eût été fort mécontent, et avec raison. N'oublie pas qu'il ne faut jamais agir avec ses supérieurs comme avec ses égaux, et qu'il faut savoir supporter avec patience ce qui nous vient d'eux.

JACQUES. – Mais, papa, je ne veux pas laisser maltraiter mon pauvre Paul.

DÉRIGNY. – Certainement non, mon brave Jacques; tu l'aurais emmené avant qu'on l'eût maltraité, et, comme tu es fort et résolu, tu les aurais facilement vaincus sans les battre.

C'est vrai, papa; une autre fois je ferai comme vous dites. Dès qu'ils contrarieront Paul, je l'emmènerai.

— C'est très bien, mon Jacquot», dit Dérigny en lui serrant la main.

PAUL. – Papa, je ne veux plus aller avec ces méchants.

— C'est ce que tu pourrais faire de mieux, mon chéri, dit Mme Dérigny en l'embrassant. Mais nous oublions que votre papa est horriblement chargé, et nous sommes là les mains vides sans lui proposer de l'aider.

DÉRIGNY. – Merci, ma bonne Hélène; ce que je porte est trop lourd pour vous tous.

MADAME DÉRIGNY. – Nous en prendrons une partie, mon ami.

DÉRIGNY. – Mais non, laissez-moi faire.

Jacques et Paul, sur un signe et un sourire de Mme Dérigny, se jetèrent sur un des paquets, et parvinrent, après quelques efforts et des rires joyeux, à l'arracher des mains de leur père.

«Encore», leur dit Mme Dérigny, les encourageant du sourire et s'emparant du paquet, qu'elle emporta en courant dans son appartement.

Une nouvelle lutte, gaie et amicale, s'engagea entre le père et les enfants; ceux-ci attaquaient vaillamment les paquets; le père les défendait mollement, voulant donner à ses enfants le plaisir du triomphe; Jacques et Paul réussirent à en soustraire chacun un, et tous trois suivirent Mme Dérigny dans leur appartement. Ils se mirent à l'oeuvre si activement, que le désordre des lits fut promptement réparé; seulement il fallut attendre quelques jours pour avoir les bois de lit, que Dérigny était obligé de fabriquer lui-même, et pour la vaisselle, qu'il fallait acheter à la ville voisine, située à seize kilomètres de Gromiline.

Leurs arrangements venaient d'être terminés lorsque le général entra. Sa face rouge, ses yeux ardents, son front plissé, ses mains derrière le dos, indiquaient une colère violente, mais comprimée.

«Dérigny», dit-il d'une voix sourde.

DÉRIGNY. – Mon général?

LE GÉNÉRAL. – Votre femme, vos enfants... sac à papier! Pourquoi cherches-tu à te sauver, Jacques? Reste ici... pourquoi as-tu peur, si tu es innocent!

JACQUES. – J'ai peur, général, parce que je devine ce que vous voulez dire; vous êtes fâché et je sens que je ne peux pas me justifier.

LE GÉNÉRAL. – Que crois-tu que je te reproche?

JACQUES. – Vous m'accusez, général, ainsi que Paul et ma pauvre maman, d'avoir manqué de respect aux enfants de madame votre nièce.

LE GÉNÉRAL. – Ah!!! c'est donc vrai, puisque tu le devines si bien.

JACQUES. – Non, mon général; c'est faux.

LE GÉNÉRAL. – Comment, c'est faux? Je suis donc un menteur, un calomniateur!

JACQUES. – Non, non, mon bon, mon cher général! mais... je ne veux rien dire; papa m'a dit que c'était mal de vous tourmenter en rapportant de vos neveux et de vos nièces.

Le général se tourna vers Dérigny; son visage prit une expression plus douce, son regard devint affectueux.

LE GÉNÉRAL. – Merci, mon brave Dérigny, de ménager mon mauvais caractère; et toi, Jacques, merci de ce que tu m'as dit et de ce que tu m'as caché. Mais je te prie de me raconter sincèrement ce qui s'est passé et de m'expliquer pourquoi ma nièce est si furieuse.

JACQUES, *avec hésitation*. – Pardon, général... J'aimerais mieux ne rien dire... vous seriez fâché peut-être... ou bien vous ne me croiriez pas... et alors c'est moi qui me fâcherais, et ce ne serait pas bien.

LE GÉNÉRAL, *souriant*. – Ah! tu te fâcherais? Et que ferais-tu? Tu me gronderais, tu me battrais?

JACQUES. – Non, mon général; je ne commettrais pas une si mauvaise action; mais en moi-même je serais en colère contre vous, je ne vous aimerais plus pendant quelques heures; et ce serait très mal, car vous avez été si bon pour papa, maman, pour Paul, pour moi, que je serais honteux ensuite d'avoir pu vivre quelques heures sans vous aimer.

— Bon, excellent garçon, dit le général attendri, en lui caressant la joue; tu m'aimes donc réellement, malgré mes humeurs, mes colères, mes injustices?

— Oh oui! général, beaucoup, beaucoup, répondit Jacques en appuyant ses lèvres sur la main du général, nous vous aimons tous beaucoup.

LE GÉNÉRAL. – Mes bons amis! et moi aussi je vous aime! Vous êtes mes vrais, mes seuls amis, sans flatterie et avec un véritable désintéressement. Je vous crois, je me fie à vous et je veux votre bonheur.

Le général, de plus en plus attendri, essuyait ses yeux d'une main, et de l'autre continuait à caresser les joues de Jacques. La porte s'entrouvrit doucement, et la tête de Yégor parut.

«Mon oncle, maman vous fait demander de lui envoyer tout de suite le petit Français et la mère, pour les faire fouetter devant elle.»

Le général se retourna; son visage devint flamboyant.

«Entre!» cria-t-il d'une voix tonnante.

Yégor entra.

LE GÉNÉRAL. – Dis à ta mère que, si elle s'avise de toucher à un seul de mes Français, qui sont mes amis, mes enfants... entends-tu? Mes... en...fants! je la ferai fouetter elle-même devant moi, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de peau sur le dos. Va, petit gredin, petit menteur, va rejoindre tes scélérats de frères et soeurs. Et prenez garde à vous; si j'apprends qu'on a maltraité mes petits amis Jacques et Paul, on aura affaire à moi.

Yégor se retira effrayé et tremblant; il courut dire à sa mère, à ses frères et à ses soeurs ce qu'il venait d'entendre de la bouche de son oncle.

Mme Papofski pleura de rage, les enfants frémirent d'épouvante.

Après quelques minutes données à la colère, Mme Papofski se souvint des six mille roubles de revenu de son oncle: elle réfléchit et se calma.

«Écoutez-moi, dit-elle à ses enfants; je veux que vous soyez doux, complaisants et même aimables pour ces Français. Si l'un de vous leur dit ou leur fait la moindre injure, leur cause la moindre contrariété, je le fouette sans pitié! et vous savez comme je fouette quand je suis fâchée!»

Les enfants frémirent et promirent de ne jamais contrarier les petits Français.

Et, quand vous les verrez, vous leur demanderez pardon; entendez-vous?

— Oui, maman, répondirent les enfants en choeur.

— Et, quand vous causerez avec votre oncle, vous lui direz chaque fois que vous aimez tous ces Français.

— Oui, maman, répétèrent les huit voix ensemble.

— C'est bien. Allez-vous-en.»

Les enfants se retirèrent dans leur chambre, et se regardèrent quelque temps sans parler.

«Je déteste ces Français, dit enfin Annouchka, qui avait cinq ans.

— Et moi aussi, dirent Mashineka, Nikalaï et Pavlouska.

— Chut! taisez-vous, dirent Sonushka et Mitineka; si elle vous entendait, elle vous arracherait les cheveux.»

La menace fit son effet; tous se turent.

«Il faudra tout de même nous venger, dit Yégor, après un nouveau silence.

— Nous verrons ça, mais plus tard», répondit Mitineka à voix basse.

VI - Les Papofski se dévoilent

Pendant que Mme Papofski donnait à ses enfants des conseils de fausseté et de platitude, conseils dont ses enfants ne devaient guère profiter, comme on le verra plus tard, le général calmait Dérigny, qui était hors de lui à la pensée des mauvais traitements qu'auraient pu souffrir sa femme et son enfant sans l'intervention du bon général, auquel il raconta, sur son ordre, ce qui s'était passé entre ses enfants et ceux de Mme Papofski.

LE GÉNÉRAL. – Ne vous effrayez pas, mon ami; je connais ma nièce, je m'en méfie, je ne la crois pas; et si l'un de vous avait à se plaindre de Maria Pétrovna ou de ses enfants, je les ferais tous partir dans la matinée. Je sais pourquoi ils sont venus à Gromiline. Je sais que ce n'est pas pour moi, mais pour mon argent; ils n'auront rien. Mon testament est fait; il n'y a rien pour eux. Je ne suis pas si sot que j'en ai l'air; je connais les amis et les ennemis, les bons et les mauvais. Au revoir, ma bonne Madame Dérigny; au revoir, mes bons petits Jacques et Paul. Venez, Dérigny; le dîner doit être servi, c'est vous qui êtes mon majordome; nous ne pouvons nous passer de vous. Vous reviendrez ensuite dîner et causer avec votre excellente femme et vos chers enfants.

Le général sortit, suivi de Dérigny, et se rendit au salon, où il trouva sa nièce avec ses quatre aînés, qui l'attendaient; les quatre autres, âgés de six, cinq, quatre et trois ans, mangeaient encore dans leur chambre.

Le général entra en fronçant les sourcils; il offrit pourtant le bras à sa nièce et la conduisit dans la salle à manger. Mme Papofski était embarrassée; elle ne savait quelle attitude prendre; elle regardait son oncle du coin de l'oeil. Quand le potage fut mangé, elle prit bravement son parti et se hasarda à dire:

«Ah! mon oncle! comme j'ai ri quand Yégor m'a fait votre commission; vous êtes si drôle, mon oncle! Vous avez dit des choses si amusantes!»

LE GÉNÉRAL. – Elles étaient trop vraies pour vous paraître amusantes, ce me semble, Maria Pétrovna. Ce que Yégor vous a dit, je le ferai ou ne le ferai: cela dépend de vous.

— Ah! mon oncle, reprit en riant Mme Papofski, qui étouffait de colère et la comprimait avec peine, vous avez cru ce que vous a dit ce niais de Yégor; il est si bête, il n'a rien compris de ce que je disais.

LE GÉNÉRAL. – Mais moi j'ai compris et je le répète: Malheur à celui qui touchera à un cheveu de mes Français!

MADAME PAPOFSKI. – Mais, mon oncle, Yégor a dit très mal! J'avais dit que vous m'envoyiez vos bons Français pour voir fouetter une de mes femmes qui a été impertinente. Vous, mon oncle, vous ne faites presque jamais fouetter; vous êtes si bon! Alors je croyais que cela les amuserait de venir voir ça avec moi.

Le général la regarda avec étonnement et mépris. Le mensonge était si grossier, qu'il se sentit blessé de l'opinion qu'avait sa nièce de son esprit. Il la regarda un instant avec des yeux étincelants de colère, mais un regard jeté sur la figure inquiète et suppliante de Dérigny lui rendit son calme.

LE GÉNÉRAL. – Parlons d'autre chose, ma nièce; comment se porte votre soeur Natalia Pétrovna?

MADAME PAPOFSKI. – Très bien, mon oncle; toujours bien.

LE GÉNÉRAL. – Je la croyais souffrante depuis la mort de son mari.

MADAME PAPOFSKI. – Du tout, mon oncle; elle est gaie, elle s'amuse, elle danse; elle n'y pense pas seulement.

LE GÉNÉRAL. – Pourtant, son voisin M. Nassofkine m'a écrit il y a quelques jours, il me dit qu'elle pleurait sans cesse et qu'elle ne voyait personne.

MADAME PAPOFSKI. – Non, mon oncle, ne croyez pas ça. Ce Nassofkine ment toujours, vous savez.

LE GÉNÉRAL. – Et les enfants de Natalia?

MADAME PAPOFSKI. – Toujours insupportables, détestables.

LE GÉNÉRAL. – Nassofkine m'écrit que la fille aînée, qui a quinze ans, Natasha, est charmante et parfaite, et que les deux autres, Alexandre et Michel, sont aussi bien que Natasha.

MADAME PAPOFSKI. – Ha! ha! ha! comme il ment! Tous affreux et méchants!

LE GÉNÉRAL. – C'est singulier! Je vais écrire à Natalia Pétrovna de venir ici avec ses trois enfants; je veux voir par moi-même.

MADAME PAPOFSKI. – N'écrivez pas, mon oncle: ça vous donnera de la peine pour rien; elle ne viendra pas.

LE GÉNÉRAL. – Pourquoi ne viendrait-elle pas? Étant jeune, elle m'aimait beaucoup.

MADAME PAPOFSKI. – Ah! mon oncle, vous croyez cela? Vous êtes trop bon, vraiment. Elle sait que vous ne voyez pas beaucoup de monde; elle aura peur de s'ennuyer, et puis elle veut marier sa fille; elle n'a pas le sou; alors elle veut attraper quelque richard, vieux et laid.

LE GÉNÉRAL. – Tout juste! Je suis là, moi! Riche, vieux et laid. Elle me fera la cour, et je doterai sa fille.

Mme Papofski pâlit et frissonna; elle trembla pour l'héritage, et ne put dissimuler son trouble; le général la regardait en dessous; il était rayonnant de la peur visible de cette nièce qu'il n'aimait pas, et de l'heureuse idée de faire venir l'autre soeur, dont il avait conservé le souvenir doux et agréable, et qui, par discrétion sans doute, ne demandait pas à venir à Gromiline. Mme Papofski continua à dissuader son oncle de faire venir Mme Dabrovine. Le général eut l'air de se rendre à ses raisonnements, et le dîner s'acheva assez gaiement. Mme Papofski était satisfaite d'avoir évincé sa soeur, dont elle redoutait la grâce, la bonté et le charme; le général était enchanté du tour qu'il préparait à Mme Papofski et du bien qu'il pouvait faire à Mme Dabrovine. Mme Papofski fut polie et charmante pour Dérigny, auquel elle

prodiguait les louanges les plus exagérées.

«Comme vous découpez bien, monsieur Dérigny! Vous êtes un maître d'hôtel parfait!... Comme M. Dérigny sert bien! c'est un trésor que vous avez là, mon oncle! il voit tout, il sert tout le monde! Comme je serais heureuse de l'avoir chez moi!»

LE GÉNÉRAL. – Il est probable que vous n'aurez jamais ce bonheur, ma nièce.

MADAME PAPOFSKI. – Pourquoi, mon ami? il est si jeune et si fort!

LE GÉNÉRAL, *avec ironie.* – Et moi je suis si vieux, si gros et si usé!

MADAME PAPOFSKI. – Ah! mon oncle, comme vous êtes méchant! Comment pouvez-vous dire...?

LE GÉNÉRAL. – Mais... puisque vous dites que vous pourrez avoir Dérigny parce qu'il est jeune et fort! C'est donc après la mort de votre vieil oncle que vous comptez l'avoir! Non, non, ma chère; mon brave, mon bon Dérigny n'est ni pour vous ni pour personne: il est à moi, à moi seul; après moi, il sera à lui-même, à son excellente femme et à ses enfants.

Mme Papofski se mordit les lèvres et ne parla plus. Après le dîner le général alla se promener; toute la bande Papofski le suivit; Sonushka, sur un signe de sa mère, marcha auprès de son oncle, cherchant à animer la conversation.

«Mon oncle, dit-elle après quelques efforts infructueux, comme j'aime les Français!»

Le général ne répondit pas.

SONUSHKA. – Mon oncle, j'aime vos petits Français; ils sont si bons, si complaisants! Je voudrais toujours jouer avec eux.

LE GÉNÉRAL. – Mais eux ne voudront pas jouer avec vous, parce que vous êtes querelleurs, méchants et menteurs.

SONUSHKA. – Ah! mon oncle! c'est Yégor qui a été méchant, mais nous ne laisserons plus faire.

LE GÉNÉRAL. – Assez, assez, ma pauvre Sonushka: tu as bien répété ta leçon. Parlons d'autre chose. Aimes-tu ta tante Natalie Pétrovna?

SONUSHKA. – Mon oncle... pas beaucoup.

LE GÉNÉRAL. – Pourquoi?

SONUSHKA. – Parce qu'elle est toujours triste; elle pleure toujours depuis que mon oncle a été tué à Sébastopol; elle ne veut voir personne; alors c'est très ennuyeux chez elle.

LE GÉNÉRAL. – Et ses enfants?

SONUSHKA. – Mon oncle, ils sont ennuyeux aussi, parce qu'ils sont toujours avec ma tante, et ce n'est pas amusant.

LE GÉNÉRAL. – Ah! ils sont toujours avec leur mère? Et pourquoi cela? Est-ce qu'elle les retient près d'elle?

SONUSHKA. – Oh non! mon oncle, au contraire, elle veut toujours qu'ils s'amusent, qu'ils sortent; ce sont eux qui veulent rester.

LE GÉNÉRAL. – Sont-ils laids, ses enfants?

SONUSHKA. – Oh non! mon oncle; Natasha est très jolie, mais elle est toujours si mal mise! Ma tante est si pauvre! Les autres sont jolis aussi.

— Ah! ah! dit le général.

Et il continua sa promenade sans parler à personne. Le soir il demanda à sa nièce si l'odeur du tabac lui serait désagréable.

MADAME PAPOFSKI. – Du tout, mon oncle, au contraire! Je l'aime tant! Je me souviens si bien comme vous fumiez quand j'étais petite! J'aimais tant ça à cause de vous!

Le général la regarda d'un air moqueur, et se mit à fumer jusqu'au moment où, le sommeil le gagnant, il s'endormit dans son fauteuil. Les enfants allèrent se coucher. Mme Papofski alla frapper à la porte de Dérigny, qu'elle trouva sortant de table; ils mangeaient chez eux, d'après l'ordre du général, qui avait voulu qu'on les servît à part et dans leur appartement.

«Entrez», dit Mme Dérigny.

Elle rougit beaucoup lorsqu'elle vit entrer Mme Papofski; Dérigny fit un mouvement de surprise; Jacques et Paul dirent «Ah!» et tous se levèrent. «Ne vous dérangez pas, ma bonne dame: je serais si désolée de vous déranger! Je viens vous dire combien mes enfants sont fâchés d'avoir fait pleurer, sans le vouloir, votre petit garçon. Je les ai bien grondés; ils ne recommenceront plus. Comme ils sont charmants, vos enfants! Il faut absolument que je les embrasse!»

Mme Papofski s'approcha de Jacques et de Paul, qui reculaient et cherchaient à éviter le contact de Mme Papofski; mais Dérigny les fit avancer et ils furent obligés de se laisser embrasser.

«Charmants! répéta-t-elle en se retirant. Adieu, Monsieur Dérigny; adieu, ma chère Madame Dérigny. Dites demain matin à mon oncle que je trouve vos enfants charmants.»

Elle se retira en souriant, et laissa les Dérigny étonnés et indignés.

MADAME DÉRIGNY. – En voilà une qui est fausse! Ne dirait-on pas qu'elle nous aime et nous veut du bien?... C'est incroyable! Croit-elle que j'aie déjà oublié sa froideur et ses menaces?

DÉRIGNY. – Est-ce qu'elle réfléchit seulement à ce qu'elle dit? Elle voit les bontés du général pour nous; elle comprend qu'elle ne pourra pas nous perdre dans son esprit; que notre appui pourra lui être utile auprès de son oncle, qu'elle voudrait piller et dépouiller; alors elle change de tactique: elle nous fait la cour au lieu de nous maltraiter.

PAUL. – Papa, je n'aime pas cette dame; elle a l'air méchant; tout à l'heure, quand elle m'embrassait, j'ai cru qu'elle allait me mordre.

Dérigny sourit, regarda sa femme qui riait bien franchement, et embrassa Paul.

DÉRIGNY. – Elle ne te mordra pas tant que le général sera là, mon enfant.

PAUL. – Et si le général s'en allait?

DÉRIGNY. – Dans ce cas, elle nous ferait tout le mal qu'elle pourrait; mais le général ne s'en ira pas sans nous emmener.

JACQUES. – Mais si le général venait à mourir, papa?

DÉRIGNY. – Que Dieu nous préserve de ce malheur, mon enfant! Dans ce cas nous partirions de suite.

MADAME DÉRIGNY. – Le bon Dieu ne permettra pas que cet excellent général meure sans avoir le temps de se reconnaître. N'ayez pas de si terribles pensées, mes chers enfants; ayons confiance en Dieu, toujours si bon pour nous. Espérons pour le mieux, et remplissons notre devoir jour par jour, sans songer à un avenir incertain.

«Toc, toc, peut-on entrer? dirent une demi-douzaine de voix enfantines.

— Une nouvelle invasion de l'ennemi, dit à mi-voix Dérigny en riant. Entrez!»

Les huit petits Papofski se précipitèrent dans la chambre, entourèrent Jacques et Paul, et les embrassèrent avec la plus grande tendresse.

«Pardonnez-nous! s'écrièrent tous à la fois les quatre grands.

— Pardonnez-leur!» ajoutèrent les voix aiguës des quatre plus jeunes.

Jacques et Paul bousculés, étouffés, ennuyés, ne répondaient pas et cherchaient à se dégager des étreintes de ces faux amis.

«Je vous en prie, pardonnez-nous, dit Sonushka d'un air suppliant, sans quoi maman nous fouettera.»

JACQUES. – Je vous pardonne de tout mon coeur, et Paul aussi.

PAUL. – Non, pas moi, je ne leur pardonnerai jamais.

MITINEKA. – Je vous supplie, petit Français, pardonnez-nous.

PAUL. – Non, je ne veux pas.

JACQUES. – Ce n'est pas bien, Paul, de ne pas pardonner à ses ennemis. Tu vois que je pardonne, moi.

PAUL. – Je veux bien leur pardonner ce qu'ils m'ont fait, à moi: mais ces méchants ont voulu faire battre maman, et je ne leur pardonnerai jamais cela.

JACQUES. – Mais puisqu'ils en sont bien fâchés.

PAUL. – Non, ils font semblant.

Un concert de sanglots et de gémissements se fit entendre; les huit enfants pleuraient et se lamentaient.

«On va nous fouetter! hurlaient-ils. Petit Français, nous te donnerons tout ce que tu voudras, pardonne-nous.»

PAUL. – Demandez pardon à maman; si elle vous pardonne, je vous pardonnerai aussi.

Le groupe sanglotant se tourna vers Mme Dérigny, en joignant les mains et en demandant grâce.

MADAME DÉRIGNY. – Que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne, pauvres enfants! Et toi, Paul, ne fais pas le méchant et pardonne quand on te demande pardon.

— Je vous pardonne comme maman, dit Paul d'un air majestueux.

— Merci, merci; nous vous aimerons beaucoup: maman l'a ordonné. Adieu, Français; à demain.

Les huit enfants firent force saluts et révérences, et s'en allèrent avec autant de précipitation qu'ils étaient entrés. Dérigny, qui avait écouté et regardé en tournant sa moustache sans mot dire, leva les épaules et soupira.

«Ces petits malheureux, comme ils sont élevés! Ce n'est pas leur faute s'ils sont méchants, menteurs, calomniateurs, lâches, hypocrites! Ils sont terrifiés par leur mère.»

JACQUES. – Papa, est-ce qu'il faudra jouer avec eux quand ils nous le demanderont?

DÉRIGNY. – Il faudra bien, mon Jacquot, mais le plus rarement possible; et prends garde, mon petit Paul, d'aller avec eux sans Jacques.

PAUL. – Jamais, papa; j'aurais trop peur.

Il était tard, on alla se coucher.

VII - Le complot

Dérigny était un soir près du général; quelques jours s'étaient passés depuis l'arrivée de Mme Papofski, et tout avait marché le plus doucement du monde. Le général se frottait les mains et riait: il méditait certainement une malice.

«Dérigny, mon ami, dit-il d'un air joyeux, je vous ai préparé de l'ouvrage.»

DÉRIGNY. – Tant que vous voudrez, mon général: mon temps est tout à vous, et je ne saurais l'employer plus agréablement qu'à vous servir.

LE GÉNÉRAL. – Toujours le même! toujours dévoué! C'est que, voyez-vous, mon ami, j'attends du monde sous peu de jours, et il me faudra des lits à la française, des toilettes et un ameublement complet, et vous seul pouvez le faire.

DÉRIGNY. – Je suis prêt, mon général. Que faut-il avoir? Pour combien de personnes?

LE GÉNÉRAL. – Une femme, une jeune personne et deux garçons de dix et douze ans.

DÉRIGNY. – Combien de jours, mon général, me donnez-vous pour tout préparer?

LE GÉNÉRAL. – Quinze jours et autant de monde que vous en demanderez.

DÉRIGNY. – Ce sera fait, mon général.

LE GÉNÉRAL. – Bravo! admirable! Ne ménagez rien! Que ce soit mieux que chez la Papofski.

DÉRIGNY. – Mon général, pourrai-je aller à la ville acheter ce qu'il me faudra en vaisselle, meubles, etc.?

LE GÉNÉRAL. – Allez où vous voudrez, achetez ce que vous voudrez: je vous donne carte blanche.

DÉRIGNY. – Quelles sont les chambres qu'il faut arranger, mon général?

LE GÉNÉRAL. – Les plus belles, celles qui étaient si abîmées, et que j'ai fait remettre à neuf sous votre direction. Et vous ne me demandez pas pourquoi je vous donne tant de mal?

DÉRIGNY. – Je ne me permettrais pas une pareille indiscrétion, mon général.

LE GÉNÉRAL. – C'est pour ma nièce.

— Mme Papofski? s'écria Dérigny en faisant un saut en arrière.

LE GÉNÉRAL, *riant aux éclats*. – Vous voilà! c'est ça que j'attendais! Le coup de théâtre; les yeux écarquillés! le saut en arrière! la bouche ouverte! Ah! ah! ah! est-il étonné!... Eh bien, non, mon ami, je ne vous ferais pas la malice de vous faire travailler pour cette nièce méchante, hypocrite et rusée... N'allez pas lui redire ça, au moins.

DÉRIGNY, *riant*. – Il n'y a pas de danger, mon général.

LE GÉNÉRAL. – Bon! C'est pour mon autre nièce, Natalia, qui était bonne et aimante quand je l'ai quittée il y a dix ans; et qui est encore, d'après le mal que m'en a dit Maria Pétrovna, le très rare mais vrai type russe; ses enfants doivent être excellents; je leur ai écrit à tous d'arriver. Et nous allons avoir une entrevue charmante entre les deux soeurs; la Papofski sera furieuse! Elle ne sait rien. Arrangez-vous pour qu'elle ne devine rien. Faites travailler dans le village, et profitez des heures où elle sera sortie pour faire apporter les lits et les meubles dans le bel appartement. J'irai voir tout ça, mais en cachette... La bonne idée que j'ai eue là; ah! ah! ah! la bonne farce pour la Papofski!

Dérigny et sa femme se mirent à l'oeuvre dès le lendemain; Dérigny alla à Smolensk acheter ce qui lui était nécessaire; les menuisiers, les serruriers, les ouvriers de toute espèce furent mis à sa disposition; on fabriqua des lits, des commodes, des tables, des fauteuils, des toilettes; Dérigny et sa femme remplacèrent les tapissiers qui manquaient. Le général allait et venait, distribuait des gratifications et de l'eau-de-vie, encourageait et approuvait tout. Les paysans travaillaient de leur mieux et bénissaient le Français qui leur valait la bonne humeur et les dons généreux de leur maître. Vassili était reconnaissant de l'humanité de Dérigny, qui lui avait épargné les cent coups de bâton auxquels l'avait condamné le général dans un premier moment de colère, et dont il n'avait plus parlé; il secondait Dérigny avec l'intelligence qui caractérise le peuple russe. Avant les quinze jours, tout était terminé, les meubles mis en place, les fenêtres et les lits garnis de rideaux; quand le général alla visiter l'appartement destiné à Mme Dabrovine, il témoigna une joie d'enfant, admirant tout: l'élégance des draperies, le poli et le brillant des meubles, la beauté des sièges. Il s'assit dans chaque fauteuil, examina tous les objets de toilette, se frotta les mains, donna une poignée d'assignats à Vassili et aux ouvriers, et se tournant vers Dérigny et sa femme:

«Quant à vous, mes amis, ce n'est pas avec de l'or que je reconnais votre zèle, votre activité, votre talent; ce serait vous faire injure. Non, c'est avec mon coeur que je vous récompense, avec mon amitié, mon estime et ma reconnaissance! C'est que vous avez fait là un vrai tour de force, un coup de maître! Merci, mille fois merci, mes bons amis. (Le général leur serra les mains.) Ah! Maria Pétrovna! vous allez être punie de votre méchanceté! Grâce à mes bons Dérigny, vous allez avoir une colère furieuse! et d'autant plus terrible que vous n'oserez pas me la montrer!...

Quand donc ma petite Dabrovine arrivera-t-elle avec sa Natasha et ses deux garçons? Je donnerais dix mille, vingt mille roubles pour qu'elle arrivât aujourd'hui même.»

Le général quitta l'appartement presque en courant, pour aller voir s'il ne voyait rien venir. Dérigny et sa femme étaient heureux de la joie du bon et malicieux général; et peut-être partageaient-ils un peu la satisfaction qu'il laissait éclater de la colère présumée de Mme Papofski.

Jacques et Paul, présents à cette scène, riaient et sautaient. Ils savaient habilement éviter les prévenances hypocrites des petits Papofski, et avaient réussi à ne pas jouer une seule fois avec eux. Quand ils les rencontraient, soit dans la maison, soit dehors, ils feignaient d'être pressés de rejoindre leurs parents, qui les attendaient, disaient-ils; et, quand les petits Papofski insistaient, ils s'échappaient en courant, avec une telle vitesse, que leurs poursuivants ne pouvaient jamais les atteindre. Lorsque Jacques et Paul voulaient prendre leurs leçons et s'occuper tranquillement, ils s'enfermaient à double tour dans

leur chambre avec Mme Dérigny, et tous riaient sous cape quand ils entendaient appeler, frapper à la porte.

Mme Papofski profitait de toutes les occasions pour témoigner «son amitié», son admiration aux excellents Français de son bon oncle; malgré la politesse respectueuse des Dérigny, elle se sentait démasquée et repoussée. La conduite de son oncle l'inquiétait: il l'évitait souvent, ne la recherchait jamais, lui lançait des mots piquants, moitié plaisants, moitié sérieux, qu'elle ne savait comment prendre. Deux ou trois fois elle avait essayé de l'attendrissement, des pleurs: le général l'avait chaque fois quittée brusquement et n'avait pas reparu de la journée; alors elle changea de manière et prit en plaisantant les attaques les plus directes et les plus blessantes. Quelquefois le général était pris d'accès de gaieté folle; il plaignait sa nièce de la vie ennuyeuse qu'il lui faisait mener; il lui promettait du monde, des distractions; et alors sa gaieté redoublait; il riait, il se frottait les mains, il se promenait en long et en large, et dans sa joie il courait presque.

VIII - Arrivée de l'autre nièce

Le jour même où le général avait témoigné si ardemment le désir de voir arriver sa nièce Dabrovine, et où il était allé bien loin sur la grande route, espérant la voir venir, il aperçut un nuage de poussière qui annonçait un équipage. Il s'arrêta haletant et joyeux; le nuage approchait; bientôt il put distinguer une voiture attelée de quatre chevaux arrivant au grand trot. Quand la voiture fut assez près pour que ses signaux fussent aperçus, il agita son mouchoir, sa canne, son chapeau, pour faire signe au cocher d'arrêter. Le cocher retint ses chevaux; le général s'approcha de la portière et vit une femme encore jeune et charmante, en grand deuil; près d'elle était une jeune personne d'une beauté remarquable; en face, deux jeunes garçons. Sur le siège, près du cocher, était une personne qui avait l'apparence d'une femme de chambre.

«Natalie! ma nièce! dit le général en ouvrant la portière.

— Mon oncle! c'est vous! répondit Mme Dabrovine (car c'était bien elle) en s'élançant hors de la voiture et en se jetant au cou du général. Oh! mon oncle! mon bon oncle! Quel terrible malheur depuis que je ne vous ai vu! Mon pauvre Dmitri! mon excellent mari! tué à Sébastopol!»

Mme Dabrovine s'appuya en sanglotant sur l'épaule de son oncle.

Le général, ému de cette douleur si vive et si vraie, la serra dans ses bras et s'attendrit avec elle.

LE GÉNÉRAL. – Ma pauvre enfant! ma chère Natalie! Pleure, mon enfant, pleure dans les bras de ton oncle, qui sera ton père, ton ami!... Pauvre petite! Tu as bien souffert!

MADAME DABROVINE. – Et je souffrirai toujours, mon cher oncle! Comment oublierai-je un mari si bon, si tendre? Et mes pauvres enfants! Ils pleurent aussi leur excellent père, leur meilleur ami! Mon chagrin augmente le leur et les désespère.

LE GÉNÉRAL. – Laisse-moi embrasser les enfants, ma chère Natalie, ils m'ont oublié, mais moi j'ai pensé bien souvent à vous tous.

MADAME DABROVINE. – Descends, Natasha; et vous aussi, Alexandre et Michel. Votre oncle veut vous embrasser.

Natasha s'élança de la berline et embrassa tendrement son vieil oncle, qu'elle n'avait pas oublié, malgré sa longue absence.

«Laisse-moi te regarder, ma petite Natasha, dit le général après l'avoir embrassée à plusieurs reprises. Le portrait de ta mère! Comme si je la voyais à ton âge!... Ma chère enfant! Tu aimeras encore ton vieux gros oncle? Tu l'aimais bien quand tu étais petite.

— Je l'aime encore et je l'aimerai toujours, répondit Natasha avec un affectueux sourire; surtout, ajouta-t-elle tout bas, si vous pouvez consoler un peu pauvre maman, qui est si malheureuse.

— Je ferai ce que je pourrai, mon enfant!... Et les autres je veux aussi leur donner le baiser paternel.»

Alexandre et Michel se laissèrent embrasser par le général.

LE GÉNÉRAL. – Y a-t-il de la place pour moi, mes enfants, dans votre voiture?

NATASHA. – Certainement, mon oncle; je me mettrai en face de vous avec Alexandre et Michel, et vous serez près de maman.

Le général fit monter en voiture sa nièce Dabrovine, malgré une légère résistance, car elle aurait voulu faire monter son oncle le premier.

«À toi, Natasha, maintenant; monte! Appuie-toi sur mon bras.»

NATASHA. – Non, mon oncle, je me mettrai en face de vous quand vous serez placé.

— Alors, montez, les petits, dit le général en souriant. À toi à présent, ma petite Natasha.

NATASHA. – Pas avant vous, mon oncle; je vous en prie.

LE GÉNÉRAL. – Comme tu voudras, mon enfant... Houp! je monte.

Et le général se hissa péniblement. Natasha sauta légèrement et prit place en face de son oncle. Pour la première fois depuis deux ans, un sourire vint animer le visage doux et triste de Mme Dabrovine. Ce sourire fut aperçu par Natasha, qui dans sa joie serra les mains de son oncle en lui disant à l'oreille:

«Elle sourit.»

L'oncle sourit aussi et regarda avec tendresse sa nièce et sa petite-nièce; il se pencha à la portière, et cria au cocher d'aller aussi vite que le permettrait la fatigue des chevaux. Le général adressa une foule de questions à sa nièce et aux enfants, et découvrit, malgré l'intention visible de sa nièce de le lui dissimuler, qu'ils étaient pauvres, et que c'était par nécessité qu'ils vivaient toujours à la campagne, aussi retirés que le permettait leur nombreux voisinage.

«Nous arrivons, dit le général; voici mon Gromiline; c'est là que je vous ai vus pour la dernière fois.»

MADAME DABROVINE. – Et c'est là que j'ai été longtemps heureuse près de vous avec mon pauvre Dmitri, mon cher oncle.

LE GÉNÉRAL. – Et c'est là, je l'espère, mon enfant, que tu vivras désormais; tu y seras comme chez toi, et je veux que tu y jouisses de la même autorité que moi-même.

MADAME DABROVINE. – Je n'abuserai pas de votre permission, mon bon oncle!

LE GÉNÉRAL. – J'en suis bien sûr, et c'est pourquoi je te la donne; mais tu en useras, je le veux. Ah! pas de réplique! Tu te souviens que je suis méchant quand on me résiste.

Mme Dabrovine se pencha en souriant vers son oncle et lui baisa la main. Les yeux de Natasha brillèrent. Sa mère avait encore souri.

IX - Triomphe du général

La voiture approchait du perron; des domestiques accouraient de tous côtés; Mme Papofski, que ses enfants avaient avertie de l'approche d'une visite, s'était postée sur le perron pour voir descendre les invités du général. «Enfin! se disait-elle, voici quelqu'un! Je ne serai plus toujours seule avec ce méchant vieux qui m'ennuie à mourir.»

Elle ne put retenir un cri de surprise en voyant le général sortir de cette vieille berline; sa corpulence remplissait la portière et masquait les personnes que contenait la voiture.

«Comment, mon oncle, vous là-dedans?

— Oui, Maria Pétrovna, c'est moi, dit le général en s'arrêtant sur le marchepied et en continuant à masquer son autre nièce aux regards avides de Mme Papofski. Je vous amène du monde: devinez qui.»

MADAME PAPOFSKI. – Comment puis-je deviner, mon oncle? Je ne connais aucun de vos voisins; vous n'avez jamais invité personne.

LE GÉNÉRAL. – Ce ne sont pas des voisins, ce sont des amis que je vous amène, d'anciens amis, car vous n'êtes pas jeune, Maria Pétrovna.

Mme Papofski rougit beaucoup et voulut répondre, mais elle se mordit les lèvres, se tut et attendit.

«Voilà! dit le général après l'avoir contemplée un instant avec un sourire de triomphe. Voilà vos amis!»

Il descendit, se tourna vers la portière, fit descendre sa petite-nièce (Mme Papofski étouffa un cri de rage)... puis sa nièce... (Mme Papofski ne put retenir un sourd gémissement; une pâleur livide remplaça l'animation de son teint; elle chancela et s'appuya sur l'épaule de son oncle.)

LE GÉNÉRAL. – Vous voilà satisfaite! J'avais raison de dire d'anciens amis! J'aime cette émotion à la vue de votre soeur. C'est bien. Je m'y attendais.

Le général avait l'air rayonnant; son triomphe était complet. Mme Papofski luttait contre un évanouissement; elle voulut parler, mais sa bouche entrouverte ne laissait échapper aucun son; elle eut pourtant la pensée confuse que son trouble pouvait être interprété favorablement; cet espoir la ranima, ses forces revinrent; elle s'approcha de sa soeur tremblante:

«Pardon, ma soeur, j'ai été si saisie!»

LE GÉNÉRAL, *avec malice*. – Et si heureuse!

MADAME PAPOFSKI, *avec hésitation*. – Oui, mon oncle, vous l'avez dit: si heureuse de voir cette pauvre Natalie.

LE GÉNÉRAL, *de même*. – Et chez moi encore. Cette circonstance a dû augmenter votre bonheur.

MADAME PAPOFSKI, *d'une voix faible*. – Certainement, mon oncle. Je suis..., j'ai..., je sens... la joie...

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Eh! embrassez-vous! Embrassez votre nièce, vos neveux, Maria Pétrovna; et remettez-vous.

Mme Papofski embrassa en frémissant soeur, nièce et neveux.

«Viens, mon enfant, que je te mène à ton appartement, dit le général en prenant le bras de Mme Dabrovine. Suivez-nous, Maria Pétrovna.» Le langage affectueux du général à Natalie occasionna à Mme Papofski un nouveau frémissement; elle repoussa Natasha et ses frères qui restèrent un peu en arrière, et suivit machinalement.

Le général pressait le pas; en arrivant près de la porte du bel appartement, il quitta le bras de Natalie, la porte s'ouvrit; Dérigny, sa femme et ses enfants attendaient le général avec sa nièce à l'entrée de la porte.

LE GÉNÉRAL. – Te voici chez toi, ma chère enfant, et je suis sûr que tu y seras bien, grâce à mon bon Dérigny que voici, à son excellente femme que voilà, et même à leurs enfants, mes deux petits amis, Jacques et Paul, qui ont travaillé comme des hommes. Je te les présente tous et je les recommande à ton amitié.

MADAME DABROVINE. – D'après cette recommandation, mon oncle, vous devez être assuré que je les aimerai bien sincèrement, car ils vous ont sans doute donné des preuves d'attachement, pour que vous en parliez ainsi.

Et Mme Dabrovine fit un salut gracieux à Dérigny et à sa femme, s'approcha de Jacques et de Paul, qu'elle baisa au front en leur disant:

«J'espère, enfants, que vous serez bons amis avec les miens, qui sont à peu près de votre âge; vous leur apprendrez le français, ils vous apprendront le russe; ce seront des services que vous vous rendrez réciproquement.

— Entrez, entrez tous, s'écria le général, et voyez ce qu'a fait Dérigny, en quinze jours, de cet appartement sale et démeublé.»

Mme Papofski se précipita dans la première pièce, qui était un joli salon ou salle d'étude. Rien n'avait été oublié; des meubles simples, mais commodes, une grande table de travail, un piano, une jolie tenture de perse à fleurs, des rideaux pareils, donnaient à ce salon un aspect élégant et confortable.

Mme Papofski restait immobile, regardant de tous côtés, pâlissant de plus en plus.

Mme Dabrovine examinait, d'un oeil triste et doux, les détails d'ameublement qui devaient rendre cette pièce si agréable à habiter; quand elle eut tout vu, elle s'approcha de son oncle, les yeux pleins de larmes, et, lui baisant la main:

«Mon oncle, que vous êtes bon! Oui, bien bon! Quels soins aimables!»

Natasha avait couru à tous les meubles, avait tout touché, tout examiné; en terminant son inspection, elle vint se jeter au cou de son oncle et l'embrassa à plusieurs reprises en s'écriant:

«Que c'est joli, mon oncle, que c'est joli! Je n'ai jamais rien vu de si joli, de si commode. Nous resterons ici toute la journée, maman et moi; et vous, mon oncle, vous viendrez nous y voir très souvent et très longtemps; vous fumerez là, dans ce bon fauteuil, près de cette fenêtre, d'où l'on a une si jolie vue, car je me souviens que vous aimez à fumer; Alexandre, Michel et moi, nous travaillerons autour de cette belle table; nous jouerons du piano, et pauvre maman sera là tout près de vous.»

MADAME PAPOFSKI, *avec un sourire forcé*. – Et moi, Natasha, où est ma place?

NATASHA, *embarrassée et rougissante*. – Pardon, ma tante; je ne pensais pas... qu'il vous fût agréable... de..., de... de sentir l'odeur du tabac, cria le général en embrassant à son tour sa bonne et aimable petite-nièce, et en riant aux éclats.

— Merci, mon oncle, lui dit Natasha à l'oreille en lui rendant son baiser, je l'avais oubliée.

LE GÉNÉRAL. – Allons dans les chambres à coucher à présent. Voici la tienne, mon enfant.

Nouvelle surprise, nouvelles exclamations, et fureur redoublée de Mme Papofski, qui comparait son appartement avec celui de la soeur qu'elle détestait. Natasha et ses frères couraient de chambre en chambre, admiraient, remerciaient. Quand ils surent que tout était l'ouvrage des Dérigny, Natasha se jeta au cou de Mme Dérigny et serra les mains de Dérigny, pendant que les deux plus jeunes embrassaient avec une joie folle Jacques et Paul. Le général ne se possédait pas de joie; il riait aux éclats, il se frottait les mains, selon son habitude dans ses moments de grande satisfaction, il marchait à grands pas, il regardait avec tendresse Mme Dabrovine, qui souriait aux explosions de joie de ses enfants, et Natasha, dont les yeux rayonnants exprimaient le bonheur et la reconnaissance; sans cesse en passant et repassant devant son oncle, elle déposait un baiser sur sa main ou sur son front.

«Mon oncle, mon oncle, s'écria-t-elle, que je suis heureuse! Que vous êtes bon!»

LE GÉNÉRAL. – Et moi donc, mes enfants! Je suis heureux de votre joie! Depuis de longues, longues années, je n'avais vu autour de moi une pareille satisfaction. Une seule fois, en France, j'ai fait des heureux: mes bons Dérigny et leurs frère et soeur, Moutier et Elfy.

NATASHA. – Oh! mon oncle, racontez-nous ça, je vous en prie. Je voudrais savoir comment vous avez fait et ce que vous avez fait.

— Plus tard, ma fille, répondit le général en souriant; ce serait trop long. À présent, reposez-vous, arrangez-vous dans votre appartement. Dérigny va vous envoyer votre femme de chambre! dans une heure nous dînerons. Maria Pétrovna, restez-vous avec votre soeur?

MADAME PAPOFSKI. – Oui... Non... c'est-à-dire... je voudrais présenter mes enfants à Natalie.

LE GÉNÉRAL. – Vous avez raison; allez, allez. Moi je vais avec Dérigny à mes affaires.

Mme Papofski sortit, courut chez elle, regarda avec colère le maigre ameublement de sa chambre, et, se laissant aller à sa rage jalouse, elle tomba sur son lit en sanglotant.

«L'héritage! pensait-elle. Six cent mille roubles de revenu! Une terre superbe! Il ne me les laissera pas! Il va tout donner à cette odieuse Natalie, qui fait la désolée et la pauvre pour l'apitoyer. Et sa sotte fille! qui saute comme si elle avait dix ans! qui se jette sur lui, qui l'embrasse! Et lui, gros imbécile, qui croit qu'on l'adore, qui trouve ces gambades charmantes... Il tutoie ma soeur, et moi il m'appelle Maria Pétrovna! Il les embrasse tous, et nous il nous repousse! Il fait arranger un appartement comme pour des princes! eux qui sont dans la misère, qui mangent du pain noir et du lait caillé, qui couchent sur des planches, qui ont à peine des habits de rechange! Et moi, qui suis riche, qui suis habituée à l'élégance, il me traite comme ces vilains Dérigny que je déteste. J'ai bien su par mes femmes que c'étaient les meubles et les lits des Dérigny qu'on m'avait donnés.»

Ces réflexions et mille autres l'occupèrent si longtemps, qu'on vint lui annoncer le dîner avant qu'elle eût séché ses larmes; elle s'élança de son lit, passa en toute hâte de l'eau fraîche sur ses yeux

bouffis, lissa ses cheveux, arrangea ses vêtements et alla au salon, où elle trouva le général avec Mme Dabrovine et ses enfants, qui jouaient avec leurs cousins et cousines.

«Nous vous attendons, Maria Pétrovna, dit le général en s'avançant vers elle et lui offrant son bras. Natalie, je donne le bras à ta soeur, quoique tu sois nouvellement arrivée, parce qu'elle est la plus vieille; elle a bien dix ou douze ans de plus que toi.»

MADAME DABROVINE, *embarrassée.* – Oh non! mon oncle, pas à beaucoup près.

MADAME PAPOFSKI, *piquée.* – Ma soeur, laissez dire mon oncle. Ça l'amuse de me vieillir et de vous rajeunir.

LE GÉNÉRAL, *enchanté.* – Mettez que je me sois trompé de deux ou trois ans, ma nièce; Natalie a trente-deux ans, vous en avez bien quarante-deux.

MADAME PAPOFSKI. – Cinquante, mon oncle, soixante, si vous voulez.

LE GÉNÉRAL, *avec malice.* – Hé! hé! nous y arriverons, ma nièce; nous y arriverons. Voyons, vous êtes née en mil huit cent seize...

MADAME PAPOFSKI. – Ah! mon oncle, à quoi sert de compter, puisque je veux bien vous accorder que j'ai soixante ans?

LE GÉNÉRAL. – Du tout, du tout; les bons comptes font les bons amis, et...

MADAME DABROVINE. – Mon cher oncle, nous voici dans la salle à manger, je dois vous avouer que j'ai si faim...

LE GÉNÉRAL. – Et moi j'ai faim et soif de la vérité; alors je dis de mil huit cent...

MADAME DABROVINE. – La vérité, la voici, mon oncle; c'est que vous êtes un peu taquin comme vous l'étiez jadis, et que vous vous amusez à tourmenter la pauvre Maria, qui ne vous a rien fait pourtant. Regardez Natasha, comme elle vous regarde avec surprise.

Le général se retourna vivement, quitta le bras de Mme Papofski et fit asseoir tout le monde.

«Est-ce vrai que tu t'étonnes de ma méchanceté, Natasha? Tu me trouves donc bien mauvais?»

NATASHA. – Mon oncle...

Natasha rougit et se tut.

LE GÉNÉRAL. – Parle, mon enfant, parle sans crainte... Puisque je viens de dire que j'ai faim et soif de la vérité.

NATASHA. – Mon oncle, il me semble que vous n'êtes pas bon pour ma tante, et c'est ce qui cause mon étonnement; je vous ai connu si bon, et maman disait de même chaque fois qu'elle parlait de vous.

LE GÉNÉRAL. – Et à présent, que dis-tu, que penses-tu?

NATASHA. – Je pense et je dis que je vous aime, et que je voudrais que tout le monde vous aimât.

LE GÉNÉRAL. – Nous reparlerons de cela plus tard, ma petite Natasha; en attendant que je me corrige de mon humeur taquine, dînons gaiement; je te promets de ne plus faire enrager ta tante.

NATASHA. – Merci, mon oncle. Vous me pardonnez, n'est-ce pas, d'avoir parlé franchement?

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Non seulement je te pardonne, mais je te remercie; et je te nomme mon conseiller privé.

Le général, de plus en plus enchanté de ses nouveaux convives, fut d'une humeur charmante; il réussit à égayer sa nièce Dabrovine, qui sourit plus d'une fois de ses saillies originales. Dans la soirée, les enfants allèrent jouer dans une grande galerie attenante au salon. Natasha allait et venait, animait les jeux qu'elle dirigeait, faisait sourire sa mère et rire son oncle par sa joie franche et naïve.

Plusieurs jours se passèrent ainsi; le général s'attachait de plus en plus à sa nièce Dabrovine et détestait de plus en plus les Papofski. Un soir Natasha accourut dans le salon.

«Mon oncle, dit-elle, permettez-vous que j'aille chercher Jacques et Paul pour jouer avec nous? Ils doivent avoir fini de dîner.»

LE GÉNÉRAL. – Va, mon enfant; fais ce que tu voudras.

Natasha embrassa son oncle et partit en courant; elle ne tarda pas à revenir suivie de Jacques et de Paul. Jacques s'approcha du général.

«Vous permettez, général, que nous jouions avec vos neveux et nièces? Mlle Natasha nous a dit que vous vouliez bien nous laisser venir au salon.»

LE GÉNÉRAL. – Certainement, mon bonhomme; Natasha est mon chargé d'affaires; fais tout ce qu'elle te dira.

Jacques ne se le fit pas répéter deux fois et entraîna Paul à la suite de Natasha. On les entendait du salon rire et jouer; le général rayonnait; Mme Dabrovine le regardait avec une satisfaction affectueuse; Mme Papofski s'agitait, s'effrayait du tapage des enfants, qui devait faire mal à son bon oncle, disait-elle.

LE GÉNÉRAL, *avec impatience*. – Laissez donc, Maria Pétrovna; j'ai entendu mieux que ça en Circassie et en Crimée! Que diable! je n'ai pas les oreilles assez délicates pour tomber en convulsions aux rires et aux cris de joie d'une troupe d'enfants.

MADAME PAPOFSKI. – Mais, mon cher oncle, on ne s'entend pas ici, vous ne pouvez pas causer.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien, le grand malheur! Est-ce que j'ai besoin de causer toute la soirée? Je me figure que je suis père de famille; je jouis du bonheur que je donne à mes petits-enfants et du calme de ma pauvre Natalie.

Mme Papofski se mordit les lèvres, reprit sa tapisserie et ne dit plus mot pendant que le général causait avec Mme Dabrovine; elle lui donnait mille détails intéressants sur sa vie intime des dix dernières années, et sur ses enfants, dont elle faisait elle-même l'éducation.

La conversation fut interrompue par une dispute violente et des cris de fureur.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien, qu'ont-ils donc là-bas?

MADAME DABROVINE. – Je vais voir, mon oncle; ne vous dérangez pas.

Mme Dabrovine entra dans la galerie; elle trouva Alexandre qui se battait contre Mitineka et Yégor; Michel retenait fortement Sonushka; et Jacques, les yeux brillants, les poings fermés, se tenait en attitude de boxe devant Paul, qui essuyait des larmes qu'il ne pouvait retenir. Natasha cherchait vainement à séparer les combattants. Les autres criaient à qui mieux mieux.

L'entrée de Mme Dabrovine rétablit le calme comme par enchantement. Elle s'approcha d'Alexandre et lui dit sévèrement:

«N'êtes-vous pas honteux, Alexandre, de vous battre avec votre cousin? Et toi, Michel, que veut dire cette violence envers ta cousine?»

Les enfants commencèrent à parler tous à la fois; Natasha se taisait. Sa mère, ne comprenant rien aux explications des enfants, dit à Natasha de lui raconter ce qui s'était passé. Natasha rougit et continua à garder le silence.

«Pourquoi ne réponds-tu pas, Natasha?

— Maman, c'est qu'il faudrait accuser... quelqu'un, et je ne voudrais pas...

— Mais j'ai besoin de savoir la vérité, ma chère enfant, et je t'ordonne de me dire bien sincèrement ce qui s'est passé.

— Maman, puisque vous l'ordonnez, dit Natasha, voilà ce qui est arrivé: Alexandre et Michel ont voulu défendre le pauvre petit Paul que Mitineka, Sonushka et Yégor tourmentent depuis longtemps; Jacques et moi, nous avons fait ce que nous avons pu pour le protéger, mais ils se sont réunis tous contre nous et ils se sont mis à nous battre. Voyez comme Michel est griffé et comme Alexandre a les cheveux arrachés. Quant au bon petit Jacques, il n'a pas donné un seul coup, mais il en a reçu plusieurs.

— Venez au salon, Alexandre, Michel, avec Jacques et Paul, dit Mme Dabrovine, et laissez vos cousins et cousines se quereller entre eux.»

Le général avait entendu Natasha et sa nièce; il ne dit rien, se leva, laissa entrer au salon Mme Dabrovine et sa suite, entra lui-même dans la galerie, tira vigoureusement les cheveux et les oreilles aux trois aînés, distribua quelques coups de pied à tous, rentra au salon et se remit dans son fauteuil.

«Dis-moi, mon enfant, qu'ont-ils fait à mon propre petit Paul?»

NATASHA. – Mon oncle, nous jouions aux malades. Paul était un des malades; Mitineka, Sonushka et Yégor, qui étaient les médecins, ont voulu le forcer à avaler une boulette de toiles d'araignées; le pauvre petit s'est débattu; Jacques est accouru pour le défendre; ils ont battu Jacques, qui ne leur a pas rendu un seul coup; ils l'ont jeté par terre, et ils allaient s'emparer de nouveau de Paul malgré les prières de Jacques, quand Alexandre et Michel, indignés, sont venus au secours de Jacques et de Paul, et ont été obligés de se battre contre Mitineka, Sonushka et Yégor, qui n'ont pas voulu nous écouter quand nous leur avons dit que ce qu'ils faisaient était mal et méchant. Alors maman est entrée, et Paul a été délivré.

Pendant que Natasha racontait avec animation la scène dont Mme Dabrovine avait vu la fin, le général donnait des signes croissants de colère. Il se leva brusquement, et, s'adressant à Mme Papofski, qui rentrait au salon:

«Madame, vos enfants sont abominablement élevés! Vous en faites des tyrans, des sauvages, des hypocrites! Je ne veux pas de ça chez moi, entendez-vous? Vous et vos méchants enfants, vous troublez la paix de ma maison: vous changerez tous de manières et d'habitudes, ou bien nous nous séparerons. Vous

êtes venue sans en être priée, je sais bien pourquoi, et, au lieu de faire vos affaires comme vous l'espériez, vous vous perdez de plus en plus dans mon esprit.»

Mme Papofski fut sur le point de se livrer à un accès de colère, mais elle put se contenir, et répondit à son oncle d'un ton larmoyant:

«Je suis désolée, mon oncle! désolée de cette scène! Je les fouetterai tous si vous me le permettez; fouettez-les vous-même si vous le préférez. Ils ne recommenceront pas, je vous le promets... Ne nous éloignez pas de votre présence, mon cher oncle; je ne supporterais pas ce malheur.»

Le général croisa les bras, la regarda fixement; son visage exprimait le mépris et la colère. II ne dit qu'un mot: MISÉRABLE! et s'éloigna.

Le général prit le bras de Nathalie, la main de Natasha, appela Alexandre, Michel, Jacques et Paul, et marcha à grands pas vers l'appartement de Mme Dabrovine. II entra dans le joli salon où il passait une partie de ses journées, s'y promena quelques instants, s'arrêta, prit les mains de sa nièce, la contempla en silence et dit:

«C'est toi seule qui es et qui seras ma fille. Douce, bonne, tendre, honnête et sincère, tu as fait des enfants à ton image! L'autre n'aura rien, rien.»

MADAME DABROVINE. – Oh, mon oncle, je vous en prie!

LE GÉNÉRAL, *lui serrant les mains*. – Tais-toi, tais-toi! Tu vas me rendre la colère qui a manqué de m'étouffer. Laisse-moi oublier cette scène et la platitude révoltante de ta soeur; près de toi et de tes enfants, je me sens aimé, j'aime et je suis heureux; près de l'autre, je hais et je méprise. Jouez, mes enfants, ajouta-t-il en se retournant vers Jacques, Paul et ses neveux: je ne crains pas le bruit. Amusez-vous bien.

JACQUES. – Général, est-ce que nous pouvons jouer à cache-cache et courir dans le corridor?

LE GÉNÉRAL. – À cache-cache, à la guerre, à l'assaut, à tout ce que vous voudrez. Ma seule contrariété sera de ne pouvoir courir avec vous. Mais auparavant allez me chercher Dérigny. Natalie, je commence mon établissement du soir chez toi; me permets-tu de fumer?

MADAME DABROVINE. – Avez-vous besoin de le demander, mon oncle? Vous avez donc oublié combien j'aimais l'odeur du tabac?

LE GÉNÉRAL. – Non, je me le rappelle; mais... je craignais...

MADAME DABROVINE. – De me faire penser à mon pauvre Dmitri, qui fumait toujours avec vous? Je ne l'oublie jamais, dans aucune circonstance, et j'aime tout ce qui me le rappelle!

Le général ne répondit pas et rapprocha son fauteuil de celui de sa nièce, lui prit la main, la serra et resta pensif.

X - Causeries intimes

Ses réflexions furent interrompues par le retour bruyant des enfants; ils arrivaient, traînant après eux Dérigny, qui partageait leur gaieté et qui faisait mine de vouloir s'échapper. Il reprit son sérieux en se présentant devant le général.

«Les enfants disent que vous me demandez, mon général.

— Oui, mon ami; apportez-moi ma boîte de cigares, ma pipe et nos livres de comptes et d'affaires; à l'avenir nous travaillerons ici le soir, puisque ma nièce veut bien le permettre et qu'elle trouve que je ne la dérange pas en m'établissant chez elle.

— Merci, mon oncle; que vous êtes bon! s'écria Natasha en se jetant à son cou. Voyez, voyez, comme le visage de maman est changé! elle a l'air presque heureux!»

Mme Dabrovine sourit, embrassa sa fille et baisa la main de son oncle, qui se frotta les mains avec une vivacité qu'elle ne lui avait pas encore vue. Dérigny paraissait aussi content que le général; il s'empressa de faire sa commission, et compléta l'établissement en lui apportant la petite table chargée de papiers et de livres sur laquelle il avait l'habitude de travailler et d'écrire.

LE GÉNÉRAL. – Bravo! mon ami. Vous avez de l'esprit comme un Français! Je n'avais pas voulu vous parler de la table, pour ne pas trop vous charger. Je suis enchanté de l'avoir. Je commence à m'arranger chez toi comme chez moi, ma fille. Dérigny ne te gênera-t-il pas? J'ai souvent besoin de lui pour mon travail.

MADAME DABROVINE. – Ceux que vous aimez et qui vous aiment, mon oncle, ne peuvent jamais me gêner; c'est au contraire un plaisir pour moi de voir M. Dérigny vous soigner, vous aider dans vos travaux. En le voyant faire, j'apprendrai aussi à vous êtes utile.

NATASHA. – Et moi donc? N'est-ce pas, monsieur Dérigny, que vous me direz ce que mon oncle aime, ce qu'il n'aime pas, et ce que je puis faire pour lui être agréable?

DÉRIGNY. – Mademoiselle, Monsieur votre oncle aime ce qui est bon et franc; il n'aime pas ce qui est méchant et hypocrite; et, puisque vous m'autorisez à vous donner un conseil, Mademoiselle, soyez toujours ce que vous êtes aujourd'hui et ce que votre physionomie exprime si bien.

LE GÉNÉRAL. – Bien dit, mon ami; j'ajoute: Sois le contraire de ta tante, et tu seras la doublure de ta mère. À présent, Dérigny, allumez-moi ma pipe, rendez-moi compte des travaux et des dépenses de la semaine, et puis j'irai me coucher, car il commence à se faire tard.

Quand le général eut terminé son travail, Dérigny lui présenta un papier en le priant de le lire.

LE GÉNÉRAL, *après l'avoir lu.* – Qu'est-ce? Qui a écrit ça?

DÉRIGNY. – Mme Papofski, mon général.

LE GÉNÉRAL. – Et pourquoi me le montrez-vous?

DÉRIGNY. – Parce que Mme Papofski veut que tout soit acheté à votre compte, mon général, et je n'ai pas cru devoir le faire sans vous consulter.

LE GÉNÉRAL. – Et vous avez bien fait, mon cher.

«C'est parbleu trop imprudent aussi. Figure-toi, Natalie, que ta soeur veut faire habiller son cocher, son forreiter (postillon), son courrier, ses laquais, ses femmes (six je crois), en m'obligeant à tout payer. Bien mieux, elle ordonne qu'on change les douze mauvais chevaux qu'elle a amenés, contre les plus beaux chevaux de mes écuries. Je dis que c'est par trop fort! Ses commissions ne vous donneront pas beaucoup de peine, Dérigny; voici le respect qui leur est dû.

Le général déchira en mille morceaux la feuille écrite par Mme Papofski, se leva en riant et en se frottant les mains, embrassa sa nièce, sa petite-nièce, ses petits-neveux, et quitta le salon avec Dérigny pour aller se coucher.

Les enfants, qui avaient fait une veillée extraordinaire et qui s'étaient amusés, éreintés, ne furent pas fâchés d'en faire autant; il était neuf heures et demie. Mme Dabrovine et Natasha ramassèrent les livres, les cahiers épars, et les rangèrent dans les armoires destinées à cet usage, pendant que la femme de chambre et bonne tout à la fois préparait le coucher des garçons et rangeait les habits pour le lendemain.

NATASHA, *avec gaieté*. – Mme Dérigny a cru que nous apportions tout ce que nous possédons, maman; voyez que d'armoires nous avons; une seule suffit pour contenir tous nos effets, et il reste encore bien de la place.

MADAME DABROVINE. – Elle nous croit plus riches que nous ne sommes, ma chère enfant.

NATASHA. – Maman, comme mon oncle est bon pour nous!

MADAME DABROVINE. – Oui, bien bon! il l'a toujours été pour moi et pour ton pauvre père! nous l'aimions bien aussi.

NATASHA. – Maman... pourquoi n'est-il pas bon pour ma tante?

MADAME DABROVINE. – Je ne sais pas, chère petite; peut-être a-t-il eu à s'en plaindre. Tu sais que ta tante n'est pas toujours aimable.

NATASHA. – Elle n'est jamais aimable, maman, du moins pour nous. Pourquoi donc ne vous aime-t-elle pas, vous qui êtes si bonne?

MADAME DABROVINE. – Je l'ai peut-être offensée sans le vouloir. Elle n'a probablement pas tous les torts.

NATASHA. – Mais vous, maman, vous n'en avez certainement aucun. Je le sais. J'en suis sûre.

MADAME DABROVINE. – Tu parles comme on parle à ton âge, ma chère petite, sans beaucoup réfléchir. Comment pouvons-nous savoir si on n'a pas fait à ta tante quelque faux rapport sur nos sentiments et notre langage à son égard.

NATASHA. – Si on lui en a fait, elle ne devait pas y croire, vous connaissant si bonne, si franche, si serviable, si pleine de coeur.

— C'est parce que tu m'aimes beaucoup que tu me juges ainsi, ma bonne fille, dit Mme Dabrovine en embrassant Natasha et en la serrant contre son coeur.

Elle souriait en l'embrassant; Natasha, heureuse de ce sourire presque gai, étouffa sa mère de baisers; puis elle dit:

«C'est mon oncle qui vous a fait sourire le premier et bien des fois depuis notre arrivée; bon cher oncle, que je l'aime! que je l'aime! Comme nous allons être heureux avec lui, toujours avec lui! Nous l'aimons, il nous aime, nous ne le quitterons jamais.»

MADAME DABROVINE. – La mort sépare les plus tendres affections, mon enfant.

NATASHA. – Oh, maman!

MADAME DABROVINE. – Ma pauvre fille! je t'attriste; j'ai tort. Mais voilà nos affaires rangées; allons-nous coucher.

La mère et la fille s'embrassèrent encore une fois, firent leur prière ensemble et s'étendirent dans leur lit; Natasha était si contente du sien et de tout leur établissement, dont elle ne pouvait se lasser, qu'elle ne put s'empêcher de se relever, d'aller embrasser sa mère, et de lui dire avec vivacité:

«Comme nous sommes heureuses ici, maman. Ma chambre est si jolie! J'y suis comme une reine.

— J'en suis bien contente, mon enfant; mais prends garde de t'enrhumer. Couche-toi bien vite.»

Pendant que Mme Dabrovine et sa fille préparaient leur coucher et causaient des événements de la journée, le général causait de son côté avec Dérigny, qui devenait de plus en plus son confident intime.

«Voilà une perle, une vraie perle! s'écria-t-il. Je la retrouve comme je l'avais quittée, cette pauvre Natalie, moins le bonheur. Nous tâcherons d'arranger ça, Dérigny. J'ai mon plan. D'abord je lui laisse toute ma fortune, à l'exception d'un million, que je donne à Natasha en la mariant... Pourquoi souriez-vous, Dérigny? Croyez-vous que je n'aie pas un million à lui donner?... ou bien que je changerai d'idée comme pour Torchonnet?...[18] Est-ce que ma nièce n'est pas comme ma petite-fille?»

DÉRIGNY. – Mon général, je souris parce que j'aime à vous voir content, parce que j'entrevois pour vous une vie nouvelle d'affection et de bonheur, et parce que je vois une bonne oeuvre à faire tout en travaillant pour vous-même.

LE GÉNÉRAL. – Comment cela? Quelle bonne oeuvre?

DÉRIGNY. – Mon général, j'ai su, par le cocher et la femme de chambre de Mme Dabrovine, qu'elle était la meilleure des maîtresses, qu'elle et ses enfants étaient adorés par leurs paysans et leurs voisins; mais Mme Dabrovine est presque pauvre; son mari a dépensé beaucoup d'argent pour sa campagne de Crimée; elle a tout payé, et elle est restée avec treize cents roubles de revenu[19]; c'est elle-même qui élève sa fille et ses fils; mais les garçons grandissent, ils ont besoin d'en savoir plus que ce que peut leur enseigner une femme, quelque instruite qu'elle soit. Et alors...

LE GÉNÉRAL. – Alors quoi? Voulez-vous être leur gouverneur? Je ne demande pas mieux.

DÉRIGNY, *riant*. – Moi, mon général? Mais je ne sais rien de ce que doit savoir un jeune homme de grande famille!... Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je voudrais que vous eussiez la pensée de les garder tous chez vous, de payer un gouverneur et toute leur dépense: vous auriez la famille qui vous manque, et eux trouveraient le père et le protecteur qu'ils n'ont plus.

LE GÉNÉRAL. – Bien pensé, bien dit! C'est fait. Trouvez-moi un gouverneur, et le plus tôt possible.

DÉRIGNY, *stupéfait*. – Moi, mon général? Comment puis-je...?

LE GÉNÉRAL. – Vous pouvez, mon ami, vous pouvez ce que vous voulez. Cherchez, cherchez. Adieu, bonsoir; je me couche et je m'endors content.

Dérigny rentra chez lui; les enfants dormaient, sa femme l'attendait.

«Une jolie commission dont je suis chargé par le général! dit Dérigny en riant. Il faut que je me mette en campagne dès demain pour trouver un gouverneur aux jeunes Dabrovine.»

MADAME DÉRIGNY. – Et où trouveras-tu le gouverneur? Comme c'est facile dans le centre de la Russie! Tu ne connais personne. Ce n'est pas Vassili qui te fournira des renseignements. Vraiment, notre bon général est par trop bizarre. Comment feras-tu?

DÉRIGNY. – Je ne ferai rien du tout. J'espère qu'il n'y pensera plus. Mais je regrette de ne pas pouvoir rendre service à Mme Dabrovine, qui me semble être une excellente personne et ne ressemblant en rien à sa soeur.

MADAME DÉRIGNY. – De même que ses enfants ne ressemblent en rien à leurs cousins, Mlle Natasha est une personne charmante, pleine de coeur et de naïveté, et les garçons paraissent bons et bien élevés.

Mme Dérigny et son mari causèrent quelque temps, et ils allèrent se coucher après avoir parlé de leur chère France et de ce qu'ils y avaient laissé.

XI - Un gouverneur trouvé

Quelques jours se passèrent sans nouveaux événements. Mme Papofski contenait les élans de sa colère quand elle était en présence de son oncle, qu'elle continuait à flatter sans succès; elle évitait sa soeur; ses enfants fuyaient leurs cousins, qui faisaient bande à part avec Jacques et Paul. Mme Papofski ne négligeait aucun moyen pour se faire bien voir de Dérigny; elle sut par lui que le général avait déchiré sa liste de commandes.

MADAME PAPOFSKI. – Vous l'avez fait voir à mon oncle?

DÉRIGNY. – Comme c'était mon devoir de le faire, Madame. Je ne puis me permettre aucune dépense qui ne soit autorisée par mon maître.

MADAME PAPOFSKI. – Mais il ne l'aurait pas su; mon oncle dépense sans savoir pourquoi ni comment. Vous auriez pu compter des chevaux morts ou une voiture cassée.

DÉRIGNY. – Ce serait me rendre indigne de la confiance que le général veut bien me témoigner, Madame, veuillez croire que je suis incapable d'une pareille supercherie.

MADAME PAPOFSKI. – Je le crois et je le vois, brave, honnête monsieur Dérigny. Ce que j'ai fait et ce que j'ai dit était pour savoir si vous étiez réellement digne de l'attachement de mon oncle. Je ne m'étonne pas de l'empire que vous avez sur lui, et je me recommande à votre amitié, moi et mes pauvres enfants, mon cher monsieur Dérigny. Si vous saviez quelle estime, quelle amitié j'ai pour vous! Je suis si seule dans le monde! Je suis si inquiète de l'avenir de mes enfants. Nous sommes si pauvres!

Dérigny ne répondit pas; un sourire ironique se faisait voir malgré lui; il salua et se retira.

Mme Papofski le regarda s'éloigner avec colère.

«Coquin! dit-elle à mi-voix en le menaçant du doigt. Tu fais l'homme honnête parce que tu vois que je ne suis pas en faveur! Tu fais la cour à ma soeur parce que tu vois la sotte tendresse de mon oncle pour cette femme hypocrite et pour sa mijaurée de Natasha, qui cherche à capter mon oncle pour avoir ses millions... On veut me chasser: je ne m'en irai pas; je les surveillerai; j'inventerai quelque conspiration; je les dénoncerai à la police comme conspirateurs, révolutionnaires polonais... catholiques... Je trouverai bien quelque chose de louche dans leurs allures. Je les ferai tous arrêter, emprisonner, knouter... Mais il me faut du temps... un an peut-être... Oui, encore un an, et tout sera changé ici! Encore un an, et je serai la maîtresse de Gromiline! et je les mènerai tous au bâton et au fouet!»

Mme Papofski s'était animée; elle ne s'était pas aperçue que dans son exaltation elle avait parlé tout haut. Sa porte, à laquelle elle tournait le dos, était restée ouverte; Jacques s'y était arrêté un instant, croyant que son père était encore chez Mme Papofski, et que c'était à lui qu'elle parlait. Lorsqu'elle se tut, Jacques, surpris et effrayé de ce qu'il venait d'entendre, avança vers la porte, jeta un coup d'oeil dans la chambre, et vit que Mme Papofski était seule. Sa frayeur redoubla, il se retira sans bruit, et, le coeur palpitant, il alla trouver son père et sa mère.

JACQUES. – Papa, maman, il faut vite dire au pauvre général que Mme Papofski lui prendra tout, le fera enfermer, knouter, et nous aussi. Il faut nous sauver avec le général et retourner avec tante Elfy.

DÉRIGNY. – Tu perds la tête, mon Jacquot! Qu'est-ce qui te donne des craintes si peu fondées? Comment Mme Papofski, avec toute sa méchanceté, peut-elle faire du mal au général, et même à nous, qui sommes sous sa protection à lui?

JACQUES. – J'en suis sûr, papa, j'en suis sûr; voici ce que j'ai entendu: «On veut me chasser: je ne m'en irai pas.»

Et Jacques continua jusqu'au bout à redire à son père et à sa mère les paroles menaçantes de Mme Papofski.

Dérigny et sa femme n'eurent plus envie de rire des terreurs de Jacques, qu'ils partagèrent. Mais Dérigny, toujours attentif à épargner à sa femme et à ses enfants toute peine, toute inquiétude, dissimula sa préoccupation et les rassura pleinement.

«Soyez bien tranquilles, leur dit-il: je préviendrai le général, et, avec l'aide de Dieu, nous déjouerons ses plans et nous sauverons ce bon général en nous sauvant nous-mêmes. Ne parle à personne de ce que tu as entendu, mon enfant; si Mme Papofski savait qu'elle a parlé tout haut et que tu étais là, elle hâterait sa vengeance, et nous n'aurions pas le temps de la défense.»

JACQUES. – Je n'en dirai pas un mot, papa; mais où est Paul?

DÉRIGNY. – Il joue dehors depuis le déjeuner.

JACQUES. – Je vais aller le rejoindre, papa. Quand il est seul, j'ai toujours peur qu'il ne soit pris par ces méchants petits Papofski. Devant le général ils nous témoignent de l'amitié, mais, quand ils nous trouvent seuls, il n'y a pas de sorte de méchancetés qu'ils ne cherchent à nous faire.

Jacques alla dans la cour; Paul n'y était plus. Il continua ses recherches avec quelque inquiétude, et aperçut enfin son frère au bord d'un petit bois, immobile et parlant à quelqu'un que Jacques ne voyait pas. Il courut à lui, l'appela; Paul se retourna et lui fit signe d'approcher. Jacques, en allant le rejoindre, lui entendit dire: «N'ayez pas peur, c'est Jacques, il est bien bon, il ne dira rien.»

JACQUES. – À qui parles-tu, Paul?

PAUL. – À un pauvre homme si pâle, si faible, qu'il ne peut plus marcher.

Jacques jeta un coup d'oeil dans le bois et vit, en effet, à travers les branches, un homme demi-couché et qui semblait près d'expirer.

JACQUES. – Qui êtes-vous, mon pauvre homme? Pourquoi restez-vous là? Par où êtes-vous entré?

L'ÉTRANGER. – Par les bois, où je me suis perdu. Je meurs de faim et de froid; je n'ai rien pris depuis avant-hier soir.

JACQUES. – Pauvre malheureux! Je vais vite aller chercher quelque chose à manger et prévenir papa.

L'ÉTRANGER. – Non, non; ne dites pas que je suis ici. Ne dites rien. Je suis perdu si vous me

dénoncez.

JACQUES. – Papa ne vous dénoncera pas. N'ayez pas peur. Attendez-nous. Viens vite, Paul, apportons à manger à ce pauvre homme.

Avant que l'étranger eût eu le temps de renouveler sa prière, les deux frères étaient disparus en courant. Le malheureux se laissa tomber; il fit un geste de désespoir.

«Perdu! perdu! dit-il. On va venir, et je n'ai plus de forces pour me relever. Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! Après m'avoir sauvé de tant de dangers, ne me laissez pas retomber dans les mains de mes cruels bourreaux. Mon Dieu, ma bonne Sainte Vierge, protégez-moi!»

Il serra contre son coeur une petite croix de bois, la porta à ses lèvres, pria et attendit.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, qu'il entendit marcher, parler, et qu'il vit les deux enfants, accompagnés d'un homme qui avançait à grands pas; les enfants couraient.

Dérigny, car c'était lui, approcha, et, avant de parler, il versa un verre de vin, qu'il fit avaler à l'infortuné, mourant de besoin; ensuite il lui fit boire une tasse de bouillon encore chaud, dans lequel il avait fait tremper une tranche de pain. L'inconnu mangeait avec avidité; ses regards exprimaient la reconnaissance et la joie.

«Assez, mon pauvre homme, dit Dérigny en lui refusant le reste du pain que les enfants avaient apporté. Trop manger vous ferait mal après un si long jeûne. Dans une heure vous mangerez encore. Essayez de vous lever et de venir au château.

— Le château de qui? Chez qui êtes-vous?» dit l'étranger d'une voix faible.

DÉRIGNY. – Chez M. le général comte Dourakine.

L'ÉTRANGER. – Dourakine! Dourakine! Comment! lui, Dourakine? Est-il encore le brave, l'excellent homme que j'ai connu?

DÉRIGNY. – Toujours le meilleur des hommes! Un peu vif parfois, mais bon à se faire aimer de tout le monde.

L'ÉTRANGER. – Prévenez-le... Allez lui dire... Mais non; je vais essayer de marcher. Je me sens mieux.

L'étranger voulut se lever; il retomba aussitôt. «Je ne peux pas», dit-il avec découragement.

DÉRIGNY. – Voulez-vous qu'on le prévienne? Il est chez lui.

L'ÉTRANGER. – Je crois que oui; ce sera mieux. Dites-lui de venir, pour l'amour de Dieu et de Romane.

Dérigny, trop discret pour interroger l'étranger sur sa position bizarre, salua et s'éloigna, emmenant les enfants. Il les envoya raconter à leur mère ce qui venait d'arriver, en leur défendant d'en parler à tout autre, et alla faire son rapport au général.

LE GÉNÉRAL. – Que diantre voulez-vous que j'y fasse? S'il est perdu dans mes bois, tant pis pour lui; qu'il se retrouve.

DÉRIGNY. – Mais mon général, il est demi-mort de froid et de fatigue.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien, qu'on lui donne des habits, qu'on le chauffe, qu'on le nourrisse. Tenez, voilà! prenez; il ne manque pas de manteaux, de fourrures. Qu'on le couche, s'il le faut. Je ne vais pas laisser mourir de faim, de froid et de fatigue, et à ma porte encore, un homme qui me demande la charité. Qui est-il? Est-ce un paysan, un marchand?

DÉRIGNY. – Je ne sais pas, mon général; seulement j'ai oublié de vous dire qu'il avait dit: «Dites-lui de venir pour l'amour de Dieu et de Romane.»

LE GÉNÉRAL, *sautant de dessus son fauteuil.* – Romane! Romane! Pas possible! il a dit Romane? En êtes-vous bien sûr?

DÉRIGNY. – Bien sûr, mon général.

LE GÉNÉRAL. – Mon pauvre Romane! Je ne comprends pas... Mourant de faim et de fatigue? Lui, prince, riche à millions et que je croyais mort!

Le général courut plutôt qu'il ne marcha vers la porte, dit à Dérigny de le guider, et marcha de toute la vitesse de ses grosses jambes vers le bois où gisait Romane.

Dès qu'il l'aperçut, il alla à lui, le souleva, l'embrassa, le soutint dans ses bras, et le regarda avec une profonde pitié mélangée de surprise.

«Mon pauvre ami, quel changement! quelle maigreur! Qu'est-il arrivé?»

Romane ne répondit pas et désigna du regard Dérigny, dont il ignorait la discrétion et la fidélité. Le général comprit et dit tout haut:

«Parlez sans crainte, mon pauvre garçon. Dérigny a toute ma confiance; il est discret comme la tombe, il nous viendra en aide s'il le faut, car il est de bon conseil.»

L'ÉTRANGER. – Eh bien, mon cher et respectable ami, j'arrive de Sibérie, où je travaillais comme forçat, et d'où je me suis échappé presque miraculeusement.

Le général fut sur le point, dans sa surprise, de laisser retomber Romane et de tomber lui-même. «Toi, en Sibérie! Toi forçat! C'est impossible! Viens te reposer chez moi; tu retrouveras tes idées égarées par la fatigue et la faim.»

ROMANE. – Si l'on me voit entrer chez vous, la curiosité de vos gens sera excitée, mon responsable ami: je serai dénoncé, arrêté et ramené dans cet enfer.

Le général vit bien au ton calme, au regard triste et intelligent de Romane, qu'il était dans le bon sens. Il réfléchit un instant et se tourna vers Dérigny.

«Comment faire, mon ami?»

Dérigny avait tout compris; son plan fut vite conçu.

«Mon général, voici ce qu'on pourrait faire. Je vais laisser mon manteau à monsieur, pour le préserver du froid, et je vais apporter quelque chose de chaud à prendre et de la chaussure, dont il a grand besoin. Et vous, mon général, vous vous en retournerez chez vous comme revenant de la promenade. Vous donnerez des ordres pour qu'on m'attelle un cheval à la petite voiture, vous voudrez bien ajouter que je vais à Smolensk chercher un gouverneur que vous faites venir pour vos neveux. Je partirai; au lieu d'aller à la ville, je ferai quelques lieues sur la route pour fatiguer le cheval, afin que les gens d'écurie ne se doutent de rien. Je reviendrai par le chemin qui borde les bois, et je prendrai

Monsieur pour le ramener au château.»

Les yeux du général brillèrent; il serra la main de Dérigny.

«De l'esprit comme un ange! Tu vois, mon pauvre Romane, que nous avons bien fait de le mettre dans la confidence. Prends le manteau de Dérigny, je lui donnerai un des miens.»

ROMANE. – Mais mon cher comte, mes vêtements grossiers, usés et déchirés me donnent l'aspect de ce que je suis, un échappé de Sibérie.

LE GÉNÉRAL. – Dérigny te donnera de quoi te vêtir, mon ami; ne t'inquiète de rien; il pourvoira à tout.

Dérigny se dépouilla de son manteau et en revêtit Romane, qui lui exprima sa reconnaissance en termes énergiques mais mesurés. Le général s'éloigna pour aller aux écuries commander la voiture qui devait lui ramener son malheureux ami; Dérigny l'accompagna. Ils convinrent que Romane, qui parlait parfaitement l'anglais et qui, en qualité de Polonais, avait du type blond écossais, passerait pour un gouverneur anglais que le général faisait venir pour ses neveux; Dérigny fut chargé de le prévenir de son origine et de son nom, master Jackson. Dérigny alla demander à la cuisine quelque chose de chaud avant de partir pour aller à la ville chercher le gouverneur anglais. On s'empressa de lui servir une assiette de soupe aux choux, bouillante, avec un bon morceau de viande; Dérigny l'emporta, compléta le repas avec une bouteille de vin, sortit par une porte de derrière, et courut rejoindre Romane, qu'il laissa manger avec délices ce repas improvisé. Avant de monter en voiture, il alla prendre les derniers ordres du général, reçut de lui un superbe manteau, et partit pour sa mission charitable, après en avoir prévenu sa femme, qui avait déjà été informée par Jacques de l'événement.

Le général revint chez sa nièce et s'établit chez elle.

LE GÉNÉRAL. – Tu vas avoir quelqu'un pour t'aider à instruire tes garçons, ma chère enfant.

MADAME DABROVINE. – Mais non, mon oncle; Natasha et moi, nous leur donnons leurs leçons; nous n'avons pas besoin de personne.

LE GÉNÉRAL, souriant. – Vous leur donnerez des leçons de latin, de grec?

MADAME DABROVINE, hésitant. – Non, mon oncle; nous ne savons que le russe et le français.

LE GÉNÉRAL. – Il faut pourtant que les garçons sachent le latin et le grec.

NATASHA, *riant.* – Mais vous, mon oncle, vous ne savez pas le latin ni le grec?

LE GÉNÉRAL. – C'est pourquoi je suis et serai un âne.

NATASHA. – Oh! mon oncle! c'est mal ce que vous dites. Est-ce que l'empereur aurait nommé général un âne? Est-ce qu'il vous aurait donné une armée à commander?

LE GÉNÉRAL, *souriant*. – Tu ne sais ce que tu dis; un âne à deux pieds peut devenir général et rester âne. Et je dis que le gouverneur va arriver et qu'il faut un gouverneur à tes frères.

MADAME DABROVINE. – Mais, mon oncle, mon bon oncle, je n'ai..., je ne peux pas... Un gouverneur

se paye très cher... et... je ne sais pas.

LE GÉNÉRAL. – Tu ne sais pas où tu prendras l'argent pour le payer? C'est ça, n'est-il pas vrai? Dans ma poche, parbleu! Que veux-tu que je fasse de mon argent? Tiens, Natasha, prends ce portefeuille; donne-le à ta mère; et, quand il sera vide, tu me le rapporteras, que je le remplisse.

MADAME DABROVINE. – Non, mon oncle, vous êtes trop bon; je ne veux pas abuser de votre générosité. Natasha, n'écoute pas ton oncle, ne prends pas son portefeuille.

LE GÉNÉRAL. – Ah! vous prêchez la désobéissance à votre fille! Vous me traitez comme un vieil avare, comme un étranger! Vous prétendez avoir de l'amitié pour moi, et vous me chagrinez, vous m'humiliez; vous cherchez à me mettre en colère! Vous voulez me faire comprendre que je suis un égoïste, un homme sans coeur, qui ne s'embarrasse de personne, qui n'aime personne. Pauvre moi! Toujours seul, toujours repoussé! Personne ne veut rien de moi.

Le général se rassit et appuya tristement sa tête dans ses mains.

Natasha regarda sa mère d'un air de reproche, s'approcha de son oncle, se mit à genoux près de lui, lui prit les mains, les baisa à plusieurs reprises. Le général sentit une larme couler sur ses mains, il releva Natasha, la serra dans ses bras, et sans parler, lui tendit son portefeuille; Natasha le prit, et, les yeux encore humides, elle le porta à sa mère.

«Prenez, maman; à quoi sert de cacher à mon oncle que nous sommes pauvres? Pourquoi refuser plus longtemps d'accepter ses bienfaits? Pourquoi blesser son coeur en refusant ce qu'il offre avec une tendresse si vraie, si paternelle? On peut tout accepter d'un père, et n'est-il pas pour nous un bon et tendre père?»

Mme Dabrovine prit le portefeuille des mains de sa fille, alla près de son oncle, l'embrassa tendrement.

«Merci, mon père, dit-elle avec attendrissement; merci du fond du coeur. Natasha a raison; j'avais tort. J'accepterai désormais tout ce que vous voudrez m'offrir. Je suis votre fille par la tendresse que je vous porte, et j'avoue sans rougir que, sans vous, je ne puis en effet élever convenablement mes enfants.»

LE GÉNÉRAL. – ...Qui sont à l'avenir les miens, comme toi tu es ma fille bien-aimée!

Le général les prit toutes les deux dans ses bras, les embrassa en les regardant avec tendresse.

«Ma chère petite Natasha, ta bonne action ne sera pas perdue. Repose-toi sur moi du soin de ton avenir. Natalie, tu trouveras dans ce portefeuille dix mille roubles. Ne te gêne pas pour acheter et donner; je renouvellerai tes dix mille roubles quand ils seront épuisés. Je ne demande qu'une seule chose: c'est que tu m'appelles ton père quand nous serons seuls.»

MADAME DABROVINE. – Je m'abandonne entièrement à vous, mon père; je ferai comme vous le désirez.

Le général resta chez sa nièce jusqu'au moment où Dérigny frappa à la porte.

«Mon général, dit-il en entrant, j'ai amené le gouverneur, M. Jackson, que vous m'avez commandé d'aller chercher; il est dans votre cabinet, qui attend vos ordres.»

Le général sourit de la surprise de Mme Dabrovine et de Natasha, et sortit avec Dérigny.

NATASHA. – Quel bon et excellent père Dieu nous a donné, maman! Comme il fait le bien avec grâce et amabilité!

MADAME DABROVINE. – Que Dieu le bénisse et lui rende le bonheur qu'il nous donne, mon enfant! L'éducation de tes frères m'inquiétait beaucoup. Me voici tranquille sur leur avenir... et sur le tien, Natasha.

NATASHA. – Oh! maman, le tien est bien simple! C'est de rester toujours avec vous et avec mon bon oncle.

La mère sourit et ne répondit pas. Les garçons arrivèrent avec leurs devoirs terminés; Mme Dabrovine et sa fille s'occupèrent à les corriger jusqu'au dîner.

Quand l'heure du dîner arriva, Mme Dabrovine et Mme Papofski entrèrent au salon, suivies de leurs enfants; le général y était avec M. Jackson, qu'il présenta à ses nièces.

LE GÉNÉRAL, *à Mme Dabrovine*. – Ma nièce Natalie, j'ai engagé M. Jackson pour cinq ans, pour terminer l'éducation de mes petits-enfants, que voici, monsieur, ajouta-t-il en lui présentant Alexandre et Michel. Consens-tu, Natalie, à lui confier tes fils? Je réponds de lui comme de moi-même.

— Tout ce que vous ferez, mon oncle, sera toujours bien fait, répondit Mme Dabrovine avec un sourire gracieux.

Et, prenant ses fils par la main, elle les remit à M. Jackson, qui salua la mère et embrassa ses élèves.

Mme Papofski examinait d'un air hautain le nouveau venu, auquel elle ne put trouver à redire, malgré l'humeur que lui donnait cette nouvelle preuve d'amitié de son oncle pour Mme Dabrovine. Lui trouvant l'air et des manières distinguées, elle résolut de le détacher du parti Dabrovine et l'attirer dans le sien, pour donner meilleur air à sa maison et se débarrasser de ses enfants. Elle attendait un mot de son oncle pour les mettre tous, filles et garçons, aux mains de M. Jackson. Voyant que l'oncle ne disait plus rien, elle avança elle-même vers M. Jackson et lui présenta Mitineka, Sonushka, Yégor, Pavloùska, Nicolaï, en disant: «Voici aussi les miens que je vous confie, Monsieur; les autres sont encore trop jeunes: vous les aurez plus tard. Je suis reconnaissante à mon oncle d'avoir pensé à l'éducation de ses petits-enfants, comme il dit. Merci, mon bon oncle.»

— Il n'y a pas de quoi nous remercier, Maria Pétrovna, répondit le général revenu de sa surprise; je n'ai pas du tout pensé aux vôtres, que vous élevez si bien et qui ont leur père pour achever votre oeuvre; je n'ai engagé M. Jackson que pour les deux fils de votre soeur, et il en aura bien assez, sans y ajouter cinq diables qui le feront enrager du matin au soir.

MADAME PAPOFSKI, *à M. Jackson*. – J'espère, Monsieur, que vous ferez pour moi par complaisance ce que mon oncle ne vous a pas imposé.

MONSIEUR JACKSON. – Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous contenter, Madame.

L'accent un peu anglais du gouverneur n'était pas désagréable; Mme Papofski lui fit un demi-salut presque gracieux, et regarda sa soeur d'un air de triomphe. Le général se grattait la tête; il avait l'air embarrassé et mécontent.

«C'est impossible, dit-il enfin; impossible! Jackson ne peut pas avoir une bande de drôles indisciplinés à régenter. Je ne le veux pas; je le défends; entendez-vous, Jackson et vous, Maria Pétrovna, m'avez-vous entendu?»

M. Jackson s'inclina; Mme Papofski dit d'un air piqué qu'elle était habituée à se voir, ainsi que ses enfants, traitée en étrangère, et qu'elle se soumettait aux ordres de son oncle.

Le dîner fut calme; le soir, les enfants jouèrent dans la galerie comme à l'ordinaire; Jacques et Paul y furent appelés. Natasha et M. Jackson durent plus d'une fois s'interposer entre les bons et les mauvais; ces derniers étaient en nombre, M. Jackson examinait et jugeait; il ne se mêlait pas aux jeux.

«Jouez donc avec nous, Monsieur, dit Natasha; vous vous ennuierez tout seul sur cette chaise.»

MONSIEUR JACKSON. – Je vous remercie de votre offre obligeante, Mademoiselle, j'en profiterai demain et les jours suivants; aujourd'hui je me sens tellement fatigué de mon long voyage, que je demande la permission d'être simple spectateur de vos jeux.

Quand les enfants se retirèrent, le général accompagna Mme Dabrovine dans son salon; M. Jackson demanda la permission de prendre le repos dont il avait tant besoin, et Mme Papofski rentra dans son appartement.

Lorsque chacun fut installé à sa place accoutumée et que Natasha eut tout rangé autour de sa mère et de son oncle, elle dit au général:

«Savez-vous, mon oncle, que le pauvre M. Jackson a été bien malheureux.

— Comment le sais-tu, est-ce qu'il te l'a dit?» répondit le général avec quelque frayeur d'une indiscrétion de Romane.

NATASHA. – Oh non! mon oncle; il ne m'a rien dit: mais je le sais et j'en suis sûre, parce que je l'ai vu à son air triste, pensif, souffrant. Il y a longtemps qu'il souffre! Voyez comme il est pâle, comme il est maigre! Pauvre homme, il me fait peine.

LE GÉNÉRAL. – C'est parce qu'il a eu le mal de mer en venant d'Angleterre, mon enfant. Et puis, vois-tu, il a quitté sa famille, ses amis; il faut bien lui donner le temps de s'accoutumer à nous tous.

NATASHA. – Alors, mon oncle, je ferai tout ce que je pourrai pour qu'il soit heureux chez nous. Vous verrez comme je serai aimable pour lui. Pauvre homme! Tout seul, c'est bien triste!

— Bon petit coeur! dit le général en souriant.

On causa quelque temps encore. Natasha appela Dérigny pour accompagner son oncle, et chacun se retira.

Quand le général fut seul avec Dérigny, il lui raconta que, quelques années auparavant, dans une campagne en Circassie, il avait eu pour aide de camp un jeune Polonais, le prince Pajarski, un des plus grands noms de la Pologne, et possédant une immense fortune; il s'y était beaucoup attaché; il lui avait rendu et en avait reçu de grands services. «Je l'aimais comme mon fils, et il avait pour moi une affection toute filiale.»

Romane était retourné en congé en Pologne, et le général n'en avait pas entendu parler depuis. On lui avait seulement appris qu'il avait disparu un beau jour sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu.

«Il m'a dit avant dîner qu'on l'avait accusé de complots contre la Russie pour rétablir le royaume de Pologne; qu'il avait été enlevé, mené en Sibérie, et qu'après y avoir souffert horriblement il était parvenu à s'échapper, et qu'après mille dangers il avait eu le bonheur d'être trouvé par vos enfants, mon brave Dérigny.»

DÉRIGNY. – Mon général, avant de vous demander ce que vous ferez du prince Pajarski, qui ne peut pas rester éternellement gouverneur de vos petits-neveux, quelque charmante et aimable que soit toute cette famille, je crois devoir vous faire part d'une découverte qu'a faite mon petit Jacques, et dont il a compris l'importance.

Dérigny raconta au général ce qui s'était passé entre lui et Mme Papofski, et les menaces que Jacques lui avait entendu proférer.

Le général devint pourpre; ses yeux prirent l'aspect flamboyant qui leur était particulier dans ses grandes colères. Il fut quelque temps sans parler et dans une grande agitation.

«La misérable! s'écria-t-il enfin. La scélérate!... C'est qu'elle pourrait réussir! Une dénonciation est toujours bien accueillie dans ce pays, surtout quand il y a de la Pologne et du catholique sous jeu. Et nous voilà avec notre pauvre Romane! Si elle découvre quelque chose, nous sommes tous perdus! Que faire? Dérigny, mon ami, venez-moi en aide! Que feriez-vous pour sauver mes pauvres enfants Dabrovine, et vous et les vôtres, des serres de ce vautour?»

DÉRIGNY. – Contre des maux pareils, mon général, je ne connais qu'un moyen, la fuite.

LE GÉNÉRAL. – Et comment fuir, six personnes ensemble? Et comment vivre, sans argent, en pays étranger?

DÉRIGNY. – Pourquoi, mon général, ne prépareriez-vous pas les voies en vendant quelque chose de votre immense fortune?

LE GÉNÉRAL. – Tiens, c'est une idée!... Bonne idée, ma foi!... Je puis vendre ma maison de Pétersbourg, celle de Moscou, puis mes terres en Crimée, celles de Kief, celles d'Orel; il y en a pour six à sept millions au moins... Je vais écrire dès demain. j'enverrai tout cela à Londres, et pas en France, pour ne pas donner de soupçons... Mais Gromiline! elle l'aura, la scélérate! Diable! comment faire pour empêcher cela!... Et puis, comment partir tous sans qu'elle le sache?

DÉRIGNY. – Il faut qu'elle le sache, mon général.

LE GÉNÉRAL. – Vous êtes fou, mon cher. Si elle le sait, elle nous fera tous coffrer.

DÉRIGNY. – Non, mon général; il faut au contraire l'intéresser à notre départ à tous. Vous parlerez d'aller dans un climat plus doux et aux eaux d'Allemagne pour la santé de Mme Dabrovine, qui devra être dans le secret, et vous demanderiez à Mme Papofski de régir et de surveiller vos affaires à Gromiline pendant votre absence de quelques mois.

LE GÉNÉRAL. – Mais elle aurait Gromiline, et c'est ce que je ne veux pas!

DÉRIGNY. – Elle n'aurait rien du tout, mon général, parce que vous n'exécuterez ce projet que lorsque vous aurez vendu Gromiline et que vous serez convenu du jour de la prise de possession du nouveau propriétaire, qui arrivera quelques jours après votre départ.

— Bien, très bien, s'écria le général en se frottant les mains, les yeux brillants de joie. Bonne vengeance! j'irai mourir en France, comme j'en avais le désir; je vous ramène chez vous, mon cher ami; j'assure la fortune de ma fille, et je vous laisse tous heureux et contents.

DÉRIGNY, *riant*. – Et le pauvre prince que vous oubliez, mon général?

LE GÉNÉRAL. – Comment, je l'oublie? Puisque je le marie! Mais pas encore, pas encore; dans un an

ou deux... Vous ne comprenez pas, mais je m'entends.

Dérigny ne put retenir un sourire; le général rit aussi de bon coeur; il recommanda à Dérigny de venir l'éveiller de bonne heure le lendemain; il voulait avoir le temps d'écrire toutes ses lettres pour la vente de ses terres et maisons.

XII - Ruse du général

Les jours suivants se passèrent sans événements remarquables. Mme Dabrovine témoignait une grande estime et une grande confiance à M. Jackson, qui réunissait toutes les qualités que l'on cherche sans les trouver chez un précepteur. Indépendamment d'une instruction très étendue, il dessinait et peignait bien et avec facilité; il savait l'anglais, l'allemand et le français; quant au polonais, il s'en cachait soigneusement. Mme Dabrovine et le général étaient enchantés; Natasha était dans l'admiration et la témoignait en toute occasion. M. Jackson était fort content de ses élèves, parmi lesquels s'était imposée Natasha pour la musique, le dessin et les langues étrangères. Les leçons se donnaient dans le joli salon, à la demande du général, qui s'en amusait et s'y intéressait beaucoup. Jacques avait été invité, à sa grande joie, à prendre part à l'éducation soignée que recevaient les jeunes Dabrovine; le général avait raconté tous les détails de la vie de Jacques et de Paul, et on les aimait beaucoup dans la famille Dabrovine. Ce côté du château vivait donc heureux et tranquille; l'hiver s'avançait; le général vendait à l'insu de la Papofski ses terres et ses maisons, et faisait de bons placements en Angleterre; un jour, enfin, il reçut d'un général aide de camp de l'empereur, une proposition pour Gromiline; il en offrait cinq millions payés comptant. Le général Dourakine accepta, à condition qu'il n'en dirait mot à personne, même après l'achat, jusqu'au 1er juin, et qu'il viendrait lui-même ce jour-là prendre possession du château et en chasser la famille Papofski qui y était installée. Les conditions furent acceptées; la vente fut terminée, l'argent payé et envoyé à Londres; Mme Papofski ne savait rien de toutes ces ventes; les Dérigny, Mme Dabrovine et Romane étaient seuls dans la confidence.

Le général, sollicité par Romane, avait révélé à Mme Dabrovine le vrai nom et la position du prince Pajarski; elle avait donné les mains avec joie au complot par son oncle et Dérigny pour quitter la Russie; elle se plaignait de sa santé devant sa soeur, regrettait de ne pouvoir aller aux eaux. À la fin de l'hiver, un jour le général lui proposa devant Mme Papofski de la mener aux eaux en Allemagne; elle fit quelques objections sur le dérangement, l'ennui que donnerait à son oncle un voyage avec tant de monde.

LE GÉNÉRAL. – Tu peux ajouter à tous les tiens la famille Dérigny que j'emmènerai.

MADAME PAPOFSKI. – Comment, mon oncle, vous vous embarrasserez de tous ces gens-là?

LE GÉNÉRAL. – Oui, Maria Pétrovna; comme je compte vous laisser à Gromiline pour faire mes affaires en mon absence, j'aime mieux vous débarrasser d'une famille que vous n'aimez pas; d'ailleurs ils veulent retourner en France, où ils ont des parents et du bien.

Les yeux de Mme Papofski brillèrent et s'ouvrirent démesurément; elle ne pouvait croire à tant de bonheur.

MADAME PAPOFSKI. – Vous me laisseriez... ici... chez vous... et maîtresse de tout diriger?

LE GÉNÉRAL. – Tout! Vous ferez ce que vous voudrez; vous dépenserez ce que vous voudrez tout le temps que vous y resterez.

MADAME PAPOFSKI. – Et combien de temps durera votre absence, mon bon oncle?

LE GÉNÉRAL. – Un an, mon excellente nièce; quinze mois peut-être.

Mme Papofski ne pouvait plus contenir sa joie. Elle se jeta dans les bras du général, qui la repoussa sous prétexte qu'elle dérangerait sa superbe coiffure.

MADAME PAPOFSKI. – Mon pauvre oncle! Un an, c'est affreux!

LE GÉNÉRAL. – Deux ans, peut-être!

MADAME PAPOFSKI. – Deux ans, vraiment! Deux ans! Je ne puis croire à un... un...

LE GÉNÉRAL, avec ironie. – ...à un bonheur pareil!

MADAME PAPOFSKI. – Ah! mon oncle! vous êtes méchant!

LE GÉNÉRAL. – Bonheur énorme! rester un an...

MADAME PAPOFSKI, *vivement.* – Vous disiez deux ans?

LE GÉNÉRAL. – Deux ans, si vous voulez, maîtresse souveraine de Gromiline, avec la chance que je meure, que je crève! Vous n'appelez pas ça un bonheur?

MADAME PAPOFSKI, *faisant des mines*. – Mon oncle! vous êtes trop méchant! Vrai! je vous aime tant! Vous savez?

LE GÉNÉRAL. – Oui, oui, je sais; et croyez que je vous aime comme vous m'aimez.

Mme Papofski se mordit les lèvres; elle devinait l'ironie et elle aurait voulu se fâcher, mais le moment eût été mal choisi: Gromiline pouvait lui échapper. Elle faisait son plan dans sa tête; aussitôt après le départ de son oncle, elle le dénoncerait comme recevant chez lui des gens suspects. Depuis six mois que Romane était là, elle avait observé bien des choses qui lui semblaient étranges: l'amitié familière de son oncle pour lui, la politesse et les déférences de sa soeur, les manières nobles et aisées du gouverneur; sa conversation, qui indiquait l'habitude du grand monde; de fréquentes et longues conversations à voix basse avec son oncle, des tressaillements, des rougeurs et des pâleurs subites au moindre mouvement extraordinaire au-dehors, le service empressé de Dérigny près du nouveau venu, tous ces détails étaient pour elle des indices d'un mystère qu'on lui cachait. La famille française était évidemment envoyée par des révolutionnaires pour former un complot. Le prétendu Anglais, qui oubliait parfois son origine, et qui perdait son accent pour parler le français le plus pur et le plus élégant, devait être un second émissaire: elle avait pris des informations secrètes sur l'arrivée de M. Jackson à Smolensk; personne, dans la ville, n'avait vu ni reçu cet étranger. Il y avait donc un mystère là-dedans. Sa soeur et Natasha étaient sans doute dans le secret; tous alors étaient du complot, et leur éloignement rendrait la dénonciation plus facile.

Pendant qu'elle roulait son plan dans sa tête et qu'elle s'absorbait dans ses pensées, son regard fixe

et méchant, son sourire de triomphe, son silence prolongé attirèrent l'attention du général, de Mme Dabrovine et de Romane. Ils se regardèrent sans parler; le général fit à Romane et à Mme Dabrovine un signe qui recommandait la prudence. Mme Dabrovine reprit son ouvrage; Romane se leva pour aller rejoindre les enfants, qui, disait-il, pouvaient avoir besoin de sa surveillance. Le général se leva également et annonça qu'il allait travailler. «Je mets mes affaires en ordre, Maria Pétrovna, pour vous rendre facile la gestion de mes biens; de plus, il sera bon que je vous mette au courant des revenus et des valeurs des terres et des maisons. Dérigny m'aide à faire mes chiffres, qui me cassent la tête; je suis fort content de l'aperçu en gros de ma fortune, et je crois que vous ne serez pas fâchée d'en connaître le total.»

Mme Papofski rougit et n'osa pas répondre, de crainte de trahir sa joie.

«Vous n'êtes pas curieuse, Maria Pétrovna, reprit le général après un silence. Vous saurez que si vous venez à hériter de moi, vous aurez douze à treize millions.»

MADAME PAPOFSKI. – Ah! mon oncle, je ne compte pas hériter de vous, vous savez.

LE GÉNÉRAL. – Qui sait! C'est parce que je vous tourmente quelquefois que vous craignez d'être déshéritée? Qui sait ce qui peut arriver?

Le regard étincelant de Mme Papofski, la rougeur qui colora son visage d'une teinte violacée, indiquèrent au général la joie de son âme; elle pourrait donc avoir Gromiline et le reste des biens de son oncle sans commettre de crime et sans courir la chance d'une dénonciation calomnieuse. Sa soeur Dabrovine et l'odieuse Natasha verraient leurs espérances déçues! À partir de ce moment, elle résolut de changer de tactique et d'attendre avec patience et douceur le départ de l'oncle et de ses favoris.

Elle crut comprendre que son oncle mettait de la méchanceté et de la fourberie dans sa conduite envers Mme Dabrovine et ses enfants; qu'il jouait l'affection pour mieux les désappointer, et qu'au fond il préférait à la douceur feinte et aux tendresses hypocrites de sa soeur son caractère à elle, sa manière d'agir et sa dureté, qui, croyait-elle, trouvaient un écho dans le coeur et l'esprit de son oncle.

Pendant qu'elle cherchait à comprimer le bonheur qui remplissait son âme, le général avait pris le bras de Mme Dabrovine et avait quitté le salon, riant sous cape et se frottant les mains.

Quand il fut dans le salon de Mme Dabrovine et qu'il eut soigneusement fermé la porte, il se laissa aller à une explosion de gaieté qui fut partagée par sa nièce. Ils riaient tous deux à l'envi l'un de l'autre quand Romane entra; il s'arrêta stupéfait.

«Ferme la porte, ferme la porte», lui cria le général au milieu de ses rires.

ROMANE. – Pardon de mon indiscrétion, mon cher comte; mais de quoi et de qui riez-vous ainsi?

LE GÉNÉRAL. – De qui? Se Maria Pétrovna. De quoi? De ses espérances et de sa joie.

ROMANE. – Pardonnez, mon cher comte, si je ne partage pas votre gaieté; mais j'avoue et je n'éprouve que de la terreur devant les regards méchants et triomphants que jetait sur vous, sur Mme Dabrovine et sur moi cette nièce avide et désappointée dans ses espérances.

LE GÉNÉRAL. – Fini, fini, mon cher! Elle aura Gromiline, mes terres, mes maisons, mes millions, tout enfin.

La surprise de Romane augmenta.

ROMANE. – Mais... vous avez tout vendu... Comment pouvez-vous lui donner ce que vous n'avez plus?

LE GÉNÉRAL. – Et voilà le beau de l'affaire! et voilà pourquoi nous rions, Natalie et moi. J'ai eu de l'esprit comme un ange. Raconte-lui cela, ma fille, je ris trop, je ne peux pas.

Mme Dabrovine raconta à Romane ce qui s'était passé entre le général et Mme Papofski. Romane rit à son tour de la crédulité de la dame et de la présence d'esprit du général.

ROMANE. – Mon cher et respectable ami, j'espère et je crois que vous nous avez tous sauvés d'un plan infernal de dénonciation qui aurait réussi, je n'en doute pas.

LE GÉNÉRAL. – Et moi aussi, mon ami, j'en suis certain, à la façon dont on traque tout ce qui est Polonais et catholique; et, sous ces deux rapports, nous sommes tous véreux; n'est-ce pas, ma fille? ajouta le général en déposant un baiser sur le front de Mme Dabrovine.

MADAME DABROVINE. – Oh oui! mon père! les souffrances de la malheureuse Pologne me navrent; et le malheur a ouvert mon coeur aux consolations chrétiennes d'un bon et saint prêtre catholique qui vivait dans mon voisinage, et qui m'a appris à souffrir avec résignation et à espérer.

Romane écoutait Mme Dabrovine avec respect, admiration et bonheur.

«Et vos enfants!» dit-il après quelque hésitation.

MADAME DABROVINE. – Tous comme moi, mon cher monsieur, et tous désirant ardemment pouvoir pratiquer leur religion, seule proscrite et maudite en Russie, parce qu'elle est seule vraie.

Romane lui baisa respectueusement la main.

ROMANE. – Mon cher comte, il serait bon de hâter le départ. Avez-vous fixé un terme?

LE GÉNÉRAL. – J'ai demandé au général Négrinski, qui a acheté Gromiline, d'attendre au 1er juin pour prendre possession.

ROMANE. – Encore six semaines! C'est trop, mon ami; ne pourriez-vous lui écrire de venir prendre possession en personne le 15 mai?

LE GÉNÉRAL. – Très bien! Je vais écrire tout de suite, tu donneras ma lettre à Dérigny, qui la portera lui-même à Smolensk, à la poste.

Le général se mit à table; dix minutes après, Romane remettait la lettre à Dérigny en lui expliquant son importance et pourquoi le départ était avancé. Dérigny ne perdit pas de temps.

Mme Dabrovine convint avec son oncle qu'elle se plaindrait vivement de souffrances nouvelles; que le général proposait de hâter le départ pour aller attendre la saison des eaux dans un climat plus doux, et qu'on le fixerait au 1er juin devant Mme Papofski, mais en réalité au 1er mai, dans quinze jours.

«Négrinski arrivera le 15; nous serons déjà loin, en chemin de fer et en pays étranger; elle aura dix jours de gloire et de triomphe!»

MADAME DABROVINE. – Mais, mon père, ne craignez-vous pas que pendant ces dix jours elle n'exerce des cruautés contre vos gens et contre les pauvres paysans?

LE GÉNÉRAL. – Non, ma fille, parce que je ferai, avant de partir, un acte par lequel je donnerai la liberté à tous mes *dvarovoi* [20]et par lequel je déclarerai que si elle fait fouetter ou tourmenter un seul individu, elle perdra tous ses droits et devra quitter mes terres dans les vingt-quatre heures.

MADAME DABROVINE. – Je reconnais là votre bonté et votre prévoyance, mon père.

Le jour même, à dîner, Mme Dabrovine se plaignit tant de la tête, de la poitrine, de l'estomac, que le général parut inquiet. Il la pressa de manger; mais Mme Dabrovine, qui avait très bien dîné chez les Dérigny, par les ordres de son oncle, avant de se mettre à table, assura qu'elle n'avait pas faim, et ne voulut toucher à rien. Natasha était dans le secret du départ précipité, sans pourtant en savoir la cause; elle montra une insensibilité qui ravit Mme Papofski.

«Elle se perdra dans l'esprit de mon oncle: il est clair qu'elle n'aime pas du tout sa mère», se disait-elle.

Le général feignit de l'inquiétude, et ne pouvait dissimuler sa joie aux yeux méchants et rusés de Mme Papofski.

«Il ne s'émeut pas de la voir souffrir; il ne l'aime pas du tout», pensa-t-elle.

Et son visage rayonnait; sa bonne humeur éclatait en dépit de ses efforts.

Le lendemain, même scène; Mme Dabrovine quitte la table et va s'étendre sur un canapé dans le salon; le général, quand il reste seul avec Mme Papofski, se plaint de l'ennui que lui donne la santé de sa nièce Dabrovine, et demande conseil à Mme Papofski sur le régime à lui faire suivre.

MADAME PAPOFSKI. – Je crois, mon oncle, que ce que vous pourriez faire de mieux, ce serait de lui faire respirer un air plus doux, plus chaud.

LE GÉNÉRAL. – C'est possible!... Oui, je crois que vous avez raison. Je pourrais la faire partir plus tôt avec les Dérigny, et moi je ne les rejoindrais qu'en juillet ou en août, aux eaux.

Mme Papofski frémit. Son règne sera retardé de deux mois au moins.

MADAME PAPOFSKI. – Il me semble, mon oncle, que dans son état de souffrance vous séparer d'elle serait lui donner un coup fatal. Elle vous aime tellement que la pensée de vous quitter...

LE GÉNÉRAL. – Vous croyez? Pourquoi m'aimerait-elle autant?

MADAME PAPOFSKI. – Ah! mon oncle! tous ceux qui vous connaissent vous aiment ainsi.

LE GÉNÉRAL. – Comment! tous ceux que je quitte meurent de chagrin? C'est effrayant, en vérité. Mais... alors... vous aussi vous mourrez de chagrin, et vos huit enfants avec vous! Ce qui fait neuf personnes!... Voyons... eux n'en font que cinq; c'est quatre de moins que j'aurai sur la conscience... Alors... décidément je reste avec vous.

MADAME PAPOFSKI. – Mais non, mon oncle, ils seront neuf comme chez moi, en comptant les Dérigny!

LE GÉNÉRAL. – C'est vrai! Mais... la qualité?

MADAME PAPOFSKI. – Ah! mon oncle, je ne vaux pas ma soeur; et mes enfants ne peuvent se

comparer aux siens, si bons, si gentils! Natasha est si charmante! Et puis M. Jackson! quel homme admirable! Comme il parle bien français! On ne le croirait jamais Anglais...

Mme Papofski regarda fixement son oncle, qui rougissait légèrement. Elle s'enhardit à sonder le mystère, et ajouta: «Plutôt Français... (le général ne bougea pas), ou... même... Polonais.» (Le général bondit.)

LE GÉNÉRAL. – Polonais! un Polonais chez moi! Allons donc! Ah! ah! ah! Polonais! Il y ressemble comme je ressemble à un Chinois.

La gaieté du général était forcée; sa bouche riait, ses yeux lançaient des flammes; il sembla à Mme Papofski que s'il en avait le pouvoir, il l'étranglerait sur place. Le regard fixe et sérieux de cette femme méchante augmenta le malaise du général, qui s'en alla en disant qu'il allait savoir des nouvelles de sa nièce.

MADAME PAPOFSKI. – C'est un Polonais! Je le soupçonnais depuis quelque temps; j'en suis sûre maintenant! Et mon oncle le sait et il le cache. Il est bien heureux de m'avoir laissé le soin de gérer ses affaires en son absence, sans quoi... j'aurais été à Smolensk et j'aurais dénoncé le Polonais et eux tous avant huit jours d'ici! seulement le temps de découvrir du nouveau et de m'assurer du fait. À présent, c'est inutile: je tiens sa fortune, j'en vendrai ce que je voudrai. L'hiver prochain, je vendrai du bois pour un million... et je le garderai bien entendu.

Pendant que Mme Papofski triomphait, le général arrivait chez Mme Dabrovine le visage consterné et décomposé.

«Ma fille, mon enfant! elle a deviné que Romane était un Polonais! qu'il se cache! Elle le perdra! elle le dénoncera, la misérable! Mon pauvre, pauvre Romane!»

Et le général raconta ce qu'avait dit Mme Papofski.

MADAME DABROVINE. – Mon père! pour l'amour de Dieu, calmez-vous! Qu'elle ne vous surprenne pas ainsi! Comment saurait-elle que le prince Romane n'est pas M. Jackson? Elle soupçonne peut-être quelque chose; elle aura voulu voir ce que vous diriez. Qu'avez-vous répondu?

LE GÉNÉRAL. – J'ai ri! J'ai dit des niaiseries. Mais je me sentais furieux et terrifié. Et voilà le malheur! elle s'en est aperçue. Si tu avais vu son air féroce et triomphant!... Coquine! gueuse! que je puis-je l'étouffer, la hacher en morceaux!

MADAME DABROVINE. – Mon père! mon pauvre père! Remettez-vous, laissez-moi appeler Dérigny; il a toujours le pouvoir de vous calmer.

LE GÉNÉRAL. – Appelle, appelle, mon enfant, qui tu voudras. Je suis hors de moi! Je suis désolé et furieux tout à la fois.

Mme Dabrovine courut à la recherche de Dérigny, qu'elle trouva heureusement chez lui avec sa femme; leurs enfants jouaient avec ceux de Mme Dabrovine dans la galerie.

MADAME DABROVINE. – Mon bon Dérigny, venez vite calmer mon pauvre père qui est dans un état affreux; il craint que ma soeur n'ait reconnu le prince Romane.

Dérigny suivit précipitamment Mme Dabrovine. Arrivé près du général, il fut mis au courant de ce qui venait de se passer. Il réfléchit un instant en tournant sa moustache.

DÉRIGNY. – Pas de danger, mon général. Grâce à votre coup de maître d'avoir abandonné à Mme Papofski, en votre absence, l'administration de vos biens, son intérêt est de vous laisser partir; il ne serait même pas impossible que ce fût une ruse pour hâter votre départ et vous faire abandonner le projet que vous manifestiez de rester à Gromiline et de nous laisser partir sans vous... Il n'y a qu'une chose à faire, ce me semble, mon général, c'est de partir bien exactement le 1er mai, dans douze jours; mais de ne le déclarer à Mme Papofski que la veille, de peur de quelque coup fourré.

MADAME DABROVINE. – Monsieur Dérigny a raison; je crois qu'il voit très juste. Tranquillisez-vous donc, mon pauvre père. Le danger des autres vous impressionne toujours vivement.

Mme Dabrovine serra tendrement les mains de son oncle et l'embrassa à plusieurs reprises; les explications de Dérigny, la tendresse de sa nièce, remirent du calme dans le coeur et dans la tête du général.

LE GÉNÉRAL. – Chère, bonne fille! Je me suis effrayé, il est vrai, et à tort, je pense. Mais aussi, quel danger je redoutais pour mon pauvre Romane!... et pour nous tous, peut-être!

— Vous l'avez heureusement conjuré, mon général, dit gaiement Dérigny. Nous sommes en mesure de partir quand vous voudrez. J'ai déjà emballé tous les effets auxquels vous tenez, mon général; l'argenterie même est dans un des coffres de la berline; le reste sera fait en deux heures.

LE GÉNÉRAL. – Merci, mon bon Dérigny; toujours fidèle et dévoué.

— Mon père! s'écria avec frayeur Mme Dabrovine, nous ne passerons pas la frontière: nous n'avons pas de passeports pour l'étranger.

— Ils sont dans mon bureau depuis huit jours, mon enfant, répondit le général en souriant.

MADAME DABROVINE. – Vous avez pensé à tout, mon père! Vous êtes vraiment admirable, pour parler comme ma soeur.

LE GÉNÉRAL. – Où est allé Romane? Savez-vous, Dérigny?

DÉRIGNY. – Je ne sais pas, mon général; je ne l'ai pas vu. Mais je pense qu'il est à son poste, près des enfants.

LE GÉNÉRAL. – Tâchez de nous l'envoyer, Dérigny; il faut que je le prévienne de se tenir en garde contre les scélératesses de ma méchante nièce. A-t-on jamais vu deux soeurs plus dissemblables?

Dérigny trouva effectivement Romane dans la galerie; il paraissait agité et se promenait en long et en large. Natasha l'accompagnait et lui parlait avec vivacité et gaieté. Dérigny parut surpris de l'agitation visible de Romane et lui demanda s'il était souffrant.

«Non, non, mon bon monsieur Dérigny, répondit Natasha en riant; je suis occupée à le calmer et à lui faire la morale. Figurez-vous que M. Jackson, toujours si bon, si patient, s'est fâché... mais tout de bon... contre mes cousins, Mitineka et Yégor, qui sautaient après lui en l'appelant POLONAIS. M. Jackson a pris cela comme une injure; et moi, je lui dis que c'est très mal, que les Polonais sont très bons, très malheureux, qu'il ne faut pas les détester comme il fait, qu'il faut même les aimer; et lui, au lieu de m'écouter, il a les yeux rouges comme s'il voulait pleurer; il me serre la main à me briser les doigts... et tout cela par colère... Tenez, regardez-le; voyez s'il a l'air tranquille et bon comme d'habitude.»

Dérigny ne répondit pas; Romane se tut également; Natasha alla gronder encore ses méchants cousins; pendant ce temps, Dérigny et Romane avaient disparu.

Mme Papofski entra:

«M. Jackson n'est pas ici?»

MITINEKA. – Non, maman, il est parti furieux; nous l'avons appelé Polonais, comme vous nous l'avez ordonné: il a pris cela pour une injure; il s'est fâché, il nous a grondés; il a dit que nous étions des menteurs, des méchants enfants, et il s'en est allé malgré Natasha.

NATASHA. – Oui, ma tante; et j'ai eu beau lui dire que c'était très mal de haïr les Polonais comme il le faisait, et d'autres choses, très raisonnables, il n'a rien voulu écouter, et il est parti très en colère.

— Ah! dit Mme Papofski.

Et, sans ajouter autre chose, elle quitta la chambre, étonnée et désappointée.

«Il n'est pas Polonais? Pensa-t-elle. Qu'est-il donc?»

Chez Mme Dabrovine, où Romane trouva le général, il raconta, encore tout ému, l'apostrophe des petits Papofski; et, lorsque le général et Mme Dabrovine lui dirent qu'il avait tort de s'effrayer de propos d'enfants, son agitation redoubla.

ROMANE. – Cher comte, chère madame, ces enfants n'étaient que l'écho de leur mère; je le voyais à leur manière de dire, à leur insistance grossière et malicieuse. Ce n'est pas moi seul qui suis en jeu; ce serait vous, mes bienfaiteurs, mes amis les plus chers, vos fils, votre fille si bonne et si charmante; tous vous seriez enveloppés dans la dénonciation; car, vous savez... elle l'a dit... elle nous fera tous enfermer, juger, envoyer aux mines, en Sibérie! Oh!... la Sibérie!... quel enfer!... Quelle terreur de songer que, pour moi, à cause de moi, vous y seriez tous!... Je me sens devenir fou à cette pensée... Vous... le général... Natasha!... Oh! mon Dieu! pitié! pitié!... sauvez-les! Prenez-moi seul... Que seul je souffre pour tous ces êtres si chers!...

Romane tomba à genoux, la tête dans ses mains. Le général était consterné; Mme Dabrovine pleurait; Dérigny était ému. Il s'approcha de Romane.

«Courage, lui dit-il, rien n'est perdu. Le danger n'existe pas depuis que le général donne, par son départ volontaire, la gestion de toute sa fortune à Mme Papofski. L'intérêt qui guide ses actions doit arrêter toute dénonciation. Les biens seraient mis sous séquestre; Mme Papofski n'en jouirait pas, et elle n'aurait que l'odieux de son crime, dont l'État seul profiterait.

— C'est vrai!... Oui... c'est vrai!... dit Romane s'éveillant comme d'un songe. J'étais fou! Le danger m'avait ôté la raison! Pardonnez-moi, très chers amis, les terreurs que j'ai fait naître en m'y livrant moi-même... Pardonnez. Et vous, mon cher Dérigny, recevez tous mes remerciements; je vous suis sincèrement reconnaissant.»

Romane lui prit et lui serra fortement les deux mains.

«Redoublons de prudence, ajouta-t-il. Encore quelques jours, et nous sommes tous sauvés. Au revoir, cher comte; je retourne à mon poste, que j'ai déserté, et si les Papofski recommencent, j'abonderai dans la pensée de Natasha, qui croyait que j'étais en colère et que c'était par haine des Polonais que je m'agitais.»

Il sortit en souriant, laissant ses amis calmes et rassurés. Quand il rentra, il trouva tous les enfants groupés autour de Natasha, qui leur parlait avec une grande vivacité. Il s'arrêta un instant pour considérer ce groupe composé de physionomies si diverses. Quand Natasha l'aperçut, il souriait.

«Ah! vous voilà, monsieur Jackson? Et vous n'êtes plus fâché, je le vois bien. Mes cousins, voyez,

M. Jackson vous pardonne; mais ne recommencez pas; pensez à ce que je vous ai dit... Et vous, dit-elle en s'approchant de M. Jackson d'un air suppliant et doux, ne détestez pas les pauvres Polonais (Jackson tressaille). Je vous en prie... mon cher monsieur Jackson!... Ils sont si malheureux! On ne leur laisse ni patrie, ni famille, ni même leur sainte religion! Comment ne pas les plaindre et ne pas les aimer?... N'est-ce pas que vous tâcherez de..., de... les aimer... pour ne pas être trop cruel.»

M. Jackson la regardait sans lui répondre; son âme polonaise tressaillait de joie.

NATASHA. – Mais parlez, répondez-moi! c'est donc bien difficile, bien terrible d'avoir pitié de ceux qui souffrent, qu'on arrache à leurs familles, qu'on enlève à leurs parents, qu'on envoie en Sibérie?

— Assez, assez! dit Jackson de plus en plus troublé. J'ai pitié de ces infortunés!... Si vous saviez!... Mais assez, plus un mot! Je vous en conjure.

NATASHA. – Bien, nous n'en parlerons plus... avec vous, car j'en cause souvent avec maman. Je suis bien aise de vous avoir enfin attendri sur... Pardon, je me sauve pour ne pas recommencer.

Et Natasha, riante et légère, s'échappa en courant et vint raconter ses succès à sa mère et à son oncle. «Je l'ai converti, maman; il a enfin pitié de ces pauvres Polonais. Il me l'a dit, mais il ne veut pas qu'on en parle; c'est singulier qu'un homme si bon déteste des gens si malheureux et si courageux?

— Natasha, dit le général, qui riait et se frottait les mains, sais-tu que nous partons dans huit ou dix jours?»

NATASHA. – Tant mieux, mon oncle; nous serons tous contents de nous en aller à cause de maman. Et puis...

Natasha rougit et se tut.

LE GÉNÉRAL. – Et puis quoi? De qui as-tu peur ici? Achève ta pensée, Natashineka.

NATASHA. – Mon oncle... c'est que c'est mal d'être enchantée de quitter ma tante et mes cousins?

LE GÉNÉRAL. – Et pourquoi es-tu enchantée de les quitter?... Parle sans crainte, Natasha; dis-nous toute la vérité.

NATASHA. – Eh bien, mon oncle, puisque vous voulez le savoir, c'est parce que ma tante est méchante pour mes frères, qu'elle appelle des ânes et des pauvrards; pour Jacques et Paul, qu'elle gronde sans cesse, qu'elle appelle des petits laquais, qu'elle menace de faire fouetter; pour ce bon M. Jackson, dont elle se moque, qu'elle oblige à porter son châle, son chapeau, qu'elle traite comme un domestique; tout cela me fait de la peine, parce que je vois bien que M. Jackson n'est pas habitué à être traité ainsi; les pauvres petits Dérigny pleurent souvent, surtout Paul. Quant à mes cousins, ils taquinent mes frères, tourmentent Jacques et Paul, et disent des sottises à M. Jackson, qui protège les pauvres petits. Vous pensez bien, mon oncle, que tout cela n'est pas agréable.

LE GÉNÉRAL, *riant*. – C'est même très désagréable! Viens m'embrasser, chère enfant... Encore huit jours de patience, et tu seras comme nous délivrée des méchants. En attendant, je te permets d'être enchantée comme nous.

NATASHA. – Vrai, vous êtes content?... Oh! mon oncle, que vous êtes bon!

Natasha demanda la permission d'aller annoncer la bonne nouvelle aux Dérigny. Le général la lui accorda en riant plus fort, et en recommandant le secret jusqu'au lendemain.

XIII - Premier pas vers la liberté

Le lendemain, un peu avant déjeuner, le général appela Mme Papofski dans le salon; elle arriva, inquiète de la convocation, et trouva son oncle assis dans son fauteuil; il lui fit un salut majestueux de la main.

«Asseyez-vous, Maria Pétrovna, et écoutez-moi. Vous êtes venue à Gromiline pour vous faire donner une partie de ma fortune; vous avez feint la pauvreté, tandis que je vous sais riche. Silence, je vous prie; n'interrompez pas. Je ne tiens pas à ma fortune; je vous fais volontiers l'abandon de Gromiline et des biens que vous convoitez et que je possède en Russie. Au lieu de vous en laisser la gestion pendant mon absence, je vous les donne et je ne garde que mes capitaux pour vivre dans l'aisance avec votre soeur et ses enfants que vous détestez, que j'aime et qui ne songent pas, en m'aimant, aux avantages que je peux leur faire... La santé de votre soeur exige un prompt départ; je l'ai fixé au 1er mai, dans huit jours. La veille je vous remettrai les papiers et les comptes dont vous aurez besoin pour que tout soit en règle. J'emmène tous ceux que j'aime; je vous laisse tous mes gens. Je vous défends de les maltraiter, et j'ai fait un acte qui arrêtera les explosions de vos colères et de votre méchanceté. Ne vous contraignez pas; ne dissimulez plus; je vous connais; je devine ce que vous pensez, ce que vous croyez me cacher. Laissez-vous aller à votre joie, et surtout pas de phrases menteuses.»

Mme Papofski avait voulu bien des fois interrompre son oncle, mais un geste impétueux, un regard foudroyant, arrêtaient les paroles prêtes à s'échapper de ses lèvres, tremblantes de colère et de joie. Ces deux sentiments se combattaient et rendaient sa physionomie effrayante. Quand le général cessa de parler, il la regarda quelque temps avec un mépris mélangé de pitié. Voyant qu'elle se taisait, il se leva et voulut sortir.

«Mon oncle», dit-elle d'une voix étranglée.

Le général s'arrêta et se retourna.

«Mon oncle, je ne sais... comment vous remercier...»

Le général ouvrit la porte, sortit et la referma avec violence. Il passa dans la salle à manger, où l'attendaient, d'après ses ordres, Mme Dabrovine, ses enfants, Romane et les enfants Papofski.

«Déjeunons, dit-il avec calme en se mettant à table. Ici, Natasha, à ma gauche.»

NATASHA. – Mais, mon oncle... ma tante... c'est sa place.

LE GÉNÉRAL, *souriant*. – Ta tante est au salon, en train de digérer sa nouvelle fortune, assaisonnée de quelques vérités dures à avaler.

Natasha ne comprenait pas et regardait d'un air étonné son oncle, sa mère et Romane, qui riaient tous les trois.

«Dans quinze jours tu sauras tout, mon enfant. Mange ton déjeuner et ne t'inquiète pas des absents.»

Natasha suivit gaiement le conseil de son oncle, et l'entendit avec bonheur annoncer leur départ à tous ses gens. Pendant les derniers jours passés à Gromiline, il y eut beaucoup d'agitation, d'allées et de venues causées par le départ du maître. Mme Papofski parut à peine aux repas, et garda le silence sur sa conversation avec son oncle. Feindre était difficile et inutile, agir et parler sincèrement pouvait être dangereux et changer les dispositions généreuses de son oncle. Ses enfants reçurent du général la défense

de jouer avec leurs cousins et avec les petits Dérigny; Mitineka et Yégor voulurent un jour enfreindre la consigne et entraîner Paul, qu'ils rencontrèrent dans un corridor. Le général passait au bout avec Dérigny et entendit les cris de Paul, il fit saisir Mitineka et Yégor et les fit fouetter de façon à ôter à tous l'envie de recommencer. Sonushka eut le même sort pour avoir méchamment lancé une bouteille d'encre sur Natasha, qui en fut inondée, et dont la robe fut complètement perdue.

La veille du départ, le général remit à Mme Papofski, sans lui parler, un portefeuille plein de papiers qu'il lui avait annoncés. Elle le reçut en silence et s'éloigna avec sa proie. On devait partir à neuf heures du matin; le général, pour éviter les adieux des Papofski, leur avait fait dire qu'il partait à midi après le déjeuner.

Avant de monter en voiture, le général rassembla tous ses gens, leur annonça qu'il leur avait donné à tous leur liberté, et il remit à chacun cinq cents roubles en assignats. La joie de ces pauvres gens récompensa largement le général de cet acte d'humanité et de générosité. Après leur avoir fait ses adieux, il monta dans sa berline avec sa nièce, Natasha et M. Jackson. Dans une seconde berline se placèrent Mme Dérigny, Alexandre, Michel, qui avaient demandé avec insistance d'être dans la même voiture que Jacques et Paul; sur le siège de la première voiture étaient un *feltyègre*[21] et un domestique; sur celui de la seconde était Dérigny. Les poches des voitures et des sièges étaient garnies de provisions, précaution nécessaire en Russie. Le départ fut grave; le général éprouvait de la tristesse en quittant pour toujours ses terres et son pays; le même sentiment dominait Mme Dabrovine, le souvenir de son mari lui revenait plus poignant que jamais. Natasha regardait sa mère et souffrait de ce chagrin dont elle devinait si bien la cause. Romane tremblait d'être reconnu avant de passer la frontière, et de devenir ainsi une cause de malheur et de ruine pour ses amis; il avait passé par les villes et les villages qu'on aurait à traverser pendant plusieurs jours, mais à pied, traînant des fers trop étroits, dont le poids et les blessures qu'ils occasionnaient faisaient de chaque pas une torture. Il est vrai que mêlé à la foule de ses compatriotes transportés en Sibérie, il avait pu ne pas être remarqué, ce qui diminuait de beaucoup le danger. Il sentait aussi la nécessité de dissimuler ses inquiétudes pour ne pas causer au général et à Mme Dabrovine une agitation qui aurait pu éveiller les soupçons du feltyègre.

«À quoi pensez-vous, Jackson?» lui demanda le général, qui avait remarqué quelque chose des préoccupations de Romane.

ROMANE. – Je pense au feltyègre, monsieur le comte, et à l'agrément d'avoir un homme de police à ses ordres pour faciliter le voyage.

LE GÉNÉRAL. – Et vous avez raison, mon ami, plus raison que vous ne le pensez; c'est une protection de toutes les manières, quand il sait qu'il sera largement payé.

Le général avait appuyé sur chaque mot en regardant fixement son jeune ami, qui le remercia du regard et chercha à reprendre sa sérénité habituelle.

«Maman, entendez-vous les rires qu'ils font dans l'autre voiture! s'écria Natasha. Quel dommage que nous ne puissions être tous ensemble!»

MADAME DABROVINE. – Au premier relais tu pourras aller rejoindre Mme Dérigny et tes frères, chère enfant.

Natasha hésita un instant, secoua la tête.

«Non, dit-elle; je veux rester avec vous, maman, et avec mon oncle.»

Les éclats de rire et les chants continuaient à se faire entendre. C'étaient Alexandre et Michel qui apprenaient à Jacques et à Paul des chansons russes, que ceux-ci écorchaient terriblement, ce qui excitait

la gaieté des maîtres et des élèves. Mais ce fut bien pis quand Mme Dérigny se mit de la partie; Jacques, Paul, Mme Dérigny rivalisaient à qui prononcerait le mieux, et Alexandre et Michel se roulaient à force de rire.

Dérigny cherchait de temps en temps à les faire taire, mais les rires redoublaient devant ses signes de détresse.

«Vous allez tous vous faire gronder par le général», leur dit Dérigny.

ALEXANDRE et MICHEL, *se penchant à la glace ouverte*. – Pas de danger! Mon oncle aime la gaieté.

JACQUES et PAUL, *se penchant à l'autre glace*. – Le général ne gronde jamais quand on rit.

MADAME DÉRIGNY, *par la glace du fond*. – Tu fais un croque-mitaine de notre bon général.

Toutes ces têtes aux trois glaces de la voiture parurent plaisantes à Dérigny, qui se mit à rire de son côté. En se rejetant dans la voiture, les cinq têtes se cognèrent; chacun fit: Ah! et se frotta le front, la joue, le crâne. Tous se regardèrent et se mirent à rire de plus belle.

Les voitures gravissaient une colline dans un sable mouvant; les chevaux marchaient au pas. Ils s'arrêtèrent tout à fait; la portière s'ouvrit, Natasha et Romane y apparurent: le visage de Natasha brillait de gaieté par avance, Romane souriait avec bienveillance.

NATASHA. – Qu'est-ce qui vous amuse tant? Maman et mon oncle font demander de quoi vous riez.

ALEXANDRE. – Nous rions, parce que nous nous sommes tous cognés et que nous nous sommes cassés la tête.

NATASHA, *souriant*. – Cassé la tête! et vous riez pour cela?... Et vous aussi, ma bonne madame Dérigny.

MADAME DÉRIGNY. – Oui, mademoiselle; mais avant il faut dire que nous avions pris une leçon de chant qui nous avait fort égayés.

NATASHA. – De chant? Qui donnait la leçon? Qui la prenait?

MADAME DÉRIGNY. – Nos maîtres étaient messieurs vos frères; les élèves étaient Jacques, Paul et moi.

NATASHA. – Oh! comme j'aurais voulu l'entendre! Que cela devait être amusant! Monsieur Jackson, mon bon monsieur Jackson, allez, je vous prie, demander à maman que j'aille avec eux.

Romane sourit et alla faire la commission.

MADAME DABROVINE. – Mais, mon cher monsieur Jackson, ils seront trop serrés, et pourtant ils ne peuvent pas rester dans cette berline sans Mme Dérigny.

JACKSON, *souriant*. – Mlle Natasha en a bien envie, madame; nous sommes bien graves pour elle.

MADAME DABROVINE. – Que faire, mon père? Faut-il la laisser aller?

LE GÉNÉRAL. – Laisse-la, laisse-la, cette pauvre petite! Comme dit Jackson, nous sommes ennuyeux à pleurer. Allez, mon ami, allez lui dire que nous ne voulons pas d'elle et que je lui ordonne de s'amuser là-bas.

Jackson s'empressa d'aller porter la réponse.

«Merci, mon bon monsieur Jackson, merci; c'est vous qui m'avez fait gagner ma cause; je l'ai bien entendu. Attendez-moi tous, je reviens.»

Natasha courut à la première berline; leste comme un oiseau, elle sauta dedans, embrassa sa mère et son oncle.

«Je ne serai pas longtemps absente, dit-elle; je vous reviendrai au premier relais.»

LE GÉNÉRAL. – Non, reste jusqu'à la couchée, chère enfant; je serai content de te savoir là-bas, gaie et rieuse.

Natasha remercia, sauta à bas de la berline, courut à l'autre; avant de monter, elle tendit la main à M. Jackson.

«Soignez bien maman, dit-elle; et si vous la voyez triste, venez vite me chercher: je la console toujours quand elle a du chagrin.»

Les portières se refermèrent, et les voitures se remirent en marche. Natasha essaya de s'asseoir sans écraser personne; mais, de quelque côté qu'elle se retournât, elle entendit un: Aïe! qui la faisait changer de place.

«Puisque c'est ainsi, dit-elle, je vais m'asseoir par terre.»

Et, avant qu'on eût pu l'arrêter, elle s'établit par terre, écrasant les pieds et les genoux. Les cris redoublèrent de plus belle: Natasha riait, cherchait vainement à se relever; les quatre garçons la tiraient tant qu'ils pouvaient; mais, comme tous riaient, ils perdaient de leur force; et, comme Natasha riait encore plus fort, elle ne s'aidait pas du tout. Enfin, Mme Dérigny lui venant en aide, elle se trouva à genoux; c'était déjà un progrès. Alexandre et Jacques parvinrent à se placer sur le devant de la voiture; alors Natasha put se mettre au fond avec Mme Dérigny, et Paul entre elles deux.

On ne fut pas longtemps sans éprouver les tortures de la faim; Dérigny leur passa une foule de bonnes choses, qu'ils mangèrent comme des affamés: leur gaieté dura jusqu'à la fin de la journée. On s'était arrêté deux fois pour manger. Dans le village où on dînait et où on couchait, Jackson reconnut une femme qui lui avait témoigné de la compassion lors de son passage avec la chaîne des condamnés, et qui lui avait donné furtivement un pain pour suppléer à l'insuffisance de la nourriture qu'on leur accordait. Cette rencontre le fit trembler. Puisqu'il l'avait reconnue, elle pouvait bien le reconnaître aussi et aller le dénoncer.

Il épia les regards et la physionomie triste mais ouverte de cette femme; elle le regarda à peine, et ne parut faire aucune attention à lui pendant les allées et venues que nécessitaient les préparatifs du repas et des chambres à coucher.

Mme Dabrovine, Natasha et Mme Dérigny s'occupèrent de la distribution des chambres; elles soignèrent particulièrement celle du général. On dîna assez tristement; chacun avait son sujet de préoccupation, et la gravité des parents rendit les enfants sérieux.

La nuit fut mauvaise pour tous; les souvenirs pénibles, les inquiétudes de l'avenir, les lits durs et incommodes, l'abondance des tarakanes, affreux insectes qui remplissent les fentes des murs en bois dans les maisons mal tenues, tous ces inconvénients réunis tinrent éveillés les voyageurs; sauf les enfants, qui dormirent à peu près bien.

XIV - On passe la frontière

Le jour vint, il fallut se lever. Chacun était plus ou moins fatigué de sa nuit, excepté les enfants qui dorment toujours bien partout, et Natasha, qui, sous ce rapport, malgré ses seize ans, faisait encore partie de l'enfance. Les toilettes furent bientôt faites, on se réunit pour déjeuner; Dérigny avait préparé le thé et café selon le goût de chacun.

Le général était sombre; il avait embrassé nièces et neveux, et serré la main à son ami Romane, mais il n'avait pas parlé et il gardait encore un silence absolu.

«Grand-père...», dit Natasha en souriant.

Le général parut surpris et touché.

«Grand-père, voulez-vous venir avec nous à la place de Mme Dérigny, dans la seconde voiture?

— Comment veux-tu que je tienne en sixième?» dit le général, se déridant tout à fait.

NATASHA. – Oh! j'arrangerais cela, grand-père. Je vous mettrais au fond, moi près de vous.

LE GÉNÉRAL. – Et puis? Que ferais-tu des quatre gamins?

NATASHA. – Tous en face de nous, grand-père. Ce serait très amusant; nous verrions tout ce qu'ils feraient, et nous ririons comme hier, et nous vous ferions chanter avec nous: c'est ça qui serait amusant!

Le général se trouva complètement vaincu; il partit d'un éclat de rire, toute la table fit comme lui; le général prenant une leçon et chantant parut à tous une idée si extravagante, que le déjeuner fut interrompu et qu'on fut assez longtemps avant de pouvoir arrêter les élans d'une gaieté folle; Natasha était tombée sur l'épaule de sa mère; Alexandre se trouvait appuyé sur Natasha, et Michel avait la tête sur les reins de son frère. Mme Dabrovine soutenait le général, qui perdait son équilibre, et Romane le maintenait du côté opposé. Dérigny, debout derrière, tenait fortement la chaise du général.

Tout a une fin, la gaieté comme la tristesse; les rires se calmèrent, chacun reprit son déjeuner refroidi et chercha à regagner le temps perdu en avalant à la hâte ce qui restait de sa portion.

«Les chevaux sont mis, mon général», vint annoncer Dérigny quand tout le monde eut fini. On courut aux manteaux, aux chapeaux, et en quelques instants on fut prêt.

Le général passa le premier; sa nièce et les enfants suivaient; Romane était un peu en arrière; il se sentit arrêter par le bras, se retourna et vit la femme qu'il avait reconnue la veille, tenant à la main un pain semblable à celui qu'il avait reçu d'elle trois ans auparavant. Elle le lui présenta, lui serra la main et lui dit en polonais:

«Prends au retour ce que je t'avais donné en allant. Que Dieu te protège et te fasse passer la frontière sans être repris par nos cruels ennemis. Ne crains rien; je ne te trahirai pas.»

ROMANE. – Comment t'appelles-tu, chère et généreuse compatriote, afin que je mette ton nom dans mes prières?

LA SERVANTE. – Je m'appelle Maria Fenizka. Et toi?

ROMANE. – Prince Romane Pajarski.

LA SERVANTE. – Que Dieu te bénisse! Ton nom était déjà venu jusqu'à moi. Laisse-moi baiser la main de celui qui a voulu affranchir la patrie.

Romane releva Maria à demi agenouillée devant lui, et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa affectueusement sur les deux joues.

«Adieu, Maria Fenizka; je ne t'oublierai pas. Silence, on vient.»

Maria s'échappa et rentra dans la maison; elle n'y trouva personne, tout le monde était dans la rue pour assister au départ des voyageurs. Romane monta dans la berline du général et de Mme Dabrovine; Natasha avait voulu y monter aussi, mais on l'avait renvoyée.

LE GÉNÉRAL. – Va-t'en rire là-bas, mon enfant; tu t'accommodes mieux de leur gaieté que de notre gravité.

NATASHA. – Mais vous allez vous ennuyer sans moi?

LE GÉNÉRAL. – Tiens! Quel orgueil a mademoiselle! Tu me crois donc si ennuyeux que ta mère et Jackson ne puissent se passer de toi, et que ta mère et Jackson ne soient pas capables de me faire oublier ton absence? Va, va, orgueilleuse, je te mets en pénitence jusqu'au dîner.

NATASHA. – Pas avant de vous avoir embrassé, grand-père, et maman aussi. Adieu, monsieur Jackson; amusez-vous bien, grand... Ah! mon Dieu! qu'avez-vous! Regardez, grand-père.

— Silence, pour Dieu, silence! lui dit Jackson à voix basse en lui serrant la main à l'écraser.

— Aïe! s'écria Natasha.

— Natalia Dmitrievna s'est fait mal? demanda le feltyègre, qui approchait.

— Non... oui... je me suis cogné la main; ce ne sera rien.

Et Natasha s'éloigna étonnée et pensive, pendant que Romane prenait sa place en face de ses amis et gardait le silence, de peur que le feltyègre n'entendît quelques mots de la conversation. Le général et Mme Dabrovine interrogeaient Romane du regard; profitant des cahots de la voiture, il réussit à expliquer en quelques mots la cause de sa pâleur et de son trouble. Le général fut inquiet de la mémoire extraordinaire de cette femme; d'autres pouvaient également reconnaître Romane, et il résolut de ne plus coucher et de voyager jour et nuit jusqu'au-delà de la frontière russe.

Quand on s'arrêta pour déjeuner, le général alla se promener sur la grande route avec sa nièce et Romane, pendant que les quatre garçons et Natasha allaient en avant et jouaient à toutes sortes de jeux. Romane put enfin leur raconter en détail ce qui lui était arrivé à la première couchée, et le général leur fit part de sa résolution de voyager jour et nuit, et de s'arrêter le moins possible. Mme Dabrovine devait se plaindre tout haut devant le feltyègre de la fatigue de la dernière nuit. Romane ferait des représentations sur les inconvénients bien plus grands d'un voyage trop précipité; le général trancherait la question en disant que la santé de sa nièce passait avant tout, et, pour mettre le feltyègre dans ses intérêts, il lui dirait que, vu la fatigue plus grande qu'il aurait à supporter, il lui payerait les nuits comme doubles journées.

Tout se passa le mieux du monde: la discussion commença à déjeuner; le général fit semblant de se fâcher; Romane dit qu'il n'avait qu'à obéir; le feltyègre fut content de ce nouvel arrangement qui rendait ses nuits plus profitables que ses journées. Natasha et les enfants furent enchantés de voyager de nuit; les Dérigny partagèrent leur satisfaction, parce qu'ils arriveraient plus tôt au bout de leur voyage et parce que le général avait trouvé moyen d'expliquer à Dérigny pourquoi il se pressait tant. Au relais du soir, on

dîna, chacun s'arrangea pour passer la nuit le plus commodément possible. Romane était monté dans la berline de ses élèves, cédant sa place à Mme Dérigny. On fit aux femmes et aux enfants une distribution d'oreillers, Natasha reprit sa place dans la berline de sa mère et de son oncle, et commença avec ce dernier une conversation aussi gaie qu'animée pour lui faire accepter son oreiller, qui la gênait, disait-elle, horriblement.

«Si vous persistez à me refuser, grand-père, je ne vous appellerai plus que mon oncle et je donnerai mon oreiller au feltyègre.»

Cette menace fit son effet; le général prit l'oreiller, que Natasha lui arrangea très confortablement. «Là! À présent, grand-père, bonsoir; dormez bien. Bonsoir, maman, bonne nuit.»

Natasha se rejeta dans son coin et ne tarda pas à s'endormir. Ses compagnons de route en firent autant.

Dans l'autre berline on commença par se jeter les oreillers à la tête et par rire comme la veille: mais le sommeil finit par fermer les yeux des plus jeunes, puis des plus grands, puis enfin ceux de Romane. De cette voiture, comme de la première, ne sortit pas le plus léger bruit jusqu'au lendemain: on ne commença à s'y remuer que lorsque les voitures s'arrêtèrent et qu'un mouvement bruyant à l'extérieur tira les voyageurs de leur sommeil. Le soleil brillait déjà et réchauffait le pauvre Dérigny, engourdi par le froid de la nuit. Natasha baissa la glace, mit la tête à la portière et vit qu'on était à la porte d'une auberge. Le feltyègre était à la portière, attendant les ordres du général, qui ronflait encore.

«Où sommes-nous? Que demandez-vous, feltyègre?» dit Natasha à voix basse et avec son aimable sourire.

LE FELTYÈGRE. – Natalia Dmitrievna, je voudrais savoir si on s'arrête ici pour prendre le café et se reposer un instant.

NATASHA. – Moi, je ne demande pas mieux: j'ai faim et j'ai les jambes fatiguées; mais mon oncle et maman dorment. Madame Dérigny!... Ah! voici M. Jackson! Faut-il descendre? Qu'en pensez-vous?

JACKSON. – Si vous êtes fatiguée, mademoiselle, et si vous avez faim, la question est décidée.

NATASHA. – Il ne faut pas penser à moi, il faut penser à mon oncle et à maman.

Pour toute réponse, Jackson passa son bras par la glace baissée et poussa légèrement le général, qui s'éveilla.

NATASHA. – Pourquoi éveillez-vous grand-père? C'est mal à vous, monsieur Jackson; très mal.

Le général parut surpris.

ROMANE. – Monsieur le comte, faut-il s'arrêter ici pour déjeuner? Le feltyègre attend vos ordres. Mlle Natalia a faim et elle a mal aux jambes, ajouta-t-il en souriant.

LE GÉNÉRAL. – Alors arrêtons, arrêtons! que diantre! Je ne veux pas tuer ma pauvre Natasha. Et puis, ajouta-t-il en riant, moi-même je ne serai pas fâché de manger un morceau et de me dégourdir les jambes. Ouvrez, feltyègre.

La portière s'ouvrit, Natasha sauta à terre; puis elle et Romane aidèrent le général à descendre posément et, après lui, Mme Dabrovine, que Natasha avait embrassée et mise au courant. La seconde berline, de laquelle sortaient des voix confuses, entremêlées de rires, se vida également de son contenu.

Natasha les interrogea sur leur nuit; ils racontèrent leur bataille d'oreillers, dirent bonjour à leur mère, à leur oncle et à Mme Dérigny, et firent une invasion bruyante dans l'auberge, déjà prête à les recevoir. Mme Dérigny, en causant avec son mari, dont elle avait été préoccupée toute la nuit, apprit avec chagrin qu'il avait souffert du froid à la fin de la nuit, malgré châles et manteaux. Dérigny plaisanta de ces inquiétudes et assura que devant Sébastopol il avait bien autrement souffert du froid. Mme Dérigny, avant de se rendre près de Mme Dabrovine et de Natasha pour aider à leur toilette, trouva moyen de dire à l'oreille du général que Dérigny avait eu froid la nuit, mais qu'il ne voulait pas en parler.

«Merci, ma bonne madame Dérigny, dit le général; soyez tranquille pour la nuit qui vient: il n'aura pas froid; envoyez-moi le feltyègre.»

Le feltyègre ne tarda pas à arriver.

«Courez dans la ville, feltyègre, et achetez-moi un bon manteau de drap gris, bien chaud et bien grand. Payez ce que vous voudrez, le prix n'y fait rien.»

Au bout d'une demi-heure, le feltyègre revenait avec un manteau de drap gris, doublé de renard blanc et de taille à envelopper le général lui-même.

«Combien? dit le général.

— Cinq cents roubles, répondit avec hésitation le feltyègre, qui l'avait eu pour trois cents.

— D'où vient-il?

— D'un juif, qui l'a acheté, il y a trois ans, à un Polonais envoyé en Sibérie.

— Tenez, voilà six cents roubles; payez et gardez le reste.»

Il y avait trois quarts d'heure que chacun procédait à sa toilette et prenait un peu d'exercice, lorsque le feltyègre et Dérigny apportèrent dans le salon, où se tenait le général, du thé, du café, du pain, des kalatche, du beurre et une jatte de crème. On attendit que le général et Mme Dabrovine fussent à table pour prendre chacun sa place et sa tasse. La consommation fut effrayante; la nuit avait si bien aiguisé les appétits, que Dérigny ne pouvait suffire au renouvellement des assiettes et des tasses vides, et qu'il dut appeler sa femme pour l'aider. Ils allèrent manger à leur tour avec Jacques et Paul; et, quand les repas furent terminés, le feltyègre alla faire atteler.

«Jackson, mon ami, dit le général, je veux faire une surprise à Dérigny; prenez ce manteau et mettez-le sur le siège de la voiture.»

Jackson s'approcha du canapé où était le manteau et voulut le prendre; mais à peine l'eut-il regardé, qu'il pâlit, chancela et tomba sur le canapé.

Le général seul s'aperçut de ce saisissement.

«Quoi! qu'est-ce, mon ami?... Romane, mon ami, réponds... Je t'en supplie... Qu'as-tu?»

ROMANE. – C'est mon manteau que j'ai vendu en passant ici, prisonnier, enchaîné, forçat. Les froids étaient passés; je l'ai vendu à un juif, ajouta à voix basse Romane encore tremblant d'émotion à ce nouveau souvenir de son passage.

LE GÉNÉRAL. – Remets-toi; courage, mon ami... Si on te voyait ainsi ému, la curiosité serait excitée.

Romane serra la main de son ami, qui l'aida à se relever. En prenant le manteau, il faillit le laisser échapper. Craignant d'avoir été vu par les enfants, qui jouaient au bout du salon, il leva les yeux et rencontra le regard inquiet et triste de Natasha, qui l'examinait depuis longtemps. La pâleur de Romane devint livide. Natasha s'approcha de lui, prit et serra sa main glacée.

«Mon cher monsieur Jackson, dit-elle à voix basse, vous êtes inquiet? Vous craignez que je ne parle, que je n'interroge? Vous avez un secret pénible; je le devine, enfin; mais, soyez sans inquiétude, jamais je ne laisserai échapper un mot qui puisse vous compromettre.

— Chère enfant, vous avez toute ma reconnaissante amitié et toute mon estime», répondit de même Romane.

Le général la serra dans ses bras.

«Partons, dit-il, allons, vous autres grands garçons, venez aider notre ami Jackson à porter ce grand manteau.»

Les enfants se jetèrent sur ce manteau et le traînèrent plus qu'ils ne le portèrent jusqu'à la voiture.

«Tenez, mon ami, dit le général à Dérigny, voilà de quoi vous réchauffer la nuit qui vient.

— Mon général, vous êtes trop bon, et ma femme est une indiscrète», répondit Dérigny en souriant. Et il salua respectueusement le général en menaçant sa femme du doigt. Le voyage continua gaiement et heureusement jusqu'à la frontière, où les formalités d'usage s'accomplirent promptement et facilement, grâce à l'intervention du feltyègre, qui devait recevoir sa paye quand la frontière serait franchie; la générosité du général dépassa ses espérances; le passeport anglais non visé de Jackson aurait souffert quelques difficultés sans les ordres et les menaces du feltyègre; c'est pourquoi la bourse du général s'était ouverte si largement pour lui.

Aux premiers moments qui suivirent le passage de la frontière, personne, dans la première berline, ne dit un mot ni ne bougea. Mais, quand Romane et le général furent bien assurés de l'absence de tout danger, le général tendit la main à son jeune ami.

«Sauvé! mon enfant, sauvé!» dit-il avec un accent pénétré.

«Cher et respectable ami, dit Romane en se jetant dans les bras du général, qui le serrait contre son coeur et qui essuyait ses yeux humides; cher comte, cher ami! reprit Romane en se rejetant à sa place le visage baigné de larmes, pardonnez... oh! pardonnez-moi ces larmes indignes d'un homme! Mais... j'ai trop souffert pendant ce voyage; trop! trop! Je suis à bout de forces!» Mme Dabrovine serrait aussi la main de Romane et pleurait. Natasha, stupéfaite, regardait, écoutait et ne comprenait pas.

«Maman, dit-elle, maman! Qu'est-ce? Pourquoi pleurez-vous? Qu'est-il arrivé à ce pauvre M. Jackson?

— Pauvre, dites heureux comme un roi, ma chère, excellente enfant, s'écria Romane en serrant le bras de Natasha à la faire crier... Pardon, pardon, ma chère demoiselle, je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais. Pensez donc! ne plus avoir en perspective cette Sibérie, enfer des vivants! Ne plus avoir d'inquiétudes pour vous tous, que j'aime, que je vénère! Me trouver en sûreté! et avec vous! près de vous! Libre, libre! Plus de Jackson, plus d'Angleterre!... La Pologne! ma mère, ma sainte, ma catholique patrie! Comprenez-vous ma joie, mon bonheur? Chère enfant, vous qui êtes si bonne, réjouissez-vous avec moi.»

La surprise de Natasha redoublait. Ses grands yeux bleus, démesurément ouverts, se portaient alternativement sur Romane, sur sa mère, sur son oncle.

«Polonais! dit-elle enfin. Polonais! vous Polonais! vous qui vous fâchiez quand on vous appelait Polonais!»

ROMANE. – Je ne me fâchais pas, mademoiselle: je tremblais d'être découvert, et votre pitié pour mes chers compatriotes m'attendrissait jusqu'au fond de l'âme.

NATASHA. – Je ne comprends pas très bien, mais je suis contente que vous soyez Polonais et catholique: c'était une peine pour moi de vous croire Anglais et protestant.

LE GÉNÉRAL. – Tu vas comprendre en deux mots, ma Natasha chérie. Je te présente mon ami, mon ancien aide de camp en Circassie, mon sauveur dans un rude combat, le prince Romane Pajarski, échappé

de Sibérie où il travaillait aux mines depuis deux ans, accusé d'avoir conspiré pour la Pologne contre la Russie.

Natasha sauta de dessus sa banquette, fixa des yeux étonnés sur le prince Pajarski, qui les voyait se remplir de larmes; puis elle se détourna, cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

«Natasha, mon enfant, dit la mère en l'attirant dans ses bras, calme-toi; pourquoi ces larmes, ces sanglots?»

NATASHA. – Oh! maman, maman! Ce pauvre homme! Ce pauvre prince! Comme il a souffert! C'est horrible! horrible! Et moi qui le traitais si familièrement! J'ai dû le faire souffrir bien des fois!

ROMANE. – Vous, chère enfant? Vous avez été ma principale joie, ma plus grande consolation.

— Vraiment? dit Natasha en relevant la tête et en le regardant d'un air joyeux. Je vous remercie de me le dire, et je suis bien contente d'avoir un peu adouci votre position.

Et ses larmes recommencèrent à couler.

LE GÉNÉRAL. – Ne pleure plus, ma Natasha. Le voilà heureux, tu vois bien; et nous aussi, nous sommes tous libres et heureux.

Après quelque temps donné aux émotions de ce grand événement, chacun reprit son calme, et Natasha demanda au prince Romane des détails sur son arrestation, sa condamnation, ses souffrances en Sibérie et sa fuite. Pendant que ces événements s'expliquent, nous retournerons à Gromiline, et nous ferons une visite à Mme Papofski.

XV - La laitière et le pot au lait!

Après le départ de son oncle, Mme Papofski se sentit saisie d'une joie folle.

«Ils sont bien réellement partis! se disait-elle. Je reste souveraine maîtresse de Gromiline et de toutes les terres de mon oncle. Je tirerai le plus d'argent possible de ces misérables paysans, paresseux et ivrognes, et de ces coquins d'intendants, voleurs et menteurs. J'ai soixante mille roubles de revenu à moi; mais six cent mille! Voilà une fortune qui m'aidera à augmenter la mienne! D'abord j'enverrai le moins d'argent possible à mon oncle, s'il m'en demande... peut-être pas du tout, puisqu'il m'a dit qu'il avait gardé les capitaux pour ses favoris Dabrovine et Dérigny. Je ferai fouetter tous les paysans pour leur faire augmenter leur *abrock*[22] de dix roubles à cent roubles. Je vendrai tous les *dvarovoï*[23], les hommes, les femmes, les enfants; mon oncle en a des quantités; je les vendrai tous, excepté peut-être quelques enfants que je garderai pour amuser les miens. Il faut bien que mes garçons apprennent à fouetter eux-mêmes leurs gens; ces enfants serviront à cela. Quand on fait fouetter, on est si souvent trompé! Entre amis et parents, ils se ménagent! Vous croyez notre homme puni; pas du tout! à peine s'il a la peau rouge! C'est mon mari qui savait faire fouetter! Quand il s'y mettait, le fouetté sortait d'entre ses mains comme une écrevisse... Mon oncle gâtait ses gens; il faut que je remette tout cela en ordre... Ce Vassili! il se repentira de n'avoir pas obéi à mes volontés en cachette de mon oncle... Commençons par lui... Vassili! Vassili!... Où est-il? Mashka, va me chercher cet animal de Vassili qui ne vient pas quand je l'appelle.»

La pauvre fille courut à toutes jambes chercher Vassili, et revint tremblante dire à sa maîtresse que Vassili était sorti et qu'on ne le retrouvait pas. Les yeux de Mme Papofski flamboyaient.

«Sorti! sorti sans ma permission! Mais c'est impossible! Tu es une sotte; tu as mal cherché! Cours vite, et si tu ne me le ramènes pas, prends garde à ta peau.»

La malheureuse Mashka courut encore de tous côtés, et, n'osant revenir seule, elle ramena Nikita, le maître d'hôtel.

NIKITA. – Vassili est sorti, Maria Pétrovna.

MADAME PAPOFSKI. – Comment a-t-il osé?

NIKITA. – Il est allé à la ville pour chercher une place.

Mme Papofski resta muette de surprise et de colère.

Le maître d'hôtel continua, en la regardant avec une joie malicieuse:

«M. le comte nous ayant donné la liberté à tous, nous tâchons de nous pourvoir à Smolensk. Moi, je compte aller à Moscou, ainsi que les cochers et les laquais, d'après les ordres de M. le général Négrinski, qui veut nous avoir.»

MADAME PAPOFSKI. – La liberté!... Mon oncle!... Sans me rien dire! Mais vous êtes fou!... C'est impossible! Vous ne savez donc pas que c'est moi qui suis votre maîtresse, que j'ai tout pouvoir sur vous, que je peux vous faire fouetter à mort.

NIKITA. – M. le comte nous a donné la liberté, Maria Pétrovna! Personne n'a de droit sur nous que notre

père l'empereur, le gouverneur et le capitaine *ispravnik*[24].

La colère de Mme Papofski redoublait; elle ne voyait aucun moyen de se faire obéir. Nikita sortit; Mashka s'esquiva; Mme Papofski resta seule à ruminer son désappointement. Elle finit par se consoler à moitié en songeant à l'abrock de cent roubles par tête qu'elle ferait payer à ses six mille paysans de Gromiline et tous les paysans de ses autres propriétés nouvelles.

On lui prépara son déjeuner comme à l'ordinaire; quoique mécontente de tout et de tout le monde, elle n'osa pas le témoigner, de peur que les cuisiniers ne fissent comme les autres domestiques, et qu'elle ne trouvât plus personne pour la servir. Les enfants portèrent le poids de sa colère; elle tira les cheveux, les oreilles des plus petits, donna des soufflets, des coups d'ongles aux plus grands, les gronda tous, sans oublier les bonnes, qui eurent aussi leur part des arguments frappants de leur maîtresse. Ainsi se paya le premier jour de son entrée en possession de Gromiline et de ses dépendances.

Les jours suivants, elle se promena dans ses bois, dans ses prés, dans ses champs, en admira la beauté et l'étendue; marqua, dans sa pensée, les arbres qu'elle voulait vendre et couper; parcourut les villages; parla aux paysans avec une dureté qui les fit frémir et qui leur fit regretter d'autant plus leur ancien maître; le bruit de la donation de Gromiline à Mme Papofski s'était répandu et avait jeté la consternation dans tous les esprits et le désespoir dans tous les coeurs. Elle leur disait à tous que l'abrock serait décuplé; qu'elle ne serait pas si bête que son oncle, qui laissait ses paysans s'enrichir à ses dépens. Quelques-uns osèrent lui faire quelques représentations ou quelques sollicitations; ceux-là furent désignés pour être fouettés le lendemain. Mais quand ils arrivèrent dans la salle de punition, leur *staroste*[25], qui les avait accompagnés, produisit un papier qu'il avait reçu du capitaine ispravnik, et qui contenait la défense absolue, faite à Mme Papofski, d'employer aucune punition corporelle contre les paysans du général comte Dourakine: ni fouet, ni bâton, ni cachot, ni privation de boisson et de nourriture, ni enfin aucune torture corporelle, sous peine d'annuler tout ce que le comte avait concédé à sa nièce.

Mme Papofski, qui était présente avec ses trois aînés pour assister aux exécutions, poussa un cri de rage, se jeta sur le staroste pour arracher et mettre en pièces ce papier maudit; mais le staroste l'avait prestement passé à son voisin, qui l'avait donné à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le papier eût disparu et fût devenu introuvable.

«Maria Pétrovna, dit le staroste avec un sourire fin et rusé, l'acte signé de M. le comte est entre les mains du capitaine ispravnik; il ne m'a envoyé qu'une copie.»

Le staroste sortit après s'être incliné jusqu'à terre; les paysans en firent autant, et tous allèrent au cabaret boire à la santé de leur bon M. le comte, de leur excellent maître.

Mme Papofski resta seule avec ses enfants, qui, effrayés de la colère contenue de leur mère, auraient bien voulu s'échapper; mais le moindre bruit pouvait attirer sur leurs têtes et sur leurs épaules l'orage qui n'avait pu encore éclater. Ils s'étaient éloignés jusqu'au bout de la salle, et s'étaient rapprochés de la porte pour pouvoir s'élancer dehors au premier signal.

Une dispute s'éleva entre eux à qui serait le mieux placé, la main sur la serrure; le bruit de leurs chuchotements amena le danger qu'ils redoutaient. Mme Papofski se retourna, vit leurs visages terrifiés, devina le sujet de leur querelle et, saisissant le plette (fouet) destiné à faire sentir aux malheureux paysans le joug de leurs nouveaux maîtres, elle courut à eux et eut le temps de distribuer quelques coups de ce redoutable fouet avant que leurs mains tremblantes eussent pu ouvrir la porte, et que leurs jambes, affaiblies par la terreur, les eussent portés assez loin pour fatiguer la poursuite de leur mère.

Mme Papofski s'arrêta haletante de colère, laissa tomber le fouet, et réfléchit aux moyens de s'affranchir de la défense de son oncle.

Après un temps assez considérable passé dans d'inutiles colères et des révolutions impossibles à effectuer, elle se décida à aller à Smolensk, à voir le capitaine ispravnik, et à chercher à le corrompre en

lui offrant des sommes considérables pour déchirer les actes par lesquels le comte Dourakine donnait la liberté à ses gens et défendait à sa nièce d'infliger aucune punition corporelle à ses paysans, ce qui serait un obstacle à l'augmentation de l'abrock, etc. Elle rentra au château, assez calme en apparence, ne s'occupa plus de ses enfants, et ordonna au cocher d'atteler quatre chevaux à la petite calèche de son oncle. Une heure après, elle roulait sur la route de Smolensk au grand galop des chevaux.

XVI - Visite qui tourne mal

Le capitaine ispravnik était chez lui et ne fut pas surpris de la visite de Mme Papofski, car il connaissait toute l'étendue de ses pouvoirs, la terreur qu'il inspirait, et la soumission que chacun était tenu d'apporter à ses volontés et à ses ordres. Il était très bien avec le gouverneur, qui le croyait un homme rigide, sévère, mais honnête et incorruptible, de sorte que les décisions de ce terrible capitaine ispravnik étaient sans appel. C'était un homme d'un aspect dur et sévère. Il était grand, assez gros, roux de chevelure et rouge de peau; son regard perçant et rusé effrayait et repoussait. Ses manières et son langage mielleux augmentaient cette répulsion. Mme Papofski le voyait pour la première fois. Il la fit entrer dans son cabinet.

«Yéfime Vassiliévitche, lui dit-elle en entrant, c'est à vous que mon oncle a remis les papiers par lesquels il donne la liberté à tous ses gens?»

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – Oui, Maria Pétrovna, ils sont entre mes mains.

MADAME PAPOFSKI. – Et ne peuvent-ils pas en sortir?

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – Impossible, Maria Pétrovna.

MADAME PAPOFSKI. – C'est pourtant bien ennuyeux pour moi, Yéfime Vassiliévitche; tous ces dvarovoï sont si impertinents, si mauvais, qu'on ne peut pas s'en faire obéir quand ils se sentent libres.

«Je ne dis pas non, Maria Pétrovna; mais que voulez-vous, la volonté de votre oncle est là.»

MADAME PAPOFSKI. – Mais... vous savez que mon oncle m'a donné toutes les terres qu'il possède.

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – C'est possible, Maria Pétrovna, mais cela ne change rien à la liberté des dvarovoï.

MADAME PAPOFSKI. – Ces terres se montent à plusieurs millions!... Il y a six mille paysans!

Le capitaine ispravnik s'inclina et garda le silence en regardant Mme Papofski avec un sourire méchant.

MADAME PAPOFSKI, *après un silence*. – Je n'ai pas besoin de tout garder pour moi; je donnerais bien quelques dizaines de mille francs pour avoir ce papier de mon oncle et celui qui m'interdit de faire fouetter les paysans.

Le capitaine ispravnik ne dit rien.

MADAME PAPOFSKI, *l'observant*. – Je donnerais cinquante mille roubles pour avoir ces actes.

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – C'est très facile, Maria Pétrovna; je vais appeler mon scribe pour qu'il vous en fasse une copie; cela vous coûtera vingt-cinq roubles.

Mme Papofski se mordit les lèvres et dit après un assez long silence et avec quelques hésitations: «Ce n'est pas une copie que je voudrais avoir... mais l'acte lui-même.»

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – Ceci est impossible, Maria Pétrovna.

MADAME PAPOFSKI. – Et pourtant je donnerais soixante mille, quatre-vingt mille roubles... cent mille roubles... Comprenez-vous, Yéfime Vassiliévitche?... Cent mille roubles!

— Je comprends, Maria Pétrovna, répondit le capitaine ispravnik. Vous m'offrez cent mille roubles pour détruire ces papiers que votre oncle m'a confiés?... Ai-je compris?

Mme Papofski répondit par une inclinaison de tête.

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – Mais à quoi me serviront ces cent mille roubles, si on m'envoie en Sibérie?

MADAME PAPOFSKI. – Comment pourriez-vous être condamné, puisque les actes seraient brûlés?

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – Et les copies que j'ai remises à votre staroste et à vos dvarovoï?

Mme Papofski demeura pétrifiée; elle avait oublié la copie que lui avait fait voir le staroste.

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – Il m'est donc prouvé que vous désirez racheter ces actes, mais que vous ne savez comment faire, et que si je vous indiquais un moyen, vous me le payeriez cent mille roubles.

— Cent mille roubles... plus si vous voulez! s'écria Mme Papofski.

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – Alors il me reste un devoir à remplir: c'est de faire au général prince gouverneur un rapport sur l'offre déshonorante que vous osez me faire, et qui vous mènera en Sibérie ou tout au moins dans un couvent pour faire pénitence: ce qui n'est pas agréable; on y est fouetté tous les jours et plus maltraité que ne le sont vos domestiques et vos paysans.

MADAME PAPOFSKI, *terrifiée*. – Au nom de Dieu, ne faites pas une si méchante action, mon cher Yéfime Vassiliévitche. Tout cela n'était pas sérieux.

LE CAPITAINE ISPRAVNIK, *avec rudesse*. – C'est sérieux, Maria Pétrovna, et si sérieux, qu'il vous faudrait me donner plus de cent mille roubles pour me le faire oublier.

MADAME PAPOFSKI. – Plus de cent mille roubles!... Mais c'est affreux!... M'extorquer plus de cent mille roubles pour ne pas porter contre moi une plainte horrible!

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – Vous vouliez tout à l'heure me donner la même somme pour avoir le plaisir de fouetter vos paysans et vos dvarovoï et leur extorquer un abrock énorme: vous pouvez bien la doubler pour avoir le plaisir de ne pas être fouettée vous-même tous les jours pendant deux ou trois ans pour le moins.

MADAME PAPOFSKI. – C'est abominable! c'est infâme!

LE CAPITAINE ISPRAVNIK. – Abominable, infâme, tant que vous voudrez, mais vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir souscrit une obligation de deux cent mille roubles remboursables en deux ans, par moitié, au bout de chaque année... sinon, je fais atteler mon droshki et je vais déposer ma plainte chez le prince gouverneur.

— Non, non, au nom de Dieu, non. Mon bon Yéfime Vassiliévitche, ayez pitié de moi, s'écria Mme Papofski en se jetant à genoux devant le capitaine ispravnik triomphant; diminuez un peu; je vous donnerai cent mille roubles... cent vingt mille, ajouta-t-elle... Eh bien! cent cinquante mille!

Le capitaine ispravnik se leva.

«Adieu, Maria Pétrovna; au revoir dans quelques heures; un officier de police m'accompagnera avec deux soldats; on vous mènera à la prison.

— Grâce, grâce!... dit Mme Papofski, se prosternant devant l'ispravnik. Je vous donnerai... les deux cent mille roubles que vous exigez.

— Mettez-vous là, Maria Pétrovna, dit le capitaine ispravnik montrant le fauteuil qu'il venait de quitter; vous allez signer le papier que je vais préparer.»

Le capitaine ispravnik eut bientôt fini l'acte, que signa la main tremblante de Maria Pétrovna.

«Partez à présent, Maria Pétrovna, et si vous dites un mot de ces deux cent mille roubles, je vous fais enlever et disparaître sans que personne puisse jamais savoir ce que vous êtes devenue; c'est alors que vous feriez connaissance avec le fouet et avec la Sibérie.»

Le capitaine ispravnik la salua, ouvrit la porte; au moment de la franchir, elle se retourna vers lui, le regarda avec colère.

«Misérable, dit-elle tout haut, sans voir quelques hommes rangés au fond de la salle.

— Vous outragez l'autorité, Maria Pétrovna; Ocipe, Feudore, prenez cette femme et menez-la dans le salon privé.

Malgré sa résistance, Mme Papofski fut enlevée par ces hommes robustes qu'elle n'avait pas aperçus, et entraînée dans un salon petit, mais d'apparence assez élégante. Quand elle fut au milieu de ce salon, elle se sentit descendre par une trappe à peine assez large pour laisser passer le bas de son corps; ses épaules arrêtèrent la descente de la trappe; terrifiée, ne sachant ce qui allait lui arriver, elle voulut implorer la pitié des deux hommes qui l'avaient amenée, mais ils étaient disparus; elle était seule. À peine commençait-elle à s'inquiéter de sa position, qu'elle en comprit toute l'horreur, elle se sentit fouettée comme elle avait voulu voir fouetter ses paysans. Le supplice fut court, mais terrible. La trappe remonta; la porte du petit salon s'ouvrit.

«Vous pouvez sortir, Maria Pétrovna», lui dit le capitaine ispravnik qui entrait, en lui offrant le bras d'un air souriant.

Elle aurait bien voulu l'injurier, le souffleter, l'étrangler, mais elle n'osa pas et se contenta de passer devant lui sans accepter son bras.

«Maria Pétrovna, lui dit le capitaine ispravnik en l'arrêtant, j'ai eu l'honneur de vous offrir mon bras; est-ce que vous voudriez recommencer une querelle avec moi?... Non, n'est-ce pas?... Ne sommes-nous pas bons amis? ajouta-t-il avec un sourire charmant. Allons, prenez mon bras: j'aurai l'honneur de vous conduire jusqu'à votre voiture. Ne mettons pas le public dans nos confidences; tout cela doit rester entre nous.»

Mme Papofski, encore tremblante, fut obligée d'accepter le bras de son ennemi, qui lui parla de la façon la plus gracieuse; elle ne lui répondait pas.

LE CAPITAINE ISPRAVNIK, *bas et familièrement*. – Vous me direz bien quelques paroles gracieuses, ma chère Maria Pétrovna, devant tous ces gens qui nous regardent. Un petit sourire, Maria Pétrovna, un

regard aimable: sans quoi je devrai vous faire faire connaissance avec un autre petit salon très gentil, bien plus agréable que celui que vous connaissez; on y reste plus longtemps... et on en sort toujours pour se mettre au lit.

— J'ai hâte de m'en retourner chez moi, Yéfime Vassiliévitche, répondit Mme Papofski en le regardant avec le sourire qu'il réclamait; j'ai été déjà bien indiscrète de vous faire une si longue visite.

— J'espère qu'elle vous a été agréable, chère Maria Pétrovna, comme à moi.

— Certainement, Yéfime Vassiliévitche... (dites *mon cher* Yéfime Vassiliévitche, lui dit à l'oreille le capitaine ispravnik), mon cher Yéfime Vassiliévitche, répéta Mme Papofski. (Demandez-moi à venir vous voir, continua son bourreau.) Venez donc me voir à Gromiline... (*mon cher*, dit l'ispravnik), mon cher... Ah! ah! je meurs!

Et Mme Papofski tomba dans les bras du capitaine ispravnik. L'effort avait été trop violent; elle perdit connaissance. Le capitaine ispravnik la coucha dans sa voiture, fit semblant de la plaindre, de s'inquiéter, et ordonna au cocher de ramener sa maîtresse le plus vite possible, parce qu'elle avait besoin de repos. Le cocher fouetta les chevaux, qui partirent ventre à terre.

«Bonne journée! se dit le capitaine ispravnik. Deux cent mille roubles. Ah! ah! ah! la Papofski! comme elle s'est laissé prendre! J'irai la voir; si je pouvais lui extorquer encore quelque chose! Je verrai, Je verrai.»

Le mouvement de la voiture, les douleurs qu'elle ressentait et le grand air firent revenir Mme Papofski de son évanouissement. Elle se remit avec peine sur la banquette de laquelle elle avait glissé, et se livra aux plus amères réflexions et aux plus terribles colères jusqu'à son retour à Gromiline. Elle se coucha en arrivant, prétextant une migraine pour ne pas éveiller la curiosité des domestiques, et resta dans son lit trois jours entiers. Le quatrième jour, quand elle voulut se lever, un mouvement extraordinaire se faisait entendre dans la maison.

XVII - Punition des méchants

Mme Papofski passa un peignoir, appela ses femmes, qui ne répondirent pas à son appel, ses enfants, qui avaient également disparu, et se décida à aller voir elle-même quelle était la cause du tumulte qu'elle entendait de tous côtés. Dans le premier salon elle vit une multitude de caisses et de malles, elle entra dans la salle de billard et vit, avec une surprise mêlée de crainte, plusieurs hommes, parmi lesquels elle reconnut le capitaine ispravnik; ils causaient avec animation. En reconnaissant le capitaine ispravnik, elle ne put retenir un cri d'effroi; venait-il l'arrêter et l'emmener en prison? Chacun se retourna; un des hommes s'approcha d'elle, la salua, et lui demanda si elle était bien Maria Pétrovna Papofski.

«Oui, répondit-elle d'une voix étouffée par l'émotion, je suis la nièce du général comte Dourakine.

— Je suis le général Négrinski, Maria Pétrovna, et je viens, selon le désir de votre oncle, prendre possession de la terre de Gromiline, aujourd'hui 10 mai.»

MADAME PAPOFSKI, *effrayée*. – La terre de Gromiline!... Mais... c'est moi qui...

LE GÉNÉRAL NÉGRINSKI. – C'est moi qui ai acheté la terre de Gromiline, Maria Pétrovna. Cette nouvelle paraît vous surprendre; je l'ai achetée il y a deux mois, et payée comptant, cinq millions, l'acte est entre les mains du capitaine ispravnik, qui devait tenir l'affaire secrète jusqu'à mon arrivée. Je viens aujourd'hui m'y installer, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et vous prier de retourner chez vous, comme me l'a prescrit le comte Dourakine.

Mme Papofski voulut parler; aucun son ne put sortir de ses lèvres décolorées et tremblantes, elle devint pourpre; ses veines se gonflèrent d'une manière effrayante; ses yeux semblaient vouloir sortir de leurs orbites.

Le prince Négrinski la regardait avec surprise; il voulut la rassurer, lui dire un mot de politesse, mais il n'eut pas le temps d'achever la phrase commencée: elle poussa un cri terrible et tomba en convulsions sur le parquet.

Le prince Négrinski la fit relever et reporter dans sa chambre, où il la fit remettre entre les mains de ses femmes, qu'on avait retrouvées dans la cour avec les enfants. Il continua ses affaires avec le capitaine ispravnik, qui s'inclinait bassement devant un général aide de camp de l'empereur, et il acheva de s'installer paisiblement à Gromiline, à la grande satisfaction des paysans, qui avaient eu pendant quelques jours la crainte d'appartenir à Mme Papofski.

Il était impossible de faire partir Mme Papofski dans l'état où elle se trouvait; le prince donna des ordres pour qu'elle et ses enfants ne manquassent de rien; au bout de quelques jours, le mal avait fait des progrès si rapides, que le médecin la déclara à toute extrémité; on fit venir le pope[26] pour lui administrer les derniers sacrements; quelques heures avant d'expirer, elle demanda à parler au prince Négrinski; elle lui fit l'aveu de ses odieux projets par rapport à son oncle et à sa soeur, confessa la corruption qu'elle avait cherché à exercer sur le capitaine ispravnik, raconta la scène qui s'était passée entre elle et lui, et l'accusa d'avoir causé sa mort en lui ôtant, par ces émotions multipliées, la force de supporter la dernière découverte de la perfidie de son oncle. Elle finit en demandant justice contre son bourreau.

Le général prince Négrinski, indigné, lui promit toute satisfaction; il se rendit immédiatement chez le

prince gouverneur, qui l'accompagna à Gromiline: le gouverneur arriva assez à temps pour recevoir de la bouche de la mourante la confirmation du récit du prince Négrinski. Le capitaine ispravnik fut arrêté, mis en prison; on trouva dans ses papiers l'obligation de deux cent mille roubles; il fut condamné à être dégradé et à passer dix ans dans les mines de Sibérie.

Ainsi finit Mme Papofski; un acte de vengeance fut le dernier signal de son existence.

Ses enfants furent ramenés chez eux, où les attendait leur père.

Mme Papofski ne fut regrettée de personne; sa mort fut l'heure de la délivrance pour ses enfants comme pour ses malheureux domestiques et paysans.

XVIII – Récit du prince forçat

Pendant que ces événements tragiques se passaient à Gromiline. le général et ses compagnons de route continuaient gaiement et paisiblement leur voyage. Le prince Romane raconta à Natasha les principaux événements de son arrestation, de sa réclusion, de son injuste condamnation, de son horrible voyage de forçat, de son séjour aux mines, et enfin de son évasion[27].

«J'avais donné un grand dîner dans mon château de Tchernoïgrobe, dit le prince, à l'occasion d'une fête ou plutôt d'un souvenir national…

— Lequel? demanda Natasha.

— La défaite des Russes à Ostrolenka. Dans l'intimité du repas j'appris que plusieurs de mes amis organisaient un mouvement patriotique pour délivrer la Pologne du joug moscovite. Je blâmai leurs projets, que je trouvai mal conçus, trop précipités, et qui ne pouvaient avoir que de fâcheux résultats. Je refusai de prendre part à leur complot. Mes amis m'avaient quitté mécontents; fatigué de cette journée, je m'étais couché de bonne heure et je dormais profondément, lorsqu'une violente secousse m'éveilla. Je n'eus le temps ni de parler, ni d'appeler, ni de faire un mouvement: en un clin d'oeil je fus bâillonné et solidement garrotté. Une foule de gens de police et de soldats remplissaient ma chambre; une fenêtre ouverte indiquait par où ils étaient entrés. On se mit à visiter tous mes meubles; on arracha même les étoffes du canapé et des fauteuils pour fouiller dans le crin qui les garnissait; on me jeta à bas de mon lit pour en déchirer les matelas; on ne trouva rien que quelques pièces de poésies que j'avais faites en l'honneur de ma patrie morcelée, opprimée, écrasée. Ces feuilles suffirent pour constater ma culpabilité. Je fus enveloppé dans un manteau de fourrure, le même qui m'a causé une si vive émotion à Gytomire.

— Ah! je comprends, dit Natasha; mais comment s'est-il trouvé à Gytomire?

— Quand le temps était devenu chaud, pendant mon long voyage de forçat, ce manteau gênait mes mouvements, déjà embarrassés par des fers pesants et trop étroits qu'on m'avait mis aux pieds, et je le vendis à un juif de Gytomire. On me passa par la fenêtre, on me coucha dans une *téléga* (charrette à quatre roues), et l'on partit d'abord au pas, puis, quand on fut loin du village, au grand galop des trois chevaux attelés à ma téléga.

Alors on me délivra de mon bâillon; je pus demander pour quel motif j'étais traité ainsi et par quel ordre.

«Par l'ordre de Son Excellence le prince général en chef», me répondit un des officiers qui étaient assis sur le bord de la téléga, les jambes pendantes en dehors.

— Mais de quoi m'accuse-t-on? Qui est mon accusateur?

— Vous le saurez quand vous serez en présence de Son Excellence. Nous autres, nous ne savons rien et nous ne pouvons rien vous dire.

— C'est incroyable qu'on ose traiter ainsi un militaire, un homme inoffensif.

— Taisez-vous, si vous ne voulez être bâillonné jusqu'à la prison.»

Je ne dis plus rien; nous arrivâmes à Varsovie à l'entrée de la nuit: le gouverneur était seul, il m'attendait.

Mon interrogatoire fut absurde; j'en subis plusieurs autres, et j'eus le tort de répondre ironiquement à certaines questions que m'adressaient mes juges et le gouverneur sur la conspiration qu'on avait découverte et qui n'existait que dans leur tête. Ils se fâchèrent; le gouverneur me dit des grossièretés,

auxquelles je répondis vivement, comme je le devais.
— Votre insolence, me dit-il, démontre, monsieur, votre esprit révolutionnaire et la vérité de l'accusation portée contre vous. Sortez, monsieur; demain vous ne serez plus le prince Romane Pajarski, mais le forçat n...Vous le connaîtrez plus tard.

L'Excellence sonna, me fit emmener.
«Au cachot nº 17», dit-il.

On me traîna brutalement dans ce cachot, dont le souvenir me fait dresser les cheveux sur la tête; c'est un caveau de six pieds de long, six pieds de large, six pieds de haut, sans jour, sans air; un grabat de paille pourrie, infecte et remplie de vermine composait tout l'ameublement. Je mourais de faim et de soif, n'ayant rien pris depuis la veille. La soif surtout me torturait. On me laissa jusqu'au lendemain dans ce trou si infect, que lorsqu'on y entra pour me mettre les fers aux pieds et aux mains, les bourreaux reculèrent et déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas me ferrer, faute de pouvoir respirer librement. On me poussa alors dans un passage assez sombre, mais aéré; en un quart d'heure mes chaînes furent solidement rivées.

Les anneaux de mes fers se trouvèrent trop étroits; on me serra tellement les jambes et les poignets, que je ne pouvais plus me tenir debout ni me servir de mes mains; mes supplications ne firent qu'exciter la gaieté de mes bourreaux. Avant de me mettre les fers, on me lut mon arrêt; j'étais condamné à travailler aux mines en Sibérie pendant toute ma vie, et à faire le voyage à pied.

Quand l'opération du ferrage fut terminée, on me força à regagner mon cachot; je tombais à chaque pas; j'y arrivai haletant, les pieds et les mains déjà gonflés et douloureux. Je m'affaissai sur ma couche infecte, mais je fus forcé de la quitter presque aussitôt, me sentant dévoré par la vermine qui la remplissait.

Je me traînai sur mes genoux au bout de mon cachot; le sol, détrempé par l'humidité, me procura, en me glaçant, un autre genre de supplice, que je préférai toutefois au premier.

Vous devinez sans peine les sentiments qui m'agitaient; au milieu de ma désolation, le souvenir de votre excellent oncle, de sa tendresse, de sa sollicitude pour mon bien-être me revint à la mémoire, et me fut, une pensée consolante dans mon malheur. Je ne sais combien de temps je restai dans cette affreuse position; je sentais mes forces s'épuiser, et, quand le gardien vint m'apporter une cruche d'eau et un morceau de pain, il me trouva étendu par terre sans connaissance; il alla prévenir son chef, qui alla, de son côté, chercher des ordres supérieurs.
«— Qu'il crève! qu'on le laisse où il est et comme il est», répondit l'Excellence de la veille.

Il paraît néanmoins que, sur les représentations d'un aide de camp de l'empereur, le général Négrinski, le même qui vient d'acheter Gromiline, qui paraît avoir des sentiments de justice et d'humanité, et qui se trouvait à Varsovie, envoyé par son maître, l'Excellence donna des ordres pour qu'on me changeât de cellule et pour qu'on m'ôtât mes fers.

Quand je revins à moi, je me crus en paradis; mes pieds et mes mains étaient libres, je me trouvais dans un cachot deux fois plus grand que le premier; une fenêtre grillée laissait passer l'air et le jour; de la paille fraîche sur des planches faisait un lit passable; on me rendit mon manteau de fourrure pour me préserver du froid pendant mon sommeil. Mes vêtements, trempés par la boue du cachot précédent, avaient été remplacés par les habits de forçat que je ne devais plus quitter; une chemise de grosse toile, une *touloupe*[28], de la chaussure en lanières d'écorce de bouleau, une bande de toile pour remplacer le bas et envelopper les jambes jusqu'aux genoux; où finissait la culotte de grosse toile, et un bonnet de peau de mouton, me classaient désormais dans les forçats. J'étais seul, je ne comprenais pas d'où provenait cet heureux changement; le gardien me l'expliqua le lendemain, et j'en remerciai bien sincèrement Dieu qui, par l'entremise du général Négrinski, avait touché en ma faveur ces coeurs fermés à tout sentiment de

pitié.

Je ne vous raconterai pas les détails de mes derniers jours de prison, ni de mon terrible voyage, un peu adouci par la compassion des gens du peuple qui nous voyaient passer et qui obtenaient la permission de nous donner des secours; les uns nous offraient du pain, des gâteaux; d'autres, du linge, des chaussures, des vêtements; tous nous témoignaient de la compassion; nous avions les fers aux pieds et aux mains; nous étions enchaînés deux à deux.

Je me trouvai avoir pour compagnon de chaîne un jeune homme de dix-huit ans qui avait chanté des hymnes à la patrie, qui s'était montré fervent catholique, qui avait fait des voeux pour la délivrance de la malheureuse Pologne. Il était fils unique, adoré par ses parents, et il pleurait leur malheur bien plus que le sien. Je le consolais et l'encourageais de mon mieux; je sais que peu de temps après notre arrivée à Simbirsk il chercha à s'échapper et fut repris après une courte lutte dans laquelle il se défendit avec le courage du désespoir contre le lieutenant qui commandait le détachement envoyé à sa poursuite; il fut ramené et knouté à mort. Il est maintenant près du bon Dieu, où il prie pour ses bourreaux.

Notre voyage dura près d'un an; plusieurs d'entre nous moururent en route; on nous forçait à traîner le mourant et quelquefois son cadavre jusqu'à la prochaine couchée. Les coups de fouet pleuvaient sur nous au moindre ralentissement de marche, au moindre signe d'épuisement et de désespoir. Jamais un acte de complaisance, un mot de pitié, un regard de compassion ne venait adoucir notre martyre.

L'escorte nombreuse qui nous conduisait, qui nous chassait devant elle comme un troupeau de moutons, était tout entière sous le joug de la terreur: la dénonciation d'un camarade pouvait amener dans nos rangs de forçats le malheureux qui nous aurait témoigné quelque pitié, et chaque soldat redoublait de dureté pour se bien faire voir de ses chefs.

Nous arrivâmes enfin à Ekatérininski-Zovod; on nous mena devant le *smotritile* (surveillant), qui nous regarda longtemps, nous interrogea sur ce que nous savions faire, fit inscrire dans les premiers numéros ceux qui savaient lire, écrire, compter. Il me questionna longuement, parut content de ma science, et me désigna pour travailler aux travaux de routes et de constructions. On nous ôta nos fers, et l'on indiqua à chacun le cachot de son numéro; j'eus le numéro 1; on dit que j'étais le mieux partagé. C'était sale, petit, sombre, mais logeable; il y avait de l'air suffisamment pour respirer; du jour assez pour retrouver ses effets; un lit passablement organisé pour y dormir; un escabeau assez solide pour vous porter, et un baquet pour recevoir les eaux sales.

Mes premiers jours de travail extérieur furent terribles; on nous occupait exprès aux travaux les plus rudes; on nous forçait à porter ou à tirer des poids énormes; les coups de fouet n'étaient pas ménagés, et si une plainte, un gémissement nous échappait, il fallait subir le fouet en règle, et ensuite, avec les épaules déchirées, il fallait reprendre le travail interrompu par la punition. Dans la soirée, un autre supplice commençait pour moi; on profitait de mon savoir pour me faire faire le travail des bureaux; il fallait, en un temps toujours insuffisant, écrire ou copier un nombre de pages presque impossible. Et, quand on n'avait pas fini à l'heure voulue, la peine du fouet recommençait plus ou moins cruelle, selon l'humeur plus ou moins excitée du *smotritile*.

J'eus le bonheur d'échapper en toute occasion à toute punition corporelle, force de zèle et d'activité; mais il n'en fut pas ainsi de mes malheureux compagnons de travail. La nourriture était insuffisante et si mauvaise, qu'il fallait la faim qui nous torturait pour manger les aliments qu'on nous présentait.

XIX- Evasion du prince

«J'ai vécu ainsi pendant deux ans; je n'eus, pendant ces deux années, d'autre espoir, d'autre désir, d'autre idée que de m'échapper de cet enfer rendu plus horrible par les souffrances, les désespoirs, les maladies, la mort de mes compagnons de misère. Je préparais tout pour ma fuite. J'avais étudié avec soin les cartes géographiques qui tapissaient les murs; j'avais adroitement et longuement interrogé les marchands qui couraient le pays, qui allaient aux foires et qui venaient faire des affaires avec les gens de la ville; je m'étais fabriqué un passeport, ayant eu entre les mains bien des feuilles de papier timbré et un cachet aux armes de l'empereur, avec lesquels j'avais mis en règle mon *plakatny* (passeport). J'avais réussi à me procurer de droite et de gauche un vêtement complet de paysan aisé; j'avais amassé deux cents roubles sur les gratifications qui nous étaient accordées et sur la petite somme qu'on allouait pour nos vêtements et notre nourriture.

Me trouvant en mesure d'exécuter mon projet de fuite, je sortis le soir du 10 novembre de l'établissement d'Ekatérininski-Zavod. J'avais sur moi trois chemises, dont une de couleur, retombant sur le pantalon, comme les portent les paysans russes; un gilet et un large pantalon en gros drap; et, par-dessus, un *armiak*, espèce de burnous de peau de mouton, qui descendait à mi-jambe, et de grandes bottes à revers bien goudronnées. Une ceinture de laine, blanche, rouge et noire, attachait mon *armiak*; sur la tête j'avais une perruque de peau de mouton, laine en dehors, et, par-dessus, un bonnet en drap bien garni de fourrure. Une grande pelisse en fourrure recouvrait le tout; le collet, relevé et noué au cou avec un mouchoir, me cachait le visage et me tenait chaud en même temps. Dans un sac que je tenais à la main, j'avais mis une paire de bottes, une chemise et un pantalon d'été bleu; du pain et du poisson sec; je mis mon argent sous mon gilet; dans ma botte droite je plaçai un poignard. Il gelait très fort. J'arrivai au bord de l'*Irtiche*, qui était gelé; je le traversai, et je pris le chemin de *Para*, qui se trouvait à douze kilomètres d'Ekatérininski-Zavod. À peine avais-je fait quelques pas au-delà de l'Irtiche, que j'entendis derrière moi le bruit d'un traîneau. Le coeur me battit avec violence; c'étaient sans doute les gendarmes envoyés à ma poursuite. Je tressaillis, mais j'attendis, le poignard à la main, décidé à vendre chèrement ma vie. Je me retournai quand le traîneau fut près de moi; c'était un paysan.
«Où vas-tu? me demanda-t-il en s'arrêtant devant moi.»

MOI. – À Para.

LE PAYSAN. – Et d'où viens-tu?

MOI. – Du village de Zalivina.

LE PAYSAN. – Veux-tu me donner soixante kopecks, je te mènerai jusqu'à Para? J'y vais moi-même.

MOI. – Non, c'est trop cher. Cinquante kopecks.

LE PAYSAN. – C'est bien; monte vite, mon frère.

Je me mis près du paysan, et nous partîmes au galop; le paysan était pressé, la route était belle, les

chevaux étaient bons; une heure après, nous étions à Para. Je descendis dans une des rues de la ville; je m'approchai d'une fenêtre basse, et je demandai à haute voix, comme font les Russes:
«Y a-t-il des chevaux?»

LE PAYSAN. – Pour aller où?

MOI. – À la foire d'*Irbite*.

LE PAYSAN. – Il y en a une paire.

MOI. – Combien la verste?

LE PAYSAN. – Huit kopecks.

MOI. – C'est trop! Six kopecks?

LE PAYSAN. – Que faire? Soit. Dans l'instant.

Quelques minutes après, les chevaux étaient attelés au traîneau.

D'où êtes-vous? me demanda-t-on.

— De *Tomsk*; je suis le commis de *Golofeïef*; mon patron m'attend à *Irbite*. Je suis fort en retard; je crains que le maître ne se fâche: si tu vas vite, je te donnerai un pourboire.

«Le paysan siffla, et les chevaux partirent comme des flèches. Mais la neige commença à tomber, épaisse et serrée; le paysan perdit son chemin, et, après des efforts inutiles pour le retrouver, il me déclara qu'il fallait passer la nuit dans la forêt. Je fis semblant de me mettre en colère; je menaçai de me plaindre à la police en arrivant à Irbite; rien n'y fit; nous fûmes obligés d'attendre le jour. Cette nuit fut affreuse d'inquiétudes et d'angoisses. Je me croyais trahi par mon guide, comme l'avait été quelques années auparavant l'infortuné Wysocki, forçat comme moi, fuyant comme moi, et qui, après avoir été égaré toute une nuit comme moi dans la forêt où j'étais, fut livré aux gendarmes par son conducteur. Quand le jour parut, je menaçai encore mon paysan de le livrer à la police pour m'avoir fait perdre mon temps. Le malheureux fit son possible pour retrouver quelques traces du chemin qu'il avait bien réellement perdu, et, au bout de quelques instants, il s'écria tout joyeux:

— Voici des traces que je reconnais; c'est le chemin que nous devions suivre.

— Va donc, lui dis-je, et à la grâce de Dieu!

Le paysan fouetta ses chevaux et arriva bientôt chez un ami qui me donna du thé et d'autres chevaux pour continuer ma route. Je changeai ainsi de chevaux et de traîneau jusqu'à Irbite; j'avais couru, sans m'arrêter, trois jours et trois nuits. Les dernières vingt-quatre heures je repris toute ma sécurité; la route était tellement encombrée de traîneaux, de *kibitkas* (espèce de cabriolet sur patins l'hiver, sur roues l'été), de *télégas*, d'hommes à cheval, de piétons qui chantaient à tue-tête, criaient, se saluaient, que je ne courais plus aucun danger d'être reconnu ni arrêté. Je fis comme eux: je chantai, je criai, je saluai des inconnus. J'étais à mille kilomètres d'Ékatérininski-Zavod.

Le soir du troisième jour, nous entrâmes dans la ville d'Irbite.

Votre passeport», me cria le factionnaire, il ajouta très bas: «Donnez vingt kopecks et passez.»

Je donnai vite les vingt kopecks et je m'arrêtai devant une hôtellerie, où j'eus assez de peine à me faire recevoir: tout était plein. L'*izba* était déjà encombrée de *yamstchiks* (conducteurs de chevaux et traîneaux). Je pris ma part d'un bruyant repas sibérien composé d'une soupe aux raves, de poissons secs,

de gruau à l'huile et de choux marinés. Chacun s'étendit ensuite sur les bancs, sous les bancs, sur les tables, sur le poêle et par terre; je me couchai par terre, mais je ne pus dormir; j'avais compté ce qui me restait d'argent: je n'avais plus que soixante-quinze roubles. Avec une aussi faible somme je devais renoncer à voyager en traîneau; il me fallait achever ma route à pied; j'avais des milliers de verstes à faire avant de me trouver au-delà de la frontière russe, et je devais mettre près d'un an à les parcourir. Je ne perdis pourtant pas courage; j'invoquai Dieu et la sainte Vierge, qui me procureraient sans doute quelque travail, quelque moyen de gagner ma vie pour arriver jusqu'en France, seul pays au monde qui ait été compatissant et généreux pour les pauvres Polonais. Le lendemain je quittai de grand matin l'*izba* et Irbite; en sortant de la ville, le factionnaire me demanda mon passeport ou vingt kopecks; je préférai donner les vingt kopecks, et bien m'en prit, car à quelque distance de la ville je voulus jeter un coup d'oeil sur mon passeport, je ne le trouvai pas; j'eus beau chercher, fouiller de tous côtés, je ne pus le retrouver; il ne me restait qu'une passe de forçat pour circuler dans les environs d'Ékatérininski-Zavod; je l'avais sans doute perdu dans un traîneau ou dans la ville, à la couchée. Un tremblement nerveux me saisit. Sans passeport je ne pouvais m'arrêter dans aucune ville, aucun village; je me trouvais condamné à passer mes nuits dans les forêts ou dans les plaines immenses nommées *steppes*; cet hiver de 1856 était un des plus rigoureux qu'on eût vus depuis plusieurs années; la neige tombait en abondance; je me trouvais sans cesse couvert d'une couche de neige, que je secouais. Elle tombait si serrée, qu'elle effaçait les traces des routes praticables; heureusement que les voyageurs sibériens ont l'habitude de planter dans la neige de longues perches de sapin pour guider leurs compatriotes; mais souvent ces perches, abattues par les ouragans, manquent aux voyageurs. Je marchai pourtant sans perdre courage; parfois je rencontrais des *yamstchiks* qui venaient à ma rencontre; je suivais la trace qu'avait laissée leur traîneau, et je marchais ainsi jusqu'à la nuit; alors je creusais dans la neige un trou profond en forme de grotte; je m'y établissais pour dormir, en fermant de mon mieux, avec de la neige, l'entrée de ma grotte. La première nuit que je passai ainsi, je m'éveillai les pieds presque gelés, parce que j'avais mis sur moi mon manteau de fourrure, le poil en dedans; je me souvins que les *Ostiakes* (peuplades du nord de la Sibérie), qui se font des abris pareils dans la neige quand ils voyagent, mettent toujours leurs fourrures le poil en dehors. Ce moyen me réussit; je n'eus jamais les membres gelés depuis. Un jour, l'ouragan et le chasse-neige furent si violents, que les perches de sapin furent enlevées; je ne rencontrai personne qui pût m'indiquer mon chemin, et je m'égarai. Pendant plusieurs heures je marchai vaillamment, enfonçant dans la neige jusqu'aux reins, cherchant à me reconnaître, et m'égarant de plus en plus. La faim se faisait cruellement sentir; mes provisions étaient épuisées de la veille; le froid engourdissait mes membres; je n'avançais plus que péniblement; la fatigue me faisait tomber devant chaque obstacle à franchir; enfin, au moment où j'allais me laisser tomber pour ne plus me relever, j'aperçus une lumière à une petite distance. Je remerciai Dieu et la sainte Vierge de ce secours inespéré; je recueillis les forces qui me restaient, et j'arrivai devant une *izba* qui était à l'extrémité d'un hameau, dont les fenêtres s'éclairaient successivement. Une jeune femme se tenait près de la porte de l'*izba*. Je demandai à entrer; la jeune femme m'ouvrit sur-le-champ, et je me trouvai dans une chambre bien chaude, en face d'une vieille femme, mère de l'autre.

— D'où viens-tu? Où te mène le bon Dieu? me demanda la vieille.

— Je suis du gouvernement de Tobolsk, mère, lui répondis-je, et je vais chercher du travail dans les fonderies de fer de *Bohotole*, dans les monts Ourals.

Les deux femmes se mirent à me préparer un repas; quand j'eus assouvi ma faim, je profitai du feu qu'elles avaient allumé pour faire sécher mes vêtements et mon linge humide de neige. La vue de mes quatre chemises éveilla les soupçons des femmes. Je m'étendis sur un banc et je commençais à m'endormir, quand je fus éveillé par des chuchotements qui m'inquiétèrent; j'ouvris les yeux, et je vis

quelques paysans qui étaient entrés et qui s'étaient groupés autour des femmes.

Où est-il?» demanda l'un d'eux à voix basse.

«La jeune femme me montra du doigt; les hommes s'approchèrent et me secouèrent rudement en me demandant mon passeport.

— De quel droit me demandez-vous mon passeport? lui répondis-je.

Est-ce que l'un de vous est *golova* (tête, ancien)?

— Non, nous sommes habitants du hameau.

— Et comment osez-vous me déranger? Qui me dit quelles gens vous êtes et si vous n'êtes pas des voleurs? Attendez, vous trouverez à qui parler.

— Nous sommes d'ici, et nous avons le droit de savoir qui nous logeons chez nous.

— Eh bien! je me nomme *Dmitri Boganine*, du gouvernement de Tobolsk, et je vais à Bohotole pour avoir de l'ouvrage dans les établissements du gouvernement, et ce n'est pas la première fois que je traverse le pays.

J'entrai alors dans les détails que j'avais appris par l'étude des cartes du pays et mes conversations avec les marchands d'Ékatérininski-Zavod. Je finis enfin par leur montrer mon passeport, qui n'était autre chose que la passe que j'avais conservée.

Aucun d'eux ne savait lire, mais la vue du cachet impérial leur suffit; ils furent convaincus que j'avais un passeport en règle, et ils se retirèrent en me demandant humblement pardon de m'avoir dérangé.

Mais nous sommes excusables, ami; on nous ordonne d'arrêter les forçats qui s'échappent.

— Comment des forçats pourraient-ils se trouver si loin des *pocélénié* (lieu de détention)?

— Il s'en échappe quelquefois, et nous en avons arrêté quelques-uns.

Ils me quittèrent, et j'achevai ma nuit tranquillement.

XX – Voyage pénible. Heureuse fin

«Le lendemain je pris congé des femmes et je continuai ma route, bien décidé à ne plus demander d'abri à aucun être humain; j'avais encore soixante-dix roubles; en couchant dans les bois, en n'achetant que le pain strictement nécessaire à ma subsistance, j'espérais pouvoir arriver jusqu'à Vologda; il y a dans les environs de cette ville beaucoup de fabriques de drap, de toile à voiles et des tanneries, où je pouvais trouver à gagner l'argent nécessaire pour arriver à la fin de mon voyage. Je marchai donc résolument, et Dieu seul sait ce que j'ai souffert pendant ces quatre mois d'un rude hiver. Quelquefois je sentais faiblir mon courage; je le ranimais en baisant avec ferveur une croix en bois que je m'étais fabriqué avec mon couteau. Deux fois seulement j'entrai dans une maison habitée, pour y coucher; un soir, il neigeait, le froid était terrible, j'étais presque fou de fatigue, de froid, de misère; un besoin irrésistible d'avaler quelque chose de chaud s'empara de moi; une soupe aux raves bien chaude m'eût paru un régal de Balthazar; je courus, sous cette impression, vers une lumière qui m'apparaissait à quelques centaines de pas; j'arrivai devant une *izboucha* (petite *izba*) habitée par un jeune homme, sa femme et deux enfants. J'appelai; on m'ouvrit.

— Qui es-tu? Que veux-tu? demanda le jeune homme.

— Je suis un voyageur égaré. J'ai froid, j'ai faim; donnez-moi quelque chose de chaud à avaler.

— Entre; que Dieu te bénisse! Mets-toi sur le banc; nous allons souper.

Je tombai plutôt que je ne m'assis sur le banc devant lequel était la table chargée d'une terrine de soupe, un pot de *kasha* (espèce de bouillie épaisse au sarrasin) et une cruche de *kvass* (boisson russe assez semblable au cidre). La jeune femme me regardait avec surprise et pitié; elle s'empressa de me servir de la soupe aux choux toute bouillante; j'avalai ma portion en un instant; je n'osais en redemander; mes regards avides parlaient sans doute pour moi, car le jeune homme se mit à rire et me servit une seconde copieuse portion.

«Mange, ami, mange; si tu as peur des gendarmes, rassure-toi, nous ne te dénoncerons pas.»

Je le remerciai des yeux et j'engloutis la seconde terrine. On me servit ensuite du kasha; j'en mangeai plusieurs fois; le kvass me donna des forces. Quand j'eus finis ce repas délicieux, je remerciai mes excellents hôtes et je me levai pour m'en aller.

— Où vas-tu, frère? dit le jeune homme.

— Dans les bois d'où je suis venu.

— Pourquoi ne restes-tu pas chez nous? Ma femme et moi, nous prions d'accepter notre *izboucha* pour y passer la nuit.

— Je vous gênerais; vous n'avez qu'une chambre.

— Qu'importe! tu nous apporteras la bénédiction de Dieu. Viens; faisons nos prières devant les images, et repose-toi ensuite; tu es fatigué.

J'acceptai avec un signe de croix, selon l'usage des paysans, et un «Merci, frère».

Nous nous mîmes devant les images et nous commençâmes nos signes de croix et nos *paklony* (demi-prosternations); c'est en quoi consistent les prières des paysans russes. J'eus bien soin d'en faire autant que mes hôtes. Je m'étendis ensuite sur un banc, où je m'endormis profondément jusqu'au jour.

Avant de quitter ces braves gens, j'acceptai encore un repas de soupe aux choux et de kasha. On remplit mes poches de pain bis; ils ne voulurent pas recevoir l'argent que je leur offrais, et je me remis

en route avec un nouveau courage.

À la fin d'avril j'arrivai près de Vologda; je trouvai facilement du travail dans une tannerie située loin de la ville et de toute habitation; j'y travaillai près d'un mois, puis je continuai mon voyage avec cinquante roubles de plus dans ma poche.

Je continuai à coucher dans les bois; j'eus le bonheur d'éviter toute rencontre de gendarmes et de soldats, comme j'avais évité les ours qui remplissent les forêts de l'Oural.

J'achetais du pain dans les maisons isolées que je rencontrais. Une fois je faillis être dénoncé comme brigand par un vieillard chez lequel j'étais entré pour demander un pain. Il me dit d'attendre, qu'il allait m'en apporter.

À peine était-il sorti, que sa fille courut à un coffre, en retira un pain, et dit en me le donnant:
«Pars vite, pauvre homme, mon père est allé à la ville chercher des gendarmes. Tourne dans le sentier à droite qui passe dans les bois, et cours pour qu'on ne te prenne pas. Je dirai que tes amis sont venus te chercher.»

Je la remerciai, et je pris de toute la vitesse de mes jambes le chemin que cette bonne fille m'avait indiqué. Je courus pendant plusieurs heures, me croyant toujours poursuivi. Mon voyage devint de plus en plus périlleux à mesure que j'approchais du centre de la Russie. J'osais à peine acheter du pain pour soutenir ma misérable existence, quand me trouvai près de Smolensk, dans les bois de votre excellent oncle, dont j'ignorais le séjour dans le pays; je n'avais rien pris depuis deux jours et je n'avais plus un kopeck pour acheter un morceau de pain. Il y avait près d'un an que j'avais quitté Ékatérininski-Zavod, un an que j'errais inquiet et tremblant, un an que je priais Dieu de terminer mes souffrances. Elles ont trouvé une heureuse fin, grâce à la généreuse hospitalité de votre bon oncle, grâce à votre bonté à tous, dont je garderai un souvenir reconnaissant jusqu'au dernier jour de mon existence.»

— Bien raconté et bien terminé, mon pauvre Romane, dit le général en lui serrant les mains; vous nous avez tous fait frémir plus d'une fois d'indignation et de terreur; ma nièce et Natasha ont encore des larmes dans les yeux; mais tout cela est du passé, Dieu merci! et comme il faut vivre du présent et non du passé, je demande à entamer quelques comestibles, car je meurs de faim et de soif; il y a deux heures que nous vous écoutons.

— Ces heures ont passé bien vite, dit Natasha.

LE GÉNÉRAL, *souriant*. – Voyez-vous, la méchante. Elle trouve que vous n'en avez pas assez et que vous auriez dû subir d'autres tortures, d'autres malheurs, pour lui faire le plaisir de les entendre raconter.

NATASHA. – Mon oncle, la faim vous fait oublier vos bons sentiments, sans quoi vous n'auriez pas fait une si malicieuse interprétation de mes paroles. Monsieur Jacks.., pardon, je veux dire prince Romane, demandez, je vous prie, à Dérigny de nous passer quelques provisions.

Le prince s'empressa d'obéir.

LE GÉNÉRAL, *riant et la bouche pleine*. – Dis donc, Natasha, à présent que Romane t'apparaît dans toute sa grandeur, ne va pas le traiter comme un Jackson.

LE PRINCE. – Au contraire, mon cher comte, plus que jamais elle doit voir en moi un ami dévoué prêt à la servir en toute occasion. Ne suis-je pas à jamais votre obligé à tous? Et j'ose espérer qu'aucun de vous n'en perdra le souvenir. N'est-ce pas, chère madame Dabrovine, que vous n'oublierez pas votre fidèle Jackson?

MADAME D'ABROVINE. – Certainement non; je puis bien vous le promettre.

LE GÉNÉRAL. – Alors jurons tous; faisons le serment des Horaces!

Le général avança son bras, un os de poulet à la main; ses compagnons ne l'imitèrent pas; mais ils se jurèrent tous en riant la fidélité des Horaces.

LE GÉNÉRAL. – Mangez donc, sac à papier! Il faut noyer, étouffer le passé dans le vin et dans le bon pâté que voici. Eh! Dérigny, où avez-vous eu ce pâté?

DÉRIGNY. – À la dernière station avant la frontière, mon général.

LE GÉNÉRAL. – Bon pâté, parbleu! c'est un dernier souvenir de ma pauvre patrie. Mange, Natasha; mange, Natalie; mange, Romane.

Et il leur donnait à tous des tranches formidables.

MADAME D'ABROVINE. – Jamais je ne pourrai manger tout cela, mon oncle.

LE GÉNÉRAL. – Allons donc! Avec un peu de bonne volonté tu iras jusqu'à la fin. Tiens, regarde comme j'avale cela, moi.

Mme Dabrovine sourit; Natasha rit de tout son coeur; Romane joignit son rire au sien.

LE GÉNÉRAL. – On voit bien que tu as passé la frontière, mon pauvre garçon; voilà que tu ris de tout ton coeur.

ROMANE. – Oh oui! mon ami, j'ai le coeur léger et content.»

Le repas fut copieux pour le général et gai pour tous, grâce aux plaisanteries aimables du bon général. Quand on s'arrêta pour dîner, le secret du prince Romane fut révélé à ses anciens élèves et aux enfants de Dérigny. Lui et sa femme savaient dès l'origine ce qu'était M. Jackson. Alexandre et Michel regardaient avec une surprise mêlée de respect leur ancien gouverneur. Ils ne dirent rien d'abord, puis ils s'approchèrent du prince, lui prirent les mains et les serrèrent contre leur coeur.

ALEXANDRE. – Je suis bien fâché… c'est-à-dire bien content, que vous soyez le prince Pajarski, mon bon monsieur Jackson. Cela me fait bien de la peine,… non, je veux dire… que… ce sera bien triste.., c'est-à-dire bien heureux pour nous, de ne plus vous voir…, pas pour nous, pour vous, je veux dire… Je vous aime tant!

Le pauvre Alexandre, qui ne savait plus ce qu'il disait, éclata en sanglots, et se jeta dans les bras de son ex-gouverneur. Michel fit comme son frère. Le prince Romane les embrassa, les serra contre son coeur.

LE PRINCE. – Mes chers enfants, vous resterez mes chers élèves, si votre mère et votre oncle veulent bien me garder; pourquoi me renverrait-on, si tout le monde est content de moi?

ALEXANDRE. – Comment! vous voudriez.., vous seriez assez bon pour rester avec nous, quoique vous soyez prince?

LE PRINCE. – Eh! mon Dieu, oui! un pauvre prince sans le sou, qui sera assez bon pour vivre heureux

au milieu d'excellents amis, si toutefois ses amis veulent bien le lui permettre.»

Mme Dabrovine lui serra la main en le remerciant affectueusement de la preuve d'amitié qu'il leur donnait. Le général l'embrassa à l'étouffer; Natasha le remerciait du bonheur de ses frères; Jacques et Paul restaient à l'écart.

«Et vous, mes bons enfants, leur dit le prince en les embrassant, je veux aussi vous conserver comme élèves: je serai encore votre maître et toujours votre ami. C'est toi, mon petit Paul, qui m'as trouvé le premier.

PAUL. – Je me le rappelle bien! Vous aviez l'air si malheureux! Cela me faisait de la peine.

JACQUES. – J'ai bien pensé que vous vous étiez sauvé de quelque prison! Vous aviez si peur qu'on ne vous dénonçât.

LE PRINCE. – L'as-tu dit à quelqu'un?

JACQUES. – À personne! Jamais! Je savais bien que cela pourrait vous faire du mal.

LE GÉNÉRAL. – Brave enfant! tu auras la récompense de ta charitable discrétion.

JACQUES. – Je n'en veux pas d'autre que votre amitié à tous!

LE GÉNÉRAL. – Tu l'as et tu l'auras, mon brave garçon.

Le général, qui n'oubliait jamais les repas, appela Dérigny pour commander un bon dîner et du bon vin qu'on boirait à la santé de Romane et de tous les Sibériens.

Pendant qu'on apprêtait le dîner, Mme Dabrovine et Natasha allèrent voir les chambres où l'on devait coucher; elles choisirent pour le général la meilleure et la plus grande; une belle à côté, pour le prince Pajarski, et quatre autres chambres pour elles-mêmes, pour les deux garçons, pour Mme Dérigny et Paul, et enfin pour Dérigny et Jacques. Elles s'occupèrent avec Mme Dérigny à faire les lits, à donner de l'air aux chambres et à les rendre aussi confortables que possible.

Le dîner fut excellent et fort gai; on but les santés des absents et des présents. Le général calcula que le lendemain devait être le jour de la prise de possession de Gromiline par le prince Négrinski; ils s'amusèrent beaucoup du désappointement et de la colère que devait éprouver Mme Papofski, Natasha seule la plaignit et trouva la punition trop forte.

LE GÉNÉRAL. – Tu oublies donc, Natasha, qu'elle voulait nous dénoncer tous et nous faire tous envoyer en Sibérie? Elle n'aura d'autre punition que de retourner dans ses terres, qu'elle n'aurait pas dû quitter, et de ne pas avoir ma fortune, qu'elle ne devait pas avoir.

NATASHA. – C'est vrai, mon oncle, mais nous sommes si heureux, tous réunis, que cela fait peine de penser à son chagrin.

LE GÉNÉRAL. – Chagrin! dis donc fureur, rage. Elle n'a que ce qu'elle mérite, crois-moi. Prions pour elle, afin que Dieu ne lui envoie pas une punition plus terrible que celle que je lui inflige.

XVI - L'ascension

Le voyage continua gaiement; on passa quelques jours dans chaque ville un peu importante qu'on devait traverser. À la fin de juin on arriva aux eaux d'Ems; le général voulut absolument les faire prendre à Mme Dabrovine, dont la santé était loin d'être satisfaisante. La jeunesse fit des excursions amusantes et intéressantes dans les montagnes et dans les environs d'Ems. Le général voulut un jour les accompagner pour escalader les montagnes qui dominent la ville.

«Mon général, permettez-vous que je vous accompagne?» dit Dérigny.

LE GÉNÉRAL. – Pourquoi, mon ami? Croyez-vous que je ne puisse marcher seul?

DÉRIGNY. – Pas du tout, mon général; mais si vous aviez besoin d'un aide pour grimper de rocher en rocher, je serais là, très heureux de vous offrir mon bras.

LE GÉNÉRAL. – Vous croyez donc que je resterai perché sur un rocher, sans pouvoir ni monter ni descendre?

DÉRIGNY. – Non, mon général, mais il vaut toujours mieux être plusieurs pour..., pour ce genre de promenade.

LE GÉNÉRAL. – Ne serons-nous pas plusieurs, puisque nous y allons tous?

DÉRIGNY. – C'est vrai, mon général, mais... je serai plus tranquille si vous me permettez de vous suivre.

LE GÉNÉRAL. – Je vois où vous voulez en venir, mon bon ami! Vous voudriez me faire rester à la maison ou sur la promenade. Eh bien, non; la maison m'ennuie, la promenade des eaux m'ennuie; je veux respirer l'air pur des montagnes, et je les accompagnerai.

L'air inquiet de Dérigny fit rire le général et l'attendrit en même temps.

«Venez avec nous, mon ami, venez; nous grimperons ensemble; vous allez voir que je suis plus leste que je n'en ai l'air.»

Le général fit une demi-pirouette, chancela et se retint au bras de Dérigny, qui sourit.

«Vous triomphez, parce que mon pied a accroché une pierre! Mais... vous me verrez à l'oeuvre. Allons, en avant! à l'assaut!»

Les quatre enfants partirent en courant. Natasha aurait bien voulu les suivre; mais elle avait seize ans, il fallait bien donner quelque chose à son titre de jeune personne; elle soupira et elle resta près de son oncle, qui marchait de toute la vitesse de ses jambes de soixante-quatre ans. Le prince Romane et Dérigny marchaient à côté de lui. Quand on arriva au sentier étroit et rocailleux qui se perdait dans les montagnes, le général poussa Natasha devant lui.

«Va, mon enfant, rejoindre tes frères et les petits Dérigny qui grimpent comme des écureuils. Il n'y a personne ici, et tu peux courir tant que tu veux. Moi, je vais escalader tout cela à mon aise, sans me

presser. Romane, passe devant, mon fils; Dérigny fermera la marche.»

Le général commença son ascension, lentement, péniblement: il n'était pas à moitié de la montagne, qu'il demandait si l'on était bientôt au sommet. Natasha allait et venait, descendait en courant ce qu'elle venait de gravir, pour savoir comment son oncle se tirait d'affaire. Romane précédait le général de quelques pas, lui donnant la main dans les passages les plus difficiles. Dérigny suivait de près, le poussant par moments, sous prétexte de s'accrocher à lui pour ne pas tomber.

«C'est ça! appuyez-vous sur moi, Dérigny! Tenez ferme, pour ne pas rouler dans les rochers, criait le général, enchanté de lui servir d'appui. Vous voyez que je ne suis pas encore si lourd ni si vieux, puisque c'est moi qui vous aide à monter.»

Les enfants étaient déjà au sommet, poussant des cris de joie et appelant les retardataires. Le pauvre général suait à faire pitié.

«Ce n'est pas étonnant, disait-il, je remorque Dérigny, qui a encore plus chaud que moi.»

C'est que Dérigny avait fort à faire en se mettant à la remorque du général, qu'il poussait de toute la force de ses bras. C'était un poids de deux cent cinquante livres qu'il fallait monter par une pente raide, hérissée de rochers, bordée de trous remplis de ronces et d'épines. Romane l'aidait de son mieux, mais le général y mettait de l'amour-propre; se sentant soutenu par Dérigny, qu'il croyait soutenir, il refusait l'aide que lui offraient tantôt Romane, tantôt Natasha.

Enfin on arriva au haut du plateau; la vue était magnifique, les enfants battaient des mains et couraient de côté et d'autre. Le général triomphait et regardait fièrement Dérigny, dont le visage inondé de sueur témoignait du travail qu'il avait accompli. Mais le triomphe du général fut calme et silencieux. Il ne pouvait parler, tant sa poitrine était oppressée par ses longs efforts. Natasha et Romane contemplaient aussi en silence le magnifique aspect de cette vallée, couronnée de bois et de rochers, animée par la ville d'Ems et par le ruisseau serpentant bordé de prairies et d'arbustes.

«Que cette vue est belle et charmante!» dit Natasha.

— Et que de pensées terribles du passé et souriantes pour l'avenir elle fait naître en moi! dit Romane.

— Et quel diable de chemin pour y arriver! dit le général. Voyez Dérigny! il n'en peut plus. Sans moi, il ne serait jamais arrivé!... Il fait bon ici, ajouta-t-il. Dérigny et moi, nous allons nous reposer sur cette herbe si fraîche, pendant que vous continuerez à parcourir le plateau.

Le général s'assit par terre et fit signe à Dérigny d'en faire autant.

«Je regrette de ne pas avoir mes cigares, dit-il, nous en aurions fumé chacun un; il n'y a rien qui remonte autant.

— Les voici, mon général, dit Dérigny en lui présentant son porte-cigares et une boîte d'allumettes.

— Vous pensez à tout, mon ami, répondit le général, touché de cette attention. Prenez-en un et fumons... Eh bien, vous ne fumez pas?»

DÉRIGNY. – Mon général, vous êtes bien bon... mais je n'oserais pas... je ne me permettrais pas...

LE GÉNÉRAL. – D'obéir, quand je vous l'ordonne? Allons, pas de résistance, mon ami. Je vous ordonne de fumer un cigare, là... près de moi.

Dérigny s'inclina et obéit; ils fumèrent avec délices.

«Tout de même, mon général, dit Dérigny en finissant son cigare, c'est un fier service que vous m'avez rendu en m'obligeant à fumer. J'avais si chaud, que j'aurais peut-être attrapé du mal si je ne m'étais réchauffé la poitrine en fumant.»

LE GÉNÉRAL. – Et moi donc! C'est grâce à votre prévoyance, à votre soin continuel de bien faire, que nous serons tous deux sur pied ces jours-ci; j'avais aussi une chaleur à mourir, et j'étais si fatigué, que je ne pouvais plus me soutenir; il est vrai que je vous ai vigoureusement maintenu tout le temps de la montée!

DÉRIGNY, *souriant*. – Je crois bien, mon général! je m'appuyais sur vous de tout mon poids.

Un second cigare acheva de remonter nos fumeurs. Le général aurait bien volontiers fait un petit somme, mais l'amour-propre le tint éveillé. Il eût fallu avouer que la montée était trop forte pour lui, et il voulait accompagner les jeunes gens dans d'autres expéditions difficiles. Au moment où le temps commençait à lui paraître long, il entendit, puis il vit accourir la bande joyeuse.

«Mon oncle, je vous apporte des rafraîchissements, dit Natasha en s'asseyant près de lui et lui présentant une grande feuille remplie de mûres. Goûtez, mon oncle, goûtez comme c'est bon!»

Le général goûta, approuva le goût de sa nièce, et continua à goûter, jusqu'à ce qu'il eût tout mangé. Dérigny s'était levé en voyant arriver Natasha, le prince Romane et les enfants. Jacques et Paul avaient aussi fait leur petite provision; ils l'offrirent à leur père, qui goûta ces mûres et les trouva excellentes; mais il n'en mangea qu'une dizaine.

«Encore, encore, papa! s'écrièrent ses enfants; c'est pour vous que nous avons cueilli tout ça.»

DÉRIGNY. – Non, mes chers amis; j'ai eu très chaud, et je me ferais mal si j'avalais tant de rafraîchissants; gardez le reste pour votre dîner ou mangez-le, comme vous voudrez.

JACQUES. – Nous le garderons pour maman.

DÉRIGNY. – C'est une bonne idée et qui lui fera plaisir.

LE GÉNÉRAL. – Dérigny! Dérigny! nous nous remettons en route pour descendre dans la vallée. Prenez bien garde de tomber; tenez-vous aux basques de mon habit comme en montant; je vous retiendrai si vous glissez.

DÉRIGNY. – Très bien, mon général! je vous remercie.

Natasha le regarda d'un air surpris.

DÉRIGNY, *réprimant un sourire*. – C'est que, mademoiselle, le général m'a aidé à gravir la montagne; c'est pourquoi...

NATASHA, *très surprise*. – Mon oncle vous a aidé?... C'est lui qui vous a aidé!

DÉRIGNY, *riant tout à fait*. – Demandez plutôt au général, mademoiselle; il vous le dira bien.

LE GÉNÉRAL, *se frottant les mains*. – Certainement, Natasha; certainement. Sans moi, il ne serait jamais arrivé! Tu vas voir à la descente; ce sera la même chose.

Natasha regardait toujours Dérigny, comme pour demander une explication. Il lui fit signe en riant que ce serait pour plus tard. Natasha commença à deviner et sourit.

«Partons, dit le général. Les enfants en avant, Natasha aussi; Romane devant moi, pour être au centre de la ligne; Dérigny derrière moi, pour ne pas tomber et pour se retenir à moi.»

Les enfants s'élancèrent en avant. La descente était difficile, escarpée, glissante; les pierres roulaient sous les pieds; les rochers formaient des marches élevées; des trous, semblables à des précipices, bordaient le sentier. Chacun s'appuya sur son bâton et marcha bravement en avant; les garçons descendaient tantôt courant, tantôt glissant, et ne furent pas longtemps à atteindre le bas de la montagne; Natasha descendait d'un pied sûr, sautant parfois, glissant sur les talons, s'accroupissant par moments, mais ne s'arrêtant jamais. Romane aurait fait comme elle, s'il n'avait été inquiet des allures désordonnées du général, qui trébuchait, qui sautait sans le vouloir, qui glissait malgré lui, qui serait tombé à chaque pas, si Dérigny, fidèle à sa recommandation, ne l'eût tenu fortement par les basques de sa redingote.

«Tenez-vous ferme, mon pauvre Dérigny, criait le général; ne me ménagez pas; je vous soutiendrai bien, allez.»

Le pauvre général butait, gémissait, maudissait les montagnes et les rochers. Dérigny suait à grosses gouttes; il lui fallait prêter une extrême attention aux mouvements du général pour ne pas le tirer mal à propos, et pour ne pas le lâcher, le laisser buter et tomber sur le nez. À moitié chemin, la descente devenait plus raide et plus rocailleuse encore; le général buta si souvent, Dérigny tira si fort, que le dernier bouton de la redingote sauta; le général en reçut une saccade qui manqua le jeter sur le nez; Dérigny donna, pour le relever, une secousse qui fit partir tous les autres boutons; le général leva les bras en l'air en signe de détresse; les manches de la redingote glissèrent en se retournant le long de ses bras, et le pauvre général, laissant son habit aux mains de Dérigny épouvanté, fit trois ou quatre bonds prodigieux de rocher en rocher, glissa, tomba et roula au fond d'un trou heureusement peu profond, mais bien garni de ronces et d'épines. Pour comble d'infortune, un renard, réfugié au fond de ce trou, se trouva trop serré entre les ronces et le général, et voulut se frayer un passage aux dépens des chairs déjà meurtries de son bourreau involontaire. Les dents aiguës du renard firent pousser au général des cris lamentables, Romane revint sur ses pas en courant; Dérigny s'était déjà élancé dans le trou pour aider le général à en sortir; ses mains rencontrèrent les dents du renard; ne sachant à quel animal il avait affaire, mais comprenant la détresse du malheureux général, il enfonça son bras dans les épines, saisit quelque chose qu'il tira à lui, malgré la résistance qu'on lui opposait et, après quelques efforts vigoureux, amena le renard. Le tuer était long et inutile; il le saisit à bras-le-corps et le lança hors du trou; l'animal disparut en une seconde, et Dérigny put alors donner tous ses soins au général. Il le releva et chercha à lui faire remonter le côté le moins escarpé du trou; efforts inutiles: le général grimpait, retombait, se hissait encore, mais sans jamais pouvoir atteindre la main que lui tendait Romane. Dérigny essaya de prendre le général sur son dos et de le placer contre les parois du trou; mais il s'épuisa vainement: les grosses jambes du général ne se prêtaient pas à cette escalade, et il fallut toute la vigueur de Dérigny pour résister aux secousses que lui donnaient les tentatives inutiles du général. Voyant que ses efforts restaient sans succès, il se laissa glisser le long du dos de Dérigny, et dit d'un ton calme:

«Romane, mon enfant, je n'en peux plus; je reste ici; le renard y a demeuré, pourquoi n'y demeurerais-je pas? Seulement, comme je suis moins sobre que le renard, je te demande de vouloir bien courir à l'hôtel et de me faire apporter et descendre dans ce trou un bon dîner, du vin, un matelas, un oreiller et une couverture, et autant pour Dérigny, qui est la cause de mon changement de domicile.»

DÉRIGNY. – Mon général, je vais vous avoir un petit repas et les moyens de revenir à l'hôtel. Le prince Romane voudra bien vous tenir compagnie en mon absence.

LE GÉNÉRAL. – Tu es fou, mon pauvre camarade de prison; comment sortiras-tu d'ici?

DÉRIGNY. – Ce ne sera pas difficile, mon général: dans une heure je suis de retour.

Et Dérigny, s'élançant de rocher en rocher, d'arbuste en arbuste, se trouva au haut du trou avant que le général fût revenu de sa stupéfaction.

Dérigny bondit plutôt qu'il ne courut jusqu'au bas de la montagne, où il trouva Natasha et les enfants, auxquels il expliqua en peu de mots la position critique de leur oncle; il continua sa course vers l'hôtel, où il trouva promptement cordes, échelles et hommes de bonne volonté pour sortir le général de son trou; il prit un morceau de pâté, une bouteille de vin, et reprit le chemin de la montagne, suivi par une nombreuse escorte grossie de la foule des curieux qui apprenaient l'accident auquel on allait porter remède.

Quand ils arrivèrent au trou qui contenait le malheureux touriste, Dérigny eut de la peine à arriver jusqu'à lui, les bords étaient occupés par Romane, Natasha et les quatre garçons, qui faisaient la conversation avec le général.

Pendant qu'on organisait les échelles et les cordes, Dérigny descendit les provisions, que le général reçut avec joie et fit disparaître avec empressement. Romane dirigea le sauvetage, pendant que Dérigny, redescendu dans le trou, aidait le général à grimper les échelons, soutenu par une corde que Dérigny lui avait nouée autour du corps. Les hommes tiraient par en haut, Dérigny poussait par en bas; rien ne cassa, fort heureusement, et le général arriva jusqu'en haut suivi de son fidèle serviteur. Chacun félicita, embrassa le général; Romane, Natasha et ses frères serrèrent amicalement les mains de Dérigny, et l'on se remit en marche, mais avec une variante.

Dérigny avait fait apporter une chaise à porteurs, dans laquelle on plaça le général, qui ne fit aucune résistance, les dents du renard ayant fait des brèches trop considérables au vêtement qui avait porté sur la tête de l'animal. L'agilité que Dérigny avait déployée en sortant du trou, la facilité avec laquelle il avait descendu et remonté la montagne, ouvrirent les yeux du général; il comprit tout, la montée comme la descente, et n'en parla que dans le tête-à-tête du soir avec son ami Dérigny.

Depuis ce jour, il ne proposa plus d'accompagner les jeunes gens dans leurs excursions; Mme Dérigny le remplaça près de Natasha, comme par le passé, et le général tint compagnie à sa nièce, Mme Dabrovine, dans ses tranquilles promenades en voiture.

XXII - Fin des voyages. Chacun chez soi.

La saison des eaux se passa sans autre aventure; on se remit en route à la fin d'août et l'on prit le chemin de la France, cette chère France dont le souvenir faisait battre le coeur des Dérigny, un peu celui du général, et dont la réputation faisait frémir d'impatience Natasha et ses frères. Romane restait calme; il se trouvait heureux et ne désirait pas changer de position. Il voulait seulement trouver une manière convenable de gagner sa vie quand il aurait fini l'éducation d'Alexandre et de Michel.

«Si Dieu voulait bien me faire sortir de ce monde quand cette tâche sera finie, pensait-il, ce serait un de ses plus grands bienfaits; quelle triste vie je mènerai loin de cette chère famille que j'aime si tendrement!»

Le général voulut rester quelque temps à Paris; une fois établi à l'hôtel du Louvre, il permit aux Dérigny d'aller rejoindre à Loumigny Elfy et Moutier.

«Vous nous annoncerez, leur dit-il; et je vous charge, mon ami, de nous préparer des logements.»

Le général acheta une foule de choses de ménage et de toilette pour Elfy et Moutier, et les remit à Mme Dérigny pour qu'elle n'arrivât pas les mains vides, attention délicate qui les toucha vivement. Dérigny et sa famille se mirent immédiatement en route; partis de Paris le soir, à huit heures, ils arrivèrent à Loumigny le lendemain de grand matin, par la correspondance d'Alençon. Voulant faire une surprise à Elfy et à Moutier, Dérigny fit arrêter la voiture à l'entrée du village; ils se dirigèrent à pied vers l'*Ange-gardien*. Mme Dérigny eut beaucoup de peine à retenir Jacques et Paul, qui voulaient courir en avant; la porte de l'auberge était ouverte; les Dérigny entrèrent sans bruit, et virent Elfy et Moutier assis à la porte de leur jardin. Elfy pleurait. Le coeur de Mme Dérigny battit plus fort.

«Il y a si longtemps que je n'ai eu de leurs nouvelles, mon ami! disait Elfy. Je crains qu'il ne leur soit arrivé malheur. On peut s'attendre à tout dans un pays comme la Russie.

— Chère Elfy, tu as donc perdu ta confiance en Dieu et en la Sainte Vierge? Espérons et prions.

— Et vous serez exaucés, mes chers amis!» s'écria Mme Dérigny en s'élançant vers Elfy, qu'elle saisit dans ses bras en la couvrant de baisers.

Jacques et Paul s'étaient jetés dans les bras de Moutier, qui les embrassait; il quittait l'un pour reprendre l'autre; il embrassa à les étouffer Dérigny et sa femme; Elfy pleurait de joie après avoir pleuré d'inquiétude. Toute la journée fut un enchantement continuel; chacun racontait, questionnait sans pouvoir se lasser. Moutier et Elfy firent voir à leur soeur et à leur frère les heureux changements qu'ils avaient faits dans la maison et dans le jardin; ils accompagnèrent les nouveaux arrivés chez le curé, qui faillit tomber à la renverse quand Jacques et Paul se précipitèrent sur lui en poussant des cris de joie. Après les premiers moments de bonheur et d'agitation, les Dérigny lui donnèrent des nouvelles du général et annoncèrent son arrivée.

«Bon, excellent homme! dit le curé. Quel dommage qu'il ne soit pas en France pour toujours!»

DÉRIGNY. – Vous n'avez rien à regretter, monsieur le curé; il vient en France pour y rester. Il veut se fixer près de nous aux environs de Loumigny, dans une terre qu'il cherche à acquérir.

LE CURÉ. – Mais il sera seul! Il s'ennuiera et repartira!

DÉRIGNY. – Seul, monsieur le curé? Il arrive en nombreuse et aimable compagnie! Nous vous raconterons tout cela.

Après une longue visite au curé, pendant laquelle Jacques et Paul allèrent voir leurs anciens amis et camarades, ils allèrent tous à l'auberge du Général reconnaissant. L'enseigne se balançait dans toute sa fraîcheur; la maison était propre, soignée, bien aérée, grâce aux soins de Moutier et d'Elfy; les prairies attenantes à l'auberge étaient dans l'état le plus florissant; les pommiers qui les couvraient étaient chargés de fruits. Mme Dérigny était enchantée; elle examinait son linge, sa vaisselle, ses meubles, et remercia affectueusement Elfy et Moutier de leurs bons soins.

«Nous allons nous y établir, dès ce soir, dit-elle; tout y est si propre qu'on peut l'habiter sans rien déranger.»

ELFY. – Reste avec nous et chez nous jusqu'à l'arrivée du général, ma soeur; nous nous verrons mieux.

Jacques et Paul joignirent leurs instances à celles de Moutier et d'Elfy, et n'eurent pas de peine à vaincre la légère résistance de Dérigny et de sa femme.

Tous s'établirent donc à l'*Ange-gardien*. Jacques et Paul reprirent avec bonheur leur ancienne chambre; Mme Dérigny voulut aussi habiter la sienne; Moutier et sa femme étaient au rez-de-chaussée et pouvaient, sans se déranger, abandonner les chambres du premier à leur soeur et à sa famille. Ils menèrent pendant un mois une vie heureuse et calme qui leur permit de mettre Elfy et Moutier au courant des moindres événements qui s'étaient passés pendant leur séparation.

Moutier et Dérigny ne cessèrent, pendant ce mois, de chercher à combler les voeux du général en lui trouvant une grande propriété avec une belle habitation. Enfin Moutier en trouva une à une lieue de Loumigny; elle fut mise en vente de la manière la plus imprévue, par suite de la mort subite du propriétaire, le baron de Crézusse, ex-banquier, fort riche, qui venait de terminer l'ameublement de ce magnifique château pour l'habiter et s'y reposer de ses fatigues. Elfy écrivit au général pour l'en informer, et profita de l'occasion pour lui renouveler mille tendresses reconnaissantes dont la gaieté assaisonnait le sentiment.

Le général répondit:

«Mon enfant, j'arrive jeudi; n'oubliez pas le dîner à quatre heures.
LE GENERAL RECONNAISSANT.»

Effectivement, trois jours après cette lettre laconique, une berline et une calèche arrivèrent au grand galop de leurs huit chevaux et s'arrêtèrent devant l'auberge de l'*Ange-gardien*. Natasha sauta au bas de la berline et se jeta au cou d'Elfy en l'appelant par son nom.

«Vous voyez, ma chère Elfy, que je vous connais, que je suis votre amie, et que vous me devez un peu de l'amitié que vous avez pour grand-père.»

Natasha tendit ensuite les deux mains à Moutier, qui s'inclina profondément en les serrant, et qui s'élança au secours du général, que Romane ne parvenait pas à dégager des coussins de la voiture. Le poignet vigoureux de Moutier l'eut bientôt enlevé; il sauta presque à terre et tomba, moitié par la secousse, moitié par affection, dans les bras de Moutier, qui eut de la peine à ne pas toucher terre avec sa charge. Mais il s'y attendait, il ne broncha pas, et il serra le général contre son coeur avec des larmes dans les yeux. Le général aussi sentit les siens se mouiller; il s'empara d'Elfy pour l'embrasser plus d'une fois. Elfy lui baisait les mains, riait, pleurait tout à la fois. Mme Dabrovine et le prince Romane furent présentés par le général.

«Ma petite Elfy, voici la fille de mon coeur et le fils de mes vieux jours. Aimez-les comme vous m'aimez.»

La profonde révérence d'Elfy fut interrompue par Mme Dabrovine, qui embrassa tendrement cette jeune amie de son vieil oncle. Le prince Romane lui serra la main avec effusion.

Moutier reçut aussi des poignées de main affectueuses de Mme Dabrovine, du prince Romane et d'Alexandre et Michel.

«Mon cher monsieur Moutier, dit Alexandre, vous nous raconterez bien en détail comment vous avez trouvé dans les bois le pauvre Jacques et son frère.»

MOUTIER. – Très volontiers, messieurs; vous les aimerez davantage après ce récit; mon bon petit Jacques est le modèle des frères et des fils; ils sont restés ce qu'ils étaient.

LE GÉNÉRAL. – N'avez-vous pas quelque chose à nous donner pour notre dîner, ma petite ménagère? Nous avons une faim terrible.

ELFY, *souriant.* – Je croyais que vous n'aimiez plus ma pauvre cuisine et mes maigres poulets, général.

LE GÉNÉRAL. – Comment, petite rancuneuse, vous vous souvenez de ce détail de votre dîner de noces? Nous allons donc mourir de faim, si vous n'avez rien préparé.

ELFY. – Soyez tranquille, général, tout est prêt, nous vous attendions pour servir.

Le général entra et se mit à table; le couvert était mis. Elfy engagea tout le monde à s'asseoir; il fallut l'ordre exprès du général pour que les Dérigny et les Moutier se missent à table.

LE GÉNÉRAL. – Je ne pensais pas que vous eussiez si vite oublié nos bonnes habitudes, ma petite Elfy et mon grand Moutier! Nous étions si bons amis jadis!

MOUTIER. – Et nous le sommes encore, mon général; pour vous le prouver, nous vous obéissons sans plus de résistance. Viens, Elfy; obéis comme jadis.

LE GÉNÉRAL. – À la bonne heure! Ici, à ma droite, Elfy; Moutier, près de ma nièce Dabrovine; Natasha, à la gauche de Moutier; Romane, près de Natasha; Mme Dérigny, à ma gauche; Alexandre, Michel, Jacques et Paul, où vous voudrez; je ne me mêle pas de vous placer.

JACQUES. – Moi, près de mon bon Moutier.

MOUTIER. – La place est prise par les dames, mon ami; va ailleurs.

Les quatre garçons se placèrent en groupe tous ensemble. Elfy prouva au général que ni elle ni sa soeur n'avaient perdu leur talent pour la soupe aux choux, la fricassée de poulet, la matelote d'anguilles, le gigot à l'ail, la salade à la crème, les pommes de terre frites et les crêpes. Le général ne se lassait pas de redemander encore et encore de chaque plat.

Le vin était bon, le café excellent, l'eau-de-vie vieille et vrai cognac. Le prince Romane joignit ses éloges à ceux du général, et, quoique ses démonstrations fussent moins énergiques, il lui arriva deux fois de redemander des plats servis et accommodés par les deux soeurs.

Après le repas et après une promenade dans les domaines d'Elfy et de Moutier, on se dirigea vers

l'auberge du *Général reconnaissant*. Natasha, ses frères et leurs amis couraient en avant et admirèrent avec une gaieté bruyante l'effigie rubiconde du vieux général. Toute la société entra dans la maison de Dérigny, qui avait été préparée pour recevoir le général et sa famille; les domestiques et les femmes de chambre y étaient déjà et rangeaient les effets de leurs maîtres. L'auberge était grande; chacun eut une chambre spacieuse et confortable; le général eut son salon; Mme Dabrovine eut également le sien; Natasha, Alexandre, Michel et même le prince Romane, virent avec grand plaisir un billard dans une pièce près de la salle à manger et du salon.

Dès le jour même, aidé d'Elfy et de Dérigny, le général s'installa avec les siens dans cette auberge si bien montée. Les Dérigny s'y transportèrent également. Le lendemain, le général, inquiet de ses repas, apprit avec une joie extrême que Dérigny avait déjà installé à la cuisine un excellent chef venu de Paris, et son garçon de cuisine, excellent pâtissier. Ce soin touchant de bien-être mit le comble à la reconnaissance du général; ses inquiétudes étaient finies, son bonheur devenait complet; dans sa joie, il pleura comme un enfant. Un jour, une lettre du prince Négrinski annonça au général la mort de sa nièce Papofski et les pénibles événements qui avaient amené cette fin prématurée. Cette nouvelle impressionna péniblement le général, sa famille et ses amis; mais ce sentiment s'effaça promptement par le bonheur dont ils jouissaient. Leur vie à tous était douce et gaie; Natasha allait tous les jours passer quelques heures chez son amie Elfy: elle l'aidait à faire sa cuisine, à laver son linge, à le raccommoder, à faire son ménage; Alexandre et Michel passaient leurs récréations avec Jacques et Paul, à bêcher le jardin, à ratisser les allées, arroser les légumes, etc.; le prince Romane et Moutier y mettaient aussi la main; Mme Dabrovine et le général venaient souvent se mêler à leurs occupations, rire de leurs jeux, s'amuser de leurs plaisirs. Le lendemain de son arrivée, le général et sa nièce allèrent voir le château à vendre; tout y était joli et magnifique; la terre était considérable; les bois étaient superbes; le prix en était peu élevé pour la beauté de la propriété: deux millions payés comptant rendirent le général possesseur de cette terre si bien placée pour leur agrément à tous. Ils s'y transportèrent quinze jours après leur arrivée à Loumigny, et ils y passèrent gaiement et agréablement l'automne, l'hiver et le printemps. Dérigny était resté près du général. Il était régisseur de la terre et de toute la fortune du général; sa femme surveillait le linge et fut établie femme de charge. Mme Dabrovine reprenait petit à petit sa gaieté; elle voyait souvent le bon curé, que le général aimait aussi beaucoup, et qui devint le confesseur et directeur de toute la famille; Natasha était heureuse; elle chantait et riait du matin au soir. Le prince Romane était devenu un membre indispensable de la famille. On voyait sans cesse les Moutier, soit chez eux, soit au château.

XXIII - Tout le monde est heureux. Conclusion.

L'année suivante, au commencement de l'été, Moutier vint annoncer un matin qu'Elfy avait une petite fille. Le général en fut très content.

«C'est moi qui suis parrain, dit-il.

— Et moi je serai marraine», dit Mme Dabrovine.

Moutier remercia et courut porter la bonne nouvelle à Elfy. La marraine donna à sa filleule Marie une charmante et utile layette. Le parrain lui donna vingt mille francs et une foule de présents pour le père, la mère et l'enfant. Peu de temps après la cérémonie du baptême, qui fut suivie d'un repas excellent et d'une abondante distribution de dragées et d'objets de fantaisie, le général appela Natasha.

«Mon enfant, lui dit-il, sais-tu que je suis vieux?»

NATASHA. – Je le sais, grand-père; mais votre santé est bonne, et vous vivrez longtemps encore.

LE GÉNÉRAL. – Mon enfant, sais-tu que je serais si heureux si Romane ne nous quittait jamais?

NATASHA. – Et moi aussi, grand-père, je voudrais qu'il restât toujours avec nous.

LE GÉNÉRAL. – S'il nous quittait, ce serait bien triste!

NATASHA. – Oh oui! bien triste; c'est lui qui anime tout, qui dirige tout; mes frères et moi, nous ne faisons rien sans le consulter.

LE GÉNÉRAL. – Tu l'aimes donc?

NATASHA. – Je crois bien, que je l'aime! Je l'aime autant que vous, grand-père.

Le général sourit, baisa le front de Natasha.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien, mon enfant, il dépend de toi de faire rester Romane près de nous toujours.

NATASHA. – De moi? Dites vite, grand-père; que faut-il faire?

LE GÉNÉRAL. – Une chose bien simple: devenir sa femme, pour qu'il devienne le fils de ta mère et le mien!

NATASHA, *riant.* – Moi? Devenir sa femme! Oh! grand-père, vous plaisantez sans doute! Il ne voudrait pas de moi, qui suis si jeune et si folle!

LE GÉNÉRAL. – Tu vas avoir dix-huit ans dans six mois, Natasha, et lui en a vingt-huit; ce n'est pas...

NATASHA. – Mais il a tant souffert, grand-père! C'est comme s'il en avait quarante. Non, non, il est trop

raisonnable pour vouloir m'épouser.

LE GÉNÉRAL. – Crois-tu qu'il ne t'aime pas?

NATASHA. – Au contraire, grand-père, il m'aime beaucoup! Je le vois et je le sens! Il pense toujours à moi, à mon bonheur, à mon plaisir; il trouve bien tout ce que je dis, tout ce que je fais. Et même, grand-père, je vous avouerai que je ris quelquefois de sa vivacité à me défendre quand on m'accuse, de sa colère contre ceux qui me trouvent en faute, de son aveuglement à mon égard; car, enfin, je parle et j'agis souvent très mal, et lui trouve toujours que j'ai raison. Oh oui! il m'aime! Et moi aussi je l'aime bien!

LE GÉNÉRAL. – Mais alors, pourquoi ne veux-tu pas l'épouser?

NATASHA, *vivement*. – Mais moi, je ne demande pas mieux, grand-père; c'est lui qui ne voudra pas!

— C'est ce que nous allons voir, dit le général, riant et se frottant les mains. Dérigny, Dérigny, allez me chercher Romane, et amenez-le-moi vite, vite!

NATASHA. – Et moi, grand-père, je me sauve...

LE GÉNÉRAL. – Du tout, du tout, reste près de moi.

NATASHA. – C'est que je le gênerai pour refuser. Pauvre homme! ce sera désagréable pour lui!

LE GÉNÉRAL. – Ce sera sa punition, s'il refuse.

NATASHA, *rougissant*. – Grand-père, c'est que... c'est que...

LE GÉNÉRAL. – Quoi donc? Parle, mon enfant.

NATASHA. – Grand-père, c'est que... je n'y pensais pas du tout avant que vous m'en eussiez parlé; mais, à présent, s'il refuse, cela me fera de la peine, et j'ai peur qu'il ne le voie; il est si bon! Il consentirait alors, par pitié pour moi, et il serait très malheureux!

Natasha appuya sa tête sur l'épaule du général et pleura. Au même moment le prince entra.

LE GÉNÉRAL. – Viens, mon ami, mon bon Romane; viens m'aider à consoler ma pauvre Natasha. Tu vois, elle pleure amèrement, là, sur mon épaule, et c'est toi qui la fais pleurer.

— Moi! s'écria Romane en s'avançant précipitamment vers Natasha en retirant doucement une de ses mains de dessus l'épaule du général. Natasha, ma chère enfant, comment ai-je pu faire couler vos pleurs, moi qui donnerais ma vie pour vous voir si heureuse!

Natasha releva la tête et sourit; son visage était baigné de larmes.

«C'est la faute de grand-père», dit-elle.

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Ah bien, voilà une bonne invention, par exemple! Romane, je vais te dire pourquoi elle se désole. Je sais qu'elle t'aime, je sais que tu l'aimes! Elle a bientôt dix-huit ans, tu en as vingt-huit: je lui propose de devenir ta femme.

— Et elle ne veut pas? dit Romane en pâlissant et en laissant retomber la main de Natasha.

LE GÉNÉRAL. – Tu n'y es pas; elle veut bien; elle serait enchantée...

— Mais alors... pourquoi...? dit Romane, dont le visage exprima le plus vif bonheur.

— Parce que mademoiselle prétend qu'elle est trop jeune, trop folle; que tu ne voudras pas d'elle; que tu ne l'accepterais que par pitié, et cette crainte la fait pleurer.

Romane reprit vivement la main de Natasha, s'agenouilla devant le général et dit d'une voix émue:

«Mon cher et excellent ami, je vous demande à genoux la main de cette chère et aimable enfant, qui fera mon bonheur comme je ferai le sien; recevez-moi dans votre famille, à moins que Natasha ne me repousse, moi pauvre et proscrit.

— Que je refuse, moi! s'écria Natasha en se jetant dans les bras de son grand-père. Grand-père, dites oui, pour le rassurer.

— Que Dieu vous bénisse, mes enfants! dit le général les yeux pleins de larmes et les serrant tous deux contre son coeur. Tous mes voeux sont comblés. Romane, mon fils, prends ce trésor charmant que toi seul es digne de posséder; allez, mes enfants, trouver votre mère, qui attend le résultat de notre conversation. Va, ma Natasha, va présenter à ta mère le fils qu'elle désire depuis longtemps.»

Natasha et Romane embrassèrent tendrement le vieux général, et allèrent tous deux se jeter dans les bras de Mme Dabrovine, qui les embrassa et les bénit en pleurant.

La nouvelle du mariage de Natasha fut portée par elle-même aux Dérigny et au bon curé, qui étaient depuis longtemps dans le secret; puis à Elfy et à Moutier. Le général demanda qu'on hâtât la cérémonie.

«Je n'aime pas à attendre, dit-il. Vous vous connaissez bien, n'est-ce pas? À quoi bon attendre? Attendre quoi?»

Romane sourit et regarda Natasha, qui sourit aussi.

«Eh bien! personne ne répond? dit le général.

— À quand fixez-vous la noce, mon père?» dit Mme Dabrovine.

LE GÉNÉRAL. – À une quinzaine, pour avoir largement le temps de tout organiser.

MADAME DABROVINE. – Largement! une quinzaine! Mais, mon père, je n'ai pas le temps d'avoir le trousseau de Natasha!

LE GÉNÉRAL. – Eh bien, Romane la prendra sans trousseau! N'est-ce pas, Romane?

Pour toute réponse, Romane proposa d'aller de suite porter la bonne nouvelle au curé et aux Moutier. Le général, Mme Dabrovine, les enfants, les Dérigny, voulurent être de la partie, on y alla en deux voitures. Le général annonça à tous les gens du pays qu'il rencontra que le mariage de sa petite-fille aurait lieu dans quinze jours, et les invita à la noce, y compris le repas.

Dérigny se mit en campagne pour organiser une fête qui laissât de bons et glorieux souvenirs dans le pays. Le général fit venir le notaire.

«Je donne, dit-il, quatre millions à ces enfants, dont deux à Romane et deux à Natasha. Le reste de mes treize millions sera pour la mère et pour les garçons, sauf quelques legs à mes amis.»

Le temps fut superbe le jour du mariage, tout le pays était invité à la noce; on dressa des tables sous des tentes dans la prairie devant le château; le repas fut magnifique. Natasha et Romane avaient demandé au général que les pauvres eussent une large part dans la dépense; cinquante familles reçurent par l'entremise du curé des sommes considérables qui les tirèrent de la misère; les pauvres de la commune furent particulièrement favorisés. Après le repas, on dansa jusqu'au lendemain, comme aux noces d'Elfy,

mais le général, devenu plus vieux, ne dansa ni ne valsa.

Ils vivent tous ensemble et restent tendrement unis. Le général rend tous les jours de ferventes actions de grâce à Dieu du bonheur dont jouissent Natasha et Romane, et du calme revenu dans le coeur de Mme Dabrovine. Romane veut terminer l'éducation de ses jeunes beaux-frères.

«Et ils seront, dit le général, des chrétiens fervents et des jeunes gens accomplis. Et ils feront de bons mariages; quant à Jacques, il épousera la fille d'Elfy; Paul épousera la seconde fille...»

NATASHA. – Mais Elfy n'en a qu'une, grand-père!

LE GÉNÉRAL. – Cela ne fait rien! Elle en aura une seconde! Jacques sera mon régisseur avec son père; Paul restera avec Moutier; Dérigny et sa femme ne me quitteront jamais; et je mourrai, vous léguant à tous des sommes considérables, entouré de mes enfants et petits-enfants, dans les bras de notre bon curé, qui restera toujours notre confesseur et notre directeur à tous; et je reposerai dans le tombeau de famille, où vous me rejoindrez un jour.

FIN

François le Bossu

(1864)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Emile Bayard

Table des matières

I - Commencement d’amitié
II - Paolo
III - Deux années qui font deux amis
IV - Les caractères se dessinent
V - Attaque et défense
VI - Les tricheurs punis
VII - Premier service rendu par Paolo à Christine
VIII - Mina dévoilée
IX - Grand embarras de Paolo
X - François arrange l’affaire
XI - M. des Ormes gâte l’affaire
XII - Mme des Ormes raccommode l’affaire
XIII - Incendie et malheur
XIV - Heureux moments pour Christine
XV - Tristes suites de l’incendie
XVI - Changement de Maurice
XVII - Heureuse bizarrerie de Madame des Ormes
XVIII - Paolo, pris, s’échappe
XIX - Christine est bonne, Maurice est exigeant
XX - Surprise désagréable qui ne gâte rien
XXI - Visites de M. et Mme des Ormes
XXII - Maurice chez M. de Nancé
XXIII - Fin de Maurice
XXIV - Séparation, désespoir
XXV - Deux années de tristesse
XXVI - Demandes en mariage – Réponses différentes
XXVII - Christine a réponse à tout
XXVIII - Métamorphose de François
XXIX - Paolo heureux – Conclusion

À ma petite-fille
CAMILLE DE MALARET

Chère et bonne Camille, la Christine dont tu vas lire l'histoire te ressemble trop par ses beaux côtés pour que je me prive du plaisir de te dédier ce volume. Tu as sur elle l'avantage d'avoir d'excellents parents; *puisses-tu, comme elle, trouver un excellent François qui sache t'aimer et t'apprécier comme mon François aime et apprécie Christine*! *C'est le v*oeu *de ta grand-mère, qui t'aime tendrement.*

COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine.

I - Commencement d'amitié

Christine était venue passer sa journée chez sa cousine Gabrielle; elles travaillaient toutes deux avec ardeur, pour habiller une poupée que Mme de Cémiane, mère de Gabrielle et tante de Christine, venait de lui donner: elles avaient taillé une chemise et un jupon, lorsqu'un domestique entra.

«Mesdemoiselles, Mme de Cémiane vous demande au jardin, sur la terrasse couverte.»

GABRIELLE. – Faut-il y aller tout de suite? Y a-t-il quelqu'un?

LE DOMESTIQUE. – Tout de suite, mademoiselle; il y a un monsieur avec madame.

GABRIELLE. – Allons, Christine, viens.

CHRISTINE. – C'est ennuyeux! je ne pourrai pas habiller ma poupée, qui est nue et qui a froid.

GABRIELLE. – Que veux-tu! il faut bien aller joindre maman, puisqu'elle nous fait demander.

CHRISTINE. – Moi, seule à la maison, je ne pourrai pas l'habiller; je ne sais pas travailler. Mon Dieu! que je suis malheureuse de ne savoir rien faire.

GABRIELLE. – Pourquoi ne demanderais-tu pas à ta bonne de lui faire une robe?

CHRISTINE. – Ma bonne ne voudra pas: elle ne fait jamais rien pour m'amuser.

GABRIELLE. – Comment faire, alors? ... Si je t'en faisais une?

— Toi tu pourrais? dit Christine, en relevant la tête et en souriant.

GABRIELLE. – Je crois que oui; j'essayerai toujours.

CHRISTINE. – Tout de suite?

GABRIELLE. – Non, pas tout de suite, puisque maman nous attend pour promener; mais quand nous serons revenues, nous travaillerons à ta robe.

CHRISTINE. – Mais, en attendant, ma pauvre fille a froid.

GABRIELLE. – Je vais l'envelopper dans ce vieux petit manteau; tu vas voir; donne-la-moi.

Gabrielle prend la poupée, l'enveloppe de son mieux et la met dans un fauteuil.

GABRIELLE. – Là! elle est très bien! Viens à présent; maman nous attend. Dépêchons-nous.

Christine embrasse Gabrielle, qui l'entraîne hors de la chambre; elles arrivent en courant à une

allée couverte où se promenait leur maman avec un monsieur et un petit garçon qui était un peu en arrière.

Gabrielle et Christine le regardent avec surprise. Il était un peu plus grand qu'elles, gros d'une tournure singulière; sa figure était jolie, ses yeux doux et intelligents, il avait une physionomie très agréable, mais l'air craintif et embarrassé.

Christine s'approche, lui prend la main:

«Viens, mon petit, jouer avec nous; veux-tu?»

L'enfant ne répond pas; il regarde d'un air timide Gabrielle et Christine.

«Est-ce que tu es sourd, mon petit?» demanda Gabrielle amicalement.

— Non, répondit l'enfant à voix basse.

GABRIELLE. – Et pourquoi ne parles-tu pas? Pourquoi ne viens-tu pas avec nous?

L'ENFANT. – Parce que j'ai peur que vous ne vous moquiez de moi comme les autres.

GABRIELLE. – Nous moquer de toi? Et pourquoi cela? Pourquoi les autres se moquent-ils de toi?

— Vous ne voyez donc pas! dit le petit garçon en relevant la tête et les regardant avec surprise.

GABRIELLE. – Je te vois, mais je ne comprends pas pourquoi on se moque de toi. Et toi, Christine, vois-tu quelque chose?

CHRISTINE. – Non, pas moi; je ne vois rien.

— Alors, vous voudrez bien m'embrasser et jouer avec moi? dit le petit garçon en souriant et en hésitant encore.

— Certainement, s'écrièrent les deux cousines en l'embrassant de tout leur coeur.

Le petit garçon semblait si heureux, que Gabrielle et Christine se sentirent aussi toutes joyeuses. Au moment où ils s'embrassaient tous les trois, la maman et le monsieur se retournèrent. Ce dernier poussa une exclamation joyeuse.

«Ah! les bonnes petites filles! Ce sont les vôtres, madame? Elles veulent bien embrasser mon pauvre François! Pauvre enfant! il en a l'air tout heureux!»

MADAME DE CÉMIANE. – Pourquoi donc paraissez-vous surpris que ma fille et ma nièce accueillent bien votre petit François! Je m'étonnerais du contraire.

M. DE NANCÉ. – Je serais bien heureux, madame, que tout le monde pensât comme vous; mais l'infirmité de mon pauvre enfant le rend si timide! Il est si habitué à se voir l'objet des railleries et de l'aversion de tous les enfants qu'il doit être heureux de se voir fêté et embrassé par vos bonnes et charmantes petites filles.

— Pauvre enfant! dit Mme de Cémiane en le regardant avec attendrissement.

Les enfants s'étaient approchés. Gabrielle et Christine tenaient chacune une main du petit garçon qu'elles faisaient courir, et qui riait de tout son coeur de cette course forcée.

GABRIELLE. – Maman, le petit garçon nous a dit qu'on se moquait de lui et que personne ne voulait l'embrasser. Pourquoi? Il est très bon et très gentil.

Mme de Cémiane ne répondit pas; le petit François la regardait avec anxiété; M. de Nancé soupirait et se taisait également.

CHRISTINE. – Monsieur, pourquoi se moque-t-on du petit garçon?

M. DE NANCÉ. – Parce que... le bon Dieu a permis qu'il fût bossu à la suite d'une chute, mes enfants; et il y a des gens assez méchants pour se moquer des bossus, ce qui est très mal.

GABRIELLE. – Certainement, c'est très mal; ce n'est pas sa faute s'il est bossu, il est très bien tout de même.

— Où donc est-il bossu? Je ne vois pas, dit Christine en tournant autour de François.

Le pauvre François était rouge et inquiet pendant cette inspection de Christine.

«Mon Dieu! mon Dieu! pensait-il, si elle voit ma bosse, elle fera comme les autres, elle se moquera de moi!»

Mme de Cémiane était embarrassée pour faire finir Christine sans que M. de Nancé s'en aperçût; Gabrielle commençait aussi à examiner le dos de François, lorsque Christine s'écria:

«Voilà! voilà! je vois! C'est là, sur le dos! Vois-tu, Gabrielle?»

GABRIELLE. – Oui, je vois; mais ce n'est rien du tout. Pauvre garçon! tu croyais que nous nous moquerions de toi? Ce serait bien méchant! Tu n'as plus peur, n'est-ce pas? Comment t'appelles-tu? Où est ta maman?

FRANÇOIS. – Je m'appelle François; maman est morte, je ne l'ai jamais vue; et voilà papa avec votre maman.

CHRISTINE. – Comment, c'est ce monsieur qui est ton papa?

M. DE NANCÉ. – Pourquoi cela vous étonne-t-il, ma bonne petite?

CHRISTINE. – Parce que vous êtes très grand et lui est si petit, vous êtes maigre et lui est si gras.

MADAME DE CÉMIANE. – Quelle bêtise tu dis, Christine! Est-ce qu'un enfant est jamais grand comme son papa? Si vous alliez vous amuser avec François, ce serait mieux que de rester ici à dire des niaiseries.

M. DE NANCÉ. – Laissez-moi vous embrasser, mes bonnes petites filles; je vous remercie de tout mon coeur d'être bonnes pour mon pauvre petit François.

M. de Nancé embrassa à plusieurs reprises Gabrielle et Christine, et il alla rejoindre Mme de Cémiane. Les enfants, de leur côté, entrèrent dans le bois pour ramasser des fraises.

CHRISTINE. – Tiens, François, viens par ici: voici une bonne place; regarde, que de fraises! Prends, prends tout.

FRANÇOIS. – Merci, ma petite amie. Comment vous appelez-vous toutes deux?

GABRIELLE. – Je m'appelle Gabrielle.

CHRISTINE. – Et moi, Christine.

FRANÇOIS. – Quel âge avez-vous?

GABRIELLE. – Moi j'ai sept ans, et Christine, qui est ma cousine, a six ans. Et toi, quel âge as-tu?

— Moi... j'ai... déjà dix ans, répondit François en rougissant.

GABRIELLE. – C'est beaucoup, dix ans! C'est plus que Bernard.

FRANÇOIS. – Qui est Bernard?

GABRIELLE. – C'est mon frère. Il est très bon. Je l'aime beaucoup. Il n'est pas ici à présent; il prend une leçon chez M. le curé.

FRANÇOIS. – Ah! moi aussi je dois aller prendre une leçon chez M. le curé, tout près d'ici, à Druny.

GABRIELLE. – C'est comme Bernard; il y va aussi à Druny. Tu es donc près de Druny.

FRANÇOIS. – Tout près! Il faut dix minutes pour aller de chez nous chez le curé.

GABRIELLE. – Pourquoi n'es-tu jamais venu nous voir?

FRANÇOIS. – Parce que je ne demeurais pas ici; papa était en Italie pour ma santé; les médecins disaient que je deviendrais droit et grand en Italie; et, au contraire, je suis plus bossu qu'avant, ce qui me chagrine beaucoup.

GABRIELLE. – Écoute, François, ne pense pas à cela; je t'assure que tu es très gentil; n'est-ce pas Christine?

CHRISTINE. – Je l'aime beaucoup, il a l'air si bon!

Toutes deux embrassèrent François qui riait et qui avait l'air heureux; et tous les trois se mirent à cueillir des fraises. Gabrielle et Christine eurent toujours soin de désigner les meilleures places à François pour qu'il se fatiguât moins à chercher. Au bout d'un quart d'heure, ils avaient rempli un petit panier que Gabrielle tenait à son bras.

«À présent nous allons manger, dit Gabrielle en s'essuyant le front. Il fait chaud, cela nous rafraîchira. Tiens, François, assois-toi là, sous le sapin, près de moi, et toi, Christine, mets-toi de l'autre côté; c'est François qui va partager.»

FRANÇOIS. – Et dans quoi les mettrons-nous? Nous n'avons pas d'assiettes.

GABRIELLE. – Nous allons en avoir tout à l'heure. Que chacun prenne une grande feuille de châtaignier; en voici trois.

Chacun prit sa feuille, et François commença le partage; les petites filles le regardaient faire. Quand il eut fini: «C'est très mal partagé, dit Gabrielle; tu nous as presque tout donné; et il t'en reste à peine.

— Tiens, mon bon petit, en voici des miennes, dit Christine en versant une part de ses fraises dans

la feuille de François.

— Et en voilà des miennes, dit Gabrielle en faisant comme Christine.

FRANÇOIS. – C'est trop, beaucoup trop, mes bonnes amies.

GABRIELLE. – Du tout, c'est très bien: mangeons.

FRANÇOIS. – Comme vous êtes bonnes! Quand je suis avec d'autres enfants, ils prennent tout et ne m'en laissent presque pas.

II - Paolo

Les enfants finissaient de manger leurs fraises et ils sortaient du bois quand ils virent arriver un jeune homme de dix-huit à vingt ans qui tenait son chapeau à la main, et qui saluait à chaque pas en s'approchant des enfants. Puis il resta debout devant eux, sans parler.

Les enfants le regardaient et ne disaient rien non plus.

«Signora, signor, me voilà», dit le jeune homme saluant encore.

Les enfants saluèrent aussi, mais un peu effrayés.

«Sais-tu qui c'est?» dit François à l'oreille de Gabrielle.

GABRIELLE. – Non; j'ai peur. Si nous nous sauvions?

— Signora, signor, zé souis venou, mé voici, recommença l'étranger saluant toujours.

Pour toute réponse, Gabrielle prit la main de Christine et se mit à courir en criant:

«Maman, maman, un monsieur!»

Elles ne tardèrent pas à rencontrer Mme de Cémiane et M. de Nancé qui les avaient entendues crier, et qui accouraient aussi, craignant quelque accident.

«Qu'y a-t-il? Où est François? demanda M. de Nancé avec anxiété.

— Là, là, dans le bois, avec un monsieur fou qui va lui faire du mal», dit Christine tout essoufflée.

M. de Nancé partit comme une flèche et aperçut François debout et souriant devant l'étranger, qui se mit à saluer de plus belle.

M. DE NANCÉ. – Qui êtes-vous, monsieur? Que voulez-vous?

L'ÉTRANGER, *saluant*. – Moi, zé souis invité de venir sé signor conté. C'est vous, signor Cémiane?

M. DE NANCÉ. – Non, ce n'est pas moi, monsieur; mais voici Mme de Cémiane.

L'étranger s'approcha de Mme de Cémiane, recommença ses saluts, et répéta la phrase qu'il venait de dire à M. de Nancé.

MADAME DE CÉMIANE. – Mon mari est absent, monsieur, il va rentrer; mais veuillez me dire votre nom, car je ne crois pas avoir encore reçu votre visite.

— Moi, Paolo Perroni, et voilà une lettre dé signor conté Cémiane.

Il tendit à Mme de Cémiane une lettre, qu'elle parcourut en réprimant un sourire.

«Ce n'est pas l'écriture de mon mari», dit-elle.

PAOLO. – Pas écritoure! Alors, quoi faire? Il invite à dîner, et moi, povéro Paolo, z'étais très satisfait. Z'ai marcé fort; z'avais peur de venir tard. Quoi faire?

MADAME DE CÉMIANE. – Il faut rester à dîner avec nous, monsieur; vos amis ont voulu sans doute vous jouer un tour, et vous le leur rendrez en dînant ici et en faisant connaissance avec nous.

PAOLO. – Ça est bon à vous; merci, madame; moi, zé souis pas depuis longtemps ici; moi, zé connais personne.

Le jeune homme raconta comme quoi il était médecin, Italien, échappé à un affreux massacre du village de Liepo, qu'il défendait avec deux cents jeunes Milanais contre Radetzky.

«Eux sont restés presque tous toués, coupés en morceaux; moi zé mé souis sauvé en mé zétant sous les amis morts; quand la nuit est venoue, moi ramper longtemps, et puis zé mé souis levé debout et z'ai couru, couru; lé zour, zé souis cacé dans les bois, z'ai manzé les frouits des oiseaux, et la nouit courir encore zousqu'à Zènes; pouis z'ai marcé et z'ai dit ltaliano! et les amis m'ont donné du pain, des viandes, oune lit; et moi zé souis arrivé en vaisseau en bonne France; les bons Français ont donné tout et m'ont amené ici à Arzentan; et moi, zé connais personne, et quand est arrivée oune lettre dou signor conté Cimiano, moi z'étais content, et les camarades de rire et toussoter, et oune me dit: "Va pas, c'est pour rire"; mais moi, z'ai pas écouté et z'ai fait deux lieues en oune heure; et voilà comment Paolo est venu zousqu'ici... Vous riez comme les camarades; c'est drôle, pas vrai?»

Mme de Cémiane riait de bon coeur; M. de Nancé souriait et regardait le pauvre Italien avec un air de profonde pitié.

«Pauvre jeune homme! dit-il avec un soupir. Et où sont vos parents?

— Mes parents? ...»

Et le visage du jeune homme prit une expression terrible.

«Mes parents, morts, toués par les féroces Autrichiens; fousillés avec les soeurs, frères, amis, dans les maisons à eux! Tout est brûlé! et avant battous, pour les punir eux, parce que moi, Italien, z'ai allé avec les amis pour touer les Autrichiens méssants et barbares. Voici l'Autrice! voilà le Radetzky[29]?»

MADAME DE CÉMIANE. – Pauvre garçon! C'est affreux!

M. DE NANCÉ. – Malheureux jeune homme! Être ainsi sans parents, sans patrie, sans fortune! Mais il faut avoir courage. Tout s'arrangera avec l'aide de Dieu; ayons confiance en lui, mon cher monsieur. Courage! Vous voyez que vous voilà chez Mme de Cémiane sans savoir comment. C'est un commencement de protection. Tout ira bien; soyez tranquille.

Le pauvre Paolo regarda M. de Nancé d'un air sombre et ne répondit pas; il ne parla plus jusqu'au retour au château.

Les enfants restèrent un peu en arrière pour ne pas se trouver trop près de ce Paolo qui inspirait aux petites filles une certaine terreur.

«Qu'est-ce qu'il disait donc des Autrichiens? demanda Christine. Il avait l'air si en colère.»

GABRIELLE. – Il disait que les Italiens brûlaient des Autrichiens, et que ses soeurs battaient... leurs habits, je crois; et puis qu'ils tuaient tout, même les parents et les maisons.

CHRISTINE. – Qui tuait?

GABRIELLE. – Eux tous.

CHRISTINE. – Comment eux tous? Qu'est-ce qu'ils tuaient? Et pourquoi les soeurs battaient-elles les habits? Je ne comprends pas du tout.

GABRIELLE. – Tu ne comprends rien, toi. Je parie que François comprend.

FRANÇOIS. – Oui, je comprends, mais pas comme tu dis. C'est les Autrichiens qui tuaient les pauvres Italiens, et qui brûlaient tout, et qui ont tué les parents et les soeurs de l'homme et ont brûlé sa maison. Comprends-tu, Christine?

CHRISTINE. – Oui, très bien; parce que tu le dis très bien, mais Gabrielle disait très mal.

GABRIELLE. – Ce n'est pas ma faute si tu es bête et que tu ne comprends rien. Tu sais bien que ta maman te dit toujours que tu es bête comme une oie.

Christine baissa la tête tristement et se tut. François s'approcha d'elle et lui dit en l'embrassant:

«Non, tu n'es pas bête, ma petite Christine. Ne crois pas ce que te dit Gabrielle.»

CHRISTINE. – Tout le monde me dit que je suis laide et bête, je crois qu'ils disent vrai.

GABRIELLE, *l'embrassant*. – Pardon, ma pauvre Christine, je ne voulais pas te faire de peine; j'en suis fâchée; non, non, tu n'es pas bête; pardonne-moi, je t'en prie.

Christine sourit et rendit à Gabrielle son baiser. La cloche sonna pour le dîner, et les enfants coururent à la maison pour se nettoyer et arranger leurs cheveux.

Le dîner se passa gaiement, grâce à l'aventure de l'Italien que Mme de Cémiane avait présenté à son mari, et à l'appétit vorace du pauvre Paolo, qui ne se laissait pas oublier. Quand le rôti fut servi, il n'avait pas encore fini l'énorme portion de fricassé de poulet qui débordait son assiette. Le domestique avait déjà servi à tout le monde un gigot juteux et appétissant, pendant que Paolo avalait sa dernière bouchée de poulet; il regardait le gigot avec inquiétude; il le dévorait des yeux, espérant toujours qu'on lui en donnerait. Mais, voyant le domestique s'apprêter à passer un plat d'épinards, il rassembla son courage, et, s'adressant à M. de Cémiane, il dit d'une voix émue:

«Signor conté, voulez-vous m'offrir zigot, s'il vous plaît?

— Comment donc! très volontiers», répondit le comte en riant.

Mme de Cémiane partit d'un éclat de rire; ce fut le signal d'une explosion générale. Paolo regardant d'un air ébahi, riait aussi, sans savoir pourquoi, et mangeait tout en riant; excité par la gaieté, par les rires des enfants, il rit si fort qu'il s'étrangla; une bouchée trop grosse ne passait pas. Il devint rouge, puis violet; ses veines se gonflaient; ses yeux s'ouvraient démesurément. François, qui était à sa gauche, voyant sa détresse, se précipita vers lui, et, introduisant ses doigts dans la bouche ouverte de Paolo, en retira une énorme bouchée de gigot. Immédiatement tout rentra dans l'ordre; les yeux, les veines, le teint reprirent leur aspect ordinaire, l'appétit revint plus vorace que jamais. Les rires avaient cessé devant l'angoisse de l'étranglement; mais ils reprirent de plus belle quand Paolo, se tournant la bouche pleine vers François, lui saisit la main, la baisa à plusieurs reprises.

«Bon signorino! Pauvre petit! tou m'as sauvé la vie, et moi zé té ferai grand comme ton père. Quoi c'est ça? ajouta-t-il en passant sa main sur la bosse de François. Pas beau, pas zoli. Zé souis médecin, tout partira. Sera droit comme papa.»

Et il se mit à manger sans plus parler à personne; il se garda bien de rire jusqu'à la fin du dîner.

Bernard avait aussi fait connaissance avec François pendant le dîner.

«Je suis bien fâché de n'avoir pas pu rentrer plus tôt, dit Bernard. J'étais chez le curé; j'y vais tous les jours prendre une leçon.»

FRANÇOIS. – Et moi aussi, je dois aller chez le curé pour apprendre le latin. Je suis bien content que tu

y ailles; nous nous verrons tous les jours.

BERNARD. – J'en suis bien aise aussi; nous ferons les mêmes devoirs probablement.

FRANÇOIS. – Je ne crois pas; quel âge as-tu?

BERNARD. – Moi, j'ai huit ans.

FRANÇOIS. – Et moi dix ans.

BERNARD. – Dix ans! Comme tu es petit!

François baissa la tête, rougit et se tut.

Peu de temps après qu'on fut sorti de table, on vint annoncer à Christine que sa bonne venait la chercher pour la ramener à la maison. Christine lui fit demander si elle pouvait rester encore un quart d'heure, pour emporter sa poupée vêtue de la robe que lui faisait Gabrielle; mais, habituée à la sévérité de sa bonne, elle se disposa à partir et à dire adieu à sa tante et à son oncle.

GABRIELLE. – Attends un peu, Christine; je vais finir la robe dans dix minutes.

CHRISTINE. – Je ne peux pas; ma bonne attend.

GABRIELLE. – Qu'est-ce que ça fait? Elle attendra un peu.

CHRISTINE. – Mais maman me gronderait et ne me laisserait plus venir.

GABRIELLE. – Ta maman ne le saura pas.

CHRISTINE. – Oh oui! ma bonne lui dit tout.

La tête de la bonne apparut à la porte.

«Allons donc, Christine, dépêchez-vous!»

CHRISTINE. – Me voici, ma bonne, me voici!

Christine courut à sa tante pour dire adieu.

François et Bernard voulurent l'embrasser; ils n'eurent pas le temps; la bonne entra dans le salon.

LA BONNE. – Christine, vous ne voulez donc pas venir? Il est tard; votre maman ne sera pas contente.

CHRISTINE. – Me voici, ma bonne, me voici!

GABRIELLE. – Et ta poupée? Tu la laisses?

— Je n'ai pas le temps, répondit tout bas Christine effarée; finis la robe, je t'en prie; tu me la donneras quand je reviendrai.

La bonne prit le bras de Christine, et, sans lui donner le temps d'embrasser Gabrielle, elle l'emmena hors du salon. La pauvre Christine tremblait; elle craignait beaucoup sa bonne, qui était injuste et méchante. La bonne la poussa dans la carriole qui venait la chercher, y monta elle-même; la carriole

partit.

Christine pleurait tout bas; la bonne la grondait, la menaçait en allemand, car elle était Allemande.

LA BONNE. – Je dirai à votre maman que vous avez été méchante; vous allez voir comme je vous ferai gronder.

CHRISTINE. – Je vous assure, ma bonne, que je suis venue tout de suite. Je vous en prie, ne dites pas à maman que j'ai été méchante; je n'ai pas voulu vous désobéir, je vous assure.

LA BONNE. – Je le dirai, mademoiselle, et, de plus, que vous êtes menteuse et raisonneuse.

CHRISTINE, *pleurant*. – Pardon, ma bonne; je vous en prie, ne dites pas cela à maman, parce que ce n'est pas vrai.

— Allez-vous bientôt finir vos pleurnicheries? Plus vous serez méchante et maussade, plus j'en dirai.

Christine essuya ses yeux, retint ses sanglots, étouffa ses soupirs, et, après une demi-heure de route, ils arrivèrent au château des Ormes, où demeuraient les parents de Christine. La bonne l'entraîna au salon; M. et Mme des Ormes y étaient; elle la fit entrer de force. Christine restait près de la porte, n'osant parler. Mme des Ormes leva la tête.

«Approchez, Christine; pourquoi restez-vous à la porte comme une coupable? Mina, est-ce que Christine a été méchante?»

MINA. – Comme à l'ordinaire, madame; madame sait bien que mademoiselle Christine ne m'écoute jamais.

CHRISTINE, *pleurant*. – Ma bonne, je vous assure...

MADAME DES ORMES. – Laissez parler votre bonne. Qu'a-t-elle fait, Mina?

MINA. – Elle ne voulait pas revenir, madame; après m'avoir fait longtemps attendre, elle se débattait encore pour rester avec sa cousine; il a fallu que je l'entraînasse de force.

Mme des Ormes s'était levée; elle s'approcha de Christine.

MADAME DES ORMES. – Vous m'aviez promis d'être sage, Christine?

CHRISTINE. – Je... vous assure... maman... que j'ai été... sage... répondit la pauvre Christine en sanglotant.

— Oh! mademoiselle, reprit la bonne en joignant les mains, ne mentez pas ainsi! C'est bien vilain de mentir, mademoiselle.

MADAME DES ORMES, à Christine. – Ah! vous allez encore mentir comme vous faites toujours! Vous voulez donc le fouet?

M. des Ormes, qui n'avait rien dit jusque-là, s'approcha de sa femme.

M. DES ORMES. – Ma chère, je demande grâce pour Christine. Si elle a été désobéissante, elle ne

recommencera pas...

MADAME DES ORMES. – Comment, si? Mina s'en plaint continuellement et ne peut pas en venir à bout... à ce qu'elle dit.

M. DES ORMES, *avec impatience.* – Mina, Mina! ... Avec nous, Christine est toujours parfaitement sage; elle obéit avec la docilité d'un chien d'arrêt.

MADAME DES ORMES. – Parce qu'elle a peur d'être punie. Voyons, Mina, vous m'ennuyez avec vos plaintes continuelles; vous exagérez toujours.

Mme des Ormes questionna Christine, malgré l'humeur visible de Mina, dont M. des Ormes examina la physionomie fausse et méchante.

Mme des Ormes finit par douter de la culpabilité de Christine, qu'elle remit à Mina pour la faire coucher, en lui recommandant de ne pas la gronder. Quand M. des Ormes se trouva seul avec sa femme, il lui dit avec émotion:

«Vous êtes sévère pour cette pauvre enfant, vous croyez trop aux accusations de cette bonne, qui se plaint pour un rien.»

MADAME DES ORMES. – Vous appelez la désobéissance un rien?

M. DES ORMES. – À savoir si elle a désobéi.

MADAME DES ORMES. – Comment, si elle a désobéi? Puisque Mina le dit!

M. DES ORMES. – Mina ne m'inspire aucune confiance; je l'ai surprise déjà plus d'une fois à mentir; et, de plus, je crois qu'elle déteste cette petite.

MADAME DES ORMES. – Ce n'est pas étonnant! Avec elle; Christine est toujours désagréable et maussade.

M. DES ORMES. – Ce qui prouve que Mina s'y prend mal. Mais... vous êtes trop sévère avec Christine, parce que vous ne surveillez pas assez ce qui se passe, et que vous ajoutez foi aux plaintes de la bonne. Christine a une peur affreuse de cette Mina! De grâce, mettez-y plus de soin et de surveillance.

MADAME DES ORMES. – Ah! je vous en prie, parlons d'autre chose. Ce sujet m'impatiente.

M. des Ormes soupira, quitta le salon, et, curieux de voir ce que faisait Mina, il alla voir si Christine se consolait de sa triste journée; il entra chez elle. Christine était dans son lit, et, seule, elle pleurait tout bas. M. des Ormes s'approcha, se pencha vers le lit de sa fille.

«Où est ta bonne, Christine?»

CHRISTINE. – Elle est sortie, papa.

M. DES ORMES. – Comment? Elle te laisse toute seule?

CHRISTINE. – Oui, toujours quand je suis couchée.

M. DES ORMES. – Veux-tu que je l'appelle?

— Oh! non! non! Laissez-la, je vous en prie, papa, s'écria Christine avec effroi.

— Pourquoi as-tu peur d'elle?

Christine ne répondit pas. Son père insista pour savoir la cause de sa frayeur; la petite finit par répondre bien bas: «Je ne sais pas.»

Ne pouvant en obtenir autre chose, il quitta Christine, triste et préoccupé. Sa conscience lui reprochait son insouciance pour elle et le peu de soin qu'il prenait de son bien-être, sa femme ne s'en occupant pas du tout. Quand il rentra au salon, il trouva Mme des Ormes d'assez mauvaise humeur; il ne lui reparla plus de Christine ni de Mina, mais il forma le projet de surveiller la bonne et de la faire partir à la première méchanceté ou calomnie dont elle se rendrait coupable.

III - Deux années qui font deux amis

Peu de jours après, M. des Ormes fut appelé à Paris pour une affaire importante; il aurait désiré y aller seul, mais sa femme voulut absolument l'accompagner, disant qu'elle avait à faire des emplettes indispensables; elle se rendit en toute hâte chez sa belle-soeur de Cémiane pour lui annoncer son départ.

MADAME DE CÉMIANE. – Et Christine, l'emmenez-vous?

MADAME DES ORMES. – Certainement non; que voulez-vous que j'en fasse pendant mes courses, mes emplettes? Je n'emmène que ma femme de chambre et un domestique.

MADAME DE CÉMIANE. – Que deviendra donc Christine?

MADAME DES ORMES. – D'abord, mon absence durera à peine quinze jours; elle restera avec sa bonne, qui n'a pas autre chose à faire qu'à la soigner.

MADAME DE CÉMIANE. – Il me semble que Christine la craint beaucoup; ne pensez-vous pas qu'elle soit trop sévère?

MADAME DES ORMES. – Pas du tout! Elle est ferme, mais très bonne. Christine a besoin d'être menée un peu sévèrement; elle est raisonneuse, impertinente même, et toujours prête à résister.

MADAME DE CÉMIANE. – Je ne l'aurais pas cru! Elle paraît si douce, si obéissante! Je la ferai venir souvent chez moi pendant votre absence, n'est-ce pas?

MADAME DES ORMES. – Tant que vous voudrez, ma chère; faites comme vous voudrez et tout ce que vous voudrez, pourvu qu'elle reste établie aux Ormes avec sa bonne. Adieu, je me sauve, je pars demain, et j'ai tant à faire!

Mme des Ormes rentra, s'occupa de ses paquets, recommanda à Mina de mener souvent Christine chez sa tante de Cémiane, et partit le lendemain de bonne heure.

Cette absence devait être de quinze jours; elle se prolongea de mois en mois pendant deux ans, à cause d'un voyage à la Martinique que dut faire M. des Ormes, qui avait placé là une grande partie de sa fortune. Mme des Ormes voulut à toute force l'accompagner, car elle aimait tout ce qui était nouveau, extraordinaire, et surtout les voyages. Pendant ces deux ans, les Cémiane et M. de Nancé ne quittèrent pas la campagne, heureusement pour Christine, qui voyait sans cesse Gabrielle, Bernard et leur ami François. Christine conçut une amitié très vive pour François, dont la bonté et la complaisance la touchaient et lui donnaient le désir de l'imiter. Elle allait souvent passer des mois entiers chez sa tante, qui avait pitié de son abandon. Mina était hypocrite aussi bien que méchante, de sorte qu'elle sut se contenir en présence des étrangers, et que personne ne devina combien la pauvre Christine avait à souffrir de sa dureté et de sa négligence. Christine n'en parlait jamais, parce que Mina l'avait menacée des plus terribles punitions si elle s'avisait de se plaindre à ses cousins ou à quelque autre.

Paolo aimait et protégeait Christine; il aimait aussi François, auquel il donnait des leçons de musique et d'italien, ce qui lui faisait gagner cinquante francs par mois, somme considérable dans sa position, et suffisante pour le faire vivre. Il avait aussi quelques malades qui l'appelaient, le sachant médecin et peu exigeant pour le paiement de ses visites. D'ailleurs, il passait des semaines entières chez M. de Nancé. Ces deux années se passèrent donc heureusement pour tous nos amis. On avait tous les mois à peu près des nouvelles de M. et Mme des Ormes; ils annoncèrent enfin leur retour pour le mois de juillet, et cette fois ils furent exacts. L'entrevue avec Christine ne fut pas attendrissante; son père et sa mère l'embrassèrent sans émotion, la trouvèrent très grande et embellie: elle avait huit ans, avec la raison et l'intelligence d'un enfant de dix pour le moins. Son instruction ne recevait pas le même développement; Mina ne lui apprenait rien, pas même à coudre; Christine avait appris à lire presque seule, aidée de Gabrielle et de François, mais elle n'avait de livres que ceux que lui prêtait Gabrielle; François ignorait son dénuement, sans quoi il lui eût donné toute sa bibliothèque.

Le lendemain du retour de M. et Mme des Ormes, ils reçurent un mot de Mme de Cémiane, qui leur demandait de venir passer la journée suivante avec eux et d'amener Christine.

«Il faut, disait-elle, que je vous présente un nouveau voisin de campagne, M. de Nancé, qui est charmant; et un demi-médecin italien, fort original, qui vous amusera; il me fait savoir, par un billet attaché au collier de mon chien de garde, qu'il viendra chez moi demain. Amenez-nous Christine; Gabrielle vous le demande instamment.»

MADAME DES ORMES. – Je suis bien aise que votre soeur fasse quelques nouvelles connaissances dans le voisinage; nous en profiterons et nous les engagerons à dîner pour la semaine prochaine.

M. DES ORMES. – Comme vous voudrez, ma chère; mais il me semble qu'il vaudrait mieux attendre qu'ils nous eussent fait une visite.

MADAME DES ORMES. – Pourquoi attendre? Si l'un est charmant et l'autre original, comme dit votre soeur, je veux les avoir chez moi; ils nous amuseront.

M. des Ormes garda le silence, comme d'habitude, devant l'opposition de sa femme. Elle courut dans sa chambre pour préparer sa toilette du lendemain.

Elle ne songea pas à Christine, mais M. des Ormes prévint la bonne qu'ils emmèneraient Christine avec eux. Les yeux de Christine brillèrent: elle eut peine à contenir sa joie; sa bouche souriait malgré elle, et ses joues s'animèrent d'un éclat extraordinaire; mais la présence de sa bonne arrêta tout signe extérieur de satisfaction; elle resta silencieuse et immobile. La journée lui parut interminable; le lendemain elle s'éveilla de bonne heure; sa bonne dormit tard, et la pauvre Christine attendit deux grandes heures le réveil de Mina.

La certitude d'avoir une journée de liberté mit la bonne de belle humeur; elle ne brusqua pas trop Christine, ne lui arracha pas les cheveux en la peignant, ne lui mit pas trop de savon dans les yeux en la débarbouillant, l'habilla proprement, et lui donna pour son premier déjeuner un peu de beurre sur son pain, douceur à laquelle Christine n'était pas accoutumée, car la bonne mangeait habituellement le beurre et le chocolat au lait destinés à Christine, et ne lui donnait que du pain et une tasse de lait.

La matinée s'avançait, personne ne venait chercher Christine; elle commençait à s'inquiéter, surtout quand elle entendit les allées et venues qui annonçaient le départ, et enfin le bruit de la voiture devant le perron. Elle n'osait rien demander à sa bonne, mais son visage s'attristait, ses yeux se mouillaient, lorsque la porte s'ouvrit, et M. des Ormes entra. S'avançant vers elle:

«Christine, nous partons; es-tu prête?»

CHRISTINE. – Oui, papa, depuis longtemps.

M. DES ORMES. – Pourquoi tes yeux sont-ils pleins de larmes? Aimes-tu mieux rester à la maison?

CHRISTINE. – Oh non! mon papa! J'avais peur que vous ne m'oubliassiez.

M. DES ORMES. – Ma pauvre fille, je ne t'oublie pas, tu le vois bien. Allons vite, pour ne pas faire attendre ta maman.

Christine ne se le fit pas dire deux fois et courut à son père, qui l'emmena précipitamment. Il entendait la voix mécontente de sa femme; elle arrivait au perron et appelait:

«Philippe, où êtes-vous donc? Où est M. des Ormes? Pourquoi Christine ne vient-elle pas?

— Me voici, madame, répondit le domestique sortant de l'antichambre. Monsieur est monté chez mademoiselle.»

MADAME DES ORMES. – Allez leur dire que je les attends.

M. DES ORMES. – Ne vous impatientez pas, ma chère; j'étais allé chercher Christine.

MADAME DES ORMES. – Bonjour, Christine. Pourquoi n'es-tu pas venue chez moi?

CHRISTINE. – Maman, j'attendais ma bonne, qui m'avait défendu de sortir sans elle.

MADAME DES ORMES. – Mina a toujours des idées baroques! Quelle nécessité d'enfermer cette enfant et de l'empêcher de venir dans ma chambre! Et toi, Christine, si tu avais eu un peu d'esprit, tu n'aurais pas attendu la permission de Mina... Comme tu es rouge, Christine; tu n'es pas jolie, ma pauvre fille!

M. DES ORMES. – Il est impossible de savoir si elle a de l'esprit puisqu'elle ne parle guère, devant nous du moins; et, quant à sa laideur, je ne puis vous l'accorder, car elle vous ressemble extraordinairement.

M. des Ormes sourit malicieusement en disant ces mots, et voulut aider sa femme à monter en voiture; mais elle le repoussa en disant avec humeur:

«Laissez-moi; je monterai bien sans votre aide.»

Il prit Christine dans ses bras et voulut la mettre dans la voiture, près de sa mère.

«Mettez-la sur le siège, dit Mme des Ormes; elle va chiffonner ma jolie robe ou elle la salira avec ses pieds.»

M. des Ormes plaça Christine sur le siège, près du cocher.

«Faites bien attention à la petite», dit-il en la lui remettant.

LE COCHER. – Que monsieur soit tranquille, j'y veillerai, elle est si mignonne, si douce, pauvre petite! Ce serait bien dommage qu'il lui arrivât quelque chose.

Christine n'avait pas dit un mot tout ce temps; elle osait à peine respirer, tant elle avait peur d'augmenter l'humeur de sa mère et d'être laissée à la maison. Quand la voiture partit, elle poussa un soupir de satisfaction.

«Vous avez quelque chose qui vous gêne, mademoiselle Christine?» demanda le cocher.

CHRISTINE. – Non, au contraire; je suis contente que nous soyons partis! J'avais si peur de rester à la maison.

LE COCHER. – Pauvre petite mam'selle! Votre bonne vous rend la vie dure tout de même.

CHRISTINE. – Oh! taisez-vous, je vous en prie, bon Daniel; si ma bonne le savait!

LE COCHER. – C'est vrai tout de même! Pauvre petite! vous n'en seriez pas plus heureuse.

CHRISTINE. – Mais je vais voir Gabrielle, qui est si bonne pour moi! et le petit François, qui est si bon! et mon cousin Bernard, que j'aime tant! Je suis heureuse, très heureuse, je vous assure!

— Aujourd'hui, dit Daniel en lui-même; mais demain ce sera autre chose.

Christine ne parla plus, elle songea avec bonheur à la bonne journée qu'elle allait passer; la route n'était pas longue, on ne tarda pas à arriver, car il n'y avait que trois kilomètres du château des Ormes à celui de M. et Mme de Cémiane. Gabrielle et Bernard se précipitèrent à la rencontre de leur cousine, que M. des Ormes avait fait descendre de dessus le siège.

«Viens vite, lui dit Gabrielle, j'ai habillé une poupée comme une mariée; viens voir comme elle est jolie! Elle est pour toi.»

Mme des Ormes était déjà entrée au salon, et Christine se laissa aller à la joie; Gabrielle et Bernard l'emmenèrent dans leur chambre, où elle trouva sa poupée étendue sur un joli petit lit et habillée en robe de mousseline blanche, avec un voile comme pour une première communion. Christine ne cessait de remercier Gabrielle et Bernard aussi, qui avait travaillé avec le menuisier au petit lit de la poupée. François ne tarda pas à se joindre à ses amis; Christine lui témoigna sa joie de le revoir. Pendant que son coeur se dilatait et que sa langue se déliait, Mme des Ormes faisait la gracieuse avec M. de Nancé que lui avait présenté Mme de Cémiane, et l'Italien qui saluait et qui faisait son possible pour plaire à Mme des Ormes, afin d'être engagé à aller la voir, ce qui lui ferait une connaissance de plus.

Il avait bien vite deviné que c'était à Mme des Ormes qu'il fallait plaire pour être admis chez elle; aussi ne cessa-t-il de chercher les occasions de lui être agréable; elle laissa tomber une épingle qui attachait son châle, Paolo se précipita à quatre pattes pour la chercher.

MADAME DES ORMES. – Ce n'est pas la peine, monsieur Paolo: une épingle n'a rien de précieux.

PAOLO. – Oh! oune épingle portée par vous, bella signora, est oune trésor.

MADAME DES ORMES, *riant*. – Joli trésor! Voyons, monsieur Paolo, finissez vos recherches; je vous répète que ce n'est pas la peine.

PAOLO. – Zamais, signora; zé resterai ployé vers la terre zousqu'à la trouvaille dé cé trésor.

— Madame la comtesse est servie! annonça un valet de chambre.

Chacun se dirigea vers la salle à manger; Paolo restait à quatre pattes. Il se releva sur ses genoux quand tout le monde fut sorti.

«Per Bacco! dit-il à mi-voix en se grattant la tête; z'ai fait oune sottise... Quoi faire? ... Ils vont manzer tout! Et cette couquine d'épingle, quoi faire? Ah! z'ai oune idée! Bella! bellissima! zé vais

prendre oune épingle sour la table et zé dirai: «Voilà, voilà votre épingle! Zé l'ai trouvée!»

Il sauta sur ses pieds, saisit une des épingles qui garnissaient une pelote à ouvrage posée sur la table et se précipita vers la salle à manger d'un air triomphant.

«Voilà, voilà, signora! Zé l'ai trouvée!

— Ah! ah! ah! dit Mme des Ormes, riant aux éclats, ce n'est pas la mienne! Elle est blanche, la mienne était noire!

— Dio mio! s'écria le malheureux Paolo consterné de ce qu'il venait d'entendre. C'est parce que zé l'ai frottée à... à... mon horloze d'arzent.

— Voyons, monsieur Paolo, finissez vos folies et mangez votre omelette, dit M. de Cémiane à demi mécontent; le déjeuner n'en finira pas, et les enfants n'auront pas le temps de s'amuser et de faire leur pêche aux écrevisses.»

Paolo ne se le fit pas dire deux fois; il se mit à table et avala son omelette avec une promptitude qui lui fit regagner le temps perdu. Mme des Ormes regardait souvent Christine et la reprenait du geste et de la voix.

«Tu manges trop, Christine! N'avale donc pas si gloutonnement! ... Tu prends de trop gros morceaux! ...»

Christine rougissait, ne disait rien; François, qui était près d'elle, la voyant prête à pleurer, après une dixième observation, ne put s'empêcher de répondre pour elle: «C'est parce qu'elle a très faim, madame; d'ailleurs, elle ne mange pas beaucoup; elle coupe ses bouchées aussi petites que possible.»

Mme des Ormes ne connaissait pas François; elle le regarda d'un air étonné.

MADAME DES ORMES. – Qui êtes-vous, mon petit chevalier, pour prendre si vivement la défense de Christine?

FRANÇOIS. – Je suis son ami, madame, et je la défendrai toujours de toutes mes forces.

MADAME DES ORMES. – Qui ne sont pas grandes, mon pauvre ami.

FRANÇOIS. – Non, c'est vrai; mais j'ai papa pour soutien, si j'en ai besoin.

MADAME DES ORMES, *d'un air moqueur*. – Oh! oh! voudriez-vous me livrer bataille, par hasard? Et où est-il, votre papa, mon petit Ésope?

— Près de vous, madame, reprit M. de Nancé d'une voix grave et sévère.

MADAME DES ORMES, *très surprise*. – Comment? Ce petit... ce... cet aimable enfant?

M. DE NANCÉ. – Oui, madame, ce petit Ésope, comme vous venez de le nommer, est mon fils; j'ai l'honneur de vous le présenter.

MADAME DES ORMES, *embarrassée*. – Je suis désolée... je suis charmée! ... je regrette... de ne l'avoir pas su plus tôt.

M. DE NANCÉ. – Vous lui auriez épargné cette nouvelle humiliation, n'est-ce pas, madame? Pauvre enfant! il en a tant supporté! Il y est plus fait que moi!

FRANÇOIS. – Papa! papa! je vous en prie, ne vous en affligez pas! Je vous assure que cela m'est égal! Je suis si heureux ici, au milieu de vous tous! Bernard, Gabrielle et Christine sont si bons pour nous! Je les aime tant!

— Et nous aussi nous t'aimons tant, mon bon François, dit Christine à demi-voix en lui serrant la main dans les siennes.

— Et nous t'aimerons toujours! Tu es si bon! reprit Gabrielle en lui serrant l'autre main.

BERNARD. – Et partout et toujours, nous nous défendrons l'un l'autre; n'est-ce pas, François?

Mme des Ormes était restée fort embarrassée pendant ce dialogue; M. des Ormes ne l'était pas moins qu'elle, pour elle; M. et Mme de Cémiane étaient mal à l'aise et mécontents de leur belle-soeur. M. de Nancé restait triste et pensif. Tout à coup Paolo se leva, étendit le bras et dit d'une voix solennelle:

«Écoutez tous! Écoutez-moi, Paolo. Zé dis et zé zoure qué lorsque cet enfant, que la signora appelle Esoppo, aura vingt et oune ans, il sera aussi grand, aussi belle que son respectabile signor padre. C'est moi qui lé ferai parce que l'enfant est bon, qu'il m'a fait oune énorme bienfait, et... et que zé l'aime...

M. DE NANCÉ. – C'est la seconde fois que vous me faites cette bonne promesse, monsieur Paolo; mais si vous pouvez réellement redresser mon fils, pourquoi ne le faites-vous pas tout de suite?

— Patience, signor mio, zé souis médecin. À présent, impossible, l'enfant grandit; à dix-huit ou vingt ans, c'est bon; mais avant, mauvais.

M. de Nancé soupira et sourit tout à la fois en regardant François, dont le visage exprimait le bonheur et la gaieté. Il causait d'un air fort animé avec ses amis; tous parlaient et riaient, mais à voix basse, pour ne pas troubler la conversation des grandes personnes.

IV - Les caractères se dessinent

Le déjeuner était fort avancé. Bernard demanda à sa mère s'il pouvait sortir de table avec Gabrielle, Christine et François. La permission fut accordée sans difficulté, et les enfants disparurent pour s'amuser dans le jardin.

CHRISTINE. – Mon bon François, comme je te remercie d'avoir pris ma défense! Je ne savais plus comment faire pour manger comme maman voulait.

FRANÇOIS. – C'est pour cela que j'ai parlé pour toi, Christine; je voyais bien que tu n'osais plus manger, que tu avais envie de pleurer. Ça m'a fait de la peine.

CHRISTINE. – Et moi aussi, j'ai eu du chagrin quand maman a eu l'air de se moquer de toi.

FRANÇOIS. – Oh! il ne faut pas te chagriner pour cela! Je suis habitué d'entendre rire de moi. Cela ne me fait rien; c'est seulement quand papa est là que je suis fâché, parce qu'il est toujours triste quand il entend se moquer de ma bosse. Il m'aime tant, ce pauvre papa!

BERNARD. – Oh oui! il est bien meilleur que ma tante des Ormes, qui n'aime pas du tout la pauvre Christine.

CHRISTINE. – Je t'assure, Bernard, que tu te trompes. Maman m'aime; seulement, elle n'a pas le temps de s'occuper de moi.

BERNARD. – Pourquoi n'a-t-elle pas le temps?

CHRISTINE. – Parce qu'il faut qu'elle fasse des visites, qu'elle s'habille, qu'elle essaye des robes! Et puis elle a des personnes qui viennent la voir! Et puis ils sortent ensemble! Et puis... beaucoup d'autres choses encore.

FRANÇOIS. – Et toi, qu'est-ce que tu fais pendant ce temps?

CHRISTINE. – Je reste avec ma bonne; et c'est ça qui est terrible! Elle est si méchante, ma bonne!

FRANÇOIS. – Pourquoi ne le dis-tu pas à ta maman?

CHRISTINE. – Parce que ma bonne me battrait horriblement; elle dirait des mensonges à maman, et je serais encore grondée et punie.

FRANÇOIS. – Pourquoi ne dis-tu pas à ta maman que ta bonne est une méchante menteuse?

CHRISTINE. – Maman ne me croirait pas; elle croit toujours ma bonne.

FRANÇOIS. – Alors, moi, je vais le dire à papa pour qu'il le dise à ta maman.

CHRISTINE. – Non, non, François, je t'en prie, ne dis rien; ma bonne me gronderait et me battrait bien plus, et maman ne me croirait pas. Je n'en parle qu'à toi, parce que je t'aime plus que tout le monde.

FRANÇOIS. – Mais tu es malheureuse, pauvre Christine, et je ne peux pas supporter cela.

CHRISTINE. – Mais non! quand je suis ici, avec toi surtout, je suis très heureuse; j'y viens presque tous les jours; et quand ma bonne n'est pas avec moi, je ne suis pas malheureuse.

FRANÇOIS. – Je voudrais bien que papa allât chez toi.

CHRISTINE. – Pourquoi n'y vient-il pas?

FRANÇOIS. – Parce que ta maman voit beaucoup de monde; elle est très élégante, et papa n'aime pas cela.

CHRISTINE. – Mais il vient chez ma tante; c'est la même chose!

FRANÇOIS. – Il dit que non; que vous êtes tous très bons, que ta tante et ton oncle ne font pas d'élégance, qu'ils reçoivent simplement et sans toilette, et je ne sais quoi encore que j'ai oublié.

Bernard et Gabrielle, qui s'étaient éloignés, reviennent.

BERNARD. – C'est ennuyeux de ne rien faire! Si nous commencions notre pêche aux écrevisses?

GABRIELLE. – Oui, oui, commençons; demandons les pêchettes, la viande crue, les paniers.

BERNARD. – Mais il nous faut quelqu'un pour nous aider.

FRANÇOIS. – Voici tout juste M. Paolo; mais il ne nous voit pas.

Les enfants se mirent à crier: «Monsieur Paolo! par ici!»

Paolo se retourne et s'avance vers eux à pas précipités. Il salue:

«Messieurs, mesdemoiselles... à quel service vous voulez Paolo? Lé voici!»

FRANÇOIS. – Mon bon monsieur Paolo, voulez-vous nous aider à arranger nos pêchettes pour prendre des écrevisses?

PAOLO. – Oui, signor; tout pour votre service. Paolo reconnaissant, n'oublie jamais ni bon ni mauvais.

Tous coururent chercher ce qu'il leur fallait, et revinrent près du ruisseau; Paolo allait, venait, déployait les pêchettes, les mettait dans l'eau.

«Pas là, pas là, monsieur Paolo, criaient les enfants; il y a des branches qui accrochent la pêchette.»

Paolo changeait de place.

«Pas là, pas là! criaient Bernard et Gabrielle; il n'y en a pas; il n'y a que des pierres.»

PAOLO. – L'écrevisse aime les pierres, signor Bernardo.

BERNARD. – Quand les pierres sont dans l'eau, mais pas quand elles sont perchées en l'air.

PAOLO. – L'écrevisse a des pattes, signor Bernardo.

BERNARD. – Pour marcher dans l'eau, mais pas pour en sortir, grimper et tomber.

PAOLO. – L'écrevisse a oune queue, signor Bernardo.

BERNARD. – Pour se soutenir dans l'eau, mais pas en l'air.

PAOLO. – L'écrevisse a oune peau dure, signor Bernardo.

BERNARD. – Ah bah! Vous m'ennuyez, monsieur Paolo! Je vous dis que les pêchettes sont très mal là! Donnez-les-moi, que je les place comme il faut.

PAOLO. – Voilà, signor Bernardo.

Paolo tendit la pêchette déjà accrochée à une racine qui sortait d'un rocher. Bernard la prit et la plaça avec deux autres dans un recoin où venaient se réfugier quelques écrevisses.

Pendant qu'il arrangeait ses pêchettes, Paolo restait immobile, un peu honteux, un peu mécontent, et n'osant le témoigner. François et Christine s'aperçurent de son embarras, et s'approchèrent de lui:

«Mon cher monsieur Paolo, lui dit tout bas le petit François, prenons les quatre pêchettes qui restent, et allons les mettre près d'un rocher où vous vouliez mettre les autres; je suis sûr qu'il y a des écrevisses par-là.

— Vous croyez, signor excellentissimo?» dit Paolo d'un air joyeux.

CHRISTINE. – Oui, oui, François a raison, mon pauvre monsieur Paolo; venez avec nous.

Paolo sourit et saisit les pêchettes oubliées; il les arrangea, les plaça très habilement et attendit patiemment les écrevisses; elles ne tardèrent pas à arriver en foule, si bien que lorsque Bernard leva sa pêchette en criant d'un air triomphant:

«J'en ai trois!»

Paolo leva les siennes et s'écria avec une voix retentissante: «Z'en ai dix-houit et des souperbes!»

BERNARD. – Dix-huit! Près de ce rocher? Pas possible!

Bernard et Gabrielle coururent aux pêchettes de Paolo, et comptèrent en effet dix-huit belles écrevisses.

«C'est vrai, dit Gabrielle. M. Paolo a raison.

— Et Bernard a eu tort! dit Christine à Gabrielle en s'éloignant. Il a fait de la peine à ce pauvre M. Paolo, qui est très bon et très complaisant.»

GABRIELLE. – Oui, mais il est ridicule!

CHRISTINE. – Qu'est-ce que ça fait, s'il est bon?

GABRIELLE. – C'est vrai, mais c'est tout de même ennuyeux d'être ridicule.

CHRISTINE. – Gabrielle, est-ce que tu n'aimes pas François?

GABRIELLE. – Si fait, mais je ne voudrais pas être comme lui.

CHRISTINE. – Et moi, je le trouve si bon, que je l'aime cent fois plus que Maurice et Adolphe de Sibran, qui sont si beaux.

GABRIELLE. – Pas moi, par exemple; François est bon, c'est vrai; mais quand il y a du monde, je suis honteuse de lui.

CHRISTINE. – Moi, jamais je ne serai honteuse de François, et je voudrais être sa soeur pour pouvoir être toujours avec lui.

GABRIELLE. – Je serais bien fâchée d'avoir un frère bossu!

CHRISTINE. – Et moi, je serais bien heureuse d'avoir un frère si bon!

— Signorina Christina dit bien, fait bien et pense bien, dit Paolo, qui s'était approché d'elles sans qu'elles le vissent.

GABRIELLE. – Comme c'est vilain d'écouter, monsieur Paolo! Vous m'avez fait peur.

PAOLO, *avec malice*. – On a toujours peur quand on dit mal, signorina.

GABRIELLE. – Je n'ai rien dit de mal. Vous n'allez pas raconter tout cela à François, je l'espère bien?

PAOLO. – Pourquoi? Puisque vous n'avez rien dit de mal!

GABRIELLE. – Non, certainement; mais tout de même je ne veux pas que François sache ce que nous avons dit.

PAOLO. – Pourquoi? Puisque...

FRANÇOIS. – Monsieur Paolo, monsieur Paolo, venez m'aider, je vous prie, à prendre les écrevisses et les mettre dans une terrine couverte.

PAOLO. – Pourquoi vous m'appelez, puisque c'est fini, signor Francesco?

FRANÇOIS, *rougissant*. – Parce que j'avais besoin de vous... de votre aide.

— Non, non, ce n'est pas ça? dit Paolo en secouant la tête; il y a autre chose... Dites le vrai; Paolo sera discret, ne dira rien à personne.

FRANÇOIS. – Eh bien! c'est parce que Gabrielle était embarrassée et que vous la tourmentiez; j'ai

voulu la délivrer.

PAOLO. – Vous avez entendu ce qu'elles ont dit.

FRANÇOIS. – Oui, tout; mais il ne faut pas qu'elles le sachent.

PAOLO. – Et vous venez au secours de Gabrielle? c'est bien ça! c'est bien! Zé vous ferai grand comme le signor papa! Vous verrez.

François se mit à rire; il ne croyait pas à la promesse de Paolo, mais il était reconnaissant de sa bonne volonté. La pêche continua quelque temps, pêche miraculeuse, car ils prirent en deux heures plus de cent écrevisses, grâce à Paolo et à François, qui plaçaient bien les pêchettes, et qui saisissaient les écrevisses au passage. La journée s'acheva très heureusement pour tout le monde; Mme des Ormes, enchantée d'avoir deux personnes de plus à inviter, fut charmante pour M. de Nancé, qu'elle engagea à venir dîner chez elle le surlendemain avec François; M. de Nancé allait refuser, quand il vit le regard inquiet et suppliant de son fils; il accepta donc, à la grande joie de Christine et de son ami François. Mme des Ormes invita Paolo, qui salua jusqu'à terre pour témoigner sa reconnaissance; M. et Mme de Cémiane promirent aussi de venir avec Bernard et Gabrielle. En s'en allant, Mme des Ormes permit à Christine de se mettre dans la calèche, sa toilette ne devant plus être ménagée; Christine était si contente de sa journée, qu'elle ne pensa à sa bonne qu'en descendant de voiture; heureusement que la bonne n'était pas rentrée et que Christine, aidée de la femme de Daniel, eut le temps de se déshabiller, de se coucher et de s'endormir avant le retour de Mina.

V - Attaque et défense

Le lendemain, sa vie de misère recommença; habituée à souffrir et à se taire, elle se consola par la pensée du dîner du lendemain, qui devait la réunir à sa cousine et à son ami François. Mme des Ormes fut très agitée le jour du dîner; elle avait une toilette élégante à préparer, une coiffure nouvelle à essayer, les apprêts du dîner à surveiller. Un nouveau cuisinier, qui n'avait pas encore fait de grands galas, lui donnait de vives inquiétudes; elle craignait que quelque chose ne fût pas bien; elle fit une douzaine de descentes à la cuisine, des visites innombrables à l'office, brouillant tout, grondant les domestiques, leur donnant des ordres contradictoires, aidant elle-même à piquer un gigot de mouton qui devait être présenté comme du chevreuil, dressant des corbeilles de fruits qui s'écroulaient avant que le sommet de la pyramide eût reçu ses derniers ornements. Son mari la suppliait de ne pas tant s'agiter, de laisser faire les domestiques.

«Vous les retardez au lieu de les aider, ma chère; votre agitation les gagne, et ils ne font que courir et discourir sans rien terminer.»

MADAME DES ORMES. – Laissez-moi tranquille; vous n'y entendez rien, vous ne m'aidez jamais et vous voulez donner des conseils! Ces domestiques sont bêtes et insupportables; ils ne comprennent rien; si je n'étais pas là tout serait ridicule et affreux.

M. DES ORMES. – Mais pourquoi tout ce train pour un dîner de famille?

MADAME DES ORMES. – De famille? Vous appelez famille M. de Nancé et son fils, M. et Mme de Sibran et leurs fils, M. Paolo, M. et Mme de Guilbert et leurs filles!

M. DES ORMES. – Comment! vous avez invité tout ce monde!

MADAME DES ORMES. – Certainement! Je ne veux pas faire dîner M. de Nancé seulement avec nous et avec votre soeur et son mari.

M. DES ORMES. – Je crois qu'il l'aurait aimé mieux que de se trouver avec un tas de gens fort peu agréables et qu'il n'a jamais vus.

MADAME DES ORMES. – C'est bon! Vous n'y entendez rien, je vous le répète; laissez-moi faire! ... Grand Dieu! trois heures! Ils vont venir dans une heure! Je ne suis ni coiffée ni habillée.

Mme des Ormes sortit en courant. M. des Ormes leva les épaules et rentra dans sa chambre pour oublier, à l'aide d'une mélodie écorchée sur son violon, les bizarreries de sa femme et le joug qui pesait sur lui.

Christine, qui n'avait pas autant d'embarras de toilette que sa mère, fut prête de bonne heure et vit arriver, peu d'instants après, son oncle et sa tante de Cémiane avec Bernard et Gabrielle, puis M. de Nancé avec François et Paolo, puis les Sibran et les Guilbert.

Mme des Ormes ne paraissait pas encore; M. des Ormes semblait un peu embarrassé, faisait des excuses de l'absence de sa femme, qui, disait-il, avait eu beaucoup d'occupations. Enfin, Mme des Ormes

fit son apparition au salon dans une toilette resplendissante qui surprit toute la société; elle provoqua les compliments, fit remarquer ses beaux bras (trop courts pour sa taille), sa peau blanche (blafarde et épaisse), sa taille parfaite (grâce à une épaule et à un côté rembourrés), ses beaux cheveux (crépus et d'un noir indécis). M. et Mme de Cémiane souffraient du ridicule qu'elle se donnait; les autres s'en amusaient et s'extasiaient sur les beautés qu'elle leur signalait et qu'ils n'auraient pas aperçues sans son aide.

Pendant ce temps, les enfants, au nombre de huit, s'amusaient et causaient dans un salon à côté. Maurice et Adolphe de Sibran examinaient avec une curiosité moqueuse le pauvre François, qu'ils ne connaissaient pas encore; Hélène et Cécile de Guilbert chuchotaient avec eux et jetaient sur François des regards dédaigneux.

«Qui est ce drôle de petit bossu?» demanda Maurice à Bernard.

BERNARD. – C'est un ami que nous voyons depuis deux ans environ, et qui est très bon garçon.

MAURICE. – Bon garçon, j'en doute; les bossus sont toujours méchants; aussi il faut les écraser avant qu'ils vous écorchent, et c'est ce que nous faisons, Adolphe et moi.

BERNARD. – Celui-ci ne vous écorchera ni ne vous mordra; je vous répète qu'il est très bon.

MAURICE. – Bah! bah! laissez donc. Mais faites-nous faire connaissance avec lui.

BERNARD. – Très volontiers, si vous voulez être bons pour lui.

MAURICE. – Soyez tranquille, nous serons très polis et très aimables.

BERNARD. – François, voici Maurice et Adolphe de Sibran qui veulent faire connaissance avec toi.

François s'approcha de Bernard et tendit la main aux deux Sibran.

«Bonjour, bonjour, mon petit, dirent-ils presque ensemble; vous êtes bien gentil, et je pense que vous savez déjà parler et causer.»

François regarda d'un air étonné et ne répondit pas.

«Je ne sais pas votre nom, continua Maurice, mais je le devine sans peine; vous êtes sans doute parent d'un homme charmant qui s'appelait Ésope et qui est très célèbre par une excroissance qu'il avait sur le dos.

— Et sur la poitrine aussi, répondit François en souriant; et vous savez sans doute, messieurs, puisque vous êtes si savants, que son esprit est aussi célèbre que sa bosse; et, sous ce rapport, je vous remercie de la comparaison, très flatteuse pour moi.»

Tout le monde se mit à rire; Maurice et son frère rougirent, parurent vexés et voulurent parler, mais Christine s'écria:

«Bravo, François! C'est bien fait! Ils ont voulu te faire une méchanceté, et ce sont eux qui sont rouges et embarrassés.»

MAURICE. – Moi! rouge, embarrassé? Est-ce qu'un jeune homme comme moi (il avait douze ans) se laisse intimider par un pauvre petit de cinq à six ans tout au plus?

CHRISTINE. – Vraiment! Vous lui donnez cinq à six ans? Vous devez le trouver bien avancé pour son

âge? Il a mieux répondu que vous, et il connaît Ésope mieux que vous.

— Les enfants très jeunes ont quelquefois des idées au-dessus de leur âge, dit Maurice très piqué.

CHRISTINE. – C'est vrai! De même que les jeunes gens ont quelquefois des paroles au-dessous de leur âge. Mais je vous préviens que François a douze ans, et qu'il est très avancé pour son âge.

MAURICE. – M. François a douze ans? Je ne l'aurais jamais cru. Moi aussi, j'ai douze ans.

CHRISTINE. – Douze ans! Je ne l'aurais jamais cru!

MAURICE. – Quel âge me croyez-vous donc? Quatorze? Quinze?

CHRISTINE. – Non, non; cinq ou six tout au plus.

— Christine, tu défends bien tes amis, dit Gabrielle en l'embrassant.

— Et ses amis en sont bien reconnaissants, dit François en l'embrassant à son tour.

— Et nous t'en aimons davantage, dit Bernard, l'embrassant de son côté.

— Et moi aussi, il faut que j'embrasse la signorina, s'écria Paolo en saisissant Christine et en appliquant un baiser sur chacune de ses joues.

— Ah! vous m'avez fait peur, dit Christine en riant. Je ne mérite pas tous ces éloges; j'étais fâchée que Maurice et Adolphe fissent de la peine à François, et j'ai répondu sans y penser.

HÉLÈNE, *riant*. – Il faudra prendre garde à Christine quand elle sera grande.

FRANÇOIS. – Elle est bien bonne et ne dit jamais de méchancetés à personne pourtant.

ADOLPHE, *avec ironie*. – Vous trouvez? Ce que c'est que d'avoir de l'esprit!

CHRISTINE. – Et du coeur.

BERNARD. – Ah! çà, quand finirons-nous nos disputes à coups de langue? Si nous sortions avant le dîner? Nous avons encore une heure.

— Sortons, répondirent toutes les voix ensemble.

Et tous se dirigèrent vers le jardin. Maurice et Adolphe étaient de mauvaise humeur; ils entravèrent tous les jeux, et, n'osant se moquer tout haut de François, ils en rirent tout bas, ainsi que de Christine, avec Hélène et Cécile.

Après avoir rejeté plusieurs jeux, ils acceptèrent enfin celui de cache-cache; on se divisa en deux bandes: l'une se cachait, l'autre cherchait. Maurice et Adolphe choisirent pour leur bande Hélène et Cécile; François et Bernard prirent Gabrielle et Christine; le sort désigna les premiers pour se cacher, les seconds pour chercher. Quand ces derniers entendirent le signal, ils se précipitèrent dans le bois pour chercher; mais ils eurent beau courir, fureter, chercher partout, ils ne trouvèrent personne. Ils se réunirent pour décider ce qu'il y avait à faire.

«Retourner à la maison, dit Bernard.

— Faire tous ensemble le tour du petit bois, en criant: "Nous renonçons", dit Gabrielle.

— Leur crier qu'ils sont tricheurs, dit Christine.

— Suivre le conseil de Bernard, et revenir à la maison en passant par les serres et le jardin des

fleurs», dit François.

Ce dernier avis prévalut: ils firent une fort jolie promenade et rentrèrent pour l'heure du dîner; l'autre bande n'était pas encore de retour; Bernard et François commencèrent à s'inquiéter et dirent à leurs pères ce qui était arrivé. MM. de Cémiane et de Nancé en firent part à MM. de Sibran et de Guilbert, et tous les quatre allèrent à la recherche de la bande révoltée et rentrèrent sans l'avoir retrouvée.

VI - Les tricheurs punis

Le dîner fut retardé; mais, personne ne revenant, on se mit à table, fort agité et inquiet. On mangea quelques morceaux à la hâte; puis les hommes se dispersèrent dans le parc pour chercher les absents; les dames rentrèrent au salon, où, bientôt, les quatre enfants firent leur apparition, échevelés, leurs vêtements en lambeaux, rouges et suants, inondés de larmes.

Un Ah! général les accueillit; les mères s'élancèrent vers leurs enfants.

— Petits imbéciles! s'écria Mme de Sibran.

— Petites sottes! s'écria de même Mme de Guilbert.

— Hi! hi! hi! nous... nous... sommes perdus... répondirent les filles.

— Hi! hi! hi! nous... avons été... poursuivis par... deux gros dogues, reprirent les garçons.

LES FILLES. – Hi! hi! hi! Ils ont manqué nous dévorer!

LES GARÇONS. – Hi! hi! hi! Il fait noir, on n'y voit plus.

MADAME DE SIBRAN. – C'est votre faute, mauvais garçons. Pourquoi vous êtes-vous sauvés...

MADAME DE GUILBERT. – C'est bien fait! Cela vous apprendra à tricher, méchantes filles.

— Faites sonner la cloche pour faire rentrer ces messieurs, dit Mme des Ormes au valet de chambre.

La cloche ne tarda pas à faire revenir les pères et leurs amis; les enfants, perdus et retrouvés, furent encore grondés, et le dîner recommença, moins lugubre que dans sa première partie. Bernard, Gabrielle, Christine et François avaient peine à réprimer une violente envie de rire chaque fois qu'ils jetaient les yeux sur leurs malheureux camarades, dont les cheveux en désordre, les vêtements déchirés, les visages et les mains griffés, rouges, gonflés et suants, contrastaient avec l'avidité qu'ils déployaient devant chaque plat qu'on leur servait.

Quand leur appétit fut un peu satisfait, Gabrielle leur demanda comment et où ils s'étaient perdus.

CÉCILE. – Nous voulions tricher et aller au-delà du carré que vous nous aviez fixé pour nous cacher, et nous sommes entrés dans le bois; nous avons couru pour revenir à la maison sans que vous nous vissiez; mais nous nous sommes trompés de chemin et nous avons marché longtemps, bien longtemps, sans savoir où nous étions. Maurice et Adolphe avaient peur et pleuraient...

MAURICE, *interrompant*. – Pas du tout, je n'avais pas peur, et je riais.

CÉCILE. – Tu riais? Ah! ah! joliment! Tu pleurais, mon cher, et c'est Hélène qui te rassurait et qui te consolait. Laisse-moi finir notre histoire... Nous marchions ou plutôt nous courions toujours en avant, lorsque deux chiens énormes et très méchants s'élancent d'un hangar et veulent se jeter sur nous; nous crions: Au secours! Nous courons, les chiens courent après nous, nous attrapent, se jettent sur nous l'un après l'autre, déchirent nos vêtements, nous barrent le chemin et nous forcent, en aboyant après nous, à

retourner sur nos pas. Un bonhomme sort de la maison et appelle les chiens: «Rustaud! Partavo!» Les chiens nous quittent et l'homme vient à nous.

— Mes chiens vous ont fait peur, messieurs, mesdemoiselles? Faites excuse! Ils sont jeunes, ils sont joueurs; ils ne vous auraient pas mordus tout de même.»

Nous pleurions tous et nous ne pouvions répondre; l'homme s'en aperçut:

— Est-ce que ces messieurs et ces demoiselles ont quelque chose qui leur fait de la peine? Si je pouvais vous venir en aide, disposez de moi, je vous en prie.

— Nous sommes perdus», lui répondit Maurice en sanglotant.

MAURICE, *interrompant*. – Ah! par exemple! Je sanglotais? Moi? J'avais froid et je grelottais: voilà tout.

CÉCILE. – Froid? Par un temps pareil? Tu suais et tu sues encore; je te dis que tu sanglotais. Laisse-moi raconter; ne m'interromps plus.

— Perdus? D'où êtes-vous donc, messieurs, mesdemoiselles? nous demanda l'homme.

— Nous venons du château des Ormes.

— Ah bien, vous serez bientôt de retour: vous êtes dans le parc.

— Mais le parc est si grand que nous ne savons plus comment revenir.

— Je vais vous ramener, messieurs, mesdemoiselles; excusez mes chiens, s'il vous plaît, ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire.

L'homme nous a ramenés jusqu'au château, et j'ai bien dit à Maurice et à Adolphe que c'était leur faute si nous nous étions perdus, parce qu'ils voulaient jouer un mauvais tour à François et à Christine.

MAURICE. – Ce n'est pas vrai, mademoiselle: vous avez triché tout comme moi et mon frère.

HÉLÈNE. – Parce que vous nous avez persuadées; n'est-ce pas, Cécile?

CÉCILE. – Oui, c'est très vrai; tu es furieux contre François parce qu'il t'a riposté très spirituellement, et contre Christine parce qu'elle a défendu François; et je trouve qu'elle a bien fait et que tu as mal fait.

Les parents écoutaient le récit et la discussion; Mme des Ormes la termina en disant:

«Christine se mêle toujours de ce qui ne la regarde pas; on dirait que François a besoin d'elle pour se défendre. Je te prie, Christine, de te taire une autre fois.»

CHRISTINE. – Mais, maman, ce pauvre François est si bon qu'il ne veut jamais se venger, et...

MADAME DES ORMES. – Et c'est toi qui te jettes en avant, sottement et impoliment. Si tu recommences, je t'empêcherai de voir François... Va te coucher, au reste; dans ton lit, du moins tu ne feras pas de sottises.

M. de Nancé comprit le regard suppliant de Christine et l'air désolé de François.

«Madame, dit-il à Mme des Ormes, veuillez m'accorder la grâce de Mlle Christine; en la punissant de son acte de courage et de générosité, vous punissez aussi mon fils et tous ses jeunes amis. Vous êtes trop bonne pour nous refuser la faveur que nous solliciterons.»

MADAME DES ORMES. – Je n'ai rien à vous refuser, monsieur. Christine, restez, puisque M. de Nancé le désire, et venez le remercier d'une bonté que vous ne méritez pas.

Christine s'avança vers M. de Nancé, leva vers lui des yeux pleins de larmes, et commença:

«Cher monsieur... cher monsieur... merci...»

Puis elle fondit en larmes; M. de Nancé la prit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises en lui disant tout bas:

«Pauvre petite! ... Chère petite! ... Tu es bonne! ... Je t'aime bien! ...»

Ces paroles de tendresse consolèrent Christine; ses larmes s'arrêtèrent, et elle reprit sa place près de François, qui avait été fort agité pendant cette scène. Paolo n'avait rien dit depuis le commencement du dîner, qui avait absorbé toutes ses facultés; mais on se levait de table, il avait tout entendu et observé; il s'approcha de François et lui dit:

«Quand zé vous ferai grand, vous donnerez soufflets au grand vaurien, le Maurice.

— Pourquoi?» lui demanda François surpris.

PAOLO. – Pour venzeance; c'est bon, venzeance.

FRANÇOIS. – Non, c'est mauvais; je pardonne, j'aime mieux cela, Notre-Seigneur pardonne toujours. C'est le démon qui se venge.

— Qui vous a appris cela? demanda Paolo avec surprise.

FRANÇOIS. – C'est mon cher et bon maître, papa.

CHRISTINE. – J'aime beaucoup ton papa, François.

FRANÇOIS. – Tu as raison, il est si bon! Et il t'aime bien aussi.

CHRISTINE. – Pourquoi m'aime-t-il?

FRANÇOIS. – Parce que tu m'aimes et parce que tu es bonne.

CHRISTINE. – C'est drôle! C'est la même chose que moi. Je l'aime parce qu'il t'aime et qu'il est bon.

Il était tard; le dîner, retardé d'abord, interrompu ensuite, avait duré fort longtemps. De plus, les habits déchirés de Maurice et d'Adolphe, les robes et jupons en lambeaux de Mlles de Guilbert, rendaient impossible un plus long séjour chez Mme des Ormes. Mais, en se retirant, Mme de Guilbert engagea à dîner chez elle, pour la semaine suivante, toutes les personnes qui se trouvaient dans le salon, y compris les enfants.

VII - Premier service rendu par Paolo à Christine

François répondit poliment à l'adieu que lui adressèrent Maurice et Adolphe, un peu embarrassés vis-à-vis de lui depuis qu'ils savaient que M. de Nancé était son père. M. de Nancé passait dans le pays pour avoir une belle fortune; et il avait la réputation d'un homme excellent, religieux, charitable et prêt à tout sacrifier pour le bonheur de son fils. Son grand chagrin était l'infirmité du pauvre François qui avait été droit et grand jusqu'à l'âge de sept ans, et qu'une chute du haut d'un escalier avait rendu bossu. Quand Mme de Guilbert l'engagea à dîner, il commença par refuser; mais, Mme de Guilbert lui ayant dit que François était compris dans l'invitation, il accepta, pour ne pas priver son fils d'une journée agréable avec ses amis Bernard, Gabrielle et surtout Christine. Toute la société se dispersa une heure après le départ des Sibran et des Guilbert. Christine promit à ses cousins de demander la permission d'aller les voir le lendemain dans la journée.

«Tâche de venir aussi, François; nous nous rencontrerons tous en face du moulin de mon oncle de Cémiane.»

FRANÇOIS. – Non, Christine; il faut que je travaille; je passe deux heures chez M. le curé avec Bernard, et je reviens à la maison pour faire mes devoirs. Et toi, est-ce que tu ne travailles pas?

CHRISTINE. – Non, je lis un peu toute seule.

FRANÇOIS. – Mais la personne qui t'a appris à lire ne te donne-t-elle pas des leçons?

CHRISTINE. – Personne ne m'a appris; Gabrielle et Bernard m'ont un peu fait voir comment on lisait, et puis j'ai essayé de lire toute seule.

— Moi, z'apprendrai beaucoup à la signorina, dit Paolo, qui écoutait toujours les conversations des enfants. Moi, zé viendrai tous les zours, et signorina saura italien, latin, mousique, dessin, mathématiques, grec, hébreu, et beaucoup d'autres encore.

CHRISTINE. – Vraiment, monsieur Paolo, vous voudrez bien? Je serais si contente de savoir quelque chose? Mais demandez à maman; je n'ose pas sans sa permission.

— Oui, signorina; z'y vais; et vous verrez que zé né souis pas si bête que z'en ai l'air.

Et s'approchant de Mme des Ormes qui causait avec M. de Nancé:

«Signorina, bella, bellissima, moi, Paolo, désire vous voir tous les zours avec vos beaux ceveux noirs de corbeau, votre peau blanc de lait, vos bras souperbes et votre esprit magnifique; et zé demande, signora, que zé vienne tous les zours; zé donnerai des leçons à la petite signorina; zé serai votre serviteur dévoué, zé dézeunerai, pouis zé recommencerai les leçons, pouis les promenades avec vous, pouis vos commissions, et tout.»

MADAME DES ORMES. – Ah! ah! ah! quelle drôle de demande! Je veux bien, moi; mais si vous donnez des leçons à Christine, il faudra un tas de livres, de papiers, de je ne sais quoi, et rien ne m'ennuie comme de m'occuper de ces choses-là.

Paolo resta interdit; il n'avait pas prévu cette difficulté. Son air humble et honteux, l'air affligé de Christine, touchèrent M. de Nancé, qui dit avec empressement: «Vous n'aurez pas besoin de vous en occuper, madame; j'ai une foule de livres et de cahiers dont François ne se sert plus, et je les donnerai à Christine pour ses leçons avec Paolo.»

MADAME DES ORMES. – Très bien! Alors venez, mon cher monsieur Paolo, quand vous voudrez et tant que vous voudrez, puisque vous êtes si heureux de me voir.

PAOLO. – Merci, signora; vous êtes belle et bonne; à demain.

Et Paolo se retira, laissant Christine dans une grande joie, François enchanté de la satisfaction de sa petite amie, M. de Nancé heureux d'avoir fait à si peu de frais le bonheur de la bonne petite Christine, de Paolo et surtout de son cher François; quand ils furent seuls, François remercia son père avec effusion du service qu'il rendait à la pauvre Christine, dont il lui expliqua l'abandon. Il lui raconta aussi tout ce qui s'était passé entre elle et Maurice, et tout ce qu'elle lui avait dit, à lui, de bon et d'affectueux.

«J'aime cette enfant, elle est réellement bonne! dit M. de Nancé; vois-la le plus souvent possible, mon cher François; c'est, de tout notre voisinage, la meilleure et la plus aimable.»

VIII - Mina dévoilée

Le lendemain du dîner, Christine se leva de bonne heure, parce que sa bonne était invitée à une noce dans le village, et qu'elle voulait se débarrasser de Christine le plus tôt possible.

«Allez demander votre déjeuner, dit Mina quand Christine fut habillée; je n'ai pas le temps, moi; j'ai ma robe à repasser. Et prenez garde que votre papa ne vous voie; s'il vous aperçoit, je vous donnerai une bonne leçon de précaution.»

Christine alla à la cuisine demander son pain et son lait; elle regardait de tous côtés avec inquiétude.

«De quoi avez-vous peur, mam'selle?» demanda le cocher qui déjeunait.

CHRISTINE. – J'ai peur que papa ne vienne et qu'il ne me voie.

LE CUISINIER. – Qu'est-ce que ça fait? Votre papa ne vous gronde jamais.

CHRISTINE. – Ma bonne m'a défendu que papa me voie à la cuisine.

LE COCHER. – Mais puisque c'est elle qui vous a envoyée!

CHRISTINE. – C'est qu'elle va à la noce, et elle repasse sa robe.

LE COCHER. – Et elle vous plante là comme un paquet de linge sale! Si j'étais de vous, mam'selle, je raconterais tout à votre papa.

CHRISTINE. – Ma bonne me battrait, et maman ne me croirait pas.

LE COCHER. – Mais votre papa vous croirait!

CHRISTINE. – Oui, mais il n'aime pas à contrarier maman... Il faut que je m'en aille; voulez-vous me donner mon pain et mon lait pour que je puisse déjeuner?

LE CUISINIER. – Mais vous ne pouvez pas emporter votre chocolat, mam'selle, il vous brûlerait!

CHRISTINE. – Je n'ai pas de chocolat; je mange mon pain dans du lait froid.

LE CUISINIER. – Comment? Votre bonne vient tous les jours chercher votre chocolat.

CHRISTINE. – C'est elle qui le mange; elle ne m'en donne pas.

LE CUISINIER. – Si ce n'est pas une pitié! Une malheureuse enfant comme ça! Lui voler son déjeuner! Tenez, mam'selle, voilà votre tasse de chocolat, mangez-le ici, bien tranquillement.

CHRISTINE. – Je n'ose pas; si papa venait!

— Venez par ici, dans l'office; personne n'y entre; on ne vous verra pas.

Le cuisinier, qui était bon homme, établit Christine dans l'office et plaça devant elle une grande tasse de chocolat et deux bons gâteaux. Christine mangeait avec plaisir cet excellent déjeuner, lorsque à sa grande terreur elle entendit la voix de sa bonne.

MINA. – Monsieur le chef, le chocolat de Christine, s'il vous plaît.

LE CUISINIER, *d'un ton bourru*. – Je n'en ai pas fait.

LA BONNE. – Comment? Vous n'avez pas fait le déjeuner de Christine?

LE CUISINIER, *de même*. – Si fait! Vous avez envoyé demander un morceau de pain sec et du lait froid: je les lui ai donnés.

LA BONNE. – Il me faut son chocolat pourtant.

LE CUISINIER. – Vous ne l'aurez pas.

LA BONNE. – Je le dirai à madame.

LE CUISINIER. – Dites ce que vous voudrez et laissez-moi tranquille.

Mina sortit furieuse; elle dut attendre le réveil de Mme des Ormes pour porter plainte contre le cuisinier; elle attendit longtemps, ce qui augmenta son humeur. Christine, inquiète et effrayée, n'osa pas rentrer dans sa chambre; elle resta dehors jusqu'à l'arrivée de Paolo, qu'elle attendait et qu'elle considérait comme son protecteur, même vis-à-vis de sa mère; il ne tarda pas à paraître avec un gros paquet sous le bras. L'accueil empressé et amical de Christine le toucha et augmenta sa sympathie pour elle.

«Tenez, signorina, dit-il, voici un gros paquet pour vous.»

CHRISTINE. – Pour moi? Pour moi? Qu'est-ce que c'est?

PAOLO. – C'est M. de Nancé qui vous envoie des livres, des cahiers, des plumes, des crayons, un pupitre, toutes sortes de choses pour vos leçons; seulement, il vous prie de ne pas montrer tout cela, et de ne parler que des livres, qu'il a promis devant votre maman.

CHRISTINE. – Pourquoi ça?

PAOLO. – Parce qu'on pourrait croire que votre maman vous refuse ce qu'il vous faut, et que cela lui ferait du chagrin.

CHRISTINE. – Oh! alors, je ne dirai rien du tout; dites-le à ce bon M. de Nancé, et remerciez-le bien, bien, et François aussi. Mais, si on me demande qui m'a envoyé ces choses, qu'est-ce que je dirai pour ne pas mentir?

PAOLO. – Si on vous demande, vous direz: «C'est bon Paolo qui a apporté tout.» Et c'est la vérité. Mais on ne demandera pas. Le papa croira que c'est la maman, et la maman croira que c'est le papa.

Pendant que l'heureuse Christine rangeait ses livres, papiers, etc., dans sa petite commode, et commençait une leçon avec Paolo, Mme des Ormes s'éveillait et recevait les plaintes de Mina contre le chef, qui refusait le chocolat de Christine.

MADAME DES ORMES. – Dieu! que c'est ennuyeux! Vous êtes toujours en querelle avec quelqu'un, Mina.

MINA. – Madame pense pourtant bien que je ne peux laisser Christine sans déjeuner.

MADAME DES ORMES. – Je le sais, mais vous pourriez arranger les choses entre vous, sans m'obliger à m'en mêler. Que voulez-vous que je fasse à présent? Que je fasse venir cet homme, que je le gronde! Quel ennui, mon Dieu, quel ennui! Allez chercher mon mari; dites-lui que j'ai à lui parler.

MINA. – Si madame préfère, j'irai chercher le chef.

MADAME DES ORMES. – Mais non; c'est précisément ce qui m'ennuie.

MINA. – Si madame voulait lui donner un ordre par écrit, ce serait mieux que de déranger monsieur.

MADAME DES ORMES. – Quelles sottes idées vous avez, Mina! Que j'aille écrire à mon cuisinier, quand je peux lui parler! Allez me chercher mon mari.

MINA. – Mais, madame...

MADAME DES ORMES. – Taisez-vous, je ne veux plus rien entendre; allez me chercher mon mari.

Mina sortit, mais se garda bien d'exécuter l'ordre de sa maîtresse; irritée des retards qu'éprouvait sa toilette pour la noce, elle se promit de se revancher sur la pauvre Christine, seule cause, pensait-elle, de ces ennuis.

«Où est-elle cette petite sotte? Je ne l'ai pas vue depuis ce matin.»

Elle alla à sa recherche; ne l'ayant pas trouvée dans le jardin, elle rentra de plus en plus mécontente et finit par trouver Christine dans le salon, prenant une leçon d'écriture avec Paolo.

«Qu'est-ce que vous faites ici, Christine? Rentrez vite dans votre chambre!» lui dit-elle rudement.

Christine allait se lever pour obéir à sa bonne, dont elle redoutait la colère, lorsque Paolo la faisant rasseoir:

«Pardon, signorina, restez là; nous n'avons pas fini nos leçons. Et vous, dona Furiosa, tournez votre face et laissez tranquille la signorina.

— Laissez-moi tranquille vous-même, grand Italien, pique-assiette; je veux emmener cette petite sotte, qui n'a pas besoin de vos leçons, et je l'aurai malgré vous.»

Paolo saisit Christine, l'enleva et la plaça derrière lui; Mina, s'élançant sur lui, reçut un coup de poing qui lui aplatit le nez, mais qui redoubla sa fureur et ses forces; d'un revers de bras elle repoussa Paolo et attrapa Christine, qu'elle tira à elle avec violence.

«Si vous appelez, je vous fouette au sang!» s'écria-t-elle, tirant toujours Christine que retenait

Paolo.

Au moment où Paolo, craignant de blesser la pauvre enfant, l'abandonnait à l'ennemi commun, Mina poussa un cri et lâcha Christine. Une main de fer l'avait saisie à son tour et la fit pirouetter en la dirigeant vers la porte avec accompagnement de formidables coups de pied. C'était M. des Ormes, qui, inaperçu de Paolo et de Christine, était entré par une porte du fond, et, assis dans une embrasure de fenêtre, assistait à la leçon. Quand Mina fut expulsée de l'appartement, M. des Ormes rassura Christine tremblante et serra la main de Paolo.

M. DES ORMES. – Ma pauvre Christine, est-ce qu'elle te traite quelquefois aussi rudement que tout à l'heure?

CHRISTINE. – Toujours, papa; mais ne lui dites rien, je vous en supplie: elle me battrait plus encore.

M. DES ORMES. – Comment, plus? Elle te bat donc quelquefois?

CHRISTINE. – Oh oui, papa! avec une verge qui est dans son tiroir.

— Misérable! scélérate! dit M. des Ormes, pâle et tremblant de colère. Oser battre ma fille!

— Monsieur le comte, dit Paolo, si vous permettez, zé pounirai la dona Furiosa à ma façon; zé la foustizerai comme un sien.

M. DES ORMES. – Merci, monsieur Paolo; cette punition ne convient pas en France. Je vais en causer avec ma femme; continuez votre leçon à la pauvre Christine, qui est depuis plus de deux ans avec cette mégère.

M. des Ormes entra chez sa femme; elle pensa qu'il venait appelé par Mina.

«Vous voilà, mon cher! Je vous ai prié de venir pour que vous parliez au cuisinier, qui refuse à Christine son déjeuner; et grondez-le, je vous en prie; ça m'ennuie de gronder et cette Mina est si assommante avec ses plaintes continuelles.»

M. DES ORMES. – Mina est une misérable; je viens de découvrir qu'elle battait Christine.

MADAME DES ORMES. – Allons! en voilà d'une autre. Comment croyez-vous ces sottises, et qui vous a fait ces contes?

M. DES ORMES. – C'est moi qui ai vu et entendu de mes yeux et de mes oreilles.

MADAME DES ORMES. – Mais puisque, au contraire, Mina s'est plainte que le cuisinier ne donnait pas à Christine son chocolat! Elle prend donc le parti de Christine!

M. DES ORMES. – Que m'importent les plaintes de Mina? Je l'ai vue et entendue traiter Christine et Paolo comme elle ne devrait pas traiter une laveuse de vaisselle, et je suis venu vous prévenir que je l'ai chassée du salon et que je la chasserai de la maison.

MADAME DES ORMES. – Encore un ennui; une bonne à chercher! Pourquoi vous mêlez-vous des bonnes? Est-ce que cela vous regarde?

M. DES ORMES. – Ma fille me regarde, et, à ce titre, la bonne me regarde aussi. Quant à ce chocolat, je parie que c'est quelque méchanceté de Mina.

MADAME DES ORMES. – Vous accusez toujours Mina; vérifiez le fait; parlez au cuisinier.

M. DES ORMES. – C'est ce que je vais faire, ici, et devant vous.

MADAME DES ORMES. – Non, non, pas devant moi, je vous en prie; c'est à mourir d'ennui, ces querelles de domestiques.

M. DES ORMES. – C'est plus qu'une querelle de domestiques, du moment qu'il s'agit de votre fille.

M. des Ormes avait sonné; la femme de chambre entra.

M. DES ORMES. – Brigitte, envoyez-nous le chef ici, tout de suite.

Cinq minutes après le chef entrait.

LE CHEF. – Monsieur le comte m'a demandé?

M. DES ORMES. – Oui, Tranchant; ma femme voudrait savoir s'il est vrai que vous ayez refusé ce matin à Mina le chocolat de Christine.

LE CHEF. – Oui, monsieur le comte; c'est très vrai.

M. DES ORMES. – Et comment vous permettez-vous une pareille impertinence?

LE CHEF. – Monsieur le comte, Mlle Christine venait de manger son chocolat dans l'office.

M. DES ORMES. – Dans l'office! Ma fille dans l'office! Qu'est-ce que tout cela? Je n'y comprends rien.

LE CHEF. – Je vais l'expliquer à monsieur le comte, qui comprendra parfaitement. Mlle Christine ne mange jamais son chocolat.

M. DES ORMES. – Pourquoi cela?

LE CHEF. – Parce que c'est Mlle Mina qui l'avale pendant que Mlle Christine mange du lait froid et son pain sec. Ce matin, la pauvre petite mam'selle, qui nous fait pitié à tous, entre parenthèses, est venue chercher son pain et son lait; je l'ai cachée dans l'office pour qu'elle mangeât son chocolat une fois en passant, et quand Mlle Mina est venue le chercher, je l'ai refusé. Voilà toute l'affaire.

M. DES ORMES. – Pourquoi pensez-vous que Christine ne mange pas son chocolat le matin?

LE CHEF. – Parce que la servante a vu bien des fois comment ça se passait, et que Mlle Christine nous l'a dit elle-même.

M. DES ORMES. – C'est bien, Tranchant. Je vous remercie; vous avez bien fait, mais vous auriez dû me prévenir plus tôt.

LE CHEF. – Monsieur le comte, on n'osait pas.

M. DES ORMES. – Pourquoi?

LE CHEF. – Monsieur le comte, c'est que... madame... n'aurait pas cru... et... monsieur comprend... on avait peur de... de déplaire à madame.

Tranchant sortit. M. des Ormes, les bras croisés, regardait sa femme sans parler. Mme des Ormes était confuse, embarrassée, et gardait le silence.

«Caroline, dit enfin M. des Ormes, il faut que vous fassiez partir aujourd'hui même cette méchante femme.»

MADAME DES ORMES. – Dieu! quel ennui! Faites-la partir vous-même; je ne veux pas me mêler de cette affaire; c'est vous qui l'avez commencée, c'est à vous de la finir.

M. DES ORMES, *sévèrement.* – C'est vous qui la terminerez, Caroline, en expiation de votre négligence à l'égard de Christine. Moi, je ne pourrais contenir ma colère en face de cette abominable femme qui rend depuis plus de deux ans cette malheureuse enfant l'objet de la pitié de nos domestiques, meilleurs pour elle que nous ne l'avons été. Chassez cette femme tout de suite.

MADAME DES ORMES. – Et que ferai-je de Christine? Ah! ... une idée! je vais prendre Paolo pour la garder.

M. DES ORMES. – C'est ridicule et impossible! Mais il est certain que Christine serait bien gardée; Paolo est un homme excellent; on dit beaucoup de bien de lui dans le pays. En attendant que vous ayez trouvé une bonne (et il faut absolument en chercher une), dites à votre femme de chambre de soigner Christine.

M. des Ormes sortit, riant à la pensée de Paolo bonne d'enfant. Mme des Ormes sonna, se fit amener Mina, lui donna ses gages, et lui dit de s'en aller tout de suite. Mina commença une discussion et une justification; Mme des Ormes s'ennuya, s'impatienta, se mit en colère, cria, et, pour se débarrasser de Mina, après une discussion d'une heure et demie, elle lui doubla ses gages, lui donna un bon certificat et promit de la recommander.

IX - Grand embarras de Paolo

Pendant que Mina faisait ses paquets et se promettait de se venger de Christine en disant d'elle tout le mal possible, Paolo continuait et achevait la leçon de Christine; il fut enchanté de l'intelligence et de la bonne volonté de son élève, qui, dès la première leçon, apprit ses chiffres, ses notes de musique, quelques mots italiens, et commença à former des a, des o, des u, etc. Quand Mme des Ormes entra au salon, elle la trouva rangeant avec Paolo ses livres et ses cahiers.

«Ah! vous voilà, mon cher monsieur Paolo! Je viens vous demander de me rendre un service.

— Tout ce que voudra la signora, répondit Paolo en s'inclinant.

— Je viens de renvoyer Mina, que mon mari a prise en grippe; je ne sais que faire de Christine. Aurez-vous la bonté de venir passer vos journées chez moi pour la garder et lui donner des leçons?»

Paolo, étonné de cette proposition inattendue et dont lui-même devinait le ridicule, resta quelques instants sans répondre, la bouche ouverte, les yeux écarquillés.

«Eh bien! continua Mme des Ormes avec impatience, vous hésitez? Vous étiez prêt à exécuter toutes mes volontés, disiez-vous.»

PAOLO. – Certainement, signora... sans aucun doute... mais... mais...

MADAME DES ORMES. – Mais quoi? Voyons, dites. Parlez...

PAOLO. – Signora... zé donne des leçons... à M. François.

MADAME DES ORMES. – Combien gagnez-vous?

PAOLO. – Cinquante francs par mois, signora.

MADAME DES ORMES. – Je vous en donne cent...

PAOLO. – Mais, le pauvre François...

MADAME DES ORMES. – Eh bien! vous aurez deux heures de congé, par jour; vous emmènerez Christine chez le petit de Nancé.

PAOLO. – Mais... Signora, ze demeure bien loin... M. de Nancé est loin... pour revenir, c'est loin.

MADAME DES ORMES. – Mon Dieu! que de difficultés! Vous logerez ici... Voulez-vous, oui ou non?

Christine le regarda d'un air si suppliant qu'il répondit presque malgré lui:

«Zé veux, signora, zé veux, mais...

— C'est bien, je vais faire préparer votre chambre. Venez déjeuner. Viens, Christine.»

Paolo suivit, abasourdi de son consentement, qu'il avait donné par surprise, Christine avait l'air radieux; elle lui serra la main à la dérobée et lui dit tout bas: «Merci, mon bon, mon cher monsieur

Paolo.»

À table, Mme des Ormes annonça à son mari que Paolo allait demeurer au château et qu'il se chargeait de Christine. M. des Ormes eut l'air surpris et mécontent, et dit seulement:

«C'est impossible! Caroline, vous abusez de la complaisance de M. Paolo.»

MADAME DES ORMES. – Mais non; je lui donne cent francs par mois.

Paolo devint fort rouge; le mécontentement de M. des Ormes devint plus visible; il allait parler, lorsque Mme des Ormes s'écria avec humeur:

«De grâce, mon cher, pas d'objection. C'est fait; c'est décidé. Laissez-nous déjeuner tranquillement... Voulez-vous une côtelette ou un fricandeau, monsieur Paolo?»

PAOLO. – Côtelette d'abord; fricandeau après, signora.

Mme des Ormes le servit abondamment, et lui fit donner du vin, du café, de l'eau-de-vie. Quand on eut fini de déjeuner, elle lui demanda d'emmener Christine dans le parc.

M. DES ORMES. – Je vais emmener Christine; il faut bien que ce soit moi qui me charge de la promener ce matin, puisqu'il n'y a personne près d'elle. Viens, Christine.

Il emmena sa fille, la questionna sur Mina, se reprocha cent fois de n'avoir pas surveillé cette méchante bonne et d'avoir livré si longtemps la malheureuse Christine à ses mauvais traitements.

Paolo se rendit ensuite chez M. de Nancé. François fut le premier à remarquer l'air effaré et l'agitation du pauvre Paolo.

FRANÇOIS. – Qu'avez-vous donc, cher Monsieur Paolo? Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux?

PAOLO. – Oui... non... zé ne sais pas... zé ne sais quoi faire.

M. DE NANCÉ. – Qu'y a-t-il donc? Parlez, mon pauvre Paolo. Ne puis-je vous venir en aide?

PAOLO. – Voilà, signor! C'est la signora des Ormes. Zé donnais une leçon à la Christinetta; bien zentille! bien intelligente! bien bonne! Et voilà la mama qui mé dit... qui mé demande... qui mé force... à garder la Christina, à venir dans le sâteau, à promener, élever, soigner la Christina... Elle sasse la Mina; c'est bien fait; la Mina! qué canailla! qué Fouria! ... Mais comment voulez-vous? Quoi pouis-zé faire? Le papa pas content! Ah! zé lé crois bien! Moi Paolo, moi homme, moi médecin, moi maître pour leçons, garder comme bonne oune petite signora de huit ans! c'est impossible! Et moi comme oune bête, zé dis oui, parce que la povéra Christinetta me regarde avec des yeux... que zé n'ai pou résister. Et pouis me serre les mains; et pouis me remercie tout bas si zoyeusement, que zé n'ai pas le courage de dire non. Et pourtant, c'est impossible. Que faire, caro signor? Dites, quoi faire?

M. DE NANCÉ. – Dites que vous donnez des leçons pour vivre.

PAOLO. – Z'ai dit; elle me donne deux fois autant.

M. DE NANCÉ. – Dites que vous m'avez promis de donner des leçons à mon fils.

PAOLO. – Z'ai dit; elle mé donne deux heures.

M. DE NANCÉ. – Dites que vous demeurez trop loin pour revenir le soir chez vous.

PAOLO. – Z'ai dit; elle mé fait préparer oune sambre au sâteau.

M. DE NANCÉ. – Sac à papier! quelle femme! Mais qu'elle prenne une bonne.

PAOLO. – Elle n'en a pas. Où trouver?

M. DE NANCÉ. – Ma foi, mon cher, faites comme vous voudrez; mais c'est ridicule! Vous ne pouvez pas vous faire bonne d'enfant. N'y retournez pas; voilà la seule manière de vous en tirer.

PAOLO. – Mais la povéra Christina! Elle est seule, malheureuse. La maman n'y pense pas; le papa n'y pense pas; la poveretta ne sait rien et voudrait savoir; ne fait rien et s'ennuie; ça fait pitié; elle est si bonne, cette petite!

François n'avait encore rien dit; il écoutait tout pensif.

FRANÇOIS. – Papa, dit-il, me permettez-vous d'arranger tout cela! M. Paolo sera content, Christine aussi, et moi aussi.

M. DE NANCÉ. – Toi, mon enfant? Comment pourras-tu arranger une chose impossible à arranger?

FRANÇOIS. – Si vous me permettez de faire ce que j'ai dans la tête, j'arrangerai tout, papa.

M. DE NANCÉ. – Cher enfant, je te permets tout ce que tu voudras, parce que je sais que tu ne feras ni ne voudras jamais quelque chose de mal. Comment vas-tu faire?

FRANÇOIS. – Vous allez voir, papa. Vous savez que je suis grand, c'est-à-dire, ajouta-t-il en souriant, que j'ai douze ans et que je suis raisonnable, que je travaille sagement, que je me lève, que je m'habille seul, que je suis presque toujours avec vous.

M. DE NANCÉ. – Tout cela est très vrai, cher enfant; mais en quoi cela peut-il arranger l'affaire de Paolo?

FRANÇOIS. – Vous allez voir, papa. Vous voyez, d'après ce que je vous ai dit, que je n'ai plus besoin des soins de ma bonne, que j'aime de tout mon coeur, mais qu'il me faudra quitter un jour ou l'autre. Je demanderai à ma bonne d'entrer chez Mme des Ormes pour me donner la satisfaction de savoir Christine heureuse.

M. DE NANCÉ. – Ta pensée est bonne et généreuse, mon ami; elle prouve la bonté de ton coeur; mais ta bonne ne voudra jamais se mettre au service de Mme des Ormes, qu'elle sait être capricieuse, désagréable à vivre. Elle est chez moi depuis ta naissance; elle sait que nous lui sommes fort attachés; elle t'aime comme son propre enfant, et il vaut mieux qu'elle reste encore près de toi pour bien des soins qui te sont nécessaires.

FRANÇOIS. – Pour les soins dont vous parlez, papa, nous avons Bathilde, la femme de votre valet de chambre; elle m'aime, et je suis sûr que ma bonne serait bien tranquille, la sachant près de moi. Voulez-vous, papa? Me permettez-vous de parler à ma bonne?

M. DE NANCÉ. – Fais comme tu voudras, cher enfant; mais je suis très certain que ta bonne n'acceptera pas ta proposition.

François remercia son père et courut chercher sa bonne; il l'embrassa bien affectueusement.

«Ma bonne, dit-il, tu m'aimes bien, n'est-ce pas, et tu serais contente de me faire plaisir?»

LA BONNE. – Je t'aime de tout mon coeur, mon François, et je ferai tout ce que tu me demanderas.

FRANÇOIS. – Je te préviens que je vais te demander un sacrifice.

LA BONNE. – Parle; dis ce que tu veux de moi.

François fit savoir à sa bonne ce que Paolo venait de lui raconter; il lui expliqua la triste position de Christine, son abandon: il dit combien Christine l'aimait, combien elle lui était attachée et dévouée, et combien il serait heureux de la savoir aimée et bien soignée. Il finit par supplier sa bonne de se présenter chez Mme des Ormes pour être bonne de Christine.

LA BONNE. – C'est impossible, mon cher enfant; jamais je n'entrerai chez Mme des Ormes, je serais malheureuse chez elle et loin de toi.

FRANÇOIS. – Tu ne serais pas malheureuse, puisqu'elle ne s'occupe pas du tout de Christine et que Christine est très bonne; et puis tu serais tout près de moi.

LA BONNE. – Mais je serais obligée de rester près de Christine et je ne pourrais pas te voir.

FRANÇOIS. – Tu demanderas à venir ici tous les jours, et papa te fera reconduire en voiture. Je t'en prie, ma chère bonne, fais-le pour moi; ce me sera une si grande peine de savoir Christine malheureuse comme elle l'a été avec cette méchante Mina.

La bonne lutta longtemps contre le désir de François; enfin, vaincue par ses prières et par l'assurance que Bathilde resterait près de lui, elle y consentit et elle permit à François de la faire proposer chez Mme des Ormes.

X - François arrange l'affaire

François courut triomphant annoncer à son père la réussite de sa négociation, et Paolo fut chargé d'aller tout de suite offrir à Mme des Ormes la bonne de François. Paolo, enchanté de se tirer de l'embarras où l'avait plongé la proposition étrange de Mme des Ormes, approuva vivement l'idée de François, et alla en toute hâte la faire accepter par M. et Mme des Ormes. Il rencontra à la porte du parc, M. des Ormes avec Christine.

«Signor! lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, hé! signor! (M. des Ormes s'arrêta), zé vous apporte oune bonne nouvelle, oune nouvelle excellente; la signora sera très heureuse.

— Quoi? Qu'est-ce? répondit M. des Ormes avec surprise. Quelle nouvelle?»

PAOLO. – Z'apporte oune bonne excellente, oune bonne admirable, oune bonne comme il faut à la signorina. La signora votre épouse veut Paolo pour bonne, c'est impossible, signor; n'est-il pas vrai?

M. DES ORMES. – Tout à fait impossible, mon cher monsieur Paolo. Je ne le permettrai sous aucun prétexte.

PAOLO. – Bravo signor! Ni moi non plus, malgré que z'ai dit oui. Mais voilà oune bonne admirable que zé vous apporte.

M. DES ORMES. – Qui donc? Où est cette merveille?

PAOLO. – Qui? La dona Isabella, bonne de M. de Nancé. Où est-elle? Chez M. de Nancé, son maître, qui n'a plus besoin de la dona, puisque le petit François est avec son papa.

M. DES ORMES. – C'est très bien, mais je ne veux pas livrer la pauvre Christine à une seconde Mina, et je veux savoir ce que c'est que cette Isabelle.

PAOLO. – Oh! signor! cette Isabella est oun anze, et la Mina est oun démon. Le petit Francesco aime la Isabella comme sa maman, et la petite Christina déteste la Mina comme oune diavolo (diable). C'est oune différence cela; pas vrai, signor? Avec la Mina, Christinetta était oune pauvre misérable; avec la Isabella, elle sera heureuse comme oune reine! Voilà, signor! Zé cours chercher la Isabella.

Et Paolo courait déjà, lorsque M. des Ormes l'appela et l'arrêta.

«Attendez, mon cher; donnez-moi le temps d'en parler à ma femme.»

PAOLO. – Pas besoin, signor. Vous verrez la Isabella, vous la prendrez, et la signora votre épouse dira: «C'est bon.» Dans oune minoute, zé serai de retour.

Cette fois, Paolo courut si bien que M. des Ormes ne put l'arrêter. Christine avait été si étonnée qu'elle n'avait rien dit.

«Connais-tu cette Isabelle que recommande Paolo?» lui demanda M. des Ormes.

CHRISTINE. – Non, papa; je sais seulement que François l'aime beaucoup, qu'elle est très bonne pour lui, et qu'il était très fâché qu'elle cherchât à se placer.

— C'est Dieu qui me l'envoie, se dit M. des Ormes; je ne peux pas faire la bonne d'enfants avec toutes mes occupations au-dehors. C'est assommant d'avoir à promener une petite fille! Que Dieu me vienne en aide en me donnant cette femme dont Paolo fait un si grand éloge. Je n'en parlerai à ma femme que lorsque j'aurai terminé l'affaire.

M. des Ormes rentra avec Christine, qui se mit à lire, à écrire, à refaire tout ce que Paolo lui avait appris le matin. Une heure après, Mme des Ormes entra au salon.

«Que fais-tu ici toute seule, Christine?»

CHRISTINE. – Je repasse mes leçons de ce matin, maman.

MADAME DES ORMES. – Ici! au salon! Tu as perdu la tête! Est-ce qu'un salon est une salle d'étude? Emporte tout ça et va-t'en faire tes leçons ailleurs. Où as-tu pris ces livres, ces papiers? Et de la musique aussi? Tu ne comprends rien à tout cela. Reporte-les où tu les as pris.

CHRISTINE. – C'est ce bon M. Paolo qui m'a tout apporté.

MADAME DES ORMES. – Paolo? C'est différent! Je ne veux pas dépenser mon argent en choses aussi inutiles. Emporte ça dans ta chambre; ne laisse rien ici.

Christine commença à mettre les livres et les papiers en tas, la porte s'ouvrit, et Paolo entra au salon suivi d'Isabelle.

«Signora, madama, dit-il en saluant à plusieurs reprises, z'ai l'honneur de présenter la dona Isabella.»

Mme des Ormes, étonnée, salua la dame qui accompagnait Paolo, ne sachant qui elle saluait.

«C'est la dona Isabella; voilà, signora, oune lettre de M. de Nancé.»

De plus en plus surprise, Mme des Ormes ouvrit la lettre, la lut et regarda la bonne; l'air digne et modeste, doux et résolu de cette femme lui plut.

MADAME DES ORMES. – Vous désirez entrer chez moi? D'après la lettre de M. de Nancé, je n'ai aucun renseignement à prendre; vous aviez six cents francs de gages chez M. de Nancé; je vous en donne sept cents et tout ce que vous voudrez, pour que je n'entende plus parler de rien et qu'on me laisse tranquille. Entrez chez moi tout de suite: je n'ai personne auprès de ma fille. Tenez, emmenez Christine avec ses livres et ses paperasses. Monsieur Paolo, vous allez lui donner la leçon là-haut dans sa chambre.

— Et le piano, signora?

— Je ne veux pas qu'elle touche au piano du salon; faites comme vous voudrez, ayez-en un où vous pourrez, pourvu que je n'aie rien à acheter, rien à payer, et qu'on ne m'ennuie pas de leçons et de tout ce qui les concerne. Au revoir, monsieur Paolo; allez, Isabelle; va-t'en, Christine.

Et elle disparut. Paolo tout démonté, Isabelle fort étonnée, Christine très ahurie, quittèrent le salon; Christine succombait sous le poids des livres et des cahiers; Isabelle les lui retira des mains; Paolo les prit à son tour des mains d'Isabelle.

«Permettez, dona Isabella, c'est trop lourd pour vous. Mais... où faut-il les porter, signorina Christina?»

CHRISTINE. – En haut, dans ma chambre. Qui est cette dame? demanda-t-elle tout bas à Paolo.

PAOLO. – C'est la bonne que vous a donnée votre ami François; c'est sa bonne, dona Isabella.

CHRISTINE. – C'est vous, madame Isabelle, que François aime tant? Il m'a bien souvent parlé de vous... Et vous voulez bien quitter le pauvre François pour rester avec moi?

ISABELLE. – Oui, mademoiselle; j'ai du chagrin de quitter mon cher petit François; j'aurais voulu rester encore l'été près de lui, mais il m'a tant suppliée de venir chez vous, que je n'ai pu lui résister. Je ne sais pas quand votre maman désire que j'entre tout à fait. Ne pourriez-vous pas le lui demander, mademoiselle?

CHRISTINE. – Je n'ose pas; il vaut mieux que ce soit M. Paolo, que maman a l'air d'aimer assez. Mon bon monsieur Paolo, voulez-vous aller demander à maman quand Mme Isabelle, bonne de François, peut entrer ici?

PAOLO. – Zé veux bien, signorina; mais si votre mama est fâcée, comment zé ferai pour vous donner des leçons?

CHRISTINE. – Non, non, mon bon monsieur Paolo, elle vous écoutera; allez, je vous en prie.

PAOLO. – Oh! les yeux suppliants! Zé souis une bête, zé cède touzours. Quoi faire? Obéir.

Et Paolo se dirigea à pas lents vers l'appartement de Mme des Ormes, pendant que Christine faisait voir à sa future bonne celui qu'elle devait habiter. Il y avait deux jolies chambres, une pour la bonne, une pour Christine; Isabelle parut très satisfaite du logement et se mit à causer avec Christine en attendant la réponse de Paolo.

Paolo avait frappé à la porte de Mme des Ormes.

«Entrez», avait-elle répondu.

«Ah! c'est encore vous, monsieur Paolo. Que vous faut-il? Est-ce une simple visite ou quelque chose à demander?»

PAOLO. – À demander, signora. La dona Isabella demande quand elle doit entrer?

MADAME DES ORMES. – Mais tout de suite; qu'elle reste, puisqu'elle y est.

PAOLO. – C'est impossible, signora; elle n'a rien que sa personne cez vous; tout est resté cez M. de Nancé.

MADAME DES ORMES. – J'enverrai chercher ses effets chez M. de Nancé.

PAOLO. – C'est impossible, signora; elle n'a pas dit adieu à son petit François, à M. de Nancé, à personne.

MADAME DES ORMES. – Elle ira demain en promenant Christine.

PAOLO. – Mais signora, elle aime de tout son coeur le petit François et elle voudrait s'en aller pas si vite, tout doucement.

MADAME DES ORMES. – Dieu! que vous m'ennuyez, mon cher Paolo! Qu'elle fasse ce qu'elle voudra, qu'elle vienne quand elle pourra, mais qu'on me laisse tranquille, qu'on ne m'ennuie pas de ces bonnes, de Christine, de François. Que je suis malheureuse d'avoir tout à faire dans cette maison.

PAOLO. – Mais, signora, la Christina est votre chère fille; il faut bien que vous fassiez comme toutes les mama.

MADAME DES ORMES. – Allez-vous me faire de la morale, mon cher Paolo? Je suis fatiguée, éreintée, j'ai mille choses à faire; je dois dîner demain chez Mme de Guilbert; il est quatre heures, et je n'ai rien de prêt, ni robe ni coiffure. Jamais je n'aurai le temps avec toutes ces sottes affaires. Faites pour le mieux, mon cher Paolo; arrangez tout ça comme vous aimerez mieux, mais, de grâce, laissez-moi tranquille.

Mme des Ormes repoussa légèrement Paolo, ferma la porte et sonna sa femme de chambre pour se faire apporter ses robes blanches, roses, bleues, lilas, vertes, grises, violettes, unies, rayées, quadrillées, mouchetées, etc., afin de choisir et arranger celle du lendemain.

Paolo remonta chez Christine, raconta à sa manière ce qui s'était passé entre lui et Mme des Ormes. Il fut décidé que Paolo donnerait à Christine sa leçon, qu'il remmènerait Isabelle chez M. de Nancé et qu'elle viendrait le lendemain assez à temps pour habiller Christine, qui devait aller dîner chez Mme de Guilbert.

XI - M. des Ormes gâte l'affaire

Paolo tombait de fatigue de ses allées et venues de la journée; il resta à dîner chez M. de Nancé, auquel il raconta la façon bizarre dont Mme des Ormes avait accepté Isabelle. François fut heureux de la certitude du bonheur de son amie Christine; mais, une fois la chose assurée, il sentit péniblement le vide que laisserait dans la maison l'absence de sa bonne. Il comprit mieux le sacrifice qu'il avait généreusement conçu pour le bien de sa petite amie, quand il fut accompli. Encore une nuit passée sous le même toit, et sa bonne ne serait plus là pour l'aimer, le consoler dans ses petits chagrins, le câliner dans ses petits maux. Sa tristesse fut tout de suite aperçue par son père, qui en devina facilement la cause.

«Ton sacrifice est accompli, cher enfant, et malgré le chagrin que te causera l'absence de ta bonne, tu auras toujours la grande satisfaction de penser que tu es l'auteur d'une nouvelle et heureuse vie pour ta petite amie; peut-être serait-elle tombée encore sur une femme méchante comme Mina, ou tout au moins indifférente et négligente. Avec Isabelle, il est certain qu'elle sera aussi heureuse que peut l'être un enfant négligé par ses parents, et ce sera à toi qu'elle devra non seulement son bonheur présent, mais le bonheur de toute sa vie, car elle sera bien et pieusement élevée par Isabelle.

— C'est vrai, papa, c'est une grande consolation et un grand bonheur pour moi aussi, et je vous assure que je ne regrette pas d'avoir donné ma bonne à Christine; que je suis très content...»

Le pauvre François ne put achever; il fondit en larmes; son père l'embrassa, le calma en lui rappelant que sa bonne restait dans le voisinage, qu'il pourrait la voir souvent, et que Christine, qui avait un excellent coeur, lui tiendrait compte de son sacrifice en redoublant d'amitié pour lui. Ces réflexions séchèrent les larmes de François, et il résolut de garder tout son courage jusqu'à la fin.

Le lendemain, quand Isabelle dut partir, il demanda à son père la permission d'accompagner sa bonne jusque chez Christine.

M. DE NANCÉ. – Certainement, mon ami; mais qui est-ce qui te ramènera?

FRANÇOIS. – Paolo, papa, qui est chez Christine pour ses leçons; nous reviendrons ensemble dans la carriole qui portera les effets de ma bonne, et il me donnera ma leçon d'italien et de musique au retour.

M. DE NANCÉ. – Très bien, mon ami; je te proposerais bien de te mener moi-même, mais je crains d'ennuyer M. et Mme des Ormes, qui m'ennuient beaucoup: la femme par sa sottise et son manque de coeur à l'égard de sa fille, et le mari par sa faiblesse et son indifférence.

François partit donc avec Isabelle; ils préférèrent aller à pied pendant qu'une carriole porterait les malles au château des Ormes. Ils firent la route silencieusement, François retenait ses larmes; la bonne laissait couler les siennes.

ISABELLE. – Cher enfant, pourquoi m'as-tu demandé d'entrer chez Mme des Ormes? J'aurais pu encore passer deux ou trois mois avec toi.

FRANÇOIS. – Et après, ma bonne, il aurait fallu tout de même nous séparer! Et tu aurais été placée loin de moi, tandis que chez Christine je pourrai te voir très souvent. Si tu avais pu rester toujours chez papa!

... Mais tu as dit toi-même que, n'ayant rien à faire depuis que je sortais sans toi, que je couchais près de papa, que je travaillais loin de toi, tu t'ennuyais et que tu étais malade d'ennui. Tu cherchais une place, et en entrant chez Christine tu restes près de moi, tu me fais un grand plaisir en me rassurant sur son bonheur, et tu seras maîtresse de faire tout ce que tu voudras, puisque Mme des Ormes ne s'occupe pas du tout de la pauvre Christine.

— Tu as raison, mon François, tu as raison, mais... il faut du temps pour m'habituer à la pensée de vivre dans une autre maison que la tienne, ne pas t'embrasser tous les matins, et tant d'autres petites choses que j'abandonne avec chagrin.

François pensait comme sa bonne, il ne répondit pas; ils arrivèrent au château des Ormes, ils montèrent chez Christine, qui finissait sa leçon avec Paolo. En apercevant François, elle poussa un cri de joie et se jeta à son cou. François, déjà disposé aux larmes, s'attendrit de ce témoignage de tendresse et pleura amèrement.

«François, mon cher François, pourquoi pleures-tu? s'écria Christine en le serrant dans ses bras. Dis-moi pourquoi tu pleures.»

FRANÇOIS. – C'est le départ de ma bonne qui me fait du chagrin, mais je suis bien content qu'elle soit avec toi; elle t'aimera; tu seras heureuse, aussi heureuse que j'ai été heureux avec elle.

CHRISTINE. – Mais alors... pourquoi l'as-tu laissée partir de chez toi?

FRANÇOIS. – Pour que tu sois heureuse. Parce que je craignais pour toi une autre Mina.

CHRISTINE, *l'embrassant.* – François, mon bon cher! François, que tu es bon! Comme je t'aime! Je t'aime plus que personne au monde! Tu es meilleur que tous ceux que je connais! Pauvre François! cela me fait de la peine de te causer du chagrin.

Et Christine se mit à pleurer. Isabelle fit de son mieux pour les consoler tous les deux, et elle y parvint à peu près.

Au bout d'une demi-heure, François fut obligé de s'en aller. Christine demanda à Isabelle de le reconduire jusque chez lui, mais l'heure était trop avancée; il fallait s'habiller et partir pour aller dîner chez Mme de Guilbert.

«Nous nous retrouverons dans deux heures, dit Christine à François; et tu verras aussi ta bonne parce que maman a dit qu'on me remmènerait à neuf heures et que ce serait ma bonne qui viendrait me chercher.

— Quel bonheur!» dit François qui partit en carriole avec Paolo et le domestique, après avoir bien embrassé sa bonne et Christine, et tout consolé par la pensée de les revoir toutes deux le soir même.

Isabelle commença la toilette de Christine, et sans la tarabuster, sans lui arracher les cheveux, elle l'habilla et la coiffa mieux que ne l'avait jamais été la pauvre enfant. Elle remercia sa bonne avec effusion, l'embrassa, lui dit encore combien elle était heureuse de l'avoir pour bonne et voulut aller joindre sa maman. Elle ouvrait la porte lorsque M. des Ormes entra.

M. DES ORMES. – Comment! déjà prête? Qui est-ce qui t'a habillée? Comme te voilà bien coiffée? Avec qui es-tu ici?

CHRISTINE. – Avec ma bonne, papa; c'est elle qui m'a coiffée et habillée.

M. DES ORMES. – Quelle bonne? D'où vient-elle? Que veut dire ça? (Encore une sottise de ma femme, pensa-t-il.) J'en avais une qu'on m'a recommandée et que j'attends depuis le déjeuner. Je suis fâchée, madame, dit-il en s'adressant à Isabelle, que vous soyez installée ici sans que j'en aie rien su; mais je ne puis confier ma fille à une inconnue, et je vous prie de ne pas vous regarder comme étant à mon service.

ISABELLE. – Je croyais vous obliger, monsieur, d'après ce que m'avait dit Mme des Ormes, en venant tout de suite près de mademoiselle; mais du moment que ma présence ici vous déplaît, je me retire; vous me permettrez seulement de rassembler mes effets que j'avais rangés dans l'armoire.

L'air digne, le ton poli d'Isabelle frappèrent M. des Ormes, qui se sentit un peu embarrassé et qui dit avec quelque hésitation:

«Certainement! prenez le temps nécessaire; je ne veux rien faire qui puisse vous désobliger; vous coucherez ici si vous voulez.»

ISABELLE. – Merci, monsieur, je préfère m'en retourner chez moi. Adieu donc, ma pauvre Christine; je vous regrette bien sincèrement, soyez-en certaine.

Christine pleurait à chaudes larmes en embrassant Isabelle. M. des Ormes regardait d'un air étonné l'attendrissement de la bonne et les larmes de Christine, qui s'écria dans son chagrin:

«Dites! mon bon François que je voudrais être morte; je serais bien plus heureuse.»

M. DES ORMES. – Ah! çà, Christine, tu perds la tête. Quelle sottise de te mettre à pleurer parce que je ne garde pas une bonne que je ne connais pas, que personne ne connaît et qui est ici depuis quelques instants, je pense!

Christine voulut répondre, mais elle ne put prononcer une parole. Isabelle ramassa promptement le peu d'effets qu'elle avait sortis de sa malle, embrassa une dernière fois Christine, et se disposa à partir en disant:

«J'enverrai demain chercher la malle, monsieur; vous permettrez peut-être que je la laisse ici; mais si elle vous gêne, je demanderai à M. de Nancé de vouloir bien l'envoyer chercher tout de suite.»

M. DES ORMES. – M. de Nancé! vous le connaissez?

ISABELLE. – Oui, monsieur; je viens de chez lui.

M. DES ORMES. – Comment, vous seriez...? Mais ne vous a-t-il pas donné une lettre pour moi?

ISABELLE. – Non, monsieur; j'en avais une pour madame qui m'a arrêtée tout de suite; mais je vous assure que je regrette bien de m'être présentée; si j'avais prévu ce qui arrive, je m'en serais bien gardée.

M. DES ORMES. – Mon Dieu! mais... j'ignorais que vous fussiez la personne que devait envoyer M. de Nancé; je ne savais pas que vous eussiez vu ma femme; restez, je vous en prie, restez.

ISABELLE. – Non, monsieur; il pourrait m'arriver d'autres désagréments du même genre et je ne veux pas m'y exposer; habituée à être traitée par M. de Nancé avec politesse et même affection, un langage rude, une méfiance injurieuse me blessent et me chagrinent. Adieu une dernière fois, ma pauvre Christine; le bon Dieu vous protégera. François et moi, nous prierons pour vous.

En finissant ces mots, Isabelle salua M. des Ormes et sortit. Christine se jeta dans un fauteuil, cacha

sa tête dans ses mains et pleura amèrement. Elle ne pouvait aller dîner ainsi chez Mme de Guilbert; M. des Ormes, fort contrarié d'avoir agi si précipitamment, réfléchit un instant, laissa Christine et alla trouver sa femme.

Mme des Ormes finissait sa toilette et mettait ses bracelets.

M. DES ORMES. – Vous avez arrêté une bonne tantôt?

MADAME DES ORMES. – Non; hier pour aujourd'hui.

M. DES ORMES. – Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

MADAME DES ORMES. – Parce que le choix d'une bonne me regarde, que vous n'y entendez rien et que je ne suis pas obligée de vous demander des permissions pour agir comme je l'entends.

M. DES ORMES. – Votre cachotterie est cause d'un grand désagrément pour nous. Ne connaissant pas cette bonne, je l'ai renvoyée.

MADAME DES ORMES, *stupéfaite.* – Vous l'avez renvoyée! Mais vous avez perdu le sens! Jamais je ne retrouverai une femme sûre comme cette Isabelle! Courez vite; retenez-la, dites-lui de venir me parler.

M. DES ORMES, *embarrassé.* – C'est trop tard; elle est partie.

MADAME DES ORMES, *avec colère.* – Partie! c'est trop fort! c'est trop bête! c'est méchant pour Christine que vous prétendez aimer, grossier pour moi qui ai choisi cette femme, injurieux pour cette pauvre bonne, et impertinent pour M. de Nancé qui me la recommande comme une merveille.

M. DES ORMES. – Je suis désolé vraiment...

MADAME DES ORMES. – Il est bien temps de se désoler quand la sottise est faite. Et voilà l'heure de partir pour ce dîner! Brigitte, allez chercher Christine.

Cinq minutes après, Christine entra, les yeux et le nez rouges et bouffis, les cheveux en désordre, la robe chiffonnée.

MADAME DES ORMES. – Quelle figure! Qu'est-ce qui t'est arrivé pour te mettre en cet état? Tu ne peux pas aller ainsi faite chez Mme de Guilbert. Il faut te recoiffer et te rhabiller. Va chercher ta bonne.

— Ma bonne est partie, dit Christine en recommençant à sangloter.

MADAME DES ORMES. – Ah! c'est vrai! Alors, viens tout de même comme tu es.

M. DES ORMES. – Elle ne peut pas aller chez Mme de Guilbert sanglotante, décoiffée et chiffonnée.

MADAME DES ORMES. – Taisez-vous et laissez-moi faire; je sais ce que je fais. Viens, Christine.

Mme des Ormes repoussa son mari, monta dans la voiture, prit Christine près d'elle et dit au cocher:

«Chez M. de Nancé.»

M. DES ORMES. – Comment! vous ne m'attendez pas? Vous allez chez M. de Nancé? Pourquoi faire? C'est ridicule.

MADAME DES ORMES. – Je sais ce que je fais, et vous, vous ne savez pas ce que vous faites. Allez, Daniel.

Daniel partit, laissant M. des Ormes stupéfait et très mécontent. Une demi-heure après, il fit atteler une petite voiture découverte et partit de son côté.

XII - Mme des Ormes raccommode l'affaire

Mme des Ormes arriva chez M. de Nancé au moment où la voiture de ce dernier avançait au perron. M. de Nancé attendait seul et fut très surpris de voir Mme des Ormes et Christine descendre de leur voiture.

MADAME DES ORMES. – Monsieur de Nancé, attendez un instant; où est Isabelle? Il faut que je lui parle. M. des Ormes a fait une sottise comme il en fait si souvent. Ne connaissant pas Isabelle, il l'a prise pour une aventurière et l'a fait partir, ne sachant pas que je l'eusse vue et arrêtée. Il est fort contrarié, je suis désolée. Christine est désespérée, et il faut que je voie Isabelle et que je la ramène chez moi.

M. DE NANCÉ. – Madame, à vous dire vrai, je ne crois pas que vous réussissiez, car elle doit être fort blessée du procédé de M. des Ormes; elle n'est pas encore de retour; revenant à pied par la traverse, elle sera ici dans un quart d'heure.

MADAME DES ORMES. – Eh bien! je l'attendrai chez vous. Je ne pars pas avant d'avoir arrangé cette affaire.

Un peu contrarié, M. de Nancé lui offrit le bras et la mena dans le salon, où ils trouvèrent François qui venait de rejoindre son père; il fit un cri de joie en voyant Christine et une exclamation de surprise en apercevant ses yeux rouges et les traces de ses larmes.

FRANÇOIS. – Christine, qu'as-tu? Pourquoi viens-tu? Qu'est-il arrivé?

— Ta bonne est partie, dit Christine, recommençant à sangloter.

FRANÇOIS. – Partie! Ma bonne! Et pourquoi?

CHRISTINE. – Papa l'a renvoyée.

FRANÇOIS. – Renvoyé ma bonne! ma pauvre bonne! et pourquoi?

«Je ne sais pas; il ne la connaissait pas.»

François resta muet; combattu entre la joie de revoir sa bonne pour quelque temps encore et le chagrin de Christine, il ne savait ce qu'il devait regretter ou désirer. Mme des Ormes expliquait à M. de Nancé la gaucherie de M. des Ormes; M. de Nancé, ne sachant s'il devait l'accuser avec Mme des Ormes ou combattre l'accusation, gardait le silence. En ce moment on vit Isabelle passer dans la cour et rentrer; François et Christine coururent à elle.

«Amenez-la, amenez-la!» criait Mme des Ormes.

François et Christine la firent entrer de force dans le salon. Mme des Ormes courut à elle:

«Ma chère Isabelle, je viens vous chercher. Vous allez revenir chez moi; M. des Ormes n'a pas le sens commun; il ne vous connaissait pas, et il voulait avoir, il attendait Isabelle, bonne de François de Nancé; c'est donc pour vous avoir qu'il vous a renvoyée si brutalement! Mais n'y faites pas attention; il est honteux et désolé; Christine ne fait que pleurer; tout le monde est dans le chagrin. Vous reviendrez,

n'est-ce pas?»

ISABELLE. – Madame, je dois avouer que la manière dont m'a parlé M. des Ormes m'a fort peinée, et que je crains d'avoir à recommencer des scènes de ce genre.

MADAME DES ORMES. – Jamais, jamais, ma bonne Isabelle; croyez-le et soyez bien tranquille pour l'avenir. Je défendrai à mon mari de vous parler; personne ne trouvera à redire à rien de ce que vous ferez; Christine vous obéira en tout.

— Oh oui! en tout et toujours, s'écria Christine, se jetant au cou d'Isabelle.

— Ma bonne, ne repousse pas ma pauvre Christine, lui dit tout bas François en l'embrassant.

ISABELLE. – Mes chers enfants, je veux bien oublier ce qui s'est passé, mais M. des Ormes voudra-t-il à l'avenir me traiter avec les égards auxquels m'a habituée M. de Nancé?

MADAME DES ORMES. – Oui, je vous réponds de lui, ma chère Isabelle; il ne s'occupe pas de Christine, vous ne le verrez jamais; je ne sais quelle lubie lui a pris aujourd'hui.

ISABELLE. – Alors, puisque Madame veut bien me témoigner la confiance que je crois mériter, je suis prête à retourner chez Madame. Mais Mlle Christine est toute décoiffée et chiffonnée; elle ne peut pas dîner ainsi avec ces dames.

MADAME DES ORMES. – Vous viendrez avec nous et vous l'arrangerez là-bas ou en route; ça ne fait rien. Voyons, partons tous; nous sommes en retard. Monsieur de Nancé, venez avec moi dans ma voiture; les enfants et Isabelle suivront dans la vôtre.

M. de Nancé, trop poli pour refuser cet arrangement, offrit le bras à Mme des Ormes et monta dans sa calèche. Isabelle et les enfants montèrent dans le coupé de M. de Nancé. Ils arrivèrent tous un peu tard chez les Guilbert, mais encore assez à temps pour n'avoir pas dérangé l'heure du dîner. Quelques instants après, M. des Ormes entra; il avait perdu du temps en faisant un détour pour s'expliquer avec Isabelle au château de Nancé; tout le monde en était parti, et lui-même vint les rejoindre chez les Guilbert. Après avoir salué M. et Mme de Guilbert, il s'avança vivement vers M. de Nancé.

«J'ai bien des excuses à vous faire, monsieur, du mauvais accueil que j'ai fait à la personne recommandée par vous, mais j'ignorais que vous eussiez écrit à ma femme, qu'elle eût vu la bonne de François, qu'elle l'eût prise tout de suite, et comme je ne connaissais pas de vue cette bonne, que je tenais beaucoup à elle précisément, et que je l'attendais d'un instant à l'autre, j'ai craint quelque originalité de ma femme; elle a déjà pris, sans aucun renseignement, cette Mina que j'ai renvoyée, et j'ai craint pour Christine une seconde Mina; je suis fort contrarié de ma bévue, et je vous demande de vouloir bien faire ma paix avec la bonne de François et d'obtenir d'elle qu'elle rentre chez moi pour le bonheur de Christine.»

M. DE NANCÉ. – Mme des Ormes est déjà venue arranger votre affaire, monsieur; Isabelle a repris son service près de Christine; elle est ici avec les enfants.

M. DES ORMES. – Mille remerciements, monsieur; je suis heureux de savoir par vous cette bonne nouvelle.

Le dîner fut annoncé, et M. des Ormes quitta M. de Nancé pour offrir son bras à Mme de Sibran; on

se mit à table. Les enfants dînaient à part dans un petit salon à côté; les jeunes Sibran et les Guilbert regardaient d'un air moqueur François et Christine qui avaient tous deux les yeux rouges; la toilette de Christine avait été imparfaitement arrangée.

«Pourquoi Mina t'a-t-elle si mal coiffée et habillée, Christine?» demanda Gabrielle.

CHRISTINE. – D'abord, je n'ai plus Mina.

GABRIELLE. – Plus Mina! Que j'en suis contente pour toi! Pourquoi est-elle partie?

CHRISTINE. – C'est papa qui l'a chassée hier matin.

BERNARD. – Chassée? Racontez-nous cela, Christine; ce doit être amusant.

HÉLÈNE. – Est-ce qu'il a mis sa meute après elle?

MAURICE. – Oui, sa meute composée du chien de garde et d'un basset.

CHRISTINE. – Je ne vous raconterai rien du tout, puisque vous parlez ainsi de papa et de ses chiens.

CÉCILE. – Oh! je t'en prie, Christine?

CHRISTINE. – Non, je le dirai après dîner à Bernard et à Gabrielle; mais à vous autres, rien.

CÉCILE. – Tu es ennuyeux, Maurice, avec tes méchancetés.

MAURICE. – Je n'ai rien dit de méchant; demande au *chevalier de la Triste Figure*[30].

CHRISTINE. – Qui appelez-vous comme ça?

MAURICE. – Votre chevalier, ébouriffé comme vous, et qui a les yeux gonflés comme vous, ce qui fait croire qu'on vous a administré une correction à tous les deux.

CHRISTINE. – On administre des corrections aux méchants comme vous, à des garçons mal élevés comme vous. François est toujours bon, et s'il a les yeux rouges, c'est par bonté pour moi et pour sa bonne. Et s'il a l'air triste, c'est parce qu'il est bon; il est cent fois mieux avec son air triste et doux que s'il avait l'air sot et méchant.

ADOLPHE. – Avec ça, il a une belle tournure, une belle taille.

CHRISTINE. – Attendez qu'il ait vingt ans, et nous verrons lequel sera le plus grand et le plus beau de vous deux.

MAURICE. – Ha, ha, ha! quelle niaiserie: attendre huit ans!

Christine, rouge et irritée, allait répondre, lorsque François l'arrêta.

FRANÇOIS. – Laisse-les dire, ma chère Christine! Ces pauvres garçons ne savent ce qu'ils disent; ne te fâche pas, ne me défends pas. Quel mal me font-ils? Aucun. Et ils se font beaucoup de mal en se faisant voir tels qu'ils sont. Tu vois bien que toi et moi nous sommes vengés par eux-mêmes.

BERNARD. – Bien répondu, François! bien dit! Tu sais joliment te défendre contre les méchantes langues.

FRANÇOIS. – Je ne me défends pas, Bernard, car je ne me crois pas attaqué. Je calme Christine qui allait s'emporter.

Bernard, Gabrielle et Mlle de Guilbert se moquèrent de Maurice et d'Adolphe, qui finirent par ne savoir que répondre à François et à Christine, et, tout en riant et causant, le dîner s'avançait et on en était au dessert. Maurice et Adolphe, pour dissimuler leur embarras, mangèrent si abondamment que le mal de coeur les obligea de s'arrêter.

Les autres enfants firent des plaisanteries sur leur gloutonnerie.

HÉLÈNE. – On dirait que vous mourez de faim chez vous.

CÉCILE. – Ou bien que vous ne mangez rien de bon à la maison.

BERNARD. – Vous serez malades d'avoir trop mangé.

GABRIELLE. – Et personne ne vous plaindra.

Maurice et Adolphe, mal à l'aise et honteux, ne répondaient pas; ils avaient fini leur repas. On sortit de table; tout le monde descendit au jardin; les enfants se mirent à jouer et à courir, à l'exception de Maurice et d'Adolphe, qui restèrent au salon à moitié couchés dans des fauteuils. Ils avaient comploté de s'emparer de quelques cigarettes qu'ils avaient vues sur la cheminée, et de fumer quand ils seraient seuls; leurs parents leur avaient expressément défendu de fumer, mais ils n'avaient pas l'habitude de l'obéissance, et ils firent en sorte qu'on ne s'aperçût pas de leur absence.

XIII - Incendie et malheur

M. de Guilbert proposa une promenade en bateau; on devait traverser l'étang, qui tournait comme une rivière et qui avait un kilomètre de long; on devait descendre sur l'autre rive, et assister à une danse à l'occasion de la noce d'une fille de ferme de M. de Guilbert. On s'embarqua en deux bateaux; on recommanda aux enfants de ne pas bouger; les messieurs se mirent à ramer. M. de Nancé avait placé François près de lui, et Christine s'était mise entre François et sa cousine Gabrielle. Quand on débarqua, la noce était très en train; on dansait, on chantait; on avait l'air de beaucoup s'amuser; les danseurs accoururent aussitôt pour inviter Mlle de Guilbert, Gabrielle et Christine; Bernard engagea à danser une des petites filles de la noce; les mamans, les papas dansèrent aussi; au milieu de l'animation générale, personne ne s'aperçut de l'absence de Maurice et d'Adolphe; à neuf heures, M. de Nancé parla de départ.

«Mais il n'est pas tard», dit Mme des Ormes.

M. DE NANCÉ. – Il est neuf heures, madame, et pour nos enfants, je crois qu'il est temps de terminer cette agréable soirée.

MADAME DES ORMES. – C'est ennuyeux, les enfants! Ils gâtent tout! Ils empêchent tout! Ne trouvez-vous pas?

M. DE NANCÉ. – Je trouve, madame, qu'ils rendent la vie douce, bonne, intéressante, heureuse enfin; et, s'ils empêchent de goûter quelques plaisirs frivoles, ils donnent le bonheur. Le plaisir passe, le bonheur reste.

MADAME DES ORMES. – C'est égal, on est bien plus à l'aise pour s'amuser sans enfants.

Le jour baissait, et M. de Guilbert avait fait allumer les lanternes du bateau qui faisaient un effet charmant; elles étaient en verres de différentes couleurs, et formaient lustres aux deux bouts du bateau. Toute la société du château se rembarqua et on s'éloigna. M. et Mme de Sibran s'aperçurent enfin que Maurice et Adolphe ne les avaient pas accompagnés, ce qu'Hélène expliqua par le malaise qu'ils éprouvaient pour avoir trop mangé. On était arrivé au quart du trajet, à un tournant d'où l'on découvrait le château, et on vit avec surprise des jets de flammes qui éclairaient l'étang; chacun regarda d'où ils venaient, et on s'aperçut avec terreur qu'ils s'échappaient des croisées du château; les rameurs redoublèrent d'efforts pour aborder au plus vite; de nouveaux jets de flammes s'échappèrent des croisées de l'étage supérieur, et quand on put débarquer, les flammes envahissaient plus de la moitié du château. M. de Nancé fit rester les dames et les enfants sur le rivage, fit promettre à François de ne pas chercher à le rejoindre, et courut avec les autres pour organiser les secours. Les domestiques allaient et venaient éperdus, chacun criant, donnant des avis, que personne n'exécutait. M. de Sibran, fort inquiet de ses fils, les appela; les chercha de tous côtés; personne ne lui répondit; les domestiques, trop effrayés pour faire attention à ses demandes, ne lui donnaient aucune indication. M. de Guilbert ne s'occupait que du sauvetage des papiers, des bijoux et effets précieux; on jetait tout par les fenêtres, au risque de tout briser et de tuer ceux qui étaient dehors. Il n'y avait pas de pompe à incendie, pas assez de seaux pour faire la chaîne, personne pour commander; à mesure que les flammes gagnaient le château, le désordre

augmentait; on avait heureusement pu sauver tout ce qui avait de la valeur, l'argent, les bijoux, les tableaux, le linge, les bronzes, la bibliothèque, etc. Mais tous les meubles, les tentures, les glaces furent consumés. M. de Guilbert travaillait encore avec ardeur à sauver ce que le feu n'avait pas atteint; M. de Sibran, éperdu, continuait à appeler et à chercher ses fils; M. de Nancé avait demandé aux domestiques ce qu'étaient devenus les jeunes de Sibran.

«Ils sont sans doute dans le parc, monsieur; on suppose qu'ils auront mis le feu au salon, où ils étaient restés seuls, et qu'ils se sont sauvés; on n'a trouvé personne dans les salons quand on s'est aperçu de l'incendie. Au rez-de-chaussée il ne leur était pas difficile de s'échapper.»

M. de Nancé, rassuré sur leur compte et se voyant inutile, retourna près de ces dames, pensant à l'inquiétude qu'avait certainement éprouvée François en le voyant s'exposer aux accidents d'un incendie, et aussi à l'inquiétude terrible de Mme de Sibran pour ses deux fils, qui étaient très probablement restés au salon, d'après le dire du valet de chambre.

Un cri de joie salua son retour, François se jeta à son cou; il l'embrassa tendrement, et il sentit un baiser sur sa main; Christine était près de lui, l'obscurité croissante l'avait empêché de l'apercevoir; il la prit aussi dans ses bras et l'embrassa comme il avait embrassé François. Ensuite il chercha Mme de Sibran, qui était profondément accablée et qui, assise au pied d'un arbre, pleurait la tête dans ses mains.

«Eh bien! mes enfants?» dit-elle avec inquiétude.

M. DE NANCÉ. – Je crois qu'ils sont avec M. de Sibran, madame; ils ne tarderont pas à venir vous rassurer.

MADAME DE SIBRAN. – Dieu soit loué! ils sont en sûreté! Les avez-vous vus? Où étaient-ils?

M. DE NANCÉ. – Je ne saurais vous dire, madame. Nous étions tous trop occupés pour avoir des détails. Mais, comme le disait le domestique que j'ai questionné, il est clair qu'ils ne pouvaient courir aucun danger, quand même ils se seraient trouvés dans le foyer de l'incendie; au rez-de-chaussée, à six pieds de terre, il ne pouvait rien arriver.

MADAME DE SIBRAN. – Vous avez raison, mais un incendie est toujours si terrible; Dieu vous bénisse, mon cher monsieur, pour les nouvelles rassurantes que vous êtes venu me donner, et que mon mari...

Un grand cri, cri de détresse et de terreur, interrompit sa phrase inachevée. À une mansarde du château éclairée par les flammes, apparurent deux têtes livides, épouvantées, criant au secours; c'étaient Maurice et Adolphe. MM. de Sibran, des Ormes et les domestiques étaient en bas; leur cri d'épouvante avait répondu au cri de détresse des enfants. M. de Sibran se laissa tomber par terre; M. des Ormes, les mains jointes, la bouche ouverte, répétait: «Mon Dieu! mon Dieu!» mais ne bougeait pas. Les domestiques criaient et couraient.

Mme de Sibran se releva et se précipita pour secourir ses fils, mais Dieu lui épargna la douleur de voir ses efforts inutiles, en la frappant d'un profond évanouissement.

«Pauvre femme! dit M. de Nancé la regardant avec pitié; elle est mieux ainsi que si elle avait sa connaissance. François, ne bouge pas d'ici, je te le défends; je vais tâcher de sauver ces infortunés.

— Papa, papa, ne vous exposez point! s'écria François les mains jointes.

— Sois tranquille, je penserai à toi, cher enfant, et Dieu veillera sur nous.»

Et il s'élança vers le château.

«Des matelas, vite des matelas!» cria-t-il aux domestiques épouvantés.

À force de les exhorter, de les pousser, de répéter ses ordres, il parvint à faire apporter cinq ou six matelas, qu'il fit placer sous la mansarde où étaient encore Maurice et Adolphe; enveloppés de flammes et de fumée.

M. DE NANCÉ. – Jetez-vous par la fenêtre, il y a des matelas dessous. Allons courage!

Maurice s'élança et tomba maladroitement, moitié sur les matelas et moitié sur le pavé. M. de Nancé se baissa pour le retirer et faire place à Adolphe; mais avant qu'il eût le temps de l'enlever, Adolphe se jeta aussi et vint tomber sur les épaules de son frère, qui poussa un grand cri et perdit connaissance.

«Malheureux! s'écria M. de Nancé, ne pouviez-vous attendre une demi-minute?

— Je brûlais, je suffoquais», répondit faiblement Adolphe.

Et il commença à gémir et à se plaindre de la douleur causée par les brûlures. M. de Nancé remit Adolphe aux mains des domestiques, qui l'emmenèrent à la ferme, et lui-même s'occupa de faire revenir Maurice: mais ses soins furent inutiles; les reins étaient meurtris ainsi que les épaules; les jambes, qui avaient porté sur le pavé, étaient contusionnées et brisées; il demanda qu'on allât au plus vite chercher un médecin, étendit Maurice sur l'herbe, et engagea M. de Sibran à donner des soins à ses fils au lieu de se lamenter.

«Ma femme! ma femme!» dit M. de Sibran avec désespoir.

M. DE NANCÉ. – Que diable! mon cher, ayez donc courage! Que votre femme s'évanouisse, on le comprend. Mais vous, faites votre besogne de père, et voyez ce qu'il y a à faire pour secourir vos fils.

M. DE SIBRAN. – Mes fils! mes enfants! Où sont-ils?

M. DE NANCÉ. – Ils sont contusionnés et brûlés; Maurice, là, près de vous, et Adolphe à la ferme.

— Maurice! Maurice! s'écria M. de Sibran en se jetant près de lui.

Maurice poussa un gémissement douloureux.

M. DE NANCÉ. – Prenez garde! ne lui donnez pas d'émotions inutiles. Faites-lui respirer du vinaigre, bassinez-lui le front et les tempes, mais ne le secouez pas! Mettez deux matelas près de lui, et tâchons de l'enlever pour le placer dessus.

M. de Sibran demanda du monde pour l'aider à transporter Maurice. M. de Nancé appela M. des Ormes, lui répéta ce qu'il y avait à faire en attendant le médecin, et retourna près de ces dames. Il prit de l'eau dans son chapeau, en jeta quelques gouttes sur la tête et le visage de Mme de Sibran, toujours évanouie, lui bassina à grande eau les tempes et le front, et demanda à ces dames de continuer jusqu'à ce qu'elle reprît ses sens. Mme des Ormes et Mme de Guilbert s'en chargèrent et apprirent par M. de Nancé le triste état de Maurice et d'Adolphe.

«Qu'est-ce qui a causé l'incendie, papa? demanda François. Où est ma bonne?

— Ta bonne va bien, mon enfant; elle est allée donner des soins à Adolphe. Quant à l'incendie et ce qui l'a occasionné, personne ne le sait; les domestiques étaient tous à table; il n'y avait au salon que Maurice et Adolphe; on ne comprend pas comment le feu a pris au salon, et comment ces deux garçons se sont trouvés dans les mansardes. Maurice est encore sans connaissance, et Adolphe gémit et ne parle pas; tous deux sont fortement brûlés et doivent souffrir beaucoup.»

Mme de Sibran était revenue à elle pendant que M. de Nancé parlait aux enfants consternés. On lui dit que ses fils étaient sauvés; M. de Nancé lui expliqua de quelle manière et comment la précipitation

d'Adolphe avait contusionné Maurice.

«On a été chercher un médecin, ajouta-t-il, et je pense qu'on pourra sans inconvénient les transporter chez vous, madame.»

Après quelques autres explications à ces dames et aux enfants, Mme de Guilbert lui demanda si toutes les chambres du château avaient été atteintes et consumées, et s'il n'y avait plus de logement pour elle et sa famille.

M. DE NANCÉ. – Tout est brûlé, madame, mais on a pu sauver les effets d'habillement et les objets de valeur.

MADAME DE GUILBERT. – Qu'allons-nous devenir? Où irons-nous?

M. DE NANCÉ. – Si j'osais vous offrir un refuge provisoire, madame, je vous demanderais de vouloir bien accepter mon château; je n'en occupe qu'une petite partie avec mon fils, le reste est à votre disposition.

MADAME DE GUILBERT. – Merci, monsieur de Nancé; je suis bien reconnaissante de votre offre; si mon mari m'y autorise, je l'accepterai pour quelques jours, jusqu'à ce que nous trouvions à nous loger. Ce sera une gêne pour vous, je le sais, et je vous suis d'autant plus obligée.

M. DE NANCÉ. – Trop heureux de vous venir en aide dans un si grand embarras, madame.

MADAME DE GUILBERT. – Permettez-vous que nous nous installions chez vous dès cette nuit?

M. DE NANCÉ. – Certainement, madame. Je retourne chez moi pour donner les ordres nécessaires. Viens, François; nous allons bientôt partir, mon ami.

Mmes des Ormes et de Cémiane proposèrent à Mme de Sibran de la ramener près de ses fils.

«Après quoi nous retournerons chacune chez nous; les pauvres enfants doivent être harassés de fatigue», dit Mme de Cémiane.

XIV - Heureux moments pour Christine

Ils se dirigèrent tous vers la pelouse où se trouvait Maurice avec son père, toujours morne et accablé, et MM. des Ormes et de Cémiane. Maurice avait retrouvé sa connaissance et la parole; il se plaignait de ses brûlures, de vives douleurs dans les jambes, dans les reins; il ne pouvait faire un mouvement sans gémir. Mme de Sibran s'agenouilla près de lui sans parler; ses larmes tombèrent amères et abondantes sur le visage de son fils noirci par la fumée, et qui exprimait une souffrance aiguë. Elle déposa un baiser sur son front, puis resta immobile et silencieuse. Elle demanda à ces dames de la laisser près de son fils et d'emmener leurs enfants. Elle pria M. de Sibran de faire porter Maurice près d'Adolphe, afin qu'elle les eût tous deux sous les yeux. M. de Nancé se chargea de la commission et s'éloigna avec François, que Christine n'avait pas quitté un instant. Isabelle vint les joindre pour chercher Christine et la faire monter dans la voiture de Mme des Ormes. Mais quand ils arrivèrent dans la cour où étaient les voitures, ils trouvèrent Mme des Ormes partie. N'ayant trouvé ni Christine ni Isabelle, elle s'en était informée; on lui avait répondu qu'elles avaient sans doute été emmenées par M. des Ormes; ne poussant pas plus loin ses recherches, elle était partie pour les Ormes.

L'effroi de Christine en se voyant oubliée fut tout de suite calmé par M. de Nancé, qui lui dit:

«Ma petite Christine, je t'emmènerai avec François et Isabelle, tu coucheras chez moi avec Isabelle qui nous sera fort utile pour préparer les logements des Guilbert.

— Merci, cher monsieur de Nancé, répondit Christine en lui baisant la main qui tenait la sienne. Comme vous êtes bon! Comme François est heureux! et comme je suis contente pour lui que vous soyez son papa!

— Merci, papa! mon cher papa! s'écria François dont les yeux brillèrent de joie. Montons vite en voiture, de peur que Mme des Ormes ne revienne chercher Christine.»

Christine sauta dans la voiture près de M. de Nancé; François s'élança en face d'elle; Isabelle, près de lui; et M. de Nancé, souriant de l'inquiétude de François et de Christine, dit au cocher d'aller bon train. Quand ils arrivèrent, il chargea Isabelle d'installer Christine dans l'ancienne petite chambre de François donnant dans celle d'Isabelle; François, tout joyeux, mena Christine dans cette petite chambre, l'embrassa ainsi que sa bonne, et alla se coucher dans la sienne, près de son père. Il n'oublia pas dans sa prière de remercier le bon Dieu de lui avoir donné un si bon père et une si bonne petite amie, et il s'endormit heureux et reconnaissant.

M. de Nancé, au lieu de se reposer des fatigues de la journée, veilla, avec Isabelle et Bathilde, à l'arrangement des chambres destinées aux Guilbert, maîtres et domestiques; tout était prêt quand ils arrivèrent. Il les reçut à la porte du château, les installa chacun chez eux, leur recommanda de demander tout ce qu'ils désiraient, et s'échappa à leurs remerciements mille fois répétés, en rentrant dans son appartement; il embrassa son petit François endormi et se coucha après avoir, lui aussi, remercié le bon Dieu de lui avoir donné un si excellent fils. Christine dormit tard et se réveilla le lendemain tout étonnée de ne pas connaître sa chambre; elle ne tarda pas à se ressouvenir des événements de la veille, et son coeur bondit de joie quand elle pensa qu'elle reverrait François et M. de Nancé et qu'elle déjeunerait avec eux, chez eux. À peine Isabelle l'eut-elle habillée et lui eut-elle fait faire sa prière que François entra; Christine courut à lui et se jeta dans ses bras.

«Oh! François, garde-moi toujours chez toi! Je me sens si heureuse ici! mon coeur est tranquille

comme s'il dormait.»

FRANÇOIS. – Je serais bien, bien content de te garder toujours, mais ton papa et ta maman ne voudront pas.

CHRISTINE. – Pourquoi? Qu'est-ce que ça leur fait? Tu vois bien qu'ils m'ont oubliée hier dans ce château brûlé.

FRANÇOIS. – C'est parce que tout le monde était agité par cet incendie. Tu vas voir qu'ils vont t'envoyer chercher... En attendant, je viens t'emmener pour déjeuner. Je déjeune toujours avec papa, et j'ai dit que tu déjeunerais avec nous. Veux-tu?

CHRISTINE. – Merci, merci, mon bon François. Quelle bonne idée tu as eue!

François embrassa sa bonne qui les regardait avec tendresse, et, prenant la main de Christine, ils coururent tous deux chez M. de Nancé qui écrivait en attendant François.

«Bonjour, mon bon cher papa», dit François en lui passant les bras autour du cou.

Il se sentit en même temps embrassé de l'autre côté, et deux petits bras entourèrent aussi son cou. C'était Christine, qui faisait comme François.

Il sourit, les embrassa tous deux.

«Bonjour, chers enfants; vous voilà déjà ensemble?

— Cher monsieur de Nancé, gardez-moi toujours avec vous et avec François. Je serais si heureuse chez vous! je vous aimerai tant! autant que François», dit Christine en l'entourant toujours de ses bras.

M. DE NANCÉ. – Ma pauvre chère enfant, j'en serais aussi heureux que toi; mais c'est impossible! Tu as un père et une mère.

— Quel dommage! dit Christine en laissant tomber ses bras.

M. de Nancé sourit encore une fois et l'embrassa.

«Notre déjeuner est prêt, dit-il. Nous avons bon appétit; mangeons.»

Il servit à Christine et à François une tasse de chocolat, et prit lui-même une tasse de thé. Les enfants mangèrent et causèrent tout le temps; leurs réflexions amusaient M. de Nancé; leur amitié réciproque le touchait; il regrettait, comme Christine, de ne pouvoir la garder toujours; son petit François serait si heureux! Mais il se redit ce qu'il leur avait dit déjà:

«C'est impossible!»

Après les avoir laissés jouer quelque temps:

«Je crois, ma petite Christine, dit-il, que je vais à présent faire atteler la voiture pour te ramener chez tes parents, qui doivent être inquiets de toi.

— Déjà! s'écrièrent les deux enfants à la fois.

— Eh oui! déjà, mais vous vous reverrez bientôt et souvent. Isabelle te mènera promener de notre côté, et François ira se promener avec moi du côté des Ormes; vous jouerez pendant que je lirai au pied d'un arbre; et puis nous ferons des visites au château et à ta tante de Cémiane quand tu y seras.»

M. de Nancé fit atteler; il monta dans la voiture avec François, Christine et Isabelle; un quart d'heure après, ils descendaient au château des Ormes. Ils trouvèrent M. et Mme des Ormes dans le salon.

MADAME DES ORMES. – Ah! vous voilà, monsieur de Nancé; c'est fort aimable de m'avoir vous-même ramené Christine; je pensais bien que quelqu'un s'en serait chargé.

M. DES ORMES. – Comment est-ce M. de Nancé qui nous amène Christine? D'où venez-vous donc, mon cher monsieur?

M. DE NANCÉ. – De chez moi, monsieur.

MADAME DES ORMES. – Ah! c'est que vous ne savez pas, mon cher, que j'ai laissé Christine hier soir chez les Guilbert, la croyant avec vous. Ce n'est pas étonnant! Cet incendie était si terrible! Mais j'ai bien pensé ce matin, en la sachant encore absente, que M. de Nancé ou bien ma soeur de Cémiane l'aurait emmenée et nous la ramènerait.

M. DES ORMES. – Vous abusez de l'obligeance de M. de Nancé, Caroline.

MADAME DES ORMES. – Pas du tout. Je suis bien sûre que M. de Nancé est très heureux de me rendre ce service.

M. DE NANCÉ. – Celui-là, oui, madame; je vous l'affirme bien sincèrement.

— Vous voyez bien, dit Mme des Ormes triomphante. Vous croyez toujours que les autres pensent comme vous. Je suis persuadée, moi, que si j'avais à faire un voyage, et si je demandais à M. de Nancé de garder Christine chez lui en mon absence, il le ferait avec plaisir.

M. DE NANCÉ. – Non seulement avec plaisir, madame, mais avec bonheur. Essayez, vous verrez.

MADAME DES ORMES. – Que vous êtes aimable, monsieur de Nancé!

M. DES ORMES. – Caroline, ne faites donc pas des suppositions impossibles. Monsieur de Nancé, voulez-vous rester à déjeuner avec nous?

M. DE NANCÉ. – Merci bien, monsieur; j'ai chez moi nos pauvres voisins incendiés, et je ne les ai pas encore vus aujourd'hui.

M. de Nancé partit avec François quelques instants après; Christine monta dans sa chambre avec Isabelle.

XV - Tristes suites de l'incendie

Aucun événement extraordinaire ne vint plus troubler la tranquillité des châteaux voisins. Christine continua à voir François, Gabrielle et Bernard, presque tous les jours, tantôt chez eux, tantôt au château des Ormes. François s'attachait de plus en plus à Christine, et, grâce au désir qu'avait Isabelle de se rapprocher de lui, ils se retrouvaient dans leurs promenades et aussi dans leurs visites au château de Cémiane. M. de Nancé, cédant au désir de François, donnait souvent des déjeuners et des goûters aux enfants des environs; c'étaient les beaux jours de François et de Christine. Paolo continuait avec un succès marqué ses leçons à ses deux élèves. Mme des Ormes avait voulu que Paolo les donnât à Christine sans payement, mais M. des Ormes, qui redoutait le ridicule plus encore qu'il ne craignait l'humeur de sa femme, se paya assez largement pour fermer la bouche aux mauvaises langues; car dans le voisinage on s'amusait beaucoup de l'avarice de Mme des Ormes pour tout ce qui concernait sa fille.

La vie se passait donc heureuse et calme pour François et Christine; pour M. de Nancé, qui n'était heureux que par son fils; pour Isabelle, qui aimait beaucoup Christine à cause de la tendresse qu'elle témoignait à François, et aussi à cause des charmantes qualités qui se développaient par les soins de cette bonne intelligente et par ceux de M. de Nancé. Ce dernier portait à Christine une affection paternelle, et il cherchait à suppléer à la direction qui manquait à la pauvre enfant du côté de ses parents, par des conseils, toujours écoutés et suivis avec reconnaissance. Mme des Ormes oubliait sans cesse sa fille pour ne s'occuper que de toilette et de plaisirs. M. des Ormes, faible et indifférent, avait, comme nous l'avons vu, des éclairs de demi-tendresse qui ne duraient pas; tranquille sur le sort de Christine depuis qu'il la savait sous la direction sage et dévouée d'Isabelle, il ne s'occupait pas de sa fille, et cherchait, comme sa femme, à passer agréablement ses journées. Tous deux laissaient à Isabelle liberté complète d'élever Christine selon ses idées; c'est ainsi qu'aidée de M. de Nancé elle donna à Christine des sentiments religieux et des habitudes qui lui manquaient; elle la menait au catéchisme avec François, qui fit cette année sa première communion sous la direction du bon curé du village et guidé par son père, dont la piété touchait et encourageait François et Christine.

Dès les premiers temps qui suivirent l'entrée d'Isabelle chez Christine, ils eurent occasion d'exercer la vertu de charité à l'égard de Maurice et d'Adolphe. Les brûlures d'Adolphe le faisaient souffrir beaucoup, mais ce n'était rien auprès de ce que souffrait Maurice. Outre des brûlures, le médecin lui avait trouvé les reins et le dos contusionnés et déviés, et les jambes toutes disloquées.

On les transporta chez eux la nuit même de l'incendie; et ce fut après qu'ils furent installés dans leurs lits que les deux médecins appelés commencèrent à panser les brûlures et à remettre les membres démis et brisés. Paolo avait demandé à assister à l'opération; il voulut donner des conseils, et faire autrement que ne faisaient les médecins pour remettre les membres disloqués et brisés. Mais on se moqua de ses avis et on refusa de les suivre.

Paolo se retira en branlant la tête, et dit le lendemain à M. de Nancé:

«Mauvais, mauvais pour le Maurice! Sera bossou et horrible; les zambes mal arranzées; très mal! C'est abouminable! Moi z'aurais fait bien; pas comme ces zens imbéciles.»

Maurice poussa des cris lamentables pendant cette opération, qui dura une demi-heure environ. Maurice se trouvait dans l'impossibilité de remuer, à cause des appareils qui maintenaient ses jambes et ses épaules; il fallait le faire boire et manger, le moucher et l'essuyer comme un petit enfant; il se

désolait, se fâchait; ses colères et ses agitations augmentaient son mal.

Les premiers jours, sa vie fut en danger, et personne ne put le voir; mais, après un mois, M. de Nancé demanda si François ne pouvait pas venir le distraire et le consoler; M. et Mme de Sibran acceptèrent la proposition avec joie, et ils annoncèrent à leurs fils la visite de François.

«Pourquoi l'avez-vous acceptée? dit Maurice en gémissant. Il va triompher de me voir si malade; Adolphe et moi, nous nous sommes moqués de sa bosse, et il doit nous en vouloir.»

MADAME DE SIBRAN. – Mon pauvre ami, tu t'ennuies tant et tu souffres tant, que ton père et moi nous avons jugé utile de te donner une distraction.

MAURICE. – Jolie distraction!

ADOLPHE. – Agréable passe-temps!

Malgré l'humeur qu'ils témoignaient ils ne voulurent pas que Mme de Sibran écrivît à François pour l'empêcher de venir. Le lendemain, François arriva à une heure; ni Maurice ni Adolphe ne bougèrent ni ne parlèrent quand il entra chez eux et qu'il leur dit bonjour d'un air affectueux.

FRANÇOIS. – Vous avez bien souffert et vous souffrez encore beaucoup? ...

Pas de réponse.

FRANÇOIS. – Nous avons été tous bien tristes de votre accident... Papa a envoyé tous les jours savoir de vos nouvelles... Dès que j'ai su que vous alliez un peu mieux, j'ai bien vite demandé la permission de venir vous voir... Vous surtout, pauvre Maurice, qui ne pouvez pas faire un mouvement... Je vous fatigue peut-être? ... Dites-le-moi franchement; je reviendrai demain ou après-demain...

Le pauvre François était un peu embarrassé; il ne savait s'il devait rester ou s'en aller; il attendit encore quelques minutes, et, Maurice et Adolphe persistant à garder le silence, il se leva.

«Adieu, Maurice; adieu, Adolphe; je reviendrai vous voir avec papa, et je ne resterai pas longtemps, pour ne pas vous fatiguer.»

Le bon François sortit un peu triste du mauvais accueil que lui avaient fait ces garçons dont il avait déjà eu tant à se plaindre; mais, toujours bon et généreux, il se dit: «Il ne faut pas leur en vouloir, à ces pauvres malheureux! Ils souffrent; peut-être que le bruit leur fait mal... Je verrai une autre fois à leur parler de choses qui les amusent.»

Christine savait qu'il avait été voir les Sibran; le lendemain, elle alla chez lui savoir de leurs nouvelles.

«Ils souffrent toujours beaucoup», répondit François.

CHRISTINE. – Ont-ils été contents de te voir?

FRANÇOIS. – Je ne sais pas; ils ne me l'ont pas dit.

CHRISTINE. – T'ont-ils raconté comment le feu avait pris au salon?

FRANÇOIS. – Non, je ne leur ai pas demandé.

CHRISTINE. – De quoi avez-vous donc causé?

FRANÇOIS. – Mais ils n'ont pas causé; j'ai parlé tout seul.

CHRISTINE. – Ah! mon Dieu! est-ce que leur langue est brûlée!

FRANÇOIS, *souriant*. – Non; seulement ils ne parlent pas...
Christine le regarda attentivement.

CHRISTINE. – François... ils t'ont fait quelque méchanceté, et tu ne veux pas le dire. Je le vois à ton air embarrassé.
— Et tu as deviné, Christine, dit M. de Nancé en riant. Ils ne lui ont pas dit un mot, pas répondu un oui ou un non; ils ne l'ont pas regardé. Et François veut y retourner.

CHRISTINE. – Tu es trop bon, François! Je t'assure que tu es trop bon. Ne trouvez-vous pas, cher monsieur?

M. DE NANCÉ. – On n'est jamais trop bon, ma petite Christine, et rarement on l'est assez. En retournant chez Maurice et Adolphe, François fait un double acte de charité, il rend le bien pour le mal, et il visite des malheureux qui souffrent et qui ont longtemps à souffrir encore, surtout Maurice. Cette seconde visite les touchera peut-être; et, s'ils voient souvent François, ils deviendront probablement meilleurs.

CHRISTINE. – C'est vrai cela; on est toujours meilleur quand on a passé quelque temps avec François et avec vous... Et c'est pourquoi je serais si contente de ne jamais vous quitter tous les deux! ... Si vous vouliez? ...
— Pauvre chère enfant, dit M. de Nancé en l'embrassant, n'y pense pas; c'est impossible.

CHRISTINE. – Quand je serai vieille, et que je serai ma maîtresse, je viendrai chez vous et j'y resterai toujours.

M. DE NANCÉ. – Alors, nous verrons; nous avons le temps d'y penser. En attendant, va jouer avec François; j'ai à travailler.

CHRISTINE. – Qu'est-ce que vous faites? À quoi travaillez-vous?

M. DE NANCÉ. – Tu es une petite curieuse. Je travaille à un livre que tu ne comprends pas.

CHRISTINE. – Vous croyez? Je crois, moi, que je comprendrai. De quoi parlez-vous?

M. DE NANCÉ. – De l'éducation des enfants, et des sacrifices qu'on doit leur faire.

CHRISTINE. – Ce n'est pas difficile à comprendre. Il faut faire comme vous, voilà tout. Je comprends très bien tous les sacrifices que vous faites à François. Je vois que vous restez toujours à la campagne pour l'éducation de François; que vous ne voyez que les personnes qui peuvent être utiles ou agréables à François; que vous me laissez venir si souvent vous déranger et vous ennuyer chez vous, pour François; que vous m'apprenez à être bonne et pieuse, pour François; que vous m'aimez enfin pour François; que

vous...

M. DE NANCÉ, *l'embrassant*. – Assez, assez, chère enfant; tu es trop modeste pour ce qui te regarde et trop clairvoyante pour le reste. Dans l'origine, je t'ai aimée et attirée pour François, mais je t'ai bien vite aimée pour toi-même, et, après François, tu es la personne que j'aime le plus au monde. François le sait bien; nous parlons souvent de toi, et nous nous entendons très bien pour t'aimer.

CHRISTINE, *se jetant à son cou*. – Je suis bien contente de ce que vous me dites là! Comme je vous aime, cher, cher monsieur de Nancé! Et comme cela m'ennuie de vous appeler monsieur! J'ai toujours envie de vous dire: PAPA.

M. DE NANCÉ. – Ne fais jamais cela, mon enfant; ce serait mal.

CHRISTINE. – Pourquoi mal?

M. DE NANCÉ. – Parce que ce serait presque un blâme pour ton papa; c'est comme si tu disais: M. de Nancé est meilleur pour moi que mon vrai papa, et je l'aime davantage.

CHRISTINE. – Mais... ce serait la vérité.

M. DE NANCÉ. – Chut! ma Christine: chut! que personne ne t'entende dire pareille chose.

Christine resta un moment sans parler, la tête appuyée sur l'épaule de M. de Nancé.

M. DE NANCÉ. – À quoi penses-tu, Christine?

CHRISTINE. – Je pense que je suis très heureuse de vous avoir connus, vous et François. Il est si bon, François!

M. DE NANCÉ, *souriant*. – Oui, il est bien bon, mais prends garde qu'il ne s'impatiente de perdre son temps à nous regarder au lieu de jouer.

CHRISTINE. – Est-ce que cela t'ennuie, François?

FRANÇOIS. – Oh non, pas du tout. J'aime beaucoup à t'entendre dire des choses aimables à papa et à l'entendre te répondre.

CHRISTINE. – Iras-tu demain chez Maurice?

FRANÇOIS. – Oui, certainement; je l'ai promis.

CHRISTINE. – Veux-tu que j'y aille avec toi?

FRANÇOIS. – Oui, si papa veut bien t'emmener.

M. DE NANCÉ. – Tu ne peux pas y aller, Christine; tu as neuf ans; tu ne peux pas faire des visites à des

grands garçons de treize et onze ans.

CHRISTINE. – C'était seulement pour que François ne s'ennuie pas chez eux que je demandais à y aller, car je les déteste... c'est-à-dire, je ne les aime pas beaucoup.

M. DE NANCÉ. – Tu as bien fait de te reprendre, chère petite, car ton déteste n'était pas charitable; à présent, mes enfants, allez-vous-en; vous m'empêchez d'écrire.

Les enfants allèrent rejoindre Isabelle et jouèrent quelque temps. Paolo arriva pour donner à François ses leçons; et ils se séparèrent en disant: «À demain!»

XVI - Changement de Maurice

Le lendemain, avant la visite de Christine, qu'elle faisait toujours un peu tard, vers trois heures, à cause des leçons que lui donnait Paolo, François retourna avec son père chez les Sibran; il monta, comme la veille, chez Maurice et Adolphe, qui le virent entrer avec surprise. Maurice rougit et voulut parler, mais il ne dit rien.

FRANÇOIS. – Bonjour, Maurice; bonjour, Adolphe; j'espère que vous allez un peu mieux aujourd'hui... Vos yeux sont plus animés et vous êtes moins pâles... Je ne vous ferai pas une longue visite... comme hier... seulement pour vous raconter que M. de Guilbert va demain s'établir à Argentan, où il a trouvé une maison à louer, pendant qu'il fait rebâtir son château brûlé... Il paraît qu'il ne perdra rien, parce que la compagnie d'assurances lui paye tous ses meubles et son château... Adieu, pauvre Maurice; adieu, Adolphe; je prie toujours le bon Dieu qu'il vous guérisse bientôt.

François leur fit un salut amical et se dirigea vers la porte.

«François!» appela Maurice d'une voix faible.

François retourna bien vite près de son lit.

MAURICE. – François! pardonnez-moi; pardonnez à Adolphe. Vous êtes bon, bien bon! Et nous, nous avons été si mauvais, moi surtout! Oh! François! comme Dieu m'a puni! Si vous saviez comme je souffre! De partout! Et toujours, toujours! Ces appareils me gênent tant! Pas une minute sans souffrance!

FRANÇOIS. – Pauvre Maurice! Je suis bien triste de ce terrible accident. Je ne puis malheureusement pas vous soulager: mais si je croyais pouvoir vous distraire, vous être agréable, je viendrais vous voir tous les jours.

MAURICE. – Oh oui! Bon, généreux François! Venez tous les jours; restez bien longtemps.

FRANÇOIS. – À demain donc, mon cher Maurice; à demain, Adolphe.

Dès qu'il fut sorti, le regard douloureux de Maurice se reporta sur son frère.

«Pourquoi n'as-tu rien dit, Adolphe? Comment n'as-tu pas été touché de la bonté de ce pauvre François, que nous avons reçu si grossièrement avant-hier, et qui veut continuer ses visites, malgré notre méchanceté?»

ADOLPHE. – Je déteste ce vilain bossu; les bossus sont toujours méchants; c'est toi-même qui l'as dit.

MAURICE. – J'ai mal dit, car François est bon.

ADOLPHE. – Est-ce qu'on sait s'il est bon ou méchant?

MAURICE. – Ce qu'il fait nous prouve qu'il est bon. S'il vient demain, je t'en prie, sois poli pour lui, et parle-lui.

Adolphe ne répondit pas; Maurice était fatigué, il ne dit plus rien.

En revenant à la maison avec son père, François lui raconta avec bonheur ce que lui avait dit Maurice. M. de Nancé partagea le triomphe de François et lui fit voir combien la bonté et l'indulgence réussissaient mieux que la colère et la sévérité.

«Continue ta bonne oeuvre, cher ami, peut-être s'améliorera-t-il tout à fait. C'est un vrai bonheur quand on peut rendre bons les méchants.»

Christine fut enchantée du résultat de cette seconde visite, et encouragea François à continuer et à tâcher de ramener aussi Adolphe à de meilleurs sentiments.

Pendant deux mois, François retourna tous les jours chez les Sibran. Adolphe guérit de ses brûlures au bout d'un mois; il resta rebelle aux sollicitations de Maurice et insensible à la bonté, à l'amabilité de François. Le pauvre Maurice, au contraire, de plus en plus touché de la généreuse affection que lui témoignait François, devint plus doux, plus endurant, plus résigné de jour en jour; au bout de ces deux mois, le médecin lui permit de se lever et de faire usage de ses membres remis. Quand il se leva, sa faiblesse le fit retomber tout de suite sur son lit; un second essai, plus heureux, lui permit de s'appuyer sur ses jambes et de se tourner vers la glace; mais de quelle terreur ne fut-il pas saisi quand il vit ses jambes tordues et raccourcies, une épaule remontée et saillante, les reins ployés et ne pouvant se redresser, et le visage, jusque-là enveloppé de cataplasmes ou d'onguent, couturé et défiguré par les brûlures! Adolphe l'avait été aussi, mais beaucoup moins.

Le malheureux Maurice poussa un cri d'horreur et retomba presque inanimé sur son lit. Mme de Sibran se jeta à genoux, le visage caché dans ses mains, et M. de Sibran quitta précipitamment la chambre pour cacher son désespoir à son fils.

«Mon Dieu! mon Dieu! criait Maurice, ayez pitié de moi! Mon Dieu! ne me laissez pas ainsi! Que vais-je devenir! Je ne veux pas vivre pour être un objet d'horreur et de risée.»

Puis, se relevant et se regardant encore dans la glace:

«Mais je suis horrible, affreux! François lui-même reculera d'épouvante en me voyant! Lui est bossu, c'est vrai, mais son visage, du moins, est joli, ses jambes sont droites... Et moi! ... et moi! ... Maman, maman, secourez-moi; ayez pitié de votre malheureux Maurice!»

Mme de Sibran releva son visage inondé de larmes, et, regardant encore Maurice, l'horreur et le chagrin dont elle fut saisie lui firent craindre un évanouissement; au lieu de répondre à l'appel de son fils, elle se releva et courut rejoindre son mari pour unir sa douleur à la sienne.

Maurice resta seul en face de la glace; plus il examinait ses difformités nouvelles, plus elles lui paraissaient hideuses et repoussantes; sa pâleur rendait plus apparentes les coutures et les plaques rouges de son visage; sa faiblesse faisait ployer ses reins et ses jambes. Pendant qu'il continuait l'examen de sa personne, la porte s'ouvrit doucement, et François entra. Toujours attentif à éviter ce qui pouvait peiner ou blesser les autres, il réprima, non sans peine, un cri de surprise et de frayeur à la vue de l'infortuné Maurice, qu'il devina plus qu'il ne le reconnut. Maurice se retourna, l'aperçut et examina l'impression qu'il produisait sur François. Il ne put découvrir que l'expression d'une profonde pitié et d'un sincère attendrissement.

FRANÇOIS. – Mon pauvre ami! Mon pauvre Maurice! Quel malheur! Mon Dieu, quel malheur!

François soutint dans ses bras Maurice prêt à défaillir; il le fit asseoir, resta près de lui, et pleura avec lui et sur lui.

«Du courage, mon ami, lui dit-il après quelques instants; ne perds pas l'espoir de redevenir ce que tu étais. Tu es faible à présent, tu ne peux pas te redresser ni te tenir sur tes jambes; dans quelques jours, quelques semaines au plus, tu retrouveras des forces et tu te tiendras droit comme avant.»

MAURICE. – Non, non, François; je sens que je ne me tiendrai jamais droit. Et mes jambes? ... Comment se redresseraient-elles? Elles sont contournées et tortues. Et l'épaule? Comment s'aplatirait-elle et redeviendrait-elle ce qu'elle était? Regarde-moi et regarde-toi. Eh bien! moi qui me suis tant moqué de ton infirmité, qui t'ai ridiculisé et tourmenté, j'en suis réduit à envier ton apparence. Je n'oserai jamais me montrer; je ne sortirai plus de ma chambre.

FRANÇOIS. – Tu auras tort, mon pauvre Maurice; tu te rendras malade, tu t'ennuieras horriblement et tu souffriras bien plus.

MAURICE. – Crois-tu que ce soit agréable de voir tout le monde rire et chuchoter, d'entendre crier les petits enfants: Un bossu, un bossu! Venez voir un bossu!

FRANÇOIS, *souriant*. – Ce n'est pas agréable, je le sais mieux que tout autre; c'est triste et pénible. Mais on se résigne à la volonté du bon Dieu et on s'y habitue un peu. Et puis, comme on est heureux quand on trouve quelqu'un de bon qui vous témoigne de la pitié, de l'amitié, qui prend votre défense, qui vous aime parce que vous êtes infirme! Ce bonheur-là, Maurice, compense ce qu'il y a de pénible dans ma position.

MAURICE. – Tu pourrais dire notre position... Ce que tu m'as dit me fait du bien; je ne me sens plus aussi désespéré; peut-être, en effet, serai-je moins difforme dans quelque temps.

François resta longtemps chez Maurice; quand il le quitta, le désespoir des premiers moments était calmé; il promit à François d'espérer, de se résigner et d'obéir docilement aux prescriptions du médecin, quand même il ordonnerait les promenades à pied et en voiture.

Adolphe ne parut pas, tant que François resta chez Maurice; il n'avait pas encore vu son frère levé.

Quand Maurice fut seul, Adolphe entra; il poussa un cri en voyant la difformité de Maurice.

ADOLPHE. – Mon pauvre Maurice, que tu es laid! Quelle tournure tu as! Quelles épaules! Quelles jambes! Et ta figure! ... En vérité, je te plains! c'est affreux! c'est horrible!

MAURICE, *tristement*. – Je le sais, Adolphe; je le vois sans que tu me le dises.

ADOLPHE. – Toi qui te moquais tant de François, tu es bien pis que lui! Si tu voyais la figure que tu as!

MAURICE. – Je l'ai vue dans la glace.

ADOLPHE. – Et tu n'as pas eu peur en te voyant?

MAURICE: **–** Non, j'ai pleuré... Et le bon François a pleuré avec moi.

ADOLPHE. – Ce qui veut dire que je dois pleurer aussi... Je t'en demande bien pardon; je suis très fâché de ce qui t'arrive, mais il m'est impossible de pleurer comme un enfant parce que tu as eu le malheur de devenir difforme!

MAURICE. – Comme c'est mal ce que tu dis, Adolphe! François m'a consolé, m'a encouragé; et toi, qui

es mon frère et qui devrais me plaindre, tu ne trouves rien à dire pour me consoler de ce grand malheur.

ADOLPHE. – François a pleuré avec toi parce qu'il est bossu, lui; mais moi, que veux-tu que je fasse, que je dise?

MAURICE. – Adolphe, laisse-moi seul, je t'en prie; ton indifférence me peine; elle m'afflige pour toi.

ADOLPHE. – Pour moi? Tu es bien bon! Je suis très fâché de ce qui t'arrive, mais quant à pleurer et en mourir de chagrin, je laisse cette satisfaction au sensible François. Adieu, je sors avec papa; nous allons t'acheter quelque chose pour te consoler; nous serons de retour dans une heure.

Adolphe sortit. Maurice joignit les mains avec un geste de désespoir et gémit tout haut sur l'insensibilité de son frère; il en fit la comparaison avec François, et il se demanda d'où pouvait venir cette différence. Il crut comprendre qu'elle provenait de l'éducation différente qu'ils avaient reçue: Adolphe et lui, élevés légèrement, sans religion, sans principes, ne vivant que pour le plaisir et la dissipation; François, élevé pieusement, sérieusement, quoique gaiement, pratiquant la religion et la charité, s'oubliant pour les autres et faisant passer le devoir avant le plaisir.

«Il faut que j'en parle à François, se dit-il, et si j'ai deviné juste, je changerai de manière de penser et de vivre, et je crois que j'en serai plus heureux.»

XVII - Heureuse bizarrerie de Madame des Ormes

Christine arriva le lendemain comme d'habitude pour savoir des nouvelles du malade; les larmes lui vinrent aux yeux quand elle sut combien l'incendie et la chute avaient défiguré le pauvre Maurice, et le désespoir dans lequel il était plongé à l'arrivée de François; elle fut très contente du second succès de son ami.

CHRISTINE. – Je suis sûre que tu finiras par le rendre excellent. C'est comme moi; tu m'obliges à devenir bonne, rien que par amitié pour toi. Je ne sais ce que je serais capable de faire pour toi.

FRANÇOIS. – Tu ne ferais pas de mauvaises choses, bien certainement.

CHRISTINE. – Oh non! d'abord parce que tu ne m'en conseillerais jamais, et puis parce que je te ferais de la peine et à ton papa aussi en faisant mal.

FRANÇOIS. – Bonne Christine! je plains le pauvre Maurice, s'il doit rester infirme, de n'avoir pas une chère petite Christine comme moi.

CHRISTINE. – Il n'a qu'à prendre pour amie une des demoiselles Guilbert.

FRANÇOIS. – Ce ne sont pas des Christine.

Un domestique entra.

«M. de Nancé demande M. François et Mlle Christine.»

Les enfants coururent chez M. de Nancé.

«Vous nous demandez, papa? dit François.

— Oui, mes chers enfants; je reçois un petit mot de Mme des Ormes qui me demande d'aller tout de suite chez elle avec toi, François, et avec toi, Christine; je ne sais pas ce qu'elle désire de nous. Il faut y aller, mes enfants; apprêtez-vous, nous irons à pied par les prairies.»

Les enfants et Isabelle furent prêts en cinq minutes; M. de Nancé les attendait sur le perron; ils coururent gaiement en avant. M. de Nancé les suivait avec Isabelle.

«Que peut me vouloir Mme des Ormes? se demandait-il. Elle est si bizarre, si absurde, que je crains toujours quelque sottise dont ma petite Christine serait victime... et mon pauvre François aussi par conséquent... Je vais le savoir bientôt, au reste; la voici qui vient au-devant de nous.»

Effectivement, Mme des Ormes, ne pouvant attendre patiemment l'arrivée de M. de Nancé, accourait comme une jeune personne de quinze ans, cueillant une fleur, poursuivant un papillon, gambadant et pirouettant.

MADAME DES ORMES. – Venez vite, monsieur de Nancé, que je vous dise une bonne nouvelle. M. des Ormes vient d'acheter un hôtel à Paris, superbe hôtel! Je donnerai des bals, des concerts... Non, pas de concerts; je n'aime pas la musique. Des tableaux vivants; c'est charmant. Vous figurerez dans mes tableaux vivants; vous ferez le roi Assuérus, et moi la reine Esther, et mon mari l'oncle Mardochée; ah,

ah, ah! mon mari en Mardochée avec une grande barbe blanche! N'est-ce pas que ce sera amusant?

— Très amusant, madame, répondit gravement M. de Nancé; mais ce n'est pas pour cela que vous m'avez fait venir avec les enfants?

MADAME DES ORMES. – Si fait, si fait; c'est pour vous proposer de venir demeurer avec nous dans mon hôtel; vous prendrez le rez-de-chaussée, que je vous louerai dix mille francs, mais à la condition que, les jours de réception, on soupera dans votre appartement.

M. DE NANCÉ. – C'est impossible, madame. D'abord je ne joue pas la comédie; ensuite je passe mes hivers à la campagne avec mon fils.

MADAME DES ORMES. – À la campagne! Quel dommage! J'avais si bien arrangé tout cela! Vous auriez fait un superbe Assuérus.

M. de Nancé ne put s'empêcher de sourire: tout cela lui parut d'un tel ridicule que, pour le faire sentir à Mme des Ormes et pour l'en dégoûter, il lui dit:

«Prenez Paolo, madame! Ordonnez-lui de laisser pousser sa barbe et ses moustaches; il jouera tout ce que vous voudrez.»

MADAME DES ORMES. – Tiens! c'est une idée. Quand vous serez chez vous, envoyez-moi Paolo. Adieu, mon cher monsieur de Nancé; au revoir, je pars demain. Christine, dis adieu à tes amis, nous partons demain.

CHRISTINE. – François, mon cher François! je ne veux pas le quitter! Laissez-moi avec lui, maman; je vous en supplie, ne m'emmenez pas.

FRANÇOIS. – Madame, madame, laissez-moi ma chère Christine! Je serai si malheureux sans elle! De grâce, je vous en prie, ne l'emmenez pas.

Et tous deux se jetèrent en sanglotant au cou l'un de l'autre.

MADAME DES ORMES. – Eh bien! eh bien! qu'est-ce que cela? Quelle scène absurde? Vas-tu finir de pleurer, Christine. Cela m'ennuie de voir pleurer.

CHRISTINE. – Je pleurerai toujours tant que je serai séparée de François.

MADAME DES ORMES. – Je t'enverrai à Séraphin, à Franconi.

CHRISTINE. – Je ne veux pas de Séraphin sans François; je veux rester avec François.

MADAME DES ORMES. – Dieu! quel ennui! Que vais-je devenir avec une figure pleurante en face de moi? Mon bon monsieur de Nancé, de grâce, venez faire Assuérus.

M. DE NANCÉ. – Impossible, madame; je ne me ferai jamais comédien.

MADAME DES ORMES. – Que faire alors? Venez à mon secours.

M. DE NANCÉ. – Madame...

M. de Nancé hésita.

MADAME DES ORMES. – Quoi, quoi? Dites, dites, mon cher M. de Nancé. Délivrez-moi de cet ennui; je ne peux pas supporter la lutte.

M. DE NANCÉ. – Madame... je vous offre un moyen de vous en délivrer. Laissez-moi Christine; vous serez bien plus libre, sans aucun embarras, aucune gêne.

MADAME DES ORMES. – Mais pour vous quel ennui! quelle charge!

M. DE NANCÉ. – Non, madame; je jouirai d'abord du bonheur de ces deux enfants, et puis de la satisfaction de vous rendre un service, quelque léger qu'il soit.

MADAME DES ORMES. – Léger? mais c'est un énorme service que vous me rendez. C'est vrai! Cette pauvre Christine! elle serait sans cesse dérangée de sa chambre pour mes soirées, mes dîners: elle serait mal, très mal. Chez vous elle sera très bien; c'est une chose décidée alors. Je vous l'envoie demain avec Isabelle. Seulement, comme j'ai besoin de mes chevaux et de mes gens, je l'enverrai dans la charrette de la ferme avec ses effets.

M. DE NANCÉ. – Ne dérangez personne, madame, j'irai prendre moi-même Christine et Isabelle.

MADAME DES ORMES. – Merci, cher monsieur; vous me rendez un service d'ami; je vous en remercie infiniment. Envoyez-moi Paolo pour Assuérus.

M. de Nancé, délivré de son inquiétude pour François et Christine, rit bien franchement à la pensée de Paolo en Assuérus. Mais il promit de l'envoyer le soir même. Il allait s'éloigner, lorsque Mme des Ormes le rappela.

«Monsieur de Nancé! ... cher Monsieur de Nancé, vous êtes si bon, que vous voudrez bien, j'en suis sûre, compléter votre obligeance en prenant Christine aujourd'hui même; j'ai tant à faire! M. des Ormes est parti ce matin; je dîne chez ma belle-soeur de Cémiane; je ne verrai pas Christine; alors j'aime mieux vous la donner tout de suite.»

M. DE NANCÉ. – De tout mon coeur, chère Madame; quand faut-il que je vienne la prendre?

MADAME DES ORMES. – Tout de suite! Remmenez-la, et envoyez votre carriole pour ses effets, qu'Isabelle mettra dans une malle. Adieu, Christine, ma fille; sois bien sage, bien obéissante; ne fais pas enrager ce bon M. de Nancé, qui veut bien de toi. Au revoir, dans six ou sept mois.

Elle embrassa Christine sur les deux joues, serra la main de M. de Nancé, et s'éloigna en courant et sautillant comme elle était venue. Quand elle se fut éloignée, Christine et François, dont le coeur bondissait de joie, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, puis Christine se jeta dans ceux de M. de Nancé, qu'elle embrassait en répétant:

«Mon père! mon père! mon bon père! Vous m'avez sauvée! Que je vous aime, cher, cher père!»

M. de Nancé, attendri, lui rendit ses baisers.

«Chère enfant! Oui, je suis ton père d'adoption; tu sais si je t'aime tendrement.»

Et il réunit dans ses bras ces deux enfants dont l'un était à lui, et dont l'autre lui était seulement confié, mais il les aimait presque d'une égale tendresse.

La rentrée au château de Nancé fut triomphale; des cris de joie annoncèrent à Bathilde le séjour de Christine au château. Le dîner, la soirée furent une fête et un éclat de rire continuel. Christine se coucha, installée dans la maison de son cher François et fut longtemps à s'endormir, tant la joie l'agitait. François était au moins aussi heureux; et M. de Nancé l'était plus sérieusement et plus profondément.

XVIII - Paolo, pris, s'échappe

Aussitôt après être rentré, M. de Nancé envoya chercher Paolo et le fit mener tout de suite chez Mme des Ormes, qui l'attendait avec impatience. Dès qu'elle l'aperçut, elle courut à lui.

MADAME DES ORMES. – Arrivez, arrivez vite, mon cher Paolo; j'ai besoin de vous. M. de Nancé vous a-t-il parlé?

PAOLO. – Non, Signora; il m'a seulement dit, avant que z'aie pou descendre de la voiture: «Partez vite, mon cer, Mme des Ormes vous attend.» Et la voiture m'a remmené si vite que z'en avais le vertize. Ce bon M. de Nancé, il a des ceveaux qui courent comme des diavolo.

MADAME DES ORMES. – Bon! c'est très bien! Je pars demain pour Paris; je laisse Christine à M. de Nancé; mon mari a acheté un hôtel charmant, je donnerais des soirées, des bals et j'ai besoin de vous.

PAOLO. – De moi! Oh! Signora! ze ne sais pas danser, voltizer en tournant comme la sarmante Signora des Ormes. Ze ne peux vous servir à rien et z'aime mieux rester avec M. de Nancé.

MADAME DES ORMES. – Du tout, du tout. J'ai besoin de vous pour mes charades; vous ferez Assuérus.

PAOLO. – Quoi c'est des sarades, Signora? Quoi c'est Souérousse?

MADAME DES ORMES. – Des charades sont des choses charmantes; je vous expliquerai cela plus tard. Assuérus est un roi; ce sera vous.

PAOLO. – Mais ze ne peux pas être roi, Signora. Ze ne souis qu'un pauvre médecin italien.

MADAME DES ORMES. – Que vous êtes nigaud, mon cher! Vous ne serez pas roi pour de bon, ce sera pour rire; et je serai votre Esther, votre femme.

PAOLO, *effrayé*. – Oh! Signora, c'est impossible! Ce bon M. des Ormes! Non! non! Ze ne pouis pas accepter ça, Signora! Ze souis trop jeune pour que vous soyez ma femme.

MADAME DES ORMES. – Mais puisque je vous dis que tout cela est pour rire, pour s'amuser. Il faut absolument que je vous emmène.

PAOLO. – Signora, de grâce! laissez-moi avec M. de Nancé, mon bon ami. Ze souis trop bête pour être un roi.

MADAME DES ORMES. – Ça ne fait rien. Assuérus était très bête. Vous allez coucher ici; je vous

emmènerai demain avec moi. Brigitte, faites préparer un lit pour M. Paolo, je l'emmène à Paris. Sans adieu, mon cher Paolo. Brigitte, faites préparer un dîner pour M. Paolo. Je pars; à demain.

Mme des Ormes sauta dans un coupé, qui s'éloigna rapidement. Paolo resta sur le perron sans voix et sans mouvement. Revenant à lui enfin et se frappant la tête de ses poings:

«Imbécile! qu'ai-ze fait? Elle va m'emmener! ze ne veux pas moi avoir oune femme si horrible et si ridicoule! Ze veux la laisser au pauvre M. des Ormes! ... Quel diable d'Assouérous! Ze ne souis pas Assouérous! ze souis le pauvre Paolo, et ze veux être le pauvre Paolo et rester avec le bon M. de Nancé, qui ne me fait zamais enrazer comme cette femme ridicoule. Et ze veux rester et donner des leçons à mon petit François... Quel bon garçon! ... Et à ma Christinetta! ... Quelle bonne, douce demoiselle! Si vive, si gaie, et qui vous entortille avec ses grands yeux bleus si doux, et qui rient toujours... Quoi faire? Ze vais parler à M. de Nancé; ze me moque bien du dîner de la Signora; ze ne veux pas de son dîner, moi.»

Paolo partit en courant, malgré les cris de Brigitte, et arriva tout essoufflé chez M. de Nancé au moment où les enfants venaient de se coucher.

M. DE NANCÉ. – Qu'y a-t-il donc, mon pauvre Paolo? Vous arrivez comme un homme poursuivi par des loups.

PAOLO. – Oh! caro Signor, z'aimerais mieux une bande de loups que Mme des Ormes; ze me souis sauvé cé vous; elle veut m'emmener, me faire roi Assouérous, m'épouser. C'est impossible, Signor! impossible! Ze ne veux pas être son mari! Ze ne veux pas sasser ce pauvre M. des Ormes! Quoi faire Signor! elle va me relancer partout; à Arzentan, cé vous, partout!

M. de Nancé riait à se tenir les côtes; il calma le pauvre Paolo, lui expliqua ce que Mme des Ormes voulait de lui, et quelle serait la vie qu'il mènerait à Paris. Paolo frémit, pria M. de Nancé de le cacher jusqu'après le départ de sa persécutrice et de lui permettre de venir passer quelques jours chez lui, de peur que Mme des Ormes ne le fît enlever à Argentan. M. de Nancé lui promit secours et protection, consentit volontiers à le garder tant qu'il voudrait rester à Nancé, et lui demanda où il avait dîné.

PAOLO. – Noulle part, Signor! Cette femme m'a fait perdre la tête et l'appétit.

M. DE NANCÉ. – Vous allez dîner ici, mon pauvre Paolo. Je vais dire qu'on vous prépare à dîner et à coucher.

Pendant que Paolo tremblait d'être enlevé, Mme des Ormes se fâchait et grondait tous ses gens pour avoir laissé échapper ce pauvre Paolo. Elle commanda qu'on allât au petit jour à Argentan, et qu'on le lui ramenât de gré ou de force; mais le lendemain, la carriole revint sans Paolo, qu'on n'avait pu trouver nulle part. Grande colère de Mme des Ormes, qui n'avait plus le temps d'aller à sa recherche: elle partit furieuse, arriva de même et trouva à redire à tout ce que son mari avait fait dans l'appartement; elle donna divers ordres contraires à ceux qu'avait donnés M. des Ormes, et, aussitôt arrivée, elle annonça qu'elle aurait une grande soirée dans quinze jours, vers le 15 décembre. Et, dès le lendemain, elle commença sa vie dissipée et tourbillonnante, visites, emplettes, dîners, spectacles, soirées, se couchant à trois et quatre heures du matin, se levant à midi, une vie de femme du monde, c'est-à-dire de folle. Elle se mit à organiser des charades, mais elle trouvait difficilement des acteurs et actrices. Quand on sut qu'elle voulait faire le rôle d'Esther, personne ne voulut faire Assuérus. Dans son désespoir, elle écrivit à Paolo:

«Mon cher, mon bon Paolo, je vous demande de grâce de me donner

huit jours. Prenez demain le chemin de fer; descendez chez moi, dans mon hôtel, rue de la Femme-Sans-Tête, 18. Je ne vous garderai que huit jours au plus; et comme je ne veux pas vous faire perdre l'argent que vous font gagner vos leçons, je vous donnerai cinq cents francs le jour de votre départ. J'ai absolument besoin de vous; sans vous, ma fête est manquée. Si vous me refusez, je ne vous reverrai de ma vie et je vous défendrai de voir Christine. Ne répondez pas, mais arrivez vite.

CAROLINE DES ORMES.»

Quand Paolo reçut cette lettre, il retomba dans le désespoir; M. de Nancé, après avoir ri de la persévérance de Mme des Ormes, conseilla à Paolo de se rendre à ses voeux et de prendre le chemin de fer de midi qui l'amènerait à Paris à quatre heures. Paolo soupira, pleura même, se tapa la tête et partit, maudissant la signora et ses charades. Il était attendu; on le reçut avec enthousiasme; sans lui donner le temps de se reposer, Mme des Ormes l'entraîna dans le salon où se faisaient les répétitions; tous les acteurs y étaient; ils accueillirent Paolo avec des éclats de rire que ne justifiaient que trop son air effaré, étrange, son attitude embarrassée et son apparence misérable; car pour ménager son habit de parade, il avait mis sa redingote râpée et tachée, des souliers ferrés, le reste à l'avenant. Mme des Ormes le traînant par la main, le présentant à tout le monde:

«Voici mon Assuérus, disait-elle; commençons la répétition.»

On plaça Paolo sur une estrade; l'un lui leva le bras, l'autre la jambe; on lui ouvrit la bouche, on lui tira le nez, on hérissa ses cheveux; tous riaient à se tordre, excepté Paolo, qui, impatienté de ces plaisanteries et de ces rires, bondit de dessus l'estrade au milieu du salon, et cria avec colère:

«Ze ne veux pas qu'on me tiraille comme un veau qu'on égorge. Ze veux qu'on me respecte et qu'on me donne à manzer. Si la Signora me fait des farces comme ça, moi, Paolo, ze prends la dilizence et m'en retourne à Arzentan.»

Toute la société rit de plus belle, mais se retira devant les yeux enflammés et les gestes furieux de Paolo. Mme des Ormes lui expliqua que c'était une répétition, qu'on allait lui servir un bon repas; elle le flatta, le calma, et puis elle sonna pour qu'on le menât dans sa chambre. Elle pria ces messieurs et ces dames de ne pas se décourager, que tout irait bien maintenant qu'elle tenait son Assuérus, et qu'elle se chargeait de lui faire répéter son rôle et ses pauses.

Le jour de la représentation arriva. Le salon était plein de monde; deux tableaux avaient été passablement exécutés. Esther et Assuérus, qui excitaient d'avance les rires de l'assemblée, étaient attendus avec impatience; enfin la toile se leva. Assuérus, raide comme un soldat au port d'armes, le sceptre sur l'épaule en guise de fusil, regardait les spectateurs d'un oeil hébété et terrifié; Esther, demi-agenouillée devant lui, les bras étendus, le regardait d'un oeil suppliant.

«Abaissez votre sceptre sur ma tête», avait-elle dit tout bas, au moment où la toile allait se lever.

Assuérus l'abaissa, mais trop tard, convulsivement et si durement que le sceptre tomba de tout son poids sur la tête de Mme des Ormes; le coup était si violent, si imprévu, qu'elle ne put s'empêcher de porter la main à sa tête en poussant un léger cri. Assuérus, éperdu, jeta sceptre, couronne et manteau, sauta à bas de l'estrade et disparut. Mme des Ormes se releva, regarda d'un air courroucé ses invités qui riaient à qui mieux mieux, s'approcha de la rampe et voulut parler; sa grande bouche ouverte, son nez osseux et détaché, ses pommettes saillantes, son front bas, son air oie enfin, redoublèrent les éclats de

rire; on n'avait jamais vu pareille Esther. Mme des Ormes, furieuse, se retira, se promettant de se venger sur Paolo de l'échec qu'elle subissait. Mais Paolo n'y était plus; devinant la confusion et la colère de Mme des Ormes, il fit lestement un paquet de ses effets, mit dans son portefeuille les cinq cents francs que lui avait donnés M. des Ormes le matin même, et courut au chemin de fer pour y attendre le premier départ. Le lendemain, de bonne heure, il était à Nancé, racontant sa mésaventure qu'il bénissait puisqu'il lui devait d'être débarrassé de Mme des Ormes. Les enfants furent enchantés de le revoir; il leur raconta les beautés de Paris telles qu'il les avait vues et jugées, et les ennuis des répétitions, des dîners et des soirées de Mme des Ormes tels qu'il les avait éprouvés.

Peu de jours après, il reçut une lettre furieuse de son Esther; elle le traitait de mal élevé, de brutal, de goujat, de voleur même, pour avoir accepté et emporté les cinq cents francs que son mari avait eu la sottise de lui donner.

«Ze les ai bien gagnés, se dit Paolo, en riant; quant à ses inzures, ze m'en moque et je m'en bats l'oeil et le mollet. Mas ze vais la défourioser. Ze vais lui dire des soses... des soses qui lui feront ouvrir sa grande bouce comme oune bouce de crocodile.»

Et se mettant à table, il écrivit:

«Ô signora! ô bella, ô adorable! comment est-il possible qu'Assouérous reste comme oune homme de carton devant la belle Esther! Z'ai fait tomber sur votre ceveloure admirable, sur vos ceveux éparpillés, mon sceptre de bois, z'ai donné une calotte sans le vouloir, ze vous zoure, signora bella. Et pouis, la douleur de votre douleur a si rempli de douleur ma cétive personne, que moi, Paolo, roi Assouérous, zé mé souis sauvé et z'ai couru comme un dératé zousqu'à la dilizence du cemin de fer. Pardonnez, signora de mon coeur, signora de mon âme, et recevez encore votre humble, soumis et éternel esclave.

PAOLO PERRONI.»

Il faut que ze montre à M. de Nancé; c'est zoliment zoli ce que z'ai écrit.

«Monsieur de Nancé, signor, venez, ze vous prie, lire ma réponse, dit Paolo en entrant chez M. de Nancé. Vous me direz si ce n'est pas sarmant. Voici la lettre, voilà la réponse.»

M. de Nancé sourit à la lecture du style de Mme des Ormes, et éclata de rire en lisant la réponse de Paolo. Celui-ci, enchanté de l'effet qu'il avait produit, attendait, en ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles, que M. de Nancé témoignât tout haut son admiration.

M. DE NANCÉ, *lui rendant les lettres*. – Mon cher Paolo, votre lettre est, dans son genre, aussi ridicule que celle de Mme des Ormes. Elle vous injurie comme un Auvergnat, et vous lui répondez par une moquerie par trop évidente.

PAOLO. – Cer monsieur de Nancé, ze ne souis pas bête, quoique z'aie l'air d'oune imbécile; c'est comme ça qu'il faut faire avec cette signora absourdissima. Elle croit qu'elle est souperbe, ze lui dis qu'elle est souperbe; elle croit que zé l'adore. Voilà la signora ensantée; ze souis peut-être le seul qui

dise comme elle; alors elle pardonne et ne se fasse pas quand ze viens donner des leçons à ma Christinetta. Voilà pourquoi z'ai écrit comme oune imbécile.

M. DE NANCÉ. – Nous verrons si vous avez deviné juste, mon cher Paolo; je le désire pour vous.

Deux jours après, Paolo entra triomphant chez M. de Nancé, et lui présenta une lettre.

«Prenez, signor, lisez, voyez si Paolo est oune bête!»

«Mon bon et cher Paolo, votre charmante lettre m'a touchée et m'a bien fait regretter les injures que je vous ai écrites. Pauvre Paolo! Pardonnez-moi; je vous accepte pour esclave et je vous traiterai en bonne maîtresse. Adieu, mon esclave. Je m'amuse beaucoup, je donne des bals; je danse toute la nuit.

CAROLINE DES ORMES.»

«Folle! dit M. de Nancé en levant les épaules. Que je suis heureux d'avoir pu tirer ma chère Christine de cette maison de folie et de dissipation!»

XIX - Christine est bonne, Maurice est exigeant

L'hiver se passait doucement et agréablement au château de Nancé. François et Christine accompagnaient M. de Nancé dans ses promenades de propriétaire, aidaient à la plantation des arbres, au tracé des chemins, etc. Elles étaient précédées et suivies des leçons de Paolo et de M. de Nancé. François sacrifiait quelquefois une promenade pour aller voir le pauvre Maurice, toujours si heureux de ces visites; Maurice questionnait beaucoup François, lui demandait des conseils et en profitait au point d'avoir amené un changement complet dans son caractère. Il devenait doux, humble, raisonnable. Adolphe, tout en reconnaissant ce changement favorable, s'éloignait de plus en plus de son frère et détestait François chaque jour davantage. Maurice sortait depuis quelque temps, mais il ne s'était encore fait voir à personne. Un jour, il demanda à François si M. de Nancé voudrait bien lui permettre d'aller le voir au château. François l'assura que M. de Nancé serait charmé de le recevoir ainsi que Christine.

MAURICE. – Christine? Je croyais Mme des Ormes partie depuis longtemps.

FRANÇOIS. – Oui, il y a trois mois qu'elle est partie, mais elle nous a laissé Christine et Isabelle.

MAURICE. – Christine est avec toi? Comme tu es heureux d'avoir une si bonne et si gentille petite fille!

FRANÇOIS. – Oui, tu dis vrai, très heureux! Si tu la connaissais mieux, tu verrais comme elle est bonne, dévouée, aimable, gaie, charmante! Et comme elle nous aime, papa et moi! Elle nous dit, tout en riant, des choses si aimables, si affectueuses, que nous en sommes attendris, papa et moi.

MAURICE. – Oh oui! Je la connais bien.

FRANÇOIS. – Je ne t'en parlais jamais, parce que je croyais que tu ne l'aimais pas.

MAURICE. – Je la détestais comme je te détestais quand j'étais méchant; mais, à présent que je me souviens comme elle te défendait, comme elle t'aimait, je l'aime moi-même beaucoup, et je voudrais qu'elle m'aimât. Quand pourrai-je venir chez toi?

FRANÇOIS. – Veux-tu venir demain? Je préviendrai papa.

MAURICE. – Très bien; au revoir, à demain à deux heures.

Ils se séparèrent et François annonça la visite de Maurice. M. de Nancé en fut bien aise pour François, qui formait là une nouvelle et agréable intimité.

Le lendemain, quand Maurice entra, embarrassé et honteux de sa ridicule apparence, François et Christine coururent à lui. Christine fut presque effrayée et repoussée au premier aspect, mais, surmontant sa répugnance, par un sentiment de bonté, elle s'approcha de Maurice et l'embrassa.

«Pauvre Maurice, dit-elle, je sais combien vous avez souffert; j'ai tout su par François.»

MAURICE. – Qui m'a pardonné comme vous me pardonnez, bonne Christine. Dieu m'a bien puni de mes méchantes moqueries à l'égard du bon François. Je riais de votre amitié pour lui, de votre généreuse défense contre mes ignobles attaques. À présent je comprends le bonheur d'être aimé et défendu par un ami, et j'envie son heureux sort d'avoir une amie telle que vous.

CHRISTINE. – Moi! je suis une pauvre petite amie qui doit tout à François et à M. de Nancé! Sans eux, je serais ignorante, sotte, méchante.

MAURICE. – Ignorante, peut-être! Mais sotte et méchante, jamais.

— Bonjour, mon bon Maurice, dit M. de Nancé qui entrait. Vous voilà bien mieux, mon ami; et votre courage se soutient; je sais par François combien vous êtes patient, résigné et... amélioré, pour tout dire.

MAURICE. – C'est François qui m'a fait du bien par sa bonté, monsieur. Moi qui avais été méchant pour lui, et lui...

M. DE NANCÉ. – Ne parlons pas du passé, mon ami; et profitons du présent. Venez nous voir souvent; nous sommes très heureux ici. Ma petite Christine est gaie comme un pinson, douce comme une colombe et bavarde comme une pie; j'entends une pie bien élevée et raisonnable, ce qui la rend très agréable et jamais incommode.

Christine sourit et baisa la main de M. de Nancé. Maurice voulut lui prendre le bras, car il marchait péniblement avec ses jambes tortues; le premier mouvement de Christine fut de céder à sa répugnance et de reculer; mais, rencontrant le regard peiné de François, elle se rapprocha et tendit son bras à Maurice.

MAURICE. – Vous aimez peut-être mieux courir ou marcher en liberté, Christine?

CHRISTINE. – Non, non, je vais vous aider à marcher; cela me fera plaisir. Appuyez-vous bien, Maurice, n'ayez pas peur; je peux vous soutenir.

MAURICE. – Bonne Christine, serez-vous aussi mon amie comme vous l'êtes de François?

CHRISTINE. – Comme de François, jamais. Je ferai ce que je pourrai pour vous, je vous aiderai, je vous amuserai, je vous rendrai des services. Mais pour François, c'est autre chose. Je ne peux aimer personne comme j'aime François et M. de Nancé.

François était enchanté de cette déclaration si franche de Christine; Maurice redevenait triste; bientôt il se plaignit d'éprouver de la fatigue, et on rentra; après une demi-heure de conversation, il se leva, dit adieu à tout le monde et s'en alla. Christine courut à lui, lui offrit son bras; il l'accepta en souriant tristement.

«Christine, dit-il en la quittant, je suis bien malheureux, et je n'ai pas un ami.»

CHRISTINE. – Vous avez François. Et François vaut tous les amis du monde. Adieu, Maurice, à bientôt, j'espère.

Christine rentra dans le salon. Elle s'approcha de M. de Nancé qui lisait dans un fauteuil, et, lui passant un bras autour du cou:

«Mon père, dit-elle.

— Ah! ah! ceci annonce une confidence ou une confession, dit M. de Nancé en l'embrassant et en

posant son livre. Voyons, de quoi s'agit-il, mon enfant?

— Mon père, répéta-t-elle tout bas, Maurice me répugne: je le déteste; je sais que c'est mal. Je voudrais ne pas le toucher et il veut que je lui donne le bras. Et j'ai été bien fausse, car je lui ai offert mon bras pour l'aider à s'en aller et je lui ai dit: "À bientôt, j'espère", quand je voudrais ne le revoir jamais.»

M. DE NANCÉ. – Tu n'as pas été fausse, ma fille; tu as été bonne; tu as senti que ton aversion était injuste et tu as voulu la vaincre. Mais pourquoi le détestes-tu?

CHRISTINE, *s'animant*. – C'est depuis qu'il m'a demandé de l'aimer comme j'aime François. En moi-même, je le trouvais sot et ridicule. Lui! Maurice! que je connais à peine, l'aimer comme j'aime François, comme je vous aime, vous qui êtes si bon pour moi depuis quatre ans! François qui est mon frère, vous qui êtes mon père! Que j'aime un étranger comme vous! C'est bête et sot! Et pour cela, je ne peux plus le souffrir.

— Ma chère enfant, répondit M. de Nancé en l'embrassant à plusieurs reprises, tu as raison de nous aimer plus que les autres, car nous t'aimons de tout notre coeur; mais il ne faut pas que tu te moques de ceux qui te demandent de les aimer, et surtout d'un malheureux infirme, sans aucune affection au monde, car on m'a dit que depuis qu'il était difforme, son frère même rougissait de lui. Tu vois, ma chère petite, que c'est une vraie charité d'être bonne pour lui.

CHRISTINE. – Bonne, je veux bien, mon père, mais je ne peux pas et je ne veux pas l'aimer comme j'aime François et vous.

M. DE NANCÉ. – Tu n'y es pas obligée, mon enfant, mais tu ne dois pas le détester. Je serais bien triste de te voir détester quelqu'un.

CHRISTINE. – Vous! triste? Par ma faute? Oh! mon père! jamais je ne détesterai personne, pas même Maurice.

M. DE NANCÉ. – C'est bien, mon enfant; je te remercie de ta promesse et de ta confiance.

CHRISTINE. – Je serais bien fâchée de vous cacher quelque chose, mon cher père, surtout quand c'est du mal.

François entra au moment où un dernier baiser de Christine terminait la conversation.

FRANÇOIS. – Ce pauvre Maurice me fait pitié! il est parti si triste, plus triste que je ne l'ai vu depuis longtemps.

CHRISTINE. – Qu'est-ce qu'il a? Qu'est-ce qu'il veut?

FRANÇOIS. – Comment, ce qu'il a? Tu as bien vu comme il est tortu, bossu, défiguré?

CHRISTINE. – Oui, j'ai vu; il est horrible, affreux.

FRANÇOIS. – Eh bien! c'est ça qui l'attriste; il a bien vu que tu t'approchais avec répugnance, presque avec dégoût, dit-il.

CHRISTINE. – C'est vrai, mais c'est sa faute.

FRANÇOIS. – Comment, sa faute? C'est sa chute pendant l'incendie qui l'a si terriblement défiguré.

CHRISTINE. – Oui, mais écoute, François; avant je ne l'aimais pas, parce qu'il était méchant pour toi. Le bon Dieu l'a puni; je l'ai plaint beaucoup et je lui ai pardonné quand il est devenu bon et qu'il t'a aimé. Aujourd'hui, quand il est entré, il m'a fait pitié et j'étais disposée à lui porter un peu d'amitié; mais il m'a demandé de l'aimer comme je t'aime, et alors... (le visage de Christine exprima une vive émotion), alors... je l'ai... je ne l'ai plus aimé du tout. Je l'ai trouvé ridicule et bête! C'est sot de sa part; cela prouve qu'il n'a pas de coeur, qu'il ne comprend pas la reconnaissance, la tendresse que j'ai pour toi et pour notre père; il ne comprend pas que je ne peux aimer personne comme je vous aime; que je ne suis heureuse qu'ici, avec vous, et que chez maman et partout je serai malheureuse loin de vous. Et quand maman et papa reviendront je serai désolée.

Christine fondit en larmes; François la consola de son mieux, ainsi que M. de Nancé, qui lui dit qu'elle était une petite folle; que ses parents ne songeaient pas encore à revenir; que personne ne l'obligeait à aimer Maurice: qu'elle ne lui devait que de la compassion et de la bonté. Christine essuya ses yeux, avoua qu'elle avait été un peu sotte et promit de ne plus recommencer.

«Seulement, je te demande François, de ne pas me laisser trop souvent pour aller voir Maurice et de ne pas l'aimer autant que tu m'aimes.

— Sois tranquille, Christine; tu seras toujours celle que j'aimerai par-dessus tout, excepté papa.»

XX - Surprise désagréable qui ne gâte rien

Les beaux jours du printemps arrivèrent et rendirent la campagne encore plus agréable aux habitants du château de Nancé; Paolo était devenu l'homme indispensable. Dévoué, affectionné comme un chien fidèle, il était toujours prêt à tout ce qu'on lui demandait; pour M. de Nancé, c'étaient les affaires, les comptes, l'arrangement de la bibliothèque, les courses lointaines et autres travaux, qu'il accomplissait avec un zèle, un empressement que rien n'arrêtait. Pour les enfants, c'étaient des commissions, des raccommodages, des inventions de jeux, des leçons de menuiserie, de gymnastique, des établissements de cabanes, de berceaux de feuillage, et mille autres inventions qui naissaient dans le cerveau fertile de ce Paolo, bizarre, ridicule, mais aimant et dévoué. M. de Nancé lui avait demandé de venir demeurer chez lui, l'éducation de François et de Christine exigeant beaucoup de temps et de surveillance. Il lui donnait cent francs par mois pour les deux enfants. M. et Mme des Ormes semblaient avoir oublié l'existence de leur fille; excepté une lettre que M. des Ormes écrivait à Christine à peu près tous les mois, elle n'entendait jamais parler de ses parents. Mme des Ormes ne s'était pas informée une seule fois de ses besoins de toilette ou de livres, de musique, de tout ce qui compose l'éducation d'un enfant. Christine ne songeait pas encore à ces détails, mais elle avait un sentiment vague et pénible de l'abandon de ses parents, et un sentiment tendre et reconnaissant de ce que M. de Nancé faisait pour son éducation, pour son amélioration; elle éprouvait aussi une grande reconnaissance des soins que donnait Paolo à son instruction; elle l'aimait très sincèrement; lui, de son côté, admirait son intelligence, sa facilité à retenir et à comprendre: elle venait d'avoir dix ans; elle avait commencé son éducation à huit ans, et en piano, italien, histoire, géographie, dessin, elle était avancée comme l'est une bonne élève de dix à onze ans; elle avait donc regagné tout le temps perdu. Isabelle aussi lui inspirait une affection pleine de respect et de soumission. Isabelle ne cessait de remercier son cher François de l'avoir décidée à se charger de Christine.

«Quelle heureuse position tu m'as faite, mon cher François, entre toi et Christine, chez ton excellent père; rien ne manque à mon bonheur. Puisse-t-il durer toujours!»

Il dura jusqu'à l'été. Un jour de juillet, que les enfants, aidés de M. de Nancé et de Paolo, construisaient un berceau de branchages au pied duquel ils plantaient des plantes grimpantes, une femme apparut au milieu d'eux; c'était Mme des Ormes. La surprise les rendit tous immobiles; rien n'avait fait pressentir sa visite.

MADAME DES ORMES. – Eh bien! Monsieur de Nancé; eh bien! mon cher esclave Paolo; eh bien! Christine, vous ne me dites rien?

M. de Nancé salua froidement et sans mot dire, Paolo salua gauchement et devint rouge comme une pivoine. Christine alla embrasser sa mère, mais Mme des Ormes arrêta une démonstration dangereuse pour son col garni de dentelles et pour sa coiffure emmêlée de fausses nattes et de faux bandeaux; elle lui saisit les mains, lui donna un baiser sur le front, et, la regardant avec surprise:

«Comme tu es grandie! Je suis honteuse d'avoir une fille si grande! Tu as l'air d'avoir dix ans!»

CHRISTINE. – Et je les ai, maman, depuis huit jours.

MADAME DES ORMES. – Quelle folie! Toi, dix ans! Tu en as huit à peine!

CHRISTINE. – Je suis sûre que j'ai dix ans, maman.

MADAME DES ORMES. – Est-ce que tu peux savoir ton âge mieux que moi! Je te dis que tu as huit ans, et je te défends de dire le contraire. Puisque j'ai à peine vingt-trois ans, tu ne peux avoir plus de huit ans.

Personne ne répondit; elle mentait et se rajeunissait de dix ans, car elle s'était mariée à vingt-deux ans, et Christine était née un an après son mariage.

«Monsieur de Nancé, continua-t-elle, je vous remercie d'avoir gardé Christine si longtemps; elle a dû bien vous ennuyer.»

M. DE NANCÉ. – Au contraire, madame, elle nous a fait passer un hiver et un printemps fort agréables.

MADAME DES ORMES. – En vérité! Mais... alors... si vous vouliez la garder jusqu'au retour de mon mari! J'ai tant à faire, tant à arranger dans ce château! J'ai tout justement besoin de l'appartement de Christine, car j'attends beaucoup de monde. Je serais obligée de la mettre dans les mansardes, et la pauvre petite serait très mal. Et puis elle s'ennuierait à mourir, car je ne peux la laisser descendre au salon quand j'ai quelqu'un! Elle est trop grande pour... pour perdre son temps. Vous me la rendrez quand je serai seule.

M. DE NANCÉ. – Donnez-la-moi, madame, quand vous voudrez et le plus que vous pourrez; mon fils et moi, nous sommes heureux de l'avoir.

MADAME DES ORMES. – Votre fils? Ah oui! c'est vrai! C'est ce joli petit là-bas. À la bonne heure! Il ne grandit pas comme une perche, lui! Paolo, venez avec moi; j'ai besoin de vous. Adieu, Christine.

Mme des Ormes fit quelques pas, puis revint.

«À propos, Christine, tu n'as pas besoin de venir me voir chez moi. Ne la laissez pas venir, cher M. de Nancé. Je viendrai la voir chez vous... Adieu... Eh bien! où est Paolo? ... Paolo? ... mon pauvre Paolo! Il sera parti en avant dans son empressement de me voir.»

Et Mme des Ormes hâta le pas, pour rentrer et retrouver Paolo, auquel elle voulait faire exécuter différents travaux dans ses appartements.

M. de Nancé fut quelques minutes avant de revenir de son étonnement. Cette mère retrouvant sa fille sans aucune joie, aucune émotion, après une séparation de huit mois! ne s'occupant que de la taille et de l'âge de sa fille, qu'elle veut cacher pour se rajeunir elle-même! c'était plus révoltant encore que l'indifférence passée; et la tendresse de M. de Nancé pour Christine se révoltait d'un accueil aussi froid.

François et Christine n'étaient pas encore revenus de leur frayeur d'être séparés, et de leur stupéfaction de se sentir réunis pour longtemps.

CHRISTINE. – Oh! François, François! quel bonheur que j'ai tant grandi! Je vais tâcher de beaucoup manger pour grandir plus encore et pour rester ici avec toi.

Christine et François sautaient et battaient des mains dans leur joie; M. de Nancé rit de bon coeur de la résolution de Christine. Chacun avait compris son bonheur et se livrait à une gaieté bruyante et à des plaisanteries réjouissantes, lorsque Paolo parut, l'air encore si effrayé et regardant de tous côtés si la tête de Méduse avait réellement disparu. Se voyant en famille, comme il disait, il se mit aussi à battre des mains, à gambader, à rire tout haut, au grand ébahissement de ses amis; François et Christine joignirent

leur gaieté à la sienne; M. de Nancé riait en les regardant.

«Ze me souis cacé derrière le gros arbre! Z'avais oune peur terrible que la signora ne m'aperçoût et ne me tirât de ma cacette. Quelle signora terribila! Aïe! ze crois que ze l'entends.»

Et Paolo se précipita derrière son. arbre. C'était une fausse alerte; personne ne parut.

XXI - Visites de M. et Mme des Ormes

Les habitants du château de Nancé ne s'aperçurent du retour de M. et Mme des Ormes que par quelques rares apparitions du père ou de la mère de Christine. M. des Ormes confirma la défense qu'avait faite sa femme à Christine de venir au château.

«Ta mère a toujours du monde; elle craint que tu ne t'ennuies, que tu ne déranges tes heures de travail; et puis il faudrait venir te chercher, te ramener, ce qui serait difficile avec tous ces messieurs et dames qu'il faut promener et voiturer. Puisque M. de Nancé a la bonté de te garder chez lui, nous sommes bien tranquilles sur ton compte; et je suis convaincu que tu n'es pas fâchée de cet arrangement.»

CHRISTINE. – Du tout, du tout, papa, au contraire; je suis si heureuse avec ce bon M. de Nancé et mon ami François.

M. DES ORMES. – Allons, tant mieux, ma fille, tant mieux! J'espère que tu aimes M. de Nancé, que tu es aimable pour lui.

CHRISTINE. – Je l'aime de tout mon coeur, papa, et je le lui témoigne tant que je peux. Je voulais même l'appeler papa ou mon père, mais il n'a pas voulu; il croit que cela vous fera de la peine.

M. DES ORMES. – Pas le moins du monde. Appelle-le comme tu voudras.

CHRISTINE. – Merci, papa, merci, je le lui dirai. Vous êtes bien bon; je vous remercie bien.

M. DES ORMES. – Je suis bien aise de te faire plaisir, Christine, et que tu me le dises. Adieu, ma fille; je viendrai te voir souvent; mais pas de visites chez nous, ta mère m'a chargé de te le rappeler.

CHRISTINE. – Soyez tranquille, papa, je ne viendrai pas.

M. DES ORMES. – À propos, as-tu su que ton oncle et ta tante de Cémiane étaient en Italie pour quelques années!

CHRISTINE. – Non, papa; je croyais qu'ils reviendraient passer l'été à Cémiane.

M. DES ORMES. – Ils sont allés en Suisse, puis en Italie, pour la santé de ta tante, qui souffre de la poitrine. Adieu, Christine, bien des amitiés à M. de Nancé.

À peine M. des Ormes fut-il parti que Christine s'élança vers l'appartement de M. de Nancé. Elle entra comme un ouragan.

«Papa! mon père! Je peux vous appeler comme je le voudrai; papa me l'a permis.

— Christine, Christine, dit M. de Nancé en hochant la tête, tu as eu tort de le lui demander. Je t'ai déjà dit que ce n'était pas bien.»

CHRISTINE, *avec affection*. – Pas bien? Pourquoi? Ne faites-vous pas pour moi ce que vous feriez si j'étais votre fille? Ne me traitez-vous pas comme si j'étais votre fille? Ne m'aimez-vous pas comme une vraie fille, comme une vraie soeur de François? Ne croyez-vous pas que je vous aime comme un vrai père? Pourquoi donc m'obliger à vous parler comme à un étranger, à vous appeler monsieur? Pourquoi m'imposer cette peine? Pourquoi me défendre de vous donner le nom que vous donne mon coeur, celui que vous donne François, qui ne peut pas vous aimer plus que je ne vous aime! Mon père, mon cher père, laissez-moi vous appeler mon père.

En achevant ces mots, Christine se laissa glisser à genoux devant M. de Nancé; elle appuya ses lèvres sur sa main, et le regarda avec ces grands yeux doux et suppliants qui faisaient de Paolo son très humble serviteur, M. de Nancé, de même que Paolo n'y résista pas; il releva Christine, la serra dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises, et lui dit d'une voix émue:

«Ma fille! ma chère fille! appelle-moi ton père, puisque ton père te le permet, et crois bien que si je suis un père pour toi, tu es pour moi une fille bien tendrement aimée.»

Christine remercia M. de Nancé, lui demanda pardon de l'avoir dérangé de son travail, et alla raconter ce qui venait de se passer à François, qui s'en réjouit autant qu'elle. Elle rentra ensuite dans son appartement, où l'attendait Paolo pour lui donner ses leçons.

L'été se passa ainsi, bien calme pour François et pour Christine; M. de Nancé refusa toutes les invitations de M. et de Mme des Ormes.

«C'est bien mal à vous, M. de Nancé, lui dit un jour Mme des Ormes dans une de ses rares visites, vous refusez toutes mes invitations; vous ne voyez aucune de mes fêtes, qui sont si jolies, aucun de mes amis, qui sont si aimables, qui m'aiment tant, qui sont si heureux près de moi! Vous ne goûtez à aucun de mes excellents dîners; j'ai un cuisinier admirable! un vrai Vatel!»

M. DE NANCÉ. – Je suis vraiment contrarié, madame, d'avoir toujours à vous refuser; mais les devoirs de la paternité s'accordent mal avec les plaisirs du monde, et je préfère une soirée passée avec mes enfants, aux fêtes les plus brillantes.

MADAME DES ORMES. – Comment dites-vous, mes enfants? Ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez qu'un fils?

M. DE NANCÉ. – Et Christine, madame? Ne m'avez-vous pas permis de la regarder comme ma fille?

MADAME DES ORMES. – Christine! Vous avez la bonté de vous en occuper vous-même? Vous ne la laissez pas à sa bonne?

M. DE NANCÉ. – Non, madame. Je croirais manquer à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner en me la... donnant..., car vous me l'avez bien donnée, n'est-il pas vrai?

MADAME DES ORMES, *riant*. – Oui, oui. Gardez-la tant que vous voudrez! Mais... où est-elle? Je suis venue pour la voir.

M. DE NANCÉ. – Je vais la faire descendre, madame; elle prend sa leçon de musique avec Paolo.

M. de Nancé sonna.

«Faites venir Mlle Christine», dit-il au domestique.

MADAME DES ORMES. – À propos de Paolo, il y a longtemps que je ne l'ai vu. J'ai besoin de lui pour une décoration de théâtre; nous allons jouer La Belle au bois dormant. C'est moi qui fais la BELLE. Tous ces messieurs ont déclaré que personne ne remplirait ce rôle mieux que moi. Ces dames étaient furieuses. Mais ils ont dit que les bras étaient très en évidence, car je serai dans un fauteuil, les bras pendants; on dit que j'ai de très beaux bras... Comment trouvez-vous mes bras?

M. DE NANCÉ, *furieusement*. – Probablement très beaux, madame; mais je ne m'y connais pas.

— Mon père, vous me demandez! ... s'écria Christine, qui arrivait en courant le croyant seul. Ah!

Christine venait d'apercevoir sa mère, que les dernières paroles de M. de Nancé avaient mise de mauvaise humeur.

MADAME DES ORMES. – À qui parlez-vous si haut, Christine? Croyez-vous entrer dans une écurie?

CHRISTINE. – Pardon, maman: on m'avait dit que M. de Nancé me demandait. Je le croyais seul.

MADAME DES ORMES. – Et pourquoi l'appelez-vous votre père?

CHRISTINE. – Maman, papa m'a permis d'appeler M. de Nancé mon père, parce qu'il est si bon pour moi...

MADAME DES ORMES. – Ah! ah! ah! la bonne idée! Dieu! que c'est bête à M. des Ormes!

M. de Nancé s'aperçut que les choses allaient tourner mal pour la pauvre Christine interdite, et il crut devoir intervenir.

M. DE NANCÉ. – Christine est d'une reconnaissance excessive du peu que je fais pour elle, madame. Elle croit la mieux témoigner en m'appelant son père. Comment pourrais-je oublier qu'elle est votre fille, qu'elle me vient de vous; qu'en m'occupant d'elle, c'est à vous que je rends service; qu'elle est pour moi un souvenir perpétuel de vous?

Mme des Ormes, enchantée, serra la main de M. de Nancé, baisa Christine au front.

«Tu as bien raison, Christine, aime-le bien... et appelle-le ton père, car il est cent fois meilleur que ton vrai père. Au revoir, cher Monsieur de Nancé; je viendrai très souvent vous voir. Et ne craignez pas que je vous enlève Christine: non, non; puisque vous y tenez, gardez-la en souvenir de moi. Adieu, mon ami.»

M. de Nancé la salua profondément et la reconduisit jusqu'à sa voiture. Elle y était déjà montée et M. de Nancé s'en croyait débarrassé, lorsqu'elle sauta à terre et remonta le perron.

«Et Paolo que j'oublie! Christine, va me le chercher... Dieu! qu'elle est grande, cette fille! dit Mme des Ormes en la regardant courir pour exécuter l'ordre de sa mère. C'est vraiment ridicule d'avoir une fille si grande pour son âge; elle est encore grandie depuis mon retour. Ne craignez-vous pas, cher monsieur de Nancé, en la laissant vous appeler son père, qu'elle ne vous vieillisse terriblement?

— Je ne crains rien dans ce genre, répondit M. de Nancé en souriant. François a quatorze ans, et je ne cherche pas à me rajeunir.»

MADAME DES ORMES. – Vous avez l'air si jeune. Quel âge avez-vous?

M. DE NANCÉ. – J'ai quarante ans, madame.

MADAME DES ORMES. – Quarante ans! Dieu! quelle horreur! J'espère bien n'avoir jamais quarante ans! ... Il est vrai que j'en suis loin! J'ai à peine vingt-trois ans.

M. de Nancé ne put réprimer entièrement un sourire moqueur.

MADAME DES ORMES. – Vous ne le croyez pas? C'est à cause de cette ridicule taille de Christine, à laquelle on donnerait dix ans, en vérité? Et c'est à peine si elle en a huit. Je me suis mariée à quinze ans.

M. de Nancé ne pouvait répliquer sans dire une impertinence: il se tut.

«Maman, dit Christine qui revenait tout essoufflée, je ne trouve pas M. Paolo; il est sans doute parti, ne vous sachant pas ici.»

MADAME DES ORMES. – Que c'est ennuyeux! Comment ne lui a-t-on pas dit que j'étais là. Ce bon Paolo! Il est si heureux quand il me voit! Envoyez-le-moi demain, mon cher monsieur de Nancé. Adieu, à bientôt.

Elle monta dans son poney-duc et partit en envoyant des baisers avec ses doigts épatés qu'elle croyait effilés.

«C'est ennuyeux que Paolo soit parti, dit Christine; je n'avais pas fini ma leçon de piano, et je n'ai pas encore eu ma leçon d'histoire.»

M. DE NANCÉ. – Il reviendra peut-être, mon enfant; et, s'il rentre trop tard, tu viendras chez moi, je te donnerai ta leçon d'histoire.

CHRISTINE. – Oh! merci, mon père! J'aime tant quand c'est vous qui me donnez mes leçons... Mais, dites-moi, mon père, est-ce vrai que vous ne me soignez que pour maman, et que vous ne m'aimez qu'en souvenir d'elle?

M. DE NANCÉ. – Ma pauvre petite, je te soigne pour toi, je ne t'aime que pour toi. Ce que j'en ai dit à ta maman, c'était pour adoucir sa mauvaise humeur, pour détourner son intention du reproche qu'elle t'adressait, et de crainte que ta grande tendresse pour nous ne lui donnât la pensée de te faire revenir chez elle. Tu juges quel chagrin c'eût été pour moi, pour François et pour toi-même.

CHRISTINE. – Je crois que j'en serais morte! Vous quitter, rentrer là-bas après avoir été heureuse et aimée ici, vous savoir dans le chagrin, vous et François! Mon Dieu! oui, j'en serais morte!

— Pst! pst! est-elle partie? dit une voix qui semblait venir du ciel.

M. de Nancé et Christine levèrent la tête, et virent apparaître à une lucarne du grenier la tête de Paolo, inquiet et alarmé.

M. DE NANCÉ. – Vous voilà! Que faites-vous donc là-haut? Je vous croyais sorti.

— Attendez Paolo oune minute, signor. Ze descends.

Deux minutes après, Paolo apparut; il paraissait content, mais encore un peu inquiet.

«Ze me souis sauvé; z'avais peur que la signora ne me poursuivît; z'ai couru au grenier, et, comme ze n'entendais plus rien, z'ai regardé et ze souis venu.»

M. DE NANCÉ. – Mon cher, vous n'avez pas gagné grand-chose, car je suis chargé de vous envoyer demain chez Mme des Ormes.

Paolo fit une mine allongée qui fit rire M. de Nancé, mais il fit signe à Paolo de se taire à cause de Christine.

«À présent, mon ami, allez continuer les leçons de ma petite Christine; finissez votre temps de galères.

— Ô Dio! quelle galère! avec oune si sarmante signora! si douce, si obéissante, si intellizente, si...»

M. DE NANCÉ, *riant*. – Assez, assez, mon cher, assez. Vous allez donner de l'orgueil à ma fille.

CHRISTINE. – À moi, mon père? De l'orgueil? Et de quoi? Que fais-je, moi, que suivre vos conseils et ceux du bon Paolo! C'est vous et lui qui devez avoir de l'orgueil, si je fais bien; vous surtout, mon père, vous qui m'apprenez à être ce que dit Paolo, douce et obéissante, et à demander au bon Dieu de me rendre bonne et pieuse comme François.

— Voyez, voyez, signor! Quel anze que cet enfant! s'écria Paolo en joignant les mains et en s'élançant ensuite sur Christine, que, dans son admiration, il enleva de six pieds, et qu'il remit à terre avant qu'elle eût le temps de pousser un cri de frayeur.

— Vous m'avez fait peur, Paolo, lui dit Christine d'un air de reproche.

— Pardon; signorina, pardon, dit Paolo confus; c'était la zoie, l'admiration.

Et il rentra un peu honteux, précédé de M. de Nancé et de Christine.

XXII - Maurice chez M. de Nancé

François rentrait un jour de chez Maurice, qu'il continuait à voir une ou deux fois par semaine, et dont la santé et l'état physique ne s'améliorait guère. Ses jambes et ses reins ne se redressaient pas; son épaule restait aussi saillante, son visage aussi couturé, il s'affaiblissait au lieu de prendre des forces. Sa difformité et l'insouciance de son frère lui donnaient une tristesse qu'il ne pouvait vaincre; il allait assez souvent chez M. de Nancé, où il était toujours reçu avec amitié; Christine était bonne et aimable pour lui; elle lui témoignait de la compassion, mais pas l'amitié qu'il aurait désiré lui inspirer et qu'il éprouvait pour elle. Plusieurs fois il lui représenta qu'il avait les mêmes droits que François à son affection, puisqu'il était infirme et malheureux comme lui.

«François n'est pas malheureux, répondit Christine; il a eu du courage; il s'est résigné. D'ailleurs...»

Christine se tut.

MAURICE. – D'ailleurs quoi, Christine? Parlez.

CHRISTINE. – Non, j'aime mieux me taire. Seulement personne ne pourra faire pour moi ce qu'ont fait M. de Nancé et François, je vous l'ai déjà dit. Et je vous ai dit aussi que je ferais ce que je pourrais pour vous témoigner la compassion et l'intérêt que vous m'inspirez.

Maurice recommençait son exhortation. Christine répondait de même, et quand elle se trouvait seule avec M. de Nancé, elle se plaignait à lui des importunités de Maurice.

«Chaque fois qu'il me dit de ces choses, je l'aime moins; je le trouve de plus en plus ridicule; il demande plus qu'il ne le devrait; et, comme je ne sais que lui répondre, ses visites me sont désagréables. Que faire, cher père? Je crains de ne pouvoir m'empêcher de le détester.»

M. DE NANCÉ. – Non, chère petite; il t'ennuie; mais tu ne le détesteras pas, car tu penseras qu'il est l'ami de François...

CHRISTINE. – Oh! ... l'ami! ... François y va par charité.

M. DE NANCÉ. – Et toi, tu le recevras par charité. Et tu prieras le bon Dieu de te rendre bonne et charitable; et tu n'oublieras pas que tu vas faire ta première communion l'année prochaine.

CHRISTINE, *l'embrassant*. – Et puis je penserai à vous et à François pour vous imiter; la première fois que Maurice viendra, vous verrez, cher père, comme je serai bonne!

Les bonnes résolutions de Christine portèrent leur fruit; Maurice crut voir que Christine l'aimait enfin comme il désirait en être aimé, et il devint plus gai et plus aimable pendant ses visites.

Le jour où François revint de chez Maurice, comme nous l'avons dit, il avait trouvé son pauvre protégé fort triste; ses parents lui avaient annoncé que, n'ayant pas été à Paris depuis près d'un an, leurs affaires s'étaient dérangées et les obligeaient à y aller passer un ou deux mois; que, de plus, leur père était assez gravement malade et les demandait; qu'il fallait s'apprêter à partir sous peu de jours, et

qu'Adolphe entrerait au collège dès leur arrivée à Paris.

«Alors, dit Maurice, j'ai supplié maman de me laisser ici et de ne pas m'exposer à la honte, aux humiliations pénibles que je subirais à Paris. Maman, inquiète de ma santé, ne veut pas me quitter, et pourtant elle est obligée d'aller à Paris pour ses affaires et pour mon grand-père. Il faut donc que je me laisse emmener, que je subisse toutes les peines que je prévois. Si papa pouvait y aller seul, je m'y résignerais encore; et quant à Adolphe, je comprends bien qu'ici il ne travaille pas, il perd son temps et il a besoin d'aller au collège; mais, maman partant, il faut que je parte aussi? Quel chagrin pour moi de quitter la campagne et ma vie calme et retirée! Maman, me voyant si malheureux de ce voyage, m'a dit qu'elle ferait le sacrifice que je lui demandais, qu'elle me laisserait ici, et qu'elle se séparerait d'avec moi si nous avions dans le voisinage un parent ou un ami intime qui voulût bien me recevoir chez lui pendant un mois ou deux, et encore, à la condition que moi ou le médecin nous lui écririons tous les jours pour la rassurer sur ma santé. C'est vrai que je suis malade, plus malade même qu'elle ne le croit, car je lui cache la plus grande partie de mes souffrances pour ne pas l'inquiéter davantage. Ce fatal voyage me tuera! Et, par malheur, nous n'avons dans le voisinage aucun parent, aucun ami qui puisse me recueillir! Oh! François, que je suis malheureux!»

François ne trouvant aucune parole pour consoler le pauvre Maurice, pleura avec lui et l'engagea à recourir à Dieu et à la Sainte Vierge. Il lui promit de lui écrire souvent; il chercha à le rassurer sur sa santé, sur les terreurs que lui causait son séjour à Paris, et le laissa un peu moins abattu, mais bien malheureux encore.

François vint raconter à son père et à Christine le nouveau et vif chagrin du pauvre Maurice.

«Pauvre garçon! pauvre Maurice! dit Christine; que pouvons-nous faire pour le consoler dans sa douleur?»

M. DE NANCÉ. – Ses chagrins sont malheureusement de nature à ne pouvoir être effacés; mais nous pouvons les adoucir en redoublant de soins et d'affection jusqu'à son départ. Demain, François pourra y retourner, et nous l'accompagnerons.

CHRISTINE. – Mon père, je crois que j'ai trouvé un moyen excellent de le rendre non seulement moins triste, mais heureux.

M. DE NANCÉ. – Toi, tu as trouvé cela, Christine? Dis-le-nous bien vite.

CHRISTINE. – C'est que vous allez être... pas content.

M. DE NANCÉ. – Pas content? Pourquoi? Ton invention est donc mauvaise, méchante?

CHRISTINE. – Au contraire, mon père; excellente et très bonne. Devinez! Ce n'est pas difficile.

M. DE NANCÉ. – Comment veux-tu que je devine, si tu ne me dis pas quelque chose pour m'aider?

CHRISTINE. – Et toi, François, devines-tu?

François la regarda attentivement.

«Je crois que j'ai trouvé», s'écria-t-il.

Et il dit quelques mots à l'oreille de Christine.

«C'est ça, tu as deviné, répondit-elle en riant. À votre tour, mon père; vous ne devinez pas?»

M. DE NANCÉ. – Hem! je crois que je devine aussi. Tu veux que je lui propose...

CHRISTINE. – C'est cela! c'est cela! Eh bien! papa, voulez-vous?

M. DE NANCÉ, *souriant*. – Mais tu ne m'as pas laissé achever! tu ne sais pas ce que j'allais dire!

CHRISTINE. – Si fait, si fait! Et je vous demande encore: Le voulez-vous?

M. DE NANCÉ, *avec malice*. – Il faut bien, puisque tu le désires si vivement. Mais je te demande instamment que ce ne soit pas pour longtemps. Huit jours au plus.

CHRISTINE. – Ce sera assez, mon père, pour le consoler; pourtant j'aimerais mieux un mois que huit jours.

M. DE NANCÉ, de même. – Nous verrons si nous pouvons nous y habituer, François et moi.

CHRISTINE. – Oh! vous vous y habituerez très bien. François ira le lui demander demain.

M. DE NANCÉ, *souriant*. – Il vaut mieux que tu y ailles toi-même avec Isabelle; tu verras en même temps la chambre que te donnera Mme de Sibran pour toi et pour Isabelle.

CHRISTINE, *effrayée*. – Quelle chambre? Pourquoi une chambre?

M. DE NANCÉ. – Mais pour demeurer chez Mme de Sibran pendant huit jours, jusqu'à son départ, comme tu le désires.

CHRISTINE. – Moi, demeurer là-bas? Moi, vous quitter? Aller chez ce Maurice que je ne peux pas souffrir? Oh! mon père! vous ne m'aimez donc pas, puisque vous me renvoyez avec tant de facilité! Vous ne croyez pas à ma tendresse, puisque vous me supposez le désir, la possibilité de vouloir vous quitter! François, tu avais deviné, toi; tu m'aimes!

Christine, désespérée et tout en larmes, se jeta au cou de François, qui regardait son père avec tristesse.

M. DE NANCÉ, *la saisissant dans ses bras et l'embrassant*. – Christine! ma fille! mon enfant! Ne pleure pas! Ne t'afflige pas! C'est une plaisanterie; je devinais très bien que tu me demandais de faire venir Maurice ici avec nous. Tu ne m'as pas laissé achever, et j'ai profité de l'occasion pour te guérir de ta précipitation à vouloir comprendre les pensées inachevées. Je suis désolé, chère enfant, du chagrin que tu témoignes! Et crois bien que je ne t'aurais jamais permis l'inconvenance que je te proposais en plaisantant; et que je tiens trop à toi, que je t'aime trop, pour me séparer de toi volontairement.

Christine, consolée, embrassa tendrement ce père et ce frère tant aimés, et renouvela la proposition d'avoir Maurice à Nancé.

M. DE NANCÉ. – Tout ce que vous voudrez, mes enfants; je m'associe à votre acte de charité, quoiqu'il ne me soit pas plus agréable qu'à Christine; mais, comme elle, je supporterai les ennuis d'un malade

étranger et je vaincrai mes répugnances.

Quand François retourna le lendemain chez Maurice, et lui fit part de l'invitation de M. de Nancé, le visage de Maurice exprima une telle joie, une telle reconnaissance, que François en fut touché. Il remercia François dans les termes les plus affectueux, et annonça le départ de sa mère pour le lendemain matin, parce qu'on avait reçu de mauvaises nouvelles de son grand-père.

FRANÇOIS. – Alors tu viendras à Nancé dans l'après-midi?

MAURICE. – J'en parlerai à maman; elle le voudra bien, j'en suis sûr, et alors je viendrai le plus tôt que je pourrai. Mais, dis-moi, François, Christine ne sera-t-elle pas ennuyée de mon long séjour près de vous?

FRANÇOIS. – Pas du tout, puisque c'est elle qui en a eu l'idée et qui l'a demandé à papa.

MAURICE. – En vérité? Christine? Oh! qu'elle est bonne! Quelle bonne petite amie j'ai là!

François réprima un petit mouvement de mécontentement du vol que voulait lui faire Maurice de l'amitié de Christine. Mais il réfléchit que Christine n'avait pour Maurice que de la compassion, et que ce n'était qu'un acte de charité qu'elle exerçait envers lui.

«À demain! lui dit François.

— Oui, à demain, cher ami! dit gaiement Maurice. Eh bien! tu pars sans me donner la main?»

FRANÇOIS. – C'est vrai! Je n'y pensais pas! Viens de bonne heure.

MAURICE. – Le plus tôt que je pourrai; merci, mon ami. François s'en retourna à Nancé un peu pensif; il rencontra à moitié chemin Christine et son père qui venaient à sa rencontre.

M. de Nancé demanda des nouvelles de Maurice, pendant que Christine disait à François:

«Qu'as-tu? Tu es triste!

— Oui, je suis fâché contre moi-même.»

Et il raconta à son père et à Christine ce que lui avait dit Maurice.

«Et alors...» dit-il.

CHRISTINE, *vivement*. – Et alors, tu es fâché contre lui, et tu as eu envie de lui dire que je n'étais pas son amie et que tu étais et serais mon seul ami, et que je ne l'aimerais jamais comme je t'aime? Et puis, tu ne l'aimes pas; tout comme moi, dit Christine en riant et en l'embrassant.

FRANÇOIS, *surpris*. – Tiens! comment as-tu deviné?

CHRISTINE. – C'est que cela m'a fait la même chose quand il m'a demandé de l'aimer comme je t'aime: je le trouvais bête, je me sentais fâchée contre lui, et depuis ce temps je ne peux pas l'aimer pour de bon; mais papa dit que ça ne fait rien, qu'on peut tout de même être bon et aimable pour lui, sans l'aimer.

FRANÇOIS. – Je crains que ce ne soit mal de ma part, papa; c'est vrai que je ne l'aime pas. Et pourtant il me fait pitié, je le plains; mais je n'aime pas à le voir.

M. DE NANCÉ. – Et pourtant tu y vas de plus en plus, mon ami.

FRANÇOIS. – Parce que je l'aime de moins en moins; et c'est pour me punir de ce mauvais sentiment, que je fais plus pour lui que si je l'aimais.

M. DE NANCÉ. – Tu ne peux faire ni plus ni mieux, mon ami, car tu agis par charité; tu fais donc plus et mieux que si tu agissais par amitié... Sois bien tranquille, et, quand il sera ici, continue à lui laisser croire que tu es son ami. Le bon Dieu te récompensera de ce grand acte de charité.

CHRISTINE. – Mon père, vous avez raison de dire grand acte de charité, parce que c'est bien difficile d'être avec les gens qu'on n'aime pas, comme si on les aimait.

L'arrivée de Paolo interrompit leur conversation, que François reprit avec son père avant de se coucher. Ils dirent beaucoup de choses que nous n'avons pas besoin de savoir, et dont le résultat fut pour François une tranquillité de coeur complète, un redoublement de tendresse pour Christine et de compassion pour Maurice, qu'il résolut de traiter plus amicalement encore que par le passé.

XXIII - Fin de Maurice

Le lendemain, Maurice arriva pâle et défait, les yeux rouges et gonflés, la poitrine oppressée. Le départ de ses parents lui avait causé une douleur profonde, malgré la promesse de sa mère de revenir dès qu'il y aurait une amélioration dans la santé de son grand-père. Quand il vit François et Christine qui accouraient au-devant de lui, il sourit, un éclair de joie illumina son visage; il hâta le pas pour les joindre plus vite; dans son empressement, une de ses jambes accrocha l'autre, et il tomba tout de son long par terre; aussitôt un flot de sang s'échappa de sa bouche: une veine s'était rompue dans sa poitrine. François et Christine coururent à lui pour le relever, et, malgré leur frayeur, ils n'en témoignèrent aucune, de peur d'effrayer Maurice.

«Va chercher papa», dit François à l'oreille de Christine, qui partit comme une flèche.

CHRISTINE. – Mon père, venez vite; Maurice vomit du sang; François le soutient.

M. DE NANCÉ, *se levant*. – Où sont-ils?

CHRISTINE. – Dans le vestibule.

M. DE NANCÉ. – Va vite appeler ta bonne, ma chère enfant; qu'elle apporte ce qu'il faut.

Isabelle, en entendant le récit de Christine, prit une fiole d'eau de Pagliari, en versa une cuillerée dans un verre d'eau, et se hâta d'arriver près de Maurice, auquel elle fit boire la moitié de cette eau. Quelques instants après il but l'autre moitié, et le vomissement de sang, qui avait déjà diminué, s'arrêta tout à fait. Isabelle obligea Maurice à se mettre au lit, malgré sa résistance. Il témoignait un tel chagrin d'être séparé de ses amis François et Christine, que M. de Nancé lui promit de les lui amener, pourvu qu'il parlât le moins possible, ce que Maurice promit avec joie.

M. de Nancé ne tarda pas à ramener ses enfants.

MAURICE. – François, Christine, mes chers, mes bons amis; je suis bien malade, je le sens... Je suis trop malheureux; j'ai demandé au bon Dieu de me faire mourir.

FRANÇOIS. – Oh! Maurice, que dis-tu? Tu veux donc nous quitter; tu ne nous aimes donc plus?

MAURICE. – C'est parce que je vous aime trop que je suis malheureux. Je voudrais être toujours avec vous, et je vous vois si peu. Je voudrais être avec maman et papa, et les voilà partis! Je voudrais que mon frère m'aimât, et il ne me témoigne que de l'indifférence. Toi, François, et toi, chère et bonne Christine, si vous pouviez être mon frère et ma soeur. Mais vous ne l'êtes pas! Je voudrais que vous m'aimiez de telle sorte que vous n'aimiez que moi, et cela aussi est impossible.

M. DE NANCÉ. – Maurice, vous parlez trop, je vais renvoyer vos amis si vous continuez.

MAURICE. – Pardon, monsieur; je ne dirai plus rien.

François et Christine s'assirent près du lit de Maurice et cherchèrent à le distraire en causant, avec M. de Nancé, de leurs projets d'hiver et de l'été prochain. Ils mêlaient toujours Maurice à leurs projets, pensaient lui faire plaisir. Il souriait tristement; à la longue, une larme, qu'il retenait, coula le long de sa joue.

FRANÇOIS. – Maurice, tu pleures? Souffres-tu? Qu'as-tu?

MAURICE. – Je ne souffre que d'une grande faiblesse. Je pleure parce que je vous aurai quittés depuis longtemps quand le printemps arrivera.

M. DE NANCÉ. – Pourquoi? Si votre bonheur et votre santé dépendent de votre séjour chez moi, je ne serai pas assez cruel pour vous renvoyer, mon pauvre garçon.

MAURICE. – Ce n'est pas ce que je veux dire, monsieur... Je crois que je n'ai plus longtemps à vivre.

FRANÇOIS. – Maurice, ne pense donc pas à des choses si tristes!

MAURICE. – Mes bons amis, le peu d'affection que m'a témoigné mon frère, le départ de maman et de papa, que je croyais ne jamais quitter dans l'état où je suis, la crainte de mourir loin d'eux, sans les revoir, sans recevoir leur bénédiction, sans les embrasser, tout cela me tue! Depuis longtemps je me sens mourir, et je le cache à mes parents; je les regrette amèrement, et pourtant je suis heureux d'être ici, parce que je veux mourir bien pieusement, et vous m'y aiderez. Vous êtes tous si bons, si pieux! Chez moi, personne ne prie; personne ne parle du bon Dieu; personne n'a l'air d'y penser. Monsieur de Nancé, ajouta-t-il en joignant les mains, ayez pitié de moi! Je voudrais faire ma première communion comme l'a faite François, et je ne sais comment la faire; je ne sais rien; je ne sais même pas prier. Ayez pitié de moi! Dites, que dois-je faire?

— Mon pauvre garçon, répondit M. de Nancé attendri, il faut vous soumettre à la volonté de Dieu; vivre s'il le veut, et ne pas vous préoccuper de la crainte de mourir. Il faut vous soigner comme on vous l'ordonne, offrir à Dieu les chagrins qu'il vous envoie, et lui demander du courage et de la patience. Quant à la première communion, nous en reparlerons demain. À présent, restez bien tranquille jusqu'à l'arrivée du médecin, que j'ai envoyé chercher. Isabelle ou Bathilde restera près de vous. Soyez calme, mon ami, et remettez-vous entre les mains du bon Dieu, notre Père et notre ami à tous.

M. de Nancé lui serra la main.

«Merci, monsieur, merci; vous m'avez déjà consolé.»

M. de Nancé sortit, emmenant François et Christine qui pleuraient et qui envoyèrent à Maurice un baiser d'adieu, auquel il répondit par un sourire.

«Le croyez-vous bien malade, papa?» dit François avec anxiété.

M. DE NANCÉ. – Je ne sais, mon ami; il est possible qu'il voie juste en se croyant près de sa fin; il est extrêmement changé et affaibli depuis quelque temps déjà. Aujourd'hui son visage est très altéré. Le départ de ses parents l'a beaucoup affligé.

FRANÇOIS. – Pauvre Maurice! et moi qui ne l'aimais pas!

CHRISTINE. – Et moi donc? Mais nous allons le soigner comme si nous l'aimions tendrement; n'est-ce

pas, François?

FRANÇOIS. – Oh oui! Et je l'aime réellement à présent; il me fait trop pitié.

CHRISTINE. – Je suis comme toi, et je crois que je l'aime.

Quand le médecin arriva, il traita légèrement le vomissement de sang de Maurice; il l'attribua à sa chute, et pensa que ce serait un bien pour le fond de la santé; il engagea Maurice à se lever, à manger, à sortir, à faire, enfin, ce que lui permettraient ses forces. M. de Nancé lui demanda pourtant d'écrire à M. et Mme de Sibran pour les avertir de l'accident arrivé à leur fils. Lui-même leur en raconta tous les détails en ajoutant l'opinion du médecin, et promit de les avertir de la moindre aggravation dans l'état de Maurice. Cette consultation rassura tout le monde, excepté Maurice lui-même, qui persista à vouloir hâter sa première communion.

M. de Nancé, n'y voyant que de l'avantage, et ayant reçu de M. et Mme de Sibran l'autorisation de céder à ce qu'ils croyaient être une fantaisie de malade, fit venir tous les jours un prêtre pieux et distingué, pour donner à Maurice l'instruction religieuse qui lui manquait. M. de Nancé lui-même développa, par son exemple et par ses paroles, la foi et la piété de Maurice; François lui racontait les pieuses impressions de sa première communion, et, un mois après son entrée chez M. de Nancé, Maurice faisait aussi sa première communion avec les sentiments les plus chrétiens et les plus résignés.

La faiblesse avait insensiblement augmenté, au point qu'il se soutenait difficilement sur ses jambes. Mais le médecin n'en concevait aucune inquiétude et attendait une guérison complète au retour du printemps. Peu de jours après sa première communion, il fut pris d'un nouveau vomissement de sang.

M. de Nancé s'empressa d'écrire à M. et Mme de Sibran, en ne dissimulant pas sa vive inquiétude.

Le vomissement de sang ne put être complètement arrêté, et plusieurs fois dans la matinée il reprit avec violence. La faiblesse de Maurice augmentait d'heure en heure. Dans l'après-midi, il demanda François et Christine.

«François, bon et généreux François, dit-il, je ne veux pas mourir sans te demander une dernière fois pardon de ma méchanceté passée. Ne pleure pas, François; écoute-moi, car je me sens bien faible. Quand je ne serai plus, prie pour moi, demande au bon Dieu de me pardonner; aime-moi mort comme tu m'as aimé vivant; ton amitié a été ma consolation dans mes peines, elle a sauvé mon âme en me ramenant à Dieu. Que Dieu te bénisse, mon François, et qu'il te rende le bien que tu m'as fait!

» Et toi, Christine, ma bonne et chère Christine, qui m'as aimé comme un frère, comme un ami; ta tendresse, tes soins ont fait le bonheur des derniers mois de ma triste et pénible existence. Que Dieu te récompense de ta bonté, de ta charité, de ta tendresse! Que Dieu te bénisse avec François! Puisses-tu ne jamais le quitter pour votre excellent père! ... Oh! monsieur de Nancé, mon père en Dieu, mon sauveur, je vous aime, je vous remercie, ma reconnaissance est si grande, que je ne puis l'exprimer comme je le voudrais. Que Dieu...»

Un nouveau vomissement de sang interrompit Maurice. François et Christine, à genoux près de son lit, pleuraient amèrement; M. de Nancé était vivement ému. Maurice revint à lui; il demanda M. le curé, que M. de Nancé avait déjà envoyé prévenir et qui entrait. Maurice reçut une dernière fois l'absolution et la sainte communion; il demanda instamment l'extrême-onction, qui lui fut administrée.

Depuis ce moment, un grand calme succéda à l'agitation et à la fièvre; il pria M. de Nancé, dans le cas où ses parents arriveraient trop tard, de leur faire ses tendres adieux et de leur exprimer ses vifs regrets de n'avoir pu les embrasser avant de mourir.

«Dites-leur aussi que j'ai été bien heureux chez vous, que je les bénis et les remercie de m'avoir permis de venir mourir près de vous. Dites-leur qu'ils aiment François et Christine pour l'amour de moi.

Dites-leur que je meurs en les aimant, en les bénissant; que je meurs sans regrets et en bon chrétien. Adieu... adieu... à maman...»

Il baisa le crucifix qu'il tenait sur sa poitrine, et il ne dit plus rien. Ses yeux se fermèrent, sa respiration se ralentit, et il rendit son âme à Dieu avec le sourire du chrétien mourant. M. de Nancé avait fait éloigner les enfants avec Isabelle, pour éviter l'impression de ces derniers moments; lui-même ferma les yeux du pauvre Maurice, et resta près de lui à prier pour le repos de son âme.

Le lendemain, de grand matin, M. et Mme de Sibran, inquiets et tremblants, entraient précipitamment chez M. de Nancé. Il leur apprit avec tous les ménagements possibles la triste et douce fin de leur fils. Le désespoir des parents fut effrayant. Ils se reprochaient de n'avoir pas deviné le danger, de l'avoir abandonné le dernier mois de son existence, de l'avoir laissé mourir dans une famille étrangère.

Ils demandèrent à voir le corps inanimé de leur fils, et là, à genoux, près de ce lit de mort, ils demandèrent pardon à Maurice de leur aveuglement.

«Mon fils, mon cher fils! s'écria la mère, si j'avais eu le moindre soupçon de la gravité de ton état, je ne t'aurais jamais quitté. Plutôt perdre toute ma fortune et la dernière bénédiction de mon père, que le dernier soupir de mon fils.»

Ils restèrent longtemps près de Maurice sans qu'on pût les en arracher. M. de Nancé se rendit près d'eux et parvint à leur rendre un peu de calme en leur parlant de la douceur, de la résignation de Maurice, de sa tendresse pour eux, des efforts qu'il avait faits pour dissimuler ses souffrances, dans la crainte de les inquiéter et de les chagriner. Il leur parla de sa piété, des sentiments profondément religieux qui lui avaient tant fait désirer sa première communion. Isabelle les rassura sur les soins qu'il avait reçus, sur la tendresse que lui avaient témoignée M. de Nancé, François et Christine; elle leur redit toutes ses paroles, toutes ses recommandations, et enfin elle leur représenta si vivement la triste vie qu'il était destiné à mener, et ses propres terreurs devant les misères et les humiliations qu'il pressentait, qu'ils finirent par comprendre que sa fin prématurée était un bienfait de Dieu qui l'avait pris en pitié.

Ils voulurent voir, remercier et embrasser François et Christine, et ils pleurèrent avec eux près du corps de Maurice. Les jours suivants, M. de Nancé éloigna le plus possible les enfants de ces scènes de deuil. Paolo contribua beaucoup à distraire François et Christine de l'impression douloureuse qu'ils avaient ressentie.

«Que voulez-vous, mes sers enfants? Le pauvre Signor Maurice est mort comme ze mourrai, comme vous mourrez, comme le Signor de Nancé mourra, un zour. Voulez-vous qu'il vive avec les zambes crossues? Ce n'est pas zouste, ça, puisqu'il était horrible. Pourquoi voulez-vous qu'il vive horrible? Ce n'est pas zentil, ça. Puisqu'il est heureux avec le bon Zézus et les petits anzes, pourquoi voulez-vous qu'il reste à Nancé ou à Sibran, à zémir, à crier: "Mon Dieu, faites que ze meure! "«

CHRISTINE. – C'est égal, Paolo, ça me fait de la peine qu'il ne soit plus là...

PAOLO. – Ça n'est pas zouste. Pourquoi voulez-vous oune si grande fatigue pour la signora Isabella, et pour votre ser papa qui se relevait la nuit pour voir ce pauvre garçon? Et moi donc, qui vous voyais tous misérables, et qui avais les leçons toutes déranzées? Pas de mousique auzourd'hui, Paolo, Maurice me demande de rester. Pas de zéographie, Paolo, Maurice veut zouer aux cartes; il s'ennouie. Vous croyez que c'est zouste, ça; que c'est agréable de voir mes pauvres élèves ainsi déranzés! Et pouis..., et pouis... tant d'autres sozes que ze ne veux pas dire.

CHRISTINE. – Quoi donc, Paolo? Dites, qu'est-ce que c'est? Mon cher Paolo, dites-le-nous.

PAOLO. – Eh bien! ze vous dirai que ce pauvre Signor Maurice vous empêçait de vous promener, de zouer, de courir, de causer, et que vous étiez si bons, si zentils pour lui... Écoutez bien ce que dit Paolo! ... non pas parce que vous aviez de l'amour pour ce garçon, mais parce que... vous aviez de l'amour pour le bon Dieu, et que vous êtes tous les deux bons, sarmants et saritables. Est-ce vrai ce que ze dis?

FRANÇOIS. – Chut! Paolo. Pour l'amour de Dieu, ne dites pas ça; ne le dites à personne.

PAOLO, *content*. – Eh! eh! on pourrait bien le dire à Signor de Nancé.

FRANÇOIS. – À personne, personne! Je vous en prie, je vous en supplie, mon bon, bon Paolo.

PAOLO, *hésitant*. – Moi,... ze veux bien,... mais...

CHRISTINE. – Le jurez-vous? Jurez, mon cher Paolo.

— Ze le zoure! dit Paolo en étendant les bras.

À force de raisonnements pareils, Paolo finit par les distraire. M. de Nancé était obligé à de fréquentes absences pour les obsèques du pauvre Maurice et pour venir en aide aux malheureux parents. Aussitôt après l'enterrement, M. et Mme de Sibran retournèrent à Paris, où ils avaient leur fils Adolphe et toute leur famille. À Nancé on reprit la vie habituelle, tranquille, occupée, uniforme, et heureuse. Pourtant la mort du pauvre Maurice attrista pendant longtemps leurs soirées d'hiver.

XXIV - Séparation, désespoir

L'été suivant ramena M. et Mme des Ormes et la bande joyeuse et dissipée que M. de Nancé continua à éviter. Leurs relations avec Christine ne furent ni plus tendres ni plus fréquentes. Ils semblaient avoir entièrement abandonné leur fille à M. de Nancé. Cette position bizarre dura quelques années encore; Christine arriva à l'âge de seize ans et François à vingt.

Christine était devenue une charmante jeune personne, sans être pourtant jolie; grande, élancée, gracieuse et élégante, ses grands yeux bleus, son teint frais, ses beaux cheveux blonds, de belles dents, une physionomie ouverte, gaie, intelligente et aimable, faisaient toute sa beauté; son nez un peu gros, sa bouche un peu grande, les lèvres un peu fortes, ne permettaient pas de la qualifier de belle ni de jolie, mais tout le monde la trouvait charmante; elle paraissait telle, surtout aux yeux de ses trois amis dévoués, M. de Nancé, François et Paolo. Son caractère et son esprit avaient tout le charme de sa personne; l'infirmité de François, qui leur faisait éviter les nouvelles relations et fuir les réunions élégantes du voisinage, avait donné à Christine les mêmes goûts sérieux et le même éloignement pour ce qu'on appelle plaisirs dans le monde. M. de Nancé les menait quelquefois chez Mme de Guilbert et chez Mme de Sibran, mais jamais quand il y avait du monde. Une fois, il les avait forcés à aller à une petite soirée de feu d'artifice et d'illuminations chez Mme de Guilbert; mais Christine avait tant souffert de l'abandon dans lequel on laissait François, des regards moqueurs qu'on lui jetait, des ricanements dont il avait été l'objet, qu'elle demanda instamment à M. de Nancé de ne plus l'obliger à subir ces corvées.

«Comme tu voudras, ma fille. Je croyais t'amuser; c'est François qui m'a demandé de te procurer quelques distractions.

— François est bien bon et je l'en remercie, mon père. Mais je n'ai pas besoin de distractions; je vis si heureuse près de vous et près de lui, que tout ce qui change cette vie douce et tranquille m'ennuie et m'attriste.

M. DE NANCÉ. – J'ai en effet remarqué hier que tu étais triste, mon enfant, et que tu ne prenais plaisir à rien; toi, toujours si gaie, si animée, tu ne parlais pas, tu souriais à peine.

CHRISTINE. – Comment pouvais-je être gaie et m'amuser, mon père, pendant que François souffrait et que vous partagiez son malaise? Je n'entendais autour de moi que des propos méchants, je ne voyais que des visages moqueurs ou indifférents. Ici c'est tout le contraire; les paroles sont amicales, les visages expriment la bonté et l'amitié. Non, cher père, je voudrais ne jamais sortir d'ici.

M. de Nancé avait compris le tendre dévouement de sa fille; il n'insista pas et l'embrassa en lui rappelant que sa mère revenait le lendemain.

«Il faut que j'aille la voir», dit-il.

CHRISTINE. – Faut-il que j'y aille avec vous, mon père?

M. DE NANCÉ. – Non, mon enfant; tu sais qu'elle défend tes visites au château.

— Je n'en suis pas fâchée, dit Christine en souriant, quand elle me voit, c'est toujours pour me gronder; je resterai avec François toujours bon, toujours aimable.

M. de Nancé alla voir M. et Mme des Ormes; il leur représenta qu'il était obligé de mener son fils dans le Midi pour sa santé et pour d'autres motifs; qu'il était impossible qu'il emmenât Christine avec lui, et que, malgré le vif chagrin que leur causerait à tous cette séparation, il la jugeait absolument nécessaire.

MADAME DES ORMES. – Je ne peux pas la reprendre, monsieur de Nancé; que ferais-je d'une grande fille comme Christine? Je ne saurais pas m'en occuper, la diriger; elle courrait le risque d'être fort mal élevée.

M. DE NANCÉ. – Ce ne serait pas impossible, madame, si vous ne vous en occupez pas; mais il faut que vous preniez un parti quelconque, car enfin Christine a seize ans et elle est votre fille.

MADAME DES ORMES. – Elle est bien plus à vous qu'à nous. Christine n'a jamais eu de coeur, et c'est ce qui m'en a détachée. D'abord et avant tout, je ne veux pas d'elle chez moi: ma maison n'est pas montée pour cela, et mon genre de vie ne lui conviendra pas.

M. DE NANCÉ. – Alors, madame, me permettrez-vous un conseil dans notre intérêt à tous?

MADAME DES ORMES. – Oui, oui, donnez vite.

M. DE NANCÉ. – Mettez-la au couvent pour deux ou trois ans.

MADAME DES ORMES. – Parfait! admirable! Mais pas à Paris! Je ne veux absolument pas l'avoir à Paris.

M. DE NANCÉ. – Le couvent des dames Sainte-Clotilde, qui est à Argentan, est excellent, madame.

MADAME DES ORMES. – Très bien. C'est arrangé; n'est-ce pas, monsieur des Ormes? Vous donnez, comme moi, pleins pouvoirs à M. de Nancé?

M. des Ormes, plus que jamais sous le joug de sa femme, consentit à tout ce qu'elle voulut, et M. de Nancé rentra chez lui le coeur plein de tristesse, pour annoncer à ses enfants la fatale nouvelle de leur séparation.

Au retour de sa visite, M. de Nancé fit venir François et Christine.

«Qu'avez-vous, mon père? dit Christine en entrant; vous êtes pâle et vous semblez triste et agité.

— Je le suis, en effet, mes enfants, car j'ai une fâcheuse nouvelle à vous annoncer.»

M. de Nancé se tut, passa sa main sur son front, et, voyant la frayeur qu'exprimait la physionomie de François et de Christine, il les prit dans ses bras, les embrassa, et, les regardant avec tristesse:

«Mes enfants, mes pauvres enfants, notre bonne et heureuse vie est finie; il faut nous séparer... Ma Christine, tu vas nous quitter.»

CHRISTINE, *avec effroi*. – Vous quitter? ... Vous quitter? Vous, mon père? Toi, mon frère? Oh non! ... non... jamais!

M. DE NANCÉ. – Il le faut pourtant, ma fille chérie: ta mère te met au couvent, parce que moi je suis obligé de mener François finir ses études dans le Midi, et que je ne puis t'y mener avec moi.

— Ma mère me met au couvent! Ma mère m'enlève mon père, mon frère, mon bonheur! s'écria Christine en tombant à genoux devant M. de Nancé. Ô mon père, vous qui m'avez sauvée tant de fois, sauvez-moi encore; gardez-moi avec vous!

François releva précipitamment Christine, la serra contre son coeur, et mêla ses larmes aux siennes. M. de Nancé tomba dans un fauteuil et cacha son visage dans ses mains. Tous trois pleuraient.

«Mon père, dit Christine en se mettant à genoux près de lui et en passant un bras autour de son cou, pendant que de l'autre main elle tenait celle de François, mon père, votre chagrin, vos larmes, les premières que je vous aie jamais vu répandre, me disent assez qu'une volonté plus forte que la vôtre dispose de mon existence et me voue au malheur. J'obéirai, mon père; je ne serai plus heureuse que par le souvenir; je penserai à vous, à votre tendresse, à votre bonté, à mon cher, mon bon François; je vous aimerai tant que je vivrai, de toute mon âme, de toutes les forces de mon coeur. J'ai été, grâce à vous, à vous deux, heureuse pendant huit ans. Si je ne dois plus vous revoir, j'espère que le bon Dieu aura pitié de moi, qu'il ne me laissera pas longtemps dans ce monde. François, mon frère, mon ami, n'oublie pas ta Christine, qui eût été si heureuse de consacrer sa vie à ton bonheur.»

François ne répondit que par ses larmes aux tendres paroles de Christine.

«Comment pourrai-je vivre sans toi, ma Christine?» lui dit-il enfin en la regardant avec une tristesse profonde.

CHRISTINE. – La vie n'a qu'un temps, cher François.

Et, se penchant à son oreille, elle lui dit bien bas:

«Ayons du courage pour notre pauvre père, qui souffre pour nous plus que pour lui-même.»

François lui serra la main et fit un signe de tête qui disait oui.

«Mon père, dit Christine en baisant les mains et les joues inondées de larmes de M. de Nancé, mon père, le bon Dieu viendra à notre secours; il nous réunira peut-être. Qui sait si cette séparation n'est pas notre bonheur à venir?»

M. de Nancé releva vivement la tête.

«Que Dieu t'entende, ma chère fille bien-aimée! Qu'il nous réunisse un jour pour ne jamais nous quitter!»

Le courage de Christine excita celui de François; quand M. de Nancé vit ses enfants plus calmes, son propre chagrin devint moins amer. Il entra dans quelques détails sur leur existence future, encore animée par l'espoir de la réunion.

CHRISTINE. – Quand j'aurai vingt et un ans, mon père, je pourrai disposer de moi-même; je viendrai alors chercher un refuge près de vous, et nous jouirons d'autant mieux de notre bonheur que nous en aurons été privés pendant... cinq ans.

— Cinq ans! s'écria François. Oh! Christine, serons-nous réellement cinq ans séparés?

M. DE NANCÉ. – Qui sait ce qui peut arriver, mon ami? Peut-être nous retrouverons-nous bien plus tôt.

CHRISTINE. – Vous m'écrirez bien souvent, n'est-ce pas, mon père? N'est-ce pas, François?

FRANÇOIS. – Tous les jours! Un jour mon père, et moi l'autre.

CHRISTINE. – Et moi de même, si on me le permet à ce couvent; on y est peut-être très sévère.

M. DE NANCÉ. – Non, ma fille; la supérieure est une ancienne amie de ma femme; elle est excellente et te donnera toute la liberté possible; c'est pour cette raison que j'ai indiqué ce couvent à ta mère, de peur qu'elle ne te plaçât dans quelque maison inconnue et éloignée d'ici, du moins, tu auras ta tante de Cémiane, qui revient à la fin de l'année, après une absence de six ans.

CHRISTINE. – Oui, mon père, Gabrielle m'a écrit que ma tante était tout à fait remise depuis les deux ans qu'elle a passés à Madère. Et vous, mon père, vous serez bien loin avec François?

M. DE NANCÉ. – Dans le Midi, chère enfant, près de Pau, où François finira ses études. Nous reviendrons dans deux ans avec le bon Paolo, que j'emmène.

CHRISTINE. – Bon Paolo! lui aussi! Plus personne!

M. DE NANCÉ. – Isabelle, seule, te restera, ma fille; et nos coeurs seront toujours près de toi.

Les journées passèrent vite et tristement; Paolo partageait les chagrins de Christine; il cherchait à relever son courage.

PAOLO. – Cère signorina, prenez couraze! Vous serez heureuse; c'est moi, Paolo, qui le dis.

CHRISTINE. – Heureuse! Sans eux, c'est impossible!

PAOLO. – Avec eux! Qué diable! deux ans sont bien vite passés! ... Deux ans, ze vous dis.

Christine secoua la tête.

PAOLO. – Vous remuez la tête comme une cloce; et moi ze vous dis que ze sais ce que ze dis, et que dans deux ans vous ferez des cris de zoie: «Vive Paolo!»

Christine ne put s'empêcher de sourire.

CHRISTINE. – Je crierai: Vive Paolo! quand vous aurez obtenu de ma mère la permission pour moi de revenir près de mon père et de François.

PAOLO. – Eh! eh! ze ne dis pas non! ze ne dis pas non!

Cet espoir et l'air d'assurance de Paolo tranquillisèrent un peu Christine, mais ce ne fut pas pour longtemps; les préparatifs de départ qui se faisaient autour d'elle, et auxquels elle eut le courage de prendre part, la replongeaient sans cesse dans des accès de désespoir. À mesure qu'approchait l'heure de la séparation, ce père et ses enfants, si tendrement unis, semblaient redoubler encore d'affection et de dévouement.

Le jour du départ de Christine, les adieux furent déchirants. M. de Nancé voulut la mener lui-même au couvent, mais François restait au château avec Paolo. M. de Nancé fut obligé d'arracher la malheureuse Christine d'auprès de François pour la porter dans la voiture. M. de Nancé soutint sa fille presque inanimée. La tête appuyée sur l'épaule de son père, Christine sanglota longtemps. La désolation de M. de Nancé lui fit retrouver le courage qu'elle avait momentanément perdu, et quand ils arrivèrent au couvent, Christine parlait avec assez de calme de leur correspondance et de l'avenir auquel elle ne voulait pas renoncer, quelque éloigné qu'il lui apparût.

La supérieure était une femme distinguée et excellente. Mise au courant de la position de Christine

par M. de Nancé, qui lui avait raconté ce que nous savons et même ce que nous ne savons pas, elle reçut Christine avec une tendresse toute maternelle, et quand il fallut dire un dernier adieu à son père chéri, Christine tomba défaillante dans les bras de la supérieure.

Quand M. de Nancé fut de retour, il trouva François et Paolo pâles et silencieux; François se jeta dans les bras de son père, qui le tint longtemps embrassé.

M. DE NANCÉ. – Partons, partons vite, mon cher enfant. Ce château sans Christine m'est odieux.

FRANÇOIS. – Oh! oui! mon père! Il me fait l'effet d'un tombeau! le tombeau de notre bonheur à tous.

Les chevaux étaient mis, les malles étaient chargées. Les domestiques étaient d'une tristesse mortelle; personne ne put prononcer une parole. M. de Nancé, François et Paolo leur serrèrent la main à tous. Paolo, en montant en voiture, s'écria:

«Dans deux ans, mes amis! Dans deux ans ze vous ramènerai vos bons maîtres, et vous serez tous bien zoyeux! Vous allez voir! En route, cocer! et marcez vite!»

La voiture roula, s'éloigna et disparut. La tristesse et la désolation régnèrent à Nancé comme au coeur des maîtres. Le voyage se fit et s'acheva rapidement; mais ni l'aspect d'un pays nouveau, ni les agréments d'une habitation charmante, ni les distractions d'un nouvel établissement ne purent dissiper la morne tristesse de François et de M. de Nancé. Paolo réussit pourtant quelquefois à les faire sourire en leur parlant de Christine, en racontant des traits de son enfance. Tous les jours arrivait une lettre de Christine, et tous les jours il en partait une pour elle. Peu de temps après leur arrivée dans les environs de Pau, un espoir fondé vint ranimer le coeur et l'esprit de François et de son père; chaque jour augmentait leur sécurité; quelle était cette espérance? Nous ne la connaissons pas encore, mais nous pensons qu'une indiscrétion de Paolo ou la suite des événements nous la révélera un jour. L'attitude de Paolo est triomphante; son langage est mystérieux comme ses allures. M. de Nancé paraît heureux; il ne s'attriste plus en nommant Christine, pour laquelle il éprouve une tendresse de plus en plus vive. Mais il ne lui échappe aucune parole qui puisse expliquer le changement qui se fait en lui. François aussi cause plus gaiement; il ne parle que de Christine et d'un heureux avenir. Leur correspondance continue active et affectueuse. Paolo même écrit et reçoit des lettres. Les mois se passent, les années de même; enfin, après deux années de séjour à Pau, un jour, après avoir reçu une lettre de Christine et de Mme de Cémiane et en avoir longuement causé avec son père, François lui dit:

«Mon père, pouvons-nous parler à Christine aujourd'hui? Je suis si malheureux loin d'elle!

— Oui, mon ami, nous le pouvons. Paolo vient tout juste de me dire qu'il m'y autorisait et qu'il répondait de toi sur sa tête.»

François serra vivement la main de son père et le quitta en disant:

«Mon père, écrivez et faites des voeux pour moi; j'ai peur.

— Je suis fort tranquille, moi, mon ami; comment pouvons-nous douter de ce coeur si rempli de tendresse?»

M. de Nancé n'était pourtant pas aussi calme qu'il le disait; quand François fut parti, il se promena longtemps avec agitation dans sa chambre et relut plusieurs fois la lettre de Christine. Puis il se mit à écrire lui-même. Pendant qu'il était ainsi occupé, nous allons savoir ce qu'avait fait et pensé Christine pendant ces deux longues années.

XXV - Deux années de tristesse

Lorsque Christine se trouva seule avec la supérieure, qu'elle fut assurée de ne plus revoir M. de Nancé ni François, son courage faiblit et elle se laissa aller à un désespoir qui effraya la supérieure: elle parla à Christine, mais Christine ne l'entendait pas; elle la raisonna, l'encouragea, mais ses paroles n'arrivaient pas jusqu'au coeur désolé de Christine. Ne sachant quel moyen employer, la supérieure la mena à la chapelle du couvent.

«Priez, mon enfant, lui dit-elle; la prière adoucit toutes les peines. Rappelez-vous les sentiments si religieux de votre père et de votre frère. Imitez leur courage, et n'augmentez pas leur douleur en vous laissant toujours aller à la vôtre.»

Christine tomba à genoux et pria, non pour elle, mais pour eux; elle ne demanda pas à souffrir moins, mais que les souffrances leur fussent épargnées. Elle se résigna enfin, se soumit à son isolement, et se promit de revenir chercher du courage aux pieds du Seigneur, toutes les fois qu'elle se sentirait envahie par le désespoir. Quand la supérieure revint la prendre, Christine pleurait doucement; elle était calme et elle suivit docilement la supérieure dans la chambre qui lui était destinée; elle y trouva Isabelle, arrivée depuis quelques instants, qui lui donna des nouvelles du départ de M. de Nancé, de François et de Paolo; elle lui redit les paroles de Paolo, lui peignit la douleur et l'abattement de François et de son père; Christine trouva une grande consolation à se retrouver avec Isabelle, qui partageait ses sentiments douloureux et ses affections.

Les premiers jours se traînèrent péniblement. Christine n'avait pas encore de lettres; elle écrivait tous les jours, et reçut enfin une première lettre de François: lui aussi était triste, se sentait isolé et malheureux; le lendemain, M. de Nancé lui donna quelques détails sur leur établissement, et la correspondance continua ainsi, animée et intéressante.

Six mois après, Mme de Cémiane revint chez elle après une absence de six années; son premier soin fut d'aller voir sa nièce et de lui mener Bernard et Gabrielle; les deux cousines ne se reconnurent pas, tant elles étaient métamorphosées; Gabrielle était aussi grande que Christine, mais brune, avec des couleurs très prononcées, des yeux noirs et vifs, les traits délicats; c'était une fort jolie personne. Bernard était devenu un grand garçon de dix-neuf ans, bon, intelligent, raisonnable, mais un peu paresseux pour le travail de collège; il était très bon musicien, il peignait remarquablement bien, et avec ces deux talents il prétendait pouvoir se passer de grec et de latin. Leur joie de revoir Christine réjouit un peu le coeur de la pauvre délaissée: ils causèrent ou plutôt parlèrent sans arrêter pendant une heure et demie que se prolongea la visite de Mme de Cémiane. Christine écouta beaucoup et parla peu. Sa tante l'observait attentivement et avec intérêt.

«Ma pauvre Christine, lui dit-elle en se levant pour partir, qu'est devenu ton rire joyeux, ta gaieté d'autrefois? Tu as le regard malheureux, le sourire triste, presque douloureux. Es-tu malheureuse au couvent, mon enfant? Je t'emmènerai tout de suite chez moi si c'est ainsi.»

Christine embrassa sa tante et pleura doucement, mais amèrement, dans ses bras.

MADAME DE CÉMIANE. – Viens, ma pauvre enfant; viens! C'est affreux de t'avoir enfermée dans cette prison; tu vas venir chez moi.

CHRISTINE. – Je vous remercie, ma bonne tante; ce n'est pas le couvent qui fait couler mes larmes; j'y suis aussi heureuse que je puis l'être, séparée de ceux que j'aime tendrement, passionnément, de ceux qui m'ont recueillie, élevée, aimée, rendue si heureuse pendant huit ans! C'est M. de Nancé qui m'a placée ici, et j'y resterai tant qu'il désirera, que j'y reste. Je pleure leur absence; loin de mon père et de mon frère, il n'y a pour moi que tristesse et isolement.

MADAME DE CÉMIANE. – Tu ne nous aimes donc plus, Christine?

CHRISTINE. – Je vous aime et vous aimerai toujours, mais pas de même; je ne puis exprimer ce que je sens; mais ce n'est pas la même chose; je puis vivre sans vous, je ne me sens pas la force de vivre loin d'eux.

MADAME DE CÉMIANE. – Oui, je comprends; tes lettres à Gabrielle étaient pleines de tendresse pour M. de Nancé et pour François. Comment est-il, ce bon petit François?

CHRISTINE, *vivement*. – Toujours aussi bon, aussi dévoué, aussi aimable.

MADAME DE CÉMIANE. – Oui, mais sa taille, son infirmité?

CHRISTINE. – Il est grandi, mais son infirmité reste toujours la même.

MADAME DE CÉMIANE. – Quel âge a-t-il donc maintenant?

CHRISTINE. – Il a vingt et un an depuis trois mois.

MADAME DE CÉMIANE. – Écoute, ma petite Christine, je comprends ton chagrin, mais il ne faut pas l'augmenter par la vie d'ermite que tu mènes au couvent; tu aimes Gabrielle et Bernard, ils t'aiment beaucoup; ils se font une fête de t'avoir, et tu vas venir passer quelque temps avec nous. Je l'avais déjà demandé à ta mère, qui m'a dit de faire tout ce que je voudrais.

CHRISTINE. – Permettez-vous, ma tante, que j'écrive à M. de Nancé pour demander son consentement, et que j'attende sa réponse?

— Certainement, ma chère petite, répondit en souriant Mme de Cémiane. Il est ton père d'adoption, et tu fais bien de le consulter.

Quatre jours après, Mme de Cémiane, qui avait aussi écrit à M. de Nancé, vint enlever Christine et Isabelle du couvent. Christine avait reçu de son côté un consentement plein de tendresse de son père adoptif; il lui reprochait d'avoir attendu ce consentement; il lui faisait les promesses les plus consolantes pour l'avenir, la suppliait de ne pas perdre courage, que l'heure de la réunion n'était pas si éloignée qu'elle le croyait, etc.

Gabriel et Bernard furent enchantés d'avoir leur cousine. Christine elle-même fut distraite forcément de son chagrin par la gaieté de ses cousins, par les soins affectueux de son oncle et de sa tante; elle retrouvait sans cesse des souvenirs de François et des jours heureux qu'elle avait passés avec lui dans son enfance. Gabrielle, voyant le charme que trouvait Christine à tout ce qui la ramenait à François et à M. de Nancé, et trouvant elle-même un vif plaisir à rappeler cet heureux temps, en parlait sans cesse; elle questionna beaucoup Christine sur la vie qu'elle menait à Nancé, s'étonnait qu'elle y eût trouvé de

l'agrément, parlait de Paolo, de Maurice, demandait des détails sur sa maladie et sa mort.

«Ce qui est surprenant, dit Christine, c'est qu'on n'ait jamais su comment lui et Adolphe se sont trouvés tout en haut, dans une mansarde, pendant l'incendie du château des Guilbert.»

GABRIELLE. – On le sait très bien. Adolphe l'a raconté à Bernard. Tu sais qu'ils avaient si bien dîné, qu'ils se sont trouvés malades après et puis qu'ils étaient de mauvaise humeur; ils sont restés au salon; Maurice avait découvert un paquet de cigarettes oubliées sur la cheminée; il engagea Adolphe à les fumer; ils allumèrent leurs cigarettes et jetèrent les allumettes, sans penser à les éteindre, derrière un rideau de mousseline, qui prit feu immédiatement. Ne pouvant l'éteindre, et voyant s'enflammer la tenture de mousseline qui recouvrait les murs, ils furent saisis de frayeur; ils n'osèrent pas s'échapper par les salons et le vestibule, craignant d'être rencontrés par les domestiques et d'être accusés d'avoir mis le feu. Ils aperçurent une porte au fond du salon; ils s'y précipitèrent; elle donnait sur un petit escalier intérieur, qu'ils montèrent; ils arrivèrent à une mansarde, où ils se crurent en sûreté, pensant que l'incendie serait éteint avant d'avoir gagné les étages supérieurs. Ce ne fut que lorsque les flammes pénétrèrent dans leur mansarde qu'ils cherchèrent à redescendre; mais les escaliers étaient tout en feu, et ils se précipitèrent à la fenêtre en criant au secours. Avant qu'on eût exécuté les ordres de M. de Nancé, ils furent très brûlés, surtout le pauvre Maurice, qui cherchait de temps en temps à s'échapper à travers les flammes. Je m'étonne que Maurice ne vous l'ait pas raconté pendant qu'il était chez vous.

CHRISTINE. – François s'était aperçu que Maurice n'aimait pas à parler et à entendre parler de ce terrible événement, et il ne lui en a jamais rien dit.

GABRIELLE. – Mais toi, tu aurais pu le questionner.

CHRISTINE. – Non; François m'avait dit de ne pas lui en parler.

XXVI - Demandes en mariage – Réponses différentes

Christine trouvait dans l'amitié de Gabrielle et de Bernard, et dans l'affection compatissante de M. et Mme de Cémiane, un grand adoucissement à son chagrin; elle voyait sans peine comme sans plaisir quelques voisins de campagne que recevait souvent Mme de Cémiane. Les Guilbert y venaient très souvent. Adolphe prétendait être fort lié avec Bernard, Gabrielle et Christine, il faisait le beau, l'aimable, se moquait de tout le voisinage, et avait souvent des prises avec Christine, qui, toujours bonne, défendait vivement les absents et ripostait à Adolphe de manière à lui fermer la bouche. Elle ne supportait pas surtout qu'il se permît la moindre plaisanterie sur Maurice, dont elle prit une fois la défense avec tant de tendresse, de pitié, d'animation, qu'Adolphe fut atterré; chacun blâma sa cruelle attaque contre un frère mort, et approuva la courageuse défense de Christine.

Ces querelles fréquentes, bien loin d'éloigner Adolphe de Christine, la lui rendirent au contraire plus agréable; il vint de plus en plus chez Mme de Cémiane, s'occupa de plus en plus de Christine, qui restait froide et indifférente. Enfin, un jour, il pria Mme de Cémiane de lui accorder un entretien particulier, et, après quelques phrases polies, il lui demanda la main de Christine.

MADAME DE CÉMIANE. – Ce n'est pas moi qui dispose de la main de ma nièce, mon cher Adolphe, c'est elle-même avant tout; ensuite, ce sont ses parents, et enfin, et dominant tout, c'est M. de Nancé, qu'elle a adopté pour père, et qu'elle aime avec une tendresse extraordinaire.

ADOLPHE. – Pour commencer par Christine elle-même, chère madame, ayez la bonté de lui parler aujourd'hui et de me faire savoir tout de suite où je dois adresser ma lettre de demande à M. et Mme des Ormes.

MADAME DE CÉMIANE. – Je ferai ce que vous désirez, Adolphe, mais je ne suis pas aussi certaine que vous du succès de votre demande.

ADOLPHE. – Oh! madame, vous plaisantez! Une pauvre fille abandonnée par ses parents, élevée par un étranger, avec un vilain bossu pour tout divertissement, enfermée ensuite dans un couvent, est trop heureuse qu'on veuille lui donner une position agréable et indépendante en l'épousant; elle a de l'esprit, elle sera fort riche, elle est charmante, elle me plaît enfin, et je vous demande instamment de m'aider à ce mariage qui me donnera le droit de vous appeler ma tante.

Adolphe baisa la main de Mme de Cémiane en l'appelant «ma tante» et s'en alla.

Mme de Cémiane hocha la tête et fit appeler Christine, à laquelle elle communiqua la demande d'Adolphe.

«Que dois-je lui répondre, ma chère enfant?»

CHRISTINE. – Ayez la bonté de lui dire, ma tante, que je le remercie beaucoup de sa demande, mais que je la refuse absolument.

MADAME DE CÉMIANE. – Pourquoi, Christine?

CHRISTINE. – Je ne l'aime pas, ma tante, et je n'ai aucune estime pour lui.

MADAME DE CÉMIANE. – Mais il est très aimable; il est riche, il est joli garçon.

CHRISTINE. – Que voulez-vous, ma tante, il me déplaît.

MADAME DE CÉMIANE. – Avant de refuser si positivement, écris à M. de Nancé. Songe donc à ta position, ma pauvre enfant. Je ne dois pas te dissimuler que ta mère a beaucoup dérangé sa fortune par ses dépenses excessives. Que deviendrais-tu si je venais à te manquer?

CHRISTINE. – J'écrirai à M. de Nancé, ma tante, mais pour lui dire que j'aimerais mieux mourir que d'épouser Adolphe ou tout autre.

MADAME DE CÉMIANE. – Comment, tu ne veux pas te marier?

CHRISTINE. – Non, ma tante; quoi qu'il arrive, je serai plus heureuse qu'avec un mari que je ne pourrais souffrir, je le sais, j'en suis sûre.

MADAME DE CÉMIANE. – Comme tu voudras, Christine; cette aversion du mariage adoucira le coup que je vais porter à Adolphe, qui était si sûr de ton consentement. J'écrirai de mon côté à M. de Nancé pour lui raconter notre conversation. Au revoir, ma petite Christine; va faire ta lettre pendant que j'écrirai la mienne.

C'était cette lettre de Christine avec celle de sa tante que M. de Nancé lisait et à laquelle il répondait à la prière de François.

Peu de jours après cette demande d'Adolphe, Christine reçut la réponse qu'elle attendait avec impatience; c'était bien M. de Nancé qui répondait. Elle baisa la lettre avant de la commencer, et lut ce qui suit:

«Ma fille, ma bien-aimée Christine, mon François, ton frère, ton ami, ne se sent plus le courage de vivre loin de toi; il traîne ses tristes journées sans but et sans plaisir; moi-même, malgré mes efforts pour dissimuler mon chagrin, je souffre comme lui de ton absence. Et toi, ma Christine, tu es malheureuse, je le sens, j'en suis sûr; toutes tes lettres en font foi, malgré tes efforts pour paraître calme et gaie. François me sollicite aujourd'hui de te demander si tu veux mettre un terme à notre séparation? Car de toi, de ta volonté, ma Christine, dépend tout notre bonheur à venir. Tu t'étonnes que j'aie l'air de douter de cette volonté: mais laisse-moi te dire à quel prix, par quel sacrifice peut s'opérer notre réunion. J'ose à peine te l'écrire, ma chère enfant, si dévouée, si aimante! ... Veux-tu

devenir ma vraie fille en devenant la femme de mon François? Veux-tu consacrer ta belle jeunesse, ta vie, au bonheur d'un pauvre infirme, vivre avec lui loin du monde et de ses plaisirs, t'exposer aux cruelles plaisanteries que provoque son infirmité? La vie sera pour toi sérieuse et monotone, elle se continuera entre moi et ton frère; notre tendresse en sera le seul embellissement, la seule distraction. J'attends ta réponse, ma Christine, avec une anxiété que tu comprendras facilement, puisque notre bonheur en dépend. Ce qui me donne du courage et l'espoir, c'est ce que tu nous dis aujourd'hui de la demande d'Adolphe, de ton refus et de ses motifs, qui nous ont remplis d'espérance, etc., etc.»

Christine eut de la peine à lire cette lettre jusqu'au bout, tant ses yeux obscurcis par les larmes déchiffraient péniblement l'écriture si connue et si chère de son père. Quand elle l'eut finie, son premier mouvement fut de se jeter aux pieds de son crucifix et de remercier Dieu du bonheur qu'il lui envoyait. Ensuite elle courut chez Isabelle, et, se jetant à son cou, elle lui remit la lettre de M. de Nancé en lui disant:

«Lisez, lisez, Isabelle; voyez ce que me demande mon père. Cher père! cher François! ils vont revenir! Je les reverrai, et nous ne nous quitterons plus jamais. Oh! Isabelle, quelle vie heureuse nous allons mener!»

Isabelle embrassa tendrement sa chère enfant et témoigna une grande joie de cet heureux événement, qu'elle n'osait espérer, dit-elle, malgré qu'elle y eût pensé bien des fois.

CHRISTINE. – Comment ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? Si j'en avais eu l'idée, j'en aurais parlé à mon père et à François, et nous n'aurions pas eu deux années horribles à passer.

ISABELLE. – J'en ai dit quelques mots un jour à M. de Nancé; il me défendit d'en jamais parler à François ni à vous surtout. «Je ne veux pas, me dit-il, que ma pauvre Christine, toujours dévouée, se sacrifie au bonheur de François et au mien; elle est trop jeune encore pour comprendre l'étendue de son sacrifice; il faut que François passe deux ans dans le Midi avec moi et Paolo, et que ma pauvre chère Christine arrive à dix-huit ans au moins avant que nous lui demandions de se donner à nous sans réserve.»

CHRISTINE. – Mon père a pu croire que je ferais un sacrifice en devenant sa fille? C'est mal, cela; et je vais le gronder aujourd'hui même.

En sortant de chez Isabelle, Christine alla chez sa tante.

«Chère tante, dit-elle en l'embrassant, voyez le bonheur que Dieu m'envoie; lisez cette lettre de M. de Nancé.»

Mme de Cémiane lut et sourit.

MADAME DE CÉMIANE. – Tu vas donc accepter la demande de François?

CHRISTINE. – Avec bonheur, avec reconnaissance, chère tante; c'est la fin de toutes mes peines, le

commencement d'une vie si heureuse, que je n'ose croire à sa réalité.

MADAME DE CÉMIANE. – Mais, chère enfant, as-tu réfléchi à ce que te dit M. de Nancé lui-même, des inconvénients d'unir ton existence à celle d'un pauvre infirme, objet des moqueries du monde, et...

CHRISTINE. – J'ai pensé au bonheur d'être la femme de François, la fille de M. de Nancé, au droit que me donnaient ces titres de vivre avec eux, chez eux toujours et toujours. Tout sera à nous tous; notre vie sera en commun; nous ne quitterons jamais Nancé et nous n'entendrons pas les sottes plaisanteries et les méchancetés du monde.

MADAME DE CÉMIANE. – Tu disais l'autre jour que tu ne voulais pas te marier.

CHRISTINE. – Avec Adolphe et tous les autres, non, ma tante; mais avec François, c'est autre chose.

MADAME DE CÉMIANE. – Tu oublies qu'il faut le consentement de tes parents, ma chère petite. Veux-tu que je leur écrive, si cela t'embarrasse?

CHRISTINE. – Oh! oui ma tante. Je vous remercie; vous êtes bien bonne. C'est dommage que Gabrielle et Bernard soient sortis; j'aurais voulu leur faire voir tout de suite la lettre de mon père.

MADAME DE CÉMIANE. – Ils ne tarderont pas à rentrer.

CHRISTINE. – Et je vais vite répondre à mon cher père, et vite envoyer ma lettre à la poste.

Christine rentra et répondit ce qui suit à M. de Nancé:

«Mon cher, cher père, que je vous remercie, que vous êtes bon! que je suis heureuse! Vous voulez donc bien que je sois la femme de notre cher François; vous voulez bien que je sois votre fille, votre vraie fille? Et pourquoi, mon père, mon cher père, m'avez-vous laissée toute seule à pleurer et à me désoler pendant deux ans? Et pourquoi, vous et François, ne m'avez-vous pas demandé plus tôt ce que vous me demandez aujourd'hui? Si je n'étais si heureuse, je vous gronderais, mon bon, cher, bien-aimé père, de ce que je viens d'apprendre par Isabelle, et de ce que je vous raconterai plus tard: mais je n'ai que de la joie, du bonheur dans le coeur, et je n'ai pas le courage de gronder... Je n'ai pas même relu ce que vous me dites du prétendu sacrifice que je vous fais. Ce que vous appelez plaisirs du monde est pour moi d'un ennui mortel; la vie que vous me décrivez est précisément celle que j'aime, que je désire; votre tendresse à tous deux est mon seul, mon vrai bonheur, et je n'ai besoin d'aucune

distraction à ce bonheur. Ce que vous dites de l'infirmité de François n'a pas de sens pour moi; je l'aime comme il est; je l'ai toujours aimé ainsi et je l'aimerai toujours. Avec vous et lui, je ne désirerai rien, je ne regretterai rien. Ne me quittez jamais, c'est tout ce que je vous demande en retour de ma vive tendresse. Je vous prie instamment, mon père chéri, de vous mettre en route tout de suite après la lecture de ma lettre. Si vous attendez ma réponse avec impatience, vous jugez avec quels sentiments je vous attends. Si je m'écoutais, j'irais moi-même vous porter cette réponse; mais je comprends que ce serait ridicule aux yeux du sot monde que vous me soupçonnez de pouvoir regretter.

Au revoir donc sous peu de jours, mon père chéri; je n'appelle plus François que mon mari dans mon coeur, et je suis aujourd'hui sa femme dévouée et affectionnée. Bientôt je signerai CHRISTINE DE NANCÉ. *Que je serai heureuse! Je vous. embrasse, mon père, mille et mille fois, et François aussi.*

J'oublie que je n'ai pas encore le consentement de mes parents; mais ça ne fait rien. Ma tante s'est chargée d'écrire et de l'avoir.»

Lorsque M. de Nancé reçut cette réponse de Christine, lui aussi eut les yeux pleins de larmes de joie et de reconnaissance; la tendresse si dévouée, si absolue de Christine le toucha profondément. Il appela François.

«La réponse de Christine, mon fils.»

FRANÇOIS. – Que dit-elle, mon père? Consent-elle?

M. DE NANCÉ. – Mon enfant, je suis heureux! Quel trésor nous recevons de Dieu! Lis, mon enfant, lis, tu verras quel coeur et quelle âme.

François lut, et plus d'une fois il essuya une larme qui obscurcissait sa vue.

«Charmante et admirable nature», dit-il en rendant la lettre à son père.

M. DE NANCÉ. – Oui, mon ami, tu seras heureux autant que peut l'être un homme en ce monde. Et moi! avec quel bonheur j'achèverai entre vous une vie qui n'a été heureuse que par vous! ... Je vais écrire à ta femme, ajouta-t-il en souriant, pour lui annoncer notre départ. Va voir avec Paolo, en lui faisant part de ton mariage, quel jour nous pourrons partir.

François ne tarda pas à revenir, suivi de Paolo, dont le visage resplendissait de joie.

«Après-demain, signor, après-demain matin à houit heures nous serons en route. Ze vais dire au valet de sambre de faire tous les paquets. Ze vais tout préparer de mon côté, avec mon ser François, qui ne fera pas le paresseux, ze vous en réponds.»

M. DE NANCÉ. – Mais croyez-vous François en état de partir?

PAOLO. – Eh! signor mio, il peut aller en Cine sans se reposer. Que diable! voyez ce garçon; il est

rézouissant à regarder. Ze vous dis que z'en réponds sur ma tête.

M. DE NANCÉ. – Tant mieux, mon cher, tant mieux! Partons après-demain; envoyez-moi le valet de chambre; je vais lui faire payer tous mes fournisseurs et faire prévenir le cuisinier qu'il se tienne prêt à partir avant nous. Allons, mon François, emballons, rangeons, et n'oublie pas les marbres et les curiosités destinés à Christine.

François ne se le fit pas dire deux fois, et après avoir écrit quelques pages de tendresse et de reconnaissance à Christine, lui, M. de Nancé et Paolo commencèrent leurs préparatifs de départ.

XXVII - Christine a réponse à tout

Pendant qu'à Pau ils font leurs paquets, nous allons retourner près de Christine, que sa tante venait de demander.

«Christine, j'ai une lettre de ta mère.»

CHRISTINE. – Vous envoie-t-elle son consentement et celui de mon père pour mon mariage avec François?

MADAME DE CÉMIANE. – Oui, mais...

CHRISTINE. – Quoi donc, ma tante? Vous avez l'air tout émue.

MADAME DE CÉMIANE. – Ma pauvre petite, c'est que j'ai une nouvelle fâcheuse à t'annoncer.

CHRISTINE. – Ah! mon Dieu! est-ce que M. de Nancé ou François...

MADAME DE CÉMIANE. – Non, non, il ne s'agit pas d'eux. Il s'agit de ta dot.

CHRISTINE. – Dieu! que vous m'avez fait peur, ma tante! Je croyais un malheur.

MADAME DE CÉMIANE. – Mais c'est un malheur que j'ai à t'apprendre! D'abord, tes parents ne te donnent pas de dot.

CHRISTINE. – Eh bien! qu'est-ce que cela fait, ma tante?

MADAME DE CÉMIANE, étonnée. – Comment, ce que cela fait? Mais M. de Nancé et François comptaient certainement sur une dot.

CHRISTINE. – Je suis sûre qu'ils n'y ont pas plus pensé que moi. M. de Nancé est assez riche pour nous trois.

MADAME DE CÉMIANE. – Quelle drôle de fille tu fais! ... L'autre chose que j'ai à te dire, c'est que tes parents sont ruinés.

CHRISTINE. – J'en suis bien peinée pour eux.

MADAME DE CÉMIANE. – Ils sont obligés de vendre les Ormes.

CHRISTINE. – En sont-ils fâchés?

MADAME DE CÉMIANE. – Non, ils vont s'établir à Florence.

CHRISTINE. – Moi, cela m'est égal, si cela ne leur fait rien.

MADAME DE CÉMIANE. – Mais les Ormes eussent été à toi après tes parents!

CHRISTINE. – Je n'ai pas besoin des Ormes, puisque j'ai Nancé.

MADAME DE CÉMIANE. – Nancé n'est pas à toi; c'est à M. de Nancé.

CHRISTINE. – N'est-ce pas la même chose, puisque je resterai chez lui?

MADAME DE CÉMIANE. – Tu es incroyable; ainsi tu n'es pas affligée de n'avoir ni dot ni fortune à venir?

CHRISTINE. – Moi affligée! Pas plus que si j'avais des millions.

MADAME DE CÉMIANE. – Mais M. de Nancé et François en seront fort contrariés.

CHRISTINE. – Pas plus que moi, ma tante. De même que j'aime François et M. de Nancé et pas leur fortune, de même c'est moi qu'ils veulent avoir et pas ma fortune.

MADAME DE CÉMIANE. – Nous verrons ce qui arrivera.

CHRISTINE. – Oh! je suis bien tranquille; je leur devrai tout dans l'avenir comme dans le passé. Voilà la différence; elle n'est pas grande, comme vous voyez, ma tante. Je vais écrire à François le consentement de mes parents.

MADAME DE CÉMIANE. – Et leur ruine aussi.

CHRISTINE. – Oui, oui, je leur en parlerai; au revoir, ma bonne tante.

MADAME DE CÉMIANE. – Tiens, voici la lettre de ta mère.

CHRISTINE. – Merci, ma tante, je l'enverrai à François.

Christine se retira chez elle et ouvrit avec répugnance la lettre de sa mère, dont elle n'avait jamais reçu que des paroles désagréables.

«Ma chère soeur, disait-elle, Christine n'a pas le sens commun de vouloir épouser un bossu, elle ferait cent fois mieux de se faire religieuse. Ni mon mari ni moi, nous ne lui refusons pourtant pas notre consentement; avec un mari bossu, il est clair qu'elle devra vivre à Nancé sans en sortir, ce qui convient parfaitement à son peu de beauté, à son petit

esprit et à ses goûts bizarres. Un autre motif nous fait donner notre consentement. J'ai eu le malheur d'être trompée par un homme d'affaires malhonnête, et nous nous trouvons ruinés, ou à peu près; notre fortune actuelle payera nos dettes; il nous restera la terre des Ormes, que nous vendrons à un marchand de bois, moyennant une rente de cinquante mille francs; mais Christine n'aura rien, ni dot ni fortune à venir. Nous sommes donc assez contents que M. de Nancé veuille bien prendre Christine à sa charge et qu'il l'empêche de revenir, en la mariant à son pauvre petit bossu. Je vous enverrai demain notre consentement par-devant notaire, afin de ne plus entendre parler de cette affaire. Dès que la vente des Ormes, qui est en train, sera terminée, nous partirons pour la Suisse et puis pour Florence, où j'ai l'intention de me fixer. Dites bien à M. de Nancé que Christine n'a et n'aura pas le sou. Adieu, ma soeur; mille compliments à votre mari... Je n'ai pas même de quoi faire un trousseau à Christine. Dites-le.

CAROLINE DES ORMES.»

Christine laissa tomber tristement la lettre de sa mère.

«Quelle indifférence! se dit-elle. Pas un mot, pas une pensée de tendresse pour moi, leur fille, leur seule enfant! Et ce bon, ce cher M. de Nancé! quels soins, quelle bonté, quelle tendresse, quelle préoccupation constante de mon bien-être, de mon bonheur! Oh! que je l'aime, ce père bien-aimé que le bon Dieu m'a envoyé dans mon triste abandon! Et François! ce frère chéri qui depuis des années ne vit que pour moi, comme je ne vis que pour lui et pour notre père! Quelle joie remplit mon coeur depuis que je suis certaine d'être à eux pour toujours! Quand donc m'annonceront-ils leur retour? Je devrais recevoir la lettre aujourd'hui!»

Après avoir écrit à François, Christine se mit à écrire à M. de Nancé en lui envoyant la lettre de sa mère.

«Je ne sais pourquoi, disait-elle, ma tante a peur que la lettre de ma mère ne vous chagrine. Je suis bien sûre, moi, que vous n'en éprouverez aucune peine par rapport à moi. Je vous dois tout depuis huit ans, je continuerai à tout vous devoir, cher bien-aimé père; bien loin de m'en trouver humiliée, j'en ressens plutôt du bonheur et de l'orgueil; ma reconnaissance est plus solide et ma tendresse plus vive. Je suis votre création et votre bien, et je vous reste telle que vous m'avez reçue de mes parents. Quand donc reviendrez-vous, cher père? Quand donc pourrai-je

vous embrasser avec mon cher François? Je viens de lui écrire la reconnaissance dont mon coeur est rempli pour vous comme pour lui. Il faut qu'il vous lise ma lettre, afin de prendre votre bonne part de ma tendresse. Adieu, père chéri; je vous attends chaque jour, presque chaque heure! Que je voudrais savoir l'heure de votre retour! Je vous embrasse, cher père, encore et toujours, avec mon bien cher François. J'embrasse aussi notre bon Paolo.

Votre fille, CHRISTINE.*»*

Le lendemain du départ de cette lettre, elle reçut celle de François annonçant leur arrivée pour le jour suivant; elle fit part à Isabelle de cette bonne nouvelle, et obtint de sa tante la permission d'aller à Nancé, avec Isabelle et Gabrielle, pour tout préparer au château; elles devaient y passer la journée, y dîner, si c'était possible, et ne revenir chez sa tante que le soir. Elle et Gabrielle furent enchantées de cette permission; Bernard voulut aussi les accompagner, mais elles lui dirent qu'il les gênerait dans leurs occupations de ménage.

«Alors, dit-il, je vais m'enfermer pour achever mon cadeau à François.»

CHRISTINE. – Quel cadeau? Que lui destines-tu?

BERNARD. – C'est un secret.

CHRISTINE. – Pas pour moi, qui suis la femme de François!

BERNARD. – Pour toi comme pour Gabrielle, comme pour tout le monde. Adieu, curieuse; au revoir.

Christine, qui avait retrouvé toute sa gaieté, rit avec Gabrielle du prétendu mystère de Bernard. En arrivant dans la cour, Christine poussa un cri de joie; elle avait aperçu le cuisinier.

«Mallar! s'écria-t-elle, mon cher Mallar, vous voilà revenu? Ils reviennent demain; à quelle heure?»

MALLAR. – À deux heures, mademoiselle, ils seront ici.

CHRISTINE. – Quelle joie, quel bonheur! Je viendrai les attendre. Pouvez-vous nous donner à dîner aujourd'hui, Mallar, à ma cousine, à Isabelle et à moi?

MALLAR. – Certainement, mademoiselle; seulement je prierai ces dames de m'excuser si le dîner est un peu mesquin, n'ayant pas beaucoup de temps pour le préparer.

CHRISTINE. – Cela ne fait rien, mon bon Mallar; donnez-nous ce que vous pourrez. Allons, vite à l'ouvrage, Gabrielle; nous avons beaucoup à faire et pas beaucoup de temps.

Elles travaillèrent toute la journée à ranger les meubles, à mettre en ordre les affaires de M. de Nancé et de François, à orner le salon de fleurs, à découvrir et épousseter les bronzes et les tableaux de prix, à ranger et essuyer les livres, à faire marcher les pendules, etc. Les heures s'écoulèrent rapidement; l'heure du dîner approchait. Christine emmena Gabrielle dans la bibliothèque, qui était le cabinet de

travail de M. de Nancé.

«Pauvre bon père! dit Christine en s'asseyant dans le fauteuil de M. de Nancé, que de fois nous sommes venus ici, François et moi, le déranger de son travail! Quand je passais mon bras autour de son cou, il m'embrassait et me regardait si tendrement, que je me sentais heureuse de rester là, la tête sur son épaule, Gabrielle, je prie le bon Dieu de t'envoyer le bonheur qu'il me donne: un François pour mari, un M. de Nancé pour père.»

GABRIELLE. – Pour rien dans le monde, je n'épouserais un infirme, ma pauvre Christine.

CHRISTINE. – Qu'importe, chère Gabrielle? Si tu connaissais François comme je le connais, tu ne songerais pas plus à son infirmité que je n'y songe, et tu l'aimerais comme je l'aime!

GABRIELLE. – Oh non! par exemple! Pense donc que tu ne pourras jamais aller avec lui au bal, au spectacle!

CHRISTINE. – Je déteste bals et spectacles.

GABRIELLE. – Tu ne pourras pas du tout aller dans le monde.

CHRISTINE. – Je déteste le monde; il m'attriste et m'ennuie.

GABRIELLE. – Tu ne pourras pas aller aux promenades ni dans les environs.

CHRISTINE. – Je n'aime que les promenades que peut faire François, et je déteste les environs.

GABRIELLE. – Mais tu ne pourras même pas avoir du monde chez toi.

CHRISTINE. – Je n'ai besoin de personne que de François et de mon père; toi, Bernard et tes parents, vous ne comptez pas comme monde, et je vous verrai sans craindre les moqueries pour mon pauvre François.

GABRIELLE. – Enfin, je ne sais, mais un mari infirme est toujours ridicule; tu ne pourras seulement pas lui donner le bras; il a un pied de moins que toi.

CHRISTINE. – S'il est ridicule aux yeux du monde, c'est pour moi une raison de l'aimer davantage, de me dévouer à lui et à mon père pour leur témoigner ma vive reconnaissance de tout ce qu'ils ont fait pour moi; et, quant au bras, je sais marcher seule; je déteste de donner le bras.

GABRIELLE. – Alors tout est pour le mieux; mais je n'envie pas ton bonheur.

Le dîner vint interrompre la conversation des deux cousines; les domestiques restés au château avaient fait la grosse besogne, les chambres, les lits, etc. Le cocher reçut l'ordre de se trouver le lendemain à l'heure voulue au chemin de fer, et Christine retourna chez sa tante, heureuse et joyeuse de l'attente du lendemain; elle s'attendait peu à la surprise qu'elle devait éprouver.

XXVIII - Métamorphose de François

Ce lendemain si désiré arriva; Christine, un peu pâle, les yeux un peu battus, parut au déjeuner, après lequel elle devait aller attendre M. de Nancé et François au château.

MADAME DE CÉMIANE. – Tu es pâle, Christine; souffres-tu?

CHRISTINE. – Non, ma tante; j'ai mal dormi: la joie m'a agitée; c'est pourquoi je me sens un peu fatiguée.

Le déjeuner sembla long à Christine; dès qu'Isabelle fut prête à l'accompagner, elle dit adieu à sa tante, à Gabrielle et à Bernard, et s'élança dans la voiture qui devait l'emmener. Ses yeux rayonnaient, son visage exprimait le bonheur; arrivée à Nancé, elle ne voulut pas quitter le perron, de crainte de manquer le moment de l'arrivée; l'attente ne fut pas longue; la voiture parut, s'arrêta au perron, et M. de Nancé sauta à bas de la voiture et reçut dans ses bras sa fille, sa Christine, qui versait des larmes de joie.

CHRISTINE. – Mon père! mon père! quel bonheur! Et François, mon cher François, où est-il? Oh! mon Dieu! François! Qu'est-il arrivé?

M. DE NANCÉ, *l'embrassant encore*. – Le voilà, ton François! Tu ne le vois pas? Ici, devant toi.

Et, au même instant, Christine se sentit saisie dans les bras d'un grand jeune homme.

Christine poussa un cri, s'arracha de ses bras, et, se réfugiant dans ceux de M. de Nancé, regarda avec surprise et terreur.

FRANÇOIS. – Comment, ma Christine, tu ne reconnais pas ton François? Tu le repousses?

CHRISTINE. – François, ce grand jeune homme? François?

FRANÇOIS. – Moi-même, ma Christine chérie, bien-aimée! C'est moi, guéri, redressé par Paolo.

Christine poussa un second cri, mais joyeux cette fois, et se jeta à son tour dans les bras de François.

PAOLO. – Ah çà! et moi! Ze souis là comme oune buce, sans que personne me regarde et m'embrasse. Ma Christinetta oublie son cer Paolo!

— Mon bon, mon cher Paolo! dit Christine en quittant François et en embrassant Paolo à plusieurs reprises. Non, je n'oublie pas ce que je vous dois. Si vous saviez combien je vous aime! quelle reconnaissance je me sens pour vous! Oh! François! cher François! mon coeur déborde de bonheur. Pauvre ami! te voilà donc dépouillé de cette infirmité qui gâtait ta vie!

FRANÇOIS. – Et que je bénis, ma soeur, mon amie, puisqu'elle m'a fait connaître les adorables qualités de ton coeur et le degré de dévouement auquel pouvait atteindre ce coeur aimant et dévoué.

— Dévouement? dit Christine en souriant; ce n'était pas du dévouement; c'était l'affection, la

reconnaissance la plus tendre et la mieux méritée; je n'y avais aucun mérite; j'aimais toi et mon père parce que vous avez été toujours pour moi d'une bonté constante, si pleine de tendresse, que je m'attendrissais en y pensant... Mais pourquoi, mon père, ne m'avez-vous pas dit ou écrit ce que faisait notre bon Paolo pour mon cher François?

M. DE NANCÉ. – Parce que le traitement pouvait ne pas réussir, et que tu pouvais en éprouver du mécompte et du chagrin. Paolo avait inventé un système mécanique qui agissait lentement et qui pouvait ne pas avoir le succès qu'il en espérait. Je t'ai donc laissée au couvent, me trouvant dans la nécessité d'habiter un pays chaud pendant deux années que devait durer le traitement de François.

CHRISTINE. – Et pourquoi ne m'avoir pas emmenée?

M. DE NANCÉ, *souriant*. – Parce que tu avais seize ans, que François en avait vingt, et que ce n'eût pas été convenable aux yeux du monde que je t'emmène avec moi.

CHRISTINE. – Ah oui! le monde! c'est vrai. Et avez-vous reçu ma lettre et celle de ma mère?

M. DE NANCÉ. – Le matin même de notre départ, mon enfant. Tu nous as parfaitement jugés; bien loin de regretter ta fortune, nous sommes enchantés de n'avoir d'eux que toi, ta chère et bien-aimée personne, et d'avoir même à te donner ta robe de noces.

CHRISTINE. – Emblème de mon bonheur, père chéri! Et moi, je suis heureuse de tout vous devoir, tout, jusqu'aux vêtements qui me couvrent.

Les premières heures passèrent comme des minutes. Quand il fut temps pour Christine de partir:

«Mon père, dit-elle en passant son bras autour du cou de M. de Nancé comme aux jours de son enfance; mon père... ne puis-je rester?»

M. DE NANCÉ. – Chère enfant, je n'aimerais pas à te voir rentrer trop tard.

CHRISTINE. – Je ne rentrerais pas du tout, mon père; je reprendrais près de vous notre chère vie d'autrefois.

M. DE NANCÉ. – Cela ne se peut, chère petite; aie patience; dans trois semaines nous te reprendrons.

CHRISTINE. – Trois semaines, comme c'est long! N'est-ce pas, François?

François ne répondit qu'en l'embrassant. Le domestique vint annoncer la voiture, et Christine partit avec Isabelle. Le lendemain, M. de Nancé vint présenter son fils à M. et Mme de Cémiane et à Gabrielle et Bernard stupéfaits. Paolo, le fidèle Paolo, les accompagnait; il voulait être témoin de l'entrevue. Christine était convenue la veille, avec François, son père et Paolo, qu'elle ne parlerait pas du changement survenu dans la personne de François. Les cris de surprise qui furent successivement poussés enchantèrent Christine, firent sourire M. de Nancé et François, et provoquèrent chez Paolo une joie qui se manifesta par des sauts, des pirouettes et des cris discordants. Gabrielle resta ébahie; elle ne se lassait pas de considérer François, devenu grand comme son père, droit, robuste, le visage coloré, la barbe et les moustaches complétant l'homme fait.

«François, dit Gabrielle en riant, ne bouge pas, laisse-moi tourner autour de toi, comme nous

l'avons fait, Christine et moi, la première fois que tu es venu nous visiter... C'est incroyable! Droit comme Bernard, le dos plat comme celui de Christine! Comme tu es bien! comme tu es beau! Jamais je ne t'aurais reconnu! Vraiment, Paolo a fait un miracle!»

Ce fut une joie, un bonheur général; Paolo, M. de Nancé et Christine étaient rayonnants. Pendant que les jeunes gens causaient, riaient, et que Paolo racontait à sa manière la guérison et le traitement de François, M. de Nancé causait avec M. et Mme de Cémiane du mariage, du contrat, et les rassurait sur la dot de Christine.

«C'est moi qui me suis arrogé le droit de la doter, mes chers amis, dit-il; j'ai été son père adoptif; je deviens son vrai père, et je partage ma fortune avec mes deux enfants, revenu et capital. Nous en aurons chacun la moitié; j'ai soixante mille francs de revenu, chacun de nous en aura trente mille, le jeune ménage comptant pour un. Nous vivrons tous ensemble; nous ne quitterons guère Nancé, à ce que je vois. Ne vous occupez donc pas de la fortune de Christine; le contrat de mariage lui en donnera autant qu'à François. Je ne veux même pas que son trousseau lui vienne d'un autre que moi.»

MADAME DE CÉMIANE. – Oh! quant à cela, cher monsieur, laissez-nous en faire les frais.

M. DE NANCÉ. – Pardon, chère madame; je crois avoir acquis le droit de traiter Christine comme ma fille. Faites-lui le présent de noces que vous voudrez, mais laissez-moi le plaisir de lui donner trousseau et meubles. Vous le voulez bien, n'est-il pas vrai? Ne faites pas les choses à demi, et abandonnez-moi entièrement ma fille, ma Christine.

Ce point décidé, M. de Nancé demanda encore la permission de presser le contrat et le mariage, «afin, dit-il, de nous laisser rentrer dans notre bonne vie calme, qui ne peut être heureuse et complète qu'avec Christine».

M. et Mme de Cémiane consentirent à tout ce que désirait M. de Nancé. Il fut convenu que, jusqu'au jour du mariage, François et Christine passeraient leurs journées ensemble, soit à Nancé, soit chez Mme de Cémiane. La visite terminée, M. de Nancé emmena Christine pour la ramener le soir chez sa tante. Il en fut de même tous les jours; après déjeuner, François venait à Cémiane; et dans l'après-midi, quand M. de Nancé avait terminé ses affaires, il emmenait ses enfants, pour voir Paolo, dîner à Nancé, et les ramenait achever la soirée avec Gabrielle et Bernard.

Au bout de quinze jours il annonça que tout était en règle, que le contrat de mariage pouvait se signer le surlendemain, et le mariage avoir lieu le jour d'après. On fit des préparatifs de soirée chez Mme de Cémiane pour le contrat, auquel on engagea tout le voisinage. Paolo prépara des surprises de chant, des vers composés pour Christine, des bouquets, etc. Le jour du mariage, on devait dîner chez M. de Nancé, mais il demanda à n'engager que les Cémiane, selon le désir de ses enfants.

La veille du contrat, Christine reçut un trousseau charmant, mais simple et conforme à ses goûts et à la vie qu'elle désirait mener.

Ce fut Paolo qui fut chargé de le lui remettre.

«Voyez, disait-il, voyez, ma Christinetta, comme c'est zoli! Quelle zentille robe! vous serez sarmante avec toutes ces zoupes, ces dentelles, ces cacemires, et tant d'autres soses.»

La soirée du contrat commençait, lorsqu'on apporta une caisse avec recommandation de l'ouvrir de suite, ce qui fut exécuté. Elle contenait un beau portrait de Christine, peint par Bernard pour François. Christine et François touchés de cette attention en remercièrent tendrement Bernard.

«C'est là ton secret», lui dit Christine.

François fut l'objet de la curiosité et de l'admiration générales; Adolphe, qui eut l'audace d'accepter l'invitation, fut aussi étonné que furieux; il espérait pouvoir se venger du refus de Christine en

se moquant de son bossu, et il ne put qu'enrager intérieurement sans oser faire paraître son déplaisir.

Le jour du mariage se passa dans un tranquille bonheur; Christine, après la messe, fut emmenée par son père et François.

«À vous, mon père; à toi, mon François, dit Christine quand la voiture roula vers Nancé; à vous pour toujours.»

Et, s'appuyant sur l'épaule de son père, elle pleura. Ses larmes furent comprises par son père et son mari, car c'étaient des larmes de tendresse et de bonheur.

Arrivés à Nancé, ils trouvèrent le bon Paolo, qui, parti un peu avant, attendait les mariés à la porte avec tous les gens de la maison; il embrassa la mariée, serra François dans ses bras, et fut serré à son tour dans ceux de M. de Nancé.

Christine ayant demandé à passer chez elle pour enlever son voile et sa belle robe de dentelle (présent de sa tante), son père la mena dans son nouvel appartement, arrangé et meublé élégamment et confortablement. Isabelle avait sa chambre près d'elle. Christine et François passèrent quelques heures à arranger avec Isabelle les petits objets de fantaisie dont leurs chambres étaient ornées; entre autres, les marbres et albâtres que François avait apportés pour Christine. Elle se retrouva enfin à Nancé comme jadis chez elle, et pour n'en plus sortir.

XXIX - Paolo heureux – Conclusion

À partir du jour de leur mariage, François et Christine jouirent d'un bonheur calme et complet, augmenté encore par celui de leur père, qui semblait avoir redoublé de tendresse pour eux. Il ne cessait de remercier Dieu de la douce récompense accordée aux soins paternels dont il avait fait l'objet constant de ses pensées et de sa plus chère occupation. Paolo aussi était l'objet de sa reconnaissante amitié.

«À vous, mon ami, lui disait-il souvent, je dois la grande, l'immense jouissance de regarder mon fils, de penser à lui sans tristesse et sans effroi de son avenir. Il n'est plus un sujet de raillerie: il ne craint plus de se faire voir; Christine aussi est délivrée de cette terreur incessante d'une humiliation pour notre cher François. Je vous aime bien sincèrement, mon cher Paolo, et mon coeur paternel vous remercie sans cesse.

— Ô carissimo signor, ze souis moi-même si zoyeux, que ze voudrais touzours les embrasser! Tenez, les voilà qui courent dans le zardin après ce poulain ésappé! Voyez qu'ils sont zentils! La Christinetta! voyez qu'elle est lézère comme oune petit oiseau! Et le zeune homme! le voilà qui saute une barrière. Le beau zeune homme! C'est que z'en souis zaloux, moi! Voyez quelle taille! quel robuste garçon!»

Et Paolo sautait lui-même, pirouettait.

«Signor mio, dit-il un jour, ze souis oune malheureux, oune profond scélérat! ... Ze m'ennouie de la patrie! Il faut que ze revoie la patrie! Ô patria bella! Ô Italia! Signor mio, laissez-moi zeter un coup d'oeil sur la patrie, seulement oune petite quinzaine.

— Quand vous voudrez et tant que vous voudrez, mon pauvre cher garçon; je vous payerai votre voyage, votre séjour, tout.

— Ô signor! s'écria Paolo, vous êtes bon, vraiment bon et zénéreux! Alors ze pourrai partir demain?

— Certainement, mon ami, répondit M. de Nancé en riant de cet empressement. Demandez malles, chevaux, voiture, quand vous voudrez. Ce soir, je vous remettrai mille francs pour les frais du voyage.»

Paolo serra les mains de M. de Nancé et voulut les baiser, mais M. de Nancé l'embrassa et lui conseilla de s'occuper de ses malles.

L'absence de Paolo dura deux mois; à la fin du premier mois, il écrivit à M. de Nancé:

«Ô signor de Nancé! qu'ai-ze fait, malheureux! Pardonnez-moi! Pitié pour votre Paolo dévoué! ... Voilà ce que c'est, signor. Z'ai retrouvé oune zeune amie que z'aimais et que z'aime parce qu'elle est bonne et sarmante comme Christinetta; cette pauvre zeune amie n'a rien que du malheur; elle me fait pitié, et moi ze loui dis: «Cère zeune amie, voulez-vous être ma femme?» zouste comme notre cer François à la Christinetta; et la zeune amie se zette dans mes bras et me dit: «Ze serai votre femme», zouste comme notre Christinetta à François. Et moi, ze n'ai pas pensé à vous,

excellent signor; et ze ne veux pas vivre loin de vous, et ze ne veux pas laisser ma femme à Milan. Alors quoi faire, cer signor? Ze souis au désespoir, et ze pleure toute la zournée; et ma zeune amie pleure avec moi! Quoi faire, mon Dieu, quoi faire? Si ze reste loin de vous, ze meurs! Si ze laisse ma zeune amie, ze meurs. Alors, quoi faire? Ze vous embrasse, mon cer signor; z'embrasse mon François céri, ma Christinetta bien-aimée; cers amis, conseillez votre pauvre Paolo et sa zeune amie.

PAOLO PERRONI.»

M. de Nancé s'empressa de faire voir cette lettre à ses enfants.

«Que faire? leur dit-il en riant. Que faire?»

CHRISTINE. – C'est de les faire venir ici, chez nous, père chéri; nous les garderons toujours, n'est-ce pas, François?

FRANÇOIS. – Oui, mon père; je suis de l'avis de Christine.

M. DE NANCÉ. – Et moi aussi; de sorte que nous sommes tous d'accord, comme toujours.

CHRISTINE. – Oh! cher bien-aimé père! comment ne serions-nous pas d'accord? Nous sommes si heureux!

M. de Nancé écrivit à Paolo de se marier vite et de leur amener sa jeune amie, qui resterait à Nancé toute sa vie si elle le voulait, et que lui M. de Nancé et François lui donnaient pour cadeau de noces, une rente de trois mille francs.

Le bonheur de Paolo fut complet; un mois après, il présentait sa jeune épouse à ses amis; Christine trouva en elle une jeune compagne aimable et dévouée; elles convinrent que si Christine avait des filles, Mme Paolo (qui s'appelait Elena) l'aiderait à les élever. Elle eut, en effet, filles et garçons, deux filles et deux fils; Mme Paolo en eut un peu plus, trois filles, et quatre fils; tous ces enfants répandirent la gaieté et l'entrain dans le château de Nancé, dont les habitants vivent tous plus heureux que jamais.

M. des Ormes, abruti, hébété par le joug de sa femme, mourut subitement peu d'années après le mariage de Christine. Il lui avait écrit à cette occasion une lettre assez affectueuse et lui promettait d'aller la voir, mais il n'accomplit pas cette promesse et se contenta de lui écrire tous les ans. Sa femme, vieille et plus laide que jamais, continue à se croire jeune et belle; elle donne des dîners qu'on mange, des soirées où l'on danse; elle a des visiteurs mais pas d'amis; la mauvaise mère inspire de l'éloignement à tout le monde. Elle se sent vieillir, malgré ses efforts pour paraître jeune; elle se voit seule, sans intérêt dans la vie; personne ne l'aime et elle déteste tout le monde. Elle a toujours repoussé les avances de Christine et refusé de la voir de peur que l'âge de sa fille ne fît deviner le sien. En somme, elle traîne une existence misérable et malheureuse.

Mme de Guilbert vint un jour à Nancé annoncer à Christine le mariage de sa fille Hélène avec Adolphe. Ce fut un triste ménage. Hélène aimait le monde et ne vivait que de bals, de concerts et de spectacles; Adolphe aimait le jeu; il y perdit une partie de sa fortune, se battit en duel, y fut blessé et périt misérablement à la suite de cette blessure.

Cécile se maria avec un banquier qui lui apporta de l'argent, et qui la rendit malheureuse par son caractère brutal et emporté.

Gabrielle épousa un jeune député plein d'intelligence et de bonté; elle fut très heureuse avec son mari et continua à venir passer tous les étés chez sa mère à Cémiane, et à voir presque tous les jours Christine et François.

Bernard ne se maria pas; il aima mieux aider son père à cultiver ses terres. Il s'occupait de musique et de peinture et il passait presque tous ses hivers à Nancé; Christine et François étaient excellents musiciens, de sorte que tous les soirs, aidés de Paolo, de sa femme et de Bernard, ils faisaient une musique excellente qui ravissait M. de Nancé.

Un jour que Christine questionnait affectueusement Bernard sur la vie qu'il menait et qui lui semblait bien isolée:

«Christine, répondit-il, je vis et je mourrai seul. Quand je t'ai bien connue, à notre retour de Madère, je me suis dit que je ne serais heureux qu'avec une femme semblable à toi, bonne, pieuse, dévouée, intelligente, gaie, instruite, raisonnable, charmante enfin. Je ne l'ai pas trouvée; je ne la trouverai jamais. Voilà pourquoi je reste garçon et pourquoi je suis sans cesse à Nancé.»

Christine l'embrassa pour toute réponse, et fit part de l'explication de Bernard à François et à M. de Nancé, qui l'en aimèrent plus tendrement.

Isabelle resta et est encore chez ses enfants, comme elle continue d'appeler François et Christine; elle soigne et élève tous leurs enfants, et elle déclare qu'elle mourra chez eux. Christine et François la comblent de soins et d'affections; elle est heureuse plus qu'une reine.

Quant à Christine et à François, ils ne se lassent pas de leur bonheur; ils ne se quittent pas; ils n'ont jamais de volontés, de goûts, de désirs différents. Ils ne vont pas à Paris, et ils vivent à Nancé chez leur père.

Mme de Sibran est morte peu après la triste fin du malheureux Adolphe. M. de Sibran, bourrelé de remords de l'éducation qu'il avait donnée à ses fils, s'est fait capucin; il prêche bien et il est très demandé pour des missions.

Mina est entrée chez une princesse valaque, où on lui promettait de bons gages; mais, ayant été surprise par le prince pendant qu'elle battait une des petites princesses, le prince la fit saisir et la fit battre de verges à tel point qu'elle passa un mois à l'hôpital. Quand elle fut guérie, elle voulut partir, mais le prince la retint de force et l'obligea à reprendre son service; il n'y a pas de mois qu'elle ne soit vigoureusement punie pour des vivacités qu'elle ne peut entièrement réprimer. Se trouvant au fond des terres en Valachie, elle reste à la merci du prince valaque et ne peut pas sortir de chez lui. Sa méchanceté se trouve ainsi justement et terriblement punie.

FIN

Un Bon Petit Diable

(1865)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Horace Castelli

Table des matières

I - Les fées
II - L’aveugle
III - Une affaire criminelle
IV - Le fouet, le parafouet
V - Docilité merveilleuse de Charles. Les visières.
VI - Audace de Charles. Précieuse découverte.
VII - Nouvelle et sublime invention de Charles
VIII - Succès complet
IX - Madame Mac’Miche se venge
X - Dernier exploit de Charles
XI - Méfaits de l’homme noir
XII - De Charybde en Scylla. Événements tragiques.
XIII - Enquête. Derniers terribles procédés de Charles.
XIV - Charles fait ses conditions. Il est délivré.
XV - Madame Mac’Miche dégorge et s’évanouit
XVI - Madame Mac’Miche file un mauvais coton
XVII - Bon mouvement de Charles: il s’oublie avec le chat
XVIII - Repentir de Charles. Juliette le console.
XIX - Charles héritier et propriétaire
XX - Deux mauvaises affaires de chat
XXI - Aventure tragique. Tout finit bien. Charles est corrigé.
XXII - Le vieux Charles reparaît et disparaît pour toujours
XXIII - Charles majeur, on lui propose des femmes. Il n’en veut aucune.
XXIV - Les interrogatoires. Ce qui s’ensuit.
XXV - Marianne se marie. Tout le monde se marie.
XXVI - Chacun est casé selon ses mérites

À ma petite-fille
MADELEINE DE MALARET

Ma bonne petite Madeleine, tu demandes une dédicace, en voici une. La Juliette dont tu vas lire l'histoire n'a pas comme toi l'avantage de beaux et bons yeux (puisqu'elle est aveugle), mais elle marche de pair avec toi pour la douceur, la bonté, la sagesse et toutes les qualités qui commandent l'estime et l'affection.

Je t'offre donc LE BON PETIT DIABLE escorté de sa Juliette, qui est parvenue à faire d'un vrai diable un jeune homme excellent et charmant, au moyen de cette douceur, de cette bonté chrétiennes qui touchent et qui ramènent. Emploie ces mêmes moyens contre le premier bon diable que tu rencontreras sur le chemin de ta vie.

Ta grand-mère,

COMTESSE DE SÉGUR

I - Les fées

Dans une petite ville d'Écosse, dans la petite *rue des Combats*, vivait une veuve d'une cinquantaine d'années, Mme Mac'Miche. Elle avait l'air dur et repoussant. Elle ne voyait personne, de peur de se trouver entraînée dans quelque dépense, car elle était d'une avarice extrême. Sa maison était vieille, sale et triste; elle tricotait un jour dans une chambre du premier étage, simplement, presque misérablement meublée. Elle jetait de temps en temps un coup d'oeil à la fenêtre et paraissait attendre quelqu'un; après avoir donné divers signes d'impatience, elle s'écria:

«Ce misérable enfant! Toujours en retard! Détestable sujet! Il finira par la prison et la corde, si je ne parviens à le corriger!»

À peine avait-elle achevé ces mots que la porte vitrée qui faisait face à la croisée s'ouvrit; un jeune garçon de douze ans entra et s'arrêta devant le regard courroucé de la femme. Il y avait, dans la physionomie et dans toute l'attitude de l'enfant, un mélange prononcé de crainte et de décision.

MADAME MAC'MICHE. – D'où viens-tu? Pourquoi rentres-tu si tard, paresseux?

CHARLES. – Ma cousine, j'ai été retenu un quart d'heure par Juliette, qui m'a demandé de la ramener chez elle parce qu'elle s'ennuyait chez M. le juge de paix.

MADAME MAC'MICHE. – Quel besoin avais-tu de la ramener? Quelqu'un de chez le juge de paix ne pouvait-il s'en charger? Tu fais toujours l'aimable, l'officieux; tu sais pourtant que j'ai besoin de toi. Mais tu t'en repentiras, mauvais garnement!... Suis-moi.

Charles, combattu entre le désir de résister à sa cousine et la crainte qu'elle lui inspirait, hésita un instant, la cousine se retourna, et, le voyant encore immobile, elle le saisit par l'oreille et l'entraîna vers un cabinet noir dans lequel elle le poussa violemment.

«Une heure de cabinet et du pain et de l'eau pour dîner! et une autre fois ce sera bien autre chose.

— Méchante femme! Détestable femme! marmotta Charles dès qu'elle eut fermé la porte. Je la déteste! Elle me rend si malheureux, que j'aimerais mieux être aveugle comme Juliette que de vivre chez cette méchante créature... Une heure!... C'est amusant!... Mais aussi je ne lui ferai pas la lecture pendant ce temps; elle s'ennuiera, elle n'aura pas la fin de *Nicolas Nickleby*, que je lui ai commencé ce matin! C'est bien fait! J'en suis très content.»

Charles passa un quart d'heure de satisfaction avec l'agréable pensée de l'ennui de sa cousine, mais il finit par s'ennuyer aussi.

«Si je pouvais m'échapper! pensa-t-il. Mais par où? Comment? La porte est trop solidement fermée! Pas moyen de l'ouvrir... Essayons pourtant...»

Charles essaya, mais il eut beau pousser, il ne parvint seulement pas à l'ébranler. Pendant qu'il travaillait en vain à sa délivrance, la clef tourna dans la serrure; il sauta lestement en arrière, se réfugia au fond du cabinet, et vit apparaître, au lieu du visage dur et sévère de sa cousine, la figure enjouée de Betty, cuisinière, bonne et femme de chambre tout à la fois.

«Qu'est-ce qu'il y a? dit-elle à voix basse. Encore en pénitence!»

CHARLES. – Toujours, Betty, toujours. Tu sais que ma cousine est heureuse quand elle me fait du mal.

BETTY. – Allons, allons, Charlot, pas d'imprudentes paroles! Je vais te délivrer, mais sois bon, sois sage!

CHARLES. – Sage! C'est impossible avec ma cousine; elle gronde toujours; elle n'est jamais contente! Ça m'ennuie à la fin.

BETTY. – Que veux-tu, mon pauvre Charlot. Elle est ta protectrice et la seule parente qui te reste! Il faut bien que tu continues à manger son pain.

CHARLES. – Elle me le reproche assez et me le rend bien amer! Je t'assure qu'un beau jour je la planterai là et j'irai bien loin.

BETTY. – Ce serait bien pis encore, pauvre enfant! Mais viens, sors de ce trou sale et noir.

CHARLES. – Et qu'est-ce qu'elle va dire?

BETTY. – Ma foi, elle dira ce qu'elle voudra; elle ne te battra toujours pas.

CHARLES. – Oh! pour ça non! Elle n'a plus osé depuis que je lui ai si bien tordu la main l'autre jour... Te souviens-tu comme elle criait?

— Et toi, méchant, qui ne lâchais pas! dit Betty en souriant.

CHARLES. – Et après, quand j'ai dit que ce n'était pas exprès, que j'avais été pris de convulsions et que je sentais que ce serait toujours de même.

BETTY. – Tais-toi, Charlot! Je crois que sa peur est passée; et puis c'est très mal tout ça.

CHARLES. – Je le sais bien, mais elle me rend méchant; méchant malgré moi, je t'assure.

Betty fit sortir Charles, referma la porte, mit la clef dans sa poche, et recommanda à son protégé de se cacher bien loin pour que la cousine ne le vît pas.

CHARLES. – Je vais rejoindre Juliette.

BETTY. – C'est ça; et comme c'est moi qui ai la clef du cabinet, ce sera moi qui l'ouvrirai dans trois quarts d'heure; mais sois exact à revenir.

CHARLES. – Ah! je crois bien! Sois tranquille! Cinq minutes avant l'heure, je serai dans ta chambre.

Charles ne fit qu'un saut et se trouva dans le jardin, du côté opposé à la chambre où travaillait sa cousine. Betty le suivit des yeux en souriant.

«Mauvaise tête, dit-elle, mais bon coeur! S'il était mené moins rudement, le bon l'emporterait sur le mauvais... Pourvu qu'il revienne... Ça me ferait une belle affaire!

— Betty! cria la cousine d'une voix aigre.

— Madame!» répondit Betty en entrant.

MADAME MAC'MICHE. – N'oublie pas d'ouvrir la prison de ce mauvais sujet dans une demi-heure, et qu'il apporte Nicolas Nickleby; il lira haut jusqu'au dîner pendant que je travaillerai.

BETTY. – Oui, Madame; je n'y manquerai pas.

Au bout d'une demi-heure, Betty alla dans sa chambre; elle n'y trouva personne. Charles n'était pas rentré; elle regarda à la fenêtre... personne!

«J'en étais sûre! Me voilà dans de beaux draps, à présent! Qu'est-ce que je dirai? Comment expliquer?... Ah! une idée! Elle est bonne pour Madame, qui croit aux fées et qui en a une peur effroyable. On lui fait croire tout ce qu'on veut en lui parlant fées. Je crois donc que mon idée est bonne; avec toute autre, ça n'irait pas.

— Betty, Betty!» cria la voix aigre.

BETTY. – Voici, Madame.

MADAME MAC'MICHE. – Eh bien? Charles? envoie-le-moi.

BETTY. – Je l'aurais déjà envoyé à Madame, si j'avais la clef du cabinet; mais je ne peux pas la trouver.

MADAME MAC'MICHE. – Elle est à la porte, je l'y ai laissée.

BETTY. – Elle n'y est pas, Madame; j'y ai regardé.

MADAME MAC'MICHE. – C'est impossible; il ne pouvait pas ouvrir par-dedans.

BETTY. – Que Madame vienne voir.

Mme Mac'Miche se leva, alla voir et ne trouva pas la clef.

MADAME MAC'MICHE. – C'est incroyable! je suis sûre de l'avoir laissée à la porte. Charles!... Charles!... Veux-tu répondre, polisson!

Pas de réponse. Le visage de Mme Mac'Miche commença à exprimer l'inquiétude.

MADAME MAC'MICHE. – Que vais-je faire? Je n'ai plus que lui pour me lire haut pendant que je tricote. Mais cherche donc, Betty! Tu restes là comme un constable, sans me venir en aide.

BETTY. – Et que puis-je faire pour venir en aide à Madame? Je ne suis pas en rapport avec les fées!

MADAME MAC'MICHE, *effrayée*. – Les fées? Comment, les fées? Est-ce que vous croyez... que... les fées...?

BETTY, *l'air inquiet*. – Je ne peux rien dire à Madame: mais c'est extraordinaire pourtant que cette clef ait disparu... si... merveilleusement... Et puis, ce Charlot qui ne répond pas! Les fées l'auront étranglé... ou fait sortir peut-être.

MADAME MAC'MICHE. – Mon Dieu! mon Dieu! Que dis-tu là, Betty? C'est horrible! effroyable!...

BETTY. – Madame ferait peut-être prudemment de ne pas rester ici... Je n'ai jamais eu bonne opinion de cette chambre et de ce cabinet.

Mme Mac'Miche tourna les talons sans répondre et se réfugia dans sa chambre.

«J'ai été obligée de mentir, se dit Betty; c'est la faute de ma maîtresse et pas la mienne, certainement; il fallait bien sauver Charles. Tiens! je crois qu'elle appelle.

— Betty!» appela une voix faible.

Betty entra et vit sa maîtresse terrifiée, qui lui montrait du doigt la clef placée bien en évidence sur son ouvrage.

BETTY. – Quand je disais! Madame voit bien! Qui est-ce qui a placé cette clef sur l'ouvrage de Madame? Ce n'est certainement pas moi, puisque j'étais avec Madame!

L'air épanoui et triomphant de Betty fit naître des soupçons dans l'esprit méfiant de Mme Mac'Miche, qui ne pouvait comprendre qu'on n'eût pas peur des fées.

«Vous êtes sortie d'ici après moi», dit-elle en regardant Betty fixement et sévèrement.

BETTY. – Je suivais Madame; bien certainement, je n'aurais pas passé devant Madame.

MADAME MAC'MICHE. – Allez ouvrir le cabinet et amenez-moi Charles, qui mérite une punition pour n'avoir pas répondu quand je l'ai appelé.

Betty sortit, et, après quelques instants, rentra précipitamment en feignant une grande frayeur.

«Madame! Madame! Charlot est tué... étendu mort sur le plancher! Quand je disais! les fées l'ont étranglé.»

Mme Mac'Miche se dirigea avec épouvante vers le cabinet, et aperçut en effet Charles étendu par terre sans mouvement, le visage blanc comme un marbre. Elle voulut l'approcher, le toucher; mais Charles, qui n'était pas tout à fait mort, fut pris de convulsions et détacha à sa cousine force coups de poing et coups de pied dans le visage et la poitrine. Betty, de son côté, fut prise d'un rire convulsif qui augmentait à chaque coup de pied que recevait la cousine et à chaque cri qu'elle poussait; la frayeur tenait Mme Mac'Miche clouée à sa place, et Charles avait beau jeu pour se laisser aller à ses mouvements désordonnés. Un coup de poing bien appliqué sur la bouche de sa cousine fit tomber ses fausses dents; avant qu'elle eût pu les saisir, et pendant qu'elle était encore baissée, Charles se roula, saisit les faux cheveux de Mme Mac'Miche, les arracha, toujours par des mouvements convulsifs, les chiffonna de ses doigts crispés, ouvrit les yeux, se roula vers Betty, et, lui saisissant les mains pour se relever, lui glissa les dents de sa cousine.

«Dans sa soupe», dit-il tout bas.

Les convulsions de Charles avaient cessé; son visage si blanc avait repris sa teinte rose accoutumée; les sourcils seuls étaient restés pâles et comme imprégnés de poudre blanche, probablement celle que les fées avaient répandue sur son visage, et que l'agitation des convulsions avait fait partir. Betty, moins heureuse que Charles, ne pouvait encore dominer son rire nerveux. Mme Mac'Miche ne savait trop que penser de cette scène; après avoir promené ses regards courroucés de Charles à la bonne, elle tira les cheveux du premier pour l'aider à se relever, et donna un coup de pied à Betty pour amener une détente nerveuse; le moyen réussit: Charles sauta sur ses pieds et s'y maintint très ferme, Betty reprit son calme et une attitude plus digne.

MADAME MAC'MICHE. – Que veut dire tout cela, petit drôle?

CHARLES. – Ma cousine, ce sont les fées.

MADAME MAC'MICHE. – Tais-toi, insolent, mauvais garnement! Tu auras affaire à moi, avec tes f..., tu sais bien![31]

CHARLES. – Ma cousine, je vous assure... que je suis désolé pour vos dents...

MADAME MAC'MICHE. – C'est bon, rends-les-moi.

CHARLES. – Je ne les ai pas, ma cousine, dit Charles en ouvrant ses mains; je n'ai rien... et puis, pour vos cheveux...

MADAME MAC'MICHE. – Tais-toi, je n'ai pas besoin de tes sottes excuses; rends-moi mes dents et mes boucles de cheveux.

CHARLES. – Vrai, je ne les ai pas, ma cousine; voyez vous-même.

La cousine le fouilla, chercha partout, mais en vain.

BETTY. – Madame ne veut pas croire aux fées; c'est pourtant très probable que ce sont elles qui ont emporté les dents et les cheveux de Madame.

— Sotte! dit Mme Mac'Miche en s'éloignant précipitamment. Venez lire, Monsieur! et tout de suite.

Charles aurait bien voulu s'esquiver, trouver un prétexte pour ne pas lire, mais la cousine le tenait par l'oreille; il fallut marcher, s'asseoir, prendre le livre et lire. Son supplice ne fut pas long, parce que le dîner fut annoncé une demi-heure après; les fées avaient donné une heure de bon temps à Charles. Les événements terribles qui venaient de se passer effacèrent du souvenir de Mme Mac'Miche la faute et la punition de Charles: elle le laissa dîner comme d'habitude. À peine Mme Mac'Miche eut-elle mangé deux cuillerées de potage, qu'elle s'aperçut d'un corps dur contenu dans l'assiette; croyant que c'était un os, elle chercha à le retirer et vit... ses dents! La joie de les retrouver adoucit la colère qui cherchait à se faire jour; car, malgré sa crédulité aux fées et la frayeur qu'elle en avait, elle conservait ses doutes sur le rôle que leur avaient fait jouer Betty et Charles; elle se promit d'autant plus de redoubler de surveillance et de sévérité, mais elle n'osa pas en reparler, de peur d'éveiller la colère des fées.

Charles redemanda du bouilli.

MADAME MAC'MICHE. – Ne lui en donne pas, Betty; il mange comme quatre.

CHARLES. – Ma cousine, j'en ai eu un tout petit morceau, et j'ai encore bien faim.

MADAME MAC'MICHE. – Quand on est pauvre, quand on est élevé par charité et qu'on n'est bon à rien, on ne mange pas comme un ogre et on ne se permet pas de redemander d'un plat. Tâchez de vous corriger de votre gourmandise, Monsieur.

Charles regarda Betty, qui lui fit signe de rester tranquille. Jusqu'à la fin du dîner, Mme Mac'Miche continua ses observations malveillantes et méchantes, comme c'était son habitude. Quand elle eut fini son café, elle appela Charles pour lui faire encore la lecture pendant une ou deux heures. Forcé d'obéir, il la suivit dans sa chambre, s'assit tristement et commença à lire. Au bout de dix minutes, il entendit ronfler:

il leva les yeux. Bonheur! la cousine dormait! Charles n'avait garde de laisser échapper une si belle occasion; il posa son livre, se leva doucement, vida le reste du café dans la tabatière de sa cousine, cacha son livre dans la boîte à thé, son ouvrage dans le foyer de la cheminée, et s'esquiva lestement sans l'avoir éveillée. Il alla rejoindre Betty, qui lui donna un supplément de dîner.

BETTY. – Ne va pas faire comme tantôt et disparaître quand ta cousine te demandera. Elle se doute de quelque chose, va, nous ne réussirons pas une autre fois. Cette clef que j'avais si adroitement posée sur son ouvrage! Ton visage enfariné, tes convulsions, les miennes; tout ça n'est pas clair pour elle.

CHARLES. – Je me suis pourtant trouvé bien à propos pour rentrer à temps dans ma prison!

BETTY. – C'est égal, c'est trop fort! Elle croit bien aux fées, mais pas à ce point. Sois prudent, crois-moi.

Charles sortit, mais, au lieu de rentrer chez sa cousine, il ouvrit comme le matin la porte du jardin et courut chez Juliette. Voilà trois fois qu'il y va; nous allons le suivre et savoir qui est Juliette.

II - L'aveugle

«Comment, te voilà encore, Charles?» dit Juliette en entendant ouvrir la porte.

CHARLES. – Comment as-tu deviné que c'était moi?

JULIETTE. – Par la manière dont tu as ouvert; chacun ouvre différemment, c'est bien facile à reconnaître.

CHARLES. – Pour toi, qui es aveugle et qui as l'oreille si fine; moi, je ne vois aucune différence; il me semble que la porte fait le même bruit pour tous.

JULIETTE. – Qu'as-tu donc, pauvre Charles? Encore quelque démêlé avec ta cousine? Je le devine au son de ta voix.

CHARLES. – Eh! mon Dieu oui! Cette méchante, abominable femme me rend méchant moi-même. C'est vrai, Juliette: avec toi, je suis bon et je n'ai jamais envie de te jouer un tour ou de me fâcher; avec ma cousine, je me sens mauvais et toujours prêt à m'emporter.

JULIETTE. – C'est parce qu'elle n'est pas bonne, et que toi, tu n'as ni patience ni courage.

CHARLES. – C'est facile à dire, patience; je voudrais bien t'y voir; toi qui es un ange de douceur et de bonté, tu te mettrais en fureur.

Juliette sourit.

«J'espère que non», dit-elle.

CHARLES. – Tu crois ça. Écoute ce qui m'arrive aujourd'hui depuis la première fois que je t'ai quittée; à ma seconde visite, je ne t'ai rien dit parce que j'avais peur que tu ne me fisses rentrer chez moi tout de suite; à présent j'ai le temps, puisque ma cousine dort, et tu vas tout savoir.

Charles raconta fidèlement ce qui s'était passé entre lui, sa cousine et Betty.

«Comment veux-tu que je supporte ces reproches et ces injustices avec la patience d'un agneau qu'on égorge?

— Je ne t'en demande pas tant, dit Juliette en souriant; il y a trop loin de toi à l'agneau; mais, Charles, écoute-moi. Ta cousine n'est pas bonne, je le sais et je l'avoue; mais c'est une raison de plus pour la ménager et chercher à ne pas l'irriter. Pourquoi es-tu inexact, quand tu sais que cinq minutes de retard la mettent en colère?»

CHARLES. – Mais c'est pour rester quelques minutes de plus avec toi, pauvre Juliette; il n'y avait personne chez toi quand je t'ai ramenée.

JULIETTE. – Je te remercie, mon bon Charles; je sais que tu m'aimes, que tu es bon et soigneux pour

moi; mais pourquoi ne l'es-tu pas un peu pour ta cousine?

CHARLES. – Pourquoi? Parce que je t'aime et que je la déteste; parce que, chaque fois qu'elle se fâche et me punit injustement, je veux me venger et la faire enrager.

— Charles, Charles! dit Juliette d'un ton de reproche.

CHARLES. – Oui, oui, c'est comme ça; elle a reçu des coups dans la poitrine, au visage; j'ai fait cacher par Betty (qui la déteste aussi) les vilaines dents dans sa soupe; je lui ai arraché et déchiré sa perruque; et quand elle va s'éveiller, elle va trouver sa tabatière pleine de café, son livre et son ouvrage disparus; elle sera furieuse, et je serai enchanté, et je serai vengé!

JULIETTE. – Vois comme tu t'emportes! Tu tapes du pied, tu tapes les meubles, tu cries, tu es en colère, enfin; tu fais juste comme ta cousine, et tu dois avoir l'air méchant comme elle.

— Comme ma cousine! dit Charles en se calmant; je ne veux rien faire comme elle, ni lui ressembler en rien.

JULIETTE. – Alors sois bon et doux.

CHARLES. – Je ne peux pas; je te dis que je ne peux pas.

JULIETTE. – Oui, je vois que tu n'as pas de courage.

CHARLES. – Pas de courage! Mais j'en ai plus que personne, pour avoir supporté ma cousine depuis trois ans!

JULIETTE. – Tu la supportes en la faisant enrager sans cesse; et tu es de plus en plus malheureux, ce qui me fait de la peine, beaucoup de peine.

CHARLES. – Oh! Juliette, pardonne-moi! Je suis désolé, mais je ne peux pas faire autrement.

JULIETTE. – Essaye; tu n'as jamais essayé! Fais-le pour moi, puisque tu ne veux pas le faire pour le bon Dieu. Veux-tu? Me le promets-tu?

— Je le veux bien, dit Charles avec quelque hésitation, mais je ne te le promets pas.

JULIETTE. – Pourquoi, puisque tu le veux?

CHARLES. – Parce qu'une promesse, et à toi surtout, c'est autre chose, et je ne pourrais y manquer sans rougir, et... et... je crois... que j'y manquerais.

JULIETTE. – Écoute, je ne te demande pas grand-chose pour commencer. Parle, crie, dis ce que tu voudras, mais ne fais pas d'acte de vengeance, comme les coups de pied, les dents, les cheveux, le tabac, le livre, l'ouvrage, etc.; et tu en as fait bien d'autres!

CHARLES. – J'essayerai, Juliette; je t'assure que j'essayerai. Pour commencer, je vais rentrer, de peur qu'elle ne s'éveille.

JULIETTE. – Et tu remettras le livre, l'ouvrage?

CHARLES. – Oui, oui, je te promets... Ah! ah! et le tabac! ajouta Charles en se grattant la tête; il sentira le café.

JULIETTE. – Fais une belle action; avoue-lui la vérité, et demande-lui pardon.

CHARLES, *serrant les poings*. – Pardon? À elle, pardon? Jamais!

JULIETTE, *tristement*. – Alors fais comme tu voudras, mon pauvre Charles; que le bon Dieu te protège et te vienne en aide! Adieu.

— Adieu, Juliette, et au revoir, dit Charles en déposant un baiser sur son front. Adieu. Es-tu contente de moi?

— Pas tout à fait! Mais cela viendra... avec le temps... et de la patience, dit-elle en souriant.

Charles sortit et soupira.

«Cette pauvre, bonne Juliette! Elle en a de la patience, elle! Comme elle est douce! Comme elle supporte son malheur,... car c'est un malheur,... un grand malheur d'être aveugle! Elle est bien plus malheureuse que moi! Demander pardon! m'a-t-elle dit... À cette femme que je déteste!... C'est impossible; je ne peux pas!»

Charles rentra avec un sentiment d'irritation; il entra dans la chambre de sa cousine, qui dormait encore, heureusement pour lui; il retira le livre de la boîte à thé, et voulut prendre le tricot caché au fond du foyer: mais, en allongeant sa main pour l'atteindre, il accrocha la pincette, qui retomba avec bruit; la cousine s'éveilla.

«Que faites-vous à ma cheminée, mauvais sujet?

— Je ne fais pas de mal à la cheminée, ma cousine, répondit Charles, prenant courageusement son parti; je cherche à retirer votre ouvrage qui est au fond.»

MADAME MAC'MICHE. – Mon ouvrage! au fond de la cheminée! Comment se trouve-t-il là-dedans? Je l'avais près de moi.

CHARLES, *résolument*. – C'est moi qui l'y ai jeté, ma cousine.

MADAME MAC'MICHE. – Jeté mon ouvrage! Misérable! s'écria-t-elle se levant avec colère.

CHARLES. – J'ai eu tort, mais vous voyez que je cherche à le ravoir.

MADAME MAC'MICHE. – Et tu crois, mauvais garnement, que je supporterai tes scélératesses, toi, mendiant, que je nourris par charité!

Charles devint rouge comme une pivoine; il sentait la colère s'emparer de lui, mais il se contint et répondit froidement:

«Ma nourriture ne vous coûte pas cher; ce n'est pas cela qui vous ruinera.»

MADAME MAC'MICHE. – Insolent! Et tes habits, ton logement, ton coucher?

CHARLES. – Mes habits! ils sont râpés, usés comme ceux d'un pauvre! Trop courts, trop étroits avec cela. Quand je sors, j'en suis honteux...

— Tant mieux, interrompit la cousine avec un sourire méchant.

CHARLES. – Attendez donc! Je n'ai pas fini ma phrase! J'en suis honteux pour vous, car chacun me dit: «Il faut que ta cousine soit joliment avare pour te laisser vêtu comme tu es.»

MADAME MAC'MICHE. – Pour le coup, c'est trop fort! Attends, tu vas en avoir.

La cousine courut chercher une baguette; pendant qu'elle ramassait, Charles saisit les allumettes, en fit partir une, courut au rideau:

«Si vous approchez, je mets le feu aux rideaux, à la maison, à vos jupes, à tout!»

Mme Mac'Miche s'arrêta; l'allumette était à dix centimètres de la frange du rideau de mousseline. Pourpre de rage, tremblante de terreur, ne voulant pas renoncer à la raclée qu'elle s'était proposé de donner à Charles, n'osant pas le pousser à exécuter sa menace, ne sachant quel parti prendre, elle fit peur à Charles par l'expression menaçante et presque diabolique de toute sa personne. Voyant son allumette prête à s'éteindre, il en alluma une seconde avant de lâcher la première et résolut de conclure un arrangement avec sa cousine.

CHARLES. – Promettez que vous ne me toucherez pas, que vous ne me punirez en aucune façon, et j'éteins l'allumette.

— Misérable! dit la cousine écumant.

CHARLES. – Décidez-vous, ma cousine! Si j'allume une troisième allumette, je n'écoute plus rien, vos rideaux seront en feu!

MADAME MAC'MICHE. – Jette ton allumette, malheureux!

CHARLES. – Je la jetterai quand vous aurez jeté votre baguette (la Mac'Miche la jette); quand vous aurez promis de ne pas me battre, de ne pas me punir!... Dépêchez-vous, l'allumette se consume.

— Je promets, je promets! s'écria la cousine haletante.

CHARLES. – De me donner à manger à ma faim?... Eh bien?... Je tire la troisième allumette.

MADAME MAC'MICHE. – Je promets! Fripon! brigand!

CHARLES. – Des injures, ça m'est égal! Et faites bien attention à vos promesses, car, si vous y manquez, je mets le feu à votre maison sans seulement vous prévenir... C'est dit? Je souffle.

Charles éteignit son allumette.

«Avez-vous besoin de moi?» dit-il.

MADAME MAC'MICHE. – Va-t'en! Je ne veux pas te voir, drôle, scélérat!

CHARLES. – Merci, ma cousine. Je cours chez Juliette.

MADAME MAC'MICHE. – Je te défends d'aller chez Juliette.

CHARLES. – Pourquoi ça? Elle me donne de bons conseils pourtant.

MADAME MAC'MICHE. – Je ne veux pas que tu y ailles.

Pendant que Charles restait indécis sur ce qu'il ferait, la cousine s'était avancée vers lui; elle saisit la boîte d'allumettes que Charles avait posée sur une table, donna prestement deux soufflets et un coup de pied dans les jambes de Charles stupéfait, s'élança hors de sa chambre et ferma la porte à double tour.

«Amuse-toi, mon garçon, amuse-toi là jusqu'au souper; je vais donner de tes nouvelles à Juliette!» cria Mme Mac'Miche à travers la porte.

III - Une affaire criminelle

Charles, furieux de se trouver pris comme un rat dans une ratière, se jeta sur la porte pour la défoncer; mais la porte était solide; trois fois il se lança dessus de toutes ses forces, mais il ne réussit qu'à se meurtrir l'épaule; après le troisième élan il y renonça.

«Méchante femme! Mon Dieu, que je la déteste! Et Juliette qui voulait que je lui demandasse pardon! Une pareille mégère!... Que puis-je faire pour me venger?...»

Charles regarda de tous côtés, ne trouva rien.

«Je pourrais bien déchirer son ouvrage qu'elle a laissé; mais à quoi cela servirait-il? Elle en prendra un autre! Que je suis donc malheureux d'être obligé de vivre avec cette furie!»

Charles s'assit, appuya ses coudes sur ses genoux, sa tête dans ses mains et réfléchit. À mesure qu'il pensait, son visage perdait de son expression méchante, son regard s'adoucissait, ses yeux devenaient humides, et, enfin une larme coula le long de ses joues.

«Je crois que Juliette a raison, dit-il; elle serait moins méchante si j'étais meilleur; je serais moins malheureux si j'étais plus patient, si je pouvais être doux et résigné comme Juliette!... Pauvre Juliette! Elle est aveugle! Elle est seule tout le temps que sa soeur Mary travaille! Elle s'ennuie toute la journée!... Et jamais elle ne se plaint, jamais elle ne se fâche! toujours bonne, toujours souriante!... il est vrai qu'elle est plus vieille que moi! Elle a quinze ans, et moi je n'en ai que treize... C'est égal, à quinze ans je ne serai pas bon comme elle! Non, non, avec cette cousine abominable, je ne pourrai jamais m'empêcher d'être méchant... Tiens! qu'est-ce que j'entends? dit-il en se levant. Quel bruit!... Qu'est-ce que c'est donc?... Et cette maudite porte qui est fermée! Ah! une idée! Je brise un carreau et je passe.»

Charles saisit une pincette, donna un coup sec dans un des carreaux de la porte qui était vitrée, et engagea sa tête et ses épaules dans le carreau cassé; il passa après de grands efforts et en se faisant plusieurs petites coupures aux mains et aux épaules, une fois dehors, il descendit l'escalier, courut à la cuisine, où il n'y avait personne; puis à la porte de la rue, qu'il ouvrit. Il se trouva en face d'un groupe nombreux qui escortait et ramenait Mme Mac'Miche; un homme en blouse suivait, mené, tiré par ceux qui l'accompagnaient; Mme Mac'Miche criait, l'homme jurait, l'escorte criait et jurait; à ce bruit se mêlaient les cris discordants de Betty, qui, pour complaire à Mme Mac'Miche, accablait d'injures et de reproches tous les gens de l'escorte. La porte se trouvant ouverte par Charles, tout le monde entra. On plaça Mme Mac'Miche sur une chaise, Betty tira de l'eau fraîche de la fontaine et bassina les yeux de sa maîtresse qui ne cessait de crier:

«Le juge de paix, je veux le juge de paix, pour faire ma plainte contre ce monstre d'homme qui m'a aveuglée. Qu'on aille me chercher le juge de paix!»

BETTY. – On y est allé, Madame, M. le juge de paix sera ici dans un quart d'heure.

MADAME MAC'MICHE. – Qu'on garde bien le scélérat! Qu'on le garrotte! Qu'on ne le laisse pas échapper!

L'HOMME EN BLOUSE. – Est-ce que je cherche à m'échapper, la vieille? En voilà-t-il des cris et des embarras pour un coup de fouet! J'en ai donné je ne sais combien dans ma vie; c'est le premier qui amène

tout ce tapage.

BETTY. – Je crois bien! Un coup de fouet que vous lui avez lancé dans les yeux, mauvais homme!

L'HOMME EN BLOUSE. – Et pourquoi qu'elle m'agonisait de sottises? Sapristi! quelle langue! On dit que les femmes l'ont bien pendue! Jamais je n'en avais vu une pareille! Quel chapelet elle m'a défilé!

UN HOMME. – Ce n'était pas une raison pour frapper avec votre fouet.

L'HOMME EN BLOUSE. – Tiens! mais... c'est que la patience échappe à la fin; avec ça que je n'en ai jamais eu beaucoup.

UN AUTRE HOMME. – Une femme, ce n'est pas un homme; on rit, on ne tape pas.

L'HOMME EN BLOUSE. – Une femme comme ça! Tiens! ça vaut deux hommes, s'il vous plaît.

Toute l'escorte se mit à rire, ce qui augmenta l'exaspération de Mme Mac'Miche. Betty voyait que sa maîtresse n'était pas sérieusement blessée; elle riait aussi tout bas, et employait toutes ses forces à la faire tenir tranquille. Elle continuait à lui bassiner les yeux, qui commençaient à se dégonfler. Charles s'était prudemment tenu éloigné de sa cousine, et avait demandé à un jeune homme de l'escorte ce qui s'était passé.

«Il paraîtrait que la dame a failli être renversée par ce charretier en blouse qui traversait la route pour faire boire ses chevaux. Elle s'est mise en colère, il faut voir! Elle lui en disait de toutes les couleurs; lui se moquait d'elle d'abord, puis il a riposté... il fallait voir comment! Ça marchait bien, allez! Avec ça que nous étions groupés autour d'eux et que nous riions... Vous savez... tant que c'est la langue qui marche, il n'y a pas de mal. Mais c'est qu'elle lui a mis la main sur la figure! Alors le charretier est devenu de toutes les couleurs, et il lui a lancé un coup de fouet qui l'a malheureusement attrapée juste dans les yeux... Elle est tombée sur le coup; elle a crié, elle s'est roulée; elle a demandé M. le juge de paix. Et puis, comme le monde s'arrêtait et commençait à s'attrouper, Mlle Betty est accourue, l'a emmenée, et nous avons forcé l'homme à nous suivre pour faire honneur à M. le juge, afin qu'il ne vienne pas pour rien. Et voilà.»

Charles**,** content du récit, s'approcha tout doucement de sa cousine pour voir de près ses yeux, toujours fermés et gonflés. Pendant qu'il regardait le gonflement et la rougeur extraordinaire des paupières, et qu'il cherchait à voir si elle avait réellement les yeux perdus comme elle le disait, Mme Mac'Miche les entrouvrit, vit Charles et allongea la main pour le saisir; Charles fit un saut en arrière et se réfugia instinctivement près de l'homme en blouse, ce qui fit rire tous les assistants, même le charretier.

«Elle ne dira toujours pas que je l'ai aveuglée, dit l'homme en riant. Je te remercie, mon garçon; je craignais, en vérité, de lui avoir crevé les yeux. C'est toi qui nous as démontré qu'elle y voyait.»

MADAME MAC'MICHE. – Pourquoi est-il ici? Par où a-t-il passé? Betty, renferme-le.

BETTY. – Je ne peux pas quitter Madame dans l'état où elle est. Que Madame reste tranquille et ne s'inquiète de rien.

MADAME MAC'MICHE. – Mauvais garnement, va! Tu n'y perdras rien.

Charles jeta un regard sur l'homme, comme pour lui demander sa protection.

L'HOMME. – Que veux-tu que j'y fasse, mon garçon? Je ne peux pas te venir en aide. Il faut que tu te soumettes; il n'y a pas à dire.

Mais Charles n'entendait pas de cette oreille; il ne voulait pas se soumettre, et, se souvenant de la défense de sa cousine d'aller chez Juliette, il sortit en disant tout haut:

«Je vais chez Juliette.»

MADAME MAC'MICHE. – Je ne veux pas; je te l'ai défendu. Empêchez-le, vous autres; arrêtez-le; amenez-le-moi. Charretier, je vous pardonnerai tout, je ne porterai pas plainte contre vous, si vous voulez saisir ce mauvais garnement et lui administrer une bonne correction avec ce même fouet qui a manqué m'aveugler.

L'HOMME. – Je ne le toucherai seulement pas du bout de mon fouet. Que vous a-t-il fait, cet enfant? Il vous regardait tranquillement quand vous avez voulu vous jeter sur lui; il s'est réfugié près de moi, et, ma foi, je le protégerai toutes les fois que je le pourrai.

MADAME MAC'MICHE. – Ah! c'est comme ça que vous me répondez. Voici M. le juge de paix qui vient tout justement; vous allez avoir une bonne amende à payer.

L'HOMME. – C'est ce que nous allons voir, ma bonne dame.

LE JUGE. – Qu'y a-t-il donc? Vous m'avez fait demander pour constater un délit, Madame Mac'Miche?

MADAME MAC'MICHE. – Oui, Monsieur le juge, un délit énorme, qui demande une éclatante réparation, une punition exemplaire! Cet homme que voici, qu'on reconnaît à son air féroce (tout le monde rit, le charretier plus fort que les autres), oui, Monsieur le juge, à son air féroce; il se dissimule devant vous, il fait le bon apôtre; mais vous allez voir. Cet homme m'a jetée par terre au beau milieu de la rue, m'a injuriée, m'a appelée de toutes sortes de noms, et, enfin, m'a donné un coup de fouet à travers les yeux, que j'en suis aveugle. Et je demande cent francs de dommages et intérêts, plus une amende de cent francs dont je bénéficierai, comme c'est de toute justice.

Le charretier et son escorte riaient de plus belle; leur gaieté n'était pas naturelle; elle donna au juge, qui était un homme de sens et de jugement, quelques soupçons sur l'exactitude du récit de Mme Mac'Miche. Il se tourna vers le charretier.

«La chose s'est-elle passée comme le raconte Madame?»

L'HOMME. – Pour ça non, Monsieur le juge, tout l'opposé. Madame est venue se jeter contre moi sur la route, au moment où je me tournais pour voir à mes chevaux; elle est tombée les quatre fers en l'air; faut croire qu'elle n'était pas solide sur ses jambes; mais ça, je n'en suis pas fautif. Voilà que je veux la relever; elle me repousse..., bonne poigne, allez!... et me dit des sottises; elle m'en dit, m'en défile un chapelet qui m'ennuie à la fin; ma foi j'ai pris la parole à mon tour, et je ne dis pas que je n'en aie dit de salées; on n'est pas charretier pour rien. Monsieur le juge sait bien; les chevaux..., ça n'a pas l'oreille tendre. Et quand je m'emporte, ma foi, je lâche tout mon répertoire. Mais voilà que Madame, qui n'était pas contente, à ce qu'il semblerait, me lance une claque en pleine figure. Ma foi, pour le coup, la moutarde m'a monté au nez et... je suis prompt, Monsieur le juge..., pas méchant mais prompt... Alors j'ai

riposté... avec mon fouet... On n'est pas charretier pour rien, Monsieur le juge... Les chevaux, vous savez, ça se mène au fouet. Le malheur a voulu qu'elle présentât les yeux en face de mon fouet, ma foi, il était lancé et il a touché là où il a trouvé de la résistance. Mais ça ne lui a pas fait grand mal, allez, Monsieur le juge; elle a beuglé comme si je l'avais écorchée, mais elle y voit comme vous et moi; la preuve c'est qu'elle vous a vu entrer, et je me moque bien de ses dommages et intérêts; je suis bien certain que vous ne lui en accorderez pas un centime.

LES TÉMOINS. – Monsieur le juge, c'est la pure vérité qu'il dit; nous sommes tous témoins.

MADAME MAC'MICHE. – Comment malheureux, vous prenez parti contre moi, une compatriote, pour favoriser la scélératesse d'un étranger, d'un misérable, d'un brigand!

LE JUGE. – Eh! eh! Madame Mac'Miche, vous allez me forcer à verbaliser contre vous. Restez tranquille, croyez-moi; si quelqu'un a tort, c'est vous, qui avez injurié et frappé la première; et si vous intentiez un procès, c'est vous qui payeriez l'amende, et non pas cet homme, qui me fait l'effet d'être un brave homme, quoique un peu prompt, comme il le dit. Je n'ai plus rien à faire; je me retire et je viendrai tantôt savoir de vos nouvelles et vous dire deux mots.

Avant que Mme Mac'Miche fût revenue de sa surprise et eût pris le temps de riposter au juge de paix, celui-ci s'était empressé de disparaître; le charretier et l'escorte le suivirent, et Mme Mac'Miche resta seule avec Betty, qui riait sous cape et qui était assez satisfaite de l'échec subi par cette maîtresse violente, injuste et exigeante. À sa grande surprise, Mme Mac'Miche resta immobile et sans parole; Betty lui demanda si elle voulait monter dans sa chambre; elle se leva, repoussa Betty qui lui offrait le bras, monta lestement l'escalier comme quelqu'un qui y voit très clair, et s'aperçut, en ouvrant la porte de sa chambre, qu'un des carreaux était brisé.

MADAME MAC'MICHE. – Encore ce malfaiteur! Ce Charles de malheur! C'est par là qu'il s'est frayé un passage. Betty, va me le chercher; il m'a narguée en disant qu'il allait chez Juliette; tu l'y trouveras.

IV - Le fouet, le parafouet

Pendant que se passait ce que nous venons de raconter, Charles était allé chercher du calme près de sa cousine et amie Juliette; il l'avait trouvée seule comme il l'avait laissée; il lui raconta le peu de succès de son bon mouvement, et le moyen qu'il avait employé pour se préserver d'une rude correction.

JULIETTE. – Mon pauvre Charles, tu as très grand tort; il ne faut jamais faire à ta cousine des menaces si affreuses, et que tu sais bien ne pas pouvoir exécuter.

CHARLES. – Je l'aurais parfaitement exécutée; j'étais prêt à mettre le feu aux rideaux, et j'étais très décidé à le faire.

JULIETTE. – Oh! Charles, je ne te croyais pas si mauvais! Et qu'en serait-il arrivé? On t'aurait mis dans une prison, où tu serais resté jusqu'à seize ou dix-huit ans.

CHARLES. – En prison! Quelle folie!

JULIETTE. – Oui, mon ami, en prison; on a condamné pour incendie volontaire des enfants plus jeunes que toi!

CHARLES. – Je ne savais pas cela! C'est bien heureux que tu me l'aies dit, car j'aurais recommencé à la première occasion.

JULIETTE. – Oh non! tu n'aurais pas recommencé, d'abord par amitié pour moi, et puis parce que Betty aurait caché toutes les allumettes et ne t'aurait pas laissé faire.

CHARLES. – Betty! Elle déteste ma cousine; elle est enchantée quand je lui joue des tours.

JULIETTE. – C'est bien mal à Betty de t'encourager à mal faire.

Ils continuèrent à causer, Juliette cherchant toujours à calmer Charles, lorsque Betty entra.

«Je viens te chercher, Charlot, de la part de ta cousine qui est joliment en colère, va. Bonjour, Mam'selle Juliette; que dites-vous de notre mauvais sujet?»

JULIETTE. – Je dis que vous pourriez lui faire du bien en lui donnant de bons conseils, Betty; il doit à sa cousine du respect et de la soumission.

BETTY. – Elle est bien mauvaise, allez, Mam'selle!

JULIETTE. – C'est fort triste; mais elle est tout de même sa tutrice; c'est elle qui l'élève...

CHARLES. – Ah! ouiche! Elle m'élève joliment! Depuis que je sais lire, écrire et compter, elle ne me

laisse plus aller à l'école parce qu'elle prétend avoir les yeux malades; elle me garde chez elle pour lire haut, pour écrire ses lettres, faire ses comptes, et toute la journée comme ça.

JULIETTE. – Cela t'apprend toujours quelque chose, et ce n'est pas déjà si ennuyeux.

CHARLES. – Quelquefois non; ainsi, elle me fait lire à présent Nicolas Nickleby; c'est amusant, je ne dis pas; mais quelquefois c'est le journal, qui est assommant, ou l'histoire de France, d'Angleterre; je m'endors en lisant; et sais-tu comment elle m'éveille? En me piquant la figure avec ses grandes aiguilles à tricoter. Crois-tu que ce soit amusant?

JULIETTE. – Non, ce n'est pas amusant, mais ce n'est pas une raison pour te mettre en colère et te venger, comme tu le fais sans cesse.

BETTY. – Je vous assure, Mam'selle, que si vous étiez avec nous, vous n'aimeriez guère Mme Mac'Miche, quoiqu'elle soit votre cousine aussi; mais je crois que vous nous aideriez à..., à..., comment dire ça?...

JULIETTE, *souriant*. – À vous venger, Betty; mais en vous vengeant, vous l'irritez davantage et vous la rendez plus sévère.

CHARLES. – Plus méchante, tu veux dire.

JULIETTE. – Non; pas méchante, mais toujours en méfiance de toi et en colère, par conséquent. Essayez tous les deux de supporter ses maussaderies sans répondre, en vous soumettant: vous verrez qu'elle sera meilleure... Tu ne réponds pas, Charles? Je t'en prie.

CHARLES. – Ma bonne Juliette, je ne peux rien te refuser! j'essayerai, je te le promets; mais si, au bout d'une semaine, elle reste la même, je recommencerai.

JULIETTE. – C'est bon; commence par obéir à ta cousine et par t'en aller; arrive bien gentiment en lui disant quelque chose d'aimable.

Charles se leva, embrassa Juliette, soupira et s'en alla accompagné de Betty. Il ne dit rien tout le long du chemin; il cherchait à se donner du courage et de la douceur, en se rappelant tout ce que Juliette lui avait dit à ce sujet.

Il arriva et entra chez sa cousine.

MADAME MAC'MICHE. – Ah! te voilà enfin, petit scélérat! Approche... plus près...

À sa grande surprise, Charles obéit, les yeux baissés, l'air soumis. Quand il fut à sa portée, elle le saisit par l'oreille; Charles ne lutta pas. Enhardie par sa soumission, elle prit une baguette et lui donna un coup fortement appliqué, puis deux, puis trois, sans que Charles fît mine de résister; elle profita de cette docilité si nouvelle pour abuser de sa force et de son autorité; elle le jeta par terre et lui donna le fouet en règle, au point d'endommager sa culotte, déjà en mauvais état. Charles supporta cette rude correction sans proférer une plainte,

«Va-t'en, mauvais sujet, s'écria-t-elle quand elle se sentit le bras fatigué de frapper; va-t'en, que je ne te voie pas!»

Charles se releva et sortit sans mot dire, le coeur gonflé d'une colère qu'il comprimait difficilement. Il courut dans sa chambre pour donner un libre cours aux sanglots qui l'étouffaient. Il se roula sur son lit, mordant ses draps pour arrêter les cris d'humiliation et de rage qui s'échappaient de sa poitrine. Quand le premier accès de douleur fut passé, il se souvint de la douce Juliette, de ses bonnes paroles, de ses excellents conseils; après quelques instants de réflexion, ses sentiments s'adoucirent; à la colère furieuse succéda une grande satisfaction de conscience; il se sentit heureux et fier d'avoir pu se contenir, de n'avoir pas fait usage de ses moyens habituels de défense contre sa cousine, d'avoir tenu la promesse que lui avait enfin arrachée Juliette, et qu'il résolut de tenir jusqu'au bout. Entièrement calmé par cette courageuse résolution, il descendit chez Betty, à la cuisine.

BETTY. – Eh bien! que t'a dit, que t'a fait ta cousine, mon pauvre Charlot? Je n'ai rien entendu; elle ne s'est donc pas fâchée?

CHARLES. – Elle l'était déjà quand je suis arrivé; et je t'assure qu'elle me l'a bien prouvé par les coups qu'elle m'a donnés.

BETTY. – Et toi?

CHARLES. – Je me suis laissé faire.

BETTY, surprise. – Le premier t'aura surpris, et tu ne t'es pas méfié du second. Mais après?

CHARLES. – Je l'ai laissée faire; elle m'a jeté par terre, m'a roulé, m'a battu avec une baguette qui n'était pas de paille ni de plume, je t'en réponds.

BETTY. – Et toi?

CHARLES. – J'ai attendu qu'elle eût fini; quand elle a été lasse de frapper, je me suis relevé, je suis allé dans ma chambre où je m'en suis donné, par exemple, à sangloter et à crier, mais de rage plus que de douleur, je dois l'avouer; puis j'ai pensé à Juliette; le souvenir de sa douceur a fait passer ma colère, et je suis venu te demander si tu ne pourrais pas me donner quelque vieux morceau de quelque chose pour doubler le fond de ma culotte; elle a tapé si fort, que si la fantaisie lui prenait de recommencer, elle m'enlèverait la peau.

BETTY, *indignée.* – Pauvre garçon! Mauvaise femme! Faut-il être méchante! Un malheureux orphelin! qui n'a personne pour le défendre, pour le recueillir.

Betty se laissa tomber sur une chaise et pleura amèrement. Cette preuve de tendresse émut si bien Charles, qu'il se mit à pleurer de son côté, assis près de Betty. Au bout d'un instant il se releva.

«Aïe, dit-il, je ne peux pas rester assis; je souffre trop.»

Betty se leva aussi, essuya ses yeux, étala sur un linge une couche de chandelle fondue, et, le présentant à Charles:

«Tiens, mon Charlot, mets ça sur ton mal, et demain tu n'y penseras plus. Attache la serviette avec une épingle, pour qu'elle tienne, et demain nous tâcherons de trouver quelque chose pour amortir les coups de cette méchante cousine. C'est qu'elle y prendra goût, voyant que tu te laisses faire! Je crains, moi, que Mlle Juliette ne t'ait donné un triste conseil.»

CHARLES. – Non, Betty, il est bon; je sens qu'il est bon; j'ai le coeur content, c'est bon signe.

Charles appliqua le cataplasme de Betty, se sentit immédiatement soulagé et retourna chez Juliette, sa consolatrice, son conseil et son soutien. En passant par la cuisine, il vit Betty occupée à coudre ensemble deux visières en cuir verni provenant des vieilles casquettes de son cousin Mac'Miche; il lui demanda ce qu'elle faisait.

«Je te prépare une cuirasse pour demain, mon pauvre Charlot; quand tu seras couché, je te bâtirai cela dans ton pantalon.»

Charles rit de bon coeur de ce parafouet, fut enchanté de l'invention de Betty, et allait sortir, lorsqu'il s'entendit appeler par la voix aigre de sa cousine. Betty se signa; Charles soupira et monta de suite.

MADAME MAC'MICHE. – Venez lire, mauvais sujet; allons, vite, prenez votre livre!

Charles prit le livre, s'assit avec précaution sur le bord de sa chaise, et commença sa lecture. Mme Mac'Miche le regardait avec surprise et méfiance.

«Il y a quelque chose là-dessous, se disait-elle, quelque méchanceté qu'il prépare et qu'il dissimule sous une feinte douceur. Il n'a jamais été si docile; c'est la première fois qu'il se laisse battre sans résistance. Qu'est-ce? Je n'y comprends rien. Mais s'il continue de même, ce sera une bénédiction de lui administrer le fouet,... et comme c'est le meilleur moyen d'éducation, je l'emploierai souvent... Et pourtant...»

Charles lisait toujours pendant que sa cousine réfléchissait au lieu d'écouter; au moment où sa voix fatiguée commençait à faiblir, il fut interrompu par le juge de paix.

«Peut-on entrer, Madame Mac'Miche? Êtes-vous visible?

— Toujours pour vous, Monsieur le juge. Très flattée de votre visite. Charles, donne un fauteuil à M. le juge.»

Charles se leva, ne put retenir un geste de douleur et un aie! étouffé.

«Qu'as-tu donc, mon ami? Tu marches péniblement comme si tu souffrais de quelque part», lui dit le juge.

Mme Mac'Miche devint pourpre, s'agita sur son fauteuil, et dit à Charles de se dépêcher et de s'en aller.

Mais Charles, qui n'était pas encore passé à l'état de douceur et de charité parfaite que lui prêchait Juliette, ne fut pas fâché d'avoir l'occasion de révéler au juge les mauvais traitements de sa cousine.

CHARLES. – Je crois bien, Monsieur le juge, que je souffre; ma cousine m'a tant battu avec la baguette que voilà près d'elle, que j'en suis tout meurtri.

— Madame Mac'Miche! dit le juge avec sévérité.

MADAME MAC'MICHE. – Ne l'écoutez pas, Monsieur le juge, ne le croyez pas, il ment du matin au soir.

CHARLES. – Vous savez bien, ma cousine, que je ne mens pas, que vous m'avez battu comme je le dis; et c'est si vrai, que Betty m'a mis un cataplasme de chandelle; voulez-vous que je vous le fasse dire par elle? Cette pauvre Betty en pleurait.

— Madame Mac'Miche, reprit le juge, vous savez que les mauvais traitements sont interdits par la loi, et que vous vous exposez...

MADAME MAC'MICHE. – Soyez donc tranquille, Monsieur le juge; je l'ai fouetté, c'est vrai, parce qu'il voulait mettre le feu à la maison ce matin; vous ne savez pas ce que c'est que ce garçon! Méchant, colère, menteur, paresseux, entêté; enfin, tous les vices il les a.

LE JUGE. – Ce n'est pas une raison pour le battre au point de gêner ses mouvements. Prenez garde, Madame Mac'Miche, on m'a déjà dit quelque chose là-dessus, et si les plaintes se renouvellent, je serai obligé d'y donner suite.

Mme Mac'Miche était vexée; Charles triomphait: ses bons sentiments s'étaient déjà évanouis, et il forma l'horrible résolution d'agacer sa cousine pour la mettre hors d'elle, se faire battre encore, et, au moyen de Betty, aposter des témoins qui iraient porter plainte au juge.

«Je n'en serai pas plus malade, pensa-t-il, grâce aux visières de mon cousin défunt, et elle sera appelée devant le tribunal, qui la jugera et la condamnera. Si on pouvait la condamner à être fouettée à son tour, que je serais content, que je serais donc content!... Et Juliette! Que me dira-t-elle, que pensera-t-elle?... Ah bah! j'ai promis à Juliette de ne pas être insolent avec ma cousine, de ne pas lui résister, mais je n'ai pas promis de ne pas chercher à la corriger; puisque ma cousine trouve que me maltraiter c'est me corriger et me rendre meilleur, elle doit penser de même pour elle, qui est cent fois plus méchante que je ne le suis.»

V - Docilité merveilleuse de Charles. Les visières.

Charles, très content de son nouveau projet, sortit sans que sa cousine osât le rappeler en présence du juge; il descendit à la cuisine, fit part à Betty de ce qu'avait dit le juge de paix et de l'idée que lui-même avait conçue.

BETTY. – Non, Charlot, pas encore; attendons. Puisque les visières te garantiront des coups de ta cousine, tu ne pourras pas prouver que tu en portes les marques. Ils enverront un médecin pour t'examiner, et ce médecin ne trouvera rien; tu passeras pour un menteur, et ce sera encore elle qui triomphera. Attendons; je trouverai bien quelque chose pour te garantir quand les visières seront usées.

Charles comprit la justesse du raisonnement de Betty, mais il ne renonça pas pour cela à la douce espérance de mettre sa cousine en colère sans en souffrir lui-même.

«Seulement, pensa-t-il, j'attendrai à demain, quand ma culotte sera doublée.»

Il alla, suivant son habitude, chez Juliette, qui l'accueillit comme toujours avec un doux et aimable sourire.

JULIETTE. – Eh bien, Charles, quelles nouvelles apportes-tu?

CHARLES. – De très bonnes. À peine rentré, ma cousine m'a battu avec une telle fureur, que j'en suis tout meurtri, et que Betty m'a mis un cataplasme de chandelle.

JULIETTE, *interdite*. – C'est cela que tu appelles de bonnes nouvelles? Pauvre Charles! Tu as donc résisté avec insolence, tu lui as dit des injures?

CHARLES. – Je n'ai rien dit, je n'ai pas bougé; je l'ai laissée faire; elle m'a donné deux coups de baguette, et, voyant que je ne résistais pas, puisque je te l'avais promis, elle m'a battu comme une enragée qu'elle est.

JULIETTE, *les larmes aux yeux*. – Mon pauvre Charles! Mais c'est affreux! Je suis désolée! Et tu as été en colère contre moi et mon conseil?

CHARLES. – Contre toi, jamais! Je savais que c'était pour mon bien que tu m'avais fait promettre ça... Mais contre elle, j'étais d'une colère! oh! d'une colère! Dans ma chambre, je me suis roulé, j'ai sangloté, crié; et puis j'ai été mieux, je me suis senti content de t'avoir obéi.

JULIETTE, *attendrie*. – Bon Charles! Comme tu serais bon si tu voulais!

CHARLES. – Ça viendra, ça viendra! Donne-moi le temps. Il faut que tu me permettes de corriger ma cousine.

JULIETTE. – Comment la corrigeras-tu? Cela me semble impossible!

CHARLES. – Non, non; laisse-moi faire, tu verras!

JULIETTE. – Que veux-tu faire, Charles? Quelque sottise, bien sûr!

CHARLES. – Du tout, du tout; tu verras, je te dis; tu verras!

Charles ne voulut pas expliquer à Juliette quels seraient les moyens de correction qu'il emploierait; il lui promit seulement de continuer à être docile et poli; il fallut que Juliette se contentât de cette promesse. Charles resta encore quelques instants; il sortit au moment où Marianne, soeur de Juliette, rentrait de son travail.

Marianne avait vingt-cinq ans; elle remplaçait, près de sa soeur aveugle, les parents qu'elles avaient perdus. Leur mère était morte depuis cinq ans dans la maison qu'elles habitaient; leur fortune eût été plus que suffisante pour faire mener aux deux soeurs une existence agréable, mais leurs parents avaient laissé des dettes; il fallait des années de travail et de privations pour les acquitter sans rien vendre de leur propriété. Juliette n'avait que dix ans à l'époque de la mort de leur mère; Marianne prit la courageuse résolution de gagner, par son travail, sa vie et celle de sa soeur aveugle, jusqu'au jour où toutes leurs dettes seraient payées. Elle travaillait soit en journées, soit à la maison. Juliette, tout aveugle qu'elle était, contribuait un peu au bien-être de son petit ménage; elle tricotait vite et bien et ne manquait pas de commandes; chacun voulait avoir soit un jupon, soit une camisole, soit un châle ou des bas tricotés par la jeune aveugle. Tout le monde l'aimait dans ce petit bourg catholique; sa bonté, sa douceur, sa résignation, son humeur toujours égale, et par-dessus tout sa grande piété, lui donnaient une heureuse influence, non seulement sur les enfants, mais encore sur les parents. Mme Mac'Miche était la seule qui n'eût pas subi cette influence: elle ne voyait presque jamais Juliette, et n'y venait que pour lui dire des choses insolentes, ou tout au moins désagréables. Mme Mac'Miche aurait pu facilement venir en aide à ses cousines, mais elle n'en avait garde et réservait pour elle-même les dix mille francs de revenu qu'elle avait amassés et qu'elle augmentait tous les ans à force de privations qu'elle s'imposait et imposait à Charles et à Betty. Nous verrons plus tard qu'elle avait une autre source de richesses que personne ne lui connaissait; elle le croyait du moins. Il y avait trois ans qu'elle avait Charles à sa charge. Betty était dans la maison depuis quelque temps; elle s'était attachée à Charles, qui lui avait, dès l'origine, témoigné une vive reconnaissance de la protection qu'elle lui accordait; elle eut quitté Mme Mac'Miche depuis longtemps sans ce lien de coeur qu'elle s'était créé. Charles laissa donc Juliette avec sa soeur Marianne, et il courut à la maison pour s'y trouver à l'appel de sa vieille cousine.

«Il ne faut pas que je la mette en colère aujourd'hui, dit-il; demain, à la bonne heure!»

Charles rentra à temps, écrivit pour Mme Mac'Miche des lettres, qu'elle trouva mal écrites, pas lisibles.

CHARLES. – Voulez-vous que je les recopie, ma cousine?

MADAME MAC'MICHE, *rudement.* – Non, je ne peux pas. Pour gâcher du papier? Pour recommencer à écrire aussi mal et aussi salement? Toujours prêt à faire des dépenses inutiles! Il semblerait que Monsieur ait des rentes! Tu oublies donc que je te nourris par charité, que tu serais un mendiant des rues sans moi? Et au lieu de reconnaître mes bienfaits par une grande économie, tu pousses à la dépense, tu manges comme un loup, tu bois comme un puits, tu déchires tes habits; en un mot, tu es le fléau de ma maison.

Charles bouillait; il avait sur la langue des paroles poliment insolentes, doucement contrariantes,

enfin de quoi la mettre en rage.

«Oh! si j'avais mes visières!» se disait-il.

Mais comme il ne les avait pas encore, il avala son humiliation et sa colère, ne répondit pas et ne bougea pas.

Mme Mac'Miche recommença à s'étonner de la douceur de Charles.

«Je verrai ce que cela veut dire, se dit-elle, et si ce n'est pas une préparation à quelque scélératesse...; il a un air... que je n'aime pas..., quelque chose comme de la rage contenue... Par exemple, si cela dure, c'est autre chose... Mais de qui ça vient-il?... Serait-ce Juliette? Cette petite sainte n'y touche se donne le genre de prêcher, de donner des avis... Je n'aime pas cette petite; elle m'impatiente avec cette figure éternellement calme, douce, souriante. Elle veut nous faire croire qu'elle est heureuse quoique aveugle, qu'elle ne désire rien, qu'elle n'a besoin de rien. Je la crois sans peine! On fait tout pour elle! On la sert comme une princesse... Paresseuse! Sotte! Et quant à ce drôle de Charles, je le fouetterai solidement, puisqu'il ne se défend plus.»

Elle ne s'aperçut pas qu'elle avait parlé haut à partir de: «Je n'aime pas cette petite», etc.; elle releva la tête et vit Charles, toujours immobile, qui la regardait avec surprise et indignation; elle s'écria:

«Eh bien! que fais-tu là à te tourner les pouces et à me regarder avec tes grands bêtes yeux d'effaré, comme si tu voulais me dévorer? Va-t'en à la cuisine pour aider Betty; dis-lui de servir le souper le plus tôt possible; j'ai faim.»

Charles ne se le fit pas dire deux fois et s'esquiva lestement; il raconta à Betty ce que venait de dire sa cousine sans se douter qu'elle eût parlé tout haut.

«Il faut avertir Juliette et te révolter ouvertement», dit Betty.

CHARLES. – Non, j'ai promis à Juliette d'être poli et docile pendant une semaine; je ne manquerai pas à ma promesse; ce qui ne m'empêchera pas de la faire enrager... innocemment, sans cesser d'être respectueux à l'apparence... quand j'aurai mes visières.

BETTY. – Tu les auras demain, mon pauvre Charlot; compte sur moi; je te préserverai tant que je pourrai.

CHARLES. – Je le sais, ma bonne Betty, et c'est parce que tu m'as toujours protégé, consolé, témoigné de l'amitié, que je t'aime de tout mon coeur, comme j'aime Juliette; elle aussi m'a toujours aimé, encouragé et conseillé... Seulement, je n'ai pas souvent suivi ses conseils, je l'avoue.

BETTY. – Avec ça qu'ils sont faciles à suivre! Il faut toujours céder, toujours s'humilier, à l'entendre!

CHARLES. – Il me semble, moi, qu'elle a raison au fond; mais je n'ai pas sa douceur ni sa patience; quand ma cousine m'agace, m'irrite, m'humilie, je m'emporte; je sens comme si tout bouillait au-dedans de moi, et si je ne me retenais, je crois en vérité que, dans ces moments-là, j'aurais une force plus grande que la sienne, que ce serait elle qui recevrait la rossée, et moi qui l'administrerais.

BETTY. – Mais il faut dire à Juliette ce que sa cousine pense d'elle.

CHARLES. – À quoi bon? Ce que j'ai entendu ferait de la peine à la pauvre Juliette et ne servirait à rien; elle sait que ma cousine ne l'aime pas, ça suffit.

Le souper ne tarda pas à être servi tout en causant; Mme Mac'Miche fut avertie, descendit dans la salle et mangea copieusement, après avoir maigrement servi Charles, qui n'en souffrit pas cette fois,

parce que Betty avait eu soin de lui donner un bon acompte avant de servir sur table; il mangea donc sans empressement et ne redemanda de rien; la cousine n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles. Charles, modeste et paisible, sobre et satisfait, était pour Mme Mac'Miche un Charles nouveau, un Charles métamorphosé, un Charles commode.

Après son souper, Mme Mac'Miche, fatiguée de sa journée accidentée, donna congé à Charles, disant qu'elle allait se coucher. Charles, qui, lui aussi, avait soutenu plus d'une lutte, qui avait souffert dans son coeur et dans son corps, ne fut pas fâché de regagner sa couchette misérable, composée d'une paillasse, d'un vieux drap en loques, d'une vieille couverture de laine râpée et d'un oreiller en paille: mais quel est le lit assez mauvais pour avoir la faculté d'empêcher le sommeil, à l'âge heureux qu'avait Charles? À peine couché et la tête sur la paille, il s'endormit du sommeil, non du juste, car il était loin de mériter cette qualification, mais de l'enfance ou de la première jeunesse.

VI - Audace de Charles. Précieuse découverte.

Le lendemain, jour désiré et attendu par Charles, ce lendemain qui devait lui apporter la satisfaction d'une demi-vengeance, ce lendemain qui devait être suivi d'autres lendemains non moins pénibles, arriva enfin, et Charles revêtit avec bonheur la culotte doublée, cuirassée par Betty. C'était bien! Un coup de massue eût été amorti par ce reste providentiel des casquettes du cousin Mac'Miche, mort victime de la contrainte perpétuelle que lui imposait l'humeur belliqueuse de sa moitié. Une maladie de foie s'était déclarée. Il y succomba après quelques semaines de rudes souffrances. Charles entra rayonnant à la cuisine, où l'attendait son déjeuner, au moment où la cousine entrait par la porte opposée pour faire son inspection matinale. Charles salua poliment, prit sa tasse de lait et plongea la main dans le sucrier; la cousine se jeta dessus.

MADAME MAC'MICHE. – Pourquoi du sucre? Qu'est-ce que cette nouvelle invention? Vous devriez vous trouver heureux d'avoir du lait au lieu du pain sec.

CHARLES. – Ma cousine, je serais bien plus heureux d'y ajouter le morceau de sucre que je tiens dans la main.

MADAME MAC'MICHE. – Dans la main? Lâchez-le, Monsieur! Lâchez vite!

Charles lâcha, mais dans sa tasse.

«Voleur! brigand! s'écria la cousine. Vous mériteriez que je busse votre lait.»

CHARLES. – Comment donc! Mais j'en serais enchanté, ma cousine; voici ma tasse.

Charles la présenta à sa cousine stupéfaite; la surprise lui ôta sa présence d'esprit accoutumée; elle prit machinalement la tasse et se mit à boire à petites gorgées en se tournant vers Betty. Charles, sans perdre de temps, saisit la tasse de café au lait qui chauffait tout doucement devant le feu pour sa cousine, mangea le pain mollet qui trempait dedans, se dépêcha d'avaler le café et finissait la dernière gorgée, quand sa cousine, un peu honteuse, se retourna.

MADAME MAC'MICHE. – Tu mangeras donc du pain sec pour déjeuner?

CHARLES. – Non, ma cousine, j'ai très bien déjeuné; c'est fini.

MADAME MAC'MICHE. – Déjeuner? Quand donc? Avec quoi?

CHARLES. – À l'instant, ma cousine; pendant que vous buviez mon lait, je prenais votre café au lait avec le petit pain qui mijotait devant le feu.

MADAME MAC'MICHE. – Mon café! mon pain mollet! Misérable! rends-les-moi! Tout de suite!

CHARLES. – Je suis bien fâchée, ma cousine; c'est impossible! Mais je ne pouvais pas deviner que

vous les demanderiez; je croyais que vous preniez mon déjeuner pour me laisser le vôtre. Vous êtes certainement trop bonne pour manger les deux déjeuners et me laisser l'estomac vide!

MADAME MAC'MICHE. – Voleur! gourmand! tu vas me le payer!

La cousine saisit Charles par le bras, l'entraîna près du bûcher, prit une baguette, jeta Charles par terre comme la veille, et se mit à le battre sans qu'il fît un mouvement pour se défendre. De même que la veille, elle ne s'arrêta que lorsque son rhumatisme à l'épaule commença à se faire sentir. Charles se releva d'un air riant; les visières l'avaient parfaitement préservé; il n'avait rien senti. Il crut pouvoir s'en aller, mais non sans avoir lancé une phrase vengeresse:

«Je vais aller me faire panser chez M. le juge de paix, ma cousine.»

MADAME MAC'MICHE. – Imbécile! Je te défends d'y aller.

CHARLES. – Pardon, ma cousine, M. le juge me l'a recommandé: et vous savez qu'il faut se soumettre à l'autorité. Il m'a recommandé de venir me faire panser chez lui à la première occasion.

MADAME MAC'MICHE. – Serpent! vipère! Je te défends d'y aller.

Charles ne répondit pas et sortit, laissant sa cousine stupéfaite de tant d'audace.

«C'est qu'il ira! s'écria-t-elle au bout de quelques instants après être rentrée dans sa chambre. Il est assez méchant pour le faire! Quelle malédiction que ce garçon! Quel serpent j'ai réchauffé dans mon sein! Coquin! Bandit! Assassin! Et tout juste, je l'ai battu tant que j'ai eu de bras; il doit en avoir de rudes marques; avec ça qu'hier je ne l'avais déjà pas ménagé et qu'il doit en rester quelque chose. Mon Dieu! M. le juge! que va-t-il dire, lui qui n'était déjà pas trop content hier! Il m'a dit des choses que je n'attendais pas de lui, que je ne lui pardonnerai jamais... Et comment a-t-il su que ce petit gredin de Charles avait de l'argent placé chez moi par son père? J'ai bien juré mes grands dieux que c'était une invention infernale, une atroce calomnie, mais il n'avait pas trop l'air de me croire. Pourvu qu'il n'aille pas lui en parler! De vrai, il me coûte bien cent à cent vingt francs par an! Mais je profite du reste; c'est une compensation des ennuis que me donne ce garçon que je déteste.»

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'elle eut la pensée de courir après Charles et d'empêcher de vive force sa visite chez le juge de paix; mais il était trop tard: quand elle descendit à la cuisine, Charles n'y était plus.

MADAME MAC'MICHE. – Où est-il? Où est-il? Où est ce brigand, cet assassin?

BETTY. – Quel brigand, Madame, quel assassin? Je n'ai rien vu qui y ressemblât.

— Il est ici, il doit être ici! continua Mme Mac'Miche hors d'elle.

— Au voleur! à l'assassin! cria Betty en ouvrant la porte de la rue. Au secours! on égorge ma maîtresse!

Plusieurs têtes se montrèrent aux portes et aux fenêtres; Betty continua ses cris malgré ceux de Mme Mac'Miche, qui lui ordonnait de se taire. Betty riait sous cape, car elle avait bien compris que le voleur, l'assassin, était Charles. Quelques voisins arrivèrent, mais, au lieu de voleurs et d'assassins, ils trouvèrent Betty aux prises avec Mme Mac'Miche, qui l'agonisait de sottises et qui cherchait de temps en temps à donner une tape ou un coup de griffes, que Betty esquivait lestement; les voisins riaient et grommelaient tout à la fois pour avoir été dérangés sans nécessité.

«Ah çà! avez-vous bientôt fini, Mme Mac'Miche? dit le boucher, qui prenait parti pour Betty. Voilà

assez crier! On n'entend pas autre chose chez vous! C'est fatigant, parole d'honneur! Mes veaux ne beuglent pas si fort quand ils s'y mettent. Faudra-t-il qu'on aille encore chercher M. le juge de paix?»

Betty cacha sa figure dans son tablier pour rire à son aise; Mme Mac'Miche lança un regard furieux au boucher et se retira sans ajouter une parole. Dans les circonstances difficiles où elle se trouvait, la menace de faire intervenir le juge de paix coupa court à sa colère et la laissa assez inquiète de ce qui allait arriver de la visite de Charles au juge.

Pendant qu'elle attendait, qu'elle avait peur, qu'elle tressaillait au moindre bruit, Charles avait couru chez Juliette, à laquelle il fit, comme la veille, le récit de ce qui était arrivé.

«Eh bien, Juliette, que me conseilles-tu à présent? Faut-il toujours que je me laisse battre par cette femme sans coeur, qui n'est désarmée ni par ma patience, ni par ma docilité, ni par mon courage à supporter sans me plaindre les coups dont elle m'accable?»

JULIETTE, *émue*. – Non, Charles, non! C'est trop! Réellement, c'est trop! Tu peux, tu dois éviter ces corrections injustes et cruelles.

CHARLES, *vivement*. – Mais, à moins de la battre, du moins de lui résister par la violence, comment puis-je me défendre? Elle n'a pas de coeur; rien ne la touche; et je ne consentirai jamais à la prier, la supplier, la flatter! Non, non, ce serait une bassesse; jamais je ne ferai rien de pareil.

JULIETTE, *affectueusement*. – Voyons, Charles, ne te monte pas comme si je te poussais à faire une platitude; je ne te conseillerai rien de mauvais, je l'espère. Mais je ne peux pas t'encourager à la frapper, comme tu dis. Tâche de trouver des moyens innocents dans le genre des visières; tu as de l'invention, et Betty t'aidera.

— De quoi est-il question? demanda Marianne qui entrait. Par quel hasard es-tu ici dès le matin, Charles?

Charles mit Marianne au courant des événements.

«Ce qui me désole, ajouta-t-il, c'est de lui devoir le pain que je mange, l'habit que je porte, le grabat sur lequel je dors.»

MARIANNE. – Tu ne lui dois rien du tout; c'est elle qui te doit. J'ai presque la certitude que ton père avait placé chez elle cinquante mille francs qui lui restaient et qui sont à toi depuis la mort de ton père?

Charles bondit de dessus sa chaise.

CHARLES. – Cinquante mille francs! j'ai cinquante mille francs!... Mais non, ce n'est pas possible! Elle me dit toujours que je suis un mendiant.

MARIANNE. – Parce qu'elle te vole ta fortune. Mais sois tranquille, il faudra bien qu'elle te la rende un jour. Je ne l'ai découvert que depuis peu, et j'en ai parlé au juge de paix, en le priant d'avoir l'oeil sur ma cousine par rapport à toi; ensuite, mon cousin, ton père, m'en a dit quelque chose plus d'une fois pendant sa dernière maladie, mais vaguement, parce que ta cousine Mac'Miche était toujours là; enfin, j'ai trouvé ces jours-ci, en fouillant dans un vieux portefeuille de ton père, qui me l'avait donné quand il était déjà bien mal, et que j'avais gardé en souvenir de lui, sans penser qu'il pût rien contenir d'important; j'ai trouvé le reçu de cinquante mille francs; ce reçu est écrit de la main de ta cousine, et je le conserve soigneusement.

CHARLES. – Ô Marianne, donne-le-moi vite! que j'aille demander mon argent à ma cousine.

MARIANNE. – Non, je ne te le donnerai pas, parce qu'elle te l'arracherait des mains et le mettrait en pièces, et tu n'aurais plus de preuves; et puis, parce que tu es trop jeune pour avoir ta fortune; il faut que tu attendes jusqu'à dix-huit ans, et ce sera M. le juge de paix qui te la fera rendre.

JULIETTE. – Et puis, qu'as-tu besoin d'argent à présent? Qu'en ferais-tu?

CHARLES, *vivement*. – Ce que j'en ferais? Je payerai de suite tout ce que vous devez, pour que vous puissiez vivre sans privations, et que tu ne sois pas toujours seule comme tu l'es depuis trois ans, pauvre Juliette.

JULIETTE, *touchée*. – Mon bon Charles, je te remercie de ta bonne volonté pour nous, mais je ne suis pas malheureuse; je ne m'ennuie pas; tu viens souvent me voir; nous causons, nous rions ensemble; et puis je tricote, je suis contente de gagner quelque argent pour notre ménage; et quand je suis fatiguée de tricoter, je pense, je réfléchis.

CHARLES. – À quoi penses-tu?

JULIETTE. – Je pense au bon Dieu, qui m'a fait la grâce de devenir aveugle...

CHARLES. – La grâce? Tu appelles grâce ce malheur qui fait trembler les plus courageux?

JULIETTE. – Oui, Charles, une grâce; si j'y voyais, je serais peut-être étourdie, légère, coquette. On dit que je suis jolie, j'en aurais de la vanité; je voudrais me faire voir, me faire admirer; le travail m'ennuierait; je n'obéirais pas à Marianne comme je le fais, je ne t'aimerais pas comme je t'aime; je n'aurais pas la consolation de penser à l'avenir que me prépare le bon Dieu après ma mort, et que chaque heure de la journée peut me faire gagner, en supportant avec douceur et patience les privations imposées aux pauvres aveugles.

CHARLES, *ému*. – Tu vois bien que tu as des privations?

JULIETTE. – Certainement! De grandes et de continuelles, mais je les aime, parce qu'elles me profitent près du bon Dieu; ainsi je voudrais bien voir ma chère Marianne, qui fait tant pour moi; je voudrais bien te voir, toi, mon bon Charles, qui me témoignes tant de confiance et d'amitié... J'ai perdu la vue si jeune, que j'ai un bien vague souvenir d'elle, de toi, de tout ce que voient les yeux. Mais... j'attends... et je me résigne.

— Ô Juliette! Juliette! s'écria Charles en sanglotant et en se jetant à son cou. Ô Juliette, si je pouvais te rendre la vue! pauvre, pauvre Juliette!

Juliette essuya une larme que laissaient échapper ses yeux privés de lumière; et, entendant les sanglots de sa soeur se joindre à ceux de Charles, elle l'appela.

«Marianne! ma soeur! ne pleure pas! Tu me rends la vie si douce, si bonne! Si tu savais combien je suis plus heureuse que si je voyais!»

Marianne s'approcha de Juliette, qu'elle serra contre son coeur.

«Juliette! je t'aime! Je ne puis faire grand-chose pour toi, mais ce que je fais, c'est avec bonheur,

avec amour, comme je le ferais pour ma fille, pour mon enfant. Tu es tout pour moi en ce monde, tout! Jamais je ne te quitterai; je prie Dieu qu'il me permette de te survivre, pour que j'adoucisse les misères de ta vie jusqu'à ton dernier soupir!»

Charles ne disait plus rien; il pleurait tout bas et il réfléchissait; tous les bons sentiments de son coeur se réveillaient en lui, et il comparait ses emportements, ses désirs de vengeance, son orgueil avec la douceur, la charité, l'humilité de Juliette.

«Juliette, dit-il en essuyant ses larmes, je veux devenir bon comme toi; tu m'aideras, n'est-ce pas? Je vais rentrer; je tâcherai de t'imiter... Pourvu que cette méchante femme ne me force pas à redevenir méchant comme elle!»

JULIETTE. – Demande au bon Dieu de te venir en aide, mon pauvre Charles; il t'exaucera. Au revoir, mon ami!

CHARLES. – Au revoir, Juliette; au revoir, Marianne. Cet après-midi, j'espère.

Charles sortit tout ému et formant d'excellentes résolutions; nous allons voir si son naturel emporté, développé encore par la méchanceté de sa cousine Mac'Miche, put être contenu par la volonté forte et vraie qu'il manifestait à Juliette.

VII - Nouvelle et sublime invention de Charles

Charles rentra... Après avoir quitté l'intérieur doux et paisible de ses jeunes cousines, il rentra dans celui tout différent de Mme Mac'Miche. Betty le reçut d'un air effaré.

«Vite, vite, Charlot, ta cousine te cherche, t'attend; je l'entends aller, venir, ouvrir sa fenêtre; monte vite.»

Charles soupira et monta lentement, les yeux et la tête baissés, bien décidé à se contenir et à ne pas s'emporter. Au haut de l'escalier l'attendait Mme Mac'Miche, les yeux brillants de colère. Mais quand Charles leva la tête, quand elle vit la trace de ses larmes, sa physionomie exprima une joie féroce; et, au lieu de le gronder et de le battre, elle se borna à le pousser rudement en lui disant:

«Dépêche-toi donc; tu avances comme une tortue. Ah! ah! monsieur a enfin les yeux rouges! Tu ne diras pas cette fois que tu n'as pas pleuré?»

CHARLES. – Je suis fâché, ma cousine, de vous enlever la satisfaction de m'avoir fait pleurer, répondit Charles dont les yeux et le teint commençaient à s'animer; j'ai pleuré, il est vrai, mais ce n'est pas de la douleur que m'ont causée vos coups; j'ai pleuré d'attendrissement, de tendresse, d'admiration!

— Pour moi! s'écria Mme Mac'Miche fort surprise.

CHARLES. – Pour vous? Oh! ma cousine!

Et Charles sourit ironiquement.

MADAME MAC'MICHE, *piquée*. – Je m'étonnais aussi qu'un mauvais garnement comme toi pût avoir un bon sentiment dans le coeur.

CHARLES, *ironiquement*. – Ma cousine, je suis juste, et il ne serait pas juste de vous ennuyer d'une tendresse que vous ne recherchez pas et qui n'a pas de raison d'exister.

MADAME MAC'MICHE. – Tu as bien dit! Je serais contrariée, mécontente de te voir de l'affection pour moi; et je te défends de jamais en avoir.

CHARLES, *de même*. – Vous êtes sûre d'être obéie, ma cousine.

MADAME MAC'MICHE. – Impertinent!

CHARLES. – Comment? C'est impertinent de vous obéir?

MADAME MAC'MICHE. – Tais-toi. Je ne veux pas que tu parles! Je ne veux plus entendre ta sotte voix... Prends mon livre et assois-toi.

Charles prit le livre d'un air malin, légèrement triomphant, et s'assit.

La cousine le regarda et fut surprise de n'apercevoir aucun symptôme de souffrance dans les allures de Charles.

«C'est singulier! pensa-t-elle; je l'ai pourtant fouetté d'importance... Eh bien! Charles, commence donc!»

Charles tenait le livre ouvert et lisait, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

MADAME MAC'MICHE. – Ah çà! vas-tu lire, petit drôle? Faut-il que je continue la schlague de ce matin?

Pas de réponse; Charles restait immobile et muet.

MADAME MAC'MICHE. – Attends, attends; je vais te rendre la voix!

La cousine prit sa baguette placée près d'elle; mais quand elle se leva, Charles en fit autant et courut à la porte. Mme Mac'Miche le poursuivit et l'attrapa par le fond de sa culotte pendant qu'il tournait la clef dans la serrure, difficile à ouvrir. Mme Mac'Miche le lâcha de suite en faisant un «Ah!» de surprise et resta immobile.

«Polisson! gredin! s'écria-t-elle. C'est comme ça que tu m'attrapes! C'est comme ça que tu me trompes! Ah! tu as du carton dans ta culotte! Et moi qui m'étonnais de te voir si leste et dégagé comme si tu n'avais pas reçu plus de coups que tu n'en pouvais porter! Ah! tu n'as rien reçu! Attends, je vais te payer capital et intérêts!»

Mais Charles avait réussi à ouvrir la porte; il courait déjà et, avant de disparaître, il lui lança cette phrase foudroyante:

«Les intérêts de mes cinquante mille francs placés chez vous par mon père! Merci, ma cousine. Je vais en prévenir le juge de paix.»

Mme Mac'Miche resta pétrifiée; la baguette qu'elle tenait s'échappa de ses mains tremblantes; elle s'écria, en joignant les mains d'un geste de désespoir:

«Il le sait!... Il va le dire au juge de paix, qui a déjà entendu parler de ces cinquante mille francs... Mais il n'a aucune preuve... Et ce Charles de malédiction!... comment l'a-t-il su? Qui a pu le lui apprendre?... Personne ne doit le savoir; je l'avais fait si secrètement, et mon cousin était déjà si malade, qu'il n'a pu le dire à personne. Il ne voyait que Marianne, et bien rarement encore,... et toujours en ma présence. Et le reçu! il l'a brûlé, il me l'a dit. Est-ce que Charles se serait emparé de ma clef? Aurait-il fouillé dans mes papiers?... Si je savais!... je l'enfermerais dans une cave dont j'aurais seule la clef!... personne que moi ne lui porterait sa nourriture!... et il y mourrait!... Il faut que je voie; il faut que je m'en assure.»

Mme Mac'Miche tira d'une poche placée sur son estomac une clef qui ouvrait une caisse masquée par une vieille armoire et scellée dans le mur; avec cette clef, d'une forme étrange et particulière, elle ouvrit la caisse, en tira une cassette dont la clef se trouvait dans un coin à part des papiers, ouvrit la cassette et trouva tout en ordre. Elle compta ce qu'elle avait de revenus, de capitaux.

«J'avais cent vingt mille francs, dit-elle; j'en ai deux cent mille à présent; plus les cinquante mille francs de ce Charles, dont il n'aura jamais un sou, car personne n'a de preuve écrite de ce placement de son père; et l'argent a été depuis replacé en mon nom!... Voici encore les économies de l'année... en or, en belles pièces de vingt francs.»

Elle compta.

«Onze mille trois cent cinquante francs... J'ai donc dépensé dans l'année mille cent cinquante francs. C'est beaucoup! beaucoup trop! C'est Charles qui me coûte cher! Sans lui, je n'aurais pas Betty! je vivrais seule!... C'est bien plus économique, et plus agréable, par conséquent... Comment me débarrasser de ce Charles!... À qui le donner?...»

Pendant qu'elle réfléchissait, tout en maniant et contemplant son or, Charles était allé rejoindre

Betty. Après lui avoir raconté ce qui l'avait tant ému chez Juliette, et les bonnes résolutions qu'il avait formées:

«N'est-ce pas désolant, ma bonne Betty, dit-il, que ma cousine m'empêche d'être bon? Je voudrais tant! Je suis si content quand j'ai pu retenir mes emportements, ou mes sentiments de haine et de vengeance!... Mais je ne peux pas! Avec elle, c'est impossible! Ah! si je pouvais vivre chez Juliette! comme je serais différent! comme je serais doux, obéissant!...»

BETTY. – Doux! Ah! ah! Doux!... Jamais, mon pauvre Charlot! Tu es un vrai salpêtre! un torrent! un volcan!

CHARLES. – C'est elle qui me fait tout cela, Betty!... Ah! mais, une chose importante que j'oublie de te dire, c'est qu'elle a découvert que ma culotte était doublée.

BETTY. – Mon Dieu! mon Dieu! nous sommes perdus! À l'avenir, quand elle voudra te battre, elle t'arrachera ta pauvre culotte, qui ne tient déjà à rien. Que faire? Comment l'empêcher?

CHARLES. – Écoute, Betty, ne t'afflige pas; j'ai une bonne idée qui me vient! Tu sais comme ma cousine est crédule, comme elle croit aux fées, aux apparitions, à toutes sortes de choses du genre terrible et merveilleux?

BETTY. – Oui, je le sais; mais que veux-tu faire de ça? Nous ne pouvons recommencer la scène de l'autre jour.

CHARLES. – Non, pas tout à fait; mais voilà mon idée: nous allons découper deux têtes de diables dans du papier noir; nous ferons des cornes et une grande langue rouge; nous aurons de la colle, et tu colleras ces têtes sur ma peau à la place que couvraient les visières de mon cousin Mac'Miche; quand ma cousine voudra me battre, je la laisserai m'arracher ma culotte, et tu juges de sa frayeur quand elle verra ces deux têtes de diables qui auront l'air de la regarder.

BETTY, enchantée de l'invention, se mit à rire aux éclats; elle ne tarda pas à entendre le pas lourd de Mme Mac'Miche, qui, inquiète d'entendre rire si franchement, descendait sans bruit, croyait-elle, pour surprendre Betty en faute.

«La voilà! mon Dieu! la voilà!» dit tout bas Betty.

CHARLES. – Tant mieux! je vais préparer les diables.

Avant que Betty eût eu le temps de demander à Charles des explications, Mme Mac'Miche entra.

«De quoi riez-vous? Pourquoi Charles est-il ici? Est-ce une méchanceté que prépare ce petit scélérat?»

CHARLES. – Oh non! ma cousine! soyez tranquille. Je riais parce que le juge de paix m'a dit: «Tu es un vrai diable! Je parie que tu en portes les marques.» Et moi j'ai répondu: «Ce ne serait pas étonnant, car les fées m'ont promis tout à l'heure de me protéger». Et le juge a eu si peur qu'il m'a mis à la porte, criant que j'attirais les fées dans sa maison. Et Betty me disait que si j'étais réellement protégé par les fées, tous ceux qui me toucheraient leur appartiendraient.

MADAME MAC'MICHE, *effrayée*. – Il n'y a pas de quoi rire dans tout cela; c'est très bête!... C'est une très mauvaise plaisanterie, et je vous prie de ne pas la recommencer avec moi. Et prenez garde que cela ne vous arrive tout de bon! Vous êtes si méchants, que les fées pourraient bien s'emparer de vous...

CHARLES. – Ce serait tant mieux, car à mon tour je m'emparerais de vous et je vous donnerais aux fées.

CHARLES, en disant ces mots, regarda fixement sa cousine et s'efforça de prendre une physionomie si extraordinaire, que Mme Mac'Miche, de plus en plus alarmée, sentit tout son corps trembler et ses cheveux se dresser sur sa tête.

Charles fit une gambade, une culbute, un saut vers la porte et disparut. Mme Mac'Miche crut qu'il avait disparu sur place, tant elle était troublée des paroles de Charles.

MADAME MAC'MICHE, *tremblante*. – Betty, Betty! crois-tu réellement que ce mauvais sujet soit ami des fées?

BETTY, *faisant semblant de trembler aussi*. – Madame! Madame! Je crois..., je ne sais pas,... j'ai peur! Ce serait terrible! Qu'allons-nous devenir, bon Dieu! Aussi, Madame l'a trop mis hors de lui! Madame l'a trop battu! Dans son désespoir, il se sera retourné du côté des fées.

MADAME MAC'MICHE, *tremblante.* – Mais il n'a rien senti, puisque j'ai découvert qu'il avait doublé le fond de sa culotte avec du carton.

BETTY. – Du carton! Et où aurait-il eu du carton? Qui est-ce qui lui en aurait donné? Madame voit: c'est quelque tour des fées.

MADAME MAC'MICHE. – Mon Dieu! mon Dieu! Betty, cours vite à la fontaine de Fairy-Ring, va me chercher de l'eau[32]; nous en jetterons partout; sur lui aussi, sur ce maudit, quand il viendra.

Betty partit en courant.

VIII - Succès complet

Charles avait été jusque chez Juliette; il entra comme un ouragan.
«Juliette, Marianne, donnez-moi quelques sous, de quoi acheter une feuille de papier noir.»

MARIANNE. – Que veux-tu faire de papier noir, Charles?

CHARLES. – C'est pour faire deux têtes de diable pour faire peur à ma cousine.

JULIETTE. – Charles, Charles, te voilà encore avec tes projets méchants! Pourquoi lui faire peur? C'est mal.

CHARLES, *affectueusement*. – Ne me gronde pas avant de savoir ce que je veux faire, Juliette. Ma cousine a découvert, en me saisissant pour me battre...
— Encore! s'écria douloureusement Juliette.

CHARLES. – Encore et toujours, ma bonne Juliette; elle a donc découvert que le fond de ma culotte était doublé; elle croit que c'est du carton. Et déjà elle m'a menacé de m'enlever ma culotte la première fois qu'elle me battrait. Alors j'ai imaginé avec Betty de découper deux têtes de diables avec des langues rouges que Betty me collera sur la peau pour remplacer les visières; et quand ma cousine m'enlèvera ma culotte et qu'elle verra ces diables, elle aura une peur épouvantable et elle n'osera plus me toucher. Tu vois que ce n'est pas bien méchant.
Marianne et Juliette se mirent à rire de l'invention du pauvre Charles. Marianne fouilla dans sa poche, en retira quatre sous et les donna à Charles en disant:
«C'est le cas de légitime défense, mon pauvre Charlot. Tiens, voici quatre sous; s'il t'en faut encore, tu me le diras.»
Charles remercia Marianne et disparut aussi vite qu'il était entré.

MARIANNE. – Ce pauvre Charles! il me fait pitié, en vérité! Je ne comprends pas qu'il supporte avec tant de courage sa triste position.

JULIETTE. – Pauvre garçon! Oui, il a réellement du courage. Je le gronde souvent, mais bien souvent aussi j'admire sa gaieté et sa bonne volonté à bien faire.

MARIANNE. – Il faut dire que tout ça ne dure pas longtemps; en cinq minutes il passe d'un extrême à l'autre: bon à attendrir, ou mauvais comme un diable.

JULIETTE, *riant*. – Oui, mais toujours bon diable.
Charles acheta pour deux sous de papier noir, un sou de papier de rouge et un sou de colle; il rentra à la cuisine par la porte du jardin, avec précaution, regardant autour de lui s'il apercevait l'ombre de la tête de Mme Mac'Miche, écoutant s'il entendait son souffle bruyant. Tout était tranquille; Betty était seule

et travaillait près de la fenêtre.

«Betty, ma cousine est-elle chez elle?» dit Charles à voix basse.

BETTY. – Oui; elle a fait assez de tapage, je t'en réponds; la voilà tranquille, maintenant; prends garde qu'elle ne nous entende.

Charles répondit par un sourire, fit voir à Betty son papier noir et rouge, sa colle, lui fit signe de n'y pas toucher et disparut. Il ne tarda pas à rentrer, tenant à la main un diable en papier pour ombres chinoises; il le calqua, avec un morceau de charbon, au revers blanc de la feuille noire, et pria Betty de le découper en ployant la feuille double pour en avoir deux d'un coup. Puis il traça sur le papier rouge une grande langue qu'il eut double par le même moyen. Quand Betty eut terminé les découpures, elle mit un peu d'eau chaude dans la colle, l'étendit sur l'envers des diables et les colla sur la peau de Charles, qui riait sous cape de la peur qu'aurait sa cousine. Il était bien décidé à la provoquer, à l'agacer, jusqu'à ce qu'elle cédât à l'instinct méchant qui la portait sans cesse à le maltraiter.

Betty lui recommanda de bien laisser sécher la colle, de ne pas marcher, de ne pas s'asseoir surtout, jusqu'à ce que ce fût sec. Charles resta donc immobile pendant un quart d'heure environ. Au bout de ce temps, ils entendirent remuer, s'agiter dans la chambre de Mme Mac'Miche; puis elle appela:

«Betty! Betty!»

Betty monta, mais lentement, car elle craignait que les diables de Charles ne fussent pas encore bien collés, et il ne fallait pas surtout les laisser monter dans le dos ou descendre le long des jambes. Elle recommanda à Charles de tourner le dos au feu et de s'en approcher le plus près possible.

«Madame me demande?» dit Betty entrouvrant la porte.

MADAME MAC'MICHE. – Certainement, puisque je t'appelle.

Betty attendit les ordres de Mme Mac'Miche, qui la regardait, mais ne disait rien.

BETTY. – Est-ce que Madame est souffrante?

MADAME MAC'MICHE. – Non, mais... je suis mal à mon aise; je suis inquiète... Où est Charles? Est-il rentré?

BETTY. – Il est en bas, Madame; il est rentré depuis longtemps.

MADAME MAC'MICHE. – Et... quel air a-t-il?

BETTY. – L'air gai et résolu; je crois bien que nous nous sommes trompées, et qu'il n'y a rien en lui... de..., des..., enfin Madame sait ce que je veux dire.

MADAME MAC'MICHE. – Oui, oui, je comprends; il vaut mieux, en effet, ne pas trop parler de..., des..., tu sais?

BETTY. – Madame a raison. Madame demande-t-elle autre chose?

MADAME MAC'MICHE. – Non..., oui..., c'est que je m'ennuie, et je voudrais avoir Charles pour qu'il écrivît une lettre que je vais lui dicter.

BETTY. – Je vais l'envoyer à Madame.

MADAME MAC'MICHE. – Tu es sûre qu'il n'y a pas de danger, qu'il a une figure... ordinaire?

BETTY. – Pour ça, oui, Madame, comme d'habitude... Madame sait.

MADAME MAC'MICHE. – Oui, une sotte, méchante, détestable figure... Envoie-le-moi de suite.

Avant de partir, Betty secoua les oreillers du canapé, arrangea les tabourets, en mit un sous les pieds de sa maîtresse, essuya la table, tira les plis des rideaux, etc.

MADAME MAC'MICHE. – Que fais-tu donc? Va me chercher Charles; je te l'ai déjà dit.

Betty poussa encore quelques meubles et descendit enfin à la cuisine, où elle trouva Charles se rôtissant de son mieux.

BETTY. – Est-ce sec, mon pauvre Charlot? Ta cousine te demande pour écrire une lettre.

CHARLES. – Sec, sec comme du parchemin; j'y vais. Nous allons avoir une scène terrible; laisse la porte ouverte et si tu m'entends crier, arrive vite: c'est qu'elle aura deviné la face et qu'elle me battrait pour de bon.

Charles monta.

«Vous me demandez pour écrire, ma cousine? dit-il d'un air patelin; me voici à vos ordres.»

La cousine le regardait d'un air méfiant.

«Tiens, tiens, comme il est doux!... N'y aurait-il pas de féerie là-dessous?... pensa-t-elle. Écris, dit-elle tout haut, et prends garde que ce soit bien propre et lisible.»

Charles s'assit devant la table, prit une plume et attendit. Voici ce que dicta sa cousine:

«Monsieur et cher ami, j'ai quelques petites économies à placer; bien peu de chose, car mon neveu m'occasionne une dépense terrible; mais en me privant de tout, je parviens encore à mettre quelques sous de côté. Faites-moi savoir comment je puis vous envoyer cet argent; la poste est trop chère. Je vous salue très amicalement.

CÉLESTE MAC'MICHE.»

La cousine prit la lettre, la signa; mais avant de la ployer et de la cacheter, elle voulut la relire. Charles ne la quittait pas des yeux et souriait en voyant le visage de Mme Mac'Miche s'empourprer et ses yeux s'enflammer.

«Misérable!» s'écria-t-elle.

— Pourquoi cela, ma cousine? dit Charles naïvement.

MADAME MAC'MICHE. – Comment, petit scélérat, tu oses dénaturer, changer ma pensée! Tu oses encore redire ce mensonge infâme que tu as inventé ce matin!

CHARLES. – Je n'ai écrit que la vérité, ma cousine.

MADAME MAC'MICHE. – La vérité! Attends, je vais te faire voir ce que te vaut ta vérité.

Et Mme Mac'Miche se jeta sur sa baguette.

Voici ce qu'avait écrit Charles:

«Monsieur et cher ami, j'ai beaucoup d'argent à placer; beaucoup, parce que mon neveu Charles ne me coûte presque rien; je le prive de tout, et je parviens ainsi à mettre de côté les intérêts presque entiers des cinquante mille francs que son père a placés chez moi avant sa mort au nom de son fils», etc., etc.

Mme Mac'Miche, se souvenant du carton qu'elle avait découvert le matin, arracha les boutons qui maintenaient la culotte de Charles; elle allait commencer son exécution, quand elle aperçut les diables qui lui présentaient les cornes et qui lui tiraient la langue; en même temps elle vit de la fumée s'élever et tourner autour de Charles, et elle se sentit suffoquée par une forte odeur de soufre. Les bras tendus, les yeux hagards, les cheveux hérissés, elle resta un instant immobile; puis elle poussa un cri qui ressemblait à un rugissement plus qu'à un cri humain, et tomba de tout son long par terre. Ce cri épouvantable attira Betty, qui resta ébahie devant le spectacle qui s'offrit à sa vue: Mme Mac'Miche étendue à terre, tenant encore la baguette dont elle voulait frapper le malheureux Charles; et celui-ci, tournant le dos à la porte, n'ayant pas encore rattaché sa culotte ni rabattu sa chemise, penché vers sa cousine qu'il cherchait à relever. Mais chaque fois qu'elle se sentait touchée par Charles, elle se roulait en poussant des cris. Charles la poursuivait, elle roulant pour lui échapper, lui suivant pour la secourir, et présentant toujours à Betty les diables qui avaient eu un si brillant succès.

Betty parvint enfin à approcher Mme Mac'Miche et à dire à l'oreille de Charles:

«Va-t'en, disparais; j'arrangerai ça.»

Charles ne se le fit pas dire deux fois et s'échappa en maintenant à deux mains sa culotte qu'il reboutonna promptement; il remit sur la cheminée la boîte d'allumettes, diminuée de six, qu'il avait adroitement fait partir au moment même où Mme Mac'Miche le déshabillait, et qui avaient si heureusement contribué à augmenter l'effroi de la cousine.

«Qu'est-il arrivé à Madame? s'écria hypocritement Betty, qui avait compris toute la scène et qui avait peine à dissimuler un sourire. Madame était donc seule? Je la croyais avec Charles.»

MADAME MAC'MICHE. – Chasse-le, chasse-le! Il est possédé! Le juge avait raison; je ne veux pas qu'il me touche! Chasse-le!

BETTY. – Mais Madame accuse Charles à tort; il n'est pas ici; il n'y était pas.

MADAME MAC'MICHE. – Il y est! Je suis sûre qu'il y est! Ce sont ces fées qui le cachent. Cherche-le; chasse-le!

BETTY. – Mon Dieu! Madame me fait peur. Il n'y a ni Charles, ni fées.

MADAME MAC'MICHE. – Si fait, si fait! Il a le diable dans sa culotte! Deux diables!

BETTY. – Oh! Madame! les diables n'auraient pas le mauvais goût de se loger dans une place pareille! Ça leur ferait une demeure pas trop propre, avec ça que la culotte de ce pauvre Charles est si vieille, en

si mauvais état.

MADAME MAC'MICHE. – Je te dis que je les ai vus, de mes yeux vus! Ils m'ont fait les cornes et ils m'ont tiré la langue. Et Charles était tout en feu et enveloppé de fumée.

BETTY. – C'est donc ça qu'on sent un drôle de goût chez Madame?

MADAME MAC'MICHE. – Je crois bien! ça sent le soufre! le parfum favori des fées et du diable.

BETTY. – Ah! mon Dieu! c'est pourtant vrai! Mais Charles, où est-il?

MADAME MAC'MICHE, – Les fées l'auront emporté! Il n'y a pas de mal! Pourvu qu'elles ne le lâchent pas.

BETTY. – Oh! Madame! C'est pourtant terrible! Ce pauvre garçon! Jugez donc! en société des fées! C'est ça qui est mauvaise compagnie! Dieu sait ce qu'il y apprendrait!... Mais... je crois que je l'entends à la cuisine; je vais voir.

Et avant que Mme Mac'Miche eût pu l'arrêter, Betty courut à la cuisine pour prévenir Charles de ce qui venait de se passer, pour lui expliquer le rôle qu'il allait avoir à jouer, et pour lui dire de ne pas la démentir quand elle soutiendrait à Mme Mac'Miche qu'il n'y avait ni fées ni diables empreints sur sa peau. Elle remonta, amenant Charles par la main. Mme Mac'Miche poussa un cri d'effroi.

BETTY. – Madame n'a pas besoin d'avoir peur. Tout ça, c'est quelque chose qui a passé devant les yeux de Madame. Que Madame le regarde; il n'a rien du tout, ni feu ni fumée.

MADAME MAC'MICHE, *avec terreur.* – Oui! mais les diables! les diables!

BETTY, *hypocritement*. – Il n'y a rien du tout; pas plus de diables que sur ma main. Que Madame voie elle-même! Défais ta culotte, mon garçon! N'aie pas peur, c'est pour rassurer ta pauvre cousine!

Charles obéit et se retourna vers sa cousine au moment où Betty disait:

«Madame voit! Il n'y a rien, que quelques marques des coups déjà anciens.»

Mme Mac'Miche regarda, poussa un nouveau cri de terreur, et, d'un geste désespéré, indiqua à Betty de faire sortir Charles. Betty obéit et resta en bas, où elle donna libre cours à sa gaieté; Charles rit aussi de bon coeur, et triompha du succès de son stratagème. Il avait fait bien mieux encore! Le traître avait saisi la lettre dictée, signée par Mme Mac'Miche et l'enveloppe préparée d'avance; il apprit ainsi l'adresse de l'ami de Mme Mac'Miche, qu'il avait ignorée jusqu'alors. Betty riait et s'occupait du dîner, pendant que Charles pliait, cachetait la lettre et complétait ainsi le tour qu'il venait de jouer à sa cousine.

Quand le dîner fut prêt, Mme Mac'Miche refusa de descendre, de peur de se trouver en présence de Charles, qu'elle croyait toujours en rapport avec les fées. Betty eut beaucoup de peine à la rassurer et à lui persuader qu'elle n'aurait rien à craindre de Charles en ne le touchant pas et en ne se laissant pas toucher par lui. Ce dernier raisonnement convainquit Mme Mac'Miche; quand elle entra, elle se hâta de jeter quelques gouttes d'eau de la fontaine des fées sur elle-même, et, en se mettant à table, elle en lança une si forte dose à la figure de Charles, qui ne s'attendait pas à cette aspersion, qu'il en fut aveuglé; il fit un mouvement involontaire accompagné d'un «Ah!» bien accentué.

MADAME MAC'MICHE. – Tu vois, tu vois, Betty, l'effet de l'eau de la fontaine sur ce protégé des fées.

CHARLES. – Mais vous m'en avez jeté dans les yeux, ma cousine! Comment voulez-vous que j'aie réprimé un premier mouvement de surprise?

BETTY. – Mon Dieu oui! Ce n'est pas l'eau des fées qui l'a fait tressaillir, c'est l'eau dans les yeux.

Mme Mac'Miche ne dit plus rien; elle se mit à table et mangea silencieusement en ayant bien soin de ne laisser Charles toucher à aucun des objets dont elle faisait usage. Après dîner elle examina la physionomie de Charles; elle n'aperçut rien de suspect sinon une violente envie de rire qu'il comprimait difficilement.

MADAME MAC'MICHE. – De quoi ris-tu, Satan?

CHARLES. – De la frayeur que je vous inspire, ma cousine; vous venez de me regarder d'un air terrifié que je ne vous avais pas vu encore.

MADAME MAC'MICHE. – Si j'avais su plus tôt faire société avec un ami des fées, tu m'aurais vue te regarder ainsi toutes les fois que je te voyais.

CHARLES. – Mais je ne comprends pas, ma cousine, pourquoi vous me comptez parmi les camarades des fées. Je crains, moi, que ce ne soit vous qui soyez en faveur près d'elles, puisque vous voyez des choses que Betty ne voit pas.

MADAME MAC'MICHE, *hors d'elle*. – Tais-toi! tais-toi!... Horreur!... Moi amie des fées!... Et tu oses dire un pareil blasphème! Ah! si je ne craignais de te toucher, tu me le payerais cher!

CHARLES. – Je remercie bien vos amies les fées de la terreur qu'elles vous inspirent.

MADAME MAC'MICHE. – Betty, Betty, ôte-le! Mets-le où tu voudras; je ne veux plus le voir, l'entendre!

Et Mme Mac'Miche monta dans sa chambre, prit son châle, son chapeau, et sortit en menaçant Charles du poing. Celui-ci était enchanté du bon service que lui avaient rendu ses diables en papier.

IX - Madame Mac'Miche se venge

Au lieu d'aller faire la lecture à sa cousine, Charles se trouvait libre; il profita de son loisir pour aider Betty à ôter le couvert, à laver la vaisselle, à récurer les casseroles; Betty voulut en vain l'en empêcher.

CHARLES. – Laisse, laisse, Betty, je ne trouve pas souvent l'occasion de te rendre de petits services, ne m'enlève pas cette satisfaction; je t'aime et je ne peux jamais te le prouver.

BETTY. – Je t'aime bien aussi, mon pauvre Charlot, quoique tu sois un peu diable quelquefois.

CHARLES. – Oh! mais pas avec toi, Betty.

BETTY. – Avec moi, jamais. Et que vas-tu faire quand nous aurons fini? Moi, j'ai mon linge à raccommoder.

CHARLES. – Et moi, j'irai chez Juliette; j'aiderai là-bas à leur ménage; j'y trouve toujours à faire.

Charles continua son travail, qu'il ne laissa pas inachevé. Quand tout fut nettoyé, rangé, mis en ordre, il embrassa Betty et courut chez Juliette; elle pleurait. Charles lui saisit les mains et les baisa.

«Juliette, ma bonne Juliette, qu'as-tu? Pourquoi pleures-tu?»

JULIETTE. – Oh! Charles, Charles! Je viens de voir ma cousine Mac'Miche; j'ai bien du chagrin!

CHARLES. – La méchante! la misérable! Que t'a-t-elle dit? Qu'a-t-elle fait? Dis-moi vite, Juliette, que je tâche de te venger!

JULIETTE. – Hélas! mon pauvre Charles, si j'ai du chagrin, c'est par rapport à toi. Ma cousine m'a dit qu'elle allait te mettre dès ce soir chez les frères Old Nick, ces deux messieurs nouvellement établis à une demi-lieue du bourg, dans le Fairy's Hall, où ils prennent les enfants détestés de leurs parents, ou bien les pauvres abandonnés. Ces deux frères ont une espèce de pension particulière où les enfants sont, dit-on, si terriblement traités...

CHARLES. – Comment? On m'enfermera là, dans ces vieilles ruines du vieux château, où il revient, dit-on, des esprits? On m'enfermera, et je ne te verrai plus, toi, Juliette, qui es ma providence? Toi qui fais près de moi l'office de mon ange gardien? Toi qui as conservé en moi le peu de bon que j'avais?

JULIETTE. – Oui, mon ami, oui; elle te mettra là-bas, et je ne t'entendrai plus, je ne pourrai plus te conseiller, te consoler, te faire du bien, te calmer, t'adoucir, te témoigner l'amitié que j'ai pour toi. Oh! Charles, si tu es malheureux, je suis bien malheureuse aussi. Toi et Marianne, vous êtes les seuls que j'entende avec plaisir près de moi, avec lesquels je ne me gêne pas pour demander un service, pour dire ma pensée, que j'attends avec impatience, que je vois partir avec regret.

Juliette pleura plus fort. Charles se jeta à son cou, l'embrassant, maugréant contre sa cousine, rassurant Juliette.

CHARLES. – Ne t'afflige pas, Juliette, ne t'afflige pas; je n'y resterai pas; je te promets que je n'y resterai pas; si la vieille mégère m'y fait entrer aujourd'hui, avant quinze jours je serai près de toi; je te soignerai comme avant. Je te le promets.

JULIETTE. – C'est impossible, mon pauvre Charles, une fois que tu seras là, il faudra bien que tu y restes.

CHARLES. – Je m'en ferai chasser, tu verras.

JULIETTE. – Comment feras-tu? Ne va pas commettre quelque mauvaise action.

CHARLES. – Non, non, seulement des farces... Mais avant de me laisser coffrer, je vais jouer un tour à ma cousine, et un fameux, dont elle ne se relèvera pas.

— Charles! s'écria Juliette effrayée, je te le défends! Je t'en prie, ajouta-t-elle doucement et tristement.

CHARLES. – Mais, ma bonne Juliette, je ne veux ni la battre ni la tuer; je veux seulement écrire à M. Blackday, qui fait ses affaires, pour le supplier de venir à mon secours, de me défendre contre ma cousine, et de me débarrasser de sa tutelle, afin que je puisse loger ailleurs que chez elle. Il n'y a pas de mal à cela, n'est-ce pas?

JULIETTE. – Non, mon ami, aucun, et tu feras bien d'écrire à ce monsieur.

CHARLES. – Puisque tu approuves, je vais écrire tout de suite.

JULIETTE. – Oui, mets-toi à la table de ma soeur; dans le tiroir à droite, tu trouveras ce qu'il faut pour écrire; je ne te dérangerai pas, je tricoterai.

Charles s'assit près de la table et se mit à l'ouvrage. Il écrivit longtemps. Quand il eut fini, il poussa un soupir de satisfaction.

«C'est fait! Veux-tu que je te lise ma lettre, Juliette?»

JULIETTE. – Certainement, je serai charmée de l'entendre.

CHARLES, *lisant. – «Monsieur, je ne vous connais pas du tout, et je crains que vous me connaissiez beaucoup et mal par ma cousine Mac'Miche. Je suis si malheureux chez elle que je ne peux plus y tenir; elle me bat tellement, malgré toutes mes inventions pour moins sentir ses coups, que j'en ai sans cesse des meurtrissures sur le corps; Betty, la servante, et Marianne et Juliette Daikins, mes cousines, certifieront que je dis la vérité. Je voudrais être bon, et cela m'est impossible avec ma cousine Mac'Miche. Voilà qu'elle veut m'enfermer dans le château de MM. Old Nick, où on ne reçoit que les scélérats. Et puis, elle me dit toujours que je suis un mendiant, et je sais qu'elle a cinquante mille francs qui sont à moi, puisque c'est mon père qui les a placés chez elle; vous n'avez qu'à en parler à M. le juge de paix, il vous dira comment il le sait. Je vous en prie, mon bon Monsieur, faites-moi*

changer de maison, placez-moi chez mes cousines Daikins, qui sont si bonnes pour moi, qui me donnent de si bons conseils, et qui cherchent à me rendre sage. Chez elles, je pourrai le devenir; chez ma cousine Mac'Miche, jamais.

Adieu, Monsieur; ayez pitié de moi, qui suis votre reconnaissant serviteur.

CHARLES MAC'LANCE.*»*

— C'est bien, dit Juliette; seulement, avant de demander à venir demeurer chez nous, tu aurais dû en parler à ma soeur. Je ne sais pas si elle voudra se charger de ton éducation.

CHARLES. – Et toi, Juliette, voudras-tu me laisser demeurer avec toi?

JULIETTE. – Oh! moi, tu sais bien que j'en serais enchantée; je te ferais prier le bon Dieu avec moi; tu me lirais de bons livres; tu me conduirais à la messe, puis chez des pauvres. Je serais bien heureuse, moi!

CHARLES. – Eh bien, Juliette, si tu le veux, tu le demanderas à Marianne qui t'aime tant, et qui ne te refusera pas. Tu le demanderas, n'est-ce pas?

JULIETTE. – Mais, mon pauvre Charles, nous ne savons pas si ce monsieur t'écoutera, s'il fera ce que tu lui demandes. Attendons qu'il t'ait répondu.

CHARLES. – À propos, moi qui oublie de lui donner mon adresse chez toi!

Charles ajouta au bas de sa lettre: «Rue du Baume-Tranquille, n° 3, chez Miles Daikins.»

«Ça fait que lorsque la réponse arrivera, Marianne l'ouvrira, te la lira, et me la remettra quand je viendrai. Je vais aller porter ma lettre à la poste avec celles de ma cousine; elles sont dans ma poche.»

Charles mit les lettres dans le post-office, et, avant de rentrer chez Juliette, il passa à la maison pour raconter à Betty ce qu'il venait d'apprendre des méchantes intentions de Mme Mac'Miche.

Mme Mac'Miche n'était pas rentrée. En sortant de chez Juliette, elle avait été chez M. Old Nick et lui avait proposé de prendre Charles en pension.

«A-t-il père et mère?» demanda Old Nick d'un ton bourru.

MADAME MAC'MICHE. – Ni père, ni mère, ni oncle, ni tante. Je suis sa seule parente, et c'est pour cela que je l'ai pris chez moi et que je dispose de lui sans que personne ait à s'en mêler. C'est un garçon insupportable, odieux, qui a tous les vices, ce qui n'est pas étonnant, car... je crois... je soupçonne... qu'il est aidé... soutenu par... par... les fées, ajouta-t-elle en parlant très bas et regardant autour d'elle avec crainte.

OLD NICK. – Hum! Je n'aime pas ça... Je n'aime pas à avoir affaire à..., à... ces dames. Il faudra augmenter sa pension d'après cela.

— Comment! s'écria Mme Mac'Miche avec effroi. Augmenter... la pension?... Mais je me trompe peut-être; ce n'est qu'une supposition... une idée.

OLD NICK. – Idée ou non, vous l'avez dit, ma bonne dame. Ce sera six cents francs au lieu de quatre cents.

Mme Mac'Miche voulut en vain prouver à Old Nick qu'il avait tort d'ajouter foi à des paroles dites en l'air. Il tint bon et refusa de la débarrasser de Charles à moins de six cents. Elle consentit enfin en soupirant et en formant le projet de ne rien payer du tout.

MADAME MAC'MICHE. – Vous voulez donc bien à ces conditions, Monsieur Old Nick, vous charger de mon vaurien? Il est difficile; je vous ai prévenu; on n'en vient à bout qu'en le rouant de coups.

OLD NICK. – Soyez tranquille, Madame; nous connaissons ça. Nous en viendrons à bout; j'en ai déjà une douzaine qui m'ont été confiés pour les réduire; ils ne résistent plus, je vous en réponds. Nous vous rendrons le vôtre docile comme un agneau.

MADAME MAC'MICHE. – Je ne vous le redemanderai pas; gardez-le tant qu'il vivra; je n'y tiens pas.

OLD NICK. – Et nous convenons que j'en ferai ce que je voudrai, que personne ne viendra le visiter, que sa pension sera payée régulièrement tous les trois mois, et toujours d'avance, sans quoi je ne le garde pas un jour... Je n'aime pas, ajouta Old Nick en se grattant l'oreille, qu'il soit soupçonné d'être en rapport avec... les *dames*[33]... Mais puisqu'il paye deux cents francs de plus... je le prends tout de même. Quand me l'enverrez-vous?

MADAME MAC'MICHE. – Demain matin; ce soir, si vous voulez.

OLD NICK. – Va pour ce soir; je l'attends.

MADAME MAC'MICHE. – Bon! C'est convenu pour ce soir.

Mme Mac'Miche allait sortir; Old Nick la retint et dit:

«Nous n'avons pas réglé le payement de la pension; trois mois d'avance payés ce soir en amenant le garçon.»

MADAME MAC'MICHE. – C'est bien, c'est bien, je vous enverrai ça.

OLD NICK. – Avec l'enfant?

MADAME MAC'MICHE. – Oui, oui, vous me l'avez déjà dit.

Et Mme Mac'Miche, qui n'aimait pas qu'on lui parlât argent, s'éloigna précipitamment. Elle rentra chez elle au moment où Charles sortait pour retrouver Juliette, après avoir mis Betty au courant des projets de sa cousine et de sa résolution à lui bien arrêtée de les contrarier par tous les moyens possibles.

MADAME MAC'MICHE. – Restez là, Monsieur; Betty, fais un paquet des effets de ce vaurien, et mène-le de suite chez M. Old Nick, à FAIRY'S HALL.

BETTY, consternée, ne bougea pas.

MADAME MAC'MICHE. – Tu n'entends pas ce que je te dis?

BETTY. – Madame n'aura pas le coeur de placer ce pauvre Charles chez M. Old Nick? Madame sait que

cette maison, c'est pis que les galères; l'on y bat les enfants, que c'est une pitié.

MADAME MAC'MICHE. – Il ira chez M. Old Nick.

BETTY. – Si Charles quitte la maison, je n'y resterai certainement pas sans lui.

MADAME MAC'MICHE. – Tant mieux, va-t'en de suite; je voulais tout juste te dire de chercher une condition.

Betty ne dit rien; elle monta dans sa chambre, fit sa petite malle, alla faire le paquet de Charles, auquel elle ajouta quelques effets à elle, comme mouchoirs, bas, gilets tricotés, et descendit tenant sa malle d'une main, et de l'autre le petit paquet du pauvre Charles.

«Viens, mon ami, lui dit-elle, tu ne seras pas plus malheureux ni plus battu chez le méchant Old Nick que tu ne l'as été ici; il n'y a pas de regret à avoir en cette maison.»

— Je ne te verrai plus, Betty? dit tristement Charles.

BETTY. – Qui sait? Je vais tâcher de me placer chez M. Old Nick; il cherche toujours des servantes. Peut-être y a-t-il place pour moi dès aujourd'hui.

CHARLES. – Quel bonheur, Betty! Je ne serai pas tout à fait malheureux, te sachant si près de moi.

Avant de franchir le seuil de la porte, il se retourna vers Mme Mac'Miche, qui voyait échapper sa proie avec satisfaction et colère: d'une part, la joie du gain qu'elle ferait ne payant pas la pension de Charles et n'ayant plus à l'entretenir; d'autre part, la rage de n'avoir plus personne à tourmenter, et de les voir partir heureux de la quitter.

«Adieu, ma cousine, dit Charles; quand je serai grand, je viendrai vous redemander mes cinquante mille francs, intérêts et capital, comme vous disiez.»

Mme Mac'Miche prit un balai pour faire ses derniers adieux à Charles, mais d'un bond, il avait déjà rejoint Betty quand le balai retomba et brisa un carreau de la porte. Ils se sauvèrent, laissant Mme Mac'Miche crier et pleurer sur son carreau cassé; elle ne voulut pas faire la dépense d'un carreau neuf et boucha l'ouverture avec une feuille de papier qu'elle fit tenir avec le reste de la colle de Charles.

X - Dernier exploit de Charles

CHARLES. – Betty, laisse-moi faire mes adieux à Marianne et à Juliette avant d'entrer dans cette maison. Je n'y resterai pas longtemps; dans peu de jours, j'espère être revenu chez Juliette.

BETTY. – Et moi, donc! Tu me laisseras chez ce vieux Old Nick?

CHARLES. – Je t'avertis, précisément pour que tu ne t'engages pas pour longtemps.

BETTY. – Bien mieux; j'entrerai à l'essai, à la journée.

CHARLES. – Très bien; et en sortant de là, nous irons chez Juliette.

BETTY. – Mais tu parles d'en sortir comme si tu en étais certain. Ils voudront te garder une fois qu'ils te tiendront.

CHARLES. – Pas de danger, va; je leur rendrai la vie dure, et puis ma cousine ne payera pas; je ne leur serai pas profitable.

BETTY. – Toujours le même! Tu ne rêves que tours à jouer.

CHARLES. – Puisqu'on m'oblige toujours à la vengeance!

BETTY. – Juliette va te prêcher, va! Nous voici justement arrivés; reste avec elle pendant que j'irai voir à Fairy's Hall si je peux m'y caser le temps que tu y seras.

Betty déposa sa malle et le paquet de Charles chez les Daikins, et partit pour arranger son affaire.

«Eh bien, Charles, quelles nouvelles?» demanda Juliette avec plus de vivacité qu'elle n'en mettait ordinairement.

CHARLES. – Elle t'avait bien dit; Betty va me mener ce soir à Fairy's Hall.

JULIETTE. – Pauvre, pauvre Charles! J'espérais encore qu'elle n'aurait pas le coeur de le faire.

CHARLES. – Coeur! Si elle en avait un, oui; on pourrait espérer. Mais où est-il son coeur? Dans son coffre-fort.

JULIETTE. – Et quand on met son coeur avec son argent, la malédiction de Dieu est dans la maison.

CHARLES. – Aussi je suis bien aise d'en être sorti; j'aurai quelques mauvais jours à passer, je le sais; mais après je serai ici avec vous. As-tu vu Marianne? Lui as-tu parlé?

JULIETTE. – Non, pas encore; mais elle ne tardera pas à rentrer pour souper. Je voudrais bien que tu fusses délivré de M. Old Nick dans quelques jours, comme tu dis; mais...

CHARLES. – Mais tu ne le crois pas. Tu verras. En attendant, Juliette, il faut que j'aille faire une visite au juge de paix.

JULIETTE. – Pour quoi faire? Il ne peut rien pour toi.

CHARLES. – Si fait, je vais le prévenir de ce que fait ma cousine et de la lettre que j'ai écrite à l'ami de ma cousine Mac'Miche; et puis je lui demanderai de me protéger et de me faire demeurer chez vous. Au revoir, Juliette.

Charles sortit et revint une demi-heure après; il avait l'air enchanté.

«J'ai bien fait d'y aller, Juliette; M. le juge a été très bon pour moi; il m'a demandé l'adresse de l'ami de ma cousine Mac'Miche; il m'a promis de venir voir Marianne pour les cinquante mille francs de mon père, il m'a donné en riant la permission de me faire renvoyer de Fairy's Hall et de venir demeurer chez toi, si Marianne veut bien permettre; et comme je lui disais que vous étiez pauvres, il m'a dit qu'il retirerait mon argent de chez ma cousine, et qu'il le confierait à Marianne, qui sera ma tutrice. Je serai bien content de tout ça, et que Marianne soit ma tutrice!»

Juliette partagea le bonheur de Charles, et tous deux firent des projets d'avenir, dans lesquels Charles devait mener la vie d'un saint. Quand Betty rentra, elle les trouva heureux de ce prochain espoir.

BETTY. – J'entre ce soir chez le vieux Old Nick, moyennant qu'il ne me paye pas les journées d'essai que j'y passerai.

JULIETTE. – Comment vous a semblé la maison, Betty?

BETTY. – Pas belle, pas bonne; sale, triste; les enfants ont l'air misérable; les maîtres ont l'air mauvais; les domestiques ont l'air malheureux.

CHARLES. – Mais... alors... toi, ma bonne Betty, tu seras malheureuse?

BETTY. – Ah bah! Quelques jours seront bien vite passés. Et puis, je saurai me défendre: j'ai bec et ongles, et tant que tu seras là, j'y serai aussi.

JULIETTE. – Merci, Betty, merci pour mon pauvre Charles.

Charles sauta au cou de Betty.

«Et moi aussi, ma bonne, ma chère Betty, je te remercie du fond du coeur. Et quand je serai ici, tu viendras aussi, et je payerai tout avec mon argent.»

BETTY. – Ha! ha! ha! Comme tu arranges ça, toi! Nous verrons, nous verrons; en attendant, faisons nos adieux à Juliette et marchons à la victoire, car nous en viendrons à bout, à nous deux.

Marianne entra au moment où Charles demandait à l'attendre; il lui raconta tout ce qui venait d'arriver, sa lettre à l'ami de sa cousine Mac'Miche, sa visite au juge, son vif désir de venir demeurer chez elles, etc. Marianne écouta attentivement, réfléchit un instant, parla bas à Juliette, qui commença par pleurer, ensuite elle parla vivement, et finit par baiser les mains de Marianne et par l'embrasser

tendrement.

MARIANNE. – Juliette me le demande; je veux bien te prendre, Charles; mais à la condition que si tu tourmentes Juliette, si tu me désobéis, si tu te mets en colère...

CHARLES. – Jamais, jamais, Marianne; jamais, je le jure! Je serai votre esclave; je ferai tout ce que voudra Juliette, j'embrasserai ma cousine Mac'Miche si Juliette me l'ordonne; je serai doux, doux comme Juliette.

BETTY, *rian*t. – Veux-tu te taire, vif-argent! Tu en dis trop! La bonne volonté y est, mais le naturel aussi. Tu seras aussi bon, aussi obéissant, aussi doux que tu pourras l'être; mais tu seras toujours salpêtre.

Charles regarda d'un air inquiet Marianne qui paraissait ébranlée, et Juliette qui semblait mécontente.

JULIETTE, *vivement*. – Puisque Charles promet, nous pouvons le croire, Betty; il n'a jamais manqué à sa parole. D'ailleurs il serait cruel et coupable de lui refuser son dernier asile; il n'a pas de parents, après Mme Mac'Miche, que Marianne et moi; et si nous le refusons il sera à la merci du premier venu. N'est-ce pas, Marianne?... Réponds, Marianne, je t'en conjure.

MARIANNE, *avec hésitation*. – Je crois comme toi que c'est un devoir pour nous; il dépend de Charles de le rendre agréable ou pénible.

CHARLES. – Croyez-en ma parole, Marianne; vous n'aurez pas à regretter votre acte de condescendance envers Juliette et de charité envers moi.

JULIETTE. – Oh! Charles! charité! Pourquoi dis-tu cela?

CHARLES, *ému*. – Parce que c'est réellement une charité que vous me faites; tu le sens bien, quoique tu ne veuilles pas l'avouer, de peur de me blesser. Mais ce qui est vrai ne me blesse jamais, Juliette; le mensonge et l'injustice seuls m'irritent.

MARIANNE. – Allons, allons, tout ça est la vérité vraie; c'est superbe, c'est touchant; mais il faut partir, pour arriver avant le coucher de M. Old Nick.

Charles embrassa affectueusement Marianne, très tendrement Juliette, courut à la porte, et sortit sans tourner la tête, de peur de voir Juliette pleurer son départ.

Ni lui ni Betty ne dirent mot jusqu'à la porte de Fairy's Hall. Betty frappa, on ouvrit, et ils franchirent le seuil de leur prison. Un homme de la maison fut chargé de les conduire au concierge. Betty lui adressa quelques questions qui n'obtinrent aucune réponse: l'homme était sourd à ne pas entendre le tonnerre; c'était lui qui était sonneur de la maison, concierge et fouetteur.

«Du monde, monsieur,» dit l'homme sourd en introduisant Betty et Charles dans le cabinet de M. Old Nick.

OLD NICK. – C'est vous qui entrez à mon service et qui m'amenez ce garçon?

BETTY. – C'est moi, Monsieur, qui entre chez vous gratis, à l'essai, et qui vous amène Charles

Mac'Lance dans les mêmes conditions.

OLD NICK. – Hé quoi! gratis? J'ai demandé trois mois payés d'avance. Où sont-ils? Donnez-les-moi.

BETTY. – Mme Mac'Miche ne m'a rien donné, Monsieur, qu'un petit paquet des effets de Charles.

OLD NICK, *sèchement*. – Je ne reçois jamais un élève sans être payé d'avance. Va-t'en, mon garçon; je n'ai pas besoin de toi.

BETTY. – Monsieur ne veut pas de Charles?

OLD NICK. – Sans argent, non.

BETTY. – Allons, nous allons nous en retourner. Bien le bonsoir, Monsieur.

OLD NICK, *vivement*. – Pas vous, pas vous! Je vous garde; j'ai besoin de vous.

BETTY. – Je n'entrerai pas ici sans Charles, Monsieur.

OLD NICK. – Ah çà! mais qu'est-ce qui vous prend, la fille? Je vous ai prise gratis; mais lui doit payer.

BETTY. – C'est Mme Mac'Miche que ça regarde; moi je ne quitte pas mon élève.

OLD NICK. – Ah! c'est votre élève! Écoutez, je veux bien le garder huit jours; mais au bout de ce temps, si je ne suis pas payé du trimestre, je le flanque à la porte (elle m'aura toujours servi huit jours pour rien: ça payera plus que la nourriture de ce garçon, se dit-il). Toi, va à l'étude, mon garçon; et vous, allez à la cuisine; ma femme y est seule; il faut l'aider.

Betty mena Charles jusqu'à la porte qu'on lui indiqua, et alla elle-même à la recherche de la cuisine.

Lorsque Charles entra à l'étude, tous les yeux se portèrent sur lui: le surveillant le regardait d'un oeil sournois et méfiant; les enfants examinaient le nouveau venu avec surprise; son air décidé et espiègle semblait annoncer des événements inaccoutumés et intéressants.

Cette première soirée n'offrit pourtant aucun épisode extraordinaire. Charles n'avait pas de devoirs à faire; il s'assit sur l'extrémité d'un banc et s'y endormit. Il fut réveillé en sursaut par un gros chat noir qui lui laboura la main d'un coup de griffe; Charles riposta par un coup de poing qui fit dégringoler par terre ce nouvel ennemi du repos et de la douceur de Charles. Le chat se réfugia en miaulant sous le banc du surveillant. Celui-ci lança au nouveau venu un regard foudroyant et sembla indécis entre la paix ou la guerre. Après un instant de réflexion il se décida pour une paix... provisoire.

Deux jours se passèrent assez paisiblement pour Charles; il employait utilement son temps à faire connaissance avec les usages de la maison et avec les enfants, dont il observa les caractères divers; il eut bientôt reconnu ceux, très nombreux, auxquels il pouvait se fier et ceux, très rares, qui le trahiraient à l'occasion. Il les interrogea sur les bruits qui couraient dans le bourg, de fées qui troublaient le repos des nuits, d'apparitions de fantômes, d'hommes noirs, etc. Tous en avaient connaissance, mais jamais personne n'avait vu ni entendu rien de semblable; ce qui n'empêcha pas Charles de concevoir des projets dont les fées devaient être la base principale.

Charles voyait souvent Betty, car c'était elle qui aidait à la cuisine, qui faisait les chambres, qui balayait les salles d'étude, etc. Il la tenait au courant de tout, et Betty devait lui venir en aide pour divers tours qu'il projetait.

Pendant ces deux jours, Charles n'avait pas encore travaillé avec ses camarades; on l'avait laissé prendre connaissance des études et de la discipline sévère de la maison; il avait été le témoin de plusieurs punitions, lesquelles se réduisaient toutes au fouet plus ou moins sévèrement appliqué. Il n'avait eu aucun démêlé avec les surveillants, ne s'étant pas encore trouvé en rapport de travail avec eux; mais il avait eu quelques discussions avec le protégé des surveillants, un gros chat noir qui semblait l'avoir pris en haine et qui ne perdait aucune occasion de le lui témoigner. Charles lui rendait, avec usure, ses sentiments d'antipathie et ses mauvais procédés; ainsi, dès les premiers jours de son arrivée, il se trouva en tête-à-tête avec son ennemi dans un cabinet retiré; tous deux se précipitèrent l'un sur l'autre. Charles attrapa un coup de griffe formidable qu'il paya d'un bon coup de poing. Le chat sauta à la poitrine de Charles, qui le saisit à la gorge, maintint avec son genou la tête et le corps de son antagoniste, tira de sa poche une ficelle, qu'il attacha à la queue du chat après avoir attaché à l'autre bout une boule de papier; puis il ouvrit la porte et lâcha l'animal, qui disparut en un clin d'oeil, traînant après lui ce papier dont le bruit et les bonds lui causaient une frayeur épouvantable. Charles était rentré dans l'étude lorsque le chat s'y précipita à la suite d'un élève qui arrivait; chacun tourna la tête à ce bruit. Le maître appela son favori, le délivra de son instrument de torture et promena un regard furieux et scrutateur sur tous les élèves; mais il ne put découvrir aucun symptôme de culpabilité sur ces physionomies animées par la curiosité et par une satisfaction contenue. Tous avaient à se plaindre de la méchanceté de ce chat, et tous triomphaient de sa première défaite. Le maître interrogea les élèves et n'obtint que des réponses insignifiantes; Charles parut innocent comme les autres; son premier mot fut: «Pauvre bête! comme c'est méchant!» L'affaire resta donc à l'état de mystère, et le coupable demeura impuni.

C'était la première fois que chose pareille arrivait; les élèves, plus fins que le surveillant, flairèrent le savoir-faire du nouveau venu, et lui accordèrent une part plus grande dans leur estime et leur confiance.

Il fallut pourtant que Charles commençât à travailler comme les autres. Le troisième jour, après une série d'exécutions auxquelles assistèrent les enfants comme d'habitude, Boxear, le surveillant, signifia à Charles qu'il allait désormais assister aux leçons et faire ses devoirs comme ses camarades. Charles en fut satisfait. C'était nouveau pour lui; il avait le désir d'apprendre et il écouta avec une attention soutenue.

Après la leçon on commença l'étude; les élèves se placèrent devant leurs pupitres; Charles n'en avait pas encore, il demanda où il devait travailler.

BOXEAR. – À votre pupitre, Monsieur.

CHARLES. – Lequel, Monsieur?

BOXEAR. – Le premier vacant.

Charles en aperçut un inoccupé près du surveillant; c'était celui du remplaçant. Charles alla s'y placer.

Boxear se retourna vers lui, croisa ses bras et le regarda d'un air indigné:

«Avez-vous perdu la tête, petit drôle? dit-il. Est-ce la place d'un élève près de moi, sur une estrade?»

CHARLES. – Ma foi! Monsieur, est-ce que je sais, moi? Est-ce que je peux deviner, moi? Vous me dites:

le premier vacant; j'aperçois celui-ci, je le prends.

BOXEAR. – Ah!... Monsieur est beau parleur! Monsieur est raisonneur! Monsieur est insubordonné, révolutionnaire, etc. Voilà comme nous venons à bout des beaux parleurs (il lui tire les cheveux); des raisonneurs (il lui donne des claques); des insubordonnés (il lui donne des coups de règle); des révolutionnaires (il lui donne des coups de fouet). Allez, Monsieur, chercher un pupitre vacant.

Charles n'avait pas poussé un cri, pas laissé échapper un soupir; les visières du cousin Mac'Miche, qui occupaient toujours leur poste de préservation, avaient été pour beaucoup dans ce courage héroïque; il jeta un coup d'oeil dans la salle et alla prendre place près d'un garçon de son âge à peu près et qui avait des larmes aux yeux.

«Celui-ci est bon, se dit-il; il ne me trahira pas à l'occasion.»

Le maître l'examinait avec attention; «Il ne sera pas facile à réduire, pensa-t-il; pas une larme, pas une plainte! Il faudra bien pourtant en venir à bout.»

«Minet!» appela le maître. Le chat noir à l'air féroce répondit par un miaulement enroué qui ressemblait plutôt à un rugissement, et sauta sur la table de son maître. Celui-ci fit une grosse boulette de papier, la fit voir au chat, qui fit gros dos, leva la queue, dressa les oreilles, et suivit de l'oeil tous les mouvements du maître, jusqu'à ce que la boulette lancée fût retombée sur la tête de Charles. Il poussa un second miaulement rauque et d'un bond fut sur la tête et sur les épaules de son ennemi, qu'il se mit à mordre et à griffer, tout en poursuivant la boulette qui roulait sous ses griffes et ses dents.

Charles se défendit de son mieux, lui tira les pattes à les lui briser, lui serra le cou à l'étrangler; le chat se sentit vaincu et voulut sauter à bas, mais Charles ne lui en donna pas le temps; il l'empoigna par les pattes de derrière, et, malgré les cris désespérés de l'animal, malgré les cris furieux du maître, il le fit tournoyer en l'air et le lança sur le pupitre du surveillant, qui reçut dans ses bras son chat étourdi et presque inanimé. Les yeux du maître lançaient des éclairs. Il descendit de son estrade, se dirigea vers Charles, le fit rudement avancer jusqu'au milieu de la salle, le força à se coucher à terre, et commença à le déshabiller pour lui faire sentir la dureté du fouet qu'il tenait à la main. Mais à peine eut-il enlevé à Charles son vêtement inférieur, qu'il recula épouvanté comme l'avait fait Mme Mac'Miche: les diables étaient encore à leur poste, frais et menaçants.

Charles devina et se releva triomphant.

«Je suis un protégé des fées, dit-il, j'en porte les armes; malheur à qui me touche! trois fois malheur à qui me frappe!»

Boxear ne savait trop que penser; il commença pourtant par reculer; le hasard voulut qu'en reculant il trébuchât sur un tabouret, qui le fit tomber en avant; il se trouva avoir le pied foulé et le nez très endommagé; les enfants, voyant qu'il ne pouvait se relever, quittèrent leurs bancs, et, sous prétexte de lui porter secours, ils lui tirèrent les bras, les jambes, la tête, le faisant retomber après l'avoir soulevé et le tourmentant de toutes les façons, toujours pour lui venir en aide.

«Laissez-moi! criait-il; ne me touchez pas, petits gredins! Allez chercher quelqu'un pour me relever.»

Mais les enfants n'en continuaient pas moins leurs bons offices, malgré les hurlements du blessé.

Charles trouva le moyen, dans le tumulte, de glisser à l'oreille de quelques camarades l'origine des diables qui les avaient tous effrayés; la nouvelle courut bien vite dans la salle, et Charles devint dès ce moment l'objet de leur admiration et de leurs espérances.

XI - Méfaits de l'homme noir

Quand le tumulte fut apaisé, que des hommes du dehors furent accourus, attirés par le bruit, et que le surveillant fut emporté, les enfants entourèrent Charles, le félicitèrent de son courage et le supplièrent de se mettre à leur tête pour les venger des rigueurs cruelles de leurs maîtres. Il le leur promit; la cloche sonna le souper; après avoir mangé à sa faim, quoique le repas ne fût composé que de haricots au beurre rance et de salade à l'eau et au sel, Charles passa une récréation agréable, en se faisant donner de nouveaux détails par ses camarades et en cherchant les moyens de tirer parti de l'homme noir et des croyances populaires sur les fées et apparitions dans ce vieux château. Il leur recommanda de tâcher de faire parvenir aux oreilles des maîtres des histoires de fantômes, et feindre des terreurs, afin de donner quelque probabilité aux tours qu'il se préparait à jouer, et pour lesquels Betty devait lui être d'une grande utilité. Tous jurèrent de ne pas le trahir et s'étonnèrent de n'avoir pas reçu la visite de M. Old Nick à la suite de l'accident arrivé au surveillant; ils ignoraient que Boxear avait une grande terreur des fées, et qu'il n'avait osé parler à M. Old Nick de rien de ce qui eût rapport à son accident. Ils restèrent inquiets jusqu'à la fin de la journée, mais personne ne les avait interrogés ni grondés. Le sonneur sourd n'avait pas paru, c'était lui qui était chargé d'administrer le fouet aux enfants. Ne pouvant être attendri par les cris qu'il n'entendait pas, ni corrompu par les promesses, ni effrayé par les menaces, il s'acquittait de son ministère avec une dureté et même une cruauté qui le faisaient haïr des élèves et apprécier des maîtres, dont il était le premier soutien. La journée s'acheva assez paisiblement; l'heure du coucher sonna; Charles avait observé que la cloche se trouvait entre deux fenêtres du dortoir et qu'on pouvait l'atteindre très facilement.

«Demain, dit-il, nous ne nous lèverons pas à quatre heures et demie.

— Il le faudra bien, répondit un des enfants; à quatre heures et demie, le sourd sonne la cloche du réveil.»

CHARLES. – Il ne la sonnera pas demain.

UN CAMARADE. – Comment? Pourquoi?

CHARLES. – Vous le saurez demain. Dormez, dormez votre content.

Les enfants ne purent rien arracher de Charles; ils se couchèrent pleins de curiosité et ils s'endormirent promptement. Charles veilla longtemps. Quand il vit tout le monde profondément endormi, il se leva, ouvrit sans bruit la fenêtre qui donnait sur la cloche, décrocha le battant, ferma la croisée et alla cacher le battant dans le tas aux ordures. Puis il se recoucha content de son expédition et s'endormit comme ses camarades.

Le lendemain, à quatre heures et demie moins une minute, le sonneur était à son poste; il prit la corde, la tira en cadence, comme il en avait l'habitude, et la raccrocha sans se douter qu'aucun son ne s'était produit. Cinq heures, six heures sonnèrent; tout dormait encore à Fairy's Hall. Le sonneur s'étonna enfin de ce calme inaccoutumé; il monta dans le dortoir: tout le monde dormait; chez les surveillants, même silence; chez M. Old Nick, un oeil chassieux entrouvert donna au sonneur la hardiesse de demander pourquoi il ne trouvait personne de levé à six heures.

«Six heures, malheureux! s'écria M. Old Nick sautant à bas de son lit. Six heures! et tu n'as pas encore sonné?»

Le sonneur n'entendait pas, mais il comprit que le maître était mécontent.

«Ce n'est pas ma faute, répondit-il au hasard; j'ai sonné comme à l'ordinaire, bien exactement, et personne ne s'est levé.»

M. Old Nick lui fit comprendre par signes qu'il allait être puni pour n'avoir pas sonné. Le sonneur eut beau protester de son innocence et de son exactitude, M. Old Nick lui fit comprendre qu'il aurait à payer une amende de deux francs, somme considérable pour le sonneur, qui ne gagnait que soixante francs par an.

Charles s'était éveillé à quatre heures et demie au bruit léger qu'avait fait le sonneur en décrochant et en accrochant la corde; il se posta à la fenêtre, et dès que le sonneur fut rentré dans sa loge, il raccrocha le battant; de sorte que lorsque M. Old Nick alla examiner la cloche, il la trouva en bon état et sonna lui-même, à tour de bras, pour éveiller les dormeurs. Les élèves furent ravis de se sentir reposés et d'apprendre qu'ils avaient dormi jusqu'à six heures; et les surveillants, tout en feignant un grand mécontentement de cette heure et demie perdue pour le travail, s'en réjouirent intérieurement et se sentirent plus disposés à l'indulgence. Quand on se réunit et que M. Old Nick interrogea maîtres et élèves, personne ne put rien lui dire sur le retard de la cloche. Charles seul dit qu'il avait vu un homme noir traverser le dortoir et disparaître par la fenêtre.

OLD NICK. – Ah! ah! c'est un indice, ça! Cet homme noir, quelle taille avait-il? N'était-ce pas un de tes camarades?

CHARLES. – Oh! Monsieur! il était énorme; je n'avais jamais vu un homme aussi grand.

M. OLD NICK. – Comment était-il vêtu?

CHARLES. – Il avait une grande robe noire qui flottait autour de lui.

M. OLD NICK. – Et par où a-t-il passé?

CHARLES. – Ah! Monsieur, je ne sais pas; j'ai eu peur quand je l'ai vu passer à moitié dans la fenêtre, j'ai fermé les yeux, et quand je les ai ouverts, il n'y était plus.

M. OLD NICK. – Est-ce vrai ce que tu dis là, polisson?

CHARLES. – Oh! Monsieur, c'est si vrai que j'ai eu du mal à me rendormir et que j'ai peur encore en y pensant.

Old Nick le regarda quelque temps, hocha la tête et dit à mi-voix:

«Je ne sais que croire... L'homme noir!... Comment l'aurait-il su?... C'est singulier!... très singulier!» Et il s'en alla.

Charles expliqua l'affaire à ses camarades, en récréation; il avait trouvé aussi moyen de voir Betty, de la mettre au courant des événements et de lui recommander le méchant chat.

«Sois tranquille, lui avait répondu Betty, il ne l'emportera pas au paradis et il ne recommencera pas, je t'en réponds; ne t'effraye pas si tu m'entends crier: ce sera une attrape.»

Le déjeuner sonna, les frères Old Nick et les maîtres mangeaient à part, pour faire un meilleur repas

que les élèves, auxquels on servit des haricots, comme la veille, et du fromage à la pie. Mais le repas ne se passa pas sans incident. C'était Betty qui devait apporter la soupe à la table des oppresseurs (c'est ainsi que les avaient surnommés les enfants). Dans le corridor qui précédait la salle à manger et que devait suivre Betty, on entendit un grand cri, puis un second. Un des maîtres allait se lever pour voir d'où provenaient ces cris lorsque Betty entra, tremblante, haletante: elle tenait dans les mains la soupière destinée à assouvir la faim des maîtres, mais elle tremblait si fort, qu'en la passant au-dessus de M. Old Nick aîné, elle en répandit sur sa tête et sur son visage, Old Nick cria à son tour; il avait la figure échaudée, il tempêtait, menaçait.

«Pardon, Monsieur, pardon, mon respectable maître, dit Betty d'une voix chevrotante en plaçant la soupière sur la table; j'ai eu si peur dans le corridor!

— Peur de quoi, sotte? répliqua Old Nick. Quand même vous auriez vu le diable, ce n'est pas une raison pour m'échauder la tête et la figure! Je ne suis pas une tête de veau, je suppose!»

BETTY. – Oh! Monsieur ne croit pas si bien dire!

M. OLD NICK. – Comment, insolente? Vous osez me traiter de tête de veau?

BETTY, *avec indignation.* – Jamais, Monsieur! jamais un veau et Monsieur ne se sont accordés dans ma pensée. Non, non, je répondais à ce que Monsieur me disait du diable. C'est que c'est tout juste lui que j'ai vu. Un grand homme noir, énorme, qui m'a barré le passage; j'ai crié, comme Monsieur peut bien penser. Puis il a enlevé le couvercle de ma soupière, il a enfoncé dedans quelque chose de noir comme lui, et il a disparu. C'est alors que j'ai jeté mon second cri. Et il y avait de quoi, comme Monsieur peut bien penser.

Old Nick enleva le couvercle et vit flotter réellement quelque chose de noir dans la soupière; il piqua avec sa fourchette et retira avec grande peine un chat, un énorme chat, le chat noir du surveillant. Chacun poussa un cri d'horreur et de terreur: horreur pour la fin prématurée et cruelle de leur complice; terreur, à cause de l'homme noir qui faisait sa seconde apparition dans la maison. Personne ne parla; M. Old Nick fit emporter la soupe, que tous regrettaient, mais à laquelle personne n'osa goûter. Betty alla chercher le second plat, qui arriva sain et sauf et qui fut adroitement placé sur la table sans perdre une goutte de son jus. C'était un bon morceau de boeuf braisé dont Betty avait enlevé un bout, qu'elle trouva moyen de glisser à Charles dans la récréation, qui suivit le dîner. Elle lui raconta qu'elle avait trouvé le chat mort dans le bûcher, probablement par suite de sa chute, et qu'elle s'en était servie pour faire croire à une seconde apparition de l'homme noir.

La récréation fut troublée par cinq ou six exécutions ordonnées par les frères Old Nick. Le sonneur se vengea sur les malheureux enfants de sa punition injuste qu'il avait subie. Charles eut soin de n'exciter la colère d'aucun des maîtres; il se réservait pour les grands coups.

XII - De Charybde en Scylla. Événements tragiques.

À la fin de la journée, les élèves regrettèrent de ne pouvoir, le lendemain, prolonger leur nuit comme la précédente.

«Soyez tranquilles, dit Charles, vous dormirez demain comme aujourd'hui.

— Comment feras-tu?

— Vous verrez, dit Charles; en attendant, dormez.»

On avait déjà confiance dans le génie inventif de Charles; personne ne l'interrogea.

Quand tout le monde fut endormi, il se leva, ouvrit la fenêtre, fixa la corde à un crochet qui se trouvait dans le mur, à un pied au-dessus de la cloche, referma la fenêtre, se recoucha et dormit jusqu'à ce qu'un petit bruit qui se fit sous la fenêtre l'éveilla; il passa la tête à la croisée, vit le sourd qui sonnait tant qu'il pouvait sans amener aucun son, attendit comme la veille que le sonneur fût rentré, et décrocha la corde.

Cinq heures, six heures! et, comme la veille, silence général!

«C'est singulier! se dit le sourd. Comme hier! Personne ne bouge! Qu'est-ce qui leur arrive donc? Et c'est à moi que s'en prend le maître! Comme si j'étais fautif de ce qu'ils sont un tas de paresseux? Ma foi, aujourd'hui je ne monte pas, quand ils dormiraient jusqu'à midi! tant pis pour eux! et si on veut me faire payer une nouvelle amende, je me fâche et je m'en vais. C'est qu'ils seraient bien embarrassés sans moi! Je leur suis commode... et pas cher, ma foi!»

Le sonneur sourd fut tiré de ses réflexions par un grand coup de poing dans le dos; il se retourna brusquement: c'était M. Old Nick qui annonçait ainsi une nouvelle explosion de colère. Le sonneur ne lui donna pas le temps de s'exprimer; il cria lui-même contre les maîtres, les élèves, les frères Old Nick, contre tout l'établissement, menaça de s'en aller, de les dénoncer au juge de paix, et termina ce flux de paroles que rien ne put arrêter, en exigeant qu'on lui rendît ses deux francs de la veille, sans quoi il s'en irait de suite et ruinerait la maison, racontant ce qui s'y passait et qu'on y frayait avec les fées.

Old Nick jeta au vent un flot d'injures des plus éloquentes, mais le sonneur ne pouvait en apprécier la valeur puisqu'il n'en avait rien entendu; et finalement Old Nick fut obligé de céder, de tirer deux francs de sa poche et de les mettre dans la main du sourd. Celui-ci se radoucit et fit valoir sa délicatesse de ne réclamer aucune indemnité pour l'accusation injuste dont il avait été l'objet.

Pourtant on avait fini par s'éveiller au son de la cloche sonnée par M. Old Nick en personne; comme la veille, la surprise et la satisfaction furent grandes; on parla beaucoup de l'homme noir et de ses tours; Charles en réservait encore un pour le dîner. Il s'était assuré de l'heure à laquelle le sourd allait à la cave chercher le breuvage. Ce breuvage était un affreux mélange de cidre frelaté, coupé de neuf dixièmes d'eau; il demanda une permission de cabinet, se cacha dans un renfoncement noir à l'entrée de la cave, attendit le passage du sonneur sourd, le suivit hardiment, mais de loin, et quand le breuvage coula à pleins bords dans le pot, Charles s'élança sur le sonneur, et du même bond le jeta par terre, éteignit la chandelle et renversa le pot. Le sourd cria de toute la force de ses poumons; Charles se cacha dans son coin noir; un camarade du sonneur arriva, portant aussi une chandelle; Charles profita du moment où il se baissait et tâchait de savoir ce qui était advenu à son camarade, pour sauter sur lui comme sur le sonneur, le renverser, éteindre la chandelle, et lui souffler dans l'oreille: L'homme noir! Le camarade poussa des cris plus perçants encore que ceux du sourd; M. Old Nick arriva lui-même pour savoir d'où provenait ce

tapage. Et lui comme les autres fut renversé, roulé, plongé dans l'obscurité et dans la boue de la boisson. Et lui aussi joignit ses cris à ceux de ses domestiques.

Aussitôt l'expédition terminée, Charles avait prestement fermé la porte, tiré la clef, qu'il lança par-dessus les toits, et s'était dépêché de rentrer à l'étude, pour y reprendre sa place et son travail.

L'heure du souper était passée; personne ne sonnait; dans les études, à la cuisine, on s'étonnait, on s'impatientait; enfin, mistress Old Nick, inquiète de ne pas entendre la cloche et de ne pas voir son mari, appela, chercha, et entendit du bruit venant de la cave; elle se dirigea de ce côté et entendit en effet un bruit formidable; les trois prisonniers appelaient, criaient, battaient la porte, des poings et des pieds; mistress Old Nick joignit ses cris à ceux de son mari et de ses compagnons d'infortune; elle appela M. Old Nick junior, Betty, les maîtres, les élèves; tous accoururent, et ce fut alors un vacarme épouvantable; les maîtres donnaient leur avis, les prisonniers demandaient leur délivrance, mistress Old Nick et Betty déploraient cette inconcevable aventure; les élèves accusaient les fées, l'homme noir, et les invoquaient tour à tour. Après une demi-heure de vociférations, Charles eut l'heureuse et intelligente pensée de faire ouvrir la porte par un serrurier; Old Nick junior courut en chercher un, et l'amena non sans difficulté, car il était tard; la journée de travail était finie. Le serrurier eut beaucoup de peine à ouvrir; la serrure était solide et il fallut la faire sauter; enfin la porte céda, et les prisonniers revirent la lumière; elle ne leur fut pas favorable; ils étaient inondés de boisson jaunâtre, couverts de la boue dans laquelle ils s'étaient roulés; elle était formée par le liquide qui coulait toujours et qui détrempait la terre de la cave. Mistress Old Nick se jeta dans les bras de son mari, qui se jeta dans ceux de Betty, qui se jeta dans ceux de Old Nick junior, mais avec une telle expansion de joie que le frère Old Nick trébucha et roula sur l'escalier de la cave; les cris recommencèrent, mais moins aigus, moins assourdissants; les élèves n'y étaient plus. On les retrouva plus tard au réfectoire, où ils attendaient leur souper. Tout le monde avait si faim que M. Old Nick remit au lendemain l'enquête sur l'événement. Betty servit les enfants, qui mangèrent à peine, tant la triste position de M. Old Nick, du sonneur et de son camarade les avait péniblement impressionnés, dirent-ils.

Quand les victimes de Charles furent essuyées, lavées, changées de vêtements, elles vinrent se mettre à table.

Les maîtres mouraient de faim; Betty s'empressa de servir la soupe.

«Pouah! que votre soupe est mauvaise, Betty! dit Old Nick. C'est de l'eau et du sel.»

BETTY. – C'est madame qui l'a faite, monsieur.

— Allez nous chercher le plat de viande, dit Old Nick avec humeur.

Le plat de viande fut apporté.

«Horreur! s'écria-t-il. C'est affreux! des nerfs à la chandelle!»

BETTY. – Ah! je vois! Madame se sera sans doute trompée; elle aura versé dans les plats de ces messieurs le ragoût des enfants.

OLD NICK. – Va voir ça! C'est détestable! Je meurs de faim!

Betty revint d'un air consterné.

«Il n'y a plus rien, Monsieur; Madame dit que c'est bien le plat des maîtres qu'elle a servi.»

M. Old Nick n'osa pas se laisser aller à sa colère; sa femme avait fait le dîner; c'était elle qui avait versé dans le plat... Il ne disait rien. Betty s'écria: «C'est l'homme noir, Monsieur; bien sûr, c'est l'homme noir!»

OLD NICK. – Tais-toi! Ne m'ennuie pas de tes sornettes! L'homme noir a bon dos. Je finirais bien par découvrir cet affreux homme noir.

Betty riait sous cape; elle savait bien où avait passé le dîner des maîtres. Il était dans les estomacs des enfants. Profitant des cris poussés à la porte de la cave, Betty avait donné à Charles ses instructions; il les avait mises à profit; les enfants s'étaient éclipsés sans bruit, et l'avaient suivi à la cuisine abandonnée; ils prirent, d'après les indications de Betty, la soupe, la viande, les légumes des maîtres, et mangèrent tout avec délices; ensuite Charles versa dans les casseroles vidées la soupe, la viande, les légumes destinés aux enfants, et remit le tout au feu comme l'avait laissé Mme Old Nick. Ils allèrent au réfectoire après avoir fini leur repas, et ils y étaient installés depuis peu d'instants quand les maîtres firent leur entrée. Personne ne devina le tour; et pourtant Old Nick avait des soupçons; trop de choses merveilleuses se passaient depuis quelques jours dans sa maison; il ne croyait que vaguement aux fées et à l'homme noir, et il résolut de surveiller plus que jamais les démarches des enfants, surtout celles de Charles, qu'il soupçonnait plus particulièrement. Les surveillants partageaient la méfiance de Old Nick, de sorte qu'à tout hasard ils donnaient à Charles, pour le plus léger manquement, des coups de fouet, des coups de pied, des coups de poing qui le mettaient hors de lui et l'excitaient à la vengeance.

«Nous voici déjà à lundi, pensa Charles en s'éveillant le lendemain à six heures. Aujourd'hui M. Old Nick doit faire une enquête sur les événements; personne des camarades ne me trahira; je suis maître de la position, et demain, mardi, je me ferai renvoyer de cette affreuse maison.»

Ce matin encore la cloche n'avait pas sonné; Charles avait cette fois détaché la cloche elle-même. Quand il fut éveillé à quatre heures et demie par le petit bruit accoutumé, il voulut, comme les jours précédents, remettre la cloche, mais, au moment où il approchait de la fenêtre, il aperçut M. Old Nick qui s'était embusqué au pied du mur pour prendre le malfaiteur; il rentra bien vite la tête, referma sans bruit la fenêtre et se trouva possesseur de la cloche. «Qu'en ferai-je? pensa-t-il. La cacher dans ma paillasse est impossible; on la trouverait de suite; elle est trop grosse... Ah! une idée!»

Charles prit la cloche, la porta dans un cabinet attenant au dortoir et l'y laissa. Tranquille de ce côté, il se recoucha et se rendormit.

XIII - Enquête. Derniers terribles procédés de Charles.

On se réveilla pourtant, on se leva, on s'habilla, on déjeuna; et, en guise de récréation, l'enquête de M. Old Nick en personne fut annoncée, et les enfants furent tous rangés autour de la grande salle d'étude. M. Old Nick entra, grimpa sur l'estrade, parcourut d'un regard majestueux toute l'assemblée, et commença son discours:

«Messieurs! Vous êtes des polissons, des sacripants, des gueux, des filous, des scélérats, du gibier de potence! Vous vous soutenez tous entre vous, contre vos estimables maîtres! Vous leur rendez la vie insupportable! (Un sourire de satisfaction se manifeste dans tout l'auditoire.) Je voudrais pouvoir vous fouetter tous, vous enfermer tous au cachot. C'est malheureusement impossible! Il faut donc que celui ou ceux d'entre vous qui est ou qui sont l'auteur ou les auteurs des scélératesses récemment commises se déclarent; que si leur lâcheté les fait reculer devant la punition exemplaire, terrible, inouïe, qui leur est préparée, j'adjure leurs amis et leurs camarades de les dévoiler, de les nommer, de les abandonner à ma juste colère!... Eh bien! Messieurs, j'attends!... Personne ne dit mot?... Retenue générale jusqu'à ce que le coupable soit nommé et livré. Il y aura punition séparée pour chacun des méfaits, que j'appelle crimes, commis depuis quelques jours:

Trois prétendus maléfices jetés sur la cloche du réveil.

Deux atrocités commises contre le chat du respectable M. Boxear. (Rires étouffés.)

Silence, scélérats!... Je continue. Première atrocité, papier fixé à la queue de l'innocente bête. (Sourires.) Silence! Si l'un de vous rit ou sourit, il sera considéré comme un des coupables!... Je continue... Seconde atrocité, supplice épouvantable de l'innocente bête... (Old Nick parcourt des yeux toute la salle; personne n'a bougé, n'a ri, n'a souri) qu'un monstre cruel a plongée dans la soupe, dans ma soupe, Messieurs. Double punition, parce qu'il y a double crime: contre la bête et contre l'autorité la plus sacrée, la mienne!... Je continue...

Trois attaques nocturnes (puisqu'il faisait nuit dans la cave, nuit éternelle!): l'une contre l'infortuné sonneur, faisant les fonctions de sommelier; l'autre contre son généreux camarade qui, bravant le danger, accourait pour le partager; la troisième, plus épouvantable, plus criminelle, plus satanique que les deux premières, contre le chef de la maison, le maître des maîtres, contre moi-même qui vous parle, moi votre protecteur, votre père, votre ami. Oui, moi ici présent, j'ai été assailli, culbuté, renversé, écrasé, battu, inondé, crotté, enfermé par le scélérat que je cherche et que vous m'aiderez à découvrir... (Les élèves se regardent d'un air moqueur.) Oui, je vois enfin une honnête et juste indignation se manifester dans vos regards et dans vos gestes... (Les élèves crient, sifflent, trépignent.) Assez, assez, Messieurs!... Silence!... Trois punitions pour les trois méfaits; total, neuf punitions terribles, surtout la dernière; neuf jours de cachot, neuf jours d'abstinence, neuf jours de fouet. J'ai fini. À partir de demain pas de récréations, travail incessant, etc., jusqu'à découverte du ou des coupables. De plus, il y aura tous les jours, à partir de demain midi, trois exécutions jusqu'à ce que toute la maison y passe, pour punir le silence. Vous avez vingt-quatre heures pour réfléchir!»

Old Nick descendit de la chaire, passa devant les élèves et disparut; les surveillants le suivirent. Quand les élèves furent seuls, Charles s'écria: «Vite, vite, un dernier tour, une dernière punition à maître Boxear, qui porte si bien son nom!»

Charles sortit de la poche de sa veste un petit pot que lui avait procuré Betty; il sauta sur l'estrade

de Boxear, et enduisit le siège avec la glu que contenait ce pot, puis il courut au cabinet attenant à la salle d'étude, et jeta dans la fosse le pot et la petite pelle en bois qui avait servi à étaler la glu, rentra dans l'étude, et expliqua à ses camarades ce qu'il venait de préparer.

UN CAMARADE. – Tout cela est bel et bon! Avec tes inventions tu rends les maîtres et M. Old Nick plus méchants que jamais, et on nous maltraite plus qu'avant ton entrée.

UN AUTRE ENFANT. – Et puis, parce que tu ne veux pas te découvrir, tu vas nous faire tous mettre en retenue et nous faire fouetter impitoyablement.

CHARLES. – Soyez donc tranquilles, mes amis! Est-ce que vous croyez bonnement que je vous laisserai porter la punition de mes crimes, comme dit Old Nick? Soyez bien tranquilles! Demain avant le dîner, avant la série promise de retenues et de fouet, je me déclarerai.

LE PREMIER CAMARADE. – Mais tu vas être écorché vif par ces méchants maîtres! C'est terrible à penser!

CHARLES. – Je ne serai pas écorché, ils ne me toucheront pas, et je m'en irai tranquillement, à leur grande satisfaction, et à la mienne surtout.

DEUXIÈME CAMARADE. – Comment feras-tu?

CHARLES. – Je vous le dirai demain quand ce sera fait. Mais je tiens à vous rappeler les agréments que vous a procurés mon séjour ici:

Trois jours de sommeil prolongé; la fin des persécutions du méchant chat; plusieurs interruptions générales de l'étude; enfin un bon dîner et le spectacle des fureurs du vieux Old Nick et de ses amis.

— C'est vrai, c'est vrai! s'écria toute la classe.

BOXEAR, *entrant*. – Hé bien! qu'est-ce qu'il y a? Encore des cris, des vociférations!

CHARLES. – C'est nous, M'sieur, qui obligeons les mauvais à se déclarer, et nous pensons bien que demain ils le feront. Et s'ils ne veulent pas, je parlerai pour eux, M'sieur, c'est décidé. Je dirai ce que je sais.

BOXEAR. – À la bonne heure! C'est enfin un bon sentiment que je vous vois manifester. En attendant, à vos bancs tous! À l'étude!

Les élèves se précipitèrent à leurs places; le maître prit la sienne, et chacun se mit à l'oeuvre.

Une demi-heure après, le maître voulut se lever pour prendre un livre hors de sa portée. Vains efforts! Il semblait cloué sur son siège.

«Qu'est-ce donc? s'écria-t-il d'une voix tonnante. Que m'ont-ils fait, ces scélérats? *(Il recommence ses efforts pour se lever.)* Je ne peux pas... Je suis donc ficelé sur cette estrade? Mais par où? Comment?... Mais venez donc, vous autres! Aidez-moi, tirez-moi de là.»

Les enfants, enchantés, accoururent, tirèrent, poussèrent; mais Boxear ne bougeait pas. Sérieusement effrayé il poussa des cris, auxquels répondirent d'autres cris, partant de différents points de la maison. Il attendit, mais personne n'arrivait; il recommença son appel et entendit les mêmes cris qui avaient déjà

répondu aux premiers. Nouveau silence, vaine attente, effroi toujours croissant.

Les élèves feignaient de partager sa frayeur.

«Les fées! criaient-ils. Les fées! Ce sont elles qui jettent leurs maléfices sur vous! Qu'allons-nous devenir? Maître Boxear est fixé sur son estrade, pour la vie peut-être! Hélas! hélas!»

BOXEAR. – Taisez-vous, polissons! Au lieu de me venir en aide, vous me découragez, vous me terrifiez. Allez chercher du monde, des maîtres, M. Old Nick, n'importe qui.

Les enfants, de plus en plus enchantés, coururent au sonneur, qu'ils trouvèrent fixé sur son banc, comme Boxear. Des rires immodérés insultèrent à son malheur. L'immobilité forcée du père fouetteur les rendait hardis, de sorte qu'ils ne se hâtèrent pas de lui porter secours. Ils se contentèrent de gambader autour de lui avant de disparaître. Ils coururent dans les chambres des deux autres, qu'ils trouvèrent seuls, criant comme maître Boxear, et comme lui retenus sur leurs sièges.

Restait M. Old Nick; quelles ne furent pas la terreur apparente et la jouissance intérieure des enfants, quand ils trouvèrent Old Nick aussi incapable de quitter son fauteuil que les surveillants et le sonneur! La fureur de M. Old Nick était à son comble; mais quand il sut que ses pions et son exécuteur des hautes oeuvres étaient dans l'affreuse position où il se trouvait lui-même, il fut tellement saisi, tellement suffoqué de rage, que les enfants eurent peur; ils crurent (peut-être espérèrent-ils) qu'il allait mourir. Ils coururent à la pompe, remplirent les pots, les cruches qui leur tombèrent sous la main, et commencèrent un arrosement si copieux, si prolongé, que Old Nick perdit réellement la respiration et le sentiment, c'est-à-dire qu'il s'évanouit.

«Il est mort!» disaient les uns à mi-voix.

— Il respire encore! disaient les autres. Versez, versez toujours!

— Il faut avertir Mme Old Nick et Betty, dit Charles.

Et, laissant Old Nick aux mains des camarades, il courut chercher l'une et l'autre.

Mme Old Nick alla chez son mari, mais sans empressement, car elle ne l'aimait guère et désapprouvait son système dur et cruel envers les enfants. Betty la suivit à pas plus mesurés encore, pour pouvoir dire quelques mots à l'oreille de Charles.

«Parfait! dit-elle. Tout a réussi comme nous le voulions. En faisant les études, j'ai englué leurs sièges et le fauteuil de canne du vieux Old Nick. Quand je les ai tous entendus crier, j'ai vu que c'était bien et que les cris du premier avaient provoqué ceux des autres qui voulaient aller voir. J'ai eu de la peine avec le sourd; il était toujours là; enfin, j'ai saisi le moment et il s'est pris comme les autres. Comment vont-ils se tirer de là, c'est ça que je ne devine pas.»

CHARLES. – Va vite les engager à se débarrasser de leur pantalon et à se faire une jupe de leur chemise; je me charge au vieux Old Nick.

Aussitôt dit, aussitôt fait; chacun suivit le conseil et pensa pouvoir s'échapper sans être vu, en passant par la grande cour, toujours déserte à cette heure. La fatalité voulut qu'ils débouchassent en même temps sur la place, et ils se rencontrèrent tous, honteux de leurs costumes écossais, et talonnés par la crainte d'être vus des élèves qui regardaient par les portes et les fenêtres et dont les rires étouffés arrivaient jusqu'à eux.

M. Old Nick arrêta les surveillants pour les questionner; il espérait avoir quelque renseignement, quelque indice pour arriver à la découverte d'une aventure qui lui paraissait incompréhensible; M. Boxear mit très sérieusement en avant les fées, auxquelles n'avaient pas cru les autres jusqu'ici; mais l'étrangeté de ce dernier événement ébranla leur incrédulité, et jusqu'à M. Old Nick, tous crurent en elles.

Après cette délibération, en costume aussi étrange que l'aventure qui la motivait, les conseillers

extraordinaires se tournèrent le dos, et chacun rentra chez soi pour retrouver sa dignité avec un pantalon. Betty ne perdit pas son temps: aidée de Charles et des enfants, elle arracha les pantalons et la glu, lava les estrades et les fauteuils, emporta les pantalons qui pouvaient la trahir, les lava à l'eau chaude et les rapporta à la place qu'ils avaient occupée.

Quand M. Old Nick et les surveillants rentrèrent, l'un dans son cabinet de travail, les autres dans leurs études, leur étonnement fut grand de retrouver leur vêtement mouillé et ne tenant plus au siège auquel il était si bien collé une heure auparavant. Le vieux Old Nick appela sa femme pour lui faire contempler cette nouvelle merveille. Maître Boxear parcourut de l'oeil tous ses élèves, studieusement inclinés sur leurs pupitres; M. Old Nick junior et les deux autres surveillants interrogèrent leurs élèves et n'obtinrent que des exclamations de surprise, des accusations contre les fées, l'homme noir, etc. Il fallut bien attendre jusqu'au lendemain.

L'étude fut troublée par quelques cris sourds et lointains, dont les maîtres ne se rendirent pas compte, et auxquels ils ne firent guère attention.

Les enfants riaient sous cape et se complaisaient dans leur vengeance, car ils avaient deviné que c'était le sourd, le sonneur, le fouetteur, dont ils entendaient l'appel réitéré. Bientôt un mouvement inaccoutumé se fit entendre dans la cour; Boxear mit la tête à la fenêtre, fit un geste de surprise et sortit immédiatement. À peine fut-il dehors, que les enfants se précipitèrent aux fenêtres; un spectacle étrange excita leur gaieté. Le sourd était dans la cour, assis sur un banc, le traînant ou plutôt le portant avec lui quand il changeait de place. M. Old Nick et les trois maîtres d'étude étaient groupés près de lui, et, moitié riant, moitié en colère, Old Nick junior s'efforçait de lui faire comprendre le moyen qu'ils avaient eux-mêmes employé pour sortir d'une situation semblable. Le sourd faisait la sourde oreille; il ne voulait pas comprendre ni employer un moyen qu'il trouvait humiliant. Les frères Old Nick finirent par couper, malgré son opposition, la partie du vêtement qui adhérait au banc, et délivrèrent ainsi leur sonneur, qu'ils envoyèrent de suite à la cloche, fort en retard. Les enfants riaient à l'envi l'un de l'autre; quand ils virent l'opération terminée et chaque surveillant reprendre le chemin de son étude, ils se rejetèrent sur leurs bancs; Boxear les retrouva tous travaillant avec la même ardeur silencieuse qu'il avait presque admirée avant de sortir.

«Ils n'ont rien vu; ils ne se sont aperçus de rien, se dit-il. Je ne sais ce qui leur prend d'être si attentifs à leur travail!»

XIV - Charles fait ses conditions. Il est délivré.

La journée se termina sans accidents et sans nouveaux méfaits de l'homme noir ni des fées. Le lendemain, grand jour des révélations de Charles, Old Nick prévint les enfants que si les coupables n'étaient pas nommés à midi, les retenues et les exécutions commenceraient. Pendant l'étude de neuf heures, Charles demanda la permission de sortir. Boxear, devinant le projet de Charles, accorda la permission. Les élèves, qui le connaissaient mieux encore que Boxear, se montraient agités; ils tremblaient pour le malheureux Charles, et ils éprouvaient une certaine reconnaissance du sentiment généreux qui le portait à s'accuser pour disculper ses camarades.

Charles se dirigea vers le cabinet de M. Old Nick.

«M'sieur?» dit-il en entrant.

OLD NICK. – Qu'est-ce que c'est? Que veux-tu?

CHARLES. – M'sieur, aucun des élèves ne veut parler, personne ne veut vous indiquer les coupables; alors j'ai pensé que ce n'était pas bien, que vous deviez, comme chef de la maison, connaître les noms de ceux qui troublent l'ordre ici. Je me suis donc décidé à tout vous dire, M'sieur, mais à une condition.

OLD NICK. – Comment? Des conditions, à moi?

CHARLES. – Oui, M'sieur, à vous; une condition, une seule, sans laquelle je ne dirai rien.

OLD NICK. – Je saurai bien te faire parler, petit drôle.

CHARLES. – Oh! Monsieur, si je ne veux rien dire, personne ne me fera parler; vous me tueriez avant d'obtenir de moi une parole.

Old Nick regarda Charles avec surprise; son air calme et décidé lui fit comprendre qu'avec un caractère de cette trempe on n'arriverait à rien par la violence. Il réfléchit un instant.

OLD NICK. – Et quelle est cette condition?

CHARLES. – Il faut, Monsieur, que vous juriez de par les fées, et sur le salut de votre maison, que vous n'infligerez aux coupables aucune pénitence corporelle, aucune autre punition que de les chasser immédiatement de votre maison. Cette dernière clause est indispensable pour la sécurité de votre intérieur, car les coupables ont bien d'autres tours dans la tête dont les résultats pourraient être très fâcheux.

Old Nick était embarrassé; renoncer à la punition de faits aussi énormes, était déroger à la discipline terrifiante de sa maison et ébranler la soumission si péniblement obtenue. Ignorer l'auteur des dernières abominations qui s'étaient commises, garder des êtres aussi entreprenants et aussi irrespectueux, c'était prêter la main à la décadence, à la honte de sa maison; viendrait un jour où les enfants, perdant toute crainte, toute retenue, exerceraient des représailles terribles, maltraiteraient peut-

être les surveillants et lui-même. Il perdrait alors le profit qu'il tirait des pensions payées pour ces enfants qu'il ne pourrait garder. Il se décida donc à accorder à Charles ce qu'il demandait, quelque répugnance que lui inspirât cette concession.

«Je t'accorde ce que tu exiges de moi», dit-il enfin.

CHARLES. – Voulez-vous l'écrire, M'sieur?

— Insolent! s'écria Old Nick, poussé à bout.

CHARLES. – Ce n'est pas insolence, M'sieur, c'est pour les camarades ce que j'en fais. Vous comprenez, M'sieur, que vis-à-vis d'eux ma position est délicate, et que je leur dois de les tranquilliser pour les coupables sur les suites de ma révélation.

OLD NICK. – C'est bon! donne-moi une feuille de papier.

CHARLES. – Voilà, M'sieur... N'oubliez pas, M'sieur, s'il vous plaît, que vous devez mettre: Je jure de par les fées et sur le salut de ma maison.

OLD NICK, *avec humeur*. – Je le sais; tu me l'as déjà dit.

Et il écrivit:

«Je jure de par les fées et sur le salut de ma maison de n'infliger d'autre punition aux élèves coupables que doit me dénoncer Charles Mac'Lance, que celle d'une expulsion immédiate, m'engageant à ne faire grâce à aucun prix et à opérer l'expulsion dans les deux heures qui suivront la révélation.

Fait à Fairy's Hall, ce 9 août, fête de saint Amour, à neuf heures et demie du matin, par moi,

Pancrace-Babolin-Zéphir-Rustique OLD NICK.»

— Tiens; tu es satisfait, je pense. Et maintenant, le nom des coupables.

CHARLES. – Pardon, Monsieur; encore cinq minutes; je vais porter ce papier à qui de droit et je reviens.

Old Nick voulut s'y opposer, mais il réfléchit que Charles n'avait aucun intérêt à ne pas achever sa révélation, et que ce papier ne pouvait servir qu'à ceux pour lesquels il était écrit. D'ailleurs Charles était parti si lestement qu'il eût été impossible de l'arrêter. Il fut exact; cinq minutes après il était de retour, après avoir remis le papier à Betty en lui expliquant que c'était sa garantie contre les mauvais traitements cruels dont avaient été menacés les coupables.

«Je te le donne, dit-il, pour qu'il ne prenne pas fantaisie au vieux Old Nick de le détruire en me l'arrachant des mains.»

— Eh bien! dit Old Nick avec humeur, parleras-tu enfin?

CHARLES. – Oui, Monsieur, je suis prêt... Le coupable de tout ce qui s'est fait depuis quelques jours, c'est... moi, Monsieur.

— Toi! s'écria Old Nick en sautant de dessus son fauteuil et en regardant Charles avec une stupéfaction profonde. Toi!

CHARLES. – Oui, Monsieur, moi seul.

OLD NICK. – C'est impossible! tu mens.

CHARLES. – Non, Monsieur, je dis vrai, très vrai! Moi seul ai tout inventé et tout exécuté.

OLD NICK. – Comment c'est-il possible?

CHARLES. – Je vais tout vous expliquer, Monsieur, à commencer par la cloche.

OLD NICK. – La cloche! c'était toi qui empêchais de sonner? Mais je te répète que c'est impossible; on t'aurait vu, entendu; d'ailleurs comment empêcher une cloche de sonner?

Charles sourit et commença ses explications. L'audace de la conception, de l'exécution, la simplicité des moyens, surprirent tellement le vieux Old Nick, que, malgré son indignation, sa colère, il n'interrompit pas une fois le récit de Charles; ses narines gonflées, son visage empourpré, indiquaient la colère toujours croissante, la rage qui bouillonnait dans sa tête et dans toute sa personne.

Quand Charles eut fini, Old Nick lui dit avec fureur:

«Je crois, en vérité, brigand! scélérat! que si tu ne m'avais extorqué la promesse que j'ai signée, je t'aurais mis en pièces moi-même, de ma main. Mais j'ai signé, tu as mis le papier en sûreté; je m'abstiens. Quant à te faire partir d'ici et ta Betty avec toi, le plus tôt sera le mieux; tu es trop dangereux dans ma maison! Tu as trop d'invention, d'imagination, de volonté, d'audace! D'ailleurs, ta pension n'étant pas payée d'avance, j'y perds au lieu de gagner. Tiens, drôle, voici un billet de sortie!... Et un autre pour ta gueuse de Betty! Partez, et à ne jamais nous revoir; j'espère bien!

— Amen, Monsieur, sans revoir.»

Charles salua, sortit et courut avertir Betty, qui partagea sa joie; elle abandonna ses casseroles, jeta son tablier, alla à la lingerie, fit en dix minutes son petit paquet et celui de Charles, et tous deux se dirigèrent vers la porte à laquelle veillait le sonneur. Il ne les voyait pas, puisqu'il leur tournait le dos, et il les entendait encore moins, puisque sa surdité était complète.

CHARLES, s'approchant, lui tapa sur l'épaule.

LE SONNEUR. – Quoi? Qu'est-ce? Comment osez-vous me toucher, mauvais sujet? Attendez un peu! Vous verrez aujourd'hui même comment je touche, moi! À midi la première exécution! Vous êtes le numéro 1, rien que ça! le meilleur! Avant que le bras soit fatigué, on tape plus ferme et on fait plus de besogne à la minute. C'est aujourd'hui à la minute qu'on fouette! Grande exécution! M. Boxear, qui a réparti le temps, vous a désigné pour cinq minutes. Je les emploierai bien, allez.

CHARLES. – Eh bien, Betty, je l'ai échappé belle! Fais voir nos billets de sortie à ce méchant homme.

Betty fit voir les billets au sonneur stupéfait, qui ne put faire autrement que d'ouvrir la porte. Avant qu'elle ne fût refermée, Charles fit au portier un salut moqueur, y ajouta les cornes, un pied de nez et lui

tourna le dos.

Les élèves attendirent vainement le retour de Charles, dont ils étaient fort inquiets. Au dîner, ne le voyant pas paraître, ils pensèrent que M. Old Nick l'avait enfermé dans un cachot souterrain, et pendant la récréation ils firent des suppositions plus terribles les unes que les autres sur les tortures que subissait certainement leur malheureux camarade. À la rentrée de l'étude, Boxear, qui avait été mis au courant par M. Old Nick, fit aux élèves un discours énergique qui les impressionna vivement.

«Il y a aujourd'hui une place vacante parmi vous, tas de polissons! Celui qui l'occupait a été honteusement chassé par notre père, notre juge, M. Old Nick. (Boxear enlève sa calotte et la remet.) Ce vaurien, ce malfaiteur a eu l'audace de déclarer à votre maître vénérable que tous les méfaits, les crimes de ces derniers jours provenaient de lui, Charles Mac'Lance, qu'ils avaient été conçus par lui, exécutés par lui. La présence parmi vous d'un être aussi corrompu, de ce véritable MÉPHISTOPHÉLÈS (c'est-à-dire DIABLE), ne pouvait être tolérée; il a été chassé! Il avait une complice, Betty, qui a subi la même ignominie! Nous voici donc rentrés dans l'ordre, dans le régime salutaire du fouet, qui va être appliqué avec plus de rigueur que jamais, au moindre symptôme d'insubordination, de négligence. Vous êtes avertis! Il dépend de vous que les sévérités paternelles, exécutées par la main vigoureuse du sonneur, vous atteignent ou vous épargnent.»

Boxear s'assit; les malheureux élèves tremblants, mais ruminant la vengeance à l'imitation de Charles, se mirent au travail en songeant aux moyens de s'en affranchir. Nous allons les laisser continuer leur vie de misère pour suivre Charles, qui n'oubliera pas ses malheureux camarades, et qui terminera promptement leurs souffrances en leur faisant à tous quitter, sous peu de jours, la maison de Fairy's Hall par ordre du juge de paix.

Mais il songea d'abord à lui-même, et, avant d'aller chez Marianne et chez Juliette, il alla chez le juge de paix solliciter sa protection pour ne pas être remis sous la tutelle de la cousine Mac'Miche, et pour être confié à la direction de Marianne.

XV - Madame Mac'Miche dégorge et s'évanouit

LE JUGE DE PAIX, *voyant entrer Charles*. – Comment, te voilà, mon garçon? Eh bien! tu n'as pas fait une longue station à Fairy's Hall. Comment t'en es-tu tiré? Est-ce pour longtemps?

CHARLES. – Pour toujours, Monsieur le juge! Et je viens vous demander votre appui pour ne pas rentrer chez ma cousine Mac'Miche, qui, d'ailleurs, ne veut pas de moi; et puis, pour me permettre de vivre chez mes cousines Daikins.

LE JUGE. – Écoute, mon ami; pour moi, ça m'est égal; mais tu ne dépends pas de moi seul. Tes cousines Daikins ne sont pas riches, tu le sais bien; peut-être ne voudront-elles pas de toi. Elles n'auront pas de quoi t'entretenir.

CHARLES. – Mais moi, je suis riche, Monsieur le juge, et je leur abandonne volontiers tout ce que j'ai.

LE JUGE. – Tu m'en as déjà touché un mot; tu m'as dit que tu avais cinquante mille francs; ta cousine Marianne m'en a parlé aussi; mais ta cousine Mac'Miche jure ses grands dieux que ce n'est pas vrai, que tu n'as rien.

CHARLES. – Elle ment; elle ment, Monsieur le juge. Demandez à Marianne qu'elle vous fasse voir ses preuves; vous saurez de quel côté est la vérité.

LE JUGE. – Je verrai, je m'en occuperai, mon ami; en attendant, je t'accorde volontiers l'autorisation de vivre chez tes cousines Daikins; voilà deux braves filles, et qui ne ressemblent pas à la cousine Mac'Miche!

CHARLES. – Merci, merci, mon bon Monsieur le juge. Juliette va-t-elle être contente, aussi contente que moi!

LE JUGE, *riant*. – Juliette aime un petit diable comme toi? Allons donc! quelle plaisanterie!

CHARLES. – Elle m'aime si bien, qu'elle pleurait quand j'ai dû entrer chez M. Old Nick. Ainsi ce n'est pas de la petite affection, ça! pleurer! C'est qu'on ne pleure que lorsque le coeur est bien touché? Je sais ça, moi!

LE JUGE, *riant*. – Bon! Tant mieux pour toi si Juliette t'aime; cela prouve que tu vaux mieux que je ne pensais. Va, mon ami, va chez tes cousines. Je m'occuperai de ton affaire. Justement j'entends Marianne.

CHARLES. – Et vous donnerez ce qui m'appartient à mes cousines Daikins, Monsieur le juge, n'est-ce pas?

LE JUGE. – Ceci ne dépend pas de moi, je te l'ai déjà dit. Je ferai seulement de mon mieux pour éclaircir l'affaire.

Charles sortit à moitié content; il craignait d'être à charge de ses cousines, et que Juliette surtout ne souffrît de leur position gênée. Il alla du côté de la rue du Baume-Tranquille, et il dut passer devant la maison de Mme Mac'Miche, rue des Combats; elle était dans sa cuisine. Charles mit le nez à la fenêtre et vit Mme Mac'Miche avec un monsieur qui lui était inconnu; tous deux tournaient le dos à la fenêtre, et causaient avec animation, surtout Mme Mac'Miche. Son bonnet de travers, ses mouvements désordonnés dénotaient une vive agitation et un grand mécontentement. Charles se retira prudemment et continua son chemin.

Son coeur battit plus vivement quand il tourna le bouton de la porte et quand il se trouva en présence de Juliette, qui tricotait comme de coutume. Au léger bruit qu'il fit en ouvrant la porte, Juliette se retourna vivement, écouta avec attention.

«Qui est là?» dit-elle d'une voix légèrement émue.

Charles sourit, mais ne répondit pas.

«C'est toi, Charles?... Mais réponds donc? Je suis sûre que c'est toi!

— Juliette, Juliette, ma bonne Juliette! s'écria Charles. C'est moi, oui, c'est moi! Je reviens pour ne plus te quitter; le juge l'a permis. Je vivrai avec toi!»

Charles s'élança au cou de Juliette avec une telle impétuosité, qu'il manqua de la jeter par terre; elle l'embrassa avec une grande joie.

JULIETTE. – Mon bon Charles, que je suis contente de te savoir hors de cette horrible maison!

CHARLES. – Horrible! tu as bien raison! horrible! c'est bien le mot! J'ai eu du mal pour en sortir, va.

JULIETTE. – As-tu été bien malheureux, mon pauvre Charles?

CHARLES. – Malheureux, non! j'étais trop occupé. Pense donc quel travail pour inventer des choses affreuses, inouïes, et pour les exécuter tout seul, sans autre aide que celle, très rare et difficile, de Betty; il fallait arriver à me faire chasser, et pourtant à ne jamais être découvert. Je n'avais pas le temps d'être triste et malheureux.

JULIETTE. – Ainsi, tu n'as pas du tout pensé à Marianne et à moi?

CHARLES. – Au contraire, toujours. Tout ce que je faisais, ce que j'inventais, c'était pour vous rejoindre. Et toi, Juliette, pensais-tu à moi?

JULIETTE. – Oh! moi, toujours. J'étais inquiète, j'étais triste. Mes journées ont été bien pénibles en ton absence, mon pauvre Charles! J'avais si peur que tu ne fisses quelque chose de mal, de réellement mal!... Tu sais que tu as toujours l'idée de te venger quand on a mal agi envers toi; et c'est un si mauvais sentiment, si contraire à la charité que nous commande le bon Dieu! Et quand tu offenses le bon Dieu, mon pauvre Charles, j'en éprouve une telle peine que je te ferais pitié si tu voyais le fond de mon coeur!

CHARLES. – Juliette, chère Juliette, pardonne-moi. Je t'assure que ce n'est pas exprès que je suis méchant...

JULIETTE. – Je le sais, mon ami; mais tu te laisses trop aller, tu ne pries pas le bon Dieu de te venir en aide, et alors... tu n'as pas de soutien et tu tombes!

CHARLES. – Sois tranquille, Juliette; à présent que je serai avec vous deux, tu verras comme tu seras contente de moi, et comme je t'écouterai docilement, sagement.

Juliette sourit, se tut et reprit son tricot.

CHARLES. – Sais-tu que j'ai bien faim, Juliette? J'ai mangé un morceau de pain sec à huit heures, et il est midi passé.

JULIETTE. – J'attends Marianne pour dîner; mais si tu veux manger une tranche de pain, tu sais où il est, prends-en un morceau.

CHARLES. – Je vais manger une bouchée en attendant; je craignais que tu n'eusses dîné.

Comme il achevait son morceau de pain, Marianne entra.

«Ah! te voilà, Charlot, dit-elle en l'embrassant, tu t'es donc fait chasser? Cela ne m'étonne pas, je l'avoue. Prends garde de te faire chasser aussi par Juliette, qui va t'avoir toute la journée sur le dos.»

CHARLES. – Non, Marianne, je travaillerai; j'irai chez M. le curé, chez le maître d'école; ils me feront travailler, et je ne vous ennuierai pas, je ne ferai aucune sottise. Je deviens raisonnable à présent.

MARIANNE, *souriant*. – Ah!... Depuis quand, Monsieur Charlot, êtes-vous passé dans les rangs des gens sages?

CHARLES. – Depuis longtemps; depuis que je suis malheureux.

MARIANNE, *riant*. – C'est singulier que je ne m'en sois pas aperçue, ni Juliette non plus.

CHARLES. – Vous, Marianne, vous ne me connaissez pas; mais, pour Juliette, je suis sûr qu'elle me trouve de plus en plus sage.

Juliette sourit, Charles la pressa de répondre; elle finit par dire:

«Ne parlons pas du passé et songeons à l'avenir; je parie que Charles va être tout autre avec nous qu'avec ma cousine Mac'Miche.»

CHARLES. – Je ressemblerai aussi peu à ce que j'étais que vous ressemblez peu à la vieille cousine.

MARIANNE. – Allons! que Dieu t'entende, Charlot! Je ne demande qu'à te rendre service et à trouver en toi un second saint Charles.

Au même instant, la porte s'ouvrit avec violence, et Mme Mac'Miche parut sur le seuil, à la grande terreur de Juliette, qui la devina à son souffle bruyant et au cri étouffé de Charles. Tout le monde garda le silence. Mme Mac'Miche, pâle et tremblante, s'approcha de Marianne, qui l'attendait de pied ferme.

«Marianne, dit-elle d'une voix adoucie par l'émotion, qu'avez-vous dit au juge relativement à moi?

— Au juge! répondit Marianne très surprise, je ne sais ce que vous voulez dire. Je ne me souviens pas d'avoir parlé au juge.

— Vrai? reprit la Mac'Miche en se remettant de son émotion. Il a donc inventé, menti; pour me faire

parler sans doute?

— M. le juge n'est pas capable de mentir, dit Charles, qui était dans un recoin sombre de la salle, et que Mme Mac'Miche n'avait pas encore aperçu.»

En entendant la voix de Charles, elle se retourna vivement et poussa un cri d'effroi.

MADAME MAC'MICHE. – Le voilà!... Le voilà revenu, ce cauchemar de ma pauvre vie! Comment s'est-il échappé? Remettez-le là-bas! En le recevant, vous recevez une légion de fées. Chassez-le! Vite, vite! Je ne veux pas de lui, d'abord.

MARIANNE. – Soyez tranquille, ma cousine; vous ne l'aurez pas, quand même vous le voudriez. M. le juge me l'a confié, je le garde, il est sous ma tutelle.

MADAME MAC'MICHE. – Et avec quoi le nourrirez-vous?

MARIANNE. – Ceci est mon affaire, ce n'est plus la vôtre.

CHARLES. – Vous savez bien, ma cousine, que vous avez cinquante mille francs qui sont à moi; vous les rendrez à Marianne, qui est ma gardienne, et nous vivrons tous là-dessus.

— Scélérat! menteur! s'écria la Mac'Miche d'une voix étranglée. Marianne, ne le crois pas; ma fille, ne l'écoute pas.

MARIANNE. – Pardon, ma cousine, je sais qu'il dit vrai; c'est moi qui le lui ai appris; et maintenant que vous m'y faites penser, je me souviens d'en avoir parlé au juge; c'est peut-être ce que vous me demandiez en entrant.

MADAME MAC'MICHE. – Malheureuse! tu m'assassines! Je ne puis rien rendre; je n'ai rien.

MARIANNE. – Tout cela ne me regarde pas; c'est M. le juge qui en sera chargé par l'attorney.

MADAME MAC'MICHE. – L'attorney! Mais c'est une infamie que ces attorneys! Ils condamnent toujours! Dans toutes les affaires ils condamnent quelqu'un! Je n'ai rien! Croyez-moi, mes chères, mes bonnes cousines. Ayez pitié de moi, pauvre veuve... Charles, mon bon Charles, intercède pour moi. Songe que je t'ai logé, nourri, habillé pendant trois ans.

CHARLES. – Quant à ça, ma cousine, je ne vous en ai pas grande obligation; logé comme un chien, nourri comme au workhouse, habillé comme un pauvre, battu tous les jours, abreuvé d'humiliations et d'injures. Et pendant que vous me reprochiez le pain que je mangeais, que vous m'appeliez mendiant, vous aviez ma fortune que vous me dissimuliez, et qui payait et au-delà la dépense de la maison. Mes cousines Daikins sont pauvres, elles ne peuvent pas me garder pour rien: il est juste que ma fortune passe entre les mains de ma nouvelle tutrice.

MADAME MAC'MICHE, *joignant les mains.* – Mais je te dis, je te répète que je n'ai rien; rien à rendre, puisque je n'ai rien!

Charles leva les épaules et ne répondit pas. Marianne contemplait avec dégoût cette vieille avare, tombée à genoux au milieu de la chambre, et continuant à implorer leur pitié à tous.

La scène se compliqua par l'arrivée du juge de paix, accompagné du vieux monsieur que Charles avait vu à travers la croisée chez Mme Mac'Miche.

«Qu'est-ce, Madame Mac'Miche? dit le juge avec ironie; à genoux devant vos cousines? Quel méfait, quel crime avez-vous donc commis?»

Mme Mac'Miche resta atterrée; elle comprit que l'attitude de suppliante dans laquelle l'avaient surprise son correspondant et le juge, déposait contre elle et la faisait préjuger coupable de quelque grande faute. Elle ne trouva pas une parole pour s'excuser.

«Madame Mac'Miche, continua le juge, je suis fâché de vous dire que, malgré vos dénégations et vos serments répétés, il paraît certain que vous avez réellement détenu à votre profit la somme de cinquante mille francs appartenant à votre cousin et pupille Charles Mac'Lance, lesquels cinquante mille francs vous avaient été confiés par le père de Charles au profit de son fils.»

MADAME MAC'MICHE, *avec une force toujours croissante.* – C'est faux! c'est faux! c'est faux! c'est faux! Je n'ai rien à ce garçon et je ne lui dois rien.

LE JUGE. – Prenez garde, Madame Mac'Miche. Il y a des preuves contre vous, des preuves écrites.

MADAME MAC'MICHE. – C'est impossible! Il n'y a rien d'écrit; j'en suis certaine.

LE JUGE. – Si vous persistez à nier, il faudra que je remette l'affaire entre les mains de l'attorney, et... une condamnation... serait le déshonneur! Et puis... les frais entameraient vos capitaux, à vous appartenant.

Mme Mac'Miche se roula par terre en criant:

«Mon argent! mon pauvre argent! Qu'on ne touche pas à ma caisse! Je vous ferai tous condamner à la déportation... Mais vous n'y arriverez pas! Vous n'y trouverez rien!»

LE JUGE. – Calmez-vous, Madame Mac'Miche; il ne s'agit pas de vous prendre votre argent, mais de vous faire rendre celui qui ne vous appartient pas. Monsieur Blackday, veuillez parler à Madame, et lui faire voir clair dans cette affaire, ajouta-t-il en souriant.

M. Blackday s'avança.

«Madame, dit-il, je vous ai informée tantôt que j'avais reçu une lettre dictée par vous, et qui me parlait de ces cinquante mille francs; cette lettre, m'avez-vous dit, était un tour infâme de votre petit cousin, Charles Mac'Lance. Je vous ai parlé d'une autre lettre que m'avait adressée ce pauvre garçon; il me dépeignait sa lamentable situation, et il me reparlait de cette somme dont M. le juge de paix, disait-il, avait connaissance. J'ai été touché de l'appel de ce pauvre orphelin, et je suis venu ici pour en causer avec vous, puis avec M. le peace-justice. Vous avez tout nié; M. le peace-justice m'a tout démontré par des informations verbales, mais incontestables, et par un papier écrit de votre main. Vous avez, sans doute, ignoré jusqu'ici cette dernière circonstance, que je crois devoir vous révéler; ce papier est le reçu écrit de votre main des cinquante mille francs de Charles, et remis à M. Mac'Lance père, lequel l'a mis dans un portefeuille qu'il a confié à des mains sûres; ce document existe encore; nous l'avons vu, M. le peace-justice et moi. Et puis, Madame, à l'époque de la mort de M. Mac'Lance, décédé dans votre maison, j'ai reçu de vous, pour être placée en votre nom, la somme de cinquante mille francs réclamée par Charles; comment justifierez-vous de la possession de cette somme?»

Mme Mac'Miche, atterrée par ces témoignages accumulés, ne répondit pas: elle ne voyait ni n'entendait plus rien de ce qui se passait autour d'elle; quand le juge lui demanda une dernière fois si elle

voulait restituer à Charles le capital et les intérêts de la somme qui lui appartenait, ou bien subir les chances d'un procès qui la ruinerait peut-être, elle trembla de tous ses membres; effarée, éperdue, elle tira machinalement et avec effort la clef cachée dans son estomac, murmura d'une façon presque inintelligible:

«Cassette..., clef, caisse... Sauvez..., sauvez tout.

— Où se trouve la caisse? demanda le juge de paix.

— Le mur... derrière l'armoire...»

Et, poussant un gémissement douloureux, elle ferma les yeux et perdit connaissance.

Le peace-justice, la laissant aux mains de Marianne, sortit avec M. Blackday, et alla chez Mme Mac'Miche pour ouvrir la caisse et voir ce qu'elle contenait. Ils trouvèrent la clef dans la cassette, mais ils eurent de la peine à découvrir la caisse, scellée dans le mur et masquée par l'armoire qu'ils ne songeaient pas à déplacer à cause de son poids; toutefois en la poussant ils découvrirent qu'elle était sur roulettes, et qu'elle se déplaçait très facilement. Ils ouvrirent donc la caisse, et, après quelques difficultés pour arriver jusqu'à l'intérieur, ils trouvèrent enfin le trésor; les papiers relatifs aux cinquante mille francs de Charles et les rouleaux d'or étaient séparés des deux cent mille francs de valeurs de Mme Mac'Miche. Le juge les prit, les compta, dressa un procès-verbal de la rentrée en possession, prit ensuite six mille francs en or, provenant des intérêts durant trois ans.

«Je laisse à Mme Mac'Miche, dit-il, quinze cents francs pour payer la pension du pauvre Charles pendant les trois années de privation et de martyre qu'il a passées chez elle. Je vais remettre les six mille à Marianne pour sa dépense courante, et garder les cinquante mille francs pour les lui verser entre les mains quand elle sera définitivement tutrice de Charles.»

XVI - Madame Mac'Miche file un mauvais coton

Ces messieurs rentrèrent chez Marianne, où ils trouvèrent Mme Mac'Miche revenue de son évanouissement, mais d'une pâleur livide. En apercevant les rouleaux d'or que le juge de paix remit à Marianne, elle se dressa en poussant un rugissement comme une lionne à laquelle on arrache ses lionceaux, et retomba aux pieds du juge de paix.

«Malheureuse créature! dit-il en la regardant avec dégoût. L'amour de l'or et le chagrin d'en perdre une partie sont capables de la faire mourir. Qu'allez-vous en faire, Marianne?»

MARIANNE. – Si vous vouliez bien vous en charger, Monsieur le juge! Ici nous n'avons pas de place; impossible de la garder.

LE JUGE. – Où est Betty? Si on pouvait l'avoir, elle consentirait bien, je pense, à soigner son ancienne maîtresse.

CHARLES. – Betty est restée chez sa soeur, la blanchisseuse.

MARIANNE. – Veux-tu aller la chercher, Charlot? Elle s'établirait chez la cousine Mac'Miche.

CHARLES. – J'y cours;... mais... si j'emmenais la pauvre Juliette, qui est si pâle: l'air lui fera du bien.

JULIETTE. – Oh oui! mon bon Charles, emmène-moi! Je suffoque! J'ai besoin d'air et de mouvement.

Charles passa le bras de Juliette sous le sien, et ils allèrent ensemble proposer à Betty de reprendre son service chez Mme Mac'Miche. Betty refusa d'abord, puis elle céda aux instances de Charles et de Juliette.

«Écoute, lui dit Charles, en la soignant tu feras un acte de charité, et tu y seras bien plus agréablement, puisque nous sommes riches à présent et que tu ne manqueras de rien. D'ailleurs, si elle est trop méchante, si elle t'ennuie trop, tu t'en iras et tu viendras chez nous ou chez ta soeur.»

Ces raisons décidèrent Betty; elle les accompagna chez Marianne. En route ils rencontrèrent le charretier qui avait eu jadis une bataille avec Mme Mac'Miche et qui était resté dans le pays; Betty lui demanda de vouloir bien l'aider à transporter sa maîtresse chez elle. Il entra donc chez Marianne, pendant que Charles, qui redoutait de mettre Juliette en présence de Mme Mac'Miche, lui proposa de continuer leur promenade en dehors du bourg.

«Bien le bonjour, Madame, dit le charretier en entrant. C'est-y ça la bourgeoise qu'il faut ramener chez elle? Qu'est-ce qu'elle a donc? Elle est blanche comme un linceul. On dirait d'une morte!»

BETTY. – Non, non, elle n'est pas morte, allez. Est-ce que les méchantes gens meurent comme ça! Le bon Dieu les conserve pour leur donner le temps du repentir; et puis pour la punition des vivants.

LE CHARRETIER. – Voyons, faut-il que je l'emporte?

BETTY. – Oui, si vous voulez bien; elle n'est pas lourde, je pense; elle vit d'air, par économie.

LE CHARRETIER, *riant*. – Et si elle revient, et qu'il lui prenne envie de me battre, en répondez-vous?

BETTY, *riant aussi*. – Oh! moi, je ne réponds de rien; c'est à vous à vous garer.

LE CHARRETIER, *de même*. – Ah mais! dites donc! c'est que je ne voudrais pas sentir ses ongles sur ma peau! Moi, d'abord je lâche, ni une ni deux; au premier coup de poing je la fais rouler par terre!

BETTY. – Vous ferez comme vous voudrez; ça vous regarde.

LE CHARRETIER. – Bon! j'enlève le colis!... Houp! j'y suis.

Et Mme Mac'Miche se trouva chargée comme un sac de farine sur le dos du charretier, ses jambes pendant par-derrière, sa tête retombant sur la poitrine du charretier. Betty suivait. Ils eurent à peine fait cent pas, que le fardeau du charretier commença à s'agiter.

LE CHARRETIER. – Hé! la bourgeoise! ne bougez pas! C'est qu'elle remue comme une anguille! Sapristi! Tenez-lui les jambes, Mistress Betty! Elle bat le tambour sur mes mollets à me briser les os... Allons donc, la bourgeoise!... Je vais la serrer un brin pour la faire tenir tranquille.

Il la serra si vigoureusement dans ses bras d'Hercule, que Mme Mac'Miche reprit tout à fait connaissance; et voulant se débarrasser de l'étau qui arrêtait sa respiration, elle serra et pinça cruellement le cou du charretier. Il poussa un cri ou plutôt un hurlement effroyable, et ouvrant les bras il laissa tomber sa vieille ennemie sur un tas de pierres qui bordaient la route. À son tour, Mme Mac'Miche cria de toute la force de ses poumons.

«Pourquoi l'avez-vous jetée?» dit Betty d'un ton de reproche.

LE CHARRETIER. – Tiens! j'aurais voulu vous y voir. Elle m'a pincé au sang, comme une enragée qu'elle est!

BETTY. – Pincé! pas possible!

LE CHARRETIER. – Tenez, voyez la marque sur mon cou!

BETTY. – C'est ma foi vrai! Est-elle traître! Elle n'avait que les doigts de libres, elle s'en est servie contre vous!

LE CHARRETIER. – Je le disais bien! J'en avais comme le pressentiment... Je ne m'en charge plus cette fois. Faites ce que vous voudrez, je ne la touche pas, moi. Au revoir, Madame Betty; bien fâché de vous laisser empêtrée de cette besogne! Vous ne vous en tirerez qu'en la laissant se calmer en se roulant sur ces pierres. Tenez, tenez! voyez comme elle s'agite!

BETTY, *d'un air résigné*. – Envoyez-moi du monde, s'il vous plaît; je vais la faire porter chez elle.

Le charretier, qui était bon homme, s'en alla mais revint peu d'instants après avec un brancard et un ami; ils enlevèrent Mme Mac'Miche, malgré ses cris, la posèrent sur le brancard et la déposèrent chez elle, sur son lit. En guise de remerciement, elle leur prodigua force injures.

LE CHARRETIER. – Allez, allez toujours! Je me moque bien de vos propos et de vos blagues; j'ai l'oreille et la peau dures. Ce n'est pas pour vous ce que j'en fais, c'est pour soulager Mistress Betty, qui est une brave fille et qui a une réputation bien établie dans le pays. Au revoir, Mistress Betty!

BETTY. – Au revoir, Monsieur Donald, et bien des remerciements.

LE CHARRETIER. – Tiens! vous savez mon nom! Comment que ça se fait?

BETTY. – Je l'ai su dès le jour où vous avez eu cette prise avec ma maîtresse; on disait que vous deviez vous établir dans notre bourg; et vous y êtes tout de même.

LE CHARRETIER. – C'est vrai, et j'espère bien trouver une place et y rester. Allons, je vous laisse. Viens-tu, Ned?

NED. – J'y vais, j'y vais. Bonsoir, Mistress Betty.

BETTY. – Bonsoir et merci, Monsieur Ned.

LE CHARRETIER. – Ah çà; mais vous connaissez donc chacun par son nom?

BETTY. – Ce n'est pas malin! Vous venez de l'appeler Ned: je le répète après vous.

— Elle a de l'esprit tout de même, dit Donald à Ned en s'en allant.

Betty**,** restée seule près de Mme Mac'Miche, lui donna quelques soins qui furent repoussés avec force injures.

«Je veux être seule! criait-elle. Je veux être seule!

— Je ne puis vous laisser tant que vous n'êtes pas remise sur vos pieds, Madame.»

Mme Mac'Miche essaya de se relever; elle poussa un gémissement et retomba sur son oreiller; elle ne pouvait ni se redresser ni se retourner sur son lit. Betty, inquiète et redoutant quelque fracture, proposa à Mme Mac'Miche d'aller chercher le médecin.

MADAME MAC'MICHE. – Jamais! Je ne veux pas! Plutôt mourir que payer un médecin.

BETTY. – Mais Madame a peut-être quelque chose de dérangé dans les os. Il faut bien qu'on y voie.

Et Betty s'esquive pour aller chercher M. Killer.

MADAME MAC'MICHE. – Malheureuse, infortunée que je suis! On me vole mon argent; on veut me ruiner en médecins!... Mes pauvres cinquante mille francs! Ils les ont volés!... Et l'or! l'or! Ces pièces si jolies, si charmantes, ils les ont prises! Ah! mon Seigneur! ils m'ont pillée, assassinée, égorgée! Ce gueux de Charles! Cette scélérate de Marianne! Ils ont tout raconté à ce juge! Un méchant juge de paix de quatre sous! Il m'a dévalisée!... Il m'a volée peut-être! Il faut que j'aille voir!... Ma clef! Ils m'ont pris ma clef! Ils m'ont volé ma clef!

Mme Mac'Miche chercha encore à se lever, mais sans plus de succès que la première fois.

«Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, éclatant en sanglots. Je ne peux pas y arriver! Je ne pourrai pas ouvrir ma caisse chérie! Je ne saurai pas ce qu'ils m'ont volé, ce qu'ils m'ont laissé!... À deux pas de

mon trésor, de ce qui fait ma vie, mon bonheur! Et ne pouvoir y arriver! ne pas pouvoir toucher mon or, le manier, l'embrasser, le serrer contre ma poitrine, contre mon coeur! Mon or, mon cher et fidèle ami! Mon espérance, ma récompense, ma joie! Oh! rage de désespoir!»

Quand Betty rentra avec le médecin, ils la trouvèrent en proie à une violente attaque de nerfs accompagnée de délire. Elle ne parlait que de sa caisse, de sa clef, de son or. Le médecin examina la jambe gauche, qui ne faisait aucun mouvement; il reconnut une fracture. Aidé de Betty, il déshabilla Mme Mac'Miche, la coucha dans son lit, fit le pansement nécessaire, mit l'appareil voulu pour que les os puissent reprendre, et recommanda du calme, beaucoup de calme, de peur que la tête ne s'engageât tout à fait.

Betty crut devoir avertir Charles et les miss Daikins de ce qui arrivait à la cousine Mac'Miche.

«Je vais profiter de son moment de calme, pensa-t-elle, pour courir jusque là-bas.»

«Vous voilà déjà de retour, Betty? dit Marianne, qui, aidée de Charles, servait le dîner recuit, refroidi et réchauffé. Dînez-vous avec nous?»

BETTY. – Je ne demanderais pas mieux, bien sûr; mais ne voilà-t-il pas que la cousine Mac'Miche a la jambe cassée à présent.

MARIANNE. – Cassée! C'est-il possible! Quand donc? Comment donc?

Betty raconta de qui était arrivé.

«Quant au charretier, continua-t-elle, il n'est pas fautif; c'est qu'elle l'a pincé! Fallait voir comme son cou était noir! La douleur lui a fait lâcher prise, et... par malheur elle a roulé sur les pierres! C'est là qu'elle se sera fracturée, comme dit le médecin.»

MARIANNE. – Écoutez, Betty, dînez avec nous; nous avons tout juste de quoi; le juge nous avait donné un poulet que j'ai fait rôtir. Il est un peu sec à force d'avoir attendu, mais nous sommes tous jeunes, avec de bonnes dents et bon appétit. Et puis, voici une omelette pour fêter le retour de Charlot.

BETTY. – Et Mme Mac'Miche donc qui est seule?

MARIANNE. – Elle n'a besoin de rien, que de repos, a dit le médecin; et vous, vous avez, comme nous tous, besoin de manger. Voyez donc! Il est près de trois heures, et nous dînons d'habitude à une heure. Viens, ma Juliette, tu es pâle et fatiguée; mets-toi à table.

Marianne amena et établit Juliette à sa place accoutumée, s'assit à côté, et lui servit un morceau d'omelette bien chaude.

«Eh bien, où est Charlot?» dit Marianne en regardant de tous côtés après avoir servi Betty.

JULIETTE. – Il va revenir, m'a-t-il dit; il nous demande de ne pas l'attendre.

On ne fit plus d'observation, et les convives mangèrent avec un appétit aiguisé par un retard de deux heures.

«C'est singulier que Charles ne rentre pas, dit Marianne en réservant la part de poulet qui lui revenait. Pourvu qu'il n'ait pas été faire quelque sottise!

— Oh non! répondit vivement Juliette. Au contraire!»

MARIANNE. – Comment, au contraire? Tu sais donc où il est?

JULIETTE. – Oui, il me l'a dit.

MARIANNE. – Où est-il? Pourquoi ne le dis-tu pas?

JULIETTE. – Parce qu'il m'a demandé de ne le dire que lorsque Betty aurait fini son dîner, pour qu'elle pût manger tranquillement à sa faim.

BETTY. – Tiens! pourquoi cela? Où est-il allé?

JULIETTE. – Il est allé près de Mme Mac'Miche, dans le cas où elle viendrait à s'éveiller et qu'elle aurait besoin de quelque chose. Il m'a demandé la permission d'y aller. C'est un bon sentiment, et je l'y ai encouragé.

MARIANNE. – Et tu as bien fait, Juliette! et Charles est un bon coeur, un brave garçon! C'est bien, ça! Ce que tu me dis m'attache à lui et me fait plaisir!

Juliette embrassa sa soeur; elle avait des larmes dans les yeux. Betty, qui finissait son dîner, ploya sa serviette, remercia Marianne et disparut.

XVII - Bon mouvement de Charles: il s'oublie avec le chat

Charles avait été touché de l'accident fâcheux arrivé à sa vieille cousine; il eut la bonne pensée d'expier les tours innombrables qu'il lui avait joués, en aidant Betty à la soigner pendant sa maladie, qui pouvait être longue. Il remit donc son dîner à son retour et courut chez la cousine Mac'Miche. Quand il arriva, elle était déjà retombée dans son délire, elle appelait au secours pour garder son or qu'on lui volait; elle passait des larmes de désespoir aux cris de colère et d'effroi. Elle ne reconnut pas Charles et le supplia de lui rendre son or, son pauvre or.

Charles pensa que cette grande et dangereuse agitation serait peut-être calmée par la vue de cet or tant aimé, tant regretté: il trouva une double clef qui était dans un tiroir, ouvrit la cassette, y trouva une autre clef, celle de la caisse; et, se souvenant de la place indiquée, il poussa l'armoire, qu'il savait facile à remuer, vit la serrure dans le mur, ouvrit encore et trouva, après quelques recherches, le trésor bien-aimé; il prit les rouleaux d'or, referma le reste, et posa les rouleaux sur le lit de Mme Mac'Miche, à portée de ses mains; puis il s'assit et attendit.

Elle ne tarda pas à ouvrir les yeux, à regarder ses mains vides.

«Rien! dit-elle à mi-voix, rien!»

Puis, apercevant ses rouleaux d'or, elle poussa un cri de joie, les saisit, les passa d'une main dans l'autre, les baisa, les ouvrit, les compta, les baisa encore, aperçut Charles et le regarda avec effroi.

«Pourquoi viens-tu? Tu veux me voler mon or?»

CHARLES. – Rassurez-vous, ma cousine! C'est moi, au contraire, qui vous l'ai rapporté.

MADAME MAC'MICHE. – Toi! Oh! Charles! mon ami, mon sauveur! C'est toi? Eh! Charles! que tu es bon! Ne le dis à personne! Il me les reprendrait, cet infâme juge! Où le mettre? Où le cacher?

CHARLES. – Sous votre oreiller, ma cousine! Personne n'ira l'y chercher.

Mme Mac'Miche le regarda avec méfiance.

«J'aime mieux tout garder dans mes mains», dit-elle.

Elle s'agita, eut l'air de chercher.

«J'ai soif; Betty ne m'a rien donné.»

Charles courut chercher quelques groseilles dans le jardin, les écrasa dans un verre d'eau, y ajouta du sucre et le présenta à Mme Mac'Miche.

Elle but avec avidité.

«C'est bon! c'est très bon!...»

Et, après un instant de réflexion:

«Où as-tu pris le sucre? Je ne veux pas acheter du sucre.»

CHARLES. – C'est celui de Marianne; c'est elle qui vous en fournira, ma cousine.

MADAME MAC'MICHE. – À la bonne heure!... C'est très bon! Ça me fait du bien... Donne-m'en encore, Charles.

Charles lui en apporta un second verre, qu'elle but avec la même avidité que le premier.

MADAME MAC'MICHE. – C'est bon! je me sens mieux... Mais tu es bien sûr que c'est Marianne qui paye le sucre?

CHARLES. – Très sûr, ma cousine! Ne vous en tourmentez pas.

MADAME MAC'MICHE. – Et Betty? Je ne veux pas la payer.

CHARLES. – Vous ne la payerez pas; elle ne demande rien.

MADAME MAC'MICHE. – Bon! Mais je ne veux pas la nourrir non plus.

CHARLES. – Elle mangera chez Marianne; calmez-vous, ma cousine; on fera tout pour le mieux.

MADAME MAC'MICHE. – Et le médecin? Je n'ai pas de quoi le payer.

CHARLES. – Marianne payera tout.

Ces assurances réitérées calmèrent Mme Mac'Miche qui s'endormit paisiblement.

Quand Betty entra, Charles lui expliqua ce qui s'était passé, ce qu'il avait dit et promis, et recommanda bien qu'on ne lui enlevât pas ses rouleaux d'or. Puis il se retira et courut jusque chez ses cousines.

CHARLES, *entrant*. – Me voici, Juliette! J'ai une faim terrible! Mais j'ai bien fait d'y aller. Je te raconterai ça quand j'aurai mangé.

Marianne embrassa Charles avant qu'il commençât son repas. Juliette quitta son fauteuil, marcha à tâtons vers lui, et, lui prenant la tête dans ses mains, elle lui baisa le front à plusieurs reprises.

CHARLES, *mangeant*. – Merci, Juliette, merci; tu es contente de moi! Ce que j'ai fait n'était pourtant pas difficile. Cette malheureuse femme fait pitié!

JULIETTE. – Pitié et horreur! Cet amour de l'or est révoltant! J'aimerais mieux mendier mon pain que me trouver riche et m'attacher ainsi à mes richesses.

MARIANNE. – Malheur aux riches! a dit Notre-Seigneur; aux riches qui aiment leurs richesses! C'est là le mal et le malheur! C'est d'aimer cet or inutile! C'est d'en être avare! de ne pas donner son superflu à ceux qui n'ont pas le nécessaire!

CHARLES, *mangeant*. – Si jamais je deviens riche, je donnerai tout ce qui ne me sera pas absolument nécessaire.

JULIETTE. – Et comment feras-tu pour reconnaître ce qui n'est pas absolument nécessaire?

CHARLES, *mangeant*. – Tiens; ce n'est pas difficile! Si j'ai une redingote, je n'ai pas besoin d'en avoir une seconde! Si j'ai une salle et une chambre je n'ai pas besoin d'en avoir davantage. Si j'ai un dîner à

ma faim, je n'ai pas besoin d'avoir dix autres plats pour me faire mourir d'indigestion. Et ainsi de tout.

JULIETTE. – Tu as bien raison! Si tous les riches faisaient comme tu dis, et si tous les pauvres voulaient bien travailler, il n'y aurait pas beaucoup de pauvres.

CHARLES. – Marianne, à présent que nous sommes riches, vous n'irez plus en journée comme auparavant.

MARIANNE. – Tout de même, mon ami; n'avons-nous pas nos dettes à acquitter? Et je ne veux pas les payer sur la fortune de mes parents, dont Juliette aura besoin si je viens à lui manquer. Encore cinq années de travail, et nous serons libérées.

CHARLES. – Marianne, je vous en prie, payez avec mon argent! J'en ai bien plus qu'il ne nous en faut! Pensez donc, deux mille cinq cents francs par an!

MARIANNE. – Ni toi, ni moi, nous n'avons le droit de faire des générosités avec ta fortune, Charlot; toi, tu es un enfant, et moi, je vais être ta tutrice: je dois donc faire pour le mieux pour toi et non pour moi.

Charles ne dit plus rien. Il s'assit près de Juliette et arrangea avec elle l'emploi de leurs journées.

JULIETTE. – D'abord, tu me mèneras à la messe à huit heures...

CHARLES. – Tous les jours! Je crains que ce ne soit un peu ennuyeux.

JULIETTE, *souriant.* – Oui, tous les jours. Et la messe ne t'ennuiera pas, j'en suis sûre, quand tu penseras que tu me procures ainsi un bonheur et une consolation; et puis ce n'est pas bien long, une petite demi-heure.

CHARLES. – Bon. Après?

JULIETTE. – Après, nous irons faire une promenade, nous visiterons quelques pauvres gens; nous leur ferons du bien selon nos moyens; puis nous rentrerons, tu t'occuperas pendant que je tricoterai. Après dîner nous ferons encore une promenade, et puis nous travaillerons.

CHARLES. – Et j'aiderai Marianne à faire le ménage; et puis je jouerai un peu avec le chat. J'aime beaucoup les chats.

JULIETTE. – Tu ne le tourmenteras pas?

CHARLES. – Oh non! Je m'amuserai en l'amusant.

JULIETTE. – C'est arrangé alors. Commençons de suite. Donne-moi mon tricot, je t'en prie. Je ne sais ce qu'il est devenu avec ces histoires de la cousine Mac'Miche.

— À propos de cousine Mac'Miche, dit Charles en donnant à Juliette son tricot, il faudra que j'aille souvent aider la pauvre Betty à la soigner. Et il y en a pour longtemps! Betty n'y tiendrait pas si elle n'avait quelqu'un qui vînt l'aider... Tiens! voici le chat!... Minet, Minet, viens, mon Minet, viens faire

connaissance avec ton nouvel ami.

Minet approcha sans méfiance et fit le gros dos et ronron en se frottant aux jambes de Charles qui le caressa, le prit sur ses genoux et l'embrassa. Le chat se sentit tout à fait à l'aise et frotta sa tête contre la joue de Charles.

CHARLES. – Bien, mon ami, tu es un bon Minet; je serai ton ami et je t'apprendrai à faire de jolies choses... D'abord, sais-tu scier?... Tu vas voir comme c'est joli et amusant.

Charles plaça entre ses jambes les pattes de derrière du chat, prit de chaque main une des pattes de devant et une des oreilles, et le fit ployer comme les scieurs de long quand ils scient à deux une pièce de bois. Puis il le releva, puis il fit ployer encore; le chat, ne trouvant pas le jeu à son gré, se débattit, mais en vain; Charles serrait davantage les jambes pour maintenir celles du chat, et tenait plus fortement les pattes de devant et les oreilles; à chaque révérence qu'il lui faisait exécuter, le chat faisait un demi-miaulement furieux.

«Bravo! s'écria Charles; très bien! Il imite le bruit de la scie; entends-tu, Juliette?»

Et il faisait scier le pauvre chat avec un redoublement de vigueur.

JULIETTE. – Que fais-tu donc, Charles? Je parie que tu le tourmentes. Il miaule comme s'il n'était pas content.

CHARLES. – Pas du tout! Il imite le bruit de la scie; il est enchanté; s'il était ouvrier scieur, tu l'entendrais rire... ou jurer peut-être, car ils jurent tous... Aïe! aïe! vilaine bête! Quel coup de griffe il m'a donné!... Le voilà qui se sauve. Attends, imbécile! tu vas en recevoir pour ta peine!

Avant que Juliette eût eu le temps d'arrêter Charles dans ses projets de vengeance, il avait disparu; elle l'entendit courir, crier des sottises au chat; puis elle entendit plusieurs miaulements désespérés, deux ou trois cris poussés par Charles et puis plus rien. Deux minutes après, Charles revenait près de Juliette.

JULIETTE, *agitée*. – Charles, qu'as-tu fait du pauvre chat? Pourquoi a-t-il miaulé, et pourquoi as-tu crié?

CHARLES, *ému.* – Parce que ton chat est une méchante bête qui m'a mordu, griffé, qui m'aurait mis en pièces si je ne l'avais maintenu de toutes mes forces. Aussi l'ai-je fouetté d'importance!

JULIETTE. – Pauvre bête! Ce chat a toujours été très bon; c'est toi qui l'as mis en colère en le tourmentant. Et je suis très fâchée contre toi!

CHARLES. – Oh! Juliette! tu es fâchée contre moi pour un méchant chat qui m'a fait mal, qui a un caractère détestable, qui ne comprend pas le jeu!

JULIETTE. – Et comment veux-tu qu'il s'amuse à un jeu qui lui fait mal ou tout au moins qui l'ennuie?

CHARLES. – Et c'est ce qui prouve qu'il est bête.

JULIETTE. – Et parce qu'il est bête, tu le bats, tu le fouettes comme s'il avait de la raison, comme s'il pouvait comprendre? Tu fais pour lui pis que ne faisait ta cousine Mac'Miche pour toi.

CHARLES. – Voyons, Juliette, ne sois pas fâchée; pardonne-moi. J'étais en colère, vois-tu! Il m'avait déjà griffé avant que je l'eusse battu.

JULIETTE. – Je te pardonnerai si tu me promets de ne plus recommencer et de ne jamais battre mon chat.

CHARLES. – Je te le promets; je jouerai avec lui sans le battre et sans le tourmenter.

— Bon; alors je te pardonne, dit Juliette en souriant et en lui tendant la main.

CHARLES, *l'embrassant*. – Merci, ma bonne, ma chère Juliette! Comme tu es différente de la vieille cousine! Comme je serai heureux près de toi! Et comme je t'obéirai! Tu vois déjà comme je suis doux! Au lieu de me mettre en colère, je t'ai demandé de suite pardon.

JULIETTE, *riant*. – Tu appelles cela être doux! Et ta colère contre le pauvre chat?

CHARLES, *riant aussi*. – Ah! c'est vrai! Mais tu sais que j'ai promis de ne pas recommencer... Dis donc, Juliette, si je courais jusque chez la cousine pour savoir comment elle est et si Betty n'a pas besoin de moi?

JULIETTE. – Je veux bien; seulement, je te ferai observer qu'il est tard, et que tu n'as ni rangé ni balayé la salle.

CHARLES. – Alors je vais commencer par là.

Et Charles, enchanté de lui-même, presque surpris de sa docilité, se mit à l'ouvrage avec une telle ardeur, qu'un quart d'heure après, tout était nettoyé, rangé, mis en ordre.

«J'ai fini, dit-il; et si tu voyais comme c'est bien, comme c'est propre, comme tout est bien en place, tu serais joliment contente de moi!»

JULIETTE, *souriant*. – Sois modeste dans la prospérité, mon bon Charlot! Tu as un air triomphant qui ressemble un peu à de l'orgueil.

CHARLES. – C'est qu'il y a de quoi!... Ce balai est excellent! Je n'en avais jamais eu de si bon! Il a balayé! Cela allait tout seul! Aussi je suis content, et je pars. Au revoir, Juliette! Tu n'as besoin de rien?

JULIETTE. – De rien du tout; je te remercie. Ne reste pas trop longtemps absent.

CHARLES. – Non, non, sois tranquille; dans une demi-heure je serai de retour.

Et d'un bond il fut dans la rue. Il courut (c'était son allure accoutumée, il ne marchait que lorsqu'il ne pouvait faire autrement), il courut donc jusque chez sa cousine Mac'Miche; Betty n'était pas dans la cuisine: il monta dans la chambre; il y trouva Mme Mac'Miche seule, se débattant dans son lit, gémissant, disant des phrases incohérentes, dans un véritable délire. Betty était absente. Charles approcha et chercha à la calmer. Elle ouvrit des yeux effarés, le regarda, eut l'air de le reconnaître et lui fit voir ses mains vides.

«On vous a ôté votre or?» demanda Charles.

MADAME MAC'MICHE. – Tout, tout. Plus rien! Ils ont tout volé. L'or, la clef, tout.

CHARLES. – Mais qui vous a volé l'or et la clef?

MADAME MAC'MICHE. – Charles! Ce Charles maudit, qui est l'ami des fées; ils ont tout pris! Deux grands génies noirs! Les amis de Charles! Oh! mon or! mon pauvre or!

Elle retomba sur son oreiller, recommença ses cris et ses hurlements. Charles était fort embarrassé, ne sachant que faire, ignorant qui avait enlevé les rouleaux d'or. Faute de mieux il essaya de lui donner à boire comme il l'avait déjà fait; après lui avoir préparé un verre d'eau de groseilles il le lui présenta; elle le saisit, le regarda et le lança au milieu de la chambre, en disant:

«Ce n'est pas mon or! Je veux mon or!»

XVIII - Repentir de Charles. Juliette le console.

Charles s'assit en face du lit de la malheureuse folle et réfléchit. Il se souvint des nombreuses vengeances qu'il avait exercées contre elle, de la joie qu'il avait éprouvée en lui parlant de ses cinquante mille francs; et en observant le bouleversement que cette révélation avait opéré dans l'esprit de Mme Mac'Miche, il se souvint des représailles auxquelles il s'était livré à chaque injustice ou violence dont il avait été victime. Il se souvint des conseils sages et modérés de la bonne Juliette, et il regretta de les avoir repoussés. Le délire, l'agonie de cette méchante femme éveillèrent des remords dans cette âme naturellement droite et bonne. Il s'accusa d'avoir provoqué ce délire en lui faisant croire à ses relations avec les fées.

Il se repentit et il pleura. Après avoir pleuré, il pria; agenouillé près du lit de cette femme dont la bouche vociférait des imprécations, il pria pour elle, pour lui-même; il implora le pardon du bon Dieu pour elle et pour lui.

Quand Marianne vint savoir des nouvelles de sa cousine Mac'Miche, elle trouva Charles priant et pleurant encore. Surprise et effrayée, elle le releva. «Qu'as-tu, mon Charlot? Est-elle morte? Où est Betty?» *(Mme Mac'Miche était étendue pâle et sans mouvement; son délire avait cessé.)*

CHARLES. – Elle vit encore mais elle dit des choses horribles! Elle demande son or, elle crie au voleur, elle blasphème contre le bon Dieu. Et je priais pour elle... et pour moi qui ai contribué à la mettre dans ce terrible état. Je ne sais où est Betty. Quand je suis entré, ma pauvre cousine était seule et en délire.

MARIANNE. – Pauvre Charlot! Tu as bon coeur! C'est bien d'avoir prié pour elle! Tu avais été si malheureux chez elle!

CHARLES. – Mais je l'ai tant fait enrager de moitié avec Betty! Je crains d'avoir contribué à sa maladie.

MARIANNE. – Si tu as contribué à sa maladie, tu vas contribuer à sa guérison par les soins que tu lui donneras. Où comptais-tu aller en sortant d'ici?

CHARLES. – Chez Juliette, qui est seule depuis longtemps, et que je devais rejoindre dans une demi-heure.

MARIANNE. – Eh bien, mon ami, pour commencer ton expiation, avant de rentrer, va chercher le médecin; tu lui diras que je l'attends ici; et tu lui expliqueras l'état dans lequel tu as trouvé ta cousine.

CHARLES. – Oui, Marianne, j'y cours... Pauvre femme, dit-il en jetant un dernier regard sur Mme Mac'Miche, comme elle est affreuse! Quel rire méchant elle a! Tenez, elle ouvre les yeux! Voyez comme elle les roule!

MARIANNE. – Il est certain qu'elle a le regard... d'un diable, pour dire les choses comme elles sont... Oui, tu as raison... Pauvre femme!... Que Dieu daigne la prendre en pitié! Je la crois bien malade; et peut-être après le médecin faudra-t-il le prêtre.

Charles courut sans reprendre haleine jusque chez le médecin, auquel il expliqua la position alarmée de Mme Mac'Miche et l'attente de sa cousine Marianne. Le médecin hocha la tête, et dit qu'il la considérait comme perdue par suite de l'exaltation où la mettait la restitution des cinquante mille francs opérée par le peace-justice; il promit d'y retourner dès que son souper serait fini.

Charles se retira fort triste et se reprochant amèrement d'avoir provoqué cette restitution par sa lettre à M. Blackday. En rentrant, il ouvrit lentement la porte, et vint prendre place près de Juliette.

«C'est toi enfin, mon bon Charles! dit Juliette dès qu'il eut ouvert la porte. Comme tu as été longtemps absent! Que s'est-il donc passé? Tu es triste, tu ne me dis rien.»

CHARLES. – Je suis triste, il est vrai, Juliette; ma pauvre cousine est bien mal, et j'ai des remords d'avoir contribué à sa maladie par les peurs que je lui ai faites, les contrariétés que je lui ai fait supporter, et par-dessus tout par la part que j'ai prise dans la démarche du juge; il lui a enlevé ce qu'elle avait à moi. Le médecin dit que c'est ça qui lui a donné le délire, la fièvre, ce qui la tuera peut-être! Et c'est moi qui aurai causé sa mort. J'ai bien prié le bon Dieu pour elle et pour moi, Juliette!

JULIETTE. – Oh! Charles, que je suis heureuse de t'entendre parler ainsi! Quel bien me fait ce retour sérieux à de bons sentiments! Je l'avais tant demandé pour toi au bon Dieu!... Tu pleures, mon bon Charles? Que Dieu bénisse ces larmes et celui qui les répand.

Charles pleurait en effet; il se jeta au cou de Juliette, qui mêla ses larmes aux siennes; et il pleura quelque temps encore pendant que son coeur priait et se repentait.

JULIETTE. – Charles, prends mon Imitation de Jésus-Christ, et lis-en un chapitre; cela nous fera du bien à tous les deux.

Charles obéit et lut avec un accent ému un chapitre de ce livre admirable.

Quand il eut fini, il se sentit remis de son trouble. Juliette, était calme.

«Sais-tu, lui dit-elle, que lors même que tu n'aurais rien dit, rien demandé de la fortune que t'a laissée ton père, Marianne en avait déjà parlé au juge; et pendant que tu étais dans ton affreux Fairy's Hall, ils en avaient parlé sérieusement: Marianne avait remis au juge le reçu de Mme Mac'Miche, et M. Blackday s'était croisé avec une lettre du juge qui lui demandait des renseignements sur les sommes qui t'appartenaient et que retenait injustement ta cousine. Ainsi, tu vois que tu ne lui as fait aucun mal, et que tu ne dois avoir aucun remords.»

CHARLES. – Dieu soit loué! Merci, Juliette, de ce que tu m'apprends! Quel poids tu enlèves de dessus mon coeur!

Charles baisa la main de Juliette qu'il tenait dans les siennes.

JULIETTE. – Elle est donc plus malade, cette pauvre femme?

CHARLES. – Marianne la trouve très mal puisqu'elle a parlé du prêtre après le médecin. Elle a un affreux délire; et la pauvre malheureuse ne parle que de son or; c'est pénible à entendre!

JULIETTE. – Voilà les avares! ils aiment tant leur or qu'ils n'ont plus de coeur pour aimer le bon Dieu

ni les hommes.

Quelqu'un frappa à la porte; Charles alla ouvrir. C'était Betty et le charretier Donald.

CHARLES. – Te voilà donc enfin, Betty! Où étais-tu? Marianne est près de ma cousine Mac'Miche, qui est très mal.

BETTY. – Je le crois bien, qu'elle est mal, après ce qui est arrivé! M. le juge est venu reprendre la clef de la caisse pour que personne ne pût y toucher pendant la maladie de Mme Mac'Miche. Ne voilà-t-il pas qu'il aperçoit les rouleaux d'or qu'elle tenait dans ses mains? Vu son état, M. le juge craint qu'elle ne les perde, que quelqu'un ne les lui prenne; quand elle voit que M. le juge et l'autre monsieur vont ouvrir la caisse, elle crie comme une possédée; le juge, qui ne se trouble pas si facilement, revient près d'elle pour lui enlever ses rouleaux et les remettre dans la caisse; elle se débat et crie de toute la force de ses poumons. L'autre monsieur venant en aide à M. le juge, ils parviennent à lui arracher son or, qu'ils enferment dans la caisse et en emportent la clef. À partir de ce moment elle est devenue folle furieuse. Elle me faisait peur, savez-vous? Je me suis dit que jamais je ne passerais la nuit seule près de cette forcenée qui appelait les fées à son secours, et qu'il me fallait une société, un quelqu'un. J'ai couru de droite et de gauche sans trouver personne qui voulût bien me rendre ce service. Je me désolais, j'en pleurais, lorsque j'ai rencontré ce bon M. Donald, qui veut bien, lui; seulement, nous venions voir Mlle Marianne pour qu'elle fasse prix avec M. Donald pour le temps qu'il passera près de la cousine Mac'Miche.

JULIETTE. – Vous trouverez Marianne près de ma cousine; elle y est depuis que Charles est allé chercher le médecin.

BETTY. – Tiens! elle est donc plus mal, qu'on a été au médecin?

JULIETTE. – Charles dit que Marianne la trouve très mal.

BETTY. – Allons-y tout de suite, Monsieur Donald. Ces dames vous payeront bien, soyez tranquille.

DONALD. – Oui, si ce n'est pas votre bourgeoise qui paye.

BETTY. – Non, non, ça s'arrangera. Au revoir, la compagnie.

Betty et Donald furent bientôt remplacés près de Charles et de Juliette par Marianne, qui leur dit que le médecin était fort inquiet, qu'il avait trouvé une fièvre ardente, le cerveau très entrepris; il avait fait une forte saignée, laquelle n'avait encore amené aucun soulagement; il trouvait que l'idée de Charles, de lui faire tenir de l'or dans ses mains, avait été excellente et avait déjà ramené du calme; mais il craignait beaucoup que l'enlèvement violent de cet or n'amenât les plus funestes résultats.

«Betty vient d'arriver, ajouta Marianne, avec un charretier de ses amis pour veiller la cousine cette nuit, la soulever, la faire changer de position et surtout pour rassurer Betty elle-même, qui a une peur affreuse de tout ce que dit la cousine et des cris qu'elle pousse sans cesse. Et maintenant, continua Marianne, Charles va m'aider à préparer le souper; notre journée a été toute dérangée depuis onze heures... Tu es pâle, ma pauvre Juliette. Veux-tu faire une petite promenade avec Charles pendant que je mettrai le couvert?»

Juliette ayant accepté l'offre de sa soeur, Charles l'emmena.

«Si nous allions passer quelque temps à l'église, Charles, veux-tu? Et nous irons de là chez M. le curé pour lui faire connaître l'état de notre malheureuse cousine, et lui demander d'aller la voir.

— Avec plaisir, Juliette; je prierai mieux à l'église que chez ma cousine Mac'Miche.»

Ils y allèrent et rencontrèrent en sortant l'excellent curé, qu'ils informèrent de l'état de Mme Mac'Miche.

«Je vais y aller, dit-il; j'y passerai la nuit s'il le faut, mais je ne la laisserai pas mourir sans sacrements.»

Charles et Juliette abrégèrent leur promenade, parce que Charles ne voulait pas laisser Marianne tout préparer à elle seule, pour leur souper.

Après le repas vint le coucher; on s'aperçut, au dernier moment, qu'on n'avait pas de lit pour Charles. Il proposa de coucher sur deux ou trois chaises, mais Juliette s'y refusa absolument; elle coucha avec Marianne, et abandonna son lit à Charles, malgré une résistance désespérée.

XIX - Charles héritier et propriétaire

Charles s'éveilla de bonne heure; il eut de la peine à quitter son excellent lit, mais il voulait aller savoir des nouvelles de la malade avant de mener Juliette à la messe; il était cinq heures; il n'avait pas de temps à perdre. Il sauta donc à bas de son lit, courut à la cuisine pour faire ses ablutions, se lava de la tête aux pieds dans un baquet d'eau bien fraîche, se peigna, se brossa, revêtit ses habits usés, percés et sans couleur définie, et sortit au moment où Marianne entrait pour faire le feu et apprêter le déjeuner.

MARIANNE. – Déjà prêt, Charlot? Et où vas-tu donc si matin?

CHARLES. – Je vais savoir des nouvelles de ma cousine et donner à Betty une heure et demie de repos; il est près de six heures, je serai de retour à sept et demie.

MARIANNE. – Va, va, mon ami; c'est très bien. Reviens exactement à l'heure dite; sans exactitude, un ménage marche tout de travers; il faut qu'un peu avant huit heures nous ayons déjeuné, et que je sois prête à partir pour t'acheter un lit, des vêtements, au linge, tout ce qui te manque, enfin; et, après, j'irai en journée chez M. le juge.

CHARLES. – Je serai exact, à moins qu'on ne me retienne prisonnier, ce que je ne pense pas.

Charles courut chez Mme Mac'Miche, qu'il trouva dans un état de plus en plus alarmant. La nuit avait été affreuse; elle avait repoussé le curé une partie de la nuit, le prenant pour un des voleurs de son trésor. Mais à force de douceur, de charité, d'exhortations affectueuses et paternelles, le curé était parvenu à s'en faire écouter; il obtint même une confession, quoique incomplète, car elle l'interrompit plusieurs fois pour crier: «Je ne veux pas parler des cinquante mille francs de Charles; on me les reprendrait.» Depuis, elle avait paru plus calme; mais quand le curé, harassé de fatigue, se retira pour prendre deux ou trois heures de repos, elle fut reprise de son agitation, qui alla toujours en augmentant jusqu'à l'arrivée de Charles. La pauvre Betty était exténuée; Donald dormait et ronflait dans un fauteuil après avoir veillé toute la nuit. Charles promit à Betty de lui chercher et de lui envoyer une femme pour la remplacer, et il prit son allure ordinaire pour avertir Marianne de ce qui se passait.

MARIANNE. – C'est moi qui irai remplacer Betty; elle va manger un morceau, se coucher et dormir jusqu'au soir; et moi, après avoir fait mes emplettes, je passerai la journée là-bas au lieu d'aller chez le juge de paix. Va le prévenir, Charlot; dis-lui pourquoi je n'y vais pas aujourd'hui. Je te confie ma pauvre Juliette; soigne-la, et vois à faire le dîner et le souper de ton mieux pour nous tous, car il faut bien que nous donnions à manger à Betty et au garde-malade qu'elle s'est choisi pour adjoint.

CHARLES. – Mais vous, Marianne, vous n'allez pas rester toute la journée chez ma cousine? Quelle fatigue pour vous! Et quel spectacle que cette pauvre femme mourante qui ne songe qu'à son or.

MARIANNE. – Tu m'enverras quelqu'un pour me relayer à l'heure du dîner; le soir, Betty reprendra son poste près de la malade, et moi le mien près de Juliette.

Charles fit la commission de Marianne au juge, qui le reçut très amicalement et qui promit d'envoyer sa bonne deux ou trois fois dans la journée pour laisser à Marianne la liberté de prendre ses repas et de faire son ménage.

Ils prirent tous leur café au retour de Charles, et chacun s'en alla à ses affaires; Marianne libéra Betty, et lui fit prendre son déjeuner, ainsi qu'à Donald qui s'était éveillé et qui engloutit une terrine pleine de café au lait avec une livre de pain qu'il y mit tremper. Betty se coucha, Donald alla faire un somme dans la salle, et Marianne resta seule près de la malade, qui s'était calmée.

Le calme continua et donna à Marianne le temps de ranger la chambre, de laver ce qui était sale, de tout essuyer, nettoyer. La cousine Mac'Miche dormait toujours.

«C'est une crise favorable, pensa Marianne; en s'éveillant, elle aura repris toute sa connaissance.»

Charles avait conduit Juliette à la messe; puis, au lieu de se promener, ils étaient rentrés chez eux pour faire le ménage.

«Marianne pourra se reposer bien à son aise quand elle reviendra, car elle n'aura plus rien à faire», dit Juliette.

Charles fut surpris de voir la part que prenait Juliette à ce travail qui semblait impossible pour une aveugle. Pendant que Charles balayait, elle lavait et essuyait la vaisselle, la replaçait dans le dressoir, nettoyait le fourneau. Ils allèrent ensuite faire les lits, balayer et essuyer partout. Ils reçurent la literie et les effets qu'avait achetés Marianne, et ils mirent tout en place; Charles essaya de suite ses vêtements neufs: ils lui allaient à merveille et lui causèrent une joie que partagea Juliette. Quand tout fut terminé, Juliette prit son tricot, Charles prit un livre et lut tout haut: c'était un livre instructif et amusant, intitulé INSTRUCTIONS FAMILIÈRES OU LECTURES DU SOIR.

CHARLES, *après avoir lu quelque temps*. – Quel bon et intéressant livre! Je suis content de le lire. Et quelles histoires amusantes on y raconte! Tout le monde devrait avoir ce livre-là! Quand j'aurai de l'argent, je l'achèterai, bien sûr. Est-ce qu'il coûte cher?

JULIETTE. – Mais oui! Cher pour nous qui ne sommes pas riches. Les deux volumes, qui sont très gros, il est vrai, coûtent cinq francs.

CHARLES. – Quel dommage! C'est trop cher! Je n'ai pas le sou.

JULIETTE. – Mais quand tu auras ta fortune, tu pourras l'acheter.

CHARLES. – Dis-moi, Juliette, comment la cousine Mac'Miche a-t-elle fait pour être si riche?

JULIETTE. – Je ne sais pas; elle aura toujours amassé en se privant de tout.

CHARLES. – Mais à quoi lui servait son argent puisqu'elle se privait de tout?

JULIETTE. – À rien du tout; il ne lui a jamais procuré la moindre douceur.

CHARLES. – Comme c'est drôle, de se faire riche pour vivre comme si l'on était pauvre! Dis donc, Juliette, si elle meurt, que fera-t-on de son argent?

JULIETTE. – Je ne sais pas du tout; j'espère qu'on le donnera aux pauvres.

CHARLES. – Ce sera bien fait, car je ne l'ai jamais vue donner un sou à un pauvre.

L'heure du déjeuner approchait, Charles tint conseil avec Juliette, et ils décidèrent qu'on mangerait une omelette à la graisse, et une salade à la grosse crème. Charles alla acheter ce qu'il fallait, ralluma le feu, et, aidé de Juliette qui cassa et battit les oeufs, il fit une omelette très passable pendant que Juliette assaisonnait et retournait la salade que Charles avait cueillie toute fraîche dans le jardin, et qu'il avait lavée et apprêtée.

Marianne rentra exactement pour dîner.

«La cousine Mac'Miche ne va pas bien, dit-elle en entrant; elle n'a pas bougé depuis que je suis entrée, voici bientôt cinq heures; Betty dort toujours, je n'ai pas voulu la déranger, mais j'ai secoué et éveillé Donald pour lui faire prendre ma place près de la cousine, avec ordre de venir me chercher aussitôt qu'elle serait éveillée.

— Tu as très bien fait; et nous n'avons pas perdu notre temps, Charles et moi. Regarde, Marianne, si le ménage est bien fait, si tout est en ordre.

— Bien! très bien! dit Marianne en regardant de tous côtés. C'est Charles qui a fait tout cela?»

CHARLES. – Avec Juliette qui m'a aidé et qui me disait ce qu'il fallait faire.

Charles entendit avec grand plaisir les éloges de Marianne et le rapport très favorable de Juliette. Il proposa à Marianne de la remplacer pour une heure ou deux près de sa cousine, d'autant plus que Donald et Betty viendraient dîner pendant qu'il serait là-bas. Marianne y consentit, et Charles, qui s'était un peu dépêché pour dîner, partit, laissant ses cousines encore à table.

Quand il entra chez Mme Mac'Miche, il se crut dans le château de la Belle au bois dormant. Betty dormait, Donald s'était rendormi, la malade dormait si profondément qu'aucun bruit ne put la réveiller.

«Il faut pourtant lui faire prendre de la tisane ou quelque chose, n'importe quoi; elle dort la bouche entrouverte; elle doit avoir la gorge desséchée.»

Charles remua une chaise, poussa un fauteuil, recula la table, fit tomber un livre; elle dormait toujours. Surpris de ce long et si profond sommeil, il s'approcha d'elle, lui prit la main, et la rejeta vivement en poussant un léger cri: cette main était glacée. Il écouta sa respiration, et il n'entendit rien; inquiet et alarmé, il appela Donald, mais Donald ne l'entendait pas et dormait toujours. Le pauvre Charles, de plus en plus effrayé, courut chez le curé pour lui communiquer ses craintes, et lui demander de venir donner à sa cousine une dernière absolution et bénédiction s'il en était temps encore. Le curé se hâta d'accompagner Charles jusqu'auprès du lit de la... morte (car elle était réellement morte), l'examina quelques instants, s'agenouilla et dit à Charles:

«Mon enfant, prie pour le repos de l'âme de ta malheureuse cousine: elle n'est plus!»

Charles pria près du curé et avec lui, et réfléchit avec chagrin à l'existence égoïste et à la mort déplorable de cette malheureuse femme que l'amour de l'or avait tuée.

«Si jamais, pensa-t-il, le bon Dieu m'envoie une fortune semblable à la sienne, je tâcherai de l'employer plus charitablement et d'en faire profiter les autres.»

Le curé envoya Charles éveiller Betty et prévenir Marianne; il se chargea de terminer le trop long sommeil de Donald par quelques secousses vigoureuses, et alla lui-même avertir le juge de paix, afin qu'il prît les mesures légales nécessaires.

Le juge alla avec le curé et avec M. Blackday, pour voir les papiers et mettre les scellés sur la caisse. Ils commencèrent par visiter les tiroirs et les armoires, dans l'espérance d'y trouver un testament; mais ils n'en trouvèrent pas, et ils ouvrirent la caisse qui contenait le trésor. Ils constatèrent la possession de deux cent et quelques mille francs, et ils trouvèrent un papier écrit de la main de Mme Mac'Miche. Le

juge l'ouvrit et lut ce qui suit:

«Pour obéir au voeu exprimé par mon cousin Mac'Lance, je laisse à son fils Charles Mac'Lance tout ce que je possède, à la condition que je serai tutrice de l'enfant après la mort de son père, que j'aurai entre les mains la somme de cinquante mille francs à lui appartenant, et que le revenu de cet argent sera dépensé par moi comme je le jugerai à propos, pour son éducation et ses besoins personnels, jusqu'à sa majorité.

CÉLESTE, veuve MAC'MICHE.

A Dunstanwell, 1740, 12 juillet.»

Avec ce papier se trouvait une feuille contenant la volonté exprimée par M. Mac'Lance, que Charles fût remis à sa cousine Mme Mac'Miche, qu'il désignait comme tutrice de l'enfant. Il l'autorisait à employer à cette éducation la rente des cinquante mille francs qu'il déposait entre les mains de la tutrice de son fils, pour être remis à Charles à sa majorité.

«C'est bien en règle, dit le juge. Tout est à Charles.»

M. BLACKDAY. – Je m'étonne qu'elle n'ait pas brûlé ce papier qui assure les droits de Charles aux cinquante mille francs.

LE JUGE. – Elle l'aura gardé pour constater en cas de besoin qu'elle était tutrice de Charles par la volonté de son père, et qu'elle avait le droit de conserver le revenu de cette somme jusqu'à la majorité de Charles. Nous allons compter ce que la caisse contient en dehors des deux cent mille francs.

Après avoir tout regardé et compté, le juge trouva deux cent quinze mille quatre cents francs. Il ferma la caisse, retira la clef.

«Je la prends, dit-il, jusqu'à ce que Marianne soit nommée tutrice de Charles; alors ce sera elle qui aura la garde de tout.»

Le juge, M. Blackday et le curé sortirent, laissant Betty, avec deux ou trois amies que l'événement avait attirées, procéder aux derniers soins à rendre au corps de Mme Mac'Miche; personne ne l'aimait et personne ne la regretta. Charles, qui avait le plus souffert de sa méchanceté et de son avarice, fut le seul qui pleura à son enterrement. Les circonstances de cette mort presque révoltante l'impressionnèrent au point de modérer pendant quelque temps le caractère impétueux et plein de vivacité et de gaieté qui avait tant contribué à aigrir Mme Mac'Miche.

Lorsque le curé, le juge et M. Blackday annoncèrent à Charles qu'il était seul héritier de deux cent mille francs de la défunte, ces messieurs ne purent retenir un sourire devant la stupéfaction profonde qu'exprimait la physionomie de l'héritier.

«Et les pauvres?» fut le premier mot de Charles.

LE JUGE. – Les pauvres n'auront que ce que tu voudras bien leur donner; tout est à toi.

CHARLES. – Monsieur le juge, donnez, je vous prie, à M. le curé, pour les pauvres, ce que vous pourrez donner.

LE JUGE. – Ni toi ni moi, nous ne pouvons rien donner, Charles; mais quand Marianne sera ta tutrice, elle fera ce qu'elle voudra.

CHARLES. – Bon! Marianne voudra bien faire comme je veux.

MARIANNE. – Ce n'est pas bien sûr, mon ami: cela dépendra de ce que tu demanderas.

CHARLES. – Bien! je veux que vous soyez tout à fait à votre aise. Et toi, ma bonne, ma chère Juliette, tu seras soignée comme une princesse; tu ne seras plus jamais seule.

JULIETTE. – Oh! moi, je ne demande pas à changer; je me trouve très heureuse avec toi et ma chère Marianne; je ne veux être soignée que par vous.

Le juge, le curé et M. Blackday s'en allèrent, et Charles put causer librement avec ses cousines de ses nouvelles richesses et de leur emploi.

— D'abord, dit Charles, je vais vous dire ce que je voudrais. Que vous donniez aux pauvres tout ce qui dépasse deux cent mille francs. Puis, que vous donniez au curé pour arranger notre pauvre église cinq mille francs; puis, qu'il ait tous les ans trois mille francs pour les pauvres. Puis, que nous ayons Betty chez nous; puis, que nous arrangions un peu la maison; puis, que je puisse prendre de M. le curé des leçons de tout ce que je voudrais savoir et que je ne sais pas; puis, que vous m'achetiez les INSTRUCTIONS FAMILIÈRES et quelques bons et amusants livres comme celui-là; puis...

JULIETTE. – Assez, assez, Charles; tu en demandes trop.

CHARLES. – Non, pas trop, car ma plus grosse demande n'est pas encore dite... mais je la dirai plus tard.

JULIETTE. – Ah! tu as déjà des mystères de propriétaire. Est-ce que tu ne me les feras pas connaître?

CHARLES. – Non, pas même à toi. Mais, Juliette, sais-tu que je rougis de l'éducation que j'ai reçue jusqu'ici? Je ne suis bon à rien; je ne sais rien. Si Marianne voulait bien me laisser aller à l'école, on y travaille de huit heures du matin à onze heures, puis d'une heure à quatre: en m'appliquant, j'apprendrais bien des choses dans ces six heures de travail.

JULIETTE. – Tu as parfaitement raison, mon ami; bien des fois j'ai gémi de ton ignorance et de l'impossibilité où tu étais d'en sortir. La cousine Mac'Miche te faisait lire haut des histoires; elle te dictait quelques lettres par-ci par-là: ce n'est pas une éducation. Parles-en à ma soeur; elle te dira ce qu'il y aura à faire pour en savoir assez, mais pas trop.

XX - Deux mauvaises affaires de chat

Marianne et Charles s'occupèrent des funérailles de Mme Mac'Miche. Charles causa plusieurs fois avec le juge de paix de sa nouvelle position et du profit qu'il pourrait en tirer; il demanda avec tant d'insistance de payer les dettes de ses cousines, que le juge finit par le lui permettre, mais seulement sur ses revenus.

«Car, lui dit-il, tu ne peux disposer de ta fortune avant ta majorité.»

Quand la cousine Mac'Miche fut rendue à la terre, qui s'ouvre et se referme pour tous les hommes, le juge fit nommer Marianne tutrice de Charles, auquel on alloua, pour frais d'éducation et d'entretien, les revenus de sa fortune, ce qui donna aux deux soeurs une aisance dont elles jouissaient chaque jour et à chaque heure du jour.

Marianne prit Betty chez elle; et, pour éviter les hommes de journée nécessaires au service de la maison et à la culture du jardin appartenant aux deux soeurs, etc., Betty proposa de faire entrer Donald à leur service; et, quelque temps après, Donald proposa à Betty de se mettre à son service en la prenant pour femme; Betty sourit, rougit, rit aux éclats, donna deux ou trois tapes en signe d'adhésion, et, un mois après, on célébrait chez les deux soeurs les noces de Betty et de Donald.

Peu de temps après, le juge proposa à Marianne un bon placement pour Charles. Une belle et bonne ferme, avec une terre de quatre-vingt mille francs, était à vendre près de Dunstanwell; Marianne en parla à Charles, qui bondit de joie à la pensée d'avoir une ferme et de vivre à la campagne; la terre fut achetée et payée; Marianne se chargea des arrangements intérieurs et de la direction du ménage; Betty devint fille de ferme, et son mari reprit son ancien métier de laboureur, charretier, faucheur, etc. Ils restèrent dans la maison de Marianne et de Juliette, qui était assez grande pour les contenir tous, et qu'ils arrangèrent convenablement, jusqu'au moment, impatiemment attendu, où ils pourraient habiter la ferme de Charles.

En attendant l'installation définitive, Charles menait Juliette tous les jours, matin et soir, prendre connaissance de sa future demeure, pour qu'elle s'orientât dans la maison et au dehors. Bientôt elle put aller sans guide dans l'habitation et ses dépendances, vacherie, bergerie, écurie, laiterie; souvent elle se croyait seule, mais Charles, redoutant quelque accident, la suivait toujours de loin et ne la perdait pas de vue; il l'emmenait dans les champs, dans les prés, dans un joli bois qui avoisinait la ferme. Juliette se sentait heureuse de respirer l'air pur de la campagne; cette vie calme et uniforme allait si bien à son infirmité, et elle se trouvait si contente au milieu de cet entourage gai, animé, occupé! Charles bénissait la cousine Mac'Miche, qui, sans le vouloir, avait tant contribué à son bonheur et à celui de Juliette et de Marianne; Betty et Donald ne cessaient de vanter leur bonheur; on les entendait chanter et rire tout le long du jour.

Le chat seul ne prenait aucune part à cette satisfaction générale; il passait, seul et triste, une grande partie de ses journées dans la maison du bourg, cherchant ses maîtresses absentes, et heureux de revoir à la fin du jour son persécuteur Charles, dont l'amitié lui était sans cesse fatale. Un matin, Betty avait préparé de la pâte pour faire des nouilles; Charles ne les aimait pas, ce qui lui avait déjà valu des reproches de Marianne.

«C'est une mauvaise habitude, Charles, lui disait-elle, de ne pas manger de certains mets: il faut tâcher d'aimer tout et de manger de tout.»

Lors donc que Charles vit cette pâte qui s'étalait sur un plat comme pour le narguer, il résolut de

s'en défaire; mais comment la faire disparaître? Minet, qui rôdait autour de ce plat et qui semblait désirer vivement y arriver, lui parut un excellent complice; il l'appela, le caressa, l'embrassa, lui fit sentir le plat, et enfin, le posant par terre, il mit la pâte près de lui. Minet se jeta dessus en affamé, mordit, tira, mordit encore et encore, et tant, qu'il en eut la bouche remplie sans pouvoir la séparer avec ses dents pour l'avaler par morceaux; il recula, la pâte s'allongea; reculant toujours, il allongeait la pâte gluante sans parvenir à la briser ni à l'avaler. L'embarras et la triste figure du chat parurent si plaisants à Charles qu'il se mit à rire. Le chat eut recours à ses pattes de devant pour se débarrasser de cette pâte qu'il ne pouvait ni avaler ni rejeter; les mouvements convulsifs et désordonnés des pattes du chat redoublèrent l'hilarité de Charles et attirèrent Marianne, Betty et même Juliette. Les sauts et les promenades à reculons qu'exécutait l'infortuné Minet, traînant toujours avec lui ce long ruban de pâte, firent rire d'abord Marianne et Betty. Juliette questionna Betty sans obtenir de réponse; Charles lui expliqua la cause de leur gaieté.

JULIETTE. – Ce n'est pas du tout risible, Charles. Mon pauvre Minet suffoque; c'est ce qui occasionne les gambades qui vous amusent tous. Je t'en prie, délivre-le; ôte-lui cette pâte sans quoi il va étouffer.

CHARLES, voyant Juliette sérieusement inquiète, courut au chat, tira la pâte, qui s'attachait à ses doigts, et continua à tirer jusqu'à ce qu'il eût débarrassé le chat, qui s'enfuit dès qu'il put respirer librement.

JULIETTE. – Pourquoi donc, Charles, t'acharnes-tu toujours après ce pauvre chat? Tu es sans cesse cause de quelque désagrément pour lui.

CHARLES. – Mais je t'assure, Juliette, que je ne savais pas du tout que cette pâte fût comme une glu dont il ne pourrait se débarrasser; je croyais le régaler.

Marianne gronda un peu, Betty cria beaucoup et gémit sur la perte de sa pâte, qu'elle avait pétrie avec tant de soin. Charles resta insensible à ses lamentations, et lui demanda de ne plus jamais en faire de semblable.

Un autre jour Minet, qui rôdait partout et qui mettait son nez là où il n'avait que faire, dirigea son inspection du côté d'un robinet sous lequel se trouvait une terrine de beurre salé. Le beurre parut appétissant à Minet; il l'effleura délicatement de son nez, sans faire attention à Charles, qui était auprès. À peine le nez du chat toucha-t-il au beurre, que Charles tourna le robinet, et un jet d'eau froide vint inonder le voleur. Les cris, les sauts du chat provoquèrent un nouvel accès de gaieté de Charles; le chat se sauva à la cuisine où il se mit près du feu pour sécher sa fourrure. Charles le suivit.

«Tu as pris un bain froid, mon ami! C'est pour t'apprendre à être gourmand. Mais... comme c'est moi qui t'ai inondé, ce sera moi qui te sécherai et te réchaufferai.»

Et Charles, s'emparant d'une camisole que Juliette venait de finir pour l'enfant d'une pauvre femme, prit le chat sur ses genoux, sans éprouver aucune résistance, lui passa les pattes de devant dans les manches de la petite camisole, attacha les cordons, prit un fichu destiné au même enfant et l'attacha en guise de bonnet sur la tête et autour du cou du chat. Celui-ci commençait à s'impatienter et cherchait à se débarrasser du bonnet avec ses pattes, lesquelles étaient elles-mêmes embarrassées dans les manches de la camisole. Mais Charles, occupé de la toilette non terminée de Minet, ne fit aucune attention à ces gestes et symptômes significatifs, et enveloppa les reins et les jambes du chat avec une serviette en guise de lange.

Quand il eut fini, il le coucha sur une chaise et le couvrit d'une seconde serviette qui remplaça une couverture. Le chat continua de se débattre; mais, gêné par les langes qui l'enveloppaient, il miaulait

furieusement sans pouvoir s'échapper. Betty entra, gronda Charles, enleva la serviette qui enveloppait le chat, et allait le débarrasser du reste, quand il fit un bond prodigieux et s'échappa dans la rue par la porte ouverte. Il courait comme un forcené; les chiens du quartier se mirent à sa poursuite; la camisole gênant ses mouvements, il eût été bientôt mis en pièces si Betty et Charles, qui avaient couru après lui, ne fussent arrivés à temps pour le délivrer et mettre en fuite les roquets dont il était entouré. Betty, indignée contre Charles, arracha bonnet et camisole, et emporta Minet haletant. Charles, honteux et l'oreille basse, la suivit et rencontra à la porte de la maison Marianne et Juliette qui venaient voir la cause de ce bruit inaccoutumé.

MARIANNE. – Qu'y a-t-il, Betty? Après qui couriez-vous avec Charles? Pourquoi ce bruit, ces chiens, ce rassemblement?

BETTY. – Parce que Charles vient encore de faire des siennes! Le pauvre Minet eût été dévoré, ou tout au moins mis en pièces par ces gueux de roquets, si je n'étais arrivé à temps pour le sauver. Tenez, mademoiselle Juliette, le voilà, votre pauvre chat, effaré et tremblant.

Betty déposa Minet dans les bras de Juliette; Charles gardait le silence et conservait son attitude humble et coupable; Juliette, ne l'entendant pas, le crut absent.

JULIETTE. – Je suis bien peinée de ce que vous dites, Betty, non à cause du chat, mais pour Charles lui-même. Ce pauvre Charles! avec un bon coeur il se fait redouter et il se rend désagréable à tout le monde! Quel moyen puis-je employer pour l'empêcher de faire des méchancetés et des sottises? J'aime ce pauvre garçon qui me fait pitié depuis que je le connais. Je croyais qu'il m'aimait aussi, et qu'au moyen de cette affection je parviendrais à calmer ce caractère bouillant et emporté! C'est singulier que je me sois trompée à ce point; il est si soigneux, si attentif pour moi! Je l'ai toujours trouvé si dévoué, si docile à mes avis! Je croyais si fermement qu'il m'aimait, et que, par cette affection, je l'amènerais à bien faire!

Et Juliette pleura. Jusque-là Charles, ému et honteux, n'avait rien dit; Marianne avait laissé parler Juliette, dont les remontrances avaient toujours tant de pouvoir sur Charles. Mais quand il entendit Juliette exprimer des doutes sur la tendresse si vive et si reconnaissante qu'il lui portait, il devint pourpre, ses yeux prirent une expression indignée, et lorsqu'elle cessa de parler, il manqua de la renverser en se jetant à son cou et en l'étreignant dans ses bras.

CHARLES. – Juliette, Juliette, ne dis pas, ne redis jamais ce que tu viens de dire; je t'aime, tu sais que je t'aime, et que tu ne peux pas, tu ne dois pas croire que je sois insensible à ta bonté, à ta douceur! que je sois ingrat envers toi, qui m'as comblé de bontés et de témoignages d'affection! Ce n'est pas une méchanceté que j'ai faite, c'est une étourderie, une bêtise; j'avais arrosé Minet qui se trouvait sous le robinet de la pompe; j'ai voulu le sécher; je l'ai habillé avec des effets que j'ai trouvés ici.

Juliette sourit; son mécontentement était passé.

CHARLES. – Et il s'est échappé à moitié déshabillé des mains de Betty; j'ai couru après lui avec Betty pour empêcher les chiens de le mordre. Voilà tout! M'en veux-tu encore, Juliette?

JULIETTE. – Non, mon pauvre Charles, non, je ne t'en veux pas. Puisque tu m'aimes, tu m'écouteras, et quand j'arriverai à te faire aimer le bon Dieu, tu l'écouteras aussi, j'en suis sûre.

CHARLES. – Oh oui! Juliette, je l'écouterai, je l'écouterai; j'écouterai tous ceux que tu m'ordonneras

d'écouter... pas Betty seulement, reprit-il en changeant de ton, Betty est méchante; elle te monte toujours la tête contre moi, et je ne l'aime plus du tout.

BETTY. – Prends-en à ton aise, mon garçon. Aime-moi ou ne m'aime pas, je m'en moque pas mal. Tant que tu as été malheureux chez la cousine Mac'Miche, je me suis intéressée à toi, et je t'ai protégé tant que j'ai pu, mais, à présent que tu n'as besoin de rien, que tu es comme un coq en pâte, je me moque pas mal de ton amitié, de ta reconnaissance. Sois ingrat à ton aise, mon garçon; ce n'est pas moi qui t'en ferai un reproche.

Ces simples paroles de Betty changèrent en un instant les sentiments de Charles. Il courut à elle.

CHARLES. – Pardonne-moi, ma bonne Betty; oui, je serais ingrat si je ne t'aimais pas; j'ai bien réellement de l'amitié et de la reconnaissance pour toi. Ce que j'en ai dit tout à l'heure provenait d'un reste d'humeur de ce que tu avais laissé croire à Marianne et à Juliette que j'avais commis une méchanceté, tandis que je n'avais fait qu'une sottise. J'espère ne pas recommencer à mettre la maison en révolution.

MARIANNE. – C'est bien, Charlot, c'est très bien: n'y pense plus, ça n'en vaut pas la peine.

CHARLES. – J'y penserai, Marianne, pour me souvenir des bonnes paroles de Juliette et de votre indulgente amitié.

JULIETTE. – Et à présent, Charles, que tout est calmé et terminé, veux-tu, en allant à l'école, passer chez la pauvre femme Aubrey, et lui remettre la petite camisole et le fichu pour son dernier enfant, celui de six semaines? Tu trouveras la camisole et le fichu sur la table où je les ai posés ce matin. Charles ne répondit pas; le chat avait traîné camisole et fichu dans la poussière et dans le ruisseau; ils n'étaient pas présentables.

«Est-ce que Charles n'est plus ici? demanda Juliette n'entendant pas de réponse.

— J'y suis encore, Juliette, dit Charles d'une voix timide en lui prenant la main; mais... ta camisole et le fichu... n'y sont plus.»

JULIETTE. – Pourquoi? Où sont-ils?

CHARLES. – Je les avais mis au chat, qui s'est sauvé avec et les a horriblement salis.

Juliette, au lieu de se fâcher, comme le redoutait Charles, trouva l'idée plaisante; elle sourit d'abord, puis se mit à rire franchement.

«Tu n'es donc pas fâchée, Juliette?» dit Charles avec joie.

JULIETTE. – Non, ceci est un enfantillage, une niaiserie; ce n'est pas une méchanceté. Et la toilette de mon pauvre Minet me semble fort drôle.

XXI - Aventure tragique. Tout finit bien. Charles est corrigé.

Ce fut ainsi que se termina cette troisième aventure du chat, qui fit beaucoup d'impression à Charles, à cause de ce que Juliette avait dit, le croyant absent, et à cause du reproche très juste de Betty. Il s'observa donc plus que par le passé, chercha à réprimer ses premiers mouvements et à éviter les plaisanteries ou les amusements qui pouvaient causer de la peine aux autres et surtout à Juliette, à laquelle il s'attachait de plus en plus et dont la bonne influence se manifestait chaque jour davantage.

«Charles, lui dit-elle un jour en revenant de la promenade, tu vas avoir quatorze ans et tu n'as pas encore fait ta première communion; je désire beaucoup que tu apprennes ton catéchisme et que tu ailles deux fois par semaine chez M. le curé; il te l'expliquera et il te préparera à faire ta première communion.»

CHARLES. – Je suis bien aise que tu m'en parles, Juliette. Depuis quelques semaines j'y pense souvent, et je regrette d'être si peu avancé. Dès demain j'irai en parler à M. le curé, en sortant de l'école.

JULIETTE. – Te voilà devenu tout à fait raisonnable, mon bon Charles; depuis la toilette de Minet, tu n'as pas fait une seule sottise.

CHARLES. – Il y a bientôt six semaines!

JULIETTE. – J'espère que tu pourras en dire autant dans six mois, et que tu ne te feras plus jamais gronder.

CHARLES. – Pas par toi, toujours. Quand tu me grondes, je suis malheureux! Vrai! plus malheureux que chez la cousine Mac'Miche, parce que chez elle c'était le corps seul qui souffrait, et ici c'est le coeur; et j'aimerais mieux être battu par elle que grondé par toi.

JULIETTE, *souriant.* – Et pourtant je ne te gronde pas bien fort ni bien longtemps.

CHARLES. – Et c'est précisément pour cela; ta douceur me touche; ta facilité à pardonner me rend plus sévère pour moi-même. Quand tu grondes, si je ne me retenais, je pleurerais comme une bête, et je t'embrasserais comme un enfant qui attend sa grâce.

JULIETTE. – Mais aussi, voilà bien longtemps que tu n'as été grondé! Moi, je n'ai pas eu le plus petit reproche à t'adresser; Minet est le plus heureux des...

— Ah! s'écria Charles en l'interrompant, voici Donald avec la carriole. Eh! Donald! où allez-vous?

DONALD. – Je vais à la ferme de Cedwin, Monsieur Charles, pour rapporter une jeune truie que nous avons achetée l'autre jour.

CHARLES. – Je voudrais bien aller avec vous, Donald! Attendez un instant. Juliette, veux-tu que j'y

aille? Cela m'amuserait tant de ramener la truie! Nous serons revenus pour souper, n'est-ce pas, Donald?

DONALD. – Oh! pour ça, oui, Monsieur Charles; il faut une heure à peine pour aller et venir, y compris le chargement de la bête, qui ne sera pas long.

CHARLES. – Veux-tu, Juliette? Je t'en prie! Je vais te ramener à la maison, et je ferai ensuite ma course en carriole.

JULIETTE. – Oui, mon pauvre Charles, vas-y; je me charge de l'explication avec Marianne, qui ne le trouvera pas mauvais, j'en suis bien sûre.

Charles fit un saut de joie, recommanda à Donald de l'attendre, embrassa Juliette et la fit marcher au pas accéléré.

JULIETTE. – Pas si vite, pas si vite, Charles! Tu me fais courir! Je suis tout essoufflée. On nous prendra pour deux échappés de prison.

CHARLES. – Pardon, pardon, ma pauvre Juliette; je croyais que nous allions doucement. Au reste, nous voici arrivés. Adieu, Juliette, au revoir bientôt.

Il la mena jusqu'à sa chambre, l'établit dans son fauteuil, et repartit en courant. Juliette rit de bon coeur de son empressement à la quitter et reprit son tricot, en songeant avec bonheur à la douceur et à la sagesse de Charles.

Donald l'attendait de pied ferme; Charles sauta dans la carriole, et le cheval partit au grand trot. Un quart d'heure après, ils étaient à la ferme de Cedwin; on hissa la truie sur la carriole, mais non sans peine, car elle se débattait, elle poussait des cris aigus, et Charles, en aidant à la contenir et à l'attacher, attrapa deux ou trois coups de dents qui l'indisposèrent contre la bête. Ils repartirent; à quelques pas de la ferme, Charles demanda à conduire le cheval.

DONALD. – Pas celui-ci, Monsieur Charles, il n'est pas facile à mener; une autre fois, quand nous aurons la vieille jument noire, je vous laisserai mener.

CHARLES. – Vous faites toujours des embarras, Donald! Quel danger peut-il y avoir à conduire un cheval sur la grande route? Il n'y a qu'à marcher droit devant soi.

DONALD. – Je ne dis pas, Monsieur Charles; mais un cheval qui ne se sent pas tenu peut s'emporter.

CHARLES. – S'il s'emporte, vous reprendrez les guides et vous l'arrêterez puisque vous êtes si habile.

En achevant ces mots, Charles saisit les guides et les tira à lui. Donald eut peur que le tiraillement n'impatientât le cheval et il les abandonna. Charles, enchanté de son succès, laissa le cheval prendre le galop, malgré les remontrances de Donald.

DONALD. – Prenez garde, Monsieur Charles; la bête est jeune et ardente; elle va diablement vite; si elle s'emporte...

CHARLES. – Elle ne s'emportera pas, nous voici bientôt arrivés.

La truie, qui n'aimait pas cette allure précipitée, faisait des cris dont s'amusait beaucoup Charles.

Pour la faire crier plus fort en approchant du bourg, il assena un coup de fouet sur la croupe du cheval, qui fit un bond et partit comme une flèche.

«Sapristi! le voilà emporté!» grommela Donald en arrachant les guides des mains de Charles et en les retenant de toutes ses forces. Mais le cheval serrait le mors entre ses dents (ce qu'on appelle prendre le mors aux dents) et ne les sentait plus. Il fendait l'air et causait des frayeurs terribles aux habitants paisibles qui rentraient chez eux. Donald lâchait et tirait alternativement les guides, mais sans succès. Charles, tête nue (car il avait perdu sa casquette dans la première secousse), était pâle et effaré; la truie faisait des cris désespérés; tous trois bondissaient dans la carriole comme des volants sur une raquette. Ils passèrent ainsi devant la maison de Charles; il entendit deux cris d'effroi partir de la cuisine, mais il n'eut le temps de voir personne, tant le cheval les emportait rapidement. En sortant du bourg, il accrocha une charrette, monta sur un tas de pierres et roula avec sa charge dans un fossé de deux mètres de profondeur. Charles et la truie restèrent ensevelis sous la carriole, qui était retournée les roues en l'air; Donald avait eu le temps et l'adresse de s'élancer dehors pendant la chute, et se trouva sur ses pieds au bord du fossé. Le cheval était tombé sur le dos et se débattait pour se relever. Donald ne pouvait l'approcher sous peine d'être tué sous les coups de pied que lançait l'animal. Des ouvriers qui virent la culbute accoururent pour lui venir en aide; ils parvinrent à couper les traits et à dételer le cheval; puis ils relevèrent la carriole, sous laquelle ils trouvèrent Charles, sain et sauf, couché près de la truie expirante; étant garrottée et n'ayant pu suivre le mouvement de la carriole, elle avait eu les reins brisés, et rendait le dernier soupir. Charles sortit du fossé tout penaud. Donald jurait à faire trembler; le cheval n'avait aucun mal. Pendant qu'on retirait la carriole du fossé, qu'on cherchait à atteler le cheval et à recharger la truie morte, avec des ouvriers obligeants qui étaient venus offrir leurs services, Charles s'échappa et courut à la maison; il rencontra Betty; elle arrivait échevelée et alarmée, pour avoir des nouvelles de son mari; c'était elle qui les avait vus passer comme la foudre, et qui avait eu soin d'en informer Juliette, en y ajoutant les commentaires les plus alarmants. Charles la rassura, ne lui expliqua rien, et continua sa course. Il arriva à la maison et appela Juliette, elle lui répondit par un cri de joie et accourut jusqu'à lui, guidée par sa voix. Elle se jeta dans ses bras, en remerciant Dieu de l'avoir sauvé.

JULIETTE. – Betty m'a dit que vous deviez tous être brisés et tués. Tu juges de ma frayeur, et de ma désolation de ne pouvoir courir à toi avec elle. Mais qu'est-il arrivé? Comment Donald, qui mène si bien, a-t-il pu laisser le cheval s'emporter ainsi?

CHARLES, *avec hésitation*. – Juliette... ce n'est pas sa faute... C'est la mienne; il ne voulait pas me laisser mener ce jeune cheval; mais je l'ai vu absolument; j'ai saisi les guides dans ses mains, et comme je tirais sur la bouche du cheval, il a été obligé de me les abandonner. Et puis le cheval s'est emporté et nous a versés dans un fossé.

JULIETTE. – Ah! mon Dieu! Donald est-il blessé?

CHARLES. – Non, il n'a rien, heureusement: il avait sauté sur la route au moment où la carriole versait; mais ce qui le désespère, c'est que la truie que nous ramenions a été tuée.

JULIETTE. – Tuée! pauvre bête! tu vois, Charles, ce qui arrive quand on fait à sa tête sans écouter les gens plus sages et plus âgés que soi. Et c'est bien heureux que tu t'en sois tiré sans plus de mal; cette fois-ci le bon Dieu t'a protégé; mais une autre fois ne cours pas la chance d'une protection qui peut te manquer. N'est-ce pas, Charles, que tu écouteras Donald à l'avenir, que tu ne te précipiteras pas dans des

dangers inutiles, et que tu ne me causeras pas d'inquiétude volontaire, comme tu l'as fait aujourd'hui?

CHARLES. – Oui, ma bonne Juliette, je te le promets, et je te remercie de ne pas être fâchée contre moi, de m'adresser des reproches si modérés, quand je m'attendais à un très sérieux mécontentement.

JULIETTE. – Et tu avais raison! j'aurais dû te très mal recevoir; mais j'ai été si inquiète, que lorsque j'ai entendu ta voix, j'ai tout oublié; je n'ai plus senti que le bonheur de te savoir en vie et sans blessure. Toutefois tu n'en seras pas quitte pour ma remontrance; Betty va rentrer en colère; ainsi prépare-toi à supporter ses reproches humblement, doucement; songe qu'elle a eu pour son mari l'inquiétude que j'ai eue pour toi, et qu'elle doit t'en vouloir.

CHARLES. – Sans compter la truie, qu'ils vont me reprocher jusqu'au dernier jour de ma vie.

JULIETTE. – Oh! quant à cela, tu peux y compter! mais comme c'est pour toi, pour l'intérêt de ta ferme qu'elle te grondera, tu y mettras beaucoup de douceur, n'est-ce pas, Charlot?

CHARLES, *avec distraction*. – Certainement, certainement!... La voilà! je l'entends! Quelle voix perçante elle a cette Betty! Quelle différence avec la tienne, même quand tu grondes!

BETTY, *en entrant, très animée*. – Ah bien! tu as fait une belle affaire, mauvais garçon! Voilà que tu passes des farces innocentes au meurtre, à l'assassinat! Tu as manqué de tuer mon mari, mon pauvre mari qui vaut cent fois mieux que toi; et ne pouvant arriver à faire périr mon Donald, tu te venges sur la truie! une pauvre bête innocente, une jolie bête, et une belle bête, et une bonne bête, qui nous aurait fait un profit superbe...

CHARLES, *un peu impatienté*. – Mais ce n'est pas moi qui l'ai tuée! Prends-en toi au bon Dieu qui a permis qu'elle eût les reins cassés.

BETTY. – En voilà une bonne, par exemple! Comment! tu oses soutenir que c'est le bon Dieu qui a arraché les guides des mains de Donald, qui a fait s'emporter le cheval, qui a culbuté Donald dans un fossé?

CHARLES. – D'abord, Donald n'a pas été culbuté!...

BETTY. – Parce qu'il a été plus adroit que toi et que tu as voulu accompagner la pauvre bête dans le fossé, pour la mieux tourmenter.

CHARLES, *impatienté*. – Ah çà! tu m'ennuies, Betty! Laisse-moi tranquille! Tu n'as aucun droit de me gronder, et je te prie de te taire.

BETTY. – Plus souvent que je me tairai quand la langue me démange pour parler! Ce ne sera pas toi qui me feras taire, mon garçon! Tu n'es rien ici; c'est Marianne, ta tutrice, qui est tout! Et je l'informerai de ce qui se passe, et je lui ouvrirai les yeux sur toi, et...

CHARLES, *en colère*. – Tu es bien assez méchante pour cela; je le sais sans que tu me le dises. Et cela

ne sera pas la première fois que tu m'auras calomnié près de Marianne. Heureusement que Juliette ne te croit pas, qu'elle me défend contre toi, et qu'elle continue à m'aimer malgré toi.

BETTY. – Tu crois ça, qu'elle t'aime! Oui, joliment! Elle a peur de toi et de tes colères; et c'est pour cela qu'elle n'ose ni te gronder ni te chasser d'auprès d'elle.

Charles s'était préparé à faire une riposte sanglante à Betty; mais à ce dernier reproche inattendu il resta muet, tremblant de colère et d'indignation; sa physionomie exprimait une telle fureur, que Betty eut peur et qu'elle se sauva.

Juliette avait cherché plusieurs fois à intervenir, à faire taire Betty, à calmer Charles; mais à cette dernière apostrophe Juliette, toujours si douce, s'écria avec violence:

«Méchante femme!»

Et, s'approchant de Charles, elle l'entoura de ses bras, déposa un baiser sur son front, et lui dit de sa voix la plus douce:

«Ne crois pas ce qu'elle te dit, mon pauvre Charles! Cette femme est hors d'elle! elle ne sait plus ce qu'elle dit. Tu sais, mon bon Charles, que c'est par amitié, et non par peur, que je te garde près de moi. Tu sais le plaisir que je ressens à te savoir près de moi. Tu sais enfin qu'après Marianne tu es celui que j'aime le plus au monde, le seul que j'aime en ce monde. Oublie donc ce qu'a dit cette femme! Le danger de son mari l'a rendue folle. N'est-ce pas, mon bon Charles, que tu ne la crois pas, que tu crois en moi, en mon amitié?»

CHARLES. – Oui, oui, ma chère, ma bonne Juliette; je te crois, je te crois. Merci de m'aimer tout mauvais que je suis; merci de me le dire si doucement, si affectueusement; ta bonté me touche au fond du coeur.

Et Charles, s'asseyant aux pieds de Juliette près du fauteuil où elle s'était placée, appuya sa tête sur les genoux de Juliette, laissa échapper quelques sanglots, et fut pris d'un tremblement qui alarma Juliette.

Elle appela Marianne, qui ne devait pas être éloignée; en effet, Marianne entra précipitamment.

«Que veux-tu? Qu'as-tu, Juliette? Tu pleures? Pourquoi Charles pleure-t-il aussi?»

Juliette raconta à sa soeur le nouvel incident qui venait d'arriver; elle le lui dit sincèrement, tout en atténuant de son mieux les torts de Charles. Il s'en aperçut et lui en témoigna sa reconnaissance en lui serrant la main.

MARIANNE. – Je ne te gronderai pas, Charles, puisque tu te montres si sensible aux reproches que Juliette t'a déjà adressés; et je me borne à te demander de faire la paix avec Betty, qui est une excellente femme malgré son caractère emporté, et qui met un grand zèle à diriger ta ferme; son mari est aussi un brave homme et un bon ouvrier. Elle a eu tort sans doute, elle t'a blessé, chagriné, mais elle est probablement très fâchée à l'heure qu'il est, et je suis sûre qu'avec un mot d'affection tu la feras revenir de suite.

— Je le ferai, Marianne, répondit Charles humblement et tristement.

Et il sortit pour aller chercher Betty.

Cette douceur et cette soumission touchèrent Marianne. Juliette, qui avait le coeur gros depuis longtemps, se laissa aller à son émotion.

«Pauvre garçon! dit-elle en pleurant. Il a un coeur excellent! Avec de l'amitié on fait de lui ce qu'on veut.»

MARIANNE. – Je crois comme toi, Juliette, qu'il a d'excellents sentiments et de grandes qualités. Mais

il est si vif, si ardent dans ses volontés, si imprévoyant et si entreprenant, qu'on n'est jamais en repos avec lui.

JULIETTE. – Il ne me résiste jamais, pourtant.

MARIANNE. – Aussi je te laisse la direction absolue de son caractère; tu l'as déjà beaucoup adouci, mais il te reste beaucoup à faire encore!

— Oh! j'y arriverai, dit Juliette en souriant.

MARIANNE. – Que Dieu t'entende et te vienne en aide, et dans quelques années d'ici tu auras fait de Charles un homme vraiment remarquable.

Juliette sourit encore. Charles rentra.

«Eh bien?» dit Juliette.

CHARLES. – Je lui ai demandé pardon; elle a eu l'air surpris; elle a hésité un instant; puis elle m'a serré dans ses bras en m'embrassant, en pleurant, en me demandant pardon à son tour. Elle m'a dit que le danger de son mari lui avait fait perdre la tête, que je lui avais répondu comme elle le méritait, que nous étions tous trop bons pour elle, et que jamais elle ne saurait assez me témoigner tout ce qu'elle ressentait pour moi de tendresse et de dévouement. Enfin, elle a fini par dire que si Donald se permettait le moindre mot contre moi, elle l'arrangerait d'une bonne manière. Je l'ai bien embrassée aussi, et nous sommes meilleurs amis qu'auparavant.

MARIANNE. – Ce que tu nous dis là me fait bien plaisir, mon ami; je suis bien contente de toi, et Juliette est toute joyeuse et toute remontée par ton généreux effort. Nous voilà tous satisfaits, et j'espère que Betty ne nous fera pas attendre notre souper. Veux-tu y aller voir, mon ami?

Charles courut à la cuisine et revint dire que c'était prêt; ils allèrent dans la salle, où ils trouvèrent Donald. Betty lui avait fait la leçon, et quoiqu'il n'eût pas bien compris ce changement de décoration, il se conforma aux ordres de sa femme, et ne dit pas un mot de la truie ni de la culbute dans le fossé.

XXII - Le vieux Charles reparaît et disparaît pour toujours

Depuis ce jour, Charles devint de plus en plus aimable, docile, attentif pour ses cousines, soigneux pour Juliette, exact à l'accompagner à l'église et dans ses promenades, sans négliger son travail et son catéchisme. Il fit sa première communion avec une ferveur qui pénétra le coeur de Juliette d'une grande reconnaissance envers le bon Dieu, et qui augmenta sa confiance en Charles et l'affection si vive qu'elle lui portait. Elle aimait d'autant plus les belles qualités qu'elle voyait grandir en lui, qu'elle aidait tous les jours et sans cesse à leur développement; elle était donc bien tranquille sur les mérites de Charles: mais rien n'est parfait en ce monde, et la sagesse de Charles n'empêcha pas quelques écarts, quelques violences, quelques sottises.

À la fin de l'hiver, la ferme fut enfin prête à les recevoir; les arrangements intérieurs étaient terminés, la ferme se trouvait suffisamment montée de bétail; la basse-cour était assez considérable pour fournir d'oeufs et de volailles, non seulement la ferme, mais une partie du village; les vaches donnaient du lait et du beurre à tous les environs; les moutons engraissaient pour le boucher après avoir donné quelques tontes de laine à leur ancien propriétaire.

Charles aurait bien voulu y passer ses journées avec Marianne et Betty, qui y passaient toutes les leurs; mais Juliette d'une part et ses études de l'autre ne lui laissaient pas beaucoup de liberté. Malgré ce vif désir de se transporter à la ferme avant qu'elle fût logeable, jamais il n'en laissa rien paraître à Juliette: pour elle, il domptait son caractère emporté, ses volontés ardentes; et en le voyant assis tranquillement près d'elle un livre à la main pour lui faire la lecture, ou bien tenant ses écheveaux de laine ou de fil pour l'aider à les dévider, on l'aurait pris pour un garçon tranquille, aimant le repos et l'étude, et n'ayant aucune volonté, aucun désir prononcé. Mais quand Juliette lui demandait de diriger leur promenade du côté de la ferme, l'empressement joyeux qu'il mettait à accéder à son désir lui faisait deviner la contrainte qu'il avait dû exercer sur lui-même. Aussi, toutes les fois que le temps le permettait, elle faisait toujours une ou deux visites à la ferme. Elle-même s'y trouvait plus agréablement que dans leur maison du bourg; elle s'amusait à donner du pain aux moutons, du grain aux volailles; à peine arrivée à la ferme, ses habitués l'entouraient de si près qu'elle s'y frayait difficilement un passage avec l'aide de Charles; il la menait partout; il ne lui faisait grâce ni de l'étable aux porcs, malgré l'odeur repoussante qui s'en exhalait, ni des tas de fumier que Donald soignait avec une affection particulière, et dont Charles voyait tous les jours augmenter la dimension. Et quand il se permettait d'en rire:

«C'est de l'or, ça, Monsieur Charles! disait Donald en contemplant avec amour ces montagnes de fumier amassées par ses soins. C'est du fumier que nous vient l'or! Le cochon qui se vautre sur le fumier se roule sur le sein de sa nourrice!»

CHARLES, *riant*. – C'est trop fort, en vérité, Donald! Je respecte votre fumier; mais en faire une nourrice, c'est dégoûtant!

DONALD. – C'est pourtant la vérité, Monsieur Charles; sans fumier, le cochon n'aurait ni orge, ni choux, ni pommes de terre, ni paille, rien enfin pour sa nourriture et pour son coucher. Et vous-même, que mangeriez-vous sans fumier? Allez, Monsieur Charles, c'est le fumier qui est la richesse d'une ferme! Engraisser votre terre, c'est engraisser votre bourse.

Charles et Juliette riaient, mais approuvaient les principes de Donald. Chaque visite à la ferme apprenait quelque chose de nouveau à Charles; Marianne devenait une vraie fermière; Betty ne parlait que de basse-cour, volailles et laiterie. Chaque fois qu'on parlait cochons devant elle, un soupir profond s'exhalait de sa poitrine.

«Ah! disait-elle, si Charles n'avait pas tué cette jolie truie que Donald avait obtenue avec tant de peine à la ferme de Cedwin, quelles bêtes nous aurions! que de petits cochons nous aurions déjà vendus! Nous ne réparerons jamais cette perte-là... Tu n'as pas besoin de rire, Charles! continua-t-elle d'un air indigné. En tuant cette truie, tu as perdu une fortune.»

CHARLES. – Mais ce n'est pas ma faute si elle est morte, Betty! Tu me dis toujours que je l'ai tuée.

BETTY. – Et qui donc? Serait-ce moi, par hasard? Vas-tu en accuser Donald à présent? Ce pauvre Donald! l'a-t-il assez pleurée, la pauvre bête!

Juliette faisait un signe à Charles, et Charles ne répondait pas; il laissait tomber l'orage; mais ce reproche revenait souvent, et souvent Charles dut appeler toute la force de sa volonté pour ne pas se mettre en colère.

Ils s'étaient tous transportés à la ferme depuis quelque temps, à la grande satisfaction de Charles et de Juliette, dont le seul ennui était les reproches un peu aigres de Betty, toujours au sujet de la truie.

Un jour qu'elle avait été plus tenace que d'habitude, et que Donald avait joint ses regrets à ceux de sa femme, Charles, prêt à éclater, sortit dans la cour pour chercher une distraction à sa colère; il entra dans une écurie vide, et l'idée lui vint d'y mettre ses lapins. Il communiqua l'idée à Juliette, qui l'accueillit avec empressement; ils retirèrent leurs huit lapins, très mal établis dans une vieille caisse, pour les transporter dans cette nouvelle demeure que Charles surnomma LE PALAIS DES LAPINS. Il s'y trouvait de la paille toute préparée comme si l'écurie avait été habitée. Charles et Juliette y établirent les lapins et leur apportèrent des feuilles de choux et de carottes.

En s'en allant, Charles ôta la clef, qu'il mit dans sa poche.

«Attends-moi une minute, dit-il à Juliette, je cours porter la clef dans ma chambre, pour que Betty et Donald ne se mêlent pas de nos élèves: toi et moi, nous serons seuls à les soigner.»

Charles courut en effet jusqu'à sa chambre, aperçut en entrant le chat qui s'y trouvait renfermé, le poursuivit jusque dans la cuisine, ne songea plus à la clef, qui resta dans sa poche, et rejoignit Juliette. Ils allèrent dans les champs. Les récoltes commençaient à pousser et à verdir la plaine; les pommiers et les poiriers étaient chargés de fleurs, la bonne odeur de cette verdure jeune et fraîche procurait une vive jouissance à Juliette; elle se sentait gaie et remontée; sa conversation avec Charles était plus animée que jamais; ils parlaient de leur avenir.

JULIETTE. – Quand tu seras grand, Charles, il faudra que tu te maries; tu épouseras une bonne femme, bien robuste, qui sache faire marcher ta ferme...

CHARLES, *riant*. – Et qui au besoin puisse faire le coup de poing avec Betty.

JULIETTE, *riant aussi*. – Non, il te faut une femme forte, mais douce; sans quoi elle se battrait avec toi, ce qui ne serait pas bien. Voyons, cherchons-en une.

CHARLES. – Pas encore, Juliette. Laisse-moi donc grandir tranquillement. Je n'ai pas encore quinze ans!

JULIETTE. – C'est vrai! Mais nous pouvons toujours voir dans celles que nous connaissons.

CHARLES. – Je ne connais personne; je suis toujours à la maison ou à l'école.

JULIETTE. – Ni moi non plus je ne connais personne! Mais ne t'en inquiète pas; nous demanderons à Marianne et à Betty.

CHARLES. – Je ne veux pas une femme du choix de Betty: elle me ferait épouser une grosse vachère.

JULIETTE. – Mais quelle espèce de femme voudrais-tu avoir?

CHARLES. – À présent, aucune; mais plus tard je voudrais une femme excellente.

JULIETTE. – Qu'appelles-tu excellente? Excellente comme quoi?

CHARLES. – Comme toi; mais ce n'est pas tout. Je veux une femme robuste que rien ne fatigue, qui ne soit jamais malade ni souffrante.

JULIETTE, riant. – Pas comme moi, pour le coup.

CHARLES. – Non, pas comme toi, qui as sans cesse besoin de soins; et c'est pour te soigner à mon aise que je veux avoir une femme vigoureuse; mais je la veux jolie, agréable, grande comme toi, mince comme toi, et...

JULIETTE. – Mais si tu prends une femme mince comme moi, elle ne sera ni robuste ni vigoureuse. Je t'engage à choisir une femme comme Marianne.

CHARLES. – Non, Marianne est trop grande et trop forte.

JULIETTE. – Ah bah! Tu ne sais ce que tu veux. Au fait, tu es encore trop jeune pour savoir ce qu'il te faut; mais quand tu auras vingt-deux ou vingt-trois ans, laisse-nous faire, Marianne et moi; je te réponds que tu auras une femme admirable; car nous serons difficiles pour toi.

CHARLES. – C'est bien; c'est convenu. Quand je serai grand, vous me présenterez ma femme. En attendant, si tu t'asseyais au pied de ce pommier en fleurs, pendant que je grimperais dessus pour enlever du gui qui fait mourir les branches?

JULIETTE. – Je ne demande pas mieux; mais ne va pas tomber sur moi quand tu seras là-haut.

Juliette s'assit, Charles grimpa comme un chat jusqu'aux branches qu'il voulait débarrasser du gui qui les obstruait, fit très habilement son travail, et descendit aussi lestement qu'il était monté. Il ne s'aperçut pas qu'un objet assez volumineux tombait de sa poche, et que cet objet était la clef du palais des lapins.

Il reprit avec Juliette le chemin de la ferme; la conversation ne tarit pas plus en revenant qu'en allant. Charles la termina en disant qu'«ils étaient plus heureux que tous les rois de la terre».

«Je le crois bien, dit Juliette: les rois et les princes sont les plus malheureux êtres de leurs royaumes.»

CHARLES. – C'est beaucoup dire; ils sont ennuyés et contrariés souvent, mais ils ne sont pas malheureux.

JULIETTE, *avec véhémence*. – Pas malheureux! Contrariés du matin au soir dans leurs goûts, dans leurs affections, dans leurs volontés! Quand ils sont enfants et jeunes, ils se promènent seuls, ils jouent seuls; ils ne sortent qu'en voiture; ils sont gênés dans leurs habits élégants; ils saluent à droite et à gauche sans arrêter; ils sont séparés de leurs parents, qu'ils voient à peine; on leur donne des gouverneurs sévères, qui ne les soignent que parce qu'on les paye et non par affection; ils n'ont jamais d'amis; et quand ils sont grands, c'est bien pis! Un pauvre roi qui ne peut aimer personne, de peur d'être aimé par intérêt; un roi que personne n'aime, parce que tout le monde en a peur; dont chacun peut dire et inventer du mal, sans qu'il puisse se défendre; qui ne peut avoir aucune liberté, pas même celle de promener sa femme dans les champs et d'élever lui-même ses enfants!

CHARLES. – C'est vrai! Tu as raison; j'aime cent fois mieux ma veste ou ma blouse que les brillants uniformes des rois; mon dîner de deux plats mangés gaiement avec ceux que j'aime, que les repas exquis en compagnie d'ennemis ou d'indifférents; et ainsi de tout. Si j'étais roi, je n'aurais pas pu grimper à l'arbre tout à l'heure.

JULIETTE. – Ni avoir des lapins et les élever.

CHARLES. – Ni aller en carriole avec Donald.

JULIETTE. – Ni déchirer tes habits dans les ronces.

CHARLES. – Ni te cueillir des fraises dans les bois, ni te mener promener tous les jours, te soigner, t'aimer enfin; car on n'aime pas bien les gens quand on ne fait rien pour eux.

JULIETTE. – Tu as bien raison, et c'est pourquoi nous allons donner à manger à nos lapins. As-tu la clef?

CHARLES. – Non, elle est dans ma chambre; je vais l'apporter.

Charles disparut, et fut longtemps à revenir; Juliette s'étonnait de sa longue absence, lorsqu'elle l'entendit arriver, mais à pas lents et en silence.

JULIETTE. – Qu'y a-t-il, Charles? Pourquoi as-tu été si longtemps à apporter la clef?... Pourquoi ne parles-tu pas?... Qu'as-tu, Charles?

CHARLES, *en colère*. – Je crois bien! Ce méchant Donald ou sa mauvaise femme ont emporté la clef des lapins.

JULIETTE. – Dis-leur de te la rendre! C'est fort ennuyeux!

CHARLES, *de même*. – Je crois bien que c'est ennuyeux! Ces gens-là sont insupportables! et quand je serai le maître, je les chasserai de chez moi!

JULIETTE. – Voyons, voyons, mon ami, ne t'emporte pas pour si peu de chose.

CHARLES, *de plus en plus irrité*. – Peu de chose! C'est une impertinence incroyable! Venir m'enlever la clef de mes lapins, jusque dans ma chambre! Est-ce que je ne suis pas le maître chez moi? Suis-je obligé de les laisser s'emparer de tout, comme si la ferme était à eux? Mais je vais leur parler vertement, et s'ils ne sont pas contents, ils s'en iront.

JULIETTE. – Charles, tu sais bien que ces pauvres gens t'aiment, te sont attachés, se tuent au service de ta ferme. Pourquoi parler d'eux de cette façon? Et comment sais-tu que ce sont eux qui ont pris cette clef?

CHARLES. – Et qui veux-tu que ce soit? Ce n'est certainement pas Minet.

JULIETTE. – Tu as peut-être mal cherché?

CHARLES. – J'ai cherché partout; j'ai mis assez de temps, puisque tu as même été inquiète.

JULIETTE. – Mais où sont-ils?

CHARLES. – Est-ce que je sais, moi! Ils sont toujours à courir.

JULIETTE. – S'ils courent, c'est pour ton service; car ils travaillent tant qu'il fait jour.

Charles commença à se calmer et à être un peu honteux de son empressement, lorsque Donald accourut:

«Ah! vous voilà, Monsieur Charles et Mademoiselle Juliette! Je vous ai cherchés partout pour vous demander si c'était vous qui aviez la clé de l'écurie de mes poulains. Je les fais coucher là-dedans depuis deux jours, parce que les nuits sont encore un peu froides. Il faut que je leur fasse leur litière pour la nuit, et voilà le jour qui s'avance!»

CHARLES. – Vous savez bien que ce n'est pas moi qui ai cette clef. Je l'avais, il est vrai, mais vous ou Betty vous me l'avez prise.

DONALD. – Ah! Betty, je n'en sais rien; mais moi! pourquoi que je vous la demanderais si je l'avais?

CHARLES. – Pour me faire enrager! Parce que vous voulez tout accaparer pour vous et pour vos bêtes, tandis que moi, qui suis le maître, je suis obligé d'avoir mes lapins dans une vieille caisse; et comme vous êtes jaloux de les voir bien logés dans l'écurie, vous m'avez repris la clef dans ma chambre, et vous faites semblant de ne pas la trouver. Mais je ne suis pas votre dupe, et je trouve impertinent de me jouer des tours pareils.

DONALD. – Sapristi! Monsieur Charles, si vous étiez mon garçon, je vous donnerais du poing sur la figure, pour vous apprendre à avoir de telles idées sur un honnête homme comme moi. C'est-y là votre profit? C'est-y moi qui empoche l'argent que je retire de vos terres? Et c'est-y pour moi que je cours

depuis une demi-heure après vous, pour avoir cette satanée clef que vous me refusez? Allez, Monsieur Charles! ce que vous faites là, c'est ingrat, c'est malin. Et si ce n'était que de moi, je vous planterais là avec vos bêtes, et je m'en irais ailleurs; mais c'est Betty qui est sotte pour ça, et qui pleurerait tout le long du jour si elle vous quittait; et comme ça me ferait mal de la chagriner,... ma foi, je reste.

Charles avait passé plusieurs fois de la colère à la honte et au regret, pendant que Donald parlait. La dernière assurance de l'attachement de Betty le toucha vivement et lui fit sentir toute son injustice et, comme disait Donald, son ingratitude. Malgré le combat de son orgueil il alla à Donald et s'écria:

«Mon bon Donald, vous avez raison; je suis un ingrat! Je méconnais votre dévouement à mes intérêts; je vous accuse sottement sans aucun motif, et je vous fais de la peine au lieu de vous remercier. Mon bon Donald, pardonnez-moi; je suis jeune; je me corrigerai, je l'espère, de ma vivacité, et je ne commettrai plus d'injustice à votre égard.»

DONALD. – Bien, Monsieur Charles, n'en parlons plus! Je ne suis pas rancunier de ma nature. C'est bien, ce que vous faites là. Vous avez eu de la peine à y arriver; mais... vous n'en aurez pas de regret: c'est moi qui vous le dis. De cette affaire-là j'ai plus de coeur que jamais à votre service... Mais comment allons-nous faire pour cette clef? Où la trouver?

CHARLES. – Et mes pauvres lapins qui sont enfermés et qui ont faim!

DONALD. – Ce n'est pas ça qui est le pire. C'est pour coucher mes poulains!

— Hé! Donald! cria Betty qui arrivait des champs. Vois donc ce que j'ai trouvé! C'est toi qui l'auras perdue, bien sûr, en enlevant le gui des arbres.

Et Betty, approchant, lui remit la clef... du palais des lapins.

DONALD. – Où as-tu trouvé ça?

BETTY. – Au pied du pommier, près des betteraves; tu sais bien ce pommier qui avait tant de gui sur les branches, et que tu viens de dégager.

DONALD. – Je n'y ai pas touché aujourd'hui.

Juliette, qui s'était approchée de Charles, lui serra la main.

«Tu vois», lui dit-elle à voix basse.

Charles rougit beaucoup et dit avec hésitation:

«C'est moi, Betty! c'est moi qui ai enlevé le gui. Je vois bien ce que c'est maintenant: j'ai oublié la clef dans ma poche au lieu de...

— Quelle clef? interrompit Betty. Pas celle-ci, toujours, qui est à Donald.»

Charles allait tout avouer, lorsque Donald le regarda, sourit, mit un doigt sur sa bouche et dit:

— Mais sans doute! C'est la mienne; donne vite, viens m'aider à la litière.

BETTY, *étonnée*. – Qu'est-ce qu'il y a donc? Pourquoi ris-tu, toi? Qu'est-ce que j'ai dit de risible?

DONALD. – Rien du tout, je te dis. Viens vite, il se fait tard.

Charles et Juliette restèrent seuls. Charles avait l'air pensif.

JULIETTE. – Eh bien, mon ami? Tu vois la bonté, l'attachement de ce pauvre homme!

CHARLES, *avec feu.* – Dis la générosité, la noblesse d'âme! Cet excellent Donald, il ne veut même pas laisser connaître mon injustice à sa femme! Il craint de me faire rougir de moi-même devant elle! Que puis-je faire pour le récompenser, pour le remercier?

JULIETTE, *lui serrant les mains avec affection*. – Rien que de l'aimer, mon bon Charles, et lui témoigner l'estime que tu fais de lui; crois-tu qu'un dévouement comme celui dont il fait preuve puisse être payé par des présents? Non, non! de bonnes et amicales paroles, une grande confiance, de l'amitié enfin, est la seule récompense digne de lui.

CHARLES. – Tu as raison comme toujours, Juliette; ma pauvre Juliette, comme tu as dû rougir de moi!

JULIETTE. – J'ai souffert pour toi, Charles, parce que je prévoyais ton repentir. Mais, ajouta-t-elle plus gaiement, puisque te voilà pardonné, ne parlons plus du passé et allons voir si Marianne n'a pas besoin d'être aidée pour sa laiterie ou sa volaille.

Ni Marianne, ni Betty ne surent rien de cette petite scène; mais Charles n'en perdit pas le souvenir, et depuis ce jour il traita Donald avec une amitié, une confiance dont ce brave homme fut touché et qu'il paya par un redoublement de zèle et d'empressement.

XXIII - Charles majeur, on lui propose des femmes. Il n'en veut aucune.

La ferme prospéra entre les mains de Donald; elle devint une des plus belles et la mieux cultivée du pays. Donald ne négligeait aucune portion de terrain; tout était travaillé, fumé, soigné, et tout rapportait dix fois plus que lorsque Charles l'avait achetée. De sorte que quand Charles eut atteint sa majorité, c'est-à-dire vingt et un ans, Marianne et Donald lui remirent des comptes qui constataient que la ferme rapportait dix mille francs par an. Charles avait encore, en sus de la ferme et grâce aux économies qu'avaient faites pour lui ses amis, deux cent soixante mille francs en rentes sur l'État.

Au lieu de se réjouir de ses richesses, Charles en fut consterné.

«Que ferai-je de tout cela, Juliette? dit-il avec tristesse. Qu'ai-je besoin de plus que de ma ferme? Juliette, toi qui as toujours été pour moi une amie si éclairée, toi qui es arrivée si péniblement à me corriger de mes plus grands défauts, dis-moi, que dois-je faire? Que me conseilles-tu de faire? Comment me débarrasser de tout ce superflu?»

JULIETTE. – Ce sera facile, mon ami. Prends le temps de bien placer ton argent; mais fais d'avance la part des pauvres.

CHARLES. – Et la part de Dieu, Juliette! Nous allons prendre nos arrangements avec M. le curé pour faire des réparations urgentes à notre pauvre église, pour établir des soeurs afin d'avoir une école et un hôpital. Et dès demain tu m'aideras à secourir, non pas, comme jusqu'ici, pauvrement et imparfaitement, les pauvres de notre paroisse, mais bien complètement, en leur donnant et leur assurant des moyens de travail et d'existence.

Les premiers mois de la majorité de Charles se passèrent ainsi qu'il l'annonçait; mais sa première signature fut pour faire don à Donald et à Betty d'une somme de vingt mille francs, qu'ils placèrent très avantageusement. Quand il eut terminé ses générosités, Juliette lui demanda à qui il réservait les cent mille francs qui restaient.

«Je te le dirai dans quelque temps, à l'anniversaire du bienheureux jour où le bon Dieu m'a placé sous la tutelle de notre excellente Marianne et près de toi, pour ne plus te quitter.»

JULIETTE. – Ce jour est resté le plus heureux de ma vie, mon bon Charles. Et quand je pense que depuis huit ans tu ne t'es pas relâché un seul soir, une seule heure, de tes soins affectueux pour la pauvre aveugle, mon coeur en éprouve une telle reconnaissance, que je souffre de ne pouvoir te la témoigner.

CHARLES. – En fait de reconnaissance, c'est bien moi qui suis le plus endetté, mon amie. Tu m'as réformé, tu m'as changé; tu as fait de moi un homme passable, au lieu d'un vrai diable que j'étais.

Et ils repassèrent dans leurs souvenirs les différents événements de l'enfance et de la jeunesse de Charles; ces souvenirs provoquaient souvent des rires interminables, souvent aussi de l'attendrissement et de la satisfaction.

«Et maintenant, dit Juliette, que nous avons fait une revue générale du passé, parlons un peu de ton avenir. Sais-tu que Marianne a une idée pour toi?»

CHARLES. – Laquelle? Une idée sur quoi?

JULIETTE. – Sur ton mariage.

CHARLES. – Mais quelle rage avez-vous de me marier?... Et avec qui veux-tu me marier?

JULIETTE. – Ce n'est pas moi, Charles; c'est Marianne. Tu connais bien la fille du juge de paix? C'est à elle que Marianne voudrait te marier. Te plaît-elle?

CHARLES. – Ma foi, je n'y ai jamais pensé; et je ne sais pas ce que j'en penserais si j'y pensais.

JULIETTE. – Mais, enfin, comment la trouves-tu?

CHARLES. – Jolie, mais coquette; elle s'occupe trop de sa toilette; elle porte des cages, des jupes empesées; je n'épouserai jamais une femme qui porte des cages et des jupes de cinq mètres de tour!

JULIETTE. – Tout le monde en porte! elle fait comme les autres.

CHARLES. – Est-ce que tu en portes, toi? Pourquoi? Parce que tu es raisonnable. Et je ne veux pas d'une femme folle.

JULIETTE. – Et la soeur du maître d'école? Qu'en dis-tu?

CHARLES. – Je dis qu'elle est méchante avec les enfants, et que les gens méchants pour les enfants le sont pour tout le monde, et sont lâches par-dessus le marché. C'est abuser lâchement de sa force que de maltraiter un enfant.

JULIETTE. – Et la nièce du curé?

CHARLES. – Elle est criarde et piaillarde! Elle crie après la bonne, après les pauvres, après M. le curé lui-même; c'est un enfer qu'une femme grondeuse.

JULIETTE. – Mon Dieu, que tu es difficile, Charles!

CHARLES. – Mais pourquoi aussi veux-tu me marier quand je n'en ai nulle envie?

JULIETTE, avec tristesse. – Ce n'est pas moi qui pousse à te marier, Charles. Moi, je n'y ai aucun intérêt. Bien au contraire.

CHARLES. – Pourquoi bien au contraire? Quelle est ta pensée, Juliette?... Parle, Juliette; ne suis-je plus ton ami d'enfance, le confident de tes pensées?

JULIETTE. – Eh bien, mon ami, je te dirai bien en confidence que c'est Marianne qui m'a demandé, sachant la confiance que tu as en mes conseils, de t'engager à te marier et à ne pas trop attendre, parce

que... oh! Charles, je n'ose pas te le dire; tu seras fâché.

CHARLES. – Moi, fâché contre toi, Juliette? M'as-tu jamais vu fâché contre toi? Crois-tu que je puisse me fâcher contre toi? Parle sans crainte, chère Juliette; ne me cache rien, ne me dissimule rien.

JULIETTE. – C'est que Marianne voudrait se marier.

CHARLES, *très surpris*. – Marianne? Se marier? À trente-deux ans? Ah! ah! ah! Ce n'est pas possible. Mais avec qui donc?

JULIETTE. – Avec le juge de paix. Il y a longtemps qu'il la demande et qu'elle voudrait devenir sa femme. Tu as bien vu comme il vient souvent ici depuis trois ou quatre ans! Il paraît qu'il la presse beaucoup de se décider, et qu'elle lui a promis de l'épouser dès que tu serais marié, parce qu'il n'est pas convenable, dit-elle, que je reste avec toi sans elle, et que je ne veux pas te quitter pour aller demeurer chez Marianne avec la fille du juge.

CHARLES. – Et si je me mariais, tu resterais avec moi, Juliette?

Juliette garda le silence. Charles lui prit la main.

«Resterais-tu, Juliette? répéta-t-il affectueusement.

— Non», dit-elle avec effort.

CHARLES, *avec agitation*. – Et tu ferais bien, car ce serait trop dur pour toi; ce serait impossible! Et c'est toi, bonne et douce Juliette, qui serais sacrifiée! Que Marianne se marie si elle veut, qu'elle fasse cette folie, moi je ne me marierai pas et je ne te quitterai pas. Je vivrai près de toi et je mourrai près de toi et avec toi, te bénissant et t'aimant jusqu'au dernier jour de ma vie. Et je ne serai jamais ingrat envers toi, Juliette; je ne t'abandonnerai jamais; et je mettrai tout mon bonheur à te soigner, à te promener, à te rendre la vie aussi douce que possible, comme je le faisais au temps de mon enfance, et comme je le fais avec bien plus de bonheur depuis que je suis homme et que je comprends mieux tout ce que je te dois.

JULIETTE. – Oh! Charles! mon ami! que tu es bon et dévoué!

CHARLES. – Qu'aurais-tu fait si je m'étais marié?

JULIETTE. – Je me serais retirée dans un couvent, et j'espère que j'y serais morte bientôt.

CHARLES. – Pauvre Juliette! Pauvre amie! Quelle récompense de ta bonté!

Charles se promena avec agitation dans la chambre. Il parlait haut sans s'en douter.

«C'est incroyable!... disait-il. Je ne l'aurais jamais deviné!... Elle est folle!... À trente-deux ans!... Et un homme de quarante-cinq!... Ils sont fous tous les deux!... Et cette pauvre petite!... C'est mal!... Très mal!... Et ils croient que je la laisserai là!... seule! à souffrir, à pleurer!... Jamais!... Je vivrai pour elle comme elle vit pour moi!... Si elle y voyait! Mon Dieu, si elle y voyait!»

Son agitation se calma tout doucement.

«Juliette, dit-il, viens promener; viens respirer dans les champs; on étouffe ici.»

Ils sortirent. Charles mettait plus de soin que jamais à lui faire éviter les pierres, les ornières; il semblait comprendre qu'il était dans l'avenir son seul appui, son seul ami. Juliette avait sans doute la

même pensée, car elle mettait plus d'abandon dans ses allures, dans ses paroles; elle ne retenait plus sa pensée, qu'elle déroula tout entière quand Charles lui reparla de ce qu'elle venait de lui apprendre, et de ses propres impressions sur le projet de sa soeur et sur ceux présumés de Charles. Elle lui avoua que depuis longtemps elle songeait avec terreur au jour où elle le verrait lié par le mariage à un autre devoir et à une affection.

«Ce n'est pas de l'égoïsme, Charles, je t'assure; c'est un sentiment naturel devant la perte d'un bonheur dont j'apprécie toute la valeur et que rien ne peut remplacer.»

Charles fut moins confiant, il lui parla peu de ses pensées intimes; mais en revanche il lui témoigna une affection plus vive et lui promit encore une fois de ne jamais l'abandonner.

«Ce n'est pas un sacrifice, Juliette, je t'assure; c'est un sentiment d'instinct naturel pour mon propre bonheur.»

Et Charles disait vrai. Profondément reconnaissant de la métamorphose que Juliette avait opérée en lui par sa douceur, sa patience, sa piété, sa constance, sa vive affection, il s'était promis et il avait promis à Dieu de se dévouer à elle comme elle s'était dévouée à lui. Il vit avec un redoublement de reconnaissance, la tendresse toujours croissante que lui portait Juliette; il comprit qu'elle ne pouvait être heureuse qu'avec lui et par lui; il comprit que s'il introduisait une femme dans leur intérieur, ce serait leur malheur à tous: Juliette, qui souffrirait toujours de ne plus venir qu'en second dans son affection; sa femme, qui craindrait toujours que Juliette ne reprît sa place au premier rang; lui-même, enfin, qui verrait sans cesse les objets de sa tendresse souffrir par lui et à cause de lui. Il jura donc de ne jamais se marier, de toujours garder Juliette chez lui, et, si quelque événement extraordinaire, comme le mariage de Marianne, rendait cette position impossible, de faire de Juliette sa femme, à moins qu'elle n'y voulût pas consentir et qu'elle ne préférât rester près de lui comme son amie, sa soeur.

Les semaines, les mois se passèrent ainsi; Marianne attendait avec patience et ne se lassait pas d'offrir des femmes à Charles, qui les rejetait toutes; il avait vingt-trois ans, Marianne en avait trente-quatre, Juliette en avait vingt-cinq. Enfin, un jour, Marianne entra triomphante dans la salle où étaient Charles et Juliette.

«Charles, cette fois j'ai à te proposer une jeune fille que tu ne refuseras pas, j'espère, car elle a tout ce que tu peux désirer dans une femme.

— Et qui est cette merveille?» demanda Charles en souriant.

MARIANNE. – C'est la fille de l'architecte qui est venu s'établir ici pour bâtir l'usine de M. Castel-Oie. Elle est bonne, douce, jolie, charmante. Ils doivent venir ici ce soir; tu verras par toi-même.

CHARLES. – Je ne demande pas mieux, Marianne. Seulement vous savez que je ne me marierai pas à première vue.

MARIANNE. – Je le sais bien; on te donnera une quinzaine pour la bien connaître et la juger. Ils vont arriver bientôt. Ne vas-tu pas mettre ton habit pour les recevoir?

CHARLES. – Pour quoi faire? Je ne mets mon habit que le dimanche pour donner le bras à Juliette qui est en grande toilette. Le reste du temps, je suis toujours en veste ou en blouse.

MARIANNE. – Comme tu voudras, mon ami; c'était pour toi ce que j'en disais.

Et Marianne sortit.

CHARLES. – Ne te tourmente pas, Juliette. Tu sais ce que je t'ai dit, ce que je t'ai promis.

JULIETTE. – Je le sais et je ne me tourmente pas. Mais, Charles, si elle te plaît, si tu crois pouvoir être heureux avec elle, dis-le-moi tout de suite. N'est-ce pas? Me le promets-tu?

CHARLES. – Je te le jure, dit Charles en lui baisant les mains; mais, je te le répète: sois tranquille, je ne l'aimerai pas.

Une heure après, l'architecte, M. Turnip, arriva accompagné de sa fille. Charles alla au-devant d'eux.

«C'est sans doute ma cousine Marianne que vous désirez voir, Monsieur? lui dit-il; je vais la prévenir; en attendant, voici notre chère aveugle qui va faire connaissance avec vous et avec Mademoiselle votre fille.»

Charles approcha des chaises près de Juliette et alla chercher Marianne, qui s'empressa d'arriver.

Juliette et Lucy Turnip eurent bientôt fait connaissance; Charles s'assit près d'elles et causa avec beaucoup de gaieté et d'esprit; il faisait un temps magnifique; Charles proposa une promenade, qui fut acceptée.

Marianne allait prendre le bras de Juliette, lorsque Charles, s'approchant, s'en empara et dit en riant: «Vous voulez m'enlever mes vieilles fonctions, Marianne; je ne les cède à personne, vous savez.»

MARIANNE. – Je pensais que tu donnerais le bras à Mlle Lucy.

CHARLES. – Je regrette beaucoup de ne pouvoir faire comme vous le dites, Marianne; mais, tant que j'aurai le bonheur d'avoir Juliette avec moi, je la promènerai, je la soignerai comme par le passé. J'espère, Mademoiselle Lucy, ajouta-t-il en se tournant vers elle, que vous ne m'en voudrez pas; si vous connaissiez Juliette, si vous saviez tout ce que je lui dois, tout ce qu'elle a fait et continue à faire pour mon bien, vous trouveriez bon et naturel qu'elle passât pour moi avant tout le monde.

Lucy ne répondit pas et parut embarrassée; elle se mit près de Juliette, qui fut bonne et aimable comme toujours. Elle craignait que Lucy ne fût blessée de ce manque d'empressement de Charles à son égard; elle cherchait d'autant mieux à le faire oublier. Charles fut très poli, mais il ne chercha pas à dissimuler que sa première pensée et sa constante préoccupation étaient pour Juliette.

XXIV - Les interrogatoires. Ce qui s'ensuit.

Quand la visite fut terminée, M. Turnip interrogea sa fille sur l'opinion qu'elle avait de Charles.

LUCY. – Il est très bien, mais il ne me plaît pas.

MONSIEUR TURNIP. – Pourquoi cela? Il est beau garçon; il a de l'esprit, il est gai, aimable.

LUCY. – C'est possible; mais il sera un détestable mari.

MONSIEUR TURNIP. – Qu'est-ce que tu dis donc? Tu oublies le bien qu'on en dit de tous côtés.

LUCY. – Je ne dis pas non; il peut être admirable de vertus et de qualités, mais je ne voudrais jamais accepter un mari pareil.

MONSIEUR TURNIP. – Ah bien! tu es joliment difficile! Qu'as-tu à lui reprocher?

LUCY. – Cette petite aveugle qu'il promène, qu'il soigne, de laquelle il est constamment préoccupé, et qu'il voudra continuer à mener comme un vrai chien d'aveugle.

MONSIEUR TURNIP. – Mais c'est très bien, ça; c'est elle qui l'a élevé; il est reconnaissant, ce garçon! Je n'y vois pas de mal, au contraire.

LUCY. – D'abord, elle ne peut pas l'avoir élevé, car elle a l'air beaucoup plus jeune que lui qui a vingt-trois ans; avec ça qu'elle est fort jolie et qu'elle est toujours occupée de lui.

MONSIEUR TURNIP. – Occupée de lui! Je le crois bien; cette pauvre petite qui est aveugle: il faut qu'elle appelle sitôt qu'elle a besoin de quelque chose. Serais-tu jalouse d'une aveugle, par hasard?

LUCY, *avec humeur*. – D'abord, je ne suis pas jalouse, parce que cela m'est bien égal; mais si je voulais encourager le désir que vous m'avez exprimé de la part de Mlle Marianne et de M. Charles, j'exigerais avant tout qu'on fît partir cette petite et qu'on ne la laissât jamais rentrer dans la maison. À cette condition, je consentirais à faire connaissance plus intime avec M. Charles, et peut-être l'accepterais-je pour mari.

MONSIEUR TURNIP. – Et tu feras bien! Tu as déjà vingt-six ans, sans qu'il y paraisse. Grande majorité, Lucy, grande majorité!

LUCY, *fâchée*. – Il est inutile de le crier sur les toits, mon père; vous parlez tout haut comme si nous habitions un désert.

MONSIEUR TURNIP. – Voyons, voyons, ne te fâche pas; j'en parlerai demain à Mlle Marianne et à M. le juge de paix, et je te dirai ce qu'ils auront répondu.

Lucy se rassura et reprit sa bonne humeur, ne doutant pas que Juliette ne lui fût sacrifiée.

Pendant ce temps Marianne interrogeait Charles.

«Eh bien, Charles, comment la trouves-tu?

— Très jolie, très gracieuse», répondit Charles sans hésiter.

MARIANNE. – Ah! enfin tu en trouves une à ton gré... Et le père, te plaît-il?

CHARLES. – Beaucoup! il a l'air d'un excellent homme!

Marianne était radieuse.

MARIANNE. – Ce que tu me dis me fait grand plaisir, Charles; nous pouvons donc espérer de te voir marié.

CHARLES. – Pas avec cette femme-là, toujours.

MARIANNE, *faisant un bond.* – Comment? Mais qu'est-ce que tu disais donc?

CHARLES, *riant.* – Quoi? Je disais qu'elle était jolie et gracieuse; cela veut-il dire que j'en ferais ma femme? Suis-je condamné à épouser toutes les femmes jolies et gracieuses?

MARIANNE. – Mon Dieu, mon Dieu, ce garçon me fera mourir de chagrin!... Mais, Charles, mon bon ami, écoute-moi! Tu as vingt-trois ans, moi, j'en ai trente-quatre; voici bientôt deux ans que M. le juge me demande en mariage, que j'attends, pour lui fixer le jour, que toi-même tu te maries: je ne puis pourtant pas passer ma vie à attendre.

CHARLES. – Mais, ma pauvre Marianne, pourquoi attendez-vous? Pourquoi faut-il que je me marie pour que vous vous mariiez?

MARIANNE. – À cause de Juliette, tu vois bien. Elle ne veut te quitter ni pour or ni pour argent; tant que je suis chez toi, que Juliette y reste aussi, personne n'a rien à dire. Mais quand je serai partie, Juliette ne peut pas rester seule avec toi; il faut que tu te maries pour la garder.

CHARLES, *impatienté*. – Elle ne sera pas seule; Betty et Donald vivent avec nous.

MARIANNE. – Mais c'est impossible! On en jasera.

CHARLES, *irrité*. – Eh bien! si l'on jase, je m'arrangerai pour faire taire les mauvaises langues.

MARIANNE, *avec ironie*. – Ce serait une jolie affaire! Rétablir une réputation à coups de fourche ou de bâton. Bien trouvé. Ça sent encore l'époque de la Mac'Miche!

CHARLES, *avec colère.* – Mac'Miche ou non, je ne permettrai à personne de dire ni de penser mal de Juliette.

MARIANNE. – Tu diras ce que tu voudras, tu feras comme tu voudras, tu es en âge de raison aussi bien que Juliette; mais moi, je suis lasse d'attendre, et je vous préviens tous les deux que d'ici à quinze jours je serai mariée avec M. le juge de paix.

CHARLES, *l'embrassant*. – Je vous souhaite bien du bonheur, Marianne; vous avez été très bonne pour moi, et c'est ce que je n'oublierai jamais. Et toi, Juliette, tu ne dis rien à Marianne?

JULIETTE, *s'essuyant les yeux*. – Que veux-tu que je dise, Charles? Je suis désolée de causer de la peine à ma soeur, d'amener des discussions entre toi et elle; mais que puis-je faire? Aller demeurer chez le juge? Cela m'est impossible! Et où irais-je, si ce n'est chez toi?

Marianne impatientée quitta la salle.

CHARLES, *s'asseyant près de Juliette*. – C'est bien mon avis aussi; tu vivras chez moi, ce qui veut dire chez toi, avec Betty qui t'aime, avec Donald qui t'aime, et si, comme dit Marianne, on trouve la chose mauvaise, alors... alors, Juliette, tu feras comme Marianne, tu te marieras.

JULIETTE. – Moi, me marier? Moi aveugle? Moi, à vingt-quatre ans, presque vingt-cinq?

CHARLES. – Tout cela n'empêche pas de se marier, Juliette.

JULIETTE. – Non, mais tout cela ne permet à aucun homme de me prendre pour sa femme.

CHARLES. – J'en sais qui te connaît, qui t'aime, qui n'ose pas te demander, parce qu'il craint d'être repoussé, et qui verrait tous ses voeux comblés si tu l'acceptais.

JULIETTE. – Je n'en veux pas, Charles, je n'en veux pas. Je te supplie, je te conjure de ne plus m'en parler, ni de celui-ci ni d'aucun autre.

CHARLES. – Je ne t'en parlerai plus, à une seule condition: c'est que tu me diras avec confiance, avec amitié, pourquoi tu ne veux pas.

JULIETTE, *hésitant*. – Tu veux que je te le dise? Mais... je ne sais pourquoi, j'aimerais mieux ne pas te le dire.

CHARLES. – Non, Juliette, il faut que tu me le dises: c'est nécessaire, indispensable pour ma tranquillité, pour mon bonheur.

JULIETTE. – Alors, pour toi, pour ton bonheur, je te dirai le motif qui me rendrait tout mariage odieux. Je refuse l'homme dont tu me parles et tous les hommes qui pourraient vouloir de la pauvre aveugle, pour ne pas te quitter, pour vivre près de toi, pour n'aimer que toi.

CHARLES. – Et moi, ma Juliette, je refuse et je refuserai toute femme qui pourrait vouloir de moi, pour ne pas te quitter, pour vivre près de toi, pour n'aimer que toi.

Juliette poussa un cri de joie et saisit les mains de Charles.

CHARLES. – Écoute-moi, Juliette. Je n'ai pas fini. Il y aura une modification nécessaire à notre vie; jusqu'ici, tu as été mon amie, ma soeur; dorénavant il faut que tu sois mon amie... et ma femme.

JULIETTE. – Ta femme! ta femme! Mais, Charles, tu oublies que je suis aveugle, que j'ai deux ans de plus que toi!

CHARLES. – Que m'importe que tu sois aveugle; c'est ta cécité qui m'a d'abord attaché à toi; c'est elle qui m'a fait aimer de toi à cause des soins que je t'ai donnés! Et quant à tes deux années de plus que les miennes, qu'importe, si tu restes pour moi plus jeune et plus charmante que toutes les femmes qu'on m'a proposées; et puis, Marianne voulait me faire épouser cette petite de tout à l'heure! Elle a un an de plus que toi. Betty me l'a dit; elle en est certaine... Tes objections sont levées, ma Juliette; maintenant décide de mon sort, de notre vie.

Au lieu de répondre, Juliette tendit ses deux mains à Charles, qui les baisa avec émotion. Ils gardèrent quelque temps le silence.

«Qui aurait pu deviner un pareil dénouement, dit enfin Charles, quand je faisais cinquante sottises, quand tu me grondais, quand je n'étais devant toi qu'un pauvre petit garçon? Qui aurait pu deviner que ce petit diable serait aimé de toi, serait ton ami, ton mari?»

JULIETTE, *riant*. – Et qui aurait pu deviner que ce petit diable deviendrait le plus sage, le plus excellent, le plus dévoué des hommes; qu'il saurait dominer l'impétuosité de son caractère pour se faire l'esclave de la pauvre aveugle, et qu'il lui donnerait le bonheur auquel elle ne pouvait prétendre, celui d'être aimée pour elle-même, et d'unir sa vie à celui qu'elle aime par-dessus tout, après Dieu.

Ils causèrent longtemps encore; et quand Marianne rentra, elle les trouva comme elle les avait quittés, causant gaiement... de leur avenir qu'elle ignorait. Ils étaient convenus de ne rien dire à Marianne; tous deux étaient libres de leurs actions; Juliette avait déjà souffert du refroidissement de sa soeur à son égard, depuis qu'elle avait refusé de la suivre chez le juge; elle avait ainsi retardé ce mariage que Marianne désirait vivement, elle craignait que sa soeur ne fît naître des difficultés pour le sien, qu'elle ne blâmât Charles d'épouser une aveugle, une femme plus âgée que lui. Charles partageait les défiances de Juliette, et ils résolurent de ne faire connaître leur mariage que lorsque celui de Marianne serait accompli. Ils ne lui parlèrent donc pas de ce qu'ils venaient de décider.

MARIANNE. – Pourquoi te couches-tu si tard, Juliette? Il va être dix heures! C'est ridicule!

CHARLES. – En quoi, ridicule? Nous ne gênons personne. Vous n'étiez pas encore rentrée, et Betty et Donald sont couchés depuis longtemps.

Marianne les regarda avec indignation et se retira chez elle.

JULIETTE, *se levant.* – Marianne a raison; il est tard. Je vais aussi me coucher, Charles. Ramène-moi dans ma chambre; Marianne m'a oubliée. À demain, mon ami.

CHARLES. – Il n'y a pas de danger que je t'oublie, moi, ma Juliette. À demain. Te voici chez toi.

Charles la quitta; ni lui ni Juliette n'oublièrent, avant de se coucher, de rendre grâces à Dieu de l'avenir si plein de calme et de bonheur qu'il leur avait enfin assuré.

XXV - Marianne se marie. Tout le monde se marie.

Le lendemain, Marianne reçut de bonne heure, pendant que Charles et Juliette étaient à la messe, la visite du juge accompagné de M. Turnip. La visite fut longue, la conversation animée... Ils se séparèrent gaiement; mais, après le départ du juge et de M. Turnip, Marianne resta soucieuse et pensive. Quand Charles et Juliette rentrèrent, ils la trouvèrent le coude appuyé sur la table devant laquelle elle était assise, et la main soutenant son front brûlant. Ils lui dirent bonjour en l'embrassant.

«Charles, dit-elle avec embarras, j'ai à te parler sérieusement, ainsi qu'à toi, Juliette. Je viens de voir M. Turnip.»

Charles fit un mouvement d'impatience.

«Écoute-moi, je te le demande instamment. Il m'a dit que tu avais produit l'impression la plus favorable sur sa fille et sur lui-même; seulement, Lucy a une très grande vivacité de sentiment, et, par conséquent, elle serait disposée à la jalousie.

— Ah! ah! dit Charles en souriant.

— Elle craindrait que..., que Juliette... ne te prît trop de temps... Que ces habitudes... de soins, d'affection... ne..., je ne sais comment t'expliquer...»

CHARLES. – Ne cherchez pas, ma bonne Marianne: je vais finir votre phrase. Ne la fissent enrager, et alors elle demande que je chasse Juliette, et que je rompe ainsi mes vieilles relations d'amitié.

MARIANNE, *indignée*. – Comme tu dis ça, Charles! Brutalement, grossièrement!

CHARLES. – N'est-ce pas comme je vous le dis? Ne vous a-t-on pas parlé de me séparer de Juliette?

MARIANNE. – Séparer, oui; mais pas chasser, comme tu le dis.

CHARLES, *vivement*. – Séparer ou chasser est tout un. Vous connaissez ma vive affection pour Juliette; vous devinez ma répulsion pour ces gens qui osent me faire une proposition pareille, et je n'ai pas besoin de vous dicter ma réponse. Faites-la vous-même; venant de moi, elle serait blessante, car je ne pourrais dissimuler mon indignation et mon mépris. Et, à présent, parlons d'autres choses. À quand votre mariage? Avez-vous arrangé vos affaires avec le juge?

MARIANNE, *embarrassée*. – Mais non, M. Turnip était là; nous étions seulement convenus que Juliette se transporterait là-bas avec moi, et qu'on la mettrait dans la chambre de Sidonie, la fille du juge, pour avoir quelqu'un près d'elle.

CHARLES, *avec ironie*. – Arrangement excellent pour tout le monde, excepté pour la pauvre Juliette.

MARIANNE. – Juliette eût été très bien là-bas. N'est-ce pas, Juliette?

JULIETTE. – Je ne serai bien nulle part hors d'ici.

MARIANNE. – Je ne te connais plus, Juliette; tu deviens sotte et égoïste.

Juliette rougit; les larmes lui vinrent aux yeux. Charles se leva avec violence, et s'adressant à Marianne:

«Ne répétez jamais la calomnie que vous venez d'inventer! Je ne veux pas qu'on insulte Juliette! Trop douce et trop dévouée pour se défendre, elle est sous ma protection, ma protection exclusive; elle est maîtresse de ses actions, et personne n'a droit sur elle.»

MARIANNE, *avec ironie*. – Elle est assez âgée pour cela! Je le sais bien.

CHARLES, *irrité*. – Pas si âgée que la fille sans coeur que vous voudriez me faire épouser.

Marianne fait un mouvement de surprise.

«Pensez-vous que j'ignore qu'elle a vingt-six ans? Je le savais avant que vous me l'eussiez nommée.»

MARIANNE, *fâchée*. – Je ne cherche plus à te la faire épouser! Je ne te ferai plus épouser personne! Tu vivras et tu mourras garçon; tant pis pour toi. Quand tu seras vieux, tu viendras chercher chez moi un refuge contre l'ennui.

CHARLES, *adouci et souriant*. – Je ne redoute pas l'ennui, Marianne; je serai comme vous, en famille; j'aurai une femme et des enfants qui me feront la vie heureuse que je cherche.

MARIANNE, *étonnée*. – Tu veux donc te marier, à présent?

CHARLES. – Certainement, plus que jamais.

MARIANNE. – Je n'y comprends rien; avec qui donc?

CHARLES. – Vous le saurez quand nos bans seront publiés dans quinze jours.

MARIANNE. – Et Juliette le sait? Elle connaît ta future? Elle est contente? Elle restera chez toi?

CHARLES. – Parfaitement, elle la connaît, elle est très contente, elle ne me quittera qu'à la mort.

MARIANNE. – C'est-il vrai, Juliette? Tu es réellement satisfaite? Tu vivras avec Charles et sa femme?

JULIETTE. – C'est très vrai, Marianne; je suis heureuse comme je ne l'ai jamais été; et je resterai chez Charles tant que le bon Dieu le permettra.

Marianne restait ébahie, Juliette souriait, Charles riait et ne pouvait tenir en place.

MARIANNE. – C'est incroyable! Impossible de deviner... Et tu te maries bientôt?

CHARLES. – Huit jours après vous, pour régulariser la position de Juliette, d'après vos observations.

MARIANNE. – Ah! Tu as donc reconnu que j'avais raison?

CHARLES. – Oui! Vous aviez raison, et j'ai immédiatement tout arrangé. C'est pourquoi vous nous avez trouvés, hier soir, Juliette et moi, causant encore quand vous êtes rentrée.

MARIANNE. – Mais tu ne sors jamais! Quand vois-tu ta future?

CHARLES. – Je sors tous les jours au moins deux fois, et longtemps.

MARIANNE. – Oui, mais pas seul, avec Juliette!

CHARLES. – Puisque Juliette est dans le secret, je n'ai pas besoin de me cacher d'elle.

MARIANNE. – C'est étonnant!... J'ai beau chercher... Betty le sait-elle?

CHARLES. – Elle n'en sait pas un mot; je ne lui en ai jamais parlé; vous n'aurez rien à apprendre de ce côté.

MARIANNE. – Je suis bien aise que tu te maries! Mais tu te maries drôlement. Je n'ai jamais entendu parler d'un mariage mené et décidé de cette façon... Et la future restant à l'état d'invisible!... C'est drôle tout cela. M'autorises-tu à en parler au juge?

CHARLES. – À lui, oui, mais pas à d'autres.

MARIANNE. – Puis-je parler de sa fortune? Qu'est-ce qu'elle a?

CHARLES. – Cinquante mille francs.

Juliette fit un mouvement de surprise qu'aperçut Marianne.

MARIANNE, *de plus en plus étonnée.* – Belle dot, cinquante mille francs! Tu ne le savais donc pas, Juliette, que tu as l'air si étonné?

JULIETTE. – Non, je croyais qu'elle avait peu de chose, presque rien.

MARIANNE. – Je n'en reviens pas. Le juge va peut-être m'aider à deviner. Au revoir, Charles; je vais porter ta réponse définitive pour Mlle Turnip.

Marianne sortit.

«Charles, dit Juliette, pourquoi as-tu annoncé cinquante mille francs? Tu sais que je n'ai plus rien depuis que j'ai abandonné à Marianne, il y a un an et d'après ton conseil, ma part de l'héritage de nos parents.

CHARLES. – Et crois-tu, chère Juliette, que je t'aurais poussée à te dépouiller du peu que tu possédais, si je n'avais eu la volonté de t'en dédommager largement? J'ai profité de la procuration que tu m'as donnée à cette occasion pour placer en ton nom cinquante mille francs pris sur la fortune trop considérable que je possède. Tu vois donc que tu as cinquante mille francs.

JULIETTE. – Mon bon Charles, comme tout ce que tu fais pour moi est généreux, affectueux et fait avec délicatesse! Tu ne m'en avais seulement pas informée.

Juliette chercha la main que lui tendit Charles et la pressa sur son coeur.

«Tu es là, Charles, dans ce coeur dont tu ne sortiras jamais, et dans lequel se conserve le souvenir de tout ce que tu as fait pour moi depuis que je te connais.»

CHARLES. – Le beau mérite de témoigner son affection à ceux qu'on aime!

Juliette serra encore la main de Charles et la laissa aller pour reprendre son tricot, pendant que Charles lui ferait la lecture.

Quand Marianne rentra, elle leur dit que le juge était aussi surpris qu'elle l'avait été elle-même, et que lui non plus n'avait pu trouver le nom de la femme que Charles s'était choisie; les cinquante mille francs le déroutaient complètement.

«Je vous annonce mon mariage pour lundi prochain, dans dix jours», ajouta-t-elle.

CHARLES. – Et le lendemain, le mien sera affiché.

MARIANNE. – Nous apprendrons alors ce que tu ne veux pas nous dire.

La journée se passa gaiement et dans les occupations accoutumées. Le soir, le juge vint faire sa visite, et, malgré ses efforts réunis à ceux de Marianne, il ne put rien tirer de Charles ni de Juliette. Il raconta que M. Turnip était furieux, mais plus contre sa fille qui avait exigé cette sotte condition du renvoi de Juliette, que contre Charles, qui, disait-il, ne pouvait honorablement y consentir.

«Et j'ai appris pendant cette scène que la demoiselle avait vingt-six ans. On m'avait dit vingt. Ils ont voulu revenir sur la condition, mais j'ai déclaré qu'il était trop tard; que Charles en avait été si indigné et si fâché, qu'il avait tout rompu; et je les ai laissés se disputant et la fille pleurant... Charles, mon ami, quand je serai ton cousin par ma femme, je ne pourrai t'aimer davantage et te vouloir plus de bien que je ne l'ai fait jusqu'à présent. Tu ne m'as pas nommé la femme que tu t'es choisie, mais, quelle qu'elle soit, ton choix doit être bon et tu dois avoir assuré ton bonheur; quant au sien, moi je te connais, je ne puis en douter.»

Marianne proposa au juge une tasse de thé, qu'il accepta. Pendant qu'elle était allée la préparer à la cuisine, le juge s'approcha de Juliette, lui prit les mains, la baisa au front et lui dit d'un air mystérieux:

«À quand la noce, ma petite soeur? Quand faut-il vous afficher?

— Comment? Quoi?» répondit Juliette surprise et rougissant.

CHARLES, *riant*. – Ah! ah! Vous avez donc deviné, Monsieur le juge?

LE JUGE, *tendant la main à Charles*. – Tout de suite, au premier mot. Et je ne conçois pas que Marianne n'ait pas eu la pensée que ta future ne pouvait être que Juliette. Et je vous fais à tous deux mon compliment bien sincère, bien fraternel, car je serai votre frère, une fois les deux mariages faits.

CHARLES. – Vous ne trouvez donc pas que je fasse une folie en épousant ma bonne, ma chère Juliette?

LE JUGE. – Folie! l'action la plus sensée, la meilleure de toute ta vie! Où trouveras-tu une femme qui vaille Juliette?

CHARLES, *serrant les mains du juge*. – Cher Monsieur le juge! que je suis heureux! que vous me faites

plaisir en me parlant ainsi! J'avais si peur qu'on ne blâmât ma pauvre Juliette de remettre le soin de son bonheur entre les mains d'un jeune fou comme moi!

JULIETTE. – Charles, ne parle pas ainsi de toi-même. Parce que tu as été écervelé dans ton enfance, il n'en résulte pas que tu le sois encore. Trouve dans le pays un homme de ton âge qui mène la vie sage et pieuse que tu mènes, et qui voudrait épouser comme toi une femme aveugle et plus âgée que toi, par dévouement et par...

CHARLES. – Et par l'affection la plus pure, la plus vive, je te le jure, Juliette. Ma vie même te prouve combien cette tendresse est vraie et profonde.

LE JUGE. – Chut, mes enfants; j'entends Marianne. Je serai discret, soyez tranquilles de ce côté.

Le juge continua à venir tous les soirs à la ferme jusqu'au jour de son mariage, qui se fit sans pompe et sans festin. Il n'y eut que les témoins nécessaires et un repas de famille, après lequel Marianne alla prendre possession de son nouvel appartement, où l'attendait une surprise préparée par Charles de connivence avec le juge: au milieu de la chambre, sur une jolie petite table, se trouvait placée une cassette dont le poids extraordinaire surprit Marianne; elle y trouva en l'ouvrant un papier sur lequel était écrit: «Présent de noce de Charles à sa SŒUR Marianne.»

En enlevant le papier, elle aperçut vingt rouleaux de mille francs. Une lettre affectueuse accompagnait le présent; Charles lui demandait de l'aider à se débarrasser de son superflu, en acceptant vingt mille livres qu'il se permettait de lui offrir.

«J'en ai donné cinquante mille à Juliette, ajouta-t-il; peut-être devinerez-vous maintenant l'énigme de mon mariage. Vous êtes et vous serez ma SŒUR plus que jamais; en m'acceptant pour FRÈRE, vous comblerez mes voeux et ceux de ma bien-aimée Juliette.»

Dans sa surprise, Marianne laissa retomber la lettre.

«Juliette!... Juliette!... C'est Juliette! s'écria-t-elle. Il faut que je l'apprenne à mon mari! Va-t-il être étonné! Le voici tout juste... Venez voir, mon ami, quelle découverte je viens de faire! La femme de Charles sera... Juliette!... Eh bien, vous n'êtes pas surpris?»

LE JUGE, *souriant*. – Je l'avais deviné dès que vous m'avez parlé du mariage arrêté de Charles, ma chère amie! Qui pouvait-il aimer et épouser, sinon Juliette? La bonne, la douce, la charmante Juliette!

MARIANNE. – Comment! ce mariage ne vous paraît pas bizarre, absurde des deux côtés? Charles épouse une aveugle qui a deux ans de plus que lui, et Juliette prend un mari plus jeune qu'elle, vif comme la poudre, ardent dans ses sentiments, passionné, absolu dans ses volontés.

LE JUGE. – C'est pour cela même qu'ils s'accorderont parfaitement; la douceur, la patience, le charme de Juliette tempéreront l'ardeur de Charles, adouciront ses emportements, entretiendront sa tendresse, feront ployer sa volonté. De même la nature passionnée et ardente de Charles animera la douceur un peu indolente de Juliette, et lui donnera de ce feu qui lui manquait jadis et qui ne lui manque plus à présent; je lui ai trouvé tous ces derniers temps bien plus d'animation, de vivacité. Quant à l'âge, qu'est-ce que deux ans? Elle a toute l'apparence d'une jeune fille de dix-huit ans à peine; elle est plus jolie et plus gracieuse qu'elle ne l'a jamais été. D'ailleurs il l'aime, malgré sa cécité et ses vingt-cinq ans; et, ma foi, il a raison.

MARIANNE. – Puisque vous approuvez ce mariage, je n'ai rien à en dire, mais je ne puis me faire à l'idée de voir Juliette mariée.

LE JUGE. – Et demain, quand vous les verrez, Marianne, soyez bonne et affectueuse pour eux; depuis quelque temps vous n'êtes plus pour Juliette la soeur tendre et dévouée que vous étiez jadis. Et, quant à Charles, vous étiez tout à fait en froid avec lui.

MARIANNE. – C'est vrai! Je leur en voulais de s'obstiner à ne pas se quitter, et de retarder ainsi mon union avec vous. Charles rejetait tous les partis que je lui offrais, et Juliette refusait de venir demeurer avec moi chez vous.

LE JUGE. – Mais nous voici enfin mariés, chère Marianne, et vous n'avez plus de raison de leur en vouloir.

MARIANNE, *souriant*. – Aussi suis-je toute disposée à obéir à votre première injonction, et à leur témoigner toute ma satisfaction. Nous irons les voir demain de bonne heure, n'est-ce pas?

LE JUGE. – À l'heure que vous voudrez, chère amie, je suis à vos ordres.

XXVI - Chacun est casé selon ses mérites

Effectivement, le lendemain à neuf heures, Marianne et son mari arrivaient chez Charles et Juliette au moment où ces derniers rentraient de la messe et commençaient leur déjeuner. Marianne courut embrasser Juliette, qui la serra tendrement dans ses bras.

JULIETTE. – Tu sais tout maintenant, Marianne. Tu comprends l'obstination de Charles à ne pas vouloir se marier, et la mienne à ne pas vouloir m'en séparer. Charles craignait ton opposition, et moi, je songeais si peu à la possibilité de me marier et d'être la femme de Charles, que je n'avais d'autre pensée que de rester près de lui, n'importe à quelles conditions.

MARIANNE. – Je comprends et j'approuve tout, ma bonne Juliette. Quel dommage que Charles ne m'en ait pas parlé plus tôt!

CHARLES. – J'étais si jeune, Marianne, que vous m'auriez traité de fou; c'est à peine si ces jours derniers j'ai osé m'en ouvrir à Juliette.

MARIANNE. – À mon tour à demander: à quand la noce?

CHARLES. – Le plus tôt sera le mieux. Si Monsieur le juge veut bien tout arranger, nous pourrons être mariés dans huit ou dix jours.

LE JUGE. – C'est arrangé de ce matin, Charles. Et dans huit jours tu peux te marier, à moins que Juliette ne dise non.

JULIETTE. – Ce ne sera pas de moi que viendra l'opposition, mon frère.

LE JUGE. – À la bonne heure, ma petite Juliette; tu m'appelles ton frère, toi. Il faut que je t'embrasse pour bien constater ma fraternité.

Le juge embrassa sa petite soeur à plusieurs reprises.

CHARLES. – Voulez-vous prendre votre café avec nous?... Je ne sais comment vous appeler, moi! Ce n'est pas la peine de vous baptiser de cousin, puisque dans huit jours vous serez mon frère. Comment voulez-vous que je dise?

LE JUGE. – Dis mon frère tout de suite, parbleu! Je le suis de coeur depuis longtemps, et je vais l'être dans huit jours de par la loi.

Charles serra la main de son frère futur et alla chercher à la cuisine un supplément de café, de lait et de pain. Ils déjeunèrent tous gaiement, car tous étaient heureux.

Quand il fut dix heures, le juge et sa femme embrassèrent les jeunes futurs et retournèrent chez eux. Le juge attendait M. Turnip, qui lui avait demandé la veille une audience pour le lendemain à dix heures

et demie.

«Que diantre a-t-il à me dire? dit-il à Marianne. Je lui ai nettement signifié de ne plus compter sur Charles; il ne va pas me le redemander, je suppose.»

MARIANNE. – Non, c'est sans doute pour quelque travail aux frais des habitants.

LE JUGE. – Je n'en connais aucun; il ne s'en fait pas sans que je le sache et que je l'ordonne.

Quoi qu'il en fût, M. Turnip arriva. Quand il se trouva en face du juge, il parut si embarrassé, si gêné, que le juge, fort surpris d'abord, le prit en pitié.

«Qu'y a-t-il, mon bon monsieur Turnip? Vous ferais-je peur par hasard?»

MONSIEUR TURNIP. – C'est que j'ai à vous faire une demande si singulière, que je ne sais comment m'y prendre.

LE JUGE. – Allons, courage! Dites vite, c'est le meilleur moyen.

MONSIEUR TURNIP, *avec résolution*. – Eh bien, voilà! Charles plaît à ma fille; Mlle Juliette lui fait peur. Ma fille a demandé qu'on séparât Juliette de Charles; ce dernier n'a pas voulu, et je comprends; on ne savait où la mettre convenablement. Je viens trancher la difficulté; je vous la demande en mariage, et je vous promets de la rendre heureuse; de cette façon, Lucy n'en sera pas jalouse, et Charles aura toute sa liberté.

Le juge avait écouté avec une surprise toujours croissante. Quand M. Turnip eut fini son discours, le juge ne put retenir un éclat de rire qui déconcerta plus encore le père dévoué.

LE JUGE, *souriant*. – Mon cher Monsieur, votre moyen n'est pas praticable, par la raison que Juliette est fiancée et doit se marier dans neuf jours.

MONSIEUR TURNIP. – Parfait! parfait! Tout est arrangé alors! Du moment que Juliette disparaît, ma fille consent.

LE JUGE. – Très bien! Mais il y a une autre difficulté: c'est que Charles aussi va se marier dans neuf jours, et qu'il épouse tout juste Juliette.

Ce fut au tour de M. Turnip d'être ébahi. Troublé, ému, honteux, il balbutia quelques excuses et sortit. Son entrevue avec sa fille dut être fort orageuse, à en juger par les éclats de voix qui se firent entendre jusque dans la rue. Mais, quelques jours après, le bruit se répandait que Mlle Lucy Turnip épousait M. Old Nick junior, fondateur d'un nouveau système d'enseignement, et nouvellement établi dans le pays. Son extérieur élégant avait enlevé le coeur de Mlle Lucy: il se donnait pour un homme riche, vivant de ses rentes. Mlle Lucy déclara à son père qu'étant majeure et maîtresse de disposer de sa main, elle choisissait pour époux M. Old Nick junior. Le père lutta, disputa, raisonna, supplia; rien n'y fit. Lucy Turnip devint Lucy Old Nick quinze jours après que Juliette Daikins fut devenue Juliette Mac'Lance. On découvrit qu'Old Nick n'avait aucune fortune; le père Turnip prit le jeune couple chez lui, et Old Nick fut employé à faire des plans et à surveiller les travaux de son beau-père. Un jour il rencontra Charles; celui-ci le reconnut de suite et s'approcha de lui.

«Eh bien, Monsieur Old Nick, qu'avez-vous fait de votre vieux frère et du sonneur sourd?» lui demanda-t-il.

OLD NICK, *effrayé*. – Qui êtes-vous, Monsieur? De grâce, ne me perdez pas, et ne me parlez pas de ce triste passé.

CHARLES. – Je suis Charles Mac'Lance, le même qui vous a fait enrager pendant quelques jours dans Fairy's Hall.

OLD NICK. – Monsieur, je vous en supplie...

— Soyez donc tranquille; je ne suis pas méchant. Je ne vous trahirai pas.

Et Charles lui tourna le dos.

Avant le grand événement du mariage de Mlle Lucy Turnip, femme Old Nick, eut lieu celui de Charles. C'était lui qui avait tout préparé, tout arrangé pour cet heureux jour. Juliette ne pouvait l'aider que de ses conseils; malgré ce surcroît d'occupations, Charles trouva le temps de mener Juliette à la messe et à la promenade avec sa régularité accoutumée, et de ne rien changer aux habitudes de Juliette. La veille de leur mariage ils firent leurs dévotions ensemble, comme toujours, puis ils arrangèrent la chambre de Juliette, qui resta la même, mais que Charles orna de meubles et de rideaux frais. Marianne n'occupant plus la chambre près de celle de Juliette, Charles s'y transporta pour être plus à sa portée si elle avait besoin de quelque chose.

Cette journée se passa paisiblement. Le lendemain, le mariage devait avoir lieu à neuf heures, comme pour Marianne, et les témoins seuls y devaient assister. Charles voulut que Donald lui servît de témoin avec M. Blackday, ce qui combla de joie et d'honneur Betty et Donald lui-même; le juge et le médecin furent les témoins de Juliette; Marianne arriva de bonne heure pour faire la toilette de la mariée. Le temps était superbe; la messe et la cérémonie furent terminées à dix heures. Charles prit le bras de sa femme, et chacun rentra chez soi. Seulement, Marianne, son mari et les témoins devaient revenir dîner à la ferme. Betty se distingua; le repas fut excellent quoique modeste. L'après-midi se passa joyeusement; on s'amusa à appeler Juliette madame, et, pour la distinguer de sa soeur, on appela Marianne la vieille madame. Le soir, après la promenade, Charles et Juliette reconduisirent chez eux M. le juge de paix et Mme la juge de paix, et rentrèrent à la ferme en faisant un détour par les champs. Betty servit un petit souper plus soigné que de coutume, et lorsque Betty et Donald eurent terminé leur repas, eurent pris leur tasse de café et leur petit verre de whisky à la santé des mariés, Charles et Juliette rentrèrent dans leur calme accoutumé.

Excepté cette journée d'extra, rien ne fut changé à leur utile et heureuse vie; seulement, Juliette s'occupa à former une jeune servante qui devait remplacer Marianne dans les soins du ménage; Betty se mit à la tête de la ferme. Donald dirigeait les affaires extérieures, et Betty exerçait sa juridiction sur la basse-cour, la lingerie, la cuisine et généralement sur tout ce qui concerne l'intérieur. Tout marcha le mieux du monde comme par le passé; la ferme prospéra de plus en plus; Charles l'augmenta par l'acquisition de quelques pièces de terre, prairies et bois touchant aux siens. Juliette ne regretta jamais d'avoir confié à Charles le soin de son bonheur; il ne se relâcha pas un instant de ses soins les plus dévoués, de ses attentions les plus aimables. Juliette resta douce, aimante et charmante, comme au jour de son mariage; seulement, le bonheur dont elle jouissait lui donna plus de gaieté, de vivacité, d'entrain. Elle fut quelques années sans avoir d'enfant; enfin elle eut un garçon, et deux ans après une fille; ces enfants font le bonheur de leurs parents; la fille s'appelle Mary, et elle est tout le portrait de sa mère; Charles l'aime passionnément. Édouard ou Ned, le garçon, est l'image vivante du père; Juliette l'idolâtre. Betty continue à ne pas avoir d'enfant. Marianne en a déjà quatre, trois garçons et une fille. La fille du juge de paix a épousé un brave garçon des environs; Monsieur Turnip, pour se consoler du mariage de sa fille,

qui mettait de la gêne dans sa maison à cause des dépenses de M. Old Nick, a demandé et obtenu la main et la bourse d'une vieille grosse veuve de cinquante ans: elle a dix-huit mille francs de revenu et elle fait enrager du matin au soir Lucy Old Nick et M. Old Nick. M. Turnip reçoit les premières bordées des fureurs de la grosse madame Turnip; et quand il a le bonheur d'y échapper, il tombe dans les pièges de sa fille Lucy, et il subit de ce côté des scènes dont il ne se tire qu'avec des concessions d'argent, et qui achèvent de lui enlever le peu de bon sens qui lui reste. Mme Turnip ne tarde pas à s'apercevoir des brèches faites à sa bourse, et reprend en sous-main l'infortuné M. Turnip, qui finit toujours par recevoir une raclée de son épouse. Charles lui offrit un jour en riant sa vieille recette des visières du cousin Mac'Miche, mais le malheureux Turnip n'osa pas s'en servir, de crainte d'irriter sa femme.

Dans le ménage Old Nick, le règne de la femme est fini et celui de Old Nick commence, car c'est le mari qui gronde et c'est la femme qui se soumet.

Il reste à informer mes jeunes lecteurs que les enfants qui habitaient la maison de M. Old Nick ont été rendus à leurs parents peu de jours après la sortie de Charles; le juge, ayant appris le régime cruel auquel étaient soumis ces enfants, en donna connaissance à l'attorney général. Une enquête fut ordonnée et eut pour résultat de faire fermer Fairy's Hall, de mettre en jugement MM. Old Nick et leurs complices, leurs surveillants et le fouetteur en chef. Trois furent condamnés au tread-mill; Old Nick y resta deux ans, et les autres en eurent pour six mois. En sortant de là, Old Nick junior se lança dans des entreprises de demi-filouteries qui lui réussirent. Le hasard le ramena dans la petite ville de N..., où il était à peine connu, n'ayant pas quitté Fairy's Hall pendant le peu de mois qu'il y avait demeuré; sa figure avantageuse plut à Mlle Lucy Turnip, et nous savons le bonheur qui en résulta pour les intéressés. Les jeunes époux se querellent encore et se querelleront toujours.

Donald et Betty achèvent leur heureuse carrière chez l'heureux Charles et l'heureuse Juliette. Marianne jouit d'un bonheur calme mais assuré; ses enfants sont beaux et bons; les visites à la ferme de tante Juliette et d'oncle Charles sont les moments les plus heureux de leur vie à peine commencée; le petit Édouard et la petite Mary reçoivent leurs cousins et cousines avec des cris de joie; on court atteler ou seller les ânes, on se mêle aux travaux des champs; Charles y travaille avec la même ardeur que Donald et sa bande nombreuse d'ouvriers; Juliette s'assoit à l'ombre d'un arbre; elle entend les rires et devine les jeux des enfants, elle a le sentiment intime du bonheur de Charles, et jamais elle ne s'attriste de ne pas voir ceux qu'elle aime tant; elle trouve que de les entendre, de les sentir autour d'elle est une bien grande joie dont elle remercie sans cesse le bon Dieu. Tous les matins, tous les soirs, Charles joint ses actions de grâces à celles de sa femme, qu'il chérit de plus en plus. De sorte que nous terminons l'histoire du BON PETIT DIABLE en faisant observer combien la bonté, la piété et la douceur sont des moyens puissants pour corriger les défauts qui semblent être les plus incorrigibles. La sévérité rend malheureux et méchant. La bonté attire, adoucit et corrige.

Nous ajouterons que Minet vit encore, et qu'il affectionne particulièrement son ancien tourmenteur Charles.

FIN

(1866)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Recueil de nouvelles dont «Les caprices de Gizelle», «Le dîner de Mademoiselle Justine», «On ne prend pas les mouches avec du vinaigre», «Le forçat, ou à tout péché miséricorde» et «Le petit De Crac»

Retour à la table des matières

Illustration Emile Bayard

Table des matières

Les Caprices de Gizelle
Personnages
Acte I
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII
Scène XVIII
Scène XIX
Scène XX
Scène XXI
Scène XXII
Scène XXIII
Acte II
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Le Dîner de Mademoiselle Justine
Personnages
Acte I
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV

Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII
Scène XVIII
Scène XIX
Scène XX
Scène XXI
Acte II
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
On ne prend pas les Mouches avec du Vinaigre
Personnages
Acte I
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII
Scène XVIII

Scène XIX
Scène XX
Scène XXI
Scène XXII
Acte II
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Le Forçat ou À Tout Péché Miséricorde
Personnages
Acte I
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII
Scène XVIII
Scène XIX
Acte II
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII

Le Petit de Crac
Personnages
Acte I
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII
Scène XVIII
Scène XIX
Scène XX
Scène XXI
Scène XXII
Acte II
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII

À ma petite-fille
HENRIETTE FRESNEAU,

Chère enfant, voici un volume que je te dédie. Je désire qu'il t'amuse, et que tes amis te reconnaissent dans les bonnes petites filles que j'ai mises en scène. C'est à cause de tes bonnes et aimables qualités, que ma tendresse pour toi ne vieillit pas et qu'elle se maintiendra la même jusqu'au dernier jour de ma vie.

Ta grand-mère,

COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine.

Les Caprices de Gizelle

Comédie en deux actes

Personnages

M. GERVILLE, 30 ans.
LÉONTINE, sa femme, 23 ans.
GIZELLE, leur fille, 6 ans.
BLANCHE, soeur de Léontine, 15 ans.
LAURENCE, soeur de Léontine, 13 ans.
PIERRE, leur frère, 25 ans.
LOUIS, leur cousin, 15 ans.
JACQUES, leur cousin, 13 ans.
PAUL, leur cousin, 11 ans.
PASCAL, domestique, 42 ans.
JULIE, bonne de Gizelle, 30 ans.

Acte I

Scène I

BLANCHE *et* LAURENCE *sont assises près d'une table; elles travaillent.*

BLANCHE. – As-tu bientôt fini ton jupon?

LAURENCE. — Non, pas encore. *(Elle bâille)*. Comme c'est ennuyeux à coudre! l'étoffe est si épaisse! j'ai le doigt tout abîmé!

BLANCHE. – Mon ouvrage, à moi, n'est pas plus agréable! il faut piquer le corsage: c'est dur! j'ai déjà cassé trois aiguilles.

LAURENCE. – Nous menons une bien triste existence depuis la mort de pauvre maman! Toujours travailler pour la poupée de Gizelle! toujours être à ses ordres!

BLANCHE. – Et Léontine ne veut pas comprendre que c'est ennuyeux pour nous; que nous perdons notre temps; que nous n'apprenons rien!

LAURENCE. – Et comme c'est amusant d'aller aux Tuileries avec Gizelle pour jouer avec des enfants de quatre à six ans!

BLANCHE. – Et les bonnes qui veulent toujours que nous cédions aux enfants, que nous fassions toutes leurs volontés.

LAURENCE. – Et tous les jours, tous les jours la même chose!... Je vais me reposer pendant que nous sommes seules! C'est fatigant de toujours travailler! *(Elle pose son ouvrage et se met à l'aise dans un fauteuil.)*

BLANCHE. – Je vais faire comme toi; d'ailleurs j'ai presque fini ce corsage! *(Elle pose son corsage près de la poupée et se repose comme Laurence; toutes deux ne tardent pas à s'endormir.)*

Scène II

LES PRÉCÉDENTES, GIZELLE.

Gizelle, *s'approche de ses tantes, les regarde avec étonnement et dit tout bas.* — Elles dorment, les paresseuses! C'est bon, je vais prendre le jupon et le corsage et je vais les mettre à ma poupée. *(Elle prend les vêtements non achevés, et veut les mettre à la poupée; elle se pique le doigt avec l'aiguille restée dans le corsage et se met à crier.)*

BLANCHE et LAURENCE, *se réveillant en sursaut.* – Qu'est-ce que c'est? Qui est-ce qui crie? C'est toi, Gizelle? Qu'as-tu?

GIZELLE, *tapant Blanche.* – Méchante! vilaine! tu m'as piquée! Tu m'as fait mal! J'ai du sang!

BLANCHE. – Comment, du sang? Pourquoi?

GIZELLE, *pleurant.* – Parce que tu m'as piquée, méchante!

BLANCHE. – Moi? Je t'ai piquée? Je ne t'ai pas touchée seulement.

GIZELLE. – Si! tu m'as piquée! j'ai du sang!

LAURENCE. – Mais ce n'est pas Blanche ni moi qui t'avons piquée! C'est toi-même!

GIZELLE. – Tu es une menteuse! et je vais le dire à maman.

BLANCHE. – Parce que tu espères nous faire gronder!

GIZELLE. – Oui, et tant mieux! Je serais très contente!

LAURENCE. – C'est méchant ce que tu dis là, Gizelle. Et pour la peine tu n'auras pas ta poupée.

GIZELLE, *criant.* – Je veux ma poupée. (Elle cherche à la prendre.)

LAURENCE. – Je te dis que tu ne l'auras pas. (Gizelle saisit la poupée par la tête et tire; Laurence retient la poupée par les jambes; la tête se détache; Gizelle tombe, et en tombant brise la tête de sa poupée.)

GIZELLE, *criant.* – Maman! maman! au secours! Blanche et Laurence m'ont piquée; elles ont cassé ma

poupée!

Scène III

LES PRÉCÉDENTES, LÉONTINE*, accourant.*

LÉONTINE. – Qu'est-ce que tu as, mon petit trésor? Pourquoi pleures-tu?

GIZELLE. – Blanche et Laurence m'ont fait piquer; Laurence a cassé ma poupée.

LÉONTINE, *la prenant dans ses bras et l'embrassant.* – Ne pleure pas, mon ange, mon pauvre souffre-douleur! Tes tantes te donneront sur leur argent de poche une nouvelle poupée, bien plus jolie. Et comment t'es-tu piquée, chérie?

GIZELLE. – Elles ont mis des aiguilles dans les habits de ma poupée pour que je me pique.

BLANCHE. – Pas du tout, Gizelle; tu es venue les prendre et tu t'es piquée toi-même.

LÉONTINE, *sèchement.* – Mais, Blanche, si tu n'avais pas laissé ton aiguille dans l'ouvrage, la pauvre petite ne se serait pas piquée.

BLANCHE. – C'est vrai, ma soeur; mais pourquoi touche-t-elle à notre ouvrage?

LÉONTINE. – Votre ouvrage est à elle, puisque ce sont des vêtements pour sa poupée.

LAURENCE. – Ah bien! si elle veut y toucher pendant que nous y travaillons, elle se piquera, voilà tout. Seulement elle ne doit pas crier et dire que c'est notre faute.

LÉONTINE. – C'est aimable ce que tu dis! Vous êtes toujours à taquiner cette pauvre petite; et quand vous l'avez bien agacée et fait pleurer, vous dites qu'elle est méchante et insupportable.

BLANCHE. – Si tu la voyais dans ses moments de colère et de méchanceté, tu ne la trouverais pas si gentille et si à plaindre.

LÉONTINE. – Je suis avec elle tout aussi bien que toi, et je vois que c'est toujours vous qui la taquinez. Au reste, pour expier cette dernière scène, vous allez de suite finir la robe que vous faisiez quand la pauvre Gizelle est entrée.

GIZELLE. – Et puis je veux une capeline pour ma poupée.

LÉONTINE. – Oui, mon ange. *(À ses soeurs:)* Vous ferez de plus une petite capeline en taffetas blanc.

GIZELLE, *à Laurence.* – Je veux qu'elle soit garnie de velours.

LAURENCE, *avec humeur.* – Elle sera comme on te la fera.

LÉONTINE. – Jolie manière de répondre! Viens, ma pauvre Gizelle, viens avec moi!

GIZELLE. – Non; je veux rester ici à les regarder travailler.

LÉONTINE. – Elles vont encore te faire pleurer.

GIZELLE. – Si elles me font pleurer, je les ferai gronder. Allez, maman, allez, je le veux. *(Léontine rit, l'embrasse, et sort en lui envoyant des baisers.)*

Scène IV

Les précédentes, moins LÉONTINE.

(Blanche s'assied devant la table et prend un livre dont elle tourne les pages sans les lire. Laurence s'étale dans un fauteuil.)

GIZELLE, *les regardant.* – Hé bien! et ma robe donc? Et ma capeline?

LAURENCE. – Laisse-nous tranquilles avec ta poupée! Dis à ta bonne de lui faire ses robes, si tu veux les avoir.

GIZELLE. – Méchante! je veux que tu fasses ma robe! Maman te l'a ordonné!

BLANCHE. – Ta maman n'est pas ma maman! Et d'ailleurs si elle savait comme tu es méchante et menteuse, elle ne t'écouterait pas comme elle fait.

GIZELLE. – Si tu ne fais pas ma robe et ma capeline, je le dirai à maman.

LAURENCE. – Dis ce que tu voudras et laisse-moi tranquille. (*Gizelle s'approche de Blanche, lui arrache son livre, et déchire les pages. Blanche s'élance sur Gizelle, lui reprend son livre et la pousse; Gizelle tombe sur le canapé*)

BLANCHE. – Tu as fait une jolie chose! Tu as déchiré le livre de ton papa, un livre magnifique, plein d'images!

GIZELLE, *se relevant.* – Ce n'est pas moi! C'est ta faute!

BLANCHE, *surprise.* – Ma faute? C'est joli, par exemple! C'est toi qui es venue me l'arracher d'entre les mains.

GIZELLE. – Pourquoi lisais-tu? Pourquoi ne travaillais-tu pas?

BLANCHE. – Ah! tu m'ennuies à la fin! Tiens, voilà ta robe, et va-t'en! *(Blanche lui jette à la tête la robe de poupée.)*

GIZELLE, *se sauve en criant.* – Je vais le dire à maman.

Scène V

BLANCHE, LAURENCE.

LAURENCE. – Elle va encore aller se plaindre à Léontine!

BLANCHE. – Que veux-tu, c'est trop ennuyeux aussi d'obéir à cette petite fille de cinq ans, dont nous sommes les tantes par le fait, et qui nous devrait le respect.

LAURENCE. – Je m'étonne que Léontine ne soit pas déjà accourue pour nous gronder et nous punir... Je crois que je l'entends.

Scène VI

La porte s'ouvre: LOUIS, JACQUES *et* PAUL *entrent.*

BLANCHE. – Ah! quel bonheur! mes cousins!

LOUIS. – Bonjour, mes bonnes cousines! Pourquoi êtes-vous enfermées par ce beau temps?

LAURENCE. – Toujours à cause de Gizelle; ma soeur veut que nous travaillions pour la poupée.

JACQUES. – Vous êtes bien bonnes, par exemple! Allez vous promener et laissez là Gizelle et sa poupée!

BLANCHE. – Et comment veux-tu que nous nous promenions! Il n'y a qu'une bonne pour nous trois; elle fait toutes les volontés de Gizelle pour flatter Léontine et pour en soutirer des présents.

PAUL. – Et vous allez passer toute la journée enfermées?

BLANCHE. – Il le faut bien, à moins que Gizelle ne veuille sortir; alors nous sommes obligées de l'amuser avec les amies de son âge qu'elle rencontre aux Tuileries.

LOUIS. – Mais c'est insupportable! Il faudrait l'envoyer promener!

BLANCHE. – Et ma soeur donc? Que dirait-elle?

JACQUES. – Écoute! j'ai une idée! Nous voici en force maintenant! Si nous jouions un tour à Gizelle?

BLANCHE. – Ce ne serait qu'une vengeance inutile et méchante.

JACQUES. – Mais non, ce serait pour la corriger.

BLANCHE. – Qu'est-ce que tu voudrais donc faire?

JACQUES. – Je ne sais pas encore. Nous pourrions nous consulter.

PAUL. – C'est cela! Nous pourrions nous couvrir de choses noires effrayantes et nous jeter sur elle comme des ours.

BLANCHE. – Non, je ne veux pas de cela, parce que cela lui ferait trop peur.

JACQUES. – Eh bien, si nous nous cachions pendant qu'elle sera avec vous deux Blanche et Laurence; vous l'agacerez un peu; et quand elle sera méchante, nous nous jetterons sur elle et nous la fouetterons

avec nos mouchoirs.

BLANCHE. – Non, non! il ne faut pas lui faire mal.

LOUIS. – Mais alors, si tu ne veux pas qu'on lui fasse peur, si tu ne veux pas qu'on lui fasse mal, comment veux-tu la corriger?

BLANCHE. – En donnant une leçon qui lui fasse comprendre que c'est vilain de nous faire gronder, de toujours se plaindre de nous, de nous forcer à faire ses volontés, de faire de nous ses esclaves enfin.

LOUIS. – Et tu crois qu'elle comprendra? Une méchante petite fille gâtée ne se corrige que par les punitions. Il faut que ce soit sa maman qui la punisse et qui la gronde.

BLANCHE. – Ah! par exemple! Léontine trouve tout ce que fait Gizelle charmant et parfait; elle croit tout ce que Gizelle lui dit; elle veut que tout le monde lui cède. Et mon beau-frère est encore pis que Léontine.

LAURENCE. – Écoute! j'ai une idée. Disons à Gizelle de demander à Léontine un bon goûter. Laissons-la manger toute seule sans s'inquiéter que nous n'ayons rien, nous autres. Elle sera honteuse, et ce sera une leçon qui lui profitera.

LOUIS. – Je ne demande pas mieux; seulement, je crois qu'elle n'en sera que plus méchante.

JACQUES. – Et puis, ce qui est très ennuyeux, c'est qu'elle mangera tout et ne nous laissera rien.

PAUL. – Et puis, sa bonne et sa maman ne la laisseront pas trop manger, de peur qu'elle ne se rende malade.

LAURENCE. – Oh! quant à cela, je te réponds qu'elle mangera tout ce qu'elle voudra et tant qu'elle voudra. Pour nous autres, je demanderai à Pascal de nous réserver en cachette notre part du goûter; il servira devant Gizelle de quoi faire de très petites parts à chacun; Gizelle les mangera toutes et c'est ce qui fera la leçon.

LOUIS. – Je ne crois pas que ce soit une très bonne leçon, mais nous pouvons toujours l'essayer.

JACQUES. – Oui, très bien! Maintenant que nous sommes sûrs d'avoir notre part du goûter par Pascal, nous ne risquons rien de laisser Gizelle dévorer tout ce qu'il servira.

LAURENCE. – Chut! Je l'entends! Soyons tous charmants, pour la maintenir de bonne humeur.

Scène VII

LES PRÉCÉDENTS, GIZELLE.

(Elle entre doucement pour voir ce qu'on fait; elle aperçoit ses cousins et s'arrête. Paul, Jacques et Louis courent à elle.)

PAUL, *l'embrassant.* – Bonjour, ma petite Gizelle; nous sommes venus te voir.

JACQUES, *l'embrassant.* – Ma petite Gizelle, nous avons bien faim; veux-tu nous faire donner à goûter?

LOUIS, *l'embrassant.* – Ma petite Gizelle, tu nous feras donner de bonnes choses, n'est-ce pas? Des cerises! des abricots! des pêches!

JACQUES. – De la crème!

PAUL. – Des gâteaux!

LOUIS. – Des compotes!

GIZELLE. – Oui, oui, vous aurez tout; je vais le dire à Pascal.

BLANCHE. – Mais si tu demandais la permission à ta maman?

GIZELLE. – Ah bah! ce n'est pas la peine! Maman me laisse faire ce que je veux.

LAURENCE. – Veux-tu que je dise à Pascal qu'il vienne te parler, ma petite chérie?

GIZELLE. – Non, je ne veux pas; je veux sonner moi-même. *(Elle sonne.)*

Scène VIII

LES PRÉCÉDENTS, PASCAL.

PASCAL. – Vous avez sonné, Mesdemoiselles?

GIZELLE. – C'est moi! Je veux que vous m'apportiez à goûter. Beaucoup de choses.

PASCAL, *mécontent*. – Ce n'était pas la peine de me déranger, Mademoiselle Gizelle; votre bonne aurait pu venir chercher ce qu'il vous faut.

GIZELLE. – Je veux beaucoup de choses: des gâteaux! des cerises! des abricots! de la crème! des compotes!

PASCAL. – Oh! Oh! Mademoiselle Gizelle, vous êtes trop ambitieuse! Je ne vous donnerai pas tout cela. Du pain et des cerises, ce sera bien assez.

GIZELLE. – Je veux tout! Je le veux, ou je le dirai à maman. *(Laurence parle bas à Pascal, qui sourit et secoue la tête.)*

PASCAL. – Je crois que cela va faire une mauvaise affaire. Mais... je veux bien, moi! Du moment que tout le monde est d'accord! *(Il sort. Jacques le suit)*.

Scène IX

LES PRÉCÉDENTS.

(Pascal va et vient en apportant ce qu'on a demandé; Jacques rentre avec lui, s'approche de Louis et de Paul et leur parle bas.)

GIZELLE. – Qu'est-ce que vous dites là? Je veux que vous veniez près de moi.

LOUIS. – Oui, certainement, charmante. Nous voici tous. *(Ils l'entourent.)*

GIZELLE. – Jouons à la main chaude.

JACQUES. – Oui, ma charmante, jouons.

GIZELLE. – C'est moi qui le serai!

PAUL. – Oui, ma charmante. C'est toi! *(Gizelle se baisse en mettant la main derrière le dos. Les trois garçons tapent tous très fort.)*

GIZELLE, *se relève rouge, en colère, et se frotte la main.* Méchantes! c'est vous!

LOUIS. – Qui, vous?

GIZELLE. – Blanche et Laurence.

JACQUES. – Non, ce n'est pas elles! Recommence. *(Gizelle se remet la main derrière le dos; Louis lui donne une claque épouvantable; elle se relève en colère.)*

GIZELLE, *pleurant.* – Méchants! vilains! Je ne veux plus jouer!

LOUIS, *riant.* – Pourquoi, ma charmante?

GIZELLE. – Parce que vous m'avez fait mal.

JACQUES. – Qui t'a frappée?

GIZELLE. – C'est Blanche. J'en suis sûre.

JACQUES. – Non, je t'assure que ce n'est pas elle.

PASCAL. – Le goûter est servi, Mesdemoiselles et Messieurs.

GIZELLE. – Tant mieux, nous ne jouerons plus. *(Pascal sert des cerises à Gizelle; elle prend toute l'assiette: la part est très petite.)*

PASCAL. – Et ces Demoiselles et ces Messieurs? Vous ne leur laissez rien, Mademoiselle?

GIZELLE. – Ils mangeront autre chose: il y en a trop peu. *(Les enfants se regardent et rient; Gizelle mange de chaque plat que lui sert Pascal; elle mange tout, et chaque fois Pascal lui représente que les autres n'auront rien. Gizelle répond*:) Cela ne fait rien! Ils mangeront autre chose: il y en a trop peu. *(Quand tout est fini, tous se lèvent de table et s'approchent de Gizelle.)*

LOUIS, *saluant.* – Gizelle, tu es une gourmande: tu as tout mangé sans penser à nous. Je te laisse. *(Il sort.)*

JACQUES, *saluant.* – Gizelle, tu es une égoïste: tu as tout mangé, sans penser à nous. Je te laisse. *(Il sort.)*

PAUL, *saluant.* – Gizelle, tu es une méchante: tu as tout mangé, sans penser que nous aussi nous avions faim. Je te laisse. *(Il sort.)*

BLANCHE, *saluant.* – Gizelle, tu es une méchante fille: tu ne penses qu'à toi. Je te laisse. *{Elle sort.)*

LAURENCE, *saluant.* – Gizelle, tu me fais toujours gronder; je ne t'aime pas. Je te laisse. *(Elle sort.)*

PASCAL. – Mademoiselle Gizelle, vous n'avez pas écouté ce que je vous disais. Vous voilà abandonnée de tous. Je vous laisse. Que le bon Dieu vous pardonne! *(Il sort.)*

Scène X

GIZELLE, *seule.*
(*Elle est tout étonnée de les voir tous partir.)*

GIZELLE. – Ils sont méchants! Ils me laissent seule! Je ne veux pas être seule, moi! Pascal! Blanche! Laurence! Je le dirai à maman! Pascal! *(Elle court à la porte et cherche en vain à l'ouvrir. Elle pleure.)* Blanche! Laurence! Méchantes! Je vais leur abîmer leurs affaires! *(Elle prend leurs paniers à ouvrage et jette tout par terre, piétine les paniers et tout ce qu'ils contenaient; elle pousse un cri et tombe par terre; Pascal entre.)*

PASCAL. – Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle Gizelle? De la colère? Hé?...

GIZELLE, *criant.* – Mon pied! mon pied! Elles m'ont fait mal au pied! *(Pascal regarde le pied que Gizelle tient en l'air; il retire une grosse aiguille entrée dans la semelle du soulier.)*

PASCAL. – Voilà, Mademoiselle! Ce ne sera rien! C'était une aiguille qui vous piquait. Pourquoi, aussi, avez-vous tout jeté et écrasé? C'est le bon Dieu qui vous punit.

GIZELLE, *pleurant.* – Je ne veux pas que le bon Dieu me punisse.

PASCAL. – Ah! Mademoiselle, il faut pourtant bien que vous preniez sa punition. Il n'y a pas à dire. Ce que le bon Dieu veut, vous ne pouvez pas l'empêcher: il faut que ça arrive.

GIZELLE. – Pourquoi ça? Je ne veux pas, moi!

PASCAL. – Que vous le vouliez ou non, ça ne fait rien à la chose, Mademoiselle; le bon Dieu ne vous demandera pas la permission, allez.

GIZELLE. – Ça me fait mal, ça me fait mal.

PASCAL. – Oh que non! vous ne souffrez pas beaucoup. Une piqûre d'aiguille, ce n'est rien du tout! J'en ai eu bien d'autres, moi, quand j'étais à l'armée.

GIZELLE. – Qu'est-ce que vous avez eu?

PASCAL. – J'ai eu un coup de sabre qui m'a coupé le front et la joue.

GIZELLE. – Ce n'est pas vrai! Vous avez votre front et votre joue.

PASCAL. – Parce qu'il y a des os que le sabre n'a pu couper.

GIZELLE. – Ça m'est bien égal, vos os! J'ai bien plus mal que vous.

PASCAL. – Ah! mes os ne vous font rien, Mademoiselle! Vous n'avez pas de coeur; c'est pourquoi le bon Dieu vous punit. Je vais vous envoyer votre bonne, et vous vous arrangerez avec elle comme vous voudrez.

GIZELLE. – Je ne veux pas ma bonne; je veux maman.

PASCAL. – Votre maman est sortie. *(Il sort.)*

Scène XI

GIZELLE*, toujours par terre,* JULIE

JULIE. – Qu'est-ce qui vous arrive, ma pauvre Gizelle? Pascal me dit que vous êtes blessée!

GIZELLE, *faisant semblant de pleurer.* – J'ai mal! très mal! Mon pied est percé.

JULIE, *effrayée.* – Percé! Comment? Par qui? Par quoi?

GIZELLE, *pleurnichant.* – C'est Blanche et Laurence! avec une grosse aiguille.

JULIE, *étonnée.* – Blanche et Laurence! Avec une aiguille? C'est impossible? Pourquoi vous êtes-vous laissé faire?

GIZELLE, *pleurnichant.* – Parce que je ne savais pas.

JULIE. – Quoi? Qu'est-ce que vous ne saviez pas?

GIZELLE, *changeant de ton.* – Laisse-moi tranquille! Tu m'ennuies, et je le dirai à maman.

JULIE. – Qu'est-ce que vous direz? Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

GIZELLE. – Je te dis que tu m'ennuies, que je dirai à maman de ne pas te donner la robe que tu veux avoir, et que je ne te ferai plus rien donner par maman ni papa.

JULIE, *câlinant Gizelle.* – Oh! Gizelle! ma petite Gizelle! ne faites pas ça! Comment auriez-vous le coeur de chagriner votre pauvre Julie qui vous aime tant! Voyons, dites-moi ce que vous voulez, ce que vous désirez. Dites-le, je ferai tout ce que vous me commanderez de faire.

GIZELLE. – Je veux que tu dises comme moi à maman.

JULIE. – Je ne demande pas mieux, mon pauvre ange. Mais que direz-vous, et que faut-il que je dise?

GIZELLE. – Tu diras comme moi que c'est Blanche et Laurence qui m'ont percé le pied.

JULIE. – Oui, mon trésor. Soyez tranquille. Seulement vous m'expliquerez.

Scène XII

LES PRÉCÉDENTES, LÉONTINE.

GIZELLE. – Maman, maman! Blanche et Laurence m'ont percé le pied.

LÉONTINE, *poussant un cri.* – Percé le pied! À toi! pauvre enfant! Avec quoi? Pourquoi?

GIZELLE. – Avec une grosse aiguille.

LÉONTINE. – Mais comment ont-elles fait? Je ne comprends pas. Est-ce vrai, Julie?

JULIE. – Oui, Madame, très vrai. (*À part.)* Cette méchante enfant me fait mentir que j'en suis honteuse!

LÉONTINE. – Expliquez-moi comment c'est arrivé. Je ne puis comprendre.

JULIE, *bas à Gizelle.* – Dites vous-même, vite, ma petite chérie. Je n'y étais pas, vous savez. *(Gizelle se* tait et sourit d'un air de triomphe.)

LÉONTINE, *à Julie.* – Eh bien, Julie, répondez donc! Comment et avec quoi Blanche et Laurence ont-elles percé le pied de ma pauvre petite?

JULIE. – Ma foi, Madame, je n'en sais rien. Je ne puis rien dire à Madame.

LÉONTINE. – Vous ne pouvez rien dire! Et pourquoi me dites-vous que c'est très vrai, comme si vous y étiez?

GIZELLE. – Maman, c'est qu'elle m'a laissée toute seule avec Blanche, Laurence et mes trois cousins, et qu'elle a peur que vous ne la grondiez et que vous ne lui donniez pas la robe que je vous ai demandée pour elle.

JULIE, *à part.* – Méchante petite fille! Si je peux la démasquer, je le ferai certainement.

LÉONTINE. – Mais, ma pauvre enfant, as-tu essayé de marcher? Peux-tu appuyer ton pied par terre?

GIZELLE. – Je ne sais pas, maman. Je n'ai pas encore essayé. *(Elle se relève, fait semblant de ne pas pouvoir se tenir, et tombe dans les bras de sa maman.)*

LÉONTINE, *désolée.* – Pauvre enfant! Et ces vilaines filles, où sont-elles? Julie, allez me les chercher et envoyez-moi Pascal. (Julie sort.)

Scène XIII

LÉONTINE, GIZELLE*; un instant après,* PASCAL.

(Léontine couche Gizelle sur un canapé, lui ôte son brodequin et veut lui ôter son bas.)

GIZELLE, *se débattant.* – Je ne veux pas qu'on ôte mon bas; je ne veux pas qu'on me touche.

LÉONTINE. – Mais, mon ange, c'est pour voir ta plaie et mettre quelque chose dessus. *(Gizelle continue à se débattre et Léontine à vouloir la déchausser. Pascal entre; après avoir regardé un instant d'un air un peu moqueur, il dit:*)

PASCAL. – Madame m'a demandé?

LÉONTINE. – Oui, Pascal; courez vite chercher le médecin!

PASCAL, *souriant.* – Est-ce que Madame est malade?

LÉONTINE. – Pas moi, Pascal, mais ma pauvre petite, qui a une blessure au pied. Vite, vite, Pascal. Allez, courez.

PASCAL, *souriant.* – Madame a-t-elle vu la blessure de Mademoiselle? Je demande bien pardon si je n'obéis pas à Madame, mais je crois que Mlle Gizelle n'a rien du tout et qu'un médecin n'aura rien à y faire en bon.

LÉONTINE, *vivement.* – Comment, rien du tout? Vous appelez le pied percé rien du tout!

PASCAL, *avec calme.* – Que Madame soit tranquille! J'étais là. Ce n'est rien! C'est moi qui ai retiré l'aiguille que Mademoiselle s'était enfoncée dans le pied en piétinant sur les affaires de ces demoiselles, et j'ai bien vu, en retirant l'aiguille, qu'il n'y avait pas grand mal.

LÉONTINE, *très surprise.* – Je ne comprends pas! Gizelle m'a dit que c'était Blanche et Laurence qui lui avaient percé le pied.

PASCAL. – Non, Madame, c'est faux! Ces demoiselles n'étaient même pas dans la chambre; elles étaient sorties avec leurs cousins. J'étais ici à côté, et j'entendais ce que disait et faisait Mlle Gizelle. Je suis entré quand elle a poussé un cri, et j'ai tout de suite retiré l'aiguille.

LÉONTINE. – Vous voyez bien qu'elle s'est fait mal. Et pourquoi l'a-t-on laissée seule, la pauvre petite? Toute seule? Mes soeurs sont si méchantes pour elle, que je ne sais qu'y faire, en vérité.

PASCAL. – Pardon, Madame, si je rétablis les faits. C'est Mlle Gizelle qui est rageuse et... pas trop bonne, ces demoiselles sont bien complaisantes pour elle, bien aimables; mais Mlle Gizelle n'est pas facile à contenter; elle les bouscule et les tarabuste. Parfois même elle les frappe; et ces pauvres demoiselles sont bien douces; jamais elles ne lui rendent les claques et les mauvaises paroles qu'elles reçoivent.

LÉONTINE. – Vous trouvez peut-être que c'est bon et aimable à elles d'avoir laissé ma pauvre Gizelle toute seule?

PASCAL. – Pardon, Madame, c'était de bonne guerre. Mlle Gizelle venait de manger à elle seule le goûter que j'avais servi pour tous; ils n'ont pas été contents, comme de juste, et ils sont partis pour aller manger à leur tour.

GIZELLE, *pâle et d'une voix faible.* – Maman, je suis malade!

LÉONTINE. –Malade, mon enfant! ma chérie! Allez vite, Pascal, chercher un médecin. (*Voyant que Pascal veut parler.)* Et je vous prie de garder vos raisonnements pour vous. (Pascal *sort en levant les* épaules.)

Scène XIV

LÉONTINE, GIZELLE.

(Gizelle devient de plus en plus pâle et glacée.)

LÉONTINE, *effrayée, désolée, court à la porte, à la fenêtre ouverte, en criant.* – Julie! Blanche! Laurence! *(La bonne arrive et emporte Gizelle au moment où Blanche, Laurence et leurs cousins arrivent au salon.)*

LAURENCE, *effrayée.* – Qu'y a-t-il donc? Pourquoi Julie emporte-t-elle Gizelle?

LÉONTINE, *hors d'elle.* – Il y a, Mesdemoiselles, que c'est votre méchante et horrible conduite qui fera mourir mon enfant, ma Gizelle chérie, ma douce et bonne Gizelle, votre victime de tous les jours.

BLANCHE. – Ma pauvre soeur, la douleur t'aveugle! De quelle horrible conduite veux-tu parler? De quelle victime? Je n'y comprends rien?

LÉONTINE, *de même.* – Joignez l'ironie et l'hypocrisie à la cruauté, Mesdemoiselles. Mais sachez que ma patience se lasse et s'épuise à la longue; et que, maîtresse de votre destinée, je saurai vous punir comme vous le méritez. *(Elle sort, tous les enfants restent ébahis.)*

Scène XV

LES PRÉCÉDENTS, *moins* LÉONTINE *et* GIZELLE.

LOUIS. – Ah ça mais! que veut dire tout cela? Léontine est folle! Qu'arrive-t-il donc à Gizelle?

JACQUES. – Il arrive que Gizelle aura probablement été punie de sa gloutonnerie; que son énorme goûter lui aura tourné sur le coeur, et qu'elle est en train de rendre ce qu'elle nous a enlevé injustement et méchamment.

PAUL. – Et c'est bien fait! Ce n'est pas moi qui la plaindrai.

LAURENCE. – Je crains d'avoir eu une mauvaise idée et qu'elle ne soit réellement très malade.

LOUIS. – Ah bah! ce ne sera rien! Une indigestion, voilà tout! Ce que je crains, moi, c'est que la leçon ne lui profite pas.

JACQUES. – Et qu'elle ne soit plus méchante qu'auparavant.

BLANCHE. – Nous ne sommes pas heureuses! Que sera-ce si Gizelle devient plus méchante?

LOUIS. – Écoute donc, si vous êtes malheureuses, il faut vous plaindre à votre beau-frère, le mari de Léontine.

BLANCHE. – Mon beau-frère! il est pis que Léontine pour Gizelle. Je crois, en vérité, que si Gizelle lui disait de nous chasser et de nous jeter dans la rue, il le ferait.

PAUL. – Mais pourquoi n'écririez-vous pas à votre frère Pierre, qui vous aime tant?

BLANCHE. – Pierre vient de se marier, tu sais bien! Il est chez les parents de sa femme, et nous ne voulons pas le troubler par nos plaintes.

LAURENCE. – Et puis, ma belle-soeur Noémi est si jeune! Que veux-tu qu'elle fasse pour nous?

LOUIS. – Elle est très jeune, je le sais bien, mais elle est votre amie depuis longtemps; elle fera tout ce qu'elle pourra pour vous aider à sortir de chez Léontine; Pierre, d'ailleurs, a de l'autorité sur vous comme frère aîné. Je t'assure que tu feras bien de lui écrire.

BLANCHE. – Si tu savais comme il me répugne de me plaindre de Léontine et de son mari!

JACQUES. – Plains-toi de Gizelle, ce sera plus facile!

BLANCHE. – Oui, mais Gizelle n'est méchante pour nous et ne nous rend malheureuses que parce qu'on la gâte horriblement; les méchancetés de Gizelle retombent donc sur Léontine.

JACQUES, *bas à Louis et à Paul*. – Ne leur dis plus rien; écrivons nous-mêmes à Pierre. Nous signerons la lettre tous les trois, et nous raconterons ce que nous avons vu et entendu depuis six mois.

PAUL, *bas à Louis et à Jacques*. – Tu as raison, c'est plus sûr! C'est toi, Louis, qui écriras la lettre, et nous la signerons avec toi.

LAURENCE. – Que dites-vous, là-bas? Si vous complotez quelque chose, dites-le-nous, pour ne pas rendre notre position plus mauvaise et plus triste en voulant l'améliorer.

LOUIS. – Non, non, soyez tranquilles, pauvres cousines, nous ne ferons rien qui puisse vous nuire.

Scène XVI

LES PRÉCÉDENTS, PASCAL.

PASCAL. – Je viens de ramener le médecin que Madame a demandé; mais je crois qu'il sera venu pour rien, car Mlle Gizelle n'a qu'une indigestion.

LAURENCE. – Mon Dieu! que je suis fâchée de l'avoir laissée tout manger! C'est ma faute! Léontine a raison de m'en vouloir.

JACQUES. – Ce n'est pas toi qui l'as forcée à manger, ma pauvre Laurence, c'est sa gourmandise.

LOUIS. – Tu pourrais même dire sa gloutonnerie.

PASCAL. – Le bon Dieu la punit, Mesdemoiselles et Messieurs, et, croyez-moi, le bon Dieu fait bien. Savez-vous ce qu'elle m'a dit tantôt, quand je lui ai parlé de mon terrible coup de sabre? *(Il imite Gizelle.)* «Ça m'est bien égal, vos os!» C'est-il méchant, ça? Et comment voulez-vous que le bon Dieu souffre des choses pareilles sans les punir?

Scène XVII

LES PRÉCÉDENTS, LÉONTINE*, échevelée, en larmes, accourt et se jette sur un canapé.*

LÉONTINE. – Ma fille! Mon enfant! Ma Gizelle bien-aimée! Elle va mourir! Je vais la perdre! Mon enfant! Mon enfant! *(Elle s'affaisse sur les coussins.)*

BLANCHE, *la soutenant dans ses bras*. – Léontine! Ma soeur! Ne t'effraye pas! Une indigestion ne fait pas mourir!

LÉONTINE, la repousse avec violence. – Laisse-moi! Va-t'en! Tu me fais horreur! Ne me touche pas! Ne m'approche pas! Toutes deux vous avez empoisonné la vie de ma pauvre enfant! Et, à présent qu'elle va mourir, vous osez me parler avec affection, vous cherchez à me consoler!

LOUIS. – Ma chère Léontine, qu'a donc la pauvre Gizelle pour vous avoir tant effrayée?

LÉONTINE. – Des vomissements effroyables! Elle a déjà rempli une cuvette des choses que lui ont fait manger (de force, peut-être) Blanche et Laurence.

LOUIS. – Ma pauvre Léontine, la chère petite Gizelle a un peu trop mangé, il est vrai, mais Blanche et Laurence n'y sont pour rien; Pascal a voulu l'empêcher, elle ne l'a pas écouté. Rassurez-vous, Léontine, la même chose m'est arrivée il y a deux ans; j'ai été bien malade; on m'a donné du thé léger, et je n'en suis pas mort, comme vous voyez.

LÉONTINE. – Mais elle ne peut rien prendre!

LOUIS. – Elle sera un peu plus longtemps malade, voilà tout.

LÉONTINE. – Tu crois? C'est vrai, une indigestion ne tue pas! J'avais perdu la tête! Cette chère petite est mon trésor, ma vie! Dès qu'elle a la moindre chose, je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais, Merci, mon bon Louis. *(Elle l'embrasse.)* Tu m'as rendu mon courage et ma raison.

BLANCHE, *timidement*. – Ma soeur! *(Léontine la regarde avec colère.)*

LÉONTINE. – Laisse-moi! Laissez-moi, vous autres. Je ne veux ni vous voir, ni vous entendre. *(Elle sort.)*

Scène XVIII

LES PRÉCÉDENTS, *et* PASCAL*, qui rentre.*

PASCAL. – Le médecin la trouve malade tout de même, elle a eu comme des convulsions; il lui trouve de la fièvre, et les vomissements reviennent de temps à autre; il y a encore quelque chose dans son sac. Mais qu'avez-vous à pleurer, Mesdemoiselles? Ce n'est pas le chagrin, je pense?

BLANCHE, *pleurant.* – Ma soeur ne veut plus nous voir: qu'allons-nous devenir? Que va-t-on faire de nous?

LAURENCE, *pleurant.* – Et tout cela est de ma faute; j'aurais pu empêcher Gizelle de manger autant.

JACQUES. – Tu ne l'aurais pas empêchée, et personne au monde ne l'aurait empêchée.

PASCAL. – Puisque moi, Mademoiselle, elle ne m'a pas écouté. À chaque assiette, je lui disais:» C'est trop, Mademoiselle; il n'en restera pas pour les autres» Qu'est-ce qu'elle répondait?» Ça m'est égal, les autres!» Allez, Mademoiselle, avec un coeur comme celui-là, il n'y a rien à faire! Et surtout, il n'y a pas de reproches à se faire!

Scène XIX

LES PRÉCÉDENTS, JULIE.

JULIE. – Mlle Gizelle est un peu mieux, Mesdemoiselles; elle s'est endormie.

BLANCHE. – Et ma soeur est-elle plus tranquille?

JULIE. – Oh oui, Mademoiselle. Le médecin lui a dit qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir.

LAURENCE. – Pouvons-nous aller chez elle?

JULIE. – Oh non! Mademoiselle. Elle est toujours furieuse après vous! Et Monsieur! Il dit que s'il vous voyait, il vous casserait sa canne sur le dos.

BLANCHE. – Mon Dieu, mon Dieu! Qu'allons-nous devenir? (*Elle pleure ainsi que Laurence; les trois cousins se groupent autour d'elles, les embrassent, les consolent. Julie sort.)*

JACQUES. – Nous voici seuls et libres de parler. Blanche et Laurence, Louis va écrire à Pierre, en notre nom à tous trois, la position terrible dans laquelle vous vous trouvez chez Léontine, grâce à sa méchante Gizelle, et nous allons lui demander de vous retirer de chez votre soeur.

BLANCHE. – Non, non, Jacques! Si ma soeur et son mari viennent à le savoir, ils seront furieux et vous défendront de venir nous voir.

LOUIS. – Qui ne risque rien n'a rien! Votre vie est trop triste, trop misérable! Cela ne peut durer ainsi. Pierre vous aime tendrement! C'est lui qui est votre tuteur et votre chef de famille; et c'est lui qui doit vous tirer d'ici. Je lui recommanderai de ne pas parler de notre lettre à Léontine et à son mari. *(Tous trois disent adieu à leurs cousines et veulent sortir au moment où Léontine entre.)*

Scène XX

LES PRÉCÉDENTS, LÉONTINE.

LÉONTINE, *pâle et sévère.* – Restez, mes petits cousins; je désire que vous entendiez ce que j'ai à dire à vos cousines. *(Elle s'assied.)* Blanche et Laurence, j'ai manqué de perdre ma fille, grâce à vous! – Silence! Ne m'interrompez pas! Vous auriez dû diriger cette pauvre petite, l'empêcher de suivre le penchant naturel à tous les enfants, de manger de bonnes choses avec excès. Vous ne l'avez pas fait; d'après ce qu'a pu me dire la pauvre Gizelle, vous l'avez poussée à manger, afin sans doute qu'elle fût malade et que vous fussiez ainsi débarrassées d'une tâche qui vous semble trop dure, celle de garder et de protéger une charmante enfant, qui est votre nièce, et que vous devriez aimer à ce seul titre. Pareille chose peut se renouveler, et je ne veux pas y exposer ma Gizelle chérie. Mon mari est fort irrité et ne veut plus vous voir; moi-même il me répugne de vivre avec... avec des ennemies de mon enfant. Nous avons donc décidé, mon mari et moi, que vous entreriez au couvent de la Visitation; couvent cloîtré, dont vous ne sortirez pas, mais où vous serez très heureuses. Point de supplications ni de larmes! Tout est inutile! C'est une chose irrévocablement décidée. Dans huit jours, vous entrerez au couvent; jusque-là vous resterez dans votre appartement, vous vous promènerez avec Julie, une heure ou deux tous les jours; et vous ne paraîtrez pas au salon. On vous apportera à manger dans vos chambres. – Et vous, mes cousins *(elle prend une voix douce),* vous avez été bons et aimables pour Gizelle, qui vous aime beaucoup. Venez la voir souvent, surtout pendant qu'elle est malade, la pauvre enfant. Adieu, mes amis, au revoir bientôt. *(Elle sort.)*

Scène XXI

BLANCHE *et* LAURENCE *sanglotent;* LOUIS, JACQUES *et* PAUL *restent interdits et indignés.*

LOUIS. – Mes pauvres cousines! Ne pleurez pas! Ce ne sera pas long. Je vais de suite écrire à Pierre, et avant trois jours il sera ici; j'en suis certain.

BLANCHE, *pleurant.* – Mon Dieu, mon Dieu! Cette pauvre Léontine! Quel aveuglement!

LAURENCE, *pleurant.* – Et combien elle est injuste et méchante pour nous!

BLANCHE, *pleurant.* – Ne l'accuse pas trop, Laurence! Elle ne sait pas ce qu'elle fait. Elle est si aveuglée par son amour pour Gizelle, qu'elle n'a plus sa tête et son coeur quand il est question d'elle.

JACQUES. – Tu es bien généreuse, ma pauvre Blanche. Quant à moi, je la déteste, et je n'y remettrai pas les pieds, à moins que maman ne m'y oblige, ce que je ne crois pas.

PAUL. – Nous viendrons te voir tous les jours si maman le permet, et nous n'irons certainement pas chez Mlle Gizelle.

BLANCHE. – Et qu'avons-nous fait pour être traitées de cette manière?

LAURENCE. – Ce qui me console, c'est que Gizelle sera la première punie de sa méchanceté; car elle va s'ennuyer à mourir; elle n'aura personne pour s'amuser, personne à tourmenter, personne pour lui faire les trousseaux de ses poupées.

JACQUES. – Tant mieux! Ce sera sa punition, et bien méritée.

LOUIS. – Et vous, mes pauvres cousines, sous peu de jours, vous serez heureuses chez Pierre et Noémi; et nous viendrons jouir de votre bonheur et remercier Pierre de vous avoir secourues dans votre malheur et votre abandon.

BLANCHE. – Merci, mes chers amis, de votre tendresse et de vos consolantes paroles. Que Dieu vous écoute et qu'il veuille bien disposer Pierre et Noémi à nous venir en aide!

Scène XXII

LES PRÉCÉDENTS, JULIE, *ensuite* PASCAL, *qui entre sans être vu.*

JULIE. – Mesdemoiselles, Mme Gerville vous fait dire de monter dans vos chambres et d'emporter toutes vos affaires pour ne plus revenir au salon. Et vous, Messieurs, Madame vous prie d'aller la rejoindre chez Mlle Gizelle, qui vous demande. *(Blanche et Laurence, sans répondre à Julie, rassemblent leurs livres et leurs paniers à ouvrage; Louis, Jacques et Paul les aident à faire leurs paquets.)*

LOUIS. – Blanche, tu oublies la robe commencée.

BLANCHE. – Je ne l'oublie pas, je la laisse; ce n'est pas à moi.

JULIE. – Vous devriez bien la finir, Mademoiselle.

LAURENCE. – Chargez-vous de ce soin, vous qui êtes la bonne de Gizelle.

JULIE. – Venez-vous, Messieurs, je vous attends.

JACQUES. – C'est inutile; nous rentrons chez nous.

JULIE. – Mais Mlle Gizelle va être furieuse, et Madame aussi.

LOUIS. – Cela nous est bien égal. Nous n'avons ni la douceur, ni la patience, ni la bonté de Blanche et de Laurence.

JULIE. – Je vais dire à Madame que vous refusez de venir voir Mlle Gizelle et que vous soutenez ces demoiselles.

JACQUES. – Dites ce que vous voudrez, mauvaise langue, c'est vous que cela regarde.

JULIE, *avec impertinence.* – Et vous-mêmes plus que vous ne pensez, mes petits messieurs. Et vos cousines aussi, car on va les renfermer d'autant mieux que ce sont elles qui vous poussent à résister à Madame et à Mlle Gizelle.

JACQUES. – Ce n'est pas vrai! Vous mentez, et vous savez que vous mentez!

BLANCHE. – Chut, mon pauvre Jacques! Laissez-la dire comme elle voudra.

JULIE, *avec colère.* – Je me vengerai, et vous regretterez votre emportement.

PASCAL, *la faisant pirouetter.* – Et vous, mam'selle l'hypocrite, vous serez punie de votre impertinence envers mes jeunes maîtres et de votre méchanceté envers mes pauvres jeunes maîtresses. Je sais quelque chose qui ne vous mettra pas bien dans les papiers de Madame, et qui pourrait bien vous faire perdre la bonne place que vous avez ici. Allez, la belle, aller cuver votre colère loin d'ici, et laisser tranquilles ces messieurs et ces demoiselles. *(Il la fait pirouetter encore malgré sa résistance et la pousse doucement vers la porte; elle sort furieuse.)*

Scène XXIII

LES PRÉCÉDENTS, *moins* JULIE.

PASCAL. – Qu'est-ce qu'il y a donc? Pourquoi vous fait-on déménager vos affaires, Mesdemoiselles?

BLANCHE. – Parce que Léontine nous défend de revenir au salon!

LAURENCE. – Et parce qu'elle veut nous mettre au couvent.

PASCAL, *très étonné.* – Au couvent! Vous, au couvent! Et vous défendre de venir au salon! Mais ce n'est pas possible! Pourquoi donc cela?

JACQUES. – Parce que la méchante petite Gizelle s'est plainte de ce que mes cousines l'ont poussée à manger; Léontine prétend qu'elles ont manqué de lui tuer Gizelle, et que son mari ni elle-même ne veulent les revoir.

PASCAL, *indigné.* – Ah! c'est comme cela! C'est ainsi qu'on traite les filles de ma pauvre maîtresse, que j'ai servie pendant dix ans! Et, on croit que je resterai dans une maison d'où on a chassé mes jeunes maîtresses? Pas un jour, pas une heure après elles! C'est pour ne pas les quitter, pour les protéger comme me l'a recommandé leur pauvre mère, que je suis resté dans la famille; elles partent, je pars. Et je vais aller trouver M. Pierre et lui raconter ce qui se passe! Ah! cette méchante Gizelle! Petite sans-coeur! qui chasse ses tantes après m'avoir dit:» Ça m'est égal, vos os!» Pour un empire je ne resterai pas à la servir.

LOUIS. – Mon bon Pascal, je vais écrire aujourd'hui même à Pierre pour qu'il vienne chercher mes pauvres cousines; ne quittez pas la maison avant qu'elles la quittent; vous leur serez si utile; vous les servirez au moins; sans vous, elles seraient livrées à Julie.

PASCAL. – Oui, Monsieur Louis; soyez tranquille! J'emboîte leur pas et je ne les quitte pas. Et quant à Julie, j'ai entre les mains une lettre qu'elle a écrite à une *amie.* Qui se ressemble s'assemble. L'*amie* m'a remis la lettre dans un moment de colère contre Julie; elle y dit de belles choses de la petite Gizelle, du père et de la mère... Mais donnez-moi donc tout ça, Messieurs et Mesdemoiselles *(il leur enlève leurs paquets);* laissez, que je le monte! *(Ils sortent tous; Louis, Jacques et Paul accompagnent leurs cousines; Pascal les suit.)*

Acte II

La scène représente le salon.

Scène I

LÉONTINE, M. GERVILLE, GIZELLE.

M. GERVILLE. – Faites-lui donc ce qu'elle demande, Léontine; ne la tourmentez pas, cette pauvre enfant.

LÉONTINE. – Je vous assure, mon ami, que je suis fatiguée à mourir; depuis trois jours qu'elle est sans cesse avec moi, elle ne me laisse le temps de rien faire. Je ne trouve pas le moment d'écrire à Pierre. Il faut pourtant qu'il sache que nous allons mettre Blanche et Laurence au couvent.

GIZELLE, *pleurant*. – Je veux Blanche et Laurence. Je m'ennuie sans elles.

M. GERVILLE. – Mon pauvre amour, elles te taquinaient toujours.

GIZELLE. – Non, elles ne me taquinaient pas; je les veux.

LÉONTINE. – Je fais tout ce que tu demandes, mon enfant, et bien mieux qu'elles.

M. GERVILLE. – Non, vous faites très mal; elles faisaient très bien; je les veux.

LÉONTINE. – Veux-tu aller te promener avec Julie?

GIZELLE. – Oui, mais je veux que Blanche et Laurence viennent aussi.

M. GERVILLE. – Écoute, mon petit trésor, Blanche et Laurence sont méchantes pour toi et tu sais...

GIZELLE. – Non, elles ne sont pas méchantes; elles faisaient tout ce que je voulais; c'est vous qui me tourmentez.

M. GERVILLE. – Moi! Oh! cher ange, que dis-tu? Moi, te tourmenter! Moi qui t'aime tant! *(Il veut l'embrasser.)*

GIZELLE, *le repoussant*. – Laissez-moi! Je ne veux pas que vous m'embrassiez! Votre barbe me pique. Blanche et Laurence n'ont pas de barbe.

LÉONTINE. – Gizelle, tu n'es pas gentille pour ton pauvre papa. Tu lui fais de la peine.

GIZELLE, *pleurant*. – Je ne veux pas qu'on me gronde. Je veux Blanche et Laurence; elles ne me grondent pas.

LÉONTINE. – Voyons, ma Gizelle, sois sage. Veux-tu que j'aille aux Tuileries avec toi?

GIZELLE. – Non, ça m'ennuie; vous ne jouez pas comme Blanche et Laurence.

M. GERVILLE, *s'impatientant.* – Ah çà! tu nous ennuies avec ta Blanche et ta Laurence. Elles sont méchantes, elles te font du mal, et je ne veux pas que tu joues avec elles.

GIZELLE. – C'est vous qui êtes méchants, ce n'est pas elles; vous ne me faites jamais rien; elles me faisaient des robes, des chapeaux, des manteaux pour ma poupée; elles jouaient tant que je voulais et à tous les jeux que je voulais; elles étaient très bonnes, et je les veux.

LÉONTINE. – Mais, ma petite chérie, c'est toi-même qui venais toujours te plaindre d'elles.

GIZELLE. – Parce que j'étais en colère; il ne fallait pas m'écouter.

M. GERVILLE. – Mais tu m'as dit que c'étaient elles qui avaient manqué te faire mourir en te forçant à manger une quantité énorme de gâteaux, de fruits, de crème.

GIZELLE. – Non, elles ne m'ont pas forcée; elles ne m'ont rien dit; c'est moi qui ai menti; et Pascal a voulu m'empêcher et je n'ai pas voulu; Blanche et Laurence sont très bonnes, et je les veux; et je pleurerai jusqu'à ce qu'elles viennent. *(M. Gerville paraît consterné. Léontine cache son visage dans ses mains et pleure. Gizelle tape du pied...)*

M. GERVILLE. – Gizelle! mon amour! Vois comme tu fais de la peine à ta pauvre maman! Vois comme elle pleure! Va l'embrasser!

GIZELLE. – Ça m'est bien égal, qu'elle pleure! C'est elle qui est méchante pour Blanche et Laurence! Pourquoi les a-t-elle enfermées dans leur chambre? Je les veux, et je les aime plus que vous et plus que maman! *(M. Gerville tombe accablé sur une chaise.)*

LÉONTINE. – Voilà pourtant les scènes que nous subissons depuis trois jours!

M. GERVILLE. – Écoute, ma Gizelle, tu es trop bonne!

GIZELLE. – Non, je ne suis pas bonne, je suis méchante!

M. GERVILLE. – Je veux dire que tu oublies toutes les taquineries, toutes les méchancetés de Blanche et de Laurence, pour ne songer qu'aux petits services qu'elles t'ont rendus; mais moi qui t'aime et qui veux que tu ne sois pas tourmentée ni taquinée, je ne veux pas te laisser avec ces méchantes filles.

GIZELLE. – Vous ne m'aimez pas, et maman ne m'aime pas, car je veux Blanche et Laurence, et vous les avez chassées et enfermées dans leur chambre pour que je ne les voie pas!

M. GERVILLE. – Que faire, Léontine? Que faire? *(Léontine pleure et ne répond pas.)*

Scène II

LES PRÉCÉDENTS, PASCAL

PASCAL. – M. Pierre vient d'arriver; il fait demander si Madame peut le recevoir;

LÉONTINE. – Pierre! Certainement! Qu'il vienne vite. C'est le bon Dieu qui nous l'envoie. *(Pascal sort.)*

Scène III

M. GERVILLE, LÉONTINE, GIZELLE, PIERRE.

LÉONTINE, *courant à Pierre.* – Pierre! Que je suis contente de te voir! J'allais t'écrire pour te prier de venir.

PIERRE, *froidement.* – Je suis heureux d'avoir prévenu tes désirs, Léontine!

LÉONTINE. – Quelle froideur! Quel accueil glacial!

M. GERVILLE. – Qu'avez-vous, Pierre? Expliquez-vous!

PIERRE, *de même.* – L'explication ne sera pas longue. Je viens pour prendre et garder mes deux soeurs, Blanche et Laurence.

LÉONTINE. – Les prendre! Les garder! Mais j'allais justement t'écrire que je les mettais au couvent.

PIERRE, *se contenant.* – Et c'est parce que je l'ai su que je suis venu immédiatement les chercher pour leur épargner ce chagrin et cette humiliation.

LÉONTINE. – Comment l'as-tu su?

PIERRE. – Mes petits cousins du Pilet me l'ont écrit; et j'en ai reçu la confirmation, avec des détails que j'ignorais, par une lettre de Blanche et de Laurence.

LÉONTINE. – Et pourquoi blâmes-tu ce parti, que j'ai dû prendre dans leur intérêt?

PIERRE, *avec chaleur.* – Parce que je suis leur frère, parce que je les aime, parce que je les sais malheureuses, livrées sans défense aux caprices d'une enfant gâtée, volontaire et méchante. Parce que j'ai su votre faiblesse envers cette enfant, et votre dureté, votre injustice envers mes pauvres soeurs. Ta fille, Léontine, t'a trop fait oublier tes autres liens de famille. Tu as oublié que ma pauvre mère, sur son lit de mort, nous a confié le soin du bonheur de nos soeurs; tu les as prises comme des jouets pour ta fille, et maintenant, pour compléter ton abandon, tu veux les séparer de leur famille, les enfermer sans avoir égard à leur innocence et à leurs larmes. Voilà pourquoi, moi, chef de famille, protecteur naturel et légal de mes soeurs, je te les reprends pour ne jamais te les rendre. *(Léontine, interdite, reste immobile; M. Gerville est fort agité.)*

GIZELLE *s'approche tout doucement de son oncle, lui prend la main et lui dit d'un ton caressant:* Mon oncle, je veux Blanche et Laurence. *(Pierre la regarde avec surprise.)*

PIERRE. – Qu'est-ce que tu dis? Blanche et Laurence, dont tu te plains toujours?

GIZELLE. – Oui, je veux Blanche et Laurence; maman les a enfermées; et moi je les veux; et je m'ennuie sans elles; elles sont très bonnes, et moi j'étais très méchante. Et ce n'est pas leur faute que j'ai été malade. Et je veux qu'on leur ouvre la porte.

PIERRE, *avec indignation.* – Mes soeurs enfermées! Enfermées comme des coupables! Et cette petite fille, ta propre fille, vient apporter leur justification et ta condamnation! Oh! Léontine! que tu es coupable comme fille, comme soeur, comme mère. *(Il sonne.)*

Scène IV

LES PRÉCÉDENTS, PASCAL.

PASCAL. – Monsieur a sonné?

PIERRE. – Oui, Pascal; allez, je vous prie, chercher mes soeurs.

PASCAL. – Mais, Monsieur... Madame a donné l'ordre qu'elles ne quittassent pas leur chambre.

PIERRE. – Ah! c'est ainsi! Venez avec moi, Pascal. Je vais les délivrer. *(Ils sortent.)*

Scène V

M. GERVILLE, LÉONTINE, GIZELLE.

LÉONTINE *se jette au cou de son mari en sanglotant.* – Victor, Victor, je crains que Pierre n'ait raison et que notre faiblesse pour Gizelle ne nous ait rendus coupables, moi surtout qui ai manqué à mes promesses envers ma mère, à mes devoirs envers mes soeurs. Pauvres soeurs! Quelle vie je leur ai fait mener si Gizelle les accusait injustement! Et c'est Gizelle elle-même qui m'accable en les justifiant!

M. GERVILLE. – Console-toi, ma Léontine! S'il y a eu faute, elle est réparable. Promets à ton frère d'être à l'avenir plus indulgente pour tes soeurs! insiste pour les garder. Notre chère Gizelle sera satisfaite et tout sera oublié.

GIZELLE, *qui a écouté attentivement.* – Je serai contente si Blanche et Laurence restent. Je ne veux pas que mon oncle les emmène; je veux qu'elles m'amusent et qu'elles fassent les affaires de ma poupée.

Scène VI

LES PRÉCÉDENTS, PIERRE, BLANCHE *et* LAURENCE.

PIERRE. – Venez, entrez, mes pauvres soeurs! Ne craignez plus. Ne suis-je pas avec vous?

GIZELLE, *courant à ses tantes.* – Blanche! Laurence! Quel bonheur! Mon oncle vous a ouvert la porte? Maman est méchante de vous avoir enfermées. Je veux que vous restiez ici, toujours avec moi, pour m'amuser et me faire des robes pour ma poupée.

PIERRE. – Non, Mademoiselle; Blanche et Laurence vont venir avec moi; vous avez été trop méchante pour elles; vous les avez rendues trop malheureuses.

GIZELLE, *pleurant.* – Ce n'est pas moi! c'est maman!

PIERRE. – Parce que vous alliez vous plaindre et faire des mensonges à votre maman.

LÉONTINE. – Blanche! Laurence! Gizelle a raison; c'est moi qui suis coupable envers vous; c'est moi qui vous demande pardon. Que ma pauvre Gizelle ne soit pas punie des fautes que j'ai commises! Accordez-lui ce qu'elle demande instamment depuis trois jours qu'elle est séparée de vous. Restez avec elle; vivez avec nous. Vous n'aurez à l'avenir à vous plaindre de personne.

BLANCHE. – Ma soeur,... je ne sais,... je crains...

LÉONTINE. – Quoi! que crains-tu? Que Gizelle ne vous tourmente? Je l'en empêcherai. Qu'elle ne porte plainte contre vous? Je ne l'écouterai pas; je vous le jure.

LAURENCE, *bas* à *Pierre.* – Pierre! Blanche hésite, elle va faiblir. Je t'en supplie, emmène-nous.

PIERRE. – Léontine, tes supplications sont inutiles; tes bonnes paroles viennent trop tard. Tu leur promets ce que tu ne pourras pas tenir; ta faiblesse pour Gizelle l'emportera comme elle l'emporte à présent, dans ce moment même où tu sembles la dominer. Ce n'est pas par amitié pour tes soeurs, ni dans l'intérêt de leur bonheur, que tu insistes pour les garder, c'est pour contenter Gizelle, pour l'empêcher de pleurer, de crier. Je suis venu pour te les reprendre et je n'ai malheureusement que trop de raisons pour le faire.

LÉONTINE. – Je t'assure, Pierre, que je suis sincère, que leur départ me désole. Blanche, ma soeur, au nom de ma mère, je te conjure de consentir à ma demande. Pardonne-moi, c'est avec larmes que je te le demande. *(Elle joint les mains en pleurant.)*

BLANCHE, *l'embrassant.* – Léontine! toi pleurant devant nous! toi nous demandant pardon! Ni moi, ni Laurence, nous n'avons aucune colère, aucune rancune contre toi.

LÉONTINE, *l'embrassant.* – Tu restes alors, tu restes? dis?

LAURENCE, *vivement.* – C'est Pierre qui doit décider. *(Bas à Pierre.)* Oh! Pierre! ne consens pas. Dis non.

PIERRE. – Je dis maintenant comme je le disais il y a une heure: j'emmène mes soeurs; elles resteront chez moi avec Noémi leur amie d'enfance, leur soeur, qui veillera à leur bonheur.

LÉONTINE. – Si Noémi était ici, elle te dirait de céder à ma prière, de croire à mon repentir. Gizelle, ma pauvre Gizelle, tes tantes vont s'en aller, tu ne les verras plus.

GIZELLE, *se roulant par terre et criant.* – Je ne veux pas; je veux voir mes tantes, toujours et toujours; je veux qu'elles viennent avec moi aux Tuileries, qu'elles jouent avec moi, qu'elles m'amusent. Et si elles ne veulent pas, elles sont des méchantes, des vilaines! Et je déchirerai leurs livres, et je casserai leurs affaires, et je me plaindrai à papa, et il les fera enfermer comme tout à l'heure. Et elles pleureront! Et je serai très contente!

PIERRE, *qui l'a écoutée les bras croisés et l'air moqueur.* – Charmante enfant! Excellent petit coeur! Comme c'est tentant de vivre près de ce petit ange! Comme elle corrige bien le passé! Tu n'auras ni Blanche, ni Laurence, ma chère amie; et tu ne pourras plus les faire pleurer ni les faire enfermer!

GIZELLE. – Méchant! vilain! *(Elle s'élance sur son oncle pour le frapper. Pierre la saisit, lui donne trois ou quatre bonnes tapes et la maintient de force dans un fauteuil. Gizelle crie et se débat. M. Gerville se précipite pour l'enlever. Léontine saisit les bras de Pierre, qui les regarde avec pitié et dédain; il place Gizelle dans les bras de Léontine.)* Tiens, aveugle mère, prends ta fille et reçois nos adieux. *(Il se tourne vers son beau-frère.)* Et vous, Monsieur, vous répondrez devant Dieu du mal que vous faites à votre enfant! Vous croyez l'aimer, et vous la perdez! Vous voulez son bonheur, et vous préparez son malheur en ce monde et dans l'autre. Adieu. *(Il veut emmener Blanche et Laurence.)*

BLANCHE. – Arrête, Pierre; arrête. Laisse-moi embrasser Léontine et Gizelle! Laisse-moi leur pardonner, leur dire que je les aime. *(Elle se jette au cou de Léontine, qui la serre dans ses bras en sanglotant.)*

LÉONTINE. – Blanche, merci, merci! Tu es un ange! Prie pour moi et pour mon enfant! Je suis faible; je le sens! Pierre a raison! Je tâcherai, j'essayerai d'avoir plus de courage, de justice. Adieu, ma soeur! Adieu Laurence! *(Elle les embrasse. Se tournant vers Pierre.)* Pierre, embrasse-moi! Je suis aussi ta soeur! coupable et repentante! Crois-moi, Pierre! Mon frère, embrasse-moi! *(Pierre la reçoit dans ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises; il serre la main que lui tend M. Gerville.)*

PIERRE. – Adieu, ma soeur, mon frère! adieu! Au revoir et à bientôt! *(Il sort avec Blanche et Laurence).*

Scène VII

LÉONTINE, M. GERVILLE, GIZELLE, PASCAL.

Léontine, dans un fauteuil, pleure; M. Gerville, fort agité, va et vient dans le salon; Gizelle boude dans un fauteuil.

PASCAL, *embarrassé.* – Madame, je veux,... c'est-à-dire je voudrais... que Madame sache...

M. GERVILLE, *brusquement.* – Quoi? Que voulez-vous que sache ma femme? Expliquez-vous. Voyons. Qu'est-ce que c'est que ce papier? *(Il lui arrache un papier des mains.)*

PASCAL. – Puisque vous tenez la lettre, Monsieur, je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Madame verra la confiance qu'elle doit avoir en Mlle Julie, bonne de Mlle Gizelle.

M. GERVILLE, *de même.* – C'est bon! nous verrons cela! Vous pouvez vous en aller.

PASCAL, *avec résolution.* – Non, Monsieur, pas encore. Avant il faut que je dise à Madame que je quitte son service, que j'entre chez M. Pierre.

LÉONTINE, *se relevant.* – Comment, Pascal! mon bon Pascal! Vous me quittez? Moi, l'aînée de la famille.

PASCAL. – Pardon, Madame! l'aîné est M. Pierre. C'est chez lui que je devais entrer lorsque,... lorsque... la pauvre Madame,... Madame sait... Par égard pour ces demoiselles si bonnes et si aimables, j'ai demandé à M. Pierre de me permettre d'entrer chez vous, Madame. Mais franchement la vie n'y est pas tenable, grâce à Mlle Gizelle; si je n'ai pas quitté, c'est pour servir et protéger mes pauvres jeunes maîtresses; les voilà délivrées et j'ai demandé à M. Pierre de les suivre; ce bon M. Pierre qui les aime bien, lui, m'a serré la main en signe de consentement; et je préviens Madame de chercher un remplaçant; le plus tôt sera le mieux.

LÉONTINE, *tristement.* – Vous aussi, Pascal, vous m'abandonnez; je croyais pouvoir compter sur vous.

PASCAL. – Pardon, Madame; avec Mlle Gizelle le bon Dieu lui-même n'y tiendrait pas. *(Il sort)*

Scène VIII

M. GERVILLE, LÉONTINE, GIZELLE.

LÉONTINE, *après quelques minutes de réflexion.* – Victor, il faut que nous changions notre manière d'élever Gizelle. Je vois, je comprends combien nous la gâtons et jusqu'à quel point nous lui sacrifions tout ce qui nous entoure. Je suis décidé à prendre une attitude plus sévère et à dire à Julie...

M. GERVILLE. – Il n'y a qu'une chose à dire à Julie, ma chère Léontine: c'est qu'elle ait à faire ses paquets dès ce soir. Lisez la lettre qu'elle écrit à une de ses amies et que Pascal vient de me donner.

LÉONTINE, *lit.* – La misérable! Parler ainsi de la pauvre petite!

M. GERVILLE. – Et de toi, et de moi.

LÉONTINE, *relisant.* – C'est indigne! *(Elle laisse retomber la lettre et réfléchit.)* Et pourtant il y a du vrai! Les expressions sont dures, vulgaires, injurieuses, mais le fond est vrai. *(Elle se lève.)* Allons! du courage, Victor! Profitons de la rude leçon d'aujourd'hui pour devenir ce que nous aurions dû être dès la naissance de Gizelle; des parents tendres, dévoués, mais fermes et justes. Allons demander à Pascal de nous chercher pour Gizelle une bonne digne de notre confiance. Viens, Gizelle;... viens donc.

GIZELLE. – Non, je ne veux pas venir; je veux rester ici.

LÉONTINE, *avec fermeté.* – Tu viendras pourtant.

GIZELLE, *étonnée.* – Pourquoi?

LÉONTINE, *sévèrement.* – Parce que je le veux.

GIZELLE, *avec hésitation.* – Et moi, je ne veux pas.

LÉONTINE. – Victor, prends-la, je t'en prie, et apporte-la dans ma chambre. *(M. Gerville la prend* malgré ses cris et sa colère et l'emporte.)

LÉONTINE *suit, en disant:* Premier essai de fermeté. Mon Dieu, donnez-moi le courage de continuer.

Le Dîner de Mademoiselle Justine

Comédie en deux actes

Personnages

M. GAUBERT, 44 ans.
Mme GAUBERT, 32 ans.
CAROLINE, 8 ans.
THÉODORE, 10 ans.
HILAIRE, domestique, 16 ans.
SIDONIE, femme de chambre.
ANTONIN, domestique étranger.
JULES, domestique renvoyé.
JUSTINE, cuisinière.
M. GUELFE, 50 ans.

Acte I

Une salle à manger.

Scène I

HILAIRE, essuyant des assiettes, des tasses, etc.; SIDONIE, étendue dans un fauteuil.

SIDONIE. – Tu n'apprendras donc jamais le service, mon pauvre garçon? Voilà bien une heure que tu rinces, que tu essuies la vaisselle, et tu n'as pas encore fini.

HILAIRE. – Je fais pourtant de mon mieux pour avancer mon ouvrage, Mademoiselle Sidonie, mais... mais...

SIDONIE. – Mais quoi? Qu'est-ce que tu veux dire? Voyons, parle!

HILAIRE. – Je n'ose pas, Mam'selle; j'ai peur de vous fâcher.

SIDONIE. – Bon! Encore peur! Toujours peur! Quoi que tu fasses, tu as peur de quelqu'un ou de quelque chose!

HILAIRE. – C'est que, Mam'selle, ce que je voulais dire n'est pas agréable pour vous.

SIDONIE. – Pour moi? Ah! ah! ah! Soyez tranquille, Monsieur Hilaire, ce que vous avez à dire ne pourra certainement pas me fâcher. Parle, mon, garçon, parle sans crainte.

HILAIRE. – Eh bien! Mam'selle, c'est que, voyez-vous, si je n'ai pas fini mon ouvrage, ce n'est pas moi qui en suis fautif, c'est bien vous.

SIDONIE. – Moi? En voilà une bonne! Explique-moi donc cela; je serais bien aise de pouvoir comprendre la bêtise que tu viens de dire.

HILAIRE. – Ce n'est pas une bêtise, Mam'selle, c'est bien une vérité. Madame vous a dit de nettoyer et ranger toute sa belle porcelaine, et que je vous aiderais. Vous n'y avez seulement pas touché; c'est moi qui ai tout fait. Alors...

SIDONIE. – Alors, pour lors, dès lors, tu es un sot et un nigaud. Il fallait faire comme moi: laisser tout cela sans y toucher, épousseter un peu, pour lui donner l'air d'avoir été nettoyé, et l'ouvrage serait fini pour toi comme il l'est pour moi.

HILAIRE. – Comment, Mam'selle! Et les ordres de Madame, donc!

SIDONIE. – On en prend ce qui convient et on laisse ce qui gêne. Je te l'ai dit cent fois, tu ne veux pas m'écouter.

HILAIRE. – Et vous me le diriez cent autres fois, que je ne vous obéirais pas davantage, Mam'selle. Non, non, il y a quelque chose en moi qui me dit que c'est mal; que c'est tromper Madame, qui est bonne pour moi comme pour vous.

SIDONIE. – Bonne! Laisse donc! Elles sont toutes bonnes tant qu'on leur fait leurs quatre volontés; mais quand on ne leur obéit pas comme des esclaves, ils vous bousculent, ils vous grondent, ils vous font un train! Je suis bien revenue de tout ça, mon garçon; et j'en prends à mon aise... Ah! voici Madame! je l'entends qui vient. *(Sidonie se précipite à la table où Hilaire essuie la vaisselle, saisit une assiette, un torchon, et nettoie d'un air très empressé.)*

Scène II

HILAIRE, SIDONIE, Mme GAUBERT
(Elle entre, s'approche de la table, examine les porcelaines.)

MADAME GAUBERT. – Je croyais trouver la porcelaine nettoyée et rangée avant de sortir, Sidonie. Vous êtes pourtant deux! Qu'est-ce qui vous a donc retardée?

SIDONIE. – Rien du tout, Madame! Mais il y en a une fameuse quantité. Et puis Madame dit qu'on était deux! Le pauvre Hilaire fait certainement son possible, mais il n'est pas au fait de l'ouvrage, il ne va pas vite; et puis, il faut refaire après lui; c'est comme si on était seule.

MADAME GAUBERT. – Ce n'est pourtant pas difficile de laver et essuyer de la porcelaine. Mon pauvre Hilaire, tâchez donc de faire comme Sidonie; si vous ne savez seulement pas laver et essuyer une assiette après trois mois de service, comment arriverez-vous à faire le reste de l'ouvrage? Sidonie ne peut pas tout faire, et si vous ne l'aidez pas, je serai obligée de vous remplacer. (Hilaire, qui a eu l'air fort étonné, veut parler; Sidonie lui coupe la parole.)

SIDONIE. – Que Madame ait un peu d'indulgence pour ce pauvre garçon; il se formera; il est si jeune!

MADAME GAUBERT. – Vous me dites toujours la même chose; je ne demande pas mieux que d'attendre, mais il ne fait rien, il n'apprend rien, et vous le soutenez toujours, je ne comprends pas pourquoi.

Scène III

CAROLINE et THÉODORE entrent en courant.

Maman, nous voudrions goûter et nous ne trouvons rien que du pain. *(Hilaire sort en témoignant de la surprise.)*

MADAME GAUBERT. – Pourquoi, Sidonie, ne laissez-vous pas des fruits ou des confitures, comme j'en ai donné l'ordre?

SIDONIE. – Madame sait bien que c'est Hilaire que Madame a chargé du goûter des enfants; il tient tout sous clef, de sorte qu'on ne peut jamais rien avoir; c'est comme l'autre jour, quand la soeur de Madame est venue et qu'elle a demandé à manger, on n'a pu rien servir parce qu'Hilaire était sorti.

MADAME GAUBERT. – Mais c'est fort ennuyeux. *(Elle cherche Hilaire des yeux.)* Où est Hilaire? Allez me le chercher; il faut que je lui parle sérieusement.

SIDONIE. – Si Madame voulait bien me dire ce qu'elle veut pour les enfants, je l'apporterais et j'éviterais à Madame l'ennui de gronder.

MADAME GAUBERT. – Je ne veux pas le gronder, je veux lui parler.

SIDONIE. – Madame peut être bien assurée que ce garçon fait de son mieux pour contenter Madame; si Madame voulait me charger de le diriger pour son ouvrage, en six mois j'en ferais un excellent serviteur.

MADAME GAUBERT. – Non, du tout. Vous êtes toujours à l'excuser; vous le gâteriez; je veux qu'il apprenne par lui-même à avoir de l'ordre, de l'exactitude, et surtout à obéir aux ordres que je lui donne. Allez chercher Hilaire et envoyez-le-moi. *(Sidonie sort avec humeur.)*

Scène IV

Mme GAUBERT, CAROLINE, THÉODORE.

CAROLINE. – Maman, je crois qu'il faudrait renvoyer Hilaire.

MADAME GAUBERT. – Pourquoi donc, ma chère petite?

CAROLINE. – Parce qu'il est bête, paresseux, désobéissant, et qu'il ne fait jamais rien pour personne.

THÉODORE. – Et puis, il ne donne rien de bon à boire et à manger.

MADAME GAUBERT. – D'où prenez-vous cela, mes enfants? Qu'est-ce qui vous a dit tout cela?

CAROLINE. – D'abord, Antonin, le domestique de mon oncle, disait l'autre jour qu'Hilaire lui avait refusé un verre de vin et des biscuits; et puis, Sidonie voulait régaler de thé et de gâteaux la bonne de mes cousines la semaine dernière, et Hilaire lui a refusé du sucre et du thé.

MADAME GAUBERT. – Il a très bien fait; il ne doit pas donner de ces choses sans ma permission. Ce qui m'étonne, c'est que Sidonie ait eu la pensée de le demander.

Scène V

Les précédents, SIDONIE entre lentement.

SIDONIE. – Je n'ai pas trouvé Hilaire, Madame, il a emporté les clefs.

CAROLINE. – Comme c'est ennuyeux! Ce vilain garçon! Nous sommes obligés de manger notre pain sec.

MADAME GAUBERT. – Ce ne serait pas un grand malheur. Mais vous pouvez aller demander du beurre à la cuisine.

SIDONIE. – Venez avec moi, pauvres enfants; ma soeur m'a donné un pot de raisiné que vous trouverez bien bon, j'en suis sûre. Je vais vous en mettre sur votre pain.

THÉODORE. – Merci, Sidonie.

Scène VI

Mme GAUBERT, seule. (Elle regarde sortir les enfants et reste pensive.) HILAIRE rentre pour ranger la porcelaine.)

MADAME GAUBERT. – Ah! vous voilà, Hilaire! Où étiez-vous allé tout à l'heure?

HILAIRE. – À l'antichambre, pour brosser le manteau de Madame avant qu'elle ne sorte.

MADAME GAUBERT. – Comment Sidonie ne vous a-t-elle pas trouvé?

HILAIRE. – Je ne sais pas, Madame; je n'ai pas vu Mlle Sidonie.

MADAME GAUBERT. – C'est singulier; je lui avais dit d'aller vous chercher, parce que j'avais à vous parler.

HILAIRE. – Je ne savais pas que Madame m'eût demandé. Madame a-t-elle un ordre à me donner?

MADAME GAUBERT. – Oui. Pourquoi n'avez-vous pas laissé sur le buffet le goûter des enfants, comme je vous l'avais dit?

HILAIRE. – J'ai exécuté les ordres de Madame; j'ai laissé un reste de confitures, quatre biscuits, deux poires et deux pommes.

MADAME GAUBERT. – Mais, mon ami, si vous aviez laissé ce que vous dites, cela y serait encore, et les enfants n'ont rien trouvé que du pain.

HILAIRE. – Je ne comprends pas,... je ne sais pas...

MADAME GAUBERT, *souriant avec bonté.* – Mon pauvre garçon, je comprends, moi. Vous avez oublié et vous voulez vous excuser. Mais, mon pauvre Hilaire, même dans les petites choses, il ne faut pas mentir; c'est en s'excusant par le mensonge qu'on perd la confiance de ses maîtres. (Mme *Gaubert sort.)*

Scène VII

HILAIRE reste stupéfait.

HILAIRE. – Je n'y comprends rien. C'est toujours moi qui ai tort, même quand j'ai raison. Je suis sûr d'avoir laissé pour les enfants tout ce que j'ai dit à Madame, et il est certain qu'il n'y avait plus rien quand j'ai été voir tout à l'heure. Qu'est-ce que c'est devenu? L'auront-ils mangé, et, pour en avoir davantage, auront-ils dit qu'ils n'avaient trouvé que du pain sec?... Non, ce n'est pas possible! Ces pauvres enfants, ils n'auraient pas voulu me faire gronder injustement!... Qu'est-ce donc?... Ce dont je suis certain, c'est d'avoir laissé ce que Madame m'a ordonné,... et il paraîtrait que le tout a disparu... C'est que,... je me souviens à présent!... Ce n'est pas la première fois que chose pareille m'arrive... L'autre jour, la bouteille de malaga presque pleine! Et puis le vin, le sucre, qui diminuent sans que je sache comment!... Est-ce que?... Mais non,... c'est impossible! Elle n'est pas capable... Quel mal lui ai-je fait? Au contraire, je l'aide tant que je peux; je fais sans cesse son ouvrage... Ce serait bien mal! Un pauvre garçon comme moi, orphelin, sans le sou; chercher à me faire du tort!... C'est impossible! C'est une méchante pensée qui m'est venue pour cette pauvre Mlle Sidonie!... Tout de même, je ne me fie pas à ses conseils; ils sont mauvais; si je l'écoutais, je me ferais aimer des camarades, c'est vrai, mais je ne serais pas tranquille. Je rougirais devant M. le curé, devant Madame,... devant mes camarades aussi,... car tous auraient le droit de m'appeler voleur!... Mon Dieu, moi qui ai tant promis à maman de rester honnête comme mon pauvre père, je manquerais à ma promesse! je deviendrais un malhonnête, un trompeur, un,... un,... oui,... un voleur! c'est le mot. Mon Dieu! protégez-moi! Maman, mon père, priez pour votre pauvre Hilaire, resté seul dans le monde, abandonné de tous! *(Hilaire pleure et cache son visage dans ses mains.)*

Scène VIII

HILAIRE, CAROLINE entre et reste interdite en voyant pleurer Hilaire.

CAROLINE. – Hilaire! qu'avez-vous, pauvre Hilaire? Pourquoi pleurez-vous si fort?

HILAIRE, *essuyant vivement ses yeux.* – Ce n'est rien, Mademoiselle; rien! Une idée qui passait!

CAROLINE. – Quelle idée? Dites, Hilaire? Une idée bien triste alors?

HILAIRE. – Mademoiselle pense bien qu'un pauvre orphelin, seul dans le monde, ne peut pas avoir des idées bien gaies! Personne pour l'aimer! Personne pour le défendre, pour le recueillir, le consoler! *(Il essuie ses yeux.)*

CAROLINE. – Pauvre Hilaire! Ne pleurez pas! Je prierai maman d'être bien bonne pour vous, de ne jamais vous gronder, de ne pas vous faire travailler...

HILAIRE. – Oh! Mam'selle! Merci bien! vous êtes bien bonne! Mais je ne demande pas à ne rien faire, à croiser les bras comme un paresseux. Bien au contraire, je demande de l'ouvrage tant que j'en peux faire. Et puis je ne demande pas à ne pas être grondé quand je le mérite; seulement, cela me chagrine quand Madame croit, comme tout à l'heure, que je ne dis pas la vérité, que j'ai menti pour m'excuser. C'est cela qui est dur, Mam'selle. J'ai tant promis à mon père, à maman, de ne jamais tromper, de ne jamais mentir! Vous pensez, Mam'selle, que cela fait rougir, quand on est accusé d'une vilaine chose comme cela.

CAROLINE. – Mais de quoi donc maman vous a-t-elle accusé, pauvre Hilaire?

HILAIRE. – Madame croit que je n'ai rien laissé pour votre goûter, Mademoiselle, et que pour m'excuser j'ai menti en lui contant tout ce que j'avais réellement laissé.

CAROLINE. – Comment? C'est pour notre goûter que vous avez du chagrin? Mais il ne faut pas vous affliger pour si peu de chose, Hilaire. Qu'est-ce que ça fait que nous n'ayons que du pain sec?

HILAIRE. – Ce n'est pas pour le pain sec, c'est pour ce que j'aurais menti, comme le croit votre maman, Mam'selle.

CAROLINE. – J'arrangerai tout cela, Hilaire; soyez tranquille. Tout à l'heure, en sortant avec maman, je lui raconterai ce que vous venez de me dire et vous verrez qu'elle vous croira toujours. Adieu, mon bon Hilaire, adieu, ne pleurez pas.
(*Caroline sort; un instant après, par une autre porte, entrent Sidonie et Antonin.*)

Scène IX

HILAIRE, SIDONIE, ANTONIN. (Hilaire continue à ranger la porcelaine.)

SIDONIE. – Ha! ha ha! Voyez donc, Antonin, le voilà qui range encore! Est-il nigaud, ce garçon!

ANTONIN. – Voyons, petit, ne fais pas la bête, et laisse là ton torchon et ta vaisselle. Nous avons besoin de toi. Un tour à gauche et prends ma droite. Je suis un bon garçon; je ne te donnerai pas d'ennui, au contraire.

HILAIRE. – Tout à l'heure, Monsieur! Je finis ma vaisselle et je vous suis.

SIDONIE. – Est-il sot avec sa vaisselle! Tu en as pour un bon quart d'heure, à ranger tout cela.

HILAIRE. – Cela ne fait rien, Mam'selle Sidonie; je ne suis pas pressé.

ANTONIN. – Mais nous le sommes, nous, nigaudinos! Madame sera rentrée dans deux heures! attends, je vais t'aider. *(Antonin donne une forte secousse à Hilaire, qui laisse tomber une pile d'assiettes qu'il allait poser dans l'armoire. Hilaire pousse un cri.)*

HILAIRE, *consterné.* – Mon Dieu! mon Dieu! Monsieur Antonin, qu'avez-vous fait! Que va dire Madame?

ANTONIN. – Elle dira ce qu'elle voudra! Que t'importe? Elle ne saura seulement pas qu'il y en a de cassé, ramasse les morceaux; jette-les, et ta besogne est faite. Elle n'ira pas compter ses assiettes aujourd'hui même.

HILAIRE. – Mais plus tard Madame le saura bien.

ANTONIN. – Plus tard, cela ne te regarde plus, nigaud.

HILAIRE. – Mais si elle me demande qu'est-ce qui lui a cassé ses assiettes?

ANTONIN. – Eh bien, c'est personne! c'est toujours personne; chose reçue! Les maîtres savent tous cela... Allons viens! Quand tu resteras là comme un imbécile à regarder les morceaux, tu ne les raccommoderas pas.

HILAIRE. – Hélas, non! Mais je dirai tout de même à Madame le malheur qui est arrivé.

ANTONIN. – Comment, petit pestard! tu vas faire des contes à ta maîtresse pour nous faire gronder?

HILAIRE, *balayant les morceaux cassés.* – Ce n'est pas vous qui serez grondé, Monsieur Antonin, puisque je ne vous accuserai pas. C'est moi seul qui serai grondé, car c'est moi qui tenais les assiettes et qui les ai lâchées.

ANTONIN. – À la bonne heure! Au fait, si tu les avais tenues plus solidement, elles ne seraient pas tombées. Mais c'est bête d'aller t'accuser toi-même, quand personne n'y songe. – Et à présent que tu as enlevé les morceaux, viens avec nous chez Mlle Sidonie, qui va nous régaler d'une bouteille de vieux malaga et d'un fameux gâteau que nous a fait la cuisinière.

HILAIRE. – Merci bien, Monsieur Antonin, Madame pourrait avoir besoin de moi, et...

ANTONIN. – Elle est sortie avec les enfants.

HILAIRE. – D'ailleurs, je n'ai pas faim; j'ai bien déjeuné il y a deux heures,

SIDONIE. – Qu'est-ce que cela fait? Il n'est pas besoin d'avoir faim pour se régaler, et tu vas nous donner une bouteille de vin blanc pour arroser le gâteau. Voyons, ne fais pas la bête et viens avec nous.

HILAIRE. – Merci, Mam'selle, j'ai à travailler; et quant au vin, j'en suis fâché, mais je n'en ai pas seulement un verre à vous donner. Le peu d'argent que je gagne, je ne l'emploie pas à acheter du vin.

SIDONIE. – Et qu'est-ce qui te parle d'acheter du vin, bêta? Est-ce le tien qu'on te demande? C'est celui de la cave dont tu as la clef.

HILAIRE. – Mais le vin de la cave n'est pas à moi, Mam'selle; il est à Madame.

SIDONIE. – Eh bien?

HILAIRE. – Eh bien, il n'est pas à moi, et je ne puis vous en donner. Voilà tout.

SIDONIE. – Imbécile!

ANTONIN. – Animal! – Venez, Sidonie; laissons ce triple sot faire le héros, et prenons ce que nous avons déjà. Justine va nous trouver quelque autre chose, bien sûr.

Scène X

Les précédents, JUSTINE.

JUSTINE. – Mais que faites-vous donc, vous autres? Vous laissez passer le temps, et Madame va rentrer avec les enfants. Les enfants, c'est une peste dans une maison! Ça fourre son nez partout, ça voit tout, ça entend tout! Dépêchons-nous, avant qu'ils aient flairé le gâteau, le café, et qu'ils aient reconnu le cachet du malaga.

SIDONIE. – C'est cet imbécile d'Hilaire qui nous retient; il ne veut pas nous donner de vin blanc, il ne veut rien de ce que nous lui offrons; on ne sait par quel bout le prendre.

JUSTINE. – Ah! *(Elle regarde Hilaire avec méfiance, et dit bas à Sidonie:*) Méfiez-vous de ce garçon; c'est un cafard, un hypocrite!

SIDONIE, *bas*. – C'est bien ce que je pense. *(Haut.)* Voyons, puisque notre partie est manquée, retournons chacun à notre besogne. *(Bas à Antonin et à Justine:*) Dans ma chambre! tout est prêt. *(Ils sortent.)*

Scène XI

HILAIRE, seul. (Il essuie partout.)

HILAIRE. – J'ai peur! Oui, j'ai peur de me laisser gagner, entraîner par les mauvais exemples de ces gens sans conscience... Et ces gens sont mes camarades! Et Madame a confiance en eux!... Et pourtant ils la volent; ou tout au moins ils la trompent. – Que dois-je faire?... Laisser voler et tromper ma maîtresse? – Ce n'est pas bien; non, ce n'est pas bien... Lui dire ce qui se passe? Elle ne me croirait pas! elle me chasserait, et les autres continueraient à la tromper... Je vais continuer à faire de mon mieux, à diminuer le gaspillage en ce qui me regarde, jusqu'à ce que je puisse demander conseil à M. le curé. – Et jamais, non jamais, je n'accepterai rien d'eux. – Voici les enfants; ça va gêner les camarades là-haut!

Scène XII

CAROLINE, THÉODORE, HILAIRE, qui frotte l'argenterie.

CAROLINE. – Te voilà, Hilaire! Tu travailles donc toujours?

HILAIRE. – C'est qu'il y a toujours à faire, Mademoiselle, quand on veut que tout soit tenu proprement. Par où donc êtes-vous rentrés, Mademoiselle et Monsieur? Et par quel hasard êtes-vous rentrés sans Madame?

CAROLINE. – Nous sommes rentrés par la cuisine en même temps que le porteur d'eau, et maman nous a ramenés parce que Mme Duroux lui a demandé de venir l'aider à choisir de la porcelaine.

THÉODORE. – Hilaire, pourquoi Sidonie ne t'aime-t-elle pas?

HILAIRE. – Je ne sais pas, Monsieur; c'est peut-être que je n'ai pas l'habitude du service, que je travaille mal, que je suis maladroit.

THÉODORE. – Mais non, tu n'es pas maladroit; j'ai remarqué que lorsque tu travailles seul, tu travailles très bien et que tu n'es pas du tout maladroit! Tu casses et tu fais mal quand tu aides les autres! Pourquoi cela?

HILAIRE. – Mais je n'ai pas remarqué ce que vous dites, Monsieur. Il me semble que je ne casse déjà pas tant.

THÉODORE. – Pourtant Sidonie apporte sans cesse à maman des choses cassées par toi. Et c'est pourquoi je dis qu'elle ne t'aime pas. *(Hilaire paraît étonné; il ne répond pas.)*

CAROLINE. – Théodore, sens-tu une odeur de café? *(Elle aspire fortement.)* Et de malaga aussi! Comme ça sent bon! Je vais voir ce que c'est.

HILAIRE. – Non, Mam'selle, n'y allez pas; c'est peut-être du café qui passe.

CAROLINE. – Je vais aller voir le café qui passe et en goûter un peu. *(Caroline sort, sent de quel côté vient l'odeur, et se dirige vers l'escalier qui monte chez Sidonie.)*

Scène XIII

THÉODORE, HILAIRE.

THÉODORE. – Hilaire, sais-tu une chose? C'est que maman est mécontente de toi.

HILAIRE, *tristement*. – Pourquoi, Monsieur? Dites-le-moi, pour que je puisse la contenter à l'avenir.

THÉODORE. – Maman dit que tu es menteur; Caroline lui disait que non, que tu disais la vérité; maman répondait:» C'est un bon garçon, mais il est menteur et j'en suis bien fâchée»

HILAIRE, *soupirant*. – Si j'étais menteur, Monsieur, je ne serais pas un bon garçon; c'est très vilain de mentir, et le bon Dieu punit les menteurs. J'espère que votre maman reconnaîtra plus tard que je dis toujours la vérité.

Scène XIV

Les précédents, CAROLINE rentre sans bruit, mais très précipitamment.

CAROLINE. – Théodore, ils sont là-haut chez Sidonie, ils boivent du vin, du café; ils mangent du gâteau, des fruits. Ils rient, ils parlent si fort qu'ils ne m'ont pas entendue arriver; je les ai vus par la porte vitrée; viens voir avec moi! C'est très amusant et ça sent si bon! *(Les enfants veulent sortir.)*

HILAIRE, *les retenant.* – Monsieur, Mademoiselle, n'y allez pas, croyez-moi; s'ils boivent, et mangent, vous les fâcherez en les dérangeant, et ils ne seront pas contents. Et il ne faut chagriner personne, vous savez.

CAROLINE. – C'est vrai, Hilaire! Mais cela sent si bon! ils ont un gâteau superbe et toutes sortes de bonnes choses!

HILAIRE. – Eh bien, Mademoiselle, laissez-les se régaler tranquillement; ne les dérangez pas. C'est mieux, je vous assure.

CAROLINE. – Je crois que tu as raison, Hilaire; mais je voudrais pourtant manger un peu de leur gâteau; il paraît si bon!

HILAIRE. – Demandez à Mlle Justine de vous en faire un, Mademoiselle; elle ne vous refusera pas.

CAROLINE. – C'est vrai! Justine est très complaisante. *(On entend sonner à la porte.)*

HILAIRE. – C'est Madame qui rentre; je vais ouvrir. *(Hilaire sort et rentre un instant après.)* Non, ce n'est pas Madame; c'est une visite pour Mlle Sidonie.

THÉODORE. – Qui ça? Quelle visite?

HILAIRE. – M. Jules, qui était ici avant moi.

THÉODORE. – Jules! Comment Sidonie le laisse-t-elle venir chez elle? Maman l'a renvoyé pour des choses si vilaines qu'elle n'a pas voulu nous les dire; et il a été si impertinent pour maman que papa l'a chassé à coups de pied. Sais-tu pourquoi il vient?

HILAIRE. – Je ne sais pas, Mademoiselle; mais voici ma salle à manger en ordre; je vais me nettoyer et m'habiller pour être propre au retour de Madame. *(Hilaire sort.)*

Scène XV

THÉODORE, CAROLINE.

CAROLINE. – J'aime toujours Hilaire: il est bon, et puis il travaille toujours.

THÉODORE. – C'est lui qui fait tout l'ouvrage, ce me semble. Et maman croit qu'il ne fait rien, que Sidonie fait tout.

CAROLINE. – C'est la faute de Sidonie, qui le dit à maman.

THÉODORE. – Et qui se plaint toujours du pauvre Hilaire. *(On entend rire, chanter.)*

CAROLINE. – Quel tapage! qu'est-ce qu'ils font? Je vais aller voir. *(Caroline sort; Théodore reste à la porte.)*

THÉODORE. – J'aime mieux ne pas y aller; ils grondent toujours quand nous venons pendant qu'ils mangent; et après, Sidonie se plaint de nous et nous fait gronder. *(Caroline rentre sans bruit.)*

CAROLINE, *bas*. – Théodore, allons-nous-en; ils vont venir dans la salle à manger, et j'ai peur.

THÉODORE. – Pourquoi peur?

CAROLINE, *bas*. – Chut! ils ont des airs qui m'ont fait peur. Jules buvait à même la bouteille; ils parlent et chantent tous à la fois. Et puis Jules a dit à Sidonie:» Il n'y a pas de danger; l'ouvrière nous préviendra quand elle verra venir Madame et les enfants». Alors ils ont recommencé, et Sidonie a dit:» Ces gueux d'enfants, si je les prends à nous espionner, je le leur ferai payer!» Alors je me suis sauvée tout doucement et j'ai entendu Jules qui a dit:» Allons dans la salle à manger: j'ai mes doubles clefs; il nous faut un supplément de vin, de sucre et d'eau-de-vie..» *(Caroline écoute.)* Les voilà! je les entends! Vite, sauvons-nous! *(Théodore et Caroline s'échappent; à peine sont-ils sortis, que les domestiques entrent en riant et en se poussant.)*

Scène XVI

SIDONIE, JUSTINE, ANTONIN, JULES.

JULES. – Ah! ah! voici ma salle à manger! Nous nous y sommes bien régalés et bien des fois, pendant que les maîtres étaient dehors. Voyons! *(Il tire des clefs de sa poche.)* Voici la clef des vins et des liqueurs. *(Il ouvre une armoire.)* Tiens! attrape complète! rien que des cristaux! Passons à l'autre. *(Il ouvre une seconde armoire.)* Rien encore! Ah ça! mais... l'autre jour, quand j'ai pris le malaga et l'eau-de-vie, tout était dans les armoires comme de mon temps. Est-ce qu'il se moque du monde, le nouveau qui a pris ma place?

ANTONIN. – On n'a jamais vu un buson pareil à ce nouveau! Il ne connaît pas les usages! Il ne sait seulement pas que ces changements de place, ça ne se fait pas entre camarades; comment veut-il qu'on s'y reconnaisse?

JULES. – Et tu crois, toi, innocent, qu'il n'y a pas mis de malice? C'est un finaud, c'est moi qui te le dis.

SIDONIE. – Il en est bien capable, en vérité! m'a-t-il impatientée des fois avec ses airs honnêtes! Il semblerait avec lui qu'on est tous des voleurs et qu'il est chargé de la police de la maison. Il aura caché les vins et les liqueurs, de peur que nous n'y arrivions, bien sûr.

ANTONIN. – Petit filou, va! si je le tenais!

JUSTINE. – Nous le rattraperons! Sidonie lui fera son affaire près de Madame.

ANTONIN. – Le malheur, c'est qu'il n'y a rien à en dire.

JULES. – Est-ce qu'on ne trouve pas toujours quelque chose? Sidonie est une bonne fille; elle va mettre tout son esprit à nous délivrer de ce mauvais garnement.

SIDONIE. – Soyez tranquilles, mes bons amis; je n'aurai de repos que lorsque je l'aurai fait partir. D'abord, quand Madame va rentrer, j'ai quelque chose à dire qui va lui faire donner un bon galop.

JUSTINE. – Quoi donc? Dis-nous ce que c'est, Sidonie.

SIDONIE. – C'est par rapport à la... (*On entend la voix de l'ouvrière.)* Mademoiselle Sidonie, Mademoiselle Justine. Madame! Madame qui arrive! Vite, vous n'avez qu'une minute! (*On entend sonner. Les domestiques se précipitent sur l'escalier; Jules monte, oubliant* son *chapeau sur le buffet; Justine court ranger la chambre de Sidonie; Sidonie va ouvrir la porte après un second coup de sonnette.)*

Scène XVII

Mme GAUBERT, SIDONIE.

MADAME GAUBERT. – Qu'avez-vous, Sidonie? Vous êtes rouge, vous paraissez troublée.

SIDONIE. – C'est que... je viens de faire une découverte qui ne sera pas agréable à Madame.

MADAME GAUBERT. – Quoi? Qu'est-ce donc?

SIDONIE. – Que Madame vienne voir. *(Elle ouvre la porte de l'office et fait voir à Mme Gaubert un panier qui contient des porcelaines cassées.)*

MADAME GAUBERT, *stupéfaite.* – Qui est-ce qui a cassé mes belles porcelaines?

SIDONIE, *avec feu.* – Celui qui brise tout dans la maison, que Madame aime à protéger parce qu'elle a trop bon coeur! Celui qui met le désordre partout, qui fait le saint pour plaire à Madame et qui est un maladroit, un nigaud et un hypocrite par-dessus le marché! Je demande bien pardon à Madame de parler librement de son protégé, mais je suis trop attachée à Madame, je prends trop ses intérêts, pour pouvoir me taire plus longtemps. Tant que ce garçon sera dans la maison, tout ira de travers, et l'ouvrage de chacun sera gêné par ses niaiseries et sa mauvaise volonté.

MADAME GAUBERT. – Mais Sidonie, qu'est-ce qui vous prend donc? Vous me disiez juste le contraire et vous me demandiez toujours de patienter avec Hilaire, de lui donner le temps de se former, d'apprendre le service.

SIDONIE. – Je le disais à Madame par pitié pour ce garçon; mais quand je le vois tromper Madame, mettre à tout ce qui lui commande Madame une paresse, une négligence coupable, ma conscience me reproche de taire la vérité! elle me dit que c'est une ingratitude pour toutes les bontés de Madame de continuer à l'aveugler sur les défauts de ce garçon. Et puisque j'ai commencé, j'avertis encore Madame que son vin fin, ses liqueurs disparaissent. Que Madame demande le malaga qu'on a débouché et à peine goûté l'autre jour! J'ai dans l'idée qu'il ne se retrouvera pas et qu'Hilaire fera l'étonné comme si quelqu'un le lui avait pris. Il est si faux! Nous commençons à le connaître, nous, et il faut que Madame le connaisse aussi.

MADAME GAUBERT. – Tout ce que vous me dites me surprend au dernier point, Sidonie; je ne puis croire que vous ne soyez pas trompée par votre attachement pour moi! Comment M. Guelfe, qui connaît ce pauvre Hilaire depuis sa naissance, qui l'a recueilli, élevé, qui l'a gardé chez lui jusqu'au moment où il l'a placé chez moi, comment eût-il été trompé à ce point?... C'est impossible! – Avant de parler à Hilaire, je veux voir M. Guelfe, l'interroger encore, lui raconter ce que vous venez de me dire, et...

SIDONIE. – Que Madame veuille bien ne pas me nommer à M. Guelfe; je l'en supplie! Ce bon Monsieur est si trompé par Hilaire qu'il ferait croire à Madame que c'est moi qui suis coupable de haine et de calomnie contre son protégé. Et tout ce que j'ai dit à Madame par dévouement et par délicatesse de conscience tournerait contre moi.

MADAME GAUBERT. – Soyez tranquille; je ne vous nommerai pas. Laissez-moi, Sidonie; j'ai besoin de réfléchir avant de prendre un parti.

Scène XVIII

Madame GAUBERT, seule.
(Elle paraît troublée et agitée; elle finit par s'asseoir dans un fauteuil)

MADAME GAUBERT. – Je ne reviens pas de ce que me dit Sidonie; j'avoue que j'ai peine à y croire. Et pourquoi ce changement? Après l'avoir protégé, elle tourne contre lui. À l'entendre, Hilaire serait un petit scélérat. Et il a l'air si doux, si honnête!... Cette porcelaine cassée qu'il cache me surprend beaucoup. Et ce malaga! Je veux lui parler, éclaircir ces deux faits, qui seraient graves... *(Elle sonne; Hilaire entre, il paraît embarrassé et triste. Mme Gaubert l'examine, il baisse les yeux et rougit.)*

HILAIRE. – Madame veut-elle me pardonner? Je suis bien coupable; mais c'est par inadvertance, je le jure à Madame.

MADAME GAUBERT, *froidement*. – De quoi êtes-vous coupable?

HILAIRE. – J'ai brisé une pile des belles assiettes de Madame, et j'aime mieux l'avouer de suite, afin d'avoir la conscience débarrassée et pour que Madame ne puisse soupçonner personne.

MADAME GAUBERT, *avec douceur*. – Ce que vous faites est bien, Hilaire, et vous avez d'autant plus raison de m'avoir avoué votre maladresse que je la savais; j'ai vu le panier plein des morceaux de porcelaine brisée.

HILAIRE, *surpris et joyeux*. – Et Madame ne me gronde pas? Madame veut bien me pardonner?

MADAME GAUBERT. – Mon pauvre garçon, je ne gronde pas pour des maladresses; ce qui me fâche et ce que je ne pardonne pas, ce sont les mensonges, les méchancetés, les infidélités et l'hypocrisie.

HILAIRE. – Oh! que Madame a raison! et tous ces vilains défauts ne se corrigent pas facilement et proviennent d'un mauvais naturel, d'un mauvais coeur.

MADAME GAUBERT. – Est-ce bien sincère, ce que vous dites-là, Hilaire?

HILAIRE. – Oui, Madame, c'est ma vraie pensée, depuis que j'ai souvenir de moi-même.

MADAME GAUBERT, *avec hésitation*. – Hilaire, apportez-moi le malaga commencé l'autre jour.

HILAIRE. – Je ne l'ai plus, Madame.

MADAME GAUBERT. – Vous ne l'avez plus, qu'en avez-vous fait?

HILAIRE. – Je l'ai mis dans l'armoire avant-hier, Madame, et je ne l'ai plus retrouvé.

MADAME GAUBERT. – Vous avez donc laissé l'armoire ouverte?

HILAIRE. – J'ai toujours tout fermé, Madame, et j'ai les clefs sur moi. Je ne puis comprendre comment ce malaga et bien d'autres choses ont disparu depuis quelques jours, depuis que Madame m'a confié les clefs.

MADAME GAUBERT. – C'est assez singulier, car personne autre que vous ne peut ouvrir ces armoires.

HILAIRE. – Madame n'a donné à personne des doubles clefs?

MADAME GAUBERT. – Non; Jules en avait, mais il les a perdues il y a longtemps.

HILAIRE. – Je me suis permis de changer de place les vins, les liqueurs et les provisions; je les ai mis dans le buffet.

MADAME GAUBERT. – Vous avez eu tort; ces armoires sont faites pour serrer les vins et les provisions; les buffets sont pour l'argenterie. Qu'avez-vous mis en place?

HILAIRE. – Si Madame veut voir! *(Il tire de sa poche la clef de l'armoire, approche et pousse un cri.)* Ah!

MADAME GAUBERT. – Qu'avez-vous? Qu'est-ce que c'est?

HILAIRE. – Que Madame voie, une clef dans la serrure! Et voici la mienne!

MADAME GAUBERT. – C'est très singulier! *(Elle regarde, aperçoit le chapeau, le prend, l'examine.)* À qui est ce chapeau?

HILAIRE. – Je ne sais pas du tout. *(Il le prend, le regarde, et cherche à lire un nom écrit dans le fond du chapeau.)* Monsieur,... Monsieur... Je ne peux pas lire... Tiens, c'est... M. Jules! Je crois bien que c'est M. Jules qui est écrit au fond.

MADAME GAUBERT. – Quel Jules?

HILAIRE. – Le domestique qui était chez Madame.

MADAME GAUBERT. – Comment oserait-il venir chez moi! Aucun de mes gens ne voudrait le recevoir après ce qu'il a fait. *(Elle prend et examine le chapeau.)* C'est pourtant bien son nom qui est écrit au fond. Quelle audace! c'est donc lui! Je commence à comprendre. Il a gardé les clefs de mes armoires... Mais comment a-t-il laissé celle-ci? Et comment sera-t-il venu ici sans que personne l'eût vu entrer?... Mais c'est effrayant, cela! Il a probablement les clefs de toutes les chambres! Je vais parler à Sidonie, la prévenir, pour qu'elle prenne garde à ce voleur... (*Mme Gaubert sonne.)*

Scène XIX

Les précédents, SIDONIE.

MADAME GAUBERT, *fort agitée.* – Sidonie, voyez donc ce que nous venons de trouver, Hilaire et moi! une clef de l'armoire dans la serrure, et le chapeau de Jules. *(Sidonie rougit, pâlit et ne répond pas. Mme Gaubert continue.)* Je devine ce que c'est. Jules aura gardé les clefs qu'il prétendait avoir perdues, et se sera introduit dans l'appartement pour nous dévaliser.

SIDONIE, *tremblante.* – Comment Madame peut-elle croire une chose pareille? Jules a eu une vivacité et il a été insolent envers Madame, c'est vrai, mais c'est un honnête garçon.

MADAME GAUBERT. – Honnête! Mais vous ne savez donc pas que je l'ai renvoyé parce que je l'ai surpris devant mon bureau qu'il avait ouvert avec une fausse clef; il prenait de l'or à pleines mains et le mettait dans sa poche!

SIDONIE. – Est-il possible! Madame est-elle sûre? Et si Madame l'a pris sur le fait, comment ne l'a-t-elle pas remis entre les mains de la justice?

MADAME GAUBERT. – Par un reste de pitié pour sa famille et pour lui-même. Mais je l'ai vu, bien vu, et j'en suis sûre. Il faut donc, Sidonie, que vous alliez de suite chez le serrurier, et que vous lui disiez de venir changer toutes mes serrures aujourd'hui même.

SIDONIE. – Oui, Madame. *(Sidonie sort avec un air goguenard et se dit tout bas:*) Plus souvent que j'irai; on ne touchera pas aux serrures et Jules entrera quand il voudra; je cours le prévenir.

Scène XX

Les précédents, CAROLINE et THÉODORE.

CAROLINE. – Vous voilà revenue, maman? Vous avez été longtemps absente.

THÉODORE. – Comme vous avez l'air agité, maman? Et Hilaire a l'air tout effaré.

MADAME GAUBERT. – C'est que nous venons de trouver un chapeau qui doit être à Jules.

THÉODORE. – Ah! il a laissé son chapeau? Comment l'a-t-il apporté ici?

MADAME GAUBERT. – Je suppose qu'il est entré dans la salle à manger.

CAROLINE. – Certainement, il est entré avec tous les autres.

MADAME GAUBERT. – Quels autres?

CAROLINE. – Sidonie, Justine, Antonin.

MADAME GAUBERT. – Qu'est-ce que j'apprends! Comment sais-tu ce que tu me dis là? De qui le sais-tu?

CAROLINE. – Je les ai vus et entendus, maman. Ils étaient tous chez Sidonie, et quand ils ont dit qu'ils allaient venir ici pour chercher une bouteille de vin, je me suis sauvée, et j'ai prévenu Théodore, qui était resté ici, qui a eu peur comme moi, et nous nous sommes cachés dans votre chambre.

MADAME GAUBERT. – Mais comment les aurais-tu vus chez Sidonie, et pourquoi es-tu montée chez Sidonie.

CAROLINE. – Parce que cela sentait si bon ici et dans l'escalier, que j'ai voulu voir ce que c'était; je suis montée, j'ai regardé par la porte vitrée de Sidonie, et j'ai vu un gâteau magnifique, du malaga, du café, des fruits, ils riaient et chantaient tous; c'était très amusant! (*Mme Gaubert paraît accablée; elle laisse tomber sa tête dans ses mains.)*

CAROLINE, *inquiète.* – Maman, qu'avez-vous? Êtes-vous malade?

MADAME GAUBERT. – Non, mon enfant, pas malade, mais triste et affligée.

THÉODORE. – Affligée de quoi, maman?

MADAME GAUBERT. – De la conduite de Sidonie, qui me paraît avoir bien mal agi dans tout cela. Je ne sais que croire; je crains d'accuser injustement. Je ne vois qu'un moyen de sortir d'embarras. Hilaire, allez chez M. Guelfe; priez-le de venir me parler pour une affaire pressée. *(Hilaire sort.)* Théodore, as-tu vu ce que dit ta soeur?

THÉODORE. – Non, maman; je n'ai pas voulu monter chez Sidonie, parce que j'avais peur qu'elle ne m'aperçût, et je sais qu'elle n'aime pas que nous y allions quand elle a du monde.

MADAME GAUBERT. – Quand elle a du monde? Quel monde?

THÉODORE. – Justine, Antonin, Jules et d'autres amis.

MADAME GAUBERT. – Et que font-ils là-haut?

THÉODORE. – Ils mangent des gâteaux, des fruits; ils boivent du vin, du café et beaucoup de bonnes choses.

MADAME GAUBERT. – C'est incroyable que je ne l'aie jamais su! Cette Justine, que je croyais si honnête! Cette Sidonie, qui avait toute ma confiance!... Et Hilaire, y allait-il aussi?

THÉODORE. – Non, je ne l'ai jamais vu.

MADAME GAUBERT. – Et toi, Caroline, l'as-tu vu?

CAROLINE. – Non, jamais; il travaille pendant ce temps; aujourd'hui, il nettoyait l'argenterie.

MADAME GAUBERT. – Est-ce qu'il sait nettoyer l'argenterie?

CAROLINE. – Je crois que oui, car il la nettoyait très vite et très bien, comme lorsqu'on sait faire une chose.

MADAME GAUBERT. – Et pourquoi, mes enfants, ne m'avez-vous jamais dit qu'on mangeait et qu'on buvait chez Sidonie?

THÉODORE. – Parce que nous avions peur qu'elle ne nous grondât; elle nous défendait très sévèrement de vous en parler, et nous ne pensions pas que ce fût mal ce qu'elle faisait; alors nous aimions mieux lui faire plaisir en nous taisant.

MADAME GAUBERT. – Et comment Hilaire ne m'a-t-il pas avertie?

Scène XXI

Les précédents, M. GUELFE; les enfants sortent.

M. GUELFE, *saluant.* – Hilaire m'a dit, Madame, que vous désiriez me parler.

MADAME GAUBERT. – Oui, cher Monsieur; veuillez vous asseoir. Je voulais vous parler au sujet d'Hilaire et des gens de ma maison. Sidonie m'a dit tantôt beaucoup de mal d'Hilaire, qu'elle accuse de mensonge, d'infidélité et d'hypocrisie. Dites-moi bien sincèrement ce que vous pensez de ses accusations.

M. GUELFE. – Je pense, Madame, que ce sont des mensonges et des calomnies. Hilaire vient de m'ouvrir son coeur, de me demander des conseils. Le résultat de cette conversation a été pour moi la conviction de sa parfaite honnêteté et de son dévouement à vos intérêts. Je ne veux pas encore vous révéler ce qu'il m'a confié, en m'autorisant de vous en faire part si je le jugeais nécessaire; mais je vous demande instamment, pour l'honneur de votre maison, pour la sécurité de votre service et pour la complète justification de mon pauvre Hilaire, de vous assurer par vous-même de ce qui se passe chez vous.

MADAME GAUBERT. – Mais comment m'en assurer, cher Monsieur? En ma présence, ils ne feront rien de blâmable.

M. GUELFE. – Il faut qu'ils vous croient absente, Madame. Annoncez pour ce soir ou demain un dîner avec vos enfants chez Mme votre soeur, et avertissez que vous rentrerez tard, dix heures, par exemple. Laissez les enfants chez Mme leur tante, et venez avec M. Gaubert surprendre vos gens vers huit heures. Vous verrez ce qui se passe. Je crois pouvoir affirmer que vous trouverez des désordres qui vous éclaireront sur la culpabilité de vos domestiques.

MADAME GAUBERT. – Ce serait facile à arranger; demain matin, j'annoncerai à ma cuisinière et à Sidonie que nous dînons tous chez ma soeur, et que nous allons le soir à Franconi, ce qui nous fera rentrer vers onze heures; et pendant que mes enfants seront au Cirque avec ma soeur et mon beau-frère, nous reviendrons ici, mon mari et moi, et nous tâcherons de surprendre nos gens en faute. Mais Hilaire, que deviendra-t-il pendant ce temps?

M. GUELFE. – Vous pourrez l'emmener, Madame; il emportera sa clef, et il pourra vous faire rentrer sans donner l'éveil à personne. MADAME GAUBERT. – Très bien! Je vous remercie de votre conseil, cher Monsieur; il nous sera favorable, je l'espère. Ayez l'obligeance de mettre Hilaire dans la confidence, afin qu'il emporte la clef de l'appartement.

M. GUELFE. – Je le mettrai au courant en m'en retournant chez moi, Madame, si vous permettez qu'il m'accompagne jusqu'à ma porte.

MADAME GAUBERT. – Certainement; c'est un vrai service que vous me rendrez; vous viendrez me voir après-demain matin pour savoir le résultat de notre complot. Adieu, cher Monsieur; bien des remerciements.

M. GUELFE. – J'espère, Madame, que lorsque j'aurai l'honneur de vous revoir, vous serez tranquillisée et surtout débarrassée de vos mauvais serviteurs. Je vous présente mes respects. *(M. Guelfe salue et s'en va. Mme Gaubert donne l'ordre à Hilaire de l'accompagner jusque chez lui. Elle-même se retire dans sa chambre.)*

Acte II

Le théâtre représente la chambre de Sidonie dans un grand désordre; elle et Justine rangent les meubles. Pendant toute la scène elles mettent le couvert.

Scène I

SIDONIE, JUSTINE, JULES, ANTONIN

SIDONIE. – Je crois que c'est bien. Il nous reste à ranger l'appartement et à tout préparer pour le dîner et la soirée.

JUSTINE. – Es-tu sûre que Jules et Antonin soient avertis?

SIDONIE. – Je crois bien! Madame m'a heureusement prévenue de bonne heure qu'elle dînerait chez sa soeur avec les enfants et qu'on irait à Franconi ensuite. Pendant qu'elle était à la messe avec les enfants, j'ai fait faire le lit et la chambre par Hilaire, et j'ai couru moi-même avertir Jules et Antonin. Je leur ai promis un fameux dîner et une bonne soirée.

JUSTINE. – Le dîner sera bon, mais le malheur, c'est que nous n'avons ni vin ni liqueurs. Pas moyen d'en avoir seulement une bouteille de ce scélérat d'Hilaire. Et je n'ai pas eu le temps de relancer les amis!

SIDONIE. – Mais, moi, j'y ai pensé; j'ai averti Jules et Antonin, et ils nous en auront du bon et du vieux; tu verras!

JUSTINE. – Leur as-tu recommandé de venir de bonne heure?

SIDONIE. – À six heures précises. Monsieur et Madame et les enfants devant partir à cinq heures, il nous fallait le temps de ranger ma chambre. Ils ne vont pas tarder, j'espère. Et le dîner, est-ce qu'il ne va pas brûler, pendant que tu m'aides à mettre le couvert?

JUSTINE. – Sois tranquille, la fille de cuisine a mes ordres: elle sait ce qu'il faut faire.

SIDONIE. – Tu ne crains pas qu'elle nous gâche nos sauces, nos crèmes, nos sucreries?

JUSTINE. – Pas de danger, va, je l'ai stylée! Elle fait sans cesse le dîner des maîtres; elle est presque aussi habile que moi. *(On entend sonner.)* Ah! voilà nos invités! *(Elles approchent les chaises. La porte s'ouvre; Jules et Antonin entrent et saluent.)*

JULES. – Mesdames, bien le bonjour.

ANTONIN. – Mesdemoiselles, j'ai bien l'honneur!

SIDONIE. – J'ai bien cru hier que tout était perdu quand Madame a trouvé votre chapeau, Jules.

JULES. – Et Antonin qui était chez moi et qui n'osait plus sortir!

SIDONIE. – Comment, chez vous?

JULES. – Chez moi, c'est-à-dire dans mon ancien chez-moi, dans ma chambre d'autrefois, dont j'ai gardé la clef, et où je viens de temps à autre, vous savez?

SIDONIE. – Le fait est que j'ai eu bien peur et que j'ai cru que nous étions tous découverts. Si cet imbécile d'Hilaire avait seulement dit un mot, je ne sais pas, ma foi, comment je m'en serais tirée; heureusement, le nigaud n'a pas parlé; et moi, j'ai fait l'ignorante sur ce que Madame vous avait reproché, et alors Madame m'a raconté comme quoi vous aviez ouvert son secrétaire et puisé dedans. Je n'en ai pas cru un mot, vous pensez bien; je connais les maîtres; je sais comment ils parlent de nous autres, pauvres domestiques, qui gagnons notre vie en les servant comme des esclaves. Quand ils ont renvoyé un domestique, c'est toujours la même chanson: insolent, paresseux, sale, voleur; voleur, surtout! c'est leur grand mot! Comme si on était voleur pour quelques méchantes bouteilles de vin, quelques gâteaux et autres friandises! Ils en mangent bien, eux! Pourquoi donc n'en mangerions-nous pas aussi?

ANTONIN. – Bravo, Sidonie! C'est bien dit! De même pour les habits, les chaussures des maîtres: ils en ont dix fois plus qu'ils ne peuvent porter. Le grand mal quand il en disparaîtrait quelques-uns!

SIDONIE. – Et les bouts de dentelles, d'étoffe, les gants, les robes de rebut, est-ce qu'elles savent seulement ce qu'elles en ont! Quand on en prendrait ce qui peut encore nous servir, le grand malheur!

JUSTINE. – Mais si Madame le demande?

SIDONIE. – On cherche, on ne trouve pas; on pense que Madame l'a donné; et puis, au besoin, on dit que les enfants touchent à tout, farfouillent partout, prennent tout.

JULES. – C'est tout de même commode les enfants! On peut tout leur mettre sur le dos: le sucre, les friandises, les fruits, les crayons, le papier, les ciseaux, canifs, livres, aiguilles, épingles, pommade, tout enfin!

ANTONIN. – C'est qu'ils se défendent comme de beaux diables!

SIDONIE. – Ah bah! ils ont toujours le dessous! On les agace, on les irrite en soutenant qu'on les a vus toucher, prendre, emporter, etc. Ils se fâchent, ils deviennent impertinents; la maman les gronde et les fait taire, et on ne parle plus de rien.

ANTONIN. – Ah çà! et le dîner? Nous ne sommes pas ici seulement pour causer, mais aussi pour manger.

JUSTINE. – Gourmand! Il ne pense qu'à manger, lui.

ANTONIN. – Je crois bien, quand c'est vous qui faites à manger. Voyons, Justine, qu'avons-nous à dîner?

JUSTINE. – Nous avons des huîtres, un potage aux oeufs pochés, un gigot de chevreuil, une belle volaille, un homard en salade, des cardons à la moelle, une croûte aux champignons, un gâteau napolitain et une bavaroise au marasquin.

JULES. – Vive Justine et son dîner! Sac à papier! ce n'est pas de la gargote, cela.

ANTONIN. – Mais arriverez-vous à payer tout cela sans qu'il y paraisse?

JUSTINE. – On sait s'arranger, allez! C'est le fruitier du coin et le marchand de volaille, gibier et marée, qui fournissent tout. Au lieu de se tuer à aller au marché, on va chez eux, on ne marchande pas, et on a comme ça tout ce qu'on veut, et sans payer, bien entendu.

ANTONIN. – C'est-à-dire, ce sont les maîtres qui payent.

JUSTINE. – Qu'est-ce que cela leur fait? Est-ce qu'ils le savent seulement? Pourquoi faut-il que je m'échine à courir au marché, à user mes chaussures, pour n'en avoir aucun profit et pour leur faire gagner de l'argent quand ils en regorgent?

JULES. – Et, avec tout cela, nous ne mangeons pas les bonnes choses que nous a annoncées Justine! J'en ai l'eau à la bouche, moi! Avec ça que je n'ai guère déjeuné! Me trouvant sans place, je fais des économies!

SIDONIE. – Tiens! c'est vrai, ça. Le pauvre Jules!

JUSTINE. – J'y vais, j'y vais. *(Elle sort.)*

Scène II

Les précédents, moins JUSTINE.

ANTONIN. – C'est tout de même fort, ce que fait Justine! Elle va se faire pincer un de ces jours!

SIDONIE. – Écoutez donc! Franchement, elle l'aura bien mérité! Elle en met dans ses poches, dans celles de sa mère, de son père! Cette pauvre fille de cuisine, quand on pense qu'elle lui retient tous ses gages, pour payer, soi-disant, son apprentissage!

JULES. – Quant à ça, c'est l'usage. Tous les chefs et cuisiniers en font autant.

ANTONIN. – Oui; mais, tout de même, on laisse à l'apprenti une pièce de cent sous pour payer sa chaussure!

SIDONIE. – Et avec Justine, c'est rien, mais rien du tout!... Qu'est-ce qu'elle fait avec son dîner! Le temps se passe! Je vais voir à la presser un peu. *(Elle sort.)*

Scène III

ANTONIN, JULES.

ANTONIN, *riant.* – Voilà une bonne langue et une bonne amie, cette Sidonie.

JULES, *riant.* – Elle est méchante comme une vipère! Je la connais bien! J'ai été avec elle ici pendant un an! Il n'y a pas de méchanceté qu'elle n'invente. Et paresseuse! Il faut voir! Rien de raccommodé, rien rangé, rien nettoyé!

ANTONIN. – Ce n'est pas elle qui t'a fait partir d'ici, par hasard?

JULES. – C'est bien possible! Je n'en sais rien. Elle et Justine me donnent à manger; Sidonie m'aide à conserver ici mon ancienne chambre sans que personne le sache. Alors, tu comprends, je ne dis rien, je la laisse faire.

ANTONIN. – Mais comment fais-tu, sans argent? Car tu n'en avais guère quand tu as été renvoyé, m'as-tu dit.

JULES, *embarrassé.* – Mais, d'abord, tu vois que mon logement et ma nourriture ne me coûtent pas grand-chose. Et quant à l'argent courant, Sidonie ne lésine pas pour me donner une pièce de cinq francs de temps à autre.

Scène IV

Les précédents, JUSTINE et SIDONIE apportent plusieurs plats.

JUSTINE, *mettant sur la table.* – Voilà! ce sont les huîtres qui ont fait attendre! Voici le potage, le chevreuil, la volaille et le homard. La fille montera le reste quand nous appellerons.

SIDONIE, *déposant sur la table six bouteilles de vin.* – Et voilà le vin apporté par ces Messieurs! Jules, débouchez le sauterne pour boire après les huîtres. Chacun ses deux douzaines. *(Ils se mettent à table, mangent et boivent.)*

ANTONIN, *mangeant.* – Des huîtres fraîches comme Vénus sortant des ondes.

JUSTINE, *buvant.* – Et un vin qui ne les gâte pas!

SIDONIE. – Bon potage! Bouillon soigné!

JUSTINE, *riant.* – Bouillon! comme c'est parlé! Dites donc *consommé!*

SIDONIE. – *Consommé,* si tu veux.

JULES, *saluant.* – Consommé comme le talent de Mlle Justine!

JUSTINE. – Et corsé comme l'esprit de M. Jules. *(Elle découpe.)* Je coupe le chevreuil! chacun deux tranches!

ANTONIN. – Et ce n'est pas trop! Chevreuil exquis! Une sauce qui en ferait manger jusqu'à demain!

JULES, *offrant du vin.* – Bordeaux ou volnay?

ANTONIN. – Des deux, mon cher; volnay d'abord, bordeaux ensuite. *(Ils continuent à boire et à manger et ils ne s'aperçoivent pas que la porte s'est doucement entrouverte.)*

JUSTINE, *riant.* – Dis donc, Sidonie, si les maîtres nous surprenaient! Vois-tu la figure qu'ils feraient! Et que nous ferions aussi!

JULES. – Heureusement qu'ils ont leur Franconi, car ils ne pensent qu'à s'amuser, ces gens-là. C'est surprenant, en vérité!

SIDONIE. – Et à quoi voulez-vous qu'ils pensent? Des gens sans coeur! des égoïstes! Allez, ils méritent bien les tours que nous leur jouons.

JUSTINE. – C'est qu'ils sont bêtes, il faut voir! Ils ne se doutent de rien!

SIDONIE. – Si vous aviez vu la figure que faisait Madame, quand je lui débitais une tartine d'attachement, de dévouement et de conscience à propos de ce petit gredin d'Hilaire! C'est qu'il fallait le faire partir à tout prix; il en savait trop.

JULES. – Oui, vous nous l'aviez promis; il va falloir s'en débarrasser le plus tôt possible, et ne pas laisser à Madame le temps de se reconnaître.

SIDONIE. – Ce ne sera pas difficile, je pense; elle écoutait ce que je lui disais avec un air bonasse qui a manqué me faire éclater de rire.

JUSTINE. – C'est bête, ces maîtres, on ne s'en fait pas d'idée!

JULES. – Il y en a tout de même qui sont futés. Il ne faut pas toujours s'y fier. Le tout est de bien calculer son affaire et de ne pas se laisser prendre. *(Ils continuent à manger et à boire et paraissent pris de vin; ils chantent et parlent tous à la fois; Justine se lève.)*

JUSTINE. – Je vais appeler la fille pour qu'elle nous monte les cardons, les champignons, le gâteau et la crème au marasquin. (*Elle va à la porte, l'ouvre, pousse un cri d'effroi et tombe à genoux; les camarades se lèvent précipitamment et restent saisis en apercevant M. Gaubert.*)

TOUS ENSEMBLE. – Monsieur!

Scène V

Les précédents. M. et Mme GAUBERT entrent et regardent les domestiques tout avinés.

M. GAUBERT. – Malheureux! c'est ainsi que vous reconnaissez les bontés de ma femme et les miennes! Payés largement, nourris abondamment, traités doucement, avec confiance et affection, vous pouviez et vous deviez vous attacher à la maison et désirer y passer votre vie! Au lieu de la reconnaissance, nous trouvons de la haine et de la méchanceté. Vous allez être tous traités comme vous le méritez; vous, Antonin, vous allez être démasqué près de votre maître ce soir même... Vous, Sidonie, et vous, Justine, je vous chasse immédiatement; vous pouvez suivre votre ami Antonin!

SIDONIE, *qui s'est consultée avec ses camarades*. – On ne chasse pas ainsi les gens, Monsieur! Vous nous devez huit jours de gages, de nourriture et de logement; nous ne partirons pas que vous ne nous ayez indemnisés des huit jours que vous nous devez.

M. GAUBERT. – Vous n'aurez pas un centime, et vous déguerpirez tout à l'heure, quand je vous en donnerai le signal.

JUSTINE. – C'est ce que nous allons voir! Antonin et Jules ne nous laisseront pas voler ainsi; ils témoigneront en justice; nous vous assignerons devant le juge de paix!

M. GAUBERT. – Taisez-vous, vous êtes à moitié ivres; laissez-moi terminer ce que j'ai à vous dire!

JULES. – On ne parle pas comme ça à des dames! C'est grossier, c'est impertinent!

M. GAUBERT. – Insolent! Tu auras ton tour! Je ne t'oublierai pas!

JULES, *ivre*. – Insolent vous-même! Je ne suis plus à votre service et vous n'avez pas le droit de m'insulter! Quant à ces dames, Antonin et moi nous saurons les défendre, et prenez garde à ce qui pourrait vous arriver!

M. GAUBERT, *froidement*. – Puisque vous me provoquez, je n'hésite plus à vous punir tous comme vous le méritez, et votre ivresse ne vous sera pas une excuse. *(Il se tourne vers la porte.)* Sergents, vous avez tout entendu comme moi, arrêtez ces gens-là! Celui-ci *(montrant Jules)* doit être emmené à part, comme m'ayant volé de l'argent à l'aide de fausses clefs; il doit passer en cour d'assises; les autres en correctionnelle. *(Trois sergents de ville entrent dans la chambre; Jules et Antonin veulent se défendre; Jules tire un couteau-poignard de sa poche; deux sergents de ville le désarment et le garrottent. Antonin est aussi facilement terrassé; Sidonie et Justine crient et se débattent, donnent des coups d'ongles, des coups de pied; on les saisit également; les sergents de ville emmènent Jules, Antonin, Sidonie et Justine.)*

Scène VI

M. et Mme GAUBERT

MADAME GAUBERT. – Je n'aurais jamais cru chose pareille, si je n'avais vu de mes yeux et entendu de mes oreilles! Cette Sidonie que j'aimais et à l'affection de laquelle je croyais si fermement, quel langage! quelle fausseté et quelle ingratitude! Pauvres gens! quelle position ils perdent et quel avenir ils se sont fait!

M. GAUBERT. – Ma chère amie, je reconnais aujourd'hui plus que jamais la vérité de ce que nous disait ce bon M. Guelfe, en nous donnant Hilaire:» Prenez des serviteurs chrétiens si vous désirez être bien servis; l'amour de Dieu disposera le serviteur chrétien à aimer son maître; la fidélité envers Dieu rendra le serviteur fidèle envers son maître. L'habitude du service de Dieu donnera au serviteur l'intelligence et la volonté du service de son maître. Et le courage de braver pour Dieu les moqueries et le blâme donnera au serviteur le courage de repousser les mauvais conseils et les tentations qui le détourneraient du service de son maître»

MADAME GAUBERT. – Oui, il avait raison, et à l'avenir gardons-nous de prendre des domestiques sans foi et sans religion pratique. Mais comment allons-nous faire avec Hilaire seul pour nous servir?

M. GAUBERT. – Nous tâcherons de trouver le plus tôt possible femme de chambre et cuisinière.

MADAME GAUBERT. – L'abbé Guelfe me disait, il y a quelques jours, que notre fille de cuisine était une brave fille.

M. GAUBERT. – Nous verrons cela demain; à présent, retournons chez votre soeur pour ramener les enfants.

MADAME GAUBERT. – Et voyez, mon ami, à ce qu'on ne traite pas trop durement ces malheureux, surtout les femmes. Pauvre Sidonie et pauvre Justine, quelle nuit elles vont passer!

M. GAUBERT. – J'irai voir demain comment elles se trouvent dans leur nouvelle position et je donnerai quelque argent pour qu'elles ne soient pas trop mal, mais franchement, je ne peux les plaindre de payer le dîner de Mlle Justine. *(Ils sortent.)*

On ne prend pas les Mouches avec du Vinaigre

Personnages

Mme D'ULSAC, 33 ans.
Mme D'ATALE, sa soeur, 30 ans.
Mme D'EMBRUN, leur cousine, 65 ans.
MATHILDE D'ULSAC, 13 ans.
CLÉMENCE D'ULSAC, 11 ans.
Mlle OCTAVIE, leur institutrice, 25 ans.
BERTHE D'ATALE, 12 ans,
ALICE D'ATALE, 10 ans.
GUILLAUME, vieux domestique, 61 ans.

La scène se passe dans le château de Madame d'Ulsac

Acte I

Scène I

Mlle OCTAVIE, MATHILDE *et* CLÉMENCE.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Voyons votre dictée, Mathilde. *(Mathilde lui présentant son cahier.)* Très bien, mon enfant; bien écrit, deux fautes seulement dans toute une page...

MATHILDE. – Comment, deux fautes? Je croyais ne pas en avoir du tout!

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Il y en a bien deux. Voyez vous-même: Rinocéros au lieu de Rhinocéros; et Hipopotame au lieu de Hippopotame.

MATHILDE. – Oh! Mademoiselle, ce ne sont pas des fautes, cela: des noms d'histoire naturelle!

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Et pourtant il a fallu corriger; donc ce sont des fautes.

MATHILDE. – Que c'est ennuyeux! J'espérais tant gagner ma pièce de cinquante centimes.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Ce sera peut-être pour demain; mais pourquoi tenez-vous tant à gagner ces cinquante centimes?

MATHILDE. – Ah! il m'en faut bien d'autres!

CLÉMENCE. – Et à moi aussi! Il m'en faut beaucoup.

MADEMOISELLE OCTAVIE, *souriant.* – Vous allez donc acheter des choses superbes?

MATHILDE. – Superbes, non, malheureusement; mais très utiles: une layette pour le pauvre petit enfant de la femme Léger.

MADEMOISELLE OCTAVIE, *avec gaieté.* – Alors continuez vos leçons, si vous voulez avoir assez d'argent pour vos emplettes. *(Mathilde et Clémence se mettent au travail avec ardeur; la porte s'ouvre, Berthe passe la tête et entre précipitamment.)*

Scène II

LES PRÉCÉDENTES, BERTHE.

BERTHE. – Mademoiselle, me permettez-vous de me cacher chez vous? Ma cousine d'Embrun me cherche partout.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Mais, ma pauvre enfant, vous avez tort de vous cacher si Mme d'Embrun vous cherche. Il faut au contraire aller au-devant d'elle.

BERTHE. – Oh non! Mademoiselle; elle me cherche pour m'enfermer dans un cabinet noir. Alice y est déjà; elle s'est laissé prendre, et moi je me suis sauvée.

MATHILDE. – Pourquoi Mme d'Embrun veut-elle t'enfermer avec Alice?

BERTHE. – Parce qu'elle est méchante, comme toujours. Elle prétend que nous nous tenons mal et elle veut nous faire travailler avec une ceinture de fer et des plaques dans le dos, qui font un mal affreux et qui nous empêchent de remuer les bras et la tête. Elle appelle cela *la ceinture de bonne tenue.* C'est méchant à elle et je n'en veux pas.

CLÉMENCE. – Et la pauvre Alice est enfermée?

BERTHE. – Oui; Mme d'Embrun est parvenue à la prendre, lui a mis le collet et les plaques, et elle l'a enfermée dans le cabinet noir pour la punir d'avoir résisté; pendant qu'on l'enfermait et qu'elle criait, je me suis sauvée. Je vous en prie, mes bonnes cousines et ma bonne demoiselle, cachez-moi!

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Ma pauvre petite, je ne peux pas vous aider à désobéir à Mme d'Embrun, à laquelle votre maman vous a confiée pendant son voyage aux eaux.

BERTHE. – Oh! Mademoiselle, je vous en prie! Elle va venir, bien sûr, et je serai perdue.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Écoutez, mon enfant, tout ce que je puis faire, c'est de m'en aller dans ma chambre et vous laisser avec vos cousines, qui feront comme elles l'aimeront mieux. (*Mlle Octavie sort.)*

Scène III

MATHILDE, CLÉMENCE, BERTHE.

(Mathilde et Clémence courent à Berthe et cherchent une bonne cachette. Pendant qu'elles vont d'un endroit à l'autre, on entend la voix de Mme d'Embrun)

BERTHE, *pleurant.* – Mon Dieu, mon Dieu, sauvez-moi! Que vais-je devenir? *(Mathilde et Clémence la poussent sous la table recouverte d'un tapis tombant à terre; elles se remettent précipitamment au travail. Mathilde saisit un livre, qu'elle tient le haut en bas; Clémence attrape un crayon au lieu d'une plume. À peine sont-elles installées que Mme d'Embrun entre.)*

Scène IV

LES PRÉCÉDENTES, Mme D'EMBRUN.

MADAME D'EMBRUN, *regardant de tous les côtés d'un air méfiant.* – Vous êtes seules, Mesdemoiselles, personne avec vous?

MATHILDE. – Mlle Octavie est allée dans sa chambre, Madame.

MADAME D'EMBRUN. – Seule?

CLÉMENCE. – Oui, Madame, seule.

MADAME D'EMBRUN, *s'approchant des enfants.* – Il paraît qu'on ne travaille pas beaucoup en son absence?

MATHILDE. – Pourquoi pensez-vous cela, Madame?

MADAME D'EMBRUN. – Parce que vous, Mathilde, vous tenez votre livre la tête en bas. *(Mathilde rougit et retourne son livre.)* Et vous, Clémence, vous tenez un crayon pour continuer votre page commencée à l'encre. (*Clémence pose le crayon et prend sa plume en rougissant.)* Et quel air embarrassé vous avez! De vraies mines de coupables! Voilà ce que c'est que de gâter les enfants! On vous laisse faire toutes vos volontés. Il en résulte de jolies choses!

MATHILDE, *vivement.* – Maman et notre chère Mlle Octavie n'ont pas à se plaindre de nous, Madame; ainsi vous pourriez vous dispenser de blâmer devant nous l'éducation qu'elles nous donnent.

MADAME D'EMBRUN. – Éducation qui vous rend polies et charmantes, en vérité! Ah! si je vous élevais, moi, ce serait autre chose!

MATHILDE. – Oui, ce serait autre chose, car nous serions malheureuses au lieu d'être heureuses.

CLÉMENCE. – Et méchantes et paresseuses comme le sont devenues Berthe et Alice.

BERTHE, *dessous la table.* – Ce n'est pas vrai, je ne suis pas méchante quand ma cousine n'est pas là!

MADAME D'EMBRUN. – Qu'est-ce que j'entends? Voilà la cause de l'embarras et de l'impertinence! Sortez de votre cachette, Mademoiselle, et suivez-moi! *(Pendant que Mme d'Embrun parle, Berthe sort à quatre pattes de dessous la table, du côté opposé à Mme d'Embrun, et se glisse jusqu'à une porte entrouverte donnant dans le jardin. Mme d'Embrun attend quelques instants, et, ne voyant pas apparaître Berthe, elle soulève le tapis, ne voit personne et témoigne une grande surprise.)*

MADAME D'EMBRUN. – Qu'est-ce donc? Elle était là dans l'instant! Je suis sûre de l'avoir entendue là sous la table. Mathilde, Clémence, dites-moi où est votre cousine! Entendez-vous! Parlez, je vous l'ordonne.

MATHILDE, *riant*. – Je ne puis rien vous dire, Madame, puisque je ne sais rien.

MADAME D'EMBRUN. – Mais vous savez où elle est! Qu'est-elle devenue?

CLÉMENCE, *riant*. – Je vous assure, Madame, que nous n'en savons rien, pas plus que vous. Cherchez, voyez si vous la trouverez.

MADAME D'EMBRUN. – C'est bien, c'est bon, Mesdemoiselles. Je vais tâcher de trouver Berthe, et quand je l'aurai, je punirai cette péronnelle comme elle le mérite. *(Madame d'Embrun sort très animée.)*

Scène V

MATHILDE, CLÉMENCE.

MATHILDE, *riant.* – C'est singulier tout de même! Par où a-t-elle pu passer?

CLÉMENCE. – Je ne comprends pas; je regardais Mme d'Embrun qui nous lançait des regards effroyables et je n'ai pas vu Berthe s'en aller.

MATHILDE. – Ne serait-elle pas sortie par la porte du jardin?

CLÉMENCE. – Je ne pense pas; Mme d'Embrun l'aurait vue!

MATHILDE. – Mais non; regarde donc comme c'est près.

CLÉMENCE. – C'est vrai! La voilà sauvée pour le moment! Et la pauvre Alice, elle me fait pitié, enfermée dans ce cabinet noir avec cette affreuse ceinture qui la gêne quand elle baisse la tête. Je vais tâcher de la délivrer; attends-moi ici; je reviens dans un instant. *(Elle sort)*

Scène VI

MATHILDE*, seule.*

Pauvre Alice! et pauvre Berthe! Comme elles sont tourmentées depuis que leur cousine d'Embrun a remplacé leur maman. C'est malheureux que maman et ma tante soient aux eaux toutes les deux! Maman aurait certainement empêché Mme d'Embrun de traiter mes cousines avec tant de sévérité! Si ma tante avait su qu'elle mènerait ainsi mes cousines, elle ne les lui aurait pas confiées!... Et quel bonheur que maman nous ait trouvé notre chère Mlle Octavie! Elle est si douce, si patiente, si bonne et si juste qu'on ne peut être ni méchante, ni paresseuse avec elle.

Scène VII

MATHILDE CLÉMENCE *et* ALICE*, effrayée.*

CLÉMENCE. – Mathilde, aide-moi vite à lui ôter cette abominable ceinture, avec cette plaque de fer sur le dos et cette branche de fer qui lui prend le menton. Dépêchons-nous! Si Mme d'Embrun allait revenir! Elle nous reprendrait la pauvre Alice.

MATHILDE. – Nous ne la laisserons pas reprendre! Donne-moi des ciseaux, que je coupe les lacets! Là! voilà tout défait; cachons Alice et surtout cette machine. Où la mettre?

CLÉMENCE. – Par la fenêtre! Dehors!

MATHILDE. – On la retrouverait! Attends! au fond de la cruche! Et ce soir je demanderai à ma bonne de la jeter au feu de la cuisine.

ALICE. – Oh! merci, mes bonnes cousines! Quel bonheur d'être délivrée de cette machine qui serre, qui fait mal au dos, à l'estomac, au menton. Mais il y en une autre chez ma cousine d'Embrun. Si vous pouviez la brûler aussi!

CLÉMENCE. – Je vais tâcher de l'avoir. (Clémence veut sortir; elle aperçoit Mme d'Embrun, qui cherche toujours Berthe. Elle rentre précipitamment» Mme d'Embrun!» dit-elle à mi-voix. Alice pousse un cri étouffé, Mathilde la fait vivement sortir par la porte du jardin.)

MATHILDE, *à demi-voix*. – Tâche de rejoindre Berthe, qui est quelque part par là.

Scène VIII

MATHILDE, CLÉMENCE, Mme D'EMBRUN.

MADAME D'EMBRUN *paraît fort contrariée; elle se pose dans un fauteuil avec majesté et conserve un air très solennel.* – C'est vraiment incroyable! d'oser me faire courir ainsi! Et par une chaleur pareille! J'ai bien vu des enfants dans ma vie! Jamais aucun ne s'est permis des choses pareilles! (*Se tournant vers Mathilde et Clémence.*) Et vous, Mesdemoiselles, qui favorisez les insolences de votre cousine, vous serez punies comme elle. Je l'exigerai de Mlle Octavie!

MATHILDE, *avec calme*. – Comme nous ne sommes pas coupables, Madame, je ne crains pas la punition dont vous nous menacez.

MADAME D'EMBRUN. – Pas coupables! petite mal élevée! Pas coupables, quand vous aidez votre cousine à se soustraire à ma justice!

MATHILDE. – Ne dites pas justice, Madame, dites... (*Elle se tait.*)

MADAME D'EMBRUN. – Quoi? Que voulez-vous dire?

MATHILDE. – Je veux parler de cette ceinture à plaque dans le dos, et une fourche de fer sous le menton, qui fait souffrir et qui est cruelle pour mes pauvres cousines. Et comment voulez-vous qu'elles travaillent avec cette machine?

MADAME D'EMBRUN. – Puisque vous êtes si bien informée, Mademoiselle Chipie, c'est que vous avez vu Berthe, que vous avez causé avec elle, que vous savez où elle est, que vous l'aidez à se cacher et que vous êtes coupable comme elle.

MATHILDE. – C'est ce que Mlle Octavie décidera tout à l'heure, Madame. Tout justement la voici.

Scène IX

LES PRÉCÉDENTES, Mlle OCTAVIE.

MADAME D'EMBRUN *se dirige avec dignité vers Mlle Octavie.* – Ma chère demoiselle, je vous préviens que j'exige une punition exemplaire pour ces demoiselles, et surtout pour l'insolente Mathilde.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Qu'ont fait mes pauvres filles pour exciter à ce point votre indignation, Madame?

MADAME D'EMBRUN, *avec indignation.* – Elles ont arraché Berthe à la punition qu'elle méritait; elles ont aidé à sa fuite! Elles persistent à la cacher; elles m'ont fait courir au point de me mettre en nage, et pour terminer, elles me répondent des insolences et m'accusent de cruauté.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Pardon, Madame, si je témoigne quelque doute sur cette accusation; mes élèves sont toujours si polies! Veuillez vous asseoir, Madame, et prendre un peu de repos.

MADAME D'EMBRUN, *étonnée*. – Pourquoi?

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Pour vous reposer, Madame. Vous êtes si échauffée d'avoir marché trop précipitamment, que le repos ne peut que vous faire du bien. Quand votre émotion sera calmée, Madame, vous voudrez bien m'expliquer vos sujets de plainte.

MADAME D'EMBRUN. – Je porte plainte contre elles parce qu'elles ont caché Berthe! Mais je veux l'avoir. J'exige qu'on me la rende.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Vous la rendre dans l'état d'exaspération où vous êtes, Madame, serait peut-être fâcheux pour vous comme pour elle. Au reste, j'ignore complètement où elle est.

MATHILDE. – Et nous aussi, Madame; ni Clémence ni moi, nous ne savons ce qu'elle est devenue.

MADAME D'EMBRUN. – Vous ne me le ferez pas croire, Mesdemoiselles, et je trouve votre conduite très ridicule. (*Elle sort.*)

Scène X

Mlle OCTAVIE, MATHILDE, CLÉMENCE.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – C'est malheureux pour vos cousines de se trouver sous la direction de Mme d'Embrun; mais il faudra bien qu'elles finissent par se soumettre; car enfin, Mme d'Embrun est cousine de leur mère, qui l'a priée de s'occuper de ses filles pendant qu'elle irait aux eaux de Vichy, et il faut bien qu'elles obéissent à la volonté de leurs parents. Où sont-elles, ces pauvres petites?

MATHILDE. – Je ne sais pas du tout, Mademoiselle; c'est la pure vérité.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Comment? Je vous ai laissées ici, vous laissant le champ libre de cacher Berthe si vous le vouliez!

MATHILDE. – Aussi l'avons-nous cachée sous la table; elle a eu l'imprudence de parler; Mme d'Embrun lui a ordonné de sortir de sa cachette; et, comme Berthe ne venait pas, Mme d'Embrun a regardé sous la table et n'a pas trouvé Berthe; elle a cru que Clémence et moi nous l'avions cachée, et pourtant Berthe s'est sauvée sans que nous l'ayons vue, et nous ne savons pas par où elle s'est échappée.

CLÉMENCE. – Je crois qu'elle est sortie à quatre pattes par la porte du jardin; je ne vois pas d'autre moyen d'expliquer sa disparition. Quant à Alice, j'ai été la délivrer pendant que Mme d'Embrun cherchait Berthe, et je l'ai fait évader par le jardin au moment où Mme d'Embrun entrait ici et voulait nous obliger à lui rendre Berthe.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – C'est singulier qu'elle ait disparu ainsi. J'en suis réellement inquiète.

MATHILDE. – Voulez-vous, chère demoiselle, que nous allions les chercher toutes les deux?

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Oui, mes chères petites, allez et tâchez de les ramener.

Scène XI

Mlle OCTAVIE, *seule.*

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Ce que c'est pourtant qu'une trop grande sévérité: ces deux petites filles étaient très gentilles jadis; depuis six semaines que Mme d'Embrun les a sous sa direction, elle les rend méchantes et indociles, à force de les reprendre, de les gronder inutilement, et de les punir injustement! Au reste tout cela va finir! Les mamans reviennent demain; je ne crois pas que Mme d'Atale soit contente du changement qu'ont subi ses filles.

Scène XII

Mlle OCTAVIE, Mme D'EMBRUN.

MADAME D'EMBRUN, *entre fort agitée; elle se jette sur une chaise près de la table.* – Je suis effrayée, inquiète. Pas moyen de trouver Berthe! Et, bien mieux, figurez-vous qu'Alice est également disparue. Vos petites les cherchent dans le jardin, dans tout le parc. J'ai envoyé tous les domestiques à leur recherche. Que deviendrai-je, mon Dieu, si on ne les retrouve pas? Pourvu que Berthe n'ait pas été du côté de l'étang, du puits, de la fontaine! Je ne sais pas, moi! On peut tout supposer!

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Je vous plains, Madame, car ce genre d'inquiétude est terrible quand on a la responsabilité des enfants et surtout...

MADAME D'EMBRUN. – Surtout quoi?... Dites donc... Surtout quoi?

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Surtout quand on aurait peut-être pu, par plus de douceur, de condescendance, s'éviter des reproches.

MADAME D'EMBRUN. – Des reproches de quoi?

MADEMOISELLE OCTAVIE. – De sévérité excessive! je le pense, du moins. Croyez-moi, Madame, ce système d'éducation est dangereux,... pardonnez-moi si j'ajoute mauvais.

MADAME D'EMBRUN. – Mais je vous assure qu'il faut de la sévérité avec les enfants, sans quoi ils deviennent désobéissants, impertinents, paresseux, menteurs! Chez M. Northson, chez M. Castwind, chez Mme Southway, trois grandes familles avec lesquelles j'ai beaucoup vécu du vivant de mon mari, quand il était ministre aux États-Unis, les enfants étaient élevés à obéir comme des machines: les institutrices avaient permission d'user de toutes les punitions et privations nécessaires; elles en ont fait des enfants étonnants; cette ceinture, que vos petites trouvent cruelle, je l'ai toujours vu employer pour le travail, pour empêcher les défauts de la taille, et c'est de New-York que je l'ai apportée; et on comprend que ce moyen réussisse, de même que le collier de force rend les chiens d'arrêt dociles et excellents. La sévérité et les punitions sont les grands moyens d'action; le reste, remontrances douces, gronderies de second ordre, est insuffisant.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Mais, Madame, pourquoi mes petites, que je ne punis jamais, que je ne gronde presque jamais, que j'aime et auxquelles je le témoigne, sont-elles si obéissantes, si consciencieuses, si aimables, si pieuses, si bonnes, tandis que Berthe et Alice, qui se trouvent sans cesse grondées, punies, deviennent de jour en jour plus indociles, plus révoltées, plus difficiles à mener?

MADAME D'EMBRUN. – Parce que je ne suis près d'elles que depuis six semaines et qu'elles se sentent soutenues par leur bonne, par leurs cousines et par vous, Mademoiselle.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Mais, Madame, il y a deux ans que je les connais, qu'elles viennent passer six mois de l'année ici, à la campagne, chez leur tante, Mme d'Ulsac. Je vous assure qu'elles étaient très bonnes, très gentilles; leur changement date du jour où vous avez bien voulu, par amitié pour les parents, vous charger de les diriger en l'absence de Mme d'Atale. Vous me reprochez de les soutenir, Madame; leur mère, redoutant un peu trop de sévérité de votre part, m'a priée de ne pas les abandonner et de les protéger en cas de nécessité. Voilà pourquoi je me permets de me mêler de leurs affaires, et de soutenir quelquefois ces pauvres enfants dont j'ai réellement pitié.

MADAME D'EMBRUN. – Tenez, ma chère demoiselle, savez-vous le résumé de tout ce que vous dites? C'est que nos enfants français sont très mal élevés, qu'ils sont gâtés, qu'ils se tiennent mal, qu'ils parlent trop, qu'ils ont des jeux de gamins, qu'ils ne connaissent plus la politesse française, les bonnes manières. C'est cela que je voulais donner à mes petites cousines pendant l'absence de leurs parents; mais je crois que je dois y renoncer et les laisser redevenir des filles mal élevées, se tenant mal et parlant à tort et à travers. *(Elle se lève.)* Avec tout cela, ces vilaines enfants ne se retrouvent pas. Je ne sais que faire! Pourvu qu'elles ne se soient pas noyées dans quelque bassin! C'est terrible! *(Elle se dirige vers la porte.)*

BERTHE, *sous la table.* – Soyez tranquille, elles vont bien. (*Mme d'Embrun s'arrête stupéfaite. Mlle Octavie paraît non moins étonnée.)*

MADAME D'EMBRUN *se retourne, avance vers la table, soulève le drap.* – Rien! Berthe n'y est pas. C'est étonnant Voilà la seconde fois que je l'entends là et qu'elle n'y est pas. *(Mlle Octavie soulève le drap, regarde, ne voit personne et paraît fort surprise.)*

Scène XIII

LES PRÉCÉDENTES, MATHILDE *et* CLÉMENCE.

MATHILDE. – Madame, nous avons trouvé Alice dans le jardin; elle cherchait Berthe, que personne n'a vue; je ne comprends pas où elle est allée.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Elle vient de parler tout à l'heure de dessous la table; nous avons regardé, il n'y avait plus personne.

MATHILDE, *surprise.* – Comment! par où donc passe-t-elle? Voilà deux fois qu'elle apparaît et disparaît.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Je vais parler à Guillaume; peut-être saura-t-il ce qu'elle devient.

MADAME D'EMBRUN. – Je vous suis, Mademoiselle, et nous tâcherons aussi d'avoir Alice. *(Elles sortent.)*

Scène XIV

MATHILDE, CLÉMENCE, BERTHE *avance la tête par la porte du jardin.*

BERTHE, *à mi-voix.* – Elle est partie? *(Elle regarde de tous côtés et entre tout à fait.)* Oui, elle est partie et je suis en sûreté.

CLÉMENCE. – D'où viens-tu? Où as-tu été?

BERTHE. – Je viens de la serre et j'ai été tout le temps dans la serre, ici à côté de la porte.

MATHILDE. – Ce n'est pas possible! Mme d'Embrun y a été avec nous; tu n'y étais pas!

BERTHE. – J'y étais, et c'est parce que Mme d'Embrun était avec vous que je me suis gardée de répondre et de me montrer.

CLÉMENCE. – Où étais-tu donc cachée?

BERTHE. – Derrière les géraniums du coin.

MATHILDE. – Comment as-tu fait?... Tous les pots étaient parfaitement rangés; pas un de déplacé.

BERTHE. – Parce que Guillaume les a replacés après m'avoir fait passer derrière.

CLÉMENCE. – Ah! Guillaume t'a aidée?

BERTHE. – Oui; tu sais qu'il nous vient toujours en aide, ce bon vieux Guillaume.

MATHILDE. – Mais comment as-tu fait pour t'échapper de dessous la table?

BERTHE. – À quatre pattes; la porte était entrouverte; je n'avais que deux pas à faire pour me trouver dehors.

MATHILDE. – Et pourquoi y es-tu revenue? Car tu as parlé une seconde fois sous la table.

BERTHE. – J'étais fatiguée et ennuyée de rester accroupie derrière mes géraniums. Je suis rentrée comme j'étais sortie, voulant vous prévenir de ne plus me chercher; mais à peine avais-je passé le seuil de la porte, que j'ai entendu la voix de ma cousine d'Embrun; je me suis vite blottie sous la table.

MATHILDE. – Et comment as-tu osé parler au risque d'être prise?

BERTHE. – Parce que j'ai entendu la conversation de ma cousine avec Mlle Octavie, et que j'ai vu ma

cousine faiblir dans son système de sévérité; d'abord, parce qu'elle avait peur que je me fusse jetée à l'eau de désespoir (ce que je n'aurais jamais fait, comme tu penses bien), et puis à cause du retour de maman, qui sera ici demain. Alors j'ai risqué une espièglerie pour lui faire peur. Je me suis retirée à quatre pattes de dessous la table avant qu'elle ait eu le temps d'y revenir, et je suis rentrée dans ma serre.

CLÉMENCE. – Tu dois avoir faim; il y a longtemps que l'heure du goûter est passée.

BERTHE. – Non; j'ai mangé du raisin dans la serre, et du bien bon, je t'assure.

Scène XV

LES PRÉCÉDENTES, GUILLAUME *tenant par la main* ALICE.

GUILLAUME. – Tenez, Mesdemoiselles, voici Mlle Alice, que je vous ramène. La pauvre enfant est lasse de courir. Tâchez que Mme d'Embrun ne lui mette pas son collier de force et qu'elle ne la tourmente pas trop d'ici à l'arrivée de sa maman. Vrai, ces enfants font pitié! Ah! vous voilà aussi, Mademoiselle Berthe! vous avez assez de vos fleurs et de votre raisin.

BERTHE. – Oui, mon bon Guillaume; je suis revenue parce que je m'ennuyais trop. Il faut que tu nous rendes encore un grand service.

GUILLAUME. – Tant que vous voudrez, mes chères demoiselles! J'ai vu naître vos mamans; je les ai bercées et promenées; j'en ai fait autant de vous, et tant que je vivrai, je vous serai dévoué corps et âme et prêt à tout pour vous servir. Que faut-il faire, à présent?

BERTHE. – D'abord, mon bon Guillaume, il faut que tu brûles cette horrible ceinture que ma cousine d'Embrun veut nous mettre autour du corps pour nous faire tenir droites. *(Berthe retire la ceinture du fond de la cruche.)* Ensuite, il faut que tu ailles chez ma cousine et que tu prennes une seconde ceinture pareille à celle-ci; tu la trouveras dans le tiroir de sa commode, tu la brûleras aussi.

GUILLAUME, *se grattant la tête.* – Hem! hem! ceci est une chose pas facile; brûler cette drogue que vous venez de retirer de la cruche, c'est bien! mais farfouiller dans les tiroirs, ça ne me plaît pas.

BERTHE. – Pourquoi donc, Guillaume?...

GUILLAUME. – Parce que ça vous donne un air,... un air... pas comme il faut...

ALICE. – Comment, pas comme il faut?

GUILLAUME. – Oui... comme qui dirait un air... de voleur... C'est la vérité, Mesdemoiselles.

BERTHE. – Oh! mon bon Guillaume, si cette machine reste chez ma cousine, elle va nous la mettre, et si tu savais comme ça gêne, comme ça pince le menton!

MATHILDE. – Mais, Berthe, si cela fait de la peine au pauvre Guillaume, il vaut mieux la prendre nous-mêmes.

BERTHE. – Et si elle nous attrape, elle nous mettra la ceinture.

GUILLAUME. – Sans doute, sans doute, ma chère demoiselle. Il vaut mieux que ce soit moi. Je vais le faire; soyez tranquilles. Ne vous tourmentez pas. J'y vais. (*Guillaume s'en va.*)

Scène XVI

MATHILDE, CLÉMENCE, BERTHE, ALICE.

MATHILDE. – Berthe, je suis fâchée que tu aies donné cette commission au pauvre Guillaume; il n'avait pas envie de la faire.

BERTHE. – Tu crois? Si j'allais courir l'en empêcher?

CLÉMENCE. – Et si Mme d'Embrun te voit?

BERTHE. – C'est vrai! Comment faire?

MATHILDE. – Je vais y aller; attendez-moi ici.

Scène XVII

Les trois petites filles écoutent; peu d'instants après, la porte s'ouvre; MATHILDE *rentre avec* GUILLAUME*, qui est pâle et troublé.*

BERTHE. – Eh bien?

MATHILDE. – Je suis arrivée trop tard; Guillaume avait déjà trouvé et pris la ceinture. *(Elle regarde Guillaume.)* Ah! mon Dieu! Guillaume, qu'as-tu? Comme tu es pâle!

GUILLAUME. – Ce n'est rien, chère demoiselle! Un peu d'émotion d'avoir agi comme... un voleur.

BERTHE. – Oh! Guillaume, ne dis pas cela! Toi, un voleur! Comment peux-tu avoir une idée pareille?

ALICE. – Personne ne t'a vu, n'est-ce pas?

GUILLAUME. – J'espère que non, ma bonne petite demoiselle. Mais j'aurais mieux aimé qu'on m'eût vu. Me trouvant pris, j'aurais avoué la chose et pourquoi je l'avais faite; sans nommer aucune de vous, pourtant.

BERTHE. – Mon pauvre Guillaume, pourquoi m'as-tu écoutée? Tu aurais dû refuser.

GUILLAUME. – Refuser! Vous refuser? Mes chères demoiselles, quand vous me verrez refuser un service, c'est que votre vieux Guillaume aura perdu le sens et sera près de sa fin.

MATHILDE. – Bon Guillaume! *(Les enfants l'entourent et l'embrassent.)*

GUILLAUME. – Pardon et merci, chers enfants! Je descends pour brûler ces vilaines ceintures; tant que je les tiens dans les mains, il me semble que... que j'ai pris ce qui ne m'appartient pas. *(Guillaume veut sortir.)*

Scène XVIII

LES PRÉCÉDENTS, Mlle OCTAVIE, Mme D'EMBRUN.

Berthe et Alice poussent un cri et veulent s'échapper. Mme d'Embrun leur barre le passage.

MADAME D'EMBRUN. – Arrêtez, Mesdemoiselles! Je vous tiens, enfin, et vous allez avoir vos ceintures de bonne tenue; chacune la vôtre. *(Elle ferme la porte à double tour, met la clef dans sa poche, sort par la porte du jardin, qu'elle ferme également, et disparaît. Tout le* monde se regarde.)

GUILLAUME, *avec découragement et tenant les ceintures cachées dernière son dos.* – Nous voilà pris comme des rats dans une ratière! Et que vais-je devenir, moi, avec mes ceintures?

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Quelles ceintures, Guillaume?

GUILLAUME, *embarrassé.* – Ah! pardon, Mademoiselle, je ne pensais plus que vous fussiez ici. Ce n'est rien, une plaisanterie.

MADEMOISELLE OCTAVIE, *souriant.* – Est-ce le paquet que vous tenez si soigneusement caché derrière votre dos, mon bon Guillaume?... Eh bien, tout le monde est devenu muet?... Qu'y a-t-il donc?

GUILLAUME. – Mademoiselle,... c'est que... voyez-vous... je ne suis pas jeune,... j'ai mes vieilles habitudes... Alors... *(Il* se *gratte la tête, Mlle Octavie le regarde en souriant.)* Alors, Mademoiselle, je voudrais bien sortir d'ici! Ce n'est pas convenable que j'occupe la chambre de ces demoiselles.

MADEMOISELLE OCTAVIE, *souriant.* – Mais que tenez-vous derrière votre dos?

GUILLAUME, *agité.* – C'est quelque chose, Mademoiselle... Bien sûr, Mademoiselle... Vous pouvez m'en croire.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Mais ce quelque chose, qu'est-ce que c'est?

GUILLAUME, *très agité.* – Mon Dieu, mais j'ai dit, c'est quelque chose... quelque chose qui n'est pas à moi. Là,... êtes-vous contente, à présent?

Scène XIX

LES PRÉCÉDENTS, Mme D'EMBRUN, *très animée; elle laisse la clef à la porte d'entrée.*

MADAME D'EMBRUN, *avec dignité.* – On m'a volée! Je suis volée! Rendez-moi ce que vous m'avez pris.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Que dites-vous, Madame? Qui donc ici pourrait vous avoir volée?

MADAME D'EMBRUN. – Je n'en sais rien, Mademoiselle; mais ce que je sais, ce dont je suis certaine, c'est que quelqu'un s'est introduit chez moi; on a ouvert le tiroir de ma commode et on a pris une ceinture de *bonne tenue* et, ce qui est plus grave, un billet de mille francs que j'avais posé par inadvertance dans ce tiroir. (Guillaume devient pâle et tremblant, il se place derrière Mlle Octavie, examine furtivement le paquet contenant la ceinture et aperçoit le billet de mille francs pris dans le cordon qui attache le paquet; il a l'air terrifié.)

MADAME D'EMBRUN. – Eh bien! personne ne répond! et tous vous avez l'air de coupables. Mademoiselle Octavie, permettez que j'examine chacun de vous séparément.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Comme vous voudrez, Madame; je suis sûre que si vous avez été réellement dépouillée de ce billet de mille francs, ce n'est pas ici que vous le retrouverez. Allons, mes enfants, mettons-nous tous en rang. *(Elle les place sur une ligne.)* Voilà! Par ici, mon bon Guillaume; au bout du rang. *(Guillaume, qui s'est débarrassé du paquet en le jetant sous la table, se place près de Mlle Octavie. Chacun remarque son extrême pâleur.)*

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Rassurez-vous, mon pauvre Guillaume, aucune de vos chères petites n'est coupable, je vous en réponds. (*Mme d'Embrun fouille les enfants, retourne leurs poches, visite leurs vêtements, paraît désappointée, et n'ose pas faire de même à Mlle Octavie et à Guillaume, qu'elle regarde pourtant d'un oeil perçant et scrutateur.*)

MADEMOISELLE OCTAVIE, *rit et retourne ses* poches. – Tenez, Madame, voyez vous-même; Guillaume, faites-en autant, mon ami. (Guillaume ôte son habit, le donne à Mme d'Embrun, et dans son trouble se dispose à ôter son gilet.)

MADEMOISELLE OCTAVIE, *riant*. – Assez, assez, mon bon Guillaume; Mme d'Embrun doit voir que nous sommes tous innocents.

MADAME D'EMBRUN. – Oui, je me plais à le reconnaître; mais je vais poursuivre ma recherche et faire venir les femmes de chambre et les autres domestiques. Mille francs! le quart de mon revenu! (*Elle sort.*)

Scène XX

LES PRÉCÉDENTS, *moins* Mme D'EMBRUN.

GUILLAUME *s'approche de Mlle Octavie avec précipitation, lui remet le paquet qu'il a ramassé et tombe sur une chaise en disant d'une voix étranglée:* Voilà! voilà tout! Rendez-lui comme vous pourrez, sans qu'elle sache que c'est moi. (*Mlle Octavie fait un mouvement de surprise.*) Oui, c'est moi, moi qui ai pris le paquet et le billet de malheur qui tient après.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Vous! vous Guillaume! Non! non! Ce n'est pas vrai! Jamais je ne croirai! C'est impossible! Guillaume voleur! Je le répète, c'est impossible! *(Guillaume pousse un gémissement plaintif et perd connaissance. Mlle Octavie le soutient; les enfants apportent de l'eau de Cologne, de l'eau fraîche et lui bassinent le front et les tempes. Guillaume revient à lui, les regarde avec égarement, se prend la tête dans les deux mains et répète plusieurs fois: voleur! voleur! Berthe éclate en sanglots.)*

BERTHE. – Mademoiselle, oh! Mademoiselle! C'est moi qui suis coupable! C'est moi qui ai obtenu du bon Guillaume, malgré sa répugnance, qu'il allât chercher cette ceinture qui nous faisait si peur à Alice et à moi; nous voulions que Guillaume la prît et la brûlât. Il allait le faire quand Mme d'Embrun est entrée.

GUILLAUME, *un peu remis.* – C'est le bon Dieu qui a permis que je ne l'eusse pas jetée au feu, car ce maudit billet de mille francs que je n'avais pas vu et qui tient après, comme je m'en suis aperçu tout à l'heure, eût été brûlé avec le paquet, et on aurait pu me soupçonner.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Jamais, Guillaume, jamais! Mais le bon Dieu a tout arrangé pour le mieux. Donnez-moi tout cela; je vais terminer l'affaire; je paraîtrai chercher le billet dans le tiroir et j'aurai soin de le trouver au fond. Quant à la ceinture, je vais la jeter au feu et je dirai qu'une personne de la maison l'a prise, par pitié pour les enfants, et que cet instrument de torture n'existe plus. Remettez-vous, mon pauvre Guillaume, et à l'avenir soyez moins bon pour les enfants et suivez davantage votre propre instinct. (*Mlle Octavie sort.)*

Scène XXI

GUILLAUME, MATHILDE, CLÉMENCE, BERTHE *et* ALICE.

BERTHE, *se jette au cou de Guillaume en pleurant*. – Oh! Guillaume, mon bon Guillaume, pardonne-moi, pardonne-nous! Quel mal je t'ai fait sans le vouloir, et combien j'en suis désolée!

GUILLAUME. – N'y pensez plus, ma bonne chère demoiselle; mais il est certain que j'ai agi comme un sot. Voyez donc ce qui serait arrivé si quelqu'un m'avait vu ouvrir le tiroir, ou bien si j'avais été pris emportant le paquet, ou bien si j'avais brûlé le tout, y compris le billet de mille francs! je frémis rien que d'y penser.

MATHILDE. – N'y pense pas, mon bon Guillaume, n'y pense pas, je t'en prie; moi-même je tremble en y songeant.

GUILLAUME. – Et que vont devenir ces pauvres petites, à présent que la cousine les a retrouvées? Comment faire pour les lui enlever jusqu'à l'arrivée des mamans?

BERTHE. – J'espère que Mlle Octavie prendra notre défense; j'ai déjà entendu, pendant que j'étais sous la table, qu'elle conseillait d'être moins sévère et que ma cousine avait l'air de céder, n'ayant pas pu faire de nous des filles bien élevées, comme elle dit. Et puis, mon cher Guillaume, tu seras là pour nous venir en aide, seulement jusqu'à demain.

GUILLAUME. – Oui, mes enfants, mais pas comme tout à l'heure. J'ai eu trop peur! Mlle Octavie a raison; je suis bête avec vous; je ne sais pas vous résister, vous refuser. Et je vous demande à mon tour une grâce, une faveur, mes bons enfants. Ne me demandez jamais des choses dangereuses et mauvaises. Et quand je vous témoigne de la répugnance pour vous satisfaire, n'insistez pas, je vous en prie, car si je résiste, c'est que ma conscience me dit que ce que vous me demandez est mauvais. Voyez-vous, mes enfants, vous êtes jeunes, et moi qui suis vieux, je prévois tout. Et si je suis si bête vis-à-vis de vous, c'est que je vous aime trop, oui trop, puisque cette amitié me fait faire des sottises.

LES ENFANTS. – Oui, oui, mon bon, mon cher Guillaume, nous promettons. *(Tous l'entourent et l'embrassent.)*

Scène XXII

LES PRÉCÉDENTS, Mlle OCTAVIE.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Eh bien, tout s'est passé à merveille; j'ai retrouvé le billet de mille francs coulé derrière le tiroir; j'ai profité de l'occasion pour représenter à Mme d'Embrun combien la scène des recherches avait été pénible pour nous tous; j'ai avoué la destruction des ceintures américaines; elle s'est trouvée un peu honteuse du bruit qu'elle avait fait pour rien, et j'ai profité de l'occasion pour obtenir votre pardon, Berthe et Alice; je crois que d'ici à demain vous n'avez rien à craindre, car Mme d'Embrun est découragée par votre turbulence et votre esprit de résistance, et le retour de votre maman l'oblige à renoncer à votre perfectionnement, qu'elle espérait obtenir en six semaines par les moyens un peu violents qu'elle a employés.

BERTHE ET ALICE. – Merci, merci, Mademoiselle! Que vous êtes bonne!

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Et vous, mes petites, soyez bonnes et aimables pour votre cousine; vous lui devez du respect parce qu'elle est vieille, parce qu'elle est votre parente, parce que vos parents ont de l'amitié pour elle, et enfin parce qu'elle a cru agir pour votre bien, et, quoiqu'elle se soit trompée, elle y a mis beaucoup de soin et de zèle.

BERTHE. – Oui, chère Mademoiselle, nous serons très polies pour elle; mais nous espérons bien ne jamais nous trouver sous sa direction.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Maintenant, remettons-nous au travail; nous n'avons plus guère de temps avant le dîner. (*Les enfants se mettent à leurs places.)*

Acte II

LE LENDEMAIN.
La scène représente un salon.

Scène I

Mlle OCTAVIE, Mme D'EMBRUN, MATHILDE, CLÉMENCE, BERTHE, ALICE.

(*Mme d'Embrun travaille, assise bien droite sur une chaise; les quatre enfants et Mlle Octavie arrangent des fleurs dans des vases; elles vont, viennent, regardent sans cesse par la fenêtre et paraissent fort agitées.*)

MADAME D'EMBRUN, *mécontente.* – Restez donc tranquilles, Berthe et Alice; vous êtes d'une agitation. C'est très mauvais genre.

BERTHE. – Mais, ma cousine, pensez donc que nous n'avons pas vu maman depuis six semaines et que nous l'attendons à chaque minute!

MADAME D'EMBRUN. – Ce n'est pas une raison pour aller et venir comme des ours en cage, pour faire l'ouvrage des domestiques en garnissant les vases de bouquets, pour avoir enfin des manières communes et du plus mauvais goût.

MATHILDE. – Je crois que j'entends la voiture. (*Elles se précipitent toutes les quatre à la fenêtre.*)

BERTHE. – Non; il n'y a rien.

MADAME D'EMBRUN. – Encore? C'est intolérable! Venez toutes deux vous asseoir auprès de moi et ne bougez plus.

ALICE. – Mais, ma cousine...

MADAME D'EMBRUN. – Il n'y a pas de mais, Mademoiselle. Dans mon enfance, quand ma mère (que je n'avais pas le mauvais goût d'appeler maman), quand ma mère, dis-je, s'absentait, j'attendais tranquillement et convenablement son retour, dans le salon, en grande toilette.

BERTHE. – Mais quand vous l'entendiez arriver?

MADAME D'EMBRUN. – J'attendais debout au milieu du salon que ma mère entrât, et quand la porte s'ouvrait...

ALICE. – Vous couriez à elle et vous vous jetiez à son cou.

MADAME D'EMBRUN. – Fi donc! quel genre! J'attendais qu'elle vînt à moi; je faisais une profonde révérence; je m'inclinais pour lui baiser la main pendant qu'elle m'embrassait sur le front, et j'attendais pour parler qu'elle m'interrogeât.

BERTHE. – Moi je ne pourrais jamais être aussi froide pour maman.

MADAME D'EMBRUN. – Ce n'est pas de la froideur, Mademoiselle, c'est de la convenance, du savoir-vivre...

MATHILDE et **CLÉMENCE.** – Maman! maman! voilà maman! *(Les quatre enfants se précipitent à la porte et courent au perron.)*

Scène II

Mme D'EMBRUN, *seule.*

MADAME D'EMBRUN, *se levant.* – Berthe, Alice, arrêtez! Les voilà parties! Grand Dieu! quelles manières! Et de penser que je n'ai pu les réformer en six semaines! *(On entend des cris de joie, des éclats de rire.)* C'est incroyable! Une vraie scène de paysans! Et l'institutrice! partie avec les enfants! De mon temps on n'a jamais vu chose pareille... Les voilà qui arrivent; je veux y mettre de la dignité, afin de leur donner à tous une leçon de manières comme il faut.

Scène III

(Mme d'Embrun est debout au milieu du salon, demi inclinée, les mains sur son estomac. Mme d'Atale et Mme d'Ulsac entrent entourées de leurs enfants; elles s'avancent précipitamment pour embrasser Mme d'Embrun, qui recule de côté en faisant des révérences et qui se range pour laisser passer ces dames.)

MADAME D'ULSAC, *surprise.* – Comment! ma cousine, vous ne voulez pas nous embrasser?

MADAME D'EMBRUN. – Permettez, Madame et chère cousine, qu'avant d'embrasser la parente je salue la maîtresse de la maison.

MADAME D'ULSAC. – De grâce, ne voyez en moi, chère cousine, qu'une amie bien reconnaissante des soins que vous avez bien voulu donner à mes nièces en mon absence.

MADAME D'EMBRUN. – Je regrette, ma cousine, que ces soins n'aient pas été couronnés d'un plein succès.

MADAME D'ULSAC. – Comment! auriez-vous eu à vous plaindre de Berthe et d'Alice? J'en serais bien étonnée, car elles sont bonnes et faciles à mener.

MADAME D'EMBRUN. – Pardon, ma cousine, si je ne réponds pas de suite à votre question. Quand vous serez reposée, je vous demanderai une audience de quelques instants dans laquelle je vous exposerai mes craintes et mes espérances. *(Les enfants entourent Mme d'Ulsac qui les embrasse encore, puis elle quitte le salon avec Mathilde et Clémence.*)

Scène IV

Mme D'EMBRUN, Mme D'ATALE, Mlle OCTAVIE, BERTHE *et* ALICE.

MADAME D'ATALE. – Et bien, ma cousine, je viens enfin vous débarrasser du fardeau que vous avez bien voulu accepter pendant six semaines. Vous a-t-il semblé bien lourd à porter?

MADAME D'EMBRUN. – Permettez, ma cousine, que j'attende, pour répondre à votre question, un moment plus favorable. On ne traite pas en riant des questions aussi sérieuses.

MADAME D'ATALE. – Pardon, ma cousine, mais votre froideur et votre gravité m'effrayent. Est-ce que mes enfants vous ont donné des sujets de mécontentement?

MADAME D'EMBRUN. – Pas de mécontentement, ma cousine, mais de tristesse et de regrets.

MADAME D'ATALE. – Comment! mes enfants, vous n'avez pas été sages pendant mon absence?

BERTHE. – Si fait, maman, nous avons été aussi sages que nous avons pu l'être; mais avec ma cousine c'est impossible de l'être tout à fait, parce qu'elle gronde pour tout.

MADAME D'ATALE. – Berthe, comment te permets-tu de parler ainsi de ta cousine?

ALICE. – C'est que toute la journée elle nous tourmente et nous ennuie; alors...

MADAME D'ATALE. – Alice, tais-toi et fais tes excuses à Mme d'Embrun de ton impolitesse.

ALICE. – Non, je ne peux pas.

MADAME D'ATALE. – Comment! tu ne peux pas? Quelle manière de répondre! Je ne t'ai jamais entendue me parler ainsi,

ALICE. – Pardon, maman; c'est que lorsqu'on demande pardon à ma cousine il faut se mettre à deux genoux devant elle, joindre les mains, baiser les siennes et dire je ne sais quoi de si singulier que je l'oublie toujours.

MADAME D'ATALE. – Alice, tu dis des bêtises pour t'excuser. Obéis-moi et demande pardon à Mme d'Embrun.

ALICE *s'approche de Mme d'Embrun et veut l'embrasser en lui disant:* Pardon, ma cousine, je ne le ferai plus.

MADAME D'EMBRUN *se redresse et recule.* – On n'embrasse pas une personne qu'on a offensée,

Mademoiselle. On attend respectueusement et modestement qu'elle veuille bien vous pardonner; et alors on ne se jette pas sur elle pour l'embrasser, comme le ferait une vachère mal élevée, mais on salue profondément, on s'avance et on baise la main qu'elle veut bien vous tendre. (*Mme d'Embrun tend sa main: Alice ne la voit pas et se tourne vers sa mère.)*

ALICE. – Vous voyez, maman, c'est toujours ainsi. Que voulez-vous que nous fassions?

MADAME D'ATALE, *l'embrassant*. – Tu as obéi; tu as demandé pardon, mon enfant, c'est bien. À présent, venez avec moi: vous m'aiderez à déballer les petits présents que je vous ai rapportés. Au revoir, ma cousine. Sans adieu, ma bonne Mademoiselle Octavie.

Scène V

Mme D'EMBRUN, Mlle OCTAVIE.

MADAME D'EMBRUN, *indignée.* – C'est déplorable! C'est humiliant! La mère a autant besoin d'être formée et réformée que les filles. Vous avez entendu qu'elle s'est retirée satisfaite des prétendues excuses que m'a adressées Alice.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Je vous en prie, Madame, veuillez excuser Mme d'Atale et faire la part des usages d'aujourd'hui. Les éducations ne sont plus aussi,... aussi parfaites qu'autrefois.

MADAME D'EMBRUN. – Voilà une bonne parole, Mademoiselle, et dont je vous sais gré. Parfaites, c'est bien le mot. De mon temps, le respect était la première des sciences! Car c'est une science, une vraie, grande et belle science! Maintenant on aime! Beau progrès, en vérité, aimer! Mais c'est ridicule, inconvenant, impertinent, d'aimer ceux qu'on doit craindre et respecter. À présent, on veut aimer tout le monde, jusqu'au bon Dieu! Ce n'est pas la crainte qu'on inculque aux enfants, c'est l'amour! Mon père, qui était un vieux chevalier de Saint-Louis, et qui m'a élevée au fond d'un vieux château, m'a passé ses traditions et m'a fait connaître ceux qu'il faut craindre, ceux qu'on doit respecter et ceux qu'on peut aimer.

MADEMOISELLE OCTAVIE, *réprimant un sourire*. – Mais il me semble, Madame, qu'on peut à la fois respecter et aimer; et même craindre et aimer.

MADAME D'EMBRUN, *avec solennité.* – Non, Mademoiselle. On craint Dieu et son souverain. On respecte ses parents, ses supérieurs, les gens d'âge. On aime ses enfants, ses égaux, son chien, son chat.

Scène VI

LES PRÉCÉDENTES, Mme D'ATALE.

MADAME D'ATALE. – Me voici toute prête à vous entendre, ma cousine. Je crains un peu de ne recevoir que des plaintes, car je trouve mes filles bien changées de ce qu'elles étaient; elles ont perdu leur docilité, leur amabilité, leur complaisance, et surtout leur gaieté calme; elles, qui étaient toujours d'accord, se disputent pour un rien; elles me répondent avec vivacité, discutent mes ordres; enfin je les trouve changées, et je ne puis dire que ce soit à leur avantage.

MADAME D'EMBRUN. – Ma cousine, ce que vous avez déjà observé a été l'objet de ma sollicitude et de ma répression la plus sévère. Je voulais vous les rendre dociles comme des machines, tranquilles et calmes comme des eaux dormantes, silencieuses comme des statues de pierre, courageuses et endurant la souffrance comme des Lacédémoniens, polies et de nobles manières comme des dames de la cour du grand roi Louis XIV. J'ai échoué en tout et pour tout. Il m'eût fallu plus de temps et une autorité plus absolue; j'ai inutilement employé les remontrances sévères, les privations, les punitions corporelles, mais tout cela mitigé par un défaut de pouvoir et par la certitude d'un manque de durée.

MADAME D'ATALE. – Ce que vous me dites, ma cousine, me chagrine de toutes manières; je vois que mes pauvres filles ont été malheureuses, et que vous-même vous avez pris beaucoup de peine sans obtenir la satisfaction du succès. Recevez toujours mes remerciements pour votre excellente intention, et pardonnez, je vous prie, les fautes dont mes pauvres petites se sont rendues coupables envers vous.

MADAME D'EMBRUN. – Je continuerai avec plaisir cette éducation à peine ébauchée, ma cousine.

MADAME D'ATALE. – Mille remerciements, ma cousine; l'éducation de mes filles est un devoir dont je ne dois laisser la charge à personne; et désormais, je m'en occuperai moi-même, et moi seule.

MADAME D'EMBRUN, *salue avec dépit.* – Comme vous voudrez, ma cousine; vous ne devez pas craindre que je mêle mes idées aux vôtres; elles sont incompatibles comme le bien et le mal. (*Mme d'Atale salue aussi. Mme d'Embrun sort.)*

Scène VII

Mme D'ATALE, Mlle OCTAVIE.

MADAME D'ATALE. – Chère Mademoiselle, mes filles ont dû être fort malheureuses avec cette vieille et sévère cousine. Pourquoi ne me l'ont-elles pas écrit? Et pourquoi ne m'en avez-vous pas informée?

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Madame, je protégeais de mon mieux les enfants: mais c'est Mme d'Embrun qui avait reçu de vous tout pouvoir sur Berthe et Alice; je devais penser que vous aviez connaissance de son système d'éducation et que vous l'approuviez.

MADAME D'ATALE. – Mais en aucune façon. Je n'avais jamais vu Mme d'Embrun qu'en visite; je lui connaissais une excellente réputation; elle désirait beaucoup passer l'été à la campagne; je devais aller aux eaux; j'ai pensé que c'était vous rendre service que de vous délivrer d'une charge que vous vouliez bien accepter pourtant; en même temps je me rendais agréable à ma cousine et je mettais mes filles dans des mains sûres. Mais ce que je vois de Mme d'Embrun me donne des craintes sérieuses pour mes pauvres enfants...

Scène VIII

LES PRÉCÉDENTES, BERTHE *et* ALICE *accourent en se disputant, sans voir Mme d'Atale et Mlle Octavie, qui sont au fond de la chambre.*

ALICE. – Je te dis que je le dirai à maman.

BERTHE. – Et moi je te défends de le dire.

ALICE. – Si tu crois que je t'écouterai...

BERTHE. – Si tu ne m'écoutes pas, je dirai à maman que tu as obligé Guillaume à voler.

ALICE. – Et si tu oses le dire, je dirai que tu as volé du raisin dans la serre.

BERTHE. – Je dirai que tu es une menteuse.

ALICE. – Je dirai que tu es une voleuse.

BERTHE. – Tais-toi, menteuse!

ALICE. – Laisse-moi tranquille, voleuse!

MADAME D'ATALE, *se montrant.* – J'entends de jolies choses, Mesdemoiselles! Je ne m'étonne pas que Mme d'Embrun vous trouve de mauvais ton! Depuis quand, je vous prie, vous parlez-vous avec tant de grossièreté?

ALICE. – C'est que Berthe veut toujours rapporter de moi pour me faire punir, et je ne veux pas qu'on me mette une ceinture *de bonne tenue.*

BERTHE. – Et moi, je ne veux pas qu'on m'enferme et qu'on vienne toutes les cinq minutes me donner des coups pour me faire demander pardon à genoux. Et quand je rapporte, on me donne une récompense. Et voilà pourquoi je veux dire à maman que tu as pris...

MADAME D'ATALE. – Chut! je ne veux rien entendre! N'êtes-vous pas honteuses, mes enfants, de vous disputer ainsi une heure après mon arrivée? Et avez-vous donc oublié que je ne permets pas les rapports, que je ne les écoute jamais?

ALICE. – Mais ma cousine nous ordonnait, au contraire, de rapporter.

BERTHE. – Et quand nous ne disions rien, elle nous punissait parce que nous lui cachions quelque chose, disait-elle.

ALICE. – Et c'est pourquoi tu mentais en rapportant de moi des choses que je n'avais pas faites.

BERTHE. – Et toi donc, quand tu as dit que j'avais jeté mon livre de fables dans le puits!

MADAME D'ATALE. – Taisez-vous donc, mes enfants, je vous en prie! Si vous saviez le chagrin que vous me causez en vous comportant comme vous le faites!

BERTHE, *l'embrassant.* – Pardon, maman, j'en suis bien fâchée; mais pourquoi nous avez-vous laissées si longtemps avec cette méchante cousine?

ALICE. – Oh oui! maman, ne nous laisse plus avec elle! Elle nous rend méchantes, nous le voyons bien.

MADAME D'ATALE. – Non, mes pauvres enfants, elle ne vous aura plus jamais. Mais comment ne m'avez-vous pas informée de ce que vous me dites? Vous m'écriviez, au contraire, qu'elle était très bonne, que vous l'aimiez beaucoup.

BERTHE. – C'est qu'elle nous défendait de nous plaindre, et elle nous forçait à écrire nos lettres devant elle; c'est elle-même qui les cachetait et qui les mettait à la poste.

MADAME D'ATALE. – Et pourquoi ne demandiez-vous pas à vos cousines d'écrire?

BERTHE. – Elle ne nous laissait jamais seules avec nos cousines; nous étions obligées de rester près d'elle pour qu'elle pût entendre tout ce que nous disions.

ALICE. – Une fois, j'ai écrit à Clémence, sur un chiffon de papier, de vous faire savoir que nous étions trop malheureuses; elle m'a vue glisser ce papier à Clémence; elle s'est jetée dessus, l'a arraché, l'a lu; elle m'a emmenée à la maison, où elle m'a fouettée et m'a fait crier comme une malheureuse, et puis elle m'a enfermée avec Berthe dans un cabinet noir jusqu'au dîner.

MADAME D'ATALE, *les embrassant.* – Mais c'est affreux ce que j'apprends. Je suis désolée de ce que vous avez souffert!

MADEMOISELLE OCTAVIE. – À présent que vous voilà de retour, Madame, elles vont redevenir heureuses et bonnes comme par le passé.

Scène IX

LES PRÉCÉDENTES, Mme D'ULSAC, MATHILDE *et* CLÉMENCE.

MADAME D'ULSAC. – Nous voici toutes réunies; nous allons nous mettre à table. Mais qu'as-tu, Pauline? Tu es pâle, troublée.

MADAME D'ATALE. – C'est que j'apprends par mes filles des énormités sur notre vieille cousine d'Embrun.

MADAME D'ULSAC. – Mathilde et Clémence m'ont aussi raconté des choses incroyables de sa sévérité envers Berthe et Alice. Et il paraît que cette sévérité a donné aux pauvres petites des défauts qu'elles n'avaient jamais eus auparavant.

MADEMOISELLE OCTAVIE. – Sûrement; elles mentaient pour éviter les punitions; elles se révoltaient contre des mesures trop sévères; elles se querellaient, elles se fâchaient, elles désobéissaient. Mais, comme je le disais à Madame, sa présence et sa tendresse maternelle feront tout rentrer dans l'ordre; Berthe et Alice redeviendront semblables à Mathilde et à Clémence.

BERTHE et ALICE. – Oui, oui, Mademoiselle; nous étions plus heureuses quand nous étions bonnes, et, à présent que maman est avec nous, elle n'aura plus rien à nous reprocher.

Scène X

LES PRÉCÉDENTES, GUILLAUME

GUILLAUME, *annonçant*. – Ces dames sont servies. *(Il présente une lettre à Mme d'Ulsac.)*

MADAME D'ULSAC. – De qui est la lettre, Guillaume?

GUILLAUME. – De Mme d'Embrun.

MADAME D'ATALE. – Comment, de Mme d'Embrun? Est-ce qu'elle ne déjeune pas avec nous? Est-elle malade?

GUILLAUME. – Je ne sais pas, Madame; c'est sa vieille Brigitte qui vient de m'apporter cette lettre.

MADAME D'ATALE. – Regarde donc ce qu'elle te dit.

MADAME D'ULSAC, *ouvrant la lettre, lit haut.*

«Madame et cousine, permettez-moi de fuir une position fausse et pénible. Je ne puis voir, sans frémir d'indignation, les manières bourgeoises modernes, les allures excentriques et villageoises des petites demoiselles naguère confiées à mes soins. Je ne pourrais me taire, et on me défend de parler. Ne voulant pas, Madame et cousine, gêner vos habitudes de moderne régime, ni vous imposer celles de mon noble et ancien régime, manières si justement appelées parfaites par l'aimable demoiselle Octavie (digne d'être initiée à la noble vie d'autrefois), je me résigne à vous informer de ma détermination irrévocable. Dans deux heures j'aurai quitté votre château pour n'y plus revenir. Mme d'Atale m'a trop clairement fait entendre que ma voix ne serait plus écoutée. Adieu, Madame et cousine, veuillez agréer l'hommage respectueux de votre très humble et très obéissante servante.
CLORINDE D'IPERMONT,
Veuve D'EMBRUN.
Château d'Ulsac, 1864, 20 août*»*

MADAME D'ULSAC. – C'est bizarre, mais je n'en suis pas fâchée. Guillaume, voyez qu'on leur serve à déjeuner. La pauvre femme ne doit pas partir à jeun, non plus que sa Brigitte. Et nous autres, bourgeois et vilains, allons déjeuner, et oublions ce triste passé qui confirme le proverbe: ON NE PREND PAS LES MOUCHES AVEC DU VINAIGRE.

(Ils sortent tous en riant.)

Le Forçat ou à tout Péché Miséricorde

Proverbe en deux actes

Personnages

VALENTIN, menuisier, 30 ans.
UN MENDIANT, 35 ans.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE, 38 ans.
UN GENDARME, 32 ans.
DÉSIRÉ, 13 ans.
LUCIEN, 13 ans.
CHARLOT, 10 ans.
JULIEN, 12 ans.
MME. CLOPET, 33 ans.
M. PUPUSSE, adjoint.
LE CURÉ, UN MÉDECIN, LE BOUCHER, LE MAÇON.
BOURRELIER, le maréchal.
PLUSIEURS ENFANTS DE L'ÉCOLE.

La scène se passe dans un village.

Acte I

Le théâtre représente une cours d'un côté, la maison de madame Clopet, de l'autre l'atelier de menuiserie de Valentin; au fond, la maison d'école.

Scène I

VALENTIN, *seul*.

(Il travaille à une armoire et il se repose un instant.)

VALENTIN. — Rien jusqu'ici n'a troublé ma triste vie. Personne ne sait d'où je viens ni ce que j'ai fait. Le bon Dieu me protège depuis que je suis revenu à lui!... De quel enfer il m'a tiré!... Je cherche à éloigner ces souvenirs. Ils sont si affreux! Quand je travaille j'y pense moins. *(Il se remet à l'ouvrage.)*

Scène II

VALENTIN LUCIEN et DÉSIRÉ *entrent en chantant.*

LUCIEN *chante.* – J'ai du bon tabac dans ma tabatière.

DÉSIRÉ *chante.* – J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

LUCIEN. – Tu vas m'en donner un peu tout de même.

DÉSIRÉ. – Pas un brin! Tout pour moi.

LUCIEN. – Égoïste, va!

VALENTIN. – Qu'y a-t-il donc, mes mioches? On dirait que vous vous querellez.

LUCIEN. – Je le crois bien. Désiré avait deux sous et moi aussi. Nous avons dit:» Toi, tu vas acheter un brûle-gueule de deux sous. – Et toi, tu vas acheter pour deux sous de tabac. – Toi, tu me prêteras ta pipe. Toi, tu me donneras du tabac. – C'est dit» J'achète la pipe, il achète le tabac. Je dis:» Donne, que je bourre!» Il dit:» Non c'est moi qui commence. – Je veux bien, que je dis, mais après ce sera mon tour. – C'est entendu! Donne la pipe» Je donne, il bourre, il allume, il fume, et c'est fini» Et moi? que je lui dis. – Toi? qu'il dit, tiens, voilà ton brûle-gueule. – Et rien dedans? que je dis. Donne-moi de quoi bourrer. – Bourre avec des copeaux de Valentin» Et il part; je cours après et je chante:» J'ai du bon tabac dans ma tabatière» pour qu'il m'en donne. Et puis nous sommes entrés chez vous, Monsieur Valentin, et vous avez entendu comme il m'a répondu:» J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas» Et je veux qu'il m'en donne, car c'était convenu; c'est voler, ça!

DÉSIRÉ, *riant.* – Bêta, va! Voler, c'est prendre quelque chose! Qu'est-ce que je t'ai pris?

LUCIEN. – Et mon brûle-gueule donc?

DÉSIRÉ. – Pas vrai; tu l'as dans ta poche!

LUCIEN. – Mais c'est toi qui t'en es servi; et moi donc?

DÉSIRÉ, *l'imitant.* – Et moi, donc? Tu t'en serviras quand tu auras du tabac.

LUCIEN. – Mais c'est toi qui as mon tabac!

DÉSIRÉ. – Pas vrai; le mien, c'est le mien; je l'ai payé de ma poche. Demande à M. Denis, le débitant, il te le dira bien.

VALENTIN, *qui a écouté avec attention.* – Désiré, mon garçon, je comprends l'affaire; tu fais une filouterie, ni plus ni moins. Tu as de l'esprit, je ne dis pas non; tu as voulu faire une drôlerie, je le veux bien. Mais assez comme ça. Une convention est une convention. Donne-lui du tabac et que ça finisse: sans cela, tu filoutes.

DÉSIRÉ, *inquiet.* – Vous croyez, Monsieur Valentin.

VALENTIN. – J'en suis sûr. Écoute ce que je te dis, mon ami.

DÉSIRÉ, *donne son tabac à Lucien.* – Tiens! Je ne veux pas être un filou, moi,

LUCIEN. – Merci, Désiré. Merci, Monsieur Valentin.

VALENTIN. – Et à présent, enfants, que chacun de vous a fait son devoir, j'ai encore quelque chose à dire. Pourquoi fumez-vous? Pourquoi perdez-vous votre argent à acheter du tabac? Vous ne savez donc pas le mal qu'il fait? Les maladies qu'il donne? et l'argent qu'il coûte? et le temps qu'il fait perdre?

DÉSIRÉ. – Oh! quant à l'argent, il ne nous coûte guère; nous ne fumons déjà pas tant.

VALENTIN. – Parce que vous êtes encore des enfants.

LUCIEN, *avec dédain.* – Oh! des enfants! les enfants ne fument pas!

VALENTIN, *souriant.* – Ah! voilà où le bât vous blesse! Vous ne voulez pas être des enfants! Vous voulez faire comme des hommes! Et vous fumez parce que les hommes fument! Mais, dis-moi, toi, Désiré, apporte-moi donc ce maillet qui est là-bas dans un coin?... Non, pas le petit, l'autre, le gros! *(Désiré essaye de le soulever; il ne peut pas.)* Tiens, tu ne peux pas? Vois donc comme je le manie, moi! *(Il soulève le maillet d'une main et le fait tourner avec facilité.)* Comment donc ne peux-tu pas le soulever?

DÉSIRÉ. – Ah! Monsieur Valentin, ce n'est pas malin! Vous êtes un homme, vous, dans toute votre force!

VALENTIN. – Et toi?

DÉSIRÉ, *souriant.* – Et moi? Pardi! il est clair que je n'ai pas la force d'un homme! Pensez donc que j'ai treize ans!

VALENTIN. – Et pourquoi, si tu n'as pas la force d'un homme pour soulever un poids, veux-tu avoir la force d'un homme pour avaler un poison qui tue bien des hommes plus forts que moi? Vois-tu, mon ami, chaque chose en son temps! Le travail dur et difficile ne convient pas à ton âge..., ni le tabac non plus.

LUCIEN. – Quand donc pourrons-nous fumer?

VALENTIN. – Si tu m'en crois, tu ne fumeras jamais. Le fumeur dépense son argent, perd son temps, ruine sa santé, et, pis que ça, fait de mauvaises connaissances... À présent, au travail! Et vous, à l'école.

(Les enfants sortent.)

Scène III

VALENTIN, LE GENDARME.

LE GENDARME. – Eh bien, tu n'es pas venu nous voir, comme tu le devais! C'est pourtant hier que le brigadier t'attendait pour ton permis de séjour.

VALENTIN. – Faites excuse, Monsieur le gendarme, je croyais avoir jusqu'à ce soir; et comme j'avais une commande pressée...

LE GENDARME. – La commande n'y fait rien! Un forçat libéré est, avant tout, forçat, et si ce n'était pas la première fois que tu manques à te présenter au brigadier au jour voulu, je t'emmènerais à la face du bourg.

VALENTIN. – Je vous remercie de votre bon procédé, Monsieur le gendarme. Soyez sûr que je serai exact à l'avenir.

LE GENDARME, *avec plus* de *douceur.* – Et tu feras bien. Si on te savait forçat dans le pays, tu perdrais bientôt tes pratiques.

VALENTIN. – Hélas! oui, je le sais. Et la misère viendrait comme jadis. Et pourtant je me sens redevenu honnête homme. J'ai horreur de la paresse, de l'ivrognerie, du jeu, de la malhonnêteté surtout. Je sens que je mourrais de faim plutôt que de commettre une méchante action.

LE GENDARME. – C'est bien, mon pauvre garçon! Je te crois et je ne me fais pas faute de serrer la main d'un brave homme, fût-il forçat. *(Il tend la main* à *Valentin, qui la saisit, la serre fortement dans les siennes et veut parler; mais il se sent ému, et il reprend son travail sans mot dire.)* Pauvre garçon! Courage, mon ami; ce n'est pas nous autres, gendarmes, qui te trahirons, tu sais bien... Au revoir! Je ferai mon rapport; tu n'as pas besoin de venir avant quinze jours. *(Il sort.)*

Scène IV

VALENTIN *travaille et de temps à autre regarde des enfants qui jouent dans la cour, sur laquelle donne un côté de son atelier.*

JULIEN. – As-tu vu, Désiré, un gendarme qui est venu voir M. Valentin?

DÉSIRÉ. – Oui, j'ai vu; il lui a serré la main.

CHARLOT. – Serré la main? Tiens, tiens, tiens! c'est drôle, ça. Je croyais qu'un gendarme, ça ne venait jamais que pour vous menacer ou vous mettre les poucettes.

DÉSIRÉ. – Quelle bêtise! Un gendarme a des amis tout comme un autre.

JULIEN. – Eh bien, moi, vois-tu, je n'aimerais pas être l'ami d'un gendarme.

DÉSIRÉ. – Pourquoi ça?

JULIEN. – Parce que,... parce que... Enfin, cela ne me plairait pas. Quand je me vois près d'un gendarme, je me sens mal à l'aise; ça me donne comme un frisson qui me court dans le dos.

LUCIEN. – Dis donc, Charlot, as-tu un sou?

CHARLOT. – Oui, j'en ai deux; pour quoi faire?

LUCIEN. – Prête-les-moi donc pour avoir des pralines de chez Mme Jolivet.

CHARLOT. – Tu ne me les rendrais pas; je te connais! Tu dépenses toute ta fortune en tabac.

LUCIEN. – Tu n'es pas gentil! C'est mal, ça, de refuser à un camarade.

CHARLOT. – Puisque tu ne me les rendrais pas.

LUCIEN. – Je te dis que si.

CHARLOT. – Je te dis que non.

LUCIEN. – Tu es un malhonnête, un mauvais camarade!

CHARLOT. – Avec quoi que tu me les rendrais? Où-ce que tu prendrais de l'argent?

LUCIEN. – Ah bah! on en trouve toujours de droite et de gauche.

CHARLOT. – Où ça? Chez qui?

LUCIEN. – Tu m'ennuies! On trouve un tiroir ouvert à la maison, on y met la main, et on la retire avec une pièce qui s'est prise dedans.

CHARLOT. – C'est voler, ça!

LUCIEN. – Ah bah! chez ses parents! on prend ce qui convient.

VALENTIN, *qui a tout entendu, s'approche des enfants*. – Oui, mon ami, Charlot dit bien, c'est voler! Et tu es un brave garçon, Charlot! Et toi, Lucien, fais attention, mon ami! Écoute ce que t'a dit Charlot, et ne cours pas après les sous ni après les friandises! On commence par des sous pour avoir des pralines, et on finit par des francs et par la prison,... le bagne peut-être! Et le bagne!!! Tu ne sais pas ce que c'est que le bagne!

LUCIEN. – Qu'est-ce donc que le bagne?

VALENTIN. – C'est l'enfer! *(Il rentre et se remet au travail.)*

DÉSIRÉ. – Tiens, comme il a dit ça! Il était tout drôle.

Scène V

LES PRÉCÉDENTS, UN MENDIANT, *avec un singe sur son épaule.*

LE MENDIANT. – La charité, mes bons enfants! La charité, s'il vous plaît.

LUCIEN. – Nous n'avons pas de quoi faire la charité, bon homme.

LE MENDIANT. – Vous avez bien un petit sou pour moi et pour mon pauvre ami?

CHARLOT. – Où est-il, votre ami?

LE MENDIANT. – Là, sur mon épaule, mes bons petits gars.

DÉSIRÉ. – La drôle de petite bête! Comme il nous regarde! *(Le singe ôte son chapeau et salue. Les enfants rient.)*

LE MENDIANT *défait la chaîne du singe.* – Va, mon pauvre bêta, va demander un petit sou pour toi et ton pauvre maître. *(Le singe saute à terre, gambade, ôte son chapeau et le présente aux petits garçons. Charlot et quelques autres y mettent des sous; quand il arrive à Lucien, celui-ci met la main dans le chapeau et, au lieu d'y mettre quelque chose, il en retire deux sous. Le singe qui ne quitte pas des yeux son chapeau, s'aperçoit du tour, grince et claque des dents, se jette sur Lucien et fait mine de vouloir le mordre.)* Rends ce que tu as pris, mauvais petit gars. Mon singe ne te fera pas grâce d'un centime. *(Lucien, effrayé, rend au singe les deux sous qu'il avait pris; le singe les regarde attentivement, examine la main de Lucien, regarde son maître qui lui fait signe de revenir, et lui porte son chapeau avec les sous. Les enfants rient et se moquent de Lucien en criant: «Le singe a été plus malin que toi! « (Désiré seul reste près de l'atelier et range des morceaux de bois. Le mendiant va demander la charité à l'entrée de l'atelier.)*

Scène VI

LE MENDIANT, VALENTIN, DÉSIRÉ, *dans un coin de la cour.*

LE MENDIANT. – La charité, s'il vous plaît.

VALENTIN, *le regardant.* – Pourquoi ne travailles-tu pas au lieu de mendier, l'ami? Tu es de force à gagner ta vie.

LE MENDIANT, *après l'avoir attentivement examiné.* – Tiens! est-ce que je me trompe?... Sa voix, son air! C'est lui!... C'est bien lui! Comment, Tristan, te voilà établi dans tes meubles?

VALENTIN, *étonné.* – Qui êtes-vous? Je ne vous connais pas.

LE MENDIANT. – Que si, que si, tu me connais!... Ah!... tu n'as pas plus que ça souvenir de tes amis!... Cherche bien! Rappelle-toi ton ami l'ERMITE.

VALENTIN, *avec effroi.* – L'ERMITE! *(Il paraît atterré et balbutie.)* Je ne sais pas,... je ne crois pas.

LE MENDIANT, *avec un sourire méchant.* – Tu sais, mon Tristan, tu sais! Ta figure terrifiée et contractée me le dit bien; on n'oublie pas si vite son camarade de chaîne! Allions-nous bien ensemble! Comme deux coeurs! Et tous deux un peu sauvages, un peu donnant dans le grave. Les camarades nous avaient bien nommés: TRISTAN et l'ERMITE.

VALENTIN. – Voyons, que demandes-tu? Je ne veux pas, moi, faire semblant de te méconnaître. Tu me rappelles un temps terrible, la honte de ma vie. Personne ne me connaît ici; j'y vis honnêtement, en bon ouvrier; on me fait travailler; je gagne plus que mon pain et mon logement. Si tu dévoiles mon passé, je suis déshonoré et perdu.

LE MENDIANT. – Sois tranquille, je ne suis pas méchant, je ne veux pas te perdre; seulement, tu vas me donner à dîner, à coucher, et puis un peu de monnaie pour gagner une autre couchée.

VALENTIN, *accablé.* – Prends tout ce que tu voudras; laisse-moi mes outils, je ne demande pas autre chose. Quant au dîner, je ne peux te le donner, car je ne mange pas chez moi et je n'ai rien à la maison.

LE MENDIANT. – C'est bien! Je ne demande pas l'impossible! Fais-moi voir ton magot. *(Valentin lui fait voir un buffet et ouvre un des tiroirs.)*

VALENTIN. – Prends, dit-il.

LE MENDIANT *compte et met dans ses poches.* – Cinquante, cent, cent trente-quatre francs!... Je suis bon prince, moi, je te laisse les quatre francs et j'empoche le reste. *(Il s'en va.)*

Scène VII

VALENTIN *tombe sur une chaise;* DÉSIRÉ *s'approche doucement et le regarde avec surprise.*

DÉSIRÉ. – Monsieur Valentin, êtes-vous malade? *(Valentin fait signe que non.)* Voulez-vous que j'appelle Mme Clopet, ici à côté? *(Valentin fait signe que non.)* Vous êtes malade tout de même! Vous êtes si pâle! C'est un méchant homme qui vous a tout bouleversé. *(Valentin le regarde avec effroi.)* N'ayez pas peur, Monsieur Valentin; il est parti, je crois bien. Il a passé par chez Mme Clopet, et il est ressorti par la porte du bout. J'ai entendu quelque chose de ce qu'il disait, et qu'il vous a pris tout votre argent. *(Valentin devient de plus en plus pâle; il veut parler et ne peut pas.)*

DÉSIRÉ, *courant vers la maison en face de la cour.* – Au secours! M. Valentin va mourir. Madame Clopet, vite, au secours!

MADAME CLOPET *accourt et entre chez Valentin.* – Qu'est-ce qu'il y a donc? Ah! mon Dieu! ce pauvre Valentin! Va vite, Désiré, va chercher du monde. *(Désiré part en courant.)*

Scène VIII

VALENTIN, *sans connaissance;* Mme CLOPET *lui soutient la tête; plusieurs voisins arrivent et s'agitent autour de lui; Désiré revient.*

DÉSIRÉ. – Est-il mieux? Est-il revenu à lui?

LE BOURRELIER. – Que lui est-il donc arrivé, à ce pauvre Valentin?

MADAME CLOPET. – Je ne sais pas. Je l'ai trouvé quasi mort. Désiré, tu étais là, toi. Comment que c'est arrivé?

DÉSIRÉ. – C'est arrivé que le mendiant de tantôt lui a dit des choses qui ont paru le contrarier.

LE MARÉCHAL. – Quoi? Quelles choses?

DÉSIRÉ. – Il lui a dit qu'il s'appelait l'ERMITE, et puis il l'a appelé TRISTAN. Et puis il l'a tutoyé; et puis il lui a dit qu'il n'était pas méchant; et puis qu'il était son camarade de chaîne; et puis qu'il voulait manger et coucher; et puis qu'il voulait le magot. Et puis M. Valentin l'a mené au tiroir; et puis l'autre a ouvert; et puis il a pris cent trente francs; et puis il lui a laissé quatre francs; et puis il est parti; et puis j'ai regardé; j'ai vu le pauvre M. Valentin blanc comme un linge; et puis j'ai appelé; et voilà! *(Tous restent stupéfaits.)*

M. PUPUSSE, *d'un air mystérieux.* – Écoutez, mes amis, il y a quelque chose là-dessous; je suis lettré, comme vous le savez; j'ai lu dans un livre très savant que Tristan l'Ermite était un bourreau, mais un fameux! Vous avez entendu ce que Désiré nous a dit: le mendiant a appelé Valentin *Tristan l'Ermite.* Alors, vous comprenez? *(Il se tait.)*

MADAME CLOPET. – Mais non, Monsieur Pupusse, nous ne comprenons pas. Alors quoi?

M. PUPUSSE. – Vous ne comprenez pas que Valentin est un bourreau.

MADAME CLOPET. – Et l'autre, donc?

M. PUPUSSE. – L'autre? Son compagnon, qui tient les chaînes de la guillotine et du couperet.

LE BOURRELIER. – C'est affreux!

LE BOUCHER. – C'est horrible!

LE BOURRELIER. – Un bourreau chez nous!

UN AUBERGISTE. – Un bourreau dans le bourg! Et qu'allons-nous faire?

M. PUPUSSE. – Écoutez, mes amis, prenez ma carriole, courez vite à la ville pour prévenir le brigadier de gendarmerie. *(Tous refusent et disent qu'ils ne savent rien.)* Eh bien, c'est Désiré qui a tout entendu, que vous allez emmener avec vous.

DÉSIRÉ. – Non, je n'irai point. Je ne veux pas déposer contre M. Valentin, qui a été bon pour moi et qui m'a donné de bons conseils. *(Désiré se sauve; M. Pupusse court après; les autres courent après M. Pupusse.)*

Scène IX

VALENTIN, *qui revient à lui;* Mme CLOPET *s'est éloignée avec terreur; elle rentre dans sa maison.*

VALENTIN, *se voyant seul, ouvre les yeux et regarde avec surprise.* – Je suis seul! Il est parti! Mon Dieu, je vous remercie! Pourvu que Désiré n'ait pas compris et qu'il ne parle pas! S'ils savaient! Si un seul savait! Je serais perdu! Mon Dieu, ayez pitié de moi! Que mon secret reste enseveli dans mon coeur! Et, s'il est connu, que je sorte de ce monde!

Scène X

VALENTIN, M. LE CURÉ, *entrant avec précipitation.*

LE CURÉ. – Eh bien, mon brave garçon, mon bon Valentin, on me dit que vous êtes malade, très malade?

VALENTIN. – Merci bien, Monsieur le curé; je ne suis malade que d'esprit; le bon Dieu m'envoie une terrible épreuve; encore un châtiment du crime qui m'a fait passer cinq ans au bagne.

LE CURÉ, *inquiet.* – Quoi donc? Vous êtes, en effet, bien pâle, bien changé...

VALENTIN. – Monsieur le curé, mon compagnon de chaîne est venu mendier dans le bourg; il m'a reconnu; il s'est fait connaître à moi; je lui ai donné tout l'argent que j'avais, pour lui faire garder le silence, mais je crains qu'il ne revienne, qu'il ne me fasse connaître.

LE CURÉ. – Soyez tranquille, mon cher Valentin. Le bon Dieu fait tout pour notre plus grand bien; et quand même ce scélérat vous trahirait, je ne vous abandonnerais pas et je vous protégerais contre tous ceux qui vous attaqueraient» À tout péché miséricorde» Je tâcherai de le leur faire comprendre.

VALENTIN. – Vous êtes bon, Monsieur le Curé, merci; du fond du coeur, merci.

LE CURÉ, *souriant.* – Je suis le serviteur de Dieu, mon cher Valentin, et je cherche à faire dire de moi:» Tel maître, tel valet» Prenez donc courage, et comptez sur la miséricorde du bon Dieu.

Scène XI

LE CURÉ, VALENTIN, M. PUPUSSE *traînant* DÉSIRÉ *qui résiste;* UN BRIGADIER DEUX GENDARMES.

(Valentin est interdit; le curé le soutient.)

LE BRIGADIER *touche son chapeau*. – Monsieur Valentin, vous avez été victime d'un vol, à ce que dit M. Pupusse que nous venons de rencontrer sur la route. *(Valentin ne répond pas.)* Nous avons besoin de votre déposition pour poursuivre. Et je crois être sur les traces du voleur.

VALENTIN. – Je n'ai pas été volé, Monsieur le brigadier.

LE BRIGADIER. – Comment! *(Se tournant vers M. Pupusse.)* Vous m'avez dit, Monsieur Pupusse, que Valentin le menuisier avait été volé de tout ce qu'il possédait.

M. PUPUSSE. – Et je l'affirme encore, brigadier; interrogez Désiré. Approche, gamin. Raconte ce que tu as entendu. (*Désiré regarde Valentin, il lui fait signe de ne pas s'inquiéter.*)

DÉSIRÉ. – Monsieur le brigadier, j'ai vu le mendiant demander la charité à M. Valentin, qui a été à son tiroir et qui lui a donné de l'argent.

LE BRIGADIER. – Mais ce n'est pas voler, cela?

DÉSIRÉ. – Pour cela non, Monsieur le brigadier; M. Valentin lui a donné.

LE BRIGADIER. – Est-ce vrai, Monsieur Valentin?

VALENTIN. – La pure vérité, Monsieur le brigadier.

LE BRIGADIER, *mécontent*. – Monsieur Pupusse, vous nous avez fait faire fausse route.

M. PUPUSSE, *très animé*. – Fausse route? Je dis, moi, que c'est à présent que vous faites fausse route! Et je sais, puisqu'on me force à le dire, que Valentin est le bourreau Tristan l'Ermite, bourreau d'un roi. *(Le brigadier, le curé, les gendarmes éclatent de rire, Valentin lui-même sourit.*)

LE BRIGADIER, *riant*. – Il fallait donc vous expliquer plus tôt, Monsieur Pupusse. Si j'avais su que M. Valentin fût un bourreau, et, bien mieux, un bourreau de roi, je me serai bien donné de garde de l'approcher. Au revoir, Monsieur Valentin; bien pardon de la visite. *(Le brigadier veut sortir, Mme Clopet entre tout effarée.)*

MADAME CLOPET, *essoufflée*. – Monsieur le brigadier, je suis volée! On m'a volée! Il m'a volée.

LE BRIGADIER. – Volée de quoi? Qui vous a volée? Qui soupçonnez-vous?

MADAME CLOPET. – Volée de mon argent! Volée de soixante-deux francs que j'avais en caisse! C'est le coquin de mendiant de tout à l'heure qui m'a volée! C'est lui que je soupçonne, par conséquent.

LE BRIGADIER. – Ah! tout juste l'homme que nous cherchons, qui est un forçat évadé. *(Le brigadier regarde Valentin qui est très pâle.)* Monsieur Valentin, ce mendiant auquel vous avez donné votre argent, quelle mine avait-il?

VALENTIN. – Je ne l'ai pas beaucoup regardé; je ne saurais vous dire quel air il a.

LE BRIGADIER. – Vous ne pourriez pas me donner son signalement? Il faut *(il appuie sur ce mot)* que vous vous le rappeliez, et que vous le donniez.

VALENTIN. – Il est grand comme moi, roux de cheveux, rouge de teint, nez pointu, bouche fine et serrée, menton de galoche.

LE BRIGADIER. – C'est bien cela, l'homme que nous cherchons: RONDEBEUF. Par où est-il passé en sortant de chez vous?

VALENTIN. – Il est entré chez Mme Clopet; je ne l'ai plus revu. *(Le brigadier fait signe aux deux gendarmes de le suivre et s'éloigne rapidement, Mme Clopet rentre chez elle fort agitée.)*

Scène XII

VALENTIN, LE CURÉ, M. PUPUSSE, DÉSIRÉ.

M. PUPUSSE, *mécontent*. – Monsieur Valentin?

VALENTIN. – Monsieur Pupusse?

M. PUPUSSE. – Il y a quelque chose de ténébreux dans cette affaire! Il faudra bien que je la démêle et que vous y passiez. D'abord, il faut que je sache d'où vous venez et de quel pays est votre famille.

VALENTIN, *froidement*. – Je n'en vois pas la nécessité.

M. PUPUSSE. – Si fait, Monsieur, il y a nécessité, et je vous somme de m'instruire sur ce point important.

VALENTIN. – Je vous ai déjà dit, Monsieur Pupusse, que je n'en vois pas la nécessité.

M. PUPUSSE. – Ah! c'est comme ça! Eh bien, Monsieur, j'ai dit et je maintiens que vous êtes bourreau, bourreau déjà fameux dans l'histoire; que vos mains sont teintes du sang de vos semblables, des malheureuses victimes que vous avez immolées à la férocité de votre royal maître! Je sais l'histoire, Monsieur! J'ai lu celle de vos méfaits, et je somme M. le curé de vous interdire les lieux sacrés, l'église et le cimetière, et de ne pas vous enterrer en terre sainte.

VALENTIN. – Monsieur Pupusse, il n'est pas encore question de m'enterrer, je pense: ainsi, il n'y a pas matière à discussion.

M. PUPUSSE. – Monsieur le Curé, je vous somme de me répondre.

LE CURÉ. – Monsieur Pupusse, vous n'avez aucun droit de m'interroger; je n'ai donc pas l'obligation de vous répondre.

M. PUPUSSE. – En qualité d'adjoint de la commune, je somme Désiré de nous redire devant M. le curé votre causerie avec votre compagnon de chaîne.

VALENTIN, *frémit et pâlit*. – Et moi, Monsieur, je vous somme de vous taire et de me laisser tranquille chez moi avec les personnes qui s'y trouvent.

M. PUPUSSE. – C'est bien, Monsieur Valentin; je m'en vais, et vous ne me prendrez plus à remettre les pieds chez vous! Un bourreau! Jolie société! *(Il sort en colère.)*

Scène XIII

VALENTIN, LE CURÉ, DÉSIRÉ.

DÉSIRÉ. – Monsieur Valentin, vous avez toujours été bon pour moi; tantôt vous m'avez donné de bons conseils; j'ai de l'amitié pour vous, et soyez tranquille, je ne vous trahirai pas.

VALENTIN, *inquiet*. – Comment pourrais-tu me trahir, mon ami?

DÉSIRÉ. – En redisant ce que vous a dit votre ami L'ERMITE, qui vous appelait TRISTAN et son compagnon de chaîne, et qui paraissait vous faire peur. J'ai vu qu'il vous a pris votre argent, que ce n'est pas vous qui le lui avez donné, mais que vous n'osiez le lui refuser. Et je suis bien fâché d'avoir dit quelque chose de cela aux autres, parce que je vois à présent que ça pourrait vous nuire. Je ne sais pas comment, par exemple; mais je devine que ça vous contrarie. Ainsi, voilà-t-il pas M. Pupusse qui se figure que votre compagnon de chaîne, ça veut dire le camarade qui portait les chaînes pour attacher les condamnés. Je n'ai pas lu comme lui, moi, mais je sais bien que ce n'est pas ça et que ce serait plutôt...

LE CURÉ. – Que veux-tu dire, Désiré? Achève ta pensée, garçon; n'aie pas peur.

DÉSIRÉ, *baissant la voix*. – Que ce serait plutôt... la chaîne... du galérien. *(Valentin s'appuie sur son établi; le curé lui dit à l'oreille en lui serrant la main:* «Courage, mon ami, ne vous trahissez pas!»)

LE CURÉ, *donnant une petite tape amicale sur la joue de Désiré*. – Tu es un bon garçon, Désiré; c'est très bien à toi d'être reconnaissant et de ne pas vouloir faire de tort à un homme qui t'a fait du bien. Mais, rassure-toi: Valentin est un brave et honnête ouvrier! Je le connais à fond! et je le garantis digne de notre estime et de notre confiance à tous.

DÉSIRÉ. – Je suis content, Monsieur le Curé, que vous parliez comme ça de M. Valentin. Je pourrai le redire aux autres, mais je ne parlerai pas de ce qu'a dit l'autre.

LE CURÉ. – Non, mon garçon, n'en parle pas! Il y a des gens qui pourraient mal comprendre la chose, comme l'a fait, par exemple, M. Pupusse; et ce serait désagréable pour notre bon Valentin. (*On entend du bruit et des cris dans la rue.*)

Scène XIV

LES PRÉCÉDENTS, Mme CLOPET, M. PUPUSSE, LE BRIGADIER, LES DEUX GENDARMES *qui tiennent* LE MENDIANT.

LE MENDIANT, *se débattant.* – Je vous dis que vous êtes dans l'erreur la plus grande! Je suis un pauvre mendiant; je ne connais seulement pas votre Mme Clopet, et quant à ce brave menuisier qui a été touché de ma position et m'a donné quelque argent, je ne lui ai rien pris malgré lui; il vous le dira bien.

LE BRIGADIER. – Pas tant de bruit, Rondebeuf. Je vous connais! Inutile de vous défendre! Comment expliquez-vous l'argent que vous avez sur vous?

LE MENDIANT. – Pas difficile, allez! C'est ce bon menuisier qui me l'a donné. Pas vrai, menuisier?

VALENTIN, *d'une voix faible.* – C'est vrai!

LE BRIGADIER. – Combien lui avez-vous donné, Monsieur Valentin?

VALENTIN. – Cent trente francs, Monsieur le brigadier *(Chacun paraît surpris.)*

LE MENDIANT. – Vous voyez bien!

LE BRIGADIER. – Et comment aviez-vous cent quatre-vingt-douze francs dans votre sac?

MADAME CLOPET. – Voyez-vous ça! Tout juste mes soixante-deux francs.

LE MENDIANT. – Madame se trompe! Ni vu ni connu!

LE BRIGADIER. – Vous êtes pourtant entré chez Mme Clopet.

LE MENDIANT. – Ni vu ni connu, mon brigadier! Je le jure!

LE BRIGADIER. – M. Valentin a pourtant déclaré que vous étiez entré chez Mme Clopet en sortant de chez lui.

LE MENDIANT, *se retournant vivement vers Valentin.* – Tu as dit ça, toi? Tu as pu dire ça?

VALENTIN. – J'ai dit la vérité! J'ai dû la dire.

LE MENDIANT. – Ah! tu aimes la vérité! toi! Et tu trahis un ami pour la vérité! Eh bien, je l'aime aussi, moi, et je vais la dire, moi, car, aussi bien dire vrai que faux, puisque ce diable de brigadier me connaît, me reconnaît et a la main sur moi. Je dis donc que tu es un gredin, un gueux, un voleur, un forçat; que tu as

été mon compagnon de chaîne à Brest; que tu as fait tes cinq ans; que tu fais l'honnête homme à présent pour dévaliser quelque oison du pays, et que je t'attends au bagne, où je te recommanderai et où je te ferai ton affaire, traître, faux frère, canaille que tu es.

VALENTIN, *pâle comme un spectre, jette sur le mendiant un regard douloureux, et dit d'une voix étouffée:*
L'Ermite, tu m'as perdu, tu m'as tué! Mais je te pardonne comme le bon Dieu m'a pardonné mes offenses. J'ai volé, il est vrai! Je me suis déshonoré! Mais je crois et j'espère que les souffrances du bagne ont tout expié et m'ont réhabilité devant le Dieu de miséricorde. Devant les hommes, je reste un misérable, un maudit. Seul le saint serviteur de Dieu, le consolateur des malheureux, m'a pris en pitié et en grâce, tout en sachant ce que j'étais... Je te donne, l'Ermite, l'argent que tu m'as pris; puisse-t-il te profiter; c'est l'argent d'un honnête homme, et honorablement gagné. *(Le curé serre Valentin dans ses bras; Désiré se jette à son cou en sanglotant; Valentin, attendri, les embrasse. Mme Clapet s'essuie les yeux. M. Pupusse est stupéfait. Le brigadier s'approche de Valentin et lui donne une poignée de main; les deux gendarmes en font autant. Le mendiant fait tomber un des gendarmes par un croc-en-jambe, assomme l'autre d'un coup de poing et se précipite à la porte pour sortir et se sauver. Le brigadier le saisit au* collet et lutte contre lui. Avant que personne ait eu le temps de se reconnaître, le mendiant tire un couteau caché dans ses vêtements et le lève pour frapper le brigadier en pleine poitrine; Valentin, qui a suivi avec anxiété les mouvements du mendiant, s'élance au-devant du brigadier, reçoit le coup de couteau, et tombe en répétant:» Je te pardonne, l'Ermite!» Le brigadier profite du premier moment de stupeur pour saisir le mendiant, le faire tomber et appuyer le genou sur sa poitrine. Les autres gendarmes, qui se sont relevés, se précipitent au secours de leur brigadier et garrottent solidement le mendiant. On l'emmène sans plus de résistance.)

LE BRIGADIER. – Pauvre Valentin! brave garçon! Soignez-le, mes amis, j'en serai reconnaissant. Je dois aller déposer se scélérat à la prison de la ville. Je reviendrai savoir des nouvelles de mon sauveur. *(Il suit les gendarmes.)*

Scène XV

VALENTIN *sans connaissance dans les bras du curé, à genoux près de lui, Désiré pleure et tient une des mains de Valentin;* Mme CLOPET *gémit et gigote sur l'établi;* M. PUPUSSE *reste la bouche ouverte, les yeux écarquillés, effrayé, mais triomphant.*

M. PUPUSSE. – Là! qu'est-ce que je disais! Et c'est mieux encore que ce que je disais! Un forçat! Un galérien! Je vous fais un compliment, Monsieur le Curé! Vous avez là un joli paroissien!

LE CURÉ. – Oui, Monsieur Pupusse, un brave et digne paroissien! Puissent tous mes autres paroissiens lui ressembler!

M. PUPUSSE. – Merci bien, Monsieur le Curé! Je préfère ne pas avoir été au bagne! Chacun son goût, vous savez. En attendant, je lui retire ma pratique.

LE CURÉ. – Il n'est pas question de pratique aujourd'hui, Monsieur Pupusse. Allez de grâce chercher le médecin.

M. PUPUSSE. – Moi! Moi, Pupusse! Moi adjoint! que j'aille courir pour le service d'un galérien! plus souvent que j'irai. Vous êtes là pour lui donner l'absolution de ses crimes! Il ne lui en faut pas davantage. Moi, je vais raconter la chose aux gens du bourg. *(Il sort.)*

Scène XVI

VALENTIN, *toujours évanoui;* LE CURÉ, le soutenant; DÉSIRÉ, Mme CLOPET.

LE CURÉ. – Madame Clopet, allez, je vous prie, chercher le médecin. Je ne peux pas quitter le pauvre Valentin, dont je comprime la plaie pour arrêter le sang.

MADAME CLOPET. – Hélas! Monsieur le Curé, je n'ai pas de jambes! Elles ne supportent plus mon pauvre corps! La frayeur, l'émotion, la surprise! Je ne puis! Je vous laisse! Il faut que j'aille chercher des forces chez des amies, et leur raconter ce qui vient de se passer; ça me soulagera. *(Elle sort.)*

Scène XVII

VALENTIN, *toujours évanoui;* LE CURÉ, le soutenant; DÉSIRÉ, *pleurant.*

LE CURÉ. – Désiré, mon bon enfant, va, pour l'amour de Dieu, chercher le médecin! J'ai beau appuyer sur la plaie avec mon mouchoir, il perd tout son sang. J'ai peur qu'il n'arrive malheur au pauvre Valentin.

DÉSIRÉ. – J'y cours tout de suite, Monsieur le Curé! Pauvre M. Valentin! Il est bien bon, pourtant! Et je l'aime bien! *(Il sort.)*

Scène XVIII

VALENTIN, *évanoui;* LE CURÉ, le soutenant; *peu d'instants après,* LE MÉDECIN *et* DÉSIRÉ.

LE MÉDECIN. – Qu'y a-t-il donc, Monsieur le Curé? *(Il voit Valentin.)* Comment, le bon Valentin sans connaissance! Du sang! Que s'est-il donc passé?

LE CURÉ. – Un coup de couteau que ce brave garçon a reçu pour le brigadier en se jetant entre lui et l'assassin. C'est pressé, Docteur! Valentin perd tout son sang. *(Le médecin ôte son habit, tire son mouchoir et comprime fortement la plaie.)*

LE MÉDECIN. – Vite, envoyez chercher du baume du Commandeur chez moi, et donnez-moi du linge; j'ai ici ma boîte à instruments. (Le curé sort avec Désiré et revient bientôt apportant ce qu'a demandé le médecin. Aidé du curé, le médecin examine, sonde la blessure, rapproche les chairs, verse sur la plaie du baume du Commandeur mélangé d'eau, met une compresse mouillée du même mélange, la maintient fortement au moyen de deux serviettes et se relève.)

LE CURÉ, *avec anxiété.* – Eh bien, Docteur?

LE MÉDECIN. – Eh bien, j'espère qu'il n'y a rien de grave; le coeur n'est pas touché, le poumon non plus; dans deux jours, je pense pouvoir vous dire qu'il est sauvé. *(Le curé serre la main du docteur.)*

LE CURÉ. – Et le traitement?

LE MÉDECIN. – Très facile. Ne toucher à rien; tenir la compresse toujours mouillée avec le mélange de baume du Commandeur et moitié eau. Il faut le secouer le moins possible, le coucher et le réchauffer au moyen de briques chaudes aux pieds et aux jambes. De l'eau à boire s'il a soif. Je reviendrai ce soir et demain matin.

LE CURÉ. – Envoyez-moi du monde, Docteur, pour le transporter chez moi, au presbytère; il y sera mieux soigné; ici, le pauvre garçon est tout seul. *(Le docteur sort.)*

Scène XIX

VALENTIN, *évanoui,* LE CURÉ, DÉSIRÉ; *peu après,* LE BOURRELIER, LE BOUCHER, LE MAÇON.

LE BOURRELIER. – Nous voilà, Monsieur le Curé; vous avez demandé du monde, nous voici prêts à votre service.

LE CURÉ. – Vous savez de quoi il est question, mes amis?

LE MAÇON. – Oui, oui, Monsieur le Curé; Pupusse nous a tout raconté.

LE BOUCHER. – Il voulait nous empêcher, mais... un homme est un homme, et un chrétien est un chrétien.

LE CURÉ. – Très bien, mes braves amis! Prenez le matelas de dessus son lit avec les draps et les couvertures... Posez à terre,... là... À présent, mettons-le dessus... Et puis chez moi, au presbytère, et le plus doucement possible. *(Le maçon et le bourrelier se mettent à la tête du matelas; le curé et le boucher aux pieds, et ils partent emportant doucement Valentin toujours évanoui. Désiré les suit.)*

Acte II

Un mois après. La scène représente la cour de Valentin et de madame Clopet. L'école est au fond de la cour.

Scène I

Plusieurs enfants jouent et causent; plus tard vient DÉSIRÉ.

JULIEN. – On ne voit plus Désiré! Que devient-il donc? Le voyez-vous, vous autres?

CHARLOT. – Pas beaucoup, depuis que M. Valentin est revenu dans sa maison. Des instants, quand il passe en courant pour aller chercher quelque chose ou qu'il va demander quelque drogue pour M. Valentin.

JULIEN. – Pourquoi dis-tu Monsieur?

CHARLOT. – Et comment veux-tu que je dise?

JULIEN. – Valentin tout court, parbleu! Avec un forçat, il n'y a pas tant de façons à faire!

NICOLAS. – C'est vrai, au fait; il va falloir le traiter lestement quand il ouvrira sa boutique.

LE FILS DU MARÉCHAL. – Papa a dit qu'il ne voulait plus le faire travailler.

LE FILS DU BOUCHER. – Et papa a dit qu'il ne voulait plus lui fournir de viande.

LE PETIT CLOPET. – Et maman a dit qu'elle le ferait partir de sa maison; qu'elle ne voulait plus lui donner de logement chez elle.

LE FILS DU BOURRELIER. – Ah bien! papa ne dit pas comme vous autres!... Il dit que c'est un malheur pour M. Valentin, mais qu'il n'en est pas moins un honnête homme, et qu'un honnête galérien vaut mieux qu'un autre qui n'est pas encore assuré.

NICOLAS. – Voyons, à quoi allons-nous jouer?

CHARLOT. – Ah bien! jouons au forçat; l'un de nous sera le forçat échappé; les autres seront les gendarmes qui courent après. Voyons, va, Julien, cache-toi; tu seras le forçat.

JULIEN. – Tiens! je ne veux pas, moi! Sois-le, toi qui parles. J'aime mieux être gendarme.

TOUS LES ENFANTS. – Et moi aussi!

CHARLOT. – Il faut pourtant bien que nous attrapions quelqu'un.

JULIEN. – Tiens, voici Désiré qui sort de chez Valentin! C'est lui le forçat! Courons après. (Ils courent tous à Désiré, qui les repousse et veut se frayer un chemin; les camarades l'entourent, le houspillent, lui

tirent ses habits, ses cheveux. Désiré s’impatiente et distribue force coups pour se débarrasser des camarades. Il finit par tomber; les autres se précipitent sur lui: Désiré appelle au secours. Le curé paraît.)

Scène II

LES PRÉCÉDENTS, LE CURÉ.

LE CURÉ. – Eh bien, pourquoi ce tumulte, ce tapage? Qui voulez-vous arrêter? Qui tenez-vous par terre? *(Les enfants, honteux, s'écartent; le curé voit Désiré étendu; mais aussitôt qu'il se sent libre, il se relève lestement et dit en s'époussetant:)*

DÉSIRÉ. – Pardon, Monsieur le Curé, je n'ai pas pu encore aller chercher ce que demandait M. Valentin, parce qu'ils m'ont attaqué et jeté par terre, je ne sais pourquoi.

CHARLOT. – Nous voulions jouer au forçat, et comme nous n'en trouvions pas un parmi nous qui voulût l'être, nous avons pris Désiré.

DÉSIRÉ. – Tiens! si vous me l'aviez dit, je n'aurais pas dit non, moi; seulement, je n'avais pas le temps pour le moment, puisque M. Valentin vient de me donner une commission.

LE CURÉ. – Mes enfants, ne jouez pas à ce jeu-là, c'est un mauvais jeu.

JULIEN. – Pourquoi, Monsieur le Curé?

LE CURÉ. – Parce que M. Valentin est dans la maison ici près, qui donne sur la cour, et qu'il pourrait vous entende.

NICOLAS. – Qu'est-ce que ça fait, ça?

LE CURÉ. – Ça fait qu'il aurait de la peine, et vous ne voudriez pas lui faire de la peine, à lui qui a toujours été bon pour vous.

DÉSIRÉ. – Et qui nous a donné de si bons conseils.

JULIEN. – Ah bah! un forçat, ce n'est pas si délicat!

LE CURÉ. – Tout comme un autre, et plus qu'un autre! Et ce que tu dis là, Julien, est très mal. *(Les enfants se dispersent et vont jouer plus loin. Désiré sort.)*

Scène III

LE CURÉ*; un instant après,* VALENTIN.

LE CURÉ, *pensif, va et vient dans la cour.* – Pauvre Valentin! jusqu'aux enfants, tout le monde le fuit et le méprise. Je crains qu'il ne puisse pas tenir à cet abandon général. Moi, je ne l'abandonnerai pas! Mais comment vivra-t-il sans ouvrage, si toutes ses pratiques le quittent! *(Il s'assied sur un banc près de la porte de Valentin et semble réfléchir. La porte s'ouvre et Valentin paraît, pâle et faible. Il s'assied près du curé et lui tend la main; le curé tressaille.)* Ah! c'est vous, mon pauvre garçon! Pourquoi avez-vous quitté votre chambre?

VALENTIN. – J'avais besoin d'air, Monsieur le Curé. Depuis cette blessure, j'étouffe, je ne respire à l'aise qu'au grand air. J'ai entendu ce qui vient de se passer. Laissez-les, Monsieur le Curé, laissez ces enfants, le bon Dieu me punit, c'est juste! J'ai été si coupable!

LE CURÉ. – Et si cruellement puni, mon ami!

VALENTIN. – Mais voyez comme j'ai profité de la punition, Monsieur le Curé. Le bon Dieu a permis que, pendant mon séjour dans cet enfer, de saints religieux fussent venus prêcher une mission; le bon Dieu a touché mon coeur; je suis revenu à la foi de mon enfance, je la conserve et je suis heureux d'expier par la honte le vol honteux que j'ai commis chez le bienfaiteur de ma première jeunesse.

LE CURÉ. – Ce sentiment est beau et chrétien, mon cher Valentin; mais comment vivrez-vous s'ils vous fuient tous, si vous n'avez pas d'ouvrage?

VALENTIN. – J'espère en avoir, Monsieur le Curé: j'espère vaincre leur répugnance avec votre aide et celle du brigadier, qui m'a promis de leur parler en ma faveur.

LE CURÉ. – Je l'espère un peu aussi, mon ami; mais ils sont bien montés contre vous.

VALENTIN. – Pas tous, Monsieur le Curé; voyez le bon petit Désiré, qui demande à son père de rester chez moi comme apprenti. Le tout est d'avoir un peu d'argent pour attendre l'ouvrage.

LE CURÉ. – Quant à ça, mon ami, ne vous tourmentez pas; vous savez ce que vous a dit le brigadier; et puis ma bourse, quoiqu'elle soit maigre, peut encore s'ouvrir pour vous; ayez bon courage! Le bon Dieu n'abandonne pas les siens. Prenez des forces, et, quand elles seront revenues, l'ouvrage ne manquera pas.

Scène IV

LES PRÉCÉDENTS, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER. – Te voilà dehors, mon bon, brave garçon! Je suis content de te voir guéri! Si ce garçon t'avait touché au coeur, le mien eût été bien malade. Penser qu'un brave garçon comme toi s'était sacrifié pour moi, c'eût été un rude souvenir, va! Mais... tout est pour le mieux!

LE CURÉ. – Il s'agit seulement, mon brave brigadier, d'empêcher nos gens du bourg de tourner le dos avec mépris à notre honnête forçat.

LE BRIGADIER. – Laissez-moi faire. Valentin, mon ami, te sens-tu de force à supporter une visite des gros bonnets du bourg, moi en tête?

VALENTIN. – Je crois qu'oui, Monsieur.

LE BRIGADIER. – Bon! attends-moi ici; et vous aussi, Monsieur le Curé, car j'aurai peut-être besoin de votre aide. *(Il sort.)*

Scène V

LE CURÉ, VALENTIN*; puis* DÉSIRÉ, *apportant un pain.*

DÉSIRÉ. – Voilà, Monsieur Valentin. J'ai été longtemps, parce que le boulanger ne voulait pas donner de pain. Il a fallu que papa vînt l'acheter comme pour lui.

VALENTIN, *soupirant.* – Merci, mon enfant, merci. Je te donne bien du mal, mais ton courage te soutient; tu ne recules pas devant le pauvre forçat.

DÉSIRÉ. – Ne parlez pas comme ça, Monsieur Valentin; c'est comme si vous m'insultiez quand vous dites de ces choses. Vous m'avez empêché bien des fois de faire des sottises; je n'oublie pas cela, allez, et je vous aime bien; et je suis très content que papa me permette de rester avec vous comme apprenti. Nous serons toujours amis, je le sens bien.

VALENTIN. – Oui, mon petit ami, toujours, s'il plaît à Dieu! Je n'oublierai pas comment tu t'es comporté à mon égard depuis un mois que j'ai été frappé.

Scène VI

LES PRÉCÉDENTS, *LE BRIGADIER suivi d'une grande partie des gens du village; Valentin veut se lever, le brigadier le fait rasseoir.*

LE BRIGADIER. – Reste, mon garçon, reste là. Je t'ai amené tout ce monde, que j'avais prévenu dès hier, pour te complimenter de ta belle conduite le jour où ce gredin de forçat, ton ancien compagnon de chaîne, a voulu me faire sortir de ce monde pour m'éviter les peines de la vie. C'est un gueux; il est à son poste, au bagne. Toi, tu es un brave homme, un honnête homme, auquel je suis heureux et fier de serrer la main; tu seras estimé, respecté et aimé de tous, quoique tu aies commis une faute dans ta vie, et que tu aies subi une rude peine pour l'expier. *(Se tournant vers la foule.)* Croyez-vous, vous autres, que ce soit une petite chose, une pénitence de rien, de passer cinq années au bagne avec un tas de bandits, de scélérats? Il faut avoir une force et un courage de Samson pour résister à ces canailles et pour y devenir un honnête homme et un bon chrétien. Et je vous dis, moi, qu'un honnête forçat est plus estimable, plus digne de confiance et de respect que le plus honnête d'entre nous, y compris ma brigade composée de la crème des braves, y compris moi qui vous parle. Et celui qui repoussera mon ami, mon sauveur Valentin, qui ne l'honorera pas, qui ne lui portera pas respect, celui-là est un lâche et un sans-coeur, et tous vous devez voir et aimer en lui un brave, un bon chrétien, une âme d'élite. Pas vrai, Monsieur le Curé? Quant à moi, je méprise le sot, le lâche qui méprise le brave Valentin, et devant vous tous je lui témoigne ma reconnaissance de m'avoir sauvé la vie aux dépens de la sienne. *(Le brigadier serre Valentin dans ses bras. Valentin, très ému, le remercie et appelle sur lui les bénédictions de Dieu.)*

LE CURÉ. – Ce que vous faites, mon cher Brigadier, est bien. Ce que vous dites est juste et vrai. Comme vous, je proclame devant tous que j'aime et que j'estime Valentin; et je déclare que notre devoir à tous est de l'aider à gagner sa vie honorablement en lui donnant du travail comme par le passé. Il n'a plus rien à nous cacher; il peut parler sans honte de son passé; il vous portera à tous une grande reconnaissance de votre généreux procédé. Il a déjà été fort touché de l'offre que lui a faite M. Grand, notre brave bourrelier, ancien soldat, et qui comprend bien l'honneur. Il lui donne son fils Désiré comme apprenti menuisier.

PLUSIEURS VOIX. – C'est bien, ça! Nous en ferions autant.

D'AUTRES VOIX. – Et nous ferons pour lui comme M. le curé et comme M. le brigadier.

TOUS ENSEMBLE. – Vive Valentin! vive notre ami Valentin! *(Le bruit fait sensation à l'école; le maître d'école a ouvert la porte; les enfants sont tous sortis, et tous crient sans savoir pourquoi:* «Vive M. Valentin! vive notre ami M. Valentin!» *Valentin est fort ému; il les remercie tous; le brigadier donne des poignées de main de tous côtés. M. Pupusse accourt.)*

Scène VII

LES PRÉCÉDENTS, M. PUPUSSE.

MONSIEUR PUPUSSE. – Qu'est-ce qu'il y a donc chez le forçat? On le met en pièces, on lui démolit sa maison?

MADAME CLOPET. – Prends garde à la tienne, méchante langue, mauvais coeur! Tu voudrais bien qu'on mit en pièces celui que tu as toujours jalousé et détesté! Il est plus blanc que toi, coeur de corbeau! Et nous respectons, nous aimons M. Valentin...

MONSIEUR PUPUSSE. – Valentin le forçat! Ah! ah! ah! la bonne farce!

LE BOUCHER. – Prend garde qu'on ne t'en fasse une de farce, mauvaise langue! et que nous ne te donnions une bonne danse que tu mérites!

MONSIEUR PUPUSSE. – Ils sont fous, dites donc, Brigadier. Chassez-moi ce forçat qui déshonore notre bourg.

LE MAÇON. – C'est toi qui vas être chassé d'ici, langue de vipère. À la porte le Pupusse, indigne d'être notre adjoint! À la porte! *(Tous entourent M. Pupusse qui est pâle, comme un linge; on le bouscule un peu et on le met dehors.)*

LE CURÉ. – Je vous remercie pour Valentin, mes bons amis, d'avoir si chaudement pris son parti; et je remercie le brigadier de vous avoir fait comprendre à tous la bonté et la justice du proverbe: À TOUT PÉCHÉ MISÉRICORDE.

Le Petit de Crac

Personnages

M. DE RAMIÈRE.
Mme DE RAMIÈRE.
M. DE PONTISSE.
Mme DE PONTISSE.
GERTRUDE DE RAMIÈRE, 13 ans.
FRANCINE DE RAMIÈRE, 12 ans.
HECTOR, leur cousin, 14 ans.
ACHILLE, 13 ans.
GUDULE DE PONTISSE, 12 ans.
LÉONCE DE PONTISSE, 14 ans.

La scène se passe à Paris.

Acte I

La scène représente une terrasse donnant sur un jardin; au fond, un salon et d'autres chambres donnant sur la terrasse.

Scène I

GERTRUDE, FRANCINE.

GERTRUDE. – C'est singulier que Léonce et Gudule n'arrivent pas; l'heure est passée; ils sont toujours si exacts.

FRANCINE. – Tu sais bien comment est Léonce! Il lui passe des idées bizarres par la tête, et il oublie tout ce qu'il doit faire.

GERTRUDE. – J'espère qu'il ne va pas oublier que nous l'attendons pour répéter notre charade, et que mes cousins Hector et Achille doivent venir pour le voir.

FRANCINE, *souriant.* – Surtout pour l'entendre et lui voir faire ses tours d'adresse.

GERTRUDE. – Voilà longtemps qu'il nous parle de ses tours d'adresse; il les promet toujours, et il ne les commence jamais.

Scène II

LES PRÉCÉDENTS, HECTOR, ACHILLE

HECTOR. – Bonjour, mes cousines; vous êtes encore seul! Léonce et Gudule ne sont pas arrivés?

FRANCINE. – Non; je ne sais pas ce qui leur prend; nous les attendons depuis une demi-heure.

GERTRUDE. – Écoutez, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ne plus les attendre et de nous passer d'eux.

ACHILLE. – Très bien! Commençons alors l'arrangement de notre théâtre.

HECTOR. – Et puis, nous pourrons répéter entre nous nos rôles des charades.

GERTRUDE. – Je veux bien; seulement il nous manquera deux personnages; et puis nous n'avons pas la fin des charades; c'est Léonce qui les a gardées pour copier son rôle.

FRANCINE. – Les voilà! Je les entends.

Scène III

LES PRÉCÉDENTS, GUDULE, LÉONCE.

TOUS. – Ah! vous voilà, enfin!

GERTRUDE. – Vous nous avez fait perdre plus d'une heure.

GUDULE. – C'est bien la faute de Léonce; il n'est jamais prêt.

LÉONCE. – Moi! par exemple! Je suis prêt depuis plus d'une heure! Et pourquoi n'arrivais-tu pas?

LÉONCE. – Parce que, par le plus grand des hasards, je me suis trouvé enfermé dans ma chambre.

ACHILLE. – Par qui? Comment cela s'est-il fait?

LÉONCE. – Par qui? Je n'en sais rien. Comment? Je n'en sais pas davantage; mais me voyant enfermé, j'ai voulu passer par la fenêtre.

FRANCINE. – Ah! mon Dieu! Du troisième étage!

LÉONCE. – Oui! Mais moi, je ne crains rien! C'était la moindre des choses! J'ouvre la fenêtre; j'enjambe; je me trouve sur un petit cordon de briques; j'avance bravement; je passe de maison en maison; je descends un peu chaque fois que je trouve un cordon de briques placé plus bas! Je fais toute la rue...

HECTOR, *impatienté.* – Oh! c'est trop fort!

LÉONCE. – Laisse-moi parler. J'arrive au coin; je vois un omnibus qui tourne la rue; ce n'était pas beaucoup plus bas que le petit chemin de briques où je me trouvais; je m'élance...

ACHILLE, *riant.* – De quelle hauteur?

LÉONCE. – De vingt pieds tout au plus. Je tombe juste au milieu de l'omnibus, qui m'emporte au grand trot. J'appelle le conducteur; malheureusement il s'est trouvé sourd. Il marche toujours, et je n'ai pu descendre qu'à une lieue de chez moi, quand l'omnibus s'est arrêté.

GUDULE. – Et comment as-tu fait pour revenir?

LÉONCE. – J'avais trente centimes dans ma poche; je suis monté dans un autre omnibus, qui m'a ramené chez moi, et voilà pourquoi nous sommes en retard. Vous comprenez que ce n'est pas ma faute.

HECTOR. – Je comprends que tu nous inventes une histoire, comme tu fais toujours; et je devine que tu t'es échappé de la maison, que tu as été chez un pâtissier, où tu as dépensé tes trente centimes, et que Gudule t'a attendu pendant tout ce temps.

GUDULE. – Je crois, Hector, que tu devines très juste.

LÉONCE. – Eh! laissez donc! Il ne s'agit pas de se disputer, mais de s'amuser. Je veux bien vous pardonner de ne pas me croire, mais je veux m'amuser. À quoi allons-nous jouer?

FRANCINE. – Répétons la charade que nous devons jouer dimanche pour la fête de notre bon oncle.

LÉONCE. – Je veux bien, moi. Je suis bon garçon; je veux tout ce qu'on veut.

GUDULE. – As-tu apporté le papier, avec nos rôles que tu avais pris pour copier le tien?

LÉONCE. – Certainement, certainement.

GUDULE. – Veux-tu nous le donner?

LÉONCE. – Certainement, certainement.

GUDULE. – Donne donc!

LÉONCE. – Attends; laisse-moi chercher. *(Il fouille dans ses poches.)* C'est singulier! Je ne trouve pas... Qu'est-ce que j'en ai fait?

GUDULE. – Pas difficile à deviner; tu l'as laissé à la maison.

LÉONCE, *se tapant le front*. – Ah! je devine! Je l'avais quand j'ai passé par la fenêtre; il sera tombé sur l'omnibus quand j'ai sauté dessus.

HECTOR. – Écoute, Léonce, finis tes sottises. Tu penses bien que nous ne croyons pas un mot de ton omnibus ni de ta promenade impossible sur une arête de briques sur laquelle un rat n'aurait pu se tenir; dis-nous franchement si tu as oublié la charade chez toi, ou si tu l'as laissée exprès parce que tu n'as pas copié ton rôle et que tu n'en sais pas le premier mot.

LÉONCE. – Je te dis que je l'avais sur moi.

GUDULE. – Alors, va le chercher chez le pâtissier.

LÉONCE. – Je te prie de te taire, toi. Tu parles à tort et à travers, et tes paroles m'offensent.

GUDULE. – Ah! ah! ah! Monsieur se trouve offensé! Bien des excuses à Monsieur *(Elle fait une grande révérence)*, pour n'avoir pas cru aux énormes mensonges qu'il nous a débités!

LÉONCE, *levant les épaules*. – Vilaine sotte! Si je ne me sentais la force de t'écraser comme une puce entre le pouce et l'index, je te répondrais comme tu le mérites.

GUDULE. – Essaye donc. Allonge le pouce et l'index, et tu verras si je suis facile à écraser.

LÉONCE. – Tu ne connais pas ma force, malheureuse!

GUDULE. – Je ne la connais pas du tout, il est vrai.

GERTRUDE. – Nous voudrions bien la connaître.

FRANCINE. – Et nous te prions de nous la faire connaître.

LÉONCE. – Vous ne savez donc pas, imprudentes, que pas plus tard que ces jours-ci j'ai relevé un cheval qui passait dans la rue.

FRANCINE. – Comment, relevé?

LÉONCE. – Avec mes deux mains! Un cheval avait glissé, était tombé, se trouvait pris dans des cordes qu'il avait sur le dos, et il ne pouvait pas se relever; une foule de gens s'était rassemblée autour de lui; on le tirait, on le poussait, rien n'y faisait. Qu'est-ce que je fais! J'écarte tout le monde; j'arrive au cheval, je le pousse de mes deux mains; je le soutiens; il se relève un peu, puis encore un peu, puis tout à fait. Et la foule s'est mise à crier:» Bravo! le jeune Hercule! Vive Hercule!» Quand j'ai vu qu'ils allaient me porter en triomphe, je me suis sauvé et je suis rentré à la maison.

GUDULE. – Quand as-tu fait ce beau tour de force?

LÉONCE. – La semaine dernière.

GUDULE. – Quel jour?

LÉONCE. – Est-ce que je sais, moi? Ce n'est déjà pas si extraordinaire que je le remarque comme une chose merveilleuse dans ma vie.

GUDULE. – Et comment n'en as-tu pas parlé?

LÉONCE. – Parce que je n'y ai pas pensé.

GUDULE. – C'est probable, comme ton omnibus.

GERTRUDE. – Mais tout cela ne nous rend pas notre charade, et nous ne pourrons pas la répéter.

LÉONCE. – Écoutez, mes amis; pour vous satisfaire, je vais courir au bureau de l'omnibus pour tâcher de la retrouver. Sans adieu; je reviens dans un quart d'heure. *(Il sort.)*

Scène IV

GUDULE, GERTRUDE, FRANCINE, HECTOR ACHILLE.

FRANCINE. – Sais-tu, Gudule, que Léonce devient par trop menteur?

GUDULE. – Je ne le sais que trop; autant de mots, autant de mensonges; impossible de croire à ce qu'il dit.

FRANCINE. – N'as-tu pas essayé de le corriger?

GUDULE. – Il ne m'écoute pas; tout ce que je dis est inutile.

GERTRUDE. – Et tes parents ne le punissent-ils pas?

GUDULE. – Il se donne bien garde de mentir en leur présence. Papa l'a si bien houspillé un jour qu'il avait inventé une histoire impossible qu'il n'a pas osé recommencer devant lui; mais, entre nous, il est insupportable.

GERTRUDE. – Hector, invente donc quelque chose qui puisse lui donner une bonne leçon.

HECTOR. – Écoute, j'ai une idée. Puisque nous n'avons pas notre charade aujourd'hui...

FRANCINE. – Il est allé la chercher; il va la rapporter.

HECTOR. – Tu crois cela? Il n'a rien copié, rien appris, et il va revenir les mains vides, nous faisant quelque nouveau conte.

Scène V

LES PRÉCÉDENTS, LÉONCE, *accourant.*

LÉONCE, *haletant.* – Mes amis, mes bons amis, je reviens les mains vides.

HECTOR. – Tu n'avais pas besoin de le dire, nous en étions sûrs d'avance.

LÉONCE. – Comment pouviez-vous deviner ce qui m'est arrivé, et ce qui m'a empêché de rapporter notre charade?

ACHILLE. – Nous ne savons pas ce qui t'est arrivé, mais nous savions qu'il t'arriverait quelque chose, et que cette chose t'empêcherait d'apporter le cahier de charades.

LÉONCE. – Eh bien, mes amis, vous allez voir si je pouvais vous apporter votre cahier. J'entre dans la maison en courant, j'appelle; personne ne répond; je monte, j'appelle encore! Rien! personne! J'entre dans le corridor, j'entends un grognement. Je m'arrête, j'écoute; j'entends un rugissement étouffé. Je n'ai pas peur, j'avance; je vois une énorme masse noire à la porte de ma chambre; je n'ai pas peur, mais je m'arrête pour voir ce que ce peut être. La masse noire avance vers moi tout doucement; j'entends des grognements, des rugissements; je ne bouge pas. La masse approche, devient plus grande, plus grande, et je vois, devinez quoi!

GUDULE. – Rien du tout?

LÉONCE. – Tu n'y es pas.

GERTRUDE. – Un voleur?

LÉONCE. – Pis que cela.

FRANCINE. – Un chien?

LÉONCE. – Pis que cela.

HECTOR, *riant.* – Un cheval, un taureau!

LÉONCE. – Pis que cela.

ACHILLE. – C'était donc le diable?

LÉONCE. – Pas tout à fait; c'était un ours!

TOUS, *ensemble.* – Un ours! Un ours dans une maison, à Paris?

LÉONCE. – Un ours, mes amis, un ours gris, énorme, furieux, qui arrivait à moi les yeux flamboyants, la gueule ouverte, prêt à me dévorer, les pattes étendues, prêt à m'étouffer. Vous jugez de mon embarras...

GUDULE, *avec ironie.* – Et de ta frayeur!

LÉONCE, *avec dignité.* – Je t'ai dit que je n'avais pas peur. Mais comment faire? Pas une minute pour réfléchir! Pas le temps de me sauver; l'ours avançait toujours et me touchait presque: heureusement que j'aperçois sur une table près de moi un couteau de cuisine...

HECTOR. – Dans le corridor?

LÉONCE. – Oui, mon cher, dans le corridor. Je saisis le couteau, et, au moment où le nez de l'animal touche mon nez, je lui enfonce le couteau dans la bouche, de manière à ce que la pointe touche le palais et le manche appuie sur la langue; l'ours, en voulant fermer la bouche pour dévorer mon bras, s'enfonce le couteau dans le palais; furieux, il veut arracher le couteau avec ses pattes, mais il ne peut pas le saisir, et il se l'enfonce de plus en plus dans la gueule; dans sa rage, il se met à danser, à sauter, à se rouler; je danse, je saute, je me roule avec lui; je ris pendant qu'il hurle; je bats des mains pendant qu'il rugit; il me poursuit, je l'évite; il tourne, je tourne; nous avons l'air de valser. Enfin, le malheureux animal perd tout son sang; il s'affaisse, il tombe, il se débat et s'étend près de ma porte. Vous comprenez, mes amis, que je ne pouvais pas entrer dans ma chambre avec une masse si lourde gardant ma porte.

ACHILLE. – Pourquoi ne l'as-tu pas roulée plus loin?

LÉONCE. – Est-ce que je le pouvais, moi! une si grosse bête!

ACHILLE, *d'un air moqueur.* – Tu as bien relevé un gros cheval il y a peu de jours!

LÉONCE, *embarrassé.* – Certainement, certainement; mais... c'est autre chose. Et puis,... et puis,... l'ours gigotait encore; il pouvait me griffer,... et tu sais qu'un coup de griffe d'ours, ce n'est pas une plaisanterie.

HECTOR. – Mon cher, la griffe de cet ours-là ne t'aurait pas fait beaucoup de mal, je pense.

LÉONCE. – Vraiment! Un ours haut comme la chambre!

HECTOR. – Laisse donc, il n'y a pas plus d'ours que sur ma main; et, si tu veux, je vais aller voir chez toi à l'instant.

LÉONCE. – Tu ne verrais rien du tout.

HECTOR. – Pourquoi cela?

LÉONCE. – Parce qu'il n'y a plus d'ours.

HECTOR. – Comment? il n'y a plus d'ours? Tu viens de dire que tu ne pouvais pas remuer une masse pareille.

LÉONCE. – Certainement. Aussi n'ai-je pas voulu l'essayer, bien que j'eusse probablement pu le repousser. Mais j'ai pensé qu'un bifteck d'ours, des pattes d'ours, étaient un régal délicieux; et j'ai couru chercher le cuisinier.

GUDULE. – Quel cuisinier?

LÉONCE. – Mais le cuisinier! Notre cuisinier!

GUDULE. – Nous n'avons qu'une cuisinière, tu le sais bien.

LÉONCE. – Mais laisse-moi donc raconter! tu troubles mes idées. Je ne sais plus où j'en étais!

GUDULE. – Tu en étais à l'invention d'un ours mort et d'un cuisinier.

LÉONCE. – Ah oui! Je cours chercher le cuisinier pour découper l'ours: il lui saisit une patte et donne un coup de couteau pour la détacher.

GERTRUDE. – Nous allons donc manger de l'ours; car tu vas nous en donner un morceau, j'espère.

LÉONCE. – Je vous en aurais donné la moitié si j'avais pu le garder; mais je ne l'ai plus.

FRANCINE, *surprise.* – Tu ne l'as plus? Tu as tout mangé?

LÉONCE. – Je n'en ai pas seulement goûté une bouchée; tout Paris va en manger ce soir.

ACHILLE. – Comment ça, donc?

LÉONCE. – Parce que le cuisinier a trouvé cet ours si gras, si appétissant, si énorme, qu'il a été chercher le portier pour le lui faire voir, et qu'il s'est mis à crier à la porte:» Un ours! un ours!» Tous les gens qui passaient entraient pour voir l'ours; chacun a voulu en emporter un morceau, il n'est rien resté de ce superbe animal; rien! pas seulement la queue.

HECTOR. – Et tout ça a été commencé et fini en dix minutes? L'ours vivant et grognant, l'ours mort tué par toi, l'ours coupé en lambeaux et emporté par la foule; tout ça a été fait en moins de dix minutes?

LÉONCE. – Oui, en un instant! Pif! paf! je le tue. Cric! crac! on le coupe. Vlin! vlan! tout est disparu.

GERTRUDE. – Léonce, ce que tu racontes là est par trop fort! et je t'assure qu'il t'arrivera malheur avec tes mensonges. Quand tu auras besoin de secours, on ne te croira pas et on ne te secourra pas.

LÉONCE. – Bah! bah! je n'aurai besoin de personne et je me moque bien de leur secours.

FRANCINE. – Tout ça est bel et bon, mais notre charade, nous ne l'avons pas, tout de même, et nous ne pourrons pas la répéter.

GERTRUDE. – Inventons-en une autre.

GUDULE. – Je ne demande pas mieux; mais pour punir Léonce, c'est lui qui la devinera.

HECTOR. – Oui, oui, allons la préparer. Léonce, attends-nous ici, nous ne serons pas longtemps absents. *(Ils sortent.)*

Scène VI

LÉONCE, *seul.*

(Il paraît contrarié et se jette dans un fauteuil.)

Tous partis! ils me laissent seul! Ils ne croiront pas ce que je leur ai dit... Je crois que j'ai été trop loin; je n'aurais pas dû parler d'un ours, mais d'un chien enragé qui se serait établi dans le vestibule et m'aurait empêché d'avancer... C'eût été plus probable... C'est Hector qui est le plus ennuyeux, il ne croit à rien... Les filles sont mieux, elles avalent tout... Cette pauvre Gudule! que de fois elle a cru à mes inventions! L'autre jour, quand je lui dis que grand-mère s'était cassé la jambe, elle y a couru avec sa bonne!... *(Il rit.)* J'ai eu peur, tout de même! Si papa l'avait su, il m'aurait puni ferme! Heureusement que Gudule n'a pas dit que c'était moi qui l'avais raconté. Elle est bonne fille, Gudule! Elle m'a sauvé plus d'une fois de la colère de papa et de maman!... Comme ils sont longtemps! Vont-ils bientôt finir! Je m'ennuie, moi!

Scène VII

LÉONCE, Mme DE RAMIÈRE.

MADAME DE RAMIÈRE. – Bonjour, Léonce; par quel hasard êtes-vous tout seul? Où sont mes filles et leurs cousins.

LÉONCE. – Ils sont allés préparer une comédie, Madame.

MADAME DE RAMIÈRE. – Et pourquoi ne la jouez-vous pas avec eux.

LÉONCE. – Parce que je me trouvais trop malade, Madame, quand ils sont partis.

MADAME DE RAMIÈRE. – Trop malade! Qu'avez-vous donc, mon pauvre garçon, et comment vos amis ont-ils pu vous abandonner sans secours?

LÉONCE. – C'est qu'ils ont eu peur, Madame, ils se sont sauvés.

MADAME DE RAMIÈRE. – Mais qu'est-ce que cela veut dire? Comment? Au lieu de vous soigner, d'appeler du monde pour les aider, ils se sauvent!

LÉONCE. – C'est qu'ils ont eu peur d'être mordus!

MADAME DE RAMIÈRE. – Mordus! Par qui donc?

LÉONCE. – Par moi, Madame, parce que j'ai eu un petit accès de rage.

MADAME DE RAMIÈRE, *avec terreur.* – De rage! Mais vous avez donc été mordu par un chien enragé?

LÉONCE. – Oh! il y a longtemps! Par un petit chien à Gudule; mais pas enragé du tout; il m'a mordu à la main, et tout à l'heure j'y pensais; je ne sais pourquoi j'ai cru le voir, et je me suis mis à crier... Non,... à aboyer,... je crois... Ils ont eu peur... Et je les vois encore! Aïe! aïe! Il me poursuit, il veut me mordre! (*Léonce se jette par terre, saute, se roule, crie, aboie. Mme de Ramière, effrayée, s'échappe, ferme la porte à double tour. Léonce se relève en riant. Il fait quelques pas dans la chambre, s'arrête, et paraît inquiet.*)

Scène VIII

LÉONCE, *seul*.

Je crains d'avoir fait une sottise. Ils vont tous me croire enragé... Et on ira prévenir papa et maman, qui auront une peur effroyable, et qui seront furieux, quand ils verront que je ne suis pas enragé pour de bon... (*Il se gratte l'oreille.*) Je suis dans une mauvaise position... Comment faire pour en sortir?... Nier, c'est impossible!... Avouer que j'ai menti, c'est impossible! Ils me tueront dans le premier moment de colère! (*Il se promène avec agitation. Une tête apparaît à la fenêtre; il se jette dessus comme pour mordre. La tête pousse un cri et disparaît. Léonce s'arrête, son visage s'éclaircit; il sourit.*) J'y suis! J'ai une idée! Je suis sauvé! (*Il s'élance à la fenêtre, l'ouvre, brise deux carreaux, saute dehors et disparaît. Au même moment la porte s'entrouvre avec précaution, M. de Ramière passe la tête, ne voit personne, et entre suivi de trois domestiques portant des cordes*.)

Scène IX

M. DE RAMIÈRE, TROIS DOMESTIQUES.

M. DE RAMIÈRE. – Personne! Il est peut-être sous quelque meuble. Prenez garde! allez-y avec précaution. S'il a un accès de rage, comme me l'a dit ma femme, il pourrait s'élancer sur un de nous et nous mordre avant que nous eussions le temps de le saisir. (*Ils cherchent avec précaution. Un des domestiques pousse un cri. Tous répètent le cri et se précipitent vers la porte.*)

LE DOMESTIQUE *qui a poussé le premier cri*. – Par ici! par ici! la fenêtre grande ouverte, deux carreaux de cassés! Il s'est échappé par ici, c'est sûr!

M. DE RAMIÈRE. – Vous avez raison! Il faut que nous continuions nos recherches. S'il rencontrait un des enfants, il lui ferait une peur effroyable, et peut-être lui ferait-il beaucoup de mal... Quel bruit! Qu'est-ce? qu'il y a donc? (*Il écoute avec inquiétude.*)

Scène X

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE, FRANCINE, GUDULE, HECTOR, ACHILLE.
(*Ils entrent avec précipitation et parlent tous ensemble; M. de Ramière et les domestiques paraissent de plus en plus effrayés; Hector et Achille éclatent de rire.*)

M. DE RAMIÈRE, *avec indignation*. – Vous riez, malheureux enfants! Vous ne savez donc pas l'horrible malheur arrivé au pauvre Léonce? (*Les enfants paraissent surpris et effrayés. Gudule se précipite vers M. de Ramière.*)

GUDULE. – Un malheur! à mon frère! Quoi donc, cher Monsieur? Mon pauvre frère? (*Gudule fond en larmes*.)

M. DE RAMIÈRE. – Hélas! oui, ma pauvre enfant! Le malheureux Léonce a été pris d'un accès de rage; il en a eu un devant ma femme.

GUDULE, *fort étonné.* – Un accès de rage! Léonce! Mais c'est impossible! Il n'y a pas un quart d'heure que nous l'avons quitté; il était calme et en très bonne santé.

HECTOR. – Il aura voulu faire peur à Mme de Ramière.

M. DE RAMIÈRE. – Il ne se serait pas permis une pareille inconvenance; d'ailleurs, ma femme a été témoin du commencement de l'accès. Il hurlait, il aboyait, il écumait. La voici, du reste, elle va vous expliquer comment l'accès a commencé.

Scène XI

LES PRÉCÉDENTS, Mme DE RAMIÈRE

(Elle entre avec précaution en regardant de tous côtés.)

MADAME DE RAMIÈRE. – Où est-il, le malheureux enfant? L'avez-vous fait porter chez lui?

M. DE RAMIÈRE. – Nous ne l'avons pas trouvé; mais voici les enfants, qui semblent tout étonnés de l'accès de rage du pauvre Léonce. Je croyais qu'il avait eu son premier accès avec eux.

MADAME DE RAMIÈRE. – Certainement, il me l'a dit, du moins. Il a même dit qu'ils l'avaient laissé seul parce qu'ils avaient eu peur d'être mordus.

HECTOR. – Mais c'est un affreux mensonge de Léonce. N'en croyez pas un mot, ma bonne tante. Nous l'avons quitté pour composer une charade et venir la jouer devant lui; nous l'avions condamné à la deviner pour le punir d'un énorme mensonge qu'il venait de nous faire.

MADAME DE RAMIÈRE. – Je n'y comprends plus rien. Ce qui est certain, c'est qu'en reparlant de ce petit chien qui l'a mordu, il a eu un accès de rage devant moi, et que je me suis sauvée, fermant la porte à double tour. Mais il paraît qu'il a sauté par la fenêtre, puisque votre oncle l'a trouvée ouverte et avec les deux carreaux brisés.

GERTRUDE. – Je vous assure, maman, que lorsque nous l'avons quitté, il n'était pas plus enragé que je ne le suis maintenant.

GUDULE. – D'ailleurs, je ne lui ai jamais entendu dire qu'il eût été mordu par un petit chien.

MADAME DE RAMIÈRE. – Un petit chien à vous, Gudule!

GUDULE. – Je n'ai jamais eu de chien, Madame, ni petit, ni grand.

M. DE RAMIÈRE. – Que veut dire tout cela, donc? Et par où peut s'être sauvé Léonce? Avant tout il faut le retrouver, car, s'il rencontre quelqu'un, il pourrait mordre, peut-être. *(Aux domestiques.)* Dites donc, vous autres, Nicolas, Jean et Damien, passez par la fenêtre, et vous le chercherez dans le jardin.

PREMIER DOMESTIQUE. – Monsieur croit...? C'est que Monsieur ne pense peut-être pas...

M. DE RAMIÈRE. – Quoi donc? Que voulez-vous dire?

PREMIER DOMESTIQUE. – Monsieur ne pense pas... que la fenêtre...

M. DE RAMIÈRE. – Vous avez peur de vous casser le cou? D'une fenêtre du rez-de-chaussée? Une fenêtre par laquelle a passé un garçon de quatorze ans?

PREMIER DOMESTIQUE. – C'est précisément parce qu'il y a passé, Monsieur.

M. DE RAMIÈRE. – Eh bien, qu'est-ce que ça fait?

PREMIER DOMESTIQUE. – Mais, Monsieur, s'il était caché quelque part à côté?

M. DE RAMIÈRE. – Imbécile! Poltron!

Scène XII

LES PRÉCÉDENTS, LÉONCE.

(Au même instant, la porte s'ouvre; Léonce paraît, échevelé et les habits en désordre. Un domestique pousse un cri, les autres le répètent après lui. Léonce avance. Ils se jettent dans un coin du salon et poussent des cris effroyables. Léonce parle, mais on ne l'entend pas; il court à eux; tous crient, se bousculent, se poussent; ils arrivent près de la fenêtre; Léonce les suit; le voyant près d'eux Hector et Achille s'élancent par la fenêtre, M. et Mme de Ramière prennent le même chemin, puis les domestiques, puis Gertrude et Francine. Gudule seule reste immobile; Léonce s'arrête; elle va à lui, lui prend la main.)

GUDULE, *d'un air de reproche.* – Léonce, quelle mauvaise et cruelle plaisanterie! Que vas-tu faire? que vas-tu devenir? M. de Ramière va faire prévenir papa. Tu juges de sa colère quand il saura que tout cela est une nouvelle invention de toi!

LÉONCE, *confus.* – Je suis bien fâché! je t'assure! Je ne pensais pas qu'ils me croiraient, qu'ils auraient si peur, et je revenais pour expliquer que, dans la rue, un monsieur, un médecin, m'avait guéri.

GUDULE. – Encore un gros mensonge! Et comment veux-tu qu'on te croie? Est-ce possible qu'un monsieur qui passe se trouve être un médecin, que ce médecin guérisse les gens enragés dans une minute, et qu'il ait tout juste sur lui son remède contre la rage? Tout ça est impossible, personne ne te croira.

LÉONCE. – Tu verras, tu verras. J'arrangerai si bien mon histoire, qu'elle aura l'air très vraie. Seulement, je voudrais bien qu'on ne prévint ni papa ni maman. Tâche de l'empêcher, ma bonne Gudule. Cours après eux. Amène-les. Dis-leur que je revenais leur annoncer ma guérison. Va, Gudule, va vite. Je te promets, je te jure que je ne mentirai plus jamais.

GUDULE. – Je veux bien tâcher de te sauver cette fois encore, puisque tu me promets de ne plus mentir. Mais je te prie, je te supplie, mon cher Léonce, tiens ta promesse. *(Elle sort.)*

Scène XIII

LÉONCE, *seul*.

Je suis inquiet... très inquiet. Sotte idée que j'ai eue là!... Pourvu qu'ils me croient!... Gudule a raison, ce n'est guère vraisemblable... Je lui ai promis de ne plus mentir; et, précisément, il faut que je mente pour m'excuser, pour expliquer ma guérison. Je crois que je les entends. Mon coeur bat. Pourvu qu'on me croie!... S'ils ne me croient pas, je suis perdu.

Scène XIV

LÉONCE M. *et* Mme DE RAMIÈRE, GUDULE, GERTRUDE, FRANCINE, HECTOR *et* ACHILLE.

(*Ils entrent précipitamment et regardent Léonce avec curiosité.*)

M. DE RAMIÈRE. – Comment, Léonce, c'est-il possible? Guéri? En quelques instants? Ça me semble louche, mon ami.

LÉONCE. – C'est pourtant vrai, Monsieur, je vous le jure. J'étais, comme l'a vu Mme de Ramière, hors de moi, ne sachant ce que je disais ni ce que je faisais. Je ne sais pas comment je me suis trouvé dans la rue; j'ai un souvenir confus d'avoir grimpé sur un mur et d'avoir sauté de l'autre côté. Il paraît qu'un monsieur qui passait par là et qui était médecin m'a vu tomber, m'a ramassé, m'a porté chez un pharmacien en face et m'a fait prendre une poudre qui m'a guéri en une minute. Je suis redevenu calme, tranquille; j'ai demandé où j'étais, on m'a tout raconté, comment on m'avait ramassé, comment ce médecin a reconnu que j'avais un accès de rage et comment il m'avait guéri. Je me sentais très bien et je suis reparti bien vite pour venir vous rassurer ainsi que ma pauvre soeur, et aussi pour vous faire mes excuses de la peur que je vous ai faite, sans le vouloir, bien certainement, et du désordre que j'ai amené dans votre maison.

M. DE RAMIÈRE. – Et comment s'appelle ce médecin habile qui vous a donné ce merveilleux remède?

LÉONCE. – Je ne sais pas, Monsieur, je n'ai pas pensé à le demander dans les premiers moments de ma guérison.

M. DE RAMIÈRE. – On doit le savoir chez le pharmacien où vous avez été porté! Où se trouve-t-il? Dans quelle rue?

LÉONCE. – Je ne sais pas, Monsieur. En reprenant connaissance, j'ai voulu revenir, mais je ne pensais à rien; j'avais la tête comme vidée; j'ai marché longtemps; je ne retrouvais pas mon chemin; et je ne savais où j'étais.

HECTOR. – Comment donc as-tu fait pour revenir?

LÉONCE. – J'ai demandé à un monsieur où était la rue du Cherche-Midi. Ce monsieur s'est mis à rire:» Mon pauvre garçon, a-t-il dit, c'est bien loin d'ici; mais je vois que tu es perdu; je vais te ramener» Alors ce monsieur a pris un fiacre, il m'y a fait monter avec lui, et il m'a amené jusqu'à votre porte.

M. DE RAMIÈRE. – Et qui est ce monsieur?

LÉONCE. – Je ne sais pas, Monsieur.

MADAME DE RAMIÈRE. – Comment ne lui avez-vous pas demandé son nom pour aller le remercier chez lui?

LÉONCE. – Je l'ai demandé, Madame, il n'a pas voulu me le dire.

GERTRUDE. – Pourquoi cela? C'est singulier!

LÉONCE. – Parce qu'il ne voulait pas qu'on sût qu'il était à Paris.

FRANCINE. – Pourquoi donc?

LÉONCE. – Parce qu'il avait peur d'être arrêté par la police qui le cherchait.

M. DE RAMIÈRE. – Tout cela est très singulier. Je crains, mon pauvre garçon, que vous n'ayez inventé un tissu de faussetés.

LÉONCE. – Oh non! Monsieur; c'est la pure vérité!

MADAME DE RAMIÈRE. – Vérité ou non, vous feriez bien d'aller raconter le tout à votre père et à votre mère, qui feront des démarches pour avoir le nom du médecin admirable qui vous a guéri.

LÉONCE. – Certainement, Madame; c'est ce que je ferai en rentrant.

M. DE RAMIÈRE. – Bien! alors je n'ai pas besoin d'y aller moi-même.

LÉONCE. – Oh non! Monsieur! Ne prenez pas cette peine; c'est inutile.

M. DE RAMIÈRE. – Très bien! Au revoir, mes enfants. *(Bas à sa femme:)* Je vais tout de suite chez ses parents leur raconter cette aventure extraordinaire.

MADAME DE RAMIÈRE, *bas*. – J'y vais avec vous, mon cher ami; tout ce que dit ce Léonce me fait l'effet d'être une invention d'un bout à l'autre. *(Ils sortent.)*

Scène XV

GERTRUDE, FRANCINE, GUDULE, HECTO, ACHILLE, LÉONCE.

(Ils restent tous quelque temps sans parler, Léonce a l'air embarrassé.)

HECTOR. – Léonce, tu es un affreux menteur.

LÉONCE. – Mais je t'assure... que c'est vrai...

HECTOR. – Vrai que tu es un menteur. Je le sais.

LÉONCE. – Mais non! Ce que j'ai dit... ce que j'ai raconté...

ACHILLE. – Tais-toi! Avec nous, du moins, ne mens pas.

GERTRUDE. – Nous allons bientôt savoir si tu as dit vrai, car papa et maman sont allés chez tes parents. Je les ai entendus le dire tout bas.

LÉONCE. – Chez papa! chez maman! Mon Dieu, mon Dieu, je suis perdu! Papa ne va pas me croire; il me battra! Il m'enfermera au pain et à l'eau! Je serai malheureux, misérable, pendant un mois au moins.

GUDULE. – Ô Léonce, Léonce, pourquoi as-tu inventé cette sotte histoire! pourquoi as-tu fait mensonge sur mensonge?

LÉONCE. – Je ne sais ce qui m'a pris, ce qui m'a passé par la tête de faire l'enragé devant Mme de Ramière. Quand elle a été partie, j'ai compris la grosse sottise que j'avais faite.

GUDULE. – Mais pourquoi l'as-tu aggravée en mentant encore, en inventant cette histoire impossible du médecin?

LÉONCE. – Parce que c'était le seul moyen d'expliquer ma scène avec Mme de Ramière, ma fuite par la fenêtre en brisant les carreaux; et puis ma guérison, car je ne pouvais pas continuer à faire l'enragé: c'était trop fatigant, trop difficile, et puis on aurait fait venir des médecins, qui m'auraient saigné, fait coucher, attaché dans mon lit et je ne sais quoi encore.

GUDULE. – Mon Dieu, mon Dieu! dans quelle position tu t'es mis... *(Elle pleure, Gertrude et Francine cherchent à la consoler.)*

HECTOR. – Tu vois, malheureux, le chagrin que tu causes à ta pauvre soeur!

LÉONCE, *désolé.* – Pardonne-moi, Gudule; pardonnez-moi tous! Sauvez-moi de la colère de papa et de

maman!

GERTRUDE. – Mais comment te sauver? Comment les empêcher de te voir, de te questionner et de témoigner leur mécontentement?

LÉONCE. – Empêchez M. et Mme de Ramière d'aller leur raconter ce qui s'est passé; arrêtez-les.

GERTRUDE. – Je vais voir s'il en est temps encore, s'ils ne sont pas déjà partis. Et si je les trouve, que leur dirai-je?

LÉONCE. – Que je suis un malheureux, un menteur, que je me repens, que je ne recommencerai pas. Va, cours vite, ma bonne Gertrude. Ne perds pas une minute, *(Gertrude sort en courant. Les enfants sont tous consternés; Gudule pleure. Léonce se promène avec agitation. Tout à coup il s'arrête, il écoute et s'écrie avec terreur:*) Les voilà! les voilà! J'entends la voix de papa! Ils arrivent. Où fuir? Où me cacher? *(Il court de côté et d'autre, aperçoit la fenêtre restée ouverte et se précipite dehors. Gudule pousse un cri et s'élance après lui; les autres restent effrayés et immobiles.)*

Scène XVI

M. *et* Mme DE PONTISSE*,* FRANCINE, HECTOR et ACHILLE.

MADAME DE PONTISSE. – Bonjour, mes enfants, Léonce et Gudule ne sont pas ici? Nous les croyions chez vous?

FRANCINE. – Oui, Madame: c'est-à-dire non, Madame. Ils y étaient... Ils n'y sont plus.

M. DE PONTISSE. – Est-ce qu'ils sont rentrés chez nous? Par où donc sont-ils passés? Nous ne les avons pas rencontrés.

FRANCINE. – Je ne crois pas, Monsieur. Je crois... c'est-à-dire... je ne crois pas...

MADAME DE PONTISSE, *souriant.* – Qu'avez-vous donc, mes enfants, vous avez l'air terrifiés. Est-ce que nous vous faisons peur?

FRANCINE. – Oh non! Madame! C'est que Gertrude...

MADAME DE PONTISSE. – Quoi donc? Qu'est-il arrivé à la bonne petite Gertrude? Au fait elle n'est pas ici. Où est-elle?

HECTOR, *voyant l'embarras de Francine.* – Gertrude va revenir, Madame; Francine est un peu embarrassée parce que nous devions répéter une charade, et comme c'est un secret.

MADAME DE PONTISSE. – Oh! mais je suis dans le secret, moi. Il n'y a que mon mari qui n'y était pas; mais il sera discret; je réponds de lui. Où sont vos parents?

FRANCINE, *avec hésitation.* – Je ne sais pas, Madame, Gertrude est allée voir. Mais la voici.

Scène XVII

LES PRÉCÉDENTS, M. *et* Mme DE RAMIÈRE, GERTRUDE.

MADAME DE PONTISSE. – Bonjour, chère amie; nous venons vous faire une petite visite; je ne vous ai pas vue depuis deux jours.

MADAME DE RAMIÈRE. – Nous allions partir pour aller chez vous, quand Gertrude nous a arrêtées pour nous raconter quelque chose qui l'intéressait. *(Les parents s'asseyent et causent; les enfants parlent bas* dans un coin du salon. On entend des cris perçants répétés du côté de la cour; Hector et Achille sortent précipitamment.)

M. DE PONTISSE, *se levant.* – Qu'est-ce donc? Un accident? Les cris redoublent.

M. DE RAMIÈRE, *s'efforçant de paraître calme et souriant.* – C'est probablement dans la rue. Je vais aller voir et je vous ferai mon rapport. *(Il sort.)*

Scène XVIII

M. *et* Mme DE PONTISSE, Mme DE RAMIÈRE, GERTRUDE, FRANCINE.

(Gertrude et Francine écoutent avec anxiété; Mme de Pontisse les examine, se lève et regarde par la fenêtre.)

MADAME DE PONTISSE. – Je ne vois rien. Il y a quelque chose, pourtant; les enfants ont l'air effrayé, agité, contraint. (*Elle observe Mme de Ramière avec attention.*) Et vous-même, chère amie, vous avez l'air préoccupé, embarrassé. (*Elle regarde de tous côtés, aperçoit le chapeau de Gudule et celui de Léonce; elle pâlit et dit d'une voix tremblante:*) On me cache quelque chose; mes enfants sont ici.

MADAME DE RAMIÈRE. – Vous voyez bien que non, chère amie.

MADAME DE PONTISSE. – Ils y sont. Voici leurs chapeaux.

MADAME DE RAMIÈRE *pousse un cri étouffé*. – Ah! comment se fait-il? Qu'y a-t-il donc? Francine où sont Gudule et Léonce?

FRANCINE. – Je ne sais pas, maman; ils sont partis.

MADAME DE RAMIÈRE. – Pour retourner chez eux?

FRANCINE. – Je crois que oui, maman; ils ne l'ont pas dit.

M. DE PONTISSE. – Rien de plus facile que de nous en assurer; je vais retourner à la maison, et je reviendrai vous dire s'ils y sont.

Scène XIX

LES PRÉCÉDENTS, HECTOR, ACHILLE, M. DE RAMIÈRE.

(Il sort; à peine a-t-il passé le seuil de la porte encore ouverte, qu'il pousse un cri perçant:» Gudule! Gudule! ma fille! mon enfant!» Mme de Pontisse se précipite à la porte, au moment où M. de Ramière, ruisselant d'eau, entre, tenant dans ses bras Gudule, pâle, les yeux fermés, sans connaissance et ruisselante comme M. de Ramière. Léonce suit en se tordant les mains, et soutenu par Hector et Achille.)

M. DE RAMIÈRE. – Vite, un médecin, du linge sec, un lit chaud. Elle vit, elle respire; nous la ferons revenir. *(Il pose Gudule sur un tapis; la chambre se remplit de monde; Mme de Pontisse, à moitié évanouie, à genoux, regarde sa fille sans proférer une parole; Léonce sanglote et s'écrie:)*

LÉONCE. – C'est moi! c'est pour moi! Je suis cause de tout!... C'est moi qui la tue!... Gudule! bonne, excellente soeur! Pardonne-moi!... Je suis ton assassin!... Maman! papa! tuez-moi! je le mérite! Vengez Gudule! *(M. de Pontisse saisit Léonce par le bras, le secoue fortement.)*

M. DE PONTISSE, *d'une voix étranglée par l'émotion.* – Toi, assassin!... Tu mens! C'est impossible!... Dis-moi que tu mens! Ta soeur! Je te dis que c'est impossible! tu mens! *(Léonce veut parler; Hector l'en empêche, il lui met la main sur la bouche.)*

HECTOR. – Oui, cher Monsieur, il s'accuse à tort. Il allait tomber dans le puits, Gudule a voulu le secourir, elle s'est élancée dans un des seaux qu'on descend dans le puits. Léonce se tenait péniblement accroché à une pièce de bois. Quand Gudule l'a mis en sûreté et qu'elle a voulu enjamber le bord du puits pour en sortir, la corde s'est décrochée et Gudule est tombée au fond. Léonce a crié au secours; personne n'est venu... On croyait qu'il criait pour attraper les domestiques, comme il a fait si souvent. Mais quand nous sommes accourus et que nous avons aussi crié, mon oncle est arrivé; il a regardé dans le puits, et en se laissant glisser le long de la corde il y est descendu, il a pu saisir les cheveux de Gudule qui surnageaient, et il l'a tenue avec un de ses bras pendant qu'avec l'autre il se maintenait à la corde; nos cris avaient attiré les domestiques; ils nous ont aidés, Achille et moi, à remonter promptement la corde, que nous seuls ne pouvions tourner assez vite. C'est ainsi que mon oncle et Gudule ont été sauvés. Mais vous voyez, Monsieur, que Léonce s'accuse à tort.

M. DE PONTISSE. – Que le bon Dieu te bénisse de ton récit, mon enfant! Mon fils assassin de ma fille, c'était trop affreux!

MADAME DE RAMIÈRE. – Elle ouvre les yeux! Elle est sauvée! Il faut l'emporter dans la chambre de mes filles; nous la déshabillerons, nous la sécherons avec du linge chaud, et nous la coucherons dans un lit bien bassiné; dans peu de temps elle sera tout à fait remise, et nous vous la ramènerons avec ses amies. (*Mme de Ramière et Mme de Pontisse emportent Gudule; Gertrude et Francine les suivent.)*

Scène XX

M. DE RAMIÈRE, M. DE PONTISSE, HECTOR, ACHILLE, LÉONCE.

(M. de Pontisse se jette dans les bras de M. de Ramière.)

M. DE PONTISSE. – Mon ami, mon bienfaiteur! Sans votre courage, je n'aurais plus de fille! Ma bonne, ma chère Gudule serait près du bon Dieu! Comment vous témoigner ma reconnaissance, mon cher, mon excellent ami?

M. DE RAMIÈRE, *souriant.* – En me continuant votre amitié, mon ami, et en me rendant le même service si l'occasion s'en présente. Pour le moment, je vous demande de me laisser aller changer de vêtements, car les miens sont trempés comme s'ils avaient été au fond d'un puits. *(Il sort en riant.)*

Scène XXI

M. DE PONTISSE, LÉONCE, ACHILLE, HECTOR.

M. DE PONTISSE. – Léonce, explique-moi pourquoi tu as passé par-dessus le bord de ce puits, et qu'est-ce qui a pu t'engager à faire une pareille imprudence.

LÉONCE, *très ému.* – Papa, c'est que j'avais entendu votre voix et celle de maman, et je redoutais votre colère.

M. DE PONTISSE, *surpris.* – Ma colère! Pourquoi me supposais-tu en colère?

LÉONCE. – Parce que je savais que M. et Mme de Ramière vous avaient informés des mensonges que je leur avais faits, du chien enragé, de l'accès de rage, du médecin.

M. DE PONTISSE, *de même.* – Je ne comprends pas un mot de ce que tu dis! Quel chien? Quel médecin?

LÉONCE. – Comment, vous ne saviez pas? Je croyais que vous veniez pour me gronder, me battre, m'enfermer.

M. DE PONTISSE. – Mais tu es fou, mon ami! À propos de quoi t'aurais-je battu et enfermé?

LÉONCE. – Oh! papa, c'est que j'ai commis une grande faute! J'ai menti effrontément; j'ai fait semblant d'être enragé devant Mme de Ramière; j'ai sauté par la fenêtre pour me sauver; j'ai dit qu'un médecin qui passait m'avait guéri; enfin j'ai fait tant de mensonges, que M. et Mme de Ramière les ont devinés, je pense, et qu'ils ont été vous en parler. Et c'est alors qu'entendant votre voix, j'ai cru que vous veniez me chercher pour me punir; je me suis précipité par la fenêtre; j'ai couru comme un fou; j'ai sauté dans le seau du puits, ne sachant ce que je faisais, et la pauvre Gudule, voyant mon danger, s'est jetée après moi pour me sauver.

M. DE PONTISSE. – Malheureux!

LÉONCE. – Oh! papa, pardonnez-moi! Si vous saviez de quelle terreur, de quels remords j'ai été saisi quand j'ai vu Gudule précipitée au fond de ce malheureux puits! Comme j'ai crié, comme j'ai demandé grâce au Bon Dieu!

M. DE PONTISSE. – Vous voyez, Monsieur, ce que produisent vos mensonges! Ne croyez pas que je les ignore tous. J'en connais assez pour avoir pris la ferme résolution de vous en punir et de vous séparer de votre soeur, qui rougit pour vous, qui souffre pour vous. Dans deux ou trois jours vous entrerez en pension, où l'on vous corrigera de cette funeste et honteuse habitude de mentir à tout propos.

LÉONCE, *se jetant à genoux.* – Grâce, papa, grâce! Je ne mentirai plus, je vous le promets, je vous le jure. Jamais! jamais! Croyez-moi cette fois seulement.

M. DE PONTISSE. – Et comment croirai-je un menteur qui se fait un plaisir de tromper tout le monde et que rien n'a pu corriger, ni remontrance, ni douceur, ni sévérité, ni honte! et qui, enfin, eût été cause de la mort de sa soeur, si le courage intrépide d'un ami ne l'eût sauvée. *(Léonce, toujours à genoux, se traîne, les mains jointes, aux pieds de son père, qui le repousse et veut sortir. Hector se jette au-devant de lui.)*

HECTOR. – Monsieur, cher Monsieur, pardonnez-lui, faites-lui grâce! Essayez, voyez s'il est corrigé. Son repentir paraît si sincère! Gudule en sera si heureuse!

M. DE PONTISSE, *après quelque hésitation.* – Eh bien,... je cède à vos prières; pour Gudule plus que pour lui je pardonne le passé! Mais, au premier mensonge, à la première tentative de mensonge, Léonce, je t'envoie dans une pension, au loin, et sans grâce cette fois. *(Léonce saisit la main de son père, la baise à plusieurs reprises en la mouillant de ses larmes. Son père, attendri, l'embrasse.)* Je te pardonne, mon ami. Ne pensons plus au passé, et commence une vie nouvelle de vérité et de franchise. Merci, Hector; vous avez invoqué à propos le nom de Gudule. Je vais savoir de ses nouvelles, et lui faire part de la conversion de Léonce. *(Il sort.)*

Scène XXII

LÉONCE, HECTOR *et* ACHILLE.

LÉONCE. – Hector, mon ami, je suis reconnaissant; je te remercie. Je n'oublierai jamais le service que tu m'as rendu.

HECTOR. – Quand tu y penseras, Léonce, que ce soit pour t'affermir dans ta bonne résolution et pour avoir horreur du mensonge.

LÉONCE. – Je te le promets; je te le jure à toi et à ton frère. *(Ils s'embrassent tous les trois et sortent pour avoir des nouvelles de Gudule.)*

Acte II

La scène se passe dans l’appartement de M. de Pontisse.

Scène I

LÉONCE, *seul.*

(Léonce est seul dans une salle d'étude; il est assis près d'une table avec un livre devant lui. Après quelques instants il ferme le livre avec impatience.)

LÉONCE. – Je ne peux pas lire!... J'ai beau m'appliquer, me forcer, je ne comprends pas ce que je lis; je pense toujours à la pauvre Gudule, à mon effroi quand j'ai vu cette malheureuse corde se dérouler et Gudule descendre et s'enfoncer au fond du puits... Pauvre Gudule! quel cri elle a poussé!... Je crois l'entendre encore:» Léonce! au secours! c'est pour toi que je meurs!» Et quand ce bon M. de Ramière l'a retirée du puits et que je l'ai crue morte... Mon Dieu, mon Dieu! quel remords! quelle terreur! Et comme elle a été malade! Pendant trois semaines! À présent encore elle peut à peine se lever et se tenir assise une heure par jour... Comme elle est pâle et maigre! Et c'est moi, misérable, moi, avec mes affreux mensonges, qui suis cause de tout ce mal. *(Léonce cache son visage dans ses mains et pleure.)*

Scène II

LÉONCE, HECTOR, ACHILLE.

HECTOR, *bas à Achille.* – Que fait-il donc? Je crois qu'il dort.

ACHILLE, *souriant.* – Il se sera endormi sur son livre, car en voilà un devant lui.

HECTOR. – Attends, je vais le réveiller. *(Il approche doucement de Léonce et lui fait un HOU HOU formidable dans l'oreille. Léonce saute de dessus sa chaise, lève sur Hector ses yeux baignés de larmes.)*

LÉONCE, *tristement.* – Pourquoi cette plaisanterie, Hector? Le temps du rire est passé pour moi.

HECTOR. – Quoi donc, mon pauvre ami? Qu'est-il arrivé? Gudule est-elle plus mal? Je te demande bien pardon, je croyais que tu dormais; ce livre devant toi m'a fait croire qu'on t'avait donné une leçon à apprendre, et que...

LÉONCE. – Et que, selon ma vieille habitude, je m'étais endormi au lieu d'apprendre. Non; ce livre est, dit-on, fort amusant; papa a eu pitié de ma tristesse et me l'a donné pour me distraire.

ACHILLE. – Eh bien?

LÉONCE. – Eh bien, mes amis, je ne sais pas ce que je lis; je ne comprends rien; je vois toujours Gudule se noyant au fond de ce puits et j'entends sans cesse ce cri terrible:» Léonce! au secours! c'est pour toi que je meurs!» *(Il pleure.)* Oh! mes chers, mes bons amis! quel terrible souvenir! Voir ma soeur, cette bonne Gudule, périr pour avoir voulu me sauver! Savoir que c'est par suite de mes mensonges qu'elle a couru ce danger! Et puis cet excellent M. de Ramière qui a, lui aussi, manqué de mourir pour la retirer de ce puits!

HECTOR. – Tu as raison, mais pense à la bonté de Dieu, qui t'a préservé du malheur que tu redoutais! Gudule est sauvée!

LÉONCE. – Mais elle a été si malade! Elle a tant souffert!
HECTOR. – C'est vrai! mais je te répète qu'elle est sauvée; elle commence à se lever, à manger.

LÉONCE. – Elle est si pâle et si maigre!

HECTOR. – Je le crois bien! Deux saignées, quatre vésicatoires, trois semaines sans manger, sans quitter son lit! Il y a de quoi devenir pâle comme un linge et maigre comme un squelette.

LÉONCE. – Et c'est précisément ce qui augmente mon chagrin, mes remords, d'avoir été cause de tout ce qu'elle a souffert.

ACHILLE. – Écoute, Léonce, ce qui est fait, est fait; tu ne peux pas l'empêcher. Tu aurais beau pleurer, gémir, crier, tu ne pourrais pas refaire le passé; tu t'en es repenti, tu as pleuré, tu as souffert et tu es pardonné! Personne n'y pense plus! Gudule ne t'en aime pas moins, tu en aimes Gudule davantage; tu parais être corrigé de tes mensonges gros comme des maisons; ainsi tout est pour le mieux. Pense à l'avenir et oublie le passé!

LÉONCE. – Je tâcherai, mais je crains de ne pas pouvoir; tout me le rappelle.

ACHILLE. – Voyons, Léonce! courage! Ne te laisse pas aller! Nous allons savoir des nouvelles de Gudule, et nous revenons tout de suite. *(Ils sortent.)*

Scène III

LÉONCE, *seul.*

Achille a un peu raison. Je vais tâcher de me distraire, Voyons encore ce beau jeu d'échecs en ivoire sculpté et le bel encrier en bronze que papa veut donner à Gertrude et à Francine, *(Il ouvre un meuble, en retire la boîte d'échecs et l'écritoire en bronze.)* Comme c'est beau! Comme ces pièces d'ivoire sont bien faites! Ce roi sur son trône, et cette reine avec son petit prince royal près d'elle, sont charmants, charmants! *(Il examine les pièces, les remet dans la boîte, qu'il laisse ouverte; il prend l'écritoire, la regarde, prend les plumes, la cire, les crayons, le canif, le couteau, le papier, le sablier, l'encrier.)* Que c'est joli!... quels charmants cadeaux!... Elles seront bien contentes, j'en suis sûr. *(Au moment de replacer l'encrier, il le laisse tomber dans la boîte d'échecs; le couvercle se détache, l'encre se répand dans la boîte et tache plusieurs pièces. Léonce étouffe un cri de frayeur, saisit l'encrier, enlève les pièces et les essuie de son mieux avec son mouchoir; il nettoie le fond de la boîte ainsi que* l'encrier, et remet le tout en place; il veut les renfermer dans le meuble, mais il entend venir quelqu'un et se sauve en disant:) Je vais vite changer de mouchoir et me laver les mains pour qu'on ne voie pas ce que j'ai fait, et j'irai ensuite rejoindre Hector et Achille. (Il sort en courant.)

Scène IV

GERTRUDE, FRANCINE.

GERTRUDE. – Hé bien! personne ici? Gudule nous a dit que nous trouverions Léonce dans la salle d'étude.

FRANCINE. – Il va venir sans doute. Ce pauvre Léonce me fait pitié depuis l'accident de Gudule; il est toujours si triste!

GERTRUDE. – Et toujours les yeux rouges, comme s'il avait pleuré.

FRANCINE. – Et tu as remarqué qu'il ne ment plus?

GERTRUDE. – Oui; je crois réellement qu'il est corrigé. Ce serait bien heureux!

FRANCINE. – C'est qu'on ne pouvait croire un mot de ce qu'il disait!

GERTRUDE. – Ce n'est pas encore bien sûr qu'il soit corrigé! Il n'a pas eu d'occasion de mentir depuis la maladie de la pauvre Gudule; s'il fallait avouer quelque sottise et se faire gronder, je crains bien qu'il ne mente comme jadis, en inventant quelque histoire absurde et impossible.

FRANCINE. – Ah! la jolie boîte! La belle écritoire! Regarde donc, Gertrude!.., C'est magnifique! *(Gertrude approche et regarde avec Francine; elles ouvrent la boîte.)*

GERTRUDE. – Comme c'est joli! comme c'est beau!

FRANCINE. – Ah! vois donc! des pièces tachées d'encre!

GERTRUDE. – Quel dommage! Tout le jeu est abîmé, perdu.

FRANCINE. – Si on frottait un peu fort, on pourrait peut-être enlever les taches, du moins en partie; c'est encore tout humide.

GERTRUDE. – Je ne crois pas, mais on peut toujours essayer. Donne-moi ce cavalier que tu tiens; la croupe et le cou du cheval sont tout sales. Je vais frotter avec mon mouchoir.

FRANCINE. – Et moi, je vais tâcher de nettoyer l'éléphant qui a sa tour pleine d'éclaboussures. (Elles frottent les pièces, et, après quelques instants, elles entendent du bruit; elles remettent précipitamment les pièces dans la boîte, qu'elles referment au moment où M. et Mme de Ramière entrent au salon.)

Scène V

GERTRUDE, FRANCINE, M. *et* Mme DE RAMIÈRE.

MADAME DE RAMIÈRE. – Vous êtes seules ici, mes enfants? Où sont donc vos cousins et Léonce?

GERTRUDE, *embarrassée*. – Je ne sais pas, maman; nous les attendons ici.

M. DE RAMIÈRE, *l'examinant*. – Pourquoi n'avez-vous pas été chez Gudule?

FRANCINE. – Nous y avons été, papa; mais elle était fatiguée et nous sommes venues ici; Gudule nous avait dit que nous y trouverions Léonce avec mes cousins; je pense qu'ils sont dans la chambre de Léonce et qu'ils vont venir.

Scène VI

LES PRÉCÉDENTS, M. *et* Mme DE PONTISSE

MADAME DE PONTISSE. – Bonjour, chère bonne amie; bonjour cher Monsieur; chaque jour je sens plus vivement l'affection et la reconnaissance que je vous dois; Gudule partage ces sentiments, et s'attache de plus en plus à vos excellentes filles.

M. DE PONTISSE. – Me permettez-vous, chère Madame, d'offrir à ces chères petites un souvenir de la part de Gudule? (*Il ouvre le meuble où étaient la boîte d'échecs et l'écritoire et paraît fort surpris de ne pas les y trouver.*) C'est singulier! j'avais mis hier dans ce meuble une boîte et une écritoire pour Gertrude et Francine.

MADAME DE PONTISSE. – N'est-ce pas ce qui est là sur la table?

M. DE PONTISSE. – Oui, justement; comment se trouvent-ils sur la table? Je les avais enfermés pour qu'on n'y touchât pas. *(M. de Pontisse prend la boîte et l'écritoire, il le donne à Gertrude et à Francine, qui ont l'air fort embarrassé; M. de Pontisse les regarde avec surprise.)* Prenez, chers enfants, prenez; votre papa et votre maman vous permettront, je n'en doute pas, d'accepter ce petit présent offert avec une vive et sincère affection.

M. DE RAMIÈRE. – Certainement, mon ami; mes filles peuvent tout accepter de votre bonne amitié. Quel charmant cadeau! C'est, en vérité, trop riche et trop beau pour des petites filles. *(Il prend la boîte et l'examine.)* Charmant, charmant! Quel travail! quelle perfection de sculpture!... *(Il l'ouvre.)* Ah! mon Dieu! quel dommage!

M. DE PONTISSE. – Qu'est-ce donc?

MADAME DE RAMIÈRE. – Des pièces tachées!

M. DE PONTISSE. – Tachées! Comment? par qui? *(Il s'approche vivement et prend les pièces.)* C'est abominable! Qui est-ce qui m'a joué ce méchant tour? Si je savais, je le tancerais vertement! Sans doute quelque domestique curieux et maladroit! Donnez, ma pauvre Gertrude: ce jeu n'est plus digne de vous être offert. *(Gertrude lui remet la boîte et paraît embarrassée.)* Qu'avez-vous donc, Gertrude? Votre main tremble! Vous êtes pâle! Ne vous inquiétez pas de l'accident arrivé à votre jeu d'échecs. Je le remplacerai.

GERTRUDE. – Oh! Monsieur, vous êtes trop bon! Je vous remercie beaucoup. Ce jeu est charmant tel qu'il est.

M. DE RAMIÈRE, *avec sévérité.* – Comment le sais-tu? Tu ne l'as pas vu. (*Gertrude rougit, baisse la tête et ne répond pas.*)

MADAME DE RAMIÈRE, *mécontente*. – Mais qu'avez-vous donc toutes les deux, et toi surtout, Gertrude? Je ne t'ai jamais vue aussi embarrassée, aussi gauche. M. de Pontisse te fait un cadeau charmant, et c'est à peine si tu le remercies, si tu as l'air content. Francine est encore pis; elle ne dit rien, pas même un simple merci.

FRANCINE, *embarrassée.* – Maman, c'est que je ne sais que dire.

MADAME DE RAMIÈRE. – Comment, tu ne sais que dire, quand il est question de remercier un ami de ton père pour un aimable et amical souvenir?

GERTRUDE. – Maman, c'est que,... c'est que...

MADAME DE RAMIÈRE. – Quoi? Achève donc!

GERTRUDE. – C'est que... l'encre,... les pièces tachées... J'avais peur..., nous pensions..., c'est-à-dire je craignais... (*Gertrude rougit et s'embarrasse de plus en plus; elle voit la surprise générale, craint qu'on ne l'accuse ainsi que Francine d'avoir répandu l'encre sur les pièces d'échecs, et, ne sachant comment se* disculper, elle fond en larmes et s'essuie les yeux avec son mouchoir, qui se trouve plein d'encre.)

MADAME DE RAMIÈRE, *sévèrement.* – Gertrude, je devine la cause de ton embarras et de tes larmes. C'est vous deux qui avez agi en curieuses, en filles mal élevées et en maladroites. Ton mouchoir taché d'encre en est la preuve: vous avez tiré ces deux charmants objets du meuble dans lequel M. de Pontisse les avait enfermés; vous avez voulu tout voir en détail, et vous avez répandu dans la cassette l'encre de l'encrier.

GERTRUDE, *sanglotant.* – Papa,... je... vous assure...

M. DE RAMIÈRE. – ...que vous ne l'avez pas fait exprès? Je le sais; il ne manquerait plus que cela! de la méchanceté, pour compléter votre mauvaise action. Je suis fort mécontent, et je prie M. de Pontisse de vous retirer les cadeaux qu'il voudrait vous faire.

FRANCINE, *sanglotant.* – Papa,... ce n'est... pas... Gertrude,... c'est...

M. DE RAMIÈRE. – C'est toi? C'est-à-dire c'est vous deux? Tu fais bien de disculper ta soeur; mais vous n'en êtes pas moins deux petites sottes, curieuses, indiscrètes et maladroites.

M. DE PONTISSE. – Ne soyez pas si sévère avec ces pauvres enfants, mon cher ami; un petit mouvement de curiosité et une légère maladresse ne sont pas des fautes irréparables, Dieu merci, et la preuve, c'est que d'ici à demain tout sera réparé.

M. DE RAMIÈRE. – Non, mon cher, je vous prie instamment de ne rien réparer et de retirer vos présents; elles méritent d'être punies, et elles le seront. (*Gertrude et Francine pleurent amèrement; Mme de Ramière est agitée; elle parle bas à son mari, qui a l'air impatienté.*)

Scène VII

LES PRÉCÉDENTS, GUDULE, LÉONCE HECTOR, ACHILLE.

(Gudule paraît, appuyée sur le bras de Léonce et soutenue de l'autre côté par Hector et Achille; elle est très pâle, marche difficilement et demande un fauteuil; Achille lui en approche un.)

M. et MADAME DE PONTISSE. – Gudule! toi, chère enfant? Quelle surprise charmante!

GUDULE. – Léonce et ses amis m'ont amenée jusqu'ici pour vous voir tous réunis. Gertrude, Francine, me voici près de vous... (*Gertrude se jette à son cou en* sanglotant; Francine pleure. Gudule, très effrayée: Qu'y a-t-il, mon Dieu? Mes amies, mes chères amies, qu'avez-vous? Gertrude et Francine veulent répondre; leurs larmes les empêchent de parler.)

M. DE RAMIÈRE. – Il y a, ma chère Gudule, quelque chose qui ne fait pas honneur à vos amies; par une indiscrétion et un mouvement de curiosité impardonnables à leur âge, elles ont ouvert ce meuble (il le désigne de la main), elles en ont retiré des objets que...

LÉONCE, *vivement.* – C'est moi, c'est moi qui les ai retirés pour les voir, pour me distraire; ce n'est ni Gertrude ni Francine.

M. DE RAMIÈRE. – Ah! cela diminue leur faute d'autant; mais ces demoiselles, en ouvrant et en examinant ce qu'elles ne devaient pas toucher, ont répandu de l'encre dans la jolie boîte d'ivoire sculpté et ont taché...

LÉONCE, *de même.* – C'est moi, c'est encore moi, cher Monsieur; c'est moi qui suis seul coupable. J'allais tout juste l'avouer à papa quand je suis venu ici; et Gudule, à laquelle j'avais tout raconté, a voulu m'accompagner pour obtenir mon pardon. *(Tout le monde paraît étonné. Gertrude et Francine sèchent leurs larmes et embrassent Léonce en s'écriant:*) Merci, merci, mon bon Léonce; papa nous avait accusées, d'après nos mines embarrassées, parce que nous avions regardé le jeu d'échecs et que nous avions peur qu'on ne nous soupçonnât de l'avoir taché. Les larmes nous ont suffoquées et nous ont empêchées de nous justifier; plus nous pleurions, et plus papa nous croyait coupables.

M. DE RAMIÈRE. – Mes pauvres filles, je suis désolé de vous avoir accusées à tort; mais comment se fait-il, Gertrude, que ton mouchoir soit taché d'encre?

GERTRUDE. – Parce que, voyant ces jolies pièces fraîchement tachées et encore humides d'encre, nous avons voulu les essuyer, espérant faire partir l'encre entièrement, mais nous n'avons réussi qu'à noircir nos mouchoirs.

GUDULE. – Léonce, mon ami, ce que tu viens de faire rachète tous tes anciens mensonges, et me donne

une joie, un bonheur qui compensent bien ce que j'ai souffert dans ma longue maladie.

LÉONCE, *la serrant dans ses bras.* – Sois sûre, ma bien chère Gudule, qu'à l'avenir aucun mensonge ne viendra jamais souiller mes lèvres. Non, jamais, lors même qu'un aveu ou une déclaration sincère devraient me causer les plus grandes peines.

MADAME DE PONTISSE. – Viens dans mes bras, mon enfant; nous te croirons désormais comme nous croyons Gudule, qui n'a jamais altéré la vérité. *(Tout le monde félicite et embrasse Léonce, qui paraît ému et heureux.)*

M. DE PONTISSE. – Il ne me reste plus qu'à réparer la maladresse de mon bon Léonce, et de présenter demain à mes pauvres petites calomniées un échiquier sans tache qui leur rappellera que, depuis sa conversion, Léonce mérite toute leur confiance.

FIN

Jean qui grogne et Jean qui rit

(1865)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Horace Castelli

Table des matières

I - Le départ
II - La rencontre
III - Le voleur se dévoile!
IV -La carriole et Kersac
V - L'accident
VI -Jean Esculape
VII -Visite à Kérantré
VIII -Réunion des frères
IX -Débuts de M. Abel et de Jeannot
X - Suite des débuts de Jeannot et de M. Abel
XI - Le concert
XII - La leçon de danse
XIII - Les habits neufs
XIV - L'enlèvement des Sabines
XV - Friponnerie de Jeannot
XVI - M. le Peintre est découvert
XVII - Seconde visite à Kérantré
XVIII - M. Abel cherche à placer Jean
XIX - M. Abel place Jeannot
XX - Jean chez le petit Roger
XXI - Séparation des deux frères
XXII - Jean se forme
XXIII - Kersac à Paris
XXIV - Kersac et M. Abel font connaissance
XXV - Kersac voit Simon, rencontre Jeannot
XXVI - Emplettes de Kersac
XXVII - La noce
XXVIII - Abel, Caïn et Seth
XXIX - Le marteau magique
XXX - L'Exposition
XXXI - Mort du petit Roger
XXXII - Deux mariages
XXXIII - Troisième mariage
XXXIV - Et Jeannot?

À ma petite-fille,
MARIE-THÉRÈSE de SÉGUR

Chère petite, tu as longtemps attendu ton livre; *c'est qu'il y avait bien des frères, des cousins, des cousines, d'un âge plus respectable que le tien. Mais enfin, voici ton tour. JEAN QUI RIT te fera rire, je l'espère*; *je ne crains pas que JEAN QUI GROGNE te fasse grogner.*

Ta grand-mère qui t'aime bien,

Comtesse de SÉGUR,
née Rostopchine

I - Le départ

HÉLÈNE. – Voilà ton paquet presque fini, mon petit Jean, il ne reste plus à y mettre que tes livres.

JEAN. – Et ce ne sera pas lourd, maman; les voici.

La mère prend les livres que lui présente Jean et lit: *Manuel du Chrétien*; *Conseils pratiques aux Enfants*.

HÉLÈNE. – Il n'y en a guère, il est vrai, mon ami; mais ils sont bons.

JEAN. – Maman, quand je serai à Paris, je tâcherai de voir le bon prêtre qui a fait ces livres.

HÉLÈNE. – Et tu feras bien, mon ami; il doit être bon, cela se voit dans ses livres. Et il aime les enfants, cela se voit bien aussi.

JEAN. – Une fois arrivé à Paris et chez Simon, je n'aurai plus peur.

HÉLÈNE. – Il ne faut pas avoir peur non plus sur la route, mon ami. Qu'est-ce qui te ferait du mal? Et pourquoi te causerait-on du chagrin?

JEAN. – C'est qu'il y a des gens qui ne sont pas bons, maman; et il y en a d'autres qui sont même mauvais.

HÉLÈNE. – Je ne dis pas non; mais tu ne seras pas le premier du pays qui auras été chercher ton pain et ta fortune à Paris; il ne leur est pas arrivé malheur; pas vrai? Le bon Dieu et la Sainte Vierge ne sont-ils pas là pour te protéger?

JEAN. – Aussi je ne dis pas que j'ai peur, allez; je dis seulement qu'il y a des gens qui ne sont pas bons; c'est-il pas une vérité, ça?

HÉLÈNE. – Oui, oui, tout le monde la connaît, cette vérité. Mais tu ne veux pas pleurer en partant, tout de même! Je ne veux pas que tu pleures.

JEAN. – Soyez tranquille, mère; je m'en irai bravement comme mon frère Simon, qui est parti sans seulement tourner la tête pour nous regarder. Voilà que j'ai bientôt quatorze ans. Je sais bien ce que c'est que le courage, allez. Je ferai comme Simon.

HÉLÈNE. – C'est bien, mon enfant. Tu es un bon et brave garçon! Et le cousin Jeannot? Va-t-il venir ce soir ou demain matin?

JEAN. – Je ne sais pas, maman; je ne l'ai guère vu ces trois derniers jours.

HÉLÈNE. – Va donc voir chez ta tante s'il est prêt pour partir demain de grand matin.

Jean partit lestement. Hélène resta à la porte et le regarda marcher: quand elle ne le vit plus, elle rentra, joignit les mains avec un geste de désespoir, tomba à genoux et s'écria d'une voix entrecoupée par ses larmes:

«Mon enfant, mon petit Jean chéri! Lui aussi doit partir, me quitter! Lui aussi va courir mille dangers dans ce long voyage! mon enfant, mon cher enfant!... Et je dois lui cacher mon chagrin et mes larmes pour ranimer son courage. Je dois paraître insensible à son absence, quand mon coeur frémit d'inquiétude et de douleur! Pauvre, pauvre enfant! La misère m'oblige à l'envoyer à son frère. Dieu de bonté, protégez-le! Marie, mère de miséricorde, ne l'abandonnez pas, veillez sur lui!»

La pauvre femme pleura quelque temps encore; puis elle se releva, lava ses yeux rougis par les larmes, et s'efforça de paraître calme et tranquille pour le retour de Jean.

Jean avait marché lestement jusqu'au détour du chemin et tant que sa mère pouvait l'apercevoir. Mais quand il se sentit hors de vue, il s'arrêta, jeta un regard douloureux sur la route qu'il venait de parcourir, sur tous les objets environnants, et il pensa que, le lendemain de grand matin, il passerait par les mêmes endroits, mais pour ne plus les revoir; et lui aussi pleura.

«Pauvre mère! se dit-il. Elle croit que je la quitte sans regret; elle n'a ni inquiétude ni chagrin. Ma tranquillité la rassure et soutient son courage. Ce serait mal et cruel à moi de lui laisser voir combien je suis malheureux de la quitter! et pour si longtemps! Mon bon Dieu, donnez-moi du courage jusqu'à la fin! Ma bonne Sainte Vierge, je me mets sous votre protection. Vous veillerez sur moi et vous me ferez revenir près de maman!»

Jean essuya ses yeux, chercha à se distraire par la pensée de son frère qu'il aimait tendrement, et arriva assez gaiement à la demeure de sa tante Marine. Au moment d'entrer, il s'arrêta effrayé et surpris. Il entendait des cris étouffés, des gémissements, des sanglots. Il poussa vivement la porte; sa tante était seule et paraissait mécontente, mais ce n'était certainement pas elle qui avait poussé les cris et les gémissements qu'il venait d'entendre.

«Te voilà, petit Jean? dit-elle; que veux-tu?»

JEAN. – Maman m'a envoyé savoir si Jeannot était prêt pour demain, ma tante, et s'il allait venir à la maison ce soir ou demain de grand matin pour partir ensemble.

LA TANTE. – Je ne peux pas venir à bout de ce garçon-là; il est là qui hurle depuis une heure; il ne veut pas m'obéir; je lui ai dit plus de dix fois d'aller te rejoindre chez ta mère. Il ne bouge pas plus qu'une pierre. L'entends-tu gémir et pleurer?

JEAN. – Où est-il donc, ma tante?

LA TANTE. – Il est dehors, derrière la maison. Va le trouver, mon petit Jean, et vois si tu peux l'emmener.

Jean sortit, fit le tour de la maison, ne vit personne, n'entendit plus rien. Il appela:

«Jeannot!»

Mais Jeannot ne répondit pas.

Il rentra une seconde fois chez sa tante.

LA TANTE. – Eh bien, l'as-tu décidé à te suivre? Il est calmé, car je n'entends plus rien.

JEAN. – Je ne l'ai pas vu, ma tante; j'ai regardé de tous côtés, mais je ne l'ai pas trouvé.

LA TANTE. – Tiens! où s'est-il donc caché?

La tante sortit elle-même, fit le tour de la maison, appela et, comme Jean, ne trouva personne.

«Se serait-il sauvé, par hasard, pour ne pas t'accompagner demain?»

Jean frémit un instant à la pensée de devoir faire seul un si long voyage et d'entrer seul dans Paris la grande ville, si grande, avait écrit son frère, qu'il ne pouvait pas en faire le tour dans une seule journée. Mais il se rassura bien vite et résolut de le trouver, quand il devrait chercher toute la nuit.

Lui et sa tante continuèrent leurs recherches sans plus de succès.

«Mauvais garçon! murmurait-elle. Détestable enfant!... Si tu pars sans lui, mon petit Jean, et qu'il me revienne après ton départ, je ne le garderai pas, il peut en être bien sûr»

JEAN. – Où le mettriez-vous donc, ma tante?

LA TANTE. – Je le donnerais à ta mère.

JEAN. – Oh! ma tante! Ma pauvre maman qui ne peut pas me garder, moi, son enfant!

LA TANTE. – Eh bien, n'est-elle pas comme moi la tante de ce Jeannot, la soeur de sa mère? Chacun son tour; voilà bientôt trois ans que je l'ai; il m'a assez ennuyée. Au tour de ta mère, elle s'en fera obéir mieux que moi.

Pendant que la tante parlait, Jean, qui furetait partout, eut l'idée de regarder dans une vieille niche à chien, et vit Jeannot blotti tout au fond.

«Le voilà, le voilà! s'écria Jean. Voyons, Jeannot, viens, puisque te voilà trouvé»

Jeannot ne bougeait pas.

«Attends, je vais l'aider à sortir de sa cachette», dit la tante enchantée de la découverte de Jean.

Se baissant, elle saisit les jambes de Jeannot et tira jusqu'à ce qu'elle l'eut ramené au grand jour.

À peine Jeannot fut-il dehors, qu'il recommença ses cris et ses gémissements.

JEAN. – Voyons, Jeannot, sois raisonnable! Je pars comme toi; est-ce que je crie, est-ce que je pleure comme toi? Puisqu'il faut partir, à quoi ça sert de pleurer? Que fais-tu de bon ici? rien du tout. Et à Paris, nous allons retrouver Simon, et il nous aura du pain et du fricot. Et il nous trouvera de l'ouvrage pour que nous ne soyons pas des fainéants, des propres à rien. Et ici, qu'est-ce que nous faisons? Nous mangeons la moitié du pain de maman et de ma tante. Tu vois bien! Sois gentil: dis adieu à ma tante, et viens avec moi. Le voisin Grégoire a donné à maman une bonne galette et un pot de cidre pour nous faire un bon souper, et puis Daniel nous a donné un lapin qu'il venait de tuer.

Le visage de Jeannot s'anima, ses larmes se tarirent et il s'approcha de son cousin en disant:

JEANNOT. – Je veux bien venir avec toi, moi.

La tante profita de cette bonne disposition pour lui donner son petit paquet accroché au bout du bâton de voyage.

«Va, mon garçon dit-elle en l'embrassant, que Dieu te conduise et te ramène les poches bien remplies de pièces blanches; tiens, en voilà deux de vingt sous chacune; c'est M. le curé qui me les a données pour toi; c'est pour faire le voyage. Adieu, Jeannot; adieu, petit Jean»

JEAN. – Nous serons bien heureux, va! D'abord, nous ferons comme nous voudrons; personne pour nous contrarier.

JEANNOT. – Ma tante Hélène ne te contrarie pas trop, toi; mais ma tante Marine! Est-elle contredisante! et exigeante! et méchante! Je suis bien content de ne plus l'entendre gronder et crier après moi.

JEAN. – Écoute, Jeannot, tu n'as pas raison de dire que ma tante Marine est méchante! Elle crie après toi un peu trop et trop fort, c'est vrai; mais aussi tu la contrariais bien, et puis, tu ne lui obéissais pas.

JEANNOT. – Je crois bien, elle voulait m'envoyer faire des commissions au tomber du jour: j'avais peur!

JEAN. – Peur! d'aller à cent pas chercher du pain, ou bien d'aller au bout du jardin chercher du bois!

JEANNOT. – Écoute donc! Moi, je n'aime pas à sortir seul à la nuit. C'est plus fort que moi: j'ai peur!

JEAN. – Et pourquoi pleurais-tu tout à l'heure, puisque tu es content de t'en aller? Et pourquoi t'étais-tu si bien caché, que c'est par un pur hasard si je t'ai trouvé?

JEANNOT. – Parce que j'ai peur de ce que je ne connais pas, moi; j'ai peur de ce grand Paris.

JEAN. – Ah bien! si tu as peur de tout, il n'y a plus de plaisir! Puisque tu dis toi-même que tu étais mal chez ma tante, et que tu es content de t'en aller!

JEANNOT. – C'est égal, j'aime mieux être au pays et savoir comment et pourquoi je suis mal, que de courir les grandes routes et ne pas savoir où je vais, et avec qui et comment je dois souffrir.

JEAN. – Que tu es nigaud, va! Pourquoi penses-tu avoir à souffrir?

JEANNOT. – Parce que, quoi qu'on fasse, où qu'on aille, avec qui qu'on vive, on souffre toujours! Je le sais bien, moi.

JEAN, riant. – Alors tu es plus savant que moi; j'ai du bon dans ma vie, moi; je suis plus souvent heureux que malheureux, content que mécontent, et je me sens du courage pour la route et pour Paris.

JEANNOT. – Je crois bien! tu as une mère, toi! Je n'ai qu'une tante!

JEAN. – Raison de plus pour que ce soit moi qui pleure en quittant maman et que ce soit toi qui ries, puisque ta tante ne te tient pas au coeur; mais tu grognes et pleures toujours, toi. Entre les deux, j'aime mieux rire que pleurer.

Jeannot ne répondit que par un soupir et une larme, Jean ne dit plus rien. Ils marchèrent en silence et ils arrivèrent à la porte d'Hélène; en l'ouvrant, Jeannot se sentit surmonté par une forte odeur de lapin et de galette.

HÉLÈNE. – Te voilà enfin de retour, mon petit Jean! Je m'inquiétais de ne pas te voir revenir. Et voici Jeannot que tu me ramènes. Eh bien! eh bien! quelle figure consternée, mon pauvre Jeannot! Qu'est-ce que tu as? Dis-le-moi... Voyons, parle; n'aie pas peur.

Jeannot baisse la tête et pleure.

JEAN. – Il n'a rien du tout, maman, que du chagrin de partir. Et pourtant il disait lui-même tout à l'heure que ça ne le chagrinait pas de quitter ma tante! Alors, pourquoi qu'il pleure?

HÉLÈNE. – Certainement; pourquoi pleures-tu? Et devant un lapin qui cuit et une galette qui chauffe? C'est-il raisonnable, Jeannot? Voyons, plus de ça, et venez tous deux m'aider à préparer le souper; et un fameux souper!

JEANNOT, *soupirant.* – Et le dernier que je ferai ici, ma tante!

HÉLÈNE. – Le dernier! Laisse donc! Vous reviendrez tous deux avec des galettes et des lapins plein vos poches; et tu en mangeras chez moi avec mon petit Jean. Il est courageux, lui. Regarde sa bonne figure réjouie... Tiens! tu as les yeux rouges, petit Jean. Qu'est-ce que tu as donc? Une bête entrée dans l'oeil?

Jean regarda sa mère; ses yeux étaient remplis de larmes; il voulut sourire et parler, mais le sourire était une grimace, et la voix ne pouvait sortir du gosier. La mère se pencha vers lui, l'embrassa, se détourna et sortit pour aller chercher du bois, dit-elle. Quand elle rentra, sa bouche souriait, mais ses yeux avaient pleuré; ils s'arrêtèrent un instant seulement, avec douleur et inquiétude, sur le visage de son enfant.

Le petit Jean l'examinait aussi avec tristesse; leurs regards se rencontrèrent; tous deux comprirent la peine qu'ils ressentaient, l'effort qu'ils faisaient pour la dissimuler, et la nécessité de se donner mutuellement du courage.

«Le bon Dieu est bon, maman; il nous protégera! dit Jean avec émotion. Et quel bonheur que vous m'ayez appris à écrire! Je vous écrirai toutes les fois que j'aurai de quoi affranchir une lettre!»

HÉLÈNE. – Et toi, mon petit Jean, M. le curé m'a promis un timbre-poste tous les mois... En attendant, voici notre lapin cuit à point, qui ne demande qu'à être mangé.

Les enfants ne se le firent pas répéter; ils s'assirent sur des escabeaux; chacun prit un débris de plat ou de terrine, ouvrit son couteau et attendit, en passant sa langue sur ses lèvres, qu'Hélène eût coupé le lapin et eût donné à chacun sa part. Pendant un quart d'heure on n'entendit d'autre bruit dans la salle du festin que celui des mâchoires qui broyaient leur nourriture, des couteaux qui glissaient sur les débris d'assiette, du cidre qui passait du broc dans le verre unique servant à tour de rôle à la mère et aux enfants.

Après le lapin vint la galette; mais les appétits devenaient plus modérés; la conversation recommença, lente d'abord, puis animée ensuite.

«Fameux lapin», dit Jean, avalant la dernière bouchée.

— Quel dommage qu'il n'en reste plus, dit Jeannot en soupirant.

— Et avec quel plaisir vous mangerez demain ce qui en reste!» dit Hélène en souriant.

JEAN. – Ce qui en reste? Comment, mère, il en reste?

HÉLÈNE. – Je crois bien qu'il en reste, et un bon morceau; les deux cuisses, une pour chacun de vous.

JEAN. – Mais... comment se fait-il?... Vous n'en avez donc pas mangé, maman?

HÉLÈNE. – Si fait, si fait, mon ami! Pas si bête que de ne pas goûter un pareil morceau.

Elle disait vrai, elle en avait réellement goûté, car elle s'était servi la tête et les pattes. Jean voulut encore lui faire expliquer quelle était la portion du lapin qu'elle avait mangée, mais elle l'interrompit.

«Assez mangé et assez parlé mangeaille, mes enfants; à présent, rangeons tout et préparons le coucher; ce ne sera pas long. Jeannot couchera avec toi dans ton lit, mon petit Jean. Avant de commencer notre nuit, enfants, allons faire une petite prière dans notre chère église; nous demanderons au bon Dieu et à notre mère de bénir votre voyage»

JEAN. – Et puis nous irons dire adieu à M. le curé, maman!

HÉLÈNE. – Oui, mon ami; c'est une bonne idée que tu as là, et qui me fait plaisir.

Le jour commençait à baisser, mais ils n'avaient pas loin à aller; l'église et le presbytère étaient à cent pas. Ils marchèrent tous les trois en silence; la mère se sentait le coeur brisé du départ de son enfant; Jean s'affligeait de la solitude de sa mère, et Jeannot songeait avec effroi aux dangers du voyage et au tumulte de Paris.

Ils arrivèrent devant l'église; la porte était ouverte, Hélène entra suivie des enfants, et tous trois se mirent à genoux devant l'autel de la Sainte Vierge. Hélène et Jean priaient et pleuraient, mais tout bas, en silence, afin d'avoir l'air calme et content. Jeannot soupirait et demandait du pain et un voyage heureux, suivi d'une heureuse arrivée chez Simon.

Pendant que la mère priait, elle se sentit serrer doucement le bras, et une voix enfantine lui dire tout bas:

«Assez, maman, assez: j'ai faim»

Hélène se retourna vivement et vit une petite fille; l'obscurité croissante l'empêcha de distinguer ses traits! Elle se pencha vers elle.

«Je ne suis pas ta maman, ma petite», lui dit-elle.

La petite fille recula avec frayeur et se mit à crier:

«Maman, maman, au secours!»

Jean et Jeannot se levèrent fort surpris, presque effrayés. Hélène prit la petite fille par la main, et ils sortirent tous de l'église.

HÉLÈNE. – Où est ta maman, ma chère petite? Je vais te ramener à elle.

LA PETITE FILLE. – Je ne sais pas; elle était là!

HÉLÈNE. – Sais-tu où elle est allée?

LA PETITE FILLE. – Je ne sais pas; elle m'a dit: «Attends-moi». J'attendais.

HÉLÈNE. – Elle est peut-être chez M. le curé. Allons l'y chercher.

La petite fille se laissa conduire; en deux minutes ils furent chez M. le curé, qui interrogea Hélène sur la petite fille qu'elle amenait.

HÉLÈNE. – Je ne sais pas qui elle est, monsieur le curé. Je viens de la trouver dans l'église; elle cherchait sa maman, que je pensais trouver chez vous.

LE CURÉ. – Je n'ai vu personne; c'est singulier tout de même. Comment t'appelles-tu, ma petite? ajouta-t-il en caressant la joue de l'enfant.

LA PETITE FILLE. – J'ai faim! Je voudrais manger.

Le curé alla chercher du pain, du raisiné et un verre de cidre; la petite mangea et but avec avidité.

Pendant qu'elle se rassasiait, Hélène expliquait au curé qu'elle était venue lui demander une dernière bénédiction pour le voyage qu'allaient entreprendre les enfants.

LE CURÉ. – Quand donc partent-ils?

HÉLÈNE. – Demain matin de bonne heure, monsieur le curé.

LE CURÉ. – Demain, déjà! Je vous bénis de tout mon coeur et du fond du coeur, mes enfants. N'oubliez pas de prier le bon Dieu et la Sainte Vierge de vous venir en aide dans tous vos embarras, dans vos privations, dans vos dangers, dans vos peines. Ce sont vos plus sûrs et vos plus puissants protecteurs... Et quant à cette petite, mère Hélène, emmenez-la chez vous jusqu'à ce que sa mère revienne la chercher. Je vous l'enverrai si elle vient chez moi.

«Et vous, mes enfants, continua-t-il en ouvrant un tiroir, voici un souvenir de moi qui vous sera une protection pendant votre voyage et pendant votre vie»

Il retira du tiroir deux cordons noirs avec des médailles de la Sainte Vierge et les passa au cou de Jean et de Jeannot, qui les reçurent à genoux et baisèrent la main du bon curé.

La petite fille avait fini de manger; elle recommença à demander sa maman. Hélène l'emmena après avoir pris congé de M. le curé; Jean et Jeannot la suivirent. Hélène espérait trouver la mère de la petite aux environs de l'église, devant laquelle ils devaient passer pour rentrer chez eux; mais, ni dans l'église ni à l'entour de l'église, elle ne vit personne qui réclamât l'enfant.

La petite pleurait; Hélène soupirait.

«Que vais-je faire de cette enfant? pensa-t-elle. Je n'ai pas les moyens de la garder. Je ne me suis pas séparée de mon pauvre petit Jean pour prendre la charge d'une étrangère. Mais je suis bien sotte de m'inquiéter; le bon Dieu me l'a remise entre les mains, le bon Dieu me donnera de quoi la nourrir, si sa mère ne vient pas la rechercher»

Rassurée par cette pensée, Hélène ne s'en inquiéta plus; elle coucha l'enfant au pied de son lit, la couvrit de quelques vieilles hardes, le printemps était avancé, on était au mois de juin; il faisait beau et chaud. Les petits garçons se couchèrent; Jeannot s'établit dans le lit de son cousin, et Jean s'étendit près de lui. «C'est notre dernière nuit heureuse, maman», dit Jean en l'embrassant avant de se coucher.

— Non, mon enfant, pas la dernière; laissons marcher le temps, qui passe bien vite, et nous nous retrouverons. Dors, mon petit Jean: il faudra se lever de bonne heure demain.

La petite fille dormait déjà, Jeannot s'endormait; Jean fut endormi peu d'instants après; la mère seule veilla, pleura et pria.

II - La rencontre

Le lendemain au petit jour, Hélène se leva, fit deux petits paquets de provisions, les enveloppa avec le linge et les vêtements des enfants, et s'occupa de leur déjeuner; au lieu de pain sec, qui était leur déjeuner accoutumé, elle y ajouta une tasse de lait chaud. Aussi, quand ils furent éveillés, lavés et habillés, ce repas splendide dissipa la tristesse de Jean et les inquiétudes de Jeannot. La petite fille dormait encore.

Le moment de la séparation arriva: Hélène embrassa dix fois, cent fois son cher petit Jean; elle embrassa Jeannot, les bénit tous deux, et fit voir à Jean plusieurs pièces d'argent qui se trouvaient dans la poche de sa veste.

«Ce sont les braves gens, nos bons amis de Kérantré, qui t'ont fait ce petit magot, pour reconnaître les petits services que tu leur as rendus, mon petit Jean. M. le curé y a mis aussi sa pièce»

Jean voulut remercier, mais les paroles ne sortaient pas de son gosier; il embrassa sa mère plus étroitement encore, sanglota un instant, s'arracha de ses bras, essuya ses yeux, et se mit en route comme son frère le sourire sur les lèvres, et sans tourner la tête pour jeter un dernier regard sur sa mère et sur sa demeure.

«Je comprends, se dit-il, pourquoi Simon marchait si vite et ne se retournait pas pour nous regarder et nous sourire. Il pleurait et il voulait cacher ses larmes à maman. Pauvre mère! elle ne pleure pas; elle croit que je ne pleure pas non plus, que j'ai du courage, que j'ai le coeur joyeux, tout comme pour Simon. C'est mieux comme ça; le courage des autres vous en donne: je serais triste et malheureux si je pensais que maman eût du chagrin de mon départ. Elle croit que je serai heureux loin d'elle... Calme, gai même, c'est possible; mais heureux, non. Sa tendresse et ses baisers me manqueront trop»

Pendant que Jean marchait au pas accéléré, qu'il réfléchissait, qu'il se donnait du courage et qu'il s'éloignait rapidement de tout ce que son coeur aimait et regrettait, Jeannot le suivait avec peine, pleurnichait, appelait Jean qui ne l'entendait pas, tremblait de rester en arrière et se désolait de quitter une famille qu'il n'aimait pas, une patrie qu'il ne regrettait pas, pour aller dans une ville qu'il craignait, à cause de son étendue, près d'un cousin qu'il connaissait peu et qu'il n'aimait guère.

«Je suis sûr que Simon ne va pas vouloir s'occuper de moi, pensa-t-il; il ne songera qu'à Jean, il ne se rendra utile qu'à Jean, et moi je resterai dans un coin, sans que personne veuille bien se charger de me placer... Que je suis donc malheureux! Et j'ai toujours été malheureux! À deux ans je perds papa en Algérie; à dix ans je perds maman. C'est ma tante qui me prend chez elle, la plus grondeuse, la plus maussade de toutes mes tantes. Et ne voilà-t-il pas, à présent, qu'elle m'envoie me perdre à Paris, au lieu de me garder chez elle.

«Jean est bien plus heureux, lui; il est toujours gai, toujours content; tout le monde l'aime; chacun lui dit un mot aimable. Et moi! personne ne me regarde seulement; et quand par hasard on me parle, c'est pour m'appeler pleurard, maussade, ennuyeux, et d'autres mots aussi peu aimables.

Et on veut que je sois gai? Il y a de quoi, vraiment! Ma bourse est bien garnie! Deux francs que le curé m'a donnés! Et Jean qui ne sait seulement pas son compte, tant il en a! Tout le monde y a mis quelque chose, a dit ma tante... Je suis bien malheureux! rien ne me réussit!»

Tout en réfléchissant et en s'affligeant, Jeannot avait ralenti le pas sans y songer. Quand le souvenir de sa position lui revint, il leva les yeux, regarda devant, derrière, à droite, à gauche; il ne vit plus son

cousin Jean. La frayeur qu'il ressentit fut si vive que ses jambes tremblèrent sous lui; il fut obligé de s'arrêter, et il n'eut même pas la force d'appeler.

Après quelques instants de cette grande émotion, il retrouva l'usage de ses jambes, et il se mit à courir pour rattraper Jean. La route était étroite, bordée de bois taillis; elle serpentait beaucoup dans le bois; Jean pouvait donc ne pas être très éloigné sans que Jeannot pût l'apercevoir. Dans un des tournants du chemin, il vit confusément une petite chapelle, et il allait la dépasser, toujours courant, soufflant et suant, lorsqu'il s'entendit appeler.

Il reconnut la voix de Jean, s'arrêta joyeux, mais surpris, car il ne le voyait pas.

«Jeannot, répéta la voix de Jean, viens, je suis ici»

JEANNOT. – Où donc es-tu? Je ne te vois pas.

JEAN. – Dans la chapelle de Notre-Dame consolatrice.

— Tiens, dit Jeannot en entrant, que fais-tu donc là?

— Je prie... répondit Jean. J'ai prié et je me sens consolé. Je sens comme si Notre-Dame envoyait à maman des consolations et du bonheur... Je vois des traces de larmes dans tes yeux, pauvre Jeannot; viens prier, tu seras consolé et fortifié comme moi.

JEANNOT. – Pour qui veux-tu que je prie? Je n'ai pas de mère.

JEAN. – Prie pour ta tante, qui t'a gardé trois ans.

JEANNOT. – Bah! ma tante! ce n'est pas la peine.

JEAN. – Ce n'est pas bien ce que tu dis là, Jeannot. Prie alors pour toi-même, si tu ne veux pas prier pour les autres.

JEANNOT. – Pour moi? C'est bien inutile. Je suis malheureux, et, quoi que je fasse, je serai toujours malheureux. D'ailleurs tout m'est égal.

JEAN. – Tu n'es malheureux que parce que tu veux l'être. Excepté que j'ai maman et que tu as ma tante, nous sommes absolument de même pour tout. Je me trouve heureux, et toi tu te plains de tout.

JEANNOT. – Nous ne sommes pas de même; ainsi tu as je ne sais combien d'argent, et moi je n'ai que deux francs.

JEAN. – Si ton malheur ne tient qu'à ça, je vais bien vite te le faire passer, car je vais partager avec toi.

JEANNOT, *un peu honteux.*

– Non, non, je ne dis pas cela; ce n'est pas ce que je te demande ni ce que je voulais.

JEAN. – Mais, moi, c'est ce que je demande et c'est ce que je veux. Nous faisons route ensemble; nous arriverons ensemble et nous resterons ensemble; il est juste que nous profitions ensemble de la bonté de nos amis.

Et, sans plus attendre, Jean tira de sa poche la vieille bourse en cuir toute rapiécée qu'y avait mise

sa mère, s'assit à la porte de la chapelle, fit asseoir Jeannot près de lui, vida la bourse dans sa main et commença le partage.

«Un franc pour toi, un franc pour moi.»

Il continua ainsi jusqu'à ce qu'il eut versé dans les mains de Jeannot la moitié de son trésor, qui montait à huit francs vingt-cinq centimes pour chacun d'eux.

Jeannot remercia son cousin avec un peu de confusion; il prit l'argent, le mit dans sa poche.

«J'ai deux francs de plus que toi», dit-il.

JEAN. – Comment cela? J'ai partagé bien exactement.

JEANNOT. – Parce que j'avais deux francs que m'a donnés le curé.

JEAN. – Ah! c'est vrai! Te voilà donc plus riche que moi. Tu vois bien que tu n'es pas si malheureux que tu le disais.

JEANNOT. – Je n'en sais rien. J'ai du guignon. Un voleur viendra peut-être m'enlever tout ce que j'ai.

— Tu ne croyais pas être si bon prophète, dit une grosse voix derrière les enfants.

Les enfants se retournèrent et virent un homme jeune, de grande taille, aux robustes épaules, à la barbe et aux favoris noirs et touffus; il les examinait attentivement.

Jean sauta sur ses pieds et se trouva en face de l'étranger.

JEAN. – Je ne crois pas, monsieur, que vous ayez le coeur de dépouiller deux pauvres garçons obligés de quitter leur mère et leur pays pour aller chercher du pain à Paris, parce que leurs parents n'en ont plus à leur donner.

L'étranger ne répondit pas; il continuait à examiner les enfants.

JEAN. – Au reste, monsieur, voici tout ce que j'ai; huit francs vingt-cinq centimes que nos amis m'ont donnés pour mon voyage.

L'étranger prit l'argent de la main de Jean.

L'ÉTRANGER. – Et avec quoi vivras-tu jusqu'à ton arrivée à Paris?

JEAN. – Le bon Dieu me donnera de quoi, monsieur, comme il a toujours fait.

— Et toi, dit l'étranger en se tournant vers Jeannot, qu'as-tu à me donner?

JEANNOT, *tombant à genoux et pleurant*. – Je n'ai rien que ce qu'il me faut tout juste pour ne pas mourir de faim, monsieur. Grâce pour mon pauvre argent! Grâce, au nom de Dieu!

L'ÉTRANGER. – Pas de grâce pour l'ingrat, le lâche, l'avide, le jaloux. J'ai tout entendu. Donne vite.

L'étranger mit sa main dans la poche de Jeannot, et enleva les dix francs vingt-cinq centimes qui s'y trouvaient. Jeannot se jeta à terre et pleura.

«Monsieur, dit Jean, touché des larmes de son cousin et un peu ému lui-même de la perte de sa fortune, ayez pitié de lui; rendez-lui son argent»

L'ÉTRANGER. – Pourquoi le rendrais-je à lui et pas à toi?

JEAN. – Parce que moi j'ai du courage, monsieur, et lui est faible. C'est le bon Dieu qui nous a faits comme ça; ce n'est pas par orgueil que je le dis.

L'ÉTRANGER. – Tu es un bon et brave petit garçon, et nous en reparlerons tout à l'heure. Où allez-vous?

JEAN. – À Paris, monsieur.

L'ÉTRANGER. – C'est donc bien décidé? Et comment y arriverez-vous sans argent?

— Oh! monsieur, je n'en suis pas inquiet. De même que nous avons eu le malheur de vous rencontrer de même nous pouvons rencontrer une bonne âme charitable qui nous viendra en aide.

L'étranger sourit et ne put s'empêcher de donner une petite tape amicale sur la joue fraîche de Jean.

L'ÉTRANGER. – Ton camarade n'en dit pas autant, ce me semble.

JEAN. – C'est qu'il est terrifié, monsieur. Il a toujours peur, ce pauvre Jeannot.

L'ÉTRANGER, *avec ironie*. – Ah! il s'appelle Jeannot! Beau nom! Bien porté! Et toi, quel est ton nom?

JEAN. – C'est Jean, monsieur.

L'ÉTRANGER. – Vrai beau nom, celui-là! Et tu me fais l'effet de devoir faire honneur à tes saints patrons. Allons, Jean et Jeannot, marchons; je vais vous escorter, de peur d'accident. Tiens, mon brave petit Jean, voici tes huit francs vingt-cinq centimes, auxquels j'ajoute vingt francs pour payer ton voyage. Et toi, pleurard, poltron, voici tes dix francs vingt-cinq centimes, auxquels j'ajoute la défense de rien recevoir de Jean. Si j'apprends que tu as encore accepté un partage, tu auras affaire à moi. Suivez-moi tous deux; je veux vous faire déjeuner à AURAY, dont nous ne sommes pas éloignés.

JEAN, *les yeux brillant de joie et de reconnaissance*. – Vous avez bien de la bonté, monsieur; je suis bien reconnaissant; je ne sais comment vous remercier, monsieur.

L'ÉTRANGER. – En mangeant de bon appétit le déjeuner que je vais te donner, mon petit Jean.

JEAN. – Tiens! vous dites comme maman: *petit Jean*.

Et les yeux de *petit Jean* se mouillèrent de larmes.

III - Le voleur se dévoile!

Les enfants suivirent l'étranger, Jean remerciant le bon Dieu et la Sainte Vierge de la rencontre d'un si bon, si riche et si généreux voleur, et Jeannot déplorant son guignon et enviant le bonheur de Jean.

Pendant le trajet d'une lieue qui séparait la chapelle de la ville, l'étranger chercha à faire causer les enfants, Jean surtout lui plaisait singulièrement. Jeannot, mécontent de n'avoir pas eu, comme son cousin, une gratification du voleur répondait à peine et se plaignait de la fatigue, de la chaleur, de la longueur de la route.

L'ÉTRANGER. – Je ne t'oblige pas à me suivre, pleurnicheur; reste en arrière si tu veux.

JEANNOT. – Que je reste en arrière pour que les loups me mangent.

L'ÉTRANGER. – Les loups! au mois de juin, en plein soleil!

JEANNOT. – Il n'a pas de soleil qui tienne! Les loups n'ont pas peur du soleil. On en a vu deux à Kermadio il n'y a pas déjà si longtemps.

L'ÉTRANGER. – Tu as pris des chiens pour des loups!

JEANNOT. – C'est pas moi seul qui les ai vus! C'est bien d'autres! Un loup énorme, noir, à tête grise, qui n'est pas farouche, et qui a regardé déjeuner le garde, M. Daniel, à vingt pas de sa maison; et puis une grosse louve grise qui vous regarde en face, qui vous barre le passage; et qui vous a la mine d'une bête affamée, toute prête à vous dévorer.

L'ÉTRANGER. – C'est la peur qui t'a fait voir tout cela. Toi, Jean, as-tu vu ces terribles bêtes?

JEAN. – Pas moi, monsieur, mais Jeannot dit vrai; bien des personnes les ont vues. Un cousin de M. le maire, qui chassait, a vu le loup et a couru après. L'institutrice de Mademoiselle a vu la louve, qui l'a suivie longtemps. Et puis Daniel, le garde de Monsieur, a rencontré le loup, qui a eu peur et a traversé à la nage le bras de mer de Kermadio.

Après quelques instants de silence et de triomphe pour Jeannot, l'étranger se mit à questionner Jean sur sa mère. L'intérêt qu'il semblait prendre à la conversation enhardit Jean; il lui dit avec quelque hésitation:

«Monsieur, voudriez-vous me rendre service, mais un bien grand service?»

L'ÉTRANGER. – Très volontiers, si c'est possible, mon ami. Mais comment me le demandes-tu, à moi que tu connais à peine?

JEAN. – Parce que vous avez l'air très bon, monsieur; et parce que je vois que vous me portez intérêt et que vous serez bien aise d'obliger encore un pauvre garçon que vous avez déjà obligé.

L'ÉTRANGER, *souriant*. – Très bien, mon ami; je crois que tu as deviné assez juste. Quel service me demandes-tu?

JEAN. – Voilà, monsieur; c'est de reprendre les vingt francs que vous m'avez donnés, et de les porter à maman; vous lui direz que c'est son petit Jean qui les lui envoie, et que c'est vous qui me les avez donnés.

Et Jean cherchait sa bourse pour retirer la pièce d'or.

L'ÉTRANGER. – Attends, mon garçon; laisse tes vingt francs dans ta bourse, il n'y a pas besoin de te presser. Et d'abord, puisque je suis un voleur, ne crains-tu pas que je te vole ton argent?

JEAN. – Oh non! D'abord vous n'êtes pas un voleur, puisque vous donnez au lieu de prendre; et puis, vous seriez un voleur pour tout le monde, que vous ne le seriez jamais pour moi.

L'ÉTRANGER. – Pourquoi donc?

JEAN. – Parce que vous m'avez fait du bien, monsieur; on s'attache aux gens auxquels on a fait du bien, et il me semble qu'on n'a jamais envie de leur faire du mal.

L'ÉTRANGER. – Écoute, mon brave petit Jean; je ferais bien volontiers ta commission, mais je ne sais pas où trouver ta mère.

JEAN. – À Kérantré, monsieur; vous demanderez la veuve Hélène, la mère du petit Jean; tout le monde vous l'indiquera.

L'ÉTRANGER. – Mais, mon ami, je ne sais pas où est Kérantré.

JEAN. – Comment, vous ne connaissez pas Kérantré? Demandez à Kénispère, chacun connaît ça.

L'ÉTRANGER. – Je ne sais pas davantage où est Kénispère.

JEAN. – Vous ne connaissez pas Kénispère, près d'Auray et de Sainte-Anne?

L'ÉTRANGER. – Je ne connais rien de tout cela.

JEAN. – Ni le sanctuaire de Mme Sainte-Anne?

L'ÉTRANGER. – Ni le sanctuaire.

JEAN. – Ni la fontaine miraculeuse de Mme Sainte-Anne?

L'ÉTRANGER. – Ni la fontaine ni rien de Mme Sainte-Anne.

JEAN. – Mais vous n'êtes donc pas du pays, monsieur?

L'ÉTRANGER. – Non je ne suis arrivé qu'hier soir; je suis descendu à Auray, à l'hôtel, et je me promenais pour voir le pays, qui m'a semblé joli, lorsque je t'ai vu entrer à la chapelle; je t'y ai suivi, et je me suis placé dans un coin obscur. Tu priais avec tant de ferveur et tu pleurais si amèrement, que j'ai tout de suite pris intérêt à toi; tu as parlé haut en priant, et ce que tu disais a augmenté cet intérêt. Ton cousin est venu; j'ai entendu votre conversation. J'ai fait le voleur pour vous donner une leçon de prudence; il ne faut jamais compter son argent sur les grandes routes, ni dans les auberges, ni devant des inconnus. Je viens dans le pays pour voir l'église de Sainte-Anne qui va être reconstruite. Je veux voir le vieux sanctuaire avant qu'on le détruise.

JEAN. – J'avais donc raison! Vous n'êtes pas un voleur! Je l'avais deviné bien vite à votre mine. Mais, monsieur, puisque vous restez dans le pays, voulez-vous tout de même donner à maman les vingt francs que voici?

Jean lui tendit les vingt francs. L'étranger sembla hésiter; mais il les prit, les remit dans sa poche, et serra la main de Jean en disant:

«Ils seront fidèlement remis; je te le promets.

— Merci, monsieur», répondit Jean tout joyeux.

Ils continuèrent leur route: Jean gaiement; l'étranger avec une satisfaction visible, et témoignant une grande complaisance pour son petit protégé; Jeannot, triste et ennuyé du guignon qui le poursuivait et qui le mettait toujours au-dessous de Jean.

«Voyez, pensa-t-il, cet étranger, qui ne le connaît pas plus qu'il me connaît, se prend de goût pour lui, et moi il ne m'aime pas; il appelle Jean mon ami, mon brave garçon, et moi, pleurard, pleurnicheur, jaloux! Il cause avec Jean; il semblerait qu'ils se connaissent depuis des années! Et moi, il ne me parle pas, il ne me regarde seulement pas. C'est tout de même contrariant; cela m'ennuie à la fin. À Paris, je tâcherai de me séparer de Jean, et de me placer de mon côté»

Ils arrivèrent à la ville; il était dix heures. L'étranger les mena à l'hôtel où il était descendu. Il fit servir un déjeuner bien simple, mais copieux. Ils mangèrent du gigot à l'ail, une omelette au lard, de la salade, et ils burent du cidre. Quand le repas fut terminé, l'étranger se leva.

«Jean, dit-il, quand tu seras à Paris, tu viendras me voir; je te laisserai mon adresse; j'y serai dans huit jours. Où logeras-tu?»

JEAN. – Je n'en sais rien, monsieur; c'est comme le bon Dieu voudra.

L'ÉTRANGER. – Où demeure ton frère Simon?

JEAN. – Rue Saint-Honoré, n° 263.

L'ÉTRANGER. – C'est bien, je ne l'oublierai pas... Montre-moi donc ta bourse, que je voie si ton compte y est.

Jean la lui présenta sans méfiance.

«Jean, dit l'étranger, veux-tu me faire un présent»

JEAN. – Bien volontiers, monsieur, si j'avais seulement quelque chose à vous offrir.

L'ÉTRANGER. – Eh bien, donne-moi ta bourse, je te donnerai une des miennes.

JEAN. – Très volontiers, monsieur, si cela vous fait plaisir: elle n'est malheureusement pas très neuve; c'est M. le curé qui l'a donnée à maman pour mon voyage.

L'étranger prit la bourse après l'avoir vidée.

«Attends-moi, dit-il, je vais revenir.»

Il ne tarda pas à rentrer, tenant une bourse solide en peau grise avec un fermoir d'acier; il reprit la monnaie de Jean, la remit dans un des compartiments de la bourse, mit dans un autre compartiment le papier sur lequel il avait écrit son nom et son adresse, et la donna à Jean, en lui disant tout bas, de peur que Jeannot ne l'entendît:

«Tu trouveras tes vingt francs dans un compartiment séparé; n'en dis rien à Jeannot, je te le défends»

JEAN. – Je vous obéirai, monsieur, pour vous témoigner ma reconnaissance. Mais j'aurais préféré que vous les eussiez gardés pour ma pauvre maman.

— Ta maman les aura; sois tranquille... Chut! ne dis rien... Adieu, mon petit Jean; bon voyage.

L'étranger serra la main de Jean et fit un signe d'adieu à Jeannot; il leur remit encore un petit paquet, et il se sépara d'avec ces deux enfants, dont l'un ne lui plaisait guère, et l'autre lui inspirait un vif intérêt.

Quand ils furent partis, l'étranger se mit à réfléchir.

«C'est singulier, dit-il, que cet enfant m'inspire un si vif intérêt; sa physionomie ouverte, intelligente, douce, franche et résolue m'a fait une impression très favorable... Et puis, j'ai des remords de l'avoir effrayé au premier abord... Ce pauvre enfant!... avec quelle candeur il m'a offert son petit avoir! Tout ce qu'il possédait!... C'était mal à toi!... Et l'autre me déplaît énormément, je suis fâché qu'ils voyagent ensemble. Je les retrouverai à Paris; j'irai voir le frère Simon; je veux savoir ce qu'il est, celui-là. Et si je le soupçonne mauvais, je ne lui laisserai pas mon petit Jean. Il gardera l'autre s'il veut. J'ai fait un échange de bourse qui profitera à Jean; la sienne est décousue et déchirée partout; c'est égal, je veux la garder; cette aventure me laissera un bon souvenir.»

IV -La carriole et Kersac

Jean et Jeannot marchèrent quelque temps sans parler:

«Dis donc, Jean, dit enfin Jeannot, combien crois-tu qu'il nous faudra de jours pour arriver à Paris?»

JEAN. – Je n'en sais rien; je n'ai pas pensé à les compter.

JEANNOT. – Combien ferons-nous de lieues par jour?

JEAN. – Cinq à six, je crois bien.

JEANNOT. – Mais cela ne nous dit pas combien il y a de lieues d'ici à Paris.

JEAN. – Nous aurions dû demander au monsieur voleur; il nous l'aurait dit.

JEANNOT. – Il n'en sait pas plus que nous. Ces gens riches, ça voyage en voiture; ils ne savent seulement pas le chemin qu'ils font.

Une carriole attendait tout attelée devant une maison que les enfants allaient dépasser. Un homme sortit de la maison et s'apprêta à monter dans la carriole.

«Monsieur, dit Jean en courant à lui et en ôtant poliment sa casquette, pouvez-vous nous dire combien nous avons de lieues d'ici à Paris?»

L'HOMME. – D'ici à Paris! Mais tu ne vas pas à Paris, mon pauvre garçon?

JEAN. – Pardon, monsieur; nous y allons, Jeannot et moi, pour rejoindre Simon et pour gagner notre vie; et nous voudrions savoir s'il y a bien loin et combien il nous faudra de jours pour y arriver.

L'HOMME. – Miséricorde! Mais vous ne comptez pas y aller à pied?

JEAN. – Pardon, monsieur; il le faut bien; nous n'avons pas les moyens d'y aller dans une belle carriole comme vous.

L'HOMME. – Mais, petits malheureux, savez-vous qu'il y a d'ici à Paris cent vingt lieues?

JEAN. – C'est beaucoup! Mais nous y arriverons tout de même. Bien merci, monsieur! Pardon de vous avoir dérangé.

L'HOMME. – Pas de dérangement, mon ami... Mais, j'y pense, je vais à Vannes; montez dans ma carriole, c'est votre route, et cela vous avancera toujours de quatre lieues, car vous n'êtes guère à plus d'une lieue d'Auray.

JEAN. – Bien des remerciements, monsieur; ce n'est pas de refus.

L'HOMME. – Alors, montez vite et partons. Je suis pressé.

Jean grimpa lestement et fit grimper Jeannot, qui n'avait pas dit une parole. Jean se mit près du maître de la carriole; Jeannot se plaça dans le coin le plus reculé. Le brave homme, qui recueillait les petits voyageurs, fouetta son cheval, et on partit au grand trot. Jean était enchanté; il n'avait jamais roulé si vite. Jeannot semblait effrayé; il se cramponnait aux barres de la carriole. Le conducteur se retourna et regarda attentivement Jeannot.

L'HOMME. – Ton camarade est muet, ce me semble?

Jean rit de bon coeur.

JEAN. – Muet! Pour cela non, monsieur; il a la langue bien déliée. Il ne dit rien, c'est qu'il a peur.

L'HOMME. – Peur de qui, de quoi?

JEAN. – Je n'en sais rien, monsieur; il a toujours peur. Jeannot, réponds donc à monsieur, qui a la politesse de s'inquiéter de toi.

JEANNOT. – Que veux-tu que je dise? Je ne peux pas causer, moi, quand j'ai peur.

JEAN. – Là! Quand je disais qu'il a peur.

L'HOMME. – Et de quoi as-tu peur, nigaud?

JEANNOT. – J'ai peur de votre cheval qui court à tout briser, et puis j'ai peur de vous aussi. Est-ce que je sais qui vous êtes?

L'HOMME. – Comment? Polisson, vaurien! J'ai la bonté de te ramasser sur la route, et tu oses me faire entendre que je suis un mauvais garnement, un voleur, un assassin, peut-être. Si ce n'était ton camarade, je te flanquerais dehors et je te laisserais faire la route à pied.

JEAN. – Oh! monsieur, pardonnez-lui! Il ne sait ce qu'il dit quand il a peur. C'est une nature comme ça? Il s'effraye de tout, et tout lui déplaît.

L'HOMME. – Pas une nature comme la tienne, alors: tu me fais l'effet d'être un brave garçon.

JEAN. – Dame! monsieur, je suis comme le bon Dieu m'a créé et comme maman m'a élevé. Je n'y ai pas de mérite, assurément. Le pauvre Jeannot, monsieur, il est un peu en dessous, un peu timide, parce qu'il a perdu sa mère, qui était ma tante; c'est ça qui l'a aigri.

L'HOMME. – Tant pis pour lui. Je ne veux seulement pas le regarder; son visage pleurard n'est pas agréable à l'oeil ni doux au coeur. Et quant à ce que disait ce polisson, qu'il ne savait pas qui j'étais, je m'en vais te le dire, moi. Je suis un fermier d'auprès de Sainte-Anne; je vais à Vannes pour acheter des

porcs, et je m'appelle Kersac.

JEAN. – Merci, monsieur Kersac; nous sommes heureux de vous avoir rencontré. C'est une journée de route que vous nous avez épargnée.

KERSAC. – Je puis faire mieux que ça. Je passe deux heures à Vannes; j'en repars vers cinq heures pour aller à six lieues plus loin, à Malansac. Je puis vous mener jusque-là; ce sera encore une journée de sauvée. Nous serons avant huit heures à Malansac, où je couche; pour le coup, mon cheval aura fait ses douze lieues et bien gagné son avoine.

JEAN, *tout joyeux*. – Merci bien, monsieur. Si nous faisons souvent des rencontres comme celle d'aujourd'hui, nous ne tarderons pas à arriver à Paris... Remercie donc, Jeannot.

KERSAC. – Laisse-le tranquille. Est-ce que j'ai besoin de son remerciement! C'est pour toi, ce que j'en fais; ce n'est pas pour lui.

Jean eut beau faire des signes à Jeannot, il n'en put obtenir une parole. Kersac s'apercevait, sans en avoir l'air, du manège de Jean et de son air inquiet: il souriait et s'amusait à exciter les supplications muettes de Jean, en se retournant de temps en temps et en lançant à Jeannot des regards mécontents. Jean croyait découvrir de la colère dans les yeux menaçants de Kersac; il s'efforça de la détourner par des observations aimables sur la beauté du cheval, qui était bon, mais pas beau; ensuite sur la douceur de la carriole, qui les secouait comme un panier à salade; sur les charmes de la route, qui était une plaine aride.

Plus Kersac s'amusait des efforts visibles du pauvre Jean pour conjurer l'orage qu'il redoutait pour Jeannot, plus ses yeux devenaient terribles, plus ses lèvres se contractaient, plus son front se plissait; ses sourcils se fronçaient; sa bouche prenait un aspect presque féroce; sa main, dégagée des rênes, se crispait. Enfin, il arrêta son cheval et se retourna vers Jeannot. Le visage de Jean exprimait la consternation, celui de Jeannot la frayeur.

Après quelques minutes d'immobilité pendant lesquelles le cheval reprenait haleine, Kersac, voyant la terreur visible de Jeannot et l'inquiétude croissante de Jean, s'adressa au premier d'une voix formidable.

«Jeannot, tu es un petit gredin! Tu vois les supplications de ton cousin, qui redoute pour toi (ce qui va t'arriver) des coups de fouet. Tu t'entêtes à ne pas lui accorder les excuses qu'il te demande à m'adresser. Je te dis à mon tour que tu vas tout de suite nous demander pardon de ta maussaderie, ou bien... Allons, à genoux dans la carriole, et un pardon bien prononcé.»

Jeannot ne bougea pas. Kersac leva son fouet; Jean lui demanda grâce pour son cousin; mais Kersac, indigné de l'obstination de Jeannot, lui appliqua un léger coup de fouet sur les épaules. Jeannot poussa un cri, Kersac frappa un second coup. Jeannot n'attendit pas le troisième; il se jeta à genoux et cria Pardon! de toute la force de ses poumons.

«À la bonne heure! dit Kersac en se remettant en place et en faisant repartir son cheval. Et toi, mon pauvre garçon, ajouta-t-il en s'adressant à Jean et en reprenant sa voix calme, ne t'afflige pas. Ce vaurien a besoin d'avoir les épaules un peu caressées par le fouet; tant que nous serons ensemble, je le rendrai docile sinon aimable.»

Jean ne répondit pas; il avait eu peur pour Jeannot, et il craignait que ce dernier n'excitât encore la colère de Kersac. Quant à Jeannot, il faisait, comme d'habitude, des réflexions douloureuses sur le guignon qui le poursuivait et sur la bonne chance de Jean.

On arriva ainsi à Vannes. Kersac dételа son cheval; Jean lui offrit de le mener à l'écurie, de lui donner son avoine et de le bouchonner.

KERSAC. – Tu sais bouchonner un cheval, toi?

JEAN. – Je crois bien, monsieur; j'en ai bouchonné plus d'un à l'auberge de Kérantré.

KERSAC. – Très bien, mon garçon; tu me rendras service, car je suis pressé d'aller à mes affaires pour les porcs. Attends-moi ici; je serai de retour dans deux heures. Après l'avoine tu feras boire mon cheval.

JEAN. – Oui, oui, monsieur, je sais bien; et du foin après avoir bu.

KERSAC. – C'est ça! Au revoir.

Jean s'empressa de mener le cheval à l'écurie.

«Allons, Jeannot, dit-il, viens m'aider; tu bouchonneras d'un côté et moi de l'autre»

JEANNOT. – Plus souvent que je toucherai au cheval de ce méchant homme. Toi qui es son favori, tu peux l'aider; mais moi, je n'ai pas de remerciements à lui faire.

JEAN. – Écoute, mon Jeannot, avoue que tu as été maussade et qu'il n'a pas tapé fort.

JEANNOT. – Fort ou non, il a tapé, et il n'avait pas le droit de me taper.

JEAN. – Voyons, Jeannot; si ce n'est pas pour lui, fais-le pour moi, pour m'aider.

JEANNOT. – Ma foi non, tu es trop ami avec lui.

JEAN. – Et comment ne serais-je pas ami avec lui, puisqu'il nous avance de douze lieues en nous voiturant comme il le fait. C'est bon de sa part, tout de même.

JEANNOT. – Qu'est-ce que ça lui coûte de nous laisser monter dans sa voiture?

JEAN. – Je ne dis pas, mais c'est tout de même bon à lui, et il y en a beaucoup qui n'y auraient pas pensé.

Jean eut beau dire, Jeannot alla s'étendre dans un coin de l'écurie sur un tas de paille, et il laissa son cousin s'occuper tout seul du cheval qui les avait menés si bon train, et qui devait leur faire faire six lieues encore. Quand il eut fini, il alla s'asseoir près de Jeannot.

JEAN. – Dis donc, Jeannot, est-ce que tu ne te sens pas besoin de manger?

JEANNOT. – Manger et boire aussi.

JEAN. – Si nous entamions nos provisions?

JEANNOT. – Ce ne serait pas moi qui m'y refuserais.

JEAN. – Par quel paquet allons-nous commencer? Celui de maman ou celui de M. Abel?

JEANNOT. – Comme tu voudras.

JEAN. – Prenons celui de maman. Pauvre maman, elle nous croit bien près de Kérantré encore, et ce soir nous en serons à quatorze lieues pour le moins.

Jean défit le petit paquet que lui avait donné sa mère: il en tira une cuisse de lapin et un morceau de pain.

«La galette sera pour ce soir», dit-il.

Il partagea le lapin avec Jeannot, lui donna une tranche de pain, en garda une, et ils commencèrent leur modeste repas. Mais quand ils eurent mangé, ils eurent soif. Jean se chargea de demander de l'eau. Il entra dans la salle de l'auberge, y trouva une femme qui mettait le couvert, ôta sa casquette, et lui demanda s'il ne pourrait pas avoir de l'eau pour lui et son camarade.

LA FEMME. – Pour quoi faire, mon ami?

JEAN. – C'est pour boire, madame. Nous avons mangé, et nous voudrions bien avoir un verre d'eau, s'il vous plaît.

LA FEMME. – Je vais vous donner une bouteille de cidre, mon ami; c'est plus sain que l'eau quand on a beaucoup marché.

JEAN. – Merci bien, madame; nous n'avons pas marché; c'est M. Kersac qui a bien voulu nous prendre dans sa carriole; ainsi que je vous remercie bien de votre bonté, madame; mais... mais... pour dire vrai, nous n'avons pas les moyens de payer du cidre dès la première journée de route.

LA FEMME. – Je ne comptais pas te le faire payer, mon ami; et tu l'auras tout de même, car tu me parais un bon et honnête garçon.

La femme prit sur la table une bouteille de cidre et la donna à Jean avec un verre. Jean remercia beaucoup et courut faire voir à Jeannot ce qu'on lui avait donné. Ils se régalèrent de leur mieux et s'étendirent sur la paille en attendant Kersac. Il revint à l'heure précise, attela bien vite, fit monter Jean dans la carriole, et appela Jeannot, qui ne répondit pas.

«Tant pis pour lui; partons», dit Kersac.

JEAN. – Pas sans Jeannot, monsieur; vous voudrez bien l'attendre; je vais courir le chercher.

KERSAC. – Ma foi non, je suis pressé; en route.

Jean sauta à bas de la carriole.

JEAN. – Adieu, monsieur, et bien des remerciements pour toutes vos bontés.

KERSAC. – Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc? Puisque je t'emmène.

JEAN. – Pardon, monsieur, je ne peux pas partir sans Jeannot. Je ne laisserai pas Jeannot tout seul.

KERSAC. – Ah bah! ne t'inquiète donc pas de ce garçon; il te rejoindra quelque part.

JEAN. – Non, monsieur, il aurait trop peur; il en mourrait.

Jean salua Kersac et allait partir pour aller à la recherche de Jeannot, lorsque Kersac le rappela.

«Jean! viens donc! Diable de garçon! Je ne partirai pas sans toi, c'est convenu. Va vite chercher ton protégé, je t'attendrai.

— Merci, monsieur», cria Jean d'un air joyeux.

Et il partit pour chercher Jeannot, qu'il trouva endormi sur la paille dans l'écurie.

«Jeannot, vite, lève-toi; partons, M. Kersac t'attend.»

Jeannot se frottait les yeux, dormait encore à moitié. Jean parvint à le réveiller et à l'entraîner dans la cour où attendait Kersac.

«Allons donc! cria Kersac. Avance, traînard. Tire-le, Jean; donne-lui une poussée.»

Jeannot, tout à fait réveillé par ces cris, monta assez lestement dans la carriole et s'y étendit pour se rendormir, pendant que Jean s'établissait près de Kersac. Ils partirent au grand trot.

V - L'accident

KERSAC. – Tu m'as porté bonheur, mon garçon; j'ai fait une affaire magnifique avec mes petits cochons. De la plus belle espèce: ils viennent de Kermadio. J'en ai eu quarante pour deux cent quarante francs! à six francs pièce; ce que j'aurais payé partout ailleurs quatre à cinq cents francs pour le moins. Si je fais aussi bien à Malansac, j'aurai fait une fière journée.

JEAN. – C'est le bon Dieu qui vous a récompensé, monsieur, de votre charité envers nous.

KERSAC. – Et c'est pourquoi je dis que tu m'as porté bonheur.

JEAN. – Pas moi seul, monsieur, Jeannot est de moitié.

KERSAC. – Hem! Hem! tu crois? Il n'a pas une mine à porter bonheur. Regarde-le donc; il dort comme un loir, et, tout en dormant, il boude et il rage.

Jean se retourna en souriant et trouva, en effet, une mine si irritée et si maussade à son cousin Jeannot, qu'il ne put s'empêcher de rire tout haut; sa gaieté gagna Kersac, que son marché de petits cochons avait mis de belle humeur, et tous deux rirent si bruyamment que Jeannot se réveilla. Il regarda autour de lui.

«Qu'y a-t-il donc? Pourquoi riez-vous si fort?»

On riait trop pour pouvoir répondre, ce que Jeannot trouva mauvais; il se recoucha, referma les yeux, et les rouvrit de temps en temps pour leur lancer un regard irrité, qui ne faisait qu'exciter les rires de Jean et de Kersac.

Le cheval trottait toujours; Kersac remarqua qu'il avait beau poil, qu'il avait été bien bouchonné, bien soigné.

«Sais-tu, mon garçon, que tu me reviens beaucoup? dit-il à Jean. J'ai bonne envie de te garder»

JEAN. – Oh! monsieur, c'est impossible!

KERSAC. – Pourquoi donc?

JEAN. – Et Jeannot?

KERSAC. – Tiens, c'est vrai! Ce diable de Jeannot? Je voudrais bien t'en voir débarrassé.

JEAN. – Il ne m'embarrasse pas, monsieur, au contraire; je sais que je lui suis utile.

KERSAC. – Il ne peut pas en dire autant pour toi... Écoute, Jean, ajouta-t-il après quelques instants de réflexions, veux-tu faire une chose? Ne va pas à Paris, reste avec moi; je te serai un bon maître; j'aurai soin de ta mère. Et je ramènerai ton Jeannot chez lui.

JEAN. – Vous êtes bien bon, monsieur, je suis très reconnaissant, mais je ne peux pas, monsieur.

KERSAC. – Pourquoi ça?

JEAN. – Parce que maman m'a fait partir pour m'envoyer à Paris; mon frère Simon nous attend tous les deux, Jeannot et moi. Il faut que j'obéisse à maman; je ne sais pas quelles sont ses raisons pour nous envoyer à Simon; peut-être serait-elle mécontente si j'entrais chez vous sans l'avoir consultée. Et puis, le pauvre Jeannot, que deviendrait-il sans moi?

KERSAC. – Il resterait au pays! Pas plus malheureux que ça.

JEAN. – Mais, monsieur, ma tante n'a pas de quoi le nourrir, ni maman non plus. Il faut qu'il travaille; et chez nous, nous ne trouvons pas d'ouvrage.

KERSAC. – Alors n'en parlons plus. Peut-être te retrouverai-je plus tard, et sans Jeannot, pour le coup. Il dort toujours, le paresseux!

Jeannot ne dormait pas, il avait tout entendu; la générosité de Jean le toucha: il se promit de lui venir en aide à l'avenir et de ne plus être maussade comme il l'avait été.

La route s'acheva gaiement pour Jean, qui questionnait Kersac sur le pays qu'ils parcouraient. Celui-ci lui répondait amicalement et revenait sans cesse sur son désir de l'avoir à son service. Jean le remerciait et répétait son refrain:

«Et Jeannot?»

Si bien qu'en arrivant à Malansac, Kersac ne pouvait plus souffrir Jeannot, qui le lui rendait bien.

«Pourquoi ce méchant homme veut-il absolument forcer Jean à m'abandonner? se demandait Jeannot. Il n'est pas possible qu'il tienne beaucoup à Jean, qu'il ne connaît pas; c'est donc pour le plaisir de me faire du mal, pour me jeter tout seul sur la grande route! Que je déteste cet homme! Si jamais je le rencontre quand je serai grand et fort, je lui jouerai un tour, un mauvais tour, si je le puis.»

Ils arrivèrent à Malansac, Jean offrit à Kersac de soigner son cheval encore cette fois; Kersac accepta.

Il était près de huit heures, mais il faisait grand jour encore. Lorsque Kersac, aidé de Jean, eut fini d'arranger son cheval, il lui proposa de faire une promenade hors de la ville.

«J'ai les jambes engourdies d'avoir été assis toute la journée; si tu veux venir avec moi, nous irons dans la campagne voir les environs; on dit que le pays est joli.»

Jean accepta avec joie; il eut bien envie de dire:

«Et Jeannot?»

Mais il n'osa pas; il voyait l'antipathie de Kersac pour son cousin.

Ils partirent donc, laissant à l'auberge Jeannot, qui, cherchant à se rendre utile comme Jean, s'offrit pour faire boire le cheval quand il aurait mangé son avoine. Kersac fut surpris de l'obligeance de Jeannot, mais il accepta après un regard et un geste suppliant de Jean.

«Au fait, dit-il, nous aurons plus de temps pour nous promener, n'ayant plus à nous inquiéter du cheval.»

Et ils se dirigèrent hors de la ville. Il faisait un temps magnifique; le soleil se couchait; la chaleur était passée; le pays était joli; ils marchèrent assez longtemps, causant de choses et d'autres; Jean amusait et intéressait Kersac par mille petits récits de son enfance et de sa famille. Plus il se faisait connaître à Kersac, plus celui-ci s'y attachait et désirait l'attacher à son service.

«Il y a si longtemps dit-il, que je cherche un garçon tout jeune à former, et je le cherche intelligent, serviable, actif comme toi»

JEAN. – Vous vous faites illusion, monsieur; je n'ai pas les qualités que vous me croyez.

KERSAC. – Si fait, si fait, je m'y connais; j'en ai eu plus de dix à mon service; je ne me trompe plus maintenant.

Ils retournaient sur leurs pas et reprenaient la grande route de Malansac, lorsqu'ils entendirent le galop précipité d'un cheval. Quand il approcha, Kersac reconnut le sien qui arrivait ventre à terre. Il se jeta sur la route pour lui couper le chemin, saisit la bride, mais le cheval était lancé; Kersac, malgré sa force, ne put l'arrêter sur le coup, et il se trouva jeté par terre, traîné et en danger d'être piétiné. Jean, voyant l'imminence du péril, se jeta au-devant du cheval et se suspendit à ses naseaux, ce qui le fit arrêter, à moitié calmé, immédiatement.

Kersac voulut se relever, mais il retomba; il avait un pied foulé.

Jean commença par attacher à un arbre l'animal essoufflé et tremblant, et courut à Kersac, qui était tout pâle et prêt à défaillir. Jean aperçut une fontaine près de la route; il y courut, trempa son mouchoir dans cette eau fraîche et limpide, et revint en courant pour bassiner le front et les tempes de Kersac. Deux fois encore il retourna à la fontaine; ce ne fut qu'à la troisième fois que Kersac rouvrit les yeux et reprit connaissance.

Il serra la main de Jean et essaya de se lever; ce fut avec grande difficulté et après plusieurs essais qu'il put y parvenir; il se tint debout, appuyé sur son bâton, mais il ne pouvait marcher.

«N'essayez pas, n'essayez pas, monsieur, dit Jean; je vais calmer votre cheval; je l'approcherai tout près de vous, et si vous pouvez monter dessus, nous sommes sauvés.»

Kersac était au bord du fossé gui bordait la route. Jean détacha le cheval, le caressa, le flatta, lui présenta une poignée d'herbe, et, pendant que l'animal mangeait, il le fit descendre dans le fossé, l'arrêta en face de Kersac, et le maintint par la bride pendant que Kersac cherchait à le monter. Il n'y parvenait pas, parce qu'il ne pouvait s'appuyer sur son pied foulé.

JEAN. – Couchez-vous en travers sur le cheval, monsieur, et quand vous y serez, passez votre jambe blessée.

Kersac suivit le conseil de Jean et se trouva solidement placé sur le dos du cheval. Jean lui fit remonter le fossé avec précaution et le mena par la bride. Ils arrivèrent à Malansac à la nuit; le premier objet que vit Kersac fut Jeannot se tenant à moitié caché derrière la porte de l'écurie.

«Viens ici, polisson!» lui cria Kersac.

Jeannot aurait bien voulu se sauver; mais par où passer? Et que deviendrait-il ensuite? Il faudrait bien qu'il finît par se retrouver en face de Kersac. Il prit donc le parti d'obéir; il avança jusqu'à la tête du cheval.

KERSAC. – Pourquoi et comment as-tu laissé échapper mon cheval?

JEANNOT, tremblant. – Monsieur, ce n'est pas ma faute.

KERSAC. – Ce n'est pas ta faute? Menteur! Réponds: Comment le cheval s'est-il échappé?

JEANNOT. – Monsieur, je l'ai mené boire; il ne voulait pas sortir de l'abreuvoir; je l'ai tiré, puis je l'ai

un peu fouetté; alors il a sauté et rué; alors j'ai fouetté plus fort pour le corriger; alors il s'est cabré; alors j'ai eu peur qu'il ne cassât la longe que je tenais; alors je l'ai fouetté sous le ventre; alors il a cassé la longe, comme je le craignais, et alors il est parti comme un enragé qu'il est.

KERSAC. – Petit gredin! petit drôle! Avise-toi de toucher mon cheval du fouet et je te donnerai une correction dont tu te souviendras longtemps. Si je n'avais pas le pied foulé, grâce à toi, animal, imbécile, je te donnerais une raclée qui te ferait danser jusqu'à demain. Va-t'en, et ne te présente plus devant moi, oiseau de malheur!

Jeannot ne se le fit pas répéter; il avait hâte aussi d'échapper aux regards courroucés de Kersac, et ne quitta le coin le plus obscur de l'écurie que lorsque son ennemi eut lui-même disparu.

Jean avait appelé du monde pour aider Kersac à descendre de cheval; il était grand et fort, on eut de la peine à y arriver et à l'établir dans une chambre du rez-de-chaussée qui se trouvait heureusement libre.

Quand il y fut installé, Jean s'assit sur une chaise.

KERSAC. – Eh bien! que fais-tu, mon ami? Tu ne vas pas rester là, je pense?

JEAN. – Pardon, monsieur; à moins que vous ne me chassiez, je resterai près de vous, pour vous servir, jusqu'à ce que vous soyez en état de monter en carriole pour retourner chez vous.

KERSAC. – Mais, mon ami, tu vas t'ennuyer comme un mort. Rester là, à quoi faire?

JEAN. – À vous servir, monsieur. Les gens de l'auberge sont bien assez occupés; ils vous négligeraient, non par mauvaise volonté, mais parce qu'ils ne pourraient pas faire autrement; et c'est triste d'être hors de chez soi sans pouvoir mettre un pied l'un devant l'autre, et personne pour vous donner ce qui vous manque et pour vous aider à passer le temps.

KERSAC. – Et ton voyage à Paris? Et ton frère Simon?

JEAN. – Mon voyage durera quelques jours de plus, monsieur, voilà tout. Et mon frère sait bien que lorsqu'on fait la route à pied, on n'arrive pas à jour fixe; il nous attend à un mois près. Et ainsi, monsieur, si je ne vous suis pas désagréable, si vous voulez accepter mes services, je serai bien heureux de vous être utile.

KERSAC. – Quant à m'être désagréable, mon ami, tu m'es, au contraire, fort agréable; j'accepte tes services et je t'en remercie d'avance. Et je commence par te demander un verre d'eau, car je meurs de soif.

Jean alla demander de l'eau; on lui donna un cruchon plein et un verre. Quand Kersac eut bu ses deux verres d'eau, il songea à dîner.

KERSAC. – Tu me demanderas quelque chose de léger, à cause de ma chute. Une soupe aux choux et au lard, et un fricot à l'ail.

Jean allait sortir; Kersac le rappela.

«Et toi donc, mon garçon, tu n'as pas dîné? Demande pour deux; nous mangerons ensemble»

JEAN. – Merci bien, monsieur; j'ai dîné avec Jeannot avant de quitter Vannes.

KERSAC. – Dîné? Où donc? Avec quoi?

JEAN. – Nous avons dîné à l'écurie, monsieur; nous avions de quoi. Maman nous avait donné les restes du lapin, qui nous avait déjà fait un fameux souper hier soir. Il nous en reste encore une cuisse, et puis du pain et de la galette.

KERSAC. – Et tu crois que je vais m'empâter de bonnes choses, et que je te laisserai manger un vieux morceau de lapin et boire de l'eau?

JEAN. – Il n'est pas vieux, monsieur, il est d'hier; et, quant à l'eau, nous y sommes habitués, Jeannot et moi. Et puis, à Vannes, la bonne dame de l'hôtel m'a donné une bouteille de cidre qui était fièrement bon.

KERSAC. – Je te dis que ce ne sera pas comme ça; tu mangeras avec moi; les bouchées que j'avalerais me resteraient dans le gosier si je me donnais un bon dîner pendant que tu grignoterais des os et du pain dur. Demande deux couverts... entends-tu? Deux couverts!

Jean restait immobile; il semblait vouloir parler et ne pas oser.

KERSAC. – Voyons, Jean, as-tu quelque chose qui ne veut pas sortir. Qu'est-ce que c'est? Parle.

JEAN. – Monsieur... C'est que je crains...

KERSAC. – N'aie pas peur, je te dis. Parle... Parle donc.

JEAN, *souriant*. – Puisque vous l'ordonnez, monsieur... Et Jeannot?

— Encore! s'écria Kersac, s'agitant sur sa chaise. Toujours ce pendard que tu me jettes au nez! Je ne veux pas de ton Jeannot; et je ne veux pas en entendre parler.

JEAN. – C'est parce qu'il vous a offensé, monsieur, que vous ne l'aimez pas. Mais Notre-Seigneur nous pardonne bien quand nous l'offensons, et il nous aime tout de même, et il nous fait du bien. Et il nous ordonne de faire comme lui.

KERSAC. – Ah çà! vas-tu me prêcher comme notre curé? Ton Jeannot ne me va pas, et je n'en veux pas.

Jean soupira et sortit lentement.

Kersac le suivit des yeux et resta pensif.

«Il a tout de même raison, cet enfant... Et de penser que c'est un garçon de quatorze ans qui m'en remontre, à moi qui en ai trente-cinq!... C'est qu'il a raison... parfaitement raison... Mais comment faire pour revenir sur ce que j'ai dit!... Il se moquerait de moi... Et pourtant il a raison. Et c'est un brave garçon si jamais il en fut... Il faut absolument qu'il vienne chez moi... Il a dans la physionomie quelque chose... je ne sais quoi... qui fait plaisir à regarder. Je l'entends qui vient.»

Jean arriva en effet; il apportait de quoi mettre le couvert... un seul couvert!

Kersac s'en aperçut.

KERSAC. – Jean, qu'est-ce que c'est que ça?

JEAN. – Quoi donc, monsieur?

KERSAC. – Un seul couvert? Pourquoi un seul?

JEAN. – Parce qu'il n'y a que vous, monsieur, qui n'ayez pas dîné.

KERSAC. – Et toi tu n'as pas soupé... Jean, écoute-moi et regarde-moi bien en face. Tu as raison et j'ai tort. Tu m'as fait la leçon, et tu as bien fait, et je t'en remercie. Demande trois couverts et va chercher ton Jeannot.

Jean le regardait, il ne pouvait en croire ses oreilles. Il s'approcha tout près de lui. Son air étonné et joyeux fit sourire Kersac.

KERSAC. – Tu ne vas pas te moquer de moi, d'avoir bien fait?

JEAN. – Me moquer de vous? Moi, monsieur? Rire de vous au moment où vous agissez comme Notre-Seigneur? Au moment où je vous admire, où je vous aime? Oh! monsieur!

Jean saisit la main de Kersac et la baisa; Kersac prit la tête de Jean dans ses mains et le baisa au front.

«Va, mon ami, dit-il d'une voix émue, va chercher deux couverts de plus... et Jeannot», ajouta-t-il avec un soupir.

Jean sortit cette fois en courant et ne fut pas longtemps à revenir avec les couverts et Jeannot. Ce dernier osait à peine entrer et lever les yeux.

«N'aie pas peur, Jeannot, dit Kersac en riant; à tout péché miséricorde. J'ai eu tort de te confier un cheval un peu vif, à toi qui n'y entends rien. N'y pensons plus et mangeons bien et gaiement. C'est Jean qui nous sert, je suis hors de combat, moi.»

Jeannot prit courage; Jean était radieux; il regardait Kersac avec reconnaissance et affection. Kersac s'en aperçut, sourit et fut satisfait d'avoir bien agi et d'avoir accepté, lui homme fait, les observations d'un enfant. Il en savait bon gré à Jean, qu'il aimait réellement de plus en plus.

JEAN. – Voici le couvert mis; viens m'aider, Jeannot, à apporter les plats. Faut-il demander du cidre pour vous, monsieur?

KERSAC. – Certainement, et du bon. Mais pas pour moi seul; pour trois.

Jean et Jeannot sortirent.

JEAN. – Eh bien! Jeannot, pas vrai qu'il est bon, M. Kersac? Tu vas être gentil pour lui, j'espère?

JEANNOT. – Je ferais de mon mieux, Jean: mais tu sais que j'ai du malheur et qu'il ne m'arrive jamais rien de bon.

JEAN. – Laisse donc! du malheur! pas plus que moi? Tu te figures toutes sortes de choses; puis tu es triste, tu as l'air mécontent et maussade; c'est ça qui repousse, vois-tu!

JEANNOT. – C'est pas ma faute; c'est mon caractère comme ça. Je ne peux pas toujours rire, toujours prendre les choses gaiement, comme tu le fais, toi. Tu es gai, je suis triste. Tu as confiance en tout le

monde, moi je me défie. Je ne peux pas faire autrement.

JEAN. – Défie-toi si tu veux, gémis tout bas, mais sois obligeant et agréable aux autres... Portons nos plats; les voici tout prêts sur le fourneau.

Jean prit la soupe aux choux et le cidre; Jeannot prit le fricot; Kersac les attendait avec impatience.

KERSAC. – Enfin! voilà notre souper; ne perdons pas de temps; j'ai une faim d'enragé.

Kersac prouva la vérité de ces paroles en mangeant comme un affamé. Jean et Jeannot lui tinrent compagnie; quand le repas fut terminé, il ne restait plus rien dans les plats, rien dans les carafes. Jean et Jeannot desservirent la table et reportèrent le tout à la cuisine.

Lorsque Jean rentra, il dit à Kersac que Jeannot allait coucher à l'écurie, sur de la paille qu'on allait lui donner.

«Et toi, Jean, avant d'aller te coucher, aide-moi à me dévêtir et à gagner mon lit.»

Jean l'aida de son mieux, avec beaucoup d'adresse et de soin. Lorsque Kersac fut couché, Jean s'assit sur une chaise.

KERSAC. – Eh bien! que fais-tu là? Tu ne vas pas te coucher, comme Jeannot?

JEAN. – Je vais coucher près de vous, monsieur, je dormirai très bien sur une chaise.

KERSAC. – Es-tu fou? Passer une nuit sur une chaise? Pour une foulure au pied? Va te coucher, je te dis.

JEAN. – Mais monsieur, vous ne pouvez pas vous lever ni vous faire entendre. S'il vous prenait quelque chose la nuit?

KERSAC. – Que veux-tu qu'il me prenne? Je vais dormir jusqu'à demain. Bonsoir, et va-t'en.

Jean ne dit rien, souffla la chandelle et fit semblant de sortir. Mais il rentra sans faire de bruit, s'étendit sur trois chaises, et ne tarda pas à s'endormir.

VI -Jean Esculape

Vers le milieu de la nuit, Jean fut éveillé par l'agitation extraordinaire de Kersac qui geignait, se retournait, soufflait comme un buffle, et qui finit par dire à mi-voix:

«Je n'aurais pas dû renvoyer Jean; il m'eût soulagé peut-être.

— Me voici, monsieur, dit Jean en s'approchant du lit de Kersac. Qu'avez-vous?»

KERSAC. – Comment? Toi ici? Depuis quand es-tu là?

JEAN. – Je n'en suis pas sorti, monsieur; j'ai seulement fait semblant. Mais vous souffrez, monsieur; que puis-je faire pour vous soulager?

KERSAC. – Je souffre horriblement de mon pied foulé, mon pauvre Jean. Et que faire, maintenant, au milieu de la nuit? Tout le monde est couché; il faut attendre le jour.

JEAN. – En attendant le jour, qui sera long à venir, monsieur, je vais pouvoir vous soulager peut-être. Quand il y avait une foulure dans le village, c'est à maman qu'on venait, et on était guéri en peu de temps. Vous allez voir; je vais vous masser le pied foulé, comme faisait maman et comme elle m'a montré à le faire; dans une demi-heure vous ne sentirez plus le mal.

Malgré la résistance de Kersac qui n'avait pas foi dans ce remède, Jean s'empara du pied douloureux, et, quoiqu'ils fussent dans l'obscurité, il put employer le massage avec le plus grand succès, car, au bout de trois quarts d'heure, le pied, dégonflé, n'occasionnait plus aucune souffrance, et Kersac dormait profondément. Lorsque Jean vit l'heureux effet qu'il avait obtenu, il recouvrit avec précaution le pied, presque entièrement dégonflé, se recoucha sur ses trois chaises et dormit si bien, qu'il ne s'éveilla qu'au bruit qui se faisait dans la maison.

Il faisait grand jour depuis longtemps; l'horloge de la salle sonna six heures. Jean sauta à terre et vit Kersac qui le regardait.

KERSAC. – J'avais hâte de te voir éveillé, mon ami, pour te remercier du bien que tu m'as fait; c'est que j'ai dormi tout d'un trait depuis que tu m'as enlevé mon mal!

JEAN. – Cela va-t-il réellement bien, monsieur?

KERSAC. – Ma foi oui! j'ai encore quelque chose, mais ce n'est rien auprès de ce que j'avais hier. Sais-tu que tu es un fameux médecin?

JEAN. – Il faut, monsieur, que vous me laissiez faire encore un massage, sans quoi l'enflure reviendrait.

KERSAC. – Tout ce que tu voudras; j'ai confiance en ta médecine.

Jean reprit le pied malade et commença à le masser. Au bout d'un quart d'heure, Kersac voulut se lever, disant qu'il se sentait tout à fait guéri; mais Jean voulut continuer, et ne cessa que lorsque le pied,

entièrement désenflé, ne fut plus du tout douloureux.

Kersac se leva, posa le pied par terre avec crainte, avec hésitation; mais, ne sentant rien que de la faiblesse, il voulut se chausser. Jean lui dit qu'il fallait bander le pied, sans quoi la cheville pourrait tourner et l'enflure reparaître. Il alla demander une bande de toile à la maîtresse de l'auberge, qui la lui donna avec empressement; Jean banda habilement le pied de Kersac.

JEAN. – À présent, monsieur, vous pouvez marcher.

KERSAC. – Tu crois? Cela me semble fort.

JEAN. – Essayez, monsieur; vous allez voir.

Kersac essaya, tout doucement d'abord, puis plus franchement; enfin il s'appuya sur son pied comme avant l'accident.

«C'est merveilleux! c'est admirable! C'est que je ne souffre plus du tout; du malaise seulement, pas autre chose.»

Il essaya de marcher; il descendit dans la cour, entra à l'écurie et, à sa grande surprise, trouva Jeannot qui pansait le cheval et qui avait eu la bonne idée de lui donner de l'avoine pour l'occuper agréablement pendant le pansement.

KERSAC. – Comment! mais c'est très bien, Jeannot! Je ne m'attendais pas à te voir si empressé. Continue, mon garçon. Jean m'a si bien guéri avec son massage, que je vais repartir dans une heure pour ma ferme de Sainte-Anne.

Puis, se retournant vers Jean, il continua:

«Je regrette beaucoup, mon brave et excellent garçon, de ne pas t'emmener avec moi; mais je ne t'oublierai pas. Et toi, de ton côté, n'oublie pas Kersac, le fermier de Sainte-Anne, près de Vannes. Si jamais tu as besoin de gagner ta vie, ou s'il te faut quelque argent ou n'importe quoi, rappelle-toi que Kersac a de l'amitié pour toi, qu'il te veut du bien, et qu'il sera très content de pouvoir te le témoigner. Je vais parler à l'aubergiste pour mon marché de porcs et je reviens.»

Il y alla effectivement, mais il ne put rien conclure; la marchandise était trop chère; il trouva plus avantageux de prendre tout ce qui restait de petits cochons à vendre à Kermadio. Il revint trouver Jean et Jeannot.

«Voilà mon cheval fini de panser, dit-il; déjeunons pendant qu'il achève son avoine; puis nous le ferons boire et nous l'attellerons une demi-heure après.»

Kersac commanda trois cafés au lait, et il rentra dans sa chambre avec Jean; tous deux étaient sérieux.

KERSAC. – Tu ne ris pas aujourd'hui, Jean?

JEAN. – Non, monsieur: je n'ai pas envie de rire; je ferais plus volontiers comme Jeannot, je pleurerais.

KERSAC. – Pourquoi cela?

JEAN. – Parce que je suis triste de vous quitter, monsieur; vous avez été bien bon pour moi et pour Jeannot. Vous reverrai-je jamais? C'est ça qui me chagrine. Ce serait dur de ne jamais vous revoir.

Jean leva sur Kersac ses yeux humides; Kersac lui caressa la joue, le front, mais il garda le silence.

Jeannot entra joyeusement avec le café, le lait, les tasses et le pain. Il semblait avoir changé d'humeur avec son cousin; son visage était souriant, tandis que celui de Jean était triste. Ils se mirent à table; Jeannot seul parlait et riait. Quand le déjeuner fut achevé, Kersac se leva pour faire boire son cheval, mais Jean ne voulut pas le laisser, de peur qu'il ne fatiguât son pied encore sensible. En attendant le moment d'atteler, Jean se mit à causer avec Kersac.

«Monsieur, lui dit-il, si vous avez une occasion pour Kérantré, vous ferez donner de nos nouvelles à maman, n'est-ce pas? Cela me ferait bien plaisir.»

KERSAC. – Non, certainement, mon ami, je ne lui en ferai pas donner, mais j'irai lui en porter moi-même.

JEAN. – Vous-même? Ah! monsieur, que je vous remercie! Pauvre maman! comme elle sera contente! Vous demanderez la femme Hélène Dutec, on vous y mènera; c'est sur la route, une petite maison isolée, entourée de lierre. Et puis, monsieur, voulez-vous dire à maman qu'elle m'écrive et qu'elle me donne de vos nouvelles; je serai bien aise d'en avoir.

Il était temps d'atteler; Jean aida Kersac une fois; au moment de se séparer, Kersac dit aux deux cousins:

«J'ai une idée: montez dans ma voiture; je vais vous mener à la gare du chemin de fer, cela vous abrégera votre voyage»

JEAN. – Comment cela, monsieur?

KERSAC. – Montez toujours; je vais t'expliquer cela tout en marchant.

Quand le cheval fut au trot, Kersac prit la parole:

«Voilà ce que je veux faire. Tu te souviens que j'ai fait une bonne affaire de petits cochons à Vannes. Je vais prendre sur mon gain la petite somme nécessaire pour payer ta place et celle de Jeannot jusqu'à Paris: de cette façon je serai plus tranquille. Je n'aimais pas, Jean, à te savoir sur les grandes routes, avec si peu d'argent, un si long voyage devant toi, et tant de mauvais garnements que l'on est exposé à rencontrer. Un pauvre enfant, ça n'a pas de défense.»

Jean remercia Kersac sans trop comprendre le service qu'il lui rendait, mais devinant que c'en était un fort important. Kersac leur expliqua les temps d'arrêt du chemin de fer, les imprudences qu'il fallait éviter; il s'assura qu'ils avaient de quoi manger pour leurs petits paquets de Kérantré et d'Auray, et que leurs bourses étalent suffisamment garnies. Ils arrivèrent à la gare; Kersac donna son cheval à garder à un des garçons de l'auberge; il prit les billets de troisième pour Jean et Jeannot, leur recommanda de ne pas les perdre, parce qu'il faudrait les payer une seconde fois. Il connaissait les employés; il recommanda Jean et Jeannot au chef de train qui les emmenait; il embrassa Jean, serra la main à Jeannot, et demanda au chef de train de les bien placer et de ne pas les oublier en route et à leur arrivée.

Jean, surpris et occupé de ce qu'il voyait et entendait, pensa moins au départ de Kersac. Le sifflet se fit entendre, et le train se mit en marche.

VII -Visite à Kérantré

Pendant que Jean et Jeannot avançaient avec une vitesse dont ils n'avaient eu jusque-là aucune idée, Kersac roulait vers son domicile aussi vite que son cheval pouvait le traîner; il arriva à Vannes et s'y arrêta deux heures pour régler la livraison de ses petits cochons; il en chargea une partie dans sa carriole, et promit d'envoyer prendre le reste le lendemain.

«Puis, pensa-t-il, Je pousserai jusqu'à Kermadio; je ferai affaire pour le reste de leurs petits cochons; et je reviendrai par Kérantré pour voir la mère de Jean. Si je pouvais trouver en route une fille de ferme, j'en serais bien aise; mon temps aura été bien employé de toute manière.»

Kersac fit comme il l'avait dit, malgré l'enflure et la douleur au pied qui étaient un peu revenues et qui gênaient ses mouvements. Il fit des marchés avantageux à Kermadio; le propriétaire était large en affaires et se contentait d'un gain fort restreint. Il reprit ensuite le chemin de Kérantré, et ne tarda pas à y arriver et à trouver la maison d'Hélène, qu'il devina au premier coup d'oeil, d'après la description que Jean lui en avait faite.

Voyant au bord de la route, près d'un bouquet d'arbres, une maisonnette entourée de lierre, il arrêta son cheval et, s'adressant à une jolie petite fille de cinq à six ans qui jouait devant la maison:

«N'est-ce pas ici que demeure la veuve Hélène Dutec?»

La petite fille se releva, le regarda en souriant et répondit:

«Je ne sais pas, monsieur.»

KERSAC. – Comment, tu ne sais pas? Ne demeures-tu pas ici?

LA PETITE. – Oui, monsieur, je suis très contente, je ne pense plus à maman.

KERSAC. – Sais-tu où est la maison du petit Jean?

LA PETITE. – Oui, monsieur, c'est ici, je couche dans son lit: c'est la maman de Jean qui l'a dit.

KERSAC. – Mais c'est donc la femme Hélène Dutec qui demeure ici?

LA PETITE. – Je ne sais pas, monsieur.

KERSAC. – C'est elle qui est ta maman, je suppose, puisque tu couches dans le lit de ton frère?

LA PETITE. – Je n'ai pas de maman, et Jean n'est pas mon frère.

KERSAC. – Diantre de petite fille! on ne comprend rien à ce qu'elle dit. Ce doit être la maison de Jean; j'aurai plus tôt fait de descendre et d'y voir moi-même.

Kersac descendit, alla attacher son cheval à un des arbres qui se trouvaient près de la maison, entra, ne vit personne, et sortit par une porte de derrière qui donnait sur un petit jardin. Il aperçut une femme qui sarclait une planche de choux.

KERSAC. – Ma bonne dame, savez-vous où demeure la femme Hélène Dutec?

La femme se releva vivement.

HÉLÈNE. – C'est moi, monsieur. Vous venez sans doute pour la petite fille?

KERSAC. – Pas du tout; c'est pour vous que je viens; je l'ai promis hier à mon bon petit Jean, et je viens vous donner de ses nouvelles.

HÉLÈNE. – Jean! mon cher petit Jean! mon bon petit Jean! Entrez, entrez, monsieur. Je suis heureuse de vous voir, d'entendre parler de mon enfant.

Et de grosses larmes roulaient de ses yeux pendant qu'elle faisait entrer Kersac, et qu'elle cherchait un escabeau pour le faire asseoir.

HÉLÈNE. – Excusez, monsieur, si je vous reçois si mal; je n'ai pas mieux que ce méchant escabeau à vous offrir.

KERSAC. – J'y suis très bien, ma bonne dame; j'ai quitté Jean et Jeannot hier matin à Malansac, à quinze lieues d'ici; ils allaient à merveille.

— Quinze lieues! s'écria Hélène. Comment ont-ils pu faire tant de chemin dans leur journée? J'ai vu hier un monsieur qui les a quittés à Auray à dix heures du matin.

KERSAC. – Je les ai un peu aidés, pour dire vrai. J'ai une ferme près de Sainte-Anne; j'allais à Vannes, je les ai fait monter dans ma carriole. De Vannes j'allais à Malansac; cela les a encore avancés de six lieues. Nous y avons couché; je les ai embarqués en chemin de fer; ils sont arrivés ce matin vers quatre heures à Paris.

HÉLÈNE. – Déjà! Arrivés à Paris! Comment c'est-il possible?

KERSAC. – Je vais vous expliquer cela, ma bonne dame Hélène. Ils sont avec Simon à l'heure qu'il est.

Kersac lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui, Jean et Jeannot, sans rien omettre, rien oublier. Hélène écoutait avec avidité et attendrissement le récit de Kersac; il parlait de son petit ami Jean avec une chaleur, une amitié, qui touchèrent profondément sa mère et la firent pleurer comme un enfant. Quand il arriva à la fin de son récit et qu'il expliqua comment il avait payé leurs places en chemin de fer jusqu'à Paris, Hélène n'y tint pas. Émue et reconnaissante, elle saisit la main de Kersac et la serra dans les siennes et contre son coeur.

HÉLÈNE. – Que le bon Dieu vous bénisse, mon cher monsieur! Qu'il vous rende ce que vous avez fait pour mon bon petit Jean et pour Jeannot!

KERSAC. – Oh! quant à celui-là, ma bonne dame, vous n'avez pas de remerciements à m'adresser, car ce n'est pas pour lui ni par charité que je l'ai traité comme notre petit Jean, mais pour faire plaisir à Jean. C'est un brave enfant que vous avez là, madame Hélène, et j'ai bien envie de vous le demander.

HÉLÈNE. – Pour quoi faire, monsieur?

KERSAC. – Pour le garder chez moi, à ma ferme.

HÉLÈNE. – Il est encore bien jeune, monsieur; son frère Simon l'a demandé pour un service plus avantageux et plus facile. Quand il sera plus grand et plus fort, je serai bien satisfaite de le voir chez vous, monsieur.

KERSAC. – S'il ne se plaît pas à Paris et qu'il préfère la campagne, vous m'avertirez, ma bonne dame; j'ai dans l'idée qu'il a de l'amitié pour moi et qu'il n'aurait pas de répugnance à entrer à mon service.

HÉLÈNE. – Cela ne m'étonnerait pas, monsieur; et si son frère Simon n'avait pas compté sur lui et ne lui avait par avance assuré une place, je me serais trouvée bien heureuse de le savoir chez vous et si près de moi.

— Maman Hélène, j'ai faim, dit la petite fille qui entrait.

KERSAC. – Qu'est-ce donc que cette petite? Jean ne m'en a pas parlé.

HÉLÈNE. – Il ne la connaît pour ainsi dire pas, monsieur.

Hélène donna un morceau de pain à l'enfant et raconta à Kersac sa rencontre avec la petite fille, la veille du départ de Jean.

«J'étais bien désolée, monsieur, quand je me suis vue cette petite sur les bras; moi qui venais d'envoyer mon pauvre enfant, mon cher petit Jean, parce que nous n'avions plus de quoi vivre; il ne demandait qu'à travailler, mais, dans nos pays, il n'y a guère d'ouvrage pour les enfants. Quand je rentrai chez moi après avoir quitté mon petit Jean et Jeannot, je priai bien le bon Dieu de venir à mon secours. La petite s'éveillait, elle demandait à manger; je remis sur le feu le reste du lait de Jean; il n'avait guère mangé, pauvre enfant, quoiqu'il eût l'air résolu et riant. Je voyais bien de temps à autre une larme qui roulait sur sa joue, il me la cachait, et il croyait que je ne la voyais pas et que je n'en versais pas moi-même.»

Hélène cacha son visage dans ses mains; Kersac l'entendit sangloter.

«Voyons, ma bonne dame Hélène, dit-il, ayez courage... L'enfant n'est pas malheureux! Le bon Dieu lui est venu en aide»

HÉLÈNE. – En vous envoyant près de lui comme un bon ange, c'est vrai, monsieur. Et puis, avant vous, un autre homme du bon Dieu l'avait pris en pitié; ce bon monsieur est venu me voir; il m'a apporté vingt francs de la part de mon pauvre Jean; comme si Jean avait jamais eu vingt francs dans sa bourse! Il m'a fallu les prendre, sous peine d'offenser ce bon monsieur.

KERSAC. – Jean m'a raconté cette rencontre du prétendu voleur.

HÉLÈNE. – Les vingt francs sont venus bien à propos, monsieur; pas pour moi, car j'ai l'habitude de vivre de peu...

KERSAC, *ému.* – Pauvre femme.

HÉLÈNE. – Mais c'était pour la petite fille, monsieur. Avec vingt francs j'ai de quoi la nourrir pendant

six semaines, et il faut espérer que les parents viendront la réclamer avant que les vingt francs soient mangés.

KERSAC. – Ne vous inquiétez pas de la petite fille, ma bonne dame Hélène, j'y pourvoirai.

HÉLÈNE. – Vous, monsieur! Mais vous ne me connaissez pas! Vous pouvez croire...

KERSAC. – Si fait, si fait, je vous connais! Je vous connaissais avant de vous avoir vue, et à présent je vous connais comme si nous étions de vieux amis. Je reviendrai vous voir. Je cours souvent le pays pour les besoins de ma ferme; je passerai par chez vous toutes les fois que j'aurai du temps devant moi. Au revoir donc et prenez courage. Je suis content de vous laisser calme; cela me faisait mal de vous voir pleurer.

Kersac fit un salut amical à Hélène, caressa la pauvre petite fille abandonnée, à laquelle il s'intéressait déjà, et alla détacher son cheval. Il monta dans sa carriole et s'éloigna rapidement.

Hélène le suivit longtemps du regard; puis elle rentra, soupira et leva les yeux au ciel.

«Merci, mon Dieu et ma bonne Sainte Vierge, dit-elle avec ferveur; vous m'avez envoyé un protecteur pour mon petit Jean, et du pain pour cette malheureuse enfant!»

Et elle se remit à son rouet.

VIII -Réunion des frères

Kersac pressait le pas de son cheval; il était tard.

«Je suis resté trop longtemps chez cette pauvre femme, se disait-il. Je voyais que ma présence la consolait; c'est comme si elle avait eu Jean auprès d'elle! Pauvre mère! c'est pourtant terrible d'envoyer son enfant faire cent vingt lieues à pied, seul, presque sans argent, pour arriver à Paris, ou tant de jeunes gens se perdent et meurent de faim... J'irai la consoler et lui parler de Jean quelquefois; c'est une charité. Et je donnerai de ses nouvelles à... Imbécile que je suis, s'écria-t-il, j'ai oublié de demander à Jean son adresse! C'est-il bête! Où le trouver dans ce grand diable de Paris?... La mère doit le savoir; je lui demanderai quand je la verrai.»

Rassuré par cette pensée, il songea à ses affaires, et calcula dans sa tête le gain de sa journée; il était considérable.

Et Jean et Jeannot? Où étaient-ils? Que faisaient-ils? Ils étaient arrivés vers quatre heures du matin à Paris, reposés et enchantés. Descendus de wagon, ils ne savaient où aller: il faisait encore nuit. Le chef de tram, qui était bon homme, les retrouva dans la salle des bagages, où ils avaient suivi les voyageurs, et leur demanda où ils allaient.

JEAN. – Chez mon frère Simon, monsieur; mais il est trop matin; et puis, il ne nous attend que dans un mois; et puis, nous ne savons pas le chemin.

LE CHEF DE TRAIN. – Savez-vous où il demeure?

JEAN. – Oui, monsieur: rue Saint-Honoré, n° 263.

LE CHEF DE TRAIN. – Eh bien, restez ici jusqu'à cinq heures, et vous irez alors chez Simon. Mais, comme vous ne trouveriez jamais votre chemin tout seul, voici trois francs que m'a donnés M. Kersac pour vous nourrir en route; vous ne les avez pas dépensés, puisque vous avez vécu de vos provisions et bu de l'eau; vous prendrez sur ces trois francs un franc cinquante centimes pour payer le fiacre dans lequel je vous ferai monter... À présent, j'ai à faire, je vous quitte; attendez-moi là.

Jean et Jeannot s'assirent sur une banquette; Jean s'amusait beaucoup à regarder les allants et venants; il remarquait tout et s'intéressait à tout. Jeannot bâillait et soupirait.

JEANNOT. – Qu'allons-nous devenir, Jean, au milieu de tout ce bruit? Nous ne trouverons peut-être pas Simon; alors où irons-nous? Que ferons-nous?

JEAN. – Pourquoi donc ne trouverions-nous pas Simon, puisqu'il demeure rue Saint-Honoré, n° 263?

JEANNOT. – Mais si nous ne le trouvons pas?

JEAN. – Alors nous le chercherons.

JEANNOT. – Où le chercherons-nous? À qui le demander?

JEAN. – Il se trouvera bien quelque brave homme qui nous aidera à le trouver. D'ailleurs, Jeannot, ce que tu dis là est ingrat pour le bon Dieu. Vois comme il nous a protégés. Ce bon monsieur voleur qui nous donne de l'argent...

JEANNOT. – À toi, pas à moi.

JEAN. – Ce n'est-il pas la même chose? Tu sais bien que, tant que j'en aurai, tu en auras. Après le bon monsieur, nous avons eu la chance de rencontrer cet autre brave M. Kersac, qui a fait pour nous comme aurait fait le bon Dieu.

JEANNOT. – Oui, joliment, il m'a donné deux coups de fouet.

JEAN. – Bah! deux petits coups de rien du tout; et c'était par bonté, encore.

JEANNOT. – Comment, par bonté? Tu appelles ça bonté, toi?

JEAN. – Certainement, puisque c'était pour te rendre plus gentil; et il y est arrivé, tout de même. Ce bon M. Kersac, qui nous fait faire douze lieues en carriole!

JEANNOT. – Parce que ça l'amusait de causer.

JEAN. – Pas du tout, ça ne l'amusait pas; c'était par bonté. Puis il nous fait souper avec lui, déjeuner avec lui; il paye notre coucher.

JEANNOT. – Coucher, pas cher! De la paille dans une écurie.

JEAN. – Est-ce que nous avons si bien que ça chez nous?... Puis il nous paye notre voyage. Il nous fait arriver à Paris en vingt-quatre heures au lieu de trente jours. C'est à ne pas y croire!

JEANNOT. – Oui, quant à ça, il n'y a rien à dire. C'est véritablement une bonne chose... Mais que ferons-nous si nous ne trouvons pas Simon?

JEAN. – Allons! voilà que tu vas recommencer la même histoire. Je te l'ai déjà dit: nous le chercherons et nous finirons bien par le trouver.

Jeannot n'avait pas l'air bien rassuré, et il recommençait à geindre, lorsque le chef de train entra.

«Vous voilà! c'est bien! Venez et suivez-moi. Vite, je suis pressé.»

Il sortit précipitamment, suivi des enfants, qui ne le quittaient pas des yeux, tant ils avaient peur de s'en trouver séparés. Ils arrivèrent à la place de la gare, sur le boulevard Montparnasse. Le chef de train les fit monter dans un petit fiacre, et donna ordre au cocher de les mener rue Saint-Honoré, n° 263. Pour plus de précaution:

«Donnez-moi votre numéro, dit-il au cocher; s'il arrive quelque aventure aux enfants, c'est vous qui en serez responsable: ainsi gare à vous!»

LE COCHER. – Soyez tranquille, monsieur, je les débarquerai sans accident, j'espère bien... Vous dites...

LE CHEF DE TRAIN. – Rue Saint-Honoré, n° 263.

Le cocher remonta sur son siège.

«Adieu, monsieur, et merci», cria Jean au chef de train.

Le fiacre s'ébranla et se mit en marche. Les enfants regardaient avec admiration; tout leur paraissait magnifique malgré l'heure matinale, le silence des rues, l'absence de mouvement. Quand la voiture arrêta devant le n° 263 de la rue Saint-Honoré, ils croyaient être partis depuis quelques minutes seulement.

«Allons, messieurs, descendez, nous voici arrivés», dit le cocher en ouvrant la portière.

Jean descendit, paya, comme le lui avait recommandé le chef de train, et ils se trouvèrent devant une porte fermée, ne sachant comment faire pour entrer. «Frappe à la porte», dit Jeannot.

Jean frappa, Jeannot frappa, la porte ne s'ouvrit pas.

«Appelle, dit Jeannot.

— Simon! cria Jean; Simon, c'est nous, ouvre la porte!»

Ils avaient beau crier, appeler, la porte ne s'ouvrait pas.

«Qu'allons-nous devenir, mon Dieu?» s'écria Jeannot prêt à pleurer.

JEAN. – Ne t'effraye donc pas! C'est qu'il dort encore! Attendons; il faudra bien qu'il s'éveille et qu'il nous ouvre.

Après avoir attendu cinq minutes qui leur parurent cinq heures, ils recommencèrent à taper et appeler Simon.

Enfin la porte s'entrouvrit; un gros homme à cheveux gris passa la tête.

«Quel diantre de tapage faites-vous donc là, vous autres? Ça a-t-il du bon sens d'éveiller le monde si matin! Que demandez-vous? Que voulez-vous?»

JEAN. – Je vous demande bien pardon, monsieur, nous ne voulions pas vous déranger. Nous appelions mon frère Simon qui demeure ici.

LE PORTIER. – Et comment voulez-vous qu'il vous entende, puisqu'il demeure au cinquième?...

JEAN. – Je ne le savais pas, monsieur; je vous demande bien pardon. Nous attendrons si vous voulez, monsieur.

LE PORTIER. – À présent que me voici éveillé et levé, je n'ai pas besoin que vous attendiez. Entrez et montez.

Le portier ouvrit, fit entrer Jean et Jeannot, et referma la porte.

«Au fond de la cour, l'escalier à droite, au cinquième», grommela le portier.

Et il entra dans le trou noir qui lui servait de chambre.

Jean avait le coeur un peu serré; l'aspect sombre, sale et délabré de la cour de la maison lui inspirait une certaine répugnance. Jeannot était consterné; tous deux montèrent sans parler l'escalier qu'on leur avait indiqué; ils montaient, montaient toujours. Arrivés au haut de l'escalier, ils virent trois portes devant eux: à droite, à gauche, en face.

«Frappe donc», dit Jeannot.

JEAN. – Où frapper? Comment faire? J'ai peur de fâcher! quelqu'un si je frappe à une autre porte qu'à celle de Simon.

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'allons-nous devenir? recommença Jeannot de son ton larmoyant.

JEAN. – Ne t'effraye donc pas; je vais appeler. Simon!... Simon!... appela-t-il à mi-voix.

Une porte s'ouvrit; un jeune homme s'y montra.

«Simon!» s'écria Jean.

Et il se jeta à son cou.

SIMON. – C'est toi, Jean! Et toi, Jeannot! Dieu soit loué! J'avais tant besoin de revoir quelqu'un du pays! Entrez, entrez; nous allons causer pendant que je m'habillerai. Je ne vous attendais pas si tôt. Maman avait écrit que vous seriez ici dans un mois.

JEAN. – Certainement; nous ne devions pas arriver avant; mais nous avons voyagé comme des princes! En voiture! Je te raconterai ça.

Ils entrèrent dans une petite chambre propre, claire et assez gaie. Tout en furetant partout et en regardant Simon se débarbouiller et s'habiller, Jean et Jeannot lui donnèrent des nouvelles du pays et lui racontèrent toutes leurs aventures.

SIMON, *riant*. – Il paraît que Jeannot n'a pas la chance; et toi, Jean, je crois bien que c'est toi qui fais venir la chance par ton caractère gai, ouvert et serviable. Tu as toujours été comme ça; je me souviens que, dans le pays, tout le monde t'aimait.

Quand ils eurent bien causé, bien ri, et qu'ils se furent embrassés plus de dix fois, Jean demanda:

«Et que vas-tu faire de nous, Simon? Tu ne vas pas nous garder à rien faire, je pense?»

SIMON. – Non, non, sois tranquille, vous êtes placés d'avance; toi, Jean, tu entres comme garçon de café dans la maison où je suis. Et toi, Jeannot, tu vas entrer tout de suite chez un épicier.

JEANNOT. – Tiens, pourquoi pas garçon de café comme Jean?

SIMON. – Parce qu'il n'y avait qu'une place de libre. Tout le monde ne peut pas faire le même travail.

JEANNOT. – Serons-nous dans la même maison?

SIMON. – Non; toi, Jeannot, tu seras tout près d'ici, dans la rue de Rivoli, et près de Jean, qui demeurera avec moi, dans cette maison où nous sommes en service.

JEAN. – Quel service ferons-nous?

SIMON. – Le service d'un café; c'est un bon état, mais fatigant.

JEAN. – En quoi fatigant?

SIMON. – Parce qu'il faut être actif, alerte, toujours sur pied, adroit pour ne rien briser, ni accrocher, ni répandre. Tu feras bien l'affaire, toi.

JEANNOT. – Je l'aurais bien faite aussi.

SIMON. – Non, tu n'es pas assez vif, assez en train; tu te serais fait renvoyer au bout de huit jours.

Jeannot ne dit plus rien: il prit son air boudeur.

SIMON. – Ah! ah! ah! quelle figure tu fais! Ça ferait bon effet dans un café. Toutes les pratiques se sauveraient pour ne plus revenir!

Jeannot prit un air encore plus maussade. Simon leva les épaules en riant.

«Toujours le même! dit-il. Ah çà! voici bientôt sept heures. Il faut descendre au café, Jean; et toi, Jeannot, je vais te présenter à ton maître épicier; sois bien poli et déride-toi, car l'épicier doit être gai et farceur par état.»

Simon tira un pain de son armoire, en coupa trois grosses tranches, en donna une à Jean et à Jeannot, et mit la troisième dans sa poche; ils descendirent les cinq étages et entrèrent dans un café très propre, très joli. Jean et Jeannot restèrent ébahis devant les glaces, les chaises de velours, les tables sculptées, etc. Pendant qu'ils admiraient, Simon alla parler au maître du café et revint peu de temps après avec un morceau de fromage, des verres et une bouteille de vin. Il versa du vin dans les trois verres.

«Déjeunons, dit-il, avant que le monde arrive. Et vite, car il y a de la besogne; il faut tout nettoyer et ranger.»

IX -Débuts de M. Abel et de Jeannot

Ils mangèrent et burent; le déjeuner mit Jeannot en belle humeur, et il se mit gaiement en route avec Simon et Jean pour commencer son service chez l'épicier. Le chemin ne fut pas long: cinq minutes après ils entraient dans le magasin.

SIMON. – Pontois, voici mon cousin Jeannot, le garçon que vous attendiez; arrivé de ce matin, il est tout prêt à se mettre à la besogne.

PONTOIS. – Bien, bien; approche, mon garçon, approche. Prends-moi ce bocal de cornichons, et va le poser près du comptoir, là-bas.

JEANNOT. – Où ce que c'est, m'sieur?

PONTOIS, *riant*. – Bien parlé, mon ami. Le français le plus pur! Où ce que c'est? Là-bas, sur le comptoir.

JEANNOT. – Où ce que c'est, le comptoir?

PONTOIS. – En face de toi, nigaud. Devant madame, qui est là, qui écrit.

Tout le monde riait; Jeannot, pas trop content, avance vers le comptoir, bute contre une caisse de pruneaux, et tombe avec le bocal de cornichons.

«Maladroit! crie Pontois.

— Maladroit! répète la dame du comptoir.

— Maladroit! s'écrient les garçons épiciers.

— Malheureux! s'écrie Simon.

— Pauvre Jeannot!» s'écrie Jean en courant à lui.

Jeannot s'était relevé, irrité et confus. Il avait eu du bonheur, le bocal ne s'était brisé que du haut, la moitié des cornichons étaient par terre, mais les garçons se précipitèrent pour les ramasser, et il n'y eut guère que le quart de perdu.

PONTOIS. – Dis donc, petit drôle, pour la première fois, passe; mais une seconde fois, tu payes. j'ai promis à Simon que tu aurais dix francs par mois, nourri, vêtu, logé, blanchi. Prends garde que les dix francs ne filent à payer la casse. Qu'en dites-vous, Simon? Mauvais début! Ça promet de l'agrément.

SIMON. – Non, non, Pontois; c'est l'embarras, la timidité. Il ne fallait pas lui faire transporter un bocal pour commencer. Au revoir, je m'en vais, moi, avec mon débutant.

PONTOIS. – Il est gentil, celui-ci! Dites donc, Simon, voulez-vous changer? Reprenez l'autre et donnez-moi celui-ci.

SIMON. – Non, non, Pontois, gardons chacun le nôtre; celui-ci est mon frère, Jeannot est mon cousin. Au revoir. Je viendrai demain savoir comment ça va. Courage, Jeannot, ne te trouble pas pour si peu. À demain.

Jeannot ne répondit pas; il était mécontent de la différence que faisait Simon entre le frère et le cousin. Pontois le mit tout de suite à l'ouvrage; il lui fit porter un paquet d'épicerie à l'hôtel *Meurice*, qui se trouvait à quelques portes plus loin, et il le fit accompagner par un des garçons. Les premiers jours, Jeannot ne fit pas autre chose que des commissions et des courses avec les garçons qu'on envoyait dans tous les quartiers de Paris, de sorte qu'il commençait à connaître les rues et aussi les habitudes du commerce.

Jean faisait de son côté l'apprentissage de garçon de café; son intelligence, sa gaieté, sa bonne volonté, sa prévenance le mirent promptement dans les bonnes grâces des habitués du café; on aimait à le faire jaser, à se faire servir par lui; il recevait souvent d'assez gros pourboires, qu'il remettait fidèlement à Simon. Celui-ci était fier du succès de son frère; tous deux, en rentrant le soir dans leur petite chambre, remerciaient Dieu de les avoir réunis. Jean était heureux. Ses seuls moments de tristesse étaient ceux où le souvenir de sa mère venait le troubler; quelquefois une larme mouillait ses yeux, mais il chassait bien vite cette pensée, et il retrouvait son courage en regardant son frère si heureux de sa présence.

Un jour, vers midi, un monsieur entra dans le café.

«Une nouvelle pratique», dit la dame du comptoir à Simon, qui se trouvait près d'elle.

Simon regarda et vit un jeune homme de belle taille, de tournure élégante, qui examinait le café, les garçons, les habitués. Ses yeux s'arrêtèrent sur Simon avec un léger mouvement de surprise. Il s'assit à une petite table et appela:

«Garçon!»

Un garçon s'empressa d'accourir.

«Non, ce n'est pas vous, mon ami, que je demande; je veux être servi par Simon.»

Le garçon s'éloigna un peu surpris, et avertit Simon qu'un monsieur le demandait.

SIMON. – Monsieur me demande? Qu'y a-t-il pour le service de monsieur?

L'ÉTRANGER. – Oui, Simon, c'est vous que j'ai demandé; apportez-moi deux côtelettes aux épinards et un oeuf frais.

Simon partit et revint un instant après, apportant les côtelettes demandées.

SIMON. – Monsieur me connaît donc?

L'ÉTRANGER. – Très bien, mon ami. Simon Dutec, fils de la veuve Hélène Dutec.

SIMON, *surpris*. – Pardon, monsieur; je ne me remets pas le nom de monsieur.

L'ÉTRANGER. – Rien d'étonnant, Simon; vous ne l'avez jamais entendu et vous ne m'avez jamais vu.

SIMON. – Mais alors... comment ai-je l'honneur d'être connu de monsieur?

L'ÉTRANGER. – Ah! c'est mon secret. Je viens de votre pays; j'ai vu Kérantré. (Simon fait un geste de surprise.) J'ai vu la bonne Hélène, et je veux voir mon petit ami Jean.

SIMON. – Mais, monsieur... veuillez m'expliquer...

Jean entrait en ce moment; il apportait un potage et un oeuf frais à un habitué.

L'ÉTRANGER. – Le voilà, ma foi, le voilà! Sac à papier! comme il est déluré! Joli garçon, ma parole! Tais-toi, mon ami Simon, tais-toi! Amène-le de mon côté, et dis-lui de m'apporter une bouteille de bière.

Simon, fort intrigué, donna à Jean l'ordre d'apporter de la bière à la table no 6.

Jean apporta la bière, la posa sur la table, regarda le monsieur et poussa un cri.

«Monsieur le voleur! Quel bonheur! le voilà!»

À ce cri, les garçons se retournèrent, la dame du comptoir répéta le cri de Jean, les habitués se levèrent, le plus résolu courut à la porte pour la garder; Simon resta stupéfait, et Jean saisit la main du voleur, qui se leva en riant aux éclats.

«Très bien, mon petit Jean, c'est ce que j'attendais! Oui, messieurs, je suis, comme le dit Jean, un voleur... mais un voleur pour rire, ajouta-t-il en voyant les garçons et les habitués s'avancer vers lui avec des visages et des poings menaçants. J'ai fait le voleur pour donner de la prudence à ces enfants, qui comptaient leur argent sur la grande route, le long d'un bois. À propos, Jean, ou est donc le pleurard que je n'aimais pas, ton cousin Jeannot?

JEAN. – Chez un épicier ici à côté, monsieur, dans la rue de Rivoli.

L'ÉTRANGER. – Un épicier; quelle chance! Moi, tout juste, qui déteste les épiciers! Eh bien, Simon, me connais-tu maintenant?

SIMON. – Je crois bien, monsieur, sauf que je ne sais pas votre nom. Jean m'a tout conté, et je suis bien content de vous voir, monsieur.

Les habitués s'étaient remis à manger et les garçons à servir; tous riaient plus ou moins de leur méprise. La dame du comptoir comptait son argent pour s'assurer que, dans la bagarre, sa caisse n'avait subi aucun déficit. Rassurée sur ce point, elle écouta avec intérêt la conversation de Jean et de l'étranger.

«Comment as-tu fait pour arriver si tôt? demanda M. Abel. Vous deviez être un mois en route»

JEAN. – Oui, monsieur; mais nous avons rencontré un excellent M. Kersac, fermier près de Sainte-Anne; il nous a menés en carriole jusqu'à Vannes, puis jusqu'à Malansac, puis il nous a payé nos places au chemin de fer jusqu'à Paris, de sorte que nous y étions avant vous, monsieur.

L'ÉTRANGER, *souriant*. – Et ce brave Kersac avait-il pris goût pour Jeannot?

JEAN, *souriant*. – Pas trop, monsieur. Ce pauvre Jeannot a continué à se lamenter de son guignon.

L'ÉTRANGER. – Guignon! Il devrait dire maussaderie, humeur! C'est étonnant comme ce pleurard me déplaît... Pourquoi n'as-tu pas dit mon nom à Simon?

JEAN. – C'est que je ne le savais pas, monsieur.

L'ÉTRANGER. – Comment! je l'avais écrit sur un papier que je t'ai mis dans ta bourse.

JEAN. – Et moi qui ne l'ai pas vu!... Il est vrai que je n'ai pas eu occasion d'ouvrir ma bourse depuis

que je vous ai quitté. Mais que je suis donc content de vous revoir, monsieur! Et où logez-vous donc?

L'ÉTRANGER. – À l'hôtel *Meurice*, à deux pas d'ici.

JEAN. – Tant mieux! nous nous verrons souvent.

L'ÉTRANGER. – Tous les matins je viendrai déjeuner ici.

L'étranger avait fini son repas; il paya, donna à Jean une pièce de vingt sous en guise de pourboire, donna à Simon son nom et son adresse: M. ABEL, hôtel Meurice, et sortit.

Il se dirigea vers la rue de Rivoli, et marcha jusqu'à ce qu'il eût aperçu la boutique d'un épicier; il y jeta un coup d'oeil, reconnut Jeannot, continua son chemin, puis il revint sur ses pas, mit son chapeau en Colin, comme un Anglais, allongea sa figure, prit un air raide et compassé, marcha les pieds un peu en dedans, les genoux légèrement pliés, et entra chez l'épicier. Il resta immobile.

PONTOIS. – Monsieur veut quelque chose?

M. ABEL, *avec un accent anglais très prononcé et très solennel*. – Hôtel... *Meurice*?

PONTOIS. – Hôtel *Meurice*, milord? C'est ici près, milord; suivez les arcades.

M. ABEL, même accent. – Hôtel... Meurice?

PONTOIS. – Ici, monsieur! Là! tout près d'ici. La douzième porte.

M. ABEL, *de même*. – Hôtel... *Meurice*?

PONTOIS. – Il ne comprend donc pas, ou bien il est sourd. Là, monsieur, là! Vous voyez bien! la! là! devant vous!

M. ABEL. – Hôtel... *Meurice*?

PONTOIS. – Ces diables d'Anglais, c'est bête comme tout! Ils ne comprennent même pas le français! Dis donc, Jeannot, mène-le à son hôtel *Meurice*; ce sera plus tôt fait.

Jeannot sortit faisant signe à l'Anglais de le suivre. L'Anglais suivit; aux questions que lui adressa Jeannot il répondait avec le même flegme:

«Hôtel... *Meurice*?»

Ils y arrivèrent promptement; l'Anglais le dépassa, marchant droit devant lui.

Jeannot courut après lui.

JEANNOT. – Par ici, m'sieu! Par ici! Vous l'avez dépassé.

M. ABEL. – Hôtel... *Meurice*?

JEANNOT. – C'est ici votre hôtel *Meurice*. Vous ne voyez donc pas? Vous êtes en face, en plein! Là! sous votre nez!

M. ABEL, *reprenant sa voix naturelle*. – Merci, épicier!

En même temps, il lui enfonça à deux mains sa casquette sur les yeux; de sorte qu'il put entrer à l'hôtel et disparaître avant que sa victime se fût dépêtrée de sa casquette. Jeannot regarda autour de lui et retourna à l'épicerie, fort en colère d'avoir été joué par un mauvais plaisant. Quand il rentra et qu'il conta son aventure, tout le monde se moqua de lui, ce qui ne lui rendit pas sa belle humeur; il se trouva malheureux et mal partagé.

«Quand je pense à Jean, quelle différence entre lui et moi! Comme sa position est agréable! Et quels pourboires on lui donne! Et moi, personne ne me donne rien! Mon ouvrage est sale, désagréable et fatigant! Je suis bien malheureux! Rien ne me réussit!»

Jean et Simon ne voyaient pas souvent Jeannot, parce qu'ils avaient beaucoup à faire dans la journée; c'était la belle saison, il faisait chaud: on venait déjeuner de bonne heure et prendre des rafraîchissements matin et soir jusqu'à une heure assez avancée; ensuite il fallait tout laver, essuyer, ranger. Souvent, à minuit, Simon n'était pas encore couché. Quant à Jean, vu sa grande jeunesse, Simon avait obtenu qu'on l'envoyât se coucher à dix heures, de sorte que, sans être trop fatigué, il n'avait que bien rarement la possibilité d'aller voir Jeannot.

Le dimanche, Simon et Jean se levaient de grand matin et allaient à la messe de six heures. Ils avaient proposé à Jeannot d'aller le prendre; il les accompagna à la messe les premiers dimanches; puis il trouva que c'était trop matin; il préférait dormir et aller à la messe de dix heures, de midi ou même pas du tout; de sorte qu'il vit de moins en moins Simon et Jean.

Au café, il n'y a pas de dimanche pour les garçons; c'est au contraire le jour où il y a le plus à faire, le plus de monde à servir. Pourtant, Simon ayant mis pour condition de son entrée et de celle de son frère, qu'ils iraient à l'office du soir de deux dimanches l'un, Jean y allait une fois et Simon la fois d'après. Cette condition, demandée, presque imposée par Simon, avait d'abord surpris et mécontenté le maître du café; mais, en voyant le service régulier, consciencieux de Simon, ensuite de Jean, il prit les deux frères en grande estime, il eut confiance en eux, et il comprit que, pour avoir des serviteurs honnêtes et sûrs, il était bon d'avoir des serviteurs chrétiens.

En outre, Simon et Jean plaisaient beaucoup aux habitués et même aux allants et aux venants; ils exécutaient les ordres qu'on leur donnait, sans bruit, sans agitation; chacun était servi comme il l'aimait, comme il le désirait: quelquefois les habitués faisaient causer Jean, dont l'entrain, l'esprit et la bonne humeur excitaient la gaieté de ceux qui le questionnaient.

X - Suite des débuts de Jeannot et de M. Abel

De tous les habitués, celui que Jean servait et entretenait avec le plus de plaisir était M. Abel, qui avait son cabinet particulier, et qui était servi tout particulièrement à cause de sa consommation régulière et largement payée.

Un jour, M. Abel le questionna sur Jeannot.

«Est-il content chez son épicier?» dit-il.

JEAN. – Pas toujours, monsieur; la semaine dernière il était en colère contre un prétendu Anglais qui l'a fait promener et enrager, et qui n'était pas plus Anglais que vous et moi, monsieur. Son maître et les garçons se sont moqués de lui; Jeannot s'est mis en colère, on l'a turlupiné, il s'est fâché plus encore; le patron l'a houspillé et taquiné; Jeannot leur a dit des sottises; le patron s'est fâché tout de bon; il lui a tiré les cheveux et les oreilles, et l'a renvoyé d'un coup de pied, avec du pain sec pour souper.

M. ABEL. – Ah! ah! ah! la bonne farce! Et sait-on qui était ce faux Anglais?

JEAN. – Non, monsieur, personne ne le connaît.

M. ABEL. – Bon! il faudra tâcher de le retrouver, pourtant.

JEAN. – Il vaut mieux le laisser tranquille, monsieur. Il n'a fait de mal à personne; il s'est un peu amusé, mais il n'y avait pas de quoi se fâcher.

M. ABEL. – Tu n'en veux donc pas à ce farceur?

JEAN. – Oh! pour ça non, monsieur!

M. ABEL. – Allons, tu es un bon garçon; tu comprends la plaisanterie. Pas comme Jeannot, qui rage pour un rien.

Peu de jours après M. Abel se dirigea encore vers l'épicier de Jeannot; il n'avait pas la même apparence que les jours précédents; sur sa redingote il avait une blouse à ceinture, autour du visage un mouchoir à carreaux, sur la tête une casquette d'ouvrier et son chapeau à la main. Il tenait une grande marmite. Il s'arrêta devant l'épicier, entra et demanda, avec l'accent auvergnat: «Du raichiné, ch'il vous plaît?»

UN GARÇON. – Pour combien, monsieur?

L'AUVERGNAT. – De quoi remplir la marmite, mon garchon.

LE GARÇON. – Voilà, m'sieur; un franc cinquante.

L'AUVERGNAT. – Marchi! Voichi l'argent.

Le garçon alla au comptoir et tournait le dos à la porte. Jeannot bâillait à l'entrée.

L'AUVERGNAT. – Vlan! ch'est pour toi, cha.»

Et l'Auvergnat coiffa Jeannot de la marmite pleine; le raisiné coule sur la figure, le dos, les épaules de Jeannot. Avant qu'il ait eu le temps de crier, d'enlever sa coiffure, M. Abel avait disparu; en deux secondes il s'était débarrassé de son mouchoir, de sa blouse, de sa casquette, il avait mis son chapeau sur sa tête; il avait roulé la blouse et le reste, et avait jeté le tout dans une allée au tournant de la rue. Il fit quelques pas encore, retourna du côté de l'épicier, s'arrêta devant la boutique et demanda la cause du tumulte et du rassemblement qu'il y voyait.

UN BADAUD. – C'est un mauvais garnement qui a coiffé un des garçons d'une terrine de raisiné, monsieur; le pauvre garçon est dans un état terrible; tout poissé et aveuglé, les cheveux collés, les habits abîmés!

— Oh! oh! c'est grave, ça! dit M. Abel en entrant.

Les garçons, le maître, la dame du comptoir entouraient le malheureux Jeannot, le débarbouillaient, l'arrosaient, l'inondaient, l'épongeaient. Les garçons riaient sous cape, la dame du comptoir leur faisait de gros yeux; M. Pontois n'oubliait pas ses intérêts et gardait l'entrée, afin que quelque filou ne pût se glisser dans l'épicerie.

M. Abel entra en conversation avec la dame du comptoir, qui lui expliqua ce qui s'était passé.

MADAME PONTOIS. – Le pis de l'affaire, monsieur, c'est que les vêtements du pauvre garçon ne peuvent plus resservir et qu'il lui faudra trois mois de gage pour les remplacer.

M. ABEL. – En vérité! Ses gages sont donc bien misérables?

MADAME PONTOIS. – Dix francs par mois, monsieur... Dame! des enfants de cet âge, ça ne sait rien, ça brise tout.

Jeannot ayant été suffisamment arrosé, dépoissé, essuyé et rhabillé avec une blouse qui ne lui allait pas, un gilet qui croisait d'un pied sur son estomac, une chemise qui en eût contenu deux comme lui, Jeannot, disons-nous, leva les yeux et acheva de reconnaître M. Abel, que sa voix lui avait déjà fait deviner à moitié.

«Monsieur le voleur!» s'écria-t-il.

L'effet produit par cette exclamation fut exactement le même que dans le café de Jean. M. Pontois ferma et garda la porte; les garçons levèrent les mains pour saisir M. Abel au collet; la dame du comptoir se réfugia près de sa caisse en poussant un cri perçant. M. Abel croisa les bras et resta immobile, regardant Jeannot qui, d'un mot, aurait pu justifier M. Abel, mais qui gardait le silence et le regardait à son tour d'un air moqueur et triomphant.

Les cris de la dame du comptoir attirèrent des sergents de ville; ils se firent ouvrir la porte, s'informèrent de la cause des cris de madame. M. Pontois et les garçons expliquèrent si bien l'affaire, que les sergents de ville se mirent en devoir d'arrêter le voleur. Jeannot se pavanait dans son triomphe.

M. ABEL. – Laissez donc, mes braves amis, je ne suis pas plus voleur que vous. Le voleur prend, et moi je donne. Ainsi vous voyez ce mauvais garnement nommé Jeannot?

M. PONTOIS. – Comment, vous connaissez Jeannot?

M. ABEL. – Si je le connais, ce pleurnicheur, ce hérisson! Je lui ai donné un bon déjeuner à Auray et des provisions pour sa route. Mais finissons cette plaisanterie. J'étais entré pour payer les vêtements perdus de Jeannot. Tenez, monsieur Pontois, voici quarante francs: une blouse, un gilet et une chemise ne valent pas plus de vingt francs, le reste sera pour Jeannot en compensation de l'arrosement qu'il a dû subir. Et à présent je me retire.

— Mais, monsieur, dit un sergent de ville, je ne sais si je dois vous laisser en liberté; car, enfin, ce garçon, qui vous a reconnu pour un voleur, ne dit rien, et...

M. ABEL. – Et c'est le tort qu'il a; je vais parler pour lui.

M. Abel raconta en peu de mots sa rencontre avec les enfants, la leçon de prudence qu'il leur avait donnée, et l'ignorance où étaient ces enfants de son nom.

«Au reste, ajouta-t-il, venez m'accompagner et me tenir compagnie jusqu'au café Métis, vous verrez si j'y suis connu.»

Les sergents de ville voulurent se retirer en faisant leurs excuses mais M. Abel exigea qu'ils l'accompagnassent jusqu'au café. Il y fit son entrée avec cette escorte, mena ses gardiens improvisés à Simon, qui, en le voyant ainsi accompagné, s'élança vers lui pour avoir des explications.

M. ABEL, *riant*. – Halte-là, mon ami Simon, je pourrais te compromettre! Ces messieurs me prennent pour un voleur! J'ai vu Jeannot, qui a crié *au voleur*, comme mon petit Jean, et je viens à toi pour me disculper.

SIMON. – Comment, sergents, vous ne connaissez pas monsieur, qui est du quartier? Je le garantis, moi. C'est un de nos habitués, et j'en réponds comme de moi-même.

M. ABEL. – Merci, Simon, je me réclamerai de toi dans tous les embarras où je me mets sans cesse par amour de la farce. Et vous, messieurs les sergents de ville, vous allez accepter un café.

Et, sans attendre leur réponse:

«Trois cafés et un flacon de cognac!» cria-t-il.

Simon sortit en riant: quand il rentra, il trouva M. Abel attablé avec les sergents de ville; ils paraissaient fort contents de la fin de l'aventure: ils savourèrent le café et le cognac jusqu'à la dernière goutte; ils saluèrent M. Abel en lui renouvelant leurs excuses et leurs remerciements, et ils retournèrent à leur poste, qu'ils avaient abandonné pour affaires de service.

XI - Le concert

Un matin, M. Abel trouva Jean plus agité, plus empressé que de coutume.

M. ABEL. – Il paraît qu'il y a du nouveau, Jean; tu as l'air de vouloir éclater d'un accès de bonheur.

JEAN. – Je crois bien monsieur! Il y a de quoi. M. Pontois, l'épicier de Jeannot, donne une soirée, un concert; il nous a invités, Simon et moi, et M. Métis veut bien nous permettre d'y aller.

M. ABEL. – Tant mieux, mon ami, tant mieux. Et as-tu de quoi t'habiller?

JEAN. – Je crois bien, monsieur; Simon me prête un habit et un gilet qui lui sont devenus trop étroits, et un pantalon auquel Mme Métis veut bien faire un rempli de six pouces pour le mettre à ma taille.

M. ABEL, *riant*. – Mais, mon pauvre garçon, tu flotteras dans tes habits comme un goujon dans un baquet.

JEAN. – Ça ne fait rien, monsieur. Il vaut mieux être trop à l'aise que trop à l'étroit. Je m'amuserai bien tout de même. De la musique! jugez donc! moi qui n'en ai jamais entendu. Et puis des rafraîchissements! moi qui n'en ai jamais bu. Et des échaudés! des macarons! du vin chaud!

M. ABEL, *souriant*. – Écoute, Jean; sais-tu que ce que tu m'en dis me fait venir l'eau à la bouche? C'est que j'ai bien envie d'y aller? Ne pourrais-tu pas me faire inviter avec un de mes amis, M. Caïn?

JEAN. – Mais je pense bien que oui, monsieur. Je vais demander à Simon. Dis donc, Simon, peux-tu faire inviter M. Abel à la soirée de M. Pontois?

SIMON. – Je suis bien sûr que M. Pontois ne demandera pas mieux; qu'il sera fort honoré d'avoir M. Abel.

JEAN. – C'est qu'il faut aussi inviter son ami, M. Caïn.

SIMON. – M. Caïn?

Simon regarda d'un air surpris M. Abel, qui souriait de l'étonnement de Simon; mais, reprenant son sérieux:

M. ABEL. – Oui, Simon, mon ami Caïn; cela te paraît drôle que Caïn soit ami d'Abel? C'est pourtant vrai. Je ne vais pas dans le monde sans lui. C'est un grand musicien; nous faisons de la musique ensemble.

SIMON. – Bien, monsieur, je donnerai réponse à monsieur demain; elle est facile à deviner. C'est un

grand honneur que nous fait monsieur.

M. Abel, très content de l'invitation promise, questionna beaucoup Jean sur la soirée projetée, le monde qui y serait, etc.

Le lendemain, Simon annonça à M. Abel que M. et Mme Pontois se trouvaient fort honorés d'avoir M. Abel et son ami Caïn, et que, s'il voulait mettre le comble à ses bontés, ce serait de leur chanter quelque chose.

«Nous verrons, nous verrons, répondit M. Abel d'un air assez indifférent. Peut-être, si je suis en voix.»

Simon fut aussi enchanté que Jean de cette demi-promesse, qu'il communiqua dès le soir même à M. et Mme Pontois. La soirée devait avoir lieu le surlendemain dimanche. À huit heures, l'appartement de l'entresol était éclairé, illuminé a giorno; il se composait d'une petite entrée, d'une salle ou salon avec deux fenêtres donnant sur la rue de Rivoli, et d'une chambre à coucher où étaient les rafraîchissements; deux lampes Carcel éclairaient le côté de la cheminée; quatre bougies illuminaient le côté opposé; un quinquet de chacun des côtés restants complétaient l'éclairage.

Les rafraîchissements se composaient d'eau sucrée, d'eau rougie, de bière, de tartines de pain et de beurre, d'échaudés, de macarons, de pruneaux et de raisins secs, d'amandes, de noisettes, de pâtes de réglisse et de guimauve, de sucre d'orge et de sucre candi.

Les invités commençaient à arriver. Simon et Jean avaient été des premiers. Jean flottait (comme l'avait dit M. Abel) dans les habits de Simon. Et Simon, au contraire, était ficelé dans les siens, achetés depuis longtemps et avant qu'il eût pris corps. Jeannot avait une veste, un gilet, un pantalon loués pour la soirée; mais ils étaient si heureux des plaisirs de cette réunion, qu'ils ne songeaient pas à l'effet que produisaient leurs vêtements.

M. Abel arriva et présenta son ami, M. Caïn; tous deux étaient en grande tenue de soirée, gants paille, cravates blanches, gilets blancs, vêtements noirs. On les attendait pour commencer le concert. Quelques dames miaulèrent quelques romances; quelques messieurs hurlèrent quelques grands airs, on mangea, on but; Jean et Jeannot s'en donnaient et ne s'éloignaient pas de la table des rafraîchissements.

La soirée était fort avancée, et Caïn et Abel n'avaient pas encore chanté.

«Monsieur, dit Mme Pontois en s'approchant de M. Abel, on nous avait fait espérer que vous voudriez bien chanter quelque chose.»

M. ABEL, *avec hésitation*. – Oui, madame... Mais je ne chante jamais seul... Caïn m'accompagne toujours... et... je dois vous prévenir que nous avons des voix si puissantes... que... ce ne serait peut-être pas prudent de tenir les fenêtres fermées... Les vitres pourraient se briser...

— Mais qu'à cela ne tienne, monsieur. Pontois, ouvre les fenêtres...

— Comment? Comment?

L'explication que donna Mme Pontois courut tout le salon; la curiosité était vivement excitée. M. Abel s'approcha du piano; M. Caïn s'assit pour accompagner. Après quelques minutes de préparatifs, de gammes préludantes, de petites notes brillantes, un accord formidable se fit entendre; un cri puissant y répondit, et alors commença un duo comme on n'en avait jamais entendu. Les deux chanteurs hurlèrent d'un commun accord, de toute la force de leurs poumons et en s'accompagnant d'un tonnerre d'accords:

«Au voleur! Au voleur! À la garde! À l'assassin! On m'égorge! Au secours! Oh! là! là! Oh! là! là! Tu périras! Tu périras! Gredin! Assassin! À la garde! À la garde! Oh! là! là!»

Des cris du dehors répondirent aux hurlements du dedans; M. et Mme Pontois, éperdus, criaient aux chanteurs d'arrêter; les cris du dehors devenaient menaçants; M. Pontois courut fermer les fenêtres; les coups frappés à la porte d'entrée, des ordres impérieux d'ouvrir, les cris des invités qui demandaient du

silence, les hurlements obstinés des chanteurs, mirent en émoi tous les habitants de la maison; ils se joignirent aux gens du dehors pour forcer l'entrée, et lorsque enfin M. Pontois, effrayé du tumulte extérieur et craignant une invasion par les fenêtres, se décida à ouvrir la porte d'entrée, une avalanche d'hommes, de femmes, d'enfants se précipita dans l'appartement; le tumulte, le désordre furent à leur comble; Abel et le prétendu Caïn en profitèrent pour quitter le champ de bataille, et se trouvèrent dans la rue riant aux éclats de leurs chants improvisés et discordants. En arrivant dans la rue, ils arrêtèrent une escouade de sergents de ville qui accouraient au secours des victimes égorgées; ils leur expliquèrent la cause de tout ce bruit.

«C'est une plaisanterie qui aurait pu devenir fâcheuse», dit un des sergents de ville.

— N'est-ce pas? Ça n'a pas de bon sens, dirent en choeur Caïn et Abel. Aussi nous avons quitté la partie; les salons sont pleins, on y étouffe. C'est à n'y pas tenir.

Les deux amis s'en allèrent enchantés de leurs succès.

«Je déteste les épiciers», dit Abel.

CAÏN. – Pourquoi les détestes-tu? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

M. ABEL. – Rien du tout; mais leurs airs goguenards, impertinents, leur aisance et leur sans-gêne, leur esprit et leur langage épicé, tout cela m'impatiente, et j'ai toujours envie de leur jouer des tours.

CAÏN. – Je t'assure, mon cher, que tu as tort; les épiciers sont comme les autres hommes, il y en a de bons, il y en a de mauvais.

ABEL. – C'est possible! Mais que veux-tu? Je ne les aime pas.

L'ami leva les épaules en riant, et ne dit plus rien sur ce sujet.

XII - La leçon de danse

Quelque temps après, Jean dit un matin à M. Abel, en lui servant son déjeuner:
«Monsieur aurait-il envie d'aller au bal?»

M. ABEL. – Au bal? Eh! ce ne serait pas de refus. Quelle espèce de bal? Chez qui?

JEAN. – Un très beau bal, monsieur. On dansera, et Simon m'a déjà fait voir comment on dansait; nous dansons le soir dans notre petite chambre là-haut; c'est bien amusant, monsieur, allez! Savez-vous danser?

M. ABEL, *avec une feinte tristesse*. – Hélas! non. Si tu voulais me montrer comment on fait?

JEAN. – Très volontiers, monsieur; mais où danserons-nous?

M. ABEL, *avec empressement*. – Ici, entre les tables. Il n'y a personne.

JEAN. – Mais, monsieur, on pourrait nous voir du dehors.

M. ABEL. – Et quand on nous verrait? Il n'est pas défendu de danser?

JEAN. – Aucun, monsieur... certainement... mais ce sera tout de même un peu drôle de nous voir danser tous les deux.

M. ABEL. – Bah! je prends tout sur mon dos. Si on n'est pas content, c'est moi qui répondrai; et, si on rit de nous, nous nous moquerons d'eux. Allons, commençons.

M. Abel se leva, se plaça au milieu du café et se mit en position. Jean se mit en face et commença à sauter ou plutôt à ruer, en lançant ses pieds en avant, en arrière, à droite et à gauche.

«Commencez donc, monsieur. Sautez plus fort... Plus haut encore!... C'est bien! Lancez le pied droit… le pied gauche... en avant... en arrière... Très bien.»

M. Abel, qui avait commencé en souriant et avec une gaucherie affectée, finit par rire et par s'animer de telle façon que les passants s'attroupèrent près des portes et fenêtres; les croisées étaient obstruées par les têtes collées contre les vitres. Jean vit bientôt qu'il avait affaire à son maître en fait de danse; M. Abel faisait des entrechats, des pirouettes, des pas mouchetés, des pas de zéphyr, des pas de Basque, que Jean cherchait vainement à imiter.

Jean s'animait et ne se lassait pas; M. Abel riait à se tordre, et redoublait de vigueur, de souplesse et de légèreté. Le public du dehors applaudissait et riait; ceux de derrière, qui ne voyaient pas, cherchaient à voir poussant ceux de devant. La foule devint si compacte, que les sergents de ville arrivèrent pour en connaître la cause.

«Voyez, sergent, voyez vous-même. Tenez, tenez, voyez donc comme le grand est leste; le voilà qui a sauté par-dessus le petit... Et le petit qui s'essaye; le pataud! Le voilà par terre! Ah! ah! ah!»

Et la foule de rire. Les sergents de ville riaient aussi.

UN SERGENT. – Messieurs, vous encombrez le passage; passez, messieurs, mesdames; passez.

AUTRE SERGENT, *cherchant vainement à dissiper la foule*. – Il faut faire finir ces danseurs; tant qu'ils seront là à faire leurs gambades, nous ne viendrons pas à bout de la foule. Tiens, vois donc, en voici qui reviennent, et en voilà d'autres qui s'arrêtent. Entre dans le café, Scipion, et dis-leur de finir leurs évolutions.

Scipion ouvrit la porte, entra, toucha son chapeau, et s'adressant à M. Abel en souriant:

«Monsieur, bien fâché de vous déranger, mais je vous prie de vouloir bien vous reposer, car la foule s'est amassée, comme vous voyez; elle gêne la circulation, et nous sommes obligés de faire circuler, ce qui est difficile tant que vous serez en représentation.»

M. Abel. – Très volontiers, mon brave sergent; aussi bien j'en ai assez; j'ai chaud et soif.

Et s'asseyant à une table:

«Garçon, deux cafés et du cognac... Asseyez-vous donc, sergent; je régale.»

LE SERGENT. – Mais, monsieur, mon camarade m'attend dehors.

M. ABEL. – Eh bien! chassez la foule, donnez-leur des coups de pied, des coups de poing, n'importe, tapez avec tout ce qui vous tombera sous la main, et revenez avec votre camarade prendre une tasse de café et un petit verre.

LE SERGENT. – Mais, monsieur, je ne sais pas si nous pourrons.

M. ABEL. – On peut toujours! C'est si vite fait d'avaler une tasse et un petit verre. Je vous attends.

Le sergent de ville sortit fort content, et rentra plus content encore amenant son camarade.

Pendant ce temps, Jean avait apporté, d'après l'ordre de M. Abel, deux autres tasses et du kirsch.

M. ABEL. – Allons, messieurs, en place; je régale.

Le second sergent fit une exclamation de surprise.

«Comment, monsieur, encore vous!»

M. Abel le regarda.

«Tiens, c'est vous, sergent!»

Et s'adressant au premier:

«Votre camarade et moi, nous sommes de vieux amis; il m'avait pris au collet comme voleur chez un épicier, il y a quelque temps, et je l'ai régalé d'un café.»

PREMIER SERGENT. – Voleur! voleur! Et tu as laissé aller monsieur?

M. ABEL. – C'est que j'étais un voleur pour rire; soyez tranquille, votre camarade est un brave des braves: il ne manquera jamais à son devoir; il arrêterait plutôt dix innocents que de relâcher un seul coupable!

Les sergents rirent de bon coeur.

«Monsieur est un farceur, dit le premier sergent; mais il faut tout de même prendre garde, monsieur: il y en a parmi nous qui n'aiment pas qu'on les mystifie, et qui pourraient bien, par humeur, vous emmener

au poste.»

M. ABEL. – Eh bien! le grand malheur! Je régalerais le poste! Je le griserais! Je lui ferais faire la manoeuvre! Ce serait charmant!

DEUXIÈME SERGENT. – Et la correctionnelle au bout de tout ça, monsieur? Pour le soldat, c'est pis encore: le cachot et le code militaire.

M. ABEL. – Nous n'irions pas si loin, sergent! Je connais mon code, et je sais jusqu'où on peut aller. Allons, au revoir, sergents! et au café c'est plus agréable que le poste; et c'est toujours moi qui régale.

Les sergents remercièrent et sortirent.

PREMIER SERGENT. – On voudrait avoir tous les jours affaire à des gens comme cet original!

DEUXIÈME SERGENT. – Oui, mais quel farceur! Cette idée de nous régaler. Il est bon garçon tout de même. Je crois bien que c'est lui qui a fait l'autre soir la farce du concert chez l'épicier. D'après ce qu'en disait l'épicier, ce devait être lui.

DEUXIÈME SERGENT. – Et quand ce serait lui, il n'y a pas eu grand mal.

PREMIER SERGENT. – Ma foi! il les a tous mis sens dessus dessous. L'épicière s'est trouvée mal; les femmes criaient. C'était une vraie comédie.

DEUXIÈME SERGENT. – Et assez drôle, tout de même. L'épicier était-il en colère! Et le petit épicier qui pleurait comme un imbécile!

PREMIER SERGENT. – Ah oui! cette espèce de jocrisse qu'on appelle *Jeannot*.

Pendant que les sergents causaient dehors, M. Abel faisait boire à Jean une tasse de café, dans laquelle il avait versé du kirsch. Jean avait chaud. Le café et le kirsch lui firent grand bien et surtout grand plaisir. Le café commençait à se remplir; les habitués arrivaient.

M. ABEL. – Dis donc, Jean, tu ne m'as pas dit chez qui nous aurions un bal?

JEAN. – Monsieur c'est chez des gens très comme il faut; des marchands de meubles d'occasion, amis de M. Pontois, qui ont un grand appartement dans la rue Saint-Roch.

M. ABEL. – Beau quartier! Belle rue!

JEAN. – Le quartier est beau, c'est vrai; mais je demande pardon à monsieur si je ne suis pas de son avis quant à la rue. Je ne la trouve pas belle, moi.

M. ABEL. – C'est que tu n'as pas de goût, mon ami; vois donc quels avantages on y trouve. D'un côté à l'autre de la rue on peut se donner des poignées de main sans se déranger; le soleil ne vous y gêne jamais; dans l'été, on y a frais comme dans une cave: il fait tellement sombre dans les appartements, que les yeux s'y conservent jusqu'à cent ans. Ce sont des avantages, de grands avantages, qu'on trouve de moins en

moins dans Paris.

Jean le regardait, moitié étonné, moitié souriant.

«Vous vous moquez de moi, monsieur», dit-il enfin.

M. ABEL, *souriant*. – De toi, mon garçon? Jamais. De la rue je ne dis pas; c'est une sale rue que je ne voudrais pas habiter pour un empire. Et comment s'appelle notre richard qui nous fera danser dimanche?

JEAN. – M. Amédée, monsieur. Un gros marchand! Du haut commerce, celui-là! Qui a une dame et deux jolies demoiselles; l'aînée surtout est bien bonne, bien aimable.

M. ABEL. – Comment les connais-tu?

JEAN. – Parce que Simon y va quelquefois le dimanche après vêpres, ou bien quand le café est fermé, et que les Amédée ont du monde chez eux. Il m'y a mené; c'est bien beau, monsieur!

M. ABEL. – Quel âge a la demoiselle aînée? Et la petite?

JEAN. – L'aînée approche de dix-neuf ans, monsieur; l'autre, de seize à dix-sept.

M. ABEL. – L'aînée irait bien à Simon.

JEAN. – Oh! monsieur, Simon n'a que vingt-trois ans; il ne se mariera pas avant quatre ou cinq ans d'ici. Il faut qu'il amasse un peu d'argent pour avoir de quoi entrer en ménage; on ne lui donnerait pas Mlle Aimée sans cela.

M. ABEL. – Combien lui faut-il?

JEAN. – Il lui faut bien deux à trois mille francs, monsieur. Mais il a maman à soutenir; maintenant que nous voilà deux à gagner, cela ira plus vite.

M. ABEL. – Est-ce que tu ne gardes pas ce que tu gagnes?

JEAN. – Pour ça, non, monsieur; je donne tout à Simon qui fait comme il veut. Il envoie à maman là-dessus.

Il y avait beaucoup de monde au café. Simon appela Jean pour aider au service; la conversation avec M. Abel fut interrompue. Celui-ci resta encore quelque temps au café; il regardait sans voir, et il n'entendait pas ce qui se disait autour de lui. Il se retira enfin et sortit tout pensif, se dirigeant vers les Tuileries, où il acheva d'arranger dans sa tête l'avenir de Simon.

«Il faut qu'il paraisse au bal à son avantage, se dit-il, et mon petit Jean aussi.»

XIII - Les habits neufs

Le lendemain, quand M. Abel vint déjeuner au café, Jean courut tout joyeux.
«Monsieur, monsieur, savez-vous le bonheur qui nous arrive, à Simon et à moi?»

M. ABEL. – Non: comment veux-tu que je le sache?

JEAN. – Hier, dans l'après-midi, monsieur, il est venu un beau monsieur qui nous a demandés, Simon et moi; il nous attendait chez le portier. On n'avait pas besoin de nous au café, c'est l'heure où il y a le moins de monde. Nous y sommes allés; le beau monsieur nous a dit qu'il venait nous prendre mesure pour nous faire des habits neufs; Simon a refusé...

M. ABEL, *contrarié*. – Pourquoi cela? Il devait accepter.

JEAN. – Mais, monsieur, il ne voulait pas dépenser tant d'argent.

M. ABEL, *de même*. – Mais puisqu'on les lui donnait.

JEAN. – Tiens! comment avez-vous deviné ça? Ce monsieur nous dit qu'il avait ordre de nous habiller, qu'il était payé d'avance... et je ne sais quoi encore... Simon hésite; le monsieur lui dit que ses ordres sont de faire les habits, sous peine de perdre la pratique. Simon demande qui c'est et pourquoi c'est. Le monsieur dit que c'est d'un grand artiste, un peintre, qui est très bon et très original; qu'il nous a vus un jour mal vêtus, et qu'il veut que nous soyons bien habillés. Et il ajoute que si nous ne le laissons pas faire, nous lui faisons perdre sa meilleure pratique. Simon a enfin consenti. Le monsieur nous a pris mesure, et il nous apportera nos habits demain, et nous serons comme des princes le jour du bal de M. Amédée. Il ne manquera qu'une chose, c'est la chaussure, la cravate et le linge; mais, quant au linge, Simon m'a dit que nous boutonnerions nos habits pour cacher la chemise et dissimuler la cravate. Ce sera très bien comme ça.

M. ABEL. – Cet imbécile de tailleur! comment n'a-t-il pas pensé au linge et aux bottines!

JEAN. – Il ne faut pas injurier ce pauvre homme, monsieur, ce n'est pas sa faute; il a fait comme on lui a commandé.

M. ABEL. – Tu as raison; c'est l'autre qui est un sot, un imbécile.

JEAN. – Oh! monsieur! Un si bon monsieur! qui prend intérêt à nous sans nous connaître, et qui fait une si grande charité et avec tant de bonté et de grâce!

M. ABEL. – Je te dis que c'est un animal. Quand on fait une bonne action, il ne faut pas la faire à demi. La jolie figure que vous ferez avec des habits élégants, des chaussures de porteurs d'eau et une cravate de

coton à carreaux... et le chapeau, y a-t-on pensé?

JEAN. – Je ne crois pas, monsieur; mais on ne garde pas son chapeau dans une maison comme il faut, où l'on danse. Nous irons sans chapeau, Simon et moi. C'est si près! Avec ça qu'il fera nuit.

M. ABEL. – Et que la rue Saint-Roch n'est déjà pas si éclairée.

M. Abel déjeuna vite ce jour-là. Il dit à Jean de servir promptement, qu'il était pressé. Jean fit de son mieux, M. Abel aussi, de sorte qu'un quart d'heure après, ce dernier était parti.

Simon et Jean voyaient Jeannot de moins en moins; mais ils savaient qu'il devait aller au bal de M. Amédée.

JEAN. – Pauvre Jeannot, il sera mal habillé, tandis que nous, nous serons si beaux!

SIMON. – Ah bien, il s'amusera tout de même. Nous pourrions lui prêter mes vieux habits que tu avais à la soirée de M. Pontois; ils sont très bien encore.

JEAN. – Et ils lui iront bien, comme à moi, puisque nous sommes de la même taille... Si j'allais le lui dire?

SIMON. – Oui, va mon bonhomme, et ne sois pas longtemps; il pourrait venir du monde encore, et il y en a déjà pas mal.

JEAN. – Je ne resterai que le temps de lui dire la chose et d'avoir un oui ou un non.

Jean sortit et arriva en courant. En ouvrant la porte, il entendit qu'on se disputait; et il ne tarda pas à voir que c'était M. Pontois qui grondait Jeannot.

M. PONTOIS. – Je te dis que j'en suis sûr; ma femme t'a vu prendre une poignée de dattes et de figues; elle a vu que tu les mangeais.

JEANNOT. – Mais, m'sieur, je les ramassais pour les mettre à la montre.

— Menteur! voleur! s'écria M. Pontois.

Et, se jetant sur Jeannot, il lui tira une poignée de cheveux, lui donna des claques et des coups de pied et l'envoya à l'autre bout de la chambre.

M. PONTOIS. – C'est la dixième, la centième fois que tu me voles, petit gueux. Que je t'y prenne encore une fois, et je te mets à la porte comme voleur.

M. Pontois s'en alla sans avoir aperçu Jean, et laissa Jeannot pleurant et se désolant.

Jean s'approcha de son cousin.

«Jeannot, lui dit-il affectueusement, prends courage; ne pleure pas. Je viens te proposer quelque chose qui te fera plaisir. Simon t'offre de te prêter, pour le bal de M. Amédée, les habits que j'avais à votre soirée.»

Jeannot essuya ses larmes et prit un air moins malheureux.

JEANNOT. – Je veux bien; je n'avais rien à mettre. Je te remercie bien et Simon aussi. Mais toi-même, que mettras-tu?

JEAN. – Je mettrai autre chose; je ne suis pas embarrassé avec Simon.

JEANNOT. – Tu es bien heureux d'être avec Simon; tu es tranquille là-bas, et toujours gai et content. Il n'en est pas de même pour moi. Je pleure plus souvent que je ne ris. Peu de gages, beaucoup d'injures, du travail par-dessus la tête.

JEAN. – Il ne faut pas croire que nous n'avons rien à faire au café; je suis sur pied du matin au soir; toi, tu as tes dimanches au moins.

JEANNOT. – Jolis dimanches! C'est à qui ne m'emmènera pas. Je m'ennuie et je pleure. Ça fait un beau dimanche!

JEAN. – Et pourquoi ne viens-tu jamais nous voir? Simon et moi, nous sortons chacun notre tour le dimanche; nous t'emmènerions.

JEANNOT. – Merci! Pour aller à vêpres, au sermon! Grand plaisir! jolie distraction!

JEAN. – Ça fait du bien d'aller quelquefois prier le bon Dieu dans l'église, chez lui, dans sa maison.

JEANNOT. – J'aime mieux me promener.

JEAN. – Pauvre Jeannot! Tu ne disais pas comme ça au pays.

JEANNOT. – Au pays, j'étais un sot; mes camarades m'ont formé à Paris.

JEAN. – Déformé, tu veux dire. Qu'y gagnes-tu? Tu n'en es pas plus heureux. Tu ne t'en amuses pas davantage, et tu n'as plus la consolation de prier.

JEANNOT. – Comment veux-tu que je sois heureux, que je m'amuse, avec des méchants maîtres comme les miens!

JEAN. – Méchants! Qu'est-ce que tu dis donc? Simon m'a dit qu'ils étaient bons et qu'ils traitaient très doucement leurs garçons.

JEANNOT. – Les autres, c'est possible! mais pas moi toujours!

JEAN. – Jeannot, Jeannot, prends garde d'être ingrat!

JEANNOT. – Tiens! Jean, tu m'ennuies avec tes sermons; c'est pour ça que je ne vais plus vous voir, Simon et toi... Envoie ou apporte-moi les habits que tu m'as promis, et ne me fais pas de morale. Aussi bien, je suis mal ici, je crois bien que je n'y resterai pas.

JEAN. – Où veux-tu aller? Que veux-tu faire? Jeannot, je t'en prie, ne fais rien de grave sans consulter Simon; il est si bon, si sage!

JEANNOT. – Envoie-moi tes habits; je ne te demande pas autre chose.

Jean soupira et s'en alla lentement en répétant:

«Pauvre Jeannot!»

Simon, auquel il raconta le soir sa conversation avec Jeannot et la scène dont il avait été témoin, alla lui-même porter les habits promis à Jeannot, et causa longuement avec M. Pontois. Quand il rentra, il était soucieux, et, au premier moment où ils se trouvèrent seuls au café, son frère et lui, il dit à Jean:

— Je ne suis pas content de Jeannot, et M. Pontois en est fort mécontent. Jeannot ne veut pas y rester, et M. Pontois ne veut pas le garder. C'est malheureux pour Jeannot; il aura de la peine à se replacer. M. Pontois l'accuse de voler un tas de choses qui se mangent; mais, ce qui est pis, c'est que M. Pontois est presque certain que lorsqu'il vend, il ne met pas dans la caisse tout l'argent qu'on lui donne. Ceci me chagrine, car c'est le fait d'un voleur. Et comment puis-je le placer ailleurs avec un pareil soupçon?

JEAN. – Pauvre Jeannot! Mais, Simon, si tu en parlais à M. Abel? Il est si bon! Il te donnerait un bon conseil, j'en suis sûr.

SIMON. – Oui... tu as raison, cela pourrait être utile à Jeannot. M. Abel connaît tant de monde! et je pense comme toi qu'il est de bon conseil.

Peu de temps après, le tailleur vint leur apporter leurs habits, auxquels il avait ajouté des chemises fines, des cravates blanches et en taffetas noir, des chaussettes, des gants; il était accompagné d'un cordonnier qui apportait un paquet de brodequins de soirées à essayer, et d'un chapelier qui apportait des chapeaux. Jean était dans une joie folle; Simon contenait la sienne, mais elle était aussi vive que celle de son frère. Tout allait parfaitement; on trouva des brodequins qui chaussaient admirablement sans gêner le pied, des chapeaux qui allaient on ne peut mieux, et des gants qui se mettaient sans effort, car Simon et Jean ne voulurent pas avoir les mains serrées. Le tailleur avait poussé l'attention jusqu'à mettre des mouchoirs dans les poches des habits. Simon et Jean ne savaient comment exprimer leur reconnaissance; ils chargèrent le tailleur des remerciements les plus tendres, les plus respectueux, pour le bienfaiteur inconnu.

Quand M. Abel arriva, Jean, qui l'attendait avec une grande impatience, lui servit son déjeuner.

JEAN. – Oh! monsieur, si vous saviez comme ce monsieur Peintre est bon, vous seriez bien fâché de ce que vous en disiez l'autre jour. Ce bon, cet excellent monsieur Peintre a pensé à tout; nous avons tout ce qu'il nous faut, Simon et moi, tout, jusqu'à des mouchoirs blancs et fins pour nous moucher. Chapeaux, chaussures, linge, gants, rien n'y manque, rien. N'est-il pas d'une bonté à faire pleurer? Oui, monsieur, c'est vrai ce que je vous dis. Quand nous avons monté nos effets dans notre chambre, nous nous sommes mis à genoux, Simon et moi, pour prier le bon Dieu de bénir cet excellent monsieur Peintre, et nous avons pleuré tous deux dans les bras l'un de l'autre; pleuré de joie, de reconnaissance! Oh oui! le bon Dieu le bénira, monsieur; ce qu'il a fait là n'est pas une charité ordinaire! Non, non; il y a quelque chose dans cette bonne action que je ne puis pas définir, mais qui me va au coeur, qui me touche, qui m'attendrit, qui annonce un coeur tout d'or. Ah! que la femme et les enfants de cet excellent homme sont heureux! S'il est si bon, si attentif, si généreux pour deux pauvres garçons étrangers qu'il a à peine aperçus et qui ne le connaissent seulement pas, que doit-il être pour sa famille, pour ses enfants?...

Jean couvrit son visage de ses mains; M. Abel le regardait. Après un instant de silence, Jean continua:

«Il n'y a qu'une chose qui nous peine, Simon et moi, c'est de ne pouvoir lui témoigner notre reconnaissance, notre vive affection. Cela fait vraiment de la peine, monsieur; c'est comme un poids pour le coeur.»

M. Abel ne mangeait pas; il avait écouté avec un attendrissement visible l'élan passionné de la reconnaissance de Jean. Il ne l'avait pas quitté des yeux un instant. Il admirait cette jolie figure embellie encore par l'expression d'enthousiasme qui éclairait son regard. Il était surpris du langage devenu presque éloquent de ce pauvre petit paysan, qui, peu de mois auparavant, avait le langage commun de la campagne.

Jean ne parlait plus, et M. Abel le regardait encore. Jean, de son côté, ne pensait plus ni au café ni à son service; dominé tout entier par sa reconnaissance, il restait immobile, les yeux humides, et toute son attitude exprimait un profond sentiment de gratitude et d'affection.

«Tu es un bon garçon; tu as un bon coeur, et tu sais reconnaître ce qu'on fait pour toi, Jean, dit enfin M. Abel en lui serrant fortement la main. Et maintenant, mon enfant, apporte-moi mon café bien chaud.»

Jean alla chercher le café.

«Monsieur, dit-il en l'apportant, ne pourriez-vous savoir, par ce tailleur, le nom de notre généreux bienfaiteur? Je serais si heureux de pouvoir le remercier!»

M. ABEL. – Peut-être pourrai-je le savoir, mon ami; je m'en informerai. À ce soir chez M. Amédée; j'arriverai un peu tard vers dix heures, car j'ai à faire avant... Adieu, Jean, ajouta-t-il avec un sourire particulièrement bienveillant.

— Adieu, monsieur, dit Jean en le suivant des yeux. Je l'aime, pensa-t-il; je l'aime beaucoup.

La journée se passa lentement; l'impatience de Simon et de Jean surtout augmentait à mesure qu'approchait l'heure du bal. M. Métis leur donna congé de bonne heure; ils dînèrent à la hâte et grimpèrent leurs cinq étages, lestes et légers comme des écureuils. Ils se débarbouillèrent et se peignèrent avec soin. Puis commença la grande toilette; linge, habits furent encore examinés, retournés, admirés; Jean embrassait toutes les pièces dont il se revêtait. Ils étaient convenus de ne se faire voir l'un à l'autre que lorsque la toilette serait complètement achevée.

«As-tu fini?» demanda Jean le premier.

SIMON. – Pas encore; attends un instant, je passe mon habit. À un signal convenu, les deux frères se retournèrent et poussèrent une exclamation joyeuse.

JEAN. – Que tu es beau, Simon! Tu as l'air d'un vrai monsieur.

SIMON. – Et toi donc! Un prince ne serait pas mieux.

JEAN. – Comme tes cheveux sont lissés et bien arrangés!

SIMON. – Et quelle jolie tournure tu as!

JEAN. – Et comme tes pieds paraissent petits! Et comme ta taille paraît élégante! Ce bon, excellent M. Peintre! Si je le voyais, je crois que je ne pourrais m'empêcher de l'embrasser.

SIMON. – Et moi, je lui serrerai les mains à lui briser les os!

JEAN, *riant*. – Pour ça non, par exemple! Je ne veux pas que tu lui brises les os. Ce serait une jolie manière de lui prouver notre reconnaissance!

SIMON, *riant*. – C'est une manière de dire, tu penses bien, seulement pour exprimer combien je suis heureux et reconnaissant!

JEAN. – Mlle Aimée va te trouver joliment beau!

SIMON. – Oui; elle ne m'a jamais vu bien habillé; tout juste, ça me chiffonnait de paraître à son bal en habits étriqués et usés.

JEAN. – Et grâce à notre cher bienfaiteur, nous allons être superbes.

SIMON. – Oui, nous ferons l'effet de deux gros bourgeois avec nos gants et nos chapeaux!

JEAN. – Et nos brodequins! et nos cravates!

SIMON. – Et nos chemises fines! et nos mouchoirs!...

JEAN. – Dis donc, Simon, il faudra nous moucher souvent.

SIMON. – Oui, j'y ai déjà pensé; mais, au lieu de nous moucher, ce qui salirait nos mouchoirs, il faudra seulement les tirer souvent de nos poches et nous essuyer le front. Je l'ai vu faire à M. Abel, l'autre soir, chez M. Pontois.

JEAN. – Comment fait-on? Tu me feras voir.

SIMON. – Oui, je te préviendrai et tu me regarderas faire.

JEAN. – Tu choisiras le moment où Mlle Aimée te regarde.

SIMON. – Toujours, chaque fois qu'elle me regardera, elle verra mon beau mouchoir.

XIV - L'enlèvement des Sabines

Il était temps de partir, huit heures et demie venaient de sonner; Simon et Jean eurent soin de traverser le café pour se faire voir avec leurs beaux habits neufs. Quand ils parurent, la dame du comptoir fit une exclamation de surprise, et les garçons de café entourèrent les deux frères.

PREMIER GARÇON. – Eh bien! excusez un peu! On ne se gêne pas! Habillés comme des princes!

DEUXIÈME GARÇON. – Et rien n'y manque, ma foi! De la tête aux pieds tout est neuf, tout est du premier grand genre.

TROISIÈME GARÇON. – Et regarde donc la coupe des habits, des pantalons, des gilets! On dirait d'Alfred, le tailleur de l'Empereur.

QUATRIÈME GARÇON. – Et le linge! Vois donc la finesse de la toile! Une vraie chemise de tête couronnée.

Jean tira son mouchoir d'un air triomphant.

PREMIER GARÇON. – Et le mouchoir! la plus fine toile.

DEUXIÈME GARÇON. – Vous n'êtes pas gênés, mes amis, de vous faire habiller par de pareils fournisseurs!

TROISIÈME GARÇON. – Et combien que ça vous coûte, tout ça? Une année de gages, pour le moins?

SIMON. – Bien moins que ça! Rien du tout.

PREMIER GARÇON. – Comment rien? Pas possible! Tu plaisantes?

JEAN. – Non, c'est vrai! C'est un excellent monsieur Peintre qui nous a tout donné.

QUATRIÈME GARÇON. – Farceur, va! Les peintres sont des artistes, et les artistes ne sont pas des Rothschild.

SIMON. – Ils sont mieux que ça! Ils sont les amis de ceux qui souffrent.

PREMIER GARÇON. – Ce n'est pas ça qui donne de l'argent, camarade. Et il faut en avoir de reste pour des vêtements comme les vôtres.

JEAN. – Notre monsieur Peintre est riche, nous a dit le tailleur.

PREMIER GARÇON. – Alors c'est un Vernet, un Delaroche, un Flandrin?

JEAN. – Je n'en sais rien; on n'a pas voulu nous dire son nom. Mais ce que nous savons, c'est qu'il est pour nous un bienfaiteur, un ami, un ange du bon Dieu.

PREMIER GARÇON. – C'est bien, ça Jean! C'est bon d'être reconnaissant; il y a tant d'ingrats de par le monde!

JEAN. – Ce n'est pas Simon et moi qui le serons jamais; tant que nous vivrons, nous prierons pour ce monsieur Peintre et nous l'aimerons.

SIMON. – Avec tout ça, il faut partir, Jean; puisque M. Métis a eu la bonté de nous donner congé, ce serait bête de ne pas en profiter. Au revoir, camarades; à demain!

TOUS LES GARÇONS, *riant et saluant profondément.* – Au revoir, messeigneurs! Que Vos Altesses daignent s'amuser, daignent danser, daignent manger, etc.

SIMON. – Soyez tranquilles, camarades; nous serons bons princes, et nous ne serons les derniers pour rien.

Simon et Jean sortirent pleins de joie.

JEAN. – D'après l'effet produit au café, juge de celui que nous produirons chez M. Amédée. Mlle Aimée va-t-elle te regarder! va-t-elle t'admirer!

SIMON. – Si elle me regarde, je la regarderai bien aussi; elle n'est pas désagréable, tant s'en faut.

Ils arrivèrent, et ils firent leur entrée avec tout le succès désiré; il y avait déjà beaucoup de monde. Le petit commerce était arrivé: les épiciers, les merciers, les bottiers, etc. On attendait le haut commerce et le faubourg Saint-Germain, toujours en retard. Chacun se retourna pour voir les deux frères, qu'un chuchotement général du côté des demoiselles signala à l'attention des messieurs. Simon et Jean saluèrent M. et Mme Amédée, puis ils s'avancèrent vers le groupe des demoiselles qui regardaient, qui souriaient, qui minaudaient, témoignant ainsi leur admiration pour leurs futurs danseurs et l'espoir d'une invitation.

Simon salua et resalua particulièrement Mlle Aimée, qui fit révérence sur révérence, qui se détacha du groupe et s'avança vers Simon et Jean.

«Vous arrivez bien à propos, monsieur Simon; on va commencer à danser; les messieurs vont faire leurs invitations.»

SIMON. – Alors, mademoiselle, voulez-vous danser avec moi la première contredanse?

MADEMOISELLE AIMÉE. – Très volontiers, monsieur. Et monsieur Jean va danser avec ma soeur Yvonne.

JEAN. – Très volontiers, mademoiselle.

Il courut à Yvonne, qui accepta avec plaisir un danseur si bien habillé; toutes les demoiselles envièrent le bonheur des deux soeurs.

«Aimée et Yvonne ont toujours de la chance», dit une grosse laide fille rousse qui dansait peu en

général, et qui avait une robe en crêpe rose fanée, sur un jupon en percale blanche plus court que la robe.

— C'est qu'elles sont les filles de la maison, dit Mlle Clorinde (robe de mousseline blanche, corsage en pointe, bouquet piqué au bas de la pointe, qui la gênait pour s'asseoir); c'est par politesse qu'on les invite.

— C'est plutôt parce qu'elles sont bonnes et aimables, dit une troisième, petite blonde de dix ans.

Les salons se remplissaient; toutes les industries y étaient représentées: fumistes, bouchers, serruriers, épiciers, fleurs artificielles, papetiers, modistes, lingères, cordonniers, etc. Les toilettes étalent, les unes simples et jolies, les autres recherchées, fanées, prétentieuses; des turbans, des bouquets de plumes, de fleurs, des étoffes fanées, riches des couleurs éclatantes, tranchaient sur des visages jeunes, frais, ou vieux, ridés et plus fanés que leurs robes et leurs coiffures. La musique se faisait entendre, les danses commencèrent; dans les intervalles des contredanses, on courait aux rafraîchissements. Jean et les plus jeunes danseurs virent avec une vive satisfaction l'abondance des gâteaux, des sirops, de fruits glacés. Jean avait bien dit; c'était, croyait-il, genre haut commerce, grand genre. La musique se composait d'un violon, d'une clarinette et d'un piano. M. Abel arriva à dix heures, comme il l'avait annoncé; Simon le présenta à M. et à Mme Amédée et aux jeunes personnes. Patronné par un aussi élégant danseur, M. Abel eut le plus grand succès. Ses habits étaient aussi beaux que ceux de Simon, faits sur le même modèle; il semblait qu'ils fussent de la même fabrique. Simon recommanda M. Abel aux soins tout particuliers de Mlle Aimée et de Mlle Yvonne. M. Abel dansa avec l'une et avec l'autre, puis encore avec Mlle Aimée, à laquelle il fit un éloge éloquent et touchant de son ami Simon; Mlle Aimée trouva que M. Abel était un homme charmant.

«Et puis si bien habillé! Tout semblable à Simon; ce qui indique, dit-elle à ses amies, que ce sont des hommes d'ordre et de bon goût.»

M. Abel causa beaucoup avec M. et Mme Amédée, qui l'écoutaient avec un intérêt visible. Le bal languissait; on mangeait plus qu'on ne dansait. M. Abel communiqua cette observation aux danseurs et leur proposa d'animer la soirée. Mais comment? Personne ne trouve le moyen.

«Je l'ai, moi, messieurs, dit M. Abel; mais il faut de l'ensemble pour que ce soit vraiment amusant.

— Qu'est-ce donc?» dirent les danseurs.

M. ABEL. – D'abord, il faut nous réunir tous danseurs; personne autre ne doit être dans le secret.

— Et nous, et nous? s'écrièrent les demoiselles.

M. ABEL, *riant*. – Vous moins que les autres, mesdemoiselles; c'est un divertissement d'hommes.

M. Abel passa dans la salle à côté, suivi de plusieurs jeunes gens.

M. ABEL. – Vous promettez, messieurs, de garder le silence jusqu'après l'exécution de mon divertissement.

— Nous le promettons, nous le jurons, répondirent les jeunes gens en étendant leurs mains.

M. ABEL. – C'est bon. Nous allons exécuter l'Enlèvement des Sabines, figure très à la mode et du plus grand genre. Vous choisissez votre danseuse; la contredanse commence; vous faites comme si de rien n'était; au dernier chassé-croisé, je fais Hop. Chacun de nous saisit immédiatement une des danseuses et lui fait faire, de gré ou de force, un tour de valse. Le dernier arrivé à sa place paye un punch aux autres danseurs.

UN DANSEUR. – Mais si la demoiselle ne sait pas valser?

M. ABEL. – Tant pis pour le valseur. Il faut qu'il fasse tourner tant bien que mal, jusqu'à ce qu'il lui ait fait faire le tour du salon. Rentrons et soyons discrets. Rappelez-vous bien que, quoi qu'il arrive, qu'on crie, qu'on résiste, il faut avoir fait en valsant un tour de salon pour avoir droit au punch, et que le dernier arrivé paye le punch.

On rentra au salon; chacun des jeunes gens espérait prendre part au punch; aucun ne croyait avoir à le payer. Ils firent leurs invitations. Il y avait plus de danseurs que de gentilles danseuses, de sorte que les laides furent engagées aussi bien que les jolies. Jeannot trouva toutes les demoiselles déjà retenues; il ne restait que la grosse rousse; Jeannot l'engagea.

«Qu'importe, se dit-il, aussitôt le signal donné, je prendrai une des demoiselles minces et légères; je laisserai ma grosse rousse à celui qui aura la force de la faire tourner.»

On se mit en place. Dzine, dzine, la musique commence et la contredanse aussi. Les demoiselles, qui s'attendaient à quelque chose d'extraordinaire, ne voyant rien venir, s'étonnent et deviennent sérieuses et contrariées; le dernier chassé-croisé allait commencer. «Hop!» fait M. Abel. Les danseurs se précipitent sur les danseuses qu'ils voulaient avoir et que d'autres avaient déjà enlevées; les demoiselles s'effrayent et résistent; les danseurs insistent; les demoiselles cherchent à s'échapper, les mères veulent intervenir; la mêlée devient générale, le tumulte est à son comble; la plupart des demoiselles comprennent à demi et se résignent; l'ordre commence à se rétablir; quelques tours de valse sont terminés, un seul couple continue à se démener; c'est Jeannot et la grosse rousse. Abandonnée par Jeannot, personne n'en avait voulu; et Jeannot, s'étant présenté trop tard partout, et frémissant à l'idée d'avoir le punch à payer, fut trop heureux de retrouver la grosse rousse, qu'il saisit pour la faire tourner; mais la rousse, furieuse de l'abandon de Jeannot, cherchait à se sauver; la crainte du punch triplant les forces de Jeannot, il parvint à l'enlever, à la faire tourner malgré sa résistance, malgré les coups de poing qu'elle lui assenait avec la vigueur d'un colosse pesant deux cents livres; l'infortuné Jeannot, plus petit qu'elle, les recevait sur la tête, et n'en continuait pas moins à tourner, accroché aux plis de la robe de la grosse rousse, qui, de son côté, criait et vociférait mille injures. Hélas! le pauvre Jeannot eut beau supporter avec un mâle courage cette grêle de coups, eut beau s'épuiser en efforts pour accomplir son tour de valse, la danseuse l'obligea à lâcher prise et le laissa seul, immobile près d'un groupe d'hommes au milieu desquels elle chercha secours et protection.

Pendant cette scène, Jean, au milieu de ses rires, dit à M. Abel: «Pauvre Jeannot, il va avoir le punch à payer; quel dommage que le monsieur Peintre ne soit pas ici!»

M. Abel se trouva tout près de Jeannot au moment où il fut obligé de lâcher sa danseuse. Il mit une pièce de vingt francs dans la main de Jeannot, lui dit tout bas: «Pour payer le punch», et disparut. Son nom commençait à circuler et à exciter l'indignation des mères; à mesure que le calme se rétablissait, il voyait des regards irrités se porter sur lui. Il voulut prévenir l'orage et sortit.

Avant de passer le seuil de la porte, au bas de l'escalier, il resta un instant à réfléchir sur la soirée; pendant qu'il récapitulait les événements auxquels il avait pris part, il entendit la voix de Jean et de Jeannot.

JEANNOT. – Je suis obligé de payer le punch. C'est mon guignon qui me poursuit. M. Abel imagine quelque chose d'absurde; tout le monde s'en tire heureusement; tous ils rient, ils sont contents. Moi seul j'ai le malheur de tomber sur une grosse fille pesant plus de deux cents livres, qui m'assomme de coups de poing et qui me fait payer ce maudit punch.

JEAN. – Ne paye pas tout, pauvre Jeannot; je t'en payerai la moitié.

JEANNOT. – Je veux bien; combien cela coûtera-t-il?

JEAN. – Dix francs à peu près, pour tant de monde.

JEANNOT. – Comment faire pour l'avoir?

JEAN. – Veux-tu que je coure au café, chez nous, pour le demander?

JEANNOT. – Oui, je veux bien, et dis qu'on me fasse payer le moins cher possible; je suis pauvre, moi.

JEAN. – Sois tranquille, je ferai pour le mieux.

Jean sortit en courant et ne tarda pas à rentrer avec un énorme bol de punch fumant et bouillant. Aucun des deux ne s'aperçut que M. Abel était près d'eux, caché par l'obscurité.

JEANNOT. – Eh bien, Jean, combien coûte le punch?

JEAN. – Il y en a pour huit francs au lieu de douze, parce que c'est pour nous.

JEANNOT. – Ainsi je te dois quatre francs, puisque tu en payes la moitié.

JEAN. – Oui, et je te donnerai les quatre francs qui restent, mon pauvre Jeannot.

Jeannot fouilla dans son gousset, en retira son argent, compta et remit quatre francs à Jean, oubliant de le remercier de sa générosité; M. Abel, indigné et voulant punir Jeannot de sa tromperie et de son avidité, avança la main, la passa dans la poche de l'habit de Jeannot sans qu'il le sentît, occupé qu'il était par le punch, et en retira la pièce d'or qu'il l'avait vu remettre dans cette poche.

Puis, voyant Jeannot et Jean remonter avec leur punch, il sortit en disant:

«Je n'ai plus rien à faire ici; j'ai vu la petite Aimée; je lui ai fait de Simon un éloge qu'elle n'oubliera pas. J'ai recommencé avec la mère; j'ai glissé au père que Simon avait déjà trois mille francs de places... et ils le sont, ajouta-t-il en souriant, et en son nom... Cette petite est gentille; elle paraît bonne, douce, bien élevée. Il faut qu'elle soit Mme Simon Dutec... Jeannot est un fripon, un gueux, un gredin. Faire payer quatre francs à ce pauvre Jean, quand je lui en avais donné vingt. Coquin!...»

En disant tout haut ce mot qui fit retourner quelques passants, M. Abel hâta le pas et ne tarda pas à arriver à son hôtel *Meurice*.

XV - Friponnerie de Jeannot

Tous les matins M. Abel quittait l'hôtel, faisait une promenade à son atelier tout près de là, déjeunait au café Métis, retournait à son atelier, y restait jusqu'à la chute du jour, y recevait beaucoup d'amis, dînait en ville et allait à un cercle ou dans le monde; jamais il ne rentrait plus tard que minuit. Il travaillait à quatre tableaux de chevalet qui devaient figurer à l'Exposition; l'un devait être au livret sous le titre d'*Une Soirée d'épicier*; l'autre, *La Leçon de danse*; le troisième, *Les Habits neufs*; le quatrième, *Une Contredanse*. Ses amis admiraient beaucoup ces quatre petits tableaux; aucun n'était fini mais tous étaient en train et assez avancés.

Dans chacun de ces tableaux on voyait les deux mêmes figures principales. Un jeune homme à belle figure, yeux noirs, physionomie intelligente et gaie; un autre plus jeune, mais portant une ressemblance si frappante avec le premier, qu'on ne pouvait douter qu'ils fussent frères; dans les Habits neufs, le plus jeune était admirablement beau d'expression; son regard exprimait le bonheur, la tendresse, la reconnaissance.

«Sais-tu, lui dit un jour celui qui avait pris le nom de Caïn à la soirée de M. Pontois, sais-tu que cette seule figure ferait la réputation d'un peintre?»

M. ABEL. – Elle est belle, en effet; elle a surtout le mérite de la ressemblance.

CAÏN. – Celui qui aura ces quatre tableaux aura une des plus belles et des plus charmantes choses qui auront été faites en peinture.

M. ABEL. – Personne ne les aura jamais; c'est pour moi que je travaille.

CAÏN. – Tu es fou! Tu vendrais ces quatre tableaux quarante ou cinquante mille francs!

M. ABEL. – On m'en offrirait quatre cent mille francs que je ne les donnerais pas. Ils me rappellent de charmants moments de ma vie; tu connais l'histoire de ces tableaux, et tu sais le bonheur que m'a donné cette suite de bonnes actions que m'a inspirées mon bon petit Jean. Excellent enfant! Quel coeur reconnaissant! Quel beau et noble regard! Il est parfaitement rendu dans mon beau tableau; c'est ce qui en fera la beauté et le succès.

CAÏN. – Quarante mille francs ne sont pas à dédaigner.

M. ABEL. – Que me font quarante mille francs ajoutés à tout ce que j'ai déjà gagné et à ce que je puis gagner encore, moi qui vis comme un artiste et qui ai à peine vingt-huit ans.

CAÏN. – Tu as raison; mais c'est dommage!

Quand Jeannot rentra chez lui, il s'empressa de retirer et de compter l'argent qu'il avait mis dans sa poche: il eut beau compter et chercher, il ne trouva pas la pièce d'or que lui avait donnée M. Abel; son désespoir fut violent; il avait compté sur ces vingt francs pour acheter à Simon les habits qu'il lui avait

prêtés et dont il avait besoin. Il pleura, il se tapa la tête de ses poings, mais ce grand désespoir ne lui rendit pas ses vingt francs.

Après avoir réfléchi sur ce qu'il devait faire, il résolut d'aller le lendemain raconter l'affaire à Jean, pour chercher à l'apitoyer et à se faire rendre les quatre francs de punch qu'il avait payés. Cet espoir le calma et il s'endormit paisiblement.

Le lendemain de bonne heure, Jeannot profita d'une course que son maître lui fit faire pour entrer au café Métis et pour parler à Jean.

Simon était avec son frère, ce qui contraria Jeannot: il craignait que Simon ne se laissât prendre comme Jean à ses pleurnicheries et à ses supplications. Après avoir vainement attendu quelques minutes que Simon le laissât seul avec Jean, il se décida à parler.

«Je suis malheureux, mon bon Jean, commença-t-il; j'ai fait hier une bien grande perte»

JEAN. – Une perte? Toi? Qu'as-tu donc perdu?

JEANNOT. – Je voulais acheter à Simon les habits qu'il m'a prêtés hier soir, et j'avais mis dans ma poche une pièce de vingt francs pour les payer, et lorsqu'en rentrant, j'ai voulu la retirer, elle n'y était plus.

Simon fit un geste comme pour se lever de dessus sa chaise, mais il se rassit et ne dit rien. C'était M. Abel qui venait d'entrer et qui lui faisait signe de se rasseoir et de laisser parler Jean et Jeannot; ils lui tournaient le dos et ne pouvaient pas le voir.

JEAN. – Vingt francs! tu as perdu vingt francs? Pauvre Jeannot! je te plains de tout mon coeur.

Ce n'était pas ce que voulait Jeannot; il espérait mieux que cela du bon coeur de Jean. Il continua:

JEANNOT. – Et encore, si je n'avais pas été obligé de payer ce punch maudit, j'aurais pu vous donner, ce mois-ci, la moitié du prix des habits et achever de les payer le mois qui vient... Je suis bien malheureux, Jean!

JEAN. – Mon pauvre Jeannot, je suis bien triste pour toi; mais ne t'afflige pas tant. Tu sais que Simon est très bon; je suis bien sûr qu'il te prêtera ses habits chaque fois que tu en auras besoin.

JEANNOT. – Mais ce punch que j'ai dû payer! Tu sais que c'est huit francs.

JEAN. – Comment, huit francs? J'en ai payé la moitié, ce n'est que quatre francs.

JEANNOT, *embarrassé*. – C'est vrai! Je n'y pensais plus... Quatre francs, qui sont peu pour toi, sont beaucoup pour moi. Je gagne si peu!

JEAN. – Écoute, pauvre Jeannot; si tu as réellement besoin d'argent, Simon me permettra bien de te donner encore ces quatre francs.

— Jean, je te le défends, dit M. Abel d'un ton décidé. Son apparition fit sursauter Jeannot; il avait peur de M. Abel, et il n'aimait pas à le rencontrer.

«Je ne veux pas que tu donnes un sou à ce maudit garnement, continua M. Abel avec une sévérité que Jean ne lui avait jamais vue. Il te trompe; il ment, il n'a rien perdu; et s'il n'a plus d'argent, tant mieux, il l'emploie trop mal.»

Jeannot avait eu le temps de reprendre courage; il essaya de tenir tête à M. Abel.

JEANNOT. – Pourquoi me dites-vous des injures, monsieur? Je ne vous ai rien fait, et vous m'accusez sans savoir si ce que je dis est vrai ou non.

M. ABEL. – Je dis que tu mens parce que je sais que tu mens. Je t'empêche de tromper Jean, parce que je sais que tu l'as déjà trompé.

JEANNOT. – Non, monsieur, je ne l'ai jamais trompé.

M. ABEL. – Silence, menteur! Hier soir, tu as extorqué quatre francs à Jean pour payer la moitié du punch; et tu venais de recevoir vingt francs pour le payer.

JEANNOT. – Moi, vingt francs! Jamais, monsieur! Vous voulez tromper Simon et Jean pour les empêcher de me venir en aide. Qui aurait pu me donner vingt francs? Je ne connaissais personne à ce bal.

M. ABEL. – Mais quelqu'un te connaissait; ce quelqu'un a eu pitié de toi et n'a pas voulu que tu souffrisses de la farce inventée par moi; ce quelqu'un t'a glissé vingt francs dans la main pour payer ton punch et te faire passer ton chagrin.

JEANNOT. – Non, monsieur, personne n'a eu pitié de moi et personne ne m'a rien donné. D'ailleurs, vous n'étiez pas là dans ce moment, et vous n'avez rien pu voir, par conséquent.

M. ABEL. – Puisque tu m'obliges à parler, je dis que j'étais si bien près de toi que c'est moi qui ai glissé cette pièce d'or dans ta main en te disant tout bas: «Pour payer le punch»; et si tu n'as plus retrouvé ces vingt francs, c'est que je les avais moi-même retirés de ta poche quand tu as eu l'indignité de faire payer quatre francs à ce pauvre Jean, auquel tu as fait accroire que tu n'avais pas assez d'argent. J'étais dans un coin obscur, au bas de l'escalier, et j'ai tout entendu.

M. Abel se tut. Jeannot était consterné; il tremblait de tous ses membres. Jean le regardait avec surprise et chagrin. Indigné d'une si basse supercherie, il avait peine à y croire. Simon s'efforçait de maîtriser sa colère; il aimait tendrement son frère, et il ne pouvait supporter que l'on se jouât de sa bonté, de sa générosité. Personne ne parlait.

M. ABEL. – Hors d'ici, vil imposteur! Va-t'en, et ne te trouve plus sur mon chemin.

Jeannot hésitait; M. Abel le saisit par l'oreille, le traîna jusqu'à la porte, et le mit dehors d'un coup de pied.

«Effronté coquin! misérable!» dit M. Abel en rentrant tout ému et en se mettant à table.

XVI - M. le Peintre est découvert

Cette fois-ci, ce ne fut ni Jean ni Simon qui lui servirent son déjeuner. Simon était atterré de la hardiesse, de l'effronterie et de la fourberie de son cousin; Jean en était fort affligé, et pour la première fois, il pleura. M. Abel regardait les deux frères, Jean surtout, avec une compassion et un intérêt visibles. Quand son déjeuner fut fini et desservi, il appela Simon.

M. ABEL. – Viens, mon pauvre Simon, j'ai quelque chose à te dire.

Simon s'approcha.

«Simon, tache de distraire Jean du chagrin que lui donne l'indigne conduite de Jeannot, et toi-même, mon brave garçon, j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Tu plais beaucoup à M. et à Mme Amédée, et beaucoup aussi à Mlle Aimée.»

SIMON. – Oh! monsieur, c'est impossible! Un pauvre garçon comme moi!

M. ABEL. – C'est pourtant vrai. Hier, toute la soirée, je me suis occupé de toi, et ce que je te dis est positif. Les parents vous trouvent tous les deux un peu jeunes pour vous marier tout de suite, mais ils m'ont dit qu'ils te verraient avec plaisir venir chez eux le plus souvent possible.

SIMON. – Monsieur, je ne puis croire à un pareil bonheur! Moi qui n'ai rien...

M. ABEL, *souriant*. – Quant à la fortune, mon ami, on ne sait pas ce qui peut arriver; tu peux avoir tes gages augmentés; tu peux arriver à être premier garçon ou surveillant, associé même.

SIMON. – Il faudrait pour cela, monsieur, que je fusse dans la maison depuis dix ans pour le moins.

M. ABEL. – On ne sait pas... on ne sait pas les idées qui passent par la tête d'un maître de café. M. Métis n'est plus jeune; il t'aime beaucoup; il a grande confiance en toi; on aime à avoir un associé intelligent, honnête.

SIMON. – Mais ça ne suffit pas, monsieur; il faut avoir de l'argent, de quoi faire un cautionnement.

M. ABEL. – Qu'à cela ne tienne, mon ami; je suis là pour t'épauler, pour te servir de caution, et je ne craindrai pas de perdre mon argent.

SIMON. – Oh! monsieur, serait-il possible?

Simon resta les mains jointes devant M. Abel, ne sachant comment le remercier, n'osant pas se laisser aller à toute sa reconnaissance et à son bonheur. Le café était encore vide, à cause de l'heure matinale; la dame du comptoir même n'était pas encore descendue; M. Abel, d'ailleurs, mangeait dans un cabinet réservé aux privilégiés.

Jean avait écouté et tout entendu; il regardait M. Abel avec une expression toute particulière. Tout à

coup il s'avança vers lui, tombant à genoux, les lui baisa avec ardeur et s'écria:

«C'est vous, c'est vous qui êtes monsieur le Peintre; c'est vous qui êtes mon bienfaiteur, le coeur d'or qu'aimait le mien. Je vous devine. J'en suis sûr, c'est vous; oui, c'est vous! Oh! laissez-moi baiser vos mains et vos genoux, vous dire que je vous aime, combien je vous aime, combien je vous respecte, avec quelle tendresse je songe à vous, avec quel bonheur je vous retrouve. Cher, cher monsieur Abel, dites-moi votre vrai nom, que je le grave dans mon coeur, dans mon esprit. Cher bienfaiteur! Simon sera heureux par vous! Que le bon Dieu vous bénisse! Que le bon Dieu vous protège! Que le bon Dieu vous récompense!»

Et le pauvre Jean éclata en sanglots.

M. Abel, fort ému lui-même, le releva, le serra dans ses bras, baisa son front, ses joues baignées de larmes, et tendit la main à Simon, qui la serra dans les siennes, et, cédant à un attrait irrésistible, la baisa en s'inclinant profondément.

M. ABEL. – Allons, je suis découvert! Pas moyen de résister à la pénétration de mon bon petit Jean. Cher enfant, et toi, mon bon Simon, vous m'avez donné plus de bonheur que je ne pourrai jamais vous en rendre, en me découvrant les trésors de deux belles âmes bien chrétiennes, bien honnêtes. Depuis plus d'un an que je vous connais, j'ai passé quelques heures bien heureuses, dont je conserverai le souvenir. J'ai toujours vécu seul; orphelin dès mon enfance, élevé ou plutôt tyrannisé par une tante méchante, sans foi et sans coeur; sachant par expérience combien les coeurs dévoués sont rares, ayant fait moi-même ma fortune avec le talent de peintre que le bon Dieu m'a donné, j'ai éprouvé à ma première rencontre avec toi, Jean, une impression qui ne s'est pas effacée; tu étais bon, reconnaissant, affectionné, je désirais te revoir; j'avais, d'ailleurs, à expier la frayeur et la peine que je t'avais causées en te dépouillant. Ta joie en me revoyant m'a touché, m'a attiré; Simon, que j'ai reconnu tout de suite à sa ressemblance avec toi, m'a paru digne d'être ton frère; je me suis de plus en plus attaché à vous; j'ai voulu vous faire du bien sans me découvrir; votre reconnaissance à propos des habits neufs m'a extrêmement touché et a augmenté mon amitié pour vous. Je n'ai pas de parents; je n'ai ni femme ni enfants; je suis seul dans ce monde; je puis donc, sans faire de tort à personne, me donner le plaisir de vous faire du bien. Mais... voici du monde qui arrive; lève-toi, mon petit Jean, mon cher enfant. Nous nous voyons tous les jours... Simon, tu me tiendras au courant de tes affaires, ajouta M. Abel en souriant et en lui serrant la main. Et si on te parle de ta fortune, sache que tu as déjà trois mille francs placés en obligations de chemin de l'Est.

SIMON. – Oh! monsieur!

M. ABEL. – Chut! il y a du monde... À demain, mes enfants. Adieu, mon petit Jean; c'est bien toi qui as un coeur d'or... Silence! À demain, de bonne heure.

M. Abel sortit, presque aussi heureux que ses deux protégés. Quand la journée fut finie, Simon et Jean montèrent chez eux pour écrire à leur mère, mais non sans s'être bien embrassés et félicités. Ils prièrent ensemble le bon Dieu; ils le remercièrent et lui demandèrent de bénir leur bienfaiteur, et de lui faire rencontrer un coeur qui l'aimât pour qu'il fût bien heureux. Puis ils se mirent à écrire chacun de son côté.

XVII - Seconde visite à Kérantré

Depuis plus de deux ans qu'Hélène Dutec s'était séparée de son enfant, elle avait reçu bien régulièrement des nouvelles, tantôt de Jean, tantôt de Simon. Elle se réjouissait de les voir heureux, et elle recevait très souvent des sommes d'argent qui dépassaient ses espérances. C'était tantôt Jean, tantôt Simon qui lui envoyaient vingt francs, quelquefois même quarante francs. L'aisance, le bien-être régnaient dans son petit ménage. Le bon Kersac y était toujours pour quelque chose; il se passait rarement une quinzaine sans qu'il vînt lui faire une visite; chaque fois il apportait *de quoi se contenter*, disait-il.

«Car, ma bonne dame Hélène, tel que vous me voyez, je suis diablement égoïste; ainsi, l'autre jour, je vous ai apporté une couple de chaises; aujourd'hui ne voilà-t-il pas qu'il me faut un fauteuil; j'en ai apporté un dans la carriole... Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, ajouta-t-il, de ce que je me soigne comme une petite-maîtresse. Je deviens douillet en prenant des années; mais vous êtes bonne et vous n'en penserez pas plus mal de moi, n'est-ce pas?»

HÉLÈNE. – Mal? Que je pense mal de vous? Comme si je ne voyais pas pourquoi vous apportez tout cela? Cette table, c'est pour vous, n'est-ce pas?

KERSAC. – Certainement! Je déteste manger sur le pouce.

HÉLÈNE. – Et l'armoire? C'est pour vous encore?

KERSAC. – L'armoire, c'est pour serrer les petites provisions que je vous apporte et que je viens manger chez vous; je n'aime pas les choses qui traînent: ça me taquine, ça me gêne.

HÉLÈNE. – Et le lit de la petite?

KERSAC. – Le lit est pour savoir ma protégée bien couchée. Je n'aime pas à voir un lit brisé, malpropre.

HÉLÈNE. – Et le linge? Et la vaisselle? Et le bois? Et tant d'autres choses?

KERSAC. – Le linge, c'est pour avoir de quoi m'essuyer quand j'arrive chez vous tout en transpiration. La vaisselle, c'est pour manger dedans; le bois, c'est pour mettre une bûche au feu sans me gêner quand j'arrive transi de froid. Enfin, écoutez donc, je suis comme ça, moi. J'aime mes aises. Ce ne serait pas bien à vous de prendre mauvaise opinion de moi parce que je suis un peu... un peu... allons, il faut s'exécuter et lâcher le mot, un peu égoïste.

Hélène sourit.

«Que le bon Dieu nous donne à tous des égoïstes de votre façon, monsieur Kersac.»

KERSAC. – Et quelles nouvelles des enfants?

HÉLÈNE. – Très bonnes, merci bien. Jean me parle de vous dans toutes ses lettres; il dit toujours, en me

parlant de ce bon M. Abel qui le fait penser à vous, qu'il est bon comme vous, obligeant et gai comme vous, et que, comme vous, il ne peut souffrir le pauvre Jeannot.

KERSAC. – Ha! ha! ha! C'est bon, ça! Eh bien, cela me donne bonne opinion de ce M. Abel. Ce Jeannot me déplaît plus que je ne puis le dire. Je parie qu'il finira par filouter et par se faire pincer.

HÉLÈNE. – Oh! monsieur Kersac. Ne dites pas ça. Ce serait terrible! Pensez donc! l'enfant de ma soeur!

KERSAC. – Oui, mais le père était un gueux, un gredin! Excusez, ma bonne dame Hélène, je ne voulais pas vous peiner; seulement, pour vous dire mon impression, ce garçon est jaloux de Jean; il est envieux, ingrat, paresseux; il n'aime personne. Pas comme notre petit Jean! Celui-là est tout l'opposé. Mais, ajouta-t-il en se levant, j'oublie que j'ai quelques provisions dans ma carriole; si nous dînions! J'ai l'estomac creux, il me semble que j'avalerais un pain de six livres.

Kersac et Hélène sortirent et allèrent sous le hangar, où étaient le cheval et la carriole. Kersac donna à boire au cheval, qui finissait son avoine, lui arrangea sa litière; Hélène lui apporta une botte de foin; après quoi Kersac se mit à décharger la carriole de ses provisions. Hélène reçut un bon gigot tout cuit, trois livres de beurre, un kilo de sucre, un kilo de café tout brûlé et moulu, un kilo de chandelle, un gros fromage, une bouteille d'huile à manger et une autre de vinaigre, un paquet d'épiceries de toutes sortes; et enfin il retira un paquet qu'il semblait vouloir cacher.

«Ceci, dit-il, ce n'est pas pour vous, ma bonne dame Hélène, c'est pour moi»

HÉLÈNE. – Ah! qu'est-ce que c'est, sans indiscrétion?

KERSAC. – Voilà! C'est qu'il faut encore m'accuser d'un vilain défaut, et ce n'est pas agréable. Et pourtant il faut que je m'exécute, car tout de même quand vous verriez la chose, vous devineriez bien mon défaut. Tel que vous me voyez, Hélène, je suis un peu coquet; j'aime à être bien tenu, bien peigné, bien attaché. Et chez vous il n'y a pas de glace. Cela m'ennuie, parce qu'en arrivant, voyez-vous, le vent, la sueur, la poussière, tout ça vous ébouriffe, vous dérange; avec ma glace, je verrai tout de suite si je suis présentable. Vous n'êtes pas fâchée, n'est-ce pas?

Hélène ne répondit qu'en lui serrant les mains dans les siennes; sa bouche resta muette, mais ses yeux exprimèrent sa reconnaissance; elle rentra et se mit à ranger les provisions dans l'armoire que lui avait value l'égoïsme de Kersac.

KERSAC. – Un clou, s'il vous plaît, Hélène, pour attacher la glace. Où faut-il l'accrocher?

HÉLÈNE. – Elle sera bien partout où vous la mettrez, monsieur Kersac. Voici un clou.

En prenant le clou Kersac s'aperçut qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

KERSAC. – Pourquoi pleurez-vous, Hélène?... Pourquoi?... Je veux que vous me le disiez.

HÉLÈNE, *souriant*. – Je pleure sur votre égoïsme; je remercie le bon Dieu de vous avoir donné un si beau défaut, et je le prie de vous en récompenser dans ce monde et dans l'autre.

KERSAC. – Oh! dans ce monde, je n'y tiens guère; dans l'autre, je ne dis pas; et, à mon tour, je prie le bon Dieu de vous y retrouver avec mon petit Jean après ma mort.

HÉLÈNE. – Merci, monsieur Kersac; c'est la meilleure prière que vous puissiez faire pour moi.

KERSAC. – C'est qu'il y a longtemps que je vous connais.

HÉLÈNE. – Il y a plus de deux ans.

KERSAC. – Et la petite, où est-elle donc?

HÉLÈNE. – Elle n'est pas encore revenue de l'école; elle va venir dîner avec nous tout à l'heure.

KERSAC. – Elle est gentille, cette petite, je l'aime bien.

HÉLÈNE. – Elle vous aime bien aussi. Rien que d'entendre parler de vous, ses yeux brillent, sa bouche sourit.

KERSAC. – Qui entend-elle parler de moi? Personne ne me connaît ici.

HÉLÈNE. – Et moi donc? Est-ce que je puis oublier notre bienfaiteur et le protecteur de mon petit Jean? Tout ce qui est ici vous rappelle à notre souvenir, tout vient de votre charité, de votre bonté.

KERSAC. – Vous pouvez bien ajouter: et de mon amitié. Je me suis attaché à votre petit Jean, que j'en suis quelquefois étonné. De Jean cet attachement a passé à vous; et ça me fait plaisir de venir vous voir et de vous aider un peu avec ce que j'ai de trop.

HÉLÈNE. – Je ne suis pas une ingrate, monsieur Kersac, croyez-le bien.

KERSAC. – Je le sais bien; je le vois bien; et ça repose le coeur, voyez-vous, quand on n'a personne à aimer dans ce monde: je veux dire des créatures humaines, car on a toujours le bon Dieu à aimer. Je dis donc que ça repose le coeur quand on voit une bonne et honnête femme qui vous remercie du peu qu'on a fait pour elle, qui en est reconnaissante comme si c'était une belle et grande chose, et qui prie pour vous, qui pense à vous, qui vous aime. C'est une grande récompense, ma bonne Hélène, trop grande pour ce que je vaux. Et que vous écrit Jean dans sa dernière lettre? ajouta-t-il après quelques instants.

HÉLÈNE. – Ils m'écrivent tous deux, monsieur Kersac. M. Abel a été bien bon pour eux; en voilà encore un qui est un vrai coeur d'or, comme dit mon petit Jean.

Et Hélène raconta à Kersac tout ce que M. Abel avait fait et promis, et comment il avait assuré à Simon un excellent mariage.

KERSAC. – Peste! il n'y va pas de main morte, ce bon Abel! Plaise à Dieu qu'il n'ait pas son Caïn. Il va falloir que vous alliez à la noce d'ici à un an ou deux.

HÉLÈNE. – Moi, monsieur! À une noce à Paris! Qu'y ferais-je, mon Dieu! et quelle figure y apporterais-je?

KERSAC. – Il faudra bien que vous y alliez. La mère doit être présente de par la loi.

HÉLÈNE. – La mère, mais pas la belle-mère, monsieur.

KERSAC. – Comment, la belle-mère?

HÉLÈNE. – Oui, monsieur; je n'ai d'enfant que mon petit Jean. Quand j'ai épousé mon mari, Simon avait déjà près de neuf ans.

KERSAC. – En voilà-t-il une belle découverte! Quel âge avez-vous donc?

HÉLÈNE. – J'ai trente-trois ans, monsieur. Jean a seize ans et demi: je me suis mariée à dix-sept ans.

KERSAC. – C'est donc ça que je me disais toujours: Cette femme est diantrement bien conservée! Qui croirait qu'elle a un grand garçon de vingt-quatre ans! Ah! mais ce que vous me dites là me fait plaisir; voici pourquoi. Je suis garçon, vous savez. J'ai besoin d'une femme à la ferme, une femme qui fasse marcher le ménage, qui fasse la cuisine, qui fasse enfin ce que fait une fermière. J'ai eu du malheur jusqu'ici. Je ne peux pas tomber sur une femme honnête, active, intelligente, qui prenne mes intérêts, qui sache mener une ferme. J'avais bien pensé à vous, mais je me disais: «Elle a un grand garçon de vingt-quatre ans; elle a pour le moins quarante et un à quarante-deux ans. C'est trop âgé pour commencer.» Et voilà que vous en avez trente-trois! Mais c'est superbe! Tiens! c'est le bon Dieu qui exauce votre prière; vous lui demandez de me donner du bonheur! Suis-je donc heureux! Je ne vais plus avoir à me méfier, à surveiller, à gronder. Tout ira comme sur des roulettes; quand je serai malade vous me soignerez; quand je serai absent, vous prendrez la direction de tout.

— Mais, monsieur, dit Hélène en riant, vous arrangez tout ça sans savoir si je puis faire l'affaire, si je connais le travail d'une ferme, si je sais traire une vache, élever des volailles. Une femme de ferme doit savoir tout cela à fond.

Kersac s'arrêta consterné.

«C'est vrai, pourtant!... Et vous ne savez pas?... Dites vite», ajouta-t-il avec vivacité, voyant qu'elle hésitait.

HÉLÈNE. – Si fait, monsieur, je sais; je suis fille de fermier, j'ai travaillé à la ferme depuis que je me souviens de moi-même; je n'ai quitté qu'à la mort de mon père et de mon mari.

KERSAC. – Alors pourquoi diable m'effrayez-vous? Je ne vous demande pas si vous voulez, puisque vous pouvez. Du moment qu'il s'agit de me rendre service, vous n'hésiterez pas, j'en suis sûr. Quand faut-il vous envoyer une charrette pour déménager?

HÉLÈNE. – Quand vous voudrez, monsieur. Rien ne me retient ici. Vous avez pensé juste, en étant si sûr de mon consentement; tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai avec bonheur, en remerciant le bon Dieu de m'offrir les moyens de vous témoigner ma reconnaissance.

KERSAC. – La semaine prochaine alors; nous sommes jeudi, aujourd'hui; lundi prochain vous déménagez.

HÉLÈNE. – Je serai prête, monsieur.

KERSAC. – Bien! tout est convenu; je suis content. Je ne vous parle pas de gages; il vous passera assez d'argent dans les mains, plus que vous n'en pourriez dépenser; vous prendrez ce qu'il vous faudra, ce que vous voudrez. Je n'ai pas besoin de vous fixer la somme et je ne crains pas que vous en preniez trop.

HÉLÈNE. – Et la petite Marie, monsieur, qu'en ferons-nous?

KERSAC. – Marie viendra avec vous.

HÉLÈNE. – Ce sera peut-être un embarras pour vous, monsieur?

KERSAC. – Embarras? Pas le moindre. Quand elle aura vingt et un ans, je l'adopterai et je la marierai à mon petit Jean. J'ai déjà fait mon plan, allez. Vous savez, je suis égoïste. J'arrange ma vie pour moi-même.

HÉLÈNE. – Et sans oublier les autres, monsieur. Mon Dieu, que c'est donc beau et bon d'être égoïste au point où vous l'êtes!

KERSAC. – Mais oui; vous voyez! on se fait une bonne petite vie; on se fait des amis.

HÉLÈNE. – Bien dévoués et bien reconnaissants, monsieur.

KERSAC, *souriant*. – Toujours! Les amis sont toujours dévoués et reconnaissants; sans cela ce ne sont plus des amis... Et le dîner que nous oublions! Marie va rentrer, et si je n'ai pas quelque chose à mettre dans mon pauvre estomac, je la mange à la croque au sel.

Hélène remit du bois dans le feu, tira de l'armoire aux provisions de quoi faire une omelette et de quoi assaisonner une salade. Quand les oeufs furent battus et prêts à mettre sur le feu, Kersac lui offrit de tenir la poêle pendant qu'elle mettrait le couvert. Ce fut bientôt fait, et, au moment où Hélène versait l'omelette dans une assiette, la petite Marie arriva rouge et joyeuse.

Elle courut à Kersac, qui l'embrassa sur les deux joues; elle lui rendit ses baisers en disant:

«J'ai été bien des jours sans vous voir, mon bon ami; pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans venir?»

KERSAC. – Parce que c'est le temps de la moisson, ma petite Marie, et que, dans ces moments-là, hommes et chevaux ont bien à faire.

MARIE. – Mais vous, bon ami, vous ne travaillez pas?

KERSAC. – Tout comme les autres et plus que les autres; pendant qu'ils se reposent, je vais voir de tous côtés si chacun est à son affaire, si l'ouvrage se fait comme il faut; je suis le premier levé et le dernier couché.

MARIE. – Mais c'est très fatigant, cela!

KERSAC. – Sans doute, c'est fatigant; mais, tant qu'on vit dans ce monde, il faut se fatiguer pour faire son devoir.

MARIE. – Et si l'on ne veut pas se fatiguer?

KERSAC. – Si on ne veut pas se fatiguer, on est un lâche et un méchant, parce qu'on offense le bon Dieu? On mécontente les hommes et on est puni dans ce monde et dans l'autre monde.

MARIE. – Comment est-on puni?

KERSAC. – Dans ce monde, personne ne vous aime, ne vous estime et ne veut de vous; on ne gagne plus rien et on devient misérable; et, dans l'autre monde, le bon Dieu vous renvoie au diable, qui est très méchant et qui vous rend malheureux, mais malheureux comme tu ne peux pas te figurer.

MARIE. – Comme vous faites bien alors de vous fatiguer, bon ami. Mais tâchez de vous fatiguer beaucoup, assez pour que le bon Dieu soit content et qu'il ne vous envoie pas à ce méchant diable.

KERSAC. – Oh! je me fatigue assez, sois tranquille.

HÉLÈNE. – Monsieur Kersac, Marie va croire qu'il suffit de se fatiguer pour contenter le bon Dieu. Il faut d'autres choses encore.

KERSAC. – Comment donc! certainement! Écoute, Marie, il faut aussi beaucoup aimer le bon Dieu.

MARIE. – Je l'aime bien aussi, mais je ne le vois pas; alors je ne peux l'aimer comme ceux que je connais.

KERSAC. – Si fait, tu le connais; tu sais que c'est le bon Dieu qui t'a créée, qui te donne tout ce que tu as.

MARIE. – Je le sais bien, mais je ne vois pas les choses qu'il me donne. Pas comme vous, qui me soignez et qui me donnez beaucoup de choses que je vois. Aussi je vous aime de tout mon coeur.

KERSAC. – Dites donc, Hélène, entendez-vous ce qu'elle dit? Je crains qu'elle ne soit plus forte que moi. Je suis à bout de raisonnements. Faites-lui comprendre que je ne vaux pas le bon Dieu.

HÉLÈNE. – Marie, c'est le bon Dieu qui m'a fait venir à ton secours quand ta bonne t'a abandonnée; c'est le bon Dieu qui te fait vivre, qui a permis que le bon M. Kersac te connaisse et t'aime; c'est le bon Dieu qui te garde et te protège jour et nuit; il t'aime, il veut que tu sois heureuse toujours; tu vois bien que tu dois l'aimer plus que tout le monde.

MARIE. – C'est vrai, mère, c'est vrai; je l'aime et je l'aimerai plus encore, je vous le promets.

KERSAC, *riant.* – Et moi, Marie, comment m'aimeras-tu assez pour m'empêcher d'être jaloux?

MARIE. – Vous? Oh! vous savez que je vous aime bien, que je vous aimerai toujours. (Elle l'embrasse et lui dit à l'oreille: «Plus que tout le monde... vous comprenez?») Et puis c'est vilain d'être jaloux; et vous ne ferez jamais rien de vilain.

Le dîner était prêt; ils se mirent à table. Kersac rit longtemps de la promesse de sa fille adoptive et mangea comme un homme qui vient de faire sept lieues et qui est encore à jeun à une heure de l'après-midi. Marie dévorait; le gigot était cuit à point, l'omelette était excellente, la salade était bien assaisonnée, le beurre était frais, le pain était tendre, les convives étaient heureux; Kersac était particulièrement enchanté de s'être assuré une femme sûre et intelligente à sa ferme, et de trouver en elle et en la petite Marie une société et une distraction agréables.

Quand Marie sut qu'elle allait demeurer à la ferme de Kersac, elle ne se posséda plus de joie.

«Partons tout de suite, mon bon ami, emmenez-nous tout de suite», répétait-elle avec insistance.

HÉLÈNE. – C'est impossible, Marie; il me faut le temps de payer les petites choses que je dois, de faire mes adieux à M. le curé, à ma soeur Marine, de ranger mes effets; car, dit-elle en souriant et se tournant vers Kersac, j'ai des effets maintenant et je ne veux rien laisser de ce que vous m'avez donné, monsieur Kersac.

KERSAC. – Vous emporterez tout ce que vous voudrez, Hélène; je vous enverrai ma plus grande charrette.

HÉLÈNE. – Merci, monsieur, je laisserai la maison à ma soeur, qui n'aura plus de loyer à payer de cette façon.

Kersac avait fini de dîner; il se leva pour aller atteler son cheval; Hélène l'accompagna et il partit en répétant:

«À lundi!»

XVIII - M. Abel cherche à placer Jean

Hélène attendit au soir pour écrire à son petit Jean et lui annoncer l'heureux changement qui se faisait dans sa vie. Après avoir raconté ce que nous venons de lire, elle ajouta: «Tu vois, mon enfant, que je ne vais manquer de rien; le bon M. Kersac me paye tout mon entretien; et je n'abuserai pas de sa trop grande bonté. Il prend la petite Marie à sa charge; il ne sera donc plus besoin que vous vous priviez, Simon et toi, pour me venir en aide. Gardez ce que vous gagnez, mes bons enfants; j'ai reçu plus de huit cents francs depuis ton départ, mon petit Jean; c'est trop pour vous, chers enfants; il faut songer à votre avenir. Pour moi, j'ai payé toutes les petites dettes qu'on ne me réclamait pas, mais que je savais devoir depuis cinq ans, du temps de ton pauvre père. J'ai fini de payer le médecin il y a trois jours avec les soixante francs de gratification que vous avez reçus et que vous m'avez envoyés tout d'un bloc. Quant à ma vie, elle ne me coûte pour ainsi dire rien, grâce aux bontés de M. Kersac, qui m'apporte tous les quinze jours des provisions pour la quinzaine. Il est bien bon, mes enfants, priez pour lui afin que le bon Dieu le bénisse et le récompense de ce qu'il fait pour moi. Je pars lundi pour Sainte-Anne, je crois que j'y serai heureuse. C est là qu'il faudra m'écrire.»

Lorsque Simon et Jean reçurent cette lettre, ils furent plus heureux encore que ne l'était leur mère; ils bénirent le bon Kersac, et Jean lui écrivit le soir même une lettre pleine de reconnaissance et d'affection.

«Simon, dit Jean, une chose qui me revient, dans la lettre de maman, c'est ce qu'elle dit des huit cents francs qu'elle a reçus et des soixante francs de gratification. De quelle gratification veut-elle parler? En as-tu reçu une de M. Métis?»

SIMON. – Pas la moindre! Ce n'est pas son genre, tu sais; il est bien bon pour nous, il donne des permissions, il nous permet, par exemple, d'aller souvent le soir chez M. Amédée; mais, quant à donner de l'argent, ce n'est pas son habitude.

JEAN. – Et les huit cents francs? Avons-nous envoyé tant que ça?

SIMON. – Non, certainement non. Mais c'est facile à voir: j'ai tout écrit à mesure.

Simon regarda sur son livre, fit son total, et trouva quatre cent vingt francs.

SIMON. – C'est singulier! D'abord comment aurions-nous pu envoyer en deux ans huit cents francs, puisque j'en reçois quatre cents et toi deux cents? Et nous avons à payer notre entretien, notre blanchissage, les vêtements et les chaussures... Je n'y comprends rien!

JEAN. – Je crois que je comprends, moi. C'est notre bon M. Abel... ce doit être lui!... Ceci, par exemple, c'est d'une bonté qui dépasse tout ce qu'il a fait; y penser, envoyer comme si c'était de notre part et par petites sommes, pour qu'on ne le devine pas! Mon Dieu, qu'il est bon! Que je l'aime, que je le bénis!... Et de penser que je ne puis rien faire pour lui montrer ma reconnaissance! Je ne puis même le lui dire comme je le voudrais; je n'oserais pas l'embrasser, lui baiser les mains... Quoiqu'il soit bien bon, je n'ose pas.

SIMON. – Ce que tu peux faire, mon ami, c'est de prier pour lui, plus encore que tu ne l'as fait jusqu'ici.

JEAN. – Je ferai de mon mieux; mais c'est si peu de chose!

Le lendemain, lorsque Jean servit le déjeuner de M. Abel, celui-ci lui trouva un air tout embarrassé.

«Qu'y a-t-il, mon cher enfant? lui dit M. Abel; tu n'as pas ton air gai et riant, aujourd'hui. T'arriverait-il quelque contrariété?»

JEAN. – Au contraire, monsieur; et c'est ce qui me gêne.

M. ABEL. – Qu'est-ce que tu dis donc? Depuis quand le bonheur donne-t-il de la gêne?

JEAN. – Ce n'est pas précisément le bonheur qui me gêne, monsieur, c'est d'être obligé de le garder pour moi.

M. ABEL. – Et pourquoi le gardes-tu, nigaud? Pourquoi ne me le dis-tu pas?

JEAN. – Vous permettez, monsieur?

M. ABEL, *riant*. – Si je le permets? Tu sais que nous sommes une paire d'amis et que nous nous disons tous nos secrets.

JEAN. – Pas vous, monsieur, pas vous; et la preuve, c'est que mon secret vous regarde.

M. Abel le regarda avec surprise.

JEAN. – Oui, monsieur, c'est de vous qu'il vient, et vous me l'avez caché; et ce qui me gêne, c'est de ne pouvoir vous dire tout ce que j'éprouve pour vous d'affection et de reconnaissance depuis que je sais comme vous avez soigné pauvre maman. Oui, oui, monsieur, vous n'avez pas besoin de faire l'étonné; vous lui avez envoyé, comme venant de Simon et de moi, depuis plus de deux ans, et par petites sommes, plus de cinq cents francs... Tout se découvre, vous voyez bien, monsieur, tout, excepté les sentiments qui remplissent le coeur de ceux qu'on a obligés et qui ne savent comment les exprimer.

M. Abel sourit et tendit la main à Jean, qui la couvrit de baisers, et qui reprit toute sa gaieté et son entrain quand M. Abel l'eut assuré qu'il comprenait ses sentiments.

«Je t'assure, mon enfant, que je vois dans ton coeur comme dans le mien; et je suis très content de ce que j'y vois»

JEAN. – Alors, monsieur, je n'ai plus besoin de parler pour que vous deviniez.

M. ABEL. – Non, non, tes yeux parlent assez clair; un regard de toi, et je devine tout... Mais j'ai à te parler, Jean; voilà Simon qui va bientôt se marier: il n'est plus seul déjà, puisqu'il va presque tous les soirs chez Mlle Aimée. Je crois bien que le père va faire le mariage au printemps prochain, dans quelques mois d'ici. Une fois Simon marié et établi chez son beau-père, qu'il aidera dans son commerce, je ne veux pas que tu restes ici. Tes camarades ne sont pas bons. Ils chercheraient à te mener à mal, et tu n'aurais peut-être pas la force de résister; tu perdrais tes habitudes chrétiennes, tes bons sentiments: ce qui me causerait un vif chagrin.

JEAN. – Oh! monsieur, que puis-je faire pour vous épargner cette inquiétude? Quant au chagrin, j'espère, avec l'aide du bon Dieu, ne jamais vous en donner. Mais faites de moi ce que vous voudrez, monsieur: je vous obéirai en tout.

M. ABEL. – Je te remercie, mon enfant. Voilà donc mon idée. Je te retirerai d'ici et je te placerai comme domestique chez des amis très chrétiens, très bons; le mari et la femme sont très pieux, leurs enfants sont bien élevés et charmants; c'est une famille excellente, charitable, quoique riche, et c'est là que je voudrais te faire entrer; tu serais second domestique sous les ordres d'un homme excellent qui ne te rendrait pas la vie trop dure, et ton emploi principal serait de soigner et de distraire le pauvre petit garçon de dix ans, qui est un vrai petit saint. Il est couché depuis plus d'un an, il souffre sans cesse, et jamais il ne se plaint, jamais il ne s'impatiente; il est réellement touchant et attachant.

JEAN. – Merci, monsieur, merci; voyez, je ne dis plus rien, je vous regarde.

M. Abel se mit à rire, donna une petite tape amicale sur la joue de Jean et se leva de table.

M. ABEL. – Je vais m'occuper de toi; je te donnerai réponse définitive demain.

Jean courut raconter à Simon ce que lui avait dit M. Abel. Simon partagea la satisfaction de son frère.

«Puisque je dois quitter le café, dit-il, je suis content que tu en sortes aussi et que notre bon M. Abel se charge de te placer.»

Il finissait à peine de parler, que Jeannot entra dans le café et alla droit à Simon.

«Je viens te demander un service, Simon», dit-il d'un ton fort décidé.

SIMON. – Lequel? Que veux-tu?

JEANNOT. – Je te demande de me chercher une place. Je quitte décidément l'épicerie; je veux me mettre en maison.

SIMON. – Je connais peu de monde, et toute la journée est occupée à servir les allants et venants; je n'ai donc pas le temps de te chercher une place.

JEANNOT. – Demande à M. Métis de me prendre.

SIMON. – M. Métis cherche ses garçons lui-même; il n'aime pas qu'on s'en mêle.

JEANNOT. – Tu es bien aimable; je te remercie de ton obligeance.

Simon ne répondit pas.

JEANNOT. – Je vois: tu ne veux pas me recommander.

SIMON. – C'est possible; je ne recommande que ceux que je connais; et toi, je ne te connais plus, tu ne viens plus nous voir.

JEANNOT. – C'est ce gueux de Pontois qui t'a dit du mal de moi?

SIMON. – C'est possible, et, d'après la manière dont tu parles de ton bourgeois, il n'aurait pas tort.

JEANNOT. – Qu'est-ce qu'il t'a dit?

SIMON. – Je n'ai pas besoin de te le raconter et tu n'as pas besoin de le savoir.

JEANNOT. – Je veux le savoir et tu me le diras.

SIMON. – Je ne te le dirai pas et tu ne le sauras pas.

JEANNOT. – Prends garde à toi! Je pourrais te faire du mal.

SIMON. – Fais ce que tu voudras et va-t'en.

JEANNOT. – Si jamais je te rencontre sur mon chemin et que je puisse te barrer le passage à toi et à ton Jean, je ne vous manquerai pas.

SIMON, *vivement.* – Méchant drôle! Avise-toi de toucher à Jean, et je te ferai empoigner par la police.

JEANNOT. – Je ne la crains pas, ta police. Une dernière fois je te demande, veux-tu me recommander pour une place de domestique?

SIMON, *avec force.* – Non, non; je t'ai déjà dit non, et je te répète non, et va-t'en.

Jeannot se retira lentement en menaçant du poing.

JEAN. – Mon bon Simon, pardonne-lui; il était hors de lui; je suis sûr qu'il regrette déjà de t'avoir parlé si rudement.

SIMON. – Non, mon ami, il ne regrette pas, et il ne regrettera sa mauvaise conduite que lorsqu'il sera trop tard. Pontois m'a encore parlé de lui dernièrement, et, d'après ce qu'il m'a dit, Jeannot est perdu.

JEAN. – Mon Dieu! mon Dieu! pauvre Jeannot! Peut-être qu'en le mettant dans une bonne maison bien pieuse et bien honnête, il redeviendrait bon.

SIMON. – Je ne crois pas, mon ami. En tout cas, je ne puis le recommander comme un garçon honnête et rangé.

Jean ne dit plus rien, mais forma un projet.

XIX - M. Abel place Jeannot

Le lendemain, Jean attendit avec impatience M. Abel; dès qu'il l'aperçut, il courut à lui.

JEAN. – J'ai à vous parler, monsieur, d'une chose très importante; mais n'en dites rien, c'est un secret.

M. ABEL. – Ah! tu as un secret. Je serai muet comme la tombe; tu peux me dire ce que tu voudras.

JEAN. – Bien, monsieur; vous voyez, je vous regarde... Et puis je cours vous chercher votre déjeuner.

— Ce bon garçon, se dit Abel en souriant. Il n'oublie jamais la reconnaissance qu'il doit me devoir... et qu'il me doit, au fait. Car je lui ai fait du bien, tout en me faisant plaisir... et du bien à l'âme.

Jean revint apportant un bifteck aux pommes tout fumant, bien cuit à point, un petit pain mollet et une bouteille de vin de premier choix.

JEAN. – Là! mangez, monsieur! Pendant que vous déjeunerez, je vais vous raconter quelque chose, et je vous demanderai un service, un très grand service.

M. ABEL. – Parle, mon ami, je t'écoute.

Jean lui raconta ce qui s'était passé la veille, et finit par lui demander instamment de placer Jeannot.

M. ABEL. – Mais, mon ami, je trouve que Jeannot s'est très mal conduit avec Simon, et qu'il ne mérite pas du tout mon intérêt ou le tien.

JEAN. – Cher monsieur Abel, pensez donc que M. Pontois va le renvoyer, et que ce malheureux Jeannot mourra de faim et de froid, car voici l'hiver qui approche.

M. ABEL. – C'est vrai, mais comment veux-tu que je recommande ce garçon que je ne voudrais pas pour moi-même?

JEAN. – Oh! monsieur, vous avez été pour Simon et moi si bon, si bon, que si je ne craignais de vous fâcher, je dirais (ce que je pense, au reste) qu'il n'y a pas de saint meilleur que vous. Et vous seriez méchant pour Jeannot? C'est impossible! Mon bon, cher bienfaiteur, ayez pitié de lui, pardonnez-lui, sauvez-le.

M. ABEL. – Écoute, mon enfant, pour toi, par amitié pour toi, je ferai ce que tu me demandes, mais...!

JEAN, *en joignant les mains*. – Vraiment! Oh! monsieur! Oh! monsieur! Je ne dis rien, mais voyez ce que vous dit mon coeur.

M. ABEL, *souriant*. – Je vois et je te remercie, mon enfant; mais entendons-nous. Pour le placer, il faut que je sache tout. Parle-moi bien franchement, comme à un ami que tu ne veux pas tromper; réponds

seulement aux questions que je vais te faire. Le crois-tu honnête?

JEAN, *hésitant et baissant les yeux*. – Non, monsieur.

M. ABEL, *souriant*. – Bon! Et d'un! Le crois-tu actif, laborieux?

JEAN, *de même*. – Non, monsieur.

M. ABEL. – Et de deux! Le crois-tu religieux?

JEAN. – Non, monsieur.

M. ABEL. – Et de trois! Le crois-tu serviable, obligeant?

JEAN. – Non, monsieur.

M. ABEL. – Quatre! Le crois-tu sincère, loyal?

JEAN. – Non, monsieur.

M. ABEL. – Le crois-tu bon camarade, d'un caractère agréable?

JEAN. – Non, monsieur.

M. ABEL. – Le crois-tu propre, rangé, intelligent?

JEAN. – Non, monsieur.

M. Abel se mit à rire de si bon coeur, que Jean lui-même ne put s'empêcher de rire avec lui. Quand l'accès de gaieté fut calmé, M. Abel reprit:

«Mon pauvre enfant, que veux-tu que je fasse d'un pareil garnement?... Ne t'effraye pas; je t'ai promis de le placer, et je tiendrai parole... Mais comment vais-je faire? À qui et comment demander de prendre à son service un garçon voleur, menteur, irréligieux, paresseux, grognon, maussade, désobligeant, sale, désordonné, bête, et je ne sais quoi encore? Sac à papier! quelle tâche tu me donnes! Quel service absurde tu me demandes! C'est bête comme tout! Je ne sais comment m'y prendre!»

M. Abel se remit à rire de plus belle, Jean commença à s'inquiéter; il sentait l'absurdité de sa demande; il craignit d'avoir abusé de la bonté de M. Abel.

«Monsieur! monsieur! dit-il d'un air suppliant, pardonnez-moi; ne m'en voulez pas! Je sens que je vous ai demandé une chose impossible; mais ce pauvre Jeannot me fait une telle pitié! Plus il est mauvais, et plus je le plains.»

M. ABEL. – Et tu as raison, mon enfant; le méchant est réellement à plaindre. Ne crains pas de m'avoir mécontenté; je comprends très bien ta pensée... Et qui sait? Peut-être pourrai-je le ramener, lui faire du bien.

JEAN. – Si vous y parvenez, monsieur, comme le bon Dieu vous bénira!

M. ABEL, *riant*. – Et comme tu me regarderas! mieux encore que tu ne me regardes maintenant... À propos, ton affaire, à toi, est arrangée; tu entreras chez mes amis de Grignan; il y a monsieur, madame, mademoiselle et le pauvre petit garçon bien malade dont je t'ai parlé, un vrai petit saint celui-là. Demande à Simon s'il désire que tu y entres. Il est ton frère aîné, le chef de ta famille; c'est lui qui doit décider de ton sort. Et, à présent que nos affaires intimes sont terminées, je vais aller faire les miennes... et celles de M. Jeannot, voleur, menteur, etc. Ah! ah! ah!

Et, après avoir serré la main de Jean, qui baisa celle de M. Abel, il s'échappa riant encore.

Jean raconta à son frère ce que lui avait promis M. Abel pour Jeannot et ce qu'il avait arrangé pour lui-même, Jean, sauf l'avis de Simon.

SIMON. – Dans ces conditions, et puisque tu as tout dit à M. Abel, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'il place Jeannot; et ce sera un vrai tour de force. Et quant à toi, frère, je voudrais bien que tu puisses attendre que l'époque de mon mariage fût décidée et que M. Métis ait le temps de nous trouver deux bons remplaçants.

JEAN. – Comme tu voudras, mon bon Simon. Je suis plus heureux près de toi que je ne le serais jamais avec personne; ainsi, plus nous resterons ensemble, et plus je serai satisfait.

Lorsque Abel entra dans son atelier, il y trouva son ami que nous continuerons à appeler Caïn. Et l'air riant d'Abel attira l'attention de son ami.

CAÏN. – Qu'as-tu donc vu de si gai aujourd'hui? On dirait que tu retiens un éclat de rire.

M. ABEL. – Ah! ah! ah! Tu devines juste; j'ai ri au café, j'ai ri en route, je ris encore, et je rirai toutes les fois que j'y penserai. Figure-toi que, cédant aux sollicitations de mon petit ami Jean, je me suis engagé... oui, engagé, à placer comme domestique un garçon voleur, menteur, sale, paresseux, maussade, insolent, etc.

CAÏN, *riant*. – Toutes les qualités réunies, à ce que je vois; et ce domestique voleur, menteur, etc., qui est-il, comment s'appelle-t-il?

M. ABEL. – Jeannot, le Jeannot qui m'est antipathique.

CAÏN. – Et à qui destines-tu ce trésor?

M. ABEL. – Ma foi, je n'en sais rien; il faut que tu m'aides à tenir ma parole.

CAÏN. – Très volontiers! De même que toi, j'aime ce qui est bizarre. Et je ne vois rien de plus original que de s'intéresser à un Jeannot.

M. ABEL. – Bon! je vais me mettre à la besogne; et, tout en me regardant peindre, tu tâcheras de trouver une idée, et une bonne. Dépêche-toi, pour que je l'apporte demain à mon petit Jean.

CAÏN. – Je crois que tu n'attendras pas longtemps; j'ai en vue un coquin qui fera notre affaire.

Le lendemain, Abel arriva au café avec empressement. «Jean, dit-il, vite mon déjeuner, que je te

raconte ce que j'ai fait.» Jean s'empressa d'apporter le déjeuner et resta debout en face de M. Abel, attendant avec impatience qu'il parlât. Il n'attendit pas longtemps.

M. ABEL. – Eh bien, mon ami, j'ai une place pour Jeannot.

JEAN. – Déjà, monsieur!

Et ses yeux brillèrent comme des escarboucles.

JEAN. – Déjà! que vous êtes bon!

Abel le regarda et sourit.

M. ABEL. – Bien, bien, je comprends, c'est une très bonne place; des gens fort riches, qui payent bien, qui ne sont pas méchants; Jeannot sera bien nourri, bien habillé, bien payé. Tu vois qu'il sera bien.

JEAN. – Mais, monsieur... sera-t-il bien traité?

M. ABEL. – Ma foi, je n'en sais rien, cela dépendra de lui.

JEAN. – Monsieur, est-ce une maison dans laquelle vous me feriez entrer?

M. ABEL. – Diantre! non. Pas toi! Jamais toi! Je te renverrais plutôt au village.

JEAN. – Mais alors, monsieur, Jeannot y sera très mal?

M. ABEL. – Jeannot y sera très bien. Jeannot est un mauvais drôle, voleur, menteur etc.; et une maison honnête et tranquille ne lui irait pas; il n'y resterait pas deux jours. Toi, mon enfant, je te place dans une excellente maison, avec de bons maîtres, bien charitables, qui savent que tous les hommes sont frères et qui les traitent comme des frères. Tu seras sous les ordres d'un valet de chambre qui est un vrai modèle. Et, à propos de ta position, que t'a dit Simon?

JEAN. – Il désire, monsieur, que je donne à M. Métis le temps de me remplacer.

M. ABEL. – Très bien; rien de plus juste. Je veux parler à M. Métis; le trouverai-je chez lui en sortant d'ici?

JEAN. – Oui, monsieur; il ne sort jamais avant midi.

M. Abel acheva son déjeuner et monta chez le maître du café. Il en descendit au bout d'un quart d'heure.

M. ABEL. – Jean, je viendrai te prendre demain pour te mener chez tes futurs maîtres, habille-toi proprement.

JEAN. – Oui, monsieur, je serai prêt.

Quand M. Abel fut parti, Jean, toujours si gai, s'assit tristement sur une des chaises qui entouraient les tables. Simon entra et, le voyant sérieux et immobile, il s'approcha de lui.

SIMON. – Es-tu souffrant, mon ami? Comme tu es triste!

JEAN. – M. Abel doit me mener demain chez mes futurs maîtres, Simon, et je ne serai plus avec toi.

SIMON. – Mais tu me verras souvent, mon ami, surtout quand je serai marié; mon nouveau commerce me laissera plus de liberté.

Jean lui serra la main, tâcha de reprendre sa gaieté, et finit par y réussir.

M. Abel avait été chez l'épicier en sortant du café. Il trouva Jeannot seul dans la boutique, suçant du sucre candi.

M. ABEL. – Viens ici, drôle! D'après les sollicitations de Jean, je t'ai trouvé une place, une bonne place, bien meilleure que tu ne le mérites. Tu iras demain à midi rue de Penthièvre, 28; tu monteras au premier, tu demanderas M. Boissec, le maître d'hôtel de M. le comte de Pufières, et tu lui diras que tu viens de la part de M. Caïn. On t'expliquera le reste là-bas.

JEANNOT. – Merci bien, monsieur; je suis bien reconnaissant.

M. ABEL. – C'est bon, c'est bon. Au reste, ce que j'en fais, ce n'est pas pour toi, c'est pour Jean. Va le chercher, Pontois.

JEANNOT, *humblement*. – Oui, monsieur. Je remercie bien monsieur; je ne suis pas comme monsieur croit; Simon et Jean m'ont sans doute fait du tort dans l'esprit de monsieur...

M. ABEL, *vivement*. – Tais-toi! Pas un mot de plus, ou je t'assomme!

Jeannot s'empressa de sortir.

— «Misérable! ingrat! dit Abel se parlant à lui-même. Au moment où Jean lui rend un service qu'aucun autre ne lui aurait rendu, il ose l'accuser de calomnie!... Si ce n'était ma promesse à Jean, j'irais défaire ce qu'a fait Caïn. Le gueux! le gredin!»

Pontois entra; il reconnut M. Abel, le chanteur.

PONTOIS, *avec insolence*. – C'est vous, monsieur le chanteur? Que me voulez-vous?

M. ABEL, *sèchement*. – Je veux vous parler, monsieur l'épicier, au sujet du garçon que vous appelez Jeannot. Vous n'y tenez pas, il ne tient pas à vous; je vous en débarrasse. Envoyez-le demain là où je lui ai dit d'aller. Il faut qu'il y aille; entendez-vous? Il le faut. Il vous devra une indemnité pour les huit jours que vous auriez le droit de lui demander; la voici.

Il jeta sur le comptoir une pièce de vingt francs et sortit, laissant Pontois stupéfait.

«Qui est donc ce monsieur? On dirait un prince! Quel air! quelle hauteur!... Et comme il a jeté cette pièce d'or! comme on ferait d'un sou... Il me débarrasse de Jeannot, qui est un mauvais drôle; et il me paye encore! Bonne affaire pour moi... Mais qui est donc ce M. Abel?»

Il ramassa la pièce d'or, la mit dans son gousset, appela un garçon et remonta dans son entresol.

XX - Jean chez le petit Roger

M. Abel vint déjeuner au café; comme d'habitude Jean lui sourit, mais ce sourire était triste: il le regarda, mais ses yeux étaient humides.

M. ABEL. – Courage, mon enfant! Je crois ce qui t'afflige: c'est de quitter ton frère. Mais tu restes près de lui, tu le verras souvent; et puis, il eût bien fallu le quitter un peu plus tard, quand lui-même, étant marié, aura pris le commerce de son beau-père.

JEAN. – C'est vrai, monsieur. Je me suis dit tout cela bien des fois. Mais... j'aime Simon! Il est mon frère... et il a été bon pour moi! Je le verrai, mais ce ne sera pas la même chose, monsieur. Et vous! Je vous verrai sans doute aussi, mais pas tous les jours, pas régulièrement comme je vous voyais ici, je pouvais tout vous dire ici, vous confier toutes mes joies, toutes mes peines, vous aimer à mon aise.

M. ABEL. – Pauvre enfant! Tu m'aimes donc bien?

JEAN. – Si je vous aime! si je vous aime! comme un père, comme un bienfaiteur.

Jean ne dit plus rien. M. Abel acheva son déjeuner en silence. Il se leva, chercha Simon des yeux.

«Amène-moi Simon, mon enfant; j'ai quelque chose à lui dire.»

Jean l'amena tout de suite.

«Simon, lui dit-il, j'ai vu hier M. Amédée; j'ai obtenu de lui que ton mariage aurait lieu vers le Carême, et qu'en attendant tu entrerais chez lui pour te mettre au courant de son commerce. Il te loge et te reçoit chez lui dès demain. M. Métis consent à ce brusque départ... Je te renverrai Jean dans une heure. Au revoir, Simon; et toi, Jean, viens avec moi et prends courage, tu seras heureux chez Mme de Grignan»

JEAN. – Je n'en doute pas, monsieur. Ce n'est pas ce qui m'inquiète; c'est ce que je vous disais au café, monsieur.

M. ABEL. – Oui, oui, mon ami, je le sais bien; mais vois donc si ce n'est pas de même pour tous, partout et toujours. On se sépare sans cesse de ceux qu'on aime.

Tout en marchant et causant, ils arrivèrent devant un bel hôtel de l'avenue Gabrielle.

M. ABEL. – Voilà ta maison, mon ami; montons, je te présenterai à tes maîtres.

M. Abel monta suivi de Jean entra dans un premier salon, puis dans un second, où se tenait la maîtresse de la maison. Elle était à son bureau; elle écrivait.

«Vous voilà, mon cher Abel, dit-elle en se levant; et ce jeune homme est sans doute votre ami Jean. Vous voyez, Jean, que nous vous connaissons... Vous avez l'air effrayé, mon pauvre garçon; M. Abel a dû vous dire pourtant que nous chercherions à vous rendre heureux»

JEAN. – M. Abel m'a dit, madame, que vous étiez bien bonne, que vous étiez tous bien bons, et que vous aviez un pauvre enfant bien malade et qui était un petit saint.

Mme de Grignan tendit la main à Abel.

«Merci, mon ami, d'avoir parlé ainsi de mon pauvre Roger. Il a bien envie de vous connaître, Jean; M. Abel lui a parlé de vous»

JEAN. – Moi aussi, madame, je serais bien heureux de le voir.

MADAME DE GRIGNAN. – Eh bien, suivez-moi. Venez aussi, Abel; Roger est toujours si heureux quand il vous voit!

Mme de Grignan ouvrit la porte du fond et les fit entrer dans une chambre où était Roger, couché dans son lit; son pauvre petit visage était pâle et amaigri; ses mains et ses bras n'avaient que la peau et les os. Il avait de la peine à tourner sa tête sur son oreiller, tant il était affaibli par la souffrance.

Lorsqu'il les vit entrer, un sourire doux et aimable anima un instant ce visage souffrant.

«Mon cher monsieur Abel, dit-il d'une voix faible, que vous êtes bon de venir me voir!»

ABEL. – Comment te trouves-tu, mon enfant?

ROGER. – Je souffre beaucoup depuis hier; mais ne me plaignez pas, je souffre pour le bon Dieu; je lui offre tout, et il m'aide.

Jean, étonné, attendri, avait les yeux pleins de larmes, Roger l'aperçut, le regarda attentivement.

ROGER. – Qui est ce jeune homme? Il a l'air bon.

ABEL. – C'est mon ami Jean dont je t'ai parlé, mon petit Roger; il est en effet très bon.

ROGER. – Est-ce qu'il aime le bon Dieu?

ABEL. – Beaucoup, mon ami; sans cela il ne serait pas bon.

ROGER. – C'est vrai... Jean, je voudrais vous voir de plus près.

Jean s'approcha et se mit à genoux près du lit du pauvre petit malade.

ROGER. – Je suis content de vous voir, Jean; je sens que je vous aimerai, que vous êtes un enfant du bon Dieu comme moi.

Jean lui baisa la main et ne put retenir une larme; il restait à genoux près du lit et le regardait.

ROGER. – Est-ce pour moi que vous êtes triste, Jean? Je ne suis pas malheureux. Je sais que je vais mourir, mais ce n'est pas un malheur de mourir. Je souffre tant! et depuis si longtemps! Je serai près du bon Dieu, près de la bonne Sainte Vierge, papa, maman et ma soeur me rejoindront; et toi aussi, Jean. Je t'aime déjà un peu... Oh! mon Dieu! mon Dieu! Je souffre! Tant mieux, mon Dieu, c'est pour vous!... Je souffre! Donnez-moi du courage, mon Dieu! Aidez-moi... Oh! mon Dieu!

Sa tête retomba sur l'oreiller; des gémissements contenus s'échappaient de sa poitrine; une sueur froide inondait son visage. M. et Mme de Grignan avaient pris la place de Jean et d'Abel; ils lui essuyaient la sueur qui ruisselait sur son visage et sur son cou, et lui faisaient respirer du vinaigre. Quand la crise fut calmée, Roger parut inquiet.

«Maman, dit-il d'une voix éteinte, je crains de m'être plaint trop vivement; croyez-vous que j'aie

offensé le bon Dieu?»

MADAME DE GRIGNAN. – Non, mon enfant mon cher enfant; tu as tout accepté avec la résignation d'un bon petit chrétien. Sois bien tranquille; repose-toi.

Le petit Roger baisa un crucifix qu'il avait à son cou.

ROGER. – Je suis bien fatigué, maman; dites à Jean de revenir demain; il me soignera un peu, cela vous reposera. Adieu, Jean; prie le bon Dieu pour moi... Mon bon monsieur Abel, restez près de moi pour laisser maman se reposer. Vous resterez avec papa et causerez devant moi; j'aime tant à vous entendre causer!

ABEL. – Je resterai près de toi, mon enfant. Chère madame, voulez-vous présenter mon ami Jean à Barcuss, votre maître d'hôtel. Je le remets entre vos mains. Va, mon pauvre Jean; Barcuss te mettra au courant de la besogne que tu auras à faire. À demain, au café, pour la dernière fois.

Avant de sortir, Jean baisa la petite main décharnée du pauvre enfant qui l'avait si profondément impressionné et attendri. Roger lui sourit, mais il n'eut la force ni de parler ni de bouger.

Mme de Grignan l'emmena; quand elle fût dans le salon, elle fondit en larmes; Jean la regardait pleurer avec tristesse, mais sans oser parler.

«Mon pauvre Jean, tu entres dans une maison de douleur», dit Mme de Grignan.

JEAN. – Oh! madame, c'est une maison de bénédiction pour moi.

Mme de Grignan avait les mains sur ses yeux; elle pleurait. Puis, se levant:

«Venez, Jean, je vais vous mener à notre bon Barcuss; un bien excellent être celui-là.»

Elle appela Barcuss et lui présenta Jean.

MADAME DE GRIGNAN. – Mettez ce bon garçon un peu au courant de la vie qu'il mènera chez nous, Barcuss; il est bon et pieux, car il a pleuré près du lit de notre pauvre petit enfant, et il a prié près de lui.

Barcuss serra la main de Jean et l'emmena.

«M. Abel m'a beaucoup et souvent parlé de vous, Jean. Que savez-vous faire?»

JEAN. – Je ne sais rien du tout, monsieur; je n'ai jamais été que dans un café.

BARCUSS, *souriant*. – Eh! c'est déjà quelque chose! Et, en tout cas, vous êtes modeste, ce qui est une bonne disposition pour tout apprendre et tout bien faire.

JEAN. – Je vous remercie, monsieur, de l'encouragement que vous me donnez; je vous obéirai en tout, monsieur, et je m'efforcerai de bien faire ce que vous m'aurez commandé.

BARCUSS. – Bien, mon ami, très bien! Et, dites-moi, allez-vous exactement à la messe?

JEAN. – Au café, monsieur, je ne pouvais y aller que le dimanche de grand matin; et puis, Simon et moi, nous allions à vêpres chacun notre tour.

BARCUSS. – Et faites-vous vos prières matin et soir?

JEAN. – Oh! monsieur! Comment les aurais-je manquées! Simon et moi, nous les faisions toujours ensemble, côte à côte. Et puis Simon me bénissait au nom de maman, et je l'embrassais. C'était toujours le commencement et la fin de nos journées.

BARCUSS. – Qui est Simon?

JEAN. – C'est mon frère aîné, monsieur. Un bien bon frère! Et M. Abel a été si bon pour lui! C'est lui qui a arrangé son mariage, qui lui a fait une fortune.

BARCUSS. – Vous aimez M. Abel.

JEAN. – Si je l'aime, monsieur!

Et les yeux de Jean étincelèrent.

JEAN. – Je l'aime de toutes les forces de mon coeur; je me ferais tuer pour lui! Et le jour où je pourrai verser mon sang pour lui rendre service sera le plus heureux de ma vie! Si je l'aime! Mais si vous saviez toutes ses bontés pour moi et pour Simon, si vous saviez tout ce qu'il a fait pour nous, vous ne me demanderiez pas si je l'aime. Et croiriez-vous, monsieur, que ce bon M. Abel a de l'amitié pour moi? Oui, monsieur; moi, pauvre garçon, qui ne suis bon à rien, qui ne suis et ne pourrai jamais rien pour lui, il m'aime, monsieur; oui, il m'aime, il a la bonté de m'aimer; il est content que je l'aime. Bon, excellent M. Abel! Si je pouvais du moins lui faire comprendre ce que j'ai pour lui dans le coeur!... Mais je ne peux pas; je ne trouve pas les paroles qu'il faut; et puis, je n'ose pas.

Barcuss était de plus en plus content de ce que lui disait Jean; lorsque Jean fut parti, Barcuss alla raconter à Mme de Grignan toutes les paroles que lui avait dites le protégé de M. Abel; elle en fut touchée et les redit à son tour à Abel.

ABEL. – En vous le donnant, chère madame, je savais le trésor que je vous livrais; si je ne l'avais pas fait entrer chez vous, personne que moi ne l'aurait eu. Ce sont de ces âmes d'élite qu'on garde soigneusement quand Dieu les met sur votre chemin. Barcuss et lui sont dignes de s'entendre.

MADAME DE GRIGNAN. – Ils s'entendent déjà comme de vieux amis. Barcuss est enchanté; il vous attend au passage pour vous remercier.

En effet, lorsque M. Abel partit à la fin de la journée pour rentrer chez lui, Barcuss le guettait au passage.

«Monsieur, je ne vous remercierai jamais assez du cadeau que vous avez fait à notre maison. Ce Jean me paraît être un vrai trésor. Et comme il vous aime! Si vous aviez vu ses yeux quand il me parlait de vous et ce qu'il vous devait! Quels yeux! Et quelle vivacité dans sa reconnaissance! Pauvre garçon! il souffre de ne pas pouvoir vous le dire comme il le voudrait!»

ABEL. – Je suis bien content, mon bon Barcuss, de vous l'avoir donné et de l'avoir remis à votre garde; avec vous, modèle des Basques, il achèvera de devenir un saint, et un serviteur *comme on n'en voit guère, comme on n'en voit pas*.

Abel partit en riant.

«Demain, se dit-il, mon pauvre Jean ne sera pas Jean qui rit; il quitte son frère, ses habitudes; moi aussi, je lui manquerai; ce ne sera plus de même, comme il le disait très justement... Et moi aussi, je suis

un peu triste de perdre cette bonne heure de déjeuner. C'est singulier comme j'aime ce brave garçon; je m'y suis attaché petit à petit. Je regrette presque de ne l'avoir pas gardé pour moi... Mais non; mon excellente amie me l'a demandé pour Roger; un regret même serait égoïste et coupable... Pauvre petit Roger! Quel saint enfant!... À dix ans avoir le courage, la patience, la ferveur d'un martyr... Vraie bénédiction du bon Dieu!... Et les parents la méritent.»

Le matin, lorsque Abel arriva au café, il trouva Simon et Jean qui l'attendaient; ils s'empressèrent de le servir pour la dernière fois. Simon avait l'air heureux du sort que lui avait fait son excellent bienfaiteur. Le pauvre Jean avait la mine d'un condamné à mort; soit qu'il regardât M. Abel, soit qu'il considérât Simon, il était également affligé. Abel avait l'air grave, presque triste.

Le déjeuner ne fut pas long.

«Adieu, mes bons amis, dit Abel en se levant; je vous reverrai. Toi, Simon, je serai un de tes témoins pour ton mariage; je te donne d'avance mon présent de noces, il t'aidera à faire la corbeille d'Aimée.»

Il lui mit un portefeuille dans la main.

«Et toi, mon enfant, ajouta-t-il en se tournant vers Jean et lui prenant les deux mains, je ne te dis pas adieu, je te reverrai aujourd'hui même. Au revoir donc, mon ami; au revoir. Et soigne bien mon petit Roger, car c'est en partie pour lui que tu entres chez M. et Mme de Grignan.»

Il lui serra les mains; Jean y répondit en baisant celles de M. Abel, qui salua du geste et du sourire et sortit.

XXI - Séparation des deux frères

Simon et Jean montèrent pour la dernière fois dans leur chambre. Ils firent chacun leur modeste et très petit paquet. Simon ouvrit le portefeuille que lui avait donné M. Abel; il y trouva deux mille francs d'obligations du chemin de fer de l'Est et un billet de mille francs, plus l'anneau de mariage et la médaille que Simon devait, selon l'usage, donner à sa femme.

«Est-il possible! Quelle bonté! quelle générosité!» s'écria Simon.

JEAN. – Je vais t'accompagner jusque chez toi, Simon.

SIMON. – Certainement, mon ami: tu m'aideras à m'arranger. Ce ne sera pas long, je pense.

— Non, mais nous serons restés ensemble le plus longtemps possible.

Les deux frères firent leurs adieux à M. Métis, qui leur donna à chacun une gratification de vingt francs; et ensuite ils prirent congé de leurs camarades, qui les voyaient partir avec regret. En arrivant chez M. Amédée, ils furent reçus avec une grande joie.

«Seulement, mon ami, lui dit Mme Amédée, vous auriez dû nous prévenir pour les meubles; je ne savais pas que vous en eussiez acheté, et j'avais mis dans votre chambre ceux que j'avais: pas beaux mais pouvant servir. Il a fallu enlever mes vieilleries pour y placer votre joli mobilier. Les tapissiers y ont travaillé depuis le jour naissant; rideaux, alcôves, ils ont tout mis en quelques heures. C'est que vos meubles sont charmants; ils sont très bien. La future chambre d'Aimée est même trop élégante; je ne lui fais pas d'autre reproche.»

Simon était stupéfait; la surprise l'avait empêché d'interrompre sa future belle-mère.

SIMON. – Mes meubles! La chambre d'Aimée! dit-il enfin. Mais je n'ai rien acheté. Je ne sais ce que cela veut dire.

JEAN. – Comment, Simon, tu ne devines pas? Mon coeur me dit, à moi, que c'est M. Abel. Allons vite voir ce qu'il y a dans tes deux chambres. Je suis content pour toi et pour Aimée.

Ils montèrent tous au premier, au-dessus du magasin, Simon et Jean trouvèrent, en effet, un mobilier complet dans chaque chambre; les meubles étaient en acajou et perse de laine, simples et jolis. Dans la chambre de Simon il y avait une petite bibliothèque avec une vingtaine de volumes reliés, bien choisis et tous intéressants et utiles.

MADAME AMÉDÉE. – On a mis l'armoire et le linge dans la chambre d'Aimée, puisque c'est elle qui doit le soigner et s'en servir. Et, quant à la malle de vos effets, Simon, je ne l'ai pas ouverte; j'ai pensé que vous aimeriez ranger vos affaires vous-même.

SIMON. – Ma malle! mes effets! Mais je n'ai pas de malle, et mes effets sont dans le paquet que j'ai apporté.

JEAN. – Encore M. Abel, notre chère providence!

Jean courut à la malle, l'ouvrit et la trouva pleine de linge, d'habits, de chaussures, de tout ce qui pouvait être nécessaire à Simon dans sa condition de petit commerçant aisé, mais travaillant encore.

Pour le coup, Simon sentit ses yeux se mouiller de larmes.

«C'est trop, dit-il c'est trop bon! Et voyez, ajouta-t-il en leur montrant le portefeuille et ce qu'il contenait, voyez ce qu'il m'a donné; avant lui, je n'avais rien; j'envoyais à ma mère tout ce que je gagnais. Et ce billet de mille francs, prenez-le comme cadeau de noces pour Aimée, ma mère: achetez ce que vous croirez lui être utile et agréable.»

M. et Mme Amédée étaient enchantés; il leur importait peu de qui venaient ces richesses, pourvu que leur fille en profitât; ils se hâtèrent de descendre pour faire part à Aimée des générosités de M. Abel. Les yeux de Mme Amédée brillaient de bonheur.

MADAME AMÉDÉE. – Avec un pareil protecteur, Aimée, tu n'auras pas besoin de t'inquiéter de l'avenir de tes enfants.

AIMÉE. – J'espère bien maman, que Simon n'aura jamais besoin d'avoir recours à la générosité de son bienfaiteur après tout ce qu'il lui a donné.

MADAME AMÉDÉE. – Je ne dis pas que tu demandes jamais rien à M. Abel; je veux dire seulement que sa générosité prévoit tout et pense à tout.

Aimée n'était pas contente de l'explication de sa mère; mais elle ne dit rien. C'était sa mère!

Simon et Jean, restés seuls, s'embrassèrent tendrement et longuement; tous deux avaient des larmes dans les yeux; leur silence exprimait, mieux que des paroles, leur joie et leur reconnaissance.

— Rangeons tes effets, dit Jean après quelques instants de silence; et puis je te quitterai pour aller aussi dans ma nouvelle demeure. Hélas! mon bon et cher frère, c'est là le chagrin; chacun chez soi: nous ne serons plus ensemble. Toujours, toujours séparés à l'avenir!

— Mais pas séparés de coeur, mon cher, cher Jean. Ces deux années que nous avons passées ensemble si étroitement unis, sont de beaux moments de notre vie: ils nous laisseront un charmant et heureux souvenir. Je n'ai jamais été si heureux que dans notre pauvre chambrette du cinquième où nous manquions de tout et où nous avions tout ce qui fait le bonheur: une conscience tranquille et notre tendresse fraternelle. Nous les avons toujours, ces deux éléments de bonheur. Nous nous verrons moins, c'est vrai, mais nous nous aimerons autant et nous penserons l'un à l'autre. Et à présent, mettons-nous à l'ouvrage.

Jean embrassa encore une fois Simon et commença avec lui à tout placer dans la commode et dans l'armoire, et à accrocher les habits aux portemanteaux.

Au fond de la caisse, Simon trouva d'abord un crucifix et une petite statue de la Sainte Vierge, puis un petit paquet; il l'ouvrit et en tira deux jolis livres, les *Évangiles* et l'*Imitation*; ensuite une petite boîte contenant une belle montre d'homme avec sa chaîne d'or.

JEAN. – Encore! Tu vois s'il nous aime! Est-il possible qu'il y ait un homme meilleur que mon cher M. Abel? Je ne le crois pas; non, c'est impossible.

La malle était vidée. Simon se trouvait monté de tout pour des années; jusqu'aux chaussures et aux affaires de toilette, rien n'avait été oublié.

Il commençait à se faire tard: il était temps que Jean se rendît chez ses nouveaux maîtres. Les deux frères s'embrassèrent à plusieurs reprises; Jean descendit l'escalier, la vue un peu troublée par des larmes qui remplissaient ses yeux, malgré ses efforts; et Simon, partagé entre le regret de quitter son frère

et le bonheur de sa situation actuelle et à venir.

Les frères se séparèrent au bas de l'escalier. Jean sortit; Simon entra dans le magasin, où il trouva Aimée, qu'il n'avait pas encore vue, à laquelle il avait tant de choses à dire, et dont la sympathie et l'affection dissipèrent promptement le nuage de tristesse que lui avait laissé le départ de Jean.

Celui-ci marchait vite et cherchait à se distraire; en passant devant l'épicerie de Pontois, il se heurta contre Jeannot qui en sortait.

JEAN. – Ah! où vas-tu si précipitamment, Jeannot?

JEANNOT. – Je vais entrer chez M. le comte de Pufières; une fameuse place, va; des gens très riches; j'ai quatre cents francs de gages pour commencer; habillé comme un prince, nourri comme un roi! Presque rien à faire, et puis des profits.

JEAN. – Quels profits peux-tu avoir?

JEANNOT. – M. Boissec, l'intendant, me les a expliqués; je les aurai si je me conduis bien. Je te dirai ça quand j'y serai et que je saurai bien au juste ce que c'est. Et toi, où vas-tu si bien habillé?

JEAN. – J'entre aussi, moi, dans une maison où m'a placé notre cher bienfaiteur M. Abel.

JEANNOT. – Et quel genre de maison est-ce?

JEAN. – Des personnes excellentes. Il y a un pauvre petit garçon de dix ans bien malade; c'est un vrai petit ange. Et les pauvres parents, si résignés et si tristes! mais si pieux! Un chagrin si doux, si bon!

JEANNOT, *d'un air moqueur*. – Ce sera amusant! un joli présent que t'a fait ton cher bienfaiteur!

JEAN. – Oui, c'est un beau présent, et il faut qu'il m'aime bien pour m'avoir trouvé digne d'entrer dans cette maison. Pauvre Jeannot, tu ne comprends plus cela, toi!

JEANNOT. – Laisse-moi donc avec ta pitié! Tes *pauvre Jeannot*! m'ennuient à la fin. Pendant que tu geindras, que tu prieras comme un imbécile, je m'amuserai comme un roi, je mangerai, je boirai, je dormirai.

JEAN. – Et après?

JEANNOT. – Après? Eh bien... après... je recommencerai.

JEAN. – Et après?

JEANNOT. – Après... après... Je continuerai.

JEAN. – Et après?

JEANNOT. – Ah! laisse-moi donc tranquille avec ton après.

JEAN. – C'est qu'après tu mourras, Jeannot. Et que lorsque tu seras mort, il y aura encore un après et un toujours!

Jeannot lança à Jean un regard de colère et de mépris, et passa de l'autre côté de la rue pour ne plus marcher avec lui. Au coin de la rue Castiglione, Jeannot tourna à droite, Jean continua tout droit et dit un dernier adieu au pauvre Jeannot, qui se croyait très heureux et qui ne daigna ni répondre ni tourner la tête.

«Quel dommage qu'il ait quitté le pays! se dit-il; Paris l'a perdu!»

Jean arriva chez M. et Mme de Grignan; ce fut Barcuss qui le reçut.

«Ah! te voilà donc mon ami! Je suis bien content de t'avoir chez nous, et nous allons nous mettre à l'ouvrage tout de suite; M. Abel dîne ici; tu vas essuyer les assiettes et les verres pendant que je préparerai le dessert et le vin»

JEAN. – Comment va ce pauvre petit M. Roger? A-t-il passé une bonne nuit?

BARCUSS. – Non. Mauvaise comme toutes celles qu'il passe depuis quinze mois. Il souffre constamment; il n'a pas de sommeil, le pauvre petit. Le père et la mère sont sur les dents.

Un coup de sonnette se fit entendre.

BARCUSS. – Vas-y, Jean, vas-y; ma corbeille de fruits va crouler si je l'abandonne.

Jean courut au salon et y trouva Mme de Grignan.

— C'est vous, Jean? Je sonnais tout juste pour savoir si vous étiez arrivé; mon pauvre Roger vous demande; il désire beaucoup vous voir; lui qui ne demande jamais rien et qui semble ne rien désirer, il a demandé qu'on vous envoyât chez lui aussitôt que vous seriez arrivé. Allez-y, mon ami!

— Oui, madame. Madame veut-elle me permettre de prévenir M. Barcuss?

— Oui, Jean, allez; c'est très bien à vous d'être déférent pour M. Barcuss.

Jean revint un instant après et il entra dans la chambre de Roger.

Le bruit léger que fit la porte attira l'attention du petit malade. Il ouvrit les yeux; un demi-sourire et une légère rougeur vinrent animer son visage. Il fit signe à Jean d'approcher et lui tendit la main. Jean la prit doucement, y appuya ses lèvres, et regarda le visage si souffrant, si contracté du pauvre enfant. Roger examinait Jean de son côté; il sourit légèrement. «Tu as pitié de moi, Jean? Tu ne veux pas croire que je ne suis pas malheureux... Je souffre, il est vrai; je souffre beaucoup, mais le bon Jésus me donne de la force pour souffrir... Et toi qui es pieux tu dois savoir que plus on souffre, plus on est heureux dans l'autre monde... Je mourrai bientôt, et je serai bien, bien heureux avec le bon Dieu... Je prierai pour toi, Jean, quand je serai là-haut.» Roger se tut et ferma les yeux; il ne pouvait plus parler, tant sa faiblesse était grande et sa souffrance aiguë.

Jean voulut se relever, mais Roger sourit légèrement sans ouvrir les yeux et retint la main qu'il tenait.

«Prions», dit-il très bas.

JEAN. – Oh oui! Prions, pour que le bon Dieu vous rende la santé.

ROGER. – Non!... Prions pour que sa volonté soit faite et qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra... C'est mieux, ça... Je suis content aujourd'hui, reprit-il après un assez long silence. Papa et maman pourront se reposer pendant que tu es près de moi, Jean... Et je suis tranquille quand ils se reposent... Mon ami Abel t'aime beaucoup, Jean... parce que tu aimes bien le bon Dieu... Et moi aussi, je t'aime pour cela, et je suis

content quand tu es là, près de mon lit... Et puis, j'aime à voir tes yeux; ils sont doux, ils sont bons; ils ont toujours l'air d'aimer.

Roger s'arrêta; son visage se contracta.

«Jean, Jean... prie pour moi... que le bon Dieu m'aide... Je souffre, je souffre!... Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!... Pardon. Ma bonne Sainte Vierge! Aidez-moi! Ayez pitié de moi! Oh! Dieu!»

Jean retira sa main d'entre celles de Roger, qui n'eut pas la force de la retenir, et il courut chercher Mme de Grignan, qui causait avec le médecin de la maladie et des souffrances de son enfant. Ils entrèrent et renvoyèrent Jean à Barcuss. M. Abel arriva peu de temps après. Jean profita de ce qu'il se trouvait seul avec M. Abel pour lui dire rapidement ses nouveaux motifs de reconnaissance; il se mit à genoux devant lui pour donner un coup de brosse à ses bottes, et, dans cette position humble et reconnaissante, il lui dit des paroles de tendresse et de dévouement.

M. ABEL. – Tais-toi, tais-toi, mon enfant. Tu sais que tu es convenu avec moi de ne me remercier que par les yeux. Si quelqu'un t'entendait, on pourrait croire que je suis réellement ton sauveur, ton bienfaiteur. Je veux être ton ami et ton protecteur, rien de plus. Voici Barcuss. Silence... Eh bien, Barcuss, où avez-vous logé mon petit Jean?

BARCUSS. – Monsieur, j'ai fait porter sa malle dans la chambre près de la mienne.

Jean regarda M. Abel d'un air surpris en répétant: «Ma malle? Ma malle?»

M. ABEL. – Mais oui, ta malle, nigaud! Où voulais-tu qu'on la mît, si ce n'est dans ta chambre? C'est comme pour Simon; quand il a déménagé, sa malle a été portée dans sa nouvelle chambre. Il en est de même pour toi.

Tout cela fut dit d'un air significatif, avec un sourire bienveillant et un peu malin, et avec quelques signes du doigt qui voulaient dire: «Ne me trahis pas, tais-toi.»

BARCUSS. – Je vais voir si madame est dans le salon.

— Monsieur! dit Jean dès qu'ils furent seuls.

M. ABEL. – Chut! Barcuss va revenir. Tu as manqué me trahir... Crois-tu donc que ce que j'ai fait pour Simon, je ne l'aurais pas fait pour toi? Toi, mon ami, mon confident! ajouta-t-il en riant.

À table, Jean vit pour la première fois Mlle Suzanne de Grignan, jeune personne gracieuse, aimable, charmante. Toute la famille était si unie, si bonne, que Jean se sentit tout de suite à son aise comme s'il en faisait partie. Pour la première fois il eut l'occasion d'apprécier l'esprit gai, vif et charmant de M. Abel. Il l'admira d'autant plus; il ne le quittait pas des yeux et plus d'une fois cet enthousiasme muet excita le rire bienveillant des cinq convives.

XXII - Jean se forme

Les camarades de Jean étaient tous de braves et honnêtes serviteurs. Barcuss était aimé et respecté de ses camarades et de tous ceux qui avaient des relations intimes avec ses maîtres. Il se chargea d'achever l'éducation négligée de Jean. Il lui donna les habitudes régulières qu'il n'avait pas eues jusque-là.

Le pauvre petit Roger aidait, sans le savoir, au perfectionnement de Jean. Il le demandait souvent et lui témoignait de l'amitié; la vue de ses souffrances, supportées avec tant de douceur, de patience, de courage, faisait une profonde impression sur le coeur aimant et sensible de Jean. Les visites quotidiennes de M. Abel, ses bons conseils, sa constante bonté développèrent aussi l'esprit et les idées de Jean. Il comprit mieux sa position vis-à-vis de ses maîtres; il leur témoigna plus de respect, de déférence.

Peu à peu les restes de dehors villageois et naïfs disparurent. En prenant de l'expérience et de l'âge, Jean fut plus maître de ses sentiments; il aima autant mais avec moins d'expansion; il apprit à contenir ce que l'inégalité des conditions pouvait rendre ridicule ou inconvenant vis-à-vis de ses maîtres et des étrangers; il ne baisa plus les mains de M. Abel; il ne se mit plus à genoux; il le regarda moins affectueusement et moins souvent; mais, dans son coeur, c'était la même ardeur, le même dévouement, la même tendresse. Jean se sentait heureux, entouré de bons camarades, au service de maîtres excellents; il trouvait autour de lui amitié, bonté, soins; enfin la vraie fraternité, qui est la charité du chrétien. Bien loin de lui refuser des permissions pour aller voir Simon, on faisait naître les occasions de réunion entre les deux frères. Barcuss préférait faire le travail de deux pour donner à Jean une soirée ou un après-midi. Il n'était jamais refusé quand il désirait aller à l'église, ou sortir pour ses affaires personnelles, ou voir quelque chose d'intéressant, ou faire une visite de pauvres.

S'il était souffrant, ses camarades le soignaient comme un frère; les maîtres veillaient à ce qu'il ne manquât de rien; M. Abel venait alors savoir de ses nouvelles et le distrayait par son esprit gai et aimable. La seule peine de Jean était l'état toujours alarmant et douloureux du bon petit Roger, que Jean aimait d'une sincère affection.

— Vous prierez pour moi, monsieur Roger, quand vous serez près du bon Dieu, lui disait-il souvent.

— Pour toi comme je prierais pour mon frère, répondait Roger de sa voix défaillante.

Les nouvelles d'Hélène étaient excellentes; elle se plaisait beaucoup dans cette ferme de Sainte-Anne que louait Kersac; elle était généralement aimée et estimée. Kersac était plus un frère qu'un maître pour elle; jamais un reproche, toujours des remerciements et des éloges. La petite Marie devenait de plus en plus gentille; elle passait la journée chez les bonnes soeurs de Sainte-Anne; elle travaillait bien; elle commençait déjà à se rendre un peu utile à la ferme. Quand Kersac lui faisait faire un raccommodage ou un travail quelconque pour lui-même, Marie en était fière et heureuse. Kersac l'aimait beaucoup et se réjouissait de la pensée de l'adopter.

Un jour il reçut une lettre de Simon et de Jean. Simon lui demandait de venir assister à son mariage, qui avait été retardé jusqu'après Pâques à cause d'une maladie de Mme Amédée, commencée peu de jours avant le Carême. Simon demandait aussi à Kersac de vouloir bien lui servir de témoin avec M. Abel N..., ce peintre fameux par son talent autant que par sa vie exemplaire et son esprit charmant.

Jean suppliait son ami Kersac de venir les voir dans une occasion aussi solennelle; ils déploraient tous les deux que leur mère ne pût venir et Jean demandait à Kersac de ne pas augmenter leur chagrin en

refusant d'être témoin de l'heureux Simon. Il profitait de l'occasion pour raconter à Kersac une foule de choses et de détails intéressants.

«Tenez, Hélène, dit Kersac, lisez cette lettre de Simon et de Jean.»

Hélène la lut avec un vif intérêt.

«Eh bien, dit-elle, que ferez-vous?

— J'irai, dit Kersac; la ferme n'en souffrira pas, bien que la saison soit encore aux labours et aux semailles; je ne serai absent que trois ou quatre jours. Je vais écrire pour savoir le jour du mariage et l'hôtel où je pourrai descendre pour être auprès d'eux. Nous voici au printemps, le beau temps est venu; ce sera pour moi un voyage agréable de toutes manières. Cela me fera vraiment plaisir de revoir mon petit Jean; je tâcherai de vous le ramener, si c'est possible.»

Hélène devint rouge de joie.

«Me ramener Jean! Ah! si vous pouviez.»

KERSAC. – Et pourquoi ne le pourrais-je pas?

HÉLÈNE. – C'est qu'il est en service, monsieur! Et vous savez combien c'est gênant quand un domestique s'absente.

KERSAC. – Ce ne doit pas être à Paris comme chez nous; ils ont un tas de domestiques qui se tournent les pouces; on ne s'aperçoit seulement pas quand l'un d'eux manque.

HÉLÈNE. – Je crois, monsieur, que cela dépend des maisons: chez Mme de Grignan, où est Jean, chacun a son travail; c'est une maison comme il faut, une vraie maison de Dieu, comme l'écrit toujours Jean.

KERSAC. – C'est possible, mais j'essayerai; voici près de trois ans que vous n'avez pas vu votre fils, ma pauvre Hélène; il est bien juste qu'on vous le donne pour quelques jours.

Hélène le remercia, mais sans trop croire au bonheur que ce brave Kersac lui faisait espérer.

Il reçut, deux jours après, une réponse à sa lettre; le mariage était pour le 1er mai, et on était aux derniers jours d'avril. Pas de temps à perdre; Hélène se hâta de lui préparer ses plus beaux habits, son linge le plus fin, ses bottes les plus brillantes; elle lui mit de l'or dans sa bourse; elle crut être prodigue en lui mettant cent francs. Elle fit son paquet, qu'elle enveloppa dans un beau torchon neuf, bien épinglé, et, lorsque Kersac fut près du départ, elle lui remit son paquet et la bourse.

KERSAC, *riant*. – Merci, ma bonne Hélène. Avez-vous été généreuse? Combien m'avez-vous donné pour m'amuser?

HÉLÈNE. – Plus que vous n'en dépenserez, monsieur. Cent francs!

KERSAC, *riant plus fort*. – Cent francs! Pauvre femme! Cent francs! Mais il n'y a pas de quoi aller et venir si je ramène mon brave petit Jean.

HÉLÈNE. – Eh bien, monsieur, votre dépense ne sera pas grand-chose. Vous allez être nourri là-bas! Quand on va à la noce, on mange et on boit pour huit jours!

— Et me loger donc! Et vivre en attendant la noce! Je ne vais pas arriver là pour tomber en défaillance comme un mendiant. Et mon présent de noce, donc! Vous croyez que je laisserai marier un

garçon qui est presque à vous, sans lui faire mon petit cadeau? Non, Hélène; Kersac est plus généreux que ça. Donnez-moi la clef et venez voir ce que j'emporte.

Hélène le suivit en lui recommandant l'économie.

«Prenez garde de vous laisser trop aller à votre générosité, monsieur. Ces trois jours vont vous coûter plus cher que six mois ici chez vous.»

KERSAC, *riant*. – C'est bon, c'est bon! Je sais ce que je fais. Je suis économe, vous le savez bien; mais, dans l'occasion, je n'aime pas à être chiche.

HÉLÈNE, *souriant*. – Économe, économe, excepté quand il s'agit de donner, monsieur.

KERSAC. – Ah mais! quant à ça, Hélène, j'ai ma maxime, vous savez. Il faut que celui qui a donne à celui qui n'a pas.

Kersac se trouvait devant la caisse où étaient ses papiers et son argent. Et, au grand effroi d'Hélène, il en tira encore cinq cents francs.

HÉLÈNE. – Miséricorde! monsieur! Vous n'allez pas dépenser tout ce que vous emportez?

KERSAC. – J'espère que non. Mais... dans une ville comme Paris, il ne faut pas risquer de se trouver à court. On ne sait pas ce qui peut arriver; un accident, une maladie!

HÉLÈNE. – Oh! monsieur! Le bon Dieu vous protégera; il ne vous arrivera rien du tout, et vous nous reviendrez en bonne santé, j'espère bien.

KERSAC. – Je l'espère bien aussi, ma bonne Hélène. Et à présent, adieu, au revoir; et préparez un lit pour votre garçon. Et embrassez pour moi ma petite Marie, qui est à l'école.

Kersac embrassa Hélène sur les deux joues, selon l'usage du pays, sauta dans sa carriole avec le garçon de ferme qui devait la ramener, et s'éloigna gaiement.

«Oh! s'il pouvait me faire voir mon petit Jean!» s'écria-t-elle quand il fut parti.

Elle était pleine d'espoir, malgré ce qu'elle en avait dit à Kersac, et ne perdit pas une minute pour préparer un lit à Jean, dans un cabinet qui se trouvait entre sa chambre et celle de Kersac.

XXIII - Kersac à Paris

Kersac arriva à Paris de grand matin et prit un fiacre, comme le lui avait recommandé Jean qui lui avait donné l'adresse d'un hôtel de la rue Saint-Honoré, tout près de la rue Saint-Roch. Il prit une chambre au sixième, déjeuna copieusement pour commencer, fit une toilette complète, revêtit sa belle redingote, et, d'après les indications d'une fille de service, se rendit chez Jean, à l'hôtel de Mme de Grignan. Il était huit heures quand il arriva.

«Qui demandez-vous, monsieur?» demanda le concierge.

KERSAC. – Et qui voulez-vous que je demande, mon brave homme, si ce n'est mon petit Jean?

LE CONCIERGE. – Quel petit Jean, monsieur?

KERSAC. – Comment, quel petit Jean? Celui qui reste dans cette maison, parbleu! je n'en connais pas d'autre, et pas un qui vaille celui-là.

Le concierge sourit; il comprit ce que demandait Kersac.

LE CONCIERGE. – Si vous voulez entrer, monsieur, je vais prévenir Jean que vous le demandez. Qui faut-il annoncer, monsieur?

KERSAC. – Kersac, son ami Kersac.

LE CONCIERGE. – Suivez-moi, s'il vous plaît, monsieur.

KERSAC. – Très volontiers, mon ami.

Kersac le suivit pas à pas; arrivé à l'escalier, il s'arrêta.

KERSAC, *regardant de tous côtés*. – Mais... par où faut-il monter?

LE CONCIERGE. – Il faut monter l'escalier qui est devant vous, monsieur.

KERSAC. – Sur cette belle étoffe qu'on a mise là tout du long?

LE CONCIERGE, *souriant*. – Oui, monsieur; il n'y a pas d'autre chemin.

KERSAC. – Eh bien, excusez du peu! mon petit Jean ne se gêne pas... Et il marche là-dessus tous les jours?

LE CONCIERGE, *souriant*. – Dix fois, vingt fois par jour, monsieur.

KERSAC. – Si ça a du bon sens de faire marcher sur de belles étoffes comme ça!

Kersac se baissa, passa la main sur le tapis.

«C'est doux comme du velours. Ça ferait de fameuses couvertures de cheval! Et des limousines excellentes, qui vous tiendraient joliment chaud!»

Kersac se décida pourtant à poser un pied, puis l'autre, sur le beau tapis; il montait lentement, avec respect pour la belle étoffe, regardait à chaque marche s'il ne l'avait pas salie avec ses bottes couvertes de poussière. Le concierge le fit entrer dans l'antichambre et alla prévenir Barcuss.

«Jean va être bien content, dit Barcuss; je vais l'envoyer à M. Kersac; il est ici à côté, dans l'office... Jean! vite, viens voir ton ami M. Kersac, qui vient d'arriver»

JEAN. – M. Kersac! Quel bonheur! Où est-il?

À peine avait-il dit ces mots, que la porte du vestibule s'ouvrit et que la tête de Kersac apparut.

«Monsieur Kersac! Cher monsieur Kersac! s'écria Jean en courant à lui.

— Jean! mon brave garçon! répondit Kersac en le serrant dans ses bras et en l'embrassant de tout son coeur.

— Cher monsieur Kersac, répéta Jean, que vous êtes bon d'être venu, de vous être dérangé, d'avoir quitté votre ferme! Que je suis donc heureux de vous voir! Donnez-moi des nouvelles de maman. Si vous saviez comme je suis content de la savoir chez vous! Elle doit être si heureuse avec vous!»

KERSAC. – Je me flatte qu'elle n'est pas malheureuse, mon ami... Mais comme te voilà grandi... Et pas enlaidi, je puis dire en toute vérité... Beau garçon!... Sais-tu que tu es presque aussi grand que moi? Tu as... quel âge donc?

JEAN. – Dix-sept ans dans trois mois, monsieur Kersac.

KERSAC. – C'est ça; c'est bien ça! J'ai trente-huit ans, moi!

— Jean, tu devrais proposer à M. Kersac de prendre quelque chose, dit Barcuss qui avait regardé et écouté en souriant.

KERSAC. – Bien merci, monsieur! Vous êtes bien honnête! J'ai mangé, en arrivant, une fameuse miche de pain et une assiettée de fromage! Mais votre pain de Paris ne vaut pas le pain de la campagne. Ça ne tient pas au corps. On a beau avaler, on se sent toujours l'estomac vide.

Barcuss se mit à rire et demanda à Kersac de l'attendre un instant. Il alla trouver M. de Grignan qui faisait sa toilette.

BARCUSS. – Monsieur voudrait-il me permettre d'offrir un verre de vin à M. Kersac, l'ami de Jean, qui vient d'arriver et qui a l'air d'un bien brave homme?

M. DE GRIGNAN. – Certainement, mon ami; donnez-lui tout ce que vous voudrez.

BARCUSS. – Et monsieur veut-il me permettre de donner un petit congé à Jean, pour qu'il soit libre de promener son ami?

M. DE GRIGNAN. – Je ne demande pas mieux, mon bon Barcuss, mais c'est vous qui en souffrirez.

BARCUSS. – Oh! monsieur, je ne suis pas embarrassé pour l'ouvrage; le concierge me donnera un coup

de main. Et ça fait plaisir d'obliger un bon garçon comme Jean et un brave homme comme M. Kersac.

M. DE GRIGNAN. – A-t-il vraiment l'air d'un brave homme?

BARCUSS. – D'un brave homme tout à fait, monsieur; un homme de cinq pieds huit pouces pour le moins, avec des épaules, des bras et des poings à assommer un boeuf; et, avec cela, un air tout bon, tout riant, l'air d'un bon homme tout à fait. Et si monsieur voulait bien permettre que je lui propose de rester ici?

M. DE GRIGNAN. – Très volontiers, Barcuss; vous pourriez lui proposer s'il n'est ici que pour peu de jours, de coucher et de manger chez moi. De cette façon Jean le verra tout à son aise, et vous ne vous éreinterez pas de travail.

BARCUSS. – Merci bien, monsieur; je le lui proposerai de la part de monsieur.

Barcuss se retira fort content et rentra avec empressement dans l'antichambre, où il trouva Kersac et Jean causant avec animation.

BARCUSS. – Monsieur Kersac, monsieur vous propose de rester ici chez lui: nous avons le logement et la table à vous offrir.

Jean sauta de dessus sa chaise.

«Merci, monsieur Barcuss; c'est un effet de votre bonté, je le vois bien; c'est vous qui l'avez demandé à monsieur.»

KERSAC. – Mais, Jean, dis donc, c'est indiscret, ça; on dit qu'à Paris chacun a son coin; je ne veux déplacer ni gêner personne: j'aime mieux retourner à l'hôtel.

JEAN. – Oh! mon cher monsieur Kersac! Puisque monsieur le permet! Puisque le bon M. Barcuss l'a demandé!

BARCUSS. – Acceptez, acceptez sans crainte, monsieur Kersac; nous avons plus de logement qu'il ne nous en faut. Voyons, est-ce dit?

KERSAC, lui tapant dans la main. – C'est dit. Tope là, je reste! Vous avez l'air de braves gens ici. Je voudrais bien connaître les maîtres de Jean. J'aime bien les braves gens.

BARCUSS. – Vous les verrez tantôt, monsieur Kersac. Jean, dans quelle chambre mettons-nous ton ami?

JEAN. – Dans la mienne, je vous en prie, monsieur Barcuss; je le verrai bien mieux.

KERSAC. – J'aimerai bien cela, moi aussi. Cela me rappellera la nuit où tu m'as si bien soigné, Jean, à l'auberge de Malansac. Et ce Jeannot, que tu voulais me faire aimer? À propos, où est-il cet animal de Jeannot?

JEAN. – Il est bien placé, à ce qu'il m'a dit, mais je ne le vois pas souvent.

KERSAC. – Pourquoi ça?

JEAN. – Parce que... parce qu'il a des idées qui ne sont pas les miennes et des goûts que je n'ai pas.

Barcuss interrompit la conversation pour les engager à aller déjeuner. Jean, qui avait bon appétit, ne se le fit pas répéter; il emmena Kersac pour le présenter au cuisinier et aux autres domestiques.

Kersac déjeuna une seconde fois comme s'il n'avait pas déjeuné une première. Puis Jean lui proposa de venir voir sa chambre.

KERSAC. – Sac à papier! mon garçon, comme tu es logé! Et tous ces effets sont à toi?

JEAN. – Tout, tout, monsieur. Regardez bien! Voyez mes beaux habits, mon linge, ces excellents livres, tout ça m'a été donné par le meilleur des hommes, le plus charmant et en même temps le plus charitable; vous devinez que c'est de M. Abel que je parle.

KERSAC. – Ah oui! ce brave monsieur que tu aimes tant?

JEAN. – Et que j'ai tant de raisons d'aimer! Si vous saviez comme il a été et comme il est bon pour Simon et pour moi! Et comme il me donne de bons conseils! Et comme il a la bonté de m'aimer! C'est ça qui me touche le plus. Que lui, grand artiste, riche, spirituel, si couru, si choyé, veuille bien aimer un pauvre domestique, un garçon comme moi!

KERSAC. – J'aime ce M. Abel, et toi, je t'aime d'autant plus que tu l'aimes et que tu en parles avec tant d'amitié.

JEAN. – C'est qu'on est si reconnaissant envers ceux qui vous aiment, quand on est seul, loin de sa famille.

KERSAC. – À qui le dis-tu, moi qui n'ai pas de famille et personne à aimer! Aussi je veux m'en faire une; ça me pèse trop de vivre seul.

JEAN. – Et comment ferez-vous pour vous faire une famille?

KERSAC. – Parbleu! je me marierai; pas plus difficile que ça. Comme fait Simon.

JEAN. – Mais Simon est jeune, et vous ne l'êtes plus.

KERSAC. – Je le sais bien! Aussi n'épouserai-je pas une jeunesse de dix-huit ans, comme fait Simon. Je prendrai une femme de mon âge à peu près.

JEAN. – Et où la trouverez-vous?

KERSAC. – Elle est toute trouvée, pardi! Ta mère!

JEAN, *surpris d'abord et riant ensuite*. – Maman! maman! Mais vous n'y pensez pas, monsieur! Maman a quelque chose comme trente-trois à trente-quatre ans.

KERSAC. – Et moi, j'en ai trente-huit à trente-neuf. Vois-tu, Jean, j'ai besoin de quelqu'un de confiance près de moi pour gouverner ma ferme; et puis quelqu'un de bon et de soigneux que je puisse aimer; quelqu'un de rangé, d'économe, qui me retienne quand je veux faire de la dépense. Quelqu'un de propre, d'avenant, qui ne repousse pas les gens qui viennent à la ferme faire des affaires avec moi. Je trouve tout cela dans ta mère; elle paraît plus jeune que son âge, mais cela ne fait rien; cela vaut mieux que si on pouvait la prendre pour ma mère. Cela te déplaît-il, mon ami?

JEAN. – Comment cela me déplairait-il, monsieur? C'est au contraire un bonheur, un grand et très grand bonheur. Pauvre maman, qui a été si malheureuse! Et le bon Dieu lui envoie la chance de devenir la femme d'un brave, excellent homme comme vous, monsieur! Mon cher monsieur Kersac! vous serez donc mon père! Ah! ah! ah! c'est drôle tout de même!

KERSAC. – Tu n'y pensais pas, ni moi non plus, quand je te menais en carriole à Malansac? Eh bien, tu ne croirais pas une chose? C'est que je m'étais si bien attaché à toi dans cette journée de carriole, que j'ai été voir ta mère pour toi, que je l'ai soignée pour toi, et que l'idée d'en faire ma femme m'est venue pour toi, pour te ravoir un jour et pour te faire un sort. Et puis, il faut dire aussi que j'ai reçu, il y a environ trois mois, une lettre de quelqu'un que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, qui a signé: Un ami, et qui me dit:

«Si vous voulez être heureux, monsieur Kersac, et si vous êtes brave, l'excellent homme que je crois, épousez la mère de votre jeune ami Jean. Vous n'aurez pas à vous en repentir.»

Cette lettre m'a décidé; j'ai pensé à ton avenir, au mien, et je me suis dit: Hélène sera ma femme et Jean sera mon fils.

JEAN. – Merci, monsieur, merci; mille fois merci; j'ai réellement trop de bonheur d'avoir rencontré deux hommes aussi excellents que vous et M. Abel.

KERSAC. – Ah! çà, dis donc, je voudrais bien le voir, ton M. Abel. Je l'aime, rien que de t'en entendre parler.

JEAN. – Je le lui dirai, monsieur, je le lui dirai. À présent, monsieur, je vais aller à mon ouvrage pour ne pas tout laisser à faire à ce bon M. Barcuss, qui s'échine pour me donner du bon temps.

KERSAC. – Je vais y aller avec toi, je ne te quitte pas d'une semelle; je te regarde déjà comme mon fils. Mais n'en parle à personne qu'à Simon; on rirait de moi, et cela ne m'irait pas. Je leur donnerais une volée de coups de poing qui gâterait la noce.

JEAN. – Permettez-moi, monsieur, de le dire à M. Abel; j'ai l'habitude de lui parler de tout ce qui m'intéresse.

KERSAC. – Dis-le, dis-le, mon ami; je le lui dirais moi-même si je le voyais.

XXIV - Kersac et M. Abel font connaissance

Avant de quitter la chambre, Kersac serra Jean dans ses bras, et avec une telle force que Jean demanda merci; il étouffait; tous deux descendirent en riant, Jean se mit à décrotter et cirer les chaussures; Kersac s'y mit aussi avec ardeur, et tous deux causaient avec tant d'animation, qu'ils n'entendirent pas entrer M. Abel.

Il les regardait depuis quelques instants en souriant, lorsque Kersac se retourna.

KERSAC. – Tiens! qui est-ce qui vient nous déranger?

Jean se retourna à son tour, jeta brosse et soulier, et s'avança précipitamment vers M. Abel.

JEAN. – Cher, cher monsieur, encore un bonheur! C'est M. Kersac que vous voyez là; il m'annonce... vous ne devineriez jamais quoi; il m'annonce...

M. ABEL. – Qu'il épouse ta mère, parbleu! c'est clair.

JEAN, *étonné*. – Comment avez-vous deviné?

M. ABEL. – Tu sais que je devine tout ce qui te concerne.

JEAN. – C'est vrai, ça, monsieur! Nous nous entendons si bien!

Kersac était resté la bouche ouverte, les yeux écarquillés, tenant une brosse en l'air d'une main et une bottine de l'autre. M. Abel s'avança vers lui en riant. Kersac, sans penser au cirage qui noircissait ses mains, prit celles de M. Abel dans les siennes et les serra avec la force d'un charretier herculéen. M. Abel, qui ne le lui cédait en rien sous ce rapport, serra à son tour, jusqu'à ce que Kersac eût jeté une espèce de cri de douleur.

KERSAC. – Sac à papier! quelle poigne! Eh bien, monsieur! si vous êtes de cette trempe, il vaut mieux vous avoir pour ami que pour ennemi. Dis donc, Jean, tu ne m'avais pas dit cela?

JEAN. – C'est que je ne le savais pas. M. Abel m'avait toujours serré les mains bien doucement, sans me faire de mal... Ah! mon Dieu! regardez donc vos mains, monsieur! Pleines de cirage, ajouta Jean en riant.

M. ABEL, *riant aussi*. – C'est ma foi, vrai. Noires comme si j'avais ciré mes bottes.

KERSAC. – Bien pardon, monsieur, c'est moi! Je n'y ai pas pensé! C'est que nous venions de parler de vous, monsieur, et alors vous comprenez.

— Je comprends, dit M. Abel en adressant à Jean un sourire affectueux. Et puisque j'ai les mains noires comme les vôtres, je vais vous aider à dépêcher votre ouvrage; nous allons décrotter tout cela, comme trois bons amis.

M. Abel mit un tablier de Barcuss, saisit une brosse, un petit brodequin de Suzanne, et se mit à

brosser et à cirer comme un vrai décrotteur. Kersac le regardait avec un étonnement qui faisait rire M. Abel, déjà enchanté du nouveau rôle qu'il s'était adjugé.

Quand ils eurent fini, Abel proposa de descendre à la cuisine pour se savonner les mains; ils y allèrent tous les trois; le cuisinier, accoutumé aux excentricités de M. Abel, lui présenta une terrine d'eau tiède et un morceau de savon, sans demander d'où provenait ce cirage sur les mains de M. Abel; Jean et Kersac se lavèrent dans un seau.

«Au revoir, mon ami Kersac, dit M. Abel en s'en allant, je suis entré en passant pour savoir des nouvelles de mon pauvre petit Roger. Jean, sais-tu comment il va? Il était bien souffrant hier soir»

JEAN. – Je n'ai pas encore eu de ses nouvelles ce matin, monsieur; l'arrivée de M. Kersac m'a tout bouleversé. J'étais si content de le revoir!

M. ABEL. – Je vais avoir des nouvelles par Grignan. Je reviendrai dîner; préviens Barcuss.

JEAN. – Oui, monsieur. Au revoir, monsieur.

M. ABEL. – Au revoir, mon enfant. À ce soir, monsieur Kersac. Vous savez que nous sommes ensemble témoins de Simon?

KERSAC. – Oui, monsieur; c'est bien de l'honneur pour moi.

M. ABEL. – Et pour moi, donc! Je ne connais rien de plus respectable qu'un honnête cultivateur, brave homme et faisant le bonheur de tous ceux qui l'entourent... J'ai les mains propres, ajouta-t-il en tendant sa main à Kersac, et vous aussi; nous pouvons nous donner une poignée de main... et sans nous briser les os, ajouta-t-il en riant.

Kersac prit la main d'Abel et la serra un peu trop vivement, à l'idée de M. Abel.

«Prenez garde, dit-il; si vous serrez, je serre.

— Et moi je lâche», dit Kersac en reculant d'un pas.

Abel s'en alla en riant et monta chez M. de Grignan. Il ne tarda pas à revenir et dit à Jean en passant:

«Roger va un peu moins mal; il voudrait te voir, et il te demande de lui amener notre ami Kersac dont je lui ai parlé. Au revoir mes amis. Jean, dis à Simon qu'il vienne me voir à l'hôtel Meurice; nous avons bien des choses à régler pour la noce, et pas de temps à perdre; c'est pour après-demain. Tâchez de venir tous les deux avec lui; nous arrangerons les heures, les moyens de transport, etc.»

M. Abel sortit.

JEAN. – Monsieur Kersac, je vais vous laisser un moment pour aller chez le pauvre petit M. Roger; il voudrait bien vous voir, le pauvre enfant; vous voulez bien que je revienne vous chercher, n'est-il pas vrai? Il a si peu de distraction, le pauvre petit! Et il est si gentil! si doux, si patient! un vrai petit ange.

KERSAC. – Je t'attends, mon ami, je t'attends.

Lorsque Jean entra chez Roger, sa mère était près de lui. Celui-ci tourna la tête avec effort.

«Et ton ami, M. Kersac? dit-il. Je voudrais bien le voir, si cela ne l'ennuie pas trop»

JEAN. – Je vais vous l'amener, monsieur Roger; il sera bien content de faire connaissance avec vous; il

vous aime sans vous connaître.

ROGER. – Il est trop bon. Tous ceux qui m'aiment sont trop bons. Je n'ai rien fait pour qu'on m'aime. Tout le monde se fatigue pour moi, et moi je ne fais rien pour personne.

JEAN. – Rien! vous appelez rien de prier pour nous tous comme vous le faites, cher monsieur Roger?

ROGER. – Quand je serai près du bon Dieu et de la Sainte Vierge, je prierai mieux; ici je prie mal parce que je souffre trop. Je serai bien heureux ce jour-là!

Roger ferma les yeux, joignit ses petites mains comme s'il priait. Ensuite il dit à Jean:

«Mon bon Jean, amène-moi M. Kersac, je t'en prie. C'est peut-être mal d'être si curieux, mais j'ai bien envie de le voir pendant que je suis un peu mieux.»

Jean sortit et alla demander à Kersac de monter. Pour arriver chez Roger, il fallait passer par le salon; Kersac s'y arrêta, frappé d'étonnement; la tenture de damas rouge, les fauteuils dorés, les divers meubles de fantaisie qui ornaient le salon, le lustre en cristal et en bronze, le beau tapis d'Aubusson, tout cela était pour lui les Contes des *Mille et une Nuits*, des richesses sans pareilles. Jean, voyant son admiration, s'arrêta quelques minutes; puis, ouvrant la porte de Roger, il fit entrer Kersac. Ce dernier fut vivement impressionné par l'aspect de cette chambre; le demi-jour, ménagé à dessein pour ne pas fatiguer les yeux du petit malade, le silence qui y régnait, l'attitude accablée mais résignée de Mme de Grignan, assise près du lit de son fils, l'enfant lui-même, d'une maigreur et d'une pâleur effrayantes, les mains jointes, le visage légèrement animé par un doux sourire, tout cet ensemble produisit sur Kersac une impression si vive de respect, d'attendrissement, que, sans penser à ce qu'il faisait, il se laissa tomber à genoux près du lit de ce pauvre petit enfant. Roger, surpris et touché, voulut prendre de sa petite main décharnée celle de Kersac, mais il n'en eut pas la force; Kersac, qui avait senti le mouvement, prit bien doucement cette petite main dans les siennes, la baisa et la plaça ensuite sur sa tête, comme pour avoir une bénédiction.

Puis se tournant vers Mme de Grignan qu'il entendait pleurer: «Pauvre dame! dit-il. Pauvre mère!»

— Mais heureuse de le voir souffrir si saintement, répondit Mme de Grignan.

Kersac se releva.

ROGER. – Monsieur Kersac, Jean vous aime beaucoup; je vois qu'il a raison; vous aimez le bon Dieu et vous le priez; Je prierai aussi pour vous.

Et voyant une larme rouler le long de la joue de Kersac: «Il ne faut pas pleurer pour moi, monsieur Kersac. Je souffre ce que le bon Dieu m'envoie, et je sais que bientôt le bon Dieu me prendra avec lui; je serai alors si heureux, si heureux que je ne penserai plus à mes souffrances.»

Roger se reposa un instant; Kersac voulut parler, mais il ne put articuler une parole; il se borna à regarder la mère et l'enfant avec une respectueuse émotion. Enfin, oubliant la beauté des meubles, il s'assit dans un fauteuil habituellement occupé par M. de Grignan, et garda dans sa main la main de Roger.

Roger pressa légèrement, bien légèrement (car la force lui manquait) la grosse main de Kersac; Jean se tenait près d'eux; il regardait tantôt Roger, tantôt Kersac. Si M. Abel avait pu voir l'expression de son regard, il eût fait un cinquième tableau de cette scène touchante dont l'âme, le héros, était un enfant de dix ans bien près de la mort.

Le silence, l'immobilité, amenèrent chez Roger un calme, un bien-être qui finit par le sommeil; quand Mme de Grignan le vit endormi, elle dégagea tout doucement la main de Roger de celle de Kersac, fit signe à ce dernier de ne pas faire de bruit et de s'en aller avec Jean; puis elle fit de la main un signe

amical à Kersac, qui sortit avec Jean. Il ne regarda pas le beau salon en s'en allant, il ne dit pas une parole; arrivé dans la chambre de Jean, Kersac s'assit et essuya ses yeux du revers de sa main.

KERSAC. – Je ne me souviens pas d'avoir été émotionné comme je l'ai été chez ce pauvre enfant. Je me suis senti remué jusqu'au fond de l'âme! Ce petit être souffrant, si doux, si tranquille, si heureux! Et puis cette pauvre mère qui pleure, mais qui ne se plaint pas. Et tout ça si calme et sentant la mort! Jamais je n'oublierai les instants que j'ai passés là. J'y serais resté des heures si l'on avait bien voulu m'y laisser.

Il finit pourtant par se remettre; Jean chercha à le distraire en lui racontant d'abord des paroles charmantes du petit Roger, ensuite des aventures de café, puis le concert et le bal, égayés par M. Abel. Kersac riait de tout son coeur quand Barcuss vint les appeler pour déjeuner.

XXV - Kersac voit Simon, rencontre Jeannot

Kersac s'émerveilla du bon et copieux déjeuner qu'on leur servit, et ses convives s'émerveillèrent de son appétit infatigable; sa dernière bouchée fut avalée avec le même empressement que la première. Après le repas, Jean lui proposa d'aller chez Simon, ce que Kersac accepta avec plaisir. Jean le mena par le plus beau et le plus court chemin, les Champs-Élysées, la place de la Concorde et la rue de Rivoli. Il lui fit voir en passant l'hôtel Meurice, où demeurait son cher M. Abel, puis l'épicerie où avait été Jeannot; puis, dans la rue Saint-Honoré, le café où lui-même était resté près de trois ans et Simon sept ans. Ils arrivèrent, non sans peine, chez Simon, car Kersac s arrêtait à chaque pas pour admirer les boutiques, les voitures, les bâtiments; tout était pour lui nouveau et merveilleux.

Jean monta rapidement les deux étages de Simon: Kersac le suivit plus modérément. Simon venait de finir son déjeuner-dîner et se préparait à descendre au magasin.

«Simon, voici M. Kersac qui vient te voir», s'écria Jean en entrant chez son frère.

SIMON. – Monsieur Kersac! Que vous êtes bon, monsieur, de faire ce grand voyage pour moi!

KERSAC. – Pour vous, mon ami, et pour Jean et pour votre mère.

JEAN. – Maman va devenir la femme de M. Kersac. Il me l'a dit tantôt; et il sera mon père! C'est drôle, ça, n'est-ce pas?

SIMON. – Pas possible! C'est-il vrai, monsieur Kersac?

KERSAC. – Très vrai, mon ami; à mon retour.

SIMON. – Quel bonheur pour notre pauvre mère! Cher monsieur Kersac!

Simon embrassa Kersac, qui le serra à l'étouffer, comme il avait fait pour Jean.

SIMON. – Et quel dommage que ma mère n'ait pu venir avec vous!

KERSAC. – C'était impossible, mon ami! Toi épousant une fille de haute volée, une Parisienne, ta mère se serait trouvée embarrassée, déplacée avec tout ce beau monde. Et puis, tant qu'elle n'est pas ma femme, elle est ma fille de ferme; je n'aurais pas voulu que ta mère se présentât comme fille de ferme chez tes parents. Et puis la pauvre femme y avait une très grande répugnance, probablement à cause de tout cela. Moi-même, je ne m'y suis réellement décidé qu'en partant. J'ai vu que ça me faisait quelque chose de la quitter. C'est qu'elle est bien bonne, elle m'est bien attachée, et je pense que nous ne serons malheureux ni l'un ni l'autre.

SIMON. – Ma mère ne le sait donc pas, comme ça?

KERSAC. – Elle n'en sait pas le premier mot.

SIMON. – Et si elle allait refuser?

KERSAC, *étonné*. – Comment? Qu'est-ce que tu dis? Refuser!... Diantre! je n'avais pas pensé à cela, moi! Ah bien! si elle refusait... c'est que j'en serais bien chagrin!... Oui, oui, ce serait une vraie perte pour la ferme et pour moi. Jamais je ne trouverais à remplacer cette femme-là. Quelle diable d'idée tu as eue, Simon! Je ne vais pas avoir un instant de tranquillité jusqu'à mon retour là-bas.

SIMON, *souriant*. – Rassurez-vous, mon cher père! Ce n'est qu'une supposition. Pourquoi refuserait-elle de rester avec vous, puisqu'elle vous aime tant et qu'elle est si heureuse chez vous? Soyez tranquille, vous serez notre père à Jean et à moi.

KERSAC. – C'est possible! mais... ce n'est pas certain. Dis-moi, Simon, à quand ta noce?

SIMON. – Après-demain, monsieur Kersac. Demain matin je voudrais bien aller chez M. Abel, pour lui demander son heure et convenir de tout avec lui.

JEAN. – Tout juste, il t'a fait dire d'aller avec nous à l'hôtel Meurice avant neuf heures; passé neuf heures, on ne le trouve plus.

SIMON. – Je le sais bien. Pouvez-vous venir me prendre?

JEAN. – Oui, oui, j'ai prévenu M. Barcuss.

KERSAC. – Après-demain la noce; le lendemain au soir, je file pour arriver à Sainte-Anne le matin de bonne heure.

JEAN. – Déjà, monsieur!

KERSAC. – Il le faut bien, mon enfant; dans une ferme, le temps qu'on perd ne se rattrape pas. Et puis... il faut que je parte.

Ils causèrent quelque temps, Kersac demanda à voir Mlle Aimée. Simon le présenta à M. et à Mme Amédée et à Aimée. Kersac secoua la main du père à lui disloquer l'épaule, serra la main de la mère à lui engourdir les doigts. Quant à Mlle Aimée, quand elle voulut lui donner la main:

KERSAC. – Du tout, du tout! Dans mon pays, les témoins embrassent la mariée.

Et de ses bras vigoureux il enleva de terre Mlle Aimée et l'embrassa sur les deux joues avant qu'elle eût eu le temps de se reconnaître. Effrayée pourtant, elle appela Simon à son secours.

«Eh bien! quoi, la belle enfant? dit Kersac en la posant à terre. Il n'y a pas de mal. Je suis témoin. Après-demain la noce. À quelle heure? Où se réunit-on?»

M. AMÉDÉE. – C'est à neuf heures précises, monsieur; le mariage à la mairie d'abord, puis à l'église à neuf heures et demie. Ensuite on déjeune chez nous, et puis on ira passer la journée à Saint-Cloud; et là c'est M. Abel qui donne à dîner et qui se charge du reste de la soirée.

— Très bien, dit Kersac; nous serons exacts.

Kersac ne resta pas longtemps chez les Amédée; il dit qu'il avait des emplettes à faire, et il partit avec Jean.

KERSAC. – Dis donc, Jean, ces Amédée me gênent; je ne me sentais pas à mon aise avec eux.

JEAN. – Ah! vraiment? Je suis content que vous me disiez cela, parce que c'est la même chose pour moi. Je suis toujours un peu gêné chez eux. Tandis que je me sens bien à l'aise avec vous et avec M. Abel! Ça gâte tout d'être gêné.

KERSAC. – Tu as bien raison. Et puis, vois-tu, les Amédée, c'est parisien, commerçant parisien; ça se moque des bonnes gens comme moi, un campagnard, un fermier, qui n'a pas d'habit ni de gants. Ça ne se dit pas, mais ça se devine. Franchement, je serai content quand la noce sera finie. Et je suis plus content encore de n'avoir pas amené ta mère. La pauvre femme! elle aurait eu de l'embarras, de la crainte de faire quelque sottise, de faire rire d'elle. Et moi, ça m'aurait fait souffrir! j'en aurais été tout démonté!

JEAN. – Vous avez fait pour le mieux, monsieur. Où allons-nous maintenant?

KERSAC. – Je voudrais acheter mon présent de noces pour Mme Simon, et puis mon présent de noces pour ta mère; car... Simon a beau m'avoir troublé l'esprit, je crois encore qu'elle ne refusera pas de vivre chez moi comme ma femme, puisqu'elle y vit bien comme ma servante. Je n'aime pas à la voir en service chez moi; elle vaut mieux que ça.

Jean demanda à Kersac quelques explications sur ce qu'il voulait acheter.

«Un bijou pour la jeune mariée, répondit-il, et un châle pour la vieille mariée», ajouta-t-il en riant.

Ils allaient entrer chez un bijoutier voisin du café Métis, lorsqu'ils se rencontrèrent nez à nez avec Jeannot. La surprise fut grande des deux côtés. Après le premier échange de bonjours, Jeannot les invita à prendre un café et un petit verre; Jean allait refuser, mais Kersac lui fit signe d'accepter, et, une fois attablés au café, il poussa Jeannot à boire copieusement. Il lui fit d'abord compliment sur sa mise élégante.

«Tu es vêtu comme un grand seigneur, Jeannot!

— Oh! dit Jeannot d'un air dégagé et dédaigneux, ces vieilles nippes sont bonnes pour traîner le matin, mais le soir on se fait plus beau que ça.»

KERSAC. – Ah! tu ne te trouves pas assez beau comme tu es là?

JEANNOT. – Pour Jean ce serait bien, mais... pour moi...

KERSAC. – Diantre! monsieur Jeannot est devenu grand seigneur, à ce qu'il paraît.

JEANNOT. – Mais... un peu... Ainsi on ne me dit plus Jeannot tout court!... On ne me tutoie plus.

KERSAC. – Et qu'est-ce qui vaut à monsieur Jeannot sa haute position?

JEANNOT. – Peuh! Je ne suis pas bête, vous savez.

KERSAC. – Non, je ne savais pas.

JEANNOT. – Je dis donc que je ne suis pas bête; j'ai eu l'habileté de me faire bien voir de M. Boissec, l'intendant de M. le comte. Je lui ai rendu des services.

KERSAC. – Quels services as-tu pu rendre à un aussi grand personnage?

JEANNOT. – Je l'ai servi avec zèle, je l'ai flatté, j'ai fait pour lui des affaires dans lesquelles il ne voulait pas paraître.

JEAN. – Des affaires! Quel genre d'affaires?

JEANNOT. – Des affaires d'argent, des mémoires à payer, des vins à acheter, des commandes à faire, et autres choses qui rapportent beaucoup.

JEAN. – Comment peuvent-elles rapporter?

JEANNOT. – Es-tu naïf? Tu ne comprends pas? En payant un mémoire de cent francs, je suppose, outre les cinq pour cent, je marchande, je trouve les objets trop chers, je menace de changer de fournisseur. Le fournisseur, qui a tout porté au double, rabat un quart et le cinq pour cent en sus. M. Boissec porte au maître le mémoire avec la somme entière, et il empoche les trente pour cent, trente francs sur cent, et ainsi du reste. Et comme la maison est riche, qu'on y dépense plus de cent mille francs par an, tu penses que l'intendant se fait un joli magot.

Jean était indigné et il allait se récrier, mais Kersac le poussa du coude et continua à faire boire et parler Jeannot.

KERSAC. – Ce n'est pas bête, en effet, ce que tu fais là. Mais je ne vois pas là-dedans quel bénéfice tu y trouves, toi?

JEANNOT. – Au commencement, pas grand-chose; une pièce de cinq francs, de dix francs, par-ci, par-là. Mais quand je me suis habitué aux affaires, j'ai fait les miennes aussi.

KERSAC. – Comment ça?

JEANNOT. – Voilà! Je m'arrangeais avec les marchands pour qu'ils chargeassent leurs mémoires; avec l'épicier, outre le prix, il y a le poids; et; alors, au lieu d'en rogner le quart, je lui en rognais le tiers; je déclarais toujours le quart à M. Boissec et je gardais le reste.

KERSAC. – Mais pourquoi M. Boissec ne fait-il pas ses affaires lui-même? Il doit se méfier de toi?

JEANNOT. – Il ne voulait pas paraître dans les affaires pour ne pas être pris. En cas de découverte, il fait tout tomber sur moi, il me fait chasser comme un voleur, et le maître est content: il croit M. Boissec un trésor de probité.

KERSAC. – Et toi, donc? Tu te trouves sur le pavé.

JEANNOT. – Oh! que non. Il me replace bien vite dans une autre bonne maison, en me recommandant comme un sujet rare. En attendant une place, il me fournit de quoi vivre, sans quoi je parlerais. Et quant à se méfier de moi, je ne sais pas s'il s'en méfie, mais il n'en témoigne rien, toujours; il n'oserait pas.

KERSAC. – Quel mal pourrais-tu lui faire?

JEANNOT. – Quel mal? Le dénoncer aux maîtres en faisant l'indigné, et en déclarant que je suis honnête homme, que je suis attaché aux maîtres, et que je ne peux plus souffrir de les voir trompés par un voleur. Ou bien un autre moyen, c'est d'écrire une lettre anonyme en plaignant le pauvre garçon (moi) de se trouver obligé, par la misère, à aider à ces friponneries qui le révoltent.

Jean ne pouvait plus se contenir.

JEAN. – Jeannot, ce que tu fais, ce que tu aides à faire est infâme; c'est un vol abominable, une tromperie indigne. Jeannot, pauvre Jeannot, sors de cette maison, quitte Paris où tu as de mauvaises connaissances, retourne au pays; notre bon M. Kersac aura pitié de toi, il te trouvera de l'ouvrage. Mais, mon pauvre Jeannot, je t'en supplie, ne reste pas dans cette maison de voleurs.

JEANNOT. – Mon garçon, tu es un niais; la maison est bonne et j'y resterai; je veux être dans une maison de riche, et elles sont toutes de même; les maîtres ne s'occupent pas des domestiques, ils les laissent tranquilles, ne s'informent pas s'ils passent les nuits dehors, au café, au bal ou au théâtre, n'importe. Ils payent, ils se laissent voler. À la chambre, à la cuisine, à l'écurie, c'est tout la même chose. Je vis heureux, je m'amuse, je fais bonne chère, de l'argent à profusion, j'en dépense et j'en refais. Toi, au contraire, tu travailles, tu t'ennuies, tu fais maigre, tu restes à la maison, tu vas à la messe, tu mènes une vie de capucin. Ça ne me va pas; toi, je ne t'en empêche pas si tu préfères un capucin à un bon garçon qui boit, qui danse, qui fait la vie.

JEAN. – Mais, Jeannot, pense donc qu'il y a un après, comme je te le disais un jour, et que...

JEANNOT. – Ta, ta, ta, laisse-moi tranquille, je ne veux pas d'après; je ne veux pas que tu me cornes aux oreilles ton après, qui me revient déjà assez souvent...

JEAN. – Et qui gâte ta vie, pauvre Jeannot.

JEANNOT. – Parbleu non! car j'envoie promener ton après et toi-même avec. Tiens, je n'aime pas à te rencontrer, Jean; tu as toujours de sottes paroles qui me troublent ma journée, ma nuit, et qui me taquinent, quoi que j'en aie. Garçon, la note!

Le garçon apporta la note; on avait consommé pour cinq francs de café, eau-de-vie, liqueurs. Jeannot tira de l'or de sa poche, donna une pièce de vingt francs, empocha la monnaie, et sortit sans attendre ses compagnons. Kersac et Jean sortirent aussi, mais ne suivirent pas Jeannot.

«Quelle canaille!» dit Kersac:

— Malheureux Jeannot!» dit Jean.

KERSAC. – Ai-je eu de la peine à me tenir pendant que ce gredin nous défilait son chapelet de gueuseries! Si je n'avais voulu le laisser se découvrir tout à fait, je lui aurais brisé la mâchoire d'un coup de poing dès la première tirade.

JEAN. – Ah! si j'avais l'esprit, l'instruction, la charité de M. Abel, j'aurais trouvé de bonnes paroles qui auraient peut-être touché le coeur de ce pauvre garçon.

KERSAC. – Ah! ouiche! Un gueux comme ça! Rien n'y fera; c'est un être sans coeur, rien ne le touchera. Je le disais bien à ta mère, il finira par se faire coffrer; pourvu qu'il ne se fasse pas mettre au bagne et qu'il se borne à la correctionnelle. Mais te voilà tout triste, mon enfant. Cela ne t'arrive pas souvent! Entrons chez un bijoutier, tu m'aideras à bien choisir.

XXVI - Emplettes de Kersac

Kersac et Jean entrèrent chez un bijoutier, brave homme heureusement, qui ne les surfit pas beaucoup et qui ne profita que modérément de la bonhomie de Kersac et de l'ignorance où étaient les deux acheteurs de la valeur des bijoux. Après bien des hésitations, ils finirent par fixer leur choix sur une chaîne d'or qu'ils payèrent cent dix francs. Le bijoutier, voyant que Kersac mettait la chaîne sans étui dans sa poche, eut la loyauté de lui faire observer qu'un bijou de ce prix se donnait avec sa boîte; et, à la grande joie de Kersac, il plaça la chaîne dans un joli étui de velours bleu doublé de satin blanc. Kersac paya, remercia et demanda où il trouverait un châle; le bijoutier lui indiqua le magnifique magasin Du Louvre.

Kersac et Jean se dirigèrent du côté du Louvre. Kersac avait eu la précaution de mettre la chaîne dans la poche de son gilet, de crainte des voleurs. Quand ils entrèrent dans ce magasin, Kersac ne pouvait en croire ses yeux; l'étendue, la magnificence du local, la profusion des marchandises de toute espèce, l'éblouirent et le fixèrent sur le seuil de la porte. Ce ne fut qu'après les demandes réitérées des commis: «Que désirent ces messieurs?» que Kersac put articuler:

«Un châle, monsieur.»

UN COMMIS. – Quelle espèce de châle monsieur demande-t-il?

KERSAC. – Une belle espèce, monsieur.

UN COMMIS, *souriant*. – Sans doute, monsieur; mais serait-ce de l'Inde, ou bien anglais, ou français?

KERSAC, *vivement*. – Français, monsieur, français; je n'ai pas de goût pour les Anglais, et, s'il faut tout dire, pour aucun pays étranger; ce qui est français me va mieux que toute autre chose; surtout pas d'anglais.

Le commis fit circuler Kersac et Jean pendant près d'un quart d'heure avant d'arriver au quartier des châles.

«Voilà, monsieur, dit-il enfin. Brindé! des chaises à ces messieurs.»

Brindé s'empressa d'apporter deux chaises; elles étaient de velours; Kersac passa la main dessus avant de s'asseoir et se plaça sur le petit bord, de peur d'aplatir ce beau velours bleu. Jean, plus habitué au velours et à la soie, s'assit sur sa chaise avec moins de respect et de précaution.

On apporta les châles. Kersac trouvait tout magnifique, mais il passait toujours à un autre et il ne se décidait pour aucun; le commis, voyant l'admiration naïve de Kersac et de Jean, leur demanda enfin à quel usage ils destinaient ce châle.

KERSAC. – Parbleu! c'est pour le porter.

LE COMMIS. – Mais pour qui, monsieur?

KERSAC. – Pas pour moi, toujours.

LE COMMIS. – Je veux dire, monsieur, pour quel genre de dame?

KERSAC. – Pour le bon genre, monsieur; un genre comme vous n'en avez pas beaucoup à Paris; elle vous fait marcher une ferme comme le ferait un homme.

LE COMMIS, *souriant*. – Je le pense bien, monsieur; je ne conteste pas le mérite de la dame; je demandais à quelle classe de la société elle appartenait, pour vous présenter quelque chose de convenable.

KERSAC. – Ah oui! je comprends. C'est pour ma fille de ferme, monsieur, ma ménagère pour le moment.

LE COMMIS. – Bien, monsieur; nous allons voir ce qu'il faut; du bon marché, comme de raison.

KERSAC. – Mais pas du tout; je veux du beau, moi.

LE COMMIS. – Du beau pour une fille de ferme, monsieur, c'est du bon marché.

KERSAC. – Mais quand je vous dis que je veux du vrai beau. Cette fille de ferme sera ma femme, monsieur; et c'est un châle de noces que je vous demande.

LE COMMIS. – Faites excuse, monsieur; je ne savais pas bien ce que voulait monsieur. Du moment que c'est pour madame!... Brindé, le paquet de châles français, belle qualité.

Kersac était content; le commis lui déploya des châles longs, des châles carrés, des châles de toutes les couleurs.

«En voilà un bien beau, monsieur», dit Jean en désignant un châle rouge vif.

KERSAC. – Superbe, mais... les taureaux... qui n'aiment pas le rouge! Et j'en ai, moi, des taureaux!... Et puis, vois-tu, ta mère n'est pas de la première jeunesse.

LE COMMIS. – Et celui-ci, monsieur? (*Montrant un fond vert*)

KERSAC. – Joli, très joli! Mais... vert... ça passe. Les fonds noirs sont plus solides. En voici un qui est joli! fameusement joli! Quel prix, monsieur?

LE COMMIS. – Cent vingt francs, monsieur; c'est tout ce qui se fait de plus beau.

KERSAC. – Ah! il est beau!... Rien à dire. Je ne sais pas si on marchande chez vous; si vous pouvez rabattre, rabattez; sinon, je prends le châle; et faites-moi voir les robes de laine.

LE COMMIS. – Nous ne marchandons pas, monsieur. Si vous voulez passer à la galerie n° 91, je vais vous faire voir des étoffes de laine.

KERSAC. – Et mon châle?

LE COMMIS. – Il vous suit, monsieur.

Kersac et Jean se remirent à parcourir d'innombrables galeries; ils arrivèrent enfin à celle des étoffes de laine. Là le choix fut difficile encore; car, outre la couleur, il y avait le genre d'étoffe, la disposition du dessin, le prix, etc. Kersac finit par se décider pour un satin de laine bleu de France. Jean approuva son choix; on lui donna l'aunage qu'il voulut.

«Plutôt trop que pas assez», avait dit Kersac.

Lorsque Kersac voulut payer, on le fit revenir au comptoir et on lui proposa de lui envoyer le paquet.

KERSAC. – Pourquoi ça, me l'envoyer?

LE COMMIS. – Si monsieur est à pied, ça le chargera trop.

KERSAC. – Ça! J'en porte tous les jours de cent fois plus lourds! Ah! ah! ah! vous me croyez donc la force d'une puce? Ah! ah! ah! ce paquet trop lourd! La bonne farce!

Et il partit riant, ainsi que Jean; les commis riaient aussi, de même les allants et venants qui avaient été témoins du colloque.

Kersac et Jean rentrèrent après avoir fait le tour par la rue de Richelieu, les boulevards, la rue de la Paix, les Tuileries et l'avenue Gabrielle, dont Kersac ne pouvait se lasser, à cause des chevaux qu'on y voyait. Dès que Jean eut installé Kersac dans sa chambre, il s'empressa d'aller demander de l'ouvrage à Barcuss.

BARCUSS. – Non, non, mon bon garçon; tant que ton ami, M. Kersac, sera ici, tu n'as pas besoin de t'inquiéter de ton ouvrage; tu travailles tant que tu peux, et du mieux que tu peux, toute l'année; prends ta petite vacance; elle ne sera pas longue, il faut du moins qu'elle soit complète; ta principale besogne ici est de soigner et d'amuser M. Roger; va passer chez lui le temps qui te reste.

JEAN. – Merci bien, monsieur, merci; je profiterai avec plaisir du temps que vous voulez bien m'accorder, pour faire voir à M. Kersac les belles choses de Paris.

BARCUSS. – Où le mèneras-tu?

JEAN. – À Notre-Dame d'abord; puis à Notre-Dame des Victoires, au bois de Boulogne, au Jardin d'Acclimatation, sur les boulevards. M. Abel a dit qu'il nous mènerait aussi voir ses tableaux à l'Exposition; et puis, nous nous promènerons un peu partout.

BARCUSS. – C'est très bien, mon ami; ton choix est excellent.

JEAN. – Monsieur, je reviendrai pour servir le dîner.

BARCUSS. – Comme tu voudras; il n'y a que M. Abel qui vient dîner; il y a quatre couverts. Je servirai bien tout seul.

JEAN. – Non, non, monsieur, je viendrai vous aider. Mais je dois dire, pour ne pas me faire meilleur que je ne suis, que je désire bien voir M. Abel; j'ai à lui parler.

BARCUSS. – Ah! c'est différent. Je compte sur toi, alors.

Jean alla savoir des nouvelles du petit Roger. Il le trouva dans le même état; après avoir dormi près d'une heure, il s'était trouvé mieux, mais plusieurs crises violentes avaient détruit l'effet salutaire de ce bon sommeil.

Il sourit à Jean quand il le vit entrer. Son père avait remplacé pour le moment Mme de Grignan.

«Jean, dit Roger en lui tendant la main, papa a bien envie de voir M. Kersac; et moi aussi, cela me fera grand plaisir de le revoir. Veux-tu lui demander de venir chez moi?

— Tout de suite, monsieur, répondit Jean en baisant doucement la main que lui donnait Roger. Lui aussi sera bien content de votre invitation.»

Jean sortit.

«Monsieur Kersac, dit-il en entrant dans sa chambre, M. Roger vous demande de descendre chez lui; il voudrait bien vous faire voir à son papa, M. le comte de Grignan.»

KERSAC. – J'y vais, mon ami. Ce pauvre petit! Je pensais à lui tout justement.

Ils descendirent. Lorsque Kersac entra, Roger, qui n'avait pas ôté les yeux de dessus la porte, sourit et dit: «Papa, voici M. Kersac.»

Kersac s'avança vers M. de Grignan, qui lui tendit la main.

«Vous me faites bien de l'honneur», lui dit Kersac.

M. DE GRIGNAN. – Roger vous doit d'avoir dormi une heure, ce qui ne lui était pas arrivé depuis deux mois.

ROGER. – Monsieur Kersac, venez près de moi, je vous en prie.

Kersac s'approcha.

ROGER. – Asseyez-vous comme ce matin.

Kersac se remit dans le fauteuil inoccupé et prit la main de l'enfant.

«C'est singulier, dit Roger au bout d'un instant; quand vous me tenez la main, je me sens mieux; c'est comme quelque chose de doux, de tranquille, qui court sur moi et dans mes veines. C'est la même chose quand M. Abel prend ma main. Pas les autres. Pourquoi cela?»

KERSAC. – C'est probablement que nous vous passons un peu de notre force, monsieur Roger, et ça chasse le mal.

ROGER. – Alors pouvez-vous rester un petit instant? Je sens comme si une crise allait venir; peut-être la ferez-vous passer.

KERSAC. – Ah! si je le pouvais, pauvre petit monsieur Roger, je resterais là sans en bouger!

Roger pressa légèrement la main ou plutôt un doigt de Kersac, lui jeta un regard reconnaissant et ferma ses yeux fatigués. Quelques instants après, il dormait.

Ni M. de Grignan, ni Kersac, ni Jean n'osaient bouger; au bout d'un quart d'heure la porte s'entrouvrit doucement et Abel entra. M. de Grignan lui fit un geste suppliant en montrant son fils endormi. Abel comprit; il resta debout et immobile, regardant l'enfant et Kersac. Puis il tira un crayon et un album de sa poche et se mit à dessiner. Il avait fini, et Roger dormait toujours. Il dormit ainsi près

d'une demi-heure. Il se réveilla doucement, sans secousse, aperçut Abel.

«Mon bon ami, embrassez-moi», lui dit-il.

Abel l'embrassa, mais ne lui parla pas encore. Roger se tourna vers Kersac, attira sa main sur sa petite poitrine décharnée.

«Je ne vous oublierai pas près du bon Dieu.»

M. DE GRIGNAN, *avec effusion*. – Merci, mon bon monsieur Kersac! Je suis réellement reconnaissant. Vous avez fait avorter une crise qui se préparait. Je crois, en vérité, que votre explication est juste: votre force agit sur sa faiblesse.

Le médecin entrait avec Mme de Grignan; il trouva qu'il y avait trop de monde près du malade et ne voulut y laisser que le père et la mère; les autres sortirent. Jean profita de la présence de M. Abel pour raconter ce qu'ils avaient appris de Jeannot.

«Monsieur Abel, vous qui avez fait tant de belles et bonnes actions, sauvez le pauvre Jeannot, retirez-le de la maison où il est; il s'y perdra.»

M. ABEL. – Il est déjà perdu, mon enfant; et il était en bon train avant d'y entrer. Que puis-je y faire? Comment changer un coeur mauvais et ingrat?

JEAN. – Si ses maîtres voulaient bien s'occuper de lui donner de sages et bons camarades!

M. ABEL. – Les maîtres ne valent guère mieux que leurs serviteurs, mon ami. Et malheureusement les enrichis sont presque tous de même; ils ne songent qu'à être bien et habilement servis, et ils oublient qu'ils sont riches, non pas seulement pour se faire servir, mais pour faire servir Dieu et le faire aimer. Ils payeront bien cher leur négligence, et ils auront une terrible punition pour avoir si mal usé de leurs richesses et pour avoir négligé la moralité de leurs serviteurs. Quant au malheureux Jeannot, je ne puis rien pour lui.

M. Abel causa avec Kersac de son mariage, qu'il approuva beaucoup; il lui promit d'y assister et de lui mener Jean, ce qui fit bondir de joie Jean et Kersac. Jean eut un petit accès d'enfantillage d'autrefois: il baisa les mains de M. Abel; il lui dit des paroles tendres, reconnaissantes, comme jadis. M. Abel le laissa faire quelques instants; puis il lui prit la main et lui dit amicalement:

«Assez, mon cher enfant; tu as oublié notre vieille convention: de parler peu et modérément quand ton coeur est plein, et de me laisser voir dans ton regard tous les sentiments de ce coeur affectueux et dévoué»

JEAN. – C'est vrai, monsieur, je me suis laissé aller; j'ai oublié que j'avais dix-sept ans.

M. Abel lui serra encore la main en souriant de ce bon et aimable sourire qui lui gagnait tous les coeurs.

«Demain, avant neuf heures, je vous attends chez moi, à l'hôtel Meurice», dit M. Abel en passant chez M. de Grignan, où il alla attendre l'avis du médecin sur l'état de Roger.

XXVII - La noce

Le lendemain, à huit heures et demie, M. Abel rentrait chez lui pour recevoir Simon, Jean et Kersac. Ils arrangèrent toute la journée du lendemain.

«Tu n'as à t'occuper de rien, Simon! une berline sera à ta porte pour M. et Mme Amédée et ta future; c'est moi qui mène M. Kersac. Il y aura d'autres voitures pour mener Jean et ta famille. Après la cérémonie, nous déjeunons chez M. Amédée; à quatre heures, toute la noce se réunit à la gare du chemin de fer; je me charge du reste. Billets, dîner, plaisirs, danse, retour, personne n'a à s'occuper de rien. Simon, voici les présents qu'il est d'usage de faire à sa femme, à sa soeur et à son frère. Toi, Jean, voici les présents que tu feras à Simon et à ta belle-soeur»

JEAN. – Merci, merci, monsieur! pouvons-nous voir?

M. ABEL. – Certainement, mes enfants; regardez.

Les présents de Simon à sa femme et à sa belle-soeur étaient de fort jolies montres avec leurs chaînes. À Jean il donna une boîte. En l'ouvrant, les deux frères poussèrent un cri de joie; c'étaient deux grandes miniatures à l'huile, faites avec le talent connu de M. Abel N...; l'une représentait Simon, l'autre M. Abel lui-même. Pour le coup, Jean n'y tint pas; après avoir poussé son cri de joie, il se précipita vers M. Abel, qui le serra dans ses bras et l'embrassa affectueusement.

Après le premier moment de joie, Jean courut aux présents qu'il devait donner; celui de Simon était le portrait frappant de Jean; celui d'Aimée était un joli bracelet en or avec la miniature de Simon pour fermoir.

Jean ne se possédait pas de joie; avoir chez lui, à lui appartenant, les portraits des deux êtres qu'il aimait le plus au monde, et ces portraits, faits par une main si chère, étaient pour lui le beau idéal; il ne se lassait pas de les regarder, de les embrasser; toute autre satisfaction s'effaçait devant celle-là. Il fallut pourtant se retirer et laisser M. Abel disposer de son temps; l'heure de son déjeuner était déjà passée.

«Au revoir, mes amis; demain, chez la mariée. Toi, Jean, je te verrai encore ce soir chez mes amis de Grignan; j'y dînerai comme d'habitude.»

Il leur donna des poignées de main et sortit en chantonnant. Les trois amis descendirent aussi, emportant leurs trésors. Il fut convenu qu'ils iraient tout de suite porter leurs présents à Aimée. Ils la trouvèrent faisant, avec sa mère, les apprêts du déjeuner du lendemain. Simon offrit le premier ses présents, puis Jean, puis Kersac. Ni Aimée ni Simon ne s'attendaient à ce dernier cadeau; Kersac fut comblé de remerciements et de compliments sur son bon goût. Mme Amédée essaya l'effet de la chaîne au cou et au corsage d'Aimée. Kersac et Jean se retirèrent peu d'instants après; ils firent une tournée immense qui inspira à Kersac une grande admiration pour les beautés de Paris.

— Sais-tu, dit-il à Jean, mon dernier mot sur ce magnifique Paris: c'est qu'on doit être bien aise d'en être parti. Il y a du monde partout et on est seul partout. «Chacun pour soi et Dieu pour tous», dit le proverbe; c'est plus vrai à Paris qu'ailleurs; que toi et Simon vous en soyez absents, je ne trouve plus rien à Paris... Je serais bien fâché d'y vivre!... Nous voici arrivés chez nous, ou plutôt chez M. le comte de Grignan. J'ai une faim terrible, comme d'habitude.

— Et nous ne déjeunerons qu'après les maîtres, dit Jean. Pourrez-vous attendre encore une demi-

heure environ?

KERSAC, *riant*. – Pour qui me prends-tu? J'attendrais jusqu'au soir, s'il le fallait. Que de fois il m'est arrivé de ne rien prendre avant la fin du jour!

La journée se passa à peu près comme la précédente, entre le service des repas, les visites au petit Roger et les grandes tournées dans Paris. Le lendemain Jean et Kersac firent une toilette superbe; Jean avait, dans les effets donnés par M. Abel, un habillement complet pour la noce. Kersac avait une redingote toute neuve, le reste très convenable. Avant de partir pour la noce, ils demandèrent à se montrer à Roger, qui les vit avec joie arriver dans leur grande tenue.

JEAN. – Monsieur Roger, je viens vous demander de penser à mon frère Simon, et de prier pour son bonheur.

— Et pour le mien, cher monsieur Roger, dit Kersac. Demandez au bon Dieu que, ma femme et moi, nous soyons heureux et que nous restions de braves gens et de bons chrétiens.

ROGER. – Je ne vous oublierai pas, mon bon monsieur Kersac; je penserai à vous et à Jean. Le bon Dieu vous bénira; je voudrais que vous fussiez bien heureux.

Kersac et Jean baisèrent ses petites mains qu'il leur tendit, et se retirèrent.

«Maman, dit Roger, j'aime beaucoup M. Kersac; je crois qu'il est presque aussi bon que mon cher M. Abel et Jean. Donnez-leur à tous les trois un souvenir de moi, un des livres que j'aime.»

La pauvre Mme de Grignan rassembla tout son courage pour lui promettre d'exécuter le désir qu'il exprimait. Roger joignit les mains avec angoisse; il sentait arriver une crise.

Kersac et Jean furent les premiers arrivés chez Simon. Les témoins d'Aimée et les filles de noces les suivirent de près; M. Abel arriva exactement, mais au dernier moment. Les autres invités devaient se trouver à la mairie ou à l'église.

Une berline attelée de deux chevaux attendait la mariée et ses parents; ils y montèrent avec joie et avec orgueil. La voiture de Simon était un joli coupé attelé d'un fort joli cheval; Jean s'y plaça près de Simon; tous deux mettaient la tête aux glaces ouvertes pour être vus dans cet élégant équipage. Celui de M. Abel attirait tous les regards: coupé du faiseur le plus à la mode, cheval de grand prix, cocher du plus grand genre. Avant d'y monter, Kersac tourna autour, admirant et caressant le cheval.

«Belle bête! disait-il. Le bel animal!

— Montez, mon cher, montez, dit Abel en souriant; nous allons être en retard.»

KERSAC. – En retard avec cette bête-là? Je gage qu'elle devancerait les équipages les mieux attelés!

M. ABEL. – C'est possible! Mais montez toujours; à Paris, un trotteur ne se déploie pas comme la campagne; les embarras de voiture vous arrêtent à chaque pas.

Kersac monta à regret: à chaque instant il mettait la tête hors de la portière pour examiner les allures du cheval, et il ne parlait que pour répéter:

«Belle bête! Sapristi! comme il allonge! Quel trot! Laissez aller, cocher! Ne retenez pas! Laissez aller!»

M. Abel riait, mais il eût préféré moins d'admiration pour son cheval et une tenue plus calme. On ne tarda pas à arriver; la noce descendait de voiture. Le maire, prévenu de la veille, connaissait beaucoup M. Abel; il vint à sa rencontre, et commença immédiatement la lecture des actes. Chacun se rengorgea quand le maire, lisant les noms et qualités des témoins, arriva à M. Abel-Charles N..., officier de la

Légion d'honneur, grand cordon de Sainte-Anne de Russie, commandeur de l'Aigle noir de Prusse, commandeur de Charles III d'Espagne, etc., etc. Faire partie d'une noce assistée par un pareil témoin était un honneur rare, un bonheur sans égal. Quand on eut fini à la mairie, on retourna aux voitures; nouveau sujet de gloire pour ceux qui occupaient les voitures fournies par M. Abel. Kersac allait recommencer son examen du cheval. «Belle robe! commença-t-il. Bai cerise! Jolie encolure! Beau poitrail bien développé!»

M. ABEL. – Montez, montez, mon cher; pour le coup, il ne faut pas que nous soyons en retard. Notre entrée à l'église serait manquée; songez donc que je donne le bras à Mme Amédée.

Kersac monta, mais ne détacha pas les yeux de dessus le cheval. L'entrée fut belle et majestueuse; la mariée était jolie; le marié était beau; les parents étaient bien conservés; les témoins étaient resplendissants. M. Abel et ses décorations attiraient tous les regards.

La cérémonie ne fut pas trop longue; à la sacristie, on se complimenta, on s'embrassa; M. Abel eut à subir les éloges les plus exaltés, les plus crus; un autre en eût été embarrassé; M. Abel riait de tout, avait réponse à tout. Kersac, un peu lourd, un peu mastoc, était mal à l'aise; seul au milieu de ce monde qui se connaissait, qui se sentait en famille, il eût voulu s'esquiver; plusieurs fois il chercha à se couler hors de la sacristie, mais toujours la foule lui barrait le passage; enfin il passa et disparut.

Lorsqu'il fut temps de partir, Abel chercha vainement Kersac; ni les recherches dans l'intérieur de l'église, ni les appels réitérés au-dehors ne le ramenèrent près de M. Abel. Les mariés étaient partis; les invités se pressaient d'arriver chez les Amédée pour prendre leur part du déjeuner; M. Abel, accompagné de Jean, continuait à chercher sa voiture et Kersac.

M. ABEL. – Il sera parti sans nous attendre.

JEAN. – Je ne le pense pas, monsieur; d'ailleurs votre cocher n'y aurait pas consenti.

M. ABEL. – Je ne sais que croire, en vérité; le plus clair de l'affaire, c'est que nous n'avons ni Kersac ni voiture; viens avec moi, nous irons à pied, malgré notre tenue de bal. Il n'y a pas loin, heureusement.

Au moment où ils partaient, ils virent la voiture revenant au grand trot: Kersac était sur le siège, près du cocher.

M. ABEL. – Où diantre avez-vous été? Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu, Julien?

JULIEN. – Je prie monsieur de m'excuser, je croyais revenir à temps pour prendre monsieur.

KERSAC. – Ne le grondez pas, monsieur Abel. C'est ma faute, voyez-vous. Pendant que vous faisiez vos saluts et vos compliments...

— Montons toujours, dit M. Abel; vous m'expliquerez cela en voiture.

KERSAC. – Je dis donc pendant que vous faisiez vos révérences et qu'on s'embrassait là-bas, moi qui avais fait dès hier tous les compliments que je pouvais faire, je me suis échappé pour examiner à fond votre belle bête. Plus je la voyais et plus je l'admirais. Je voulais la faire trotter: j'en mourais d'envie.

— Si nous faisions un tour, dis-je au cocher, là où elle pourrait trotter bien à l'aise?

— Monsieur n'a qu'à sortir, me dit votre cocher, et ne pas me trouver, je serais en faute; il est bon maître: j'ai regret quand je le mécontente.

— Bah! lui dis-je, ils en ont pour une demi-heure avant de se tirer de là. Et en une demi-heure on va loin avec une bête comme la vôtre.»

Le cocher était visiblement flatté; il voyait que sa bête était passée en revue par un connaisseur; je le voyais faiblir, et, ma foi, n'y tenant pas, je montai sur le siège et nous voilà partis. Nous primes par la rue de Rivoli; il y avait peu de monde, pas d'embarras; la jument filait que c'était un plaisir. Arrivés aux Champs-Élysées, je lui lâchai les rênes; nous fendions l'air; en moins de rien nous nous sommes trouvés au haut de l'avenue; votre cocher commençait à s'inquiéter; je tournai bride, et, en revenant, la jument filait, trottait que j'en étais fou. Malheureusement on ne s'est pas embrassé assez longtemps à la sacristie, car nous n'avons pas été dix minutes à faire la course. Et à présent que je connais la bête, je vous dis que vous ne savez pas le trésor que vous avez, et que c'est un meurtre de la faire marcher dans les rues de Paris, de ne pas lui laisser prendre son élan, de gêner ses allures, de la faire attendre aux portes. Si j'étais à votre place, je la soignerais autrement que ça... Sapristi! quel meurtre!

M. ABEL, *riant.* – Calmez-vous, mon bon Kersac. Elle sera autrement soignée à l'avenir, je vous le promets. Mais aujourd'hui, en l'honneur de Simon, il faut qu'elle subisse sa corvée. Nous voici arrivés; je ne serais pas fâché de déjeuner. Entrez, je vais donner mes ordres au cocher.

— Et moi donc! dit Kersac. J'ai une faim!

— Et moi donc! répéta Jean intérieurement.

Ils entrèrent; M. Abel parla quelque temps au cocher, qui eut l'air contrarié.

M. ABEL. – Ne vous en affligez pas, Julien, vous n'y perdrez rien. C'est vous que je charge de la recherche. Et assurez-vous que la bête soit bien soignée; que votre frère ne la quitte pas et la mène doucement; qu'elle ne souffre pas.

LE COCHER. – Quant à ça, monsieur peut être tranquille; mais c'est une vraie pitié ce que monsieur fait là.

M. ABEL. – La bête ne s'en portera que mieux, je vous en réponds.

Et M. Abel entra chez les Amédée.

XXVIII - Abel, Caïn et Seth

Le déjeuner se passa bien; un silence complet régna au commencement; quelques paroles furent prononcées après le troisième plat; au cinquième, la conversation devint générale et bruyante; on servait le champagne après le huitième plat, et chacun proposa un toast.

M. Abel, le premier, porta un toast aux mariés; Simon répondit en portant un toast qui fut acclamé à l'unanimité:

«À M. Abel N..., mon très aimé et très honoré bienfaiteur!»

— À notre excellent ami Kersac! dit Jean.

— À la mère absente! riposta Kersac.

Chacun continua ainsi. Les fortes têtes, bien résistantes au vin, vidaient leur verre à chaque nouveau toast; mais les gens sages, comme M. Abel, Simon et Jean, se contentaient d'y mouiller leurs lèvres. Kersac, se réservant pour le soir, prit un terme moyen; il ne prit qu'une gorgée à chaque toast; mais les gorgées devenaient de plus en plus fortes; les dernières ne laissèrent que peu de gouttes dans le verre. Le déjeuner était excellent; la gaieté était grande: on resta longtemps à table. À deux heures on s'aperçut qu'il était tard; chacun partit pour faire ses affaires ou sa toilette, qui devait être simple afin de ne pas être gênante à la campagne. On se donna rendez-vous à la gare à quatre heures. M. Abel, Jean et Kersac montèrent un instant chez Simon; ils trouvèrent Mme Amédée et Mme Simon rangeant et arrangeant l'appartement, et mettant en place linge, robes, bonnets, etc. Simon ôta son bel habit de noces, passa une blouse, et se mit en devoir de les aider.

«Adieu, Jean et Kersac; au revoir; à quatre heures à la gare», dit M. Abel en descendant.

JEAN. – Au revoir, monsieur; nous serons exacts.

Ils sortirent ensemble et marchèrent ensemble.

«Où allez-vous donc?» dit M. Abel, surpris de se voir accompagné par ses deux amis.

JEAN. – À la maison, monsieur, pour voir le pauvre petit M. Roger et donner un coup de main à M. Barcuss.

M. ABEL. – J'y vais aussi moi; c'est drôle que nous ayons eu la même pensée. Seulement je vais rentrer chez moi, à l'hôtel Meurice, pour changer d'habit et ne pas avoir l'air d'un prince se promenant incognito.

Kersac et Jean continuèrent sans M. Abel et ne tardèrent pas à arriver.

Le petit Roger se trouvait un peu mieux; il fut très content de voir Jean et lui demanda quelques détails sur la noce. Il sourit au récit de la promenade de Kersac avec la voiture de M. Abel.

Il demanda quelques détails sur les toilettes, sur le déjeuner et sur ce qu'on ferait plus tard.

«Est-ce que ton ami, M. Kersac, est entré avec toi?»

JEAN. – Oui, monsieur Roger; il avait envie d'avoir de vos nouvelles.

ROGER. – Il est bien bon; dis-lui que je le remercie bien et je le prie de venir me voir avant son départ;

je ne voudrais pas qu'il quittât Paris sans me voir.

JEAN. – Certainement qu'il ne s'en ira pas sans vous faire ses adieux, monsieur Roger, il vous admire trop pour cela.

ROGER. – Pourquoi m'admire-t-il? Il ne faut pas qu'il m'admire. Dis-lui, Jean; n'oublie pas. Je veux bien qu'il m'aime: voilà tout.

JEAN. – Je le lui dirai, monsieur Roger; mais je ne pense pas qu'il vous obéisse en ça.

ROGER. – Pourquoi donc? Pourquoi?

JEAN. – Parce que ça ne dépend pas de lui, monsieur Roger. De même qu'on n'aime pas au commandement, on ne peut pas s'empêcher d'admirer ce qui est admirable.

ROGER. – Oh! mon Dieu! toi aussi, Jean! C'est mal ça! Maman, je suis fatigué: expliquez-lui que je ne fais rien d'extraordinaire ni d'admirable; que je ne suis pas bon, comme ils croient tous: que c'est le bon Dieu qui m'aide à souffrir; que sans lui je ne pourrais pas... Je suis fatigué; parlez pour moi, maman.

MADAME DE GRIGNAN. – Ne te tourmente pas, cher petit; je te promets d'expliquer à Jean ce que tu me demandes.

ROGER. – Et à M. Kersac aussi!

MADAME DE GRIGNAN. – Oui, oui; à M. Kersac aussi.

— Merci, maman.

Et Roger, fatigué, ferma les yeux. Il ne tarda pas à les rouvrir; il souffrait, et il luttait mieux contre la souffrance quand il regardait le crucifix et la Sainte Vierge qui étaient en face de son lit. Jean, habitué aux soins à lui donner dans ses moments de crises douloureuses, lui frotta doucement, tantôt le dos, tantôt les jambes; Mme de Grignan lui mouillait le front avec une eau calmante, et lui faisait respirer de l'eau camphrée. La crise se calma, mais il ne put s'étendre dans son lit: il resta la tête sur ses genoux et les jambes pliées sous lui.

Jean resta jusqu'au moment du départ; il baisa les petites mains de son pauvre petit maître, et le quitta sans que Roger eût la force de relever la tête ni de dire une parole. Jean trouva Kersac endormi; il le réveilla, et tous deux se mirent en route pour la gare Montparnasse. Il n'y avait d'arrivés encore que les mariés et leurs parents, et avant eux était venu un valet de chambre de M. Abel, chargé des billets de compartiments réservés et de tout ce qui pouvait être demandé par les invités de la noce.

Le valet de chambre remit à Kersac et à Jean les billets de leurs places. En peu d'instants toute la noce fut au complet; les employés les firent entrer dans les wagons. Lorsque M. Abel arriva, tout le monde était placé; il ne restait plus de compartiments réservés. Kersac et Jean avaient attendu M. Abel sur le quai et se trouvaient comme lui séparés de la noce.

M. ABEL. – Ne vous en inquiétez pas; j'aperçois deux de mes amis, et nous trois ça fait cinq; nous prendrons un compartiment, il n'y viendra personne.

M. Abel alla chercher ses amis CAÏN et SETH: c'étaient leurs noms de guerre pour les excursions

et les farces. Nous ne dirons pas leurs vrais noms, pas plus que nous ne disons celui de M. Abel. Tous trois vivent encore et vivront longtemps; il pourrait leur être désagréable de voir leurs noms livrés au public.

M. ABEL. – Par ici, par ici, mes amis! Voici mon ami Kersac; voici mon petit ami Jean... Monsieur Kersac, je vous présente mes amis Caïn et Seth. Nous ferons route ensemble. Je suis autorisé par M. Amédée à les inviter pour être des nôtres et faire partie de la noce.

— Tout l'Ancien Testament réuni, dit Kersac en riant de son bon rire franc. Monsieur Caïn, vous n'allez pas nous traiter en frères, n'est-ce pas?

CAÏN. – Si fait, si fait. Mais en Caïn régénéré, en Caïn du Nouveau Testament.

Ils étaient montés dans un compartiment vide, et on allait fermer les portières, lorsqu'une grosse petite dame rouge, pincée, mijaurée, élégante, portant une cage de trois mètres d'envergure et de neuf mètres de tour, s'élança dans le wagon, cherchant une place. Il en restait trois, mais pas ensemble.

«Diable de femme! murmura Seth. Élie va nous empêcher de fumer.

— Il faut la faire partir», dit Caïn.

M. ABEL. – Comment? De quelle manière?

CAÏN. – Tu vas voir; secondez-moi tous les deux.

Il ajouta quelques paroles plus bas encore. Le sifflet se fit entendre; les wagons s'ébranlèrent.

La grosse petite dame s'était à peine casée en face de Caïn, que celui-ci fit un bond extraordinaire; la dame poussa un léger cri. Un deuxième bond plus prononcé lui fit prendre une expression d'effroi qui devint de la terreur quand elle vit Abel d'un côté et Seth de l'autre chercher à retenir et à calmer Caïn.

ABEL. – Là, là, mon ami! Là! calme-toi... Voyons, sois sage! Cette dame ne te fait pas de mal. Là, là!

LA PETITE DAME. – Mon Dieu! qu'y a-t-il donc, messieurs?

ABEL. – Ne vous effrayez pas, madame! Ce n'est rien! Notre malheureux ami!... Là, là, Caïn! Là. Sois bon garçon... Il est fou, madame; et il devient fou furieux quand il voit un visage qui lui déplaît... Voyons! Seth, tiens-le; il va nous échapper.

LA PETITE DAME. – Mon Dieu! il va me faire du mal.

ABEL. – J'espère que non, madame! Soyez tranquille! Nous le tenons. Mais, dans ses accès, il a une force herculéenne. Quatre hommes vigoureux en viennent difficilement à bout.

LA PETITE DAME. – Et que fait-il alors?

ABEL. – Il est terrible quand il parvient à s'échapper; il met tout en pièces... Voyons, voyons! Seth, tiens-le donc! il m'échappe.

SETH. – Je ne peux pas. Il est plus fort que moi.

LA PETITE DAME. – Mon Dieu, mon Dieu, au secours!

Kersac, qui n'était pas dans la confidence, s'élança sur Caïn; il le maintint si vigoureusement, que celui-ci éclata de rire. Kersac, debout devant la petite dame, piétinait sa robe, sa cage, écrasait son chapeau avec ses reins, qui avaient à peine la place de se mouvoir; plus Kersac serrait Caïn, plus celui-ci riait et cherchait à se dégager de cet étau. La cage de la grosse petite dame était en pièces; sa robe était en loques, son chapeau ne tenait plus sur sa tête; ses faux cheveux, nattes, crépons, chignon tombaient sur son visage, sur ses épaules, sur son cou. M. Abel, la trouvant suffisamment dégoûtée de leur wagon, s'écria:

«Lâchez, Kersac, lâchez; l'accès est fini; quand il rit, il n'y a plus de danger.»

Kersac lâcha, et, repoussé par Caïn, il retomba sur la petite dame, qu'il écrasait de son poids sans pouvoir se relever; deux fois il essaya, deux fois il retomba.

«Au secours! j'étouffe!» s'écria la dame.

M. Abel eut pitié d'elle; il enleva Kersac de sa poigne vigoureuse, aida la petite dame à s'arranger tant bien que mal. Elle avait eu à peine le temps de remettre en place nattes, chignon et crépons, et de rattacher sa robe avec des épingles, que le convoi arrêta; la dame ouvrit la portière et se précipita hors du wagon; le désordre de sa toilette attira tous les regards; elle disparut, mais, peu d'instants après, un employé ouvrit la portière.

«Messieurs, dit-il, qu'avez-vous fait à cette dame qui vient de quitter le wagon? Elle se plaint d'un fou qui a manqué de la mettre en pièces. Avez-vous réellement un fou parmi vous?»

CAÏN. – Mais pas du tout; c'est elle qui est folle, qui se jette sur les gens, qui crie, qui croit qu'on va la massacrer.

L'EMPLOYÉ. – Cela me paraît louche, tout de même; sa robe est terriblement fripée; son chapeau est bien déformé; sa cage est toute démantibulée.

CAÏN, *riant*. – Pas de mal, employé! Pas de mal! Elle ne se plaint pas de nous, allez. Voulez-vous un cigare? Et un fameux.

Il présenta une couple de cigares à l'employé, qui hésita, hocha la tête, finit par accepter, et referma le wagon en disant:

«Quelque farce! Et une société de farceurs! Cela se voit de reste.»

Le train repartit; Abel, Caïn et Seth rirent aux éclats; Caïn et Seth allumèrent leurs cigares, et M. Abel rassura Kersac et Jean en leur expliquant la scène qui avait été inventée et jouée par Caïn et Abel.

XXIX - Le marteau magique

Le voyage ne fut pas long; ils descendirent à Saint-Cloud; c'était la fête de la ville; on se promena partout; on joua à toutes sortes de jeux; on regarda des tours de force, des veaux à cinq pieds, des moutons à deux têtes, des géants de quatre ans qui semblaient être des hommes de trente avec barbe et moustaches; enfin, un âne qui avait la tête où les autres ont la queue. Cette dernière merveille se voyait dans une tente où étaient d'autres bêtes curieuses; l'âne était seul dans une stalle, séparé par une toile des autres animaux; il n'avait été annoncé qu'à la suite d'un entretien mystérieux entre M. Abel et le propriétaire des animaux.

«Entrez, messieurs, mesdames, entrez. On y entre qu'un à un, messieurs, mesdames. Entrez.»

Kersac entra le premier en payant deux sous; il ne tarda pas à en sortir, riant aux éclats.

PLUSIEURS VOIX. – Quoi donc? Qu'y a-t-il? Est-ce vrai que l'âne a la tête où les autres ont la queue?

KERSAC. – Très vrai, et ça vaut bien deux sous pour le voir et jurer le secret au brave propriétaire de l'animal. Quelle farce! quelle bonne farce!

La gaieté de Kersac excita la curiosité de toute la noce et de toutes les personnes présentes. Chacun voulut y entrer et tous en sortaient riant comme Kersac et discrets comme lui. À la fin, cet attroupement considérable de gens dont aucun ne voulait s'en aller et qui tous riaient et applaudissaient, attira les gendarmes. Ils ne purent rien tirer de personne et, pour savoir ce qui en était, ils durent entrer à leur tour. Ils entrèrent... sans payer, en qualité de gendarmes; et ils virent un âne dans une écurie, tourné de la tête à la queue, c'est-à-dire la queue attachée au râtelier et la tête tournée vers les spectateurs. Les gendarmes ne savaient s'ils devaient rire ou sévir; M. Abel s'interposa et dit que c'était lui qui avait inventé ce divertissement; il plaida si bien la cause du chef de l'établissement, que celui-ci fut autorisé à continuer la mystification; elle lui apporta plus d'argent que le reste de la ménagerie.

En continuant leur promenade le long des tentes et des boutiques, ils virent une baraque avec une estrade sur laquelle paradaient un homme à la figure blême, à la mine éreintée, une femme au visage flétri, exprimant la souffrance, et un petit garçon d'une maigreur excessive, et dont les joues hâves annonçaient la misère. L'aspect de cette famille frappa péniblement M. Abel; après les avoir observés pendant quelque temps, il alla derrière la toile et causa quelques instants avec l'homme. Il revint, eut une conférence avec ses amis Caïn et Seth; tous trois passèrent ensuite derrière la baraque; la famille éreintée disparut pour faire place, une demi-heure après, à trois sauvages à longues barbes et au teint cuivré; l'un d'eux fit un roulement de tambour formidable; un second cria d'une voix qui couvrait le bruit du tambour:

«Venez, messieurs, mesdames, venez voir l'effet merveilleux du MARTEAU MAGIQUE qui change les sous en pièces d'argent, et les pièces d'argent en pièces d'or.»

La foule ne tarda pas à se rassembler près de cette baraque.

«On fait une seule expérience gratuite, messieurs, mesdames; après quoi on devra donner à la personne qui fera la quête. La représentation va commencer! Qu'est-ce qui me donne un sou? Un sou, messieurs, un sou pour en avoir vingt?»

Une main s'allongea et donna un sou.

Le sauvage prit le sou, le tint en l'air afin que chacun pût le voir, le posa sur un billot et s'éloigna.

Le second sauvage, qui tenait un pesant marteau à la main, frappa le billot; le premier sauvage prit le sou, le fit voir à la foule; le sou s'était métamorphosé en une pièce de vingt sous.

La foule applaudit; le propriétaire du sou reçut sa pièce d'un franc, une foule d'autres mains présentèrent d'autres sous; le même sauvage les recevait et les rendait. Souvent l'opération manquait; les propriétaires attrapés murmuraient.

UN SAUVAGE. – Le marteau magique ne fait rien pour les avares, les joueurs, les buveurs, les méchants; il lit dans les coeurs et donne à chacun selon ses mérites.

Les sous des enfants se trouvaient toujours métamorphosés en pièces de vingt sous; une ou deux fois même, le marteau magique changea le sou en une pièce de deux francs.

LE SAUVAGE. – Allons, messieurs, donnez au marteau magique des pièces de vingt sous pour en faire des pièces de vingt francs après le premier tour de quête, messieurs. Ceux qui ne donneront pas à la quête n'auront pas droit à la métamorphose; ceux qui donneront beaucoup en seront récompensés.

La femme du magicien fit le tour de l'assemblée; chacun donna; plusieurs donnèrent de petites pièces blanches. Depuis quelques instants, Jeannot s'était mêlé à la foule et attirait les regards du principal sauvage. À la deuxième reprise, il s'avança et donna une pièce de vingt sous pour en avoir une de vingt francs.

LE SAUVAGE. – Donnez, monsieur; vous allez être satisfait. Attention, marteau, fais ton office; rends de l'or pour de l'argent!

Le marteau frappa, Jeannot allongea une main avide, et reçut... un sou.

«Ce n'est pas de l'or, cria-t-il; j'ai donné vingt sous.»

LE SAUVAGE. – Recommencez, monsieur, le marteau s'est trompé. Dame, il se trompe quelquefois. Allons, marteau, recommence; récompense ou punis.

Jeannot donna une seconde pièce de vingt sous. Le marteau frappa; Jeannot reçut... un sou.

«Vous me volez!» s'écria Jeannot en colère.

LE SAUVAGE. – Tout le monde peut voir, monsieur, que je n'ai rien dans les mains, rien dans les poches. Une troisième épreuve, monsieur; essayez, vous n'aurez pas perdu pour attendre.

Jeannot tendit en grommelant une troisième pièce de vingt sous. Le marteau frappa. Le sauvage fit voir une pièce enveloppée d'un papier.

LE SAUVAGE. – Voilà, monsieur! Ce doit être du bon! La pièce est cachée, et il y a quelque chose d'écrit sur le papier.

Le sauvage lut: «À Jeannot.»

Il ouvrit le papier et lut tout haut:

«Voleur! Un sou, dit-il; toujours de même. C'est un marteau magique, messieurs, mesdames; il récompense et punit.»

Jeannot restait ébahi et furieux; la foule répétait: Voleur! Voleur! La peur le saisit; il se retira prudemment et disparut. Après le marteau magique, les trois sauvages chantèrent des tyroliennes et des chansonnettes gaies et amusantes. La foule applaudissait; la sébile se remplissait; après les chansons vinrent les escamotages, des tours d'adresse; enfin, un roulement de tambour annonça que la représentation était finie. Les sauvages, vivement applaudis, quittèrent l'estrade, se déshabillèrent, se

débarbouillèrent dans la baraque et redevinrent Caïn, Abel et Seth. Ils remirent au pauvre charlatan le produit des collectes, qui se monta à plus de cinquante francs; ces pauvres gens témoignèrent une grande reconnaissance aux trois amis, qu'ils remercièrent les larmes aux yeux.

M. Abel et ses amis cherchèrent à rejoindre leur société qu'ils avaient perdue; ils ne tardèrent pas à la retrouver, Jean avait été inquiet un instant de la longue disparition de M. Abel; mais Kersac lui dit que sans doute il était allé au Salon de cent couverts pour hâter le dîner. Personne ne l'avait reconnu dans la parade des sauvages. M. Abel invita la société à venir prendre le repas du soir; la proposition fut accueillie avec joie; le déjeuner était loin, et on se proposait de faire honneur au dîner. Les convives se placèrent; le dîner commença dans le même religieux silence que le déjeuner. De même que le matin, on se mit en train après les premiers plats, et on devint gai et bruyant en approchant du rôti; le dîner était exquis, les vins étaient du premier cru; on chanta; quand vint le tour de M. Abel, il entonna avec Caïn et Seth une des chansonnettes en trio qu'ils avaient chantées sur les tréteaux du saltimbanque. Alors seulement ils furent reconnus, interrogés, applaudis. On rit beaucoup de l'invention du marteau magique et de l'attrape faite à Jeannot. Après le repas, qui dura de sept heures à neuf, les violons se firent entendre, les danses commencèrent. Quand on fut bien en train:

«À nous deux, petit Jean, comme au café Métis, s'écria M. Abel. La leçon de danse.»

Et tous deux, en riant, se mirent en position comme au café Métis, et commencèrent la danse qui avait tant amusé les badauds de la rue, et qui fit son même effet au Salon de cent couverts de Saint-Cloud. Tout le monde riait, applaudissait. La soirée se prolongea ainsi gaiement jusqu'à une heure du matin; on trouva à la gare des voitures retenues par M. Abel pour tous les convives, et chacun rentra chez soi. Avant de se séparer, M. Abel dit à Jean et à Kersac qu'il irait déjeuner le lendemain chez Mme de Grignan, et qu'il les mènerait à l'exposition des tableaux qui devait ouvrir sous peu de jours, et qui ne l'était encore que pour les artistes.

XXX - L'Exposition

Kersac et Jean étaient fatigués; ils dormirent tard le lendemain; lorsque le petit Roger fit dire à Jean de venir chez lui, Kersac dormait encore et Jean finissait de s'habiller. Il s'empressa de descendre près du pauvre malade, qui le reçut avec son doux et aimable sourire.

ROGER. – Tu es rentré hier bien tard, Jean. T'es-tu bien amusé?

JEAN. – Beaucoup, monsieur Roger, ce qui n'empêche pas que j'ai souvent pensé à vous, et que j'aurais bien voulu pouvoir m'échapper et venir passer une heure ou deux avec vous.

ROGER. – Merci, mon bon Jean; raconte-moi ce que tu as fait.

Jean raconta la farce en wagon de MM. Abel, Caïn et Seth et l'écrasement de la grosse petite dame rouge par Kersac, qui croyait la secourir. Puis l'histoire des saltimbanques, du marteau magique; la mésaventure de Jeannot, qui avait perdu trois francs en voulant gagner une pièce d'or. Il raconta le dîner, la leçon de danse, le bal et tout ce qui pouvait amuser Roger et le distraire un instant des souffrances. Le pauvre enfant souriait; il n'avait plus la force de rire. Il remerciait Jean du regard; dans les moments où il souffrait trop, il lui faisait signe de s'interrompre. Jean resta ainsi une heure avec lui; il retourna ensuite près de Kersac qui s'éveillait, et qui fut très honteux quand il sut qu'il était dix heures.

KERSAC. – Je n'ai pas l'habitude de ces veillées, de ces fatigues extraordinaires et de ces repas monstres qui vous rendent lourd et paresseux. À la ferme je me fatigue davantage et j'ai moins besoin de repos. J'y serai heureusement demain matin, et dès mon arrivée j'arrangerai mon affaire avec ta mère; le plus tôt sera le mieux. Je lui avais promis de t'emmener; veux-tu venir passer quelques jours avec nous?

JEAN. – J'en serais bien heureux, monsieur, mais je ne puis quitter mon pauvre petit M. Roger dans l'état où il est. Je ne suis pas grand-chose, mais il me demande souvent, et je réussis à le distraire un peu. M'a-t-il fait répéter des fois ma rencontre avec M. Abel, quand il s'est fait passer pour voleur, et puis notre voyage en carriole et la bonne journée que vous m'avez fait passer, monsieur. Vous voyez que ce serait mal à moi de le quitter dans ce moment.

KERSAC. – Tu as raison, mon enfant; tu es un bon et brave garçon. M. Abel va arriver bientôt pour nous mener aux tableaux. Nous déjeunerons avant de partir, j'espère bien; j'ai l'estomac creux que c'est effrayant.

M. Abel arriva, leur dit de se tenir prêts pour une heure; ils furent exacts. M. Abel les fit monter dans sa voiture.

KERSAC. – Vous avez encore là une jolie bête, monsieur, mais elle ne vaut pas celle d'hier. J'en ai rêvé, de l'autre. Si j'avais une tête qui lui ressemblât, je passerais des heures à la faire trotter. Quelle trotteuse! Je l'attellerais rien que pour la voir filer.

M. Abel l'écoutait en souriant; il paraissait content de l'enthousiasme de Kersac pour sa jument.

Quand ils entrèrent dans la salle de l'exposition, M. Abel les mena d'abord devant les plus beaux

tableaux, puis il leur fit voir les siens. Un groupe de quatre tableaux de chevalet attira de suite leur attention. Jean regardait avec une surprise et une joie qui se manifestèrent par des exclamations que M. Abel chercha vainement à arrêter.

JEAN. – Voilà Simon! Me voilà, moi! Et nous voilà dansant! Ah! ah! ah! Vous voilà, monsieur! On ne vous voit que le dos, mais je vous reconnais bien, tout de même! Nous voilà, Simon et moi, avec nos habits neufs! C'est ça! c'est bien ça! Voyez donc, monsieur Kersac. Et voilà Simon et Aimée: c'est comme ils étaient le jour du bal! Oh! monsieur, que c'est beau! que c'est donc joli! que vous êtes heureux de faire de si belles choses!

Jean ne voyait pas la foule qui s'était rassemblée autour d'eux; on chuchotait, on nommait tout bas M. Abel de N... Celui-ci avait fait de vains efforts pour arracher Jean à son enthousiasme; il ne voyait que ces tableaux, il n'entendait que sa propre voix. Contrarié, presque impatienté, M. Abel voulut s'en aller; mais la foule, qui se composait d'artistes, les avait cernés, il fallait rester là. Lorsqu'il se retourna pour chercher une issue, toutes les têtes se découvrirent; M. Abel salua et sourit avec sa politesse et son affabilité accoutumées. La foule commença à s émouvoir, à s'agiter. Quelques vivats se firent entendre.

«Messieurs, de grâce, dit M. Abel en souriant, je demande le passage. Jean, Viens, mon ami.

— Jean, il s'appelle Jean», chuchotèrent quelques voix.

Jean sortit enfin de son extase.

«Oh! monsieur!» commença-t-il.

M. ABEL. – Chut! nigaud. Silence, je t'en supplie! Et suis-moi.

Jean suivit machinalement; la foule voulut suivre aussi. M. Abel se retourna, ôta son chapeau:

«Messieurs, je vous en supplie! Permettez que je me retire. Je vous en prie», ajouta-t-il avec dignité, mais avec grâce.

La foule, toujours chapeau bas, obéit à cette injonction; on le laissa s'éloigner, on ne le suivit que du regard; seulement, quand il fut à la porte, des vivats et des applaudissements éclatèrent; M. Abel précipita le pas; longtemps encore, lui et ses compagnons purent entendre éclater l'enthousiasme pour le grand artiste, l'homme de bien et le caractère honorable si universellement aimé, respecté et admiré.

Quand ils furent en voiture:

M. ABEL. – Jolie scène que tu m'as amenée avec ton enthousiasme et tes exclamations!

JEAN. – Pardonnez-moi, monsieur. J'étais hors de moi! Je ne savais ce que je disais. Pourquoi m'avez-vous arraché de là, monsieur? J'y serais resté deux heures!

M. ABEL. – Et c'est bien pour cela, parbleu! que je t'ai emmené. Tu as entendu leurs cris. Cinq minutes de plus, ils me portaient en triomphe comme les empereurs romains. C'eût été joli! Tous les journaux en auraient parlé: je n'aurais plus su où me montrer.

Jean était honteux, Kersac riait. M. Abel rit avec lui, donna une petite tape sur la joue de Jean, et la paix fut ainsi conclue.

XXXI - Mort du petit Roger

Kersac devait partir le soir même; il profita du temps qui lui restait pour courir tout Paris avec Jean; en rentrant pour dîner, ils étaient rendus de fatigue.

«Dis donc, Jean, dit Kersac, je voudrais bien, avant de quitter Paris, emporter une bénédiction de votre petit ange. Cela me porterait bonheur. Demande donc si je puis le voir; voici l'heure du départ qui approche. Je ferai mon petit paquet pendant que tu feras la commission.»

Jean revint avant même que le petit paquet fût fini. Roger voulait, de son côté, voir Kersac avant son départ.

Quand ils entrèrent dans sa chambre, Kersac fut frappé de l'altération des traits de l'enfant; la pâleur du visage, la difficulté de la respiration annonçaient une aggravation sérieuse dans son état.

«Venez, mon bon monsieur Kersac, dit Roger d'une voix entrecoupée; venez... Je ne vous verrai plus... mais je prierai pour vous... Adieu... adieu... Bientôt... je serai... près du bon Dieu... Je suis heureux... d'avoir tant souffert! Le bon Dieu me récompensera!»

Kersac s'agenouilla près du lit.

«Cher petit ange du bon Dieu, bénissez-moi une dernière fois», dit-il en posant sur sa tête la petite main de Roger crispée par la souffrance.

— Que le bon Dieu... vous bénisse! Et vous aussi, Jean... Adieu!

Le pauvre petit recommença une crise; Mme de Grignan pria Kersac de sortir; Jean demanda à Mme de Grignan s'il pouvait lui être utile; sur sa réponse négative, il accompagna Kersac. Le dîner de l'office fut triste; chacun s'attendait à la fin prochaine du petit Roger; tout le monde l'aimait, le plaignait, tous étaient attendris de ses terribles souffrances. Kersac dut partir en sortant de table; il remercia affectueusement le bon Barcuss de ses soins et de son obligeance; il remercia aussi les gens de la maison, qui tous avaient contribué à lui rendre agréable son séjour chez eux. Il chargea Barcuss de ses respects et de ses remerciements pour M. et Mme de Grignan, et partit avec Jean. En revenant du chemin de fer, Jean passa chez M. Abel; fatigué de sa journée de la veille, il était chez lui en robe de chambre.

M. ABEL. – Te voilà, Jean! Eh bien, tu as l'air tout triste! Qu'y a-t-il donc, mon ami?

JEAN. – Je crains, monsieur, que notre cher petit M. Roger ne soit bien près de sa fin; son visage est si altéré, sa voix si affaiblie depuis sa dernière crise! Je suis venu vous prévenir, monsieur.

M. ABEL. – Je te remercie, mon enfant. Je voulais me coucher de bonne heure, le croyant mieux; mais ce que tu me dis m'inquiète, et j'aime trop cette excellente famille pour l'abandonner dans des moments si douloureux.

M. Abel sonna. Un valet de chambre entra.

M. ABEL. – Allez me chercher une voiture pendant que je m'habille, Baptiste.

BAPTISTE. – Monsieur veut-il que je dise à Julien d'atteler?

M. ABEL. – Non, cela prendrait trop de temps. Une voiture, la première venue.

Le valet de chambre sortit. M. Abel s'habillait.

«Jean, aide-moi à passer mon habit. J'entends Baptiste qui revient»

— La voiture de monsieur, dit Baptiste en rentrant.

M. ABEL. – Viens, Jean, je t'emmène. Dépêchons-nous.

Dix minutes plus tard ils étaient à l'hôtel de M. de Grignan.

«Comment va l'enfant? dit M. Abel au concierge en entrant précipitamment.

— Mal, monsieur, très mal, répondit le concierge. Le docteur sort d'ici; on vient d'envoyer chez vous, monsieur, et chez M. le curé de la Madeleine.»

Abel remonta rapidement l'escalier, traversa les salons; la porte de Roger était ouverte; l'enfant était inondé de sueur; ses yeux entrouverts, son regard voilé par les approches de la mort, sa bouche contractée par les souffrances de l'agonie, ses mains crispées et agitées de mouvements convulsifs, annonçaient une fin prochaine. M. et Mme de Grignan, à genoux près du lit, contemplaient avec une douloureuse résignation l'agonie de leur enfant. Suzanne, moins forte pour lutter contre la douleur, à genoux près de sa mère, sanglotait, le visage caché dans ses mains. Abel se mit entre la mère et la fille, pria avec eux et commença à réciter les prières des agonisants; un léger sourire parut sur la bouche de l'enfant; il essaya de parler, et, après quelques efforts, il articula faiblement:

«Abel... Merci!»

M. et Mme de Grignan complétèrent le remerciement de l'enfant par un regard plein de reconnaissance. Le curé entra, s'approcha du mourant, se hâta de lui donner une dernière fois la bénédiction, lui administra le sacrement de l'extrême-onction, et se joignit à M. Abel pour réciter la prière des agonisants.

Au moment où il dit d'une voix plus forte et plus solennelle: Partez, âme chrétienne!, un léger tressaillement agita les membres de l'enfant; puis survint l'immobilité complète, et la respiration, déjà si difficile, s'arrêta. Le curé se pencha sur l'enfant, bénit ce corps sans vie, et se releva en récitant le *Laudate Dominum*. M. de Grignan voulut emmener sa femme; elle se dégagea doucement de ses bras, appuya sa joue sur le visage de son cher petit Roger, pleura longtemps, et se laissa ensuite emmener par son mari.

Suzanne restait à genoux, sanglotant près du corps de son frère, dont elle tenait toujours la main dans les siennes. M. Abel, la voyant oubliée dans ce premier moment d'une grande douleur, la releva, chercha à la consoler en lui disant quelques paroles pleines de coeur sur le bonheur dont jouissait certainement son frère, et la vie cruelle qu'il avait menée depuis si longtemps.

«Je le sais, dit-elle, mais je l'aimais tant! C'était mon frère, mon ami, malgré sa grande jeunesse. Que de fois ce cher petit m'a encouragée, aidée, consolée!... Et à présent!...»

Suzanne recommença à sangloter avec une violence qui effraya M. Abel. Il l'arracha d'auprès du lit de Roger, et, malgré sa résistance, il l'emmena dans le salon. Au bout d'un certain temps elle parut sensible aux témoignages d'affection qu'il lui donnait.

«Ma chère enfant, lui dit-il, je ne puis remplacer le petit ange que vous avez perdu, mais je puis être pour vous un ami, un frère, un confident même, si vous voulez répondre à l'amitié que je vous offre, et payer par la confiance le dévouement le plus absolu.»

Le chagrin de Suzanne prit une apparence plus douce après cette promesse de M. Abel; ses larmes furent moins amères; sa tendresse pour ses parents aurait son complément dans l'affection d'un ami dont l'âge se rapprochait du sien. Elle demanda instamment à M. Abel de la laisser retourner près de son frère.

«Ne craignez pas pour moi, cher monsieur Abel; la prière me fera du bien; Roger a déjà prié pour moi, puisqu'il me donne un ami tel que vous. Laissez-moi le remercier.»

Abel la ramena près du lit de Roger; elle arrosa de ses larmes ses petites mains déjà glacées; en face d'elle priait Abel. Une heure se passa ainsi; M. Abel demanda à Suzanne de prendre quelque repos, elle répondit par un signe de tête négatif.

«Je vous en prie, Suzanne», dit-il doucement.

Suzanne se leva et le suivit sans résistance dans le salon.

M. ABEL. – Suzanne, promettez-moi d'aller vous étendre sur votre lit. Vous êtes pâle comme une morte et vous semblez exténuée de fatigue. Ma chère Suzanne, soignez-vous, croyez-moi. Vos parents ont plus que jamais besoin de vos soins et de votre tendresse.

SUZANNE. – Je vous obéirai, cher monsieur Abel. Mais allez voir papa et maman; ils vous aiment tant! Votre présence leur sera une grande consolation.

M. ABEL. – J'irai, Suzanne. Fiez-vous à mon amitié pour les consoler de mon mieux.

M. Abel lui serra la main et la quitta pour entrer chez M. de Grignan. Il le trouva luttant contre le désir exprimé par sa femme de retourner près de l'enfant pour l'ensevelir. «Laissez-la suivre son désir, mon ami, dit M. Abel; elle sera mieux là que partout ailleurs. Laissez la mère rendre les derniers devoirs à son enfant.»

M. de Grignan ne s'opposa plus aux prières de sa femme, qui sortit précipitamment après avoir adressé à Abel un regard éloquent.

XXXII - Deux mariages

La famille resta plongée dans une profonde douleur, mais jamais un murmure ne fut prononcé; Abel ne les quittait presque pas. Il tint la promesse qu'il avait faite à Suzanne; il fut pour elle l'ami le plus dévoué, le frère le plus attentif. Les mois, les années se passèrent ainsi. La réputation d'Abel avait encore grandi; ses derniers tableaux avaient fait fureur. Il avait reçu le titre de baron après l'exposition où il avait eu un si brillant succès. Il continuait sa vie simple et bienfaisante; il avait restreint de plus en plus le cercle de ses relations intimes; et de plus en plus il donnait son temps à ses amis de Grignan. Suzanne était arrivée à l'âge où une jeune, jolie, riche et charmante héritière est demandée par tous ceux qui cherchent une fortune et un nom. Ces demandes étaient loyalement soumises à Suzanne, qui les refusait toutes sans examen.

«Chère Suzanne, lui dit un jour Abel, votre mère me dit que vous avez refusé le duc de G... Vous voulez donc rester fille?» ajouta-t-il en souriant.

SUZANNE. – Je n'épouserai jamais un homme que je ne connais pas, que je n'aime pas, et qui me demande pour la fortune que je dois avoir.

M. ABEL. – Mais, chère enfant, vous connaissez le duc de G...: vous l'avez vu bien des fois.

SUZANNE. – Ce que j'en connais ne me convient pas. Il parle légèrement de tout ce qui me plaît, de tout ce que j'aime! Auriez-vous le courage de m'engager à épouser un homme sans religion?

ABEL, *vivement*. – Non, jamais, Suzanne; je suis trop votre ami pour vous donner un si dangereux conseil.

SUZANNE. – Alors ne me proposez plus personne, jusqu'à ce que...

ABEL. – Achevez, Suzanne; jusqu'à ce que...?

SUZANNE, *souriant*. – Jusqu'à ce que vous m'ayez trouvé un homme qui vous ressemble.

ABEL, *après un instant de silence et très ému*. – Suzanne... je sais que vous pensez tout haut avec moi. Je connais votre franchise, votre sincérité. Dites-moi le fond de votre pensée. Que voulez-vous dire par là?

SUZANNE, *souriant*. – Si vous ne le comprenez pas, demandez-en l'explication à maman; elle vous la donnera. La voici qui vient, tout juste; je me sauve.

Et Suzanne disparut en courant.

MADAME DE GRIGNAN. – Eh bien, qu'y a-t-il donc, Abel? Suzanne s'enfuit et vous êtes tout interdit.

ABEL. – Il y a de quoi, chère madame. Si vous saviez ce que vient de me dire Suzanne!

Et Abel répéta mot pour mot sa conversation avec Suzanne.

MADAME DE GRIGNAN. – Elle a parfaitement raison, mon ami. Et je dis comme elle.

ABEL, *vivement ému*. – Madame! chère madame! Comprenez-vous bien toute la portée de vos paroles? Ne pourrais-je me figurer... que si j'osais... vous demander Suzanne, vous me la donneriez?

MADAME DE GRIGNAN. – Certainement vous pourriez le croire; je vous la donnerais, et avec un vrai bonheur, et Suzanne en serait aussi heureuse que nous le serions, mon mari et moi.

ABEL. – Serait-il possible? Comment! Ce voeu que je renfermais dans le plus profond de mon coeur, serait exaucé? Suzanne serait ma femme? De votre consentement? Du sien?

MADAME DE GRIGNAN. – Oui, mon ami; vous seriez son mari et mon gendre; le vrai frère de mon cher petit Roger, ajouta-t-elle en prenant les deux mains d'Abel dans les siennes. Ce cher petit! il vous aimait tant! Sa dernière parole a été votre nom.

Mme de Grignan pleura dans les bras de ce fils qu'elle venait de se donner. Il lui baisa mille fois les mains en la remerciant du fond de son coeur.

ABEL. – Ne puis-je voir Suzanne, chère madame?

MADAME DE GRIGNAN. – C'est trop juste; je vais vous l'envoyer.

Deux minutes après, Suzanne rentrait, souriante mais légèrement embarrassée.

«Suzanne! dit Abel en allant à elle et lui baisant les mains, Dieu me récompense bien richement du peu que j'ai fait pour son service.»

SUZANNE. – Et moi, mon ami? C'est à notre cher petit Roger que je dois ce bonheur, que j'ai si souvent demandé au bon Dieu, et que vous me refusiez toujours.

ABEL. – Moi! Ah! Suzanne, comment n'avez-vous pas compris que je n'osais pas? J'ai beau avoir été chamarré de décorations, avoir été fait baron, je ne croyais pas pouvoir prétendre à la jeune et charmante héritière demandée par les plus grands noms de France. Mon intimité avec vos parents, leurs bontés pour moi, et jusqu'à la grande amitié et préférence que vous me témoigniez en toutes occasions, m'interdisaient toute tentative, par conséquent tout espoir. Mais si vous saviez combien j'ai souffert de ce silence forcé!

SUZANNE, *souriant*. – À présent, mon ami, vous ne souffrirez plus que de m'avoir fait souffrir, moi aussi. À tout autre que vous (qui êtes mon confident intime, vous savez), je n'aurais jamais osé dire ce que je vous ai dit aujourd'hui. Et pourtant je pensais bien que vous n'en seriez pas fâché.

À partir de ce jour, le mariage de Suzanne de Grignan avec M. le baron N... fut le sujet de toutes les conversations; il fut non seulement approuvé, mais extrêmement applaudi; la réputation et la célébrité d'Abel l'avaient mis au rang des grands partis, et plus d'une mère envia le bonheur de Mme de Grignan. Trois ans avant cet événement, Kersac revenait joyeusement à sa ferme de Sainte-Anne. Son premier soin fut de chercher Hélène, qu'il trouva dans la cuisine, occupée des soins du ménage.

«Hélène, Hélène, s'écria Kersac, me voici! Et bien content d'être revenu»

HÉLÈNE. – Et Jean?

KERSAC. – Jean va très bien; il viendra un peu plus tard. Je vous expliquerai ça. Et moi, je viens vous demander une chose.

HÉLÈNE. – Tout ce que vous voudrez, monsieur; vous savez si j'ai la volonté de vous obéir en tout.

KERSAC. – Oh! il ne s'agit pas d'obéir, il s'agit de vouloir.

HÉLÈNE. – C'est pour moi la même chose; je veux tout ce que vous voulez.

KERSAC. – C'est-il bien vrai, ça? Alors! sac à papier!... j'ai peur. Parole, j'ai peur!

HÉLÈNE. – Qu'est-ce donc, mon Dieu? Est-ce que... mon petit Jean...?

KERSAC. – Il ne s'agit pas de petit Jean! Brave garçon, cet enfant! J'en suis fou;... mais il ne s'agit pas de ça; il s'agit de vous.

HÉLÈNE. – Mais parlez donc, monsieur, vous me faites une peur!

KERSAC. – Hélène, Hélène, vous ne devinez pas?

Et comme Hélène le regardait avec de grands yeux étonnés, Kersac la saisit dans ses bras, manqua l'étouffer, et dit enfin: «Je veux que vous soyez ma femme!»

Puis il la lâcha si subitement, qu'elle alla tomber sur un banc qui se trouvait derrière elle.

La surprise et la chute la rendirent immobile! Kersac crut l'avoir blessée sérieusement.

«Animal que je suis! s'écria-t-il. Hélène, ma pauvre Hélène! vous êtes blessée? Souffrez-vous?»

HÉLÈNE. – Je ne suis pas blessée, monsieur; je ne souffre pas. Mais je suis si étonnée, que je ne comprends pas; je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire.

KERSAC. – Parbleu, ce n'est pourtant pas difficile à comprendre. Vous êtes une brave, excellente femme, active, propre, au fait de l'ouvrage d'une ferme. Je suis garçon, je m'ennuie d'être garçon, et je veux vous épouser. Parbleu! c'est pourtant bien simple et bien naturel. Et je vous dis: Voulez-vous, oui ou non? Si vous dites oui, vous me rendrez bien content; vous me payerez de tout ce que vous prétendez me devoir. Si vous dites non, vous êtes une ingrate, un mauvais coeur; vous me donnez du chagrin en récompense de ce que j'ai fait pour vous. Voyons, Hélène, répondez, au lieu de me regarder d'un air effaré, comme si je venais vous égorger.

HÉLÈNE. – Monsieur Kersac, est-il possible que vous ayez cette idée?

KERSAC. – Il ne s'agit pas de ça. Oui ou non?

HÉLÈNE. – Oui, mille fois oui, monsieur. Pouvez-vous douter du bonheur avec lequel j'accepte ce nouveau bienfait?

KERSAC. – À la bonne heure donc! Ce coquin de Simon! m'a-t-il causé du tourment!

Et la serrant encore dans ses bras avec une force qui fit crier grâce à Hélène, il courut annoncer à ses gens la nouvelle surprenante de son mariage.

KERSAC. – Eh bien, vous n'êtes pas surpris, vous autres?

— Pour ça non, monsieur! lui répondit-on en souriant. Chacun le désirait et l'espérait depuis longtemps. Hélène mérite bien le bonheur que lui envoie le bon Dieu. Vous ne pouviez mieux choisir, monsieur.

Une fois la chose convenue, annoncée, Kersac se hâta de la terminer. Quinze jours après il était marié, et, sauf qu'Hélène fut Mme Kersac et que Kersac fut dix fois plus heureux qu'auparavant, la ferme de Sainte-Anne continua à marcher comme par le passé.

Un fait important qu'il ne faut pas oublier, c'est que, le lendemain de l'arrivée de Kersac, Hélène vint le prévenir qu'un homme et un cheval venaient de lui arriver.

KERSAC. – Un homme! un cheval! Je ne comprends pas; je n'ai rien acheté, moi!

Il alla voir; à peine eut-il jeté un coup d'oeil sur le cheval, qu'il il poussa un cri de joie en reconnaissant la magnifique trotteuse d'Abel. Le palefrenier lui expliqua que c'était un cadeau de M. Abel de N..., et lui présenta une lettre, que Kersac ouvrit avec empressement. Il lut ce qui suit:

«Mon cher Kersac, vous avez raison; la vie de Paris ne convient pas à la bête que je vous envoie; elle sera plus heureuse chez vous; rendez-moi le service de l'accepter pour votre usage personnel; c'est à la campagne qu'elle déploiera tous ses moyens. Renvoyez-moi mon palefrenier le plus tôt possible, j'en ai besoin ici. Adieu; n'oubliez pas votre ami.

ABEL N...»

KERSAC. – Excellent homme! perle des hommes! coeur d'or! comme dit mon petit Jean. Quel bonheur d'avoir cette bête! Personne n'y touchera que moi! Entrez, monsieur le palefrenier. Venez vous rafraîchir.

Kersac confia à Hélène le soin de bien faire boire et manger le palefrenier. Il mena lui-même sa belle jument à l'écurie, lui fit une litière excellente, la pansa, la bouchonna lui donna de l'avoine, de la paille. Quand le palefrenier voulut partir, il lui glissa quarante francs dans la main. C'était beaucoup pour tous les deux. Ils se séparèrent avec force poignées de main.

Cette jument fut une source de joie et de plaisir pour Kersac; tous les jours il faisait naître l'occasion de l'atteler à une voiture légère, et il la faisait trotter pendant une heure ou deux, ne se lassant jamais de la regarder fendre l'air et faire l'admiration de tous ceux qu'il rencontrait. Il emmena Hélène une fois, mais elle demanda grâce pour l'avenir, assurant que cette course si rapide lui faisait peur.

Ils reçurent la visite de Jean peu de temps après la mort du petit Roger; M. et Mme de Grignan étaient allés faire un voyage en Suisse et dans le nord de l'Italie avec leur ami Abel, pour distraire Suzanne de son chagrin. Ils y réussirent en partie, mais Suzanne continua à parler sans cesse avec M. Abel de son frère Roger; et pour tous deux ce souvenir avait un charme inexprimable. Ce fut pendant ce voyage, durant lequel ils n'emmenèrent que Barcuss, que Jean obtint sans difficulté, par l'entremise de M. Abel, la permission de passer le temps de leur absence à Elven.

XXXIII - Troisième mariage

Trois ans après, quand Abel était déjà devenu tout à fait de la famille par son mariage avec Suzanne, Jean lui annonça que Kersac et Hélène étaient dans une grande affliction. Le propriétaire de la ferme que cultivait Kersac depuis plus de vingt ans venait de mourir; la terre était à vendre, et on était en pourparlers avec quelqu'un qui voulait l'exploiter lui-même.

«Ne t'afflige pas, mon ami, lui dit Abel, cette vente n'est pas encore faite; peut-être ne se fera-t-elle pas?»

En effet, peu de jours après, Jean apprit par M. Abel que la ferme était vendue à quelqu'un qui faisait avec Kersac un bail, lequel devrait durer tant que vivrait le fermier.

Jean fut si surpris de cet à-propos, qu'Abel ne put s'empêcher de rire.

«Monsieur, dit Jean, est-ce que *M. le Voleur* et *M. le Peintre* n'y seraient pas pour quelque chose?»

ABEL, *riant*. – C'est possible; je sais que *M. le Peintre* cherchait une terre à acheter en Bretagne.

JEAN. – Oh! monsieur, quel bonheur! votre bonté ne se lasse jamais!

C'était réellement M. Abel qui avait acheté la ferme de Sainte-Anne pour y bâtir un château et s'y créer une résidence d'été. Cette acquisition fit le bonheur de Kersac et d'Hélène; de Jean, qui se trouvait près de sa mère sept ou huit mois l'année, et sans compter la famille qui habitait le château.

Quand Marie eut dix-huit ans, Kersac, qui l'aimait tendrement et qui n'avait pas eu d'enfants de son mariage avec Hélène, accomplit son projet d'autrefois; il annonça qu'il adopterait Marie; il restait la seconde partie du projet, la marier à Jean. Ce dernier avait vingt-sept ans; il avait continué son service dans l'hôtel de Grignan, sauf un léger changement, c'est qu'il avait passé au service particulier de son bienfaiteur, de son maître bien-aimé, M. Abel. On pouvait, en parlant d'eux, dire avec vérité: *Tel maître, tel valet*. L'un était le bel idéal du maître, l'autre le bel idéal du serviteur.

Quand l'adoption de Marie fut annoncée, M. Abel, qui s'entendait avec Kersac pour faire réussir ce mariage, trouva un jour que Jean était devenu pensif et moins gai. Il lui en fit l'observation.

JEAN. – Que voulez-vous, monsieur? En avançant en âge, on devient plus sage et plus sérieux.

M. ABEL, *souriant*. – Mais, mon ami, tu as vingt-sept ans à peine; ce n'est pas encore l'extrême vieillesse.

JEAN. – Pas encore, monsieur; mais on y marche tous les jours.

M. ABEL. – Écoute, Jean, quand je me suis marié, j'avais trente-quatre ans et je n'étais pas triste, et je ne le suis pas encore, bien que j'aie quarante et un ans.

JEAN, *tristement*. – Je le sais bien, monsieur.

M. ABEL. – Jean, tu me caches quelque chose; ce n'est pas bien. Toi qui n'avais pas de secret pour moi,

voilà que tu en as un, et depuis plusieurs mois déjà.

JEAN. – Pardonnez-moi, monsieur, ce n'est pas un secret; c'est seulement une chose qui me rend triste malgré moi.

M. ABEL. – Qu'est-ce que c'est, Jean? Dis-le-moi. Que crains-tu? Tu connais mon amitié pour toi.

JEAN. – Oh oui! monsieur; et votre indulgence, et votre bonté, qui ne sont jamais démenties. Voici ce que c'est, monsieur. Je me sens pour Marie un attrait qui me ferait vraiment désirer de l'épouser. Et il m'est impossible de me marier, parce qu'en me mariant ainsi, mon beau-père et ma mère voudraient nous garder près d'eux. Et si je vous quittais, monsieur, je me sentirais si malheureux, si ingrat, si égoïste, que je n'aurais pas une minute de repos et que j'en mourrais de chagrin. D'un autre côté, quand je quitte Marie, il me semble que c'est mon âme qui s'en va et que je reste seul dans le monde. Elle m'a dit que pour elle c'était la même chose, et qu'elle pleurait souvent en pensant à moi. Je lui ai dit ce qui m'arrêtait; elle l'a compris, et nous sommes convenus, elle de rester fille, et moi de rester garçon; je me console par la pensée de ne jamais quitter monsieur et de vivre bien heureux pour monsieur et pour madame.

Et, en disant ces mots, la voix lui manqua; il se tourna comme pour arranger quelque chose et disparut.

M. Abel resta triste et pensif.

«Heureux! Pauvre garçon! C'est pour moi qu'il sacrifie son bonheur et celui de la femme qu'il aime. Je ne peux pas accepter ça. Il sera marié avant un mois d'ici.»

M. Abel sonna. Baptiste entra.

«Baptiste, allez à la ferme et dites à Kersac de venir me parler.»

Kersac s'empressa d'arriver.

«J'ai une affaire à traiter avec vous, Kersac. Je vous demande votre appui et je vous offre le mien.»

Ils s'enfermèrent pour traiter leur affaire sans être dérangés: une demi-heure après, Kersac se retirait en se frottant les mains.

Lorsque M. Abel revit Jean, il lui dit que Kersac le demandait pour lui communiquer une affaire importante.

«Faut-il que j'y aille tout de suite, monsieur?

— Mais, oui; Kersac paraît pressé.»

Jean s'empressa d'y aller; il le trouva seul.

«Jean, dit Kersac en lui tendant la main, tu es un nigaud, et Marie est une sotte; je vais vous mettre tous les deux à la raison.»

Kersac se leva, ouvrit une porte et rentra traînant après lui Marie tout en larmes.

«Tiens, dit-il en la lui montrant, tu vois! C'est toi qui es cause de cela»

JEAN. – Marie, Marie, tu m'avais promis d'être raisonnable.

MARIE. – J'essaye, Jean, je ne peux pas.

KERSAC. – Vous êtes fous tous les deux! Et voilà comment je vous rends la raison.

Il prit la main de Marie, la mit dans celle de Jean.

«Je te la donne, dit-il à Jean. Je te le donne, dit-il à Marie. D'ici un mois, de gré ou de force, vous

serez mariés. Tu resteras près de M. Abel pendant les huit mois qu'il passera ici; quand il s'en ira, tu le suivras ou tu resteras, comme tu voudras. J'aurais bien voulu t'avoir à mon tour, mais M. Abel a tenu bon. Sapristi! il tient à toi comme le fer tient à l'aimant.»

Kersac ne leur donna pas le temps de répondre; il sortit en refermant la porte sur lui. Quand il rentra une heure après, il trouva Jean rendu à la raison; Marie lui avait démontré que son mariage ne nuisait en rien à son service près de son bienfaiteur, et même que M. Abel n'en serait que mieux servi. Il paraît que ces arguments avaient été bien persuasifs, car ils terminèrent la conférence par une discussion sur le jour du mariage; Jean voulait attendre; Marie voulait presser:

«Car, dit-elle, si je te laisse le temps de la réflexion, tu me laisserais là pour M. Abel, et je mourrais de chagrin.»

Jean frémit devant cet assassinat prévu et prémédité, et il consentit au plus bref délai, qui était de quinze jours. C'est ainsi que le sort de Jean fut fixé.

M. Abel se montra fort satisfait de cet arrangement. Il en souffrit un peu, mais le moins possible; Jean lui promit de le suivre partout où il irait.

«Je vous assure, monsieur, lui dit-il, que si vous m'obligiez à vous quitter, je serais réellement malheureux; Marie elle-même serait à charge. Pensez donc, monsieur! treize années passées avec vous et près de vous, sans vous avoir jamais quitté! Comment voulez-vous que je vive loin de vous?»

M. ABEL. – Merci, mon ami! J'accepte ton sacrifice comme tu as accepté celui que j'ai fait en te rendant ta liberté; ta présence me sera d'autant plus agréable qu'elle sera tout à fait volontaire de ta part. Et je t'avoue que tu me manquerais plus que je ne puis le dire, et que je t'aime, non pas comme un maître, mais comme un père. Depuis bien des années je te regarde comme mon enfant. Il me semble, comme à toi, que tu fais partie de mon existence, et que nous ne devons jamais nous quitter. Occupe-toi maintenant de hâter ton mariage; tu comprends que tous les frais sont à ma charge, puisque c'est moi qui t'oblige à te marier.

Jean sourit et remercia du regard plus qu'en paroles. La noce fut superbe; il y eut deux jours de repas, de danses et de réjouissances, mais pas un instant Jean n'oublia son service près de son cher maître. À son lever, à son coucher, le visage de Jean fut, comme d'habitude, le premier et le dernier qui frappa les regards de M. Abel.

Ils vivent tous heureux et unis; quelques cheveux blancs se détachent sur la belle chevelure noire de M. Abel. Il a quatre enfants; Suzanne et Abel les élèvent ensemble; Suzanne s'occupe particulièrement de ses filles; Abel dirige l'éducation des deux garçons; l'un d'eux annonce un talent presque égal à celui de son père. Jean, marié depuis six ans, a déjà trois enfants. Ils vivent à la ferme avec leur mère. Kersac et Hélène mènent la vie la plus calme et la plus heureuse; Kersac conserve sa vigueur et sa belle santé; Hélène paraît dix ans de moins que son âge; les enfants de Jean sont superbes; la fille est blonde et jolie comme sa mère; les fils sont bruns comme le père.

Ceux d'Abel et de Suzanne attirent tous les regards par leur grâce et leur beauté éclatante; leur bonté, leur esprit et leur charme égalent leurs avantages physiques; le fils aîné a treize ans; le second en a onze. Les filles ont neuf et sept ans.

M. et Mme de Grignan ne quittent pas leurs enfants; jamais un mécontentement, un dissentiment ne viennent troubler l'harmonie qui règne dans la famille. Le petit Roger en est sans doute l'ange protecteur.

La belle jument de Kersac vit encore et continue à exciter l'admiration de son maître; elle a eu quatorze poulains, tous plus beaux et plus parfaits les uns que les autres, que Kersac aurait voulu garder tous; mais il a dû en céder huit à M. Abel et à quelques-uns de ses amis qui les demandaient avec insistance; il ne voulait pas en recevoir le payement, mais M. Abel l'a forcé à accepter trois mille francs pour chaque poulain qu'il lui enlevait.

XXXIV - Et Jeannot?

Et Jeannot?

Hélas! pauvre Jeannot, il est loin de mener la vie douce et heureuse de Jean et de ses amis. Mes lecteurs se souviennent de sa dernière conversation au café avec Kersac et Jean. Il continua sa vie de fripon et de mauvais sujet. Un jour, il tomba malade à force de boisson et d'excès. Ses maîtres s'en débarrassèrent, comme font les maîtres insouciants, en l'envoyant à l'hôpital. Pendant sa maladie, M. Boissec dut faire ses affaires lui-même. Il découvrit ainsi les friponneries de Jeannot. Au lieu de s'en excuser en raison du mauvais exemple, des mauvais conseils qu'il lui avait donnés, il s'emporta contre lui, gémit sur les sommes considérables que Jeannot lui avait soustraites, et résolut de l'en punir sévèrement.

À l'hôpital, Jeannot, comparant son abandon à la position si heureuse de Jean, fit quelques réflexions qui auraient porté de bons fruits si Jeannot avait eu plus de foi et de courage.

Mais quand il sortit de l'hôpital, et qu'il se traîna, pâle et faible, chez ses maîtres, Boissec le reçut avec des injures et des menaces.

JEANNOT. – Que me reprochez-vous donc, monsieur Boissec, que vous n'ayez fait vous-même?

M. BOISSEC. – Moi et toi, ce n'est pas la même chose, coquin. J'étais le maître, tu étais mon subordonné. C'est moi qui t'avais formé...

JEANNOT. – Et à quoi m'avez-vous formé, monsieur? À voler mon maître, comme vous! À ne croire à rien comme vous! À vivre pour le plaisir, comme vous! Que voulez-vous donc de moi? Si j'avais été honnête, je vous aurais dénoncé à M. le comte! Est-ce ça que vous regrettez? Est-ce ça que vous voulez? Prenez garde de me pousser à bout!

M. BOISSEC. – Serpent! vipère! tu oses menacer ton bienfaiteur?

JEANNOT. – Vous, mon bienfaiteur! Vous êtes mon corrupteur, mon mauvais génie, mon ennemi le plus cruel, le plus acharné!

M. BOISSEC. – Attends, gredin, je vais te faire comprendre ce que je suis. Auguste! Félix! par ici. Mettez à la porte ce drôle, ce voleur; jetez-lui ses effets, et ne le laissez jamais remettre les pieds à l'hôtel.

Auguste et Félix n'eurent pas de peine à exécuter l'ordre de l'intendant, de l'homme de confiance de monsieur. Ils traînèrent Jeannot dans la rue, et lui jetèrent ses effets, comme l'avait ordonné M. Boissec. Obligé de céder à la force, il ramassa ses effets épars et se trouva heureux de retrouver une bourse bien garnie dans la poche d'un de ses gilets; il prit un fiacre et se logea dans un hôtel. En attendant une place qui n'arriva pas, il mangea tout son argent, vendit ses effets, se trouva sans ressources, se réunit à une bande de vagabonds, se fit arrêter et mettre en prison; il en sortit plus corrompu qu'il n'y était entré, fut arrêté pour vol simple une première fois, et condamné à un an de prison; une seconde fois pour vol avec

effraction et menaces, il fut condamné à dix ans de galères; il est au bagne maintenant; on parle de le transporter à Cayenne, à cause de son indocilité et de son humeur intraitable. Il est probable qu'il fera partie du prochain transport de galériens.

Et Simon?

Simon vit heureux et content; il est bon mari, bon fils et toujours bon chrétien.

Son beau-père l'ennuie quelquefois pour des affaires de commerce. Il trouve Simon trop délicat, trop consciencieux. Simon assure qu'il n'est qu'honnête et qu'il ne fera aucune affaire qui ne soit parfaitement loyale et honorable. Dans le magasin, les pratiques aiment mieux avoir affaire au gendre qu'au beau-père. Ce dernier, s'étant retiré du commerce et ayant cédé les affaires à ses enfants, voit avec surprise l'agrandissement du commerce de Simon. Celui-ci a déjà acquis une fortune suffisante pour vivre agréablement. Il va quelquefois à Sainte-Anne, où il trouve réunis tous ses anciens amis et son frère Jean, qu'il aime toujours tendrement.

Au milieu de cette prospérité il a deux peines assez vives; d'abord il n'a pas d'enfants; ensuite, Aimée, mal conseillée par sa mère, menait une vie trop dissipée, faisait trop de dépenses de toilette, de vanité; elle se révoltait contre Simon, le traitait de sévère, d'avare, d'exagéré. Enfin, il n'y a pas accord parfait dans ce ménage. M. Abel, qu'il voyait quelquefois à Paris, lui conseillait la douceur, la patience et la fermeté.

«Ne cède jamais pour ce qui est mal ou qui mène au mal, mon ami; pour le reste, laisse faire le plus que tu pourras. Avec les années, Aimée deviendra raisonnable; elle comprendra alors et approuvera ta conduite; elle t'en aimera et t'en respectera davantage.»

Simon attendait, soupirait, espérait. Enfin, le bon Dieu lui vint en aide. Aimée eut la petite vérole, qui la défigura; le monde et la toilette ne lui offrirent plus aucun attrait; son âme s'embellit par suite du changement de son visage; elle devint ce que Simon désirait qu'elle fût; il l'aima laide bien plus qu'il ne l'avait aimée jolie. Aimée, de son côté, comprit alors les qualités et les vertus de son mari; et quand ils allaient passer quelques jours à la ferme de Sainte-Anne, elle s'entendait parfaitement avec tous les membres de l'excellente famille qui l'habitait. Simon serait donc parfaitement heureux s'il avait des enfants. Mais, hélas! il n'en a pas encore et il n'en aura sans doute jamais, car la jolie Aimée a... Calculez vous-même son âge. Je préfère ne pas vous le dire.

Et le petit Jean?... Il avait quatorze ans quand il vous est apparu pour la première fois.

Et Abel?... Il avait vingt-sept ans!

Et Kersac?... Il en avait trente-cinq!!!

FIN

La Fortune de Gaspard

(1866)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration J. Gerlier

Table des matières

I - L’école
II - Le travail des champs
III - Gaspard reçoit une rude correction
IV - La distribution des prix
V - M. Frölichein
VI - La vache bringée
VII - La marche forcée
VIII - Amende honorable du père Thomas
IX - La foire
X - Lutte pour avoir Gaspard
XI - Fureur de M. Frölichein. Gaspard rend un service important
XII - Premières habiletés, premiers succès de Gaspard
XIII - L’héritage
XIV - Première affaire de Gaspard
XV - Complément de l’affaire de Gaspard. Fureur du père Thomas.
XVI - Adoption de Gaspard
XVII - Colère du père Thomas
XVIII - M. Frölichein reparaît
XIX - Fête pour l’adoption de Gaspard
XX - Premier attendrissement de MM. Féréor père et fils
XXI - Visite à la ferme et générosité de M. Féréor
XXII - Effets de la joie sur le père Thomas
XXIII - Mariage de Gaspard
XXIV - Mina fait de plus en plus pitié à Gaspard
XXV - Mina à la ferme
XXVI - Grand chagrin de Mina. Gaspard s’explique
XXVII - Mina chez M. Féréor. Piano et musique.
XXVIII - Séparation cruelle
XXIX - Heureuse influence de Mina

À mon petit-fils
PAUL DE PITRAY

Cher petit, quand tu seras plus grand tu verras, en lisant l'histoire de GASPARD, combien il est utile de bien travailler. Et tu sauras, ce que Gaspard n'a appris que bien tard, combien il est nécessaire d'être bon, charitable et pieux, pour profiter de tous les avantages du travail réellement heureux.

Deviens donc un garçon instruit et surtout un bon chrétien. C'est ce que te demande ta grand-mère qui t'aime et qui veut ton bonheur.

COMTESSE de SÉGUR,
née Rostopchine

I - L’école

GASPARD. – Mais avance donc! Tu vas comme une tortue; nous n’arriverons pas à temps.

LUCAS. – Eh bien! le grand mal! C’est si ennuyeux, l’école!

GASPARD. – Comment le sais-tu? Tu n’y as jamais été.

LUCAS. – Ce n’est pas difficile à deviner. Rester trois heures enfermé dans une chambre, apprendre des choses qu’on ne sait pas, être grondé, recevoir des coups d’un maître ennuyé, tu trouves ça agréable?

GASPARD. – D’abord, la chambre est très grande. . .

LUCAS. – Oui, mais étouffante.

GASPARD. – Pas du tout. . . Ensuite, on n’apprend jamais que les choses qu’on ne sait pas; et c’est très amusant d’apprendre.

LUCAS. – Oui, quand c’est pour travailler au-dehors, mais pas pour se casser la tête à. . .

GASPARD. – Pas du tout. . . Ensuite on n’est grondé que lorsqu’on est paresseux.

LUCAS. – Oui, si c’est un brave maître, mais un maître d’école!

GASPARD. – Pas du tout. . . Ensuite, on ne reçoit de claques que pour de grosses méchancetés.

LUCAS. – Mais puisqu’ils disent que parler ou bouger c’est une grosse sottise.

GASPARD. – Parce que ça fait du bruit pour les autres.

LUCAS. – Et le grand mal quand on ferait un peu de bruit? Ça fait rire, au moins.

GASPARD. – Si tu ris, tu te feras battre.

LUCAS. – Tu vois bien, tu le dis toi-même. Et je dis, moi, que si mon père ne me forçait pas d’aller à l’école, je n’irais jamais.

GASPARD. – Et tu serais ignorant comme un âne.

LUCAS. – Qu’est-ce que ça me fait?

GASPARD. – Tout le monde se moquerait de toi.

LUCAS. – Ça m'est bien égal. Je n'en serais pas plus malheureux.

GASPARD. – Et quand il t'arriverait des lettres, tu ne pourrais pas seulement les lire.

LUCAS. – Je n'en reçois jamais.

GASPARD. – Mais quand tu seras grand?

LUCAS. – Tu me les liras, puisque tu veux être un savant.

GASPARD. – Non, je ne te les lirai pas. Je ne resterai pas avec toi.

LUCAS. – Pourquoi ça?

GASPARD. – Parce que tu m'ennuierais trop; tu ne sauras seulement pas lire ni écrire.

LUCAS. – J'en saurai plus que toi, va. Et des choses plus utiles que toi. Je saurai labourer, herser, piocher, bêcher, faucher, faire des fagots, mener des chevaux.

GASPARD, haussant les épaules. – Ça te fera une belle affaire, tout ça. Tu resteras toujours un pauvre paysan, bête, malpropre et ignorant.

LUCAS. – Pas si bête, puisque je serai comme mon père, qui est joliment futé et qui sait, tout comme un autre, faire un bon marché! Pas si malpropre, puisque j'ai le puits et la mare pour me nettoyer en revenant du travail; et toi, avec ton encre plein les doigts et le nez, tu ne peux seulement pas la faire partir. Pas si ignorant, puisque je saurai gagner mon pain quand je serai grand, et faire comme mon père, qui place de l'argent. Tu n'en feras pas autant, toi.

GASPARD. – C'est ce que tu verras; je deviendrai savant; je ferai des machines, des livres, je gagnerai beaucoup d'argent, j'aurai des ouvriers, je vivrai comme un prince.

LUCAS. – Ah! ah! ah! le beau prince! Prince, vraiment! En sabots et en blouse! Ah! ah! ah! Nous voici arrivés. Place à M. le prince!

Lucas ouvre la porte de l'école en riant aux éclats, et fait entrer Gaspard en répétant:

«Place à M. le prince»

Tout le monde se retourne; le maître d'école descend de l'estrade, saisit Lucas par l'oreille, lui donne une tape et le pousse sur le quatrième banc. Gaspard s'esquive et va s'asseoir, tout honteux pour son frère, à sa place accoutumée.

LUCAS, *pleurnichant*. – Quand je te disais! Tu vois bien que j'avais raison.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Tais-toi! On ne parle pas ici. Ton frère est le modèle de la classe. Fais comme lui. Pas un mot. . . Qu'est-ce que tu sais?

LUCAS, *vivement*. – Je sais bêcher, pio. . .

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Tais-toi; ce n'est pas ça que je te demande! Sais-tu lire, écrire?

LUCAS. – Pour ça non, M'sieur. Dieu m'en garde!

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Si tu réponds encore un mot impertinent, je te mets à genoux sur des bûches.

LUCAS. – Mais, M'sieur, il faut bien que je réponde, puisque vous me parlez.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Il faut me répondre poliment.

LUCAS, *entre ses dents*. – Je ne sais comment faire! Quelle scie que cette école!

Le maître d'école s'était éloigné; il remonta sur son estrade.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Le quatrième banc, au premier tableau.

Les enfants du quatrième banc vont se placer debout devant ce premier tableau; Lucas reste assis.

Le maître d'école donne une tape sur la tête de Lucas avec un longue gaule placée près de lui, et répète d'une voix forte:

«Le quatrième banc, au premier tableau!»

Lucas comprend et va rejoindre les autres.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Petit Matthieu du second banc, va montrer les lettres aux ignorants.

Petit Matthieu se lève et commence la leçon.

«A. Répétez tous: *A*»

Les huit petits répètent:

«*A, A, A, A*»

PETIT MATHIEU. – Assez, assez. *O*. Répétez tous: *O*.

TOUS répètent: *O, O, O, O*.

PETIT MATHIEU. – Assez. Qu'est-ce que c'est, ça? (*Il montre un A*.)

TOUS. – *O, O, O, O, O*.

PETIT MATHIEU. – Pas du tout. Ce n'est pas *O*. Voilà *O*; c'est *A*.

TOUS. – A, A, A, A, A.

PETIT MATHIEU. – Assez. Qu'est-ce que c'est, ça? (*Il montre O*.)

TOUS. – *A, A, A, A, A*.

PETIT MATHIEU. – Pas du tout; c'est *O*. Vous êtes des nigauds. (*Il leur montre A*.) Qu'est-ce que c'est?

TOUS. – *O, O, O, O, O*.

PETIT MATHIEU, *impatienté*. – Vous faites donc exprès? Dites ce que c'est; tout de suite.

LUCAS. – Ah bah! tu nous ennuies. Est-ce que nous savons?

PETIT MATHIEU. – Tu vas te faire calotter, toi. C'est pour te faire savoir, que je te montre.

LUCAS. – Tu n'es pas le maître d'école; ce n'est pas à toi à montrer.

PETIT MATHIEU. – Tu dois m'obéir; c'est moi qui suis le remplaçant.

LUCAS. – Ah! ah! ah! Plus souvent que je t'obéirai.

PETIT MATHIEU, *au maître d'école*. – M'sieur, Lucas dit qu'il ne veut pas m'obéir. Puis-je le taper?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Non, mets-lui le bonnet d'âne.

Petit Matthieu veut mettre le bonnet d'âne à Lucas, qui se débat; les autres le maintiennent de force; il veut arracher le bonnet de dessus sa tête; on lui saisit les mains.

PETIT MATHIEU. – M'sieur, il ne veut pas, il nous donne des gifles; il veut arracher le bonnet.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Attache-lui les mains avec la courroie.

PETIT MATHIEU. – Donne-moi la courroie, Julien; là, sur le tas de cahiers. . . Bien, apporte-la; dépêche-toi, il nous échappe.

Tous les huit se mettent après Lucas; les uns attachent la courroie, d'autres lui tiennent les jambes, les épaules, les bras.

PETIT MATHIEU. – C'est fait; à présent, tu vas rester tranquille.

Lucas est en colère; il pleure et finit par se résigner; les autres continuent la leçon et finissent par connaître A, O, I, U, E. La leçon finie, on détache Lucas; il retourne sur son banc avec les autres; il boude, mais il ne bouge plus. On lui donne un livre, et on lui montre la page où il doit étudier *A, O, I, U, E*. Il commence par ne rien faire; il ferme le livre, il pousse ses camarades, qui le poussent à leur tour.

Le maître d'école lève les yeux, tape avec sa gaule Lucas et les autres qui se bousculent.

«Silence!» dit-il.

Les enfants se frottent la tête et les épaules; Lucas veut parler; ses camarades l'en empêchent et lui disent tout bas: «Tais-toi; tu vas nous faire tous punir.»

Lucas s'ennuie, bâille, tousse, se mouche.

«Silence!» crie le maître d'école en posant sa gaule sur l'épaule de Lucas. Il l'avait posée fort, sans doute, car Lucas pleure et se frotte l'épaule,

«Silence donc!» crie le maître d'école d'une voix irritée, en posant la gaule plus lourdement encore sur l'épaule de Lucas. Pour le coup Lucas est dompté, on ne l'entend plus; il s'ennuie tellement qu'il ouvre son livre et cherche à reconnaître les lettres qu'on lui a montrées; ses camarades l'aident un peu, et il finit par les savoir très bien. Quand le maître d'école fait revenir les petits au premier tableau, Lucas ne se trompe pas une seule fois; il est triomphant.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Ah! ah! il paraît que la gaule t'a ouvert l'esprit, mon garçon. Allons, c'est bien, c'est très bien! nous recommencerons à la première occasion. La gaule a fait merveille pour bien d'autres encore. Il n'y a que Gaspard qu'elle n'a jamais touché. . . L'école est finie; allez tous dîner et jouer jusqu'à deux heures.

Il était midi; les enfants se précipitent dans la cour; les uns se dépêchent d'aller dîner chez leurs parents; d'autres, comme Gaspard et Lucas, qui demeurent trop loin, s'assoient. dans un coin, ouvrent leur panier et en tirent leurs provisions.

LUCAS. – Qu'est-ce que nous avons, pour dîner?

GASPARD. – Un oeuf dur chacun et du fromage blanc. Tiens, voilà ton oeuf, ton pain; voici ma part; le fromage et le cidre entre nous deux.

LUCAS. – Et toi, Henri, qu'est-ce que tu as?

HENRI. – Quoi que j'ai? Pas grand-chose; du pain et du fromage passé.

LUCAS. – As-tu du cidre?

HENRI. – Ma foi, non; quand j'ai soif, je vais au puits ou à la rivière. Maman est seule, tu sais, pour gagner sa vie; elle n'a pas de cidre à me donner.

Lucas ne dit plus rien; les enfants mangent tous; quand Gaspard a fini, il regarde la bouteille de cidre.

GASPARD. – Tiens, il y en a encore près de la moitié; j'en ai pourtant bu mes trois verres comme d'habitude.

LUCAS. – C'est moi qui n'ai pas encore bu; laisse-moi la bouteille, je vais boire tout à l'heure.

GASPARD. – Dépêche-toi, que nous ayons le temps de jouer.

Les enfants se lèvent; Lucas fait signe à Henri de rester. Quand les autres sont partis, Lucas verse un verre de cidre et le donne à Henri,

HENRI. – Merci bien, Lucas; tu as bon coeur, tout de même, quoique tu aies été bien en colère quand tu as reçu la gaule sur la tête et le dos. C'est qu'il ne plaisante pas, le maître d'école.

LUCAS. – Pour ça, non; quand il tape, ce n'est pas pour rire. Il est méchant tout de même!

HENRI. – Écoute donc! c'est qu'aussi tu l'asticotais et tu lui répondais. Il n'aime pas ça.

LUCAS. – C'est ennuyeux de ne pas pouvoir parler et raisonner un tant soit peu!

HENRI. – Mais, pense donc: si chacun se mettait à riposter et à dire des raisons, c'est que ça ferait un train à ne plus s'entendre. Nous sommes soixante-trois, vois-tu.

LUCAS. – L'école serait bien moins ennuyeuse.

HENRI. – Oui, mais on n'y apprendrait rien. Tu n'as su tes lettres que parce que tu t'ennuyais.

LUCAS. – Et à quoi ça me servira de savoir cinq lettres?

HENRI. – Un autre jour tu en apprendras cinq autres, et toujours comme ça; et puis tu sauras lire.

LUCAS. – À quoi que ça me servira de savoir lire?

HENRI. – Ça te servira à bien apprendre ton catéchisme, à avoir des prix, à apprendre à écrire.

LUCAS. – Et à quoi ça me servira d'écrire?

HENRI. – À écrire des lettres, à faire des comptes. Ça sert bien, va; je vois ça chez notre maître; il ne savait jamais le compte de rien, ni foin, ni paille, ni orge, ni avoine. Quoi qu'il arrivait? On le volait que c'était une pitié. Sa ferme marchait mal; le blé avait beau rendre, il n'en vendait pas ce qu'il avait espéré. Le foin s'en allait, et tout partait sans lui donner de bénéfices.

LUCAS. – Ce n'est pas parce qu'il ne savait pas écrire!

HENRI. – Si fait; car depuis que je sais écrire et compter, il m'emploie tous les dimanches à faire ses comptes, à écrire ses marchés; il sait ce qu'il a, ce qu'il vend, et il est à l'aise au lieu d'être gêné.

LUCAS. – Tiens, tiens! c'est vrai, ça!. . . Allons, un dernier verre que nous partagerons, et puis allons jouer.

Ils burent chacun leur demi-verre et partirent, contents tous deux: Lucas, d'avoir partagé son cidre avec Henri, qui était un brave et honnête garçon fils d'une pauvre veuve, et Henri d'avoir pu donner un bon conseil à Lucas, qui avait été charitable pour lui. Ils se mêlèrent aux joueurs, et Lucas commença à trouver l'école moins ennuyeuse et moins inutile qu'il ne le pensait. Grâce à sa bonne action, Lucas était en ce moment plus heureux que le studieux, le sage Gaspard.

II - Le travail des champs

À deux heures, la cloche sonna pour reprendre l'école; les enfants cessèrent leurs jeux et coururent se placer près de la porte; quand le maître ouvrit, la tête de l'école se mit à entrer en bon ordre, deux par deux; chacun alla prendre sa place. La queue se bousculait, se poussait: c'était Lucas qui causait ce désordre par son empressement à rentrer en classe. Il en avait poussé un second, lequel poussait un troisième. Un coup de coude amena un coup d'épaule, qui fut payé d'un coup de pied. La moitié n'était pas entrée, qu'on criait et qu'on se battait à la queue.

Le maître d'école avait fait des *chut*! et des *silence*! sans pouvoir se faire obéir; il eut alors recours à son argument accoutumé, la gaule; elle retomba vivement et fortement sur le groupe en désordre; Lucas en reçut plus que les autres, car il se faisait remarquer par des cris et des mouvements plus prononcés; au lieu de reculer il avançait toujours, si bien qu'il se trouva seul en avant, seul en vue et seul en face du maître d'école irrité.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Mauvais gamin! La gaule ne te suffit pas! Il te faut mieux que ça! Voilà, mon garçon, tu vas être servi à souhait.

Pan! pan! v'lan et v'lan! Lucas reçut en une minute plus de coups qu'il n'en pouvait compter; il eut les cheveux et les oreilles tirés et il arriva sur son banc par l'effet d'un coup de pied qui le lança comme une balle.

La surprise le rendit muet; il était resté la bouche ouverte et les yeux écarquillés, quand ses camarades le rejoignirent, les uns riant de sa mésaventure, les autres se frottant les membres, froissés par la gaule.

Le calme était rétabli, le maître d'école se retrouvait sur son estrade; chacun ouvrait son livre et tirait ses cahiers; la distribution du travail fut promptement faite; les petits retournèrent à leur tableau; la leçon se passa à merveille. Lucas, encore troublé de tout ce qu'il avait reçu, fut docile, sérieux et appliqué; aussi eut-il des compliments, en place des coups du matin. Quand il sortit de l'école avec son frère, Henri les suivit:

«Je vais faire route avec vous, dit-il, puisque nous demeurons dans le même hameau.»

LUCAS. – Oui, viens avec nous, Henri, nous cueillerons des merises tout en marchant.

HENRI. – Pas moi; j'aime mieux cueillir des fleurs de millepertuis; c'est la saison.

LUCAS. – Pour quoi faire? Ce n'est pas très joli.

HENRI. – Si fait! Je trouve très jolies ces grappes de petites fleurs jaunes. Mais ce n'est pas pour cela que je les cueille, c'est pour les mettre dans de l'huile.

LUCAS. – Pour quoi faire, dans l'huile? C'est la gaspiller.

HENRI. – Pour ça, non, ça ne la perd pas; quand les fleurs ont bien trempé au soleil pendant un mois,

l'huile devient toute rouge; on en met sur des coupures, des brûlures, des plaies, et ça guérit tout de suite.

GASPARD. – Tiens, comment sais-tu ça, toi?

HENRI. – Je l'ai lu dans un journal que m'a prêté le maître d'école.

GASPARD. – Comment s'appelle-t-il, ce journal?

HENRI. – *La Revue de la Presse*. Il est amusant tout plein; il y a un tas d'histoires, et puis des remèdes comme cette huile de millepertuis.

GASPARD. – Je demanderai au maître d'école qu'il me le prête.

LUCAS. – Ce sera amusant! Si tu vas te mettre à lire maintenant en dehors de l'école, je serai seul pour travailler et m'amuser.

GASPARD. – Tu n'as qu'à lire aussi: tu ne t'ennuieras pas alors.

LUCAS. – Si fait, je m'ennuierai; c'est assommant de lire; j'aime bien mieux faner ou bêcher le jardin, ou clore les brèches, ou garder les vaches. Et toi, si tu passes ton temps à lire, mon père te frottera les oreilles, tu verras ça.

GASPARD. – Non, parce que mon père sait que je veux devenir savant pour faire mon chemin.

GASPARD. – Je te l'ai déjà dit, je veux faire comme le petit maigre, M. Féréor, qui était garçon cloutier, et qui a des millions, et des usines partout, et des terres partout, et des châteaux, et qui commande à des milliers d'ouvriers, et qui est heureux comme il n'est pas possible davantage.

LUCAS. – Heureux! C'est donc pour ça qu'il crie toujours, qu'il est après ses ouvriers comme un dogue après les bestiaux; qu'il court sans arrêter, comme le Juif errant; qu'il ne se donne de repos ni fêtes ni dimanches.

GASPARD. – Je ne dis pas, mais il a tout de même des millions, et la croix d'honneur, et des châteaux, et des terres à ne savoir qu'en faire; et tout le monde le salue et le craint.

LUCAS. – Oui, on le craint, comme tu dis, mais on ne l'aime pas; on le salue et on rit de lui; et toi, tout le premier, tu l'appelles vieux parchemin, vieil avare, sac à argent, et je ne sais quoi encore.

GASPARD. – Parce qu'il n'est pas bon, et qu'il ne donne pas aux pauvres, et qu'il est dur pour les ouvriers; mais je ne ferai pas comme lui, tu verras ça.

LUCAS, *riant*. – Je ne verrai rien du tout, parce que tu resteras ce que tu es: ouvrier, aidant mon père à faire aller la ferme.

GASPARD. – Non, je ne veux pas travailler à la terre; je te l'ai déjà dit, je n'y travaillerai pas.

UNE VOIX. – Eh! vous autres, arrivez donc! On a besoin de vous pour ramasser le trèfle.

Gaspard et Lucas aperçurent leur père qui les attendait sur le chemin, et qui paraissait mécontent de leur longue absence. Lucas courut au-devant de lui.

«Nous voici, mon père: nous avons été un peu lents à venir, parce que nous nous disputions, Gaspard et moi.»

LE PÈRE, *durement*. – Pourquoi vous disputiez-vous au lieu d'avancer? Vous savez bien que je ramasse mon trèfle, et qu'on n'a pas trop de tout son monde.

LUCAS. – Oui mon père; j'y vais tout de suite. C'est que Gaspard veut devenir un Monsieur, et que je me moquais de lui.

LE PÈRE. – Ah! tu veux devenir un Monsieur! Tu n'as pas encore l'âge, mon garçon. Va vite au trèfle; je vais chercher des liens et je vous rejoins.

Le père rentra dans la cour de la ferme; Lucas courut au champ de trèfle; Gaspard marcha plus lentement encore, en répétant:

«Le trèfle, le trèfle. Je me moque pas mal du trèfle. C'est tantôt une chose, tantôt une autre: on n'a jamais fini dans cette vilaine ferme. C'est éreintant; c'est ennuyeux!. . . Et ce nigaud de Lucas qui pousse à ce travail ennuyeux et fatigant! Il ne comprend rien; il est bête comme tout.»

LE PÈRE, *le rejoignant*. – Ah çà! tu as donc la paralysie dans les jambes, que tu n'avances pas plus qu'un lièvre blessé. Tiens, vois ton frère; le voilà là-bas, prêt à se mettre à l'ouvrage.

GASPARD. – C'est que. . . j'ai des devoirs à faire.

LE PÈRE. – Quels devoirs? Pour qui?

GASPARD. – Pour le maître d'école.

LE PÈRE. – Je me moque de ton maître d'école et de ses devoirs quand mes trèfles sont dehors et bons à rentrer. Ton devoir est d'aider au travail de la ferme; je n'en connais pas d'autre pour le moment. Allons, marche, et lestement. Dépêchons-nous.

Le père poussa rudement Gaspard qui était de très mauvaise humeur, mais qui fut obligé de hâter le pas comme son père. Quand ils furent arrivés au champ de trèfle, Lucas y travaillait avec ardeur; il avait déjà retourné une demi-rangée de trèfle.

«Tiens, Gaspard, voilà la fourche au pied de l'arbre», cria-t-il à son frère qui paraissait chercher quelque chose. Le père était à l'ouvrage avec tout son monde avant que Gaspard eût ramassé sa fourche.

«Prends garde, lui dit Lucas à demi-voix, mon père te regarde; il n'a pas l'air trop content.»

GASPARD, *d'un air bourru*. – Laisse-moi tranquille; s'il n'est pas content, je ne suis pas content non plus. Vous m'ennuyez tous.

Le père regardait toujours, et, voyant la mauvaise volonté évidente de Gaspard, il s'approcha et lui tapa sur le dos avec sa fourche.

«C'est pour te donner du coeur à l'ouvrage, paresseux, fainéant! Commence, ou je te ferai marcher

un peu plus rudement que tu ne le voudrais.»

Gaspard savait que son père ne plaisantait pas quand il s'agissait de travail, et il fut bien obligé de se mettre sérieusement à l'ouvrage; mais il y mettait de l'humeur, de la mauvaise volonté; au lieu de retourner le trèfle avec sa fourche, il le poussait et il en laissait la moitié sans y toucher. Le père l'observait sans faire semblant de rien. On travailla ainsi pendant deux heures environ; il faisait chaud; on avait soif. Le champ était fini; avant de passer à celui à côté, le père appela ses ouvriers.

«Il fait chaud, dit-il; buvons quelques verres de cidre et mangeons une croûte de pain: nous allons recevoir ainsi la récompense de notre travail.»

Les ouvriers, joyeux de ce quart d'heure de repos, se groupèrent sous un gros pommier bien touffu qui les abritait du soleil. Lucas accourait rouge et en nage. Gaspard allait aussi prendre sa place, mais le père le repoussa rudement.

LE PÈRE. – Tu n'as pas gagné ta place au milieu de nous, grand paresseux; va retourner le trèfle que tu n'as fait que pousser; et quand tu auras fini, tu viendras te rafraîchir; pas avant.

Gaspard, consterné, n'osa pas répliquer, et resta debout, immobile, prêt à pleurer. Quoiqu'il n'eût travaillé ni bien ni beaucoup, la sueur coulait de son front, et il avait évidemment grande envie d'un verre de cidre. Il fit pitié à Lucas.

«Mon père, dit-il, pardonnez-lui: il était fatigué de l'école, il avait déjà chaud; c'est pourquoi il a travaillé mollement.»

LE PÈRE. – Et toi donc, n'as-tu pas été à l'école comme lui? N'avais-tu pas chaud comme lui?

LUCAS. – Oui, mon père; mais moi, ce n'est pas la même chose: je travaille à l'école moins fort que Gaspard, et je supporte mieux la chaleur et le travail des champs.

LE PÈRE. – Parce que tu as du courage et du coeur pour ce qui est du vrai travail, et lui n'est qu'une poule mouillée; il mérite d'être puni. Il n'en mourra pas, et il fera mieux son devoir à l'avenir. . . Allons, continua-t-il en s'adressant à Gaspard, va au trèfle, retourne tes rangées, et dépêche-toi.

Le ton du père Thomas ne permettait pas de résistance; Gaspard reprit sa fourche et commença tristement son travail. Lucas se leva et le rejoignit avant que le père eût pu le retenir.

LUCAS. – Ne te chagrine pas, Gaspard, je vais t'aider; nous allons avoir bientôt fini à nous deux, et tu arriveras encore à temps pour manger un morceau et boire un coup.

GASPARD. – Et toi donc? Tu dois être fatigué.

LUCAS. – Pas trop encore; d'ailleurs, quand je le serais, je trouverais encore la force de te venir en aide.

GASPARD. – Merci, Lucas. . . Tu vois ce que c'est que le travail d'une ferme! Et tu veux que je passe ma vie à suer, à m'éreinter, à m'ennuyer pour gagner à peine de quoi vivre? Pas si bête! Je puis faire mieux que ça, et je ferai à mon idée quand je serai plus grand.

LUCAS. – Écoute, Gaspard; il n'y a déjà pas tant de différence entre la fatigue du fermier et la fatigue de l'école. Seulement, mon travail m'est bon pour la santé; il me donne de la force, de l'appétit et du

sommeil; et toi, avec tes livres, tu te fatigues la tête, tu deviens malingre, tu dors mal, tu rêvasses un tas de choses qu'on n'y comprend rien; et, en somme, tu es fatigué plus que moi, tu es sérieux comme un âne et paresseux comme un loir.

Tout en causant et en discutant, ils avaient fini leur ouvrage. Lucas s'était entendu appeler plusieurs fois par son père, mais il n'avait pas fait semblant d'entendre, pour débarrasser plus vite son frère de sa tâche. «À présent, dit Lucas en riant, mes oreilles se sont ouvertes, et j'entends mon père qui m'appelle tant qu'il a de la voix. . . Voilà, voilà! cria-t-il. J'arrive; nous avons fini.»

Ils eurent bientôt rejoint les autres près du pommier, et tous deux demandèrent à boire et à manger. Le père s'empressa de donner à Lucas une bonne tranche de pain et un grand verre de cidre. Il servit moins abondamment Gaspard.

UN OUVRIER. – Tu n'aimes donc pas à tourner le trèfle, mon garçon?

GASPARD. – Je n'aime pas ce qui fatigue et ce qui fait chaud.

L'OUVRIER. – Ah! ah! ah! tu es délicat, toi! Et comment veux-tu que les choses marchent si personne ne veut se fatiguer, ni suer, ni travailler?

GASPARD. – Je veux bien travailler, mais dans des livres et des écritures.

UN AUTRE OUVRIER. – Ah! tu veux devenir un gratte-papier! Joli amusement! J'aime mieux devenir rouge comme un radis en travaillant la terre, que pâle comme un navet en piochant dans les livres.

GASPARD. – Je ne serai pas tout pâle. Est-ce que le vieux M. Féréor est pâle?

L'OUVRIER. – Pour ça, non; je dois dire qu'il est violet tirant sur le noir, à force de se brûler le sang à courir les grandes routes jour et nuit et à expérimenter ses fourneaux. Et tu trouves, toi, que c'est une jolie couleur pour un chrétien?

GASPARD. – Ce n'est pas à la couleur de M. Féréor que je veux arriver, c'est à sa position.

LE PÈRE. – Et tu crois, nigaud, que tu arriveras comme lui aux millions qu'il a gagnés?

GASPARD. – Pourquoi pas? Puisqu'il les a gagnés, je peux bien les gagner aussi.

UN OUVRIER. – Oh! oh! Monsieur a de l'ambition!

LE PÈRE. – Imbécile! à quoi te serviront tes millions quand tu seras mort!

GASPARD. – Ils me serviront autant que vous servent vos trèfles et vos blés.

LE PÈRE. – Pour ça, tu as raison, après la mort; mais pendant la vie, c'est meilleur.

GASPARD. – Comment cela?

LE PÈRE. – Parce que je vis comme un brave fermier que je suis; que je ne me creuse pas la cervelle à étudier dans les livres; que je me contente de ce que m'envoie le bon Dieu, et que je ne me ronge pas le coeur à désirer des millions que le bon Dieu n'a pas voulu me donner, puisqu'il m'a fait naître paysan.

Gaspard n'osa pas répondre, car il n'avait rien de bon à dire. On finissait la demi-heure de repos, et chacun se leva.

THOMAS. – À présent, mes garçons, rentrons le trèfle qui a été bottelé ce matin. Toi, Guillaume, va chercher la grande charrette. Toi, Lucas, va aider à atteler. Toi, Gaspard, ramasse les râteaux et les fourches et va les porter près des bottes de trèfle. Et vous autres, femmes et garçons, allez faire des liens là-bas sous le pommier, et ramassez le trèfle sec pour être lié.

Chacun alla à son ouvrage, riant, chantant et se dépêchant. Gaspard soupirait, rageait et pestait contre les travaux des champs.

Il fallût bien qu'il travaillât, pourtant, et, comme disait son père, qu'il gagnât son pain.

«Demain, se dit-il, je m'arrangerai autrement, et j'aurai une bonne heure de repos, pendant que ce nigaud de Lucas s'échinera à travailler aux champs»

III - Gaspard reçoit une rude correction

Le lendemain, de grand matin, le fermier appela tout son monde; le temps était superbe.

THOMAS. – Allons, les gars, arrivez tous; les femmes resteront à la ferme pour soigner les bestiaux et faire des liens; il faut tout rentrer aujourd'hui. Toi, Lucas, tu vas venir avec nous; et toi, Gaspard, tu vas aider ta mère, et à huit heures tu nous apporteras notre déjeuner dans les champs.

GASPARD. – Et j'irai à l'école ensuite?

THOMAS. – Pas d'école aujourd'hui, mon garçon; l'ouvrage est trop pressé.

GASPARD. – Mais mon père, le maître d'école ne va pas être content.

THOMAS. – Laisse-moi tranquille avec ton maître d'école. J'ai besoin de toi, et tu resteras.

Le fermier alla rejoindre les autres, et Gaspard resta immobile et consterné.

«Pas d'école, pas d'école! répétait-il. Il faut pourtant que j'y aille; j'ai à parler à M. Tappefort.»

Il réfléchit quelques instants. Son visage s'éclaircit.

«C'est ça!» s'écria-t-il.

Et il courut à la ferme, prit un livre, et alla trouver sa mère qui battait le beurre.

GASPARD. – Maman, mon père m'a dit de rester à la ferme; je vais aller reporter au maître d'école un livre qu'il m'a prêté, et je reviens.

LA MÈRE. – Va, mon garçon; va. Mais ne sois pas longtemps: j'ai besoin de toi pour m'aider à battre le beurre; j'ai le bras fatigué, et je n'ai personne pour me remplacer. Ils sont tous au trèfle.

Gaspard hésita un instant. La pauvre mère suait à faire pitié; il voyait qu'elle avait réellement besoin de quelques instants de repos, qu'il la trompait en prétextant le livre du maître d'école, et qu'il ferait bien d'y renoncer pour ce jour-là; mais l'amour de l'étude l'emporta, et il partit en courant.

«Le pauvre garçon! pensa la mère. Comme il court pour être plus vite revenu. . . Suis-je fatiguée, mon Dieu! J'en ai les bras engourdis.»

Elle continuait pourtant à battre son beurre, qui ne voulait pas prendre.

LA MÈRE. – C'est singulier! il y a plus d'une heure que je bats, et le beurre ne prend pas. . . Gaspard ne va pas tarder à revenir: il n'y a pas loin de chez nous à l'école.

Mais Gaspard ne revenait pas, et les bras de sa mère se fatiguaient de plus en plus. Pendant qu'elle s'éreintait, Gaspard, tranquillement assis dans sa classe, écrivait, lisait, calculait. La classe n'était pas encore ouverte, mais il avait demandé la permission de s'y installer.

«Parce que, M'sieur, dit-il au maître d'école, plus tard je ne pourrai pas; on a besoin de moi à la ferme: mon père veut m'envoyer au trèfle, et je ne veux pas rester en arrière des autres écoliers.»

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Mais ton père va te gronder quand il te saura ici, puisque tu as affaire à la ferme.

GASPARD. – Oh! M'sieur, si je l'écoutais, je ne viendrais jamais à la classe. Il dit que ce sont des bêtises, et que je n'ai pas besoin de pâlir sur des livres, que j'en sais bien assez.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Fais comme tu voudras. . . On apprend bien des choses dans les livres.

GASPARD. – Je le sais bien, M'sieur; et c'est pourquoi je veux devenir savant comme M. Féréor. En voilà un qui a bien fait son chemin!

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Prends garde, mon ami, d'en vouloir trop savoir! Et surtout ne désobéis pas à ton père. N'oublie pas qu'avant la science vient le respect pour ses parents.

GASPARD. – Oh! M'sieur, je ne manque pas de respect, allez.

Le maître d'école sortit, laissant Gaspard continuer son travail, et lui répétant de ne pas désobéir à son père, et de ne venir à l'école que lorsqu'il en aurait la permission.

Gaspard étudia avec tant d'assiduité, qu'il oublia l'heure, qu'il continua de travailler avec les autres quand ils arrivèrent à huit heures et demie; neuf heures étaient sonnées quand la porte de l'école s'ouvrit, et Lucas entra précipitamment.

LUCAS. – Gaspard, Gaspard, mon père m'envoie te chercher. Viens vite, il est en colère tout plein, et il dit que, si tu n'obéis pas, il viendra lui-même te chercher, et qu'il te ramènera à grands coups de fouet.

Toute la classe s'agita; le maître d'école dit à Lucas de sortir, qu'il troublait la classe.

LUCAS. – Mais, M'sieur, il faut que j'emmène mon frère. Mon père m'a dit de l'emmener, et même il m'a dit que si vous le gardiez malgré lui, il porterait plainte à M. l'inspecteur.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Allons, Gaspard, allons, mon pauvre garçon, il faut obéir à ton père; pars vite avec Lucas.

GASPARD. – Mais M'sieur. . .

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Il n'y a pas de mais, mon ami; il faut obéir à ton père, tu sais. Tu es bon garçon, bien studieux, bien intelligent, bien habile. Tu feras ton chemin, je te le promets; mais plus tard, quand ton père te laissera faire.

Gaspard se leva en soupirant et suivit lentement Lucas, qui trépignait d'impatience à la porte.

Quand ils furent sortis du village, Lucas se mit à courir.

«Viens vite, Gaspard, dépêche-toi. Si tu savais comme mon père est en colère! Nous attendions le déjeuner qui était en retard! Il a été voir pourquoi tu ne l'apportais pas, et il n'était pas déjà trop content. Mais quand il a vu que tu n'avais pas aidé maman à battre son beurre, et que tu étais parti pour l'école, que pauvre maman était si fatiguée qu'elle ne pouvait plus tourner la baratte, et que le beurre n'avait pas pris, il a été d'une colère à nous faire tous trembler. Bien sûr, il va te battre. Il a été couper une gaule dans le bois; je crains que ce ne soit pour toi.»

Gaspard hâta le pas et se mit à pleurer.

«Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir? Quand il est en colère, il n'écoute rien, il tape comme sur une gerbe de blé.»

Il courait pourtant; Lucas courait plus vite encore, espérant adoucir son père avant que Gaspard l'eût rejoint. Mais Gaspard avait perdu du temps à se décider à quitter la classe; il avait marché lentement jusqu'après la sortie du village. La colère du père avait augmenté au lieu de diminuer. Quand il les aperçut, il alla au-devant d'eux, et, sans écouter les supplications de Lucas, sans avoir égard à la terreur de Gaspard, sans dire une parole, il saisit Gaspard par les cheveux, et, avec la gaule qu'il tenait à la main, il lui administra une si rude correction, que Gaspard commença par crier grâce et pardon, puis par pousser des cris lamentables qui firent accourir la mère et les gens de la ferme.

La mère se jeta sur le bras de son mari et lui arracha la gaule qu'il avait si rudement employée.

LA MÈRE THOMAS. – Tu as tapé trop fort, Thomas. Quand tu es en colère, tu ne sais plus ce que tu fais.

LE PÈRE THOMAS. – Oui, j'ai tapé pour qu'il le sente, et, s'il recommence, je taperai plus fort encore.

Gaspard pleurait. Lucas pleurait, la mère Thomas était mécontente, le père Thomas n'était pas content, et les garçons et les filles de ferme se groupèrent autour de Gaspard et de Lucas pour les consoler.

UNE FILLE DE FERME. – Ne pleure pas, mon Lucas; tu ne seras pas battu, toi.

UNE AUTRE FILLE. – Ah! pour ça, non; ce n'est pas toi qui te sauverais à l'école de peur de l'ouvrage.

UN GARÇON DE FERME. – Voyons, Gaspard, faut pas pleurer, mon garçon. Ce qui est fini est fini et ne recommencera pas.

UN AUTRE GARÇON. – Tu n'es pas le seul qui ait été battu; je l'ai bien été, moi aussi, et je ne m'en porte pas plus mal.

UNE FILLE. – Sans compter que tu n'avais pas raison de courir à l'école et de nous laisser tous jeûner.

UNE AUTRE FILLE. – Et de laisser ta mère s'échiner après le beurre, sans seulement lui donner un coup de main.

LE PÈRE THOMAS. – Aurez-vous bientôt fini, vous autres? L'ouvrage est en retard à cause de ce grand paresseux. Allons! que chacun prenne sa fourche et son râteau, et aux champs! Marche en avant, toi, savant; je finirai bien par t'apprendre ce que tu me sembles ne pas savoir encore, qu'il n'est pas bon de me mettre en colère.

Gaspard marchait trop doucement au gré de son père; un coup de pied lui fit hâter le pas. Lucas s'approcha du père Thomas:

«Mon père, ne battez plus Gaspard; vous l'avez déjà tant battu.»

LE PÈRE THOMAS. – Je l'ai battu, et je le battrai encore s'il me plaît de le battre. Et toi, tu n'as rien à dire; cela ne te regarde pas.

LUCAS. – Cela me regarde, car Gaspard est mon frère, et j'ai du chagrin de le voir souffrir.

LE PÈRE THOMAS. – Laisse-moi donc tranquille! S'il souffre, c'est bien sa faute.

LUCAS. – Ce n'est pas sa faute s'il aime l'école et s'il veut être savant.

LE PÈRE THOMAS. – Savant! Joli état que celui de savant! Ce n'est pas les livres qui vous mettent de l'argent dans la poche et du pain dans la huche.

LUCAS. – Pas les livres, mais ce qu'ils apprennent.

LE PÈRE THOMAS. – Ah çà! vas-tu aussi tourner au savant, toi?

LUCAS. – Ma foi non, je n'en ai guère envie; mais, puisque ça plaît tant à Gaspard, pourquoi l'empêchez-vous d'aller à l'école?

LE PÈRE THOMAS. – Parce que j'ai de l'ouvrage pressé; parce que j'ai besoin de lui, et qu'il faut qu'il travaille comme les autres. Tais-toi; en voilà assez.

Lucas ne répondit pas; on arriva aux champs de trèfle; chacun se mit à l'ouvrage, mais sans entrain et sans gaieté. Le père Thomas avait fait peur à tout le monde.

Quand l'heure du dîner fût arrivée, on s'aperçut, en se mettant à table, que Gaspard n'y était pas.

LE PÈRE THOMAS. – Où est-il donc, ce petit drôle? Il nous suivait tout à l'heure.

Personne ne répondit; on avait bien vu Gaspard entrer dans un petit bois qui longeait le chemin, mais on ne voulut pas le dire au père Thomas.

LE PÈRE THOMAS. – Nous dînerons bien sans lui, et, s'il revient trop tard, tant pis pour lui; il se passera de dîner comme il s'est passé du déjeuner.

On mangea en silence; personne ne parlait, personne ne riait. Le père Thomas était mal à l'aise: il sentait qu'il s'était trop laissé aller et qu'il avait trop battu Gaspard. Le dîner finissait quand Gaspard parut; il était pâle et triste.

LE PÈRE THOMAS. – Tu arrives trop tard, lambin, nous avons fini; il n'y a plus rien pour toi.

Gaspard ne répondit pas; il allait sortir, lorsque Lucas courut à lui.

LUCAS. – Tiens; mon pauvre Gaspard, voici du pain qui me reste et un oeuf dur; je l'ai gardé pour toi.

Le père Thomas lui lança un regard terrible et lui arracha le pain qu'il offrait à son frère.

LE PÈRE THOMAS. – Comment oses-tu lui donner à manger quand je lui en refuse?

LUCAS. – Parce que je ne fais pas de mal en lui donnant ma part du dîner, et alors je ne crains pas que vous me punissiez.

LE PÈRE THOMAS. – Tu sais que je ne veux pas que chacun soit servi à part; quand on est en retard,

tant pis, on attend jusqu'au soir.

LA MÈRE. – Mais Thomas, tu ne sais pas ce qui a retardé Gaspard. Vois donc comme il est pâle.

Thomas regarda Gaspard et dit d'un ton moqueur:

«Qu'est-ce que tu as? Tu rages? C'est ça, ta maladie?»

Gaspard continua à garder le silence; sa pâleur augmenta, et il tomba sur un banc. Sa mère et Lucas coururent à lui.

LA MÈRE. – Mon pauvre enfant, dis-moi ce que tu as.

Gaspard ne répondit pas; il était évanoui.

Le père Thomas commença à s'inquiéter, mais il n'osa pas le faire paraître; il avait peur que l'évanouissement de Gaspard ne fût causé par la correction du matin, car, en se débattant entre les mains de son père, il avait reçu des coups sur la tête, sur la poitrine, sur l'estomac, partout où le bâton avait pu l'atteindre.

Tout le monde s'empressa autour de Gaspard, qui ne tarda pas à reprendre connaissance.

LA MÈRE. – Gaspard, mon garçon, tu souffres; d'où souffres-tu?

GASPARD, *d'une voix faible*. – J'ai faim; je n'ai rien mangé depuis hier.

LA MÈRE. – Mon bon Dieu! pourquoi n'as-tu pas mangé? Vite, Lucas, donne-lui une assiette de soupe; elle est encore chaude, je crois bien.

Lucas se dépêcha d'apporter la soupe; Gaspard la mangea avec avidité.

LA MÈRE. – Mais dis-moi donc, Gaspard, comment il se fait que tu n'aies pas encore mangé à l'heure qu'il est, trois heures de l'après-midi?

GASPARD. – Ce matin, j'ai été à l'école, puis j'ai été battu; mon père m'a fait travailler par là-dessus; je ne pouvais plus me tenir en revenant des champs; je me suis couché un instant à la fraîche, dans le bois; mais la faim me pressait, je me suis relevé et j'ai marché comme j'ai pu.

— Tu vois bien, Thomas! dit la mère d'un ton de reproche.

LE PÈRE THOMAS. – Eh bien! quoi? Il n'y a pas grand mal. Qu'on lui donne à manger, et que cela finisse.

LA MÈRE. – Et tu grondais Lucas lorsqu'il offrait à manger à son frère. Il a plus de charité que toi; et c'est toi pourtant qui es le père du garçon, tu dois le nourrir.

LE PÈRE THOMAS. – Et qu'est-ce qui te dit que je lui refuse la nourriture? C'est lui qui est un imbécile; est-ce que je savais, moi, qu'il avait couru à son école sans avoir seulement mangé un morceau? Mais, assez comme ça. Le temps passe et l'ouvrage n'avance pas. Garde ton fainéant: je pars avec les autres.

Le lendemain, Lucas demanda à son père la permission d'aller à l'école avec Gaspard.

LE PÈRE THOMAS. – Tu perds la tête, mon garçon! Vas-tu aussi me faire enrager avec ton école?

LUCAS. – Non, mon père, mais le fort de l'ouvrage est fait, il ne reste guère de trèfle à rentrer. Le maître n'aime pas qu'on s'absente; voici les prix qui approchent, et, si nous manquons plusieurs jours de suite, nous n'aurons rien du tout, Gaspard et moi.

LE PÈRE THOMAS. – Ah! bien; si c'est ainsi, vas-y; mais j'ai bonne envie de garder Gaspard; le maître l'aime bien; il n'y a pas de danger qu'il lui refuse des prix.

LUCAS. – Tout comme à d'autres. Ça le vexe quand les bons élèves manquent, parce que l'inspecteur peut venir à passer pour interroger, et que si les savants ne s'y trouvent pas, ça n'a pas bon air pour l'école.

LE PÈRE THOMAS. – Écoute, Lucas, tu veux m'en faire accroire; tu ne te soucies pas plus de l'école aujourd'hui que tu ne t'en souciais hier: tu veux y aller pour faire aller Gaspard.

LUCAS, *riant*. – Eh bien! oui. Vous avez deviné juste, tout de même. Mais c'est que, voyez-vous, mon père, Gaspard a trop de chagrin quand il ne va pas à l'école; il n'en a pas dormi de la nuit. Et puis, aussi, c'est qu'il ne savait comment se coucher; il avait mal dans le dos, dans les épaules.

LE PÈRE THOMAS, *avec humeur*. – C'est bon, c'est bon! Qu'il y aille! Et toi, tu resteras, puisque te voilà arrivé à tes fins.

Lucas remercia son père et courut annoncer la bonne nouvelle à Gaspard, qu'il avait laissé triste et se plaignant de souffrir.

LUCAS. – Gaspard, Gaspard, tu peux aller à l'école, mon père veut bien; pars vite; dis au maître d'école que je reste pour aider au trèfle.

Le visage de Gaspard rayonna de joie; il remercia Lucas, déjeuna à la hâte et partit tout de suite, oubliant tous ses maux et courant aussi vite que la veille.

En arrivant à l'école, il raconta au maître ce qui lui était arrivé.

«Tu es un martyr de la science, lui avait dit le maître d'école. Quant à Lucas, il est bon garçon, mais il ne sera jamais rien.»

À partir de ce jour, le père Thomas ne parla plus d'école; Gaspard y allait régulièrement; Lucas manquait toutes les fois qu'il y avait du travail pressé à la ferme, et il y en avait souvent. On faisait grand cas de Lucas à la ferme; Gaspard y était compté pour rien; aussi profitait-il de ce dédain pour lire et écrire presque toute la journée.

IV - La distribution des prix

La distribution des prix approchait; les enfants étaient agités, inquiets; les paresseux, même ceux qui ne devaient rien espérer se demandaient quels prix ils pourraient avoir. Avant la distribution on devait jouer une comédie composée par le maître d'école lui-même; le théâtre était dans la cour. Quelques arbres garantissaient quelques têtes des ardeurs du soleil. Au premier rang des chaises et des banquettes figuraient le maire, l'adjoint et leurs familles; les parents arrivaient en foule. Lucas était déjà établi sur un banc avec son père et sa mère. Arrivés de bonne heure, ils avaient choisi une bonne place à l'ombre d'un tilleul. Gaspard avait été nommé maître des cérémonies, pour aider le maître d'école à maintenir l'ordre, à placer tout le monde, et, après la comédie, à présenter les prix à distribuer. La cour était comble; l'heure sonna: un roulement de tambour annonça le lever du rideau, qui s'ouvrit lentement, tiré par Gaspard et par un autre garçon nouvellement arrivé, et laissa apercevoir une forêt dans laquelle dormait un voyageur. Un voleur apparut à l'horizon et s'apprêtait à égorger et à dévaliser le voyageur, lorsqu'un jeune homme qui traversait la forêt et qui portait à la main un gros bâton, s'approcha lestement et sans bruit, et assena sur la tête du voleur un coup de bâton qui le fit tomber sans connaissance. Le voyageur, réveillé au bruit, crut d'abord que deux hommes avaient voulu l'assassiner; mais le jeune homme lui expliqua l'affaire; alors le voyageur exprima sa reconnaissance, voulut donner à son sauveur un rouleau de mille francs en or; celui-ci, qui a une âme généreuse, refuse; le voyageur l'emmène, arrive chez lui, garde le jeune homme, qui se trouve heureusement être pauvre et orphelin, lui donne une éducation soignée; le jeune homme devient un savant, fait fortune, et tout le monde est content.

Des applaudissements et des bravos se firent entendre plus d'une fois; à la fin, on demanda l'auteur; le maître d'école parut, amené par six de ses meilleurs élèves; une couronne descendit lentement sur sa tête; il salua à droite, à gauche, au milieu, pendant que les applaudissements et les trépignements redoublaient. La couronne remonta au ciel; le maître d'école salua une dernière fois et sortit, laissant la place aux enfants qui allaient recevoir le prix de leur travail.

Le théâtre se remplit de nouveau; le maître reparut précédant le maire et l'adjoint, pour lesquels on avait apporté deux fauteuils. Il commença l'appel.

1er *prix d'excellence*: GASPARD THOMAS, cria le maître d'école.
1er *prix d'application*: GASPARD THOMAS.
1er *prix de sagesse*: GASPARD THOMAS.

Et ainsi de suite jusqu'à ce que les prix fussent tous distribués; les premiers prix furent tous gagnés par Gaspard; Lucas n'en avait mérité aucun, mais il avait fallu lui en trouver un, car, dans les campagnes normandes, un maître d'école qui n'en donnerait pas à quelques-uns des plus paresseux, des plus mauvais, aurait pour ennemis acharnés les parents et les familles des enfants rebutés. Lucas eut donc le prix de bonne humeur, qui le satisfit pleinement. À chaque prix, la couronne descendait sur la tête de l'élève et remontait pour descendre encore; lorsque Lucas, le dernier de tous, dut la recevoir, la corde cassa et la couronne lui tomba sur le nez; de gros rires se firent entendre; Lucas justifia son prix en riant de bon coeur de l'accident. Gaspard pliait sous la charge de ses livres et des couronnes qui les avaient

accompagnés. Lucas vint l'aider.

LUCAS. – Donne, donne, Gaspard, ma charge n'est pas lourde à porter; je puis bien t'aider à porter la tienne.

GASPARD. – Pauvre Lucas! tu n'as pas eu grand-chose, il est vrai.

LUCAS. – J'aime bien mon prix tout de même; quant aux prix de travail, je sais bien que je n'en mérite aucun.

GASPARD. – Comment veux-tu en avoir? Tu manques sans cesse à l'école.

LUCAS. – Ça, c'est vrai: toutes les fois qu'il y a de l'ouvrage pressé à la ferme.

GASPARD. – Tu ne sauras jamais rien, si tu continues.

LUCAS. – Bah! j'en saurai bien assez pour faire marcher la ferme; et c'est ce qu'il faut à mon père.

— Tu as raison, Lucas, dit le père Thomas; la ferme te profitera toujours plus que tes livres. Ceux que Gaspard a gagnés sont jolis, je ne dis pas non: mais ils ne profitent pas autant que cent bottes de trèfle.

GASPARD. – Ils me serviront à récolter deux cents bottes de trèfle là où vous en avez à peine cent; et c'est quelque chose.

Plusieurs personnes vinrent faire compliment au père Thomas de toutes les couronnes de Gaspard, et rire un peu du prix minime de Lucas.

«Ma foi, dit le père, j'aime autant, si ce n'est mieux, le prix de bonne humeur de Lucas, que tous les prix de science de Gaspard. À quoi lui serviront-ils? A perdre son temps et ses forces.»

LE PÈRE GUILLOT. – Ne croyez pas ça, père Thomas; voyez les garçons du père Michel: un est un beau monsieur, l'autre est un clerc de notaire, c'est-il pas beau ça?

LE PÈRE THOMAS. – Ça leur fait une belle affaire d'avoir élevé si grandement leurs garçons. Le grand flâne toute la journée et passe son temps à aller, venir, sans rien gagner; le second ne vaut guère mieux. Et les parents sont gênés, endettés; ils vivent seuls dans leurs vieux ans, et rien ne marche chez eux.

De son côté, Gaspard n'était pas pleinement satisfait; il ne pouvait se défendre de quelques inquiétudes sur son avenir. L'ambition pénétrait peu à peu dans son coeur et le rendait silencieux et maussade. Ses premiers succès semblaient l'attrister au lieu de lui donner le bonheur.

V - M. Frölichein

Pendant que le père Thomas causait avec ses amis, un monsieur très grand, très roux, très rouge, s'approcha de Gaspard.

«C'est fous, mon cheune ami, qui affez eu dous les brix?

— Oui, Monsieur», répondit modestement Gaspard.

M. FRÖLICHEIN. – Eh! eh! c'est chentil, ça. Dous les brix! Et quel âche vous affez?

GASPARD. – J'ai quatorze ans, Monsieur.

M. FRÖLICHEIN. – Pien! pien! Pon âche pour trafailler. Comment fous abbelez fotre bère.

GASPARD. – Le père Thomas, Monsieur.

M. FRÖLICHEIN. – Ché foudrais pien lui tire une barole.

GASPARD. – Le voilà, Monsieur, qui cause près de la porte.

M. FRÖLICHEIN. – Pon! Ch'y fais. . . Pien le ponchour, mein Herr. Ché foudrais pien afoir fotre fils.

LE PÈRE THOMAS. – Pour quoi faire, Monsieur? Et lequel?

M. FRÖLICHEIN. – Le cheune safant qui a cagné dous les brix.

LE PÈRE THOMAS. – Et qu'en voulez-vous faire? Pourquoi vous le faut-il?

M. FRÖLICHEIN. – Ché feux lui faire brendre des leçons de meganique.

LE PÈRE THOMAS. – Et à quoi que cela lui servira?

M. FRÖLICHEIN. – À tevenir un pon gontremaître.

LE PÈRE THOMAS. – Ta, ta, ta, je me moque pas mal de vos contremaîtres. Dans ceux de M. Féréor il n'y en a pas un qui aille à la messe seulement; ils boivent leur argent au café et bousculent les ouvriers. Non, non, je ne donne pas mes enfants pour en faire des vauriens, des fumeurs, des coureurs de café!

M. FRÖLICHEIN. – C'est bourdant une chentille bosition que che tonnerais à fotre carçon.

LE PÈRE THOMAS. – Merci bien, Monsieur; j'ai besoin de lui, et je le garde.

M. Frölichein s'en alla mécontent. Il alla parler au maître d'école.

M. FRÖLICHEIN. – Fous afez une cheune homme que ché foudrais pien afoir, Monsieur.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Lequel, Monsieur? N'est-ce pas celui qui a eu tous les prix?

M. FRÖLICHEIN. – Dout chuste, mein Herr. Ché foudrais l'afoir, Monsieur.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Il faut le demander à son père, Monsieur.

M. FRÖLICHEIN. – Mais le bère, il ne feut pas le tonner.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Alors, Monsieur, il n'y faut plus songer.

M. FRÖLICHEIN. – Mais ché le foudrais pien.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Je n'y peux rien, Monsieur; ça regarde le père.

M. FRÖLICHEIN. – Ce tiaple de bère! puisqu'il ne feut pas.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Je suis bien fâché, Monsieur, mais, le père ne voulant pas, il est impossible de l'avoir.

Le maître d'école rentra; M. Frölichein partit assez mécontent.

«Dout de même, ché né feux bas berdre te fue ce cheune carçon. Ce tiaple de bère!»

Le père Thomas s'en retourna avec sa femme, ses enfants et ses domestiques. Il fit compliment à Gaspard sur ses prix.

«Et pourtant, dit-il, ton temps eût été mieux employé si tu avais fait comme Lucas.»

LUCAS. – Mon père, qu'est-ce que c'est que ce Monsieur qui vous a parlé comme vous sortiez de l'école?

LE PÈRE THOMAS. – C'est un homme que je ne connais pas, et qui m'a demandé de lui donner Gaspard.

GASPARD. – Pour quoi faire, mon père?

LE PÈRE THOMAS. – Pour te faire apprendre la mécanique et faire de toi un contremaître.

GASPARD. – Et quand me prendra-t-il?

LE PÈRE THOMAS. – Il ne te prendra pas du tout. Tu crois que je vais te donner comme ça au premier venu; que je te mettrai dans une fabrique avec tous ces mauvais sujets qui jouent, qui boivent, qui ne mettent pas les pieds à l'église, et qui n'arrivent qu'à se ruiner la bourse et la santé?

GASPARD. – J'en connais pourtant qui sont bien bons.

LE PÈRE THOMAS. – Il n'y en a guère; ils sont bons pour entraîner à mal faire. Mais ne va pas te mettre cette chose dans la tête. Je ne le veux pas et je n'en démordrai pas.

Le ton sec et positif du père Thomas empêcha Gaspard de répondre, mais il se dit en lui-même qu'il reverrait le monsieur et qu'il l'engagerait à insister, malgré le refus de son père. Après quelques instants de silence, Lucas se mit à rire.

«Dis donc, Gaspard, tes prix ne te donnent guère de gaieté; au lieu d'avoir l'air heureux, tu as un air grave, mécontent, qui n'égaye pas. Vois donc, personne ne dit seulement une parole.»

GASPARD. – Et que veux-tu qu'on dise?

LUCAS. – Je ne sais pas, moi; quand on est content, on n'a pas l'air que tu as.

GASPARD. – J'ai l'air de tout le monde.

LUCAS. – Pour ça non. Quand par exemple le petit Matthieu et Julien sont descendus de l'estrade, le bonheur paraissait bien sur leurs figures, quoiqu'ils n'aient obtenu que des seconds prix, et à la fin de la distribution ils ont été embrasser leurs parents. Toi, tu n'as rien dit à mon père et à ma mère, tu ne m'as pas fait la moindre amitié, et même, pour tout avouer, tu as l'air sournois et ennuyé.

GASPARD. – Parce qu'on me contrarie, qu'on ne me laisse pas faire mon chemin comme je l'entends.

Le père Thomas se retourna.

«Qu'est-ce que vous dites, vous autres? De quel chemin parlez-vous?»

LUCAS, riant. – Du chemin de l'école, papa; Gaspard n'aime pas celui que nous prenons.

LE PÈRE THOMAS. – Et par où veut-il donc passer?

LUCAS. – Ma foi, je n'en sais trop rien; vous savez qu'il n'a pas des idées comme tout le monde. Nous voici arrivés, et nous allons nous régaler d'une galette que maman a fait cuire ce matin.

Le souper fut soigné: un lapin sauté, un ragoût de légumes au lard, et la galette avec de la grosse crème. La bonne humeur de Lucas fit revenir la gaieté que la maussaderie de Gaspard avait chassée. Après avoir bien mangé, bien ri, on sortit pour prendre l'air. Gaspard resta pour examiner ses livres; Lucas alla voir le petit Guillaume, qui n'avait eu qu'un prix d'encouragement.

On finissait de souper quand Lucas entra.

LUCAS. – Eh bien! Guillaume, nos prix n'ont pas été lourds à porter; t'en affliges-tu?

GUILLAUME. – Pour ça, non. Je savais bien que je n'en aurais pas. Le maître d'école ne fera guère de profits avec moi.

LUCAS. – L'école ne me plaît pas non plus; mais vois-tu, puisque nos parents payent notre apprentissage, il ne faut pas leur faire perdre leur argent.

GUILLAUME. – Ma foi, c'est trop difficile. Je n'ai pas de mémoire! et puis, rester là, collé à son banc, à se creuser la tête pour ne rien savoir, c'est embêtant. Le grand malheur, quand je ne saurais pas lire!

LUCAS. – Moi, j'apprends tout de même; ça ne va pas vite, par exemple, parce que je manque trop souvent, mais je commence à lire dans le gros. Mon père ne sait pas lire, vois-tu; alors ça gêne quelquefois.

GUILLAUME. – Papa lit bien un peu, et ça va tout de même. Et Gaspard, en voilà un savant! Où est-il donc?

LUCAS. – Je crois qu'il a été voir le maître d'école.

Lucas ne se trompait pas: Gaspard était chez le maître d'école, pour avoir quelques renseignements sur le grand monsieur roux qui voulait l'avoir dans sa fabrique.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – C'est un Allemand, un M. Frölichein, qui a une belle manufacture à deux lieues d'ici. Il fait une rude concurrence à M. Féréor; mais il manque de sujets intelligents, et il voulait t'avoir pour te faire apprendre la mécanique. Ton père a refusé.

GASPARD. – Je le sais bien; j'en suis désolé, Monsieur. Ne pourriez-vous pas en parler à mon père? À quoi sert de me garder à la ferme, puisque je n'y aide pour ainsi dire pas? Mon père veut absolument m'empêcher de travailler avec mes livres; et moi, je veux profiter de vos leçons, Monsieur, et savoir ce qu'il faut pour être, comme dit M. l'Allemand, un bon contremaître. Mon père croit que les ouvriers de fabrique sont tous mauvais; ce n'est pas vrai, cela, car j'en connais de très bons.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Tous, non; mais il y en a beaucoup, et ton père a raison de ne pas te mettre avec tout ce monde-là à l'âge que tu as.

GASPARD. – L'âge n'y fait rien quand on veut apprendre.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – L'âge fait beaucoup, et je te répète que ton père a raison. Attends un an ou deux. Quand tu auras seize ou dix-sept ans, nous verrons, je parlerai à ton père; mais à présent, non.

Gaspard ne fut pas content, mais il n'osa pas répondre au maître d'école, et il retourna tristement à la ferme. Tout le monde était sorti.

«Tant mieux, se dit Gaspard, je pourrai travailler sans être dérangé.»

Il travailla jusqu'à la nuit, et se coucha avant que les autres fussent revenus.

Le lendemain, le père Thomas reçut la visite du commis principal de M. Féréor.

«Je viens vous voir, père Thomas, de la part de M. Féréor. C'est pour vous demander votre garçon, celui qui a eu tous les prix.»

THOMAS. – Pourquoi M. Féréor veut-il l'avoir? Il n'a déjà que trop de monde. Que ferait-il d'un garçon de quatorze ans?

LE COMMIS. – Ce serait pour achever de l'instruire et en faire un contremaître.

THOMAS. – Je ne veux pas le placer avec tous vos mauvais sujets de la fabrique. Je garde mes enfants pour moi. Ils resteront où le bon Dieu les a fait naître.

LE COMMIS. – Vous avez tort, père Thomas, vous avez tort. Votre fils vous échappera malgré vous. Il a de l'ambition, voyez-vous; et cette chose-là ne peut pas se retenir.

THOMAS. – Nous verrons plus tard, quand il aura l'âge.

Lucas entra, l'air un peu effaré.

LUCAS. – Mon père, ce grand monsieur roux, qui parle si drôlement, veut vous voir; il a causé longtemps avec Gaspard, et il veut absolument vous parler.

THOMAS. – Laisse-le venir. Que me veut-il, ce grand Allemand?

M. **FRÖLICHEIN**. – Ponchour, mein Herr, dit M. Frölichein en entrant; ché fiens vous temander fotre fils.

THOMAS. – Ah çà!. . . cela m'ennuie à la fin! Je vous ai dit l'autre jour, Monsieur, que je ne voulais pas vous donner Gaspard. Je garde mes enfants jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de me quitter.

M. **FRÖLICHEIN**. – Eh pien! il a l'âche, fotre carçon; le pon âche pour drafailler et abbrendre.

LE COMMIS. – M'sieur, vous n'êtes pas du pays: pourquoi voulez-vous nous enlever nos enfants les plus distingués?

M. **FRÖLICHEIN**. – M'sieur, ché les brends où ché les droufe; et cela ne fous recarte bas.

LE COMMIS. – Ça me regarde, M'sieur, parce que mon maître, M. Féréor, veut avoir Gaspard et qu'il l'aura.

M. **FRÖLICHEIN**. – Non, M'sieu, il ne l'aura boint. Bère Dômas, je lui tonnerai drois cents francs bar an gand il sera habidué.

LE COMMIS. – Je lui en donne trois cent cinquante.

M. **FRÖLICHEIN**. – Ché lui bayerai son abbrendissage.

LE COMMIS. – S'il tombe au sort, nous lui payerons un remplaçant.

M. **FRÖLICHEIN**. – Ché lui tonnerai une bosition bien blus acréaple que jez vous.

Le père Thomas écoutait, les bras croisés, les offres de ces messieurs. Il faisait toujours signe que non.

«En voilà assez, dit-il enfin. Tout cela est très beau, mais je n'en veux pas. Bien le bonsoir, Messieurs.»

Et le père Thomas rentra dans la ferme, où on arrivait pour dîner. Quand Gaspard passa devant ces messieurs, il les salua bien et comprit le motif de leur visite, car tous deux avaient causé avec lui avant de parler au père Thomas. Aucun des deux ne lui rendit son salut, tant ils se querellaient avec animation. Le dîner était fini qu'ils disputaient encore. Le père Thomas fut obligé de les prier de s'en aller.

VI - La vache bringée

Peu de jours après, à la fin de la journée, Gaspard lisait au pied d'un arbre, pendant que Lucas faisait un panier avec des bandes d'écorce d'arbre. Il s'amusait de temps en temps à chatouiller le nez ou les oreilles de Gaspard, avec ses rubans d'écorce; et il riait de le voir si appliqué, qu'il ne s'apercevait pas du jeu de Lucas; il croyait que ce chatouillement venait des mouches qui se promenaient sur sa figure et il chassait machinalement en continuant son travail. Le chatouillement se répétait si souvent, que Gaspard finit par s'impatienter.

«Ces mouches sont insupportables ce soir, dit-il enfin; elles m'empêchent de travailler!»

Lucas éclata de rire.

GASPARD. – Pourquoi ris-tu? Que vois-tu de drôle à ce que je sois tourmenté par ces vilaines mouches?

LUCAS. – C'est que ce ne sont pas les mouches, c'est moi qui te chatouille avec mes rubans à panier.

GASPARD. – Toi? Que c'est bête! Avise-toi de me toucher!

Gaspard reprit sa lecture, Lucas son panier; il tenait à la main un long ruban qui alla caresser la joue de Gaspard.

«Encore! s'écrie Gaspard. Ça m'ennuie. Je ne veux pas que tu me touches! Entends-tu? Je ne le veux pas!»

LUCAS. – Tu te fâches à tort, Gaspard: cette fois je ne l'ai pas fait exprès.

— Ne recommence pas, dit Gaspard d'un air sec et mécontent.

Lucas était bien près de Gaspard, si près que, sans y penser, en détortillant un de ses rubans, le bout vint encore chatouiller le visage de Gaspard. Celui-ci se retourna vers Lucas et lui allongea un coup de poing dans le dos. Lucas arracha le livre des mains de Gaspard et le jeta au loin; Gaspard saisit le panier de Lucas, le brisa, et en fit autant des rubans préparés pour l'achever.

LUCAS. – C'est méchant ce que tu fais, Gaspard; mon père m'avait dit de faire ce panier dont il a besoin pour demain, et voilà que tu l'as mis en pièces.

GASPARD. – Pourquoi m'ennuies-tu en me chatouillant?

LUCAS. – Pourquoi ne t'éloignais-tu pas de moi?

GASPARD. – Tu pouvais bien t'éloigner toi-même.

LUCAS. – Non, parce que j'avais à déplacer mes rubans, mes outils, ma ficelle, et puis parce que ton travail ne me gênait pas; c'est toi qui te plaignais. Et que va dire mon père, à présent?

Gaspard ne répondit pas; il était inquiet, car il sentait qu'il avait fait une sottise. Lucas ramassa les débris de son panier et rentra à la ferme pour en recommencer un autre. Gaspard reprit sa lecture, mais il

ne faisait plus la même attention à son livre.

Lucas n'avait pas dit l'accident arrivé à son panier; il en avait recommencé un et se dépêchait de l'achever pour qu'on ne s'aperçût pas de l'accès d'humeur de Gaspard. Pendant qu'il travaillait avec ardeur, Guillaume vint se placer devant lui.

GUILLAUME. – Tu ne me vois donc pas, Lucas? Je suis venu faire une commission pour ton père.

LUCAS. – Tiens, te voilà, toi? J'étais si actionné à mon panier que je ne t'ai pas entendu arriver. Quelle commission viens-tu faire?

GUILLAUME. – C'est une lettre que j'apporte à ton père. Je ne sais pas ce qu'on a mis dedans; ils m'ont dit que c'était pressé.

LUCAS. – Attends, je vais appeler papa; il est là qui mesure l'orge pour les volailles.

Lucas alla trouver son père.

«Mon père, voici Guillaume qui vous apporte une lettre; il dit que c'est pressé.»

Le père laissa l'orge et alla parler à Guillaume.

THOMAS. – Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon? Que me veut ton père?

GUILLAUME. – Je ne sais pas, M'sieur Thomas. Il explique ça dans cette lettre qu'il m'a chargé de vous remettre.

THOMAS. – C'est que je ne suis pas fort sur la lecture. Lucas, saurais-tu déchiffrer ce gribouillage?

Il donna la lettre à Lucas, qui l'examina et la rendit en disant:

«Je ne saurais pas lire l'écriture.»

LE PÈRE THOMAS. – Ni autre chose non plus, tout comme moi. Cours vite me chercher Gaspard; il est un savant, lui, il va nous lire ça.

Lucas partit en courant et appela Gaspard qu'il avait laissé près de la ferme. Mais quand il arriva, Gaspard avait disparu. Après l'avoir cherché et appelé pendant quelque temps, ne le voyant pas venir, il s'en retourna à la ferme.

LUCAS. – Je ne l'ai pas trouvé, mon père; il sera sans doute allé plus loin.

LE PÈRE THOMAS. – Pas de danger qu'il revienne travailler, celui-là! Il m'impatiente assez avec ses livres. Eh bien! Guillaume, dis à ton père qu'il n'y a pas de réponse quant à présent, que je lui ferai réponse plus tard.

GUILLAUME. – Bien, M'sieur Thomas; j'y vais de suite, car on m'a bien recommandé de ne pas m'amuser en route. Bien le bonsoir, M'sieur; au revoir, Lucas.

LUCAS. – Au revoir, Guillaume! Viens-tu à l'école demain?

GUILLAUME. – Pour ça, non; on ne m'y envoie plus.

Guillaume salua et partit.

«C'est ennuyeux, tout de même, dit le père Thomas, que nous ne puissions pas déchiffrer cette lettre. Si je n'étais pressé d'ouvrage, j'irais voir ce qu'il me veut, ce père Guillaume. Comment ne sais-tu pas encore lire, toi?»

LUCAS. – Mais, mon père, il n'y a guère plus d'un an que je vais à l'école et j'y manque souvent!

LE PÈRE THOMAS. – Et ce Gaspard qui ne vient pas! Où diantre est-il fourré?

Gaspard n'avait pas garde de venir: il croyait qu'on l'avait appelé pour l'affaire du panier brisé; les conclusions accoutumées de ces sortes d'affaires étaient des coups à recevoir. Gaspard voulait laisser tomber la colère de son père, et il résolut de ne rentrer que pour le souper.

Lorsqu'il arriva vers la fin du jour, il regarda avec effroi le visage assombri de son père, qui lui dit brusquement:

«Où as-tu été, paresseux, fainéant?»

GASPARD, *craintivement*. – Je me suis promené en lisant, mon père.

THOMAS. – Quand on a besoin de toi, tu n'y es jamais. J'avais une lettre pressée à te faire lire; on t'a cherché partout; mais. . . toujours la même chanson. Quand tu pourrais être bon à quelque chose, tu disparais.

Gaspard ne répondit pas; il avait trop peur.

«Tiens, reprit le père, lis-moi cette lettre.»

Gaspard prit la lettre et lut:

«La vache bringée que tu voulais avoir, père Thomas, et pour laquelle tu ne te décidais pas, a paru gentille au voisin Camus; il vient me l'acheter; il m'en donne deux cent cinquante-trois francs. Si tu la veux pour ce prix viens la quérir, réponds tout de suite; si tu ne me fais pas dire que tu la prends, c'est que tu n'en veux pas, et Camus la paye et l'emmène tout de suite. Je suis ton ami pour la vie.
GUILLAUME»

«La vache! la vache bringée! s'écria Thomas. Vendue, emmenée!. . . Une bête qui vaut plus de trois cents francs! Et je l'aurais eue pour deux cent cinquante-trois! Faut-il avoir manqué cette affaire, faute de savoir lire! Et toi, Lucas, qui fais le paresseux, le fainéant! n'es-tu pas honteux de ne pas savoir lire à ton âge? Depuis quinze mois que tu vas à l'école!

LUCAS. – Mais, mon père, j'y manque plus souvent que je n'y vais.

LE PÈRE THOMAS. – Et pourquoi manques-tu? Pourquoi ne fais-tu pas comme Gaspard qui n'y manque jamais, lui? À la bonne heure! en voilà un qui met son temps à profit. Avec lui, on n'est jamais embarrassé! il en sait plus long que tu n'en sauras jamais, imbécile. Les mois d'école ne sont pas de l'argent perdu, au moins.

LUCAS. – Comment, mon père, mais c'est vous-même qui me faites toujours rester pour travailler à la ferme! Vous savez bien que ce n'est pas pour flâner et paresser que je ne vais pas à l'école; et vous ne

vous êtes jamais plaint de mon travail, que je sache. C'est dur d'être grondé et traité de fainéant quand on fait ce qu'on peut et que c'est pour mieux faire qu'on ne va pas à l'école»

Le pauvre Lucas pleura amèrement.

LA MÈRE. – Thomas, tu n'es pas juste. Lucas dit vrai; c'est toi qui l'empêchais d'aller à l'école, de faire comme Gaspard, que tu grondais et bousculais quand tu le voyais parti. C'est toi qui. . .

LE PÈRE THOMAS. – Tais-toi. Tu m'ennuies avec tes raisons. Il n'en est pas moins vrai que j'ai manqué la vache bringée et que je n'en trouverai pas une pareille. Une cotentine! et bringée! et à son second veau!

LA MÈRE THOMAS. – À qui la faute? Pourquoi n'as-tu pas appris à lire?

LE PÈRE THOMAS. – Tais-toi, je te dis. Ne m'échauffe pas les oreilles. . . Mettons-nous à table; il est tard. Gaspard, mon garçon, travaille à la maison tant que tu voudras, je ne te querellerai plus.

Gaspard, surpris et enchanté, remercia son père et se sentit heureux comme il ne l'avait pas été depuis deux ans. Le pauvre Lucas pleurait encore.

LE PÈRE THOMAS. – As-tu bientôt fini, toi, ignorant? Je ne te pardonnerai pas de sitôt de m'avoir fait manquer la vache bringée.

Le pauvre Lucas voulut répliquer, mais sa mère lui fit signe de se taire, pour ne pas augmenter l'irritation injuste du père Thomas. Lucas, un peu consolé par le signe amical de sa mère et par ceux des gens de la ferme, essuya ses yeux et mangea comme les autres. Quand le souper fut fini, le père Thomas sortit de table et alla chez Guillaume pour savoir s'il ne pouvait pas ravoir la vache bringée.

«Impossible, lui répondit Guillaume, Camus l'a payée et emmenée.»

THOMAS. – Comment ne m'as-tu pas attendu?

LE PÈRE GUILLAUME. – Est-ce que je pouvais savoir que tu ferais l'orgueilleux avec moi? Si tu m'avais fait dire que tu n'avais personne pour lire ma lettre, j'aurais dit à Camus de revenir demain; mais il était si pressé, que moi, pensant que la bringée ne t'allait pas pour le prix, je la lui ai livrée tout de suite.

Le père Thomas dut prendre son parti et réfléchir sur les inconvénients d'une instruction trop négligée; il réfléchit si bien qu'il tomba dans l'excès contraire, et qu'il résolut non seulement d'encourager Gaspard à augmenter sa science, mais encore d'obliger Lucas à aller tous les jours à l'école, jusqu'à ce qu'il fût devenu savant comme son frère.

VII - La marche forcée

Le lendemain de cette grande contrariété du père Thomas, Lucas se disposait à aider le charretier à charger le fumier, lorsque son père l'appela et lui dit d'un ton dur:

«Laisse ça. Tu n'as pas besoin de perdre ton temps à charger le fumier. On se passera bien de ton aide. Je ne veux plus que tu fasses le métier de fainéant. Va-t'en à l'école avec Gaspard. Je veux que tu y ailles tous les jours; et, si tu y manques, tu auras les épaules caressées par la gaule.»

LUCAS. – Comme Gaspard pour y avoir été, lui.

LE PÈRE THOMAS. – Tais-toi, insolent. Je n'aime pas les mauvaises raisons.

Lucas ne répondit pas; il soupira, posa sa fourche et alla rejoindre Gaspard qui partait.

GASPARD. – Qu'as-tu donc, Lucas? On dirait que tu vas pleurer.

LUCAS. – Je n'en suis pas loin, va. Voilà mon père qui m'ordonne d'aller à l'école.

GASPARD. – Ce n'est pas un grand malheur. Il y a longtemps que je te dis d'y aller.

LUCAS. – Mon père veut que j'y aille tous les jours; il me battra si je n'y vais pas.

GASPARD. – Pas possible! Et moi qu'il battait quand j'y allais! Et le travail de la ferme? Il va donc falloir qu'il prenne quelqu'un pour te remplacer.

LUCAS. – Je ne sais pas; ce sera comme il voudra. Si j'allais à l'école trois fois par semaine, je pourrais travailler les autres jours. J'aiderais maman pour le beurre, pour le ménage, pour les volailles, pour bien des choses.

GASPARD. – Oui, mais n'essaye pas; tu sais qu'il ne fait pas bon de mettre mon père en colère, surtout quand il a du cidre dans la tête.

LUCAS. – Oui, oui, je le sais bien; il n'aime pas la résistance.

Lucas se résigna docilement au caprice de son père; il devait en profiter plus tard, mais il eut bien de la peine à s'y accoutumer. Les travaux des champs, qu'il aimait par-dessus tout, le faisaient soupirer; ceux de l'école ne lui plaisaient pas; il n'avait pas de mémoire; il comprenait mal les explications du maître; et il avançait lentement. Un jour, au moment où il partait pour l'école, le père Thomas l'appela.

«Viens ici, Lucas; j'ai besoin de toi pour aller à la Trappe et m'aider à ramener une génisse que je veux acheter là-bas, pour remplacer la vache bringée que tu m'as fait perdre.»

Lucas ne répondit pas, mais il sentit vivement l'injustice de ce reproche. Ils marchaient en silence; Lucas, de même que Gaspard, avait peur de son père, surtout depuis l'accusation dont il souffrait, et que le père lui rappelait en toute occasion.

«Tu es devenu diantrement sérieux et ennuyeux», lui dit enfin le père Thomas après une demi-heure de marche.

Lucas garda le silence. Que pouvait-il répondre?

«Ah ça! vas-tu marcher ainsi jusqu'à la Trappe, sans seulement desserrer les dents?» dit le père Thomas au bout d'une seconde demi-heure.

LUCAS. – Si je ne parle pas, c'est que je n'ai rien à dire.

THOMAS. – Tu avais pourtant la langue bien déliée, jadis.

LUCAS. – Jadis n'est pas aujourd'hui.

THOMAS. – Pourquoi cela? Aujourd'hui comme jadis, tu es ce que tu étais, un âne, et rien de plus.

LUCAS. – Voilà pourquoi il vaut mieux que je ne dise rien. Il n'y a rien à gagner à causer avec un âne.

THOMAS. – Tais-toi. Tu ne sais dire que des insolences ou des sottises.

Lucas était content d'avoir taquiné son père; c'était une petite vengeance de la vache bringée, mais il n'osa pas aller plus loin, et ils continuèrent à marcher sans dire mot. Ils arrivèrent enfin après trois heures de marche. Ils mangèrent du pain et des oeufs durs qu'avait apportés le père Thomas. Le cidre était échauffé; le père Thomas avait de l'humeur; ils burent de l'eau. Lucas aurait bien voulu aller voir dans les champs de la Trappe les bestiaux, renommés pour leur beauté; mais lorsqu'il demanda à son père la permission de l'accompagner dans les herbages: «Je n'ai que faire de toi, répondit le père Thomas. Repose-toi; tout aussi bien, comme tu ne parles plus, je n'ai pas besoin d'attendre ton avis.»

Le père Thomas partit, laissant au pied d'un arbre le pauvre Lucas, triste et fatigué. Il ne tarda pas à s'endormir. Quand le père Thomas fut de retour avec la génisse qu'il venait d'acheter, la matinée était avancée; il éveilla Lucas d'un coup de pied dans les reins.

«Lève-toi, grand fainéant, et en route; il se fait tard.»

Lucas sauta sur ses pieds et suivit son père, sans seulement regarder la génisse. Ce fut lui qui fut chargé de la mener, de sorte qu'il eut le temps de l'examiner, il n'en fut pas content.

«Ça ne fera jamais une bonne vache laitière, se dit-il. Comment mon père a-t-il choisi cette génisse? La corne mal faite, la bête mal bâtie; il n'y a de joli que le poil. Et encore est-elle trop blanche, pas assez caille; j'aurais préféré une rouge ou une bringée. Maman ne sera pas contente.»

Ils prirent une autre route, que le père Thomas croyait plus courte, et arrivèrent, au bout d'une heure, dans un carrefour où se trouvait un poteau avec l'indication des trois ou quatre villages auxquels aboutissaient les chemins qui se trouvaient devant eux.

«Tiens, dit le père Thomas, c'est que je ne m'y reconnais plus; lequel des chemins faut-il prendre?»

LUCAS. – Il faut continuer tout droit, mon père: en allant, nous avons toujours marché droit devant nous.

THOMAS. – Regarde les écritures: j'ai payé assez de mois d'école pour que tu puisses lire un mot sur les poteaux de la route.

Lucas regarda, tâcha d'épeler, de déchiffrer le nom de l'endroit indiqué par le poteau, mais il n'y put parvenir.

«Je ne sais pas, dit-il enfin; les lettres sont effacées, je ne peux pas les lire.»

THOMAS. – Ignorant! animal! Nous voici dans un fameux embarras grâce à ta paresse, à ta mauvaise volonté.

LUCAS. – Je vous assure, mon père, que je fais ce que je peux; mais j'ai beau m'appliquer, je ne retiens pas.

THOMAS. – Parce que, comme je te disais tantôt, tu es un âne, un vrai bourri.

Après quelques instants d'hésitation, le père Thomas prit le chemin à droite au lieu de continuer droit devant lui comme l'avait dit Lucas. Ils marchèrent longtemps sans se reconnaître.

«Nous avons pris le mauvais chemin», dit le père Thomas. Et il se mit à jurer contre lui-même, contre les routes, contre l'innocent Lucas qu'il n'avait pas voulu écouter.

«La génisse ne va pas pouvoir faire une si longue route, bien sûr; avec ça qu'elle veut toujours s'écarter à droite et à gauche, et qu'elle n'est pas commode à mener.»

Lucas en savait quelque chose; il avait les poignets meurtris à force de tirer sur la bête, qui voulait toujours revenir à la Trappe. Et il fallait faire une bonne demi-lieue pour le moins avant de trouver une habitation quelconque ou on pourrait se reposer.

«Allons! il faut revenir sur nos pas, il n'y a pas à dire. Pourvu que nous retombions dans la bonne route», dit le père Thomas.

Lucas ne manquait pas d'énergie; il était grand et vigoureux pour son âge. et, quoiqu'il eut un peu perdu l'habitude de l'exercice et de la fatigue depuis qu'il passait ses journées à l'école, il suivit résolument son père pour retourner sur leurs pas, bien décidé à marcher tant qu'il pourrait mettre un pied devant l'autre.

Ils arrivèrent enfin au chemin qu'ils avaient quitté, et ils le continuèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un bois qu'ils connaissaient et qui se trouvait à une lieue et demie de leur ferme.

«Ah! nous voici enfin dans un pays dont j'ai connaissance. Il était temps, car il se fait tard, et il y a plus de quatre heures que nous marchons, et d'un bon pas. Ma foi, je suis rendu, et je vais prendre un temps de repos. Attache la génisse tout au bout de la corde, pour qu'elle puisse paître.»

Lucas déroula la corde qui était tournée autour des cornes de la bête; pendant qu'elle paissait et se reposait, Lucas, qui tenait la corde, s'endormit; le père Thomas dormit aussi, de sorte que, lorsqu'ils s'éveillèrent, la nuit commençait à tomber.

Le père Thomas sauta sur ses pieds.

«Lucas, Lucas, lève-toi! Vite, en route; nous avons encore une heure et demie de marche, et la nuit vient.»

Lucas fut sur pied avant que son père eût fini de parler. Il le suivit tout endormi, éreinté et ne pensant plus à la génisse ni à la corde, qui n'était plus au bout de son bras. La route qui restait à faire fut pénible et longue, Lucas se traînait avec peine derrière son père, qui hâtait le pas tant qu'il pouvait. La nuit était venue depuis une heure lorsqu'ils rentrèrent dans la ferme, harassés de fatigue.

«Te voilà donc enfin, Thomas! Comme tu as été longtemps! Voilà votre souper qui vous attend; nous avons tous fini, il y a plus d'une heure. Je m'en vais prendre la génisse et en avoir soin pendant que vous mangerez.»

À ce mot de génisse, la mémoire revint à Thomas et à Lucas. Elle était restée oubliée dans les bois.

«La génisse! la génisse! s'écria le père Thomas consterné. Qu'en as-tu fait, Lucas?»

Lucas, effrayé, ne répondit pas.

LA MÈRE. – Il est tout endormi et ahuri. Laissez-le se reprendre.

LE PÈRE THOMAS. – Il a perdu la génisse! Il a lâché la corde!

LA MÈRE. – Perdu la génisse! Ce n'est pas lui qui la conduisait, je pense bien.

THOMAS. – C'est lui, bien sûr.

LA MÈRE. – Et tu as laissé cet enfant mener une bête qui se débat, qui s'agite pour retourner à l'étable!

THOMAS. – S'il n'a pas assez de force pour mener une génisse, il n'est donc bon à rien!

LA MÈRE. – Pendant une heure, je ne dis pas, mais pendant quatre ou cinq heures! Thomas, tu es devenu bien dur pour lui: tu exiges qu'il passe ses journées à l'école; au retour, tu l'éreintes de travail. . .

THOMAS. – As-tu bientôt fini? Il s'agit bien de Lucas; il s'agit de la génisse que cet animal a perdue, et qu'il payera cher si elle ne se retrouve pas. Imbécile, animal, continua-t-il en se retournant vers Lucas, si je ne la retrouve pas demain, je te ferai faire une visite à l'étable.

Le pauvre Lucas frémit; il savait ce que voulait dire une visite à l'étable; au lieu d'une verge, c'était une corde qui servait aux corrections du père Thomas; Lucas, jadis aimé de son père, ne l'avait jamais sentie qu'une fois mais le souvenir lui en était resté. Et puis, il avait vu le pauvre Gaspard souffrir des semaines entières à la suite de visites à l'étable.

«Qu'ai-je donc fait? se dit le pauvre Lucas en entendant la menace de son père. J'ai traîné la génisse quatre heures durant; que j'en ai les mains toutes meurtries. Quand nous nous sommes remis en route, je n'y ai pas pensé, il est vrai, mais mon père n'y a pas pensé non plus. Et puis j'étais si fatigué, si endormi, que je n'ai songé à rien. Mon père en a fait autant. S'il me bat pour cela, il faut qu'on le batte aussi.»

La mère le fit asseoir à table pour souper, le servit copieusement, et laissa son mari se tirer d'affaire tout seul; elle lui en voulait de son injuste colère contre Lucas et de sa négligence au sujet de la génisse, qu'il aurait dû mener lui-même, pensa-t-elle. Quand elle envoya Lucas se coucher, elle lui dit à l'oreille:

«N'aie pas peur, mon ami, il ne te touchera pas; je t'en réponds. Et la génisse se retrouvera demain. Tu n'es pas fautif, mon garçon, et tu n'auras pas de mal; dors bien et sans crainte.»

Lucas remercia sa mère et gagna son lit; il y était à peine qu'il s'endormit; le lendemain, tout le monde avait déjeuné, la génisse était retrouvée, Gaspard travaillait à l'école, que Lucas dormait encore.

VIII - Amende honorable du père Thomas

La mère Thomas profita de la joie de son mari quand il eut retrouvé et ramené la génisse, pour lui reprocher l'injustice de sa conduite envers ses deux enfants.

«Tu n'aimais pas Gaspard, tu le grondais, tu le battais, parce qu'il aimait l'école et qu'il voulait toujours y aller; et, à présent, tu bourres Lucas, tu le menaces sans cesse de la corde ou du bâton parce qu'il n'aime pas l'école, que le travail de la ferme lui plaît; tu l'accuses de paresse, lorsque tu sais tout comme moi qu'il n'y en a pas de plus actif, de plus laborieux, de plus empressé à faire le travail qui répugne aux autres ou qui les fatigue. Tu l'accuses depuis longtemps de t'avoir fait manquer ta vache bringée pour n'avoir pas pu lire la lettre, et tu sais pourtant que c'est toi-même qui le détournais de l'école, qui l'encourageais à travailler aux champs; tu lui as fait saigner le coeur bien des fois avec tes injustes reproches; il a tout supporté avec courage, avec douceur. Hier, tu l'emmènes pour une course qui t'a fatigué, toi, homme vigoureux; tu lui fais traîner la génisse quatre ou cinq heures durant, qu'il en a les mains toutes meurtries, et, pour sa récompense, tu le menaces de la corde! Et tu crois que je te laisserai faire? Que je te laisserai maltraiter mon pauvre Lucas sans mot dire? Que je te laisserai te livrer à tes brutalités et à tes injustices, sans oser prendre la défense de mon enfant?»

Le père Thomas l'avait interrompue plus d'une fois, tantôt pour s'excuser, tantôt pour la faire taire. Mais la mère Thomas était montée; elle avait le coeur trop plein, elle voulait défiler son chapelet, et elle ne s'arrêta que lorsqu'elle eut tout dit, et que le père Thomas, réduit forcément au silence, lui parut vaincu et repentant.

THOMAS. – Eh bien! oui, je te dis que tu as raison, que j'ai tort! Es-tu contente? Est-ce ça que tu veux?

LA MÈRE. – Non, je veux mieux que ça: je veux que tu rassures Lucas, que tu lui mettes du baume dans le coeur par quelques bonnes paroles, que tu ne l'obliges pas à aller à l'école dès le matin, et que tu lui fasses entendre que la vache bringée n'est pas de sa faute, mais de la tienne.

THOMAS. – Diantre! ce n'est pas agréable ce que tu veux me faire faire! S'humilier devant son garçon, un enfant de douze ans!

LA MÈRE. – Ce n'est pas s'humilier que reconnaître ses torts; au contraire, c'est se relever. C'est d'être mauvais et injuste qui vous met à terre; c'est d'être bon et juste, qui vous grandit. Fais ce que je te dis, va; tu te sentiras toi-même le coeur léger et tranquille.

THOMAS. – Je verrai, je verrai; je ne dis pas non; c'est la manière de s'y prendre qui n'est pas facile.

LA MÈRE. – Pas facile? Attends, je vais t'aider. Tout juste, voici Lucas. Lucas, mon garçon, ton père est bien fâché. . .

THOMAS. – Qu'est-ce que tu dis donc? Comment, fâché?

LA MÈRE. – Tais-toi, tu n'y entends rien; laisse-moi dire. . . Ton père est bien fâché d'avoir été si injuste et si méchant pour toi depuis bientôt huit mois; il convient que la vache bringée n'est pas de ta faute, que c'est pour avoir été paresseux dans sa jeunesse, qu'il n'a pas su lire la lettre de Guillaume. Il sait. . .

THOMAS. – Ah çà! mais, auras-tu bientôt fini, toi? Laisse-moi parler tout seul. Mon Lucas, tu es un brave garçon et tu l'as toujours été, tu es travailleur, obéissant; et moi, j'ai été pour toi un mauvais père, un vrai gredin, et je t'ai chagriné, tourmenté. Mon pauvre garçon, j'en suis tout désolé; Je me battrais volontiers; tiens, donne à ta mère la corde neuve, et dis-lui de me mener à l'étable.

La mère Thomas, désarmée à son tour par l'humble aveu de son mari, se mit à rire.

«Non, dit-elle, tu n'iras à l'étable que pour faire la litière de la génisse. Regarde donc l'air étonné de Lucas. Tu ne dis rien, mon ami; c'est pourtant vrai, ce que dit ton père. Il a reconnu qu'il t'avait accusé, grondé, maltraité injustement.»

LUCAS. – Oh! mon père, vous êtes trop bon! Certainement que j'ai été paresseux pour l'école; mais voici que je m'y mets un peu. J'espère bien savoir lire dans un an et écrire aussi; mais si vous me permettiez de travailler un petit peu à la ferme, je serais bien content.

THOMAS. – Tu travailleras tant que tu voudras à la ferme, et tu iras à l'école quand tu voudras. Je ne t'y oblige plus, entends-tu bien? Tu feras comme tu voudras.

— Merci, mon père, merci! s'écria Lucas tout joyeux. Soyez tranquille, je comprends qu'il est bon de savoir lire, écrire et compter, et j'irai à l'école toutes les fois que vous n'aurez pas d'ouvrage pressé.

IX - La foire

La foire de la ville approchait. Lucas se hasarda d'engager son père à mener vendre la génisse nouvellement achetée.

THOMAS. – La vendre! Mais où as-tu la tête, de vouloir me faire vendre une bête que j'ai achetée il y a un mois à peine?

LUCAS. – Mon père, croyez-moi, elle n'est pas bonne, elle ne sera pas bonne laitière; vendez-la avant qu'elle soit connue dans le pays. Vous direz qu'elle vient de la Trappe: cela vous la fera bien vendre comme génisse, car on sait que les vaches sont belles à la Trappe.

THOMAS. – Mais à quoi vois-tu qu'elle ne sera pas bonne laitière?

Lucas lui fit voir ses défauts et les signes auxquels on pouvait reconnaître qu'elle ne serait pas bonne laitière. Le père hésita; il avait confiance dans le coup d'oeil de Lucas, mais il avait de la peine à se défaire d'une bête venue de la Trappe. Pourtant, il s'y décida la veille de la foire.

THOMAS. – Lucas, nous irons demain à la foire, tu mèneras la génisse; je la vends.

LUCAS, – Vous faites bien, mon père: vous verrez que vous ne la regretterez pas.

Lucas se leva le lendemain de bonne heure, il partit avec son père; ils se placèrent dans le champ de foire. Ils louèrent un poteau, y attachèrent la génisse et ils attendirent les acheteurs.

«Une génisse qui vient de la Trappe», dit Lucas à un homme qui paraissait être un régisseur.

LE RÉGISSEUR. – De la Trappe? Ah! leurs vaches ont de la réputation.

— Et elles la méritent bien. La mère de cette génisse est de toute beauté.

Lucas ne mentait pas, il l'avait vue à la Trappe.

Le régisseur continua l'examen de la génisse. Lucas devina bientôt qu'il n'y connaissait rien.

LUCAS. – Voyez, M'sieur, le beau poil, la jolie tête!

LE RÉGISSEUR. – Oui, oui; mais les cornes ne sont pas bien posées.

LUCAS. – Cela dépend de la race, Monsieur; c'est une cotentine.

LE RÉGISSEUR. – Ah! une cotentine?

LUCAS. – Oui, M'sieur; la race la plus estimée.

LE RÉGISSEUR. – Combien la faites-vous?

LUCAS. – Mon père va vous le dire, M'sieur. Mon père, voici un M'sieur qui demande le prix de la cotentine.

Le père regarda Lucas d'un air surpris.

LUCAS. – La contentine de la Trappe; Monsieur est au courant des belles vaches de la Trappe; il sait bien que la cotentine est l'espèce la plus estimée.

Le père Thomas entra en négociations avec ce monsieur, qui était régisseur dans un château voisin. Après un long débat, le régisseur finit par acheter la génisse quatre-vingt-dix francs de plus qu'elle n'avait été payée à la Trappe. Le régisseur paya trois cent quatre-vingts francs, appela son valet de ferme, et emmena la bête, enchanté d'avoir une cotentine de la Trappe, pendant que le père Thomas était enchanté d'avoir vendu sa prétendue cotentine.

Avant de quitter le champ de foire, il voulait faire avec Lucas le tour du champ, pour voir s'il ne trouverait pas à remplacer la génisse qu'il avait vendue. En regardant de droite et de gauche, il aperçut une vache qui lui fit battre le coeur: elle était toute pareille à la bringée tant regrettée.

THOMAS. – Lucas, vois-tu cette vache là-bas.

LUCAS, *vivement*. – C'est la bringée!

THOMAS. – C'en est une qui lui ressemble, mais ce n'est pas la bringée; le Père Camus n'est pas si bête que de se défaire d'une bête pareille.

LUCAS. – Allons toujours voir; je crois bien que c'est elle.

Ils s'approchèrent, et, sans autre examen, ils virent bien que c'était la bringée.

THOMAS. – Lucas, va donc voir si c'est Camus qui la vend; mais ne lui dis rien; je ne veux pas avoir l'air de courir après sa vache.

Au moment où Lucas allait partir, Camus arriva.

CAMUS. – Bonjour, Thomas; tu cherches une vache à acheter; moi, j'en ai une à vendre.

THOMAS. – J'avais aussi une bête à vendre, mais c'est fini; je m'en suis défait, et je me promène avec Lucas.

CAMUS. – Tu ne veux pas de cette bringée? Fameuse bête! Une livre de beurre par jour! Un lait crémeux, magnifique, une bête qui ne tarit jamais.

LUCAS. – Oh! que si, elle tarit, car je l'ai vue tarie chez le voisin Guillaume.

CAMUS. – Ne te mêle pas de notre marché, gamin.

LUCAS. – C'est que nous la connaissons, votre bringée. Mon père n'en a pas voulu il y a un an.

CAMUS. – C'est-y vrai, Thomas? Tu n'es donc pas connaisseur.

THOMAS. – Écoute donc. Puisque tu la revends au bout d'un an, c'est que tu n'en es déjà pas si content.

CAMUS. – Au contraire, c'est parce que c'est la meilleure vache de mon étable. Je n'achète des vaches que pour les revendre et gagner dessus.

THOMAS. – Combien la fais-tu, ta bringée?

CAMUS. – Ah! je ne la donnerai pas pour un liard moins de trente pistoles, trois cents francs.

THOMAS. – Tiens, tu ne te gênes pas; tu l'as payée cinquante francs de moins il y a un an.

CAMUS. – C'est qu'elle n'était pas en état.

THOMAS. – Si fait, si fait, elle était en état; je ne t'en donnerai pas ce prix.

CAMUS. – Combien que tu en offres?

THOMAS. – Ma foi, je n'en sais trop rien; si j'en avais besoin, je ne dis pas; mais tu en demandes trop cher.

CAMUS. – Écoute donc, c'est la meilleure vache du marché. Pour toi, vois-tu, je rabattrai une pièce de cinq francs, mais c'est tout juste.

THOMAS. – Cinq francs! Si tu disais quarante, je ne dis pas que je ne ferais pas marché.

CAMUS. – Je le crois bien! Une bête pareille! En te la donnant pour deux cent quatre-vingt-dix francs, j'y perds; vrai, j'y perds.

THOMAS. – Et moi, en te donnant deux cent soixante-cinq francs de ta vache, je ne fais déjà pas une belle affaire.

À force de causer, de discuter, ils se sentirent le gosier sec, et, chacun espérant gagner quelques francs en faisant boire son ami, ils allèrent s'attabler dans un café avec Lucas, qui écoutait, sans boire autre chose que du petit cidre.

Après des discussions sans fin, ils convinrent que Thomas prendrait la bringée pour deux cent soixante-quinze francs, et qu'il payerait au café la consommation, qui se montait à trois francs vingt-cinq centimes. Camus devait donner le pourboire, qui se montait à dix centimes; ce dernier article fut débattu longtemps.

Enfin, Thomas était possesseur de la vache bringée tant regrettée. Quand il l'eut payée et qu'il tint la corde, il ne dissimula plus sa joie, et avoua à Camus combien il avait été désolé d'avoir manqué la bringée l'année d'avant, et qu'il ne l'aurait pas laissé aller pour trois cents francs. Camus était désespéré.

«Faut-il que je ne t'aie pas deviné! Tu me fais perdre vingt-cinq francs! Et ce Lucas qui en dit du mal! Ce n'est pas gentil, ça, Lucas. À ton âge, être si futé!»
Camus eut beau se désoler, Thomas triomphant emmena sa vache.

THOMAS. – Cours vite en avant, mon Lucas, pour dire à ta mère que nous avons la bringée. C'est bien à

toi que je la dois, car si tu ne m'avais pas fait vendre la cotentine de la Trappe, je n'aurais pas eu d'argent pour avoir ma bringée.

Lucas partit en courant; le père Thomas suivit de loin, traînant sa vache. Il n'était pas à deux kilomètres de la ville, que Lucas avait disparu courant toujours.

«Il va se tuer, ce pauvre garçon, se disait le père Thomas. Et faut-il que je l'aie malmené, humilié, injurié et battu lui-même pendant plus d'un an! Et lui qui supportait tout ça sans seulement riposter. Et de penser qu'au bout de ces mauvais traitements, il me fait avoir la bringée! Gueux que je suis! Pauvre Lucas! Je ne veux plus le faire aller à l'école du tout.»

Le père Thomas, qui était toujours dans les extrêmes, ou trop indulgent ou trop sévère, hâta le pas pour rejoindre Lucas et lui porter cette bonne nouvelle. Mais quand il arriva à la ferme, Lucas y était depuis longtemps, et la mère Thomas attendait à la barrière le père Thomas et la vache bringée.

«Lucas, Lucas, cria le père Thomas du plus loin qu'il les aperçut, je me dépêche d'arriver pour te dire que tu n'iras plus à l'école, que tu emploieras ton temps comme tu le voudras tous les jours, toute la journée.»

LUCAS. – Je vous remercie, mon père, mais j'aime mieux, si vous voulez bien me le permettre, aller à l'école la demi-journée. De toute façon, je pourrai me rendre utile à la ferme et avoir assez de connaissances pour savoir lire et écrire.

THOMAS. – Tiens, tiens! Comment, voilà que tu veux savoir lire à présent?

LUCAS. – Certainement, mon père; si j'avais su lire, vous auriez la bringée depuis un an, et nous ne nous serions pas perdus en revenant de la Trappe l'autre jour.

THOMAS. – Comme tu voudras, mon garçon; il y a quelque raison dans ce que tu dis.

X - Lutte pour avoir Gaspard

Les choses allèrent donc comme d'habitude; Gaspard passait ses journées à l'école et à étudier. Lucas travaillait à la ferme le matin, et allait passer deux heures à l'école après le dîner.

Gaspard avait quinze ans. Son désir d'apprendre et d'arriver n'avait fait qu'augmenter. La gaieté de son âge l'avait déjà abandonné. À peine prenait-il part aux amusements et aux jeux de ses camarades: silencieux et pensif, il se tenait à l'écart et se laissait aller à ses pensées ambitieuses. Bien souvent les propositions que son père avait si nettement refusées lui revenaient à l'esprit. Cependant il n'avait plus entendu parler du grand Allemand roux ni du vieux M. Féréor. Une nouvelle distribution de prix devait avoir lieu sous peu de jours.

L'avant-veille, pendant que Gaspard aidait le maître d'école à arranger la salle et à étiqueter les livres de prix, la porte s'ouvrit et on vit apparaître la tête rouge et le long cou de M. Frölichein.

M. FRÖLICHEIN. – Eh bien! mon cheune ami, avez-fous révlégi à mes ovres? Foici le moment te fous téciter. Quel âche fous afez cède année?

GASPARD, *souriant*. – Un an de plus que l'année dernière, Monsieur: quinze ans.

M. FRÖLICHEIN. – Prafo! C'est un pon âche, ça. Gué tit fotre bère?

GASPARD. – Il ne dit rien, Monsieur, mais il me laisse faire, il ne m'empêche plus de travailler.

M. FRÖLICHEIN. – Monsieur le maître d'égole, gué drafaille fotre cheune élèfe cède année?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Beaucoup de choses, Monsieur: l'arpentage, les différentes mesures, les droits et les obligations des propriétés et des propriétaires, les mathématiques, et bien d'autres choses encore.

M. FRÖLICHEIN. – C'est pon, c'est pon, tout ça. Ché foudrais pien fous afoir, mon cheune ami. Ché fais foir fotre bère. Quinze ans, mein Gott! C'est qu'il est pien temps.

La tête disparut; le maître d'école se mit à rire.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Ce baragouin allemand ne me revient pas beaucoup. Si ton père accepte les offres de ce M. Frölichein, je n'en serai guère content.

GASPARD. – Oh moi, ça m'est égal, pourvu que je commence.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Il faut que tu quittes la maison et le pays pour commencer.

GASPARD. – Pas le pays, si j'entre chez M. Féréor. Quant à la maison, ça ne me fait pas grand-chose. Lucas est toujours dans les champs; ma mère est occupée à sa ferme; mon père dit tantôt oui, tantôt non; un

jour il vous contrarie, vous dit des injures, vous bat; le lendemain, sans savoir pourquoi, il vous laisse faire ce qui l'a mis en colère la veille.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – De façon que tu n'aimes et que tu ne regretteras personne ici?

GASPARD. – Ma foi non, pas grand-chose.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. – Au fait, ce n'est pas le coeur qui t'étouffe. Du reste, Gaspard, puisque nous en sommes sur ce chapitre, voilà déjà longtemps que je t'observe, et, à te parler franchement, je ne suis pas content de toi. Personne, sans doute, n'est plus exact que toi à la classe et n'a mieux profité des enseignements que j'y ai donnés. Tu en sais beaucoup plus long que les autres, et cependant tu n'es pas aussi satisfait qu'eux. Tu penses trop au but que tu veux atteindre et tu oublies les moyens par lesquels tu y arriveras. Songe bien qu'il ne suffit pas de parvenir à la fortune, il faut avant tout marcher droit son chemin. Sois plus soumis à tes parents, pardonne-leur les torts qu'ils peuvent avoir envers toi, sois respectueux et reconnaissant pour tes supérieurs et tous ceux qui te portent de l'intérêt, montre-toi affectueux et bon camarade avec les enfants de ton âge, souviens-toi surtout que l'amour de Dieu et la charité sont tes premiers devoirs: sans cela, fusses-tu comme M. Féréor, tu ne seras pas plus heureux que lui, tu sentiras sans cesse que quelque chose te manque: ton coeur restera sec; tu n'aimeras personne et personne ne t'aimera. Tu chercheras toujours le véritable bonheur, sans le trouver jamais. Tu dois sentir que tout cela est juste; réfléchis-y bien.

Pendant que Gaspard causait avec le maître d'école et le mécontentait par son manque de reconnaissance et d'affection pour les soins qu'il avait donnés à son éducation, M. Frölichein trottait de toute la vitesse de ses longues jambes pour causer avec le père Thomas et lui enlever son fils.

Thomas était chez lui: il ne trouvait pas son compte dans un marché qu'il avait fait; il lui manquait dix francs qu'il ne retrouvait pas. Il était donc de fort mauvaise humeur, lorsque la porte s'ouvrit et que M. Frölichein se montra.

«Encore ce grand Allemand», murmura entre ses dents le père Thomas.

M. FRÖLICHEIN. – Pien le ponchour, bère Dômas. Ché fiens fous tire que je foudrais pien afoir votre carçon.

LE PÈRE THOMAS. – Je vous l'ai déjà refusé deux fois, Monsieur; laissez-moi mes garçons; cela ne vous regarde pas.

M. FRÖLICHEIN. – Mais, mon pon bère Dômas, fotre carçon a quinze ans. C'est le pon âche, ça. Ché fous bayerai pien; le carçon sera gontent.

— Je ne vends pas mes enfants, répondit le père Thomas d'un ton bourru.

M. FRÖLICHEIN. – Mon pon Tieu, faut pas fous fâcher, mon pon bère Dômas. Ché ne fous vais bas te mal. Ché feux, au gontraire, fous faire beaucoup de pien. Fous ferrez ce gué ché ferai te fotre carçon. Il sera rige gomme le chuif t'ici brès.

LE PÈRE THOMAS. – Nous n'avons pas de Juif ici.

M. FRÖLICHEIN. – Le chuif, ché tis bour rire; c'est le betit fieux, M. Véréor. Eh! eh! eh!

LE PÈRE THOMAS, *en colère*. – M. Féréor n'est pas plus juif qu'un autre. Je ne veux pas qu'un étranger vienne chez moi insulter un Français, un homme qui fait vivre tout le pays.

M. FRÖLICHEIN. – Allons, foyons, mon pon bère Dômas, fous fous médez en vureur! Ce n'est pas chendit. Gu'est-ce gue ché fous dis? Ché foudrais pien afoir fotre carçon. Foilà dout. Rien bour fous vâcher, ché grois. Et che fous tis qué jé fous tonnerai guadre cents vrans bar an, et gue si le carçon fa pien, je fous tonnerai tans teux ans cinq cents vrancs; et le carçon sera habillé, nourri, planchi, etc.

Le père Thomas**,** ébranlé par ces conditions avantageuses, s'adoucit et, après quelques pourparlers, il dit qu'il réfléchirait, qu'il verrait M. Féréor avant de se décider.

M. FRÖLICHEIN. – Tiaple! il ne vaut pas foir ce chuif. . . ché feux tire, ce prafe homme. Il fous bromédra et il ne fera rien du tout.

LE PÈRE THOMAS. – C'est mon affaire, ça; je ne déciderai rien sans l'avoir vu.

M. FRÖLICHEIN. – Fous afez dort! Fous afez dort, mon bère Dômas. Moi qui foudrais pien afoir fotre carçon, ché fais dout rontement; mais lui, il vous endortillera, fous ferrez.

LE PÈRE THOMAS. – Ah bien! s'il m'entortille, je saurai bien me détortiller. Bien le bonsoir, Monsieur. J'ai une affaire pour le moment, et je ne peux pas perdre mon temps à causer.

M. Frölichein sortit mécontent et inquiet; il désirait vivement avoir Gaspard. L'intelligence, la persévérance et la volonté de ce garçon devaient en faire un homme hors ligne, et qui serait, en trois ou quatre ans, très utile à sa fabrique commençante. Il voulait le souffler à M. Féréor, contre lequel il osait lutter pour la fabrication des fers et des cuivres.

Le père Thomas, qui était fin, vit bien le parti qu'il pouvait tirer de cette lutte.

«Je donnerai Gaspard à celui qui m'en offrira le plus, se dit-il. Les deux fabriques se valent; il y a du bon et beaucoup de mauvais. J'aimerais mieux le voir rester avec nous, comme Lucas, que d'entrer dans ces fabriques qui vous rendent mauvais sujets et ces mécaniques qui vous mettent en pièces avec leurs rouages et leurs engrenages, si on n'y prend garde. Mais, puisqu'il le veut absolument. . .»

La distribution se passa comme les deux années précédentes, avec la différence qu'avant de commencer, le maître d'école annonça que l'aptitude, l'intelligence et l'application extraordinaires de Gaspard Thomas le mettaient hors du concours, et qu'en remplacement de tous les premiers prix qu'il avait mérités, il lui était adjugé un prix exceptionnel et unique, qui était le *Dictionnaire des sciences et des arts de BOUILLET*, et un beau volume de *Mathématiques spéciales*.

Tout le monde fut content, parce que les premiers prix se trouvaient gagnés par plusieurs enfants, au lieu d'être tous, et tous les ans, adjugés à Gaspard. Et Gaspard fut au comble de la joie des deux beaux et excellents ouvrages qui lui seraient si utiles pour les études qu'il devait faire à l'avenir. Il y avait, comme toujours, beaucoup de monde; on applaudit la comédie, on couronna les jeunes savants, on causa; les parents des seconds prix furent jaloux des premiers; les parents des accessits furent jaloux des seconds prix; les derniers accessits jalousèrent les premiers. Le pauvre maître d'école, qui s'était exténué toute l'année à instruire et à corriger les enfants, fut blâmé par les parents et les curieux. On l'accusa de partialité, d'injustice, de méchanceté même; on alla jusqu'à lui reprocher de battre les élèves.

LA MÈRE D'UN DERNIER ACCESSIT. – N'est-ce pas, Victor, qu'il t'a battu?

VICTOR. – Je crois bien, que j'en avais des bleus dans le dos et sur les épaules.

LA MÈRE D'UN SECOND PRIX. – Et le pauvre André, faut voir comme il le tapait!

ANDRÉ. – Je crois bien; il n'avait rien à attendre de nous!

LA MÈRE D'UN SIXIÈME ACCESSIT. – Si j'avais eu seulement une barattée de pommes à lui donner, mon Georges aurait eu le premier prix en place d'un méchant accessit.

LA MÈRE D'UN HUITIÈME ACCESSIT. – Et ma petite Liline! Si elle lui avait apporté un carré de côtelettes, elle aurait reçu bien des prix, au lieu qu'elle n'a eu qu'un pauvre petit livre de rien du tout.

LA TANTE D'UN IMBÉCILE. – As-tu vu les livres du petit sacristain? En a-t-il eu! Et les plus beaux!

LA MÈRE D'UN PARESSEUX. – C'est qu'il est favorisé par le château.

LA TANTE DE L'IMBÉCILE. – Pourquoi ça! Qu'a-t-il de plus que les autres?

LA GRAND-MÈRE D'UN MAUVAIS GARNEMENT. – Est-ce qu'on sait? Ils disent comme ça qu'il est poli, bien élevé, studieux, ambitieux de bien faire; comme si les nôtres n'en feraient pas autant.

Petit à petit les groupes s'éloignèrent; il ne resta que quelques braves gens qui se félicitaient les uns les autres des premiers et seconds prix de leurs enfants.

M. Frölichein se glissa tout doucement dans le groupe du père Thomas.

M. FRÖLICHEIN. – Mon prafe bère Dômas, ché feux gomblimenter fotre cheune homme et lui tonner un betit soufenir de ce peau chour.

THOMAS, *sèchement*. – Merci, Monsieur; Gaspard est parti avec son frère et ses camarades.

M. FRÖLICHEIN. – Ché recrette t'être fenu drop dard. Ché fous brie te lui remeddre te ma bart ce bétit soufenir.

Et il voulut glisser dans la main du père Thomas un petit paquet.

THOMAS. – Qu'est-ce que c'est que ça?

M. FRÖLICHEIN. – C'est un borte-monnaie; un bétit soufenir afec quelque chose tetans.

THOMAS, *d'un air moqueur*. – Donnez-le vous-même, Monsieur, si vous y tenez; quant à moi, je n'ai rien gagné à l'école; je n'ai rien à recevoir.

Le père Thomas s'éloigna en riant avec ses amis de l'air attrapé de M. Frölichein.

Il fut arrêté en chemin par le premier commis de M. Féréor.

LE COMMIS. – Bien le bonjour, mon brave père Thomas.

Il lui donne une vigoureuse poignée de main.

LE COMMIS. – Eh bien! votre garçon a joliment dépassé tous les autres. Et quels prix honorables il a remportés!

THOMAS. – Oui, oui, M'sieur; il ne s'est pas trop mal comporté. Ah! il a une bibliothèque bien montée.

LE COMMIS. – Et vous décidez-vous à le placer, à tirer parti de l'intelligence de ce garçon? Quel âge a-t-il donc?

THOMAS. – Quinze ans depuis deux mois, M'sieur.

LE COMMIS. – Bon âge! Tout juste l'âge de commencer la mécanique, les mathématiques, la géométrie, etc.

THOMAS. – Peut-être bien; nous ne sommes pas pressés, ma femme et moi, de nous en séparer. Ma femme surtout tient beaucoup à ne pas le laisser partir. Et moi, vous sentez que je ne veux pas la chagriner.

LE COMMIS. – Et comment va-t-elle cette bonne mère Thomas?

THOMAS. – Très bien, grand merci; elle est partie en avant avec Lucas et Gaspard. Je vais la rejoindre.

LE COMMIS. – Vous voudrez bien que je vous accompagne?

THOMAS. – Certainement; vous souperez avec nous.

LE COMMIS. – Merci; je suis attendu chez M. Féréor. . . Ses affaires marchent joliment! Bonne fabrication; les ouvriers bien payés; les jeunes gens capables y font bien leur chemin; j'en connais qui se font une fortune magnifique!

Le père Thomas n'avait garde de répondre; il comprenait bien que le commis de M. Féréor voulait arriver à se faire demander une place pour Gaspard; mais il ne voulait pas déprécier sa marchandise, et il attendait; lui, de son coté, voulut ruser.

THOMAS. – Voilà une autre manufacture qui vous fait rivalité; ça marche bien, dit-on.

LE COMMIS. – Ça ne marche pas du tout, mon cher. Comment ça marcherait-il avec ce grand Allemand à la tête?

THOMAS. – Il paraît content, pourtant; il vous offre des cinq cents francs comme vous offririez des centimes.

LE COMMIS. – Ah! il offre des cinq cents francs!. . . Il est donc venu vous voir?

THOMAS. – Il vient quelquefois. C'est un bon homme.

LE COMMIS. – Pas déjà si bon! Méfiez-vous-en. Prenez garde à cet arabe! C'est un fourbe, il vous mettra dedans. Je sais qu'il veut avoir Gaspard. Mais gardez-vous de le lui donner, il lui ferait une vie misérable.

THOMAS. – Pas plus qu'un autre. Ces fabriques, c'est toujours la même chose.

LE COMMIS. – Ne croyez pas cela. Voyez la nôtre! Comme c'est tenu! C'est là que Gaspard serait heureux!

THOMAS. – Je ne sais pas. Vous ne payez guère vos ouvriers.

LE COMMIS. – Cela dépend; les gens ordinaires ne sont pas très payés, mais un garçon intelligent, qui a de l'avenir comme Gaspard, nous le payons bien.

THOMAS. – Combien donneriez-vous à Gaspard?

LE COMMIS. – Mais. . . cinq cents francs.

THOMAS. – Ma foi non! L'Allemand les offrait; j'ai refusé.

LE COMMIS. – Eh bien! six cents? Le donneriez-vous pour six?

THOMAS. – Je verrai. Il faut, avant de dire oui ou non, que je voie Frölichein; il m'a dit qu'il reviendrait.

LE COMMIS. – Ne décidez rien avant de me prévenir.

THOMAS. – Oui, oui, je vous ferai savoir ce qu'il m'aura offert.

LE COMMIS. – Je compte sur votre promesse, père Thomas.

THOMAS. – Soyez tranquille, je n'ai qu'une parole.

LE COMMIS. – Sans adieu donc. Je reviendrai bientôt.

Le commis sortit; le père Thomas se mit à rire.

«Je les tiens; Gaspard aura une bonne place. Et j'en profiterai tant qu'il n'aura pas vingt et un ans. C'est juste; j'ai dépensé de l'argent pour l'élever, il va rembourser mes frais. Quant à Lucas, je le garderai à la ferme; il vaut un homme maintenant. C'est qu'il commence à labourer pas mal. Quoi que je lui dise, il le fait. Il n'y a qu'une chose que je n'obtiens pas, c'est de travailler le dimanche. Quant à ça, j'ai beau dire et beau faire, il laissera plutôt perdre une moisson que de travailler un dimanche.»

Pendant qu'il se reposait, en réfléchissant, les coudes sur la table, la tête dans les mains, la porte s'ouvrit et M. Frölichein entra sans bruit. Le père Thomas réfléchissait toujours; M. Frölichein s'assit, décidé à attendre le réveil de Thomas, qu'il croyait endormi.

Enfin le père Thomas se leva.

THOMAS. – Tiens! c'est vous, monsieur Frölichein? Depuis quand êtes-vous là?

M. FRÖLICHEIN. – Debuis guelgues minudes zeulement. Ché fénais fous tire gue ché foudrais pien afoir fotre carçon.

THOMAS. – Êtes-vous obstiné! Je viens de voir M. Férey, le premier commis de M. Féréor, et il m'a fait de si belles offres, que je pense bien lui donner Gaspard.

M. FRÖLICHEIN. – Oh! mein Gott! Mon pon bère Dômas, ché fous tonnerai blus gue ced homme tu tiaple. Foyez, ché fous bromets te suite six cents vrancs.

THOMAS. – M. Féréor m'en offre autant.

M. FRÖLICHEIN. – Autant? Mein Gott! Eh pien! ch'offre six cent cinquante. Ché ne beux bas vaire tafantage. Forez tonc! six cent cinquante bour un cheune homme te quinze ans. Foyons, bère Dômas, soyez raisonnaple et técitez-fous.

THOMAS. – Je ne me déciderai que lorsque j'aurai vu M. Féréor ou son commis.

M. FRÖLICHEIN. – Que tiaple! bère Dômas, cé chuif ne fous tonnera pas dant gue ché tonne, moi. Et ché donne drop, che fous azure.

THOMAS. – C'est bon, c'est bon, Monsieur, je verrai ça.

M. FRÖLICHEIN. – Gand me tonnerez-fous une réponse dout à vait bositive?

THOMAS. – Oh! il n'y a pas tant de presse. Dans quelques jours je vous ferai savoir chez le maître d'école ce que j'aurai décidé.

M. FRÖLICHEIN. – Pien le ponsoir bère Dômas. Brenez carde au chuif! Ché né tis que ça.

M. Frölichein ne s'en alla pas content. Outre qu'il tenait à finir l'éducation mécanique d'un jeune homme aussi intelligent et travailleur que Gaspard, il savait combien y tenait son rival Féréor, et il ne voulait pas lui donner le triomphe de l'avoir emporté sur lui.

Le lendemain, le père Thomas raconta à Gaspard ce qui s'était passé entre lui et M. Frölichein.

«Le commis de M. Féréor va venir aujourd'hui, dit-il; il va falloir se décider; à prix égal, chez lequel des deux aimes-tu mieux entrer?»

GASPARD. – Je préférerais M. Féréor: il est du pays, on le connaît; je connaîtrai tous les camarades. J'aime mieux entrer chez lui d'autant que sa fortune est faite; celle de M. Frölichein n'est pas encore très assurée. . . Vous voyez bien, mon père, que j'avais raison de travailler comme je l'ai fait, même malgré vous. Voici que je vais gagner quatre fois ce que gagne Lucas.

THOMAS. – Oui, oui, tu n'as pas eu tort; mais Lucas n'a pas eu tort non plus, car la ferme. . .

Il fut interrompu par l'entrée de M. Féréor lui-même. Tous se levèrent et ôtèrent leurs chapeaux.

M. FÉRÉOR. – Père Thomas, on dit que vous hésitez à me donner votre garçon. Vous avez tort; il a de la capacité, il aime le travail, il a envie d'arriver; chez moi, il sera mieux que partout ailleurs, et il arrivera plus sûrement qu'ailleurs.

THOMAS. – Monsieur, c'est que M. Frölichein. . .

M. FÉRÉOR. – Ne me parlez pas de ce Frölichein; c'est un drôle, un animal qui ne sait rien, qui sera en prison pour dettes d'ici à peu d'années. Je prends votre garçon pour cinq cents francs, et je promets de l'augmenter dès qu'il pourra m'être utile. Je me charge de son entretien; vous n'avez besoin de vous occuper de rien. Bien le bonsoir, père Thomas; bonsoir à la compagnie. Toi, Gaspard, suis-moi, je vais te présenter à mon premier commis, Ferey.

Gaspard regarda son père, qui n'osa pas le retenir, et il suivit son nouveau maître.

«Tiens, lui dit M. Féréor, voilà une pièce de cinq francs pour toi; c'est ton pourboire. Es-tu content ou fâché que je t'aie enlevé comme je l'ai fait?»

GASPARD. – Très content, Monsieur; mon père ne se serait jamais décidé. Monsieur lui fait peur; il n'ose pas résister en face de Monsieur.

M. FÉRÉOR. – On me craint donc dans le pays?

GASPARD. – Ah! je crois bien, M'sieur. Quand on vous attend à l'usine, M'sieur, chacun est à son affaire; pas de danger qu'on se détourne de l'ouvrage.

M. FÉRÉOR. – Et quand je suis absent?

GASPARD. – Oh! M'sieur, c'est tout autre chose! On travaille, mais on rit, on cause, on quitte parfois les outils, les bobines, et ça ne fait pas bien. M'sieur sait qu'il faut être tout à son affaire pour bien réussir, et que celui qui veut rire ne travaille pas comme il faut travailler.

M. FÉRÉOR. – Mais les contremaîtres ne surveillent donc pas?

GASPARD. – Si fait, M'sieur, mais pas comme Monsieur lui-même. Et puis ils se promènent; ils chassent parfois, et cela ne va pas.

M. FÉRÉOR. – Comment sais-tu cela?

GASPARD. – Je le vois bien quand j'y vais pour une commission. Il ne faut guère de temps, M'sieur, pour observer ces choses et la manière de faire de chacun.

«Il a du coup d'oeil et d'excellentes idées, pensa M. Féréor; il pourra m'être très utile. . . Tiens, Soivrier, voici le petit Thomas que je t'amène. C'est à soigner, il faut qu'il travaille chez Ferey, et tu lui feras faire de tout dans l'usine; qu'il soit par lui-même au courant de tout. Tu le logeras près de chez toi, et tu lui donneras ce qu'il lui faut pour son entretien.»

SOIVRIER. – Oui, M'sieur; c'est à soigner, comme dit Monsieur, et à pousser.

M. FÉRÉOR. – Oui, oui, il me sera utile; le plus tôt sera le mieux. Au revoir.

Et M. Féréor sortit. Gaspard resta seul avec M. Soivrier.

SOIVRIER. – Voyons, mon ami, installons-nous tout de suite. Où sont tes effets?

GASPARD. – M. Féréor ne m'a donné le temps de rien emporter, M'sieur, je vais aller à la ferme et rapporter le plus pressé.

SOIVRIER. – Non, je ne veux pas que tu y ailles; ils te retiendront. J'y vais moi-même et je te rapporterai tes effets. Pendant que je n'y suis pas, va travailler aux fils de fer à détirer. Tu feras tous les métiers l'un après l'autre. Quand on a mis soi-même la main aux mécaniques, on sait ce qu'elles peuvent faire et ce qu'un ouvrier peut faire.

Soivrier mena Gaspard au détirage des fils de fer, fit atteler la carriole et alla à la ferme Thomas.

XI - Fureur de M. Frölichein. Gaspard rend un service important

Lucas attendait le retour de Gaspard pour savoir quand il entrait chez M. Féréor; il fut surpris et peiné de voir arriver M. Soivrier tout seul. Le père et la mère Thomas furent très mécontents de l'enlèvement de Gaspard.

THOMAS. – Nous ne lui avons seulement pas dit adieu!

LA MÈRE. – Il n'a pas seulement une chemise de rechange!

THOMAS. – Je ne sais seulement pas si la position lui plaît.

SOIVRIER. – Soyez donc tranquilles, il viendra vous voir dimanche; vous lui direz adieu à votre aise jusqu'au dimanche suivant: Je viens chercher ses effets. Faites-en un paquet, mère Thomas, et mettez-y ses livres; il en aura besoin.

LA MÈRE. – Je ne les connais pas, moi, je n'y ai jamais regardé.

LUCAS. – Je les reconnaîtrai bien; d'ailleurs, s'il en reste, il viendra les quérir dimanche.

Le paquet fut bientôt fait et Soivrier n'eut pas de peine à le placer dans sa carriole. Chacun à la ferme resta étonné de la promptitude de ce départ.

LE CHARRETIER. – C'est comme ça que M. Féréor fait ses affaires; c'est pour ça que tout marche chez lui.

THOMAS. – Il a raison je crois. Vois-tu, femme, j'aurais attendu, hésité entre les deux, et peut-être me serais-je décidé pour le moins bon. M. Féréor venant lui-même, il n'y avait pas à lui résister ni à lui poser des conditions. A-t-il enlevé ça! Aucun de nous n'avait soufflé mot que Gaspard était parti.

LA MÈRE. – Et je ne l'ai seulement pas embrassé, tout de même.

THOMAS. – Tu l'embrasseras dimanche; d'ailleurs, il n'y tient déjà pas tant, je crois.

Le lendemain de ce brusque départ, M. Frölichein, plein d'espoir, et décidé à l'emporter à tout prix sur M. Féréor, son rival détesté, entra tout doucement chez le père Thomas comme on finissait le dîner.

«Ne fous térangez pas, mes pons amis, dit-il, voyant qu'on se levait de table.

THOMAS. – Nous finissons, Monsieur, il n'y a pas de dérangement.

M. FRÖLICHEIN. – Ché fiens engore bour fous vaire safoir que ché foudrais pien afoir fotre carçon.

THOMAS. – Je le sais bien, Monsieur, je le vois bien; mais voyez-vous, M'sieur, M. Féréor en a bonne

envie aussi, et vous savez M'sieur, qu'il n'est pas disposé à céder; quand il veut quelque chose, il faut qu'il l'ait.

M. FRÖLICHEIN. – Mais, mon pon bère Dômas, il ne faut bas qu'il ait fotre carçon. Ça ne lui fa bas; fous safez, il est chancelant; fotre carçon sera mis à la borte en guelgues mois.

THOMAS. – Pourtant, M'sieur, hier encore, M. Féréor me disait. . .

M. FRÖLICHEIN. – Gomment! gomment! Véréor est venu ici hier?

THOMAS. – Oui, M'sieur, lui-même. Il me disait. . .

M. FRÖLICHEIN, *effrayé*. – Mein Gott! mais il fa fous endordiller; il fa fous enlefer ce carçon.

THOMAS. – C'est déjà fait, M'sieur; il l'a emmené.

M. FRÖLICHEIN, *de même*. – Emmené! et fous l'afez laissé aller; bauvre impécile! Et fous n'allez pas le rafoir! Ne fa-d-il bas refenir?

THOMAS. – Non, M'sieur. Il est entré tout à fait. Le premier commis est venu chercher ses effets.

M. FRÖLICHEIN, *en colère*. – Miséraple; bourguoi fous ne m'afez bas adendu? Ché fous aurai tonné blus que ce foleur, ce pricand. Et bourguoi fous me faites bertre mon temps à vous brier.

THOMAS. – Laissez-moi donc tranquille, Monsieur l'Allemand. Est-ce moi qui vous ai appelé? Vous m'avez assez ennuyé de vos visites que je ne vous demandais pas. Je vous ai toujours refusé Gaspard. Est-ce ma faute si vous avez fait le câlin pour l'avoir? Bien le bonjour, M'sieur, j'ai affaire.

M. FRÖLICHEIN. – Crossier baysan, fa! Ché ne feux bas de don Gaspard, gand même tu me temanderais à chenoux de le brendre. Che le laisse bourrir gé don voleur, don pantit.

THOMAS. – Eh! M'sieur, laissez-moi tranquille et allez-vous promener. Est-ce que je vous demande quelque chose pour Gaspard? Je me moque pas mal de votre colère. M. Féréor vous écraserait comme une puce si vous le gêniez.

M. FRÖLICHEIN, *hors de lui*. – Une buse! une buse! Du me le bayeras, credin, pricand.

M. Frölichein montra le poing et sortit. Il put entendre les éclats de rire de Thomas et de sa maison. «Le mauvais garnement! le méchant homme!»

THOMAS. – Est-ce de la chance que M. Féréor soit venu nous enlever Gaspard?

LA MÈRE. – Et quand je pense qu'il n'a tenu à rien que Gaspard entrât chez ce grand brutal!

Quand Gaspard vint les voir le dimanche suivant, chacun lui adressa des questions sur ce qu'il faisait, sur ses camarades, sur les contremaîtres, sur M. Féréor lui-même.

GASPARD. – Je suis très bien, très heureux; les camarades ne sont pas mauvais, les contremaîtres ne sont pas trop regardants, pas assez même, à mon gré; ils laissent faire des choses qui ne devraient pas se faire. M. Féréor vient souvent, mais il ne reste pas; il voit le plus gros, mais pas le détail.

Après leur avoir raconté quelques histoires des usines, il sortit avec Lucas et son père pour aller se promener. En longeant un petit bois taillis, Gaspard remarqua que le voisin avait planté des arbres au bord du fossé qui bordait le bois.

GASPARD. – Mon père, vous avez laissé planter des arbres sur votre terrain. Le voisin Basile n'a pas le droit de planter là.

THOMAS. – Si fait, mon ami; c'est lui qui me borne.

GASPARD. – Mais la loi défend qu'un voisin plante des arbres plus près que six pieds (deux mètres) d'un terrain qui ne lui appartient pas.

THOMAS. – Es-tu sûr de ce que tu dis?

GASPARD. – Très sûr; j'ai étudié tout ça avant d'entrer chez M. Féréor. Vous voyez bien que, lorsque les arbres grandiront; ils feront tort au bois et surtout à la haie, et que vous perdez votre fossé et le terrain pour le réparer.

THOMAS. – Tu as raison; et moi qui ai laissé faire!

GASPARD. – Il n'y a pas de mal; vous pouvez les lui faire arracher et replanter plus loin.

THOMAS. – Ce coquin de Basile! Voyez-vous ça! il m'avait chipé six pieds de terrain tout le long du bois! Dis donc, mon Gaspard, toi qui connais la chose, va parler à Basile, et dis-lui qu'il ait à arracher ses arbres et à les planter plus loin.

Le père Thomas fut enchanté de la découverte de Gaspard, qui partit tout de suite pour faire la commission de son père.

THOMAS. – Hé, hé, Lucas, il est pourtant bon d'être savant!

Si Gaspard n'avait pas étudié, j'aurais perdu six pieds de terrain tout le long de ma pièce, et ma haie et mon fossé. Toi, tu n'as jamais aimé à étudier, et tu as tort.

LUCAS. – Non, père, je ne le pense pas. Ne vous faut-il pas quelqu'un pour vous aider à la ferme, qui prenne intérêt à vos affaires, qui vous serve fidèlement, qui vous remplace quand vous êtes malade ou absent?

THOMAS. – Je ne dis pas non; mais vois ce que gagne Gaspard à seize ans. Il a cinq cents francs maintenant; dans dix ans il en aura peut-être six mille.

LUCAS. – C'est possible; mais si j'avais fait comme Gaspard, qui est-ce qui resterait près de vous dans vos vieux jours? Qui est-ce qui ferait marcher la ferme? Qui est-ce qui habiterait cette terre où vous êtes né, où est né mon grand-père? Non, je ne regrette pas de vous avoir servi comme je l'ai fait, et je compte

bien ne jamais vous quitter et mourir chez vous.

THOMAS. – Ou chez toi, car tu penses bien que c'est toi qui auras la ferme après nous.

LUCAS. – À partager avec Gaspard.

THOMAS. – Non, non. Gaspard aura sa part en argent; j'en ai pas mal de placé et j'en place tous les ans; l'argent lui fera plus de profit que la terre.

En rentrant, ils trouvèrent le père Guillaume qui venait au-devant d'eux.

GUILLAUME. – Dis donc, Thomas, je te cherche pour te demander un service. Peux-tu me prêter cinq cents francs? Je suis dans une mauvaise passe, grâce à ce petit drôle de Guillaume. Tu sais que j'avais acheté l'an dernier le bout de terre qui touche à ma cour.

THOMAS. – Oui, je me souviens bien; pour cinq cents francs à payer au bout de l'année.

GUILLAUME. – Tout juste! C'est le mois dernier qu'il fallait payer. Je vais chez le voisin une fois, deux fois, trois fois; toujours sorti. Il vient chez moi à son tour. J'étais allé à la foire de chevaux, à Mortagne; et voilà qu'il me fait dire que j'aie à le payer, que le délai est passé, et je ne sais quoi encore. Je mesurais des pommes, je ne pouvais y aller. Alors je dis à Guillaume: «Tiens, voici cinq cents francs; va les porter à Basile, et surtout, que je lui dis, prends un reçu.» Il part et revient avec le reçu qu'il me donne. J'étais pressé par le marchand de pommes; avec ça que je ne lis pas facilement l'écriture. J'ouvre; je vois en grosses lettres cinq cents francs, en bas la signature; je dis à Guillaume de serrer le papier avec les autres, et je ne m'en occupe plus. Mais ne voilà-t-il pas que je reçois ce matin une assignation par huissier pour payer ces cinq cents francs! Je cours chez Basile, qui nie les avoir reçus; je retourne chez moi pour demander des explications à Guillaume, qui me dit les avoir remis à Basile lui-même. Je cherche le reçu; j'ouvre, je vois cinq cents francs et la signature de Basile. J'y retourne; il me dit que ce n'est pas un reçu, mais un consentement d'attendre le payement des cinq cents francs à la première sommation.

Comme je te disais, je ne suis pas fort sur la lecture et surtout pour lire l'écriture. Je ne pouvais croire à une pareille filouterie; je cours chez le maître d'école, il me dit que c'était bien ça, pas un reçu, mais un délai jusqu'à première réquisition. Je retourne chez Basile plus mort que vif: je lui parle doucement d'abord, puis je m'emporte, je l'agonis d'injures, et finalement je lui donne une roulée qui pourra compter.

Il envoie chez le maire pour porter plainte et dire qu'il est hors d'état de bouger. M. le maire arrive, cause avec lui, vient chez moi; je lui raconte la chose; il me dit que Basile est un fripon, mais qu'il faut payer, et, de plus, que je serai traduit devant le juge de paix pour avoir battu Basile. Nous allons chez ce brigand; le maire arrange l'affaire; Basile renonce à porter plainte, moyennant que je paye une seconde fois ces cinq cents francs dans les quarante-huit heures; et pour éviter les friponneries, c'est le maire qui se charge de les recevoir et de faire l'acte. Voilà pourquoi je viens te demander cinq cents francs que je n'ai pas et que je ne te rendrai que dans un mois, à la foire Saint-Martin.»

THOMAS. – Ah bien! voilà une belle affaire! Cinq cents francs! le gredin, le brigand! C'est comme pour moi. Il était en train de me voler six pieds de terrain tout le long de mon bois taillis et tout le fossé avec. Heureusement que Gaspard est savant et qu'il m'a prévenu; il y est dans ce moment pour lui signifier

d’avoir à arracher ses arbres.

LE PÈRE GUILLAUME. – Mais peux-tu me prêter les cinq cents francs?

THOMAS. – Oui, je te les prêterai, quoique ça me gêne un brin. Je vais te les compter, et Gaspard nous fera le reçu.

Gaspard ne tarda pas à rentrer; il écrivit un reçu bien en règle. Guillaume le signa et partit pour remettre l’argent à M. le maire.

THOMAS. – Eh bien! Gaspard, et les arbres?

GASPARD. – Je lui ai fait signer un papier comme quoi il s’engageait à arracher ses arbres et à les planter six pieds plus loin. J’ai été longtemps, parce qu’il ne voulait pas. Il n’y a consenti que lorsque je lui ai dit que vous alliez porter plainte au juge de paix; alors il a signé tout de suite.

XII - Premières habiletés, premiers succès de Gaspard

Lucas allait à l'école bien plus assidûment depuis que Gaspard avait quitté la ferme, car il n'y avait plus que lui pour lire une lettre, un acte, pour écrire les comptes, etc. Il commençait à bien lire, à pouvoir écrire nettement. Son père lui avait acheté quelques livres nécessaires pour se tenir en garde contre les voisins, toujours prêts à vous enlever un sillon de terre, une haie, des arbres, etc. Le père Thomas n'avait plus rien à lui reprocher, et à la ferme ils vivaient tous tranquilles et heureux.

À l'usine, Gaspard travaillait de toutes ses forces, de toute son intelligence. Ce n'était pas pour M. Féréor qu'il se donnait tant de mal, mais pour lui-même, pour son avancement. Il se rendait pourtant fort utile à M. Féréor en lui racontant ce qui se passait et ce qui se disait. M. Féréor aimait beaucoup à tout savoir et personne ne le tenait au courant comme Gaspard: aussi l'emmenait-il souvent pour lui faire voir sur place les choses dont il voulait charger les contremaîtres.

«Comment se comporte Urbain? demanda un jour M. Féréor à Gaspard. Est-il bien actionné au travail?»

GASPARD. – Oui, Monsieur, il se fera; il a eu l'autre jour une affaire avec M. Chrétien, le contremaître. Monsieur la connaît sans doute!

M. FÉRÉOR. – Non, Chrétien ne m'a rien dit.

GASPARD. – Comment! il n'en a pas fait son rapport à Monsieur? Il faut pourtant que Monsieur sache tout. Voilà ce que c'est, Monsieur. Urbain travaillait aux fils de fer pour clôtures; le soir, il s'en va à son heure, et, au lieu de passer par la route que nous devons tous prendre, il escalade la barrière et passe au travers du bois. Une fois, deux fois, il recommence. Cela me paraît drôle qu'il ne fasse pas comme les autres, qu'il s'en aille seul de son côté. J'avertis M. Chrétien; il me dit qu'il le surveillera. Je guette à la lisière du bois, et je vois Urbain qui arrive en regardant de tous côtés; il tenait comme des baguettes à la main. Je sors du bois; il s'arrête, laisse tomber dans l'ornière ce qu'il tenait à la main, et continue son chemin.

Quand il me rejoint, car j'avais pris un sentier de traverse pour le rencontrer, je lui trouve l'air un peu embarrassé, je lui dis:

— Pourquoi passes-tu par ici, Urbain? L'autre route est bien meilleure.

— C'est le plus court, et c'est pour ça que j'y passe.

— Tu sais que M. Féréor n'aime pas que chacun se fasse un chemin de sortie, et qu'il ordonne même de faire sortir tous les ouvriers par la route ferrée.

— Je ne lui fais pas de tort en traversant ce bois et j'abrège mon chemin.

— Je ne lui dis plus rien; il continue son chemin, et moi je reviens sur mes pas; j'arrive à l'ornière, je vois deux tringles de fer grosses comme le petit doigt; je les ramasse, je les porte chez M. Chrétien, et je lui raconte ce qui s'est passé.

— C'est bon, me dit M. Chrétien, mets ça là; je ferai mon rapport.

M. FÉRÉOR. – Chrétien ne m'en a pas dit un mot. Quand c'est-il arrivé?

GASPARD. – Il y a trois jours, Monsieur.

M. FÉRÉOR. – C'est singulier que Chrétien ne m'en ait pas parlé; c'est une chose grave, ça.

GASPARD. – C'est peut-être, Monsieur, parce que M. Chrétien voit beaucoup les parents d'Urbain et qu'il veut épouser sa soeur. Alors il ne veut pas les mécontenter ni les mettre mal avec Monsieur.

M. FÉRÉOR. – Ferais-tu comme lui, à sa place?

GASPARD. – Pour cela, non, Monsieur. Il n'y a pas de parent, d'ami, de fiancée, qui m'empêcherait de faire mon devoir. C'est un poste de confiance que celui de M. Chrétien; et il doit s'en rendre digne en faisant passer l'intérêt de Monsieur avant et par-dessus tout.

M. FÉRÉOR. – Tu as de bons sentiments, Gaspard. Tu portes donc intérêt à mes affaires?

GASPARD. – Moi, Monsieur? Mais les affaires de Monsieur sont le plus grand intérêt de ma vie. Et puis, la reconnaissance que je dois à Monsieur me rend désireux de me consacrer tout entier aux intérêts de mon bienfaiteur.

M. FÉRÉOR. – C'est bien, Gaspard, je n'oublierai pas les services que tu me rends; trouve-toi tous les jeudis et les lundis, à une heure, près du pont d'arrivée; c'est l'heure du dîner des ouvriers; quand tu me verras venir, tu passeras par le bois et tu iras m'attendre à mon berceau de houx, dans lequel personne n'a droit d'entrer; ainsi nous pourrons causer tranquillement, et tu me tiendras au courant de ce qui se passe.

GASPARD. – Merci bien, Monsieur; les moments que je suis avec Monsieur sont les plus heureux de ma journée; ils me font du bien au coeur.

Gaspard disait vrai: M. Féréor était pour lui un moyen d'avancement, le plus commode, le seul pour arriver à la position et à la fortune qu'il voulait gagner à tout prix; et il était de la plus grande importance pour lui d'obtenir la confiance absolue de M. Féréor. Il pouvait, au moyen de ces conversations toutes confidentielles, empêcher que la faveur et la confiance de son maître ne se reportassent sur tout autre que sur lui-même; c'était le chemin de la fortune et du pouvoir; lui seul devait y marcher, tous les autres devaient en être évincés.

Il éprouvait bien quelques remords de se faire ainsi le dénonciateur de ses camarades; mais il les chassait promptement en se disant: «Je veux être riche et puissant; d'ailleurs je ne dis que la vérité; je remplis mon devoir près de M. Féréor, tant pis pour eux s'ils ne remplissent pas le leur.»

Le jour même de la confidence de Gaspard M. Féréor rencontra Urbain qui rentrait à l'atelier et qui fumait. Il n'avait pas vu M. Féréor; quand il l'entendit venir et qu'il leva la tête, il était trop tard; M. Féréor l'avait aperçu.

«Quelle chance! pensa M. Féréor. Il fume malgré ma défense: il va partir de suite, et personne ne pourra soupçonner Gaspard de m'avoir éclairé sur sa conduite.»

Quand M. Féréor se trouva en face d'Urbain, il s'arrêta et lui dit d'un ton froid et sévère:

«Je défends à mes ouvriers de fumer. Tu as fumé: tu vas prendre tes habits de travail à l'atelier, tu vas te faire payer à la caisse ce qu'on te doit, tu vas déguerpir et tu ne mettras plus le pied dans mes usines. Je passerai dans une demi-heure pour voir si je suis obéi.»

M. Féréor tira son portefeuille, l'ouvrit, en retira un papier et le remit à Urbain; il y avait dessus, en grosses lettres:

BON POUR DÉPART ET RÈGLEMENT DE COMPTE IMMÉDIAT.

URBAIN. – Si Monsieur voulait bien me pardonner, je ne recommencerais pas; je le jure à Monsieur.

M. FÉRÉOR. – Si dans une demi-heure tu n'es pas parti, tu ne seras pas payé de ce qu'on te doit.

M. Féréor continua son chemin et se dirigea vers la demeure de Chrétien.

«Chrétien, dit-il en entrant, je viens de rencontrer Urbain un cigare à la bouche. Tu lui donneras son compte et tu le feras partir sur-le-champ.

— Urbain! Monsieur renvoie Urbain! le meilleur de nos jeunes ouvriers.

— Je défends qu'on fume. Il m'a désobéi: il partira.»

Et M. Féréor sortit. Chrétien resta atterré.

«Que vont dire les parents? pensa-t-il à part lui. Pourvu qu'ils ne se figurent pas que c'est moi qui l'ai dénoncé.»

Il réfléchissait au moyen de le faire rentrer en grâce, quand Urbain entra.

URBAIN. – Monsieur Chrétien, voyez quel malheur! M. Féréor m'a vu fumer et il me renvoie. N'y aurait-il pas moyen d'avoir ma grâce? Si vous vouliez bien intercéder pour moi?

CHRÉTIEN. – Je l'ai déjà fait, mon ami, il n'a rien écouté. Tu sais combien il est dur pour l'ouvrier; il ne pardonne jamais! Pourquoi aussi vas-tu fumer dans le chemin qu'il suit toujours pour aller d'une usine à l'autre? Je te l'avais déjà dit; tu n'as pas voulu m'obéir. Que veux-tu que je fasse maintenant? Je ne peux pas te garder malgré lui.

URBAIN. – Céline va croire que c'est vous qui m'avez dénoncé.

CHRÉTIEN. – Céline ne le croira pas si tu lui racontes comment la chose est arrivée.

URBAIN. – Si vous me faisiez entrer dans un autre service, Monsieur?

CHRÉTIEN. – Ce n'est pas possible. Le patron met son nez partout; il ne tarderait pas à te découvrir, et je me perdrais sans te sauver.

URBAIN. – Mais vous savez qu'il a grande confiance en vous, qu'il a l'air d'avoir de l'affection pour vous.

CHRÉTIEN. – Affection, confiance! Il n'a d'affection pour personne, il n'a confiance en personne. Tiens, voici ton compte, mon ami; j'y ajoute trois journées de plus, je ne puis faire davantage. Pars vite. S'il vient à te rencontrer, il est capable de me mettre à la porte avec toi.

Chrétien avait raison, Urbain le sentait; il prit donc son argent, serra la main du contremaître et partit, se proposant bien de dire tout le mal possible de M. Féréor, et de se plaindre de Chrétien à sa soeur.

Il était à peine parti que le patron rentra.

M. FÉRÉOR. – M'as-tu débarrassé de ce vaurien?

CHRÉTIEN. – Oui, Monsieur; il est parti, et il a eu bien du chagrin de vous quitter, Monsieur.

M. FÉRÉOR. – C'est bon! qu'on ne m'en parle plus! Fais-moi voir ton livre de comptes.

Après l'avoir examiné:

«Pourquoi, dit-il, as-tu payé à Urbain trois journées de trop?»

Chrétien pâlit et balbutia. M. Féréor tira son carnet de sa poche.

«Je viens de faire le relevé des journées d'Urbain: il y en a trois de moins que ce que tu as payé. Il faut que demain tu sois parti, pour ne jamais revenir.»

M. Féréor sortit. Chrétien resta atterré. Il savait que les décisions de son maître étaient sans appel. Il fallait obéir: le lendemain, Chrétien n'y était plus.

Le lundi suivant, Gaspard, fidèle aux ordres de M. Féréor, se tint, à une heure, près du pont, croisa son maître sans avoir l'air de l'avoir attendu, entra dans le bois, gagna le berceau de houx, et s'y installa. M. Féréor ne tarda pas à l'y rejoindre.

M. FÉRÉOR. – Eh bien! Gaspard, as-tu du nouveau? Sais-tu ce qu'ils disent du renvoi d'Urbain?

GASPARD. – Je crois bien, Monsieur. Il y en a qui sont effrayés. . .

M. FÉRÉOR. – C'est bon! Tout juste ce que je voulais.

GASPARD. – D'autres sont mécontents et trouvent Monsieur trop sévère.

M. FÉRÉOR. – Ils en verront bien d'autres s'ils ne suivent pas mes ordres. Et Soivrier?

GASPARD. – M. Soivrier n'est pas trop content, Monsieur. Il aimait Urbain. Mais je ne me permettrai pas d'ennuyer Monsieur de ce que j'entends dire. .

M. FÉRÉOR. – Je t'ordonne de dire tout.

GASPARD. – Puisque Monsieur l'ordonne, j'obéirai, comme c'est mon devoir pour tout ce que Monsieur veut bien me commander. M. Chrétien a causé avec M. Soivrier du renvoi d'Urbain; ils ont beaucoup blâmé la dureté de Monsieur; ils ont parlé de faire entrer Urbain sans le faire savoir à Monsieur. M. Soivrier veut le mettre dans l'atelier des creusets, parce que Monsieur n'y entre jamais; puis il le mettra dans l'atelier des barres de cuivre à détirer.

M. FÉRÉOR. – Nous verrons bien! Comment Soivrier, qui avait ma confiance, a-t-il des sentiments aussi mauvais, aussi perfides?

GASPARD. – C'est probablement, Monsieur, pour contenter les parents d'Urbain; M. Chrétien leur a demandé Mlle Céline, ils ont répondu: «Vous l'aurez quand vous aurez fait donner à Urbain une belle position dans les ateliers de M. Féréor.»

M. FÉRÉOR. – Mais Soivrier, qui ne demande pas Mlle Céline, comment aide-t-il Chrétien à me

tromper?

GASPARD. – Monsieur sait qu'ils sont amis d'enfance, que c'est M. Soivrier, qui a fait entrer M. Chrétien; alors ils marchent d'ensemble.

M. Féréor causa encore quelque temps avec Gaspard; il fut de plus en plus satisfait de son intelligence et de ses études, crut en son dévouement et en sa sincérité, et le quitta après lui avoir donné l'assurance qu'aussitôt qu'il aurait travaillé à tous les ateliers l'un après l'autre et qu'il serait arrivé à bien faire dans chacun des ateliers, il monterait en grade et aurait un poste de confiance.

M. Féréor songea à faire partir Soivrier; pourtant, la difficulté de le remplacer pour toutes les affaires qu'il menait avec une activité et une intelligence rares, le décida à le conserver, mais avec une surveillance rigoureuse, qu'il confia à Gaspard, en lui recommandant la plus grande prudence vis-à-vis de Soivrier, qui resta ainsi à son poste.

Les choses allèrent leur train pendant deux ans environ. Gaspard mettait à profit ses conversations du jeudi et du lundi pour arrêter les faveurs naissantes, comme il l'avait fait pour Urbain, et surtout pour gagner de plus en plus la confiance, presque l'amitié de son maître. Il était espionné à son tour par deux contremaîtres, et il ne le savait pas. Ces espions n'eurent jamais que du bien à en dire. Jamais un manquement de service, jamais de relâchement dans son zèle, dans son activité; jamais une parole imprudente, jamais le plus léger blâme contre M. Féréor. Soumission parfaite, admiration profonde, dévouement absolu, respect constant, tels furent les sentiments que Gaspard faisait toujours paraître pour M. Féréor. Cet homme, qu'on trouvait dur, orgueilleux, égoïste, fut enfin touché des avantages que lui offraient l'intelligence et l'affection de Gaspard. Il n'avait jamais rencontré de véritable dévouement, d'affection vraie, de reconnaissance sincère. Partout il avait vu l'intérêt personnel l'emporter sur le devoir. Cet égoïsme général l'avait rendu sévère jusqu'à la dureté, inexorable jusqu'à l'inhumanité, dédaigneux jusqu'à l'orgueil. La méfiance et l'égoïsme régnaient seuls dans son coeur, qui ne s'était jamais ouvert à aucun sentiment affectueux. Ce qu'il voyait de la conduite de Gaspard, ce qu'il savait de ses sentiments, le disposèrent favorablement en sa faveur. Il résolut de lui donner une position plus indépendante que celle de simple ouvrier: il le chargea de la direction d'un atelier de bobines, et d'une surveillance générale des ateliers de fils et de laiton.

Gaspard, honnête, actif et capable, mena ses ateliers de telle façon, que jamais M. Féréor n'y trouva rien à blâmer, rien à changer, rien à perfectionner. M. Féréor, généreux une fois dans sa longue vie, porta en quelques années les appointements de Gaspard à mille francs, puis à deux mille et enfin à trois mille. À chaque augmentation, Gaspard faisait paraître une reconnaissance et une joyeuse surprise qui flattaient l'amour-propre du vieux Féréor; il vantait sans cesse la générosité, la bonté de son excellent maître; ces paroles, rapportées par les espions augmentaient sa faveur.

De temps à autre les paroles du maître d'école revenaient à l'esprit de Gaspard; sa conscience n'était pas tranquille. Il sentait bien qu'il n'avait pas assez d'affection pour ses parents et que M. Féréor n'était pour lui que le moyen d'arriver au but de ses désirs; malgré lui, son coeur sec et égoïste lui reprochait quelquefois sa conduite envers ses camarades. Chaque jour il faisait un nouveau procès dans la confiance de son maître, mais l'ambition qui le dévorait ne lui laissait que la joie d'un succès qu'il sentait n'être pas à l'abri de tout blâme.

XIII - L'héritage

Pendant que Gaspard avançait doucement, mais constamment, dans le chemin de la fortune, le père Thomas et Lucas continuaient leur vie utile et occupée. Gaspard ne venait pas les voir souvent; le dimanche était son seul jour de liberté; M. Féréor venait généralement passer le dimanche à son petit château de l'usine; il aimait à y trouver Gaspard, qui n'avait garde de perdre ces occasions de mieux s'emparer de l'esprit de son maître, et qui l'accompagnait partout, lui sacrifiant avec plaisir, disait-il, sa visite chez ses parents. Gaspard disait vrai; son but principal étant la fortune et la position, il était réellement plus satisfait d'être aux ordres du vieux Féréor, qu'il commençait à aimer réellement, et duquel dépendait son avenir, que d'aller voir ses parents qu'il n'aimait guère, et qui lui étaient devenus inutiles.

Lucas ne laissa pas tomber l'affaire des arbres du père Basile; il la poursuivit si bien que, huit jours après la découverte de Gaspard, Basile fut obligé de tout arracher et de planter six pieds plus loin.

L'absence de Gaspard fit mieux comprendre à Lucas la nécessité de savoir lire et écrire, et il continua ses leçons à l'école jusqu'à ce qu'il sût lire couramment et écrire sans difficulté.

Un jour, le père Thomas reçut une lettre cachetée en noir; Lucas était aux champs; il fallut attendre son retour pour savoir ce qu'elle contenait.

«Lucas! Lucas! cria Thomas du plus loin qu'il l'aperçut, revenant à pas lents comme un garçon harassé de fatigue. Viens vite, Lucas: il y a une lettre à lire.»

Lucas hâta le pas et eut bientôt rejoint son père.

«Tiens, Lucas, lis vite; je ne sais ce que c'est; une lettre encadrée de noir!»

Lucas ouvrit; c'était une lettre d'un notaire annonçant la mort d'une vieille cousine qui s'était mariée et avait quitté le pays depuis plus de quarante ans, à laquelle personne ne pensait, mais qui n'avait pas oublié sa famille et son pays, et qui, n'ayant pas d'enfant, léguait toute sa fortune à son cousin Thomas, qu'elle avait toujours aimé de préférence aux autres.

La surprise de Thomas fut grande.

«Tiens, cette bonne cousine! C'est que je me la rappelle très bien à présent; nous étions toujours bons amis; c'était toujours moi qui prenais sa défense quand on la tracassait. Et quand elle s'est mariée avec un négociant du Midi, je faisais toujours taire les mauvais plaisants qui la blâmaient de quitter le pays. . . Et à combien se monte l'héritage?»

Lucas continua la lecture de la lettre; il y avait environ deux cent mille francs à recevoir, la plus grande partie en terres, le reste en argent. Le notaire ajoutait que l'héritier devait venir le plus tôt possible prendre possession du tout et payer les droits de succession.

THOMAS. – Comment veut-il que j'y aille? Est-ce que je puis abandonner ma ferme, mon chez-moi, pour courir après cette fortune? J'ai bonne envie de planter là le notaire et son héritage, et de lui faire savoir qu'il arrange le tout pour le mieux et sans moi.

LUCAS. – Attendez, mon père, ne vous pressez pas. Consultez Gaspard: il vous donnera un bon conseil.

THOMAS. – Si tu y allais, Lucas? Il vient si rarement; nous serons peut-être un mois sans le voir si nous

n'allons pas le chercher.

LUCAS. – Vous avez raison, mon père; tout juste, voici l'heure du dîner; il sera chez lui; j'y vais.

THOMAS. – Tu m'as l'air bien fatigué pour partir sans manger?

LUCAS. – C'est qu'il y avait beaucoup à faire; l'orge est si fournie que nous avons eu de la peine à finir la pièce commencée ce matin.

THOMAS. – Déjà finie? Ah bien! c'est une demi-journée de sauvée; je pensais bien en avoir pour la journée entière. Mais tu vas dîner avant de partir?

LUCAS. – Pour ça, non. Je laisserais passer l'heure pour Gaspard, et vous savez qu'une fois dans les ateliers, il est impossible de l'approcher.

THOMAS. – Oui, oui, je sais bien. M. Féréor, qui m'a rencontré l'autre jour, m'a fait compliment sur son exactitude, et m'a dit que je n'avais pas à m'inquiéter de son avenir, qu'il s'en chargeait.

LUCAS. – Je vais avaler une assiettée de soupe, et je pars.

Lucas avala, comme il l'avait dit, plutôt qu'il ne la mangea, une petite assiettée de soupe, et courut à l'usine. Gaspard dînait seul dans sa chambre: il fut surpris de la visite de Lucas.

GASPARD. – Que veux-tu à cette heure-ci? Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade à la maison?

LUCAS. – Non, non; tous en bon état; je viens te consulter pour une affaire.

GASPARD. – Est-ce que j'ai le temps? Adresse-toi au maître d'école: il en sait assez pour les affaires que tu as à traiter.

LUCAS. – Mais non; il s'agit d'un héritage de deux cent mille francs. Que veux-tu qu'il y fasse?

GASPARD. – Un héritage? Deux cent mille francs! De qui donc?

LUCAS. – Une vieille cousine Danet, morte à Bordeaux, et qui a tout laissé à mon père. Il ne sait comment faire.

GASPARD. – Deux cent mille francs! répéta Gaspard tout pensif. Écoute, laisse-moi la lettre; je la lirai, j'y réfléchirai, et peut-être pourrai-je éviter à mon père l'ennui d'y aller.

LUCAS. – Et quand pourrai-je venir chercher la réponse?

GASPARD. – Après-demain; demain peut-être. Je te le ferai savoir par le petit Henri, qui passe par chez vous tous les soirs en revenant de l'usine. Adieu, Lucas, adieu; va-t'en, je suis pressé.

LUCAS. – Au revoir, Gaspard; et dépêche-toi, car mon père est tout tracassé de cette lettre.

GASPARD. – Tracassé? Il n'y a pas de quoi. Deux cent mille francs! C'est un joli magot.

LUCAS. – Oui; mais s'il faut qu'il y aille, il aime mieux faire des sacrifices.

GASPARD. – Je te dirai tout ça. Va-t'en, il faut que je parte. Et, sans attendre l'adieu de Lucas, Gaspard partit en courant pour se rendre à l'atelier et constater l'heure du retour de chacun; les retardataires étaient marqués impitoyablement: aucune considération ne pouvait empêcher Gaspard de faire son devoir.

Lucas revint en courant à la ferme. On finissait de dîner comme il entrait. Les ouvriers retournaient au travail.

LA MÈRE. – Pauvre garçon, es-tu rouge et essoufflé! J'ai tenu ton dîner au chaud! Mets-toi à table, mon ami, et repose-toi; tu sembles rendu de fatigue.

LUCAS. – Je suis fatigué, mère, c'est vrai; mais, quand j'aurai mangé, il n'y paraîtra plus. . . Gaspard était pressé; il n'a pas eu le temps de lire la lettre du notaire et de me donner son avis, mais il nous rendra réponse demain ou après-demain au plus tard. Il espère que vous pourrez vous dispenser de faire le voyage, mon père.

THOMAS. – S'il y arrive, il m'aura rendu un fier service, et je lui donnerai une bonne récompense. Quelle chance que cet héritage! Je ne pensais pas plus à la cousine que si elle n'avait jamais existé. . . Tiens, voici le petit Guillaume. Que veux-tu, mon garçon? Tu nous trouves bien joyeux. La vieille cousine Danet vient de mourir…

GUILLAUME. – Et c'est cela qui vous réjouit?

THOMAS. – Cela et autre chose; tu m'as coupé la parole sans me donner le temps d'achever.

GUILLAUME. – Dame! ça me paraît drôle de voir rire en parlant d'une parente morte.

THOMAS. – Mais, tais-toi donc, et laisse-moi parler.

GUILLAUME. – Ma foi, j'en sais assez, je ne tiens pas à savoir le reste. Vous allez me faire oublier ma commission. Mon père vous fait demander de lui envoyer une pièce de cidre, parce qu'il a du monde et qu'il n'a plus de boisson à leur donner.

THOMAS. – Comment s'est-il laissé manquer de boisson? Je ne peux pas lui en envoyer aujourd'hui, je suis trop pressé de travail.

GUILLAUME. – Il vous enverrait une voiture pour ramener la pièce. Il sait que vous en avez à vendre, c'est pour ça qu'il vous la fait demander.

THOMAS. – Dis-lui que s'il veut l'envoyer chercher, c'est bon; autrement, il ne l'aura que demain.

GUILLAUME. – J'y vais et je reviens de suite.

— N'oublie pas la passe, lui cria le père Thomas. Guillaume partit en courant.

THOMAS. – Quel drôle de garçon! Le voilà parti sans savoir que la cousine me laisse deux cent mille francs.

LUCAS. – Il n'y a pas de mal, mon père. Il vaut mieux qu'on ne le sache pas au pays.

THOMAS. – Tiens, pourquoi ça?

LUCAS. – Parce que tout le monde vous tomberait sur le dos pour emprunter, l'un cent francs, l'autre cinq cent francs; d'autres plus, peut-être. Si vous les prêtez, vous risquez de tout perdre ou d'avoir des procès qui vous mangeront votre argent et qui vous ennuieront par-dessus le marché.

THOMAS. – Tu as raison, mon ami, tu as raison. Je n'en dirai mot à personne.

Lucas avait fini son dîner; il alla rejoindre les ouvriers avec le père Thomas.

THOMAS. – Quand Guillaume reviendra avec sa voiture, tu nous préviendras, femme; nous sommes toujours dans la grande prairie au bout du bois.

LA MERE THOMAS. – sois tranquille; je t'appellerai.

Elle n'attendit pas longtemps; avant une demi-heure, Guillaume arrivait avec la charrette; la mère Thomas envoya chercher son mari et du monde pour livrer la pièce, et il repartit comme il était venu.

Une heure s'était à peine écoulée depuis le départ du petit Guillaume, que le père Guillaume accourait tout effaré à la ferme. La mère Thomas y était seule.

GUILLAUME. – La passe, mère Thomas, la passe; les gendarmes demandent la passe; Guillaume l'a perdue, je pense bien; c'est cinquante francs d'amende si elle ne se retrouve pas.

LA MERE THOMAS. – Il n'y a rien ici, mon père Guillaume; voyez vous-même. Comment se fait-il qu'il ait perdu la passe.

GUILLAUME. – Il prétend l'avoir emportée; il ne l'a plus, c'est donc qu'il l'a perdue.

LA MERE THOMAS. – Avez-vous bien cherché dans ses poches?

GUILLAUME. – Pour ça, oui, c'est moi-même qui l'ai fouillé, et rudement, je vous assure. Il ne m'en fait pas d'autres, ce polisson. Il oublie tout, il brouille tout. Savez-vous ce qu'il présente aux gendarmes en guise de passe? Un vieux reçu d'impositions d'il y a trois ans. Et c'est qu'il leur soutenait que c'était bien ça. On l'a mené chez le buraliste, qui n'y était pas; c'était la femme qui faisait le bureau, elle ne se souvenait de rien. Les gendarmes ont trouvé du louche dans l'affaire, et ils sont là à faire leur procès-verbal… Cinquante francs d'amende! C'est-il du guignon!

LA MERE THOMAS. – Si votre garçon avait su lire, père Guillaume, il n'aurait pas pris un papier pour un autre.

GUILLAUME. – Ah! ne m'en parlez pas. Si c'était à recommencer, je l'obligerais bien à aller à l'école et à savoir lire; mais il est trop grand, maintenant; sans compter qu'il a la tête dure et pas de mémoire. Allons, à revoir, mère Thomas. Suis-je vexé, mon Dieu! Ce mauvais drôle! Il me les payera en détail, mes cinquante francs.

Et le père Guillaume s'en alla plus lentement qu'il n'était venu.

XIV - Première affaire de Gaspard

Le lendemain du jour où Gaspard avait reçu de Lucas la lettre du notaire de Bordeaux, il était à son poste, près du pont, attendant M. Féréor.

«Je ne puis rien faire sans lui, se disait-il; et puis ça le flattera que je lui demande conseil. . . je suis fatigué, je n'ai guère dormi cette nuit. C'est qu'il s'agit d'une grosse affaire pour moi; le commencement de mon avenir, de ma fortune.»

Il n'attendit pas longtemps, M. Féréor était l'exactitude même. Dès que la voiture parut, Gaspard se dirigea vers le bosquet de houx.

Quand ils furent installés, Gaspard se garda bien de parler de son affaire avant que tout l'interrogatoire de M. Féréor fût terminé.

M. FÉRÉOR. – Et toi, Gaspard, as-tu quelque chose de particulier à me dire?

GASPARD. – Je n'aurais rien, Monsieur, si je ne vous savais si bienveillant, si bon pour moi et de si bon conseil. Il s'agit d'une somme de deux cent mille francs à recouvrer et voici comment, Monsieur.

M. Féréor dressa les oreilles.

«Deux cent mille francs! C'est une somme cela. Parle vite, je t'écoute.»

Gaspard lui lut la lettre du notaire. Quand il l'eut finie:

«Voici la difficulté, Monsieur. Il faudrait que mon père y allât, et il ne veut pas y aller, Monsieur; ça le dérange trop, et puis il n'entend rien aux affaires; on le mettrait dedans.»

M. FÉRÉOR. – Et quelle est ton idée? Tu dois y avoir réfléchi depuis hier.

M. Féréor le regardait de son coup d'oeil perçant; Gaspard se sentit troublé; il pouvait se perdre comme il pouvait monter dans l'estime de son maître.

M. FÉRÉOR. – Tu as peur, Gaspard?. . . J'aime assez cela. . . C'est un signe que tu entends *les affaires*.

M. Féréor appuya sur ce mot.

GASPARD. – Monsieur devine juste. J'ai peur! J'ai peur de votre opinion, Monsieur, plus que de celle du monde entier.

M. FÉRÉOR. – Voyons, mon ami, rassure-toi; parle sans crainte et bien franchement. Entends-tu? bien franchement.

GASPARD. – Je dirai tout, Monsieur.

M. FÉRÉOR. – Assieds-toi; je prévois que nous en aurons pour quelque temps; mets-toi là, en face de moi, que je te voie bien.

Gaspard s'assit en face de M. Féréor.

GASPARD. – Monsieur, je veux faire une affaire de cet héritage de mon père, mais honnêtement, sans le tromper.

M. Féréor sourit.

GASPARD. – Une affaire pour moi. Si mon père fait les choses par lui-même, il mangera la moitié de son héritage en notaires, avocats, hommes de lois et paperasses. Je veux lui proposer de me charger de tout, de faire tous les frais, qui se monteront à une cinquantaine de mille francs, à condition qu'il m'abandonne le reste, estimé à deux cent mille francs. Il garderait cent cinquante mille francs, que je lui verserais entre les mains sans aucuns frais. Je resterais maître de l'héritage; si je gagne dessus, comme je l'espère, je vous demanderai de vouloir bien placer mon argent dans vos usines; il me rapporterait ainsi trente ou quarante mille francs par an; ce serait le commencement de ma fortune.

Gaspard s'arrêta, regardant avec inquiétude M. Féréor qui ne l'avait pas quitté des yeux, et qui continuait son sourire.

Après quelques instants de silence, M. Féréor prit les deux mains de Gaspard et les serra dans les siennes.

«Tout juste ce que j'aurais fait moi-même. C'est tout ce qu'il y a de mieux; personne n'y perdra, et tout le monde y gagnera.»

Gaspard, dans sa joie, baisa la main de M. Féréor. Celui-ci sourit, mais cette fois avec bienveillance.

M. FÉRÉOR. – Encore une question. Dans quel délai t'engagerais-tu à payer cent cinquante mille francs à ton père?

GASPARD. – Dans un délai de quinze jours, Monsieur.

M. FÉRÉOR. – Où et comment trouveras-tu cent cinquante mille francs?

GASPARD. – Dans votre caisse, Monsieur; j'espère que vous voudrez bien me les prêter, ayant pour gage l'héritage entier que mon père m'abandonnera en touchant son argent.

M. FÉRÉOR. – Et si je ne te les prête pas?

GASPARD. – Je les emprunterai chez le notaire de Bordeaux avec l'héritage pour gage de payement.

M. FÉRÉOR. – Bien, Gaspard; tu as tout prévu, tout arrangé; c'est une affaire, bien, très bien raisonnée. Tu auras les cent cinquante mille francs quand tu voudras, et je t'autorise à mettre dans mes usines ce qui te restera de l'héritage; tu gagneras trente ou quarante mille francs par an, comme tu l'as dit.

GASPARD. – Merci, Monsieur; cent fois et toujours merci. C'est vous qui m'avez recueilli, qui m'avez fait instruire, qui m'avez mis à même de me faire une position inespérée; et maintenant vous commencez ma fortune avec cette générosité, cette bonté qui ne se sont jamais démenties.

M. FÉRÉOR. – Je suis bien aise de te rendre service, Gaspard; toi, du moins, tu ne diras pas que je suis avare, dur.

GASPARD, *avec animation*. – Avare! dur! Le plus sagement généreux des hommes! le plus juste et le meilleur des maîtres! Qu'on vienne donc le dire en ma présence! et moi qui ne me suis jamais battu, je tomberais dessus avec toute la force que Dieu m'a donnée.

— Merci, mon ami, répondit M. Féréor d'une voix presque douce, que Gaspard ne lui avait jamais entendue. Et M. Féréor sortit après lui avoir encore serré la main.

Gaspard attendit quelques minutes pour laisser à son maître le temps de s'éloigner, puis il entra dans le bois, en sortit par le côté opposé, et revint à l'atelier pour recevoir les ouvriers et leur distribuer leur ouvrage. M. Féréor ne tarda pas à y entrer aussi; il examina le travail, approuva ce qui avait été fait, et dit à Gaspard:

«Tu vas aller chez ton père, Gaspard; tu lui diras ce que je t'ai recommandé. Sois revenu dans une heure; tu me rendras compte de ce qui aura été convenu avec lui.»

GASPARD. – Où trouverai-je Monsieur?

M. FÉRÉOR. – Ici, à côté, dans mon cabinet de travail.

M. Féréor alla visiter les autres ateliers. Gaspard se rendit chez son père d'après l'ordre donné.

UN OUVRIER. –Qu'est-ce qu'il y a donc entre le père Thomas et Monsieur? Quelles affaires peuvent-ils avoir à traiter ensemble?

DEUXIEME OUVRIER. – Est-ce qu'on sait? Monsieur a des affaires de toute espèce.

TROISIEME OUVRIER. – Mais un fermier ne peut avoir rien à faire avec l'usine?

PREMIER OUVRIER. – Qui sait? Ce n'est pas à nous que Monsieur fera ses confidences.

DEUXIEME OUVRIER. – Gaspard a de la chance. Monsieur l'a pris en amitié; c'est lui qui commande à présent.

Une tête apparut au judas qui donnait sur l'atelier. Tous les yeux se portèrent sur le judas; chacun se tut et reprit son travail. On avait reconnu un contremaître.

Gaspard, la joie dans le coeur, courut chez son père. Il était seul avec la mère et Lucas.

GASPARD. – Mon père je viens vous apporter moi-même la réponse au sujet de la lettre du notaire. Mais je suis pressé comme vous le savez. Je m'expliquerai en peu de mots. Voici ce que je vous propose. Il faut aller à Bordeaux: il faut y rester jusqu'à ce que l'héritage de la cousine Danet soit entre vos mains. Vous dépenserez beaucoup d'argent et vous perdrez du temps: quelques semaines, quelques mois, peut-être; mais il vous restera cent cinquante mille francs environ; ça vaut la peine de se déplacer.

Le père Thomas était atterré.

THOMAS. – Aller à Bordeaux! Y rester des semaines, des mois! Mais je mourrais d'ennui et de tristesse! Trouve-moi un autre moyen. Je ne veux pas de celui-là.

GASPARD. – Il y aurait bien un moyen, mais vous refuserez peut-être.

THOMAS. – C'est égal! dis toujours.

GASPARD. – Ce serait de vendre tous vos droits sur l'héritage, moyennant une somme qu'on vous remettrait en signant l'acte.

THOMAS. – C'est mieux, ça. Combien faudrait-il demander?

GASPARD. – Cent cinquante mille francs: ce qui vous resterait probablement si vous alliez terminer l'affaire à Bordeaux; car, l'héritage étant presque tout en terres et maisons, il y a bien des chances à courir, bien du temps à perdre, bien des avances à faire.

THOMAS. – Qui est-ce qui pourrait me donner tout de suite une aussi forte somme?

GASPARD. – Je m'en charge, M. Féréor est bon et généreux; il ne me refuserait pas d'en faire l'avance.

THOMAS. – M. Féréor? Bon, généreux? Tu plaisantes?

GASPARD. – Je parle très sérieusement. Je l'ai toujours vu bon et généreux.

THOMAS. – Écoute, si tu crois pouvoir réussir, je te donne mon consentement; arrange le tout pour le mieux.

LUCAS. – Mais, mon père, vous pourriez perdre moins que ce que vous dit Gaspard, si vous essayiez d'arranger la chose vous-même.

THOMAS. – Que j'aille à Bordeaux! Pour y mourir? Merci bien. J'aime mieux tenir cent cinquante mille francs que risquer de perdre le tout.

LUCAS. – Mais vous pouvez donner une procuration, charger quelqu'un d'écrire ou d'aller à Bordeaux pour faire votre affaire.

GASPARD. – Tu ne sais pas ce que c'est qu'une affaire de ce genre, toi! Ça dure des années et des années. Sans compter que si on tombe sur un homme malhonnête, on perd tout; l'héritage tout entier y passe.

LUCAS. – Mais je connais des gens qui ont eu des héritages, et qui s'en sont tirés sans perte et sans se donner grand mal.

GASPARD. – Ah bien! arrange l'affaire toi-même alors. Ce n'était pas la peine de me déranger, moi qui suis toujours si pressé, qui ai tant à faire. Adieu, mon père; adieu, ma mère; Lucas va vous enseigner ce que vous devez faire. Le beau conseiller! Ha! ha! ha!

THOMAS. – Gaspard, ne t'en va pas sans avoir terminé. Et toi, Lucas, tais-toi; tu n'y entends rien, et tu nous fais perdre notre temps. Fais comme tu disais, Gaspard. Fais-moi avoir cent cinquante mille francs, et j'abandonne tout l'héritage; le prendra qui voudra.

GASPARD. – C'est entendu; je vais m'occuper de trouver quelqu'un de sûr et d'honnête. Au revoir

bientôt.

Gaspard partit.

«J'ai eu un instant d'inquiétude, se dit-il. Ce Lucas allait faire tout manquer. Et pourtant l'affaire n'est pas mauvaise pour mon père, tout en étant bonne pour moi»

L'heure avançait, il hâta le pas, et il eut encore le temps de faire une revue des ateliers avant de se rendre au cabinet de M. Féréor. Il s'aperçut qu'on avait plus causé que travaillé; il marqua le nom de quelques ouvriers dont l'ouvrage était en retard, et, à l'heure exacte, il alla attendre M. Féréor. Comme il arrivait, M. Féréor entrait aussi.

M. FÉRÉOR. – Voilà ce qui s'appelle être exact. Y a-t-il longtemps que tu es ici?

GASPARD. – J'arrive, Monsieur; j'ai pris le temps de faire une revue de mes ateliers.

M. FÉRÉOR. – Et as-tu été content?

GASPARD. – Pas tout à fait, Monsieur; on aurait pu faire mieux; il y a eu du temps de perdu, et le temps ne se retrouve pas, comme de l'argent ou des effets. J'ai marqué sept bobines qui n'ont pas marché comme il faut.

M. FÉRÉOR. – Le petit Dumas en est-il?

GASPARD. – Oui, Monsieur; il est en tête.

M. FÉRÉOR. – Ça me contrarie; il ne va pas bien, ce garçon. Toujours marqué! C'est dommage, un garçon vif, intelligent. J'espérais faire quelque chose de lui…

M. Féréor resta pensif quelques instants.

M. FÉRÉOR. – Gaspard, quand tu seras retourné à l'atelier, envoie-moi le petit Dumas.

GASPARD. – Oui, monsieur.

Gaspard attendit que M. Féréor l'interrogeât.

M. FÉRÉOR. – Eh bien! que dit ton père?

GASPARD. – Il a fini par consentir, Monsieur.

M. FÉRÉOR. – Ah! Il y a donc eu de la résistance?

GASPARD. – Un peu, monsieur. C'est Lucas qui craignait que mon père n'y perdît.

M. FÉRÉOR. – Raconte-moi comment les choses se sont passées. Et n'oublie rien, tes paroles tout comme celles des autres.

GASPARD. – J'obéirai, Monsieur.

Et Gaspard commença le récit de sa conversation avec son père. Quand il arriva à sa défense de la

bonté et de la générosité de M. Féréor, celui-ci fit un mouvement de satisfaction: il examina plus attentivement encore la physionomie de Gaspard. Lorsqu'il eut fini de parler:

M. FÉRÉOR. – Gaspard, penses-tu ce que tu as dit?

GASPARD. – En toute vérité, Monsieur.

M. FÉRÉOR. – C'est bien. Lucas n'est pas bête. Tu as bien arrangé ton affaire. Il faut la terminer au plus vite, pour ne pas leur donner le temps de consulter des amis. . . qui les tromperaient. Tu viendras ce soir à la ville chez moi et avec moi; tu m'amèneras mon notaire, il rédigera l'acte devant moi, il le copiera; demain tu le feras signer à ton père et ce sera le commencement de ta fortune.

GASPARD. – Monsieur aura-t-il la bonté de faire mettre dans l'acte qu'après la mort de mon père, le bénéfice que j'aurais retiré de ces deux cent mille francs me sera compté comme héritage, et que mon frère Lucas reprendra la même somme dans la fortune de mon père?

M. FÉRÉOR. – Je le dirai au notaire. Ce que tu fais là est généreux; c'est plus qu'honnête. Je repars dans deux heures; sois prêt.

GASPARD. – À qui faudra-t-il laisser la surveillance de mes ateliers, monsieur?

M. FÉRÉOR. – À Soivrier; il n'y a que lui d'à peu près sûr dans tout mon monde.

M. Féréor congédia Gaspard d'un signe de la main.

Il resta quelques instants immobile et pensif.

«Est-ce qu'il m'aimerait, par hasard? se demandait-il. C'est impossible! Personne ne m'a jamais aimé, et je n'ai jamais aimé personne. C'est singulier, tout de même! Il y a six ans que je l'ai, et. . . , et. . . je ne me sens pas le même pour lui que pour les autres. . . Si j'avais un fils comme lui!. . . Un fils!. . . Enfin! je verrai plus tard à me l'attacher, de manière que sa fortune dépende de moi seul. . . et que mes intérêts soient les siens.»

Il réfléchit longtemps, se leva et sortit.

XV - Complément de l'affaire de Gaspard. Fureur du père Thomas.

Quand Gaspard eut quitté ses parents, Lucas dit à son père qu'il n'aurait pas dû tant se presser de donner son consentement.

LUCAS. – Gaspard va trop vite, mon père. Vous auriez dû attendre avant de vous décider.

THOMAS. – Attendre quoi? Que je me fasse du mauvais sang à me rendre malade? Puisque je n'en dormais plus!

LUCAS. – J'aurais voulu porter au notaire de la ville la lettre de celui de Bordeaux, et vous auriez su au juste si vous pouviez avoir l'héritage sans y aller vous-même.

M. **FÉRÉOR**. – Ne vous dérangez pas, mère Thomas. Restez tous à table; père Thomas, nous allons passer dans la chambre à côté pour l'affaire que vous savez.

Le père Thomas, interdit, se leva, ouvrit la porte de la chambre et y introduisit M. Féréor et sa suite. Le notaire lut l'acte, auquel le père Thomas ne comprit pas un mot, et lui passa la plume pour signer.

«Mais, Monsieur. . . dit le père Thomas.

— Quoi? Qu'est-ce que c'est? reprit M. Féréor de ce ton sec et froid qui faisait peur à tout le monde; croyez-vous que moi et Gaspard nous voulions vous tromper? On vous a lu l'acte; voulez-vous, oui ou non, recevoir immédiatement cent cinquante mille francs et renoncer à l'héritage Danet?

— Oui, Monsieur; certainement, Monsieur, répondit le père Thomas terrifié; je voulais seulement savoir. . .

— Signez», dit M. Féréor en lui présentant la plume.

Le père Thomas tremblant, signa.

Gaspard signa à son tour, puis M. Féréor. Le notaire tira de sa poche un paquet cacheté qu'il présenta à M. Féréor.

M. Féréor reçut le paquet, déchira l'enveloppe, et compta cent cinquante billets de mille francs, qu'il présenta au père Thomas.

Faites signer le reçu, dit M. Féréor au notaire.

Le notaire passa un papier au père Thomas, qui le signa sans savoir ce qu'il faisait. M. Féréor se leva, dit à Gaspard de le suivre, au notaire de rester, et sortit après avoir dit adieu de la main.

M. **FÉRÉOR**. – As-tu dit au notaire de faire les démarches nécessaires pour te faire livrer l'héritage?

GASPARD. – Oui, Monsieur, tout est convenu.

M. **FÉRÉOR**. – Te voilà propriétaire; reste à savoir de combien. Je veux être au courant de cette affaire; il faut que cet argent soit le commencement de ta fortune; j'ai commencé avec moitié moins, et, sans être aidé de personne je suis arrivé en peu d'années à des millions. Il faut que tu fasses de même; je suis là pour t'épauler, et je veux que ta fortune se fasse bien et vite.

Gaspard savait que M. Féréor n'aimait pas les remerciements prolongés ni les élans de reconnaissance: il se borna donc à saisir la main de M. Féréor et à la baiser en disant:

«Mon généreux bienfaiteur!»

M. Féréor fut plus flatté de ces trois paroles que de longues phrases de reconnaissance qui l'eussent ennuyé, et auxquelles il n'aurait pas cru. Avec ce que lui avait dit Gaspard, il se sentait très satisfait. Il avait été réellement généreux dans cette affaire, et il se reconnaissait le bienfaiteur de Gaspard.

Le notaire, qui était resté chez Thomas, devait lui expliquer l'acte, qu'il ne comprenait pas. Il en avait le double pour Thomas.

Lucas fut celui des trois qui comprit le mieux. Voyant que les explications du notaire restaient inutiles, il prit la parole.

LUCAS. – Voilà ce que c'est, mon père. C'est Gaspard qui fait l'affaire avec vous. Vous lui avez vendu ou cédé tout l'héritage de la cousine Danet, moyennant cent cinquante mille francs que Gaspard vous a payés, et dont vous avez signé le reçu. De plus, Gaspard s'engage à vous informer du chiffre net de l'héritage de la cousine, pour que moi, Lucas, je n'aie pas moins que lui après votre mort. Voilà tout.

LE NOTAIRE. – Très bien, Lucas; tu as parfaitement expliqué l'affaire en peu de mots. Vous n'avez donc à vous tourmenter de rien, père Thomas; rien à faire qu'à placer votre argent. Si vous êtes embarrassé, je m'en charge; je vous ferai un placement sûr et avantageux.

THOMAS. – Faites pour le mieux, Monsieur; j'ai toute confiance en vous. Me voici débarrassé de cet héritage; je n'ai plus à m'en occuper que pour faire dire des messes pour la cousine décédée.

Le notaire remit au père Thomas copie de l'acte et sortit.

LUCAS. – Mon père, laissez-moi lire l'acte; il y a à la fin quelque chose que je n'ai pas bien compris.

Lucas lisait bien; il lut donc facilement, quoique l'écriture ne fût pas très lisible. Arrivé à la dernière phrase, il lut haut:

«Les frais d'enregistrement et de notaire seront à la charge du vendeur»

Qu'est-ce que cela veut dire?

THOMAS. – Tiens, je n'avais pas remarqué cet article.

LUCAS. – Je l'avais bien entendu, mais je ne m'en rendais pas bien compte. Vous auriez donc quelque chose à payer sur vos cent cinquante mille francs?

THOMAS. – Rien du tout; Gaspard me l'a bien dit et répété.

LUCAS. – Quand vous irez à la ville, parlez-en donc au notaire.

THOMAS. – Je veux bien, mais il ne peut pas dire autrement que Gaspard.

LUCAS. – Voyez toujours; ce sera plus sûr»

THOMAS, un peu inquiet, alla voir le notaire dès le lendemain.

THOMAS. – Monsieur, expliquez-moi donc la dernière phrase de notre contrat d'hier.

LE NOTAIRE. – Volontiers, père Thomas. . . , elle est très claire; vous aurez à payer les frais d'enregistrement et de notaire; dix-huit mille francs.

THOMAS. – Je ne les payerai pas. Gaspard m'avait dit que je n'aurais rien à payer.

LE NOTAIRE. – Pour la vente, non; mais pour l'héritage, c'est vous qui devez payer les frais; il y a droits d'héritage et droits de vente.

THOMAS. – Bah! je n'entends pas tout ça, moi; je ne payerai pas un liard.

LE NOTAIRE. – Il faudra bien que vous payiez, du moment que vous avez signé.

THOMAS. – Mais c'est une volerie, une coquinerie!

LE NOTAIRE. – Il fallait vous expliquer plus tôt.

THOMAS. – C'était tout expliqué, puisque Gaspard m'avait dit…

LE NOTAIRE. – Les paroles ne comptent pas en justice, ce sont les écrits qui font foi.

Thomas eut beau crier, se mettre en colère, le notaire ne céda rien; il consentit seulement à en reparler à Gaspard.

Thomas rentra fort en colère.

THOMAS. – Tu avais raison, mon Lucas. Ils m'ont friponné; Gaspard me vole dix-huit mille francs, et M. Féréor le soutient, à ce qu'il paraît. Ah mais! cela ne finira pas comme il l'entend. Je le déshériterai, je te laisserai tout ce que j'ai; c'est toi qui auras la ferme, l'argent, les cent cinquante mille francs, tout enfin. Et ce gueux, ce voleur de Gaspard s'arrangera avec son Féréor, que je voudrais voir ruiné, cassant des pierres sur la grande route. Les filous! les voleurs! les gredins!

LA MERE THOMAS. – Voyons, Thomas, calme-toi. À quoi ça sert de crier?

THOMAS. – Ça sert à décharger son coeur et à se contenter. Qu'il vienne, ce drôle de Gaspard, et il verra comme je le recevrai; il aura une raclée soignée, tout monsieur qu'il est. Et si son Féréor vient avec lui, je le mettrai à la porte à coups de pied. Le coquin!

Le notaire avait été voir M. Féréor pour lui raconter la colère de Thomas.

M. Féréor sonna.

«Faites venir Gaspard, dit-il à l'homme qui avait répondu à la sonnette.

LE NOTAIRE. – Que décidez-vous, monsieur? Faut-il laisser les choses comme elles sont?

M. FÉRÉOR. – C'est Gaspard qui décidera; je n'ai rien à faire dans tout cela.

LE NOTAIRE. – Vous pourriez donner un bon conseil, monsieur.

M. FÉRÉOR, *sèchement*. — Je ne donne jamais de conseil, monsieur; je blâme ou j'approuve, j'ordonne ou je défends, je ne conseille jamais»

Gaspard entra.

M. FÉRÉOR. – Parlez, monsieur, racontez à ce jeune homme ce que vous venez de me dire.

Le notaire recommença le récit de la scène avec Thomas.

Gaspard fronça le sourcil, regarda M. Féréor qui ne le regardait pas, réfléchit un instant.

GASPARD. – Veuillez, monsieur, effacer cette clause, ou bien, si effacer est impossible, porter à mon père un acte qui dise clairement que je me charge de ce payement.

M. FÉRÉOR. – Pourquoi renonces-tu à une somme aussi considérable?

GASPARD. – Parce que votre nom figure dans l'acte, monsieur, pour le versement des cent cinquante mille francs; parce que vous avez bien voulu être présent à la lecture de l'acte; parce que mon père est très violent; que, dans son emportement, il pourrait mal parler de vous, monsieur, et je veux que votre nom soit prononcé toujours et partout avec respect et reconnaissance.

M. Féréor leva les yeux sur Gaspard; son regard était presque affectueux.

M. FÉRÉOR. – Effacez, monsieur, dit-il au notaire; faites comme le veut Gaspard; ayez l'obligeance d'aller voir le père; dites-lui que cette clause nous a échappé à moi et à Gaspard, que c'est une erreur de formalité, et que Gaspard se charge de tout. Gaspard, ajouta-t-il en se tournant vers lui et en lui tendant la main, tu as bien fait et je t'approuve.

Il se leva et sortit.

M. Féréor alla s'asseoir dans son bosquet de houx. Il repassa dans sa mémoire les services que lui avait rendus Gaspard, l'attachement constant qu'il lui avait témoigné, l'entente parfaite de leurs idées; il sentait naître dans son coeur, toujours sec et muet, un commencement d'affection et de confiance qui le surprit et le réjouit. Au lieu de se sentir seul dans le monde, sans intérêt autre que celui de s'enrichir et de se faire un nom connu, il entrevoyait un avenir d'affection. Seul, sans enfants, avec des parents éloignés qu'il n'aimait pas, il se demanda pour qui seraient ses richesses et sa gloire. Une vague idée de s'attacher Gaspard pour la vie par l'adoption, se présenta à lui; mais il la repoussa.

«Il faut attendre, pensa-t-il. Je verrai plus tard»

Le notaire fit l'acte demandé par Gaspard, le lui fit signer, et se dirigea vers la demeure du père Thomas; quand il parut, la figure de Thomas se contracta.

THOMAS. – Que me voulez-vous encore, monsieur le notaire? Me voler ce qui me reste? J'ai, pour me défendre contre les voleurs, des poings qui ont plus de force que les vôtres, et des gourdins qui vous couperont la parole avant que vous ayez commencé.

LE NOTAIRE. – Mais, père Thomas…

THOMAS. – Taisez-vous; je ne veux pas que vous prononciez mon nom, il est trop honnête pour passer par votre bouche.

LE NOTAIRE. – Mais écoutez-moi; vous verrez…

THOMAS. – Je n'ai plus rien à voir; je ne veux rien voir.

LE NOTAIRE. – Mais Gaspard vous envoie…

THOMAS. – Gaspard est un gueux, un voleur comme son maître. Je ne veux pas entendre parler de lui.

LE NOTAIRE. – Mais c'est pour vous garantir…

THOMAS. – Je ne veux pas de sa garantie. Aidé de son gredin de Féréor, il peut me voler les cent trente mille francs qu'il m'a laissés, mais dites-leur que Gaspard n'aura rien de mon héritage: je donnerai tout à Lucas, tout, ferme, argent, meubles, tout.

LE NOTAIRE. – Puisque Gaspard veut…

THOMAS. – Je ne m'occupe pas de ce qu'il veut, ni de ce que veut son maître, ni de ce que vous voulez, vous qui êtes leur conseil et leur ami.

LE NOTAIRE. – Ah çà! père Thomas, vous m'ennuyez à la fin…

THOMAS. – Ah! je t'ennuie, voleur, brigand. Attends, je vais te donner bien plus d'ennui avec mon gourdin.

Le père Thomas se précipita dans la chambre à côté; quand il revint, armé d'un formidable bâton, le notaire n'y était plus: il avait prudemment fui la colère insensée de son terrible client. Il retourna chez M. Féréor et lui rendit compte de ce qui s'était passé.

LE NOTAIRE. – Il m'a été impossible de m'expliquer, monsieur; il m'interrompait dès les premiers mots pour m'agoniser de sottises en compagnie de Gaspard, et… de vous-même, monsieur. Je ne sais comment faire. C'est un enragé que cet homme. Je me suis sauvé pendant qu'il était allé chercher un gourdin pour m'assommer.

M. Féréor fit plus que sourire, il rit franchement.

«Voilà une affaire qui n'est pas agréable pour vous, mon cher. Un notaire assommé dans l'exercice de ses fonctions, c'est à mourir de rire!»

Le notaire, qui avait eu une peur effroyable, fut très scandalisé que M. Féréor, au lieu de le plaindre et de le rassurer, tournât la chose en plaisanterie.

LE NOTAIRE. – À mourir de rire pour vous, monsieur, mais pas pour moi, ni pour Gaspard.

M. FÉRÉOR. – Gaspard! je parie qu'il s'en tirera à merveille.

M. Féréor sonna.

«Envoyez-moi Gaspard. Asseyez-vous, mon cher; vous êtes tout effrayé encore. Un notaire battu! ah! ah! ah! mais ça ne s'est jamais vu»

Gaspard entra.

«Monsieur m'a demandé?

M. FÉRÉOR, *souriant*. — Oui, oui; voici monsieur qui revient de chez ton père. Racontez vos aventures, monsieur, racontez»

Le notaire hésita entre le mécontentement que lui causait la gaieté de M. Féréor et la crainte de perdre un pareil client. La prudence remporta sur l'humeur, et il recommença le récit court, mais vif, de la réception du père Thomas. Gaspard parut fort contrarié.

GASPARD. – Je vous demande pardon pour mon père, monsieur; quand il est en colère, il ne sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait, surtout quand il a bu un coup de trop. Monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant à M. Féréor, puis-je m'absenter pendant l'heure du dîner?

M. FÉRÉOR. – T'absenter, mon ami? Mais comment dîneras-tu?

GASPARD. – Oh! quant à cela, monsieur, je mangerai un morceau en allant. L'atelier n'y perdra rien, monsieur. Vos affaires ne doivent pas souffrir à cause des miennes.

M. FÉRÉOR. – Bien, bien, mon ami, va vite, pars.

GASPARD. – Pas encore, monsieur; il s'en faut d'un bon quart d'heure que la cloche du dîner sonne, et monsieur sait que si je m'absente, il y aura du temps de perdu et du désordre dans le départ.

— Tu as raison, tu as raison, sage Gaspard, dit en souriant M. Féréor, que l'exactitude de Gaspard prenait par son faible. Fais comme tu voudras.

Gaspard attendit donc que tous les ouvriers fussent partis et que la porte de l'atelier fût fermée. Il prit un morceau de pain et se dépêcha d'arriver chez son père. Son entrée surprit, et effraya sa mère et Lucas. Il ne donna pas à son père le temps de parler et de l'interrompre.

GASPARD. – Vous aviez raison d'être en colère, mon père. Ces dix-huit mille francs sont une erreur, une sottise du notaire.

— Comment ça? demanda Thomas qui se méfiait encore.

GASPARD. – Parce qu'il y a en effet doubles droits à payer; les vôtres pour hériter, et les miens pour acheter. Il n'en avait pas été question lorsqu'il nous a lu l'acte à M. Féréor et à moi; je m'engageais à payer le tout, sans faire la différence que font les notaires. Quand j'ai su votre réclamation, je l'ai trouvée très juste, et je vous ai envoyé de suite, par le notaire, un papier signé de moi qui reconnaissait l'erreur. Au lieu de l'écouter, vous lui avez fait une peur épouvantable; vous avez voulu l'assommer; il est revenu de chez vous blanc comme un linge.

THOMAS. – Ah! ah! ah! c'est bien fait; ça lui apprendra de faire des erreurs. Il m'a mis dans une colère! Pour un rien je l'aurais assommé. Comment as-tu osé venir? Tu sais que lorsque je suis en colère, je n'y vais pas de main morte.

GASPARD. – Oui, oui, mon père, je m'en souviens; mon école m'a valu bien des coups; et plus d'une fois vous m'avez battu à me rendre malade pendant plusieurs jours. Je puis dire qu'il m'a fallu du courage pour arriver à la position que j'ai.

THOMAS. – C'est bon, c'est bon! Inutile de revenir sur le passé; si tu as eu des coups pour t'empêcher d'aimer l'école, Lucas en a eu quelques-uns aussi pour l'y faire aller. Le voilà qui lit bien maintenant; il y a plus d'un an que je ne l'ai battu.

GASPARD. – Comment, vous l'avez battu il y a un an encore?

THOMAS. – Mon Dieu, oui. Que veux-tu? J'étais en colère! J'avais mal vendu mes petits cochons, et voilà Lucas qui, en les chargeant dans la voiture, en laisse tomber un et lui casse la patte. Ah! il a eu ce jour-là une fameuse raclée. J'étais hors de moi. Un petit cochon de vingt-cinq francs perdu; et j'avais déjà mal vendu!

GASPARD, *avec indignation*. — Pauvre Lucas!… Battu à vingt ans!

Personne ne répondit.

«Adieu, mon père, dit Gaspard après un moment de silence. Voici le papier qui vous laisse vos cent cinquante mille francs bien nets»

Le père Thomas reçut le papier; il ne songea pas à lui proposer à dîner. Gaspard s'en alla après avoir dit adieu à ses parents et à Lucas. Il fut de retour quelques minutes avant la rentrée des ateliers; M. Féréor le vit revenir, car il partait comme Gaspard ouvrait la porte.

XVI - Adoption de Gaspard

Un jour, M. Féréor amena à Gaspard un jeune homme de seize à dix-sept ans.

«Gaspard, dit-il, voici un garçon à former pour t'aider dans ta besogne; il est intelligent et travailleur; il nous sera utile dans deux ou trois ans d'ici. Tu vas le loger dans la chambre à côté de la tienne, pour le surveiller et l'aider dans son travail.»

GASPARD. – Oui, Monsieur, je ferai de mon mieux.

Quand M. Féréor fut parti, Gaspard fit voir à André le cabinet qu'il devait occuper, et lui dit de ranger ses effets.

«Je viendrai vous prendre dans une heure pour vous mener dans les ateliers.»

Il revint comme il le lui avait dit, et le trouva assis tristement sur la chaise unique qui meublait sa petite chambre.

GASPARD. – Qu'avez-vous donc, André? Pourquoi cette tristesse?

ANDRÉ. – J'ai du chagrin d'avoir quitté mes parents.

GASPARD. – Quelle niaiserie! Ah bien! si M. Féréor vous voyait pleurer pour cela, il serait content!

ANDRÉ. – Je me garderai bien de pleurer devant lui; je peux bien m'attrister quand je serai seul.

GASPARD. – Comme vous voudrez; seulement, je trouve que c'est bête.

Gaspard l'emmena aux ateliers, qui parurent amuser et intéresser André. Il fit même à Gaspard quelques observations fort intelligentes sur les engrenages et sur la marche des bobines.

«Ce garçon a l'esprit de la mécanique, se dit Gaspard, j'en ferai mon profit.»

Quand M. Féréor demanda à Gaspard des nouvelles de son protégé:

«Il a l'air bon garçon et intelligent, dit Gaspard; il faudra seulement qu'il secoue son chagrin.»

M. FÉRÉOR, *sèchement*. – Chagrin! Chagrin d'être entré chez moi?

GASPARD, *souriant*. – Que voulez-vous, Monsieur, ce jeune homme a des parents qu'il aime énormément, sans doute, puisqu'il pleure de les avoir quittés, et qu'il promet de pleurer toutes les fois qu'il sera seul.

M. FÉRÉOR. – Jolie promesse. Qu'est-ce que tu lui as dit, toi?

GASPARD, *souriant*. – J'ai dit, Monsieur, que c'était bête. Que dire à un garçon de seize ans qui pleure pour avoir quitté petit père et petite mère?

M. Féréor sourit pour toute réponse.

M. FÉRÉOR. – Qu'a-t-il dit des ateliers?

GASPARD. – Il les a trouvés superbes, Monsieur. Et à propos des ateliers, Monsieur, j'ai fait une remarque sur les bobines: nous pourrions gagner plus de force et user moins d'eau en ajoutant en engrenage.

— Où donc? Je ne vois pas où on pourrait en ajouter un.

GASPARD. – Voici, Monsieur.

Gaspard lui déroula un dessin de l'engrenage qu'il proposait, et dont il avait eu l'idée d'après l'observation d'André.

M. FÉRÉOR. – C'est toi qui as fait ça? Ton idée est, ma foi, très bonne, et nous l'exécuterons. Viens à l'atelier pour voir la chose sur place.

GASPARD, *timidement*. – Monsieur veut-il me permettre une observation?

M. FÉRÉOR. – Parle, mon ami, parle sans crainte.

GASPARD. – Que Monsieur ne laisse pas voir que l'idée vient de moi. Si Monsieur vivait avec les ouvriers, comme moi, et les entendait causer librement, il verrait combien il est important de leur laisser croire que tout ce qui est bon, utile, vient de Monsieur seul; et que là où d'autres ne voient pas possibilité de perfectionner, Monsieur le voit et le trouve. . . Que Monsieur me pardonne ma hardiesse et veuille bien s'approprier le dessin de l'engrenage.

M. FÉRÉOR. – Je l'accepte, mon ami, et je n'oublierai pas ton avis. Il est bon, et j'en serai plus à l'aise pour causer avec toi de mes idées et pour profiter des tiennes.

GASPARD. – Merci bien, Monsieur.

En faisant croire qu'il était obligé de M. Féréor, Gaspard avait flatté l'amour-propre de son maître et il avait gagné dans son estime et sa confiance. Il le suivit à l'atelier. M. Féréor examina le mécanisme des bobines, trouva l'engrenage proposé par Gaspard utile et intelligent. Il en causa avec les contremaîtres, et donna à Gaspard l'ordre d'en faire l'essai.

Cette conduite habile de Gaspard augmenta beaucoup la confiance et l'amitié de M. Féréor. Il le lui témoigna; et Gaspard, de son côté, sentit se développer pour son maître une reconnaissance affectueuse qui le surprit, lui aussi, car depuis bien des années il n'avait travaillé que pour son propre intérêt en travaillant pour celui de M. Féréor.

«Est-ce que je l'aimerais tout de bon? se demanda-t-il comme se l'était demandé son maître. Si je l'aime, c'est tant mieux; je suis fatigué de vivre pour moi seul et de n'aimer personne.»

Sous peu de jours les bobines furent montées, et tous les ouvriers admirent le perfectionnement inventé par M. Féréor. Gaspard se garda bien de raconter à son maître les propos flatteurs des ouvriers, mais il engagea les contremaîtres à les redire.

«M. Féréor vous en saura gré, leur dit-il; quand on a trouvé du nouveau pour un mécanisme, on est bien aise d'être approuvé par des connaisseurs et on leur en sait gré.»

De sorte que les contremaîtres ne se lassaient pas de complimenter M. Féréor sur son génie mécanique.

Trois années se passèrent ainsi; M. Féréor et Gaspard s'attachaient de plus en plus l'un à l'autre; André continuait à gémir sur sa séparation d'avec ses parents; son travail s'en ressentait, et Gaspard ne perdait pas une occasion pour nuire habilement, sans s'écarter de la vérité, à ce concurrent qu'il redoutait. Il profitait des idées intelligentes mais incomplètes d'André, et les présentait à M. Féréor après les avoir travaillées et perfectionnées; André ne s'en apercevait pas: il n'y pensait plus après en avoir causé avec Gaspard, qui semblait aussi n'en faire aucun cas.

Un jour qu'André avait été appelé à l'atelier et que Gaspard travaillait chez lui, le facteur apporta une lettre à l'adresse d'André; Gaspard la reçut et la posa sur la table; il la donna à André quand il fut de retour.

ANDRÉ, *après avoir lu*. – Une singulière demande que me fait un couvreur de mon pays! Il me dit qu'ayant su que M. Féréor fabriquait des planches de cuivre, il me demandait de lui en envoyer une demi-douzaine, de grandeurs différentes, comme échantillons pour des toitures.

Gaspard rit avec André de cette bizarre commande.

ANDRÉ. – Je m'étonne que M. Féréor, qui fait tant de plaques de cuivre, ne fasse pas des feuilles pour couvreurs.

GASPARD. – Ce serait un tout autre travail que celui de nos usines: on ne travaille pas le cuivre comme de la toile goudronnée.

ANDRÉ. – C'est dommage qu'on ne puisse pas travailler ça comme de la pâte!

GASPARD. – Comment veux-tu que le cuivre, qui est un métal si dur, se roule comme une toile ou une pâte?

ANDRÉ. – On pourrait le détirer, comme on fait pour le fil de laiton.

Gaspard et André plaisantèrent beaucoup de cette idée; mais Gaspard, qui avait compris qu'il pouvait y avoir quelque chose de bon à en tirer, poussa beaucoup André à développer sa pensée tout en riant. Puis Gaspard voulant la lui faire oublier, lui parla de ses parents, de sa famille, de sorte qu'André ne songea plus aux couvertures au mètre que comme à une bêtise impossible.

Gaspard y pensa si bien et si longtemps, que, deux mois après, il avait un plan de manufacture de cuivre et de zinc malléables et pouvant être roulés comme la toile.

M. Féréor arriva, fit sa tournée, approuva, comme toujours, ce qui s'était fait dans les ateliers de Gaspard, et se retira dans son cabinet; il ne tarda pas à demander Gaspard. Il commença son interrogatoire et fut content des réponses.

À sa dernière question:

«Rien de nouveau, du reste?»

Gaspard répondit:

«Si fait, Monsieur, il y a du nouveau; j'ai mis à profit quelques anciennes idées de Monsieur, et voici le résultat.»

Gaspard plaça devant M. Féréor un plan de fabrique, puis un plan de la mécanique qu'il avait inventée; enfin, un plan de ses résultats, c'est-à-dire qu'au moyen d'un procédé chimique il donnait au cuivre et au zinc toute la souplesse de la toile, et qu'on pouvait fabriquer par jour des milliers de mètres de toile zinc ou cuivre.

M. FÉRÉOR. – Qu'est-ce que c'est?

GASPARD. – Une invention nouvelle, une source de gloire et de renommée pour Monsieur, de la toile cuivre et zinc; Monsieur fabrique des planches de cuivre et de zinc; et Monsieur en fera de la toile à couvreur, sans frais et sans peine; des milliers de mètres par jour et coûtant peu.

M. Féréor ne put dissimuler sa surprise et son admiration. Plus il examinait, plus sa satisfaction était visible. Pourtant il n'avait encore rien dit. Quand il eut bien examiné Gaspard, il se leva, le serra dans ses bras, et dit d'une voix émue:

«Mon fils!»

Jamais personne au monde n'avait vu M. Féréor ému et cédant à un mouvement de sensibilité. Il reprit son sang-froid et continua:

«Tu es mon fils à partir de ce jour. Il y a longtemps que j'y pense; ta belle découverte me décide: nos intérêts seront communs et je t'aimerai sans crainte de te perdre. Veux-tu être mon fils, l'héritier de ma fortune, de par la loi? Tu as près de vingt-cinq ans, tu es maître de décider la question.

— Mon père, répondit Gaspard en ployant le genou devant M. Féréor, je vous aimerai comme le fils le plus dévoué. Je continuerai à vous obéir comme un fidèle serviteur, à vous servir comme un homme formé, instruit par vous, et qui sans vous ne serait rien.

— Relève-toi, mon fils, et viens me rejoindre ce soir chez le notaire; nous conviendrons de tout»

Gaspard, au comble du bonheur, baisa la main, toujours généreuse pour lui, qui venait de le récompenser si magnifiquement de son service fidèle et dévoué depuis huit années. Gaspard, entré à seize ans chez M. Féréor, en avait vingt-quatre.

M. FÉRÉOR. – Va voir ton père et ta mère, mon ami; va demander leur consentement, et reviens tout de suite; n'oublie pas les ateliers.

GASPARD. – Monsieur peut être tranquille; tout mon temps sera, comme par le passé, dévoué à Monsieur.

M. Féréor sourit avec bienveillance et continua sa tournée, interrompue par l'invention de Gaspard.

XVII - Colère du père Thomas

Gaspard courut chez son père, qui était aux champs; sa mère était à la ferme.

GASPARD. – Ma mère je viens vous annoncer une grande et bien heureuse nouvelle: M. Féréor veut m'adopter, et je viens par son ordre vous demander votre consentement.

La mère Thomas fut si surprise qu'elle ne put articuler une parole. Gaspard la regardait en souriant et attendait sa réponse.

LA MÈRE. – T'adopter! Devenir le fils de M. Féréor? Nous renier pour tes parents? Je ne veux pas, moi. Tu es assez riche par toi-même pour vivre honnêtement sans avoir les millions de M. Féréor. Je te tiens du bon Dieu et je ne céderai mes droits à personne.

GASPARD. – Mais, ma mère, je resterai tout de même votre fils; c'est pour m'avoir de droit chez lui pour faire ses affaires, qu'il m'adopte.

LA MÈRE. – Il peut bien te garder sans t'adopter.

GASPARD. – Certainement, mais il en est plus sûr en m'adoptant.

LA MÈRE. – Laisse-moi tranquille; je ne veux pas, moi, et je refuse.

Gaspard fut bien près de s'emporter; mais, habitué à se vaincre et à se commander, il contint son irritation et dit avec froideur:

«Comme vous voudrez; la chose se fera tout de même, mais ce sera plus long, et vous m'aurez fait, ainsi qu'à M. Féréor, une offense grave. Où est mon père?»

LA MÈRE. – Aux champs. Prends garde qu'il ne te reçoive à coups de bâton et qu'il ne te chasse à coups de pied.

Gaspard leva les épaules et sortit, un peu inquiet de la réception que pourrait lui faire son père. Il le trouva en chemin, revenant à la maison.

THOMAS. – Ah! te voilà, enfin? Il y a plus d'un mois que je ne t'ai aperçu.

GASPARD. – Je viens vous annoncer une bonne nouvelle, mon père. M. Féréor, toujours bon et indulgent pour moi, désire m'adopter, et je viens vous demander votre consentement.

THOMAS. – Très bien; tu es en âge de faire à ton idée. Il me restera Lucas, qui a toujours été un bon fils. Quant à toi, tu n'as jamais été ce que je voulais. Voici ta fortune assurée; tu auras les millions auxquels tu voulais arriver. Adieu, Gaspard; tu n'as plus besoin de moi, je n'ai pas besoin de toi; va-t'en chez ton Féréor, et moi je vais m'arranger pour laisser à Lucas toute ma fortune.

GASPARD. – Faites comme vous voudrez, mon père; j'abandonne très volontiers à Lucas mes droits sur votre fortune, et je suis enchanté qu'il profite aussi des intentions généreuses de M. Féréor.

Le père Thomas s'adoucit devant ces paroles de Gaspard; il s'attendait à de la résistance, de la colère, et il ne trouvait que douceur et respect.

THOMAS. – Écoute, Gaspard, je ne m'oppose pas à ce que tu te laisses adopter par M. Féréor; tu le considères comme ton bienfaiteur, sois son fils. Moi, je le regarde comme un voleur qui m'a enlevé le fils que Dieu m'avait donné, et je ne l'aime pas; et je ne veux le voir que lorsque je ne pourrai faire autrement. Va donc rejoindre ton nouveau père et abandonne pour lui les vieux parents qui ne te sont plus bons à rien. Adieu, Gaspard, va-t'en; ta vue me met en colère.

GASPARD. – Mon père, avant de vous quitter, je demande votre bénédiction.

THOMAS. – Je te la donne très volontiers. Vis longtemps, sois heureux; entasse millions sur millions, et laisse-nous tranquillement comme de bons paysans, sans t'inquiéter de nous. Va voir ta mère.

GASPARD. – Je l'ai vue, mon père; elle refuse son consentement.

THOMAS. – Elle refuse? Attends, je la ferai bien consentir. Suis-moi et ne dis rien, quoi que je dise.

Gaspard suivit son père; ils entrèrent à la ferme.

THOMAS. – Femme, tu as perdu l'esprit. Pourquoi refuses-tu à Gaspard la permission de nous quitter pour toujours; de choisir un autre père; de vivre à son gré, dans l'or jusqu'au cou; de nous dédaigner, de renoncer à nous? Il est indigne d'un regret; il nous plante là: plante-le aussi, loin de ton coeur et de ton souvenir.

LA MÈRE, *pleurant*. – Je ne peux pas, Thomas; c'est mon fils.

THOMAS. – Ton vrai, ton seul fils est Lucas; Gaspard a toujours travaillé à nous quitter. Consens vite et laisse-le aller.

La mère Thomas hésitait. Le père Thomas reprit avec colère:

«Donne ton consentement, je te dis, et dépêche-toi. . . Ah çà! veux-tu avoir une scène bien soignée? Ce ne sera pas la première fois, tu sais. Vite, dis oui, et que ça finisse.

— Oui, dit la mère en pleurant. Va, mon pauvre enfant, et sois heureux.

— Je reviendrai plus souvent que jadis, dit Gaspard en l'embrassant. Adieu, ma mère; je vous aime, vous le savez bien. Adieu, mon père.»

THOMAS. – Adieu, et va-t'en.

À peine fut-il parti que Lucas entra.

LUCAS. – Qu'avez-vous, ma mère? Vous pleurez! Et vous, mon père, vous avez l'air contrarié et mécontent.

THOMAS. – Ta mère est une sotte de pleurer; et moi je suis un imbécile d'être contrarié. Qu'est-ce que ça nous fait que Gaspard nous renie? Il ne nous a déjà pas tant gâtés depuis des années!

LUCAS. – Gaspard? Qu'a-t-il donc fait? Est-il venu?

THOMAS. – Oui, il est venu tout courant, tout joyeux, pour nous dire, sais-tu quoi? Devine.

LUCAS. – Il a gagné de l'argent?

THOMAS. – Oui, beaucoup. Mais il y a mieux que ça.

LUCAS. – Quoi donc? Je ne devine pas. . . Ah! il se marie.

THOMAS. – Pas du tout; il n'y songe pas.

LUCAS. – Mais dites-moi ce que c'est, mon père. Je n'y suis pas du tout.

THOMAS. – Il a choisi un autre père. Il a trouvé que j'étais trop brute, trop paysan, trop gueux.

LUCAS. – Ah! je comprends: M. Féréor l'adopte.

THOMAS. – Tout juste. A-t-on vu chose pareille?

LUCAS. – Ah bien, tant mieux pour lui; c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux.

THOMAS. – Comment, animal, tu le trouves heureux?

LUCAS. – Certainement, mon père. Depuis son enfance, Gaspard a aimé étudier; il a désiré entrer dans la mécanique; vous savez vous-même que, malgré vos efforts, il n'a jamais aimé que l'étude, que l'école.

THOMAS. – Ça, c'est vrai.

LUCAS. – À seize ans il a la bonne chance d'entrer chez M. Féréor. Il y fait son chemin par son application, son intelligence extraordinaire, son zèle, son exactitude. Il recueille le fruit de son travail, de sa persévérance. Et vous lui en voulez? Et vous êtes fâchés? Mon père et ma mère, permettez que je vous dise que ce n'est pas juste, que ce n'est pas bien.

LA MÈRE. – Je crois que tu as raison, mon Lucas. Thomas, tu as été méchant pour Gaspard et pour moi.

THOMAS. – Et toi donc, qui ne voulais pas donner ton consentement, que j'ai dû te menacer d'une scène!

LUCAS. – Le pauvre Gaspard a dû être bien triste d'avoir été si mal reçu quand il accourait vous apporter une bonne nouvelle, qu'il croyait devoir vous réjouir.

THOMAS. – Au fait, ça ne change rien à sa position vis-à-vis de nous.

LUCAS. – Et ça lui assure une position superbe et que personne ne peut lui enlever.

THOMAS. – C'est pourtant vrai. . . Animal que je suis! Ce pauvre Gaspard! Et quand il m'a demandé ma bénédiction, quelle bénédiction je lui ai donnée! Chaque mot était une injure. Que faire, Lucas? Toi qui as de la raison, conseille-nous.

LUCAS. – Voulez-vous que j'aille le féliciter et lui dire que ni vous ni ma mère vous n'aviez songé que cela ne changeait rien à sa position vis-à-vis de vous, et que vous m'avez chargé tous deux de lui apporter votre bénédiction, mais une vraie, bonne bénédiction, bien paternelle, bien maternelle? Ce pauvre Gaspard serait bien content, j'en suis sûr.

THOMAS. – C'est ça, mon Lucas! C'est bien ça! Va vite, et ajoute que je lui fais bien mes excuses, que je me suis conduit comme un misérable, et qu'il a tout à fait raison de préférer M. Féréor à une brute comme moi. Cours vite, mon garçon; je serai plus tranquille quand il m'aura envoyé son pardon.

LA MÈRE. – Tu l'embrasseras pour moi, Lucas; tu lui diras que je l'aime bien, que je suis contente de son bonheur.

LUCAS. – Merci, mon père; merci, ma mère. Je pars.

Et Lucas partit en courant.

Il arriva tout essoufflé chez Gaspard; il entra précipitamment et se jeta au cou de son frère, qui était debout près de la porte, et qui lui dit à l'oreille en l'embrassant:

«Prends garde! Monsieur est ici.»

Lucas se retourna et vit M. Féréor qui parut étonné de cette brusque entrée.

LUCAS. – Monsieur! pardon, Monsieur! Je viens seulement embrasser mon frère et lui faire la commission de mon père et de ma mère. Me permettez-vous, Monsieur, de la faire devant vous et de la faire bien franchement?

M. FÉRÉOR. – Parle, mon ami; j'aime la franchise.

Lucas remercia et fit tout au long la commission de ses parents, sans omettre les injures que s'était dites le père Thomas et les bénédictions du père et de la mère.

GASPARD. – Monsieur me permet-il de faire la réponse devant lui?

M. FÉRÉOR. – Oui, mon fils; je suis bien aise même de l'entendre.

GASPARD. – Dis à nos parents que je les remercie, que je les aime, que je serai toujours leur fils respectueux; mais que rien au monde ne me fera oublier le bienfaiteur généreux qui veut bien mettre le comble à ses bienfaits et à mon bonheur en me donnant le droit de lui consacrer ma vie et mon intelligence. Sa volonté sera la mienne; ses désirs seront ma loi. Va, mon bon Lucas, je t'aime bien. Embrasse nos parents pour moi.

Lucas embrassa son frère, salua respectueusement M. Féréor, et sortit.

M. FÉRÉOR. – Il est bien, ce jeune homme; sa physionomie me plaît. Voyons, mon ami, continuons notre

affaire; il faut tâcher de mettre ton idée à exécution le plus tôt possible.

La nouvelle usine que fit bâtir M. Féréor pour les cuivres et zincs malléables de Gaspard fut modeste, mais jolie.

Gaspard fut chargé de tout diriger dans cette nouvelle entreprise; il demanda à M. Féréor de prendre pour aide André, auquel Gaspard avait reconnu une intelligence toute particulière pour tout ce qui concernait la mécanique. Il ne redoutait plus sa concurrence, depuis que M. Féréor avait si magnifiquement récompensé son zèle et son dévouement.

XVIII - M. Frölichein reparaît

M. Féréor suivait avec un vif intérêt les travaux de Gaspard et les perfectionnements de son invention. Il attendait avec impatience l'ouverture de l'usine, où on devait faire les premiers essais publics le jour de l'adoption de Gaspard, après s'être assuré qu'ils feraient honneur à l'inventeur. Les actes étaient prêts; toutes les formalités de la loi étaient remplies.

«Gaspard, dit un jour M. Féréor, as-tu prévenu ton père et ta mère? Il faut qu'ils soient là le jour de ton adoption légale, pour signer les actes.»

GASPARD. – J'attendais les ordres de Monsieur.

M. FÉRÉOR. – Va leur dire que ce sera pour mercredi prochain et que tu les engages à dîner ce jour-là.

GASPARD. – Pas moi, Monsieur, c'est vous qui invitez.

M. FÉRÉOR. – C'est toi, mon ami; tout devient commun entre nous; tu es mon seul héritier; tu as toute ma confiance, toute mon amitié, et nous fêtons le premier jour de ton autorité. Pendant que je vais jeter un coup d'oeil sur les produits de notre dernière invention, va chez ton père.

GASPARD. – Je me ferai remplacer à l'atelier par André, Monsieur?

M. FÉRÉOR. – Oui, fais-lui prendre ta place toutes les fois que tu es obligé de t'absenter. S'il mène bien l'atelier, il faudra lui en abandonner la direction complète, comme je l'ai fait pour toi.

GASPARD. – Oui, Monsieur, j'exécuterai vos ordres.

Gaspard partit pour aller prévenir ses parents. M. Féréor lui avait dit de prendre son temps; mais, toujours exact et empressé, il ne prit que celui strictement nécessaire pour faire sa commission.

THOMAS. – Eh bien! Gaspard, à quand la signature définitive?

GASPARD. – Je viens tout juste vous en parler de la part de M. Féréor. Ce sera pour mercredi prochain, à l'usine; il y aura un grand repas après la première expérience; vous êtes invités à y assister, ainsi que Lucas. Les usines ont congé ce jour-là. Viendrez-vous, mon père, avec ma mère et Lucas?

THOMAS. – Oui, oui, mon ami, nous irons tous les trois. Ah! j'oubliais de te dire que j'ai reçu hier la visite de M. Frölichein. Il a quelque chose de très important à te communiquer.

GASPARD. – Que peut-il avoir à me dire? Sa maison est ennemie de la nôtre; nous cherchons à nous faire tout le mal possible. S'il veut me parler, qu'il vienne chez moi, à l'usine. Je ne veux pas le voir hors des usines, comme en cachette de M. Féréor.

À peine avait-il fini de parler que la porte s'entrouvrit, et que la tête de M. Frölichein parut.

Gaspard se leva pour sortir.

M. FRÖLICHEIN. – Arrêdez, arrêdez, mon cheune ami; ché une ponne jose à fous offrir.

GASPARD. – Merci, Monsieur, je suis chez M. Féréor.

M. FRÖLICHEIN. – Ché sais pien! Ché sais pien! Fous affez une rébutation, à brésent. Et ché foudrais fous afoir jé moi.

GASPARD, *impatienté*. – C'est impossible, Monsieur; je suis chez M. Féréor.

M. FRÖLICHEIN. – Mais ché lé sais pien; seulement, ché fous tonnerai si blus que M. Féréor, gué fous serez très gondent.

GASPARD, *se contenant*. – Je suis très content comme je suis, Monsieur, et je ne veux pas changer.

M. FRÖLICHEIN. – Fous aimez mieux berdre ce que ché fous tonnerai, et resder jé ce fieux cricou de Véréor.

GASPARD, *éclatant*. – Allez-vous-en, mauvais drôle! Je vous apprendrai à insulter M. Féréor; hors d'ici, et n'y mettez plus les pieds.

M. Frölichein, stupéfait, voulut répondre, mais Gaspard ne lui en donna pas le temps; il le saisit par les épaules et le mit dehors.

M. Frölichein resta à la porte, ne sachant trop ce qu'il devait faire. Il voulait à tout prix avoir Gaspard, dont tout le monde parlait comme du principal directeur des usines Féréor. Après quelques instants d'incertitude il se dit: «Ce cheune homme a pien vait; il a téfendu son maîdre. C'est drès rien; il me téfendra aussi. Ché foudrais pien l'afoir et ché l'aurai.»

M. Frölichein entrouvrit encore la porte.

«Mon cheune ami, ché fous brobose une chose suberpe: ché fous tonnerai ma fille Mina en mariache; une cholie fille, pien chentille.»

La proposition était si ridicule, que Gaspard ne put s'empêcher de rire. M. Frölichein rentra riant aussi:

«Fous foulez pien; bas frai? Mein Gott, elle est si chendille! Elle vous irait comme un gant.»

GASPARD. – Je vous prie, Monsieur, si vous avez à me parler, de venir me parler chez moi, à l'usine. J'ai à causer avec mon père.

M. Frölichein ne bougeait pas.

«Quel assommant imbécile», dit Gaspard à mi-voix.

Et, faisant signe à ses parents, il entra dans la chambre à côté; ils l'y suivirent. Ils arrangèrent toute la journée du mercredi.

LA MÈRE THOMAS. – Il n'y a qu'une chose qui me chagrine dans tout ça, Gaspard. C'est qu'en ce jour si important pour toi, il ne soit pas question du bon Dieu. Je voudrais qu'on allât à la messe, tous en corps, tout de suite après l'adoption.

GASPARD. – Vous avez raison, ma mère; j'en parlerai à M. Féréor. Je vous ferai savoir ce qui aura été convenu; envoyez-moi Lucas que je le voie un peu.

Gaspard retourna à l'usine; arrivé à peu près à moitié chemin, il entendit des pas précipités qui semblaient le poursuivre. Il se retourna et vit M. Frölichein qui faisait des enjambées énormes et qui cherchait visiblement à l'atteindre. Gaspard hâta le pas, Frölichein accéléra le sien; Gaspard courut, et, malgré la poursuite acharnée de M. Frölichein, il parvint à la grille de l'usine avant lui, entra vivement et ferma la porte.

Mais M. Frölichein, qui se disait toujours qu'il voulait avoir ce jeune homme, ne se découragea pas encore; il sonna; la porte s'ouvrit; le portier se présenta.

«Ché feux barler à mon cheune ami, herr Gaspard.

— Bien, Monsieur, je vais prévenir. Au reste, voici Monsieur lui-même qui arrive.»

M. Frölichein se retourna et vit avec effroi M. Féréor lui-même.

«Ah! mein Gott! que fais-je devenir? Mon blus mortel ennemi! mein Gott!»

Il chercha à ouvrir la porte, elle était fermée; M. Féréor approchait et l'avait déjà reconnu.

Ce drôle chez moi! par quel hasard?

— Mein Gott! mein lieber Gott!» répétait M. Frölichein, courant de droite et de gauche, et ne trouvant ni trou ni fente pour sortir de l'enceinte des ateliers.

M. Féréor était entré; il regardait son ennemi avec des yeux flamboyants, tout en s'amusant de son embarras.

M. FÉRÉOR, *d'un ton sec*. – Que venez-vous faire chez moi, Monsieur? Comment avez-vous osé entrer ici?

M. FRÖLICHEIN. – Mon resbecdaple seigneur, che suis entré bour temander fotre resbectaple ami M. Gaspard.

M. FÉRÉOR. – Qu'avez-vous à démêler avec M. Gaspard?

M. FRÖLICHEIN. – Mon fénéraple seigneur, ché fenais. . . , ché fiens. . . , ché suis fenu bour. . . , bour lui broboser ma fille Mina en mariache, une très chendille temoiselle.

M. FÉRÉOR. – Vous êtes fou! Est-ce que vous croyez que je laisserai Gaspard épouser votre fille?

M. FRÖLICHEIN. – Parton, parton, estimable Monsieur Féréor. Ché foulais afoir la paix afec fous et les fôtres.

M. FÉRÉOR. – Sortez d'ici, Monsieur. Vous m'avez déjà volé, par surprise ou en corrompant mes ouvriers, plusieurs de mes inventions mécaniques: je ne veux pas que vous mettiez les pieds chez moi. Sortez, vous dis-je.

M. FRÖLICHEIN. – Resbectaple Monsieur, ché foudrais pien sordir, mais ché ne beux bas. La borte, il est fermé; ché ne buis bas l'oufrir.

M. Féréor appela le portier, qui accourait après avoir été avertir Gaspard qu'un Allemand le demandait. Gaspard, devinant que l'Allemand était son poursuivant, défendit au portier de le laisser entrer. Quand le portier revint, il trouva M. Féréor en discussion avec M. Frölichein.

M. FÉRÉOR. – Pourquoi avez-vous laissé entrer cet homme? Vous savez que je défends qu'on laisse entrer aucun étranger dans l'enceinte des ateliers.

LE PORTIER. – Monsieur a demandé M. Gaspard, Monsieur; je croyais qu'il fallait le laisser entrer.

M. FÉRÉOR. – Faites vos paquets; allez recevoir vos gages chez Soivrier, et partez.

LE PORTIER. – Monsieur,. . . veuillez excuser. . .

M. FÉRÉOR. – Taisez-vous et partez.

M. Frölichein tremblait. Le bruit du colloque avait attiré Gaspard, qui croyait reconnaître la voix de M. Féréor. Il approcha.

— Monsieur reçoit M. Frölichein? dit-il avec surprise.

M. FÉRÉOR. – Je le chasse, au contraire. Le portier l'a laissé entrer; il t'avait demandé.

GASPARD. – M. Frölichein, comment avez-vous osé me poursuivre jusqu'ici? je vous avais défendu de me continuer vos ignobles propositions.

M. FÉRÉOR. – Où l'as-tu vu?

GASPARD. – Chez mon père, Monsieur, où il m'a trouvé, et d'où je l'avais chassé par les épaules, parce qu'il avait parlé de vous avec un manque de respect que je ne souffrirai chez personne.

M. FÉRÉOR. – Faites-le sortir; chassez-le.

— Sortez, Monsieur, dit Gaspard en lui ouvrant la grille.

M. FRÖLICHEIN. – Mein Gott, ché ne foulais bas faire te mal à bersonne: seulement, tonner Mina à M. Gaspard. Et buisque fous ne foulez bas et vos me draidez si mal, ché fais embloyer fotre secret bour les guivres et les zingues, et ché lé fapriquerai et che fous ruinerai.

M. Frölichein était passé déjà de l'autre côté de la grille; il se sentait en sûreté, et il partit enfonçant son chapeau sur sa tête.

M. FÉRÉOR. – As-tu entendu ce qu'il a dit, Gaspard?

GASPARD. – Oui, Monsieur: un de nos gens nous a trahis.

M. FÉRÉOR. – Qui soupçonnes-tu?

GASPARD. – Soivrier, Monsieur, qui nous a aidés dans nos préparations chimiques, et qui en a vu le résultat. Il est le seul qui ait pu le connaître et nous trahir.

M. FÉRÉOR. – Va le chercher, et amène-le-moi dans mon cabinet, ne lui dis rien.

M. Féréor, tout ému, alla dans son cabinet et y attendit Gaspard et Soivrier.

Quand ils entrèrent, Soivrier prit son air riant.
«Monsieur me demande?» dit-il.

M. FÉRÉOR, *sèchement*. – Oui, je vous ai fait venir. Êtes-vous content de votre position ici?

SOIVRIER. – Très content, Monsieur.

M. FÉRÉOR, *de même*. – Comment vous ai-je traité?

SOIVRIER, *inquiet*. – Avec beaucoup de bonté, Monsieur.

M. FÉRÉOR, *sèchement*. – Pourquoi avez-vous trahi ma confiance?

SOIVRIER, *pâlissant*. – Moi, Monsieur? Jamais.

M. FÉRÉOR, *de même*. – Je répète: Pourquoi avez-vous trahi ma confiance?

SOIVRIER. – Je. . . ne. . . comprends pas, Monsieur.

M. FÉRÉOR. – Je viens de voir M. Frölichein. Comprenez-vous maintenant?
Soivrier parut atterré et ne répondit pas.

M. FÉRÉOR. – Gaspard, va me chercher André et Georges.
Soivrier tremblait; il était prêt à se trouver mal.
Gaspard rentra avec André et Georges.

M. FÉRÉOR. – Prenez cet homme, menez-le dans sa chambre, aidez-lui à faire son paquet, menez-le jusqu'à la grille, et chassez-le pour ne le jamais laisser rentrer chez moi. André, veille bien à ce qu'il n'emporte aucun plan, aucun papier, aucun compte. Et toi, Gaspard, reviens recevoir mes ordres.
Gaspard ne tarda pas à revenir.

M. FÉRÉOR. – Gaspard, mon enfant, écris des lettres d'invitation pour tous les environs, châteaux, mairies, fabriques; envoie des exprès partout. Écris aujourd'hui même pour hâter l'affaire du brevet d'invention. Ensuite fais préparer un grand banquet dans les magasins pour tous les invités. Que tout soit bien. Qu'on suspende le travail des ateliers; prends le monde dont tu as besoin.
— Vos ordres seront exécutés, Monsieur.
— À partir de mercredi, plus de Monsieur, mon ami. . . ton père! Je le serai de droit, comme je le suis de coeur.

XIX - Fête pour l'adoption de Gaspard

Gaspard exécuta fidèlement les ordres de M. Féréor. Les lettres d'invitation furent prêtes en deux heures, grâce à la presse, qui fit la besogne de vingt personnes. Gaspard et André mirent les adresses; les lettres furent distribuées entre six hommes intelligents qui partirent à cheval dans toutes les directions pour porter les invitations dans un rayon de vingt à vingt-cinq kilomètres. La poste emporta les lettres à destination plus lointaine. Le banquet fut commandé à Paris, chez un grand restaurateur qui s'engagea à tout fournir et à envoyer du monde pour le service de la table. Les ateliers, débarrassés de leurs machines, furent transformés en vastes salles de festin; des guirlandes de fleurs, entremêlées de couronnes de chêne et de laurier, entouraient des inscriptions à la louange de M. Féréor. À chaque atelier on avait mis au-dessus de la porte son buste couronné, avec les inscriptions les plus flatteuses. De tous côtés on voyait écrit en fleurs ou en feuilles de chêne et de laurier: À NOTRE PÈRE! À NOTRE BIENFAITEUR! AU SOLEIL BIENFAISANT DU PAYS! AU ROI DES CŒURS! AU GÉNIE! etc. M. Féréor avait surveillé et dirigé l'arrangement et les inscriptions des ateliers qui ne devaient être ouverts qu'au moment du banquet.

L'usine des cuivres et des zincs fut particulièrement soignée et ornée.

Le jour de la fête, il fit un temps magnifique; on était à la fin de mai. Avant l'arrivée des invités pour l'expérience des toiles cuivre et zinc, tous les ouvriers et fournisseurs des usines se rassemblèrent dans la grande prairie devant les ateliers. Un coup de canon annonça l'arrivée de M. Féréor accompagné de Gaspard. La voiture s'arrêta au milieu de la prairie. M. Féréor descendit lestement, malgré ses soixante-dix ans; Gaspard se plaça à sa droite. Les cris et les vivats des ouvriers furent arrêtés par un signe de M. Féréor, qui annonça qu'il voulait parler.

«Mes amis, mes enfants et messieurs! Je vous remercie des témoignages d'affection que vous me prodiguez. Si je vous ai été assez utile dans ma vie pour que vous me regardiez comme votre bienfaiteur, j'ai le droit de vous demander de reporter une partie de votre reconnaissance sur ce jeune homme qui se tient modestement à mes côtés et qui m'a si bien servi; il reçoit aujourd'hui la récompense de son zèle, de son dévouement et de son intelligence. Il est devenu mon fils, l'héritier de ma fortune et de ma gloire. C'est le fils de mon coeur aussi bien que de mon esprit. Il partagera à l'avenir mon autorité, et vous lui devez tous respect et obéissance.»

M. Féréor ouvrit les bras: Gaspard s'y précipita et y fut longtemps retenu par son père adoptif. Après cette étreinte, M. Féréor le prit par la main et le conduisit dans tous les rangs des ouvriers, qui

applaudissaient, qui battaient des mains et qui riaient en dessous de l'exhibition théâtrale que subissait Gaspard.

«Voilà mon fils! Je vous présente mon fils!» répétait M. Féréor.

Quand tous les rangs furent parcourus, quand l'acte d'adoption présenté par le notaire fut signé, M. Féréor, donnant le bras à Gaspard, se dirigea vers la grande route, suivi de tous les ouvriers, et alla à l'église, où l'attendaient le curé, le clergé des environs et une nombreuse réunion de chantres; ces derniers entonnèrent un *Te Deum* retentissant, pendant lequel le curé, escorté du clergé, mena MM. Féréor père et fils dans le choeur, où on leur avait préparé un prie-Dieu et des fauteuils velours et or.

La foule avait déjà envahi l'église; au premier rang on avait placé le père et la mère Thomas et Lucas. Une messe basse commença et fut écoutée avec respect et recueillement par tous les assistants. Gaspard, en présence de Dieu, bon et miséricordieux qui l'avait protégé et amené à la gloire qu'il ambitionnait, fut vivement touché. Il pria et se sentit le coeur ému de reconnaissance et de joie.

Après la messe, le curé fit une quête pour les pauvres, afin, dit-il, qu'eux aussi pussent participer à la joie générale. M. Féréor mit dans la bourse un billet de mille francs; le curé faillit tomber à la renverse à la vue de cette générosité inattendue. Gaspard donna cent francs. Les pauvres profitèrent ainsi de l'adoption de Gaspard, et, pour la première fois, vantèrent la générosité de M. Féréor.

Après la messe, on retourna aux usines; le notaire se plaça devant une grande table qu'on avait préparée dans la prairie, et là chacun put signer comme témoin l'acte déjà signé par M. Féréor, Gaspard, le père et la mère Thomas et Lucas.

Un premier déjeuner fut servi sur les tables qui avaient été préparées tout le long de la prairie; il y avait une collation abondante et pour tous les goûts.

À onze heures, les invités des environs étant arrivés, M. Féréor les engagea à se rendre à la nouvelle fabrique pour assister à l'expérience du cuivre et du zinc rendus malléables comme la toile.

Quand chacun fut placé, on fit voir et toucher des feuilles de cuivre et de zinc. Ces feuilles, reconnues dures et raides comme le sont tous les métaux, furent trempées dans un bassin de pierre qui contenait la préparation chimique; la feuille fut ensuite placée dans une mécanique; elle fut saisie par des tenailles qui la tirèrent et la détirèrent si bien, que, peu de minutes après, elle formait une pièce de toile-cuivre qui fut roulée comme une étoffe et mise entre les mains de tous les assistants. On fit de même pour le zinc. Tout le monde fut dans une admiration sincère de cette belle et utile invention. Dans un moment de tumulte causé par l'empressement de ceux qui voulaient voir et toucher, M. Féréor serra la main de Gaspard et lui dit tout bas:

«Ta gloire est ma gloire; ma gloire est la tienne.»

Gaspard lui répondit:

«Comme vous me récompensez, en m'accordant le droit de vous appeler mon père!»

Le père et la mère Thomas pleuraient de joie et d'orgueil; chacun leur faisait compliment sur le fils qu'ils avaient cédé à M. Féréor, mais qui restait toujours leur fils.

MICHEL. – C'est vous, père Thomas, qui avez bien élevé vos garçons! En voilà un dans une fameuse position! Et votre Lucas! quel brave garçon! Et comme il est entendu pour les travaux de la terre! Savez-vous que votre ferme a doublé de valeur par la manière dont il la cultive? Car c'est lui qui dirige tout maintenant?

THOMAS. – Ma foi, oui; je me fais vieux; j'ai de quoi vivre, et je lui ai dit: «Mon garçon, tu aimes la terre, prends-la à ton compte; je te la donne, ce sera ta dot.»

MICHEL. – Fameuse dot! Et n'avez-vous pas eu un héritage de la cousine Danet?

THOMAS. – Oui, et un fameux: j'en ai tiré cent cinquante mille francs; je vis avec ça sans me gêner.

MICHEL. – Vous avez bien mené et bien calculé votre affaire, père Thomas: un garçon pour faire fortune, et l'autre pour faire marcher la ferme! Faut-il que vous ayez poussé Gaspard à l'étude, pour qu'il soit devenu savant comme il est!

Thomas ne répondait pas; il savait comment le pauvre Gaspard avait soutenu la lutte contre lui, combien il avait été grondé et battu pour sa constance au travail de l'école! Il savait que Lucas aussi avait été maltraité pour son goût prononcé pour l'agriculture, et que si la ferme marchait si bien, c'était au courage et à l'excellent caractère de Lucas qu'il le devait. Le voisin Michel se mit à rire.

MICHEL. – Vous ne parlez pas, père Thomas! Je sais bien ce qui vous tient. Vous ne voulez pas avouer le nombre de coups que vous leur avez donnés pour les faire ce qu'ils sont. Dis donc, Lucas, les as-tu comptés?

LUCAS, *riant*. – Ce serait difficile; peut-être ne saurais-je pas compter si loin.

MICHEL. – C'est égal, il est arrivé à ses fins, tout de même. Voyez donc, Gaspard, a-t-il l'air heureux, lui qui a toujours l'air sérieux et préoccupé! Et le vieux père Féréor, paraît-il content! Je ne l'ai jamais vu avec le visage réjoui qu'il a aujourd'hui! C'est qu'il a fait une belle découverte, avec ses drogues dans lesquelles il lave son cuivre et son zinc. Fameuse lessive! On pourrait s'en faire des habits et des blouses, tant c'est moelleux.

THOMAS. – Mais que va-t-il faire de ces toiles en métal?

MICHEL. – Ma foi, je n'en sais rien; demande à Gaspard qui est dans la boutique.

THOMAS. – Gaspard ne dit jamais rien; on ne peut en rien tirer. Et puis, il est tout à son affaire, on ne le voit pas.

MICHEL. – À quoi s'amuse-t-il donc? Car il faut bien que l'on s'amuse de temps à autre.

THOMAS. – Ma foi, je n'en sais rien. Son plaisir est de travailler aux ateliers, de surveiller les ouvriers, de causer avec Monsieur.

MICHEL. – Beau plaisir de causer avec ce vieux sournois! On ne le voit jamais sourire. Pauvre Gaspard! Dites donc, père Thomas, vous ne lui avez pas fait une belle vie, tout de même!

THOMAS. – Ah! c'est bien lui qui se l'est faite soi-même. Il l'a voulue, il l'a. Et, puisque ça lui plaît, personne n'a rien à y voir.

MICHEL. – C'est juste! Tiens, qu'est-ce qu'ils font donc?

On entendit une musique à effet qui précédait tous les contremaîtres, marchant deux à deux. Arrivés devant MM. Féréor père et fils, ils leur présentèrent deux coupes en vermeil artistement travaillées, qui

portaient les inscriptions d'usage: À NOTRE MAÎTRE VÉNÉRÉ, LA GLOIRE DE L'INDUSTRIE, SES OUVRIERS RECONNAISSANTS! À NOTRE JEUNE MAÎTRE, L'ESPOIR DE L'INDUSTRIE.

André lut, au nom des contremaîtres et des ouvriers, un petit discours bien fait et bien dit. M. Féréor accepta les coupes, remit à Gaspard celle qui lui était destinée, et dit: «Mes amis, je suis très sensible à votre hommage, et je l'accepte pour moi et pour mon fils. À l'avenir, vous lui obéirez comme à moi-même; il est digne de vous commander. Nous allons nous rendre à la salle du banquet, et notre premier toast sera pour nos bons et laborieux ouvriers.

— Bravo! bravo!» cria-t-on de toutes parts.

Gaspard était si heureux, si ému, qu'il ne songea ni à son père, ni à son frère; il n'avait dans l'esprit que sa position actuelle, avec les avantages immenses qui dépassaient tout ce qu'il avait désiré et espéré.

XX - Premier attendrissement de MM. Féréor père et fils

Toute la journée fut une suite de triomphes et d'ovations. Vers le soir, M. Féréor paraissant fatigué, Gaspard lui proposa de se retirer. M. Féréor y consentit.

«Je suis, en effet, très fatigué, mon ami. Va dire qu'on attelle.»

Gaspard ne tarda pas à revenir et annonça que la voiture serait prête dans peu d'instants. Quand le cocher avança, Gaspard ouvrit la portière, aida M. Féréor à monter, et se plaça près de lui.

M. FÉRÉOR. – Que fais-tu donc, Gaspard? Va t'amuser encore; on va tirer un superbe feu d'artifice.

GASPARD. – Permettez-moi, mon père, de vous accompagner. Vous savez que je me trouve plus heureux près de vous que partout ailleurs.

M. FÉRÉOR. – Viens, alors, mon enfant. Moi aussi, je t'aime; moi qui n'ai jamais aimé personne, je me sens le coeur remué par ta tendresse et par tes soins. Je suis heureux de ton bonheur; j'aime à t'avoir près de moi; en un mot, je t'aime.

M. Féréor, en disant ces mots, sentit ses yeux humides. Lui qui n'avait jamais versé une larme, il se sentit ému. Son attendrissement toucha Gaspard; il vit qu'un autre sentiment que l'ambition et l'intérêt personnel avait gagné son coeur. Sa reconnaissance était devenue une affection réelle et profonde. Cédant à cette émotion, il saisit la main de M. Féréor, et se jetant dans ses bras, il l'embrassa à plusieurs reprises; tous deux versèrent des larmes dans les bras l'un de l'autre.

GASPARD. – Mon père, mon cher père, quelle journée vous venez de me faire passer!

M. FÉRÉOR. – Et quelle bonne fin d'une bonne journée, mon cher enfant!

GASPARD. – Quelle gloire vous avez acquise en ce jour, mon père!

M. FÉRÉOR. – Et c'est à toi que je la dois. Je le reconnais avec orgueil; jadis j'aurais été jaloux de ta découverte: aujourd'hui je m'enorgueillis. Je m'applaudis de t'avoir choisi pour fils. Nous voici arrivés; viens prendre possession du logement que je t'ai fait préparer; tu y compléteras ce que j'aurai oublié.

Le père et le fils s'installèrent chacun chez soi. Leurs chambres étaient près l'une de l'autre. Celle de Gaspard était bonne et ne manquait d'aucun meuble essentiel; il n'était pas difficile du reste; le luxe était inconnu chez M. Féréor; un lit passable, une commode, une table, un fauteuil et deux chaises formaient tout l'ameublement du père comme du fils; M. Féréor avait de plus un grand bureau à cylindre et un meuble à tiroirs pour serrer ses papiers.

Gaspard se coucha si heureux qu'il fut longtemps sans dormir.

Après avoir repassé dans sa tête tous les événements de cette heureuse journée il pensa qu'il était enfin arrivé à son but; les millions qu'il avait désirés dès son enfance lui étaient assurés; sa position dans les usines dépassait toutes ses espérances; les affaires l'occupaient et ne laissaient pas de place à l'ennui; il aimait bien réellement son père adoptif, mais il sentit avec peine que cette affection n'était pas encore

le bonheur, que quelque chose manquait à sa complète satisfaction.

«Je ne sais pourquoi, pensait-il, ma vie ne me semble pas encore assez remplie. . .

Je suis pourtant arrivé au but de mes constants efforts, je suis maître de mon avenir. Mon nouveau père m'aime bien réellement; de moi seul dépend la solidité et même l'augmentation de l'amitié qu'il me porte. Comment reconnaîtrai-je toutes ses bontés?

Dans ces moments qui devraient être les plus heureux de ma vie, pourquoi mon coeur n'est-il pas encore rempli? Où trouverai-je la satisfaction complète qui me manque? Où est la tranquillité que donne le parfait bonheur? Ma reconnaissance pour mon bienfaiteur me procure seule quelques instants de calme. . . Ma vie jusqu'à présent n'a été remplie que par le travail: l'ambition, qui m'a poussé sans cesse vers le but que j'ai atteint, ne me laisse qu'un bonheur incomplet. Il me faut plus encore! Les goûts, les idées et les habitudes de ma famille sont opposés aux miens; elle me devient de plus en plus étrangère. Pouvait-il en être autrement? Si là du moins j'avais un ami qui eût toute ma confiance; auquel je pourrais demander des consolations et des conseils! Mais je ne connais pas l'amitié: une liaison dans les ateliers pouvait sinon me perdre, du moins, me compromettre. La messe de ce matin m'a laissé une singulière impression que je ne puis définir. Il me semble avoir mal employé mon temps jusqu'ici. Pourtant j'ai toujours été honnête; mon assiduité au travail et mes services m'ont donné la situation à laquelle je suis parvenu. Que pouvais-je faire de plus que ce que j'ai fait?»

Enfin la fatigue finit par l'emporter sur l'agitation, et il dormit jusqu'au lendemain. Il attendit, pour aller chez M. Féréor, qu'on y fût rentré. Au premier bruit qui se fit entendre, Gaspard entra doucement et trouva M. Féréor éveillé et reposé.

M. FÉRÉOR. – Aussitôt que nous serons prêts et que nous aurons déjeuné, mon enfant, nous irons aux usines; il y aura bien à faire pour y remettre l'ordre et recommencer le travail. André et Bernard auront de quoi s'occuper.

En attendant le moment du départ, Gaspard d'après l'ordre de son père, dépouilla la correspondance, c'est-à-dire qu'il ouvrit toutes les lettres, mit de côté celles qui regardaient l'usine et les affaires, et remit à M. Féréor les lettres particulières.

«Mon père, nous lirons tout cela en voiture si vous le voulez bien: ce sera du temps de gagné.»

M. FÉRÉOR. – Très bien, mon ami; c'est ce que je fais toujours. Je vois avec plaisir que tu as les mêmes idées que moi.

GASPARD. – C'est que ce sont les meilleures, mon père, et qu'à force de vivre avec vous je prends un peu de vous.

M. Féréor sourit; il n'était pas insensible à la louange. Quand ils furent en voiture, chacun de son côté se mit à son travail. La lettre que Gaspard avait réservée pour la dernière excita son indignation.

«La lui lirai-je? se demanda-t-il, ou faut-il n'en pas parler?»

Après quelques minutes de réflexion:

«Il vaut mieux la lire à mon père, bien qu'elle me soit adressée.»

M. Féréor avait terminé sa correspondance particulière; il regarda Gaspard, et, de son coup d'oeil perçant, il vit de suite que quelque chose le tracassait.

M. FÉRÉOR. – Qu'y a-t-il, Gaspard? Tu as l'air contrarié.

GASPARD. – Vous ne vous trompez pas, mon père; je le suis très fortement.

M. FÉRÉOR. – De quoi s'agit-il?

GASPARD. – La lettre que voici est de M. Frölichein.

M. FÉRÉOR. – Encore? Mais cet homme a le diable au corps! Comment, il ose écrire après avoir été renvoyé, chassé comme un chien?

GASPARD. – Il n'est pas fier; voici, ce qu'il propose.

Gaspard lit:

«Mon cheune ami, Mina fous a fu à la pelle cérémonie t'auchourt'hui; elle fous droufe drès à son cré. Ché fous brobose engore une fois de fous la tonner en mariache. Tites à fotre baba gue s'il me rebousse engore une fois, que ché ruinerai son industrie. Ché droufé mieux que fous pour le guifre et le singue; ché caagne la moitié de la main t'oeuvre. Si fous foulez Mina, not intusdrie marchera ensemple; ché ne fous ferai pas de rifalité; nous serons ensemple et pons amis. Si fous revusez, ché fous ferai une querre enrachée. Répontez fite et pien; alors, ch'irai parler avec fous tans deux chours. Pien le ponsoir, mon cheune ami, ché fous enfoie un éjantillon de ma doile-guifre et singue.
FRÖLICHEIN.»

Gaspard se tut; M. Féréor était livide. Après avoir examiné l'échantillon, et après un long silence, il demanda à Gaspard de relire cette lettre.

M. FÉRÉOR. – C'est clair, il a perfectionné notre invention et il la coulera. Mon triomphe d'hier sera détruit par celui de ce misérable fourbe. Et comment parer le coup?

GASPARD. – Il vous propose le moyen, mon père.

M. Féréor regarda Gaspard avec étonnement.

M. FÉRÉOR. – Mais ce moyen est impossible, mon enfant. Épouser la fille d'un gredin que tu méprises, que tu détestes, que tu as chassé de chez toi, chassé de chez moi; que ni toi ni moi ne pourrons regarder sans haine et sans mépris.

GASPARD. – Mais, mon père, votre renommée, votre gloire?

M. FÉRÉOR. – Écoute, Gaspard. J'aurais non seulement accepté, mais demandé ce sacrifice, il y a deux ou trois ans; maintenant il me serait trop dur, parce que, comme je te l'ai dit hier, tu as su réveiller mon coeur. Je t'aime et je serais malheureux de ton malheur.

Il s'arrêta quelques instants.

«Si, du moins, la fille était bien!» l, murmura-t-il comme se parlant à lui-même.

Cette pensée, échappée à la préoccupation de M. Féréor, décida Gaspard à faire le sacrifice de son bonheur intérieur, du repos de sa vie, pour délivrer son père du malheur qui le menaçait. Il n'hésita plus.

GASPARD. – Mon père, il faut accepter la proposition de ce drôle.

M. FÉRÉOR. – Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu dis? Tu es fou!

GASPARD. – Non, mon père, je suis dans mon bon sens. Je prévois pour nous une série d'inquiétudes, de peines, de tourments, peut-être de malheurs, dont nous sommes menacés par ce misérable. Vos intérêts sont les miens: vous m'avez donné le droit de me sacrifier pour vous; je le ferai avec empressement, avec joie, car moi aussi, mon père, moi qui n'avais jamais aimé, je vous aime et je me sens malheureux et troublé à la pensée du mal que peut vous faire ce méchant homme. Croyez-moi, mon père je serai plus heureux de vous donner ce témoignage d'affection pour conjurer les maux qui nous menacent, que je le serais en me conservant libre et indépendant, mais témoin continuel de vos inquiétudes et de vos chagrins.

La surprise de M. Féréor fit place à l'attendrissement.

«Mon fils, mon cher, excellent fils! s'écria-t-il. Mon Dieu, qu'il est bon d'aimer et de se sentir aimé! Je n'avais aucune idée de ce bonheur. En vérité, mon cher enfant, je ne sais si je dois accepter ton généreux sacrifice. Pense donc au mépris que nous avons pour cet homme! à la répugnance que nous aurons de nous trouver sans cesse avec lui! en contact d'affaires avec ce fripon, ce voleur!»

GASPARD. – Je le sais, mon père; je vous épargnerai le plus possible ce contact pénible et odieux. Vous me ferez connaître vos intentions, et je les lui transmettrai.

M. FÉRÉOR. – Et tu auras le courage d'appeler cet homme ton père?

GASPARD. – Non, ce serait trop fort! Je l'appellerai monsieur. On n'est pas obligé de donner à un beau-père le titre de père.

M. FÉRÉOR. – Gaspard, mon pauvre Gaspard, j'aurai fait ton malheur en voulant te rendre heureux.

GASPARD, *souriant*. – Non, mon père; je vous ai donné tout ce que j'ai de sensibilité dans mon coeur, et je serai plus contrarié que malheureux. Quand je me sentirai trop irrité, je viendrai me consoler près de vous.

Gaspard serra la main de M. Féréor et dit:

«Je répondrai aujourd'hui même. Et, l'affaire une fois commencée, nous la dépêcherons le plus possible. Que le mois ne se termine pas avant que tout soit fini.»

M. Féréor ne répondit pas: il était préoccupé.

En arrivant à l'usine, ils furent surpris de l'ordre qui régnait dans les ateliers. Les traces du festin et de toute fête avaient disparu; la prairie était débarrassée des tables, des pièces d'artifice, des tentes, de la salle de bal. Les seuls restes de la fête étaient les nombreux lampions, globes et verres de couleur, accrochés aux arbres, et qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever.

M. Féréor et Gaspard firent compliment aux ouvriers et contremaîtres de leur promptitude à rétablir l'ordre. Dans les ateliers on avait également tout remis en place.

«Personne ne s'est donc couché?» demanda Gaspard.

ANDRÉ. – Personne, Monsieur. Après le feu d'artifice on a recommencé à danser et à manger jusqu'à deux heures du matin. Voyant qu'il ne restait que peu de monde et qu'on en avait assez, j'ai proposé de nous mettre tous à ranger et à rétablir l'ordre; les gens du village nous ont donné un bon coup de main; on a travaillé à qui mieux mieux: nos usiniers dans les ateliers, où je n'ai voulu laisser entrer aucun étranger une fois les machines et les engrenages montés; les ouvriers terrassiers et les étrangers ont rangé en

dehors, et si ces Messieurs étaient arrivés seulement une heure plus tôt, ils auraient trouvé tout le monde à l'ouvrage.

— Mon père, dit Gaspard, me permettez-vous d'annoncer que vous donnez une journée de repos qui sera payée comme si on avait travaillé?

— Très bien, mon ami; j'allais te le dire. C'est étonnant comme nos idées s'accordent.

Gaspard sourit et chargea André de répandre cette bonne nouvelle parmi les ouvriers.

Quand M. Féréor et Gaspard eurent tout parcouru, tout inspecté, quand ils eurent encore admiré les toiles cuivre et zinc, M. Féréor dit à son fils:

«Gaspard, j'ai une proposition à te faire.»

GASPARD. – Je vous écoute, mon père, et, à mon tour, je vous adresserai une demande.

M. **FÉRÉOR**. – Je crois convenable, mon fils, que nous allions tous deux voir tes parents. Hier nous n'avons guère pu nous en occuper; c'est à peine si tu as eu le temps de les embrasser. Notre visite leur fera plaisir.

GASPARD, *riant et baisant la main de M. Féréor*. – C'est incroyable comme nos idées se rencontrent! c'est tout juste ce que je voulais vous demander.

M. **FÉRÉOR**. – Partons, alors; fais avancer la voiture, mon ami.

Ils montèrent dans le coupé, qui les amena en peu de minutes à la porte du père Thomas. Lucas était aux champs; mais le père et la mère étaient chez eux.

XXI - Visite à la ferme et générosité de M. Féréor

Au bruit de la voiture, le père Thomas sauta de dessus sa chaise et courut ouvrir la porte. M. Féréor et Gaspard descendirent de leur coupé.

Après quelques instants de conversation, de félicitations et de remerciements, M. Féréor dit à Thomas en souriant:

«Père Thomas, je vous ai amené votre fils et mon fils,. . . mon cher fils, qui désire vous voir et causer avec vous. Je vous le laisse pour vous donner plus de liberté. Gaspard, je te renverrai la voiture quand j'aurai besoin de toi; ce ne sera pas avant quatre ou cinq heures; dîne avec tes parents, mon ami; il y a des années que tu n'as mangé chez eux; il faut que tu aies aussi ton congé.»

M. Féréor remonta en voiture, aidé de Gaspard qui lui serra la main et le regarda partir.

THOMAS. – Tu l'aimes donc tout de bon, ce vieux bonhomme?

GASPARD. – Mon père, ce vieux bonhomme, comme vous l'appelez, est mon bienfaiteur, mon père. Jamais sa bonté ne s'est démentie à mon égard; jamais il ne m'a fait un reproche, jamais témoigné le moindre mécontentement. Depuis neuf années que je suis sous ses ordres, il m'a toujours bien traité, encouragé; il m'a payé plus largement qu'il ne l'avait promis, plus généreusement que je ne le méritais. Et enfin, il s'est attaché à moi, il m'a aimé, oui, aimé, et il a voulu devenir mon père. Voyez si je puis ne pas l'aimer aussi et lui être sincèrement dévoué.

THOMAS. – Diantre, comme tu en parles avec feu! Tu ne prendrais pas ma défense avec tant de chaleur.

Gaspard sourit et voulut répondre. Mais, pendant qu'il hésitait, Lucas entra.

LUCAS, *se jetant au cou de Gaspard*. – Gaspard! Comment, voilà Gaspard! Quelle belle journée pour toi que celle d'hier! Je suis content de te voir et de causer avec toi un peu à l'aise.

GASPARD, *après l'avoir embrassé*. – Je dîne avec vous. J'ai congé aujourd'hui.

LUCAS. – Le premier depuis huit ans; c'est une grande joie pour nous. Où est donc ma mère?

THOMAS. – Elle ne tardera pas à revenir; elle est allée apprêter un poulet, dénicher des oeufs, chercher du beurre, des légumes, des fruits, enfin ce qu'il faut pour bien traiter Gaspard. Tu es habitué à une bonne cuisine: la nôtre va te paraître bien misérable. Pas comme ton banquet d'hier!

GASPARD. – Mon père, je ne tiens guère à la cuisine, et je dînerai chez vous beaucoup mieux et plus abondamment que je ne dîne chez moi, où je suis sans cesse dérangé, pressé de travail.

Lucas engagea son frère à venir faire avec lui un tour dans les champs; Gaspard admira les progrès et les améliorations de la culture de son frère.

«Y a-t-il longtemps, dit-il, que je ne me suis promené avec toi et que je n'ai revu ces champs que mon père me forçait à cultiver!»

LUCAS. – Tu mènes une vie qui n'est pas bien agréable, ce me semble?

GASPARD. – Tout est agréable quand tout mène au but qu'on veut atteindre; j'ai, il est vrai, passé bien des nuits sans me coucher, bien des jours sans avoir le temps de manger; j'ai supporté des fatigues, des ennuis, des tracasseries sans cesse renouvelées, parce que j'avais le désir extrême d'arriver. J'ai dépassé mon but, grâce à l'amitié de M. Féréor. Juge combien je lui dois de reconnaissance, et vois que de ménagements j'ai encore à garder pour ne pas perdre ce que j'ai si péniblement acquis.

LUCAS. – Quels ménagements? Personne ne peut t'empêcher de rester le fils adoptif de M. Féréor?

GASPARD. – Oui, sans doute, mais il peut faire de moi un fils déshérité, et je dois, pour éviter ce malheur, continuer à lui complaire en tout, à me rendre nécessaire, indispensable, à entretenir par la mienne l'affection très sincère qu'il a conçue pour moi, et qui m'a, réellement, agréablement impressionné hier quand il me l'a enfin avouée. Ce pauvre homme! Il m'a dit que j'étais sa première affection, et je l'ai vu pleurer dans mes bras. Ce triomphe est pour moi aussi agréable qu'inattendu.

LUCAS. – Le fait est qu'il ne passe pas pour être tendre.

GASPARD. – Non, il ne l'est pas, et c'est pourquoi j'ai été attendri de le voir pleurer en m'embrassant et en m'avouant qu'il m'aimait. La joie, la surprise, la reconnaissance, et aussi une affection sincère, m'ont attendri à mon tour, et j'ai pleuré comme lui,. . . et je dois dire que ces larmes, les premières que j'ai versées depuis que je suis sorti de l'enfance, m'ont semblé douces; et il est très vrai que j'aime cet excellent homme qui a tant fait pour moi, et qui a, je ne l'oublie pas, le pouvoir de détruire en partie ce qu'il a fait.

LUCAS. – Pauvre Gaspard, je comprends ta vie; je n'en voudrais pas pour un empire.

GASPARD. – C'est que tu ne la comprends pas; compare ce que j'étais avec ce que je suis. Je me vois encore sortant d'ici en blouse, en sabots, timide, gauche, ne sachant rien.

LUCAS. – Comment, rien? Tu étais le plus savant de l'école!

GASPARD. – Pauvre science! Je ne savais rien auprès de ce que je sais maintenant. Et me voici fils d'un millionnaire, commandant à des milliers d'individus, salué, obéi et respecté dans tout le pays, roulant carrosse, arrivant chez toi dans un équipage superbe; attendu, et désiré chez moi (car j'ai un chez-moi maintenant), reçu avec un sourire amical et bienveillant qui m'annonce la solidité de mon pouvoir: tout cela, vois-tu, est mon paradis en ce monde.

LUCAS. – Un nouveau venu intelligent peut gâter tout cela, et venir te supplanter près de ton nouveau père.

GASPARD. – Non, j'y veille sans cesse et j'y veillerai toujours tant que M. Féréor vivra. Il a déjà eu plusieurs protégés intelligents que j'ai éloignés ou fait renvoyer.

LUCAS. – Comment as-tu fait?

GASPARD. – En les surveillant strictement; en faisant ressortir les erreurs, les négligences presque impossibles à éviter, en redisant des paroles arrachées à l'impatience, à l'ennui. J'y suis toujours promptement arrivé et sans jamais avoir eu recours au mensonge. Il y en a un en ce moment qui m'inquiète légèrement: il fait trop bien; mais il a un côté faible, c'est son coeur: il aime bêtement ses parents, il les regrette, il les pleure: il perd du temps à leur écrire: il veut demander à s'absenter pour un mois; je ne l'en détourne pas, et c'est ce qui le perdra. M. Féréor n'aime pas qu'on aime autre chose que l'usine et lui-même.

LUCAS. – Tu ne nous aimes donc pas?

GASPARD. – Si fait, je vous aime bien, mais j'aime cent fois mieux mon usine.

LUCAS. – Ainsi, tu te trouves parfaitement heureux?

GASPARD. – Parfaitement, non: outre la crainte de tout perdre si l'affection de M. Féréor venait à diminuer ou même à s'éteindre, je me sens comme un vide que je ne puis remplir. Je me demande quel sera mon avenir? Pour qui et pour quoi je dois continuer à travailler, à m'éreinter, à m'agiter? Quelque chose me manque et je ne sais ce que c'est. . . Mais, ajouta Gaspard après quelques instants de silence, ne penses-tu pas qu'il serait temps de rentrer? Après dîner, je te parlerai de toi-même; jusqu'ici nous n'avons causé que de moi.

LUCAS. – Il n'y a pas grand-chose à dire de moi, c'est toujours la même vie; mon père la gâte un peu par ses colères; il ne me touche plus, mais quand il a trop bu de gros cidre, ce qui lui arrive souvent, tu sais, il gronde encore ma mère quelquefois. Du reste, il se laisse mener assez volontiers.

Les deux frères rentrèrent à temps: la mère allait mettre le couvert. Lucas courut l'aider.

«Viens aussi, Gaspard; viens me donner un coup de main.»

Gaspard y alla en souriant; il aida gauchement et sans gaieté. Lucas s'en aperçut et soupira.

«Il n'est plus des nôtres, pensa-t-il; ce n'est plus un frère pour moi ni un fils pour mes parents.»

Gaspard réfléchissait de son côté.

«Quelle sotte vie ils mènent ici! Que je serais malheureux s'il me fallait vivre avec eux! Quelle différence avec mon usine! Quelle vie! Quelle activité! Quelle animation! Et combien je préfère M. Féréor à mes parents! Chez eux je me sens gêné, ennuyé! Et puis le souvenir de mon enfance, de la dureté de mon père, de l'indifférence de ma mère, me met mal à l'aise. Dans tout ça, Lucas est le seul qui me tienne un peu au coeur, et encore je m'en passe bien; je n'y pense pas, tandis que si mon usine me manquait, je serais comme un corps sans âme. Et si mon père adoptif venait à me manquer, je me sentirais comme abandonné, comme un corps sans tête.»

LA MÈRE. – Eh bien! Gaspard, à quoi penses-tu donc, les bras croisés, la tête penchée?

GASPARD. – Rien, rien, ma mère; je pensais à ma sortie de chez vous il y a neuf ans, et au chemin que j'ai fait.

LA MÈRE. – Tu as bien marché, mon ami, et tu as été loin. Voyons, mettons-nous à table.

Le dîner fut bon, mais il n'y eut pas de gaieté. Gaspard avait perdu l'habitude de rire; Lucas se sentait gêné; les parents étaient mécontents de l'attitude un peu hautaine de Gaspard qui les dominait par son intelligence hors ligne, et par toute sa position de monsieur et de millionnaire, tandis qu'ils restaient cultivateurs simples et grossiers comme devant. Après le dîner, Gaspard voulut encore sortir avec Lucas, mais la voiture vint le chercher. Il se hâta de faire ses adieux à ses parents et à son frère, et monta dans son coupé avec joie et empressement.

«Où est mon père? demanda Gaspard en descendant de voiture.

— Dans son cabinet, Monsieur.»

Gaspard monta l'escalier quatre par quatre, et sauta plutôt qu'il n'entra dans le cabinet; il prit la main de M. Féréor, qu'il baisa et serra dans les siennes.

GASPARD. – Me voilà de retour, mon père! Le temps m'a paru long.

M. FÉRÉOR. – Vraiment? Tu me fais plaisir en me le disant, mon enfant. Je t'attendais avec impatience.

GASPARD. – Et pourquoi ne pas m'avoir envoyé chercher plus tôt, mon père?

M. FÉRÉOR. – Parce que je ne voulais pas te rogner ton congé, le premier depuis neuf ans, et que j'ai voulu te laisser jouir de la présence de tes parents.

GASPARD. – Oh! quant à ça!. . . Mes parents, c'est vous! Ma joie, mon bonheur, c'est vous! Notre usine est ma femme; nos machines sont mes enfants, et le tout réuni est ma vie! Vous voyez bien, mon père, qu'il est inutile de me donner des congés.

M. Féréor l'écouta avec un sourire si satisfait et le regarda d'un air si affectueux, que Gaspard fut enchanté d'avoir si bien parlé.

«Allons-nous écrire à notre mauvais drôle, mon père?» dit Gaspard en s'asseyant près de M. Féréor.

M. FÉRÉOR. – Gaspard, j'y ai longuement songé; je n'ai, pour ainsi dire, pas pensé à autre chose depuis que je t'ai quitté. Je trouve que la chose n'est pas faisable. Tu as vingt-cinq ans; tu as un long avenir devant toi. Cette femme et ce beau-père pèseront sur ton coeur, sur ton esprit, sur ton bonheur. C'est impossible! Je te le répète, c'est impossible; ce serait pour moi un trouble dont ma santé même souffrirait. N'y pensons plus et tâchons de nous en tirer autrement.

GASPARD. – Mon père, ces gens-là ne pèseront pas sur mon coeur, car je n'en ai pas pour eux, je n'en ai que pour vous; ils ne pèseront pas sur mon esprit, parce que je ne m'occuperai du père que pour les affaires de l'usine; ils ne pèseront pas sur mon bonheur, car je compte sur votre bonté et votre générosité accoutumées pour donner à la femme de quoi me laisser tranquille, n'avoir rien à me demander, et n'avoir aucun contact avec moi. Le père sera pour vous un fripon comme un autre; nous serons en affaires avec lui; nous l'enverrons le plus possible dans les bureaux. Ce mariage nous donnera la sécurité que nous risquons de perdre. C'est un sacrifice que je vous ferai avec une véritable joie, et dont, du reste, je profiterai comme vous.

M. FÉRÉOR. – Mon fils, mon cher fils, pense donc que, lorsqu'on se marie, c'est pour la vie. Tu ne connais seulement pas cette femme; nous ne l'avons jamais vue, elle peut être laide, bête, méchante,

maussade, bossue, peut-être! Qui sait?

GASPARD. – Tout cela ne m'effraie pas, mon père; si elle est laide, nous ne la regarderons pas; Si elle est bête, nous ne lui parlerons pas; si elle est méchante et maussade, nous la mettrons à part et nous ne nous en occuperons pas. Vous remplacerez la femme que je n'aimerai pas, et l'usine remplacera les enfants que je n'aurai pas, j'espère. Vous voyez que nous continuerons à vivre très heureux entre nous deux.

M. FÉRÉOR. – Allons, puisque tu le veux, j'accepte ton sacrifice, mon cher fils; et je ne te dissimule pas que tu combles mes voeux en acceptant ce mariage, dans l'intérêt de notre invention et de notre repos. Je te donne pour dot la moitié de ce que je possède, en t'imposant pour seule condition que tu ne me quitteras pas et que nos affaires seront toujours en commun, sans que l'un de nous puisse faire une entreprise sans le consentement de l'autre.

GASPARD. – Merci, mille fois, merci, mon père, mon bon et généreux père!

Gaspard lui baisa la main; M. Féréor l'embrassa avec effusion.

M. FÉRÉOR. – Écris, mon enfant; écris, et dis-lui de venir vite et de terminer vite, afin que nous soyons débarrassés de tous ces gueux, et que nous reprenions notre vie tranquille. Moi, je vais écrire de suite au notaire de faire vite aussi mon acte de donation, pour que tu saches ce que tu as. Mais tu peux annoncer cinq millions pour le moins, dont deux en terres, forêts et maisons; le reste dans les usines, et rapportant pour le moins vingt pour cent, c'est-à-dire six cent mille francs par an.

La surprise de Gaspard amusa et réjouit M. Féréor.

M. FÉRÉOR. – Oui, mon cher fils, tu auras à toi six millions et autant après moi.

GASPARD. – Oh! mon père, c'est trop! trop de générosité! trop de fortune pour moi!

M. FÉRÉOR. – Mon ami, tu sacrifies toute ta vie, et moi la moitié seulement de ma fortune: lequel de nous donne davantage?

Gaspard, vaincu par la joie, le saisissement, le bonheur, tomba à genoux devant son père, et, appuyant sa tête sur les genoux qu'il tenait embrassés, il versa des larmes qui enchantèrent celui qui les faisait couler.

M. FÉRÉOR. – Remets-toi, mon enfant, calme-toi et fais ta lettre.

Gaspard essuya ses yeux, baisa encore la main généreuse qui consolidait sa fortune, et, se plaçant en face de son bienfaiteur, il écrivit la lettre suivante:

«Monsieur,

Mon père et moi nous acceptons votre proposition: j'épouserai votre fille. Je ne demande pas à la voir ni à la connaître; je l'épouse; vous savez comment et pourquoi. Vous serez notre associé au lieu d'être notre rival et notre ennemi. Grâce à la générosité de mon père, j'apporte en dot cinq

millions, rapportant cinq à six cent mille francs. Nous vous attendons pour tout régler et pour fixer le jour du mariage. Le plus tôt sera le mieux.

J'ai l'honneur de vous saluer, GASPARD THOMAS-FÉRÉOR.*»*

GASPARD, *souriant*. – Voici, mon père; voulez-vous lire la demande en mariage?

M. Féréor lut, sourit et la rendit à Gaspard.

«Très bien, mon ami; cachette et fais partir.»

Gaspard cacheta; sa main tremblait; M. Féréor le regardait; quand il vit la main trembler, il se troubla et il dit à mi-voix.

«Pauvre garçon!»

Mais il laissa partir la lettre qui condamnait Gaspard à un mariage odieux.

«Va prendre l'air et faire un tour dans les ateliers, mon enfant; vois si tout est en place, bien rangé.»

Gaspard sortit; tout était prêt à recevoir les ouvriers. Il se promena dans le bois; après avoir marché quelque temps, il s'assit dans le berceau de houx qui avait si bien servi à lui faire atteindre son but.

«Je le paye cher, dit-il, mais je le tiens! Cinq millions! et autant après lui! Ce pauvre père! Que Dieu me le conserve; je l'aime réellement de plus en plus, et il est le seul être au monde que je puisse aimer. Cette créature que je vais épouser est sans doute laide, bête et maussade. Mon sacrifice est grand et cruel. Mais je le devais à mon père, cent fois plus paternel pour moi que ne l'a été mon propre père!. . . À vingt-cinq ans, être enchaîné pour la vie! et n'avoir plus personne à aimer qu'un père bien âgé, hélas! Le côté le plus pénible de ce mariage est le père! Un misérable que j'ai mis à la porte et qui, après cela, a le sans-coeur de m'offrir encore sa fille. . . Encore une illusion perdue, un appui de moins pour l'avenir. Ce bonheur que je ne trouvais pas complètement dans la fortune, j'espérais enfin le rencontrer dans les joies du ménage et de la famille. La satisfaction d'un grand devoir accompli peut seule en ce moment apporter un soulagement à ma tristesse; il fait naître en moi pour la première fois des émotions qui ne manquent pas d'un certain charme malgré l'amertume de mes autres pensées.»

Gaspard resta longtemps dans le berceau.

XXII - Effets de la joie sur le père Thomas

Pendant que Gaspard réfléchissait, M. Féréor s'applaudissait de la détermination de son fils.

«Cinq millions récompensent grandement son acte de dévouement, pensait-il. Il doit être bien heureux maintenant qu'il sait à un million près quelle est ma fortune. Ce bon garçon, je l'aime de tout mon coeur! Et comme il m'est attaché! C'est la première fois de ma vie que je me vois aimé, mais réellement aimé, sans aucun calcul, avec un entier dévouement. . . Je voudrais que ce mariage fût déjà fait. Ce gredin de Frölichein ne pourra plus me faire de tort quand sa fille sera ma belle-fille. Pauvre Gaspard!»

Le surlendemain de la lettre, M. Frölichein arriva chez M. Féréor qui déjeunait avec Gaspard, ce dernier se leva, le fit entrer, et referma la porte.

M. FRÖLICHEIN. – Mon cheune ami. . .

GASPARD, *avec froideur*. – Voici mon père, Monsieur; c'est chez lui que vous vous trouvez.

M. FRÖLICHEIN. – Mon ger Monsieur, ché fiens. . .

M. FÉRÉOR. – Nous savons pourquoi vous venez ici. C'est une affaire à terminer vite. Mon fils épouse votre fille pour éviter la concurrence que vous pourriez faire à notre découverte. Les conditions seront, pour vous, une dot de cinq millions au moins!

M. FRÖLICHEIN. – Cinq millions! C'est tonc pien frai! Je ne boufais croire à un si grand ponheur, et ma fille. . .

M. FÉRÉOR. – Taisez-vous et laissez-moi finir. Votre fille sera logée chez moi. Vous vous engagerez, par le contrat de mariage, à ne nous faire aucune concurrence dans notre industrie, à ne rien établir ni entreprendre sans notre consentement, à ne faire aucun usage du vol que vous nous avez fait pour les toiles cuivre et zinc, et à nous livrer le secret du perfectionnement que vous avez trouvé pour la fabrication des toiles cuivre et zinc.

M. FRÖLICHEIN. – Oh! mein Gott! Ger Monsieur. . .

M. FÉRÉOR. – Je vous prie de ne pas m'appeler cher monsieur! Je ne vous suis pas cher pas plus que vous m'êtes cher. Vous nous vendez votre fille pour être associé à ma maison, à mes affaires, et pour assurer votre fortune. Gaspard paye la vente de sa personne. Quand la marchandise sera encaissée, nous n'aurons de relations que celles des affaires industrielles. . . Je me charge du contrat. Quand pourrons-nous signer?

M. FRÖLICHEIN. – Tans guinze chours, si monsieur fotre fils feut pien.

GASPARD. – Moi, ça m'est égal. Le plus tôt possible sera le mieux.

M. **FRÖLICHEIN**. – Foulez-fous fenir foir Mina?

GASPARD. – C'est inutile, je la verrai le jour du mariage.

M. **FRÖLICHEIN**. – Mais c'est imbossible! Il faut pien gue fous fassiez connaissance et gue fous feniez foir fotre fudure.

GASPARD. – Je n'ai pas le temps: nos affaires nous occupent constamment.

M. **FRÖLICHEIN**. – Mais gue tira la famille?

GASPARD. – Elle dira ce qu'elle voudra; cela ne me regarde pas.

M. **FRÖLICHEIN**. – Une vois, une seule, mon pon Monsieur, seulement pour le pon effet.

GASPARD. – Quand le contrat sera prêt à signer, Monsieur.

M. **FRÖLICHEIN**. – Fous ferrez comme Mina est cholie; tout mon bordrait.

M. **FÉRÉOR**. – Gaspard, reconduis Monsieur: notre conférence est terminée.

Gaspard ouvrit la porte et la referma dès que M. Frölichein fut sorti.

GASPARD, *riant*. – Mon père, avez-vous entendu? Sa Mina lui ressemble.

M. **FÉRÉOR,** *souriant*. – Que veux-tu, mon ami, la chance est contre nous. Nous la laisserons dans son coin sans la regarder comme tu disais. Et à présent, mon fils, il faut t'occuper de la loger. Tu feras venir de suite mon tapissier de Paris, et tu lui feras arranger et meubler richement l'appartement dans l'aile opposée au mien.

GASPARD. – Oui, mon père, mais accordez-moi une dernière faveur.

M. **FÉRÉOR**. – Tout ce que tu voudras, mon cher enfant. Demande.

GASPARD. – Mon père, laissez-moi la chambre que j'occupe près de vous. Je continuerai ainsi à être à votre portée le jour comme la nuit. Si vous êtes souffrant, je vous soignerai; et enfin, nous continuerons notre bonne vie en tête-à-tête.

M. **FÉRÉOR**. – Mon cher enfant, je te remercie et je t'accorde avec joie ta demande. Je n'aurais jamais voulu te retenir loin de ta femme, mais puisque tu le veux. . .

GASPARD. – Je vais écrire au tapissier, mon père.

M. **FÉRÉOR**. – Et quand tu auras fini, il serait bon d'aller demander le consentement de ton père et de ta mère, indispensable pour te marier.

GASPARD. – C'est vrai; rien ne peut se faire sans eux.

M. FÉRÉOR. – Pendant que je serai aux usines, et que j'arrangerai le contrat avec le notaire que nous emmènerons, tu iras chez ton père; tu viendras me rejoindre quand tu voudras; je repartirai vers cinq heures.

GASPARD. – Oui, mon père. Et faut-il que j'aille prévenir le notaire?

M. FÉRÉOR. – Oui, mon ami, et dis qu'on attelle dans une heure.

Deux heures après, Gaspard était chez son père. Il le trouva indisposé et n'ayant pu sortir.

THOMAS. – Comment, encore toi! Mais tu es donc rendu à la liberté depuis que tu es M. Féréor fils?

GASPARD. – Non, mon père, je suis aussi tenu que jamais; mais j'ai une requête à vous adresser. Je viens vous demander votre consentement à mon mariage.

THOMAS, *surpris*. – Ton mariage! Mais il n'en était pas question l'autre jour. Et avec qui?

Gaspard rougit.

«Avec Mlle Frölichein.»

THOMAS. – Pas possible! La fille de ce grand Allemand que tu as mis à la porte dernièrement.

GASPARD. – Tout juste. Sa fille, Mlle Mina.

THOMAS. – Quel âge a-t-elle?

GASPARD. – Je n'en sais rien.

THOMAS. – Quelle fortune a-t-elle?

GASPARD. – Je n'en sais rien.

THOMAS. – C'est drôle, ça. Est-elle jolie?

GASPARD. – Je n'en sais rien; je ne l'ai jamais vue.

THOMAS. – Mais ce n'est pas possible. Comment, tu épouses une femme que tu n'as jamais vue?

GASPARD. – Oui, mon père; c'est un mariage d'affaires. C'est pour l'avantage des usines.

THOMAS. – Et si cette femme est laide, sotte et mauvaise?

GASPARD. – Il faudra bien que je la garde tout de même.

THOMAS. – Malheureux! Mais tu mèneras une vie de galérien!

GASPARD. – Non, mon père. Je vivrai pour M. Féréor et pour ses usines.

THOMAS. – Et si tes enfants tiennent de ton affreuse femme?

GASPARD. – J'espère ne pas en avoir, et si j'en ai qui ressemblent à ma femme, je ne les regarderai pas.

THOMAS. – Et que te donne ton nouveau père pour conclure le marché?

GASPARD. – Cinq millions tout de suite et autant après lui.

— Cinq millions! répéta trois fois le père Thomas.

Et il se tut.

LA MÈRE. – Miséricorde! Que vas-tu faire de tout ça! Et puisque tu es si riche, donne-moi une pièce de dix francs pour la pauvre femme Mathurin, la mère d'Henri: elle a été malade, son fils est à la ferme de Millard, elle doit son loyer, et on menace de la mettre dehors.

Gaspard retira de sa poche deux pièces de vingt francs.

GASPARD. – Voilà, ma mère; ne vous gênez pas pour me demander de l'argent pour les pauvres: je vous donnerai toujours ce que vous voudrez.

LA MÈRE. – Merci, mon enfant; c'est un bon sentiment que tu as là; et je suis sûre que ta charité te vaudra la bénédiction du bon Dieu pour ton mariage.

Gaspard soupira pour toute réponse.

LA MÈRE. – Et à quand la noce, mon ami?

GASPARD. – Le plus tôt possible, ma mère; dans une quinzaine. . . Il faut que vous y veniez, ma mère, et mon père, et Lucas.

Gaspard se retourna vers son père en disant ces mots, et il ne put s'empêcher de pousser un cri. Le père Thomas était tombé la tête renversée sur son fauteuil, les yeux retournés, le visage violet, les mains crispées.

La mère répéta le cri de Gaspard et se précipita vers son mari, lui enleva sa cravate et demanda de l'eau fraîche. Gaspard en apportait; ils mouillèrent le front, la nuque, les tempes du père Thomas, mais il ne revenait pas.

«Lucas, Lucas! qu'on aille chercher Lucas!» cria la mère.

GASPARD. – Je cours l'avertir, ma mère. Où est-il?

LA MÈRE. – Il laboure le champ des dix hectares.

Gaspard y alla de toute la vitesse de ses jambes. Pendant que Lucas courut à la ferme, Gaspard alla chercher le médecin; il était chez lui, et il accompagna Gaspard chez le père Thomas, qui était toujours dans le même état. Il le saigna: le sang ne coule pas. Après avoir employé inutilement tous les moyens

possibles pendant plus d'une heure, le médecin tâta le pouls: il ne battait plus; il écouta la respiration qui avait cessé.

«Il est mort, dit-il à l'oreille de Gaspard. Une apoplexie foudroyante l'aura frappé.»

Gaspard était consterné. C'était la joie des cinq millions qui avait tué le père Thomas. Lucas se précipita sur le corps de son père et sanglota. La mère poussa des cris lamentables. Après une heure de larmes et de sanglots, elle appela la fille de ferme et se mit à arranger convenablement le corps inanimé. Gaspard chercha à consoler Lucas qui pleurait amèrement.

GASPARD. – Reste près de ma mère, Lucas; je vais faire prévenir à la mairie qu'on vienne faire l'acte de décès. Je reviendrai.

Lucas serra la main de Gaspard sans répondre. Avant d'aller à la mairie, Gaspard se rendit à l'usine, trouva M. Féréor dans son cabinet.

«Mon père, s'écria-t-il en entrant, mon pauvre père, celui que je tiens de Dieu, vient de mourir.»

M. FÉRÉOR. – Mourir! mourir! Mais on ne t'avait pas dit qu'il fût malade.

GASPARD. – Il allait bien quand je suis entré, mon père; quelques instants après, il était frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

M. FÉRÉOR. – Et à propos de quoi, donc?

GASPARD. – À propos des cinq millions que je tiens de votre généreuse bonté. Il a été si saisi, qu'il n'a pu que répéter trois fois: cinq millions! Et puis il s'est affaissé sur sa chaise, et il n'a plus ni parlé ni bougé.

M. FÉRÉOR. – Et ton mariage? Frölichein va croire que nous n'en voulons plus.

GASPARD. – Non, mon père; ce sera, au contraire, une excellente raison pour éviter la noce, pour faire le mariage sans aucun étalage.

M. FÉRÉOR. – Mais le grand deuil?

GASPARD. – Le deuil n'empêche rien, du moment que nous ne faisons pas d'invitation et que nous n'y mettons aucun apparat. Ce deuil nous sera même très utile pour ne faire là-bas la visite obligée; et, sous prétexte de chagrin et d'affaires urgentes, faire amener la fille le jour du mariage, et nous marier à minuit.

M. FÉRÉOR. – Et le contrat!

GASPARD. – On le portera à signer chez eux; ils auront une soirée s'ils le veulent, mais nous n'y serons pas.

M. FÉRÉOR. – Très bien, très bien, mon cher enfant. Presse tout cela; écris à l'Allemand pour lui annoncer ce malheur, et tâche de dire un mot aimable pour la fille.

GASPARD. – Je tâcherai, mon père; mais je la déteste d'avance.

M. FÉRÉOR. – Déteste tant que tu voudras; mais vis-à-vis d'elle conserve les dehors.

GASPARD. – Je vous obéirai, mon père. . . Avant d'écrire, il faut que j'aille à la mairie pour faire constater le décès et faire l'acte.

M. FÉRÉOR. – Envoies-y quelqu'un. Tu ne manques pas de monde pour faire tes commissions. Mon fils doit être obéi et servi comme moi-même.

GASPARD. – Merci, mon père, mais je ne ferai rien sans vous consulter.

M. FÉRÉOR. – Bien, mon enfant. Donne tes ordres, écris tes lettres, et retourne chez ta mère. Est-elle bien affligée?

GASPARD. – Je crois que oui, au premier moment; mais elle a Lucas, et mon père ne la rendait pas heureuse. Il ne la ménageait guère; je l'ai vu bien des fois frapper ma mère, et bien rudement. Elle sera plus tranquille seule avec Lucas.

M. FÉRÉOR. – Tant mieux, alors. Et toi? Parle franchement, est-ce un chagrin pour toi?

GASPARD. – C'est toujours douloureux de perdre un père, mais le mien ne m'a jamais aimé; je ne puis donc le regretter très vivement: je ne l'avouerai à personne qu'à vous, car je n'aime au monde que vous, et je ne dis ce que je pense qu'à vous.

M. FÉRÉOR. – Et moi, mon fils, si je venais à mourir, aurais-tu du chagrin?

GASPARD. – Vous, mon cher père? Vous? Ce serait le malheur de toute ma vie.

Et Gaspard, s'inclinant devant M. Féréor, lui baisa les mains avec émotion; M. Féréor rayonnait; il le serra dans ses bras, regardant attentivement la belle figure de Gaspard.

M. FÉRÉOR. – Tu dis vrai, mon cher fils, tu m'aimes bien! Tu n'aimes que moi, et tu n'as jamais aimé personne que moi. Et c'est pourquoi je t'aime, et je n'ai jamais aimé personne que toi. Va, mon ami, et que Dieu te bénisse!

XXIII - Mariage de Gaspard

Gaspard écrivit à M. Frölichein une lettre très habile, polie quoique froide, afin de ne pas amener de changement trop subit entre l'impertinence de la veille et le langage convenable d'un futur gendre à un futur beau-père. Il termina par une phrase de politesse pour sa future, et par la prière instante de hâter le manage comme dédommagement de l'absence forcée à laquelle le condamnait la mort de son pauvre père. Il avertit que M. Féréor et lui seraient prêts dans un mois. Il écrivit ensuite au tapissier, et lui recommanda de ne rien ménager et d'y mettre la plus grande promptitude. Tout devait être apporté et posé trois semaines après la réception de cette lettre.

Avant de faire partir sa correspondance, il la fit lire à M. Féréor, qui approuva et lui demanda de l'aider dans ses calculs pour le partage de sa fortune avec lui.

Gaspard avança la besogne; sa promptitude à calculer et à classer facilita beaucoup le travail qu'avait à faire M. Féréor. Ils firent ensuite un tour dans les ateliers; M. Féréor voulut accompagner Gaspard dans sa visite à la ferme: ils y allèrent en voiture, pour retourner ensemble à la ville.

La mère Thomas était revenue de la première et terrible impression de la mort de son mari; elle était calme et causait avec Lucas des changements qu'amènerait dans leur existence la mort de son mari. La visite de M. Féréor les flatta beaucoup; M. Féréor et Gaspard leur donnèrent de bons avis sur le règlement de l'héritage.

«Toi et ma mère, vous êtes seuls héritiers, dit Gaspard. Moi, j'abandonne tous mes droits et j'y ajoute les cent quarante mille francs que j'ai retirés de la vente des terres de l'héritage Danet. Grâce à la générosité de mon père adoptif, cet abandon n'est même pas un sacrifice, et votre aisance en sera augmentée.»

La mère remercia et embrassa Gaspard; Lucas en fit autant. On régla ce qui concernait l'enterrement, qui devait avoir lieu le surlendemain à neuf heures du matin. M. Féréor dit qu'il voulait y assister. Après une visite de plus d'une heure, Gaspard et son père adoptif s'en allèrent. Le trajet fut silencieux. M. Féréor pensa que son tour viendrait bientôt; il se demanda pour la première fois ce qu'il avait fait pour les autres, et s'accusa presque d'égoïsme et de dureté. Ses yeux cependant se tournaient avec complaisance vers Gaspard: la pensée de la reconnaissance que lui témoignait son fils adoptif par le sacrifice de son bonheur intérieur lui donnait un sentiment de calme et de bonheur. En voyant toutes les joies et toutes les consolations que procure une bonne action, il songea au bien qu'il aurait pu faire autour de lui, à toutes les bénédictions qu'il aurait attirées sur sa tête, à la vénération et au respect qu'il aurait pu inspirer. Sa résolution fut prise; son âme, touchée par la grâce divine, comprit que dans la pratique seule du bien il devait trouver le bonheur au milieu des richesses.

Gaspard songeait à la différence de ses sentiments pour le père qu'il venait de perdre et pour celui qu'il priait Dieu de lui conserver; du premier il n'avait eu que des duretés, des réprimandes et des coups; du second il n'avait reçu que de l'affection, de la confiance et une position magnifique. De temps à autre, quand ces pensées revenaient plus vives, il serrait machinalement la main de M. Féréor, qu'il avait, sans y penser, prise et gardée dans la sienne. M. Féréor, d'abord surpris, devina les sentiments qui agitaient son fils, et il se laissa doucement aller au bonheur, nouveau pour lui, d'une affection vraie.

Le surlendemain fut encore une journée pénible pour Gaspard, fatigante pour M. Féréor, et cruelle pour Lucas et pour sa mère. Cette séparation absolue d'un père et d'un mari les impressionna fortement.

L'assistance était nombreuse. Tous les ouvriers des usines avaient reçu la permission d'assister à l'enterrement du père de leur jeune maître, et aucun n'y avait manqué. La famille et les amis étaient aussi fort nombreux. Gaspard ramena en voiture sa mère et son frère, et passa avec eux une partie de l'après-midi. De retour dans le cabinet de M. Féréor, il lui trouva le visage fatigué.

«Mon père, laissez votre travail, vous êtes fatigué; permettez-moi de vous ramener chez vous. Nous dînerons, vous vous coucherez, et nous causerons de nos affaires, à moins que vous ne préfériez que je vous fasse la lecture.»

M. FÉRÉOR. – J'ai encore à faire, mon ami; il me faut une heure pour finir mes comptes.

GASPARD. – Je vous les finirai, mon père. Vous avez besoin de repos, de sommeil. Laissez-moi vous soigner. Venez, mon père, venez.

Gaspard entraîna M. Féréor, moitié de gré, moitié de force. M. Féréor, tout en opposant quelque résistance, se laissa entraîner avec une satisfaction visible. Il dîna avec appétit, se coucha avec plaisir et s'endormit avec calme, après avoir vu et entendu Gaspard, qui le croyait endormi, s'approcher de son lit, se mettre à genoux, lui baiser doucement les mains et dire à voix basse:

«Dors, cher et excellent père. Dors, pendant que je veillerai pour toi. Que Dieu te conserve longtemps et en bonne santé! Que deviendrait mon bonheur si je te perdais? Cette femme détestable, que je dois prendre pour assurer ta tranquillité, ne sera jamais rien pour moi. Adieu, mon père et mon ami. Repose-toi de tes fatigues.»

Gaspard pria quelque temps encore, se releva doucement et quitta la chambre sans faire de bruit. Il travailla dans la sienne une grande partie de la nuit pour terminer les comptes de son père, et se coucha accablé de fatigue.

Les jours suivants se passèrent vite; Gaspard s'efforça de penser le moins possible à son mariage; M. Frölichein l'avait prévenu qu'il serait prêt, et qu'à moins de contrordre il arriverait à la ville de… un mois après sa lettre; il demandait à Gaspard de lui faire retenir un petit appartement pour lui, sa fille et pour ses deux témoins, mais pour deux jours seulement, parce que ses affaires l'obligeaient à revenir chez lui.

Gaspard fit part de cette lettre à M. Féréor, qui donna l'ordre qu'on retînt dans un hôtel l'appartement demandé. Le contrat de mariage fut prêt au jour voulu; le notaire le porta lui-même à signer à M. et Mlle Frölichein la veille du mariage. Au retour, M. Féréor et Gaspard le questionnèrent sur la mariée; il ne put en rien dire, sinon qu'elle passait pour être bonne et très pieuse:

«Tant mieux, dit Gaspard; elle s'amusera à faire la charité, à aller voir des pauvres, à visiter des églises, et elle ne nous gênera pas.

— Du reste, ajouta le notaire, on ne lui laisse voir personne; les gens de la maison ne la voient même jamais; elle vit seule avec une bonne qui l'a élevée; elle ne sort que pour aller à l'église, chez les pauvres et chez les soeurs de charité.»

L'appartement était prêt et charmant; le tapissier n'avait rien oublié; il se composait d'une pièce d'entrée formant antichambre, d'un salon, de deux chambres à coucher avec dégagements, cabinets de toilette avec armoires, etc. . . et, au bout de l'appartement, une chambre de femme de chambre avec lingerie et escalier de service.

Le jour du mariage, M. Frölichein et sa fille arrivèrent après dîner seulement. Un de leurs témoins vint prévenir M. Féréor et Gaspard qu'ils se rendraient directement à la mairie, ensuite à l'église, et qu'on n'eût pas à s'inquiéter d'eux, qu'on ne se dérangeât pas pour venir les voir, parce que Mlle Mina serait à sa toilette et ne recevrait pas. Cet avertissement ne fut pas perdu pour M. Féréor. Gaspard envoya

demander à quelle heure Mademoiselle voulait avoir sa voiture; qu'on devait être à la mairie à onze heures et demie.

«À l'heure qu'on voudra», fit-elle répondre.

Dans la soirée elle fit demander à M. Féréor s'il voulait bien permettre à sa bonne qui lui servait de femme de chambre, de porter ses effets dans l'appartement qu'elle devait occuper.

«Rien de plus juste, répondit M. Féréor. C'est bien, ce qu'elle a fait là, Gaspard. C'est poli, convenable, respectueux.

— Oui, elle a bien fait», répondit Gaspard froidement.

À onze heures un quart, Gaspard envoya à sa future la voiture qui devait être la sienne; lui et M. Féréor se rendirent dans la leur à la mairie.

GASPARD. – «Votre voiture continuera à être la mienne, mon père; l'autre sera pour ma femme. . . Mon père, que c'est dur de devoir dire: *Ma femme*, et d'avoir cette étrangère pour toujours en tiers entre nous, à tous nos repas.»

M. FÉRÉOR. – Elle ne sera pas bien incommode, je pense; et, en tout cas, si elle est exigeante, ennuyeuse, tu la mettras à la raison.

GASPARD. – C'est égal, c'est fort ennuyeux d'avoir des femmes qui se mêleront de tout, qui voudront dominer dans la maison, qui ennuieront votre vieille femme de charge, Mme Bonjean.

M. FÉRÉOR. – Non, non, mon enfant; tu vois trop en noir. Cette enfant ne doit pas avoir de volonté; pense donc qu'elle a seize ans à peine. Tu lui donneras les habitudes que tu voudras.

GASPARD. – Et la bonne? Ces femmes qui ont élevé leur maîtresse sont insupportables.

M. FÉRÉOR. – Si elle t'ennuie trop, tu la feras partir.

GASPARD. – Nous voici arrivés, nous en recauserons.

Gaspard aida son père à descendre; à peine leur voiture s'était-elle éloignée, que celle de la mariée arriva; M. Féréor et Gaspard furent obligés d'attendre M. Frölichein et sa fille. Gaspard salua le père, qui descendit le premier, et présenta la main à la fille pour l'aider à descendre. Elle était enveloppée d'un voile; il ne vit rien qu'un petit pied bien chaussé et une petite main qu'il sentit trembler dans la sienne; le père lui donna le bras.

Lorsqu'il la fit entrer dans la mairie et que Gaspard put la voir, il recula stupéfait. Il avait devant lui la plus jolie et la plus gracieuse figure qu'il fût possible d'imaginer. Taille au-dessus de la moyenne, tournure charmante, élégante et distinguée; tête ravissante, cheveux abondants, blond cendré, visage ovale, traits fins et réguliers, grands yeux bleus, doux, intelligents, et qui devaient être riants quand ils n'étaient pas, comme à ce moment, rougis par des larmes récentes. La finesse de la peau, la blancheur et la fraîcheur du teint, complétaient la beauté remarquable de Mina; elle quitta le bras de son père, s'approcha de M. Féréor, s'inclina devant lui et voulut lui baiser la main; mais la beauté de cette future belle-fille, son air triste et candide, l'humilité de son action, touchèrent M. Féréor; il retira sa main, et embrassa Mina sur ses deux joues fraîches et roses.

«Merci, mon père, dit Mina à voix basse; ayez pitié de moi, et pardonnez-moi d'entrer de force dans votre famille.»

M. Féréor l'embrassa une seconde fois.

Gaspard ne pouvait revenir de son étonnement. Cette femme qu'il s'était représentée laide, commune, décidée comme un gendarme, se trouvait être une toute jeune fille de seize ans, jolie, belle, gracieuse, modeste, craintive; elle devait être intelligente, d'après l'apparence de sa physionomie.

La surprise de Gaspard fut si évidente, que M. Féréor ne put s'empêcher de sourire. Le maire était arrivé, il était en place, il attendait; Gaspard s'avança pour se mettre à côté de Mina. Quand le maire demanda à Gaspard s'il consentait à prendre pour épouse Mlle Mina Frölichein, il répondit OUI d'une voix mal assurée; et quand Mina dut donner aussi son consentement, les larmes lui coupèrent la parole; elle fut quelques instants avant de se remettre et pouvoir prononcer le OUI qui devait l'enchaîner pour la vie, du moins d'après la loi, à un homme qu'elle ne connaissait pas, qui lui avait témoigné une indifférence et même une répugnance marquées, duquel elle ne pouvait espérer la moindre affection ni le moindre bonheur, et qui, en ce jour même de leur union, n'avait témoigné aucun désir de la voir, de lui parler. Elle dit oui pourtant, car la terreur que lui inspirait son père ne lui permettait pas de reculer.

Quand la cérémonie fut achevée, Mina se retira sans même lever les yeux sur Gaspard, mais après avoir salué M. Féréor. Personne ne parlait; M. Féréor et Gaspard remontèrent dans leur voiture pour aller à l'église et y recevoir la mariée.

«Elle est charmante, dit M. Féréor.

— Charmante, répondit Gaspard. Je ne reviens pas de ma surprise.»

M. FÉRÉOR. – Et quelle voix douce et suppliante, quand elle m'a demandé d'avoir pitié d'elle!

GASPARD. – Elle vous a demandé d'avoir pitié d'elle? Quand donc?

M. FÉRÉOR. – Quand je l'ai embrassée. Pauvre petite! Elle a un air craintif qui annonce qu'elle n'est pas heureuse. Quel dommage qu'une si charmante créature soit vouée au malheur!

Gaspard ne répondit pas; sa conscience commençait à s'agiter; lui aussi avait pitié d'elle.

Le sentiment de dévouement et de reconnaissance qui l'avait fait consentir à accepter ce mariage pour assurer la tranquillité de son père, en assurant l'avenir de l'usine, l'avait un instant égaré. Il n'avait pas songé à la triste existence qu'il préparait à cette pauvre jeune fille sacrifiée par un père injuste, brutal, dont lui, Gaspard, devenait ainsi le complice. Cette pensée l'effrayait. Il se reprochait déjà les procédés, qu'il avait eus à son égard et il songeait à réformer sa conduite et à réparer ses torts suivant les événements.

Le mariage, la messe, la signature de l'acte durèrent à peine trois quarts d'heure. M. Féréor fit monter Mina dans sa voiture avec lui-même et Gaspard. Mina pleurait toujours. Le trajet ne fut pas long. M. Féréor mena Mina dans l'appartement qui lui était destiné; sa bonne l'y attendait.

M. FÉRÉOR. – Vous voici chez vous, ma fille; j'espère que vous vous y trouverez bien.

MINA. – Merci de votre bonté, mon père; je suis sûre de m'y trouver bien, puisque je serai près de vous.

En finissant ces mots, Mina fondit en larmes.

M. FÉRÉOR. – Pourquoi pleurez-vous, ma fille? Chacun ici s'efforcera de vous rendre la vie douce et heureuse.

MINA. – Il n'y a pas de bonheur pour moi en ce monde; l'avenir sera comme le passé. Mais, mon père,

accordez-moi une grâce: ne me séparez pas de ma bonne, ma pauvre bonne qui m'a élevée, le seul être qui m'aime et qui me console.

M. FÉRÉOR. – Ma pauvre enfant, personne ne vous enlèvera votre bonne; vous êtes seule maîtresse en tout ce qui vous concerne. Soyez sans inquiétude, et reposez-vous de vos fatigues. Adieu, ma fille. N'oubliez pas que vous êtes ici chez vous et que tout y est à votre disposition.

M. Féréor sortit; Gaspard l'attendait chez lui.

«Eh bien! mon père, la bonne impression première a-t-elle duré?»

M. FÉRÉOR. – Non seulement duré, mais augmenté. Cette pauvre petite fait pitié. Je t'assure qu'elle m'a attendri.

M. Féréor raconta à Gaspard le peu de mots qui s'étaient échappés entre eux.

«Tu vois qu'elle doit avoir été très malheureuse et que son père la traitait fort mal. Tu devrais y aller un instant, Gaspard; elle ne connaît seulement pas ta voix.»

GASPARD. – Mais, mon père, je n'ai rien à lui dire. Je ne peux pas entrer chez elle sans motif.

M. FÉRÉOR. – Va lui demander si elle ne veut pas prendre quelque chose avant de se coucher; ce sera convenable.

Gaspard obéit avec répugnance et frappa à la porte.

«Entrez», répondit une voix douce et fraîche.

Gaspard ouvrit la porte, entra et resta embarrassé et immobile. Mina, en le voyant, poussa un cri, et resta de son côté tremblante et silencieuse. La bonne était là.

GASPARD. – Mademoiselle. . . , Madame. . . Je viens vous demander. . .

L'embarras de Gaspard avait donné du courage à Mina. Elle leva les yeux sur lui et ne put s'empêcher de sourire de son air gauche et empêtré. Gaspard leva les yeux de son côté et sourit aussi de la figure qu'il devait faire.

«Mademoiselle, reprit-il de sa voix ordinaire, je viens vous demander si vous ne désirez pas prendre quelque chose avant de vous coucher.»

Mina hésita à répondre et regarda sa bonne.

LA BONNE. – Ma pauvre petite n'ose pas vous dire, Monsieur, qu'elle a faim; elle n'a pas dîné; elle n'a fait que pleurer depuis qu'elle est arrivée.

MINA. – Ma bonne, ma bonne, pourquoi dis-tu cela?

GASPARD. – Je suis donc bien effrayant, Mademoiselle?

MINA. – Non, Monsieur, mais je ne vous connais pas.

GASPARD. – Je vais donner des ordres pour que vous soyez servie, Mademoiselle.

MINA. – Merci, Monsieur, vous êtes bien bon.

Gaspard sortit, donna des ordres et rentra chez son père, qui était couché, mais qui ne dormait pas

encore. Gaspard lui raconta le peu de mots qu'ils s'étaient dits. M. Féréor ne répondit pas et dit bonsoir à Gaspard, qui se retira. Gaspard rentra chez lui pensif et mal à l'aise.

Ses sentiments de pitié pour Mina et de regret de sa propre conduite le dominaient de plus en plus. Il se sentait plus touché de la douceur et de la réserve de la pauvre Mina à mesure qu'il découvrait l'injustice des préventions qu'il avait eues contre elle.

«Je crains d'avoir été dur, grossier même, pour cette pauvre petite. Il me paraît évident que son père l'a forcée à m'épouser, qu'elle n'en avait aucune envie; il est certain qu'elle était malheureuse chez elle, d'après, du moins, ce qu'elle a dit à mon père. La pauvre enfant semblait terrifiée; je lui fais peur; et elle doit avoir peur, d'après ma conduite à son égard. . . Que faire maintenant! Je consulterai mon père demain»

XXIV - Mina fait de plus en plus pitié à Gaspard

Le lendemain, de bonne heure, Gaspard entrouvrit la porte de son père, et vit qu'il était éveillé.

M. FÉRÉOR. – Te voilà déjà, mon ami? As-tu quelque chose de particulier à me dire, pour t'être levé si bon matin?

GASPARD. – Oui, mon père, quelque chose de très particulier. C'est au sujet de Mina.

— Ah! ah! dit M. Féréor en souriant. Qu'y a-t-il de nouveau?

GASPARD. – Il y a, mon père, que je ne sais quelle conduite tenir après la grossière indifférence dont je me suis rendu coupable envers cette pauvre petite.

M. FÉRÉOR. – Ma foi, mon ami, j'ai partagé ta faute, je partage ton repentir, et je suis décidé à être fort aimable pour elle. Fais de même.

GASPARD. – C'est que je ne suis pas vis-à-vis d'elle dans la même position que vous, mon père. Elle a l'air de me craindre, et beaucoup; tandis que vous, elle a tout l'air de vous aimer et d'avoir confiance en vous.

— Tu crois? dit M. Féréor avec une satisfaction visible.

GASPARD. – J'en suis sûr, mon père. Et voilà mon embarras. Elle est si différente de ce que nous redoutions, qu'il m'est impossible de la traiter comme nous projetions avant de la connaître.

M. FÉRÉOR. – Tu as parfaitement raison, mon enfant; il faut que tu la traites comme une charmante et aimable femme.

GASPARD. – Je ne pourrai jamais; moi aussi, j'ai peur d'elle.

M. FÉRÉOR. – Peur de quoi donc, mon ami? Elle a l'air si doux!

GASPARD. – Je ne sais pas pourquoi, mon père, elle me fait peur.

M. FÉRÉOR, *souriant*. – Ça passera, va. Sois poli et aimable pour elle; va tous les matins savoir de ses nouvelles, cause avec elle, demande-lui son amitié, sa confiance, et tout cela s'arrangera.

GASPARD. – Elle se lève sans doute très tard, nous aurons le temps de faire un tour à l'usine avant qu'elle ne soit prête pour déjeuner; nous n'y avons pas été hier.

M. FÉRÉOR. – Tu as raison; donne des ordres pour la voiture et fais-lui demander ce qu'elle veut pour son premier déjeuner.

Gaspard fit sa toilette; il était sept heures quand il alla exécuter les ordres de son père.

En ouvrant la porte de sa chambre, qui donnait sur l'escalier du vestibule, il vit Mina qui descendait lestement; elle s'arrêta dans le vestibule; elle avait son châle et son chapeau.

«Ma bonne, viens-tu?» dit-elle en se retournant.

En place de sa bonne, elle aperçut Gaspard qui descendait aussi, et resta immobile. Quand Gaspard la rejoignit, elle était rouge comme une cerise, immobile, les yeux baissés.

«Où allez-vous si matin, Madame?» dit Gaspard en la saluant.

MINA. – À la messe, Monsieur; j'y vais tous les jours.

GASPARD. – Savez-vous où est l'église, Madame?

MINA. – Non, Monsieur; mais, aidée de ma bonne, je la trouverai.

GASPARD. – Voulez-vous me permettre de vous épargner la peine de chercher, Madame, et de vous offrir mon bras?

MINA. – Je veux bien, Monsieur.

Gaspard prit son chapeau et s'approcha de Mina qui effrayée et tremblante, passa son bras dans celui que lui offrait Gaspard. Elle tremblait si fort que Gaspard en eut pitié.

GASPARD. – Remettez-vous, Madame. Pourquoi trembler ainsi? Croyez-vous que je veuille vous rendre malheureuse?

MINA, – Je ne sais pas, Monsieur. J'espère que non.

GASPARD. – Voyons, Madame, regardez-moi, et dites-moi si j'ai l'air bien méchant.

Mina le regarda, mais sans voir, car les larmes troublaient sa vue.

«Je ne vois pas», dit-elle à demi.

GASPARD. – Pourquoi donc?

MINA. – Parce que je pleure.

GASPARD. – Et c'est ce qui me désole, ma pauvre enfant, c'est ce qui m'a tenu éveillé toute la nuit, de vous voir terrifiée devant moi comme si j'étais un monstre, un scélérat.

MINA. – Je n'ai pas beaucoup dormi non plus; j'avais si peur.

GASPARD. – Peur de qui, de quoi?

MINA. – De tout le monde, et de vous surtout.

GASPARD, *souriant*. – Pourquoi cette préférence, Madame?

MINA. – Parce que mon père m'a dit, Monsieur, pourquoi vous consentiez à m'épouser; il m'a fait lire vos lettres. Il m'a dit que vous ne vouliez pas me voir. Tout cela n'était pas rassurant, vous en conviendrez.

GASPARD, *vivement*. – Mais c'est une abomination de votre père. Je ne vous connaissais pas; il me disait que vous étiez son portrait en femme; vous jugez si c'était tentant.

Gaspard sourit; Mina rit franchement.

GASPARD. – Et puis si vous saviez comment la chose s'est faite! Je vous la raconterai quand nous aurons plus de temps. Et je vous croyais une grosse rousse, maussade, etc. Jugez de ma surprise quand je vous ai vue!

MINA. – M'avez-vous trouvée à votre gré!

GASPARD. – Je serais bien difficile si je vous avais trouvée autrement.

MINA. – Et votre père?

GASPARD. – Charmante, et très disposé à vous aimer comme sa fille.

MINA. – Merci, Monsieur, de ces bonnes paroles. Notre petite promenade est la première douceur que j'aie goûtée depuis que j'ai été forcée de consentir à vous imposer ma présence. . . pour toujours, hélas! Mais pardonnez-moi, Monsieur; je vous en supplie, pardonnez-moi! j'ai si peur de mon père; il m'a menacée de choses si terribles si je résistais! je tiendrai le moins de place possible dans votre maison; je ne demanderai jamais rien; je vivrai avec ma bonne. Vous ne me verrez que lorsque vous le voudrez.

Gaspard l'écoutait avec une douloureuse surprise. Il allait répondre, mais ils étaient arrivés à la porte de l'église. Alors, seulement, Mina s'aperçut qu'elle était seule.

MINA. – Ah! j'ai oublié d'attendre ma bonne! Et je n'ai pas fait attention au chemin que j'ai suivi!

Gaspard regarda à sa montre: il avait encore une heure devant lui avant de rentrer pour accompagner M. Féréor aux usines; Mina ne pouvait être laissée seule dans une ville qui lui était inconnue. Il se décida à rester avec elle pour la ramener à la maison.

GASPARD. – Je resterai près de vous, Madame, et je vous ramènerai moi-même.

Mina le regarda avec étonnement et lui sourit en disant:

«Merci Monsieur.»

Gaspard la fit entrer dans le banc de M. Féréor et se plaça près d'elle. La messe allait commencer. Mina l'écouta tout entière à genoux, et Gaspard vit avec peine qu'elle avait pleuré tout le temps. Quand elle se releva, son visage était gonflé par les larmes qu'elle avait répandues. Elle n'osa lever les yeux sur Gaspard; elle accepta son bras, et ils reprirent le chemin de l'hôtel Féréor.

«Mina, lui dit Gaspard (Mina tressaillit), vous m'avez attristé par votre humble résignation; vous êtes chez vous en étant chez mon père; votre présence nous sera toujours agréable. Et, entre nous deux, si quelqu'un a à pardonner, ce n'est pas moi, c'est vous. C'est donc à vous que je demande pardon du fond du coeur de vous avoir témoigné tant de froideur et d'indifférence. À l'avenir, vous n'aurez à vous plaindre ni de mon père ni de moi, et je vous donne pleine autorité pour faire exécuter toutes vos

volontés. Tous mes gens sont les vôtres; chevaux et voitures également.

— Merci, Monsieur, dit Mina; j'espère ne pas abuser de l'autorité que vous voulez bien me donner: je n'ai pas l'habitude de me faire servir.»

Ils ne dirent plus rien jusqu'au retour à l'hôtel; ils se séparèrent au haut de l'escalier; Gaspard lui serra la main en la quittant.

«Au revoir, au déjeuner, Mina.

— Au revoir, Gaspard», répondit-elle à mi-voix.

Et elle se sauva dans sa chambre.

Gaspard courut plus qu'il ne marcha vers la chambre de son père et lui raconta comment il avait passé sa matinée; il n'omit rien, ni une parole, ni un geste, ni un sourire. M. Féréor parut content et lui serra les mains.

«C'est bien, mon fils; tu as bien commencé, et d'ici peu de jours vous n'aurez plus peur l'un de l'autre. Tu as bien fait de l'appeler par son nom: un mari et une femme ne peuvent s'appeler Monsieur et Madame. C'est ridicule.»

Ils allèrent faire leur visite aux usines et revinrent à onze heures pour déjeuner. Gaspard, suivant le conseil de son père, alla lui-même chercher Mina.

«Mina, dit-il en frappant à la porte et en l'entrouvrant.

— Entrez, Gaspard», répondit timidement Mina.

GASPARD. – Merci, ma bonne Mina, de m'avoir appelé Gaspard.

MINA. – Et merci, Gaspard, de m'avoir appelée Mina.

GASPARD. – Je viens vous chercher pour déjeuner; notre père nous attend.

MINA. – Vite, descendons.

Et, courant devant Gaspard, elle sauta légèrement de marche en marche et se trouva dans le vestibule.

MINA. – Par où faut-il aller, Gaspard?

GASPARD. – La porte à droite; mais laissez-moi vous donner le bras, Mina.

Et Gaspard, prenant le bras de Mina, le passa sous le sien; ils entrèrent ainsi dans la salle à manger, où les attendait M. Féréor.

Il s'avança vers Mina et la baisant au front:

«Bonjour ma fille. . . dit-il. Qu'est-ce que je vois? Vos jolis yeux tout rouges? Ah! Mina, ce n'est pas bien. Vous êtes donc bien malheureuse avec nous, mon enfant?

— Pas aujourd'hui, mon père, répondit-elle en l'embrassant à deux ou trois reprises, Gaspard a été bien bon pour moi; il a eu la bonté de me montrer le chemin de l'église, et puis il m'a appelée Mina, ce qui m'a fait bien plaisir.»

M. FÉRÉOR. – Et avez-vous encore peur de nous, Mina?

— De vous, pas du tout, mon père, dit Mina en lui baisant la main. De Gaspard, encore un peu, ajouta-t-elle en le regardant avec un gracieux sourire.

M. FÉRÉOR. – Bon, il y a du progrès depuis hier. Mettons-nous à table, mes enfants. Gaspard et moi, nous avons bien à travailler, et nous n'avons pas beaucoup de temps à donner au plaisir.

Le déjeuner fini, Mina retourna chez elle, et Gaspard accompagna M. Féréor aux usines. Quand ils furent de retour, Gaspard alla prévenir Mina que le dîner était servi; elle le remercia et accepta son bras sans trembler; elle commençait à s'habituer à sa nouvelle position; le soir, Mina se retirait dans sa chambre avec sa bonne, pendant que Gaspard achevait avec M. Féréor le travail du matin. Ils parlaient souvent de Mina et du charme qu'elle répandait autour d'eux.

«C'est extraordinaire, dit Gaspard, combien la présence de cette charmante enfant m'attendrit et influe sur mon caractère; mon affection pour vous, mon père, prend aussi quelque chose de plus doux; à mesure que je m'attache à elle, je sens plus profondément ce que vous avez fait pour moi.

— Il est certain, répondit M. Féréor, qu'elle semble devoir nous changer complètement. Comme toi, je me sens meilleur près d'elle.»

Mina, de son côté, se trouvait heureuse; elle sortait dans le jour avec sa bonne; elle lisait, travaillait; elle attendait avec impatience le retour de M. Féréor et de Gaspard. Quelques jours après son mariage, Gaspard dit à M. Féréor en sortant de table:

«Mon père, ne pensez-vous pas qu'il soit convenable que je présente Mina à ma mère?»

M. FÉRÉOR. – Oui, mon fils, c'est même nécessaire. Il faut que tu l'y mènes aujourd'hui.

GASPARD. – C'est ce que je pensais, mon père; le voulez-vous, Mina? Ma pauvre mère et Lucas seront fort heureux de vous voir.

MINA. – Je veux tout ce que vous voulez, Gaspard.

GASPARD. – Alors, nous accompagnerons mon père aux usines, et, quand vous aurez tout vu, je vous mènerai chez ma mère. Vous faudra-t-il ma voiture?

MINA. – Est-ce bien loin?

GASPARD. – À un quart de lieue.

MINA. – Je fais sans me fatiguer deux ou trois lieues.

GASPARD. – En ce cas nous irons à pied.

MINA. – J'aime bien mieux marcher qu'aller en voiture.

XXV - Mina à la ferme

Mina alla s'arranger pour la promenade. Gaspard donna le bras à son père pour monter l'escalier, et tous trois se retrouvèrent dans le vestibule, prêts à partir.

Mina était rayonnante; ses yeux étaient dérougis et brillaient de tout leur éclat; elle était plus charmante encore que les jours précédents; Gaspard ne cessait de la regarder.

Mina était gaie, en train; elle s'était familiarisée avec son beau-père et même avec Gaspard; elle souriait à M. Féréor et répétait souvent:

«Je suis heureuse, mon père, heureuse d'être près de vous.»

Elle regardait Gaspard d'un air un peu malicieux, mais elle n'ajoutait pas: et de Gaspard.

«Quel beau pays! s'écria-t-elle. Quelle charmante vallée! Ah! je vois les usines! Que c'est beau! Quels magnifiques bâtiments! Qu'on est heureux de vivre ici!»

M. Féréor souriait et se réjouissait de l'admiration de Mina; Gaspard avait un air heureux et doux qu'il n'avait jamais eu. Mina s'enthousiasmait de plus en plus à mesure qu'elle approchait de ces belles usines situées dans cette charmante vallée de..; elle regardait à la portière de droite, à celle de gauche. Enfin, ils arrivèrent; elle sauta à bas de la voiture, sans donner à Gaspard le temps de lui présenter la main. Elle demanda à son mari de la laisser seule venir en aide à son père, qui trébucha en touchant terre et tomba à moitié dans les bras de Mina; elle le soutint très adroitement et lui donna le bras.

On lui fit voir les ateliers; partout les ouvriers étaient groupés pour la recevoir, et partout on fut charmé de sa grâce, de sa beauté, des paroles aimables qu'elle trouva à dire à chacun. Gaspard était dans le ravissement, il ne la quitta pas des yeux; M. Féréor, qui lui donnait le bras, n'était pas moins enchanté que Gaspard. Lorsque tout fut visité, et qu'elle eut particulièrement examiné la fabrication des toiles cuivre et zinc, elle leva ses yeux attristés sur Gaspard, qui se trouvait près d'elle, et lui dit à voix basse:

«Voilà pourtant la cause de votre esclavage, pauvre Gaspard.»

GASPARD. – Dites plutôt la cause de mon bonheur, chère Mina; hier et aujourd'hui ne se ressemblent pas.

Mina hocha la tête et ne répondit rien.

GASPARD. – Vous ne me croyez pas?

MINA. – Je crois que vous êtes bon et que vous avez pitié de moi. Je suis reconnaissante, croyez-le bien.

M. Féréor, ayant tout fait voir à Mina, dit à Gaspard qu'il allait maintenant aux affaires sérieuses.

«Et toi, mon fils, va mener Mina chez ta mère; tu me retrouveras dans mon cabinet.»

Ils se séparèrent. Gaspard et Mina prirent le chemin de la ferme. Gaspard était pensif; Mina avait repris sa timidité.

GASPARD. – Vous ne parlez plus, Mina? Votre gaieté vous a déjà quittée?

MINA. – C'est votre belle manufacture de toiles cuivre et zinc qui m'a donné des idées tristes.

GASPARD. – Et fausses, vous pouvez bien ajouter.

MINA. – Fausses! Le temps nous fera voir lequel de nous a raison. . . Quel joli chemin nous parcourons! Ces jeunes bois sont frais et charmants.

La conversation continua. Gaspard la mit au courant de sa famille, des principaux événements de sa jeunesse, ensuite il se tut. Mina parla de temps à autre; mais le sérieux de Gaspard lui fit peur, et elle se tut comme lui.

Quand Gaspard entra dans la ferme, il trouva sa mère faisant le ménage pendant que Lucas était aux champs. Elle reçut donc Mina au milieu de son linge lessivé, de ses fourneaux, des fers à repasser.

«Je suis désolée de vous recevoir au milieu de ce désordre, Madame», dit la mère Thomas en posant son fer et en essuyant ses mains.

MINA, *tristement*. – Madame! Vous me repoussez donc aussi, ma mère?

LA MÈRE, – Mon Dieu! c'est que. . . je crains. . . , je n'oserai jamais vous appeler ma fille.

MINA. – Je suis donc bien repoussante, que tout le monde me témoigne de l'éloignement.

LA MÈRE. – De l'éloignement! Comment pouvez-vous croire, Madame, que la femme de Gaspard ne soit pas reçue avec empressement?

— Alors, embrassez-moi, ma mère, dit Mina en se jetant dans les bras de la mère Thomas; et ne m'appelez plus Madame.

LA MÈRE. – Et comment faut-il vous appeler ma charmante fille?

MINA. – Votre fille ou Mina. N'est-ce pas, Gaspard?

Gaspard, sans lui répondre, la serra dans ses bras et l'embrassa. Mina tressaillit et le regarda avec étonnement et satisfaction. La mère Thomas l'embrassa également.

«À présent, ma mère, dit Mina prenant un fer, je vais vous aider à faire le ménage.»

Et Mina, jetant son chapeau et son châle sur une chaise, se mit à repasser avec une adresse et une activité qui prouvaient qu'elle n'était pas à son coup d'essai. Gaspard et la mère Thomas restaient interdits; Mina repassait toujours.

MINA. – Vous voyez ma mère, que je pourrai vous être utile; ma bonne me laissait faire toute sorte de choses du ménage; chez mon père, je n'étais pas servie comme je le suis chez Gaspard. Nous vivions dans notre coin, ma bonne et moi, et je me servais moi-même. Et vous savez, ma mère, que lorsqu'on sait se servir soi-même, on sait servir les autres.

— Ma fille, que faites-vous? dit la mère Thomas revenue de sa surprise et s'avançant vers Mina pour lui retirer le fer.

Mina ne voulait pas le lâcher, la mère Thomas voulait le lui enlever. Mina riait et perdait ses forces.

«Au secours, Gaspard! appela-t-elle. Au secours! ma mère est plus forte que moi.»

Gaspard obéit à l'appel de Mina et la secourut si bien, que le fer resta entre les mains de la mère Thomas. Mais la glace était rompue; la lutte dans laquelle Gaspard avait pris une part si active enleva l'embarras, la crainte qu'avait éprouvée la mère à l'aspect de sa charmante et élégante belle-fille.

MINA. – C'est bien; je me vengerai de ma défaite, et Gaspard me le payera, car il s'est mis contre moi au lieu de me secourir.

GASPARD. – Comment, contre vous? Je vous ai seulement légèrement soutenue pour vous empêcher de glisser.

MINA. – C'est égal! puisque j'ai perdu mon fer, je vais plier ce tas de serviettes. Gaspard, donnez-moi, je vous prie, ce paquet qui sèche au feu.

GASPARD. – Mina, je vous en supplie.

MINA. – N'est-ce pas, ma mère, que ce linge doit être plié et détiré?

LA MÈRE. – Certainement, ma fille; mais Gaspard a raison de vouloir vous empêcher de faire cet ouvrage, qui ne convient pas à votre position.

MINA. – Ma position est d'être votre fille, de vous aider en tout, de vous être utile et agréable. N'est-ce pas Gaspard? Donnez-moi, je vous en prie, ce paquet trop lourd pour moi, mon cher Gaspard.

GASPARD. – Je ne résiste pas à un aussi charmant appel, chère Mina; voici votre linge. Je ne devrais pourtant pas vous avoir obéi.

MINA. – Vous devez m'obéir longtemps encore, pauvre Gaspard, pour expier vos torts envers moi.

LA MÈRE. – Comment, ma fille, Gaspard s'est déjà donné des torts envers vous?

MINA. – Je crois bien, ma mère; si vous saviez les lettres qu'il a écrites à mon père à propos de notre mariage, et l'idée qu'il avait de moi! Ah! ah! ah! Il me croyait une grosse rousse, maussade et dégoûtante.

La mère Thomas et Gaspard ne purent s'empêcher de rire.

«Charmante enfant!» dit la mère Thomas à Gaspard.

MINA. – Et voyez, ma mère, comme il est mauvais! il ne me donne seulement pas un coup de main. Je suis sûre que Lucas ne ferait pas cela, et qu'il me donnerait le linge lorsque j'en ai besoin, comme à présent.

Lucas était entré au moment où Mina commençait à parler; Gaspard lui fit signe de se taire, mais, à la dernière réflexion de Mina, Lucas s'avança avec empressement et posa sur la table un gros paquet de serviettes.

«C'est Lucas! s'écria Mina avec surprise. Voyez comme j'ai bien deviné, dit-elle en se dépêchant de ranger le linge et en présentant sa joue à ce nouveau frère. J'étais sûre que ce bon Lucas me serait un excellent frère.»

LUCAS. – Comme vous me semblez devoir faire une bonne soeur,. . . Ma. . . Madame.

MINA. – Madame! Ah! ah! ah! Une Madame qui plie du linge! Vous savez bien que je m'appelle Mina?

LUCAS. – Mais non, je n'en savais rien. Gaspard ne me l'avait pas dit.

MINA. – Ah! on ne s'est guère occupé de moi, à ce qu'il me semble. Mais vous avez raison, mon frère: je serai une bonne soeur, une bonne fille. . . et une bonne femme, si Gaspard veut bien le permettre.

Mina avait baissé la voix, et son visage s'attrista subitement; sa physionomie expressive changea complètement. Avec toute la mobilité d'une grande jeunesse et d'une naïve innocence, elle passait facilement du rire aux larmes et des larmes au sourire.

Gaspard lui répondit en lui baisant la main. Mina parut satisfaite de la réponse et reprit son linge, qu'elle détirait et dépliait avec une dextérité qui excita l'admiration de Lucas.

«Ah! dit-il, en riant, que je voudrais avoir une femme comme Mina!

— Voyez-vous, Monsieur, que Lucas vous envie votre femme, dit Mina en riant et en s'adressant à Gaspard. Soyez tranquille, Lucas, lorsque vous vous marierez, appelez-moi; je formerai ma belle-soeur à faire vite et bien.»

La conversation continua, gaie et agréable pour tout le monde; Gaspard, Lucas, la mère Thomas avaient les yeux fixés sur la charmante et gracieuse Mina, qui semblait les avoir tous fascinés. Le linge était plié et rangé; les torchons étaient accrochés au foyer, pour sécher; la table était débarrassée, tout était en place.

MINA. – À présent, ma mère, je vais faire un peu la princesse, et je vous demanderai un morceau de savon pour me laver les mains, afin de ne pas trop dégoûter Gaspard et mon père.

Lucas s'empressa d'apporter à Mina le savon et une terrine d'eau tiède.

MINA. – Merci, Lucas. Voyez Gaspard, comme Lucas est aimable, comme il me sert avec empressement.

LUCAS. – Je n'y ai pas grand mérite, charmante soeur.

GASPARD. – Chère Mina, il faut partir. Voici deux heures que nous sommes ici, et mon père. . .

MINA. – Deux heures! déjà! Comme le temps passe vite. Adieu, ma bonne mère, dit-elle en mettant son châle et son chapeau; je reviendrai bientôt et souvent, si Gaspard veut bien le permettre, ajouta-t-elle en jetant sur son mari un regard malin et riant. C'est Gaspard qui commande, et moi j'obéis.

— Je crois bien que ce sera le contraire, dit Gaspard en riant.

Mina embrassa sa belle-mère, qui le lui rendit avec usure, puis Lucas.

«Adieu, charmante soeur; revenez bientôt, lui dit-il.

— Quand Gaspard voudra bien le permettre», répondit Mina en souriant.

GASPARD. – Petite malicieuse, vous savez bien que votre volonté est la mienne.

XXVI - Grand chagrin de Mina. Gaspard s'explique

Quand ils furent partis, Lucas et sa mère ne tarirent pas en éloges sur la charmante et aimable Mina.

«Quelle chance a Gaspard, dit Lucas: il se marie dans l'intérêt de l'usine et de M. Féréor; il s'attend à une femme laide, méchante, bête, et voilà qu'on lui amène la plus charmante jeune fille qu'il soit possible de voir.»

Pendant ce temps, Gaspard et Mina hâtaient le pas et couraient presque pour revenir plus tôt près de M. Féréor; Gaspard donnait le bras à Mina pour la faire marcher ou courir plus vite, et tous deux riaient à l'envi l'un de l'autre. Ils arrivèrent tout essoufflés dans le cabinet de M. Féréor.

GASPARD. – Suis-je en retard, mon père?

M. FÉRÉOR. – Non, mon ami; en avance au contraire.

GASPARD. – Tant mieux! J'avais peur de m'être laissé entraîner par Mina.

M. FÉRÉOR, *souriant*. – Ah! c'est Mina? un vrai miracle qu'elle a opéré.

MINA. – C'est parce que j'ai repassé du linge, mon père.

M. FÉRÉOR, *avec surprise*. – Repassé du linge! Comment, Gaspard?

— Oh! mon bon père, ne le grondez pas; ce n'est pas sa faute, dit Mina en passant ses bras autour du cou de M. Féréor et en l'embrassant. Je sais très bien faire le ménage, et j'ai aidé notre pauvre mère pour la soulager. Et puis, n'est-ce pas que ce n'eut pas été aimable ni convenable de lui laisser le gros ouvrage sans lui venir en aide?

— Chère enfant, tu es une petite enchanteresse, répondit M. Féréor avec un sourire satisfait.

— Merci, merci, cher bon père! dit Mina. Vous m'avez tutoyée, et c'est parti du coeur. Oh! je vois bien que vous m'aimerez.

M. FÉRÉOR. – Je t'aime déjà, mon enfant. Qui pourrait ne pas t'aimer?

MINA, *riant*. – Entendez-vous, Gaspard, ce que dit votre père? Il est bien plus aimable que vous. N'est-ce pas, mon père?

M. FÉRÉOR. – Je veux bien dire comme toi, chère enfant; mais le pauvre Gaspard n'ose pas; il sait que tu as peur de lui, et. . .

MINA. – Oh! plus maintenant, mon père.

M. FÉRÉOR. – Depuis quand donc?

MINA, *rougissant*. – Depuis. . . , depuis notre visite chez sa mère.

Elle ajouta très bas à l'oreille de M. Féréor:

«Il m'a embrassée: donc, il ne me déteste plus.»

M. Féréor se mit à rire bien franchement.

«Qu'a-t-elle dit? demanda Gaspard en s'approchant.

— Ne dites pas, mon père, ne dites pas!» s'écria Mina.

GASPARD. – Je le saurai bien: mon père me dit tous ses secrets.

MINA. – Mais pas les miens.

M. Féréor sourit, serra la main de Gaspard, et baisa les petites mains qui étaient à sa portée.

M. FÉRÉOR. – Je te répète que tu es une petite enchanteresse. Et à présent, ma fille, il faut que tu t'en ailles. Gaspard va faire atteler ta voiture; tu retourneras chez toi, et Gaspard viendra travailler avec moi.

MINA. – Ne puis-je pas rester, mon père? Je me tiendrai tranquille dans mon petit coin; je ne bougerai pas.

M. FÉRÉOR. – Non, ma fille, tu nous gênerais.

Mina soupira, baisa la main de M. Féréor et sortit.

MINA. – Gaspard, est-ce que je vous aurais gêné?

GASPARD. – Je. . . je. . . crois que oui; j'aurais eu trop peur que vous vous ennuyiez.

MINA. – Mais je ne me serais pas ennuyée.

GASPARD. – Qu'auriez-vous fait?

MINA. – Je vous aurais regardé.

GASPARD, *souriant*. – Et si j'en avais fait autant, que serait devenu mon travail?

MINA. – Oh! vous! il n'y a pas de danger.

GASPARD, *riant*. – Comment, pas de danger? C'est précisément le danger que mon père a prévu.

MINA. – Alors, adieu, Gaspard. Au revoir. Ne soyez pas trop longtemps.

Mina monta en voiture et songea à sa journée.

Quelques semaines se passèrent encore ainsi; Mina se rassurait de plus en plus sur son avenir; Gaspard s'attachait de plus en plus à sa femme; il commençait à trouver dans cette affection et dans celle qu'il portait à son père le calme qu'il avait cherché; il avait moins de ces agitations, de ces inquiétudes qui l'attristaient autrefois, et cependant il sentait qu'il manquait encore quelque chose à son coeur pour arriver au but si désiré.

M. Féréor devenait de plus en plus différent de ce qu'il avait été, sa froideur et sa réserve

habituelles faisaient place à l'affection et à l'indulgence. Mina s'apercevait de ces changements et espérait de plus en plus se faire aimer de son mari. Un jour qu'elle revenait du châtelet où M. Féréor et Gaspard achevaient leur après-midi comme d'habitude, elle réfléchit sur les procès qu'elle avait faits dans le coeur de Gaspard et de M. Féréor.

«Je crois, dit-elle, que je serai très heureuse. Gaspard veut réparer ce qu'il a fait avant que nous soyons mariés. Il me dit des choses très aimables; il a l'air d'être content de moi; mais je ne sais pas s'il m'aime comme mon père. . . Non, il ne m'aime pas; il n'est pas comme sont avec leurs femmes des maris que je connais. D'abord ils se tutoient, et Gaspard ne me tutoie pas; ensuite ils se disent bonjour et bonsoir en s'embrassant, et Gaspard ne m'embrasse pas. Enfin, ils demeurent près l'un de l'autre, et Gaspard m'a mis à l'autre bout de la maison, le plus loin de lui possible. Aussi je demanderai à Gaspard la permission de mettre un lit dans ma chambre pour ma bonne, parce que j'ai peur toute seule dans mon bel appartement. . . Il est très beau, mon appartement. Et Gaspard qui l'avait arrangé pour une grosse rousse, méchante. . . et bossue, peut-être. Ah! ah! ah! Comme ils ont dû être surpris quand ils m'ont vue, car je sais que je suis jolie. J'aime beaucoup ma figure et ma taille. Si j'ai des filles, je voudrais qu'elles me ressemblassent. Et les garçons devront ressembler à Gaspard. . . Il est très bien, Gaspard. J'aime beaucoup sa figure; il a l'air distingué. Et puis, il a une belle taille et une belle tournure. S'il pouvait m'aimer un peu!. . . Beaucoup serait encore mieux. . .

Et s'il continue à ne pas m'aimer, je serai très malheureuse. Et je le dirai à notre père; il me consolera, lui, car il m'aime. Et je resterai toujours avec lui et pas avec Gaspard. C'est méchant à Gaspard. Qu'est-ce que je lui ai fait? Est-ce ma faute si on l'a forcé à m'épouser? Pourquoi a-t-il consenti? Pour me rendre malheureuse? C'est très vilain! C'est une mauvaise action, et je ne l'aime pas du tout pour la peine.»

Le résultat de ses réflexions fut un déluge de larmes. Elle descendit de voiture pleurant comme une Madeleine; les domestiques qui la reçurent s'en étonnèrent et accusèrent leurs maîtres de cruauté envers leur charmante jeune maîtresse, à laquelle ils s'intéressaient déjà. On alla prévenir la bonne et la femme de charge; cette dernière vint savoir si Madame était souffrante.

MINA. – Non, Madame; je vous remercie de votre bonté. Je vais très bien; seulement. . .

MADAME BONJEAN. – Je prie Madame de m'excuser. Je suis bien fâchée de voir Madame si désolée. Il y a longtemps que je suis dans la maison; il est bien naturel que je prenne intérêt à ma jeune maîtresse.

MINA. – Merci, chère Madame. Je suis bien contente que vous ayez un peu d'amitié pour moi.

La femme de charge, touchée des larmes de Mina, ne savait comment la consoler; elle alla prévenir la bonne, Mme Gauroy. qui accourut près de Mina.

«Qu'as-tu, mon enfant? Ma chère enfant, pourquoi pleures-tu si amèrement?»

MINA. – Ma bonne, ma chère bonne, je suis bien malheureuse: Gaspard ne m'aime pas.

La bonne, ne sachant pas ce qui s'était passé, ne put rien dire pour lui persuader le contraire; elle pensa que Gaspard avait été dur et grossier pour sa chère enfant, et elle le détesta un peu plus qu'auparavant.

Les heures s'écoulèrent. Mina, fatiguée de plusieurs nuits agitées et de sa douleur récente, s'endormit dans son fauteuil. Elle dormait encore quand Gaspard entra précipitamment. Il avait su par Mme Bonjean tout ce qui s'était passé et l'état de désolation de Mina à son retour. Gaspard et M. Féréor furent consternés de ce grand chagrin.

«Va, mon fils, dit M. Féréor, va vite près d'elle; tâche de garder sa confiance et qu'elle t'avoue ce qui l'a mise dans cet état.»

Gaspard entra donc chez Mina, qui dormait. Il s'arrêta devant elle et considéra longtemps cette attitude gracieuse, ce visage charmant qui portait encore la trace de ses larmes. Gaspard se mit à genoux près d'elle et baisa doucement la main qui soutenait la tête de Mina. «Pauvre petite!» dit Gaspard. Ces paroles, quoiqu'elles eussent été prononcées à voix basse, réveillèrent Mina. Elle poussa un cri en voyant Gaspard.

«Mina, chère Mina, qu'avez-vous?» lui dit-il en la retenant dans son fauteuil.

MINA. – J'ai beaucoup de chagrin, Gaspard.

GASPARD. – Et pourquoi donc, chère enfant? Qu'ai-je fait, mon Dieu, pour vous affliger ainsi?

MINA. – Gaspard, mon cher Gaspard, vous ne m'aimez pas.

GASPARD. – Moi, je ne vous aime pas! Qu'est-ce qui peut vous donner une pareille pensée?

Mina lui raconta ses réflexions et leur résultat. À mesure que Mina développait ses griefs, le visage de Gaspard s'éclaircissait, il lui avoua ses vrais sentiments, la tendresse qu'il ressentait pour elle, son ardent désir de lui prouver sa vive affection et d'obtenir la sienne. Il continua: «Je ferai donc comme les maris que tu connais, chère petite femme: je te tutoierai, je demeurerai près de toi, je te dirai bonjour et bonsoir en t'embrassant; je ferai tout ce que tu voudras, tu auras toute ma confiance, tu me donneras toute la tienne, et tu me promettras de ne jamais douter de ma tendresse.»

MINA. – Non, jamais, mon ami, jamais. Je serai heureuse et je ne pleurerai plus.

GASPARD. – Et tu me tutoieras, puisque tu veux que je te tutoie?

MINA. – Oui, Gaspard, je vous. . . c'est-à-dire. . . Veux-tu appeler ma bonne, Gaspard?

GASPARD. – Oui, chère enfant, je vais te la chercher.

MINA. – Et tu reviendras avec elle.

— Madame Gauroy, ma chère madame Gauroy, s'écria Gaspard en saisissant et en serrant les mains de la bonne, ma femme vous demande; elle est contente de moi; elle croit enfin que je l'aime de tout mon coeur.

Mme Gauroy serra aussi les mains de Gaspard, avec des larmes dans les yeux, et le suivit chez Mina.

«Ma bonne, ma chère bonne, s'écria Mina en courant à sa bonne, et en se jetant dans ses bras, il m'aime, il me tutoie; il logera près de moi, il m'embrassera matin et soir; il aura confiance en moi et j'aurai confiance en lui.»

GASPARD. – Et comme je ne t'ai pas dit bonjour ce matin, je te le dis maintenant devant ta bonne.

Et Gaspard la serra dans ses bras et l'embrassa tendrement. Mme Gauroy pleurait de joie; elle aussi serra dans ses bras le mari de son enfant. Gaspard les quitta en leur annonçant qu'il allait rassurer son pauvre père, qui s'inquiétait de la douleur de Mina.

GASPARD. – Eh bien! mon père, tout est arrangé; la source des larmes de Mina est tarie; je lui ai avoué ma tendresse, mon bonheur; figurez-vous qu'elle croyait que je ne l'aimais pas.

Gaspard raconta à son père le détail des tristes pensées de Mina, la conversation qu'il venait d'avoir avec elle et son résultat.

«Les trois conséquences d'une affection sincère sont donc de la tutoyer, de demeurer près d'elle, de l'embrasser matin et soir.»

M. Féréor rit de bon coeur.

«Es-tu disposé à accorder ces trois preuves infaillibles?»

GASPARD. – Très disposé, mon père; je regrette seulement de quitter votre voisinage.

M. FÉRÉOR. – Celui que tu auras vaut bien celui que tu perds. Tu penses bien que cela ne pouvait pas durer. C'était grossier et insultant pour elle. Te voilà donc avec un bonheur complet.

GASPARD. – Oui, mon père, et toujours grâce à vous. Ne craignez pas, excellent père, que cette nouvelle tendresse, née d'hier, diminue en rien celle que je vous porte, et qui a sa source dans la reconnaissance; elle a grandi avec moi, elle est ma première affection; elle ne peut ni s'effacer ni s'affaiblir. Mon nouveau sentiment pour Mina ne peut que développer le premier, le premier qui m'ait fait sentir que j'avais un coeur!

— Je te comprends parfaitement, mon fils, et je n'ai pas peur; Mina, pour toi comme pour moi, achève notre éducation de ce côté. Et à présent, Gaspard, va faire ton déménagement; tu n'as pas beaucoup de temps avant le dîner.

Gaspard quitta son père et alla prévenir Mme Bonjean de venir l'aider à déménager; il fut surpris d'y trouver Mina.

GASPARD. – Comment, Mina, toi ici?

MINA. – Oui, Gaspard; je fais une visite à Mme Bonjean; elle a eu la bonté de s'intéresser à mon chagrin, il est juste que je vienne lui annoncer mon bonheur. Je lui ai tout raconté; elle a trouvé que j'avais raison et que tu avais tort: n'est-ce pas, Madame Bonjean?

MADAME BONJEAN. – Certainement, chère dame; et je le gronderai quand je le trouverai seul.

MINA. – Ah! ah! ah! tu seras grondé! C'est bien fait, pour m'avoir tant fait pleurer!

Gaspard la regardait et souriait.

«Ma chère Madame Bonjean, dit-il, je viens vous demander de m'aider à déménager.»

MADAME BONJEAN. – Oui, oui, Madame m'a prévenue; laissez-nous faire, Mme Gauroy et moi, nous vous arrangerons tout cela.

MINA. – Et moi donc? Croyez-vous que je resterai les bras croisés pendant que vous vous fatiguerez à porter des livres et des habits?

GASPARD. – Mina, chère petite, tu vas te fatiguer; tu n'as pas l'habitude de ce genre de travail.

MINA. – Pas l'habitude? Mais je faisais tout le ménage avec ma bonne; nous n'étions pas riches, va; nous n'avions pour nous aider qu'une fille de basse-cour, une grosse rousse comme moi.

Mina rit de ce bon petit rire jeune et frais.

Gaspard sourit. «Méchante, tu exploites ce secret que je t'ai confié.»

MINA. – Beau secret! Je le ferai connaître à tout le monde.

Elle continua:

«Nous allions au marché, ma bonne et moi, nous faisions la cuisine, tout le ménage, et notre blanchissage, nos robes, notre linge. Et nous n'avions que six mille francs par an pour tout payer.»

GASPARD. – Je croyais que ton père était très riche.

MINA. – Il paraît, en effet, qu'il était très riche, mais il met tout son argent dans ses usines; ma bonne m'a dit qu'il était très gêné quand je me suis mariée; il parlait même de fermer ses usines. Et puis il ne m'aimait pas.

GASPARD. – Pourquoi cela?

MINA. – Parce que je ressemblais à maman et que j'aimais à donner aux pauvres.

GASPARD. – Pauvre petite!

MINA. – Tu juges comme j'ai eu peur quand il m'a fait lire ta première lettre où tu consentais à m'épouser. Je l'ai prié, supplié de ne pas me marier à un homme qui m'acceptait par force, que je n'avais jamais vu. . .

GASPARD. – Comment? Ton père m'a écrit que tu m'avais vu aux fêtes de mon adoption, et que tu me trouvais à ton gré.

MINA, *riant*. – Ah! ah! ah! quel mensonge! Je ne suis jamais allée à aucune fête; je ne suis jamais sortie qu'avec ma bonne pour la messe et pour me promener en visitant des pauvres. J'ai donc eu très peur de ce mariage, et j'ai trouvé le courage de lutter contre mon père, malgré sa colère; il avait beau me gronder, me maltraiter. . .

GASPARD, *tressaillant*. – Te maltraiter? Toi?

MINA. – Oh! il me maltraitait souvent; mais cette fois, après m'avoir bien tarabustée, il m'a donné un coup et il m'a fait si mal que j'ai cédé. Tu vois, Gaspard, qu'il ne faut pas m'en vouloir pour avoir consenti à t'épouser.

GASPARD. – Oh! Mina! Pauvre enfant! Si j'avais connu ta malheureuse position!

Mina se jeta dans les bras de Gaspard.

«Elle ne sera pas malheureuse, cher Gaspard, puisque tu m'aimes et mon père aussi.» Une larme de Gaspard tomba sur la joue de Mina. «Oh! Gaspard, mon bon Gaspard! Ne pleure pas sur ma triste vie

passée, sans quoi je vais pleurer aussi.» Gaspard l'embrassa, mais il était trop ému pour parler.

MINA. – Et à présent je vais rejoindre Mme Bonjean pour ton déménagement. Pourquoi est-elle partie sans moi?

GASPARD. – Parce qu'elle est très discrète; elle voyait que tu allais me dire des choses intimes.

MINA. – Il ne fallait donc pas parler devant elle?

GASPARD. – Non, chère enfant; tout ce que tu m'as dit devait être pour moi seul.

MINA. – Tu seras donc mon ami tout à fait. Je pourrai te dire tout ce que je pense, tout ce que j'ai fait, tout ce que je désire.

GASPARD. – Tout, mon amie, tout.

MINA. – Ah bien! alors je me dépêche de te dire. . . Tu ne me gronderas pas? Tu me refuseras si je demande trop.

GASPARD. – Parle, parle, mon enfant. Je ne te refuserai rien.

MINA. – Eh bien! Gaspard, je voudrais bien avoir un piano et de la musique; j'aime tant la musique! J'en ai, mais très peu; ma pauvre bonne m'en achetait sur nos économies, mais elles n'étaient pas grosses, comme tu penses.

GASPARD. – Comment, c'est cela que tu hésites à me demander? Dès demain j'écrirai pour un piano de Pleyel.

MINA. – Et puis une autre chose, mon ami. Je voudrais avoir un peu d'argent pour donner aux pauvres.

GASPARD, – Tant que tu voudras, ma bonne, excellente petite femme. Combien veux-tu?

MINA. – Peux-tu me donner. . . vingt francs! Est-ce trop? ajouta-t-elle en voyant la surprise de Gaspard.

GASPARD. – Trop? Mais mon enfant, ce n'est rien. Que veux-tu faire avec vingt francs?

MINA. – C'est beaucoup, Gaspard; nous faisions, ma bonne et moi, des vêtements de pauvres; nous leur achetions du pain, du beurre, du bois; on a beaucoup de choses avec vingt francs! Et ils étaient si contents quand nous leur apportions tout ça!

GASPARD. – Tu es un ange; en faisant mon déménagement, je te donnerai mille francs, que je renouvellerai quand ils seront épuisés.

MINA. – Mille francs! Oh! Gaspard, que tu es bon! J'en aurai pour un an au moins.

GASPARD. – Non, Mina, je suis trop riche pour donner si peu. Donne toujours et tant qu'on aura besoin; ne ménage pas ma bourse, qui est la tienne.

MINA. – Comment, je pourrais donner. . . dix mille francs par an?

GASPARD. – Pas dix mille, mais cent mille, deux cent mille, et bien plus encore. Pourquoi augmenter notre fortune, déjà trop considérable?

MINA. – Mon bon, mon cher Gaspard! Le bon Dieu te bénira et te récompensera. Gaspard, que je t'aime! ajouta-t-elle en se jetant dans ses bras. Que de pauvres ne souffriront plus, grâce à toi, à ta charité! Je vais vite le dire à ma bonne.

Mina partit en courant. Gaspard resta pensif.

«C'est un ange que Dieu m'a donné! elle sera mon bon ange; elle me donnera ce qui m'a manqué jusqu'ici: la charité. À mesure que je l'aime, je me sens meilleur, mieux disposé pour faire le bien, plus indulgent, plus doux. Mon Dieu, que j'ai de reproches à me faire! que d'actions mauvaises dans ma vie! quelle ambition! Quel égoïsme! Ma première amélioration date de ma tendresse pour mon père adoptif. Je me suis senti tout autre quand j'ai aimé. Et à présent, je sens mon coeur s'élargir, se remplir de bons sentiments; je comprends le chagrin, les peines du coeur: je comprends même la piété, la prière, depuis que j'ai mené Mina à la messe; je l'y mènerai souvent; la prière fait du bien; elle laisse quelque chose de doux, de satisfait, que je ne connaissais pas.»

Et, en finissant ces mots, Gaspard pria Dieu dans son coeur de lui pardonner son indifférence passée et de le rendre meilleur à l'avenir. Il jeta les yeux autour de la chambre et ne vit ni crucifix ni sainte Vierge; pourtant il aperçut dans un coin de la chambre un coussin placé comme pour s'y agenouiller, devant une petite table. Sur cette table était une boîte d'une forme bizarre. Il l'ouvrit et vit un modeste crucifix en bois, une statuette de la sainte Vierge, un chapelet en buis, un livre de prières et un portrait miniature qui lui sembla être celui de Mina elle-même, mais vieillie.

Gaspard devina que c'était celui de sa mère; il se mit à genoux, baisa et rebaisa cette image charmante; il baisa aussi les pieds du crucifix, et allait le remettre en place, lorsque Mina parut. Elle poussa un petit cri joyeux, et, courant à Gaspard, elle lui prit la tête dans ses mains, lui fit un signe de croix sur le front et le lui baisa.

«Tu es béni, Gaspard; béni par moi, par mon coeur, par ma mère et par le bon Dieu. Je suis heureuse, mon ami, de te voir prier; si tu le veux bien, nous ferons toujours ensemble notre prière du soir; celle du matin est impossible, car je me lève de bonne heure, pendant que tu dors encore probablement, mais rien ne nous empêche de la faire le soir.»

GASPARD. – Dès aujourd'hui mon cher petit ange gardien, dès ce soir je prierai à tes côtés. . . Et je te ferai venir un établissement plus convenable et plus commode pour nos prières du soir. . . et du matin, car je ne suis pas aussi paresseux que tu le crois.

MINA. – Tant mieux! Ton déménagement est bien avancé, mon ami; il ne reste plus que tes papiers, auxquels je n'ai pas voulu qu'on touchât.

GASPARD. – Tu as bien fait; viens m'aider à les ranger et les transporter en ordre.

Mina, très fière d'être appelée pour des choses de cette importance, suivit Gaspard et commença le rangement. Quand ils eurent fini, elle lui demanda si elle pouvait jeter un coup d'oeil sur la chambre de

son père.

MINA. – Je voudrais bien me le figurer dans sa chambre et savoir s'il est bien logé.

GASPARD. – Entre, mon enfant, entre; il n'est jamais chez lui à cette heure-ci. Je vais emporter mes derniers papiers.

XXVII - Mina chez M. Féréor. Piano et musique.

Mina entra chez M. Féréor; elle examina chaque meuble, chaque objet. Après avoir tout vu, elle remarqua l'absence du crucifix.

«Pauvre père! pensa-t-elle. Il n'est pas pieux comme Gaspard. Mais nous lui ferons aimer le bon Dieu; nous prierons tant pour lui!»

Et, se mettant à genoux au pied du lit de M. Féréor, elle pria avec ferveur pour que son cher père aimât le bon Dieu par-dessus toutes choses.

Pendant qu'elle priait, M. Féréor rentra chez lui et resta stupéfait de voir Mina à genoux auprès de son lit.

«Mina, dit-il en s'approchant et en cherchant doucement à la relever, Mina, ma fille, que fais-tu? Par quel hasard es-tu chez moi?»

Mina se releva; ses yeux étaient humides, sa physionomie était grave; elle prit la main de M. Féréor dans les siennes.

«Mon père, j'ai désiré connaître votre chambre afin de vous y suivre par la pensée. J'ai voulu prier pour vous chez vous. J'ai ardemment prié pour votre bonheur, non seulement en ce monde, mais dans l'autre. J'ai demandé au bon Dieu de remplir votre coeur de son amour, d'augmenter en vous l'esprit de charité; et à présent je vous demande à vous, mon père, le bienfaiteur de mon cher Gaspard, de vouloir bien me bénir; je n'ai pas encore reçu votre bénédiction. Gaspard m'aime maintenant, et sa tendresse a fait de moi votre vraie fille, votre enfant.»

Mina se mit à genoux devant M. Féréor, baisa tendrement la main paternelle qui devait la bénir, et reçut cette bénédiction la tête inclinée, les larmes dans les yeux et la joie au coeur.

«Que Dieu te bénisse comme je te bénis, mon enfant, ma fille chérie; oui, je te bénis du fond de mon coeur, où tu as conquis ta place près de mon cher Gaspard. Je te remercie, ma fille, d'être venue prier chez moi pour moi. Ton influence bienfaisante me donnera, j'espère, le coeur chrétien que tu me demandes, et l'esprit de charité qui m'a manqué jusqu'ici, je dois l'avouer.»

En finissant ces mots, M. Féréor releva l'heureuse Mina et la serra contre son coeur.

«À présent, chère enfant, laisse-moi seul; j'ai à travailler. Envoie-moi Gaspard, j'ai besoin de lui.»

Mina courut chercher Gaspard.

«Mon père n'a pas semblé mécontent que tu fusses entrée chez lui?» demanda Gaspard avec inquiétude.

MINA. – Au contraire, il m'a remerciée, il m'a bénie. Il est si indulgent pour moi! Ses yeux me regardent d'un air si bon! Il pleurait presque en m'embrassant après m'avoir bénie. Mais va donc vite, Gaspard, mon père t'attend.

— Tu es un ange! répondit Gaspard.

Et il sortit.

M. Féréor raconta à son fils avec émotion la charmante et pieuse pensée de Mina.

«C'est non seulement de la tendresse que je ressens pour cette aimable fille, c'est encore de l'estime; et quand nous la connaîtrons mieux, je ne serais pas surpris que nous ressentions tous deux un sentiment de respect pour cette enfant si bonne et si pieuse.»

Gaspard fut heureux d'entendre parler ainsi son père; son travail s'en ressentit un peu. M. Féréor ne dit rien, car lui aussi avait été plusieurs fois distrait par le souvenir de cette pieuse enfant priant pour lui.

Le lendemain, Mina alla à la messe, accompagnée de Gaspard. La journée se passa comme la veille, sauf que Mina ne les accompagna pas aux usines. Elle courut au perron pour les recevoir à leur retour, et ne quitta plus Gaspard, même pendant son travail. Elle observa le genre d'occupation auquel il se livrait, et dont il lui donna l'explication. Elle ne dit rien, mais le lendemain, quand Gaspard voulut prendre ses dernières feuilles, il trouva les comptes terminés. Voyant l'étonnement de Gaspard, Mina se mit à rire.

«C'est moi qui te suis venue en aide, mon ami. Avant mon mariage, papa me faisait souvent faire les comptes des usines et les vérifications des livres; et jamais je ne me trompais; si mon père avait trouvé la moindre erreur, il m'aurait grondée sans pitié, frappée peut-être. Tu peux donc me donner tout ce travail à faire; tu me feras grand plaisir en me procurant les moyens de vous rendre service, à mon père et à toi. Et quand je dis mon père, je parle au tien et pas du mien.»

Peu de jours après que Mina eut demandé un piano, elle en aperçut un charmant en bois de rose incrusté de nacre et d'ivoire, et un joli meuble du même travail rempli de livres; de musique, que Gaspard avait fait placer dans le salon de sa femme. .

MINA. – Un piano! De la musique! Oh! que je te remercie, mon ami! Quel beau piano! Les jolies incrustations! Que je l'essaye bien vite pour voir s'il est aussi bon que beau.

GASPARD. – Je l'ai demandé semblable à sa maîtresse: parfait sous tous les rapports.

— Tu es flatteur, Gaspard, répondit Mina en souriant. Sa maîtresse a bien des défauts.

GASPARD. – Lesquels? Je ne t'en connais pas.

MINA. – D'abord, d'être exigeante: je voudrais avoir tout ton coeur, toutes tes pensées, tout ton temps; et je sais que c'est impossible.

GASPARD. – Excepté mon temps, qui n'est à moi qu'en partie, tu as tout ce que tu voudrais avoir, ma charmante petite femme.

Mina lui sourit et ouvrit son piano. Dès les premières notes, Gaspard reconnut un talent supérieur; elle joua plusieurs morceaux, que Gaspard écouta avec ravissement. Puis elle se mit à chanter; sa voix pleine, sonore et étendue, avait un timbre d'une douceur, d'une suavité exquise. Gaspard écoutait sans se lasser, Mina s'arrêta.

GASPARD. – Mina, mon amie, chante encore, chante toujours.

MINA. – Et ton travail?

GASPARD. – Je le ferai ce soir, cette nuit, n'importe; chante encore, je t'en prie.

MINA. – Je le veux bien, parce que ton travail est fait. J'ai été dans ta chambre, j'ai trouvé tes livres, et pendant que tu étais aux usines avec mon père, j'ai tout fini.

GASPARD. – Tu es donc ma chère petite providence? Tu sais tout, tu fais de tout, tu me viens en aide pour tout.

MINA, *riant*. – C'est pour te faire accepter ton malheur d'avoir été forcé de m'épouser. . . Ne réponds pas, Gaspard, ne dis rien, je vais chanter.

Et Mina chanta le fameux air: *Di tanti palpiti,* etc. À peine eut-elle fini, que des applaudissements et des bis, bis répétés, se firent entendre dans la rue; Mina courut à la fenêtre, restée ouverte à cause de la chaleur, et vit beaucoup de monde rassemblé dans la cour de l'hôtel. À la vue de Mina, les applaudissements redoublèrent: on distinguait quelques mots: charmante, ravissante. Mina, étonnée et ne pensant nullement que ces mots s'adressassent à elle, cherchait à découvrir ce qui pouvait avoir provoqué cet enthousiasme. Gaspard s'approcha aussi de la fenêtre et reconnut plusieurs jeunes gens de la ville qui le saluèrent. Gaspard rendit le salut et entraîna Mina loin de la fenêtre.

«C'est toi, Mina, qu'ils applaudissent.

— Moi! Comment? Pourquoi?

— Parce que tu chantes comme un ange, parce que tu as la voix d'un ange, la figure d'un ange, le regard et le sourire d'un ange, et que tu es un ange.»

Et il baisa la main de Mina en ajoutant:

«À l'avenir, chère Mina, ferme la fenêtre quand tu voudras chanter. Je n'aime pas que tous ces gens se permettent de t'applaudir et de vouloir te faire recommencer.»

MINA. – Ah! mon Dieu, Gaspard, calme-toi! Si tu savais comme tu as l'air méchant!. . . et pourtant, je t'aime bien ainsi, mon cher Gaspard.

Un domestique frappa à la porte.

«Entrez! dit Gaspard d'une voix formidable.

— Quelques jeunes gens demandent à être admis près de Monsieur ou de Madame.

— Qu'ils aillent se coucher, répondit Gaspard avec colère. Dites-leur que Madame ne reçoit pas, et que Monsieur travaille et ne peut recevoir personne.»

Le domestique sortit. Mina s'approcha près, tout près du canapé où Gaspard s'était assis; elle se laissa tomber à genoux près de lui, prit sa main et la baisa.

«Mon ami, dit-elle d'une voix timide, de quoi et pourquoi es-tu fâché? Tu me fais peur; je te croyais si bon.

— Pardon, mille fois pardon, ma chère Mina; je suis un sot, et je ne sais ce qui m'a pris! N'aie pas peur de moi, je t'en supplie; je ne recommencerai plus à être sottement jaloux de te voir applaudie par des étrangers.»

La paix ne tarda pas à être conclue, et Gaspard tint parole; il avait l'habitude de ne pas céder à ses mouvements intérieurs, et il domina sa jalousie. Après le dîner, il fit sa confession à son père devant Mina, qui atténua les torts de Gaspard et s'accusa elle-même d'imprudence. M. Féréor se moqua un peu de Mina, beaucoup de Gaspard, et finit par prier Mina de chanter. Mina se mit au piano, chanta admirablement, et attendit le jugement de son père, qui ne disait rien; elle se leva, s'approcha de lui, et vit qu'il dormait profondément.

«Il dort, dit-elle tout bas en riant.

— Il est toujours si fatigué, ce pauvre père! Le soir il n'en peut plus.

— Eh bien! mon ami, causons; nous avons tant de choses à nous dire.»

Et Mina se plaçant sur le canapé près de son mari, ils commencèrent une conversation si animée, que deux pies n'auraient pu mieux faire leur office. Dix heures étaient l'heure du coucher de M. Féréor; Gaspard, qui n'oubliait jamais les habitudes de son père, se leva dès qu'il entendit sonner la pendule, et réveilla doucement M. Féréor. Quand il ouvrit les yeux, il vit Gaspard à sa droite et Mina à sa gauche.

«Comment trouvez-vous que j'ai chanté, mon père? demanda Mina en riant. . . Prenez garde, mon père: Gaspard va être jaloux», reprit Mina en riant.

Cette petite malice acheva de réveiller M. Féréor. Il prit le bras de Gaspard, Mina les suivit; les enfants embrassèrent leur père, et ils se retirèrent chez eux.

XXVIII - Séparation cruelle

Quelques jours après, Mina eut un nouveau chagrin; M. Féréor lui annonça qu'il emmenait Gaspard pour une tournée de huit jours, afin de prendre possession des terres qui composaient une partie de sa dot. Mina fut consternée; elle pleura même, mais M. Féréor fut inflexible, et Gaspard lui-même lui démontra la nécessité de ce voyage.

«Mon père, dit Mina, puisque je dois rester sans vous et sans Gaspard, permettez-moi d'aller passer ces huit jours au châtelet des usines et chez ma pauvre mère. J'y serai sous la protection de vos bons ouvriers ou bien sous celle de la mère et du frère de Gaspard. Ici j'aurais peur; je n'oserais pas sortir; je craindrais que Gaspard. . . Enfin, je serais bien mieux là-bas, mon père, avec ma bonne et près de ma mère.

— Ton idée est très bonne, ma fille; elle me plaît, et je vois qu'elle fait plaisir à Gaspard. Nous partirons après-demain chacun de notre côté: tu monteras dans la voiture pour aller au châtelet, pendant que nous irons prendre le chemin de fer.

— Merci, mon ange, lui dit Gaspard en l'embrassant; tu m'évites un grand souci.»

M. FÉRÉOR. – Et tu sais, ma fille, qu'en notre absence tu es la souveraine de l'hôtel et du châtelet, que tu peux disposer de tout et commander tout ce que tu voudras.

MINA. – Merci, mon bon père; je n'userai pas beaucoup de mon commandement; tout le monde ici prévient mes désirs; on est trop bon pour moi, qui ne suis utile à rien.

M. FÉRÉOR. – Tu fais un paradis de ma maison, ma fille; c'est déjà quelque chose.

Le jour de la séparation fut triste pour Mina. D'abord, Gaspard ne put la conduire à la messe, parce qu'il avait beaucoup à faire avant une absence de huit jours; le reste de la matinée, elle le vit à peine pour la même raison. Pendant le dernier repas en commun, Mina pleura sans cesse. M. Féréor et Gaspard eurent beau vouloir la remonter, ils n'y réussirent pas.

M. FÉRÉOR. – Mais songe donc, ma pauvre enfant, que nous reviendrons dans huit jours! Huit jours sont bien vite passés.

MINA. – Oui, mon père, quand ils sont passés; mais quand ils sont à venir?

M. FÉRÉOR. – Et puis, vois la figure de Gaspard, et combien tu l'attristes par ce chagrin déraisonnable.

MINA. – Est-ce vrai, Gaspard, que c'est mon chagrin qui t'afflige?

GASPARD. – Oui, très vrai, ma petite Mina. Si tu supportais mieux mon absence, je partirais tranquille; mais il est certain que de te laisser affligée comme tu l'es, est une vraie douleur pour moi qui t'aime tendrement, et qui suis si malheureux de te voir souffrir.

MINA. – Mon bon cher Gaspard, pardonne-moi; tu as raison, c'est déraisonnable à moi; je serai très bien, tu verras; et vous serez content de moi, mon père. D'abord, j'irai voir ma mère, je l'aiderai à faire son ménage; j'irai me promener avec Lucas et ma bonne. J'irai voir M. le curé; il me mènera chez les pauvres. . . Ah! mon Dieu, je n'ai plus d'argent! ma bonne m'a prêté dix francs hier, et je les ai donnés à la femme d'un pauvre homme qui s'est noyé il y a huit jours, et chez laquelle m'avait menée M. le curé. Elle pleurait à faire pitié, cette pauvre femme. J'ai pleuré avec elle; je n'ai pu lui donner que dix francs; elle a deux petits enfants tout jeunes et si gentils!

GASPARD. – Chère petite, pourquoi ne pas m'avoir demandé de l'argent? Il ne faut pas t'en laisser manquer. Mon père, me permettez-vous de dire à la caisse qu'on donne à Mina tout ce qu'elle demandera?

M. FÉRÉOR. – Certainement, mon fils; tes ordres et les miens ne se contrediront jamais.

MINA. – Merci, mon père; merci, cher Gaspard; je ferai la charité en votre nom, et je ferai prier tout le monde pour vous et pour Gaspard. Une chose qui me manquera bien là-bas, c'est mon piano, surtout en l'absence de Gaspard; j'aurais joué et chanté tous les soirs les morceaux qu'il aime tant. Je penserai à toi, mon Gaspard, et je compterai les heures qui me séparent encore de toi.

GASPARD. – Et surtout ne t'afflige pas.

MINA. – Non, non, sois tranquille; je comprends que huit jours sont bien vite passés.

Le déjeuner était fini. Il fallut s'occuper des préparatifs du départ. Gaspard monta avec Mina pendant que M. Féréor donnait ses derniers ordres. Mina éclata en sanglots quand il fallut donner le dernier baiser à Gaspard; elle ne pouvait se décider à le quitter.

GASPARD. – Mina ma bien-aimée, tu m'as promis du courage; tu me désoles par ton affliction. Que veux-tu que je devienne loin de toi, te sachant dans le désespoir, comme si nous ne devions jamais nous retrouver?

MINA. – Gaspard, mon cher Gaspard, je serai très raisonnable, je te le promets; d'abord, je te laisse aller. . . (elle détacha ses bras du cou de Gaspard), et puis je mets mon chapeau et je pars. Ma bonne, nous partons! cria-t-elle.

GASPARD. – Ta bonne est en bas qui t'attend.

Mina serra encore Gaspard dans ses bras et descendit soutenue par lui. Elle embrassa M. Féréor qui descendait aussi; il la fit monter en voiture après l'avoir laissée donner un dernier baiser à son mari; la bonne monta après elle, la voiture partit et Mina pleura; mais sa bonne sut la raisonner, l'encourager, la distraire, et Mina arriva au châtelet sans trop de larmes. Elle fut reçue avec empressement par André et les premiers commis; elle s'installa avec sa bonne dans la chambre occupée par Gaspard quand il y venait; elle avait positivement refusé de prendre celle de M. Féréor, que lui offrait André. Après avoir aidé sa bonne à tout ranger, elle lui demanda de l'accompagner chez sa belle-mère.

Elles y arrivèrent au moment où Lucas allait partir pour les champs. Mina courut à lui.

MINA. – C'est moi, Lucas, dit-elle en l'embrassant. Oh! Lucas, si vous saviez comme je suis

malheureuse!

LUCAS. – Malheureuse, charmante petite soeur! et pourquoi?

MINA. – Vous riez, Lucas? Ce n'est pas bien, car je suis réellement malheureuse. Gaspard est parti. . . avec mon beau-père.

LUCAS. – Et ensuite?

MINA. – Ensuite il reviendra. . . mais dans huit jours!

LUCAS. – Mais tout ça ne me dit pas pourquoi vous êtes malheureuse, chère petite soeur.

MINA. – Comment, vous ne comprenez pas? Parce que je serai huit jours sans voir Gaspard!

LUCAS. – Ce n'est que ça! Ah! ah! ah! Pauvre petite soeur! Ah! ah! ah! quel malheur! Huit jours! Ah! ah! ah! Chère soeur, vous avez l'air indigné de me voir rire, mais je vous assure que ça n'a pas de bon sens. Qu'est-ce que c'est que huit jours? Mais cela vous arrivera sans cesse. Quand on est dans les affaires, comme Gaspard, on s'absente souvent.

MINA. – Mon Dieu, que vais-je devenir si Gaspard me laisse souvent seule?

LUCAS. – Vous vous habituerez, chère soeur. Maintenant ne pleurez plus, et allons voir ma mère, qui est au jardin. La dame qui est avec nous vient-elle aussi?

MINA. – Certainement; c'est ma bonne, Mme Gauroy, qui m'a élevée, qui m'aime comme sa fille; n'est-ce pas, ma bonne?

LA BONNE. – Oui, oui, tu le sais bien, chère enfant.

Ils allèrent tous au jardin, où ils trouvèrent la mère Thomas cueillant des pois pour le souper.

MINA. – Bonjour, ma mère; nous venons vous aider, ma bonne et moi. Je suis venue passer quelques jours au châtelet en l'absence de Gaspard, qui m'a laissée seule pour huit jours, et je suis bien triste, ma mère.

LA MÈRE. – De quoi donc, ma pauvre enfant?

MINA. – Mais, ma mère, de ne pas voir Gaspard pendant huit jours.

LA MÈRE. – Il n'y a pas de quoi être triste, ma fille.

MINA. – Comment, ma mère? Huit jours!

LA MÈRE. – Qu'est-ce que c'est que huit jours? C'est si vite passé!

Mina sentit que cette répétition du raisonnement de Lucas était le vrai de sa position, elle se repentit

d'avoir donné de l'inquiétude et du chagrin à son mari pour n'avoir pas su être raisonnable. Elle prit la résolution de l'être plus à l'avenir.

Les pois furent bientôt cueillis. Lucas était retourné à son travail. Mina acheva son après-midi en aidant aux différents ouvrages de la ferme; elle retourna au châtelet pour dîner; la première chose qu'elle aperçut fut son piano et sa musique. Elle poussa un cri de joie.

«Comment se trouve-t-il ici?» dit-elle.

ANDRÉ. – C'est Monsieur qui m'a donné l'ordre qu'on l'apportât tout de suite, pour que Madame l'ait avant dîner.

MINA. – Bon Gaspard! Comme c'est aimable à lui! Merci bien, André; qui est-ce qui l'a apporté?

ANDRÉ. – Ce sont des ouvriers terrassiers qui l'ont été chercher, Madame, et qui l'ont apporté avec grand soin d'après les ordres de Monsieur.

MINA. – Remerciez-les bien pour moi, mon bon André; et donnez-leur cette pièce de vingt francs. Croyez-vous que ce soit assez? Mon mari me dit toujours que je ne donne pas assez.

ANDRÉ. – C'est largement payé, Madame. Ils seront bien contents. Ils auront leur journée tout de même; c'est tout gain pour eux.

MINA. – Merci, André. M'a-t-on fait à dîner? J'ai bien faim.

ANDRÉ. – Oui, Madame; le cuisinier est ici. Et pour le service, c'est Félix, celui qui sert Monsieur qui sera aux ordres de Madame. J'y aiderai si Madame le désire.

MINA. – Merci, mon bon André; je serais bien fâchée de vous déranger. Félix sera plus que suffisant. . . André, voulez-vous dire qu'il mette le couvert de ma bonne, qui dînera avec moi. Vous avez l'air surpris? ajouta-t-elle en souriant. C'est qu'elle m'a élevée, ma pauvre bonne; elle m'aime autant que je l'aime, et je mangeais toujours avec elle avant mon mariage.

André sourit.

«Je vais donner les ordres de Madame. Je comprends parfaitement que Madame traite ainsi une personne qui l'a élevée. On aime déjà bien Madame ici, et on l'aimera plus encore quand on saura comment Madame sait reconnaître les services qu'on lui a rendus.»

André sortit. Mina mangea peu; elle était triste; le soir, elle joua du piano, chanta, écrivit une lettre à Gaspard, pria, pleura, se coucha, pleura encore un peu, et s'endormit pour ne s'éveiller qu'au grand jour, à sept heures du matin.

Elle se leva à la hâte, fit sa toilette et partit avec sa bonne pour entendre la messe. Elle alla ensuite chez le curé, lui parla des pauvres, apprit avec peine qu'il y avait plusieurs familles dans un véritable besoin, se les fit indiquer, et demanda au curé de venir déjeuner avec elle pour l'accompagner lui-même dans ses visites.

MINA. – Il y aura un avantage pour vous comme pour moi, Monsieur le curé: je profiterai de votre compagnie; et vous, vous gagnerez dans le coeur des pauvres gens, qui sauront que c'est à vous qu'ils devront leur bien-être.

LE CURÉ. – Mais, Mademoiselle, je ne sais pas à qui je dois cette gracieuse invitation et où je dois me rendre pour l'accepter?

MINA. – Au châtelet, chez mon père et chez mon mari, qui sont absents. Je ne suis pas demoiselle; je suis la femme de Gaspard Féréor.

LE CURÉ. – Vous, Madame? Mais vous êtes plus que sa femme, vous me semblez devoir être son bon ange! J'avais bien entendu parler, par les gens de l'usine, de votre bonté et de votre piété, mais j'ignorais que ce fût Mme Féréor à laquelle j'ai l'honneur de parler.»
Mina salua et rappela au curé son invitation.

«À midi, Monsieur le Curé, n'est-ce pas?» dit-elle en s'en allant.
Le curé fut exact et satisfit aux nombreuses questions que lui adressa Mina; elle apprit avec une pénible surprise que ni son beau-père ni son mari ne s'occupaient des pauvres de leur commune et des environs.

MINA. – Et pourtant, dit-elle, Gaspard est bien bon; il m'a donné mille francs pour les pauvres dès les premiers jours de mon mariage, et il m'a dit que je pouvais donner tout ce que je voudrais, cent, deux cent mille francs si je voulais.

LE CURÉ. – C'est qu'avant vous, Madame, il n'y pensait pas, et que votre charité a réveillé la sienne.

MINA. – Je ne la laisserai pas s'endormir, Monsieur le Curé, soyez-en sûr. Nous viendrons au secours de tous les pauvres; nous leur donnerons du travail, des vêtements, des logements, du bois, du pain. Nous exigerons que les enfants aillent à l'école et au catéchisme. Nous établirons des Soeurs de charité, une salle d'asile et bien d'autres choses; vous serez mon premier ministre; et demandez sans vous gêner; vous voyez comme mon mari est bon et généreux pour moi. Et vous lui payerez tout cela en priant beaucoup pour lui; n'est-ce pas, mon cher Monsieur le Curé? Je vous demande beaucoup de prières pour lui et pour mon pauvre beau-père, qui est bien bon aussi, mais qui pense tant à ses affaires qu'il oublie le bon Dieu et ceux qui souffrent. Ce pauvre père, je l'aime bien. C'est lui le premier qui a été bon pour moi, qui m'a appelée sa fille, qui m'a embrassée, qui m'a tutoyée; c'est bien bon, tout cela, n'est-ce pas, Monsieur le Curé?

Le curé ne put s'empêcher de rire. «J'avoue, Madame, que je n'y trouve pas grand mérite.» Mina sourit.

«C'est que vous ne savez pas tout; vous ne savez pas que, lorsque Gaspard m'a épousée, il croyait que j'étais une grosse rousse, bête et maussade. Ah! ah! ah! Je ris toujours quand je pense à cette drôle d'idée de Gaspard et de mon pauvre père.»

Le curé était fort surpris; cette confidence dénotait un enfantillage qu'il ne s'expliquait pas.
LE CURÉ. – Pardonnez-moi, Madame, une question indiscrète. Quel âge avez-vous?

MINA. – J'ai seize ans depuis trois mois.

LE CURÉ. – C'est donc ça, dit le curé en souriant. Seize ans! C'est bien jeune pour se marier!

MINA. – Et comment mariée, encore! Je ne voulais pas; je croyais que Gaspard et son père étaient très méchants. Je n'ai dit oui que parce que mon père m'a maltraitée plus que jamais. Aussi j'avais une peur

quand je suis descendue de voiture à la mairie. Je tremblais si fort que je pouvais à peine me soutenir quand Gaspard m'a donné le bras. Mais je vous raconte un tas de choses, Monsieur le Curé, et il est temps que nous allions voir nos pauvres. Attendez un peu, s'il vous plaît; je vais appeler ma bonne.

«Quelle bonne et charmante enfant! se dit le curé. Mais ce n'est qu'une enfant»

XXIX - Heureuse influence de Mina

Les visites de Mina furent productives pour les pauvres; ils furent tous pourvus du nécessaire en attendant mieux. Le lendemain elle passa l'après-midi chez sa belle-mère. En rentrant, elle eut l'agréable surprise d'avoir une lettre de Gaspard. Après bien des tendresses il lui écrivait:

«Tes prières et ton exemple nous ont déjà fait un peu de bien, ma chère petite femme bien-aimée. Nous avons pensé aux pauvres à secourir et aux églises à réparer. Nous comptons établir partout des Soeurs de charité, des salles d'asile, des écoles; nous nous entendrons avec les curés pour faire régner l'aisance et la religion dans toutes nos propriétés. Ta prière dans la chambre de mon père nous a touchés plus que je puis te dire; tu m'as fait faire des réflexions que je n'avais jamais faites. L'esprit de charité que tu as demandé pour nous commence à germer dans nos coeurs! le mien, rempli d'amour pour toi, le sera bientôt, j'espère, de l'amour du Dieu bon qui m'a donné ma Mina chérie; tu continueras ton oeuvre, et tu feras de moi un vrai chrétien. L'indifférent, l'égoïste, l'ambitieux Gaspard fera place au chrétien repentant. . . Adieu, ma bien-aimée; jamais je ne pourrai te dire combien je t'aime et combien j'éprouve de reconnaissance pour le bon Dieu et pour toi. Ce que c'est que d'épouser, par dévouement pour son bienfaiteur, une grosse rousse, bête et maussade! Dans six jours je serai près de toi: avec quel bonheur je serrerai contre mon coeur la chère petite enchanteresse qui y règne sans partage!» etc.

Mina fut enchantée de cette lettre, qu'elle baisa mille fois et qu'elle voulut porter sur son coeur. Les huit jours de séparation finirent enfin. Mina dut retourner en ville.

On la vit partir avec un vif chagrin. La mère Thomas la regretta et pleura même, tant elle avait gagné son affection par ses qualités attachantes. Le curé lui demanda instamment de revenir souvent. Elle le promit et retourna à la ville peu d'instants avant M. Féréor et Gaspard; elle les attendait à la fenêtre. Quand elle les vit entrer dans la cour de l'hôtel, elle sauta plutôt qu'elle ne descendit l'escalier, et se trouva dans les bras de Gaspard avant d'avoir franchi le perron. M. Féréor, plus lent dans ses mouvements, ne la rejoignit que lorsqu'elle eut été embrassée dix fois par son mari. Elle avait tant de choses à leur raconter, que le pauvre M. Féréor demanda grâce et alla se reposer dans son cabinet, où l'attendaient une multitude d'affaires; c'était son repos et son occupation favorite. Ils se rejoignirent à l'heure du dîner. Le calme, le repos, le bon air de la campagne avaient rendu à Mina la fraîcheur de son teint, que tant de secousses, de douleurs et de larmes avaient légèrement altéré. M. Féréor lui en fit compliment; elle lui rendit compte de ses générosités, de l'emploi de son temps; elle lui parla avec tant de feu du bon résultat de ses charités, que M. Féréor en fut touché et lui demanda de continuer en son nom. Elle l'embrassa, se loua beaucoup des soins et des attentions qu'avaient eus pour elle tous les gens des usines et du village, et particulièrement André. Gaspard ne la quittait pas des yeux; il était en extase devant elle. Quand elle remonta le soir dans sa chambre et qu'elle se dirigea avec Gaspard vers la petite table devant laquelle ils faisaient leurs prières, elle poussa une exclamation joyeuse en apercevant un petit meuble formant chapelle, contenant un magnifique crucifix, une charmante statue de la Sainte Vierge, un bénitier, des flambeaux. Tout le meuble était en sculptures, représentant les scènes de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

«Oh! Gaspard, que tu es bon et aimable!» s'écria Mina en l'embrassant tendrement.

Gaspard ne manqua pas aux promesses qu'il avait faites à Mina: il devint de plus en plus religieux et charitable. Il chercha à réparer le tort qu'il avait fait jadis à quelques ouvriers intelligents que ses

rapports trop sévères avaient empêchés d'avancer. Il protégea particulièrement André qui obtint de M. Féréor le poste de confiance, très avantageux, qu'avait jadis occupé Gaspard. M. Féréor, amélioré par exemple et la tendresse de son fils et de sa fille, devint la providence du pays, après en avoir été l'oppresseur. Mina obtint sans peine que les ouvriers eussent leur dimanche entièrement libre. Ils n'en travaillèrent que mieux, et reçurent souvent des gratifications qu'ils méritaient et dont ils furent reconnaissants. Tout le pays changea d'aspect: les cafés se fermèrent faute de pratiques; l'église devint trop petite pour la population qui s'y pressait. On ne trouvait plus dans la commune un seul individu qui ne fît pas ses pâques et qui ne sût lire. Gaspard établit, par le conseil de Mina, pour l'usine et le village, une bibliothèque considérable et composée de livres instructifs, intéressants et amusants. Les autres propriétés de Gaspard jouirent des mêmes avantages; la misère y était inconnue. Gaspard devint aussi un bon fils et un bon frère; Mina resta toujours la fille et la soeur bien-aimée de la mère Thomas et de Lucas, qu'elle visitait souvent et qu'elle continua à aider dans les soins du ménage. Celui de Mina s'augmenta de deux garçons; le premier a quatre ans, le second en a deux. M. Féréor les aime tendrement; il est le meilleur des grands-pères, comme il avait toujours été pour Gaspard le meilleur des pères. Il a quatre-vingt-quatre ans, et il a le coeur plus jeune qu'il ne l'avait eu dans sa jeunesse; il se trouve réellement heureux depuis qu'il a compris l'amour pour son prochain et pour son Dieu. Il répète souvent qu'il doit à Gaspard sa première affection, et à Mina le développement des sentiments de son coeur, Mina et Gaspard s'aiment comme aux premiers jours de leur union. Les affaires de M. Féréor et de Gaspard prospèrent plus que jamais; Gaspard jouit maintenant de son bonheur sans aucune réserve: ses pensées d'ambition ne viennent plus, comme par le passé, jeter l'amertume au milieu de ses joies et de ses succès. Depuis le changement qu'a subit son coeur, il sent que la richesse et les honneurs ne procurent de véritables jouissances qu'autant qu'on les emploie à faire le bien.

Lucas s'est marié il y a deux ans; sa femme est une bonne, grosse, forte fille, pieuse, active, d'une gaieté constante; ils font un excellent ménage, et ils ont un gros garçon, dont Mina a demandé à être la marraine.

«Vous aurez le second, ma mère, disait-elle à la mère Thomas qui revendiquait ses droits; donnez-moi ce premier enfant de Lucas. N'est-ce pas, mon bon Lucas, que vous voulez bien? Dites oui, cher frère; vous m'avez dit tant de fois que vous ne pouvez rien me refuser.

— Ma mère, me permettez-vous de donner mon consentement? dit Lucas à sa mère en riant. Voyez comme notre chère Mina vous regarde d'un air suppliant.»

LA MÈRE. – Fais comme veut Mina, mon ami. Qui peut lui résister?

— Chère mère, que vous êtes bonne! dit Mina en l'embrassant à plusieurs reprises. Merci, mon excellent frère, ajouta-t-elle en embrassant Lucas. Je serai donc la marraine de mon petit Georges; c'est le nom de mon beau-père et de mon fils aîné, ce sera celui de mon filleul.

Gaspard riait, et fut très content de cette conclusion.

«Pourquoi ne l'as-tu pas appelé Gaspard, chère enfant?

— Parce qu'il n'y a qu'un Gaspard pour moi dans le monde; et il n'y en aura jamais deux.»

M. Frölichein est mort depuis longtemps. Deux mois après le mariage de sa fille, il fut tué par une explosion en faisant des expériences chimiques absurdes. Personne chez lui ne le regretta; Mina priait beaucoup pour lui, fit dire beaucoup de messes pour le salut de son âme, pour laquelle on conserve de justes inquiétudes, car il mourut comme il avait vécu, mauvais riche.

FIN

Quel Amour d'Enfant[34]!

(1867)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Emile Bayard

Table des matières

I - Giselle est un ange
II - Sincérité du cher ange
III - Courage de Léontine
IV - La sévérité de Léontine
V - Les bouquets
VI - Léontine devient terrible
VII - Giselle toujours charmante
VIII - Leçon de Mademoiselle Tomme
IX – Giselle est punie et pardonnée
X - Rechute de Giselle
XI - Habileté de Madame de Monclair
XII - Rechute
XIII - La loterie
XIV - M. Tocambel est volé
XV - Les brodequins sont retrouvés. Éclair de sagesse.
XVI - Nouvelles méchancetés du cher ange; la mère faiblit encore.
XVII - Giselle veut entrer au couvent
XVIII - Surprise et indignation de M. de Gerville
XIX - Les vacances font mauvais effet
XX – Lutte et victoire de Giselle
XXI - Giselle quitte le couvent et redevient tyran. Julien entreprend de la réformer.
XXII - Julien réussit
XXIII - Giselle veut se marier
XXIV - Giselle fait son choix
XXV - Giselle pleure, mais elle est duchesse et millionnaire
XXVI - Giselle est ruinée, malheureuse et repentante
XXVII - Giselle, purifiée par ses larmes, arrive à une conclusion

À mon petit-fils
LOUIS DE SÉGUR – LAMOIGNON

Cher enfant, tu es fort et généreux comme un lion, doux comme un agneau et sage comme un ange. En lisant l'histoire de Giselle, tu te garderas bien de l'imiter; *au lieu d'être agneau, elle est loup*; *au lieu d'être ange, elle est diable. Je ne crains donc pas que tu souffres de la comparaison avec cette méchante petite fille. Il faut en remercier ton Papa et ta Maman, qui t'élèvent si bien qu'on ne te voit pas de défauts, et que tes bonnes qualités ressortent dans toute leur beauté.*
C'est ainsi que te juge ma vive tendresse.

Ta grand-mère qui t'aime,

COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine.

I - Giselle est un ange

M. et Mme de Néri et leurs enfants étaient de retour à Paris depuis quelques jours. Blanche et Laurence de Néri, âgées l'une de dix-huit ans, l'autre de seize ans, avaient continué à demeurer avec leur frère et leur belle-soeur. Quatre ans auparavant, après la mort de leur mère, elles avaient demeuré chez leur soeur aînée Léontine de Gerville, âgée alors de vingt-trois ans; mais le caractère intolérable de leur nièce Giselle, qui avait alors près de six ans, et la faiblesse excessive de Léontine et de son mari pour cette fille unique, avaient forcé Pierre de Néri à retirer ses soeurs de l'odieux esclavage dont elles souffraient. Ils avaient été passer un hiver à Rome; M. de Néri retrouva à Paris sa soeur Léontine, qu'il aimait tendrement, et qu'il voyait presque tous les jours.

Un matin, que Giselle avait fait une scène de colère en présence de son oncle, et que Léontine cherchait à persuader son frère de la sagesse et de la douceur de Giselle, Pierre ne put s'empêcher de lui dire:

«Je t'assure, Léontine, que tu es encore bien aveugle sur les défauts de Giselle; elle est franchement insupportable»

LÉONTINE. – Oh! Pierre! comment peux-tu avoir une pensée aussi fausse! Tout le monde la trouve changée et charmante.

PIERRE. – Je veux bien croire qu'on te le dise; mais ce que je ne puis croire, c'est qu'on te parle franchement.

LÉONTINE. – Si tu savais comme je suis devenue sévère! Je la gronde, je la punis même toutes les fois qu'elle le mérite.

PIERRE, *souriant*. – Très bien; mais elle ne le mérite jamais.

LÉONTINE. – Ceci est vrai; elle est devenue douce, obéissante, tout à fait gentille. Mais tu es si sévère pour les enfants, que tu ne supportes ni leur bruit, ni leurs petits défauts...

PIERRE. – En effet, je ne supporte pas leurs cris de rage ni leurs méchancetés; mais quant à leurs jeux, leurs cris de joie, leurs petites discussions, non seulement je les supporte, mais je les aime et j'y prends part. Au reste, tant mieux pour elle et pour toi si je me trompe. J'ai promis à mes enfants de leur acheter des fleurs pour des bouquets qu'ils veulent donner à Noémi le jour de sa fête. Il est un peu tard, et je m'en vais. Au revoir, ma soeur.

Léontine embrassa son frère, quoiqu'elle fût contrariée de son jugement sur sa *charmante* fille, et revint s'asseoir dans son fauteuil; elle réfléchit quelques instants: petit à petit son visage s'assombrit.

«C'est triste, pensa-t-elle, de voir toute ma famille tomber sur ma pauvre Giselle! Parce que, mon mari et moi, nous l'avons peut-être un peu gâtée dans sa petite enfance, on se figure qu'elle doit être insupportable... Pauvre ange! elle est si gentille!»

Pendant que Mme de Gerville s'extasiait sur la gentillesse de sa fille, Pierre de Néri rentrait chez

lui avec un bouquet de fleurs, qu'il alla faire voir à sa femme.

«Vois, Noémi, les jolies fleurs que j'apporte aux enfants. Ils auront de quoi faire une demi-douzaine de bouquets pour le moins»

NOÉMI. – Elles sont charmantes, trop jolies pour les leur livrer; les camélias sont ravissants. Donne-les-moi, mon ami; c'est vraiment dommage de les faire abîmer par des enfants si jeunes.

PIERRE. – Je n'ai rien à te refuser, ma bonne Noémi, prends les camélias et laisse-leur les lilas, les muguets et les giroflées.

— Merci, mon ami.

Et Noémi s'empressa d'enlever les camélias et une belle branche de lilas blanc.

PIERRE. – Assez! Assez! Noémi; les enfants n'auront plus rien si tu continues.

Pierre emporta son bouquet. Quand il entra chez ses enfants, ils coururent à lui.

GEORGES. – Papa, papa, nous attendons les fleurs; en avez-vous trouvé?

M. DE NÉRI. – Je crois bien! et de très jolies. Tenez, mes enfants, tenez; voici de quoi faire une quantité de bouquets.

Pierre posa sur une table les fleurs qu'il avait tenues cachées derrière son dos. Georges et Isabelle poussèrent un cri de joie.

«Quelles belles fleurs! Merci papa; vous êtes bien bon!»

Ils embrassèrent leur père, qui les laissa faire leurs bouquets et alla rejoindre leur mère.

Georges et Isabelle commencèrent à étaler les fleurs sur la table. Isabelle, qui avait trois ans, prenait et rejetait les giroflées; elle en faisait tomber quelques-unes par terre.

GEORGES. – Prends garde, Isabelle: tu fais tout tomber.

ISABELLE. – Non, pas tout; seulement un peu.

GEORGES. – Mais tu les casses. Regarde, cette belle-là; elle est tout abîmée.

ISABELLE. – Ça fait rien, ça fait rien.

GEORGES. – Si, ça fait beaucoup: c'est pour maman.

ISABELLE. – Et moi? J'en veux aussi, moi.

GEORGES. – Tu auras les petites, qui sont maigres.

ISABELLE. – Non; je veux les grasses.

GEORGES. – Les grasses sont pour maman.

ISABELLE. – J'en veux, je te dis.

GEORGES. – Et moi, je te dis: je ne veux pas; je suis le plus grand, j'ai quatre ans et demi.

Isabelle regarda Georges d'un air malin, saisit une poignée de muguet et s'enfuit du côté de sa bonne. Georges courut après elle pour lui arracher les fleurs; Isabelle, se voyant prise, les cacha dans les plis de sa robe en criant:

«Au secours, ma bonne! au secours!»

La bonne savonnait dans un cabinet à côté; elle accourut aux cris d'Isabelle, et la trouva luttant de toutes ses forces contre son frère, qui, sans lui faire de mal, la secouait, la culbutait, en cherchant à ravoir le muguet: Isabelle le défendait, en tenant sa robe à deux mains.

LA BONNE. – Qu'y a-t-il donc? Georges, pourquoi bousculez-vous votre soeur? Et vous, Isabelle, qu'est-ce que vous tenez si serré dans vos mains?

GEORGES, *pleurant à demi.* – Elle prend les fleurs de maman; elle les abîme; elle ne veut pas me les rendre.

ISABELLE, *pleurant à moitié.* – Il veut prendre tout; il me donne les maigres.

LA BONNE. – Laissez votre soeur, mon petit Georges; et vous Isabelle, soyez sage; rendez au pauvre Georges les fleurs que vous chiffonnez et que vous cassez en les serrant si fort. Pensez donc que c'est pour votre maman que Georges soigne ces fleurs. Vous lui faites de la peine en les abîmant.

George lâcha Isabelle, et Isabelle laissa tomber les fleurs, fanées, écrasées à ne pouvoir servir. Quand Georges vit l'état dans lequel les avait mises sa soeur, il fondit en larmes. Isabelle, voyant pleurer son frère, se mit à sangloter de son côté. Elle se jeta au cou de Georges, lui demanda pardon, lui dit qu'elle ne ferait plus. Georges, qui était très bon, l'embrassa, essuya ses yeux et retourna à ses fleurs. Isabelle le suivit, mais elle ne toucha à rien, et mit ses mains derrière son dos.

ISABELLE. – Vois-tu, Georges, comme ça, je ne toucherai pas; je n'ai plus de mains.

GEORGES. – À la bonne heure! Reste comme ça, et ne bouge pas.

Georges commença à mettre ensemble les plus belles fleurs; Isabelle les lui désignait avec son menton, gardant fidèlement ses mains derrière son dos. Ils avaient presque fini, quand la porte s'ouvrit et leur cousine Giselle entra.

GISELLE. – Vous voilà ici! Je croyais que vous étiez partis pour vous promener.

GEORGES. – Non; nous faisons des bouquets pour maman. C'est demain sa fête.

GISELLE. – Et toi, qu'est-ce que ma tante te donnera?

GEORGES. – À moi? Rien du tout. Ce n'est pas ma fête.

GISELLE. – C'est drôle, ça. Papa et maman me font toujours des présents le jour de leur fête. Voyons tes fleurs. Elles sont très jolies! Et comme elles sentent bon! Où les as-tu cueillies?

GEORGES. – C'est papa qui nous les a apportées.

GISELLE. – Aimes-tu ton papa?

GEORGES. – Beaucoup; il est si bon!

GISELLE. – Pas pour moi, toujours. Il me gronde continuellement.

GEORGES. – Parce que tu es méchante. Papa ne nous gronde jamais, Isabelle et moi.

GISELLE. – Qui est-ce qui t'a dit que j'étais méchante?

GEORGES. – C'est personne. Je le vois bien.

GISELLE. – Petite bête, va! Tu seras comme ton papa, qui trouve tout le monde méchant.

GEORGES. – Non, pas tout le monde. Il trouve maman très bonne; il trouve ma tante Laurence et ma tante Blanche très bonnes; il me trouve très bon; il trouve Isabelle très bonne.

GISELLE. – Et pourquoi me trouve-t-il méchante?

GEORGES. – Je ne sais pas; demande-lui.

Laurence entra au moment où Giselle allait répondre. Georges et Isabelle coururent au-devant d'elle et l'embrassèrent à plusieurs reprises. Giselle fit un pas, puis s'arrêta.

«Bonjour, ma tante, dit-elle sèchement.

— Bonjour, Giselle»

Laurence voulut l'embrasser, mais Giselle la repoussa.

«Toujours aimable», dit Laurence en riant.

LAURENCE. – Tu fais des bouquets avec Georges et Isabelle?

GISELLE, *d'un air grognon*. – Non, je regarde.

LAURENCE. – Je vais les aider, ces pauvres petits. Voyons, mon petit Georget, choisis-moi les plus belles fleurs. Et toi, mon petit Isabeau, va me chercher du fil chez ta bonne; je vous ferai deux beaux bouquets, que vous donnerez demain à votre maman.

GISELLE. – Et moi, qu'est-ce que je ferai?

LAURENCE, *riant*. – Toi, tu feras ce que tu faisais quand je suis entrée: tu regarderas.

GISELLE, *avec humeur*. – Tu crois donc que ça m'amuse de regarder faire des bouquets?

LAURENCE. – Si cela t'ennuie, fais autre chose.

GISELLE, *avec humeur*. – Et que veux-tu que je fasse?

LAURENCE. – Je n'en sais rien; fais ce que tu voudras. Tu n'es pas facile à contenter.

GISELLE, *avec humeur.* – Je vois bien que c'est toi qui dis à tout le monde que je suis méchante. Je le dirai à maman et à papa; ils seront fâchés contre toi, tu verras cela.

LAURENCE. – Dis ce que tu voudras, ma pauvre fille. Quand j'avais treize ans et que je demeurais avec toi chez ta mère, après la mort de ma pauvre chère maman, j'avais peur de tes méchancetés, parce que ton père et ta mère nous grondaient et nous rendaient malheureuses, Blanche et moi; mais à présent que nous demeurons chez mon frère et mon excellente belle-soeur, je ne m'effraye plus de ce que tu peux dire, et je te plains d'être aussi méchante à dix ans que tu l'étais à six.

GISELLE. – Ce n'est pas vrai; maman dit que je suis devenue très bonne.

LAURENCE. – Ta pauvre maman t'aime tellement qu'elle te croit bonne. Demande à ton oncle Pierre s'il pense comme elle.

GISELLE, *avec colère.* – Mon oncle Pierre est méchant lui-même; il veut qu'on aime que ses enfants, et alors il tâche de me faire du mal.

LAURENCE, *vivement*. – Mauvaise petite fille, tais-toi ou va-t'en.

GISELLE. – Je ne m'en irai pas et je ne me tairai pas; et je dis que mon oncle Pierre et ma tante Noémi sont très méchants et que je les déteste.

GEORGES. – Je ne veux pas que tu dises que papa et maman sont méchants; entends-tu, méchante?

ISABELLE. – Moi, veux pas non plus, méchante.

Laurence pose ses fleurs sur la table et veut faire sortir Giselle, qui se débat, qui s'échappe et qui court à la table; avant que Laurence ait pu l'en empêcher, elle saisit les fleurs, les écrase dans ses mains, les jette par terre, les piétine, et chante d'un air moqueur et triomphant:

La bonne aventure ô gué!
La bonne aventure.

Georges et Isabelle restent immobiles et consternés; Laurence appelle la bonne.

«Annette, voulez-vous aller chercher mon frère tout de suite et enfermez-nous à double tour pour que Giselle ne s'échappe pas»

La bonne obéit avec empressement; Giselle comprit le danger qu'elle courait, et chercha inutilement un moyen d'y échapper. Elle n'eut pas le temps de réfléchir longtemps; la bonne ramena M. de Néri presque immédiatement.

M. DE NÉRI. – Qu'y a-t-il donc, Laurence? Pourquoi m'envoies-tu chercher? Pourquoi les enfants pleurent-ils?

LAURENCE. – À cause d'une nouvelle méchanceté de Giselle.

Laurence raconta à Pierre ce qui venait de se passer.

«Je t'ai fait appeler parce que je ne peux pas en venir à bout et qu'elle ne veut pas sortir d'ici»

M. DE NÉRI. – Giselle, si tu étais ma fille, je te punirais de manière à t'empêcher de recommencer, mais comme tu n'es grâce à Dieu que ma nièce, je me bornerai à t'emmener chez moi, où tu passeras tout le temps que tu devais passer ici.

GISELLE, *tapant du pied.* – Je ne veux pas aller chez vous; vous me battriez; je veux m'en aller.

PIERRE, *se retournant vers la bonne.* – Combien de temps Giselle devait-elle rester ici?

LA BONNE. – Je crois que c'est une heure et demie, Monsieur; sa bonne est chez la femme de chambre de Madame; Monsieur veut-il que je l'appelle?

M. DE NÉRI. – Merci, Annette, c'est inutile; vous lui direz seulement que lorsqu'il sera temps de partir, elle vienne chercher Giselle dans mon cabinet de travail.

Et s'approchant de sa nièce:

«Voyons, marche devant moi, Giselle»

GISELLE, *pleurant*. – Je ne veux pas aller chez vous; je ne veux pas vous voir.

M. de Néri ne dit rien, mais, s'approchant de Giselle, il lui saisit les mains, malgré ses cris et ses efforts; il prit ses deux poignets avec une de ses mains et se dirigea vers la porte, traînant Giselle avec lui; il arriva ainsi jusqu'à son cabinet de travail, décrocha une courroie qui retenait ses fusils, enleva Giselle, la plaça dans un fauteuil et l'y attacha avec sa courroie, mais sans lui faire de mal.

«Maintenant, dit-il, crie, gigote, je ne m'inquiète plus de toi; tu en as pour une heure environ. Réfléchis et tâche de comprendre combien ta méchanceté te profite peu; combien tu offenses le bon Dieu; combien tu te rends malheureuse toi-même, et combien tu te fais détester par tout le monde»

Pierre se remit à son bureau et continua son travail interrompu. Giselle eut beau crier, appeler, se démener, il ne leva seulement pas les yeux de dessus son papier. Au bout d'une heure, sa bonne vint la chercher: elle semblait consternée. Pierre délia Giselle et la laissa partir sans la regarder. Giselle lui lança un regard furieux, et se dépêcha de retourner à la maison, où elle raconta ses aventures à sa façon.

II - Sincérité du cher ange

Georges et Isabelle, distraits par l'arrivée de leur papa et l'enlèvement de leur cousine, oublièrent un instant les fleurs.

GEORGES, *tristement*. – Et nos bouquets? Nous n'avons rien à donner à maman.

LAURENCE. – Si fait, mes chers petits; j'avais mis sur la commode les deux plus beaux, que j'avais heureusement finis avant l'arrivée de Giselle. J'en faisais d'autres avec les petites fleurs qui restaient. Il y en a beaucoup qui ne sont pas écrasées; vous donnerez ces deux beaux bouquets; Blanche et moi, nous en donnerons deux plus petits que je vais finir.

GEORGES. – Non, non, ma pauvre tante, prenez les gros et donnez-nous les petits. N'est-ce pas Isabelle?

ISABELLE. – Non; moi je veux un gros; toi, prends un petit.

GEORGES. – Comment? Tu ne veux pas donner un gros bouquet à ma pauvre tante qui est si bonne?

ISABELLE. – Oui, je veux bien, le tien; moi, je veux un gros.

GEORGES. – Et ma pauvre tante Blanche?

ISABELLE, *hésitant*. – Ma tante Blanche?... Comment faire? Prends, prends tout par terre; c'est beaucoup ça.

— C'est écrasé; les fleurs sont cassées; ce n'est pas joli.

LAURENCE. – Mes chers petits, gardez vos gros bouquets. Vois-tu, mon bon petit Georges, toi et Isabelle vous êtes les enfants de maman; Blanche et moi, nous ne sommes que les soeurs; les enfants doivent donner le plus beau cadeau, parce que les mamans les aiment davantage que les soeurs. C'est mieux comme cela.

Pendant ce temps, Giselle arrivait furieuse chez sa mère.

GISELLE. – Maman, je ne veux plus aller chez mon oncle Pierre ni chez ma tante Laurence.

LÉONTINE. – Pourquoi donc, ma petite chérie?

GISELLE. – Georges et Isabelle n'ont pas voulu me laisser faire des bouquets; ma tante Laurence m'a battue, m'a enfermée; elle a...

LÉONTINE, *indignée*. – Battue! enfermée! Mon pauvre trésor! Battue! Et pourquoi donc? Qu'avais-tu

fait?

GISELLE. – Rien du tout, maman. J'ai seulement fait tomber quelques fleurs; elle a dit que je l'avais fait exprès; je m'ennuyais puisqu'on ne me laissait toucher à rien, et je me suis mise à chanter. Ma tante s'est fâchée, elle m'a poussée, j'ai crié; ma tante a envoyé chercher mon oncle pour me fouetter...

LÉONTINE, *poussant un cri.* – Te fouetter! Mais c'est affreux! Est-ce qu'ils t'ont réellement fouettée?

GISELLE. – Ils n'ont pas osé, parce que j'ai dit que je m'en plaindrais à vous et à papa. Alors mon oncle m'a grondée horriblement; il a dit que si j'étais sa fille il me fouetterait à me faire mourir, mais qu'il avait peur de vous et de papa et qu'il était bien fâché de m'avoir pour nièce.

LÉONTINE. – Mais c'est incroyable! Je n'en reviens pas.

GISELLE. – Alors mon oncle m'a prise; il m'a traînée, malgré mes cris, dans toute la maison, en me tirant par les poignets, qui sont tout rouges encore; il m'a entraînée dans un cabinet; il m'a attachée avec des cordes en cuir qui me faisaient un mal affreux, et il m'a laissée là; j'ai eu beau le supplier, lui demander grâce, il m'a laissée là pendant plus d'une heure. Quand il m'a détachée, j'étais presque évanouie, tant j'avais eu mal. Vous voyez bien, maman, pourquoi je ne veux plus retourner chez mon oncle. Je l'aime beaucoup pourtant, mais il est trop méchant.

À ce moment arriva un ancien ami de la famille, M. Tocambel, qui ne se gênait pour personne et qui était d'une franchise rude, mais bienveillante.

«Bonjour, la belle enfant, dit-il à Giselle; êtes-vous toujours méchante? Avez-vous fait beaucoup de tapage aujourd'hui?»

GISELLE, *piquée.* – Je ne suis plus méchante depuis longtemps, vous le savez bien.

M. TOCAMBEL. – Mais je n'en sais pas un mot; et je vois à vos jolis yeux rouges et à vos cheveux ébouriffés qu'il y a eu quelque chose cet après-midi.

GISELLE. – Il y a eu que mon oncle Pierre a été plus méchant que jamais, et ma tante Laurence aussi.

M. TOCAMBEL. – Mon enfant, ceci n'est pas possible. Je connais votre oncle et votre tante depuis qu'ils sont au monde; ils ne peuvent pas être méchants.

LÉONTINE. – Mon ami, j'ai à vous parler sérieusement. Giselle va chez ta bonne, ma petite chérie.

GISELLE. – Oh! ma petite maman, laissez-moi ici; je vous aime tant.

LÉONTINE, *l'embrassant*. – Mon cher amour, j'ai quelque chose à dire que tu ne dois pas entendre; je t'en prie, va chez ta bonne.

GISELLE. – Oh! je sais bien ce que vous voulez dire à mon bon ami que j'aime tant; vous voulez lui parler de mon oncle et de ma tante.

Léontine fait un geste de surprise, et dit à l'oreille de M. Tocambel:

«Elle a deviné; quel esprit a cette enfant!»

Giselle, voyant que sa mère hésite, l'embrasse, la câline et dit d'une voix bien douce:

«Chère petite mère, pardonnez-leur; vous êtes si bonne. Ne dites rien à mon bon ami; cela lui ferait de la peine; et il est si vieux, il ne faut pas le tourmenter»

M. TOCAMBEL. – Giselle, votre maman vous a dit de vous en aller; moi aussi, j'ai à lui parler, laissez-nous seuls.

GISELLE, *l'embrassant*. – Mon bon ami, vous êtes fâché contre moi, et je sais bien pourquoi; c'est parce que j'ai dit que vous êtes vieux. Pardonnez-moi, mon bon ami, j'ai eu tort; je ne pensais plus que ma tante de Monclair m'avait recommandé de ne pas vous parler de votre âge ni de votre perruque; elle dit que c'est un gazon que vous avez sur la tête. Ha, ha, ha! C'est drôle, n'est-ce pas?

M. TOCAMBEL, *sérieusement*. – Giselle, votre tante a raison; vous êtes trop jeune pour vous permettre des plaisanteries sur mon âge et sur mes cheveux; et pas assez jeune pour ne pas comprendre que vous venez de faire une double méchanceté.

GISELLE. – Moi? Une méchanceté! Contre qui donc?

M. TOCAMBEL. – Contre votre tante et contre moi; et vous le savez très bien. Sortez à présent; je vous le demande très sérieusement.

GISELLE, *pleurnichant*. – Maman!

LÉONTINE, *l'embrassant*. – Va, mon enfant; obéis à notre meilleur et plus ancien ami.

Giselle sortit en faisant semblant de pleurer, mais très satisfaite d'avoir chagriné M. Tocambel, qui avait deviné sa méchante intention et qui allait sans doute en parler à sa mère.

III - Courage de Léontine

Giselle ne se trompait pas; à peine fut-elle partie que M. Tocambel, se tournant vers Léontine, lui dit: «Parlez, mon enfant, je vous écoute»

LÉONTINE. – Vous m'avez peinée, mon cher ami, par votre sévérité pour ma pauvre Giselle. Je crains qu'elle n'ait compris toutes vos paroles; elle est si intelligente; elle en a beaucoup de chagrin, j'en suis sûre.

M. TOCAMBEL. – Rassurez-vous, ma chère enfant; bien loin d'avoir du chagrin, elle est contente de m'avoir vexé, comme elle le croit; elle m'a peiné en effet, vous aussi; elle, par sa fausseté et ses intentions malicieuses; et vous, par votre faiblesse et votre confiance aveugle en ses paroles.

LÉONTINE, *avec surprise.* – Ma faiblesse? Ma faiblesse? Comment? Au moment où j'use de sévérité à son égard, où je l'oblige à m'obéir malgré ses larmes, vous m'accusez de faiblesse? Que fallait-il donc faire?

M. TOCAMBEL. – Il fallait ouvrir les yeux, mon enfant, et voir que sa feinte amitié pour moi, que sa demande en grâce pour son oncle et sa tante, que sa prétendue étourderie en parlant de mon âge et en rapportant les paroles de la tante de Monclair, que ses larmes forcées, que tout cela était fausseté et mensonge. Aussitôt qu'il s'agit de Giselle, vous devenez aveugle à l'évidence, sourde à la vérité. Et à présent, ma chère enfant, dites-moi ce que vous aviez à me dire.

Léontine, un peu émue, lui raconta la scène qui s'était passée chez son frère et le martyre de la malheureuse Giselle. M. Tocambel l'écouta attentivement; quand elle eut tout dit, il leva les yeux sur elle, lui serra les mains et lui dit avec un sourire:

«Pauvre mère! Comme vous voilà troublée pour un rien!»

LÉONTINE. – Pour un rien! Vous appelez un rien d'avoir traîné mon enfant dans toute la maison, de l'avoir menacée du fouet, de l'avoir garrottée comme un malfaiteur, de l'avoir torturée ainsi pendant une grosse heure! Tout cela n'est rien? À moins de l'avoir tuée, je ne vois pas ce que Pierre aurait pu faire de mieux.

M. TOCAMBEL. – Tout cela est faux, je le garantis. Vous connaissez Pierre tout aussi bien que je le connais; vous savez qu'il est bon, qu'il est juste, qu'il vous aime et qu'il est incapable d'un acte injuste et cruel.

LÉONTINE, *indignée*. – Alors vous ne croyez pas ma fille?

M. TOCAMBEL. – Je ne la crois pas du tout. D'abord, elle est en colère contre son oncle et sa tante, qui l'ont probablement empêchée de faire quelque sottise. Ensuite, elle ne dit pas toujours les choses comme elles sont. Attendez pour juger votre frère qu'il vous ait raconté lui-même ce qui s'est passé.

LÉONTINE, *très vivement*. – Et vous croyez que Pierre osera nier ses brutalités à l'égard de Giselle.

M. TOCAMBEL. – Je crois qu'il osera dire la vérité, ce qui n'est pas sans danger avec vous. Tenez, dans ce moment vous me détestez, vous voudriez me voir à cent lieues d'ici.

LÉONTINE, *sanglotant*. – Je vous croyais un ami, et vous ne l'êtes pas, je comptais sur vous, qui avez de l'influence dans la famille, pour protéger ma pauvre Giselle, et vous l'accablez de votre mépris et de vos faux jugements. Pauvre enfant! Pauvre ange calomnié!

Léontine sanglota de plus belle; M. Tocambel resta impassible. De temps en temps il prenait une prise de tabac; il attendit ainsi que la crise fût passée. Quand Léontine cessa de pleurer, il lui parla sérieusement, mais avec douceur, de sa trop grande faiblesse pour sa fille, du mal qu'elle lui faisait et du triste avenir qu'elle lui préparait. Il parvint à la faire consentir à une explication avec son frère.

M. TOCAMBEL. – Voulez-vous y aller avec moi? Je vous donne toute ma fin de journée, s'il le faut.

LÉONTINE. – J'aimerais mieux attendre; je suis trop émue, trop troublée maintenant. Mais que dire à Giselle? Je ne puis croire qu'elle ait mis, comme vous le pensez, de la fausseté, de la vengeance, de la méchanceté dans sa conduite de ce matin.

M. TOCAMBEL. – Mon enfant, croyez-en ma vieille expérience: Giselle a besoin d'être réprimandée, punie et tenue avec sévérité, jusqu'à ce que vous soyez parvenue à la rendre bonne, douce et sincère. Quant à Pierre, si vous ne voulez pas y aller, j'y vais, moi, et je vous rapporterai ses explications.

LÉONTINE. – Merci, mille fois merci. Et de toutes manières amenez Pierre avec vous. J'ai besoin de le voir.

Léontine resta seule et réfléchit. Nous allons voir plus loin quel fut le résultat de ses réflexions.

IV - La sévérité de Léontine

Une heure après le départ de M. Tocambel la porte s'ouvrit. Pierre entra, s'avança vers Léontine qui s'était levée, la prit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises.

PIERRE. – Pauvre soeur!... Comme te voilà triste et malheureuse! Tu as donc réellement cru que j'avais torturé ta fille?

LÉONTINE. – Pierre, mon bon Pierre! pardonne-moi! Oui, je t'ai cru méchant, cruel pour ma pauvre Giselle! J'ai cru...

Les larmes lui coupèrent la parole; elle serra son frère contre son coeur, et pleura la tête appuyée sur son épaule.

«Si tu savais, continua-t-elle, combien il m'est difficile et douloureux de croire Giselle coupable de mensonge, de méchanceté, de fausseté. J'aime tant cette enfant, la seule, hélas! que le bon Dieu m'ait donnée»

PIERRE. – Je comprends, chère Léontine, je comprends tout; mais, dans l'intérêt même de Giselle, il faut que tu saches ce qui s'est passé ce matin; tu verras ensuite ce que tu dois croire et ce qui te reste à faire. Asseyons-nous et écoute-moi.

Pierre raconta exactement la scène qu'il avait eue avec Giselle, et ce qui s'était passé auparavant. Léontine pleura beaucoup. Quand il eut terminé son récit, elle l'embrassa affectueusement et lui dit:

«Mon bon Pierre, rends-moi un grand service: va chercher Giselle, amène-la-moi et reste là pour me donner le courage dont j'ai besoin et que je demande au bon Dieu»

Pierre lui serra les mains et alla chercher Giselle.

PIERRE. – Ta mère te demande, Giselle; viens au salon.

GISELLE. – Pas avec vous, toujours.

PIERRE. – Si fait, avec moi. Ta maman le veut.

GISELLE, *avec malice.* – Maman le veut!... Elle le veut si je veux.

PIERRE. – Tu te trompes, ma fille. Je te répète que ta maman le veut... Entends-tu? Elle le veut... et tu vas venir.

Le ton ferme de Pierre décida Giselle à obéir de bonne grâce; elle ne voulait pas que sa mère la crût capable de résistance ouverte à la volonté de son oncle. Elle se leva et le suivit.

Giselle eut peur en entrant chez sa mère; le doux et affectueux sourire avait fait place à une expression froide et sévère. Giselle s'arrêta au milieu de la chambre.

«Approche, Giselle. Pierre, viens t'asseoir près de moi»

Léontine se recueillit un instant, le visage caché dans ses mains qui tremblaient visiblement.

«Giselle, dit-elle d'une voix pleine de tristesse et de douceur, Giselle, tu m'as trompée; mon frère m'a tout raconté. Il a eu cent fois raison; ta conduite a été très mauvaise; elle m'a beaucoup affligée. Tu as perdu ma confiance; à l'avenir je ne croirai plus à tes paroles; je sais maintenant avec quel aplomb tu sais mentir. Ma trop grande indulgence fera place à la sévérité. Va dans ta chambre et reste avec ta bonne; tu y dîneras seule; je ne veux pas te voir jusqu'à demain»

GISELLE. – Maman, ma bonne petite maman, je vous aime tant! Pardonnez-moi, je ne savais plus ce que je vous disais en revenant de chez mon oncle; je ne recommencerai pas, je vous assure. Croyez-moi, ma bonne petite maman, et laissez-moi avec vous.

Giselle se jeta à genoux et baisa les mains de sa mère, qu'elle voyait fléchir et s'attendrir.

Léontine, irrésolue, regarda Pierre; il lui serra la main et lui dit tout bas:

«Courage, ne cède pas»

Léontine soupira, retira la main que baisait Giselle et lui dit avec froideur:

«Je ne te crois pas, Giselle. Obéis, et va-t'en. Quand je te verrai corrigée, je te rendrai ma confiance et ma tendresse. Pierre, mon ami, emmène-la et reviens près de moi»

Pierre s'empressa de faire sortir Giselle qui essaya de résister en se cramponnant à la robe de sa mère; mais elle n'osa pas faire une scène de violence et se laissa emmener.

«C'est vous, dit-elle à son oncle, quand la porte fut refermée, c'est vous qui avez donné des conseils à maman. Sans vous elle n'aurait pas eu le courage de me renvoyer»

PIERRE. – Tu ne te trompes pas, Giselle; elle a écouté mes conseils et ceux de notre ancien ami M. Tocambel; et, bien mieux, elle est décidée à les suivre à l'avenir; ainsi je t'engage à changer de conduite et de sentiments, si tu ne veux pas voir diminuer de jour en jour sa tendresse pour toi.

Giselle ne répondit pas; elle résolut de ramener sa mère par ses câlineries et de se faire protéger par son père.

Pierre revint près de sa soeur, qu'il trouva désolée et inquiète. Il la rassura sur l'état de Giselle, l'approuva, l'encouragea à tenir bon et la quitta au moment où M. de Gerville rentrait.

V - Les bouquets

Le lendemain de cette journée si agitée, Georges s'éveilla de bonne heure.

«Ma bonne, dit Georges, allez vite éveiller mes tantes Blanche et Laurence, pour porter nos bouquets à maman.

LA BONNE. – Pas encore, mon petit Georges; il est trop tôt; vos tantes dorment encore et votre maman aussi.

GEORGES. – Je voudrais bien me lever, ma bonne, pour être habillé.

LA BONNE. – Tout à l'heure, mon ami; je prépare tout et je vais aller chercher de l'eau chaude»

Quand la bonne fut sortie, Georges s'assit sur son lit et regarda Isabelle, qui dormait encore profondément.

GEORGES. – Tiens, Isabelle qui dort… Isabelle, Isabelle!»

Mais Isabelle ne bougeait pas.

«Il faut bien pourtant qu'elle donne son gros bouquet à maman… Isabelle!… Elle dort toujours!… Je vais l'éveiller»

Georges se lève et va secouer Isabelle.

«Isabelle lève-toi. Il faut donner les bouquets à maman»

Isabelle entr'ouvre les yeux et les referme en murmurant: «Je veux dormir.

GEORGES, *très haut*. – Il faut te lever pour donner les bouquets.

ISABELLE, *engourdie*. – Je veux dormir, laisse-moi.

GEORGES, *désolé*. – Mon Dieu! mon Dieu! elle ne veut pas s'éveiller. Comment faire?… (*Il lui crie dans l'oreille*:) Isabelle!»

Isabelle se soulève à moitié, pousse Georges, qui tombe assis par terre, et retombe endormie sur son oreiller.

GEORGES, *se relevant*. – Méchante! Tu m'as fait mal! Je te dis qu'il faut porter les bouquets. Elle dort de nouveau!»

II hésite sur ce qu'il a à faire.

«C'est que j'ai froid, moi, en chemise et nu-pieds… Alors je vais me recoucher, et quand ma bonne sera revenue, elle réveillera la grosse Bébelle»

Georges se recoucha, se réchauffa dans son lit. Quand sa bonne rentra, il dormait aussi profondément qu'Isabelle.

«Tant mieux, dit la bonne, il est trop matin pour ce pauvre petit. Je vais préparer leurs belles toilettes pour souhaiter la fête à leur maman»

Deux heures se passèrent et les enfants dormaient toujours. Blanche et Laurence entrèrent chez eux; il était huit heures.

BLANCHE. – Comment! ils dorment encore!

LA BONNE. – Oui, Mademoiselle. Georges s'était éveillé à cinq heures et demie, il voulait se lever et vous faire éveiller pour porter les bouquets; j'ai été chercher de l'eau chaude; quand je suis revenue, il s'était rendormi et dort encore»

La voix de leurs tantes réveilla Georges et Isabelle; ils se frottèrent les yeux et furent enchantés de voir leurs tantes. Georges sauta à bas de son lit et commença sa toilette, aidé de Laurence, tandis que Blanche s'occupait d'Isabelle.

«Pourquoi tu m'as poussé et m'as fait tomber? dit Georges à Isabelle quand le plus fort de la toilette fut fait.

ISABELLE. – J'ai pas poussé; t'as pas tombé.

GEORGES. – Je te dis que tu m'as poussé et que je suis tombé.

ISABELLE. – Non; te dis que non.

GEORGES. – Menteuse! C'est vilain de dire non.

ISABELLE. – Moi pas menteuse! Moi veux dire non.

GEORGES. – Alors tu seras toujours une menteuse.
LA BONNE. – Mais, Georges, quand donc Isabelle a-t-elle pu vous pousser, puisque vous dormiez encore quand vos tantes sont entrées?

GEORGES. – Quand je me suis levé pour la réveiller, elle ne voulait pas; elle dormait toujours; alors j'ai crié dans son oreille; alors elle m'a poussé, je suis tombé et je m'ai fait du mal.

«Je comprends, dit Laurence en riant. Vois-tu, mon petit Georges, elle t'a poussé tout endormie sans savoir ce qu'elle faisait; et, après, elle l'a oublié: elle ne ment pas en disant non.

GEORGES. – à la bonne heure! Alors tu n'es pas une menteuse; je te pardonne.

ISABELLE. – Merci, Georges. Je ne t'ai pas poussé alors.

GEORGES. – Oui, tu m'as poussé mais je te pardonne.

ISABELLE. – Non, je ne t'ai pas poussé»

Georges allait se fâcher de nouveau, mais sa tante lui expliqua encore qu'Isabelle ayant tout oublié, elle était trop petite pour comprendre qu'elle l'avait réellement poussé sans le savoir. Cette explication calma l'indignation de Georges; leur toilette était finie, leurs tantes allèrent chercher les bouquets.

GEORGES. – Qu'ils sont beaux, qu'ils sont beaux! Merci, ma bonne tante! Comme vous les avez bien

faits! Ils sont plus beaux qu'hier.

LAURENCE. – C'est que j'ai ajouté quelques fleurs.

En effet, Laurence avait remis dans les bouquets des enfants les camélias que Noémi avait trouvés si beaux la veille et qui ne couraient plus aucun risque, puisque les enfants ne devaient les avoir qu'au moment de les donner.

Georges et Isabelle se mirent en marche, se tenant par la main et suivis de leurs tantes. Leur maman était encore en robe de chambre; elle les reçut en les embrassant bien des fois, ainsi que ses bonnes soeurs.

Quand Noémi eut bien examiné et admiré les bouquets, elle dit aux enfants qu'elle allait mettre les fleurs dans des vases que leur papa venait de lui donner.

GEORGES. – Je vais mettre de l'eau, maman.

ISABELLE. – Et moi aussi, je veux mettre de l'eau.

NOÉMI. – Non, mes enfants, vous casseriez mes vases et vous répandriez de l'eau partout. Ôtez seulement les papiers qui enveloppent les bouquets, et donnez-les-moi ensuite.

Laurence et Blanche aidèrent Noémi à placer les bouquets dans les vases; les enfants tournaient autour; ils étaient enchantés.

GEORGES. – Maman, pourquoi vous ne voulez pas nous laisser mettre l'eau? Giselle verse toujours l'eau de sa maman.

NOÉMI. – D'abord Giselle est beaucoup plus grande que toi, mon petit Georges; ensuite Giselle n'est pas obéissante; elle prend de l'eau quand sa maman le lui défend; moi, je ne veux pas que vous soyez désobéissants.

GEORGES. – Mais si vous permettez, ce ne sera pas désobéissant. Je demande pourquoi vous ne permettez pas?

NOÉMI. – Parce que tu es trop petit; tu n'as pas assez de force pour verser de l'eau d'un lourd pot à eau sans la répandre, et l'eau répandue mouille et abîme les meubles.

GEORGES. – Oh! je suis fort, moi.

NOÉMI. – Ah bien! puisque tu es si fort, prends mon pot à eau et verse-moi de l'eau dans le verre qui est sur la table.

Georges, enchanté, courut au pot à eau, qui était plein, le saisit, en fit tomber la valeur d'un demi-verre sur sa blouse et l'apporta sans autre accident à sa maman.

GEORGES. – Tenez, maman, prenez.

NOÉMI. – Non, mon enfant, puisque tu es si fort, verses-en toi-même dans mon verre.

Georges aurait mieux aimé ne pas verser lui-même; il commençait à sentir que c'était trop lourd

pour ses forces et il craignait de répandre de l'eau. Mais il ne voulut pas l'avouer et il leva le pot à deux mains. Malgré toutes ses précautions, il pencha le pot plus vite qu'il n'aurait voulu; le verre se trouva en un instant si bien rempli que la table fut inondée, que l'eau coula de tous côtés et que les beaux habits de Georges furent trempés. Sa maman le regarda.

«Eh bien! Georges, avais-je raison de te dire que tu n'étais pas assez fort?»

Le pauvre Georges était rouge et honteux. Sa mère lui prit le pot à eau des mains; aidée de Laurence et de Blanche, elle épongea, essuya tout ce qui avait été mouillé. Isabelle crut aider beaucoup en épongeant avec son petit mouchoir; elle profita d'une si bonne occasion pour laver sa petite chaise en velours bleu.

BLANCHE. – Ah! mon Dieu, Isabelle! Que fais-tu? ta chaise est trempée.

ISABELLE. – Elle est bien propre à présent; voyez, ma tante! Elle était très sale. Mon mouchoir, mes mains, tout est bleu.

LAURENCE. – Quelle bêtise tu fais, Isabelle! Ta jolie robe blanche est pleine de taches bleues.

ISABELLE. – Ça ne fait rien, ça ne fait rien.

NOÉMI. – Comment, ça ne fait rien! Tu vas aller bien vite mettre une autre robe et te savonner les mains. Quant à toi, Georges, tu vas aller te changer de tout, car tu es trempé de partout. Voilà ce que c'est que de se croire si fort!

LAURENCE. – Et de ne pas croire ta maman.

Georges et Isabelle se retirèrent sans répondre et furent mal reçus par leur bonne, qui leur avait mis leurs plus beaux habits pour la fête de leur maman.

Quand ils furent lavés et rhabillés, leur tante Laurence vint les chercher pour déjeuner avec leur mère.

LAURENCE. – À cause de la fête de votre maman, nous allons tous prendre du chocolat. Votre papa est là aussi: nous vous attendons.

GEORGES. – Est-ce que papa ne va pas me gronder?

LAURENCE. – Non, non, sois tranquille; ta maman lui a expliqué ce qui était arrivé.

GEORGES. – Qu'est-ce que papa a dit?

LAURENCE. – Il a dit que c'était bien fait; que tu croyais toujours pouvoir faire comme les grandes personnes, et qu'il ne fallait pas t'écouter.

ISABELLE. – Et moi, qu'est-ce qu'il a dit?

LAURENCE. – Il a dit que tu étais une petite folle de trois ans et qu'il ne fallait pas te gronder.

Laurence les embrassa et les emmena, très contents; la bonne seule resta de mauvaise humeur des

belles toilettes perdues.

En entrant chez sa maman, Georges regarda son père d'un air craintif. Isabelle, voyant son frère intimidé, fit semblant d'avoir peur aussi et resta près de Georges les yeux baissés.

PIERRE, *riant*. – Allons, allons, mes enfants, ne tremblez pas si fort. Vous avez fait des bêtises et des maladresses; mais les bêtises ne sont pas des méchancetés. Venez, que je vous embrasse, et prenons notre chocolat, qui se refroidit.

La gaieté revint subitement. Les enfants embrassèrent tout le monde; leurs yeux brillèrent comme des escarboucles quand leurs tasses se remplirent de chocolat; un grand silence régna jusqu'à la fin du déjeuner, et un soupir de satisfaction annonça aux parents que les petits en avaient assez, ce qui veut toujours dire trop chez les enfants.

PIERRE. – À présent, mes enfants, allez courir dans le jardin, et soyez bien sages; toi Isabelle, ne fais pas la blanchisseuse, et toi, Georges, ne sois pas trop fort.

— Papa, je serai bien sage, dit Isabelle en embrassant son père.

— Papa, je serai bien sage, dit Georges en embrassant aussi son père.

Et ils partirent en courant.

Le père les regardait par la fenêtre.

«Ils sont gentils, ces enfants; très bons tous les deux. Isabelle est drôle; elle imite Georges en tout ce qu'il fait et ce qu'il dit»

LAURENCE. – J'espère bien que Giselle ne viendra pas troubler notre journée, aujourd'hui.

VI - Léontine devient terrible

À peine avait-elle achevé sa phrase que Giselle ouvrit la porte.

«Ma tante, je viens vous souhaiter votre fête», dit-elle en s'avançant vers sa tante Noémi et lui présentant un magnifique bouquet.

NOÉMI. – Merci, Giselle, de ta visite et de ton bouquet. Il est superbe.

GISELLE. – Papa me l'a choisi pour remplacer les fleurs que j'ai brisées hier chez mes cousins. Et je suis bien fâchée, ma tante; je vous en demande bien pardon, ainsi qu'à mon oncle.

Giselle embrassa sa tante et baisa la main de son oncle.

GISELLE. – C'est vous que j'ai le plus offensé, mon oncle. Je serais bien contente de vous entendre dire que vous me pardonnez.

PIERRE. – Je te pardonne de tout mon coeur, ma pauvre Giselle et je souhaite que ton repentir soit sincère. Est-ce ta maman qui t'a envoyée ou bien es-tu venue de toi-même?

Giselle hésita un instant et répondit:

«C'est maman, mon oncle; je n'aurais pas osé venir, si elle ne me l'avait dit»

NOÉMI. – Pourquoi n'aurais-tu pas osé, Giselle? Tu sais combien ton oncle est bon! Il t'a pardonné tant de fois, et il aime tant ta maman!

GISELLE. – Oui, mais il n'aime pas papa.

PIERRE. – Il ne faut pas croire cela, ma fille; je suis moins lié avec lui qu'avec ta maman, qui est ma soeur et mon amie d'enfance; mais l'aimer moins ne veut pas dire que je ne l'aime pas. N'as-tu pas aussi des excuses à faire à ta tante Laurence?

GISELLE. – Maman ne me l'a pas dit.

PIERRE. – Mais ton coeur, si tu en as un, doit te le dire.

Giselle parut indécise; pourtant elle s'approcha de sa tante Laurence et lui dit avec une répugnance visible:

«Pardonnez-moi, ma tante»

LAURENCE. – Je te pardonne, ma pauvre fille; et que le bon Dieu te vienne en aide pour te corriger et regagner notre affection à tous!

GISELLE. – Mon oncle, puis-je aller jouer avec Georges et Isabelle?

PIERRE. – Vas-y, ma petite, et sois sage; ne les taquine pas; songe que tu as quelques années de plus qu'eux.

GISELLE. – Je serai bien sage, mon oncle.

Giselle sortit. Pierre regarda sa femme et ses soeurs.

PIERRE. – Que pensez-vous du repentir de Giselle?»

Noémi sourit et ne répondit pas.

Blanche voulut parler et ne dit rien.

Laurence secoua la tête et dit:

«Je ne le crois ni sincère ni profitable; elle a obéi à Léontine parce qu'elle a vu qu'elle devait céder. Il paraît que la pauvre Léontine a eu du courage cette fois-ci, et qu'elle a maintenu la pénitence.

PIERRE. – Cette pauvre Léontine! Dans quel état je l'ai trouvée hier! Si elle pouvait continuer ce qu'elle a commencé, Giselle serait tout autre dans peu de mois.

LAURENCE. – Elle a commencé tant de fois et jamais elle n'a persévéré. Giselle parvient toujours à faire ses volontés, et à se faire passer pour une innocente victime de notre cruauté.

NOÉMI. – Il faut dire aussi que le père est si faible pour Giselle, qu'au lieu de soutenir Léontine, il la décourage sans cesse. Avec lui, Giselle a toujours raison.

PIERRE. – Et toi, Blanche, tu ne dis rien?

BLANCHE. – Que veux-tu que je dise, mon bon Pierre? Je vois bien que vous avez tous raison; mais j'aime beaucoup Léontine, et il m'est très pénible de la blâmer. D'ailleurs, Giselle est si fausse, que…»

Georges interrompit Blanche en ouvrant brusquement la porte.

GEORGES. – Papa, papa, venez vite, s'il vous plaît; toute l'eau s'en va; nous ne pouvons pas fermer le robinet.

PIERRE. – Quel robinet? Comment est-il ouvert?

GEORGES. – Le robinet du jardin, papa; Giselle l'a ouvert; elle ne peut plus le fermer.

PIERRE. – Ta bonne n'est donc pas avec vous?

GEORGES. – Si, papa; mais elle a emmené Isabelle pour lui mettre d'autres bas; ils sont tout mouillés.

PIERRE. – Giselle fait des siennes, à ce que je vois.

LAURENCE. – Comme toujours; elle ne fait que cela.

Pierre sortit précipitamment avec Georges, qui courut en avant; quand ils arrivèrent au robinet que M. de Néri avait fait placer pour arroser les fleurs du jardin, le chemin était inondé. Giselle cherchait à tourner le robinet; elle l'avait ouvert avec peine; mais l'eau la gênait pour le fermer; elle coulait toujours

aussi abondamment.

M. de Néri le tourna sans difficulté.

M. DE NÉRI. – Pourquoi as-tu ouvert ce robinet, Giselle? Tu sais que je l'avais défendu.

GISELLE. – Ce n'est pas moi, mon oncle; c'est Georges.

GEORGES. – Non: c'est toi qui as voulu.

GISELLE. – C'est pour t'aider, parce que tu le voulais.

GEORGES. – Ce n'est pas vrai. J'ai dit: «Papa défend»; tu as dit: «Ça ne fait rien; il ne saura pas»

GISELLE. – Tu es un menteur. Tu dis ça pour me faire gronder par mon oncle.

GEORGES. – Non, je ne suis pas un menteur; c'est toi qui es une méchante. Papa, ce n'est pas moi, c'est Giselle qui ment.

M. DE NÉRI. – Giselle, tu as fait une sottise; au lieu de l'avouer, tu fais un mensonge et une méchanceté; je ne veux pas que tu restes ici: va-t'en chez toi.

Giselle devint rouge; ses yeux étincelaient de colère; elle fut sur le point de répondre avec emportement; mais elle n'osa pas. Elle partit sans dire mot, et alla chercher sa bonne.

LA BONNE. – Vous voilà déjà prête à partir, Mademoiselle Giselle? Je croyais que vous deviez rester longtemps.

GISELLE, *sèchement.* – J'aime mieux voir maman.

LA BONNE. – Partons, alors; vous avez eu quelque mauvaise affaire, à ce que je vois.

GISELLE. – Je n'ai rien eu du tout, et je vous prie de ne pas inventer des histoires pour me faire encore gronder.

LA BONNE. – Mon Dieu, Mademoiselle Giselle, je n'invente rien du tout; je ne sais pas pourquoi vous vous mettez en colère.

En rentrant, Giselle alla directement chez sa mère.

«Ma bonne petite maman, dit-elle en l'embrassant à plusieurs reprises, j'ai demandé pardon à mon oncle, à mes tantes, comme vous me l'aviez ordonné, mais je crains qu'ils ne m'aient point pardonné»

LÉONTINE. – Pourquoi penses-tu cela, mon amour? Ton oncle a été très bon pour toi hier.

GISELLE, *tristement.* – Oui, maman; devant vous il est bon, parce qu'il craint de vous faire de la peine; mais quand je suis seule, il me parle et il me regarde si sévèrement, que cela me fait peur. Tous là-bas sont sévères pour moi, j'en suis bien triste. Tout à l'heure encore, j'ai aidé Georges à tourner un robinet pour remplir son petit arrosoir; Isabelle s'est mouillée, en se mettant trop près du robinet; mon oncle a

cru que je l'avais fait mouiller par méchanceté et il m'a renvoyée. Ce sont eux qui mentent et on croit que c'est moi.

LÉONTINE. – Ma pauvre petite chérie! Ton oncle ne croit pas encore que tu sois corrigée; mais je lui parlerai; sois tranquille, ne te chagrine pas.

Giselle fit semblant de pleurer.

LÉONTINE. – Ne pleure pas, mon amour, ne pleure pas, je t'en prie.

GISELLE, *sanglotant*. – Mon oncle ne vous croira pas; il vous dira que j'ai été méchante; vous le croirez, et vous me gronderez. Je suis malheureuse quand vous me grondez! Je vous aime tant, ma chère petite maman!

Giselle sanglota de plus belle; Léontine était désolée; elle l'embrassait, la serrait contre son coeur, l'appelait son cher ange, son cher amour; enfin, elle lui promit de la croire, de ne pas écouter son oncle ni ses tantes, et de l'aimer comme auparavant.

Cette promesse arrêta le prétendu désespoir et les larmes feintes de Giselle; elle embrassa sa mère et lui demanda une récompense pour lui avoir si bien obéi en demandant pardon à son oncle.

LÉONTINE. – Quelle récompense veux-tu, ma petite chérie?

GISELLE. – Je veux que vous donniez un bal pour m'amuser.

LÉONTINE. – Un bal! Mais, ma chère petite bien-aimée, tu es trop jeune pour aller au bal!

GISELLE. – Non, je ne suis pas trop jeune; ma tante de Morlaix a dit l'autre jour qu'elle allait au bal à douze ans et qu'on l'admirait beaucoup.

LÉONTINE. – D'abord, douze ans c'est plus âgé que toi qui en as dix. Et puis, ta tante le disait pour prouver qu'elle avait été très mal élevée et qu'elle était ignorante, parce qu'elle n'avait pas eu le temps d'apprendre.

GISELLE. – Mais moi, je sais déjà beaucoup de choses; et puis, je ne vous demande pas un bal tous les jours, seulement une fois, ma bonne chère maman; vous seriez si bonne, je vous aimerais tant.

LÉONTINE. – Ma pauvre petite, comment veux-tu que je donne un bal? Et que dirait papa? Et pour quelle raison donnerais-je un bal?

GISELLE. – Pour me faire plaisir, ma bonne petite maman. Est-ce que vous ne voulez pas faire plaisir à votre pauvre Giselle? «Quant à papa, il ne dira rien, si vous me laissez faire; je le câlinerai, je le supplierai, il voudra bien, j'en suis sûre. Voyons, petite mère, est-ce oui?

LÉONTINE. – Pas encore, mon enfant chérie, pas encore; laisse-moi réfléchir et en parler à... à... à des amis.

GISELLE. – À des amis? C'est-à-dire à mon oncle Pierre et à cette vieille tête de gazon, M. Tocambel,

répliqua Giselle en s'éloignant de sa mère et en fronçant le sourcil. Si vous leur en parlez, ils diront non, exprès pour me contrarier.

LÉONTINE. – Ne crois pas cela, mon amour; ils t'aiment beaucoup et...

GISELLE, *avec colère, tapant du pied.* – Je vous dis que non; ils ne m'aiment pas; je le vois, je le sais. Et si vous leur en parlez, je ne vous aimerai pas non plus; vous verrez ça.

LÉONTINE. – Giselle, Giselle, quelle peine tu me fais, en me parlant ainsi!

GISELLE. – Ah bah! si je vous faisais de la peine, vous m'écouteriez et vous donneriez un bal pour me faire plaisir.

LÉONTINE. – Je ne peux pas, mon enfant; crois-moi, je ne peux pas.

La porte s'entrouvrit; M. de Gerville parut.

«Qu'est-ce qu'il y a donc? Pourquoi mon cher amour de fille est-elle toute triste? Et vous, Léontine, vous avez l'air fâché. Est-ce que vous grondez ma Giselle, par hasard?» ajouta-t-il en prenant un air sévère.

LÉONTINE. – Non, Victor, pas du tout; seulement je lui disais que... que...

GISELLE, *se jetant dans les bras de son père.* – Oui, papa, mon cher papa. Maman me gronde parce que j'ai envie de danser, que je lui demande de donner un bal, un tout petit bal pour m'amuser.

— Un bal! reprit M. de Gerville avec surprise.

LÉONTINE. – Oui, mon ami, elle me demande un bal. Comment voulez-vous que je donne un bal? Pour qui et pourquoi? À quoi cela ressemblerait-il? Ce serait tout à fait ridicule! Un bal à la fin du printemps, quand personne n'en donne plus.

M. DE GERVILLE. – Oh! ce ne serait pas une raison; seulement, Giselle est bien jeune...

LÉONTINE. – C'est ce que je lui disais tout justement. À son âge il faut travailler.

M. DE GERVILLE. – Il est certain, cependant, qu'on ne peut pas toujours travailler; il faut qu'elle s'amuse quelquefois.

Giselle lui serre la main.

LÉONTINE. – Mais vous savez, Victor, qu'un bal coûte très cher; que nous sommes un peu gênés, à cause de ce terrain que vous avez acheté et fait arranger en jardin, pour que Giselle ait de quoi s'amuser.

M. DE GERVILLE. – Oh! ceci pourrait s'arranger; un bal d'enfants ne coûte déjà pas si cher!

Giselle lui baise la main.

LÉONTINE. – Mais, mon ami, que diraient ma famille et mes amis de cette folie? car c'en est une.

M. DE GERVILLE. – Parbleu! Ils diraient ce qu'ils voudraient! je me moque pas mal de leur approbation! Faut-il leur demander des permissions? N'avons-nous pas le droit de faire ce que nous voulons?

Giselle se jette à son cou, et l'embrasse avec tendresse en répétant:

«Mon bon, mon cher petit père, c'est vous qui m'aimez; aussi je vous aime, je vous aime de toutes mes forces!»

LÉONTINE, *avec tristesse*. – Et moi, ma Giselle? Est-ce que tu ne m'aimes pas autant que tu aimes papa?

Giselle, toujours attachée au cou de son père, jeta un regard froid et sec sur sa mère, se serra de nouveau contre son père et dit:

«J'aime papa, mon bon cher papa»

Et elle resta la tête appuyée sur l'épaule de son père, l'encourageant, de temps à autre, d'un baiser ou d'une caresse.

LÉONTINE. – Je vous prie, Victor, ne promettez rien à Giselle avant que j'ai consulté quelques amis.

M. DE GERVILLE. – Qui voulez-vous consulter?

LÉONTINE. – D'abord, j'en parlerai à mon frère...

GISELLE, *bas à son père*. – Oh, papa! Mon oncle qui me déteste!

M. DE GERVILLE. – L'avis de votre frère n'est rien pour moi.

LÉONTINE. – Ensuite à mon vieil ami Tocambel.

GISELLE, *de même*. – Celui-là est encore pis que mon oncle.

M. DE GERVILLE. – Ce vieux fou, presque en enfance! Ensuite?

LÉONTINE. – Ensuite, à ma tante de Monclair.

M. DE GERVILLE, *riant*. – Voilà un conseil bien choisi! Un enragé, un fou et une folle. Ha, ha, ha!

Giselle rit aussi avec affectation: «Ha, ha, ha!»

LÉONTINE. – Giselle, je te prie de ne pas rire de ce que je dis; c'est très impertinent, et je te prie de te taire.

GISELLE. – Papa rit si bien. Je fais comme mon cher bien-aimé papa. C'est si drôle ce que vous dites. Ha, ha, ha!

LÉONTINE. – Giselle, va dans ta chambre, et sois assurée que tu n'auras pas ce bal.

GISELLE. – Je l'aurai si mon excellent et cher papa veut bien m'en donner un. Il est si bon! je l'aime

tant.

LÉONTINE. – Victor, vous voyez le mal que vous faites, par votre trop grande bonté pour cette enfant. Ah! Pierre et mon vieil ami avaient bien raison! Nous la gâtons et nous la perdons. Je vous en prie, Victor, faites-la obéir; qu'elle sorte.

M. de Gerville, après quelque hésitation, se leva et voulut poser Giselle à terre pour la renvoyer. Mais Giselle, s'accrochant à lui, l'embrassa, pleura, supplia tant et tant, qu'il finit par se rasseoir avec Giselle sur ses genoux.

LÉONTINE. – Giselle, tu as entendu ce que je t'ai dit. Sors, et va dans ta chambre.

GISELLE. – Papa, papa, au secours!

Léontine se leva, parla bas à son mari, prit Giselle qui commençait à s'effrayer de la fermeté de sa mère, l'entraîna loin de son père, et la mena jusque dans la chambre de sa bonne.

«Gardez cette méchante enfant, dit Léontine, et faites-la travailler... si vous pouvez», ajouta-t-elle à mi-voix.

Léontine rentra dans sa chambre; son mari était triste et pensif. Léontine s'assit près de lui.

«Victor, lui dit-elle, vous avez fait comme moi, mon ami, vous avez faibli; mais j'ai été soutenue, au moment où je faiblissais, par le souvenir de mon frère, de notre ami dévoué Tocambel, et de leurs sages conseils. Cher Victor, nous perdons notre pauvre Giselle par trop d'amour et de faiblesse; nous préparons son malheur et le nôtre. Ô Victor, je t'en supplie, écoute-moi, aide-moi, soutiens mon courage au lieu de l'affaiblir; retiens-moi quand je faiblis, résiste aux volontés de Giselle, et tous deux écoutons les sages conseils de nos meilleurs amis»

Victor serra sa femme dans ses bras.

«Je tâcherai, dit-il, je te le promets, mon amie; je tâcherai. Où est-elle, cette chère petite? Elle se désole sans doute»

LÉONTINE. – Non, elle est tranquille; elle a senti qu'elle devait céder. Laissons-la déjeuner dans sa chambre...

VICTOR. – Pas avec nous? Pauvre enfant! Comme tu deviens sévère, Léontine!

LÉONTINE. – Mon ami, elle m'a gravement manqué! Elle a été franchement impertinente, et c'est même ce qui m'a donné du courage... contre elle et contre toi, ajouta Léontine en souriant.

Un domestique vint annoncer qu'on était servi. Ils déjeunèrent sans Giselle.

VII - Giselle toujours charmante

Dans l'après-midi, pendant que Giselle se promenait avec sa bonne aux Champs-Élysées, qu'elle taquinait les enfants avec lesquels elle jouait, et les bonnes de ces enfants, Léontine alla embrasser Pierre, Noémi et ses soeurs, et leur raconta son courage du matin et la demi-faiblesse qui avait précédé cette force extraordinaire.

Pierre et ses soeurs lui en firent leurs sincères compliments.

Ce qui est assez singulier, dit Pierre, c'est que pendant que tu refusais ce bal que te demandait Giselle, nous arrangions, Noémi, tes soeurs et moi, une petite matinée dans le jardin pour nos enfants et pour ceux de la famille et de nos amis qui sont encore à Paris. Nous ferons venir Guignol avec son Polichinelle; ensuite, on tirera une loterie; on dansera, on sautera; puis on goûtera ou plutôt on dînera à six heures, et tout sera fini à huit heures. Tu vois, ma bonne Léontine, que ton courage est récompensé, puisque tu n'auras pas cédé à Giselle et que pourtant tu lui accorderas le plaisir qu'elle demande en l'amenant chez nous.

LÉONTINE. – Que je te remercie, mon bon Pierre! quelle joie tu me donnes, et quel bien cette leçon va faire à Giselle!

PIERRE. – Pour la rendre plus complète, je t'engage à ne pas lui en parler tout de suite! et même, quand elle connaîtra mon projet de fête, tu lui refuseras d'abord de l'y amener, à cause de son impertinence envers toi.

LÉONTINE. – Et bien mieux, je ne céderai qu'au dernier jour à tes sollicitations pressantes.

NOÉMI. – Et aux nôtres, à mes soeurs et à moi, pour qu'elle change d'idée sur les sentiments que nous avons pour elle.

LÉONTINE. – Je te remercie, Noémi, et vous tous, mes chers, mes vrais amis.

Quand Léontine rentra chez elle, elle alla chercher Giselle, qu'elle trouva boudant dans un coin et refusant le travail que voulait lui faire faire sa bonne.

LÉONTINE. – Giselle, as-tu réfléchi, ma chère enfant, à ta conduite envers moi?

GISELLE. – Non, je n'en ai pas eu le temps.

LÉONTINE. – Il ne faut pas longtemps pour comprendre qu'on a mal fait et pour le regretter.

GISELLE. – Je n'ai pas mal fait. Ce n'est pas mal d'aimer papa et de le lui dire.

LÉONTINE. – Non, c'est au contraire très bien...

GISELLE. – Alors pourquoi me grondez-vous?

LÉONTINE. – Je ne te gronde pas, mon enfant, je te parle. Ce qui est mal, c'est d'avoir l'air de ne plus m'aimer, de n'aimer que papa, de se moquer de ce que je dis, en un mot, d'être impertinente avec moi. Voilà ce qui est mal.

GISELLE. – Vous me refusez ce qui m'amuse; papa veut bien me l'accorder, et vous l'en empêchez. Croyez-vous que ce soit agréable?

LÉONTINE. – Non, ce n'est pas agréable; mais ce n'est pas une raison pour être impertinente envers moi, qui t'aime tant et qui cherche toutes les occasions de te le prouver.

GISELLE. – Oui, joliment! en me grondant et en me punissant.

LÉONTINE. – Ma pauvre Giselle, tu as encore de l'humeur, tu ne sais pas ce que tu dis.

GISELLE. – Je crois bien que j'ai de l'humeur! ma bonne n'a fait que me gronder tout le temps de la promenade.

Léontine, enchantée de donner une satisfaction quelconque à Giselle, se retourna vers la bonne.

LÉONTINE. – Pourquoi, Émilie, grondez-vous Giselle? Elle a pourtant été assez punie pour que vous la laissiez tranquille pendant sa promenade.

LA BONNE. – Mon Dieu, Madame, je ne pouvais pas faire autrement; elle s'amusait à courir après toutes les balles des enfants et à les jeter dans les massifs entourés, dans lesquels Madame sait qu'il est défendu d'entrer; de sorte que tous ces pauvres enfants pleuraient et criaient de tous les côtés; les bonnes étaient furieuses; elles me tombaient sur le dos; je ne pouvais pourtant pas la laisser continuer; on avait été chercher des sergents de ville; Madame pense l'esclandre que cela aurait fait, de voir Giselle emmenée au poste par les sergents de ville.

LÉONTINE. – Vous auriez pu la mener plus loin.

LA BONNE. – C'est ce que j'ai fait, Madame, malgré ses injures et sa résistance; mais plus loin elle a recommencé un autre jeu; elle enlevait et lançait au loin les chapeaux des enfants qui se trouvaient à quelque distance de leurs bonnes; les enfants couraient après leurs chapeaux, les bonnes couraient après leurs enfants, Giselle reprenait les chapeaux pour les lancer plus loin. Madame juge du désordre, des cris, et puis des reproches que j'avais à subir. Il a bien fallu gronder Mlle Giselle et l'emmener encore plus loin. Arrivée près des fontaines, la voilà qui imagine de puiser de l'eau avec la main et d'en jeter sur les passants; un monsieur qui en avait reçu deux fois dans la figure, s'est fâché; il a saisi l'oreille de Mademoiselle et la lui a secouée à me faire peur. Je croyais que l'oreille allait lui rester dans la main. Mlle Giselle a crié pendant un quart d'heure; il s'est formé un rassemblement autour de nous; c'est ce qui fait que j'ai abrégé la promenade et que je l'ai ramenée à la maison.

LÉONTINE. – Oh, Giselle! ce n'est pas gentil ce que tu as fait là, ma petite chérie. Et puis, c'est dangereux, comme tu vois. Il y a des gens qui sont si méchants, qui ne comprennent pas la moindre

plaisanterie et qui se fâchent pour un rien.

GISELLE. – C'est vrai, ça! Une autre fois je ne jouerai des tours qu'aux enfants plus jeunes; ceux-là du moins ne se défendent pas. Et les bonnes s'amusent à causer entre elles; elles ne regardent pas aux enfants.

LÉONTINE. – Joue le moins de tours possible, ma pauvre petite: les enfants se plaindraient à leurs bonnes, à leurs mamans, et personne ne voudrait plus jouer avec toi. Viens à présent travailler dans ma chambre; tu n'as encore rien fait aujourd'hui!

GISELLE, *bâillant.* – C'est si ennuyeux de travailler! Et cette femme qui vient me donner des leçons est si ennuyeuse, si bête! Elle gronde toujours.

LÉONTINE. – Parce que tu ne fais pas grand-chose, ma chère petite: ta maîtresse craint qu'on ne l'accuse de te donner de mauvaises leçons si tu ne travailles pas et si tu ne fais aucun progrès.

GISELLE. – Qu'est-ce que cela lui fait?

LÉONTINE. – Cela lui fait du tort; elle n'aurait plus autant d'élèves, et elle n'aurait plus de quoi vivre.

GISELLE. – Ah! cela lui ferait du tort! Alors, quand elle m'ennuiera, je ne ferai rien de bien, elle sera furieuse; ce sera très amusant.

LÉONTINE. – Ce sera fort triste, parce que ce sera très méchant de ta part. Mais tu ne le feras pas, j'en suis bien sûre; ton bon coeur sera plus fort que l'ennui de ta leçon.

GISELLE. – Vous verrez, vous verrez.

LÉONTINE. – Allons, viens ma Giselle; Mlle Tomme doit être arrivée.

Léontine sortit, emmenant Giselle qui se faisait un peu traîner. Mlle Tomme attendait son élève; tout était prêt pour commencer la leçon.

VIII - Leçon de Mademoiselle Tomme

À peine Giselle s'était-elle mise au travail, que M. Tocambel et la tante Monclair vinrent voir Léontine.

MADAME DE MONCLAIR. – Bonjour, Léontine. Bonjour, petite; tu travailles? Que je ne vous dérange pas. Mademoiselle Tomme, continuez comme si je n'y étais pas. Et vous père Toc, allez causer avec Léontine; je vous rejoindrai tout à l'heure.

LÉONTINE. – Mais, ma tante... j'aurais peur...

MADAME DE MONCLAIR. – Quoi? De quoi as-tu peur? Ce n'est pas de mon grand savoir; Giselle est persuadée que je suis une vraie cruche d'ignorance. Va-t'en, va-t'en; laisse-nous travailler. Commencez Mademoiselle Tomme, ne les écoutez pas. Et vous autres, allez-vous-en.

M. Tocambel et Léontine sortirent; Mlle Tomme commença.

«Mademoiselle Giselle, nous allons faire une petite répétition de la semaine passée. Prenons l'histoire de France, et puis l'histoire sainte.

«Comment appelez-vous le premier roi de France?»

GISELLE. – Ce n'est pas difficile. C'est PHARAON

MADAME DE MONCLAIR. – Comment, Pharaon? Tu veux dire PHARAMOND.

GISELLE, *avec assurance*. – Non, ma tante; Mlle Tomme m'a dit que c'était *Pharaon*.

MADEMOISELLE TOMME. – Oh! Mademoiselle Giselle! vous savez que c'est *Pharamond*. Dites-moi qui était *Pharaon*.

GISELLE. – Pharaon premier était roi de France et de Navarre; il est vrai qu'il y a eu un autre Pharaon qui pêchait des poissons rouges dans un grand étang où il s'est noyé en se penchant par la fenêtre.

MADEMOISELLE TOMME, *indignée*. – Oh! oh! Mademoiselle Giselle! Devant votre tante!

GISELLE, *d'un air innocent*. – Je dis ce que vous m'avez appris! Quoi? Que faut-il dire? Je ne sais pas, moi.

MADAME DE MONCLAIR. – Ha, ha, ha! C'est très joli! Je vois que tu es encore plus forte que moi, comme ignorance. Laissons la France, Mademoiselle Tomme, et passons à l'histoire sainte.

MADEMOISELLE TOMME, *très mortifiée*. – Je ne sais pas ce qui prend à Mlle Giselle; elle savait tout cela sur le bout des doigts jusqu'à Charles IX.

GISELLE. – Ah oui! Je sais très bien! Le Charles qui a passé devant la barrière de grand-père quand il s'en est allé en Angleterre; M. Tocambel y était, je crois. Et vous aussi, ma tante, n'est-ce pas?

MADAME DE MONCLAIR, *riant.* – Ha, ha, ha! Passe à Adam et Ève, ma fille. Je vais t'interroger, moi! Comment s'appelait le fils d'ABRAHAM?

GISELLE, *réfléchissant.* – Le fils d'Abraham!... Ah oui; je sais. C'était NOÉ.

MADAME DE MONCLAIR, *riant de plus en plus fort*. – De mieux en mieux. Et qui était ISAAC?

GISELLE. – Isaac! C'était un vieux juif qui achetait et vendait toutes sortes de choses.

MADAME DE MONCLAIR. – Bravo! Laissez donc, Mademoiselle Tomme. Cela va très bien. Qu'est devenu Joseph, le fils de Jacob?

GISELLE. – Joseph? Je crois qu'il a été tué par les Juifs parce qu'il a donné un tombeau pour ensevelir Notre-Seigneur Jésus-Christ.

MADAME DE MONCLAIR, *se levant*. – Très bien, ma fille, très bien. Tu es forte sur l'histoire sainte. Mademoiselle Tomme, vous avez une élève qui vous fait honneur; si vous en avez plusieurs de cette force, elles vous feront une réputation dans le monde savant. Ha, ha, ha! très joli! très amusant!

Mme de Monclair quitta Giselle et entra au salon riant de toutes ses forces, tandis que Mlle Tomme, interdite et désolée, se mit à pleurer en face de Giselle radieuse du tour qu'elle avait joué à la pauvre maîtresse dont les leçons l'ennuyaient.

M. TOCAMBEL. – Pourquoi riez-vous donc si fort, baronne? Qu'avez-vous entendu de si drôle?

MADAME DE MONCLAIR. – Ha, ha, ha! Si vous saviez! Ha, ha, ha! Quel dommage que vous n'ayez pas été là! Une répétition, ha, ha, ha! comme vous n'en avez jamais entendu, mon bon père Toc.

LÉONTINE. – Est-ce que Giselle n'a pas bien répondu?

MADAME DE MONCLAIR. – Parfaitement! Admirablement! *Pharaon* premier roi de France! *Charles IX* qui a passé il y a trente-six ans devant la barrière de ton père! *Abraham*, père de Noé! *Isaac*, vieux juif revendeur d'occasion! *Joseph*, qui a donné un tombeau pour ensevelir Notre-Seigneur! Ha, ha, ha! je n'avais jamais entendu chose pareille! Bon Dieu! quelle instruction! quelle élève!

Mme de Monclair se leva.

«Il faut que je te quitte, Léontine: ma fille m'attend»

LÉONTINE. – De grâce, ma tante, ne dites rien, ne racontez rien de ce que vous a dit Giselle; vous feriez un tort sérieux à Giselle et à la pauvre Mlle Tomme.

MADAME DE MONCLAIR. – Ah! cette pauvre Tomme! Était-elle vexée! C'est sa faute aussi; pourquoi n'apprend-elle rien à Giselle? Ha, ha, ha! Une fille de dix ans qui répond tout ce qu'elle a répondu. Mais

sois tranquille, je n'en parlerai pas; elle perdrait ses moyens d'existence. La méthode doit être fameuse! Ah bien! ce n'est pas moi qui recommanderai la pauvre Tomme!

M. TOCAMBEL. – Attendez, baronne, attendez. Laissez-moi entrer là-dedans pour éclaircir ce mystère. Cette pauvre Tomme, comme vous l'appelez, est une personne fort instruite; je le sais, j'en suis certain. Il y a quelque chose là-dessous.

M. Tocambel entra dans la chambre de Léontine, où travaillait Giselle, et en ferma la porte. Mme de Monclair se mit à la porte et y colla son oreille riant encore et espérant entendre quelque chose d'amusant. Léontine resta dans son fauteuil, pensive et triste; elle craignait trop bien deviner la cause de la gaieté de sa tante et de la prétendue ignorance de Giselle. La peur de voir ses craintes vérifiées l'attristait profondément.

«Mon Dieu! se disait-elle, Giselle serait-elle réellement méchante? Ou bien n'est-ce qu'un enfantillage, une plaisanterie dont elle n'a pas prévu les conséquences pour Mlle Tomme»

Mme de Monclair ne riait plus; elle écoutait encore; enfin elle quitta son poste et revint s'asseoir près de sa nièce; sa gaieté avait disparu.

«Léontine, dit-elle très sérieusement, prépare-toi à gronder Giselle; elle a répondu tout de travers pour jouer un tour à sa maîtresse, dont les leçons l'ennuient. La pauvre Tomme pleure; Giselle rit; le père Toc gronde. Tu es faible, toi; mais pour le coup, il faut que tu grondes; c'est méchant ce qu'a fait ta fille. Pas de grâce pour les méchancetés»

LÉONTINE, *agitée.* – Giselle est si jeune, ma bonne tante! elle n'a pas réfléchi que cette plaisanterie pouvait faire tort à sa maîtresse. Vous savez que les enfants aiment à rire et à faire rire. Elle aura voulu vous amuser.

MADAME DE MONCLAIR. – Léontine, prends garde! Ne te laisse pas aller à ta trop grande indulgence! Gronde et punis quand il le faut. Les voici qui viennent. Je veux voir comment tu t'en tireras.

M. Tocambel ouvrit la porte.

«Passez, Mademoiselle Tomme. Parlez à Mme de Gerville»

MADEMOISELLE TOMME. – Madame, permettez-moi d'expliquer devant Madame votre tante ce qui s'est passé.

MADAME DE MONCLAIR. – Ce n'est pas nécessaire, ma pauvre demoiselle; je comprends à présent, et ma nièce comprend aussi. Giselle vous a fait une malice que j'appelle une méchanceté, et vous avez peur que je ne dise partout que vous êtes une ignorante. C'est cela, n'est-il pas vrai.

MADEMOISELLE TOMME. – Je crois que oui, Madame; seulement je me permettrai d'ajouter que je demande de cesser mes leçons à Mlle Giselle; je les crois inutiles pour elle et pour moi.

MADAME DE MONCLAIR. – Vous avez raison, ma chère demoiselle; Giselle n'apprendra jamais rien, et vous ne gagnerez jamais rien avec cette petite. Parle donc, Léontine. Tiens, regarde dans la glace la figure que tu fais. Pâle et triste comme une condamnée à mort! Voyons, courage! Approche, Giselle.

LÉONTINE. – Mademoiselle, pardonnez, je vous prie, une espièglerie que Giselle ne recommencera pas, je vous assure. Giselle, viens faire des excuses à Mlle Tomme qui est toujours si bonne pour toi, et

promets-lui d'être à l'avenir bien sage et bien appliquée à tes leçons.

Giselle s'approcha.

GISELLE, *avec une feinte humilité*. – Mademoiselle, je vous promets d'être à l'avenir bien sage et bien appliquée à mes leçons.

MADEMOISELLE TOMME. – C'est possible, Mademoiselle Giselle, mais ce ne seront pas les miennes, car je répète que je ne vous les continuerai pas.

MADAME DE MONCLAIR. – Vous avez bien raison, ma pauvre Tomme; à votre place j'en ferais autant. Allez, allez, ma pauvre enfant; je vous aurai d'autres élèves, soyez tranquille.

Mlle Tomme remercia, salua et sortit.

Léontine sentit qu'elle avait eu tort de diminuer la faute de sa fille devant elle.

«Giselle, dit-elle sévèrement, devant Mlle Tomme, j'ai cherché à t'excuser, mais devant ma tante et notre ami je te dis que je suis très mécontente de toi; je vois parfaitement que tu as mis de la malice dans les réponses que tu as faites devant ta tante, car je venais de te dire que ton ignorance ferait tort à Mlle Tomme. Tu mérites une punition sévère et tu l'auras. Nous devions tous dîner chez ton oncle Pierre pour la fête de ta tante: tu resteras à la maison, seule avec ta bonne. Va dans ta chambre; tu m'as fait beaucoup de peine, j'espère que tu y réfléchiras quand tu seras seule, et que tu le regretteras»

Giselle n'osa pas résister devant sa tante et devant M. Tocambel; elle comprit que la soumission était le seul moyen de diminuer sa faute à leurs yeux, et elle obéit à sa mère sans hésiter.

Léontine se jeta dans son fauteuil et pleura.

MADAME DE MONCLAIR, – Allons, allons, ma fille, ne t'afflige pas; c'est très bien. Tu avais mal commencé, tu as bien fini. Elle a bien parlé, n'est-ce pas, mon ami? ajouta-t-elle en s'adressant à M. Tocambel. Dites-le-lui donc; vous êtes là comme une statue. Encouragez-la; faites comme moi.

M. TOCAMBEL. – Ma bonne amie, si je ne parle pas, c'est que vous avez tout dit et très bien dit. Le chagrin de Léontine me fait peine à voir. Mais, ma pauvre enfant, consolez-vous; vous avez bien agi dans l'intérêt de votre enfant. En continuant ainsi, vous la corrigerez de ses défauts, et vous serez heureuse de la voir devenir aussi bonne qu'elle est jolie.

LÉONTINE. – Merci, mon ami, vos dernières paroles me vont au coeur.

MADAME DE MONCLAIR. – Allons, ma petite, je m'en vais pour le coup. Au revoir chez Pierre à dîner. Ne nous apporte pas une figure d'enterrement. Père Toc, consolez-la. Entendez-vous bien? Si vous nous l'amenez triste et les yeux bouffis, je m'en prendrai à vous et à votre gazon. Et toi, Léontine, sois sage, ma petite; et pense que ta fille sera un amour si tu le veux. Adieu.

Mme de Monclair disparut; M. Tocambel resta, causa avec Léontine et fit si bien qu'il la laissa faire sa toilette entièrement consolée.

«Je vous attendrai chez Victor, lui dit-il; je le mettrai au courant et je l'empêcherai de défaire votre ouvrage»

Quand Léontine eut achevé sa toilette, elle voulut aller voir Giselle, mais elle ne la trouva pas dans sa chambre.

LA BONNE. – Mademoiselle est chez Monsieur, qui est venu la chercher il y a un quart d'heure, Madame.

LÉONTINE. – A-t-elle beaucoup pleuré, la pauvre enfant?

LA BONNE. – Pas du tout, Madame; elle m'a demandé de faire un savonnage pour sa poupée; elle paraissait
fort gaie. Est-ce que Madame l'a grondée?

LÉONTINE. – Je l'ai grondée et punie; elle dînera ici, au lieu d'aller dîner avec moi chez mon frère.

LA BONNE. – C'est donc pour cela qu'elle me disait de commander son dîner au cuisinier parce qu'elle s'ennuyait chez son oncle, qu'elle préférait dîner ici et jouer avec sa poupée; elle m'a demandé de faire à la poupée une casaque d'été; je vais la finir tout à l'heure.

LÉONTINE. – Je vous remercie pour elle, Émilie; vous êtes toujours très complaisante pour ma pauvre Giselle. Et à propos de casaque d'été, voici vingt francs pour en acheter une pour vous-même.

LA BONNE. – Je remercie bien Madame de toutes ses bontés. Madame peut compter que je ferai toujours pour Mlle Giselle tout ce que je pourrai pour la contenter»

Léontine alla chercher Giselle chez son mari; elle la trouva sur les genoux de son père.

M. Tocambel feuilletait un livre.

«Je vous attends, ma chère enfant, pour vous mener chez Pierre, dit-il en se levant.

LÉONTINE. – Et vous, Victor, est-ce que vous ne venez
pas? Vous n'êtes pas encore habillé!

M. DE GERVILLE, *avec embarras*. – Non, je reste à la maison; j'ai mal à la tête, je suis fatigué. Excusez-moi auprès de Noémi et de Pierre.

LÉONTINE. – Mais, Victor, ce ne sera pas aimable pour Pierre, qui nous réunit tous pour la fête de Noémi.

M. DE GERVILLE, *avec humeur*. – Pas tous, puisque Giselle n'y va pas.

LÉONTINE. – M. Tocambel a dû vous dire que Giselle avait mérité d'être punie…

M. DE GERVILLE. – Oui, oui, il me l'a dit; mais comme je ne veux pas que Giselle soit à l'abandon avec les domestiques, je reste avec elle.

LÉONTINE. – Victor, je vous assure que Giselle…

M. DE GERVILLE. – C'est bien; je sais ce que vous allez dire. Mais je considère comme un devoir de ne pas négliger à ce point son enfant, et je veux rester à la maison afin de veiller sur elle.

GISELLE. – Merci, mon bon cher papa; avec vous je suis toujours sage et heureuse, et avec les autres, je ne sais pas pourquoi, je m'ennuie et je fais des bêtises; et on croit que ce sont des méchancetés, comme tantôt avec Mlle Tomme, que j'aime beaucoup, pourtant.

M. TOCAMBEL, *d'un air moqueur*. – Vous aimez beaucoup de monde, ma belle enfant; vous m'aimez beaucoup, vous aimez votre oncle Pierre, vos trois tantes, votre grand'tante de Monclair, et pourtant il n'y paraît pas»

Giselle rougit, hésita un instant, embrassa son père et dit:

«Je ne peux pas aimer tout le monde autant que j'aime papa, qui est si bon pour moi; alors vous êtes tous jaloux de lui. N'est-il pas vrai, papa, ils sont jaloux?

M. DE GERVILLE, *riant et embrassant Giselle*. – Cela se pourrait bien, mon cher amour, et ils peuvent bien aussi être jaloux de toi, car je t'aime plus que tout au monde.

GISELLE. – Même plus que maman?»

M. de Gerville hésita; mais, cédant aux caresses de sa fille et à ses instances, il répondit:

«Eh bien, oui, même plus que maman»

Giselle sourit d'un air triomphant à sa mère, qui ne répondit que par un regard douloureux qu'elle jeta sur son mari et sur Giselle.

LÉONTINE. – Adieu, Victor; adieu, pauvre et chère enfant. Venez, mon ami, je suis prête, ajouta-t-elle en prenant le bras de M. Tocambel.

IX – Giselle est punie et pardonnée

Le dîner fut triste pour Léontine; son frère et ses soeurs, auxquels elle avait tout raconté, la regardaient avec une tendre pitié. Mme de Monclair taquina le vieux Tocambel, qui ripostait avec esprit et gaieté. Ils finirent par distraire Léontine et par égayer tous les convives: les trois jeunes cousins, amis de Blanche et de Laurence, Louis, Jacques et Paul, y aidèrent de leur mieux; après diner, ils demandèrent à Mme de Monclair de se mettre au piano; Georges et Isabelle ne furent pas négligés chacun s'empressa de les faire danser. La gaieté devint générale et gagna Léontine elle-même au bout de quelque temps, Mme de Monclair demanda à Léontine de la remplacer au piano.

«Mes vieux doigts sont fatigués, dit-elle; ils ne peuvent plus aller assez vite, et mes vieilles jambes demandent à se dégourdir. Je veux danser aussi, moi. Allons, père Toc, venez m'engager pour une contredanse; faisons voir à cette jeunesse comment on dansait de notre temps. Mettez-vous tous en place; en avant deux; ce sont les vieux qui commencent»

Mme de Monclair et M. Tocambel commencèrent un avant-deux, élégant et classique; la contredanse s'exécuta au milieu des rires et des bravos; les pas de zéphyr, les pas de Basque, les pirouettes, les entrechats, les pas mouchetés, rien n'y manqua. Chacun fit de son mieux; mais aucun ne put égaler la grâce, la légèreté, la souplesse du vieux couple.

«Ah je n'en puis plus, criait Mme de Monclair en exécutant le dernier chassé-croisé je suis rendue. Pierre, viens m'aider à regagner un fauteuil, une chaise, n'importe quoi. Les vieux danseurs n'ont plus de force»

À peine Mme de Monclair, soutenue par Pierre, fut-elle installée dans un bon fauteuil, que la porte s'ouvrit et qu'à la surprise générale Victor entra tenant Giselle par la main. Léontine poussa une exclamation de mécontentement, et quitta le piano.

MADAME DE MONCLAIR. – Eh bien, quoi? Qu'est-ce que c'est? Un danseur et une danseuse de plus Léontine, tais-toi, ne bouge pas. Je vais tout arranger. Pierre, prends Giselle; Victor, venez près de moi. Les trois cousins, prenez chacun une cousine. Père Toc, faites danser les petits et battez la mesure. En place les danseurs. Chasse-croisé!»

Et avant que Giselle et Victor eussent compris ce qu'on allait faire, ils recommencèrent une contredanse semblable à la dernière. Léontine, un peu troublée, se trompa, manqua la mesure, mais personne n'y fit attention, tant on était animé à sauter, à tourner, à pirouetter. Giselle, troublée, en entrant, du tumulte et de l'exclamation de sa mère, fut entraînée par la gaieté des danseurs. Victor lui-même perdit sa gravité, et la contredanse n'était pas finie, que personne ne songeait ni à l'entrée imprévue de Giselle, ni à ses méfaits précédents. Léontine elle-même, enchantée de voir Giselle rire et danser, donnait à sa musique une vivacité, un éclat qui augmentait l'entrain général. À une contredanse en succéda une autre, puis une autre, puis un galop monstre, après lequel tous, d'un commun accord, demandèrent grâce.

Pendant qu'on prenait des rafraîchissements et des gâteaux, Léontine s'approcha de Mme de Monclair, qui était restée dans son fauteuil.

«Bonne, chère tante, lui dit-elle les yeux pleins de larmes, comme vous avez tout arrangé et tout fait pardonner! Avec quelle bonté, avec quel esprit charmant! Je suis bien, bien reconnaissante, mu chère tante»

Léontine lui baisa la main; sa tante l'embrassa.

«Il reste quelque chose à faire, dit-elle. Tu vas voir. Avez-vous bientôt fini de vous rafraîchir, vous autres jeunes? Bon; approchez tous, rangez-vous en ligne devant moi. Bien. À présent, que personne ne bouge et ne parle, et que tous m'écoutent.

«L'homme est mauvais par nature. La femme aussi, bien entendu. Mais hommes et femmes sont bons… quand ils le veulent. Voulez-vous être bons, tous, tant que vous êtes?

— Oui, oui, s'écrièrent-ils tous.

— Alors pardonnez-vous les uns les autres, afin que le bon Dieu vous pardonne. Que chacun de vous se réconcilie de bon coeur et ne pense plus au passé. Aimez-vous les uns les autres, et jetez-vous dans les bras les uns des autres. Une, deux, trois»

Au trois, Mme de Monclair se jeta dans les bras de M. Tocambel, Léontine dans ceux de Victor, Pierre dans ceux de Giselle, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous se furent embrassés. On riait, on se poussait, on se culbutait; les deux petits passaient de bras en bras; le fort de la mêlée dura plus d'un quart d'heure. Quand l'ordre fut rétabli, Giselle était encore fortement serrée dans les bras de sa mère: toutes les deux pleuraient.

«Je ne veux pas qu'on pleure s'écria Mme de Monclair; une pénitence pour les pleureurs; on va jouer à colin-maillard: Léontine et Giselle le seront. Vite, des mouchoirs, et à genoux pour qu'on vous bande les yeux»

Léontine obéit après un dernier baiser déposé sur une dernière larme qui coulait sur la joue de Giselle; on leur banda les yeux, et le jeu commença. Noémi emmena Georges et Isabelle, qui ne pouvaient plus se tenir sur leurs petites jambes; elle les remit à leur bonne. À peine furent-ils couchés, qu'ils s'endormirent profondément, pour ne s'éveiller que le lendemain à dix heures. Ils avaient dormi treize heures. La soirée continua gaie et bruyante.

Giselle revenait souvent près de sa mère, pour l'embrasser, pour lui dire un mot de tendresse, vraie, cette fois. Léontine éprouvait un bonheur qui se reflétait sur son visage, ordinairement triste et doux; la tristesse avait disparu: la douceur seule y restait et embellissait sa physionomie.

«Comme Léontine est jolie ce soir! dit M. Tocambel à sa vieille amie.

MADAME DE MONCLAIR. – Parce que le bonheur maternel est sans mélange d'inquiétude. Et voyez aussi Giselle: elle est charmante, jolie et charmante!

M. TOCAMBEL. – C'est vous, fée bienfaisante, qui avez amené ce changement.

MADAME DE MONCLAIR. – Pourvu que le mauvais génie ne vienne pas nous gâter tout cela!

M. TOCAMBEL. – Cela se pourrait bien. Il est terrible de faiblesse; il arrête tous les bons mouvements de Léontine. Quelle idée habile et charmante vous avez eue! Tout en riant, vous leur avez fait le plus beau sermon qu'ils pourront jamais entendre prêcher dans le cours de leur vie.

MADAME DE MONCLAIR, *riant*. – Taisez-vous, flatteur! Gare au gazon!

M. TOCAMBEL. – C'est bon, c'est bon, baronne! J'en ai de rechange»

La soirée se prolongea assez tard; à dix heures on servit le thé, des glaces, des gâteaux et du chocolat. L'exercice avait réveillé l'appétit; on fit honneur à la collation. À onze heures on se sépara.

«Ma tante, nous allons vous ramener chez vous, dit Léontine.

MADAME DE MONCLAIR. – Du tout, du tout, mon enfant; il fait si beau! Je m'en vais à pied avec mon ami Tocambel. Vous allez me donner le bras, j'espère bien?

M. TOCAMBEL. – Je n'en sais rien; vous êtes si folle, que vous me ferez passer pour un fou, et, dans la rue, vous sentez que ce n'est pas agréable.

MADAME DE MONCLAIR. – Voyez-vous ce délicat! Allons, vite, donnez-moi votre bras, et partons.

M. TOCAMBEL. – Je n'en puis plus; mes jambes ne peuvent plus me porter.

MADAME DE MONCLAIR. – Eh bien, je vous porterai; vous serez mon bébé. Fameuse chevelure pour un bébé!

M. TOCAMBEL. – Mais, baronne, je vous dis que je ne peux plus me tenir.

MADAME DE MONCLAIR. – Laissez donc! Vous n'avez que soixante-quatre ans! Moi qui en ai quarante-six! ce n'est qu'une différence de chiffres posés vous voyez bien»

Tout en résistant, M. Tocambel fut saisi par le bras et emmené moitié riant, moitié grommelant, par sa terrible, mais excellente amie et ennemie tout à la fois; elle se plaisait à le tourmenter, et lui se plaisait à être tourmenté par cette aimable et encore charmante amie; malgré ses quarante-six ans, elle avait conservé une gaieté, un éclat, une légèreté, une santé de vingt ans. Bonne avec tout le monde, amie fidèle et dévouée, elle avait des amis innombrables qu'elle taquinait sans les fâcher, dont elle riait sans les blesser. Riche et d'une position élevée, elle se mettait au service de tous ceux de son intimité qui avaient besoin de sa protection ou de sa bourse; aussi était-elle reçue partout à bras et à coeur ouverts. M. Tocambel l'aimait et la vénérait; jamais il ne passait une journée sans y aller au moins une fois, et plus souvent deux ou trois.

Ils arrivèrent à bon port, après s'être querellés tout le long du chemin; M. Tocambel reçut même un ou deux pinçons au bras. Le dernier mot de Mme de Monclair fut:

«Je vous enverrai demain un faucheur pour tondre votre gazon, qui est trop long.

— Et moi, je vous enverrai mon tailleur pour vous coudre la langue», répliqua M. Tocambel en baisant la main que lui tendait son ennemie.

X - Rechute de Giselle

«Je viens savoir de tes nouvelles, Léontine», dit Pierre en entrant le lendemain, dans l'après-midi, chez sa soeur.

LÉONTINE, *l'embrassan*t. – Elles sont excellentes, mon ami. Giselle est charmante; elle obéit au premier mot, elle a un air doux et heureux que je ne lui ai pas vu depuis longtemps. Je suis heureuse aujourd'hui. Dieu veuille que Giselle ne trouble pas ce calme dont je jouis si rarement!

PIERRE. – Le bon Dieu t'exaucera, chère Léontine, si tu mets en pratique l'excellent proverbe: Aide-toi, le ciel t'aidera.

LÉONTINE. – Et toi aussi, tu m'aideras, mon bon Pierre; je suis si faible! J'ai besoin d'être soutenue pour lutter contre Giselle et contre Victor.

PIERRE. – Et contre toi-même, pauvre soeur. Je viens te dire que nous avons décidé, Noémi et moi, que notre fête dans le jardin aurait lieu dans huit jours; le temps est au beau, Giselle aussi; profitons-en pour la raffermir dans ses bonnes résolutions, Noémi te demande de venir l'aider dans ses arrangements de fleurs, de meubles; pour ses commandes de gâteaux, de glaces, etc., pour son dîner de cinquante couverts et enfin pour tous les préparatifs de la fête. Elle compte sur ton bon goût et sur tes idées toujours heureuses dans ce genre d'arrangements.

LÉONTINE. – Veux-tu que j'y aille tout de suite avec toi?

PIERRE. – Certainement; je t'enlève jusqu'au dîner.

LÉONTINE. – Très bien; Giselle a fini ses leçons, elle est sortie avec sa bonne; son père l'attend aux Champs-Élysées pour la mener au Jardin d'Acclimatation: ils en ont jusqu'au dîner.

La porte s'ouvrit; la bonne entra.

LÉONTINE. – Comment, Émilie, vous n'êtes pas sortie avec Giselle? Je vous croyais partie depuis trois quarts d'heure.

LA BONNE. – Je viens chercher Madame pour décider Mlle Giselle à s'habiller. Nous sommes en querelle depuis qu'elle a quitté Madame.

LÉONTINE. – En querelle! À propos de quoi?

LA BONNE. – Parce que Mademoiselle veut mettre sa belle robe de soie bleue et son chapeau de paille de riz garni de fleurs roses. J'ai beau lui dire que c'est trop élégant pour une simple promenade au Jardin d'Acclimatation, que sa belle toilette serait fanée et salie peut-être. Elle ne veut pas m'écouter, elle se

fâche, elle pleure; et je viens chercher Madame, car je ne puis en venir à bout.

Léontine était consternée.

LÉONTINE. – Pierre, que dois-je faire? Mon Dieu, mon Dieu! comme mon bonheur a peu duré!

PIERRE. – Ne te décourage pas, ma pauvre Léontine. Crois-tu que Giselle puisse être corrigée en une journée de ses vieilles habitudes de révolte et d'entêtement? Il faut du temps et de la fermeté. Ne cède pas; elle cédera. Va la voir; parle doucement, mais sérieusement; qu'elle voie que ta volonté est plus forte que la sienne.

LÉONTINE. – Pierre, viens avec moi, je t'en prie; ta présence me donnera du courage.

PIERRE. – Très volontiers, chère amie. Use de moi tant que tu voudras.

Léontine, suivie de Pierre, entra chez Giselle; elle était assise sur le plancher, en jupon, sans brodequins, nu-bras, les cheveux emmêlés, les yeux étincelants, les joues rouges, portant sur son visage l'expression d'une colère prête à faire explosion. Léontine et Pierre se placèrent devant elle.

«Mon oncle! s'écria Giselle; toujours mon oncle!»

LÉONTINE. – Oui, Giselle, ton oncle, qui vient t'annoncer une fête qu'il veut nous donner jeudi prochain; une fête très amusante, avec une loterie, un Guignol, un bal, etc. Mais je crains que tu ne puisses y aller.

— Pourquoi cela, maman? dit Giselle d'un air un peu effrayé.

Sa colère était passée.

LÉONTINE. – Parce que tu recommences tes méchancetés; parce que tu ne veux pas obéir à ta bonne; parce que, par ton entêtement à mettre une toilette qui te donnerait l'air d'une folle, tu fais attendre ton pauvre papa...

GISELLE. – Oh! papa! il peut bien attendre! Il s'amuse à voir passer les voitures.

LÉONTINE. – Ce n'est pas poli, ce que tu dis là, pour papa. Je viens te faire savoir que tu mettras la robe et le chapeau que tu mets tous les jours, ou bien que tu ne verras pas la fête de ton oncle; choisis... Et dépêche-toi, pour partir bien vite.

Giselle ne dit rien; seulement elle se leva et alla prendre la robe préparée par la bonne. Léontine resta quelques minutes pour la voir peignée, chaussée et habillée; quand Giselle fut prête, Léontine voulut l'embrasser, mais Giselle détourna la tête et sortit sans regarder personne.

Léontine restait immobile, pensive et triste. Pierre la laissa réfléchir; mais quand il vit une larme perler dans ses yeux, il lui prit les mains, l'embrassa et lui dit:

«Tu as très bien mené l'affaire, ma bonne Léontine, très habilement; tu as présenté la fête comme appât pour faire passer la colère et pour te faire obéir; tu as parlé avec fermeté; aussi as-tu réussi mieux et plus vite que je n'osais l'espérer»

LÉONTINE. – Tu trouves, Pierre? Tu n'as donc pas vu comme elle m'a repoussée quand j'ai voulu l'embrasser?

PIERRE. – Je l'ai très bien vu et je m'y attendais. Il était difficile qu'il en fût autrement. Elle se voyait obligée de céder sur tous les points; elle n'a pas même essayé de te résister; évidemment elle a dû souffrir dans son orgueil et dans sa nature violente. Mais ce n'est rien du tout, cela. Ne t'en inquiète pas. Et quand je te dis que tu as remporté une victoire complète, tu peux me croire; tu dois espérer, au contraire, que l'avenir ne sera pas sombre, comme nous le redoutions hier encore.

LÉONTINE. – Tu trouves toujours moyen de me consoler, mon bon Pierre.

PIERRE. – Parce que je te connais si bien! Je devine si bien tes côtés faibles, tes impressions, tes découragements. La grande amitié que j'ai pour toi me rend clairvoyant.

LÉONTINE. – Et moi, mes affections me rendent aveugle; voilà la différence.

PIERRE. – Tu commences à y voir clair; et moi je commence à craindre que nous n'arrivions trop tard chez Noémi.

LÉONTINE. – Tu as raison; je cours chercher mon chapeau, mes gants, et je suis à toi.

Léontine, qui avait repris son calme, revint après quelques instants, prête à partir. La visite à Noémi fut très utile. Laurence et Blanche furent appelées pour prendre part au conseil. Tout fut convenu, et Pierre fut chargé de courir les magasins avec Blanche pour les objets à mettre en loterie; chaque enfant devait gagner deux lots, et on arrangea la distribution des billets de loterie de manière à ce que chacun eût ses deux lots.

Quand Léontine rentra, elle trouva Giselle dans le salon de fort mauvaise humeur. Elle n'avait pas trouvé son père aux Champs-Élysées; elle n'avait rencontré aucune de ses amies, et elle avait été tout le temps en querelle avec sa bonne.

LÉONTINE. – Eh bien! Giselle, as-tu trouvé ton père?

GISELLE. – Certainement non; ma bonne m'avait fait perdre une heure en refusant de m'habiller.

LÉONTINE. – C'est-à-dire que c'est toi qui refusais de t'habiller.

GISELLE. – Ce n'est pas vrai.

LÉONTINE. – Giselle, ce n'est pas poli de me répondre comme tu le fais. Tu étais si gentille ce matin, ma petite chérie! Et j'étais si contente! Je t'en prie, chère enfant, ne recommence pas les scènes de ces jours-ci. Ne pense plus à ton caprice de robe bleue, et reprends ta gentille petite figure de ce matin.

Giselle ne répondit pas; elle boudait.

M. de Gerville entra, Giselle courut à lui.

M. DE GERVILLE. – Te voilà, mon cher amour! Pourquoi n'es-tu pas venue aux Champs-Élysées? Je t'y ai attendue plus d'une heure.

GISELLE. – Parce qu'on n'a pas voulu m'y mener à temps pour vous trouver.

M. DE GERVILLE, *vivement*. – On n'a pas voulu!

M. de Gerville jette sur Léontine un regard mécontent.

«Est-ce vous, Léontine, qui avez empêché cette pauvre petite de sortir?»

LÉONTINE. – Non, c'est elle-même qui s'est entêtée à ne pas vouloir s'habiller.

M. DE GERVILLE. – Mais puisqu'elle dit qu'on n'a pas voulu la mener?

LÉONTINE. – La bonne voulait l'habiller convenablement; Giselle voulait se mettre ridiculement; quand on est venu me chercher, elle avait perdu une heure à disputer avec sa bonne.

M. DE GERVILLE, *avec humeur*. – Cette Émilie est insupportable. Vous lui laissez trop d'autorité, Léontine.

LÉONTINE. – Mais, mon ami, elle n'en a pas assez, au contraire. C'est Giselle qui est insupportable avec sa bonne et qui ne lui obéit en rien.

M. DE GERVILLE. – Vous êtes aimable pour votre enfant!

GISELLE. – Maman ne m'aime plus du tout; elle écoute mon oncle Pierre, qui est venu avec maman pour me forcer à mettre une vieille horrible robe. Je suis bien malheureuse, papa, quand vous n'y êtes pas.

M. DE GERVILLE, *la saisissant dans ses bras*. – Ma pauvre chère enfant! je ne te quitterai plus, je te suivrai partout. On n'osera pas te rendre malheureuse devant moi. Mais dites-moi, Léontine, pourquoi votre frère se mêle-t-il de l'éducation de Giselle? Est-ce que je m'occupe de ses enfants?

LÉONTINE, *tristement*. – Pierre ne s'en mêle que lorsque je le lui demande, mon ami; et il fait du bien à Giselle en soutenant mon courage contre ses caprices.

M. DE GERVILLE. – Je ne veux plus de cela, moi. Dites-lui, Léontine, ce soir même, que je le prie de ne pas s'occuper de ma fille.

LÉONTINE. – Dites-le vous-même, Victor. Et toi, Giselle, souviens-toi que pour aller à la fête de ton oncle il faut que tu sois sage; ainsi je t'engage à devenir douce, polie et obéissante.

GISELLE. – Papa m'y mènera, si vous ne voulez pas me mener. N'est-ce pas, mon cher petit papa, que vous ne laisserez pas votre petite Giselle pleurer à la maison pendant que les autres danseront et s'amuseront.

M. DE GERVILLE. – Non, mon cher amour, non; je te mènerai partout où l'on s'amuse, et je te ferai danser tant que tu voudras.

Léontine avait pris le parti de ne plus répondre aux impertinences de Giselle et aux injustes accusations de son mari. Pauvre Giselle, pensait-elle; comme sa sagesse a peu duré! Quel dommage! Elle était si bonne et si gentille jadis!

XI - Habileté de Madame de Monclair

Léontine quitta le salon, laissant Victor gâter sa fille à son aise.

«Que puis-je y faire? Mes reproches encouragent la résistance de Giselle; elle devient très impertinente avec moi; c'est la punition de ma faiblesse. Le pauvre Victor l'éprouvera à son tour.

— Léontine, dit Mme de Monclair en entrant avec M. Tocambel, je te propose une excellente gouvernante ou maîtresse pour ta fille. Mlle Tomme était trop jeune, elle avait peur de Giselle; celle que je t'ai trouvée ne se laissera pas manquer, et si tu veux la soutenir, tu verras ta fille prendre les habitudes de soumission qu'elle n'a pas, mais qu'il faut lui donner.

LÉONTINE. – Vous êtes bien bonne de vous occuper de moi et de Giselle, chère tante.

MADAME DE MONCLAIR. – Quel air triste, ma chère enfant! Qu'est-il arrivé depuis hier?

LÉONTINE. – Une nouvelle révolte de Giselle et une nouvelle faiblesse de Victor. Je ne sais plus comment faire, comment dire! Je me suis retirée dans ma chambre pour faire cesser les impertinences de ma pauvre fille; chacune de ses paroles moqueuses et insolentes me va au coeur; j'en éprouve un chagrin mortel.

M. TOCAMBEL. – Pauvre Léontine! Que de fois je vous ai avertie! Que de remontrances je vous ai adressées! Que d'impatiences elles vous ont causées! À présent le mal est fait; le coeur de Giselle s'est endurci; je crains qu'il n'y ait plus de remède»

Léontine pleura amèrement.

MADAME DE MONCLAIR, *avec vivacité.*

À quoi sert tout ce que vous dites? À rien qu'à la faire pleurer. Au lieu de chercher à consoler la mère et à corriger l'enfant, vous soupirez: *Il est trop tard*! *Je l'avais bien dit*! Est-ce ainsi qu'un bon homme de votre âge guérit les peines du coeur? Vous savez bien qu'il n'est jamais trop tard! Est-ce que le bon larron de l'Évangile n'était pas plus vieux que Giselle? Ne s'est-il pas converti? N'a-t-il pas été en paradis avec Notre-Seigneur? Pourquoi Giselle ne ferait-elle pas comme le bon larron? Voyons, répondez, qu'avez-vous à dire?

M. TOCAMBEL. – Que je ne suis pas Notre-Seigneur; que ni Léontine, ni vous, ni moi, nous n'avons, comme lui, la puissance de changer les coeurs. J'ai à dire aussi que vous êtes d'une impétuosité qui trouble, qui terrifie, et que je ne suis pas de force à lutter contre votre déluge de paroles. La tête me tourne; je ne sais plus où j'en suis.

MADAME DE MONCLAIR. – C'est ça! Quand vous avez fait une gaucherie, la tête vous tourne… contre moi. Restez là; je vais vous ramener Giselle repentante. Et toi, Léontine, n'écoute pas ce qu'il dit et attends-moi»

Mme de Monclair rentra au salon; Victor était embarrassé de ce qu'il avait dit et fait; il ne regardait

plus sa fille et ne lui répondait pas. Giselle était inquiète de l'air mécontent de son père.

MADAME DE MONCLAIR. – Victor, je ne sais pas ce qui vous est arrivé, mais, à votre air, je vois que vous vous sentez coupable; allez embrasser votre femme, qui pleure et qui vous aime. Je garde Giselle; allez»

Victor, enchanté d'échapper à Giselle et inquiet des larmes de Léontine, entra précipitamment chez elle. Pendant qu'il s'expliquait avec sa femme toujours prête à lui pardonner, Mme de Monclair faisait asseoir Giselle à côté d'elle.

MADAME DE MONCLAIR. – Causons un instant, ma chère petite. Dis-moi, es-tu heureuse?»

Giselle surprise, répondit pourtant franchement:

«Non, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR. – Pourquoi donc, mon enfant?

GISELLE. – Parce que maman me gronde, ma bonne me gronde; maman me punit même depuis quelque temps.

MADAME DE MONCLAIR. – Ah!… Tu es pourtant bien douce?

GISELLE. – Pas toujours, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR. – Bien bonne?

GISELLE. – Pas tout à fait, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR. – Bien obéissante?

GISELLE. – Pas quand je veux autre chose.

MADAME DE MONCLAIR. – Voyons! tu n'es ni douce, ni bonne, ni obéissante. Alors je ne m'étonne pas que ta maman et ta bonne te grondent quelquefois. Mais, du moins, tu es toujours polie avec maman et ta bonne?

GISELLE. – Oh non, ma tante; pas quand elles m'ennuient.

MADAME DE MONCLAIR. – Ah, ah! Après avoir été ni douce, ni bonne, ni obéissante, tu n'es même pas polie. Alors je comprends que maman te punisse… Et cela doit bien t'ennuyer d'être grondée et punie?

GISELLE. – Je crois bien, ma tante. C'est assommant!

MADAME DE MONCLAIR. – Tu as raison! parfaitement raison! Quand j'étais petite, cela m'ennuyait bien d'être grondée et surtout punie. C'est qu'il n'y a pas à dire: il faut bien céder; un enfant n'est jamais le plus fort.

GISELLE. – N'est-ce pas, ma tante, que vous comprenez comme cela m'ennuie?

MADAME DE MONCLAIR. – Ah! si je le comprends! Je crois bien que je le comprends! et que je te plains!»

Giselle était enchantée; elle ne se méfiait plus de sa tante.

MADAME DE MONCLAIR. – Veux-tu que je t'enseigne un moyen d'être très heureuse, et de n'être jamais grondée ni punie?

GISELLE. – Oh oui! ma tante, dites-le-moi!

MADAME DE MONCLAIR. – C'est le moyen que j'avais employé quand j'avais dix ans, comme toi. Plus je grandissais, et plus j'étais grondée et punie.

GISELLE. – C'est comme moi; maman devient de plus en plus sévère.

MADAME DE MONCLAIR. – Tout juste comme moi! Et tu peux voir par toi-même comme cela devait m'ennuyer. L'autre jour, comme c'était triste pour toi de ne pas dîner et t'amuser avec nous tous chez ton oncle!

GISELLE. – Je crois bien! j'étais furieuse!

MADAME DE MONCLAIR. – Et comme ce serait terrible de ne pas aller à la fête de ton oncle!

GISELLE. – Mais papa m'y mènera.

MADAME DE MONCLAIR. – Tu ne sais donc pas ce qui pourrait t'arriver, si papa t'y menait malgré maman? On te prendrait de force, on t'emporterait à la maison, et le lendemain on te mettrait dans une pension très sévère loin de Paris.

GISELLE, *effrayée*. **–** Ah! mon Dieu!

MADAME DE MONCLAIR. – Oui, ma pauvre fille, c'est comme cela. Pour empêcher tous ces malheurs, voici ce que tu as à faire. Quand maman ou ta bonne t'empêchent de faire une chose qui te plaît, ou veulent te faire faire ce qui te déplaît, dis en toi-même: «Il faut bien que j'obéisse puisque je suis un enfant». Si cela ne suffit pas, dis au bon Dieu: «Mon Dieu, donnez-moi le courage d'obéir». Tu verras que l'envie de résister s'en ira.

GISELLE. – Mais, ma tante, quand je résiste, on me cède presque toujours.

MADAME DE MONCLAIR. – Pas toujours, ma pauvre fille; tu vois bien que maman n'a pas cédé ces jours derniers. Et plus tu grandiras, moins maman te cédera.

GISELLE. – Mais papa oblige maman à me céder.

MADAME DE MONCLAIR. – Pas toujours, pas toujours. Tu n'as pas dîné chez ton oncle l'autre jour; tu n'as pas mis ta robe bleue ce matin. Heureusement pour toi, car tout le monde se serait moqué de ta belle toilette pour les singes et les autruches. Et c'est précisément quand papa te soutient contre maman, que tu es la plus malheureuse; car tu n'es pas bête, tu n'es pas méchante au fond, et ton pauvre coeur n'est pas tranquille. Quand tu te sentiras devenir méchante après avoir résisté, pense combien c'est affreux de ressembler au diable au lieu de ressembler au bon et doux Jésus, à la Sainte Vierge, à ton bon ange, et dis-toi: «Je ne veux pas être laide comme le diable, je veux être belle comme la Sainte Vierge».

GISELLE. – Mais je ne suis pas laide quand je suis méchante; je suis toujours jolie; papa me l'a dit, et maman me le disait aussi il y a quelque temps.

MADAME DE MONCLAIR. – Écoute, Giselle; je te trouve jolie, moi; eh bien, je t'assure que lorsque tu es méchante, tu es laide et désagréable à regarder. Nous le disions tous l'autre jour chez ton oncle; quand tu t'es repentie, tu es redevenue jolie à ne pas te reconnaître. Tu aimes mieux être jolie que laide, n'est-ce pas?

GISELLE. – Certainement, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR. – Eh bien, sois bonne, sois douce, et tu seras jolie. Mais n'oublie pas d'appeler à ton aide le bon Dieu, la Sainte Vierge et ton bon ange.

GISELLE. – Oui, oui! ma tante, j'y penserai.

MADAME DE MONCLAIR. – Enfin, quand tu auras envie d'être impolie avec maman, pense que tout le monde te blâmera, te méprisera, et même te détestera, car rien n'est aussi révoltant que l'impertinence d'un enfant avec sa mère ou son père.

GISELLE. – Oh, papa! ça lui est égal, il n'en fait pas moins toutes mes volontés.

MADAME DE MONCLAIR. – Ça ne lui est pas égal du tout, quoiqu'il ne te le dise pas, ma pauvre fille. Je te dis là beaucoup de petits secrets que je ne devrais pas te dire peut-être. Ainsi, tout à l'heure il était fâché contre toi; tu as vu que je l'ai deviné tout de suite en entrant au salon. Il ne t'a seulement pas regardée quand il est parti si vite pour consoler maman qui pleurait, qui se désolait pour toi.

GISELLE. – C'est ennuyeux tout de même de toujours obéir, toujours se contenir.

MADAME DE MONCLAIR. – Ennuyeux! C'est charmant au contraire. Essaye et tu verras. On a le coeur content, on est gai; on s'amuse de la surprise et de l'air joyeux de tout le monde; on voit que chacun cherche à vous faire plaisir. Je t'assure qu'on est très heureux; je le sais bien, moi qui ai fait tout ce que tu as fait et tout ce que je te dis. Et puis, ce qui est très agréable, c'est qu'on s'habitue si bien à être bonne, douce, polie, obéissante, qu'on n'a plus de peine du tout à l'être. Tu verras, tu verras, essaye seulement.

GISELLE. – Que dois-je faire alors, ma tante, à présent qu'ils sont tous en colère contre moi?»

Mme de Monclair se leva, l'embrassa et lui dit affectueusement:

«Tu dois, en premier lieu, ma bonne petite, en parler poliment, ne jamais dire: *il, elle*, en parlant de maman et de papa.

GISELLE. – Et comment dire?

MADAME DE MONCLAIR. – Papa, maman. Ensuite tu vas aller embrasser maman, tu lui diras que tu veux être une bonne petite fille, douce, obéissante et polie; tu sais comme la pauvre maman t'aime; elle ne te laissera pas seulement achever ta phrase, tant elle t'embrassera. Puis tu prieras papa de ne pas te soutenir quand tu es mauvaise, et de laisser maman s'arranger avec toi. Il va être joliment surpris! Allons vite. Voilà que ta figure s'embellit déjà. N'oublions pas de demander au bon Dieu qu'il nous aide»

Giselle, enchantée de sa tante et de ses bons conseils, et de pouvoir être jolie à volonté, commença par l'embrasser en lui disant: «Ma chère tante, que je vous aime!»

MADAME DE MONCLAIR, *l'embrassant aussi*. – Chère petite, je t'aime bien aussi, et tout le monde t'aimera, et le bon Dieu t'aimera. Mon bon Jésus, venez-nous en aide, ajouta-t-elle ma bonne Sainte Vierge, aidez-nous»

Elle profita du bon mouvement de Giselle et entra avec elle chez Léontine tristement assise entre son mari et M. Tocambel.

MADAME DE MONCLAIR. – Léontine, je t'amène une charmante fille, qui te rendra très heureuse»

Giselle se jeta dans les bras de sa mère et commença la phrase que lui avait conseillée Mme sa tante; mais, comme l'avait prévu Mme de Monclair, Léontine serra si fort sa fille contre son coeur, et l'embrassa tant et tant, que Giselle ne put en dire que les premiers mots.

Quand Léontine lui rendit la liberté de ses mouvements, Giselle se retourna vers son père et dit tout au long la phrase convenue avec sa tante. La surprise avait rendu Victor immobile; ses yeux étonnés, sa bouche entr'ouverte, l'immobilité de toute sa personne, firent éclater de rire Mme de Monclair; Giselle ne put s'empêcher de partager un peu la gaieté de sa tante; elle embrassa son père en riant.

M. DE GERVILLE. – Comment, Giselle! Comment, que dis-tu, que me demandes-tu? Je crois avoir mal entendu.

GISELLE. – Mon pauvre papa, je vous demande de laisser maman me gronder, me punir à son idée, parce que je sais que je l'ai bien mérité quand elle le fait.

M. DE GERVILLE. – Mais, ma pauvre petite, tu ne le mérites presque jamais. Si je ne te protège pas, tu seras très malheureuse.

«Oh, Victor!» ne put s'empêcher de dire Léontine.

GISELLE. – N'ayez pas peur, maman; je sais que vous m'aimez beaucoup, et que lorsque papa me soutient contre vous, par excès de tendresse pour moi, c'est vous qui avez raison et moi qui ai tort.

M. TOCAMBEL, *baisant la main de Mme de Monclair*. – Je vois, ma charmante amie, que vous avez eu un succès complet avec Giselle; elle est changée déjà à ne pas la reconnaître.

MADAME DE MONCLAIR. – Je crois bien; elle est jolie comme un ange, et douce comme un agneau. Je n'en ferais pas autant avec vous; il n'y a pas de danger que vous preniez une figure d'ange et un caractère d'agneau.

M. TOCAMBEL. – Je crois, en effet, que je n'aurai pas cette chance tant que je serai sous votre terrible direction.

MADAME DE MONCLAIR. – Terrible! Laissez donc. Je suis trop bonne pour vous; je vous mène trop doucement.

M. TOCAMBEL. – Seigneur Dieu! la douceur d'une lionne.

MADAME DE MONCLAIR. – Giselle, t'ai-je dévorée?

GISELLE, *riant.* **–** Non, ma tante, vous m'avez embrassée.

MADAME DE MONCLAIR. – Giselle, t'ai-je grondée?

GISELLE, *riant.* **–** Pour cela non vous m'avez parlé si doucement, avec tant de bonté, que je vous ai écoutée avec plaisir.

MADAME DE MONCLAIR, *riant.* **–** Vous voyez bien! Giselle dit vrai; et vous, vous dites faux. Aussi vous allez rester là sans bouger et sans parler»

Mme de Monclair poussa légèrement M. Tocambel jusqu'au canapé, sur lequel elle le fit tomber. Il voulut se relever, mais le poignet encore vigoureux de Mme de Monclair le fit retomber et le cloua sur le canapé.

«Laissez-moi la paix! Laissez-moi m'en aller, disait M. Tocambel, moitié riant, moitié impatienté.

MADAME DE MONCLAIR. – Du tout; vous resterez là. J'aurai besoin de vous tout à l'heure pour me ramener chez moi. Et je me tiens près de vous pour vous empêcher de vous sauver. On n'a pas idée d'un caractère

aussi impérieux.

M. TOCAMBEL. – Moi! impérieux! Avec vous! ce serait bien impossible; vous me mettriez en pièces. Puisqu'il faut toujours vous céder, quelque folle idée que vous ayez dans la tête!

MADAME DE MONCLAIR, *avec gaieté.* **–** C'est bon, c'est bon; taisez-vous, on n'entend que vous. Laissez-nous terminer nos affaires.

M. TOCAMBEL. – Ce n'est toujours pas moi qui parle.

MADAME DE MONCLAIR. – Comment, pas vous? Vous ne faites que cela.

M. TOCAMBEL. – Donnez-moi la paix! pour l'amour du ciel!

MADAME DE MONCLAIR. – Donnez-moi la paix! Vous redites toujours la même chose… Chut! Plus un mot»

— Ma petite Giselle, ajouta-t-elle en se tournant vers sa nièce, tu es bien gentille; je reviendrai te voir et nous causerons encore à nous deux…

LÉONTINE. – Je pourrai assister à votre conversation, ma bonne tante?

MADAME DE MONCLAIR. – Pas du tout, ma fille; tu n'as pas besoin d'entendre nos petits secrets. Et Victor encore moins. À présent je m'en vais. Sois sage, ma Léontine; demande à Giselle ce qu'il faut faire pour être sage. Et vous, Victor, sortez beaucoup; soyez à la maison le moins possible, parlez à Giselle le moins possible quand elle est un peu…, un peu… agitée. Au revoir, mes enfants»

Elle serra la main de Victor, embrassa Léontine qui la remercia vivement à voix basse, embrassa Giselle qui lui demanda à l'oreille:

«Suis-je jolie, ma tante? — Charmante», lui répondit Mme de Monclair. Puis elle voulut emmener son malheureux ami, mais il n'y était plus; il avait profité des adieux de son amie pour s'échapper.

«Parti? s'écria-t-elle en riant. Parti? Ah bien! il me le payera. Je vais le rattraper; il ne peut pas être loin, et je vais le faire promener pendant une heure au pas accéléré, pour lui ôter à l'avenir l'envie de se sauver»

Elle partit en pressant le pas et ne tarda pas à voir le malin Tocambel qui, lui aussi, pressait le pas et trottait de toute la vitesse de ses jambes; Mme de Monclair arriva sur lui au moment où il tournait une rue et se croyait hors de toute atteinte.

Pan! C'était un avertissement amical de Mme de Monclair.

M. TOCAMBEL. – Aïe! C'est bien de vous cela! Vous m'avez brisé l'épaule! Vous tombez sur les gens comme un aigle qui s'abat sur sa proie.

MADAME DE MONCLAIR. – Je vous tiens, tout de même. Vous allez me mener chez Pierre avant de rentrer chez moi. Je vous apprendrai à me faire courir après vous, avec mes quarante-six ans!

M. TOCAMBEL. – Beau mérite de rattraper un pauvre vieillard qui en a soixante-quatre, qui…

MADAME DE MONCLAIR. – … qui marche comme sur des oeufs cassés parce que Monsieur veut faire petit pied. Voyez donc vos brodequins; ils sont de deux pouces trop courts et d'un pouce trop étroits.

M. TOCAMBEL. – Mon Dieu, baronne, laissez mes pieds tranquilles. Vous avez des idées tout à fait extraordinaires»

Ils continuèrent leur chemin à pas redoublé, M. Tocambel demandant grâce, et Mme de Monclair le forçant à suivre son pas plus qu'accéléré et riant des soupirs et des gémissements de sa victime.

Chez M. et Mme de Gerville tout était rentré dans l'ordre en attendant de nouvelles agitations. Giselle fut toute la soirée d'une douceur charmante; deux ou trois fois son sourcil se fronça et ses narines se gonflèrent, mais, les conseils de sa tante lui revenant à l'esprit, elle se calma aussitôt et put jouir de la surprise de ses parents. M. de Gerville était presque effrayé de la sagesse de sa fille.

«Pourvu qu'elle n'en tombe pas malade, pensait-il. Elle prend sur elle d'une manière effrayante. Je la vois par moments rougir, puis pâlir. Pauvre petite! Comme on la tourmente! Et comme Léontine est devenue sévère, dure, méchante même pour cette chère enfant! Pierre lui a donné de bien mauvais

conseils»

XII - Rechute

Deux jours se passèrent ainsi; Giselle rayonnait de sagesse; sa mère rayonnait de bonheur; M. de Gerville s'assombrissait de plus en plus.

Le troisième jour, Giselle, qui n'avait pas oublié la fête promise par son oncle, demanda à sa mère quelle robe elle mettrait.

LÉONTINE. – Je te fais faire une robe de mousseline blanche avec des rubans bleus.

GISELLE. – Pourquoi bleus? J'aime mieux des rubans blancs.

LÉONTINE. – Tout blanc te donnerait l'air de revenir d'une première communion; d'ailleurs le bleu te va très bien, chère petite.

GISELLE. – Le bleu ne peut pas me bien aller, puisque j'ai les cheveux noirs.

LÉONTINE. – Qu'est-ce que cela fait? Le bleu va aussi bien aux brunes qu'aux blondes.

GISELLE. – Je suis sûre que non; et je ne mettrai certainement pas des rubans bleus.

LÉONTINE. – Il faudra bien que tu les gardes, ma minette chérie, puisqu'ils sont achetés et passés dans les ourlets de ta robe.

GISELLE. – Ça m'est bien égal! Qu'on les ôte et qu'on me mette des rubans blancs ou cerise.

LÉONTINE. – Ta bonne n'aurait plus le temps de les changer, chère enfant; il n'y a plus que deux jours d'ici à lundi.

GISELLE. – Il y en a trois, puisque c'est aujourd'hui jeudi.

LÉONTINE. – Parce que tu comptes le dimanche; mais tu sais que ta bonne ne travaille pas le dimanche.

GISELLE. – Elle n'a qu'à travailler ce dimanche-là.

LÉONTINE. – Mais, Giselle, tu n'es pas raisonnable, chère enfant; je t'assure que ta robe sera charmante et qu'elle t'ira très bien.

GISELLE. – Mais je vous dis que je ne la mettrai pas.

LÉONTINE. – Oh! Giselle! mon enfant! Tu as été si bonne depuis quelques jours! Ne recommence pas tes méchancetés, je t'en supplie.

GISELLE. – Je ne recommencerai pas si vous êtes bonne pour moi; mais vous me tourmentez exprès, et cela m'ennuie à la fin. Ma tante m'avait dit que je serais heureuse et que tout le monde m'aimerait et me ferait plaisir; et je vois au contraire que plus je suis douce et plus vous me contrariez; papa n'ose plus me soutenir; il a pitié de moi, je le vois bien; parce qu'il m'aime, lui. Il ne ferait pas comme vous pour ma robe; il m'en achèterait une autre.

LÉONTINE. – Giselle, Giselle, tu n'es plus en ce moment ni douce, ni obéissante, ni polie.

GISELLE. – Oh! maman, chère maman, si vous m'aimez, accordez-moi ce que je vous demande. Faites acheter des rubans blancs, et faites recommencer ma robe.

LÉONTINE, *l'embrassant*. – Giselle, ma Giselle chérie; je t'aime, je ne demande qu'à te satisfaire, mais j'ai peur que... (Léontine s'arrêta.)

GISELLE. – Peur de quoi, maman?... Dites, maman, dites... de quoi avez-vous peur?

LÉONTINE. – J'ai peur que..., que si je te cède aujourd'hui, je sois obligée de te céder toujours, et que les scènes d'autrefois recommencent de plus belle.

GISELLE. – Non, non, ma bonne, ma chère maman, s'écria Giselle en serrant sa mère dans ses bras, en lui baisant les mains et les joues. Essayez seulement cette fois; vous verrez. Je ne vous demanderai plus rien, jamais.

LÉONTINE. – Puisque tu me le promets si positivement, enfant chérie, je veux bien céder à ton désir; mais rappelle-toi que ce n'est qu'une fois, par exception.

GISELLE. – Oui, bonne petite mère; allez vite dire à ma bonne de changer les rubans.

Léontine quitta Giselle, dont l'air triomphant lui faisait sentir qu'elle aussi était retombée dans son accès de faiblesse. Elle donna ses ordres à la bonne, qui ne répliqua pas; elle savait combien il était inutile de lutter contre les volontés absolues de Giselle et la faiblesse des parents. Elle se prit à découdre les rubans.

LA BONNE. – C'est pourtant dommage de perdre tout cela, Madame.

LÉONTINE. – Ce ne sera pas perdu, Émilie. Prenez les rubans bleus pour vous; vous en garnirez des bonnets.

LA BONNE. – Je remercie bien Madame; il y en a une quantité considérable; j'ai de quoi porter du bleu pendant cinquante ans au moins.

Léontine rentra un peu triste. Giselle courut à elle, l'embrassa, la câlina; mais elle ne réussit pas à lui rendre sa gaieté.

Le matin de la fête, Giselle demanda à sa mère à quelle heure viendrait le coiffeur.

LÉONTINE. – Le coiffeur? Mais, chère enfant, je n'ai pas demandé de coiffeur; ta bonne te coiffera tout

aussi bien qu'un coiffeur.

GISELLE. – Mais pas du tout. Ma tante Noémi fait venir un coiffeur pour mes tantes Blanche et Laurence.

LÉONTINE. – Tes tantes sont de jeunes personnes de dix-huit et vingt ans, ma Giselle, et toi, tu es une petite fille. Tu es coiffée en boucles; tu mettras ton filet à petites perles d'acier: ce sera plus joli et plus commode.

GISELLE. – J'ai pourtant vu aux Champs-Élysées trois petites filles qui vont chez mon oncle et qui ont un coiffeur.

LÉONTINE. – Ces petites filles sont ridicules, et je ne veux pas que tu sois ridicule.

GISELLE. – Je ne serai pas ridicule du tout, et je veux un coiffeur.

LÉONTINE. – Mais non, Giselle, je t'en prie, ne demande pas une chose absurde.

GISELLE. – Ce n'est pas absurde du tout, et je vais le demander à papa.

Et avant que Léontine eût le temps de l'en empêcher, Giselle s'avança vers la chambre de M. de Gerville.

GISELLE, se jetant au cou de son père. – Papa, mon cher papa, venez à mon secours.

M. DE GERVILLE. – Qu'y a-t-il, mon ange chéri? Qu'y a-t-il?

GISELLE. – C'est maman qui me contrarie toujours; je lui demande de faire venir un coiffeur pour que je sois bien arrangée chez mon oncle, et maman ne veut pas; elle veut que je mette mon filet et que je reste comme je suis tous les jours.

— C'est trop fort, en vérité! s'écria M. de Gerville. Tu as bien fait, pauvre ange, de m'appeler à ton secours. Reste chez moi; tu vas voir comme j'arrangerai tout cela.

M. de Gerville sonna avec violence; un domestique accourut.

«Joseph, allez vite chez un coiffeur, un bon coiffeur, le meilleur du quartier, et amenez-le pour coiffer Mlle Giselle. Qu'il apporte fleurs, rubans, tout ce qu'il faut. Dites-lui qu'il n'y a rien ici.

— Oui, M'sieur», répondit joseph en dissimulant un sourire.

Un quart d'heure se passa, pendant lequel M. de Gerville questionna sa fille sur les sévérités dont elle souffrait. Giselle, mécontente de sa mère, exagéra beaucoup les exigences de Léontine et sa propre soumission, si bien que lorsque le coiffeur entra, M. de Gerville était outré contre sa femme, contre son beau-frère, contre l'innocent M. Tocambel et l'excellente Mme de Monclair.

«Coiffez ma fille», dit-il au coiffeur d'un ton bourru.

LE COIFFEUR. – Comment faut-il coiffer Mademoiselle?

M. DE GERVILLE. – Comme elle voudra. Mettez-lui tout ce qu'elle voudra.

LE COIFFEUR. – Et quelle robe met Mademoiselle?

M. DE GERVILLE. – Mousseline blanche, parbleu! Quelle robe voulez-vous qu'elle mette?

Le coiffeur, intimidé par le ton irrité de M. de Gerville, ne fit pas d'autres questions, et ouvrit un grand carton de fleurs et de rubans.

«Qu'est-ce que Mademoiselle prendra dans tout cela?» dit-il.

Giselle, qui n'entendait rien aux coiffures ni aux fleurs, trouva charmant tout ce qu'elle voyait et finit par se décider pour une couronne de grosses roses blanches, de muguets et de lilas, terminée par un large ruban blanc qui faisait le noeud par-derrière et retombait comme une ceinture jusqu'à ses jarrets.

Le coiffeur avait vu tout de suite qu'il avait affaire à une petite fille gâtée; il ne fit aucune objection et la coiffa selon le mauvais goût qu'elle avait montré dans le choix des fleurs.

Quand il eut fini, Giselle, après s'être regardée dans la glace, se fit voir triomphante à son père. Malgré son admiration pour Giselle, il ne put s'empêcher de trouver la coiffure ridicule et laide. Le coiffeur était parti.

«Ma pauvre petite, dit doucement M. de Gerville, je ne trouve pas que ce soit très joli»

GISELLE. – Comment? Pourquoi?

M. DE GERVILLE. – C'est un peu trop gros. Cette masse blanche te donne une figure toute drôle.

En disant ces mots, M. de Gerville ne put s'empêcher de rire un peu. Giselle s'étonna d'abord, et puis se fâcha, ce qui augmenta l'aspect ridicule de sa personne; ce petit visage rouge de colère, couronné par une touffe énorme de lourdes fleurs blanches, offrait un aspect si bizarre que M. de Gerville fut pris d'un fou rire que ni la colère, ni les injures de Giselle ne purent calmer. Furieuse, désolée, oubliant qu'elle était en brouille avec sa mère, elle courut dans la chambre de Léontine, entra précipitamment et s'arrêta en se trouvant en face de sa mère, de M. Tocambel et de Mme de Monclair.

Tous trois partirent d'un éclat de rire devant la tête incroyable de Giselle. Cette dernière fondit en larmes; mais sa douleur augmenta le ridicule de sa coiffure. Léontine eut pourtant le courage de prendre son sérieux, tandis que M. Tocambel riait aux éclats et que Mme de Monclair se tordait de rire dans son fauteuil.

LÉONTINE. – Qui est-ce qui t'a coiffée si ridiculement, ma pauvre enfant?

GISELLE, *sanglotant*. – C'est papa. Et puis, il s'est moqué de moi, et je ne veux pas qu'on se moque de moi.

MADAME DE MONCLAIR, *riant toujours*. – C'est son père qui l'a coiffée! Ha, ha! ha! charmant, charmant! Il faut que je lui fasse compliment sur son bon goût. Victor, Victor! cria-t-elle en se dirigeant vers la chambre de son neveu.

VICTOR, *riant encore*. – Quoi, ma tante? Que voulez-vous?

MADAME DE MONCLAIR. – Venez, mon ami, venez vite.

Et, l'entraînant dans la chambre de Léontine:

«Contemplez votre ouvrage! Quel bon goût! quelle légèreté! Et ce noeud qui lui bat les talons! Parfait! Je vous retiens pour le premier costume de folle que j'endosserai. Je ne vous connaissais pas ce

talent de coiffeur»

Victor ne comprenait pas bien les compliments moqueurs que lui adressait sa tante; mais un regard jeté sur la malheureuse Giselle lui rendit son accès de gaieté.

LÉONTINE, *bas à son mari*. – C'est donc une leçon que vous avez voulu donner à Giselle? Je vous en remercie, Victor; c'est la meilleure qu'elle puisse recevoir.

Victor, encore plus surpris, demanda une explication, que Léontine s'empressa de lui donner. Victor «honteux et confus (comme le corbeau de la fable), jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus». Il s'avoua coupable, convint que Léontine avait eu raison, que Giselle avait eu tort, reçut avec humilité les reproches de Mme de Monclair, les observations de Léontine, les apostrophes un peu moqueuses de M. Tocambel, et se retira en promettant de ne plus se mêler de Giselle ni de ses caprices.

Giselle était humiliée et très mécontente. Elle arracha fleurs et rubans, les jeta par terre et allait les piétiner, quand Léontine se précipita pour les ramasser et les mettre en sûreté.

MADAME DE MONCLAIR, *sérieusement*. – Giselle, tu n'as pas bonne mémoire, ma fille; tu as oublié ma recette.

Giselle ne répondit que par un regard furieux.

MADAME DE MONCLAIR, *riant*. – Que tu es laide, ma pauvre fille! Que tu es laide!

GISELLE. – Ce n'est pas vrai! Je suis toujours jolie. Je le vois dans ma glace.

MADAME DE MONCLAIR, *riant plus fort*. – C'est que tu vois trouble. Moi qui y vois clair, je dis que tu es laide, désagréable à regarder; de plus, je vois l'impertinence qui s'amasse sur ta langue, et je m'en vais. Venez mon ami, dit-elle en s'adressant à M. Tocambel, allons chez Pierre et laissons Léontine se tirer d'affaire comme elle pourra. Ha, ha, ha! quelle figure a cette Giselle!

Elle sortit en riant; M. Tocambel la suivit, riant aussi. Giselle était furieuse. Léontine la regardait avec pitié.

LÉONTINE. – Et moi qui te croyais corrigée, ma pauvre Giselle! Ta physionomie même commençait à prendre une expression douce et agréable. Quand je t'ai cédé pour les rubans blancs, tu m'avais bien promis que tu ne demanderais plus rien quand je te refuserais.

GISELLE. – C'est votre faute. Vous m'avez trop tourmentée.

LÉONTINE, *avec tristesse*. – Je t'ai tourmentée, moi? Oh! Giselle, tu ne le penses pas; pourquoi me fais-tu le chagrin de le dire?

GISELLE. – Papa me l'a dit; et je le pense, et je le dirai toujours.

LÉONTINE. – Papa te l'a dit? Quand donc? Ce n'est pas possible.

GISELLE. – Il me l'a dit tout à l'heure. Il a dit que vous me rendiez malheureuse, et il a envoyé chercher le coiffeur pour me consoler.

Léontine ne répondit pas; elle tomba dans un fauteuil et cacha son visage dans ses mains.

Giselle, satisfaite et inquiète pourtant de l'effet qu'elle avait produit, s'approcha doucement de sa mère pour voir si elle pleurait réellement. Par une secousse légère elle écarta les mains de sa mère et vit son visage inondé de larmes. Un demi-remords entra dans son coeur, et fit place à la crainte d'une punition.

«Si maman m'empêchait d'aller chez mon oncle Pierre!» pensa-t-elle.

«Maman!», dit-elle après un instant d'hésitation.

LÉONTINE. – Que veux-tu, Giselle?

GISELLE. – Maman, ne soyez pas fâchée contre moi; pardonnez-moi.

LÉONTINE, *avec tristesse.* – Je te pardonne, Giselle. Que le bon Dieu te pardonne comme je le fais.

Giselle ne répondit pas.

LÉONTINE. – Va dire à ta bonne de t'habiller. Il est bientôt temps de partir. Ton oncle t'a prévenue qu'il fallait venir de bonne heure pour voir Guignol.

Giselle sortit très contente; elle avait craint un instant ce qu'elle appelait une vengeance de sa mère.

Léontine sonna sa femme de chambre et s'habilla de son côté.

XIII - La loterie

Quand elle fut prête, elle alla chercher Gisèle et son mari; ils montèrent tous trois en voiture sans parler. Victor était embarrassé vis-à-vis de sa femme, qu'il avait blâmée devant Giselle, et de sa fille, qu'il avait écouté et gâtée au-delà de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Léontine était préoccupée et triste; elle n'avait pas même regardé Giselle avant de monter en voiture. Giselle était vexée que sa mère ni même son père n'eussent pas admiré sa belle toilette.

Il y avait déjà plusieurs personnes quand ils entrèrent. Les enfants s'amusaient dans le jardin. M. de Néri et sa femme ne purent retenir une exclamation de surprise en apercevant Giselle. Elle avait fait ajouter à sa robe une masse de rubans, en défendant à sa bonne d'en parler à sa mère. Elle avait emporté les fleurs qui avaient orné sa tête: elle en avait piqué une grande partie dans les mailles de son filet; l'énorme noeud n'avait pas été oublié: elle l'avait attaché à la nuque.

PIERRE, *riant.* – Ma pauvre Léontine, pourquoi as-tu affublé Giselle de tous ces rubans et de ces fleurs?

Léontine, étonnée, se retourna, regarda Giselle un instant.

LÉONTINE. – Ce n'est pas moi, mon ami; c'est elle-même qui s'est rendue ridicule.

PIERRE. – Il y a donc eu lutte grave, ma pauvre soeur?

LÉONTINE. – Plus grave que jamais. Je t'en reparlerai.

Léontine alla embrasser ses soeurs et saluer les personnes de connaissance; Giselle s'était esquivée pour aller au jardin, où elle exciterait le rire des enfants.

LE COUSIN JACQUES. – Tu as l'air d'un Mont-Blanc, Giselle.

LE COUSIN LOUIS. – Ou d'un fromage à la crème.

LE COUSIN PAUL. – Ou d'une grosse boule de neige.

LAURENCE. – Pourquoi donc es-tu tout en blanc?

UNE AMIE. – C'est qu'elle veut être comme une mariée probablement.

UNE AUTRE AMIE. – Pourquoi t'a-t-on mis tant de rubans?

UN PETIT GARÇON. – Tiens! C'est commode pour jouer au cheval; les longs rubans par-derrière feront les guides.

Le petit Georges s'écrie: «C'est vrai, ça!» Il saisit les longs bouts pendants, les tire en disant: «Hue, dada, hue donc!» Giselle se fâche, le repousse; Georges tombe; les enfants l'entourent et l'embrassent en disant:

«Sauvons-nous de Giselle; elle va nous jouer quelques méchants tours comme aux Champs-Élysées»

Ils s'éloignent et emmènent Georges. Giselle les suit; ils se mettent à courir; Giselle les poursuit; ils l'entourent, font une ronde autour d'elle et chantent:

Tournons, tournons autour du Mont-Blanc,
Goûtons, goûtons si c'est du fromage.
Voyons, voyons ces longs rubans blancs.
Non, non, fuyons, Giselle est en rage.

Giselle, en effet, était furieuse; entourée par une ronde de vingt enfants, et voulant les éviter, elle se précipitait de droite à gauche pour pouvoir s'échapper; mais la ronde tournait avec une telle rapidité qu'il était impossible de passer, ni même de saisir quelqu'un au passage. Les plus malins tiraient un ruban, attrapaient une fleur, qui leur restaient dans les mains; la queue fut le premier trophée enlevé à l'ennemi; au bout de cinq minutes ses dépouilles jonchaient le terrain.

Les cris de rage de Giselle entremêlés des chants et des cris de joie des enfants, n'avaient pas d'abord attiré l'attention des grandes personnes restées dans les salons; mais la prolongation de ce tumulte au milieu duquel dominaient parfois les cris de fureur de Giselle inquiéta M. de Néri. Il vint jeter un coup d'oeil sur cette ronde qui tournait comme un ouragan, et vit de suite que ce jeu, amusant pour les uns, ne l'était pas pour tous. Il le fit arrêter, et en retira Giselle.

M. DE NÉRI. – C'est un mauvais jeu, mes enfants; il ne faut jamais s'amuser aux dépens de personne. Ce qui vous semble si drôle fait pleurer la pauvre Giselle.

LES ENFANTS. – Nous ne voulions pas la faire pleurer, Monsieur; nous ne lui faisions pas de mal.

M. DE NÉRI. – Vous ne vouliez pas, mais vous l'avez fait. Vous lui avez arraché tous ses rubans, sa belle queue, vous l'avez décoiffée, vous lui avez fait des trous à sa robe, et vous ne trouvez pas que vous lui ayez fait de mal? Si vous recommencez chose pareille, il n'y aura de loterie que pour les enfants sages.

Blanche et Laurence étaient arrivées; elles cherchèrent à consoler Giselle, et l'emmenèrent pour la recoiffer et arranger sa robe chiffonnée et un peu déchirée.

Pierre alla raconter à Léontine ce qui venait de se passer; la voyant très effrayée, il la rassura et lui dit que Blanche et Laurence s'occupaient de réparer le désordre de la toilette de Giselle; il engagea Léontine à ne pas y aller, de peur d'exciter quelque impertinence, quelque scène de sa fille. Et il promit que ses soeurs ne quitteraient plus le jardin, pour empêcher une nouvelle invention malheureuse des enfants réunis.

Giselle ne tarda pas à revenir avec ses tantes, qui l'avaient parfaitement coiffée et arrangée, de sorte qu'elle était très bien au lieu d'être ridicule. Elle-même le sentait; son visage s'était éclairci; sa colère avait fait place à un sourire satisfait; elle reçut sans bouderie les regrets exprimés par les enfants et eut l'air de ne plus songer qu'à s'amuser.

Guignol ne tarda pas à tirer son rideau et commença sa représentation, qui excita, comme toujours, la joie et la gaieté: Guignol se surpassa; Polichinelle fut plein d'esprit et de méchanceté; le commissaire fut plus malin que jamais; les autres personnages, y compris le diable, furent charmants, chacun dans son genre.

La représentation finit au grand regret de tous les spectateurs. Il y eut un ah! général quand le rideau se rouvrit, et que Polichinelle et le diable apparurent tenant chacun un sac à la main.

Polichinelle n'a pas très bon ton, comme le savent tous ceux qui l'ont entendu; il se mit à crier:

«Sac à papier! arrêtez donc, vous autres; mon ami le diable et moi, nous avons quelque chose à vous donner... Ventre-saint-gris! vous n'entendez pas? Arrivez tous, chacun à votre tour. Tendez la main»

Les enfants défilèrent l'un après l'autre et reçurent chacun un billet de loterie noir du diable et deux billets rouges de Polichinelle.

Le diable en donnant son billet, tirait la langue, une énorme langue rouge et pointue, ou bien il donnait une tape avec son billet, ou une chiquenaude sur le nez. Polichinelle au contraire promettait des lots superbes, demandait aux garçons de l'embrasser, et pestait contre son nez qui le gênait pour baiser la main des petites filles et des demoiselles.

Tout le monde était venu voir Guignol et la distribution des billets de loterie. Quand tous les enfants eurent leurs billets, Polichinelle fit voir encore quelques billets en disant:

«J'en ai encore à donner aux personnes aimables et sages. Mesdemoiselles Blanche et Laurence, par ici, par ici. Votre vieil ami Polichinelle vous attend, tout prêt à vous servir. Voilà, voilà!»

Polichinelle donna des billets à Blanche et à Laurence qui riaient, et leur envoya un petit baiser, comme un de leurs plus anciens amis.

Polichinelle regarda et appela encore M. Tocambel:

«Par ici, mon frère; par ici, cria-t-il. Tu vois bien que je suis ton jumeau. Beau nez ma foi! Il manque la bosse; mais ça viendra; le commencement y est.

— Polichinelle, mon frère, répondit M. Tocambel, donne-moi un billet et un bon; traite-moi en frère, puisque tu m'appelles ainsi.

— Voilà, voilà! frère. Un beau lot, tu verras»

Polichinelle lui présenta un billet et disparut en riant comme un fou. Le diable, qui était mieux élevé, salua la compagnie à droite, à gauche, au milieu, et le rideau tomba.

La musique se fit entendre; on se mit à danser des galops, des contredanses, des rondes; quand les enfants se sentirent fatigués, on se mit à table; un excellent dîner fut servi; les enfants le mangèrent de bon appétit; les parents furent servis après les enfants, pendant la loterie. Les lots étaient jolis; les billets de Polichinelle gagnaient des choses charmantes; les billets du diable gagnaient des lots absurdes: des verges, des carottes, des oignons, des navets, pommes de terre, cailloux, clous, vieux chiffons, etc. À la suite de tous les lots, arriva celui de M. Tocambel. Mme de Monclair voulut l'ouvrir elle-même malgré les réclamations de M. Tocambel.

«Je ne veux pas, disait-il; vous allez me jouer quelque tour; je vous dis que je veux ouvrir mon paquet moi-même; donnez-moi cela, baronne; cela m'appartient; vous n'avez pas le droit d'y toucher»

MADAME DE MONCLAIR. – Ah! je n'ai pas le droit, mon bonhomme. Vous croyez cela. Je me le donne, moi.

Cric, crac! Le papier d'enveloppe fut déchiré, Mme de Monclair éleva le bras et fit voir à tout le monde une paire de brodequins en maroquin rouge, pour de très petits pieds de femme, dignes de chausser le pied de Cendrillon.

«Bravo! cria-t-on. C'est charmant. Il faut les essayer»

Quand Mme de Monclair abaissa le bras, on l'entoura pour examiner les petits brodequins et l'on vit avec surprise que l'un d'eux contenait les ustensiles nécessaires à la toilette, et l'autre tout ce qu'il fallait pour écrire.

«Avez-vous de la chance! lui dit Mme de Monclair en rendant à M. Tocambel sa paire de brodequins. J'aurais dû les garder, je suis réellement trop honnête.

— Voulez-vous me les donner? mon bon ami», dit Giselle d'un air câlin.

M. TOCAMBEL. – Non! ma belle enfant; je les garde pour moi.

GISELLE. – Je vous en prie, mon bon ami, donnez-moi ces brodequins; ils sont trop jolis pour vous.

M. TOCAMBEL. – Comment, trop jolis pour moi! Voyez-vous, cela! Sachez, ma belle enfant, qu'il n'y a rien de trop joli pour moi, du moment que votre oncle et votre tante l'ont jugé ainsi.

GISELLE. – Vos brodequins sont plus jolis que ce que j'ai gagné, voulez-vous changer? Je vous donnerai ma glace à pied et mon beau couteau à papier en ivoire sculpté, et vous me donnerez vos jolis brodequins. Voyons, mon bon ami, décidez-vous.

M. TOCAMBEL. – Mais je suis tout décidé; je garde mon lot et je vous laisse les vôtres.

GISELLE. – Je ne veux pas de mes lots, ils ne sont pas jolis; on a choisi pour moi les plus laids.

Les enfants qui l'entouraient l'assurèrent que son couteau à papier était très beau et que sa glace à pied montée en bronze était charmante.

GISELLE. – Et à quoi ça me servira-t-il? J'ai des glaces partout et des couteaux dans tous les coins.

GEORGES. – Alors, veux-tu me donner ton couteau? Je n'en ai pas tout juste.

GISELLE. – Non; je veux le jeter.

THÉODORE. – Oh! je t'en prie, ne le jette pas, il est si joli! Donne-le-moi plutôt que de le jeter.

GISELLE. – Je ne veux le donner à personne, je veux le jeter.

THÉODORE. – Ah bien! je te suivrai partout et quand tu le jetteras, je le ramasserai.

MICHEL. – Et moi donc, je la suivrai aussi, et comme je suis leste, c'est moi qui l'aurai.

Les autres enfants en dirent autant, de sorte que lorsque Giselle impatientée voulut s'en aller, elle fut escortée par une trentaine d'enfants qui la suivaient de près.

«Laissez-moi! cria Giselle, je veux m'en aller»

LES ENFANTS. – Nous ne t'empêchons pas de t'en aller; seulement nous ne voulons pas laisser perdre tes lots.

Giselle essaya de courir, mais tous les enfants couraient après elle: plus Giselle s'impatientait et plus les enfants s'amusaient à la taquiner. Des deux côtés on commençait à se fâcher. Giselle, en voulant les faire partir, donnait des tapes et disait des injures; les enfants ripostaient et menaçaient de lui arracher ses lots de force.

LAURENCE. – Que faites-vous donc, enfants? Pourquoi Giselle a-t-elle l'air fâché?

GISELLE. – Ma tante, ils veulent me prendre mes lots.

JULIETTE. – Ce n'est pas vrai; nous voulons t'empêcher de les jeter et de les perdre.

LAURENCE. – Pourquoi les jeter? Et à qui les jeter?

JULIETTE. – À personne; Giselle veut jeter les lots qu'elle a gagnés parce qu'elle est jalouse des brodequins de M. Tocambel.

GISELLE. – Je ne suis pas jalouse du tout; cela m'est bien égal.

THOMAS. – Puisque tu les as demandés, cela ne t'est pas égal, tu vois bien.

GISELLE, *avec colère*. – Laisse-moi tranquille; je te dis que ça m'est égal.

LAURENCE, *avec douceur*. – Giselle, Giselle, est-ce qu'on répond ainsi? Sois gentille; tu vois qu'ils s'amusent tous à te mettre en colère, parce qu'ils voient que tu te fâches pour un rien. Viens avec moi, Gisèle; nous irons rejoindre maman.

GISELLE. – Non, je ne veux pas aller rejoindre maman.

LAURENCE. – Mais c'est maman qui te fait dire de venir.

GISELLE. – Qu'elle vienne me voir, si elle veut; moi je suis avec mes amis.

LAURENCE. – Des amis avec lesquels tu te disputais joliment quand je suis venue.

GISELLE. – Parce qu'ils sont bêtes et insupportables mais je veux rester avec eux.

LAURENCE. – Eh bien! puisque tu ne veux pas venir, reste avec eux; je m'en vais.

Et Laurence alla rejoindre sa soeur.

MAURICE, *à Giselle*. – Je te remercie bien de nous trouver bêtes et insupportables! Vengeons-nous, mes amis, vengeons-nous!... À nous les lots!

Tous les enfants s'élancèrent comme pour monter à l'assaut; Giselle, qui ne s'attendait pas à ce mouvement, fut en une seconde dépouillée de son couteau à papier et de sa glace à pied; après quoi, les vainqueurs furent attaqués par ceux qui avaient eu moins d'habileté et de bonheur; au milieu des rires et des cris de joie, le couteau et la glace de Giselle passèrent de main en main jusqu'à ce que les deux objets fussent brisés en morceaux.

XIV - M. Tocambel est volé

Pendant ce jeu si amusant, Giselle avait couru dans le salon pour trouver son père, dont elle espérait du secours. Elle fut assez longtemps avant de le trouver. Il causait avec quelques amis et vantait tout juste les qualités charmantes de sa fille, lorsque Giselle, l'ayant enfin aperçu, courut à lui.

GISELLE. – Papa, venez vite à mon secours; ces méchants enfants m'ont arraché les lots que j'ai gagnés; ils ne veulent pas me les rendre; ils se battent entre eux pour les avoir et ils vont les casser.

M. DE GERVILLE. – Tes tantes ne sont donc plus au jardin?

GISELLE. – Non, elles sont allées manger; elles m'ont laissée seule au milieu de tous ces méchants.

M. de Gerville suivit sa fille au jardin. Il eut quelque peine à arrêter le jeu des enfants, et à leur faire comprendre qu'il voulait ravoir le couteau et la glace de Giselle.

Une des petites filles en rapporta les restes à M. de Gerville.

HÉLÈNE. – Voici tout ce que j'ai pu trouver, Monsieur; ils ont tout cassé à force de tirer dessus.

GISELLE. – Vous voyez, papa, comme ils sont méchants. Je n'ai plus rien maintenant. Tout le monde a de jolies choses! moi seule je n'ai rien.

M. DE GERVILLE. – Pauvre petite! Que faire? Ces vilains enfants t'ont volé tes lots.

HÉLÈNE. – Mais, Monsieur, ils ne les ont pas volés; c'est parce que Giselle n'en voulait pas et qu'elle voulait les jeter, qu'ils se sont précipités dessus.

M. DE GERVILLE. – Comment, Mademoiselle, Giselle pouvait-elle n'en pas vouloir, puisqu'elle pleure de ne plus les avoir?

HÉLÈNE. – Oh! Monsieur! cela ne veut rien dire, ça; nous la connaissons bien, allez. Elle pleure de colère; aux Champs-Élysées et aux Tuileries elle fait toujours de même.

M. DE GERVILLE. – Mademoiselle il ne faut pas croire tout ce que ces enfants vous disent de Giselle.

HÉLÈNE. – Ce ne sont pas des choses qu'on m'a dites, Monsieur; c'est moi-même qui l'ai vu bien des fois. Ainsi, vous croyez qu'elle pleure pour avoir ses lots: pas du tout, elle pleure parce qu'elle voulait avoir les brodequins de M. Tocambel, qui n'a pas voulu les lui donner.

M. DE GERVILLE. – Les brodequins de M. Tocambel! Comment c'est-il possible! Qu'en aurait-elle fait?

HÉLÈNE. – Ce sont des brodequins qu'il a gagnés, Monsieur, et que Giselle voulait avoir. N'est-ce pas, Giselle?

GISELLE. – Laisse-moi tranquille. Tu es méchante comme les autres.

HÉLÈNE. – Vous voyez, Monsieur, comme elle est en colère.

M. DE GERVILLE. – Il faut avouer, Mademoiselle, que vous lui dites des choses bien désagréables et qui, je crains, ne sont pas vraies par-dessus le marché.

HÉLÈNE. – Oh! pour vraies, elles le sont; vous pouvez demander à tous nos amis.

M. de Gerville lança à Hélène un regard indigné et emmena Giselle en lui disant:

«Viens, mon pauvre amour, mon ange chéri; je te remplacerai ton couteau et ta glace; en sortant d'ici, nous irons les acheter»

GISELLE. – Je n'en veux pas; c'est laid et ça ne me sert à rien.

M. DE GERVILLE. – Comment, mon ange? Je croyais que tu pleurais de chagrin de ne plus les avoir.

GISELLE. – Non; je pleurais parce que je voulais avoir les brodequins de M. Tocambel et qu'il ne voulait pas me les donner. Tenez, tenez, papa, les voilà! je les vois sur la table en bois de rose, dans le coin! Il les a oubliés. Venez voir comme c'est joli.

M. de Gerville se laissa entraîner près de la table pour voir les brodequins; il les trouva charmants.

M. DE GERVILLE. – Je t'en achèterai de tout pareils, cher amour; l'adresse du marchand est dessous.

GISELLE. – Non, papa, je ne veux pas les pareils; je veux ceux-ci.

M. DE GERVILLE. – Mais ils sont à M. Tocambel, cher amour; il va venir les chercher.

GISELLE. – Et il ne les trouvera plus, si je les emporte.

M. DE GERVILLE. – Non, non, ma Giselle; impossible, mon cher amour. Ce serait malhonnête.

GISELLE. – Vous allez de suite en acheter chez le marchand et vous les mettrez ici.

M. DE GERVILLE. – Il vaut mieux que j'aille les acheter pour toi, je les mettrai dans ta chambre.

GISELLE. – Non, ils ne seront pas aussi jolis que ceux-ci; je veux ceux-ci.

M. DE GERVILLE. – Comment ferais-tu pour les emporter? Tout le monde te les verrait dans les mains.

GISELLE. – Oh non! je ne suis pas bête, moi; j'en mettrai un dans chacune de vos poches; personne ne pourra les voir comme cela.

M. DE GERVILLE. – Pas du tout; je ne veux pas avoir l'air d'un voleur.

Giselle eut beau supplier son père, il refusa de lui laisser prendre le lot de M. Tocambel et lui promit seulement d'aller de suite lui acheter des brodequins tout semblables.

Il sortit. Giselle resta seule; les enfants étaient au jardin. Elle regarda encore les brodequins tant désirés, hésita un instant, puis, cédant à la tentation, elle les saisit et en mit un dans chacune de ses poches.

Pour son malheur, un des enfants l'avait vue saisir quelque chose et puis se sauver. Il alla voir ce qui manquait à la place que venait de quitter Giselle et il s'aperçut que c'étaient les brodequins de M. Tocambel qui étaient disparus. Il courut rejoindre ses amis et leur raconta ce qu'il venait de voir.

La nouvelle circula bien vite parmi les enfants; chacun faisait ses réflexions sur ce vol abominable; peu d'enfants y voulaient croire lorsqu'un des plus grands et des plus futés proposa d'aller voir au petit salon si les brodequins y étaient encore.

«Ils y étaient il y a cinq minutes, dit-il; c'est M. Tocambel lui-même qui les a posés sur la petite table en bois de rose près de la cheminée.

— Allons voir, allons voir! s'écrièrent une douzaine de voix.

Une partie des enfants s'élança dans le petit salon et n'y trouva plus les brodequins.

«Ils n'y sont plus; ils ont disparu tous les deux!», crièrent-ils en rejoignant les autres au jardin.

Tous les regards se portèrent sur Giselle, qui ne disait rien et qui se tenait assise sur un pliant sans regarder personne.

ROSALIE. – Giselle, sais-tu ce que sont devenus les brodequins dont tu avais si envie?

GISELLE. – Comment veux-tu que je le sache? On ne me les a pas donnés à garder.

FÉLICIE. – André dit que c'est toi qui les as pris.

GISELLE. – Quelle bêtise! Et tu crois cela, toi?

CONSTANCE. – Mais... écoute donc!... André dit qu'il t'a vu.

GISELLE. – N'écoutez donc pas un petit menteur comme André.

ANDRÉ. – Je ne suis pas un menteur. Je t'ai vue prendre quelque chose.

Giselle, ne sachant que dire, poussa André et alla rejoindre sa mère au salon. Elle devinait que bientôt elle aurait besoin de protection.

La rumeur qu'avait causée parmi les enfants la nouvelle de la disparition des brodequins de M. Tocambel se propagea dans les salons et arriva jusqu'à M. Tocambel. Dès que les enfants, qui étaient à l'affût, surent que M. Tocambel se disposait à aller voir par lui-même si ses brodequins avaient été enlevés, ils accoururent en groupes divers près de lui et le suivirent en masse compacte pour voir ce qui allait se passer.

Du premier coup d'oeil jeté sur la petite table du salon, M. Tocambel reconnut que son lot lui avait été véritablement enlevé.

M. TOCAMBEL. – Qui peut avoir commis une action aussi basse? Ou plutôt qui peut avoir imaginé cette mauvaise plaisanterie?

Un bruit sourd de: c'est Giselle courut parmi les enfants et arriva jusqu'aux oreilles de M. Tocambel.

M. TOCAMBEL. – Mes chers enfants, j'entends circuler le nom de Giselle. L'un de vous l'aurait-il vue toucher aux brodequins?

PLUSIEURS VOIX. – Non, monsieur.

M. TOCAMBEL. – Pourquoi alors, mes enfants, vous permettez-vous une aussi grave accusation? Savez-vous que ce serait un vol dont elle se serait rendue coupable? Et puisqu'elle n'a pas touché à mon lot, rien ne doit vous faire croire qu'elle l'ait emporté.

ANDRÉ. – C'est vrai, Monsieur, mais...

M. TOCAMBEL. – Mais quoi, mon ami? Expliquez-vous sans crainte.

ANDRÉ. – Monsieur, nous le croyons tous, à cause de ce qu'elle disait et de l'envie qu'elle en avait; et nous qui la connaissons, nous savons que lorsqu'elle a envie de quelque chose, il faut qu'elle l'ait.

M. TOCAMBEL. – C'est bien, je vais aller lui parler; mais je vous conseille sérieusement, mes enfants, de ne pas juger sans preuves, comme vous venez de le faire.

M. Tocambel retourna dans le grand salon, accompagné de sa nombreuse suite, qui tenait à connaître la fin de l'affaire; tous accusaient en eux-mêmes Giselle.

«Giselle, dit M. Tocambel en la regardant fixement, je ne retrouve pas mes brodequins.

— Quel dommage, répondit Giselle, ils étaient si jolis!»

M. TOCAMBEL. – C'est surtout dommage pour vous, Giselle, car pour moi, vous pensez bien que je ne me serais jamais servi d'objets aussi mignons.

GISELLE, *vivement.* – À qui donc les auriez-vous donnés?

M. TOCAMBEL, *souriant.* – À vous peut-être.

GISELLE. – À moi! s'écria Giselle en se levant et en se jetant dans ses bras. À moi! Que vous êtes bon! Comme je suis contente! Je peux donc les garder?

M. TOCAMBEL. – Les garder! Mais, ma pauvre Giselle, il n'y a plus rien à garder: ils ont disparu.

GISELLE. – Oh! on les retrouvera bien certainement; alors ils seront à moi.

M. TOCAMBEL. – Cela dépend comment et où on les retrouvera. Mais comment reconnaître le voleur?... Où les chercher? A qui les demander?

GISELLE. – Ce ne sera pas difficile! Je vous les retrouverai si vous voulez.

M. TOCAMBEL. – Vous? Vous savez donc où ils sont! Vous savez qui les a pris?

Giselle s'aperçut que, dans sa joie d'avoir les brodequins tant désirés, elle s'était dévoilée et qu'il lui serait difficile de reculer. Elle rougit beaucoup et répondit avec hésitation:

«Non, je ne sais pas... mais... ils se retrouveront, je pense»

M. TOCAMBEL. – Je les chercherai, Giselle, et je crois que je les trouverai. Et vous, mes enfants, ajouta-t-il en se retournant vers sa nombreuse suite, n'accusez plus si légèrement. Ces brodequins auront été emportés avec d'autres objets, et je ne tarderai pas à les retrouver.

GISELLE. – Est-ce que vous ne me les donneriez pas, mon bon ami? Vous me les aviez promis.

— Non, répondit M. Tocambel en la regardant d'un oeil sévère. Je veux les garder; je ne vous les ai pas promis.

Les enfants, satisfaits du dénouement, se dispersèrent dans le jardin. Giselle voulait rester, mais sa tante de Monclair l'obligea à rejoindre ses amis ou plutôt ses ennemis.

Quand M. Tocambel resta seul avec Léontine et sa tante de Monclair, il s'assit entre elles. Léontine lui serra les mains.

LÉONTINE. – Merci mille fois, mon ami, de la manière délicate dont vous avez tout arrangé. J'avoue que, tout en devinant le voleur, je ne comprends rien à la manière d'agir de Giselle. Quels ont pu être son motif et son but? Une espièglerie, sans doute; elle les aura cachés.

M. TOCAMBEL. – J'espère avoir un peu arrangé la chose vis-à-vis des enfants, mais il en restera une impression fâcheuse pour Giselle, qui est évidemment la coupable. C'est ce que j'irai savoir demain.

LÉONTINE. – Quand donc aurai-je le bonheur de la voir corrigée?

MADAME DE MONCLAIR. – Comment veux-tu qu'elle change comme d'un coup de baguette? Tu l'as gâtée pendant dix ans; et ton mari plus que toi encore. Crois-tu pouvoir changer en un jour une nature si mal dirigée!

Les parents avaient presque tous emmené leurs enfants. Noémi et Pierre étaient revenus près du cercle du salon; ils causèrent quelque temps de Giselle et de ses défauts, auxquels Léontine ne croyait pas encore beaucoup; tout le monde était parti; il était huit heures. Noémi alla faire coucher ses enfants; la bonne de Giselle l'avait déjà emmenée. Léontine acheva la soirée chez son frère avec sa tante et son vieil ami. Victor n'avait pas reparu.

XV - Les brodequins sont retrouvés. Éclair de sagesse.

Le lendemain, M. Tocambel entra chez M. de Gerville.

M. TOCAMBEL. – Je viens vous demander à déjeuner, Victor; mais avant d'entrer au salon chez Léontine, je suis venu réclamer mes brodequins à Giselle.

M. DE GERVILLE, *avec embarras*. – Vos brodequins? Quels brodequins?

M. TOCAMBEL. – Ceux que j'ai gagnés hier et que Giselle a cachés sans doute ou emportés par mégarde.

M. DE GERVILLE, *de même*. – Giselle? Comment ça? Je ne comprends pas.

M. TOCAMBEL, *riant*. – Si fait, si fait, vous comprenez à peu près. Giselle a succombé à la tentation et je viens reprendre mon bien.

M. DE GERVILLE. – Mon cher Monsieur... je suis bien fâché... que vous puissiez croire...

M. TOCAMBEL. – Voyons, mon ami, finissons la plaisanterie. Vous êtes... trop bon père, comme toujours. Je réclame mes jolis brodequins, et je viens demander à Giselle de me les rendre. Au revoir, mon cher; à déjeuner.

M. Tocambel sortit de chez M. de Gerville et alla chez Giselle.

«Giselle, dit-il en rentrant, je vous prie de me rendre mes brodequins que vous avez emportés, j'en ai besoin»

GISELLE. – Je ne les ai pas; je ne peux pas vous les rendre.

M. TOCAMBEL. – Mais vous les avez pris hier; j'en suis sûr.

GISELLE. – Si je les ai pris, je les garde; ils ne sont plus à vous.

M. TOCAMBEL. – Giselle, prenez garde à ce que vous faites. Je veux que vous me rendiez ce qui est à moi. Si vous me le refusez, je vais de ce pas chercher un sergent de ville, qui vous mènera chez le commissaire de police; je déposerai ma plainte: on vous mettra en prison, ce qui ne sera pas agréable, je vous le garantis.

Giselle, effrayée d'abord, se rassura par la pensée que M. Tocambel n'oserait pas faire ce qu'il disait. Elle ne voulut donc ni répondre ni bouger.

M. TOCAMBEL. – Je reviens dans un instant, Giselle. Attendez-moi.

Giselle attendit, en effet. Cinq minutes, dix minutes se passèrent; M. Tocambel ne revenait pas. Au

moment où elle s'applaudissait de n'avoir pas cédé, on frappa à la porte. Giselle poussa un cri; un prétendu sergent de ville à grosses moustaches, à figure terrible, mais sans uniforme, entra. M. Tocambel le suivait, dissimulant avec peine un sourire.

LE FAUX SERGENT. – Est-ce là votre voleuse, Monsieur?

M. TOCAMBEL. – Oui, sergent, c'est elle; mais avant de l'arrêter, essayez de me faire ravoir les deux objets volés. Si elle les rend de bonne grâce, je renonce à ma plainte.

LE FAUX SERGENT. – Mademoiselle, persistez-vous à refuser ce que vous demande Monsieur?

— Je vais les rendre, répondit Giselle, pâle d'effroi; ses dents claquaient, ses jambes tremblaient. Elle se traîna à une armoire, l'ouvrit, retira de dessous un paquet de linge les brodequins de M. Tocambel et les lui remit sans résistance.

Il les prit et sortit immédiatement, accompagné du prétendu sergent de ville.

M. TOCAMBEL. – Votre apparition a produit un effet merveilleux, commissionnaire. Voici les cinq francs que je vous ai promis. Merci bien de votre complaisance.

LE COMMISSIONNAIRE. – Il n'y a pas de quoi, Monsieur. Je suis tout à votre disposition pour d'autres occasions, s'il s'en présente.

M. TOCAMBEL. – Je pense bien que je n'userai pas souvent de votre obligeance; la petite vous a pris pour un vrai sergent de ville; elle a eu une peur effroyable: c'est ce que je voulais.

Le commissionnaire sortit; M. Tocambel entra au salon, où il trouva Léontine préparant les cahiers de Giselle.

«Léontine, dit-il en entrant, j'ai été obligé de faire un coup d'État. Figurez-vous que Giselle a commencé par nier tout à l'heure avoir pris hier soir mon lot gagné. Ensuite, elle a refusé de me le rendre. Je ne voulais pourtant pas le laisser à Giselle après la mauvaise action dont elle s'est rendue coupable»

LÉONTINE, *inquiète.* – Qu'avez-vous fait, alors? Quel a été votre coup d'État?

M. TOCAMBEL, *riant*. – J'ai été chercher un sergent de ville...

LÉONTINE, *effrayée.* – Ah! mon Dieu!

M. TOCAMBEL. – Ne vous effrayez donc pas; soyez tranquille; je suis convenu avec mon faux sergent, qui n'était qu'un commissionnaire, que ce ne serait que pour faire peur à un enfant méchant, et que, si nous ne réussissions pas, il s'en irait tout simplement. Effectivement, quand je l'ai ramené avec moi, Giselle a eu si peur qu'elle m'a rendu de suite mes brodequins.

Une grande tape dans le dos fit retourner vivement M. Tocambel; il vit Mme de Monclair qui le regardait avec irritation et colère, mais de ces colères riantes et amicales qui ne blessent ni n'effrayent.

MADAME DE MONCLAIR. – A-t-on jamais vu un nigaud pareil? Comment! à votre âge, avec votre grosse tête, couronnée d'un si magnifique gazon, vous n'avez trouvé rien de mieux à faire que d'effrayer

cette enfant à la rendre malade; que d'attirer l'attention des commissionnaires de la rue sur la maison de Léontine que de faire jaser les concierges et les voisins sur la descente de la police chez M. de Gerville? Je dis et je répète que c'est stupide, absurde, et que si j'étais Léontine, je vous ferais une scène à vous rendre fou.

M. Tocambel.

Il n'y a pas besoin de Léontine pour cela, baronne. Vous y réussirez mieux qu'elle, bien certainement.

MADAME DE MONCLAIR. – Vous me le payerez, mon cher; je ne suis pas encore au bout.

M. TOCAMBEL. – Pour Dieu, laissez-moi partir. J'en suis fou d'avance.

MADAME DE MONCLAIR. – Non, vous ne partirez pas; vous déjeunerez ici avec nous, et nous vous agonirons de sottises à chaque bouchée que vous avalerez; et vous resterez tout le temps que je voudrai; et je vous emmènerai pour faire des courses, et vous resterez chez moi jusqu'à ce que vous ayez crié grâce.

M. TOCAMBEL. – Grâce, grâce, cruelle amie et implacable ennemie! s'écria M. Tocambel en ployant un genou devant elle et en lui baisant la main; je demande grâce par avance»

Un petit soufflet, une chiquenaude sur le nez et une saccade donnée à la perruque pour lui faire faire demi-tour du front à la nuque, furent la réponse et le pardon de Mme de Monclair.

«Et toi, ma pauvre Léontine, continua la tante, ne t'effraye pas des suites de l'absurde invention de notre absurde ami. *(M. Tocambel voulut parler.)*Taisez-vous je dis absurde, je maintiens absurde. J'ai passé chez Giselle avant d'entrer chez toi, car j'avais su par ta concierge que le père Toc avait fait sa visite domiciliaire avec un commissionnaire qui passait pour un sergent de ville *pour Mlle Giselle*. J'ai tout de suite deviné le pourquoi de la sottise qu'il avait faite, et j'ai voulu voir si Giselle n'avait pas été trop effrayée de cette étrange visite. Je l'ai trouvée en pleurs.

LÉONTINE. – En pleurs! ma Giselle! ma pauvre chère enfant!»

Et Léontine s'élança pour courir chez sa fille. Mme de Monclair l'arrêta.

MADAME DE MONCLAIR. – Écoute-moi, ma fille. Tu verras que l'effet de terreur inventé par notre intelligent ami n'a pas fait le mal qu'il espérait.

M. TOCAMBEL. – Mais c'est intolérable, ce que vous dites là, baronne! Je n'y tiens pas; je m'en vais.

MADAME DE MONCLAIR. – Vous écouterez, et vous resterez; et laissez-moi parier et vous ne parlerez que lorsque je vous le permettrai»

Mme de Monclair le fit asseoir de force et le surveilla de près.

«Je te disais, Léontine, que Giselle pleurait; mais c'était l'effet de la colère, pas du tout de la frayeur ni de l'émotion. Elle regrettait ses brodequins.

M. TOCAMBEL. – Comment, *ses*? *Mes* brodequins, vous voulez dire.

MADAME DE MONCLAIR. – Laissez-moi donc parler. Quel bavard vous faites!»

Le pauvre Tocambel joignit les mains, leva les yeux au ciel d'un air tragi-comique et ne bougea plus.

«Elle voulait donc ravoir *ses* brodequins, quand elle me vit entrer; je la mis de suite à l'aise; elle me raconta la méchanceté de son bon ami qu'elle aime tant, son invention de sergent de ville; Giselle est persuadée qu'il l'aurait emmenée en prison si elle n'avait pas rendu les brodequins. Elle était très bien remise de sa frayeur; seulement, elle pleurait ses brodequins, et je te préviens qu'elle veut demander à son père d'aller lui en acheter d'exactement pareils.

Léontine.

Merci, ma tante; j'espère bien que Victor en trouvera: il demandera à Pierre l'adresse du magasin où il les a achetés.

MADAME DE MONCLAIR. – Ha, ha, ha! voilà une bonne idée! Comment, Léontine! au lieu de punir Giselle de sa conduite d'hier, de celle d'aujourd'hui, tu vas encourager Victor à céder à ce ridicule caprice et à récompenser le vol, le mensonge?

LÉONTINE, *embarrassée.* – Mais, ma tante, ce n'est pas récompenser le mal; c'est seulement pour rendre à cette pauvre petite les lots que les méchants enfants lui ont enlevés et mis en pièces hier soir.

MADAME DE MONCLAIR. – Léontine, tu sais comment les choses se sont passées; Giselle ne mérite rien qu'une bonne punition et je ne comprends pas que tu ne le sentes pas de toi-même, sans que je te le dise. Au reste, je t'ai prévenue, je t'ai dit mon avis; fais comme tu voudras, et ne parlons plus du passé. Je délivre mon prisonnier. Allez, mon bon homme, et surtout ne vous échappez pas. J'aurai réellement besoin de vous.

M. TOCAMBEL. – Ce dernier mot suffit pour me clouer à vos côtés, mon aimable ennemie. Je suis à vous jusqu'à la mort!»

Le déjeuner était prêt. Victor entra avec Giselle, dont la mine rayonnante et un peu impertinente alarma Mme de Monclair et M. Tocambel.

«Je parie qu'il vient de faire une sottise, dit Mme de Monclair à l'oreille du père Toc.

M. TOCAMBEL. – C'est bien mon avis; l'air de Giselle annonce le triomphe.

MADAME DE MONCLAIR. – Il lui aura promis des brodequins.

M. TOCAMBEL. – Ou bien il les aura déjà donnés»

On se mit à table; Giselle avait un air goguenard que Léontine cherchait vainement à réprimer. La conversation était animée, grâce à l'inépuisable gaieté de Mme de Monclair et à la repartie vive et spirituelle de M. Tocambel.

À la fin du déjeuner, on apporta un paquet, qu'on remit à Giselle; elle l'ouvrit avec empressement, poussa un cri de joie et éleva en l'air une paire de brodequins semblables à ceux qu'elle avait tant désirés.

Léontine se pencha vers sa tante et lui dit quelques mots tout bas.

«Montre-moi tes belles chaussures, Giselle,» dit la tante en riant.

Giselle les lui donna.

MADAME DE MONCLAIR. – Qui est-ce qui t'a acheté cela.

GISELLE. – C'est mon cher papa, pour me consoler des méchancetés qu'on m'a faites.

MADAME DE MONCLAIR. – Charmant, charmant!... J'ai bien envie d'en avoir de pareils.

M. DE GERVILLE. – Je vous donnerai l'adresse du marchand, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR. – C'est que j'ai bien envie de ceux-ci...

GISELLE, *inquiète*. – Ah! mais, c'est impossible, ma tante: ils sont à moi.

MADAME DE MONCLAIR. – Qu'est-ce que cela fait? Tu as bien pris hier ceux de M. Tocambel... Décidément je les garde; ils sont trop jolis.

Et Mme de Monclair les mit dans sa poche.

Giselle, surprise, consternée, ne savait quel parti prendre. Elle se tourna vers son père et dit d'une voix larmoyante:

«Papa!»

M. De Gerville, reprenant courage à cet appel, s'adressa à sa tante:

«C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ma tante? La pauvre Giselle en est tout effrayée et interdite. Ayez la bonté, ma chère tante, de lui rendre ses brodequins»

MADAME DE MONCLAIR. – Mais, mon ami, je fais ce que Giselle a fait hier, avec la différence que ce qu'elle a fait en cachette, je le fais ouvertement, devant vous. Si elle n'a pas mal fait, pourquoi ne ferais-je pas comme elle? Et si elle a mal fait, pourquoi serait-elle récompensée, et pourquoi ne le serais-je pas comme l'a été Giselle? Ou bien, pourquoi n'empêcherais-je pas Giselle de recevoir la récompense de sa mauvaise action? Ces brodequins vous ont coûté trente francs, je le sais. Voici vos trente francs, dont je ne veux pas vous dépouiller, et je garde les brodequins pour moi.

M. DE GERVILLE, *contenant son humeur*. – Il me sera facile d'en acheter d'autres. Ne pleure pas, ma Giselle chérie, tu les auras.

MADAME DE MONCLAIR. – Giselle, si tu veux réparer le mal que tu as fait hier et ce matin, tu as un moyen très simple et qui nous fera oublier à tous ton action honteuse. Refuse ce que t'offre la trop grande bonté de ton papa; ce sera un acte courageux et généreux! Tu te relèveras à tes propres yeux, ma pauvre enfant, et quand, plus tard, tu raconteras cette anecdote, tu pourras dire: «J'ai fait un beau trait dans mon enfance»

Giselle, étonnée, restait indécise, regardait alternativement sa tante, son père et sa mère. Ces deux derniers baissaient les yeux.

MADAME DE MONCLAIR. – Voyons, ma Giselle; courage, mon enfant; je n'y vais pas par quatre chemins: je dis franchement que tu es très coupable, qu'au lieu d'une récompense il te faut une punition; que, personne n'osant te l'infliger de peur de te chagriner, tu dois le faire toi-même courageusement, généreusement. Allons, chère enfant, un effort! ce sera bientôt fait.

Giselle hésita, pâlit visiblement, rassembla son courage et dit à son père:

«Papa, ma tante a raison: j'ai très mal fait, j'en suis honteuse. Ne m'achetez rien. Mon bon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers M. Tocambel, j'ai été bien méchante avec vous; si vous voulez bien me pardonner cette fois, vous serez bien bon»

M. TOCAMBEL, *embrassant Giselle.* – De tout mon coeur, ma chère, très chère enfant.

MADAME DE MONCLAIR. – Bien, ma Giselle; c'est bien, c'est beau! je suis très contente de toi; et, pour t'empêcher d'oublier ce jour, qui est un beau jour pour toi, garde le petit présent que je t'offre de grand coeur. Tu l'as gagné, et tu l'auras.

Mme de Monclair remit à Giselle les brodequins qu'elle avait confisqués. Giselle, enchantée, remercia et embrassa sa tante à rendre jaloux Léontine et Victor, dont les gâteries coupables et maladroites arrêtaient les bonnes dispositions naturelles de leur fille.

MADAME DE MONCLAIR. – Et à présent, mes enfants, que ma besogne est faite, que ma petite Giselle s'est réhabilitée, que j'ai du bien à en dire, je vous quitte avec mon fidèle ami et ses brodequins. Soyez sages tous les trois. Vous, père trop indulgent, toi, mère trop complaisante, imitez votre fille, qui a eu le courage d'écouter la voix de sa conscience et de s'infliger une punition qu'elle croyait méritée; et toi, ma courageuse Giselle, continue à te traiter avec sévérité et justice, pour devenir parfaite.

Mme de Monclair embrassa Giselle et sortit avec M. Tocambel, qu'elle se mit à persécuter aussitôt qu'ils eurent quitté l'appartement.

«J'aime beaucoup ma tante», dit Giselle au bout d'un instant.

M. DE GERVILLE. – Et moi, cher amour, m'aimes-tu?

— Certainement, papa, répondit Giselle avec froideur.

M. DE GERVILLE. – Autant que ta tante j'espère bien?

— Oui, papa, dit Giselle avec hésitation.

Le père s'aperçut que Giselle avait hésité.

«Giselle, reprit-il avec inquiétude, est-ce que... tu m'aimerais moins que ta tante, par hasard?»

GISELLE, *embarrassée*. – Je ne sais pas, papa. Je respecte beaucoup ma tante, et j'ai confiance en elle.

M. DE GERVILLE. – Et moi, est-ce que je ne t'inspire pas la même confiance?

GISELLE, *résolument*. – Non, papa, vous me gâtez trop.

M. DE GERVILLE. – Je te gâte, je te gâte! Mais ne vois-tu pas que, lorsque je cède à tes demandes, c'est par tendresse pour toi, pour te faire plaisir?

GISELLE. – Je le sais bien, mais je sais bien aussi que j'ai tort, et que vous ne me le dites pas; et que, vous aussi, vous avez tort de me laisser faire; et que vous me faites du mal au lieu de me faire du bien; et c'est pourquoi je n'ai pas confiance en vous comme en ma tante.

M. DE GERVILLE. – Alors, tu n'as pas confiance non plus en ta maman?

GISELLE. – Un peu, parce que quelquefois elle m'a empêché de mal faire; mais pas toujours, pas souvent.

M. DE GERVILLE. – Oh! Giselle comme tu es ingrate pour nous, et surtout pour moi!

GISELLE. – Non, papa, je ne suis pas ingrate! Je vous aime beaucoup; mais... je ne sais comment expliquer ce que j'éprouve... Je vous aime, mais il me semble que je n'ai pas pour vous le respect que j'ai pour ma tante.

M. de Gerville ne répliqua rien; sa conscience lui faisait très bien comprendre ce que Giselle ne pouvait lui expliquer. Il avait perdu l'estime de sa fille; elle l'aimait comme on aime quelqu'un de dévoué, de complaisant, qui se rend utile, mais auquel on ne pense pas quand on n'en a pas besoin.

Léontine n'avait rien dit; son coeur lui faisait tout comprendre. Elle sentait ses torts, elle les déplorait, et la force lui manquait pour se réformer. Elle était un peu jalouse de l'influence de sa tante sur Giselle; et pourtant sa raison lui faisait comprendre que si elle avait eu la même franchise, la même fermeté, sa fille l'aurait aimée et respectée comme Mme de Monclair.

Giselle examinait son père et sa mère; quand elle vit des larmes dans les yeux de sa mère, elle alla près d'elle, l'embrassa.

«Maman, dit-elle, n'est-il pas temps que je prépare mes leçons pour Mlle Rondet? elle va venir dans une heure.

LÉONTINE. – Oui, ma Giselle; tu es bien gentille d'y avoir pensé. Au revoir, Victor. Venez nous prendre à deux heures, pour nous mener à l'Exposition»

Victor ne répondit pas; il était resté les coudes appuyés sur la table, la tête soutenue dans ses mains. Léontine fit signe à Giselle de sortir et s'approcha de son mari.

— Victor, mon ami, tu souffres comme moi des paroles de Giselle?

M. DE GERVILLE. – Oh! Léontine, que ces paroles ont été dures et terribles! Après tout ce que nous avons fait pour elle!

LÉONTINE. – Nous en avons trop fait, mon ami. Elle nous l'a dit elle-même; tu l'as entendu. Elle ne nous respecte pas, parce que nous manquons à notre devoir en ne la dirigeant pas. Mais il est temps encore de retrouver son respect et son affection. Soyons plus fermes, plus sages.

M. DE GERVILLE. – *impatienté.* – Ce qui veut dire, Léontine, que tu veux la rendre malheureuse en la contrariant sans cesse. Je ne peux pas la gronder, lui tout refuser. Cela m'est odieux et impossible»

Léontine expliqua à son mari ce qu'elle attendait de lui; elle lui prouva que Giselle n'en serait que plus heureuse. Elle finit par en obtenir la promesse de ne rien accorder de ce qu'elle aurait détendu ou refusé, de ne pas approuver ce qu'elle aurait blâmé. Léontine quitta son mari, après l'avoir rassuré sur l'affection de sa fille.

XVI - Nouvelles méchancetés du cher ange; la mère faiblit encore.

Les jours suivants se passèrent assez bien; sauf quelques petites gâteries mystérieuses du père, sauf quelques faiblesses presque imperceptibles de la mère, tout alla régulièrement, Giselle ne se laissa pas aller à de grandes colères, à des impertinences trop marquées, à des résistances trop soutenues, Léontine redevenait triomphante; elle recevait les compliments de sa tante, de son frère, de ses soeurs, Giselle perdait de sa physionomie arrogante, moqueuse, révoltée; on commençait enfin à croire à une réforme complète. Le père redisait sans cesse: «Quel amour d'enfant!» La mère l'appelait plus que jamais son cher ange, son cher amour. Et Giselle n'en abusait pas!

Mlle Rondet n'avait non plus porté aucune plainte contre Giselle. Un jour, jour fatal, Mlle Rondet entra chez Léontine d'un pas précipité, l'air mécontent, le regard irrité, les lèvres serrées.

Léontine trembla: «Hélas! pensa-t-elle, il y a quelque chose de grave»

«Que désirez-vous, chère Mademoiselle?» lui demanda Léontine de son air le plus gracieux, de son sourire le plus bienveillant, afin de l'adoucir par avance.

MADEMOISELLE RONDET. – Je prie Madame de lire ce papier que j'ai trouvé en rangeant les cahiers de Mlle Giselle.

Léontine prit le papier et lut:

PORTRAIT DE MADEMOISELLE RONDET
Mlle Rondet est une bête.
Mlle Rondet est un hérisson.
Mlle Rondet est une vipère.
Mlle Rondet est un crapaud.
Mlle Rondet est un bouledogue.
Mlle Rondet est un diable. Elle est laide comme un diable, méchante comme un diable; je la déteste comme un diable; elle m'ennuie, elle m'embête, elle m'assomme»

Léontine était atterrée. Comment expliquer cette nomenclature injurieuse? Comment excuser Giselle et calmer Mlle Rondet.

«Ma chère demoiselle, balbutia enfin Léontine, Giselle est si jeune! C'est une espièglerie, un enfantillage; pardonnez-le-lui, je vous en prie»

MADEMOISELLE RONDET. – Je ne demande pas mieux que de le lui pardonner, Madame, mais il faut au moins qu'elle m'en témoigne ses regrets, et qu'elle redouble de docilité et d'application pour me faire oublier cette impertinence.

LÉONTINE. – Mon Dieu, chère Mademoiselle, il ne faut pas croire que ce soit de l'impertinence. Giselle ne pensait pas que vous puissiez jamais voir ce papier; c'est un enfantillage; ne croyez pas qu'il y ait eu d'intention méchante, je vous en prie. Elle est devenue si bonne!

MADEMOISELLE RONDET. – Elle est certainement améliorée, Madame, mais il y a du relâchement depuis deux ou trois jours; elle n'obéit pas; ses devoirs sont mal faits; je suis obligée de gronder, et c'est probablement ce qui m'a valu cette jolie page de son écriture.

LÉONTINE. – Je vais lui parler, chère Mademoiselle; et je vous l'enverrai repentante et docile.

Mlle Rondet se retira à moitié satisfaite.

Léontine sonna.

«Dites à Mlle Giselle qu'elle vienne me parler tout de suite», dit Léontine.

Deux minutes après, Giselle entra.

GISELLE. – Vous me demandez, maman? Je suis accourue bien vite, comme vous voyez.

LÉONTINE. – Tu es bien gentille, cher amour. Dis-moi, mon ange, pourquoi as-tu écrit tout ceci sur cette feuille que Mlle Rondet vient de m'apporter?

GISELLE, *s'en emparant.* – Ah! mon Dieu! elle l'a trouvé? Pourquoi aussi va-t-elle fouiller dans mes tiroirs? Je ne veux pas qu'elle les ouvre et je vais le lui défendre.

LÉONTINE. – Giselle! ma Giselle chérie! Comment parles-tu? *Lui défendre*! Est-ce que tu as le droit de lui défendre quelque chose?

GISELLE. – Je ne veux pas qu'elle touche à mes affaires.

LÉONTINE. – Mais, chère enfant, il faut bien qu'elle regarde à tes cahiers, qu'elle les corrige en t'attendant, qu'elle voie s'ils sont bien rangés.

GISELLE. – Est-elle bien furieuse?

LÉONTINE. – Furieuse, non, mais très mécontente; elle compte que tu lui feras tes excuses.

GISELLE. – Ah! par exemple! Des excuses! Elle les attendra longtemps, mes excuses. Je dois porter ce papier aux Champs-Élysées; toutes mes amies doivent apporter aussi les portraits de leurs maîtresses; nous lirons tout ça; ce sera très amusant.

LÉONTINE. – Oh! Giselle! ne fais pas cela, mon enfant! Ce serait très mal. Si les maîtresses viennent à le savoir, elles seront furieuses pour le coup et elles ne voudront plus vous donner de leçons.

GISELLE. – Ah! il n'y a pas de danger; elles meurent de faim!

LÉONTINE. – Vois comme tout cela est mauvais. Vous manquez toutes de respect et de reconnaissance envers vos maîtresses, parce que vous croyez qu'elles ont besoin de vos leçons pour vivre. D'abord cela n'est pas; elles ont beaucoup d'autres élèves; et quand cela serait, n'es-tu pas honteuse de profiter de la pauvreté d'une personne bien élevée, instruite, complaisante, pour l'humilier, la peiner, parce que tu la crois sans défense?

GISELLE. – Je ne dis pas, mais je ne veux pas lui faire d'excuses.

LÉONTINE. – Mais, Giselle, comment veux-tu qu'elle continue à te donner des leçons, après avoir trouvé et lu ce papier?

GISELLE. – Qu'elle fasse semblant de l'avoir oublié.

LÉONTINE. – C'est impossible, mon enfant! Impossible! Voyons, Giselle! va lui dire en l'embrassant que tu es bien fâchée de lui avoir fait de la peine; que c'était pour rire, pour t'amuser que tu as écrit ces bêtises.

GISELLE. – Je ne veux pas l'embrasser; elle sent trop mauvais.

LÉONTINE, souriant. – Eh bien, ne l'embrasse pas. Dis-lui quelque chose d'aimable, qui ressemble à des excuses.

Giselle ne répondit pas; elle quitta sa mère d'un air boudeur et entra dans la chambre d'étude. Léontine écoutait et n'entendait rien. Quelques instants après, Mlle Rondet rentra.

«Madame, je viens vous annoncer qu'à mon grand regret il m'est impossible de continuer les leçons de Mlle Giselle»

LÉONTINE. – Comment? Pourquoi? Giselle ne vous a-t-elle pas fait des excuses qui devaient lui faire pardonner son enfantillage?

MADEMOISELLE RONDET. – Les excuses de Mlle Giselle aggravent sa faute, Madame. Elle m'a dit: «Mademoiselle, je suis bien fâchée que vous ayez trouvé et lu le papier que vous avez montré à maman. Vous n'auriez pas dû fouiller dans mes tiroirs; je ne veux pas que vous touchiez à mes affaires. Ce n'est pas pour vous que j'avais écrit ce papier: c'est pour mes petites amies des Champs-Élysées»

«Vous pensez bien, Madame, que je ne puis accepter la position que j'aurais à l'avenir près de Mlle Giselle. Je vous prie donc, Madame de vouloir bien régler nos comptes, car je ne pense plus revenir chez vous»

— J'en suis désolée, chère demoiselle, répondit tristement Léontine.

«C'est dix leçons que je vous dois, Mademoiselle, voici soixante francs. Croyez à tous mes regrets de perdre vos excellentes leçons pour ma fille»

Mlle Rondet salua et sortit.

Léontine entra dans la chambre d'étude. Il n'y avait personne. Elle dit au domestique d'aller chercher Mlle Giselle.

«Mademoiselle Giselle, votre maman vous demande», dit le domestique en entrant chez Giselle.

GISELLE. – Dites à maman que je suis sortie; je pars à l'instant avec ma bonne.

LE DOMESTIQUE. – Mais, Mademoiselle, puisque vous n'êtes pas encore sortie, il faut toujours que vous alliez parler à Madame qui vous demande.

GISELLE. – Du tout, du tout, je sais pourquoi maman me demande, c'est à cause de cette sotte Mlle Rondet; ce n'est pas pressé du tout. Allez, Henri, allez; et dites bien ce que je vous dis, sans quoi...

Giselle n'acheva pas; un doigt menaçant compléta sa pensée.
«Sans quoi je vous ferai chasser, se dit en lui-même Henri. C'est toujours le même gentil caractère»
Henri exécuta les ordres de Giselle et annonça que Mademoiselle était sortie.
«Sortie! C'est singulier! dit Léontine. Pourquoi s'est-elle tant pressée?»
Léontine alla chez son mari. Il était occupé à faire des comptes.

LÉONTINE. – Victor, nous voici encore dans un grand embarras grâce à Giselle. Mlle Rondet est partie.

M. DE GERVILLE. – Qu'est-ce que cela fait?

LÉONTINE. – Comment, ce que cela fait? Giselle n'aura plus de leçons.

M. DE GERVILLE. – Je ne vois pas grand mal à cela; elle est raisonnable, elle peut travailler avec vous.

LÉONTINE. – Impossible! elle ne m'écoute pas.

M. DE GERVILLE. – Alors rendez-lui Mlle Rondet.

LÉONTINE. – Mais puisque Mlle Rondet ne veut plus venir; Giselle a écrit cinquante sottises contre elle, et de plus elle ne veut pas lui faire des excuses.

M. DE GERVILLE. – Que voulez-vous que j'y fasse? Prenez une autre maîtresse.

LÉONTINE. – Victor, que tu es désagréable! Au lieu de me donner un conseil, tu prends la chose avec une indifférence incroyable.

M. DE GERVILLE, – *l'embrassant.* – Voyons, Léontine, ne me gronde pas et raconte-moi ce qui est arrivé»
Léontine lui raconta en détail ce qui venait de se passer.
«Que faire maintenant? Je ne veux pas laisser Giselle injurier ses maîtresses sans la punir.

M. DE GERVILLE. – Punir! punir! tu n'as que ce mot à la bouche. La faire pleurer! la tourmenter! pour quelques drôleries écrites dans un moment d'humeur contre une sotte femme qui ne sait pas la prendre et qui ne lui passe rien. Laisse tout cela. La Rondet est partie; cherches-en une autre et dis à Giselle de ne pas recommencer. Voilà tout.

LÉONTINE. – Mais, Victor, si je ne la punis pas de son impertinence, Giselle recommencera avec une autre. Et puis elle en fera autant vis-à-vis de nous.

M. DE GERVILLE. – Mais non, mais non! sois donc tranquille! Une maîtresse, ce n'est pas comme un père et une
mère.

LÉONTINE. – Ah! Victor, tu as bien vite oublié ce que t'a dit Giselle il n'y a pas quinze jours!

M. DE GERVILLE. – Je n'ai rien oublié; mais je ne veux pas que ma fille soit malheureuse chez moi. Et je te prie sérieusement, Léontine, de ne pas prendre au tragique une espièglerie dont tous les enfants se rendent coupables.

— Que faire, mon Dieu, que faire? s'écria tristement Léontine. Je vais aller voir Pierre et ma tante de Monclair. Ils me diront si je dois fermer les yeux ou punir»

Et sans attendre la réponse de Victor, Léontine alla mettre son chapeau et son mantelet.

Elle ne tarda pas à arriver chez son frère, qu'elle mit au courant des nouveaux méfaits de Giselle. Pierre réfléchit quelques temps, ne sachant quel conseil donner devant la faiblesse persévérante de Victor et la volonté si chancelante de Léontine.

PIERRE. – Il y aurait bien un moyen à employer; mais c'est un grand parti à prendre: ni Victor ni toi-même vous n'en aurez le courage.

LÉONTINE. – Quoi donc? Quoi donc, Pierre? Que veux-tu dire? De quel parti parles-tu?

PIERRE. – De mettre Giselle au couvent jusqu'à sa première communion; elle a près de onze ans, elle aurait deux années de couvent qui lui feraient grand bien; elle en sortirait corrigée de sa désobéissance, de sa violence et de son impertinence.

LÉONTINE. – Jamais, jamais, Pierre! Non, jamais, je ne me séparerai de ma fille.

PIERRE. – Dans ce cas, il faut que tu te résignes ou bien à être plus ferme, en raison des habitudes prises dès l'enfance de Giselle et qui sont difficiles à réformer, ou bien à laisser Giselle faire toutes ses volontés et devenir de plus en plus mauvaise, impertinente et insupportable. Choisis entre les deux; il n'y a pas d'autre résultat possible.

LÉONTINE. – Pierre, tu es trop décourageant; je vais aller voir ma tante de Monclair; elle me donnera un conseil moins dur que le tien.

PIERRE. – Essaye, ma bonne Léontine. Tant mieux si elle peut te venir en aide avec des moyens plus doux. Mais le mal est ancien; il date presque de la naissance de Giselle; la réforme n'est pas facile.

«Papa, papa, s'écria Georges qui entra en courant, Giselle est arrivée; elle est pleine de boue et d'égratignures. Tous les enfants l'ont battue; elle criait; ma bonne l'a emmenée, elle est dans la chambre»

Léontine poussa un cri et se précipita dans le corridor qui menait chez les enfants; Pierre la suivit; Georges courut après; cet événement si extraordinaire l'intéressait beaucoup.

Quand Léontine entra chez les enfants, on venait d'enlever à Giselle sa robe pleine de boue; la bonne voulait lui laver le visage, mais Giselle criait, se débattait. Pierre la saisit, et malgré sa résistance il lui lava la figure à grande eau. II vit alors qu'il n'y avait aucune blessure sérieuse, mais que les égratignures étaient en nombre considérable.

Léontine, plus morte que vive, voulut l'embrasser, la serrer dans ses bras, mais Giselle la repoussait et ne voulait même pas répondre à ses nombreuses questions.

La bonne de Georges et d'Isabelle parvint enfin à se faire entendre.

LA BONNE. – Quand Mlle Giselle est arrivée aux Champs-Élysées, Monsieur, il y avait beaucoup d'enfants qui jouaient; les miens en étaient. Mlle Giselle avait apporté un papier, qu'elle a lu aux plus grands; les uns riaient, les autres lui faisaient des reproches. Ensuite Mlle Giselle a proposé, à ce qu'il paraît, de faire les portraits des papas et des mamans; les autres n'ont pas voulu. Mlle Giselle s'est mise à faire le portrait de son papa, mais je n'oserais pas le répéter, car c'est trop vilain; elle a ensuite voulu faire celui des papas de ces enfants. Ils se sont fâchés, elle a continué malgré leur défense et leurs menaces. Ils se sont alors tous jetés sur elle pour la faire taire de force; elle s'est roulée dans un endroit qu'on venait d'arroser et qui était plein de boue; en se roulant elle continuait à crier des sottises sur les parents des enfants; la colère les a pris; ils ont voulu lui fermer la bouche avec leurs mains, et comme elle se débattait, elle a attrapé pas mal de coups d'ongles, comme Monsieur peut le voir sur sa figure.

PIERRE. – Mais où était donc sa bonne quand tout cela a commencé.

LA BONNE. – Elle était allée faire une commission; elle m'avait prié de garder Mlle Giselle avec les miens. C'est qu'elle n'est pas trop facile à garder. Elle s'échappe malgré vous. Et je ne pouvais pas laisser mes pauvres petits dans la foule, pour courir après elle; de sorte que j'étais bien embarrassée quand je l'ai vue roulée et secouée par ces enfants, filles et garçons, qui étaient hors d'eux de colère, d'entendre insulter leurs parents, et puis indignés qu'ils étaient déjà des injures dites à M. de Gerville et à la maîtresse Mlle Rondet, que plusieurs de ces enfants connaissent et aiment bien. J'ai confié mes enfants à un sergent de ville, un brave homme que mes enfants aiment beaucoup et qui les connaît depuis longtemps, et j'ai couru délivrer Mlle Giselle. Le sergent m'a aidée à les ramener ici, et je l'ai prié de prévenir la bonne que Mlle Giselle était chez nous.

LÉONTINE. – Comment cette vilaine Émilie a-t-elle abandonné ma pauvre Giselle à ces méchants enfants?

LA BONNE. – Il paraît que c'est Mademoiselle qui lui avait donné l'ordre d'aller lui acheter quelque chose qu'elle voulait avoir. Du reste, ces enfants ne sont pas méchants, Madame: ils jouent entre eux et avec les miens; très gentiment, mais c'est que la colère les a pris quand ils ont entendu Mlle Giselle parler de leurs parents comme elle l'a fait.

LÉONTINE. – Souffres-tu beaucoup, mon ange?

— Horriblement, répondit Giselle qui ne souffrait que très légèrement.

PIERRE, *avec indignation.* – Tant mieux, méchante enfant. Je voudrais te voir souffrir bien réellement, et au lieu de ces égratignures qui ne sont rien, te voir défigurée, pour mettre ton visage en rapport avec ta vilaine âme et ton méchant coeur.

LÉONTINE. – Oh! Pierre, que tu es cruel!

PIERRE, *vivement.* – Cruel! pour une petite malheureuse qui a la méchanceté d'injurier son père cent fois trop bon pour elle, et de blesser les bons sentiments de ces pauvres enfants que j'aime et que j'estime pour avoir maltraité et battu ma méchante Giselle.

— Habillez Giselle, que je l'emmène! dit Léontine hors d'elle. Nous ne pouvons pas rester ici.

PIERRE. – Tu as raison. Va continuer ton oeuvre chez toi, aidée de ton mari. Venez, mes chers petits, venez voir votre maman et vos bonnes tantes.

Pierre sortit avec ses enfants sans même jeter un regard sur Léontine et sur Giselle. Aussitôt que Giselle fut habillée, Léontine l'emmena. Quand elle rentra à la maison, son mari était sorti. La bonne n'était pas rentrée; Léontine fut obligée de garder Giselle.

Elle aurait voulu pourtant se recueillir et penser froidement et sensément à la conduite de Giselle; mais la présence de sa fille la troublait, et elle remit à plus tard la tâche de débrouiller les torts de chacun.

XVII - Giselle veut entrer au couvent

Giselle ne se sentait pas à l'aise; sa mère ne lui avait encore rien dit, ni de son impertinence envers Mlle Rondet, ni de sa sortie précipitée avec sa bonne, ni des scènes qui s'étaient passées aux Champs-Élysées. Il était impossible qu'elle ne lui parlât pas; elle craignait les interrogations et les reproches de sa mère, dont la physionomie indiquait la tristesse et le mécontentement.

Giselle était donc assise à l'autre bout de la chambre, loin de Léontine; elle faisait semblant de lire, mais elle ne lisait pas.

Léontine, de son côté, paraissait fort occupée à parcourir un livre, mais elle pensait à Giselle, elle cherchait à se persuader que son coeur était bon, que son affection pour ses parents était vive et sincère, que les petits défauts de son caractère s'effaceraient par le raisonnement et les années. Elle se sentait très irritée contre Pierre, qu'elle trouvait cruel et absurde. Son conseil de mettre Giselle au couvent la révoltait.

Absorbée par ses pensées, elle ne vit pas et n'entendit pas sa tante Monclair entrer dans sa chambre. Voyant Léontine si absorbée, Mme de Monclair fit signe du doigt à Giselle de la suivre et de sortir sans bruit. Giselle se leva doucement et suivit sa tante dans le salon.

MADAME DE MONCLAIR. – Giselle, mets-toi là, et réponds-moi sincèrement. Je commence par te dire que je sais tout: j'ai vu Mlle Rondet chez la petite de Mouny qui était avec toi aux Champs-Élysées; j'ai vu Lucie de Ternac, elle y était aussi. J'ai vu ton oncle Pierre et la bonne de tes cousins; je suis donc au courant de tout ce qui s'est passé. Tu as très mal agi en tout et partout: avec Mlle Rondet, tu as agi méchamment, sottement, lâchement; avec tes amies des Champs-Élysées, tu as été, à propos de leurs parents, grossière, méchante, mal élevée; vis-à-vis de ton pauvre père, tu as été ingrate, révoltante, abominable. Voilà pour le passé. Je veux savoir maintenant ce que tu sens, ce que tu penses, ce que tu crains, ce que tu espères. Pour commencer par le commencement, dis-moi pourquoi tu as écrit ces injures contre Mlle Rondet.

GISELLE. – Parce que je m'étais trop contenue pendant la dernière leçon; elle m'avait ennuyée en me faisant recommencer vingt fois une phrase que j'avais mal faite, disait-elle. Elle m'avait taquinée tout le temps; pour me venger, j'ai écrit ce papier, qu'elle a trouvé dans mon tiroir.

MADAME DE MONCLAIR. – Pourquoi l'as-tu fait voir à tes amies?

GISELLE. – Parce que je leur en avais parlé la veille; elles ont trouvé l'idée drôle; et nous devions toutes lire ces portraits aux Champs-Élysées, ce matin.

MADAME DE MONCLAIR. – Et aucune de vous n'a songé à la méchanceté d'une pareille lecture?

GISELLE. – Non, ma tante; je ne trouve pas que ce soit méchant. Elles nous ennuient tant ces maîtresses, qu'il faut bien s'en venger un peu.

MADAME DE MONCLAIR. – Elles vous ennuient pour votre bien, en vous instruisant; et vous les perdrez de réputation en les calomniant. Pourquoi as-tu eu la même méchante pensée pour ton pauvre papa?

GISELLE. – Parce que..., je n'ose pas vous le dire, ma tante; vous me gronderez.

MADAME DE MONCLAIR. – Non, Giselle, non; jamais je ne te gronderai pour une explication franche et vraie. Parle sans crainte; tu es ici comme à confesse; rien de ce que tu me diras ne sera redit qu'avec ton consentement et ne te vaudra le moindre reproche.

GISELLE. – Hé bien! ma tante, c'est que je n'aime pas beaucoup papa; il me gâte tellement que je n'aime pas à être avec lui; je n'aime pas à me promener avec lui de peur de rencontrer mes amies, qui se moquent de ses gâteries. Je ne peux pas venir à bout de l'aimer; il m'aime trop, et je sens qu'il me fait du mal.

Mme de Monclair ne répondit pas; elle resta quelques instants le visage caché dans ses mains. Giselle crut l'entendre dire à mi-voix: Quelle punition!

«Et ta mère, dit enfin Mme de Monclair, ta pauvre mère, l'aimes-tu, Giselle?»

Giselle rougit beaucoup et baissa la tête.

MADAME DE MONCLAIR. – Dis-moi franchement, Giselle, aimes-tu ta mère?

GISELLE. – Un peu, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR. – Et pourquoi pas beaucoup? Elle est pourtant bien bonne pour toi.

GISELLE. – Certainement, ma tante, mais... vous allez me gronder, j'en suis sûre.

MADAME DE MONCLAIR. – Non, non, ma fille; n'aie pas peur. Je te jure que je ne te gronderai pas, quoi que tu dises!

GISELLE. – Hé bien! voilà, ma tante. Maman est très bonne, mais elle a peur de moi; elle m'appelle son ange, son cher ange, son amour, quand elle sait très bien que je ne suis ni un ange ni un amour, mais elle a peur que je n'éclate, que je ne me mette en colère; elle n'ose pas me gronder, me punir, me dire même que je fais mal ou que j'ai mal fait; ce n'est pas autant que papa, mais c'est un peu comme papa, et alors cela me déplaît; je n'aime pas cela, et je me moque d'eux dans mon coeur et dans ma tête. Et alors cela m'empêche de les aimer tout de bon.

MADAME DE MONCLAIR. – Mais, Giselle, comprends-tu combien ta conduite a été coupable aujourd'hui, et le chagrin qu'en éprouve ta mère et qu'en aura ton père?

GISELLE. – Oui, ma tante, je le sais bien; cela m'est désagréable, mais cela ne m'afflige pas; si je pouvais m'en aller pendant quelque temps, j'en serais bien aise, parce que cela m'ennuie de les voir tristes, surtout maman. Pour papa cela m'impatiente.

MADAME DE MONCLAIR. – Pauvre Giselle! comme ton coeur est endurci! Ma pauvre fille, veux-tu

te corriger? Le veux-tu sincèrement?

GISELLE. – Oui, ma tante; mais c'est si difficile! et c'est si agréable de faire toutes mes volontés, de n'être jamais contrariée!

MADAME DE MONCLAIR. – Tu n'es pas contrariée, mais personne ne t'aime, ma pauvre enfant; tes amis même te fuient; ceux que tu as tant choqués aujourd'hui se sont concertés pour ne plus jouer avec toi; ils veulent aller se promener ailleurs qu'aux Champs-Élysées pour ne pas te rencontrer. Est-ce une vie agréable que tu mèneras?

GISELLE. – Ce sera fort ennuyeux pour moi, ma tante; mais que voulez-vous que j'y fasse? Ce n'est pas ma faute si papa et maman m'ont gâtée et m'ont rendue si mauvaise.

MADAME DE MONCLAIR. – Giselle, Giselle, tais-toi, je t'en prie; ne te rends pas plus mauvaise encore en rejetant tes fautes sur tes pauvres parents. Mais une dernière question. Veux-tu aller au couvent pour deux ans, jusqu'à ta première communion?

GISELLE, *effrayée.* – Au couvent! Non, non, je ne veux pas aller au couvent; c'est trop triste, trop ennuyeux. J'aime encore mieux rester avec maman. Ne conseillez pas à maman de me mettre au couvent; je vous en supplie, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR. – Je ne le lui conseillerai pas, Giselle, parce que je suis sûre que tu n'y resterais pas.

GISELLE. – Vous avez bien raison; je m'en échapperais aussitôt que je trouverais une porte ouverte.

MADAME DE MONCLAIR. – Ce n'est pas cela que j'entendais; je voulais dire qu'on te renverrait du couvent.

GISELLE. – Me renvoyer! Ah! par exemple! si les religieuses croient que je me laisserai renvoyer comme une pauvresse!

MADAME DE MONCLAIR. – Il faudrait bien t'en aller, si elles le voulaient.

GISELLE. – Pas du tout! Je m'arrangerai si bien qu'elles ne pourront pas me renvoyer.

MADAME DE MONCLAIR. – C'est ce que nous verrons si tu y entres. Tu ne seras pas la plus forte. Je t'en préviens.

GISELLE. – Quand je veux quelque chose, ça se fait. Et si je veux entrer au couvent, on ne m'en fera pas sortir.

MADAME DE MONCLAIR. – Tu en sortiras, ma fille, c'est moi qui te le dis.

Mme de Monclair quitta le salon: «Je la tiens! se dit-elle, pourvu que les parents me laissent faire! En la taquinant un peu sur sa sortie forcée du couvent, elle y entrera pour nous faire pièce, et elle prendra

l'habitude d'obéir, de céder, de travailler; on lui parlera religion, charité, douceur et bonté; et dans deux ans nous aurons une Giselle corrigée»

«Léontine», dit Mme de Monclair en entrant chez sa nièce.

Léontine tressaillit et se retourna; elle n'avait pas bougé depuis que Giselle était partie.

MADAME DE MONCLAIR. – Léontine, il faut que tu obtiennes de ton mari de nous laisser faire pour ce qui touche Giselle.

LÉONTINE. – Ce ne sera pas difficile, ma tante; il est découragé et très disposé à ne plus s'en mêler.

MADAME DE MONCLAIR. – Très bien; alors nous allons nous mettre à l'ouvrage. Veux-tu m'abandonner la direction de Giselle pendant deux ans?

Léontine pâlit.

«Vous abandonner Giselle! ma fille! mon unique enfant! Oh! ma tante!»

Léontine fondit en larmes.

Mme de Monclair calma ce chagrin par de douces paroles, mais fermes et sages. Elle lui raconta, mais sans tout dire, le résultat de sa conversation avec Giselle, la nécessité urgente de mettre Giselle au couvent, le moyen de l'y faire rester. Après un long débat, après beaucoup de larmes répandues, Léontine consentit enfin à seconder le plan de sa tante et l'autorisa à tout arranger avec Giselle.

MADAME DE MONCLAIR. – Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud; je vais aller chercher Giselle, et tu vas voir que c'est elle qui t'obligera à la laisser entrer au couvent.

LÉONTINE. – C'est impossible, ma tante: nous allons avoir une scène dans le sens contraire.

MADAME DE MONCLAIR. – Tu vas voir.

Mme de Monclair ouvrit la porte du salon. Giselle y était encore, pensive et l'air irrité.

«Giselle, ma pauvre fille, je crains que nous ne soyons obligées de céder; ta maman a beaucoup de chagrin de se séparer d'avec toi; elle craint que tu ne te fasses renvoyer du couvent avant un mois, et pour t'éviter cette humiliation, elle préfère te garder et t'élever avec l'aide de papa; viens la voir, tu seras probablement obligée à rester ici; au reste tu ne seras pas malheureuse, tu travailleras avec maman et tu te promèneras avec papa»

GISELLE. – Je ne veux pas travailler avec maman ni me promener avec papa; je veux aller au couvent.

MADAME DE MONCLAIR. – Pour quoi faire, puisque tu te feras renvoyer?

GISELLE. – Je ne me ferai pas renvoyer; je vous l'ai déjà dit, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR, *allant à Léontine.* – Voyons, Léontine, accorde-lui ce qu'elle te demande, puisqu'elle te promet de ne pas se faire chasser.

GISELLE. – Je vous en prie, maman, essayez; vous verrez que je serai si sage...

LÉONTINE. – Toi, sage! Allons donc! c'est impossible!

GISELLE. – Je veux entrer au couvent, et j'y entrerai.

LÉONTINE. – Et que dira ton papa?

GISELLE. – Papa ne dira rien du tout, quand il saura que je le veux.

LÉONTINE. – Écoute, si tu le veux absolument...

MADAME DE MONCLAIR. – Bon, elle consent. Viens vite, Giselle, viens avec moi; nous allons monter en voiture, nous irons visiter le couvent des Oiseaux et celui du Sacré-Coeur; et si l'un des deux te plaît, nous prendrons nos arrangements, nous irons faire des emplettes pour ton trousseau et tes petites fantaisies, et nous viendrons donner une réponse à maman.

Giselle, enchantée, embrassa fortement sa tante; elle sentit un mouvement de pitié pour sa mère, se jeta il son cou et l'embrassa plusieurs fois en répétant:

«Merci, merci, ma chère maman; je vois à présent que vous m'aimez bien réellement; je serai heureuse au couvent, je serai bonne, obéissante, et je ne me ferai pas renvoyer.

LÉONTINE. – Je crois, moi, qu'avant quinze jours tu seras ici, bien heureuse d'être chassée de ton couvent.

MADAME DE MONCLAIR. – Ne réponds pas, Giselle, ne réponds pas; va vite mettre ton chapeau et reviens me chercher»

Giselle disparut avec la légèreté d'un oiseau.

MADAME DE MONCLAIR, – *riant*. – Eh bien, Léontine, qu'en dis-tu?

LÉONTINE. – C'est incroyable! C'est merveilleux! Je n'en reviens pas. Mais, ma tante, que c'est dur, que c'est douloureux de la voir si heureuse de me quitter!

MADAME DE MONCLAIR. – Ne t'en plains pas, ne t'en plains pas, ma Léontine elle va chercher au couvent le coeur qui lui manque pour le moment; elle comprend qu'elle est ignorante, qu'elle se fait détester par ses amies et sa famille; son amour-propre en souffre, et de plus elle s'ennuie: elle te reviendra changée du tout au tout; elle t'aimera de tout son coeur, et elle fera ta consolation au lieu d'être ton tourment. Et si elle te voit pleurer, dis-lui que c'est de chagrin et de la honte qu'elle se prépare en se faisant chasser.

GISELLE. – Me voici, ma tante; je suis prête. Partons vite. Adieu, maman au revoir.

MADAME DE MONCLAIR. – Me voilà prête à te suivre. Au revoir, Léontine. Il est quatre heures: nous reviendrons vers sept heures; je dînerai chez toi»

Mme de Monclair et Giselle disparurent; Léontine resta seule avec son chagrin et son remords. Elle résolut d'aller chez Pierre pour lui faire ses excuses de son irritation injuste du matin.

XVIII - Surprise et indignation de M. de Gerville

Mme de Monclair et Giselle visitèrent les Oiseaux et le Sacré-Coeur; Giselle préféra les Oiseaux: elles y retournèrent; on leur en fit voir encore tous les détails; la supérieure permit à Giselle de jouer avec les élèves, qui étaient en récréation pour la demi-heure du goûter.

Pendant que Giselle faisait connaissance avec ses futures compagnes, Mme de Monclair expliquait à la Supérieure la position et le caractère de Giselle; la Supérieure, femme d'une grande intelligence et d'une haute piété, comprit de suite que ce n'était pas seulement une élève de plus à accepter, mais une bonne oeuvre à faire. Elle promit d'y veiller avec le plus grand soin, d'user avec Giselle d'une grande fermeté et en même temps d'une grande douceur; elle entra tout à fait dans la pensée de Mme de Monclair, de donner asile à Giselle le plus tôt possible afin de ne pas lui laisser le temps de changer d'idée. Il fut donc convenu qu'on l'amènerait à demander d'elle-même d'entrer au couvent dès le lendemain.

Quand la récréation fut terminée, Giselle s'était déjà liée; intimement avec deux ou trois élèves de son âge; elle grillait de les retrouver le plus tôt possible.

«Viens demain, je t'en prie, lui dirent ses nouvelles amies; nous avons congé pour la fête de notre première maîtresse.

— Je viendrai, je viendrai, je vous le promets; nous allons bien nous amuser. Adieu, mes bonnes amies, je vous aime déjà beaucoup.

— Et nous donc! nous t'aimons beaucoup aussi. Nous serons bien heureuses ensemble! Tu verras.

— Adieu, adieu»

Giselle rejoignit sa tante, et elles partirent pour faire des emplettes.

Giselle était folle de joie: elle baisait les mains de sa tante, elle la remerciait.

«Demain, dit-elle, je me lèverai de bonne heure»

MADAME DE MONCLAIR. – Pour quoi faire, ma fille?

GISELLE. – Pour entrer au couvent plus tôt.

MADAME DE MONCLAIR. – Comment, pour entrer au couvent? Tu ne pourras pas entrer au couvent demain.

GISELLE. – Pourquoi cela, ma tante?

MADAME DE MONCLAIR. – Pour donner à maman et à papa le temps de te voir, de s'habituer à la pensée de se séparer de toi.

GISELLE. – Oh! quant à ça, le plus tôt sera le mieux. Ils pleureront, ils voudront me faire rester, peut-être. Je serais désolée. Je vous en prie, ma bonne tante, faites-moi entrer demain. Il y aura congé pour la première maîtresse; ce sera amusant. Je veux absolument entrer demain matin.

MADAME DE MONCLAIR. – Arrange-toi avec tes parents pour cela; moi je ne demande pas mieux; je

viendrai te chercher quand tu voudras.

GISELLE. – Merci, merci, bonne tante; c'est vous que j'aime; vous m'avez toujours fait du bien»

Elles achetèrent au magasin du Louvre ce qu'il fallait à Giselle pour son trousseau; de là elles allèrent choisir des petits souvenirs que la tante engagea Giselle à donner à ses parents et à sa bonne. Elles revinrent à la maison les mains pleines; Giselle était radieuse; Mme de Monclair était gaie et satisfaite. Léontine était encore seule; son mari n'était pas rentré.

La joie de Giselle, son enthousiasme du couvent et de ses nouvelles amies, remplirent Léontine de tristesse. Mme de Monclair chercha en vain à la distraire; la pensée de perdre sa fille pour deux ans lui faisait saigner le coeur; elle contemplait Giselle avec amour et avec douleur. M. de Gerville rentra enfin Giselle courut à lui.

«Papa, dit-elle en l'embrassant, m'aimez-vous?

M. DE GERVILLE. – Si je t'aime, mon amour, mon ange! Oui, je t'aime, et t'aimerai toujours.

GISELLE. – Alors, papa, voulez-vous m'accorder une chose qui me rendra bien heureuse?

M. DE GERVILLE. – Tout ce que tu voudras, cher ange. Parle, que demandes-tu?

GISELLE. – Vous me le promettez, vous me le jurez?

M. DE GERVILLE, – *riant et l'embrassant.* **–** Je le promets, je le jure. Je te permets de ne plus m'aimer si je ne tiens pas mon serment.

GISELLE. – Eh bien, mon cher papa, il faut que vous me permettiez d'entrer au couvent»

La surprise et le saisissement firent tomber M. de Gerville dans un fauteuil.

M. DE GERVILLE. – Au couvent! Tu es folle, Giselle! Au couvent! Mais non; c'est une plaisanterie; c'est impossible! C'est pour rire que tu me demandes une pareille folie.

GISELLE. – Du tout, du tout, papa; c'est très sérieux! J'ai été au couvent; c'est charmant, les élèves sont charmantes, tout est charmant; et je veux y entrer demain.

M. DE GERVILLE. – Comment! Quoi? Qu'est-ce que tu veux dire? Je ne comprends pas.

GISELLE. – Je dis que je veux entrer au couvent des Oiseaux, demain»

M. de Gerville la regarda avec une telle surprise que Giselle éclata de rire.

GISELLE. – J'ai prié ma tante de me mener au couvent demain, et j'irai.

M. DE GERVILLE. – Je te le défends. Tu n'iras pas.

GISELLE. – J'irai. Cela m'est bien égal que vous me le défendiez; j'irai.

M. DE GERVILLE. – Mais, Giselle, mon ange, mon trésor, si tu me quittes, je mourrai de douleur.

GISELLE. – Du tout, du tout; vous ne mourrez pas; voyez comme maman est raisonnable! elle ne dit rien; elle veut bien, elle. Vous me dites que vous m'aimez, et vous me refusez une chose que vous m'avez promise.

M. DE GERVILLE. – Je ne t'ai jamais promis de te mettre au couvent.

GISELLE. – Non, mais vous m'avez promis tout à l'heure de m'accorder ce que je vous demanderais. Je demande le couvent, et il faut que vous teniez votre promesse»

Mme de Monclair s'approcha de Victor et lui dit tout bas:

«Cédez, cédez, Victor; n'ayez pas peur; elle n'y restera pas huit jours.

M. DE GERVILLE. – Vous croyez, ma tante?

MADAME DE MONCLAIR. – C'est évident; et si vous l'excitez, nous allons avoir une grêle d'impertinences et un déluge de larmes»

Victor hésitait encore: Giselle se jeta à son cou, l'embrassa, le combla de caresses. Il dit *oui* enfin; Giselle poussa un cri de triomphe. Léontine étouffa un gémissement; M. de Gerville, étourdi, hors de lui, croyait rêver. Le domestique annonça le dîner; ils passèrent tous dans la salle à manger machinalement, sans se rendre compte de ce qui venait de se passer.

Pendant le dîner, Mme de Monclair fit si bien par ses plaisanteries, par ses persiflages bienveillants du beau parti que prenait Giselle, par ses recommandations de tenir les portes ouvertes pour que Giselle puisse rentrer à la maison sans esclandre, etc., que Victor et Léontine finirent par se persuader bien réellement que leur fille ne ferait qu'une absence de quelques jours. Le calme fut rétabli, la gaieté même revint. Quand Pierre, Noémi et ses soeurs vinrent le soir d'après la demande instante de Léontine, ils apprirent avec une surprise égale à celle de Victor l'entrée de Giselle au couvent; le consentement facile des parents, la joie de Giselle leur semblaient incompréhensibles. Mme de Monclair entraîna Pierre dans un coin et lui expliqua comment elle avait tout préparé et arrangé.

PIERRE. – C'est le plus grand service que vous ayez pu leur rendre à tous, ma chère tante. Si votre plan réussit, si Léontine et Victor ne détruisent pas l'ouvrage du couvent, vous aurez fait le bonheur de Léontine et de Giselle»

Il fut donc convenu que le lendemain, à midi, Mme de Monclair viendrait chercher Giselle et la mènerait au couvent. M. de Gerville et sa femme devaient y aller le jour d'après pour voir comment elle s'y trouvait et si elle comptait y rester. Giselle, très contente de l'arrangement, alla se coucher et recommanda bien à sa tante d'être exacte.

La soirée se passa en étonnement et en admiration de la fantaisie de Giselle, de l'habileté de Mme de Monclair, de la résignation de Victor et de Léontine, et de la satisfaction de tout le monde.

NOÉMI. – Et que feras-tu de la bonne de Giselle, Léontine? Veux-tu nous la passer? Laurence et Blanche cherchent une femme de chambre pour remplacer la leur qui se marie.

LÉONTINE. – Je compte garder Émilie; Giselle sera peut-être retenue dans huit jours, et certainement avant un mois; elle retrouvera sa bonne, qui est complaisante et excellente pour elle»

Chacun sourit de l'espoir de Léontine; car tous avaient compris que, quoi qu'il arrivât au couvent, Giselle y resterait parce qu'elle s'y trouverait plus heureuse qu'à la maison, et que l'amour-propre, qui la dominait au plus haut degré, s'y trouvait engagé.

Le lendemain fut un jour douloureux pour la pauvre Léontine et pour Victor.

La satisfaction de Giselle se manifesta même au moment du départ; pas une larme, pas un soupir, pas un regret ne furent accordés à la mère dévouée, mais faible, au père complaisant mais déraisonnable.

Le père et la mère étaient encore sur le perron, essuyant les larmes qui s'échappaient malgré eux, quand Giselle poussa un soupir et dit à sa tante:

«Je plains pauvre maman, et pourtant je suis contente de ne plus être là. Je ne pouvais plus me contenir devant les tendresses excessives de papa et les baisers de maman.

MADAME DE MONCLAIR. – Les tendresses de tes parents auraient dû te toucher, Giselle.

GISELLE. – C'est vrai, ma tante, maman surtout; mais si vous saviez comme c'est impatientant d'être sans cesse embrassée, réembrassée, regardée avec amour, adulée, approuvée à tort, adorée enfin, quand soi-même on est indifférente et ennuyée, vous ne vous étonneriez pas de me voir enchantée de la séparation. Ce n'est que pour deux ans d'ailleurs; deux ans sont bien vite passés.

MADAME DE MONCLAIR. – Je crois que tu ne diras pas de même dans deux jours ou deux semaines.

GISELLE. – Vous croyez, ma tante? Vous verrez»

Giselle fut reçue avec empressement; ses amies de la veille lui firent oublier jusqu'à sa tante, qu'elle laissa partir sans lui dire adieu. Le lendemain, la visite de son père et de sa mère ne lui fit que peu de plaisir, parce qu'elle perdait sa récréation avec ses amies, et qu'elle fut embrassée plus de cent fois. Sa première sortie lui fut agréable parce qu'elle fut questionnée, admirée par plusieurs amis de ses parents, et qu'elle fit tout ce qu'elle voulut du matin au soir; la rentrée fut joyeuse; son père, qui l'avait ramenée, fut consterné de la gaieté insouciante qu'elle témoigna. Il avait laissé Léontine et Pierre avec Mme de Monclair; quand il vint leur rendre compte de la manière dont s'était faite la séparation, il mit une telle froideur dans son récit, que Léontine lui reprocha son indifférence pour sa malheureuse enfant.

M. DE GERVILLE. – Malheureuse! Ha, ha, ha! Elle est plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été; elle est enchantée de nous avoir quittés; elle ne pèse pas une once. Nous sommes bien bons de nous tourmenter pour cette petite ingrate.

LÉONTINE. – Ingrate! Victor, c'est mal ce que tu dis.

M. DE GERVILLE. – Oui, ingrate je le répète, une ingrate! Tu crois qu'elle t'aime? Pas plus que moi! Une petite fille sans coeur! voilà ce qu'elle est. Mes yeux sont bien ouverts sur son compte à présent. Qu'elle revienne à la maison! et tu verras si je la gâte!»

Léontine sentait que son mari disait vrai; elle pleura. Que pouvait-elle faire? Sa fille ne dépendait plus d'elle.

«Je suis mère sans enfant, dit-elle. Ah! si le bon Dieu nous avait accordé d'autres enfants, comme je le lui ai tant demandé, j'en aurais encore pour m'aimer et m'entourer.

M. DE GERVILLE. – Ils auraient fait comme Giselle; c'est bien la peine de s'éreinter à élever ses

enfants pour les voir tourner en coeurs de marbre!

MADAME DE MONCLAIR. – Cela dépend de la manière de les élever, mon cher. Tout ce que vous venez de dire est très juste, sauf votre dernière réflexion. Je me suis tuée à vous dire que vous gâtiez Giselle, que vous la rendriez insupportable, que vous prépariez votre malheur; Pierre vous l'a dit vingt, cent fois. Noémi l'a dit; notre ami Tocambel l'a dit; tout le monde l'a pensé. Et vous avez continué envers et contre tous. Et vous criez, maintenant! Vous accusez Giselle! La voilà au couvent, hors des atteintes de vos gâteries; laissez-la s'élever là-bas; elle vous reviendra charmante, aimable et respectueuse. Quant à vous aimer plus ou moins, cela dépendra de vous»

Victor ne répondit rien; il quitta le salon. Léontine comprit très bien la justesse du raisonnement de sa tante; elle reprit courage et leur demanda à tous de l'aider à remonter son mari.

XIX - Les vacances font mauvais effet

Les mois se passèrent; M. de Gerville et sa femme n'espéraient plus voir revenir Giselle; ils ne le désiraient même plus. Quand elle apportait à ses parents des notes assez satisfaisantes sur son travail, moins bonnes sur son caractère, qui perçait malgré ses efforts, mais, au total, des notes inespérées, sa conduite à la maison semblait démentir la satisfaction que témoignaient les dames du couvent. Elle retrouvait pour ses parents son ancienne impertinence, son insubordination, ses volontés absolues, ses caprices d'autrefois. Plus ses parents lui montraient de tendresse, plus elle leur témoignait de froideur; plus ils cherchaient à lui complaire, plus elle montrait d'exigence. Avec Mme de Monclair et son oncle Pierre, on retrouvait la Giselle du couvent, assez docile, presque raisonnable. Cette différence était trop visible pour échapper à la maternité jalouse de Léontine; elle s'en affligeait et ne savait quel moyen prendre pour obtenir de sa fille ce que les autres en recevaient sans l'avoir demandé.

Enfin, elle parut comprendre qu'elle en faisait trop, et que cet excès de complaisance lui faisait perdre le respect de sa fille sans gagner son affection; elle voulut essayer d'une conduite différente.

Un jour de sortie, Giselle bâillait dans un coin du salon; Léontine semblait ne pas y faire attention; elle lisait.

«Maman! dit enfin Giselle.

LÉONTINE. – Que veux-tu, Giselle?

GISELLE. – Pourquoi m'appelez-vous *Giselle*?

LÉONTINE. – Et comment veux-tu que je t'appelle?

GISELLE. – Comme vous m'appelez toujours: *cher ange* ou *cher amour*.

LÉONTINE. – Tu n'es ni un ange ni un amour; je te donne le nom que tout le monde te donne. Mais que veux-tu?

GISELLE. – Je m'ennuie.

LÉONTINE. – C'est ta faute; ton papa t'a proposé de te mener au bois de Boulogne, ou sur les boulevards, pour voir toutes sortes de choses curieuses; tu as tout refusé.

GISELLE. – Parce que cela m'ennuie de sortir avec papa.

LÉONTINE. – C'est aimable pour lui ce que tu dis là.

GISELLE. – Ce n'est pas ma faute puisque je m'ennuie avec lui, pourquoi ne le dirais-je pas?»

Léontine ne répondit pas; elle reprit sa lecture.

«Maman», dit encore Giselle d'un air dolent.

Léontine ne répondit pas.

«Maman, reprit Giselle d'un air impatienté.

LÉONTINE. – Laisse-moi lire; tu m'interromps sans cesse.

GISELLE. – Vous n'êtes plus bonne pour moi.

LÉONTINE. – Je suis pour toi ce que tu es pour moi.

GISELLE. – Qu'est-ce que je suis pour vous?

LÉONTINE. – Maussade et indifférente.

GISELLE. – Je vois que vous ne m'aimez plus.

LÉONTINE. – Je t'aime quand tu le mérites.

GISELLE. – Et aujourd'hui, trouvez-vous que je le mérite?

LÉONTINE. – Non, pas du tout.

GISELLE. – Alors je veux retourner au couvent, où tout le monde est content de moi.

LÉONTINE. – Comme tu voudras; j'écrirai à ces dames pour leur expliquer ta rentrée.

GISELLE. – Je ne donnerai pas la lettre, je la jetterai.

LÉONTINE. – Ce n'est pas à toi que je la remettrai, comme tu penses bien.

GISELLE. – Mon Dieu, que je suis malheureuse à la maison!» s'écria Giselle en fondant en larmes.

Léontine fut sur le point de courir à Giselle, qu'elle s'accusait de traiter trop durement, mais elle se contint et reprit son livre d'une main tremblante.

Giselle pleura, se roula, cria en vain. Léontine lisait toujours; elle aussi pleurait, mais en silence, cachant ses larmes à son ingrate enfant.

Enfin les pleurs de Giselle ne coulèrent plus; elle s'aperçut que sa mère s'essuyait les yeux; elle devina que la tendresse était la même et que la sévérité n'était qu'apparente. Cette pensée la consola, car elle avait été réellement inquiète; elle aimait sa mère en raison de la fermeté qu'elle déployait.

Elle se leva, s'approcha doucement du fauteuil de Léontine, et, passant son bras autour de son cou, elle posa sa tête sur sa poitrine et dit d'une voix calme:

«Maman, ne pleurez pas: je ne retournerai pas au couvent avant ce soir; je vous aime»

Léontine, trop émue pour parler, l'embrassa, la serra dans ses bras, et, recueillant toute sa force pour ne pas se laisser aller au bonheur et à la tendresse qui remplissaient son coeur, elle lui dit en souriant:

«C'est bien, chère enfant; tu fais très bien.

GISELLE. – Maman, voudriez-vous sortir un peu avec moi?

LÉONTINE. – Très volontiers, chère petite, maintenant que tu es sage»

Et se levant sans l'embrasser encore et encore, comme s'y attendait Giselle, Léontine alla s'habiller pour sortir. Giselle, un peu pensive et désappointée, mit son chapeau et attendit patiemment que sa mère fût prête.

À partir de ce jour Giselle se contint davantage avec sa mère; mais elle se revengea sur son père, qui continuait son système de gâterie. Giselle l'en récompensait par de l'humeur, de l'impertinence et une exigence toujours croissante.

Les vacances commencèrent bien et finirent mal. Léontine se laissa aller à de petites concessions, puis à de plus grandes. On était allé passer quinze jours chez M. et Mme de Néri, où se trouvaient Mme de Monclair et M. Tocambel. Un jour Giselle voulut aller à une fête de village. Son père, sa mère et toute la société l'accompagnaient. Pierre s'occupait principalement de ses enfants; ils demandèrent à entrer dans des baraques où on montrait toutes sortes de bêtes féroces.

«Non, mes enfants, répondit M. de Néri; ces bêtes sont mal enfermées quelquefois; en s'en approchant de trop près, vous pourriez attraper un coup de griffe ou un coup de queue qui vous ferait beaucoup de mal»

Georges et Isabelle, habitués à obéir, n'insistèrent pas et demandèrent à jouer à la loterie, ce que M. de Néri leur accorda avec plaisir. Pendant qu'ils gagnaient des tasses, des verres, des pains d'épices, Giselle demanda à son tour d'entrer dans la tente des bêtes féroces.

LÉONTINE. – Non, Giselle, ce serait imprudent; tu as entendu ce qu'a dit ton oncle à tes cousins. Allons voir autre chose.

GISELLE. – C'est que j'ai bien envie d'aller voir les bêtes féroces.

LÉONTINE. – Tu en as vu de bien plus belles au Jardin des Plantes.

GISELLE. – C'est égal, je veux aller voir celles qui sont ici.

Léontine lutta quelques temps encore; enfin, voyant une scène prête à éclater, M. de Gerville dit:

«Je vais t'y mener. Léontine, avec moi il n'y a aucun danger»

LÉONTINE. – Mais s'il lui arrive quelque chose?

M. DE GERVILLE. – Il ne lui arrivera rien. Il y a une foule de gens qui entrent et qui en sortent vivants et sans blessures.

LÉONTINE. – Je veux bien, Victor, puisque tu le veux. Mais prends bien garde, Giselle chérie; ne t'approche pas de ces vilaines bêtes.

GISELLE. – Soyez tranquille, maman; j'y ferai bien attention. Venez, papa, venez vite; j'aperçois mon oncle Pierre qui revient de notre côté.

M. de Gerville se hâta de payer et d'entrer dans cette baraque infecte; les animaux étaient d'une maigreur effrayante, leur poil était usé; ils avaient l'air de galeux mourants.

«Qu'ils sont laids! qu'ils sont maigres!» s'écria Giselle.

M. DE GERVILLE. – Je ne pense pas qu'ils soient bien dangereux. Ils ont l'air de mourir de vieillesse ou de faiblesse.

Le rugissement d'un tigre qui se trouvait près de Giselle lui fit peur; elle fit un saut en arrière, marcha sur quelque chose, trébucha et alla tomber sur la cage d'un ours noir caché par l'obscurité.

Le grognement de l'ours excita le tigre qui recommença à rugir. Giselle, terrifiée, voulut se relever, mais elle se sentit retenue par sa robe, que les griffes de l'ours avaient saisie à travers les barreaux de la cage; il cherchait à attirer à lui Giselle, qui trébuchait à chaque nouvel effort de l'ours.

«Papa! papa!» criait Giselle.

Le tigre et l'ours continuaient leurs rugissements; les autres animaux, excités par les exclamations des personnes présentes, faisaient un vacarme qui attira les gendarmes et la foule. M. de Gerville avait beau soutenir Giselle et chercher à la dégager: l'ours gagnait du terrain, la manche de la robe de Giselle était déchirée, les griffes de l'ours commençaient à effleurer sa peau; un gendarme, voyant le péril que courait Giselle, tira son sabre et abattit un bout de la patte de l'ours, qui se réfugia en grondant au fond de la cage. Giselle était tombée aussi par l'effet de la secousse, le sang de l'ours avait jailli sur elle, et quand son père la releva et l'emporta au-dehors, elle paraissait grièvement blessée au bras. Ce fut à ce moment que Léontine, effrayée par les cris qui se faisaient entendre dans la baraque, accourut au secours de Giselle. Quand elle vit son mari emportant sa fille qui avait le bras ensanglanté, elle poussa un cri et perdit connaissance. Tout le monde mit un empressement charitable à secourir Mme de Gerville et Giselle. Plusieurs personnes apportèrent de l'eau pour laver le bras de Giselle et pour mettre ses plaies à découvert. Pendant qu'on s'occupait de Giselle, Pierre bassinait le front et les tempes de Léontine; dès qu'elle ouvrit les yeux, il la rassura sur l'état de sa fille, qui avait assuré n'avoir aucune blessure, ce qui fut constaté avec bonheur par les assistants. Quand chacun fut tranquillisé, on remercia le brave gendarme qui avait usé de son sabre avec tant d'adresse et d'à-propos. Les dames et les messieurs du château de Néri quittèrent la fête; Giselle était trempée; il faisait heureusement très chaud, le soleil l'avait séchée avant qu'elle fût rentrée.

MADAME DE MONCLAIR. – Si tu avais écouté ta maman, Giselle, tu n'aurais pas été secouée par l'ours, ni couverte de son sang, tu n'aurais pas causé à ta mère une frayeur terrible, et tu n'aurais pas troublé la fête pour tout le monde.

GISELLE. – Je ne croyais pas qu'il y eût de danger, ma tante.

MADAME DE MONCLAIR. – Ton oncle Pierre l'avait dit pourtant.

GISELLE. – C'est vrai; aussi je n'aurais pas insisté, si papa ne m'avait offert de me faire entrer dans cette dégoûtante baraque.

M. DE GERVILLE. – Je te l'ai offert parce que tu en avais envie, mon amour.

GISELLE, *sèchement*. – Il ne faut pas toujours faire ce que je demande, vous le savez bien.

M. DE GERVILLE. – Mais, cher amour...

GISELLE. – Oh! papa, je vous en supplie, ne m'appelez pas *cher amour*; vous savez que je suis loin d'être un amour.

M. DE GERVILLE. – Alors je t'appellerai mon ange, car tu l'es.

GISELLE. – Encore moins! Si vous saviez comme ces choses m'impatientent, je les mérite si peu!

— Cher ange, tu mérites ce qu'il y a de plus excellent, s'écria le père en voulant l'embrasser.

Giselle s'échappa et courut à sa tante:

«Vous voyez, ma tante, s'il est possible que je sois sage et aimable. Cela m'ennuie tellement que je serai très contente de voir arriver la fin des vacances»

MADAME DE MONCLAIR. – Ne dis pas de ces choses désagréables pour tes parents, Giselle. La trop grande tendresse de ton père ne t'oblige pas à faire l'enfant gâté, et tu pouvais parfaitement ne pas insister pour obtenir de lui ce que te refusait ta mère.

Giselle ne répondit pas, elle continua à marcher près de sa tante, qui exerçait son innocente malice sur le pauvre Tocambel, qu'elle faisait courir, qu'elle secouait et taquinait à la grande joie de Giselle; la gaieté de sa tante l'amusait beaucoup plus que les tendresses de ses parents.

La fin des vacances ne fut triste que pour M. et Mme de Gerville. Ils voulaient tous deux ramener Giselle au couvent; mais elle demanda si instamment à sa tante de Monclair, qui revenait ce jour-là à Paris, de ne pas les exposer à ce pénible voyage, et de lui épargner à elle-même d'être témoin des larmes de son père et de sa mère, que Mme de Monclair lui promit de les en détourner; elle y parvint non sans peine en leur représentant le chagrin qu'aurait Giselle pendant tout le voyage.

LÉONTINE. – Pourquoi, ma tante, ne pourrais-je pas accompagner Giselle au couvent avec vous? Nous prendrions un compartiment tout entier et nous pleurerions à notre aise.

Madame De Monclair.

C'est précisément ce que je veux éviter et ce qui ferait mal à Giselle. Évitez-lui le chagrin de vous voir pleurer. Elle-même m'en a parlé; elle le redoute beaucoup, et elle m'a priée d'arranger les choses pour que je sois seule à l'accompagner. Pierre, Noémi et tes soeurs resteront avec toi une quinzaine encore.

LÉONTINE. – Et je reprendrai ma vie isolée et malheureuse.

MADAME DE MONCLAIR. – Malheureuse, non; tu as un mari qui t'aime; un frère, des soeurs qui t'aiment; une tante qui ne te déteste pas, ajouta-t-elle en riant. D'ailleurs, veux-tu que je te revienne après avoir terminé mes affaires à Paris? Ma fille est en Algérie avec son mari, je suis seule avec le père Toc, que je ramènerai, n'est-ce pas, mon ami? N'allez pas dire non, car vous reviendrez tout de même.

M. TOCAMBEL. – Est-ce que j'ai la liberté de dire *non*, quand vous avez dit *oui*? Je serais bientôt mis en pièces, grâce à votre douceur angélique.

MADAME DE MONCLAIR, – *riant*. – Assez; on ne vous demande pas tant de paroles. C'est convenu. J'emmène Giselle et ma tête à perruque. Je laisse Giselle au couvent et je ramène le gazon, prêt pour la seconde coupe. Et il ne me quittera que lorsque je lui donnerai congé»

Les choses s'arrangèrent comme l'avait dit Mme de Monclair et comme l'avait voulu Giselle. La

séparation fut aussi calme que possible du côté de M. et de Mme de Gerville; ils avaient promis à Giselle de ne pas pleurer. Giselle était sérieuse; le plaisir d'entrer au couvent, où elle se plaisait, était tempéré par la domination qu'elle y subissait forcément.

«Adieu, papa; adieu, ma pauvre maman», cria-t-elle quand elle fut en voiture avec sa tante et M. Tocambel.

La voiture s'éloigna; Léontine fondit en larmes; son mari mêla les siennes à celles de sa femme; il l'emmena dans sa chambre, et il réussit à la calmer en lui représentant le bonheur de Giselle de retrouver son couvent.

C'est incroyable! dit-il. Je ne comprends pas cet amour du couvent. Comment peut-elle préférer la domination si absolue de ces dames, à la liberté dont elle jouit chez nous?

LÉONTINE. – C'est probablement parce qu'elle a besoin de se sentir tenue. Nous lui laissons trop de liberté; elle en abuse, et elle le sent; elle est humiliée d'avoir fait des sottises. Au couvent, elle obéit; ici, elle ordonne.

M. DE GERVILLE. – Mais comment s'est-elle décidée à obéir, elle qui, malgré sa gentillesse, était toujours en révolte chez nous?

LÉONTINE. – Parce qu'elle est en nombreuse compagnie pour obéir; l'exemple l'entraîne, la crainte de donner mauvaise opinion d'elle la retient, et l'habitude de l'obéissance la lui rend facile.

M. DE GERVILLE. – Enfin, il faut patienter encore un an! La première communion sera faite, et nous la reprendrons chez nous.

LÉONTINE. – Si toutefois elle veut bien y rentrer.

M. DE GERVILLE. – Comment, si elle veut! Je saurai bien l'y obliger. Là-dessus je ne faiblirai pas!

LÉONTINE. – Toi! pauvre Victor! tu obéiras à la première sommation de Giselle.

M. DE GERVILLE. – Tu verras cela. N'en parlons pas d'avance seulement, pour qu'elle ne prenne pas le temps de se préparer à la résistance»

Léontine sourit; elle prévoyait que Giselle n'en ferait qu'à sa tête, et que le père lui céderait au premier mot.

XX – Lutte et victoire de Giselle

Une seconde année se passa comme la précédente; la première communion sembla amener dans Giselle un changement marqué, même vis-à-vis de ses parents. Léontine ne pleurait plus sur l'indifférence de sa fille; sans être tendre, Giselle était polie, aimable; elle ne repoussait aucune des caresses, quelquefois excessives, de sa mère. Le père la trouvait froide, mais convenable; elle ne le recherchait pas, mais elle n'évitait pas non plus les promenades qu'il lui proposait, les visites qu'il désirait faire avec elle. Aux vacances, il y eut bien quelques révoltes, quelques retours d'impertinence mais la faute était toujours suivie de repentir. Elle faisait des excuses, et cherchait visiblement à réparer le mal qu'elle avait fait.

Une lutte formidable s'engagea vers la fin des vacances, quand Giselle parla du départ prochain et que M. de Gerville lui déclara qu'il n'y aurait pas de départ cette année, qu'elle resterait avec eux, que le temps du couvent était fini.

Giselle était nonchalamment étendue dans un fauteuil; elle bondit sur ses pieds et regarda son père avec une surprise mêlée d'indignation.

GISELLE. – Vous ne voulez pas me laisser rentrer au couvent? Est-ce une plaisanterie, ou parlez-vous sérieusement, papa?

M. DE GERVILLE. – Très sérieusement, chère enfant; je ne veux plus vivre séparé de toi. J'ai besoin de te voir tous les jours, de t'embrasser, de te savoir près de moi.

GISELLE. – Et moi, papa, j'ai plus besoin encore de vivre avec mes maîtresses, qui sont bonnes, fermes et douces. Si vous me reprenez, je redeviendrai méchante, insupportable; vous me rendrez détestable, et ce sera votre faute, pourtant, et pas la mienne.

M. DE GERVILLE. – Ma chère enfant, tout ce que tu dis ne me fait aucune impression. Je veux te garder. Tu es ma fille unique; la vie nous est trop pénible sans toi: ta pauvre mère le trouve comme moi. Elle…

GISELLE, *s'animant.* **–** Ce n'est pas possible. Maman est beaucoup plus courageuse que vous; elle m'aime plus sagement que vous. Elle cherche mon véritable bien, et je suis sûre que si maman était seule, sans vous, elle me laisserait rentrer au couvent.

M. DE GERVILLE. – Tu as, en effet, joliment gagné au couvent. Tu me dis autant d'impertinences que de mots. Tu témoignes une crainte de vivre avec nous qui prouve non seulement une indifférence complète, mais une aversion inexplicable, à laquelle je ne veux pas céder et que je veux vaincre par la force.

GISELLE, *se contenant.* **–** Je n'ai pas d'aversion ni d'indifférence pour vous, papa, au contraire; mais je vous crains. Je crains votre faiblesse, je crains la mienne; je sens le mal que vous me faites, et je veux

prendre des forces contre vous. Je sens que je suis encore trop jeune pour vivre sans direction. Je n'ai pas d'amis, je n'ai que des esclaves. Là-bas, j'ai des maîtresses qui savent me diriger, des compagnes qui ne craignent pas de me contrarier et de me faire céder. J'ai la conscience tranquille, je suis heureuse; je m'amuse. Ici, je suis troublée, mécontente; je m'ennuie. On m'adore, et… et… Enfin, je veux retourner au couvent et y rester encore pendant quelques années»

M de Gerville était comme pétrifié. Cette sortie vigoureuse de sa fille l'avait pris par surprise. Ses raisonnements au-dessus de son âge, l'audace de ses réflexions, la fermeté de son langage, la sagesse de ses motifs, le remplissaient d'étonnement et d'incertitude; il n'avait aucun raisonnement à opposer aux siens; les faits donnaient gain de cause à Giselle, et pourtant il ne voulait pas rester plus longtemps séparé d'elle. Après quelques instants de silence, il lui dit:

«Je réfléchirai, je verrai, j'en parlerai à ta mère.

GISELLE. – Et si maman vous conseille de me laisser retourner au couvent?

M. DE GERVILLE. – Tu y retourneras. Mais, ne t'en flatte pas: elle n'y consentira pas»

Giselle sourit d'un air incrédule et courut chez sa mère.

GISELLE. – Maman, ma bonne maman, n'est-ce pas que j'ai raison quand je dis que vous m'aimez beaucoup et sagement?

LÉONTINE. – Tu as cent fois raison, ma Giselle chérie. Je t'aime beaucoup et j'espère t'aimer sagement.

GISELLE. – Alors, maman, vous m'accorderez ce que je vais vous demander?

LÉONTINE. – Certainement, si tu demandes une chose raisonnable.

GISELLE. – C'est non seulement raisonnable, mais très bien.

LÉONTINE. – Alors, je te l'accorde volontiers.

GISELLE. – Vous le jurez?

LÉONTINE, *riant*. **–** Non; avant de prêter serment, je veux savoir ce que je promets.

GISELLE. – C'est… Je crains que vous ne vouliez pas; et cela me ferait tant de chagrin!

LÉONTINE. – Raison de plus pour que je ne te refuse pas, ma pauvre enfant. Que désires-tu? Dis-le; tu sais que je t'accorde tout ce que je puis t'accorder sans trop de déraison.

GISELLE. – C'est que… ce que je désire tant vous fâchera.

LÉONTINE. – Jamais je ne me fâcherai de ce qui peut te satisfaire, cher trésor. Mon bonheur est de te voir heureuse.

GISELLE. – Eh bien, maman, je viens vous demander, vous supplier de me laisser retourner au couvent.

LÉONTINE. – Au couvent! tu aimes mieux vivre au couvent que vivre chez nous, avec nous?

GISELLE, *embarrassée.* **–** Oui, maman.

LÉONTINE, *avec tristesse.* **–** Pourquoi, ma Giselle? Tu ne nous aimes donc pas?

GISELLE. – Si fait, maman; mais… vous allez être mécontente si je vous dis pourquoi.

LÉONTINE. – Non, non, mon enfant; parle franchement.

GISELLE. – C'est que je m'ennuie ici. Je n'ai pas d'amis; je ne vois presque personne que des oncles, des tantes ou des petits qui m'ennuient, comme Georges et Isabelle.

LÉONTINE. – Mais, Giselle, pense donc que tu n'as que treize ans. Si je vois peu de monde à la campagne, c'est pour ne pas déranger ta vie calme et tes études. Tu avais de jeunes amies; tu les as toutes repoussées et c'est toi-même qui refuses d'y aller, c'est toi qui m'empêches de les inviter.

GISELLE. – C'est parce qu'elles sont toutes ennuyeuses et contrariantes. Au couvent, il y en a tant, que je peux choisir celles qui me plaisent. On joue toutes ensemble, on travaille ensemble; c'est tout autre chose.

LÉONTINE. – Écoute, Giselle, je ne veux pas te refuser avant d'en avoir causé avec ton père; il désire vivement te ravoir à la maison, et je crois qu'il ne voudra pas te laisser partir.

GISELLE. – Il m'a dit qu'il le voulait bien, si vous y consentiez.

LÉONTINE. – Demain je te dirai ce que nous avons décidé.

GISELLE. – Non, pas demain, tout de suite. Je vous en prie, maman chérie, tout de suite»

Giselle embrassa, câlina, supplia tant sa mère, qu'elle consentit à en parler tout de suite à son mari.

GISELLE. – Allez, allez vite, maman je vous attends»

Léontine, quoique peinée de l'empressement de Giselle, alla chez son mari, qu'elle trouva préoccupé de la scène qu'il venait d'avoir avec sa fille.

Quand il eut entendu ce que Léontine avait à lui dire, il lui raconta à son tour la conversation qu'il avait eue avec Giselle, et il demanda à Léontine quel était son avis.

LÉONTINE. – Je pense, Victor, que nous devons faire le sacrifice de Giselle pour un an encore, quelque pénible qu'il nous soit. Si nous la retenons de force, elle sera très mécontente; elle nous le fera rudement sentir. Tandis qu'en lui faisant la concession d'une année, elle en sera peut-être reconnaissante.

M. DE GERVILLE. – *Peut-être,* comme tu le dis, Léontine. Essayons cette fois encore. Je crains, en vérité, que Giselle… n'ait pas beaucoup de coeur.

LÉONTINE. – Son coeur se développera, Victor, et le couvent finira par l'ennuyer. Seulement, aux vacances prochaines, tâchons de l'amuser, d'avoir du monde, des dîners, de petites soirées dansantes. Elle aura quatorze ans; elle comprendra qu'on peut vivre gaiement chez ses parents.

M. DE GERVILLE. – Très bien; je ne demande pas mieux. Réglons notre vie sur les goûts et l'âge de notre fille; en la rendant heureuse, en lui faisant aimer notre intérieur, nous aurons atteint notre but»

Ils allèrent tous deux annoncer à Giselle qu'elle aurait encore un an de couvent. Elle fut contente, mais pas autant que l'annonçait son désir si fortement exprimé. C'est que la porte mal fermée de la chambre de son père lui avait donné l'idée de s'en approcher; elle avait entendu la conversation et les projets de ses parents pour les vacances prochaines, et elle regrettait de ne pouvoir les faire mettre à exécution cette année; mais un changement de volonté n'était plus possible après l'insistance qu'elle avait mise à retourner au couvent. Elle résolut donc d'attendre le terme fixé par ses parents.

En les remerciant de leur complaisance à céder à ses voeux, elle leur promit de ne plus rien demander pour l'année suivante.

«Je serai même très contente de ne plus vous quitter, ajouta-t-elle. Je n'aurai plus besoin du couvent, et je serai très heureuse avec vous»

Cette assurance causa une agréable surprise à Léontine et à M. de Gerville; ils l'embrassèrent au point de la fatiguer. Quand le jour du départ arriva, elle témoigna du déplaisir de s'en aller. Ce regret, exprimé pour la première fois depuis trois ans, fut un vrai bonheur pour son père et pour sa mère, qui la ramenèrent pour la dernière fois à son couvent si désiré.

L'année ne se passa pas sans orages. Les notes de Giselle furent de moins en moins favorables; on se plaignait de son caractère, de son indocilité; elle fut en retenue plus d'une fois. Ses amies, ou plutôt ses compagnes, la trouvaient exigeante et volontaire. L'amour-propre excessif de Giselle empêchait le relâchement dans le travail et retenait seul les violences auxquelles elle se serait livrée sans la crainte de notes humiliantes et d'un renvoi probable.

XXI - Giselle quitte le couvent et redevient tyran. Julien entreprend de la réformer.

Lorsque l'époque des vacances arriva, elle quitta le couvent sans témoigner ni regret ni affection à personne. Elle se trouvait suffisamment instruite; elle ne s'y amusait plus autant, elle espérait mener une vie plus gaie, plus agréable à la maison. Le bonheur qu'elle témoigna à son père, quand il vint la chercher, émut profondément M. de Gerville.

«Léontine avait raison, pensa-t-il: le coeur de ce cher ange s'est enfin ouvert pour nous»

Quand Giselle arriva, elle fut reçue à coeur et à bras ouverts par sa mère, ses oncles, ses tantes, ses cousins et quelques amis que ses parents avaient engagés à passer le temps des vacances au château de Gerville. Sa tante Blanche, mariée depuis trois ans, s'y trouvait avec son mari, Octave du Milet. Laurence avait épousé depuis deux mois M. de Lacour, jeune homme accompli, qui avait été également invité à passer à Gerville le mois que devaient y rester M. et Mme de Néri avec d'autres amis.

Tout ce monde éblouit et enchanta Giselle; elle pensa qu'elle allait s'amuser, danser, faire des promenades agréables; elle fut donc charmante pour sa mère, pour ses tantes, ses oncles, pour tout le monde. Elle plut beaucoup à toutes les personnes présentes. Giselle était fort jolie, brune, fraîche, gracieuse; des yeux noirs qui semblaient être des yeux de velours, des traits fins, des lèvres vermeilles, une forêt de cheveux très noirs, brillants comme de la soie, une physionomie animée, intelligente, une taille souple, élevée et déjà formée, malgré sa grande jeunesse. Sa conversation était gaie, vive, spirituelle; son rire, frais et joyeux, était communicatif et donnait envie de rire, rien qu'à l'entendre. Telle était Giselle à quatorze ans, quand elle rentra chez ses parents; cette figure charmante, quoique trop décidée, perdait tout son charme quand Giselle était irritée ou seulement mécontente; les yeux de velours avaient un regard d'acier; sa peau rougissait, sa gaieté faisait place à un air maussade, grognon, furieux même, selon le degré de l'irritation qui la dominait.

Les premiers jours de son arrivée furent irréprochables; mais un matin, en entrant au salon, où se trouvaient ses trois jeunes tantes, ses trois cousins, le mari de Laurence et quelques autres amis, Giselle trouva le fauteuil de sa mère occupé par Blanche.

GISELLE. – Ma tante, voulez-vous me donner mon fauteuil?

BLANCHE. – Comment, ton fauteuil! D'abord, c'est le fauteuil de ta mère; ensuite une petite fille n'a pas son fauteuil dans un salon; et enfin une nièce ne déplace pas sa tante, surtout quand la nièce n'a que quatorze ans.

GISELLE, *vivement.* – Je ne suis pas une petite fille; à quatorze ans on est une jeune personne. Et puis, je prends toujours le fauteuil de maman quand elle n'y est pas.

BLANCHE. – Mais comme j'y suis, j'y reste.

GISELLE. – Je le dirai à maman, et maman me le fera rendre.

BLANCHE. – Ta maman sera, j'en suis sûre, plus polie que toi; elle t'enverra promener.

GISELLE. – Je voudrais bien voir cela; maman m'écoute toujours. C'est vous qui êtes impolie, vous me parlez comme si j'avais sept ans.

BLANCHE. – Parce que tu fais oublier ton âge; tu te comportes comme si tu avais sept ans.

GISELLE. – Enfin je veux mon fauteuil, et je l'aurai.

BLANCHE. – Tu n'auras pas mon fauteuil tant que je voudrai le garder.

Le visage de Giselle était écarlate; ses yeux commençaient à flamboyer.

«Blanche, soyez plus raisonnable que votre nièce, dit en riant un ami des trois cousins, Julien de Montimer, et prenez le fauteuil que je vous amène; il est meilleur que celui de Mlle de Gerville.

— Au fait, dit Blanche, j'aime mieux céder pour éviter une défaite; je vois à la figure de Giselle qu'elle s'apprête à me livrer bataille, et j'avoue que les combats ne me plaisent guère»

En disant ces mots, Blanche se leva et prit le siège que lui offrait Julien.

Giselle était un peu honteuse; elle s'assit dans le fauteuil de sa mère, mais elle s'y sentit mal à l'aise; elle n'y resta que quelques instants; Julien, la voyant embarrassée et isolée, car tout le monde la blâmait, eut pitié de son embarras et s'approcha d'elle.

JULIEN. – Votre triomphe ne vous a pas profité, Mademoiselle; vous ne paraissez pas contente de votre fauteuil.

GISELLE. – C'est qu'ils m'ont tous abandonnée; personne ne me regarde seulement.

JULIEN. – Parce qu'on craint sans doute de voir votre visage, toujours riant et aimable, altéré par une irritation, à laquelle nous ne sommes pas habitués.

GISELLE. – Mais j'avais pourtant raison d'exiger une place qui est à moi.

JULIEN. – Je ne pense pas, Mademoiselle; j'ai trouvé les raisons de votre tante bonnes et vraies.

GISELLE. – Vous trouvez donc qu'on doit me traiter comme une petite fille?

JULIEN. – Non, non; à moins que vous ne le désiriez vous-même en agissant comme une petite fille. On pourrait dans ce cas oublier que vous êtes plus près de la jeune personne que de l'enfant.

Giselle n'était pas très contente; elle ne répondit pas et alla s'asseoir dehors sur la pelouse où jouaient Georges et Isabelle. Personne ne l'y suivit; elle resta seule.

«Est-ce que Giselle est sujette à des accès d'humeur comme celui qu'elle vient d'avoir?» demanda Julien à Blanche.

BLANCHE. – Elle est encore si jeune qu'elle ne raisonne pas toujours ses paroles et ses démarches; mais son accès comme vous l'appelez, n'a pas duré.

JULIEN. – Est-il vrai que ses parents l'ont beaucoup gâtée dans son enfance?

BLANCHE. – Très vrai; et ils la gâtent encore; elle a eu le courage et le bon sens de vouloir entrer au couvent, sans quoi elle ne serait pas instruite et gentille comme elle l'est.

JULIEN. – Ah! c'est elle qui l'a voulu? C'est très beau cela.

BLANCHE. – Oui: c'est d'autant plus beau que ses parents en étaient désespérés. Il y a beaucoup de bon dans Giselle; c'est pourquoi je demande toujours de l'indulgence pour les défauts qui lui restent et qui finiront certainement par disparaître.

Blanche, dans sa grande bonté, jugeait sa nièce plus favorablement qu'elle ne le méritait; elle continuait à atténuer ses torts, les rejetant sur les vices de son éducation.

Cette conversation fit penser à Julien qu'il fallait beaucoup céder à Giselle et chercher à l'améliorer en la prenant par la douceur tout en profitant de ses bons moments pour lui résister et la faire céder. Il venait très souvent chez M. et Mme de Gerville et dans toute la famille depuis le mariage de Blanche; il était l'ami intime du mari de Blanche. Mais c'était la première fois qu'il se rencontrait avec Giselle qui sortait rarement du couvent; il n'avait pas encore été invité par M. et Mme de Gerville à venir à la campagne; cette année, le retour de Giselle, le désir de l'amuser, de réunir du monde autour d'elle, lui donna l'idée de faire des invitations pour les vacances et les deux ou trois mois d'automne et de chasse.

Julien avait vingt et un ans, il était riche, il avait perdu ses parents fort jeune; indépendant, aimable, spirituel et d'un caractère charmant, tout le monde le voyait avec plaisir faire partie de l'intimité du château de Gerville. Il aimait l'occupation et il passait une grande partie de sa matinée et de l'après-midi à préparer un dernier examen de droit qu'il devait passer à la fin de l'automne et après lequel il devait entrer au Conseil d'État.

Julien s'intéressait à Giselle; témoin des gâteries dont souffraient le caractère et le coeur de cette jeune fille, il croyait pouvoir triompher de cette mauvaise éducation et rendre bonne une nature qui aurait pu le devenir, mais sur laquelle il s'abusait, au point où elle en était arrivée. Il était pourtant réellement parvenu, au bout d'un mois, à acquérir de l'influence sur Giselle; elle se contraignait en sa présence; elle réprimait devant lui la violence de son caractère et ses impertinences envers son père, sa mère et ses tantes.

Blanche était ravie des progrès de sa nièce qu'elle ne voyait guère qu'au salon et à la promenade. Léontine cachait soigneusement à ses soeurs et à son frère les incartades de sa fille. L'amélioration produite par le couvent s'effaçait graduellement; les volontés de Giselle devenaient de plus en plus difficiles à satisfaire.

Léontine tremblait que quelque violence échappée en public ne vînt trahir les défauts graves de Giselle et sa pauvre faiblesse; quant à M. de Gerville, il ne se gênait pas pour gâter sa fille en présence de sa famille et de ses amis. On levait les épaules, et on admirait Giselle de ne pas abuser davantage de la condescendance de son père.

Un jour, M. de Gerville descendait dans la cour avec son beau-frère pour essayer des chevaux qu'il voulait acheter.

GISELLE. – Où allez-vous avec mon oncle, papa?

M. DE GERVILLE. – Nous allons faire atteler des jeunes chevaux pour essayer de les dresser.

GISELLE. – Je voudrais y aller avec vous, papa.

M. DE GERVILLE. – Impossible, chère enfant; ces chevaux peuvent être trop vifs, méchants, et il pourrait arriver un accident.

GISELLE. – Pourquoi y allez-vous alors, papa? Puisque c'est dangereux pour moi, c'est dangereux aussi pour vous et pour mon oncle.

M. DE GERVILLE. – Non, ma chérie, parce que nous autres, hommes, nous savons nous tirer d'affaire; nous ne perdons pas la tête, nous pouvons sauter hors de la voiture...

GISELLE. – Et pourquoi ne sauterais-je pas aussi?

M. DE GERVILLE. – Parce que tes jupons se prendraient dans les roues ou gêneraient tes mouvements.

GISELLE. – Je veux y aller tout de même papa; je vous en prie, emmenez-moi.

M. DE GERVILLE. – Je t'en supplie, mon amour, n'insiste pas; je t'assure que pour toi il y a du danger.

Plus M. de Gerville cherchait à dissuader Giselle, plus elle insistait; elle le suivit dans la cour, elle vit atteler les chevaux, et quand son père et son oncle montèrent dans le chariot, ils y trouvèrent Giselle montée avant eux.

M. DE NÉRI. – Victor, faites-la descendre, je vous en prie; elle court de vrais dangers, vous le savez bien. Je ne vous accompagne pas si Giselle y va.

— Ma Giselle, ma petite Giselle, je t'en supplie! dit M. de Gerville.

GISELLE, *riant*. – Il n'y a pas de Giselle, ni de petite Giselle qui tienne; je reste où je suis.

M. de Néri, fort embarrassé de ce qu'il devait faire, voulut prendre Giselle et la faire descendre de force, mais elle poussa des cris qui attirèrent quelques personnes, entre autres Julien et son ami, le mari de Blanche.

«Qu'y a-t-il donc?» s'écrièrent-ils en accourant.

M. DE NÉRI. – C'est Giselle qui veut absolument nous accompagner dans cet essai de chevaux, et nous avons beau lui dire qu'elle court de vrais dangers, elle ne veut pas nous écouter.

JULIEN. – Tout le monde sait que Mlle Giselle est très courageuse et ne craint pas le danger; mais quand elle saura que l'inquiétude que vous donnera sa présence peut avoir de funestes résultats pour son père et pour vous, Monsieur de Néri, je suis bien sûr qu'elle sera la première à vouloir descendre.

GISELLE. – Vous croyez, Monsieur Julien, qu'il y a du danger pour papa et pour mon oncle, si je les accompagne?

JULIEN. – Certainement, Mademoiselle, parce qu'au lieu de s'occuper des chevaux et d'avoir la tête bien libre en cas de danger, ils s'occuperont de vous et ils ne tiendront pas les chevaux comme le faudrait.

— Alors, je descends, dit Giselle en sautant à bas du chariot.

Julien triomphait en lui-même. Si on lui parlait raison, pensait-il, elle serait docile comme un agneau. Ils ne savent pas la prendre.

XXII - Julien réussit

«Maman, dit Giselle peu de jours après, je voudrais bien monter à cheval»

LÉONTINE. – Tu es trop jeune, chère enfant; et, n'ayant jamais pris de leçons au manège, tu ne peux pas commencer par des promenades dans les champs.

GISELLE. – Pourquoi cela? Ils montent tous à cheval ici.

LÉONTINE. – Les hommes, oui; mais pas les femmes.

GISELLE. – C'est la même chose; si les hommes montent, les femmes peuvent bien monter aussi.

LÉONTINE. – Non, c'est plus dangereux pour les femmes que pour les hommes.

GISELLE. – Ah! par exemple! Je tiendrais mon cheval, tout aussi bien que papa, mes oncles, mes cousins et tous ces messieurs.

LÉONTINE. – Tu n'as pas dans les mains la force de ces messieurs pour tenir ton cheval; ensuite les femmes sont assises de côté sur leur cheval, elles sont moins solides à cheval que les hommes.

GISELLE. – C'est égal! il faut que je monte à cheval: cela m'amusera beaucoup.

LÉONTINE. – Non, cher amour, n'y pense pas; tu as tant d'autres manières de t'amuser.

GISELLE. – J'aime mieux monter à cheval; j'irai faire des promenades dans la forêt.

LÉONTINE. – Il n'y a pas ici de chevaux que tu puisses monter; ils sont tous trop vifs.

GISELLE. – Dis à papa de m'en acheter un.

LÉONTINE. – Ce ne serait pas raisonnable, ma minette; dans deux ou trois ans, nous verrons.

GISELLE. – Non, je ne veux pas attendre si longtemps; il faut que je commence demain.

LÉONTINE. – Mais, Giselle, tu n'y penses pas; d'abord il n'y a pas de selle de femme.

GISELLE. – Si fait; j'en ai vu une et même deux dans la sellerie; le cocher m'a dit qu'elles avaient servi à mes tantes et à vous.

LÉONTINE. – Quand même il y aurait dix selles, du moment qu'il n'y a pas de cheval convenable pour

toi, c'est comme s'il n'y en avait pas.

GISELLE. – Mais c'est ennuyeux ça! Vous me refusez tout ce que je vous demande.

LÉONTINE. – Ma chère petite, c'est que tu me demandes des choses impossibles, dangereuses. Comment veux-tu que je te les accorde?

GISELLE. – Si papa me permet, le permettrez-vous aussi?

LÉONTINE. – Je ne sais pas... Je crains...

GISELLE. – Ne craignez rien, maman; dites oui, ou je pleurerai toute la journée.

LÉONTINE. – Mon Dieu, mon Dieu, Giselle, que tu es tenace dans tes volontés!

GISELLE. – C'est parce qu'elles sont bonnes. Voyons, maman, dites oui, et je me laisserai embrasser toute la journée par vous et par papa.

— En vérité! dit Léontine joyeuse et embrassant Giselle plus de vingt fois. Eh bien! oui, si papa y consent, tu monteras à cheval; mais laisse-moi t'embrasser encore... et encore.

Giselle se laissa faire de bonne grâce et courut à la recherche de M. de Gerville.

Elle rencontra dans la cour Julien qui rentrait.

«Monsieur Julien, où est papa? Dites-le-moi vite, j'ai besoin de lui parler»

JULIEN. – Il est chez le garde; mais c'est donc bien pressé, Mademoiselle?

GISELLE. – Très pressé, extrêmement pressé; il faut que vous m'aidiez. Venez avec moi; courons vite pour trouver papa.

— Mais qu'est-ce donc, Mademoiselle? Et en quoi puis-je vous aider? demanda Julien courant après Giselle.

— Vous allez le savoir quand nous aurons trouvé papa, répondit Giselle courant toujours.

Tout en courant, elle lui expliqua qu'elle voulait monter à cheval, et qu'il lui fallait un cheval et une selle. La conversation n'était pas facile en courant à perdre haleine; aussi Julien l'écoutait sans répondre et s'étonnait de cette idée nouvelle qui avait jailli si impétueuse du cerveau de Giselle. Ils arrivèrent chez le garde cinq minutes après le départ de M. de Gerville.

GISELLE. – Savez-vous, Renaud, où est allé papa?

LE GARDE. – Je crois, Mademoiselle, qu'il est allé au moulin.

GISELLE. – Courons au moulin, Monsieur Julien.

Et Giselle partit comme un trait.

«Mademoiselle, Mademoiselle Giselle!» criait Julien en courant après elle.

Mais Giselle ne l'écoutait pas et courait toujours.

JULIEN, *courant*. – Mademoiselle!... Arrêtez un instant... Je ne peux pas vous suivre...

«Je n'en puis plus», cria-t-il une dernière fois en s'arrêtant essoufflé, suffoqué de sa course longue

et rapide.

Giselle était hors de vue. Julien s'assit.

«Ma foi! il m'est impossible de la suivre... Au fait, je n'ai pas besoin de me ployer à toutes ses fantaisies. Cette idée de poursuivre son père comme un lièvre à la course! Elle veut monter à cheval, à ce qu'il paraît; si j'étais son père, je le lui refuserais joliment. C'est une folie! Une enfant qui n'a jamais pris de leçons de manège et qui veut monter en pleine campagne des chevaux jeunes et fringants. Elle se cassera le cou! J'espère bien que les parents ne seront pas assez faibles pour la laisser faire. Et s'ils ont la niaiserie d'y consentir, j'userai de mon influence pour lui faire abandonner cette folie. Elle m'écoute presque toujours, parce que je sais la prendre. C'est dommage que je ne sois pas son père: j'en ferais une personne aussi charmante au moral qu'elle l'est au physique; telle qu'elle est, elle n'est pas supportable»

Quand Julien fut de retour au château, il trouva tout le monde prêt à se mettre à table. Il expliqua la cause de son retard; Giselle se moqua de sa paresse.

«Heureusement que je n'ai pas eu besoin de votre aide, Monsieur Julien; papa, qui est très bon, m'a accordé presque tout de suite ce que je lui demandais»

M. DE GERVILLE. – Presque tout de suite, c'est une manière de parler; c'est-à-dire que tu m'as tant tourmenté, que j'ai cédé de guerre lasse. Figurez-vous, Julien, qu'elle s'est pendue à mon cou, me serrant comme dans un étau et assurant qu'elle ne me lâcherait que lorsque j'aurais consenti à sa demande; je l'ai embrassée dix fois, vingt fois; à la fin j'en avais assez, et j'ai dit oui pour pouvoir respirer.

GISELLE. – Et papa m'a promis que ce serait vous qui me donneriez mes premières leçons, Monsieur Julien.

JULIEN. – Je suis désolé, Mademoiselle, de ne pouvoir ratifier la promesse de M. de Gerville; je ne peux pas vous donner les leçons que vous réclamez.

GISELLE. – Pourquoi cela? Une heure par jour seulement.

JULIEN. – Je travaille à mon examen de droit.

GISELLE. – Vous n'êtes pas obligé de passer votre examen cette année; vous pouvez le retarder de quelques mois.

JULIEN. – Non, Mademoiselle, je ne reculerai pas l'accomplissement d'un devoir pour un plaisir.

GISELLE. – Vous ne travaillez pas par devoir à votre âge.

JULIEN. – Pardon, Mademoiselle, le devoir de tout homme est de se rendre utile à son pays le plus tôt possible.

GISELLE. – Dites tout simplement que cela vous ennuie de me donner des leçons.

JULIEN. – Ce n'est pas de l'ennui, mais un remords de conscience.

GISELLE. – Comment, pourquoi un remords?

JULIEN. – Parce que je ne veux pas vous aider à vous tuer.

GISELLE. – Me tuer, quelle folie! comme si l'on se tuait en montant à cheval.

JULIEN. – Oui, Mademoiselle, dans les conditions où vous êtes, on risque beaucoup. Des chevaux vifs et ardents, une main faible et inhabile pour les mener, un maître inexpérimenté et sans autorité, la rase campagne pour manège, c'est plus qu'il n'en faut pour amener les plus graves accidents.

Giselle ne dit plus rien; elle regarda avec inquiétude sa mère, qui regardait à son tour d'un air reconnaissant le courageux Julien.

Le reste de la société applaudit à la franchise de Julien, et s'unit à lui pour détourner M. et Mme de Gerville de céder à la fantaisie dangereuse de leur fille.

Après le déjeuner Giselle s'approcha de Julien.

«Monsieur Julien, dit-elle, vous m'avez fait une méchanceté dont je vous garderai rancune»

JULIEN. – J'en serai d'autant plus peiné, Mademoiselle, que j'ai parlé en ami sincère et dévoué, qu'il m'en a beaucoup coûté de vous contrarier, et que je vous aurais volontiers sacrifié mon travail, si je n'avais eu la vraie, la seule raison de mon refus, la crainte des dangers que vous alliez courir.

GISELLE. – Est-ce bien sincère ce que vous dites?

JULIEN. – Aussi vrai que si je parlais devant le bon Dieu.

— Alors... alors dit Giselle, en perdant son air mécontent, je me rends à votre conseil; je ne monterai pas à cheval.

— Merci, Mademoiselle, dit Julien touché de cet effort de raison.

— Maman, dit Giselle, tranquillisez-vous, je renonce à monter à cheval.

LÉONTINE. – Quel bonheur! Que tu es aimable et bonne, ma Giselle! De quelle inquiétude tu me délivres!

GISELLE. – Où est papa? Que je lui porte cette nouvelle.

MADAME DE GERVILLE. – Il est à la sellerie pour faire arranger la selle que tu devais avoir.

— Monsieur Julien, dit Giselle en se tournant vers lui avec un sourire, ayez l'obligeance de faire part à papa de mes changements de projets et dites-lui à qui il les doit.

JULIEN. – Je laisse ce dernier soin à votre générosité, Mademoiselle; mais je vais m'acquitter avec bonheur de la première partie de votre commission.

Giselle proposa à sa mère de rejoindre dans le jardin ses tantes et son oncle, ce que Léontine accepta avec un empressement joyeux.

GISELLE. – Et vous ne m'embrassez pas, maman, pour me récompenser de ma sagesse?

LÉONTINE. – Je craignais de t'ennuyer, mon enfant chérie sois bénie, mille fois bénie de la bonne action que tu viens de faire»

Et Léontine, profitant de l'invitation de sa fille, l'embrassa tendrement, mais avec mesure, de peur de la contrarier.

XXIII - Giselle veut se marier

La saison s'acheva ainsi, gaiement pour Giselle. La société se dispersa pourtant; Julien partit à la fin d'octobre pour passer son examen; Blanche et son mari restèrent un mois encore avec Léontine. Après le départ de Julien, Giselle se laissa aller davantage à ses caprices et à ses violences; à mesure qu'elle s'amusait moins, son caractère difficile reprenait le dessus; Léontine pleurait souvent; M. de Gerville était sombre et taciturne; Giselle était sans cesse mécontente et ennuyée. Ses éclairs de tendresse pour ses parents devenaient de plus en plus rares. La seule chose bonne dans laquelle elle persévérait était l'étude; elle lisait beaucoup; elle travaillait presque sans relâche à sa musique, parce que c'était un moyen de briller; elle se promenait souvent pour prendre des vues, pour faire des études d'arbres, de premiers plans, de lointains; le pays était joli, fort accidenté. Giselle dessinait bien. Revenue à la maison, elle achevait son dessin, soit à la sépia, soit à l'aquarelle. Son hiver à Paris fut moins agréable qu'elle ne s'y attendait; elle espérait aller dans le monde, et sa mère l'avait déjà menée à un bal où Giselle fit sensation à cause de sa beauté. Mais Mme de Monclair, que Léontine s'était gardée de consulter, ayant appris que Giselle avait été en vue à un grand bal, qu'elle y avait fait beaucoup d'effet, s'effraya de cette imprudence de Léontine; elle courut chez sa nièce, escortée par son fidèle ami Tocambel.

MADAME DE MONCLAIR. – Qu'est-ce que j'apprends, Léontine? Tu as mené Giselle au grand bal de l'ambassade d'Autriche, avant-hier?

— Oui, ma tante, répondit Léontine embarrassée elle m'en a tant priée; la pauvre petite n'avait jamais vu de grand bal…

MADAME DE MONCLAIR. – Je crois bien, à quinze ans! Dis donc, Giselle,
tu veux déjà vieillir, enlaidir?

GISELLE. – Pas du tout, ma tante! Mais je ne suis ni vieillie, ni enlaidie depuis mon bal. Je m'y suis beaucoup amusée; tout le monde me regardait; j'ai dansé tout le temps, je me suis couchée à quatre heures du matin, j'ai dormi jusqu'à midi et je me porte très bien.

MADAME DE MONCLAIR. – Eh bien! ma fille, si tu recommences souvent cette folie, tu seras fanée et ridée à dix-huit ans. Ce sera bien agréable! Où as-tu jamais vu une enfant de quinze ans aller au bal et se coucher à quatre heures du matin? Demande à ton ami Tocambel ce qu'il en pense.

GISELLE. – Je sais que M. Tocambel blâme tout ce que je fais.

M. TOCAMBEL. – Je ne blâme que ce qui n'est pas sage, Giselle il est vrai que vous faites et dites souvent des folies. Ce n'est pas ma faute si je ne puis vous donner raison quand vous avez tort.

LÉONTINE. – Je vous assure, mon ami, que Giselle est plus raisonnable que vous ne le pensez. Un bal par hasard n'est pas une habitude.

M. TOCAMBEL. – Pas encore; mais le premier en entraîne un second, et ainsi de suite»

Giselle n'était pas contente; elle fronçait le sourcil et ne disait rien. Mme de Monclair et M. Tocambel finirent par obtenir de Léontine la promesse de ne plus mener Giselle à de grands bals.

Quand ils furent partis, Giselle se leva avec colère, lança par terre un livre qu'elle tenait à la main, et reprocha aigrement à sa mère sa faiblesse.

LÉONTINE. – Ce n'est pas aujourd'hui que j'ai été faible, ma Giselle bien-aimée; c'est le jour où j'ai consenti à te mener au bal»

La discussion fut vive et longue; enfin, Giselle se calma par la promesse que lui fit sa mère qu'elle irait au manège trois fois par semaine, et qu'elle aurait un joli cheval de selle à la campagne.

C'est au milieu des discussions, des emportements et des exigences de Giselle que se passèrent les deux années suivantes. Léontine et M. de Gerville vivaient dans la crainte continuelle de mécontenter leur fille; ils passaient leur temps à lutter contre ses volontés les plus déraisonnables. Enfin, un jour elle déclara à sa mère qu'elle voulait se marier.

«J'ai dix-sept ans et demi; je m'ennuie à la maison; je suis fatiguée d'être contrariée du matin au soir et de devoir toujours obéir. Je veux commander à mon tour»

LÉONTINE. – Et tu crois, ma pauvre enfant, qu'en te mariant tu pourras commander, que tu seras dispensée d'obéir?

GISELLE. – Certainement. J'épouserai un homme qui me laissera libre de toutes mes actions.

LÉONTINE. – Où est-il, cet homme modèle qui n'aura jamais d'autre volonté que la tienne?

GISELLE. – Il ne sera pas difficile à trouver; j'épouserai M. Julien.

LÉONTINE. – Il vient nous voir de moins en moins depuis un an. Je crains que tu ne te fasses des illusions sur lui.

GISELLE. – Je suis sûre que non; il est tout juste le mari qu'il me faut.

LÉONTINE. – Il est certainement excellent et très raisonnable; mais je crains qu'il ne redoute ton caractère trop vif et ton grand désir de t'amuser.

GISELLE. – Faites-lui parler par ma tante Blanche; vous le verrez accourir bien vite.

LÉONTINE. – Je ne demande pas mieux; ce serait certainement le meilleur choix que tu pourrais faire. Je vais faire savoir à Blanche que je désire lui parler.

Blanche, demandée par sa soeur, ne tarda pas à arriver. Léontine était seule; elle dit à sa soeur le désir que manifestait Giselle de devenir la femme de Julien.

LÉONTINE. – Crois-tu, Blanche, que Julien y songe, de son côté?

BLANCHE. – Je ne sais pas. Il était grand admirateur de Giselle il y a un an encore; mais, cet hiver, il n'en a plus parlé. Il l'a rencontrée bien des fois dans le monde, et il l'a beaucoup vue dans notre intimité à tous; il m'a dit plusieurs fois qu'il trouvait le caractère de Giselle bien difficile. Il a été témoin de quelques scènes avec toi; il craint qu'elle n'aime le monde et le plaisir avec déraison. Enfin, je ne sais pas du tout ce qu'il en pense maintenant. Je lui en parlerai dès ce soir, si tu veux, comme une idée qui me serait venue en apprenant que vous désiriez marier Giselle avant de retourner à la campagne. S'il veut l'épouser, il me le dira tout de suite, d'autant qu'il sait que Giselle, jolie comme elle l'est, très riche, spirituelle, etc., ne tardera pas à faire un bon mariage.

LÉONTINE. – J'ai déjà reçu ce matin une demande du duc de Palma. Je n'en ai encore rien dit, car cet homme, quoique duc, fort riche et d'un extérieur remarquable, passe pour avoir très peu d'esprit et pour mener une vie très dissipée. Ce serait fatal pour Giselle.

BLANCHE. – Tu as bien raison. Ce serait tout l'opposé de Julien, qui est si raisonnable, si bon chrétien, et si agréable à vivre. Ne parle pas de ce duc avant que l'affaire de Julien soit décidée. Si quelqu'un a de l'empire sur Giselle et peut la faire vivre sagement, c'est Julien.

Le lendemain, Blanche arriva chez sa soeur.

LÉONTINE. – Hé bien! Blanche? L'as-tu vu? Le veut-il?

BLANCHE. – Il le désirerait très vivement, mais il craint le caractère de Giselle, qu'il aime malgré tout. Il te demande l'autorisation de la voir souvent pendant une quinzaine, au bout de laquelle, s'il croit pouvoir faire le bonheur de Giselle en même temps qu'il ferait le sien, il la demandera à elle-même, et puis à toi pour la forme, étant déjà convenu de tout avec toi.

LÉONTINE. – Très bien. Dis-lui qu'il vienne le plus tôt possible, à cause du duc qui la demande avec instance.

BLANCHE. – Pourra-t-il venir souvent?

LÉONTINE. – Tous les jours, s'il le veut; tantôt chez moi, tantôt chez toi ou chez Noémi; nous nous arrangerons pour cela.

Une heure après, Julien était chez Mme de Gerville. Giselle était sortie avec son père pour aller au manège. Léontine causa longuement et affectueusement avec Julien.

«Croyez bien, très chère Madame, que si je ne vous fais pas d'ici à dix jours la demande officielle de la charmante Giselle, c'est que j'aurai acquis la triste certitude d'être insuffisant à son bonheur»

LÉONTINE. – Restez à dîner avec nous, mon cher Julien, mais je crains que vous ne vous ennuyiez tout seul, car j'ai à sortir pendant l'heure qui reste d'ici au dîner.

JULIEN. – Si vous le permettez, je resterai ici à vous attendre en lisant. Une heure est bien vite passée, et je ne manque pas de sujets de réflexion.

LÉONTINE. – Faites comme vous voudrez, mon ami; ce que vous ferez sera toujours bien fait.

Léontine sortit. Julien ne resta pas longtemps seul. Cinq minutes après, Giselle rentra en costume de

cheval; elle était éblouissante de fraîcheur et de beauté.

GISELLE. – Bonsoir, Monsieur Julien; je suis contente de vous voir; vous avez été plusieurs jours sans venir.

JULIEN. – C'est que j'ai eu beaucoup à travailler, Mademoiselle; je viens dîner avec vous, si vous voulez bien le permettre.

GISELLE. – Avec le plus grand plaisir; je vais m'habiller et je reviens dans cinq minutes.

«Quelle charmante personne! se dit Julien. Quel dommage qu'elle ait été si mal élevée! Je crains que l'habitude du plaisir et de la domination n'ait gâté à tout jamais son coeur, son esprit et son caractère»

Giselle tint parole; quelques instants après, elle était revenue près de Julien. Après quelques lieux communs, Julien lui demanda si elle s'était bien amusée depuis qu'il ne l'avait vue.

GISELLE. – Beaucoup. J'ai été aux Italiens, à l'Opéra, j'ai dansé, j'ai monté à cheval.

JULIEN. – Vous vous amusez donc du matin au soir; vous vivez dans un tourbillon de plaisir.

GISELLE. – Il faut bien que je me dépêche. On voudrait me marier ce printemps.

JULIEN. – Ah! déjà! Et comment ferez-vous pour vivre sagement quand vous serez mariée?

GISELLE. – Je vivrai comme à présent; mon mari me mènera dans le monde et partout.

JULIEN. – Et s'il n'aime pas le monde?

GISELLE. – Il faudra bien qu'il l'aime, puisque je le lui demanderai.

JULIEN. – Mais un mari peut ne pas être aussi docile à suivre vos volontés que l'ont été vos parents.

GISELLE. – Oh! je n'en suis pas inquiète; nous nous arrangerons.

JULIEN. – D'ailleurs, on n'est pas toujours à Paris, on se repose à la campagne.

GISELLE. – C'est vrai! J'aime beaucoup la campagne quand il y a du monde; on s'amuse autant qu'à Paris.

JULIEN. – Moi, je veux dire la campagne sans monde.

GISELLE. – Comment! en tête à tête avec son mari?

JULIEN. – Mais oui; c'est ce que j'appelle du repos.

GISELLE. – Comment savez-vous si c'est amusant, puisque vous n'y allez jamais.

JULIEN. – Parce que je suis seul, et que c'est triste de vivre seul; mais quand j'aurai près de moi une femme que j'aimerai et qui m'aimera, la vie que je préférerai et que je mènerai sept ou huit mois de l'année sera la vie tranquille de la campagne.

Giselle le regarda avec surprise.

GISELLE. – Mais vous mourrez d'ennui, et votre femme aussi. Jamais vous ne trouverez une femme qui voudra s'enterrer à la campagne pendant huit mois.

JULIEN. – Peut-être que si.

GISELLE. – Je sais bien que vous ne le ferez pas; si je vous croyais, j'en serais effrayée.

JULIEN. – Comment effrayée? En quoi mes goûts peuvent-ils vous effrayer?

GISELLE. – Oh! vous savez bien que je comprends parfaitement pourquoi vous dites tout cela. Ma tante Blanche vous a conseillé de me demander à maman parce qu'on veut me marier et qu'elle sait que je ne dirai pas non; et vous voulez à présent voir ce que je dirai quand vous me menacez de me faire passer huit mois dans une terre assommante, en y vivant comme des sauvages.

JULIEN. – Vous avez à peu près deviné, Giselle, et je suis très touché de la franchise avec laquelle vous m'annoncez votre consentement au projet de votre tante. Mais, pour être heureux en ménage, il faut que les goûts s'accordent; il faut que les caractères s'assouplissent; il faut le calme d'une affection dévouée, des deux côtés. C'est ce que vous trouverez en moi, Giselle; mais vous, pensez-vous pouvoir arriver à cette affection qui engendre la douceur, la complaisance, le dévouement enfin?

GISELLE. – L'affection, oui, Julien; mais je ne veux pas m'enterrer à la campagne pour vivre en ours.

JULIEN. – Ce n'est pas non plus ce que je vous demanderais; j'aime la société et j'en aurais, tant au-dehors qu'au-dedans; mais je n'aime pas ce qu'on appelle le monde, le grand monde, les plaisirs ruineux du monde; vous savez ce que je veux dire?

GISELLE. – Oui, oui, je le sais très bien, et ce qui m'ennuie, c'est que j'aime tout cela, moi; mais écoutez, Julien, ne me pressez pas trop; causons souvent bien franchement; peut-être finirons-nous par nous accorder sur ce qui vous semble si discordant maintenant; peut-être mon affection pour vous deviendra-t-elle plus vive, assez vive pour changer mes goûts et même mes idées. Je sais que je suis très incomplète. On m'a tant gâtée! On m'a tant habituée à dominer tout et tous! Vous, qui êtes si raisonnable et si bon, vous pourrez peut-être me transformer.

— Dieu le veuille! Giselle, dit Julien en lui baisant la main. Vous seriez si charmante si vous vouliez!

GISELLE. – Je verrai, j'essayerai. Venez tous les jours causer avec moi; vous me ferez plaisir. Je vous quitte pour aller voir papa; il m'a dit qu'il voulait me parler; je l'avais oublié. C'est votre faute, ajouta-t-elle en riant, et elle courut chez son père.

«Quelle charmante enfant on a gâtée à plaisir! dit Julien avec tristesse. Je ne me fais pas d'illusion;

je crains que le mal ne soit trop enraciné pour qu'elle puisse le détruire; elle pourra s'améliorer, mais devenir la femme que je veux, la femme qu'il me faut, jamais! je le crains beaucoup, jamais!»

XXIV - Giselle fait son choix

Pendant que Julien restait pensif et attristé, Giselle racontait gaiement à son père ce qui venait de se passer entre elle et Julien.

«C'est très heureux, papa, parce que je veux me marier, que M. Julien est un très beau parti et qu'il plaît beaucoup»

M. DE GERVILLE. – Tu en aurais un bien plus beau, si tu voulais; c'est précisément ce que je voulais te dire, moi.

GISELLE. – Un plus beau? Qui donc? Comment le savez-vous?

M. DE GERVILLE. – Je crois bien, qu'il est plus beau! C'est le duc de Palma, qui a la tête tournée de toi et qui te demande en mariage.

GISELLE. – Le duc de Palma que je rencontre partout? Il est un peu vieux, ce me semble, et puis un peu bête.

M. DE GERVILLE. – Il n'est pas vieux; il a à peine quarante ans! à peu près mon âge. Il n'a pas un esprit extraordinaire, mais il n'est pas trop bête.

GISELLE, *riant.* – Pas trop, mais assez pour être mené par le bout du nez. Cela, par exemple, me conviendrait beaucoup. Il est encore très bien le duc de Palma.

M. DE GERVILLE. – Certainement; il est très bel homme.

GISELLE. – Il a des équipages magnifiques.

M. DE GERVILLE. – Je crois bien; il a plus de cinq cent mille francs de revenu.

GISELLE. – Avec tout cela, papa, j'aimerais mieux Julien.

M. DE GERVILLE. – Pourquoi cela? Il te fait toujours la leçon.

GISELLE. – C'est précisément ce qui fait que je l'aime mieux que d'autres. J'ai confiance en lui.

M. DE GERVILLE. – Je te laisse absolument libre de choisir celui que tu voudras, mon cher ange. Ne te presse pas, et ne te décide qu'après avoir pris le temps de réfléchir.

GISELLE. – Je suis fâchée que vous m'ayez parlé de ce duc de Palma. J'aurais épousé Julien avec grand plaisir, et je crois qu'il serait parvenu à me rendre raisonnable.

M. DE GERVILLE. – Tu n'as pas besoin de Julien pour être raisonnable, mon cher ange.

GISELLE. – Je sais bien ce que je dis; vous ne pouvez pas me juger; mais moi je me juge très bien quand je suis dans mes moments sérieux.

M. DE GERVILLE. – Que veux-tu que je réponde au duc?

GISELLE, *riant*. – Dites-lui qu'il attende.

M. DE GERVILLE. – Mais ce n'est pas une réponse.

GISELLE, *sèchement*. – C'est la mienne; je n'en fais pas d'autre.

Giselle rentra au salon d'un air triomphant.

«Ha, ha, ha! Savez-vous ce que papa vient de me dire? Le duc de Palma qui demande mon coeur et ma main!»

JULIEN, *souriant*. – Et qu'avez-vous répondu?

GISELLE, *riant*. – Rien du tout; il peut bien attendre... pas longtemps par exemple, car il n'en a pas assez à vivre pour en perdre beaucoup.

JULIEN, *avec inquiétude*. – Vous ne pouvez pas devenir la femme de cet homme-là.

GISELLE. – Pourquoi cela?

JULIEN. – Parce qu'il est trop vieux pour vous.

GISELLE. – Oui, mais il est duc.

JULIEN. – C'est un mauvais sujet.

GISELLE, *riant*. – Mais il a cinq cent mille livres de rente; et je le corrigerais d'ailleurs; je le mènerais à la baguette.

JULIEN. – Giselle, ne plaisantez pas sur un sujet aussi sérieux que le mariage.

GISELLE. – Je ne plaisante pas sur le mariage, mais sur le mari qu'on me propose.

JULIEN. – J'aime mieux cela, mais...

GISELLE, *souriant.* – Mais vous êtes un peu jaloux; vous avez un peu peur.

JULIEN. – Pas du tout. Je vous estime trop pour supposer un instant que vous accepteriez un mari pareil. D'ailleurs vos parents n'y consentiraient jamais.

GISELLE. – Ah bah! si je le voulais, ils le voudraient aussi. Mais soyez tranquille; je ne le voudrais pas. Je le crois du moins.

Avant que Julien eût pu lui répondre, elle courut à sa mère qui entrait.

GISELLE. – Maman, savez-vous une chose très drôle?

LÉONTINE. – Quoi donc, chère petite?

GISELLE. – Le duc de Palma qui me demande en mariage.

LÉONTINE, *étonnée*. – Qui est-ce qui te l'a dit? Ce n'est pas Julien, ajouta-t-elle en souriant.

GISELLE. – Oh! il n'y a pas de danger que Julien me dise de ces choses. Il ne parle que pour lui. C'est papa qui vient de me l'apprendre.

Léontine ne répondit pas, mais elle parut fort contrariée.

Giselle plaisanta sur les années du duc, sur ses cheveux un peu grisonnants; mais elle ne continua pas, car elle s'aperçut que sa gaieté n'était pas partagée.

Pendant quelques jours, Julien continua à venir fort assidûment, soit chez Mme de Gerville, soit dans la famille, passer une partie de ses après-midi et toutes ses soirées avec Giselle.

Le duc de Palma consentit à attendre à condition qu'il verrait souvent Giselle. Les faibles parents y consentirent sur les supplications instantes de Giselle. On permit au duc de multiplier ses visites; il venait donc plus souvent que jamais chez M. et Mme de Gerville, il s'occupait exclusivement de Giselle, lui parlait de ses terres, de ses bijoux, de la vie animée qu'il comptait faire mener à sa femme:

«Si je me marie, disait-il, ma femme n'aura rien à désirer, car elle aura tout ce qu'une femme peut posséder; ses volontés seront les miennes et je ne serai que son esclave dévoué»

Cette perspective séduisait Giselle; elle comparait la galanterie empressée du duc avec la sage réserve de Julien; sa vanité plaidait pour le duc, sa raison et son coeur parlaient pour Julien; mais, à la longue, la vanité l'emporta sur le peu de coeur qu'avait conservé Giselle, et un jour que le duc l'avait pressée très vivement de se décider, elle lui fit entendre que sa décision était déjà prise en sa faveur.

La joie du duc fut aussi insensée que sa passion; il obtint l'autorisation de faire sa demande en forme, il lui passa au doigt une bague avec un rubis magnifique entouré de diamants; et quand Julien vint faire le lendemain à Giselle une visite inaccoutumée, elle lui dit avec embarras:

«Julien, j'ai quelque chose à vous dire»

JULIEN. – Et moi aussi, ma chère Giselle; je venais vous faire mes adieux.

GISELLE. – Vous partez?

JULIEN. – Oui, je vous fuis; vous ne pouvez pas être ma femme; je vous rendrais malheureuse, et je serais moi-même bien malheureux.

GISELLE. – Je vous regrette, Julien; croyez-moi, je vous regrette et je vous aime, mais... j'ai promis ma main au duc de Palma.

JULIEN. – Giselle, qu'avez-vous fait? Vous ne l'aimez pas; il est temps encore, refusez.

GISELLE. – Il est trop tard, j'ai promis; j'ai bien vu que je ne vous convenais pas. Voyez la bague qu'il m'a donnée; voyez quel rubis admirable!

Julien ne regarda pas le rubis; il regarda tristement Giselle, prit son chapeau et sortit en disant: «Pauvre enfant! adieu pour toujours!»

Giselle resta stupéfaite. «Il est parti pour toujours», dit-elle; et elle pleura.

XXV - Giselle pleure, mais elle est duchesse et millionnaire

Giselle pleura longtemps; elle regrettait Julien, elle regrettait de s'être engagée avec le duc, qu'elle n'aimait pas. Mais, le premier moment passé, elle chercha à s'étourdir sur l'avenir qu'elle s'était préparé, en songeant aux bijoux que lui donnerait son mari, à la vie heureuse qu'il lui ferait mener, au luxe dont elle serait entourée, à l'admiration dont elle serait l'objet. Elle compara cette existence à celle que lui aurait fait mener Julien, et dont elle exagéra à plaisir la monotonie et les privations.

«Décidément, dit-elle, je serai bien plus heureuse avec le duc; il n'osera rien me refuser, et je serai enfin maîtresse de mes actions»

Giselle se leva et alla se regarder dans la glace.

«Mon Dieu, dit-elle, quelle figure je me suis faite en pleurant! j'ai les yeux rouges et bouffis; si le duc me voit ainsi, que pensera-t-il? Ce n'est pas aimable pour lui; il croira que je regrette de m'être engagée. Il va venir, bien sûr. Je vais aller me bassiner les yeux et tâcher de prendre un air riant. Pauvre Julien! je l'aimais pourtant; mais pas assez pour être l'esclave de ses volontés. Quel dommage qu'il ait des idées si absurdes, qu'il ne soit pas duc, et qu'il n'ait pas cinq cent mille livres de rente comme ce duc que je n'aime pas!... Il va me faire de beaux présents probablement, le duc. Je lui demanderai des rubis; j'aime beaucoup les rubis. Et les opales! comme c'est beau, entouré de diamants!»

Giselle alla préparer son visage pour recevoir convenablement l'élu de sa vanité et non de son coeur. Avant de rentrer au salon, elle alla chez sa mère.

«Maman, savez-vous que Julien est parti?»

LÉONTINE. – Oui, mon enfant; il m'avait dit hier qu'il viendrait ce matin de bonne heure pour te faire ses adieux. Pauvre Julien! il pleurait en me faisant les siens.

GISELLE. – C'est bien sa faute! Moi aussi j'ai pleuré. Avez-vous vu le duc?

LÉONTINE. – Je ne l'ai pas vu; mais il nous a écrit à ton père et à moi pour demander ta main; il ajoute que c'est avec ton consentement qu'il fait cette démarche décisive.

GISELLE. – C'est vrai, maman; je suis décidée à l'épouser, puisque vous m'avez permis de choisir. J'aurais bien mieux aimé Julien, mais il est trop exigeant, trop sévère.

LÉONTINE. – C'est-à-dire trop raisonnable pour toi, ma pauvre enfant. Au reste, ton père a pris beaucoup d'informations sur le duc; il paraît qu'il mène une vie très rangée depuis qu'il t'aime, c'est-à-dire depuis près d'un an; on le dit généreux et bon pour ses domestiques; il donne beaucoup aux pauvres; il a un caractère excellent. Enfin, il y a tout lieu d'espérer que tu seras heureuse.

GISELLE. – Voyez, maman, quelle bague il m'a donnée hier.

LÉONTINE. – Déjà? Tu n'aurais pas dû la recevoir.

GISELLE. – C'était impossible, maman. Il m'a dit que c'était en mémoire de ma promesse; que je devais porter cette bague en signe d'esclavage, non du mien, mais du sien, car ce serait lui qui serait mon esclave; et il s'est mis à genoux devant moi, et il m'a baisé les mains. Je ne pouvais plus les lui arracher. Lui avez-vous répondu?

LÉONTINE. – Il a écrit qu'il viendrait lui-même chercher la réponse avant déjeuner; je l'attends à chaque minute.

GISELLE. – Faut-il que je reste?

LÉONTINE. – Je n'y vois pas d'inconvénient, puisqu'il s'est déjà expliqué avec toi.

GISELLE. – Et que dit papa?

LÉONTINE. – Il a l'air content; tu sais qu'il n'aimait pas beaucoup le pauvre Julien, parce qu'il te contrariait.

GISELLE. – Oh! maman, le duc va venir; ne me parlez pas de Julien; son souvenir me donne envie de pleurer.

— Monsieur le duc de Palma, annonça le valet de chambre.

Le duc entra au moment où Giselle essuyait furtivement ses yeux remplis de larmes. Il le vit et s'en effraya.

«Giselle pleure, s'écria-t-il: ses voeux et les miens seraient-ils repoussés?

— Rassurez-vous, mon cher duc, dit Léontine en se levant et lui tendant la main; nous vous donnons Giselle avec plaisir; mais une jeune personne ne prend pas une décision aussi grave sans donner quelques larmes à ses parents. Elle suit actuellement l'avis que donnait Victor Hugo à sa fille au moment de son mariage: «Sors avec une larme, entre avec un sourire»

— Merci, mille fois et éternellement merci, chère, très chère Madame, répondit le duc en lui baisant la main. Giselle, continua-t-il, essuyez ces larmes, bien naturelles sans doute, mais qui me causent une vraie souffrance, puisque c'est moi qui les fais couler. Je vous jure qu'une fois ma femme, vous n'en verserez jamais par ma faute»

Giselle voulut parler, mais elle ne put articuler une parole; elle répondit par une légère pression de la main que tenait le duc dans les siennes. Il déclara qu'il ne quitterait plus sa Giselle bien-aimée, et que du matin au soir il serait à ses ordres.

Après le déjeuner, qui fut tragi-comique au milieu du sérieux un peu triste de M. et Mme de Gerville, du mélange de larmes et de sourires de Giselle et des extases admiratives du duc, ce dernier, suivant Giselle pas à pas, s'établit près d'elle et lui demanda si elle aimait les bracelets.

«Beaucoup, dit Giselle, mais je n'en ai jamais porté»

LE DUC. – Votre bras est pourtant fait pour porter tout ce qu'il y a de plus beau. Permettez-moi de vous en essayer un qui est fait sur la mesure du poignet de la Vénus de Médicis.

Giselle sourit pendant que le duc tirait de sa poche un écrin en velours bleu et or; il l'ouvrit et présenta aux yeux ravis de Giselle un bracelet de toute beauté, en diamants et rubis. Il le prit et l'attacha au bras de Giselle; il allait parfaitement; l'enchantement de Giselle, ses exclamations de joie récompensèrent largement le duc de son généreux présent. À partir de ce moment, Giselle se sentit toute

consolée et ne songea plus à Julien ni aux quarante ans du duc. Chaque jour c'étaient de nouveaux cadeaux plus riches les uns que les autres; il en faisait non seulement à Giselle, mais à toute sa famille et à ses jeunes amies, et y mettait une telle bonne grâce que Giselle commença à le trouver charmant, qu'elle attendait ses visites avec impatience et qu'il put se croire aimé.

Toute la famille, y compris Mme de Monclair, partagea la bonne impression qu'il avait produite; les domestiques l'adoraient; il leur donnait des pièces d'or avec une profusion qui leur faisait chanter ses louanges. Giselle se trouvait entourée de personnes qui la félicitaient sur son choix.

Le duc pressait beaucoup le mariage, et, à son grand ravissement, Giselle l'appuyait dans ses demandes, si bien qu'un mois après les derniers adieux de Julien, Giselle était duchesse de Palma.

Les premiers temps furent un enchantement continuel. Les parents de Giselle la voyaient peu; ils vivaient tristement dans l'isolement et dans la crainte, car ils connaissaient trop bien Giselle pour ne pas prévoir que ses exigences finiraient par lasser la patience du duc. En effet, une première scène éclata, un jour que le duc souffrait d'un rhumatisme au bras et lui demandait de passer une soirée à la maison pour lui donner un peu de repos.

«Impossible, mon ami; il faut absolument que vous me meniez au petit bal de la cour. J'ai une toilette ravissante et des invitations pour tout le temps du bal, y compris le cotillon; et puis j'ai promis de souper à la table des duchesses et princesses; je ne peux pas manquer cette soirée, c'est impossible.»

LE DUC. – Mais, Giselle, je t'assure que je ne suis pas en état d'y aller. Je ne peux seulement pas lever le bras pour passer mon habit.

GISELLE. – Alors, il faudra que j'y aille seule; je ne peux pas manquer un petit bal de la cour.

LE DUC. – Tu me laisseras donc tout seul, Giselle? Moi, je sacrifierais tous les bals et les plaisirs du monde pour ne pas te quitter, pour te tenir compagnie.

GISELLE. – Vous, je crois bien, vous avez dansé, vous vous êtes amusé pendant vingt ans; et moi je commence, il n'y a que six mois que suis mariée.

LE DUC. – Mais, Giselle, ma bien-aimée, Giselle, tu es bien jeune pour aller seule dans le monde. Écris un mot, mon amie, pour t'excuser. Je t'en prie, je t'en supplie.

GISELLE. – Non, ce serait considéré comme une défaite; tous ces messieurs diront que vous êtes jaloux.

LE DUC. – Et quand ils le diraient, mon amie, ils ne seraient pas tout à fait dans le faux.

La discussion continua quelques instants encore; malgré les sollicitations les plus pressantes et les plus humbles, Giselle maintint sa volonté; elle se coiffa, s'habilla et partit, croyant avoir beaucoup fait en s'étant laissée admirer pendant une demi-heure par son mari. Il resta seul et ne se coucha ni ne dormit jusqu'au retour de Giselle; elle s'était beaucoup amusée; il la reçut sans humeur et même avec tendresse; elle l'en récompensa en lui racontant tous les plaisirs et les distinctions dont elle avait été l'objet; elle l'embrassa, le cajola, l'assura qu'elle ne recommencerait pas; que c'était à cause de la cour qu'elle avait cru devoir aller à ce bal. Elle fit si bien que le duc fut enchanté de sa femme, et qu'il l'aima et lui obéit plus que jamais.

Des scènes pareilles et bien plus vives se renouvelèrent souvent et finirent par amener du refroidissement. Deux ans après son mariage, Giselle sortait seule pendant que son mari cherchait des

distractions de son côté; tous deux faisaient des dépenses folles qui mirent du désordre dans l'immense fortune du duc. Il n'en tint aucun compte, il joua pour s'étourdir et pour regagner au jeu ce que lui et sa femme avaient dissipé; les choses en vinrent au point que le duc se trouva ruiné; il abandonna Giselle qu'il n'aimait plus; elle fut recueillie par ses parents, dont la vie s'écoulait dans les larmes et la désolation.

XXVI - Giselle est ruinée, malheureuse et repentante

Dix ans après son mariage, Giselle était un soir tristement assise dans le salon de sa mère; chassée par son mari qui lui reprochait sa ruine, abandonnée du monde qui avait blâmé ses prodigalités et toute sa conduite, repoussée par tous, ruinée, souffrante, elle avait trouvé un asile chez ses parents; ses malheurs avaient amené un changement total dans son caractère. La raison avait enfin repris le dessus; son coeur s'était ouvert à la tendresse filiale; son repentir était sincère; elle songeait avec horreur à tous les chagrins qu'elle avait donnés à ses parents et à son mari.

Ce soir-là Giselle était seule; elle pleurait. Elle était en grand deuil de son mari, mort récemment à la suite d'une chute de cheval; il avait consenti à la revoir à son lit de mort, et lui avait pardonné de bon coeur. Il avait expiré dans les bras de son confesseur et sa main dans celle de sa femme.

Cette fin si malheureuse avait profondément impressionné Giselle et avait consolidé son retour à des sentiments chrétiens, qui avaient été totalement perdus dans le tourbillon du monde et de ses plaisirs.

Elle était donc seule et pleurait.

La porte s'ouvrit. Un homme entra précipitamment, croyant entrer chez Léontine. Giselle leva sur lui ses yeux baignés de larmes, poussa un cri et s'élança vers cet homme dont elle serra les mains avec force.

«Julien, mon cher Julien! c'est le bon Dieu qui vous envoie; vous que j'ai tant regretté, tant offensé! Oh! Julien, que je suis malheureuse! Que de fois j'ai pensé à vous, au bien que vous m'auriez fait! Quelle vie j'ai menée! Que de douleurs j'ai causées! Ah! je vois clair maintenant dans ma conscience. J'ai causé le malheur de tous ceux qui m'ont aimée. J'ai causé en partie la ruine et la mort de mon mari. Ah! Julien, pardonnez à la malheureuse Giselle, ne me repoussez pas! Aidez à mon repentir»

Giselle s'affaissa sur elle-même; elle avait presque perdu connaissance. Julien, épouvanté, la releva, la plaça dans un fauteuil, saisit un verre d'eau qui se trouvait sur la table et bassina le front et les tempes de Giselle. Elle ouvrit les yeux, le regarda avec reconnaissance.

JULIEN. – Giselle, d'après quelques paroles que vous venez de dire, j'apprends un événement que j'ignorais, la mort de votre mari. Je savais votre ruine avant mon départ; mais j'ai fait un long voyage, et mon premier soin à mon retour a été de venir voir votre pauvre mère que j'avais laissée bien malheureuse. Je vois avec bonheur que vous reconnaissez vos torts passés, et que vous êtes disposée à les réparer, ceux du moins qui sont encore réparables vis-à-vis de vos parents. Je vous remercie de la joie que vous a causée ma présence; vous avez raison de compter sur ma vieille affection; elle ne vous fera jamais défaut... Mais comme vous êtes changée, ma pauvre Giselle. Votre embonpoint, vos belles couleurs, ont disparu. Je vous avais laissée dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté; je ne vous ai pas revue depuis le jour où je vous ai fait mes adieux, ici, dans ce même salon où je vous retrouve vêtue de deuil et versant des pleurs. Pauvre Giselle! vous avez donc bien souffert?

GISELLE. – J'ai eu un temps d'enivrement; je me croyais heureuse. Après vous avoir pleuré quelques instants, je n'ai plus songé à vous, votre souvenir ne m'est revenu que dans le malheur. J'ai subi le joug d'une tendresse passionnée que je ne partageais pas; j'en ai abusé au point de la détruire complètement. J'ai eu mille peines, mille soucis; j'ai ruiné mon mari; je l'ai précipité dans une vie désordonnée qui a causé sa mort. J'ai abandonné mes parents toujours trop bons pour moi. Et quand j'ai fait un retour sur

moi-même, il était trop tard; le bonheur ne devait plus être mon partage. J'ai vingt-sept ans, et la vie est déjà finie pour moi! En vous retrouvant toutefois, je me sens un peu consolée. Il me semble que c'est un secours que m'a envoyé le bon Dieu pour revenir entièrement à lui. Et vous, Julien, qu'êtes-vous devenu pendant mes dix années de coupables folies et de malheur? je n'ai jamais osé parler de vous? Êtes-vous marié? Avez-vous des enfants?

JULIEN. – Non, Giselle; j'ai longtemps vécu seul chez moi à la campagne; je m'y suis occupé utilement et j'y ai fait du bien. Je suis peu venu à Paris; j'avais peur de vous y rencontrer, et certes je ne m'attendais pas aujourd'hui à vous rencontrer veuve et repentante.

GISELLE. – Oui, Julien; bien repentante, bien changée; mon passé me fait horreur.

JULIEN. – Réparez le passé par l'avenir, ma chère Giselle. Soyez pour vos parents la consolation et l'orgueil de leurs vieux jours; tout vous sera pardonné.

Mme de Gerville rentra et fut aussi étonnée que l'avait été Giselle de retrouver Julien, qu'elle croyait encore en Orient. Elle le mit au courant des nouvelles de la famille.

L'aimable et excellente Mme de Monclair était morte depuis deux ans, peu de temps après le départ de Julien pour l'Orient. Le vieil ami Tocambel, accablé de chagrin depuis la mort de cette charmante amie, était paralysé et tombé en enfance. Pierre et Noémi vivaient toujours dans une heureuse union. Georges venait de sortir de Saint-Cyr, Isabelle avait vingt ans et faisait ainsi que Georges le bonheur de ses parents. Blanche avait trois enfants; Laurence en avait quatre.

«Giselle est avec nous depuis trois ans, ajouta Mme de Gerville; elle a perdu son mari il y a dix mois, elle a été bien malade depuis; vous trouverez en elle un changement complet; elle nous tient compagnie et nous soigne avec un dévouement et une égalité d'humeur qui nous récompense grandement de tout ce que nous avons souffert. Le monde n'a plus pour elle aucun attrait; elle vit en famille sans désirer en sortir. Voilà ce que vous retrouverez après une absence de cinq ans, mon ami. Le calme partout»

GISELLE. – Excepté dans mon coeur, chère maman. Je ne pourrai jamais me pardonner tout le mal que j'ai fait.

LÉONTINE. – Le bonheur que tu donnes maintenant, ma Giselle, doit faire oublier tout ce que tu te reproches si amèrement...

GISELLE. – Et si justement, maman.

Julien ne se lassait pas de questionner Léontine et Giselle sur tous les événements dont il ignorait les détails; il vint très assidûment partager les causeries de famille, et il vit avec satisfaction au bout de deux ans revenir la paix dans le coeur de Giselle; elle reprenait, avec la santé, l'embonpoint et les couleurs qu'elle avait perdus; ses entretiens avec Julien la rendaient plus calme et moins triste. Il lui témoignait la même affection qui l'avait touchée jadis; et celle qu'elle éprouvait pour lui était bien plus dévouée, plus vive, plus absolue.

«Hélas! se dit-elle un jour, si je l'avais aimé ainsi quand j'avais dix-sept ans, je n'aurais jamais été duchesse de Palma. J'ai manqué mon bonheur par ma faute; j'en ai été et je suis encore bien cruellement punie»

JULIEN. – À quoi pensez-vous si tristement depuis quelque temps déjà, Giselle?

Giselle ne l'avait pas entendu entrer, elle tressaillit.

GISELLE. – Je songeais au triste passé, Julien.

JULIEN. – Encore! Toujours ce passé qui vous revient. Pourquoi ne pas songer à l'avenir?

GISELLE. – Parce qu'il n'y a pas d'avenir pour moi; parce que je l'ai perdu par ma faute; parce que j'ai épousé par vanité, par égoïsme, un homme que je n'aimais pas, et que j'ai rejeté celui que je préférais, que j'ai regretté pendant des années et que je regretterai toujours.

Giselle fondit en larmes.

Giselle, dit Julien en lui prenant une de ses mains mouillées de pleurs, ma chère Giselle, j'aime votre douleur, parce qu'elle témoigne de votre changement bien réel, bien complet; mais j'aimerais bien mieux une douce gaieté et un esprit dégagé de toute inquiétude. L'homme que vous avez regretté, que vous vouliez bien aimer, n'est-il pas toujours là, désirant votre bonheur par-dessus toute chose, vous aimant toujours de toutes les forces de son coeur, vous demandant le bonheur d'une vie à deux, d'une vie d'époux chrétiens? Si vous croyez pouvoir m'aimer encore comme je vous le demandais il y a dix ans, dites-le-moi, Giselle, et vous aurez comblé tous mes voeux.

GISELLE. – Est-ce sérieux ce que vous dites, Julien? Me croyez-vous digne encore de porter votre nom, de partager votre existence?

JULIEN. – Plus digne que jamais, ma Giselle bien-aimée. Je n'ai jamais parlé plus sérieusement qu'aujourd'hui.

GISELLE. – Alors, mon ami, voici ma main; le coeur est à vous sans partage.

Julien baisa cette main si désirée et demanda à Giselle de lui laisser le plaisir d'annoncer cette bonne nouvelle à M. et Mme de Gerville; ils ne tardèrent pas à accourir pour féliciter Giselle et pour l'embrasser avec tendresse. Le mariage fut annoncé à la famille, tous s'en réjouirent sans exception. Les parents de Giselle lui refirent la dot qui avait été perdue avec toute la fortune du duc. Julien était riche; Giselle devait être fort riche après ses parents. Les prodigalités passées n'avaient plus de chances de retour.

XXVII - Giselle, purifiée par ses larmes, arrive à une conclusion

Le consentement de Giselle étant donné, le mariage eut lieu peu de temps après dans le château de Gerville; les plus proches parents seuls y assistèrent; il n'y eut ni fêtes ni réunions extraordinaires.

«Vous voici dépouillée de votre titre de duchesse, dit Julien à Giselle en revenant de la messe. Ne le regrettez-vous pas un peu?»

GISELLE. – Je ne regrette qu'une chose, mon ami, c'est d'avoir consenti à le porter en vous sacrifiant à ma vanité. Que Dieu me pardonne cette grande faute de ma vie!

JULIEN. – Vous l'avez effacée en prenant aujourd'hui mon nom, Giselle.

GISELLE. – Plaise à Dieu que je n'en fasse pas un objet de blâme, comme je l'ai fait pour celui de ce pauvre duc!

JULIEN. – Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet, chère Giselle; quand on a passé par les épreuves que vous avez supportées, et qu'on en sort avec le repentir si vrai et si profond que vous m'avez témoigné dès notre première entrevue, le coeur et l'âme reprennent une vie nouvelle. Ces repentirs sont rares, bien rares, il est vrai, mais ce n'est pas une grâce sans exemple et vous êtes là pour le prouver. Ce qui jadis n'apparaissait chez vous que par de rares intervalles, est devenu une pensée bien vraie, bien profonde; vous avez appris à aimer Dieu et ses créatures. Je suis une de ces créatures favorisées, et j'en bénis le bon Dieu du fond de mon âme.

Julien ne se trompa pas; Giselle ne vit plus pour le monde; elle se consacre tout entière au bonheur de son mari, de ses enfants et de ses parents, qui ne la quittent pas; ils n'ont d'autre chagrin que le souvenir du passé, dont ils s'accusent avec raison. Les enfants, arrivés déjà au nombre de trois, sont parfaitement élevés. L'aîné, qui est une fille, annonçait une fâcheuse ressemblance de caractère avec sa mère, mais une répression ferme et sage efface tous les jours les aspérités d'humeur dont s'alarme Giselle. Julien rit de ses frayeurs, parce qu'il compte sur l'éducation pour faire disparaître ce qui est défectueux.

M. et Mme de Néri ont marié leur fille Isabelle avec leur cousin Jacques, et tout annonce que le mariage sera heureux.

Georges veut faire comme son beau-frère Jacques et comme son cousin Julien, se marier un peu tard, pour être un mari raisonnable et un père éclairé; il a vingt-sept ans et se trouve encore trop jeune.

Quand Julien veut taquiner Giselle, il dit en parlant de sa petite Léontine: *Quel amour d'enfant*!

«Oh! Julien, répond Giselle, je t'en prie, ne l'appelle pas ainsi; si mon père et maman t'entendaient, ils seraient peinés; tu sais que c'est le nom qu'ils me donnaient dans le temps où j'étais si méchante!»

Julien riait; mais, une fois qu'il l'avait répété sans voir sa belle-mère qui venait d'entrer, elle pleura si amèrement que Julien en fut désolé et qu'il promit à Giselle de ne plus jamais rappeler ce funeste souvenir.

FIN

(1867)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Emile Bayard

Table des matières

I - Une dinde perdue
II - Deux dindes perdues
III - L'Anglais et Alcide
IV - Raclée bien méritée
V - Tous les *turkeys*
VI - Les pièces d'or de M. Georgey
VII - Dîner de M. Georgey
VIII - Fausseté d'Alcide
IX - Il a Julien
X - Le complot
XI - Départ pour la foire
XII - Vol audacieux
XIII - Terreur de Mme Bonard
XIV - Dîner au café
XV - Réveil et retour de Julien
XVI - Les montres et les chaînes
XVII - Les gendarmes et M. Georgey
XVIII - Colère de Bonard
XIX - La maladie
XX - L'engagement
XXI - Les adieux
XXII - Les mauvais camarades
XXIII - Le mauvais génie
XXIV - Les prisonniers
XXV - Visite agréable
XXVI - Conseil de guerre
XXVII - Bataille et victoire
XXVIII - Le retour

I - Une dinde perdue

BONARD. – Comment, polisson! Tu me perds mes dindons au lieu de les garder!

JULIEN. – Je vous assure, m'sieur Bonard, que je les ai pourtant bien soignés, bien ramassés; ils y étaient tous quand je les ai ramenés des champs.

BONARD. – S'ils y étaient tous en revenant des champs, ils y seraient encore. Je vois bien que tu me fais des contes; et prends-y garde, je n'aime pas les négligents ni les menteurs.

Julien baissa la tête et ne répondit pas. Il rentra les dindons pour la nuit, puis il alla puiser de l'eau pour la ferme; il balaya la cour, étendit les fumiers, et ne rentra que lorsque tout l'ouvrage fut fini. On allait se mettre à table pour souper. Julien prit sa place près de Frédéric, fils de Bonard. Ce dernier entra après Julien.

BONARD, à *Frédéric*. – Où étais-tu donc, toi?

FRÉDÉRIC. – J'ai été chez le bourrelier, mon père, pour faire faire un point au collier de labour.

BONARD. – Tu es resté deux heures absent! Il y avait donc bien à faire?

FRÉDÉRIC. – C'est que le bourrelier m'a fait attendre; il ne trouvait pas le cuir qu'il lui fallait.

BONARD. – Fais attention à ne pas flâner quand tu vas en commission. Ce n'est pas la première fois que je te fais le reproche de rester trop longtemps absent. Julien a fait tout ton ouvrage ajouté au sien. Il a bien travaillé, et c'est pourquoi il va avoir son souper complet comme nous; autrement, il n'aurait eu que la soupe et du pain sec.

MADAME BONARD. – Pourquoi cela? Il n'avait rien fait de mal, que je sache.

BONARD. – Pas de mal? Tu ne sais donc pas qu'il a perdu une dinde, et la plus belle encore?

MADAME BONARD. – Perdu une dinde! Comment as-tu fait, petit malheureux?

JULIEN. – Je ne sais pas, maîtresse. Je les ai toutes ramenées; le compte y était. Frédéric peut le dire, je les ai comptées devant lui. N'est-il pas vrai, Frédéric?

FRÉDÉRIC. – Ma foi, je ne m'en souviens pas.

JULIEN. – Comment? Tu ne te souviens pas que je les ai comptées tout haut devant toi, et que les quarante-huit y étaient?

FRÉDÉRIC. – Écoute donc, je ne suis pas chargé des dindes, moi: ce n'est pas mon affaire, et je n'y ai pas fait attention.

MADAME BONARD. – Par où aurait-elle passé, puisque tu n'as pas quitté la cour?

JULIEN. – Pardon, maîtresse, je me suis absenté l'espace d'un quart d'heure pour aller chercher la blouse de Frédéric, qu'il avait laissée dans le champ.

MADAME BONARD. – As-tu vu entrer quelqu'un dans la cour, Frédéric?

FRÉDÉRIC. – Je n'en sais rien; je suis parti tout de suite avec le collier pour le faire arranger.

MADAME BONARD. – C'est singulier! Mais tout de même, je ne veux pas que mes dindes se perdent sans que je sache où elles ont passé. C'est toi que cela regarde, Julien. Il faut que tu me retrouves ma dinde ou que tu me la payes. Va la chercher dans les environs, elle ne doit pas être loin.

Julien se leva et courut de tous côtés sans retrouver la bête disparue. Il faisait tout à fait nuit quand il rentra; tout le monde était couché. Julien avait le coeur gros; il monta dans le petit grenier où il couchait. Une paillasse et une couverture formaient son mobilier; deux vieilles chemises et une paire de sabots étaient tout son avoir. Il se mit à genoux, tirant de son sein une petite croix en cuivre qui lui venait de sa mère.

— Mon bon Jésus, dit-il en la baisant, vous savez qu'il n'y a pas de ma faute si cette dinde n'est plus dans mon troupeau; faites qu'elle se retrouve, mon bon Jésus. Que la maîtresse et M. Bonard ne soient plus fâchés contre moi, et que Frédéric se souvienne que mes dindes y étaient toutes quand je les ai ramenées! Je suis seul, mon bon Jésus; je suis pauvre et orphelin, ne m'abandonnez pas; vous êtes mon père et mon ami, j'ai confiance en vous. Bonne sainte Vierge, soyez-moi une bonne mère, protégez-moi.

Julien baisa encore son crucifix et se coucha; mais il ne s'endormit pas tout de suite; il s'affligeait de paraître négligent et ingrat envers les Bonard, qui avaient été bons pour lui, et qui l'avaient recueilli quand la mort de ses parents l'avait laissé seul au monde.

De plus, il était inquiet de la disparition de cette dinde; il ne pouvait s'expliquer ce qu'elle était devenue, et il avait peur qu'il n'en disparût d'autres de la même façon.

Le lendemain, il fut levé des premiers; il ouvrit les poulaillers, il éveilla Frédéric, qui couchait dans un cabinet de la maison, et remplit d'eau les seaux qui servaient à Mme Bonard pour les besoins du ménage. Elle ne tarda pas à paraître.

MADAME BONARD. – Eh bien, Julien, as-tu retrouvé la dinde? Pourquoi n'es-tu pas venu donner réponse hier soir?

JULIEN. – Je n'ai rien trouvé, maîtresse, malgré que j'aie bien couru. Et je n'ai donné réponse parce que tout le monde était couché, et la maison était fermée quand je suis revenu.

MADAME BONARD. – Tu es donc rentré bien tard? C'est de ta faute aussi: si tu n'avais pas perdu une dinde, tu n'aurais pas eu à la chercher. Tâche que cela ne recommence pas; je veux bien te le pardonner une première fois, mais, si tu en perds encore, tu la payeras.

Julien ne répondit pas. Que pouvait-il dire? Lui-même n'y comprenait rien. Il résolut de ne plus faire les commissions de Frédéric, et de ne plus quitter ses dindes jusqu'à ce qu'elles fussent rentrées

pour la nuit; en attendant l'heure de les mener dans les champs, il fit son ouvrage comme d'habitude et une partie de celui de Frédéric, qui était toujours le dernier au travail.

II - Deux dindes perdues

La semaine se passa heureusement pour Julien, les dindes étaient au grand complet. Un soir, pendant que Julien curait l'étable des vaches, après avoir compté ses dindons en présence de Frédéric, ce dernier l'appela:

— Julien, va vite au moulin et rapporte-nous du son, il en faut pour les chevaux qui vont rentrer; je n'en ai pas seulement une poignée.

JULIEN. – Pourquoi n'y as-tu pas été après dîner? M. Bonard te l'avait dit.

FRÉDÉRIC. – Je n'y ai pas pensé; j'avais les bergeries à nettoyer.

JULIEN. – Et pourquoi n'y vas-tu pas toi-même? Moi aussi, j'ai mes étables à curer.

FRÉDÉRIC. – Ah bien! Tu les finiras plus tard. Je suis pressé d'ouvrage; mon père m'attend.

JULIEN. – Je vais rentrer mes dindes et j'y vais.

FRÉDÉRIC. – Tu vas encore perdre du temps après tes dindes, je vais te les rentrer.

JULIEN. – Tu sais que mon compte y est; quarante-sept.

FRÉDÉRIC. – Oui, oui; prends vite une brouette pour ramener le sac de son.

Julien hésita un instant; mais, prenant son parti, il saisit une brouette et partit en courant. Le moulin n'était pas loin. Une demi-heure après, Julien ramenait à Frédéric la brouette avec le son. Ses dindes étaient rentrées, il se remit à l'ouvrage; tout était fini quand Bonard ramena les chevaux.

BONARD. – As-tu rapporté du son, Frédéric?

FRÉDÉRIC. – Oui, mon père; le sac est à l'écurie.

BONARD. – A-t-on fait bonne mesure?

FRÉDÉRIC. – Oui, mon père, les deux hectolitres y sont grandement.

Bonard entra à l'écurie avec Frédéric; il délia le sac, et avant qu'il ait pu y mettre la main, un gros rat en sortit et se mit à courir dans l'écurie.

BONARD. – Qu'est-ce que c'est? Un rat! Comment un rat s'est-il niché dans le sac? Attrape-le; tue-le.

Frédéric commença la chasse au rat, mais il le manquait toujours. Bonard appela Julien.

— Viens vite nous donner un coup de main, Julien, pour tuer un rat.

Julien accourut avec son balai; il en donna un coup au rat, qui n'en courut que plus vite; un second

coup l'étourdit. Bonard l'acheva d'un coup de talon.

JULIEN. – D'où vient-il donc, ce rat?

BONARD. – Il a sauté hors du sac. Comment y est-il entré? C'est ce que je demande à Frédéric.

FRÉDÉRIC. – Il y était sans doute avant qu'on ait mesuré le son.

BONARD. – C'est drôle tout de même! Comment s'y serait-il laissé enterrer sans essayer d'en sortir?

Tout en parlant, Bonard mit les mains dans le sac pour en tirer du son. Il poussa une exclamation de surprise. Ce n'était pas du son, mais de l'orge qu'il retirait.

— Ah çà! Frédéric, dis donc, tu me rapportes de l'orge quand je demande du son?

Frédéric, aussi étonné que son père, ne répondait pas; il regardait, bouche béante.

BONARD. – Me répondras-tu, oui ou non? Tu me dis qu'il y a bonne mesure et tu fais mesurer de l'orge pour du son?

Bonard était en colère; Julien, voulant éviter une semonce à Frédéric, répondit pour lui.

— Ce n'est pas la faute de Frédéric, m'sieur Bonard, c'est la mienne. Quand j'ai été au moulin, j'étais pressé; Frédéric m'avait dit de bien me dépêcher pour que vous trouviez le son en rentrant. Ils m'ont donné un sac préparé d'avance; il y en avait plusieurs; ils se seront trompés, ils m'ont donné de l'orge pour du son.

BONARD, *à Frédéric*. – Pourquoi as-tu envoyé Julien? Pourquoi n'y as-tu pas été toi-même? Pourquoi as-tu attendu jusqu'au soir?

FRÉDÉRIC, *embarrassé*. – J'avais de l'ouvrage, je n'ai pas trouvé le moment.

BONARD. – Et pourquoi est-ce Julien qui y a été? Tu as eu peur de te fatiguer, paresseux! Va vite reporter ce sac et demande du son.

FRÉDÉRIC. – Mais, mon père, on va souper. Je puis bien y aller après.

BONARD. – Tu iras tout de suite... Entends-tu?

Frédéric, obligé d'obéir à son père, y mit toute la mauvaise grâce possible; il marcha lentement, après avoir perdu du temps à chercher la brouette, à trouver un sac vide, à le secouer, à reprendre le sac d'orge, à le charger sur la brouette. Julien voulut l'aider, mais Bonard l'en empêcha.

— Le voilà enfin en route, dit Bonard quand Frédéric fut parti. Et toi, Julien, je te défends à l'avenir de faire son ouvrage. Il devient paresseux, coureur; il s'est lié avec ce mauvais garnement Alcide, le fils du cafetier; je le lui ai défendu, mais il le voit tout de même, je le sais. Vient-il ici quand je n'y suis pas?

JULIEN. – Jamais, M'sieur. Depuis que M'sieur l'a chassé, il y a bientôt trois mois, il n'est pas venu une seule fois.

BONARD. – As-tu compté tes dindes, ce soir? Y sont-elles toutes?

JULIEN. – Oui, M'sieur, elles y sont; j'en ai compté quarante-sept. C'est Frédéric qui les a rentrées pendant que j'étais au moulin pour avoir du son.

BONARD. – Je n'aime pas cet échange de travail; c'était à toi de rentrer tes dindes, et Frédéric devait aller lui-même au moulin. Je te répète qu'à l'avenir je veux que chacun fasse son ouvrage; tous ces mélanges et complaisances n'amènent rien de bon; il en résulte que les uns n'en font pas assez et que les autres en font trop.

JULIEN. – Je suis bien fâché de vous avoir mécontenté, M'sieur; je croyais bien faire en obéissant au fils de M'sieur, car je sais bien que je suis le dernier dans la maison de M'sieur qui a été si bon pour moi et qui m'a recueilli quand tout le monde me repoussait.

BONARD. – Écoute, Julien; si tu es reconnaissant du bien que je te fais, tu me le témoigneras en ne favorisant pas la paresse de Frédéric. C'est un défaut dangereux qui mène à beaucoup de sottises, et je veux que Frédéric reste bon sujet.

JULIEN. – Je vous obéirai, M'sieur; je sais que c'est mon devoir.

Tout en causant, Bonard avait donné de l'avoine aux chevaux, pendant que Julien faisait la litière.

Quand les chevaux furent servis et arrangés, Bonard rentra pour souper; Julien le suivit de près.

MADAME BONARD. – Ah! te voilà, mauvais garnement! Tu as encore perdu une dinde, et cette fois je ne te le passerai pas. Tu n'auras que de la soupe et du pain sec pour ton souper, et je retiendrai le prix de la dinde sur les soixante francs que te donne Bonard pour ton entretien; ainsi, mon garçon, compte sur cinquante-six francs au lieu de soixante pour cette année.

Julien était consterné. Toutes ses dindes y étaient (il en était bien certain) quand Frédéric l'avait envoyé au moulin, et personne n'avait pu ni les prendre ni les laisser courir... excepté... Frédéric lui-même.

Julien raconta à Mme Bonard comment les choses s'étaient passées, comment c'était Frédéric qui s'était chargé de faire rentrer les dindes, de les enfermer, et que, bien certainement, les quarante-sept s'y trouvaient puisqu'il les avait comptées devant Frédéric.

— C'est impossible, lui répondit Mme Bonard, puisque c'est moi, moi-même, qui ai trouvé les dindes abandonnées dans la cour, personne pour les garder et les rentrer; c'est moi qui les ai comptées, et je n'en ai trouvé que quarante-six.

— Frédéric m'avait pourtant bien promis de les rentrer tout de suite, répondit tristement Julien, et je suis sûr que c'est bien quarante-sept dindons que je lui ai remis avant d'aller au moulin.

Bonard écoutait et paraissait contrarié.

— Écoute, ma femme, dit-il, attendons Frédéric pour éclaircir l'affaire, et, en attendant, donne à Julien son souper complet; il a expliqué la chose comme un honnête garçon, et il dit vrai, je te le garantis. C'est drôle tout de même que deux jeudis de suite il nous disparaisse une dinde et que Frédéric ne le voie pas.

MADAME BONARD. – Quoi donc? Que veux-tu dire? Quelle est ton idée? Car tu en as une, je le vois bien.

BONARD. – Certainement, j'en ai une; peut-être est-elle bonne, peut-être mauvaise.

MADAME BONARD. – Mais quelle est-elle? Dis toujours.

BONARD. – Eh bien, je dis que le jeudi est la veille du vendredi.

MADAME BONARD, *riant.* – Voilà une idée neuve! Nous n'avions pas besoin de toi pour faire cette découverte.

BONARD. – Oui, mais tu oublies que le vendredi est jour de marché à la ville; qu'on y vend des volailles, et qu'un mauvais sujet a bientôt fait de saisir une dinde, de l'étouffer et de l'emporter.

MADAME BONARD. – Ça, c'est vrai. Mais comment veux-tu qu'un étranger vienne jusque dans notre cour sans être vu, qu'il ait le temps de courir après les dindes et de faire son choix pour mettre la main sur la plus grasse, la plus belle?

BONARD. – C'est précisément là que j'ai mon idée: je te la dirai plus tard. Donne-nous à souper en attendant.

La femme Bonard regarda son mari avec inquiétude; elle commençait à avoir une crainte vague de l'idée de son mari; elle se sentait troublée. Pourtant elle ne dit rien et commença les préparatifs du souper. Elle posa sur la table une terrine de soupe bien chaude et un plat de petit salé aux choux dont le fumet réjouit le coeur de Julien et lui fit vivement apprécier la bonté de son maître.

— Sans m'sieur Bonard, pensa-t-il, je n'aurais pas goûté de ces excellents choux et du petit salé, tout ce que j'aime!

Frédéric rentra au moment où l'on se mettait à table. Il prit sa place accoutumée près de sa mère et mangea de bon appétit, mais sans parler, parce qu'il avait de l'humeur.

Au bout de quelques instants, surpris du silence général, il leva les yeux sur son père qui l'examinait attentivement, puis sur sa mère, dont la physionomie grave lui causa quelque appréhension. Il aurait bien voulu questionner Julien, mais on l'aurait entendu, et il ne voulait pas laisser deviner son inquiétude.

Quand le souper fut terminé, Frédéric se leva pour sortir; Bonard le retint.

— Reste là, Frédéric; j'ai à te parler.

Frédéric se rassit.

BONARD. – Tu sais qu'il manque une dinde dans le troupeau de Julien?

FRÉDÉRIC, *troublé.* – Non, mon père; je ne le savais pas.

BONARD. – Julien t'en a donné le compte quand tu l'as envoyé en commission.

FRÉDÉRIC. – Je ne pense pas, mon père; je ne m'en souviens pas.

JULIEN. – Comment, tu as oublié que nous les avons comptées ensemble au retour des champs, et qu'avant de partir pour le moulin je t'ai répété que le troupeau était au complet, qu'il y en avait quarante-sept?

FRÉDÉRIC. – Je ne me le rappelle pas; je n'y ai seulement pas fait attention.

JULIEN. – C'est triste pour moi; c'est la seconde fois que tu oublies, et cela me donne l'air d'un menteur, d'un négligent et d'un ingrat vis-à-vis de M'sieur et de Mme Bonard.

BONARD. – Non, mon pauvre garçon, je ne te juge pas si sévèrement; depuis un an que tu es chez moi, tu m'as toujours servi de ton mieux, et je te crois un bon et honnête garçon.

JULIEN. – Merci bien, M'sieur; si je manque à mon service, ce n'est pas par mauvais vouloir, certainement.

BONARD. – Je reviens à Frédéric. Comment se fait-il que tu oublies deux fois de suite une chose aussi importante pourtant?

FRÉDÉRIC. – Mais, papa, je ne suis pas chargé des dindes; cela regarde Julien.

BONARD. – Je le sais bien: mais par intérêt pour lui, qui est si complaisant pour toi, tu aurais dû faire attention à ce qu'il te disait pour le compte de ses dindes. Et puis, comment se fait-il que les deux fois que Julien n'a plus son compte, pendant que tu l'envoies en commission, je vois rôder autour de la ferme ce polisson d'Alcide que je t'avais défendu de fréquenter?

FRÉDÉRIC, *embarrassé.* – Je n'en sais rien; je ne le vois plus, vous le savez bien.

BONARD, *sévèrement.* – Je sais, au contraire, que tu continues à le voir malgré ma défense, et qu'on vous a vus ensemble bien des fois. Mais écoute-moi. Tu sais que je n'aime pas à frapper. Eh bien, je te dis très sérieusement que je te punirai d'importance la première fois qu'on t'aura vu avec ce mauvais sujet. Je ne veux pas que tu fasses de mauvaises connaissances. Entends-tu?

Frédéric baissa la tête sans répondre.

Bonard sortit pour faire boire ses chevaux. Julien aida Mme Bonard à laver la vaisselle, à tout mettre en place; Frédéric resta seul, pensif et troublé.

III - L'Anglais et Alcide

Peu de jours après, Julien était aux champs, faisant paître ses dindes, lorsqu'un homme qu'il ne connaissait pas s'approcha du troupeau et le regarda attentivement. Il s'approcha de Julien.

L'HOMME. – Eh! pétite! C'était à toi ces grosses hanimals?

— Non, M'sieur, répondit Julien, surpris de l'accent de l'étranger.

L'HOMME. – Pétite, jé voulais acheter ces grosses hanimals; j'aimais beaucoup les *turkeys*.

Julien ne répondit pas: il ne comprenait pas ce que voulait cet homme qui parlait si mal le français.

L'ANGLAIS. – Eh, pétite! Tu n'entendais pas moi?

JULIEN. – J'entends bien, M'sieur, mais je ne comprends pas.

L'ANGLAIS. – Tu comprénais pas, pétite nigaude? Jé disais j'aimais bien les *turkeys*.

JULIEN. – Oui, M'sieur.

L'ANGLAIS. – Eh bien?

JULIEN. – Eh bien, M'sieur, je ne comprends pas.

L'ANGLAIS, *impatienté.* – Tu comprénais pas les *turkeys*? Tu savoir pas parler, alors.

JULIEN. – Si fait, M'sieur; je parle bien le français, mais pas le turc.

L'ANGLAIS, *de même.* – Pétite himbécile! Jé parlais français comme toi, jé parlais pas turk. Et jé té disais: jé voulais acheter ces grosses hanimals, ces grosses *turkeys*.

JULIEN, *riant.* – Ah! bien, je comprends, M'sieur appelle mes dindes des Turcs. Et M'sieur veut les avoir?

L'ANGLAIS. – Eh oui, pétite. Combien elles coûtaient?

JULIEN. – Elles ne sont pas à moi, M'sieur; je ne peux pas les vendre.

L'ANGLAIS. – Où c'est on peut les vendre?

JULIEN. – À la ferme, M'sieur; Mme Bonard.

L'ANGLAIS. – Où c'est Madme Bonarde?

JULIEN. – Là-bas, M'sieur. Derrière ce petit bois, à droite, puis à gauche.

L'ANGLAIS. – Oh! moi pas connaître et moi pas trouver Madme Bonarde. Viens, pétite, tu vas montrer Madme Bonarde.

JULIEN. – Je ne peux pas quitter mes dindes, M'sieur. Il faut que je les fasse paître.

L'ANGLAIS. – Pêtre? Quoi c'est, pêtre?

JULIEN. – Paître, manger. Je ne les rentre que le soir.

L'ANGLAIS. – Moi, jé comprends pas très bien. Toi manger toutes les grosses *turkeys*? Aujourd'hui?

JULIEN. – Non, M'sieur... Adieu, M'sieur.

Et Julien, ennuyé de la conversation de l'Anglais, le salua et fit avancer les dindons; l'Anglais le suivit. Julien eut beau s'arrêter, marcher, aller de droite et de gauche, l'Anglais ne le quittait pas. Julien, un peu troublé de cette obstination, et craignant que cet étranger ne lui enlevât une ou deux de ses dindes, les dirigea du côté de la ferme pour appeler quelqu'un à son aide.

Au moment où il allait tourner au coin du petit bois, il aperçut un jeune garçon qui en sortait, se dirigeant aussi vers la ferme. Julien appela.

— Eh! par ici, s'il vous plaît! Un coup de main pour rentrer plus vite mes dindes.

Le garçon se retourna; Julien reconnut Alcide. Il regretta de l'avoir appelé. Alcide accourut près de Julien, et à son tour reconnut l'Anglais, qu'il salua.

ALCIDE. – Que me veux-tu, Julien? Tu ne m'appelles pas souvent, et pourtant je ne demande pas mieux que de t'obliger.

JULIEN. – Tu sais bien, Alcide, que mon maître nous défend, à Frédéric et à moi, de causer avec toi. Si je t'ai appelé aujourd'hui, c'est pour m'aider à ramener à la ferme mes dindes qui s'écartent; elles sentent que ce n'est pas encore leur heure.

ALCIDE. – Et pourquoi es-tu si pressé de les rentrer?

JULIEN. – Parce que je me méfie de cet homme qui s'obstine à me suivre depuis deux heures; je ne sais pas ce qu'il me veut. Je ne comprends pas son jargon.

ALCIDE. – C'est un brave homme, va; il ne te fera pas de mal, au contraire.

JULIEN. – Comment le connais-tu?

ALCIDE. – Il demeure tout proche de chez nous, la porte à côté.

L'Anglais s'approcha.

— Bonjour, *good morning, my dear*, dit-il s'adressant à Alcide; jé voulais acheter ces grosses

turkeys, et lé pétite, il voulait pas.

ALCIDE. – Attendez, Monsieur, je vais vous arranger cela. Dis donc, Julien, M. Georgey te demande une de tes dindes. Il t'en donnera un bon prix.

JULIEN. – Est-ce que je peux vendre ces dindes? Tu sais bien qu'elles ne sont pas à moi. Qu'il aille à la ferme parler à Mme Bonard, c'est elle qui vend les volailles. Je le lui ai déjà dit, et il s'obstine toujours à me suivre. Voilà pourquoi je t'ai appelé sans te reconnaître; j'avais peur qu'il ne m'emportât une de mes bêtes pendant que je poursuivais celles qui s'écartent.

ALCIDE. – Dis-moi donc, Julien, tu pourrais tout de même faire une fameuse affaire avec M. Georgey; il ne regarde pas à l'argent; il est riche, tu pourrais lui vendre une de tes dindes pour huit francs.

JULIEN. – D'abord, je t'ai dit que c'est Mme Bonard qui les vend elle-même; ensuite, quand je la lui vendrais huit francs, je ne vois pas ce que j'y gagnerais.

ALCIDE. – Comment, nigaud, tu ne comprends pas que, le prix d'une dinde étant de quatre francs, tu empocherais quatre francs et tu en donnerais autant à Mme Bonard?

JULIEN. – Mais ce serait voler, cela!

ALCIDE. – Pas du tout, puisqu'elle n'y perdrait rien.

JULIEN. – C'est vrai; mais, tout de même cela ne me semble pas honnête.

ALCIDE. – Tu as tort, mon Julien, je t'assure que tu as tort. Laisse-moi faire ton marché, tu ne t'en seras pas mêlé; c'est moi qui aurai tout fait, et nous partagerons le bénéfice.

Julien réfléchit un instant; Alcide l'examinait avec inquiétude; un sourire rusé contractait ses lèvres.

ALCIDE. – Eh bien, te décides-tu?

— Oui, dit résolument Julien; je suis décidé, je refuse; je sens que ce serait malhonnête, puisque je n'oserais pas l'avouer à Mme Bonard.

ALCIDE. – Mais, mon Julien, écoute-moi.

JULIEN. – Laisse-moi; je ne t'ai que trop écouté, puisque j'ai hésité un instant.

ALCIDE. – Alors tu peux bien ramener ton troupeau sans moi; ce ne sera pas moi qui te viendrai en aide.

JULIEN. – Je ne te demande pas ton aide, je m'en tirerai bien tout seul. Allons, en route, mes dindes, et ne nous écartons pas.

Julien fit siffler sa baguette, les dindes se mirent en route; l'Anglais, qui attendait à quelque distance le résultat de la négociation d'Alcide, ouvrit une grande bouche, écarquilla les yeux, et allait se mettre à la poursuite de Julien et de son troupeau, quand Alcide lui fit signe de ne pas bouger; lui-même entra dans le fourré et se trouva en même temps que Julien au tournant du bois et près de la barrière. Profitant du

moment où Julien quittait son troupeau pour ouvrir la barrière, il saisit une dinde qui était tout près du buisson où il se tenait caché, et l'entraîna vivement dans le fourré.

Puis, se glissant de buisson en buisson jusqu'à ce qu'il eût gagné l'endroit où l'avait quitté Julien, il sortit du bois et se retrouva en face de l'Anglais.

Celui-ci n'avait pas bougé; il se tenait droit, immobile. Quand il vit venir Alcide avec la grosse hanimal sous le bras, il fit un oh! de satisfaction.

M. GEORGEY. – Combien que c'est, *my dear*?

ALCIDE. – Huit francs, Monsieur.

M. GEORGEY. – Oh! les autres c'était six.

ALCIDE. – Oui, Monsieur, mais Julien n'a pas voulu donner à moins de huit, parce que la bête a quinze jours de plus que les deux dernières que vous avez mangées, et qu'elle est plus grosse.

L'Anglais tira huit francs de sa poche, les mit dans la main d'Alcide, et caressa la dinde en disant:

— Jé croyais, moi, que lé pétite est un pétite scélérate qui vend ses hanimals trop cher... Porte-moi mon *turkey*; il allait salir mon inexpressible.

ALCIDE. – Monsieur veut que je lui porte son dindon?

L'ANGLAIS. – *Yes, my dear*.

ALCIDE. – Mais, M'sieur, c'est impossible, parce que je pourrais rencontrer quelqu'un de chez les Bonard, et qu'on pourrait croire que je l'ai volé.

L'ANGLAIS. – Jé né comprends pas très bien. Ça faisait rien, porte le *turkey*.

ALCIDE. – Je ne peux pas, M'sieur; on me verrait.

L'ANGLAIS. – Pas si haut, *my dear*. Jé ne souis pas sourde. Jé té disais: Porte le turkey. Tu n'entendais pas?

Alcide chercha à lui faire comprendre pourquoi il ne pouvait le porter, et il profita d'un moment d'indécision de l'Anglais pour lui passer le dindon sous le bras et se sauver en courant.

L'Anglais, embarrassé de son dindon qui se débattait, le serra des deux mains pour l'empêcher de s'échapper. Le pauvre dindon, fortement comprimé, réalisa les craintes de son nouveau maître; il salit copieusement l'*inexpressible*, c'est-à-dire le pantalon de M. Georgey. Celui-ci fit un *oh*! indigné, ouvrit les mains d'un geste involontaire et lâcha le dindon, qui s'enfuit avec une telle vitesse que l'Anglais désespéra de l'attraper. Il se borna à le suivre majestueusement de loin et à ne pas le perdre de vue. Il ne tarda pas à arriver à la barrière.

Pendant ce temps, Julien faisait rentrer son troupeau; Bonard était dans la cour.

— M'sieur, M'sieur, cria Julien en l'apercevant, je me presse de rentrer pour sauver mon troupeau.

BONARD. – Qu'est-ce qui t'arrive donc? As-tu fait quelque mauvaise rencontre?

JULIEN. – Je crois bien, M'sieur; un homme tout drôle, qui parle charabia, qui voulait absolument avoir mes dindes. Et puis, M'sieur, j'ai rencontré bien pis que ça: Alcide, qui allait du côté de la ferme, et que j'ai appelé pour m'aider à faire marcher mes bêtes.

BONARD. – Pourquoi l'as-tu appelé? Je défends que vous lui parliez, toi et Frédéric.

JULIEN. – C'est que je ne l'ai pas reconnu, M'sieur; et puis une fois qu'il m'a tenu, je ne pouvais plus le faire partir.

Julien raconta à Bonard ce qui s'était passé entre lui et Alcide.

JULIEN. – J'ai eu un mauvais mouvement, M'sieur; comme une envie de faire ce que me conseillait Alcide.

BONARD. – Qu'est-ce qui t'a arrêté?

JULIEN. – C'est que j'ai pensé que si Monsieur et Madame le savaient, j'en serais honteux, et que si je faisais la chose, ce serait en cachette de M'sieur. Alors je me suis dit: «Prends garde, Julien; ce que tu n'oses pas montrer au grand jour n'est pas bon à voir. Et si m'sieur Bonard, qui a été si bon pour toi, te fait peur, c'est que tu mériterais châtiment.» Et j'ai vu que j'avais eu une méchante envie, et j'en ai eu bien du regret, M'sieur, bien sûr; et je me suis dit encore que, pour me punir, je vous raconterais tout.

BONARD. – Tu as bien fait, Julien; tu es un bon et honnête garçon. Mais compte donc tes dindes pour voir s'il ne t'en manque pas: il me semble avoir vu courir quelqu'un dans le bois il y a un instant.

— Oh! M'sieur, elles y sont toutes; je les comptais tout en marchant.

Malgré l'assurance de Julien, Bonard fit le compte du troupeau.

BONARD. – Je n'en trouve que quarante-cinq, mon garçon. Il t'en manque une.

JULIEN, *étonné*. – Pas possible, M'sieur, puisque je viens de les compter en approchant de la barrière.

Au moment où ils allaient recommencer leur compte, des piaulements se firent entendre; ils virent un dindon qui cherchait à passer à travers les claires-voies de la barrière. Julien courut lui ouvrir et s'écria joyeusement:

— La voici, M'sieur, c'est notre dinde; elle a perdu des plumes et une partie de sa queue; c'est, bien sûr, la nôtre. Mais comment a-t-on fait pour me l'enlever, moi qui ne les ai pas quittées des yeux?

Bonard prit la dinde, l'examina, la retourna de tous côtés, et ne vit rien qui pût faire connaître comment elle avait été prise sans que Julien ait pu voir le voleur. Il devina à peu près la vérité, mais il voulut s'en assurer avant d'en rien dire.

IV - Raclée bien méritée

Au même instant, l'Anglais arriva et alla droit à Julien en se croisant les bras.

L'ANGLAIS. – Pétite, tu étais malhonnête!

Julien, surpris, resta muet et immobile.

L'ANGLAIS. – Pétite, tu étais oune malhonnête, tu volais mon t*urkey*.

Bonard s'approcha de l'Anglais.

— Que voulez-vous, Monsieur? Pourquoi injuriez-vous Julien?

L'ANGLAIS, *toujours les bras croisés.* – Juliène! C'était Juliène, cette pétite! *Very well... Juliène, tu étais une pétite malhonnête, une pétite voleur, une pétite... abominable.*

BONARD. – Ah çà! Monsieur, aurez-vous bientôt fini vos injures?

L'ANGLAIS. – Jé vous parlais pas, sir. Jé vous connaissais pas. Laissez-moi la tranquillité. Jé parlais au pétite; il était une pétite gueuse, et jé voulais boxer lui.

BONARD. – Si vous y touchez, je vous donnerai de la boxe; essayez seulement, vous verrez!

L'Anglais, pour toute réponse, se mit en position de boxeur, et Bonard aurait reçu un coup de poing en pleine poitrine s'il n'avait esquivé le coup en faisant un plongeon; l'Anglais s'était lancé avec tant de vigueur contre Bonard qu'il trébucha et alla rouler dans le jus de fumier, la tête la première.

Julien courut à son secours et l'aida à se relever, pendant que Bonard riait de tout son coeur.

L'Anglais était debout, ruisselant d'une eau noire et infecte.

— *Oh! my goodness! Oh! my God!* répétait-il d'un ton lamentable, mais sans bouger de place.

Mme Bonard avait entendu quelque chose de la scène et de la chute; elle sortit, et, voyant ce malheureux homme noir et trempé, elle vint à lui.

— Mon pauvre Monsieur, s'écria-t-elle, comme vous voilà fait! Entrez à la maison pour vous débarbouiller et nettoyer vos vêtements.

L'Anglais la regarda un instant; la physionomie de Mme Bonard lui plut; il la salua avec grâce et politesse.

L'ANGLAIS. – Madme était bien bonne. Jé remercie bien Madme. J'étais un peu crotté. Jé n'osais pas salir lé parloir de Madme.

MADAME BONARD. – Entrez, entrez donc, mon bon Monsieur; ne vous gênez pas.

L'ANGLAIS, *lui offrant le bras.* – Si Madme voulait accepter lé bras.

MADAME BONARD, *riant.* – Merci, mon cher monsieur, ce sera pour une autre fois; à présent, vous

n'êtes pas en état de faire vos politesses.

Mme Bonard se dépêcha de rentrer pour préparer de l'eau, du savon, un baquet et du linge. L'Anglais la suivit à pas comptés, mais auparavant il se retourna vers Julien et lui tendit la main en disant:

— Jé té pardonnais, Juliène; tu m'avais aidé, tu étais un good fellow.

Il fit deux pas, se retourna et ajouta:

— Mais tu étais une pétite voleur si tu ne me rendais pas ma grosse turkey.

Quand il entra dans la maison, Mme Bonard lui fit voir le baquet, le savon, le linge.

MADAME BONARD. – Voilà, Monsieur; voulez-vous que je vous aide?

L'Anglais la regarda d'un air indigné.

L'ANGLAIS. – Oh! Madme! Fie! Une dame laver un Mossieur! Fie! Shocking!

MADAME BONARD. – Ah bien! je n'y tiens pas! Arrangez-vous tout seul. Je reviendrai chercher vos habits pour les nettoyer un peu.

Mme Bonard sortit, fermant la porte après elle, et rejoignit Bonard et Julien qui se lavaient à la pompe.

MADAME BONARD. – Qui est cet homme? A-t-il l'air drôle! Comment a-t-il fait pour rouler dans cette saleté?

Bonard lui raconta ce qui s'était passé; ils en rirent tous deux, mais Mme Bonard voulut éclaircir l'affaire du dindon que réclamait l'Anglais.

— C'est tout clair, lui répondit Bonard; Alcide aura sauté sur la bête quand Julien ouvrait la barrière. C'est sans doute lui que j'ai aperçu courant à travers bois; il aura vendu la dinde à l'Anglais; celui-ci croit que c'est Julien qui avait chargé Alcide de la vente; cet imbécile, maladroit comme tout, aura laissé échapper la dinde, qui est revenue à la ferme en courant: il l'a suivie, et, la voyant dans la cour, il a cru que Julien la lui volait. Avec ça qu'il ne comprend rien, pas moyen de s'expliquer avec lui.

Mme Bonard voulut tout de même se faire raconter l'affaire par Julien, qui avait fini de se débarbouiller.

Pendant qu'ils s'expliquaient, Bonard rentra dans la salle et vit son Anglais vêtu d'une chemise si longue qu'elle lui battait les talons, les bras croisés devant ses habits, qu'il contemplait tristement.

BONARD. – Il est certain que vos beaux habits sont un peu abîmés, Monsieur; mais donnez-les-moi, il n'y paraîtra pas tout à l'heure.

Et, avant que l'Anglais ait eu le temps de décroiser et d'allonger ses bras, Bonard avait saisi et emporté les vêtements pour les rincer dans la mare qui se trouvait tout à côté.

L'Anglais eut beau crier:

— *Oh! dear! Oh! goodness! Mes papers!* Prenez attention à mes papers! Pas d'eau à mes papers! vous faisez périr mes papers!

Bonard n'y fit pas attention, et ne rapporta les vêtements que lorsqu'ils furent bien nettoyés... et bien trempés.

BONARD. – Tenez, Monsieur, voilà vos habits, un peu humides, mais propres. Oh! je les ai bien tordus, allez, il n'y reste guère d'eau; ils sécheront sur vous.

L'Anglais saisit la redingote, fouilla dans les poches et en retira précipitamment un gros portefeuille, qu'il ouvrit en tremblant. Il en retira des papiers qui étaient dans un état déplorable. Il s'avança vers Bonard, les lui mit à deux pouces du visage, et lui dit d'une voix étouffée par l'émotion:

— Malhonnête! Scélérate! Vous avoir perdu les papers à moi! Voyez, voyez, grosse malheureuse. Les *sketches* (dessins) de tous mes fabrications! Les comprennements de tous mes machines! Quoi je férai à présent? Quoi je présenterai à mes amis d'Angleterre?

Bonard, qui le considérait comme un fou, ne se fâcha pas des injures ni de la colère injuste de l'Anglais. Il regarda les papiers à mesure que M. Georgey les déployait, et dit avec calme:

— Il n'y a pas de mal, Monsieur l'Anglais, ce ne sera rien! Il ne s'agit que de faire sécher tout cela; il n'y paraîtra, seulement pas. Je vais appeler ma femme, elle vous donnera un coup de main.

L'ANGLAIS. – Arrêtez! Moi savais pas vous étiez lé mari de Madme. Une minute, s'il vous plaisait. Jé voulais mes habits sur mes épaules et mon inexpressible sur mes jambes. Jé vous démandais des excuses, jé savais pas Madme était votre femme. En vérité, j'étais bien repenti.

Tout en parlant, M. Georgey s'était habillé; il attendit en grelottant l'arrivée de Mme Bonard, que son mari avait été chercher. Quand elle entra, il s'épuisa en saluts, en excuses, que n'écoutèrent ni le mari ni la femme.

— Allume vite du feu, Bonard. Ce pauvre monsieur tremble à faire pitié. Chauffe-le du mieux que tu pourras; moi, je vais mettre des fers au feu pour sécher et repasser ses papiers, auxquels il paraît tenir.

L'Anglais se laissa tourner et retourner par Bonard devant un feu flamboyant; Mme Bonard repassait et repliait les papiers pendant que l'Anglais était enveloppé de la vapeur qu'exhalaient ses habits humides. Il fallut une demi-heure pour réchauffer l'homme et faire sécher ses vêtements.

Lorsqu'il se sentit sec et chaud, il dit à Bonard d'un ton radouci et modeste:

— J'espérais avoir mon *turkey*, *my dear sir* (mon cher Monsieur).

BONARD. – Écoutez, mon bon Monsieur, et tâchez de comprendre. La dinde que vous appelez *Turkey* (je ne sais pourquoi) n'est pas à vous, mais à moi.

L'Anglais fait un mouvement.

BONARD. – Permettez; laissez-moi achever. C'est Alcide qui vous l'a vendue?

L'ANGLAIS. – Oh yes! Alcide. *Good fellow*; il vendait à moi si bonnes *turkeys*!

BONARD. – Eh bien, Alcide me l'a volée et il vous l'a vendue.

L'ANGLAIS. – Oh! Alcide! *si bonne fellow*! Et Fridrick aussi!

BONARD. – Il vous en a déjà vendu deux autres, n'est-ce pas?

L'ANGLAIS. – Oh oui, excellentes!

BONARD. – Alcide les avait volées à Julien.

L'ANGLAIS. – Oh! *my goodness*! Comment! Alcide était une malhonnête, une voleure? Et le Fridrick aussi?

BONARD. – Combien vous les a-t-il vendues?

L'ANGLAIS. – Deux premièrs, six; lé grosse dernièr, houit. Il disait c'était plus grosse.

BONARD. – Ce fripon vous a volé et moi aussi.

L'ANGLAIS, *inquiet*. – Et jé mangeais plus vos grosses *turkeys*?

BONARD. – Si fait; je vous en vendrai à quatre francs tant que j'en aurai.

L'ANGLAIS, *riant et se frottant les mains*. – Oh! very well, nous bonnes amis alorse. Oh! lé fripone Alcide, lé fripone Fridrick! Il m'avait vendu deux premièrs. Quand jé lé revois, jé lui fais tous deux une boxe terrible. Good bye, master Bonarde. Good bye, excellent madme Bonarde. Je viendrai beaucoup souvent. Mes papers, s'il vous plaisait.

MADAME BONARD. – Voilà, Monsieur; ils sont bien secs, bien repassés, il n'y paraît pas; un peu jaunes seulement.

L'ANGLAIS. – Ça faisait riène du tout. *Good bye*.

M. Georgey fit un dernier salut et s'en alla.

Bonard regarda sa femme qui s'essuyait les yeux.

BONARD. – Tu pleures, femme? Et tu as raison; pour un rien je ferais comme toi. Frédéric, notre fils, un voleur!

MADAME BONARD. – C'est Alcide qui l'aura entraîné, bien sûr! À lui tout seul, il n'aurait jamais commis une si mauvaise action!

BONARD. – Je l'espère. Et voilà ce qu'il a gagné à ne pas m'obéir; je lui avais défendu bien des fois de fréquenter ce mauvais garnement d'Alcide... Quand il sera de retour, je lui donnerai son compte.

MADAME BONARD. – Oh! Bonard, ménage-le! Pense donc qu'il a été entraîné.

BONARD. – Un honnête garçon ne se laisse pas entraîner. Vois Julien: il est bien plus jeune que Frédéric, il n'a que douze ans, et il a résisté, lui.

Pendant que le mari et la femme causaient tristement en attendant Frédéric, Julien avait rentré son troupeau et soignait les chevaux. Il vit la tête de Frédéric, qui apparaissait derrière un tas de paille.

JULIEN, *riant*. – Tiens! qu'est-ce que tu fais là? Pourquoi t'es-tu fourré là-dedans?

FRÉDÉRIC. – Chut! Prends garde qu'on ne t'entende. J'ai aperçu l'Anglais dans la salle. Est-il parti?

JULIEN. – Oui, il vient de s'en aller. Pourquoi as-tu peur de cet Anglais? Il a l'air tout drôle, mais il n'est pas méchant, malgré tout ce qu'il dit. D'où le connais-tu, toi?

FRÉDÉRIC. – Je ne le connais pas beaucoup, seulement pour l'avoir rencontré avec Alcide. Qu'est-ce qu'il a dit? Pourquoi est-il venu ici?

JULIEN. – Je n'en sais trop rien; il me demandait son *tarké*; il paraît que c'est comme ça qu'il appelle les dindons.

FRÉDÉRIC. – Oui, oui; mais qu'a-t-il dit?

JULIEN. – Ma foi, je n'y ai pas compris grand-chose. Il voulait me boxer et puis ton père. Il demandait toujours son *tarké;* il m'appelait voleur, malhonnête. Je crois bien qu'il n'a pas sa tête; il a un peu l'air d'un fou.

FRÉDÉRIC. – A-t-il parlé de moi?

JULIEN. – Non, je ne pense pas; mais qu'est-ce que cela te fait?

FRÉDÉRIC. – Tu es sûr qu'il n'a rien dit de moi?

JULIEN. – Je n'ai rien entendu, toujours.

FRÉDÉRIC. – Alors je peux rentrer?

JULIEN. – Pourquoi pas? Mais qu'as-tu donc? Tu as l'air tout effaré.

FRÉDÉRIC. – Papa est-il dans la salle?

JULIEN. – Je pense que oui; je ne l'ai pas vu sortir.

Frédéric, rassuré, sortit de derrière la porte et se dirigea vers la maison. La porte s'ouvrit et Bonard parut.

— Suis-moi, dit-il à Frédéric d'une voix qui réveilla toutes ses craintes.

— Suis-moi, reprit-il; viens à l'écurie. Et toi, Julien, va-t'en.

Julien obéit, presque aussi tremblant que Frédéric. Bonard ferma la porte et décrocha le fouet de charretier. Frédéric devint pâle comme un mort.

BONARD. – Comment connais-tu cet Anglais qui sort d'ici?

Frédéric ne répondit pas; ses dents claquaient. Bonard lui appliqua sur les épaules un coup de fouet qui lui fit jeter un cri aigu.

BONARD. – D'où connais-tu cet Anglais?

FRÉDÉRIC, *pleurant*. – Je l'ai... rencontré... avec Alcide.

BONARD. – Pourquoi étais-tu avec Alcide, malgré ma défense? Pourquoi, d'accord avec Alcide, as-tu volé mes dindons pour les vendre à cet Anglais? Pourquoi m'as-tu laissé deux fois gronder Julien, le

sachant innocent et te sentant coupable?

FRÉDÉRIC, *pleurant*. – Ce n'est... pas moi... mon père... c'est... Alcide.

Puis, se jetant à genoux devant son père, il lui dit en sanglotant:

— Mon père, pardonnez-moi, c'est Alcide qui a volé les dindons. J'ai seulement eu tort de le voir après que vous me l'aviez défendu.

BONARD. – Tu mens. Je sais tout; avoue ta faute franchement. Raconte comment la chose est arrivée, et comment Alcide a pu vendre mes dindons à l'Anglais.

FRÉDÉRIC. – Alcide était convenu de me rencontrer dans le petit bois le soir quand je serai seul; il m'attendait. J'ai envoyé Julien les deux fois me faire une commission, pour qu'il ne me vît pas avec Alcide; j'ai couru dans le bois; je l'ai trouvé avec l'Anglais; puis Alcide a disparu un instant; il est revenu avec un dindon sous le bras. Avant que j'aie pu l'en empêcher, il a fait le marché avec l'Anglais, qui est parti tout de suite emportant le dindon. Alcide m'a donné deux francs, me demandant de n'en rien dire; j'étais tout ahuri, je ne savais pas ce que je faisais; Alcide s'est sauvé, et moi je m'en suis allé aussi.

BONARD. – Et les deux francs?

FRÉDÉRIC. – Je n'ai pu les rendre, Alcide s'était sauvé.

BONARD. – Et la seconde fois?

FRÉDÉRIC. – Ça s'est fait de même.

BONARD. – Et tu t'es laissé faire, sachant ce qui allait arriver? Et tu as encore empoché l'argent, sachant que c'était un vol? Et tu n'as pas rougi de laisser accuser Julien une seconde fois? Et tu n'as pas été honteux de voler ton père, ta mère, et de t'y faire aider par un vaurien, par un voleur comme toi-même? Tu mens, tu augmentes ta faute et ta punition.

Bonard empoigna Frédéric et lui administra une rude correction bien méritée. Il le rejeta ensuite sur le tas de paille et sortit de l'écurie.

V - Tous les *turkeys*

Quand Bonard rentra à la maison, il raconta à sa femme ce qui s'était passé entre lui et Frédéric. Mme Bonard pleura, tout en trouvant que son mari avait eu raison.

Pendant deux ou trois jours, tout le monde fut triste et silencieux à la ferme; petit à petit les Bonard oublièrent les torts graves de leur fils. Frédéric oublia la punition qu'il avait subie, et Julien oublia la conduite de Frédéric à son égard.

Tout marchait donc régulièrement dans la maison Bonard. Quand M. Georgey fut revenu chez lui, il changea de vêtements, et alla dans le petit café tenu par le père d'Alcide.

M. GEORGEY. – Mossieu Bourel, jé venais vous dire, votre jeune gentleman Alcide était une malhonnête.

BOUREL. – Alcide! Pas possible, monsieur Georgey. C'est un garçon de confiance.

M. GEORGEY. – Jé disais, moi, c'était une garçon voleur; il m'avait volé l'argent du turkey; j'avais tiré, et mis dans les mains à lui, houite francs. Et quoi j'avais? Rien du tout. Lé turkey avait couru, que jé né pouvais pas lé rattraper; et houite francs Alcide avait remportés dans son poche. Et moi étais pas content; et moi disais à vous: Alcide était une malhonnête.

Bourel ouvrit une porte du fond et appela:

— Alcide, viens donc t'expliquer avec M. Georgey; il n'est pas content de toi.

Alcide entra et dit d'un air hypocrite:

— Je suis bien fâché, monsieur Georgey, de vous avoir mécontenté; tout ça, c'est la faute de Julien.

M. GEORGEY, *vivement*. – Comment tu disais? Juliène était une *good fellow*. Lui relevait moi dans lé boue noire et mal parfioumée. Et lé turkey c'était pas lui. M. Bonarde m'a dit c'était pas lui. C'était pas croyable comme tu étais une malhonnête pour les *turkeys*.

ALCIDE. – Monsieur, je vous assure que M. Bonard s'est trompé; il croit Julien qui est un menteur; moi, Monsieur, je vous aime bien, et je ferai tout ce que vous voudrez pour vous contenter et vous bien servir.

M. GEORGEY. – Moi voir cette chose plus tardivement, moi demander à Madame Bonarde.

ALCIDE. – Mme Bonard ne dira pas vrai à Monsieur, parce qu'elle ne m'aime pas et qu'elle ne croit que Julien.

M. GEORGEY. – Madme Bonarde était bien aimable; elle disait toujours le vrai. Good bye, mossieur Bourel; good bye, Alcide. Prends attention! Jé n'aimais pas quand on trompait moi.

M. Georgey sortit et rentra chez lui; il appela sa servante.

— Caroline, jé voulais dîner très vite; lé midi il était passé.

Cinq minutes après, Caroline apportait le dîner de M. Georgey.

CAROLINE. – Monsieur devait acheter un dindon, et Monsieur ne m'a rien rapporté.

M. GEORGEY. – C'était tous ces garçons qui faisaient des malentendements. Moi plus comprendre les raisonnements. J'avais donné houite francs pour une grosse, belle animal, et moi j'avais rien du tout. Pas de turkey dans lé cuisine, moins houite francs dans mon poche. Moi demander à Madme Bonarde. C'était une aimable dame, Madme Bonarde. Et moi demander toutes les choses à Madme Bonarde.

Après avoir dîné, M. Georgey se mit à copier les papiers que lui avait repassés Mme Bonard; ils étaient d'une couleur qui sentait trop le bain qu'ils avaient pris.

Tout en écrivant, il songeait à son turkey et aux moyens de le ravoir. Tout à coup une idée lumineuse éclaircit sa physionomie.

— Caroline, s'écria-t-il, Caroline, vous venir vite; je voulais parler à vous.

Caroline accourut.

CAROLINE. – Qu'est-ce qu'il y a? Monsieur se trouve incommodé?

M. GEORGEY. – Oui, *my dear*; beaucoup fort incommodé par mon *turkey.* Vous allez tout de souite, très vitement, chez Madme Bonarde; vous demander à Madme Bonarde ma grosse turkey, et vous apporter le *turkey strangled.*

CAROLINE. – Qu'est-ce que c'est, *strangled*?

M. GEORGEY. – Vous pas savoir quoi c'est strangled? Vous, serrer lé gorge du turkey; lui être morte et pas courir, pas sauver chez Madme Bonarde.

CAROLINE. – Ah! Monsieur veut dire étranglé?

M. GEORGEY. – *Yes, yes, my dear,* stranglé. Moi croyais fallait dire *strangled;* c'était stranglé. C'était la même chose, allez vitement.

Caroline partit en riant. Elle avait à peine fait dix pas qu'elle s'entendit encore appeler par la fenêtre.

M. GEORGEY. – Caroline, *my dear*, vous acheter toutes les *turkeys* de Madame Bonard, et tous les semaines vous prendre deux *turkeys*, et moi manger deux *turkeys*.

CAROLINE. – Combien faut-il les payer, Monsieur?

M. GEORGEY. – Vous payez quoi demandait Madme Bonard, et vous faire mes salutations. Allez, *my dear*, vous courir vitement.

La tête de M. Georgey disparut; la fenêtre se referma. Caroline marcha vite d'abord; quand elle fut hors de vue, elle prit son pas accoutumé.

«Quand je perdrais quelques minutes, se dit-elle, les *tarké*, comme il les appelle, n'auront pas disparu. Mais, avec lui, c'est toujours vite, vite. Il n'a pas de patience. C'est un brave homme tout de même, et les Bourel le savent bien. Ils l'attrapent joliment. C'est le garçon surtout que je n'aime pas. Il trompe ce pauvre M. Georgey que c'est une pitié. Je finirai bien par le démasquer tout de même. Tiens!

Le voilà tout juste; il sort du café Margot. Où prend-il tout l'argent qu'il dépense? Ce n'est toujours pas le père qui lui en donne; car il est joliment serré. Tiens! Voilà le petit Bonard qui le rencontre... Ils entrent dans le bois; qu'est-ce qu'ils ont à comploter ensemble? Ça me fait l'effet d'une paire de filous.»

Tout en observant et en réfléchissant, Caroline était arrivée chez les Bonard; elle ne trouva que la femme et lui fit tout de suite la commission de M. Georgey.

MADAME BONARD, *riant*. – Ah! C'est M. Georgey qui s'appelle; mes dindes lui ont donné dans l'oeil, à ce qu'il paraît. Il est un peu drôle, tout de même.

CAROLINE. – Lui vendez-vous vos dindes? Il les veut toutes.

MADAME BONARD. – Toutes à la fois? Que va-t-il faire de ces quarante-six bêtes qu'il faut nourrir et mener dans les champs?

CAROLINE. – Non, non, il en veut deux par semaine; mais il les retient toutes. Combien les vendez-vous?

MADAME BONARD. – Je les vends quatre francs; mais s'il faut les lui garder trois ou quatre mois encore, ce n'est pas possible; les bêtes me coûteraient cher à nourrir; de plus, elles dépériraient et ne vaudraient plus rien.

CAROLINE. – Il m'a pourtant recommandé de les acheter toutes.

MADAME BONARD. – Écoutez; pour l'obliger je veux bien lui en garder une douzaine, mais je vendrai le reste à la foire du mois prochain. Pas possible autrement; elles sont toutes à point pour être mangées.

CAROLINE. – Va-t-il être contrarié! Il tient à vos dindes! que c'en est risible; les deux dernières que je lui ai servies, je croyais le voir étouffer, tant il en a mangé. Jamais il n'en avait eu de si tendres, de si blanches, de si excellentes, disait-il entre chaque bouchée.

MADAME BONARD. – Est-ce qu'il vit seul? Que fait-il dans notre pays?

CAROLINE. – Il vit tout seul. Il n'a que moi pour le servir. Il est venu, paraît-il, pour construire et mettre en train une usine pour un ami, le baron de Gerfeuil, qui n'y entend rien et qui l'a fait venir d'Angleterre. Et il doit avoir beaucoup d'argent, car il en dépense joliment. Il travaille toujours; il ne voit personne que les ouvriers et un interprète qui transmet ses ordres. C'est qu'on ne le comprendrait pas sans cela.

MADAME BONARD. – Il a un drôle de jargon. Et comment est-il? Est-il bonhomme? Il me fait l'effet d'être colère.

CAROLINE. – Il est vif et bizarre; mais c'est un brave homme. Je commence à m'y attacher, et ça me taquine de le voir attrapé comme il l'est sans cesse par ces Bourel père et fils. Alcide surtout le plume à faire frémir; c'est un mauvais garnement que ce garçon; vous feriez bien de ne pas laisser votre Frédéric se rencontrer avec lui.

MADAME BONARD. – Oh! Frédéric ne le voit plus; Bonard le lui a bien défendu.

CAROLINE. – Mais je viens de les voir entrer ensemble dans le bois, près de chez vous.

MADAME BONARD, *effrayée*. – Encore! Oh! mon Dieu! Si Bonard le savait! Il le lui a tant défendu.

CAROLINE. – Et il a bien fait, car une société comme ça, voyez-vous, madame Bonard, il y a de quoi perdre un jeune homme.

MADAME BONARD. – Je le sais, ma bonne mademoiselle Caroline, je ne le sais que trop, et je parlerai ferme à Frédéric, je vous en réponds. Mais, pour Dieu! N'en dites rien à Bonard, il le rouerait de coups.

CAROLINE. – Je ne dirai rien, madame Bonard; mais... je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux que le père connaisse les allures de son fils. Ne vaut-il pas mieux que le garçon soit battu maintenant que de devenir un filou, un gueux plus tard?

MADAME BONARD. – J'y penserai, j'y réfléchirai, ma bonne Caroline, je vous le promets. Mais gardez-moi le secret, je vous en supplie.

CAROLINE. – Je veux bien, moi; au fait, ça ne me regarde pas, c'est votre affaire. Au revoir, madame Bonard; donnez-moi une de vos dindes, que je l'emporte; si je revenais les mains vides, mon maître serait capable de tomber malade.

MADAME BONARD. – Mais je ne les ai pas, elles sont aux champs.

CAROLINE. – Il faut que nous y allions; je ne veux pas rentrer sans la dinde.

MADAME BONARD. – Écoutez; allez le long du bois, tournez dans le champ à gauche, vous trouverez Julien avec les dindes, et vous ferez votre choix. Vous connaissez Julien, je pense?

CAROLINE. – Ma foi, non; il n'y a pas longtemps que je suis dans le pays, je n'y connais pas beaucoup de monde.

MADAME BONARD. – Vous le reconnaîtrez tout de même, puisqu'il n'y a que lui qui garde mes dindes dans le champ. Le long du bois, puis à gauche.

CAROLINE. – C'est entendu; et je payerai Julien?

MADAME BONARD. – Comme vous voudrez; nous nous arrangerons.

Caroline partit; elle prit le chemin que lui avait indiqué Mme Bonard, et trouva Julien avec son troupeau.

VI - Les pièces d'or de M. Georgey

À mesure que Caroline approchait, Julien la regardait et s'inquiétait; craignant quelque nouvelle aventure, il fit avancer ses dindons à grands pas. Mais Caroline marchait plus vite que les dindons; elle ne tarda pas à le rejoindre. Elle examina attentivement les bêtes pour avoir la plus belle.

L'inquiétude de Julien augmenta; il ne quittait pas des yeux Caroline, et fit siffler sa baguette pour lui faire voir qu'il était prêt à défendre à main armée le troupeau dont il avait la garde.

Caroline n'y fit pas attention; elle ne se doutait pas de la méfiance dont elle était l'objet. Mais quand Julien la vit se baisser pour saisir la dinde qu'elle avait choisie, il lui appliqua un coup de baguette sur les mains et s'avança sur elle d'un air menaçant. Caroline poussa un cri.

JULIEN. – Ne touchez pas à mes dindes, ou je vous cingle les doigts d'importance.

CAROLINE. – Que tu es bête! Tu m'as engourdi les doigts, tant tu as tapé fort. On ne plaisante pas comme ça, Julien.

JULIEN. – Je ne veux pas que vous touchiez à mes bêtes; allez-vous-en.

CAROLINE. – Mais puisque j'en ai acheté une à Mme Bonard! C'est elle qui m'a envoyée ici pour la choisir.

JULIEN. – Ta! ta! ta! je connais cela. Je ne m'y fie plus. On m'en a déjà volé deux; je ne me laisserai pas voler une troisième fois.

CAROLINE. – Tu es plus sot que tes dindes, mon garçon. J'ai fait le prix avec Mme Bonard; voici quatre francs pour payer ta dinde, est-ce voler, cela?

JULIEN. – Je n'en sais rien, mais vous n'y toucherez pas que Mme Bonard ne m'en ait donné l'ordre. Est-ce que je sais qui vous êtes et si vous dites vrai?

CAROLINE. – Puisque je t'appelle par ton nom, c'est que quelqu'un me l'a dit; et ce quelqu'un, c'est Mme Bonard. Voyons, laisse-moi faire, et voici les quatre francs.

JULIEN. – Je ne vous laisserai pas faire, et je ne veux pas de vos quatre francs. Vous faites comme Alcide, qui m'offrait aussi quatre francs pour avoir un dindon qu'il revendait huit francs à son Anglais.

CAROLINE. – Quel Anglais? M. Georgey? C'est mon maître.

JULIEN. – Tant pis pour vous; votre maître emploie des fripons comme Alcide à son service, je me moque bien de votre Anglais; je ne connais que Mme Bonard, et je ne donne rien que par son ordre.

CAROLINE. – Tu n'es guère poli, Julien; je vais aller me plaindre à Mme Bonard.

JULIEN. – Allez où vous voulez et laissez-nous tranquilles, moi et mes quarante-six bêtes.

CAROLINE. – Quarante-six bêtes et toi, cela en fait bien quarante-sept; et la plus grosse n'est pas la moins bête.

JULIEN. – Tout ça m'est égal. Allez vous plaindre si cela vous fait plaisir; dites-moi toutes les injures qui vous passeront par la tête, offrez-moi tout l'argent que vous avez, rien n'y fera; vous ne toucherez pas à mes dindes.

CAROLINE. – Petit entêté, va! Tu me fais perdre mon temps à courir. Si je voulais, j'en prendrais bien une malgré toi.

JULIEN. – Essayez donc, et vous verrez.

Et Julien se campa résolument entre Caroline et son troupeau, les poings fermés prêts à agir, et les pieds en bonne position pour l'attaque ou la défense. Caroline leva les épaules et s'en alla du côté de la ferme.

«Elle n'est pas méchante tout de même, pensa Julien; c'est égal, je ne la connais pas, je dois prendre les intérêts de mes maîtres et j'ai bien fait, en somme.»

Caroline revint à la ferme et conta à Mme Bonard ce qui s'était passé. Mme Bonard rit de bon coeur.

— C'est un brave petit garçon, dit-elle; il a eu peur qu'il ne lui arrivât une aventure comme avec Alcide, et il a bien fait.

CAROLINE. – Grand merci! Vous trouvez bien fait de m'avoir cinglé les doigts à m'en laisser la marque, de me...

MADAME BONARD. – Écoutez donc, c'est ma faute; j'aurais dû vous accompagner et lui expliquer moi-même notre marché. Venez, venez, Caroline, je vais vous faire donner votre dinde.

Elles retournèrent au champ, et, à leur grande surprise, elles virent près de Julien M. Georgey riant et se tenant les côtes.

Quand elles approchèrent, il redoubla ses éclats de rire et ne put articuler une parole.

MADAME BONARD. – Qu'y a-t-il, mon Julien? Pourquoi M. Georgey est-il avec toi? Pourquoi rit-il si fort?

JULIEN. – Il paraît qu'il était ici tout près, caché dans un buisson, pendant que je défendais mes dindes contre cette dame qui voulait m'en prendre une. Dès qu'elle a été partie, il a sauté hors de son buisson, il est arrivé à moi en courant; il a voulu me saisir les mains, je me suis défendu avec ma baguette, je l'ai cinglé de mon mieux. Au lieu de se fâcher, il s'est mis à rire; plus je cinglais, plus il riait, et le voilà qui rit encore à s'étouffer. Tenez, voyez, le voilà qui se roule... Je vais me sauver avec mes dindes... le voilà qui se calme: il ne disait qu'un seul mot, toujours le même: *tarké*, *tarké*!

Les rires de l'Anglais reprirent de plus belle.

MADAME BONARD. – N'aie pas peur, mon Julien, reste là; ce M. Georgey veut une bête de ton troupeau qu'il appelle *tarké*. Et voilà sa servante, Mlle Caroline, qui venait en acheter une; c'est moi qui te l'envoyais.

JULIEN, *troublé*. – Je ne savais pas, maîtresse. Je vous fais bien mes excuses, ainsi qu'à Mlle Caroline. Je craignais, ne la connaissant pas, qu'elle ne me volât une de vos dindes, comme l'avait fait Alcide.

L'Anglais, voyant l'air confus de Julien, crut que Mme Bonard le grondait. Son rire cessa à l'instant; il se releva et dit:

— Vous, Madme Bonarde, pas gronder Juliène: il était une honnête pétite, une excellente pétite; il avait battu mon Caroline beaucoup fort; il avait poussé le money de Caroline; il avait voulu boxer Caroline; il avait battu moi. C'était très bien, parfaitement excellent. J'aimais beaucoup fort Juliène; jé voulais lé prende avec les *turkeys*; Madme Bonarde, jé voulais emporter Juliène avec les *turkeys*. Il était un honnête garçonne; j'aimais les honnêtes garçones; jé voyais pas beaucoup honnêtes garçones. *Good fellow*, you, little dear, ajouta M. Georgey en passant la main sur la tête de Julien. Oh oui! good fellow, toi venir avec les *turkeys* chez moi, dans mes services? Oh yes! Disais vitement yes, pétite Juliène.

MADAME BONARD. – Mais, Monsieur, je ne veux pas du tout laisser venir Julien chez vous. Je veux le garder.

M. GEORGEY. – Oh! Madme Bonarde! Vous si aimable! Vous si excellent! J'aimais tant un honnête garçonè!

MADAME BONARD. – Et moi aussi, Monsieur, j'aime les honnêtes garçons, et c'est pourquoi j'aime Julien et je le garde.

M. GEORGEY. – Écoute, pétite Juliène, si toi venais chez moi, je donner beaucoup à toi. Tenez, pétite, voilà.

M. Georgey tira sa bourse de sa poche.

M. GEORGEY. – Tu voyais! Il était pleine d'argent jaune. Moi té donner cinq jaunets. C'était bien beaucoup; c'était un grosse argent.

Et il les mit de force dans la main de Julien. Mme Bonard poussa un cri; Julien lui dit:

— Qu'avez-vous, maîtresse? De quoi avez-vous peur?

MADAME BONARD, *tristement*. – Tu vas me quitter, mon Julien! Moi-même, je dois te conseiller de suivre un maître si généreux!

M. GEORGEY. – Bravo! Madme Bonarde, c'était beaucoup fort bien! Viens, pétite Juliène, moi riche, moi te donner toujours les jaunets.

JULIEN. – Merci bien, Monsieur, merci, je suis très reconnaissant. Voici vos belles pièces, Monsieur, je n'en ai pas besoin: je reste chez M. et Mme Bonard; j'y suis très heureux et je les aime.

Julien tendit les cinq pièces de vingt francs à M. Georgey, qui ouvrit la bouche et les yeux, et qui resta immobile.

MADAME BONARD. – Julien, mon garçon, que fais-tu? Tu refuses une fortune, un avenir!

M. GEORGEY. – Juliène, tu perdais lé sentiment, *my dear*. Pour quelle chose tu aimais tant Master et Madme Bonarde?

JULIEN. – Parce qu'ils m'ont recueilli quand j'étais orphelin, Monsieur; parce qu'ils ont été très bons pour moi depuis plus d'un an, et que je suis reconnaissant de leur bonté. Ne dites pas, ma chère maîtresse, que je refuse le bonheur, la fortune. Mon bonheur est de vous témoigner ma reconnaissance, de vous servir de mon mieux, de vivre près de vous toujours.

— Cher enfant! s'écria Mme Bonard, je te remercie et je t'aime, ce que tu fais est beau, très beau.

Mme Bonard embrassa Julien, qui pleura de joie et d'émotion; Caroline se mit aussi à embrasser Julien; l'Anglais sanglota et se jeta au cou de Julien en criant:

— *Beautiful! Beautiful!* Pétite Juliène, il était une grande homme!

Et, lui prenant la main, il la serra et la secoua à lui démancher l'épaule. Julien lui coula dans la main ses cinq pièces d'or, l'Anglais voulut en vain le forcer à les accepter. Julien s'enfuit et retourna à son troupeau, qui s'était éparpillé dans le champ pendant cette longue scène. Il courait de tous côtés pour le rassembler; Caroline et Mme Bonard coururent aussi pour lui venir en aide; l'Anglais se mit de la partie et parvint à saisir deux des plus belles dindes; il les examina, les trouva grosses et grasses, leur serra le cou et les étouffa.

M. GEORGEY. – Caroline, Caroline, j'avais les *turkeys*; j'avais strangled deux grosses; ils étaient lourdes terriblement.

Les dindes étaient réunies; Caroline accourut près de son maître et regarda celles qu'il tenait.

CAROLINE. – Mais, Monsieur, elles sont mortes; vous les avez étranglées?

M. GEORGEY, *souriant*. – Yes, *my dear*; jé voulais manger des *turkeys*, toujours des *turkeys*.

CAROLINE. – Mais, Monsieur, vous en avez pour huit jours.

M. GEORGEY. – No, no, *my dear*, une turkey tous les jours... Taisez-vous, *my dear*. J'avais dit jé voulais, et quand j'avais dit jé voulais jé voulais. Demaine vous dites à Master Bonarde, à Madme Bonarde, à pétite Juliène, jé voulais ils dînaient tous chez moi, dans mon petite maison. Allez, *my dear*, allez tout de suite, vitement. Jé payais les *turkeys* démain.

M. Georgey s'en alla sans tourner la tête; Caroline ramassa les deux dindes et alla faire part à Mme Bonard et à Julien de l'invitation de M. Georgey.

Mme Bonard remercia et accepta pour les trois invités; ils se séparèrent en riant.

Pendant ce temps, Frédéric était venu rejoindre Alcide dans le bois.

— Eh bien, pauvre ami, es-tu remis de la rossée que t'a donnée ton père?

FRÉDÉRIC. – Oui, et je viens te dire que je ne peux plus te voir en cachette, mon père me surveille de trop près.

ALCIDE. – Bah! Avec de l'habileté on peut facilement tromper les parents.

FRÉDÉRIC. – Mais, vois-tu, Alcide, je ne suis pas tranquille; j'ai toujours peur qu'il ne me surprenne. J'aime mieux me priver de te voir et obéir à mon père.

ALCIDE. – Voilà qui est lâche, par exemple! Moi qui te croyais si bon ami, qui faisais ton éloge à tous nos camarades, tu me plantes là comme un nigaud que tu es. Quel mal faisons-nous en causant? Quel droit ont tes parents de t'empêcher de te distraire un instant, après t'avoir fait travailler toute la journée comme un esclave? Ne peux-tu pas voir tes amis sans être battu? Faut-il que tu ne voies jamais que tes parents et ce petit hypocrite de Julien qui cherche à se faire valoir?

FRÉDÉRIC. – Julien est bon garçon, je t'assure. Il m'aime.

ALCIDE. – Tu crois cela, toi? Si tu savais tout ce qu'il dit et comme il se vante de prendre ta place! Crois-moi, on te fait la vie trop dure. Voici la foire qui approche; je parie qu'ils ne te donneront pas un sou, et il te faut de l'argent pour t'amuser. Il faut que nous en fassions, et nous en aurons. Veux-tu m'aider?

FRÉDÉRIC, *hésitant*. – Je veux bien, si tu ne me fais faire rien de mal.

ALCIDE. – Sois tranquille. Mais séparons-nous, de peur qu'on ne te voie; je t'expliquerai ça dimanche quand nous nous reverrons ici.

Et les deux amis se quittèrent. Quand Bonard rentra du labour avec Frédéric qui était venu le rejoindre, et qu'il ne laissait plus seul à la maison que pour le travail nécessaire, Mme Bonard leur raconta les aventures de l'après-midi. Bonard rit beaucoup; il fut touché du désintéressement et du dévouement de Julien.

— Merci, mon garçon, lui dit-il; je n'oublierai pas cette preuve d'amitié que tu nous as donnée. Merci.

Frédéric avait écouté en silence. Quand le récit fut terminé, il dit à Julien:

— Il est donc bien riche, cet imbécile d'Anglais? Tu aurais dû garder son argent.

JULIEN. – Il n'est pas imbécile, mais trop bon. Je pense qu'il est riche, mais je n'avais pas mérité l'or qu'il m'offrait, et je ne voulais pas accepter son offre de le suivre.

FRÉDÉRIC. – Je trouve que tu as été très bête dans toute cette affaire.

BONARD, *sèchement*. – Tais-toi! Tu n'as pas le coeur qu'il faut pour apprécier la conduite de Julien.

VII - Dîner de M. Georgey

Le lendemain, Frédéric, qui était de mauvaise humeur de n'avoir pas été invité chez M. Georgey, s'en prit à Julien et commença à le blâmer de n'avoir pas accepté l'or de l'Anglais.

JULIEN. – Mais tu vois bien qu'il me le donnait pour entrer à son service, et je voulais rester ici.

FRÉDÉRIC. – C'est ça qui est bête! Chez l'Anglais, tu serais devenu riche, il t'aurait payé très cher; tu aurais pu gagner sur les achats qu'il t'aurait fait faire.

JULIEN. – Comment ça? Comment aurais-je gagné sur les achats?

FRÉDÉRIC. – C'est facile à comprendre, Alcide me l'a expliqué. Tu achètes pour deux sous de tabac, tu lui en comptes trois; tu prends un paquet de chandelles, trois francs: tu comptes trois francs cinquante; et ainsi de suite.

JULIEN, *avec indignation*. – Et tu crois que je ferais jamais une chose pareille?

FRÉDÉRIC. – Tiens, par exemple! Alcide le fait toujours. Il dit que c'est pour payer son temps perdu à faire des commissions, et c'est vrai, ça; alors, c'est avec cela qu'il s'amuse, qu'il achète des cigares, des saucisses, toutes sortes de choses, et il ne s'en porte pas plus mal.

JULIEN. – Non, mais il se gâte de plus en plus et devient de plus en plus malhonnête. Prends garde, Frédéric! C'est un mauvais garçon! Ne l'écoute pas, ne fais pas comme lui.

FRÉDÉRIC. – Vas-tu me prêcher, à présent? Je sais ce que j'ai à faire. Prends garde toi-même! Si tu as le malheur d'en dire un seul mot à mon père et à ma mère, nous te donnerons une rossée dont tu te souviendras longtemps.

JULIEN. – Tu n'as pas besoin de craindre que je te fasse gronder. Tu sais que je fais toujours mon possible pour t'éviter des reproches. Que de fois je me suis laissé gronder pour toi!

FRÉDÉRIC, *avec aigreur*. – C'est bon! Je n'ai pas besoin que tu me rappelles les générosités dont tu te vantes. Avec tes belles idées, Alcide dit que tu resteras un imbécile et un pauvrard à la charité de mes parents, comme tu l'es depuis un an, ce qui n'est agréable ni pour eux ni pour moi, car tu as beau faire, tu resteras toujours un étranger qu'on peut chasser d'un jour à l'autre.

Julien rougit et voulut répondre, mais il se contint, et continua à balayer la cour, pendant que Frédéric sifflotait un air qu'il recommençait toujours.

Un autre sifflet, qui reprit le même air, se fit entendre dans le lointain. Frédéric se tut, prit un trait de charrue, le tordit pour le déchirer, tira dessus pour achever de le séparer en deux, et dit à Julien:

— Si mon père me demande, tu lui diras que j'ai été porter ce vieux trait à raccommoder chez le

bourrelier. Tu vois qu'il est cassé; regarde bien, pour dire ce qui en est si mon père te questionne.

— Je vois, répondit Julien tristement.

Frédéric s'en alla avec le trait.

«Je sais bien où il va, se dit Julien. Un rendez-vous avec son fidèle Alcide. Ce malheureux Frédéric! Comme il est changé depuis quelque temps! Cet Alcide lui a fait bien du mal!»

— Julien, Julien! voici l'heure de t'habiller pour aller dîner chez M. Georgey, cria Mme Bonard. Il faut te faire propre, mon garçon. Mets ta blouse des dimanches; donne-toi un coup de peigne, un coup de savon, et viens me trouver dans la salle. Je t'y attends.

Julien avait fini son ouvrage; il posa le balai dans l'écurie et courut se débarbouiller à la pompe.

— Je me nettoierai aussi bien à grande eau que si j'usais le savon de Mme Bonard. Frédéric a dit vrai: Je suis à la charité de M. et Mme Bonard: je dois faire le moins de dépense possible.

Julien soupira; puis il se lava, se frotta si bien qu'il sortit très propre de dessous la pompe; il démêla ses cheveux: bien lavés avec le peigne de l'écurie qui servait aux chevaux, mit du linge blanc, une vieille blouse déteinte, mais propre, ses souliers ferrés et alla retrouver dans la salle Mme Bonard, qui l'attendait en raccommodant du linge. Elle l'examina.

MADAME BONARD. – Bien! Tu es propre comme cela. La blouse n'est pas des plus neuves, mais tu en achèteras une à la foire prochaine.

JULIEN. – Et M. Bonard? Est-ce qu'il ne vient pas?

MADAME BONARD. – Il va nous rejoindre chez l'Anglais; il a été marchander un troupeau d'oies.

Ils se mirent en route; Julien parlait peu, il était triste.

MADAME BONARD. – Qu'est-ce que tu as, mon Julien? Tu ne dis rien; tu es tout sérieux, comme qui dirait triste.

JULIEN. – Je ne crois pas, maîtresse, je n'ai rien qui me tourmente.

MADAME BONARD. – Tu es peut-être honteux de ta blouse?

JULIEN. – Pour ça non, maîtresse; elle est encore trop belle pour ce que je vaux et pour l'ouvrage que je fais chez vous.

MADAME BONARD. – Qu'est-ce que tu dis donc? Tu travailles du matin au soir; le premier levé, le dernier couché.

JULIEN. – Oui, maîtresse; mais quel est l'ouvrage que je fais? À quoi suis-je bon? À me promener toute la journée avec un troupeau de dindes? Ce n'est pas un travail, cela.

MADAME BONARD. – Et que veux-tu faire de mieux, mon ami? Quand tu seras plus grand, tu feras autre chose.

JULIEN. – Oui, maîtresse; mais en attendant, je mange votre pain, je bois votre cidre, je vous coûte de l'argent; c'est une charité que vous me faites, et je ne puis rien pour vous, moi; voilà ce qui me fait de la

peine.

Julien passa le revers de sa main sur ses yeux. Mme Bonard s'arrêta et le regarda avec surprise.

MADAME BONARD. – Ah ça! Qu'est-ce qui te prend donc? Où as-tu pris toutes ces idées?

JULIEN. – On me l'a dit, maîtresse; de moi-même je n'y avais pas pensé: je suis trop bête pour l'avoir compris tout seul.

MADAME BONARD. – Si je savais quel est le méchant coeur qui t'a donné ces sottes pensées, je lui dirais ce que j'en pense, moi. Ce n'est pas toi qui es bête, c'est l'imbécile qui t'a fait croire tout ce que tu viens de me débiter. Nomme-le-moi, Julien; je veux le savoir.

JULIEN. – Pardon, maîtresse; je ne peux pas vous le dire, puisque vous trouvez qu'il a mal fait.

MADAME BONARD. – Bon garçon, va! Mais n'en crois pas un mot, c'est tout des mensonges. J'ai besoin de toi, et tu me fais l'ouvrage d'un homme, et tu prends mes intérêts, et je serais bien embarrassée sans toi.

JULIEN. – Merci bien, maîtresse, vous avez toujours été bonne pour moi.

Ils continuèrent leur chemin et arrivèrent bientôt chez M. Georgey; le père Bonard les attendait à la porte.

CAROLINE. – Entrez, entrez, madame Bonard; mon maître est ici, dans la salle.

Caroline ouvrit la porte de la salle où M. Georgey les attendait.

M. GEORGEY. – Bonjour, good morning, pour lé société. J'avais une faim terrible pour lé turkey. Vitement, Caroline; jé sentais lé parfumerie du turkey, ça me faisait un creusement dans le stomach.

— Et vous allez bien, Monsieur? dit Mme Bonard pour dire quelque chose.

M. GEORGEY. – Oh *yes*! *perfectly well*!

MADAME BONARD. – Julien s'est fait beau pour venir chez vous, Monsieur; nous sommes tous biens reconnaissants...

M. GEORGEY. – Oh! dear! taisez-vous. Quand je sentais lé turkey, moi pas dire rien du tout pour le creusement du stomach; moi penser au turkey et pas entendre riène qué lé friturement du graisse... À table tout lé société. J'entendais lé turkey.

Caroline arrivait en effet avec la dinde cuite à point, exhalant un parfum qui fit sourire l'Anglais; ses longues dents se découvrirent jusqu'aux gencives, ses yeux brillèrent comme des escarboucles, et il commença à dépecer la superbe bête, qui pesait plus de dix livres. Il en distribua largement aux convives, prit sa part; un quart d'heure après, il n'en restait rien que la carcasse.

M. GEORGEY, *avec calme*. – La deuxième turkey, Caroline.

Chacun se regarda avec surprise. Caroline sourit de leur étonnement.

M. GEORGEY, *vivement.* – La deuxième turkey, j'avais commandé. Quand j'avais commandé une fois, jé voulais pas commander une autre fois; c'était un troublement pour lé stomach.

Caroline se dépêcha d'apporter la seconde dinde; l'Anglais la découpa et voulut en servir de larges parts comme la première fois; mais Mme Bonard partagea son énorme morceau avec son mari.

M. GEORGEY. – Oh! Quoi vous faisez, Madme Bonarde! Vous pas manger tout? Vous pas trouver excellent le turkey graissé par vous?

MADAME BONARD. – Si fait, Monsieur, mais nous ne pouvons plus manger, Bonard et moi. Vous nous en aviez déjà servi un gros morceau.

M. GEORGEY, *à mi-voix.* – C'était drôle! C'était très beaucoup drôle!... Toi, pétite Julième, toi, ma pétite favorisé, tu veux encore et toujours? Véritablement?

JULIEN. – Oui, Monsieur! C'est si bon la dinde! Je n'en avais jamais mangé.

M. GEORGEY. – Jamais... mangé turkey... Pétite malheureuse! Jé té donnais turkey, moi. Donné lé plateau... Un pièce... un autre pièce... un tr...

— Miséricorde! s'écria Mme Bonard en riant et en enlevant l'assiette des mains de M. Georgey; vous allez tuer mon pauvre Julien.

M. GEORGEY. – No, no, turkey jamais tuer; turkey léger... étouffait jamais le stomach.

Il recommença à manger de plus belle. Il resta à peine la moitié du second dindon.

M. GEORGEY. – Enlevez, Caroline; donnez lé... lé... lé hare... Vous pas comprendre lé hare?... La longue animal... Comment vous lé dites? Une, une lévrière?

CAROLINE. – Ah! Je comprends. Monsieur veut dire le lièvre.

M. GEORGEY. – Yes, yes, *my dear*, lé lévrier. Jé disais bien pourquoi vous pas comprendre? C'était par grognement; vous voulais pas me donner à manger l'autre turkey, et vous furious pour cette chose. Allez, *my dear*, allez vitement chercher le lévrier, et vous êtes bonne garçonne comme pétite Julième.

Caroline, qui n'était pas du tout furieuse, sortit en riant et rapporta un lièvre magnifique avec une sauce de gelée de groseilles.

M. GEORGEY. – Madme Bonarde, *my dear*, vous manger un petit pièce de lévrier.

MADAME BONARD. – Volontiers, Monsieur, mais pas beaucoup, très peu.

M. Georgey lui en coupa un morceau de deux livres.

MADAME BONARD. – Je ne pourrai jamais avaler tout cela, Monsieur; je vais partager avec mon mari.

M. GEORGEY. – Madme Bonarde, cela était une beaucoup petit pièce; povre sieur Bonarde n'avoir rième du tout.

M. Georgey eut beau insister, ils déclarèrent en avoir plus qu'ils n'en pouvaient avaler. Julien en mangea de manière à contenter M. Georgey, qui le regardait avec une satisfaction visible. Il les fit boire en proportion de ce qu'ils avaient mangé; après le lièvre on avait servi des petits pois, puis une crème à la vanille. Julien avalait, avalait; l'Anglais riait et se frottait les mains. Bonard riait et chantait; Mme Bonard sentait sa tête tourner et s'inquiétait. Caroline sautillait, riait, versait à boire et parlait comme une pie.

M. GEORGEY. – Stop, Caroline, *my dear*. Jé voulais plus donner à boire; ils étaient tous en tournoiement. Vous, Caroline, taisez-vous et courez vitement apporter le coffee, et laissez-nous en tranquillité.

Caroline rentra peu d'instants après avec le café; M. Georgey en fit boire deux tasses à chacun de ses convives.

M. GEORGEY. – C'était très bon pour enlever lé tournoiement, *my dear*. Après le coffee nous parler tout lé jour; quand lé lune est arrivée, jé rentrer vous dans lé maison à vous.

MADAME BONARD. – Pardon, Monsieur, il faut que je m'en aille tout à l'heure; nous avons à faire chez nous.

M. GEORGEY. – Quoi vous avoir à faire? Frédéric il était là.

MADAME BONARD. – Mais il ne fera pas du tout ce qu'il y a à faire dans la ferme, Monsieur. Les vaches, les chevaux, les cochons à soigner. Et puis les dindes qui n'ont pas été au champ.

M. GEORGEY. – Alors nous tous partir à la fois, et moi aider pour les *turkeys* avec ma pétite Julième, et moi converser avec lé pétite Julième. Jé commençais.

— Écoute mon raison, pétite Julième. Tu avais battu Caroline pour les *turkeys*, c'était très fort joli; tu avais dit *no, no*, pour son *money*, c'était plus excellent encore. Tu avais battu moi, fort, très fort, c'était admirable, et jé dis: admirable! Alors j'avais dit dans mon cervelle: Pétite Julième était une honnête créature; quoi il faisait avec Mme Bonarde? Il gardait les *turkeys*. Ce n'était pas une instruction, garder *turkeys* et batter moi et Caroline. Jé voulais faire bien à pétite Julième; jé lé voulais. Quand jé disais, jé lé voulais, jé faisais. Écoutez encore. Jé une grande multitude de money. Jé donnais à pétite Julième des habillements; jé payais lé master dé lecture et dé l'écriture, et dé compteries, et dé dessination, et jé lé prenais pour mon fabrication, et pour mon dessinement, et jé lé prenais pour mon comptement, et pour mon caissement; et jé lé faisais une grande instruction, et jé lui avais une grande fortune. Voilà, pétite Julième. Tu voulais? Mme Bonarde voulait. Moi, jé voulais, tout le monde voulait.

Tout le monde se regardait, et personne ne savait que répondre. Refuser de si grands avantages pour Julien était une folie et un égoïsme impardonnable. Mais perdre Julien était pour les Bonard un vrai et grand chagrin. Ils se taisaient, ne sachant à quoi se résoudre.

Julien pensait, de son côté, qu'il ne trouverait jamais une si bonne occasion d'assurer son avenir tout en débarrassant les Bonard de la charge qu'ils s'étaient imposée en le recueillant dans son malheur; le souvenir du reproche de Frédéric le poursuivait et le rendait malheureux.

— Que pourrai-je jamais faire pour ne plus être à la charité de mes excellents maîtres? se disait-il. N'ont-ils pas Frédéric pour les aider à la ferme? Il est grand, fort, robuste. Et moi qui n'ai que douze ans, qui suis petit, chétif, sans force, à quoi pourrai-je être employé?

Et il se décidait à accepter l'offre de M. Georgey lorsque se présentait à son esprit le chagrin de quitter M. et Mme Bonard, l'apparence d'ingratitude qu'il se donnerait en acceptant la première offre qui lui était faite par un inconnu, un étranger, un homme qu'il connaissait à peine, qui semblait être, il est vrai, brave homme, généreux, mais dont les idées originales, le langage bizarre, pouvaient amener des choses fort pénibles et tout au moins très désagréables.

M. Georgey ne disait rien; il les examinait tous. Enfin, Mme Bonard trouva un moyen pour gagner du temps.

— Monsieur, dit-elle, Julien fera comme il voudra, mais il faut que vous me le laissiez jusqu'à ce que mes dindons soient vendus à la foire.

M. GEORGEY. – Quand c'est lé foire?

MADAME BONARD. – Dans trois semaines, Monsieur.

M. GEORGEY. – *Very well*, *my dear*; dans les trois semaines jé vénais demander Juliène.

— Mais je n'ai encore rien dit, maîtresse, s'écria Julien.

Et il éclata en sanglots.

Pendant quelques instants, l'Anglais le regarda pleurer. Puis il lui passa plusieurs fois la main sur la tête, et dit d'une voix attendrie et très douce:

— Povre pétite Juliène! Bonne pétite Juliène! Pleurer par chagrinement de quitter master et Mme Bonarde? C'était très joli, très attachant. Don't cry... mon pétite Juliène. Toi être consolé, moi, misérable homme tout solitaire qui vois pas personne pour affectionner; moi qui cherchais un honnête garçonne pour rendre heureux et qui trouvais personne.

Pleure pas, pétite Juliène, toi faire comme ton volonté. Jé té faisais demain et tous les matinées un rencontrement avec les *turkeys*. Quand il fera trois semaines, toi diras à moi oui ou non.

Georgey lui secoua fortement la main. Julien leva sur lui ses yeux baignés de larmes, baisa la main qui serrait encore la sienne, essaya de parler, mais ne put articuler une parole.

VIII - Fausseté d'Alcide

Tout le monde se leva; les Bonard et Julien pour retourner à la ferme; l'Anglais pour les reconduire.

MADAME BONARD. – Vous venez avec nous, Monsieur?

M. GEORGEY. – Yes, Madme Bonarde; jé promenais en votre compagnie. Moi aimais beaucoup prendre un promenade en votre compagnie. Moi voulais voir les *turkeys*. Jé avais un peu beaucoup peur Frédéric mangeait les *turkeys* dans l'absentement de pétite Juliène.

MADAME BONARD, *riant.* – Oh! Monsieur, Frédéric ne mangera pas quarante-quatre dindons, malgré qu'il soit un peu gourmand.

M. GEORGEY. – Frédéric était gourmand! Fy! C'était laide, c'était affreuse, c'était horrible d'avoir lé gourmandise. Pétite Juliène n'avait pas lé gourmandise. Il aimait turkey, mais pas lé gourmandise.

Les Bonard ne purent s'empêcher de rire; Julien lui-même sourit en regardant rire ses maîtres.

M. GEORGEY. – Quoi vous avez, Madme Bonarde? J'avais dit un sottise? Eh! j'étais content alors. Pétite Juliène il riait, il avait fini lé pleurnichement.

M. Georgey se mit à rire aussi; mais il avait à peine eu le temps d'ouvrir la bouche et de montrer ses longues dents, que Bonard, qui marchait un peu en avant, s'écria:

— Ah! coquin! Je t'y prends, enfin!

Et il s'élança dans le bois.

Tout le monde s'arrêta avec surprise; Bonard avait disparu dans le fourré. M. Georgey était un peu en arrière; il n'avait pas encore tourné le coin du bois.

MADAME BONARD. – Qu'y a-t-il donc? Julien, as-tu vu quelque chose?

JULIEN. – Rien du tout, maîtresse. Je ne sais pas ce que c'est.

M. GEORGEY. – My Goodness! Jé voyais! Jé voyais! Il courait! Il sautait lé fosse! Il tombait! Et vitement Master Bonard il arrivait! Oh! very well! Il était au fondation dé fosse. Ah! ah! ah! master Bonard il s'arrêtait. Master Bonard il voyait pas!... Il rentrait dans lé buissonnement. C'était sauvé! Bravo! Bravo! *my dear*! C'était très joli. Alcide il était beaucoup fort habile.

MADAME BONARD. – Que voyez-vous donc, Monsieur Georgey? Qu'est-ce que c'est? Je ne vois rien, moi.

M. Georgey lui expliqua avec beaucoup de peine qu'étant resté en arrière il avait vu ce qui s'était passé au tournant du petit bois. Alcide en était sorti en courant, poursuivi par M. Bonard qui se trouvait encore dans le plus épais du taillis; Alcide, se voyant au moment d'être pris, avait sauté dans le fossé, s'y était couché tout de son long, caché par un saule dont les branches retombaient sur le fossé; que M.

Bonard, sorti du bois, n'avait plus trouvé Alcide et revenait sans doute à la ferme à travers bois.

Mme Bonard ne trouva pas la chose aussi plaisante et hâta le pas pour rejoindre son mari. Julien la suivit, malgré les appels réitérés de M. Georgey, qui restait à la même place et qui voulait aller chercher Alcide dans son fossé.

Mme Bonard arriva à la ferme en même temps que son mari.

MADAME BONARD. – C'est-il vrai, Bonard, que tu as vu Alcide? Pourquoi as-tu couru après lui?

BONARD. – Parce que je croyais avoir aperçu Frédéric; je voulais le prendre sur le fait.

MADAME BONARD. – Étaient-ils vraiment ensemble? M. Georgey n'a vu qu'Alcide tout seul qui est tombé dans le fossé en sortant du bois.

BONARD. – Je n'ai plus vu personne. Mais nous allons bien voir si Frédéric est à la ferme. Si je ne le trouve pas, c'est qu'il doit être encore avec ce coquin d'Alcide, et qu'ils se sont sauvés chacun de leur côté. Va voir à l'étable pendant que je vais voir à l'écurie.

Bonard entra dans l'écurie et aperçut Frédéric couché sur des bottes de foin et profondément endormi.

— C'est étonnant, se dit-il; j'aurais juré qu'ils étaient deux.

Il s'approcha de Frédéric, le poussa légèrement; Frédéric entrouvrit les yeux, se souleva à demi et retomba endormi.

BONARD, *à mi-voix*. – Il dort tout de bon! C'est singulier tout de même.

Et il s'en alla en refermant la porte. À peine fut-il sorti que Frédéric se releva.

— J'ai eu une fameuse peur! Une seconde de plus, j'étais pris. C'est-il heureux que je me sois trouvé caché par un buisson et que j'aie pu rentrer par la porte de derrière avant le retour de mon père. Alcide se sera échappé, je suppose. A-t-il détalé! Ha! ha! ha! Et ces diables de chevaux qui n'ont pas dîné! Heureusement qu'ils ne parleront pas... Il faut que je revoie Alcide avant la foire, tout de même; nous ne sommes convenus de rien; et, comme il dit, il nous faut de l'argent pour nous amuser.

Frédéric secoua les brins de foin restés attachés à ses vêtements, sortit de l'écurie et entra dans la maison, où il parut étonné de trouver tout le monde rentré.

FRÉDÉRIC. – Ah! Vous voilà de retour? Y a-t-il longtemps?

BONARD. – Quelques instants seulement. Je l'ai trouvé dormant dans l'écurie; je n'ai pas voulu te réveiller, pensant que tu avais eu du mal à faire tout l'ouvrage de la ferme et que tu étais fatigué.

FRÉDÉRIC. – Ça c'est vrai, j'étais très fatigué...

MADAME BONARD, *sèchement*. – Tu n'avais pourtant pas tant d'ouvrage! Les animaux à nourrir; ton dîner à chauffer et à manger; voilà tout.

FRÉDÉRIC. – C'est que les cochons m'ont fait joliment courir; ils avaient passé dans le bois, et de là ils étaient au moment d'entrer dans l'orge; ils y auraient fait un joli dégât, vous pensez!

MADAME BONARD, *de même.* – Par où donc ont-ils passé? Tout est bien clos.

FRÉDÉRIC, *embarrassé.* – Par où, je ne puis vous dire; le fait est qu'ils y étaient.

MADAME BONARD. – Les as-tu enfermés?

FRÉDÉRIC. – Je crois bien; mais après qu'ils m'ont fait courir plus d'une heure.

MADAME BONARD. – C'est bon, tais-toi!

BONARD. – Qu'as-tu donc, femme? Tu as l'air tout en colère contre Frédéric; il n'a pas fait pourtant grand mal en se reposant une heure.

MADAME BONARD. – Bah! Il n'était pas fatigué; il n'avait pas besoin de se reposer.

BONARD. – Qu'en sais-tu?

MADAME BONARD. – Je sais ce que je sais. Frédéric, va me chercher des pommes de terre et le morceau de porc frais dans la cave.

Frédéric, étonné du ton sec de sa mère, sortit tout troublé et alla à la cave, mais pour n'y rien trouver, puisqu'il venait de manger avec Alcide ce que sa mère demandait.

— Que vais-je dire? se demanda-t-il. Alcide me conseille de nier que j'y ai touché, mais ils ne le croiront pas. Cet Alcide est par trop gourmand; j'avais beau lui dire de n'y pas toucher, de nous contenter de ce qu'on m'avait laissé (et il y en avait grandement pour deux), il m'a fallu lui céder. Il m'aurait battu! C'est qu'il me tient, à présent. J'ai partagé avec lui le profit des dindons, et je ne peux plus m'en dépêtrer. Avec cela qu'il me mène toujours à mal et que je ne suis guère heureux depuis que je l'ai écouté; j'ai toujours peur de mes parents, de Julien, d'Alcide lui-même... Il est méchant, cet Alcide; il serait capable de me dénoncer, de dire que c'est moi qui l'ai mal conseillé, et je ne sais quoi encore. Quand il me fait ses raisonnements, il me semble qu'il dit vrai; mais quand je me retrouve seul, je sens qu'il a tort... Pourquoi l'ai-je écouté, mon Dieu! Pourquoi n'ai-je pas fait comme Julien!

JULIEN, *accourant.* – Frédéric! Frédéric! Mme Bonard te demande; elle s'impatiente; elle dit qu'il lui faut sa viande tout de suite pour qu'elle ait le temps de la préparer pour ce soir.

Frédéric ne savait que dire. Julien le regardait avec étonnement.

— Qu'as-tu donc? Es-tu malade?

FRÉDÉRIC. – Non, pas malade, mais embarrassé; je ne trouve pas le morceau de porc; je ne sais que faire.

JULIEN, *l'examinant.* – Mais qu'est-il devenu?

FRÉDÉRIC. – Je n'en sais rien; quelqu'un l'aura pris.

JULIEN. – Pris! Ici, dans la cave! C'est impossible! Dis-moi vrai; tu l'as mangé?

Frédéric tressaillit et resta muet.

JULIEN. – Tu l'as mangé, et pas seul, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC, *effrayé.* – Tais-toi! Si on t'entendait!

JULIEN. – Écoute, Frédéric, je sais qu'Alcide était avec toi tantôt; je devine qu'il t'a donné de mauvais conseils, comme il fait toujours. Sais-tu ce qu'il faut faire? Avoue la vérité à ta mère; elle est si bonne: elle te pardonnera si elle voit que tu te repens sincèrement.

FRÉDÉRIC. – Je n'oserai jamais; mon père me battrait.

JULIEN. – Non; tu sais que ce qui le met en colère contre toi, c'est quand il voit que tu mens; si tu dis la vérité, il te grondera, mais il ne te touchera pas.

Pendant que Frédéric hésitait, Mme Bonard s'impatientait.

— Je n'aurai pas le temps de faire cuire ma viande... dit-elle. Je vais y aller moi-même; ce sera plus tôt fait.

Elle arriva en effet au moment où Julien disait sa dernière phrase.

MADAME BONARD. – Qu'est-ce qu'il y a? Encore une des tes sottises, Frédéric?

Frédéric ne répondit pas.

JULIEN. – Parle donc! Dis à Mme Bonard ce que tu me disais tout à l'heure, que tu es bien fâché, que tu ne recommenceras pas.

Frédéric continuait à se taire; Mme Bonard, étonnée, regardait tantôt l'un, tantôt l'autre.

MADAME BONARD. – Où est le morceau de porc frais? L'aurais-tu mangé en compagnie de ces gueux d'Alcide?

JULIEN. – Tout juste, maîtresse; et c'est ce que Frédéric n'ose vous dire, malgré qu'il en ait bonne envie et qu'il le regrette bien. Et il promet bien de ne pas recommencer.

MADAME BONARD. – C'est-il bien vrai ce que dit Julien?

FRÉDÉRIC. – Oui, maman, très vrai; Alcide m'a obligé de lui laisser manger le morceau que vous aviez préparé pour ce soir, et il m'a obligé à le partager avec lui.

MADAME BONARD. – Obligé, obligé! C'est que tu l'as bien voulu. Mais enfin, puisque tu l'avoues, que tu ne mens pas comme d'habitude, je veux bien te pardonner et n'en rien dire à ton père. Mais ne recommence pas, et ne fais plus de causerie avec ce méchant Alcide qui te mène toujours à mal. Julien, cours vite chercher quelque chose chez le boucher, et reviens tout de suite.

Julien y courut en effet et rapporta un morceau de viande, que Mme Bonard se dépêcha de mettre au feu. Bonard ne se douta de rien, car il était parti pour travailler, et quand il rentra, la soupe était prête, la viande cuite à point et le couvert mis. Mme Bonard profita de son tête-à-tête avec Frédéric pour lui parler sérieusement, pour lui démontrer le mal que lui faisait Alcide, et les chagrins qu'il leur préparait à tous. Frédéric promit de ne plus voir ce faux ami, et fut très satisfait de s'en être si bien tiré.

IX - Il a Julien

Pendant quelques jours, tout alla bien; Frédéric fuyait Alcide; Julien menait ses dindes aux champs, M. Georgey venait l'y rejoindre tous les jours à deux heures, s'asseyait près de lui, ne disait rien de ses projets et se faisait raconter tous les petits événements de la vie de son protégé: son enfance malheureuse, la misère de ses parents, la triste fin de son père mort du choléra, et de sa mère, morte un an après de chagrin et de misère; son abandon, la charitable conduite de M. et de Mme Bonard, et leur bonté à son égard depuis plus d'un an qu'il était à leur charge.

M. GEORGEY. – Et toi, pauvre pétite Juliène, toi étais pas heureuse? demanda-t-il un jour.

JULIEN. – Je serais heureux, Monsieur, si je ne craignais de gêner mes bons maîtres. Ils ne sont pas riches; ils n'ont que leur petite terre pour vivre, et ils travaillent tous deux au point de se rendre malades parfois.

M. GEORGEY. – Et Frédéric? Il était une fainéante?

JULIEN, *embarrassé.* – Non, M'sieur: mais... mais...

M. GEORGEY. – Très bien, très bien, pétite Juliène, jé comprenais; jé voyais lé vraie chose. Toi voulais pas dire mal. Et Frédéric il était une polissonne, une garnement mauvaise, une voleur, une...

JULIEN, *vivement.* – Non, non, Monsieur; je vous assure que...

M. GEORGEY. – Jé savais, jé disais, jé croyais. Tais-toi, pétite Juliène... Prends ça, pétite Juliène, ajouta-t-il en lui tendant une pièce d'or. Prendez, jé disais: prendez, répéta-t-il d'un air d'autorité auquel Julien n'osa pas résister. C'était pour acheter une blouse neuf.

M. Georgey se leva, serra la main de Julien, et s'en alla d'un pas grave et lent sans tourner la tête.

Le lendemain, M. Georgey revint s'asseoir comme de coutume près de Julien, pour l'interroger et le faire causer. En le quittant, il lui tendit une nouvelle pièce d'or, que Julien refusa énergiquement.

JULIEN. – C'est trop, M'sieur, c'est trop; vrai, c'est beaucoup trop.

M. GEORGEY. – Pétite Juliène, jé voulais. C'était pour acheter lé inexpressible (pantalon).

Et, comme la veille, il le força à accepter la pièce de vingt francs.

Le surlendemain, même visite et une troisième pièce d'or.

— C'était pour acheter une gilète et une couverture pour ton tête. Jé voulais.

Pendant deux jours encore, M. Georgey lui fit prendre de force sa pièce de vingt francs. Julien était reconnaissant, mais inquiet de cette grande générosité.

Tous les jours, il remettait sa pièce d'or à Mme Bonard en la priant de s'en servir pour les besoins du ménage.

JULIEN. – Moi, je n'ai besoin de rien, maîtresse, grâce à votre bonté; et je serai bien heureux de pouvoir vous procurer un peu d'aisance.

MADAME BONARD. – Bon garçon! Je te remercie, mon enfant, je n'oublie point ce trait de ton bon coeur.

Mme Bonard l'embrassa, mit sa pièce d'or dans un petit sac et se dit:

— Puisse l'Anglais remplir ce sac; ce serait une fortune pour cet excellent enfant! Quel malheur que Frédéric ne lui ressemble pas!

La veille du jour de la foire, M. Georgey vint à la ferme Bonard.

— Madme Bonarde, dit-il en entrant, combien il reste de *turkeys* à vous?

MADAME BONARD. – Vous en avez mangé douze, Monsieur: il m'en reste trente-quatre.

M. GEORGEY. – Madme Bonarde, vous vouloir, s'il plaît à vous, les conserver pour moi?

MADAME BONARD. – Mais, Monsieur, je ne puis pas les garder si longtemps: leur nourriture coûterait trop cher.

M. GEORGEY. – Madme Bonarde, moi aimer énormément beaucoup le turkey; moi payer graine et tout pour leur graissement, et moi payer dix francs par chacune turkey.

MADAME BONARD. – Oh non! Monsieur, c'est trop. Du moment que vous payez la nourriture, six francs par bête, c'est largement payer.

M. GEORGEY. – Madme Bonarde, moi pas aimer ce largement; moi aimer lé justice et moi forcément, absolument payer dix francs. Jé voulais. Vous savez, jé voulais.

MADAME BONARD. – Comme vous voudrez, Monsieur; je vous remercie bien, Monsieur; c'est un beau présent que vous me faites et que je ne mérite pas.

M. GEORGEY. – Vous méritez tout à fait bien. Vous très excellente pour ma pétite Juliène, et moi vous demander une grande chose par charité. Donnez-moi lé pétite Juliène. Jé vous demande très fort. Donnez-moi lé pétite Juliène.

MADAME BONARD. – Mais, Monsieur, je veux que mon Julien ne change pas sa religion; les Anglais ne sont pas de la religion catholique, comme nous.

M. GEORGEY. – Oh! yes! Moi Anglais catholique, moi du pays Irlande; lé pétite Juliène catholique comme moi. Vous voyez pas moi à votre église comme vous!... Pourquoi vous pas dire rien? Jé vous démande lé pétite Juliène.

Mme Bonard pleurait et ne pouvait répondre.

M. GEORGEY. – Vous pas comprendre; lé pétite Juliène être très fort heureuse avec moi. Lui apprendre tout; avoir l'argent beaucoup; avoir lé bonne religion catholique. Tout ça excellent.

MADAME BONARD. – Vous avez raison, Monsieur; je le sais, je le vois... Prenez-le, Monsieur, mais après la foire.

M. GEORGEY. – Bravo, Madme Bonarde, vous bonne créature; moi beaucoup remercier vous. Jé viendrai lé jour de lendemain du foire. Adieu, bonsoir.

M. Georgey s'en alla se frottant les mains; en passant devant le champ où Julien gardait les dindons, il lui annonça le consentement de Mme Bonard, lui promit de le rendre très heureux, de lui faire apprendre toutes sortes de choses, et de le laisser venir chez les Bonard tous les soirs. Julien ne pleura pas cette fois; il commençait à avoir de l'amitié pour l'Anglais, qui avait été si bon pour lui; il comprenait que chez M. Georgey il ne serait à charge de personne, qu'il y recevait une éducation meilleure que chez Mme Bonard. Et puis, il craignait un peu de se laisser gagner par le mauvais exemple de Frédéric et par les détestables conseils d'Alcide, qu'il ne pouvait pas toujours éviter.

Julien se borna donc à soupirer; il remercia M. Georgey et lui promit de se tenir prêt pour le surlendemain. M. Georgey lui secoua la main, lui dit qu'il le reverrait à la foire, et s'en alla très content. À peine fut-il parti qu'Alcide sortit du bois.

ALCIDE. – Bonjour, Julien, tu gardes toujours tes dindons? Belle occupation, en vérité!

— J'aime mieux garder les dindons que les voler, répondit sèchement Julien.

ALCIDE. – Ah! Tu m'en veux encore, à ce que je vois. Ne pense plus à cela, Julien; j'ai eu tort, je le sais, et je t'assure que je ne recommencerai pas. Viens-tu à la foire demain?

JULIEN. – Je n'en sais rien; c'est comme Mme Bonard voudra. Je n'y tiens pas beaucoup, moi.

ALCIDE. – Tu as tort: ce sera bien amusant; des théâtres, des drôleries, des tours de force de toute espèce.

JULIEN. – Tu ne verras rien de tout cela, toi, puisque tu n'as pas d'argent.

ALCIDE. – Bah! On trouve toujours moyen de s'en procurer. Et puis, je suis convenu avec Frédéric d'y conduire l'Anglais; il nous régalera.

JULIEN. – Alcide, tu vas faire quelques tromperies à ce bon M. Georgey. Je ne veux pas de ça, moi.

ALCIDE. – Quelle tromperie veux-tu que je lui fasse? Ce n'est pas que ce soit difficile, car il est bête comme tout; on lui fait accroire tout ce qu'on veut.

JULIEN. – Il n'est pas bête; il est trop bon. Si tu l'as trompé avec tes dindons, c'est parce qu'il a eu confiance en toi et qu'il t'a cru honnête.

ALCIDE, *en ricanant*. – Tu m'ennuies avec tes dindons, tu répètes toujours la même chose! Si tu crains que nous ne trompions ton Anglais, viens avec lui, tu nous empêcheras de l'attraper, tu le protégeras contre nous.

JULIEN. – Ma foi, je ne dis pas non; et ce serait une raison pour aller à cette foire dont je ne me soucie guère pour mon compte.

ALCIDE. – Vas-y ou n'y va pas, ça m'est égal. Frédéric et moi, nous irons avec l'Anglais, tu peux bien y compter.

Alcide mit ses mains dans ses poches et s'en alla en sifflant:

J'ai du bon tabac, dans ma tabatière.
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

Julien le suivit des yeux quelque temps.

— J'irai, se dit-il. Je vais demander à Mme Bonard d'y aller. J'irai avec le bon M. Georgey, et peut-être lui serai-je utile.

Alcide se disait de son côté:

— Il ira, bien sûr qu'il ira. Il se figure qu'il nous empêchera de faire nos petites affaires. Mais il est certain qu'il nous y aidera sans le vouloir... Ce Frédéric est embêtant tout de même. S'il avait bien voulu m'écouter, nous n'aurions pas eu besoin de ce grand nigaud d'Anglais pour nous amuser... Ce n'était pourtant pas si mal de chiper à ses parents une pièce de dix francs. Le bien des parents n'est-il pas le nôtre? Avec cela qu'il est seul enfant et que ses parents ne lui donnent jamais rien pour s'amuser... Mais, faute de mieux, l'Anglais fera notre affaire. Nous le griserons et puis nous verrons. Si Julien y va avec lui... nous le griserons aussi, nous lui ferons faire ce que nous voudrons et nous lui mettrons tout sur le dos. Et puis, d'ici à demain, je trouverai peut-être un moyen de me procurer de l'argent. Vive la joie! Vive le vin, la gibelotte et le café! Je ne connais que ça de bon, moi!

X - Le complot

Julien revint avec ses dindes; il les compta, les renferma, leur donna du grain et rentra à la maison. Il n'y trouva que Frédéric; Bonard labourait encore, Mme Bonard était à la laiterie.

— Tu ne vas pas à la foire demain? demanda Frédéric à Julien.

JULIEN. – Si fait, je crois bien que j'irai. Je le demanderai ce soir à Mme Bonard.

FRÉDÉRIC, *surpris.* – Comment? Tu disais hier que tu resterais à la maison?

JULIEN, *avec malice.* – Oui, mais j'ai changé d'idée.

FRÉDÉRIC. – Qui est-ce qui gardera les dindes si tu t'en vas?

JULIEN. – Elles ne mourront pas pour rester un jour dans la cour avec du grain à volonté.

FRÉDÉRIC. – Mais il faudra bien que quelqu'un reste pour garder la maison.

JULIEN. – Ah bien! On t'y fera rester, sans doute.

FRÉDÉRIC, *indigné.* – Moi!... Par exemple! Moi le fils de la maison! Pendant que toi tu irais t'amuser! Toi qui es ici par charité pour servir tout le monde!

JULIEN, *attristé.* – Je n'y resterai pas longtemps! Ce ne sera pas moi qui te ruinerai.

FRÉDÉRIC. – Et où iras-tu? Qui est-ce qui voudra de toi?

JULIEN. – Ne t'en tourmente pas. Je suis déjà placé.

FRÉDÉRIC. – Placé! Toi placé? Et chez qui donc?

JULIEN. – Chez M. Georgey. Le bon M. Georgey, qui veut bien me garder chez lui.

Frédéric retomba sur sa chaise dans son étonnement. Julien serait à la place qu'ambitionnait, qu'espérait Alcide! Une place si pleine d'agréments, près d'un homme si facile à tromper! Et c'était ce petit sot, ce petit pauvrard qui profitait de tous ces avantages!

— Il faut que je voie Alcide, se dit-il; il faut que je le prévienne; il a de l'esprit, il est fin, il trouvera peut-être un moyen de le perdre dans l'esprit de l'Anglais... Heureusement que nous avons encore une journée devant nous.

Julien examinait la figure sombre de Frédéric et se disait:

— Il n'est pas content, à ce qu'il paraît. Il ne veut pas que j'aille à la foire, il a peur que je ne les empêche de tromper ce pauvre M. Georgey. Raison de plus pour que j'y aille.

Ils restèrent quelques minutes sans rien dire, sans se regarder. Mme Bonard rentra pour servir le souper. Tous deux se levèrent, Frédéric allait parler, mais Julien le prévint.

— Maîtresse, dit-il en s'avançant vers elle; j'ai quelque chose à vous demander, une chose que je désire beaucoup.

MADAME BONARD. – Parle, mon enfant; tu ne m'as jamais rien demandé. Je ne te refuserai pas, bien sûr.

JULIEN. – Maîtresse, j'ai bien envie d'aller demain à la foire.

MADAME BONARD. – Tu iras, mon ami, tu iras. J'allais te dire de t'y préparer; tu as bien des choses à acheter pour être vêtu proprement. Et ce n'est pas l'argent qui te manque, tu sais bien.

JULIEN. – Avec tout ce que vous m'avez acheté, maîtresse, je n'ai guère plus de dix francs; à cinq francs par mois, il faut du temps pour gagner de quoi se vêtir.

MADAME BONARD. – Dix francs! Tu vas voir ce que tu as.

Et, ouvrant l'armoire, elle en tira un petit sac en toile, le dénoua et étala sur la table cinq pièces de vingt francs, quatre pièces de cinq francs et trois francs soixante centimes de monnaie.

— Tu vois, mon ami, dit-elle, tu es plus riche que tu ne le pensais.

JULIEN. – Ce n'est pas à moi ces cinq pièces d'or, maîtresse. Vous savez que je vous les ai laissées pour le ménage.

MADAME BONARD. – Et tu crois, pauvre petit, que j'aurais consenti à te dépouiller du peu que tu possèdes et que tu dois à la générosité de M. Georgey! Non, ce serait une vilaine action que je ne ferai jamais.

JULIEN. – Merci, maîtresse; je suis bien reconnaissant de votre bonté pour moi. Je puis donc aller à la foire?

MADAME BONARD. – Certainement, mon ami; et je t'accompagnerai pour t'acheter ce qu'il te faut.

FRÉDÉRIC. – Et moi, maman, puis-je y aller dès le matin?

MADAME BONARD. – Non, mon garçon, tu resteras ici pour garder la maison et soigner les bestiaux jusqu'à mon retour. Je partirai de bon matin, tu pourras y aller l'après-midi.

Mme Bonard remit l'argent dans le sac, rattacha la ficelle, le remit en place, ôta la clef et la posa dans sa cachette, derrière l'armoire. Puis elle se mit à faire les préparatifs du souper. Julien l'aidait de son mieux. Frédéric resta pensif; au bout de quelques instants, il se leva et sortit.

MADAME BONARD. – Où vas-tu, Frédéric?

FRÉDÉRIC. – Je vais voir si mon père est rentré avec les chevaux et s'il a besoin de moi.

MADAME BONARD. – C'est très bien, mon ami. Cela fera plaisir à ton père.

— Cela m'étonne, continua-t-elle quand il fut parti; en général, il ne fait tout juste que ce qui lui a été commandé. Je serais bien heureuse qu'il changeât de caractère. Maintenant que nous allons te perdre, mon Julien, il va bien falloir qu'il travaille davantage. Son père le fera marcher pour le gros de l'ouvrage, mais pour le détail il faudra que Frédéric y pense de lui-même et le fasse.

JULIEN. – Il le fera, maîtresse, il le fera; moi parti, il ne comptera plus sur mon aide; et il s'y mettra de tout son coeur.

MADAME BONARD. – Que le bon Dieu t'entende, mon Julien, mais je crains bien d'avoir à te chercher un remplaçant sous peu de jours.

Julien ne répondit pas, car il le pensait aussi. Il continua à s'occuper du souper. Une demi-heure après, Bonard rentra.

BONARD. – Le souper est prêt? Tant mieux! J'ai une faim à tout dévorer.

MADAME BONARD. – À table, alors. Voici la soupe. Donne ton assiette, Bonard; et toi aussi, Julien. Et Frédéric, où est-il donc? Tu l'as laissé à l'écurie?

BONARD. – Je ne l'ai pas vu; je croyais le retrouver ici.

MADAME BONARD. – Comment ça? Il est allé il y a plus d'une demi-heure au-devant de toi pour t'aider à rentrer et à arranger les chevaux.

BONARD. – Je n'en ai pas entendu parler. Il y a longtemps que je suis revenu, puisque je leur ai fait manger leur avoine, je les ai fait boire, je leur ai donné leur foin, j'ai arrangé leur litière; il faut plus d'une demi-heure pour tout cela.

MADAME BONARD. – C'est singulier! Va donc voir, Julien.

Julien se leva et alla à la recherche de Frédéric; mais au lieu de regarder dans la ferme, il prit le chemin du village.

— Bien sûr, se dit-il, qu'il aura été prendre ses arrangements avec Alcide pour changer leurs heures. Il croyait aller à la foire dès le matin, et le voilà retenu jusqu'à midi.

En effet, il rencontra Frédéric revenant avec Alcide.

— Que viens-tu faire ici? lui dit Alcide avec brusquerie. Viens-tu nous espionner?

JULIEN. – Je venais chercher Frédéric, parce que M. et Mme Bonard m'ont envoyé voir où il était. On est à table depuis quelque temps.

ALCIDE. – C'est-il vexant! Ce mauvais garnement va te dénoncer. Prends garde!

JULIEN. – Je ne l'ai jamais dénoncé, vous le savez bien tous les deux. Pourquoi commencerais-je aujourd'hui, à la veille de quitter la maison?

ALCIDE. – Qu'est-ce que tu vas dire?

JULIEN. – Je n'en sais rien, cela dépend; si on m'interroge, je dirai la vérité, bien sûr. Qu'il rentre le premier, il parlera pour lui-même; alors on ne me demandera rien.

FRÉDÉRIC, *inquiet.* – Qu'est-ce que je dirai?

ALCIDE. – Tu diras que tu as été au champ par la traverse; que, voyant la charrue dételée et restée dans le sillon, tu as pensé que ton père était rentré par l'autre chemin. Que tu as rencontré un ouvrier qui t'a dit que ton père était chez le maréchal pour faire ferrer un cheval, et que tu en revenais quand tu as rencontré Julien.

FRÉDÉRIC. – Bon, je te remercie; tu as toujours des idées pour te tirer d'affaire.

Et, sans faire attention à Julien, Frédéric courut pour arriver à la maison le premier.

Quand il entra, il commença son explication avant qu'on ait eu le temps de l'interroger. Et il ajouta:

— Sans entrer chez le maréchal, j'ai bien vu, mon père, que vous n'y étiez pas, et je suis revenu en courant, pensant que vous ne seriez pas fâché d'avoir un coup de main.

BONARD. – Merci, mon garçon; mais quel est l'imbécile qui t'a fait le conte du cheval déferré?

FRÉDÉRIC, *embarrassé.* – Je ne sais, mon père; c'est sans doute un des nouveaux ouvriers de l'usine, car je ne l'avais pas encore vu dans le pays.

BONARD. – Mais comment me connaît-il?

FRÉDÉRIC. – Il ne vous connaît pas, je pense. Quand je lui ai demandé s'il vous avait rencontré (car il venait comme de chez nous), il m'a répondu qu'il venait de voir passer un homme avec deux chevaux dont l'un était déferré; alors j'ai pensé que vous étiez chez le maréchal.

BONARD. – Allons, c'est très bien; mais où est Julien?

FRÉDÉRIC. – Il est resté en arrière; le voilà qui arrive.

Julien entra.

MADAME BONARD. – Viens achever ton souper, mon pauvre Julien, je suis fâchée de t'avoir fait courir pour rien. Mangez tous les deux, vous devez avoir faim; l'heure est avancée.

Frédéric et Julien ne se le firent pas dire deux fois; ils mangèrent la soupe, de l'omelette au lard, du boudin et des groseilles: un souper soigné; c'était le dernier que devait faire Julien chez eux.

XI - Départ pour la foire

Le lendemain matin, comme Julien finissait son ouvrage, Mme Bonard vint le chercher pour aller à la foire. Ils se mirent en route.

MADAME BONARD. – Dis donc, Julien, si nous prenions M. Georgey en passant devant sa porte? Il ne va pas pouvoir s'en tirer tout seul à la foire; il se fera attraper, voler, bien sûr.

JULIEN. – Maîtresse, si vous voulez, nous y passerons seulement pour lui dire qu'il m'attende, que je viendrai le chercher vers midi.

MADAME BONARD. – Et pourquoi pas l'emmener tout de suite, puisque nous y allons?

JULIEN. – Maîtresse, c'est que... c'est que... j'aimerais mieux que nous ayons fini nos emplettes sans lui.

MADAME BONARD. – Pourquoi cela?

JULIEN. – Parce que... je crains... que... que... qu'il ne veuille tout payer. Et il m'a déjà tant donné, que j'en serais honteux.

MADAME BONARD. – Tu as raison, Julien. C'est une bonne et honnête pensée que tu as là.

Mme Bonard lui donna une petite tape sur la joue, et ils continuèrent leur chemin.

Julien monta chez M. Georgey pendant que Mme Bonard se reposait en causant avec Caroline, qui s'apprêtait aussi pour la foire.

— Monsieur, dit Julien en entrant, pardon si je vous dérange.

M. GEORGEY. – Pas dérangement du tout, pétite Julième. Moi satisfait voir toi; je voulais aller au foire avec toi.

JULIEN. – Oui, Monsieur; je venais tout juste vous demander de m'attendre jusqu'à midi, je viendrai vous prendre.

M. GEORGEY. – Moi aimer plus aller dans lé minute. Moi voulais acheter une multitude de choses.

JULIEN. – Il y aura plus de marchands à midi, Monsieur.

M. GEORGEY. – Alors moi garder toi, pétite Julième; nous mangerons un turkey auparavant lé foire.

JULIEN, *embarrassé.* – Je ne peux pas, Monsieur; il faut que je m'en aille.

M. GEORGEY. – Quoi c'est cet impatientement? Pourquoi il fallait partir toi seul?

JULIEN, *avec hésitation*. – Parce que Mme Bonard m'attend à la porte, Monsieur, et que...

M. GEORGEY. – Oh! *my goodness*! Madme Bonarde attendait et moi pas savoir! C'était beaucoup malhonnête, pétite Juliène.

Et, avant que Julien eût pu l'en détourner, M. Georgey était descendu.

M. GEORGEY. – Oh! dear! Madme Bonarde! Moi étais fâché fort; vous rester devant mon porte et moi pas savoir. Oh! Pétite Juliène, c'est très fort ridicoule! Moi faire excuses, pardon. Entrez, Madme Bonarde, s'il vous plaît.

MADAME BONARD. – Je ne peux pas, Monsieur, il faut que je mène Julien faire des emplettes et que nous soyons de retour à midi.

M. GEORGEY. – Et lé pétite nigaude Juliène disait pas à moi les emplettes. Il disait rien. Jé allais manger un pièce. Caroline, Caroline! Vitement thé, crème, toast. Beaucoup toasts, beaucoup tasses, beaucoup crème. Vitement, Caroline.

Caroline se dépêcha si bien qu'un quart d'heure après, le thé et les accompagnements du thé étaient apportés dans la salle. M. Georgey força Mme Bonard et Julien à se mettre à table et à manger. Comme ils n'avaient encore rien pris, ce petit repas improvisé fut avalé avec plaisir. M. Georgey mangea une douzaine de toasts, c'est-à-dire des tartines de pain et de beurre grillées; chacune d'elles était grande comme une assiette. Quatre de ces tartines eussent étouffé tout autre, mais M. Georgey avait un estomac vigoureusement constitué; il n'éclata pas, il n'étouffa pas, et il se leva satisfait et pouvant sans inconvénient attendre l'heure du dîner. Un petit verre de malaga acheva de le réconforter; et, prenant son chapeau, il sortit avec Mme Bonard et Julien, après avoir pris la précaution de glisser dans sa poche une poignée de pièces d'or.

La ville n'était pas loin; le temps était magnifique; ils arrivèrent au bout d'une demi-heure de marche. Pendant qu'ils achètent, que M. Georgey paye, qu'il fait d'autres emplettes pour son compte, châles, robes, fichus, bonnets, pour Mme Bonard, vêtements, chaussures, chapeau, etc., pour Julien, présents d'espèces différentes pour d'autres qu'il voulait récompenser des petits services qu'il en avait reçus, Frédéric et Alcide se rencontraient à la ferme.

XII - Vol audacieux

— Eh bien, dit Alcide en arrivant, sont-ils tous partis?

FRÉDÉRIC. – Tous partis jusqu'à midi; il est dix heures, nous avons encore deux heures devant nous.

ALCIDE. – C'est bon; on fait bien des choses en deux heures. Julien est à la foire avec ta mère, m'as-tu dit hier; l'Anglais les rejoindra, bien sûr, ou plutôt Julien l'aura pêché quelque part.

FRÉDÉRIC. – Et toute notre partie est manquée. Julien va empêcher l'Anglais de nous amuser, de payer pour nous. Ce sera assommant!

ALCIDE. – Laisse donc! Nous empaumerons Julien; il n'est pas si saint qu'il le paraît; trois ou quatre verres de vin et nous le tenons.

FRÉDÉRIC. – Mais, pour commencer, nous n'avons pas d'argent.

ALCIDE. – J'y ai pensé; il faut en faire. Il est possible que Julien prévienne l'Anglais et qu'il l'empêche de nous inviter à l'accompagner. Et moi qui pense à tout, j'ai pris mes précautions. Les dindes sont ici, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. – Mais oui, puisque l'Anglais veut les manger toutes; on les lui garde.

ALCIDE, *riant*. – Et ce sera toi qui les garderas; ce sera bien amusant.

FRÉDÉRIC. – Ne m'en parle pas; j'en suis en colère rien que d'y penser. Avec cela, mon père qui sera toujours sur mon dos.

ALCIDE. – Eh bien, je vais t'aider à diminuer leur nombre pour qu'elles soient plus tôt mangées; tu vas voir.

FRÉDÉRIC. – Tu ne vas pas en tuer, j'espère. Je ne veux pas de ça, moi.

ALCIDE. – Tu me prends donc pour un nigaud? Attends-moi un instant, que j'aille chercher mon homme.

FRÉDÉRIC. – Quel homme? Je veux savoir; je veux...

Alcide était bien loin, il avait couru à la barrière; deux minutes après, il rentrait avec un gros homme en sabots et en blouse.

— Tenez, monsieur Grandon, voici les dindes; elles sont belles, bien engraissées, bonnes à manger, comme vous voyez. Choisissez-en deux, comme nous sommes convenus.

L'homme examina les dindes.

— Oui, elles sont en bon état; et combien la pièce?

ALCIDE. – Dame! Voyez ce que vous voulez en donner.

GRANDON. – Trois francs; c'est-il assez?

ALCIDE. – Trois francs! Vous plaisantez, monsieur Grandon? Elles valent quatre francs comme un sou; et vous les revendrez cinq à six francs pour le moins.

GRANDON. – Ceci est une autre affaire; la vente ne te regarde pas. C'est pour les faire manger que je les achète et pas pour les revendre; trois francs cinquante si tu veux, pas un liard de plus.

ALCIDE. – Je tiens à quatre francs, pas un centime de moins; on m'a commandé de tenir à quatre francs, payés comptant.

GRANDON. – Allons, va pour quatre francs, mais j'y perds; vrai, j'y perds.

ALCIDE, *ricanant.* – Ceci est une autre affaire; le gain ou la perte ne me regarde pas. Quatre francs payés tout de suite.

GRANDON. – Passe pour quatre francs, mauvais plaisant.

ALCIDE. – Deux dindes à quatre francs, ça fait... ça fait?... Combien que ça fait, Frédéric?

Frédéric ne répondit pas; la surprise le rendait muet; l'audace d'Alcide l'épouvantait; il n'osait plus lutter; et il tremblait de ce qui pouvait arriver de ce vol imprudent.

GRANDON, *riant.* – Ça fait sept francs, parbleu! Tu ne sais donc pas compter?

ALCIDE. – Si fait, monsieur Grandon, si fait; je vois bien, ça fait sept francs, comme vous dites.

GRANDON. – C'est bien heureux! Tiens, voici tes sept francs, j'emporte les bêtes; je suis en retard.

Il ouvrit la barrière, se dépêcha de placer dans une cage à volailles les deux gros dindons, monta dans sa carriole et partit au grand trot, de peur que le vendeur ne s'aperçût que les dindes étaient payées trois francs cinquante au lieu de quatre.

Alcide compta son argent: les sept francs y étaient bien.

— Tu vois, dit-il, que nous sommes riches, que nous avons de quoi nous amuser, et que te voilà délivré de la garde de deux de ces assommantes bêtes... Qu'as-tu donc? Tu ne dis rien.

FRÉDÉRIC. – Alcide, qu'as-tu fait? Qu'est-ce que je vais devenir? Que puis-je dire pour m'excuser?

ALCIDE. – Es-tu bête, es-tu bête! Tu n'as pas plus d'imagination que ça? Tu vas venir tout de suite avec moi; nous allons prendre la traverse pour arriver à la ville par les champs, et nous n'y entrerons qu'après midi, quand nous serons sûrs que ta mère est revenue à la ferme.

FRÉDÉRIC. – Mais ça ne dit pas comment les deux dindes seront disparues?

ALCIDE. – Parfaitement; tu diras que tu es parti un peu plus tôt, pensant que ta mère ne tarderait pas à rentrer, que les dindes étaient dans la cour quand tu es parti; que des chemineaux auront guetté ton départ pour voler les dindes et les vendre à la foire.

FRÉDÉRIC. – Des chemineaux auraient plutôt enlevé l'argent qui se trouve dans l'armoire de la salle.

ALCIDE. – De l'argent? Il y a de l'argent? Tu as raison, des chemineaux ne font pas les choses à demi. Tu es sûr qu'il y a de l'argent?

FRÉDÉRIC. – Très sûr; cent vingt-trois francs, je crois, que maman a comptés hier soir et qui appartiennent à Julien.

ALCIDE. – À Julien? Cent vingt-trois francs! Pas possible!

FRÉDÉRIC. – J'en suis sûr; c'est son imbécile d'Anglais qui lui a donné cent francs.

ALCIDE. – C'est beaucoup trop pour un mendiant comme Julien, et, comme tu le disais, les chemineaux ne peuvent pas l'avoir laissé sans l'enlever. Montre-moi où est l'argent.

FRÉDÉRIC, *effrayé.* – Qu'est-ce que tu vas faire?

ALCIDE. – Tu vas voir, je vais te sauver. Va donc, dépêche-toi. Il faut que nous soyons partis dans un quart d'heure: ta mère n'a qu'à rentrer plus tôt.

Frédéric voulut résister aux volontés d'Alcide, mais celui-ci le prit par le collet et le fit marcher jusqu'à l'armoire dans la salle.

— Où est la clef? dit-il d'un ton impératif.

Frédéric tremblait; il tomba sur une chaise.

ALCIDE. – Donne-moi la clef ou je te donne une rossée qui te préparera à celle que tu recevras de ton père, s'il te soupçonne d'avoir... d'avoir... pris tout cela. Sans compter que je dirai à ton père que je t'ai battu parce que tu m'as proposé de voler cet argent, dont moi je ne pouvais pas soupçonner l'existence.

Frédéric, stimulé par cette menace et par une claque, lui fit voir la cachette de sa mère pour la clef. Alcide ouvrit l'armoire, trouva facilement le sac, le vida, prit soixante-trois francs qui y étaient restés, y laissa dix centimes, remit la clef dans sa cachette, saisit une pince, brisa un panneau de l'armoire et arracha la serrure.

ALCIDE. – À présent, viens vite: il n'y a pas de temps à perdre; on croira que les voleurs, ne trouvant pas la clef, ont tout brisé; de cette façon, on ne te soupçonnera pas, toi qui connais la cachette. Courons vite, nous nous amuserons joliment; je garderai le reste de l'argent, nous en avons pour longtemps, et nous n'aurons plus besoin de l'Anglais.

Et, entraînant le malheureux Frédéric terrifié, qui avait plus envie de pleurer que de s'amuser, ils coururent prendre le chemin de traverse et disparurent bientôt derrière une colline.

Ils s'arrêtèrent quelque temps dans un bois. Alcide eut peur que le visage consterné de son ami n'attirât l'attention. Il chercha à le remonter.

— Allons, Frédéric, lui dit-il, remets-toi. De quoi t'effrayes-tu? Ce n'est pas un grand crime que d'être parti quelques minutes avant l'heure. Pouvais-tu prévoir qu'on viendrait voler dans la ferme, tout juste pendant ces quelques minutes d'absence? Tu diras à tes parents que c'est un bonheur que tu sois parti plus tôt, parce que les voleurs t'auraient peut-être tué; tu diras qu'ils étaient probablement plusieurs pour avoir pu briser une serrure aussi forte. Tu prendras un air effrayé, indigné; tu chercheras les traces des voleurs; tu diras que tu te souviens à présent d'avoir vu passer des chemineaux, etc., etc.

FRÉDÉRIC, *tremblant*. – Ils ne me croiront peut-être pas?

ALCIDE. – Il est certain que si tu prends l'air que tu as maintenant, ils devineront tout de suite que tu leur fais un conte; il faut arriver gaiement, comme un garçon qui vient de s'amuser, grâce à l'Anglais, lequel a voulu tout payer; n'oublie pas ça, c'est important. Et quand on te parlera du vol, tu prendras l'air consterné et tu t'écrieras: «Quel bonheur que je n'y aie pas été! Ces coquins m'auraient tué pour que je ne les dénonce pas!» N'oublie pas ça non plus.

FRÉDÉRIC. – Oui, oui, je comprends. Mais c'est une bien mauvaise action que tu m'as fait commettre; j'ai des remords.

ALCIDE. – Imbécile! À qui avons-nous fait tort?

FRÉDÉRIC. – À mon père et à ma mère d'abord; et puis à ce pauvre Julien, qui me fait pitié à présent que nous lui avons volé ce qu'il possédait.

ALCIDE. – D'abord, Julien n'y perdra rien, car son richard d'Anglais, qui l'a pris en amitié, je ne sais pourquoi, lui donnera le double de ce qu'il a perdu. Pas à tes parents non plus, qui sont assez riches pour perdre deux dindons; ils n'en mourront pas, tu peux être tranquille. D'ailleurs, comme je te l'ai déjà dit plus d'une fois, est-ce que leur bien ne t'appartient pas? N'es-tu pas leur seul enfant? Ne sera-ce pas toi qui auras un jour la ferme et tout ce qu'ils possèdent? Et s'ils ne te donnent jamais un sou pour t'amuser, n'as-tu pas droit de prendre dans leur bourse? Est-ce qu'un garçon de dix-sept ans doit être traité comme un enfant de sept? Tu as donc pris ce qui est à toi! Où est le mal?

— C'est pourtant vrai! s'écria le faible Frédéric: jamais on ne me donne rien!

ALCIDE. – Tu vois bien que j'ai raison. Ils veulent que tu vives comme un mendiant. Ne te laisse pas faire. À dix-sept ans on est presque un homme. Voyons, n'y pense plus et continuons notre chemin tout doucement pour ne pas arriver trop tôt à la ville. Nous avons encore une demi-heure de marche, et je crois bien qu'il n'est pas loin de midi.

Ils continuèrent leur chemin.

XIII - Terreur de Mme Bonard

Tout à coup, au tournant d'une haie, Frédéric poussa un cri étouffé.

ALCIDE. – Eh bien! quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

FRÉDÉRIC, *tremblant*. – Je crois reconnaître maman, là-bas, là-bas, sur la route: elle est arrêtée à causer avec quelqu'un.

ALCIDE. – Vite, derrière la haie; ils nous tournent le dos, ils ne nous ont pas vus.

Ils se jetèrent tous deux à plat ventre, rampèrent à travers un trou de la haie et se blottirent derrière un épais fourré.

Pendant quelques instants ils n'entendirent rien; puis un bruit confus de rires et de voix arriva jusqu'à eux, puis des paroles très distinctes.

— Comme vous marchez vite, madame Bonard! Je puis à peine vous suivre; ça me coupe la respiration.

MADAME BONARD. – C'est que j'ai peur de faire attendre mon pauvre garçon, madame Blondel. Je lui avais promis d'être de retour avant midi, et voilà que j'entends sonner midi à l'horloge de la ville; je ne serai pas revenue avant la demie.

MADAME BLONDEL. – Ah bah! Il restera plus tard ce soir; une demi-heure de perdue, ce n'est pas la mort.

MADAME BONARD. – C'est qu'il n'est pas très docile, voyez-vous, madame Blondel; il est capable de s'impatienter et de partir, laissant la ferme et les bestiaux à la garde de Dieu.

MADAME BLONDEL. – Tout le pays est à la foire, il ne viendra personne.

MADAME BONARD. – Et les chemineaux qui courent tout partout, qui volent, qui tuent même, dit-on!

MADAME BLONDEL. – Laissez donc! Tout ça, c'est des bourdes qu'on nous fait avaler... Mais nous voici arrivées; nous n'avons pas rencontré Frédéric, il n'est donc pas parti.

Elles entrèrent dans la cour de la ferme.

MADAME BONARD. – Tiens! Où est donc Frédéric? Je pensais le trouver à la barrière.

MADAME BLONDEL. – C'est qu'il est dans la maison, sans doute.

Mme Bonard entra la première; elle ôta son châle, le ploya proprement et voulut le serrer dans l'armoire. Elle poussa un cri qui épouvanta Mme Blondel.

MADAME BLONDEL. – Qu'y a-t-il? Vous êtes malade? Vous vous trouvez mal?

Mme Bonard s'appuya contre le mur; elle était pâle comme une morte.

— Volés! Volés! dit-elle d'une voix défaillante. L'armoire brisée! La serrure arrachée!

Mme Blondel partagea la frayeur de son amie, toutes deux criaient, se lamentaient, appelaient au secours, mais personne ne venait; comme l'avait dit Mme Blondel, tout le pays était à la foire.

Ce ne fut que longtemps après qu'elles visitèrent l'armoire et qu'elles s'assurèrent du vol qui avait été commis.

MADAME BONARD. – Pauvre Julien! Tout son petit avoir! Ils ont tout pris! Je m'étonne qu'ils ne nous aient pas entièrement dévalisés; ils n'ont touché ni aux robes ni aux vêtements.

MADAME BLONDEL. – C'est qu'ils en auraient été embarrassés. Qu'auraient-ils fait du linge et des habits, qui auraient pu les faire découvrir?

MADAME BONARD. – Mais Frédéric, où est-il?... Ah! mon Dieu! Frédéric, mon pauvre enfant, où es-tu?

MADAME BLONDEL. – Il se sera blotti dans quelque coin.

MADAME BONARD. – Pourvu qu'on ne l'ait pas massacré!

MADAME BLONDEL. – Ah! Ça se pourrait! Ces chemineaux, c'est si méchant! Ça ne connaît ni le bon Dieu ni la loi.

Mme Bonard, plus morte que vive, continua à crier, à appeler Frédéric, à courir de tous côtés, cherchant dans les greniers, dans les granges, dans les étables, les écuries, les bergeries. Son amie l'escortait, criant plus fort qu'elle, et lui donnant des consolations qui redoublaient le désespoir de Mme Bonard.

— Ah! Ils l'auront égorgé... ou plutôt étouffé, car on ne voit de sang nulle part... Quand je vous disais que ces chemineaux, c'étaient des démons, des satans, des riens du tout, des gueux, des gredins!... Et voyez cette malice! Ils l'auront jeté à l'eau ou enfoui quelque part pour qu'il ne parle pas.

Après avoir couru, cherché partout, les consolations de Mme Blondel produisirent leur effet obligé; Mme Bonard, après s'être épuisée en cris inutiles, fut prise d'une attaque de nerfs, que son amie chercha vainement à combattre par des seaux d'eau sur la tête, par des tapes dans les mains, par des plumes brûlées sous le nez; enfin, voyant ses efforts inutiles, elle reprit son premier exercice, elle poussa des cris à réveiller un mort. La force de ses poumons finit par lui amener du secours; Bonard, qui revenait tout doucement de la foire après avoir bien, très bien vendu ses bestiaux, entendit le puissant appel de Mme Blondel; fort effrayé, il pressa le pas et entra hors d'haleine dans la maison. Peu s'en fallut qu'il ne joignît ses cris à ceux de Mme Blondel; sa femme était étendue par terre dans une mare d'eau, le visage noirci et brûlé, les membres agités par des mouvements nerveux. Mais Bonard était homme: il agissait au lieu de crier; il releva sa femme, l'essuya de son mieux, la coucha sur son lit, lui enleva ses vêtements mouillés, lui frotta les tempes et le front avec du vinaigre, et la vit enfin se calmer et revenir à elle.

Mme Bonard ouvrit les yeux, reconnut son mari et sanglota de plus belle.

BONARD. – Qu'as-tu donc, ma femme, ma bonne chère femme?

MADAME BONARD. – Frédéric, Frédéric! Ils l'ont assassiné, égorgé, étranglé, enfoui dans un fossé.

BONARD, avec surprise. – Frédéric, assassiné, étranglé! Mais qu'est-ce que tu dis donc? Je viens de le quitter riant comme un bienheureux dans un théâtre de farces, en compagnie de Julien, de M. Georgey, et, ce que j'aime moins, d'Alcide; mais M. Georgey a voulu les régaler tous et leur faire tout voir.

MADAME BONARD, *joignant les mains.* – Dieu soit loué! Je croyais que les voleurs l'avaient tué.

BONARD. – Les voleurs! Quels voleurs? Mon Dieu, mon bon Dieu! Mais tu n'as plus la tête, ma pauvre chère femme!

Mme Blondel prit la parole et lui expliqua ce qui avait causé leur terreur et le désespoir de Mme Bonard. La longueur de ce récit eut l'avantage de donner aux Bonard le temps de se remettre.

Mme Bonard se leva, se rhabilla, montra à son mari l'armoire et la serrure brisées. Ils firent des suppositions, dont aucune ne se rapprochait de la vérité, sur ce vol qu'ils ne pouvaient comprendre; ils firent une revue générale à l'intérieur et au-dehors; bêtes et choses étaient à leur place. Quand ils arrivèrent au dindonnier et qu'ils eurent compté les dindons, les cris des femmes recommencèrent.

— Taisez-vous, les femmes, leur dit Bonard avec autorité; au lieu de crier, remercions le bon Dieu de ce que nos pertes se bornent à deux dindes, à quelque argent, et que les craintes de ma femme ne se trouvent pas réalisées.

Les femmes se turent. Bonard continua:

— D'ailleurs, ces dindes ne sont peut-être pas perdues; elles se seront séparées dans le bois, et tu vas les voir revenir probablement avant la nuit.

Mme Bonard, déjà heureuse de savoir son fils en sûreté, accepta volontiers l'espérance que lui offrait son mari.

Quant à la femme Blondel, le calme de Mme Bonard lui rendit bientôt le sien, qu'elle n'avait perdu qu'en apparence.

Mme Bonard, ayant complètement repris sa tranquillité d'esprit, commença à trouver mauvais que Frédéric fût parti avant son retour et eût livré la ferme et les bestiaux au premier venu.

— Et puis, dit-elle, on n'a jamais entendu parler de vol à l'intérieur dans aucune maison; qu'est-ce qui a pu être assez hardi pour venir briser une porte et une serrure dans une ferme qu'on sait être habitée?

MADAME BLONDEL. – Et puis, comment aurait-on pu deviner qu'il y avait une somme d'argent dans cette armoire?

MADAME BONARD. – Et pourquoi s'est-on contenté de prendre l'argent et n'a-t-on pas emporté du linge et des habits?

MADAME BLONDEL. – Et si Frédéric n'est parti qu'à midi, comme vous le lui aviez recommandé, comment des voleurs ont-ils pu avoir le temps de commettre ce vol?

MADAME BONARD. – Et si les dindons ont été volés, comment ne les aurait-on pas tous emportés?

MADAME BLONDEL. – Et comment supposer que des voleurs se soient entendus pour venir dévaliser votre ferme, juste pendant la demi-heure où il n'y avait personne?

MADAME BONARD. – Et comment?...

BONARD. – Assez de suppositions, mes bonnes femmes; quand nous parlerions jusqu'à demain, nous n'en serions pas plus savants, Frédéric reviendra avant la nuit; nous allons savoir par lui ce qu'il a vu et entendu, et demain j'irai porter ma plainte au maire et à la gendarmerie: ils sauront bien découvrir les voleurs.

Cette assurance mit fin aux réflexions des deux amies. Mme Blondel continua son chemin pour se rendre au village, où elle alla de porte en porte raconter l'aventure dont elle avait été témoin.

Mme Bonard s'occupa des bestiaux et de la recherche de ses dindes perdues. Bonard alla soigner les chevaux, faire ses comptes et calculer les profits inespérés qu'il avait de la vente de ses génisses, vaches et poulains.

Quand le travail de la journée fut terminé, le mari et la femme se rejoignirent dans la salle pour souper et attendre le retour de Frédéric et de Julien.

XIV - Dîner au café

Pendant ces agitations de la ferme, Frédéric et Alcide avaient rejoint à la ville M. Georgey et Julien. Ils ne reconnurent pas Julien au premier coup d'oeil. M. Georgey lui avait acheté un habillement complet en beau drap gros bleu, un chapeau de castor, des souliers en cuir verni; il avait l'air d'un monsieur.

Le premier sentiment des deux voleurs fut celui d'une jalousie haineuse de ce qu'ils appelaient son bonheur; le second fut un vif désir d'obtenir de M. Georgey la même valeur.

ALCIDE. – Comment, c'est toi, Julien? Qu'est-ce qui t'a donné ces beaux habits? Je n'en ai jamais eu d'aussi beaux, moi qui suis bien plus riche que toi!

FRÉDÉRIC. – Es-tu heureux d'être si bien vêtu! Je serais bien content que mes parents m'eussent traité aussi bien que toi. Mais ils ne me donnent jamais rien; ils ne m'aiment guère, et je suis sans le sou comme un pauvre.

M. GEORGEY. – C'était lé pétite Juliène soi-même avait acheté tout.

Julien voulut parler. M. Georgey lui mit la main sur la bouche.

M. GEORGEY. – Toi, pétite Juliène, pas dire une parole. Jé pas vouloir. Jé voulais silence.

ALCIDE. – Je parie, Monsieur, que c'est vous qui avez tout payé. Vous êtes si bon, si généreux!

FRÉDÉRIC. – Et vous aimez tant à donner! Et on est si heureux quand vous donnez quelque chose!

M. GEORGEY. – C'était lé vérité vrai? Alors moi donner quelque chose à vous si vous être plus jamais malhonnêtes. Vous trois vénir après mon dos. Jé donner dans lé minute. Pétite Juliène, toi mé diriger pour une excellente dîner. Et après, jé donner un étonnement, une surprise à les deux.

ALCIDE. – J'ai un de mes cousins qui tient un excellent café, Monsieur. Si vous voulez me suivre, je vous y mènerai.

M. GEORGEY. – No. Moi voulais suivre pétite Juliène. Marchez, Juliène.

Julien obéit; il marcha devant; les deux autres suivirent M. Georgey, et tous les quatre arrivèrent à un des meilleurs cafés de la ville. M. Georgey prit la place à une table de quatre couverts; ses compagnons s'assirent auprès et en face de lui.

M. GEORGEY. – Garçone!

UN GARÇON. – Voilà, M'sieur! Quels sont les ordres de M'sieur?

M. GEORGEY. – Un excellent dîner.

LE GARÇON. – Que veut Monsieur?

M. GEORGEY. – Tout quoi vous avez.

LE GARÇON. – Nous avons des potages aux croûtes, au vermicelle, à la semoule, au riz. Lequel demande M'sieur?

M. GEORGEY. – Toutes.

LE GARÇON, *étonné.* – Combien de portions, M'sieur?

— Houit. Deux dé chacune.

Le garçon, de plus en plus surpris, apporta deux portions de chaque potage.

— Deux à moi Georgey, deux à pétite Juliène, deux à les autres.

Le garçon posa devant M. Georgey et les trois garçons les assiettées de potage.

M. GEORGEY. – Mange, pétite Juliène; mangez, les autres.

JULIEN. – Monsieur... Monsieur... mais... c'est beaucoup trop.

M. GEORGEY, *d'un ton d'autorité.* – Mange, pétite Juliène; jé disais: mange.

Julien n'osa pas désobéir; il mangea; les deux autres convives en firent autant.

M. GEORGEY. – Garçon!

LE GARÇON. – Voilà, M'sieur!

M. GEORGEY. – Quoi vous avez?

LE GARÇON. – Du bouilli, du filet aux pommes, du dindon...

— Oh! yes! vous donner lé turkey; et pouis du claret (bordeaux) blanc, rouge; bourgogne blanc, rouge.

Le garçon apporta deux ailes de dindon et quatre bouteilles du vin demandé.

M. GEORGEY. – Quoi c'est? Deux bouchées pleines? Jé voulais une turkey toute... Vous pas comprendre? Une turkey, une dindone toute, sans couper aucune chose.

Et il avala du vin que lui versa Alcide; M. Georgey remplit le verre de Julien.

— Toi boire, pétite Juliène, dit-il en vidant son verre, qu'Alcide s'empressa de remplir de nouveau, tandis que Frédéric remplissait celui de Julien.

Le garçon, émerveillé, alla chercher une dinde entière. M. Georgey donna à Frédéric et à Alcide les deux portions apportées d'abord, coupa le dindon entier, en mit une aile énorme devant Julien, et mangea le reste sans s'apercevoir que toute la salle et les garçons le regardaient avec étonnement.

M. GEORGEY. – Garçone!

LE GARÇON. – Voilà, M'sieur!

M. GEORGEY. – Quoi vous avez?

LE GARÇON. – Des perdreaux, du chevreuil...

M. GEORGEY. – Oh! yes! Moi voulais perdreaux, six; *chévrel* un jambe.

LE GARÇON. – M'sieur veut dire une cuisse?

— Oh! *dear, shocking*! Moi pas dire cé parole malpropre. On disait: une jambe.

Le garçon alla exécuter sa commission au milieu d'un rire général. Quand les plats demandés furent apportés, M. Georgey donna un perdreau à Julien, un à Frédéric et à Alcide et en mangea lui-même trois. Il avala d'un trait la bouteille de vin qu'il avait devant lui après en avoir versé dans le verre de Julien, coupa trois tranches de chevreuil qu'il passa à ses convives, et mangea le reste. Alcide remplissait sans cesse le verre de l'Anglais, qui buvait sans trop savoir ce qu'il avalait. Alcide commença à mélanger le vin blanc au vin rouge pour le griser plus sûrement. Julien buvait le moins qu'il pouvait.

M. Georgey appela: – Garçone!

LE GARÇON. – Voilà, M'sieur!

M. GEORGEY. – Apportez vitement champagne, madère, malaga, cognac. Vitement; j'étouffais, j'avais soif.

M. Georgey ne s'apercevait pas du manège d'Alcide, du mélange des vins, et du nombre de verres qu'il lui versait sans cesse.

Le reste du dîner fut à l'avenant; M. Georgey demanda encore des bécasses, des légumes, quatre plats sucrés, des fruits de diverses espèces, des compotes, des macarons, des biscuits, un supplément de vin.

Quand il demanda la carte qui était de quatre-vingt-dix francs, il dit:

— C'était beaucoup, mais c'était une bonne cuisson. Moi revenir... Voilà.

Il posa sur la table cent francs, se leva et se dirigea vers la porte en chancelant légèrement.

LE GARÇON. – Si M'sieur veut attendre une minute, je vais apporter la monnaie à M'sieur.

M. GEORGEY. – Moi attendais jamais.

Et il sortit. Julien le suivit, chancelant plus que l'Anglais. Alcide dit au garçon:

— Apportez-moi le reste; c'est moi qui lui garde sa monnaie.

Le garçon rapporta à Alcide les dix francs restants; celui-ci les mit dans sa poche.

LE GARÇON. – Et le garçon, M'sieur?

ALCIDE. – C'est juste. Frédéric, donne-moi deux sous.

Frédéric les lui donna; Alcide les mit dans la main du garçon, qui eut l'air fort mécontent et qui grommela:

— Quand je verrai le maître, je lui dirai la crasserie de ses valets.

Malgré que M. Georgey fût habitué à boire copieusement, la quantité de vin qu'il avait avalé et le mélange des vins firent leur effet: il n'avait pas ses idées bien nettes. Julien, qui ne buvait jamais de vin, se sentit mal affermi sur ses jambes, ils marchaient pourtant, suivis de Frédéric et d'Alcide; plus habitués au vin et plus sages que Julien, ils avaient peu bu et conservaient toute leur raison. Ils dirigèrent la marche du côté du théâtre, où ils firent entrer M. Georgey et Julien. Alcide paya les quatre places, se promettant bien de rattraper son argent avec profit. C'était là que les avait vus Bonard entre deux et trois heures de l'après-midi. On jouait des farces; tout le monde riait. Après les farces vint une pièce tragique. Alcide profita de l'attention des spectateurs, dirigée sur la scène, et de l'assoupissement de M. Georgey et de Julien, pour glisser doucement sa main dans la poche de l'Anglais et en retirer une poignée de pièces d'or, qu'il mit dans son gousset, après en avoir glissé une partie dans la poche de Julien.

— Pourquoi fais-tu cela? demanda Frédéric.

ALCIDE. – Chut! Tais-toi. Je te l'expliquerai tout à l'heure.

La pièce continua; quand elle fut finie et que chacun se leva pour quitter la salle, M. Georgey et Julien dormaient profondément. Personne n'y fit attention; la salle se vida. Alcide et Frédéric étaient partis.

Vers huit heures du soir, la salle s'éclaira et commença à se remplir une seconde fois. M. Georgey se réveilla le premier, se frotta les yeux, chercha à se reconnaître, se souvint de tout et fut tout honteux de s'être enivré devant trois jeunes garçons et surtout devant Julien, dont il devait être le maître et le protecteur à partir du lendemain.

Il chercha Julien; il le vit dormant paisiblement près de lui.

— Quoi faire? se demanda-t-il. Quel racontement je lui dirai! Quoi dire! Quoi j'expliquerai! Pauvre pétite Juliène! C'était moi qui lui avais donné lé boisson!... Jé suis très terriblement en punissement!

Pendant qu'il rougissait, qu'il s'accusait, qu'il secouait légèrement Julien, celui-ci fut réveillé par le bruit que faisaient les arrivants et par les efforts de M. Georgey. Il regarda de tous côtés, vit M. Georgey debout, sauta sur ses pieds.

— Me voilà, M'sieur. Je vous demande bien pardon, M'sieur. Je ne sais ce qui m'a pris. Je suis prêt à vous suivre, M'sieur.

M. Georgey se leva sans répondre; il sortit, suivi de Julien. Il faisait déjà un peu sombre, mais la lune se levait; la route était encombrée de monde; M. Georgey marchait sans parler.

— M'sieur, lui dit enfin Julien, je vois que vous êtes fâché contre moi... Je vous demande bien pardon, M'sieur. Je sais bien que j'ai eu tort. Je ne bois jamais de vin, M'sieur; je n'aurais pas dû en accepter autant. Je vous assure, M'sieur, que je suis bien honteux, bien triste. Jamais, jamais je ne recommencerai, M'sieur. Je vous le jure.

M. GEORGEY. – Pauvre pétite Juliène! Moi pas du tout en colère, pauvre pétite. Seulement, de moi-même j'étais furieuse et j'étais en rougissant. Jé avais fait une actionnement mauvaise, horrible; j'étais une stupide créature; et toi, povre pétite Juliène, pas mal fait, pas demander excuse, pas rien dire mauvais pour toi-même. Voilà lé barrière de Mme Bonarde; bonsoir *good bye, little dear;* bonsoir. Jé revenir demain.

XV - Réveil et retour de Julien

M. Georgey continua sa route, laissant Julien à la barrière. Julien entra, alla à la maison, et trouva les Bonard inquiets de lui et Frédéric. Il faisait tout à fait nuit; il était neuf heures.

— Ah! vous voilà, enfin! dit Mme Bonard; je commençais à m'inquiéter. Où est Frédéric? J'ai à lui parler.

JULIEN, *d'un air embarrassé.* – Je ne sais pas, maîtresse; il y a longtemps que je ne l'ai vu.

MADAME BONARD. – Et pourquoi vous êtes-vous séparés?

JULIEN, *baissant la tête.* – Maîtresse, c'est que... je me suis endormi au théâtre, et M. Georgey ne m'a éveillé qu'à huit heures.

MADAME BONARD. – Endormi! Éveillé à huit heures par M. Georgey! Qu'est-ce que cela signifie?

JULIEN, *éclatant en sanglots.* – Oh! maîtresse, cela signifie que je suis un malheureux, indigne des bontés de M. Georgey; je me suis enivré; c'est pourquoi je me suis endormi. Oh! maîtresse, pardonnez-moi; je vous jure que je ne recommencerai pas.

MADAME BONARD. – Mon pauvre garçon, je te pardonne d'autant plus volontiers que tu ne t'es pas grisé tout seul, sans doute, et que M. Georgey t'aura payé ton vin.

JULIEN. – Oui, maîtresse.

MADAME BONARD. – C'est donc lui qui t'a grisé?

JULIEN. – Oh non! maîtresse, il dînait; il ne faisait pas attention à moi; je buvais quand je n'aurais pas dû boire. Et moi qui avais été à la foire pour l'empêcher d'être trompé!

MADAME BONARD. – Trompé par qui?

JULIEN. – Par... par... Alcide.

MADAME BONARD. – Mais il n'était pas avec vous, Alcide.

JULIEN. – Pardon, maîtresse, il nous a rejoints avec Frédéric.

BONARD, *frappant du poing sur la table.* – Avec Frédéric? Encore! Quand je l'avais tant défendu!

MADAME BONARD. – Et sont-ils restés ensemble?

JULIEN. – Je ne sais pas, maîtresse; je ne les ai plus vus quand je me suis réveillé.

BONARD. – C'est égal, mon garçon, ne t'afflige pas; tu n'y as pas mis de méchanceté, tu ne savais pas que ce vin te griserait. Tu as l'air fatigué; va te coucher.

MADAME BONARD. – Ôte tes beaux habits neufs, d'abord. Je vais les serrer ici à côté.

Julien ôta sa redingote, puis son gilet. Il mit les mains dans les poches.

— Ah! mon Dieu! Qu'est-ce qu'il y a donc?... De l'argent!... De l'or!... D'où vient ça?... Ce n'est pas à moi!... Je n'y comprends rien.

MADAME BONARD. – De l'or! Comment as-tu de l'or dans tes poches? Et que de pièces!

Elle et son mari comptèrent les pièces: il y en avait dix, plus quelques pièces d'argent. Ils étaient stupéfaits.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Julien, on va croire que je les ai volées! Mais quand et comment tout cet or a-t-il pu venir dans ma poche? Je ne me souviens de rien que d'avoir dîné et puis dormi au théâtre.

BONARD. – Écoute, Julien, M. Georgey n'était-il pas un peu gris comme toi?

JULIEN, *avec hésitation.* – Je crois bien que oui, Monsieur... Un peu, car ses jambes n'étaient pas solides; il marchait un peu de travers dans la rue. Alcide et Frédéric le soutenaient.

BONARD. – C'est peut-être lui qui t'a mis tout cela lui-même dans ta poche.

JULIEN. – Je ne peux pas garder ça, M'sieur. Si c'est lui, bien sûr il ne savait guère ce qu'il faisait. J'étais près de lui, il se sera trompé de poche; il l'aura voulu mettre dans la sienne et il l'a mis dans la mienne... Oh! M'sieur, laissez-moi lui reporter cet argent tout de suite, qu'il ne croie pas qu'il a été volé.

BONARD. – Tu le lui reporteras demain, mon ami; il est trop tard aujourd'hui. Tu le trouverais couché, et, comme il a trop bu, il ne serait pas facile à éveiller.

JULIEN. – Ce pauvre M. Georgey! Ce n'est pas sa faute. Je me souviens, à présent, qu'Alcide le pressait toujours de boire, et qu'il lui mettait du vin blanc avec du cidre en bouteilles, qui moussait comme son champagne; c'est ça qui lui aura porté à la tête! Ce pauvre M. Georgey! C'est donc pour cela qu'il me demandait pardon le long du chemin en revenant; il paraissait honteux. Et moi qui me méfiais d'Alcide et qui allais à la foire pour empêcher qu'il ne fût trompé! Je l'ai laissé enivrer et... voler peut-être.

MADAME BONARD. – Volé!... Comment?...Tu crois que... qu'Alcide?...

JULIEN, *avec précipitation.* – Non, non, maîtresse, je ne crois pas ça; je ne crois rien, je ne sais rien. J'ai parlé trop vite.

Bonard et sa femme gardèrent le silence; ils engagèrent Julien à aller se coucher. Il leur souhaita le bonsoir et alla regagner son petit grenier.

Arrivé là, il pria et pleura longtemps.

«Ce que c'est, pensa-t-il, que le mauvais exemple et de mauvais camarades! Sans eux, je n'aurais pas la honte de m'être enivré; le pauvre M. Georgey n'aurait pas non plus à rougir de sa journée de foire! Pauvre homme! C'est dommage, il est si bon!... Et comme Alcide a gâté Frédéric! Mes malheureux maîtres! Il leur donnera bien du chagrin! Et moi qui m'en vais! Ils n'auront personne pour les aider, les soigner... Et de penser qu'il faut que je m'en aille pour ne pas leur être à charge! Ah! Si je n'avais pas eu cette crainte, je ne les aurais jamais quittés. Mes bons maîtres! S'ils étaient plus riches; mais le bon Dieu fait tout pour notre bien; il faut que je me soumette.»

Et, tout en pleurant, Julien s'endormit.

XVI - Les montres et les chaînes

Pendant ce temps, qu'avaient fait Alcide et Frédéric?

À la fin du spectacle, ils s'en allèrent tout doucement, de peur de réveiller M. Georgey et Julien. Quand ils se trouvèrent hors du théâtre, Frédéric demanda à Alcide:

— Pourquoi as-tu mis des pièces d'or dans la poche de Julien? Où les as-tu prises?

ALCIDE. – Dans la poche de l'Anglais, parbleu!

FRÉDÉRIC. – Comment? Tu l'as volé?

ALCIDE. – Tais-toi donc, imbécile! Tu cries comme si tu parlais à un sourd. On ne dit pas ces choses tout haut. J'ai pris, je n'ai pas volé.

FRÉDÉRIC. – Mais puisque tu as pris dans sa poche sans qu'il s'en doutât.

ALCIDE. – Eh bien, je les ai prises pour empêcher un autre de les prendre. Il était ivre, tu sais bien; il dormait et soufflait comme un buffle. Le premier mauvais sujet venu pouvait le dévaliser et peut-être même l'égorger. Ainsi, en lui vidant ses poches, je lui ai probablement sauvé la vie.

FRÉDÉRIC. – Ah! Je comprends. Tu veux lui rendre son argent.

ALCIDE. – Je ne lui rendrai pas ses jaunets; pas si bête! Il nous avait promis de nous faire un présent, il ne nous a rien donné; je lui ai épargné la peine de chercher; nous achèterons nous-mêmes ce qui nous convient le mieux.

FRÉDÉRIC. – Mais pourquoi en as-tu mis dans la poche de Julien?

ALCIDE. – Pour faire croire que c'est Julien qui a dévalisé celle de l'Anglais, dans le cas où celui-ci s'apercevrait de quelque chose.

FRÉDÉRIC. – Mais c'est abominable, ça! Après avoir volé Julien, tu fais une vilaine chose et tu veux la rejeter sur ce pauvre garçon.

ALCIDE. – Tu m'ennuies avec tes sottes pitiés, et tu es bête comme un oison. D'abord l'Anglais, qui est un imbécile fieffé, ne pensera pas à compter son argent; il croira qu'il a tout dépensé ou qu'il a perdu ses pièces par un trou que j'ai eu soin de lui faire au fond de sa poche. Et, s'il se plaint, on lui dira que c'est Julien qui aura cédé à la tentation; on fouillera dans les habits de Julien, on trouvera les pièces d'or; l'Anglais, qui l'aime, ne dira plus rien: il emmènera son *povre pétite Juliène,* et on n'y pensera plus.

FRÉDÉRIC. – Mais mon père et ma mère y penseront, et ils croiront que Julien est un voleur.

ALCIDE. – Qu'est-ce que cela te fait? Ce Julien est un petit drôle, c'est ton plus grand ennemi; il travaille à prendre ta place dans la maison et à t'en faire chasser. Crois bien ce que je te dis. Tu le verras avant peu.

FRÉDÉRIC. – Comment? Tu crois que Julien...?

ALCIDE. – Je ne crois pas, j'en suis sûr. C'est un vrai service d'ami que je te rends... Mais parlons d'autre chose. As-tu envie d'avoir une montre?

FRÉDÉRIC. – Je crois bien! Une montre! C'est qu'il faut beaucoup d'argent pour avoir une montre! Et toi-même, tu n'en as pas, malgré tout ce que tu as chipé à tes parents et à d'autres.

ALCIDE. – Je n'en ai pas parce que je n'ai jamais eu une assez grosse somme à la fois. Mais à présent que nous avons de quoi, il faut que chacun de nous ait une montre. Allons chez un cousin horloger que je connais.

FRÉDÉRIC. – Mais si on nous voit avec des montres, on nous demandera qui nous les a données.

ALCIDE. – Eh bien, la réponse est facile. Le bon Anglais, l'excellent M. Georgey.

FRÉDÉRIC. – Et si on le lui demande à lui-même?

ALCIDE. – Est-ce qu'il sait ce qu'il fait, ce qu'il donne? D'ailleurs il ne comprendra pas, ou bien on ne le comprendra pas.

FRÉDÉRIC. – J'ai peur que tu ne me fasses faire une mauvaise chose et qui n'est pas sans danger, car si nous sommes découverts, nous sommes perdus.

ALCIDE, *ricanant.* – Tu as toujours peur, toi. Tu as près de dix-sept ans, et tu es comme un enfant de six ans qui craint d'être fouetté. Est-ce qu'on te fouette encore?

— Non, certainement, répondit Frédéric d'un air piqué. Je n'ai pas peur du tout et je ne suis pas un enfant.

ALCIDE. – Alors, viens acheter une montre, grand benêt; c'est moi qui te la donne.

Frédéric se laissa entraîner chez le cousin horloger. Alcide demanda des montres; on lui en montra plusieurs en argent.

— Des montres d'or, dit Alcide en repoussant avec mépris celles d'argent.

— Tu es donc devenu bien riche? répondit le cousin.

ALCIDE. – Oui; on nous a donné de quoi acheter des montres en or.

L'HORLOGER. – C'est différent. En voici à choisir.

ALCIDE. – Quel prix?

L'HORLOGER. – En voici à cent dix francs; en voilà à cent vingt, cent trente et au-delà.

ALCIDE. – Laquelle prends-tu, Frédéric?

FRÉDÉRIC. – Je n'en sais rien; je n'en veux pas une trop chère.

L'HORLOGER. – En voici une de cent vingt francs, Monsieur, qui fera bien votre affaire.

— Et moi, dit Alcide, je me décide pour celle-ci; elle est fort jolie. Combien?

L'HORLOGER. – Cent trente, tout au juste.

ALCIDE. – Très bien; je la prends.

L'HORLOGER. – Une minute: on paye comptant; je ne me fie pas trop à ton crédit.

ALCIDE. – Je paye et j'emporte. Voici de l'or; ça fait combien à donner?

L'HORLOGER. – Ce n'est pas malin à compter; cent vingt et cent trente, ça fait deux cent cinquante. Voici vos montres et leurs clefs; plus un cordon parce que vous n'avez pas marchandé.

Alcide tira de sa poche une multitude de pièces de vingt francs; il en compta dix, puis deux; puis deux pièces de cinq francs que lui avait rendues le garçon de café, et rempocha le reste.

L'HORLOGER. – Tu as donc fait un héritage?

ALCIDE. – Non, mais j'ai un nouvel ami, riche et généreux, qui a voulu que nous eussions des montres. Au revoir, cousin.

L'HORLOGER. – Au revoir; tâche de m'amener ton ami.

ALCIDE. – Je te l'amènerai; ce sera un vrai service que je t'aurai rendu, car la vente ne va pas fort, ce me semble.

L'HORLOGER. – Pas trop; d'ailleurs, plus on a de pratiques et plus on gagne.

Les deux fripons s'en allèrent avec leurs montres dans leur gousset; Alcide était fier et tirait souvent la sienne pour faire voir qu'il en avait une. Frédéric, honteux et effrayé, n'osait toucher la sienne de peur qu'une personne de connaissance ne la vît et n'en parlât à son père.

— À présent, dit Alcide, allons voir les autres curiosités.

Et il se dirigea vers le champ de foire, où se trouvaient réunis les baraques et les tentes à animaux féroces ou savants, les faiseurs de tours, les théâtres de farces et les danseurs de corde. Ils entrèrent partout. Alcide riait, s'amusait, causait avec les voisins. Frédéric avait la mine d'un condamné à mort, sérieux, sombre, silencieux. Sa montre lui causait plus de frayeur que de plaisir; sa conscience, pas encore aguerrie au vice, le tourmentait cruellement. Sans la peur que lui inspirait son méchant ami, il serait retourné chez l'horloger pour lui rendre sa montre et reprendre l'argent, qu'il aurait reporté à M. Georgey.

Toute la salle riait aux éclats des grosses plaisanteries d'un Paillasse en querelle avec son maître Arlequin. Alcide avait à ses côtés deux jeunes gens aimables et rieurs avec lesquels il causait et commentait les tours d'adresses et les bons mots du Paillasse. Alcide y aurait volontiers passé la nuit; jamais il ne s'était autant amusé. Mais Arlequin et Paillasse avaient épuisé leur gaieté et leur répertoire; ils saluèrent, sortirent, et la salle se vida. Dans la foule pressée de courir à de nouveaux plaisirs, Alcide se trouva séparé de ses aimables compagnons, et il eut beau regarder, chercher, il ne put les retrouver.

— C'est ennuyeux, dit-il à Frédéric, me voici réduit à ta société, qui n'est pas amusante. Tu ne dis rien, tu ne regardes rien, tu ne t'amuses de rien. J'aurais bien mieux fait de venir sans toi.

FRÉDÉRIC. – Plût à Dieu que je ne t'eusse pas accompagné à cette foire maudite! Depuis ce matin, je n'ai eu que du chagrin et de la terreur.

ALCIDE. – Parce que tu es un imbécile et un trembleur; tu n'as pas plus de courage qu'une poule; si je t'avais écouté, nous serions partis et revenus les poches vides; nous nous serions mis à la suite de ce sot Anglais et de son petit mendiant; nous n'aurions pas eu nos montres, ni tout ce que nous allons encore acheter.

FRÉDÉRIC. – Oh! Alcide, je t'en prie, n'achète plus rien; cette montre me fait déjà une peur terrible.

ALCIDE. – Ah! ah! ah! Quel stupide animal tu fais! Suis-moi; je vais te mener chez un brave garçon qui nous complétera nos montres.

FRÉDÉRIC. – Que veux-tu y mettre de plus? Elles ne sont que trop complètes et trop chères.

ALCIDE. – Tu vas voir. Et cette fois, si tu n'es pas content, je te plante là et tu deviendras ce que tu pourras.

FRÉDÉRIC, *avec résolution.* – Si tu me laisses seul, j'irai chez M. Georgey, je lui rendrai sa montre, et je lui raconterai tout.

ALCIDE. – Malheureux! Avise-toi de faire ce que tu dis, et je mets tout sur ton compte; et je m'arrangerai de façon à te faire arrêter et te faire mettre en prison; et ce sera toi qui auras tout fait. Et mon cousin l'horloger dira comme moi, pour avoir ma pratique et celle de mon riche et généreux ami.

L'infortuné Frédéric, effrayé des menaces d'Alcide, lui promit de se taire et de prendre courage.

Ils entrèrent chez un bijoutier.

LE BIJOUTIER. – Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs?

ALCIDE. – Des chaînes de montres, s'il vous plaît.

LE BIJOUTIER. – Chaînes de cou ou chaînes de gilet?

ALCIDE. – Chaînes de gilet. (Bas à Frédéric.) Parle donc, imbécile; on te regarde.

— Chaînes de gilet, répéta Frédéric timidement.

LE BIJOUTIER. – Voilà, messieurs. En voici en argent... (Alcide les repousse.) En voici en argent doré. (Alcide repousse encore.) En voici en or.

ALCIDE. – À la bonne heure. Choisis, Frédéric, il y en a de très jolies.

Ils en prirent quelques-unes, les laissèrent et les reprirent plusieurs fois. Le bijoutier ne les perdait pas de vue; l'air effronté d'Alcide et la mine troublée, effarée de Frédéric lui inspiraient des soupçons.

«Ça m'a tout l'air de voleurs», pensait-il.

ALCIDE. – Choisis donc celle qui te plaît, Frédéric; veux-tu celle-ci?

Alcide lui en présenta une. Frédéric la prit en disant: «Je veux bien», d'une voix si tremblante que le bijoutier mit instinctivement la main sur ses bijoux et les ramena devant lui.

LE BIJOUTIER. – Vous savez, Messieurs, dit-il, que les bijoux se payent comptant.

ALCIDE. – Certainement, je le sais. Combien cette chaîne?

LE BIJOUTIER. – Quatre-vingts francs, Monsieur.

— Voilà, dit Alcide en jetant sur le comptoir quatre pièces de vingt francs. Et celle-ci?

— Quatre-vingt-cinq francs, Monsieur, répondit le bijoutier avec une politesse marquée.

— Voilà, dit encore Alcide.

Il voulut tirer sa montre pour la rattacher à la chaîne, il ne la trouva plus; elle était disparue. Il eut beau chercher, fouiller dans tous ses vêtements, la montre ne se retrouva pas.

— Vous avez été volé, Monsieur? lui dit le bijoutier; soupçonnez-vous quelqu'un?

— Au théâtre, j'étais entre deux jeunes gens qui m'ont fait mille politesses, et auxquels j'ai donné, sur leur demande, l'heure de ma montre, répondit Alcide d'une voix tremblante.

LE BIJOUTIER. – Il faut aller porter plainte au bureau du commissaire de police, Monsieur.

— Merci, Monsieur; viens, Frédéric.

Frédéric, voyant la figure consternée de son ami, saisit avec bonheur l'occasion de se débarrasser de sa montre.

FRÉDÉRIC. – Tiens, prends la mienne, Alcide, je n'y tiens pas.

ALCIDE, *avec surprise.* – La tienne? Et toi donc? Que feras-tu de la chaîne?

FRÉDÉRIC. – Prends-la avec la montre, que le bijoutier a accrochée après. Prends, prends tout; tu me rendras service.

ALCIDE. – Si c'est pour te rendre service, c'est différent. Merci; je la garde en souvenir de toi.

FRÉDÉRIC. – Vas-tu porter plainte?

ALCIDE. – Pas si bête! Pour ébruiter l'affaire et me faire découvrir! Il faudrait donner mon nom, le tien, celui de l'horloger. On me demandera où j'ai pris l'or pour payer les montres, et tout serait découvert. Les coquins! Ils avaient l'air si aimables!

XVII - Les gendarmes et M. Georgey

— Qu'est-ce qui se passe donc par-là, sur le champ de foire? demanda Frédéric, qui avait repris de la gaieté depuis qu'il s'était débarrassé de sa montre et de la chaîne. On dirait que les gendarmes ont arrêté quelqu'un.

ALCIDE. – Allons voir, tout le monde y court; il doit y avoir quelque chose de curieux.

Ils se dépêchèrent et vinrent se mêler à la foule.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Alcide à un brave homme qui parlait et gesticulait avec animation.

L'HOMME. – Ce sont deux vauriens que les gendarmes viennent d'arrêter au moment où ils enlevaient la montre d'un drôle d'original qui baragouine je ne sais quelle langue. On ne le comprend pas, et lui-même ne comprend guère mieux ce qu'on lui demande.

Ils s'avancèrent; Alcide se haussa sur la pointe des pieds et vit avec effroi que l'original était M. Georgey, et que les voleurs étaient ses deux aimables compagnons.

— Sauvons-nous, dit-il à Frédéric; c'est M. Georgey et les deux gredins qui m'ont probablement aussi volé ma montre. Si l'Anglais nous voit, il va nous appeler; nous serions perdus.

Frédéric voulut s'enfuir; Alcide le retint fortement.

— Doucement donc, maladroit, tu vas nous faire prendre si tu as l'air d'avoir peur. Suis-moi; ayons l'air de vouloir nous faufiler d'un autre côté.

Ils parvinrent à sortir de la foule; pendant qu'ils échappaient ainsi au danger qui les menaçait, Alcide trouva moyen de couler dans la poche de Frédéric la seconde chaîne et l'or et l'argent qui lui restaient. Quand ils se furent un peu éloignés, ils pressèrent le pas.

En passant devant un café très éclairé, Alcide regarda à sa montre l'heure qu'il était.

— Onze heures! dit-il. Rentrons vite.

Mais au même moment, il se sentit saisir au collet. Il poussa un cri lorsqu'en se retournant il vit un gendarme. Frédéric, qui marchait devant, fit une exclamation:

— Les gendarmes!

Et il courut plus vite. Un instant après, il se sentit arrêté à son tour.

LE GENDARME. – Ah! Tu te sauves devant les gendarmes, mon garçon: mauvais signe! Il faut que tu viennes avec ton camarade, qui a une si belle montre avec une si belle chaîne; le tout est mal assorti avec sa redingote de gros drap et ses souliers ferrés.

FRÉDÉRIC. – Lâchez-moi, monsieur le gendarme. Je suis innocent, je vous le jure. Je n'ai rien sur moi, ni montre, ni chaîne.

LE GENDARME. – Nous allons voir ça, mon mignon; tu vas venir avec nous devant M. l'Anglais, qui a déclaré avoir été volé de tout son or, de sa montre et de sa chaîne.

Frédéric tremblait de tous ses membres, le gendarme le soutenait en le traînant. Alcide, non moins effrayé, payait pourtant d'effronterie; il soutenait que sa montre et sa chaîne lui avaient été données par

l'excellent M. Georgey; il indiquait l'horloger qui la lui avait vendue, le bijoutier qui venait de lui vendre sa chaîne.

Son air assuré, ses indications si précises ébranlèrent un peu les gendarmes; celui qui l'escortait lui dit avec plus de douceur:

— Eh bien, mon ami, si tu es innocent, ce que nous allons savoir tout à l'heure, tu n'as rien à craindre des gendarmes. Nous voici près d'arriver. M. Georgey, comme tu l'appelles, saura bien te reconnaître et nous dire que tu ne lui as rien volé, non plus que ton camarade, qui dit avoir les poches vides.

Ils arrivaient en effet devant le commissaire de police qui venait constater le vol. Quand les gendarmes eurent amené devant lui les deux amis, il commanda qu'on les fouillât. Alcide n'avait rien de suspect, mais Frédéric, qui avait protesté n'avoir rien dans ses poches, poussa un cri de détresse quand le gendarme retira de la poche de côté de sa redingote une chaîne et plusieurs pièces d'or et d'argent.

— Tu es plus riche que tu ne le croyais, mon garçon, lui dit le gendarme.

L'exclamation de Frédéric attira l'attention de M. Georgey; il se retourna, reconnut Frédéric et Alcide, et s'écria:

— *Lé pétite Bonarde*! Oh! *my goodness*!

Le pauvre M. Georgey resta comme pétrifié.

LE GENDARME. – Veuillez, Monsieur, venir reconnaître si l'or et la chaîne que nous avons trouvés dans la poche de ce garçon sont à vous.

M. Georgey s'approcha. Il jeta un coup d'oeil sur les pièces d'or, qui étaient des guinées anglaises. C'étaient les siennes, il n'y avait pas à en douter. Que faire! La pauvre Mme Bonard et son mari se trouvaient déshonorés par le vol de leur fils! Son parti fut bientôt pris. Il fallait sauver l'honneur des Bonard.

— Jé connaissais, c'était lé pétite Bonarde. J'avais donné les jaunets au pétite Bonarde et lui avais acheté lé chaîne. C'était très joli... ajouta-t-il en examinant la chaîne. Jé savais, jé connaissais. Lui venir avec moi, jé donnais tout.

LE GENDARME. – Et l'autre garçon, Monsieur? N'est-ce pas votre montre et votre chaîne qu'il a dans son gousset?

M. GEORGEY. – No, no, c'était une donation. J'avais donné, j'avais donné tout. No, no, ma horloge pas comme ça. Une chiffre. Une couronne baronnet. C'étaient les deux grands coquins avaient volé. J'étais sûr, tout à fait certain.

On amena les deux voleurs devant M. Georgey, et on lui présenta la montre et le porte-monnaie avec lesquels ils se sauvaient quand ils furent arrêtés.

M. GEORGEY. – C'était ça! C'était ma horloge! Jé connais. Voyez voir, chiffre G. G.; ça était pour dire: George Georgey. Voyez voir, couronne baronnet; c'était moi, sir Midleway... C'était très fort visible... Le porte-argent, c'était mon. Jé connais. C'était mon petit nièce avait fait. Voyez voir, G. G., était pour dire: George Georgey. Couronne baronnet, ça était pour dire: sir Midleway... Jé connais; c'était Alcide, ça. Laissez, laissez tous les deux garçons, jé emmener eux; il était noir, il était moitié la nuit. Good bye, sir. Venez, Alcide; Fridrick, marchez avant moi.

Les deux voleurs, trop heureux d'en être quittes à si bon marché, ne se firent pas répéter l'ordre de M. Georgey; s'échappant au milieu de la foule, ils rejoignirent l'Anglais et marchèrent devant lui en

silence.

Quand ils furent hors de la ville, Alcide, qui avait retrouvé son effronterie accoutumée, commença à vouloir s'excuser aux yeux de M. Georgey.

— Vous êtes bien bon, Monsieur, d'avoir défendu Frédéric et moi contre ces méchants gendarmes...

M. GEORGEY. – Tenez vos langues, malhonnête, voleuse; je vous défendais les paroles.

ALCIDE. – Mais, Monsieur, je vous assure...

M. GEORGEY. – Jé disais: tenez lé langue. Jé voulais pas écouter votre voix horrible: voleur, gueuse, grédine. Moi tout dire à Madme Bonarde, à Master Bonarde, à papa Alcide. Ah! Tu avais volonté voler toi! Tu croyais Georgey une imbécile comme toi! Tu croyais moi disais des excuses pour toi? Moi savoir tout; moi parler menteusement pour Madme Bonarde, par lé raison de Fridrick voleur avec toi. Moi avoir pitié povre Madme Bonarde. Moi savoir Madme Bonarde, Master Bonarde, morée pour la honte de Fridrick. Voilà comment moi avoir parlé contrairement au vérité. Et toi, coquine, mé rendre à la minute lé montre, lé chaîne, lé guinées tu avais volé à moi Georgey.

ALCIDE. – C'est Frédéric, Monsieur, ce n'est pas moi...

M. GEORGEY. – Menteuse, gredine! Donner sur lé minute à moi tout le volement.

M. Georgey saisit Alcide, qui se débattit violemment, mais qui fut bien vite calmé par les coups de poing du vigoureux Anglais. La montre et sa chaîne passèrent en un instant de la poche d'Alcide dans celle de M. Georgey. Frédéric n'attendit pas son tour et remit lui-même en sanglotant la chaîne et tout l'or et l'argent que lui avait rendus le gendarme.

— Oh! Monsieur, s'écria-t-il, ne croyez pas que ce soit moi qui vous ai volé. C'est Alcide qui a tout fait et qui m'a poussé à mal faire. Je ne voulais pas, j'avais peur; il m'a forcé à me laisser faire, à acheter la montre et la chaîne; il m'a coulé votre or dans la poche quand nous avons été dans cette foule qui arrêtait les deux voleurs. Je ne l'ai su que lorsque les gendarmes m'ont fouillé. Pardonnez-moi, Monsieur; ne dites rien à mon père, il m'assommerait de coups.

M. GEORGEY. – Il faisait très bien, et jé voulais dire. C'était trop horrible.

Alcide voulut aussi demander grâce et accuser Julien; mais l'Anglais le fit taire en lui boxant les oreilles.

M. GEORGEY. – Jé défendais à toi, scélérate, de parler une parole. Jé voulais dire à les deux parents et jé dirai. Demain, jé dirai. Va dans ton maison, et toi, Fridrick, va dans lé tien. Jé rentrais chez moi. Caroline, vitement, une lumière; jé voulais aller dans le lit.

M. Georgey repoussa les deux garçons, entra chez lui, ferma la porte à double tour et monta dans sa chambre. Caroline l'entendit longtemps encore se promener en long et en large et parler tout haut.

«Il devient fou, pensa-t-elle: il l'était déjà à moitié, la foire l'a achevé.»

XVIII - Colère de Bonard

Frédéric et Alcide restaient devant la porte de M. Georgey, muets et consternés. Frédéric pleurait; Alcide, les poings fermés, les yeux étincelants de colère, réfléchissait au moyen de se tirer d'affaire en jetant tout sur Frédéric.

FRÉDÉRIC. – Qu'allons-nous devenir, mon Dieu, si M. Georgey va tout raconter à nos parents! Donne-moi un bon conseil, Alcide, toi qui m'as entraîné à mal faire et qui as toujours de bonnes idées pour t'excuser.

ALCIDE. – J'en ai une pour moi; je n'en ai pas pour toi.

FRÉDÉRIC. – Comment, tu vas m'abandonner, à présent que je suis dans la crainte, dans la désolation?

ALCIDE. – Je m'embarrasse bien de toi. Tu es un imbécile, un lâche. C'est ta sotte figure effrayée qui a attiré l'attention des gendarmes et qui nous a fait prendre. Maudit soit le jour où je t'ai mis de moitié dans mes profits!

FRÉDÉRIC. – Et maudit soit le jour où je t'ai écouté, où je t'ai aidé dans tes voleries! Sans toi, je serais heureux et gai comme Julien; je n'aurais peur de personne et je serais aimé de mes parents comme jadis.

ALCIDE. – Vas-tu me laisser tranquille avec tes jérémiades! Va-t'en chez toi, tu n'as que faire ici.

Au moment où il disait ces mots, un seau d'eau lui tomba sur la tête et il entendit une voix qui disait:

— Coquine! Canaille!

Alcide, suffoqué d'abord par l'eau, ne put rien distinguer; mais, un instant après, il se tourna de tous côtés et ne vit rien; il leva les yeux vers la fenêtre de M. Georgey: elle était fermée, le rideau était baissé, on n'y voyait même pas de lumière. Il était seul. Frédéric même avait disparu. Surpris, un peu effrayé, il prit le parti de rentrer chez lui et de se coucher; l'horloge du village sonnait deux heures.

Frédéric courait de toute la vitesse de ses jambes pour arriver chez ses parents, qu'il croyait trouver endormis depuis longtemps. Il ouvrit la barrière, se dirigea vers l'écurie, où il comptait passer la nuit, et vit, à sa grande frayeur, de la lumière dans la salle, dont la porte était ouverte. Il n'y avait pas moyen d'éviter une explication.

«Je vais tâcher, pensa-t-il, de faire comme Alcide; l'effronterie lui réussit toujours.»

Il entra. Mme Bonard poussa un cri de joie; Bonard, qui sommeillait, les coudes sur la table, se réveilla en sursaut.

FRÉDÉRIC. – Comment, mes pauvres parents, vous m'attendez? J'en suis désolé; si j'avais pu le deviner, je ne me serais pas laissé entraîner par la dernière représentation au théâtre; et puis ce bon M. Georgey, avec lequel je suis revenu, m'a fait manger dans un excellent café. Tout cela m'a attardé; je vous croyais couchés depuis longtemps et bien tranquilles sur mon compte.

MADAME BONARD. – Pendant que tu t'amusais, Frédéric, nous nous faisions du mauvais sang; nous nous tourmentions, te croyant seul avec ce mauvais sujet d'Alcide, car M. Georgey nous avait ramené Julien vers neuf heures.

Frédéric parut troublé; la mère pensa que c'était le regret de les avoir inquiétés.

BONARD. – Et sais-tu ce qui nous est arrivé pendant que tu t'amusais?

Frédéric ne répondit pas.

— Nous avons été volés... Tu ne dis rien. Tiens, regarde l'armoire, on l'a brisée; on a pris l'argent du pauvre Julien; on a emporté nos deux plus belles dindes. Pourquoi es-tu parti avant le retour de ta mère?... Mais parle donc! Tu es là comme un oison, à écarquiller tes yeux. Qui est le voleur? Le connais-tu? L'as-tu vu?

FRÉDÉRIC. – Je n'ai rien vu. Je ne sais rien; j'étais parti... Je croyais... Je ne savais pas.

BONARD. – Va te coucher. Tu m'impatientes avec ta figure hébétée. Demain tu t'expliqueras. M. Georgey t'aura fait boire comme ce pauvre Julien. Va-t'en.

Frédéric ne se le fit pas répéter; il alla dans sa chambre, plus inquiet encore que lorsqu'il était arrivé. Il se coucha, mais il ne put dormir. Au petit jour il tendit l'oreille, croyant toujours entendre M. Georgey. L'heure de se lever était arrivée; Bonard alla soigner les chevaux; Julien, levé depuis longtemps, l'aidait de son mieux; Frédéric n'osait quitter son lit et faisait semblant de dormir.

Enfin, vers huit heures, sa mère entra, le secoua. Frédéric, feignant d'être éveillé en sursaut, sauta à bas de son lit.

FRÉDÉRIC. – Quoi? Qu'est-ce que c'est? Les voleurs?

MADAME BONARD. – Il faut te lever, Frédéric. Ton père a déjeuné avec nous, puis il est parti pour aller faire sa déclaration à la ville. Voyons, habille-toi et viens manger ta soupe.

Frédéric se leva. Il n'avait pas prévu que son père porterait plainte du vol commis à la ferme; toutes ses craintes se réveillèrent. Il tremblait, ses dents claquaient.

MADAME BONARD. – Quelle drôle de mine tu as! De quoi as-tu peur?

FRÉDÉRIC. – De rien, de rien. Ce n'est pas moi qui vous ai volés. Ce sont les chemineaux.

MADAME BONARD. – Comment le sais-tu? Tu les as donc vus?

FRÉDÉRIC. – Je n'ai rien vu. Comment les aurais-je vus? De quoi aurais-je peur? Où est Julien? Est-ce que M. Georgey est venu?

MADAME BONARD. – Non, Pourquoi viendrait-il?

FRÉDÉRIC. – Pour le vol. Vous savez bien.

MADAME BONARD. – Mais en quoi cela regarde-t-il M. Georgey?

FRÉDÉRIC. – Je n'en sais rien. Est-ce que je peux savoir? Puisque je n'y étais pas.

MADAME BONARD. – Tiens, tu ne sais pas ce que tu dis. Viens manger ta soupe, il est tard.

FRÉDÉRIC. – Je n'ai pas faim.

MADAME BONARD. – Tu es donc malade? Tu es pâle comme un mort. Voilà ce que c'est que de trop s'amuser et rentrer si tard. Viens manger tout de même. Il ne faut pas rester à jeun, tu prendrais du mal; l'appétit te viendra en mangeant.

Frédéric, obligé de céder, suivit sa mère et trouva Julien qui balayait la salle et rangeait tout. Ils se regardèrent tous deux avec méfiance. Frédéric craignait que Julien n'eût deviné quelque chose; Julien avait réellement des soupçons, qu'il ne voulait pas laisser paraître.

Frédéric finissait sa soupe quand M. Georgey parut. Julien courut à lui.

— Je suis content de vous voir, Monsieur. Hier soir, en me déshabillant, j'ai trouvé beaucoup de pièces d'or dans la poche de mon habit: elles ne sont pas à moi. Elles doivent être à vous; j'étais tout près de vous; je pense que vous vous êtes trompé de poche; au lieu de mettre dans la vôtre, vous avez mis dans la mienne.

M. GEORGEY. – No, no, jé n'avais mis rien; jé n'avais touché rien. Jé avais dormi comme toi, povre pétite Juliène. Jé comprénais, jé savais. C'était lé malhonnête, les coquines Alcide, Fridrick; ils avaient volé moi et mis une pétite somme dans lé gilet de toi, pour dire: c'était Juliène le voleur de Georgey.

Mme Bonard ne pouvait en croire ses oreilles; elle tremblait de tout son corps.

M. GEORGEY. – Où Master Bonard? Jé avais à dire un terrible histoire à lui et à povre Madme Bonarde... Ah! Lé voilà, Master Bonard. Venez vitement. Jé avais à dire à vous: votre Fridrick il était un voleur horrible; Alcide, une coquine davantage horrible, abominable.

Bonard, qui venait d'entrer, devint aussi tremblant que sa femme; Frédéric, ne pouvant s'échapper, était tombé à genoux au milieu de la salle. Julien était consterné. Personne ne parlait.

M. Georgey raconta de son mieux ce qui lui était arrivé depuis qu'ils avaient rencontré Alcide et Frédéric. Il dit comment il avait trouvé sa poche vidée en rentrant chez lui; comment il était retourné à la ville pour porter plainte; qu'en cherchant Alcide et Frédéric il avait été encore volé par deux jeunes gens qu'on avait arrêtés, et sur lesquels on avait trouvé sa montre, sa bourse et une autre montre dont les gendarmes cherchaient le propriétaire, et qui était celle qu'Alcide et Frédéric venaient d'acheter.

Il parla avec émotion de sa douloureuse surprise quand il avait vu Frédéric amené par des gendarmes en compagnie d'Alcide; quand il avait vu Frédéric ayant dans sa poche une chaîne d'or et des guinées qui étaient précisément celles qu'on lui avait volées à lui Georgey.

Il raconta sa généreuse résolution de sauver l'honneur de ses amis Bonard. Il avait dû en même temps, quoique à regret, certifier l'innocence d'Alcide, puisque les deux garçons avaient été arrêtés ensemble; il expliqua comment il avait déclaré leur avoir tout donné et comment, après cette déclaration, il les avait emmenés avec lui. Il raconta comment Alcide avait dû couler des pièces d'or dans la poche de Julien pour rejeter le vol sur lui.

— J'avais dit toutes les choses horribles au papa Alcide, ajouta M. Georgey. Le papa avait donné à Alcide un bâtonnement si terrible, que lé misérable il était resté couché sur la terre. Jé croyais Fridrick pas si horrible; il avait écouté l'Alcide abominable. Jé croyais il avait du chagrinement, du repentissement; qu'il ferait plus jamais une volerie si méchant. Mais j'avais dit à vous, pour que le povre

Madme Bonarde, et vous, Master Bonard, vous savoir comment a fait votre garçone. C'était très fort vilaine, et lé pauvre Juliène avoir rien fait mauvais. Ce n'était pas sa faute avoir pris beaucoup dé boisson dé vin; c'était moi lé criminel, lé malheureuse, avoir fait ivre lé pauvre pétite. J'avais donné méchant exemple au pétite. J'avais une honte terrible, j'avais un chagrinement horrible; jé prenais résolument jamais boire davantage plus un seul bottle vin. Jé promettais, jé assurais, jé jurais. Un seul bouteille. J'avais fait jurement à mon coeur.

Mme Bonard sanglotait. Bonard avait laissé tomber sa tête dans ses mains et gémissait. Frédéric, atterré, plus pâle qu'un linge, s'était affaissé sur ses genoux et n'osait bouger. Julien pleurait en silence.

M. Georgey les regardait avec pitié.

— Povres parents! J'avais devoir de parler. Pour les *turkeys*, moi j'avais rien dit; et moi avais fait découverte que les deux étaient pétites voleurs. J'avais croyance qué plus jamais voler des *turkeys*, et j'avais acheté tous les *turkeys* pour empêcher voler eux. Mais je ne pouvais pas faire un cachement d'hier; c'était trop mauvais.

— Et le vol de l'armoire! s'écria tout à coup Bonard en s'élançant sur Frédéric et le saisissant par les cheveux: dis, parle; avoue, scélérat!

— C'est Alcide, répondit Frédéric d'une voix défaillante.

BONARD. – Tu l'as vu; tu le savais!

— J'y étais, répondit Frédéric de même.

BONARD. – Pourquoi as-tu brisé au lieu d'ouvrir?

FRÉDÉRIC. – C'est Alcide, pour faire croire que c'étaient les voleurs.

BONARD, *avec désespoir.* – Et moi qui ai porté plainte! Et les gendarmes qui vont venir! Et mon nom qui sera déshonoré! Misérable, indigne de vivre! Je ne peux plus te voir; je ne veux pas être déshonoré par toi! Et ta pauvre mère? Montrée au doigt! Mère d'un voleur! Voleur! Mon fils voleur!

Bonard, fou d'épouvante et de douleur, saisit une lourde pince, et levant le bras, allait le frapper d'un coup peut-être mortel, lorsque M. Georgey, s'élançant sur lui, l'étreignit de ses bras vigoureux, et, malgré sa résistance, l'entraîna dans la chambre voisine. Frédéric était tombé sans connaissance; Julien soutenait Mme Bonard, à moitié évanouie sur sa chaise. L'Anglais avait fermé à double tour la porte de la chambre, de peur que Bonard ne lui échappât.

M. GEORGEY. – Craignez pas, povre créature; pas de déshonorement; moi tout arranger; moi dire comme hier: c'était moi.

BONARD. – C'est impossible, impossible; on va faire une enquête; je ne veux pas qu'on vous croie un voleur, un scélérat! Personne ne le croirait, d'ailleurs. Vous, riche, briser un meuble pour voler un pauvre homme! C'est impossible! Personne ne vous croirait.

M. GEORGEY. – Croirait très parfaitement. Jé disais: Moi Georgey voulais habillement poli de pétite Juliène pour lé foire. Moi Georgey pas trouvé lé clé. Moi Georgey beaucoup fort entêté, moi voulais; jé voulais habillements. Moi Georgey riche. Moi casser fermeture, moi prendre habillements et argent pour amuser pétite Juliène et les autres, car moi oublier emporter jaunets dans ma poche. Moi révenir de foire trop tardivement hier. Moi révenir en lé jour d'aujourd'hui pour raconter, demander excuse et faire

payement pour dédommager. Et jé fais payement avec les jaunets du pocket dé la pétite Juliène. C'était très bien, ça. Moi payer bon dîner à gendarmes et tout sauvé.

À mesure que M. Georgey parlait, le visage de Bonard s'éclaircissait. Quand M. Georgey eut terminé son explication, le pauvre Bonard, rempli de reconnaissance, se précipita à genoux devant le généreux Anglais, et, joignant les mains, s'écria:

— Oh! Monsieur, vous me sauvez plus que la vie! Vous sauvez notre honneur à tous! Vous sauvez mon misérable fils! Vous me sauvez d'un crime! Je n'aurais pu le voir sans le maudire, sans le tuer peut-être. Oh! Monsieur, soyez béni! Toute ma vie je vous bénirai comme mon bon ange, mon sauveur!

M. GEORGEY. – No, no, *my dear*! C'était trop pour une povre homme solitaire, ridicoule. Jé savais que jé faisais de sottises, beaucoup, que les autres riaient de moi. Jé savais. Jé savais. Ils faisaient justice.

Quand Bonard fut tout à fait remis, M. Georgey lui permit de rentrer dans la salle pour consoler et rassurer Mme Bonard.

— Quant à Frédéric, dit Bonard, faites-le partir, que je ne le voie plus.

M. GEORGEY. – No, Master Bonarde, c'était pas bon, c'était mauvais. Fridrick très désolé. Fridrick très fort repentissant; Fridrick toujours votre garçon. Vous lui gronder pour vous faire agrément; vous lé taper un peu, mais faut pas chasser; c'était mauvais, c'était méchanceté. Voyez bon Dieu, pardonnait toujours. Vous, papa comme bon Dieu, et vous pardonner. Entrez vitement.

M. Georgey ouvrit la porte, poussa dans la salle Bonard, qui hésitait encore. Frédéric était toujours étendu sans mouvement. Julien était occupé de Mme Bonard, qui continuait ses sanglots. Bonard alla à elle.

— Rassure-toi, console-toi, ma pauvre femme, il n'y aura pas de déshonneur ni d'enquête. Notre sauveur, le généreux M. Georgey, a tout arrangé.

Bonard lui expliqua les intentions de M. Georgey. Quand Mme Bonard eut bien compris la généreuse résolution de l'Anglais, elle, à son tour, se jeta à ses pieds, lui embrassa les genoux, lui adressa les remerciements les plus touchants. Le pauvre M. Georgey cherchait en vain à terminer une scène qui l'embarrassait; il n'y put parvenir qu'en lui montrant le corps de son fils étendu sur le plancher.

— Et je l'avais oublié dans mon chagrin! s'écria Mme Bonard en s'élançant sur le corps inanimé de son fils.

Avec l'aide de Julien et de M. Georgey, Frédéric fut relevé, déshabillé, couché, frictionné de vinaigre; il ouvrit enfin les yeux, regarda d'un air effaré les personnes qui l'entouraient; en jetant les yeux sur son père, il poussa un cri d'effroi, se débattit un instant et perdit encore connaissance.

— Master Bonarde pas rester, dit M. Georgey, Fridrick avait un épouvantement très gros. Madme Bonarde seule rester avec pétite Juliène.

XIX - La maladie

Georgey emmena Bonard, qu'il eut de la peine à calmer; tantôt il s'accusait d'avoir tué son fils, tantôt il parlait de le chasser, de le rouer de coups. M. Georgey, impassible, le laissait dire. Il attendait les gendarmes.

— Jé voulais dire moi-même, disait-il. Jé voulais faire explication moi seul.

Il allait sans cesse dans la chambre à côté, savoir des nouvelles de Frédéric et en rapporter à Bonard. La connaissance était revenue, mais il paraissait ne rien comprendre et ne pas savoir ce qu'il disait. Il croyait toujours voir Alcide près de son lit; il suppliait qu'on le chassât.

— Il va me faire du mal; j'ai peur... Il est si méchant!... Au secours! Il veut m'entraîner; il m'entraîne... Au secours! Il appelle les gendarmes! Il veut faire prendre Julien... On croit que Julien a volé. Pauvre Julien! On le garrotte, on le mène en prison... Arrêtez! Arrêtez! Ce n'est pas lui, c'est Alcide... Je vous jure que c'est Alcide... Je l'ai vu... il me l'a dit... Il ment, il ment... Ne l'écoutez pas, gendarmes... Voyez, voyez comme il verse du vin blanc et du rouge à M. Georgey... Il veut l'enivrer... pour le voler. Voyez-vous comme il le vole? Voyez-vous comme il met des pièces d'or dans la poche de Julien?... Mais dites-lui!... Empêchez-le!... Mon Dieu, mon Dieu! Quel malheur que j'ai écouté Alcide!

Frédéric retombait épuisé sur son oreiller. Il semblait parfois s'endormir, mais il recommençait à crier, à se débattre et à faire connaître, par ses propos incohérents, tout ce qui s'était passé entre lui et Alcide. Mme Bonard ne savait que faire. M. Georgey dit à Julien d'aller chercher le médecin. Julien y courut.

Pendant qu'il faisait sa commission, les gendarmes se présentèrent pour faire leur enquête sur le vol commis la veille chez Bonard.

M. Georgey alla au-devant d'eux et leur serra la main à l'anglaise en riant.

— Vous voir lé vol et lé brisement?...Voilà!

Et il montra du doigt l'armoire.

— Vous voir lé voleur?... Voilà!

Et il se désigna lui-même du doigt.

LE BRIGADIER. – Comment, Monsieur! Vous, le voleur? Ce n'est pas possible.

M. GEORGEY. – Ça était très possible, pourquoi ça était.

M. Georgey se mit à rire de la mine stupéfaite des gendarmes. Il leur expliqua le soi-disant vol, comme il l'avait promis à Bonard, et l'indemnité qu'il venait de lui offrir; Julien avait posé les pièces d'or sur la table: elles y étaient encore.

— Voilà, dit M. Georgey; jé donnais deux cents francs.

LE BRIGADIER. – Il n'y a plus rien à dire, Monsieur; du moment que vous payez si largement le dégât, je ne pense pas que M. Bonard réclame autre chose.

M. GEORGEY. – Master gendarme, moi vous dire un autre chose: lé jeune garçon qué vous attraper hier dans lé ville c'était lé jeune garçon de M. Bonard. Lé povre fils il était si choqué, si désolé, vous croire

il était un voleur, qué il était en désespération, malade et imbécile; il voyait toujours votre apparition subite. Venez voir; voyez pauvre Madme Bonarde! Faut pas attraper si vite: c'est dangereux, bon pour faire un garçon mort.

M. Georgey ouvrit la porte, fit entrer les gendarmes au moment où Frédéric criait:

— Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi!... Monsieur le gendarme, ce n'est pas moi! Lâchez-moi, je vais mourir... Au secours! Tout le monde... Ce n'est pas moi!

— Venez vitement, dit M. Georgey en les tirant par leurs habits. Vous lui faisez épouvantement. N'ayez pas peur, Madme Bonard. Lé physicien il allait venir. C'était bon lé physicien; il guérissait toutes les choses.

Les gendarmes se retirèrent et témoignèrent à Bonard tout leur intérêt et leurs regrets. M. Georgey les accompagna.

— Voilà pour boire et manger, dit-il en leur tendant une pièce d'or.

LE BRIGADIER. – Pardon, Monsieur, si nous refusons; c'est une insulte que de nous offrir de l'argent pour avoir fait notre devoir. Bien le bonsoir, Monsieur.

M. GEORGEY. – J'étais bien beaucoup chagrine de offenser vous, courageuse soldat, répondit M. Georgey. Jé voulais pas; lé vérité vrai, je voulais pas.

LE BRIGADIER. – Je le pense bien, Monsieur; vous êtes étranger, vous ne connaissez pas nos usages et nos caractères français.

M. GEORGEY. – Moi connaissais bien caractère français; c'était généreuse, c'était très grande, c'était très aimable, et d'autres choses. Jé connaissais, jé savais. Bonsoir, gendarme française.

Les gendarmes partirent en riant. M. Georgey rentra.

— Jé restais pour écouter lé physicien. Jé voulais savoir quelles choses il fallait pour Fridrick.

Il s'assit et ne bougea plus. Julien ne tarda pas à revenir, accompagné du médecin. M. Georgey le fit entrer tout de suite chez Frédéric. M. Boneuil tâta le pouls du malade, examina ses yeux injectés de sang, écouta sa parole brève et saccadée.

— Il doit avoir une vive émotion, une grande frayeur. Depuis quand est-il dans cet état?

MADAME BONARD. – Depuis trois ou quatre heures, Monsieur.

L'interrogatoire et l'examen continuèrent quelque temps encore; le résultat de la consultation fut une saignée immédiate, des sinapismes aux pieds, et diverses autres prescriptions, auxquelles se conforma scrupuleusement Mme Bonard.

M. Georgey se retira avec M. Boneuil; il l'interrogea; le médecin comprenait mal ses questions, auxquelles il faisait des réponses que M. Georgey ne comprenait pas du tout. La conversation continua ainsi jusqu'à la porte de M. Georgey, qui salua et rentra.

CAROLINE. – Monsieur ne ramène donc pas Julien?

M. GEORGEY. – No, *my dear*; Madme Bonarde elle avait la nécessité de lui.

CAROLINE. – Et quand l'aurons-nous?

M. GEORGEY. – Jé pas savoir. Physiciène savoir; moi pas comprendre lé parole sans compréhension de cette mosieur Boneuil. Lui parlait, parlait comme un magpie.

CAROLINE. – Qu'est-ce que c'est, Monsieur, un *magpie*?

M. GEORGEY. – Vous pas comprendre? C'est étonnant! Vous rien savoir. Un *magpie*, c'était une grosse oison qui avait des plumets blanc et noir, qui parlait beaucoup toujours. On disait dé femmes: *elle parlait comme une magpie.*

CAROLINE. – Ah! Monsieur veut dire une *pie!*

M. GEORGEY. – Très justement! Un pie! C'était ça tout justement; comme vous, Caroline.

M. Georgey, fatigué de sa journée de la veille et de sa matinée, voulut rester chez lui pendant quelque temps à travailler à ses plans et à ses modèles de mécaniques. Il alla seulement tous les jours, matin et soir, savoir des nouvelles de Frédéric; il ne manquait jamais de demander à Julien quand il viendrait.

— Quand Frédéric sera guéri, Monsieur, et quand Mme Bonard n'aura plus besoin de moi, répondait toujours Julien.

La maladie fut longue, la convalescence plus longue encore. La présence de Bonard faisait retomber Frédéric dans un état nerveux qui obligea le médecin à défendre au père de se faire voir jusqu'au rétablissement complet de son fils. Un jour, deux mois après la foire, Julien entra précipitamment chez Mme Bonard.

— Maîtresse, savez-vous la nouvelle? Alcide vient de s'engager. C'est son père qui l'y a obligé; il lui a donné le choix ou d'être soldat ou d'être chassé sans argent, sans asile. Il a mieux aimé partir comme soldat.

Les yeux de Frédéric s'animèrent.

— Il a bien fait! Je voudrais bien faire comme lui.

MADAME BONARD. – Toi! Y penses-tu, mon pauvre enfant? C'est un métier de chien d'être soldat.

FRÉDÉRIC. – Pas déjà si mauvais. On voit du pays; on a de bons camarades.

MADAME BONARD. – Ne va pas te monter la tête. Je ne veux pas que tu sois soldat, moi. Ton père ne le voudrait pas non plus. Pour te faire tuer dans quelque bataille!

FRÉDÉRIC. – Mon père! Ça lui est bien égal. Que je vive ou que je meure, que lui importe? Sans M. Georgey, il y a longtemps que je ne serais plus.

MADAME BONARD. – Frédéric, ne parle pas comme ça. N'oublie pas ce qui s'était passé.

Frédéric se tut, baissa la tête et resta triste et silencieux. Depuis sa maladie on ne le voyait plus sourire: on entendait à peine sa voix; il mangeait peu, il dormait mal, il travaillait mollement. Jamais il ne parlait à son père ni de son père. Il évitait de se trouver avec lui et même de le regarder; il semblait que la vue de Bonard lui causât une sensation pénible, douloureuse même.

XX - L'engagement

Julien avait enfin rempli son engagement avec M. Georgey. Trois mois après la fameuse foire qui avait été témoin de si fâcheux événements, Frédéric put reprendre son travail et Julien commença le sien chez M. Georgey.

Son nouveau maître le fit aller à l'école; Julien avait de la mémoire, de la facilité, de l'intelligence et de la bonne volonté; il apprit en moins d'un an à lire, à écrire, le calcul, les premiers éléments de toutes les choses que M. Georgey voulait lui faire apprendre. Tout le monde était content de lui; il aidait à tout; il était actif, complaisant, prévenant même; il servait M. Georgey avec un zèle et une fidélité qui étaient vivement appréciés par le brave Anglais. Bien des fois M. Georgey avait voulu récompenser généreusement Julien de ses services; Julien avait toujours refusé; et quand son maître insistait, sa réponse était toujours la même.

— Si vous voulez absolument donner, Monsieur, donnez à Mme Bonard ce que vous voulez me faire accepter et ce que je suis loin de mériter.

— *Very well*, *my dear*, répondait M. Georgey; moi porter à Madme Bonarde.

Et il remettait en effet à Mme Bonard des sommes dont nous saurons plus tard le montant, car M. Georgey lui avait défendu d'en parler, surtout à Julien, qu'il aimait et qu'il voulait mettre à l'abri de la pauvreté.

— Il refuserait, disait-il, et moi voulais pas lé abandonner sans fortune. Moi voulais Juliène manger des *turkeys*.

Un jour il trouva Mme Bonard seule, pleurant au coin de son feu.

M. GEORGEY. – Quoi vous avez, povre Madme Bonarde? Pourquoi vous faisez des pleurements?

MADAME BONARD. – Ah! Monsieur, j'ai bien du chagrin! Je ne peux plus me contenir. Il faut que je pleure pour me soulager le coeur.

M. GEORGEY. – Pour quelle chose le coeur à vous était si grosse?

MADAME BONARD. – Parce que, Monsieur, mon mari et Frédéric ne peuvent plus se supporter depuis ce jour terrible où vous avez empêché un si grand malheur. Le père ne peut pas voir le fils sans qu'il se sente pris d'une colère qui devient de plus en plus violente. Et le fils a pris son père en aversion, sans pouvoir vaincre ce mauvais sentiment. Je suis dans une crainte continuelle de quelque scène épouvantable. Ce matin, ils ont eu un commencement de querelle, que j'ai arrêtée avec difficulté. Frédéric voulait s'engager comme soldat; le père lui disait qu'un voleur n'était pas digne d'être militaire. Ils se sont dit des choses terribles. J'ai heureusement pu les séparer en entraînant Frédéric; mais si une chose pareille se passait en mon absence, vous jugez de ce qui pourrait en arriver.

L'Anglais ne répondit pas; il réfléchissait et la laissait pleurer... Tout à coup il se leva et se plaça devant elle les bras croisés.

— Madme Bonarde, dit-il d'une voix solennelle, avez-vous croyance... c'est-à-dire confidence à moi?

MADAME BONARD. – Oh oui! Monsieur, toute confiance, je vous assure.

M. GEORGEY. – Mille mercis, Madme Bonarde. Alors vous tous sauvés et satisfaits.

MADAME BONARD. – Comment? Que voulez-vous faire? Comment empêcherez-vous le père de rougir de son fils, et le fils de garder rancune à son père?

M. GEORGEY. – Je pouvais très bien. Vous voir bien vite.

MADAME BONARD. – Mais en attendant, s'ils se reprennent de querelle?

M. GEORGEY. – Reprendre rien, du tout rien. Où il est Frédéric?

MADAME BONARD. – Il bat le blé dans la grange.

M. GEORGEY. – Très bon, très bon. Je voulais voir lui vitement. Vous appeler Fridrick.

Mme Bonard, qui avait réellement confiance en M. Georgey, se dépêcha d'aller chercher Frédéric et l'amena dans la salle.

M. GEORGEY. – Fridrick, il y avait deux années toi pas heureuse, M. Bonarde pas heureuse, Madme Bonarde pas heureuse. Moi voulais pas. Moi voulais tous heureuse. Toi venir avec moi, toi prendre logement avec moi. Et moi t'arranger très bien. Bonsoir, Madme Bonarde; demain jé dirai toute mon intention. Viens, Fridrick, viens vitement derrière moi.

M. Georgey sortit; Frédéric, très surpris, le suivit machinalement sans comprendre pourquoi il s'en allait. Mme Bonard, non moins étonnée, le laissa partir sans savoir ce que voulait en faire M. Georgey, mais fort contente de le voir quitter la maison et très assurée que c'était pour son bien.

En route, M. Georgey expliqua à Frédéric, tant bien que mal, ce qu'il venait d'apprendre.

M. GEORGEY. – Il fallait pas rester là, Fridrick. Il fallait devenir soldat, une bonne et brave militaire français. Toi avais envie. Lé père voulait pas, moi jé voulais et toi voulais. Toi demeurer avec pétite Juliène; moi écrire lé lettre pour toi faire une bonne engagement. Jé connaissais un brave colonel; moi lui faire recommandation pour toi. Quand lé colonel dira yes, jé enverrai toi avec des jaunets pour toi être heureuse là-bas... Tu voulais? Dis si tu voulais. Tu avais dix-houit ans, tu pouvais.

FRÉDÉRIC. – J'en serais bien heureux, Monsieur; mais mon père ne voudra pas, il me refusera la permission.

M. GEORGEY. – Jé disais tu avais dix-houit années. Jé disais tu pouvais sans permission. Dis si tu voulais.

FRÉDÉRIC. – Oui, Monsieur; je veux, je le veux, bien certainement. Je ne peux plus vivre chez mon père, j'y suis trop malheureux. Il ne me parle que pour m'appeler voleur, coquin, scélérat. Il me fait des menaces terribles pour m'empêcher de recommencer, dit-il. Ma pauvre mère pleure toujours; mon père la gronde. La maison est un enfer.

M. GEORGEY. – C'était mauvais, oune enfer; il fallait oune paradis, et moi lé voulais. Toi devenir oune brave militaire; toi gagner lé croix ou lé médaille, et toi revenir toute glorieuse. Lé papa devenir glorieuse, la maman fou de bonheur et toi contente et honorable.

— Merci, Monsieur, merci, s'écria Frédéric rayonnant de joie. Depuis plus d'un an, je mène la vie la plus misérable, et c'est à vous que je devrai le bonheur.

M. Georgey regardait avec satisfaction Frédéric, dont les yeux se remplissaient de larmes de reconnaissance.

M. GEORGEY. – C'était très bien, *my dear*. Toi rester encore bonne créature; Alcide il était parti, toi jamais voir cette coquine, cette malhonnête. C'était très bien.

M. Georgey rentra avec Frédéric.

M. GEORGEY. – Caroline, Fridrick prendre logement ici. Lui rester oune semaine. Vous, préparer oune couchaison.

CAROLINE. – Mais, Monsieur, je n'ai ni chambre ni lit à lui donner.

M. GEORGEY. – Vous cherchez dans lé bourg vitement.

CAROLINE. – Mais, Monsieur, personne ici n'a de lit à prêter.

M. GEORGEY. – Jé demandais pas prêter; jé demandais acheter. Allez vitement acheter lé lit de la coquine Alcide.

CAROLINE. – Combien faudra-t-il le payer, Monsieur?

M. GEORGEY. – Caroline, vous mettez en colère moi. Payez quoi demandera lé coquine dé père. Allez vitement; j'étais tout en bouillonnement.

Caroline disparut pour exécuter l'ordre de M. Georgey; elle savait que la contrariété le mettrait dans des colères terribles, et malgré qu'il n'eût jamais frappé ni même injurié personne, elle avait une grande frayeur de ses yeux étincelants, de ses dents serrées, de ses poings crispés, de ses mouvements brusques, des coups qu'il frappait sur les meubles. Le marché fut débattu et pas conclu.

BOUREL. – Pour qui donc demandez-vous le lit d'Alcide?

CAROLINE. – C'est pour quelqu'un qui est pressé.

BOUREL. – Il ne vaut pas grand-chose, je vous en préviens; il n'est pas neuf, il s'en faut.

CAROLINE. – Aussi je ne pense pas que vous me demandiez un grand prix. Vous le donnerez bien pour vingt à vingt-cinq francs?

BOUREL. – Ce n'est guère, vingt-cinq francs; mais sans couvertures, alors.

CAROLINE. – Que voulez-vous que nous fassions d'un lit sans couvertures?

BOUREL. – Nous, dites-vous? C'est donc pour vous, c'est-à-dire pour votre maître.

CAROLINE. – Certainement, et il est pressé.

BOUREL. – Ah! C'est pour M. Georgey? Et il est pressé! Il m'en donnera bien cent francs.

CAROLINE. – Cent francs pour une patraque de lit. Quatre planches et une méchante paillasse! Vous plaisantez, père Bourel.

BOUREL. – Je ne plaisante pas. Cent francs ou rien.

Caroline hésita. Si elle revenait sans lit, elle amènerait une crise de colère. D'un autre côté, payer cent francs un vieux lit vermoulu qui se composait d'une paillasse, d'un traversin et de deux mauvaises couvertures, c'était par trop se laisser duper.

— Ma foi non, c'est trop fort aussi. Gardez votre lit; j'en aurais un ailleurs.

Et Caroline sortit.

BOUREL, *criant*. – Mam'selle Caroline, mam'selle Caroline, revenez donc; je le donne pour quatre-vingts... pour soixante... pour quarante. Revenez donc. Ne soyez pas si prompte... Je vous le porterai et je vous le monterai par-dessus le marché.

Caroline revint sur ses pas.

CAROLINE. – Apportez-le, dans ce cas, et dépêchez-vous. Monsieur est impatient.

BOUREL. – Le temps de démonter le lit et je serai chez vous.

Caroline rentra triomphante; elle raconta à son maître comment elle lui avait fait gagner soixante francs.

M. Georgey rit de bon coeur.

— Tenez, Caroline, voilà cent francs.

CAROLINE. – C'est quarante, Monsieur, puisque j'ai marchandé.

M. GEORGEY. – Vous faire marchandement pour vous, moi marchandais pas, jamais.

CAROLINE. – Mais, monsieur, c'est soixante francs que vous me donnez. C'est trop.

M. GEORGEY. – Jé disais c'était pas trop pour récompensement. L'honnête, c'était rare beaucoup; jé payais cher lé rare. Et soixante francs c'était pas trop... Moi pas voulais voir cette malhonnête. Faisez tout l'affaire tout seul.

Caroline se retira de joie, avec force remerciements et révérences.

M. GEORGEY. – C'était assez, *my dear*. Allez-vous là-bas. Fridrick aussi là-bas. Quand pétite Juliène est retourné, vous direz à lui monter.

Ils s'arrangèrent de leur mieux en bas. Caroline fit placer le lit de Frédéric dans un cabinet noir près

de la cuisine. Ce n'était que pour peu de jours; il déclara s'y trouver très bien.

Une heure après, quand Julien monta chez M. Georgey, il le trouva écrivant une lettre.

M. GEORGEY. – Ah! pétite Juliène, jé voulais savoir tes connaissances. Jé voulais voir tes écritures.

Julien lui fit voir ses cahiers qu'il apportait de chez le maître d'école. M. Georgey les examina.

M. GEORGEY. – C'était parfaitement bien. L'écrivement il était très joli; lé dessination il était très fort régularisé. Lé calculement il était parfaitement exactement.

JULIEN. – C'est que voilà plus d'un an, Monsieur, que je prends des leçons.

M. GEORGEY. – Et jé voulais toi prendrais une année encore, et alors toi pouvais rétourner avec Master et Madme Bonarde. Ça était mieux qué faire des dessinations, des fabrications comme jé voulais. Eux tout seuls, tout tristes, eux t'aimer beaucoup fort; toi heureuse chez Madme Bonarde; moi laisser à toi argent; toi pas être un charge, mais un richesse. Tu devenais rouge? Tu étais contente.

JULIEN. – Oui, très content, Monsieur; mais vous, Monsieur, que j'aime et auquel je dois tant, il faudra donc que je vous quitte?

M. GEORGEY. – Oui, *my dear*. Moi avoir fini ici l'établissement du fabrication. Moi faisais pour m'amuser, pour voir lé pays, pour faire des progressions dé fabrications dans lé France. Moi étais riche, très fort riche. J'avais pas besoin pour moi. Toi avoir instruction assez dans une année encore: moi laisser à Madme Bonarde argent pour ton vivotement et pour ton établissement.

JULIEN. – Je ne sais comment vous remercier, Monsieur, de toutes vos bontés pour moi. Je voudrais ne jamais vous quitter, Monsieur. Je voudrais bien aussi rentrer chez M. et Mme Bonard, si bons pour moi. Mais Frédéric, Monsieur? Il ne m'aime pas beaucoup, vous savez; il ne sera pas content que je rentre chez lui.

M. GEORGEY. – Fridrick il avait quitté chez lui; il sé faisait soldat français. Il était dans lé bas, chez Caroline; va demander explication à lui.

Julien, surpris de savoir Frédéric chez M. Georgey et n'osant le questionner à ce sujet, descendit dans la salle à manger et y trouva Frédéric seul. Caroline s'occupait du ménage. Julien apprit alors ce qui s'était passé le matin entre M. Bonard et son fils; il comprit les terreurs de Mme Bonard et le moyen qu'avait trouvé M. Georgey pour les faire cesser.

JULIEN. – Mais as-tu réellement envie de t'engager, Frédéric?

FRÉDÉRIC. – C'est le seul moyen pour moi d'échapper au mépris et à la colère de mon père! Si tu savais comme je suis malheureux depuis près de deux ans que j'ai repris mon travail avec mon père! J'ai fait de bien grandes fautes, c'est vrai; mais je les ai tant regrettées! J'en ai eu si grand chagrin, que mon père aurait dû avoir pitié de moi et me les pardonner comme a fait ma mère. Quand je serai soldat, on ne pensera plus à moi; et si j'ai le bonheur d'être tué dans un combat, on me pardonnera peut-être. J'ai été voir plusieurs fois notre bon curé; il a cherché à me consoler. Il trouve que je ferais bien de partir pour l'armée.

JULIEN. – Je trouve aussi que ta pensée est bonne; mais que deviendront tes pauvres parents, ta pauvre mère, surtout?

FRÉDÉRIC. – Tu leur resteras, Julien: ils t'aiment beaucoup, et ils ont bien raison. Ah! Si j'avais fait comme toi! Si j'avais repoussé les conseils de ce méchant Alcide! Si je t'avais écouté!

Frédéric tendit la main à Julien, qui la serra dans les siennes.

FRÉDÉRIC. – Mon cher Julien! J'ai été jaloux de toi parce que tu étais bon! Je t'ai détesté parce que tu avais refusé de faire comme moi! Pardonne-moi, Julien! Sois mon ami, mon frère! Je t'aime à présent.

Julien se jeta dans les bras de Frédéric.

JULIEN. – Oui, Frédéric, je suis ton ami, ton frère. Je garderai ta place pour ton retour.

Ils causèrent longtemps encore. Frédéric sentit son coeur soulagé après cette conversation; sa tristesse se dissipa, et il se raffermit dans ses bons sentiments.

Tous deux servirent M. Georgey pendant son dîner, et tous deux s'efforcèrent de lui témoigner leur reconnaissance par mille petits soins, que M. Georgey recevait avec plaisir et affection.

XXI - Les adieux

Cinq à six jours après, Caroline apporta à M. Georgey une lettre timbrée de Lyon. Il la lut et appela Frédéric.

— Voilà, dit-il, c'était lé réponse du colonel.

Frédéric prit la lettre et lut:

«Mon cher Georgey, envoyez-moi tout de suite le jeune homme dont vous me parlez, et auquel vous prenez un si vif intérêt. J'en aurai soin; soyez tranquille sur son avenir. Il faudra qu'il passe six mois au dépôt du régiment. Après ce temps, je me le ferai envoyer en Algérie, où nous sommes pour quelques années encore. J'espère que vous n'oublierez pas la visite que vous m'avez promise. Vous trouverez ici de quoi satisfaire votre goût pour les manufactures de toute espèce. Adieu, mon ami; mille amitiés reconnaissantes pour les services que vous m'avez rendus et que je n'oublierai jamais.

BERTRAND DUGUESCLIN,

Colonel du 102e chasseurs d'Afrique.»

M. GEORGEY. – Demain, il fallait partir, Frédéric.

FRÉDÉRIC. – Demain! Déjà! Julien, mon bon Julien, va dire à ma pauvre mère qu'elle vienne m'embrasser ce soir et demain encore.

M. GEORGEY. – C'est moi qui allais dire à Madme Bonarde. Toi garder pétite Juliène pour consolation. M. Georgey prit son chapeau et sortit.

— Comme il est bon, M. Georgey! dit Frédéric d'un air pensif. C'est pour que je ne reste pas seul qu'il va lui-même parler à maman. Et moi qui le trompais, qui le laissais voler par ce mauvais Alcide!

JULIEN. – Ne pense plus au passé, Frédéric; tu sais qu'un soldat doit être courageux d'esprit et de coeur aussi bien que d'action. Tu vas partir pour nous revenir tout changé; ainsi laisse tes vieux péchés, ne songe qu'à l'avenir.

FRÉDÉRIC. – Je tâcherai; mais, Julien, avant de tout quitter, de tout oublier, il faut que j'écrive à mon père pour emporter son pardon. Apporte-moi de quoi faire mes lettres.

Julien lui apporta papier, plume et encre, et se mit lui-même à faire un devoir pendant que Frédéric écrivait ce qui suit:

«Mon père, je pars pour signer un engagement; le bon M. Georgey m'ayant assuré qu'à dix-huit ans votre permission n'était pas nécessaire, je me borne à vous demander votre pardon pour le passé, votre bénédiction pour l'avenir. Je serais malheureux tant que je ne me sentirai

pas remonté dans votre affection et votre estime. Je vous réponds que désormais votre nom sera dignement porté par votre fils infortuné.

FRÉDÉRIC,

Soldat au 102e chasseurs d'Afrique.»

Il écrivit une seconde lettre au bon curé, une autre à M. Georgey, pour leur exprimer une dernière fois son repentir et sa reconnaissance; il écrivit enfin une lettre que Julien devait remettre après son départ à Mme Bonard.

Quelque temps se passa avant le retour de M. Georgey. Il arriva enfin; l'heure du dîner l'avait rappelé.

M. GEORGEY. – Madme Bonarde vénir après souper des animals. J'avais dit doucement, pour ne pas la faire trop surprise, trop affligée. J'avais dit comme ça:

«— Madme Bonarde, vous excellente créature; vous très douce, pas murmurant à bon Dieu. Alors, j'avais à dire une chose cruelle, mais pas encore; faut laisser habituer vous au pensée cruel.

Madme Bonarde avait prié, avait pleuré, avait supplié moi lui apprendre chose cruelle. Mais moi, je regardais à l'horloge et je disais:

— No, Madme Bonarde, c'était impossible; je attendrai oune heure entier dé soixante minutes.

J'avais du chagrinement, du gros coeur dé voir les larmoiements terribles dé la povre Madme Bonarde; mais jé voulais pas; j'avais prévenu: oune heure. Et c'était oune heure.

Quand l'horloge avait sonné, jé m'étais levé; croisé j'avais été debout devant Madme Bonarde, j'avais croisé lé bras, les deux, et j'avais dit:

— Madme Bonarde.

Elle répondait rien. C'était très étonnant. Jé dis encore:

— Madme Bonarde.

Elle ne répondait pas. Jé regardais, et jé voyais qu'elle pleurait si énormément fort, que pouvait pas dire une parole. Jé dis lé troisième fois:

— Madme Bonarde, jé voulais, jé devais dire à vous qué Fridrick, votre garçone... devinez quoi?

— Est mort! elle répondait.

— No, no, jé dis pas morte, pas morte.

— Il est très malade, elle dit.

— No, no, pas malade, jé dis.

— Alors, quoi donc? Dites, parlez; vous me faites mourir!

— Fridrick, jé dis, il allait très bien, il était très excellente, mais il devait partir demain pour soldat; aller très loin; lui voulait vous vénir lé voir, lui donner les embrassements, lé bénédictions, lé consolations, cé soir et encore demain.

Elle pleurait pas, elle disait:

— Quoi encore?

— Rien, jé dis.

Et puis elle mé disait j'étais oune cruel, j'avais méchanceté, elle très colère. Moi jé disais:

— Quoi vous avez? J'avais fait exprès. Fridrick s'en aller pour lé guerre, pour lé boulète, c'était affreux! Moi lui dire rien, c'était un tourmentement terrible; elle croire Fridrick morte.

— Pas du tout. Fridrick seulement partir.

Madme Bonarde alors content, parfaitement heureux. Vous voyez, les deux, j'avais fait parfaitement»

Frédéric et Julien qui, dans le commencement du récit de M. Georgey, s'étaient sentis irrités contre lui, se mirent à rire à la fin, et n'eurent pas le courage de lui reprocher d'avoir fait souffrir inutilement Mme Bonard. Frédéric le remercia même et attendit avec impatience l'arrivée de sa mère. Elle vint plus tôt qu'il ne l'espérait, parce que son mari avait été loin pour une vente de foin qu'il devait terminer en soupant chez son acheteur. Elle demanda à M. Georgey la permission de dîner chez lui pour rester le plus longtemps possible avec Frédéric.

M. GEORGEY. – Et votre mari, Madme Bonarde? Lui pas venir?

MADAME BONARD. – Non, Monsieur; je n'ai pas osé lui en parler.

M. GEORGEY. – J'étais étonné, très étonné. Master Bonarde faisait mal; et jé croyais il faisait toujours bien.

MADAME BONARD. – Il attend peut-être une demande de Frédéric.

FRÉDÉRIC. – C'est à quoi j'ai pensé, maman, et je lui ai écrit une lettre que vous lui remettrez ce soir, n'est-ce pas? La voici.

MADAME BONARD. – Tu as bien fait, mon enfant; je la lui remettrai certainement aussitôt qu'il sera rentré.

Mme Bonard était si contente d'avoir été rassurée sur son fils après la terrible inquiétude que lui avait causée l'ingénieuse idée de M. Georgey, qu'elle éprouvait plus de joie que de tristesse; le souper fut assez gai. Frédéric et Julien étaient heureux de la voir si résignée. Caroline avait soigné le repas; le vin était bon; M. Georgey, fidèle à sa promesse, n'en but qu'une bouteille et n'en laissa boire qu'une à ses convives. Ce jour-là tout le monde mangea ensemble, car c'était le dernier repas que faisait Frédéric avec sa mère et avec Julien.

Le soir, ils reconduisirent Mme Bonard chez elle. M. Georgey était reparti pendant qu'elle faisait ses adieux à Frédéric, en lui promettant une dernière visite pour le lendemain de bonne heure, avant son départ. Julien demanda à Frédéric s'il ne voulait pas faire un tour dans les champs.

— Non, répondit Frédéric, je retrouverais partout des souvenirs d'Alcide et des mauvaises actions qu'il m'a fait commettre; rejoignons M. Georgey et revenons avec lui par la route ordinaire.

La nuit fut agitée pour Frédéric et pour Julien. Le lendemain de bonne heure, Caroline leur apporta à déjeuner. Quand ils eurent mangé, Frédéric alla faire ses adieux à M. Georgey, qui lui serra la main, mit dedans un petit rouleau de pièces d'or, et lui promit d'aller le voir pendant sa visite à son ami le colonel Dugueslin, en Algérie. Frédéric lui adressa un dernier remerciement, lui baisa la main et sortit les yeux pleins de larmes. Il trouva en bas sa mère qui arrivait.

— Et mon père? demanda-t-il.

MADAME BONARD, *hésitant.* – Ton père te remercie de ta lettre; il a voulu venir avec moi, mais au dernier moment il n'a plus voulu. Il a dit qu'il craignait de s'emporter; qu'il sentait bien qu'il avait tort, mais que c'était plus fort que sa volonté. Il m'a chargée de te dire qu'il te pardonnait, qu'il t'envoyait sa bénédiction.

Frédéric fut consolé par ces dernières paroles et embrassa sa mère plus de dix fois. Les adieux furent pénibles. Julien accompagna son nouvel ami jusqu'à la ville et ne le quitta qu'à la gare du chemin

de fer, au moment où il montait en wagon. Il revint tout triste; M. Georgey lui donna congé jusqu'au soir pour consoler la pauvre Madame Bonard.

XXII - Les mauvais camarades

Une année se passa encore sans aucun événement important. Au bout de ce temps, il fut convenu que Julien rentrerait chez ses anciens maîtres, et que M. Georgey partirait pour faire un voyage dans le midi de la France, puis pour l'Afrique, où il projetait d'établir de nouvelles manufactures. Il avait reçu deux ou trois lettres du colonel Duguesclin, qui lui donnait d'excellentes nouvelles de Frédéric; il était compté parmi les meilleurs soldats du régiment. Il y avait eu deux ou trois combats dans lesquels il s'était distingué; il avait été nommé avec éloge deux fois dans l'ordre du jour, et le colonel ne doutait pas qu'il ne fût nommé brigadier, puis maréchal des logis très prochainement.

Ces lettres changèrent entièrement les dispositions fâcheuses de Bonard à l'égard de son fils; au lieu d'en rougir, il en devint fier et ne laissait pas échapper une occasion de parler de son fils et des éloges que faisait de lui son colonel.

Quand M. Georgey dut partir pour l'Algérie, Bonard lui envoya une lettre pleine d'affection et d'encouragement pour Frédéric, le bénissant, l'appelant son cher fils, la gloire de son nom, l'espoir de ses vieux jours, etc.

Pendant cette année, que devenait Alcide? Le hasard l'avait fait entrer dans le même régiment que Frédéric; seulement, et pour le grand bonheur de ce dernier, l'escadron d'Alcide fut envoyé dans une autre garnison assez éloignée.

Mais un jour, jour fatal qui se trouva être celui du départ de M. Georgey pour l'Afrique, l'escadron de Frédéric reçut l'ordre de joindre l'autre. Huit jours après ils étaient réunis, et Frédéric reconnut avec effroi qu'Alcide faisait partie du régiment. Alcide, lui, fut enchanté de cette découverte; il résolut de s'appuyer sur Frédéric, qu'il savait bien vu du colonel, et dont l'excellente réputation au régiment corrigerait la sienne, qui était très mauvaise.

— Quand on nous verra amis, pensa-t-il, on me considérera davantage et on ne me fera plus faire toutes les corvées du service. Il faudra tout de même que je ménage ce Frédéric. Pas un mot du passé; il m'éviterait si je lui en parlais. Non, non, pas si bête. Je ferai l'honnête homme, le saint homme même, au besoin. Je le flatterai, je lui ferai faire connaissance avec mes amis, en lui disant que ce sont de braves gens qui ont besoin de bons conseils, de bons exemples; que nous lui demandons de nous diriger, de nous compter parmi ses amis. Je saurai bien l'empaumer; il est faible, et une fois pris, nous profiterons de l'argent que lui envoie son imbécile d'Anglais pour faire des parties. C'est ça qui est amusant! Et nous n'avons pas le sou, nous autres pauvres diables! Il faut que je fasse la leçon aux amis. Qu'ils n'aillent pas se trahir devant lui! Ils perdraient tout, les gredins!

Alcide alla en effet à la recherche de ses camarades, leur expliqua qu'il fallait viser à la bourse de Frédéric, et que pour cela il fallait paraître sages, tranquilles, bons soldats, en un mot.

— Quand il sera pris une fois seulement en manquement de service, nous le tiendrons et nous le ferons marcher. Le tout, c'est de savoir s'y prendre.

Il continua ses recommandations et ses explications; les autres finirent par l'envoyer promener.

— Est-ce que tu nous prends pour des imbéciles, pour nous mâcher la besogne comme tu le fais? Nous saurons bien l'entortiller sans que tu t'en mêles.

ALCIDE. – Non, vous ne le connaissez pas; vous ne saurez pas le prendre; il vous échappera, et j'en

porterai la peine; il connaît bien le proverbe: *Qui se ressemble s'assemble.*

GUEUSARD. – Fais comme tu voudras; mais je dis, moi, qu'il faut commencer par lui faire payer la bienvenue et l'enivrer si nous pouvons.

GREDINET. – Et le dévaliser après, son Anglais le remplumera.

ALCIDE. – Et tu crois, imbécile, qu'il se laissera faire comme un oison, sans même ouvrir le bec pour crier?

FOURBILLON. – Qu'il crie, qu'il piaille, je m'en moque pas mal, quand j'aurai vidé son gousset.

RENARDOT. – Et quand il crierait, qu'est-ce que cela nous fait? Il ne portera pas plainte, puisqu'il se sera grisé avec nous.

ALCIDE. – Faites comme vous voudrez; seulement vous ferez fausse route, c'est moi qui vous le dis.

GUEUSARD. – C'est ce que nous allons voir. Voilà l'ouvrage de la caserne fini; tu vas nous présenter et lever le premier le lièvre de la bienvenue.

ALCIDE. – Je n'en soufflerai pas mot. Ce serait tout perdre... Mais tenez, le voilà qui débusque dans la cour. Suivez-moi.

Alcide, suivi de sa bande, se dirigea vers Frédéric qui venait prendre l'air; la journée avait été brûlante, chacun cherchait à respirer avant l'heure de la retraite.

ALCIDE. – Bonjour, mon brave Frédéric. Nous voici enrôlés dans le même régiment, et bien différents de ce que nous étions quand nous nous sommes quittés. Voici des amis que je te présente. Ils ont, comme moi, entendu parler de toi.

FRÉDÉRIC. – De quoi? À propos de quoi donc?

ALCIDE. – Comment! Tu es donc seul à ne pas savoir qu'il n'est bruit que de toi dans le régiment? Ton nom est dans toutes les bouches. Quand nous voulons faire l'éloge d'un des nôtres, nous disons: «Brave comme Bonard, exact comme Bonard, bon chrétien comme Bonard, généreux comme Bonard.» N'est-il pas vrai, camarades? Je ne blague pas, moi.

Tous. – Oui, oui, très vrai! Ça a passé en proverbe dans l'escadron.

FRÉDÉRIC. – Merci de votre bonne opinion, camarades. Je suis heureux de vous connaître. Et toi, Alcide, je compte bien que nous vivrons en bonne amitié et en bons soldats, en vrais chrétiens.

ALCIDE. – C'est bien ma pensée; nous emboîterons tous le même pas.

GREDINET. – Nous serons la crème de l'escadron, toi, Bonard à notre tête.

RENARDOT. – Oui, soyons tous les grenadiers de Bonard, et ce sera notre gloire.

FOURBILLON. – Fumes-tu quelquefois?

FRÉDÉRIC. – Non, ce n'est pas mon habitude.

FOURBILLON. – Tant pis, je t'aurais demandé un cigare; j'ai un mal de dents à me rendre fou, et pas un centime pour en acheter un.

FRÉDÉRIC. – Qu'à cela ne tienne. Je n'ai pas de cigares, mais j'ai de quoi en acheter. Combien t'en faut-il?

FOURBILLON. – Cela dépend des camarades. S'ils veulent fumer en ton honneur, pour fêter ta bienvenue, et si tu es généreux, comme on le dit, tu lâcheras bien deux cigares par tête.

FRÉDÉRIC. – Deux, c'est trop peu; mettons-en quatre; nous sommes six; mais comme je n'en suis pas, cela fait vingt cigares. À combien la pièce?

GUEUSARD. – Pour en avoir de passables, faut bien y mettre quinze centimes; ça fait trois francs.

FRÉDÉRIC. – Tiens, voilà cinq francs. Va à la provision.

GUEUSARD. – Tu mérites bien ta réputation, brave camarade. J'y cours, et vous ne m'attendrez pas longtemps.

ALCIDE, *bas à Frédéric.* – Tu as bien fait, Frédéric. Ce sont de pauvres gens qui n'ont pas le sou, comme moi; ils sont reconnaissants; tu les mèneras tous à la baguette si tu les fournis de temps à autre.

Ce fut le premier essai d'Alcide et de ses compagnons. Ils continuèrent à dégarnir la bourse de Frédéric en lui faisant sans cesse de nouvelles demandes. Tantôt c'étaient des cigares, tantôt une bouteille de vin, tantôt une petite perte au jeu à payer. Frédéric, méfiant dans les commencements, se laissa aller quand il vit Alcide si complètement changé en apparence, si honteux de son passé, qu'il rappelait adroitement et indirectement sans que personne autre que Frédéric pût le comprendre. Il ne s'apercevait pas que ces prétendus amis le circonvenaient de plus en plus et le séparaient des autres camarades, dont ils lui disaient sans cesse du mal.

Un jour le colonel le rencontra, entouré de la bande d'Alcide; il l'appela.

LE COLONEL. – Comment ça va-t-il, mon cher? Il y a longtemps que je ne t'ai vu. Pourquoi donc fais-tu société avec ces gens-là? Ce sont les plus mal notés du régiment. Prends garde! Je te porte intérêt, tu le sais, et je n'aime pas à te voir fréquenter de mauvais sujets. J'ai mes rapports; je sais que tu leur donnes de l'argent, que tu es souvent avec eux, qu'ils boivent et te font boire quelquefois. Je te le répète, prends garde qu'ils ne t'entraînent au mal.

FRÉDÉRIC. – Je vous remercie bien de votre avis, mon colonel. Je croyais avoir là de bonnes relations. Je les vois bien doux, bien rangés, exacts à leur service; je ne m'en étais pas méfié. Mais votre avertissement ne sera pas perdu, mon colonel, et dès aujourd'hui je m'en séparerai.

LE COLONEL. – Ils sont donc bien changés, pour que tu en aies si bonne opinion? Malgré les apparences, n'oublie pas mon conseil. Au revoir, mon ami, je ne te perdrai pas de vue.

Le colonel s'éloigna, les amis d'Alcide se rapprochèrent.

ALCIDE. – Qu'est-ce qu'il t'a dit, le colonel? Il nous regardait en te parlant.

FRÉDÉRIC. – Il m'a dit quelque chose qui ne me fait pas plaisir et qui vous regarde tous.

GREDINET. – Quoi donc? Tu as l'air contrarié, en effet.

FRÉDÉRIC. – On le serait à moins. Il m'a dit de prendre garde aux camarades mal notés dans le régiment.

RENARDOT. – Eh bien, en quoi cela nous regarde-t-il?

FRÉDÉRIC. – En ce qu'il m'a dit que vous en étiez.

ALCIDE. – Ah bah! Tu ne l'as pas cru, je pense?

FRÉDÉRIC. – Mon colonel m'a toujours donné de bons avis, et je me suis toujours bien trouvé de les avoir écoutés.

ALCIDE. – Tu veux donc nous lâcher! C'est ça qui serait un méchant tour; tu nous manquerais trop.

FRÉDÉRIC. – Je ne vous manquerai pas en ce que vous me trouverez toujours prêt à vous obliger et à vous venir en aide. Mais je vous fréquenterai moins, pour obéir à mon colonel.

Alcide regarda les camarades et cligna de l'oeil. Ils comprirent qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour exécuter leurs projets, et avoir de Frédéric tout ce qu'ils pourraient en tirer.

ALCIDE. – Je respecte ta soumission, mon ami, et nous, de notre côté, nous t'éviterons au lieu de te chercher. Mais accorde-nous une dernière soirée. Nous nous réunirons dans la chambrée et nous viderons une ou deux bouteilles à la santé du colonel, quelque injuste qu'il soit à notre égard.

Frédéric, surpris et satisfait d'une obéissance qu'il n'espérait pas, consentit volontiers à cette soirée d'adieux; il promit de les rejoindre dans la chambrée aussitôt après l'exercice. Et ils se quittèrent amicalement.

XXIII - Le mauvais génie

Quand les amis furent seuls, ils se regardèrent tous consternation.

ALCIDE. – Le jocrisse nous échappe. Je vous avais dit que vous alliez trop vite en besogne; on nous a vus trop souvent ensemble; nous l'avons mené trop souvent à la cantine. Il fallait aller plus doucement, l'enivrer sans qu'il s'en doutât, et nous aurions eu le magot.

GUEUSARD. – Ce qui est différé n'est pas perdu; nous avons encore la soirée.

ALCIDE. – Que veux-tu que nous en fassions à présent que le voilà prévenu?

GREDINET. – Laissez-moi faire; je me charge de lui faire avaler plus qu'il ne lui en faut pour faire passer ses jaunets dans notre poche.

ALCIDE. – Essayons; c'est notre dernière journée, nous n'avons plus à le ménager.

De concert avec Alcide, Gueusard et Gredinet se chargèrent du vin et de l'eau-de-vie. Ils allèrent en demander à la cantine pour le compte de l'ami Bonard; on savait qu'il payait bien, et on livra aux deux amis tout ce qu'ils demandèrent, dix bouteilles de vin du Midi, du plus fort, et six bouteilles d'eau-de-vie et de liqueurs travaillées avec de l'esprit-de-vin, et autres ingrédients nuisibles.

Après l'exercice, Frédéric se rendit à la chambrée, comme il l'avait promis; les amis y étaient déjà.

ALCIDE. – Tu es exact, et tu l'as toujours été.

FOURBILLON. – Je ne m'étonne pas que le colonel t'ait pris en gré; tu fais le meilleur soldat du régiment.

RENARDOT. – Et ce n'est pas seulement le colonel qui t'aime, tous tes supérieurs ont de l'amitié pour toi.

GUEUSARD, – Tu iras loin, c'est moi qui te le dis.

ALCIDE. – Ma foi, je ne serais pas étonné que nous ayons un jour à te présenter les armes et à t'appeler mon général.

GREDINET. – Et le jour n'est pas loin où nous t'appellerons mon maréchal des logis.

ALCIDE. – Et ce ne sera que justice de la part du colonel; il mérite bien que nous buvions un coup à sa santé.

TOUS. – C'est ça! À la santé du colonel! Vive le colonel!

Frédéric ne put refuser la santé du colonel; il avala son verre avec empressement; les flatteries de ses amis l'avaient bien disposé.

GREDINET, – Ce sont tes parents qui seront fiers! Imagine-les te voyant arriver avec les galons de maréchal des logis!

ALCIDE. – Ces chers parents! Seront-ils heureux et fiers! Il faut boire à leur santé. Vivent M. et Mme Bonard!

Frédéric, attendri par la pensée du retour au pays avec les galons de maréchal des logis, but encore volontiers un verre à la santé de ses parents.

RENARDOT. – Et comme le lieutenant-colonel parle de toi! Il semblerait que tu sois son fils, tant il te regarde avec plaisir.

GUEUSARD. – C'est que tu es joli garçon! En grande tenue, dans le rang, il n'y en a pas de plus beau que toi.

ALCIDE. – Et nous qui oublions de boire à sa santé! Vive le lieutenant-colonel! À sa santé!

Un troisième verre fut vidé à la santé de cet excellent chef. Frédéric parlait, riait, remerciait. Un quatrième verre fut avalé à la santé du capitaine, puis un cinquième pour le lieutenant. La tête de Frédéric commençait à s'échauffer. Les amis passèrent ensuite à l'eau-de-vie, dont Frédéric ne soupçonnait pas la force. Puis vinrent les chants, les rires, les cris. Alcide était ivre; ses amis l'étaient plus encore; ils l'étaient au point d'avoir oublié le magot dont ils avaient voulu s'emparer. Frédéric, qui avait conservé assez de raison pour se ménager, était un peu moins ivre que les autres, mais il n'avait plus ses idées nettes. Le tapage devint si fort qu'il attira l'attention du maréchal des logis; on s'apprêtait à sonner la retraite.

— Que diantre se passe-t-il donc là-haut? Quel diable de bruit font-ils? Il faut que j'aille voir.

Le maréchal des logis monta, entra et vit des bouteilles vides par terre, les hommes dansant, criant, chantant à qui mieux mieux.

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – Arrêtez! Arrêtez tous! Et tous à la salle de police!

ALCIDE. – Ce n'est pas toi qui m'y feras aller, face à claques, gros joufflu. Essaye donc de me faire bouger. Je suis bien ici: j'y reste.

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – C'est ce que nous allons voir, ivrogne. Tu n'iras pas à la salle de police, mais au cachot.

Le maréchal des logis voulut prendre Alcide au collet, mais celui-ci le repoussa.

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – Fais attention! Un soldat qui porte la main sur son supérieur, c'est la mort!

Et il fit encore un mouvement pour emmener Alcide.

ALCIDE. – Va te promener avec ta mort; je me moque pas mal d'une canaille comme toi.

Et Alcide lui assena un coup de poing qui le fit chanceler.

— À moi, le poste! s'écria le maréchal des logis.

— À moi, les amis! À moi, Frédéric! s'écria Alcide. Vas-tu laisser coffrer ton ami?

Frédéric, qui n'avait pas encore bougé, s'élança au secours d'Alcide, et, sans avoir conscience de ce qu'il faisait, lutta avec le maréchal des logis pour dégager son faux ami.

Le poste accourut.

— Ces deux hommes au cachot, dit le maréchal des logis. Les autres à la salle de police.

Alcide cria, jura, se débattit, mais fut facilement terrassé et emmené. Frédéric se laissa prendre sans résistance; l'instinct de la discipline militaire le fit machinalement obéir, mais malheureusement trop tard.

Quand les hommes du poste reconnurent Frédéric, ce fut une surprise et une consternation générales. Le maréchal des logis lui-même partagea cette impression: il ne l'avait pas reconnu avant l'arrivée du poste.

— Impossible de le sauver, pensa-t-il, maintenant que les hommes l'ont vu et l'ont emmené au cachot. Il faut que je fasse mon rapport. Je l'adoucirai de mon mieux. Mais comment s'est-il trouvé au milieu de ces ivrognes, faisant avec eux un tapage infernal, et ivre comme eux? C'est incroyable! Un si bon soldat! Jamais de consigne! Jamais à la salle de police!... Ils l'auront grisé! Pauvre garçon! Va-t-il avoir du chagrin demain, quand il aura cuvé son vin et qu'il se réveillera au cachot!

Le maréchal des logis sortit triste et pensif; il alla faire son rapport au lieutenant de semaine. Le lieutenant au capitaine. Le soir même, le colonel fut informé de ce qui s'était passé.

— Pauvre garçon! s'écria-t-il. Mauvaise affaire! Impossible à arranger. Une lutte entre un soldat et son maréchal des logis. C'est la mort, ou tout au moins vingt ans de boulet. Pour l'autre, cela ne m'étonne pas. Un mauvais drôle! Toujours sur la liste de punitions! Ce matin même j'avais prévenu Bonard de se méfier de ces mauvais garnements. Et il m'avait promis de se séparer d'eux. Pauvre garçon! Et mon ami Georgey! Il va être bien peiné. Il me l'avait tant recommandé.

Le soir même, la fatale nouvelle se répandit dans les deux escadrons. On ne parla pas d'autre chose dans toutes les chambrées. Chacun plaignait Frédéric; Alcide n'en fut que plus détesté, car on supposa avec raison que c'était lui qui avait fait boire Bonard et qui avait causé son malheur.

XXIV - Les prisonniers

Frédéric, enfermé au cachot aux trois quarts ivre, ne comprenant pas encore sa position, se jeta sur la paille qui servait de lit aux prisonniers, et s'endormit profondément; il ne s'éveilla que le lendemain, quand le maréchal des logis vint le voir et l'interroger.

FRÉDÉRIC. – Ah! C'est vous, maréchal des logis! Je suis heureux de vous voir. Pourquoi donc suis-je au cachot? Qu'ai-je fait? Je ne me souviens de rien, sinon qu'ils m'ont fait boire tant de santés, y compris la vôtre, maréchal des logis, que ma tête est partie. J'ai peur d'avoir fait quelque sottise car ce n'est pas pour des riens qu'un soldat se trouve au cachot.

— Pauvre garçon! dit le maréchal des logis en lui serrant la main. Pauvre Bonard! Si j'avais pu te reconnaître plus tôt, je t'aurais sauvé; mais le poste était arrivé, t'avait empoigné... Il était trop tard.

FRÉDÉRIC. – Me sauver! Mon Dieu! Mais qu'ai-je donc fait, maréchal des logis? Dites-le-moi, je vous en supplie.

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – Tu as porté la main sur moi. Tu as lutté contre moi!

FRÉDÉRIC. – Sur vous? Sur vous, maréchal des logis que j'aime, que je respecte! Vous, mon supérieur! Mais c'est le déshonneur, la mort!

Le maréchal des logis ne répondit pas.

FRÉDÉRIC, *se tordant les mains.* – Malheureux! Malheureux! Qu'ai-je fait? La mort, plutôt que le déshonneur! Mon maréchal des logis, ayez pitié de moi, de mes pauvres parents! C'est pour eux, pas pour moi... Et mon excellent colonel qui m'avait prévenu le matin que j'avais de mauvaises relations! Et moi qui voulais lui obéir, qui ne devais plus les voir! Ils m'ont demandé une dernière soirée, une soirée d'adieu. Et moi qui ne bois jamais, je me suis laissé entraîner par eux à boire des santés pour ceux que j'aime. Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, de mes pauvres parents!... Lever la main sur mon maréchal des logis!... Mais c'est affreux, c'est horrible! J'étais donc fou! Oh! malheureux, malheureux!

Le pauvre Frédéric tomba sur sa paille; il s'y roula en poussant des cris déchirants.

— Mon père, mon père! Il me maudira! Pauvre mère! Que va-t-elle devenir? Grâce, pitié! Tuez-moi, mon maréchal des logis; par grâce, tuez-moi!

LE MARÉCHAL DES LOGIS, *ému.* **–** Mon pauvre garçon, prends courage! On t'aime dans le régiment; c'est la première faute que tu commets; tu as été entraîné. Espère, mon ami. Le conseil de guerre sera composé d'amis. Ils t'acquitteront peut-être.

FRÉDÉRIC. – Vous cherchez à m'encourager, mon maréchal des logis. Vous êtes bon! Je vous remercie. Mais le code militaire? C'est la mort que j'ai méritée. Et avant la mort, la dégradation: la honte pour moi, pour les miens! Oh! mon Dieu!

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – J'ai fait mon rapport le plus doux possible pour toi, mon ami. Pour Bourel, c'est autre chose.

FRÉDÉRIC. – Alcide? Il vous a touché?

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – Touché! Tu es bien bon; repoussé, battu. Il m'a appelé canaille, et il m'a assené un coup de poing dans l'estomac qui a failli me jeter par terre. Celui-là, qui est un gredin, un mauvais soldat, je ne l'ai pas ménagé, j'ai dit toute la vérité. Il est sûr de son fait, lui: la mort sans rémission.

FRÉDÉRIC. – Alcide! La mort! Le malheureux! Quel mal il m'a fait! Il a toujours été mon mauvais génie, un Satan acharné à ma perte.

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – Au revoir, mon pauvre Bonard! Quand tu seras plus calme, je reviendrai avec le lieutenant pour savoir le détail de ce qui s'est passé avant mon arrivée. Espère, mon ami, ne te laisse pas abattre. Les officiers auront égard à ta bonne conduite, à ta bravoure. Le colonel, le premier, fera ce qu'il pourra pour toi.

FRÉDÉRIC. – Merci, mon maréchal des logis; merci du fond du coeur.

En sortant de chez Bonard, le maréchal des logis entra dans le cachot d'Alcide.

— Que voulez-vous? dit ce dernier d'un ton brusque.

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – Je veux voir si tu as regret de ta conduite d'hier. Le repentir pourrait améliorer ta position et disposer à l'indulgence.

ALCIDE, *d'un ton bourru.* – Me prenez-vous pour un imbécile? Est-ce que je ne connais pas le code militaire? Croyez-vous que je ne sache pas que je serai fusillé? Ça m'est bien égal. Pour la vie que je mène dans votre sale régiment, j'aime mieux mourir que traîner le boulet. Chargez-moi, inventez, mentez, je me moque de tout et de tous.

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – Je vous engage à changer de langage, si vous voulez obtenir un jugement favorable.

ALCIDE. – Je ne changerai rien du tout; je sais que je dois crever un jour ou l'autre. J'aime mieux une balle dans la tête que le choléra ou le typhus qu'on attrape dans vos méchantes casernes. Laissez-moi tranquille et envoyez-moi à manger; j'ai faim.

Le maréchal des logis lui jeta un regard de mépris et le quitta.

— J'ai faim! répéta Alcide avec colère pendant que le maréchal des logis sortait.

— Qu'on porte à manger à ces hommes. Du pain et de l'eau à celui-ci. Du pain et de la soupe à Bonard, dit le maréchal des logis au soldat qui l'accompagnait.

Il ajouta:

— Quel gueux que ce Bourel!

Dans la journée, le colonel voulut aller lui-même avec le lieutenant voir et interroger Frédéric. Ils le trouvèrent assis sur son lit et pleurant.

Le colonel, ému, s'approcha. Frédéric releva la tête, et, en reconnaissant son colonel, il se leva

promptement.

FRÉDÉRIC. – Oh! mon colonel, quelle bonté!

LE COLONEL. – J'ai voulu t'interroger moi-même, mon pauvre garçon, pour pouvoir comprendre comment un bon et brave soldat comme toi a pu se mettre dans la triste position où je te trouve. Le maréchal des logis m'a raconté ce qui s'est passé pendant sa visite de ce matin. Sois sûr que si nous pouvons te tirer de là, nous en serons tous très heureux. Explique-moi comment, après ma recommandation et ta promesse, tu t'es encore réuni à ces mauvais sujets, et comment tu as partagé leur ivresse.

Frédéric lui raconta en détail ce qui s'était passé entre lui et ses camarades, et comment il avait perdu la tête à la fin de l'orgie, au point de n'avoir conservé aucun souvenir de la scène avec le maréchal des logis.

LE COLONEL. – C'est fâcheux, très fâcheux! Je ne puis rien te promettre; mais tes antécédents te vaudront l'indulgence du conseil, et tu peux compter sur moi pour le jugement le plus favorable.

FRÉDÉRIC. – Que Dieu vous bénisse, mon colonel. Au lieu de reproches et de paroles sévères, je reçois de vous des paroles d'encouragement et d'indulgence. Oui, que le bon Dieu vous bénisse, vous et les vôtres, et qu'il ne vous fasse jamais éprouver les terreurs de la mort déshonorante dont je suis menacé par ma faute.

Le colonel, ému, tendit la main à Frédéric, qui la baisa avec effusion. La porte du cachot se referma, et il se retrouva seul, livré à ses réflexions.

Quand on vint le soir lui apporter son dîner, il demanda au soldat s'il pouvait recevoir la visite de l'aumônier de la garnison.

— J'en parlerai au maréchal des logis, qui t'aura la permission, bien sûr. Jamais on ne la refuse à ceux qui la demandent, répondit le soldat.

Le soir même, en effet, l'aumônier vint visiter le pauvre prisonnier; ce fut une grande consolation pour Frédéric, qui lui ouvrit son coeur en lui racontant ses torts passés, sa position vis-à-vis de son père, etc. Il lui découvrit, sans rien dissimuler, son désespoir par rapport à ses parents, sa rancune, haineuse par moments, contre Alcide, auteur de tous ses maux. Le bon prêtre le consola, le remonta et le laissa dans une disposition d'esprit bien plus douce, plus résignée. Quant à Alcide, il conserva tous ses mauvais sentiments.

— Je n'ai qu'un regret, disait-il, c'est que Frédéric n'ait pas donné une rossée soignée à ce brigand de maréchal des logis; il eût été certainement condamné à mort comme moi, ce qui reste incertain pour lui, puisqu'il a seulement lutté contre ce gueux.

XXV - Visite agréable

Huit ou dix jours après cet événement, le colonel, seul dans sa chambre, lisait attentivement les interrogatoires des accusés et toutes les pièces du procès. Il vit avec surprise qu'Alcide accusait Frédéric de deux vols graves commis au préjudice de M. Georgey et d'un pauvre orphelin reçu par charité chez Bonard père. Il lut avec un chagrin réel le demi-aveu de Frédéric, qui en rejetait la faute sur Alcide. Il ne pouvait comprendre que ces vols n'eussent pas été poursuivis par les tribunaux; il comprenait bien moins encore qu'un garçon capable de deux actions aussi lâches que criminelles fût devenu ce qu'était Frédéric depuis son entrée au régiment, l'exemple de tous ses camarades.

— Comment Georgey a-t-il pu s'attacher à un voleur et me le recommander en termes aussi vifs et aussi affectueux?

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, il entendit un débat à la porte d'entrée entre sa sentinelle et une personne qui voulait pénétrer de force dans la maison.

Il écouta...

— Dieu me pardonne, s'écria-t-il, c'est Georgey! Je reconnais son accent. Il veut forcer la consigne. Il faut que j'y aille, car ma sentinelle serait capable de lui passer la baïonnette au travers du corps pour maintenir la consigne.

Le colonel se leva précipitamment, ouvrit la porte et descendit. M. Georgey voulait entrer de force, et la sentinelle lui présentait la pointe de la baïonnette au moment où le colonel parut.

Le soldat releva son fusil et présenta arme.

— Georgey!... s'écria-t-il. Sentinelle, laisse passer.

Le soldat releva son fusil et présenta arme.

LE COLONEL. – Entrez, entrez, mon ami.

M. GEORGEY. – Une minoute, s'il vous plaisait. Soldat, vous avoir bien fait; moi j'étais une imbécile, et vous étais bon soldat français. Voilà un petit récompense.

M. Georgey lui présenta une pièce de vingt francs. Le soldat ne bougea pas; il restait au port d'armes.

M. GEORGEY. – Quoi vous avez, soldat français? Pourquoi vous pas tendre lé main?

— Arme à terre! commanda le colonel. Tends la main et prends.

Le soldat porta la main à son képi, la tendit à M. Georgey en souriant et reçut la pièce d'or.

Le colonel riait de la surprise de M. Georgey.

— Entrez, entrez, mon cher Georgey; c'est la consigne que j'avais donnée qui vous retenait à la porte.

M. GEORGEY. – Bonjour, *my dear* colonel. Bonjour. J'étais heureuse de voir vous. Lé pauvre soldat français, il comprenait rien; jé parlais, il parlait; c'était lé même chose. Jé pouvais pas vous voir.

LE COLONEL. – Vous voici entré, mon ami; je vous attendais, votre chambre est prête. Voulez-vous

prendre quelque chose en attendant le dîner?

M. GEORGEY. – No, *my dear*. J'avais l'estomac rempli et j'avais apporté à vous des choses délicieux. Pâtés de gros foies, pâtés de partridge (perdrix) très truffés, pâtés de saumon délicieux; *turkeys* grosses, grosses et truffées dans l'estomac; oisons chauffés dans lé graisse dans les poteries; c'est admirable.

Le colonel riait de plus en plus à mesure que M. Georgey énumérait ses succulents présents.

LE COLONEL. – Je vois, mon cher, que vous êtes toujours le même; vous n'oubliez pas les bonnes choses non plus que vous n'oubliez jamais vos amis.

M. GEORGEY. – No, *my dear*, jamais. J'avais aussi porté une bonne chose à Fridrick; un langue fourré, truffé, fumé; un fromage gros dé soixante livres; c'était très excellent pour lui, salé, fourré, fumé. Lui manger longtemps.

Le colonel ne riait plus.

— Hélas! mon cher Georgey, votre pauvre Frédéric m'inquiète beaucoup. Je m'occupais de lui quand vous êtes entré.

M. GEORGEY. – Quoi il avait? Pourquoi vous disez povre Frédéric? Lui malade?

LE COLONEL. – Non, il est au cachot depuis dix jours.

M. GEORGEY. – Fridrick au cachot? Pour quelle chose vous mettre au cachot lé Fridrick, soldat français?

LE COLONEL. – Une mauvaise affaire pour ce pauvre garçon. Il s'est laissé entraîner à s'enivrer par un mauvais drôle de son pays, nommé Alcide Bourel.

M. GEORGEY. – Alcide! *my goodness*! Cé coquine abominable, cé gueuse horrible! il poursuivait partout lé pauvre Fridrick?

LE COLONEL. – Ils étaient six, ils ont fait un train d'enfer; le maréchal des logis y est allé, Alcide l'a injurié, frappé; Frédéric a lutté contre le maréchal des logis pour dégager Alcide. Le poste est arrivé; tous deux ont été mis au cachot, où ils attendent leur jugement.

M. GEORGEY. – Oh! *my goodness*! Lé povre Fridrick! Lé povre Mme Bonarde! Fridrick morte ou déshonorable, c'était lé même chose... Et lé Master Bonarde! il avait un frayeur si terrible du déshonoration!... Colonel, vous étais un ami à moi. Vous me donner Fridrick et pas faire de jugement.

LE COLONEL. – Ah! Si je le pouvais, mon ami, j'aurais étouffé l'affaire. Mais Alcide est arrêté aussi; les autres ivrognes sont à la salle de police. Le poste les a tous vus; il a dégagé le maréchal des logis, qu'Alcide assommait à coups de poing.

Ils causèrent longtemps encore, M. Georgey cherchant les moyens de sauver Frédéric, le colonel lui en démontrant l'impossibilité. Quand il parla à son ami de l'accusation de vol portée par Alcide contre Frédéric, M. Georgey sauta de dessus sa chaise, entra dans une colère épouvantable contre Alcide. Lorsque son emportement se fut apaisé, le colonel l'interrogea sur cette accusation d'Alcide. M. Georgey

raconta tout et n'oublia pas le repentir, la maladie, la profonde tristesse de Frédéric et son changement total. Le colonel remercia beaucoup M. Georgey de tous ces détails, et lui promit d'en faire usage dans le cours du procès.

M. GEORGEY. – Jé ferai aussi usage; jé voulais parler pour Fridrick! Jé voulais plaidoyer pour cette povre misérable.

LE COLONEL, *souriant.* – Vous? Mais, mon cher, vous ne parlez pas assez couramment notre langue pour plaider? Il aura un avocat.

M. GEORGEY. – Lui avoir dix avocats, ça fait rien à moi. Vous pouvez pas défendre moi parler pour une malheureuse créature très fort insultée. L'Alcide était une scélérate; et moi voulais dire elle était une scélérate, une menteur, une voleur et autres choses.

LE COLONEL. – Parlez tant que vous voudrez, mon cher, si Frédéric y consent; seulement je crains que vous ne lui fassiez tort en voulant lui faire du bien.

M. GEORGEY. – No, no, je savais quoi jé disais; j'étais pas une imbécile; jé dirai bien.

L'heure du dîner arrêta la conversation. M. Georgey mangea comme quatre, et remit au lendemain sa visite au prisonnier.

Frédéric végétait tristement dans son cachot. Ses camarades profitaient pourtant de l'amitié que lui témoignaient les officiers et le maréchal des logis pour lui envoyer toutes les douceurs que peuvent se procurer de pauvres soldats en garnison en Algérie; son morceau de viande était plus gros que le leur; sa gamelle de soupe était plus pleine, sa ration de café un peu plus sucrée. On lui envoyait quelques livres; la cantinière soignait davantage son linge; sa paillasse était plus épaisse; tout ce qu'on pouvait imaginer pour adoucir sa position était fait. Frédéric le voyait avec reconnaissance et plaisir; il en remerciait ses camarades et ses chefs. L'aumônier venait le voir aussi souvent que le lui permettaient ses nombreuses occupations; chacune de ses visites calmait l'agitation du malheureux prisonnier.

Un matin, lendemain de l'arrivée de M. Georgey, la porte du cachot s'ouvrit, et Frédéric vit entrer l'excellent Anglais suivi d'un soldat qui apportait un panier rempli de provisions. Frédéric ne put retenir un cri de joie; il s'élança vers M. Georgey, et, par un mouvement machinal, irréfléchi, il se jeta dans ses bras et le serra contre son coeur.

M. GEORGEY. – Povre Fridrick! J'étais si chagrine, si fâché! Jé savais rien hier. Jé savais tout lé soir; lé colonel avait tout raconté à moi. Jé avais apporté un consolation pour l'estomac; et lé scélérate Alcide avoir rien du tout, pas une pièce.

Frédéric, trop ému pour parler, lui serrait les mains, le regardait avec des yeux humides et reconnaissants.

M. Georgey profita du silence de Frédéric pour exhaler son indignation contre Alcide, son espoir de le voir *fusillé en pièces*.

— Jé apportais à vous des nouvelles excellentes de Madme Bonarde, dé pétite Juliène.

Frédéric tressaillit et pâlit visiblement. M. Georgey, qui l'observait, rentra sa main dans sa poche; il avait apporté des lettres du père et de la mère. M. Georgey savait ce qu'elles contenaient; Bonard remerciait son fils d'avoir honoré son nom; il racontait les propos des gens du pays, les compliments qu'on lui adressait, son bonheur en apprenant que son fils avait été mis deux fois à l'ordre du jour; et

d'autres choses de ce genre qui eussent été autant de coups de poignard pour le malheureux Frédéric. La lettre de Mme Bonard, beaucoup plus tendre, était pourtant dans les mêmes sentiments d'orgueil maternel.

— Si lé povre infortuné était justifié, se dit M. Georgey, jé remettrai après. Si la condamnation sé faisait, jé brûlerai.

Ils restèrent quelques instants sans parler. Frédéric cherchait à contenir son émotion et à dissimuler sa honte; M. Georgey cherchait les moyens de le faire penser à autre chose. Enfin il trouva.

— J'avais vu lé colonel; il m'avait dit c'était pas grand-chose pour toi. Lé maréchal des logis dira c'était rien, c'était lui qui avait poussé; toi avais poussé Alcide seulement; toi étais excellente créature et lé autres t'aiment tous. Et lé jugement être excellent.

Frédéric le regarda avec surprise.

FRÉDÉRIC. – J'ai pourtant entendu la lecture de l'acte d'accusation, qui dit que j'ai lutté contre le maréchal des logis.

M. GEORGEY. – Quoi c'est lutter? Ce n'était rien du tout. Ce n'était pas taper.

FRÉDÉRIC. – Que Dieu vous entende, monsieur! Je vous remercie de votre bonne intention.

M. GEORGEY. – Tiens, Fridrick, voilà une grosse panier; il y avait bonnes choses pour manger. Tu avais curiosité? Tu voulais voir? Jé savais. Voilà.

M. Georgey retira trois langues fourrées et fumées.

— Une, ail. Une, truffes. Une, pistaches; tous trois admirables. Une pâté, une jambon.

Il posa le tout sur la paillasse. Frédéric sourit; il était touché de la bonté avec laquelle cet excellent homme cherchait à le consoler. Il prit un air satisfait et le remercia vivement d'avoir si bien trouvé des distractions à son chagrin. M. Georgey fut enchanté, lui raconta beaucoup d'histoires du pays, de la ferme, de Julien, et il laissa Frédéric réellement remonté et content de toutes ces nouvelles du pays.

XXVI - Conseil de guerre

Peu de jours après, le conseil de guerre s'assembla pour juger Alcide et Frédéric. Frédéric fut amené et placé entre deux chasseurs. Il était d'une pâleur mortelle; ses yeux étaient gonflés de larmes qu'il avait versées toute la nuit. Sa physionomie indiquait l'angoisse, la honte et la douleur. Alcide fut placé à côté de lui. Son air effronté, son regard faux et méchant, son sourire forcé contrastaient avec l'attitude humble et triste de son compagnon.

On lut les pièces nécessaires, l'acte d'accusation, les dépositions, les interrogatoires, et on appela le maréchal des logis pour déposer devant le tribunal. Il accusa très énergiquement Alcide, et il parla de Frédéric en termes très modérés.

LE PRÉSIDENT. – Mais avez-vous été touché par Bonard?

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – Touché pour se défendre, oui, mais pas pour attaquer.

LE PRÉSIDENT. – Comment cela? Expliquez-vous.

LE MARÉCHAL DES LOGIS. – C'est-à-dire que lorsque Bourel l'a appelé, il est arrivé, mais en chancelant, parce que le vin lui avait ôté de la solidité. Quand il a approché, je l'ai poussé, il a voulu s'appuyer sur Bourel, et il s'est trompé de bras et de poitrine, je suppose, car c'est sur moi qu'il a chancelé. Je l'ai encore repoussé; il est revenu tomber sa tête sur mon épaule. Puis le poste est accouru; on les a empoignés tous les deux; mais il y a une différence entre pousser et s'appuyer.

— C'est bien; vous pouvez vous retirer, dit le président en souriant légèrement.

Le maréchal des logis se retira en s'essuyant le front; la sueur inondait son visage. Frédéric lui jeta un regard reconnaissant.

Les hommes du poste déposèrent dans le même sens sur ce qu'ils avaient pu voir.

Quand les témoins furent entendus, on interrogea Alcide.

LE PRÉSIDENT. – Vous avez appelé le maréchal des logis face à claques, gros joufflu, canaille?

ALCIDE. – C'est la vérité; ça m'a échappé.

LE PRÉSIDENT. – Vous l'avez poussé.

ALCIDE. – Je l'ai poussé, et je m'en vante; il n'avait pas le droit de me prendre au collet.

LE PRÉSIDENT. – Il en avait parfaitement le droit, du moment que vous lui résistiez et que vous étiez ivre. Mais, de plus, vous lui avez donné un coup de poing.

ALCIDE. – Il n'était pas bien vigoureux. Je n'avais pas toute ma force. Le vin, vous savez, cela vous casse bras et jambes.

LE PRÉSIDENT. – Vous avez appelé vos camarades à votre secours, et spécialement Frédéric Bonard? Pourquoi appeliez-vous, si vous n'aviez pas l'intention de lutter contre votre maréchal des logis?

ALCIDE. – Je ne voulais pas me laisser frapper; l'uniforme français doit être respecté.

LE PRÉSIDENT. – Est-ce par respect pour l'uniforme que vous frappiez votre supérieur?

ALCIDE. – Si je l'ai un peu bousculé, Bonard en a fait autant.

LE PRÉSIDENT. – Il ne s'agit pas de Bonard, mais de vous.

ALCIDE. – Si je parle de lui, c'est que je n'ignore pas qu'on veut tout faire retomber sur moi pour excuser Bonard.

LE PRÉSIDENT. – Je vous répète qu'il n'est pas question de Bonard dans les demandes que je vous adresse, mais de vous seul. De votre propre aveu, vous avez donné un coup de poing à votre chef, vous l'avez traité de canaille, et vous avez appelé vos amis dans l'intention évidente de vous délivrer par la force. Avez-vous quelque chose à dire pour votre excuse?

ALCIDE. – Quand j'aurais à dire, à quoi cela me servirait-il, puisque vous êtes tous décidés d'avance à me faire fusiller et à acquitter Bonard qui est un hypocrite, un voleur?... C'est un jugement pour rire, ça.

LE PRÉSIDENT. – Taisez-vous; vous ne devez pas insulter vos juges ni accuser un camarade. Je vous préviens que vous rendez votre affaire plus mauvaise encore...

ALCIDE. – Ça m'est bien égal, si je parviens à faire condamner ce gueux de Bonard, ce voleur, ce...

M. Georgey se lève avec impétuosité et s'écrie:

— Jé demandais lé parole.

LE PRÉSIDENT. – Vous aurez la parole, Monsieur, quand nous en serons à la défense. Veuillez vous asseoir.

M. Georgey se rassoit en disant:

— Jé demandais excus; cé coquine d'Alcide m'avait mis en fureur.

Alcide se démène, montre le poing à M. Georgey en criant:

— Vous êtes un menteur; c'est une ligue contre moi.

LE PRÉSIDENT. – Reconduisez le prisonnier à son banc.

Deux soldats emmènent Alcide, qui se débat et qu'on parvient difficilement à calmer.

LE PRÉSIDENT. – Bonard, c'est avec regret que nous vous voyons sur le banc des accusés; votre conduite a toujours été exemplaire. Dites-nous quel a été le motif de votre lutte contre votre maréchal des logis.

FRÉDÉRIC, *d'une voix tremblante.* – Mon colonel, j'ai eu le malheur de commettre une grande faute; je

me suis laissé entraîner à boire, à m'enivrer. Je me suis trouvé, je ne puis expliquer comment, dans l'état de dégradation qui m'amène devant votre justice. Je n'ai aucun souvenir de ce qui s'est passé entre moi et mon maréchal des logis. Je me fie entièrement à lui pour vous faire connaître l'étendue de ma faute; je l'aime, je le respecte, et depuis quinze jours j'expie, par mon repentir et par mes larmes, le malheur de lui avoir manqué.

LE PRÉSIDENT. – Ne vous souvenez-vous pas d'avoir été appelé par Bourel pour le défendre contre le maréchal des logis?

FRÉDÉRIC. – Non, mon colonel.

LE PRÉSIDENT. – Vous ne vous souvenez pas d'avoir engagé une lutte contre le maréchal des logis?

FRÉDÉRIC. – Non, mon colonel.

LE PRÉSIDENT. – Allez vous asseoir. Frédéric, pâle et défait, retourne à sa place. On appelle les témoins; ils atténuent de leur mieux la part de Frédéric dans la lutte.

Les camarades d'Alcide avouent le complot imaginé par lui, les moyens de flatteries et d'hypocrisie qu'ils avaient employés, l'achat des vins et liqueurs pour enivrer plus sûrement leur victime; le projet de vol que leur propre ivresse et l'arrivée du maréchal des logis les avaient empêchés de mettre à exécution. Les interruptions et les emportements d'Alcide excitent l'indignation de l'auditoire.

Après l'audition des témoins, les avocats prennent la parole; celui d'Alcide invoque en faveur de son client l'ivresse, l'entraînement; il promet un changement complet si les juges veulent bien user d'indulgence et lui accorder la vie.

L'avocat de Frédéric rappelle ses bons précédents, son exactitude au service, sa bravoure au combat, les qualités qui l'ont fait aimer de ses chefs et de ses camarades; il le recommande instamment à la bienveillance de ses chefs, tant pour lui que pour ses parents, que le déshonneur de leur fils atteindrait mortellement. Il plaide son innocence; il prouve que Frédéric a été victime d'un complot tramé par Bourel pour se rendre maître de l'argent que possédait Bonard et le perdre dans l'esprit de ses chefs. Il annonce que M. Georgey, ami de Frédéric, se chargeait d'expliquer l'indigne accusation de vol lancée par Alcide Bourel.

M. Georgey monte à la tribune des avocats. Il salue l'assemblée et commence:

— Honorables sirs, jé pouvais pas empêcher une indignation dé mon coeur quand cé Alcide malhonnête avait accusé lé povre Fridrick comme un voleur. Jé savais tout, jé voyais tout: c'était Alcide lé voleur. Fridrick était une imprudente; une bonne créature; il avait suivi lé malhonnête ami; il croyait vrai ami, bonne ami; il savait rien des voleries horribles dé l'ami; Fridrick comprenait pas très bien quoi il voulait faire lé malhonnête; et quand il comprenait, quand il disait: *Jé voulais pas,* c'était trop tardivement; Alcide avait volé moi... Et Fridrick voulait pas dire: *C'était lui, prenez-lé pour la prison.* Et quand lé bons gendarmes français avaient arrêté le malhonnête Alcide, cette gueuse avait coulé dans lé poche de lé povre Fridrick montre, chaîne, or et tout. Quand j'étais arrivé, jé comprenais, jé savais. J'avais dit, pour sauver Fridrick, c'était moi qui avais donné montre, or, chaîne. Lé gendarmes français avaient dit: «C'était bon; il y avait pas dé voleur.» Et j'avais emmené les deux garçons; et j'avais foudroyé Alcide et j'avais chassé lui. Et Fridrick était presque tout à fait morte dé désolation du arrêtement des gendarmes. Et lé père infortuné et lé mère malheureuse étaient presque morte de l'honneur perdu une minute. Voilà pourquoi Fridrick il était soldat. Et vous avez lé capacité de voir il était bon

soldat, brave soldat, soldat français dans lé généreuse, brave régiment cent et deux. Et si cette scélérate Alcide avait réussi au déshonorement, à la mort du povre Fridrick, lui contente, lui enchanté, lui heureuse. Et les povres Master Bonarde, Madme Bonarde, ils étaient mortes ou imbéciles du grand, terrible désolation. Quoi il a fait, lé povre accusé? Rien du tout. Maréchal des logis disait: «Rien du tout.» Seulement tomber à l'épaule du brave, honorable maréchal des logis français. Et pourquoi Fridrick tomber sur l'épaule? Par la chose qué lé grédine Alcide avait fait ivre lé malheureuse, avec du vin abominable, horrible. C'était un acte de grande scélérate, donner du vin horrible. Et lé povre malheureuse il était dans un si grand repentement, dans un si grand chagrinement! (*Montrant Frédéric et se retournant vers lui).* Voyez, lui pleurer! Povre garçon, toi pleurer pour ton honneur, pour tes malheureux parents! Toi, brave comme un lion terrible, toi, courageuse et forte toujours, partout; toi, à présente, abattu, humilié, honteuse! Tes povres yeux, allumés comme lé soleil en face des ennemis... tristes, abaissés, ternis... Povre Fridrick! Rassure ton povre coeur; tes chefs ils étaient justes; ils étaient bons; ils savaient tu étais une honneur du brave régiment; ils savaient tu voulais pas faire mal; ils savaient ta désolation. Eux t'ouvrir les portes du tombeau. Eux te dire: Sors, Lazare! Prends la vie et l'honneur. Tu croyais être morte à l'honneur. Nous té rendons la vie avec l'honneur. Va combattre encore et toujours pour les gloires dé notre belle France. Va gagner la croix dé l'honneur. Va crier à l'ennemi: Dieu et la France!

Un murmure d'approbation se fit entendre lorsque M. Georgey descendit de la tribune. Frédéric se jeta dans ses bras. M. Georgey l'y retint quelques instants. Le conseil se retira pour délibérer sur le sort des accusés; l'attente ne fut pas longue.

Quand il entra dans la salle:

— Frédéric Bonard, dit le président, le tribunal, usant d'indulgence à votre égard, en raison de votre excellente conduite et de vos antécédents; eu égard à votre sincère repentir, vous acquitte pleinement, à l'unanimité, et vous renvoie de la plainte.

Frédéric se leva d'un bond, tendit les bras vers le colonel. Son visage, d'une pâleur mortelle, devint pourpre et il tomba par terre comme une masse.

M. Georgey s'élança vers lui; une douzaine de personnes lui vinrent en aide, et on emporta Frédéric, que la joie avait failli tuer. Il ne tarda pas à revenir à la vie; un flot de larmes le soulagea, et il put témoigner à M. Georgey une reconnaissance d'autant plus vive qu'il avait craint de ne pouvoir éviter au moins cinq ans de fers ou de boulet.

Quand le tumulte causé par la chute de Frédéric fut calmé, le président continua:

— Alcide Bourel, le tribunal, ne pouvant user d'indulgence à votre égard en raison de la gravité de votre infraction à la discipline militaire, et conformément à l'article... du code pénal militaire, vous condamne à la dégradation suivie de la peine de mort.

Un silence solennel suivit la lecture de cette sentence. Il fut interrompu par Alcide, qui s'écria, en montrant le poing au tribunal:

— Canailles! Je n'ai plus rien à ménager; je puis vous dire à tous que je vous hais, que je vous méprise, que vous êtes un tas de gueux...

— Qu'on l'emmène, dit le colonel. Condamné, vous avez trois jours pour l'appel en révision ou pour implorer la clémence impériale.

ALCIDE, *vociférant.* – Je ne veux en appeler à personne; je veux mourir; j'aime mieux la mort que la vie que je mènerais dans vos bagnes ou dans vos compagnies disciplinaires.

En disant ces mots, Alcide s'élança sur le maréchal des logis, et, avant que celui-ci ait pu se reconnaître, il le terrassa et lui assenant des coups de poing sur le visage. Les gendarmes se précipitèrent sur Alcide et relevèrent le maréchal des logis couvert de sang. Quand le tumulte causé par cette scène fut

calmé, on fit sortir Alcide. Le colonel ordonna qu'il fût mis aux fers.

Les officiers qui composaient le tribunal allèrent tous savoir des nouvelles de Frédéric. La scène qui suivit fut touchante; Frédéric, hors de lui, ne savait comment exprimer sa vive reconnaissance.

LE COLONEL. – Remets-toi, mon brave garçon; remets-toi; nous avons fait notre devoir; il faut que tu fasses le tien maintenant. Bientôt, sous peu de jours peut-être, nous aurons un corps d'Arabes sur les bras. Bats-toi comme tu l'as fait jusqu'ici; gagne tes galons de brigadier, puis de maréchal des logis, attendant l'épaulette et la croix.

Tout le monde se retira, laissant avec Frédéric M. Georgey, qui avait reçu force compliments, et qui put se dire qu'il avait contribué à l'acquittement de son protégé.

Quand M. Georgey et Frédéric apprirent la nouvelle violence d'Alcide, le premier se frotta les mains en disant:

— Jé savais. C'était une hanimal féroce, horrible. Lui tué par une fusillement; c'était très bon.

Frédéric, inquiet de son maréchal des logis, alla savoir de ses nouvelles; il le trouva revenu de son étourdissement et soulagé par la quantité de sang qu'il avait perdu par suite des coups de poing d'Alcide.

Pendant que Frédéric était au cachot, il avait à peine touché aux provisions de M. Georgey; il proposa à sa chambrée de s'en régaler au repas du soir.

— Mais pas de vin, dit-il. Un petit verre en finissant; voilà tout. J'ai juré de ne jamais boire, ni faire boire plus d'un verre à chaque repas.

Les camarades applaudirent à sa résolution, et le repas du soir n'en fut que plus gai; les provisions de M. Georgey eurent un succès prodigieux; Frédéric fut obligé de les retirer pour empêcher les accidents.

— Nous serons bien heureux, dit-il, de les retrouver demain, mes amis.

LES CAMARADES. – Au fait, ton acquittement vaut bien deux jours de fête.

FRÉDÉRIC. – Tous les jours de ma vie seront des jours de fête et d'actions de grâces au bon Dieu et à mes excellents chefs.

LE BRIGADIER. – Notre bon aumônier était-il content! Comme il remerciait le colonel et les autres officiers qui t'ont jugé!

UN CAMARADE. – Et ce gueux d'Alcide, a-t-il crié, juré! Quelle canaille!

FRÉDÉRIC. – Prions pour lui, mes bons amis; j'ai demandé à M. l'aumônier une messe pour la conversion de ce malheureux. Puisse-t-il se repentir et mourir en paix, avec sa conscience!

XXVII - Bataille et victoire

Le colonel avait prévu juste. Trois jours après le jugement, un signal d'alarme réveilla le régiment au milieu de la nuit. Un avant-poste annonça qu'un flot approchait; en peu d'instants, les deux escadrons furent sur pied et en rangs; les Arabes débusquaient sans bruit d'un défilé dans lequel le colonel ne voulut pas s'engager, sachant que l'ennemi couronnait les crêtes. Ils croyaient surprendre la place; mais ce furent eux qui se trouvèrent surpris et enveloppés avant d'avoir pu se reconnaître. On en fit un massacre épouvantable; on y fit des prodiges de valeur. Le colonel s'étant trouvé un instant entouré seul par un groupe d'Arabes, Frédéric accourut et sabra si bien de droite et de gauche qu'il réussit à le dégager, à blesser grièvement et à faire prisonnier le chef de ce groupe. Dans un autre moment, il vit son maréchal des logis acculé contre un rocher par six Arabes contre lesquels il se défendait avec bravoure. Frédéric tomba sur eux à coups de sabre, en étendit trois sur le carreau, blessa et mit en fuite le reste, et emporta le maréchal des logis, qui était blessé à la jambe et ne pouvait marcher. Le lendemain, il fut encore mis à l'ordre du jour et il reçut les galons de brigadier.

M. Georgey triomphait des succès de son protégé et dit au colonel après la bataille:

— J'avais toujours regardé dans une lunette d'approche. J'avais vu tout dé sur mon toit.

LE COLONEL. – Comment? Où étiez-vous donc?

M. GEORGEY. – J'avais monté bien haut sur lé toiture. Jé voyais très bien. C'était très joli en vérité. Fridrick venait, allait, courait, tapait par tous les côtés. C'était un joli battement. Moi avais jamais vu batailler. C'était beau les soldats français. C'était comme un régiment dé lions. J'aimais cette chose. Jé disais bravo les lions!

L'exécution d'Alcide eut lieu huit jours après ce combat. Il mourut en mauvais sujet et en mauvais soldat, comme il avait vécu. Il refusa d'écouter l'aumônier. Ses dernières paroles furent des injures contre ses chefs et contre Frédéric. Personne ne le regretta au régiment.

M. Georgey resta deux mois avec le colonel, puis il alla près d'Alger pour établir des fabriques. Il y réussit très bien; deux ans après, il alla passer quelque temps à Alger.

XXVIII - Le retour

Un jour qu'il visitait un des hôpitaux français, en traversant une des salles, il s'entendit appeler; il approcha du lit et reconnut Frédéric; mais ce n'était que l'ombre du vigoureux soldat qu'il avait quitté deux ans auparavant. Maigre, pâle, affaibli, Frédéric pouvait à peine parler. Il saisit la main de son ancien défenseur et la serra dans les siennes.

M. GEORGEY. – Quoi tu avais, malheureuse? Toi étais ici dans l'hôpital?

FRÉDÉRIC. – J'y suis depuis trois mois, Monsieur; je suis bien malade de la fièvre, qui ne veut pas me quitter. Si je pouvais changer d'air, retourner au pays, il me semble que je guérirais bien vite.

M. GEORGEY. – Il fallait, mon brave Fridrick; il fallait.

FRÉDÉRIC. – Mais je ne veux pas, Monsieur; c'est difficile à obtenir, et je ne connais personne qui puisse faire les démarches nécessaires.

M. GEORGEY. – Et lé brave colonel?

FRÉDÉRIC. – Le régiment a été envoyé à Napoléonville, Monsieur. J'en suis bien loin.

M. GEORGEY. – Et quoi tu es? Brigadier toujours?

FRÉDÉRIC. – Non, monsieur, je suis maréchal des logis et porté pour la croix; mais je crains bien de ne jamais la porter.

M. GEORGEY. – La croix! Maréchal des logis! C'est joli, très joli! Maréchal des logis et la croix à vingt et un ans! Jé démandais pour toi; jé obtiendrai; jé t'emmener avec moi! Jé té mener à Madme Bonarde.

Frédéric lui serra les mains; son visage rayonna de bonheur. Il le remercia chaudement. Huit jours après, M. Georgey lui apportait un congé d'un an. Il s'occupa ensuite du passage sur un bon bâtiment et des provisions nécessaires pour le voyage. Quinze jours plus tard, M. Georgey et Frédéric débarquaient à Toulon. Ils n'y restèrent que vingt-quatre heures, pour y prendre quelque repos.

Frédéric écrivit à sa mère pour lui annoncer son arrivée avec M. Georgey.

Trois jours plus tard, ils entraient dans la ferme des Bonard. L'entrevue fut émouvante. Mme Bonard ne pouvait se lasser d'embrasser, d'admirer son fils et de remercier M. Georgey. Le père ne se lassait pas de regarder ses galons de maréchal des logis. Julien était tellement embelli et fortifié qu'il était à peine reconnaissable. Frédéric fut beaucoup admiré; il avait grandi d'une demi-tête; il avait pris de la carrure; ses larges épaules, son teint basané, ses longues moustaches lui donnaient un air martial que Julien enviait.

— Et moi qui suis resté de si chétive apparence! dit Julien en tournant autour de Frédéric.

FRÉDÉRIC. – Tu te crois chétif? Mais tu es grandi à ne pas te reconnaître. Pense donc que tu n'as que dix-sept ans. Tu es grand et fort pour ton âge.

BONARD. – Le fait est qu'il nous fait l'ouvrage d'un homme. Et toujours prêt à marcher; jamais fatigué.

— Pas comme moi à son âge, dit Frédéric en souriant.

Il devint pensif; le passé lui revenait.

M. GEORGEY. – Allons, maréchal des logis, pas parler dé dix-sept ans. Parler dé vingt-deux, c'était plus agréable. Voyez, papa Bonarde, combien votre garçon il était superbe. Et ses magnifiques galons! Et moi qui voyais arriver lé galons sur mon toit.

BONARD. – Comment, sur votre toit? Quel toit?

M. GEORGEY. – C'était lé toiture du colonel. Jé voyais dé mon lunette. Il sé battait furieusement! C'était beau, magnifique! Fridrick il tapait sur les Mauricauds! Les Mauricauds, ils tombaient, ils tortillaient. C'était lé serpents contre les lions. Et Fridrick était après brigadier. Et un autre combattement, il était maréchal des logis.

Frédéric voulut changer de conversation, mais M. Georgey revenait toujours aux batailles, aux traits de bravoure, aux hauts faits de Frédéric; le père était tout oreilles pour M. Georgey; la mère était tout yeux pour son fils.

Quand on eut bien causé, bien questionné et bien dîné, quand Frédéric eut bien fait connaître ce qu'il devint à son excellent protecteur, sauf l'affaire du conseil de guerre que M. Georgey l'avait engagé à ne confier qu'à sa mère, Bonard voulut faire voir son maréchal des logis dans le bourg. Il lui proposa d'aller chez M. le curé.

M. GEORGEY. – Et aussi, jé voulais avoir lé logement pour moi. Quoi faisait Caroline?

MADAME BONARD. – Votre logement est tout prêt, Monsieur; nous avons une belle chambre pour vous à la ferme; grâce aux douze mille francs que vous avez laissés à Julien, grâce à votre générosité envers lui et envers nous, nous avons bien agrandi et amélioré la maison. Si vous désirez avoir Caroline, elle viendra très volontiers; elle est chez sa mère, elles font des gants.

M. GEORGEY. – Oh! yes! Jé voulais très bien. Jé voulais voir mon logement chez vous.

M. Georgey fut promené dans toute la maison. Il y avait en haut deux grandes et belles chambres; Julien en avait une près de lui; il en restait deux, pour Caroline et pour quelque autre visiteur. En bas demeuraient Bonard et sa femme, et Frédéric.

En redescendant dans la salle, Frédéric jeta un regard furtif du côté de l'ancienne armoire brisée; il vit avec une vive satisfaction qu'elle n'y était plus.

M. Georgey, après le départ de Frédéric, avait acheté un beau dressoir-buffet qui avait remplacé l'armoire fatale, brûlée par son ordre.

Pendant plusieurs jours, Bonard triomphant mena son fils chez toutes ses connaissances et dans la ville, où il cherchait tous les prétextes possibles pour le faire passer devant la demeure des gendarmes; les galons de Frédéric lui valaient le salut militaire des simples gendarmes et une poignée de main du brigadier. Le père saluait avec son fils et s'arrêtait volontiers pour causer et dire un mot des combats

racontés par Georgey.

Frédéric ne voulut pourtant pas rester oisif; il travailla comme Julien et son père; ce fut pour Bonard un avantage réel; il ne prenait plus d'ouvrier, tout le travail se faisait entre eux.

Caroline, qui était rentrée avec joie chez son ancien maître, aidait Mme Bonard dans les soins du ménage et ceux du bétail.

M. Georgey vivait heureux comme un roi, entouré de gens qu'il aimait et qui éprouvaient pour lui autant d'affection que de reconnaissance. Il résolut de se fixer dans le pays. Il acheta tout près des Bonard une jolie habitation au bord d'une rivière très poissonneuse où il pouvait se donner le plaisir de la pêche, et dont il voulut profiter pour y établir une usine. Caroline devint sa femme de ménage sous la direction de sa mère, qui était entrée avec elle au service de M. Georgey.

La fin du congé de Frédéric approchait, il ne restait plus que trois mois de cette bonne vie de famille; il regrettait souvent de ne pouvoir la continuer jusqu'à la fin de sa vie.

— Mais, disait-il, il faut que je fasse mon temps; j'ai encore trois années de service.

Mme Bonard pleurait. Frédéric cherchait à la distraire; mais plus le moment approchait, plus la tristesse augmentait et plus Frédéric se sentait disposé à la partager.

— Ah! Si j'avais dix-huit ans, disait Julien, comme je partirais à ta place! Et avec quel bonheur je vous donnerais à tous ce témoignage de ma reconnaissance.

FRÉDÉRIC. – Tu aimerais donc la vie de soldat?

JULIEN. – Non, pas à présent. Mais si c'était pour t'en débarrasser, je l'aimerais plus que tout autre état.

M. Georgey ne disait rien; quelquefois il vantait l'état militaire.

— C'était si magnifique! disait-il. C'était si glorieux!

Un jour, au moment du dîner, M. Georgey présenta une lettre à Frédéric.

M. GEORGEY. – C'était lé colonel; il demandait lé nouvelles de ta santé.

FRÉDÉRIC. – Que c'est bon à lui! Excellent colonel!

JULIEN. – Qu'est-ce qu'il te dit? Lis-nous cela.

FRÉDÉRIC. – *«Mon cher Bonard, je t'expédie ta libération du service et la croix que tu as si bien gagnée. Je veux te donner moi-même cette bonne nouvelle et te dire que je te regrette, toi qui étais une des gloires du régiment; tes chefs et tes camarades te regrettent comme moi. Mais puisque le médecin déclare, d'après ce que me dit Georgey, que tu ne peux retourner en Afrique sans danger pour ta vie, je n'hésite pas à t'accorder ta libération du service. La voici bien en règle. Adieu, mon ami; j'espère bien te revoir en pékin un jour ou l'autre.*
Ton ancien colonel du 102e chasseurs d'Afrique,
BERTRAND DUGUESCLIN*»*

Frédéric eut de la peine à aller jusqu'au bout; la joie, la surprise, la reconnaissance lui étranglaient la voix. Quand il eut fini, il regarda M. Georgey qui souriait, et, se levant, il prit une de ses mains, la serra vivement et la porta à ses lèvres. Il voulut parler, mais il ne put articuler une parole; de grosses

larmes coulaient de ses yeux. M. Georgey se leva, le serra dans ses bras.

M. GEORGEY. – C'était rien; ce était rien! Jé n'avais pas beaucoup de peine à faire lé chose. Seulement, j'avais fait dé écritures. Madme Bonard, il était bien joyeux.

MADAME BONARD. – Oh! Monsieur! notre cher et respectable bienfaiteur! Comment vous en remercier? Que faire pour vous témoigner notre reconnaissance?

M. GEORGEY. – Il fallait être bien heureuse et puis donner un pitit portion amitié pour le pauvre Georgey tout seul, sans famille.

— Nous serons toujours vos plus sincères amis, vos serviteurs dévoués; nous vous ferons une famille, cher, excellent bienfaiteur, répondit Mme Bonard en se jetant à ses genoux. Vous avez rendu le fils à sa mère. La mère n'oubliera jamais ce qu'elle vous doit.

La joie de Bonard était à son comble; voir son fils décoré et sergent, le voir rester au pays et jouir sans cesse de sa gloire comblait tous ses voeux.

À partir de ce jour, ce fut un bonheur sans mélange; jamais M. Georgey n'éprouva le désir de quitter ses amis et de reprendre ses anciennes relations. Il trouvait au milieu des Bonard tout ce qu'il avait désiré, du calme, de l'affection, des sentiments honorables, des goûts simples, une reconnaissance sans bornes.

Il a augmenté sa maison d'une jeune soeur de Caroline, bonne, active et agréable; elle a dix-neuf ans. Frédéric trouve en elle les qualités nécessaires au bonheur intérieur. Mme Bonard désire vivement l'avoir pour belle-fille. M. Georgey dit sans cesse des paroles qu'il croit fines et qui désignent clairement que ce mariage lui serait fort agréable. Frédéric sourit. Pauline rougit et ne paraît pas mécontente; tout le monde s'attend à voir une noce avant deux mois. Frédéric a vingt-quatre ans; il aura du bien, il est beau garçon, religieux, laborieux. Depuis la mort de son mauvais génie, comme il appelait Alcide, il n'a jamais failli. Il sera bon mari et bon père, car il est bon fils, bon ami et surtout bon chrétien.

Julien compte passer sa vie près de ses bienfaiteurs, qui espèrent le garder toujours. Il parle souvent avec M. Georgey de l'avantage qu'il y aurait à profiter de la petite rivière qui traverse sa propriété, pour établir une fabrique de fil de fer et de laiton. M. Georgey ne dit pas non; il sourit, il fait des plans qu'il explique à Julien, et ils passent des soirées entières à former des projets qui seront probablement exécutés bientôt.

P.-S. J'apprends que Frédéric est marié depuis huit jours, que M. Georgey a donné en présent de noces à Frédéric la somme de dix mille francs, et cinq mille à Pauline. Il a commencé à construire une manufacture dont il donnera la direction et les produits à petite Juliène.

Ils sont tous aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde.

FIN

Diloy Le Chemineau

(1868)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Illustration Horace Castelli

Table des matières

I - Félicie
II - La visite aux Germain
III - Le chemineau
IV - Le chemineau s’explique
V - Le chemineau et l’ours
VI - Récit des enfants à leur bonne
VII - Mystère dévoilé et rencontre imprévue
VIII - Le bon oncle d’Alban
IX - Invitation de Robillard
X - Embarras de Félicie
XI - La mairie et le repas de noce
XII - Le chemineau et le général en présence
XIII - Impertinence de Félicie
XIV - Félicie se radoucit
XV - Conversations utiles
XVI - Arrivée de Gertrude
XVII - Gertrude est charmante
XVIII - Encore le chemineau sauveur
XIX - Beau projet détruit par Félicie
XX - Félicie raccommode ce qu’elle a brisé
XXI - Le général exécute les Castelsot
XXII - Félicie s’exécute elle-même
XXIII - Le déménagement – Les Marcotte se querellent
XXIV - Félicie reprend ses grands airs
XXV - Gertrude remet la paix chez les Marcotte
XXVI - Installation des Diloy
XXVII - Enthousiasme du général
XXVIII - Le général proclamé fameux lapin
XXIX - Le général se loge et s’établit
XXX - Tout est fini; n’en parlons plus.

À ma petite-fille
FRANCOISE DE PITRAY

Chère petite,

Je te dédie l'histoire du BON CHEMINEAU et de l'orgueilleuse Félicie. Prie tes frères et soeurs de te garder ce livre en attendant qu'il puisse t'intéresser.

Ta grand-mère qui t'aime beaucoup.

COMTESSE DE SÉGUR,
née Rostopchine.

I - Félicie

MADAME D'ORVILLET. – Voici le beau temps revenu, mes enfants; nous pouvons sortir.

LAURENT. – Où irons-nous, maman?

MADAME D'ORVILLET. – Allons faire une visite aux pauvres Germain; le petit Germain était malade la dernière fois que nous l'avons vu; nous irons savoir de ses nouvelles.

FÉLICIE. – Ce n'est pas la peine d'y aller nous-mêmes; il vaut mieux y envoyer un des gens de la ferme.

MADAME D'ORVILLET. – C'est bien plus aimable d'y aller nous-mêmes. Notre visite leur fera plaisir à tous.

LAURENT. – Et puis, ils ont des cerisiers magnifiques; les cerises doivent être mûres, nous en mangerons; c'est si bon des cerises!

FÉLICIE. – Oui, mais c'est si loin! J'aime bien mieux qu'on nous en rapporte chez nous.

LAURENT. – Qu'est-ce que tu dis donc? Ce n'est pas loin du tout; c'est à dix minutes d'ici. En y allant nous-mêmes, nous mangerons bien plus de cerises et nous choisirons les plus belles.

MADAME D'ORVILLET. – Voyons, Félicie, ne fais pas la paresseuse; est-ce qu'une petite fille de près de douze ans doit trouver fatigante une promenade d'un quart d'heure, que ton frère de sept ans et ta soeur de cinq ans font sans cesse sans y penser? Préparez-vous à sortir; je vais revenir vous chercher dans cinq minutes. Anne est chez sa bonne, il faudrait la prévenir; va la chercher, Félicie.

Mme d'Orvillet sortit, et Félicie ne bougea pas de dessus le fauteuil sur lequel elle était nonchalamment étendue.

LAURENT. – Félicie, tu n'as pas entendu que maman t'a dit d'aller chercher Anne?

FÉLICIE. – Je suis fatiguée.

LAURENT. – Fatiguée! Tu n'as plus bougé depuis une heure... Mais lève-toi donc, paresseuse; tu vas voir que tu seras grondée.

FÉLICIE. – Vas-y toi-même.

LAURENT. – Ce n'est pas à moi que maman l'a dit.

FÉLICIE. – Parce que tu es trop bête pour trouver quelqu'un.

LAURENT. – Alors, pourquoi veux-tu que j'y aille?

FÉLICIE. – Laisse-moi tranquille; je te dis que je suis fatiguée; c'est bien la peine de se déranger pour ces gens-là.

LAURENT. – Comme c'est vilain d'être orgueilleuse! Je vais aller chercher Anne, mais je ne reviendrai pas t'avertir, et tu resteras à la maison; tu t'ennuieras, et tu n'auras pas de cerises.

FÉLICIE. – Tu ne penses qu'à manger, toi; avec des cerises on te ferait marcher pendant deux heures.

LAURENT. – J'aime mieux ça que d'être... je ne veux pas dire quoi, d'être comme toi.

Mme d'Orvillet rentre avec son chapeau et prête à partir.

— Eh bien! vous n'êtes pas encore prêts, mes enfants! Où est Anne?

FÉLICIE, *se levant de dessus son fauteuil.* – Je ne sais pas, maman; je vais voir.

MADAME D'ORVILLET. – Je t'avais dit d'y aller; pourquoi as-tu attendu jusqu'à présent?

LAURENT. – Elle dit qu'elle est fatiguée, et elle n'a pas bougé depuis que nous sommes rentrés.

MADAME D'ORVILLET. – Tu es donc malade, Félicie? Pourquoi te sens-tu si lasse sans avoir rien fait de fatigant?

FÉLICIE. – Je ne suis pas malade, maman, mais je voudrais ne pas sortir.

MADAME D'ORVILLET. – Pourquoi cela? Toi qui aimes à faire de grandes promenades et qui es bonne marcheuse.

Félicie rougit, baisse la tête et ne répond pas.

LAURENT, *bas, s'approchant de sa soeur.* – Je parie que je devine... Veux-tu que je dise?

Félicie lui pince légèrement le bras et lui dit tout bas:

«Tais-toi.»

MADAME D'ORVILLET. – Qu'est-ce qu'il y a donc? Pourquoi ris-tu, Laurent? Et toi, Félicie, pourquoi as-tu l'air embarrassée?

LAURENT. – Je ne peux pas vous le dire, maman: Félicie serait furieuse.

MADAME D'ORVILLET. – Alors, c'est quelque chose de mal.

FÉLICIE. – Pas du tout, maman; c'est Laurent qui a des idées bêtes et qui...

LAURENT. – Ah! j'ai des idées bêtes? Comment sais-tu qu'elles sont bêtes, puisque tu ne les connais pas?

FÉLICIE. – Ce n'est pas difficile à deviner.

LAURENT. – Si tu devines, c'est que j'ai bien deviné; et puisque tu me dis des sottises, je vais dire mon idée à maman. C'est par orgueil que tu fais semblant d'être fatiguée, pour ne pas aller savoir des nouvelles du petit Germain.

FÉLICIE, *très rouge.* – Ce n'est pas vrai; c'est parce que je suis réellement fatiguée.

La maman commençait à croire que Laurent avait trouvé la vraie cause de la fatigue de Félicie, mais elle n'eut pas l'air de s'en douter.

MADAME D'ORVILLET. – Puisque tu es réellement fatiguée, tu resteras à la maison à te reposer; j'irai voir les Germain avec Laurent et Anne; de là nous irons faire une visite au château de Castelsot...

FÉLICIE, *vivement.* – Vous irez à Castelsot? Je voudrais bien y aller aussi; j'aime beaucoup Mlle Cunégonde et M. Clodoald.

MADAME D'ORVILLET. – Comment veux-tu y aller, fatiguée comme tu l'es? C'est deux fois plus loin que la maison de Germain.

FÉLICIE. – Je me sens mieux maintenant; je crois que marcher me fera du bien.

MADAME D'ORVILLET. – Non, non, mon enfant, il faut bien te reposer; ce soir, tu feras une petite promenade dans les champs; ce sera bien assez.

FÉLICIE. – Oh! maman, je vous en prie! Je vous assure que je me sens très bien.

MADAME D'ORVILLET. – Tu seras mieux encore ce soir. Va rejoindre ta bonne. Viens, Laurent; allons chercher la petite Anne et partons.

Félicie, restée seule, se mit à pleurer.

«C'est ennuyeux que maman ne m'ait pas dit qu'elle irait chez Cunégonde et Clodoald; je parie qu'elle l'a fait exprès pour me punir. Si j'avais pu le deviner, je n'aurais pas fait semblant d'être fatiguée. Ces visites chez les bonnes gens du village sont si ennuyeuses! Et puis, comme le disait Cunégonde l'autre jour, ils ne sont pas élevés comme nous; ils sont ignorants, sales; ils n'osent pas bouger. Anne et Laurent prétendent qu'ils sont amusants, moi je les trouve ennuyeux et bêtes... Mais, tout de même, j'aurais été chez les Germain si j'avais su que maman voulait aller à Castelsot en sortant de chez eux... Qu'est-ce que je vais faire toute seule à présent?... Mon Dieu, que je suis donc malheureuse!... (Félicie bâille). Je m'ennuie horriblement... Je vais appeler ma bonne.»

Félicie ouvre la porte et appelle:

«Ma bonne!... ma bonne!... Elle ne vient pas. Ma bonne!... Viens vite! Je suis toute seule!... Elle ne m'entend pas! Je crois qu'elle le fait exprès! Ma bonne! ma bonne!»

LA BONNE, *arrivant.* – Qu'est-ce qu'il y a donc? C'est vous, Félicie; par quel hasard êtes-vous ici toute seule? Je vous croyais sortie avec votre maman.

FÉLICIE. – On m'a laissée toute seule.

LA BONNE. – Pourquoi cela? Pourquoi votre maman ne vous a-t-elle pas emmenée?

FÉLICIE. – Parce qu'elle croyait que j'étais fatiguée.

LA BONNE. – Fatiguée de quoi donc? Qu'avez-vous fait pour être fatiguée?

FÉLICIE. – Rien du tout. C'est que je ne voulais pas aller chez les Germain, et j'ai dit que j'étais fatiguée. Et puis maman a dit qu'elle irait chez Mme la baronne de Castelsot; elle n'a pas voulu m'emmener, et elle m'a laissée toute seule avec toi. Cela ne m'amuse pas, tu penses bien.

LA BONNE. – Ni moi non plus, je vous assure. Mais pourquoi ne vouliez-vous pas aller chez les Germain?

FÉLICIE. – Parce que c'est humiliant d'aller faire des visites à ces gens-là, qui sont des gens de rien.

LA BONNE. – Je ne vois rien d'humiliant d'aller chez ces gens-là, comme vous les appelez; ce sont de très braves gens, bien meilleurs à voir que les Castelsot, qui sont de vrais sots; ils portent bien leur nom.

FÉLICIE. – Je te prie de ne pas parler si impoliment de M. le baron et de Mme la baronne de Castelsot; ce sont des gens comme il faut, et j'aime beaucoup M. Clodoald et Mlle Cunégonde.

LA BONNE. – Des petits insolents, orgueilleux, mal élevés, qui vous donnent de très mauvais conseils. On les déteste dans le pays, et on a bien raison... Et qu'allez-vous faire à présent?

FÉLICIE. – Je ne ferai rien du tout; je ne veux pas causer avec toi, parce que tu parles mal de mes amis.

LA BONNE. – Je ne vous demande pas de causer avec moi; je n'y tiens guère; depuis quelque temps vous avez toujours des choses désagréables à dire. Ce n'est pas comme Anne et Laurent, qui sont aimables et polis; ils ne méprisent personne, ceux-là. Vous devriez faire comme eux, au lieu de prendre conseil de vos amis de Castelsot.

FÉLICIE. – Anne et Laurent n'aiment que les pauvres gens; et moi, je ne veux pas jouer avec des gens mal élevés et au-dessous de moi.

LA BONNE. – S'ils sont au-dessous de vous pour la fortune, ils sont au-dessus pour la bonté et la politesse. C'est très vilain de mépriser les gens parce qu'ils sont pauvres; vous vous ferez détester de tout le monde si vous continuez.

FÉLICIE. – Cela m'est bien égal que ces gens-là me détestent; je n'ai pas besoin d'eux et ils ont besoin de nous.

LA BONNE, *sévèrement*. – Mademoiselle Félicie, souvenez-vous de la fable du Lion et du Rat. Le pauvre petit rat a sauvé le lion en rongeant les mailles du filet dans lequel le lion se trouvait pris, et dont

il ne pouvait pas se dépêtrer malgré toute sa force. Il pourra bien vous arriver un jour d'avoir besoin d'un de ces pauvres gens que vous méprisez aujourd'hui.

FÉLICIE. – Ah! ah! ah! je voudrais bien voir cela. Moi avoir besoin des Germain ou des Mouchons, des Frolet, des Piret? Ah! ah! ah!

La bonne leva les épaules et la regarda avec pitié. Elle s'assit sur une chaise et se mit à travailler à l'ouvrage qu'elle avait apporté. Félicie bouda et s'assit à l'autre bout de la chambre; elle bâilla, s'ennuya et finit par appeler sa bonne.

«Viens donc m'amuser, ma bonne; je m'ennuie.»

LA BONNE. – Tant pis pour vous; je ne suis pas obligée de vous amuser. D'ailleurs, je suis trop au-dessous de vous pour jouer avec vous.

FÉLICIE. – Maman te paye pour nous servir et pour nous amuser.

LA BONNE. – Votre maman paye mes services et je la sers de mon mieux, parce qu'elle me traite avec bonté, qu'elle me témoigne de l'amitié et qu'elle me parle toujours avec politesse. Je fais plus que je ne dois pour Anne et Laurent, qui m'aiment et qui sont gentils. Mais pour vous, qui êtes impolie et méchante, je ne fais tout juste que ce qui regarde mon service, et comme je viens de vous le dire, mon service ne m'oblige pas à vous amuser.

FÉLICIE. – Je le dirai à maman, et je lui dirai aussi comment tu parles de mes amis de Castelsot.

LA BONNE. – Dites ce que vous voudrez, et soyez sûre que, de mon côté, je raconterai à votre maman tout ce que vous venez de me dire.

FÉLICIE. – Quand je verrai mes amis, je leur dirai de ne jamais te prendre à leur service, si tu veux te placer chez eux.

LA BONNE. – Si jamais je quitte votre maman, ce n'est pas chez eux que je me présenterai, vous pouvez bien les en assurer.

Félicie continua à dire des impertinences à sa bonne, qui ne lui répondit plus et ne l'écouta pas. Après deux grandes heures d'ennui et de bâillements, elle entendit enfin la voix de sa maman qui entrait, et courut au-devant d'elle.

II - La visite aux Germain

MADAME D'ORVILLET. – Eh bien! Félicie, comment es-tu à présent? Toujours fatiguée?

FÉLICIE. – Non, maman, pas du tout; je voudrais bien sortir.

MADAME D'ORVILLET. – Je ne peux pas te promener, parce que je suis très fatiguée à mon tour; mais tu peux sortir avec ta bonne.

FÉLICIE. – Je ne veux pas sortir avec ma bonne; elle est d'une humeur de chien; elle n'a fait que me gronder tout le temps; elle n'a pas voulu jouer avec moi, ni m'aider à m'amuser.

MADAME D'ORVILLET. – Je parie que tu lui as dit quelque impertinence, comme tu fais si souvent.

FÉLICIE. – Non, maman; seulement je n'ai pas voulu qu'elle dise du mal de mes amis de Castelsot; c'est cela qui l'a mise en colère.

MADAME D'ORVILLET. – Cela m'étonne car je ne l'ai jamais vue en colère. Et quant à tes amis, tu sais que je n'aime pas à t'y mener souvent, à cause de leur sotte vanité.

Félicie rougit et détourna la conversation en demandant où étaient Laurent et Anne.

MADAME D'ORVILLET. – Ils sont restés chez les Germain; ils s'y amusaient tant, que je les y ai laissés; ta bonne ira les chercher dans une demi-heure.

FÉLICIE. – Ils s'y amusent? Qu'est-ce qu'ils font donc?

MADAME D'ORVILLET. – Ils aident à cueillir des cerises que les Germain m'ont vendues pour faire des confitures. Si tu veux y aller, je dirai à ta bonne de t'y mener tout de suite.

FÉLICIE. – Je veux bien; je n'ai pas goûté, tout justement.

Mme d'Orvillet entra dans sa chambre et y trouva la bonne, qui travaillait encore.

MADAME D'ORVILLET. – Valérie, j'ai laissé les enfants chez les Germains; Félicie a envie d'aller les y rejoindre, voulez-vous l'y mener et les ramener tous dans une heure?

LA BONNE. – Très volontiers, madame; je crois que Félicie est assez punie par l'ennui qu'elle a éprouvé depuis deux heures.

MADAME D'ORVILLET. – Punie, de quoi donc? Est-ce qu'elle a été méchante?

LA BONNE. – Pas précisément méchante, mais pas très polie; et puis, elle m'a avoué qu'elle avait fait

semblant d'être fatiguée, pour éviter l'humiliation de faire une visite aux Germains, qu'elle trouve trop au-dessous d'elle.

MADAME D'ORVILLET. – Je m'en doutais; c'est pourquoi je n'ai pas voulu l'emmener quand elle a changé d'avis. Où prend-elle ces sottes idées, que n'ont pas Laurent et Anne, quoiqu'ils soient bien plus jeunes qu'elle.

LA BONNE. – Je crois, madame, que les Castelsot y sont pour quelque chose; elle aime beaucoup à voir Mlle Cunégonde et M. Clodoald; et madame sait comme ils sont orgueilleux et impertinents.

MADAME D'ORVILLET. – Vous avez raison; elle les verra de moins en moins.

LA BONNE. – Madame fera bien; l'orgueil se gagne, comme les maladies de peau; en visitant les malades, on gagne leurs maladies.

Félicie entra et dit avec humeur:

«Est-ce que ma bonne refuse de me mener chez les Germain? Elle trouve peut-être que ce n'est pas dans son service, comme elle me disait tout à l'heure.

— Félicie! répondit la maman avec sévérité, pas d'impertinence. Je veux que tu sois polie avec ta bonne, qui est chez moi depuis ta naissance et qui vous a tous élevés. Tu dois la respecter, et je veux que tu lui obéisses comme à moi.»

LA BONNE. – Mademoiselle Félicie, il entre dans mon service d'obéir à votre maman et de lui être agréable. Je suis prête à vous accompagner.

La bonne et Félicie sortirent et se mirent en route pour rejoindre Laurent et Anne. Félicie ne parlait pas, la bonne non plus; Félicie s'ennuyait et ne savait comment faire pour rendre à sa bonne sa gaieté accoutumée; elles arrivèrent donc silencieusement dans le petit pré qui précédait la maison des Germain; Félicie put entendre les cris de joie que poussaient les enfants; elle courut à la barrière qui séparait le jardin d'avec la prairie, et vit le petit Germain et son père grimpés dans un cerisier; Laurent et Anne ramassaient les cerises qui tombaient comme grêle autour d'eux. La mère Germain les aidait de son mieux.

«Nous arrivons pour vous aider!» cria la bonne en ouvrant la barrière.

— Ma bonne! ma bonne! s'écrièrent à leur tour les enfants, en courant au-devant d'elle. Viens vite! nous avons bientôt fini, mais nous sommes fatigués.

LAURENT. – Nous en avons cueilli et ramassé près de vingt livres.

ANNE. – Et maman en a demandé beaucoup.

LA BONNE. – Le petit Germain va donc bien?

MÈRE GERMAIN. – Très bien, mademoiselle; bien des remerciements; la potion que Mme la comtesse lui a donnée l'autre jour a enlevé la toux comme avec la main.

LA BONNE. – J'en suis bien aise; madame a toujours des recettes excellentes.

MÈRE GERMAIN. – Pour ça, oui, mademoiselle; et c'est qu'elle les donne sans les faire payer; pour nous autres pauvres gens, c'est une grande chose; quand on a de la peine à gagner sa vie, on regarde à tout; la moindre dépense extraordinaire nous gêne.

FÉLICIE. – Trois ou quatre sous ne peuvent pas vous gêner?

MÈRE GERMAIN. – Pardon, mam'selle; quatre sous c'est le sel de la semaine, ou bien le pain d'un repas; il ne faut pas que ça se répète souvent pour gêner.

FÉLICIE. – Mais vous gagnez de l'argent; ainsi les cerises que vous abattez, vous vous gardez bien de les donner, vous les vendez à maman.

MÈRE GERMAIN, *tristement*. – Mon Dieu! oui mam'selle; il le faut bien. Je serais bien heureuse de vous les offrir, mais votre maman ne voudrait pas les accepter, parce qu'elle sait bien que nous faisons argent de tout, et que nous le faisons par nécessité.

Laurent et Anne paraissaient mal à l'aise; la bonne parlait bas à Félicie, qui la repoussait du coude. Le père Germain et son fils étaient descendus de l'arbre; la joie avait disparu; Félicie regardait les pauvres Germain de son air hautain: tout le monde se sentait gêné.

Enfin, la mère Germain prit un panier de cerises et en offrit à Félicie.

«Si mademoiselle voulait bien goûter de nos cerises. Elles sont bien mûres.»

Félicie en saisit une poignée sans remercier, et s'assit au pied d'un arbre pour les manger commodément.

«Et vous autres, dit-elle à Laurent et à Anne, vous n'en mangez pas?»

LAURENT. – Nous en avons déjà mangé.

FÉLICIE, *d'un air moqueur*. – Les avez-vous comptées?

LAURENT. – Non; pourquoi les compter?

FÉLICIE, *ricanant*. – Pour savoir combien maman devra payer.

LA BONNE. – Oh! Félicie, vous êtes encore plus méchante que je ne le croyais!

ANNE. – Pourquoi es-tu venue? Tu aurais dû rester à la maison.

LAURENT. – Depuis que tu es arrivée, on ne rit plus, on ne cause plus; tu as gâté notre plaisir.

Félicie continua à manger ses cerises; Laurent et Anne cherchèrent à égayer le petit Germain, qui regardait ses parents avec inquiétude. La bonne s'avança vers le père et la mère Germain, et, les emmenant à l'écart:

«Ne vous affligez pas, mes bons amis, leur dit-elle, des paroles impertinentes de cette petite fille. Si madame était ici, elle la punirait d'importance; mais je les lui redirai, et je vous réponds qu'elle saura bien l'empêcher de recommencer.»

MÈRE GERMAIN. – Je vous en prie, mademoiselle Valérie, n'en dites rien à madame; je serais bien

chagrine que Mlle Félicie fût punie à cause de moi; elle dit tout cela sans y penser, sans méchante intention.

LA BONNE. – Si fait, si fait; je la connais; elle se plaît à humilier les gens; il faut qu'elle soit humiliée à son tour.

MÈRE GERMAIN. – Oh! mademoiselle Valérie, quel bien retirerons-nous de la voir humiliée? Si elle a parlé sans vouloir nous blesser, elle ne mérite pas d'être punie, et si elle a voulu nous chagriner, c'est qu'elle n'a pas bon coeur, et la punition ne la changera pas.

LA BONNE. – C'est égal, je m'en plaindrai tout de même à sa mère. Son coeur n'en deviendra peut-être pas meilleur, mais elle n'osera toujours pas recommencer.

III - Le chemineau[35]

Félicie avait mangé ses cerises; elle appela sa bonne.

«Ma bonne, il faut nous en aller; il y a longtemps que nous sommes ici; maman a dit que nous soyons revenus dans une heure.»

LAURENT. – Oh non! pas encore, ma bonne; nous ramasserons encore des cerises oubliées et puis nous les mettrons sur des feuilles de chou, dans deux grands paniers, pour que Germain nous les apporte. N'est-ce pas, Germain, vous voulez bien les porter? C'est trop lourd pour nous.

GERMAIN. – Pour ça, oui, et de grand coeur, mon bon petit monsieur Laurent.

FÉLICIE. – Tout cela sera trop long; il faut nous en aller tout de suite.

LAURENT. – Va-t'en seule si tu veux, nous restons avec ma bonne.

FÉLICIE. – Je veux que ma bonne vienne avec moi.

LAURENT. – Non, elle ne s'en ira pas; elle n'est pas obligée de t'obéir... Anne, aide-moi à retenir ma bonne.

Laurent se cramponna à la robe de sa bonne; Anne fit de même de l'autre côté. La bonne se mit à rire et les embrassa en disant: «Vous n'avez pas besoin de me retenir de force, mes enfants, je n'ai pas envie de m'en aller. Vous avez encore un bon quart d'heure à rester ici. Félicie nous attendra.»

FÉLICIE. – Je n'attendrai pas et je m'en irai seule.

LA BONNE. – Et votre maman vous grondera; sans compter que vous pouvez faire quelque mauvaise rencontre en chemin.

FÉLICIE. – Ça m'est bien égal; je ne crains personne.

LA BONNE. – Mais, tout de même, vous nous attendrez; je ne veux pas que vous vous en alliez seule, et je ne veux pas que Laurent et Anne soient privés pour vous de leur quart d'heure de récréation.

Félicie jeta sur sa bonne un regard moqueur et courut à la barrière, qu'elle ouvrit; elle se précipita dans un chemin tournant bordé de haies, qui menait jusqu'au château; quand la bonne arriva à la barrière, Félicie avait disparu.

La bonne revint près des deux enfants.

Au fait, dit-elle, je ne peux pas la retenir de force, et je ne peux pas laisser mes deux pauvres petits pour courir après elle; elle court plus vite que moi. Je ne pense pas qu'il lui arrive d'accident; il n'y a pas à se tromper de chemin; d'ailleurs une petite fille de près de douze ans peut bien se tirer d'affaire, quand elle s'obstine à faire la grande dame.

GERMAIN. – Tout de même, mademoiselle Valérie, j'ai bonne envie de lui faire escorte sans qu'elle s'en doute, en suivant l'autre côté de la haie jusqu'à l'avenue du château.

LA BONNE. – Je veux bien, père Germain: je serai plus tranquille quand je vous saurai là. Emportez, par la même occasion, un de nos paniers de cerises qui est prêt; nous vous préparons l'autre pour un second voyage; c'est lourd à porter, vous en aurez assez d'un à la fois.

Germain alla chercher le panier et se dirigea par le même chemin qu'avait pris Félicie, mais de l'autre côté de la haie. Il marcha assez longtemps et sans se dépêcher, pour ne pas trop secouer ses cerises; il ne rattrapait pas Félicie. À plus de moitié chemin il crut entendre des cris; il s'arrêta, prêta l'oreille.

«Bien sûr, c'est quelqu'un qui crie. Pourvu que ce ne soit pas un malheur arrivé à Mlle Félicie! Ce n'est pas que je lui porte grande amitié, mais sa maman en souffrirait, et je l'aime bien, celle-là.»

Le père Germain s'était dépêché; il n'entendait plus crier; à un tournant du chemin il aperçut un chemineau qui arrivait en chancelant à sa rencontre.

«Mon brave homme, dit-il quand ils se furent rejoints, j'ai entendu crier tout à l'heure; sauriez-vous ce que c'est?»

LE CHEMINEAU, *d'une voix avinée.* – Si je le sais! Je crois bien que je le sais! Ah! ah! ah! elle en a eu et c'était bien fait.

PÈRE GERMAIN, *inquiet.* – Qui ça, elle? Qu'est-il arrivé?

LE CHEMINEAU. – Elle! La petite, donc. Elle avait beau gigoter, me cracher à la figure, elle l'a eu tout de même.

GERMAIN. – Mais quoi? Qu'a-t-elle eu? Expliquez-vous donc, que je vous comprenne.

LE CHEMINEAU. – Il y a qu'une petite demoiselle courait; le chemin était juste pour passer, à cause d'un tas de fagots versés au milieu du passage. La petite était embarrassée pour enjamber les fagots. Moi qui suis bonhomme et affectionné aux enfants, je lui prends les mains pour lui venir en aide; elle me dit:

— Ne me touchez pas, vieux sale!

Elle arrache ses mains des miennes; la secousse la fait tomber. Moi qui suis bonhomme et affectionné aux enfants, je lui pardonne sa sottise et veux la relever; elle me détale un coup de pied en plein visage en criant:

— Je ne veux pas qu'un paysan me touche; laissez-moi, malpropre, grossier, dégoûtant!

— Ah mais! c'est que, moi qui suis bonhomme, je commençais à ne pas être trop content. Plus je la tirais, plus elle m'agonisait de sottises, plus elle jouait des pieds et des mains.

— Finissez, mam'selle, que je lui dis; je suis bonhomme et j'affectionne les enfants, mais quand ils sont méchants, je les corrige, toujours par affection.

— Osez me toucher, rustre, et vous verrez.

Puis la voilà qui se met à me cracher à la figure.

Pour le coup, c'était trop fort; je casse une baguette, j'empoigne la petite et je la corrige. Quand je vois qu'elle en a assez, je la pose à terre.

— Vous voyez, mam'selle, que je lui ai dit, comme j'affectionne les enfants. Vous voilà corrigée; je

suis bonhomme, je n'ai pas été trop fort; ne recommencez pas.

Elle est partie comme une flèche, et voilà.

Le chemineau riait; Germain était consterné. Ce chemineau, qu'il ne connaissait pas, était évidemment ivre et n'avait pas son bon sens. Il oublierait sans doute ce qui s'était passé. Germain pensa que pour lui-même le mieux était de n'en pas parler.

«Mlle Félicie ne s'en vantera pas, je suppose; elle serait trop humiliée d'avouer qu'elle a été battue par un chemineau; monsieur et madame en seraient désolés. Décidément, je n'en dirai rien.»

Et le brave Germain continua son chemin. En approchant de l'avenue du château, il trouva Félicie assise au pied d'un arbre. Il s'approcha d'elle.

FÉLICIE, *durement*. – Que voulez-vous? Pourquoi venez-vous ici? Pourquoi êtes-vous venu avant ma bonne?

GERMAIN. – J'apporte un panier de cerises, mademoiselle. Il y en a un second; ils étaient un peu lourds, j'ai mieux aimé faire deux voyages que les mettre ensemble sur une brouette; les cerises n'aiment pas à être secouées, vous savez. Où faut-il les porter?

FÉLICIE, *de même*. – Je n'en sais rien; demandez aux domestiques. Pourquoi me regardez-vous? Pourquoi m'avez-vous suivie? Avez-vous rencontré quelqu'un?

GERMAIN. – Personne que je connaisse, mademoiselle. Et mademoiselle n'a besoin de rien?

FÉLICIE. – Je n'ai besoin de personne; j'attends ma bonne. Laissez-moi.

Le père Germain salua et continua son chemin.

«Si j'avais une fille comme Mlle Félicie, pensa-t-il, c'est elle qui en recevrait! Le chemineau a bien fait de boire un coup de trop; s'il avait été dans son bon sens, il n'aurait jamais osé... et pourtant elle le méritait bien.»

Félicie resta assise au pied de son arbre, réfléchissant sur ce qui s'était passé; parfois des larmes de rage s'échappaient de ses yeux.

«Pourvu qu'on ne le sache pas! se disait-elle. Je mourrais de honte!... Moi, fille du comte d'Orvillet, battu par un paysan!... Jamais je ne sortirai seule... Ma bonne aurait dû me reconduire; c'est très mal à elle de m'avoir laissée revenir seule... Et ces imbéciles de Germain qui n'avaient rien à faire, ils auraient bien pu m'accompagner... Et comme c'est heureux que ce Germain ne soit pas venu cinq minutes plus tôt pendant que ce brutal paysan me battait! Il aurait été enchanté; il l'aurait raconté à tout le village. C'est si grossier, ces paysans! Clodoald me le disait bien l'autre jour. Ils ne sentent rien, ils ne comprennent rien... Aïe! le dos et les épaules me font un mal! Je ne peux pas me redresser... J'ai mal partout. Ce méchant homme! Si je pouvais me venger, du moins... Mais je ne peux pas; il faut que je me taise... Tout le monde se moquerait de moi.» Félicie se mit à pleurer, le visage caché dans ses mains. Elle ne vit pas approcher sa bonne, son frère et sa soeur, qui s'étaient arrêtés devant elle et qui la regardaient pleurer.

LAURENT. – Qu'est-ce que tu as donc? Pourquoi pleures-tu?

Félicie se leva avec difficulté.

FÉLICIE. – Je ne pleure pas, pourquoi veux-tu que je pleure?

ANNE. – Mais ton visage est tout mouillé, pauvre Félicie.

FÉLICIE, *embarrassée.* – Je m'ennuie. Vous avez été si longtemps à revenir.

ANNE. – Pourquoi n'es-tu pas rentrée à la maison?

FÉLICIE, *de même.* – J'avais peur que maman ne... ne... grondât ma bonne pour m'avoir laissée revenir seule.

LAURENT. – Mais ce n'était pas la faute de ma bonne. C'est toi qui t'es sauvée; ma bonne ne pouvait pas nous laisser chez Germain pour courir après toi.

LA BONNE. – Si c'est pour moi que vous pleuriez, Félicie, vous pouvez sécher vos larmes, car je n'ai rien fait pour être grondée, et je ne crains rien.

LAURENT. – Dis tout simplement la vérité; c'est toi qui as peur d'être grondée.

FÉLICIE. – Pas du tout; tu m'ennuies.

LAURENT, *riant.* – Parce que je te dis la vérité.

LA BONNE. – Allons, rentrons, mes enfants; je crois que nous sommes en retard.

Félicie se remit à marcher, mais elle allait lentement et restait en arrière.

LAURENT. – Avance donc! Comme tu vas lentement! Maman ne sera pas contente; tu vas nous faire arriver trop tard.

Anne se retournait de temps en temps.

ANNE. – Ma bonne, je t'assure que Félicie a mal; je crois qu'elle est tombée et qu'elle ne veut pas le dire.

La bonne regarda Félicie.

LA BONNE. – Non; elle boude et fait semblant d'être fatiguée, comme tantôt avec votre maman.

Ils arrivèrent enfin; Mme d'Orvillet gronda un peu, parce qu'on était en effet en retard d'une demi-heure. Personne ne dit rien; la bonne ne parla pas de ce qui s'était passé chez les Germain, ni de l'escapade de Félicie.

IV - Le chemineau s'explique

Trois jours après on alla en promenade du côté de Castelsot; Mme d'Orvillet n'y avait pas été le jour de la visite de Germain; à moitié chemin on rencontra M. et Mme de Castelsot avec leurs enfants.

LE BARON. – Bien heureux de vous rencontrer, chère comtesse; nous allions chez vous.

LA BARONNE. – Et vous veniez sans doute chez nous: j'espère que vous voudrez bien entrer à Castelsot pour vous reposer et prendre quelques rafraîchissements.

Mme d'Orvillet hésitait à accepter l'invitation, lorsque Laurent s'écria:

— C'est ça; j'ai une faim et une soif terribles; nous goûterons au château; les goûters sont si bons là-bas, bien meilleurs que chez nous.

Mme de Castelsot, flattée de l'éloge et de la comparaison, insista auprès de Mme d'Orvillet, qui fut obligée d'accepter. Aussitôt après l'arrivée, on servit aux enfants un goûter magnifique; les parents restèrent assis devant le château. Après quelques instants de conversation, ils virent un homme qui s'approchait avec embarras, tenant son chapeau à la main. Il salua.

— Pardon, excuse, messieurs, mesdames.

LE BARON. – Que voulez-vous, mon cher?

L'HOMME. – Je viens faire des excuses à monsieur le baron pour... pour... l'inconvenance dont je me suis rendu coupable l'autre jour.

LE BARON. – Comment? Quelle inconvenance, mon cher? Je ne vous ai jamais vu.

L'HOMME. – Ça, c'est la vérité, monsieur le baron; mais tout de même je vous ai gravement offensé; c'est que, voyez-vous, monsieur le baron, je n'avais pas tout à fait ma tête; j'avais bu un coup de fil en quatre, et... et... je ne savais trop ce que je faisais quand j'ai corrigé votre petite demoiselle.

LE BARON, *indigné.* – Corrigé ma fille? Quand donc? Comment auriez-vous osé...? C'est impossible. Vous ne savez ce que vous dites, mon cher.

LE CHEMINEAU, *très humblement.* – Pardon, excuse, monsieur le baron; si votre petite demoiselle n'a pas porté plainte, c'est une grande bonté de sa part. Je suis un homme, très affectionné aux enfants, mais, comme j'ai dit, j'avais du fil en quatre dans la tête, et, quand la jeune demoiselle m'a débité un tas d'injures et m'a craché en plein visage, j'ai dit: «C'est un enfant mal éduqué, ça: il faut la corriger.» Et j'ai fait comme j'aurais fait pour ma propre fille, je vous le jure, monsieur le baron, sans aucune méchanceté; j'ai pris une baguette de la main droite, l'enfant de la main gauche, et je l'ai corrigée comme je l'aurais fait de ma fille, monsieur le baron, croyez-le bien... Ça m'est resté dans la tête. Quand j'ai eu repris mon bon sens, j'ai compris que j'étais un animal, que j'avais fait une grosse sottise. Je me suis informé du château; on m'a indiqué le vôtre, monsieur le baron, et que c'était sans doute votre demoiselle

que j'avais corrigée. Et je suis venu le plus tôt que j'ai pu pour vous faire mes excuses, ainsi qu'à Mme la baronne. Voilà l'histoire en toute vérité, monsieur le baron.

Le baron et la baronne étaient atterrés; Mme d'Orvillet était fort embarrassée de se trouver témoin d'une pareille découverte. Les enfants, qui avaient tout entendu, étaient non moins étonnés. Félicie était au supplice; Cunégonde était furieuse; Clodoald était profondément humilié; Laurent et Anne étaient effrayés.

Personne ne parlait. Le chemineau allait se retirer, fort content de n'avoir reçu aucun reproche pour son inconvenance, comme il l'appelait, lorsque M. de Castelsot, rouge de colère, se leva, et montrant le poing au chemineau:

«Misérable, canaille, lui dit-il, tu mens; tu n'as pas touché à ma fille, tu n'aurais jamais osé. Un gueux comme toi porter la main sur la fille du baron de Castelsot! C'est impossible.»

LE CHEMINEAU. – Pardon, monsieur le baron, c'est possible, puisque je l'ai fait. J'ai eu tort, je ne dis pas non, mais j'en ai fait l'aveu à monsieur le baron; j'avais bu un coup et tout le monde sait que lorsqu'un homme a bu, il ne faut pas lui en vouloir comme s'il avait tout son sens. Je ne suis pas un misérable ni une canaille; je suis un bonhomme, affectionné aux enfants, et si monsieur veut bien me laisser voir la petite demoiselle, je lui renouvellerai mes excuses en toute humilité.

LE BARON. – Mauvais drôle! Oui, je ferai venir ma fille pour te confondre, pour prouver que tu es un gredin, un vaurien, un coquin, un menteur!... Cunégonde, cria-t-il en s'approchant de la fenêtre de la salle à manger, viens vite; j'ai besoin de toi.

Cunégonde accourut à l'appel de son père, le visage enflammé de colère, le regard courroucé.

CUNÉGONDE. – J'ai tout entendu, mon père: cet homme est un menteur effronté; je ne l'ai jamais vu, je ne lui ai jamais parlé, et s'il avait osé me toucher, je l'aurais fait saisir par la gendarmerie et nous l'aurions fait condamner aux galères.

Le chemineau l'avait examinée avec la plus grande surprise et il avait en effet reconnu que Cunégonde n'était pas la petite fille qu'il avait rencontrée et corrigée.

LE CHEMINEAU. – Bien des pardons, mam'selle. En effet, vous avez raison, malgré que je n'aie pas tort. Ce n'est pas vous que j'ai rencontrée et corrigée. On m'a trompé; je suis bonhomme et j'en conviens. Retirez donc vos injures, monsieur et mademoiselle, comme je retire mes excuses. Bien le bonsoir la compagnie. Je n'y ai pas eu d'agrément, quoique j'ai fait pour le mieux. Je ne vous ai pas donné d'agrément non plus, faut être juste. Ça se comprend; un bonhomme de chemineau qui corrige une demoiselle, les gendarmes n'ont rien à y voir et on ne condamne pas aux galères un homme qui a commis une inconvenance. Mais c'est tout de même drôle.

Et, tournant le dos, il se retira précipitamment pour éviter une nouvelle fureur de M. le baron et de Mlle la baronne.

Le baron resta fort ému; la baronne, droite et silencieuse, retenait sa colère à cause de la présence de Mme d'Orvillet, qui ne savait trop si elle devait parler ou garder le silence. Elle essaya enfin quelques paroles consolantes pour remettre le calme dans les esprits.

— L'excuse de cet homme, dit-elle, est dans son ivresse; il s'est figuré avoir commis la faute dont il est venu s'accuser; et, au total, il m'a l'air d'un bon homme. Il a cru bien faire en faisant cet acte d'humilité.

LE BARON, *avec colère.* – C'est un gredin, et, s'il ose jamais se présenter chez moi, je ferai lâcher mes

trente chiens sur lui.

MADAME D'ORVILLET. – Vos trente chiens mettraient le pauvre homme en pièces, et vous vous feriez une mauvaise affaire.

LE BARON, *avec surprise.* – Avec qui donc une affaire?

MADAME D'ORVILLET, *sèchement.* – Avec le procureur impérial.

LE BARON, *avec dédain*. – Pour un manant de cette espèce?

MADAME D'ORVILLET, *sévèrement.* – Ce manant est un homme, monsieur, un homme comme vous.

LE BARON. – Comme moi? Ah! ah! ah! Comme moi?

MADAME D'ORVILLET, *de même.* – Oui, monsieur, comme vous, avec la différence que vous êtes riche, qu'il est pauvre; que vous êtes fier de la position que vous a donnée le bon Dieu; qu'il est humble et modeste; qu'il vient vous faire des excuses parce qu'il croit vous avoir manqué; qu'il reçoit vos injures sans vous les rendre, et que...

LE BARON, *indigné.* – J'aurais bien voulu voir qu'il eût osé me répondre sur le même ton!

MADAME D'ORVILLET. – Qu'auriez-vous fait?

LE BARON, *hésitant et se calmant.* – Je l'aurais... je l'aurais... Ma foi, je ne l'aurais pas touché, parce qu'il est quatre fois fort comme moi, mais j'aurais appelé mes gens pour lui donner une raclée.

MADAME D'ORVILLET. – Que vous auriez chèrement payée, car là encore vous vous faisiez une mauvaise affaire.

LE BARON. – Allons, allons, comtesse, vous voyez des affaires partout.

MADAME D'ORVILLET. – Je les vois là où elles sont, monsieur. En France, la loi protège tout le monde; il n'est pas permis de maltraiter un homme sans en être puni par la loi.

Cunégonde était rentrée dans la salle à manger.

CUNÉGONDE. – Je savais bien que ce paysan mentait; il a été obligé d'avouer son mensonge. C'est un coquin que cet homme.

LAURENT. – Pourquoi coquin? Il n'y a rien de coquin dans ce qu'il a dit.

CUNÉGONDE. – Comment, un misérable qui ose inventer une chose aussi abominable?

LAURENT. – Le pauvre homme était ivre, il l'a dit lui-même; il a rêvé, et en se réveillant il a cru que le rêve était vrai. Voilà tout.

CLODOALD. – Mais aujourd'hui il n'est pas ivre; pourquoi est-il venu raconter ce tas de mensonges?

LAURENT. – Parce que c'est un brave homme; il se repentait d'avoir battu votre soeur, et il a cru bien faire de venir en demander pardon.

ANNE. – C'est très bien ce qu'il a fait.

CLODOALD. – Vous trouvez, mademoiselle? C'est bien désagréable pour nous.

ANNE. – Pourquoi désagréable?

CLODOALD. – Parce qu'il va répéter partout qu'il a battu ma soeur, et qu'un baron de Castelsot ne peut supporter une pareille injure.

LAURENT. – Et qu'en ferez-vous, alors?

CLODOALD, *avec dignité*. – Je ne ferai rien, monsieur.

LAURENT, *riant*. – Alors ce n'est pas la peine de tant crier.

Clodoald et Cunégonde jetèrent sur Laurent et sur Anne un regard de mépris et se retournèrent vers Félicie.

CLODOALD. – Vous, mademoiselle, qui n'avez rien dit encore, vous pensez comme nous, j'en suis sûr.

— Tout à fait, monsieur Clodoald, répondit Félicie, qui avait fini par se remettre de l'émotion que lui avait causée cette scène.

C'est ainsi que se termina l'aventure du chemineau dont personne ne dit mot tant qu'on fut chez les Castelsot. Mais pendant la promenade de retour, Laurent et Anne en parlèrent beaucoup.

V - Le chemineau et l'ours

— Maman, ne trouvez-vous pas, dit Laurent, que ce pauvre chemineau est très bon, très honnête? Moi je l'aime beaucoup.

MADAME D'ORVILLET, *souriant.* – Ce qu'il a fait en venant faire des excuses est certainement d'un brave, mais c'est un peu bête.

LAURENT. – Pourquoi cela, maman?

MADAME D'ORVILLET. – Parce qu'il devait penser que c'était honteux pour la petite Castelsot d'avoir été frappée par un chemineau, et surtout d'avoir, par ses grossièretés, mis cet homme en colère à ce point.

LAURENT. – Mais je trouve, maman, que puisqu'il a eu tort, il a bien fait de demander pardon.

MADAME D'ORVILLET. – Il aurait très bien fait s'il avait pu réparer le mal qu'il avait fait; mais à quoi pouvaient servir ses excuses? À rien, qu'à humilier les parents et la petite fille en faisant connaître cette ridicule histoire. C'est si vrai que sans lui, nous n'en aurions jamais entendu parler, non plus que M. et Mme Castelsot. Et toi, Félicie, qui ne dis rien, que penses-tu de ce pauvre homme?

FÉLICIE. – Moi, je trouve que c'est un abominable homme qu'on devrait enfermer.

MADAME D'ORVILLET. – Ah! mon Dieu! comme tu es sévère! Comme tu prends vivement parti pour les Castelsot.

FÉLICIE. – C'est parce que je les aime et que je comprends combien c'est désagréable pour Cunégonde.

LAURENT. – Ta Cunégonde aurait joliment mérité que l'histoire lui fût réellement arrivée. J'aurais été très content de voir son orgueil puni.

Un cri de Félicie interrompit Laurent. Chacun se retourna de son côté; elle s'était arrêtée, le visage bouleversé, les mains jointes, les yeux fixés sur un objet à demi étendu le long du bois qui bordait la route.

À ce cri, l'objet qui effrayait tant Félicie se redressa lentement, et on reconnut le chemineau qui les occupait tant depuis une heure. Il se leva tout à fait, regardant avec surprise et une espèce de terreur Félicie, restée immobile au milieu du chemin.

Elle vit qu'il la reconnaissait. Pour la première fois de sa vie, son orgueil plia devant la peur; elle le regarda d'un air suppliant, les mains toujours jointes. Le chemineau, qui avait compris la faute qu'il avait faite au château de Castelsot et qui était bonhomme, comme il le disait, lui adressa un sourire d'intelligence, et s'approchant de Mme d'Orvillet:

«Je demande bien pardon à madame de ce qui s'est passé au château de M. le baron; je croyais bien

faire et j'ai fait une sottise, paraîtrait-il. Au fait, j'aurais dû comprendre que c'était l'idée d'un homme pris de vin, et que tout ça n'était qu'un rêve.»

MADAME D'ORVILLET. – Je ne vous en veux pas, mon ami; vous ne m'avez manqué en rien. Merci de votre bonne intention et bonsoir.

LE CHEMINEAU. – Pardon, excuse, madame, si je vous demande la permission de vous accompagner jusque chez vous. Vous êtes seule avec des enfants, ce n'est peut-être pas prudent.

MADAME D'ORVILLET. – Merci, mon ami; nous avons l'habitude de nous promener dans ces bois, et nous n'y courons aucun danger.

LE CHEMINEAU. – Madame ne sait donc pas que depuis hier soir il y a un ours échappé d'une ménagerie, qui court les bois; on l'a vu par ici ce matin, et je m'étais mis en observation pour le ravoir; il y a cinquante francs de récompense pour celui qui en débarrassera le pays, et cent francs pour le ramener vivant.

MADAME D'ORVILLET, *effrayée.* – Je n'en savais rien; je vous remercie de m'en avertir, et j'accepte volontiers votre compagnie. Mais vous n'avez aucune arme pour vous défendre.

LE CHEMINEAU. – Pardon, madame, j'ai mon gourdin et tout ce qu'il me faut dans ma poche.

Les enfants, effrayés, se sauvèrent contre leur mère.

LAURENT. – Courons vite, maman, nous sommes encore loin.

LE CHEMINEAU. – Restez tout près de votre maman, monsieur et mesdemoiselles. Je marcherai derrière vous. Comme ça, il n'y aura pas de danger.

Ils se mirent en route, n'osant plus parler, regardant à droite et à gauche, s'attendant sans cesse à voir sortir l'ours de derrière un buisson.

Leur attente ne fut pas longue; au détour d'un sentier, ils se trouvèrent en face de l'animal féroce; tout le monde s'arrêta; l'ours poussa un rugissement et se dressa sur ses pattes de derrière. Le chemineau s'élança entre lui et Mme d'Orvillet.

«N'avancez pas! cria-t-il. Laissez-moi faire.»

L'ours resta un instant indécis; prenant son parti, pressé par la faim, il fit un pas vers le chemineau, qui lui assena un coup de massue sur la tête; l'ours chancela un instant, reprit son aplomb, ouvrit son énorme gueule; mais, avant qu'il eût allongé les pattes de devant pour saisir le chemineau, celui-ci lui enfonça dans la gueule ouverte un petit pieu en bois très dur, pointu par les deux bouts.

L'ours voulut refermer la gueule pour dévorer le bras du chemineau, mais les pointes du pieu s'enfoncèrent dans la langue et dans le palais. Plus l'ours faisait d'efforts pour refermer la gueule, plus les pointes s'enfonçaient dans les chairs.

Sans perdre un instant, profitant du mouvement des pattes de devant que l'ours avait ramenées à la gueule, pour se débarrasser du pieu, le chemineau lui lança un noeud coulant qui, étranglant à moitié l'animal, lui fit perdre la respiration, lui ôta ses forces, et il roula par terre.

Le chemineau ne lâcha pas la corde; les mouvements de l'ours serraient de plus en plus le noeud coulant; le chemineau, pendant ce temps, ne cessait de l'assommer avec son gourdin, se gardant bien de

frapper sur la tête, pour l'avoir vivant et gagner ainsi les cents francs promis.

Mme d'Orvillet et les enfants, terrifiés, regardaient avec anxiété le combat de l'ours contre le chemineau, qui recevait de temps à autre un coup de griffes terribles de l'animal. Enfin, les mouvements convulsifs cessèrent; il resta étendu, râlant presque étranglé, la gueule en sang. Le combat était fini, le chemineau restait vainqueur; il lâcha un peu le noeud coulant, tira de sa poche une chaîne, la roula autour du cou de l'animal, fixa à un des chaînons le crochet qui était à un des bouts de la chaîne, et fixa l'autre bout à l'anneau de son gourdin, préparé exprès pour la circonstance, retira de dedans sa ceinture une petite barre de fer pointue, et, lâchant tout à fait le noeud coulant, laissa l'ours respirer librement, mais sans lui enlever le pieu qui maintenait la gueule ouverte.

LE CHEMINEAU. – Bon! te voilà pris, mon garçon, et prêt à rentrer en cage. Je t'ai soigné, je t'ai donné de l'air; il n'y a que le bâillon qui te gêne, mais tu le garderas jusqu'à ce que je t'aie ramené à la ville. À mon tour, maintenant... Gredin d'ours, m'a-t-il arrangé les jambes; de la hanche au talon il a laissé ses marques partout. Heureusement qu'il a les griffes coupées. S'il les avait eues, il m'aurait enlevé la peau du haut en bas.

MADAME D'ORVILLET. – Mon pauvre homme, vous perdez tout votre sang; laissez-moi vous bander cette blessure à la jambe; le sang coule en abondance.

LE CHEMINEAU. – Que madame s'abaisse jusqu'à me bander la jambe! je ne souffrirai pas cela.

MADAME D'ORVILLET. – C'est bien le moins, mon ami, que je vous témoigne ma reconnaissance pour nous avoir sauvés, mes enfants et moi. Laissez-moi faire. Je vous assure que vous avez besoin d'être soigné.

Sans attendre sa réponse, Mme d'Orvillet tira son mouchoir, le déchira en deux, et, malgré l'opposition du pauvre chemineau, elle lui tamponna et lui banda la jambe pour arrêter l'écoulement du sang; une autre blessure au genou saignait aussi beaucoup; Mme d'Orvillet n'avait plus de mouchoir.

«Voici le mien, maman,» dit Laurent en le présentant à sa mère.

— Et le mien aussi, dit Anne en faisant comme son frère.

Mme d'Orvillet les approuva d'un sourire, fit, comme pour la première blessure, un tampon du petit mouchoir de Laurent, et la lui banda avec celui d'Anne.

«Écoutez, mon ami, lui dit-elle, vous n'êtes pas en état de marcher jusqu'à la ville. Restez ici; nous allons nous dépêcher de rentrer; je vous enverrai une carriole; vous y monterez avec votre ours, et on vous ramènera où vous voudrez.»

LE CHEMINEAU. – Bien des remerciements, ma bonne chère dame; je crois, en effet, que je n'irai pas loin... Allons, Martin, sois sage, ne bouge pas, et tu iras en voiture retrouver ton maître, qui va te donner des coups de trique pour t'apprendre à courir les bois. Je t'en ai donné une bonne dose, mais cela ne comptera pas; nous n'en dirons rien au maître.

Mme d'Orvillet sourit, donna une poignée de main au bon chemineau, et s'éloigna en disant:

«Je vous enverrai la voiture aussitôt que je serai arrivée; ce n'est pas loin; nous en avons pour dix minutes.»

Le chemineau remercia encore, salua et s'assit près de son ennemi, ne quittant pas le gourdin ni sa baguette en fer.

«Ne bouge pas; au premier mouvement que tu fais, je t'assomme avec ma baguette et je te pique

avec la pointe.»

L'ours semblait avoir compris; les reins brisés par le gourdin, la gueule ensanglantée par le pieu, il resta étendu, grognant douloureusement, mais ne cherchant pas à se relever.

Une demi-heure après, la carriole était arrivée; on eut de la peine à y faire entrer l'ours; le chemineau se plaça derrière lui, pour le tenir en respect, disait-il. Mme d'Orvillet lui avait envoyé une bouteille de bon vieux vin, qui lui fit grand bien, et un paquet de linge pour panser ses blessures. Elle avait recommandé qu'on le menât chez un médecin, et qu'ensuite on le ramenât jusque chez lui.

L'ours fut rendu au maître, qui le débarrassa de son bâillon, le roua de coups et le renferma dans sa cage avec du pain et de l'eau pour toute nourriture.

Le chemineau reçut les cent francs promis, fut visité et pansé par le médecin et ramené chez lui; le charretier lui fit accepter le paquet de linge et une bourse contenant cinquante francs.

Le chemineau bénit Dieu de sa journée; sa femme pleura de joie; ses enfants pleurèrent de lui voir du sang; le calme se rétablit; le chemineau raconta ses aventures, sauf la rencontre de la petite demoiselle battue, et ils passèrent une heureuse nuit.

VI - Récit des enfants à leur bonne

Quand les enfants furent rentrés, Laurent et Anne coururent chez leur bonne.

LAURENT. – Ma bonne, ma bonne, tu ne sais pas? Un ours énorme a voulu nous manger dans le bois.

ANNE. – Et un bonhomme excellent a fouetté Cunégonde et a tué l'ours.

LA BONNE, *riant.* – Comment? Qu'est-ce que vous dites donc? Un ours dans nos bois? un bonhomme qui a fouetté Cunégonde? Qui a tué l'ours? C'est impossible, mes enfants.

ANNE. – Je t'assure, ma bonne. Il a fouetté Cunégonde! Elle était dans une colère terrible.

LA BONNE, *riant.* – L'ours a fouetté Cunégonde? Il a bien fait! Il ne fallait pas le tuer pour cela.

ANNE. – Mais non; c'est le bonhomme.

LAURENT. – Mais non, Anne, il ne l'a pas fouettée.

ANNE. – Je te dis que si. Je l'ai bien entendu.

LAURENT. – Maman a dit qu'il avait rêvé. Et il a voulu nous manger; et le bonhomme...

LA BONNE, *riant plus fort.* – Le bonhomme a voulu vous manger?

LAURENT. – Mais non, ma bonne; tu ne comprends pas. C'est l'ours.

LA BONNE. – Mais où était l'ours?

LAURENT. – Dans le bois. Et le bonhomme l'a piqué, l'a battu, l'a attaché avec des cordes. Et puis il est tombé.

LA BONNE. – Qui? le bonhomme?

LAURENT. – Mais non; l'ours. Et le bonhomme avait du sang plein les jambes; et je n'ai plus de mouchoir; j'en voudrais un pour me moucher, parce que j'ai pleuré. Et Anne aussi, et maman aussi.

LA BONNE. – Tout le monde a donc pleuré? Je ne comprends pas un mot de votre histoire. Vous avez rêvé tout cela, mes enfants.

LAURENT. – Je te dis que non; tu ris parce qu'un méchant ours a voulu nous manger? C'est très vilain à

toi.

LA BONNE. – Mon pauvre petit, si un ours avait voulu vous manger, j'en serais très effrayée; mais il n'y a pas d'ours dans ce pays-ci.

LAURENT. – Demande à maman: tu verras que c'est vrai. Donne-moi un mouchoir, mon nez coule.

ANNE. – Et moi aussi, mon nez coule.

La bonne leur donna à chacun un mouchoir; elle ne riait plus; elle commençait à comprendre qu'ils avaient couru un danger quelconque; elle pensa que les enfants avaient pris un gros chien pour un ours, et continua à les interroger.

LA BONNE. – Voyons, mon petit Laurent, dis-moi d'abord où était cet ours.

LAURENT. – Il était dans le bois, au bord du chemin, et il a crié très fort.

LA BONNE. – Et qui était ce bonhomme qui a tué l'ours?

ANNE. – C'est celui qui est venu demander pardon parce qu'il avait fouetté Cunégonde.

LA BONNE. – Et pourquoi l'a-t-il fouettée?

ANNE. – Parce qu'elle lui a dit des sottises, qu'elle lui a craché à la figure. Le bonhomme s'est fâché, et il l'a fouettée avec une baguette.

LAURENT. – Il a dit qu'il était ivre et qu'il demandait bien pardon. Et Cunégonde a dit que ce n'était pas vrai; et le bonhomme a dit aussi que ce n'était pas vrai, qu'il ne la connaissait pas; et il est parti; et nous l'avons trouvé assis dans le bois; et il attendait un ours; et il a demandé pardon à maman; et il a dit à maman qu'il voulait venir avec nous pour tuer l'ours qui s'est échappé, et qu'on lui donnerait cent francs. Et l'ours est venu, et nous avons eu bien peur. Et le bonhomme a enfoncé un piquet dans la bouche de l'ours; et puis il lui a serré le cou avec une corde, et l'ours est tombé. Et le bonhomme lui a attaché une grosse chaîne et un bâton; et il lui a ôté la corde.

ANNE. – Et tu ne dis pas que le pauvre homme avait du sang.

LAURENT. – Attends donc, je n'ai pas fini. Et le pauvre bonhomme avait beaucoup de sang qui coulait. Et maman a déchiré son mouchoir; elle lui a attaché la jambe; et puis il y avait des trous au genou, et maman n'avait plus de mouchoir, et j'ai donné le mien.

ANNE. – Et moi aussi, j'ai donné le mien.

LAURENT. – Attends donc, tu m'empêches de parler.

ANNE. – Tu dis trop lentement.

LAURENT. – Je dis aussi vite que je peux. Et Anne a donné le sien; et maman a attaché le genou. Et le bonhomme a remercié maman.

ANNE. – Et maman aussi a remercié le bonhomme.

LAURENT. – Mais laisse-moi donc parler; tu m'interromps toujours.

ANNE. – C'est que tu ne dis pas tout, je veux raconter aussi, moi.

LAURENT. – Eh bien! raconte, alors... Voyons... raconte.

ANNE. – Tu n'as pas dit que Félicie n'a pas donné son mouchoir; nous pleurions, elle ne pleurait pas; elle n'a pas dit merci au pauvre homme.

LAURENT. – Mais maman a dit merci pour nous; et maman lui a dit qu'il reste bien tranquille avec l'ours; qu'elle lui enverrait la carriole.

ANNE. – Et quand nous sommes revenus à la maison, maman est allée dire à Saint-Jean qu'il attelle bien vite la carriole et qu'il ramène le bonhomme avec son ours.

LA BONNE, *les embrassant.* – Mes pauvres petits, je comprends à présent que, sans ce brave homme, vous eussiez été peut-être dévorés par ce méchant ours. Je remercie le bon Dieu de vous avoir fait rencontrer cet excellent homme et de vous avoir sauvés d'un si grand danger.

LAURENT et ANNE, l'embrassant. – Ne pleure pas, ma bonne, ne pleure pas, tu vois que nous sommes bien portants; nous n'avons pas de sang comme le pauvre homme.

La bonne les embrassa encore à plusieurs reprises. Mme d'Orvillet entra en ce moment.

«Je vois, ma bonne Valérie, que les enfants vous ont raconté notre terrible aventure. Je viens vous demander du linge pour les blessures du bon chemineau qui nous a sauvés; ma femme de chambre est sortie, c'est pressé. Faites-en un bon paquet, et ajoutez-y une bouteille de notre vieux vin de Saint-Georges; le pauvre homme a perdu beaucoup de sang, ce vin lui redonnera des forces.»

LA BONNE. – J'y vais, madame, et, si madame veut bien le permettre, j'y ajouterai quelque argent. Cet homme est pauvre, sans doute.

MADAME D'ORVILLET. – C'est ce que j'ai pensé, Valérie: voici cinquante francs dans cette bourse, que le charretier lui remettra quand il l'aura ramené chez lui.

La bonne courut exécuter les ordres de Mme d'Orvillet.

MADAME D'ORVILLET. – Félicie n'est pas avec vous? Où est-elle donc?

LAURENT. – Je ne sais pas, maman; elle n'est pas venue ici.

MADAME D'ORVILLET. – Elle est sans doute dans ma chambre.

Mme d'Orvillet sortit suivie des enfants.

Elle trouva effectivement Félicie assise dans un fauteuil.

MADAME D'ORVILLET. – Que fais-tu là toute seule, Félicie?

FÉLICIE. – Je me repose, maman.

LAURENT. – Pourquoi n'es-tu pas venue chez ma bonne avec nous?

FÉLICIE. – Je n'avais pas besoin de ma bonne; je n'avais rien à lui demander.

LAURENT. – Mais tu nous aurais aidés à raconter notre histoire. D'abord elle ne comprenait rien; elle riait parce qu'elle croyait que l'ours avait fouetté Cunégonde.

FÉLICIE. – Comme c'est bête!

LAURENT. – Ce n'est pas bête du tout; nous racontions mal. Elle croyait que nous avions rêvé, comme le bonhomme qui a rêvé qu'il a fouetté Cunégonde.

FÉLICIE. – Il n'a pas dit *fouetté,* il a dit *battu.*

LAURENT. – C'est la même chose, battu ou fouetté.

FÉLICIE. – Non, ce n'est pas la même chose.

LAURENT. – Ah bah!... C'est égal, tu aurais dû venir chez ma pauvre bonne, qui nous aime tant. N'est-ce pas maman?

MADAME D'ORVILLET. – Certainement, mon cher petit; si Félicie aimait sa bonne comme elle devrait l'aimer, elle aurait senti comme vous le besoin de lui raconter le danger qu'elle a couru, et la reconnaissance qu'elle devrait avoir pour ce bon chemineau.

FÉLICIE. – Je ne dois rien, moi, à cet homme; il a voulu prendre l'ours pour gagner cent francs, et pas du tout pour me sauver.

MADAME D'ORVILLET. – Ce que tu dis là est très mal. Ce pauvre homme a pris la peine de nous avertir et de nous accompagner; et, sans lui, l'ours se serait jeté sur nous et nous aurait peut-être dévorés.

FÉLICIE. – Il nous a accompagnés pour avoir les cent francs. Ces paysans ne pensent qu'à gagner de l'argent.

LAURENT. – Tu es une ingrate; ce pauvre homme ne pensait qu'à nous rendre service.

FÉLICIE. – Laisse-moi donc tranquille; je déteste cet homme grossier qui fait semblant d'être bonhomme.

LAURENT. – Il ne fait pas semblant; il est très bon, et nous irons demain savoir de ses nouvelles.

FÉLICIE. – Ah! par exemple! c'est trop fort! Aller savoir des nouvelles d'un chemineau, et d'un méchant chemineau comme celui-là!

MADAME D'ORVILLET. – Félicie, je te prie de te taire; tu dis autant de sottises que de paroles. Tu as un orgueil qui me fait une vraie peine; nous irons demain savoir des nouvelles de ce bon chemineau, et je veux que tu viennes avec nous.

FÉLICIE. – Oh! maman, je vous en prie, laissez-moi à la maison. J'ai peur de ce vilain homme; je suis sûre qu'il nous fera du mal.

LAURENT. – Tu as donc peur qu'il ne te fouette tout de bon, comme dans son rêve?

Félicie devint rouge comme une cerise. Elle n'osa plus dire un mot, et sa mère lui répéta l'ordre de l'accompagner le lendemain dans sa visite.

VII - Mystère dévoilé et rencontre imprévue

Le lendemain, en effet, on s'apprêtait à partir; Félicie, désolée, avait encore supplié sa mère de la laisser à la maison; Mme d'Orvillet, qui pensait que c'était l'orgueil qui poussait Félicie à refuser sa visite à un pauvre chemineau, ne voulut pas céder à ce mauvais sentiment et lui ordonna de se taire et d'aller mettre son chapeau.

La bonne entra chez Mme d'Orvillet quelques instants après.

LA BONNE. – Si madame savait dans quel état est Félicie; elle pleure et se désole; je crois que madame ferait aussi bien de ne pas la forcer d'aller chez ce chemineau.

MADAME D'ORVILLET. – Non, Valérie, je ne veux pas lui céder dans cette occasion; son orgueil augmente avec l'âge, et surtout depuis que nous avons ces Castelsot pour voisins; je veux le rompre quand il est temps encore.

LA BONNE. – Mais madame ne sait pas tout. J'ai appris hier une chose que je crois devoir faire connaître à madame, ce qui lui fera excuser la répugnance de Félicie à se retrouver en face de cet homme.

MADAME D'ORVILLET. – Quoi donc? Qu'est-ce que c'est?

LA BONNE. – C'est que l'histoire de la petite demoiselle battue est bien vraie; seulement, il s'est trompé de château; au lieu de la petite Castelsot, c'est Félicie qui a reçu la correction.

MADAME D'ORVILLET, *stupéfaite.* – Félicie! C'est impossible! Elle ne sort jamais seule! D'ailleurs, elle s'en serait plainte.

LA BONNE. – Son amour-propre l'aura empêchée d'en parler. Madame va voir ce qui est arrivé.

La bonne raconta alors tout ce qui s'était passé chez les Germain et comment elle avait trouvé Félicie en larmes assise à l'entrée de l'avenue.

«J'ai cru d'abord qu'elle pleurait de contrariété de n'avoir pas été obéie quand elle a voulu nous forcer à partir de chez les Germain; mais j'ai observé qu'elle souffrait en marchant, en remuant les bras; le lendemain, en lui lavant le cou et les épaules, j'ai vu qu'elle avait des bleus partout; elle m'a dit qu'elle était tombée sur des pierres; mais je trouvais singulier qu'une chute eût amené de pareilles contusions. Quand les enfants m'ont raconté hier l'histoire du chemineau et de son prétendu rêve, tout cela m'est revenu, et j'ai été parler à Germain dans l'après-midi. Comme il l'avait suivie, il devait savoir ce qui lui était arrivé. Il m'a semblé embarrassé; j'ai vu qu'il y avait quelque chose qu'il me cachait. Je l'ai pressé de questions. Alors il m'a avoué qu'il avait entendu crier; qu'il avait rencontré le chemineau à moitié ivre, qui lui raconta qu'il avait corrigé une petite demoiselle impertinente, toute l'histoire que madame l'a entendu redire chez Castelsot... Germain n'avait pas voulu en parler, de peur d'humilier Félicie. Mais madame comprend que c'est en effet pénible pour Félicie de se trouver en présence de cet homme qui l'a battue; elle doit craindre qu'il ne dise quelque chose qui la fasse reconnaître.»

Mme d'Orvillet était désolée du récit de la bonne. Elle resta quelque temps sans parler; enfin, elle dit avec une vive émotion:

«Mon Dieu! quelle affaire elle s'est attirée par ses insolences! C'est affreux pour elle; et je conçois, en effet, sa répugnance à se retrouver en la présence de ce malheureux homme, qu'on ne peut pourtant pas trop accuser, puisqu'il était ivre. Mais comment ne m'en a-t-elle pas parlé? Si je l'avais su, j'aurais agi tout autrement. Et puis nous l'aurions soignée, car elle a dû beaucoup souffrir.»

LA BONNE. – Elle n'en a rien dit, non plus que moi, car elle savait bien qu'elle serait grondée pour s'être sauvée seule, malgré moi. Quant à la soigner, madame, je l'ai fait sans en parler à personne. Je lui ai mis de l'huile de millepertuis, et dès le lendemain, elle ne souffrait presque plus.

Mme d'Orvillet réfléchit quelques instants.

«Je vais aller seule chez ce pauvre homme; je lui dois cette visite à cause du grand service qu'il nous a rendu. J'espère qu'il ne me parlera pas de Félicie. Il doit l'avoir reconnue; j'ai bien remarqué qu'il l'avait beaucoup regardée, et avec surprise, avant de s'approcher de moi. Il aura probablement eu la délicatesse de ne rien dire qui pût l'humilier. Ce pauvre chemineau me paraît être bon homme, et j'espère qu'il a compris que, dans de pareilles aventures, il vaut mieux se taire que parler... Envoyez-moi les enfants, Valérie; je veux leur annoncer que je ne les emmène pas, et qu'ils sortiront avec vous.»

Cinq minutes après, les enfants arrivaient chez Mme d'Orvillet.

«Mes chers enfants, leur dit-elle, j'ai pensé que vous pourriez gêner le pauvre blessé, qui est sans doute misérablement logé et qui ne pourrait pas seulement faire asseoir tant de monde; ainsi, je vais y aller seule; je vous laisse avec votre bonne.»

Laurent et Anne ne parurent pas mécontents de ce changement de projet. Félicie en fut enchantée. Mme d'Orvillet se fit accompagner par Saint-Jean, qui connaissait la demeure du chemineau; les enfants s'amusèrent à planter des fleurs et des arbustes dans leur petit jardin.

Félicie donnait des ordres; Laurent et Anne les exécutaient, aidés de leur bonne, qui faisait le gros de l'ouvrage. Félicie trouvait au-dessous d'elle de toucher à une bêche, à un arrosoir; tout au plus consentait-elle à tenir les fleurs et les arbustes pendant qu'on les plantait.

Un instant seulement elle s'abaissa jusqu'à planter elle-même un pied de reine-marguerite qu'elle s'était réservé pour son jardin particulier. Pendant qu'elle enterrait le pied de la fleur, elle entendit un éclat de rire à peu de distance; elle se retourna vivement et rougit en reconnaissant Cunégonde et Clodoald.

CLODOALD, *ricanant.* – Comment, mademoiselle Félicie, vous travaillez à la terre? Vous n'avez donc pas de garçon jardinier pour faire ce travail de paysan?

Avant que Félicie interdite eût trouvé une excuse à cette humble occupation, la bonne répondit:

«Nous ne sommes pas si fiers, mon petit monsieur; nous nous amusons à embellir notre jardin, sans déranger le jardinier de son ouvrage.»

CLODOALD. – La fille de M. le comte d'Orvillet pourrait, ce me semble, avoir des occupations plus dignes de son rang.

LA BONNE. – Nous n'avons pas de ces sottes idées, monsieur Clodoald, et nous daignons nous amuser quand l'envie nous en prend. Allons, Félicie, achevez de planter votre belle reine-marguerite; nous avons assez à faire d'achever la plantation des nôtres.

FÉLICIE, *embarrassée.* – Ma bonne, je voudrais bien que Laurent et Anne le finissent pour moi. Je n'ai pas l'habitude de ces choses et je m'y prends mal. Pardon, monsieur Clodoald, de vous avoir laissé venir dans le jardin des enfants; je ne vous savais pas ici.

CLODOALD. – Nous venions savoir de vos nouvelles, mademoiselle; on nous avait dit qu'en retournant chez vous hier, vous aviez été attaqués par un ours échappé d'une ménagerie.

FÉLICIE. – Oui, c'est vrai, mais nous n'avons pas été blessés, heureusement.

CUNÉGONDE. – C'est bien heureux, en effet. Comment vous êtes-vous sauvés? C'est si fort un ours.

FÉLICIE. – Nous avons couru jusqu'à la maison.

LAURENT. – Pourquoi ne dis-tu pas que c'est le bon chemineau qui nous a sauvés?

CUNÉGONDE. – Quel chemineau?

LAURENT. – Celui qui est venu faire des excuses pour avoir battu Cunégonde.

CLODOALD. – Ce misérable menteur? Je n'aurais jamais accepté le secours d'un pareil coquin.

LAURENT, d'un air moqueur. – Vous auriez mieux aimé que l'ours nous eût mangés?

CLODOALD, embarrassé. – Certainement non. Mais il ne vous aurait pas touchés. C'est si poltron un ours!

LAURENT. – Vous ne diriez pas cela si vous aviez vu le combat du pauvre chemineau contre cet ours!

ANNE. – Le pauvre homme avait du sang plein les jambes.

CLODOALD. – C'est bien fait; il n'a que ce qu'il mérite.

ANNE. – C'est méchant ce que vous dites.

LAURENT. – Et que fallait-il faire au lieu d'accepter le chemineau pour nous défendre?

LA BONNE, *riant.* – Il fallait faire un salut à l'ours et lui dire: «Monsieur l'ours, nous sommes les enfants du comte d'Orvillet; vous n'oserez pas nous toucher, bien certainement; mangez ce chemineau qui n'est qu'un paysan et laissez-nous passer.»

Les enfants riaient; Félicie ne peut s'empêcher de rire; Clodoald paraît très vexé; Cunégonde lance des regards flamboyants à la bonne.

«Venez, Félicie, dit-elle; allons dans le parc.»

LA BONNE. – Ne vous éloignez pas trop, Félicie.

LAURENT, riant. – Cunégonde, n'oubliez pas le rêve du pauvre chemineau. Si le rêve n'était pas un rêve, qu'est-ce que vous feriez?

CUNÉGONDE, *en colère*. – Je vous ferais fouetter par votre maman, pour vous punir de votre impertinence.

LAURENT. – Si le chemineau vous fouette tout de bon, appelez-nous.

LA BONNE. – Taisez-vous, mes enfants; il ne faut pas rire de ce qui est désagréable aux autres. Et cette histoire ne peut pas être agréable à Mlle Cunégonde.

Félicie était au supplice; elle s'éloigna avec ses amis.

FÉLICIE. – Je déteste cet abominable chemineau.

CUNÉGONDE. – On devrait l'enfermer pour le punir de son invention.

CLODOALD. – Il faut que papa le fasse chasser du pays.

CUNÉGONDE. – Où est votre maman? Nous voudrions lui dire bonjour.

FÉLICIE. – Elle est allée faire une visite à ce misérable.

CUNÉGONDE. – Une visite? À un grossier paysan?

CLODOALD. – À un menteur, un insolent pareil? En voilà une idée!

FÉLICIE. – Et maman voulait nous y mener. Mais je n'ai pas voulu.

CLODOALD. – Vous avez bien fait. Moi, je me ferais tuer plutôt que de faire des politesses à des gens comme ce chemineau. Mais comment votre maman, la comtesse d'Orvillet, vous mène-t-elle chez tous les misérables du village?

FÉLICIE. – C'est que maman a des idées bizarres sur les pauvres et les ouvriers; elle dit qu'ils valent souvent mieux que nous, qu'ils sont nos frères.

CLODOALD. – Nos frères? Ah! ah! ah! la drôle idée! Alors le chemineau est ton frère, Cunégonde. Il est votre frère, Félicie. Il sera l'oncle de vos enfants. Ah! ah! ah! je ne croyais pas que votre maman eût des idées si singulières.

CUNÉGONDE, ricanant. – Et moi, je ne pensais pas que Félicie eût une famille si peu convenable.

UNE GROSSE VOIX. – Savez-vous, mon petit monsieur (que je ne connais pas), que vous mériteriez une schlague soignée pour vous être permis de parler ainsi de Mme d'Orvillet devant sa fille; et que, si vous recommencez, vous aurez affaire à moi.

FÉLICIE. – Dieu! mon oncle!

Clodoald s'était retourné; il vit un grand bel homme d'une quarantaine d'années et d'apparence distinguée. Ne sachant à qui il avait affaire, il comprima sa colère et répondit avec fierté:

«Monsieur, je ne sais pas qui vous êtes; moi, je suis le jeune baron de Castelsot, et je ne veux pas qu'on me parle comme à un chemineau.»

LE MONSIEUR. – Allons, allons, petit, tais-toi et ne recommence pas. Tu veux savoir qui je suis, toi, baron (prétendu) de Castelsot (bien nommé). Je suis le général comte d'Alban, frère de Mme d'Orvillet, oncle de cette petite sotte de Félicie que voici. Félicie, je te défends de parler de ta mère comme tu viens de le faire; tu sais que je ne mâche pas mes paroles, et je te dis que tu es une petite sotte, une orgueilleuse et vaniteuse. Où est ta mère?

Félicie, interdite, n'osa pas répliquer à son oncle; elle répondit avec embarras: «Elle est allée voir un pauvre, elle ne tardera pas à rentrer.»

LE GÉNÉRAL. – C'est très bien. Je viens passer un mois avec elle. Je veux voir Laurent et Anne; où les trouverai-je?

FÉLICIE. – Dans leur petit jardin, mon oncle; je vais vous y mener, si vous voulez.

LE GÉNÉRAL. – Non, je te remercie; je connais bien le jardin, je l'ai assez souvent bêché et pioché avec vous. Reste avec tes charmants amis. Monsieur le baron, ajouta-t-il en faisant un profond salut, j'ai l'honneur de vous saluer, ainsi que votre digne soeur, mademoiselle de Castelsot.

Et il s'en alla en riant.

VIII - Le bon oncle d'Alban

Félicie, humiliée de l'algarade de son oncle, resta immobile. Clodoald et Cunégonde étaient d'autant plus irrités qu'ils avaient osé riposter à un homme d'un grade et d'un rang aussi élevés. Ils restèrent donc silencieux tous les trois jusqu'à ce que M. d'Alban se fût éloigné. Quand ils se crurent en sûreté, Clodoald dit à voix basse:

«Vous avez un oncle qui n'est pas agréable, mademoiselle Félicie.

FÉLICIE. – Chut! S'il vous entendait, il nous ferait une scène terrible.

CUNÉGONDE, *bas*. – Ces militaires sont si grossiers! Ils croient toujours parler à leurs soldats. Et si on leur répond, ils se croient insultés et ils se jettent sur vous comme des bouledogues.

FÉLICIE, *bas*. – Prenez garde; il est capable d'avoir fait un détour dans le bois et de nous suivre le long des broussailles.

CLODOALD, *à mi-voix*. – C'est agréable pour vous d'avoir cet oncle pendant un mois!

FÉLICIE. – Et quand il dit un mois, c'est plutôt deux ou trois. Il aime beaucoup maman, qui l'aime beaucoup aussi, et, comme il y a deux ou trois ans qu'il est venu à la campagne, il va vouloir rester le plus longtemps possible.

CUNÉGONDE. – Il y a trois ans que vous ne l'avez vu?

FÉLICIE. – Non, nous l'avons vu tous les hivers à Paris; mais il n'y est pas venu beaucoup, parce qu'il a été obligé de rester en Afrique.

Ils continuèrent à s'éloigner, et, pour plus grande sûreté, ils sortirent du bois et s'assirent sur un banc au milieu de la prairie.

FÉLICIE. – Ici nous sommes en sûreté; nous pouvons causer à notre aise au moins.

Pendant qu'ils se vengeaient de l'oncle en se moquant de lui et en en disant tout le mal possible, M. d'Alban arrivait dans le petit jardin où les enfants continuaient à travailler avec ardeur. La bonne le vit venir; elle allait avertir les enfants, mais le général lui fit signe de se taire; il s'approcha doucement, et, saisissant Laurent et Anne dans ses bras, il les embrassa plusieurs fois avant qu'ils eussent pu revenir de leur surprise.

«Mon oncle Albert! mon cher oncle!» s'écrièrent ensemble les enfants.

Le général donna une poignée de main à la bonne.

«Bonjour, ma bonne Valérie, je suis content de vous retrouver près de ces chers enfants.»

LA BONNE. – Bonjour, monsieur le comte, je suis bien heureuse de vous revoir, et ici surtout, car à Paris on ne vous voit qu'en passant.

LAURENT. – Mon oncle, moi aussi je suis bien content; vous resterez bien longtemps, n'est-ce pas?

ANNE. – Oh oui! mon oncle, restez très, très longtemps.

LE GÉNÉRAL. – Oui, oui, je resterai un mois.

LAURENT. – Un mois? Ce n'est pas assez; il faut rester tout l'été.

ANNE. – Ou plutôt cent ans.

LE GÉNÉRAL. – Ha! ha! ha! Tu n'y vas pas de main morte. Sais-tu compter?

ANNE. – Oui, mon oncle, je sais compter jusqu'à cent.

LE GÉNÉRAL. – Et sais-tu ce que c'est qu'un an?

ANNE. – Oh oui! mon oncle, puisque j'ai cinq ans. Un an, c'est beaucoup de jours; presque cent jours, je crois...

LAURENT. – Un an, c'est trois cent soixante-cinq jours; ainsi tu vois que tu as dit une bêtise à mon oncle.

ANNE. – Tu crois cela, toi? N'est-ce pas, mon oncle, que je n'ai pas dit une bêtise?

LE GÉNÉRAL. – Tu as voulu dire une chose très aimable, ma bonne petite, mais tu as dit une chose impossible. Cent ans, c'est si longtemps, si longtemps, que nous serons tous morts de vieillesse avant d'y arriver. Mais sois tranquille, je resterai le plus que je pourrai. Voyons, mes enfants, racontez-moi ce qui vous est arrivé depuis que je ne vous ai vus.

Les enfants se mirent à lui raconter les événements les plus importants de leur vie, comme les premières fraises mûres dans les bois, une chasse au hérisson, la naissance de quatre petits chiens de garde charmants, les cerises des Germain.

ANNE. – Et puis, Laurent, tu ne dis pas l'histoire du méchant ours.

LE GÉNÉRAL. – Un ours, un vrai ours? Vivant?

ANNE. – Oui, mon cher oncle, un vrai ours, qui nous a un peu mangés.

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Un peu, seulement? Pourquoi n'a-t-il pas mangé tout?

LAURENT. – Anne dit des bêtises, mon oncle. L'ours ne nous a pas mangés; il a seulement voulu nous manger.

Laurent raconta à son oncle l'aventure de l'ours et du chemineau, interrompue souvent par Anne et expliquée par la bonne. Le général y prit beaucoup d'intérêt; il approuva beaucoup la visite de sa soeur et

parut ne pas bien comprendre le rêve du chemineau, malgré les explications de la bonne.

LE GÉNÉRAL. – Écoutez, Valérie, je sais bien ce que c'est qu'un homme ivre, j'en ai assez vu dans ma vie pour connaître leurs habitudes. Un homme ivre oublie souvent ce qui lui est arrivé dans son état d'ivresse, mais il ne prend pas un rêve pour une chose vraie et il ne va pas faire des excuses, très pénibles pour lui, sans être bien sûr qu'il les doit... Je parie qu'il a donné, pour tout de bon, une raclée à cette sotte petite fille que j'ai rencontrée en arrivant.

LAURENT. – Ah! vous les avez rencontrés, mon oncle?

LE GÉNÉRAL. – Oui, je les ai rencontrés; ils disaient tous les trois des sottises, dont je les ai joliment grondés.

LAURENT. – Et vous croyez que le chemineau a réellement battu Cunégonde?

LE GÉNÉRAL. – Ma foi, je le croirais assez; et, franchement, j'en aurais fait autant sans frapper si fort pourtant. Mais je le saurai: j'irai voir ce chemineau, qui me plaît, et je lui ferai raconter son affaire.

LAURENT. – Et vous nous direz ce qu'il vous aura répondu, mon oncle.

LE GÉNÉRAL. – Oui, oui. Si Cunégonde a été battue par ce brave homme, tu le sauras, je te le promets.

LAURENT. – Je serai bien content si on l'a battue tout de bon. Elle est méchante! Il faut la punir.

ANNE. – Et si on ne l'a pas battue, mon oncle, voulez-vous la fouetter pour le bon chemineau?

LE GÉNÉRAL. – Oh non! par exemple! Je ne suis pas ivre ni brutal comme le chemineau, qui n'aurait pas fait ce qu'il a raconté s'il avait été dans son bon sens; je la taquinerai seulement; elle sera assez vexée si je m'y mets.

La bonne était mal à son aise; elle n'osait pas dire au général l'histoire vraie telle qu'elle l'avait sue par Germain, et pourtant elle aurait voulu qu'il n'eût pas dit devant les enfants tout ce qu'il venait de dire, et surtout elle ne voulait pas lui laisser faire l'enquête qu'il avait annoncée; elle se décida à en prévenir Mme d'Orvillet. En attendant, elle fit cesser les questions et les réflexions des enfants en leur disant:

«Mes chers petits, je crains que votre oncle ne vous trouve bien méchants de désirer tant de mal à Cunégonde; pensez donc quelle terrible chose ce serait pour elle et pour ses parents si c'était vrai et si cela se savait. Il ne faut jamais souhaiter de mal à personne. Rien ne déplaît autant au bon Dieu et n'afflige nos bons anges gardiens comme le manque de charité.»

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Ah! ah! Valérie, c'est aussi pour moi que vous dites cela. Et vous avez raison; nous avons été méchants tous les trois; moi, en croyant et peut-être en espérant que le rêve n'était pas un rêve, et vous, mes enfants, en désirant qu'il fût vrai; et, pour nous punir, nous n'en parlerons plus jusqu'à ce que je sache par le chemineau ce qui en est.

LAURENT et ANNE. – Mais alors vous nous le direz, mon oncle.

LE GÉNÉRAL. – Oui, je vous l'ai promis. À présent, je vais m'établir dans ma chambre. Vous allez m'y mener. Valérie me fera voir celle que je dois occuper.

LA BONNE. – Celle que vous habitez toujours, monsieur le comte. D'après votre dernière lettre, madame espérait bien vous revoir un de ces jours; elle l'a fait arranger toute prête à vous recevoir.

Le général, accompagné des enfants, alla s'installer dans sa chambre. Les enfants l'aidèrent à défaire ses malles, et ils aidèrent si bien qu'au bout d'un quart d'heure tout était pêle-mêle sur les meubles et même par terre. L'oncle commença par en rire, mais, voyant qu'il ne s'en tirerait pas avec ces deux aides de camp, il leur dit d'aller chercher son valet de chambre et de le laisser s'arranger sans leur secours.

«Et pendant que nous mettrons tout en place, mes enfants, amusez-vous à défaire avec votre bonne ces deux paquets qui sont pour vous. Toi, Laurent, tu trouveras dans le tien un équipement complet de zouave, et toi, ma petite Anne, tu as une jolie poupée avec un trousseau complet. Valérie y trouvera aussi un châle et de l'étoffe pour une robe.»

Les enfants embrassèrent leur oncle avec des cris de joie, et, tout occupés de leurs paquets, ils oublièrent sa commission. Mais l'oncle, se doutant de l'oubli, appela lui-même son valet de chambre, et en une demi-heure tout fut mis en place.

IX - Invitation de Robillard

À peine avait-il fini, que Mme d'Orvillet, avertie de l'arrivée de son frère, entra chez lui et se jeta à son cou.

MADAME D'ORVILLET. – Quel bonheur de t'avoir enfin ici, mon ami, et pour longtemps, j'espère.

LE GÉNÉRAL. – Oui, ma bonne soeur, pour un mois au moins.

MADAME D'ORVILLET. – Un mois? Tu veux dire deux ou trois.

LE GÉNÉRAL. – Comme tu voudras; nous avons le temps d'y penser.

Après quelques questions et observations, Mme d'Orvillet demanda à son frère:

«As-tu vu les enfants?»

LE GÉNÉRAL. – Je crois bien; nous nous sommes embrassés bien des fois; ils m'ont raconté un tas d'histoires, dont une assez drôle qui regarde Mlle la baronne de Castelsot et que je leur ai promis d'éclaircir.

MADAME D'ORVILLET. – Ce n'est pas Félicie qui te l'a racontée?

LE GÉNÉRAL. – Non, c'est Laurent et Anne.

MADAME D'ORVILLET. – Quelle figure faisait Félicie pendant ce temps?

LE GÉNÉRAL. – Félicie n'y était pas. Nous avions eu une entrevue orageuse dans le bois, où elle se promenait avec ces deux petits imbéciles que je n'avais jamais vus chez toi et que je voudrais n'y jamais rencontrer.

MADAME D'ORVILLET. – Comment! encore ces petits Castelsot! Je n'aime pas que Félicie les voie si souvent! Ils lui donnent de sottes idées d'orgueil...

LE GÉNÉRAL. – Qu'elle avait déjà, il faut le dire. Avons-nous eu des querelles à ce sujet! Aussi je crois qu'elle ne m'aime guère et qu'aujourd'hui elle doit être furieuse contre moi, et ses amis Castelsot encore plus.

MADAME D'ORVILLET. – Pourquoi cela? Est-ce qu'ils ont été grossiers avec toi?

Le général raconta à sa soeur ce qui s'était passé dans le bois; elle en fut mécontente et surtout peinée, et parla à son frère de l'inquiétude que lui causait la hauteur impertinente de Félicie vis-à-vis de ceux qu'elle croyait être au-dessous d'elle.

LE GÉNÉRAL. – Tu as raison de t'en inquiéter; et puis elle se fera détester de tout le monde.

MADAME D'ORVILLET. – On la déteste déjà; elle blesse tout le monde; jusqu'à sa bonne Valérie, qu'elle cherche sans cesse à humilier.

LE GÉNÉRAL. – La bonne! Cette excellente Valérie qui les a tous élevés, qui les aime comme elle aimerait ses propres enfants! Écoute, Hélène, sais-tu ce que tu devrais faire? La mettre servante dans une ferme? Je te réponds qu'elle perdrait bien vite ses grands airs.

MADAME D'ORVILLET, *riant.* – Comme tu y vas, Albert. Trouve-moi un moyen moins terrible.

LE GÉNÉRAL, *riant aussi.* – Je n'insiste pas. Mais avant tout je veux la détacher de ses sots amis (dont je raconterai l'origine et l'histoire quand nous serons plus posés), et je commencerai dès demain, en allant voir ton chemineau et en sachant de lui s'il a réellement donné une rossée à Mlle la baronne.

MADAME D'ORVILLET, *effrayée.* – Oh! mon ami, je t'en supplie, pas un mot de cela.

LE GÉNÉRAL. – Pourquoi donc? Ce serait un moyen de tenir cette petite sotte.

MADAME D'ORVILLET, *avec agitation.* – Je t'en prie, Albert. Si tu savais! N'en parle à personne, je te le demande en grâce.

LE GÉNÉRAL, *surpris.* – Qu'est-ce qu'il y a donc? Comme te voilà agitée! Tu pleures, je crois?

Mme d'Orvillet avait effectivement les yeux pleins de larmes; elle raconta à son frère ce que la bonne avait appris de Germain. Le général écouta l'histoire du chemineau avec la plus grande surprise et resta pensif quelques instants.

Sais-tu, dit-il, que j'admire la délicatesse de ce pauvre homme et de ce bon Germain qui gardent le secret parce qu'ils sentent l'humiliation qui retomberait sur nous tous si cette histoire était connue. C'est beau, cela. Je comprends aussi la frayeur de Félicie et sa répugnance à se trouver face à face avec cet homme; orgueilleuse comme elle est, elle se sent en sa puissance et elle est obligée de lui savoir gré de sa discrétion. D'après ce que tu viens de me confier, tu penses bien que je n'en ouvrirai plus la bouche.

Aïe! aïe! continua M. d'Alban en se grattant l'oreille, comment me tirerai-je d'affaire avec les enfants?

Et il raconta à sa soeur comment il avait promis de leur rendre compte de ce qu'il saurait par le chemineau.

MADAME D'ORVILLET. – Rien de plus facile que de t'en tirer; tu n'as qu'à dire que tu n'as rien appris par le chemineau.

LE GÉNÉRAL. – Oui, oui, j'arrangerai cela.

Le père Robillard demande à parler à madame», dit un domestique en ouvrant la porte.

LE GÉNÉRAL. – Il vit encore, ce bon Robillard? Je serais bien aise de le voir.

MADAME D'ORVILLET. – Veux-tu que je le fasse venir ici? Il nous dira ce qu'il a à nous demander.

LE GÉNÉRAL. – Très bien, faites-le monter, Flavien.

Le domestique sortit et revint peu d'instants après, amenant le père Robillard.

LE GÉNÉRAL, *lui serrant la main.* – Eh! vous voilà, mon vieux! Et me voilà encore une fois dans le pays! Je suis bien aise de vous voir. Et comment cela va-t-il?

PÈRE ROBILLARD. – Vous me faites bien de l'honneur, monsieur le comte. Pas mal pour le moment. Vous avez bonne mine, monsieur le comte, ça me fait plaisir.

MADAME D'ORVILLET. – Et qu'avez-vous à me dire, mon bon père Robillard?

PÈRE ROBILLARD. – Je venais demander à madame la comtesse si elle voulait bien nous faire l'honneur de venir assister à la noce de ma petite-fille Amanda.

LE GÉNÉRAL. – Ah! vous la mariez donc? Et à qui?

PÈRE ROBILLARD. – Au fils du boucher Moutonet. Un brave garçon, doux comme un mouton; ça n'a pas de résistance, pas de volonté. Juste ce qu'il fallait à Amanda, qui aime à commander. Ce sera une maîtresse femme, allez; tout comme sa grand-mère...

LE GÉNÉRAL. – Qui vous a mené rondement pendant les trente-huit ans que vous avez été fermier chez mon père et après lui chez ma soeur.

PÈRE ROBILLARD. – Et les choses n'en allaient pas plus mal, monsieur le comte; elle vous menait son monde, il fallait voir. Amanda est tout comme elle. Et si monsieur le comte veut bien nous faire l'honneur d'assister à la noce, il en jugera bien par lui-même.

LE GÉNÉRAL. – Très volontiers, mon brave homme. À quand la noce?

PÈRE ROBILLARD. – Dans huit jours, monsieur le comte; de demain en huit.

LE GÉNÉRAL. – Très bien, mon ami; nous y viendrons. À quelle heure?

PÈRE ROBILLARD. – Moutonet viendra vous chercher, monsieur, madame. Et les enfants aussi; nous comptons bien sur eux.

MADAME D'ORVILLET. – La mairie est un peu loin pour les enfants.

PÈRE ROBILLARD. – Moutonet les portera; que cela ne vous inquiète pas.

MADAME D'ORVILLET. – Mais pour revenir?

PÈRE ROBILLARD. – Moutonet les portera également au retour.

MADAME D'ORVILLET. – Mais ce pauvre Moutonet aura assez à faire, sans...

PÈRE ROBILLARD. – Que madame soit tranquille. Amanda lui commandera: il faudra bien qu'il le fasse. C'est lui qui a la charge de tout le gros ouvrage.

Après un quart d'heure de conversation, le père Robillard se retira; M. d'Alban et Mme d'Orvillet se mirent à rire.

LE GÉNÉRAL. – Pauvre Moutonet! Je ne voudrais pas être à sa place.

MADAME D'ORVILLET. – Amanda a toujours été impérieuse. Elle va s'en donner avec son pauvre Moutonet.

X - Embarras de Félicie

Quand on retourna dans le salon pour dîner, les enfants apprirent avec des transports de joie qu'ils étaient invités à la noce de Moutonet et d'Amanda. Félicie seule n'en témoigna aucune satisfaction.

FÉLICIE. – Je ne vois pas la nécessité d'aller assister au mariage de deux paysans.

MADAME D'ORVILLET. – Robillard a été trente-huit ans à notre service; c'est un brave et digne homme que nous aimons tous; et je te trouve très ridicule de le traiter de paysan avec ton air hautain qui me déplaît tant.

FÉLICIE. – Et comment voulez-vous que je dise?

MADAME D'ORVILLET. – Tu peux dire: le fermier; ce serait mieux dit.

FÉLICIE. – Mais Moutonet est un paysan.

MADAME D'ORVILLET. – Pas davantage. Il est boucher, comme son père; d'ailleurs pourquoi dire paysan, qui est un terme de mépris, au lieu de dire ouvrier?

FÉLICIE. – Clodoald et Cunégonde appellent tous les gens du village des paysans.

LE GÉNÉRAL. – Sac à papier! Veux-tu bien ne pas nous parler de ces deux petits drôles, et ne pas répondre à ta mère comme tu le fais.

FÉLICIE. – Qu'est-ce que je dis de mal?

LE GÉNÉRAL. – Tu prends un air impertinent que je ne supporterai pas; entends-tu, chipie!... Silence! ou je te flanque à la porte.

Félicie, obligée de se taire, comprima sa colère, mais elle résolut de se venger en n'assistant pas à la noce: «Je n'irai certainement pas, pensa-t-elle. Si Clodoald et Cunégonde me voyaient à une noce de paysans, ils se moqueraient de moi.» On ne parla pas de la noce devant Félicie; mais le matin du mariage, elle déclara à sa mère qu'elle se sentait très souffrante et qu'elle demandait à ne pas sortir.

MADAME D'ORVILLET. – Qu'as-tu donc, Félicie.

FÉLICIE. – Un affreux mal de tête.

MADAME D'ORVILLET, *froidement*. – Il faut te coucher, ma fille: va te déshabiller et mets-toi dans ton lit.

Félicie, enchantée de se trouver débarrassée de la noce, alla vite se recoucher. À peine était-elle

dans son lit que sa bonne lui apporta une lettre de Cunégonde. Félicie lut avec consternation les lignes suivantes:

«Ma chère Félicie, dites-moi si vous mettez une robe de soie ou une simple robe blanche pour la noce des Robillard. Ils nous ont invités; maman nous emmène; ce sera très amusant; d'abord il y aura un très bon dîner; papa leur a prêté sa fille de cuisine, et puis nous nous moquerons bien de tous ces paysans, n'est-ce pas? Ce sera très amusant. Nous danserons entre nous pour ne pas toucher leurs mains sales.

Répondez-moi, ma chère Félicie; que faut-il mettre?

Votre amie,

CUNÉGONDE DE CASTELSOT.»

«Mon Dieu! mon Dieu! qu'ai-je fait? se dit Félicie. Comment pouvais-je croire que mes amis consentiraient à assister à ce sot mariage? Et comment faire pour y aller à présent?... Je ne peux pas me trouver guérie en cinq minutes... Que faire? Mon Dieu, que faire?»

«Le domestique demande la réponse, dit la bonne en rentrant; il est très pressé.»

Félicie prit son parti, demanda du papier, un crayon et écrivit:

«Robe blanche; je n'ai pas le temps d'en écrire davantage.

Votre amie,

FÉLICIE D'ORVILLET.»

La bonne prit le papier, le lut.

LA BONNE. – Qu'est-ce que c'est, robe blanche? Pour qui une robe blanche?

FÉLICIE. – Porte vite, ma bonne, porte vite! je te l'expliquerai tout à l'heure.

Félicie retomba sur son oreiller, et ferma les yeux. Cinq minutes après, elle était levée; elle s'habillait en toute hâte, lissait ses cheveux, mettait la chaussure fine et la robe blanche, préparées de la veille, et s'apprêtait à aller chez sa mère quand la bonne rentra.

LA BONNE. – Comment! vous voilà levée! Et le mal de tête?

FÉLICIE. – Il s'est passé en dormant; je vais dire à maman que je puis aller avec elle à la noce.

LA BONNE. – Ah! vous allez à la noce à présent? Cela m'étonne; vous étiez si décidée à ne pas y aller.

FÉLICIE, *sèchement.* – J'ai changé d'idée.

Félicie sortit, laissant sa bonne très surprise.

«Il y a quelque chose là-dessous, pensa-t-elle. Elle n'avait pas mal à la tête; ceci est certain; c'était

un prétexte pour ne pas aller à la noce; et la voici qui change d'idée en cinq minutes, qui s'habille sans m'appeler et qui court chez sa mère, de peur qu'on ne parte sans elle. Je suis sûre que la lettre de Castelsot y est pour quelque chose; au reste, c'est tant mieux pour moi; je pourrai rejoindre mes chers petits à la noce Moutonet et Robillard, et je débarrasserai madame, qui pourra se reposer.»

La bonne se mit à faire le lit; elle trouva un papier dans les draps; elle l'ouvrit: c'était la lettre de Cunégonde.

«Voilà l'explication du mystère! Les Castelsot y vont: il faut qu'elle y aille aussi.»

Félicie était allée chez sa mère qu'elle trouva prête à partir avec le général et ses enfants.

MADAME D'ORVILLET. – Te voilà, Félicie? Par quel hasard?

FÉLICIE. – Maman, j'ai dormi et je me suis réveillée guérie; alors j'ai pensé que je ferais bien de vous accompagner.

MADAME D'ORVILLET. – Si c'est un remords de conscience, tu fais bien; seulement tu ferais mieux de l'avouer franchement au lieu de mentir, ce qui est très mal. Tu penses bien que je n'ai pas cru à ton mal de tête, que je ne crois ni à ton sommeil ni à ta guérison merveilleuse. Si je te permets de nous accompagner, c'est pour ta bonne, qui pourra nous rejoindre, au lieu de te garder.

LE GÉNÉRAL. – Et si nous t'emmenons, c'est à la condition que tu ne prendras pas tes grands airs et que tu seras polie pour tout le monde.

— Oui, mon oncle, répondit humblement Félicie, qui tremblait qu'on ne la laissât à la maison.

On descendit le perron.

«Et la voiture? demanda Félicie. Elle n'est pas prête!»

MADAME D'ORVILLET. – Nous allons à pied.

FÉLICIE. – Pourquoi cela?

MADAME D'ORVILLET. – Pour laisser au cocher et au domestique leur liberté; ils ont tous congé jusqu'au soir.

FÉLICIE. – Ce sera bien désagréable d'arriver à pied, comme des pauvres.

MADAME D'ORVILLET. – Ce sera beaucoup mieux que d'empêcher nos pauvres domestiques de s'amuser.

FÉLICIE. – Ce n'est pas une grande fatigue que d'atteler une voiture.

LE GÉNÉRAL, *poussant Félicie.* – Ah! ça, vas-tu finir avec tes raisonnements, toi? Marche en avant avec ton frère et ta soeur, et tais-toi.

Félicie ne parla plus, ne s'arrêta pas, mais elle n'en pensa pas moins, maudissant l'empire de son oncle dans la maison, et la bonté absurde de sa mère, qui préférait le plaisir des domestiques au bien-être de ses enfants. Elle se consola par la certitude de retrouver à la noce ses amis Castelsot, et se promit de se revenger sur les paysans de la contrainte qu'on lui imposait.

Ils rencontrèrent à moitié chemin le pauvre Moutonet suant comme une grotte, pâle, exténué.

MOUTONET. – Bien des excuses, messieurs, mesdames, je me suis pressé tant que j'ai pu, mais j'ai couru et veillé une partie de la nuit. Vers le matin je me suis un peu assoupi; le temps de m'habiller, de prendre les ordres et me voici en retard.

MADAME D'ORVILLET. – Pas du tout, mon ami; nous venions au-devant de vous, comme vous voyez; il n'y a pas de temps perdu.

MOUTONET. – Si ces dames et ces messieurs voulaient bien me garder le secret et ne pas parler à Amanda du retard, cela m'éviterait du désagrément.

LE GÉNÉRAL. – Sois tranquille, mon garçon; nous ne dirons rien. Mais tu t'enfonces dans une mauvaise route, mon ami: un mari qui a peur de sa femme, c'est risible, parole d'honneur.

MOUTONET. – Ce n'est pas que j'aie peur, monsieur le comte, c'est que je l'aime bien et que je ne veux pas la mécontenter.

LE GÉNÉRAL. – Ta! ta! ta! je connais cela; j'en ai vu plus d'un; quand la femme gronde, le mari ploie le dos, et la femme tape dessus. Et tu sais ce qui arrive à un homme battu par sa femme?

LAURENT. – Quoi donc, mon oncle? Qu'est-ce qui arrive?

LE GÉNÉRAL. – Le village se rassemble, on place le mari de gré ou de force sur le dos d'un âne, le visage du côté de la queue, et on le promène dans tous les hameaux de la commune.

LAURENT. – Mais c'est très amusant, cela; moi, cela m'amuserait beaucoup.

LE GÉNÉRAL, riant. – Ah bien! quand tu te marieras, tu pourras te procurer ce plaisir.

ANNE. – Moi, je n'aimerais pas cela. Ne faites pas cela, Moutonet; ne laissez pas Amanda vous battre.

MOUTONET, *riant.* – Il n'y a pas de danger, mademoiselle; Amanda a l'air comme ça un peu rude; mais, quand on la connaît, il n'y a qu'à ne pas la contrarier; elle est bonne et douce, elle fait tout ce qu'on veut. Je l'aime bien, allez; c'est tout à fait une bonne ménagère.

Le général et Mme d'Orvillet se mirent à rire; Moutonet rit plus fort qu'eux. Félicie le regardait avec dédain. L'oncle lui tapa sur l'épaule.

«Pas de grands airs!» dit-il.

Félicie baissa les yeux; tout le monde se remit en marche.

XI - La mairie et le repas de noce

Quand ils arrivèrent, le cortège de la noce débouchait sur la route par couples. Amanda seule n'avait pas d'homme pour lui donner le bras. Moutonet se précipita à son poste près de sa fiancée, et, après les saluts, les compliments d'usage, on se dirigea vers la mairie.

En l'absence du maire, M. d'Orvillet, qui était aux eaux des Pyrénées pour sa santé, ce fut l'adjoint qui fit le mariage civil. Une distraction de Moutonet, qui examinait furtivement le visage un peu irrité d'Amanda, l'empêcha de répondre promptement à la question de l'adjoint: «Simplice-Parfait-Fortuné Moutonet, consentez-vous à prendre pour épouse Amanda-Olivette-Prudence Robillard?»

Le silence du marié fit lever les yeux à l'adjoint. Amanda pinça le bras de Moutonet, qui frémit sous le pinçon vigoureux de sa douce fiancée.

«Aïe! Oui! oui! oui!» s'écria-t-il d'une voix éclatante.

Ce fut un rire général, auquel les parents eux-mêmes se joignirent.

«Et vous, Amanda-Olivette-Prudence Robillard, consentez-vous à prendre pour époux Simplice-Parfait-Fortuné Moutonet?

— Oui!» répondit sans hésiter, d'une voix retentissante et vibrante de colère, la robuste fiancée.

Un nouvel éclat de rire partit de tous les côtés. La cérémonie s'acheva au milieu d'une gaieté bruyante, à laquelle ne participèrent pas les mariés. Moutonet regardait Amanda d'un oeil suppliant, et Amanda lui répétait sur tous les tons:

«Tu me le payeras!... Tu ne l'emporteras pas en paradis!... Tu verras si je sais me venger!... Je t'apprendrai à me faire des affronts.»

Le pauvre Moutonet était plus mort que vif; ses excuses les plus humbles, faites à voix basse, ne firent qu'exaspérer Amanda, qui se sentait observée et qui comprenait le ridicule de sa position.

Quand les actes de mairie furent présentés pour être signés, l'adjoint dit à haute voix:

«Ceux d'entre vous qui ne savent pas signer devront faire une croix en place de signature.»

Quand le général s'avança et prit la plume:

L'ADJOINT. – Une croix suffira, monsieur, si vous avez de la difficulté à signer.

LE GÉNÉRAL, *riant.* – Je signe assez facilement; je vais toujours essayer.

L'ADJOINT. – Mais, monsieur, il ne faut pas faire de gribouillage sur les registres. Mettez une croix, ce sera plus sûr.

Le général avait signé, mais en riant de si bon coeur que la plume, se trouvant secouée et trop pleine d'encre, en laissa échapper une grosse goutte.

L'ADJOINT. – Là! Je le disais bien! Ce que c'est que de vouloir en faire plus qu'on ne sait. Voilà un registre déshonoré.

Pour le coup, le rire devint si général que M. d'Alban, sa soeur et bien d'autres en avaient les larmes aux yeux.

Le pauvre adjoint était visiblement vexé; il fut abîmé de quolibets; il comprit enfin sa sottise et se

perdit tout honteux dans la foule.

Le cortège se remit en marche pour arriver à l'église. Chacun avait repris son sérieux. Amanda ne s'adoucissait pas; Moutonet, tremblant et confus, semblait un condamné à mort. On arriva, on se plaça; la cérémonie du mariage commença. Cette fois, Moutonet répondit OUI avec un empressement des plus satisfaisants, et Amanda d'une voix radoucie qui fit relever à Moutonet sa tête abattue.

Après la messe on se dirigea vers un grand hangar où le dîner était prêt à être servi. Chacun prit sa place. On fit asseoir le général à la droite de la mariée, le petit Laurent à la gauche. Anne près de Laurent; la bonne (arrivée pendant qu'on était à la mairie) fut placée près d'Anne. Mme d'Orvillet eut la place d'honneur, près du vieux Robillard, en face de son frère, qui avait à sa gauche la vieille mère Robillard.

Les Castelsot étaient arrivés au milieu de la messe. Félicie, d'abord enchantée d'être au rendez-vous avant eux, pour qu'ils ne la vissent pas arriver à pied, commença à s'inquiéter quand on fut sorti de la mairie; à l'église son inquiétude augmenta; mais au milieu de la messe, quand on entendit le roulement d'une voiture et la voix impérieuse de M. de Castelsot, qui se faisait faire place pour arriver au premier rang, l'agitation de Félicie cessa, et le mécontentement de Mme d'Orvillet commença; elle crut comprendre les motifs de la conduite de Félicie; elle fit tous ses efforts, après la messe, pour l'empêcher de faire bande à part avec les Castelsot; mais, obligée de garder son rang dans le cortège de la noce, elle n'y réussit pas. Félicie, d'un bond, avait rejoint ses amis; elle évita de jeter les yeux du côté de sa mère, devinant les signes qu'elle lui adresserait, et ne voulant pas y obéir.

Robillard, pressé de se mettre à table, emmena Mme d'Orvillet; Félicie, livrée à elle-même, resta avec Clodoald et Cunégonde; ils commencèrent leurs impertinentes plaisanteries, tout bas d'abord, plus haut ensuite, de manière à être entendus de leurs voisins.

CUNÉGONDE. – Allez-vous dîner avec tout ce monde-là, Félicie?

FÉLICIE. – Je ne sais pas trop; ce sera difficile de faire autrement, à moins de ne pas dîner...

CUNÉGONDE. – Ah! mais non, par exemple! Un dîner excellent apprêté par notre fille du château! Je veux en goûter et en manger.

CLODOALD. – Il y a un moyen de tout arranger: faisons-nous servir à part; je vais en dire un mot à maman.

Clodoald parla en effet à sa mère et à son père; ils jetèrent un coup d'oeil dédaigneux sur les convives; ils virent que les places d'honneur étaient prises par Mme d'Orvillet et M. d'Alban.

«Il n'y a plus de places convenables pour nous, dit d'un air sec le baron Castelsot; mais, comme dit mon fils Clodoald, on nous servira à part, et les premiers, comme de droit.»

Mme la baronne approuva en balançant la tête, et, au moment où arrivait la soupe en plusieurs soupières, pour que chacun pût se servir à l'aise, le baron appela:

«Hé! par ici donc! Nous dînons à part. Des assiettes! des couverts! des serviettes!»

MOUTONET. – Monsieur le baron, il y a des places vides tout près de vous, au bout de la grande table.

LE BARON. – Pour qui me prends-tu, mon garçon? Crois-tu que j'irai me mêler, avec ma femme et mes enfants, à tous ces manants, pour attendre qu'on veuille bien me servir après les rustres que le hasard aura placés avant nous? Je dîne seul, en famille ou pas du tout, et j'emmène ma cuisinière.

Le jeune Moutonet courut avertir son grand-père, qui parut fort contrarié, se gratta la tête, se leva de table après avoir fait ses excuses à Mme d'Orvillet, et alla consulter sa femme.

MÈRE ROBILLARD. – Tu te troubles pour un rien. Te voilà tout révolutionné pour une niaiserie. Je vais arranger tout cela. Va reprendre ta place; mange tranquillement et ne t'occupe de rien.

PÈRE ROBILLARD. – Mais, ma bonne amie, mais...

MÈRE ROBILLARD. – Je te dis de me laisser faire; tu n'entends rien à rien.

PÈRE ROBILLARD. – Pardon, ma bonne amie, mais...

MÈRE ROBILLARD. – Ah çà! vas-tu te taire enfin? Me prends-tu pour une imbécile à qui il faut mâcher les paroles?

Amanda s'était retournée quand sa grand-mère avait élevé la voix: elle se leva précipitamment et courut à elle.

«Avez-vous besoin de moi, bonne maman? Qu'a-t-il fait, bon papa? Faut-il que je le remmène?»

MÈRE ROBILLARD. – Oui, prends-le, ma fille, et fais-le taire; il n'en finit pas avec ses mauvaises raisons.

La vieille Robillard courut à son tour du côté des Castelsot, qui attendaient, avec un mécontentement digne, mais visible, qu'on leur servît le dîner apprêté par la cuisinière.

MÈRE ROBILLARD. – Faites excuse, monsieur le baron, madame la baronne, mesdemoiselles et monsieur, Robillard n'entend rien à rien! Il n'attendait pas l'honneur que lui font M. le baron, Mme la baronne, ces demoiselles et le jeune monsieur, de partager notre joie et notre repas. Il n'a rien préparé pour cet honneur!

LE BARON. – Il devait bien penser que si je lui donnais mes gens, auxquels vous n'aviez aucun droit, il devait me donner à déjeuner et à dîner? C'est déjà un assez grand dérangement pour nous, sans qu'on l'augmente en nous faisant mourir de faim.

MÈRE ROBILLARD. – Mon Dieu! monsieur le baron, veuillez l'excuser; il n'a pas beaucoup d'intellect, vous le savez, et quand je ne me mêle pas des choses, rien ne va.

Tout en parlant et en écoutant, la mère Robillard avait débarrassé une table des verres, bouteilles et assiettes qui la couvraient; elle y avait mis une nappe blanche, en faisant observer qu'elle pensait à tout; elle mit cinq couverts, tout ce qui était nécessaire pour le service et courut chercher une soupière bien pleine de soupe.

Félicie et ses deux amis triomphaient. La mère Robillard attacha au service de leur table un des jeunes Moutonet (car ils étaient cinq frères, tous de la pure race des MOUTON; le langage incorrect des villageois, et un peu de malice peut-être, avaient fait dégénérer les Mouton en Moutonet). Ce jeune Moutonet, le plus jeune des frères et l'aîné de cinq soeurs, avait quinze ans, c'est-à-dire qu'il avait sept ans de moins que son frère Simplice-Parfait-Fortuné, le nouveau marié. Il n'avait pas osé refuser l'honneur de servir les seigneurs de Castelsot, mais son attitude témoignait de ses regrets; sans cesse il tournait la tête et souriait d'un air d'envie en regardant les malices innocentes des jeunes gens qui

servaient sous les ordres de Moutonet (Simplice-Parfait-Fortuné); les vengeances des jeunes convives, les poussades, les rires, les tours, les maladresses, tout enfin ce qui compose la gaieté d'une noce.

XII - Le chemineau et le général en présence

Tout en mangeant, Félicie et ses amis continuaient leurs plaisanteries moqueuses, leurs observations méchantes sur les personnes présentes, sans même épargner le marié et sa famille.

CLODOALD. – Savez-vous, jeune Moutonet, de quelle race était votre ancêtre, le premier Mouton établi dans le pays?

MOUTONET JEUNE, *d'un air naïf.* – Non, monsieur, je ne l'ai jamais demandé.

CLODOALD. – Est-ce de père en fils que vous avez cette chevelure si frisée qui rappelle votre nom?

MOUTONET JEUNE. – Je pense que oui, monsieur; tous les Moutonet vivants sont frisés comme moi; il y a bien des gens qui nous l'envient; on n'a pas besoin de passer par les mains du coiffeur, avec des cheveux tout frisés comme ça.

FÉLICIE. – Je n'ai pas de fourchette pour manger mon poulet.

MOUTONET JEUNE. – Pardon, mam'selle; vous en avez une près de vous.

FÉLICIE. – Mais c'est une fourchette sale!

MOUTONET JEUNE. – Pardon, mam'selle. La mère Robillard l'a mise toute propre tout à l'heure.

FÉLICIE. – Mais je viens de manger avec.

MOUTONET JEUNE. – Eh bien, mam'selle, ce n'est pas ça qui l'a salie! Mam'selle ne me fera pas croire qu'une demoiselle propre comme mam'selle salisse les couverts en mangeant avec.

FÉLICIE. – Ce n'est certainement pas moi, mais la sauce, la graisse.

MOUTONET JEUNE. – Oh! mam'selle! tout ça n'est pas de la saleté! C'est bien bon au contraire.

FÉLICIE, *avec impatience.* – Que ce paysan est bête! Donnez-moi une fourchette propre.

MOUTONET JEUNE. – Oui, mam'selle.

Le Moutonet jeune prit la fourchette sale, l'essuya avec un bout de chiffon qui était dans un coin et la rendit à Félicie.

FÉLICIE, *en colère.* – Sale paysan! Faut-il être dégoûtant pour faire des choses comme cela!

MOUTONET JEUNE. – Dame! mam'selle, nous autres c'est comme ça que nous faisons.

CUNÉGONDE. – Il n'y a pas moyen de manger avec des couverts si dégoûtants.

MOUTONET JEUNE. – J'en suis bien désolé, mam'selle, mais je ne sais qu'y faire. Je vais demander à la mère Robillard.

Moutonet jeune disparut et ne revint plus. Il s'était faufilé parmi les garçons qui aidaient au service de la grande table, et il se consola des impertinences de Félicie par les rires et par la franche gaieté de ses compagnons.

La mère Robillard ne tarda pas à revenir, rouge et essoufflée, pour savoir ce qu'il y avait et pourquoi Moutonet jeune était tout triste.

LA BARONNE. – Votre Moutonet est un imbécile, madame; il n'entend rien au service.

MÈRE ROBILLARD. – Quant à imbécile, il ne l'est pas, sauf votre respect, madame la baronne. Et quant au service, il ne connaît peut-être pas celui de vos châteaux, mais il est bien futé pour celui qu'on doit faire chez lui; il vous égorge et vous apprête un mouton ou un veau, comme un homme.

LA BARONNE. – Je ne vous ai pas demandée, madame, pour faire l'éloge de ce petit sot, mais pour nous faire servir notre dîner par quelqu'un de capable.

MÈRE ROBILLARD. – Ah bien! madame la baronne, je ne saurais trouver mieux. Un autre ne se serait peut-être pas accommodé si longtemps des moqueries de ces demoiselles et de votre petit monsieur. J'ai beaucoup à faire, voyez-vous; c'est moi qui donne le dîner; tout retombe sur moi.

«Mère Robillard! criait-on de tous côtés, du cidre, s'il vous plaît. Et puis, on manque de verres par ici.»

Elle répondait:

«Ah bien! qu'on boive deux dans le même verre; quant au cidre, allez, vous autres jeunes garçons, mettre une nouvelle pièce en perce. Moutonet vous fera voir où ce qu'elle est. Pardon, excuse, madame la baronne, si je vous laisse; tout retombe sur moi; je ne puis m'absenter. Mais je vais voir à ce que vous soyez servis par quelqu'un d'intelligent.»

La mère Robillard partit, laissant la table Castelsot très courroucée du peu de respect qu'on lui témoignait. La brave vieille, bien qu'elle fût impatientée de l'exigence de ces Castelsot, s'occupa pourtant à leur chercher un serviteur intelligent et obligeant. En attendant, Moutonet (Simplice-Parfait-Fortuné) porta différents mets sur leur table, et ils se résolurent à manger sans changer de couverts.

Le dîner était déjà assez avancé, quand le nouveau serviteur des Castelsot parut. À son aspect, les trois enfants se levèrent en criant. Le baron et la baronne se dressèrent également dans une violente indignation. Le chemineau (car c'était lui), qui ne s'attendait pas à paraître devant Félicie et les Castelsot, resta ébahi. Tout le monde s'était retourné et levé, se demandant ce qu'il y avait. M. d'Alban comprit de suite l'embarras de la situation, quand il entendit l'exclamation de sa soeur:

«Le chemineau!»

Il se leva, se dirigea vers le chemineau et, lui serrant la main, il dit haut de manière à être entendu de tout le monde:

«Je suis bien aise de vous retrouver ici, mon brave homme, pour vous expliquer ma reconnaissance du grand service que vous avez rendu à ma soeur et à ses enfants en les sauvant des griffes et des dents de

l'ours. Comment cela va-t-il maintenant? Vous avez été grièvement blessé?»

Le chemineau s'était remis pendant le discours du général; il remercia à son tour des bontés qu'on lui avait témoignées.

Tout en parlant, il examinait attentivement M. d'Alban.

LE CHEMINEAU. – Pardon, monsieur, si je vous fais une question, comme on dit, saugrenue. Monsieur est-il militaire?

LE GÉNÉRAL. – Certainement, depuis vingt-trois ans.

LE CHEMINEAU. – Monsieur n'a-t-il pas été colonel au 40e de ligne, en Afrique?

LE GÉNÉRAL. – Pendant dix ans, mon ami.

LE CHEMINEAU. – Monsieur est donc M. le comte d'Alban?

LE GÉNÉRAL. – Tout juste, mon cher; comment me connaissez-vous?

LE CHEMINEAU. – Monsieur se souvient-il d'un colon qui a aidé, un jour, monsieur le comte à se débarrasser de trois Arabes qui l'avaient attaqué un peu rudement?

LE GÉNÉRAL. – Si je m'en souviens! Je me vois encore aux prises avec ces coquins qui me labouraient les côtes avec leurs sabres. Sans ce brave colon qui est venu à mon secours en se jetant sur eux comme un lion, et qui les a travaillés à son tour avec une serpe, j'étais un homme mort. Et vous étiez donc là? Vous avez assisté au combat?

LE CHEMINEAU. – C'était moi le colon, monsieur.

— Vous? C'était vous? s'écria le général en lui serrant les mains, au grand scandale des Castelsot et de Félicie, et aux acclamations de tous les assistants. Mon ami! mon brave ami! Mais vous êtes donc destiné à être le sauveur de toute la famille! Je suis heureux de vous rencontrer, mon ami. Comment m'avez-vous reconnu? Je vous ai si peu vu! On m'a emporté presque tout de suite.

— C'est moi-même qui vous ai emporté, monsieur, avant que vous eussiez repris connaissance. Les Arabes étaient blessés et en fuite; il n'y avait plus de danger pour vous, mais vous étiez sans connaissance; vous n'avez donc pas pu voir mon visage, mais j'ai bien vu le vôtre pendant une heure que je vous ai porté.

Cette scène avait mis un peu de désordre dans le repas; Mme d'Orvillet s'était levée de table et était venue remercier le brave chemineau. Laurent et Anne regardaient tout ébahis; ils coururent à lui et l'embrassèrent. Le bon chemineau ne savait comment assez remercier de la reconnaissance qu'on lui témoignait; il regardait Félicie du coin de l'oeil; il souffrait pour elle de son embarras. Mme d'Orvillet ne savait si elle devait l'appeler ou la laisser comme dans l'oubli. Le général fit cesser l'indécision.

«Viens, Félicie, il faut que, toi aussi, tu remercies ce brave homme qui m'a sauvé la vie. Tous, nous lui devons beaucoup.»

Félicie ne bougea pas; son oncle alla à elle, lui prit la main et lui dit à l'oreille en l'embrassant:

«Je sais ce qui te retient, je sais tout; il faut que tu viennes, sans quoi on pourrait deviner... les Castelsot surtout.»

Félicie devint pourpre, mais elle n'hésita pas à suivre son oncle et à aller serrer la main du chemineau; elle voulut parler, mais l'humiliation était trop grande pour son courage, l'effort avait été trop violent, elle éclata en sanglots. Tout le monde crut que c'était la reconnaissance qui la faisait pleurer; on lui sut gré de ce bon sentiment. Mais l'oncle et le chemineau, qui devinaient la cause de son émotion, la plaignaient. Le chemineau lui dit tout bas:

«Pardon, mademoiselle, pardonnez-moi, je ne savais ce que je faisais.»

Pour faire finir cette scène, le général prit le bras du pauvre chemineau et présenta cet homme à toute la société comme son sauveur; il demanda qu'on lui fît à table une place près de lui; chacun s'empressa d'y aider en se resserrant un peu, en apportant une chaise, un couvert, en rapportant les plats déjà mangés.

Au commencement, le chemineau fut un peu confus de l'honneur qu'on lui faisait, mais il ne tarda pas à se remettre et il se mit à manger de bon appétit et à boire en homme altéré.

XIII - Impertinence de Félicie

Il y avait deux heures qu'on était à table; les enfants n'avaient plus faim, ils étaient fatigués de rester assis; la mère Robillard les fit sortir et les mena à la table où était préparé le dessert réservé pour les enfants du château. Là ils recommencèrent à manger gâteaux, noisettes, fruits, macarons, sucre d'orge et autres gourmandises toujours fort appréciées des enfants; le petit Germain avait bien envie d'approcher, mais il n'osait pas.

«Germain, Germain! s'écria Anne, viens manger avec nous de très bonnes choses.»

Germain accepta l'invitation avec joie; d'autres petites têtes se montrèrent et reçurent le même accueil; de sorte qu'en peu d'instants on entendit partir de ce coin des rires, des cris de joie, des conversations animées.

La mère Robillard y amena aussi Félicie et les petits Castelsot. Ils regardèrent avec dédain.

«Un joli dessert, dit Félicie, de vieux gâteaux au beurre rance...»

LAURENT. – Pas du tout, ils sont excellents et tout frais.

FÉLICIE. – Tu trouves tout bon, toi; pourvu que tu manges, tu es content.

LAURENT. – Et toi, tu trouves tout mauvais. Moi, je suis toujours content; toi, tu es toujours grognon.

ANNE. – Veux-tu goûter des sucres d'orge? Ils sont bons.

FÉLICIE. – Fi donc! C'est commun, des sucres d'orge! Tous les gamins de Paris en mangent toute la journée.

LAURENT. – C'est qu'ils ont bon goût; ils aiment les bonnes choses.

FÉLICIE, *examinant chaque assiettée*. – Et tout cela est sale, tout le monde y a touché; on voit la trace des doigts.

LAURENT. – Et avec quoi veux-tu qu'on y touche? Avec les pieds? Avec les dents?

FÉLICIE, *vexée*. – Comme c'est bête, ce que tu dis!

Tous les enfants riaient aux dépens de Félicie: ils admiraient beaucoup les ripostes de Laurent et se réjouissaient de son esprit, qui leur semblait supérieur à tout ce qu'ils avaient entendu.

FÉLICIE. – Tu es en bonne compagnie avec tous ces petits imbéciles qui t'admirent et qui rient sans savoir pourquoi.

LAURENT. – Si fait, si fait, ils savent pourquoi; parce que je te colle et que tu n'as rien à me répondre; n'est-ce pas, mes amis?

Un rire général, mais étouffé, fut la réponse qu'obtint Laurent.

FÉLICIE. – Je te fais mon compliment de ton succès; c'est tout à fait ridicule.

LAURENT. – Vois comme je me contente de peu. Je suis très content de faire rire mes amis et je ne me trouve pas ridicule et même sans esprit.

FÉLICIE, *avec colère.* – Tais-toi, je ne veux pas que tu me dises des sottises.

LAURENT. – Tu m'as bien dit que j'étais bête! pourquoi ne te dirais-je pas que tu n'as pas d'esprit? C'est beaucoup moins que d'être bête.

FÉLICIE. – Il n'y a pas moyen de causer avec un imbécile comme toi.

LAURENT. – Pourquoi cela?

FÉLICIE. – Parce que ce que tu dis est si bête qu'on ne sait comment y répondre.

LAURENT. – Tiens! mais ce n'est pas si bête, alors, puisqu'un grand esprit comme le tien ne peut pas me répondre.

FÉLICIE. – Clodoald, Cunégonde, aidez-moi, je vous en prie, à faire taire ce méchant gamin, qui a quatre ans de moins que moi, et qui veut me tenir tête.

CUNÉGONDE. – Si nous pouvions faire cesser les rires de tous ses amis, ce serait mieux encore.

Laurent prend Anne par la main, repousse ses amis contre la table de friandises et se place devant eux avec Anne en criant:

«Essayez donc, tâchez de nous faire taire: vous verrez si c'est facile. À nous tous, nous vous rosserions et nous n'en ririons que mieux.»

CLODOALD, *piqué.* – Si vous croyez que nous allons nous compromettre avec ces enfants de rien!

LAURENT. – Rions, mes amis, rions. Ha! ha! ha! ha! (*Tous rient.)*

CUNÉGONDE, *en colère*. – Et si vous croyez que nous daignons nous fâcher contre ces petits gueux?

LAURENT. – Rions. Ha! ha! ha! ha! (*Tous rient.)*

CLODOALD, *furieux.* – Et si vous croyez que vos rires sont spirituels!

LAURENT. – Ils sont jaloux, mes amis, rions. Ha! ha! ha! ha! (*Rires plus prolongés.)*

CUNÉGONDE. – Ils sont à fouetter, en vérité.

LAURENT. – Mademoiselle Cunégonde, faites venir le chemineau, il rêvera tout haut. Rions! (*Rires de*

plus en plus éclatants.)

Clodoald, Cunégonde et Félicie deviennent pâles de colère; Clodoald s'élance d'un bond sur Laurent, qui roule par terre; Germain se jette entre lui et Clodoald, qu'il repousse; Clodoald, âgé de quatorze ans et beaucoup plus grand que Germain, le repousse à son tour, Laurent se précipite sur Clodoald; Anne lui pince les jambes; Clodoald crie et se débat; les autres enfants s'enhardissent et arrivent successivement au secours de Laurent, d'Anne et de Germain; Cunégonde et Félicie accoururent pour défendre Clodoald. Au milieu de cet engagement, arrivent le général et le chemineau. Le général saisit Clodoald par les cheveux et le tire un peu rudement en arrière; Clodoald hurle; Cunégonde crie; Félicie pleure et appelle au secours; le chemineau, croyant qu'elle est attaquée, la saisit dans ses bras et l'emporte à quelques pas plus loin. Félicie se figure qu'il veut l'enlever et lui abîme la figure à coups de poing et à coups d'ongles. Le général envoie Clodoald rouler à dix pas d'un coup de pied bien visé; il chasse Cunégonde, qui se jetait sur Laurent et sur Anne.

LE GÉNÉRAL. – Bon! voici le terrain déblayé; pas de tués, pas de blessés. Qu'est-ce qui est arrivé?

ANNE. – C'est Félicie, Cunégonde et Clodoald!

LE GÉNÉRAL. – Qu'ont-ils fait?

LAURENT. – Félicie a fait l'orgueilleuse avec ces pauvres garçons, qui sont très bons; elle a dit que le dessert était une saleté, que mes amis étaient des imbéciles; Clodoald a dit qu'ils étaient des gueux; ils ont dit je ne sais quoi encore; et moi, j'ai voulu défendre mes amis, qui n'osaient rien dire. Et Clodoald a voulu nous battre parce que nous riions; et Germain est venu à mon secours; mais comme il est petit comme moi, Clodoald l'a jeté par terre; il voulait le battre.

ANNE. – Moi, je lui ai pincé les mollets.

LAURENT. – Alors je me suis relevé et les autres sont venus à notre secours; et puis vous êtes arrivé, mon oncle, ce qui est bien heureux.

LE GÉNÉRAL. – Oui, je causais avec mon brave Georges Diloy (le chemineau); ta bonne, qui vous avait quittés un quart d'heure avant pour prendre les ordres de ta maman, a entendu du bruit et nous sommes venus par ici pour voir ce que c'était. La voilà qui arrive tout justement et voici Félicie qui débusque par l'autre côté. Tiens, elle est accompagnée par Diloy! D'où viens-tu donc en si bonne compagnie, Félicie?

FÉLICIE. – Je cherche maman et ma bonne: je veux m'en aller.

LE GÉNÉRAL. – T'en aller? Mais on n'a pas encore commencé à danser. J'entends le violon qui se prépare.

LAURENT. – On va danser, on va danser; venez vite, mes amis, venez tous, on va danser.

ANNE. – Je veux danser avec Germain. N'est-ce pas, Germain, tu vas danser avec moi?

GERMAIN. – J'en serai bien content, mademoiselle.

LE GÉNÉRAL. – Moi, je danse la première contredanse avec la mariée. Et toi, Diloy, n'oublie pas que tu danses avec ma soeur.

LAURENT. – Félicie danse avec Clodoald.

DILOY. – Et Mlle Cunégonde?

LAURENT. – Eh bien, avec moi; et puis j'en prendrai d'autres.

Félicie alla rejoindre sa mère et lui dit qu'elle voulait s'en aller.

MADAME D'ORVILLET. – Pourquoi donc cela, ma fille?

FÉLICIE. – Parce que ce vilain chemineau m'a prise dans ses bras pour me préserver de la bataille, disait-il. Moi, je ne veux pas qu'il me touche: c'est un vilain homme que je déteste et je ne veux plus le voir.

MADAME D'ORVILLET. – Écoute, Félicie, la haine que tu lui témoignes est très coupable; ce pauvre homme a voulu te rendre service, j'en suis sûre; il est si désolé et si honteux de ce qui lui est arrivé avec toi, qu'il cherche toutes les occasions possibles de se rendre utile pour se faire pardonner.

FÉLICIE, *rougissant*. – Je suis bien fâchée que vous sachiez ce qu'a osé faire ce misérable; quelqu'un vous l'a dit, pour que vous puissiez le savoir.

MADAME D'ORVILLET. – Non, ma pauvre fille, personne ne le sait; c'est le chemineau lui-même qui me l'a raconté en me demandant pardon presque en pleurant. Sois sûre qu'il ne le dira à personne au monde et qu'il serait bienheureux d'avoir ton pardon.

FÉLICIE. – Il ne l'aura pas; je ne lui pardonnerai jamais.

MADAME D'ORVILLET. – C'est bien mal, Félicie, de conserver de la rancune dans ton coeur. Tu te laisses aller à un mauvais sentiment. Tâche de te vaincre là-dessus. Nous partirons à la fin du jour; jusque-là essaye de t'amuser; va joindre ta bonne. Moi, il faut que je danse trois ou quatre contredanses; après quoi je me reposerai près des vieux Robillard.

Félicie s'éloigna sans répondre, chercha en vain les Castelsot, qui étaient repartis furieux, et finit par s'asseoir près de sa bonne, qui alla danser à la même contredanse que les petits, mais qui, dans les intervalles, revenait prendre sa place.

«Voulez-vous venir danser, mam'selle? dit un des Moutonet; on va commencer un beau galop.»

— Je n'ai pas de danseur, répondit sèchement Félicie.

MOUTONET SECOND. – Je viens vous inviter, mam'selle.

FÉLICIE. – Je ne danse pas avec les paysans.

MOUTONET SECOND. – Tiens, pourquoi cela?

FÉLICIE. – Parce que cela ne me plaît pas.

MOUTONET JEUNE. – Ce n'est pas gentil ce que vous dites là, mam'selle.

FÉLICIE. – Je n'ai pas besoin de vos leçons. Laissez-moi tranquille.

MOUTONET SECOND. – Bien volontiers, mam'selle; c'est mon frère qui m'avait dit d'aller vous inviter, moi je voulais danser avec la Michelette; pourvu qu'elle ne soit pas prise à présent.

Moutonet second courut à Michelette, qui, heureusement, n'était pas encore engagée. Félicie resta assise, grognant et boudant.

Après le galop, qui dura longtemps parce que tout le monde s'en amusait beaucoup, Amanda vint savoir pourquoi Félicie n'avait pas dansé.

FÉLICIE, *maussadement.* – Je n'avais pas de danseur.

AMANDA. – Comment? Je vous avais envoyé Moutonet (Albert), mon beau-frère.

FÉLICIE. – Je l'ai refusé!

AMANDA, *surprise.* – Pourquoi donc cela, mademoiselle?

FÉLICIE. – Parce que je ne danse pas avec les paysans.

AMANDA. – Vous êtes plus grande dame que votre maman, qui danse avec tous nos garçons; et votre oncle danse bien, lui aussi, avec nous autres filles.

FÉLICIE. – Je suis ce que je suis et je n'ai pas besoin de vos conseils.

AMANDA. – Moi, je croirais que vous en avez besoin, mam'selle, et moi, qui ne suis pas une grande dame bien éduquée, je ne ferais pas tout ce que vous faites depuis ce matin; j'accepterais de bon coeur ce qui m'est donné de bon coeur, et je ne me ferais pas un plaisir d'humilier le monde, comme vous l'avez fait pour mes beaux-frères et pour d'autres.

FÉLICIE. – Vous êtes une insolente; vous oubliez qui je suis.

AMANDA. – Ah! pour ça non, je ne l'oublie pas; et si je l'oubliais, vous me le rappelleriez bien vite. Vous êtes tout l'opposé de votre maman, de votre oncle, de M. Laurent et de Mlle Anne. Aussi tout le monde les aime bien, eux; et chacun de nous se jetterait au feu pour eux.

FÉLICIE. – Ce qui veut dire que vous ne le feriez pas pour moi.

AMANDA. – Ah! ma foi non! On vous laisserait vous en tirer toute seule. Et on aurait raison.

FÉLICIE. – Je ne veux pas que vous me disiez d'impertinences. Laissez-moi.

AMANDA. – Avec plaisir, mam'selle, et je m'en vais raconter à toute la noce les gentillesses que vous nous dites et que vous nous faites.

XIV - Félicie se radoucit

Amanda s'était retirée; elle tint fidèlement sa promesse; elle alla de groupe en groupe, de garçon en garçon; chacun se retournait et regardait Félicie d'un air narquois; les danses continuèrent sans que personne s'approchât d'elle.

Laurent, Anne et même la bonne s'amusaient, sautaient, riaient; M. d'Alban partageait la gaieté générale, Mme d'Orvillet causait, se rendait aimable et gracieuse pour tout le monde; toute la jeunesse se livrait à la joie; Félicie seule, abandonnée de tout le monde, avait un air ennuyé; sa figure exprimait le dédain, et personne ne s'aventurait à lui parler ni même à l'approcher.

Mme d'Orvillet, qui ne la perdait pas de vue, avait observé et deviné ce qui s'était passé; deux ou trois fois elle voulut s'en aller pour emmener Félicie, mais les vieux Robillard lui demandèrent si instamment de rester encore un peu de temps, qu'elle n'eut pas le courage de leur refuser. Depuis que Félicie était seule sans parler à personne, Mme d'Orvillet était plus tranquille. Au moins, pensa-t-elle, son orgueil ne blessera plus ces pauvres gens; elle a si bien fait l'impertinente avec Amanda, que tout le monde en est informé, et qu'on ne veut plus s'y risquer.

La bonne regardait de temps en temps du côté de Félicie; la voyant à sa même place, elle donna ses soins aux deux petits qui galopaient, qui dansaient, qui mangeaient, buvaient et s'amusaient comme des rois. Chacun s'occupait d'eux, les admirait, les embrassait; ils ne s'étaient jamais tant amusés.

Le chemineau avait été pris pour aider au service; il versait à boire, rinçait les verres, lavait la vaisselle, et rendait tous les bons offices en son pouvoir; lui aussi jetait de temps en temps un coup d'oeil sur Félicie; il entendait ce qu'on disait d'elle autour de lui, et il aurait bien voulu qu'elle fût autrement; mais il n'osait pas s'approcher d'elle, encore moins lui parler; il sentait qu'elle lui en voulait toujours, et il ne cessait de se reprocher son aventure avec elle.

«Madame est bien bonne de me l'avoir pardonné, se disait-il; et ce bon M. d'Alban, qui m'en a parlé aussi sans colère; c'est qu'il me plaignait au lieu de me gronder; il m'a bien recommandé de ne jamais me laisser aller à boire; et bien sûr que je ne recommencerai pas, j'ai eu trop de chagrin d'avoir été pris de vin ce jour-là pour recommencer une chose pareille. Cette pauvre petite demoiselle! Me déteste-t-elle! Et de penser que c'est la nièce de ce bon M. le comte! C'est ça qui me chagrine le plus. Que puis-je faire, mon bon Dieu, pour me rapatrier avec elle?... C'est qu'elle a une manière de vous regarder et de vous parler qui n'encourage pas; ça vous glace malgré vous... Bon, j'ai une idée.» Diloy dit quelques mots à voix basse à M. d'Alban qui venait demander un verre de cidre.

«Tu crois?» lui répondit le général.

— Je pense que oui, monsieur; la pauvre petite demoiselle s'ennuie parce qu'elle n'a pas de danseur. Et si vous vouliez bien la faire danser, elle serait bien contente, j'en suis certain.

— C'est facile à faire, je vais voir. Félicie, que fais-tu donc là toute seule? s'écria le général, qui s'approcha d'elle. Tu n'as pas l'air de t'amuser? Viens par ici, on va commencer un galop monstre, je serai ton danseur si tu n'en as pas.

— Je veux bien, mon oncle, dit Félicie en se levant.

La musique commença un galop; les danseurs se précipitèrent sur leurs danseuses pour ne pas perdre une minute de plaisir; le général enleva Félicie, et tous les couples, violon en tête, partirent en courant, tournant, riant; ils furent hors de vue en un instant; Laurent, Anne, la bonne, tout le monde en était;

Mme d'Orvillet resta seule avec les vieux Robillard et d'autres amis de leur âge.

«Bon, je l'ai fait partir tout de même!» s'écria le chemineau en se frottant les mains.

MADAME D'ORVILLET. – Qui avez-vous fait partir, mon bon Diloy?

DILOY. – Mlle Félicie, qui ne dansait pas, madame. Son oncle l'a enlevée, les voilà qui galopent tout comme les autres.

MADAME D'ORVILLET. – Ah! c'est vous! Je vous en remercie, Diloy.

MÈRE ROBILLARD. – Que madame ne croie pas que Mlle Félicie ait manqué de danseurs si elle avait voulu les accepter; nous ne l'aurions certainement pas laissée dans l'oubli; c'est qu'elle en avait refusé et on n'a plus osé.

MADAME D'ORVILLET. – Je le sais bien, ma bonne mère Robillard, et je suis bien aise que vous me donniez l'occasion de vous dire combien je regrette que ma fille se soit si mal comportée aujourd'hui. Je l'ai bien vu, sans que personne s'en fût plaint: mais j'espère que vous ne lui en voudrez pas.

MÈRE ROBILLARD. – Oh! madame! Nous n'avons rien à pardonner. Nous savons qu'un enfant est un enfant, et qu'on ne peut pas exiger d'un enfant la raison d'une personne faite.

MADAME D'ORVILLET. – Je le sais, mais il y a certains défauts qui sont plus pénibles que d'autres et j'en souffre pour Félicie autant que pour les personnes qu'elle blesse.

MÈRE ROBILLARD. – Mlle Félicie ne nous a pas blessés, madame; sans la famille du château de Castelsot, que Mlle Félicie a voulu imiter, on n'aurait eu rien à dire.

MADAME D'ORVILLET. – Je l'espère; mais j'espère aussi qu'elle ne recommencera pas et qu'elle verra peu cette famille à l'avenir.

Tout le monde garda le silence, et Mme d'Orvillet attendit patiemment le retour du galop.

Ce ne fut qu'une demi-heure après qu'on entendit les sons lointains du violon et un bruit semblable à une charge de cavalerie. Ce bruit grandit de minute en minute, et enfin apparut le galop dans un tourbillon de poussière. Il arriva comme une avalanche dans la prairie où se faisait la noce. Musiciens et danseurs tombèrent exténués sur l'herbe, haletants, en nage, ne pouvant ni bouger ni parler.

Cinq minutes après, tout le monde fut sur pied, prêt à recommencer; un souper attendait la société. Mais il se faisait tard, les enfants n'en pouvaient plus, et Mme d'Orvillet déclara qu'il fallait partir.

«Quel dommage! s'écria Félicie, c'était si amusant! et je n'ai dansé qu'une fois!»

MADAME D'ORVILLET. – Si tu avais commencé plus tôt, tu aurais dansé, comme les autres, quinze ou vingt fois. Il est tard, Laurent et Anne sont à bout de forces, il faut nous en aller. Sais-tu, mon frère, si la voiture est arrivée? Je l'ai fait demander il y a une heure à peu près.

LE GÉNÉRAL. – Oui, elle est là; je l'ai vue sur la route en revenant.

MADAME D'ORVILLET. – Alors, partons; faites vos adieux, mes enfants, et remerciez bien des soins

qu'on a eus de vous. Les enfants embrassèrent à droite et à gauche. «Adieu Marthe, adieu Aloïs, adieu Célina, adieu Romain, adieu Germain, adieu, adieu, etc., etc.»

«Adieu monsieur Laurent, adieu mademoiselle Anne», répondaient des petites voix de tous côtés.

Personne ne dit: «Adieu, mademoiselle Félicie.» Adoucie par le plaisir du galop, elle le sentit et en eut un léger regret.

«Au revoir et pas adieu, mon brave Diloy, cria le général; viens donc que je te serre la main.»

Le bon chemineau accourut tout joyeux; Mme d'Orvillet lui dit aussi un adieu amical; à la surprise générale, Félicie lui tendit la main et dit: «Adieu, Diloy, je vous remercie.»

Avant de monter en voiture, M. d'Alban embrassa Félicie. «Tu veux donc devenir une bonne fille?» lui dit-il. «Je tâcherai, mon oncle», répondit Félicie. Quant au pauvre chemineau, il avait fortement serré de ses deux mains celle de Félicie et lui avait dit d'une voix émue:

«Oh! mademoiselle, que vous êtes bonne! que je vous remercie!»

La voiture s'éloigna. Quand on arriva, Anne dormait si profondément que sa bonne la prit, la déshabilla, la coucha sans qu'elle ouvrît les yeux. Laurent ne dormait qu'à moitié, il y voyait encore un peu; sa maman l'aida à se déshabiller, à faire une très courte prière et à se coucher.

XV - Conversations utiles

Félicie était restée dans le salon avec son oncle; il s'assit, lui prit la main, la fit asseoir près de lui.

«Ma chère petite, tu as eu un bon mouvement, tu y as cédé, c'est bien, très bien. Je vois que ton coeur est moins mauvais que je ne le croyais. Sais-tu ce qui te fait mal? Ce sont ces petits Castelsot, qui sont bêtes, ridicules, détestables et détestés. Crois-tu que je ne m'en sois pas aperçu chez les Robillard, et que tout le monde n'ait pas vu les airs ridicules, leurs moqueries méchantes?»

FÉLICIE. – Mais non, mon oncle, je vous assure que vous vous trompez...

LE GÉNÉRAL. – Non, non, ma fille, je ne me trompe pas, et tous ont vu et entendu comme moi. Je dis donc que ces gens-là sont une peste pour toi; tu sais qu'on fuit les pestiférés, de peur d'attraper leur peste. Fuis-les, crois-moi.

FÉLICIE. – Mais, mon oncle, ce sont les seuls du pays que je voie avec plaisir et qui m'amusent.

LE GÉNÉRAL. – Tu crois cela parce que tu ne fais attention qu'au titre et à la fortune. Sais-tu ce qu'était ce fier baron de Castelsot? Le fils du maître d'hôtel d'un de mes amis, le duc de la Folotte, ruiné maintenant par ses gens. Le père de ton baron a tant volé, que le fils s'est trouvé riche et a pu jouer à la Bourse, où il a gagné des sommes énormes, plus d'un million, m'a dit mon ami. Il a acheté un titre; sa femme est la fille de l'homme d'affaires du même duc et aussi voleur que le père du baron; elle a hérité de ses parents d'une somme considérable, trois ou quatre cent mille francs, et ils sont venus s'établir dans ce pays, où personne ne les connaît. Ils ont donné au château qu'ils ont bâti le nom de CASTELSOT, qu'ils ont pris eux-mêmes; leur vrai nom est FUTÉ. Voilà ce que sont tes amis. Tu vois s'ils sont dignes de toi. Ils te flattent, ils te donnent de mauvais conseils et de mauvais exemples; ils sont détestés dans tout le pays et ils te font détester. Il faut absolument te tirer de là et rompre toute amitié avec ces mauvais garnements.»

Félicie était atterrée. Profondément humiliée de son intimité avec des enfants de voleurs, elle commençait déjà à les détester. L'indignation se peignait sur sa figure.

Son oncle l'examinait en souriant.

«Je vois, ma fille, que tu es disposée à suivre mon conseil et que tu ne te laisseras plus diriger par ces deux petits sots.»

FÉLICIE, *avec indignation.* – Je ne veux plus leur parler ni les voir, mon oncle. Mais comment maman a-t-elle fait connaissance avec ces vilaines gens?

LE GÉNÉRAL. – Ta mère ne savait pas les détails que je te donne; ils sont venus chez elle; qui est toujours polie et aimable, les a bien accueillis, ils sont revenus souvent; elle a cherché à les éviter, parce que leur orgueil lui déplaisait; mais toi, tu cherchais à les rencontrer, tu les attirais, et ta mère, par complaisance pour toi, s'est laissé entraîner à les voir plus qu'elle n'aurait voulu. Il sera facile de ne plus les engager et de refuser leurs invitations.

FÉLICIE. – Tant mieux; et quand ils viendront, je me sauverai.

LE GÉNÉRAL. – Tu auras tort; il ne faut guère être grossier pour personne. Tu peux leur témoigner de la froideur, mais sans impolitesse. Et à présent, ma fille, va rejoindre ta bonne.

FÉLICIE. – Mais, mon oncle, j'ai faim, j'ai si peu mangé; c'était si sale chez les Robillard...

LE GÉNÉRAL. – Sale, non; c'était propre et très bon; mais, ajouta-t-il en riant, tu faisais, comme tes amis, la dégoûtée et la difficile; une autre fois tu te comporteras mieux. Va demander à manger à ta bonne, on te servira quelque chose.

Le général embrassa Félicie, qui était tout étonnée de voir son oncle si bon pour elle. En le quittant, elle lui dit, après quelque hésitation:

«Je vous remercie de votre bonté, mon oncle; à l'avenir je tâcherai d'être polie pour ce pauvre Diloy qui vous a sauvé la vie.»

«Tu feras bien, ma petite, et tu me feras grand plaisir. Tu n'auras pas à te repentir de ta bonne résolution.»

Félicie se retira très contente; elle se sentit plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Un quart d'heure après, Mme d'Orvillet vint rejoindre son frère au salon.

MADAME D'ORVILLET. – Que s'est-il donc passé entre toi et Félicie? Elle a dit deux fois que tu avais été bien bon pour elle et qu'elle ne serait plus méchante pour ce pauvre Diloy. J'ai été aussi étonnée qu'enchantée de ce changement de langage. Comment as-tu fait pour l'adoucir à ce point?

LE GÉNÉRAL. – D'abord en dansant avec elle ce galop effréné, ensuite en perdant les Castelsot dans son esprit. Tu sais ce que je t'ai raconté de ces gens-là; je lui ai ouvert les yeux sur leur naissance, sur leur fortune, il n'en a pas fallu davantage pour exciter son indignation et pour lui faire prendre tout de suite les sentiments opposés à ceux des amis,... qui ne le sont déjà plus. C'est pour ne pas faire comme eux qu'elle a résolu d'être polie pour Diloy. Je parie que, la première fois qu'ils se rencontreront, elle leur rendra les impertinences dont ils ont abreuvé hier les pauvres Robillard et Moutonet.

MADAME D'ORVILLET. – Ce serait très mal à elle; j'espère qu'elle ne le fera pas.

M. d'Alban causa longtemps avec sa soeur de Félicie et des événements de la journée. Ils cherchèrent les moyens de tirer Diloy et sa famille de la misère dans laquelle ils étaient plongés.

«Il doit venir me voir demain, dit le général; nous en causerons avec lui, et nous verrons ce qu'il sait faire et quelle est la position qui pourrait lui convenir.»

MADAME D'ORVILLET. – Quel malheur qu'il ait eu cette affaire avec Félicie! J'aurai pu l'occuper chez moi sans cela.

LE GÉNÉRAL. – Oui, mais il n'y faut pas songer; ce serait trop désagréable pour cette pauvre fille.

MADAME D'ORVILLET. – Et pour lui-même aussi; il en est si confus qu'il y penserait sans cesse et qu'il pourrait en laisser échapper quelque chose.

Avant de se séparer, M. d'Alban demanda à souper. Mme d'Orvillet tint compagnie à son frère.

LE GÉNÉRAL. – À présent, Hélène, nous pouvons aller nous coucher; mon dîner était bien loin. Je n'aurais pas dormi avec l'estomac creux comme je l'avais. Félicie a-t-elle mangé?

MADAME D'ORVILLET. – Oui, elle a mangé plus que nous encore; elle avait à peine dîné à deux heures; elle mourait de faim.

Le lendemain après déjeuner, on annonça Diloy, qui attendait M. d'Alban sur le perron.

MADAME D'ORVILLET. – Fais-le venir ici, Albert; nous causerons plus tranquillement, pendant que les enfants jouent dehors avec leur bonne.

LE GÉNÉRAL. – Très bien, chère amie. Amenez Diloy par ici, Flavien.

Le domestique revint avec Diloy, qui n'osait pas entrer dans le beau salon: les enfants se préparaient à sortir; en apercevant Félicie, Diloy s'arrêta tout court.

FÉLICIE. – Mon oncle vous attend, Diloy; n'ayez pas peur: nous sommes tous bons amis, ajouta Félicie. N'est-ce pas, mon oncle?

LE GÉNÉRAL, *lui souriant avec bonté.* – Oui, grâce à toi, ma chère enfant.

DILOY. – Oh! mademoiselle! c'est-y possible? Jamais je n'oublierai cette bonté; vos bonnes paroles me font un bien dont je ne saurais assez vous remercier.

Félicie s'aperçut que le brave homme avait les yeux pleins de larmes. Elle lui sourit gracieusement et sortit. Mme d'Orvillet la suivit, l'embrassa à plusieurs reprises et la pressa contre son coeur.

«Continue comme tu as commencé, chère enfant, et tu retrouveras toute notre tendresse.»

En rentrant au salon, elle trouva Diloy encore tout ému.

MADAME D'ORVILLET. – Vous voyez, mon ami, que Félicie ne vous garde plus rancune; ainsi n'y pensez plus et parlons de l'avenir au lieu de songer au passé.

LE GÉNÉRAL. – Assois-toi, mon brave garçon, et causons de ton avenir, comme dit ma soeur. Voyons, assois-toi: n'aie pas peur.

Diloy obéit et prit une chaise.

LE GÉNÉRAL. – Qu'est-ce que tu fais et qu'est-ce que tu sais faire?

DILOY. – Ma foi, monsieur le comte, je gagne ma vie comme je peux. Faute de mieux, je travaille au chemin de fer.

LE GÉNÉRAL. – Mais ce n'est pas un état.

DILOY. – C'est vrai, monsieur le comte, mais c'est du pain pour moi et pour mes quatre enfants.

LE GÉNÉRAL. – Que fait ta femme?

DILOY. – Avec quatre jeunes enfants, monsieur le comte, elle ne peut pas aller en journée; elle fait le ménage et elle soigne les enfants.

LE GÉNÉRAL. – Combien gagnes-tu?

DILOY. – Deux à trois francs par jour, ça dépend de l'ouvrage qu'on fait et de l'entrepreneur.

LE GÉNÉRAL. – Que pourrais-tu faire de mieux? As-tu un état, un métier quelconque? Que faisais-tu en Algérie quand j'y étais?

DILOY. – Avant de me marier j'étais jardinier. Quand je me suis rencontré avec monsieur le comte, près d'Alger, j'étais jardinier chez un colon qui s'établissait. Il vendait des légumes, des fruits.

LE GÉNÉRAL. – Connais-tu bien l'état de jardinier?

DILOY. – Quant à ça, je m'en flatte. Mon père était jardinier chez M. le marquis de Lataste; et il n'avait pas son pareil dans le pays. Il fallait voir nos légumes et nos fruits; les plus beaux des environs.

LE GÉNÉRAL. – Pourquoi n'y es-tu pas resté?

DILOY. – Mon père est venu à mourir, monsieur le comte; j'étais trop jeune: je n'avais pas encore tiré à la conscription. M. le marquis m'a renvoyé et on m'a offert cette place en Algérie. Je suis parti; mon maître s'y est ruiné. Je m'étais marié; j'avais déjà deux enfants; je suis revenu en France; j'ai vécu comme j'ai pu et je me suis trouvé ici dans le pays, travaillant au chemin de fer.

LE GÉNÉRAL. – Si nous te trouvions une place de jardinier, cela te conviendrait-il?

DILOY. – J'en serais bien heureux, monsieur le comte; mais ce n'est pas facile à trouver.

LE GÉNÉRAL. – Cela se trouve pourtant; nous allons nous en occuper ma soeur et moi.

DILOY. – Je remercie, monsieur le comte; ce serait un grand bonheur pour moi de me trouver placé tranquillement avec ma femme et mes enfants.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien, mon ami, cela viendra un jour ou l'autre. En attendant, continue ton métier de chemineau, et si tu te trouves gêné, viens nous trouver, ma soeur et moi; nous te viendrons en aide.

DILOY. – Je suis bien reconnaissant à monsieur le comte de ses bontés pour moi. Tant que j'aurai de l'ouvrage, j'espère ne pas avoir à importuner monsieur et madame. Le bon Dieu ne m'a jamais fait défaut; jusqu'à présent ma femme et mes enfants n'ont manqué de rien.

MADAME D'ORVILLET. – Mais, mon pauvre ami, vous manquez de tout! Vous n'avez rien dans votre ménage.

DILOY. – Pourvu que nous ayons du pain et de quoi nous couvrir, nous n'en demandons pas davantage.

Avec les cent francs que m'a valu mon ours, nous avons payé notre loyer, le boulanger, ce que nous devions au boucher, à l'épicier, au sabotier, et nous avons encore devant nous les cinquante francs que madame la comtesse a bien voulu nous donner.

M. d'Alban et sa soeur admiraient la modération du pauvre chemineau, qui se trouvait satisfait de si peu. Ils continuèrent à causer jardinage et travail; et, en se quittant, M. d'Alban voulut donner deux pièces de vingt francs au brave homme, qui les refusa, assurant toujours qu'il ne manquait de rien, qu'il avait de l'argent devant lui.

Quand ils furent seuls, Mme d'Orvillet dit à son frère: «Albert, tu avais une idée en le questionnant sur ses talents de jardinier; je crois la deviner.»

LE GÉNÉRAL. – C'est vrai, j'ai mon idée; mais il nous faut y réfléchir, à cause de l'aventure de cette pauvre Félicie. Je dis nous, parce que je vois que tu as la même pensée que moi.

MADAME D'ORVILLET. – Oui! et c'est l'effort méritoire de Félicie qui me l'a donnée.

LE GÉNÉRAL. – Nous lui en parlerons à la première occasion.

«Voici une lettre pour madame», dit la bonne en entrant. Mme d'Orvillet prit la lettre, la lut et dit:

«Voilà du monde qui nous arrive, Valérie. Ce sont mes nièces Gertrude et Juliette avec leur tante de Saintluc. Vous leur ferez préparer les chambres en face de la mienne; elles arrivent demain.»

LA BONNE. – Je vais avertir la femme de chambre de madame.

MADAME D'ORVILLET. – Très bien; prévenez aussi Baptiste pour que tout soit prêt aujourd'hui; elles seront ici demain matin avant onze heures.

La bonne sortit.

LE GÉNÉRAL. – Je suis très content de cette visite pour Félicie; Gertrude est si bonne, si raisonnable et puis elle a tant d'esprit et de gaieté qu'elle se fera aimer de ta fille et qu'elle lui fera certainement du bien.

MADAME D'ORVILLET. – Et pour nous-mêmes Mme de Saintluc nous sera d'une société fort agréable.

LE GÉNÉRAL. – C'est une femme charmante; elle a été veuve très jeune, je crois?

MADAME D'ORVILLET. – Quinze jours après son mariage, M. de Saintluc a été pris d'une fièvre pernicieuse, et il est mort après une maladie de trois jours.

LE GÉNÉRAL. – L'a-t-elle beaucoup regretté?

MADAME D'ORVILLET. – Elle a été affligée pendant quelque temps; mais tu sais que ce mariage lui a été imposé par sa mère; elle n'aimait guère son mari; et puis elle l'avait si peu connu, que son chagrin n'a pas été de très longue durée.

LE GÉNÉRAL. – Et par quel hasard est-ce elle qui nous amène Gertrude, et pas notre soeur?

— Parce qu'Amélie est partie pour les Pyrénées avec son mari, et sa belle-soeur, Mme de Saintluc, lui a proposé de nous amener Gertrude, pour la distraire du chagrin de sa séparation avec sa mère.

LE GÉNÉRAL. – Très bien! Cela me fera plaisir de les revoir. Je n'ai pas vu Mme de Saintluc depuis son mariage, c'est-à-dire depuis dix ans; et quant à Gertrude, elle avait dix ans la dernière fois que je l'ai vue.

MADAME D'ORVILLET. – Elle en a quatorze à présent; c'est une jeune personne tout à fait exceptionnelle pour tout ce qui est beau et bien. Le plus charmant caractère; le coeur le plus aimant, le plus dévoué; l'esprit le plus intelligent, le plus aimable, le plus enjoué; les goûts les plus raisonnables; la piété la plus sage, la plus éclairée.

LE GÉNÉRAL. – Peste! quel portrait tu fais de notre nièce! Si elle avait vingt ans de plus, je l'épouserais tout de suite; je serais sûr d'être le plus heureux des hommes.

MADAME D'ORVILLET, *riant*. – Oui; mais, comme elle a quatorze ans et qu'elle est ta nièce, il faut que tu cherches ailleurs.

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Ou bien que je ne cherche pas du tout. J'aime mieux cela; au moins je vais tranquille, je vais où je veux, et je vis comme cela me convient. Je n'aime pas à être tenu.

MADAME D'ORVILLET. – Allons rejoindre les enfants, mon ami, nous ferons une grande promenade.

LE GÉNÉRAL. – Et en revenant, nous préparerons une pêche dans le petit étang pour demain.

MADAME D'ORVILLET. – Tu as raison; nous nous donnerons un plat de poisson. Gertrude, Juliette et nos enfants seront enchantés.

Tout fut préparé pour la pêche du lendemain; l'étang se trouvait à quelques centaines de pas du château. Les enfants furent très joyeux de cette bonne pensée de leur oncle et de l'arrivée de leurs cousines Gertrude et Juliette qu'on leur annonça pour le lendemain.

XVI - Arrivée de Gertrude

Félicie n'était pas très contente de l'arrivée de Gertrude, dont la simplicité, la bonté, la douceur contrastaient avec sa hauteur et ses habitudes impérieuses. Laurent et Anne étaient très heureux de revoir leurs cousines, Juliette surtout, qui n'avait que huit ans et qui serait leur compagne de jeux.

Longtemps avant l'heure de l'arrivée, les enfants étaient dans l'agitation de l'attente. Laurent demanda à sa bonne s'il y avait des joujoux dans la chambre de Juliette.

LA BONNE. – Non, mon cher petit; il n'y a rien du tout: vous lui prêterez les vôtres quand elle viendra jouer avec vous.

LAURENT. – Mais dans sa chambre elle s'ennuiera.

LA BONNE. – Vous verrez cela avec elle, quand elle sera arrivée.

LAURENT. – Je voudrais bien lui en donner un peu d'avance. Voyons, Anne, qu'est-ce que nous porterons chez Juliette?

ANNE. – Demandons à maman la belle poupée de cire et le beau trousseau que m'a donnés mon oncle.

LAURENT. – C'est ça! Et moi, je vais lui donner... Quoi donc? Mon grand cheval?...

LA BONNE. – Ce n'est pas un joujou de fille.

LAURENT. – C'est vrai!... Et mon théâtre avec des personnages?

ANNE. – Ce serait très bien; elle jouera des comédies.

LAURENT. – Et toi, Félicie, qu'est-ce que tu leur donneras?

FÉLICIE. – Je ne leur donnerai rien du tout. Gertrude est trop grande et Juliette est trop petite.

LAURENT. – Si tu mettais chez Gertrude des livres? Par exemple les huit volumes de la *Semaine des enfants?*

FÉLICIE. – Non; c'est trop beau; elle les abîmerait.

LAURENT. – Oh! pauvre Gertrude! elle n'aura donc rien?

FÉLICIE. – Elle n'a besoin de rien; elle apportera avec elle ce qu'il faut.

LAURENT. – Tu es avare. Ce n'est pas gentil ça.

FÉLICIE. – Je ne suis pas avare, mais je ne veux pas qu'on me salisse mes beaux livres.

LAURENT. – Je te dis qu'elle les soignera très bien.

FÉLICIE. – Et moi je te dis que je ne veux pas les donner; donne tes affaires si tu veux: moi je garde les miennes.

ANNE. – Alors, puisque tu es si méchante, je vais lui donner Jean Bourreau et les Défauts horribles.

FÉLICIE. – Ce sera joliment bête! Gertrude qui a quatorze ans et qui fait la grande dame!

ANNE. – Non! elle ne fait pas la grande dame; elle est très bonne, bien meilleure que toi.

FÉLICIE. – Tu cherches toujours à me dire des choses désagréables.

ANNE. – Et toi donc? Tu en dis à tout le monde.

FÉLICIE. – Ce n'est pas vrai.

ANNE. – Si, c'est vrai. Le pauvre chemineau, tu as été très méchante pour lui.

FÉLICIE. – Je te prie de ne plus me parler de ce chemineau; cela m'ennuie.

LAURENT. – Tiens! hier tu lui as donné la main.

FÉLICIE, *embarrassée.* – Ce n'était pas pour lui, c'était pour faire plaisir à mon oncle.

LAURENT. – Pas du tout, pas du tout; c'est parce que tu as été bonne une minute, et parce que tu t'es rappelé qu'il t'a sauvée de l'ours. Et à présent voilà que tu l'oublies de nouveau et que tu redeviens méchante.

FÉLICIE. – Dieu! que ces enfants sont insupportables!

LA BONNE. – Voyons, mes enfants. Laissez votre soeur tranquille; elle a eu un bon mouvement, j'espère qu'elle en aura d'autres encore, mais il ne faut pas l'obliger à donner ses livres à Gertrude parce que vous donnez vos joujoux à Juliette. Quand vos cousines seront ici, je suis bien sûre que Félicie ne refusera pas de prêter ses livres à Gertrude, mais il ne faut pas l'y obliger d'avance.

FÉLICIE. – Certainement que je veux bien les prêter, mais plus tard.

LA BONNE. – Alors c'est très bien; et que chacun reste maître de ses affaires.

Laurent et Anne portèrent chez Juliette (qui devait avoir la même chambre que sa soeur) le théâtre et la poupée qui étaient chez leur maman. Ils avaient à peine fini leurs arrangements, qu'on entendit le

roulement de la voiture qui arrivait. Ils se précipitèrent tous vers le perron et s'y trouvèrent au moment où l'on ouvrait la portière.

Mme d'Orvillet et le général les aidèrent à descendre de voiture; Gertrude et Juliette furent embrassées dix et vingt fois.

LAURENT. – Comme tu es grandie, Juliette!

JULIETTE. – Et toi donc! je ne t'aurais pas reconnu. Anne est aussi très grandie.

FÉLICIE. – Gertrude a la tête de plus que toi. Tu me rattraperas bientôt. D'ailleurs j'ai presque trois ans de plus que toi.

FÉLICIE. – Oui, tu n'es plus une petite fille: tu es une demoiselle.

GERTRUDE. – Une demoiselle qui est aussi petite fille que toi et que Laurent pour le jeu et les courses dans les champs.

LAURENT. – Ah! tu joues encore?

GERTRUDE. – Comment, si je joue? Demande à Juliette: c'est moi qui suis à la tête de tous les jeux et des dînettes du voisinage.

ANNE. – Et Félicie qui ne veut plus jouer avec nous, parce que nous sommes trop petits et trop bêtes pour elle.

Félicie devint rouge et embarrassée; Gertrude rougit aussi pour elle et s'écria:

«Tu verras que Félicie apprendra à jouer et à courir tout comme nous. Je lui montrerai différents jeux très amusants.»

LE GÉNÉRAL, *embrassant Gertrude.* – Je vois que tu es toujours la bonne, l'excellente Gertrude d'il y a trois ans, lorsque je t'ai quittée.

GERTRUDE. – On m'a fait cette réputation, que je ne mérite guère, mon oncle; on est trop bon pour moi; mais je fais tous mes efforts pour arriver un jour à la mériter.

On alla au salon; après quelques instants de conversation et après avoir admiré les fleurs qui ornaient les vases et les corbeilles, Mme de Saintluc demanda à monter dans sa chambre pour se débarrasser de son chapeau et de son mantelet.

Gertrude et Juliette la suivirent, accompagnées par les enfants. Laurent et Anne s'empressèrent de faire voir à Juliette la poupée et son trousseau, le théâtre, etc.

«Et toi, pauvre Gertrude, dit Anne, tu n'as rien. Je t'ai seulement donné JEAN BOURREAU et LES DÉFAUTS HORRIBLES; c'est très amusant, mais je n'ai plus rien.»

GERTRUDE, *l'embrassant.* – Merci, ma bonne petite Anne; tu es bien gentille. Cela m'amusera beaucoup.

— Veux-tu que je t'explique tout de suite? dit Anne, enchantée de la reconnaissance de Gertrude.

GERTRUDE, *souriant*. – Merci, chère petite; pas à présent, parce que je vais me lisser les cheveux, me laver les mains, et qu'ensuite on va déjeuner. Mais plus tard; tu m'aideras à comprendre les images.

ANNE. – Oui, oui, je t'aiderai beaucoup, parce que je les connais très bien.

Laurent et Anne emmenèrent Juliette dans leur chambre pour voir Valérie et les joujoux. Gertrude et Félicie restèrent seules. Félicie était un peu gênée au commencement.

FÉLICIE. – Es-tu fatiguée, Gertrude.

GERTRUDE. – Fatiguée? pas du tout; nous sommes parties à huit heures et nous sommes arrivées à onze. Le voyage n'est pas long.

FÉLICIE. – Et à quelle heure t'es-tu levée?

GERTRUDE. – À six heures, comme d'habitude. J'ai été à la messe de sept heures, comme toujours; j'ai déjeuné et nous sommes parties.

FÉLICIE. – Avec qui vas-tu à la messe?

GERTRUDE. – Avec ma tante de Saintluc quand maman ne peut pas m'y mener. Pauvre maman! la voilà bien loin de moi. Pourvu que je ne lui manque pas trop! Elle est si bonne; elle m'aime tant!

Les yeux de Gertrude se remplirent de larmes; elle voulut sourire à Félicie pour ne pas l'attrister, mais, au lieu de sourire, ce furent des larmes qui coulèrent, et elle pleura.

Félicie la regardait avec surprise.

«Tu pleures pour un mois de séparation?» lui dit-elle.

GERTRUDE. – Je n'ai jamais quitté maman, et je l'aime tant!

Félicie ne disait rien. Gertrude essuya ses yeux et chercha à reprendre sa gaieté.

GERTRUDE. – Tu as raison; c'est bête! Tu vois comme je suis enfant; entre nous deux, c'est toi qui es la plus raisonnable.

Félicie, flattée, l'embrassa. La cloche du déjeuner sonna.

FÉLICIE. – Tu n'as plus qu'un quart d'heure pour t'arranger.

GERTRUDE. – Vite, vite, de l'eau, du savon.

Elle ouvrit son sac de toilette, en retira ce qu'il lui fallait, lava ses yeux, se lissa les cheveux, remit son filet, se lava les mains après avoir secoué la poussière de sa robe, et fut prête à descendre, gaie et souriante. Elles retrouvèrent au salon toute la société. Le général la prit par la main et l'emmena dans une embrasure de fenêtre.

«Ma petite Gertrude, tu as pleuré? Est-ce que Félicie...?»

GERTRUDE, *vivement*. – Non, non, mon oncle, c'est que j'ai pensé à pauvre maman, et alors...

LE GÉNÉRAL. – Et alors ton coeur s'est fondu, et tu vas recommencer si je continue bêtement à

t'interroger.

Le général l'embrassa encore.

«Sais-tu que tu pourras faire beaucoup de bien à notre pauvre Félicie?»

GERTRUDE. – Comment cela, mon oncle?

LE GÉNÉRAL. – Par ton exemple et tes conseils. Je te parlerai de cela plus tard, quand nous serons seuls.

GERTRUDE. – Est-ce qu'elle a toujours un peu... de fierté?

LE GÉNÉRAL. – Plus que jamais, mon enfant.

GERTRUDE. – Ce ne sera rien, mon oncle; cela passera, vous verrez...

LE GÉNÉRAL. – Cela passera, peut-être, toi aidant.

On annonça le déjeuner.

«Tant mieux, dit le général en offrant le bras à Mme de Saintluc; je meurs de faim.»

MADAME DE SAINTLUC. – C'est nous qui vous faisons déjeuner trop tard.

LE GÉNÉRAL. – Pas du tout; onze heures et demie est l'heure accoutumée, et c'est pour cela que j'ai si faim.

MADAME DE SAINTLUC, *souriant.* – Ah oui! l'exactitude militaire.

XVII - Gertrude est charmante

On fit tellement honneur au déjeuner, que Mme d'Orvillet s'excusa en riant de n'avoir pas commandé pour quinze au lieu de huit.

«J'aurais dû prévoir l'effet du grand air et du bon air de ce pays, et compter chaque convive double.»

MADAME DE SAINTLUC. – Mais nous n'avons pas déjà tant mangé, il me semble.

MADAME D'ORVILLET. – Parlez pour vous, Pauline; nous autres, petits et grands nous avons dévoré.

LE GÉNÉRAL. – Voyons, pas de calomnies et comptons nos plats,... vides à présent, mais qui contenaient:

Huit litres de potage;
Un filet de boeuf de dix livres;
Seize côtelettes sur purée de pois;
Un pâté de volaille pour vingt;
Une casserole de haricots verts;
Une tarte aux cerises, immense;
Fromage, fruits, compotes;
Café, thé, chocolat.

Des rires prolongés accueillent ce menu, vrai quant au nombre, mais grossi quant à l'énormité des plats.

MADAME D'ORVILLET, *riant*. – Comme tu exagères, Albert!

LE GÉNÉRAL. – Je dis la pure vérité et j'admire les reproches que tu t'adresses. Nous sommes à demi étouffés, et tu trouves qu'il n'y en a pas encore assez?

MADAME D'ORVILLET. – Vous êtes satisfaits, je suis contente. Mes enfants, allez vous promener pendant une heure; après quoi, nous irons pêcher.

LAURENT. – Nous préparerons les vers pour les lignes pendant que vous vous reposerez, maman.

JULIETTE. – Quels vers? Où les prendras-tu?

LAURENT. – Dans le potager; en bêchant on en trouve une quantité.

JULIETTE. – Allons, allons, ce sera très amusant.

FÉLICIE. – Est-ce que tu vas y aller aussi, Gertrude?

GERTRUDE. – Certainement, je les aiderai. Je me charge de bêcher.

FÉLICIE. – Mais c'est dégoûtant; il faut faire faire cet ouvrage par le jardinier.

ANNE. – Ce sera bien plus amusant de le faire nous-mêmes.

LAURENT. – Et puis, il faut laisser déjeuner le pauvre jardinier.

FÉLICIE. – Il pourrait bien déjeuner plus tard; il ne mourra pas pour attendre une heure.

GERTRUDE. – Mais pourquoi faire attendre ce pauvre homme, puisque nous pouvons bêcher nous-mêmes. Viens, ma bonne Félicie, donne-moi le bon exemple. (*Tout bas.)* J'ai besoin que tu m'encourages, car je trouve comme toi que ces vers sont un peu dégoûtants à ramasser. (*Haut.)* Allons, c'est Félicie qui est notre chef; elle nous mène, obéissons-lui.

Félicie hésita un instant; cédant au sourire encourageant de Gertrude, elle se mit pourtant à la tête de la bande, qui partit en courant, devançant son chef.

GERTRUDE. – Merci, Félicie; je fais comme toi, je me dévoue.

Félicie se mit à courir, Gertrude la suivit; on se mit au travail; chacun bêcha, ramassa les vers. Gertrude fit semblant d'admirer le courage de Félicie et de vouloir l'imiter, tandis que, par le fait, c'était elle qui entraînait sa cousine. L'heure était passée; il était temps de rejoindre les parents. Il y avait une boîte pleine de vers, mais les mains étaient sales; Gertrude donna l'idée de les laver dans le bassin.

«Commençons nous deux, Félicie, puis nous ferons laver les mains aux petits... Petits, ajouta-t-elle, notre chef vous ordonne d'attendre que nos mains soient lavées, pour ne pas salir vos habits pendant que nous vous tiendrons.»

LAURENT. – Pourquoi ça nous tenir?

GERTRUDE. – Pour que vous ne fassiez pas la culbute dans le bassin en vous lavant les mains.

Tout se fit avec ordre; quand les mains de Gertrude et de Félicie furent propres et essuyées avec leurs mouchoirs, elles firent avancer les petits en ligne; ils barbotèrent tant qu'ils voulurent, et tous se mirent à courir pour rejoindre leurs parents, qui étaient prêts et qui les appelaient.

Un domestique fut chargé de porter les lignes, la boîte de vers et un seau pour y mettre le poisson. On se mit en route, les enfants courant en avant et jouant, sautant à qui mieux mieux, Gertrude en tête.

Le général jeta un regard connaisseur sur l'étang et ses bords; il reconnut tout de suite les meilleurs endroits, y plaça Gertrude, Juliette, Laurent et Anne, et donna à Félicie le poste le moins avantageux.

«Quant à moi, dit-il, je promènerai ma ligne de tous côtés et je surveillerai les pêcheurs, de crainte d'accident.»

Gertrude prit un poisson au bout de cinq minutes, puis un second et un troisième, pendant que Laurent et Anne, quoique aidés par leur bonne, n'en avaient qu'un, et Félicie pas un seul; le poisson ne mordait même pas à son hameçon.

«On m'a donné la plus mauvaise place, dit-elle d'un air mécontent.»

GERTRUDE. – Veux-tu la mienne? Je suis fatiguée.

FÉLICIE. – Fatiguée! Déjà? Tu n'es pas forte sur la pêche.

GERTRUDE. – Non, j'ai toujours été maladroite.

LE GÉNÉRAL. – Et pourtant tu as déjà pris trois poissons.

GERTRUDE. – Parce qu'ils se sont entêtés à se laisser prendre, mon oncle; je ne tire jamais à temps. S'il en venait un gros, je suis sûre que je le laisserais échapper; Félicie, qui est adroite, s'en tirera beaucoup mieux que moi.

Et Gertrude passa sa ligne à Félicie, qui la prit avec empressement.

«Bonne fille! lui dit le général. Ta tante Hélène a bien raison.»

— En quoi, mon oncle?

LE GÉNÉRAL, *souriant.* – En quelque chose qui te regarde, mais que je ne te dirai pas. Viens faire un tour de promenade avec moi; il fait un temps magnifique, et j'ai beaucoup de choses à te dire.

Le général voulait en effet mettre Gertrude au courant du défaut principal du caractère de Félicie, et des conséquences fâcheuses d'un orgueil que la société des petits Castelsot avait beaucoup augmenté. Le général raconta à Gertrude plusieurs traits d'impertinence de sa cousine et des Castelsot, dont il lui fit l'histoire. Pendant ce récit, un homme, venant à leur rencontre, salua et se rangea pour laisser passer l'oncle et la nièce.

LE GÉNÉRAL. – Ah! c'est toi, mon brave Diloy; je suis bien aise de te rencontrer pour te faire connaître à ma nièce Gertrude, la meilleure fille que j'aie jamais rencontrée.

Gertrude salua d'un air gracieux.

LE GÉNÉRAL. – Sais-tu, ma fille, qui je te présente? Un homme qui, par son courage, m'a sauvé la vie, il y a quelques années, en Algérie.

Et M. d'Alban lui raconta en peu de mots l'histoire des trois Bédouins.

Gertrude dit à Diloy d'une voix émue:

«Je ne sais pas encore votre nom, mon brave homme, mais je vous regarde comme de la maison. Jamais je n'oublierai ce que nous vous devons.»

LE GÉNÉRAL. – Tu lui dois plus que tu ne penses; il en a secouru d'autres que moi; je te raconterai cela. Ce brave Diloy! Il ne se sauve pas devant le danger, celui-là!

GERTRUDE. – Diloy! C'est un nom que je n'oublierai certainement pas.

DILOY. – Vous êtes trop bonne, mam'selle; oh oui! bien bonne. Cela se voit à votre figure si aimable.

LE GÉNÉRAL. – Où allais-tu comme ça, mon ami?

DILOY. – Je venais dire à monsieur le comte qu'on me propose du travail; avant d'accepter, je voudrais consulter monsieur le comte, qui me dirait si c'est du solide, du bon.

LE GÉNÉRAL. – Bien, mon ami; peux-tu attendre une heure?

DILOY. – Mon Dieu oui, monsieur le comte; aussi bien, ma demi-journée est perdue à cause de ce monsieur qui m'a demandé, et qu'il m'a fallu aller voir.

LE GÉNÉRAL. – Bien; en m'attendant, va, je t'en prie, du côté de l'étang; tu y trouveras ma soeur et les enfants, qui pêchent à la ligne; tu leur donneras un coup de main s'ils en ont besoin; en cas d'accident,... je compte sur toi, ajouta le général en lui tendant la main.

DILOY. – Quant à ça, monsieur le comte n'a pas à s'inquiéter; moi, je suis affectionné aux enfants, je ne les laisserai pas avoir du mal; monsieur le comte a raison de compter sur moi. Au revoir, monsieur le comte et mademoiselle.

— Au revoir bientôt, Diloy, dit Gertrude avec un sourire.

— En voilà une qui est aimable! murmura Diloy en s'en allant.

GERTRUDE. – Mon oncle, qui donc ce bon Diloy a-t-il encore sauvé?

LE GÉNÉRAL. – Parbleu! rien que ta tante Hélène, Félicie, Laurent et Anne.

Et il raconta à Gertrude la visite du chemineau au château de Castelsot, la rencontre dans la forêt, le combat contre l'ours et l'ingratitude de Félicie, un peu atténuée par son bon mouvement de la veille.

«L'excellent, le brave homme! s'écria Gertrude. Mais je ne comprends pas deux choses, mon oncle: d'abord la visite chez les Castelsot, et puis l'aversion de Félicie.»

LE GÉNÉRAL. – Aïe, aïe! je me suis fourvoyé... Pour te faire comprendre le tout, je dois commettre une indiscrétion... Et pourtant il ne faut pas te laisser croire Félicie plus mauvaise qu'elle ne l'est... Ma foi, tant pis, je vais te dire tout. Tu es discrète, j'en suis sûr. Es-tu discrète?

GERTRUDE. – J'espère que oui, mon oncle; il me semble que je ne parlerai jamais de ce que vous m'aurez dit sous le sceau du secret.

LE GÉNÉRAL. – Bon; alors je vais t'expliquer ce que tu ne peux pas comprendre.

M. d'Alban lui raconta la rencontre fatale de Félicie avec le chemineau; les regrets de ce dernier; ses excuses, son vif désir de réparer le mal qu'il avait fait; sa discrétion, sa conduite délicate; le ressentiment de Félicie, l'effort qu'elle avait fait la veille et l'avant-veille pour parler amicalement à cet homme qui s'était oublié dans son ivresse au point de la frapper; ensuite, sa rencontre à lui avec le brave Diloy à la noce des Robillard; toutes les impertinences de Félicie et des Castelsot, et enfin sa dernière conversation avec Félicie au retour de la noce et le lendemain.

«Pauvre Félicie! dit Gertrude. Je comprends ce qu'elle a dû éprouver: c'est beau à elle d'avoir pardonné une si grande offense et une si terrible humiliation.»

LE GÉNÉRAL. – Qu'aurais-tu fait, toi, à sa place?

GERTRUDE, *avec hésitation.* – Je ne sais pas trop, mon oncle... Vous savez que je n'ai pas le même caractère que Félicie...

LE GÉNÉRAL, *vivement.* – Oh! pour cela, non!... Mais aurais-tu pardonné et oublié? C'est-à-dire bien pardonné? Du fond du coeur?

GERTRUDE, *rougissant.* – Mon oncle,... je ne peux jamais garder rancune à personne,... surtout si je vois qu'on regrette le mal qu'on a fait. Oh! alors, non seulement je me sens obligée de pardonner, mais je me sens attirée d'affection vers mon ennemi, et je l'aime comme un ami.

Son oncle la saisit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises en disant:

«Coeur admirable! Admirable nature! Hélène avait bien raison.»

Gertrude ne demanda plus en quoi sa tante avait raison; elle devinait et rougissait, ne croyant pas mériter ces éloges.

XVIII - Encore le chemineau sauveur

Pendant que M. d'Alban causait avec sa nièce, Diloy était arrivé à l'étang; il dit à Mme d'Orvillet que c'était par ordre de M. d'Alban qu'il venait offrir ses services; les deux petits le reçurent avec joie.

«Qui est ce brave homme?» demanda Juliette.

ANNE. – C'est le bon chemineau.

JULIETTE. – Quel chemineau? Qu'est-ce que c'est qu'un chemineau?

LAURENT. – Un chemineau, c'est un homme qui travaille au chemin de fer.

JULIETTE. – Et pourquoi dis-tu bon chemineau? Qu'est-ce qu'il a de si bon?

ANNE. – Tu ne sais donc pas qu'il nous a sauvés de l'ours?

JULIETTE. – Non; quel ours?

ANNE. – L'ours échappé qui voulait nous manger.

JULIETTE. – Ah! mon Dieu! raconte-moi cela. Je ne sais rien, moi.

ANNE. – Laurent va te raconter; moi je ne sais pas très bien. Raconte, Laurent.

LAURENT. – Eh bien, voilà. Le chemineau était couché dans le bois où nous passions avec maman.

JULIETTE. – Quel bois? Il y a donc des ours par ici?

LAURENT. – Je crois bien! Un ours énorme, avec une bouche énorme, des griffes énormes. Et le chemineau dit à maman: «Il y a un ours par ici; un ours échappé.»

JULIETTE. – D'où était-il échappé?

LAURENT. – De sa cage où on le montrait. Et le chemineau dit qu'il va venir avec nous pour tuer l'ours.

ANNE. – Qui voulait nous manger?

LAURENT. – Et voilà que nous allons; nous avions bien peur, comme tu penses.

ANNE. – Et maman aussi.

LAURENT. – Laisse-moi parler, tu m'empêches. Et voilà l'ours qui hurle et qui arrive, et le chemineau se jette devant nous, et l'ours se jette sur lui; tu juges comme nous avions peur!

ANNE. – Et maman aussi.

LAURENT. – Mais tais-toi donc. Le chemineau n'a pas peur; il se jette sur l'ours et lui enfonce dans la bouche un petit bâton pointu qui entre dans sa langue et dans son palais. L'ours ne peut plus fermer la bouche; il crie horriblement; le chemineau lui jette une corde qui l'étrangle; l'ours donne des coups de griffes au bon chemineau, qui le bat tant qu'il peut avec un autre bâton très gros. L'ours tombe et griffe toujours; le chemineau le bat toujours. L'ours fait semblant d'être mort.

ANNE. – Il était mort tout de bon.

LAURENT. – Mais non, puisqu'il est encore vivant. Le chemineau lui met une chaîne; il tire tant qu'il peut; l'ours ne crie plus, ne bouge plus. Le chemineau lâche un peu la chaîne et lui attache les pattes avec la corde. L'ours grogne et bouge un peu; le chemineau le bat encore horriblement; le pauvre chemineau est couvert de sang.

ANNE. – Les jambes seulement.

LAURENT. – C'est bien assez, les jambes. Alors nous pleurons.

ANNE. – Et maman aussi. Pas Félicie.

LAURENT. – Laisse-moi donc raconter.

ANNE. – Tu oublies toujours maman.

LAURENT. – Je n'oublie pas; j'aurais dit après.

ANNE. – Il vaut mieux dire tout de suite.

LAURENT. – Non, ça dérange. Alors maman lui attache nos mouchoirs autour des jambes.

JULIETTE. – À l'ours?

LAURENT. – Non, au chemineau. Maman attache le mouchoir.

ANNE. – Pas celui de Félicie.

LAURENT. – Ça ne fait rien; laisse-moi parler. Puis maman nous prend par la main.

ANNE. – Pas Félicie.

LAURENT. – Mon Dieu, Anne, que tu es ennuyeuse! Félicie courait après nous. Et maman envoie Saint-

Jean avec la carriole pour ramener l'ours et le pauvre chemineau tout en sang.

JULIETTE. – Pourquoi n'a-t-on pas tué l'ours?

LAURENT. – Parce que le maître avait promis cent francs pour qu'on lui ramène son ours, et le pauvre chemineau, qui est pauvre, voulait gagner cent francs.

ANNE. – Et puis encore, tu oublies que le chemineau a sauvé mon oncle des méchants Bédouins.

JULIETTE, *effrayée*. – Comment! vous avez aussi des Bédouins par ici?

LAURENT. – Non, c'était en Algérie. Comment veux-tu, Anne, que je raconte tout à la fois? Et puis, j'ai oublié l'histoire des Bédouins; je ne sais plus comment il l'a sauvé.

ANNE. – Ah bien! mon oncle le dira à Juliette

JULIETTE. – C'est très effrayant, tout cela. Le vilain ours! Pauvre chemineau! Je voudrais bien le voir.

LAURENT. – Viens, il est là avec Félicie.

Diloy était en effet près de Félicie, qui se tenait tout au bord de l'étang, et qui se penchait en avant pour allonger sa ligne. Elle avait été contrariée de voir approcher le chemineau; ses bons sentiments étaient déjà effacés; elle avait repris son ancienne irritation contre lui.

Quand Diloy lui dit: «Bonjour, mam'selle; c'est votre oncle qui m'envoie pour vous aider», Félicie ne lui répondit pas et le regarda de son air hautain.

DILOY. – Prenez garde de tomber, mam'selle; vous êtes bien près du bord, et vous êtes bien penchée en avant.

FÉLICIE. – Je n'ai pas besoin qu'on me conseille; je sais pêcher.

DILOY. – Je ne me permets pas de vous donner des conseils, mademoiselle. Je vous préviens seulement du danger.

FÉLICIE. – Il n'y a pas de danger, et maman et ma bonne sont là pour venir à mon secours si j'en ai besoin.

DILOY. – Mais si vous tombez à l'eau, mademoiselle, ce ne serait pas votre maman ni votre bonne qui pourrait vous repêcher; l'eau est profonde à cet endroit; il y a plus de deux mètres.

FÉLICIE. – Je vous prie de ne pas vous inquiéter de moi. Laissez-moi; vous faites peur au poisson avec votre grosse voix.

DILOY. – Qu'est-ce qui vous a donc retournée contre moi, mademoiselle? Hier vous aviez été si gentille et si bonne.

Au moment où Félicie se tournait avec violence vers le pauvre chemineau, son pied glissa; elle eut à

peine le temps de pousser un cri terrible:

«Diloy! au secours!»

Et elle disparut au fond de l'étang.

Diloy s'élança après elle, la rattrapa dans ses bras; mais le bord était trop escarpé, il dut nager jusqu'à un endroit où il était possible d'aborder. Il eut soin de soutenir Félicie d'une main, tandis qu'il nageait de l'autre bras; il la déposa sur l'herbe au milieu des cris des enfants, de Mmes d'Orvillet et de Saintluc qui accouraient au secours de Félicie.

Elle n'avait pas perdu connaissance; elle était seulement étourdie par l'eau et par la terreur. Quand elle fut remise et sur pied, elle regarda autour d'elle et se jeta dans les bras du pauvre chemineau qu'elle venait de repousser si durement; elle l'embrassa à plusieurs reprises.

«Diloy! mon bon Diloy! sans vous j'étais perdue! C'est bien vous qui m'avez sauvée!»

Le pauvre Diloy, heureux du service qu'il avait rendu et de la reconnaissance que lui témoignait Félicie, l'assurait qu'il n'avait fait que son devoir, et la trouvait bien bonne de lui adresser des remerciements.

M. d'Alban et Gertrude avaient entendu le cri de Félicie, ceux des enfants, de la bonne et de Mme d'Orvillet. Ils accouraient en toute hâte et furent surpris de voir Félicie ruisselant d'eau. En quelques mots on leur expliqua ce qui était arrivé.

«Oh! Félicie, lui dit Gertrude, quelle terreur j'ai éprouvée en entendant ton cri d'angoisse!»

Et Gertrude serra les mains de Diloy dans les siennes.

«Bon Diloy, de quel malheur vous nous avez préservés!»

Mme d'Orvillet pleurait; à son tour elle remercia avec émotion le sauveur de sa fille. Les enfants voulurent tous l'embrasser. Le pauvre homme était si ému qu'il ne pouvait prononcer une parole. Le général lui secoua vivement la main, et, lui prenant le bras:

«Viens, mon ami, viens boire un verre de vin chaud pour te remonter, et changer de vêtements. Ces dames vont s'occuper de notre petite Félicie.»

DILOY. – Vous êtes mille fois trop bon, monsieur le comte, je ne mérite pas tout cela. Ce n'est pas une grande affaire que de repêcher un enfant quand on sait nager.

LE GÉNÉRAL. – Viens toujours, mon ami; je vais envoyer un homme à cheval demander d'autres vêtements à ta femme.

DILOY. – C'est inutile, monsieur le comte; je me sécherai bien au feu de la cuisine, si vous voulez bien le permettre.

LE GÉNÉRAL. – Ce serait trop long, mon ami; il te faut des vêtements secs.

DILOY, *avec embarras*. – Mais, monsieur le comte, c'est que... c'est que... je n'en ai pas de rechange.

LE GÉNÉRAL, *surpris*. – Pas de rechange! Tu n'en as pas d'autres chez toi?

DILOY. – Non, monsieur le comte; j'ai sur mon dos tout ce que je possède.

LE GÉNÉRAL, *attendri*. – Pauvre homme! Viens, mon ami, viens toujours, nous arrangerons cela.

Tout le monde rentra au château. Pendant que Mme d'Orvillet faisait boire à Félicie une tasse de

tilleul avec quelques gouttes d'arnica et qu'on en faisait prendre à tous les enfants pour les remettre de la frayeur qu'ils avaient eue, M. d'Alban fit allumer un bon feu dans la cuisine, fit avaler à Diloy un grand verre de vin chaud sucré, et fit apporter un de ses vêtements, complet en drap gris. Il obligea Diloy, malgré sa résistance, à enlever tous ses vêtements mouillés; et, après l'avoir fait frictionner avec une flanelle, il lui fit endosser une belle chemise et l'habillement complet qu'avait apporté son valet de chambre. Le tout allait parfaitement à Diloy, qui était grand et mince comme M. d'Alban. Diloy se confondit en remerciements et en excuses du mal qu'on se donnait pour lui; malgré son embarras, il ne pouvait dissimuler la joie qui éclatait sur son visage en se voyant si beau.

LE GÉNÉRAL. – Là! Te voilà superbe! Ce seront tes habits du dimanche; je me charge du reste. Maintenant, viens chez moi: nous allons parler affaires.

Diloy suivit M. d'Alban, qui donna ordre à son valet de chambre de prévenir sa soeur qu'il l'attendait; elle ne tarda pas à venir, et ils commencèrent leur conférence.

XIX - Beau projet détruit par Félicie

LE GÉNÉRAL. – Voyons, mon brave garçon, assois-toi et dis-moi quelle est la place qu'on t'a offerte?

DILOY. – C'est chez un fabricant de chaussons, monsieur le comte; on m'offre le logement, le chauffage et deux francs cinquante par journée de travail.

LE GÉNÉRAL. – De combien d'heures la journée?

DILOY. – Douze heures, monsieur le comte.

LE GÉNÉRAL. – C'est deux de trop. As-tu les dimanches et fêtes?

DILOY. – Ce n'est pas le droit. On peut exiger que je travaille dans les temps pressés.

LE GÉNÉRAL. – Et c'est toujours temps pressé pour MM. les fabricants. Et les enfants, les occupe-t-on?

DILOY. – Quand ils ont dix ans, monsieur le comte, on leur donne de l'ouvrage à cinquante centimes par jour.

LE GÉNÉRAL. – Le travail est-il fatigant, difficile?

DILOY. – Sauf qu'on est assis tout le temps du travail, ce n'est pas trop dur.

LE GÉNÉRAL. – Et les enfants, travaillent-ils dehors?

DILOY. – Non, monsieur le comte, à l'atelier; ils ne sortent pas.

LE GÉNÉRAL. – Et ont-ils leur dimanche? Peuvent-ils aller au catéchisme, à l'école, dans la semaine?

DILOY. – Pas quand on a besoin d'eux.

LE GÉNÉRAL. – Et on aura toujours besoin d'eux. Écoute, Diloy, plutôt que d'entrer là-dedans et y fourrer tes enfants, reste chemineau et travaille la terre. Tu perdras tes enfants; ils n'auront aucune religion, aucune instruction; ils seront chétifs et malingres. Toi-même tu y perdras ta religion, que tu ne pourras guère pratiquer.

DILOY. – J'ai déjà pensé à cela, monsieur le comte: c'est pourquoi j'ai voulu vous en parler avant d'accepter. Pour moi, le bon Dieu me donnerait la force; mais les enfants! ces pauvres enfants dont je réponds; j'ai leur âme à garder, et dans ces maisons de fabrique on rencontre tant de mauvais sujets, que

ça fait peur.

LE GÉNÉRAL. – Surtout quand le chef est un homme sans foi ni loi. Je connais ce chef de fabrique, M. Bafont. C'est un gueux qui ne croit à rien, qui ne songe qu'à gagner de l'argent. Il se moque de l'ouvrier et de sa mortalité; lui-même mène une conduite pitoyable, et je te conseille de refuser ses offres.

DILOY. – C'est ce que je ferai, monsieur le comte. Ce conseil me va et je le suivrai.

Diloy se leva pour partir.

LE GÉNÉRAL. – Attends donc, mon brave garçon. Tu es bien pressé; nous avons aussi quelque chose à te proposer. C'est ma soeur qui va t'en parler.

MADAME D'ORVILLET. – Vous nous avez dit hier, mon ami, que vous connaissiez l'état de jardinier. J'en cherche un; le mien est trop vieux pour continuer son travail; croyez-vous pouvoir le remplacer.

DILOY. – Je serais bien, bien heureux, ma bonne chère dame, de me trouver à votre service; et quant à savoir l'état de jardinier, légumes, fruits, fleurs, arbres, j'en réponds; mais... je craindrais.

Diloy baissa la tête et ne continua pas.

LE GÉNÉRAL. – Quoi, mon garçon, que craindrais-tu?

DILOY. – J'aurais peur que Mlle Félicie...

LE GÉNÉRAL. – Félicie? Je réponds d'elle à présent. Depuis deux jours elle est tout autre.

DILOY, *tristement*. – Elle ne m'a pas encore pardonné, monsieur le comte. Si monsieur le comte l'avait vue et entendue quand, d'après les ordres de monsieur le comte, je suis venu près d'elle, à l'étang, il verrait bien que la pauvre petite a beau faire l'effort, elle a toujours sur le coeur mon inconvenance du mois dernier.

LE GÉNÉRAL. – Je ne savais pas cela. Mais tu as bien vu comme elle s'est jetée dans tes bras, comme elle t'a embrassé quand tu l'as tirée de l'eau, et cela, c'est bien de son propre mouvement: personne ne le lui a seriné.

DILOY. – Je sais bien, monsieur le comte, et j'en suis bien heureux et reconnaissant. Mais je crains la réflexion pour elle. Qu'est-ce que je suis? Un pauvre paysan, comme elle dit, une brute qui l'a fortement offensée, qui l'a battue. Elle ne l'oubliera pas, allez.

LE GÉNÉRAL. – Elle l'a oublié; tout cela est resté au fond de l'eau. Tu n'es plus pour elle que son sauveur, celui de sa mère, de son frère, de sa soeur et le mien. Que veux-tu de plus? Ce sont de brillants états de service, va; et c'est pourquoi nous voulons, ma soeur et moi, te garder avec nous, jusqu'à la fin de tes jours et de ceux de tes enfants.

MADAME D'ORVILLET. – Écoutez, mon ami, revenez nous voir demain pour terminer; vous verrez que Félicie vous a bien sincèrement pardonné et qu'elle vous verra avec plaisir entrer chez nous.

DILOY. – Que le bon Dieu vous entende et m'exauce, ma bonne chère dame! Ce serait le bonheur de toute ma vie et l'avenir assuré de ma brave femme et de nos chers enfants. Il faut donc que je revienne demain!

MADAME D'ORVILLET. – Oui, certainement, demain à midi; vous déjeunerez au château, je vous ferai voir vos futurs logements, et nous prendrons nos derniers arrangements.

Diloy, convaincu enfin par les paroles si positives de Mme d'Orvillet, laissa éclater sa joie autant que le lui permettait son respect pour ses futurs maîtres. Peu s'en fallut qu'il ne se jetât au cou de M. d'Alban et qu'il ne baisât les mains de Mme d'Orvillet. Il sortit pourtant d'un pas modéré; mais, quand il fut hors du château, M. d'Alban et sa soeur, qui se trouvaient près de la fenêtre, le virent bondir et courir comme un cerf pour arriver plus tôt près de sa femme et lui faire part de ses espérances. Il n'osait encore lui dire que c'était une affaire conclue, mais il le croyait et il en était comme fou de joie.

«J'irai brûler un cierge à Notre-Dame de Bonne-Espérance, dit-il à sa femme, et demain, avant d'aller conclure, j'irai faire une petite prière à l'église.»

LA FEMME. – Et au bon saint Gilles et à la bonne sainte Suzanne.

DILOY. – Et je demanderai à M. le curé un Évangile qu'il dira sur ta tête.

Pendant que M. d'Alban et Mme d'Orvillet payaient leur dette de reconnaissance en assurant l'avenir et le bonheur du brave Diloy, les enfants causaient tous de l'aventure de Félicie.

LAURENT. – Je voudrais bien que maman gardât chez nous ce bon Diloy; il serait si content.

FÉLICIE, *vivement*. – Je ne crois pas qu'il en ait envie; il aimera bien mieux qu'on lui donne de l'argent.

LAURENT. – Et toi, Gertrude, qu'est-ce que tu crois?

GERTRUDE. – Je ne sais pas du tout ce que je dois croire, puisque je ne connais pas Diloy.

LAURENT. – Ne trouves-tu pas qu'il a l'air très bon et qu'il nous aime beaucoup?

GERTRUDE. – Je trouve, en effet, qu'il a l'air de vous être très dévoué et très attaché; ce qu'il a fait le prouve bien, du reste.

LAURENT. – Tu vois, Félicie?

FÉLICIE. – Cela ne prouve pas qu'il ait envie de rester chez nous. Je crois qu'il trouve plus agréable de rester chemineau.

LAURENT. – Nous verrons cela. Je le lui demanderai.

FÉLICIE. – Je te prie, Laurent, de ne pas lui en parler.

LAURENT. – Pourquoi ça? Nous saurons ce qu'il aime mieux.

FÉLICIE. – Cela engagerait maman à le prendre; avec cela que mon oncle l'aime beaucoup.

LAURENT. – Et toi, tu ne l'aimes pas. Ce pauvre homme! il t'a sauvée deux fois!

ANNE. – Pourquoi ne l'aimes-tu pas? Il est si bon! Et pourquoi l'as-tu embrassé, si tu ne l'aimes pas?

FÉLICIE, *rougissant*. – Je l'ai fait sans y penser, parce que j'avais eu très peur. C'est une bêtise que j'ai faite.

GERTRUDE. – Oh! non! ma bonne Félicie, ce n'est pas une bêtise; c'est un bon mouvement de ton coeur et tu as très bien fait de t'y laisser aller.

FÉLICIE. – Tu ne trouves pas ridicule que j'aie embrassé un pauvre chemineau.

GERTRUDE. – Bien au contraire; tu lui dois trop pour ne pas le traiter avec amitié, et j'ai vu que tout le monde t'approuvait.

FÉLICIE. – Tu crois qu'on ne se moquera pas de moi?

GERTRUDE. – Se moquer de toi? Dans un pareil moment? Personne ne peut avoir un assez mauvais coeur pour rire d'une action belle et touchante.

Félicie commençait à être ébranlée; elle avait confiance en Gertrude et elle éprouvait même de l'amitié pour cette aimable cousine. Elles continuèrent leur conversation, qui fut interrompue par M. d'Alban.

LE GÉNÉRAL. – Ma petite Félicie, ta maman te demande; elle t'attend dans ma chambre.

FÉLICIE. – Viens-tu, Gertrude?

GERTRUDE. – Ma tante a peut-être quelque chose de particulier à te dire; je craindrais de vous gêner.

LE GÉNÉRAL. – Rien que tu ne puisses entendre, ma bonne fille. Je crois même qu'elle sera bien aise que tu viennes avec Félicie.

GERTRUDE. – Dans ce cas, je serai très contente de faire une visite à ma tante et à vous, mon bon oncle, ajouta-t-elle en l'embrassant.

Ils trouvèrent Mme d'Orvillet seule, Mme de Saintluc était encore dans sa chambre.

MADAME D'ORVILLET. – Ah! te voilà avec Félicie, ma bonne Gertrude; je suis bien aise que tu assistes à notre conseil, car nous allons traiter une question très importante. Viens m'embrasser, ma petite Félicie. Je suis bien contente de toi; tu as montré du coeur, et je ne doute pas que tu ne sois contente de l'idée dont je veux te parler.

FÉLICIE, *riant*. – À moi, maman, vous allez me demander conseil?

MADAME D'ORVILLET, *souriant*. – Certainement, et je me soumettrai à ta décision. Mon idée dépend donc de toi. Tu sais les services énormes que nous a rendus Diloy; l'aversion que tu avais pour lui a disparu entièrement, je pense, devant son dévouement et l'affection qu'il paraît avoir pour toi. Tu souris et tu doutes; mais tu aurais tort de ne pas y croire. Aujourd'hui encore, il t'en a donné une bonne preuve. Ton oncle et moi, nous voulons lui en témoigner notre reconnaissance et nous avons pensé à le garder ici comme jardinier: seulement, comme je ne veux pas t'imposer une chose qui pourrait t'être pénible (tu sais pourquoi), je veux que tu me dises franchement si ce projet te plaît ou te déplaît.

Félicie garda le silence et resta immobile et les yeux baissés.

MADAME D'ORVILLET. – Hé bien! mon enfant, quelle est ton impression?

FÉLICIE. – Je ne sais pas, maman, je ne peux pas dire.

MADAME D'ORVILLET. – Comment! Tu ne sais pas s'il te serait agréable ou désagréable de voir Diloy établi chez nous comme jardinier?

FÉLICIE, *hésitant et très bas*. – Si maman, je sais que cela me serait très désagréable.

MADAME D'ORVILLET. – Je n'entends pas bien; tu dis agréable, n'est-ce pas?

FÉLICIE. – Non, maman, très désagréable.

MADAME D'ORVILLET, *tristement*. – Alors, ma pauvre fille, la question est décidée. Je le regrette pour toi, qui te montres ingrate, et pour lui, qui eût été si heureux; mais je ne t'en veux pas; ton coeur n'est pas encore ce que j'espérais; cela viendra, je pense. En attendant, nous allons chercher une autre position pour Diloy. Va, mon enfant, va t'amuser avec ta cousine.

Félicie sortit avec Gertrude.

XX - Félicie raccommode ce qu'elle a brisé

GERTRUDE. – Pourquoi as-tu dit cela à ma tante, Félicie? Et si tu avais réfléchi avant de donner ta réponse, tu aurais parlé tout autrement. Toi-même quand tu as été sauvée par ce pauvre homme, tu as été très juste, très bonne, très naturelle; ma tante devait penser que tu serais la première à te réjouir de son charitable projet, et voilà que tu le rejettes presque avec dureté.

FÉLICIE. – Tu ne me blâmerais pas si tu savais ce qui s'est passé.

GERTRUDE. – Je n'ai pas besoin de connaître le passé pour savoir qu'il t'a sauvé la vie, que tu dois en être reconnaissante et que ma tante et mon oncle sont très peinés de ton refus.

FÉLICIE. – Écoute, Gertrude, j'ai en toi une grande confiance et je vais te confier ce qui ne doit être su de personne; c'est un grand secret; promets-moi de ne pas en parler; maman et mon oncle le savent, mais personne d'autre.

GERTRUDE. – Je te le promets bien volontiers, ma bonne Félicie. Sois tranquille; ce ne sera pas moi qui trahirai ta confiance dont je suis très fière.

Félicie lui raconta tout ce qui s'était passé entre elle et le chemineau et l'aversion très prononcée qu'elle lui avait témoignée depuis.

FÉLICIE. – J'espérais ne jamais revoir cet homme; je le rencontre partout. Je ne voulais lui rien devoir, et voilà qu'il me rend deux grands services. Ce matin j'ai été touchée de son dévouement, je me suis repentie de l'avoir si mal traité; j'ai voulu tout réparer; mais, les premiers moments passés, j'ai été honteuse de m'être jetée dans ses bras, de l'avoir embrassée devant tout le monde; et, quand maman m'a parlé, j'ai pensé qu'une fois établi dans la maison il me traiterait avec familiarité, qu'il me reparlerait du passé, qu'il m'humilierait sans cesse. Ne le crois-tu pas? Et ne trouves-tu pas, maintenant que tu sais tout, que j'ai raison?

GERTRUDE. – Ma pauvre Félicie, ton aventure avec ce chemineau est très désagréable, mais pas autant que tu le crois. D'abord il était ivre, il était dans son tort; ensuite, étant ivre, il a abusé de sa force pour battre un enfant, second tort.

Félicie triomphait et sentait augmenter son amitié pour Gertrude. Celle-ci continua:

«Il l'a si bien senti quand son ivresse a été passée, qu'il n'en a parlé à personne, qu'il s'est cru obligé, en conscience, de venir faire des excuses à ceux qu'il croyait avoir offensés; il était honteux de son emportement; il cherchait à réparer sa faute, et c'est pourquoi il s'est bravement conduit dans l'attaque de l'ours; tout cela prouve que c'est un honnête homme, un brave homme, qui se croit plus coupable qu'il ne l'est réellement.

Il est honteux de ce qu'il a fait, et tu penses bien qu'il cherche et qu'il cherchera à le faire oublier; il n'en parlera jamais, parce qu'il craindra de se faire du tort et de te faire du tort. Il s'est attaché à toi parce que c'est toi qui as eu à te plaindre de lui. Il est reconnaissant de ton pardon, qu'il a tant désiré

d'obtenir, parce qu'il a senti combien tu devais faire d'efforts pour l'accorder. Si tu acceptes l'idée de ma tante, il te sera de plus en plus dévoué et reconnaissant.

Au total, je crois que ce pauvre chemineau est un excellent homme et qu'il sera un excellent serviteur. Et si j'étais toi, je dirais à ma tante de le prendre bien vite pour jardinier. Il est évident qu'elle le désire ainsi que mon oncle.»

FÉLICIE. – Mais, à présent que j'ai dit non, je ne peux plus dire oui.

GERTRUDE. – Pourquoi pas? Tu as dû répondre sans avoir cinq minutes pour réfléchir. À présent que tu as réfléchi, tu réponds sagement après avoir vu ce qu'il y avait de mieux à faire.

FÉLICIE. – Si tu savais combien il m'en coûte de faire un si grand effort pour un homme qui est tellement au-dessous de moi et qui ne me sera d'aucune utilité.

Gertrude réprima le sentiment de mécontentement que lui donnait cette réponse orgueilleuse et égoïste de Félicie, et reprit doucement:

«Je crois, ma pauvre Félicie, que là encore tu te trompes; ce brave homme n'est pas au-dessous de toi, car il a des sentiments excellents et généreux; il est modeste, il est honnête, il est bon, reconnaissant. Ce n'est pas parce qu'il est ouvrier qu'il est moins que nous. Rappelle-toi que Notre-Seigneur a été ouvrier, un pauvre charpentier; que presque tous les saints Apôtres étaient de pauvres gens. Et quant à ce que tu dis qu'il ne te sera jamais utile, vois s'il t'a été inutile aujourd'hui et le jour du combat de l'ours.»

FÉLICIE. – C'est vrai ce que tu dis là; mais je ne suis pas encore décidée. J'attendrai.

Gertrude ne voulut pas trop la pousser à changer sa réponse à sa mère; elle l'embrassa et lui dit: «C'est ça, réfléchis bien. Avant de te décider, veux-tu venir avec moi à la messe demain matin? Nous prierons ensemble le bon Dieu de t'indiquer ce que tu dois faire, et tu diras ensuite à ma tante ce que tu auras décidé.»

Félicie, flattée d'être traitée par Gertrude comme son égale d'âge et de raison, accepta avec empressement l'offre de sa cousine, qu'elle aimait de plus en plus. Elle lui reparla plus d'une fois dans la journée de son affaire, comme elle l'appelait; Gertrude l'écouta toujours avec douceur et lui parla avec amitié; ses conseils, pleins de raison, firent quelque impression sur Félicie.

Pendant que les deux cousines causaient, M. d'Alban marchait à grands pas dans sa chambre.

«Cette petite fille est une péronnelle, une petite sotte, dit-il enfin. Tu es trop bonne pour elle, Hélène. Tu n'aurais pas dû la consulter; tu aurais dû faire la chose comme tu l'entends et ne pas sacrifier ce pauvre Diloy au sot orgueil de cette petite fille sans coeur.»

MADAME D'ORVILLET. – J'aurais peut-être mieux fait, Albert; mais le pauvre Diloy en eût souffert tout le premier. J'espère que Félicie changera d'avis.

LE GÉNÉRAL. – Je n'espère rien du tout, à moins que ma bonne petite Gertrude ne parvienne à lui donner un peu de son coeur et de sa raison. Diable de petite fille! il y a deux heures à peine qu'elle se jette, à notre barbe à tous, dans les bras de cet homme; qu'elle l'embrasse comme du pain... Et puis elle vous reprend ses airs de pimbêche, de princesse offensée, et vlan!... elle vous lance un non bien conditionné. Et tout cela parce que tu as eu la niaiserie de la consulter.

MADAME D'ORVILLET, *souriant*. – Mon pauvre ami, tu as raison, mais songe au caractère de

Félicie. Tu oublies son aventure avec Diloy et combien elle en a été humiliée.

LE GÉNÉRAL. – Je n'oublie rien du tout, et je suis bien sûr que Gertrude aurait agi tout différemment.

MADAME D'ORVILLET. – Je le crois comme toi, mon ami. Mais Gertrude a presque trois ans de plus et...

LE GÉNÉRAL. – Et un caractère d'ange, un coeur d'or, un esprit, une intelligence admirables...

MADAME D'ORVILLET, *tristement*. – C'est précisément pour cela qu'il ne faut pas la comparer à ma pauvre Félicie, qui n'a rien de tout cela.

Le général s'arrêta, regarda sa soeur, et, voyant des larmes prêtes à s'échapper de ses yeux, il s'assit près d'elle, l'embrassa tendrement et dit:

LE GÉNÉRAL. – Pardonne-moi, ma bonne Hélène; je t'ai chagrinée, je t'ai parlé durement, toi si douce et si bonne. C'est que je suis d'une colère contre cette petite sotte! Elle nous empêche de nous attacher à tout jamais ce brave Diloy, de lui témoigner notre reconnaissance, de faire son bonheur! Ce pauvre garçon! va-t-il être désappointé, lui aussi!

MADAME D'ORVILLET. – Cher Albert, ne te décourage pas trop, peut-être que Gertrude fera changer d'idée à Félicie; elles vont en parler, c'est bien sûr; Gertrude a déjà quelque influence sur ma pauvre fille: espérons encore.

LE GÉNÉRAL. – Je ne demande qu'à espérer, ma bonne amie. Mais, comme je n'espère guère, voyons un peu, en attendant, ce que nous pourrions faire pour Diloy.

Le frère et la soeur continuèrent à causer, mais plus tranquillement; ils firent plusieurs projets, mais aucun ne remplissait leur but comme celui qu'avait rejeté Félicie.

À chaque projet manqué, le général reprenait sa colère, que Mme d'Orvillet parvenait toujours à dissiper.

Un petit coup fut légèrement frappé à la porte.

«Entrez!» dit le général d'une voix terrible, car il était dans un mauvais moment.

«C'est toi, mon enfant, dit-il d'une voix radoucie en voyant apparaître la bonne et douce figure de Gertrude. Entre, entre, entre, n'aie pas peur.»

GERTRUDE. – Je venais vous donner une bonne nouvelle, mon oncle et ma tante. J'espère, je suis presque sûre que demain Félicie vous donnera une réponse toute différente de celle qui vous a tant peinés il y a une heure.

Mme d'Orvillet l'embrassa et la fit asseoir entre elle et son frère.

Gertrude leur raconta sa conversation avec Félicie et leur projet de messe pour le lendemain.

Le général, enchanté, l'embrassa si fort que ses joues en furent toutes rouges.

LE GÉNÉRAL. – Tu es la meilleure fille que j'aie jamais vue, ma chère petite Gertrude. Demain, complète ton ouvrage.

GERTRUDE. – Le bon Dieu l'achèvera, mon oncle.

MADAME D'ORVILLET. – Merci, mon enfant; tu nous as rendu un bien grand service, sans compter Diloy, au bonheur duquel tu auras contribué.

— Je suis heureuse d'avoir pu vous être agréable, ma bonne tante, ainsi qu'à mon oncle, que j'aime beaucoup.

— Et qui t'aime joliment, ma chère petite Gertrude!

XXI - Le général exécute les Castelsot

Quelques instants après cette bonne nouvelle apportée par Gertrude, un domestique vint annoncer que M. et Mme Castelsot étaient au salon avec leurs enfants.

LE GÉNÉRAL. – Ces gueux-là! ils osent venir me sachant ici! Viens, Hélène, je vais leur faire leur paquet et leur ôter le goût de revenir chez toi.

MADAME D'ORVILLET. – Oh! Albert, je t'en prie, ne leur fais pas d'impertinences; ils ne t'ont pas reconnu à la noce Robillard; laisse-les tranquilles. Ne descends pas, je t'en prie.

LE GÉNÉRAL. – Du tout, du tout, je veux les voir, leur parler. Je ne leur dirai pas la moindre impertinence; je leur parlerai, très poliment; mais je veux les empêcher de revenir chez toi. Gertrude, va chercher Félicie, et viens avec elle et les enfants au salon.

Gertrude sortit, et, quelques instants après, le général descendit, en riant des supplications et des terreurs de sa soeur, qui le suivait de près. Quand ils entrèrent, le général alla droit au baron.

LE GÉNÉRAL. – Par quel hasard es-tu dans notre voisinage, Futé? Ton père t'a laissé un joli magot, que tu as joliment augmenté, à ce que m'a dit ton ancien maître, le pauvre duc de la Folotte, que vous avez tous mené grand train; et toi, Clarisse, tu as donc épousé Futé, rusée que tu es. Ta dot était belle, ce me semble. Ce pauvre duc! C'est sur lui que vous vivez pourtant!

Gertrude et Félicie entrèrent.

«Félicie, viens donc voir tes amis; Gertrude, je te présente les petits Futé; les deux grands-pères étaient, l'un maître d'hôtel, l'autre homme d'affaires du pauvre duc de la Folotte, qui avait grande confiance en eux: ce qui fait qu'il s'est trouvé ruiné et que les deux valets se sont trouvés enrichis.

«C'est qu'ils sont riches à millions! Voyons, Futé, avoue-moi cela; combien as-tu de fortune? Deux millions? Trois millions?»

Tout le monde semblait pétrifié. Les Castelsot étaient pâles de fureur, de terreur, de honte. Immobiles, les yeux écarquillés, les dents serrées, les mains crispées, ils n'avaient la force ni de parler ni de bouger. Les enfants Castelsot, rouges, humiliés, désolés, n'osaient pourtant pas remuer. Mme d'Orvillet était dans un embarras mortel; elle avait beau tirer la redingote de son frère pour le faire finir, lui lancer des regards suppliants, il n'en continuait pas moins.

Gertrude remarquait l'embarras de sa tante et commençait à s'inquiéter.

Félicie seule regardait d'un air satisfait et dédaigneux ses amis d'hier.

Le général, content de l'attitude terrifiée des Castelsot, leur dit en finissant, les sourcils froncés et le ton sévère:

«Vous ne m'avez reconnu ni l'un ni l'autre à la noce Robillard, et je n'ai pas voulu vous parler en public. Aujourd'hui, vous venez chez ma soeur. Comme elle ne compte pas confier ses affaires ni sa maison à des gens qui ont fait fortune aux dépens de leur premier maître, vous n'avez rien à faire ici. Va-t'en, Futé, et que je ne te revoie plus ici, non plus que toi, Clarisse. Emmenez vos deux petits gredinets, qui vous ressemblent trop pour être reçus dans une maison honnête... Allons, partez!»

Et comme Castelsot ne bougeait pas:

«Vas-tu déguerpir, mauvais garnement?»

Un cri rauque, semblable à un rugissement, sortit enfin de la grosse poitrine de Futé-Castelsot; il courut plutôt qu'il ne marcha vers son équipage; sa femme et ses enfants le suivirent en silence, et ils repartirent pour ne jamais revenir.

Mme de Saintluc, qui avait entendu arriver la voiture et qui la vit repartir, descendit au salon pour savoir quels étaient ces visiteurs si pressés qui repartaient au bout d'un quart d'heure; elle trouva tout le monde consterné; M. d'Alban seul riait en regardant filer l'élégante calèche et les laquais poudrés.

«Qu'est-il donc arrivé, monsieur d'Alban? Quelle visite avez-vous reçue? Excepté vous, tout le monde me semble pétrifié.»

M. d'Alban se mit à rire.

«C'est moi qui suis la tête de Méduse; j'ai mis en fuite les habitants de Castelsot, et vous voyez l'effet que j'ai produit sur les nôtres.»

Le général lui raconta ce qui venait de se passer, et la mit au courant des antécédents de la famille Castelsot.

«Je les connais depuis ma jeunesse; j'ai connu La Folotte au collège de Vaugirard; il a quelques années de plus que moi. J'ai vu souvent chez lui ses gens d'affaires et leurs enfants, qui sont les Castelsot; les parents avaient volé le vieux duc, les enfants continuèrent à plumer le fils, jusqu'à ce que la fortune eût passé presque tout entière dans les mains de Futé. Je viens de les mettre à la porte très poliment; n'est-ce pas, Hélène?»

MADAME D'ORVILLET, *souriant*. – Si tu appelles cela poliment, je ne suis pas de ton avis.

LE GÉNÉRAL. – Et toi, Gertrude, qu'en dis-tu?

GERTRUDE. – Mon oncle, je trouve que vous les avez menés un peu rondement, tout en ayant raison.

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Je les ai roulés un peu vivement en dehors de votre chemin, pour que Félicie n'ait plus à subir la mauvaise influence de ses amis Futé. Je crois que tu ne les regrettes pas beaucoup, Félicie?

FÉLICIE. – Je suis enchantée de ce que vous avez fait, mon oncle; m'en voilà débarrassée. Leurs mines effarées me faisaient plaisir à regarder. Les cheveux du père étaient hérissés à la fin. Ah! ah! ah! qu'ils étaient drôles!

LE GÉNÉRAL, *fronçant le sourcil*. – Tu es un peu méchante, Félicie! Tu les aimais tant il y a deux jours! et aujourd'hui tu ris de leur humiliation.

FÉLICIE, *avec hauteur.* – C'est que vous m'avez appris ce qu'ils étaient, mon oncle; et je ne veux pas que des Futé puissent se dire ou même se croire mes amis.

LE GÉNÉRAL. – Les grands airs! Prends garde aux grands airs!... Les Futé honnêtes eussent été très agréables à voir; ce sont les Futé voleurs et impertinents que j'ai chassés. N'oublie pas, Félicie, qu'un ouvrier honnête est plus estimable qu'un prince sans foi et sans moralité.

Le général proposa une promenade avant le dîner; tout le monde voulut en être, même Laurent et

Anne, qui ne quittaient pas leur cousine Juliette. La promenade fut agréable. Gertrude courut avec les enfants; elle les aida à cueillir des bluets, des coquelicots; elle entraîna Félicie à gravir des fossés, à les descendre en courant, à faire des guirlandes. Pendant un repos d'une demi-heure sous un groupe de chênes magnifiques, Gertrude et, à son exemple, Félicie firent aux enfants des couronnes et des colliers de bluets et de coquelicots. Félicie s'amusa, ne se plaignit pas une fois de la fatigue et ne demanda pas à rentrer.

Le lendemain, à sept heures, Gertrude, Félicie et Mme de Saintluc allèrent à la messe du village. Gertrude, sans vouloir prêcher sa cousine, disait souvent quelques mots pour réveiller les bons sentiments de Félicie, qui pria et réfléchit pendant la messe. Gertrude pria et pleura; le souvenir de sa mère ne la quittait pas: elle priait pour son retour et pleurait son absence. Quand elles sortirent de l'église, elles se trouvèrent près du chemineau.

FÉLICIE. – Vous ici, Diloy? Par quel hasard?

«Je suis venu entendre la messe, mam'selle, et brûler un cierge devant l'image de la bonne sainte Vierge, pour lui demander sa protection dans une affaire bien importante pour moi.»

FÉLICIE. – Quelle affaire?

DILOY. – Je ne peux pas vous dire, mam'selle, mais il s'agit pour moi d'être heureux ou malheureux. Si l'affaire réussit, je suis le plus heureux des hommes; si elle manque, c'est que j'ai mérité punition, et je quitterai le pays pour aller travailler ailleurs.

Félicie rougit beaucoup; elle comprit que sa mère et son oncle lui avaient parlé de leur projet, et elle sentit péniblement qu'elle seule s'opposait au bonheur de cet homme qui lui avait sauvé la vie.

Touché enfin de son humble résignation, elle se rapprocha de lui et resta un peu en arrière de Mme de Saintluc et de Gertrude.

«Diloy, dit-elle en souriant, je connais votre affaire: je crois qu'elle se fera. Venez avec moi jusque chez maman; elle cherche un jardinier, je lui en présenterai un.»

DILOY. – Vous, mademoiselle Félicie? Vous! serait-il possible? Vous auriez la bonté de consentir?

FÉLICIE. – Chut! Diloy, chut! vous savez que nous avons un secret à garder entre vous et moi. J'ai été méchante pour vous, mais je ne le serai plus, je vous le promets.

DILOY. – Chère petite demoiselle, voyez où ce que nous sommes; pouvez-vous, à cette même place où je me suis couvert de honte par ma brutalité, me redire que vous me pardonnez?

FÉLICIE. – Très volontiers, mon ami. De tout mon coeur je vous pardonne, et cette fois c'est bien sincèrement, pour tout de bon. Pour preuve, donnez-moi la main pour m'aider à passer ce tas de pierres. Cette place est toujours encombrée... Merci, Diloy, dit-elle quand le tas de pierres fut franchi. C'est ça que j'aurais dû faire la première fois que je vous ai rencontré... Vous ne parlez pas, Diloy; qu'avez-vous donc?

DILOY, *d'une voix tremblante.* – J'ai le coeur si plein, mam'selle, que je n'ose parler, de peur d'éclater. Je suis si touché de vous voir si bonne, si gentille, je me sens si reconnaissant, si heureux, que je ne trouve pas de paroles pour m'exprimer. Et ça fait mal, ça étouffe.

— Gertrude, cria Félicie, attends-nous. Que je t'annonce une bonne nouvelle. J'ai trouvé un jardinier pour maman et je le lui amène.

GERTRUDE, *l'embrassant.* – Comme tu as bien fait, ma bonne Félicie! Quel plaisir tu vas faire à ma tante et à mon oncle!

Ils revinrent le plus vite possible à la maison; Félicie courut tout de suite chez sa mère, suivie de Diloy; elle entra comme un ouragan. Il était près de neuf heures; Mme d'Orvillet et M. d'Alban déjeunaient.

FÉLICIE. – Maman, maman, je vous amène un jardinier dont vous serez très contente, et que j'aimerai beaucoup et toujours.

Mme d'Orvillet et le général poussèrent ensemble un cri de joyeuse surprise; ils se levèrent précipitamment, embrassèrent tendrement Félicie, et s'approchèrent de Diloy, qui voulut parler et se couvrit les yeux de ses mains; il pleurait.

Quand il put dominer son émotion, il découvrit son visage baigné de larmes:

«Pardon, chère dame; pardon, monsieur le comte; bien pardon, chère demoiselle; je suis mieux, je n'étouffe plus.»

Il resta quelques instants sans parler, puis il se leva, demanda encore pardon et voulut sortir.

LE GÉNÉRAL. – Eh bien! eh bien! où vas-tu, mon garçon? Nous ne sommes convenus de rien; tu ne sais rien, et tu pars comme cela sans dire gare?

DILOY. – Monsieur le comte, permettez-moi de prendre l'air un quart d'heure seulement. Je ne sais plus où j'en suis. Pensez donc quel bonheur je vais avoir, moi qui ai toujours vu souffrir ma pauvre femme, mes chers enfants; pensez à la reconnaissance, à la joie qui m'étouffent. Pardon, monsieur le comte, pardon; je serai de retour dans un quart d'heure.

Et Diloy sortit précipitamment.

Le général, Mme d'Orvillet et Félicie même se sentaient émus du bonheur de cet excellent homme. Félicie fut embrassée à plusieurs reprises; elle quitta sa mère pour aller retrouver Gertrude, qui était chez Mme de Saintluc; elle y reçut de nouveaux compliments sur sa conduite; ensuite Gertrude lui dit qu'elle allait travailler, écrire à sa mère et faire travailler sa soeur jusqu'au déjeuner. Félicie revint près de sa mère pour prendre ses leçons; Laurent prit la sienne chez sa bonne, et tout rentra dans le calme.

XXII - Félicie s'exécute elle-même

Diloy fut exact; au bout d'un quart d'heure, le général le vit arriver, prêt à accepter toutes les conditions de Mme d'Orvillet; l'affaire fut bientôt conclue; Diloy promit d'entrer dans trois jours avec sa femme et ses enfants. Mme d'Orvillet prévint le vieux jardinier de déménager avec sa femme dans la maison qu'elle leur permettait d'occuper leur vie durant et qui était prête à les recevoir; ils devaient avoir une rente suffisante pour vivre sans travailler, ce qui, joint à leurs économies, leur donnait une position très aisée.

Le lendemain, Félicie proposa pour l'après-midi une promenade en voiture, que Gertrude accepta avec plaisir, du consentement de Mme de Sainluc; Juliette, Laurent, Anne et la bonne devaient être de la partie; mais, quand Félicie demanda à Mme d'Orvillet de faire atteler la grande calèche, elle reçut pour réponse que c'était impossible.

FÉLICIE. – Pourquoi impossible, maman? Les chevaux ne font rien.

MADAME D'ORVILLET. – Ils ont, au contraire, beaucoup à faire. On fait le déménagement de nos vieux Marcotte, et on va chercher à la ville de la literie et des meubles pour Diloy, qui n'en a pas. Tu vois qu'hommes et chevaux seront pris aujourd'hui et demain.

FÉLICIE. – C'est très ennuyeux! J'avais promis à Gertrude de lui faire voir l'entrée de la forêt où nous avions rencontré l'ours, et où Diloy a si courageusement combattu contre lui. Ces Marcotte pourraient faire leur déménagement tout seuls.

MADAME D'ORVILLET. – Comment veux-tu qu'un pauvre vieux de soixante-douze ans et une vieille femme de soixante-neuf puissent enlever et emporter des lits, des armoires, tout un mobilier, enfin?

FÉLICIE. – Ils peuvent attendre un jour ou deux. Pourquoi faut-il que nous nous gênions pour ces gens-là?

MADAME D'ORVILLET. – D'abord parce que je veux que ce soit ainsi. Ensuite parce que ces gens-là sont de vieux serviteurs, qu'ils sont pressés de s'établir chez eux, et que c'est un devoir pour nous de chercher à contenter de braves gens qui se sont usés à notre service.

FÉLICIE, *avec humeur.* – Vous faites toujours ce qui plaît aux gens, sans penser à ce qui nous plaît à nous.

MADAME D'ORVILLET. – Je pense à votre bien-être du matin au soir, mais je ne veux pas vous habituer à être égoïstes et à ne songer qu'à votre plaisir sans vous occuper des gens qui nous servent et qui ont, comme nous, besoin de repos, de distractions et d'innocents plaisirs. Tous nos gens sont charitables et bons; ils se font une fête d'aider les vieux Marcotte à se bien installer chez eux et de nettoyer et meubler le futur logement de Diloy. Je ne veux pas les priver de ce plaisir, qui est en même

temps un acte de charité.

FÉLICIE. – Mais notre promenade ne durerait pas plus de deux ou trois heures.

MADAME D'ORVILLET. – Et le temps d'atteler, de s'habiller, de dételer, d'arranger les chevaux, de nettoyez les harnais, de laver la voiture, c'est toute la journée perdue.

FÉLICIE. – Mais alors on pourrait...

MADAME D'ORVILLET. – Assez, Félicie; renonce à ta promenade et n'insiste plus. Je t'ai expliqué mes raisons; il faut t'y soumettre.

FÉLICIE, *tapant du pied.* – C'est insupportable!

MADAME D'ORVILLET. – Sais-tu ce qui est insupportable dans tout cela? C'est toi, ma pauvre fille, avec ton insistance qui frise l'impertinence.

Félicie allait encore répliquer; sa mère lui imposa le silence et la renvoya chez elle.

Félicie se mit à la recherche de Gertrude pour lui communiquer son humeur contre sa mère, contre les vieux Marcotte, contre tout la maison.

Pendant que Gertrude cherchait à la calmer et à lui faire comprendre le respect qu'elle devait avoir pour les désirs de sa mère, pendant qu'elle l'exhortait à avoir plus de soumission à ses volontés, plus de charité, ou tout au moins plus de complaisance pour les gens de la maison, M. d'Alban était entré vivement chez sa soeur.

«Hélène, dit-il presque avec colère, je ne comprends pas ta manière d'agir avec Félicie. Je lisais dehors, près de ta fenêtre, j'ai entendu toute ta conversation avec cette sotte fille. Tu es aussi sotte qu'elle, et je suis aussi en colère contre toi que contre elle.»

MADAME D'ORVILLET, *souriant*. – Et qu'ai-je donc fait, mon ami, pour m'attirer ta colère?

LE GÉNÉRAL, *très vivement*. – Ce que tu as fait? Parbleu! le contraire de ce que tu devais faire. Au lieu de lui expliquer longuement, avec une douceur imperturbable, tes motifs d'agir, tu aurais dû, à la première objection, la mettre à la porte avec un bon coup de pied... à la chute des reins. Elle ne serait pas revenue à la charge, et tu n'aurais pas reçu ses impertinences.

MADAME D'ORVILLET. – Et qu'y aurais-je gagné, mon ami? De la mettre en colère, de ne pouvoir pas lui ouvrir les yeux sur l'injustice de son exigence et sur les obligations des maîtres envers leurs serviteurs.

LE GÉNÉRAL. – Et tu crois qu'elle a compris tout cela? Elle t'en veut à mort.

MADAME D'ORVILLET. – Je crois qu'après le premier moment passé, elle réfléchira à ce que je lui ai dit, et qu'elle ne recommencera pas à l'avenir. Je n'ai pas cédé, au total, et j'espère avoir agi sagement.

Le général la regarda un instant; la douceur de cette voix, de cette physionomie le toucha; il l'embrassa et lui dit:

«Tu es un ange; tu es cent fois meilleure et plus sage que moi. Tu as raison, tu as bien fait; pardonne-moi ma vivacité; je t'aime, et je respecte ta vertu.»

MADAME D'ORVILLET. – Je suis heureuse de ta tendresse, cher Albert; tu m'as toujours aimée, et moi aussi je t'ai toujours aimé bien tendrement.

LE GÉNÉRAL, *l'embrassant encore.* – Au revoir, ma bonne soeur; je vais continuer ma lecture sous ta fenêtre.

Gertrude finit, moitié riant, moitié sérieusement, par persuader Félicie que sa mère avait raison.

«De plus, ajouta Gertrude, tout le monde dans la maison sait que c'est toi qui fais entrer Diloy; c'est sur toi que se reportera la reconnaissance des Marcotte, qui sont enchantés de s'établir tranquillement chez eux, et celle de Diloy et de sa famille, qui raconte à tout le monde son bonheur; et enfin celle de tous les domestiques, qui t'en savent gré et qui ne manqueront pas de dire et de penser que, sans toi, ils n'auraient pas ces deux jours de courses, d'agitation et aussi de travail agréable, puisque c'est une oeuvre de charité qu'ils font volontairement.

Et puis, sais-tu une chose? Si nous nous y mettions tous? Nous nous amuserons bien plus qu'à cette promenade en voiture (que nous pouvons faire d'ailleurs dans trois ou quatre jours). Nous chargerons les charrettes, nous porterons les paquets, nous aiderons la mère Marcotte à ranger là-bas; tu verras comme ce sera amusant!»

— C'est vrai... dit Félicie en sautant de joie. Mais, ajouta-t-elle après quelques instants de réflexion, ne trouvera-t-on pas extraordinaire que nous aidions au déménagement d'un jardinier?

GERTRUDE. – Pourquoi donc? Qu'y a-t-il d'extraordinaire?

FÉLICIE. – Nous, les demoiselles du château, nous mêler aux domestiques? faire le travail des ouvriers?

GERTRUDE. – Ah! ah! ah! quelles drôles d'idées tu as, Félicie! Qu'est-ce que cela fait? Quel mal ferons-nous?

FÉLICIE. – Nous nous abaisserons, et cela nous fera du mal, parce qu'on ne nous respectera plus.

GERTRUDE. – Tu crois cela? Et moi je crois que nous nous grandirons, au contraire, que cela nous fera du bien, et qu'on nous respectera plus qu'avant, parce que nous aurons rendu des services et qu'il faut toujours chercher à rendre service.

FÉLICIE. – Je veux bien essayer.

GERTRUDE. – Et tu ne le regretteras pas. Tu verras que cette journée sera la plus amusante que nous aurons passée. Allons le dire à ma tante, cela lui fera grand plaisir.

Les deux cousines coururent chez Mme d'Orvillet: Gertrude avait encouragé Félicie à parler la première. «Maman, dit Félicie en entrant, je vous remercie bien de nous avoir refusé la voiture pour faire notre promenade. Gertrude a une très bonne idée et qui nous amusera beaucoup. Nous aiderons tous à faire les paquets des Marcotte, à les charger et les décharger, à mettre tout en place dans leur nouvelle demeure, et à tout préparer dans la maison du jardinier pour Diloy.»

MADAME D'ORVILLET. – C'est en effet une très bonne pensée, ma petite Gertrude; je t'en remercie pour Félicie, qui éprouvera plus de satisfaction à faire cette bonne oeuvre que ne lui en aurait donné sa promenade en voiture.

FÉLICIE. – Oh oui! maman! Et je vous demande bien pardon de vous avoir si mal répondu tantôt.

MADAME D'ORVILLET. – Je te pardonne de tout mon coeur, ma chère enfant. Je vous donne congé toute la journée; votre seule leçon aujourd'hui sera une leçon de charité, et c'est Gertrude qui sera et qui est déjà le professeur... Va prévenir ta bonne et les petits; ils seront enchantés.

GERTRUDE. – Je vais aussi demander à ma tante de Saintluc de me donner congé, pour ne pas quitter Félicie.

MADAME D'ORVILLET. – Tu feras très bien, ma bonne petite.

— Je demande à être de la partie, cria une voix en dehors de la maison.

GERTRUDE. – Qui est-ce donc? Qu'est-ce qui veut nous aider à nous amuser?

MADAME D'ORVILLET, *riant*. – C'est ton oncle d'Alban, qui s'est établi à lire sous mes fenêtres.

Gertrude mit la tête à la fenêtre et aperçut en effet son oncle.

«Attends-moi, lui cria-t-il; je monte chez ma soeur.»

En effet, il entra quelques secondes après.

«Bonjour, mon oncle,» lui dirent ses deux nièces en allant à lui.

LE GÉNÉRAL, *les embrassant*. – Bonjour, mes enfants. Nous allons travailler ensemble après le déjeuner. Cela me fera plaisir. Merci, ma bonne petite Gertrude, d'avoir eu cette bonne pensée.

GERTRUDE. – Je n'y ai pas de mérite, mon oncle; Félicie l'a eue comme moi.

LE GÉNÉRAL. – Hem! hem! Viens, que je te dise un secret.

Et, emmenant Gertrude à la fenêtre, il lui dit tout bas:

«J'ai entendu toute ta conversation avec Félicie; ta fenêtre est près de celle-ci; j'étais dessous. Tu comprends que je n'en ai pas perdu un mot.»

Gertrude rougit légèrement, et lui dit à son tour bien bas:

«N'en dites rien, mon cher oncle; je vous en prie, n'en parlez pas.»

LE GÉNÉRAL, *haut*. – C'est bien, mon enfant. Va prévenir ta tante de Saintluc. Il est onze heures. Nous allons déjeuner dans une demi-heure, et, quand les domestiques auront mangé à leur tour, nous commencerons.

MADAME D'ORVILLET. – Eh bien, Albert, tu vois que Félicie a fait ses réflexions.

LE GÉNÉRAL. – Oui, mais aidée vigoureusement par cette excellente Gertrude. Parole d'honneur, cette enfant est un ange, un trésor.

MADAME D'ORVILLET. – J'espère qu'elle restera longtemps ici; elle changera ma pauvre Félicie...

LE GÉNÉRAL. – Du noir au blanc. Mais elle ne vaudra jamais Gertrude.

MADAME D'ORVILLET. – Peut-être. Il y a du bon en Félicie.

LE GÉNÉRAL. – Pas beaucoup; elle peut devenir très bien, mais, je le répète, elle ne vaudra jamais l'autre.

Toute la maison fut en l'air au bout d'un quart-d'heure. Les trois petits avaient couru partout, dans le jardin, dans l'écurie, à la cuisine, pour annoncer qu'après le déjeuner, tout de suite après, tout le monde, même leur oncle, irait aider au déménagement et à l'installation des Marcotte, et le lendemain à celle des Diloy.

M. d'Alban et Mme d'Orvillet allèrent voir la maison du jardinier; ils la trouvèrent très sale; on envoya Saint-Jean prévenir les maçons de venir tout de suite blanchir à la chaux les plafonds et les murs; on commencerait dès que les meubles seraient enlevés. Ils avertirent les Marcotte de mettre en paquets leur linge et leurs effets, pour être prêts à être chargés sur la charrette.

Mme d'Orvillet donna ses ordres à la cuisine pour que le déjeuner des gens fût servi en même temps que celui des maîtres. Il fut convenu que tous les plats seraient posés d'avance sur la table, et que les enfants feraient le service des assiettes et des couverts. Les enfants couraient, allaient, venaient, se démenaient.

XXIII - Le déménagement – Les Marcotte se querellent

Enfin, la cloche sonna; les trois petits avaient demandé instamment à attendre l'arme au bras, c'est-à-dire la serviette sous le bras, l'assiette à la main. Ils étaient postés à la porte d'entrée, quand Mme d'Orvillet, M. d'Alban donnant le bras à Mme de Saintluc, Gertrude et Félicie firent leur entrée dans la salle à manger.

Les petits serviteurs, prenant leur rôle au sérieux, ne voulaient pas se mettre à table; mais le général ayant commandé arme bas, ils furent désarmés par Gertrude et Félicie, et on les obligea à prendre leur part du repas. Après le premier plat, on demanda d'autres assiettes.

Juliette, Laurent et Anne se précipitèrent pour faire leur service; Anne cassa une assiette, dans son empressement à servir sa mère; Laurent en fit rouler deux, mais sans les casser, Juliette profita du désordre causé par ces accidents pour remplacer lestement toutes les assiettes sales. Quand les morceaux furent ramassés, Laurent et Anne n'eurent plus rien à faire qu'à se remettre à table et continuer leur repas. Il s'acheva assez tranquillement; il n'y eut d'autres accidents qu'une bouteille de vin répandue sur la nappe, une salière renversée, et la chute d'Anne avec sa chaise; mais, comme elle ne s'était fait aucun mal, tout le monde rit de son accident, et elle demanda à continuer son service en mangeant debout, pour être prête à donner ce que demandaient les convives.

«N'est-ce pas, maman, que nous servons très bien?» dit Anne en finissant son déjeuner.

MADAME D'ORVILLET. – Sauf les accidents, c'était très bien, mon enfant.

LAURENT. – Les accidents, ce n'était pas notre faute; n'est-ce pas, mon oncle?

LE GÉNÉRAL, *gaiement*. – Certainement non. Si les assiettes n'étaient pas rondes, elles ne rouleraient pas.

JULIETTE. – Et le vin répandu, mon oncle?

LE GÉNÉRAL, *souriant*. – Si le vin n'avait pas été liquide, il ne se serait pas répandu.

FÉLICIE. – Et la chaise d'Anne, mon oncle?

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Si la chaise n'avait pas eu de pieds, elle ne serait pas tombée.

Tout le monde se mit à rire et on se leva de table.

LAURENT. – Allons-nous partir, mon oncle?

LE GÉNÉRAL. – Pas encore, mon ami; donne-nous le temps de faire une petite causette, et laisse les gens ôter le couvert et tout ranger.

LAURENT. – Eh bien, Juliette, sais-tu ce que nous allons faire? Nous irons tous chez les Marcotte, et

nous les aiderons à faire leurs paquets.

— Oui, oui, allons vite, s'écrièrent Juliette et Anne.

LE GÉNÉRAL. – Halte-là! Petits malheureux! vous allez leur tout bouleverser, comme vous avez fait chez moi le jour de mon arrivée en m'aidant à déballer.

GERTRUDE. – Non, mon oncle; ils ne feront aucun dégât, car nous allons y aller, Félicie et moi, et nous veillerons à ce qu'on ne dérange pas au lieu d'arranger.

LE GÉNÉRAL. – Dans ce cas, on peut y aller; partout où tu es, tout marche bien.

GERTRUDE, *embrassant son oncle*. – Prenez garde de me gâter, mon oncle; vous avez trop bonne opinion de moi; je finirai par n'avoir plus confiance en vous, et ce serait très mal à moi.

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Tu n'y entends rien; je cherche à prouver, au contraire, la grandeur de mon intelligence en te jugeant comme je le fais. Mais je dois humblement avouer que ta tante d'Orvillet m'y a beaucoup aidé avant même ton arrivée... Et à présent, ma bonne fille, que je me suis expliqué, je te laisse aller. Empêche les petits de tout mettre sens dessus dessous. Cours vite, car tu es rouge comme une cerise; l'air te fera du bien.

Gertrude et Félicie suivirent les enfants qui étaient déjà partis.

«C'est étonnant, dit Félicie d'un air un peu piqué, comme mon oncle t'aime! Il te fait toujours des compliments; à l'entendre, il n'y a de parfait que toi.»

GERTRUDE. – C'est parce que je viens d'arriver, tu vois bien; il veut me mettre à l'aise. Je crains bien que dans quelques jours il ne pense autrement.

FÉLICIE. – Non, je parie qu'il te croit réellement parfaite.

GERTRUDE. – Ce serait donc parce qu'il est bon qu'il me juge d'après lui-même.

FÉLICIE. – Tu trouves qu'il est très bon! Je ne trouve pas, moi. Il gronde souvent et bien rudement, comme font toujours les militaires.

GERTRUDE. – Ah bien! mon tour viendra bientôt; ce sera toi qui me consoleras alors, car j'aurais beaucoup de chagrin d'être grondée par lui.

FÉLICIE. – Pourquoi ça?

GERTRUDE. – Parce que je l'aime beaucoup et parce que, s'il me gronde, c'est que je l'aurai mérité.

FÉLICIE. – Il n'y a pas de quoi avoir du chagrin; moi, cela ne me fait rien quand on me gronde; cela m'ennuie, voilà tout.

LAURENT, *accourant*. – Mais arrivez donc, arrivez donc, voilà les Marcotte qui se disputent, et nous ne pouvons rien faire.

Ils entrèrent tous chez les Marcotte et ils les trouvèrent en face l'un de l'autre, criant à qui mieux mieux.

MARCOTTE. – Je te dis que t'es sotte comme tout. Je ne veux point que tu mettes ma belle redingote en paquet.

MÈRE MARCOTTE. – Et je te dis que je la mettrons tout de même. T'as pas plus d'intelligence qu'un bourri. Crois-tu que je vas promener tes habits un à un d'ici à notre maison?

MARCOTTE. – Si tu ne les prends point, je les porterai, moi, et chaque voyage te vaudra une bonne gifle.

MÈRE MARCOTTE, *se rapprochant de son mari.* – Ah! tu crois ça, toi? Est-ce que je n'avons pas bec et ongles pour me défendre contre toi, vieux serin?

MARCOTTE, *avançant vers sa femme.* – Je saurai bien te réduire, vieille criarde.

GERTRUDE, *se mettant entre eux.* – Mes amis, pourquoi vous querellez-vous ainsi? Ce n'est pas bien.

MARCOTTE. – Quoi donc que je puis faire, mam'selle? Cette sotte femelle veut me gâter ma belle redingote; je l'ai prise la fourrant zà force dans un paquet de linge sale.

MÈRE MARCOTTE. – T'es t'un menteur; c'était du linge tout blanc et je la fourrais bien gentiment.

MARCOTTE. – Tu appelles ça gentiment, que tu tapais dessus comme sur une gerbe de blé.

MÈRE MARCOTTE. – Et toi qui me tapais sur le dos comme un vieux scélérat que tu es.

MARCOTTE. – Pourquoi que tu ne voulais pas m'écouter?

MÈRE MARCOTTE. – Et pourquoi que tu t'en mêlais? Est-ce l'affaire d'un homme, ça, de plier du linge et des habits?

MARCOTTE. – Est-ce l'affaire d'une femme, ça, que de chiffonner et endommager la redingote de son mari? Je n'en ai point une douzaine de rechange, moi, et je ne veux point qu'on me l'abîme.

GERTRUDE. – Mes bons amis, je vous en prie; je vais tout arranger. Je me charge de votre redingote, mon bon père Marcotte; elle vous gênerait pour l'ouvrage, et moi, qui n'ai rien à faire, je la porterai bien soigneusement sur mon bras.

MARCOTTE. – Oh! mam'selle Gertrude, c'est trop de bonté. Tu vois bien, femme, ce que tu fais? Voilà que t'obliges mam'selle Gertrude à porter ma redingote.

MÈRE MARCOTTE. – Moi! mon bon Dieu! Faut-y être menteur!

GERTRUDE. – Ma pauvre mère Marcotte, ne vous fâchez pas, je vous en prie. Le pauvre Marcotte a cru bien dire.

MÈRE MARCOTTE. – Ne croyez point ça, mam'selle. Il n'en fait jamais d'autres. Il n'a pas plus de coeur qu'une limace; il ne songe qu'à injurier le pauvre monde.

MARCOTTE. – En voilà une fameuse! Quand je vous dirai, mam'selle, que cette femme me dégoise des sottises toute la journée, que si je ne me respectais, je lui donnerais des raclées soignées.

GERTRUDE. – Mon Dieu, mon Dieu, mes pauvres amis, si vous saviez comme vous me faites de la peine!

Marcotte et sa femme se retournent indignés l'un vers l'autre et disent ensemble, d'un accent de reproche: «Tu vois bien! cette bonne petite demoiselle Gertrude...»

GERTRUDE. – Assez, assez, mes amis; nous sommes venus tous pour vous aider à faire vos paquets; ma tante et mon oncle vous aideront aussi; toute la maison va venir.

MÈRE MARCOTTE. – Héla! En voilà-t'y, de la bonté! Nous pensions demander aux voisins Legras de venir nous aider, et nous pensions en avoir pour deux jours.

LAURENT. – Vous coucherez là-bas ce soir, mère Marcotte.

MÈRE MARCOTTE. – C'est-t'y possible. Tu vois, Marcotte, quand je te disions que nous avions de bons maîtres!

MARCOTTE. – Et quand je te disions qu'il n'y a pas leurs pareils dans le monde.

MÈRE MARCOTTE. – Et quand je te disions qu'ils ne nous laisseraient manquer de rien!

GERTRUDE. – Bien, mes amis; à présent aidons aux paquets. Félicie, viens aider à retirer le linge de dedans les armoires. Juliette, Laurent et Anne, courez vite chercher des paniers, de grandes resses; nous y mettrons le linge et les habits.

Les petits partirent en courant; Gertrude et Félicie eurent bientôt vidé l'armoire; elles arrangèrent le linge dans une caisse pour être emportée. Les enfants revinrent, traînant chacun deux grandes resses. Gertrude étala un torchon au fond de chaque resse, y plaça les vêtements de Marcotte de manière à le rassurer complètement sur le sort de ses beaux habits du dimanche; la belle redingote s'y étalait au-dessus des gilets et des pantalons.

Dans un autre panier elles mirent les vêtements de la mère Marcotte. Les deux vieux regardaient avec admiration l'ordre et la promptitude que mettait Gertrude, seule d'abord, ensuite aidée de Félicie, à tout ranger sans rien chiffonner, rien abîmer. Les petits présentaient les objets à serrer, apportaient de la ficelle, du papier, etc.

XXIV - Félicie reprend ses grands airs

Après une heure de travail, pendant laquelle les trois petits s'étaient beaucoup amusés et Félicie s'était trouvée satisfaite, le général et ces dames, suivis de tous les domestiques de la maison, firent leur entrée dans le potager, et, un moment après, tout était plein de mouvement et de bruit. Le général donnait des ordres aux domestiques; les enfants regardaient, croyaient aider, sautaient sur les meubles, grimpaient sur la charrette, faisaient des petits paquets, se poussaient, se bousculaient et s'amusaient comme des rois. Quand le chargement de la charrette fut terminé, tout le monde accompagna cette première partie du mobilier et voulut aider au déchargement. Le général dut arrêter ce trop grand zèle; il garda le monde nécessaire pour monter les lits, les armoires, et renvoya la charrette pour faire un second chargement. Les enfants et la bonne y montèrent; Laurent prit le fouet et les guides, et on se dirigea lentement vers le jardin.

«Veux-tu mener à ton tour?» dit Laurent à Félicie, assise dans la charrette.

FÉLICIE, *avec dédain.* – Non, je te remercie; je ne suis pas habituée à l'office de charretier.

ANNE. – C'est très amusant.

FÉLICIE. – Moi, cela me déplaît.

LAURENT. – Pourquoi cela? On tire les guides, on fouette le cheval.

FÉLICIE. – Et puis on verse dans le fossé quand on tire mal ou quand on fouette trop fort.

LAURENT. – Mais moi je ne tire pas mal et je fouette tout doucement.

LA BONNE. – Le charretier marche à côté du cheval et le fait aller au milieu du chemin: il n'y a pas de danger.

LAURENT. – Hue! Huhau! Hue! À dia!

FÉLICIE. – Tais-toi donc, tu vas nous verser. Je veux descendre.

LAURENT. – Il n'y a pas de danger, je te dis. Hue! Huhau! Hue!

— Je veux descendre! cria encore Félicie.

LAURENT. – Non, tu ne descendras pas. Hue! Hue donc.

Le cheval pressa le pas, le charretier resta en arrière. Félicie criait, Laurent et Anne riaient; Juliette avait un peu peur. La bonne et Gertrude, voyant qu'il n'y avait aucun danger, cherchaient à calmer Félicie. Gertrude demanda à la bonne de faire monter le charretier près de Laurent pour rassurer Félicie. La bonne l'appela.

«Montez avec nous, Philippe: Mlle Félicie a peur.»
Philippe grimpa dans la charrette.

FÉLICIE, *se levant.* – Je ne veux pas que le charretier soit avec nous.

LA BONNE. – Pourquoi cela? Sa présence vous rassurera.

FÉLICIE. – Non, je ne veux pas qu'il soit près de moi. J'ai supporté beaucoup de choses aujourd'hui, mais c'est trop fort aussi. Qu'est-ce qu'on dirait de me voir près d'un paysan?

LA BONNE. – Personne ne dira rien. Un paysan est un homme comme un autre. On ne vous regardera seulement pas.

FÉLICIE. – Je te dis que c'est ridicule. Je ne veux pas. Arrêtez, Philippe: je veux descendre.
Le charretier arrêta le cheval; Félicie sauta à bas de la charrette. Gertrude la suivit.
«Allez, mon bon Philippe, dit-elle. Nous vous rejoindrons au potager.»

JULIETTE. – Pourquoi ne restes-tu pas avec nous?

GERTRUDE. – Parce que j'aime mieux tenir compagnie à Félicie pour qu'elle ne soit pas seule.

FÉLICIE. – À la bonne heure! Tu fais comme moi; tu ne veux pas te trouver près de ce charretier en blouse et en sabots.

GERTRUDE. – Oh! pas du tout; cela me serait bien égal. Philippe est si poli, si complaisant, qu'il ne me fait pas peur du tout. Je suis descendue pour ne pas te laisser seule. Ta bonne est obligée de rester près des petits... Mais pourquoi as-tu dit tout haut devant le pauvre Philippe que tu ne voulais pas rester avec lui dans la charrette? Tu lui as fait de la peine. Ce pauvre homme est devenu tout rouge.

FÉLICIE. – Tant mieux! Il a compris qu'il n'aurait pas dû se permettre de monter avec nous.

GERTRUDE. – Oh! Félicie, pourquoi as-tu de pareilles idées? Pourquoi te figures-tu que tu es tellement au-dessus de ces pauvres gens qu'ils ne doivent même pas t'approcher, encore moins te toucher? Vois mes tantes et mon oncle, comme ils sont polis, soigneux pour tous leurs domestiques, pour les gens du village; comme ils s'intéressent à eux. Et vois aussi comme on les aime! Est-ce qu'on les respecte moins parce qu'ils se font aimer? Bien au contraire.

FÉLICIE. – Je ne peux pas faire de même. Ça me déplaît; ça me gêne. Leurs mains sales me dégoûtent; ils sentent mauvais; leurs cheveux sont mal peignés; enfin, je déteste qu'ils me touchent.

GERTRUDE. – Pauvre Félicie! je te plains. Personne ne t'aimera, et tu ne seras pas heureuse.
Félicie ne répondit pas. Gertrude ne dit plus rien. Elle vit qu'une fois encore l'accès de bonté de Félicie était passé.
«Il faut du temps et de la patience... pensa-t-elle. Mais pourquoi change-t-elle tout d'un coup sans rime ni raison?... Pourvu qu'elle ne fasse pas demain quelque chose de désagréable à ce pauvre Diloy!»

Le déménagement continua, mais avec moins d'entrain pour les enfants.

Félicie gênait tout le monde; elle avait repris ce que son oncle appelait ses grands airs. Au dernier voyage, Félicie déclara qu'elle était fatiguée et qu'elle rentrait à la maison; personne ne chercha à la retenir, pas même Gertrude, et elle se dirigea vers la maison d'un air maussade.

Gertrude s'assit dehors, à l'ombre d'un sapin, et se laissa aller à ses réflexions.

«Je suis désolée, pensa-t-elle; je sens que je n'aime plus autant Félicie que les premiers jours de mon arrivée. Elle a des idées si opposées aux miennes! Il faut toujours la ménager, la flatter même un peu; et puis je crains qu'elle ne soit un peu jalouse de ce que mon oncle me dit d'aimable... Comme il est bon, mon oncle! Je l'aime beaucoup. Il est si gai avec cela, si aimable!... Quel dommage que pauvre maman ne soit pas ici!... Comme c'est long un mois!... Mais que puis-je faire pour changer Félicie, pour diminuer son orgueil? Par moments elle a l'air d'être corrigée, excellente, et puis, sans qu'on sache pourquoi, elle change, elle devient froide et hautaine.»

Gertrude réfléchissait depuis assez longtemps, lorsqu'elle entendit venir quelqu'un; elle leva les yeux et vit venir son oncle qui venait s'asseoir près d'elle.

GERTRUDE. – C'est vous, mon cher oncle? Je pensais à vous tout justement.

LE GÉNÉRAL. – Je viens me reposer un instant près de toi. Et que penses-tu, mon enfant?

GERTRUDE. – Je pensais que si vous pouviez m'aider à corriger Félicie de son orgueil, j'en serais bien heureuse.

LE GÉNÉRAL. – Est-ce qu'elle a encore fait quelque sottise? Dieu! que cette péronnelle m'ennuie, et combien j'admire ta tante d'Orvillet qui ne s'impatiente jamais contre elle, qui supporte ses impertinences, qui lui explique ses raisons pour ne pas lui accorder ses demandes, et qui la traite toujours avec la même douceur!

GERTRUDE. – C'est que ma tante voit qu'il y a du bon dans Félicie, et qu'avec de la douceur elle finira par la rendre bonne.

LE GÉNÉRAL. – J'en doute, moi. Cette Félicie est une pécore et restera pécore. Si elle pouvait te ressembler seulement un peu!

GERTRUDE. – Mon bon oncle, j'ai quelque chose à vous demander.

LE GÉNÉRAL. – Demande, ma fille, demande; accordé d'avance.

GERTRUDE. – Merci, mon oncle. Je vous demande donc instamment de ne pas dire du bien de moi devant Félicie, et de ne pas me témoigner plus d'amitié qu'à elle.

LE GÉNÉRAL, *souriant*. – Ah! ah! la pécore est jalouse! Je veux bien ne pas dire devant elle ce que je pense, mais, quant à lui témoigner la même affection qu'à toi, c'est impossible, absolument impossible. Ce ne serait pas juste, ce ne serait pas bien.

GERTRUDE. – Oh! mon oncle, je vous en prie; vous venez de me promettre de m'accorder ce que je

vous demanderais.

LE GÉNÉRAL. – Je vais te prouver tout de suite que tu demandes l'impossible. M'aimes-tu, toi?

GERTRUDE, vivement. – Oui, mon oncle; beaucoup, beaucoup.

LE GÉNÉRAL. – Et crois-tu que Félicie m'aime?

GERTRUDE, *hésitant*. – Pas tant que je vous aime; mais pourtant...

LE GÉNÉRAL. – Elle me déteste, je le vois bien. Et crois-tu que je l'aime?

GERTRUDE. – Hélas! non, mon oncle.

LE GÉNÉRAL. – Et enfin, une dernière question. Crois-tu que je t'aime?

GERTRUDE. – Oh oui! mon oncle; j'en suis sûre.

LE GÉNÉRAL, l*'embrassant*. – Et tu as raison, chère enfant; je t'aime parce que tu es bonne, pieuse, charitable, excellente en un mot. Et comment veux-tu que je traite avec la même amitié la nièce que j'aime et qui m'aime, et celle que je n'aime pas et qui ne m'aime pas? Je te le demande à toi-même. Ce serait-il juste et bien?

GERTRUDE. – Pas tout à fait, mon oncle, mais ce serait bien beau.

LE GÉNÉRAL. – Chère enfant, ce qui est injuste ne peut pas être beau. Ce serait, de plus, un mauvais exemple et une mauvaise leçon pour Félicie elle-même. Il faut qu'elle voie enfin qu'elle éloigne d'elle tout le monde et qu'elle se prépare une vie très malheureuse.

Le général embrassa encore Gertrude et se leva pour continuer avec les enfants et les domestiques la surveillance du déménagement et de l'installation des Marcotte.

LE GÉNÉRAL. – Viens avec moi, ma petite Gertrude; tu nous aideras et tu empêcheras ces Marcotte de se quereller; ils ne font pas autre chose depuis qu'ils sont là-bas.

XXV - Gertrude remet la paix chez les Marcotte

Gertrude prit le bras que lui offrait son oncle, et ils se dirigèrent vers la maisonnette des vieux jardiniers. La charrette portant sa dernière charge, augmentée des trois enfants et de la bonne, les rattrapa près de la maison.

— Mon oncle! mon oncle! crièrent les enfants, montez avec nous sur la charrette; on est très bien.

LE GÉNÉRAL, *souriant*. – Merci, mes petits amis; j'aime mieux me trouver sur mes jambes que me sentir secoué comme vous l'êtes, perchés sur toutes ces caisses.

ANNE. – C'est très amusant, mon oncle; essayez, vous allez voir.

LE GÉNÉRAL. – Ce n'est pas la peine, nous arrivons.

En effet, on était à la porte de la maison.

Les enfants descendirent, aidés par leur oncle et par Philippe.

«Merci, mon oncle; merci, Philippe,» dirent-ils tous l'un après l'autre.

LE GÉNÉRAL. – À la bonne heure! Voilà de bons enfants qui disent merci quand on les aide!... À présent, que tout le monde se mette à décharger la voiture, nous allons tout mettre en place.

GERTRUDE. – Et moi, mon oncle, je vais aider à tout serrer dans les armoires et les bahuts.

LE GÉNÉRAL. – C'est cela, ma fille. Et vous, petits, gare à vous! Gare aux meubles!

LAURENT. – Nous allons nous reposer sous les pommiers, n'est-ce pas, mon oncle?

LE GÉNÉRAL. – Très bien! allez vous reposer de vos grandes fatigues. Valérie, restez avec eux, de crainte qu'ils ne se jettent dans les meubles et dans les jambes du cheval.

Le déchargement fut bientôt terminé, et les meubles furent mis en place. Gertrude continua à surveiller l'humeur querelleuse des vieux époux, qui se chicanaient à propos de rien. Gertrude intervenait, décidait pour le mieux et de manière à les satisfaire.

MARCOTTE. – Et notre souper, que tu n'as seulement pas préparé!

MÈRE MARCOTTE. – Et comment que tu veux que je le prépare? Où ce que je l'aurais préparé? sur le dos du cheval, sur les caisses? Sur la belle redingote?

MARCOTTE. – Tu n'as seulement pas une miche de pain, et j'ai l'estomac creux.

MÈRE MARCOTTE. – Eh bien! tu iras en chercher chez le boulanger quand nous aurons tout rangé.

MARCOTTE. – C'est ça! toujours moi, toujours le bonhomme pour courir de droite et de gauche!

MÈRE MARCOTTE. – Et qui veux-tu que ce soit? Je ne puis point y aller, d'abord; je sommes trop lasse.

MARCOTTE. – Et moi donc? Que les jambes me rentrent dans le ventre; je n'arriverais seulement pas à moitié chemin.

MÈRE MARCOTTE. – Eh bien! tu y resteras, mon vieux, voilà tout; pas d'embarras comme ça.

— Ma bonne mère Marcotte, dit Gertrude tout en serrant le linge, vous n'arrangez pas très bien les choses pour le père Marcotte. Moi qui suis jeune et forte et qui ne suis pas fatiguée, je vais faire bien mieux: je vais courir à la maison, et je vous rapporterai un pain et une bouteille de vin.

MÈRE MARCOTTE. – Ma bonne petite demoiselle, je ne supporterai point ça; mon homme peut bien y aller; il geint toujours, mais il va tout de même. Il ne faut point l'écouter.

GERTRUDE. – Ah! mère Marcotte, vous n'êtes pas bonne pour lui. Voyez comme il a l'air fatigué! Moi, cela m'amuse de courir, cela me fait du bien... Voilà le linge bien rangé dans le bahut; les draps par ici, les serviettes au milieu, les tabliers, les torchons à l'autre bout. Je vais donc aller chercher votre pain, et je reviens dans un quart d'heure.

Gertrude partit en courant, sans attendre la réponse des Marcotte, qui restèrent un instant ébahis.

MÈRE MARCOTTE. – Vois-tu, fainéant! Voilà que tu fais courir cette bonne petite demoiselle du bon Dieu pour faire ton ouvrage. C'est gentil, ça! Que va dire madame? Et M. le comte?

MARCOTTE. – Vas-tu me laisser tranquille, enfin, vieille serpe! Prends garde que la main me démange et que je ne gratte sur ton dos.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? dit le général en entrant.

MÈRE MARCOTTE. – Il y a monsieur le comte, que cette bonne petite demoiselle Gertrude est partie en courant pour nous chercher un pain, parce que mon homme prétend qu'il n'a plus de forces et qu'il boulerait en chemin. C'est-y une raison à donner ça, quand tout le monde se met à l'ouvrage pour lui et qu'il n'a qu'à tourner ses dix doigts.

LE GÉNÉRAL. – Gertrude est allée elle-même vous chercher du pain?

MÈRE MARCOTTE. – Oui, monsieur le comte, sans que j'aie pu l'en empêcher. Et ce fainéant, qui n'a pas plus bougé qu'un homme de bois!

LE GÉNÉRAL. – Gertrude est une bonne fille, et vous, mère Marcotte, vous êtes trop dure pour votre pauvre mari. Songez donc qu'il a soixante-douze ans, et qu'à cet âge on ne fait pas la journée d'un homme de quarante... Père Marcotte, laissez crier votre femme, et venez nous faire voir où il faut placer votre pipe de cidre.

Marcotte suivit le général avec empressement. Les gens du château lui arrangèrent son tonneau de cidre sur chantier. Ensuite on lui tassa son bois dans la petite cave; on plaça les bourrées et les fagots

dans le grenier; ce fut la fin de l'aménagement, et tout le monde repartit. Le général dit aux domestiques d'aller se rafraîchir au château avec quelques bouteilles de vin, et lui-même partit tout doucement pour aller à la rencontre de Gertrude. Il la vit accourir de loin avec un pain de quatre livres sous le bras, une bouteille de vin à la main et une terrine couverte de l'autre.

— Ma bonne fille, lui dit le général, pourquoi n'as-tu pas dit à un des gens d'apporter tout cela? Dans quel état tu es! Tu es en nage, ma pauvre enfant.

— C'est que j'ai toujours couru, mon oncle, répondit Gertrude. Ces pauvres Marcotte se querellaient si fort! j'ai eu peur qu'ils ne se fâchassent pour tout de bon, et les gens étaient occupés à la charrette. Ils avaient assez à faire.

Le général lui essuya le front, couvert de sueur, et le lui baisa.

«Excellente enfant! Comme ta tante avait raison!»

Il lui enleva de force sa terrine et sa bouteille, et il l'accompagna jusque chez les Marcotte.

LE GÉNÉRAL. – Qu'as-tu donc dans cette lourde terrine?

GERTRUDE. – Du bouillon, mon oncle, avec quelques morceaux de boeuf. Ils n'auront plus qu'à réchauffer leur dîner, qui se trouve tout cuit d'avance.

LE GÉNÉRAL. – Tu as pensé à tout, ma bonne petite.

GERTRUDE, *vivement*. – C'est ma tante qui a fait ajouter la terrine, mon oncle; je lui avais demandé la permission d'emporter du pain et du vin; ma tante, qui est si bonne et qui pense à tout, elle, m'a dit de faire porter aux Marcotte un dîner complet. Vous voyez que ce n'est pas moi.

LE GÉNÉRAL. – Qu'est devenue Félicie?

GERTRUDE, *embarrassée*. – Elle était chez ma tante, elle est venue un peu avec moi.

LE GÉNÉRAL. – T'a-t-elle aidée à porter tes provisions?

GERTRUDE, avec hésitation. – Je... je... je lui ai dit que ce n'était pas lourd, mon oncle, que je les porterais bien seule.

LE GÉNÉRAL. – Et elle t'a laissée faire?

GERTRUDE. – Il le fallait bien, mon oncle, puisque je le voulais.

LE GÉNÉRAL, *riant*. – Ah! c'est vrai! j'oublie que tu es si méchante, qu'on n'ose pas te résister.

Ils arrivaient chez les Marcotte, qu'ils trouvèrent contemplant de bonne amitié les agréments de leur nouveau logement. Ils déposèrent les provisions; elles furent reçues avec autant de reconnaissance que de joie. Gertrude retira encore de sa poche deux oeufs et un petit paquet de sel et de poivre, puis elle se sauva, pour éviter de nouveaux remerciements.

En revenant, son oncle l'interrogea sur ses occupations habituelles, sur la vie qu'elle menait à la campagne; elle parla avec animation de sa tendresse pour ses parents, surtout pour sa mère, qu'elle n'avait jamais quittée; elle pleurait en parlant, et son oncle, peiné d'avoir excité ce chagrin, changea de

conversation et lui raconta plusieurs anecdotes intéressantes de ses campagnes d'Afrique. Gertrude revint enchantée de son oncle. En arrivant, elle lui dit:

«Quand maman sera de retour, mon oncle, demandez-lui de rester bien longtemps ici. Je suis sûre qu'elle y sera aussi heureuse que moi. Et puis vous viendrez un peu chez nous en Bretagne, mon oncle; c'est un si beau pays!»

— Certainement; je ne retournerai pas en Afrique sans vous avoir fait une visite.

XXVI - Installation des Diloy

Une demi-journée avait suffi aux maçons pour blanchir à la chaux les plafonds et les murs de la future habitation des Diloy; tout y était blanc et propre; dans l'après-midi, tout le monde se mit à l'ouvrage pour y placer le mobilier. Félicie voulut bien y aider les autres; elle chercha même à embellir en demandant à sa mère de petits rideaux pour les croisées et différents objets de ménage.

Laurent et Anne, de leur côté, voulurent apporter de petites chaises d'enfants, de vieux joujoux.

«Tiens, dit Laurent, mettons tout cela dans notre petite charrette. Viens, Anne; viens, Juliette, aidez-moi à descendre les joujoux et à les charger sur la charrette. Prends ce cheval de bois, Juliette; il est trop lourd pour Anne.»

ANNE. – Et moi, qu'est-ce que je porterai?

LAURENT. – Prends cette boîte de maisons, et moi je descendrai la vaisselle, les petits pots, les assiettes, les verres.

ANNE. – Comme ils vont être contents, ces pauvres petits chemineaux!

LAURENT. – Il ne faut plus dire chemineau: Diloy n'est plus chemineau.

ANNE. – Et comment faut-il dire?

LAURENT. – Il faut dire jardinier; les petits jardiniers.

ANNE. – Alors ils nous aideront à notre jardin?

LAURENT. – Certainement; et nous nous amuserons bien avec eux.

Quand le chargement de la petite charrette fut complet, Laurent se mit à traîner. Juliette et Anne poussèrent par-derrière, et on se mit en marche au grand trot pour arriver plus vite. Laurent accrocha une grosse pierre qu'il n'avait pas vue, et il tomba: la charrette versa avec tout son chargement. Laurent ne s'était pas fait beaucoup de mal, il avait seulement un genou un peu écorché; il se releva promptement; les trois enfants regardaient avec consternation les effets dispersés dans l'herbe et sur le chemin.

JULIETTE. – Qu'est-ce que nous allons faire? T'es-tu fait mal, Laurent?

LAURENT. – Non, très peu... Il faut charger de nouveau.

JULIETTE. – Si nous appelions Gertrude et Félicie? Je crois que nous avions mal chargé. Nous avions mis la table et les chaises par-dessus. Il fallait les mettre dessous.

LAURENT. – C'est vrai; cela sera moins haut.

JULIETTE. – Alors recommençons.

Ils allaient se mettre courageusement à l'ouvrage quand Gertrude arriva.

ANNE. – Gertrude! Gertrude! veux-tu nous aider à recharger tout cela? Nous avons versé en chemin.

GERTRUDE. – Pauvres enfants! Je vais vous aider, ce sera bientôt fait... Et, pendant que nous remettrons tout cela dans la charrette, va chercher une corde, mon petit Laurent, pour fixer les meubles; nous les attacherons comme on fait aux voitures de foin pour empêcher les bottes de tomber.

FÉLICIE, d'une des fenêtres du château. – Gertrude! Gertrude! où es-tu? Viens vite.

GERTRUDE, *criant*. – Je ne peux pas; qu'est-ce que tu veux?

FÉLICIE, *de même*. – Trouver un petit rideau qui me manque; j'en ai besoin tout de suite.

GERTRUDE, *de même.* – Attends un quart d'heure; j'ai affaire.

FÉLICIE. – Je suis pressé; arrive tout de suite.

GERTRUDE. – Impossible; moi aussi, je suis pressée.

FÉLICIE. – Mais où es-tu donc? Je ne te vois pas.

GERTRUDE. – Dans le chemin du potager.

FÉLICIE. – Qu'est-ce que tu fais?

GERTRUDE. – Je charge une charrette de meubles.

«Qu'est-ce qu'elle dit donc? pensa Félicie. On a apporté de la ville, hier et ce matin, tous les meubles pour Diloy. Il ne peut pas y avoir une charrette de meubles dans le chemin du potager; d'ailleurs, il n'est pas assez large pour les charrettes. Je vais aller voir moi-même.»

Félicie descendit et trouva Gertrude, Juliette et même la petite Anne très affairées à rassembler les joujoux éparpillés.

FÉLICIE. – Comment, Gertrude! c'est ça qui t'empêche de venir me joindre? C'est ça que tu appelles un travail pressé. Ah! ah! ah! quelle bêtise!

JULIETTE. – C'est une bêtise pour toi, mais c'est très important pour nous.

FÉLICIE, *à Gertrude.* – Laisse donc cela, et viens avec moi.

GERTRUDE. – Non, Félicie, j'ai promis à ces pauvres petits de les aider, et je veux finir de tout arranger. Ils ont déjà versé une fois, parce que le mobilier était mal chargé.

FÉLICIE. – Eh bien! ils verseront une seconde fois; il n'y a pas grand mal.

JULIETTE. – Tu es méchante, Félicie! Quand ça verse, ça casse; tiens, vois, deux assiettes et un verre cassés.

FÉLICIE. – Eh bien! il reste bien assez pour vous amuser.

ANNE. – Ce n'est pas pour nous; c'est pour les petits Diloy.

FÉLICIE. – Les petits Diloy! Tout ça pour des petits enfants de chemineau!

Laurent venait d'arriver, traînant une corde.

LAURENT. – D'abord, Diloy n'est plus un chemineau; ensuite il a sauvé mon oncle, il a sauvé maman, il a sauvé Anne, il a sauvé moi et il a sauvé toi, et deux fois encore! Et nous voulons lui faire plaisir pour qu'il voie que nous l'aimons.

FÉLICIE. – Maman et mon oncle l'ont bien assez récompensé en lui donnant de l'argent, des habits et la place de jardinier.

GERTRUDE. – Ce qui n'empêche pas, ma bonne Félicie, que nous autres tous, qui n'avons pu rien faire pour lui, nous sommes bien contents de pouvoir lui témoigner notre reconnaissance.

FÉLICIE. – Fameux cadeaux! Des joujoux cassés!

GERTRUDE. – Ce n'est pas tant les joujoux que la pensée aimable de Laurent, d'Anne et de Juliette, qui fera plaisir à ce bon Diloy.

FÉLICIE. – D'abord, toi et Juliette, vous ne lui devez rien du tout.

GERTRUDE. – Tu appelles rien d'avoir secouru ceux que nous aimons?

FÉLICIE. – Qui donc, ceux que vous aimez?

GERTRUDE. – Vous tous et puis mon oncle.

FÉLICIE. – Oh! mon oncle! un militaire!

LAURENT. – Tu comptes mon oncle pour rien? Parce qu'il est militaire, fallait-il le laisser tuer par ces trois méchants Arabes?

ANNE. – Mon oncle, c'est bien plus que toi. Toi, tu es méchante et tu grognes toujours; et mon oncle est excellent; tout le monde l'aime et il nous aime tous... excepté toi.

FÉLICIE. – Oh! tu n'as pas besoin de me dire que mon oncle ne m'aime pas: je sais qu'il me déteste.

GERTRUDE. – Tu as bien tort, Félicie, de le dire et de le croire. Comment mon oncle, qui est si bon, pourrait-il détester la fille de sa soeur?

Tout en causant ou plutôt en discutant, Gertrude, aidée de Juliette et d'Anne, avait tout ramassé et replacé dans la petite charrette.

GERTRUDE. – À présent, Laurent, donne-moi la corde.

LAURENT. – La voici! Comme je n'ai trouvé personne à la ferme, j'ai pris nos deux cordes à sauter, que j'ai attachées ensemble.

FÉLICIE. – Une de ces cordes est à moi. Je ne veux pas qu'on prenne ma corde pour des petits paysans. Rends-la-moi.

LAURENT. – Oh! Félicie, je t'en prie, laisse-la-nous; c'est seulement pour mener la charrette jusqu'à la maison de Diloy. Personne ne la touchera, je t'assure.

FÉLICIE. – Non, je ne veux pas. Tu n'as qu'à demander une corde à mon oncle; puisqu'il est si bon, il t'en donnera une.

LAURENT. – Mais où veux-tu qu'il en prenne une à présent? Il nous la faut tout de suite.

GERTRUDE. – Félicie, tu es fâchée, et je t'assure que tu n'as pas raison. Tu as assez d'esprit pour comprendre que tu nous fais de la peine sans que nous ayons rien fait pour te fâcher. Voyons, ma bonne Félicie, prête-nous ta corde: je te promets de la rapporter dans un quart d'heure; veux-tu? ajouta Gertrude en allant à elle et en l'embrassant. Me la refuseras-tu à moi, qui suis ton amie?

Félicie comprenait qu'elle jouait un rôle ridicule; elle commençait à en être embarrassée; elle saisit le moyen que lui offrait Gertrude et répondit:

«Prends tout ce que tu voudras. Je ne tiens pas à ma corde; c'était pour taquiner Laurent et Anne que je voulais la ravoir. Ils me prennent toutes mes affaires, et je n'aime pas cela.»

GERTRUDE. – Merci, Félicie. Tu es bien bonne, ajouta-t-elle après un instant d'hésitation.

Laurent sauta de joie et se mit à arranger la corde pour retenir tout le chargement. Avec l'aide de Gertrude ce fut bientôt fait; les trois enfants repartirent au grand galop et arrivèrent sans autre accident à la maison du jardinier.

Le soir, on fit dire à Diloy qu'il pouvait arriver avec sa femme et ses enfants dès le lendemain matin. Ils ne manquèrent pas au rendez-vous. Gertrude et les enfants allèrent les y recevoir. Félicie avait d'abord refusé de les accompagner; mais un bon mouvement la fit rougir de son ingratitude. Elle avait sincèrement pardonné à Diloy l'aventure dont il avait témoigné tant de honte et de regret; elle trouva elle-même que c'était mal à elle de ne pas se trouver à son arrivée, et elle ne tarda pas à rejoindre les autres.

Il était temps: cinq minutes après, les enfants, qui s'étaient postés en sentinelle à la porte du potager, accoururent en criant:

«Les voilà, les voilà! Ils arrivent.»

LAURENT. – Diloy a une caisse sur l'épaule; la femme porte un gros paquet.

ANNE. – Et les enfants portent de petits paquets.

JULIETTE. – Ils vont lentement; ils ont l'air fatigués.

Ils se rangèrent tous à la porte et laissèrent approcher la famille Diloy. Quand elle fut tout près, les enfants poussèrent de grands cris et se précipitèrent sur les petits Diloy, dont l'aîné avait huit ans, le second six, le troisième quatre et le dernier deux ans.

Les enfants furent effrayés de ces cris et se mirent à pleurer; les deux derniers criaient de toutes leurs forces et se débattaient contre Laurent et Anne, qui les tiraient en poussant des cris de joie.

«N'ayez pas peur; venez voir les joujoux.»

La mère les rassurait, les poussait pour les faire entrer; Diloy était tout confus de la terreur de ses enfants. Gertrude et Félicie lui dirent amicalement bonjour ainsi qu'à sa femme. Puis Gertrude obtint de Laurent et d'Anne de ne pas forcer les enfants à entrer.

LAURENT. – Il faut qu'ils voient les joujoux, pourtant; ils seront bien contents.

GERTRUDE. – Tout à l'heure, mon cher petit. Il faut les laisser s'habituer à nous tout doucement.

FÉLICIE. – Entrez, entrez, Diloy; faites entrer votre femme avec vos enfants pour qu'ils voient leur nouvelle maison.

On parvint enfin à mettre les enfants en présence des joujoux; les cris et les pleurs s'arrêtèrent. Laurent mit la bride d'un grand cheval sans tête entre les mains du garçon de huit ans. Anne posa sa poupée sans pieds dans les bras de la fille de six ans. Juliette fit prendre une charrette à trois roues au petit garçon de quatre ans et une boîte de petites maisons au tout-petit de deux ans. Un quart d'heure après, le tumulte du premier moment était apaisé; les enfants de Diloy jouaient, ceux du château les faisaient jouer; une boîte de chocolat que leur donna Juliette acheva de les mettre à l'aise.

Gertrude et Félicie, pendant ce temps, faisaient tout voir au mari et à la femme.

GERTRUDE. – Cette chambre-ci est votre salle et cuisine en même temps. Voici de la vaisselle dans ce dressoir; voilà les ustensiles de cuisine; des cruches et des seaux pour l'eau. Voilà la huche pour le pain et la farine; voilà un placard à provisions.

FÉLICIE. – Voilà la chambre et une autre à côté avec les lits des garçons. Voici une armoire pleine de linge; voilà un bahut avec des vêtements pour vous tous. Voilà une table, des chaises, enfin tout ce qu'il vous faut; des cuvettes, des pots à eau, tout enfin.

GERTRUDE. – Et s'il vous manque quelque chose, vous le demanderez à ma tante; mais il me semble qu'elle a pensé à tout.

DILOY. – Mon Dieu, mon Dieu, faut-y que vous soyez tous bons pour nous établir comme ça. Oh! mes chères, mes bonnes petites demoiselles, jamais nous n'aurons assez de reconnaissance de tout ce que vous faites pour nous. Mais regarde donc, Marthe, tout ça est-y beau? Trop beau pour nous. Et ce crucifix! Et cette Sainte Vierge!

La femme Diloy pleurait à chaudes larmes; elle ne put dire une parole.

GERTRUDE. – Quand vous voudrez témoigner votre reconnaissance à ma tante, à mon oncle et à

Félicie, mon bon Diloy, faites-le au pied de ce crucifix et de cette statuette de la Sainte Vierge. C'est notre présent particulier, à Félicie et à moi; vous prierez ici pour nous, et vous y ferez prier vos enfants.

La femme Diloy se jeta à genoux devant le crucifix et sanglota tout en remerciant Dieu de son bonheur.

Félicie et Gertrude se retirèrent: Gertrude avait compris que les Diloy préféraient rester seuls au milieu de cette émotion si vive; elles appelèrent les enfants et eurent de la peine à leur faire quitter les quatre petits Diloy.

XXVII - Enthousiasme du général

Quand ils furent sortis du potager, les petits coururent prévenir Mme d'Orvillet et M. d'Alban de l'arrivée des Diloy. Gertrude et Félicie restèrent encore quelque temps dehors.

FÉLICIE. – Gertrude, pourquoi as-tu dit aux Diloy que je leur faisais cadeau avec toi de ce crucifix et de cette statuette de la Sainte Vierge; je ne savais seulement pas que tu les avais achetés et que tu voulais les leur donner.

GERTRUDE. – Je l'ai dit pour les attacher plus encore à toi. Je suis sûre que Diloy t'aime beaucoup, et que ce souvenir de toi lui fait grand plaisir. Notre-Seigneur crucifié est l'emblème du pardon; donné par toi, ce crucifix lui rappelle que tu lui as pardonné son acte de brutalité envers toi.

FÉLICIE, *touchée*. – Gertrude, comme tu es bonne! réellement bonne! Comme c'est bon à toi de vouloir me faire aimer plus que toi par ce pauvre Diloy! Ce qui me surprend, c'est que je suis bien aise qu'il m'aime, et que je ne le regarde plus comme un paysan.

GERTRUDE. – C'est parce qu'il t'a fait du bien et que tu en es reconnaissante malgré toi... Ma chère Félicie, si tu le voulais tout le monde t'aimerait. Cela te serait si facile!

FÉLICIE. – Tu trouves que c'est facile parce que tu es toujours avec des paysans, que tu es habituée à leur saleté, à leur grossièreté, à leur langage commun. Mais moi, qui vais chez tous ces gens-là le moins possible, je ne peux pas leur témoigner de l'amitié ou même de l'intérêt comme toi. L'idée ne me vient pas de les traiter amicalement comme tu le fais. Je sais bien que tu fais semblant, mais...

GERTRUDE, *très vivement*. – Semblant! Tu crois que je fais semblant? Pas du tout, c'est que je les aime très réellement; je m'afflige de leurs chagrins; je m'inquiète de leurs maladies, de leurs souffrances; je suis heureuse de leurs joies; je voudrais les voir tous heureux. Je les vois avec plaisir; je m'intéresse à leurs affaires. Je compte sur leur affection; je les considère comme des amis, et, sauf la fortune, comme nos égaux en tous points.

FÉLICIE, *étonnée*. – C'est impossible ce que tu dis là. Tes égaux, des paysans ignorants! des gens qui ne savent rien, qui travaillent à la terre!

GERTRUDE, *avec animation*. – S'ils travaillent, c'est pour gagner leur vie, pour faire vivre leurs familles, pour élever leurs enfants. S'ils sont ignorants, c'est qu'ils n'ont eu ni le temps ni les moyens de savoir. Ils en ont d'autant plus de mérite à être bons, à remplir leurs devoirs; bien plus de mérite que nous, qui tenons du bon Dieu de quoi vivre, et les moyens de nous instruire de nos devoirs.

FÉLICIE. – Mais tu es folle, Gertrude! Où as-tu trouvé ces idées bizarres?

GERTRUDE. – Je les ai trouvées dans l'Évangile, dans les paroles et les exemples de Notre-Seigneur et des apôtres, dans les Vies des saints, dans le catéchisme. C'est là que j'ai appris à voir des frères dans tous les hommes et à aimer en eux, non pas leurs richesses et leurs gloires, mais leurs vertus.

Gertrude était très émue; son visage s'était embelli par les sentiments qui l'animaient. Qui l'eût vue ainsi l'eût trouvée charmante, belle même, quoiqu'elle ne fût pas régulièrement jolie.

Félicie, qui était au contraire belle et régulière, n'avait aucun charme, sauf les rares moments où un bon sentiment faisait disparaître la froideur hautaine qui la déparait. Mais ce n'étaient que des éclairs, tandis que Gertrude était constamment embellie par l'expression douce, bonne, intelligente et affectueuse de son regard. Il en résultait que l'une était belle et désagréable, l'autre pas jolie et charmante.

Mme d'Orvillet, Mme de Saintluc et le général se promenaient dans une allée couverte qui longeait le chemin qu'avaient suivi les deux cousines; on les voyait parfaitement à travers le feuillage qui abritait à leurs yeux l'oncle et ces dames. Gertrude s'était arrêtée dans le feu de sa conversation; elle restait immobile, contemplant sa cousine avec douceur et pitié. Félicie souriait d'un air incrédule.

«Regarde-les donc», dit le général à voix basse.

— Comme Gertrude est bien! répondit de même Mme d'Orvillet.

LE GÉNÉRAL. – Superbe! Je ne l'ai jamais vue ainsi. Ce que c'est qu'une belle âme!

Ils restèrent en contemplation sans bouger, sans parler. Petit à petit l'émotion de Gertrude se fit jour: ses yeux se remplirent de larmes.

La physionomie de Félicie s'adoucissait; son regard hautain faisait place à l'attendrissement, et, d'un mouvement inattendu presque involontaire, elle se jeta au cou de Gertrude.

«Oh! Gertrude! que tu es bonne! J'ai honte de moi-même quand je me compare à toi. Tu es un ange, et je me sens un vrai démon auprès de toi. Ce que tu as dit est vrai; je le vois, je le sens; j'ai voulu lutter contre la vérité, mais quelque chose en toi, que je ne peux définir, m'oblige à la reconnaître.»

GERTRUDE. – Ma bonne et chère Félicie! Quel bonheur tu viens de me donner! Tu veux décidément te faire aimer?

FÉLICIE. – Oui, comme toi, ma chère Gertrude. Je t'imiterai en tout: je tâcherai, du moins; je te consulterai sur tout! Quel malheur que tu ne restes pas toujours ici! Quand tu seras partie, je n'aurais plus personne pour me diriger.

GERTRUDE. – Et ma bonne tante! Et mon excellent oncle! Le meilleur des hommes, le plus indulgent, le plus aimable. Ma tante, le modèle des mères, toujours bonne, toujours dévouée, toujours sage dans ses conseils. Bénis Dieu, ma Félicie, d'avoir des guides, des exemples pareils!

FÉLICIE. – Tu as raison, mais je suis plus à mon aise avec toi. Tu es ma semblable; eux sont mes supérieurs. Je les crains un peu.

GERTRUDE. – Tu les craignais quand tu faisais mal; mais, quand tu seras devenue ce qu'ils sont eux-mêmes, tu les aimeras trop pour les craindre, et ils t'aimeront trop pour te gronder.

LE GÉNÉRAL, *bas*. – Je n'y tiens plus, il faut que je les embrasse.

MADAME D'ORVILLET, *le retenant*. – Non, non, Albert, n'ayons pas l'air d'avoir entendu leur

conversation; elles seraient gênées, Félicie surtout. Rentrons sans bruit...

LE GÉNÉRAL. – Ou plutôt continuons notre promenade; je serais bien aise de marcher pour me remettre de l'émotion que ces petites filles m'ont fait éprouver.

Mme de Saintluc appuya la proposition du général et ils ne revinrent qu'une heure après. Mme de Saintluc était fort contente de l'admiration du général pour Gertrude; elle raconta divers traits de sa bonté, de sa raison, de son dévouement, qui augmentèrent encore la grande estime et l'affection du général pour cette charmante nièce. Mme de Saintluc fit aussi un grand éloge de Juliette.

«Mais, dit-elle, Gertrude est tellement au-dessus de son âge, elle est si intelligente, si aimante, si gaie, si spirituelle, si charmante enfin, qu'elle fait tort à sa soeur par la comparaison.»

LE GÉNÉRAL. – Amélie a de la chance d'avoir une fille si parfaite.

MADAME DE SAINTLUC. – Et vous général, vous avez de la chance d'avoir une nièce pareille.

LE GÉNÉRAL, *souriant*. – Oui, je ne suis pas mal partagé; j'ai un très joli choix de nièces et un gentil neveu. Et je dois ajouter que les mères sont assez bien choisies; Hélène et Amélie sont des mères modèles et des soeurs incomparables. Quand je suis chez Hélène, il semble que je sois chez moi.

MADAME D'ORVILLET, *souriant*. – À présent que j'ai eu aussi ma part de tes éloges, Albert, je crois que nous ferions bien d'aller voir Diloy et sa famille.

— Tu as raison, Hélène; je les avais oubliés.

Ils trouvèrent les Diloy au comble du bonheur. Ils avaient tout vu, tout examiné; ils avaient trouvé des vêtements, des étoffes en pièces pour Marthe et pour les enfants; toute la famille était dans la joie; Anne et Laurent étaient revenus jouer avec les petits; ils avaient emmené les deux aînés dans leur jardin, et tous y travaillaient déjà activement à tout arracher, tout bouleverser, pour y replanter fleurs et légumes. Quand le général et Mme d'Orvillet vinrent chez Diloy, il leur présenta ses deux plus jeunes enfants.

LE GÉNÉRAL. – Ils sont gentils, ces mioches; et où sont les deux aînés?

DILOY. – M. Laurent et mam'selle Anne les ont emmenés, monsieur le comte. Je m'en vas les chercher tout à l'heure.

LE GÉNÉRAL. – As-tu vu Félicie et Gertrude?

DILOY. – Pour ça, oui, monsieur le comte; ces bonnes petites demoiselles nous attendaient ici dans la salle. Les gentilles petites demoiselles! Mam'selle Félicie a été bien aimable. Voyez, monsieur le comte, ce beau crucifix et cette jolie Vierge; ce sont elles deux qui m'ont fait ces jolis cadeaux. Je les garderai bien précieusement toute ma vie durant, bien sûr.

«Quand j'aurai mangé un morceau, monsieur le comte, je ferai ma tournée dans le jardin pour voir au plus pressé.»

LE GÉNÉRAL. – Tu feras bien, car le vieux Marcotte ne faisait plus grand-chose; le jardin a été bien négligé, et il y a beaucoup à faire. Le garçon jardinier est un bon travailleur, mais il n'entend rien aux ensemencements, aux arbres fruitiers et aux fleurs.

XXVIII - Le général proclamé fameux lapin

Au bout de quelques jours le jardin fut nettoyé, débarrassé des mauvaises herbes. La femme et les enfants de Diloy aidaient tant qu'ils pouvaient; mais Gustave et Marie, les deux aînés, étaient souvent dérangés par Juliette, Laurent et Anne, qui avaient aussi besoin d'ouvriers pour mettre leur jardin en état. Ils invitaient souvent leur oncle à venir voir leurs belles fleurs et leurs légumes.

LAURENT. – Dans huit jours, mon oncle, vous mangerez une salade de chez nous; n'est-ce pas, Gustave?

GUSTAVE. – Pour ça, oui, monsieur Laurent; mais il faut arroser tous les jours, pour que la sécheresse ne prenne pas la laitue. Ça aime l'eau, la laitue.

LAURENT. – Seulement, mon oncle, il nous faudrait un petit tonneau plein d'eau; nous sommes obligés d'aller remplir nos arrosoirs à la pompe de la ferme; c'est fatigant.

Le lendemain ils trouvèrent un petit tonneau avec un robinet sur une petite charrette. Il n'y avait plus qu'à traîner la charrette jusqu'à la pompe pour que le tonneau se trouvât rempli par le robinet de la pompe. Et, comme ce jeu leur plaisait, ils arrosèrent leur jardin au point d'en faire un marécage. Les laitues pourrirent au lieu de pommer, et les fleurs se flétrirent.

Les enfants s'inquiétaient, mais ils arrosaient toujours, malgré les représentations de leur bonne.

Un jour le général, accompagné de Gertrude et de Félicie, vint faire une visite au jardin.

«Je viens voir ma salade, que j'attends toujours, et qui n'arrive pas,» dit-il en approchant.

LAURENT. – Je ne sais pas ce qu'elle a, mon oncle: elle ne pousse pas comme il faut.

FÉLICIE. – Ah! mon Dieu! quelle boue! Il n'y a pas moyen d'approcher de vos salades; c'est plein d'eau.

LE GÉNÉRAL. – Vous arrosez trop, petits nigauds! Vous voyez bien que tout est pourri par la racine.

ANNE. – Gustave nous a dit que la laitue aime l'eau.

GERTRUDE. – Mais vous lui en avez trop donné.

JULIETTE. – Comment faire alors?

LE GÉNÉRAL. – Ma foi, je n'en sais rien, à moins de tout rebêcher et ressemer.

Laurent était désolé; Juliette et Anne le consolaient.

GERTRUDE. – Attendez; j'ai une idée qui est bonne, je crois. Il faut entourer le jardin d'un fossé; toute l'eau s'y écoulera et vos fleurs et vos légumes ne pourriront plus.

LE GÉNÉRAL. – Gertrude a raison. Il faut se mettre au fossé.

JULIETTE. – Ce sera bien long pour nous, mon oncle.

GERTRUDE. – Nous allons tous vous aider. N'est-ce pas, mon oncle, que vous voudrez bien?

LE GÉNÉRAL. – Tout ce que tu voudras, ma fille; tu sais que je ne te refuse jamais rien. Laurent, va demander à Diloy qu'il nous prête de grandes bêches.

LAURENT. – Et j'appellerai aussi Gustave.

LE GÉNÉRAL, *riant*. – C'est ça; un bon ouvrier de plus. Laurent partit comme une flèche et revint peu d'instants après, accompagné de Diloy.

DILOY. – Monsieur le comte demande des bêches? J'en apporte trois; mais ce ne sera-t-il pas trop lourd à manier pour les enfants?

LE GÉNÉRAL. – C'est moi qui vais en prendre une, mon cher; Gertrude prendra l'autre. Et toi, Félicie, te sens-tu disposée à prendre la troisième, pour nous aider?

FÉLICIE, *après quelque hésitation.* – Je veux bien, mon oncle: c'est un peu lourd.

DILOY. – Vous ne pouvez pas vous servir d'un outil si grossier, ma bonne petite demoiselle, ni Mlle Gertrude non plus. Laissez-moi faire; je vais chercher mon garçon, qui bêche bien, et à nous deux nous aurons bientôt fait votre ouvrage.

LAURENT. – Merci, merci, Diloy; commencez tout de suite, je vais courir chercher Ferdinand.

Il disparut aussitôt et ne tarda pas à revenir avec Ferdinand.

Pendant son absence le général avait expliqué à Diloy le travail conseillé par Gertrude; Diloy l'approuva beaucoup et commença tout de suite le tracé du petit fossé; il le finissait lorsque Laurent arriva.

«Tiens, Ferdinand, il faut un fossé autour du jardin; quarante centimètres de largeur et trente en profondeur. Et vite, c'est un ouvrage pressé,» ajouta-t-il en riant.

— D'abord, dit-il tout en bêchant, tout ce qui est pour les enfants est toujours pressé. Ils n'ont pas, comme nous, la patience d'attendre.

LE GÉNÉRAL. – Et tu crois, mon brave garçon, que je resterai les bras croisés comme un oison à te regarder faire! Je prends ma bêche et je commence à l'autre bout.

Gertrude voulut également aider avec une bêche des enfants; Félicie finit par s'y mettre aussi.

DILOY. – La bonne terre doit être jetée sur les planches, ça les exhaussera et ça n'en fera que mieux.

LAURENT. – Et nos salades qui seront enterrées!

ANNE. – Et nos pauvres fleurs!

DILOY. – Quant aux fleurs, mam'selle, ça ne leur fera pas de mal. Mais, pour les salades, il faut les arracher, et lestement, car nous y arrivons tout à l'heure.

JULIETTE. – Arrachons tout; que chacun prenne une rangée. Aide-nous, Gertrude; aide aussi, Félicie.

Gertrude et Félicie jetèrent leurs bêches, qui n'avançaient pas beaucoup le fossé, et se mirent avec les autres à arracher les salades. Laurent et Juliette voulurent les garder pour les éplucher, et servir à leur oncle les feuilles encore fraîches.

GERTRUDE, *riant*. – Une jolie salade que mangera mon pauvre oncle!

LAURENT. – Tiens! les feuilles sont très bonnes.

FÉLICIE. – Il n'y a pas de coeur; les feuilles sont vertes. Ce sera détestable.

ANNE. – Ce sera très bon. Qu'est-ce que ça fait que les feuilles sont vertes. Hier j'en ai donné un peu aux lapins; ils ont tout mangé; ils ont trouvé ça très bon.

Tout le monde partit d'un éclat de rire.

ANNE. – Pourquoi riez-vous? C'est très vrai.

GERTRUDE. – Mais mon oncle n'est pas un lapin.

ANNE. – Je sais bien! Et pourtant, l'autre jour, Diloy disait, en parlant de mon oncle, qui est si brave et si bon: «M. le comte est un fameux lapin!» Tu vois.

Le pauvre Diloy cessa un instant de bêcher; il était tout confus. Le général interrompit aussi son travail pour rire plus à son aise. Gertrude, Félicie, Juliette et Laurent riaient aux éclats. Les rires redoublaient devant l'air étonné d'Anne.

«Ma pauvre petite Anne, dit enfin le général, je te remercie bien de ton explication pour ma salade, que je mangerai avec autant d'appétit que tes lapins.»

ANNE. – N'est-ce pas, Diloy, vous avez dit que mon oncle est un fameux lapin?

— Mon Dieu, oui, mam'selle, répondit humblement le pauvre Diloy tout confus; et j'en demande bien pardon à monsieur le comte. Je n'avais pas l'intention d'offenser monsieur le comte, bien sûr. Je serais bien désolé que monsieur le comte pût croire que je lui ai manqué de respect, moi qui suis tout dévoué à monsieur le comte, et qui suis attaché comme à un bienfaiteur.

LE GÉNÉRAL. – Sois donc tranquille, mon brave garçon; est-ce que je puis jamais avoir une pensée pareille? Mais c'est que tu m'as fait au contraire un fier compliment. Ce n'est pas une chose facile ni commune que d'arriver à être un fameux lapin. Mes hommes appelaient le maréchal Pélissier un fameux lapin, et je t'assure qu'il ne s'en fâchait pas quand il le savait; il riait de bon coeur et remerciait de la bonne opinion qu'on avait de lui.

DILOY. – Merci bien, monsieur le comte, de me rassurer; j'aurais été si désolé de mécontenter monsieur le comte!

LE GÉNÉRAL. – Je ne suis pas si facile à fâcher, mon ami... Et notre fossé donc! Vite, à l'ouvrage. À l'ouvrage, enfants... Eh bien! eh bien! qu'est-ce que tu as, ma petite Anne? Pourquoi pleures-tu si fort, ma pauvre fille?

ANNE, *sanglotant*. – Félicie... m'a dit... que je suis... une méchante... que j'ai fait... de la... peine... à... Diloy... et à vous.

LE GÉNÉRAL, *la prenant dans ses bras et l'embrassant*. – Pas du tout, ma pauvre petite, tu n'as fait de peine à personne. Où diable, Félicie, as-tu été chercher cela pour faire pleurer cette enfant? Console-toi, ma petite Anne; tu as très bien fait. Arrache tes salades; vous ne serez pas prêts à temps pour Diloy. Il travaille, il bêche. C'est lui qui est un fameux lapin.

En deux heures le fossé fut terminé, et on le vit avec bonheur se remplir tout doucement d'eau. Les ouvriers étaient en nage, y compris le général; il fit apporter une bouteille d'anisette et du café noir tout bouillant, qu'il fit avaler à tous les ouvriers. Il distribua ensuite de l'anisette selon l'âge et le sexe. Les enfants, qui ne prenaient jamais de café noir, s'en régalèrent avec délices; ils auraient voulu avoir tous les jours leur oncle dans leur jardin.

L'heure des leçons était arrivée; quand ils retournèrent à leur jardin, ils firent des cris de joie en voyant leur fossé plein d'eau et deux petits ponts que Diloy venait de leur établir.

XXIX - Le général se loge et s'établit

Les jours, les semaines se passèrent ainsi, tranquilles et heureux. Le caractère de Félicie, quoique amélioré, grâce à l'influence de Gertrude, apportait seul quelque trouble dans les parties de plaisir et les occupations quotidiennes des enfants; les rechutes étaient fréquentes et graves parfois; la bonne Gertrude ne se décourageait pas.

Après le retour de M. et de Mme de Soubise des eaux des Pyrénées, Gertrude tint moins souvent compagnie à Félicie, pour ne pas quitter sa mère, qui s'occupait elle-même de l'éducation de ses filles. La tendresse et la soumission de Gertrude pour sa mère eurent une heureuse influence sur Félicie; Mme d'Orvillet la trouvait de plus en plus docile, quelquefois même plus affectueuse.

Un événement qui contribua à l'amélioration de Félicie fut une grave maladie de Diloy; les soins dont il fut entouré par toute la famille d'Orvillet, la sollicitude, l'affection qu'on lui témoigna, firent une favorable impression sur Félicie; elle ne dédaigna pas d'imiter Gertrude et de s'établir avec elle des heures entières près du pauvre malade, pendant que Marthe prenait un peu de repos. La maladie fut longue et dangereuse. Le bon vieux curé vint plusieurs fois visiter Diloy; ses paroles pieuses et pleines de charité ne furent pas perdues pour Félicie; elle sut aussi apprécier les sentiments de foi du pauvre Diloy. Résigné à tout, sincèrement soumis à la volonté du bon Dieu, il était sans cesse occupé de la crainte qu'on ne se fatiguât pour lui. La reconnaissance éclatait dans toutes ses paroles, et, quand il entra en convalescence, il l'exprima si vivement, que Félicie en fut sincèrement touchée et qu'elle comprit enfin qu'un pauvre paysan pouvait avoir des sentiments aussi élevés, aussi délicats que les gens du grand monde; et, bien qu'elle n'arrivât jamais au degré de bonté de sa mère, de son oncle et de Gertrude, elle ne choqua plus les gens du village par ses airs de hauteur et par ses paroles dédaigneuses.

Trois mois après le commencement de notre récit, Félicie fit sa première communion; le résultat en fut très satisfaisant: elle continua à accompagner chaque matin Gertrude et ces dames à la messe, et faire avec Gertrude des lectures pieuses. Peu de temps après cette première communion, Mme de Soubise et Mme de Saintluc parlèrent de départ, mais le général leur demanda instamment de prolonger d'un mois leur séjour, qu'elles y consentirent.

«Je désire, vivement, dit-il, vous recevoir chez moi avant votre départ.»

— Comment chez toi! lui répondit sa soeur Amélie. Tu n'as de chez toi qu'en Afrique?

LE GÉNÉRAL. – C'est ce que nous verrons avant quinze jours, répondit le général en souriant.

— Que veut-il dire? demanda Mme de Soubise à Mme d'Orvillet quand elles furent seules.

MADAME D'ORVILLET. – Je crois que je devine. Les Castelsot ont quitté le pays; leur aventure s'était répandue; on les montrait au doigt et on ne les appelait plus que M. et Mme Futé. Leur propriété est en vente; je crois qu'Albert va l'acheter.

MADAME DE SOUBISE. – Et que fera-t-il donc tout seul dans ce grand château?

MADAME D'ORVILLET, *souriant*. – Il compte bien ne pas être seul. Je crois encore qu'il pourrait bien se marier.

MADAME DE SOUBISE. – Se marier! Avec qui donc? Je ne vois personne à marier dans le voisinage, que cette sotte et riche veuve, Mme Chipe de Vieux.

MADAME D'ORVILLET. – Oh non! Il a meilleur goût que cela. Comment, tu n'as rien remarqué? rien deviné?

MADAME DE SOUBISE. – Rien du tout. Il ne nous quitte pas; il ne vit que pour nous et pour nos enfants. Il est admirable pour Gertrude.

MADAME D'ORVILLET. – Et puis encore?

MADAME DE SOUBISE. – Voilà tout. Mais dis-moi donc ce que c'est, qui c'est.

MADAME D'ORVILLET. – Tu n'as pas remarqué comme il est aimable pour ta belle-soeur Pauline? Avec quel enthousiasme il en parle? Avec quel empressement il la recherche? Comme ils sont toujours ensemble?

MADAME DE SOUBISE. – C'est vrai! Tu as raison! Je le vois, maintenant que tu me le dis; et bien des fois je me suis réjouie qu'Albert témoignât tant d'amitié à Pauline, que j'aime de tout mon coeur; elle est aussi bonne et aimable que charmante; elle mène une vie bien isolée, bien triste: ni père, ni mère, ni mari, ni enfants. Je serai enchantée qu'elle devînt la femme d'Albert; et mon mari en sera bien heureux; il aime tant sa pauvre soeur et Albert!

MADAME D'ORVILLET. – Je te dirai même que Pauline m'en a parlé, et qu'elle s'attend à une demande en règle très prochainement.

Pendant que les soeurs causaient des projets du général, celui-ci avait demandé à Mme de Saintluc la permission de lui faire une visite dans sa chambre. «Certainement, mon cher général; avec le plus grand plaisir.»

Le général s'assit en face de Mme de Saintluc.

«Chère madame, lui dit-il, me permettez-vous de vous parler très franchement?»

MADAME DE SAINTLUC. – Très volontiers; vous savez que ce que j'aime particulièrement en vous, c'est votre grande franchise.

LE GÉNÉRAL. – Je vais donc vous dire franchement que je veux acheter la terre des Castelsot. Qu'en dites-vous?

MADAME DE SAINTLUC. – Vous ferez très bien; c'est une belle et jolie propriété.

LE GÉNÉRAL. – Mais quand je l'aurai; je m'y ennuierai beaucoup tout seul.

MADAME DE SAINTLUC. – Je le crois sans peine; vous aimez trop votre famille pour vivre en ermite.

LE GÉNÉRAL. – Mais si je me mariais, je ne serais plus seul, et nous vivrions près d'Hélène.

MADAME DE SAINTLUC. – Vous dites nous? Qui fera le nous?

LE GÉNÉRAL. – Celle que j'épouserais et que j'aimerais de tout mon coeur.

MADAME DE SAINTLUC. – Et qui se trouverait très heureuse de contribuer à votre bonheur.

LE GÉNÉRAL. – Vous croyez?

MADAME DE SAINTLUC. – J'en suis sûre.

LE GÉNÉRAL. – Vous m'avez donc compris?

MADAME DE SAINTLUC, *souriant*. – Parfaitement; la chose est trop claire pour que je puisse ne pas comprendre.

LE GÉNÉRAL. – Alors vous voulez bien habiter Castelsot?

MADAME DE SAINTLUC. – Avec vous, oui.

LE GÉNÉRAL, *lui baisant la main*. – Ma chère Pauline! Je serai donc heureux à mon tour! Vous n'aurez pas peur de mes vivacités?

MADAME DE SAINTLUC. – Oh non! Elles sont toujours aimables; et vous les réparez si bien!...

LE GÉNÉRAL. – Mes quarante ans ne vous effrayent pas?

MADAME DE SAINTLUC. – Non, puisque j'en ai vingt-sept.

LE GÉNÉRAL. – Vous ne craindrez pas de me suivre en Algérie?

MADAME DE SAINTLUC. – Je vous suivrai partout avec plaisir.

LE GÉNÉRAL. – C'est donc une chose convenue?

MADAME DE SAINTLUC. – Mais il me semble que la chose est bien décidée.

LE GÉNÉRAL. – Merci, chère amie, merci, dit le général en lui baisant encore la main. Vous me permettez de l'annoncer à mes soeurs et à ma chère petite Gertrude? Si vous vouliez venir aussi?

MADAME DE SAINTLUC. – Je vais y aller avec vous; ce sera mon premier acte d'obéissance.

Le général offrit son bras à Mme de Saintluc: ils entrèrent en riant chez Mme d'Orvillet. Mme de Soubise y était encore.

LE GÉNÉRAL. – Nous venons vous annoncer une nouvelle, une bonne nouvelle, mes chères amies. Je

vous présente ma femme.

— Une soeur de plus, dirent-elles toutes deux en l'embrassant.

— Cher Albert, comme tu fais bien! lui dit Mme d'Orvillet en l'embrassant à son tour.

LE GÉNÉRAL. – Appelle Gertrude, Amélie, que je lui annonce tout de suite mon heureux mariage. Mais ne lui dis rien.

AMÉLIE. – Sois tranquille; tu seras le premier à le lui apprendre.

Amélie sortit et rentra presque aussitôt avec Gertrude.

«Gertrude, ma chère petite Gertrude, dit le général en l'embrassant tendrement, je me marie; ta tante Pauline veut bien être ma femme.

— Ma tante Pauline! Oh! qu'elle fait bien! Comme elle sera heureuse!» répondit Gertrude en se jetant au cou de son oncle et en l'embrassant à plusieurs reprises.

Des bras de son oncle elle passa dans ceux de sa tante.

«Ma bonne chère tante, il y a longtemps que je prie le bon Dieu de vous accorder ce bonheur. Mon oncle est si bon! Et il vous aimera tant, que vous n'aurez plus rien à désirer.»

XXX - Tout est fini; n'en parlons plus.

Tout le monde se trouvant satisfait, on hâta les préparatifs du mariage. Le général alla vers Mme de Saintluc voir une dernière fois le château des Castelsot en compagnie de ses soeurs, beaux-frères, nièces et neveu.

On trouva l'ensemble très beau; les choses de mauvais goût étaient faciles à changer. Le général acheta la terre, qu'il paya six cent mille francs, et lui rendit son nom, qui était VALJOLI!

Il fit, aussitôt après, les démarches nécessaires pour se faire remplacer en Algérie et se faire mettre en disponibilité.

«J'ai vingt-deux ans de service et presque autant de campagnes, dit-il; je ne me sens pas le courage de quitter ma femme et ma famille. S'il y a une guerre sérieuse, je demanderai un commandement, jusque-là je vivrai tranquille chez moi.»

Quinze jours après, il s'installa à Valjoli avec sa charmante femme en sortant de la messe de mariage. Un grand déjeuner était préparé pour la famille. Un bouquet magnifique, offert par Diloy, occupait le milieu de la table. Les enfants s'amusèrent beaucoup; ils coururent partout, visitèrent tous les recoins du château. Le jardinier les laissa cueillir des fleurs en quantité; ils en firent des bouquets pour leur bonne. On les ramena en voiture; ils traversèrent le bois où s'était passée la rencontre de Diloy et de l'ours. Ce souvenir leur creusait toujours de l'émotion.

Le soir, en se mettant à table, chacun soupira en pensant au général et à sa femme.

«Quel dommage que mon oncle nous ait quittés! dit Gertrude en soupirant. Et ma tante Pauline aussi. Ils vont bien nous manquer.»

MADAME DE SOUBISE. – C'est vrai, chère enfant; mais ils sont si heureux, que nous ne pouvons les regretter beaucoup.

GERTRUDE. – Aussi mes regrets ne sont que pour notre vie à nous, maman, qui sera moins agréable sans eux.

Peu de jours après le mariage du général, M. et Mme de Soubise et leurs enfants retournèrent chez eux en Bretagne. Félicie regretta sa cousine, mais pas assez vivement pour se trouver attristée de son départ. Il y avait en elle un fond d'égoïsme et de jalousie que réveillait sans cesse la grande affection que tout le monde, sans exception, témoignait à Gertrude.

Quand elle resta seule, elle ralentit ses bonnes oeuvres, ses visites de charité aux gens du village, aux pauvres, aux malades. Elle continua pourtant à témoigner un certain intérêt aux Diloy, et à leur rendre de temps en temps de petits services.

À son retour de Paris, on la trouva fort embellie, car son visage avait changé d'expression; il avait pris beaucoup plus de douceur et de bonté. Elle a dix-sept ans maintenant, et ceux qui ne la connaissent pas intimement la trouvent très jolie.

Gertrude vient d'épouser le fils du duc de la Folotte, jeune homme charmant âgé de vingt-cinq ans, fort raisonnable, et qui avait aidé son père à refaire une grande partie de son ancienne fortune. C'est le général qui a organisé ce mariage; il réunissait souvent les jeunes gens à Valjoli. Le jeune duc ne fut pas longtemps à reconnaître les charmantes qualités de Gertrude. Il vint un matin déclarer au général qu'il

désirait vivement unir sa vie à celle de Gertrude, et que, si elle n'y donnait pas son consentement, il irait s'engager comme soldat en Algérie.

Le général lui promit de parler à Mme de Soubise et à Gertrude elle-même le plus tôt possible, c'est-à-dire avant la fin du jour. Le consentement de Mme de Soubise fut donné une heure après. De chez sa soeur, le général alla chez sa nièce, qu'il trouva peignant une vue de Valjoli.

LE GÉNÉRAL. – Gertrude, ma fille, veux-tu te marier?

— Cela dépend du mari que vous m'aurez choisi, mon oncle, répondit Gertrude en rougissant.

LE GÉNÉRAL. – Oh! quant à cela, c'est un mari de premier choix: tout ce qu'il faut pour te rendre heureuse. Bon chrétien, bon fils, garçon sage et rangé, joli garçon, de l'esprit, de l'instruction, des goûts tranquilles; il t'aime comme un fou. En veux-tu?

GERTRUDE. – D'après le portrait que vous en faites, mon oncle, ma réponse est facile à deviner, si toutefois maman veut bien y consentir.

LE GÉNÉRAL. – C'est fait; elle a dit oui.

GERTRUDE. – Alors je dis comme elle, mon oncle.

LE GÉNÉRAL. – Et tu ne demandes seulement pas son nom?

GERTRUDE. – En faisant son éloge, vous l'avez nommé, mon oncle.

LE GÉNÉRAL. – Bravo! voilà qui est bien répondu. Ne bouge pas d'ici. Je reviens dans deux minutes.

Le général sortit précipitamment. Il ne tarda pas à rentrer, suivi du jeune duc.

«La voilà, mon ami; tout le monde a dit oui. Arrangez-vous ensemble maintenant.»

Et il sortit, laissant le duc en face de Gertrude, tous deux fort embarrassés.

Gertrude avait encore sa palette et ses pinceaux à la main. Le jeune homme restait debout à la contempler, aussi embarrassé qu'elle du tour que leur jouait le général.

Un sourire de Gertrude coupa court à cet embarras, et ils s'entendirent probablement très bien, car, une heure après, ils allaient ensemble chez Mme de Soubise, qui les reçut dans ses bras.

Ce fut une fête générale à Valjoli et à Orvillet. Un mois après, le mariage se fit en grande pompe à Valjoli. Les deux villages furent invités à la noce. Gertrude en fit les honneurs avec une grâce charmante. Félicie fut assez aimable; les Robillard, les Moutonet furent particulièrement soignés. On dansa jusqu'à la nuit; Félicie, cette fois, dansa la première contredanse avec Diloy; Anne dansa avec les six Moutonet, Laurent et Anne s'en donnèrent à coeur joie; les petits Diloy les accompagnaient partout avec le jeune Germain.

Le général a deux enfants: l'aîné, Pierre, qui a quatre ans, tient le poêle sur la tête des jeunes mariés pendant la cérémonie; le second, Paul, regardait et battait des mains; tous deux sont charmants comme père et mère.

Les Castelsot ont disparu, mais on sait qu'ils se sont ruinés, qu'ils ont quitté la France, et qu'ils sont allés refaire fortune en Californie. Le bruit a couru qu'ils avaient été pris par les Indiens et massacrés.

Le pauvre Moutonet est plus mouton que jamais. Amanda règne et gouverne dans le ménage. Elle est même parvenue à se faire craindre de sa belle-mère, de son beau-père Moutonet, et de tous les Moutonet

du pays, garçons et filles.

Laurent a fait sa première communion l'année dernière; lui et Anne sont de charmants enfants; leur bonne les aime tendrement.

Juliette est très gentille; elle est de plus en plus jolie, aussi jolie que Félicie et Anne; mais elle n'a pas ce charme de Gertrude qui attire tout le monde.

Diloy est le plus heureux des hommes; il a fait de son jardin un potager merveilleux qu'on vient voir de dix lieues à la ronde; il aime de plus en plus ses excellents maîtres. Sa femme est la plus heureuse des femmes; les enfants sont très gentils; Gustave aide déjà son père au jardinage; le père cherche à en faire un jardinier de premier ordre pour le placer chez le général, qui en a un assez médiocre, mais qu'il garde pour attendre les vingt ans de Gustave.

Le général est à la veille de marier son vieux valet de chambre avec Valérie, qui hésite à cause de Laurent et Anne. Elle demande trois ans encore. Le général ne lui accorde que la fin de l'année. Mme d'Orvillet l'engage à se marier et à ne pas sacrifier tout son avenir à un dévouement inutile, Laurent et Anne n'ayant plus besoin de ses soins et restant dans le voisinage. On est presque sûr que Valérie acceptera.

FIN

Après la Pluie, le Beau Temps

(1871)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

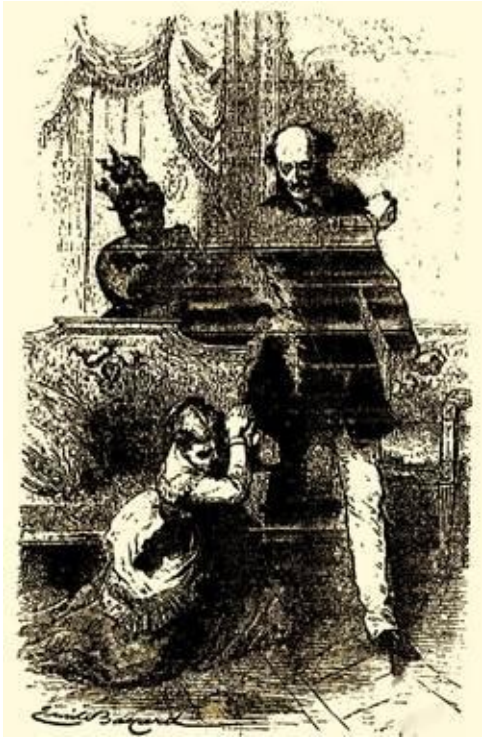

Illustration Emile Bayard

Table des matières

I - Les fraises
II - La visite
III - Encore les fraises
IV - La bonne se plaint de Georges
V - Le départ de Georges décidé
VI - Ramoramor
VII - Hostilités de Georges contre Rame
VIII - Georges se dessine de plus en plus
IX - Georges entre au collège
X - Geneviève sans Georges
XI - Première sortie de Georges
XII - Mademoiselle Primerose change de logement
XIII - Aigres adieux des deux amies
XIV - Installation de mademoiselle Primerose. – Éducation de Geneviève.
XV - Seconde sortie de Georges et de Jacques
XVI - Portrait de Rame. – L'habit rouge.
XVII – Geneviève fortement attaquée, bien défendue
XVIII- Portrait de Rame corrigé par Georges
XIX - Faiblesse paternelle
XX - Plaisance devient désert
XXI - Années de pensionnat et de collège
XXII - Georges et Geneviève
XXIII - Événement fatal
XXIV - Scène terrible
XXV - Maladie de Geneviève
XXVI - Lettres de Mademoiselle Primerose
XXVII - Horrible fausseté de Georges
XXVIII - Lettre de Georges, départ de Geneviève
XXIX - Colère de MM. Dormère père et fils
XXX - Retour de Jacques
XXXI - Bonheur de Geneviève
XXXII - Jacques et Geneviève s'entendent à l'amiable
XXXIII - Explication complète
XXXIV - Affaires terminées. – Correspondance aigre-douce.
XXXV - Nouvelle inquiétude
XXXVI - La punition
XXXVII - Décision imprévue
XXXVIII - Le mariage
XXXIX- Grand chagrin
XL- Fin de M. Dormère, de Georges et du livre

À mon arrière-petit-fils
PAUL DE BELOT

Tu es, cher enfant, mon premier arrière-petit-fils, comme ta maman a été ma première petite-fille. C’est à elle que j’ai dédié mon premier volume; c’est à toi que je dédie le dernier et vingtième ouvrage, qui se trouve représenter le nombre de mes petits-enfants.

Je te souhaite, très cher enfant, d’être en tout semblable à ton excellente maman.

Je te bénis en finissant ma carrière littéraire. Prie pour moi quand je ne serai plus de ce monde.

Puissent tous mes lecteurs en faire autant: le bon Dieu aime les prières des enfants.

Ta Grand’mère qui t’aime,
Sophie Rostopchine Comtesse de SÉGUR.
Les Nonettes, 1871, 8 septembre.

I - Les fraises

GEORGES. – Geneviève, veux-tu venir jouer avec moi? Papa m'a donné congé parce que j'ai très bien appris toutes mes leçons.

GENEVIÈVE. – Oui, je veux bien; à quoi veux-tu jouer?

GEORGES. – Allons dans le bois chercher des fraises.

GENEVIÈVE. – Alors je vais appeler ma bonne.

GEORGES. – Pourquoi cela? Nous pouvons bien aller seuls, c'est si près.

GENEVIÈVE. – C'est que j'ai peur...

GEORGES. – De quoi as-tu peur?

GENEVIÈVE. – J'ai peur que tu ne fasses des bêtises, tu en fais toujours quand nous sommes seuls.

GEORGES. – Moi, je ne fais pas de bêtises; c'est toi qui en dis.

GENEVIÈVE. – Comment! tu ne fais pas de bêtises? Et ce fossé où tu m'as fait descendre? Et je ne pouvais plus en sortir; et tu as eu si peur que tu as pleuré.

GEORGES. – J'ai pleuré parce que tu pleurais et que cela m'a fait peur. Tu vois bien que je t'ai tirée du fossé.

GENEVIÈVE. – Et ce petit renard que tu as tiré d'un trou! Et la mère qui est accourue furieuse et qui voulait nous mordre!

GEORGES. – Parce que tu t'es jetée devant moi pendant que je tenais le petit renard qui criait.

GENEVIÈVE. – Je me suis jetée devant toi pour que le gros renard ne te morde pas. Et tu as été obligé de lâcher le petit renard tout de même.

GEORGES. – C'était pour t'empêcher d'être mordue; la mère était furieuse; elle déchirait ta robe.

GENEVIÈVE. – Oui; mais tu vois que tu fais des bêtises tout de même.

GEORGES. – Je t'assure que je n'en ferai plus, ma petite Geneviève; nous cueillerons tranquillement des fraises; nous les mettrons sur des feuilles dans ton panier et nous les servirons à papa pour le dîner.

GENEVIÈVE. – Oui! c'est très bien! c'est une bonne idée que tu as là. Mon oncle aime beaucoup les fraises des bois; il sera bien content.

GEORGES. – Partons vite alors; ce sera long à cueillir.

Georges se précipita hors de la chambre, suivi par Geneviève; tous deux coururent vers le petit bois qui était à cent pas du château. D'abord ils ne trouvèrent pas beaucoup de fraises; mais, en avançant dans le bois, ils en trouvèrent une telle quantité, que leur panier fut bientôt plein.

Enchantés de leur récolte, ils s'assirent sur la mousse pour couvrir de feuilles le panier; après quoi Geneviève pensa qu'il était temps de rentrer.

À peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils entendirent la cloche sonner le premier coup du dîner.

«Déjà, dit Georges; rentrons vite pour ne pas être en retard.»

GENEVIÈVE. – Je crains que nous ne soyons en retard tout de même, car nous sommes très loin. As-tu entendu comme la cloche sonnait dans le lointain?

GEORGES. – Oui, oui. Pour arriver plus vite, allons à travers bois; nous sommes trop loin par le chemin.

GENEVIÈVE. – Tu crois? Mais j'ai peur de déchirer ma robe dans les ronces et les épines.

GEORGES. – Sois tranquille; nous passerons dans les endroits clairs sur la mousse.

Geneviève résista encore quelques instants, mais, sur la menace de Georges de la laisser seule dans le bois, elle se décida à le suivre et ils entrèrent dans le fourré; pendant quelques pas ils marchèrent très facilement; Georges courait en avant, Geneviève suivait. Une ronce accrochait de temps en temps Geneviève, qui tirait sa robe et rattrapait Georges; bientôt les ronces et les épines devinrent si serrées que Georges lui-même passait difficilement. Geneviève avait déjà entendu craquer sa robe plus d'une fois, mais elle avançait toujours; enfin elle fut obligée de traverser un fourré si épais qu'elle se trouva dans l'impossibilité d'aller plus loin.

«Georges, Georges! cria-t-elle, viens m'aider; je ne peux pas avancer; je suis prise dans des ronces.»

GEORGES. – Tire ferme; tu passeras.

GENEVIÈVE. – Je ne peux pas; les épines m'entrent dans les bras, dans les jambes. Viens, je t'en prie, à mon secours.

Georges, ennuyé par les cris de détresse de Geneviève, revint sur ses pas. Au moment où il la rejoignit, le second coup de cloche se fit entendre.

GENEVIÈVE. – Ah! mon Dieu! le second coup qui sonne. Et mon oncle qui n'aime pas que nous le fassions attendre. Oh! Georges, Georges, tire-moi d'ici; je ne puis ni avancer ni reculer.

Geneviève pleurait. Georges s'élança dans le fourré, saisit les mains de Geneviève et, la tirant de toutes ses forces, il parvint à lui faire traverser les ronces et les épines qui l'entouraient. Elle en sortit donc, mais sa robe en lambeaux, ses bras, ses jambes, son visage même pleins d'égratignures. Aucun des

deux n'y fit attention; le bois s'éclaircissait, le temps pressait; ils arrivèrent à la porte au moment où M. Dormère les appelait pour dîner.

Quand ils apparurent rouges, suants, échevelés, Geneviève traînant après elle les lambeaux de sa robe, Georges le visage égratigné et son pantalon blanc verdi par le feuillage qu'il lui avait fallu traverser avec difficulté, M. Dormère resta stupéfait.

M. DORMÈRE. – D'où venez-vous donc? Que vous est-il arrivé?

GEORGES. – Nous venons du bois, papa; il ne nous est rien arrivé.

M. DORMÈRE. – Comment, rien? Pourquoi es-tu vert des pieds à la tête? Et toi, Geneviève, pourquoi es-tu en loques et égratignée comme si tu avais été enfermée avec des chats furieux?

Georges regarde Geneviève et ne répond pas.

Geneviève baisse la tête, hésite et finit par dire:

«Mon oncle,... ce sont les ronces,... ce n'est pas notre faute.»

M. DORMÈRE. – Pas votre faute? Pourquoi as-tu été dans les ronces? Pourquoi y as-tu fait aller Georges, qui te suit partout comme un imbécile?

Geneviève espérait que Georges dirait à son père que ce n'était pas elle, mais bien lui qui avait voulu aller à travers bois. Georges continuait à se taire; M. Dormère paraissait de plus en plus fâché. Geneviève, en espérant l'adoucir, lui présenta le panier de fraises et dit:

«Nous voulions vous apporter des fraises des bois, que vous aimez beaucoup, mon oncle. Si vous voulez bien en goûter, vous nous ferez grand plaisir.»

M. DORMÈRE. – Je ne tiens pas à vous faire plaisir, mademoiselle, et je ne veux pas de vos fraises. Emportez-les.

Et d'un revers de main M. Dormère repoussa le panier, qui tomba par terre; les fraises furent jetées au loin. Geneviève poussa un cri.

M. DORMÈRE. – Eh bien! allez-vous crier maintenant comme un enfant de deux ans? Laissez tout cela; allez vous débarbouiller et changer de robe. Viens dîner, Georges; il est tard.

M. Dormère passa dans la salle à manger avec Georges pendant que Geneviève alla tristement retrouver sa bonne, qui la reçut assez mal.

LA BONNE. – Encore une robe déchirée! Mais, mon enfant, si tu continues à déchirer une robe par semaine, je n'en aurai bientôt plus à te mettre, et ton oncle sera très mécontent.

GENEVIÈVE. – Pardon, ma bonne; Georges a voulu revenir à travers le bois; les ronces et les épines ont déchiré ma robe, ma figure et mes mains. Et mon oncle m'a grondée.

LA BONNE. – Et Georges?

GENEVIÈVE. – Il n'a rien dit à Georges; il l'a emmené dîner.

LA BONNE. – Mais est-ce que Georges n'a pas cherché à t'excuser?

GENEVIÈVE. – Non, ma bonne; il n'a rien dit.

— C'est toujours comme ça, murmura la bonne; c'est lui qui fait les sottises, elle est grondée, et lui n'a rien.

Pélagie débarbouilla le visage saignant de Geneviève, lui enleva quelques épines restées dans les égratignures, la changea de robe et l'envoya dans la salle à manger.

En traversant le vestibule, Geneviève fut étonnée de n'y plus trouver ni papier ni fraises; les dalles en marbre blanc étaient nettoyées, lavées.

«Qui est-ce qui a nettoyé tout cela? se demanda Geneviève. J'en suis bien aise tout de même, parce que mon oncle n'y pensera plus. Il n'aime pas qu'on salisse le vestibule, et il m'aurait encore grondée.»

Quand elle pris sa place à table le dîner était très avancé; on en était aux légumes; Geneviève avala bien vite sa soupe, un plat de viande, et les rattrapa au plat sucré. Son oncle ne disait rien, Georges la regardait en dessous pour voir si elle lui en voulait; Mais Geneviève n'avait jamais de rancune, elle lui sourit quand elle rencontra ses regards embarrassés.

Au dessert on servit des fraises du potager; elle regarda son oncle.

M. DORMÈRE, *avec ironie*. – Vous voyez, mademoiselle, qu'on n'a pas besoin de votre aide pour avoir des fraises qui sont bien meilleures que les vôtres.

GENEVIÈVE. – Je le sais bien, mon oncle, mais nous avons pensé que vous préfériez les fraises des bois.

M. DORMÈRE. – Pourquoi dites-vous nous? Vous cherchez toujours à mettre Georges de moitié dans vos sottises.

GENEVIÈVE. – Je dis la vérité, mon oncle. N'est-ce pas, Georges, que c'est toi qui m'as demandé d'aller dans le bois chercher des fraises?

GEORGES, *embarrassé*. – Je ne me souviens pas bien. C'est possible.

GENEVIÈVE. – Comment, tu as oublié que...?

M. DORMÈRE, *impatienté*. – Assez, assez; finissez vos accusations, mademoiselle. Rien ne m'ennuie comme ces querelles, que vous recommencez chaque fois que vous avez fait une sottise qui vous fait gronder.

Geneviève baissa la tête en jetant un regard de reproche à Georges; il ne dit rien, mais il était visiblement mal à l'aise et n'osait pas regarder sa cousine.

II - La visite

Après le dîner, M. Dormère se retira au salon et se mit à lire ses journaux qu'il n'avait pas achevés; les enfants restèrent dehors pour jouer. Mais Geneviève était triste; elle restait assise sur un banc et ne disait rien. Georges allait et venait en chantonnant; il avait envie de parler à Geneviève, mais il sentait qu'il avait été lâche et cruel à son égard.

Pourtant, comme il s'ennuyait, il prit courage et s'approcha de sa cousine.

«Veux-tu jouer, Geneviève?»

GENEVIÈVE. – Non, Georges, je ne jouerai pas avec toi: tu me fais toujours gronder.

GEORGES. – Je ne t'ai pas fait gronder: je n'ai rien dit.

GENEVIÈVE. – C'est précisément pour cela que je suis fâchée contre toi. Tu aurais dû dire à mon oncle que c'était toi qui étais cause de tout, et tu m'as laissé accuser et gronder sans rien dire. C'est très mal à toi.

GEORGES. – C'est que..., vois-tu, Geneviève,... j'avais peur d'être grondé aussi; j'ai peur de papa.

GENEVIÈVE. – Et moi donc? J'en ai bien plus peur que toi. Toi tu es son fils, et il t'aime. Moi, il ne m'aime pas, et je ne suis que sa nièce.

GEORGES. – Oh! Geneviève, je t'en prie, pardonne-moi; une autre fois je parlerai; je t'assure que je dirais tout.

GENEVIÈVE. – Tu dis cela maintenant! tu as dit la même chose le jour où le renard a déchiré ma robe avec ses dents. Je ne te crois plus.

GEORGES. – Ma petite Geneviève, je t'en prie, crois-moi et viens jouer.

Geneviève, un peu attendrie, était sur le point de céder, quand une voiture parut dans l'avenue et, arrivant au grand trot, s'arrêta devant le perron.

Une jeune dame élégante descendit de la calèche, suivie d'une petite fille de huit ans, de l'âge de Geneviève, d'un petit garçon de douze ans, de l'âge de Georges, et d'une grosse petite dame d'environ trente ans, laide, couturée de petite vérole, mais avec une physionomie aimable et bonne qui la rendait agréable.

Ce fut elle qui s'approcha la première de Geneviève.

«Bonjour, ma petite; comme vous êtes gentille? Où est donc votre oncle? Bonjour, Georges. Ah! comme vous voilà vert! Une vraie perruche! Vert de la tête aux pieds. Comment vous laisse-t-on habillé si drôlement? Ha, ha, ha! Viens donc voir, Cornélie. Un vrai gresset. Vois donc, Hélène; ne va pas te mettre comme cela, au moins.»

Mme de Saint-Aimar s'approcha à son tour, embrassa Georges très affectueusement et dit:

«Mais il est très gentil comme cela! À la campagne, est-ce qu'on fait dix toilettes par jour? C'est très bien de ne pas avoir de prétentions; il sera tombé dans l'herbe probablement.»

GENEVIÈVE. – Non, madame, c'est en m'aidant à me tirer des ronces qui me déchiraient, que le pauvre Georges s'est sali et un peu écorché.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Comme c'est gentil ce que vous dites là, Geneviève. Vois, Louis, comme elle est généreuse; comme elle excuse gentiment ceux qu'elle aime! Charmante enfant!

Elle embrassa encore Geneviève et entra avec sa grosse cousine dans le salon.

«Bonjour, cher monsieur, dit-elle en tendant la main à M. Dormère. Nous venons d'embrasser vos enfants; ils sont charmants.»

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Bonjour, mon cousin. Quelle drôle de mine a votre garçon! Comment la bonne le laisse-t-elle arrangé en gresset? Voulez-vous que j'aille la chercher pour le rhabiller?

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Qu'est-ce que cela fait, Cunégonde, que l'enfant ait un peu verdi sa veste et son pantalon? Laisse-le donc tranquille.

M. DORMÈRE. – Je vous demande pardon de sa tenue, chère madame; je crois que ma cousine a raison de vouloir lui faire changer de vêtements…

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Mais non, mais non, cher voisin; Geneviève nous a bien gentiment expliqué que c'était par bonté pour elle, pour la tirer d'un fourré de ronces, qu'il avait mis du désordre dans ses vêtements; c'est très honorable.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Laissez-moi faire, mon cher cousin. Je vais arranger tout cela.

La cousine Primerose, sans attendre la réponse de M. Dormère, sortit du salon et monta lestement chez la bonne.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Bonjour, ma chère Pélagie; je viens vous avertir que Georges n'est pas tolérable avec ses habits tout verts. Il faut que vous le fassiez changer de tout; la petite est très propre; vous la soignez celle-là, c'est bien: mais vous négligez trop le garçon; il est tout honteux de sa verdure; il ne lui manque que des plumes pour être perruche ou perroquet.

PÉLAGIE. – Je ne savais pas, mademoiselle, que Georges eût besoin d'être changé. La petite était rentrée avec sa robe en lambeaux, mais Georges n'est pas venu.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ah! pourquoi cela?

PÉLAGIE. – Je n'en sais rien, mais je vais le chercher.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – J'y vais avec vous, ma bonne Pélagie; nous lui ferons raconter la chose.

Mlle Primerose, enchantée d'apprendre du nouveau pour en faire quelque commérage, descendit

l'escalier plus vite que la bonne et parut au milieu des enfants, qui jouaient au croquet.

«Venez vite, cria-t-elle à Georges; votre bonne vous cherche pour vous habiller. Mais venez donc; vous nous raconterez ce qui vous est arrivé.»

GEORGES. – Il ne m'est rien arrivé du tout; je n'ai rien à raconter, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Si j'en crois un mot, je veux bien être pendue. Va, va t'habiller; nous nous passerons bien de toi, mon garçon. Je vais prendre ton jeu au croquet; et sois tranquille, je te gagnerai ta partie.

Georges, étonné et ennuyé, obéit pourtant à la bonne, qui l'appelait. Pendant sa courte absence, Mlle Primerose ne perdit pas son temps; en jouant au croquet aussi lourdement et maladroitement que le faisait supposer sa grosse taille, elle questionna habilement Geneviève et apprit ainsi ce qui s'était passé, excepté le mécontentement de M. Dormère et le vilain rôle qu'avait joué Georges en présence de son père.

Quand Georges revint, elle lui remit son maillet de croquet.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je n'ai pas eu de bonheur, mon ami; j'ai perdu votre partie. Mais j'ai gagné à votre absence de savoir toute votre aventure du bois et des fraises.

Georges devint très rouge; il lança un regard furieux à la pauvre Geneviève. Mlle Primerose retourna au salon, pendant que les enfants recommençaient une partie de croquet.

«Mon cher cousin, dit-elle en entrant au salon, je viens justifier le pauvre Georges; je sais toute l'histoire: il ne mérite pas d'être grondé pour avoir sali ses habits; au contraire, il mérite des éloges, car c'est en secourant Geneviève, qui ne pouvait sortir des ronces où elle était imprudemment entrée, qu'il s'est verdi à l'état de gresset.»

M. DORMÈRE. – Je le sais, ma cousine, et je n'ai pas grondé Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais... qui avez-vous grondé, car vous avez grondé quelqu'un?

M. DORMÈRE. – J'ai grondé Geneviève, qui méritait d'être grondée.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Qu'a-t-elle donc fait, la pauvre fille?

M. DORMÈRE. – C'est elle qui a poussé, presque obligé Georges à entrer dans le bois pour manger des fraises, comme si elle n'en avait pas assez dans le jardin, et plus tard c'est elle qui a voulu revenir au travers des ronces.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ta, ta, ta. Qu'est-ce que vous dites donc, mon pauvre cousin; c'est au contraire elle qui ne voulait pas, et c'est Georges qui l'a voulu. Je vois que vous n'êtes pas bien informé de ce qui se passe chez vous. Moi qui suis ici depuis une demi-heure, je suis plus au courant que vous.

M. DORMÈRE. – Me permettez-vous de vous demander, ma cousine, par qui vous avez été si bien informée?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Par Geneviève elle-même.

M. DORMÈRE. – Je ne m'étonne pas alors que l'histoire vous ait été contée de cette manière; Geneviève a toujours le triste talent de tout rejeter sur Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais, au contraire; elle a parlé de Georges avec éloge, avec grand éloge, et si je vous en ai parlé, c'est qu'elle m'avait avoué que vous n'étiez pas content et je croyais que c'était Georges que vous aviez grondé. Et par le fait il le méritait un peu, quoi qu'en dise Geneviève.

M. Dormère, un peu surpris, ne répondit pas, pour ne pas accuser Georges, dont il comprit enfin le silence. Mlle Primerose retourna près des enfants pour tâcher de mieux éclaircir l'affaire, qui lui semblait un peu brouillée du côté de Georges.

Elle trouva Geneviève en larmes; Georges boudait dans un coin; Louis et Hélène cherchaient à consoler Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il encore? Qu'est-ce que c'est?

— Ce n'est rien, ma cousine; je me suis fait mal à la jambe, répondit Geneviève en essuyant ses larmes.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Et pourquoi Georges boude-t-il tout seul près du mur?

HÉLÈNE. – Parce que, Louis et moi, nous lui avons dit qu'il était méchant et que nous ne voulions plus jouer avec lui.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pourquoi lui avez-vous dit cela?

LOUIS. – Parce qu'après avoir dit beaucoup de choses désagréables à la pauvre Geneviève, qui ne lui répondait rien, il lui a donné un grand coup de maillet dans les jambes. Hélène et moi, nous nous sommes fâchés; nous avons chassé Georges et nous sommes revenus consoler la pauvre Geneviève qui pleurait.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Méchant garçon, va! Tu mériterais que j'aille raconter tout cela à ton père, qui te croit si bon.

GENEVIÈVE, *effrayée*. – Non, non, ma cousine, ne dites rien à mon oncle: il punirait le pauvre Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Punir Georges! ton oncle! Laisse donc! il gronderait à peine.

GENEVIÈVE. – Et puis, ma cousine, Georges n'a pas fait exprès de me taper. J'étais trop près de sa boule, et il m'a attrapé la jambe au lieu de la boule.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ça m'a l'air d'une mauvaise excuse. Voyons, Georges, parle; est-ce vrai ce que dit Geneviève?

GEORGES, *très bas*. – Oui, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Alors pourquoi n'es-tu pas venu l'embrasser et lui demander pardon?

GEORGES. – Je n'ai pas eu le temps; Louis et Hélène se sont jetés sur moi en me disant: «Méchant, vilain, va-t'en!» Et ils m'ont chassé.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tant mieux pour toi si tu dis vrai. Et si tu mens, tu es encore plus méchant que ne le croient Louis et Hélène. Allons, embrassez-vous et que tout soit fini.

Geneviève alla au-devant de Georges qui s'approchait d'elle pour l'embrasser; et la cousine, au lieu de retourner au salon, monta chez la bonne pour la questionner sur Georges, dont elle commençait à n'avoir pas très bonne opinion.

Les enfants recommencèrent à jouer au crocket, mais le jeu fut moins gai. Georges comprenait qu'on n'avait pas cru ce qu'il disait: il se sentait mal à l'aise. Louis et Hélène conservaient leur humeur contre Georges; et Geneviève était triste de le voir méchant et menteur. Louis et Hélène la vengeaient en donnant tort à Georges dans tous les coups incertains du jeu.

Une heure après, Mme de Saint-Aimar demanda sa voiture et partit avec Mlle Primerose, Louis et Hélène. M. Dormère accompagnait ces dames.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Ainsi donc, à après-demain; nous vous attendons à déjeuner avec vos enfants; soyez exact: à onze heures et demie.

M. DORMÈRE. – Je n'y manquerai pas, chère madame. Adieu, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Adieu, mon cousin; et soyez de plus belle humeur: aujourd'hui vous avez l'air d'un pacha qui va faire couper des têtes.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Quelles idées vous avez, Cunégonde. M. Dormère a, comme toujours, l'air aimable et bon.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Surtout dans ce moment-ci, où il fronce le sourcil comme un sultan.

La voiture partit, et mademoiselle Primerose raconta à son amie la méchanceté de Georges et ce qu'elle croyait être une excuse mensongère. Mme de Saint-Aimar prit parti pour Georges, tout en se gardant d'accuser Geneviève.

Une discussion un peu vive s'engagea entre les deux amies: toutes deux commençaient à se fâcher.

MADAME DE SAINT-AIMAR, *vivement*. **–** Je persiste à croire Georges aussi bon que sa cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Et moi, ma chère, mon opinion est que Geneviève est un ange de bonté et de douceur, et que Georges est méchant et ne perd pas une occasion de lui faire du tort et de dire du mal de cette pauvre enfant à mon cousin, qui est injuste et trop sévère pour elle.

LOUIS. – Moi aussi, je crois cela.

HÉLÈNE. – Et moi aussi; et je n'aime pas Georges.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Taisez-vous, petits nigauds; je ne veux pas que vous parliez ainsi d'un voisin que j'estime et de son fils que j'aime.

LOUIS. – Je n'ai pas dit de mal, maman; j'ai seulement dit: «Moi aussi.»

MADAME DE SAINT-AIMAR. – C'est comme si tu avais répété tout ce qu'a dit Cunégonde.

HÉLÈNE. – Mais si Mlle Primerose…

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Tais-toi, je te dis. Je ne veux pas que vous disiez ni répétiez des choses qui peuvent me brouiller avec M. Dormère. Se terres touchent aux miennes; c'est commode pour se voir, et j'y tiens.»

Personne ne répondit; Mlle Primerose lança aux enfants des regards qui semblaient dire: «Continuez à penser comme moi, mes enfants; Georges est méchant et M. Dormère est injuste.»

III - Encore les fraises

Le surlendemain, la bonne mit aux enfants leurs beaux vêtements; ils avaient encore une heure à attendre: Geneviève se mit à lire et Georges s'amusait à ouvrir tous les tiroirs de sa cousine et à examiner ce qu'ils contenaient. En ouvrant une petite armoire il poussa une exclamation de surprise.

GEORGES. – Geneviève, viens voir; nous ne comprenions pas pourquoi cela sentait si bon ici; le panier de fraises d'avant-hier est enfermé dans ton armoire de poupée.

Geneviève accourut et trouva en effet les fraises un peu écrasées, mais proprement rangées sur des feuilles dans le panier.

GENEVIÈVE. – Tiens! Qui est-ce qui a mis ces fraises dans ce tiroir? Et comment sont-elles dans le panier, puisque mon oncle les a jetées par terre? Ma bonne, sais-tu qui les a apportées et serrées là-dedans?

LA BONNE. – Oui, et j'ai oublié de te le dire. C'est Julie, la fille de cuisine; elle passait devant la porte juste au moment où Monsieur a jeté le panier. Quand il est entré avec Georges dans la salle à manger, elle a pensé que vous seriez bien aises de les retrouver; elle les a proprement ramassées avec une cuiller, ce qui a été facile à faire, puisque le panier était tombé sens dessus dessous avec les fraises; elle n'a laissé que celles qui se sont trouvées écrasées et qui touchaient au pavé; elle a tout nettoyé et elle me les a données quand j'ai été dîner.

GENEVIÈVE. – Oh! merci, ma bonne. Comme Julie est bonne! Dis-lui que je la remercie bien.

GEORGES. – Nous allons les manger.

GENEVIÈVE. – Non, pas à présent; cela nous empêcherait de déjeuner chez Mme de Saint-Aimar.

GEORGES. – Quelle bêtise! Comment des fraises nous empêcheraient-elles de déjeuner?

GENEVIÈVE. – Je ne sais pas; mais tu sais que mon oncle nous défend de manger si tôt avant les repas.

GEORGES. – Mais pas des fraises. Voyons, je commence.

Et Georges en prit avec ses doigts une pincée, qu'il mit dans sa bouche.

GEORGES. – Excellentes! Je n'en ai jamais mangé de si bonnes. À ton tour.

GENEVIÈVE. – Non; je t'ai dit que je n'en mangerai pas.

GEORGES. – Tu en mangeras. Je te les ferai manger.

GENEVIÈVE. – Je te dis que non.

GEORGES. – Je te dis que si.

Georges en prit une seconde pincée et voulut les mettre de force dans la bouche de Geneviève, qui se mit à courir en riant. Georges l'attrapa et lui mit dans la bouche ouverte les fraises qu'il tenait; elle voulut les cracher, mais Georges lui ferma la bouche avec sa main; elle fut obligée de les avaler; Georges mangea le reste des fraises, ses mains en étaient pleines; il se lava la bouche et les mains; à peine avait-il fini, que M. Dormère les appela. Georges descendit en courant. Geneviève saisit son chapeau et le suivit de près. M. Dormère inspecta d'abord la toilette de Georges et la trouva très bien. Il examina ensuite celle de Geneviève.

Au premier coup d'oeil il aperçut les traces des fraises.

M. DORMÈRE. – Qu'est-ce que cela? Tu en as donc mangé?

GENEVIÈVE. – Non, mon oncle; je n'ai pas voulu en manger.

M. DORMÈRE. – Tu mens joliment, ma chère amie. Pourquoi alors as-tu des taches de fraises sur ta figure, sur tes mains, sur ta robe même?

— Mon oncle, je vous assure, dit Geneviève les larmes aux yeux, que je ne voulais pas en manger. C'est Georges qui...

M. DORMÈRE. – Bon, voilà encore Georges que tu vas accuser. Tu ne me feras pas croire que lorsque je vois ta bouche, tes mains, ta robe tachées de fraises, c'est Georges qui les a mangées. J'ai défendu qu'on mangeât avant les repas. Tu m'as désobéi; tu mens par-dessus le marché; tu accuses ce pauvre Georges; tu vas être punie comme tu le mérites. Voici la voiture avancée; remonte dans ta chambre, je n'emmène que Georges.

M. Dormère monta en voiture avec son fils, et la voiture partit pendant que la malheureuse Geneviève pleurait à chaudes larmes dans le vestibule. Au bout de quelques instants elle remonta chez sa bonne.

«Qu'y a-t-il encore, ma pauvre enfant?» s'écria la bonne en allant à elle et l'embrassant. Geneviève se jeta dans les bras de sa bonne et sanglota sans pouvoir parler. Enfin elle se calma un peu et put raconter ce que lui avait dit son oncle.

LA BONNE. – Et Georges n'a pas expliqué à ton oncle que c'était lui qui avait tout fait et que c'est lui qui t'a mis de force les fraises dans la bouche pendant que tu riais?

GENEVIÈVE. – Non, ma bonne; il n'a rien dit.

LA BONNE. – Et pourquoi n'as-tu pas expliqué toi-même à ton oncle comment les choses s'étaient passées?

GENEVIÈVE. – Je n'ai pas eu le temps; j'ai été saisie; et mon oncle est monté en voiture avant que j'aie pu lui dire un mot.

LA BONNE. – Pauvre petite! Ne t'afflige pas trop; nous tâcherons de passer une bonne matinée,

meilleure peut-être que celle de Georges.

GENEVIÈVE. – C'est impossible, ma bonne; j'aurais tant aimé voir Louis et Hélène! Ils sont si bons pour moi! Quand pourrai-je les voir maintenant? Pas avant huit jours peut-être.

LA BONNE. – Dès demain je t'y mènerai en promenade pendant que Georges prendra ses leçons avec son père. Et puisque tu les aimes tant, je t'y mènerai souvent; mais n'en dis rien à Georges, parce qu'il voudrait nous accompagner et qu'il obtiendrait un congé de son père. Nous allons déjeuner à présent; je vais demander à la cuisinière de te faire des crêpes; et, en attendant le déjeuner, allons chercher des fraises au potager.

Geneviève, à moitié consolée, se déshabilla, mit sa robe de tous les jours et descendit avec sa bonne. Elles cueillirent des fraises superbes; le jardinier donna à Geneviève des cerises qu'il avait cueillies le matin; elle fit un excellent déjeuner avec sa bonne; un bifteck aux pommes de terre, des oeufs frais, des asperges magnifiques et des crêpes; au dessert, elle mangea des fraises et des cerises, qu'elle partagea avec sa bonne.

Elle sortit ensuite; elle s'amusa à cueillir des fleurs et à faire des bouquets pendant que sa bonne travaillait près d'elle.

Quand Geneviève revint à la maison, elle trouva Georges et son père rentrés.

IV - La bonne se plaint de Georges

M. Dormère ne parla pas à Geneviève de ce qui s'était passé le matin; il fut avec elle froid et sévère, comme toujours; avec Georges il fut au contraire plus affectueux que d'habitude. Après avoir fait une petite promenade dans le potager et la basse-cour, il dit à Georges d'aller jouer avec sa cousine.

Georges, qui craignait les reproches que pouvaient lui faire Geneviève et sa bonne, demanda à son père de rester avec lui.

«Tu es bien aimable, mon ami, de préférer ma société à celle de ta cousine, mais j'ai à travailler, et je veux être seul», répondit M. Dormère en l'embrassant.

Georges alla donc, quoique avec répugnance, rejoindre Geneviève. Elle lisait et n'interrompit pas sa lecture; la bonne ne lui dit rien non plus, elle continua à travailler.

Georges s'assit et bâilla. Quelques instants après, il bâilla encore avec bruit et poussa un profond soupir. Enfin il se décida à parler.

«Tu n'es guère aimable aujourd'hui», dit-il à Geneviève. Il n'obtint aucune réponse; elle lisait toujours.

GEORGES. – Tu es donc décidée à rester muette?

GENEVIÈVE. – Très décidée.

GEORGES. – Et pourquoi cela?

GENEVIÈVE. – Pour être moins exposée à tes méchancetés.

GEORGES. – Quelles méchancetés t'ai-je faites?

GENEVIÈVE. – Je n'ai pas besoin de t'apprendre ce que tu sais aussi bien que moi.

GEORGES. – Je sais que papa n'a pas voulu t'emmener parce que tu étais sale.

GENEVIÈVE. – Et pourquoi étais-je sale?

GEORGES. – Parce que tu n'as pas eu l'esprit de te débarbouiller avant de descendre.

GENEVIÈVE. – Et qui est-ce qui m'a barbouillée?

GEORGES. – Ce n'est pas moi, toujours.

GENEVIÈVE, *sautant de dessus sa chaise.* – Pas toi! pas toi! Et tu oses le dire devant ma bonne, qui a vu que tu m'avais poursuivie pour me forcer à désobéir à mon oncle.

GEORGES. – Je ne t'ai pas forcée à désobéir; j'ai voulu te faire manger ces fraises qui étaient excellentes; ta bouche était ouverte et j'y ai mis les fraises; tu as craché comme une sotte et tu t'es salie: c'est ta faute.

GENEVIÈVE, *indignée*. – Tais-toi, tu sais que tu mens; tu m'as assez fait de mal aujourd'hui, laisse-moi tranquille. Je ne veux pas jouer avec toi parce que tu trouves toujours moyen de me faire gronder.

GEORGES. – Moi! par exemple! Je ne dis jamais rien; c'est papa qui te gronde, parce que tu trouves toujours moyen de faire des sottises.

LA BONNE. – Georges, je suis fâchée pour toi de tout ce que tu as dit à ma pauvre Geneviève depuis que tu es entré. Tu sais très bien qu'un mot de toi ce matin aurait justifié ta cousine; tu as eu assez peu de coeur pour ne pas le dire; tu es parti tranquillement, gaiement, laissant ta pauvre cousine, que tu savais innocente, sangloter dans le vestibule pour la punition injuste que tu lui as seul attirée.

GEORGES. – La punition n'est pas grande, c'était très ennuyeux là-bas; Louis et Hélène gémissaient sans cesse après Geneviève; ils ne jouaient pas avec moi; ils sont allés se promener avec papa, Mlle Primerose et d'autres personnes qui étaient là, et moi je me suis ennuyé horriblement.

LA BONNE. – C'est bien fait, monsieur; c'est le bon Dieu qui vous a puni, et c'est ce qui arrive toujours aux méchants.

GEORGES. – Je dirai à papa comme vous me traitez, et il vous grondera joliment toutes les deux.

LA BONNE. – Ah! c'est ainsi que vous le prenez! Je vais de ce pas chez Monsieur, pour justifier Geneviève en lui racontant la scène de ce matin, en lui expliquant la promenade dans le bois de l'autre jour, et nous verrons qui sera grondé.

GEORGES, *effrayé*. – Oh non! Pélagie, ne dites rien à papa, je vous en prie; je ne recommencerai pas, bien sûr.

LA BONNE. – Si vous aviez témoigné du repentir, je vous aurais peut-être pardonné cette fois encore et je n'aurais rien dit; mais, après des heures de réflexion, vous revenez dans des sentiments plus mauvais: vous osez vous justifier avec une fausseté dont votre cousine même est indignée malgré sa grande bonté et son indulgence. Non, monsieur, je ne vous ferai pas grâce, et je vais trouver votre père; j'espère qu'il me croira et qu'il vous punira comme vous le méritez.

Georges pleurait et suppliait; Geneviève se joignit à lui mais la bonne fut inflexible.

«Ma chère enfant, dit-elle à Geneviève, je manquerais à mon devoir, si je ne te justifiais pas aux yeux de ton oncle; tu as perdu tes parents, il faut qu'il sache la vérité; je n'ai que trop pardonné et trop attendu pour l'éclairer. Dans l'intérêt même de Georges et de son avenir, je dois l'informer de tout et je le ferai.»

Et, sans attendre de nouvelles supplications, elle sortit et descendit chez M. Dormère.

Pélagie entra résolument chez M. Dormère, qui écrivait. Il se retourna, parut surpris et contrarié en la voyant.

«Que me voulez-vous?» lui dit-il d'un ton froid.

PÉLAGIE. – Monsieur, je viens remplir un devoir très pénible et dont j'ai trop tardé à m'acquitter. Mais il s'agit de Georges et je ne doute pas que vous m'écoutiez jusqu'au bout.

M. DORMÈRE. – Parlez, Pélagie; je vous écoute. Vous savez la tendresse que j'ai pour Georges, et l'intérêt que je porte à tout ce qui le regarde.

PÉLAGIE. – C'est pour cela, Monsieur, que je vous demande de vouloir bien écouter ce que j'ai à vous dire.

Pélagie commença alors le récit de ce qui s'était passé le matin; elle fit voir à M. Dormère la fausseté de la conduite de Georges, l'injustice de la punition de Geneviève; elle lui expliqua l'aventure de la robe déchirée, lui fit remarquer la générosité de Geneviève dans cette occasion comme dans bien d'autres.

«Voilà, ajouta-t-elle, ce que je voulais enfin faire connaître à Monsieur; ce qui m'y a décidée, ce sont les menaces que Georges a proférées tout à l'heure encore contre Geneviève et contre moi-même, à la suite des reproches que je lui ai adressés. Je ne pouvais laisser plus longtemps Geneviève victime des faussetés de Georges. La pauvre petite est orpheline; elle n'a d'autre soutien que moi; j'ai promis à sa mère mourante de me consacrer à cette enfant aussi longtemps qu'elle aurait besoin de moi. En révélant à Monsieur les injustices pour ainsi dire involontaires qu'il commet, je crois remplir un devoir sacré.»

M. Dormère avait écouté le récit de Pélagie sans l'interrompre. Quand elle eut fini, il resta quelques instants plongé dans de pénibles réflexions. Enfin il se leva, s'élança vers Pélagie, lui tendit la main et serra fortement la sienne.

M. DORMÈRE. – Je vous remercie, Pélagie; merci du service que vous rendez à mon fils et à moi-même. Oui, j'ai été un peu faible pour mon fils, et trop sévère pour la pauvre petite orpheline confiée à mes soins par la tendresse de mon frère et de ma malheureuse belle-soeur. Envoyez-moi Georges; je veux lui parler seul.

Pélagie se retira; elle monta dans sa chambre où elle retrouva Georges inquiet et tremblant. Geneviève cherchait à le rassurer; mais elle-même partageait les craintes de son cousin. Elle trouvait Georges très coupable et ne pensait pas que son oncle pût lui pardonner son manque de coeur et sa fausseté.

LA BONNE. – Votre père vous demande, Georges; descendez dans son cabinet de travail.

GEORGES. – Est-il bien en colère contre moi?

LA BONNE. – Vous le saurez quand il vous aura parlé.

GEORGES. – Qu'est-ce que vous lui avez raconté? De quoi lui avez-vous parlé?

LA BONNE. – Il vous le dira lui-même.

Georges, voyant qu'elle ne voulait rien lui dire, se décida à descendre chez son père. Il entra doucement, s'avança lentement vers lui et le regarda attentivement. Il s'arrêta à moitié chemin, effrayé par l'expression froide et sévère de son visage.

M. DORMÈRE. – Avancez, Georges. J'ai à vous parler.

Georges s'approcha en tremblant.

M. DORMÈRE. – Vous savez que Pélagie sort d'ici, qu'elle m'a parlé de vous?

GEORGES. – Oui, papa.

M. DORMÈRE. – Je n'ai pas besoin alors de vous répéter ce qu'elle avait à dire; elle m'a appris ce que j'ignorais, vos discussions avec votre cousine dans bien des circonstances où c'était vous qui méritiez d'être réprimandé et vous avez laissé accuser Geneviève, sans dire un mot pour sa défense.

GEORGES, *reprenant courage.* – Mais, papa, vous ne m'avez pas questionné; si vous m'aviez fait des questions, je vous aurais répondu, Geneviève ne disait rien non plus.

M. DORMÈRE. – Est-ce une raison pour me laisser gronder et punir Geneviève, sans faire le moindre effort pour la justifier quand vous saviez qu'elle n'était pas seule coupable!

GEORGES. – Papa, c'est que..., c'est que... je croyais..., je, ne savais pas...

M. DORMÈRE, *vivement*. – C'est que vous avez agi sans réflexion, et qu'il en résulte que vous ne pouvez plus vivre agréablement chez moi avec votre cousine; et, comme je ne peux pas la renvoyer, puisqu'elle n'a d'autre asile que ma maison, vous m'obligerez à un sacrifice bien pénible pour moi, celui de me séparer de vous. Tu es mon seul enfant, Georges, et je me vois forcé de te mettre au collège deux ou trois ans plus tôt que je ne le voulais. Il faut que je me mette à la recherche d'un collège, et, quelque parfait qu'il soit, tes moindres fautes y seront punies par tes maîtres, et tes espièglerie seront réprimées rudement par tes camarades. J'espère que le temps et la réflexion t'habitueront à la vie de collège; mais je crains que tu ne regrettes plus d'une fois la vie douce que tu menais ici sous ma direction indulgente. Va annoncer à Geneviève et à sa bonne ton prochain départ.

GEORGES. – Oh! papa, je vous en supplie!

M. DORMÈRE. – Non, mon enfant, je ne changerai pas de résolution; pour toi-même, pour ton bonheur il faut que tu ailles au collège. Va, mon pauvre Georges; j'ai à écrire pour des affaires pressées.

M. Dormère embrassa Georges et le fit sortir de chez lui. Georges, remonté par la tendresse de son père, monta lentement l'escalier et entra chez Geneviève, qui l'attendait avec impatience.

GENEVIÈVE. – Eh bien! qu'est-ce que mon oncle t'a dit? Qu'est-ce que tu lui as répondu?

GEORGES. – Je n'ai rien répondu, puisqu'il ne m'a rien demandé. Il m'a dit qu'il allait me mettre au collège dans quelques jours.

GENEVIÈVE, *effrayée*. – Au collège? Oh! pauvre Georges! ce sera horrible!

GEORGES. – Pas du tout, ce ne sera pas horrible. Ce sera au contraire très agréable. Dans le premier moment j'ai eu peur comme toi, mais j'ai réfléchi que j'aurais des camarades, avec lesquels je pourrais

jouer tout à mon aise, comme on joue entre garçons, que je ne serais plus obligé de travailler tout seul, et que je ne serais plus grondé et ennuyé toute la journée par ta bonne.

GENEVIÈVE, *vivement*. – Ma bonne! Elle est excellente ma pauvre bonne!

GEORGES. – Pour toi peut-être, mais pas pour moi, qu'elle déteste; et je la déteste aussi joliment.

GENEVIÈVE. – Oh! Georges, comment peux-tu...?

GEORGES, *avec humeur*. – Laisse-moi tranquille; tu m'ennuies aussi, toi. Je suis enchanté de m'en aller loin de vous tous.

La bonne, qui entra, mit fin à la conversation. Georges prit un livre et ne voulut plus dire un mot. Geneviève apprit à sa bonne le départ prochain de Georges pour un collège; Pélagie approuva beaucoup ce parti qu'avait pris M. Dormère.

«De toute façon, dit-elle, ce sera très avantageux pour Georges. Et toi, ma petite Geneviève, tu en seras bien plus heureuse.»

Geneviève pensait de même et pourtant elle regrettait son compagnon de jeu, qu'elle n'avait pas quitté depuis trois ans, car elle n'avait que cinq ans quand elle perdit ses parents. Son père était mort à la suite d'une chute de cheval, et, six mois après, sa mère était morte de chagrin.

V - Le départ de Georges décidé

Quand la cloche sonna le dîner, les enfants descendirent dans la salle à manger. M. Dormère les y rejoignit bientôt. À la grande surprise de Geneviève, il s'approcha d'elle et lui sourit amicalement.

M. DORMÈRE. – Eh bien! Geneviève, tu sais que je vais te séparer de ton cousin?

GENEVIÈVE. – Oui, mon oncle, il me l'a dit, et je suis bien fâchée de le quitter.

M. DORMÈRE. – Je croyais au contraire que tu serais très contente, car vous n'êtes pas toujours de bon accord.

GENEVIÈVE. – Nous nous disputons quelquefois, mon oncle, c'est vrai; mais nous sommes bien contents de jouer ensemble; n'est-ce pas, Georges?

GEORGES. – Oui, mais j'aime mieux jouer avec des garçons.

M. DORMÈRE. – Tu n'es donc pas triste d'entrer au collège?

GEORGES. – Non, papa; je suis fâché de vous quitter, voilà tout. Dans quel collège me mettrez-vous, papa?

M. DORMÈRE. – Je ne sais pas encore, mon pauvre ami; je m'informerai demain s'il y a de la place pour toi au collège des Pères Jésuites.

GEORGES. – Celui où est mon cousin Jacques?

M. DORMÈRE. – Précisément; on dit que les enfants y sont très heureux, et qu'ils aiment beaucoup les Pères.

GEORGES. – Jacques les aime bien; il dit qu'ils sont bons comme de vrais pères; mais mon cousin Rodolphe dit qu'il faut travailler énormément.

M. DORMÈRE. – Il faut travailler partout, mon ami.

GEORGES. – Mais Rodolphe est puni très souvent.

GENEVIÈVE. – Je crois bien, il ne fait rien; il t'a dit à sa dernière sortie qu'il n'apprenait pas ses leçons et qu'il ne les apprendrait pas, car cela l'ennuyait trop.

GEORGES. – C'est qu'il en a trop à apprendre, et il est découragé.

GENEVIÈVE. – Jacques a justement les mêmes choses à apprendre, et il trouve qu'il n'y en a pas trop.

GEORGES. – Parce que Jacques est *un fort*; il est toujours premier ou second.

M. DORMÈRE. – Écoute, mon ami. Si Jacques est premier ou second, c'est parce qu'il travaille bien, de tout son coeur; fais comme lui, tu seras aussi un fort et tu seras heureux comme lui.

GEORGES. – Et s'il n'y a pas de place chez les Pères Jésuites, où me mettrez-vous, papa?

M. DORMÈRE. – Je ne sais pas; je verrai.

GEORGES. – Vous vous dépêcherez un peu, papa, n'est-ce pas?

M. DORMÈRE. – Tu es donc bien pressé de me quitter!

GEORGES. – Non, papa, mais je voudrais jouer avec des camarades; je m'ennuie avec Geneviève.

M. Dormère parut contrarié, mais il ne répondit pas. Geneviève était étonnée; le dîner ne fut pas gai. Georges seul parlait pour expliquer à sa cousine combien sa vie de collège serait plus amusante que celle qu'il avait menée jusqu'ici. Geneviève répondait à peine, parce qu'elle voyait que son oncle était de plus en plus contrarié.

Quelques jours se passèrent ainsi. M. Dormère fit une petite absence pour parler au Père Recteur. Il y avait encore deux places vacantes, et tout fut convenu pour que Georges pût être reçu au collège la semaine suivante.

Au retour de M. Dormère, quand Georges apprit qu'il entrerait sous peu de jours au collège, il ne put cacher sa joie et il reprocha à Geneviève de ne pas la partager.

GENEVIÈVE. – Comment veux-tu que je me réjouisse de te voir partir?

GEORGES. – Tu devrais être enchantée, puisque tu dis toi-même que je te fais toujours gronder.

GENEVIÈVE. – Mais je ne pense plus au passé; je pense seulement que je ne te verrai plus. Et puis mon pauvre oncle est tout triste; cela me fait de la peine.

GEORGES. – Que tu es bête! Qu'est-ce que cela te fait, puisqu'il ne t'aime pas que tu ne l'aimes pas non plus?

GENEVIÈVE. – Oui, je l'aime, parce qu'il est mon oncle et qu'il est souvent bon pour moi. Et je crois qu'il m'aime un peu.»

Quand le départ de Georges fut décidé, M. Dormère mena ses enfants faire des visites d'adieu. Mme de Saint-Aimar, Mlle Primerose et les deux enfants étaient assis devant le château quand M. Dormère arriva.

Après les premières paroles de politesse, M. Dormère dit:

«Je viens vous annoncer, chère madame et chère cousine, le départ de Georges...»

— Le départ de Georges! s'écria Mme de Saint-Aimar. Où le menez-vous donc?

M. DORMÈRE. – Au collège des Pères Jésuites, chère madame.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Bon Dieu! Pourquoi cela? Mais c'est très mal de renvoyer de chez vous votre fils, votre seul enfant! Ce pauvre garçon, je le plains de tout mon coeur.

M. DORMÈRE. – Vous avez tort, ma cousine; car il en est enchanté; il me presse de l'y faire entrer le plus tôt possible.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. –Mais c'est incroyable! Comment! il n'est pas au désespoir?

M. DORMÈRE. – Pas le moins du monde, puisque je vous dis qu'il voudrait déjà y être.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne le croirai que lorsqu'il me l'aura dit lui-même. Georges, Georges! Où est-il donc? Les voilà tous partis! Je cours les chercher et savoir par moi-même si vous dites vrai.»

Mlle Primerose partit précipitamment en répétant toujours: «C'est impossible! absolument impossible!»

Après un quart d'heure de course, essoufflée, hors d'haleine, elle rejoignit enfin les enfants; elle se précipita sur Georges, le serra dans ses bras en l'embrassant.

«Georges, mon pauvre Georges! Est-il vrai que ton père veuille te mettre au collège! Malheureux enfant! mais c'est impossible! T'arracher de la maison paternelle! Te séparer de Geneviève, ta soeur d'adoption, ta meilleure amie! Non, pauvre victime, je ne permettrai pas une pareille cruauté. Viens avec moi te jeter aux pieds de ton père et implorer sa pitié.»

Georges, surpris, presque effrayé de cette douleur qui lui paraissait ridicule, se débattait de toutes ses forces, mais il ne pouvait parvenir à se débarrasser des gros bras vigoureux de Mlle Primerose. Les autres enfants, même Geneviève, riaient tout bas et ne comprenaient pas l'indignation et la douleur de Mlle Primerose. Georges venait de leur exprimer sa satisfaction d'entrer au collège; Louis et Hélène approuvaient beaucoup l'idée de M. Dormère; Geneviève, tout en témoignant ses regrets de se séparer de son cousin, trouvait sa joie naturelle et ne comprenait pas plus que ses amis les exclamations désolées de Mlle Primerose.

Georges parvint enfin à se dégager à moitié.

«Lâchez-moi donc, ma cousine, criait-il; vous m'étouffez!»

Il donna une dernière saccade; la secousse fit trébucher Mlle Primerose et fit tomber Georges sur l'herbe tout de son long. Il se releva, s'éloigna de quelques pas pour ne pas se trouver saisi une seconde fois, et la regarda avec surprise.

GEORGES. – Qu'avez-vous donc, ma cousine? Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser entrer au collège? Je ne veux pas du tout demander à papa de me garder chez lui.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tu ne veux pas? Tu veux nous quitter? Mais que deviendras-tu au collège, petit malheureux?

GEORGES. – Ce que deviennent ceux qui y sont, ma cousine; je travaillerai, je jouerai, je me promènerai: je serai très heureux.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Heureux! Dans une prison?

GEORGES, *riant.* **–** Ha, ha, ha! Une prison! Je veux aller dans cette prison, moi, et je vous prie en grâce, ma cousine, de ne pas m'empêcher d'y entrer.»

Mlle Primerose était stupéfaite.

«C'est incroyable! Ils sont fous, en vérité! Le père est calme comme un chef de sauvages, et le fils tend le cou pour être mis à la chaîne.

C'est bien, mon ami; faites comme vous voudrez; je ne me mêlerai plus de vos affaires. Allez, allez, je ne vous retiens plus.

— Merci, ma cousine!» s'écria Georges; et il s'éloigna en courant. Les trois enfants le suivirent; elle put entendre leurs éclats de rire qui se prolongèrent une grande distance.

«Faites donc du bien aux gens malgré eux, dit-elle en s'en allant lentement du côté de la maison. J'y ai gagné d'avoir des douleurs dans les bras… Est-il fort ce garçon! J'avais une peine à le retenir… Et quelle ingratitude! Au lieu de me remercier, il me rit au nez; et tous les trois se moquent probablement de ma bonté… Au fait, le père a raison: que faire d'un pareil sans-coeur? Et le père n'en a guère plus que le fils. Ma foi, je ne m'en mêle plus.»

En finissant ces réflexions, Mlle Primerose entra au salon, où elle trouva M. Dormère causant tranquillement avec Mme de Saint-Aimar.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous aviez raison, mon cousin, Georges a un courage héroïque, à moins que…

M. DORMÈRE. – À moins que quoi, ma cousine?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – À moins que..., mais non, je ne veux pas vous dire ce que je pense; c'est inutile.

M. DORMÈRE. – Si votre pensée est bonne, ma cousine, pourquoi ne voulez-vous pas m'en faire profiter?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Parce que... vous-même, vous n'avez peut-être pas... Non, décidément, j'aime mieux me taire... C'est plus sûr.

M. DORMÈRE. – Comment, plus sûr? C'est donc bien désagréable pour moi, que vous n'osez pas me le dire.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Oh! je n'ose pas... c'est une manière de parler. Si je le voulais, je vous le dirais bien. Mais il y a certaines personnes auxquelles..., avec lesquelles...; enfin... décidément je me tais..., et pour ne pas parler, je me sauve.

Mlle Primerose fit une lourde pirouette et rentra dans sa chambre.

«Cet homme n'a pas plus de coeur qu'un tigre, pensa-t-elle; il chasse son fils avec une insouciance, une gaieté. C'est incroyable! C'est ce que je voulais lui dire... et ce que j'ai eu raison de garder pour moi.»

Peu de temps après, les enfants rentrèrent; M. Dormère demanda sa voiture et ils firent leurs adieux.

VI - Ramoramor

Pendant la visite de M. Dormère chez Mme de Saint-Aimar, un événement extraordinaire se passait au château de Plaisance: c'est ainsi que s'appelait la demeure de M. Dormère.

Les domestiques causaient dans la cuisine, quand ils virent arriver un nègre d'une quarantaine d'années, vêtu en matelot, grand, vigoureux, à l'air vif et décidé. Il entra sans en demander la permission, ôta son chapeau, s'assit et examina les visages qui l'entouraient.

«Bon ça, dit-il en se frottant les mains; tous bonnes figures. Vous donner manger à moi. Ramoramor avoir faim; Ramoramor être fatigué. Moi pas voir Moussu Dormère; moi pas voir petite Mam'selle; pas voir bonne Mam'selle Pélagie; et moi venir pour ça.»

— Vous êtes fou, mon bonhomme, dit un domestique; qui êtes-vous? D'où venez-vous? Que voulez-vous?

LE NÈGRE. – Moi avoir dit: Moi Ramoramor; moi veux manger; moi veux voir Moussu Dormère; voir petite maîtresse, Mam'selle Geneviève; moi voir bonne à petite maîtresse. Et moi avoir faim.

LE DOMESTIQUE. – Vous ne comptez pas vous établir ici, je pense, mon cher. Ce n'est pas une auberge chez nous.

LE NÈGRE. – Moi veux rester ici toujours; moi rester avec petite maîtresse.

LE DOMESTIQUE. – Il faut chasser cet homme; il est fou!

LA CUISINIÈRE. – Non, Pierre; il n'a pas l'air ni fou ni méchant. Je vais lui donner à manger; et puisqu'il connaît Monsieur et Mlle Geneviève, il faut qu'il attende leur retour.

LE NÈGRE, *riant*. – Vous brave femme; et moi vous être ami.

La cuisinière se mit aussi à rire et plaça sur la table un reste de gigot, des pommes de terre, de la salade, la moitié d'un pain et un broc de cidre. Le nègre riait et découvrait ses dents blanches, que son visage noir d'ébène faisait paraître plus blanches encore. Il mangea et but avec un appétit qui fit rire les domestiques; bientôt il ne resta plus rien de ce que lui avait servi la cuisinière. Ils entourèrent le nègre et lui firent une foule de questions. Ramoramor tournait la tête à droite et à gauche, mais il n'avait pas le temps de répondre à une demande qu'on lui en adressait une autre. Il frappa un grand coup de poing sur la table et cria d'une voix de stentor:

«Silence, tous! Moi ai pas dix bouches pour répondre à dix à la fois. Moi va dire quoi j'ai fait. Moi Ramoramor servais Moussu, Madame Dormère, moi servais petite Mam'selle Geneviève; moi aimais beaucoup petite Mam'selle, très bonne, très douce pour pauvre nègre; moi portais petite Mam'selle quand petite Mam'selle être fatiguée. Moi partir avec maîtres à moi, petite Mam'selle et Mam'selle Pélagie; tous monter sur un grand vaisseau. Aller longtemps, longtemps. Vaisseau arrêter; moi nager et aller à terre; vaisseau partir, laisser Ramoramor tout seul; moi vouloir rattraper maîtres, et moi monter sur vaisseau plus grand; mais grand vaisseau tromper pauvre moi et aller en arrière très longtemps, très

longtemps; moi m'ennuyer et devenir matelot; moi arriver enfin dans la France; capitaine dit: «Voilà France; va chercher maîtres à toi. Toi brave matelot et moi payer toi.» Bon capitaine mettre dans la main à moi beaucoup pièces jaunes pour trois ans. Moi ôter chapeau, dire adieu et aller chercher Moussu Dormère, Madame Dormère, petite Mam'selle. Moi pas trouver et marcher toujours; moi arriver ici pas loin et demander Moussu Dormère. «C'est ici, dit bonne femme; pas loin sur grand chemin vous trouver maison à Moussu Dormère.» Moi dire merci à bonne femme et marcher et demander Moussu Dormère; et moi enfin arriver chez Moussu Dormère, et moi veux voir maîtres et petite maîtresse et Mam'selle Pélagie; et maîtres bien contents voir pauvre Ramoramor, et moi bien content et embrasser beaucoup fort petite Mam'selle.»

— Je vois que vous êtes un brave homme, dit la cuisinière; je vais appeler Mlle Pélagie.

La cuisinière monta et redescendit quelques instants après avec Pélagie; quand elle aperçut le nègre, elle jeta un cri: «Rame!» s'écria-t-elle en s'élançant vers lui. Le nègre bondit de son côté, la saisit dans ses bras et l'embrassa avec un bonheur qu'il exprima ensuite par des rires, des sauts, des gestes multipliés.

Tout le monde riait; Pélagie interrogeait, Ramoramor répondait à tort et à travers. Pendant cette scène de reconnaissance, la voiture de M. Dormère s'arrêta devant le perron.

Les domestiques, entendant la voiture, se précipitèrent tous dehors pour assister à l'entrevue du nègre avec Geneviève.

«Qu'est-ce que cela? dit M. Dormère. Pourquoi sont-ils tous là?»

Les enfants étaient descendus de voiture et regardaient. Le nègre s'élança au-devant d'eux; Geneviève, en le voyant, se jeta dans ses bras. Après l'avoir embrassée avec des cris de joie, le nègre posa enfin Geneviève par terre.

GENEVIÈVE. – Rame, mon pauvre Rame! comment, c'est toi! Quel bonheur de te revoir! Où donc as-tu été si longtemps? Pourquoi nous as-tu quittés?

RAME. – Pauvre petite Mam'selle, chère petite Mam'selle, comme vous grandie! Rame plus porter petite maîtresse. Où donc maîtres à moi? Moussu Dormère, Madame Dormère?

— N'en parle pas, Rame, dit Pélagie qui était près de lui: ils sont morts tous les deux. Geneviève est chez son oncle, M. Dormère.

LE NÈGRE, *consterné*. – Morts! morts! Pauvres maîtres! Pauvre petite Mam'selle!

Toute la joie du nègre avait disparu; une grosse larme coula le long de sa joue. Geneviève pleura aussi; la vue du nègre lui avait rappelé sa petite enfance et ses parents.

«Que diable veut dire tout cela?» dit enfin M. Dormère, qui avait été tellement surpris de cette scène qu'il était resté immobile ainsi que Georges.

— Monsieur, dit Pélagie en s'avançant vers M. Dormère, c'est le pauvre Ramoramor, ce nègre si fidèle, si dévoué, dont le frère et la belle-soeur de Monsieur lui ont parlé tant de fois. Il était au service de M. et Mme Dormère pendant les cinq années qu'ils sont restés en Amérique; il s'est embarqué avec eux, n'ayant jamais voulu les quitter; il a disparu pendant le retour, et jamais personne dans le bâtiment n'a su ce qu'il était devenu. Et le voici arrivé sans que je sache comment il a pu nous retrouver.

M. DORMÈRE. – Ah! c'est lui qu'on appelait Rame! Je me souviens que mon frère m'en a parlé souvent. Et où allez-vous, mon ami? Vous êtes marin, à ce que je vois.

RAME. – Moi plus marin, Moussu; moi aller nulle part; moi rester ici.

M. DORMÈRE. – Comment! rester ici? Chez qui donc?

LE NÈGRE. – Chez petite Maîtresse, Mam'selle Geneviève.

M. DORMÈRE. – Mais Geneviève n'est pas chez elle; elle est chez moi.

LE NÈGRE. – Ça fait rien, Moussu. Moi rester chez vous.

M. DORMÈRE. – Si cela me convient. J'ai assez de domestiques, mon cher; je n'ai pas d'ouvrage pour vous.

LE NÈGRE, *effrayé*. – Oh! Moussu. Moi faire tout quoi ordonnera Moussu. Moi pas demander argent, pas demander chambre, moi demander rien; seulement moi servir petite maîtresse. Moi manger pain sec, boire l'eau, coucher dehors sur la terre et moi être heureux avec petite maîtresse; moi tant aimer petite Maîtresse, si douce, si bonne pour son pauvre Rame.

Le pauvre nègre avait l'air si suppliant, si humble, que M. Dormère fut un peu touché de ce grand attachement. Geneviève, le voyant indécis, joignit ses supplications à celles de Rame; elle pleura, elle se mit aux genoux de son oncle: du côté des domestiques, M. Dormère entendait des exclamations étouffées: «Pauvre homme! – Il est touchant. – Cela fait de la peine. – C'est cruel de le renvoyer. – Je n'aurais jamais ce coeur-là. – Quel brave homme! – Et la petite demoiselle, comme elle pleure! Ça fait pitié vraiment.»

M. DORMÈRE. – Voyons, Geneviève, ne pleure pas. Je veux bien le garder, mais que ce soit pour ton service particulier avec Pélagie; et qu'il ne vienne surtout pas m'ennuyer par des querelles avec mes domestiques.

GENEVIÈVE. – Merci, mon oncle, mille fois merci. Jamais je n'oublierai cette bonté de votre part, mon oncle, ajouta-t-elle en lui baisant la main.

M. DORMÈRE, *l'embrassant*. – C'est bien, Geneviève; tu es une bonne fille; va installer ton ami, et vous, Pélagie, faites-lui donner une chambre et tout ce qu'il lui faut.

PÉLAGIE. – Merci, Monsieur. Je réponds que Rame sera reconnaissant toute sa vie de ce que Monsieur fait pour lui aujourd'hui.

Geneviève baisa encore la main de son oncle et courut à son cher Rame, qui pleurait de joie de la retrouver et de chagrin de la mort de ses anciens maîtres.

GENEVIÈVE. – Ne pleure pas, mon pauvre Rame; nous allons être bien heureux! Tu ne vas plus jamais me quitter et tu sais que je t'aimerai toujours.

LE NÈGRE. – Oh oui! Mam'selle; Rame être bien heureux à présent! Pauvres maîtres à Rame! moi pleurer pas exprès, petite Maîtresse; bien sûr, pas exprès.

Et le pauvre nègre l'embrassait encore, la serrait contre son coeur en pleurant de plus belle. Il ne

tarda pourtant pas à se consoler; les domestiques, touchés de son attachement pour ses maîtres, lui témoignèrent leur satisfaction du consentement de M. Dormère; il leur offrit à tous ses services.

«Rame toujours votre ami, dit-il; aujourd'hui vous bons; lui pas oublier jamais. Rame toujours là, prêt pour courir, pour travailler, pour aider, tous, tous.»

Pélagie et Geneviève emmenèrent Rame dans leur appartement; ils causèrent longtemps. Rame raconta son histoire; Pélagie et Geneviève racontèrent la leur depuis trois ans qu'ils étaient séparés.

Enfin il fallut descendre pour dîner; Geneviève embrassa une dernière fois son cher Rame, qui jadis avait été son ami et celui de ses parents plutôt que leur serviteur.

Pélagie arrangea avec Rame la chambre où il devait demeurer et qui tenait à leur appartement. Rame défit sa petite valise, se débarbouilla, démêla ses cheveux crépus, changea de linge, brossa ses habits de matelots et revint rayonnant près de Pélagie. Elle le mit au courant de la position de Geneviève dans la maison, du peu d'affection que lui portaient son oncle et Georges.

«Heureusement, ajouta-t-elle, qu'elle n'a pas à souffrir de privations d'argent, car ses parents lui ont laissé une grande fortune, et Monsieur, qui est son tuteur, me donne tout ce que je lui demande pour elle. Ainsi, mon pauvre Rame, ne vous gênez pas quand vous aurez besoin d'argent ou d'effets d'habillements; je vous fournirai tout ce qui vous sera nécessaire.»

VII - Hostilités de Georges contre Rame

Quand Ramoramor s'était retiré avec Pélagie et Geneviève, Georges avait suivi son père dans sa bibliothèque, qui était en même temps son cabinet de travail. Il s'assit pensif dans un fauteuil.

«Papa, dit-il, pourquoi avez-vous gardé ce vilain nègre?»

M. DORMÈRE. – Pour faire plaisir à Geneviève, qui paraissait désolée de devoir le quitter.

GEORGES. – Bah! Geneviève a vécu sans lui depuis trois ans qu'elle est chez nous; elle s'en serait bien passée comme auparavant.

M. DORMÈRE. – Et puis par pitié pour ce pauvre homme qui lui est si attaché.

GEORGES. – Il serait retourné dans son pays. Il est affreux ce nègre; moi, je ne veux pas qu'il me touche.

M. DORMÈRE. – Sois tranquille, il n'aura rien à faire pour toi; tu ne le verras même pas.

GEORGES. – Alors il faut que vous lui défendiez de servir à table; avec ses vilaines mains noires, il est dégoûtant.

M. DORMÈRE. – Il ne servira pas à table; je ne compte pas en faire mon maître d'hôtel.

GEORGES. – C'est ennuyeux tout de même qu'il soit chez nous.

M. DORMÈRE. – Mon cher ami, tu as tort de prendre ce pauvre homme en aversion; pense donc qu'il a fidèlement servi mon frère et sa femme pendant cinq ans, qu'ils m'en ont raconté de beaux traits de dévouement et d'attachement.

GEORGES. – Mais, papa, ce n'est pas une raison pour le garder chez vous.

M. DORMÈRE. – Je trouve que c'est une raison suffisante; je veux qu'il reste près de Geneviève et je te prie de ne plus m'en parler; c'est un mauvais sentiment que tu témoignes: je voudrais t'en voir des meilleurs, surtout au moment de nous séparer.

Georges ne dit plus rien; il prit un livre et fit semblant de lire, jusqu'au moment où la cloche du dîner sonna.

Geneviève entra dans la salle à manger en même temps que son oncle; elle courut à lui le visage rayonnant de bonheur et lui baisa la main.

M. DORMÈRE. – Tu es donc bien contente d'avoir ton Rame, ma chère petite?

GENEVIÈVE. – Oh oui! mon oncle; si contente que je sens mon coeur qui saute dans ma poitrine. Tu verras, Georges, comme il est bon et complaisant! Quand tu auras envie de quelque chose, tu n'auras qu'à le lui demander; il te l'aura tout de suite.

GEORGES, *avec humeur*. – Je n'ai besoin de rien et je ne lui demanderai rien. D'ailleurs c'est bête ce que tu dis; est-ce que ce nègre qui n'a rien, qui n'est pas chez lui, mais chez papa, peut m'avoir un cheval, un éléphant, un fusil, un meuble?

GENEVIÈVE, *riant*. – Mais non, ce n'est pas cela; je veux dire: te dénicher un nid, te faire une jolie canne avec une baguette cueillie dans le bois; des choses comme ça.

Georges leva les épaules sans répondre. Geneviève n'y fit pas attention; elle crût l'avoir convaincu et elle se mit à raconter avec animation quelques-unes des aventures de Ramoramor. M. Dormère souriait; Georges lui disait de temps en temps une parole désagréable, comme: «Il est joliment bête, ton nègre!» ou bien: «Ce que tu racontes n'est ni drôle ni amusant. — Tu ennuies papa avec tes sottes histoires. — Auras-tu bientôt fini avec ton noiraud?»

Geneviève finit par s'apercevoir de la mauvaise humeur de Georges; elle s'arrêta tout court et le regarda avec surprise.

GENEVIÈVE. – Qu'as-tu, Georges? Tu as l'air fâché! Est-ce que je t'ai dit quelque chose de désagréable? Qu'est-ce que c'est? Dis-moi, Georges; dis, je t'en prie.

GEORGES. – Je te prie de me laisser tranquille; tu m'ennuies depuis que nous sommes à table, avec ton vilain Rame. Je n'aime pas les nègres, moi, et surtout celui-là; ainsi je te prie de ne plus m'en rabâcher les oreilles.

Geneviève devint rouge comme une cerise; les larmes lui vinrent aux yeux; elle se tut.

M. DORMÈRE, *sévèrement*. – Georges, tu réponds grossièrement et sottement à la cousine; je te prie, à mon tour, de ne pas prendre ce ton avec elle.

GEORGES. – Bon, voilà que vous me grondez à cause de ce vilain nègre.

M. DORMÈRE. – Taisez-vous, Monsieur, ou sortez de table.

Georges aurait voulu sortir de table, mais on allait servir des glaces aux fraises et puis des cerises, qu'il ne voulait pas laisser échapper. Il se tut donc et ne souffla plus un mot. Geneviève garda aussi le silence, et M. Dormère pensa qu'il était trop dur pour son fils, que c'était mal de le reprendre si sévèrement pour des propos d'enfant.

«C'est singulier, se disait-il, que ce soit toujours Geneviève qui amène des désagréments à mon pauvre Georges; cette petite fille, qui est bonne pourtant, brouille tout mon intérieur; elle est cause que, deux ou trois jours avant le départ de Georges, je suis obligé de lui faire du chagrin en le grondant. Pauvre Georges!»

VIII - Georges se dessine de plus en plus

D'après ce que Pélagie avait dit à Rame des sentiments de Georges pour Geneviève, le bon nègre ne se trouvait pas bien disposé pour Georges. Lorsqu'ils se rencontrèrent le lendemain, Rame ôta son chapeau, mais sans dire un mot. Il accompagnait sa petite maîtresse et ne la quittait pas des yeux.

GENEVIÈVE. – Georges, veux-tu venir au potager? Nous cueillerons des fraises pour le goûter.

GEORGES. – Je veux bien, mais seul avec toi. Je ne veux pas que ton nègre vienne avec moi.

GENEVIÈVE. – Il ne sera pas avec toi; c'est moi que le bon Rame va accompagner.

GEORGES. – Alors va-t'en de ton côté; je n'ai pas besoin d'être gardé comme un enfant de deux ans.

GENEVIÈVE. – Alors bonsoir; j'aime mieux être gardée, moi. Avec Rame, je peux aller partout.

Geneviève s'approcha du nègre.

GENEVIÈVE. – Rame, n'allons pas au potager; viens avec moi au bout du bois; nous pêcherons des écrevisses dans le ruisseau.

GEORGES. – Mais moi aussi je veux pêcher des écrevisses.

GENEVIÈVE. – Puisque tu ne veux pas venir avec Rame.

GEORGES. – Dans le potager; mais aux écrevisses, je veux bien.

GENEVIÈVE. – Viens alors, décide-toi. Je pars.

Geneviève donna la main à Rame et l'emmena dans le bois, traversé par un ruisseau; les arbres étaient très serrés; le chemin pour y arriver était frais et charmant. Ils étaient suivis par Georges, qui avait envie de pêcher, mais qui aurait voulu se débarrasser du protecteur de Geneviève; il avait de l'humeur et il n'osait pas trop la témoigner.

«Si je dis seulement un mot désagréable à Geneviève, pensa-t-il, son vilain nègre serait capable de me dire des sottises. Geneviève, qui se sent soutenue à présent, va être insupportable; il faudra que je fasse toutes ses volontés; elle prend déjà des airs d'indépendance: «Je veux; je ne veux pas; je m'en vais», etc. Je ne comprends pas que papa ait laissé cet affreux homme demeurer dans notre maison. Heureusement que je pars après-demain. Et quand je reviendrai en vacances, je le ferai tellement enrager, qu'il faudra bien qu'il s'en aille.»

Pendant que Georges faisait ces réflexions, Geneviève et Rame parlaient à qui mieux mieux. On arriva ainsi au bout du pré, près d'un joli bosquet taillé dans le bois.

«À présent, dit Geneviève, cherchons les écrevisses.»

GEORGES. – Avec quoi vas-tu les prendre?

GENEVIÈVE. – Ah! mon Dieu, tu as raison! J'ai oublié les pêchettes, la viande et tout.

GEORGES, *triomphant*. – Voilà ce que c'est que de t'en aller comme une folle avec un nègre qui ne sait rien, et sans me prévenir, sans que j'aie pu préparer ce qu'il faut pour la pêche des écrevisses.

GENEVIÈVE. – Comme c'est ennuyeux! Qu'allons-nous faire?... Georges, veux-tu aller dire à Lucas de nous...?

GEORGES. – Non certainement, je ne veux pas. Vas-y toi-même. Quant à envoyer ton nègre, c'est inutile parce qu'on ne l'écouterait pas.

LE NÈGRE, *riant*. – Avoir pas chagrin, ma petite Maîtresse; Rame avoir écrevisses pour sa chère petite mam'selle.

GENEVIÈVE. – Comment feras-tu, mon pauvre Rame? Tu n'as rien pour les prendre.

RAME. – Moi pas avoir besoin rien. Prendre écrevisses tout seul.

GENEVIÈVE. – Comment vas-tu faire?

RAME. – Voilà! eau pas profonde; moi entrer, écrevisses mordre jambes; moi prendre vite, une, deux, dix, vingt. Petite Maîtresse avoir beaucoup.

GEORGES. – Tiens! c'est une bonne idée ça; allons, vite dans l'eau, le nègre.

GENEVIÈVE. – Non, non, Rame; je ne veux pas que tu te fasses mordre pour moi; cela te fera mal et je ne veux pas.

RAME. – Pas mal du tout, petite Maîtresse; moi sais bien.

Et il se mit à défaire ses souliers.

GEORGES. – Laisse-le faire! puisqu'il veut bien.

GENEVIÈVE. – Rame veut se faire piquer pour que j'aie des écrevisses: et je ne le veux pas.

GEORGES. – Et moi je veux; je suis plus maître que toi: Rame est chez papa, il n'est pas chez toi. Je lui ordonne d'aller dans l'eau.

Le nègre ne bougeait plus.

RAME. – Moi obéir à petite Maîtresse. Quoi ordonne à Rame?

GENEVIÈVE. – Je te défends de te faire mordre, Rame; je t'en prie, Rame, mon cher Rame, ne le fais pas.

Rame embrassa sa chère petite Maîtresse et dit:
«Rame obéir à petite Maîtresse.»
Et il remit un de ses souliers déjà ôtés.

GEORGES. – Puisque je vous ai ordonné d'aller dans l'eau, pourquoi remettez-vous vos souliers?

RAME, *froidement*. – Rame obéir à petite Maîtresse.

GEORGES. – Insolent! Je le dirai à papa; nous verrons ce qu'il dira, lui; je vous arrangerai bien, allez!

GENEVIÈVE, *effrayée*. – Oh non! Georges; ne dis rien à mon oncle; tu vas mentir et mon oncle te croira.

GEORGES. – Je dirai ce que je veux, et je mentirai si je veux, et je ferai chasser ce nègre si je veux, et toi avec lui si tu m'ennuies trop.

Geneviève fondit en larmes. Rame, désolé, regardait Georges avec une colère qu'il n'osait pas faire paraître et qui augmentait le triomphe de Georges.

«Adieu, pleureuse, adieu, nègre; je vais trouver papa», s'écria Georges en riant d'un air méchant.

«Tu n'auras pas loin à aller», dit une voix tout près d'eux.

Georges se retourna avec frayeur.

«La voix de papa», dit-il.

M. DORMÈRE, *sortant du bosquet*. – Oui, c'est moi; j'entends que tu me cherches; qu'est-ce que tu veux?

GEORGES, *troublé*. – Rien, papa; rien du tout.

M. DORMÈRE. – Tu avais pourtant quelque chose à me raconter, ce me semble.

GEORGES. – Non, papa; non. Où étiez-vous donc?

M. DORMÈRE. – Dans ce bosquet où je lisais. Voyons, raconte-moi ce que tu voulais me faire savoir tout à l'heure. Parle donc, puisque nous voici tous réunis.

Georges avait peur; il devinait que son père avait tout entendu; et il se taisait, ne sachant comment s'excuser.

M. DORMÈRE. – Puisque tu ne veux pas parler, c'est moi qui te dirai que j'ai entendu tout ce qui s'est passé depuis un quart d'heure; tu t'es très mal comporté vis-à-vis de ce pauvre nègre tout dévoué à Geneviève; très mal vis-à-vis de ta cousine, à laquelle tu as parlé grossièrement et méchamment. Tu pars après-demain, c'est pourquoi je ne t'inflige aucune punition, mais je te défends de jouer avec ta cousine, que tu ne cesses de tourmenter, et de parler à ce brave homme, que tu insultes par tes paroles et tes gestes dédaigneux. Tu me causes beaucoup de chagrin, Georges; Dieu veuille que le collège te change! Maintenant, suis-moi.

M. Dormère s'éloigna tristement avec Georges tout confus. Quand ils furent loin, le nègre dit:

«Moussu Dormère, pas mauvais. À fait bien, a dit bien avec Moussu Georges; a fait mal avec petite

Maîtresse.»

GENEVIÈVE. – Comment cela, mon bon Rame? En quoi a-t-il fait mal?

RAME. – Mam'selle pleurait; devait embrasser petite Mam'selle, comme Rame embrasse. Moussu Dormère parti sans regarder, sans consoler. Pas bien ça, pas bien, pas aimer petite Mam'selle.

Et il hochait la tête d'un air mécontent.

GENEVIÈVE. – Ce n'est pas sa faute, mon pauvre Rame: je ne suis pas sa fille.

RAME, *attendri*. – Mam'selle pas fille à Rame, et Rame l'aimer fort, tant que lui avoir coeur. Rame mourir pour petite Maîtresse.

GENEVIÈVE. – Mon bon Rame, comme je t'aime aussi!

Rame ramena Geneviève à Pélagie et ils repartirent tous les trois pour la pêche aux écrevisses, après avoir fait un paquet de tout ce qu'il fallait pour en prendre. Ils y restèrent une partie de l'après-midi, et Rame rapporta un grand panier plein d'écrevisses.

IX - Georges entre au collège

La veille du départ de Georges pour le collège, M. Dormère et les enfants venaient de déjeuner; il était une heure et ils se promenaient devant le château, quand ils virent arriver Mlle Primerose.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Bonjour, mon cousin; bonjour, mes enfants; je viens faire mes adieux au futur collégien... Ah! on est un peu triste aujourd'hui; personne ne parle. C'est très bien. Il faut toujours un peu pleurer quand on se quitte. Je n'aime pas les gens qui rient toujours. Qui est-ce qui mène Georges? Est-ce vous, mon cousin?

M. DORMÈRE. – Certainement, ma cousine; je ne me séparerai de mon fils que le plus tard possible.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – À la bonne heure. Vous étiez si gai l'autre jour, que je venais vous offrir de vous éviter l'ennui du voyage en accompagnant Georges moi-même.

M. DORMÈRE. – Merci, ma cousine; je ne céderai à personne cette triste satisfaction.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Et toi, Geneviève, y vas-tu?

GENEVIÈVE. – Si mon oncle veut bien le permettre, ma cousine; cela me fera grand plaisir de connaître la maison où va demeurer Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Emmenez-vous Geneviève, mon cousin?

M. DORMÈRE. – Je ne demande pas mieux; il y a à peine deux heures de chemin de fer; le voyage ne la fatiguera pas. Nous reviendrons ici le soir même pour dîner.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois? Un homme tout noir! Un nègre, Dieu me pardonne! Il vient ici! Prenez garde; il approche.

En effet, Rame s'approchait. Il ôta son chapeau et, à la grande surprise de Mlle Primerose, il prit la main de Geneviève.

RAME. – Moi venir voir si petite Maîtresse besoin de Rame?

GENEVIÈVE. – Pas à présent, mon bon Rame; va chez Pélagie, je t'appellerai.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Qu'est-ce que c'est que cela, grands dieux! Où avez-vous pêché cet homme noir, mon cousin? Et comment ose-t-il prendre la main de Geneviève?

M. DORMÈRE. – C'est un fidèle serviteur de mon frère et de ma belle-soeur; il est arrivé depuis trois jours; il paraît fort attaché à ma nièce, qu'il a soignée et portée dans ses bras pendant sa petite enfance, et

je lui ai permis de rester près d'elle. Il est attaché à son service particulier.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien! en voilà du nouveau! Quel chevalier d'honneur! Comment l'appelez-vous?

GEORGES. – Il s'appelle Ramor.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ra? Rat mort! Drôle de nom. Je voudrais bien l'entendre parler; ça parle si drôlement ces nègres.

GENEVIÈVE. – Voulez-vous le voir, ma cousine? Il est allé chez ma bonne. Il est bon! Il m'aime tant! Papa et maman l'aimaient beaucoup; il était toujours avec moi.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Oui, certainement, ma petite Geneviève; je veux faire connaissance avec lui.

GENEVIÈVE. – Montons alors chez ma bonne; vous le verrez bien à votre aise.

Mlle Primerose, enchantée, suivit Geneviève chez Pélagie.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Bonjour, ma bonne Pélagie; je viens vous voir et dire bonjour à ce monsieur nègre. Bonjour, monsieur Ra-ra-mort.

RAME. – Bonjour, madame. Moi pas moussu; moi Rame; pauvre nègre, pas moussu.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Comme c'est bien ce qu'il dit là! Vous aimez beaucoup maîtresse?

RAME. – Oh oui! Moi aimer, moi servir petite Maîtresse, toujours, toujours!

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Qui aimez-vous encore, excellent serviteur?

RAME. – Moi aimer qui aime petite Maîtresse; moi pas aimer, moi haïr qui fait mal à petite Maîtresse.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Dieu! quels yeux il fait! C'est effrayant. Et dites-moi, mon cher monsieur Rame, aimez-vous Georges?

RAME, *froidement*. – Moi connais pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Comment! vous ne le connaissez pas! le cousin de Geneviève?

RAME, *de même.* – Moi connais pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Et M. Dormère? Vous le connaissez bien! L'aimez-vous?

RAME. – Moi connais pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ah! je vois ce que c'est. Vous voyez que Georges et M. Dormère n'aiment pas Geneviève?

RAME, *avec colère*. – Moi a dit: connais pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Il me fait peur avec ses yeux étincelants. Connais pas. Connais pas. Je comprends ce que cela veut dire: connais pas. — Voyons, mon excellent ami, ne vous fâchez pas: moi j'aime beaucoup petite Maîtresse; ainsi il faut aimer moi aussi, mon bon Rame, et pas faire des yeux terribles à moi mam'selle Primerose.

RAME, *riant*. – Vous, mam'selle? Vous, Rose?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Oui, mon cher Rame; je suis Mam'selle comme Geneviève; et pas Rose, mais *Primerose*. Et j'aime beaucoup ma petite cousine Geneviève; n'oubliez pas cela.

Rame jeta un regard interrogateur sur Pélagie et sur Geneviève. Mlle Primerose se mit à le questionner sur une foule de choses. Geneviève finit par s'ennuyer de cette longue conversation et bâilla. Aussitôt Rame s'approcha d'elle et lui prit la main en disant:

«Petite Maîtresse ennuyée. Rame plus parler.»

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *à mi-voix*. – Tiens! il n'est guère poli ce fidèle serviteur. C'est mal élevé ces nègres! (*Haut*.) – Allons, je m'en vais. Viens-tu, Geneviève?

GENEVIÈVE. – Non, ma cousine, je reste avec Rame, qui va me faire des meubles pour ma poupée avec son couteau.

Mlle Primerose descendit seule et rejoignit M. Dormère et Georges qui enveloppait divers objets que son père venait de lui donner pour le collège.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous faites vos derniers préparatifs de départ, mon cousin. Je ne veux pas vous déranger, je m'en vais; au revoir, mon cousin; adieu, Georges. J'ai causé avec votre Ramor… Je ne peux pas m'habituer à ce nom. C'est un drôle de corps; il a des yeux si brillants que c'est effrayant par moments. Je viendrai causer avec lui quelquefois, car je m'ennuie souvent là-bas chez les Saint-Aimar. Cornélie n'est pas toujours de bonne humeur. M. de Saint-Aimar est sans cesse absent. — Je viendrai souvent chez vous, mon cousin, et puis j'emmènerai quelquefois Geneviève; vous voudrez bien, n'est-ce pas? Adieu: je m'en vais. Bon voyage. Quand vous irez voir Georges, vous me préviendrez, n'est-ce pas? Je vous accompagnerai. Adieu, Georges; amuse-toi bien et sois bon garçon. Ne va pas bourrer tes camarades comme tu bourres Geneviève. Une fille, cela n'a pas de défense; mais les garçons! Ce sont de vrais diables; n'oublie pas cela; ils te battraient comme plâtre. Sais-tu pourquoi on dit: battre comme plâtre?…»

M. DORMÈRE, *impatienté*. **–** Adieu, adieu, ma cousine; nous sommes un peu pressés; nous avons beaucoup à faire.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est ce que je vois; je voudrais seulement expliquer à Georges…

M. DORMÈRE. – Je lui expliquerai, ma cousine, Adieu.»

Mlle Primerose comprit enfin qu'elle était importune et s'en alla.

«Il n'est guère poli, se dit-elle; je parie qu'il ne saura rien expliquer à Georges; c'est pourtant intéressant ce que j'avais à lui dire; c'est ainsi qu'on fait l'éducation des enfants; on leur apprend un tas de choses tout en causant. Mais celui-ci ne saura jamais rien avec ce père maussade. C'est un vrai ours que ce cousin. Au reste, qu'ils s'arrangent comme ils voudront; je ne m'en mêle plus.»

Le lendemain, M. Dormère et Georges s'apprêtaient pour aller gagner le chemin de fer. Geneviève mettait son chapeau dans sa chambre.

GEORGES. – Papa, je suis fâché que vous emmeniez Geneviève: elle va vous gêner pour vos courses à Paris.

M. DORMÈRE. – C'est bien ce que je pense, mais elle a demandé à nous accompagner; je croyais que cela te ferait plaisir.

GEORGES. – Moi! pas du tout, papa; au contraire, elle me gêne. Et puis le nègre voudra la suivre bien certainement. Nous allons avoir encore une scène; vous verrez cela.

M. DORMÈRE. – Je ne veux pas te contrarier, mon pauvre garçon; je veux lui dire que j'ai des affaires à Paris. Va l'appeler; je le lui annoncerai tout doucement.

«Geneviève, Geneviève, lui cria-t-il; tu n'as pas besoin de mettre ton beau chapeau. Papa ne t'emmène pas.»

GENEVIÈVE, *étonnée*. – Pourquoi cela?

GEORGES. – Parce que tu le gênerais; il a des affaires à Paris, et il aime mieux être seul avec moi.

GENEVIÈVE, *tristement*. – Mais mon oncle m'avait dit hier...

GEORGES. – Hier n'est pas aujourd'hui; il a changé d'idée. Je vais te dire adieu, car nous partons.

GENEVIÈVE, *embrassant Georges à plusieurs reprises*. – Adieu, Georges, adieu. Je suis fâchée de te quitter si brusquement. Tiens, Georges, prends ce petit souvenir de moi; il te sera utile là-bas. Je voulais te le donner au collège.

Geneviève tira de sa poche un joli portefeuille en cuir de Russie, qu'elle lui mit dans la main. Georges, touché de cette aimable attention, embrassa affectueusement Geneviève et s'en alla, un peu repentant de cette dernière méchanceté qu'il venait de lui faire.

M. DORMÈRE. – Eh bien! Geneviève ne descend pas pour nous dire adieu?

GEORGES. – Non, papa; elle m'a dit adieu en haut, et elle m'a donné un joli portefeuille.

Ils montèrent en voiture. Georges voulut voir le dedans du portefeuille. Il l'ouvrit et vit avec autant de plaisir que de surprise qu'il contenait un petit couteau, des ciseaux, un porte-plume, un porte-crayon, une petite lime, une pince, plusieurs compartiments pour mettre des papiers, et puis un compartiment plein de timbres-poste, un autre avec une petite pelote d'épingles, enfin une petite glace et un petit peigne en écaille.

GEORGES. – Oh! que c'est joli, papa! Voyez donc comme Geneviève est bonne! Comme tout cela va me servir au collège!

M. DORMÈRE. – Oui, très joli et très utile. C'est fort aimable à Geneviève; je regrette que nous ne l'ayons pas emmenée. Cette pauvre enfant, elle croit peut-être que c'est un caprice de ma part?

GEORGES. – Non, papa; je lui ai dit que vous étiez bien fâché, mais que vous aviez des affaires importantes à régler; elle a bien compris qu'elle vous gênerait.

M. DORMÈRE. – Pauvre enfant! Heureusement qu'elle a son Rame et Pélagie qui l'aiment bien qui vont la consoler.

Trois heures après, M. Dormère et Georges arrivèrent rue de Vaugirard, au collège des Pères Jésuites. Georges se trouva un peu intimidé au premier moment, mais l'accueil que lui firent les bons Pères le rassura promptement et il demanda lui-même à faire connaissance avec ses futurs camarades. Ils étaient en pleine récréation; M. Dormère et Georges furent un peu ahuris par les cris qui partaient de tous côtés, mais, quand ils surent que c'étaient des cris de joie, Georges demanda à en prendre sa part. Le père qui l'accompagnait le présenta à ses camarades, parmi lesquels il aperçut Jacques et Rodolphe; Georges fut immédiatement entraîné et mis au courant du jeu qui excitait les rires et les cris de tous les enfants. Quand la cloche annonça la fin de la récréation, chacun courut prendre son rang pour entrer à l'étude.

Allons, Georges, dit le Père qui causait avec M. Dormère, venez dire adieu à monsieur votre père, et ne pleurez pas trop, si vous pouvez.

GEORGES. – Je n'ai pas envie de pleurer, Père.

LE PÈRE. – Ah! ah! Vous avez déjà pris le langage de nos enfants! Père, au lieu de: Mon Père; c'est très bien: je vois que nous n'aurons pas beaucoup de peine à vous habituer au collège.

GEORGES. – Oh non! Père; je suis très content.

LE PÈRE. – J'espère que, nous aussi, nous serons très contents, que vous travaillerez bien, que vous serez bien sage.

GEORGES. – Oui, oui, Père; vous verrez, vous verrez. Où faut-il que j'aille?

LE PÈRE. – Quand vous, aurez dit adieu à monsieur votre père, je vous mènerai au P. de Lanoix, qui vous mettra au courant.

GEORGES. – Je voudrais être auprès de mon cousin Jacques.

LE PÈRE. – Ah! Jacques est votre cousin! Je vous en félicite, car c'est un de nos meilleurs élèves.

M. DORMÈRE. – Je vois, mon révérend Père, que je puis m'en aller sans causer de peine à mon fils. Adieu, Georges; adieu, mon ami. Je viendrai te voir dimanche prochain.»

M. Dormère embrassa son fils plusieurs fois.

GEORGES, *froidement*. – Adieu, papa, au revoir; soyez tranquille, je suis très content.»

Et il se retourna vers le Père pour s'en aller. M. Dormère soupira, salua le Père.

LE PÈRE. – Vous n'accompagnez pas votre père jusqu'à la porte, Georges?

GEORGES. – C'est que je voudrais bien rejoindre mes camarades.

M. DORMÈRE. – Va, va, mon ami. Ne vous donnez pas la peine de me reconduire, mon révérend Père; je trouverai bien la porte tout seul. Adieu, Georges.»

M. Dormère se retira. Le Père fronça un peu le sourcil, mais ne dit rien au nouvel élève, qu'il alla remettre entre les mains du P. de Lanoix.

Quand M. Dormère remonta dans sa voiture, une larme mouilla sa paupière; la froideur de l'adieu de son fils l'avait péniblement impressionné. «Serait-il ingrat? se demanda-t-il. Moi qui l'aime tant et qui ai toujours été si indulgent pour lui! Avec quelle insouciance il m'a quitté... Geneviève aurait témoigné plus de coeur.»

M. Dormère termina une ou deux affaires chez son notaire, dîna au restaurant et repartit pour Plaisance vers huit heures. Il était de retour à dix heures. Geneviève était couchée depuis longtemps. Il ne la revit que le lendemain.

X - Geneviève sans Georges

Le lendemain, quand Geneviève alla voir son oncle, sa première question fut pour Georges.

GENEVIÈVE. – Bonjour, mon oncle. Comment avez-vous laissé le pauvre Georges? A-t-il beaucoup pleuré?

M. DORMÈRE. – Pas du tout pleuré. Georges a plus de courage que tu ne le penses; il a été très bien.

GENEVIÈVE. – Mais il était bien triste, ce pauvre garçon?

M. DORMÈRE. – Non, pas trop; il sait prendre sur lui.

GENEVIÈVE. – A-t-il vu ses camarades?

M. DORMÈRE. – Certainement; ils ont été fort aimables pour lui.

GENEVIÈVE. – J'en suis bien contente. Je craignais qu'ils ne fussent froids.

M. DORMÈRE. – Pourquoi cela? Tout le monde n'est pas si difficile que toi. Ils l'ont trouvé très bien.

GENEVIÈVE. – Mais, mon oncle, je trouve Georges très bien, moi aussi.

M. DORMÈRE. – Excepté quand tu t'en plains.

GENEVIÈVE. – Moi, mon oncle, je ne me suis jamais plainte de Georges.

M. DORMÈRE. – Ne fais donc pas l'innocente. Ce n'est pas à moi que tu t'en plaignais, mais à ta bonne, qui allait le raconter à tout le monde; de sorte que Georges passait pour un méchant qui te rendait malheureuse.

GENEVIÈVE. – Je vous assure, mon oncle, que vous vous trompez et que j'aime beaucoup Georges.

M. DORMÈRE. – C'est bon, n'en parlons plus. Qu'as-tu fait hier pour t'amuser?

GENEVIÈVE. – Mon oncle, j'étais triste du départ de Georges; je pensais à vous, et je n'étais pas en train de m'amuser.

M. DORMÈRE. – À moi? Pourquoi pensais-tu à moi?

GENEVIÈVE. – Parce que je savais, mon oncle, que vous aviez du chagrin du départ de Georges, et j'en

étais attristée pour vous.

M. DORMÈRE. – Ma chère amie, au lieu de t'affliger pour moi après le départ de mon fils, tu aurais mieux fait de ne pas rendre cette séparation nécessaire.

GENEVIÈVE, *étonnée.* **–** Comment aurais-je pu l'empêcher, mon oncle?

M. DORMÈRE. – En n'ayant pas sans cesse des discussions avec Georges; en ne le poussant pas à mille petites sottises qu'il n'aurait pas faites sans toi, en ne te plaignant pas de lui à ta bonne, à tes amis. Tu as rendu la vie insupportable à Georges, et j'ai dû dans son intérêt me séparer de mon fils unique.

GENEVIÈVE, *pleurant.* **–** Oh! mon oncle, je vous assure que je n'ai rien fait de ce que vous supposez. J'ai au contraire évité de me plaindre de Georges, et d'en mal parler; et si ma bonne et mes amis voyaient qu'il ne me traitait pas toujours très bien, ce n'est pas ma faute, je vous assure.

M. DORMÈRE. – Tant mieux pour toi si tu as fait comme tu dis. Je t'engage à sécher tes larmes; je déteste de voir pleurer. Va avec ta bonne, tu me retrouveras à déjeuner.»

Geneviève quitta son oncle; elle pleura quelque temps dans le vestibule, assise sur la dernière marche de l'escalier. Quand elle retira le mouchoir qu'elle tenait sur ses yeux, elle vit Rame debout devant elle, qui la regardait si tristement que ses pleurs redoublèrent; elle se jeta dans ses bras sans parler.

RAME. – Pauvre petite Maîtresse! Pauvre petite Mam'selle! Rame malheureux; lui pas pouvoir empêcher petite Maîtresse avoir du chagrin. Moi savoir quoi c'est; moi vouloir beaucoup punir méchant Moussu, mais moi pas oser. Moussu chasser Rame, et moi alors, plus voir petite Maîtresse! Pauvre moi, pauvres nous!»

Rame se mit à pleurer avec Geneviève. Tout à coup il entendit s'ouvrir la porte du cabinet de travail de M. Dormère. S'il trouvait le nègre s'affligeant avec Geneviève, il serait certainement en colère et il accuserait sa nièce d'avoir raconté ses chagrins à son fidèle serviteur. Il n'y avait pas un moment à perdre; il saisit Geneviève dans ses bras, monta l'escalier en deux bonds et fut hors de vue avant que M. Dormère eût eu le temps d'arriver dans le vestibule.

Rame déposa sa petite maîtresse dans la chambre de Pélagie, sortit avec précipitation, descendit quatre à quatre l'escalier de service, qui donnait dans la cuisine, et se mit à essuyer vivement de la vaisselle.

Après le départ de sa nièce, M. Dormère avait regretté les reproches qu'il lui avait adressés; il se souvint plus nettement des paroles de Pélagie et de l'impression défavorable à Georges qu'elles avaient produite sur son esprit. Il réfléchit à la fausseté des accusations qu'il avait prononcées contre sa nièce, à l'isolement de la pauvre Geneviève qui n'avait pour la défendre et pour l'aimer que sa bonne et le pauvre nègre. Il résolut de réparer son erreur par quelques bonnes paroles et il quitta son cabinet pour monter chez Geneviève. Au bas de l'escalier il aperçut un mouchoir; il le ramassa; c'était celui de Geneviève: il était trempé des larmes de la pauvre enfant.

M. DORMÈRE. – Pauvre petite! comme je la traite! J'avais pourtant promis à mon frère et à ma belle-soeur de l'aimer comme ma fille, de la garder, de la rendre heureuse. Ô mon frère, ma soeur, pardonnez-moi! Je tiendrai ma parole à l'avenir.»

M. Dormère monta et entra chez Pélagie. Geneviève était assise près d'elle; sa bonne l'embrassait; Geneviève pleurait encore.

M. DORMÈRE. – Chère petite, voici ton mouchoir que je te rapporte. Je l'ai trouvé au bas de l'escalier et tout mouillé de tes larmes. Ma pauvre enfant, je suis bien fâché de t'avoir affligée à ce point; je retire toutes mes accusations, je crois tout ce que tu m'as dit et je rends justice à ton aimable caractère et à ton bon coeur. Je ferai mon possible pour te rendre heureuse.»

Geneviève, d'abord effrayée par la vue de son oncle, demeura interdite en l'entendant; jamais il ne lui avait adressé des paroles aussi aimables et aussi affectueuses. M. Dormère s'aperçut de sa surprise et se reprocha plus vivement encore sa froide indifférence. Il s'approcha d'elle et l'embrassa avec tendresse. Geneviève fondit en larmes, jeta ses bras au cou de son oncle et lui rendit ses baisers en disant d'une voix entrecoupée par ses larmes:

«Merci, mon oncle; merci mille fois de votre bonté.

— Ne pleure plus, ma fille, ne pleure plus; tout est fini, n'est-ce pas? Tu resteras une bonne fille comme tu as toujours été et tu trouveras en moi un meilleur oncle que je ne l'ai été jusqu'ici.»

M. Dormère l'embrassa une dernière fois et retourna dans son cabinet de travail.

Quand il fut parti, Geneviève essuya ses yeux; sa bonne les lui fit bassiner dans de l'eau fraîche, et acheva de la consoler en lui proposant d'aller passer l'après-midi avec ses amis de Saint-Aimar.

Geneviève demanda à sa bonne d'aller chercher Rame pour le rassurer; Pélagie voulut descendre, mais elle rencontra Rame qui montait tout doucement pour savoir des nouvelles de sa petite maîtresse.

PÉLAGIE. – Voici tout justement Rame qui montait, Geneviève; raconte-lui toi-même ce que t'a dit ton oncle.

GENEVIÈVE. – Viens vite, Rame, mon cher Rame. Mon oncle a été très bon; il est très fâché de m'avoir fait pleurer; il m'a presque demandé pardon et il m'a promis qu'il m'aimerait beaucoup.

RAME. – Moi pas croire oncle: lui méchant; lui jamais aimer petite Maîtresse; moi jamais aimer lui.

GENEVIÈVE. – Oh! Rame, ne dis pas cela; je t'assure qu'il a été très bon; demande à ma bonne. Ne sois plus fâché, Rame; je t'en prie, tâche de l'aimer, tu me feras tant plaisir!

RAME. – Moi peux pas; oncle trop mauvais; toujours mauvais.

GENEVIÈVE. – Tu veux donc me faire de la peine, mon bon Rame, toi qui m'aimes tant?

RAME. – Oui, moi aime petite Maîtresse; mais moi dis: Oncle pas aimer petite Mam'selle: oncle jaloux. Tous aimer petite Maîtresse; tous pas aimer garçon Georges; oncle pas pardonner, jamais.»

Geneviève se mit à rire, embrassa Rame, le cajola, le supplia si bien, qu'il consentit à promettre d'aimer M. Dormère; mais l'air dont il fit la promesse fit sourire Pélagie, qui se disait que Rame avait trouvé le motif de l'antipathie de M. Dormère et que Geneviève en serait victime tant qu'elle resterait chez lui.

XI - Première sortie de Georges

Le premier mois de l'absence de Georges se passa bien. M. Dormère allait le voir une fois par semaine, le dimanche, et chaque fois il en revenait de mauvaise humeur et disposé à trouver mal tout ce que disait et faisait Geneviève. Il cherchait à dissimuler son peu d'amitié pour elle, mais Pélagie et Rame ne s'y trompaient pas et en causaient souvent entre eux.

Geneviève allait deux ou trois fois par semaine voir ses amis Louis et Hélène de Saint-Aimar; Pélagie et Rame l'accompagnaient toujours. Tous les trois étaient reçus avec une grande joie; Rame amusait beaucoup Louis et Hélène, qui lui témoignaient une grande amitié et qui étaient touchés de son dévouement plein de tendresse pour sa petite maîtresse. Il inventait toutes sortes de jeux pour passer agréablement le temps.

Mlle Primerose était enchantée quand elle apercevait de sa fenêtre la petite cousine et son escorte. Elle courait vite au-devant d'eux et les questionnait avec une si grande habileté, qu'elle se trouvait bientôt au courant de tout ce qui s'était dit et fait dans le château de Plaisance. Rame avait des histoires sans fin à lui raconter, tant du passé que du présent; elle était au courant de la vie de Geneviève, de ses parents, de M. Dormère, comme si elle ne les eût jamais quittés. L'intérêt qu'elle portait aux histoires de Rame lui valut son amitié; elle avait l'air de beaucoup plaindre Geneviève et elle blâmait avec vivacité Georges et M. Dormère.

Malheureusement elle laissa voir à M. Dormère plus d'une fois le fond de sa pensée; il ne manqua pas de croire que Geneviève avait porté ses plaintes à Mlle Primerose; que ce pauvre Georges était accusé à tort et sans pouvoir se défendre, à cause de son éloignement; il pensa que c'était bien mal à Geneviève de perdre ainsi le malheureux Georges dans l'esprit de ses amis; il s'irritait de plus en plus contre elle et lui témoignait une froideur que Geneviève ne pouvait s'expliquer, car la pauvre enfant faisait tout son possible pour plaire à son oncle et ne laissait pas échapper une occasion de dire du bien de Georges.

Un mois se passa ainsi, sans que Geneviève pût obtenir de son oncle la permission de l'accompagner quand il allait voir son fils à Vaugirard. Un jour qu'elle le lui demandait pour le lendemain, qui était un mercredi, M. Dormère lui répondit:

«Il est inutile que tu y ailles; Georges doit sortir demain; on sort par extraordinaire à six heures du matin; je vais coucher ce soir à Paris; je serai au collège demain à six heures; nous irons déjeuner au café du chemin de fer et nous prendrons le train de sept heures; nous serons ici vers neuf heures. J'amènerai aussi ton cousin Jacques, qui n'a personne pour le faire sortir.»

GENEVIÈVE. – Que je suis contente, mon oncle, de revoir Georges et Jacques! Me permettez-vous d'engager Louis et Hélène à déjeuner?

M. DORMÈRE. – Certainement; cela fera grand plaisir à Georges.

Geneviève courut chez sa bonne pour lui annoncer cette heureuse nouvelle.

GENEVIÈVE. – Allons vite, ma bonne, engager Louis et Hélène à venir passer la journée de demain avec nous.

LA BONNE. – Je ne demande pas mieux, ma chère petite; je vais prévenir Rame pour qu'il nous accompagne. Il faut nous dépêcher, il est tard.

Dix minutes après, ils partaient tous les trois pour le château de Saint-Aimar.

À moitié chemin Geneviève s'arrêta essoufflée. Elle se jeta au pied d'un arbre pour se reposer.

RAME. – Petite Maîtresse fatiguée? Moi porter; petite Maîtresse pas lourde.

GENEVIÈVE. – Non, non, Rame; je ne veux pas: tu as déjà très chaud; je suis assez grande pour marcher longtemps.

RAME. – Petite Maîtresse trop fatiguée, tout mouillée, tout rouge.

GENEVIÈVE. – Ce n'est rien cela; reposons-nous un peu: ma pauvre bonne aussi est rouge et fatiguée.

LA BONNE – C'est que nous avons été trop vite; nous n'avons pas besoin de nous tant dépêcher.»

Pélagie s'assit près de Geneviève; Rame voulut rester debout.

Après quelques minutes de repos; ils continuèrent leur route, mais plus doucement; ils ne tardèrent pas à arriver. Hélène et Louis jouaient sur l'herbe.

«Mes amis, mes amis, venez demain à Plaisance!» leur cria Geneviève du plus loin qu'elle les vit.

LOUIS ET HÉLÈNE, *courant à Geneviève.* **–** Pourquoi demain? Qu'est-ce qu'il y a?

GENEVIÈVE. – Georges sort demain; Jacques vient avec lui. Ils arrivent à neuf heures avec mon oncle, qui va coucher ce soir à Paris.

LOUIS – Je vais demander à maman; attendez-moi.»

Mlle Primerose, entendant causer, mit la tête à la fenêtre; elle descendit précipitamment.

«Qu'est-ce que c'est? dit-elle. Pourquoi est-on si agité?

GENEVIÈVE. – C'est pour demain, ma cousine. Georges sort.

HÉLÈNE. – Et Jacques aussi.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Qu'est-ce que ça fait! Il n'y a pas de quoi courir et crier comme si le feu était à la maison.

HÉLÈNE. – Geneviève nous invite à déjeuner et à dîner.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne demande pas mieux; je vous y mènerai. — Tu as l'air effrayée, Geneviève. Est-ce que ton oncle t'a défendu de m'inviter?

GENEVIÈVE, *embarrassée.* **–** Non, ma cousine; il ne m'a rien dit, mais je crains…, peut-être que…, j'ai peur qu'il ne me gronde; il n'aime pas que j'invite sans sa permission.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Très bien. Je comprends. Il ne veut pas de moi. Il a peur que je ne voie des choses qu'il veut cacher; c'est encore pour son méchant Georges; mais je le saurai tout de même. — Ah! il me croit donc bien bête, bien aveugle… J'y vois, j'y vois, et mieux qu'il ne le voudrait. — Écoute, ma pauvre enfant, tu ne peux pas vivre avec cet homme; tu es trop malheureuse! J'irai lui parler.

GENEVIÈVE, *effrayée*. **–** Je vous en prie, je vous en supplie, ma bonne cousine, n'en parlez pas à mon oncle; il serait très en colère contre moi, il croirait que je vous ai porté plainte contre lui. Je vous assure qu'il est très bon pour moi, que je suis très heureuse. Et puis j'ai ma bonne et mon cher Rame qui me consolent de tout.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ils te consolent? Tu as donc besoin d'être consolée? Tu es donc malheureuse? Je ne veux pas de cela, moi.»

Geneviève était désolée. Mlle Primerose était fort irritée et persistait à vouloir parler sérieusement, disait-elle, à M. Dormère. Pélagie eut beaucoup de peine à la calmer et à obtenir d'elle un silence absolu au sujet de Geneviève.

La visite de Geneviève ne fut pas longue, parce qu'elle craignit en la prolongeant de faire attendre son oncle pour le dîner; elle repartit avec Pélagie et Rame, en recommandant à ses amis de venir de très bonne heure.

Le lendemain elle se leva de grand matin pour cueillir des fleurs et les arranger dans les vases de la chambre de Georges. À neuf heures précises, elle entendit la voiture qui ramenait son oncle et les deux collégiens. Elle descendit l'escalier et embrassa affectueusement Georges et Jacques.

GENEVIÈVE. – Comme tu as bonne mine, Georges; et comme tu es grand, Jacques; il y a longtemps que je ne t'ai vu.

JACQUES. – Oui, il y a près de trois mois: depuis que tu es partie pour la campagne.

GENEVIÈVE. – Georges, viens voir dans ta chambre les jolis bouquets que j'ai mis dans tes vases.»

Tous les trois montèrent.

JACQUES. – Ils sont jolis, en effet. Quelles belles roses! Et quelle odeur délicieuse!

GEORGES. – Tu aurais pu t'éviter la peine de les cueillir et de les arranger; tu sais que je ne me soucie pas des fleurs.

GENEVIÈVE. – Mais elles sont si jolies! Je pensais que cela te ferait plaisir.

GEORGES. – Papa n'aime pas qu'on prenne ses fleurs; cela dégarnit le jardin.

GENEVIÈVE. – Oh! il y en a tant! D'ailleurs, j'ai demandé hier à mon oncle la permission d'en cueillir, et il m'a dit de prendre tout ce que je voudrais, puisque c'était pour toi.

JACQUES. – Je serais bien content d'avoir de si jolies fleurs dans ma chambre.

GEORGES. – Oh! toi, tu es toujours content de tout.

JACQUES. – C'est pour cela que je suis toujours gai et heureux.

GENEVIÈVE. – Et toi, Georges, es-tu heureux au collège?

GEORGES. – Oui, très heureux; les Pères sont très bons; seulement je trouve qu'ils font trop travailler.

JACQUES. – Tu dis cela parce que tu n'as pas encore pris l'habitude de travailler. Quand tu seras habitué, tu ne trouveras pas que ce soit trop.

GEORGES. – Rodolphe ne dit pas comme toi.

JACQUES. – Je crois bien, un paresseux fini; un vrai cancre, qui ne veut pas travailler. Je te conseille de ne pas l'écouter; tu te feras punir si tu fais comme lui.

GEORGES. – Tu es ennuyeux, toi; tu prêches toujours.

JACQUES. – Je ne te prêche pas; je te donne un bon conseil.

GEORGES. – Je n'ai pas besoin de conseils; je sais ce que je dois faire.

JACQUES. – Fais comme tu voudras; seulement je vois bien que tu écoutes trop Rodolphe, et comme tu es mon cousin, je serais fâché de te voir faire comme lui. — Dis donc, Geneviève, je voudrais bien voir Rame, ce bon nègre qui t'aime tant.

GENEVIÈVE. – Comment sais-tu cela?

JACQUES. – C'est Georges qui me l'a dit; il m'a dit que Rame ne te quittait jamais, qu'il faisait tout ce que tu voulais, qu'un jour même il avait voulu se faire manger les pieds par des écrevisses pour te faire plaisir.

GENEVIÈVE, *avec indignation.* – Pour me faire plaisir! Et tu as cru cela! Pauvre Rame! Je te raconterai cela. Il est excellent mon pauvre Rame, mais je ne veux pas qu'il souffre pour moi. Je serais bien méchante si j'avais fait ce qu'a dit Georges. — Viens le voir; il est chez ma bonne. Viens-tu, Georges?

GEORGES, *avec dédain.* – Non, merci; je vais vous attendre au potager.»

Geneviève amena Jacques chez Pélagie; Rame y était en effet.

Bonjour, Pélagie, bonjour, Rame, dit Jacques en entrant.

GENEVIÈVE. – Mon bon Rame, voici Jacques; il faut que tu l'aimes beaucoup, car il est très bon.

RAME. – Si moussu Jacques aimer petite Maîtresse, moi aimer moussu Jacques.

GENEVIÈVE. – Oui, oui, Rame, il m'aime beaucoup, n'est-ce pas, Jacques?

— Oui certainement, répondit Jacques en l'embrassant et en riant. Qu'est-ce qui ne t'aimerait pas? tu es si bonne!

RAME *riant.* – Bon ça! Moussu Jacques, bonne figure; gentil moussu. Rame l'aimer bien sûr.

Et moussu Georges? Lui pas venir à château?

JACQUES. – Il est venu avec moi: je crois qu'il est au potager. Veux-tu venir, ma petite Geneviève?

GENEVIÈVE. – Oui, certainement. J'irai partout avec toi. — Il ne faut pas que tu viennes, mon pauvre Rame.

JACQUES. – Pourquoi cela? Laisse-le venir; je serai bien content de le voir.

GENEVIÈVE. – Non, Jacques; Georges ne l'aime pas, il ne serait pas content.

JACQUES, *étonné.* – Georges ne l'aime pas! Pourquoi cela? Il a l'air si bon, et il t'aime tant.»

Rame riait en montrant ses dents blanches et se frottait les mains.

RAME. – Bon petit moussu! Lui comprendre; lui bon coeur. Pas comme moussu Georges; lui pas aimer Rame. Rame trop aimer petite Maîtresse; lui jaloux; lui pas aimer petite Maîtresse; lui faire gronder petite Maîtresse, faire pleurer petite Maîtresse: Rame pas aimer lui.»

Jacques, de plus en plus étonné, sortit avec Geneviève et lui demanda pourquoi Georges ne l'aimait pas.

«Je ne sais pas, dit tristement Geneviève; j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour lui, mais il ne m'aime pas; c'est peut-être parce que je ne suis pas assez bonne, assez complaisante; ce n'est pas sa faute s'il ne peut pas m'aimer. Tu sais, Jacques, qu'on n'aime pas qui on veut ni quand on veut. N'y pense pas; je suis fâchée que Rame t'ait dit cela.»

Jacques hocha la tête et lui demanda l'histoire des pieds de Rame mangés par les écrevisses. Geneviève lui raconta ce qui s'était passé à cette occasion, mais en cherchant à ne pas donner mauvaise opinion de Georges.

«Je comprends, dit Jacques, et je devine ce que tu ne me dis pas. Je voyais bien que Georges se moquait de Rame et je ne comprenais pas pourquoi; je vois à présent, je comprends. N'en parlons plus et tâchons d'être bien aimables, pour l'obliger à nous aimer.

GENEVIÈVE. – Je ferai ce que je pourrai, Jacques, je t'assure; j'écouterai tes conseils, car je vois que tu es bon.»

En attendant Louis et Hélène, qui n'arrivaient pas, ils allèrent au potager et rejoignirent Georges qui avait la bouche remplie par un gros abricot, et le menton et les joues barbouillés par le jus; c'était le quatrième qu'il mangeait, et il n'avait pas choisi les plus petits. Il n'y eut aucune querelle, aucune discussion. M. Dormère vint les joindre, et ils firent une bonne promenade dans les bois.

L'heure du déjeuner était arrivée; voyant que leurs amis ne venaient décidément pas, ils rentrèrent et se mirent à table. Le déjeuner était bon et copieux; les enfants mangèrent comme des affamés, à l'exception de Georges, que ses quatre abricots avaient à demi rassasié. M. Dormère paraissait très heureux d'avoir son fils, il était très aimable pour Jacques et beaucoup plus affectueux pour Geneviève.

Dans l'après-midi, pendant que Rame faisait un arc et des flèches pour Jacques et pour Geneviève,

M. Dormère emmena Georges dans le potager.

M. DORMÈRE. – Je vais te donner deux beaux abricots que j'ai gardés pour toi, mon ami, et tu en emporteras deux autres pour te rafraîchir en route.

GEORGES. – Mais Jacques les verra, papa; il faudra que je lui en donne un.

M. DORMÈRE. – Non; j'en donnerai deux petits à Jacques; les tiens sont remarquablement bons et beaux.»

Quand ils arrivèrent près de l'espalier, M. Dormère ne trouva plus les beaux abricots.

«Eh bien, dit-il avec surprise, que sont-ils devenus? Il n'en reste plus que des petits. — Jules, Jules, venez par ici; où sont les quatre beaux abricots que j'avais fait garder pour mon fils? Je ne sais pas, Monsieur; ils y étaient ce matin.

M. DORMÈRE. – Vous laissez donc cueillir mes fruits?

LE JARDINIER. – Jamais, Monsieur; personne n'entre au jardin.

M. DORMÈRE. – Mais comment ces magnifiques abricots ont-ils disparu! Quelqu'un est-il venu au potager?

LE JARDINIER. – Personne, Monsieur, excepté les enfants. M. Jacques est resté avec moi pour me voir semer des pois; Mlle Geneviève a été rejoindre M. Georges qui examinait les espaliers.

M. DORMÈRE. – Est-ce toi, Georges? Avoue-le, si c'est toi; tu sais que tu as la permission de prendre tout ce que tu voudras.

GEORGES, *avec hésitation.* **–** Non, papa, ce n'est pas moi.

M. DORMÈRE. – Mais alors c'est donc Geneviève.

LE JARDINIER, *vivement.* **–** Mlle Geneviève ne touche jamais à rien, Monsieur; je suis bien sûr que ce n'est pas elle.

M. DORMÈRE, *sèchement.* **–** Je ne vous demande pas votre avis; gardez vos réflexions pour vous. Ce qui est certain, c'est que les abricots n'y sont plus.

LE JARDINIER. – Mais voici les noyaux, Monsieur; encore tout frais, au pied de l'espalier.

M. DORMÈRE. – C'est vrai. Cueillez dans les autres arbres six abricots bien mûrs.»

Le jardinier en apporta six très bons, mais beaucoup moins beaux que ceux qui avaient été mangés par Georges. M. Dormère lui en fit manger deux et garda les autres pour les partager avec Jacques.

«Geneviève a certainement mangé ceux que j'avais gardés pour mon pauvre Georges, se dit-il avec humeur. Vilaine petite fille!»

En revenant près du château, Georges vit Jacques et Geneviève qui lançaient des flèches.

GEORGES. – Tiens! Rame leur a fait des arcs et des flèches, et moi je n'en ai pas.

M. DORMÈRE. – Tu vas en avoir, mon pauvre enfant.

GEORGES. – Mais Rame ne voudra pas m'en faire, papa; il me déteste.

M. DORMÈRE. – Il faudra bien qu'il le fasse si je le lui ordonne. Mais, pour ne pas te faire attendre, je vais te faire donner celui de Geneviève.»

M. Dormère s'approcha de Geneviève.

M. DORMÈRE. – Donnez votre arc et vos flèches à Georges, mademoiselle. C'est un jeu de garçon et qui ne vous convient pas.

JACQUES. – Mon oncle, nous jouons au pays des Amazones; Geneviève est une Amazone et prend une leçon d'arc.

GENEVIÈVE. – Cela ne fait rien, Jacques, puisque mon oncle désire que je donne mon arc à Georges. Tiens, Georges, il est excellent; les flèches passent au-dessus du grand sapin.»

Georges prit l'arc et les flèches avec un peu d'embarras. Jacques le regarda avec étonnement.

«Mon oncle, dit-il en se retournant vers M. Dormère, permettez-vous que nous continuions notre jeu d'Amazone? Geneviève tirera avec mon arc.

— Fais comme tu veux, mon ami, répondit M. Dormère un peu honteux de son injustice.

— Merci, mon oncle, dit Geneviève avec sa bonne humeur habituelle. Merci, Jacques, tu es bien bon; nous tirerons chacun à notre tour.»

Après avoir joué quelque temps encore, M. Dormère prévint Georges et Jacques qu'il était temps de partir:

«Voici bientôt cinq heures, dit-il; nous n'avons que le temps d'aller au chemin de fer; nous serons à Paris à sept heures; nous dînerons au restaurant; je vous ramènerai au collège à huit heures et demie et je serai de retour ici avant onze heures.»

Jacques et Georges firent leurs adieux à Geneviève; Jacques serra la main à Pélagie et à Rame et s'apprêtait à monter en voiture, quand M. Dormère lui mit deux abricots dans la main en disant:

«Tu les mangeras en route, mon ami.»

JACQUES. – Et Georges et Geneviève?

M. DORMÈRE. – Georges en a deux comme toi; quant à Geneviève, elle a mangé ce matin les quatre beaux abricots que j'avais fait réserver pour Georges, ainsi elle en a eu sa large part.

GENEVIÈVE. – Je n'en ai pas mangé un seul, mon oncle, je vous assure. Je savais que vous les réserviez pour Georges et je me serais bien gardée d'y toucher. D'ailleurs, mon oncle, vous savez que jamais je ne touche à un fruit du potager sans votre permission.

M. DORMÈRE. – Ce que je sais, c'est que tu as mangé ceux dont je te parle. Le jardinier m'a dit que tu t'étais promenée le long des espaliers avec Georges, et nous avons trouvé par terre les quatre noyaux des

abricots.

JACQUES, *avec vivacité.* – Mais, mon oncle, c'étaient les noyaux des abricots que Georges avait mangés avant que nous fussions entrés; il en avait encore plein la bouche, le jus des abricots coulait sur son menton, quand nous sommes arrivés.

M. DORMÈRE. – Comment, Georges? Tu m'as dit que tu n'en avais pas mangé.

GEORGES. – Non, papa, je n'en ai pas mangé; il dit cela pour excuser Geneviève.

JACQUES, *avec colère.* – Ah çà! dis donc, toi; vas-tu m'accuser de mentir quand c'est toi qui mens?

«Et je vais prouver à mon oncle que tu mens et que tu laisses lâchement accuser Geneviève. Tire de ta poche le mouchoir avec lequel tu t'es essuyé la bouche: je parie que mon oncle va y trouver les traces de ton abricot. Et si tu en as mangé un, tu peux bien avoir mangé les quatre.»

Georges devint rouge; il eut peur et voulut monter en voiture sans répondre à Jacques; mais celui-ci le tira vigoureusement par le bras.

JACQUES, *avec fermeté.* – Tu ne t'en iras pas comme cela, je te dis; montre-moi ton mouchoir.

M. DORMÈRE. – Donne-le, Georges; ce sera le moyen de te justifier si tu es innocent.

JACQUES. – Et de te convaincre si tu es coupable.»

En disant ces mots, Jacques entra sa main dans la poche de Georges tremblant, en tira le mouchoir, le déploya, et chacun put voir les traces orangées et très visibles des abricots du matin.

JACQUES. – Eh bien! mon oncle, qu'est-ce qui a dit vrai?

M. DORMÈRE, *tristement.* – C'est toi, mon ami, bien certainement.

JACQUES. – Et Geneviève aussi, que vous soupçonniez, mon oncle.

M. DORMÈRE, *tristement.* – Tu as raison et j'ai eu tort. Je ne pouvais croire que Georges pût mentir aussi effrontément.»

M. Dormère embrassa Geneviève comme pour lui demander pardon de son injustice et il monta en voiture; Jacques l'embrassa aussi avec triomphe en lui disant tout bas:

«Comme je suis content d'avoir pu te justifier!»

Geneviève l'embrassa bien fort:

«Combien je te remercie, mon bon, mon cher Jacques!»

Rame, qui était près de Geneviève, saisit la main de Jacques et la baisa à plusieurs reprises. Georges était déjà monté dans la voiture; Jacques s'y plaça à son tour, et la voiture s'éloigna. Aussitôt qu'elle fut hors de vue, Rame commença à témoigner son bonheur à la manière accoutumée des nègres; il sautait, pirouettait, poussait des cris discordants.

«Bon, bon, bon, moussu Jacques, criait-il. — Ah! coquin moussu Georges! — Lui puni! lui rouge; lui effrayé. — Moussu Dormère attrapé. — Bon Moussu Jacques! Rame aimer bon Moussu Jacques. — Petite Maîtresse contente! — Pauvre petite Maîtresse! Quand petite Maîtresse avoir maison, moi chasser

moussu Georges avec fouet, moi laisser entrer Moussu Jacques toujours; lui aimer petite Maîtresse; lui bon, lui excellent! lui en colère contre coquin Moussu Georges; lui briller les yeux comme Rame; lui beau en colère. Hop! Hap! Houp! Vivat Moussu Jacques!

— Assez, assez, Rame, dit Pélagie en arrêtant Rame au milieu d'un bond de trois pieds. Il ne faut pas parler comme cela des maîtres.

RAME, *continuant à danser et à tourner.* – Moi, pas maîtres Moussu Dormère, Moussu Georges; moi veux maîtres petite Mam'selle et Moussu Jacques. Moi esclave à Moussu Jacques.

GENEVIÈVE. – Finis, je t'en prie, mon bon Rame; si mon oncle savait tout ce que tu dis, il serait fâché contre toi, contre moi et contre Pélagie.»

Rame s'arrêta tout court. Il baisa la main que lui tendait Geneviève.

«Rame plus rien dire, Rame très fâché faire gronder pauvre petite Maîtresse.»

Geneviève et Pélagie montèrent dans leur chambre; Rame les suivit pour préparer le couvert, car Geneviève avait demandé à dîner dans sa chambre avec Pélagie.

Après le dîner, qui se passa gaiement, et une promenade avec sa bonne, Geneviève se coucha le coeur léger et plein de reconnaissance pour Jacques qui avait si courageusement pris sa défense.

XII - Mademoiselle Primerose change de logement

Le lendemain de la sortie de Georges et de Jacques, Geneviève, qui avait pensé plusieurs fois à l'invitation qu'avaient acceptée ses amis de Saint-Aimar, demanda à sa bonne pourquoi ils n'étaient pas venus la veille.

LA BONNE. – Je n'en sais rien; leur mère n'aura peut-être pas voulu les laisser venir sans elle.

GENEVIÈVE. – Peut-être sont-ils malades. Si nous y allions dans l'après-midi, ma bonne?

LA BONNE. – Très volontiers; nous partirons vers deux heures.

Geneviève se mit au travail; sa bonne, qui était assez instruite, lui donnait des leçons de lecture, d'écriture, de calcul et de couture. Un peu avant déjeuner, Geneviève descendit chez son oncle; il fut assez froid avec elle et ne lui parla ni de Georges ni de Jacques.

Ils déjeunèrent en silence; à peine avaient-ils fait quelques pas devant le château qu'ils virent arriver Mlle Primerose; M. Dormère alla au-devant d'elle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Bonjour, mon cousin; j'espère que j'ai été discrète hier.

M. DORMÈRE. – Pourquoi n'êtes-vous pas venue, ma cousine? J'aurais été charmé de vous voir.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne pouvais pas le deviner, du moment que vous ne me faisiez rien dire. Avec un homme comme vous, il faut être prudent et discret.

M. DORMÈRE, *souriant*. **–** Un homme comme moi! Que suis-je donc pour que vous soyez obligée à tant de discrétion?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous êtes l'homme le plus impérieux que j'aie jamais vu. Avec vous il faut toujours des permissions pour tout.

M. DORMÈRE. – Qui est-ce qui vous a ainsi prévenue contre moi? Serait-ce?…

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Bon, voilà que vous allez accuser tout le monde. Comme si je n'avais pas de bons yeux et de bonnes oreilles.

M. DORMÈRE. – Trop bons, ma cousine, puisqu'ils voient et entendent ce qui n'est pas. Pourquoi Louis et Hélène ne sont-ils pas venus voir Georges hier?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Parce que j'ai conseillé à leur mère de ne pas les laisser venir.

M. DORMÈRE. – Pourquoi cela?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pourquoi? Pourquoi? Parce qu'ils auraient pu vous gêner.

M. DORMÈRE. – Me gêner, moi? Mais c'est Georges qu'ils venaient voir et pas moi.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est égal; je sais ce que je dis.

M. DORMÈRE, *se tournant vers sa nièce.* **–** Geneviève, est-ce que tu n'as pas invité tes amis à venir déjeuner avec Georges?

GENEVIÈVE. – Oui, mon oncle. Ils m'ont dit qu'ils viendraient.
Mademoiselle Primerose, *faisant une révérence moqueuse.*
Mais moi, monsieur, je n'ai pas été invitée et j'ai…

M. DORMÈRE. – Et vous vous êtes fâchée? C'est très mal; vous savez bien que vous venez quand vous voulez. Depuis le nombre d'années que je vous connais, je ne suis pas en cérémonie avec vous. Si vous désiriez accompagner les enfants, pourquoi ne l'avez-vous pas dit à Geneviève?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je l'ai dit, mais elle n'a pas osé m'inviter sans l'autorisation du pacha de Plaisance.
M. DORMÈRE. – C'est bête à Geneviève, elle a voulu faire la victime, comme toujours.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais pas du tout. C'est vous qui allez, comme toujours, tomber sur elle avec votre tyrannie accoutumée.

M. DORMÈRE. – Tyrannie! Moi tyran! Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma cousine?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je n'ai rien, monsieur, je n'ai rien; c'est l'esprit de justice que je possède malheureusement plus que vous, qui me fait bouillir devant l'oppression tyrannique, je répète le mot.
M. DORMÈRE. – Mais, ma cousine, je vous demande encore une fois: qu'avez-vous? Est-ce pour me dire toutes ces belles choses que vous venez me voir aujourd'hui?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pas du tout; elles me sont échappées malgré moi; je viens vous faire une visite d'amitié.

M. DORMÈRE, *avec ironie.* **–** En effet, vous me témoignez une grande amitié.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Plus que vous ne le pensez, mon cher. Voyons, causons comme de vieux amis. Voulez-vous me donner Geneviève pour la journée, avec Pélagie et Rame?

M. DORMÈRE. – Très volontiers; depuis le départ de mon pauvre Georges, je suis habitué à être seul.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Seul! allons donc! C'est parce que vous le voulez bien que vous êtes seul. C'est votre faute, je ne vous plains pas. Vous avez Geneviève qui est charmante, et Rame qui est

très amusant. Et puis moi, qui viendrais chez vous tant que vous voudriez. Je m'ennuie chez Cornélie; malgré notre amitié d'enfance, elle m'assomme horriblement avec son air froid, ses airs de reine et son caractère impérieux. Tenez, pour parler franchement, je venais vous demander si vous vouliez me garder une quinzaine de jours dans votre pachalik.

M. DORMÈRE. – Tant que vous voudrez, si vous ne vous ennuyez pas du tête-à-tête.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – M'ennuyer! Il n'y a pas de danger; je ne m'ennuie jamais quand je peux parler à mon aise. Faites préparer ma chambre, j'emmène Geneviève et nous reviendrons dans deux heures avec ma malle et ma femme de chambre.

«Allons, viens, Geneviève, et ne prends pas ton air effaré: tu vois bien que ton oncle consent.»

Geneviève avait été effrayée de tout ce qu'avait dit Mlle Primerose et de son projet de passer quinze jours à Plaisance; elle regardait son oncle et ne bougeait pas, attendant sa permission.

M. DORMÈRE. – Va, ma fille, va chercher ton chapeau pour accompagner ta cousine et revenir avec elle. Dis à ta bonne de préparer l'appartement de Mlle Primerose.»

Geneviève monta chez sa bonne.

GENEVIÈVE. – Ma bonne, mon oncle te fait dire de préparer un appartement pour ma cousine Primerose.

PÉLAGIE. – Mlle Primerose! Pourquoi cela? Est-ce qu'elle est malade?

GENEVIÈVE. – Non, ma bonne; c'est pour passer quinze jours ici avec sa femme de chambre.

PÉLAGIE. – En voilà une idée! Elle va nous faire des cancans, des histoires à n'en plus finir.

GENEVIÈVE. – Veux-tu me donner mon chapeau, ma bonne? Il faut que j'accompagne Mlle Primerose à Saint-Aimar pour aller chercher sa malle et sa femme de chambre.

PÉLAGIE. – Tiens, ma pauvre Geneviève, voici ton chapeau; prends garde aux questions de Mlle Primerose; réponds-y le moins possible; tu sais comme elle est bavarde, elle fait des affaires d'un rien et répète tout à sa manière.

GENEVIÈVE. – Oui, ma bonne, sois tranquille: je ne lui parlerai de rien et surtout pas de Georges.»

Geneviève prit son chapeau, embrassa sa bonne et descendit.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Partons vite, ma petite cousine, et revenons plus vite encore, pour que ton oncle ne soit pas seul trop longtemps. Au revoir, mon cousin, nous reviendrons bientôt.»

Mlle Primerose partit presque en courant, traînant après elle Geneviève, qui avait peine à la suivre.

M. Dormère, resté seul, se demanda s'il aurait le courage de supporter le bavardage assommant de Mlle Primerose.

«Au total, se dit-il, je pourrai m'en aller quand elle m'ennuiera trop; le soir je lui ferai faire une partie de piquet ou de trictrac; dans la journée elle bavardera avec Geneviève, Pélagie, Rame et tous ceux qu'elle pourra ramasser; elle pourra m'être utile pour Geneviève; elle est fort instruite, elle lui

donnera des leçons d'histoire, de musique, etc.

«Je crois que ce sera mieux pour moi que de vivre seul. Geneviève n'est rien comme société; je ne puis vaincre mon antipathie contre cet enfant; elle n'aime pas mon pauvre Georges, qui ne peut plus la souffrir: et c'est tout simple, il est toujours grondé à cause d'elle. — Et j'ai encore dix années au moins à passer avec elle, car je ne puis pas raisonnablement la marier avant dix-huit ou dix-neuf ans.»

Geneviève pendant ce temps répondait à peine aux questions de Mlle Primerose, qui ne cessait de l'interroger sur Georges, sur Jacques, sur ce qu'ils avaient dit, sur ce qu'ils avaient fait. Malgré toutes les précautions de Geneviève, Mlle Primerose s'aperçut bien vite de sa préférence pour Jacques et du silence qu'elle gardait pour Georges; aussi se promit-elle de faire parler Rame, toujours enchanté de raconter ce qui avait rapport à sa chère petite maîtresse.

XIII - Aigres adieux des deux amies

Mme de Saint-Aimar fut surprise du prompt retour de Mlle Primerose, qui en général prolongeait ses visites jusqu'à l'heure du dîner quand elle allait à Plaisance.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Comment! déjà de retour, Cunégonde, je ne t'espérais pas de sitôt.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne resterai pas longtemps; M. Dormère m'attend.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Est-ce que tu ne viens pas de chez lui?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Certainement, puisque voici sa nièce que j'amène. Mais je viens chercher ma malle et ma femme de chambre.

MADAME DE SAINT-AIMAR, *étonnée.* **–** Pourquoi cela? Pour aller où?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pour aller passer une quinzaine de jours chez mon pauvre cousin, qui est tout seul et qui meurt d'ennui.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je n'en savais rien; c'est en le voyant l'oeil morne et la tête baissée que j'ai eu l'idée de l'égayer en lui tenant compagnie. Voilà tout. Je laisse Geneviève aux enfants; je monte pour faire ma malle, prévenir Azéma, et nous partons.»

Mme de Saint-Aimar, un peu surprise, mena Geneviève chez ses enfants. Mlle Primerose bousculait Azéma pour aller plus vite.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Allons donc, Azéma; dépêchez-vous. Vous êtes d'une lenteur désespérante.

AZEMA. – Mademoiselle emporte-t-elle ses belles robes de soie?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Certainement, et les chapeaux, et les coiffures, et les chaussures, et les manteaux de toutes saisons. — Vite, vite, Azéma, vous allez comme une tortue. — Allons, voilà qu'elle marche de côté comme un crabe! Mais nous n'en finirons pas, ma chère.

AZEMA. – Je fais ce que je peux, mademoiselle; je suis en nage à force de me dépêcher.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Plus vite, plus vite encore. Mes livres, mon papier, mon buvard, mes tapisseries, mes crayons, mes couleurs, mes pinceaux, fourre tout cela dans la malle et vivement.

AZEMA. – Mais mademoiselle jette tout sur les mantelets, les fichus! Tout va être écrasé, chiffonné à ne pas pouvoir servir.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pas du tout; il n'y a pas loin à aller; il n'est pas nécessaire d'emballer comme pour un voyage en Chine; mettez, mettez toujours.»

À force d'entasser robes, chaussures, livres, papiers, parfumeries, etc., la caisse se trouva pleine; il restait encore une foule d'objets.

AZEMA. – Tout est plein, mademoiselle, et il reste encore bien des choses à emballer, linge, coiffures, statuettes, etc.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien, allez me chercher une seconde malle ou caisse, cela m'est égal; allez vite.»

Azéma sortit et rentra en courant et traînant après elle une autre caisse presque aussi grande que la première.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est bien. Voici encore quelques effets; vous aviez oublié mes robes de chambre, mes boîtes de bijoux, ma toilette de voyage, mes boîtes de couleurs; mettez les boîtes au fond.

AZEMA. – Mademoiselle emporte donc tout ce qu'elle a apporté pour l'été et l'automne? Il me semble que pour quinze jours…

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Est-ce que je sais le temps que je passerai là-bas? Peut-être y resterai-je trois mois, six mois; cela dépendra du bien que je pourrai faire à la pauvre petite et à mon pauvre cousin, qui est si seul. — Là! À présent appelez du monde pour descendre mes caisses.

AZEMA. – Mademoiselle me permettra de faire ma caisse avant de partir?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Certainement; je vous donne dix minutes.

AZEMA. – Comment mademoiselle veut-elle que j'aie tout fini dans dix minutes?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous croyez? Eh bien, je vous donne un quart d'heure; pas une minute de plus.»

Azéma sortit en levant les épaules et en se disant: «Je ne serai pas prête avant une heure d'ici; il faudra bien qu'elle attende.»

Quand Mlle Primerose descendit pour faire ses adieux à son amie, elle s'aperçut qu'elle avait oublié de demander la voiture.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Comment, Cornélie, tu n'as pas fait atteler?

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Mais non, tu ne m'as rien dit; je croyais que tu avais la calèche de M. Dormère.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pas du tout; je suis venue à pied. Fais atteler bien vite; tu aurais bien pu me demander si j'avais besoin de la voiture; il était clair que je n'emporterais pas mes malles sur mon dos. Tu es toujours comme cela, tu ne penses à rien.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Et toi tu disposes de tout comme si tu étais chez toi; tu mets le désordre dans toute la maison.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Puisque c'est ainsi, je suis bien aise de ne plus y être.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Ce sera un repos pour moi, car tu brouilles tout, et partout.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je te remercie du compliment; je ne le mériterai pas de sitôt. J'ai tout emporté pour m'établir confortablement chez mon cousin Dormère, qui est plus gracieux que toi.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Je t'en félicite, mais je plains le pauvre M. Dormère.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Que tu es aimable, gracieuse, charmante!

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Je suis sincère, voilà tout! Adieu, Cunégonde.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Adieu, Cornélie, et pour longtemps.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Comme tu voudras.»

Mme de Saint-Aimar rentra dans l'appartement, pendant que Mlle Primerose courait à l'écurie pour presser le cocher.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Comment, Félix, pas encore attelé; c'est odieux d'attendre si longtemps.

LE COCHER. – J'ai fait de mon mieux, mademoiselle; mais il y a à peine un quart d'heure qu'on m'a prévenu. Ma voiture était à moitié lavée, je n'étais pas habillé; mes chevaux n'avaient pas fini de manger; ils n'avaient pas encore bu; ce n'est pas trop d'une heure pour tout cela.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ah! mon Dieu! que d'embarras pour faire une course de vingt minutes à peine! Dépêchez-vous, mon cher; allez plus vivement; vous êtes d'un nian-nian insoutenable. Je reviens dans un quart d'heure; il faut que les chevaux soient attelés.

— Il faut, il faut, murmura le cocher mécontent; je n'irai pas me tuer ni atteler tout de travers pour satisfaire ses caprices, bien sûr. Elle attendra, voilà tout.»

Mlle Primerose appela sa femme de chambre:

«Azéma! Azéma!

— Mademoiselle? répondit Azéma passant la tête hors d'une fenêtre du second.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mes malles ne sont pas descendues; où sont-elles?

AZEMA. – Chez mademoiselle; je finis la mienne; je descends dans l'instant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais dépêchez-vous donc! C'est affreux de me faire attendre si longtemps.»

Enfin les malles furent terminées, descendues, la voiture fut avancée; on ficela les malles; Mlle Primerose, oubliant Geneviève, monta dans la voiture encombrée de paquets; Azéma se plaça à côté du cocher avec une boîte sous ses pieds, un ballot sur ses genoux, un coussin sous son bras, ils se mirent en route pour Plaisance.

M. Dormère reçut Mlle Primerose à son arrivée.

«Et Geneviève? dit-il.

— Geneviève! s'écria Mlle Primerose; je l'ai oubliée: elle joue avec les enfants.»

M. Dormère, étonné et un peu mécontent, appela Pélagie et Rame; et s'adressant au cocher qui aidait à décharger les malles:

«Attendez un instant, je vous prie; vous emmènerez Pélagie et Rame qui ramèneront Geneviève à pied.»

Et il lui glissa une pièce de cinq francs dans la main.

Le cocher ôta son chapeau et proposa de ramener Mlle Geneviève en voiture.

«Non, merci, Félix; elle reviendra à pied; c'est si près par la traverse.»

Les malles étaient déchargées; les domestiques les montèrent avec Azéma dans l'appartement de Mlle Primerose, qui restait un peu confuse de son oubli. La voiture de Mme de Saint-Aimar était partie emmenant Pélagie et Rame, indigné que sa petite maîtresse eût été oubliée.

M. DORMÈRE. – Entrez donc, ma cousine; venez prendre possession de votre chambre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mon cousin, je suis désolée, honteuse d'avoir oublié cette pauvre enfant; j'ai été si bousculée, si tourmentée à Saint-Aimar, mon amie a été si disgracieuse, que je ne savais où j'en étais. Je n'avais plus la tête à moi.

M. DORMÈRE. – N'y pensez plus, ma cousine, je vous en prie; Geneviève y aura gagné de passer une heure de plus avec ses amis et de faire une charmante petite promenade en compagnie de sa bonne et de son cher Rame. Elle n'est pas si à plaindre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Non, mais je n'en suis pas moins coupable; oublier votre nièce!

M. DORMÈRE. – Vous ne l'oublierez pas une autre fois.»

M. Dormère prit le bras de Mlle Primerose et la mena dans un joli appartement ayant vue sur la rivière et le parc; il y avait un salon, une chambre à coucher avec cabinet de toilette et une chambre pour la femme de chambre avec armoires à robes, à linge et tout ce qu'il fallait pour serrer toute espèce de choses.

XIV - Installation de mademoiselle Primerose. – Éducation de Geneviève.

Quand la confusion de Mlle Primerose fut passée, elle examina son appartement.

«À la bonne heure, s'écria-t-elle, voilà un joli appartement, et bien meublé, et tout ce qu'il faut sous la main. Venez donc voir, Azéma… Azéma! où êtes-vous? — Serait-elle sortie, par hasard? Je parie qu'elle est restée dans la cuisine à jacasser avec toutes ces femmes. Je ne comprends pas ces bavardes qui parlent, parlent comme des pies, à propos de rien, qui disent cent paroles pour une. Cette Azéma, elle ne vous laisse pas dire un mot; il faut toujours que ce soit elle qui ait la parole. Et si du moins elle vous apprenait quelque chose! mais non; jamais rien.»

Mlle Primerose continua à parler ainsi toute seule jusqu'à l'arrivée d'Azéma; ce fut alors un flux de paroles bien autre que ce qu'elle reprochait à la pauvre fille, qui n'eut pas le temps de placer un mot.

Pendant que Mlle Primerose rangeait ses affaires dans la chambre, Geneviève revenait à Plaisance avec Pélagie et Rame, celui-ci outré de l'oubli de Mlle Primerose.

«Moi jamais laisser aller petite maîtresse seule avec cousine, marmottait-il tout bas. Elle parler, parler et penser à rien. Oublier petite Maîtresse!»

Quand Geneviève fut de retour, que Mlle Primerose l'entendit revenir, elle courut pour la recevoir; Rame se précipita au-devant de Mlle Primerose et voulut l'empêcher d'avancer en se mettant devant Geneviève.

«Laissez-moi passer, Rame», dit Mlle Primerose.

RAME. – Non, vous pas passer.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Qu'est-ce qui vous prend donc?

RAME. – Vous oublier petite Maîtresse.

— Imbécile!» s'écria Mlle Primerose en lui donnant un léger coup de poing dans l'estomac pour le faire reculer.

RAME. – Rame pas bouger. Rame pas content.»

Geneviève avait ri d'abord en voyant la contestation de Mlle Primerose avec Rame; mais quand elle vit l'obstination qu'il mettait à barrer le passage, elle lui prit le bras en disant:

«Laisse passer ma cousine, mon bon Rame; tu vois bien qu'elle est fâchée de m'avoir oubliée. Voyons, Rame, écoute-moi, ne sois pas entêté. Veux-tu me faire de la peine en étant impoli pour ma cousine?»

Rame abaissa les bras et se rangea, en disant d'un ton radouci:

«Moi faire comme veut petite Maîtresse.»

Geneviève s'approcha de Mlle Primerose qui était rouge de colère; elle lançait à Rame des regards furieux et ne songeait plus à embrasser Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je vais vous faire gronder, monsieur Rame; je dirai à mon cousin que vous êtes un grossier.

RAME. – Et Rame plus raconter d'histoires à Mam'selle Primerose; pas dire quoi dit Moussu Dormère, pas raconter quoi fait Moussu Georges, Moussu Jacques. Mam'selle Primerose plus rien savoir. Voilà.»

«C'est qu'il le ferait comme il le dit, pensa Mlle Primerose. C'est méchant, ces nègres.»

Elle tendit la main à Rame; il se mit à rire.

RAME. – Moi savoir quoi vous aimer et moi pas peur. Mais moi pas serrer main qui donne coup dans l'estomac à Rame.

Mlle Primerose rit aussi et s'en retourna avec Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vois-tu, Geneviève, comme ma chambre est jolie? Tu viendras prendre des leçons chez moi; je t'apprendrai l'histoire, la géographie, le dessin, la musique, tout ce que tu ne sais pas.

GENEVIÈVE. – Oh! que je serai contente, ma bonne cousine! J'ai tant envie d'apprendre et je ne sais rien.»

Mlle Primerose acheva de s'installer et prépara les objets nécessaires pour les leçons que Geneviève demandait à commencer dès le lendemain.

Mlle Primerose passa la première soirée à parler à M. Dormère de son désir de donner quelque instruction à Geneviève, mais il lui fallait, disait-elle, la permission de son cousin, qui la lui donna avec empressement.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous voulez donc bien, mon cousin, que je lui apprenne l'histoire, dont elle ne sait pas le premier mot?

M. DORMÈRE. – Sans doute, ma cousine; cela va sans dire.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous comprenez, mon cousin, que l'histoire est une étude nécessaire pour une petite fille. Personne n'en a soufflé mot à cette enfant. Si je n'étais pas là pour la lui apprendre, elle serait ignorante comme une cruche. Il faudra aussi que je lui apprenne le calcul; elle ne sait seulement pas que deux et deux font quatre, la pauvre enfant. Vous permettez, mon cousin, n'est-ce pas?

M. DORMÈRE, *impatienté.* **–** Oui, oui, trois fois oui, ma cousine; tout ce que vous voudrez: le chinois si vous voulez.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Oh! le chinois! Je n'en sais pas un mot; comment voulez-vous que je lui apprenne le chinois? Quelles idées vous avez en éducation! À quoi lui servirait le chinois? C'est absurde, le chinois. C'est fort heureux que vous ne vous soyez pas mêlé de l'éducation de Geneviève. Cette invention de lui apprendre le chinois!

M. DORMÈRE, *de même.* **–** Mais, ma chère cousine, c'est une plaisanterie que j'ai faite afin de vous faire voir que j'avais toute confiance en vous pour lui apprendre tout ce que vous voudrez.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Il ne faut jamais plaisanter sur l'éducation. C'est une chose très sérieuse que l'enseignement. — À propos, je dois vous prévenir que si je ne reste ici que quinze jours, je n'aurai le temps de lui rien apprendre. Dans l'intérêt de Geneviève, il faut que je vous demande de me garder plus longtemps.

M. DORMÈRE. – C'est une bonne pensée dont je vous remercie, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Combien de temps puis-je passer chez vous?

M. DORMÈRE. – Tant que vous voudrez; six mois, un an, dix ans si vous voulez.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Quelle exagération! Dix ans! Comme si je pouvais répondre de rester dix ans chez vous!

M. DORMÈRE. – Enfin, ce sera le temps que vous jugerez nécessaire, ma cousine; c'est vous qui déciderez la question.»

La conversation continua sur ce ton pendant une heure. Enfin M. Dormère, ennuyé, fatigué, à bout de patience, lui proposa une partie de piquet, qu'elle accepta avec plaisir. Le lendemain et les jours suivants, il eut soin de proposer la partie de piquet ou de trictrac après la première demi-heure de leur tête-à-tête. Il invitait souvent des voisins pour dîner et passer la soirée.

La paix était faite depuis longtemps entre Mlle Primerose et Rame. Quand celui-ci vit Geneviève si contente des leçons que lui donnait Mlle Primerose, Rame perdit le peu de ressentiment qu'il conservait contre la grosse cousine et vint souvent écouter les leçons et admirer les progrès de sa petite maîtresse. Ce qui l'intéressait le plus, c'était le dessin; Geneviève fit en peu de temps des progrès extraordinaires. Mlle Primerose dessinait et peignait fort bien; Geneviève aimait beaucoup le dessin, et chaque leçon était un progrès.

Un jour, Mlle Primerose voulut faire le portrait de Geneviève. Rame le vit quand il n'était que commencé, mais la ressemblance y était déjà; il le reconnut et témoigna sa joie en battant des mains, en sautant et en criant:

«Petite Maîtresse, petite Maîtresse à Rame!»

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Chut! taisez-vous, Rame, il ne faut pas le dire avant que ce soit fini. Je veux faire une surprise à M. Dormère qui ne sait pas que nous dessinons.

RAME. – Moussu Dormère pas savoir; Rame savoir. Rame bien content. Moi dire à Mam'selle Pélagie.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Non, non, à personne; M. Dormère le saurait.

RAME. – Quoi ça fait Moussu Dormère saurait? Moi dire à Moussu: Moussu pas parler; pas dire à personne: Mam'selle Primerose pas vouloir? Quoi ça fait?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Cela fait qu'il le saurait, et je ne veux pas qu'il le sache.

RAME. – Moi comprends pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est égal; je ne veux pas que vous le disiez.

RAME. – Moi pas comprendre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ne comprenez pas, mon cher, mais taisez-vous. Faites comme si vous ne le saviez pas.

RAME. – Moi savoir pourtant. Moi peux pas pas savoir, puisque moi savoir.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Dieu! qu'il est impatientant! Geneviève, fais-lui comprendre qu'il se taise.

GENEVIÈVE. – Mon bon Rame, toi tu sais que ma cousine fait mon portrait, parce que tu es mon ami; mais les autres ne sont pas mes amis, et nous ne leur dirons pas. Tu sais bien que les amis ne disent pas tout aux autres, parce qu'ils ont des secrets; eh bien! c'est un secret, et toi seul tu le sais parce que tu es mon ami. Comprends-tu?

RAME. – Oui, moi comprendre petite Maîtresse. Moi dire rien à personne.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est très bien; quand j'aurai fini Geneviève, je ferai votre portrait à vous.

RAME. – À moi? A Rame?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Oui, à vous-même.

RAME. – Comment Mam'selle faire noir?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Avec de la couleur; je peindrai votre portrait.

RAME. – Pourquoi Mam'selle pas faire rose et blanc petite maîtresse?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Parce que c'est long à faire; et à cause de ses leçons, Geneviève n'a pas le temps.»

Rame ne dit plus rien, mais il pensa qu'il regarderait faire Mlle Primerose et qu'il saurait bien peindre comme elle le portrait de Geneviève.

M. Dormère était assez content d'avoir chez lui sa cousine Primerose; elle l'ennuyait quelquefois par son bavardage, mais toutes ses matinées et ses après-midi étaient prises par les leçons qu'elle donnait à Geneviève et par ses propres occupations, de sorte qu'il ne la voyait guère qu'aux heures des repas et le soir.

Elle égayait le salon par sa gaieté et le sans-gêne qui ne l'abandonnait jamais. Elle riait même en se fâchant; on la voyait généralement avec plaisir; et pour elle-même la vie qu'elle menait était fort agréable.

XV - Seconde sortie de Georges et de Jacques

Un mois environ après l'installation de Mlle Primerose à Plaisance, M. Dormère amena, un mercredi matin, Georges et Jacques; c'était leur dernière sortie avant les vacances. Quand Geneviève entendit la voiture, elle s'élança à la porte du vestibule pour les recevoir. Georges, descendu le premier, l'embrassa assez froidement; Jacques la reçut plus affectueusement et l'embrassa à plusieurs reprises.

JACQUES. – Tu n'es pas venue nous voir une seule fois avec mon oncle, Geneviève. Pourquoi cela?

Geneviève allait répondre; mais Mlle Primerose prit la parole.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Parce qu'elle ne fait pas ce qu'elle veut mon ami. Son oncle ne veut jamais l'emmener.

M. DORMÈRE. – Vous savez, ma cousine, que j'ai des affaires à terminer, des personnes à aller voir, et que Geneviève me gênerait beaucoup.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je sais qu'elle est toujours gênante. Une fille! c'est bon à mettre de côté. Une vieille fille est souvent utile pourtant; comme moi, par exemple; j'instruis la bonne petite Geneviève; je lui apprends beaucoup de choses, allez. Elle en sait autant que toi, Georges, maintenant, excepté le latin.

GEORGES. – En un mois? Elle sait tout ce que je sais!

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Certainement, monsieur; plus, peut-être.»

Georges rit d'un air moqueur. Jacques lui dit tout bas:

«Ne ris donc pas comme cela; ce n'est pas poli.»

Geneviève est un peu embarrassée; Mlle Primerose devient rouge.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Si vos Pères vous voyaient, Monsieur, vous seriez joliment puni.

GEORGES, *d'un air moqueur.* **–** Et quelle punition me donneriez-vous, mon excellente cousine?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – La plus sévère, Monsieur. Je parie que tu es puni sans cesse.

GEORGES. – Est-ce qu'on peut être au collège sans punition?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Oui, on le peut; et la preuve c'est que ton cousin Jacques n'est jamais puni.

GEORGES. – Comment le savez-vous?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je le vois à sa figure, à son air gentil et aimable. Et toi tu as la physionomie d'un voyou.

GEORGES. – Ha! ha! ha! Est-elle drôle la grosse cousine! Si vous voyiez votre figure, vous ririez de vous-même.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais comme, au lieu de la mienne, je vois la tienne, j'aurais plutôt envie de pleurer que de rire.

GEORGES. – Je suis donc bien laid?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Aussi laid et désagréable que ton cousin est charmant.

GEORGES. – Salue donc, Jacques; tu n'entends pas les compliments que te fait ma cousine?

JACQUES. – J'entends des choses qui me font de la peine pour toi. Tu dois du respect à Mlle Primerose et tu es grossier comme si tu étais un garçon mal élevé.

GEORGES. – Vas-tu me faire la morale, toi? Tu n'es pas encore un des Pères.

JACQUES. – Si j'avais le bonheur de l'être, je ne te ferais pas de morale; je ferais autre chose.

GEORGES, *se moquant.* **–** Que ferais-tu, Père Jacques?

JACQUES. – Je t'enverrais aux arrêts pour deux heures.

GEORGES, *de même.* **–** Oh! oh! le Père Jacques se fâche.

JACQUES. – Non, je ne me fâche pas; je te plains.

GEORGES. – Et Geneviève me plaint aussi sans doute?

GENEVIÈVE. – Oui, beaucoup, pauvre Georges.»

Mlle Primerose rit aux éclats.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Te voilà attrapé, mon garçon. Tout le monde contre toi. Remercie donc Jacques de la bonne leçon qu'il t'a donnée. Aux arrêts, mon garçon, aux arrêts! C'est une bonne idée. Et maintenant que Geneviève a un protecteur, je vais amuser ton père du récit de tes gracieusetés. Au revoir, mes bons enfants; soyez indulgents pour le voyou. Ha! ha!»

Elle sortit en riant et alla raconter à M. Dormère la conversation qui venait d'avoir lieu. M. Dormère ne prit pas la chose au sérieux, grâce aux rires de Mlle Primerose; il crut que le tout était un badinage; il n'eut de mécontentement que contre Geneviève qui avait, pensa-t-il, pris sérieusement cette plaisanterie et cherché à se faire des amis aux dépens de Georges.

Aussi, quand il la revit au moment du déjeuner, il fut avec elle si froid et si sombre que Geneviève fut terrifiée et que Jacques lui demanda s'il était souffrant.

M. DORMÈRE. – Non, mon ami, je vais très bien.

JACQUES. – Georges, as-tu donné à mon oncle la note que le Père t'avait remise pour lui?

GEORGES, *rougissant.* **–** Non, j'ai oublié; mais ce n'est rien d'important.

M. DORMÈRE. – Qu'est-ce que c'est, mon ami?

GEORGES. – C'est pour annoncer que les vacances commencent le 7 août.

JACQUES. – Je croyais que c'était une lettre du Père Recteur.

GEORGES. – Pas du tout; pourquoi veux-tu que le Père Recteur se plaigne de moi? Qu'est-ce que j'ai fait?

JACQUES. – Je n'en sais rien; je ne dis pas du tout que le Père Recteur se plaigne de toi; seulement il me semblait que le Père t'avait dit: «N'oubliez pas; elle est importante pour vous»; et comme je ne t'ai pas vu la remettre à ton père, je craignais que tu ne l'eusses oubliée.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Et comment sais-tu que le Père Recteur se plaint de toi?

GEORGES. – Je ne sais pas; j'ai dit cela comme autre chose.

M. DORMÈRE. – Mais où est-elle cette note, mon cher enfant? Cherche donc dans tes poches.»

Georges fouille dans ses poches et ne trouve rien.

GEORGES. – Je l'ai perdue; je ne la retrouve pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Elle est peut-être tombée dans la voiture.

GEORGES. – Non, c'est impossible; nous l'aurions vue.»

Rame passe sa tête à la porte et demande s'il peut entrer.

M. DORMÈRE. – Que voulez-vous?

RAME. – Donner papier à Moussu Dormère.

M. DORMÈRE. – Entrez, alors. Quel papier?»

Rame entre.

RAME. – Moi aller à chemin de fer; moi voir Moussu chef; lui donner à moi lettre: «Quoi c'est? moi dis. — C'est lettre à Moussu Dormère.» Moi prendre et moi apporter.»

Rame tendit la lettre; M. Dormère l'ouvrit, fronça le sourcil et regarda Georges qui était rouge et embarrassé.

M. DORMÈRE. – C'est bien; merci.»

M. Dormère ne dit plus rien. Il relut la lettre, la mit dans sa poche et jeta sur Georges un regard de reproche.

Le déjeuner continua silencieux et triste; Jacques avait reconnu la lettre que le Père avait remise à Georges et qui était décachetée. Mlle Primerose se douta de ce que c'était; Georges craignait les reproches de son père, et Geneviève avait peur de l'air sévère de son oncle.

Quand on fut sorti de table, M. Dormère dit à Georges de le suivre dans son cabinet; Mlle Primerose emmena Jacques et Geneviève dans le parc.

Quand M. Dormère fut en tête-à-tête avec son fils:

«Georges, lui dit-il, comment as-tu osé ouvrir cette lettre, la lire et la jeter dans le wagon pour me la cacher?

GEORGES. – Papa, j'avais peur que vous ne fussiez fâché contre moi; je voulais ne vous la donner qu'en vous quittant.

M. DORMÈRE. – Tu mens, mon pauvre Georges; tu mens. Si tu avais voulu me la donner, tu ne l'aurais pas jetée dans le wagon ou dans la gare; tu l'aurais soigneusement mise au fond de ta poche. Mais comment as-tu osé décacheter une lettre à mon adresse?»

Georges baissa la tête et ne répondit pas.

M. DORMÈRE. – Tu as vu que le bon Père, pour nous éviter la honte de ton renvoi, me prévient que tu ne seras plus admis après les vacances; il se plaint de ta paresse, de ta constante mauvaise volonté, des punitions fréquentes qu'on est obligé de t'infliger, privations de promenades, de récréations, pensums. Rien n'y fait; il juge que tu ne seras jamais un bon élève, que ton instinct te porte à te lier avec les plus mauvais, et que tu es d'un mauvais exemple pour tes camarades; enfin il me dit clairement que leur décision est prise à ton égard et que c'est à ma considération qu'ils te gardent jusqu'aux vacances. Oh! Georges, pourquoi t'es-tu mis dans cette triste position dont je m'afflige pour toi comme pour moi?

GEORGES. – Papa, je suis sûr que je serai bien mieux dans un autre collège, que je travaillerai beaucoup mieux. On est si sévère chez les Jésuites, on a tant à travailler, qu'il est impossible d'arriver à tout faire; on est puni pour un rien, on mange mal, on ne joue pas assez; si je restais là, je suis sûr que je mourrais ou que je tomberais malade.

M. DORMÈRE. – Ce que tu dis là, Georges, c'est ce que disent tous les mauvais élèves; si c'était vrai, comment ton cousin Jacques serait-il toujours dans les premiers? Comment sa santé, délicate jadis, se serait-elle fortifiée au point où elle l'est? Comment se trouverait-il si heureux au collège, que ce serait pour lui un grand chagrin de n'y pas retourner? Comment aimerait-il autant tous les Pères du collège, et particulièrement ceux des classes qu'il a déjà faites?

«Non, non, mon pauvre Georges, tu es mal à Vaugirard parce que tu n'es pas digne d'y être admis; et je crains bien qu'il n'en soit de même de tous les collèges; tu n'y seras ni plus heureux ni plus estimé. — Tu es mon seul fils, j'espérais en toi pour mon bonheur à venir, et tu ne me causes que du chagrin.»

Georges ne disait rien; il restait immobile, dans l'attitude d'un garçon qui est grondé, mais qui n'éprouve aucun repentir; il n'eut pas une parole affectueuse pour son père; et quand M. Dormère, découragé, lui dit tristement: «Tu peux aller jouer, Georges; je n'ai plus rien à te dire», il se leva et quitta

l'appartement avec un air visiblement satisfait.

Pendant les reproches trop doux que M. Dormère adressait à son fils, Mlle Primerose s'éloignait avec Jacques et Geneviève.

Mes enfants, dit-elle gaiement, il est clair que Georges a fait une vilaine action; je suis sûre qu'il a ouvert et lu la lettre; il a vu qu'on se plaignait de lui et il a perdu, c'est-à-dire jeté, la lettre, de peur d'être grondé.

GENEVIÈVE. – Oh! ma cousine, j'espère que vous vous trompez; Georges n'est pas capable d'une si mauvaise action.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Et comment a-t-il su qu'on se plaignait de lui? Comment a-t-il perdu une lettre que le Père lui avait annoncée comme importante? Va, va, ma fille, tu es trop bonne, trop indulgente pour ce garçon.

GENEVIÈVE. – Ma cousine, je suis sûre que Jacques ne le juge pas aussi sévèrement que vous le faites. Que crois-tu, toi Jacques?

JACQUES, *après un peu d'hésitation.* **–** Je crois… que Mlle Primerose a raison.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tu vois bien, Geneviève. Et Jacques le connaît à fond. On se connaît vite au collège.

Jacques sourit et ne répondit pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je parie que M. Dormère va faire comme toujours; il lui dira à la doucette: «Mon Georges, tu as eu tort. Ce n'est pas bien, mon pauvre enfant. Tu me fais de la peine, mon ami. Je t'aime tant, mon petit Georges. Sois sage à l'avenir; ne recommence pas, mon chéri.»

«Et voilà la seule réprimande qu'il aura. Et moi je veux le punir. Je veux vous emmener chez Mme de Saint-Aimar pour qu'il ne nous trouve pas. Dépêchons-nous; marchons un peu rondement; il ne pourra pas nous trouver; il n'osera pas aller chez les Saint-Aimar; il cherchera, il pestera, il sera furieux; ce sera une juste et trop légère punition de son horrible conduite.»

Jacques trouva l'idée excellente et doubla le pas tout en encourageant Geneviève, qui s'apitoyait sur Georges et demandait grâce pour lui. Mlle Primerose, enchantée de son invention pour punir Georges, marchait aussi vite qu'elle pouvait, et se retournait souvent pour voir si elle ne l'apercevait pas. Bientôt ils furent hors de vue et ils ne tardèrent pas à arriver à Saint-Aimar, où ils furent reçus avec des cris de joie; les enfants étaient très contents de voir Jacques et Geneviève.

LOUIS. – Comme tu as bien fait de venir, Jacques! Nous devions aller à Plaisance à ta dernière sortie, mais Mlle Primerose a empêché maman de nous y envoyer parce qu'elle n'avait pas été invitée.

HÉLÈNE – Et Georges, où est-il?»

Geneviève était embarrassée d'expliquer son absence; Mlle Primerose répondit pour elle.

«Il est resté avec son père; c'est bien naturel, quand on ne sort qu'une fois par mois.

HÉLÈNE – C'est très bien à lui; est-ce que nous ne le verrons pas?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous le verrez si vous voulez venir dîner avec nous. M. Dormère emmène les garçons à cinq heures; votre maman vous enverra chercher le soir. Je vais le lui demander. Nous nous en irons à trois heures.»

Les enfants se réjouirent tous de cet arrangement. Jacques dit à Geneviève:

«J'aime bien mieux que nous ne nous retrouvions pas seuls avec Georges. Il va être furieux contre moi, contre toi, contre le pauvre Rame, et nous aurions des discussions à propos de tout; et comme je ne veux pas souffrir qu'il te tourmente, il pourrait bien y avoir quelque chose de plus qu'une simple discussion; cela ferait de la peine à mon oncle; il est très bon pour moi, je serais désolé de le mécontenter.

GENEVIÈVE. – Tu as bien raison; Louis et Hélène seront très utiles pour empêcher Georges de se trop laisser aller. Et à présent, faisons une partie de croquet.»

Ils passèrent tous les quatre deux bonnes heures à jouer ensemble; après un repos d'un quart d'heure dont ils profitèrent pour faire un copieux goûter, ils prirent congé de Mme de Saint-Aimar; elle promit à ses enfants de leur envoyer la voiture à huit heures avec leur bonne, et ils partirent tous en courant. Le retour dura plus d'une demi-heure, parce qu'ils s'arrêtaient souvent pour cueillir des fleurs et des joncs à tresser, pour gravir des fossés, pour cueillir des noisettes.

En approchant du château de Plaisance, ils aperçurent Georges qui dormait sur l'herbe, à l'ombre d'un gros chêne.

Mlle Primerose leur fit signe de ne pas faire de bruit; elle s'approcha tout doucement et lui posa sur l'estomac une poignée de noisettes déjà cassées et vides. Puis, emmenant les quatre enfants dans un massif, ils se cachèrent pour assister au réveil de Georges. Ils poussèrent tous ensemble un *hou! hou!* lamentable; Georges s'éveilla, regarda autour de lui, ne vit personne et aperçut les noisettes sur son estomac.

«Qui est-ce qui m'a mis cela? s'écria-t-il avec colère; je ne vois personne; serait-ce un sot tour de Rame, par hasard? Il rôdait autour de moi quand je me suis endormi. Précisément, je le vois qui passe sa vilaine tête par la porte de l'office…»

«Rame! appela-t-il dune voix formidable.

RAME, *s'approchant à pas lents*. – Quoi Moussu veut?

GEORGES. – Approchez, vilain nègre!»

Rame avança de quelques pas.

Georges ramassa les noisettes, et quand Rame fut à sa portée, il lui jeta en plein visage la poignée de coquilles. Rame, surpris, fit un saut en arrière.

RAME. – Quoi c'est, Moussu Georges?

— C'est votre présent que je vous rends, insolent, impertinent, grossier!»

Rame, de plus en plus étonné, le regardait avec de grands yeux effarés; il crut que Georges devenait fou.

RAME. – Là! là! Moussu Georges. Moi chercher Moussu Dormère. Là! là! Pas bouger. Rame bon. Rame pas faire mal. Vous perdu tête; Rame pas se fâcher.»

Georges crut à son tour que le nègre se moquait de lui; il sauta sur ses pieds et voulut frapper Rame, quand il entendit un grand éclat de rire et vit Mlle Primerose sortir du massif.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Arrêtez, chevalier de la triste figure. C'est moi et pas Rame qui vous ai apporté ces noisettes pour que vous ayez votre part de notre promenade.

GEORGES. – C'est vous! Est-ce bien vrai?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Comment, si c'est vrai! puisque je te le dis. Crois-tu que je sache mentir comme toi?

GEORGES. – Je ne mens pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vraiment? Dis-moi donc comment tu as fait pour perdre la lettre à ton père et pour l'avoir perdue après l'avoir lue.

GEORGES. – Laissez-moi tranquille; où sont Jacques et Geneviève?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ils sont où tu ne les trouveras pas, mon garçon; et je ne te laisserai pas tranquille tant que tu auras tes airs malhonnêtes; je veux t'apprendre les égards que tu me dois, et je me plaindrai au besoin au Père Recteur; mais ce ne sera pas toi que je chargerai de ma lettre, tu peux en être bien sûr.

GEORGES. – Je vous prie, ma cousine, de ne pas écrire au Père Recteur; il se moquerait de vous, et il ne s'occupe pas de ce que font les élèves en sortie.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Il s'occupe de tout, mon cher, et il est trop bien élevé pour se moquer de moi. Ainsi, je te laisse pour lui écrire; et je n'oublierai pas l'histoire de la lettre à ton père.

GEORGES, *effrayé*. **–** Oh non! ma cousine; je vous en supplie, ne lui écrivez pas. Je ne voulais pas être malhonnête, je vous assure; je n'étais pas encore bien éveillé; je ne savais pas ce que je disais.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tu me fais pitié, malheureux enfant; tu es menteur et plat. — Je te pardonne à cause de ton père, que tu affliges assez pour que je n'augmente pas son chagrin. Mais si tu fais ou si tu dis la moindre méchanceté à Geneviève, à Jacques et à Rame, d'ici à ton départ, j'écris au Père Recteur comme je te l'ai dit.»

Mlle Primerose s'en alla; Rame la suivit. Georges resta seul, irrité et honteux. — Les enfants avaient tout entendu. Ils restaient cachés par délicatesse, pour que Georges n'eût pas à rougir devant eux. Jacques fit un signe à ses amis et sortit du massif, tout doucement, suivi par eux, du côté opposé à celui où était Georges; ils firent le tour du château et arrivèrent à lui par l'autre bout de la pelouse.

«Te voilà enfin, dit Jacques; où as-tu été?

GEORGES. – Je vous ai attendus, puis cherchés; je ne savais pas où vous étiez; je me suis horriblement ennuyé.

GENEVIÈVE. – Nous avons été avec Mlle Primerose faire une promenade du côté de Saint-Aimar, et nous avons ramené Louis et Hélène.

GEORGES. – Vous auriez bien pu m'attendre.

GENEVIÈVE. – Écoute donc; mon oncle t'a appelé; nous ne savions pas combien de temps il te garderait, et nous avons dû suivre Mlle Primerose qui voulait nous amuser.

JACQUES. – À présent que nous voilà réunis, profitons du temps qui nous reste pour faire une partie de cache-cache dans les bois, ou de colin-maillard.

— Cache-cache! crièrent-ils tous.

LOUIS. – Lequel de nous l'est?

GEORGES. – Ce sera Geneviève.

JACQUES. – Du tout; nous allons tirer au sort. Rangeons-nous tous en rond: je compte:

Pin pa ni caille,
Le roi des papillons,
Se faisant la barbe,
Se coupa le menton.
Un, deux, trois, de bois;
Quatre, cinq, six, de buis;
Sept, huit, neuf, de boeuf;
Dix, onze, douze, de bouse;
Va-t'en à Toulouse.»

À chaque syllabe Jacques touchait quelqu'un du doigt, sans s'oublier. Celui sur lequel tomba la dernière syllabe *louse* le fut. C'était Jacques lui-même.

«Je demande une chose: celui qui *le sera* aura Rame pour l'aider, parce que seul on ne pourra jamais attraper personne dans le bois. Le but est le gros chêne.

TOUS. – C'est cela, appelons Rame.

— Rame, Rame!» se mirent-ils à crier tous ensemble.

Rame parut.

«Quoi vouloir à Rame? Petite Maîtresse demander Rame?

GENEVIÈVE. – Viens, viens, mon bon Rame; aide-nous à jouer. Jacques *l'est*; nous allons nous cacher dans le bois et les massifs et tu aideras Jacques à nous attraper.

RAME. – Moi content aider Moussu Jacques; moi courir fort.»

Louis, Georges, Hélène et Geneviève allèrent se cacher. Ils donnèrent le signal; Jacques et Rame partirent; bientôt on entendit des cris et des rires retentir dans le bois; on vit Jacques et Rame poursuivre leur gibier dans la prairie, puis rentrer dans le bois. Geneviève et Hélène, un peu favorisées par Rame, atteignirent le but. La poursuite dura longtemps pour les garçons; enfin Jacques réussit à saisir Louis pendant que Rame ramenait son prisonnier Georges.

Ils recommencèrent plusieurs fois ce jeu si amusant à la campagne quand il y a des prairies et des bois. L'heure les força de finir; M. Dormère appelait Georges et Jacques pour faire leurs préparatifs de départ. La voiture était avancée.

Ils rentrèrent haletants et fatigués; Mlle Primerose conseilla un ou deux petits verres de malaga ou de frontignan muscat avec des biscuits.

«Cela vous empêchera de prendre froid», dit-elle.

Le conseil fut trouvé excellent; chacun trempa deux ou trois biscuits dans les petits verres, qui pour les garçons furent remplis deux fois.

Ils se dirent tous adieu, Jacques avec un regret partagé par Geneviève et ses amis, car il devait passer les vacances chez ses parents. Les adieux de Georges furent plus gracieux que d'habitude; il les embrassa tous, y compris Mlle Primerose, et il daigna même faire un signe de tête à Rame. La voiture partit; Geneviève et ses amis rentrèrent pour se reposer jusqu'au dîner; ils jouèrent à des jeux tranquilles; ils dînèrent de bon appétit. À huit heures, la voiture de Mme de Saint-Aimar vint prendre ses enfants avec leur bonne; et Geneviève reprit le lendemain sa vie paisible et occupée.

XVI - Portrait de Rame. – L'habit rouge.

M. Dormère reprit, pour ne plus les perdre, sa froideur et son antipathie pour Geneviève. Il en voulait à Rame d'avoir apporté la lettre du Père Recteur, tout en comprenant l'injustice de ce sentiment. Rame aimait tendrement Geneviève, qui lui rendait son amitié, et M. Dormère s'en prenait à Geneviève de l'aversion de Rame contre Georges.

Bien des fois Mlle Primerose s'interposait, avec sa terrible franchise, entre Geneviève et son oncle qui la grondait sans cesse et ne lui accordait aucun plaisir, aucune distraction; il ne voulut même plus qu'elle dînât à table les jours où il y avait du monde; il lui défendit enfin de paraître au salon quand il y avait quelqu'un.

Mlle Primerose continuait l'éducation de Geneviève et tâchait de lui faire accepter sans trop de chagrin les fréquentes et injustes remontrances de son oncle, ainsi que la froideur qu'il lui témoignait de plus en plus.

Mlle Primerose acheva le portrait de Geneviève et entreprit celui de Rame peint à l'huile. Il était difficile de le faire poser convenablement, car il avait tellement envie de voir, qu'à chaque instant il quittait sa place pour juger de la ressemblance; le jour où elle couvrit de noir le visage et les mains, il se laissa aller à une joie si bruyante et si exaltée que Mlle Primerose fut obligée de le gronder sérieusement.

«Rame, si vous continuez à remuer et à rire aux éclats, je laisserai là ma peinture; je ne finirai pas votre portrait et vous resterez sans nez et avec les yeux pochés. Ce sera joli.»

RAME. – Oh! bonne Mam'selle; moi peux pas! Moi rire pas par méchanceté; moi si content! moi peux pas tenir la bouche fermée. Bien sûr, bonne Mam'selle, moi être bien sérieux. Moi voudrais tant voir comment Mam'selle fait yeux à Rame, et nez à Rame, et bouche à Rame.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais comment puis-je faire vos yeux, quand vous les roulez de tous côtés; le nez, quand vous tournez la tête à droite, à gauche; la bouche, quand vous parlez, quand vous montrez les dents en riant?

RAME. – Ça fait rien, Mam'selle; vous faire les dents; les dents à moi jolies, blanches.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous n'y entendez rien; taisez-vous, je ne vous demande que cela. Bien, ne bougez pas. Tenez-vous donc tranquille, je vous dis. Regardez-moi toujours: je fais les yeux.

Au bout de cinq minutes, Rame changea de position.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien! que faites-vous? Vous voilà tourné de l'autre côté.

RAME. – Ça fait rien. Moi fatigué; moi veux voir comme écrit petite Maîtresse.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais c'est impossible! Remettez-vous comme vous étiez.

RAME. – Pourquoi impossible? Moi pas changer tête, yeux, figure; moi toujours Rame.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Alors je ne ferai plus rien, si vous ne voulez pas m'écouter.

GENEVIÈVE. – Rame, reste tranquille; je t'en prie. Tu peux bien rester tranquille pendant une heure.

RAME. – Moi rester tranquille un an pour petite Maîtresse.

GENEVIÈVE, *riant*. – Merci, Rame; quand j'aurai fini mon devoir de calcul, je te le dirai; tu pourras voir et bouger; j'en ai pour une heure.

L'heure se passa merveilleusement; Rame ne bougea presque pas; sauf quelques petits sauts, quelques bâillements et mouvements nerveux, il posa très bien.

«C'est fini», dit enfin Geneviève.

D'un bond, Rame fut auprès de Mlle Primerose; il battit les mains, il rit aux éclats, il fit des pirouettes dans son admiration.

RAME. – Petite Maîtresse venir voir. Comme Rame joli! Comme Rame a beaux yeux; tout blanc, tout noir!

GENEVIÈVE. – À présent, va te reposer, mon pauvre Rame; va boire un verre de vin; pendant ce temps ma cousine me donnera un nouveau devoir à faire.

Rame sortit en gambadant.

Mlle Primerose se leva.

«Je vais me reposer aussi un instant. Je me suis tant dépêchée que j'en ai le poignet fatigué.»

Tous les jours les mêmes scènes recommençaient. Pourtant, lorsqu'au bout de cinq ou six jours la tête fut terminée, se détachant sur un beau ciel bleu sans nuages, Rame fut enchanté. Mais sa joie ne fut pas de longue durée. Il devint triste.

«Pauvre Rame!» s'écria-t-il.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pourquoi Pauvre Rame? Qu'y a-t-il encore?

RAME. – Pauvre Rame, pas d'habit. Tête coupée, pas de corps.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *riant*. – Mais, imbécile, tu ne comprends donc pas que je ferai le corps après avoir fini la tête? Tu n'as pas encore compris que je ne peux pas tout faire à la fois! Aujourd'hui je commencerai le cou et les épaules; demain je le finirai.

GENEVIÈVE. – Et tu auras un superbe habit. Comment le veux-tu?

RAME. – Moi veux rouge avec or, comme capitaine anglais.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais tu auras l'air d'un danseur de corde, mon brave homme.

RAME, avec *fierté*. – Rame pas danseur. Dans pays à Rame, grand chef mettre habit rouge avec or. Habit superbe! Grand chef tuer capitaine anglais et prendre habit. Rame veut habit comme grand chef.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien! tu l'auras, mon ami. Tu seras en grand chef comme celui de ton pays.

RAME. – Et moi envoyer portrait à pays, et tous croire Ramoramor grand chef à blancs.

GENEVIÈVE. – Et sais-tu ce que je ferai, Rame? Je demanderai à ma bonne de te faire un superbe habit rouge avec or, et tu le mettras les jours de grandes fêtes.

Pour le coup, Rame ne put contenir sa joie; il sauta, pirouetta, cria, chanta. Jamais on ne l'avait vu dans une joie pareille. Il courut chez Pélagie dans une si grande exaltation de bonheur, qu'elle le crut fou et qu'elle ne se rassura que lorsque Mlle Primerose et Geneviève lui eurent raconté ce qui s'était passé.

Rame, de son côté, annonça à toute la maison qu'il allait être grand chef tout rouge et or. Personne ne comprit ses explications entremêlées de bonds et de rires; mais il fit un tel tapage et tout le monde autour de lui riait si fort et l'interrogeait d'une façon si bruyante que M. Dormère, qui se promenait dans les environs, vint voir ce qui se passait dans la cuisine. Quand on lui eut appris la cause de ce bruit, il se mit à rire lui-même de la figure que ferait le nègre en grand chef de sauvages, et il monta chez Mlle Primerose pour avoir l'explication plus complète de la grande joie de Rame.

La première chose qu'il vit en entrant, ce fut le portrait du nègre.

M. DORMÈRE. – Qui est-ce qui a fait cela?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est moi, mon cousin, pour ne pas perdre l'habitude du pinceau.

M. DORMÈRE. – Mais c'est très bien. C'est frappant! Et c'est une fort belle peinture. Très belle, je vous assure. Je ne connais pas d'amateurs qui eussent pu si bien réussir. Je ne vous connaissais pas ce beau talent, ma cousine; je vous en fais mon sincère compliment. Comme c'est bien rendu! Et bien posé. Rien n'y manque.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Que l'habit, mon cousin. Figurez-vous que Rame a demandé et que je lui ai promis de l'habiller en rouge et or.

M. DORMÈRE. – C'est ce que j'ai appris en bas à la cuisine, où ils sont groupés autour de Rame qui saute et qui crie; à eux tous ils font un tapage infernal.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je n'ai jamais vu un homme si heureux! Il a manqué de nous étouffer dans un élan de joie.

M. DORMÈRE. – Je trouve seulement que Geneviève aurait dû me consulter avant de promettre à son nègre un vêtement aussi coûteux.

GENEVIÈVE. – Je vous demande bien pardon, mon oncle; c'est vrai; j'aurais dû vous en demander la permission; mais j'ai parlé sans réfléchir, et la grande joie de mon pauvre Rame m'a empêchée de sentir que j'avais eu tort.

M. DORMÈRE. – C'est ainsi que vous faites sans cesse des sottises; vous agissez et vous parlez toujours sans réflexion.

GENEVIÈVE, *timidement.* – Excusez-moi, je vous en prie, mon oncle; j'espère que vous voudrez bien m'accorder la permission que j'aurais dû vous demander plus tôt.

M. DORMÈRE. – Il faut bien que je l'accorde, à présent que toute la maison est instruite de votre générosité; au reste, je ne suis pas encore décidé, je vous donnerai demain ma réponse définitive.»

M. Dormère sortit, laissant Geneviève consternée et Mlle Primerose interdite.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien, voilà un fameux père Rabat-Joie! Est-il mauvais, cet homme-là! Il se plaît à te tourmenter, ma pauvre enfant. Je suis sûr qu'il ne te refusera pas; il ne peut pas te refuser. Il sait que je ne lui laisserais ni paix ni relâche tant qu'il vivrait, et que tout le monde saurait dans le voisinage qu'il a refusé à sa nièce Mlle Dormère, qui a soixante mille livres de rente en belles et bonnes terres, une dépense de trois cents francs au plus, pour récompenser le dévouement, les soins affectueux d'un ancien et fidèle serviteur de ses parents, qui le lui avaient recommandé en mourant. D'ailleurs, ma chère enfant, si ton oncle avait l'indignité de te refuser cette satisfaction, je payerais l'habit rouge de ma bourse.

GENEVIÈVE. – Oh! ma cousine, que vous êtes bonne! mille fois trop bonne pour moi. Aussi je ne puis vous dire combien je suis reconnaissante des bontés que vous me témoignez. Jamais je n'oublierai tout ce que je vous dois. Quant à mon oncle, il a raison de trouver que j'aurais dû lui demander la permission de faire une si grosse dépense avant de la promettre; j'ai eu tort, et il veut me le faire sentir.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Le reproche qu'il t'a adressé aurait suffi, ma chère petite; l'humble aveu que tu en as fait avec tant de douceur aurait dû le toucher. Et quant à moi, ne crains pas que cette dépense puisse me gêner. Sans avoir une fortune égale à la tienne, à la sienne, j'en ai assez pour que quelques centaines de francs ne puissent pas me gêner. Ainsi rassure-toi et n'y pense plus.»

Mlle Primerose embrassa Geneviève, qui lui rendit dix baisers pour un; elle reprit bientôt son calme et ses leçons.

XVII – Geneviève fortement attaquée, bien défendue

Le soir du même jour, Mlle Primerose était seule avec M. Dormère.

«Mon cousin, lui dit-elle, ce n'est pas sérieusement, je pense, que vous avez déclaré à Geneviève vouloir réfléchir au bel habit rouge qu'elle a promis à Rame?

M. DORMÈRE. – Très sérieusement, ma cousine; je ne veux pas que Geneviève se permette de pareils actes d'indépendance. Je suis son tuteur, elle ne doit faire aucune dépense sans mon autorisation. Cet habit est une sottise, un ridicule et une inutilité. Vous en conviendrez, je pense.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – D'abord, mon cher ami, ce n'est pas une sottise, c'est un témoignage de reconnaissance pour les services dévoués de ce fidèle serviteur. Ce n'est pas un ridicule, c'est une élégance permise à un nègre. Ce n'est pas une inutilité, car il n'est jamais inutile de procurer un vif plaisir à un excellent serviteur qui ne demande jamais rien et qui se dévoue du matin au soir au service de ses maîtres. — Vous êtes son tuteur, mais vous ne devez pas être son tyran. Vous ne pouvez pas exiger qu'à chaque dépense faite par elle ou pour elle, elle vienne vous en demander la permission. Avec la fortune qu'elle a et dont elle n'use jamais, vous devez avoir moins de répugnance à lui passer de rares et innocentes fantaisies.

M. DORMÈRE. – Ce qui veut dire que vous trouveriez un refus de ma part une tyrannie révoltante?

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *très vivement*. **–** Certainement, et plus que révoltante, coupable. Et sachez d'avance que si vous lui refusez cette dépense, elle sera faite tout de même, parce que ce sera moi qui la lui payerai. Et sachez bien aussi que tout le monde le saura, que je le raconterai à tous ceux qui vous connaissent; que vous êtes déjà fortement blâmé de votre sévérité à l'égard de cette malheureuse enfant. Tout le pays la connaît, tout le monde l'aime; elle est bonne, elle est pieuse, elle est douce, charitable, jolie, gracieuse, intelligente; elle a toutes les qualités que le père le plus exigeant serait heureux de trouver dans sa fille; vous seul restez froid, indifférent, aveugle devant tant de charmes. Si vous continuez ainsi, je vous préviens vous vous perdrez dans l'opinion de tous vos voisins et amis.

M. DORMÈRE. – Mon Dieu, ma cousine, quelle volubilité, quelle animation et quelle sévérité dans vos jugements! Vous faites d'une niaiserie une affaire importante.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Niaiserie pour vous, mais pas pour Geneviève, dont la vie d'enfant se compose de petites joies et de petits chagrins, petits pour nous, grands pour elle. En un mot, est-ce oui ou non? Décidez-vous, je lui ai promis la réponse demain matin.

M. DORMÈRE. – Oui, oui, cent fois oui! Si j'avais prévu cette grande colère et ces menaces bien inutiles, j'aurais commencé par consentir à tout. Vous êtes vraiment terrible dans vos mécontentements.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est ainsi que je suis, mon cher! Je prends tout vivement et je ne

ménage pas mes paroles, ce qui ne veut pas dire que je n'aime pas les gens.

M. DORMÈRE. – On peut dire, dans ce cas, que vous êtes une terrible amie.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Terrible peut-être, mais sincère et fidèle. Et à présent, allez vous coucher; je vais en faire autant; il est tard et j'ai beaucoup à faire. Adieu, mon cousin, bonne nuit. Je vous enverrai Geneviève demain.»

Mlle Primerose se retira.

M. Dormère était assez mécontent des reproches de Mlle Primerose; mais il sentit qu'ils étaient justes, et il résolut de changer de procédé quant aux dépenses de Geneviève.

Quand elle entra chez lui le lendemain, il lui parla le premier.

«Mlle Primerose m'a dit, Geneviève, que tu étais inquiète de mon consentement pour l'habit rouge de Rame. Rassure-toi, tu l'auras; et à l'avenir, pour t'éviter l'ennui de me demander des permissions, je donnerai à Pélagie dix mille francs par an pour ta dépense personnelle, pour Rame et Pélagie; tu t'arrangeras avec ta bonne pour tes charités, ta toilette, les gages de ta bonne, ceux de Rame et son habillement, tes livres, ta musique, toute ta dépense enfin.

GENEVIÈVE. – Je vous remercie bien, mon oncle; je vais le dire à Pélagie, qui sera bien contente ainsi que ma cousine.

M. DORMÈRE. – Oui, va, ma fille, et habitue-toi à avoir de l'ordre dans tes dépenses.»

Geneviève quitta son oncle en le remerciant, en lui promettant de ne faire aucune dépense déraisonnable, et alla faire part de cette généreuse décision de son oncle à Pélagie et à Mlle Primerose. Elles s'en réjouirent avec elle, et il fut décidé qu'on ferait venir tout de suite le tailleur pour le bel habit rouge de Rame.

XVIII- Portrait de Rame corrigé par Georges

Quand le temps des vacances arriva, M. Dormère revint à Plaisance avec Georges, les mains vides de prix, tandis que le père de Jacques l'emmenait chargé de lauriers; il avait eu des prix dans toutes les compositions, et il avait reçu les compliments et les éloges que méritaient son excellente conduite, son travail persévérant et son exacte obéissance. Cette année il revenait encore une fois l'un des meilleurs élèves de Vaugirard. Geneviève regretta que Georges ne fût pas comme Jacques, mais elle fit son possible pour lui faire le meilleur accueil. Elle lui fit voir ce qu'il ne connaissait pas, et entre autres choses le portrait achevé de Rame.

«Qu'est-ce que c'est que ce vêtement de paillasse?» dit Georges en éclatant de rire.

GENEVIÈVE, *embarrassée*. – C'est le bel habit de fête que mon oncle a bien voulu accorder à Rame; il est si heureux quand il le met, qu'il fait plaisir à voir.

GEORGES. – C'est un habit de bouffon, ma chère; je m'étonne que papa ait consenti à une chose aussi ridicule, et que ma cousine Primerose ait bien voulu le peindre ainsi costumé.

GENEVIÈVE. – Ma cousine a fait voir ce portrait à plusieurs personnes du voisinage. Elles l'ont trouvé très beau.

GEORGES. – Il est horrible, ridicule; s'il était à moi, je le couperais en morceaux immédiatement.

GENEVIÈVE. – Heureusement qu'il n'est pas à toi, mais à moi, car ma cousine a bien voulu me le donner.

GEORGES. – Beau trésor à conserver! Tiens, je m'en vais, il me fait mal au coeur à regarder.

Et il sortit de l'appartement.

Geneviève soupira. «Il est toujours le même, pensa-t-elle; il n'est pas meilleur qu'il n'était. Pourquoi ne ressemble-t-il pas au bon Jacques? Comme je serais heureuse! — Je vais passer de tristes vacances, je le crains bien.»

Elle avait raison, la pauvre enfant; il ne se passait pas de jour qu'elle n'eût à souffrir du mauvais coeur et du mauvais caractère de Georges. Il devenait plus malveillant et plus jaloux de jour en jour. Sans cesse il se plaignait à son père de Geneviève, de Pélagie, de Rame et même de Mlle Primerose qu'il détestait et qui lui disait ses vérités sans se gêner.

Quelques jours avant la fin des vacances, Georges refusa d'accompagner Mlle Primerose et Geneviève dans une promenade qu'elles allaient faire dans les champs. Rame devait les suivre, comme toujours. Un quart d'heure après leur départ, Georges entra sans bruit chez Mlle Primerose, retroussa ses manches, prit les pinceaux et la palette chargée de couleurs, grimpa sur une chaise et se mit à barbouiller le portrait de Rame, tout en parlant haut comme si le pauvre nègre pouvait l'entendre:

«Attends, coquin, dit-il, je vais te peindre, moi; je vais te faire des cornes comme à un diable que tu es. – Je vais te barbouiller ton habit de noir. – Là! te voilà bien maintenant! Tu ne seras plus fier et tu ne

danseras plus devant ton horrible portrait. – Je suis content d'avoir pu t'arranger ainsi. Il y avait longtemps que j'attendais le moment.»

À peine eut-il fini ce dernier mot, qu'il entendit un cri semblable à un rugissement. Il se retourna avec effroi: il n'y avait personne. Dans les premiers moments de sa frayeur il resta immobile, ne sachant d'où provenait ce cri terrible qui n'avait rien d'humain.

Il se dépêcha de tout mettre en place et il se sauva dans sa chambre, inquiet, écoutant les bruits du dehors. Une demi-heure se passa sans qu'il entendît rien d'alarmant. Enfin un cri suivi de plusieurs autres retentit dans le bois. Georges écoutait; les cris se rapprochaient, mais devenaient plus faibles. Enfin des voix confuses s'y mêlèrent; il distingua celle de Mlle Primerose couvrant celle plus douce de Geneviève. Il reconnut aussi la voix de Rame entrecoupée de gémissements. Tout s'apaisa en approchant du château; plusieurs personnes montèrent précipitamment l'escalier et se dirigèrent vers l'appartement de Mlle Primerose.

«Je suis perdu, se dit-il; quelqu'un m'aura vu et aura été avertir la grosse Primerose, la sotte Geneviève et cet imbécile de nègre. On n'a pas pu me reconnaître, j'espère. Quand je me suis retourné, il n'y avait plus personne. Je dirai que ce n'est pas moi. Ils croiront ce qu'ils voudront; je soutiendrai que je ne suis pas sorti de ma chambre. Vite un livre devant moi.»

En prenant le livre, il s'aperçut qu'il avait de la couleur aux mains; il se dépêcha de les savonner, de les brosser jusqu'à ce qu'il ne restât plus de traces de couleur. Mais... on ne pense pas à tout quand la conscience est troublée; il oublia de vider la cuvette colorée de rouge et de noir, et de retourner le bas de ses manches, qui avaient touché à la couleur et qui en avaient en dedans ainsi que les manches de sa chemise. Il reprit son livre et attendit.

Pendant qu'il préparait son mensonge en faisant disparaître les traces de sa méchanceté, Rame, car c'était lui qui avait surpris Georges et qui s'était enfui en poussant ce cri terrible, Rame sanglotait devant son portrait.

RAME. – Vous venir voir, Mam'selle Primerose, vous voir, petite Maîtresse: pauvre Rame diable, pauvre Rame des cornes, Rame plus habit rouge grand chef. Pauvre Rame! Rame mourir de chagrin!

Geneviève pleurait du désespoir de son pauvre Rame; Mlle Primerose était consternée.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tu es sûr que c'est Georges qui a fait cela? Tu l'as vu?

RAME. – Moi voir Moussu Georges monté sur chaise et faire noir habit. Moi pousser grand cri et courir chercher Mam'selle Primerose et petite Maîtresse. Quoi faire, bonne Mam'selle? Comment laver?

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *avec joie.* – Laver! la bonne idée! Vite, un torchon, de l'huile. Je vais tout raccommoder!

RAME. – Voilà torchon. Comment torchon raccommoder?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tu vas voir. Va vite demander à Pélagie trois vieux chiffons et de l'huile.

Mlle Primerose décrocha le tableau, le posa sur son chevalet et avec le torchon se mit à enlever la couleur encore toute fraîche du visage, puis de l'habit, et le tout reprit sa couleur; elle acheva le nettoyage avec les torchons et l'huile qu'apporta Rame. En un quart d'heure il ne restait rien des couleurs de Georges; et celles de dessous, qui étaient bien sèches, reparurent aussi belles qu'auparavant.

Rame témoigna sa joie en se jetant aux genoux de Mlle Primerose et en lui baisant les pieds. Geneviève était enchantée du bonheur de Rame et embrassait Mlle Primerose en la remerciant mille fois.

«À présent, dit Mlle Primerose, je vais me laver les mains; j'irai ensuite raconter à M. Dormère l'abominable méchanceté de son cher Georges, et nous verrons bien s'il osera la lui pardonner.»

Geneviève, cette fois, ne demanda pas grâce pour son cousin; elle avait été indignée du chagrin qu'il avait causé au pauvre Rame, et elle-même trouvait que Georges méritait une punition sévère.

XIX - Faiblesse paternelle

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *entrant chez M. Dormère.* – Eh bien! mon cousin, votre Georges vient de faire une jolie méchanceté.

M. DORMÈRE, *souriant*. – À Geneviève sans doute? Il lui a emmêlé un écheveau de laine ou déchiré une robe?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Non, je ne vous aurai pas dérangé pour si peu de chose; ce n'est pas à Geneviève qu'il a joué un tour abominable, mais à moi.

M. DORMÈRE. – À vous, ma cousine? Comment aurait-il osé? Il y a sans doute quelque erreur.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Aucune erreur n'est possible, Monsieur, et quant à oser, votre méchant Georges ose tout. Pourquoi n'oserait-il pas? Il sait qu'il n'y a rien à craindre.

M. DORMÈRE. – Mais qu'est-ce donc, ma cousine? Veuillez m'expliquer...

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ce sera facile à comprendre. Vous connaissez le portrait que j'ai fait de Rame?

M. DORMÈRE. – Certainement, et peint avec beaucoup de talent. Est-ce que Georges se serait permis de le blâmer?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ce ne serait pas un grand crime: d'abord il n'y connaît rien et son jugement m'importe peu: et puis chacun est libre d'avoir son goût.

M. DORMÈRE. – Mais qu'a donc fait Georges? Je ne devine pas en quoi il a pu vous fâcher à propos de ce portrait.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Il a imaginé d'abîmer mon travail qui représentait un homme qu'il déteste, qui appartenait à Geneviève qu'il cherche à chagriner de toutes façons, et qui était fait par moi qu'il n'aime pas davantage. M. Georges est monté sur une chaise après avoir pris ma palette, mes couleurs et mes pinceaux; il a barbouillé la figure de Rame, il lui a peint deux cornes sur la tête, il a couvert de noir son bel habit rouge; et pendant qu'il était à ce beau travail, il a été surpris par Rame, qui n'était pas sorti avec nous et qui l'a pris sur le fait; ainsi il ne pourra pas nier cette fois.

M. DORMÈRE, *irrité*. – Georges a fait cela? Rame est-il bien sûr que ce soit lui?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Puisqu'il l'a vu, de ses deux yeux vu! Rame a jeté un cri et il a couru dans le parc pour m'avertir; nous sommes revenues avec lui et nous avons tous vu ce que je viens

de vous dire.

M. DORMÈRE, *avec colère*. – C'est trop fort, en vérité! Ce n'est pas supportable. Où est-il?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je n'en sais rien: vous pensez bien que, se voyant découvert, il n'est pas resté là à m'attendre. Il se sera sauvé quelque part.

M. Dormère sortit de son cabinet, suivi de Mlle Primerose, et commença par entrer chez Georges, qu'il trouva, à sa grande surprise, endormi, la tête et les bras appuyés sur son livre.

«Georges!», s'écria M. Dormère.

Georges s'éveilla en sursaut, se frotta les yeux comme quelqu'un qui a peine à les ouvrir et répondit d'une voix endormie:

«Quoi, papa? Je dormais; j'étais fatigué de lire.»

M. DORMÈRE. – Pourquoi as-tu abîmé le portrait de Rame peint par ma cousine?

GEORGES. – Abîmé! le portrait de Rame! Moi? Comment? Quand?

M. DORMÈRE. – Tout à l'heure, Monsieur; et Rame vous a vu barbouillant ce portrait.

GEORGES. – Rame! Où donc? Je n'ai pas vu Rame. Je n'ai pas vu le portrait.

M. DORMÈRE. – Vous étiez chez Mlle Primerose quand Rame y est entré.

GEORGES. – Je n'ai pas été chez ma cousine; je ne comprends rien; je ne sais pas ce que vous voulez dire, papa.

M. Dormère commençait à douter et à regarder Mlle Primerose avec étonnement. La cousine, qui connaissait la fausseté de Georges, s'étonnait aussi, non pas de l'accusation, dont elle ne doutait pas, mais de l'impudence de Georges et du calme avec lequel il niait.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Comment, Georges, vous osez nier avec autant d'assurance ce que Rame vous a vu faire et ce que j'ai fait?

GEORGES. – Mais qu'est-ce qu'il m'a vu faire? C'est cela que je vous demande, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Il vous a vu, monté sur une chaise, barbouillant son portrait de noir et de rouge.

GEORGES. – Ah! par exemple! Il n'osera pas le répéter devant moi.

— C'est ce que nous allons voir, dit Mlle Primerose avec indignation.

Elle sortit précipitamment.

M. DORMÈRE, *serrant les deux mains de Georges*. – Georges, je t'en supplie, dis-moi la vérité; à moi seul; à moi ton père, qui t'aime, qui te croit, qui te pardonnera si tu avoues franchement ta faute, laquelle, au total, est plus une espièglerie qu'une méchanceté. Dis-moi, mon fils, est-ce Rame qui s'est trompé en croyant te reconnaître, ou si c'est toi qui me trompes en niant la vérité?

Georges eut un instant d'hésitation, il fut sur le point d'avouer sa faute, de se jeter au cou de son père dont la bonté le touchait.

GEORGES. – Papa, dit-il, papa, Rame..., Rame s'est trompé; il a pris un autre pour moi. Je vous jure que je ne l'ai pas vu depuis le déjeuner.

M. DORMÈRE. – Je te crois, mon ami, je te crois. J'entends ma cousine; je la détromperai, car elle est persuadée que c'est toi.

GEORGES. – Et chassez ce vilain Rame, mon cher papa, qui cherche toujours à me nuire près de vous.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Voici Rame que je vous amène, mon cousin. Interrogez-le vous-même; vous jugerez après.

M. DORMÈRE. – Rame, quand avez-vous vu Georges et qu'avez-vous vu?

RAME. – Moussu Dormère, moi entrer chez Mam'selle Primerose, moi voir Moussu Georges monté sur grande chaise rouge; lui tenir dans les mains pinceaux, palette à Mam'selle Primerose; moi voir pauvre Rame avec cornes, avec habit laid, noir; moi effrayé voir Rame diable, moi pousser grand cri, et moi courir vite chercher Mam'selle Primerose et petite Maîtresse. Voilà quoi voir Rame.

M. DORMÈRE. – Mon cher, Georges n'a pas bougé de sa chambre; vous vous êtes trompé, ce n'était pas Georges.

RAME. – Moi assure moi avoir vu Moussu Georges; moi jure c'était Moussu Georges. Lui faire Rame diable.

M. DORMÈRE. – Et moi je vous dis que vous êtes un menteur et que je ne crois pas un mot de ce que vous dites; et comme je ne veux pas que mon fils soit victime de votre méchanceté, je vous chasse de chez moi et je vous défends d'y jamais rentrer.

— Petite Maîtresse! petite Maîtresse! s'écria douloureusement le pauvre Rame; et il se jeta aux pieds de Mlle Primerose en implorant sa protection.

GEORGES, *triomphant*. – Et puis, papa, si j'avais peint tout cela, comme dit Rame, j'aurais de la couleur aux mains, et voyez les miennes; elles sont propres et sans couleur.

Rame restait atterré des paroles de M. Dormère et de l'impudence de Georges. Mlle Primerose n'était pas moins indignée, mais elle n'avait aucune preuve pour justifier le pauvre Rame et démontrer les mensonges de Georges. Se tournant de tous côtés pour trouver quelques traces de couleurs, elle aperçut la cuvette pleine d'eau rouge et noire.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Qu'est-ce que c'est? Il y a de la couleur dans cette eau sale.

Georges tressaillit et rougit, mais ne répondit pas. Mlle Primerose s'approcha de lui, saisit ses mains et, les regardant attentivement, elle aperçut sous les manches de la veste celles de la chemise qui étaient tachées de noir et de rouge. Elle retourna promptement les manches de drap: le dedans avait de la couleur rouge et noire toute fraîche, la chemise également.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Qu'est-ce que c'est, monsieur Dormère? Est-ce de la couleur? Qu'en pensez-vous?

M. Dormère, éclairé sur la vérité, repoussa rudement Georges, qui tomba dans un fauteuil en cachant son visage avec ses mains.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Parlez, monsieur Dormère, parlez. Lequel des deux mérite d'être chassé?

M. Dormère ne répondit pas d'abord, mais, sur l'insistance de Mlle Primerose qui tenait à ce que justice fût faite, il se leva; son visage pâle et altéré répondit par avance à l'interrogation de Mlle Primerose.

«Laissez-moi de grâce, dit-il, laissez-moi seul avec Georges. Reste, toi, continua-t-il en s'adressant à Georges qui cherchait à sortir. Mais, avant de laisser partir ta cousine et Rame, demande-leur pardon. Tout de suite. Obéis-moi. À genoux!» Et, appuyant ses mains sur les épaules de Georges, il le força à se mettre à genoux et à répéter les paroles d'excuses qui lui dictait son père.

«À présent, dit M. Dormère, laissez-moi, ma cousine, et emmenez votre pauvre Rame.»

S'approchant de Mlle Primerose, il lui dit très bas: «Je vous prie, ma chère cousine, de ne parler de tout cela à personne; et dites à Rame de ne pas en parler dans la maison.»

Mlle Primerose lui serra la main en signe d'assentiment et sortit avec Rame.

Quand M. Dormère resta seul avec Georges, il lui dit avec tristesse:

«Vois, Georges, ce que tu as amené par ton indigne conduite. Au lieu d'expier ta méchanceté par un aveu complet de ta faute, tu mens, tu laisses accuser un domestique auquel je suis forcé de te faire faire des excuses. Oh! Georges, quelle honte pour toi et pour moi! Crois-tu que je n'aie pas partagé ton humiliation? Pourquoi ne m'as-tu pas tout avoué quand je te l'ai demandé avec une tendresse qui aurait dû t'ôter toute crainte? Je ne peux plus te mettre en présence de Mlle Primerose et de Rame, ce malheureux Rame que tu voulais me faire chasser. Ce soir je t'emmène à Paris; nous irons achever les vacances chez un de mes oncles et tu iras continuer tes études à Arcueil, dans le collège des Pères Dominicains. Mais Georges, réfléchis sur ta conduite, et si tu veux que je te pardonne, promets-moi de ne plus me causer des chagrins qui me rendent si malheureux.»

GEORGES. – Oui, papa, je vous le promets; vous serez content de moi à l'avenir, croyez-le.

M. Dormère embrassa Georges, qui avait retrouvé son calme depuis qu'il se sentait délivré de la crainte d'une punition plus sévère qu'il savait avoir méritée.

Le reste de l'après-midi fut employé à tout préparer pour le départ. Vers cinq heures, la voiture, chargée de leurs malles, alla les attendre sur la grand-route; ils prirent le chemin de fer et arrivèrent à Paris deux heures après.

Vers l'heure du dîner, un domestique apporta une lettre pour Mlle Primerose.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – De qui cette lettre, Pierre?

PIERRE. – De Monsieur, qui m'a commandé de la remettre à Mademoiselle à six heures.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – De M. Dormère! Que peut-il avoir à m'écrire?

Mlle Primerose lut la lettre avec la plus grande surprise. Elle lui annonçait le départ, l'absence de Georges, son entrée au collège d'Arcueil et la résolution de M. Dormère de vivre seul à l'avenir. Il la

priait instamment de placer Geneviève dans un pensionnat dont il laissait le choix à sa cousine. Il ajoutait que Rame devait chercher à se pourvoir d'une place ou d'une occupation quelconque, car il ne rentrerait lui-même à Plaisance que lorsqu'il serait assuré de n'y plus trouver ceux qui avaient occasionné à son fils et à lui-même une humiliation qu'il ne pourrait jamais oublier.

XX - Plaisance devient désert

La lecture de cette lettre causa à Mlle Primerose une surprise et un mécontentement qu'elle se sentit le besoin impérieux de communiquer à quelqu'un; elle appela Geneviève et Pélagie.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien! chère petite, et vous, Pélagie, voilà du nouveau! Une nouvelle incroyable. Savez-vous la sottise que fait mon absurde cousin, le seigneur Dormère? Il est parti! parti avec son gredin de Georges.

PÉLAGIE. – Parti! Pour où donc? Et pourquoi?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Parti pour je ne sais où, ma chère. Et pourquoi? Il ne le dit pas, mais c'est pour son gredin de Georges, j'en suis sûre.

GENEVIÈVE. – Et quand mon oncle reviendra-t-il?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ah! voilà le plus abominable de l'affaire. Il reviendra quand moi, Pélagie, Geneviève et Rame aurons quitté la maison pour n'y plus revenir.

GENEVIÈVE. – Ah! mon Dieu! il me chasse? Il nous chasse tous? Et pourquoi? Qu'avons-nous fait?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Voilà ce que vous ne savez pas, pauvres infortunées, et ce que je sais, moi. Il nous chasse parce que Georges est, comme je l'ai dit, un gredin, un gueux fieffé, un abominable coquin.

GENEVIÈVE. – Mais qu'a fait Georges? Je ne comprends pas, moi.

PÉLAGIE. – Ni moi non plus; je n'y comprends pas un mot.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est que j'avais gardé le secret d'une scène terrible que nous avons eue chez Georges.

Mlle Primerose, enchantée de pouvoir se décharger d'un secret, raconta dans tous ses détails, avec les explications les plus accablantes pour Georges, toute la scène qui s'était passée à trois heures. Elle fit partager son indignation à Pélagie et même à Geneviève, que la douleur de Rame avait beaucoup affligée.

GENEVIÈVE, *pleurant*. – Mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous devenir, mon pauvre Rame, Pélagie et moi? Et vous, ma cousine, qui avez été si bonne pour moi, qui m'avez fait tant de bien, que j'aime tant, vous allez donc nous quitter? Je ne vous verrai plus?

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *d'un air décidé*. – Non, non, ma chère petite; sois tranquille; je te verrai, tu me verras, tu verras Rame et Pélagie. J'ai aussi mes petits projets, moi; et je vexerai ce

seigneur pacha qui veut nous vexer pour venger son cher fils de la honte qu'il s'est attirée par sa scélératesse. Ah! mon beau cousin; vous voulez nous punir, nous affliger tous du même coup de filet! Du tout, du tout. Je ne vous laisserai pas faire; je suis là, moi. Voici ce que je vais faire. Je vais prendre une maison à Auteuil, à la porte de Paris. Je vais m'y installer avec toi, Pélagie, Azéma et Rame. Tu iras en pensionnaire externe chez les Dames de l'Assomption; tu mangeras et tu coucheras chez moi; tu seras tranquille, heureuse. Ton oncle enragera, et je me moquerai de lui, je ne perdrai pas une occasion de le faire enrager.

GENEVIÈVE, *l'embrassant.* – Merci, ma bonne cousine, de votre bonne pensée; mais mon oncle le voudra-t-il?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Il faudra bien qu'il le veuille; j'ai sa lettre qui m'autorise à faire de toi ce que je voudrai. Et je veux cela, moi; il ne peut pas m'en empêcher.

PÉLAGIE. – Mais, Mademoiselle, permettez-moi de vous faire observer que ce sera un établissement bien cher; votre fortune pourra-t-elle suffire à la dépense?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Soyez tranquille là-dessus, ma bonne Pélagie; d'abord, j'ai vingt mille livres de rente à moi; et puis, ne doit-il pas payer, lui, l'entretien de sa pupille? Je lui ferai payer quinze mille francs par an pour elle et ses gens; et nous verrons s'il osera les refuser, avec la fortune qu'elle possède. Je suis contente d'avoir trouvé cela, Azéma. Azéma, venez vite!

Azéma entra.

«Que veut Mademoiselle?»

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je veux, ma chère, que vous alliez demain matin à Paris. Vous irez à Auteuil; vous courrez toutes les rues qui se trouvent près du couvent de l'Assomption; vous entrerez dans toutes les maisons à louer. Il m'en faut une qui puisse contenir une dame avec une petite fille de dix à douze ans, une bonne, une femme de chambre et un domestique, il faut une salle à manger, un salon, des chambres à coucher, une salle d'étude et le reste. Vous comprenez?

AZÉMA. – Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Si vous trouvez une maison avec un jardin, ce sera mieux.

AZÉMA. – Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Il faut une cuisine, une antichambre, cave à vin, cave à bois, grenier. Vous comprenez?

AZÉMA. – Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est bien, vous prendrez le chemin de fer de sept heures, demain matin; vous reviendrez le soir; plus tôt, si vous avez trouvé ce que je vous demande. Vous comprenez?

AZÉMA. – Ce n'est pas difficile à comprendre, Mademoiselle; à moins d'être une idiote, ce que je ne

suis pas, Dieu merci.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous pourriez vous dispenser de dire tant de paroles inutiles. Un «oui, Mademoiselle» aurait suffi. Mais je ne peux pas vous corriger de cette mauvaise habitude de parler, parler toujours, dire cent paroles pour une.

AZEMA. – Mais je ne parle pas comme dit Mademoiselle. D'abord cela me serait difficile, car c'est Mademoiselle qui a toujours la parole; c'est à peine si je puis placer un mot.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Peut-on s'abuser à ce point! Moi qui ne parle presque pas, au point que je me reproche souvent de ne pas assez parler.

AZEMA. – Mademoiselle peut avoir la conscience tranquille sur ce point; elle parle assez, Dieu merci!

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous devenez impertinente, Azéma. Voilà ce que c'est que de trop parler; on finit toujours par dire des sottises. Comme il est vrai qu'on ne connaît jamais assez ses défauts!»

Azéma n'osa pas répliquer; elle quitta la chambre. Mlle Primerose expliqua plus longuement ses intentions à Geneviève et à Pélagie, qui chercha vainement à placer quelques mots. Mlle Primerose, excitée par l'irritation qu'elle éprouvait de la conduite de M. Dormère, parla jusqu'au dîner, qui vint heureusement interrompre le bavardage de cette excellente mais bizarre personne.

XXI - Années de pensionnat et de collège

Le projet de Mlle Primerose s'exécuta heureusement; elle alla voir une maison que lui indiqua Azéma et qui se trouvait tout près de l'Assomption; les dames du pensionnat consentirent à recevoir Mlle Dormère en externe avec la modification du repas de midi. Geneviève devait arriver à huit heures du matin et ne rentrer chez sa cousine qu'à six heures pour dîner; elle jouissait ainsi des récréations avec ses compagnes. Rame ou Pélagie la menaient et la ramenaient; Pélagie était chargée de faire la cuisine.

Geneviève se trouvait parfaitement heureuse. Mademoiselle Primerose la menait chez son oncle une ou deux fois par mois; elle y rencontrait quelquefois Jacques, qui la voyait aussi chez elle à Auteuil, mais pas Georges, dont les jours de sortie ne s'accordaient pas avec les siens; ni l'un ni l'autre ne le regrettèrent.

Pendant les sept années que Geneviève passa au couvent, elle n'alla pas une seule fois passer les vacances à Plaisance; son oncle menait Georges aux eaux et chez des parents ou des amis. Tous les ans Geneviève allait avec Mlle Primerose, Rame et Pélagie, soit aux bains de mer, soit en Suisse, près de Genève, où Mlle Primerose avait une vieille tante qui l'aimait beaucoup et qui avait pris Geneviève en grande amitié.

Georges pendant ce temps devenait de plus en plus paresseux, insubordonné et méchant. La première communion, qui avait donné à Geneviève une bonne et solide piété, n'avait produit aucun effet sur le coeur et l'âme de Georges. Quand il quitta son collège d'Arcueil à l'âge de dix-huit ans, son père l'établit à Paris pour achever ses études. Il profita de sa liberté non pour travailler, mais pour dépenser de l'argent et faire des sottises; il allait souvent au spectacle, il donnait à ses amis des déjeuners et des dîners aux restaurants les plus élégants; il devenait enfin un dépensier et un mauvais sujet. Malgré les libéralités de son père, il avait des dettes qu'il n'osait pas avouer.

La conduite de Jacques avait été bien différente. Après avoir brillamment fait ses classes au collège de Vaugirard, il travailla avec la même ardeur à passer son examen de bachelier; il fut reçu avec distinction. Il fit ensuite son droit, passa de brillants examens et fut reçu docteur ès lettres.

Pendant ces dix années il ne négligea jamais sa petite cousine et amie Geneviève et Mlle Primerose. Au collège il trouvait toujours le temps, à chaque sortie, d'aller passer une heure ou deux avec elles. Et quand il quitta le collège et qu'il eut plus de liberté, il ne passait jamais plus de deux jours sans aller les voir, et il leur consacrait toujours la journée du dimanche; de sorte l'amitié des deux enfants ne subit aucune interruption et devint une amitié fraternelle des plus tendres.

Quant à Georges, il n'avait pas vu Geneviève depuis les dix années qu'ils s'étaient séparés à Plaisance; elle avait dix-huit ans, et depuis deux ans elle avait quitté le couvent.

Au bout de ce temps M. Dormère engagea Mlle Primerose et Geneviève à venir passer un mois ou deux à Plaisance.

«Georges y sera aussi, dit-il; vous referez connaissance. Te voilà tout à fait jeune personne, Geneviève; Georges a vingt-trois ans; il n'y a plus à craindre les querelles d'autrefois.»

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Nous acceptons avec plaisir, mon cousin. Geneviève désire beaucoup se retrouver à Plaisance; elle sera fort contente d'y trouver son cousin. Mais, mon cousin, j'ai une demande à vous faire.

M. DORMÈRE. – Elle est accordée d'avance, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Permettez-moi d'amener Rame et Pélagie pour notre service particulier.

M. DORMÈRE, *souriant*. – Mais cela va sans dire, ma cousine; le pauvre Rame peut-il vivre sans «petite Maîtresse»?

On convint d'arriver à Plaisance huit jours après le commencement des vacances, quand Georges serait libéré de ses cours. Geneviève se réjouit beaucoup de l'invitation de son oncle et attendit avec impatience le jour du départ. Rame fut enchanté de se retrouver à Plaisance avec Geneviève, qu'il n'appelait plus *petite Maîtresse,* mais *jeune Maîtresse* ou *jolie Maîtresse.* Geneviève lui avait défendu de l'appeler *jolie Maîtresse*, mais pour la première fois il refusa de lui obéir.

RAME. – Bonne petite Maîtresse, laisser Rame dire *jolie Maîtresse*; vous si jolie! Tour le monde dire: Oh! la jolie mam'selle! oh! Rame heureux avoir si jolie Maîtresse. Rame fier, Rame content dire: jolie Maîtresse.

GENEVIÈVE. – Fais comme tu voudras, mon pauvre Rame; mais c'est ridicule, je t'assure.

RAME. – Quoi ça fait à Rame? Moi rire de moqueur ridicule. Moi dire: jolie Maîtresse.

Tout ce que put obtenir Geneviève fut que Rame ne l'appellerait pas jolie Maîtresse en lui parlant à elle-même ou en sa présence.

Quand Geneviève et Mlle Primerose arrivèrent à la station de Plaisance, elles trouvèrent M. Dormère qui les attendait à la gare avec sa voiture; elles furent très sensibles à cette attention, et l'en remercièrent.

M. DORMÈRE. – C'est bien naturel que je vienne vous chercher moi-même pour vous réinstaller chez moi. Georges vous attend à la maison.

GENEVIÈVE. – Je serais bien contente de le revoir, mon oncle; il y a si longtemps que je ne l'ai vu.

M. DORMÈRE. – Lui aussi attend ton arrivée avec impatience.

Peu d'instants après, elles descendirent de voiture; Georges n'y était pas. M. Dormère en fut contrarié.

«Où peut-il être?» dit-il avec un peu d'humeur.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mon cher ami, est-ce qu'on sait jamais où sont les jeunes gens? Ils sont toujours où ils ne doivent pas être. Comment vouliez-vous que Georges nous attendît à la porte, planté là, comme une borne? Laissez-le donc faire à sa fantaisie, nous le retrouverons tout à l'heure.

GENEVIÈVE. – Et c'est pour le mieux, mon oncle; nous sommes couvertes de poussière, et si vous permettez, nous monterons chez nous pour nous arranger.

M. DORMÈRE. – *l'embrassant.* Va, ma fille, tu as peut-être raison; un peu de coquetterie féminine ne

sied pas mal à une jeune personne.

GENEVIÈVE. – Oh! mon oncle, ce n'est pas par coquetterie ce que j'en dis. Mais je n'aime pas être couverte de fumée de charbon et de poussière.

M. DORMÈRE. – Tu as raison, je te le répète; je vais à la recherche de Georges.»

Pendant que ces dames prenaient le chemin connu de leur appartement et que Pélagie et Rame défaisaient leurs paquets, M. Dormère se mit à la recherche de Georges, qu'il trouva finissant sa toilette dans sa chambre.

M. DORMÈRE. – Que fais-tu donc, Georges? Mlle Primerose et Geneviève sont arrivées; j'avais annoncé que tu les attendais avec impatience, et, au lieu de te trouver au perron, je te trouve faisant ta toilette.

GEORGES. – C'est pour me présenter avec tous mes avantages, mon père. Je ne vois pas pourquoi je me serais assommé à faire le pied de grue devant le perron comme un suisse qui garde la porte. J'aurai tout le temps de les voir pendant les deux mois qu'elles doivent passer ici.

M. DORMÈRE. – Si tu n'es pas plus galant que cela, mon ami, tu feras manquer mes projets.

GEORGES. – Ah! vous avez des projets? Quels sont-ils? Vous ne m'en aviez rien dit.

M. DORMÈRE. – Et je ne t'en aurais pas parlé encore, si je ne voyais que tu commences mal et que tu ne comprends pas de quelle importance sont les premières impressions.

GEORGES. – Mais c'est, au contraire, pour que la première impression soit bonne, que je me fais beau pour les éblouir.

M. DORMÈRE. – D'abord tu n'as pas besoin de te faire beau; tu sais très bien que tu es beau naturellement. Geneviève, qui ne t'a pas vu depuis dix ans, te trouvera certainement très beau; mais il s'agit d'être, en même temps, aimable, empressé…

GEORGES. – Ah! c'est Geneviève qu'il s'agit d'éblouir? Pourquoi cela?

M. DORMÈRE. – Parce que mon projet est de te faire épouser Geneviève, qui est un superbe parti.

GEORGES. – Est-elle jolie, agréable, distinguée?

M. DORMÈRE. – Elle est très jolie, pleine de charme et de distinction.

GEORGES. – Comment est-elle? Grande, petite, maigre, grasse, blonde ou brune?

M. DORMÈRE. – Elle est grande, mince, élancée; elle a l'embonpoint nécessaire pour être très bien; elle a des cheveux blond cendré, pas trop blonds, sur la limite du châtain clair; elle a de grands yeux bleu foncé, charmants, doux, vifs et intelligents; des traits fins, un teint charmant, légèrement coloré, de petits

pieds, de petites mains blanches et fines, une tournure distinguée; enfin dans toute sa personne il y a un charme, une grâce, une élégance qui en font une des plus charmantes femmes que j'aie jamais vues.

GEORGES. – Quel portrait séduisant! Et quelle fortune a-t-elle?

M. DORMÈRE. – Ses parents lui ont laissé soixante mille livres de rente; depuis je l'ai augmentée de quatre cent mille francs, en plaçant ses revenus.

GEORGES. – Elle a vécu à vos crochets tout ce temps-là?

M. DORMÈRE. – Non, je donnais pour son éducation quinze mille francs par an sur ses revenus.

GEORGES. – Au fait, c'est un joli parti; il vaut la peine qu'on s'en occupe un peu.

M. DORMÈRE. – Mais tu comprends que pour la faire consentir à t'épouser, il faut lui plaire; et que si tu la négliges, tu ne lui plairas pas. N'oublie pas, mon ami, que tu as bien des choses de ton enfance à lui faire oublier ou du moins pardonner.

GEORGES. – Quant à cela, je ne suis pas inquiet; elle est bonne et douce; je suis sûr qu'elle a déjà tout oublié et depuis longtemps.

M. DORMÈRE. – Ne t'y fie pas trop, mon ami; les impressions d'enfance s'effacent difficilement et celles que tu lui as laissées ne doivent pas t'être favorables.

GEORGES. – C'est bon, c'est bon. Soyez tranquille, mon père; quand elle me verra, ses impressions changeront, j'en réponds.

XXII - Georges et Geneviève

Georges avait terminé sa toilette; il se regardait avec complaisance dans son armoire à glace, et son air satisfait laissait voir qu'il était sûr de son succès.

Il quitta son père, qui lui avait recommandé d'être aimable et empressé auprès de sa cousine, pour aller chez Geneviève; il frappa à la porte; une voix douce lui dit: «Entrez».

GENEVIÈVE, *courant à lui*. – C'est toi, Georges? Je suis contente de te revoir! Il y a si longtemps!

Georges l'embrassa à plusieurs reprises avant de parler. Il semblait ému.

GEORGES. – Geneviève! Ma cousine, ma soeur, avec quel bonheur je te retrouve! J'ai tant pensé à toi! Je suis si heureux de notre réunion!

Il s'arrêta, regarda autour de lui et continua d'un air pénétré.

«Cette chambre me rappelle des souvenirs bien pénibles. C'est ici que j'ai commis une action dont le souvenir et la honte m'ont si longtemps poursuivi. Je sentais si bien que j'avais mérité ton mépris!»

GENEVIÈVE. – Comment! tu y penses encore depuis tant d'années? Quelle folie, Georges! Crois-tu que je te juge sur les actes de ton enfance, que j'aie pu t'en conserver de la rancune? Tout cela me revient comme un rêve. Il faut que tu l'oublies comme moi et que nous commencions une nouvelle vie d'amitié sans nous souvenir du temps de notre enfance.

Mlle Primerose entra; Georges s'avança vivement vers elle et l'embrassa avec tendresse.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *étonnée*. – Tu m'aimes donc, toi? Je croyais que tu me détestais toujours.

GEORGES, *avec animation*. – Moi, vous détester? Ah! ma cousine, ne me jugez pas d'après mon triste passé; depuis des années je désire vous revoir, vous renouveler volontairement les excuses que mon père m'a forcé de vous faire la dernière fois que je vous ai vue; j'attendais avec impatience le jour où nous nous retrouverions dans cette même demeure où vous m'avez connu si méchant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *froidement*. – Tout cela est très bien, mon ami. Mais pourquoi alors n'es-tu pas venu me voir à Auteuil?

GEORGES. – Hélas! ma cousine, mes journées étaient si occupées; des cours à suivre, des examens à préparer; il ne restait plus de temps pour mes amis.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *d'un ton moqueur*. – Laisse donc! Crois-tu que j'ignore tes déjeuners, tes dîners fins, tes spectacles, tes parties de plaisir? Voyons, finissons cette comédie; je n'ai pas dix-huit ans comme Geneviève; ne joue pas l'attendrissement, le repentir. Je devine ce que tu veux; tu ne l'auras pas, c'est moi qui te le dis. Laisse-nous finir nos petits arrangements; nous irons te rejoindre au salon à l'heure du dîner.

Georges ne répondit pas et sortit fort irrité contre la cousine Primerose, qui lui inspirait la même antipathie que dans son enfance.

«Si on pouvait l'éloigner, pensa-t-il, la faire partir! Cette vieille folle dérangera les projets de mon père, et je n'aurai pas Geneviève. Et cette petite sotte qui ne me défend pas, qui ne dit pas un mot en ma faveur! Mais elle est jolie, très jolie; elle a quatre-vingt mille livres de rente; il faut absolument qu'elle consente à devenir Mme Dormère.»

Georges alla raconter à son père son insuccès près de Mlle Primerose.

«Figurez-vous, mon père, dit-il en terminant son récit, qu'elle a eu la méchanceté de rappeler le mauvais tour que je lui ai joué en barbouillant le portrait de son horrible nègre. Je ne savais quelle contenance tenir. C'est désagréable cela.»

M. DORMÈRE. – Et Geneviève, comment t'a-t-elle reçu?

GEORGES. – Très bien, très amicalement; elle ne pense à rien, elle: elle a tout oublié.

M. DORMÈRE. – C'est l'important. Sois aimable pour elle: elle t'aimera.

GEORGES. – Je ne demande pas mieux, moi. Mais si jamais je l'épouse, je mets à la porte cette vieille cousine, et je défendrai à Geneviève de la voir.

M. DORMÈRE. – Nous n'en sommes pas encore là, mon ami. Commence par plaire à la petite.

GEORGES. – Je ferai mon possible; vous pouvez y compter. Elles vont descendre; l'heure du dîner approche.

M. Dormère et son fils passèrent au salon, où ils attendirent ces dames.

Au premier coup de cloche, Mlle Primerose et Geneviève descendirent. Après avoir dit quelques mots à son oncle, Geneviève s'approcha de Georges, qui se tenait un peu à l'écart en examinant attentivement sa cousine.

GENEVIÈVE. – Tu as perdu l'habitude des accès de franchise de notre cousine, mon pauvre Georges; tu as l'air un peu préoccupé; ne lui garde pas rancune, je t'en prie, et surtout ne pense pas que je partage ses ressentiments sur ton long oubli. C'était tout naturel; nous vivions si séparés; moi petite fille, toi jeune homme déjà et occupé d'études sérieuses.

GEORGES. – Je te remercie de me rassurer sur tes sentiments à mon égard; mais ce n'était pas à ma cousine Primerose que je pensais. C'est à toi dont j'admirais la grâce, l'élégance, la distinction. Je ne t'avais pas bien vue ce matin, tant j'étais saisi; à présent que je te vois mieux, je comprends qu'on ne se lasse pas de te voir et de t'entendre. Jusqu'au charme de la voix, tout y est.

GENEVIÈVE, *sérieusement*. – Georges, ne dis pas de ces folies dont je n'ai pas l'habitude et qui me déplaisent.

GEORGES. – Pourquoi te déplaisent-elles?

GENEVIÈVE. – Parce que je n'aime pas l'exagération, même quand elle est à mon profit. Ne sois pas

comme un *monsieur* avec une *demoiselle* étrangère; soyons comme des anciens quoique jeunes amis, sans cérémonie comme on doit l'être entre frère et soeur.

GEORGES. – Puisque tu le veux, je tâcherai; mais tu ne me défends pas de te regarder?

GENEVIÈVE. – Oh! quant à cela, tant que tu voudras: cela ne me fait rien du tout.

GEORGES. – Et tu me permettras d'aller chez toi, de causer avec toi, toutes les fois que je pourrai me reposer de mon travail?

GENEVIÈVE. – Tant que tu voudras, mon ami, comme du temps de notre enfance. Je ne me gêne pas avec toi; si j'ai à lire, ou à écrire, ou à peindre, tu ne me dérangeras en aucune façon.

GEORGES. – Il est sans doute allé faire voir à ma cousine Primerose les changements qu'il a faits à son cabinet de travail, qui n'est plus dans sa bibliothèque.

GENEVIÈVE. – Ah! Où est-il à présent?

GEORGES. – À côté, dans ce qui faisait ma chambre.

GENEVIÈVE. – Et toi, où es-tu?

GEORGES. – Dans un appartement qu'il a fait arranger pour moi dans l'ancienne serre, qui touchait à la bibliothèque.

GENEVIÈVE. – Je n'ai encore rien vu de tout cela; après dîner, nous irons nous promener et voir les changements dont tu parles.

GEORGES. – Je suis à tes ordres, quand et comme tu voudras.»

Le dîner fut annoncé. M. Dormère et Mlle Primerose rentrèrent dans le salon et on se mit à table. Geneviève fut très gaie, très animée; elle avait perdu la crainte que lui donnait jadis la présence de son oncle. M. Dormère était émerveillé de l'esprit, de l'amabilité de sa nièce, dans laquelle il cherchait vainement la petite fille craintive et la pensionnaire timide d'autrefois; il la trouvait charmante, et il était heureux de penser que cette jeune personne accomplie serait un jour sa belle-fille.

Mlle Primerose était contente du succès qu'obtenait sa jeune cousine, qu'elle avait si bien dirigée et qui lui devait une grande partie de ce qu'elle était. Georges parlait peu; il redoutait les railleries et la clairvoyance de Mlle Primerose et se contentait de ne pas quitter Geneviève des yeux et d'applaudir à toutes ses paroles.

Après dîner, on fit une longue promenade, après laquelle Mlle Primerose fit la partie de piquet avec M. Dormère, pendant que Geneviève crayonnait dans son album, tout en causant avec Georges.

«Sais-tu dessiner?» lui demanda-t-elle.

GEORGES. – Non, pas beaucoup; assez pour faire des figures d'algèbre et de mathématiques et pour lever un plan.

GENEVIÈVE. – Mais c'est très utile cela. Aimes-tu la musique? Joues-tu d'un instrument quelconque?

GEORGES. – Non, je n'ai jamais eu le temps de me laisser aller à mon attrait pour la musique.

GENEVIÈVE. – C'est dommage! La musique est une bien agréable distraction.

La soirée se passa ainsi sans ennui; les jours suivants furent variés par quelques voisins que M. Dormère avait invités pour leur présenter sa nièce. Mme de Saint-Aimar fut la première à accourir avec Hélène et Louis; les amis d'enfance se revirent avec joie; Mme de Saint-Aimar fit mille compliments à M. Dormère et à son ancienne amie Cunégonde Primerose de la beauté, de la grâce, du charme de Geneviève.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – En vérité, monsieur Dormère, vous devez être fier de votre nièce, et toi, Cunégonde, de ton élève, car c'est toi qui l'as élevée.

Mademoiselle Primerose, *gaiement*.

Oui, c'est bien moi, et moi seule. Sans moi mon cousin aurait eu une petite pensionnaire gauche, timide, ignorante; car vous vous rappelez, mon cher, qu'elle ne savait rien que lire, un peu écrire et compter jusqu'à cent quand vous me l'avez donnée. *Donnée* est le mot, car il ne s'en est pas plus occupé que d'un vieux chien. Ah! mais il n'y a pas à froncer les sourcils! C'est comme je vous le dis. Osez nier que c'est moi qui l'ai débrouillée, que c'est moi qui ai inventé de m'établir à Auteuil, de la mettre demi-pensionnaire à l'Assomption, de lui donner de bons maîtres de musique, de dessin, de littérature, d'allemand, d'italien. C'est-il vrai cela, mon beau cousin? Dites.

M. DORMÈRE. – Très vrai, ma cousine, très vrai; je ne l'ai jamais contesté. Je n'aurais certainement pas si bien réussi, et je conviens avec grande reconnaissance et satisfaction que vous avez fait une oeuvre admirable.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Avec l'aide du bon Dieu et de Geneviève elle-même, qui avait une riche nature: esprit, bonté, douceur, elle avait tout. Je n'ai eu qu'à développer et entretenir.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Et la beauté que tu oublies, Cunégonde?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Oh! la beauté est agréable, mais ce n'est pas elle qui fait le bonheur.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Et maintenant qu'elle a dix-huit ans, pensez-vous à la marier, monsieur Dormère?

M. DORMÈRE. – Non, pas encore; dans un an ou deux.

Mme de Saint-Aimar parut satisfaite de cette réponse; elle avait depuis dix ans songé à marier Louis avec Geneviève et Hélène avec Georges.

M. Dormère sortit un instant pour donner des ordres à quelqu'un qui l'attendait; les deux amies restèrent seules.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Cunégonde, tâche de faire rencontrer le plus souvent possible Geneviève avec Louis: je voudrais tant qu'elle devînt ma belle-fille! elle est charmante, très riche; ce

serait un excellent mariage pour Louis.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Il faut que ces choses viennent toutes seules, Cornélie; je sais que depuis leur enfance tu entretiens ce projet. Et un autre aussi pour Hélène et Georges; mais si tu pousses à la roue, tu feras manquer les deux.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Qui t'a dit que j'y songe depuis longtemps et que j'y pousse maladroitement? C'est une pensée qui m'est venue en retrouvant Geneviève si charmante.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ta, ta, ta, je te connais et je t'ai devinée depuis des années.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Et au lieu d'y aider, tu vas contrarier mon projet?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne contrarierai rien du tout, ma chère; Louis est un charmant jeune homme, et je serais très heureuse de lui voir épouser Geneviève. Mais d'autres ont aussi des projets, et ceux-là, par exemple, je n'y aiderai pas, au contraire.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Qui donc? Est-ce que quelqu'un se présente?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Personne ne se présente encore, mais on prépare l'affaire.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Qui donc et avec qui? Pense donc que je suis ta plus ancienne amie; tu peux bien me confier ce que tu en sais.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Écoute; mais promets-moi le secret le plus absolu.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Je te le jure.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien! apprends que M. Dormère garde Geneviève pour Georges.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Georges! son cousin germain! qu'elle ne pouvait souffrir, à cause de ses méchancetés! Georges dont tu m'as dit un mal sérieux et qui, m'a-t-on dit, fait sottises sur sottises depuis qu'il a quitté le collège.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tout cela n'empêche pas que le père, qui est resté aveugle sur le compte de son fils, et qui sait que Geneviève a une fortune considérable, qu'elle fera un très bel effet dans sa maison comme sa belle-fille, ne soit très décidé à ne la marier qu'avec Georges et qu'il refusera son consentement pour tout autre mariage.

MADAME DE SAINT-AIMAR. – Mais si Geneviève refuse Georges? Si elle aime mon fils, il faudra bien que M. Dormère consente. Et dans tous les cas, quand elle aura vingt et un ans, elle épousera qui elle voudra.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je t'ai prévenue, n'est-ce pas? Fais maintenant comme tu voudras,

mais prends garde de risquer le bonheur du pauvre Louis. Ne lui en parle pas, c'est plus sage, et cela n'empêchera pas ce qui doit arriver.

Mme de Saint-Aimar ne répondit pas; elle resta pensive et garda son idée, tout en retardant l'exécution.

XXIII - Événement fatal

Quinze jours se passèrent sans aucun changement dans aucune des situations; seulement Geneviève, ennuyée des assiduités de Georges et des compliments exagérés qu'il lui adressait, commença à l'éviter autant qu'elle le pouvait sans blesser son oncle ni Georges lui-même. Elle témoignait au contraire une grande tendresse à M. Dormère et cherchait à se rendre aussi utile que possible.

Un jour qu'il parlait de mettre de l'ordre dans sa bibliothèque et de la fatigue que lui causait ce travail, auquel Georges avait refusé de prendre part, elle proposa à son oncle de l'aider. M. Dormère accepta son offre avec plaisir. Ils commencèrent à ranger les livres d'après une nouvelle nomenclature. La bibliothèque contenait cinq à six mille volumes. Ils occupaient à peu près la moitié de la pièce, et ils en étaient séparés par des arcades formées par quatre grosses colonnes; les premières colonnes de chaque bout étaient appliquées contre le mur, qui formait encore un renfoncement d'un mètre au moins, de sorte qu'une personne qui rangeait les livres dans ces compartiments s'y trouvait complètement masquée.

Un matin, M. Dormère et Geneviève travaillaient activement à changer de tablettes les volumes mal placés. M. Dormère lisait les noms de ces volumes et les présentait à Geneviève, qui les rangeait dans le renfoncement un peu obscur, à un des bouts de la bibliothèque, lorsqu'on frappa à la porte; M. Dormère l'ouvrit et vit entrer le clerc de son notaire.

LE CLERC. – Je vous apporte, Monsieur, les vingt-cinq mille francs que vous avez demandés à M. Merville.

M. DORMÈRE. – Ah! très bien; je les attendais pour payer la bâtisse que j'ai fait faire l'année dernière pour mon fils. Veuillez compter les billets que je recevrai et dont j'ai le reçu tout préparé. Pardon si je vous reçois en homme pressé; je le suis en effet, parce que j'ai un travail à finir.

Le clerc de notaire tira de son portefeuille les billets de banque; ils étaient en deux paquets de dix et un de cinq; il les remit à M. Dormère, qui lui en donna le reçu sans les avoir recomptés, le salua et sortit. M. Dormère déposa le paquet sur le bureau et reprit son travail avec Geneviève, qui attendait dans son renfoncement. Ils rangèrent encore pendant une demi-heure.

Un domestique vint frapper à la porte.

M. DORMÈRE. – Qu'est-ce que c'est? Entrez.

LE DOMESTIQUE. – La note du menuisier; il attend dans le vestibule la réponse de Monsieur.

M. DORMÈRE. – Donnez. – (M. Dormère examina la note.)

Faites-le passer dans mon cabinet. Je vais lui parler.

Le domestique sortit.

M. DORMÈRE. – Geneviève, je te laisse; il faut que je revoie cette note avec le menuisier; il me porte des prix exorbitants. Si je n'ai pas fini dans une demi-heure, tu pourras t'en aller; mais tu retireras la clef de la bibliothèque, à cause de l'argent que je laisse sur la table.

GENEVIÈVE. – Oui, mon oncle, soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

M. Dormère sortit; Geneviève resta seule. Peu d'instants après, elle entendit un léger bruit à la porte; elle regarda par la fente qui existait entre la colonne et le mur et vit Georges qui passait la tête et qui appelait son père. N'entendant pas de réponse, il entra.

GEORGES, *se parlant à lui-même*. – Tiens, ils sont sortis. Je croyais Geneviève ici avec mon père. Tant mieux, au reste; je commence à m'ennuyer de faire la cour à cette petite fille qui me bat froid depuis quelques jours. Mais je ne veux pas la lâcher; avec l'aide de mon père, il faudra bien qu'elle m'épouse et me rende maître de ses quatre-vingt mille livres de rente. Avec cela j'ai des dettes qui m'ennuient. Je dois bien six à sept mille francs; et comment les payer? Mon père serait furieux s'il le savait. Je vais l'attendre pour lui faire presser le mariage. C'est pourtant ennuyeux de m'enchaîner si jeune, mais il le faut. J'ai besoin d'argent.

Tout en se parlant à lui-même, Georges s'approcha du bureau et aperçut les billets de banque.

«Tiens! que de billets! Combien y en a-t-il donc?» Il compta les billets.

Vingt-cinq! Que je serais heureux d'avoir cela! Mais quelle imprudence de les laisser traîner dans une pièce où tout le monde peut entrer. Le premier venu peut les emporter... Et on ne saurait seulement pas qui les a pris... C'est pourtant vrai... Si j'en prenais quelques-uns?... Mon père ne s'en apercevrait pas... Il ne sait pas combien il en a... Il n'a pas beaucoup d'ordre, ce cher papa... Si je lui donnais une leçon! Il serait plus soigneux à l'avenir... Et puis, ne suis-je pas son fils unique? Tout ce qu'il a m'appartient. Je ne ferai de tort à personne.»

Georges regarda encore autour de lui; ne voyant personne, n'entendant d'autre bruit que les battements précipités de son coeur, il prit les billets, en fit un paquet de dix qu'il cacha dans la poche de son habit, remit le reste en un seul paquet sur le bureau et sortit sur la pointe des pieds, tremblant d'être rencontré.

Il rencontra en effet dans le corridor Mlle Primerose, qui l'arrêta, il la regarda d'un air effaré.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Où vas-tu donc comme cela à pas précipités? Qu'as-tu donc? Tu as l'air tout bouleversé! Où est Geneviève? Lui serait-il arrivé quelque chose?

GEORGES, *effaré*. – Quoi? Qui? Quoi arrivé?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je n'en sais rien; mais tu as quelque chose d'extraordinaire! Es-tu malade?

GEORGES. – Non,... oui,... je ne sais pas,... je ne me sens pas bien. Je vais dans ma chambre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Viens chez moi, que je te fasse prendre quelque chose. En effet, tu es tout pâle.

GEORGES. – Non, non, merci,... merci, ma cousine; ce n'est rien... J'ai trop travaillé... Je vais me reposer jusqu'au déjeuner.

Georges la quitta en pressant le pas, rentra chez lui et s'enferma dans sa chambre.

«Dieu! que j'ai eu peur! Quel guignon d'avoir rencontré cette assommante femme! Dieu sait ce qu'elle va dire à mon père. Pourvu qu'il ne soupçonne rien. Cette femme est si bavarde... Heureusement

que j'ai le temps de me préparer.»

Pendant que Georges se préparait, en effet, à répondre à tout, la malheureuse Geneviève était plus morte que vive; elle avait tout vu, tout deviné d'après quelques mots échappés à Georges, et plus elle entendait et voyait, plus elle tremblait d'être enfin aperçue; elle retenait sa respiration, elle comprimait les battements de son coeur, le tremblement de ses membres. Enfin, quand elle vit la porte se refermer, qu'elle entendit les pas de Georges qui s'éloignait, elle sortit du coin obscur où elle s'était cachée et chercha à gagner un fauteuil; elle y parvint malgré ses genoux tremblants qui se dérobaient sous elle et elle tomba presque inanimée dans ce fauteuil.

«Quel monstre! se dit-elle. Voler son père! ce père si bon pour lui, si indulgent!... Et mon oncle, que va-t-il penser quand il s'apercevra qu'il lui manque dix mille francs? Pourvu qu'il ne croie pas...» Et, se levant précipitamment à cette pensée qu'elle pourrait être accusée du vol, elle poussa un cri d'horreur et retomba en faiblesse. Elle se remit promptement de son effroi. «Mon Dieu, mon Dieu, protégez-moi! s'écria-t-elle. – Mon Dieu, vous ne permettrez pas que mon oncle ait cette horrible pensée... Non, non, c'est impossible!... Impossible!» répéta-t-elle.

S'apercevant alors qu'elle se trouvait dans le fauteuil occupé par Georges quelques instants auparavant, elle le quitta brusquement, s'élança hors de la bibliothèque, mais elle eut encore assez de réflexion pour fermer la porte à double tour et en retirer la clef, qu'elle emporta dans sa poche.

Elle rentra dans sa chambre et fondit en larmes.

«Que faire? dit-elle. Que répondre à mon oncle? Je ne veux pas lui dénoncer son fils; oh non! plutôt mourir que dire à un père: «Votre fils que vous aimez est un voleur, un scélérat.» À qui demander conseil? Je n'ai personne, personne. Oh! Jacques, où est-il? Pourquoi n'est-il pas ici pour me protéger comme dans mon enfance? Voilà un coeur honnête, une âme élevée, généreuse, tout le contraire de cet infâme Georges. Il me donnerait un bon conseil. Que faire, mon Dieu? Que faire? Je ne peux pas rester ici, en présence de ce misérable… Je ne peux pas m'en aller… Sous quel prétexte? Que dirait ma cousine qui se trouve si bien ici?… Lui avouer tout, serait le dire à toute la terre… Non, elle ne doit rien savoir.»

XXIV - Scène terrible

GENEVIÈVE, voyant approcher l'heure du déjeuner, se lava les yeux, but un peu d'eau fraîche, pria ardemment le bon Dieu, la sainte Vierge, son bon Ange de venir à son secours et se sentit un peu remise.

Le déjeuner fut sonné. Geneviève descendit au salon; elle y trouva réunis son oncle, sa cousine et Georges souriant et empressé. Elle eut besoin de toute sa force pour ne pas laisser paraître l'horreur qu'il lui inspirait.

Mlle Primerose ne tarda pas à s'apercevoir du trouble de Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Qu'as-tu, ma petite? Tu es pâle, tu as les yeux rouges.

GENEVIÈVE. – Je n'ai rien, ma cousine, qu'un peu mal à la tête, le repos le fera passer.

M. DORMÈRE. – Pourvu que ce ne soit pas la fatigue de notre travail de bibliothèque qui t'ait fait mal! À propos, as-tu pensé à retirer la clef en t'en allant?

GENEVIÈVE. – Oui, mon oncle, la voici, ajouta-t-elle en la lui remettant.

M. DORMÈRE. – Comme ta main tremble, ma pauvre enfant! Tu es réellement indisposée.

GENEVIÈVE. – Ce ne sera rien; ne vous inquiétez pas.

Georges la regarda d'un air étonné. Il lui offrit un verre de vin; elle le repoussa avec un regard qui le troubla.

GEORGES. – T'es-tu fatiguée avant le déjeuner, Geneviève? Réponds-moi. Ta pâleur m'effraye.

GENEVIÈVE. – Je vous dis que ce ne sera rien. Ce sera passé après déjeuner.

«Que veut dire cela? pensa Georges. Elle ne me tutoie pas; elle m'a regardé d'un air... Se douterait-elle de quelque chose?... Aurait-elle vu?… C'est impossible; il n'y avait personne... J'étais seul. Et puis, quand même elle se douterait de quelque chose, elle est bonne, et elle ne le dirait pas... D'ailleurs mon père ne la croirait pas.»

Georges acheva de se rassurer en se confirmant dans la certitude que personne ne pouvait l'avoir vu, puisqu'il était seul.

Le déjeuner parut à Geneviève d'une longueur insupportable. Mlle Primerose l'observait avec attention et inquiétude. On sortit enfin de table et on passa au salon. M. Dormère sortit en disant:

«Je vais à la bibliothèque pour serrer l'argent que m'a apporté le notaire; il faut que je paye le menuisier; il m'a apporté une note de plus de trois mille francs et il m'attend en déjeunant.»

Aussitôt que M. Dormère fut sorti, Mlle Primerose, qui se doutait que Georges était pour quelque chose dans le trouble de Geneviève, s'approcha de lui et lui dit à mi-voix:

«Georges, qu'a Geneviève? Je parie que tu lui as dit quelque sottise que tu ne devais pas lui dire.»

GEORGES. – Moi, ma cousine; je ne l'avais pas encore vue aujourd'hui. Je suis, comme vous, inquiet de son état, mais sans en connaître la cause.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Parle-lui; demande-lui qu'elle te le dise; peut-être aura-t-elle plus de confiance en toi qu'en nous autres.

Georges s'approcha de Geneviève, assise ou plutôt tombée dans un fauteuil. Il voulut lui prendre la main; elle la retira vivement.

GENEVIÈVE. – Ne me touchez pas; je vous le défends.

GEORGES. – Ah! Geneviève, quel chagrin tu me causes par ces dures paroles. À moi, ton cousin, ton ami, peut-être mieux encore.

GENEVIÈVE. – Je vous ai défendu de me toucher, Monsieur; je vous défends encore de me tutoyer. Vous n'êtes et ne serez jamais pour moi que ce que je ne puis empêcher, un cousin.

GEORGES. – Mais, Geneviève, au nom du ciel, dis-moi ce que tu as contre moi pour me traiter ainsi.

Avant que Geneviève eût pu répondre, M. Dormère rentra fort troublé.

M. DORMÈRE. – Geneviève, te souviens-tu du montant de la somme que m'a apportée le clerc de notaire?

GENEVIÈVE. – Oui, mon oncle; c'était vingt-cinq mille francs.

M. DORMÈRE. – Figure-toi que je n'en trouve plus que quinze mille.

Geneviève ne répondit pas.

M. DORMÈRE. – Geneviève..., quelqu'un est-il entré pendant que tu étais seule dans la bibliothèque?

Geneviève ne répondit pas.

M. DORMÈRE. – Geneviève, que veut dire ce silence? Je t'adjure de me dire si quelqu'un est entré dans la bibliothèque après que j'en suis sorti.

GENEVIÈVE, *d'une voix éteinte.* – Oui, mon oncle.

M. DORMÈRE. – Qui était-ce?

GENEVIÈVE, *de même.* – Je ne puis vous le dire, mon oncle.

M. DORMÈRE, *irrité*. – Comment, tu ne peux pas me le dire? Tu dois me le dire; je veux que tu me le dises.

GENEVIÈVE. – Je ne dois pas et je ne veux pas vous le dire, mon oncle.

M. DORMÈRE, *de même*. – Tu veux donc te faire complice de ce vol en refusant de me nommer le

voleur?

GENEVIÈVE. – Moi complice d'un vol! Moi! Oh! mon oncle!

M. DORMÈRE. – Écoute. Encore une question à laquelle tu dois répondre sous peine de me faire porter plainte contre ce clerc qui a déposé les billets sans que je les aie recomptés après lui.

GENEVIÈVE. – Pauvre homme! il est bien innocent. Il est parti après avoir compté et déposé les vingt-cinq billets sur votre table.

M. DORMÈRE. – Crois-tu que les dix billets qui me manquent aient été pris par la personne que tu as vue entrer?

GENEVIÈVE, *après quelque hésitation.* – Oui, mon oncle.

M. DORMÈRE. – L'as-tu vue les prendre, les emporter?

GENEVIÈVE. – Oui, mon oncle, après les avoir comptés.

M. DORMÈRE. – Et tu ne veux pas me la nommer? Tu veux me laisser soupçonner tous les gens de ma maison, plutôt que de dévoiler un misérable, un voleur, qui me volera encore probablement.

Geneviève ne répondit pas.

Pendant cet interrogatoire, Georges était plus mort que vif. Il comprenait enfin que Geneviève avait tout vu et entendu, et qu'un mot d'elle pouvait le perdre à jamais près de son père; il tremblait qu'elle ne prononçât ce mot; sa fermeté le rassura un peu, mais ne finirait-elle pas par céder devant une insistance à laquelle pouvaient se joindre de la colère et des menaces!

Un silence, effrayant pour le coupable, dura quelques minutes; après quoi M. Dormère, se tournant vers Mlle Primerose et Georges, leur dit d'une voix très agitée:

«Ma cousine, Georges, faites-lui comprendre qu'en voulant faire de la générosité, elle fait un mal réel; comment puis-je vivre tranquille sachant que j'ai dans ma maison un voleur, un assassin peut-être, car il n'y a pas loin d'un vol aussi impudent à un meurtre? Et comment puis-je faire à des gens honnêtes, à d'anciens serviteurs comme Rame, Julien, Pierre et les autres, l'injure et l'injustice de les soupçonner, de les chasser, pour une action si vile, si abominable? Je ne puis pourtant pas rester dans cette incertitude; parlez-lui, faites-lui comprendre la faute qu'elle commet.»

Mlle Primerose s'approcha de Geneviève, la pria, la supplia de parler, de nommer le voleur. Geneviève résista à toutes les supplications; elle pleura, elle sanglota en embrassant sa cousine qui pleurait avec elle, mais elle persista dans son refus.

M. Dormère, outré de cette inexplicable persistance, dit avec colère:

«Eh bien! Mademoiselle, puisque vous vous obstinez à taire un nom qu'il vous serait si facile de prononcer, je vais prendre un moyen qui me répugne, mais auquel vous me forcez d'avoir recours: je vais de ce pas déposer ma plainte et mettre l'affaire entre les mains du procureur impérial.»

Et il s'avança vers la porte. Geneviève poussa un cri, s'élança vers lui, se jeta à ses genoux en lui barrant le passage et s'écria:

«Au nom de Dieu, au nom de tout ce qui vous est cher, n'exécutez pas votre menace. Mon oncle, écoutez-moi, voyez-moi, la fille du frère que vous aimiez, prosternée à vos pieds, vous suppliant de ne

pas salir l'honneur de votre maison.»

M. DORMÈRE. – Ma maison? En quoi ma maison serait-elle entachée par une plainte en justice? Ma maison!

Il réfléchit un instant; un sentiment de colère se peignit sur son visage; repoussant Geneviève avec une violence qui la fit tomber la face contre terre, il s'écria:

«Malheureuse! c'est ton Rame! Je le chasse! je le livre aux tribunaux!»

GENEVIÈVE. – Rame! Rame! Mon Dieu, ayez pitié...

Geneviève n'acheva pas et perdit connaissance.

«Vous êtes cruel, Monsieur!» s'écria à son tour Mlle Primerose, en relevant Geneviève et en la posant sur un canapé.

M. DORMÈRE. – Cruel! cruel envers une malheureuse qui se rend complice d'un vol pour sauver un misérable!

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ne flétrissez pas de ces accusations un ange de vertu, de courage, de dévouement.

M. DORMÈRE. – Et qui donc puis-je accuser, si ce n'est Rame? D'après ses propres aveux, une seule personne est entrée dans cette malheureuse bibliothèque, et elle refuse de me dire le nom de cette personne qui, dit-elle, a volé les dix mille francs qui me manquent.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Cela veut-il dire que ce soit Rame qui les ait pris ou plutôt volés, car le mot est juste?

M. DORMÈRE. – Cela veut dire que si elle avait nié avoir vu entrer quelqu'un, il devenait trop clair que c'était un ami ou elle-même qui était la voleuse. Et, une fois cet aveu échappé à sa frayeur, elle n'a pu nommer personne, parce qu'il eût été trop facile de la confondre en la confrontant avec l'individu désigné par elle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *avec mépris*. – Toujours injuste, toujours aveugle; vous l'avez été, vous l'êtes et vous le serez. Veuillez m'envoyer Rame pour m'aider à la monter dans ma chambre, et si vous touchez à Rame, si vous dites un mot de votre injuste soupçon, vous tuez votre nièce; voyez si vous avez le courage de supporter ce remords de toute votre vie: c'est la dernière parole que je vous adresse.

M. DORMÈRE. – Georges, aide Mlle Primerose à transporter cette fille chez elle.

Georges voulut s'approcher. Mlle Primerose l'empêcha d'avancer.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ne la touchez pas, Monsieur; elle vous l'a défendu. Sortez et appelez Rame.

Georges s'empressa de quitter l'appartement; M. Dormère le suivit.

Peu d'instants après, Rame entra; quand il vit Geneviève étendue sur le canapé, pâle comme une morte et sans mouvement, il se précipita vers elle en poussant un cri.

«Petite Maîtresse morte! Petite Maîtresse pas bouger. Morte, morte!

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pas morte, mais évanouie, mon bon Rame; emportez-la dans ma chambre et envoyez-moi Pélagie.»

Rame prit Geneviève dans ses bras et l'emporta en courant, suivi de Mlle Primerose. Arrivé dans sa chambre, il la déposa doucement sur le lit, sortit en pleurant et appela Pélagie à grands cris.

Pélagie accourut très effrayée.

«Qu'y a-t-il? s'écria-t-elle. Pourquoi pleures-tu, Rame? Où est mademoiselle?

RAME, *sanglotant.* **–** Froide, pâle, bouge pas, regarde pas. Morte, morte, dans sa chambre.»

Pélagie poussa un cri à son tour; elle aperçut Geneviève inanimée, et, la croyant réellement morte, comme le disait Rame, elle se jeta sur elle, la couvrit de larmes et de baisers.

«Ma fille, mon enfant, disait-elle, ma joie, mon bonheur, ma vie, est-il vrai que le bon Dieu t'ait appelée à lui, que je ne verrai plus ton charmant regard, que je n'entendrai plus ta douce voix?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Que dites-vous là, Pélagie? Elle n'est pas morte; elle a perdu connaissance. Aidez-moi à la faire revenir; déshabillez-la. Rame, mon ami, apportez-nous des bouteilles d'eau chaude pour la réchauffer. Pélagie, bassinez-lui les tempes, le front avec du vinaigre, tandis que je lui fais respirer de l'alcali et que je vous aiderai à la déshabiller.»

XXV - Maladie de Geneviève

Pélagie, un peu rassurée par les assurances de Mlle Primerose, s'occupa activement à faire revenir la pauvre Geneviève de son évanouissement; un gémissement plaintif annonça enfin son retour à la vie; peu après, elle ouvrit les yeux, regarda autour d'elle; la connaissance lui revint.

«Pourquoi suis-je ici? dit-elle d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine. C'est vous, ma cousine? Te voilà, ma bonne? Pourquoi suis-je couchée? Où est mon oncle?… Mon oncle? répéta-t-elle en interrogeant ses souvenirs. Mon oncle?… Ah! je me souviens… *Malheureuse! c'est ton Rame!*» Et, retombant sur son oreiller, elle éclata en sanglots. «Mon oncle! Oh! mon oncle!… Il croit, il croit… Mais c'est impossible… Je ne peux pas,… il me tuerait… Rame, Rame en prison! C'est horrible, affreux! Ma bonne cousine, sauvez-le,… dites-lui que c'est… Non, non, ne dites pas… Ce serait lui qui mourrait… C'est un monstre, un infâme!… Et il ne dit rien,… il m'assassine et il ne parle pas…»

Pélagie, frappée de terreur, interrogeait du regard Mlle Primerose, qui pleurait et soutenait dans ses bras la malheureuse enfant.

PÉLAGIE. –Mon Dieu! mais qu'est-il donc arrivé, mademoiselle? De qui parle ma pauvre enfant? On a voulu l'assassiner? Qui donc? Serait-ce son méchant oncle?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Non, non; pas l'assassiner; mais il a perdu de l'argent, beaucoup d'argent, et il croit que c'est Rame qui le lui a volé, et il veut le livrer à la justice.

PÉLAGIE. –Oh! l'horreur! Ce n'est pas possible! Lui qui le connaît, comment croirait-il?… Il est donc fou?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je l'espère; ce serait moins affreux que cette accusation insensée. — Voici Rame qui apporte de quoi la réchauffer; elle est comme un glaçon.»

Rame remit les bouteilles à Pélagie; un coup d'oeil jeté sur Geneviève lui démontra qu'elle vivait, mais qu'elle était en proie à un violent chagrin, elle sanglotait à faire pitié même à un indifférent. Rame se jeta à genoux près du lit de sa jeune maîtresse.

RAME. – Petite Maîtresse! chère petite Maîtresse!… vous pas pleurer! Rame peut faire rien; Rame seulement pleurer quand bonne petite Maîtresse avoir chagrin… Moi quoi faire pour consoler chère jeune Maîtresse?

GENEVIÈVE. – Mon bon Rame, tu me consoles par ton affection. Aime-moi, mon cher Rame, aime-moi toujours. Et toi, ma bonne Pélagie, tu pleures aussi? — Et vous, ma chère cousine, qui avez été une mère pour la malheureuse Geneviève, vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas? Vous ne croirez pas mon oncle? Pauvre homme, il ne sait pas; ce n'est pas sa faute.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Il me tuerait plutôt que de me faire consentir à ce qu'il veut faire et que j'empêcherai, sois-en sûre, ma chère enfant. C'est un méchant homme. Je ne lui pardonnerai

jamais.

GENEVIÈVE. – Pardonnez-lui, ma bonne cousine; je vous le répète: il ne sait pas ce qu'il fait; les apparences justifient sa cruelle supposition.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Non, je ne lui pardonnerai pas, et je soupire après le moment où ma langue sera déliée pour lui dire ce que je crois avoir deviné.

GENEVIÈVE. – Ma cousine, prenez garde d'accuser un innocent; en devinant on se trompe souvent.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais on devine juste quelquefois.

GENEVIÈVE. – Voyez comme mon oncle a été cruel et injuste en devinant. Promettez-moi de ne pas l'imiter, pour ne pas me causer d'affreux désespoirs.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne te promets rien.

GENEVIÈVE. – Vous voulez donc augmenter mes terreurs? Hélas! je suis déjà assez accablée pour que mes amis n'augmentent pas ma souffrance.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien, je te le promets, à moins que ton bonheur ne m'oblige en conscience à rompre le silence que je garde par ta volonté expresse, et bien malgré moi, je t'assure.

GENEVIÈVE. – Merci, chère cousine, merci.»

Geneviève parut se calmer; elle demanda à rester seule.

Mlle Primerose rentra donc dans sa chambre, accompagnée de Pélagie et de Rame, auxquels elle raconta ce qui s'était passé. L'indignation et la douleur de Rame furent à leur comble. La pensée d'être pour quelque chose dans le cruel état de Geneviève le mettait hors de lui. Mlle Primerose et Pélagie finirent par obtenir de lui du calme, sous peine de ne pouvoir plus approcher de Geneviève: «La vérité finira par être connue, mon bon Rame; cette sotte accusation, à laquelle personne ne croira, tombera d'elle-même, et le vrai coupable sera dévoilé.» Enfin ils convinrent entre eux trois qu'il fallait garder le silence là-dessus, et même éviter d'en parler devant Geneviève, de peur de renouveler la terrible émotion qu'elle venait d'éprouver.

L'indignation de Pélagie et de Rame subsistait pourtant. Rame, qui ne manquait pas de pénétration, laissa échapper un soupçon contre Georges et un projet de vengeance, que Mlle Primerose se hâta d'arrêter, en lui faisant observer qu'il s'exposait à être séparé violemment de sa maîtresse si M. Dormère ou son fils en avait la moindre connaissance.

«Au reste, ajouta-t-elle, ayez seulement un peu de patience, mon pauvre Rame; nous ne resterons pas longtemps dans cette maison où notre pauvre Geneviève a toujours été malheureuse. Aussitôt qu'elle sera rétablie de l'affreuse secousse d'aujourd'hui, nous partirons pour Paris, et de là pour Rome.

RAME. – Bon ça, Mam'selle Primerose. Bonne idée. Nous aller à Rome; plus jamais voir Moussu Dormère et coquin Moussu Georges.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Rame, ne vous habituez pas à parler comme cela de cet homme, et,

ce qui vaut mieux encore, n'en parlez pas du tout. Geneviève l'a en horreur; elle n'aimera pas à entendre prononcer ce nom. Quand nous serons partis d'ici, tâchons d'oublier Plaisance et ses habitants.»

Rame hocha la tête.

«Moi oublier jamais; moi toujours dans la tête coquins, canailles qui faire petite Maîtresse pleurer.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais du moins n'en parlez pas, mon cher: ce n'est pas difficile cela.

RAME. – Mam'selle Primerose sait bien pas facile, pas parler.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Surtout ne dites rien à Azéma; elle est si bavarde.» Pélagie sourit et sortit avec Rame, elle entra doucement chez Geneviève, qui pleurait encore, mais qui était plus calme.

XXVI - Lettres de Mademoiselle Primerose

À l'heure du dîner, M. Dormère fit prévenir *ces dames* par Pélagie qu'on les attendait pour dîner.

«Dîner! s'écria Mlle Primerose. Voilà qui est impudent, par exemple! Dîner avec lui et son coquin de fils! Attendez, je vais répondre à son invitation.»

Elle prit une plume et écrivit:

«Monsieur,

Votre nièce est très malade et ne dînera pas. Je me trouve aussi insultée que ma pauvre Geneviève. Il n'est pas dans nos usages que les victimes dînent avec leurs bourreaux.

CUNEGONDE PRIMEROSE.»

Elle cacheta et envoya la lettre. M. Dormère la lut, fronça le sourcil, et la passa à son fils, qui rougit et la rendit sans mot dire.

«Dites à Mlle Primerose que je vais envoyer mon médecin à ma nièce.»

Cinq minutes après, il reçut un second billet, ainsi conçu:

«Monsieur,

Laissez-nous tranquilles; je ne veux pas de médecin. Timeo Danaos et dona ferentes [36]

CUNEGONDE PRIMEROSE.»

Il n'y eut pas d'autre message.

Mlle Primerose disait vrai en écrivant à M. Dormère que Geneviève était malade. Elle refusa effectivement le dîner que lui servit Rame et que Mlle Primerose et Pélagie la pressaient de manger. Mlle Primerose le mangea seule, car l'indignation et le chagrin n'avaient pas diminué son appétit; les deux billets qu'elle avait envoyés à M. Dormère étaient, disait-elle, un commencement de vengeance.

«Je n'en resterai pas là; il en verra bien d'autres.»

Elle parlait, mais Geneviève n'apportait aucune attention à ses paroles; elle souffrait de la tête et obtint non sans difficulté, à la fin de la journée, que Mlle Primerose la laissât seule avec sa bonne. La nuit fut d'une agitation affreuse; vers le matin, Pélagie appela Rame, qui n'avait pas quitté la porte de sa jeune maîtresse, et lui demanda d'aller chercher le médecin.

«L'agitation ne fait qu'augmenter, dit-elle; elle a de la fièvre; il faut absolument qu'on fasse venir le médecin. Louez un cabriolet dans le village, mon pauvre Rame, afin de ne pas déranger les gens et les chevaux de M. Dormère, et ramenez avec vous le médecin; ce sera plus tôt fait.»

Rame jeta un regard douloureux sur sa jeune maîtresse et sortit avec empressement. Une heure s'était à peine écoulée qu'il rentrait avec le médecin.

M.BOURDON – Mlle Geneviève est malade? Qu'a-t-elle donc?

PÉLAGIE. –Elle est bien malade, monsieur; toute la nuit elle a été dans une agitation qui m'a fait peur.

M.BOURDON – A-t-elle eu une frayeur, une impression violente?

PÉLAGIE. –Oh oui! monsieur, terrible, affreuse! Elle a été longtemps sans connaissance, et elle n'a pas retrouvé de calme, depuis.»

M. Bourdon lui tâta le pouls. «Une fièvre terrible. — La tête est brûlante. — Elle a des mouvements nerveux. — Parle-t-elle? Vous reconnaît-elle?

PÉLAGIE. –Elle parle beaucoup, mais elle ne dit rien de suivi. Depuis quelque temps elle ne semble pas me reconnaître.»

Pélagie pleurait; le médecin, qui était un brave homme, parut touché. Il examina encore attentivement la malade; elle recommença ses paroles entrecoupées. Celles qui revenaient le plus souvent étaient: «Malheureuse! c'est ton Rame!» Elles lui causaient toujours un redoublement de sanglots et de gémissements plaintifs. — Puis elle criait:

«Mon oncle!… Rame! Rame en prison! Chassez cet infâme!… Chassez-le, c'est un monstre! Il ne parle pas… Il veut me tuer.»

M. Bourdon, surpris de ces paroles incohérentes mais significatives, questionna encore Pélagie, dont les réponses embarrassées lui prouvèrent qu'il y avait un mystère qu'elle ne voulait pas lui faire connaître. Il restait fort incertain, ne connaissant pas la cause précise du mal et ne sachant quel remède y apporter, lorsque Mlle Primerose vint à son secours. Elle avait entendu le bruit d'une voiture, elle avait reconnu la voix de Rame, et elle craignait que Geneviève ne fût plus mal. Apercevant le médecin, elle questionna Pélagie, qui lui raconta comment s'était passée la nuit et qu'elle avait jugé nécessaire d'avoir l'avis du médecin.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pensez-vous qu'il y ait du danger, Monsieur?

M.BOURDON – Je ne puis encore rien dire, Madame; comme j'ignore ce qui a amené la maladie, je ne puis agir qu'avec la plus grande précaution et, comme on dit, en tâtonnant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Comment? Pélagie ne vous a pas raconté?…

PÉLAGIE. –J'ai dit que Mademoiselle avait eu une grande commotion, je n'ai pas cru devoir en dire davantage.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Est-il possible de faire des mystères au médecin! Heureusement que je suis là pour réparer votre discrétion exagérée.»

Mlle Primerose raconta alors à M. Bourdon tout ce qui s'était passé, depuis l'agitation du déjeuner jusqu'à la terrible accusation et la menace qu'avait formulée M. Dormère, dont elle flétrit avec animation l'odieuse conduite; sans accuser directement Georges, elle parla de lui comme d'un misérable, digne de tout mépris; elle ajouta que M. Dormère voulait lui faire épouser sa nièce, mais que Geneviève n'y consentirait jamais vu qu'elle le détestait et le méprisait profondément.

M. Bourdon tira du récit de Mlle Primerose une conclusion peu favorable à Georges et à M. Dormère. Peut-être soupçonna-t-il ce que Mlle Primerose avait deviné, mais il n'en laissa rien paraître; il remercia Mlle Primerose de sa confiance et lui promit la plus grande discrétion.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne vous demande pas du tout la discrétion que vous me promettez; parlez, racontez, commentez, ce sera pour le mieux.

M.BOURDON – Mais, Madame, peut-être que cette histoire ébruitée ferait quelque tort à Mlle Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tort! à Geneviève! Elle est assez connue pour ne pas craindre qu'on l'accuse d'une chose aussi ridicule que favoriser le vol d'un bon et fidèle serviteur comme Rame; personne ne croira qu'un ange comme elle, qui a quatre-vingt mille livres de rente, qui est charmante, qui a plus d'argent qu'elle n'en a besoin, qui a été élevée par moi, fasse la sottise de laisser voler son oncle, et si bêtement encore. Il faut être imbécile comme M. Dormère pour faire une supposition pareille. Vous comprenez maintenant, docteur, la terrible impression qu'elle a dû ressentir: voyez ce que vous avez à faire.

M.BOURDON – Je vais lui prescrire une potion calmante, et si ce moyen innocent ne suffit pas, je la saignerai avant dîner et vous lui mettrez des sinapismes aux pieds.»

M. Bourdon écrivit une ordonnance, recommanda qu'on donnât de l'air, qu'on entretînt de l'humidité à la tête au moyen d'eau fraîche, et qu'on lui donnât de l'eau froide pour toute boisson.

Rame ramena le médecin chez lui et alla prendre chez le pharmacien la potion prescrite.

XXVII - Horrible fausseté de Georges

En quittant Geneviève, M. Bourdon trouva M. Dormère qui l'attendait à la porte pour savoir au juste l'état de sa nièce.

Il me paraît inquiétant, Monsieur. Il semblerait que la pauvre enfant a entendu accuser injustement d'une faute grave quelqu'un qu'elle affectionne particulièrement et auquel elle doit beaucoup, ce qui l'a tellement indignée et épouvantée qu'elle a eu un très long évanouissement, indice d'une commotion cérébrale, et d'autant plus grave qu'elle était imprévue.

M. DORMÈRE. – Comment imprévue?

M. BOURDON. – Je veux dire, Monsieur, que l'accusation qui est la cause du mal était imprévue. Quand on a vraiment connaissance d'une faute, on prévoit l'accusation, on s'y attend. Le saisissement n'est pas le même que lorsqu'on entend une personne qui vous est chère faussement accusée d'une faute dont une belle, bonne, franche nature est incapable.

M. DORMÈRE. – La croyez-vous en danger?

M. BOURDON. – Oui, Monsieur. Si la saignée que je vais pratiquer dans quelques heures ne dégage pas la tête, nous courons le danger d'une maladie cérébrale.

M. DORMÈRE. – Mais elle a sa connaissance? Elle parle?

M. BOURDON. – Non, Monsieur; elle parle, mais sans savoir ce qu'elle dit.

Ainsi elle répète souvent avec un accent de désespoir qui fait mal à entendre: *Malheureuse! c'est ton Rame! Et puis: Rame en prison!... c'est un infâme!... c'est un monstre... il ne parle pas!... il ne dit rien, il veut me tuer*… Cela prouve la grande surexcitation du cerveau et l'indignation profonde amenée par une fausse accusation.»

M. Bourdon pensa en avoir dit assez pour ouvrir les yeux à M. Dormère; il salua et partit.

M. Dormère resta pensif et immobile: un doute commençait à se faire dans son esprit.

«Aurais-je réellement accusé à faux ce malheureux? Ce serait horrible pour elle! Et si elle meurt? Pauvre enfant! je l'aurais assassinée; ce serait la digne fin de la protection et de la tutelle dont m'avait chargé la tendresse confiante de mon frère, de ma soeur. Pauvre petite! elle n'a été heureuse que pendant les années qu'elle a passées loin de moi, quand je l'ai chassée sans m'inquiéter de son avenir… Mais pourquoi a-t-elle dit: *L'honneur de votre maison*? C'est elle-même qui m'aurait dévoilé ce Rame… Elle seule… et Georges! ajouta-t-il avec une angoisse qui fit trembler tous ses membres. — Mais non; je suis fou!… Georges était là! Il n'a rien dit… C'est impossible! Georges! qui est mon fils, qui dispose de tout ce que j'ai. C'est une idée absurde. Georges! Que c'est bête d'avoir de pareilles pensées! Georges! Ha, ha, ha! — Il faut que je l'appelle, que je le consulte; je veux qu'il sache ce qu'a dit le médecin… Je suis fâché d'avoir parlé à ce médecin… Un reste de pitié absurde pour avoir des nouvelles qui m'importaient peu.»

M. Dormère, malgré ses raisonnements, avait conservé du doute et de l'agitation; il entra chez Georges, qu'il trouva encore dans son lit.

«Comment, paresseux, dit-il en riant, pas levé à neuf heures?

GEORGES. – C'est que j'ai mal dormi, mon père; je suis fatigué.

M. DORMÈRE. – Et moi aussi j'ai mal dormi. La scène d'hier m'a tellement bouleversé! Sais-tu qu'il me vient des doutes sur la culpabilité de Rame. Et toi?

M. Dormère regarda fixement Georges, qui pâlit et rassembla son courage pour répondre.

GEORGES. – Et moi aussi, mon père; et ce ne sont pas des doutes que j'ai: c'est une conviction profonde de l'innocence de Rame.

M. DORMÈRE, *inquiet*. – Qu'est-ce qui te donne cette conviction?

GEORGES. – D'abord le caractère de cet homme, sa conduite toujours franche et honnête; et puis, mon père, vous le dirai-je? Oserai-je vous l'avouer?

M. DORMÈRE, *pâle et agité*. **–** Parle, parle, dis tout. Je pardonne tout, pourvu que je sorte du trouble affreux dans lequel me jette cette incertitude.

GEORGES. – Eh bien, mon père, c'est que j'aime Geneviève, sa douleur m'afflige; je ne puis vivre sans elle; je mourrai si vous ne me la donnez pas, si vous ne l'acceptez pas pour votre fille.

M. DORMÈRE. – Ma fille! Avec son voleur qu'elle ne quittera jamais! Tu es fou, Georges.

GEORGES. – Oui, mon père, je suis fou, je suis fou d'elle, et je sais, je crois qu'elle est un ange, et que je ne serai heureux qu'avec elle.

M. DORMÈRE. – Mon Dieu! il ne me manquait plus que cela pour m'achever! Georges épousant une folle, une sotte, escortée d'un voleur.

GEORGES. – Arrêtez, mon père; ne parlez pas ainsi de la créature la plus parfaite que la terre ait portée. Qui vous dit qu'elle soit une folle et une sotte? Ne voyez-vous pas qu'en vous taisant le nom du voleur, elle veut sauver quelqu'un qu'elle aime? Qui vous dit que ce quelqu'un n'est pas Pélagie, à laquelle elle croit devoir une grande reconnaissance?

— Pélagie! s'écria M. Dormère. Tu l'as trouvé! Voilà le mystère! Oh! Georges, mon ami, de quel poids tu me délivres! Pélagie,… c'est cela; tout est expliqué. Pauvre généreuse enfant, comme je l'ai fait souffrir! Épouse-la, mon ami; je suis heureux que tu l'aimes, tu sais que c'était mon plus vif désir… Mais tu ne sais pas qu'elle est très malade, en danger même, à ce que dit le médecin.

GEORGES. – En danger? Ah! mon père, qu'avez-vous fait!»

M. Dormère se cacha la figure dans ses mains. Et Georges fut consterné, non du danger de Geneviève, mais de la crainte de perdre ses quatre-vingt mille livres de rente.

Georges questionna son père sur ce que lui avait dit le médecin. M. Dormère lui répéta mot pour

mot les paroles de M. Bourdon; chacune d'elles s'était gravée dans son souvenir et avait éveillé les remords… et le doute.

GEORGES. – Vous voyez, mon père, combien votre accusation était injuste et cruelle.

M. DORMÈRE. – Oui, Georges, je le vois, et pour première réparation je vais faire chasser Pélagie, ce qui terminera toute l'affaire.»

Georges ne s'attendait pas à ce nouveau coup. C'était un moyen sûr de faire parler Geneviève. Il fallait à tout prix empêcher son père de suivre cette fatale idée.

GEORGES. – Chasser Pélagie! sur une supposition! Vous voulez donc achever de la tuer? C'est indigne, c'est barbare! Pourquoi alors ne pas faire arrêter ma cousine Primerose et Rame? Ils peuvent avoir aussi bien volé vos dix mille francs que Pélagie. Je vous répète que c'est la tuer à coup sûr que d'arrêter Pélagie, qu'elle aime plus que tout au monde.

M. DORMÈRE. – Mais, mon ami, toi-même n'as-tu pas dit que Pélagie était la voleuse? Comment veux-tu que je garde chez moi une coquine pareille?

GEORGES. – Mon père, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Si vous faites la moindre tentative contre Pélagie ou Rame, je quitte votre maison pour n'y plus revenir, et je vais immédiatement déclarer à votre procureur impérial que c'est moi qui vous ai volé. Maintenant que vous voilà prévenu, faites comme vous voudrez. Je vais m'habiller pour être prêt à vous suivre chez le procureur impérial.

M. Dormère était atterré. Il n'avait qu'un parti à prendre: celui de garder le silence et laisser passer le vol sans autre réclamation.

«Je ferai ce que tu voudras, Georges, dit-il; tu es cruel dans tes menaces.»

GEORGES. – Moins cruel, mon père, que vous ne l'avez été pour celle que j'aime et qui sera ma femme, je vous le répète; c'est le seul moyen de la tranquilliser, ainsi ne résistez pas, car, si vous me refusez, vous me ferez mourir.»

M. Dormère quitta la chambre de Georges et se retira chez lui dans une agitation, un chagrin difficile à décrire.

La potion du médecin ne produisit aucune amélioration dans l'état de Geneviève. Quand M. Bourdon revint vers quatre heures, il trouva la fièvre augmentée, le délire toujours le même. Il n'hésita pas à lui faire une forte saignée et à mettre des sinapismes aux pieds pour dégager la tête. Il ordonna le repos le plus complet et promit de revenir le lendemain de bonne heure.

La soirée et la nuit furent plus calmes; quand M. Bourdon la revit le lendemain, il trouva une grande amélioration dans son état; le danger avait disparu. Mais il recommanda le plus grand calme autour d'elle et le silence le plus complet. — Pélagie et Rame ne quittèrent pas l'appartement pendant tout le temps que dura la maladie, qui fut longue et qui laissa Geneviève dans un état de faiblesse inquiétante. Jusqu'à son entier rétablissement, c'est-à-dire pendant plus d'un mois, Pélagie continua à passer ses jours et ses nuits près de sa chère enfant. Rame les passait dans la chambre à côté, couchant par terre en travers de la porte de sa jeune maîtresse.

M. Dormère et Georges montaient matin et soir pour savoir de ses nouvelles; Mlle Primerose refusa constamment de les voir et de leur parler et chargeait Rame de les tenir au courant. Mais Rame répondait toujours:

«Moi pas savoir.»

M. DORMÈRE. – Comment, vous ne savez pas si elle va mieux ou plus mal?

RAME. – Moi pas savoir.

M. DORMÈRE. – Mais vous savez ce qu'a dit le médecin?

RAME. – Moi pas savoir.»

M. Dormère fut obligé de s'adresser au médecin, et il sut enfin par lui qu'elle pouvait se lever et prendre quelque nourriture.

Mlle Primerose était un jour dans sa chambre, occupée à dessiner, quand elle vit la porte s'ouvrir et M. Dormère entrer chez elle. Elle arrêta un cri prêt à s'échapper.

«Sortez, sortez, monsieur, dit-elle d'une voix étouffée. Si elle vous entendait, elle retomberait dans son premier état. Sortez, vous dis-je!» Et elle le poussa vers la porte.

M. DORMÈRE. – Mais je veux savoir…

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Vous ne saurez rien; allez-vous-en.

M. DORMÈRE. – Je suis d'une inquiétude affreuse.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tant mieux! Sortez.

M. DORMÈRE. – Je ne peux pas vivre ainsi pourtant…

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien, mourez, mais allez-vous-en.

M. DORMÈRE. – C'est vraiment incroyable…

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est vraiment trop odieux de venir l'achever par une rechute.

M. DORMÈRE. – Je vous en prie, chère cousine, écoutez-moi.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne veux pas vous écouter et je ne suis pas votre chère cousine. Je vous déteste, vous me faites horreur!

M. DORMÈRE. – Je vous enverrai Georges; peut-être le recevrez-vous.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Votre coquin de Georges! Je le recevrai à coups de balai s'il s'avise de se montrer.»

Elle poussa M. Dormère en dehors de la porte et la ferma à double tour. Il fut obligé de descendre; il raconta à Georges le peu de succès de sa démarche.

GEORGES. – Il faut attendre, mon père, que vous puissiez la voir elle-même. Cette vieille cousine est

un vrai dragon; il n'y a rien à espérer d'elle. Dans quelques jours vous entrerez sans la permission de Mlle Primerose, en passant par la chambre de Pélagie.»

Quatre jours après, sachant Geneviève assez bien remise pour pouvoir aller et venir dans son appartement, Georges résolut d'accomplir un projet hardi, celui d'écrire à Geneviève pour demander sa main comme moyen de la réhabiliter entièrement dans l'esprit de M. Dormère. Voici ce qu'il lui écrivit.

XXVIII - Lettre de Georges, départ de Geneviève

«Geneviève, votre maladie m'a navré; j'ai plus souffert que je ne puis le décrire. C'est moi qui suis votre bourreau; le chagrin, le remords me rongent le coeur. Pour achever mon malheur, je vous aime comme je ne vous ai jamais aimée; vous êtes devenue l'objet de toutes mes pensées.

Plus vous avez déployé de courage, de générosité en ne me dénonçant pas à mon père, plus j'ai maudit l'indigne faiblesse qui m'avait fermé la bouche pendant cette scène terrible dans laquelle vous avez si héroïquement refusé de me nommer comme le vrai coupable.

Ces quarante jours de souffrance m'ont cruellement puni de ma faiblesse, et ont développé une tendresse dont je ne me croyais pas susceptible et dont la vivacité m'effraye.

Une légère espérance me soutient. Je suis parvenu à enlever à mon père l'horrible et injuste soupçon qu'il vous a exprimé avec tant de barbarie; pour achever de lui ouvrir les yeux sur l'innocence de votre fidèle Rame, je lui ai avoué mon amour et mon ardent désir d'unir ma vie à la vôtre en conservant Rame comme le plus fidèle et le plus dévoué de vos amis. Cette déclaration a achevé de dissiper ses derniers doutes. En effet, comment supposer que je veuille lui donner une fille entachée dans son honneur par sa complicité d'un vol si odieux. C'est donc une réhabilitation complète que je vous offre en vous suppliant d'accepter ma main et mon coeur. Croyez que ma vie entière sera consacrée à expier cette grande faute de ma jeunesse.

Oserai-je espérer que vous ne repousserez pas mon humble demande, et que, dans la noble générosité dont vous avez usé à mon égard, votre coeur était intéressé à me sauver du déshonneur.

J'attends votre réponse avec une anxiété dont vous ne pouvez avoir aucune idée; puisse-t-elle me conduire à vos pieds, pour entendre de votre bouche le pardon tant désiré.

Votre fidèle et dévoué,

GEORGES.»

Ce fut Rame que Georges chargea de remettre cette lettre à sa maîtresse.

GEORGES. – Si vous saviez, mon pauvre Rame, comme je suis touché des soins que vous avez donnés à ma chère Geneviève!

RAME. – Pourquoi *chère* Geneviève? Avant pas *chère*. Pourquoi *touché*? Moi pas soigner vous, pas pour vous; moi aimer jeune Maîtresse et moi malheureux quand jeune Maîtresse pleurer, quand jeune Maîtresse souffrir; et moi soigner jeune Maîtresse pour elle, pour moi, pas pour vous.

GEORGES. – Je le sais, mon bon Rame; et voilà pourquoi je vous aime, et je vous demande de lui remettre cette lettre qui lui fera plaisir, j'en suis sûr.»

Rame hocha la tête d'un air de doute. Il prit la lettre, la retourna dans tous les sens, avec hésitation, comme s'il craignait qu'elle ne contînt quelque maléfice, puis il dit:

«Et si moi la donner à Mam'selle Primerose?

GEORGES. – Non, non, Rame, ne faites pas cela. Geneviève serait très fâchée contre vous; elle seule doit la lire. Vous verrez comme elle sera contente. Me promettez-vous de la lui donner à elle et à personne d'autre?

RAME. – Si jeune Maîtresse contente, moi donner tout de suite.»

Et Rame entra chez Geneviève. Georges l'entendit dire:

«Moussu Georges envoyer lettre à jeune Maîtresse; lui, dire: jeune Maîtresse très contente.

GENEVIÈVE. – Moi contente d'une lettre de lui? Donne, mon bon Rame que je voie ce qu'il écrit.»

Rame sortit; il ne trouva plus Georges, qui s'en était allé dès qu'il avait su que Geneviève acceptait sa lettre.

Geneviève resta quelques instants sans la décacheter.

«Comment ose-t-il m'écrire, et que peut-il avoir à me dire?»

Elle l'ouvrit pourtant; un sourire de mépris, puis d'indignation, accompagna la première partie de la lettre; mais quand elle arriva à la dernière page, elle fut saisie d'une véritable colère.

«Il ose me proposer d'être sa femme! Il a l'indignité de supposer que je l'aime! lui un misérable, un voleur, un scélérat, sans honneur, sans pitié, sans coeur! un lâche qui n'a pas eu le courage de me sauver des indignes accusations de son père! qui m'a su mourante et qui n'a pas eu pitié de mon désespoir? Oh! le lâche! l'infâme, le monstre!

«Lui répondrai-je? Aurai-je le courage de lui adresser ma réponse? Il le faut. Il mérite d'être éclairé sur mes sentiments à son égard.»

Geneviève prit une plume et, d'une main tremblante, elle écrivit les lignes suivantes:

«Monsieur,

Je vous méprise trop pour répondre sérieusement à la honteuse proposition que vous osez m'adresser. Je ne vous dis pas les motifs de ce refus, dicté par mon indignation et par ma juste antipathie; vous ne les comprendriez pas, ayant abjuré tout sentiment d'honneur et de moralité. En quittant Plaisance, je n'emporterai aucun sentiment de haine. Je ne ressens pour vous que le plus profond mépris et le plus grand éloignement. Veuillez à l'avenir ne plus m'importuner de vos lettres et, sous aucun prétexte, de votre présence.

GENEVIÈVE DORMÈRE.»

Geneviève appela Rame, qui était sorti, par extraordinaire; elle alla jusque chez sa bonne et la pria de faire remettre cette lettre à M. Georges.

PÉLAGIE. –Comment, Geneviève, tu lui écris?

GENEVIÈVE. – Je lui réponds, ma bonne; il a eu l'insolence de m'offrir de l'épouser pour me réhabiliter dans l'esprit de mon oncle. Je ne veux pas lui faire attendre la réponse; elle est ce que tu peux deviner sans trop de peine.

PÉLAGIE. –Donne alors, donne vite, que je la fasse porter, tout de suite.

«Rame, Rame, appela-t-elle en entrouvrant la porte qui donnait sur l'escalier de l'office. Venez vite, Mademoiselle a besoin de vous»

Deux secondes après, Rame accourait tout effrayé.
«Petite Maîtresse malade? demanda-t-il.

GENEVIÈVE. – Non, Rame, je ne suis pas malade; c'est une lettre à remettre à M. Georges.

RAME. – Moi voir jeune Maîtresse pas contente.

GENEVIÈVE. – Je suis très mécontente, mais pas malade, mon bon Rame. Je serai contente quand tu auras remis ma lettre.»

Rame partit en courant; il frappa à la porte de Georges, lui remit la lettre et remonta bien vite chez Geneviève, qui ne lui fit aucune question.

XXIX - Colère de MM. Dormère père et fils

Quand Geneviève rentra chez elle, elle voulut brûler la lettre de Georges, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de son oncle ou de quelque personne malveillante. Elle la chercha, mais elle ne la trouva pas. Après avoir cherché partout, elle eut la pensée que Mlle Primerose l'avait peut-être aperçue et emportée; elle entra chez sa cousine, qui n'y était pas. Pélagie lui dit qu'elle était sortie depuis longtemps pour aller donner des nouvelles de Geneviève aux Saint-Aimar, qui en étaient toujours fort occupés, et qui étaient venus tous les jours pour savoir comment elle allait.

Ce n'était donc pas Mlle Primerose qui avait commis l'indiscrétion dont elle était du reste fort capable, ayant conservé l'habitude de lire les lettres que recevait son élève.

Geneviève eut alors la pensée que Georges lui-même avait eu l'audace de venir chez elle et qu'ayant vu sa lettre laissée ouverte sur la table, il l'avait prudemment emportée pour la brûler.

Geneviève n'y pensa donc plus et ne s'en inquiéta pas. Elle demanda à Pélagie et à Rame de ne pas parler à Mlle Primerose de la lettre de Georges ni de la réponse qu'elle y avait faite. Elle prévint aussi ses fidèles amis qu'elle demanderait à Mlle Primerose de retourner à Paris le plus tôt possible, sous prétexte de changer d'air pour achever de se remettre.

«Et surtout, mes bons amis, préparez tout sans qu'on le sache dans le château, pour m'éviter une entrevue avec mon oncle; je n'aurais pas encore la force de la supporter.»

Pélagie et Rame lui promirent que personne n'en saurait rien.

Quand Mlle Primerose rentra, elle était si fatiguée qu'elle se jeta dans un fauteuil et demanda un verre de vin et des biscuits pour se remonter.

GENEVIÈVE. – Ma bonne cousine, pendant votre absence je me suis demandé ce que nous faisions ici; nous y sommes prisonnières, n'osant sortir, de crainte de nous rencontrer avec mon oncle et son fils, ne voyant personne, mangeant chez nous comme des recluses, osant à peine prendre l'air à nos fenêtres, de peur d'être aperçues. Je sens pourtant que j'ai besoin d'air et de mouvement; et surtout j'éprouve le vif désir de quitter cette maison, de changer d'air. Si nous pouvions retourner chez nous à Paris, je me sentirais soulagée d'un poids qui m'oppresse; je respirerais plus librement..

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Que je suis contente de ce que tu me dis, ma chère enfant! J'attendais, pour te parler de départ, que tu fusses en état de supporter un déplacement; puisque tu partages mon désir de quitter cet horrible château, pour n'y jamais revenir, nous partirons quand tu voudras.

GENEVIÈVE. – Demain, ma cousine, demain; d'autant plus que je sais par Rame que demain mon oncle et son fils vont dîner chez les Saint-Aimar.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Très bien, mon enfant, très bien. Commençons nos préparatifs. Pélagie fera nos malles; je vais envoyer Rame chez M. Bourdon pour payer ses visites; il passera chez le pharmacien, chez tous les marchands auxquels on peut devoir quelques petites notes; il commandera un omnibus pour demain six heures, et nous partirons par le train de sept heures pendant que les Dormère

seront absents.»

Tout fut fait comme l'avait dit Mlle Primerose.

Le lendemain, M. Dormère et Georges montèrent en voiture à cinq heures; à six heures bien précises l'omnibus arriva; toutes les malles furent descendues; elles avaient été achevées par Pélagie dans l'après-midi; Rame et le cocher les chargèrent sur l'omnibus; Mlle Primerose descendit soutenant Geneviève, qui était encore d'une grande faiblesse; elles firent leurs largesses aux domestiques de M. Dormère, qui témoignèrent beaucoup de regret de les voir partir et qui dirent chacun leur phrase pour indiquer qu'ils savaient que Mlle Geneviève avait souffert, qu'on avait été bien mal pour elle, qu'une personne comme il faut ne pouvait s'accommoder de la société d'un homme comme M. Georges; qu'il finirait mal, que Monsieur regretterait un jour sa faiblesse, etc.

Mlle Primerose profita de l'occasion pour lancer quelques propos significatifs pour M. Dormère, qui était plus imbécile que méchant, sur Georges, qui finirait ses jours au bagne, qui déshonorerait son nom, etc.

Elle céda enfin aux instances réitérées de Geneviève et monta en omnibus avec Pélagie, Azéma et Rame.

À neuf heures elles étaient arrivées chez elles, et Geneviève, moins fatiguée qu'on ne pouvait le craindre, était à dix heures installée dans sa chambre et couchée.

Le soir de ce même jour, quand M. Dormère rentra avec Georges, son valet de chambre s'empressa de lui dire:

«Monsieur ne sait pas ce qui s'est passé en son absence?

M. DORMÈRE. – Non, quoi donc?

JULIEN. – Ces dames sont parties une heure après Monsieur.

M. DORMÈRE. – Parties? Ce n'est pas possible.

JULIEN. – C'est pourtant bien vrai, Monsieur. À six heures, un omnibus du chemin de fer est venu emporter les malles, qui étaient faites d'avance sans que personne s'en fût douté; ces dames nous ont fait leurs adieux, elles sont montées en omnibus avec les femmes et Rame, et elles sont parties. Mlle Geneviève était si pâle, si maigre, elle paraissait si faible, que nous en étions bouleversés. Monsieur sait combien nous lui sommes tous attachés; elle est si bonne, si douce, si aimable! Ces dames ont été très généreuses; elles ont largement payé des services que nous étions trop heureux de leur rendre.»

Julien aurait pu parler longtemps encore sans que M. Dormère ni Georges songeassent à l'interrompre; ils étaient atterrés par ce départ si imprévu. M. Dormère avait sincèrement désiré voir sa nièce, pour lui exprimer son chagrin de son injuste accusation et du mal qu'il lui avait fait. Georges voyait la fortune de Geneviève lui échapper définitivement. Malgré la lettre si froidement méprisante qu'il en avait reçue la veille, il espérait encore la ramener à lui et la forcer à l'épouser avec l'aide de son père. Quand Julien fut sorti, ce fut Georges qui parla le premier.

«C'est un tour de la cousine Primerose, dit-il avec emportement. Vous ne pouvez pas supporter cela, mon père. Comme tuteur vous avez le droit de garder votre pupille, et vous devez en user.

M. DORMÈRE. – Tu oublies, Georges, qu'elle a dix-huit ans; et que j'ai perdu mes droits par l'abandon que j'en ai fait à ma cousine Primerose, ensuite par l'injure que je viens de lui faire au moment de cette scène. Elle a un subrogé tuteur auquel elle s'adresserait pour m'échapper; et toute cette affaire serait

naturellement portée devant les tribunaux. Rappelle-toi aussi que Mlle Primerose est là, qu'elle nous hait et qu'elle pousserait les choses de toute la puissance de sa haine. Elle ne pardonne pas, celle-là.

GEORGES. – Les misérables! Comme elles nous ont joués! Et cette Geneviève! ce prétendu agneau, qui prend part à une pareille action.

M. DORMÈRE. – Le chagrin te rend injuste, mon ami; que vois-tu de coupable, de mauvais dans ce départ?

GEORGES. – C'est une inconvenance, une impertinence vis-à-vis de vous, mon père.

M. DORMÈRE. – Inconvenance oui, impertinence non.»

Julien rentra:

«Voici une lettre à l'adresse de monsieur, que je viens de trouver sur la table de Mlle Primerose.»

M. Dormère lut ce qui suit:

«Monsieur,

Geneviève me demande de l'emmener; elle redoute beaucoup une entrevue qui ne peut plus être évitée. Dans son état de faiblesse, votre présence pourrait lui occasionner une rechute qui serait mortelle. Je l'emmène donc avec bonheur, heureuse de quitter votre toit inhospitalier. Je vous salue.

CUNÉGONDE PRIMEROSE.*»*

Une seconde petite lettre était de Geneviève.

«Mon oncle,

Pardonnez-moi de vous quitter sans vous avoir vu. Je sens que je n'aurais pas la force de supporter votre présence. La scène terrible qui m'a mise si près de la mort est encore trop récente pour que l'impression en soit effacée. Permettez-moi de vous dire, mon oncle, qu'en vous quittant je n'emporte aucun ressentiment et que je vous pardonne du fond du coeur tout ce qui s'est passé.

Votre nièce respectueuse,

GENEVIÈVE.*»*

M. Dormère donna à Georges les deux lettres et se retira dans sa chambre sans prononcer une parole.

Georges s'en alla aussi dans sa chambre, furieux contre Geneviève, contre Mlle Primerose, contre son père qu'il trouvait faible et absurde.

«Il n'a jamais su se conduire, ni conduire les autres; avec moi jadis, il s'est comporté comme un enfant, ajoutant foi à tout ce que je lui disais; et pourtant il savait que je mentais; au lieu de me punir, de me fouetter au besoin, il m'excusait, me soutenait, il m'embrassait. C'est stupide! Aussi je ne l'aime ni ne

le respecte.

«Je n'aime pas cette petite Geneviève, mais je dois convenir que mon père a toujours été très mal pour elle. Dernièrement encore, cette scène était absurde; il accuse son cher Rame sans savoir pourquoi; c'était bête, c'était sot. À quoi pouvaient servir au nègre ces dix mille francs? Et lorsque dans son épouvante pour moi (car c'était pour moi qu'elle résistait) elle a l'imprudence de lui parler de l'honneur de sa maison, il ne devine pas que c'est moi qui suis le premier de sa maison. — Rame eût été plus fin.

«Il a tout perdu par cette sotte accusation. Il me fait manquer une fortune superbe… Mais… il me le payera; je ferai si bien rouler ses écus que je serai vengé de l'éducation absurde qu'il m'a donnée.»

Georges continua longtemps encore à former des projets de vengeance contre son père; et pour commencer, il résolut de s'en aller aussi dès qu'il le pourrait et de courir l'Allemagne.

XXX - Retour de Jacques

Quelques jours après son retour à Paris, Geneviève se trouva plus calme qu'elle ne l'avait été depuis sa maladie. Un matin, Mlle Primerose entra chez elle de bonne heure; elle la trouva levée et disposée à reprendre son ancienne habitude d'aller tous les jours à la messe; mais Mlle Primerose s'y opposa, la trouvant encore trop faible. Geneviève obéit avec sa docilité accoutumée; elle fit sa toilette et passa au salon.

Elle s'était mise à ranger avec sa tante les livres, papiers, musique, tout ce qui était nécessaire pour reprendre leurs occupations accoutumées. Un peu avant le déjeuner, Geneviève était seule; elle entendit frapper à la porte.

«Entrez», dit-elle.

La porte s'ouvrit et elle vit entrer un charmant jeune homme avec de jolies moustaches et une barbiche au menton; elle le reconnut sur-le-champ et s'élança vers lui en criant:

«Jacques, Jacques, c'est toi!»

Oubliant dans sa joie son âge et celui de Jacques, elle se jeta à son cou en l'embrassant tendrement.

GENEVIÈVE. – Jacques, cher Jacques, que je suis heureuse de te revoir!

JACQUES. – Et moi donc, ma bonne, ma chère Geneviève! voici près d'un an que je ne t'ai vue. J'ai fait, comme tu sais, un long et intéressant voyage en Orient, et m'en voici revenu depuis deux mois, que j'ai passés chez mes parents à la campagne; tu étais absente. Mais comme tu es maigre et pâle, ma pauvre Geneviève; es-tu malade?

GENEVIÈVE. – Je l'ai été, Jacques; j'ai manqué mourir.

JACQUES. – Mourir! oh! mon Dieu! et moi qui n'en ai rien su. Que t'est-il donc arrivé?

Geneviève voulut répondre, mais les larmes lui coupèrent la parole; elle dit en sanglotant:

«J'ai été bien malheureuse, Jacques... si tu savais...»

Elle ne put continuer; les sanglots l'étouffaient. Jacques était désolé et cherchait à la consoler en lui prodiguant les plus affectueux témoignages de son amitié.

JACQUES. – Ma Geneviève! mon amie! si tu savais combien je suis désolé de te voir ainsi! C'est donc bien affreux, pour que le souvenir seul te mette dans un pareil état?

GENEVIÈVE. – Affreux, horrible; appelle ma cousine Primerose, elle te dira ce que je n'ai pas encore la force de te raconter.

Jacques, très ému du chagrin de Geneviève, courut frapper à la porte de Mlle Primerose, qui répondit: «Entrez»; et qui, reconnaissant Jacques, se jeta à son cou, comme Geneviève, et l'embrassa à plusieurs reprises. Sans lui donner le temps de parler, Jacques la supplia d'entrer au salon pour calmer Geneviève qui ne cessait de pleurer.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pauvre petite! c'est qu'elle est encore bien faible et mal remise de la terrible secousse que lui ont donnée son abominable oncle et ce scélérat de Georges.

JACQUES. – Encore ce Georges! Toujours dans les chagrins de ma pauvre Geneviève.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais c'est bien la dernière fois, par exemple, car nous ne remettrons jamais les pieds chez ces gens-là, et jamais nous ne reverrons ce monstre de Georges.

JACQUES. – Mais qu'a-t-il fait? De grâce, chère mademoiselle, ne me laissez pas en suspens; et comment mon oncle, qui est bon homme, a-t-il pu contribuer au chagrin de Geneviève?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Bon homme! Un sot, un imbécile, un animal, dont Georges ferait un meurtrier au besoin.

Jacques ne put s'empêcher de sourire à cette explosion de colère de Mlle Primerose.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Écoute, Jacques, je ne veux pas te raconter cette scène horrible devant elle; je lui ferai un mal affreux en lui rappelant une abomination dont elle a failli mourir; tu vas déjeuner avec nous: après déjeuner, Geneviève se reposera, tu viendras dans ma chambre et tu sauras tout.

Jacques n'osa pas insister, malgré sa vive inquiétude, car il savait Georges capable de tout. Pour ne pas déranger Geneviève, Mlle Primerose voulut qu'on déjeunât dans le salon. Lorsque Rame entra et qu'il vit Jacques, il courut à lui au risque de tout briser, et, posant rudement son plateau par terre, il prit les mains de Jacques, les serra et les baisa sans que Jacques pût l'en empêcher.

RAME. – Moussu Jacques! Bon Moussu Jacques! Rame content voir Moussu Jacques. — Jeune Maîtresse heureuse voir Moussu Jacques. — Jeune Maîtresse aimer Moussu Jacques. — Elle plus triste, plus pleurer.

JACQUES. – Merci, mon bon Rame, de ce que vous me dites d'affectueux. Moi aussi, je suis heureux de vous retrouver avec ma chère Geneviève.

RAME. – Oui, moi sais bien; pas comme coquin, scélérat, Moussu…, moi pas dire nom; petite Maîtresse pas vouloir, mais Moussu Jacques savoir qui scélérat, coquin.»

Jacques sourit, Mlle Primerose éclata de rire, Geneviève elle-même sourit.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Voyons, mon cher, mettez-nous le couvert et servez-nous un bon déjeuner: nous avons tous faim, car nous sommes tous heureux.»

Geneviève soupira, Jacques la regarda tristement et laissa aussi échapper un soupir.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Hé bien! qu'est-ce que c'est? Est-ce pour soupirer que nous sommes réunis ici, hors de cet horrible château de Plaisance? Il porte joliment son nom! c'est Déplaisance qu'on aurait dû le nommer. Et les habitants! ils sont gentils. Je les ferais fourrer en prison si j'étais gendarme ou préfet.

RAME, *gravement.* – Mam'selle Primerose, vous pas raison; domestiques bons. Julien bon, Pierre bon, cocher bon, cuisinière très bon; elle donner bonnes choses à Rame; Fanchette, la fille, très bon; toujours rire et donner sucre et café à Rame.

Mademoiselle Primerose, *riant.*

Mettez votre couvert, mon ami, et tenez votre langue; vous êtes comme Azéma, qui parle comme une pie.

RAME, *se fâchant.* – Moi pas pie, moi pas Azéma, moi Ramoramor, grand chef avec habit rouge plein d'or.»

Mlle Primerose partit encore d'un éclat de rire. Geneviève rit aussi, pour la première fois depuis sa maladie. Jacques, en la voyant rire, se laissa aller à un accès de gaieté. Rame, joignant les mains, s'écria en sautant et en pirouettant:

«Petite Maîtresse rire, petite Maîtresse contente! Moussu Jacques, petite Maîtresse rire! Première fois, bon Moussu Jacques. Moi heureux! Hourra, Moussu Jacques!

GENEVIÈVE, *riant toujours.* – Tais-toi donc, mon bon Rame; tu vas faire monter les sergents de ville.»

Et Geneviève continua son bon rire frais et gai.

RAME. – Chère, chère, jolie Maîtresse! Vous toujours rire; moi apporter bouillon et poulet.»

Mlle Primerose se pâmait. Rame sortit en courant et ne tarda pas à revenir accompagné de Pélagie qui venait dire bonjour à Jacques; elle lui demanda la permission de lui serrer la main à quoi Jacques consentit avec son amabilité accoutumée.

Le déjeuner s'était annoncé triste d'abord; il fut gai et agréable à tous. Rame ne quittait pas des yeux sa maîtresse, qui mangeait de bon appétit, qui causait et qui souriait souvent. De temps en temps Rame se frottait les mains, riait tout bas et marmottait:

«Petite Maîtresse manger bien; — petite Maîtresse content. — Petite Maîtresse rire. — Bon Moussu Jacques! Rame heureux.»

Quand le déjeuner fut terminé, Mlle Primerose arrangea Geneviève sur un canapé, lui dit de se reposer et emmena Jacques; avant qu'il partît, Geneviève l'appela.

«Jacques, lui dit-elle affectueusement, tu reviendras me voir avant de t'en aller?

JACQUES. – Certainement, ma bonne chère Geneviève, je ne partirai pas sans t'avoir revue.»

Et il sortit pour aller rejoindre Mlle Primerose, qui attendait le moment de lui parler avec autant d'impatience que Jacques en éprouvait de l'entendre parler.

La conversation dura plus d'une heure; Jacques, très ému, ne se lassait pas d'écouter et d'interroger. Quand elle fut arrivée au jour qui précéda leur départ de Plaisance, elle se leva, ouvrit une cassette dont elle portait toujours la clef sur elle, en tira une lettre et dit:

«Lis maintenant cette lettre; elle achèvera de te faire connaître la scélératesse de ce monstre. Geneviève ne sait pas que je l'ai lue, que je l'ai gardée; ne lui en parle pas.»

Jacques, déjà bouleversé du récit que lui avait fait Mlle Primerose, lut cette lettre de Georges avec une indignation, une colère qu'il eut peine à maîtriser. Quand il l'eut finie, il la jeta par terre, la repoussa du pied et, se jetant dans un fauteuil, la tête pressée dans ses deux mains comme s'il eût craint qu'elle n'éclatât, il dit d'une voix étouffée:

«Monstre! odieux scélérat! Ah! je n'ai pas de mots pour exprimer mon indignation, mon horreur!»

Il resta longtemps immobile, étouffant sous le poids de son émotion.

«Et cette admirable, héroïque Geneviève, résistant aux instances de ce misérable que je n'ai plus le courage d'appeler mon oncle! Et elle a la force de se taire devant le silence ignominieux de cet être à coeur de tigre! Et cette lettre insultante, odieuse, elle la cache, elle la dissimule! Mon Dieu mon Dieu, donnez-moi la force de vaincre la violence de mes sentiments! Que je n'oublie jamais cette parole du Seigneur sur la croix:

«Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.»

«Oh! mes chers et saints Pères! soyez bénis, vous qui avez fait de moi un chrétien; un chrétien qui pardonne et qui prie.»

Il cacha sa figure dans ses mains; Mlle Primerose vit quelques larmes couler à travers ses doigts; puis il se calma, essuya ses yeux et se leva.

«Jamais, dit-il à Mlle Primerose, je ne saurai assez vous exprimer ma reconnaissance de tout ce que vous avez fait pour elle. Vous avez été, depuis dix ans, sa protectrice, sa mère. Que serait-elle devenue sans vous? Mon respect, ma reconnaissance, ma vive affection vous sont acquis tant que Dieu me laissera un souffle de vie.»

Mlle Primerose, touchée des sentiments que lui manifestait Jacques, y répondit très amicalement. Elle avait ramassé la lettre foulée aux pieds de Jacques et la remit soigneusement dans sa cachette.

JACQUES. – Comment gardez-vous une pareille monstruosité, chère mademoiselle?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mon ami, c'est une pièce très importante à conserver. Geneviève est encore sous la coupe du père jusqu'à vingt et un ans. On ne sait pas ce que peuvent inventer des êtres pareils; c'est la seule arme que nous ayons. Il faut la garder, le bon Dieu l'a fait tomber dans mes mains. Geneviève ne s'en doute pas, heureusement.»

Jacques lui baisa la main et sortit. Il entra dans le salon; il vit Geneviève endormie sur le canapé. Il s'avança doucement près d'elle, longtemps il la regarda avec respect et admiration; puis il s'approcha, prit une des mains restée étendue et la baisa tendrement.

«Généreuse, admirable et bien chère amie, dit-il à voix basse, je t'ai toujours aimée et je t'aimerai toujours. Tu trouveras en moi, jusqu'au dernier jour de ma vie, un ami fidèle et dévoué.»

Il replaça doucement la main de Geneviève sur le canapé et voulut sortir; Geneviève s'éveilla.

GENEVIÈVE. – C'est toi, Jacques? Comme tu es pâle! C'est ma cousine, n'est-ce pas, qui t'a ainsi troublé? Pauvre Jacques! C'est terrible, n'est-ce pas? Assieds-toi près de moi et causons.

JACQUES. – Ô Geneviève! ma Geneviève chérie! Comme tu as souffert! Et quelle héroïque, admirable générosité tu as montrée! — Quel courage! — Et ce scélérat, ce monstre qui se tait, qui entend son père te torturer par ses questions, osant accuser ton ami, ton plus dévoué serviteur, et il ne dit rien. Il vole, et il te laisse la lourde charge de le défendre par ton généreux silence!

— Jacques, Jacques! s'écria Geneviève effrayée, pourquoi penses-tu que ce soit lui? Qui te l'a dit?

JACQUES. – Mais, mon amie, tout le monde l'aurait deviné; il faut être absurdement et sottement aveugle comme son père pour ne pas deviner que c'était lui.

GENEVIÈVE. – Jacques, ne le dis pas à mon oncle, promets-le-moi.

JACQUES. – Il suffit que tu le désires, ma Geneviève, pour que j'aie la bouche close là-dessus. Mais

c’est cruel: cruel pour toi, cruel pour ceux qui t’aiment.»

Jacques se leva.

«Il faut que je m’en aille; j’ai tant à faire pour moi, pour mon père.

GENEVIÈVE. – Avec qui es-tu ici? Où loges-tu?

JACQUES. – Je suis seul; à l’hôtel.

GENEVIÈVE. – Alors viens dîner avec nous.

JACQUES. – Très volontiers, si je ne te fatigue pas.

GENEVIÈVE. – Me fatiguer! quelle folie! Au contraire, je me sens si bien quand tu es là!»

Jacques sourit, lui serra la main et sortit.

XXXI - Bonheur de Geneviève

Geneviève passa un heureux après-midi; le retour inattendu de son ami d'enfance, qu'elle ne croyait pas revoir avant l'automne, avait effacé en partie le souvenir de son triste séjour chez son oncle; une seule inquiétude troublait sa joie: ce voyage de Rome, qu'elle avait désiré et attendu avec impatience, la séparerait encore de Jacques.

«C'est mon seul ami, disait-elle, le seul confident de mes pensée, de mes joies, de mes douleurs. Ma cousine Primerose, malgré sa bonté, son indulgence pour moi, ne m'inspire aucune confiance sous certains rapports: sans Jacques, je me sens isolée comme si j'étais seule au monde. Et puis j'ai peur de ce méchant Georges, de mon oncle qui s'est mis dans la tête de faire passer ma fortune à son fils. Je l'ai bien vu, bien compris pendant mon séjour à Plaisance.

«Si Jacques était avec moi, je n'aurais peur de personne; il me protégerait contre eux et contre tous.»

Ces réflexions l'attristèrent un peu; elle chercha à se distraire en s'occupant; elle dessinait bien et faisait très bien des portraits à l'aquarelle.

Quand elle eut déballé et arrangé couleurs, pinceaux, papier, palette, etc., elle regarda la pendule; il était six heures.

«Il ne vient pas: c'est singulier; il sait que nous dînons à six heures et demie.»

Enfin la porte s'ouvrit et Jacques entra.

GENEVIÈVE. – Te voilà enfin, mon ami; je t'attends depuis longtemps.

JACQUES. – Depuis longtemps? Il est à peine six heures.

GENEVIÈVE. – Six heures passées, monsieur; et tu sais que nous dînons à six heures et demie.

JACQUES. – Eh bien, je ne suis donc pas en retard.

GENEVIÈVE. – Je te trouve toujours en retard, Jacques, quand je t'attends.»

Jacques sourit.

JACQUES. – J'ai beaucoup à faire, ma bonne petite Geneviève; je ne t'ai pas encore dit que je suis obligé de te quitter dans quinze jours ou un mois, pour longtemps et peut-être pour toujours.»

Geneviève devint pâle, tremblante.

GENEVIÈVE. – Partir! Pour toujours! Oh! Jacques, je suis vouée au malheur!»

Elle tomba en sanglotant dans un fauteuil. Jacques, très ému lui-même, chercha à la consoler de son mieux.

Il s'assit près d'elle; Geneviève, encore affaiblie par sa maladie, n'avait pas la force nécessaire pour commander à ses impressions; elle continua à pleurer amèrement.

GENEVIÈVE. – Partir! Pour toujours! M'abandonner! Jacques, tu es cruel.

JACQUES. – Ma Geneviève chérie, cette séparation ne m'est pas moins cruelle qu'elle l'est à toi; mais le devoir doit passer avant le bonheur: Rome est plus menacée que jamais!

«Le Saint-Père Pie IX appelle les chrétiens catholiques pour défendre le siège de la foi; je me suis engagé dans les zouaves pontificaux, et je dois partir dans quinze jours ou un mois.»

Geneviève s'était calmée à mesure que Jacques parlait. Quand il eut fini, elle poussa un cri de joie, et, prenant à deux mains la tête de Jacques qu'elle serra contre sa poitrine:

«C'est à Rome que tu vas! Oh! bonheur! Mon Dieu, je vous remercie! Jacques, Jacques; moi aussi je vais à Rome. Nous partirons avec toi. Je ne te quitterai pas. Je serai près de toi.»

Ce fut au tour de Jacques de s'extasier sur son bonheur, de témoigner sa joie avec une vivacité qui prouva à Geneviève la tendresse qu'il lui portait. Ils se mirent à faire de beaux projets pour leur voyage, leur séjour à Rome, oubliant que Jacques y allait pour combattre, et peut-être pour tomber martyr de sa foi. Mais aucune pensée pénible ou effrayante ne vint gâter leur bonheur du moment; ils ne cherchaient pas à pénétrer dans un avenir plus éloigné.

Pendant qu'ils causaient de la vie charmante qu'ils mèneraient à Rome, Mlle Primerose rentra.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mes pauvres enfants, je vous ai fait attendre! Je vous demande bien pardon. J'avais tant à courir, tant à parler.

JACQUES. – Attendre! Pas du tout, chère madame. Il n'est pas tard.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Il est presque sept heures et demie, mes enfants. Vous n'avez donc pas faim?

GENEVIÈVE. – Non, pas du tout, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pas faim? Mais qu'as-tu, Geneviève? Comme tu as l'air animé.

GENEVIÈVE. – Je crois bien, ma cousine. Je suis si heureuse! Figurez-vous que Jacques va à Rome; il est zouave pontifical. Il part dans quinze jours environ, et nous partirons avec lui.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Dans quinze jours? C'est bien peu de temps pour mes affaires. Comme vous arrangez tout cela, vous deux!

GENEVIÈVE. – Ma bonne cousine, terminez tout bien vite, je vous en supplie. Voyez quel avantage ce sera pour nous d'avoir en voyage un homme pour nous protéger, vous venir en aide, et un zouave surtout.»

Jacques et Mlle Primerose se mirent à rire de l'anxiété de Geneviève et de son air suppliant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je tâcherai, ma chère petite; je ferai ce que je pourrai, je vous le promets à tous deux. Mais dînons vite; je meurs de faim, moi; je n'ai pas, comme toi, un Jacques pour me faire oublier les heures. Jacques, va voir, mon ami, pour qu'on serve tout de suite.»

Le dîner ne tarda pas à être annoncé; Mlle Primerose le trouva un peu trop cuit, mais, comme c'était elle qui s'était fait attendre, elle n'osa pas trop s'en plaindre; les perdreaux rôtis surtout la firent gémir.

«Quel dommage! disait-elle, de si beaux perdreaux! C'est sec comme une poule bouillie. Pauvre

Jacques, je te plains de manger ces bêtes desséchées. Mais c'est ma faute: ils m'ont attendue une heure.»

Jacques n'en mangeait pas moins de fort bon appétit.

Après dîner, Mlle Primerose demanda à Geneviève ce qu'elle comptait faire de ses couleurs et pinceaux?

«Je veux faire le portrait de Jacques, ma cousine. Je tiens beaucoup à l'envoyer à sa mère avant le départ pour Rome.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Très bien, ma fille; mais Jacques trouvera-t-il le temps de poser?

JACQUES. – En me levant de bon matin pour terminer mes affaires, j'aurai toujours trois ou quatre heures à donner à Geneviève.»

Les choses ainsi arrangées, ils descendirent tous au jardin pour prendre l'air. Ils parlèrent de leur voyage.

Il fut convenu que Jacques irait passer huit jours chez ses parents, qui étaient encore à la campagne, et qu'il viendrait joindre Mlle Primerose et Geneviève vers le 5 ou 6 septembre pour se mettre en route le 8, jour de la nativité de la Sainte Vierge et anniversaire du beau fait d'armes de la prise de Malakoff en Crimée. C'était Mlle Primerose qui avait indiqué ce jour.

Le lendemain, Geneviève se leva très gaie, après avoir passé une très bonne nuit; elle alla entendre au couvent la messe avec Mlle Primerose, elle déjeuna de fort bon appétit et elle se mit à esquisser de mémoire le portrait de Jacques.

Pendant qu'elle dessinait, Mlle Primerose se mit à travailler près d'elle.

Geneviève, dit-elle, tu sais que j'ai été voir Mme de Saint-Aimar la veille de notre départ.

GENEVIÈVE. – Oui, ma cousine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais je n'ai pas eu le temps de te faire sa commission. Elle m'a chargée de te dire que son fils Louis t'aimait de tout son coeur et qu'il te demandait en mariage.

GENEVIÈVE. – Lui aussi! Pauvre garçon! Je l'aime beaucoup; il est très bon, et Hélène aussi est très bonne.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Alors accepterais-tu la proposition de Mme de Saint-Aimar?

GENEVIÈVE. – D'épouser Louis? Certainement non.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pourquoi cela, puisque tu l'aimes beaucoup?

GENEVIÈVE. – Je l'aime comme un ami que je vois avec plaisir, mais je ne l'aimerais pas du tout comme mari.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tu dis pourtant qu'il est très bon.

GENEVIÈVE. – Certainement il est bon; mais je ne suis pas obligée d'épouser tous ceux qui sont bons.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais Louis n'est pas tout le monde; il est, comme Jacques, ton ami

d'enfance.

GENEVIÈVE. – Comme Jacques! Oh! ma cousine! comment pouvez-vous comparer? Comme Jacques! Ce n'est pas du tout la même chose.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne vois pas grande différence; il est d'une bonne famille comme Jacques, joli garçon comme Jacques, très bon, avec une fortune supérieure à celle de Jacques, t'aimant beaucoup comme Jacques.

GENEVIÈVE, *vivement*. **–** Tout cela est possible, mais je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais, et il ne m'aime pas comme m'aime Jacques; je le vois, je le sens, je le sais.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Alors tu refuses?

GENEVIÈVE. – Très positivement; et s'il continue à m'aimer trop, je ne l'aimerai plus du tout.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Oh, oh! Comme te voilà fâchée! Tu es rouge de colère! Écoute; je te propose une chose qui me paraît très bien: parles-en à Jacques, consulte-le; tu te décideras d'après ce qu'il te dira.

GENEVIÈVE. – Oui, s'il me conseille de refuser; non, s'il me conseille d'accepter.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Mais si tu refuses ainsi de bons partis, tu finiras par rester vieille fille.

GENEVIÈVE. – Tant mieux; je me ferai soeur de charité et j'irai soigner les zouaves de Rome.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Très bien, ma fille; c'est une très belle vocation, contre laquelle je ne lutterai certainement pas. Au reste, voici tout juste notre conseiller qui arrive. Bonjour, Jacques; déjeunes-tu avec nous?

JACQUES. – Si vous voulez bien le permettre.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Avec grand plaisir; tu manges chez nous, c'est convenu. Je vais voir Pélagie et je reviens.

XXXII - Jacques et Geneviève s'entendent à l'amiable

Quand Mlle Primerose fut partie, Jacques s'approcha vivement de Geneviève.

JACQUES. – Tu ne me dis rien, Geneviève? Mais comme tu as l'air triste? Qu'y a-t-il, mon amie? Une nouvelle contrariété?

GENEVIÈVE. – Je crois bien, et une très grande! Ne voilà-t-il pas ma cousine qui veut que je me marie!

JACQUES, *inquiet*. – Que tu te maries! à dix-huit ans! mais c'est trop jeune, beaucoup trop jeune!

GENEVIÈVE. – N'est-ce pas, mon bon Jacques? À la bonne heure! tu es raisonnable, toi.

JACQUES. – Mais qui veut-elle te faire épouser?

GENEVIÈVE. – Louis de Saint-Aimar! Et sais-tu ce qu'elle dit: que c'est mon ami d'enfance comme toi, qu'il est bon comme toi, et enfin qu'il m'aime autant que tu m'aimes.»

Jacques avait approché sa chaise et s'était assis près de Geneviève. À cette dernière assertion de Mlle Primerose, il saisit la main de Geneviève et s'écria:

«Ce n'est pas vrai! C'est impossible!

GENEVIÈVE, *affectueusement*. – N'est-ce pas, mon ami, que c'est impossible? Je le lui ai déjà dit, parce que je vois et je sens combien tu m'aimes, et que ce Louis ne peut pas m'aimer comme toi qui es mon frère, mon ami, le bonheur de ma vie.

JACQUES. – Oh! Geneviève, que tes paroles me font de bien! Comme je t'aime, ma Geneviève, ma soeur, mon amie!

GENEVIÈVE. – N'est-ce pas que tu me conseilles de refuser ce mariage qui me rendrait si malheureuse en me séparant de toi? Réponds-moi, Jacques: dis-moi que je ne peux pas, que je ne dois pas y consentir.

JACQUES. – Chère Geneviève, en fait de mariage, il faut suivre l'impulsion de son coeur d'accord avec la raison. Si Louis ne te plaît pas…

GENEVIÈVE. – Il me déplaît horriblement depuis que je sais qu'il prétend m'aimer; s'il persiste, je le détesterai.

JACQUES, *souriant*. – Non, ne le déteste pas: ce ne serait pas juste; il ne persistera pas; je le sais trop honnête et trop ton ami pour ne pas abandonner son projet quand il saura que tu le repousses.

GENEVIÈVE. – Merci, Jacques; merci, mon ami. Je ferai part de ton excellent conseil à ma cousine.»

Mlle Primerose rentra.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ah! voilà Mlle Geneviève qui a repris son air doux et calme comme d'habitude. Quand tu es arrivé, elle avait un air presque furieux. Elle t'a consulté, à ce que je vois.

GENEVIÈVE. – Et Jacques est de mon avis, ma chère cousine; et je vous demande de vouloir bien écrire le plus tôt possible à Mme de Saint-Aimar que je ne veux pas me marier…

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Parce que tu veux te faire soeur de charité pour soigner les zouaves pontificaux. C'est bien ce que tu me disais, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE. – Oui, ma cousine; mais il est inutile d'en faire part à Mme de Saint-Aimar.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – D'autant que ton projet ne s'exécutera pas, j'en réponds. Mais allons déjeuner, nous en recauserons après.»

En effet, après le déjeuner, qui fut très gai, on reprit la conversation, et Mlle Primerose s'amusa à les taquiner en leur proposant à tous deux des mariages qu'elle trouvait charmants, excellents. Après une heure de cet exercice, elle dit à Geneviève:

«Voyons, nous perdons notre temps à dire des niaiseries. Toi, Geneviève, tu vas te remettre à ton portrait; seulement toi, Jacques, tu feras bien de te mettre en face d'elle et non à côté: ce serait poser dans le genre de Rame, qui voulait toujours voir ce que faisait *petite Maîtresse*, tout en posant. Mais, avant de commencer la séance, j'ai à te consulter, Jacques, sur une affaire très importante. Comme tu as fait ton droit, tu sauras me donner un bon conseil.

JACQUES. – Très volontiers, chère mademoiselle; je suis à vos ordres.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne le garderai pas longtemps, Geneviève; prépare, en attendant, le fond du dessin.

XXXIII - Explication complète

Quand Mlle Primerose fut chez elle avec Jacques, elle lui dit:

«C'est vrai, Jacques, que j'ai à te parler sérieusement; prends ce fauteuil et réponds-moi franchement. Devines-tu pourquoi Geneviève refuse si vivement de se marier?»

Jacques hésita quelques instants.

JACQUES. – Elle ne me l'a pas dit.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien! moi je te le dirai: elle refuse et elle refusera avec irritation toute proposition de mariage, parce qu'il n'y en a qu'une seule qu'elle accepterait avec bonheur, mais qui ne lui a pas été faite: c'est la tienne.

JACQUES. – La mienne! moi! Je ne peux pas la faire, je ne la ferai pas.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pourquoi cela, Monsieur le nigaud?

JACQUES. – Parce qu'elle est riche et que je ne le suis pas; je ne veux pas que ma femme et sa famille puissent me soupçonner d'avoir fait un mariage d'argent.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Que tu es bête, mon pauvre garçon! Qui pourra te soupçonner d'un aussi ignoble sentiment? En voyant Geneviève, qui pourra douter que tu n'aies été subjugué par tant de charmes? Qui pourra ignorer que vous vous aimez depuis l'enfance, que votre tendresse a grandi avec vous, et que Geneviève elle-même t'aime autant que tu l'aimes? Qu'importe que tu sois moins riche qu'elle? Tu lui apportes bien d'autres avantages cent fois plus précieux qu'une fortune dont elle n'aurait que faire; par-dessus tous les autres, une belle réputation méritée depuis ton enfance, et des qualités personnelles devenues si rares maintenant et qui assurent le bonheur d'une femme.

JACQUES. – Chère, chère mademoiselle, que vous me rendez heureux! Vous croyez vraiment que je puis espérer d'être agréé par ma chère bien-aimée Geneviève? Qu'elle ne me repoussera pas comme elle l'a fait pour les autres propositions très belles que vous lui avez fait connaître?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – J'en suis certaine, mon ami. Il y a longtemps que je vois se développer en vous deux ce sentiment que j'ai favorisé de mon mieux; j'aurais voulu attendre un an ou deux pour vous ouvrir les yeux, mais l'aventure de Plaisance rend le mariage, c'est-à-dire l'émancipation de Geneviève, plus urgent. Il faut donc, d'une part, qu'il soit décidé, sans pourtant le faire connaître à personne, qu'à Pélagie et à Rame; ensuite, qu'il ne se fasse que lorsque la position romaine actuelle sera plus nette. Enfin il faut qu'en allant faire tes adieux à tes parents, tu leur en parles, tu obtiennes leur permission et qu'ils s'occupent d'avance à avoir les papiers nécessaires pour faire promptement le mariage dans un cas pressé. Il ne faut jamais attendre au dernier moment.»

Jacques ne répondit qu'en embrassant tendrement Mlle Primerose et lui promettant de rendre

Geneviève la plus heureuse des femmes. Il alla rejoindre sa future fiancée pendant que Mlle Primerose allait s'occuper de voir les hommes d'affaires et le subrogé tuteur de Geneviève.

Lorsque Jacques rentra dans le salon, son visage exprimait un tel bonheur que Geneviève en fut frappée.

GENEVIÈVE. – Que t'a dit ma cousine, Jacques? Tu as un air ravi, heureux; qu'est-ce que c'est?

JACQUES. – C'est le bonheur de ma vie, la fin de toutes mes anxiétés, ma Geneviève chérie, et c'est à genoux que je dois te demander de ratifier les paroles de ta cousine.»

Et, se mettant effectivement à genoux près de Geneviève étonnée, il ajouta:

«Elle m'a dit, Geneviève, que tu m'aimais…

GENEVIÈVE. – Comment! c'est une nouvelle pour toi?

JACQUES. – Je sais bien que tu m'aimes; mais elle a ajouté que tu avais refusé Louis et d'autres qu'elle t'a nommés parce que… parce que…

GENEVIÈVE. – Mais parle donc, Jacques; tu me mets à la torture.

JACQUES. – Parce que tu n'aimais que moi, et que si je t'adressais la même demande que Louis, tu l'accepterais sans hésiter.

GENEVIÈVE. – Toi! toi! et tu as pu en douter?»

Jacques la serra avec transport contre son coeur.

GENEVIÈVE, *avec malice.* **–** Tu ne me trouves donc plus trop jeune pour me marier? Je n'ai pourtant pas beaucoup vieilli depuis le déjeuner.

JACQUES. – Je voulais, sans m'en rendre compte, éloigner le plus possible un événement fatal pour moi, puisqu'il t'enlevait à ma tendresse; j'aurais trouvé des obstacles à tout; je trouvais surtout que tu n'avais pas encore assez vécu pour moi seul.

GENEVIÈVE. – Et je n'aurais jamais consenti à vivre pour un autre que toi, mon ami; cette vive affection devait rester dans l'avenir ce qu'elle a été jusqu'ici, concentrée sur toi seul.»

Il ne fut plus question de portrait ce jour-là; ils avaient devant eux trois ou quatre heures de liberté pour causer plus confidentiellement encore de leur avenir si heureusement décidé. Ils convinrent qu'ils ne déclareraient pas leur mariage avant que l'affaire de Rome fût résolue.

«Il y aura, dit Jacques, de durs moments à passer; nous combattrons jusqu'à ce que Dieu nous rappelle tous à lui, ou bien jusqu'à l'anéantissement de ses ennemis, qui amènera la délivrance du Saint-Père et de Rome. Tu prieras pour nous, ma Geneviève…

GENEVIÈVE, *tristement.* **–** Pour toi surtout, Jacques, afin que le bon Dieu te préserve dans les terribles combats que tu auras à soutenir pour sa cause.»

Jacques, voyant Geneviève attristée, chercha à détourner ses pensées de dessus cette lugubre perspective; il lui parla du petit séjour qu'il comptait faire chez ses parents, de leur consentement assuré

à son mariage.

GENEVIÈVE. – Ton père dit toujours pourtant qu'il ne veut pas que tu te maries trop jeune, et tu n'as que vingt-trois ans; c'est bien jeune pour un homme.

Jacques, *riant.*

Et dix-huit ans! c'est bien jeune pour une femme.

GENEVIÈVE. – Aussi tu diras à ton père que nous ne nous marierons pas tout de suite, que nous attendrons deux ans. Puisque nous serons ensemble, nous ne nous quitterons pas, nous pouvons bien attendre.

JACQUES. – Sans aucun doute; j'aurais alors vingt-cinq ans et toi vingt. Ce sera un âge très raisonnable, et je suis sûr que mon père et ma mère n'y feront aucune objection. Et s'il y avait encore quelque petite hésitation, je chargerais mes frères et mes soeurs de plaider notre cause, de leur donner toutes sortes de bonnes raisons; et ils consentiront à tout; ils m'aiment, ils te connaissent et t'admirent beaucoup; je suis tranquille de ce côté.

GENEVIÈVE. – Et tes affaires pressées que tu avais hier?

JACQUES. – Oh! j'aurai le temps. Ce matin je me suis levé à cinq heures; j'en ai dépêché plusieurs. Avant dîner, il faudra que j'aille au comité pontifical des zouaves, afin de terminer mon engagement et me faire donner mes instructions. Demain je passerai deux bonnes heures à Vaugirard pour voir mes chers Pères; je leur raconterai mon bonheur, auquel ils prendront une part bien sincère, car ils sont si bons, si paternels, et ils m'ont conservé une si bonne affection! Ils me béniront; cette bénédiction me portera bonheur en attendant celle du Saint-Père».

Jacques quitta Geneviève avant le retour de Mlle Primerose; dès qu'il fut parti, elle appela Pélagie et Rame.

«Mes bons amis, dit-elle, venez, que je vous apprenne une grande nouvelle. Je me marie.»

Pélagie devina sans peine que c'était Jacques qui était le mari choisi par Geneviève, elle la prit dans ses bras et l'embrassa plusieurs fois:

«Sois bénie, ma chère enfant; tu ne pouvais mieux choisir; tu seras heureuse; le bon Dieu bénira cette union.»

Rame ne bougeait pas; il regardait tristement sa chère maîtresse et ne disait rien.

GENEVIÈVE. – Tu ne me parles pas, mon bon Rame; tu n'es pas content de mon bonheur?

RAME. – Moi content si jeune Maîtresse content; mais moi penser à pauvre Moussu Jacques. Lui tant aimer petite Maîtresse! Lui malheureux, pauvre Moussu Jacques!

GENEVIÈVE. – Jacques malheureux! Il est enchanté: c'est lui qui sera mon mari.

RAME. – Moussu Jacques! Oh bonne petite Maîtresse! Rame heureux, Rame toujours rester avec jeune Maîtresse comme avant, Rame toujours aimer jeune Maître.»

Geneviève remercia affectueusement ce bon et fidèle serviteur qui avait toujours été pour elle un ami dévoué et qui ne vivait que pour elle.

Rame pleurait et ne pouvait ni exprimer ni contenir sa joie. Il étouffait et ne pouvait parler.

GENEVIÈVE. – Calme-toi, mon bon Rame, et, au lieu de pleurer, réjouis-toi avec moi. Si tu savais comme je suis heureuse et comme mon cher Jacques est heureux! Nous partirons ensemble pour Rome dans quinze jours ou un mois et nous y resterons avec lui tant qu'il y restera.»

Geneviève expliqua à Pélagie et à Rame quels étaient leurs projets, et que le mariage n'aurait lieu qu'après la campagne qui se préparait. Elle se mit ensuite à lire et à faire de la musique en attendant Jacques et Mlle Primerose. Jacques arriva exactement à six heures, mais Mlle Primerose se fit attendre comme la veille.

Pélagie grogna un peu, mais elle soigna son dîner en prévoyant le retard.

Quand Mlle Primerose rentra enfin à sept heures comme la veille, elle se jeta sur un fauteuil.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ouf! Je suis fatiguée! Il fait une chaleur! Eh bien, mes enfants, qu'avez-vous décidé?

— Chère cousine, dit Geneviève en embrassant Mlle Primerose, Jacques a changé d'avis: il ne me trouve plus trop jeune pour me marier, et il consent à risquer son bonheur en subissant mon joug.

JACQUES. – Geneviève, tu es une petite méchante. Si tu disais: Jacques m'a si tendrement demandé d'accepter son coeur et sa vie, que j'y ai consenti, tu serais plus près de la vérité.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – La vérité est que vous vous aimez à qui mieux mieux, et que vous êtes enchantés tous les deux que j'aie débrouillé votre affaire, qui sans moi aurait traîné indéfiniment. Moi aussi, je suis enchantée. Il y a si longtemps que j'y pense que j'en étais ennuyée; je n'aime pas à voir traîner les choses. Ainsi voyez-vous, mes enfants, moi, si je m'écoutais, je finirais tout avant le départ pour Rome; mais je ne m'écoute pas, et nous attendrons le bon plaisir de ces messieurs les révolutionnaires.

«Quand ils auront fait leur coup et que ces messieurs les zouaves et autres généreux défenseurs du pape auront exterminé ces bandits, nous nous marierons, et la vieille Primerose, satisfaite de son oeuvre, ira végéter dans quelque coin solitaire.

JACQUES. – Vous, chère mademoiselle! Vous, nous quitter! Non, jamais; Geneviève ni moi, nous n'y consentirons pas.»

Mlle Primerose, attendrie, se leva et, les prenant tous deux dans ses bras, elle les embrassa tendrement.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Chers enfants, vous n'êtes et vous ne serez jamais ingrats. J'accepte votre offre et j'avoue que j'y comptais. Mais je me réserve mon indépendance pour m'absenter quelquefois; ainsi je me donnerai le plaisir d'aller à Saint-Aimar pour taquiner votre imbécile d'oncle, et rire un peu des projets manqués de ma chère amie Saint-Aimar, qui voulait pour son fils notre charmante Geneviève et sa belle fortune; et pour Hélène, elle désirait et désire encore ce triple gredin de Georges et sa belle fortune. Ha, ha, ha! je vais joliment les taquiner tous; ils le méritent bien, allez. Ils vont enrager! Cela m'amuse; c'est ma manière de punir les sots et les coupables.

XXXIV - Affaires terminées. – Correspondance aigre-douce.

Le lendemain, Mlle Primerose rentra un peu troublée, longtemps avant le dîner.

Mes enfants, dit-elle à Geneviève et à Jacques qui l'attendaient en causant, il faut que j'écrive à votre coquin d'oncle pour avoir son consentement au mariage de Geneviève; je viens de chez le notaire qui est son subrogé tuteur; il m'a dit avoir su par M. Dormère que j'emmenais Geneviève à Rome, que son oncle comptait s'opposer à ce départ et reprendre sa nièce chez lui jusqu'à sa majorité, qu'il en avait le droit et qu'il en userait. Vous devinez comment j'ai reçu cette communication. J'ai raconté alors dans tous ses détails à ce notaire, qui est un brave homme, les procédés soi-disant paternels de cet homme abominable; j'ai terminé par le récit du vol commis par son fils et attribué au pauvre Rame; et comme il ne pouvait croire à de pareilles iniquités, j'ai tiré de mon portefeuille la lettre écrite par cet horrible Georges et je la lui ai fait lire. Il en a été aussi indigné que nous l'avons tous été.

GENEVIÈVE. – Quelle lettre, ma cousine? Comment se trouve-t-elle entre vos mains?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Celle que ce monstre a osé t'écrire pour te demander ta main; tu l'as laissée dans ta chambre. Je l'ai vue, j'ai reconnu l'écriture, je l'ai lue et je l'ai emportée en remerciant Dieu d'avoir mis entre mes mains une preuve (la seule que nous ayons) de la scélératesse de ce misérable. Je suis ressortie aussitôt pour que tu ne puisses deviner que c'était moi qui la tenais. — J'ai raconté à ton subrogé tuteur ta cruelle et longue maladie qui t'avait mise si près de la mort. Il est convenu que M. Dormère, après une pareille conduite, devait être dépossédé de sa tutelle, mais qu'il faudrait pour cela que je lui intentasse un procès qui amènerait le déshonneur de son fils. Que pour éviter ce malheur, il valait mieux lui écrire pour avoir son autorisation tant pour le voyage à Rome que pour le mariage avec Jacques, et il m'a conseillé de le faire le plus tôt possible et dans les termes les plus doux, sans reproches et sans témoigner aucune incertitude de son consentement. Il viendra demain chez moi pour voir Geneviève et Jacques et faire connaissance avec sa pupille et son fiancé. Je lui ai laissé la lettre de ce scélérat de Georges, afin qu'il la garde comme pièce de conviction. Je vais écrire tout de suite à votre misérable oncle, et nous verrons s'il osera me refuser.

Mlle Primerose sortit.

GENEVIÈVE. – Mon Dieu, mon Dieu! encore des chagrins, des inquiétudes.

JACQUES. – Ne t'effraye pas, ma bien-aimée Geneviève; notre oncle ne peut pas refuser son consentement; quand il connaîtra la lettre de son infâme Georges, il se gardera bien de provoquer un procès qui lui démontrera clairement ce qu'est son fils. J'avoue que j'éprouve une grande satisfaction en pensant à ses regrets, à ses remords quand il verra si évidemment comment il a payé ton noble et généreux silence. Je ne puis te dire jusqu'à quel point je me sens indigné, révolté quand j'arrête ma pensée sur la conduite de mon oncle et de son fils à ton égard. Toi si douce, si bonne, si vraie! Aussi je bénis l'excellente Mlle Primerose de s'être chargée de toi; je sais qu'elle a des défauts; qui est-ce qui n'en a pas? Mais quand je vois son dévouement, son affection, je ne puis qu'excuser ses imperfections et sentir augmenter pour elle ma tendresse et ma reconnaissance.

GENEVIÈVE. – Mon bon, mon cher Jacques, que tu es bon! Comme j'ai raison de t'aimer de toutes les forces de mon coeur.»

Mlle Primerose rentra tenant une lettre à la main.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tenez, mes enfants, voici ce que je lui écris; vous êtes intéressés dans cette affaire; je désire avoir votre approbation:

«Mon cousin,

(J'ai eu de la peine à lui donner ce nom.)

«Je vous écris comme au tuteur de ma chère Geneviève; sa santé très ébranlée demande un changement d'air, de climat et une suite de distractions; j'ai pensé à un séjour à Rome, et je désire avoir votre consentement (toujours comme tuteur) pour ce long voyage. — Je vous adresse par la même lettre une seconde demande plus importante encore. Elle aime depuis son enfance votre neveu Jacques de Belmont; leur tendresse est réciproque, et cette union est considérée par eux et par moi comme devant faire le bonheur de leur vie. Je ne doute pas de votre consentement, mais je désire l'avoir par écrit, pour agir à coup sûr. Ayez l'obligeance de me répondre courrier par courrier, car j'ai hâte d'emmener Geneviève dans un climat approprié à son état de santé.

Veuillez croire que cette lettre, importune, je le crains, m'est dictée par une absolue nécessité, et agréez l'assurance de tous mes sentiments.

CUNEGONDE PRIMEROSE.»

JACQUES. – Très bien, très bien, chère mademoiselle; elle est polie tout en étant froide comme elle doit l'être. Il ne peut pas vous refuser; vous aurez une bonne réponse.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Que Dieu t'entende, mon ami! Moi qui le connais depuis près de quarante ans, je crois qu'elle sera mauvaise; mais ne nous en effrayons pas: nous avons des armes, et le brave notaire le persuadera, la lettre et la loi à la main.»

Le lendemain, le subrogé tuteur de Geneviève vint déjeuner. Il parut très content de sa pupille et de Jacques, approuva chaleureusement l'engagement dans les zouaves pontificaux, et demanda à Geneviève de lui raconter la scène du vol de Georges.

Geneviève fut très émue de cette demande et supplia son tuteur de la dispenser de ce pénible récit.

LE NOTAIRE. – Je suis fâché, ma chère petite pupille, de vous obliger à recueillir ces douloureux souvenirs, mais c'est nécessaire, croyez-moi. Il faut que je sache tout, car j'aurai une rude opposition à vaincre.»

Geneviève, pâle et tremblante, raconta dans tous les détails les paroles et les actions de Georges; elle expliqua comment elle était cachée à ses regards par le renfoncement de la bibliothèque et par la colonne. Pour lui faire mieux comprendre ce qui lui paraissait peu clair, elle voulut crayonner le plan de la bibliothèque, mais sa main tremblante laissait échapper le crayon.

Jacques, dit-elle, toi qui connais la bibliothèque, dessine-la, je t'en prie; je ne peux pas.»

Jacques, ému lui-même de l'émotion de Geneviève, traça le plan d'une main mal assurée; mais le notaire le comprit et pria Geneviève de continuer son récit, sans en rien omettre. Elle redit les paroles que Georges avait laissé échapper en parlant d'elle et continua jusqu'à la fin.

LE NOTAIRE. – Comment ne vous êtes-vous pas montrée quand il a manifesté le désir de s'emparer d'une partie de l'argent de son père?

GENEVIÈVE. – Le peu de mots qu'il avait dits en parlant de moi m'avaient tellement révoltée, que je ne voulais pas subir devant lui la honte de les avoir entendus. L'idée ne me vint pas, jusqu'au dernier moment, qu'il aurait l'infamie de voler son père; et quand je le vis compter dix billets de mille francs et les mettre dans sa poche, il était trop tard; j'eus peur et je me suis sentie si tremblante, si prête à défaillir, que je ne pus ni parler, ni faire un mouvement. Ce ne fut que quelques minutes après son départ précipité que j'eus la force de m'approcher du fauteuil pour y tomber

Geneviève fondit en larmes; Jacques se précipita vers elle et lui prit les mains, qu'il baisa affectueusement.

LE NOTAIRE. – Pauvre petite! je comprends la terrible émotion que vous avez dû éprouver. Je vous remercie de votre courage en me donnant tous les détails de ce crime, car c'est véritablement un crime qu'il a commis; mais je trouve qu'il est encore surpassé par son attitude dans la scène que vous a fait subir votre oncle. Et oser ensuite écrire la lettre que j'ai entre les mains! Son père la lira; c'est une justice à rendre.

GENEVIÈVE, *les mains jointes et d'un air suppliant.* **–** Ô monsieur! Mon pauvre oncle, vous le tuerez: il aime tant son fils!

LE NOTAIRE. – Non, ma chère enfant; il n'en mourra pas, et il mérite cette punition que vous avez voulu lui épargner par votre héroïque silence. — Les misérables! — Soyez tranquilles sur votre avenir, mes jeunes amis. Je ferai disparaître tous les obstacles que vous redoutez. Adieu; je vais préparer l'acte de désistement de la tutelle de votre oncle; l'excellente Mlle Primerose restera maîtresse de vous diriger comme elle l'a fait jusqu'à présent, avec un coeur de mère. Je reviendrai vous voir le plus souvent que je pourrai.

Le notaire salua Mlle Primerose, baisa la main de Geneviève, serra fortement celle de Jacques et sortit.

XXXV - Nouvelle inquiétude

Le lendemain de la visite du notaire, Mlle Primerose reçut de M. Dormère la lettre suivante:

«Ma cousine,

Je reçois votre lettre et je m'empresse d'y répondre par un refus absolu à vos deux demandes. Votre voyage à Rome est complètement inutile pour la santé de ma nièce; le changement d'air que vous jugez nécessaire me décide à la rappeler à Plaisance; veuillez lui dire que dans huit jours je l'enverrai chercher; mon fils Georges l'accompagnera jusque chez moi. Veuillez aussi lui faire savoir que je n'ai besoin ni de son nègre, ni de sa bonne, qui se permettent de tenir sur le compte de mon fils des propos que je ne puis tolérer. Je me charge de lui procurer une femme de chambre qui saura conserver le respect qu'un domestique doit à ses maîtres. Quant à ce mariage dont vous me parlez, c'est des deux côtés un enfantillage qui ne demande qu'un non très accentué et irrévocable. Vous connaissez aussi bien que ma nièce mes intentions à l'égard de son mariage; elles s'exécuteront plus tard, à moins qu'elle ne m'oblige à la faire renfermer dans un couvent jusqu'à sa majorité. Recevez, ma cousine, l'assurance de tous mes sentiments.

L. DORMÈRE.»

Le visage de Mlle Primerose exprima une telle irritation, que Jacques et Geneviève s'empressèrent de lui demander ce qu'était cette lettre qui paraissait l'impressionner si vivement.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est la réponse de M. Dormère; elle est telle que je vous l'avais annoncée, mais plus méchante et plus sotte que je ne le supposais. Je ne le croyais pas aussi ignoble. Je vais la porter à notre bon notaire et je lui demanderai d'aller lui-même à Plaisance dès demain, pour en finir avec ces misérables, et il se chargera de ma réponse, que je vais écrire immédiatement.

Avant de quitter le salon, Mlle Primerose donna la lettre à Jacques, qui la lut tout haut à Geneviève.

JACQUES. – C'est abominable, odieux! Et voilà l'homme auquel tu voulais sacrifier, ma Geneviève, ton bonheur et le mien.

GENEVIÈVE, *pleurant*. **–** Oh! Jacques, mon ami, ne me laisse pas emmener; j'en mourrais.

JACQUES. – Ne t'effraye pas, mon amie; jamais, moi vivant, je ne te laisserai au pouvoir de ces misérables. D'ailleurs, n'oublie pas que ton subrogé tuteur est là pour t'arracher de ces mains infernales et que la lettre que Mlle Primerose a eu le bonheur de trouver et de garder nous sauvera tous.»

Pendant que Jacques cherchait à calmer les terreurs de la pauvre Geneviève, Mlle Primerose écrivait à son odieux cousin la lettre suivante:

«Monsieur,

Il y a trop longtemps que je vous connais dépourvu d'esprit, de délicatesse et de coeur, pour n'avoir pas prévu un refus: mais vous avez dépassé toutes mes prévisions. La pensée infernale que vous avez conçue de livrer votre nièce à un infâme scélérat, ou de l'enfermer dans un couvent, n'aura pas son exécution. Le subrogé tuteur de Geneviève vous porte les preuves de votre propre infamie quand vous avez osé accuser le serviteur de votre innocente et trop généreuse nièce de vous avoir soustrait vos dix mille francs qu'elle savait vous avoir été volés par votre misérable fils. Si vous ne signez pas, séance tenante, votre désistement de votre odieuse tutelle et la reddition de vos comptes de tutelle, je déposerai après-demain ma demande motivée chez le procureur impérial; et votre nom sera justement déshonoré ainsi que votre personne et celle de votre fils, ce qu'avait voulu empêcher ma noble Geneviève en vous cachant le nom du voleur et en vous suppliant, prosternée à vos pieds, de sauver l'honneur de votre maison.

Je ne veux plus avoir affaire directement à vous et je vous défends de m'écrire.

CUNEGONDE PRIMEROSE.*»*

Mlle Primerose apporta sa lettre au salon et dit à Jacques de la lire à haute voix.

Aux premières lignes, Jacques s'arrêta.

Chère mademoiselle, dit-il en souriant, ce n'est pas d'un style doux et conciliant.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Nous ne sommes plus au jour de la conciliation, mon ami. Je parle net parce qu'il le faut. Continue jusqu'au bout.

Quand Jacques eut fini, Geneviève prit la parole à son tour.

Chère cousine, c'est bien dur pour mon pauvre oncle d'apprendre si brusquement la terrible vérité.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Et tu crois que c'est moi qui la lui apprends, bonne personne que tu es. Il y a longtemps qu'il l'a devinée, mais il ne veut pas l'avouer, par orgueil et par lâcheté. Tu oublies donc le plan infâme de ce misérable pour t'amener à épouser forcément son scélérat de fils. Et tout cela uniquement pour avoir ta fortune!

Geneviève baissa la tête, et une larme s'échappa de ses yeux.

Ma cousine, elle pleure! s'écria Jacques tristement.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien, mon ami, console-la, et vois toi-même si, pour dissiper ce chagrin… stupide, je dois l'avouer, tu préfères la voir enlever à ta tendresse par deux brigands qui la feront mourir à force de larmes trop motivées.»

Jacques prit sa place accoutumée près de Geneviève sur le canapé, et, pendant qu'il cherchait à effacer les traces de ce petit chagrin, ce qui ne lui fut pas difficile, Mlle Primerose avait mis son chapeau et était partie pour son exécution. Elle fit voir la réponse de M. Dormère au brave notaire, qui en fut aussi

indigné que Mlle Primerose; il se chargea de sa lettre.

«Je n'ai pas d'affaire pressée aujourd'hui, dit-il, je vais partir tout de suite pour Plaisance; j'emporte avec votre lettre celle de Georges, et je viendrai ce soir à neuf heures vous donner les actes que vous demandez et qui délivreront votre charmante élève de la tutelle dont elle aurait tant souffert sans vous.»

Il mit ses papiers dans son portefeuille; Mlle Primerose lui offrit de le mener au chemin de fer dans sa voiture et ils partirent ensemble. Le dernier mot de Mlle Primerose fut:

Surtout n'oubliez pas de lui donner ma lettre tout de suite en arrivant. Que ce soit moi qui lui porte son premier coup d'assommoir.»

Elle raconta son expédition en revenant chez elle et la promesse du tuteur de leur donner la réponse ce soir même.

Et vous autres, ajouta-t-elle, vous n'avez pas bougé depuis mon départ; vous êtes restés là comme des paresseux, à ne rien faire.

JACQUES. – Nous avons causé, chère mademoiselle.

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *riant.* – Causé pendant deux heures?

GENEVIÈVE. – Oui, chère cousine, nous avions beaucoup de choses à décider, à arranger…

MADEMOISELLE PRIMEROSE, *hochant la tête.* – Ah! Geneviève, Geneviève, moi qui t'ai si bien élevée à ne jamais perdre ton temps, à ne pas rester inoccupée, tu vas devenir une paresseuse, une bavarde.

JACQUES, *lui baisant la main.* – Ne grondez pas, chère mademoiselle, nous sommes encore dans une position si agitante, si incertaine.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Incertaine? Allons donc; tu sais bien qu'avec moi les questions ne restent jamais incertaines, qu'elles sont vite et nettement tranchées. Tu es inquiet, n'est-ce pas, pauvre enfant? Tu crains que je ne donne Geneviève à Louis ou à ce coquin de Georges. Bêta, va! causez, je vous laisse. Ne permets pas à Geneviève de se tuer de travail, au moins.»

Mlle Primerose sortit en riant. «Pauvres enfants, se dit-elle, sont-ils heureux! — Je suis contente de ma lettre. Je puis dire comme Titus: «Je n'ai pas perdu ma journée.» Seront-ils vexés ces deux coquins là-bas! Je suis fâchée de ne pas voir la figure que fera le père quand il saura que son cher fils est un voleur.»

Mlle Primerose se mit à son bureau et rangea des papiers d'affaires.

XXXVI - La punition

M. Dormère était seul; il se promenait avec agitation dans sa bibliothèque.

«Georges devient intolérable; il me dépense un argent fou. Il va sans cesse à Paris, où il fait cinq cents sottises: je le sais par mes amis. Et puis il devient tellement menteur que je ne puis ajouter foi à rien de ce qu'il dit. Je suis seul, toujours seul. Mes voisins même ne viennent plus me voir; ils me jettent tous à la tête cette Geneviève qu'ils osent plaindre à ma barbe, et ce malheureux Georges dont ils disent un mal affreux! Hélas! ma vieillesse ne sera pas heureuse. Quand je tiendrai cette sotte Geneviève, je saurai bien la forcer à épouser Georges. Et quand il m'aura ruiné, il aura du moins la fortune de cette péronnelle.»

La porte s'ouvrit; Julien annonça:

«Le notaire de Monsieur.»

M. DORMÈRE. – Bonjour, mon cher; par quel hasard arrivez-vous si tard? Venez-vous dîner avec moi?

LE NOTAIRE. – Non, Monsieur, je viens vous apporter quelques papiers importants. Mais je dois, avant tout, vous remettre une lettre de Mlle Primerose.

M. DORMÈRE. – Que me veut cette bavarde?

LE NOTAIRE. – Lisez, Monsieur, vous verrez.»

M. Dormère ouvrit la lettre…

«Joli style! elle est vexée, furieuse, tant mieux. Je lirai plus tard ces sottises. Voyons vos papiers.»

LE NOTAIRE. – Pardon, Monsieur. Veuillez d'abord terminer la lettre.

M. DORMÈRE. – Quelle insistance!»

M. Dormère continua la lecture de cette lettre. À mesure qu'il avançait, son visage se décomposait et devenait tantôt pourpre, tantôt d'une pâleur mortelle. Il la lut pourtant jusqu'à la fin, puis il se renversa dans son fauteuil et resta quelques instants sans pouvoir articuler une parole. Enfin il dit d'une voix rauque et tremblante:

«La preuve, Monsieur,… la preuve…

LE NOTAIRE. – La voici, Monsieur. Je dois vous prévenir que, redoutant un premier mouvement, j'ai gardé l'original signé de votre fils et je ne vous en apporte qu'une copie.»

Le notaire tendit la lettre, M. Dormère la saisit et ne put d'abord la lire, tant il était troublé par l'émotion et la colère. Il se remit pourtant et parvint à la déchiffrer jusqu'au bout.

LE NOTAIRE. – Eh bien, Monsieur, êtes-vous convaincu maintenant de l'infamie de votre fils, de la grandeur d'âme et de l'héroïsme de votre nièce?

M. DORMÈRE. – Ah! par pitié, ne m'accablez pas… Mon fils…, mon Georges que j'ai tant aimé… Et n'avoir rien dit,… pas un mot, pendant que cette fille se compromettait pour lui.

LE NOTAIRE. – Pas pour lui, Monsieur. Pour vous!…

M. DORMÈRE. – Pour moi!… Que n'ai-je pu l'aimer,… elle se serait dévouée pour moi… Elle aurait épousé Georges.

LE NOTAIRE. – Jamais, Monsieur; elle avait pour lui trop de mépris et d'antipathie.

M. DORMÈRE. – Que faire, mon Dieu, que faire?… Quel coup! — Mais non, je ne puis croire… Faites venir Georges; il est chez lui.»

Le notaire sortit et rentra peu d'instants après avec Georges.

GEORGES, *d'un air dégagé.* **–** Vous me demandez, mon père?

M. DORMÈRE. – Oui, Monsieur. Lisez cette lettre de votre cousine Primerose.» Il lui donne la lettre.

GEORGES, *après avoir lu.* **–** Vous ne croyez pas, je pense, aux sottises que vous raconte Mlle Primerose?

M. DORMÈRE. – Vous niez ce dont elle vous accuse?

GEORGES, *avec calme.* **–** Complètement; sa lettre est absurde.

M. DORMÈRE. – Nierez-vous aussi la vôtre?»

Il lui présente la copie de sa lettre.

Georges la prit, visiblement troublé; il se remit pourtant en la lisant et la rendit avec calme.

GEORGES, *souriant.* **–** C'est une lettre forgée, mon père; ce n'est ni mon écriture ni ma signature.

LE NOTAIRE. – Mais j'ai l'original entre les mains, Monsieur, j'en ai fait tirer une copie.

GEORGES. – Pourquoi cette précaution, Monsieur?

LE NOTAIRE. – Parce que j'ai craint, Monsieur, que vous ou Monsieur votre père vous ne la détruisiez pour enlever à votre malheureuse cousine la seule preuve qu'elle pût produire de votre culpabilité.

GEORGES. – Quelle admirable prévoyance dans une jeune personne soi-disant mourante.

LE NOTAIRE. – Ce n'est pas à elle, Monsieur, qu'en revient l'honneur; c'est à Mlle Primerose, qui vous connaît à fond.»

Georges s'inclina d'un air moqueur.

LE NOTAIRE. – Maintenant, Monsieur, veuillez me permettre de continuer l'affaire que j'ai à terminer

avec Monsieur votre père, auquel j'ai quelques questions à adresser.

«Consentez-vous à renoncer à la tutelle de Mlle Geneviève Dormère?

M. DORMÈRE. – Non, Monsieur, je refuse.

LE NOTAIRE. – Veuillez, Monsieur, réfléchir avant de prendre une aussi grave décision. En cas de refus, dont vous voudrez bien me donner acte, je dois déposer demain, au greffe du tribunal, la demande faite par moi, subrogé tuteur de votre nièce, de vous enlever juridiquement vos droits et votre titre de tuteur et de vous faire rendre vos comptes de tutelle; je me réserve à en donner les motifs. Je vous attaque en calomnie contre le serviteur dévoué de votre nièce que vous avez accusé de vous avoir volé dix mille francs, et j'apporte pour preuve la lettre de votre fils, écrite et signée par lui. M. Georges sera conduit en prison à ma requête, pour procéder au jugement en cour d'assises et constater que c'est bien lui qui est le voleur et non pas le pauvre nègre de votre nièce.

Je reviendrai dans une heure savoir votre décision; j'irai pendant ce temps dîner au village.»

Le notaire se retira emportant son portefeuille.

Quand il fut parti, M. Dormère regarda son fils et dit avec colère:

«Misérable! qu'as-tu fait? Mentiras-tu jusqu'au dernier moment?»

GEORGES. – Signez, mon père, signez tout ce qu'il voudra. J'avoue tout ce dont on m'accuse; cela me sauvera de la prison.

M. DORMÈRE. – Lâche! menteur! tu as déshonoré mon nom! Je te chasse; je te déshérite.

GEORGES. – Très bien; mais il me faut avoir de quoi vivre honorablement. Donnez-moi de l'argent et je vous quitterai volontiers; autrement je reste; j'emprunte sur mon héritage futur cinq à six cent mille francs; après quoi je pars pour ne jamais revenir et je vous laisse pour adieu ma malédiction comme récompense de la belle éducation que vous m'avez lâchement et sottement donnée.

M. DORMÈRE. – Je signerai tout; mais va-t'en; ta vue me fait mal.

GEORGES. – Donnez-moi de l'argent; sans cela je ne pars pas.

M. DORMÈRE. – Prends tout ce que tu voudras et laisse-moi finir seul ma misérable vie.»

M. Dormère serra son front dans ses mains. «Le misérable! dit-il. Pourquoi l'ai-je connu si tard!

GEORGES. – Parce que vous n'avez pas voulu me connaître plus tôt, mon père.

M. DORMÈRE, *hors de lui.* **–** Va-t'en, malheureux! Délivre-moi de ta présence.

GEORGES. – Adieu, mon père; vous n'entendrez plus parler de moi; je ne reviendrai que comme héritier de votre fortune.»

Georges sortit; il passa dans le cabinet de son père; les tiroirs étaient ouverts; il enleva tout ce qu'il trouva d'actions au porteur, de billets de banque, d'or et d'argent; il prit la cassette des diamants et bijoux de sa mère, divers objets précieux qu'avait son père; il sonna pour avoir sa malle, la remplit de tous ses effets en mettant la cassette au fond, fit atteler la voiture et partit pour le chemin de fer. Ce fut sa

dernière entrevue avec son père.

Une demi-heure après, le notaire revint; M. Dormère signa sans objection ce qu'il lui présenta et resta dans un état de torpeur et d'anéantissement complet.

XXXVII - Décision imprévue

On attendait avec impatience des nouvelles de Plaisance; le notaire fut exact au rendez-vous.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Eh bien! cher monsieur, quelles nouvelles?

LE NOTAIRE. – Victoire complète, mais pas sans combat. Pour ne pas vous faire languir, voici l'acte de résiliation de la tutelle et le consentement au mariage, qu'il a signé sans savoir ce qu'il signait. Voici les comptes de la tutelle, parfaitement en règle; je les ai parcourus en wagon. Vous avez, ma chère pupille, quatre-vingt-dix mille francs de rente. Vous devriez en avoir plus de cent, avec les économies et les intérêts depuis douze ans; mais si vous m'en croyez, nous ne ferons pas de chicanes là-dessus. M. Dormère est dans un état d'accablement qui lui ôterait la force de supporter un nouveau coup.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Racontez-nous donc, cher Monsieur, comment il a reçu votre communication et ma lettre.

LE NOTAIRE. – Votre lettre n'a pas produit un effet agréable à la lecture des premières lignes.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – C'est bien ce que je voulais: le faire enrager d'abord, et l'atterrer ensuite.

LE NOTAIRE. – Vous avez parfaitement réussi. Il est devenu de toutes les couleurs; il est resté très pâle et accablé, au point de ne pouvoir parler. Il a demandé *la preuve* d'une voix altérée. Je la lui ai présentée.»

Le notaire continua son récit à la grande satisfaction de Mlle Primerose. Quand il arriva aux dénégations de Georges, elle s'écria:

«Impudent menteur! effronté scélérat!»

Mais lorsque le notaire en fut à la signature des actes et à la disparition de Georges, elle voulut savoir ce qui s'était passé entre le père et le fils.

Je ne puis vous le dire; mais probablement quelque chose de très vif, car, en prenant mon billet de chemin de fer, à sept heures, j'ai vu Georges descendre de la calèche de son père, avec deux grosses malles qu'il a fait enregistrer en prévenant les employés d'y veiller avec soin, parce que l'une d'elles, qu'il désigna, contenait des papiers et des objets de valeur.

Son père l'aura chassé et il aura voulu profiter de l'état de stupeur de son père pour faire main basse sur tout.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Voici le fruit de l'éducation insensée et coupable que lui a donnée ce malheureux homme. Jolie vieillesse qu'il s'est préparée!

«À présent, cher Monsieur, j'ai aussi des affaires à régler; aurez-vous l'obligeance de passer dans ma chambre pour que nous en causions à notre aise?

LE NOTAIRE. – Je suis à vos ordres, Mademoiselle.»

Ils quittèrent le salon, laissant Geneviève et Jacques causer de ce qui les intéressait.

«Geneviève, dit Jacques timidement, j'ai quelque chose à te demander.»

GENEVIÈVE, *riant.* **–** Et on dirait que tu as peur.

JACQUES. – Oui, j'ai peur… que tu ne me refuses.

GENEVIÈVE. – Moi, que je te refuse une chose qui te ferait plaisir! Oh! Jacques.

JACQUES. – Geneviève, tu sais que je pars demain soir pour faire mes adieux à mes parents?

GENEVIÈVE. – Oui;… après? — Parle donc, mon Jacques chéri; tu sais si je t'aime et si je puis rien te refuser.

JACQUES. – Eh bien, si mes parents consentaient à ce que nous nous mariions avant le départ pour Rome, me l'accorderais-tu?

Geneviève sauta de dessus sa chaise.

Avant, avant quinze jours? dit-elle avec surprise.

JACQUES, *tristement.* **–** Tu vois bien! voilà que tu me quittes au premier mot que je t'en dis.»

Geneviève reprit immédiatement sa place.

GENEVIÈVE. – Je ne te quitte pas, Jacques; je ne te quitte pas; seulement… je suis étonnée…; je ne m'attendais pas.

JACQUES. – Me refuseras-tu la première prière que je t'adresse, ma Geneviève?

GENEVIÈVE. – Puis-je te refuser ce que tu désires, mon Jacques bien-aimé? Il en sera ce que tu voudras. Ma volonté ne s'opposera jamais à la tienne.

JACQUES. – Mais le veux-tu?

GENEVIÈVE. – Oui, je le veux puisque tu le veux, mais trouves-tu que ce soit raisonnable? nous sommes si jeunes tous les deux.

JACQUES. – Nous sommes jeunes, sans doute. Mais notre position, la tienne surtout, n'est ni franche ni stable.

GENEVIÈVE. – Comment, pas stable? Il est convenu que je serai ta femme, que tu seras mon mari. Que veux-tu de plus assuré que cette position?

JACQUES. – L'avenir peut nous échapper, mon amie; tu n'as ni père ni mère, personne qui te protège que moi et Mlle Primerose; suppose que Mlle Primerose vienne à mourir, tu restes seule avec un jeune zouave de vingt-trois ans; je ne puis convenablement venir demeurer avec toi, et tu ne peux pas vivre

seule. Que deviendrons-nous?

GENEVIÈVE, *souriant*. – Tu fais des suppositions improbables, mon pauvre Jacques! Pourquoi veux-tu que Mlle Primerose meure?

JACQUES. – Je suis loin de le vouloir, mais enfin c'est possible.

GENEVIÈVE. – Nous pouvons tous mourir aussi.

JACQUES. – Voilà qui est improbable, pour le coup. Mais tu ne veux pas: n'en parlons plus.

GENEVIÈVE. – Si fait, parlons-en encore. Et quant à moi, je te jure que si tes parents, ma cousine Primerose et mon subrogé tuteur le trouvent bon, j'en serai très heureuse. Tu sais que tout mon coeur est à toi, et qu'unir ma vit à la tienne est mon voeu le plus ardent.

JACQUES. – Je me soumets à ta décision, ma Geneviève. Prenons conseil d'abord de Mlle Primerose et de ton subrogé tuteur; s'ils trouvent des inconvénients à notre prompt mariage, j'en abandonnerai la pensée, je n'en parlerai pas à mes parents, et nous suivrons notre premier projet.

GENEVIÈVE. – Merci, mon ami; je sens que c'est plus raisonnable.»

Mlle Primerose et le notaire ne tardèrent pas à rentrer; dès qu'ils furent assis, Jacques commença son attaque, qui surprit beaucoup le notaire et qui fit sourire Mlle Primerose. Jacques développa ses raisons avec tant de véhémence que Mlle Primerose se mit à rire bien franchement et que Geneviève ne put s'empêcher de l'imiter; le notaire ne disait rien et réfléchissait.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Voyons, grave notaire, quel est votre avis? Parlez franchement.

LE NOTAIRE. – Ma foi, répondit-il, je n'y vois pas d'inconvénients. Si véritablement les suppositions de Jacques se réalisent, si Mlle Primerose subit avant l'âge la loi commune des hommes, que deviendrait en effet ma pupille? Et si, comme le prévoit Jacques, il se trouvait blessé dans un combat, il ne peut convenablement s'établir entre une jeune personne et une demoiselle dont il n'est pas parent. Le mariage rendrait la position convenable et naturelle.

«Et votre avis à vous, Mademoiselle?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Le mien est conforme au vôtre, mon cher notaire.

LE NOTAIRE. – Et le vôtre, ma pupille?

GENEVIÈVE. – Le mien est de faire ce que veut Jacques.

LE NOTAIRE. – Alors la question me semble tranchée.

JACQUES. – Sauf l'approbation de mes parents.

LE NOTAIRE. – C'est juste. C'est un complément nécessaire pour procéder au contrat. Et à présent

qu'on n'a plus besoin ni du notaire ni du tuteur, je vous présente mes hommages et je m'en vais après avoir embrassé la charmante mariée.»

Geneviève s'avança joyeusement en lui tendant la main et reçut sur le front le baiser paternel de son subrogé tuteur.

Jacques lui serra les deux mains avec une chaleur de reconnaissance qui fit pousser un cri au pauvre notaire. Il sortit en riant et en se secouant les mains. Jacques le suivit, lui fit des excuses de sa vigoureuse étreinte et lui adressa quelques questions encore sur les actes nécessaires.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Te voilà tout interdite, ma pauvre enfant. Tu ne voulais donc pas que nous disions oui?

GENEVIÈVE. – Ma cousine, je ne sais ce que je voulais, ni ce que je veux. Un refus m'eût beaucoup chagrinée, et votre consentement m'effraye plus qu'il ne me satisfait.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Pourquoi cela, mon enfant? Les motifs que nous a donnés Jacques sont réellement sages et prudents. J'espère qu'aucune de ses prévisions ne se réalisera, mais s'il avait vu juste dans l'avenir, quels regrets n'aurions-nous pas tous de ne l'avoir pas écouté!

GENEVIÈVE. – C'est vrai, chère cousine; aussi je ne m'y oppose pas. Je trouve seulement que c'est un peu promptement décidé.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Bah! À quoi servent les lenteurs, les délais?… Ce qui me fait penser que j'ai remis à plus tard à serrer mes papiers. J'y vais et je ne reviens plus, parce que je suis fatiguée; il est dix heures et demie.»

Mlle Primerose embrassa Geneviève et sortit. Un instant après, Jacques entra.

JACQUES. – Tu es seule, Geneviève? Laisse-moi te bien embrasser, ma femme mon amie.»

Il embrassa tendrement Geneviève.

GENEVIÈVE. – Pars-tu toujours demain, Jacques?

JACQUES. – Plus que jamais; j'ai hâte de tout décider. Je partirai même dès le matin.

GENEVIÈVE. – Je ne te verrai donc pas demain?

JACQUES. – Non, ma Geneviève, mais je reviendrai bientôt. Mes parents comprendront que nous avons bien des préparatifs à faire.

GENEVIÈVE. – Adieu donc, mon Jacques. Que c'est triste de me séparer de toi, même pour peu de jours!

JACQUES. – Dans quinze jours nous ne nous quitterons plus. Adieu, mon amie, adieu.»

Geneviève l'accompagna jusqu'à la porte et lui dit encore un dernier adieu.

«Comme ce salon est triste sans Jacques, pensa-t-elle en rentrant. Au fait, il a raison de nous avoir tant pressés: c'est trop pénible d'être séparés.»

En se couchant, elle prévint sa bonne du nouveau projet qui avait été décidé; Pélagie l'approuva fort et alla en faire part au fidèle Rame, qui s'en réjouit avec elle.

XXXVIII - Le mariage

Deux jours après, Geneviève reçut une lettre de Jacques; il avait enlevé facilement le consentement de ses parents, qui désiraient depuis longtemps que l'amitié d'enfance finît par un heureux mariage. Mais le délai de quinze jours leur parut bien court.

«Et les papiers! dit le père, les actes, les publications?

JACQUES. – Tout sera fait, mon père; j'ai tout prévu.

— Et la corbeille? dit la mère.

JACQUES. – Vous la donnerez plus tard, ma mère, Geneviève a tout ce qu'il lui faut.

Le Père.

Et un appartement pour nous, pour assister à ton mariage?

JACQUES. – Je m'en charge, mon père; vous en aurez un tout prêt.

— Puisque tu as réponse à tout, dit le père, marie-toi quand tu voudras.»

Les frères, les soeurs étant prévenus et enchantés, Jacques repartit le lendemain pour profiter du peu de temps qui lui restait pour tout préparer.

Geneviève était à sa table de dessin, essayant de faire de mémoire le portrait de Jacques, quand la porte s'ouvrit et Jacques lui-même entra. Il courut à elle, elle courut à lui, et ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre avant d'avoir eu le temps de se reconnaître.

«Jacques! Geneviève!» fut le seul cri qu'ils échangèrent en même temps. Mlle Primerose l'entendit, accourut et se mit à accabler Jacques de questions; il répondit à tout de la manière la plus satisfaisante, fit part à Geneviève du bonheur de ses parents, de ses frères et soeurs, et annonça qu'il allait s'occuper, aussitôt après le déjeuner, des publications nécessaires.

JACQUES. – Je rapporte mon acte de naissance; le notaire a le tien, Geneviève; nous serons affichés à la mairie demain samedi, publiés à l'église dimanche; mon père en fera autant chez lui à la campagne. J'irai dans l'après-midi chez le notaire, de là à la paroisse, puis à mon bureau d'engagement de zouave; ensuite j'irai chercher un appartement. Ils arrivent tous, même ma vieille bonne qui m'aime tant et qui veut assister au mariage de son cher Jacquot, comme elle m'appelle encore. Demain j'irai chez mes chers pères, à Vaugirard, leur annoncer mon prochain mariage; je courrai encore pour l'appartement et pour quelques commissions de ma mère; après quoi je reviendrai, dès que je serai libre, me reposer auprès de toi, ma Geneviève; c'est près de toi que seront toujours mon repos et mon bonheur.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tu as tant de choses à faire, mon pauvre garçon, que je vais hâter le déjeuner; et, pendant que tu seras absent, je sortirai avec Geneviève pour quelques commandes et emplettes indispensables.

GENEVIÈVE. – Quelles emplettes, chère cousine?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Une espèce de trousseau, ma fille; des robes, des chapeaux…

GENEVIÈVE. – Je n'ai pas besoin de grand-chose.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Comment! Vas-tu te marier avec ta vieille robe de soie bleue, par hasard, ou la robe de jaconas que tu portes à présent?

GENEVIÈVE. – Non, certainement! La robe de noce, à la bonne heure; mais j'ai, du reste, ce qu'il me faut.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Ne te faut-il pas des toilettes plus élégantes que celles que tu as, une foule de choses qui te seront nécessaires à Rome et même ici?

GENEVIÈVE. – Faites comme vous voudrez, ma cousine, pourvu que je ne perde pas une minute de Jacques.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Tu ne perdras rien du tout; sois tranquille.»

On déjeuna un peu à la hâte. Mlle Primerose, tout en mangeant, fit à Geneviève un inventaire si considérable de ce qu'il lui fallait pour le matin, pour l'après-midi, pour les dîners, pour les soirées, que Geneviève demanda grâce et se refusa absolument à de telles dépenses pour sa personne. Jacques riait et soutenait Mlle Primerose.

GENEVIÈVE. – Veux-tu donc, Jacques, que je sois de ces folles qui dépensent huit ou dix mille francs par an pour leur toilette?

JACQUES. – Tu ne seras jamais de ces folles, ma Geneviève, mais laisse ta bonne cousine te monter convenablement. Tu sais par une longue expérience qu'elle a beaucoup d'ordre; elle ne t'entraînera pas dans des dépenses inutiles.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Voilà qui est parler sagement *(imitant Geneviève)*, *mon Jacques chéri*. — À la bonne heure! tu as confiance dans la vieille cousine, toi. — Allons, sortons de table; nous sommes tous pressés. Viens en voiture avec nous; nous te déposerons chez le notaire.

Ils partirent donc ensemble et se séparèrent pour se retrouver à l'heure du dîner. Ils avaient heureusement accompli leurs courses; Jacques avait trouvé un appartement tout meublé pour ses parents; au bureau du comité des zouaves, on lui dit que son départ devait être retardé de quinze jours, à cause de la multitude des engagements volontaires. Ce retard lui fut très agréable ainsi qu'à Geneviève et à sa cousine.

Huit jours après, M. et Mme de Belmont arrivèrent avec leurs enfants. Ce fut une grande joie pour les deux familles. Malgré le peu de temps qui restait à Mme de Belmont avant le mariage, elle offrit à Geneviève une très jolie corbeille, composée de beaux bijoux, de dentelles, de châles et de ce que l'on met en général dans les corbeilles. Le mariage se fit le matin à dix heures, sans cérémonie, sans invitations, sans tout ce qui fait de ce jour une corvée générale. On déjeuna et on dîna en famille. Deux jours après, M. et Mme de Belmont retournèrent à la campagne; l'heureux Jacques et l'heureuse Geneviève passèrent encore dix jours à Paris, et partirent pour Rome avec Mlle Primerose, Pélagie, le fidèle Rame et Azéma.

À son arrivée, Jacques fut présenté au Saint-Père, qui lui donna sa sainte et paternelle bénédiction, accompagnée de paroles flatteuses pour lui et pour sa jeune femme. Jacques fut cantonné à Rome, et put consacrer ainsi à Geneviève tout le temps qui n'était pas employé aux manoeuvres et aux devoirs du service. Ils visitaient souvent ensemble les grandes et belles curiosités chrétiennes qui font de Rome la ville par excellence, le grand foyer de la foi catholique et le point de mire de tous les voyageurs. Mlle Primerose et Geneviève allaient rarement dans le monde. Rome contenait alors peu d'étrangers; presque tous avaient fui, dans la crainte d'un conflit sanglant et décisif entre les hordes révolutionnaires italiennes et les troupes du pape, peu nombreuses, mais animées d'une foi ardente et d'un amour profond qui en décuplaient la force.

L'hiver se passa sans combats sérieux; quelques faits d'armes, toujours glorieux pour les braves troupes pontificales, ne furent que le prélude nécessaire des deux grandes batailles de Mentana et de Monte Rotondo, qui couvrirent d'une gloire immortelle ces jeunes soldats héroïques et fidèles, toujours un contre dix.

Jacques avait plus d'une fois dû quitter Rome pour prendre part à des escarmouches, où il se fit toujours remarquer par une bravoure et un entrain tout français.

Geneviève avait supporté ces séparations et ces inquiétudes avec le courage d'une femme chrétienne. Mais quand, à l'automne suivant, vint l'annonce d'une campagne et de batailles en règle, et la nécessité d'une séparation immédiate, sa douleur fut plus forte que sa volonté; elle donna libre cours à ses larmes.

«Ma Geneviève, ma bien-aimée, lui dit Jacques au moment du départ, n'affaiblis pas mon courage par la pensée de ta douleur. Ne perdons pas notre confiance dans le Dieu tout-puissant qui m'a tant de fois protégé contre les balles ennemies; souviens-toi de la bénédiction toute particulière que nous avons reçue ensemble du Saint-Père; il nous a promis de prier pour nous. Que ce souvenir soutienne tes forces, ma bien-aimée!

GENEVIÈVE. – Oh! Jacques, mon amour, ma vie, tu seras seul dans ces terribles combats; personne pour veiller sur toi; personne pour te ramasser si tu tombes victime de ton courage.»

«Pardon, petite Maîtresse; Rame zouave, Rame veiller sur jeune Maître. Rame pas laisser tuer jeune Maître. Moi pas quitter, moi mourir pour jeune Maître.»

Geneviève jeta les yeux sur Rame aux premières paroles qu'il avait prononcées; il était vêtu en zouave; car il avait été s'engager en demandant la faveur de ne jamais quitter son jeune sergent; elle lui fut facilement accordée. Il était déjà connu dans le corps des zouaves; on savait l'histoire de son dévouement pour Geneviève, et chacun lui portait intérêt.

Geneviève quitta Jacques pour se jeter dans les bras de Rame:

«Mon bon Rame, mon ami fidèle et dévoué, merci, mille fois merci; je t'aime, mon cher Rame; plus que jamais, ton dévouement me rassure, me console; que Dieu daigne te bénir et te ramener près de moi avec mon bien-aimé Jacques!»

Rame pleurait et baisait les mains de sa chère jeune maîtresse avec une reconnaissance égale à son dévouement.

«Adieu, mon amie, ma femme chérie, dit Jacques en la serrant contre son coeur; prie pour moi, pour nous; je t'aime. — Adieu.»

Et il s'arracha des bras de Geneviève. Elle poussa un cri douloureux: «Jacques, mon Jacques!» Et elle s'affaissa évanouie sur le tapis. Jacques revint à elle, la prit dans ses bras, la posa sur un canapé, l'embrassa encore dix fois, cent fois, appela Pélagie et s'éloigna suivi de Rame, qu'il remercia d'un serrement de main.

Chacun sait la glorieuse histoire de cette courte campagne, qui se termina par les deux magnifiques et meurtriers combats de Mentana et de Monte Rotondo. Pendant trois jours, quatre mille hommes, qui composaient l'armée pontificale, luttèrent sans repos contre quinze à vingt mille révolutionnaires bien armés, bien repus et commandés par des officiers italiens.

La victoire des pontificaux fut complète, grâce à la courageuse intervention de nos braves soldats français, heureusement arrivés et débarqués à temps pour compléter la déroute honteuse des misérables bandits.

Le combat était fini; les saintes soeurs de charité, de saints prêtres et prélats continuaient à parcourir le champ de bataille pour ramasser les blessés, les secourir et les porter aux ambulances. Mgr B…, aumônier en chef des zouaves pontificaux, n'avait pas quitté le lieu du combat; dès le commencement il courait à ceux qui tombaient, les bénissait, leur donnait la dernière absolution; il indiquait aux soeurs les blessés qui pouvaient encore profiter de leurs soins. Vainement on lui représentait que les balles pleuvaient autour de lui, qu'il pouvait en être atteint.

«Mes braves troupes font leur métier, répondait-il; laissez-moi faire le mien. Ils meurent pour leur Dieu; moi je les fais vivre pour le bonheur éternel.»

XXXIX- Grand chagrin

À la fin de la bataille, Mgr B… s'approcha d'un monceau de cadavres, parmi lesquels quelques blessés respiraient encore. Après en avoir confessé et absous plusieurs, il reconnut le corps de Rame qui recouvrait un zouave. Il frémit, car il connaissait et affectionnait beaucoup Jacques et Geneviève. Il retira vivement le pauvre nègre, qui ne donnait que de faibles signes de vie: une balle lui avait traversé la poitrine; sous Rame était Jacques inondé de sang, mais respirant encore.

«Jacques, s'écria-t-il, Jacques!» Il appela deux soldats français qui cherchaient comme lui à sauver les blessés.

«Mes bons amis, emportez avec soin ce pauvre jeune homme blessé; c'est un Français, un brave comme vous; portez-le à l'ambulance des soeurs; emportez aussi ce pauvre nègre qui respire encore. Attendez; il saigne, il a une blessure à la poitrine; je vais bander la plaie avec mon mouchoir pour arrêter le sang.»

Les soldats exécutèrent les ordres de Mgr B… Jacques fut porté à l'ambulance, où il reçut les premiers soins. Il ouvrit les yeux et les referma aussitôt en murmurant le nom de Geneviève.

Quand Mgr B… eut achevé sa tâche, il demanda une voiture; un grand nombre de dames et de seigneurs romains avaient envoyé tous leurs équipages pour le transport des blessés. Il fit déposer Jacques dans une de ces voitures, y monta avec lui et dit au cocher de le mener piazza Colonna, palazzo Brancadoro. Il donna ordre qu'on portât le nègre à l'hôpital pour y être soigné. Arrivé dans la cour, il monta promptement, prévint Mlle Primerose qu'il ramenait Jacques blessé, qu'elle eût à préparer Geneviève à ce douloureux événement pendant qu'il ferait monter le blessé sur un matelas.

Mlle Primerose dit à Pélagie de préparer un lit pour coucher Jacques et entra chez Geneviève, qu'elle trouva affaissée sur ses genoux au pied de son crucifix.

Geneviève, lui dit-elle en l'embrassant, tes prières ont été exaucées: le bon Dieu a préservé Jacques de la mort.

GENEVIÈVE. – Préservé! Merci, mon Dieu! merci, ma bonne Sainte Vierge! s'écria-t-elle en se prosternant jusqu'à terre. La bataille est-elle gagnée?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Complètement; déroute complète des ennemis de Dieu; mais beaucoup de morts, de blessés. Jacques n'a pu échapper à une blessure. Tu vas le voir tout à l'heure; mais sois calme: l'agitation pourrait lui faire du mal.

GENEVIÈVE. – Jacques blessé! Mon pauvre Jacques! La blessure est-elle dangereuse?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Je ne sais; elle n'est probablement pas très grave, puisqu'on peut l'amener jusqu'ici. Mais quand tu le reverras, sois calme, mon enfant; de toi, de ton courage, dépend sa prompte guérison.

GENEVIÈVE. – Je serai calme; j'aurai du courage. Je veux le voir; où est-il?

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Monseigneur B… le fait apporter. Pélagie lui prépare son lit.»

Au même instant Mgr B… entra; il n'avait pas pensé qu'il était taché de sang; ses vêtements en étaient imbibés.

Geneviève alla vers lui en chancelant. «Du sang! dit-elle. C'est le sang de Jacques!

MONSEIGNEUR B.... – Non, mon enfant; c'est celui de bien d'autres blessés que j'ai relevés. Ayez du courage; j'ai envoyé chercher un chirurgien; j'espère que ce ne sera rien. Voulez-vous voir votre mari? Il est couché dans son lit; Pélagie est près de lui. Mais du calme; pas d'agitation, pas de larmes. Sa vie peut-être en dépend.

GENEVIÈVE. – Sa vie! Oh! Jacques! On ne me dit pas tout.

MONSEIGNEUR B.... – Vous en savez tout autant que moi, mon enfant, je vous le jure. D'ailleurs, entrez, vous verrez vous-même.

— Et Rame? dit-elle avant d'entrer.

MONSEIGNEUR B.... – Rame vit encore; il a reçu dans la poitrine la balle qui était destinée à Jacques et qui n'a touché Jacques que faiblement après avoir traversé le corps du fidèle serviteur.»

Geneviève étouffa un cri, pleura amèrement pendant quelques instants, essuya ses yeux et s'avança d'un pas tremblant vers la porte, l'ouvrit, approcha du lit où était étendu Jacques, pâle, respirant à peine, les yeux fermés. À cette vue Geneviève jeta sur Mgr B… un regard si douloureux qu'il en fut ému. Il s'approcha d'elle et lui donna tout bas les motifs les meilleurs qu'il put trouver, de consolation et d'espérance; il la fit asseoir dans un fauteuil près du lit de son mari; la main de Jacques était découverte; elle se pencha et la baisa doucement.

Mgr B… l'avertit qu'il était obligé de la quitter pour retourner à ses blessés des hôpitaux.

«Du courage, répéta-t-il, et pas d'agitation; s'il veut boire, de l'eau fraîche, pas autre chose. Le chirurgien va venir; ayez du linge prêt pour le pansement.»

Et il sortit.

Le chirurgien ne tarda pas à arriver; il examina la plaie, retira la balle qui y était restée, mais pas à une grande profondeur, et déclara qu'il ne trouvait pas de gravité à la blessure; qu'il fallait de grands soins, beaucoup de calme, de silence, de repos. Il banda la plaie après l'avoir pansée et humectée de baume du Commandeur pour empêcher l'inflammation; il recommanda de l'humecter toutes les heures, mais sans rien déranger aux linges et aux bandes.

Il pansa aussi une blessure au front, produite par un coup de sabre, et une autre, résultant d'un coup de baïonnette au bras gauche. Il ordonna de l'eau fraîche pour boisson et promit de revenir le lendemain.

Geneviève assista et aida elle-même avec Pélagie au pansement des blessures de Jacques; il ouvrit plusieurs fois les yeux pendant l'opération, reconnut sa femme et lui adressa un regard de tendresse et de douleur qui manqua faire perdre à la malheureuse Geneviève le courage qu'elle avait conservé.

Quand le pansement fut terminé, Jacques voulut parler, mais le médecin lui défendit d'articuler un seul mot. Jacques obéit et referma les yeux. Geneviève ne le quitta pas d'un instant; elle resta immobile près de lui, tantôt assise dans un fauteuil, tantôt à genoux, priant et remerciant Dieu et mêlant le pauvre Rame à ses prières; le souvenir de cet ami dévoué et si gravement blessé lui fit verser bien des larmes silencieuses, qu'elle dissimulait de son mieux.

Le lendemain, le chirurgien trouva les blessures en très bon état et certifia que dans quinze jours Jacques serait en pleine convalescence. La présence continuelle de sa bien-aimée Geneviève contribua

beaucoup à hâter sa guérison. Au bout de quinze jours il lui fut permis de quitter son lit pour passer quelques heures dans un fauteuil. Dès qu'il avait pu parler, il avait demandé où était Rame.

GENEVIÈVE. – Notre pauvre Rame est blessé assez gravement, mon bien-aimé Jacques; la balle qui t'était destinée a traversé la noble poitrine de notre ami avant d'arriver jusqu'à toi; il t'a sauvé la vie en se jetant devant toi quand le bandit a fait feu; ta blessure a été légère, la sienne a été grave; il est à l'hôpital sous la garde de Mgr B… Un de tes camarades t'a vu tomber; il avait vu le mouvement de Rame quand il s'est jeté devant toi en te prenant dans ses bras. Ton camarade a tué le bandit, mais trop tard pour prévenir le coup fatal.»

Jacques fut très ému en apprenant ce malheur. Quand il put recueillir ses souvenirs, il raconta que lui, Rame et trois de ses camarades se trouvèrent, à la fin du combat, enveloppés par une bande assez nombreuse de révolutionnaires.

«Nous nous battions en désespérés; nous en tuâmes un grand nombre; ma blessure au bras gauche ne m'en laissait plus qu'un pour me défendre; Rame ne me quittait pas: il frappait, il tuait en faisant le moulinet avec son sabre; le coup de sabre que j'ai reçu sur la tête m'a inondé de sang, j'étais aveuglé; c'est alors que je me suis senti saisi par Rame en même temps que j'ai entendu un coup de feu et que je suis tombé, entraînant dans ma chute Rame qui ne m'avait pas quitté. J'ai perdu connaissance avant d'avoir pu me dégager; je n'ai eu que le temps de me recommander au bon Dieu et à la Sainte Vierge, qui m'a préservé de la mort. — Pauvre Rame! as-tu de ses nouvelles?

GENEVIÈVE. – Tous les jours, mon ami. Elles sont de plus en plus rassurantes; le grand danger est passé; la plaie est presque fermée. Ma cousine Primerose va le voir tous les jours et lui donner de tes nouvelles.»

Au bout de deux mois Rame était guéri et rentré chez ses jeunes maîtres. Jacques était bien rétabli, et se préparait à se remettre en route pour Paris, en congé de convalescence. Avant son départ, il alla avec Geneviève recevoir une dernière bénédiction du Saint-Père, dont il portait la décoration et dont il avait reçu le grade d'officier. Le Saint-Père remit à Geneviève son portrait en camée pour avoir aidé par ses tendres soins à sauver un de ses chers zouaves.

Mlle Primerose, dont nous n'avons pas parlé, se voyant inutile près de Jacques, s'était vouée tout ce temps à soigner les blessés des hôpitaux; elle y mettait un zèle, une activité, un entrain qui la firent remarquer entre toutes. Sa gaieté imperturbable ne l'abandonnait jamais; elle donnait du courage aux pauvres blessés en les faisant rire malgré eux; elle se chargeait de donner de leurs nouvelles à leurs familles, d'envoyer des secours à ceux qui manquaient du nécessaire, etc. Sa présence était une bonne fortune pour les salles où elle s'arrêtait; à chaque lit on l'appelait; elle avait une consolation pour chacun.

«Vous voilà bien mieux aujourd'hui, mon brave caporal! Vous allez passer sergent en sortant d'ici.

— Hélas! madame, j'ai perdu un oeil tout de même.

— Eh bien, mon ami, il vous en reste un qui est bon. Un bon oeil vaut mieux que deux mauvais. Allons, ne perdez pas courage; vous serez encore le beau zouave!»

Le caporal borgne riait et reprenait courage.

Et vous, mon ami, comment va la jambe?

— J'en souffre toujours; je n'ai pas dormi de la nuit.

— Ce n'est pas étonnant quand on a une jambe coupée.

— Oui; me voilà estropié pour la vie.

— Mais vous n'en serez pas moins leste; une jambe de bois vous fait avancer tout comme une jambe de chair et d'os. Avec votre uniforme de zouave et votre jambe de bois, vous allez faire un effet superbe

au pays. Toutes les femmes voudront vous épouser; vous n'aurez qu'à choisir. Et votre femme sera fière d'avoir été choisie par le zouave à jambe de bois. Vous verrez cela.»

Et ainsi de suite; pendant qu'elle en soignait un, elle en faisait rire plus de dix.

Lorsqu'elle fit sa dernière visite, et qu'elle annonça son prochain départ, ce fut un témoignage général de regrets et de reconnaissance; elle parla à tous ces pauvres blessés, elle demanda leurs commissions.

«Ne vous gênez pas, leur dit-elle; lettres, paquets pourvu qu'ils ne soient pas gros comme des montagnes, je me charge de tout et je ferai tout parvenir à son adresse. Écrivez les noms lisiblement et envoyez-moi tout cela avant deux jours; je pars le troisième. Adieu, mes chers, mes braves amis; priez pour moi, pour mon jeune zouave blessé et sa jeune femme.

Je prierai bien pour vous tous; je ferai dire des messes pour le repos de l'âme de vos glorieux compagnons, dont l'histoire gardera le souvenir ainsi que le vôtre; car si vous n'êtes pas tous restés sur le champ de bataille, ce n'est pas de votre faute: vous avez fait tout ce qu'il fallait pour cela. Les avez-vous fait courir ces bandits! Vous étiez pourtant un contre dix. — Braves soldats! Vivent les immortels zouaves et les pontificaux!»

Elle salua de la main, essuya ses yeux pleins de larmes et sortit.

Trois jours après, elle partit avec Jacques, Geneviève, Pélagie et Azéma; le pauvre Rame était encore faible et pâle. De peur qu'il ne se fatiguât, Jacques le faisait aider par un zouave qui s'était attaché à Jacques et qui lui avait demandé d'entrer à son service, vu qu'il avait fini son temps et que le Saint-Père n'avait plus besoin de lui.

XL- Fin de M. Dormère, de Georges et du livre

Le voyage fut long, à cause des ménagements que demandaient encore la santé de Jacques et celle de Rame; mais ils arrivèrent tous sans accident et s'établirent dans leur maison d'Auteuil que Mlle Primerose avait achetée pour Jacques et Geneviève par l'entremise du subrogé tuteur.

Elle avait été arrangée à neuf. Le jeune ménage était logé au premier avec Pélagie. Le rez-de-chaussée était préparé avec les salons pour Mlle Primerose.

Ils apprirent en arrivant que M. Dormère avait été frappé de paralysie le soir même du départ de Georges.

Tous les trois allèrent le voir à Plaisance; au lieu du bel homme bien conservé, à cheveux noirs, à tournure élégante, ils trouvèrent un vieillard à cheveux blancs, paralysé des jambes et ne pouvant faire un mouvement sans l'aide de deux domestiques.

Il pleura beaucoup quand il les revit, demanda dix fois pardon à Geneviève et à Mlle Primerose de ses affreux procédés à leur égard. Il les supplia de ne pas l'abandonner.

«Je suis si malheureux, dit-il; toujours seul, le coeur déchiré par les souvenirs du passé, rongé de remords, de regrets, volé et abandonné par le fils ingrat que j'ai tant aimé; n'ayant pas une pensée consolante, mourant d'ennui autant que de chagrin; perdant la vue à force de verser des larmes. Ayez pitié de moi; vous êtes assez vengés. Geneviève, Jacques, vous étiez bons jadis; soyez-le encore pour votre malheureux oncle, qui reconnaît trop tard son injustice et qui vous en demande pardon avec larmes.»

Geneviève pleurait, Jacques était très ému; tous deux s'agenouillèrent près de lui et mêlèrent leurs larmes aux siennes.

Mon oncle, dit Jacques, permettez-nous de vivre près de vous; Geneviève ne me démentira pas; elle est toujours l'ange que vous avez méconnu jadis.

MADEMOISELLE PRIMEROSE. – Et moi, mon pauvre cousin, je joins ma demande à celle de mes enfants; je les aiderai dans leur besogne; je veillerai sur votre ménage, je serai votre secrétaire, votre femme de charge, tout ce que vous voudrez.

M. DORMÈRE. – Excellente cousine, chers enfants, soyez bénis de votre offre généreuse. Oui, venez, venez tous chez moi, ne me quittez pas. Dieu récompensera votre dévouement.

Après un séjour de deux heures, Jacques, Geneviève et Mlle Primerose s'en allèrent, lui promettant de revenir le lendemain dans l'après-midi. Il les remercia, en pleurant, du pardon qu'ils voulaient bien lui accorder, et qu'il ne méritait pas, disait-il.

Ils vinrent en effet le lendemain et changèrent, par leur présence, l'affreuse vie qu'il s'était faite, en une vie sinon agréable, du moins calme et tolérable.

Il se plaisait à faire revenir Mlle Primerose sur le passé, à lui raconter et expliquer ce qu'il ignorait encore, à lui dévoiler les infamies de Georges. Il aimait à entendre parler du bonheur de Jacques et de Geneviève, de leur amour naissant. Il connut la part brillante qu'avait prise Jacques aux glorieuses batailles de Mentana et de Monte Rotondo; le beau dévouement de Rame pour préserver le mari de sa chère petite maîtresse; il gémit de son injustice à l'égard de cet admirable serviteur.

Les jours s'écoulèrent ainsi paisibles et presque heureux. Les seuls moments amers étaient ceux qui

le reportaient sur son fils, lequel, depuis son départ, ne lui avait pas donné signe de vie.

Six mois après, il reçut une lettre cachetée de noir. Il l'ouvrit; elle était du consul de France à la Vera-Cruz et lui annonçait que son fils Georges Dormère était mort de la fièvre jaune, qu'il l'avait chargé de transmettre à son père l'expression de son repentir pour sa conduite à son égard, qu'il avait demandé et reçu les derniers sacrements, qu'il était mort dans de bons sentiments, demandant pardon dans son délire à tous ceux qu'il avait offensés, particulièrement à une demoiselle ou dame Geneviève, etc.

Une heure après, M. Dormère était frappé d'une nouvelle attaque d'apoplexie, qui termina sa vie et ses souffrances après deux jours de lutte.

Le notaire, immédiatement averti, se transporta sur-le-champ à Plaisance; il trouva dans le bureau du cabinet de travail un testament qui laissait à Jacques toute sa fortune, y compris le château de Plaisance, à charge à Jacques de faire à Mlle Primerose une rente viagère de vingt mille francs.

«Si je laisse ma fortune à Jacques, disait-il, au lieu de ma nièce chérie, Geneviève, c'est pour égaliser leurs fortunes; ma cousine Primerose trouvera dans la rente que je lui laisse une expiation de mon injustice et de mon ingratitude à son égard pendant les longues années qu'elle a consacrées à l'éducation et au bonheur de ma nièce.»

Le chagrin de Jacques et de Geneviève fut vif; Mlle Primerose trouvait dans cette fin prématurée du père et du fils une terrible expiation de la faiblesse du père qui avait contribué ainsi à la dépravation du fils. Elle vit toujours avec ses jeunes cousins, qu'elle se plaît à appeler ses enfants. Tous, y compris Rame et Pélagie, sont aussi heureux qu'on peut l'être dans ce monde et reconnaissent la vérité du proverbe: Après la pluie le beau temps.

FIN

La Santé des Enfants

(1855)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Table des matières

I - Introduction
II – Maladies des enfants
Des deux causes générales des maladies des enfants
Du refroidissement
Des cris des enfants
De la nourriture
Utilité de la médecine préventive
Disposition des enfants à avoir la tête prise
Délicatesse de l'estomac, des entrailles
Croup: Moyens préservatifs – Moyens curatifs
Convulsions
Mal de gorge – Angine couenneuse:
Mal de gorge commun
Rhume de cerveau
Rhume de poitrine ou toux
Coqueluche
Rougeole
Scarlatine
Petite vérole et petite vérole volante
Urticaire ou Ortilière
Croûtes au visage
Ecoulement d'oreilles
Mal d'oreilles
Ecorchures dans les jointures, dans les plis et derrière les oreilles
Brûlures
Chutes et coups
Coupures et écorchures
Hémorragie nasale
Inflammation des yeux
Dentition
Faiblesse des reins
Empoisonnements
Asphyxie par le charbon
Piqûres de cousins, de guêpes et autres animaux venimeux
Piqûre de vipère
Engelures
Les cors
III – Manière de préparer et d'appliquer quelques remèdes
Manière de faire de l'eau panée
Manière de faire diverses tisanes
Manières de faires les cataplasmes
Manière de poser les sangsues

Manière d’arrêter l’hémorragie des sangsues
Manière de faire prendre les bains de pieds
Manière de placer les ventouses
Bouteille d’eau bouillante pour les pieds
Remèdes qu’il faut toujours avoir

I - Introduction

Je n'ai pas la présomption de vouloir faire un livre de médecine; je désire seulement combler une lacune qui existe dans l'éducation des jeunes personnes, en les faisant participer aux fruits de ma longue expérience et de quelques études sur l'éducation physique des enfants. – Que de fois ai-je vu de pauvres mères pleurer des enfants qu'elles auraient conservés, si elles avaient su prévenir la maladie, ou tout au moins aider aux prescriptions du médecin par des soins éclairés! Moi-même j'en ai perdu un par ignorance des symptômes du mal qui me l'a enlevé, et par une alimentation reconnue trop tard détestable. Mes premiers enfants ont fait des maladies graves qui ont nécessité des remèdes douloureux. J'aurais tout évité si j'avais eu les notions d'hygiène et de médecine que j'ai eues plus tard et que je dois à un homme de talent et de conscience.

Mes filles mariées ont profité de ma tardive expérience et ont préservé leurs enfants des maux dont je n'avais pas su préserver les miens. J'ai pensé qu'en publiant ce petit écrit, je rendrais service à bien des jeunes mères; j'espère que chacun pourra comprendre et mettre en pratique les moyens très simples que je recommande pour les maladies et les indispositions les plus communes à l'enfance.

Je commencerai par les causes et les premiers symptômes de ces maladies.

L'absence du médecin, ou quelquefois même l'impossibilité d'en avoir un à la campagne, peuvent donner une utilité réelle à ces conseils dictés par l'expérience.

II – Maladies des enfants

Des deux causes générales des maladies des enfants

Il y a des maladies qu'on ne peut ni prévoir, ni empêcher, comme les maladies causées par les humeurs héréditaires, les maladies de peau ou épidémiques.

Il y en a qui peuvent être conjurées et prévenues.

Deux causes amènent presque toutes les maladies:

- Un refroidissement;
- Une nourriture trop forte ou mauvaise.

Du refroidissement

Il faut, pour éviter les refroidissements, couvrir l'enfant, mais non l'étouffer sous une multitude de vêtements; ne pas assez couvrir est mauvais; couvrir trop est détestable.

Si l'enfant est en robe (à l'anglaise) dès sa naissance, mettez-lui en été sa chemise, une robe de flanelle, une robe de percale; en dessous une couche de fil, des bas de laine et des chaussons.

En hiver, ajoutez sur la robe de flanelle une robe de futaine ou finette, un fichu de mousseline autour du cou, et une couche de flanelle sur la couche de fil.

Si l'enfant est à la française (en langes), mettez sur la chemise une brassière de flanelle, une autre de futaine ou en percaline doublée, un fichu de mousseline autour du cou.

Enveloppez-le d'une couche, d'un lange de molleton de laine, d'un autre molleton de coton.

Ne serrez pas l'enfant.

Laissez-lui les jambes libres.

Relevez le bout du lange sans gêner le mouvement des jambes.

Évitez les épingles; mettez des cordons aux langes comme aux brassières.

Mettez sur la tête un béguin en toile ou batiste, un bonnet de percale ou jaconas par-dessus.

L'été, ne laissez qu'un seul bonnet sans béguin.

Trop couvrir la tête est mauvais; il est très-important de couvrir les membres inférieurs, surtout les pieds et les jambes.

Chez l'enfant, toute la vie se porte vers la tête.

S'il a des humeurs, c'est à la tête qu'elles se portent; s'il a la fièvre, c'est la tête qui se prend. Dégagez donc toujours la tête et attirez toujours vers les pieds.

Ne tenez pas l'enfant dans une chambre trop chaude; la chaleur de l'appartement le rend susceptible de refroidissement.

Ayez soin de renouveler l'air de la chambre de l'enfant, au moins deux fois par jour. S'il fait froid, s'il gèle, ouvrez cinq minutes seulement pendant que l'enfant est absent, mais ouvrez tous les jours, matin et soir.

Quand vous promenez l'enfant en hiver, enveloppez-le bien d'un manteau ouaté, couvrez la tête d'un capuchon, préservez le cou et la nuque du froid et du vent.

Sortez l'enfant toutes les fois qu'il fait beau.

Ne le sortez pas quand il fait du brouillard ou un vent froid.

Le brouillard dispose au croup, aux irritations d'entrailles; le vent froid, aux rhumes, aux maux de gorge.

Défendez à la nourrice de changer l'enfant à l'air en hiver; le froid qui tombe sur le ventre et les jambes est mauvais. Il vaut mieux que l'enfant reste mouillé pendant une heure que risquer le refroidissement.

Laissez l'enfant circuler dans l'appartement, dans la maison, en l'enveloppant d'un châle ou d'un manteau; il s'habitue ainsi à changer de température et il devient moins sujet à prendre froid, à s'enrhumer.

Ne permettez pas, je le répète, que la chambre de l'enfant soit trop chauffée.

Dans les premiers mois de la naissance, faites-y entretenir un feu couvert toute la nuit, qui conserve

dans la chambre à peu près la même température le jour comme la nuit.

Faites chauffer les couches de l'enfant quand vous le changez.

Qu'il perde cette habitude en prenant des forces; à trois ou quatre mois il n'est plus nécessaire de chauffer le linge.

En résumé, tenez l'enfant dans une chaleur modérée.

Évitez les grandes transitions de chaud et de froid.

Couvrez-le assez pour qu'il n'ait pas froid.

Habituez-le graduellement à l'air extérieur.

Ne couvrez pas trop la tête.

Couvrez bien les membres extérieurs et le cou.

Des cris des enfants

Quand un enfant crie, la nourrice l'apaise en lui donnant le sein; ce moyen, employé trop souvent, redouble les cris de l'enfant en lui chargeant l'estomac, ajoutant ainsi une souffrance à celle qui le faisait crier.

Un enfant qui tète toutes les heures ne crie pas dans l'intervalle parce qu'il a faim, mais pour une autre cause qu'il faut rechercher.

Souvent il a des coliques parce qu'il a eu froid; chauffez une couche ou un morceau de laine et appliquez-le-lui sur le ventre; s'il s'apaise, c'est que vous avez trouvé la cause de ses cris; recommencez le remède si les cris recommencent.

Souvent l'enfant crie parce qu'il est trop serré dans ses vêtements; examinez si un lange ou un cordon ne le gêne pas. Quand on a la mauvaise habitude de se servir d'épingles, il peut arriver qu'une épingle pique l'enfant; il faut y regarder.

De la nourriture

Il est non-seulement inutile, mais préjudiciable à la santé de l'enfant, soit de lui donner de la bouillie, soit de la soupe avant quatre ou cinq mois.

Quand on commence à faire manger l'enfant, il faut donner d'abord une demi-tasse à thé, au plus, de bouillie ou de soupe; on augmente au bout d'un mois et graduellement on arrive, quand l'enfant a un an, à lui faire manger deux ou même trois assiettées de soupe ou de bouillie par jour, et des croûtes de pain dans l'intervalle.

Quand un enfant est sevré, donnez-lui trois soupes et trois tasses de lait réparties dans la journée.

Ne donnez jamais à manger la nuit; au plus à boire de l'eau sucrée, ou de l'eau rougie, ou de l'eau panée, selon les habitudes de l'enfant.

Autant que possible, abstenez-vous de donner la nuit ni à manger ni à boire, à moins que l'enfant ne soit malade.

On croit donner des forces à un enfant en le faisant manger beaucoup, souvent et des choses succulentes; on se trompe cruellement. Le moindre mal qui en résulte est une fatigue d'estomac qui se fait sentir plus tard par de fréquentes indigestions, par ce qu'on appelle délicatesse d'estomac.

Souvent les conséquences sont plus graves; votre enfant a sans cesse le dévoiement; il est pâle, grognon, c'est un enfant chétif au lieu d'être fort et gros, comme il annonçait devoir l'être en naissant. Il a des humeurs, des croûtes sur la figure, des écoulements d'oreille; son humeur est triste, il est maussade et désagréable. Pourquoi? Parce qu'il surcharge son estomac, qu'il digère mal et qu'il est dans un état de malaise perpétuel.

Il est aussi dangereux d'alimenter trop fortement un enfant que de le mal nourrir; il s'ensuit un trouble profond dans les organes de la digestion qui peut amener le rachitisme.

Ne donnez de la viande aux enfants que vers dix-huit mois ou deux ans, quand ils peuvent la mâcher. N'en donnez qu'une fois par jour les premiers six mois. Donnez-leur des soupes grasses, des panades, des oeufs frais, des pommes de terre, des légumes sains, comme lentilles, haricots verts, chicorée, épinards, carottes. Pas de choux, de navets, de haricots secs, de pois, qui sont lourds et venteux.

Le laitage est bon pour les enfants, en petite quantité.

La pâtisserie ne vaut rien habituellement: on peut en donner par exception, c'est-à-dire une ou deux fois par mois.

Les bonbons de toute espèce sont détestables surtout entre les repas.

Un enfant de deux ans et au-dessus peut manger sans inconvénient quatre fois par jour; le matin en se levant une soupe, soit grasse, soit au lait, soit une panade, selon son goût; ou bien du café de glands avec du lait, ou bien, s'il le préfère, une bonne tartine de pain et de beurre.

Vers onze heures, une soupe et une côtelette de mouton ou autre viande, coupée bien menu pour suppléer au défaut de mastication de l'enfant.

Si l'enfant le préfère, de la viande suivie d'un plat de légumes. Du pain à volonté.

Les pommes de terre sous la cendre avec un peu de beurre, le riz à la créole (sauté dans du beurre), sont des mets excellents pour les enfants et qu'ils aiment généralement.

Deux plats, à ce second repas, suffisent grandement, surtout si on laisse toute liberté sur la quantité de pain. Le pain sec peut se donner toujours sans inconvénient quand l'enfant n'est pas malade.

Vers deux heures, un repas léger, soit une tasse de lait avec du pain à discrétion, soit du pain et des confitures, soit du pain et des fruits de la saison, en quantité modérée.

Vers six heures, une soupe, un plat de viande, un plat de légumes, du dessert.

Ne laissez pas veiller les enfants; jusqu'à quatre ou cinq ans, couchez-les à sept heures l'automne et l'hiver; entre sept et huit en été, selon le plus ou moins de disposition au sommeil.

Donnez très-rarement des choses fortes en vinaigre, des salaisons, de la cochonnaille, des épices, du vin pur, du café.

Défendez autant que possible les petites mangeailles entre les repas. C'est difficile à éviter toujours, mais que la règle soit de ne manger qu'aux repas.

En résumé, une nourriture simple, suffisante pour contenter l'appétit, et à des heures réglées.

Utilité de la médecine préventive

Il vaut mieux prévenir le mal que le guérir.

Les moyens préventifs sont simples, faciles et ne demandent qu'une surveillance maternelle, c'est-à-dire intelligente.

C'est pourquoi je vais, pour différentes indispositions, indiquer les moyens d'arrêter le mal au début.

Il est bien entendu que je ne prétends pas traiter ici des maladies graves pour lesquelles les soins d'un médecin sont indispensables, mais seulement des symptômes qui peuvent les faire redouter.

Disposition des enfants à avoir la tête prise

Chez les enfants, la tête est l'organe le plus constamment menacé.

Quand un enfant a la fièvre, la tête se prend généralement.

On reconnaît que la tête se prend, lorsque l'enfant a le regard lourd, c'est-à-dire quand il tourne péniblement l'oeil, qu'il le fait avec effort;

Quand la pupille est plus dilatée que d'habitude;

Quand les battements du coeur et la force du pouls sont en désaccord, le coeur battant très-fort et le pouls étant petit quoique vif;

Quand la tête est chaude;

Quand l'enfant est disposé à l'assoupissement.

Quand le visage est rouge et brûlant;

Quand l'enfant ne s'amuse de rien, s'irrite de tout et n'accepte aucune distraction.

Lorsque tous ou la majorité de ces symptômes sont réunis, vous pouvez craindre que la tête ne s'engage; alors, si l'enfant a un an et plus, faites-lui prendre un bain de pieds d'eau chaude et de savon.

(J'indiquerai à la fin comment il faut faire administrer les bains de pieds, les cataplasmes, etc.)

Pendant le bain de pieds, mouillez la tête de l'enfant avec une éponge pleine d'eau fraîche, mais pas trop froide.

Laissez la tête découverte, ou tout au moins, s'il fait froid, ne mettez qu'un petit béguin de batiste ou de toile fine.

Si le bain de pieds ne soulage pas l'enfant, vous mettrez à chaque pied un cataplasme de farine de graine de lin saupoudré de camphre, que vous laisserez une bonne demi-heure.

Vous continuerez à mouiller de temps à autre la tête de l'enfant.

Vous reconnaîtrez qu'il y a du mieux lorsque l'enfant reste éveillé;

Qu'il accepte la distraction;

Qu'il est moins rouge;

Que le regard reprend de la vivacité;

Que l'oeil se meut sans effort pour regarder ce qui se passe autour de lui;

Que les mouvements de la tête, des mains, sont plus vifs;

Que le pouls reprend de la force et que les battements du coeur perdent de la leur;

Que la tête et le front sont moins chauds.

Alors il ne reste plus qu'à maintenir les pieds chauds, la tête fraîche.

Il ne faut donner aucune nourriture pendant plusieurs heures jusqu'à ce que la fièvre soit passée, la tête complètement dégagée.

Donner à boire de l'eau panée, soit de l'eau de riz, soit de l'eau de gruau, soit de l'eau pure.

(J'indiquerai la manière de les faire à la fin du livre.)

Achevez de dégager la tête en donnant un demi-lavement de lait tiède.

Si l'enfant est trop jeune pour prendre des bains de pieds, commencez tout de suite par des cataplasmes et de l'eau fraîche sur la tête et le front.

Pour tenir les pieds chauds après les cataplasmes, enveloppez chaque pied d'une flanelle double, ou dans de la ouate. Quand l'enfant est posé sur son lit, mettez-lui aux pieds une bouteille de grès pleine

d’eau très-chaude et bien bouchée. Placez-la de manière qu’elle ne touche pas aux pieds de l’enfant qu’elle pourrait brûler.

Maintenez la chambre dans une bonne température, pas trop chaude; donnez de l’air s’il ne fait pas froid dehors; l’air est toujours bon pour les enfants surtout quand la tête est prise ou menacée.

Soignez le régime pendant quelques jours.

Tenez le ventre libre au moyen de lavements moitié lait et moitié eau.

Délicatesse de l’estomac, des entrailles

Donnez à votre enfant une nourriture saine, pas trop abondante; garantissez-le du froid, surtout aux extrémités et au ventre; garantissez-le de l’humidité aux pieds; il aura un bon estomac et par conséquent de bonnes digestions.

Si toutefois la dentition ou un refroidissement amenait un vomissement et un dérangement d’entrailles, donnez à l’enfant pendant la durée de l’indisposition:

Une nourriture légère, pas de soupes grasses; des panades, du riz cuit à l’eau et au sel et sauté dans du beurre frais, des tartines de pain et de beurre, du pain sec à volonté et autres mets sains et légers.

Faites boire soit de l’eau de riz, soit de l’eau de gomme, soit de l’eau panée, fraîche et légèrement sucrée; on peut en donner trois ou quatre verres par jour; mais si l’enfant n’a pas soif, il ne faut pas le forcer à boire.

Si le dévoiement persiste, prenez un blanc d’oeuf cru et aussi frais que possible; mettez-y une grande cuillerée de sirop de gomme ou de sucre râpé, battez-le jusqu’à ce qu’il soit en mousse; alors, ajoutez un verre d’eau fraîche en continuant de battre et en versant l’eau tout doucement.

Faites-en prendre à l’enfant une cuillerée toutes les heures, en ayant soin de battre chaque fois.

Interrompez quand le dévoiement est arrêté depuis plusieurs heures.

Mettez sur le ventre une feuille de coton cardé que vous ferez tenir en la bâtissant sur un ruban noir autour du corps.

Frictionnez légèrement le ventre avec de l’huile tiédie.

Tenez les pieds bien chauds.

Donnez matin et soir une tasse d’eau de gruau un peu sucrée, chaude ou froide, selon le goût de l’enfant.

S’il y a des coliques, de fréquentes garde-robes avec peu de matières et des glaires, donnez une cuillère à café d’huile de ricin dans une petite tasse de bouillon ou dans du jus d’orange; la purgation légère amenée par l’huile de ricin arrêtera l’irritation d’entrailles commençante. Quand le dévoiement est fini, augmentez progressivement la nourriture; et quand, au bout d’un jour ou deux, vous reviendrez à la viande, commencez par du mouton rôti ou grillé; une côtelette, une tranche de gigot, du filet de mouton sans graisse est la nourriture la plus légère et la plus saine. Ne donnez du poulet que lorsque les entrailles seront remises; gardez-vous du veau, c’est la pire des viandes.

S’il y a disposition aux coliques et dérangements d’entrailles, continuez l’eau de gruau pendant dix ou quinze jours.

Croup: Moyens préservatifs – Moyens curatifs

Le croup véritable est fort rare, tandis que sa première phase ou le faux-croup est malheureusement très-fréquent; je vais indiquer les moyens de reconnaître et combattre le faux-croup.

Il se manifeste par une toux enrouée qui ressemble au chant d'un jeune coq ou à l'aboiement d'un chien enroué, et par une gêne visible dans la respiration.

Des observations faites pendant quinze ans par un médecin plein de talent et de tact médical, le docteur Mazier, de L'Aigle, constatent:

- Que le croup ne se déclare jamais que la nuit.

- Que le croup provient d'un courant d'air qui vient frapper la figure et le cou de l'enfant pendant son sommeil.

Des centaines d'expériences ont confirmé cette observation.

Placez le lit de votre enfant de manière que les portes, en s'ouvrant et en se fermant, ne fassent pas soufflet sur lui quand il dort, que les fenêtres soient assez éloignées pour qu'il ne sente pas l'air qui en vient; placez-le enfin hors de tout filet d'air, et il n'aura jamais le croup. Évitez de mettre le lit de l'enfant contre le mur, car les courants d'air suivent toujours les murs.

Si malgré ces précautions, l'enfant se réveillait avec une toux croupale, commencez par changer le lit de place; une crevasse dans le mur, une fente suffisent pour donner le croup.

Ensuite, mettez à la plante des pieds des cataplasmes de farine de lin, saupoudrés d'une bonne pincée de camphre en poudre.

(J'indiquerai plus loin la manière de faire les cataplasmes et de réduire le camphre en poudre.)

Si la toux croupale disparaît et fait place à une toux ordinaire, ne faites plus rien que tenir les pieds chauds au moyen d'une bouteille d'eau bouillante et faites boire chaud soit de l'eau sucrée, soit de l'eau gommée.

Si au bout d'un quart d'heure la toux persiste ainsi que l'enrouement et surtout la suffocation, délayez un grain d'émétique dans un verre d'eau sucrée tiède, et faites-en prendre à l'enfant deux cuillères à café toutes les cinq minutes jusqu'à ce qu'il vomisse.

Quand il aura vomi deux ou trois fois, si la respiration devient plus facile, la voix plus claire, la toux plus naturelle comme une simple toux de rhume, laissez l'enfant dormir; mettez-lui seulement une bouteille d'eau chaude aux pieds, et enveloppez-les de laine ou de ouate après avoir retiré les cataplasmes.

Le lendemain, donnez une nourriture très-légère et tenez l'enfant chaudement, mais sans excès, et hors des courants d'air.

Dans les croups les plus violents, l'enfant a grande chance d'être sauvé quand il a vomi.

Pour empêcher une rechute, changez l'enfant de chambre, ou tout au moins changez son lit de place.

Quand une toux croupale prend un enfant de jour, soyez sûr qu'il a avalé quelque chose qui s'est logé dans la cavité du larynx; j'en ai été témoin plus d'une fois.

Dans ce cas, il faut faire vomir l'enfant avec l'eau émétisée prise d'après l'indication ci-dessus, et si cela ne suffit pas pour amener des vomissements, alternez avec du sirop d'ipécacuanha pris par demi-cuillerée de quart d'heure en quart d'heure; quand l'enfant vomit, penchez-le vivement en avant pour que le corps étranger sorte plus facilement.

Continuez à faire vomir jusqu'à ce que la toux prenne le caractère d'une toux ordinaire, et que la respiration soit facile.

Attendez-vous à une toux prolongée de quelques jours, à cause de l'irritation causée par le séjour d'un corps étranger dans la cavité du larynx.

Soignez alors l'enfant comme pour un rhume ordinaire.

Convulsions

C’est une erreur de croire que le dévoiement préserve les enfants des convulsions; j’ai toujours vu le contraire chez mes enfants; les convulsions arrivaient à la suite d’un dérangement mal soigné.

J’ai indiqué dans un chapitre précédent[37] les moyens à employer quand la tête de l’enfant commençait à se prendre.

Si on les a négligés ou que, malgré ces moyens, l’enfant soit pris de convulsions, commencez par lui mettre dans la bouche une petite pincée de sel de cuisine.

Mettez-lui le plus tôt possible les pieds dans un bain d’eau de savon; réchauffez souvent l’eau et laissez l’enfant les pieds dans le bain pendant vingt minutes. Pendant ce bain, bassinez la tête et le front avec de l’eau fraîche et laissez-la découverte.

Ayez soin de mettre votre main jusqu’au poignet dans le bain, pour vous assurer qu’il n’est pas trop chaud, et ne peut pas brûler les pieds de l’enfant.

Si le bain de pieds et le sel ne suffisent pas, mettez sur les cuisses et le ventre des ventouses sèches. (J’indiquerai plus loin le moyen de les appliquer.)

Si enfin les convulsions continuent, mettez l’enfant dans un bain tiède d’eau de son; à défaut, de l’amidon ou du lait.

Pendant le bain, humectez la tête d’eau fraîche et mettez à ses pieds une bouteille d’eau très-chaude.

Si enfin les convulsions persistaient encore, faites respirer de l’éther pendant quelques instants. Si ce moyen ne suffit pas, mettez à chaque cheville interne une petite sangsue, que vous laisserez saigner pendant une demi-heure au plus.

(J’indiquerai plus loin la manière d’appliquer les sangsues et d’arrêter le sang.)

Les convulsions qui dépendent d’un état inflammatoire du cerveau exigent un traitement médical très-énergique.

Elles sont précédées d’un état maladif de la tête avec des symptômes graves et alarmants, et nécessitent les soins d’un médecin.

Mal de gorge – Angine couenneuse:

Symptômes; Moyens curatifs

L'angine couenneuse, qui semble s'être implantée en France, a des symptômes particuliers qui la font facilement reconnaître.

L'enfant se plaint de mal de gorge, mais pas d'une manière vive.

Ce léger mal de gorge s'accompagne d'une altération extraordinaire du visage, de courbature et de malaise. La fièvre par sa violence n'est pas en harmonie avec le mal de gorge; l'haleine est fétide.

La gorge est rouge à l'intérieur, à la place des amygdales.

Il y a de l'enflure à l'extérieur.

Si vous laissez marcher le mal, il se forme sur les amygdales, à l'intérieur, une tache blanchâtre semblable à une goutte de lait, précédée d'un engorgement des glandes du cou.

Si l'enfant a moins de deux ou trois ans, le traitement est difficile et pénible, parce qu'il faut agir par la force.

Si l'enfant a assez d'intelligence pour comprendre ce qu'on lui dit, et assez de docilité pour le faire, on peut avoir l'espérance d'arrêter cette terrible maladie au début.

Voici le traitement:

Tenir l'enfant au lit, les pieds bien chauds.

Faire prendre matin et soir un bain de pieds d'eau de savon, pendant un quart d'heure; prendre garde que l'enfant n'ait froid pendant le bain.

Recoucher l'enfant dans un lit bassiné et mettre aux pieds une bouteille d'eau chaude.

Faire boire souvent une boisson acidulée; la plus agréable est la limonade, pas trop sucrée et cuite, c'est-à-dire faite avec de l'eau bouillante qu'on jette sur des tranches de citron dont on a enlevé la peau.

Faire gargariser au moins trois fois par jour avec de l'eau fortement vinaigrée; vous mettez un quart de vinaigre contre trois quarts d'eau.

Les enfants ne pouvant pas conserver longtemps la même gorgée, il faut leur en faire prendre trois ou quatre, qu'ils crachent successivement.

Il est inutile de faire chauffer l'eau; il vaut même mieux qu'elle soit un peu fraîche.

S'il n'y a pas d'amélioration au bout d'une demi-journée, faites faire de l'eau d'orge, faites aciduler fortement par un pharmacien avec l'acide muriatique et sucrer avec du miel.

Si l'enfant n'aime pas le miel, sucrez avec du sucre, ou pas du tout si l'enfant le préfère.

Il faut tâcher que l'enfant n'avale pas ce gargarisme; pourtant, s'il en avalait un peu, il n'y aurait pas mal sérieux à redouter; quelques coliques peut-être.

Si l'enfant est trop jeune ou trop indocile pour se gargariser, prenez un petit bâton, comme un crayon ou un pinceau; fixez au bout un tampon de charpie gros comme une petite noisette, trempez dans le gargarisme et passez dans la gorge de l'enfant, principalement sur les parties malades.

Ayez soin de fixer la charpie de manière qu'elle ne puisse se détacher du bâton, et ne serrez pas le bout ni le milieu, pour qu'elle puisse s'imbiber d'une plus grande quantité de gargarisme.

Recommencez trois fois par jour, jusqu'à ce que les symptômes fâcheux soient disparus.

S'il y a déjà une ou plusieurs taches blanches dans la gorge, vous prendrez, au lieu du gargarisme,

du jus de citron, et vous y tremperez votre tampon.

Il faut alors procéder différemment pour bassiner la gorge.

Vous commencez par appuyer un côté du tampon sur la place blanche; vous tournez le tampon sur l'escarre pour l'enlever et pour bien humecter ensuite la place de l'escarre avec le jus de citron.

Si un caustique plus énergique devient nécessaire, il ne peut être employé que par un médecin.

S'il y a plusieurs taches blanches, vous recommencez pour chacune la même opération, en ayant soin de tremper chaque fois votre tampon dans le jus de citron.

Souvent une seule opération suffit, mais il est plus prudent de la recommencer dix ou douze heures après.

Pour faire cette opération il faut être quatre; une personne maintient les mains de l'enfant; une autre lui maintient la tête; une troisième cautérise d'une main, et de l'autre maintient avec le manche d'une cuillère la langue de l'enfant; la quatrième personne tient la bougie pour éclairer la gorge.

Agissez avec promptitude et sans prévenir l'enfant. Plus vous irez vite, mieux l'enfant s'en trouvera.

Que tout soit prêt d'avance.

Tant que l'enfant a le visage altéré, l'haleine fétide, et la fièvre, il faut ne donner aucune nourriture, faire boire souvent et continuer le traitement.

S'il n'y a pas de garde-robe, donnez tous les jours un lavement d'eau et de lait.

Quand tous les mauvais symptômes ont disparu, qu'il ne reste plus qu'un peu de fièvre, si l'enfant demande à manger, vous pouvez lui donner du bouillon à l'oseille, ou aux herbes, et, peu d'heures après, une petite croûte de pain sec.

Pour les tout petits enfants, le traitement est indiqué; il faut tout faire par la force.

Une chose très-utile dans la prévision de l'angine et de tout mal de gorge, c'est d'apprendre aux enfants, dès l'âge de quinze à dix-huit mois, à se gargariser; ils le feront s'ils le voient faire.

J'ai eu récemment encore l'occasion de bénir l'heureuse prévoyance qui m'avait fait apprendre à mes petits-enfants à se gargariser. Je le faisais devant eux tous les matins à ma toilette, et ils l'ont fait par imitation; une de mes petites-filles a été prise d'une angine couenneuse qui a été arrêtée dès son début par l'habileté de l'enfant à se gargariser et par sa docilité extraordinaire.

Je ne pense pas qu'on puisse prévenir l'angine couenneuse, mais on peut prendre des précautions préservatrices.

Il faut éviter de sortir les enfants par les temps de brouillard, par un vent froid, et par l'humidité du soir.

Il faut couvrir le cou et surtout la nuque.

Il faut assez couvrir les enfants pour qu'ils n'aient froid nulle part.

L'angine couenneuse est contagieuse.

Tant que la maladie dure, empêchez que les enfants sains ne soient en contact d'air et d'haleine avec l'enfant malade; qu'ils couchent, qu'ils jouent dans une autre chambre et qu'ils ne se servent pas des verres ou des cuillères qui ont servi à l'enfant malade.

Il est utile, tant pour l'enfant malade que pour les personnes qui le soignent, de tenir les fenêtres ouvertes le plus possible. Si la saison trop froide ne le permet pas, renouvelez l'air, soit par des portes ouvertes, soit en ouvrant une fenêtre pendant quelques secondes seulement, trois ou quatre fois par jour; mettez sur la tête et la figure de l'enfant un mouchoir pendant que la fenêtre est ouverte, pour qu'il ne sente pas l'air froid.

Mal de gorge commun

Le mal de gorge provient toujours de froid aux pieds ou au cou, principalement à la nuque.

Quand l'enfant a mal à la gorge sans les symptômes de l'angine couenneuse indiqués dans le chapitre précédent, faites prendre un bain de pieds d'eau de savon, tenez l'enfant chaudement, couvrez le cou, les pieds et les jambes; faites boire souvent, tiède, n'importe quoi, eau sucrée, eau pure, de groseilles, de cerises, de gomme; c'est indifférent.

S'il y a de la fièvre, couchez l'enfant après le bain de pieds, mettez aux pieds une bouteille d'eau chaude.

S'il n'y a pas d'amélioration après douze heures, mettez à la plante des pieds un cataplasme de farine de lin camph[38].

Si l'enfant est échauffé, donnez un lavement d'eau tiède et de lait.

Ces moyens suffisent pour faire passer le mal de gorge dans son début.

Si l'enfant est raisonnable, vous hâtez beaucoup la guérison en lui donnant un gargarisme d'eau légèrement acidulée de vinaigre.

Rhume de cerveau

Le rhume de cerveau vient d'humidité aux pieds, de froid à la nuque, au front.

Il se manifeste par des éternuements; plus tard le nez coule, le dessus du nez rougit, les yeux pleurent, souvent la fièvre survient.

Pour préserver des rhumes de cerveau, il faut éviter de sortir les enfants par le vent froid, surtout le vent d'est.

Il faut leur couvrir les pieds, la nuque et la tête en faisant revenir le bonnet ou le chapeau un peu sur le front.

Malgré ces précautions, on ne préserve pas toujours du rhume de cerveau.

Aussitôt que vous entendez l'enfant éternuer, mettez-lui sur le bas du front touchant aux sourcils, sur les sourcils, sur le nez jusqu'aux narines, dessus et de côté, un corps gras quelconque, soit du cold-cream, soit de l'huile d'amandes douces, soit de l'huile d'olive, soit de la pommade à cheveux, soit même de la chandelle ou du beurre, si vous n'avez pas autre chose.

Remettez le corps gras chaque fois que vous vous apercevez qu'il a été soit essuyé par l'enfant, soit absorbé par la peau.

Lavez bien le lendemain avec de l'eau tiède et du savon, essuyez et recommencez si le rhume de cerveau dure encore.

S'il fait du vent, ne laissez pas l'enfant sortir.

Le meilleur des corps gras pour les rhumes de cerveau est le baume tranquille, mais il a une odeur et une couleur désagréables qui répugnent quelquefois.

Rhume de poitrine ou toux

Les enfants très-jeunes ont souvent des toux de dents; ces toux sont généralement grasses dès le début, ou bien sèches et presque continues.

Pour ce genre de toux, il faut éviter l'air froid, le vent, couvrir un peu plus le cou, le dos, la poitrine et les bras, et donner des choses rafraîchissantes, comme: raisin, cerises douces, pommes, poires crues, pruneaux, etc.

Le lait d'amandes légèrement sucré réussit quelquefois pour ces toux de dents et d'irritation.

La nourriture doit être non diminuée, mais soignée; évitez les choses salées, poivrées, épicées, trop sucrées.

Si la toux persiste, mettez sur le dos et sur la poitrine de la ouate et laissez-la jour et nuit.

Si la toux menace de devenir grave, si la fièvre s'en mêle, et que vous n'ayez pas de médecin:

Prenez deux ou trois feuilles de belladone, mettez-les dans une cuvette, versez dessus de l'eau fraîche et laissez cette cuvette dans la chambre où est l'enfant.

Renouvelez l'infusion matin et soir;

Prenez une cuillère à café de cette infusion cinq minutes après qu'elle a été faite; versez cette cuillerée dans un verre d'eau, sucrée ou non, selon le goût de l'enfant, et faites-lui en prendre une cuillère à café toutes les deux heures;

Cessez aussitôt que la toux diminue.

Coqueluche

La coqueluche est une maladie terrible pour les enfants et pour ceux qui les soignent. Elle est contagieuse par l'haleine de l'enfant malade ou par l'application des lèvres sur un verre, une tasse, une cuillère qui auraient servi à l'enfant malade et qui n'auraient pas été lavés. Elle est facile à reconnaître à cause des quintes, avec difficulté de reprendre la respiration, qui en sont le principal symptôme.

Quand on n'arrête pas la coqueluche dès le principe, les quintes se rapprochent et deviennent plus longues, surtout la nuit; les vomissements surviennent surtout après avoir mangé.

Quand la toux menace de devenir coqueluche, l'enfant tousse plus la nuit que le jour et tousse par quintes.

Voici le traitement que j'ai vu appliquer avec le plus de succès, et qui a même quelquefois arrêté la coqueluche dès son début.

Prenez cinq ou six feuilles de belladone, mettez-les dans une cuvette, versez dessus de l'eau fraîche et laissez-la s'évaporer dans la chambre de l'enfant. Renouvelez l'infusion le soir, et mettez dans toutes les chambres où l'enfant joue ou se tient une cuvette ou terrine avec une infusion de belladone.

Donnez à l'enfant, le matin à jeun, une once de manne en larmes délayée dans de la pomme cuite ou dans des pruneaux bien cuits.

Si l'enfant n'aime pas la manne, donnez une cuillère à café d'huile de ricin; vous mettez dans un verre du jus d'orange, ensuite la cuillère d'huile, puis du jus d'orange; de cette façon on ne sent pas le mauvais goût de l'huile.

Recommencez tous les deux jours.

Si la première dose n'a pas amené une ou deux garde-robes abondantes, recommencez le lendemain et augmentez un peu la dose.

Mettez une goutte d'huile de croton tiglium avec trois ou quatre gouttes d'huile d'amandes douces ou d'huile d'olive tiède, et frictionnez légèrement, soir et matin, avec ce mélange, le cou de l'enfant par devant.

Il va sans dire qu'à chaque friction on fait le même mélange des deux huiles.

Si le cou devient rouge ou sensible, changez de place, frictionnez au-dessous ou à côté.

Promenez l'enfant au grand air tant que vous le pourrez et si le temps le permet; le vent froid serait préjudiciable; faites-le changer d'air si c'est possible; l'air et le changement d'air sont de puissants remèdes contre la coqueluche.

Donnez une nourriture légère et un peu moins abondante que d'habitude; évitez les mets salés, poivrés, épicés, les pâtisseries, les bonbons, le café, le vin, enfin tout ce qui pourrait exciter la toux.

Souvent une cuillerée de café noir ou de vin de Malaga empêche le vomissement et diminue la violence des quintes.

Au moyen de ce traitement si simple, j'ai vu plusieurs fois la coqueluche arrêtée en vingt-quatre heures et convertie en une toux sans gravité ni durée. Il est vrai que j'ai commencé le traitement dès la première quinte avec suffocation.

Rougeole

Premiers symptômes. – Maladie. – Période décroissante

La rougeole est une maladie peu grave si elle est bien soignée, très-grave si les soins sont donnés avec négligence ou inintelligence.

Les symptômes précurseurs sont:

Rhume de cerveau;

Yeux pleurants;

Toux;

Mal de gorge, quelquefois.

Au bout d'un jour ou deux, survient la fièvre avec agitation.

Après un jour ou deux de fièvre, on commence à apercevoir de légères taches rouges comme des piqûres de puce sur la poitrine, les bras, les cuisses; elles gagnent le visage et tout le corps.

À mesure que les taches rouges se multiplient, la toux, le rhume, la fièvre diminuent; au bout de deux jours, les rougeurs tendent à s'effacer; c'est le moment du danger et des précautions.

Tant que la fièvre entretient dans le malade une chaleur qui porte à la peau, il n'y a pas à craindre de voir les rougeurs disparaître subitement.

Mais quand la fièvre est tombée, que les rougeurs tendent naturellement à s'effacer, il faut préserver soigneusement le malade de tout refroidissement, de tout air extérieur, de tout courant d'air. Chacun sait le danger d'une rougeole rentrée.

Nous allons indiquer les soins à donner au début et dans le courant de la maladie.

Lorsque les symptômes annoncés plus haut sont accompagnés de fièvre, on doit toujours se mettre en garde contre une maladie de peau et chercher à faciliter l'éruption.

Il faut tenir l'enfant au lit, avec une boule d'eau chaude aux pieds.

S'il a mal à la tête, mettez aux pieds des cataplasmes de farine de lin, saupoudrés d'une pincée de camphre ou de farine de moutarde.

Si le cataplasme ne dégage pas la tête, s'il y a de l'agitation, faites prendre à l'enfant un bain de pieds d'eau de savon. C'est un excellent moyen de faire paraître les rougeurs et d'attirer aux pieds.

Si les rougeurs sont abondantes à la tête et moins apparentes et nombreuses sur le reste du corps, mettez encore des cataplasmes camphrés aux pieds; faites, sous la couverture, des frictions aux jambes et aux cuisses avec une brosse en laine à frictionner, ou, à défaut de cette brosse, avec une flanelle. Ne couvrez pas la tête et tenez chaudement les pieds et les jambes.

Ne donnez pas à manger pendant la fièvre. Donnez à boire de l'eau de gomme, de l'eau pure, de l'eau de poulet, selon le goût de l'enfant.

Ne donnez pas à boire chaud, mais seulement dégourdi, un peu moins que tiède.

Si toutefois l'enfant préfère boire chaud, il ne faut pas le contrarier; c'est un instinct naturel qu'on doit écouter.

Quand les rougeurs diminuent, que la fièvre tombe, ne changez pas l'enfant de lit, ne le changez pas de linge, ne le laissez pas découvrir jusqu'à ce que les rougeurs soient entièrement effacées. C'est, je le répète, le moment du danger, celui des plus grandes précautions.

Ne tenez pas la chambre trop chaude; la grande chaleur porte à la tête.

Ne donnez, dans cette période décroissante, que du bouillon; une petite tasse à la fois et pas plus souvent que toutes les deux heures. Le bouillon de poule serait meilleur que le bouillon de boeuf.

Quand les rougeurs sont disparues, vous pouvez donner des potages, des croûtes de pain; augmentez de jour en jour jusqu'à ce que vous arriviez à la côtelette et au gigot. On peut donner de la viande trois jours après la cessation de la fièvre. Vous pouvez alors changer de linge.

Il est important, pendant toute la durée de la maladie et de la convalescence, de ne laisser dans la chambre qu'un demi-jour qui ne blesse pas les yeux. La rougeole atteint particulièrement les yeux; c'est pourquoi il faut, pendant huit jours au moins, beaucoup les ménager.

On ne doit sortir que lorsque les forces sont tout à fait revenues et par un beau temps, trois semaines ou un mois, selon la saison, après l'invasion de la maladie.

Scarlatine

La scarlatine est de la même famille que la rougeole, mais c'est une maladie plus grave et qui demande les soins les plus minutieux pendant et après.

Le symptôme principal de la scarlatine est un mal de gorge très-violent; il n'y a pas de rhume de cerveau bien prononcé, ni de rougeur et de larmoiement aux yeux.

Les taches n'ont pas de point rouge au milieu; elles s'étendent et finissent par se joindre.

Il faut, plus encore que pour la rougeole, attirer aux pieds et dégager la tête. La disposition constante dans cette maladie est la congestion cérébrale. Il faut donc, dès les premiers soupçons de la scarlatine et avant que les rougeurs paraissent, donner des bains de pieds d'eau de savon et mettre des cataplasmes camphrés, comme c'est indiqué pour la rougeole.

La scarlatine est plus perfide que la rougeole; elle peut rentrer à toutes les phases de la maladie, et la tête est constamment disposée à s'engager. Pour éviter les accidents qui, dans cette maladie, sont presque immédiatement mortels, il faut veiller à ce que le malade ne se découvre pas, qu'il ne soit pas dans une chambre trop chauffée, qu'il ne soit pas démesurément couvert, que la tête soit autant que possible découverte; si l'enfant a la bonne habitude de dormir nu-tête, laissez la tête nue pendant toute la durée de la maladie; c'est un préjugé fâcheux que celui de presque toutes les mères, nourrices et bonnes, de croire que les enfants doivent avoir la tête très-couverte. Quand l'enfant a des cheveux, il vaut infiniment mieux pour lui qu'à un an ou dix-huit mois, selon la saison où il est né, il prenne l'habitude de rester nu-tête, la nuit comme le jour. Ne lui mettez un bonnet que s'il est enrhumé du cerveau. Il faut surveiller l'état de la gorge, qui est toujours menaçant pendant la durée des taches rouges; si vous apercevez des taches blanches à la gorge, suivez le traitement indiqué au chapitre Mal de gorge – Angine couenneuse:

Les soins à donner à la convalescence de la scarlatine sont plus longs; il faut surveiller davantage le régime, il faut rester plus longtemps sans sortir, surtout l'hiver; le moindre refroidissement amène une enflure générale, une hydropisie accidentelle, qui est quelquefois difficile à combattre, et d'autres accidents fort graves.

En hiver, ne sortez l'enfant que six semaines après la fin de la scarlatine.

Quant aux boissons, donnez-les tièdes, même chaudes si l'enfant le préfère; vous donnerez les tisanes que vous voudrez, depuis l'eau pure jusqu'à la violette, le tilleul, la bourrache, la mauve, etc.

Si l'enfant ne tousse pas, vous pouvez sucrer avec du sirop de cerises, d'oranges, de framboises, de mûres.

Si l'enfant tousse, sucrez avec du sirop de gomme, de capillaire, de fleur d'oranger, ou, à défaut de ces sirops, avec du sucre.

Il faut tenir le ventre libre au moyen de lavements de lait, d'eau de son ou de tilleul, mais en prenant bien garde aux refroidissements.

Petite vérole et petite vérole volante

Les symptômes de la petite vérole sont les mêmes que ceux de la petite vérole volante, mais plus prononcés.

L'enfant a des vomissements, mal à la tête; la fièvre suit de près ces symptômes; la tête s'engage davantage, jusqu'à ce que des boutons semblables à ceux du vaccin commencent à paraître. Ils sont d'abord rouges et pointus; le second et le troisième jour, ils blanchissent et s'aplatissent; le quatrième jour, ils commencent à sécher et à noircir par le milieu; l'escarre se forme et tombe au bout de huit jours.

À la période du dessèchement survient la démangeaison; pour l'adoucir, il faut mettre un peu d'huile d'amandes douces ou même de l'huile d'olive ou de faîne.

Les soins à donner à la petite vérole sont faciles:

Tenir l'enfant au lit jusqu'à ce que les boutons soient séchés.

Faire prendre, avant l'apparition des boutons, des bains de pieds d'eau de savon.

Tenir le ventre libre en donnant tous les jours un lavement moitié lait, moitié eau, ou bien d'eau de graine de lin ou d'eau de guimauve.

Ne donner aucune nourriture, jusqu'à ce que la fièvre tombe et que l'enfant demande à manger.

Faire boire de l'orangeade[39], jusqu'à ce que les vomissements et le mal de tête soient passés; alors remplacez l'orangeade par de la tisane de fleurs de mauve ou de violettes, ou de tilleul. Ayez soin, avant tout, de ne pas forcer l'enfant à boire une boisson qui lui répugne; vous augmenteriez le mal de coeur et le mal de tête. Donnez à l'enfant de l'eau pure s'il témoigne le désir d'en avoir, il faut, pour ces détails très-innocents, écouter l'instinct du malade.

Tenez les pieds chauds au moyen d'un cruchon d'eau chaude.

Quand la fièvre est tombée, donnez une petite croûte de pain, si l'enfant témoigne un vif désir de manger; si la croûte passe bien, vous pouvez donner, deux ou trois heures après, un bouillon. Si l'enfant préfère encore des croûtes de pain, vous pouvez lui en donner sans inconvénient.

L'enfant peut se lever quand les boutons sont secs et noirs; il peut sortir quand toutes les escarres sont tombées.

La petite vérole volante est la miniature de la petite vérole; tout est moins grave et les boutons sont moins abondants; le traitement est le même pour les deux maladies.

J'ajouterai, pour terminer, que si la tête reste engagée et très-douloureuse, malgré les bains de pieds et les cataplasmes camphrés, et que les boutons ne paraissent pas, il faut mettre une petite sangsue à chaque cheville interne et laisser couler le sang pendant une demi-heure. Cette saignée de pieds dégagera la tête et facilitera la sortie des boutons.

Urticaire ou Ortilière

Cette maladie n'en est pas une; elle est incommode à cause de la démangeaison affreuse qu'elle occasionne; mais elle n'empêche ni de manger, ni de jouer, ni de sortir; même en hiver, contrairement à toutes les maladies de peau, le froid provoque sa sortie; la chaleur diminue plutôt les boutons.

Les symptômes sont des boutons comme des piqûres d'orties, accompagnées de démangeaisons intolérables, surtout la nuit. Habituellement, ces boutons changent de place, tantôt c'est un bras qui en est couvert, un instant après, c'est une jambe, ou un pied, ou le visage.

Il n'y a généralement pas de fièvre; l'appétit reste bon.

Le seul traitement à faire est de rafraîchir en faisant boire un ou deux verres par jour d'orangeade ou de limonade, et de s'abstenir de toute nourriture salée ou excitante.

Il faut essayer des bains de feuilles de mauve ou de tilleul; un bain de vingt minutes tous les soirs avant le dernier repas.

Si le bain de mauve ou de tilleul ne réussit pas, essayez-en un autre, le lendemain, avec un verre de vinaigre dans la valeur de deux seaux d'eau. Souvent l'acidité du vinaigre enlève la démangeaison.

Un remède facile et qui réussit presque toujours, c'est de faire à l'enfant une soupe avec de jeunes feuilles d'orties comme on fait une soupe aux herbes ordinaires.

On y met du pain si on veut.

On peut recommencer cette soupe aux orties plusieurs jours de suite, si elle plaît à l'enfant.

J'ai vu l'urticaire ou ortilière venir subitement à la suite d'une frayeur, d'une douleur vive, etc.; un de mes plus jeunes fils, en ramassant une balle qui avait roulé sous une commode, fut piqué sous l'ongle par une guêpe; la douleur fut si vive, qu'il fut sur le point de se trouver mal; quelques instants après il fut couvert de boutons urticaires, qui ne se dissipèrent qu'au bout de trois jours.

Croûtes au visage

Les croûtes à la tête, au front, au visage, sont le résultat d'une humeur héréditaire, on peut les conjurer, les prévenir même en partie, avec une grande propreté.

La tête de l'enfant, de même que tout le corps, doit être lavée à grande eau et savonnée tous les jours. C'est un préjugé de bonne femme, de craindre l'humidité à la tête et le savon pour la peau. Lavez, savonnez tous les matins la tête, le visage, le corps de l'enfant; il s'en trouvera bien et sera moins sujet à s'enrhumer.

Si, malgré ces soins, l'enfant a des rougeurs, puis des croûtes sur la tête, lavez la tête avec de l'eau de sureau; si les croûtes persistent, mettez dessus, pendant deux heures, un petit cataplasme; ensuite mettez un corps gras quelconque, cold-cream, huile d'amandes douces, huile d'olive, n'importe; le lendemain, lavez bien, et si la croûte tient encore, recommencez le cataplasme et le corps gras; les croûtes ne tarderont pas à tomber. Vous mettrez ensuite de la poudre, vous continuerez à laver tous les matins et à poudrer jusqu'à ce que la rougeur ait disparu.

Quand il survient des rougeurs au visage, mettez tout de suite un des corps gras ci-dessus désignés; lavez matin et soir avec de l'eau de sureau; quand la rougeur tend à s'effacer, mettez de la poudre matin et soir.

Si la croûte se forme malgré ces précautions, mettez de la crème fraîche pour la nuit; lavez bien le matin et poudrez pour la journée.

Ecoulement d’oreilles

La cause en est dans le principe héréditaire, de même que pour les croûtes, les scrofules, etc.

Le traitement consiste dans la propreté d’abord.

Injectez très-doucement, avec précaution, de l’eau d’orge miellée, tiède, dans l’oreille qui donne de l’humeur; pendant l’injection, faites incliner la tête de l’enfant du côté où se fait l’injection, pour que l’eau entraîne toute l’humeur qui s’est amassée dans l’oreille. Continuez jusqu’à ce que le dedans de l’oreille soit nettoyé.

Ayez soin, je le répète, de ne pas injecter trop fortement; allez-y avec ménagement; un jet trop fort pourrait irriter le tympan et donner des maux d’oreilles.

Après l’injection, quand l’eau est bien écoulée, essuyez avec précaution l’oreille, faites pencher la tête du côté opposé à l’oreille malade, et versez-y une goutte d’huile d’amandes douces ou d’olive, tiédie dans une cuillère d’argent. Prenez garde de trop chauffer, le remède serait pire que le mal.

Il faut, si ces moyens ne suffisent pas, un traitement tonique et anti-scrofuleux qui doit être dirigé par un médecin.

Mal d’oreilles

Les enfants sont sujets à avoir des maux d’oreilles; la souffrance en est très-vive.

Quand l’enfant se plaint de mal dans l’oreille, versez-y une ou deux gouttes d’huile de lis, légèrement tiédie, et mettez du coton par-dessus, mais sans le faire entrer dans le tuyau de l’oreille. Mettez un bonnet pour maintenir la ouate et empêcher le contact de l’air.

Si la douleur persiste, faites bouillir pendant cinq minutes une tête de pavot dans un verre d’eau; faites refroidir promptement, et quand l’infusion n’est plus que tiède, trempez-y un morceau de ouate gros comme une petite noisette et mettez-le dans l’oreille, en faisant pencher la tête du côté opposé, pour que l’eau pénètre bien dans le fond de l’oreille. Mettez par-dessus de la ouate sèche et maintenez le tout avec un bonnet.

Continuez l’usage du bonnet pendant un jour ou deux.

Ecorchures dans les jointures, dans les plis et derrière les oreilles

Les très-jeunes enfants sont sujets aux écorchures dans les plis du cou, des cuisses, des jarrets, des pieds, des aisselles.

Pour les prévenir, il faut laver l'enfant tous les jours, principalement dans tous ces plis, bien essuyer jusqu'au fond sans frotter, et poudrer deux fois par jour au moins avec de la poudre de riz ou d'orge; elle se vend chez tous les parfumeurs et les pharmaciens.

Quant aux plis des cuisses, etc., lavez et poudrez toutes les fois que l'enfant aura sali sa couche, et pour le moins trois fois par jour.

Lavez et poudrez deux fois par jour derrière les oreilles.

Si, par négligence, l'enfant est coupé, mettez une goutte d'huile d'amandes douces ou d'olive; lavez deux fois par jour en laissant couler l'eau sans frotter; remettez chaque fois de l'huile.

Quand l'écorchure est guérie, mettez de la poudre.

Soyez certain que les coupures et écorchures dans les plis sont dues à la négligence et au défaut de propreté. Un enfant bien soigné ne se coupera jamais.

Brûlures

Si l'enfant se fait une brûlure, soit par l'eau bouillante, soit par le feu, râpez immédiatement du savon blanc de lessive dans un peu d'eau, mêlez bien jusqu'à ce que le savon soit fondu et qu'il fasse une pâte de l'épaisseur du cérat; appliquez un paquet de ce savon sur la brûlure; maintenez-le avec une bande de linge; au bout de cinq minutes la douleur disparaîtra.

Préparez-en d'avance la quantité nécessaire pour un ou deux pansements; au bout de trois ou quatre heures changez le savon; ayez soin de tout préparer d'avance pour que la brûlure ne reste pas à l'air; aussitôt qu'elle est à découvert, appliquez vite dessus un paquet de savon délayé frais et enveloppez d'un linge.

La nuit, ne changez que si l'enfant se plaint.

Au bout de deux ou trois jours la brûlure sera guérie; il n'y paraîtra plus; il n'y a plus qu'une légère rougeur qui s'efface peu de jours après.

Ce remède est, de tous ceux que j'ai employés et fait employer, le plus efficace, le plus prompt, le plus facile à appliquer et à trouver. Chacun peut avoir par précaution du savon de ménage, il doit être blanc; le savon marbré est mauvais.

Si la brûlure est très-étendue et très-grave, recouvrez-la, à une épaisseur d'un demi-centimètre, de charbon de bois en poudre; laissez-le sur la brûlure sans l'enlever; quand il se déplace, remettez de la poudre de charbon sans enlever ce qui tient; au bout de deux ou trois jours, la brûlure sera guérie; sinon il faut appeler un médecin et employer les remèdes indiqués par lui.

Un autre moyen excellent et facile est l'application de compresses de teinture d'arnica dans de l'eau, à la dose d'une cuillère à café de teinture dans un verre d'eau; on entretient la compresse mouillée en la bassinant sans l'enlever.

Chutes et coups

Pour les chutes ou coups reçus en jouant, mettez dans un demi-verre d'eau une petite cuillère à café de teinture d'arnica, faites boire une cuillère à café de ce mélange, et bassinez avec le reste la partie contusionnée trois ou quatre fois par jour, pendant deux ou trois jours.

Coupures et écorchures

Quand un enfant s'est coupé ou écorché, prenez un oeuf cru, cassez-le en deux; videz dans une assiette le blanc et le jaune; détachez de la coquille la pellicule ou peau intérieure qui la tapisse, et posez ces morceaux de peau sur la coupure ou écorchure.

Ne mettez pas les morceaux trop grands; si l'écorchure ou la coupure est grande, plusieurs petits valent mieux.

Ayez soin d'appliquer sur la peau le côté gluant.

Si c'est une coupure, ayez soin, avant d'appliquer la peau d'oeuf, de rapprocher les deux côtés de la coupure pour qu'ils se touchent.

Maintenez la peau d'oeuf avec un linge jusqu'à ce qu'elle soit séchée.

Laissez-la sans y toucher; si elle s'en va, remettez une peau d'oeuf fraîche. Quand l'écorchure ou la coupure est guérie, la peau tombe toute seule. Si c'est le doigt qui est malade, ayez soin qu'il ne soit pas entouré par la peau d'oeuf qui, en se séchant, se resserre et occasionne par la pression une douleur très-vive.

Avec ce moyen vous n'aurez jamais d'inflammation ni par conséquent de douleur.

Un autre moyen facile et efficace, c'est du papier Fayard. Vous l'appliquez sur la coupure ou écorchure, et vous le laissez jusqu'à ce qu'il tombe; il est difficile à enlever. On peut l'ôter avec de l'huile, mais c'est trop long. Il ne tombe naturellement qu'au bout de dix à vingt jours.

Hémorragie nasale

Les enfants sont sujets aux saignements de nez; il ne faut pas s'en inquiéter.

Si pourtant l'hémorragie devenait trop abondante, bassinez le nez, le front, la nuque avec de l'eau froide. En même temps faites lever en l'air le bras du côté opposé à celui de la narine qui donne du sang; c'est-à-dire si le saignement de nez vient de la narine gauche, faites lever le bras droit; si c'est de la narine droite, faites lever le bras gauche; maintenez le bras en l'air quelques secondes.

Le saignement de nez ne tardera pas à s'arrêter.

Si toutefois il continue, mettez dans un verre d'eau froide, sucrée ou non, selon le goût de l'enfant, une cuillère à café d'eau de Pagliari, faites-en boire quelques gorgées; recommencez au bout de cinq minutes, si l'hémorragie n'est pas arrêtée.

Inflammation des yeux

Il n'est question ici que des inflammations légères, et non d'ophtalmies graves qu'un médecin seul peut traiter.

Si l'enfant a les yeux enflammés, ce qui arrive quelquefois par suite d'un coup d'air, d'une lumière trop vive, etc., prenez un oignon de lis, faites-le cuire dans très-peu d'eau; quand il est refroidi, écrasez-le pour en faire un cataplasme que vous appliquerez sur l'oeil malade; laissez-le douze heures.

L'inflammation sera dissipée, ou si elle ne l'est pas entièrement, recommencez le même remède. Si vous n'avez pas d'oignon de lis, prenez cinq ou six feuilles de laitue crue; vous écraserez légèrement les côtes des feuilles, vous les coudrez ensemble au moyen de deux trois points et vous les mettrez sur l'oeil fermé. Vous fixerez au moyen d'une légère bande de toile.

Vous aurez soin de changer toutes les deux ou trois heures.

Si au bout de douze heures il n'y a pas d'amélioration, faites une application de pomme cuite que vous laisserez cinq à six heures.

Si l'enfant ne supporte pas un corps étranger et un bandeau sur l'oeil, bassinez-le toutes les heures avec de l'eau de riz froide, très-légère, légèrement acidulée de quelques gouttes de vinaigre; ou bien avec de l'eau de mélilot.

La nuit, ne bassinez que lorsque l'enfant est éveillé; laissez-le dormir; le sommeil est le meilleur des remèdes.

Dentition

Le travail des dents se fait sentir longtemps avant qu'elles soient percées; il commence quelquefois à deux mois, le plus souvent à quatre, ou huit, quelquefois plus tard; il ne faut pas s'inquiéter d'un retard.

Il y a des enfants qui ne percent leurs premières dents qu'à seize ou dix-huit mois, d'autres qui en ont à trois mois; mon plus jeune fils en avait deux à deux mois; les deux dentitions sont également difficiles.

Il y a trois époques de dentition:

La première, qui est la plus difficile à passer, est terminée généralement à trois ans; elle se compose de vingt dents.

La seconde commence de quatre à cinq ans et se termine entre huit et neuf; elle se compose de quatre grosses dents du fond nouvelles et de douze dents de devant, remplaçant celles de la première dentition.

La troisième commence de neuf à dix ans et se termine de douze à quatorze; elle complète les vingt-huit dents, en donnant quatre dents du fond nouvelles et en remplaçant les huit dents de la première dentition, de telle sorte que les vingt dents de la première dentition se trouvent toutes remplacées.

Pendant ces trois dentitions, les enfants sont sujets à des toux qui souvent sont grasses dès l'origine comme une fin de rhume; quelquefois elles sont et restent sèches, fréquentes, convulsives, et disparaissent subitement comme elles sont venues.

Les bains de son ou de tilleul, tièdes, sont toujours très-utiles pendant la dentition.

Le seul remède à faire est de donner soit du raisin dans l'automne, soit des cerises au printemps, soit tous autres fruits de la saison, pour rafraîchir et calmer.

À défaut de fruits, donnez du lait d'amandes léger. Pilez six amandes douces, une amande amère (après les avoir dépouillées de leur peau), et quand c'est bien pilé, versez dessus un verre d'eau chaude; sucrez avec du sucre ordinaire; l'enfant peut en boire deux ou trois verres par jour.

Pendant la dentition, les enfants sont sujets à des dérangements d'entrailles. Nous avons dit, dans un chapitre précédent, le régime et le traitement à suivre dans ce cas.

Enfin, la dentition amène mille indispositions, comme vomissements, accès de fièvre, écoulements d'humeurs. Il ne faut pas s'en effrayer, et il faut soigner ces maux passagers d'après les conseils indiqués aux chapitres précédents.

Ne permettez jamais à aucun médecin d'employer cette fatale mode anglaise, d'inciser les gencives de l'enfant comme moyen soi-disant excellent pour faciliter la sortie de la dent. Après l'incision, la gencive se cicatrise, devient plus dure qu'auparavant; la dent a beaucoup plus de peine à percer cette peau durcie par la cicatrice, et l'enfant est plus exposé soit aux convulsions, soit aux autres maux amenés par la dentition.

Vous lui avez donc infligé une souffrance non seulement inutile, mais contraire au but que vous espériez atteindre.

Ne laissez pas non plus calmer l'agitation de l'enfant par l'opium, le sirop de pavot, diacode, et autres narcotiques qui peuvent amener des maladies graves à la tête.

Faiblesse des reins

Si l'enfant a de la faiblesse dans les reins, qu'il ne puisse pas se soutenir facilement assis à six ou sept mois, ni debout à onze ou douze mois, frictionnez-lui légèrement les reins et l'épine du dos, matin et soir, avec de l'eau-de-vie. Les frictions avec de l'huile de foie de morue sont encore plus efficaces. Ayez soin de toujours frictionner de haut en bas, de la nuque aux reins. Ce moyen très-innocent donne beaucoup de force aux reins et aux jambes. La faiblesse des jambes provient toujours de la faiblesse de l'épine dorsale.

Les frictions sèches aux reins et aux jambes sont excellentes pour fortifier; on se sert d'une flanelle ou d'une brosse douce.

Empoisonnements

Opium, pavot: Si l'enfant est empoisonné par du laudanum, il faut d'abord provoquer les vomissements en chatouillant la gorge à l'intérieur avec une barbe de plume; ensuite faites-lui avaler du café noir par cuillères à café toutes les dix minutes, jusqu'à ce que l'engourdissement soit passé.

Si l'engourdissement ne cède pas au bout d'une heure, mêlez à chaque cuillère de café une quantité égale de jus de citron; à défaut de citron, du vinaigre; vous pouvez sucrer sans inconvénient. Employez aussi les compresses vinaigrées sur les tempes et le front.

C'est le meilleur contre-poison des substances narcotiques.

Vert-de-gris, blanc de plomb: Si l'enfant est empoisonné par l'une de ces deux substances minérales, donnez-lui, après avoir provoqué les vomissements, et en attendant le médecin, beaucoup d'eau fortement sucrée.

Battez douze blancs d'oeufs dans deux litres d'eau, sucrez fortement et faites-en boire une bonne tasse toutes les trois ou quatre minutes, jusqu'à ce que les accidents aient cessé.

Si vous n'avez pas d'oeufs, faites de l'eau de savon avec un quart de savon blanc et trois quarts d'eau, sucrez et faites-en boire alternativement avec l'eau sucrée, jusqu'à ce que les coliques, les nausées, etc., aient disparu.

Champignons: Il faut faire vomir le plus tôt possible. Pour obtenir le vomissement, faites boire de l'eau tiède tant que l'enfant peut en boire: un demi-verre toutes les cinq minutes, si c'est possible. En même temps, chatouillez l'intérieur de la gorge avec la barbe d'une plume ou d'un pinceau.

Si l'eau tiède n'amène pas de vomissement au bout d'un quart d'heure:

Prenez une cuillère à café de sel de cuisine, une cuillère à café de farine de moutarde, mêlez dans un verre d'eau tiède et faites-le avaler de gré ou de force.

Quand l'enfant commence à vomir, penchez-le vivement en avant, soutenez sa tête et comprimez légèrement le ventre.

Après le vomissement, faites-lui rincer la bouche et laissez-le reposer.

Si les accidents recommencent, coliques, agitations, hauts-de-coeur, redonnez de l'eau tiède ou du sel avec de la moutarde.

Quand les accidents ont cessé, qu'il ne reste que du brûlement, des coliques légères, du malaise:

Donnez du lait, de l'eau sucrée, de l'eau albuminée tant que l'enfant en voudra. S'il désire du café noir, donnez-lui-en; il se remettra plus promptement.

Asphyxie par le charbon

S’il y a asphyxie par des vapeurs de charbon, portez vite l’enfant à l’air, frottez-le avec du vinaigre; couvrez la tête de compresses d’eau froide que vous remouillerez sans cesse; en même temps, entourez les pieds et les jambes de bouteilles d’eau chaude ou de briques chauffées, ou de cendre chaude.

Aussitôt que l’enfant peut avaler, donnez-lui du café pur par cuillères à café; continuez jusqu’à ce que vous ayez un médecin.

Piqûres de cousins, de guêpes et autres animaux venimeux

Si l'enfant est piqué par un cousin ou une guêpe, ou autre bête de ce genre, mettez sur la piqûre une goutte d'alcali volatil. Pour les piqûres de guêpes ou de frelons, recommencez plusieurs fois. Pour les cousins, une ou deux fois suffisent. La démangeaison et l'enflure ne tarderont pas à disparaître.

Un autre moyen très-facile et à portée de tout le monde, est de prendre de la terre noire et humide prise à une profondeur d'un pied au moins, et de l'appliquer sur la piqûre après en avoir enlevé le dard de l'insecte.

Un troisième moyen est de mettre sur la piqûre de la craie en poudre; la douleur disparaît instantanément. De l'eau vinaigrée est bonne aussi, mais moins efficace que l'alcali, la terre et la craie.

Piqûre de vipère

Aussitôt qu'une vipère a piqué l'enfant, liez fortement le membre piqué avec un cordon ou un mouchoir au-dessus de la piqûre; un cordon exerce une compression plus efficace; portez l'enfant aussi promptement que possible près du ruisseau, du fossé ou de la maison la plus rapprochée, pour laver à grande eau la piqûre, que vous ouvrirez le plus possible; si vous pouvez avoir du sel pour laver avec de l'eau salée, c'est encore mieux; quand vous aurez bien lavé, versez dans la piqûre et tout autour quelques gouttes d'alcali; c'est un excellent antidote contre le venin de la vipère. Vous pouvez recommencer une ou deux fois, si l'enflure ne cède pas à la première application.

Défaites la ligature aussitôt après que la piqûre aura été lavée et cautérisée avec l'alcali.

Engelures

Tout le monde sait reconnaître les engelures. La partie malade devient rouge, gonflée, et cause des démangeaisons insupportables.

Le moyen préservatif est de se garantir du froid, mais comme ce n'est pas toujours possible, il faut s'occuper du moyen curatif. En voici un qui m'a toujours réussi pour mes enfants et petits-enfants.

Faites baigner le membre malade dans un bain d'eau de son qui ne doit être ni trop chaud ni trop froid; il faut le prolonger pendant vingt minutes, une demi-heure, si on en a le temps et la patience.

Recommencez ces bains pendant trois jours, matin et soir; l'engelure sera passée.

Il faut, pour que ce moyen si simple soit employé avec succès, ne pas laisser les engelures vieillir ni s'ouvrir; on doit les prendre au début, de même que tous les maux qui atteignent l'enfance.

Un autre moyen, dont je n'ai pas encore fait usage, mais qui m'a été recommandé par un médecin, est de bassiner l'engelure trois ou quatre fois par jour avec une solution de quelques gouttes d'acide chlorhydrique dans un verre d'eau de fontaine.

Les cors

Je ne connais pas de remède certain contre les cors placés au dehors des doigts de pieds; mais j'en connais un pour les oeils de perdrix, les plus douloureux de tous les cors.

Lorsque l'enfant se plaint de douleur au pied et que rien ne paraît à l'extérieur, ouvrez les doigts et examinez s'il n'y a pas dans l'entre-doigt un cor qui ait laissé sa marque sur le doigt opposé.

Si vous trouvez ce cor et la marque qui en est la conséquence, mettez un linge fin double ou un peu de ouate entre les deux doigts, de manière que le cor porte sur le linge ou la ouate.

Lorsque l'enfant se couche, enlevez le linge, mettez à la place un petit paquet de chandelle molle, demi-fondue, et laissez-la toute la nuit.

Le lendemain, trempez le pied dans de l'eau tiède, enlevez la chandelle et avec la chandelle toutes les petites peaux qui se détachent; employez pour cela un canif qui ne coupe pas. Quand le pied est essuyé, remettez comme la veille un linge fin double ou de la ouate.

Recommencez pendant un mois ou six semaines, plus même si c'est nécessaire. Ne cessez que lorsque toute trace d'oeil de perdrix aura disparu.

Jamais ce moyen n'a manqué son effet. Je l'ai conseillé à des personnes qui souffraient depuis des années d'oeils de perdrix. Toutes ont été guéries radicalement; une d'elles a eu la constance de continuer ce traitement pendant six mois; sa patience a été couronnée de succès. Il est vrai que dès la première semaine elle avait été notablement soulagée. Généralement le soulagement se fait sentir dès le second ou le troisième jour.

Il est inutile d'ajouter que l'enfant doit être chaussé large, surtout du bout du pied. Les souliers des enfants doivent toujours être très-carrés du bout, pour ne pas gêner et déformer les doigts.

Quant aux cors ordinaires, on les fait souvent passer en mettant dessus trois gouttes de teinture d'iode; on peut recommencer trois ou quatre fois. C'est un moyen innocent, mais qui ne réussit pas toujours.

III – Manière de préparer et d’appliquer quelques remèdes

Manière de faire de l’eau panée

Mettez de l’eau au feu dans un pot de terre; quand l’eau commencera à bouillir, jetez dedans quelques croûtes de pain; laissez bouillir dix minutes et passez ensuite dans un linge blanc, en pressant un peu.

Eau panée plus nourrissante: Prenez quatre onces environ de mie de pain, mettez-la dans une mousseline claire que vous nouerez sans serrer du tout; mettez dans un pot de terre, contenant quatre à cinq verres d’eau; faites bouillir pendant un bon quart d’heure; retirez du feu, pressez le sac de mousseline avec une cuillère; retirez-le, sucrez l’eau panée avec du sucre et mêlez chaque fois que vous en donnez à l’enfant.

Manière de faire diverses tisanes

Eau de riz: Prenez une poignée de riz; versez dessus de l'eau bouillante; mettez au feu; aussitôt que l'eau commencera à bouillir, jetez-la en laissant le riz au fond. Versez d'autre eau et faites bouillir pendant un bon quart d'heure. Passez ensuite dans un linge blanc, en pressant un peu.

Eau d'orge: Même procédé.

Eau de gruau: Même procédé, sauf qu'il ne faut pas jeter la première eau, le gruau n'ayant pas l'âcreté du riz et de l'orge.

Eau de gomme: Mettez deux tiers d'eau froide dans une carafe; mettez-y ensuite 1 once ou 40 grammes de gomme en morceaux; secouez bien; au bout de cinq minutes, l'eau de gomme est faite; remplacez à mesure l'eau que vous prenez, et secouez chaque fois que vous en remettez et que vous en ôtez; quand la gomme est presque toute fondue, remettez-en une demi-once et continuez ainsi tant que vous en avez besoin.

Manières de faires les cataplasmes

Cataplasme camphré: Préparez un mouchoir ployé en fichu; mettez entre deux un morceau de taffetas gommé.

Prenez de la farine de graine de lin; ayez une casserole ou terrine; de l'eau bouillante et une cuillère en bois.

Versez dans la terrine ou casserole la quantité de farine de graine de lin nécessaire pour vos cataplasmes. Versez dessus, petit à petit, de l'eau bouillante, en ayant soin de bien mêler; versez-en jusqu'à ce que vous ayez une bouillie assez épaisse.

Étendez ensuite sur le linge préparé la quantité suffisante pour couvrir la plante des pieds ou les mollets, en ayant soin de ne pas en mettre jusqu'au bord du linge.

Saupoudrez d'une forte pincée de camphre en poudre.

Pour pouvoir piler le camphre, il faut en prendre un morceau gros comme une noisette, verser dessus deux ou trois gouttes d'esprit-de-vin ou d'eau de Cologne; il s'écrasera ensuite comme du sucre.

Posez sous la plante du pied ou bien sur le mollet; mais assurez-vous que le cataplasme ne soit pas trop chaud; appliquez-y à cet effet soit votre joue, soit le revers de la main.

Rebroussez sur le pied la pointe du fichu; enveloppez avec les deux bouts, que vous renouerez à la cheville.

Cataplasme sinapisé: Faites comme le précédent, avec la différence que vous mettez une cuillerée de farine de moutarde contre trois cuillerées de farine de graine de lin, et que vous mêlez le tout ensemble en versant l'eau bouillante.

Manière de poser les sangsues

Les sangsues doivent être sorties de l'eau deux heures avant d'être posées, et mises dans un verre ou une tasse recouverte d'un chiffon de toile bien attaché autour du verre, pour qu'elles ne puissent pas en sortir.

Le papier ne vaut rien, parce que les sangsues le détrempent et s'échappent.

Mettez les sangsues sur une serviette; essuyez-les et mettez-les dans une ventouse; à défaut de ventouse, dans un verre à liqueur ou autre verre de cristal de cette capacité.

Appliquez immédiatement sur la place où elles doivent mordre.

Si elles ne prennent pas tout de suite, enlevez le verre, frottez légèrement la place où elles doivent prendre avec l'eau sucrée ou du lait également sucré.

Si elles refusent encore de prendre et qu'on puisse avoir une pomme, coupez-la en deux, évidez-la pour en former une tasse, mettez les sangsues dedans; elles prendront promptement par horreur pour la pomme.

Ayez du sel près de vous et deux cuvettes; à mesure que les sangsues tombent, mettez-les dans une cuvette et saupoudrez-les de deux ou trois pincées de sel, pour les faire dégorger; quand elles ont rendu le sang qu'elles ont pris, mettez-les dans une cuvette d'eau fraîche; au bout de quelques minutes remettez-les dans un bocal où elles ont l'habitude de vivre.

Si les sangsues, après s'être remplies, restent trop longtemps attachées, c'est-à-dire plus de vingt minutes, saupoudrez-les légèrement de sel; elles tomberont presque immédiatement.

Il faut changer l'eau des sangsues tous les jours; ne leur donnez pas d'eau de puits; elles ne tarderaient pas à mourir.

Manière d’arrêter l’hémorragie des sangsues

Quand les ouvertures faites par les sangsues saignent trop longtemps, prenez un petit tampon de ouate, mettez dessus une pincée de poudre de colophane et appliquez le tampon sur les trous qui saignent; maintenez avec les doigts en appuyant un peu fortement.

Si au bout de cinq minutes le sang est arrêté, levez doucement le doigt, mais sans détacher la ouate, et maintenez-la par une serviette ou un linge quelconque.

Si le sang continue à couler sous le tampon, levez-le, prenez une grosse pincée de poudre de colophane, mettez-la sur la piqûre et posez vivement dessus le bout du doigt; maintenez-le sans bouger en appuyant un peu pendant cinq minutes; si le sang ne coule plus, ayez un tampon de ouate recouvert de poudre de colophane, levez doucement le doigt de dessus la piqûre, sans décoller la colophane, et replacez immédiatement le coton, que vous fixerez avec un linge quelconque.

Les chiffons brûlés, les toiles d’araignées, ne valent pas la ouate.

S’il y a plusieurs piqûres qui saignent, vous appliquerez autant de doigts qu’il y a de piqûres, après avoir déposé sur chacune une bonne pincée de poudre de colophane. Si ces moyens sont insuffisants, il faut sans plus tarder appeler un médecin.

Manière de faire prendre les bains de pieds

Bain de pieds de savon: Prenez un seau pour bain de pieds, versez-y de l'eau chaude, prenez un quart de livre ou 125 grammes de savon blanc; grattez-le avec un couteau jusqu'à ce que tout soit réduit en tout petits morceaux. Faites tomber à mesure dans l'eau chaude, mêlez ensuite avec un bâton. Quand le savon est fondu, remplissez le bain aux deux tiers au plus avec de l'eau froide et chaude; pour vous assurer que le degré de chaleur est suffisant, plongez-y votre avant-bras; il faut que vous puissiez l'y maintenir sans être incommodé de la chaleur.

Plongez-y doucement les pieds de l'enfant; s'il se plaint de la chaleur, ajoutez de l'eau froide, quand même vous trouveriez le bain chaud à point. La peau des enfants, et de certains enfants, est, à cause de son extrême finesse, plus sensible que la nôtre aux influences du chaud et du froid.

Si vous faites crier l'enfant, le sang se portera à la tête, à la gorge, et vous lui ferez plus de mal que de bien avec le bain de pieds que votre obstination aura maintenu trop chaud.

Quand l'enfant a les pieds dans l'eau, couvrez le seau, les jambes et les cuisses avec une serviette pour maintenir la chaleur.

Réchauffez le bain toutes les deux ou trois minutes, en ayant bien soin de mettre votre main entre les jambes de l'enfant et l'eau que vous versez, afin de ne pas l'échauder.

Si l'enfant se trouve bien du bain, continuez-le pendant quinze ou vingt minutes au plus.

Ayez deux serviettes chaudes, en coton, pour essuyer les pieds, et enveloppez-les vite de crainte de refroidissement.

Si l'enfant se recouche, mettez d'avance dans son lit une bouteille d'eau bien chaude.

Bain de pieds de moutarde: Même procédé, sauf qu'il faut verser 125 grammes ou un quart de livre de farine de moutarde dans l'eau, un instant avant de mettre les pieds de l'enfant dans le bain, et ne pas prolonger le bain au-delà de huit ou dix minutes.

Bain de pieds de sel et de vinaigre: Même procédé. Faites fondre deux grosses poignées de sel dans le bain de pieds, cinq minutes avant d'y mettre les pieds de l'enfant, et versez un verre de vinaigre au moment du bain.

Bain de pieds de cendre: Si vous n'avez ni moutarde, ni sel, ni vinaigre, prenez une grosse pelletée de cendre tamisée, mettez-la dans un torchon, nouez, en ne serrant pas la cendre; mettez dans le bain de pieds, pressez à plusieurs reprises la cendre, pour en extirper tout le sel, et laissez-la dans l'eau pendant la durée du bain.

Manière de placer les ventouses

Prenez une ventouse; si vous n'avez pas de ventouse, un verre à bordeaux ou à madère, mettez au fond quelques gouttes d'esprit-de-vin, allumez avec une allumette ou un chiffon de papier; quand l'esprit-de-vin est enflammé, appliquez immédiatement la ventouse ou le verre sur la partie où vous devez les mettre, et laissez quelques minutes. Ayez soin d'agir promptement, pour ne pas donner aux parois du verre le temps de s'échauffer, ce qui causerait une brûlure au moins inutile.

Quand vous voudrez retirer la ventouse, penchez-la légèrement de côté, appuyez avec votre doigt sur la peau du côté opposé, pour faire entrer l'air dans la ventouse; elle se détachera immédiatement.

On peut appliquer deux, trois, quatre ventouses à la fois; mais c'est un peu douloureux à cause de la tension de la peau.

Bouteille d’eau bouillante pour les pieds

Prenez un cruchon ou une bouteille de grès, remplissez d’eau presque bouillante, bouchez solidement. Ployez une serviette en fichu, roulez-la autour de la bouteille, renouez les deux bouts du fichu de manière à maintenir le bouchon, et mettez dans le lit en ayant soin de ne pas faire toucher aux pieds de l’enfant, de crainte de le brûler.

Renouvelez l’eau chaude toutes les cinq ou six heures.

Remèdes qu'il faut toujours avoir

1. ÉMÉTIQUE, en petits paquets d'un grain chacun. (Se garde indéfiniment.)
2. SIROP D'IPÉCACUANHA; trois onces. (Demande à être gardé dans un endroit frais; doit se remplacer quand il est fermenté; on s'aperçoit de la fermentation quand il se forme de la mousse au-dessus et lorsqu'en ouvrant le bouchon il s'échappe une petite vapeur.)
3. HUILE DE RICIN. (Rancit au bout de quelques mois; on s'en aperçoit à la couleur jaune et à l'odeur rance.)
4. EAU DE PAGLIARI pour les hémorragies. (Se garde indéfiniment dans un flacon avec un bouchon de cristal.)
5. CAMPHRE, dans un bocal bien bouché. (Se garde jusqu'à évaporation.)
6. FARINE DE GRAINE DE LIN pour cataplasme. (Rancit au bout d'un an environ.)
7. GRAINE DE LIN pour lavements. (Se garde indéfiniment.)
8. FARINE DE MOUTARDE pour sinapismes. (S'évente si elle n'est pas bien enfermée.)
9. TÊTES DE PAVOT, pour cataplasmes ou lavements. [40]
10. PAPIER FAYARD pour les brûlures, écorchures, coupures.
11. FEUILLES DE BELLADONE.
12. FLEURS DE VIOLETTES.
13. FLEURS DE TILLEUL.
14. SAVON BLANC pour bains de pieds et brûlures. (2 livres.)
15. GRUAU. (1 livre.)
16. ORGE. (1 livre.)
17. RIZ. (1 livre.)
18. GOMME. (Une demi-livre.)
19. TAFFETAS GOMMÉ (50 centimètres.)
20. OUATE EN FEUILLES, sans gomme. (12 petites feuilles.)
21. FLANELLE.
22. VENTOUSES. (4.)
23. CRUCHON DE GRÈS, pour l'eau bouillante.
24. SANGSUES. (6.)
25. TEINTURE D'ARNICA, pour les chutes et les coups. (2 onces.)
26. ALCALI VOLATIL. (Un flacon avec un bouchon de cristal.)

FIN

Livre de Messe des Petits Enfants

(1857)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Table des matières

Prière du matin
Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit
Acte de foi
Acte d'espérance
Acte de charité
Acte de contrition
Angélus
Prière pour les malades
Prière pour les chagrins
Commandements de Dieu
Commandements de l'Eglise
Litanies de la Sainte Vierge
Le psaume Miserere
Veni, Sancte Spiritus
Veni, Creator
Adoremus
Stabat
Prières pendant la Sainte Messe
Première partie ou préparation
Gloria
Dominus Vobiscum
Epître
Evangile
Credo
Deuxième partie ou Consécration
L'offertoire
Préface
Memento des vivants
Elévation
Memento des morts
Troisième partie ou Consommation
Pater Noster
Agnus Dei
Communion
Ite, Misse est
Evangiles
Evangile du jour de Noël
Circoncision de Notre Seigneur
Dimanche entre la Circoncision et l'Epiphanie
La veille de l'Epiphanie
Jour de l'Epiphanie

Dimanche dans l’octave de l’Epiphanie
Octave de l’Epiphanie
Deuxième dimanche après l’Epiphanie
Troisième dimanche après l’Epiphanie
Quatrième dimanche après l’Epiphanie
Cinquième dimanche après l’Epiphanie
Sixième dimanche après l’Epiphanie
Le dimanche de la Septuagésime
Dimanche de la Sexagésime
Dimanche de la Quinquagésime
Mercredi des Cendres
Premier dimanche de Carême
Deuxième dimanche de Carême
Troisième dimanche de Carême
Quatrième dimanche de Carême
Dimanche de la Passion
Dimanche des Rameaux
Passion de N.-S. Jésus-Christ
Jeudi Saint
Dimanche de Pâques
Premier dimanche après Pâques
Deuxième dimanche après Pâques
Troisième dimanche après Pâques
Quatrième dimanche après Pâques
Cinquième dimanche après Pâques
L’Ascension de Notre-Seigneur
Dimanche dans l’Octave de l’Ascension
La Pentecôte.
Dimanche de la Sainte Trinité
Fête du Saint-Sacrement
Dimanche dans l’Octave du Saint-Sacrement
Troisième dimanche après la Pentecôte
Quatrième dimanche après la Pentecôte
Cinquième dimanche après la Pentecôte
Sixième dimanche après la Pentecôte
Septième dimanche après la Pentecôte
Huitième dimanche après la Pentecôte
Neuvième dimanche après la Pentecôte
Dixième dimanche après la Pentecôte
Onzième dimanche après la Pentecôte
Douzième dimanche après la Pentecôte
Treizième dimanche après la Pentecôte
Quatorze dimanche après la Pentecôte
Quinzième dimanche après la Pentecôte
Seizième dimanche après la Pentecôte

Dix-septième dimanche après la Pentecôte
Dix-huit dimanche après la Pentecôte
Dix-neuvième dimanche après la Pentecôte
Vingtième dimanche après la Pentecôte
Vingt-unième dimanche après la Pentecôte
Vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte
Vingt-troisième dimanche après la Pentecôte
Vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte
Dimanche de la Dédicace
Premier dimanche de l'Avent
Deuxième dimanche de l'Avent
Troisième dimanche de l'Avent
Quatrième dimanche de l'Avent
Annonciation de Notre-Seigneur
Assomption de la Sainte-Vierge
La fête de tous les saints

À mon petit-fils
PIERRE DE SÉGUR

C’est à toi, mon cher petit Pierre, à toi si doux, si bon, si charitable et déjà si pieux malgré ta grande jeunesse, que je dédie cet ouvrage. Prie quelquefois pour ta vieille grand’mère qui t’aime et qui désire que ce petit livre te soit utile.

COMTESSE DE SÉGUR,
née ROSTOPCHINE.

Prière du matin [41]

Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit

Mon Dieu, je vous donne mon coeur; je vous demande de m'aider à être sage, à obéir même pour les choses qui me sont désagréables et pénibles et à être bon et doux avec tout le monde

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés; ne nous laissez pas succomber à la tentation et délivrez-nous du mal.
Ainsi soit-il.

Pater noster qui es in coelis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua sicut in coelo et in terra. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie, et dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris, et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo.
Amen.

Je vous salue, Marie, pleine de grâces; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.
Ainsi soit-il.

Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui, Jesus. Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ.
Amen.

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre; et en Jésus-Christ son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli; qui est descendu aux enfers, est ressuscité le troisième jour d'entre les morts; qui est monté aux cieux, qui est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, et qui de là viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des Saints, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle.
Ainsi soit-il.

Credo in Deum Patrem omnipotentem, Creatorem coeli et terræ; et in Jesum-Christum Filium Dei unigenitum, qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine, passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus; descendit ad inferos, tertia die ressurrexit a mortuis; ascendit ad coelos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis. Inde venturus est judicare vivos et mortuos. Credo in Spiritum Sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem, remissionem peccatorum, carnis resurrectionem, vitam æternam.
Amen.

Acte de foi

Je crois, ô mon Dieu, tout ce que l'Église m'ordonne de croire, parce que c'est vous qui ne pouvez vous tromper qui l'avez enseigné.

Acte d’espérance

Mon Dieu, j’espère de votre bonté les moyens d’arriver au Paradis, parce que vous m’avez promis votre secours et que vous ne manquez jamais à vos promesses.

Acte de charité

Mon Dieu, je vous aime plus que tout au monde, parce que vous êtes très-bon et très-aimable, et j'aime les autres hommes autant que moi-même, parce que c'est vous qui les avez créés et parce que vous les aimez autant que vous m'aimez.

Acte de contrition

Mon Dieu, je me repends de tout mon coeur de tous les péchés que j'ai commis; je les déteste tous, parce que vous détestez le péché. Pardonnez-moi au nom de Jésus- Christ, mon Sauveur et votre Fils. Aidez-moi à ne plus vous offenser et à ne plus mériter votre colère.

Ô Marie, Mère de Dieu, vous qui êtes si pure et qui n'avez jamais péché, priez pour moi.

Mon saint Patron, priez pour moi.

Mon bon Ange gardien, priez pour moi.

Les Prières du soir sont les mêmes que celles du matin. On peut, si on est fatigué, ne pas dire le *Credo* le soir.

Angélus

L'Angelus est une prière qui se dit le matin, à midi, et le soir au coucher du soleil. On dit:
L'Ange du Seigneur a annoncé à Marie, et elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit.
Je vous salue, Marie, etc. (comme à la prière du matin).
Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.
Je vous salue, Marie, etc.
Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.
Je vous salue, Marie, etc.

PRIERES.

Seigneur, nous vous supplions de répandre votre sainte grâce dans nos âmes; afin qu'après avoir connu, par la voix de l'Ange, l'Incarnation de votre Fils Jésus-Christ, nous puissions arriver un jour à la gloire de la Résurrection qu'il a voulu nous procurer par sa Passion et par sa croix. Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur.
Ainsi soit-il.

Angelus Domini nuntiavit Mariæ, et concepit de Spiritu Sancto.
Ave, Maria, etc.
Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum.
Ave, Maria, etc.
Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.
Ave, Maria, etc.

OREMUS.

Gratiam tuam, quæsumus, Domine, mentibus nostris infunde, ut qui, Angelo nuntiante, Christi Filii tui Incarnationem cognovimus, per Passionem ejus et Crucem ad Resurrectionis gloriam perducamur. Per cumdem Christum Dominum nostrum.
Amen.

Prière pour les malades

Mon Dieu, vous voulez que je sois malade; j'accepte ce que vous m'envoyez; en souffrant avec patience l'ennui et la douleur, je me ferai pardonner mes péchés passés. Donnez-moi du courage, mon Dieu! Donnez-moi de la patience! Donnez-moi de la douceur! Et donnez-moi aussi de la reconnaissance pour ceux qui me soignent!

Prière pour les chagrins

Mon Dieu, ayez pitié de moi, car je souffre. Donnez-moi la force de souffrir sans murmurer, d'accepter les peines que vous m'envoyez, de vous offrir ces peines en punition du mal que j'ai fait; ne permettez pas que j'oublie que je suis dans ce monde pour souffrir et pour me rendre digne par mes vertus d'entrer dans le Paradis où je n'aurais plus jamais aucune peine, aucun chagrin, et où je serai éternellement heureux avec les Anges et avec les Saints.

Commandements de Dieu

1 - Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.
2 - Dieu en vain tu ne jureras,
Ni autre chose pareillement.
3 - Les dimanches tu garderas,
En servant Dieu dévotement.
4 - Père et mère honoreras,
Afin de vivre longuement.
5 - Homicide point ne seras,
De fait ni volontairement.
6 - Luxurieux point ne seras,
De corps ni de consentement.
7 - Le bien d'autrui tu ne prendras,
Ni retiendras à ton escient.
8 - Faux témoignage ne diras,
Ni mentiras aucunement.
9 - L'oeuvre de chair ne désireras,
Qu'en mariage seulement.
10 - Biens d'autrui ne convoiteras,
Pour les avoir injustement.

Commandements de l’Eglise

1 - Les Fêtes tu sanctifieras,
Qui te sont de commandement.
2 - Les Dimanches messe ouïras,
Et les Fêtes pareillement.
3 - Tous tes péchés confesseras,
À tout le moins une fois l’an.
4 - Ton Créateur tu recevras,
Au moins à Pâques, humblement.
5 - Quatre-Temps, Vigiles jeûneras,
Et le Carême entièrement.
6 - Vendredi chair ne mangeras,
Ni le samedi mêmement.

Litanies de la Sainte Vierge

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Père céleste, Dieu, ayez pitié de nous.
Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Esprit Saint, Dieu, ayez pitié de nous.
Trinité Sainte, un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour nous.
Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.
Sainte Vierge des vierges, priez pour nous.
Mère de Jésus-Christ, priez pour nous.
Mère de grâce divine, priez pour nous.
Mère très-pure, priez pour nous.
Mère très-chaste, priez pour nous.
Mère toujours Vierge, priez pour nous.
Mère sans tache, priez pour nous.
Mère aimable, priez pour nous.
Mère admirable, priez pour nous.
Mère du Créateur, priez pour nous.
Mère du Sauveur, priez pour nous.
Vierge très-prudente, priez pour nous.
Vierge vénérable, priez pour nous.
Vierge louable, priez pour nous.
Vierge puissante, priez pour nous.
Vierge clémente, priez pour nous.
Vierge fidèle, priez pour nous.
Miroir de justice, priez pour nous.
Siège de sagesse, priez pour nous.
Cause de notre joie, priez pour nous.
Vase spirituel, priez pour nous.
Vase honorable, priez pour nous.
Vase insigne de dévotion, priez pour nous.
Rose mystique, priez pour nous.
Tour de David, priez pour nous.
Tour d’ivoire, priez pour nous.
Maison d’or, priez pour nous.
Arche d’alliance, priez pour nous.

Porte du ciel, priez pour nous.
Étoile du matin, priez pour nous.
Santé des malades, priez pour nous.
Refuge des pécheurs, priez pour nous.
Consolatrice des affligés, priez pour nous.
Secours des chrétiens, priez pour nous.
Reine des Anges, priez pour nous.
Reine des Patriarches, priez pour nous.
Reine des Prophètes, priez pour nous.
Reine des Apôtres, priez pour nous.
Reine des Martyrs, priez pour nous.
Reine des Confesseurs, priez pour nous.
Reine des Vierges, priez pour nous.
Reine de tous les Saints, priez pour nous.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.
Ainsi soit-il.

Kyrie eleison.
Christe eleison.
Kyrie eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de coelis, Deus, miserere nobis.
Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis.
Spiritus Sancte, Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancta Dei Genitrix, ora pro nobis.
Sancta Virgo virginum, ora pro nobis.
Mater Christi, ora pro nobis.
Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.
Mater purissima, ora pro nobis.
Mater castissima, ora pro nobis.
Mater inviolata, ora pro nobis.
Mater intemerata, ora pro nobis.
Mater amabilis, ora pro nobis.
Mater admirabilis, ora pro nobis.
Mater Creatoris, ora pro nobis.
Mater Salvatoris, ora pro nobis.
Virgo prudentissima, ora pro nobis.
Virgo veneranda, ora pro nobis.
Virgo prædicanda, ora pro nobis.
Virgo potens, ora pro nobis.

Virgo clemens, ora pro nobis.
Virgo fidelis, ora pro nobis.
Speculum justitiæ, ora pro nobis.
Sedes sapientiæ, ora pro nobis.
Causa nostræ laetitiæ, ora pro nobis.
Vas spirituale, ora pro nobis.
Vas honorabile, ora pro nobis.
Vas insigne devotionis, ora pro nobis.
Rosa mystica, ora pro nobis.
Turris Davidica, ora pro nobis.
Turris eburnea, ora pro nobis.
Domus aurea, ora pro nobis.
Foederis arca, ora pro nobis.
Janua coeli, ora pro nobis.
Stella matutina, ora pro nobis.
Salus infirmorum, ora pro nobis.
Refugium peccatorum, ora pro nobis.
Consolatrix afflictorum, ora pro nobis.
Auxilium Christianorum, ora pro nobis.
Regina angelorum, ora pro nobis.
Regina Patriarcharum, ora pro nobis.
Regina Prophetarum, ora pro nobis.
Regina Apostolorum, ora pro nobis.
Regina Martyrum, ora pro nobis.
Regina Confessorum, ora pro nobis.
Regina Virginum, ora pro nobis.
Regina Sanctorum omnium, ora pro nobis.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis, Domine.
Amen.

Le psaume Miserere

Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde,
Et selon la multitude de vos bontés, effacez mes iniquités.
Lavez-moi de plus en plus de mes iniquités et nettoyez-moi de mes péchés.
Parce que je connais mes iniquités; et mes péchés s'élèvent contre moi.
Contre vous seul j'ai péché, et devant vous j'ai fait le mal. Pour que vous soyez justifié dans vos paroles et que vous soyez trouvé juste dans vos jugements.
Car voici que je suis venu au monde dans l'iniquité; et ma mère m'a donné la vie dans le péché.
Tandis que vous aimez la vérité et que vous m'avez montré les secrets et les mystères de votre sagesse.
Arrosez-moi d'hyssope, et je serai purifié; lavez-moi, je serai plus blanc que la neige.
Donnez à mes oreilles la joie et le bonheur, et mes os humiliés tressailleront d'allégresse.
Détournez votre visage de mes péchés, et effacez toutes mes iniquités.
Mon Dieu, créez en moi un coeur pur, et faites entrer dans mon sein l'esprit de droiture.
Ne me rejetez pas de devant votre visage, et ne détournez pas de moi votre Esprit-Saint.
Rendez-moi le bonheur de votre salut, et fortifiez-moi par l'esprit de vertu.
J'apprendrai aux mauvais vos préceptes, et les impies se retourneront vers vous.
Délivrez-moi, mon Dieu, des oeuvres de sang, ô Dieu, mon Sauveur, et ma langue exaltera votre justice.
Seigneur, ouvrez mes lèvres; et ma bouche annoncera vos louanges.
Car si vous désiriez des sacrifices, je vous en offrirais; mais vous n'aimez pas les holocaustes.
Le sacrifice digne de vous est un esprit repentant; vous ne dédaignerez pas, mon Dieu, un coeur contrit et humilié.
Répandez vos grâces, Seigneur, sur Sion, afin que les murs de Jérusalem soient bâtis.
Alors vous accepterez le sacrifice de justice, les offrandes et les holocaustes; alors on mettra des viandes sacrées sur votre autel. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.
Ainsi soit-il.

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.
Et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam.
Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me.
Quoniam iniquitatem meam ego cognosco; et peccatum meum contra me est semper.
Tibi soli peccavi, et malum coram te feci; ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.
Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.
Ecce enim veritatem dilexisti; incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.
Asperges me hyssopo et mundabor; lavabis me, et super nivem dealbabor.
Auditui meo dabis gaudium et lætitiam; et exultabunt ossa humiliata.
Averte faciem tuam a peccatis meis; et omnes iniquitates meas dele.
or mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis
Ne projicias me a facie tua, et Spiritum Sanctum tuum ne auferas a me.
Redde mihi lætitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me.
Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.

Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ, et exultabit lingua mea justitiam tuam.
Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam.
Quoniam si voluisses sacrificium, dedissem utique; holocaustis non delectaberis
Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.
Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua Sion, ut ædificentur muri Jerusalem.
Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta; tunc imponent super altare tuum vitulos. Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.
Amen.

Veni, Sancte Spiritus

Viens, Esprit-Saint
Et lance du ciel
Un rayon de tes feux.
Viens, Père des pauvres,
Viens, distributeur des trésors,
Viens lumière des coeurs.
Consolateur par excellence,
Hôte aimable des âmes,
Doux rafraîchissement.
Repos dans le travail,
Zéphyr dans la chaleur,
Soulagement dans les pleurs.
Ô lumière bienheureuse,
Remplis de tes douceurs
Les coeurs de tes fidèles.
Sans ton secours
Il n'y a rien dans l'homme,
Rien qui soit innocent,
Lave ce qui est sali,
Arrose ce qui est aride,
Guéris ce qui est malade.
Rends souple ce qui est inflexible,
Réchauffe ce qui est glacé,
Redresse ce qui est dévié.
Donne à tes fidèles
Qui se confient à toi,|
Les sept dons sacrés.
Donne-nous le mérite de la vertu,
Donne-nous la mort du juste,
Donne-nous le bonheur éternel
Ainsi soit-il.

Veni, Sancte Spiritus,
Et ermitte coelitus
Lucius tuæradium.
Veni, Pater pauperum. |
Veni, dator munerum
Veni, lumen cordium.
Consolator optime,

Dulcis hospes animæ,
Dulce refrigerium
In labore requies,
In æstu temperies,
In fletu solatium.
O lux beatissima,
Reple cordis intima
Tuorum fidelium
Sine tuo nomine
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.
Lava quod est sordidum,
Riga quod est aridum,
Sana quod est saucium.
Flecte quod est rigidum,
Fove quod est frigidum,
Rege quod est devium
Da tuis fidelibus
In te confidentibus
Sacrum septenarium.
Da virtutis meritum,
De salutis exitum,
Da perenne gandium
Amen

Veni, Creator

Venez, Esprit créateur; visitez les âmes de vos enfants; remplissez d'une grâce supérieure les coeurs que vous avez créés.
Vous qui êtes le consolateur, le don du Dieu très- haut, la source vive, la flamme, la charité, et l'onction spirituelle.
Vous qui donnez les sept dons, doigt de la droiture de Dieu, promesse du Père, inspirateur de la parole.
Allumez la lumière dans nos esprits, remplissez nos coeurs d'amour. Donnez-nous par votre vertu la force de supporter les misères de notre corps.
Repoussez au loin l'ennemi; donnez-nous la paix. Que sous votre direction, nous évitions tous les dangers.
Que par vous nous ayons la connaissance du Père, que nous connaissions aussi le Fils, et que nous croyions en vous, Esprit procédant de l'un et de l'autre.
Gloire à Dieu le Père, gloire au Fils qui triompha de la mort, gloire au Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il

Veni, Creator Spiritus, mentes tuorum visita;imple superna gratia quæ tu creasti pectora.
Qui Paracletus diceris, donum Dei altissimi, fons vivus ignis, caritas, et spiritalis unctio.
Tu septiformis munere, dextraæ Die tu digitus, tu rite promissum Patris, Sermone ditans guttura.
Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus, infirma nostri corporis virtute firmans perpeti.
Hostem repellas longius, pacemque dones protinus: ductore sic te prævio, vitemus omne noxium.
Per te sciamus da Patrem, noscamus atque Filium: te utriusque Spiritum credamus omni tempore
Gloria Patri Domino, natoque qui a mortuis surrexit, ac Paracleto in sæcula sæculorum.
Amen

Adoremus

Adorons à jamais le Très-Saint-Sacrement.
Adorons, etc.
Nation, louez le Seigneur.
Peuples, louez-le.
Adorons, etc.
Parce que sa miséricorde s'est arrêtée sur nous; et la vérité du Seigneur demeure éternellement.
Adorons, etc.
Gloire au Père,
Gloire au Fils,
Gloire au Saint-Esprit.
Adorons, etc.
Ainsi qu'il en était dès le commencement, qu'il en est maintenant, qu'il en sera toujours, et dans les siècles des siècles.
Ainsi soit-il.
Adorons, etc.

Adoremus in æternum Sanctissimum Sacramentum.
Adoremus, etc
Laudate Dominum, omnes gentes; laudate eum, omnes populi.
Adoremus, etc.
Quoniam confirmata est super nos misericordia ejus et veritas Domini manet in æternum.
Adoremus, etc
Gloria Patri,
Gloria Filio,
Gloria Spiritui Sancto
Adoremus, etc.
Sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum
Amen.
Adoremus, etc.

Stabat

La Mère de douleurs baignée de larmes était près de la croix sur laquelle son fils était attaché.
Son âme fut transpercée du glaive de la douleur, de la tristesse, de l'affliction.
Oh! combien fut triste et affligée cette Mère bénie d'un Fils unique!
Combien elle souffrait, elle s'affligeait, elle tremblait, en voyant les douleurs affreuses de son Fils!
Quel est l'homme qui ne pleurerait de voir la Mère du Christ en un tel supplice?
Qui peut ne pas s'affliger en contemplant cette Mère si tendre souffrir avec son Fils?
Elle voit Jésus dans les tortures, son corps déchiré pour les péchés de ses peuples.
Elle voit son Fils bien-aimé, mourant, désolé, jusqu'à ce qu'il expire.
Écoutez, Mère, fontaine d'amour, faites-moi ressentir votre douleur, pour que je pleure avec vous.
Faites que mon coeur brûle dans l'amour du Christ mon Dieu, afin que je lui sois agréable.
Sainte Mère accordez-moi cette grâce; imprimez fortement dans mon coeur les plaies du Crucifié.
Partagez avec moi la peine que vous causent les souffrances de votre Fils qui a daigné souffrir pour moi.
Faites que je pleure avec vous, que je m'afflige des souffrances du Christ sur la croix, tant que je vivrai.
Je désire rester avec vous près de la croix, et vous tenir compagnie dans votre affliction.
Vierge la plus excellente des vierges, ne soyez pas sévère; laissez-moi pleurer avec vous.
Faites que je porte en mon coeur le Christ mort, que je me souvienne de sa Passion et de ses plaies.
Faites que je sois blessé des mêmes plaies, que je m'enivre de la croix par amour de votre Fils.
Qu'enflammé et brûlé de cet amour, je sois défendu par vous, ô Vierge, au jour du jugement.
Faites que la croix me garde, que la mort du Christ me fortifie, que sa grâce me soutienne!
Quand mon corps mourra, faites que mon âme jouisse de la gloire du Paradis.
Ainsi soit-il.

Stabat Mater dolorosa juxta crucem lacrymosa dum pendebat Filius.
Cujus animam mentem contristatam et dolentem pertransivit gladius.
O quam tristis et afflicta fuit illa benedicta Mater unigeniti!
Quæ moerebat et dolebat, et tremebat, cum videbat nati poenas inclyti.
Quis est homo qui non fleret Christi Matrem si videret in tanto supplicio?
Qui posset non contristari, piam matrem contemplari dolentem cum Filio?
Pro peccatis suæ gentis vidit Jesum in tormentis et flagellis subfitum.
Vidit suum dulcem natum Morientem, desolatum, dum emisit spiritum.
Eia! Mater, fons amoris, me sentire vim doloris fac ut tecum lugeam.
Fact ut ardeat cor meum in amando Christum Deum, ut illi complaceam.
Sancta Mater, istud agas; crucifixi fige plagas cordi meo valide.
Tui Nati vulnerati tam dignati pro me pati, poenas mecum divide.
Fac me pie tecum flere, crucifixo condolere, donec ego vixero.
Juxta crucem tecum stare, te libenter sociare in planctu desidero.
Virgo virginum praeclara, mihi jam non sis amara; fac me tecum plangere.
Fae ut portem Christi mortem, passionis ejus sortem et plagas recolere.
Fac me plagis vulnerari, cruce hac inebriari ob amorem Filii.

Inflammatus et accensus, per te, Virgo, sim defensus in die judicii.
Fac me cruce custodiri, morte, Christi præmuniri, confoveri gratia.
Quando corpus morietur, fac ut animæ donetur, Paradisia gloria.
Amen.

Prières pendant la Sainte Messe

Première partie ou préparation

Le prêtre reste au bas de l'autel pour se confesser de ses péchés et demander la bénédiction de Dieu avant de commencer la messe. Pendant qu'il dit le CONFITEOR, dites:

Mon Dieu, moi aussi je dois me confesser de mes fautes et me dire que je ne serais pas digne d'entendre la messe, si vous n'aviez la bonté de toujours pardonner les fautes que je recommence toujours. Je pèche par ma pensée quand je me fâche au-dedans de mon coeur contre ceux qui me contrarient, quand je fais des projets de méchanceté et de désobéissance; je pèche par mes actions quand je désobéis; quand je suis paresseux; quand je me dispute avec mes amis ou avec mes frères et soeurs; quand je suis gourmand, menteur, jaloux. C'est par ma faute, par ma très-grande faute que je pèche, et je prie la bonne Sainte-Vierge, mon bon Ange gardien et tous les saints de m'aider par leurs prières, pour que Dieu me donne le courage de résister au méchant démon qui me souffle toutes mes mauvaises pensées et mes mauvaises actions.

Après le **CONFITEOR,** le prêtre monte à l'autel; il baise le milieu de l'autel, où se trouvent, sous la nappe, une pierre avec des reliques des saints, puis il va à droite de l'autel et il dit une petite prière qu'on appelle l'*Introït*; après il revient au milieu de l'autel et dit neuf fois:

KYRIE ELEISON (c'est-à-dire, Seigneur, ayez pitié de nous); **CHRISTE ELEISON** (c'est-à-dire, Jésus-Christ, ayez pitié de nous).

Dites-le aussi avec le prêtre

Gloria

Ensuite le prêtre dit un cantique de louange, de gloire à Dieu, qu'on appelle Gloria in excelsis. Dites pendant ce temps:

Mon Dieu, je veux vous louer avec le prêtre: je veux penser à votre puissance, par laquelle vous avez fait le monde et les hommes; à votre bonté, par laquelle vous nous conservez tous et vous nous donnez chaque jour ce qui nous est nécessaire et agréable. Ce soleil et ce ciel, cette terre, que vous avez créés, sont agréables à mes yeux et montrent votre puissance. Toutes les choses que vous me donnez pour me nourrir, pour m'habiller, pour m'amuser, montrent votre bonté. Faites, mon Dieu, que je sois plus reconnaissante encore de cette bonté et que je cherche à vous témoigner ma reconnaissance en tâchant de vous être agréable par ma sagesse, par ma charité, par ma douceur.

Dominus Vobiscum

Le prêtre se retourne vers les personnes qui écoutent la messe et les bénit en disant: Dominus vobiscum; c’est-à-dire: Que le Seigneur soit avec vous; on lui répond: Et cum spiritu tuo: Et avec votre esprit.

Epître

Le prêtre va de nouveau à droite dire des prières pour demander au saint dont c'est la fête de prier pour tous ceux qui assistent à la messe: puis il lit l'Épître; c'est-à-dire un passage des lettres des apôtres saint Pierre, ou saint Paul, ou saint Jean, ou saint Jacques. Pendant cette lecture, dites:

Mon Dieu, donnez-moi assez d'intelligence pour comprendre les bons livres et assez de force pour suivre les bons conseils qu'ils me donnent. Faites que par ma bonne conduite j'encourage les autres enfants à s'instruire comme moi dans les bons livres, de ce qu'ils doivent faire, et à vous demander, comme je le fais, le courage de suivre ces bons conseils.

Evangile

Après quelques autres prières peu longues, le prêtre passe à gauche de l'autel, pour lire l'*Évangile*, c'est-à-dire la vie de Jésus-Christ, dont il lit une petite partie. – On doit se lever et rester debout pendant l'Évangile du dimanche que vous trouverez dans ce livre. Quand le prêtre a fini, il revient au milieu de l'autel et dit le *Credo*. Dites-le avec lui.

Credo

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, puissant, créateur du ciel et de la terre.

Et en Jésus-Christ son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce-Pilate, qui a été crucifié, est mort, a été enseveli, qui est descendu aux enfers, qui est ressuscité le troisième jour d'entre les morts, qui est monté aux Cieux, où il est à la droite de Dieu le Père tout-puissant, et d'où il viendra juger les morts et les vivants.

Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Deuxième partie ou Consécration

Le prêtre, après avoir fini les prières de Préparation, commence à offrir à Dieu l'hostie ou pain, et le *vin* et l'*eau*, qui doivent se changer en corps et en sang de Jésus-Christ. Pendant qu'il les offre à Dieu en récitant les prières d'usage, dites:

L'offertoire

Mon Dieu, le prêtre vous offre ce pain qui va devenir la chair de Jésus-Christ; ce vin qui va être changé en sang de Jésus-Christ. Je veux pendant ce temps m'offrir moi-même à vous et vous dire: Mon Dieu, prenez-moi malgré mes défauts et mes péchés; en me prenant, ôtez ce qui vous déplaît en moi. Ôtez ma désobéissance, ma paresse, ma gourmandise, ma colère, ma jalousie, ma méchanceté; faites que j'obéisse à mes parents et à mes maîtres, que je fasse avec empressement le travail qu'on m'ordonne de faire, que je ne mange et que je ne désire manger que ce qu'on me permet de manger, que je ne me laisse pas aller à la colère, que je retienne mes impatiences, que je reste doux et soumis, que je ne sois pas envieux des choses que je n'ai pas et que je vois à mes amis, que je sois bon et aimable pour tout le monde. Quand vous m'aurez rendu sage et bon, ne permettez pas, mon Dieu, que je perde votre secours qui me sera toujours nécessaire pour rester digne d'être aimé de vous.

Quand le prêtre a fini de verser le vin et l'eau dans le calice et d'offrir ou présenter à Dieu l'hostie et le calice, il dit tout haut une prière qu'on appelle la Préface, pendant laquelle vous direz:

Préface

Le prêtre chante vos louanges, mon Dieu, moi aussi je veux vous glorifier du fond du coeur, je veux me joindre à vos anges et à vos saints qui vous adorent et qui chantent continuellement votre gloire et votre puissance. Je veux vous honorer pour tout ce que vous avez créé, pour tout ce que vous m'avez donné. Je chanterai avec vos anges:

Saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu du ciel et de la terre. Que nos louanges montent dans les cieux et s'unissent à celles des saints et des anges.

Memento des vivants

Après la Préface, le Prêtre prie pour les personnes qui assistent à la messe, pour notre saint Père le Pape, chef de tous les chrétiens, pour l'Évêque, chef d'un diocèse, c'est-à-dire d'une petite partie de chrétiens, pour tous les prêtres et les Religieux, pour ses parents, ses amis, enfin, pour tous les vivants, et dites:

Mon Dieu, je vous prie non-seulement pour moi, mais aussi pour mes parents, pour mes amis; conservez la santé à ceux qui sont bien portants, rendez la santé à ceux qui sont malades; donnez à ceux qui souffrent la patience pour supporter leurs peines et leurs chagrins. Mon Dieu, je vous prie surtout pour papa et maman, pour mes frères et soeurs, pour mes petits amis, pour ceux qui me soignent. Je vous prie pour le Pape, pour notre Souverain, pour notre Évêque; bénissez-nous tous et faites que chacun de nous fasse bien ce que vous lui commandez de faire.

Elévation

Après les prières pour les vivants, le Prêtre consacre l'hostie et le vin, c'est-à-dire il dit les paroles qui doivent changer l'hostie en chair et le vin en sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La sonnette vous avertit du moment où commence l'Élévation.

Restez à genoux pendant ce temps, adorez Dieu du fond du coeur; priez Jésus qui est là, sur l'autel, de vous bénir, priez la Sainte-Vierge de vous protéger, priez les saints de vous aider, priez votre bon ange de ne pas vous abandonner et de vous défendre contre les mauvaises pensées et contre les tentations du diable.

Priez en silence.

Memento des morts

Après l'Élévation, le prêtre prie pour les morts: priez aussi avec lui pour les personnes de votre famille, pour vos amis morts, pour toutes les pauvres âmes des morts pour lesquels personne ne songe à prier, Dites:

Mon Dieu, maintenant que votre sang et votre corps sont réellement sur l'autel, je viens vous faire encore une prière pour mes pauvres parents et amis qui sont morts, et pour tous ceux qui souffrent dans le Purgatoire pour expier leurs péchés. Ils souffrent dans tout leur corps ce que je souffre à une petite place de mon corps quand je me brûle. Pardonnez, mon Dieu, à ces pauvres âmes les péchés qu'elles ont commis pendant qu'elles étaient sur la terre, vivantes avec leur corps, comme je le suis. Et si votre justice, qui veut qu'on soit puni du mal qu'on a fait, ne permet pas à mes pauvres parents et amis et aux autres morts de cesser encore de souffrir et d'entrer dans le ciel, diminuez au moins leurs souffrances; envoyez-leur des consolations et donnez-leur l'espérance de sortir bientôt de ce terrible état de douleur. Sainte-Vierge, demandez à votre Fils Jésus-Christ, qui est mon Dieu, demandez-lui d'écouter ma prière. Saints Anges et saints du Paradis, vous qui êtes si heureux, aidez-moi par vos prières à rendre heureux comme vous ces pauvres morts si malheureux à présent.

Troisième partie ou Consommation

Après avoir *consacré* le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le prêtre va consommer le sacrifice, c'est-à-dire manger le corps de Jésus-Christ, caché sous la forme de l'hostie, et boire son sang, caché sous la forme de vin et d'eau. Auparavant, il dit la prière composée par Jésus lui-même, et qui s'appelle le Pater.

Pater Noster

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés; ne nous laissez pas succomber dans les tentations et délivrez-nous du mal.

Ainsi soit-il.

Agnus Dei

Après quelques autres prières, le prêtre dit: Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis, c'est-à-dire:

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Mon bon Jésus, qui avez bien voulu pour me sauver et me faire pardonner mes péchés, souffrir et mourir, ayez pitié de moi. Je fais souvent de mauvaises actions qui ne me seraient pas pardonnées si vous ne les aviez pas effacées par tout ce que vous avez souffert en mourant sur la Croix. Ne permettez pas, mon Dieu, que je l'oublie; quand je serai de mauvaise humeur et quand je voudrai m'impatienter, rappelez-moi votre patience et votre douceur; quand je voudrai me plaindre de ce qui me manque, rappelez-moi votre pauvreté; quand je voudrai désobéir, rappelez-moi votre soumission à la Sainte-Vierge et à saint Joseph; quand je serai méchant et dur, rappelez-moi votre bonté et votre charité; et enfin, quand j'aurais fait le mal, alors, Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi.

Communion

Le prêtre communie, c'est-à-dire il mange le corps de Jésus, qui paraît être une hostie, et boit le sang de Jésus, qui semble être du vin et de l'eau. Au moment de communier, il dit trois fois en se frappant la poitrine:

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie.

Oui, mon Dieu, je suis encore trop jeune, je ne suis pas digne de faire comme le prêtre, de *communier*, mais je tâcherai de m'en rendre digne quand je serai plus grand, et je veux m'y préparer d'avance, d'abord en vous aimant de tout mon coeur, ensuite en aimant tous les hommes que je dois regarder comme mes frères, et en étant avec tous, charitable, doux, bon; aidez-moi, mon bon Jésus, à mériter le bonheur de vous recevoir et de vous garder toujours dans mon coeur.

Ite, Misse est

Le prêtre, après avoir communié et dit, à la droite de l'autel, une petite prière pour remercier Dieu de lui avoir permis de dire la Messe et d'avoir reçu le corps et le sang de Jésus-Christ, se retourne tourne vers les personnes qui entendent la Messe et leur dit: Ite, Missa est, c'est-à-dire: Allez, la Messe est finie.

Avant qu'on ne s'en aille, le prêtre se retourne une dernière fois et bénit tout le monde. Puis il va à gauche de l'autel pour lire le dernier Évangile. On se tient debout pendant cet Évangile après lequel le prêtre s'en va.

Avant de vous en aller, remerciez Dieu de toutes les grâces qu'il vous accorde, et faites un dernier signe de croix en vous levant et en quittant votre chaise.

Evangiles

Evangile du jour de Noël

Il y avait dans le pays des Juifs une jeune femme qui s'appelait Marie; elle était arrière-petite-fille de David, de ce fameux roi David qui devait être le grand-père de Jésus-Christ. La mère et le père de Marie, qui s'appelaient Anne et Joachim, lui avaient fait épouser à l'âge de quinze ans un homme nommé Joseph; ce Joseph n'était pas riche et il gagnait sa vie en étant charpentier.

Joseph et Marie vivaient tranquillement à Nazareth lorsqu'ils apprirent que l'empereur de Rome, Auguste, ordonnait que tous les hommes fissent écrire leur nom dans la ville ou dans le village où ils étaient nés, parce qu'il voulait savoir combien chaque ville avait d'habitants. Joseph, qui était né assez loin de là dans une ville appelée Bethléem, fut obligé d'y aller, et il emmena avec lui sa femme Marie. Quand ils arrivèrent à Bethléem, ils ne trouvèrent plus de place pour se loger, tant il y avait de monde dans la ville. Mais comme Marie était très-fatiguée, Joseph continua à chercher un logement, et il parvint à trouver une étable où on lui permit de demeurer. C'est dans cette misérable étable, n'ayant d'autre lit que la paille, et au milieu des vaches, que la Sainte-Vierge accoucha d'un petit garçon qui était Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle l'enveloppa de langes, et comme elle n'avait pas de berceau et qu'elle craignait qu'il ne fût écrasé par les animaux si elle le laissait par terre sur la paille, elle le coucha dans une mangeoire qu'on appelle une crèche, qui était vide. C'est à minuit que le petit Enfant Jésus vint au monde. Au moment où il naquit, il y avait dans les champs des bergers qui gardaient leurs troupeaux, parce que, dans ce pays, qui est très-chaud, on laisse les moutons coucher dans les champs. À minuit, les bergers virent tout à coup une grande clarté, et au milieu de cette lumière, ils aperçurent un Ange. Ils furent fort effrayés, mais l'Ange leur dit:

— Ne craignez rien; je ne suis pas venu pour vous faire du mal, mais seulement pour vous annoncer que votre Sauveur Jésus, le Fils de Dieu, vient de naître dans une étable; allez dans cette étable, vous y verrez Joseph et Marie, et un petit enfant couché dans une crèche: c'est ce petit enfant qui est Jésus, votre Seigneur et votre Dieu, et vous l'adorerez.»

Quand l'Ange eut fini de parler, les bergers virent une quantité d'autres Anges qui venaient se joindre au premier, et qui se mirent tous à chanter les louanges du Seigneur. Ils chantaient si bien que les bergers étaient ravis; mais tout d'un coup les Anges disparurent, la musique cessa, la clarté s'éteignit et les bergers restèrent dans l'obscurité. Alors ils se dirent: Allons à Bethléem pour voir l'Enfant Jésus. Ils se mirent en route; ils arrivèrent bientôt, et ils n'eurent pas de peine à trouver l'étable que leur avaient indiquée les Anges. Ils entrèrent, adorèrent l'Enfant Jésus, et ils racontèrent à tout le monde ce qui leur était arrivé. Quelques personnes les crurent; mais d'autres se moquèrent d'eux et les traitèrent de fous ou de menteurs.

Circoncision de Notre Seigneur

Les Juifs avaient l'habitude de porter au Temple les petits garçons quand ils avaient huit jours; le grand-prêtre prenait l'enfant, le bénissait, disait les prières, et puis, avec un couteau, lui coupait un petit morceau de chair, parce que c'était la marque à laquelle on reconnaissait les Juifs. Saint Joseph porta donc l'Enfant Jésus au Temple de Bethléem, et après la cérémonie, qu'on appelait la circoncision, un bon et sage vieillard, nommé Siméon, qui reconnut, par le secours du Seigneur, que Jésus était Dieu, prit l'Enfant dans ses bras et s'écria en le montrant à tout le monde:
«Maintenant je mourrai content, car j'ai vu le Sauveur du monde; le voici.»

Tout le monde fut étonné, car on avait grande confiance en la sagesse du vieux Siméon; mais, au lieu de croire à sa parole, tous ces Juifs se mirent à ricaner et à dire:
— Ce pauvre Siméon! il est si vieux qu'il ne sait plus ce qu'il dit; comment est-il possible que ce petit enfant, qui est pauvre, dont les parents sont ouvriers, soit le Sauveur que nous attendons?»

Et ils s'en allèrent en haussant les épaules. Ainsi, une première fois ils ne voulurent pas croire les bergers, et une seconde fois ils ne crurent pas le sage Siméon! Plus tard vous verrez qu'ils ne crurent pas à Jésus lui-même, malgré tous les miracles qu'il fit devant eux.

Dimanche entre la Circoncision et l'Epiphanie

Peu de temps après la naissance de l'Enfant Jésus, le bon saint Joseph dormait une nuit profondément, lorsque tout d'un coup il fut éveillé par une voix qui l'appelait; il ouvrit les yeux et il vit un Ange éclatant de lumière, qui lui dit:

— Joseph, lève-toi, prends l'Enfant Jésus et ta femme Marie, et sauve-toi tout de suite; tu iras dans un pays qu'on appelle l'Égypte; tu y resteras jusqu'à ce que le Seigneur t'envoie dire que tu peux revenir. Je te dis cela, parce que le roi de Judée, le méchant Hérode, cherche partout l'Enfant Jésus pour le faire mourir. Il a su par des rois Mages qu'il y avait un enfant qui était né dans ce pays-ci, que cet enfant était le Roi des hommes; ce méchant Hérode, qui craint que l'Enfant Jésus ne le chasse de son trône quand il sera grand, veut le faire mourir; et comme les Mages ne sont pas revenus lui dire comment s'appelaient ses parents ni où ils demeuraient, le roi Hérode a ordonné qu'on tuât tous les petits enfants âgés de moins de deux ans, pour être bien sûr qu'on tuerait le petit Jésus. Ainsi, dépêchez-vous de partir sans que personne le sache et pendant qu'il fait nuit.»

Quand saint Joseph eut entendu l'Ange, il s'habilla bien vite et courut éveiller la Sainte-Vierge Marie pour lui raconter ce que venait de lui dire l'Ange. La Sainte-Vierge enveloppa bien l'Enfant Jésus pour qu'il n'eût pas froid, le prit dans ses bras et monta sur un âne que saint Joseph avait amené et sur lequel il avait attaché tout ce qu'ils avaient de linge et d'effets. Ils se mirent en route la nuit, sans être vus de personne, et quand le jour parut, ils étaient déjà loin de Bethléem et hors de tout danger. Si saint Joseph n'avait pas obéi tout de suite au commandement de l'Ange, l'Enfant Jésus eût été massacré, car dès que le jour parut, les méchants soldats du roi Hérode se précipitèrent dans toutes les maisons et tuèrent tous les pauvres petits enfants qui n'avaient pas encore trois ans, malgré les cris, les pleurs, les prières des parents de ces pauvres petits enfants, qu'on appelle les Saints Innocents.

Voilà comment Dieu empêcha ce méchant Hérode de réussir dans son affreux projet de tuer le pauvre petit Jésus, et comment le bon Dieu montra qu'il aimait Jésus, la Sainte-Vierge et saint Joseph, et s'occupait d'eux sans cesse. Quant aux pauvres enfants qui furent tués à la place de l'Enfant Jésus, les Anges les emportèrent tous dans le ciel, où ils sont encore et seront toujours très-heureux.

La veille de l’Epiphanie

Quelques années après que la Sainte-Vierge et saint Joseph se furent sauvés de Bethléem, le méchant roi Hérode, qui avait voulu faire mourir le pauvre petit Jésus, mourut lui-même, et un Ange apparut à saint Joseph pendant qu’il dormait et lui dit:

«Maintenant, Joseph, tu peux retourner dans ton pays, car Hérode qui voulait faire mourir Jésus est mort, et il n’y a plus aucun danger pour l’enfant.»

Le lendemain matin, saint Joseph raconta à la Sainte-Vierge ce que lui avait dit l’Ange, et ils repartirent bien vite pour retourner dans leur pays d’Israël qu’ils avaient quitté depuis si longtemps. Mais en chemin, saint Joseph apprit que le fils du roi Hérode, Archélaüs, qui était roi à son tour, était aussi méchant que son père, et il eut peur qu’Archélaüs ne voulût faire du mal à Jésus. L’Ange lui apparut encore et lui dit qu’il était plus sage de rester en Galilée qui est un pays tout près de la Judée, et il s’établit dans une ville appelée Nazareth. C’est là où fut élevé Jésus, et c’est pour cela que les Juifs l’appelaient toujours Nazaréen, quoiqu’il fût juif comme eux; mais ils ne savaient pas cela et ils croyaient qu’il était né dans la ville de Nazareth où il avait été élevé.

Jour de l'Epiphanie

Le méchant roi Hérode, qui régnait dans le royaume de Juda quand Jésus naquit, vit un jour arriver trois rois Mages (ce qui voulait dire *Savants*), qui venaient de bien loin, d'un pays qui est en Afrique plus loin encore de la Judée que ne l'était l'Égypte. Surpris de voir arriver des rois de si loin, il leur fit demander ce qui leur avait fait entreprendre un si grand voyage:

«Nous sommes venus, répondirent les Mages, pour adorer le Roi des Rois; mais nous ne savons pas au juste dans quelle ville il demeure; c'est par ordre du Seigneur que nous le cherchons; nous étions tranquillement chez nous, lorsque nous vîmes tout d'un coup une grosse étoile briller devant nous, et une voix nous dit: Mages, suivez cette étoile, elle vous conduira dans un pays où vous trouverez un enfant dans une crèche; adorez-le, car c'est le Seigneur, le Fils de Dieu, le Roi des Rois. La voix cessa de parler, mais l'étoile brillait toujours. Nous avons bien vu que cette voix était la voix de Dieu, et nous nous sommes mis tout de suite en route pour lui obéir; l'étoile a toujours marché devant nous et nous l'avons suivie: elle s'est arrêtée ici; savez-vous où est le Roi des Rois pour que nous l'adorions?»

Quand on vint redire cela au roi Hérode, il fut très-surpris et très-troublé de ce discours:

«Comment, se dit-il, cet enfant serait-il vraiment Roi, et serais-je donc obligé de lui céder mon royaume et de lui obéir? Non, je veux rester seul maître de mes sujets, je ne veux obéir à personne et je ferai tuer cet enfant. Mais il faut que je sache où il demeure, et pour le trouver il faut que je sois adroit avec les Mages, et que je fasse semblant de vouloir l'adorer aussi. Peut-être cet enfant est-il le Christ, le Messie que tous les Juifs attendent.»

Tourmenté de cette pensée, il fit venir les gens les plus savants de la ville et leur demanda où devait naître le Messie.

«Seigneur, répondirent-ils, le Christ, le Messie, doit naître à Bethléem, en Judée.

— Et quand doit-il naître?

— Seigneur, c'est dans ce temps-ci qu'on l'attend.»

Le roi Hérode ordonna alors qu'on lui amenât les Rois Mages, et il leur dit:

«Celui que vous cherchez doit être dans la petite ville de Bethléem; allez le voir et quand vous l'aurez adoré; vous reviendrez en passant me dire dans quelle maison il demeure et comment s'appellent ses parents, afin que je puisse moi-même aller l'adorer.»

Les Mages le promirent en remerciant le roi, et au moment où ils allaient se remettre en route, l'étoile leur apparut de nouveau et les mena jusqu'à Bethléem. Elle s'arrêta sur l'étable où était l'Enfant Jésus, et disparut. Alors les Mages entrèrent, virent l'Enfant et sa Mère, l'adorèrent et lui offrirent les présents qu'ils lui avaient apportés; c'était de l'or, de l'encens et de la myrrhe qui était un parfum très-précieux. Ils partirent ensuite pour s'en retourner chez eux, mais ils ne repassèrent pas par Jérusalem où était le roi Hérode, parce qu'ils virent en songe tous les trois que Dieu leur ordonnait de prendre un autre chemin. C'est ainsi que Dieu empêcha le méchant Hérode de faire mourir Jésus. C'était par orgueil qu'Hérode voulait faire cette méchante action, car il craignait que la puissance de Jésus ne fût plus forte que la sienne, et lui qui voulait commander ne pouvait pas supporter la pensée d'obéir ou même de se soumettre à un roi plus puissant et surtout plus juste, meilleur, et par conséquent plus aimé qu'il ne l'était lui-même.

Dimanche dans l'octave de l'Epiphanie

L'Enfant Jésus grandissait et surprenait tout le monde par sa sagesse et par son esprit; il était très-doux et très-obéissant avec la Sainte-Vierge et avec saint Joseph qui l'aimaient bien tendrement. Il y avait tous les ans à Jérusalem, qui est la capitale de la Judée, une grande fête qu'on appelait la Pâques, qui durait plusieurs jours. Tous les Juifs étaient dans l'usage d'y aller; la Sainte-Vierge et saint Joseph y allaient tous les ans. Quand l'Enfant Jésus eut douze ans, ils l'emmenèrent avec eux; ils restèrent à Jérusalem pendant la fête, et puis s'en retournèrent avec une quantité d'autres personnes à Nazareth. Il y avait tant de monde qu'ils ne s'aperçurent pas que Jésus n'était point avec eux, et ils marchèrent toute la journée croyant que Jésus était avec les autres enfants de son âge. Ce ne fut que le soir que, cherchant leur enfant et ne le trouvant pas, ils eurent peur et retournèrent bien vite à Jérusalem où ils le cherchèrent deux jours sans pouvoir le trouver. La Sainte-Vierge était dans un grand chagrin, lorsque enfin le troisième jour, entrant dans le Temple (qui était l'église des Juifs), ils trouvèrent l'Enfant Jésus parlant à plusieurs vieillards et savants qui étaient étonnés et enchantés de la sagesse, de l'esprit et de l'instruction d'un si jeune enfant. Quand la Sainte-Vierge l'aperçut, elle l'appela, et l'embrassant tendrement, elle lui dit:

«Mon fils, mon cher fils, pourquoi nous as-tu fait un si grand chagrin? Dans quelle inquiétude tu nous as mis!»

Jésus, qui était inspiré par Dieu son Père pour prêcher les vieillards comme il l'avait fait, répondit: «Et pourquoi, ma Mère, vous tourmentiez-vous? Ne savez-vous pas que je dois obéir à mon Père qui est dans le ciel et que je dois le servir en cherchant à rendre les hommes meilleurs qu'ils ne le sont et en leur disant ce qu'ils doivent faire pour plaire à Dieu?»

La Sainte-Vierge comprit que la réponse de Jésus lui avait été inspirée par Dieu et elle ne dit plus rien; mais Jésus la suivit, et depuis ce jour jusqu'à l'âge de trente ans il ne les quitta plus. Il travaillait avec saint Joseph qui était charpentier et il était soumis à sa Mère. C'est ainsi qu'il nous a donné à tous, mes enfants, l'exemple du travail et de l'obéissance. Travailler et obéir pendant trente ans, c'est bien long! aussi on ne vous demande pas de faire aussi bien que Notre-Seigneur Jésus-Christ; travaillez et obéissez seulement pendant votre enfance, et plus tard vous verrez que travailler est un plaisir, et obéir à Dieu est un bonheur.

Octave de l'Epiphanie

Jésus, qu'on appelle ordinairement Jésus-Christ, avait un cousin nommé Jean-Baptiste, qui était du même âge que Jésus. Lorsque Jean eut trente ans, Dieu lui ordonna d'aller prêcher, c'est-à-dire d'aller annoncer à tout le monde que le Christ, le Messie, le Sauveur du monde allait venir, et comme il parlait très-bien et donnait de très-bons conseils, il avait beaucoup de disciples, c'est-à-dire de gens qui le suivaient partout pour écouter ce qu'il disait et le répéter aux autres. Un jour que Jean était assis dehors avec ses disciples, il aperçut de loin Jésus qui venait à lui, et il leur dit:

«Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde. C'est celui dont je vous ai si souvent parlé et dont je vous ai dit: Il viendra après moi un homme qui est au-dessus de moi, plus puissant et meilleur que moi, parce qu'il est Fils de Dieu. Moi, je ne savais pas qu'il fût Fils de Dieu et Dieu lui-même, mais un jour que je baptisais, c'est-à-dire que je versais de l'eau sur la tête de ceux qui voulaient devenir bons, pour laver leur âme de leurs péchés, je vis venir à moi mon cousin Jésus, que je connais depuis mon enfance et dont j'ai toujours admiré la bonté et la sagesse; il me pria de le baptiser, et pendant que je versais l'eau sur sa tête, je vis le ciel s'entrouvrir: le Saint-Esprit en sortit sous la forme d'une colombe, il vint se poser sur la tête de Jésus, et une voix éclatante et douce s'écria: «Voilà mon Fils bien-aimé; c'est sur lui que j'ai reposé toutes mes affections.» Alors je connus que Jésus était Dieu, car lorsque le Seigneur m'ordonna d'aller annoncer le Sauveur du monde, il me dit que celui sur lequel je verrais descendre le Saint-Esprit serait le Sauveur. J'ai vu, et je vous raconte ce que j'ai vu, afin que vous sachiez que Jésus qui vient à nous est le Seigneur, Fils de Dieu.»

Les disciples de saint Jean le crurent. Et nous aussi, mes chers enfants, nous devons le croire, sans quoi Dieu ne nous aimerait pas et nous punirait de notre incrédulité; d'ailleurs, quand vous serez grands, vous verrez dans des livres qui vous ennuieraient maintenant, mais qui plus tard vous paraîtront bien intéressants, qu'il est impossible de ne pas croire que Jésus soit Fils de Dieu, à moins d'être ignorant ou d'être méchant comme étaient le roi Hérode et d'autres Juifs savants jaloux de ce bon Jésus.

Deuxième dimanche après l'Epiphanie

Il y avait en Galilée une ville qui s'appelait Cana et qui était près de Nazareth où demeurait encore Jésus. Un des parents de Jésus se maria à Cana; on fit une belle noce, et Jésus fut invité à y aller avec saint Joseph, sa Mère et tous ses parents. Ils y allèrent, et on servit un grand repas. Au milieu du repas, la Sainte-Vierge alla dire à Jésus:

«Mon Fils, il n'y a plus de vin, et le maître de la maison est fort embarrassé.»

Jésus lui répondit:

«Pourquoi venez-vous me parler de cela? Mon temps de faire des miracles n'est pas encore venu.»

Malgré cette réponse, Marie, qui savait combien son Fils l'aimait et qu'il pouvait tout ce qu'il voulait, dit aux domestiques:

«Faites tout ce qu'il vous dira de faire.»

Il y avait là six grands vases de pierre dans lesquels on mettait l'eau. Ces vases étaient vides et si grands que chacun d'eux tenait trois cruches. Jésus dit aux domestiques:

«Allez puiser de l'eau et remplissez-en ces vases.»

Les domestiques puisèrent de l'eau et remplirent les vases jusqu'en haut.

«Maintenant, dit Jésus, puisez dans ces vases et allez porter ce que vous en aurez retiré au maître d'hôtel.»

Les domestiques puisèrent dans les vases et portèrent ce qu'ils avaient puisé au maître d'hôtel qui en goûta et s'écria:

«Le bon vin! Comment, mon maître, vous avez gardé le meilleur vin pour la fin du repas!»

Le maître ni le maître d'hôtel ne savaient d'où venait ce vin, mais les domestiques qui avaient puisé l'eau le savaient bien; ils virent que Jésus avait fait le miracle de changer l'eau en vin et ils le racontèrent partout.

Ce fut le premier miracle de Jésus-Christ. Et remarquez, mes enfants, que Jésus fit ce miracle à la prière de sa Mère, quoiqu'il ne dût commencer que plus tard à se faire connaître, et remarquez aussi avec quelle confiance la Sainte-Vierge vient demander un miracle à son Fils et comme même, après la réponse qu'il lui fait et semble annoncer un refus, elle continue à ne pas douter que son Fils ne veuille lui complaire, et elle ordonne aux domestiques d'obéir à Jésus. Sa confiance dans la tendresse et le respect de Jésus fut récompensée, car au même instant Jésus fit son premier miracle en faveur de sa Mère. Vous, mes chers enfants, vous ne pouvez pas faire de miracles pour complaire à vos parents, mais quand ils vous témoignent de la confiance dans votre sagesse, montrez-vous-en dignes en étant aussi sages que possible.

Troisième dimanche après l'Epiphanie

Jésus passait tout son temps à aller de ville en ville avec ses disciples, pour dire à tous les hommes ce qu'ils devaient faire, pour engager les méchants à devenir bons, et puis pour faire du bien à tous les malades et les affligés. Un jour donc qu'il parlait devant une grande foule d'hommes, de femmes et d'enfants, un malheureux lépreux s'approcha de lui et le supplia à genoux de le guérir. La lèpre était une horrible maladie qui couvrait tout le corps de plaies dégoûtantes et puantes; les chairs finissaient par être rongées, et le pauvre lépreux mourait dans des souffrances affreuses, abandonné de tout le monde, parce que cette maladie se gagnait en touchant le malade, ou même en touchant à ses habits, de sorte que tout le monde fuyait les lépreux, et qu'il leur était même défendu de demeurer dans les maisons et de vivre avec d'autres hommes. Jésus eut pitié de ce pauvre lépreux qui avait confiance en son pouvoir et qui lui disait:

«Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir!»

Jésus étendit la main, toucha cet horrible lépreux et dit:

«Je le veux, soyez guéri!»

Au même instant l'homme fut guéri; ses plaies disparurent et sa peau devint unie et blanche comme s'il n'avait jamais été malade. Et Jésus lui dit encore:

«Allez-vous montrer aux prêtres pour qu'ils voient bien que vous êtes guéri et que vous pouvez retourner dans votre maison et vivre avec vos parents et vos amis; et en reconnaissance de votre guérison, allez faire une offrande au Temple, c'est-à-dire allez donner ce que vous pourrez aux pauvres, comme l'a ordonné le grand pontife Moïse.»

Le lépreux, plein de joie, fit ce que Jésus lui avait commandé.

Un autre jour, en entrant dans la ville de Capharnaüm, un officier riche, qui avait le titre de centenier, parce qu'il commandait une troupe de cent soldats, s'approcha de Jésus et lui dit:

«Seigneur, j'ai dans ma maison un domestique qui est paralysé de tous ses membres, qui ne peut ni marcher ni même remuer une jambe ou un bras.»

Jésus lui dit:

«J'irai et je le guérirai.»

Le centenier répondit:

«Ah! Seigneur, c'est trop d'honneur que vous voulez me faire d'entrer dans ma maison, je n'en suis pas digne! D'ailleurs, pourquoi vous donner la peine de venir jusque chez moi: dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Moi qui n'ai pas beaucoup de puissance, je n'ai qu'à dire à un de mes domestiques: Faites cela, et il le fait; à un autre: Allez là, et il y va. Si donc moi qui ne suis rien, on m'obéit, combien plus grand est votre pouvoir sur tous les hommes et sur toutes les choses!»

Jésus entendant cela, dit à ceux qui le suivaient:

«En vérité, je n'ai jamais vu dans le royaume d'Israël un homme qui eût tant de foi en moi; aussi je vous dis que les hommes auxquels j'ai parlé, auxquels j'ai donné de bons conseils, auxquels j'ai fait du bien, et qui n'ont pas écouté mes paroles ni suivi mes conseils, qui n'ont pas cru en ma puissance, que ces hommes iront en enfer où ils seront dans l'obscurité; où ils souffriront des tourments qui les feront pleurer et grincer des dents, tandis que beaucoup d'hommes qui ne m'auront jamais vu ni entendu, mais qui croiront en moi, iront dans le ciel avec les anges.»

Ensuite Jésus se retourna vers le centenier, et lui dit:

«Allez, votre foi sera récompensée; votre serviteur est guéri comme vous l'avez désiré.»

Le centenier se prosterna devant Jésus pour le remercier, et s'en retourna chez lui où il trouva ses serviteurs très-étonnés de la guérison subite de leur camarade. Le centenier demanda à quelle heure il avait été guéri, et d'après la réponse de ses domestiques, il vit que c'était justement au moment où Jésus lui avait dit: «Allez, votre serviteur est guéri.»

Vous voyez, mes chers enfants, combien Jésus est bon pour ceux qui ont confiance en lui et qui lui demandent de les guérir de leurs maux. Quand nous avons besoin de quelque chose, demandons-le-lui et il nous l'accordera; mais il faut que ce soit une chose utile et bonne, comme de nous aider à ne pas être paresseux, ni désobéissants, ni jaloux ou fiers. Car si nous lui demandons des niaiseries, comme des gâteaux ou des joujoux, il ne nous l'accordera pas, parce que les gâteaux sont une gourmandise, et que l'argent que coûtent les joujoux serait bien mieux employé en le donnant aux pauvres. Il y a tant de pauvres gens qui n'ont ni pain ni habits! Ainsi donc, ne demandons que la force d'être bons, et Jésus, si bon lui-même, nous exaucera.

Quatrième dimanche après l'Epiphanie

Jésus changeait souvent de demeure pour pouvoir faire du bien dans beaucoup d'endroits différents. Un jour qu'il voulait aller dans une autre ville, il se trouva qu'il fallait traverser un lac: il y avait des bateaux pour passer à l'autre bord. Jésus monta avec ses disciples dans un de ces bateaux, et comme il faisait très-chaud et qu'il avait beaucoup marché, il s'endormit. Pendant qu'il dormait, il vint un orage et une grande tempête; les vagues devenaient énormes; tout le monde eut peur que le bateau ne s'enfonçât dans les vagues. Les disciples de Jésus, voyant le danger, allèrent l'éveiller et lui dirent:

«Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.»

Jésus, les voyant tous si pâles et si effrayés, leur dit:

«Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous peur quand je suis avec vous? Ne croyez-vous donc pas encore ma puissance, après tous les miracles que vous m'avez vu faire?»

Alors il se leva et ordonna au vent de s'apaiser et à la mer de devenir calme. Au même instant le vent cessa et la mer devint unie comme une glace. Et tous les étrangers qui étaient sur le bateau furent saisis d'étonnement et ils se demandaient entre eux:

«Quel est cet homme auquel les vents et la mer obéissent?»

Vous voyez, mes enfants, que Jésus gronde un peu les disciples de leur frayeur. En effet, ils devaient savoir qu'avec Jésus ils ne couraient aucun danger, puisqu'il n'avait qu'à dire un mot ou même vouloir dans sa pensée, pour les sauver de tous les dangers possibles. Si nous avions le bonheur d'avoir Jésus avec nous, nous aurions certainement plus de confiance et nous serions bien heureux de l'écouter et de lui être agréables en suivant ses bons conseils. Eh bien, mes chers enfants, nous pouvons le faire puisqu'il est toujours avec nous, qu'il nous voit et nous entend toujours, et qu'il nous a laissé des livres qui nous disent ce que nous devons faire pour le contenter, c'est-à-dire pour être bons.

Cinquième dimanche après l'Epiphanie

Jésus cherchait toujours à dire de bonnes choses à tous les hommes qui venaient en foule près de lui pour l'entendre; et pour les amuser en les instruisant, il leur racontait souvent des histoires ou paraboles qui leur donnaient de bonnes pensées. Un jour il leur dit: «Vous me demandez à quoi ressemble le royaume du ciel ou le paradis. Je vais vous raconter une histoire et vous tâcherez de la comprendre:

— Il y avait une fois un homme riche qui avait des champs superbes. Au printemps il sema dans ces champs du beau et bon blé. Cet homme avait un ennemi qui fut très en colère que ces champs fussent semés, parce que, disait-il, quand ce blé sera poussé, il y en aura pour beaucoup d'argent, et cet homme que je déteste sera plus riche encore qu'auparavant. Alors il chercha un moyen de gâter ce blé, et pendant une nuit où tout le monde dormait, il prit un grand sac de mauvaise graine qu'on appelle ivraie, et il alla tout doucement semer cette ivraie au milieu du blé sans que personne le vît.

Quelques jours après, les serviteurs de l'homme riche se promenaient dans les champs pour voir si le blé poussait bien, et ils virent que le blé était entremêlé d'ivraie.

Ils coururent bien vite chez leur maître et lui dirent:

«Seigneur, est-ce que vous n'avez pas semé du beau blé dans vos champs?

— Certainement, mes amis, du plus beau blé qu'on ait jamais vu.

— Mais, Seigneur, comment se fait-il alors qu'il y ait énormément d'ivraie qui pousse avec le blé?

— De l'ivraie! je vois ce que c'est, c'est mon ennemi qui aura fait cette méchanceté pour gâter mon blé!

— Eh bien, seigneur, voulez-vous que nous allions arracher cette mauvaise herbe pendant qu'elle est toute petite?

— Non, non, mes amis, je vous remercie de votre bonne volonté; mais j'aime mieux laisser pousser l'ivraie en même temps que le blé, parce qu'à présent le blé est très-jeune et mince, et en arrachant l'ivraie, vous pourriez sans le vouloir arracher aussi mon bon blé! Quand le blé sera mûr et que la moisson sera faite, alors je dirai aux ouvriers de séparer le blé d'avec l'ivraie; je ferai mettre le blé dans mes greniers et je ferai jeter la mauvaise herbe dans le feu.»

Quand Jésus eut fini sa parabole, ceux qui l'avaient écouté, se mirent à causer entre eux sur ce que Jésus avait voulu dire. L'un disait:

«Je crois que Jésus a voulu nous montrer par-là, que nous devons toujours veiller sur nous-mêmes et ne jamais nous endormir sur nos défauts, parce que si nous nous laissons aller un moment, notre ennemi qui est le démon, arrivera bien vite et sans que nous nous en apercevions, il sèmera dans nos coeurs de la mauvaise graine, c'est-à-dire, la paresse, la désobéissance, le mensonge, la gourmandise, la jalousie, l'orgueil, la méchanceté; et ces mauvaises qualités pourront étouffer les bonnes.

— Moi, disait un autre, je crois que Jésus a voulu nous montrer combien Dieu était bon et patient; le *blé*, ce sont les hommes bons; le mauvais grain, l'*ivraie*, ce sont les méchants. Il ne veut pas ôter ces méchants de dessus la terre dans leur jeunesse de peur d'arracher une herbe qui aurait pu être bonne si on l'avait laissée vivre plus longtemps. Et puis aussi il montre avec quelle patience Dieu attend jusqu'à la fin, c'est-à-dire, jusqu'au moment de notre mort, pour nous punir de notre méchanceté et nous jeter au feu de l'enfer.» C'est ainsi que parlait le peuple qui entourait Jésus, et nous pouvons croire qu'ils avaient

tous raison et que Jésus avait voulu en effet nous montrer par sa parabole, et la bonté de Dieu et la nécessité de toujours veiller sur nous-mêmes, c'est ce que nous ferons pour bien attraper ce méchant démon qui cherche toujours à nous souffler de mauvaises pensées, à nous rendre pauvres de bonnes actions, et qui se désole quand nous nous enrichissons de vertus.

Sixième dimanche après l'Epiphanie

Jésus voyant beaucoup de monde autour de lui, leur dit: «Pour entrer dans le royaume des Cieux, il faut être comme un grain de sénevé qu'on sème dans la terre; c'est un tout petit grain, le plus petit de tous les grains; mais quand on le sème, il en sort une plante qui grandit jusqu'à ce qu'elle devienne plus haute que toutes les autres plantes; et elle donne tant de branches et de feuilles, que les oiseaux viennent s'y mettre à l'ombre et s'y reposer. Ou bien encore, il faut faire comme le levain que prend une femme quand elle veut pétrir du pain; elle met ce morceau de pâte aigrie dans sa pâte fraîche, et bientôt après toute la pâte se gonfle et fait du pain léger et excellent.» Tous ceux qui écoutaient Jésus, comprirent ce qu'il avait voulu dire. Le tout petit grain est un tout petit désir de bien faire, que le bon Dieu sème dans notre coeur. Ce petit désir augmente, il nous fait faire une bonne action; alors nous sommes contents de nous-mêmes et nous voulons faire mieux encore; nous faisons d'autres bonnes actions jusqu'à ce que nous en ayons une aussi grande quantité que le sénevé a de branches et de feuilles.

Le levain veut dire la même chose; c'est une bonne pensée que le bon Dieu met dans notre coeur et qui le rend gonflé de bonté et de vertus. — Ainsi, mes chers enfants, ayez bien soin de ne pas rejeter ces bonnes pensées qui vous viennent, de peur que le bon Dieu n'en veuille plus semer dans votre coeur; mais aussitôt que nous avons le désir de bien faire, d'être bien doux, bien obéissants, de donner quelque chose aux pauvres, faisons-le tout de suite. Le bon Dieu nous en récompensera en nous rendant facile et agréable ce qui nous paraissait avant si difficile et si ennuyeux.

Le dimanche de la Septuagésime

Jésus raconta un jour à ses disciples cette parabole (ou histoire):

«Il y avait une fois un homme qui avait de très-belles vignes; il lui fallait des ouvriers pour les bêcher, les tailler et les attacher; il sortit donc de grand matin pour chercher des ouvriers, et il en trouva qui consentirent à aller travailler chez lui toute la journée pour une pièce d'argent. Trois heures après, il sortit encore et il trouva des ouvriers qui étaient sur la place à ne rien faire. Il leur dit:

— Allez, mes amis, travailler à ma vigne; je vous payerai votre journée.»

Ils y allèrent tout de suite. À midi, le maître sortit encore et il vit encore des ouvriers sans ouvrage. Il leur proposa comme aux autres d'aller travailler à sa vigne, et ils y allèrent. Enfin, étant sorti le soir, presque à la fin de la journée, il trouva encore des ouvriers sur la place et il leur dit: Pourquoi êtes-vous restés ici toute la journée sans rien faire?

— Seigneur, répondirent-ils, c'est parce que personne n'a voulu nous donner de l'ouvrage.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le maître, et que ce n'est pas de votre faute, allez-vous-en aussi travailler à ma vigne.

Ils furent très-contents et ils y allèrent tout de suite. Une heure après, quand la journée fut finie, le maître dit à son intendant:

— Appelez tous les ouvriers pour les payer et commencez par les derniers arrivés.

— L'intendant ayant fait ranger tous les ouvriers, appela ceux qui n'avaient travaillé qu'une heure et leur donna à chacun une pièce d'argent. Les autres, voyant cela, se dirent entre eux:

— Nous allons avoir beaucoup d'argent, puisque nous avons travaillé bien plus longtemps que ceux-ci: il est juste qu'on nous paye davantage.

— Mais quand leur tour vint, le maître ne leur fit donner qu'une pièce d'argent comme aux autres. Quand ils virent cela, ils furent en colère, et ils se mirent à murmurer et à dire:

— Pourquoi donc donne-t-on autant à ceux qui ont travaillé seulement une heure, qu'à nous qui avons supporté toute la chaleur du jour et qui nous sommes fatigués toute la journée? C'est injuste cela; on devrait nous donner plus.

— De quoi vous plaignez-vous? leur dit le maître. Est-ce que je ne vous donne pas ce que je vous ai promis? N'êtes-vous pas convenus avec moi que je vous donnerais une pièce d'argent pour votre journée? Ne suis-je pas le maître de donner ce qui me plaît à ceux qui sont venus après vous? Et parce que je suis bon, faut-il que vous soyez jaloux? Je ne veux pas que ces pauvres ouvriers souffrent de ce que personne n'est venu leur donner de l'ouvrage; et quoique je ne les aie fait travailler que la dernière heure du jour, je veux qu'ils soient payés les premiers et autant que les premiers.»

Les disciples comprirent que Jésus avait voulu dans cette parabole leur donner une leçon sur la jalousie et l'envie. Et nous aussi profitons de cette leçon. Quand nous entendrons donner des louanges à nos amis, ne disons pas: Moi, j'ai fait plus ou mieux que celui-là et on ne me loue pas; je mérite pourtant plus que lui d'être loué. Quand nous verrons un de nos camarades avoir un grand plaisir, ou être plus heureux que nous, ne disons pas: Pourquoi donc mon camarade s'amuse-t-il pendant que je m'ennuie? Pourquoi est-il plus heureux que moi qui suis tout aussi sage et peut-être plus sage que lui? C'est injuste cela! — Non, mes enfants, ce n'est pas injuste, car le bon Dieu fait tout pour notre bien, et si nous n'avons pas tout le bonheur ni tous les plaisirs qu'ont nos camarades, nous avons d'autres choses qui leur

manquent et qu'ils voudraient bien avoir, comme, de bons parents, une bonne santé, de bons frères et de bonnes soeurs, une grande fortune, etc. Le bon Dieu qui est juste, ne veut pas donner tout aux uns, rien aux autres, et s'il donne moins aux uns dans ce monde, il leur donnera plus dans l'autre monde où nous irons après notre mort. Là, nous serons heureux si nous avons supporté avec douceur les peines que Dieu nous a envoyées et si nous avons travaillé avec bonne volonté à sa vigne, c'est-à-dire à notre coeur dont nous devons arracher les mauvaises pensées, détruire les mauvais sentiments, afin de n'y garder que ce qui est bon.

Dimanche de la Sexagésime

Tout le monde parlait de Jésus et des miracles qu'il faisait, de sorte que beaucoup de personnes accouraient de très-loin pour le voir et l'entendre. Jésus voyant une multitude de gens qui attendaient, leur raconta cette parabole:

«Un homme alla un jour semer du blé dans ses terres, et en semant, il en laissa tomber une partie le long du chemin. Il passait beaucoup de monde sur ce chemin; le blé fut écrasé, et ce qui resta fut mangé par les petits oiseaux. Une autre partie du blé tomba dans un mauvais terrain plein de pierres; il commença par pousser, mais cette terre était si sèche, que bientôt le blé mourut. Une autre partie tomba dans de la terre, mais cette terre était pleine d'épines, et les épines en grandissant étouffèrent le blé. La dernière partie tomba enfin dans de la bonne terre; le blé y poussa parfaitement; chaque grain devint un épi, et chaque épi donna cent grains. Que ceux qui ont des oreilles entendent ce que je dis.»

Quand Jésus eut fini de parler, ses disciples s'approchèrent de lui et lui dirent:

— Seigneur, nous ne comprenons pas ce que signifie cette parabole; voulez-vous nous l'expliquer?

Et Jésus leur dit:

— Pour vous qui cherchez à être bons, et qui faites tous vos efforts pour le devenir, je veux bien vous expliquer cette parabole; mais quant à ces hommes qui nous entourent, ils ne viennent me voir que par curiosité; ils ne suivent pas mes conseils; ils offensent sans cesse Dieu, mon Père. À eux je ne veux rien expliquer, car ils ont des yeux avec lesquels ils ne regardent que ce qui est mauvais, et ils ont des oreilles avec lesquelles ils n'écoutent que ce qui est mal. Mais pour vous, mes chers disciples, écoutez!

La semence, le blé, c'est la parole de Dieu, les bons conseils. Ce qui tombe sur le bord du chemin, marque ceux qui écoutent les bons conseils, mais qui n'y pensent plus un instant après et ne deviennent pas meilleurs. Ce qui tombe sur une terre pleine de pierres, marque ceux qui écoutent les bons conseils, qui veulent les suivre, mais qui, à la première occasion d'être gourmands, paresseux, désobéissants, colères, trouvent trop difficile de résister et laissent sécher dans leurs coeurs cette envie d'être bons. Ce qui tombe dans les épines, marquent ceux qui ont entendu les bons conseils, mais qui sont tellement occupés à s'amuser, à faire de la toilette, à manger, à jouer avec leurs amis, que leurs bonnes résolutions sont étouffées en naissant. Enfin, ce qui tombe dans la bonne terre, marque ceux qui entendent la parole de Dieu, qui l'écoutent, qui la suivent, et deviennent en grandissant pleins de vertus, comme les épis sont pleins de grains. — Je suis bien sûre, mes enfants, que vous voudrez être la bonne terre, que vous écouterez et suivrez toujours les bons conseils qu'on vous donnera, pour devenir le superbe épi plein de vertus.

Dimanche de la Quinquagésime

Jésus appela un jour près de lui ses douze disciples et leur dit:

«Mes chers disciples, nous allons à présent prendre le chemin de Jérusalem, parce qu'il faut que tout ce que les prophètes ont prédit s'accomplisse. Ils ont dit que le Fils de l'homme sera livré aux Gentils, que tout le monde se moquera de lui, qu'on lui attachera les mains avec des cordes, qu'on lui crachera au visage, qu'on le fouettera jusqu'à ce qu'il soit couvert de sang, qu'on le fera mourir sur une croix et qu'après tout cela il ressuscitera le troisième jour.»

Les disciples ne comprirent pas du tout ce que Jésus voulait leur dire, parce qu'ils ne savaient pas que c'était lui-même qu'il appelait le Fils de l'homme et parce que Dieu n'avait pas encore ouvert leur esprit pour qu'ils pussent tout comprendre et tout savoir. Ils suivirent pourtant Jésus, et comme ils approchaient d'une ville nommée Jéricho, un pauvre aveugle qui était assis sur le bord du chemin pour demander la charité aux passants et qui entendait approcher une foule de peuple, demanda ce que c'était; on lui dit que c'était Jésus qui passait. Aussitôt le pauvre aveugle se mit à crier:

«Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.»

Ceux qui marchaient en avant lui disaient de se taire; mais lui, criait encore plus fort:

«Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.» Alors Jésus qui l'entendit crier, s'arrêta et dit: «Amenez-moi cet homme.»

Les disciples allèrent chercher l'aveugle et le lui amenèrent.

«Que voulez-vous que je vous fasse?» lui demanda Jésus.

«Seigneur, répondit l'aveugle, faites que je voie.»

Jésus lui dit: «Voyez, votre foi vous a sauvé.»

Et au même instant l'aveugle vit clair; il se prosterna aux pieds de Jésus pour le remercier, et il voulut le suivre par reconnaissance. Et tout le peuple fut très-surpris de ce miracle, et se mit à glorifier Jésus.

Vous voyez, mes enfants, que si l'aveugle n'avait pas crié et appelé Jésus pour le guérir, il serait resté aveugle. Jésus l'a guéri pour le récompenser de la confiance qu'il avait eue en sa bonté et en sa puissance. Quand nous aurons besoin de secours pour nous guérir de quelque mal, c'est-à-dire de quelque défaut, appelons aussi le bon Jésus à notre secours et il viendra tout de suite à notre aide. Et puis après, suivons-le, c'est-à-dire continuons à imiter sa bonté et sa charité.

Mercredi des Cendres

Jésus dit à ses disciples:

«Vous savez qu'il y a des jours où l'on jeûne, c'est-à-dire où l'on fait pénitence de ses péchés en se privant de choses bonnes à manger et de différents amusements. Quand vous jeûnerez, ne faites pas comme les hypocrites qui, pendant les jours de jeûne, prennent un visage triste, s'habillent mal et se donnent un air malheureux pour que tout le monde voie qu'ils jeûnent, et pour qu'on dise: «Oh! le saint homme, comme il jeûne sévèrement; comme il se prive de tout, on le voit à sa figure pâle et fatiguée!» Je vous dis que ces hypocrites qui ne recherchent que les louanges des hommes, ne seront pas récompensés par Dieu de leurs jeûnes; les louanges des hommes leur suffiront. Mais vous, au contraire, quand vous jeûnerez, ne vous vantez pas de ce que vous faites, prenez un visage gai et heureux, habillez-vous proprement et ne cherchez pas à faire dire du bien de vous parce que vous jeûnez. Le bon Dieu qui sait tout ce que vous faites, vous récompensera des bonnes actions que vous aurez accomplies pour lui plaire. Ne vous tourmentez pas non plus à amasser des richesses dans ce monde. À quoi vous servira, après votre mort, d'avoir eu de beaux habits, beaucoup d'argent, de belles maisons? Occupez-vous, au lieu de cela, à amasser un grand trésor de bonnes actions. Ce trésor-là vous restera toujours; les voleurs ne pourront pas vous le prendre; la pluie, le tonnerre, ne pourront pas vous le gâter. Et quand après votre mort vous présenterez ce trésor à Dieu, il vous en récompensera en vous rendant heureux pour toujours.»

Premier dimanche de Carême

Jésus voulut montrer aux hommes par son exemple qu'il faut jeûner pour faire pénitence des fautes qu'on commet. Et quoique lui-même n'eût jamais commis aucune faute puisqu'il est Dieu et que Dieu ne peut pas pécher, il se retira dans un désert, ce qui veut dire un endroit où il n'y a pas d'hommes et où personne ne peut vivre tant la terre y est sèche, mauvaise et pleine de rochers ou de sable. Jésus resta quarante jours dans ce désert, sans boire ni manger. Au bout de ces quarante jours il eut faim, et le diable, qui avait bien envie de lui faire commettre un péché, se présenta devant lui et lui dit:

«Si vous êtes vraiment Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent du pain.»

Le démon espérait que Jésus voudrait montrer sa puissance et qu'il ferait un péché d'orgueil. Mais Jésus lui répondit:

«L'homme a besoin d'autre chose que de pain pour vivre; il faut encore qu'il écoute les ordres de Dieu et qu'il ne pèche pas.»

Le démon, voyant que ce moyen n'avait pas réussi, prit Jésus et le transporta sur le toit du Temple de Jérusalem qui était très-élevé, et il lui dit:

«Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas du Temple, car les anges vous prendront dans leurs bras et vous empêcheront de vous blesser.»

Jésus lui répondit: «On lit dans les livres saints: Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu.»

Alors le diable, qui vit que Jésus avait encore deviné sa méchante intention, prit un autre moyen et le transporta sur une très-haute montagne, de laquelle on voyait un grand nombre de royaumes. «Vous voyez bien tous ces royaumes, dit-il, eh bien, je vous les donnerai tous, si vous vous prosternez devant moi et si vous m'adorez.» Mais Jésus, indigné que le diable voulût se faire adorer comme Dieu, lui dit:

«Retire-toi, Satan, car Dieu a dit: Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous n'adorerez que lui seul.»

Alors le diable disparut et n'osa plus approcher de Jésus.

Jésus nous fait voir par-là comment nous devons chasser le démon quand il nous souffle quelque mauvaise pensée. Disons-lui comme Jésus: «Retire-toi, Satan, je veux être bon, obéir au bon Dieu et ne jamais t'écouter.»

Deuxième dimanche de Carême

Jésus prit un jour avec lui trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, et il alla avec eux sur une haute montagne, qui s'appelle le mont Thabor. Quand il fut tout en haut de la montagne, son visage devint tout à coup brillant comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. En même temps ses disciples virent, à côté de lui, deux vieillards qui étaient Moïse et Élie et qui causaient avec lui. Les disciples furent surpris et effrayés de cette merveille, mais en même temps ils éprouvaient un tel bonheur à regarder leur maître dans toute sa beauté, que Pierre s'approcha de Jésus et lui dit:

«Seigneur, nous sommes très-heureux ici. Restez toujours comme vous êtes pour que nous vous regardions toujours, et nous arrangerons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie.»

Pendant qu'il parlait, un nuage lumineux apparut et il en sortit une voix qui dit:

«C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes affections, écoutez-le.»

En entendant cette voix, les disciples furent saisis de frayeur et ils tombèrent le visage contre terre. Jésus, ayant pitié de leur terreur, s'approcha d'eux, leur toucha les mains et dit:

«Levez-vous, ne craignez rien.»

Ils ouvrirent les yeux et regardèrent craintivement Jésus, dont le visage et les habits étaient redevenus comme à l'ordinaire. Moïse et Élie avaient disparu et les disciples étaient encore plus étonnés de ne rien voir de ce qui les avait tant effrayés quelques instants auparavant. Ils suivirent pourtant Jésus sans rien dire; mais pendant qu'ils descendaient la montagne Jésus leur dit:

«Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que je sois mort et ressuscité.»

C'est une leçon de modestie et d'humilité que nous donne Jésus, en défendant à ses disciples de raconter une chose qui lui aurait fait tant d'honneur. Il a voulu nous montrer par son exemple qu'il faut être humble et fuir les honneurs, les éloges. Faisons comme lui et au lieu de nous vanter des biens que nous avons et du bien que nous faisons, cherchons à le cacher pour que Dieu seul le sache et nous en récompense.

Troisième dimanche de Carême

Un jour, on amena à Jésus un homme qui était muet, c'est-à-dire qui ne pouvait pas parler, et on pria Jésus de guérir cet homme. Jésus voyant que c'était un démon qui était entré dans le corps de cet homme et qui le rendait muet, commanda au démon de sortir. Le démon obéit tout de suite et sortit du corps de cet homme qui se mit aussitôt à parler comme ceux qui étaient avec lui. Tous les Juifs furent dans l'admiration; mais comme ils ne voulaient pas reconnaître que Jésus était Dieu, ils disaient:

«C'est par Belzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons.»

Jésus sachant leur pensée leur dit:

«Vous croyez que c'est par Belzébuth, prince des démons, que je chasse les démons. Comment Belzébuth pourrait-il m'aider à chasser ses propres sujets? Quand avez-vous vu un roi détruire lui-même son royaume? Vous-mêmes, quand vous chassez les démons par vos prières, par quel pouvoir les chassez-vous? N'est-ce pas par le secours de Dieu? Et puisque Dieu vous aide à chasser les démons, pourquoi ne les chasserais-je pas, moi qui suis son Fils? Le démon est comme un homme très-fort qui prend les armes pour garder sa maison contre l'ennemi. Si l'ennemi est plus puissant, il chassera l'homme fort avec tous ses serviteurs. C'est moi qui suis cet ennemi qui chasse le démon et ses serviteurs. Celui qui ne me croit pas est mon ennemi et celui qui ne profite pas des conseils que je donne, perd toutes les grâces que Dieu veut bien lui accorder et il sera plus mauvais qu'avant. Si, par exemple, un homme a dans sa maison un très-méchant esprit et qu'il parvienne à le chasser, il se dépêche de nettoyer sa maison et de la rendre propre et agréable. Mais il oublie de fermer sa maison, alors le méchant esprit va chercher sept autres esprits, encore plus méchants que lui, et il les fait tous entrer avec lui dans la maison de cet homme qui est beaucoup plus malheureux qu'auparavant. Prenez garde qu'il ne vous arrive la même chose. Après avoir eu le désir de devenir bon, de chasser le démon, si vous laissez rentrer dans votre coeur de mauvaises pensées, vous deviendrez beaucoup plus méchant qu'auparavant.»

Pendant que Jésus parlait ainsi, une femme qui l'écoutait s'écria:

«Heureuse est la mère d'un homme si sage, si bon!» Jésus répondit: «Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et qui en profitent!»

Tâchons d'être plus heureux et meilleurs que les Juifs qui écoutaient Jésus sans le comprendre. Croyons que Jésus est Dieu; croyons tout ce qu'il nous dit; suivons tous ses conseils; ne laissons pas entrer dans notre coeur les démons d'orgueil, de paresse, de désobéissance, de gourmandise, de jalousie, et nous serons heureux et aimés de Dieu et des hommes.

Quatrième dimanche de Carême

Jésus s'en allait un jour avec ses disciples de l'autre côté d'un grand lac qui s'appelait le lac de Tibériade; il était suivi d'une grande foule de peuple qui voulait le voir et l'entendre, parce qu'il faisait souvent des miracles et que toutes les fois qu'il s'arrêtait, il parlait très-bien. Jésus arriva avec toute cette foule sur une montagne. Là, il s'assit, car il était fatigué, et voyant cette grande quantité d'hommes, de femmes et d'enfants, il dit à ses disciples:

«Où pourrons-nous trouver à acheter du pain pour ces pauvres gens; ils sont tous fatigués et ils ont faim?»

Un des disciples qui s'appelait Philippe, répondit à Jésus:

«Seigneur, quand même nous aurions deux cents pains, il n'y aurait pas de quoi donner un petit morceau à chacun.»

Un autre disciple nommé André, dit:

«Seigneur, il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de monde?»

Jésus répondit: «C'est égal, faites-les tous asseoir.»

Les disciples les firent tous asseoir sur l'herbe, et quand tout le monde fut assis, on vit qu'il y avait environ cinq mille personnes. Alors Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et les ayant bénis, il se mit à distribuer le pain et les poissons à tous ceux qui étaient là. Chacun en eut autant qu'il en voulut, et quand tous eurent fini de manger, Jésus dit à ses disciples:

«Ramassez tous les morceaux qui restent.»

Et les disciples ramassèrent douze paniers pleins des restes de ces cinq pains et de ces deux poissons. Et tout le peuple voyant cela, se mit à dire. — Cet homme qui fait des miracles si étonnants, doit être le Fils de Dieu que nous attendons depuis si longtemps. Nommons-le notre roi et obéissons-lui.

Jésus savait ce que pensaient et ce que disaient ces gens-là, et comme il ne voulait pas être roi, il se cacha et s'en alla avec ses disciples sans que le peuple le vît partir.

Certainement que Jésus aurait pu être roi et avoir tous les royaumes de la terre, mais il a voulu nous donner l'exemple de la modération, c'est-à-dire nous montrer qu'il fallait nous contenter de peu de chose et ne pas désirer les richesses et les honneurs.

Dimanche de la Passion

Un jour, Jésus disait aux Juifs:

«Personne de vous ne pourra me convaincre d'avoir jamais fait un seul péché, ni d'avoir fait du mal à quelqu'un. Si je n'ai jamais fait de mal, je ne suis donc pas un menteur et je ne dis que la vérité. Alors, pourquoi ne me croyez-vous pas quand je vous dis que je suis le Fils de Dieu et que je viens vous sauver du démon? Ce qui fait que vous ne me croyez pas, c'est que vous n'êtes pas les enfants de Dieu, et que vous êtes des méchants.»

Les Juifs, qui étaient en colère de ce que leur disait Jésus, lui dirent:

«N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un méchant samaritain, et un possédé du démon?»

Jésus leur répondit:

«Je ne suis pas un possédé du démon, car j'honore mon père qui est Dieu. C'est vous qui êtes des méchants, parce que vous ne m'honorez pas, moi qui suis le Fils de Dieu. Ce n'est pas pour me glorifier que je dis cela. Je n'ai pas besoin de gloire. Mon Père me fera rendre justice plus tard. Mais je vous dis pour votre bien, que celui qui croit en mes paroles et qui les garde en son coeur, celui-là ne mourra jamais.»

Les Juifs de plus en plus en colère lui dirent:

«Nous voyons bien maintenant que vous êtes un fou, un possédé. Abraham est mort, tous les plus grands prophètes sont morts, et vous, vous prétendez empêcher de mourir ceux qui vous croiront. Est-ce que vous prétendez être plus grand qu'Abraham et les prophètes? Qui êtes-vous donc? Qui prétendez-vous être?»

Jésus leur répondit:

«Si je dis de moi-même ce que je suis, vous ne me croirez pas. Celui qui me glorifie, c'est mon Père qui est votre Dieu, mais vous ne le connaissez pas. Moi, je le connais; si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous. Abraham a désiré avec ardeur me voir; il m'a vu et il a été comblé de joie.»

Les Juifs se mirent à crier:

«Vous n'avez pas encore cinquante ans et vous prétendez avoir vu Abraham!»

Jésus leur répondit:

«En vérité, en vérité, je vous le dis, j'étais bien longtemps avant qu'Abraham fût né.»

Les Juifs entendant cela ramassèrent des pierres pour les lui jeter, mais Jésus disparut à leurs yeux et se transporta loin de là.

Jésus avait bien raison de dire au Juifs qu'ils étaient des méchants, car c'était par méchanceté qu'ils n'écoutaient pas Jésus et qu'ils faisaient semblant de ne pas croire qu'il était Dieu. S'ils avaient avoué qu'il fût réellement Dieu, ils auraient été obligés de lui obéir et de ne plus être menteurs, jaloux, colères, gourmands, paresseux, désobéissants, avares et orgueilleux, ce qui les aurait beaucoup gênés et ennuyés. Faisons le contraire de ce qu'ont fait les Juifs; croyons Jésus et soyons aussi bons que les Juifs étaient méchants.

Dimanche des Rameaux

Passion de N.-S. Jésus-Christ

Les Juifs avaient tous les ans une grande fête qu'on appelait la Pâque, ce qui signifie passage. C'était en souvenir de leur sortie d'Égypte et de leur passage *dans* la mer Rouge. Ce jour-là, chaque famille faisait un grand repas, et on y mangeait un agneau rôti qui s'appelait l'Agneau pascal, Jésus dit donc à ses disciples:

«Nous n'avons pas de maison pour faire la Pâque, mais allez dans la ville qui est près d'ici, entrez dans la première maison qui vous paraîtra bonne pour faire notre repas, et dites au maître:

«Le Seigneur Jésus nous envoie chez vous pour y préparer la Pâque; prêtez-lui votre maison et donnez-lui ce qu'il lui faut pour son repas.»

Quelques-uns des disciples partirent, et pendant leur absence Jésus resta dans la ville de Béthanie, chez un homme qu'on appelait Simon le lépreux. Pendant que Jésus était là, il vint une femme pour le voir; elle avait apporté un vase d'albâtre plein de parfums excellents, et quand elle vit Jésus, elle se mit à genoux devant lui, baisa ses pieds et lui versa sur la tête et sur les pieds tout son vase de parfums. Les disciples voyant cela, se disaient entre eux:

«Quelle folie fait cette femme de verser ces excellents parfums sur notre maître, comme s'il en avait besoin; elle aurait mieux fait de les vendre et d'en donner l'argent aux pauvres.»

Jésus qui les entendait, leur dit:

«Pourquoi faites-vous de la peine à cette pauvre femme, en lui reprochant d'avoir répandu ses parfums sur moi; elle l'a fait pour m'honorer, pour me témoigner son respect, et elle a très-bien fait; car, vous aurez toujours des pauvres parmi vous, et moi, vous ne m'aurez pas toujours. Je vous assure que tous ceux à qui on racontera ce qu'a fait cette femme, trouveront qu'elle a bien fait.»

Un des disciples appelé Judas Iscariote, qui était avare et orgueilleux, fut mécontent de voir que Jésus approuvait cette femme. Il aurait bien voulu avoir l'argent qu'avaient coûté les parfums, et tout en regrettant cet argent, il pensa qu'il pourrait s'en faire donner beaucoup par les Princes des Prêtres en les aidant à prendre Jésus pour le mettre en prison. Précisément les Princes des Prêtres étaient tous assemblés chez le Grand-Prêtre Caïphe, pour tâcher de trouver le moyen de faire périr Jésus, et ils disaient:

«Nous ne pouvons pas le saisir au milieu du peuple, parce que tout le monde l'aime et que le peuple se révolterait. Et nous ne savons pas malheureusement dans quel endroit et à quelle heure nous pourrions le trouver seul.»

Ils étaient donc fort embarrassés, lorsque le méchant Judas Iscariote entra et leur dit:

«Voulez-vous que je vous livre Jésus?

— Oui, nous le voulons, répondirent les Prêtres, parce que nous le détestons; il nous fait beaucoup de mal, en disant au peuple les mauvaises actions que nous faisons, et en donnant de bons conseils. Ce qui fait que le peuple l'écoute, l'aime, et nous, nous perdons notre pouvoir et on ne nous aime plus.

— Eh bien, dit Judas, si vous voulez me donner trente pièces d'argent, je vous aiderai à le prendre; je vous avertirai quand il sera seul; je vous indiquerai dans quel endroit il se trouve, et vous n'aurez qu'à me donner des soldats, je les mènerai vers lui.

— Mais, dirent les Prêtres, comment les soldats sauront-ils lequel est Jésus, car ils ne le connaissent pas et il a toujours quelques disciples avec lui; les soldats pourraient se tromper et arrêter un des disciples pendant que Jésus se sauverait?

— Celui que j'embrasserai, ce sera Jésus, dit Judas.»

Les Princes des Prêtres lui promirent alors les trente pièces d'argent et des soldats pour arrêter Jésus, et Judas les quitta pour aller rejoindre les disciples. Le même soir, Jésus alla avec tous ses disciples faire la Pâque dans la maison où on l'avait préparée pour eux. Et ils se mirent à table. Pendant qu'ils mangeaient, Jésus leur dit:

«L'un de vous me trahira ce soir. Je plains cet homme; il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né. Celui qui me trahira est celui qui met la main dans le plat avec moi.»

Judas qui prenait quelque chose dans le plat pendant que Jésus parlait, lui dit:

«Est-ce moi, mon Maître?

— Oui, répondit Jésus, c'est vous-même.»

Judas comprit ce que voulait dire Jésus, mais il ne répondit rien. Les autres disciples ne comprirent pas, mais ils n'osèrent pas questionner leur maître. À la fin du repas, Jésus prit du pain, le bénit, en rompit des morceaux et les donna à manger à ses disciples, en disant:

«*Prenez et mangez*, ceci est mon corps.»

Ensuite il prit du vin, le bénit, le versa dans un calice et en fit boire à tous ses disciples, en disant:

«Ceci est mon sang.» C'est ce même sang qui sera répandu pour vous tous, pour racheter vos péchés, pour que Dieu vous les pardonne. Je vous déclare maintenant que je ne boirai plus de vin avec vous.»

Jésus disait cela parce qu'il savait que les Juifs allaient le prendre et le faire mourir. Après avoir fini le repas de la Pâque, il s'en alla avec ses disciples sur une montagne qui était tout près de Jérusalem et qui s'appelait la Montagne des Oliviers; et Jésus leur dit:

«Il m'arrivera cette nuit des choses qui vous étonneront beaucoup et vous m'abandonnerez tous au milieu de mes ennemis, car Dieu a dit: Je frapperai le pasteur, et le troupeau s'enfuira. Mais vous me reverrez, car lorsqu'on m'aura fait mourir, je ressusciterai et j'irai en Galilée.»

Pierre lui dit:

«Seigneur, quand tous les autres vous abandonneraient, moi, je ne vous abandonnerai jamais.»

Jésus lui répondit:

«Je vous dis, Pierre, que cette nuit même, avant que le coq chante vous m'aurez renoncé trois fois.

— Jamais, Seigneur, jamais, répliqua Pierre, quand je devrais périr, je ne vous renoncerai pas.»

Tous les autres disciples dirent la même chose. Jésus ne répondit rien, mais il les emmena avec lui dans un endroit de la montagne qui s'appelait Gethsémani, et il leur dit:

«Restez ici, pendant que j'irai prier.»

Et il alla plus loin, n'emmenant avec lui que trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, fils de Zébédée. Et se sentant triste et abattu, il leur dit:

«Mon âme est triste à la mort; restez ici et veillez avec moi.»

Et s'éloignant un peu d'eux, il se mit à prier Dieu, son Père, de lui donner le courage de supporter le poids de tous les péchés des hommes et les souffrances qu'il allait endurer en expiation de tous ces péchés. Ayant prié longtemps, il se sentit faible et fatigué, et il alla rejoindre ses disciples qui dormaient profondément. Jésus les éveilla.

«Comment, leur dit-il, vous n'avez pu veiller une heure avec moi, pour me consoler, m'aider à supporter les tourments que mon coeur endure? À présent du moins priez avec moi.»

Et il les quitta encore pour prier. Il revint près d'eux une seconde fois et il les trouva de nouveau endormis. Alors, il s'en alla continuer à prier, et il disait en pleurant et en gémissant:

«Ô mon Père! si c'est possible, faites que ces souffrances s'éloignent de moi! Que du moins elles profitent ainsi que ma mort à tous les hommes, que je n'aie pas l'horrible pensée que les hommes continueront à vous offenser, et que ma mort ne les sauvera pas tous, ne les préservera pas tous du démon et de l'enfer. Ô mon Père! faites que ce calice s'éloigne de moi! Mais pourtant que votre volonté soit faite et non la mienne.»

Ensuite il tomba dans un tel état de douleur et de faiblesse, qu'il eut une sueur de sang et que Dieu lui envoya des anges pour le soutenir et le consoler. Quand il fut remis de son angoisse, il alla rejoindre ses disciples qui dormaient encore. Il les réveilla et leur dit:

«Dormez maintenant si vous ne m'aimez pas, car voici l'heure à laquelle je vais être livré aux Juifs. L'homme qui me trahit approche; le voici qui vient. Allons, levez-vous.»

À peine avait-il fini de parler que Judas parut, suivi d'une troupe d'hommes armés, et s'étant approché de Jésus il le baisa en disant:

«Je vous salue, mon Maître.»

Jésus lui répondit:

«Mon ami, qui cherchez-vous ici?»

Les soldats se mirent à crier:

«Jésus de Nazareth.

— C'est moi,» dit Jésus.

Au même moment, tous les soldats tombèrent à la renverse; mais au lieu d'être changés par ce miracle, ils se relevèrent et se précipitèrent sur Jésus pour lui lier les mains avec des cordes. Alors, Pierre se jeta sur un des hommes qui tenaient Jésus et qui s'appelait Malchus, et il lui coupa l'oreille avec son épée. Mais Jésus se retournant vers Pierre, lui dit:

«Remettez votre épée dans le fourreau. Croyez-vous que si je voulais, mon Père ne m'enverrait pas une multitude d'anges armés pour me délivrer? Mais je ne le veux pas, car il faut que je souffre et que je meure pour expier les crimes des hommes.»

Ensuite il toucha l'oreille de Malchus, qui fut guéri au même moment. Ce second miracle ne toucha pas davantage les méchants Juifs qui se mirent à l'emmener en l'injuriant. Alors les disciples s'enfuirent. Il n'y eut que Pierre qui le suivit de loin et qui vit qu'on le menait chez Caïphe, le Grand-Prêtre. Caïphe était entouré des Princes des Prêtres, et tous voulaient faire mourir Jésus, mais ils ne savaient comment le condamner à mort en se donnant l'air d'être justes, car ils ne pouvaient trouver personne qui voulût accuser Jésus d'une mauvaise action. Enfin un homme sortit de la foule et dit:

«J'ai entendu Jésus dire un jour qu'il détruirait notre temple et qu'il le rebâtirait en trois jours.

— Avez-vous réellement dit ce dont on vous accuse?» demanda Caïphe à Jésus.

Mais Jésus, qui savait qu'il était inutile de se défendre contre des gens qui voulaient le faire mourir, ne répondit rien à toutes les questions qu'on lui faisait. Enfin Caïphe lui dit avec colère: «Je vous commande au nom du Dieu vivant de me dire si vous êtes le Fils de Dieu, le Messie que nous attendons.

— Vous le dites, je le suis, répondit Jésus, et je vous dis qu'un jour vous me verrez dans le Ciel, assis à la droite de Dieu mon Père.»

Alors Caïphe, déchirant son habit, se mit à crier:

«Qu'avons-nous besoin de témoins de ses crimes? Il vient de blasphémer, de dire une chose horrible! Il faut qu'il meure pour expier son crime. Qu'en dites-vous?»

Et tous les Princes des Prêtres dirent:

«Il a mérité la mort; il faut qu'on le fasse mourir.»

Alors tous ceux qui étaient là se mirent à lui dire des injures, à lui donner des coups, des soufflets, à lui cracher au visage en lui disant avec moquerie:

«Puisque tu es Dieu, devine qui t'a frappé?»

Pendant ce temps, Pierre, qui avait suivi Jésus de loin et qui était entré dans la cour de Caïphe, tâchait de savoir ce qu'on avait décidé au sujet de Jésus. Une servante s'approchant, lui demanda s'il n'était pas un de ceux qui accompagnaient toujours Jésus. Pierre eut peur, et répondit:

«Je ne sais pas seulement ce que vous voulez dire, ni ce que c'est que Jésus.»

Un instant après, une autre servante le regardant attentivement, lui dit:

«Mais, certainement, vous êtes un des hommes qui suivaient Jésus; je vous reconnais.»

Pierre eut encore plus peur et jura qu'il ne connaissait pas ce Jésus, qu'il ne l'avait jamais vu. Une troisième fois, des hommes qui parlaient de cela, crurent le reconnaître pour un des disciples. Alors Pierre assura avec serment qu'il ne connaissait pas Jésus, et il se mit à jurer et à protester avec une telle assurance qu'on le crut. Dans ce même moment le coq chanta, et Jésus se tournant vers Pierre, celui-ci se rappela ce que lui avait dit son bon maître; il sortit de chez Caïphe, et pleura amèrement en demandant pardon à Dieu de sa faute. Il expia sa faiblesse par sa douleur et ses larmes, et, plus tard, par son courage en mourant pour Jésus.

Jésus passa toute la nuit dans le vestibule de Caïphe, insulté et battu par tous ceux qui entraient et sortaient; et quand il fit jour, les Princes des Prêtres résolurent d'envoyer Jésus à Ponce-Pilate qui était gouverneur de Jérusalem et qui seul avait droit de faire mourir les criminels. Judas, voyant Jésus condamné à mort et emmené chez Pilate, se repentit amèrement de ce qu'il avait fait, et entrant chez Caïphe, il dit aux Princes des Prêtres:

«Je viens vous dire que je suis un méchant. Je vous ai livré Jésus qui est innocent et je viens vous rendre vos trente pièces d'argent pour que vous rendiez la liberté à Jésus.»

Mais les Princes des Prêtres, qui ne voulaient pas laisser aller Jésus, répondirent:

«Cela ne nous regarde pas, c'est votre affaire; si vous avez livré un innocent, tant pis pour vous.»

Judas voyant cela, jeta les trente pièces d'argent par terre et pensant que Dieu ne lui pardonnerait jamais ce péché, il se pendit à un arbre et mourut. Les Princes des Prêtres ramassèrent les trente pièces d'argent et se dirent:

«Que ferons-nous de cet argent? Nous ne pouvons pas le dépenser pour le Temple, car c'est le prix du sang: achetons un morceau de terre pour enterrer les étrangers.»

En effet, ils achetèrent le champ d'un *potier*, c'est-à-dire d'un homme qui faisait des pots et des vases de terre, et ce champ s'appela Haceldama, ce qui veut dire champ du sang. Tout cela avait été prédit bien des années auparavant par des prophètes, et entre autres par le prophète Jérémie.

Pendant que Judas allait chez les Princes des Prêtres, les soldats menèrent Jésus chez Pilate, le gouverneur de Jérusalem. Pilate le fit entrer et lui dit:

«Ces gens vous reprochent beaucoup de choses; êtes-vous le roi des Juifs?»

Jésus répondit:

«Vous le dites, je le suis.»

Ceux qui l'avaient amené se mirent à l'accuser de différents crimes, mais Jésus ne répondait rien et Pilate lui dit:

«N'entendez-vous pas tout ce dont ces gens vous accusent? Pourquoi ne répondez-vous pas? Justifiez-vous.»

Mais Jésus continuait à ne pas répondre, ce qui étonna beaucoup Pilate, car il voyait bien que c'était

par envie que les Princes des Prêtres accusaient Jésus, et il désirait le justifier, le croyant innocent.

C'était l'usage à Jérusalem de faire grâce à un criminel tous les ans à la fête de Pâques, et Pilate désirait que Jésus profitât de cet usage; mais comme cela ne dépendait pas de lui seul et que c'était le peuple qui devait choisir entre plusieurs criminels, Pilate se présenta devant les Juifs et leur dit:

«Je vais délivrer un criminel; lequel voulez-vous que ce soit, Jésus ou Barrabas?»

Barrabas était un voleur et un assassin qui avait été condamné à mort. Tout le peuple se mit à crier:

«Barrabas, Barrabas, délivrez Barrabas!»

Pilate rentra fort embarrassé de ce qu'il avait à faire, et désirant toujours sauver Jésus. Pendant qu'il réfléchissait, sa femme lui fit dire de ne pas faire mourir Jésus, parce qu'elle avait appris en songe qu'il était innocent et bon, et que Dieu punirait tous ceux qui auraient aidé à le faire mourir. Pilate effrayé désira plus vivement encore sauver Jésus, et pour cela il le fit prendre et le fit fouetter jusqu'à ce qu'il fût tout couvert de sang. Alors il le prit par la main et le montra au peuple en disant:

«Voilà l'homme dont vous vouliez la mort! N'est-il pas assez puni s'il est coupable! Et maintenant je vais le délivrer pour la fête de Pâques.»

Mais tout le peuple se mit à crier:

«Crucifiez-le, crucifiez-le! nous voulons qu'il soit crucifié!»

Comme Pilate hésitait, le peuple se mit à murmurer, à crier, et Pilate, craignant une révolte, fit apporter de l'eau et se lava les mains devant tout le peuple en disant:

«Je me lave les mains du sang de ce juste. Puisque vous voulez le faire mourir, que son sang retombe sur vous et sur vos enfants.

— Oui, oui, crièrent tous les Juifs, que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! Crucifiez-le, crucifiez-le!»

Ils acceptaient par-là la punition que Dieu devait leur envoyer pour venger la mort de Jésus. Pilate leur dit encore:

«Mais quel mal a-t-il donc fait pour que vous soyez si acharnés contre lui? Vous aimez mieux faire grâce à un voleur, un assassin comme Barrabas, qu'à Jésus qui vous a toujours fait du bien!»

Mais le peuple criait encore plus fort:

«Crucifiez-le, crucifiez-le!»

Pilate voyant ce tumulte leur livra Jésus. Les soldats vinrent le prendre et, ayant rassemblé toute la ville, ils le menèrent dans un endroit qu'on appelait le Prétoire; là, ils lui enfoncèrent sur la tête une couronne d'épines; ils lui mirent sur les épaules un manteau écarlate comme on en mettait aux fous; ils lui firent tenir à la main un roseau, et ils se moquaient de lui en se mettant à genoux devant lui et en disant:

«Salut au roi des Juifs.»

Ensuite ils lui crachaient au visage et lui donnaient des coups sur la figure avec le roseau. Quand ils l'eurent frappé et insulté pendant quelques heures, ils lui arrachèrent son manteau de dessus ses épaules toutes sanglantes et lui remirent ses habits, puis ils l'emmenèrent sur une montagne qu'on appelait le Calvaire, où il devait être *crucifié*, c'est-à-dire attaché à une croix. Et ils l'obligèrent à porter lui-même sa croix qui était fort lourde; et comme Jésus tombait parce qu'il était épuisé par la souffrance, les Juifs le battaient pour le faire relever. Voyant enfin qu'il ne pouvait plus marcher avec cette croix, ils appelèrent un homme qui se nommait Simon le Cyrénéen, et le forcèrent à porter la croix avec Jésus. Quand ils furent arrivés au haut de la montagne du Calvaire, Jésus demanda à boire, car il avait une soif insupportable, n'ayant rien pris depuis la veille. Ils lui présentèrent, au lieu d'eau, du vinaigre avec du fiel de boeuf. Jésus ne put pas le boire, car le fiel est excessivement amer. Ensuite, ils couchèrent Jésus sur la croix et lui clouèrent les mains et les pieds; puis ils relevèrent la croix et la fixèrent pour qu'elle se tînt élevée et que tout le monde pût voir Jésus. Ils attachèrent au-dessus de sa tête un écriteau sur lequel

ils avaient écrit pour se moquer de lui: Celui-ci est le roi des Juifs. Ensuite ils partagèrent entre eux ses habits, puis ils s'assirent pour le garder et se moquer de lui. Ils disaient:

«Eh bien! toi qui détruis les temples de Dieu et qui les rebâtis en trois jours, pourquoi ne te sauves-tu pas? Si tu es le Fils de Dieu comme tu l'as dit tant de fois, pourquoi ton Père ne vient-il pas te secourir? Tu as fait tant de miracles! pourquoi n'en fais-tu pas un pour toi-même? Pourquoi ne descends-tu pas de la croix?»

On avait mis aux côtés de Jésus deux autres croix sur lesquelles on avait attaché des voleurs. Un de ces voleurs se moquait aussi de lui et lui disait des injures. Mais le voleur qui était à sa droite lui disait:

«Seigneur, je crois en vous; ayez pitié de moi et souvenez-vous de moi quand vous serez dans le Ciel.»

Et Jésus répondit:

«Je vous assure qu'aujourd'hui même vous serez avec moi dans le Paradis, car vos péchés vous sont pardonnés.»

La Mère de Jésus, qui avait suivi son Fils, accompagnée de plusieurs saintes femmes, se tenait au pied de la croix, et Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, la soutenait, car le chagrin lui ôtait ses forces. Jésus les voyant, dit à Marie sa Mère en parlant de Jean:

«Femme, voilà votre fils.»

Puis il dit à Jean:

«Voici votre mère.»

Il voulait par-là recommander à Jean de ne jamais quitter sa Mère et de la soigner comme s'il était son fils. Quelques instants après, Jésus s'écria:

«*Eli, Eli, lamma sabachtani!* Ce qui veut dire: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?»

Et le peuple se moqua de lui en disant:

«Le voilà à présent qui appelle Élie à son secours; voyons si Élie descendra du Ciel pour le secourir.»

Alors Jésus jeta un grand cri, inclina la tête, et mourut [42].

Aussitôt il se fit une grande obscurité; le tonnerre gronda; le rideau du Temple se déchira en deux; plusieurs morts ressuscitèrent. Alors ceux qui gardaient Jésus eurent peur et dirent en tremblant: «Cet homme était vraiment le Fils de Dieu.»

Le soir de ce même jour, un homme riche qui s'appelait Joseph d'Arimathie, et qui était un des disciples de Jésus, alla trouver Pilate et lui demanda la permission d'emporter le corps de Jésus. Pilate le lui ayant permis, Joseph alla avec ses gens détacher le corps de Jésus de dessus la croix. Il répandit des parfums sur son corps, l'enveloppa dans un beau linceul tout neuf, puis il le porta dans un magnifique sépulcre qu'il avait fait tailler dans un rocher. Il fit fermer l'entrée avec une lourde pierre pour que les Juifs ne pussent pas venir insulter le corps de Jésus, et puis il s'en alla. Marie-Madeleine et une autre femme qui s'appelait aussi Marie, restèrent près du sépulcre.

Le lendemain, les Princes des Prêtres allèrent chez Pilate et lui dirent:

«Seigneur, nous nous souvenons que ce menteur a dit, pendant qu'il vivait, qu'il ressusciterait au bout de trois jours. Ordonnez donc que des soldats gardent le sépulcre pendant trois jours, pour que ses disciples ne puissent pas venir enlever le corps et dire à tout le monde: Vous voyez bien que Jésus est ressuscité comme il l'avait dit, puisque son corps n'y est plus. Ce serait encore pis. Tout le peuple croirait qu'il est Dieu.»

Pilate leur répondit:

«Prenez des gardes; faites-le surveiller comme vous le voudrez.»

Les Princes des Prêtres prirent alors des gardes, les placèrent auprès du sépulcre, attachèrent fortement la pierre qui le fermait, leur recommandèrent de bien veiller et de ne laisser approcher personne, et puis ils s'en allèrent.

Jeudi Saint

Jésus savait bien qu'un de ses disciples, Judas Iscariote, l'avait trahi; celui-ci avait promis aux Princes des Prêtres de leur livrer Jésus pour trente pièces d'argent, qui devaient payer sa trahison. Jésus savait que c'était ce même soir que Judas le ferait saisir, mais il voulut faire avec ses disciples le repas de la Pâques et leur donner une dernière preuve d'affection, et un dernier exemple d'humilité. Quand le souper fut fini, Jésus se leva de table, prit un bassin plein d'eau et une serviette, puis il se mit à laver les pieds de ses disciples. Quand il fut arrivé à Pierre, Pierre retira ses pieds en disant:

«Me laver les pieds, à moi, Seigneur, vous qui êtes mon Seigneur et mon Maître!

— Laissez-moi faire, repartit Jésus, vous ne comprenez pas ce que je fais, mais plus tard vous le comprendrez.

— Non, Seigneur, répliqua Pierre, jamais je ne vous laisserai me laver les pieds.

— Si vous ne vous laissez pas laver par moi, dit Jésus, vous ferez mal et vous me mécontenterez.

— Ah! Seigneur, s'il en est ainsi, lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore la tête et les mains.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Jésus; ce que je fais est pour vous montrer que je lave les taches de vos corps, comme je lave par ma présence les taches de vos âmes. Je vous ai lavés tous, et pourtant vous n'êtes pas tous purs.»

Il disait cela à cause de Judas, qui avait taché son âme par la trahison. Quand il eut fini de laver les pieds de tous ses disciples, il leur dit: «Maintenant, je vais vous expliquer pourquoi j'ai fait cela. Vous m'appelez tous votre Seigneur et votre Maître, et vous avez raison. Et pourtant, moi, votre Seigneur et votre Maître, je vous ai lavé les pieds, à vous qui êtes mes serviteurs. C'est pour vous donner un exemple d'humilité et pour vous montrer qu'on ne doit jamais avoir honte de rendre des services à des gens qui sont moins que vous. Faites comme moi et soyez humbles pour m'imiter.»

Dimanche de Pâques

Le troisième jour après la mort de Jésus, trois saintes femmes, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques le disciple, et Salomé, allèrent au SEPULCRE où était enfermé le corps de Jésus. Elles avaient emporté avec elles des parfums pour l'embaumer. Pendant qu'elles marchaient, elles disaient:

«Le sépulcre est fermé avec une grosse pierre. Qui est-ce qui nous ôtera cette pierre, car elle est trop lourde pour que nous puissions l'ôter à nous trois?»

En arrivant au sépulcre, elles furent fort étonnées et même effrayées, de voir la pierre jetée de côté, le sépulcre ouvert, et un jeune homme tout vêtu de blanc assis à la porte du sépulcre. Il leur dit:

«Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été mis dans ce tombeau, mais il n'y est plus. Il est ressuscité cette nuit comme il l'avait annoncé. Allez dire cette nouvelle à Pierre et aux autres disciples; qu'ils aillent en Galilée, c'est là où ils le reverront.»

Marie-Madeleine, qui était entrée dans le sépulcre, vit en effet que les linceuls étaient dispersés et que Jésus n'y était plus, et elle reconnut que ce jeune homme était un ange. Les saintes femmes se mirent alors à courir pour annoncer aux disciples que Jésus était ressuscité.

Premier dimanche après Pâques

Jésus avait déjà apparu, après sa résurrection, à Marie-Madeleine, à Pierre, et à deux ou trois autres disciples, mais tous les autres ne l'avaient pas vu, et ils ne savaient pas positivement que Jésus fût redevenu vivant, car ils avaient peur des Juifs qui poursuivaient les disciples de Jésus, et ils se tenaient enfermés tous dans une maison. Le lendemain du jour où Jésus était ressuscité, les disciples étaient tous rassemblés le soir, les portes fermées, lorsque tout d'un coup, et sans que les portes eussent été ouvertes, Jésus se présenta au milieu d'eux, et dit:

«La paix soit avec vous.»

Puis il souffla sur eux, et dit:

«Recevez le Saint-Esprit. Maintenant, je vous donne le pouvoir de pardonner les péchés, de guérir les malades, et je vous envoie dans le monde comme mon Père m'a envoyé, pour faire connaître la vérité à tous les peuples.»

Il resta encore quelque temps avec les disciples, puis il disparut. Un des disciples, qui s'appelait Thomas Dydime, était absent, pendant que Jésus avait apparu aux autres; lorsqu'il rentra, ils lui dirent qu'ils avaient vu Jésus. Mais Thomas ne voulut pas les croire; il secouait la tête en disant:

«Si je ne mets les doigts dans les plaies de ses mains et de ses pieds, je ne croirai pas que ce soit Jésus notre Maître qui s'est présenté ici.»

Huit jours après, les disciples étaient de nouveau rassemblés et Thomas avec eux; la porte étant bien fermée comme l'autrefois, Jésus parut tout d'un coup, en disant:

«La paix soit avec vous.»

Et s'approchant de Thomas, il lui dit:

«Mettez votre doigt dans les trous de mes mains et de mes pieds; mettez votre main dans la plaie de mon côté, et croyez que je suis vraiment ressuscité.»

Alors Thomas, se jetant à genoux, s'écria:

«Mon Seigneur et mon Dieu!»

«Vous êtes bien heureux d'avoir cru en moi, lui répondit Jésus, mais vous n'avez cru que parce que vous avez vu par vos yeux. Heureux ceux qui ont plus de foi que vous et qui croiront sans avoir vu!»

Jésus apparut encore bien des fois à ses disciples et fit plusieurs miracles devant eux; tous ne sont pas écrits dans ce livre qu'on appelle Évangile, car ils sont trop nombreux, mais on a écrit ceux-ci pour bien prouver que Jésus est Dieu, et pour que tout le monde croie en lui.

Deuxième dimanche après Pâques

Jésus étant avec ses disciples, leur dit:

«Je suis comme un pasteur qui a un troupeau; c'est vous tous mes disciples qui êtes mes brebis. Moi, je suis le Bon Pasteur. Je dis *bon*, parce que j'aime mes brebis au point de donner ma vie pour les sauver. Si un loup vient attaquer ses brebis, que fait le pasteur? Il s'enfuit, et il laisse manger ses brebis par le loup. Mais le *Bon Pasteur* se jette entre ses brebis et le loup, et il les défend quand même le loup le mord et le déchire. Vous, vous êtes mes brebis; le démon c'est le loup qui vous attaque et qui vous mangerait sans moi; mais je suis là pour vous défendre, et vous voyez que j'ai donné ma vie pour empêcher qu'il ne vous emportât dans l'enfer comme il l'aurait voulu. J'ai encore bien d'autres brebis à rassembler; elles sont dans des pays voisins, et il faut que je me fasse connaître à elles pour qu'elles m'aiment et qu'elles se réunissent à mon troupeau. Ces autres brebis sont les hommes qui ne m'ont pas vu, qui n'ont pas encore entendu parler de moi, ceux qui ne sont pas encore nés. Et c'est vous, mes disciples, qui irez leur parler de moi et qui leur raconterez tout ce que j'ai fait et tout ce que j'ai dit, afin qu'ils croient en moi et qu'ils soient bons, justes, charitables, humbles, doux, patients comme je l'ai été.»

Troisième dimanche après Pâques

Jésus causant un autre jour avec ses disciples qui étaient heureux de le voir, leur dit:

«Vous me verrez encore un peu de temps, puis encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et puis encore un peu de temps, et vous me verrez de nouveau.»

Les disciples ne comprenaient pas ce qu'il voulait leur dire, et ils se demandaient entre eux:

«Que veut-il dire? Encore un peu de temps, vous ne me verrez plus, et un peu de temps après vous me reverrez? Nous ne comprenons pas ce que cela veut dire.»

Quoiqu'ils parlassent bas entre eux, Jésus devina leurs pensées et leur dit:

«Vous ne comprenez pas ce que je vous ai dit, et vous vous le demandez les uns aux autres. Voilà ce que cela veut dire: Maintenant que je suis ressuscité, je resterai avec vous sur la terre un peu de temps, puis je m'en retournerai vers mon Père qui est au ciel, et vous ne me verrez plus, mais quand vous mourrez, vous viendrez me rejoindre dans le Ciel, et vous me verrez toujours sans que personne puisse l'empêcher, et vous serez alors bien heureux.»

Quatrième dimanche après Pâques

Jésus dit un jour à ses disciples: «Je vous ai dit que j'allais m'en retourner vers celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais, et vous êtes tous accablés de tristesse, parce que je vous dis que je m'en vais. Mais je vous dis en vérité, qu'il est très-utile pour vous que je m'en aille, parce que si je reste sur la terre, l'Esprit-Saint qui enseigne tout et qui console de tout, ne viendra pas en vous; mais moi, aussitôt que je serai dans le Ciel, je vous l'enverrai, et alors vous deviendrez tout autres que vous n'êtes maintenant. Vous comprendrez tout, vous saurez tout, vous parlerez toutes les langues, vous ferez des miracles, vous parlerez si bien, quand vous parlerez de moi, que tous ceux qui vous entendront vous croiront et croiront que je suis le Fils de Dieu. Ainsi, consolez-vous et attendez avec patience le jour où vous me rejoindrez dans le Ciel.»

Cinquième dimanche après Pâques

Jésus dit un jour à ses disciples:

«Quand vous aurez quelque chose à demander à mon Père, demandez-le en mon nom. Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom, parce que vous ne saviez pas que j'étais vraiment le Fils de Dieu. Demandez et vous recevrez. Je vous ai toujours parlé en paraboles, parce qu'autrement vous ne m'auriez pas compris; mais maintenant, je ne vous parle plus en paraboles, et je vous dis: Demandez à Dieu mon Père en mon nom, et je n'aurai même pas besoin de le prier pour qu'il vous exauce, parce qu'il vous aime et qu'il vous accordera ce que vous lui demanderez. Il vous aime parce que vous m'avez aimé et parce que vous avez cru que j'étais son Fils et Dieu moi-même. Je n'ai plus besoin à présent de rester dans ce monde; c'est pourquoi je vais m'en aller dans le ciel, rejoindre mon Père.»

Les disciples dirent à Jésus:

«Maintenant, nous comprenons ce que vous dites et nous n'avons pas besoin de vous demander ce que vous avez voulu dire. Maintenant, nous voyons bien aussi que vous savez tout et que vous êtes bien réellement le Fils de Dieu.»

L’Ascension de Notre-Seigneur

Jésus apparut une dernière fois à ses disciples et leur reprocha de n’avoir pas cru tout de suite à sa résurrection:

«Ne vous avais-je pas annoncé que les Juifs me feraient mourir, et que trois jours après ma mort, je redeviendrais vivant? Pourtant il a fallu que je revinsse au milieu de vous pour que vous le croyiez. Quand les saintes Femmes vous ont dit qu’elles m’avaient vu, vous n’avez pas voulu le croire. À présent que vous croyez, allez parcourir le monde et parlez le plus que vous pourrez de moi et de tout ce que j’ai fait et dit; et tous ceux qui croiront que je suis Dieu et qui suivront mes conseils, feront des miracles comme vous en ferez vous-mêmes. Voici ce qu’ils feront: ils chasseront les démons; ils parleront toutes les langues sans les avoir apprises; ils avaleront les poisons les plus forts sans en être même malades; ils prendront dans leurs mains des serpents, des vipères, sans être piqués; ils seront dans le feu sans se brûler et dans l’eau sans se noyer; ils toucheront les malades, et les malades seront guéris.»

Après avoir dit ces paroles, Jésus s’enleva de dessus terre, et s’élevant tout doucement au ciel, il disparut aux yeux de ses disciples qui restèrent prosternés pendant quelque temps. Ensuite ils se relevèrent et ils décidèrent de se séparer au bout de quelques jours, pour aller dans différents pays annoncer la venue de Jésus-Christ, comme il le leur avait ordonné.

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

Jésus dit un jour à ses disciples:

«Quand le Saint-Esprit, qui est le grand consolateur, sera descendu sur vous, ce sera lui qui vous enseignera ce que vous devez dire et ce que vous devez faire. C'est moi qui vous l'enverrai; mais je vous avertis que ce que vous direz ne plaira pas aux méchants; et ces méchants vous feront le plus de mal qu'ils pourront; ils vous chasseront de leurs assemblées, ils vous mettront en prison, ils diront du mal de vous, ils chercheront même à vous faire mourir, et ils feront si bien croire que vous êtes des gens méchants et dangereux, que vous aurez des ennemis partout. Ceux qui vous feront du mal sont des méchants qui ne connaissent ni mon Père ni moi. Je vous dis toutes ces choses pour que vous vous rappeliez, quand elles vous arriveront, que je vous avais prévenus du danger que vous courrez, et que vous croyiez que je sais tout, parce que je suis Dieu.»

La Pentecôte.[43]

Dix jours après que Jésus eut quitté ses disciples pour remonter au ciel, les onze disciples étaient assemblés dans la salle où ils se tenaient habituellement. Tout d'un coup il se fit un grand bruit comme celui que fait un vent très-fort; le plafond s'ouvrit et ils virent une multitude de petites langues de feu qui descendaient du ciel; toutes ces langues de feu vinrent se placer sur la tête de chacun des disciples, et au même moment, ils sentirent tous que l'Esprit-Saint était en eux. Ils se sentirent une force, un courage, une sagesse qu'ils n'avaient pas avant, et ils se mirent à parler toutes les langues qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils n'avaient jamais apprises. La nouvelle de ce miracle se répandit dans Jérusalem, et tout le monde voulut les entendre, et quand les disciples parlaient, il y avait des gens de différents pays qui les écoutaient, et tous comprenaient parfaitement, comme si les disciples avaient parlé plusieurs langues à la fois; tous étaient dans l'étonnement et dans l'admiration, et ils se disaient entre eux:

«Comment se fait-il que nous comprenions tous, quoique nous ayons chacun une manière de parler différente? Nous les entendons parler à la fois hébreu, persan, arabe, phrygien, romain, égyptien, parthe; c'est un miracle de Dieu.»

Dimanche de la Sainte Trinité

Jésus dit à ses disciples:

«Allez maintenant par tout le monde, et baptisez tous ceux qui croiront en moi; vous les baptiserez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et vous leur apprendrez à croire toutes les choses que je vous ai enseignées, et à faire tout ce que je vous ai ordonné, et je serai toujours près de vous, pour vous aider et vous protéger; et je ne vous abandonnerai jamais.»

Fête du Saint-Sacrement

Jésus était un jour entouré d'une foule de Juifs, et il leur dit:

«Si vous voulez savoir quelle est la meilleure nourriture que vous puissiez prendre, je vous le dirai: C'est ma chair qui est la nourriture la plus excellente, et c'est mon sang qui est la meilleure de toutes les boissons. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, le fait parce qu'il m'aime, parce qu'il me connaît, et alors je demeure toujours avec lui et je le préserve de tout mal. Ma chair n'est pas une nourriture comme était la manne que vos pères mangeaient dans le désert. La manne nourrissait leur corps et ne les empêchait pas de mourir. Ma chair nourrira les âmes et les empêchera de mourir, c'est-à-dire leur fera aimer tout ce qui est bien et détester tout ce qui est mal. Et c'est alors que vous vivrez en pensant toujours à me plaire, et que je vivrai toujours en vous aimant, de même que mon Père et moi nous vivons l'un dans l'autre pour nous plaire et nous aimer.»

Dimanche dans l'Octave du Saint-Sacrement

Jésus étant un jour dans la maison d'un des principaux Pharisiens (on appelait Pharisiens des hommes savants, riches et très-orgueilleux), il raconta une parabole, c'est-à-dire une histoire utile et morale:

«Un homme riche voulut donner un grand souper auquel il invita plusieurs personnes. L'heure du souper étant arrivée, il envoya son domestique dire à tous les invités qu'ils pouvaient venir, que tout était prêt. Mais tous se mirent à s'excuser de ne pouvoir aller à ce souper; le premier dit:

— Je suis bien fâché de ne pouvoir y aller, mais je viens d'acheter une terre; il faut absolument que je parte tout de suite pour la voir.

Un autre dit:

— Je suis désolé de ne pouvoir me rendre à cette invitation, mais je suis en train d'acheter cinq paires de boeufs pour labourer mes champs, et je suis obligé de les essayer à l'instant.

Un autre dit:

— Je suis bien contrarié de ne pouvoir aller à ce souper, mais je viens de me marier; il m'est impossible de laisser ma femme.

Tous les autres donnèrent aussi des excuses, de sorte qu'il n'y avait plus personne pour manger le souper. Le domestique revint à la maison et raconta à son maître les raisons pour lesquelles les invités refusaient de venir. Alors le maître se mit en colère et dit à son domestique:

— Puisque ces ingrats ne veulent pas venir manger le souper que je leur avais préparé, allez dans les rues et sur les places, et invitez de ma part tous les pauvres, les aveugles, les boiteux, les estropiés, à venir souper avec moi.

Le domestique partit et ramena avec lui tous les pauvres, les aveugles, les boiteux, les estropiés qu'il rencontra, et il les plaça à la table. Puis il revint trouver son maître et lui dit:

— Maître, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné, j'ai ramené tous ceux que j'ai rencontrés, mais il reste encore des places vides.

Le maître répondit:

— Allez dans les chemins, dans les petites rues, et forcez tous les gens que vous rencontrerez à entrer chez moi. Jusqu'à ce que toutes les places soient remplies; je ne veux pas qu'il en reste une seule pour les ingrats amis que j'avais invités d'abord et qui m'ont si grossièrement refusé.»

Les disciples de Jésus comprirent qu'en parlant des ingrats, il voulait parler des Juifs que le bon Dieu avait toujours protégés, qu'il avait choisis pour être son peuple, ses invités, et qui ne voulurent pas obéir à la voix de Jésus, Fils de Dieu, quand il vint sur la terre, les inviter à se rendre dignes d'entrer avec lui dans le ciel. Il fallait pour cela devenir bons de mauvais qu'ils étaient, et il fallait abandonner leurs plaisirs pour suivre Jésus. À défaut des Juifs, Jésus fit entrer dans le Ciel des Païens qui étaient des aveugles, privés de la lumière de Dieu, des boiteux qui marchaient de travers dans le chemin des bonnes actions qu'ils ignoraient, des pauvres qui ne possédaient pas la protection spéciale que Dieu avait accordée aux Juifs. Les Pharisiens ne comprirent pas cette parabole parce qu'ils étaient orgueilleux et méchants, et qu'ils ne voulaient rien comprendre.

Troisième dimanche après la Pentecôte

Les publicains étaient des gens qui allaient tous les mois dans toutes les maisons faire payer l'argent qu'on devait donner à l'empereur romain; on ne les aimait pas à cause de cela. Un jour, les publicains et les gens de mauvaise vie, c'est-à-dire des voleurs, des ivrognes, des paresseux, étaient rassemblés autour de Jésus qui leur donnait de bons conseils et qui leur montrait combien ils étaient coupables de vivre comme ils vivaient. Les pharisiens et les prêtres juifs, qu'on appelait docteurs de la loi, murmuraient entre eux et disaient:

«Comment! Cet homme, ce Jésus, cause avec d'aussi mauvais sujets, et il mange même avec eux!»

Jésus, qui voyait ce que pensaient ces pharisiens, leur dit cette parabole:

«Quel est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis, en laisse perdre une sans la chercher? N'irez-vous pas courir de tous les côtés jusqu'à ce que vous la retrouviez? Ne laisserez-vous pas les autres brebis sous la garde de quelqu'un, pour courir après la brebis perdue et pour l'empêcher d'être mangée par un loup ou par un lion? Et lorsque le berger a retrouvé sa brebis perdue, il est bien content, il la met sur ses épaules, de crainte qu'elle ne se fatigue, et il la rapporte à la bergerie; puis il appelle ses amis et leur dit: Réjouissez-vous, mes amis, j'ai retrouvé ma brebis que je croyais perdue. Et tous les amis se réjouissent avec lui. Et moi je vous dis que lorsqu'un homme mauvais, perdu pour le Ciel, redevient bon et retrouve le chemin du Ciel, il y a de grandes réjouissances parmi les anges. Ou bien encore, quand une femme qui a vingt pièces d'or, en perd une, elle la cherche dans toute sa maison, elle balaye partout, elle retourne tout, jusqu'à ce qu'elle la retrouve; alors elle appelle ses amies et ses voisines qui l'avaient aidée à chercher sa pièce, et elle leur dit: Mes amies, réjouissez-vous avec moi, voici ma pièce d'or que j'avais perdue et que j'ai retrouvée; et les amies se réjouissent avec elle. De même, quand un pécheur retrouve son innocence par le repentir, les anges se réjouissent dans le Ciel.»

Et les méchants pharisiens n'osèrent plus rien dire, car ils virent bien que Jésus causait avec les gens de mauvaise vie, non parce qu'il approuvait leurs vices, mais parce qu'il voulait les rendre bons et leur donner le regret de tout le mal qu'ils avaient fait.

Quatrième dimanche après la Pentecôte

Un jour, Jésus était au bord d'un lac qu'on appelait Génésareth; il y avait autour de lui, pour l'entendre parler, une telle foule, qu'il en était étouffé, écrasé. Il vit près de lui deux barques ou bateaux; les pêcheurs auxquels elles appartenaient, avaient pêché toute la nuit dans le lac, sans avoir pu prendre un seul poisson; ils étaient revenus, ils avaient tiré à terre leurs filets pleins de boue, et ils les nettoyaient et les lavaient. Jésus entra dans une de ces barques qui appartenait à Simon Pierre, et il pria Simon Pierre d'éloigner un peu sa barque, afin qu'il pût parler à tous ces pauvres gens sans être étouffé par eux. Simon était très-bon, il obéit immédiatement à Jésus, qui s'assit dans la barque et parla longtemps au peuple. Quand il eût fini, il dit à Simon:

«Avancez dans le lac, où l'eau est profonde, et jetez vos filets pour pêcher.»

Simon lui répondit:

«Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans pouvoir attraper un seul poisson; pourtant, comme c'est vous qui le commandez, je vais vous obéir.»

Et il jeta une fois de plus ses filets dans le lac. Aussitôt, les filets se trouvèrent si pleins de poissons, que Simon Pierre ne pouvait plus les tirer et qu'il fut obligé d'appeler ses camarades pour venir l'aider. Ils tirèrent le filet et y trouvèrent une si grande quantité de poissons, que les deux barques furent remplies jusqu'au bord. Simon Pierre, voyant tous ces poissons si promptement et si miraculeusement pris au même endroit où il n'avait pu en prendre un seul pendant plusieurs heures, regarda Jésus et comprit que Jésus n'était pas un homme, mais le bon Dieu lui-même. Il se jeta à ses pieds et lui dit:

«Seigneur, retirez-vous, car je ne suis pas digne de me trouver près de vous, moi qui ne suis qu'un pauvre pêcheur.»

Ses compagnons, Jacques et Jean, fils d'un homme qui s'appelait Zébédée, étaient aussi étonnés et tremblants que Simon Pierre. Jésus les regarda avec bonté et leur dit:

«Ne craignez rien; vous allez venir avec moi, vous serez mes disciples, et au lieu de prendre des poissons, vous prendrez des hommes; vous leur donnerez de bons conseils comme je le fais, et vous les retirerez de leur ignorance et de leur mauvaise vie où ils sont comme dans de l'eau trouble, de même que les poissons au fond du lac.»

Simon Pierre, Jacques et Jean laissèrent aussitôt leurs barques et leurs filets, et suivirent Jésus, qu'ils ne quittèrent plus.

Cinquième dimanche après la Pentecôte

Jésus causait souvent avec ses disciples. Un jour, il leur dit:

«Mes chers amis, si vous n'êtes pas meilleurs que les pharisiens et les docteurs de la loi, vous n'entrerez jamais dans le Ciel. Les Pharisiens vous ont dit: Ne tuez pas d'autres hommes, parce que si vous tuez, vous méritez qu'on vous tue aussi. Et moi je vous dis: Non-seulement vous ne devez pas tuer les hommes qui tous doivent être vos amis, vos frères, mais vous ne devez même pas vous mettre en colère contre eux; si vous vous mettez en colère, Dieu vous punira sévèrement. Vous ne devez même pas leur dire des injures comme raca, ce qui veut dire: vous êtes un fou; car vous en seriez punis par le feu de l'enfer. Ayez bien soin, quand vous irez prier dans une église ou dans votre chambre, de n'avoir dans le coeur aucune colère; et si vous vous souvenez, pendant votre prière, que vous avez fâché quelqu'un, que vous avez fait du mal à quelqu'un, allez bien vite vous réconcilier avec votre ami, allez demander pardon à ceux que vous avez fâchés. Ensuite, vous viendrez prier et offrir à Dieu votre coeur.»

Sixième dimanche après la Pentecôte

Jésus allait toujours d'une ville à l'autre pour donner à tous de bons conseils et pour leur apprendre à être bons et à plaire à Dieu son Père. Un jour, il était suivi d'une grande foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui s'étaient éloignés des villes et des villages pour le suivre, et qui n'avaient rien à manger. Jésus appela ses disciples, et leur dit:

«J'ai pitié de ces pauvres gens qui me suivent partout depuis trois jours et qui n'ont rien à manger. Si je les renvoie chez eux sans manger, ils tomberont de faiblesse en chemin, car il y en a qui sont venus de très-loin; et c'est pour entendre et connaître la vérité qu'ils m'ont suivi.»

Ses disciples lui répondirent:

«Comment pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour les rassasier?»

Jésus leur demanda:

«Combien avez-vous de pains?

— Seigneur, nous en avons sept,» lui répondirent-ils.

Alors Jésus commanda à tout le monde de s'asseoir par terre; ils s'assirent par groupes de cent personnes, car ils étaient près de quatre mille. Jésus prit les pains, rendit grâce à Dieu son Père, rompit les pains et donna les morceaux à ses disciples pour les distribuer à tout le monde. Les disciples en donnèrent à chaque personne tant qu'elle en voulut. Il y avait aussi quelques petits poissons: Jésus les bénit comme il avait fait pour le pain, et commanda à ses disciples de les distribuer. Tous en mangèrent jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus faim; Jésus leur dit de ramasser dans des corbeilles les morceaux qui étaient restés, pour les manger en route, en retournant chez eux. Ils emportèrent sept corbeilles pleines de morceaux de pain et de poissons qui étaient restés; après quoi Jésus les congédia, et ils retournèrent chez eux, où ils racontèrent comment Jésus avait augmenté le nombre des pains et des poissons, de manière à nourrir quatre mille personnes avec sept pains et cinq ou six petits poissons. Ce miracle s'appelle la multiplication des pains. Un Dieu seul pouvait le faire; aussi beaucoup de personnes crurent en Jésus et l'adorèrent comme le vrai Dieu, Fils de Dieu le Père.

Septième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples:

«Prenez garde aux faux prophètes, c'est-à-dire aux gens qui prétendent savoir la vérité, qui font semblant d'être bons, et qui, pour vous tromper, viennent à vous d'un air doux et aimable. Ils sont comme le loup qui, pour dévorer les moutons, se couvre d'une peau de brebis et vient au milieu du troupeau sans qu'on sache que c'est un loup; quand le berger et les moutons sont endormis, il égorge les moutons et les dévore. Vous reconnaîtrez ces méchants à leurs actions. Une épine ne peut pas donner de bon raisin; une ronce ne peut pas donner de bonnes figues, de même un méchant homme ne peut pas faire de bonnes actions. Un bon arbre ne peut pas donner de mauvais fruits; un mauvais arbre pourri ne peut pas donner de bons fruits. Et quand un arbre est vieux, mauvais, pourri, qu'il ne donne pas de bons fruits, on le coupe et on le jette dans le feu. Les méchants hommes seront aussi arrachés de ce monde et jetés dans le feu de l'enfer. Tous ceux qui me prient sans penser à ce qu'ils font et qui disent: Seigneur! Seigneur! sans devenir meilleurs, n'entreront pas dans le Paradis, qui est mon royaume dans le Ciel. Ceux qui y entreront pour y être toujours, toujours heureux, sont ceux qui feront la volonté de Dieu mon Père qui est dans le Ciel, qui seront charitables, doux, patients, humbles et bons.»

Huitième dimanche après la Pentecôte

Jésus dit un jour à ses disciples:

«Un homme riche avait un intendant qui fut accusé de voler l'argent de son maître. Le maître l'ayant appris, chercha à connaître la vérité; après avoir parlé à plusieurs personnes et après avoir fait lui-même ses comptes, il vit que son intendant le volait. Alors, il le fit venir et lui dit:

— J'ai entendu dire que vous me voliez, j'ai examiné, et j'ai vu que vous étiez réellement un voleur; je ne veux plus que vous dirigiez ma maison, je ne veux plus que vous restiez chez moi; apprêtez vos comptes pour que je vous paye ce que je vous dois, et que je vous renvoie.

L'intendant ne répondit pas, car il ne pouvait rien dire pour se justifier, mais il se dit en lui-même:

— Que vais-je devenir, maintenant que mon maître me renvoie? Je ne sais pas travailler à la terre, et j'ai honte de mendier; si on me rencontre demandant la charité, on se moquera de moi. Je sais bien ce que je ferai, je vais m'arranger de manière à me faire des amis qui me recevront chez eux par reconnaissance.

Alors il rassembla toutes les personnes qui avaient acheté différentes choses à son maître et qui ne l'avaient pas encore payé. Il dit au premier:

— Combien devez-vous à mon maître?

— Hélas! dit l'homme, je dois cent barils d'huile que je n'ai pas payés.

L'intendant lui dit:

— Reprenez le papier que vous avez signé et dans lequel vous avez écrit que vous deviez cent barils d'huile; asseyez-vous et écrivez vite un autre papier où vous mettrez que vous n'en devez plus que cinquante.

Puis il dit à un autre:

— Et vous, combien devez-vous à mon maître?

— Je dois cent sacs de blé.

— Reprenez votre papier, et écrivez-en un autre où vous ne mettrez que quatre-vingts sacs de blé. Et il fit de même pour tous les gens qui devaient à son maître. Et lorsque celui-ci eut appris ce qu'avait fait son serviteur, il admira son habileté, tout en blâmant son infidélité.»

On serait parfait si on mettait autant de soin et d'habileté à faire le bien, qu'on en met à gagner de l'argent et à contenter ses caprices. L'argent que l'on emploie si souvent à des choses mauvaises, employons-le, nous autres chrétiens, à nous préparer dans le Ciel des amis qui demanderont au bon Dieu grâce pour nos péchés. Ces amis, ce seront les pauvres, entre les mains desquels nous déposerons nos aumônes.

Neuvième dimanche après la Pentecôte

Jésus vint un jour près de la ville de Jérusalem; il la regarda quelque temps, et sachant les malheurs qui arriveraient plus tard à ses habitants, il pleura de pitié pour eux et dit:

«Ah! Jérusalem, Jérusalem, si tu pouvais comprendre la vérité; il serait encore temps à présent! tu ne commettrais plus de crimes, tu aurais la paix et tu éviterais les punitions que Dieu mon Père t'enverra. Mais tu ne veux rien voir, ni rien comprendre maintenant. Aussi, il viendra un temps, malheureusement pour toi, où une foule d'ennemis viendront t'entourer; ils feront des fossés autour de tes murs pour t'enfermer et pour tuer tous tes habitants; ils tueront les hommes, les femmes et les enfants, et ils détruiront tes maisons et tes murs, pour te punir de n'avoir pas voulu me reconnaître, moi ton Dieu, qui ai daigné te visiter.»

Après avoir dit cela, il entra dans le temple de Jérusalem; il y trouva des marchands qui vendaient des pigeons, des oiseaux et toutes sortes de marchandises. Alors il prit une corde et se mit à chasser tous ces marchands en leur disant:

«Est-ce ainsi que vous traitez la maison de Dieu mon Père? Ce temple a été construit pour y prier, et vous en faites une caverne de voleurs.»

Et quand il les eut tous chassés, il se mit à parler aux gens qui étaient entrés et à leur dire ce qu'ils devaient faire pour être bons et pour aller au Ciel après leur mort. Et il venait tous les jours dans le temple pour leur apprendre à prier et à bien vivre.

Dixième dimanche après la Pentecôte

Un jour Jésus raconta à ses disciples une parabole, c'est-à-dire une histoire, pour leur faire voir qu'il ne fallait pas être orgueilleux et se croire meilleur que les autres:

«Deux hommes entrèrent un jour dans le temple pour prier; l'un était un pharisien, c'est-à-dire un savant; l'autre était un publicain, c'est-à-dire un fermier qui recueillait l'argent qu'on devait à l'empereur romain. Le pharisien entra d'un air fier; il ne se mit pas à genoux pour prier, mais restant debout, il pria ainsi:

— Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir fait comme je suis et meilleur que les autres hommes qui sont des voleurs, des sots, des injustes, des méchants. Je vous remercie de ne m'avoir pas fait comme ce publicain qui est là derrière moi. Je jeûne deux fois par semaine; je donne le dixième de mon argent aux pauvres: je ne peux pas être meilleur que je ne suis.

Le Publicain, au contraire, était entré d'un air humble; il n'avait pas osé avancer jusqu'au milieu du temple, il n'osait pas lever les yeux au ciel; mais il restait à genoux, frappant sa poitrine et disant du fond de son coeur:

— Mon Dieu, ayez pitié de moi, parce que je suis un pécheur, un pauvre misérable pécheur. Mon Dieu, pardonnez-moi.»

«Je vous déclare, dit Jésus, que lorsqu'ils s'en retournèrent tous les deux, Dieu avait pardonné au Publicain tous ses péchés et l'avait béni, tandis que le Pharisien resta avec tous ses péchés et maudit de Dieu à cause de son orgueil. C'est ainsi que tous ceux qui veulent s'élever au-dessus des autres seront abaissés, et ceux qui sont humbles et s'abaissent seront élevés.»

Onzième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus quitta les environs de deux villes qui s'appelaient Tyr et Sidon, et il vint près de la mer dans le pays de Galilée. En passant au milieu du pays de la Décapole, quelques personnes vinrent lui présenter un homme qui était sourd et muet depuis sa naissance; il n'avait jamais pu entendre ni parler. Ces gens suppliaient Jésus de guérir ce malheureux. Alors Jésus le tirant hors de la foule dont il était entouré, lui mit les doigts dans les oreilles et de sa salive sur la langue. Puis, levant les yeux au ciel, il jeta un soupir de pitié et dit:

«Ephphetha,» ce qui veut dire: «*Ouvre-toi*.»

Au même instant, le sourd-muet entendit tout ce qu'on disait et se mit à parler très-distinctement. Jésus, voulant donner à ceux qui l'entouraient une leçon d'humilité, leur défendit de parler de cette guérison miraculeuse; mais eux, entraînés par la reconnaissance et par l'admiration, la racontaient à tous ceux qu'ils rencontraient et disaient:

«Jésus est véritablement Dieu, car il a fait entendre les sourds et parler les muets.»

Douzième dimanche après la Pentecôte

Jésus dit un jour à ses disciples:

«Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez! Beaucoup de prophètes qui savaient que je devais venir sur la terre, et qui m'attendaient, ont souhaité vivre jusqu'à ce que je vienne, et ont désiré entendre ce que je vous dis. Mais ils sont morts avant, et ils ne m'ont ni vu ni entendu.»

Il disait cela devant des Pharisiens ou savants. Un de ces Pharisiens, qui voulait voir comment il répondrait à des questions difficiles, et qui espérait l'embarrasser, se leva et lui dit:

«Maître, que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle, c'est-à-dire pour aller dans le Ciel près de Dieu?»

Jésus lui répondit:

«Que vous ordonne votre loi, la loi de Dieu? Qu'est-ce que vous y lisez?»

Le Pharisien répliqua:

«Il est écrit dans le livre de la loi: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre coeur, de toute votre âme, de toutes vos forces, de tout votre esprit, et vous aimerez le prochain, c'est-à-dire les autres hommes, comme vous-même.»

Jésus lui dit:

«Vous avez fort bien répondu; faites cela et vous aurez la vie éternelle.»

Mais ce Pharisien, qui voulait faire croire qu'il désirait beaucoup être bon et faire le bien, demanda encore à Jésus:

«Et qui est mon prochain? Qui dois-je regarder comme mon prochain?»

Jésus lui répondit par cette parabole ou histoire:

«Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, rencontra des voleurs qui lui prirent tout ce qu'il avait, son argent et même ses habits, qui lui donnèrent des coups de couteau et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Peu de temps après, un prêtre juif descendit par le même chemin. Il vit le pauvre homme couvert de plaies, mais il était pressé d'arriver, et il continua à marcher. Peu de temps après, un *lévite*, c'est-à-dire un gardien du temple, passa aussi près de cet homme mourant, le vit, mais n'osa pas s'arrêter, de peur de rencontrer aussi les voleurs, et il passa comme le prêtre juif. Un Samaritain, qui voyageait et qui était, comme tous les Samaritains, ennemi des Juifs, passa près de cet homme; l'ayant vu, il fut touché de compassion; il s'approcha de lui, il examina ses blessures, les lava avec de l'eau, y versa un sirop d'huile et de vin, banda ses plaies avec du linge qu'il déchira de ses propres vêtements, et l'ayant mis sur son cheval, il marcha à ses côtés, tenant le cheval par la bride, et soignant cet homme pour qu'il ne tombât pas; il le conduisit ainsi jusqu'à une auberge qui était sur la route. Il lui loua une chambre, et passa la nuit près de lui à le soigner. Le lendemain matin, il appela l'aubergiste, lui donna deux pièces d'argent et lui dit:

— Ayez bien soin de cet homme; tout ce que vous dépenserez pour lui, je vous le payerai à mon retour.»

«Eh bien, dit Jésus au Pharisien, lequel des trois hommes, qui ont passé près du pauvre blessé, vous semble avoir été son prochain?»

Le Pharisien lui répondit:

«C'est celui qui a été charitable envers lui.»

«Allez, lui dit Jésus, et faites de même.»
Et le Pharisien s'en alla fort confus que Jésus lui eût si bien répondu.

Treizième dimanche après la Pentecôte

Jésus allait un jour à Jérusalem en passant par un pays qu'on appelait Samarie et un autre qu'on appelait la Galilée. Il entra dans un village pour se reposer, et il y rencontra dix lépreux. Les lépreux étaient des gens attaqués d'une affreuse maladie qu'on appelle la lèpre et qui ronge la peau et la chair jusqu'à ce que toutes les chairs soient tombées en lambeaux. Cette maladie se gagne rien qu'en touchant un vêtement porté par un lépreux, ou même un objet quelconque touché par lui; aussi était-il sévèrement défendu à ces malheureux de demeurer dans les villes ou des villages, ni de toucher personne. Les dix lépreux que rencontra Jésus se tenaient loin de lui et loin du chemin où tout le monde passait; ils savaient que Jésus devait passer par là, et quand ils le virent, ils s'écrièrent:

«Jésus, notre maître, ayez pitié de nous.» Lorsque Jésus les vit et les entendit, il leur dit:

«Allez-vous montrer aux prêtres.»

Il disait cela, parce que c'étaient les prêtres qui devaient examiner si un lépreux était vraiment guéri et s'il pouvait revenir vivre avec les hommes. Les dix lépreux, quoiqu'ils ne fussent pas encore guéris, obéirent tout de même à Jésus; ils se disaient:

«Puisque Jésus nous a ordonné de nous montrer aux prêtres, nous devons lui obéir, quoique nous ne soyons pas guéris.»

Leur obéissance fut récompensée, car tout en marchant pour aller chez les prêtres, ils furent guéris. Un d'eux en éprouva tant de joie et de reconnaissance, qu'il revint vers Jésus, chantant à haute voix des cantiques en son honneur; quand il le vit, il se jeta à ses pieds, le front touchant à la terre, et il lui rendit grâce de sa guérison. Cet homme-là était Samaritain. Jésus dit à ceux qui l'entouraient:

«Les dix lépreux n'ont-ils pas été tous guéris? Où sont les neuf autres? Ce Samaritain est seul revenu me remercier et chanter la gloire de Dieu mon Père et la mienne.»

Alors Jésus dit au Samaritain avec bonté:

«Levez-vous et allez sans crainte; votre foi vous a sauvé; je n'avais guéri que votre corps; maintenant je guéris votre âme en vous pardonnant tous vos péchés.»

Et le lépreux se releva en adorant et en bénissant Jésus.

Quatorze dimanche après la Pentecôte

Un jour, Jésus dit à ses disciples:

«Personne ne peut servir deux maîtres à la fois; car l'un lui ordonnera ce que l'autre lui aura défendu; l'un sera bon, l'autre sera mauvais. Alors le serviteur aimera l'un et haïra l'autre. Il en est de même pour Dieu et le démon. Dieu vous défend les mauvaises actions que le démon vous conseille de commettre; si vous écoutez le démon, vous désobéissez à Dieu. C'est pourquoi je vous dis: Ne vous tourmentez pas pour votre boire et votre manger; ne vous inquiétez pas de vos habits. Dieu saura bien vous envoyer ce qui vous est nécessaire; Dieu vous a donné la vie, qui est bien plus que la nourriture. Il vous a donné votre corps, qui est bien plus que l'habit qui vous couvre. Voyez les oiseaux du Ciel: ils ne bêchent pas la terre, ils ne sèment pas de blé, ils ne bâtissent pas de greniers, ils ne font pas de provisions; mais Dieu, notre Père céleste, les nourrit; ils trouvent partout des graines et des fruits que Dieu fait pousser et mûrir. Et n'êtes-vous pas bien plus excellents que des oiseaux? Ayez donc confiance en Dieu qui ne vous abandonnera pas. Par vous-même vous n'avez aucun pouvoir; lequel de vous peut se faire grandir seulement d'une coudée? Vous aurez beau vouloir être plus grands, vous resterez de la taille que Dieu vous a donnée. Pourquoi aussi vous inquiétez-vous des habits que vous porterez? Voyez comment poussent les lis; ils ne travaillent pas, ils ne filent pas; et pourtant ils sont plus richement vêtus et plus beaux que ne l'a jamais été le roi Salomon dans toute sa gloire. Si donc Dieu a vêtu ainsi une fleur des champs, qui aujourd'hui fleurit et qui demain sera séchée et jetée dans le feu, avec combien plus de soin ne vous donnera-t-il pas de quoi vous couvrir? Ne vous tourmentez donc pas; ne dites pas: Où trouverons-nous à manger, à boire? où aurons-nous des habits? Les païens, c'est-à-dire les gens qui ne connaissent pas Dieu, font ainsi. Mais vous, occupez-vous de faire ce qui plaît à Dieu, cherchez à devenir bons, à aimer Dieu et ses Commandements, et tout le reste vous sera donné par-dessus le marché.»

Quinzième dimanche après la Pentecôte

Jésus allait un jour avec ses disciples dans une ville qu'on appelait Naïm. Il était suivi d'une grande foule de peuple. Lorsqu'il était près de la porte de la ville, il rencontra une autre foule de gens qui accompagnaient le cercueil d'un jeune homme, fils unique d'une veuve; tous les amis de cette femme, touchés par sa douleur, l'accompagnaient et cherchaient à la consoler. Le Seigneur Jésus, la voyant pleurer, en eut pitié, et il lui dit:

«Ne pleurez pas.»

Et s'approchant du cercueil, qui n'était pas fermé, il le toucha. Les gens qui portaient le cercueil s'arrêtèrent aussitôt. Jésus dit:

«Jeune homme, levez-vous, je vous le commande.»

Au même moment le mort s'assit dans son cercueil et se mit à parler pour bien faire voir à tous qu'il était vivant. Et Jésus, le prenant par la main, le remit à sa mère, qui se prosterna aux pieds de Jésus pour l'adorer. Tous ceux qui accompagnaient la veuve de Naïm et ceux qui suivaient Jésus furent saisis de crainte et d'admiration. Ils disaient en le saluant:

«Dieu a visité son peuple; il nous a envoyé un grand prophète.»

Ils ne savaient pas encore que Jésus était Dieu, mais ils voyaient pourtant qu'il était plus qu'un homme, à cause des miracles qu'il faisait.

Seizième dimanche après la Pentecôte

C'était un jour de sabbat. Le sabbat était chez les Juifs le jour du repos comme est le dimanche chez nous; il leur était défendu de travailler ce jour-là, ni même de faire cuire leur manger; on préparait tout la veille et on mangeait froid. C'est le *samedi* qui est pour les Juifs le jour du *sabbat*. Un jour de sabbat, Jésus entra dans la maison d'un des principaux *Pharisiens* ou savants pour y prendre son repas de l'après-midi, c'est-à-dire son dîner. Il était venu beaucoup de monde pour voir Jésus et pour regarder ce qu'il faisait, comment il mangeait, et pour écouter ce qu'il disait. Il y avait devant Jésus un homme *hydropique* qui était très-enflé et dont le corps était plein d'eau. Jésus, sachant que les Pharisiens étaient ses ennemis et cherchaient à blâmer tout ce qu'il faisait, leur dit:

«Est-il permis de guérir les malades le jour du sabbat?»

Les Pharisiens ne répondirent rien, parce qu'ils savaient que s'ils disaient *non*, tout le monde crierait, le leur reprocherait, et que s'ils disaient *oui*, Jésus se ferait des amis de plus en guérissant cet homme. Jésus voyant qu'ils se taisaient, prit l'hydropique par la main, le guérit en un instant et le renvoya chez lui. Il dit ensuite aux Pharisiens, qui avaient l'air mécontent:

«Lequel de vous, si son âne ou son boeuf vient à tomber dans un puits le jour du sabbat, ne l'en retire aussitôt?»

Les Pharisiens, ne sachant que répondre, continuèrent à se taire. Pendant ce temps, les invités se mettaient à table et choisissaient les meilleures places, les places d'honneur. Alors il leur dit:

«Quand vous serez invités à une noce ou à un grand dîner, ne vous mettez pas à la première place, de crainte qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne d'un plus haut rang que vous et qui doive avoir cette première place. Celui qui vous aura invité serait obligé de vous dire:

— Mon ami, cédez cette place qui n'est pas pour vous, et allez vous mettre plus loin.

Et vous auriez la honte d'avoir été renvoyé devant tout le monde à une place éloignée. Mais, quand vous serez invité, mettez-vous à la dernière place; alors celui qui vous a invité, ne vous voyant pas, ira vous chercher et vous dira: Mon ami, vous êtes trop modeste; montez plus haut aux meilleures places. Alors vous serez honoré devant tous ceux qui seront à table avec vous. Car tous ceux qui s'abaissent seront élevés, et tous ceux qui s'élèvent seront humiliés.»

Dix-septième dimanche après la Pentecôte

Les Pharisiens sachant que Jésus, en parlant aux Saducéens leurs amis, les avait embarrassés et qu'ils n'avaient pas su lui répondre, cherchèrent ensemble le moyen de lui faire dire quelque chose de contraire à la loi; et ayant cru trouver une question très-difficile, ils chargèrent l'un d'eux de lui demander:

«Maître, quel est le plus grand Commandement de Dieu?»

Ils pensaient qu'il ne voudrait pas répondre ou bien qu'il répondrait de manière à fâcher les Juifs. Mais Jésus n'hésita pas et leur répondit:

«Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre coeur, de toute votre âme, de tout votre esprit; c'est là le premier et le plus grand de tous les Commandements. Et voici le second qui est égal au premier: Vous aimerez le prochain comme vous-même. Tous les Commandements de Dieu et toute sa loi sont renfermés dans ces deux Commandements.»

Les Pharisiens étant là, en grand nombre, Jésus voulut les embarrasser à son tour et leur dit:

«Que pensez-vous du Christ? De qui est-il fils?

— De David, répondirent-ils.

Comment donc, dit Jésus, David dans ses Psaumes qui lui ont été dictés par Dieu, l'appelle-t-il son Seigneur, en disant: le Seigneur Dieu a dit à mon Seigneur, c'est-à-dire au Christ: Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie obligé vos ennemis à vous servir de marchepied. Si David appelle le Christ son Seigneur, comment le Christ est-il son fils?»

Personne ne put lui rien répondre; les Pharisiens se retirèrent tout honteux, et, depuis ce jour, aucun d'eux n'osa lui faire de questions.

Dix-huit dimanche après la Pentecôte

Jésus étant entré dans une barque ou bateau, traversa le lac et entra dans la ville. Il y trouva des gens qui lui apportèrent un pauvre paralytique couché sur un lit. Un paralytique est un homme qui ne peut remuer aucun de ses membres; on appelle cette maladie la paralysie. Jésus voyant la foi de tous ces gens qui ne doutaient pas qu'il ne pût guérir le paralytique d'un seul mot, lui dit avec bonté:

«Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont pardonnés.»

Aussitôt les savants, les Pharisiens qui étaient là, se dirent à eux-mêmes:

«Cet homme blasphème, il fait comme s'il était Dieu! De quel droit pardonne-t-il les péchés?»

Jésus, qui voyait au fond de leurs coeurs toutes leurs pensées, leur dit:

«Pourquoi laissez-vous entrer dans votre coeur de mauvaises pensées? Pourquoi ne voulez-vous pas croire que j'aie le pouvoir de remettre les péchés? Quel est le plus facile de dire: Vos péchés vous sont pardonnés, ou bien de dire: Levez-vous et marchez? Mais, pour que vous sachiez que moi, Fils de l'homme, j'ai le pouvoir de pardonner les péchés: Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et retournez dans votre maison.»

Au même moment, le paralytique se leva, prit son lit et s'en alla dans sa maison. Le peuple, voyant ce miracle, fut saisi de crainte et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné un si grand pouvoir à un homme. C'est qu'ils ne savaient pas que ce Jésus, cet homme, était Dieu lui-même.

Dix-neuvième dimanche après la Pentecôte

Jésus parlait presque toujours en paraboles, c'est-à-dire en histoires, aux Pharisiens et aux Princes des Prêtres. Un jour, il leur dit:

«Dieu, qui est le roi du Ciel, vous appelle pour venir dans son Paradis; il vous a envoyé des prophètes, ses serviteurs, pour vous inviter à bien vivre et à mériter d'être dans le Ciel; mais vous ne les écoutez pas, vous les chassez, vous les tuez. Vous faites comme les gens dont je vais vous raconter l'histoire: Un jour un roi faisait les noces de son fils; il voulait donner de belles fêtes; et il envoya ses domestiques inviter ceux qui pouvaient y venir; mais les conviés refusèrent d'y aller. Le roi envoya d'autres serviteurs à ces invités, en leur faisant dire: J'ai préparé la fête; j'ai fait tuer mes boeufs gras, mes volailles, tout ce que j'avais fait engraisser pour le repas de noces; tout est prêt; venez aux noces. Mais les invités que la noce ennuyait, ne voulurent pas écouter les serviteurs et s'en allèrent, les uns dans leurs maisons de campagne, les autres dans leurs champs, les autres dans leurs boutiques. D'autres firent encore pis; ils se saisirent des serviteurs qui les ennuyaient, ils les battirent et les tuèrent. Le roi, l'ayant appris, entra dans une grande colère; il rassembla des soldats, il les envoya contre ces méchants hommes, il les fit tous tuer et il fit brûler leur ville. Alors le roi dit à ses serviteurs:

— Le repas des noces est tout prêt, et ceux que j'avais invités à venir le manger n'y sont pas venus. Il me faut pourtant du monde pour faire manger ce repas. Allez donc dans les rues, dans les places, et appelez, pour venir aux noces, tous ceux que vous rencontrerez.

Les serviteurs s'en allèrent par les rues, rassemblèrent tous les gens qu'ils rencontrèrent, bons et mauvais, riches et pauvres, les emmenèrent chez le roi et la salle des noces se trouva pleine. Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table et il aperçut un homme qui était sale et qui n'avait pas la robe nuptiale. C'était un habit de fête, une espèce de manteau qu'on avait donné à tous ceux qui avaient été emmenés aux noces. Le roi lui dit:

— Mon ami, comment êtes-vous entré sans avoir mis la robe nuptiale?»

Cet homme ne voulut pas répondre et resta muet. Alors le roi dit à ses officiers:

— Prenez cet homme, attachez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans un cachot.

C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; car il y a beaucoup de gens appelés aux noces, c'est-à-dire à être heureux près de Dieu, mais peu de gens obéissent à sa voix et consentent à mériter ce bonheur.»

Vingtième dimanche après la Pentecôte

Il y avait dans le pays de Galilée une ville appelée Capharnaüm; dans cette ville demeurait un officier dont le fils était très-malade. L'officier aimait tendrement son fils, et il s'affligeait beaucoup de le voir si malade. Ayant appris que Jésus arrivait du pays de la Judée, il alla très-loin à sa rencontre, et quand il le trouva, il le pria de venir dans sa maison pour guérir son fils qui était si malade qu'on craignait qu'il ne mourût. Jésus lui dit:

«Vous ne croyez pourtant pas en moi; il vous faudrait voir des miracles pour croire et pour avoir la foi.»

Cet officier lui répondit:

«Seigneur, venez avant que mon fils meure.»

Jésus, voyant qu'il avait tant de confiance en son pouvoir, lui dit:

«Allez, votre fils se porte bien; il est guéri.»

L'officier crut à la parole de Jésus, et s'en retourna bien vite chez lui. Comme il était près d'arriver, il vit ses serviteurs qui venaient au-devant de lui et qui lui dirent:

«Votre fils n'est plus malade; il s'est trouvé guéri tout d'un coup.

— À quelle heure a-t-il été guéri? demanda l'officier.

— Hier, vers sept heures, la fièvre l'a quitté; il s'est levé et il se porte bien depuis.»

L'officier vit que son fils avait été guéri juste à l'heure où Jésus lui avait dit: «Allez, votre fils se porte bien.» Dans sa joie et dans sa reconnaissance, il crut en Jésus, il crut que Jésus était Dieu, et toute sa famille crut avec lui.

Vingt-unième dimanche après la Pentecôte

Jésus dit un jour cette parabole:

«Soyez bons pour les autres, si vous voulez que Dieu soit bon pour vous. Un roi voulut un jour que ses sujets vinssent lui rendre leurs comptes et lui payer ce qu'ils lui devaient. On amena un homme qui lui devait une grosse somme d'argent, et qui n'avait pas de quoi le payer. Alors son maître dit:

— Puisque cet homme est pauvre et qu'il me doit de l'argent, prenez-le, vendez-le comme esclave ainsi que sa femme et ses enfants; de cette manière je serai payé de tout ce qu'il me doit.

Ce pauvre homme, se jetant aux pieds du roi, le conjurait d'avoir pitié de lui, et disait:

— Seigneur, ayez un peu de patience; laissez-moi travailler; je gagnerai de l'argent et je vous rendrai tout ce que je vous dois.

Le roi eut pitié de ce malheureux; il lui remit sa dette et le laissa aller sans qu'il payât rien de ce qu'il devait. Cet homme s'en alla tout joyeux; à peine était-il sorti qu'il rencontra un de ses camarades qui lui devait cent deniers, c'est-à-dire à peu près cent sous. Il courut à lui, et le saisissant à la gorge, il le serrait à l'étouffer, en lui criant:

— Rends-moi ce que tu me dois.

Le camarade se jetant à ses pieds, lui dit:

— Ayez pitié de moi, je vous en conjure, attendez un peu, ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout ce que je vous dois.

Mais le méchant homme ne voulut pas l'écouter; il appela des gardes, il le fit mettre en prison et il ordonna qu'on le tînt enfermé jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. Les autres camarades, voyant cela, en furent extrêmement affligés, et ils vinrent avertir le roi de ce qui s'était passé. Alors le roi l'ayant fait venir, lui dit avec colère:

— Méchant serviteur, je vous avais remis votre dette parce que vous m'en aviez prié! Ne deviez-vous pas faire comme moi et avoir pitié de votre camarade, comme j'ai eu pitié de vous?

Le roi en colère de la méchanceté de ce serviteur, l'envoya aux juges pour qu'ils le missent en prison jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera; il ne vous pardonnera vos péchés que si vous pardonnez de bon coeur à ceux qui vous ont offensés.»

Vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte

Les Pharisiens ne pouvaient souffrir Jésus; ils étaient jaloux de sa sagesse, de ses miracles et de ses nombreux disciples. Ils formèrent le projet de l'obliger à dire des choses qui mécontenteraient l'empereur romain Tibère, qui était le maître de la Judée; ils espéraient que si Jésus fâchait l'empereur, il serait mis en prison et peut-être tué. Ils envoyèrent donc plusieurs d'entre eux qui lui dirent d'un air hypocrite:

«Maître, nous savons que vous êtes sage et savant, que vous dites toujours la vérité et que vous enseignez les commandements de Dieu, sans avoir peur de mécontenter les hommes puissants. Dites-nous donc votre avis sur ceci: Le César Tibère (César voulait dire Empereur) nous ordonne de lui payer tous les ans un tribut en argent. Nous est-il permis de payer ce tribut à César, qui est païen?»

Jésus, connaissant leur méchanceté, leur dit:

«Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la pièce d'argent qu'il faut donner pour payer le tribut.»

Les Pharisiens s'empressèrent de présenter une pièce. Jésus la regarda et leur dit:

«De qui est le portrait qui est sur la pièce?

— De César, répondirent-ils.

Jésus leur dit:

— Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.»

Les Pharisiens s'en retournèrent tout confus, et tout le monde se moqua d'eux.

Vingt-troisième dimanche après la Pentecôte

Un jour, pendant que Jésus parlait aux disciples de saint Jean-Baptiste, un chef de la *Synagogue*, c'est-à-dire de la réunion des savants, Pharisiens et Docteurs de la loi, un chef nommé *Jaïre* s'approcha de Jésus, se prosterna à ses pieds, et lui dit en pleurant:

«Seigneur, ma fille vient de mourir; mais venez chez moi, touchez-la avec vos mains et elle revivra.»

Jésus se levant aussitôt, suivit Jaïre, et ses disciples suivirent avec lui. Pendant qu'il marchait, une femme qui était depuis douze ans malade d'une dyssenterie ou perte de sang, s'approcha de lui tout doucement par derrière et toucha le bord de son habit. Elle se disait en elle-même:

«Si je peux seulement toucher le bord de l'habit de Jésus qui est Dieu, et qui peut tout ce qu'il veut, je serai guérie.»

Jésus qui savait qui était cette femme et ce qu'elle pensait, se retourna aussitôt qu'elle l'eut touché, et lui dit avec bonté:

«Ma fille, ayez toujours confiance en moi, votre foi vous a guérie.»

Et au même moment, cette femme fut guérie, et au lieu de rester courbée en deux par faiblesse, elle se redressa et elle se sentit forte comme avant sa maladie. Jésus continua son chemin et arriva à la maison de Jaïre. Il y avait dans la maison une grande foule de gens qui jouaient de divers instruments et qui faisaient un bruit effroyable. C'était la coutume chez les Juifs pour faire honneur au mort. Jésus leur dit:

«Retirez-vous, cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie.»

Et les joueurs d'instruments ainsi que les amis et les domestiques, se moquaient de Jésus. Pourtant il fit sortir tout le monde et entra dans la chambre où la jeune fille était étendue morte sur un lit. Et Jésus, s'approchant d'elle, lui prit la main; aussitôt elle se leva pleine de vie et de santé; et Jésus la rendit à ses parents, qui se prosternèrent aux pieds du Sauveur et l'adorèrent. Tous les gens qui virent ce miracle le racontèrent dans tout le pays, et beaucoup de personnes crurent en Jésus.

Vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples:

«Quand vous verrez les prédictions du prophète Daniel s'accomplir, quand vous verrez les lieux saints méprisés, salis et pillés, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient bien loin dans les montagnes; que celui qui sera au haut de sa maison ne perde pas le temps à descendre dans les chambres pour emporter ses effets, que celui qui sera dans les champs ne retourne pas dans la ville pour prendre ses trésors. Malheur aux femmes qui, en ce temps-là, seront nourrices ou qui auront de petits enfants! Priez Dieu que votre fuite n'arrive pas pendant le froid de l'hiver, ni au jour du sabbat, où il est défendu de travailler. Parce qu'il arrivera de si grands malheurs, des souffrances si affreuses, qu'il n'y en a jamais eu de semblable depuis le commencement du monde et qu'il n'y en aura jamais d'aussi horribles. Et si les bons ne priaient pas Dieu mon Père d'avoir pitié des hommes, il ne resterait pas un seul être vivant; mais en faveur des bons, des élus de mon Père, ces jours de malheurs et de souffrances seront diminués; tous ne périront pas. Et si, dans ce temps, quelqu'un vous dit: «Le Christ, c'est-à-dire Jésus, est ici, il est là, il est de ce côté, allez vite le prier de vous sauver;» ne le croyez pas, parce qu'il y aura de faux Christs, de faux prophètes qui feront, par la puissance du diable, des choses merveilleuses, des miracles pour tâcher de tromper même les bons et les faire périr. Je vous en avertis par avance. Si donc on vous dit: Voici le Christ dans le désert! n'y allez pas. Si on vous dit: «Le voici dans le lieu le plus caché de sa maison!» ne le croyez pas. Car lorsque *le Fils de l'homme*, qui est Dieu, reviendra sur la terre, il y apparaîtra tout d'un coup comme un éclair. Et aussitôt après ces jours terribles, le soleil s'obscurcira, la lune n'éclairera plus, les étoiles tomberont du Ciel et tout sera ébranlé et en tremblement. Le signe du Fils de l'homme, la croix, paraîtra alors dans le Ciel; tous les peuples de la terre gémiront de leurs fautes, et ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel dans toute sa gloire et dans toute sa majesté. Et il enverra ses Anges, qui feront entendre le son éclatant de leurs trompettes, et qui rassembleront tous les élus de Dieu, c'est-à-dire les bons, de toutes les parties du monde, d'un bout de la terre à l'autre. Vous savez que, lorsque l'arbre qu'on appelle le figuier, commence à pousser des feuilles, cela veut dire que l'été va venir! De même, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme va venir et que la fin du monde est proche. Ce que je vous dis est véritable; le Ciel et la terre passeront et disparaîtront, mais mes paroles ne passeront pas et resteront toujours.»

Dimanche de la Dédicace

Jésus passait un jour par la ville de Jéricho; il y avait un homme fort riche, nommé Zachée, chef des publicains, qui passait pour un homme sans probité, mais qui avait grande envie de voir Jésus et de le connaître. Comme Zachée était très-petit, et que la foule du peuple qui entourait Jésus l'empêchait de le voir, il monta sur un arbre qu'on appelle sycomore, et il attendit Jésus qui devait passer par là. Jésus, qui savait que Zachée avait bonne volonté de devenir bon et qu'il désirait le voir pour connaître la vérité, leva les yeux en passant devant le sycomore, et ayant vu Zachée, il lui dit:

«Zachée, dépêchez-vous de descendre, car c'est chez vous que je veux loger aujourd'hui.»

Zachée descendit aussitôt, et courant à Jésus, le reçut avec joie dans sa maison. Les gens qui virent cela disaient en murmurant:

«Il est allé loger chez un Publicain, un homme de mauvaise vie!»

Cependant Zachée se présenta devant Jésus, l'adora et dit:

«Seigneur, en reconnaissance de l'honneur que vous me faites, et pour en témoigner ma joie, je vais donner la moitié de mon bien aux pauvres, et ceux à qui j'ai fait perdre quelque chose, je leur en rendrai quatre fois autant.»

Alors Jésus dit:

«La maison de Zachée a reçu aujourd'hui le plus grand des biens en me recevant, car j'y apporte le salut et le pardon. Zachée est aussi enfant d'Abraham comme les autres Juifs, et le Fils de l'homme est venu dans ce monde pour chercher et sauver ceux qui étaient perdus sans lui, ceux qui veulent être bons et qui croient en lui.»

Premier dimanche de l’Avent

L’Évangile de ce dimanche est à peu près le même que celui du vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte.

Deuxième dimanche de l'Avent

Jésus avait un cousin qui s'appelait Jean-Baptiste, fils de Zacharie et d'Élisabeth. Jean était un prophète, c'est-à-dire que Dieu lui avait permis de connaître l'avenir et de l'annoncer aux hommes. Un méchant roi nommé Hérode l'avait fait mettre en prison à la prière d'une mauvaise femme nommée Hérodiade, qui détestait Jean parce qu'il lui avait reproché sa mauvaise conduite. Jean était donc en prison; ses disciples venaient le voir souvent et lui racontaient les miracles de Jésus. Alors Jean dit à deux de ses disciples:

«Allez trouver Jésus et demandez-lui de ma part s'il est le Jésus, le Sauveur, le Dieu que nous attendons et dont j'ai annoncé l'arrivée, ou bien si nous devons en attendre un autre?»

Les disciples de Jean partirent, trouvèrent Jésus et lui firent la demande dont Jean leur maître les avait chargés. Jésus leur dit de le suivre pendant quelque temps et il fit beaucoup de miracles devant eux. Alors il leur dit:

«Allez raconter à Jean ce que vous avez vu et entendu; dites-lui que les aveugles voient clair, que les boiteux marchent droit, que les lépreux se portent bien, que les sourds entendent, que les morts *ressuscitent*, c'est-à-dire redeviennent vivants. Les bons conseils et la vérité sont donnés aux pauvres, qui faisaient souvent mal sans le savoir, parce que personne ne leur enseignait la loi de Dieu. Bienheureux ceux qui auront confiance en mes paroles et qui ne me prendront pas pour un menteur et un trompeur!»

Les disciples de Jean étant partis pour raconter à leur maître ce qu'ils avaient vu et ce que Jésus leur avait dit, Jésus continua à parler au peuple et dit, en parlant de Jean:

«Qu'avez-vous été voir dans le désert où était Jean? Était-ce un roseau agité par le vent? Mais ce n'est pas pour cela que vous alliez dans le désert; qu'alliez-vous donc y voir? Était-ce un homme vêtu richement et chaudement? Les hommes qui sont ainsi habillés ne vivent pas dans le désert; ils vivent dans les maisons des rois. Mais qu'êtes-vous donc allés voir? Était-ce un Prophète? Oui, c'est un Prophète, je vous l'assure, et plus qu'un Prophète, car c'est de lui que Dieu a dit:

— J'envoie mon Ange au-devant de mon Fils, afin qu'il annonce son arrivée et qu'il lui prépare le chemin.»

Troisième dimanche de l'Avent

Les Juifs, sachant que Jean annonçait la venue de Jésus, Fils de Dieu, lui envoyèrent des prêtres et des lévites pour lui dire:

«Qui êtes-vous? Êtes-vous vous-même le Christ que vous annoncez?»

Jean leur répondit:

«Je ne suis pas le Christ.

— Êtes-vous Élie le Prophète?

— Je ne suis pas Élie.

— Êtes-vous Prophète?

— Non.

— Qui êtes-vous donc? Dites-le-nous pour que nous puissions faire une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même? Qui pouvez-vous être, si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni même un Prophète?

— Je suis, dit Jean, la voix qui annonce la venue du Christ; je suis celui qui précède le Sauveur des hommes, celui qui vous avertit que le temps prédit par le Prophète Isaïe est venu.»

Ces gens qu'on avait envoyés à Jean étaient des Pharisiens, qui ne voulaient pas croire à la venue du Christ, Sauveur des hommes et Roi du ciel. Ils dirent à Jean:

«Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni un Prophète?»

Jean répondit:

«Moi, je baptise dans l'eau; mais il y en a un, celui que j'annonce, celui que vous ne connaissez pas, celui qui viendra après moi, qui baptisera dans le Saint-Esprit, c'est-à-dire qui lavera tous les péchés des hommes. Celui-là est plus ancien que moi, car il a toujours été, car il est Dieu; et moi je suis si petit près de lui, que je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers.»

Les Pharisiens s'en allèrent sans rien dire. Jean était alors dans le pays de *Béthanie*, de l'autre côté du *Jourdain*, qui était une grande rivière dans laquelle Jean baptisait.

Quatrième dimanche de l'Avent

La quinzième année du règne de TIBERE-CESAR, empereur des Romains, PONCE-PILATE était gouverneur de la JUDEE, HERODE était PETRARQUE ou sous-gouverneur de la GALILEE, ANNE et CAÎPHE étaient grands-prêtres des Juifs. C'est pendant cette année que Dieu parla à JEAN, fils de ZACHARIE et d'ÉLISABETH, et lui commanda d'aller dans toutes les villes et dans tous les villages qui sont aux environs du JOURDAIN, pour prêcher le repentir des péchés commis, le pardon des péchés par le baptême et par la pénitence et pour annoncer la venue du Sauveur des hommes, de Jésus. Le Prophète Isaïe avait écrit longtemps auparavant:

«On entend la voix de celui qui crie: Préparez le chemin du Seigneur, rendez-le-lui plus facile en abaissant les montagnes d'orgueil des hommes, en remplissant les vallées du mal creusées par le péché, en redressant les chemins tortus de l'entêtement et de l'obstination. Alors tous les hommes verront Dieu leur Sauveur.»

Et quand Dieu dit tout cela à Jean, Jean partit tout de suite pour exécuter les ordres de Dieu, laissant son père Zacharie et sa mère Élisabeth.

Annonciation de Notre-Seigneur

En ce temps-là, Dieu envoya l'Ange Gabriel dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une Vierge ou jeune fille de la famille du roi David; un homme, nommé Joseph, qui était aussi de la famille du roi David, avait épousé cette Vierge qui s'appelait Marie. L'Ange étant entré dans la chambre où elle était, lui dit:

«Je vous salue, ô pleine de grâces! le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes.»

Marie ayant vu l'Ange fut effrayée, et elle se demandait à elle-même ce que signifiait cette manière de la saluer. L'Ange voyant sa frayeur, lui dit:

«Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu par vos vertus. Vous allez avoir un fils que vous appellerez Jésus. Il sera tout-puissant, et il sera appelé le Fils de Dieu, le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le royaume de David son père. Il régnera toujours sur tous les hommes, et son règne n'aura jamais de fin.»

Alors Marie dit à l'Ange:

«Comment tout cela pourra-t-il se faire, puisque je ne connais personne?»

L'Ange lui répondit:

«Le Saint-Esprit entrera en vous, et la puissance de Dieu vous protégera. C'est pourquoi le fils saint que vous aurez sera appelé le Fils de Dieu.»

Alors Marie dit avec douceur et humilité:

«Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.»

Assomption de la Sainte-Vierge[44]

Jésus entra un jour dans un bourg ou gros village, et alla dans la maison d'une femme nommée Marthe, qui avait une soeur nommée Marie. Et pendant que Marthe était fort occupée à préparer le dîner, pendant qu'elle allait, venait et se donnait beaucoup de fatigue, Marie était assise aux pieds de Jésus, occupée à lui demander des conseils et à les écouter. Enfin, Marthe s'approcha de Jésus et lui dit:

«Seigneur, ne remarquez-vous pas que ma soeur me laisse préparer le dîner toute seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide.»

Mais Jésus lui répondit:

«Marthe, Marthe, vous vous donnez beaucoup de mal et vous vous tourmentez pour des choses qui n'en valent pas la peine. Ce n'est pourtant pas une chose si importante qu'un dîner? Que m'importe de manger des plats de plus ou de moins? Une seule chose est réellement nécessaire; c'est de connaître la loi de Dieu et de la suivre. Marie a choisi la meilleure part en écoutant ce que je dis; elle ne lui sera pas ôtée; ce n'est pas moi qui la renverrai pour vous aider.»

La fête de tous les saints

En ce temps-là, Jésus, voyant arriver une grande foule de peuple, monta sur une montagne pour parler, afin que tout le monde pût le voir et l'entendre. Il s'assit, ses disciples s'assirent autour de lui et il leur dit:

«Heureux ceux qui sont pauvres d'esprit, c'est-à-dire qui se contentent de ce que Dieu leur donne et qui n'en désirent pas davantage! Ceux-là entreront dans le royaume du Ciel. Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont l'amitié de ceux qui sont sur la terre! Heureux ceux qui pleurent, qui souffrent, parce que Dieu lui-même les consolera! Heureux ceux qui aiment la justice, qui désirent fortement la justice, parce qu'ils seront satisfaits! Heureux ceux qui sont bons et miséricordieux, qui pardonnent le mal qu'on leur fait, parce qu'eux-mêmes seront pardonnés et seront traités avec bonté! Heureux ceux qui ont le coeur pur, parce qu'ils verront Dieu! Heureux ceux qui aiment la paix et la tranquillité, parce qu'ils seront les enfants de Dieu! Heureux ceux qui sont tourmentés et persécutés pour leur devoir, pour leur religion, parce que le royaume du Ciel est à eux! Vous serez heureux lorsqu'à cause de moi, de votre amour pour moi, les hommes vous accableront d'injures, vous chasseront, vous tourmenteront et qu'ils diront toutes sortes de méchancetés contre vous. Réjouissez-vous alors, parce que vous recevrez une grande récompense dans le Ciel et vous serez éternellement heureux.»

FIN

L’Evangile d’une Grand’Mère

(1865)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Retour à la table des matières

Table des matières

Approbations.
Dédicace.
I - Les juifs.
II - L'Annonciation.
III - La Visitation.
IV - Naissance de Saint Jean.
V - Naissance de Jésus. Adoration des bergers.
VI - Les Rois Mages.
VII - La Purification de la Sainte Vierge.
VIII - Fuite en Égypte.
IX - Massacre des Innocents.
X - L'Enfant Jésus au milieu des docteurs.
XI - Saint Jean-Baptiste.
XII - Baptême de Notre-Seigneur.
XIII - Jésus au désert.
XIV - On demande à Jean qui il est.
XV - Premiers disciples de Jésus.
XV - Nouveaux Disciples.
XVII - Noces de Cana.
XVIII - Jésus chasse les vendeurs du temple.
XIX - La Samaritaine.
XX - Jésus prêche dans une synagogue en Galilée.
XXI - Jésus guérit l'enfant d'un officier à Capharnaüm.
XXII - Pierre et André suivent Jésus.
XXIII - Jésus délivre un possédé.
XXIV - Pêche miraculeuse.
XXV - Le Lépreux.
XXVI - Le Paralytique.
XXVII - Matthieu suit Jésus.
XXVIII - Le Malade de la piscine de Siloé.
XXIX - Guérison d'un homme à la main desséchée.
XXX -Jésus choisit ses apôtres.
XXXI - Sermon sur la montagne.
XXXII - Suite du sermon sur la montagne.
XXXIII - La Prière. Le pater.
XXXIV - La poutre et la paille dans l'oeil
XXXV - Guérison d'un lépreux.
XXXVI - Le Centurion.
XXXVII - Jésus Ressuscite le fils de la veuve de Naïm.
XXXVIII - Jean-Baptiste envoie ses disciples à Jésus.
XXXIX - Jésus parle de Jean-Baptiste.

XL. La Pécheresse.
XLI - Le Possédé aveugle et muet.
XLII - Le Miracle de Jonas expliqué.
XLIII - La Mère et les frères de Jésus.
XLIV - Parabole du bon grain.
XLV - Parabole de l'ivraie.
XLVI - Parabole du filet et des poissons.
XLVII - Le docteur de la loi veut suivre Jésus.
XLVIII - Tempête apaisée
XLIX - Les Démons et les pourceaux.
L - Résurrection de la fille de Jaïre.
LI – Les aveugles guéris.
LII – Le possédé délivré
LIII - Jésus va à Nazareth.
LIV - Notre-Seigneur envoie ses apôtres pour prêcher.
LV - Décollation de Saint Jean-Baptiste
LVI - Multiplication des pains.
LVII - Notre-Seigneur marche sur la mer.
LVIII - Jésus annonce l'eucharistie qui est le pain de vie.
LIX - La Cananéenne.
LX - Guérison d'un sourd-muet.
LXI - Seconde multiplication des pains
LXII - Guérison d'un aveugle.
LXIII – Jésus proclame Pierre le chef de l'Eglise.
LXIV - Notre-Seigneur prédit sa mort et sa résurrection.
LXV - Transfiguration de Notre-Seigneur.
LXVI - Le possédé guéri.
LXVII - Jésus prédit sa passion et sa mort.
LXVIII - Jésus paye l'impôt.
LXIX - Dispute entre les apôtres. Jésus défend de scandaliser les petits enfants.
LXX - Parabole des talents.
LXXI - Les Samaritains refusent de recevoir Jésus.
LXXII - Le Samaritain.
LXXIII - Marthe et Marie. Les deux parts.
LXXIV - Mépris des richesses.
LXXV - Le Figuier stérile.
LXXVI - La Femme courbée guérie.
LXXVII - Prédiction de la ruine de Jérusalem.
LXXVIII - Paraboles.
LXXIX - Parabole du festin.
LXXX - Aimer Notre-Seigneur par-dessus tout.
LXXXI - Parabole du bon pasteur et de la drachme perdue.
LXXXII - Parabole de l'enfant prodigue
LXXXIII - L'Économe infidèle
LXXXIV - Le Mauvais Riche et le pauvre Lazare.

LXXVII - Les Pharisiens veulent faire saisir Jésus.
LXXXVI - La Femme infidèle
LXXVIII - L'Aveugle-né
LXXVIII - Le bon pasteur.
LXXXIX - Guérison des dix lépreux.
XC - Le Pharisien et le Publicain
XCI - Le Salut des riches est difficile.
XCII – Les ouvriers de la vigne.
XCIII - Résurrection de Lazare
XCIV. Jésus va à Jérusalem et prédit encore sa mort et sa résurrection
XCV. Zachée reçoit Jésus dans sa maison.
XCVI- Parabole des mines d'argent.
XCVII. Marie-Madeleine répand une seconde fois des parfums sur les pieds de Jésus.
XCVIII – Entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem.
XCIX – Notre Seigneur pleure sur Jérusalem.
C – Le figuier maudit. Les vendeurs chassés du temple.
CI – Le figuier desséché. Réponse de Jésus aux pharisiens.
CII – Parabole des vignerons.
CIII – Les noces du fils du roi.
CIV – Le tribut à César.
CV – Résurrection des morts.
CVII – L'amour de Dieu et du prochain.
CVII – Discours de Jésus sur les scribes et les pharisiens.
CVIII – Le denier de la veuve.
CIX – Ruine de Jérusalem. Jugement dernier.
CX – Parabole des dix vierges.
CXI – Les juifs tiennent conseil. Trahison de judas.
CXII – La Sainte Cène
CXIII – Jésus lave les pieds des apôtres.
CXIV – Institution de l'Eucharistie.
CXV – L'agonie.
CXVI – Judas fait saisir Jésus.
CXVII – Jésus devant Anne.
CXVIII – Jésus chez Caïphe.
CXIX – Pierre renie le Sauveur.
CXX – Désespoir et mort de Judas.
CXXI – Jésus renvoyé à Pilate.
CXXII – Jésus devant Hérode.
CXXIII – Jésus ramené devant Pilate.
CXXIV – Jésus flagellé.
CXXV – Pilate abandonne Notre-Seigneur à ses bourreaux.
CXXVI – Jésus porte sa Croix.
CXXVII – Crucifiement de Jésus.
CXXVIII – Le voleur Dismas converti.
CXXIX – Jésus lègue sa mère à saint Jean.

CXXX – Jésus expire sur la Croix.
CXXXI – Jésus est enseveli.
CXXXII – Résurrection et triomphe du Christ.
CXXXIII – Marie-Madeleine au tombeau.
CXXXIV – Jésus apparaît à Madeleine.
CXXXV – Notre-Seigneur apparaît aux saintes femmes.
CXXXVI – Jésus apparaît aux disciples près d'Emmaüs.
CXXXVII – Jésus apparaît aux disciples réunis.
CXXXVIII – Thomas Didyme incrédule.
CXXXIX - Pierre chef de l'Église.
CXL - Ascension de Notre-Seigneur.
CXLI - Dernières explications.

Approbations.

APPROBATION DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL DONNET, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

MADAME LA COMTESSE,

Sous le rapport de l'instruction dont l'enfance est susceptible, rien ne paraît négligé par le gouvernement. Pourrions-nous en dire autant de l'éducation religieuse et morale? Combien l'intérieur des familles qui devrait façonner le coeur de l'enfant en lui imprimant l'amour de Dieu, ne laisse-t-il pas à désirer? N'est-ce pas en prononçant souvent son adorable nom que la mère d'Augustin lui apprit de bonne heure à l'entourer de son respect et prépara cet avenir si glorieux pour l'Église? Souvent, il faut en convenir, des parents bien intentionnés ignorent la marche à suivre pour former des chrétiens au sein du foyer domestique et se voient condamnés à confier à d'autres ce soin dont ils eussent dû tout d'abord se charger; car l'école ne doit être que le prolongement de la vie de famille.

Votre expérience, madame, et votre foi plus encore, vous ont inspiré de leur venir en aide en donnant sous le titre modeste de *l'Évangile d'une grand'mère*, le récit des actions et des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ expliquées avec autant de charme que de solidité aux jeunes intelligences que vous vous proposez d'atteindre.

C'est un traité complet de la religion dans lequel je n'ai trouvé, après l'avoir lu attentivement dans une de mes visites pastorales, que le véritable esprit de l'Église et de très-gracieux développements.

Je dirai même que cet *Évangile d'une grand'mère* apparaît fort à propos à la suite des réfutations du moderne arianisme publiées par les évêques et par de savants et consciencieux publicistes. Ceux-ci parlaient aux érudits; mais vous vous adressez au jeune âge que vous aimez d'un amour si vrai et si intelligent; vous lui donnez comme un abrégé de l'histoire du monde et un cours de morale montrant la réalité à côté des figures et l'accomplissement à la suite des prophéties.

Vous cherchez aussi, madame, à parler aux yeux de l'enfant par ces gravures ou images qui représenteront les faits dont le souvenir ne s'effacera jamais de sa mémoire.

Je désire que *l'Évangile d'une grand'mère* reçoive l'hospitalité dans toutes les familles et dans toutes les écoles, c'est assez vous dire, madame, l'approbation que je donne à votre travail et le voeu que je forme à l'instar *du grand apôtre: Que celui qui vous a inspiré l'amour du bien, l'achève,* le consolide et le perfectionne.

J'ai l'honneur d'être avec respect et dévouement, madame la Comtesse, votre très-humble et obéissant serviteur,

FERDINAND, *card.* DONNET, *archevêque de* Bordeaux.
Bordeaux, le 5 novembre 1865.

APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Nous, archevêque de Sens, évêque d'Auxerre, avons fait examiner l'ouvrage ayant pour titre l'ÉVANGILE D'UNE GRAND'MÈRE, et sur le rapport de l'examinateur, nous l'approuvons très-volontiers et nous en recommandons la lecture aux enfants de nos familles chrétiennes. Ils y trouveront les quatre Évangiles fondus ensemble et racontés avec beaucoup de simplicité, de charme et d'intérêt.

Les passages difficiles du texte sacré, les termes obscurs, les enseignements les plus relevés se trouvent admirablement éclaircis et mis à la portée de leur intelligence et de leur coeur.

Les questions naïves que chacun des *petits enfants* multiplie selon son âge et son caractère, les réponses nettes, affectueuses de la *grand'mère* jettent sur le récit une lumière suffisante et le remplissent d'animation; il y a déjà là tous les germes d'une explication plus complète de la doctrine chrétienne si peu connue et si mal comprise de nos jours.

Donné à Sens, le 7 novembre de l'an 1865.

M. S. *archevêque de Sens, évêque d'*Auxerre

APPROBATION DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

MADAME LA COMTESSE,

Je viens de parcourir moi-même votre *Évangile d'une grand'mère*. Vous le destinez aux enfants de huit à douze ans, et sous une forme familière qui saisit plus vivement leur jeune attention, vous vous proposez de leur faire connaître et aimer notre Seigneur Jésus-Christ. Vous avez pleinement atteint ce but, madame la Comtesse; votre récit attache, instruit, touche. Vous parlez avec le coeur d'une grand'mère et vous allez aux coeurs des enfants; on sent à chaque page que vous les connaissez, que vous les aimez, que vous leur voulez du bien. Avec la bénédiction de Dieu, votre livre fera son chemin, c'est-à-dire qu'il répondra à vos pieux et maternels désirs. Puisse-t-il devenir l'Évangile de tous les enfants! c'est mon voeu bien sincère. Permettez-moi d'y joindre, madame la Comtesse, mes félicitations empressées et l'hommage de mon bien respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

T. A. *archevêque de* Bourges.

APPROBATION DE MGR L'ÉVÊQUE DE SÉEZ.

MADAME LA COMTESSE,

Je vous remercie du nouvel ouvrage dont vous venez d'enrichir les familles chrétiennes. J'ai lu moi-même et j'ai fait lire par un théologien l'*Évangile d'une grand'mère*; cet excellent livre nous paraît éminemment propre à faire connaître Notre-Seigneur aux jeunes enfants et à le leur faire aimer.

Veuillez agréer, madame la Comtesse, avec mes remercîments et mes félicitations, l'hommage de mes sentiments profondément respectueux et dévoués.

Ch. FRÉD., *évêque de* Séez.
Séez, le 9 novembre 1865.

APPROBATION DE MGR L'ÉVÊQUE DE POITIERS.

MADAME LA COMTESSE,

J'ai lu avec infiniment de plaisir l'*Évangile d'une grand'mère*. Je fais des voeux pour que vous ne tardiez point à publier ce livre, et que vous étendiez ainsi à des milliers de familles un travail qui ne doit pas profiter seulement à la vôtre.

Votre talent de raconter aux enfants, déjà si connu et si admiré ne s'est jamais exercé avec plus de succès que dans ce récit. C'est simple, clair, pieux et approprié à l'esprit de votre jeune auditoire.

En vous adressant mes félicitations et mes compliments d'évêque, je me fais le garant et l'interprète de la reconnaissance d'une foule de mères et de grand'mères qui vous béniront ainsi que moi de leur avoir facilité leur plus sainte et leur plus noble tâche.

Le premier rayonnement intellectuel du baptême consiste dans la connaissance de ce Jésus auquel l'âme est vouée par l'acte de la régénération. Ainsi, après la grâce du sacrement, la plus désirable est celle de l'initiation. Votre livre, madame, aidera la famille chrétienne à remplir auprès des petits baptisés «*l'oeuvre d'évangéliste*,» et il contribuera puissamment à faire jaillir de leurs coeurs et de leurs lèvres cet acte précoce de foi qui doit accompagner le premier éveil de la raison. Votre dévouement à l'enfance ne saurait obtenir un plus beau triomphe ni une plus douce récompense.

Agréez la nouvelle assurance du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être, madame la Comtesse, votre très-humble et obéissant serviteur,

L. E., *évêque de* Poitiers.

APPROBATION DE MGR L'ÉVÊQUE DE NIMES.

MADAME LA COMTESSE,

Les extrémités de la vie se touchent par les intimités les plus affectueuses. On voit les petits enfants aimer leur grand'mère d'un amour privilégié; à leur tour les grand'mères chérissent leurs petits-enfants avec une tendresse qui semble vouloir dépasser même l'amour maternel. C'est à cette douce pente que vous avez obéi en composant votre explication de l'*Évangile*, et je me plais à vous le dire, le coeur vous a bien inspirée par l'idée de mettre l'Évangile, c'est-à-dire le plus beau, mais aussi le plus simple et le plus naïf des livres à la portée de pauvres petites intelligences s'ouvrant à peine à la raison comme à la foi, vous êtes heureusement entrée dans l'esprit du bon Maître qui disait: *Laissez* venir à moi les petits enfants. *Le développement de l'ouvrage est digne* de l'intention générale qui l'a dicté. Tout m'a paru juste et vrai dans l'interprétation du texte sacré. Votre sagesse en a fait jaillir sans effort des leçons pleines de grâce, d'à-propos et d'utilité pour votre jeune auditoire; on dirait que pour lui être accessibles, les hauteurs de Dieu s'abaissent sous votre main par une sorte de condescendance. L'Évangile, au fond, ne perd rien de son éclat; mais vous tempérez ses clartés suprêmes afin qu'elles n'éblouissent pas des yeux encore peu faits pour en supporter la pleine lumière. Enfin il n'est pas jusqu'à la forme dramatique à laquelle vous vous attachez, qui ne soit elle-même une nouvelle source d'intérêt, parce qu'aux doux attraits du récit évangélique, considéré en lui-même, elle unit tout le charme d'une conversation de famille.

A tous ces titres, madame la Comtesse, j'approuve votre livre autant que je peux approuver un écrit qui n'a été ni composé ni imprimé dans mon diocèse, et je prie Dieu de le bénir avec abondance, c'est-à-dire à la mesure de son mérite propre et des pieux désirs de votre coeur si profondément chrétien.

Daignez agréer, madame la Comtesse, l'hommage de mon dévouement et de mon respect.

HENRI, *évêque de* Nîmes.

APPROBATION DE MGR L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

C'est le privilège de l'Évangile d'être le livre de tous, des simples et des savants, des grands et des petits. Le divin Sauveur, en l'enseignant dans une noble et sublime simplicité, témoigne de sa volonté de le rendre accessible, même aux enfants, qu'il aime d'un amour de prédilection.

Cette charité du bon Pasteur vient d'inspirer au coeur et à l'intelligence d'une mère de puiser à cette source divine, pour la jeune et heureuse famille, qui est l'objet de sa tendresse.

Sous le titre de l'*Évangile d'une grand'mère*, elle lui raconte les faits et les paraboles du texte sacré, et elle en fait jaillir avec abondance la lumière et la vie.

Nous avons parcouru avec un véritable charme cet admirable ouvrage, et nous emportons de notre lecture trop rapide la douce conviction que de grandes personnes et de grands esprits aimeront à se faire petits avec ceux auxquels il s'adresse. Ils aimeront comme eux goûter l'attrait d'un récit fait avec une exquise simplicité, pour mieux laisser la doctrine divine, dont il est l'expression, briller de tout son éclat.

Nous approuvons cet ouvrage pour notre diocèse, et nous faisons des voeux pour qu'il se répande dans les familles chrétiennes.

Annecy, le 7 novembre 1865.

C. MARIE, *évêque d'Annecy*.

Dédicace.

A mes chers petits enfants

PIERRE, HENRI, MARIE THÉRÈSE DE SÉGUR
VALENTINE, LOUIS, MATHILDE DE SÉGUR-LAMOIGNON, CAMILLE, MADELEINE,
LOUIS, GASTON DE MALARET, ELISABETH, SABINE, HENRIETTE, ARMAND FRESNEAU,
JACQUES, JEANNE, MARGUERITE, PAUL ET FRANÇOISE DE PITRAY.

Chers petits-enfants, je vous offre aujourd'hui les Actes des Apôtres, suite de l'Évangile que je vous ai raconté l'année dernière. J'espère que vous lirez ce second livre avec le même intérêt que le premier. Les petits Anges qui sont au ciel, vous aideront à le bien comprendre; ils vous inspireront le désir d'imiter la ferveur des premiers chrétiens, ces grands saints qui ont sacrifié leur vie pour la gloire de Jésus- Christ, notre Seigneur et notre Dieu,

Votre grand-mère qui vous aime,

Comtesse DE SÉGUR,
Née ROSTOPCHINE.

I - Les juifs.

GRAND'MÈRE. ─ Vous savez, mes enfants, ce que c'est que les Juifs?

HENRIETTE. – Oui, oui. Grand'mère: Juifs ou Israélites.

ARMAND. – Mais, je ne sais pas, moi. Je veux savoir.

HENRIETTE. – Ah bien! tu es ennuyeux! On te dira après.

HENRI. – Si tu interromps, on te chassera.

ARMAND. – Je ne dirai plus rien. Je ne veux pas qu'on me chasse.

GRAND'MÈRE. – Non. Mon pauvre petit, on ne te chassera pas. Mais, il ne faudra pas interrompre à chaque mot.

Les JUIFS étaient un peuple que le bon DIEU protégeait tout particulièrement, auquel il avait fait savoir par ses serviteurs, les Prophètes, qu'il enverrait son Fils Jésus, qui devait être de leur nation, pour vaincre le démon, leur grand ennemi. Ces Juifs, qui auraient dû être si bons, puisqu'ils étaient le peuple choisi par le bon DIEU, étaient très-souvent méchants; ils refusaient d'obéir aux chefs que leur donnait le bon DIEU, ils refusaient même de le prier et de l'honorer. Mais DIEU est si bon, si bon, qu'il pardonne toujours quand on se repent; aussi, dès que les Juifs se repentaient et demandaient pardon, DIEU leur pardonnait.

LOUIS. – Et ils recommençaient?

GRAND'MÈRE. – Ils recommençaient toujours. DIEU leur avait donné un très-beau pays qui s'appelait la TERRE-SAINTE ou la JUDEE, et qu'on appela plus tard la PALESTINE; ils vivaient là et ils attendaient ce Sauveur, Fils de DIEU, que les Prophètes leur avaient annoncé depuis bien des siècles. Ils croyaient que le Fils de DIEU viendrait dans une grande gloire, comme le plus puissant, le plus riche des Rois, qu'il aurait une suite nombreuse, des richesses immenses.

Pendant qu'ils attendaient, qu'ils étudiaient les livres des Prophètes, qu'ils se disputaient entre eux pour savoir quand le Fils de DIEU apparaîtrait dans le monde, JESUS, le Fils de DIEU, Notre-Seigneur et Maître tout-puissant, était réellement près de venir sur la terre; voici comment:

II - L'Annonciation.

L'Ange Gabriel annonce à Marie la naissance de JESUS.

Une jeune fille de quinze ans, nommée MARIE, fille de deux fidèles serviteurs de DIEU, JOACHIM et ANNE, qui descendaient du Roi DAVID, ancien Roi des Juifs, était mariée avec Joseph, son cousin, qui descendait aussi du Roi David. MARIE était la plus belle, la plus sage, la plus excellente des créatures. Un jour qu'elle priait le bon DIEU, dans sa maison de Nazareth, elle vit tout d'un coup devant elle un Ange tout resplendissant de lumière; c'était l'Ange Gabriel. Il lui dit:

«Je vous salue, ô MARIE pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes.»

MARIE se troubla en l'entendant parler ainsi, parce qu'elle était très humble, qu'elle ne pensait jamais de bien d'elle-même, et qu'elle ne croyait pas avoir mérité d'être la femme *bénie entre toutes les femmes*, c'est-à-dire la Mère du Fils de DIEU qui devait venir pour sauver le monde; elle cherchait en elle-même ce que voulait dire ce salut. L'Ange lui dit:

«Ne craignez pas, MARIE, parce que vous avez trouvé grâce devant le Seigneur; et il m'envoie vers vous, pour vous dire que vous aurez un fils; vous l'appellerez JESUS. Il sera grand et il sera le FILS DU TRES-HAUT. Le Seigneur DIEU le fera régner éternellement sur les hommes; et son règne n'aura pas de fin.»

Alors, MARIE dit à l'Ange; «Comment cela se fera-t-il?»

L'Ange lui répondit: «Le Saint-Esprit descendra sur vous, et le Très-Haut vous couvrira de son ombre. Voilà pourquoi le fils qui naîtra de vous sera appelé le fils de DIEU. Et voici qu'Élisabeth, votre cousine, va aussi avoir un fils, dans sa vieillesse. On riait d'elle, en l'appelant stérile; DIEU a voulu faire voir que rien ne lui était impossible, et, dans trois mois, Elisabeth mettra au monde un fils.»

Et MARIE dit alors: «Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.»

Et l'Ange la quitta.

VALENTINE. – Grand'mère, pourquoi l'Ange a-t-il dit qu'on se moquait d'Élisabeth parce qu'elle était stérile? Qu'est-ce que c'est, stérile?

GRAND'MÈRE. – Stérile veut dire: qui n'a jamais eu d'enfant. Chez les Juifs, c'était une honte, comme une malédiction de DIEU, de ne pas avoir d'enfants.

VALENTINE. – Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Parce que tous les Juifs espéraient que JESUS, le Messie promis par DIEU pour délivrer les hommes du démon, naîtrait dans leur famille; et quand on n'avait pas d'enfants, on ne pouvait plus conserver cette espérance.

VALENTINE. – Ah! oui, je comprends.

HENRIETTE. – Et pourquoi l'Ange a-t-il dit que JESUS serait grand? Comment serait-il grand?

GRAND'MÈRE. – L'Ange a voulu dire qu'il serait grand en sainteté et en puissance.

LOUIS. – Comment donc l'Ange Gabriel a-t-il dit que JESUS régnerait toujours, puisqu'il n'a pas régné du tout et qu'il ne règne pas encore.

GRAND'MÈRE. – L'Ange parlait du règne religieux, spirituel, de JESUS sur le monde entier. Le royaume de JESUS-CHRIST, c'est l'Église. Le Pape et les Évêques, pasteurs de cette Église travaillent depuis dix-huit cents ans à étendre par toute la terre le règne de JESUS-CHRIST. Notre-Seigneur est remonté au ciel, où il est encore, où il sera toujours, où il règne sur tous les hommes, et où il récompense les bons et punit les méchants.

ARMAND. – Je voudrais bien voir le bon DIEU, Grand'mère.

GRAND'MÈRE. – Tu ne pourras pas voir le bon DIEU, tant que tu seras vivant dans ce monde, mon cher petit. Après notre mort, nous monterons au Ciel, et nous verrons DIEU, la sainte Vierge et les Anges.

ARMAND. – Oh! pourquoi pas à présent?

GRAND'MÈRE. – Parce que le bon DIEU ne le veut pas.

ARMAND. – Mais pourquoi?

GRAND'MÈRE. – Parce que le bon DIEU ne veut pas que nous comprenions tout et que nous sachions tout, pendant que nous vivons dans ce monde; ce sera notre récompense après notre mort, si nous sommes bons et sages, et si nous obéissons aux commandements du bon DIEU.

HENRIETTE. – Voyons, Armand, tais-toi; tu empêches Grand'mère de raconter.

GRAND'MÈRE. – Il faut bien qu'il demande ce qu'il ne comprend pas. A présent, je vais vous raconter ce qu'on appelle la VISITATION, c'est-à-dire la visite de la sainte Vierge MARIE à sa cousine ÉLISABETH, femme de Zacharie, prêtre dans le temple de Jérusalem.

JEANNE. – Qu'est-ce que c'est qu'un temple?

GRAND'MÈRE. – Les temples étaient pour les Juifs ce que sont les églises pour nous; c'était la maison du Seigneur, où on gardait les commandements de DIEU écrits sur des tablettes en pierre qu'on appelait les Tables de la Loi. C'est là que les prêtres conservaient les choses saintes et que les Juifs s'assemblaient pour offrir les sacrifices.

III - La Visitation.

Zacharie était un prêtre juif; il était vieux, sa femme ÉLISABETH était vieille aussi; elle avait déjà quatre-vingts ans passés; ils n'avaient jamais eu d'enfants, ce qui les affligeait beaucoup.

HENRI. – Les prêtres juifs avaient donc des femmes?

GRAND'MÈRE. – Oui, les prêtres juifs avaient des femmes, parce que la loi ancienne n'était pas aussi parfaite que la nôtre et n'exigeait pas des prêtres un dévouement si absolu. Nos prêtres n'ont pas de femmes, afin de se dévouer tout entiers au service de DIEU, au salut des âmes, au soulagement des pauvres et à l'instruction religieuse des enfants.

Un jour Zacharie entra dans le Temple pour offrir de l'encens au Seigneur devant l'autel dans le sanctuaire. Tout le peuple se tenait dehors et priait; les prêtres seuls avaient le droit d'entrer dans cette partie du Temple. Pendant que Zacharie offrait et brûlait de l'encens, il vit un Ange debout à la droite de l'autel. Zacharie se troubla et fut saisi de frayeur, car il vit bien que c'était un Ange.

Mais l'Ange lui dit:

«Ne crains pas, Zacharie, car ta prière a été exaucée et ta femme Élisabeth aura un fils, que tu appelleras Jean. Tu en seras dans la joie et plusieurs se réjouiront de sa naissance. Il sera rempli du Saint-Esprit dès sa venue en ce monde et il convertira beaucoup de gens.»

Zacharie, ne pouvant croire à la parole de l'Ange, lui demanda:

«Comment saurai-je que ce que vous dites doit arriver, car ma femme est bien avancée en âge?»

L'Ange lui répondit:

«Je suis GABRIEL, l'Ange du Seigneur, toujours présent devant DIEU, et c'est pour apporter cette heureuse nouvelle, que DIEU m'a envoyé vers toi. Et parce que tu n'as pas cru à ma parole qui s'accomplira au temps marqué par le Seigneur, tu vas devenir muet et tu resteras muet jusqu'à ce que ces choses arrivent.» Et l'Ange disparut.

Zacharie sortit du Temple; le peuple le questionnait sur la cause de leur longue attente, et il ne pouvait répondre; car il était muet. Quelque temps après, il s'aperçut qu'Élisabeth aurait bientôt un fils selon la parole de l'Ange; Élisabeth s'en réjouissait et remerciait DIEU de l'avoir tirée de l'humiliation où elle vivait devant les hommes à cause de sa stérilité.

Pendant qu'elle bénissait DIEU d'avoir bientôt un fils, la sainte Vierge MARIE demanda à Joseph, son époux, de la mener chez sa sainte cousine Élisabeth. Joseph y ayant consenti, ils se mirent en route à pied et traversèrent la Judée pour arriver à la ville d'Hébron, où demeuraient Zacharie et Élisabeth.

Lorsque MARIE entra dans la maison, elle salua sa cousine. Aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la voix de MARIE, elle fut remplie du Saint-Esprit, qui lui fit voir que MARIE était la Mère du Fils de DIEU; elle s'écria:

«Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni! D'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur soit venue jusqu'à moi?»

Alors MARIE dit ce beau cantique qu'on appelle MAGNIFICAT, qui se chante à l'église à la fin des vêpres.

MARIE demeura environ trois mois avec sa cousine Elisabeth, puis elle retourna dans sa maison, à

Nazareth.

IV - Naissance de Saint Jean.

Au temps qu'avait prédit l'Ange Gabriel, Élisabeth eut un fils que tout le monde venait voir: et on félicitait Élisabeth du bonheur que lui avait envoyé le Seigneur DIEU.

Le huitième jour; les prêtres voulurent circoncire l'enfant.

HENRI. – Qu'est-ce que c'est, circoncire?

GRAND'MÈRE. – La circoncision était, chez les Juifs, une cérémonie un peu comme le baptême chez nous autres chrétiens; la circoncision était la marque religieuse du peuple juif, elle était pour eux ce qu'est pour nous le baptême.

Les prêtres voulurent donc circoncire l'enfant, et ils voulurent l'appeler ZACHARIE, comme son père. Mais Élisabeth leur dit:

«Non, il s'appellera JEAN.

— Mais il n'y a personne dans votre famille qui s'appelle Jean,» lui répondirent-ils.

En hébreu, JEAN signifiait *plein de grâce*.

Comme Élisabeth insistait, ils dirent au père de leur faire savoir comment il fallait l'appeler. Et Zacharie, prenant des tablettes, écrivit: «JEAN est le nom qu'il doit avoir.»

Ce qui surprit tout le monde. Au même instant, la langue de Zacharie se délia miraculeusement et il se mit à parler et à bénir le Seigneur. Toutes les personnes présentes et tous les gens du voisinage furent saisis d'admiration. Tout le monde voulut venir voir cet enfant dont la naissance avait causé des choses si merveilleuses; et chacun disait en le regardant avec attention:

«Que pensez-vous que sera cet enfant? Il est certainement protégé par la main du Seigneur.»

Et le petit Jean grandissait, se fortifiait, et il avait une sagesse extraordinaire. Mais ses parents furent obligés de le cacher dans le désert, de peur que le méchant Roi Hérode, qui régnait alors en Judée, ne le fît mourir.

MARIE-THÉRÈSE. – Qu'est-ce que c'est, un désert?

GRAND'MÈRE. – Un désert est un pays affreux, qu'on ne peut pas habiter parce que rien n'y pousse et que les animaux sauvages seuls peuvent y vivre.

MARIE-THÉRÈSE. – Et comment le pauvre petit Jean y vivait-il?

GRAND'MÈRE. – Sa mère Élisabeth venait le soigner et lui apporter à manger, et puis les Anges en avaient soin parce que ce petit enfant était choisi par DIEU pour être le Précurseur, c'est-à-dire pour annoncer JESUS le Sauveur.

JEANNE. – Mais pourquoi le méchant Hérode voulait-il faire mourir un pauvre petit si bon et si sage?

GRAND'MÈRE. – Je vous raconterai cela demain, mes enfants; vous en avez assez pour aujourd'hui.

Les enfants auraient bien voulu que leur Grand'mère continuât, mais elle leur dit qu'il ne fallait pas apprendre trop de choses à la fois, de peur d'oublier tout. «C'est comme une indigestion, ajouta-t-elle; quand on mange trop, on rend tout ce qu'on a pris, il n'en reste rien pour l'estomac. Il en est de même pour la mémoire; quand on lui en donne trop, elle rejette tout et ne garde plus rien. Et c'est ce qu'on appelle en plaisantant, une indigestion de l'esprit.»

V - Naissance de Jésus. Adoration des bergers.

Le lendemain, la grand'mère trouva tous les enfants rassemblés quelque temps avant l'heure, tant ils étaient impatients de savoir ce qui allait arriver. Ils se placèrent devant elle comme la veille; elle commença:

Peu de temps avant la naissance de JESUS, César-Auguste, empereur de Rome et maître de la Judée, ordonna qu'on fit le compte de tous les habitants des terres qui lui étaient soumises. CYRINUS, gouverneur de la Syrie, fit pour la Judée ce compte qu'on appelle DENOMBREMENT. Joseph vivait à NAZARETH, ville de la GALILEE; quand il apprit l'ordre donné par César, il fut obligé d'aller se faire inscrire à BETHLEEM petite ville de la Judée, près de Jérusalem, éloignée de vingt-cinq lieues de Nazareth; c'était la patrie du Roi DAVID et de sa famille. Il partit donc avec MARIE son épouse; le voyage fut long. MARIE était fatiguée, et quand ils arrivèrent à Bethléem, ils ne trouvèrent pas de logement, parce que ce dénombrement avait fait venir beaucoup de monde dans la ville.

Ne sachant où il pourrait loger MARIE, Joseph sortit de la ville, et il trouva près des portes une grotte profonde qui servait d'étable à des vaches et à des ânes. Le Roi David s'y était reposé souvent quand il était berger, car c'était là qu'il gardait ses troupeaux. Joseph arrangea dans cette étable une couche de paille pour MARIE, et c'est là, dans cette étable, que JESUS vint au monde.

Il y avait dans les environs, des bergers qui gardaient les troupeaux dans la campagne de Bethléem comme au temps du Roi David, et qui veillaient chacun à leur tour, pour qu'on ne volât pas leurs troupeaux.

Tout à coup, au milieu de la nuit, vers minuit, un Ange du Seigneur leur apparut; et ils furent enveloppés d'une lumière éblouissante, ce qui leur causa une grande frayeur. Mais l'Ange leur dit:

«Ne craignez point, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tous une grande joie. Dans Bethléem, la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le CHRIST, le Seigneur. Voici à quoi vous le reconnaîtrez. Vous trouverez dans une étable un enfant enveloppé de langes et couché dans une Crèche.»

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est, une crèche?

GRAND'MÈRE. – Une crèche est l'espèce de mangeoire dans laquelle on donne à manger aux bêtes de l'étable.

JEANNE. – Mais le pauvre petit enfant devait être très-mal là dedans?

GRAND'MÈRE. – Oui, il était très-durement et très-mal, mais il a voulu que ce fût ainsi.

JACQUES. – Comment le bon DIEU, qui était son Père, qui a tout ce qu'il veut, ne lui a-t-il pas donné un beau petit lit bien chaud, dans une chambre bien jolie, au lieu de le laisser dans une vilaine crèche et dans une sale étable?

GRAND'MÈRE. – Parce que l'enfant JESUS a voulu nous faire voir par son exemple qu'il ne faut pas

aimer et désirer les richesses de ce monde, et qu'on doit aimer les privations et les humiliations.

PETIT-LOUIS. – Je ne veux pas coucher dans une crèche, moi, ni dans une étable.

GRAND'MÈRE. – On n'est pas obligé de coucher dans une crèche ni dans une étable, mais tout le monde est obligé de ne pas être douillet ni délicat et de ne pas trop aimer ses aises.

HENRIETTE. – Écoute, Loulou, va dans une crèche puisque le petit JESUS y a été; tu sais bien qu'il faut l'imiter.

PETIT-LOUIS. – Et toi?

HENRIETTE. – Non, moi pas; je resterai avec papa et maman.

PETIT-LOUIS. – Tiens! pourquoi cela?

HENRIETTE. – Pour qu'ils ne soient pas seuls.

GRAND'MÈRE. – Ce n'est pas gentil cela! tu veux envoyer le pauvre Louis dans une étable, et toi tu ne veux pas y aller; pas du tout pour que ta maman et ton papa ne soient pas seuls, mais parce que tu crains d'être mal dans l'étable.

Henriette rougit, ne répond pas et embrasse Louis, qui lui donne un petit coup de poing.

GRAND'MÈRE. – Voyons, mes enfants, ne vous disputez pas et laissez-moi continuer.

L'Ange dit aux bergers comment ils reconnaîtraient le Sauveur, le CHRIST, le Seigneur. Au même moment, une troupe nombreuse d'Anges se joignit à celui qui parlait aux bergers; et ils chantaient tous admirablement: «Gloire à DIEU au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.»

Au bout de quelque temps, les Anges quittèrent les bergers et les bergers se dirent les uns aux autres: «Allons à Bethléem; allons voir ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur vient de nous faire annoncer par ses Anges.»

Ils se dépêchèrent donc d'y aller et ils trouvèrent dans l'étable Joseph et MARIE, avec l'enfant JESUS enveloppé dans des langes et couché dans une crèche. En le voyant, ils l'adorèrent, et ils reconnurent la vérité de ce que leur avait dit l'Ange. Et tous ceux auxquels ils le racontèrent, admiraient ce que leur disaient les bergers.

Et MARIE conservait le souvenir de ces choses et adorait JESUS dans son coeur.

Au bout de huit jours, il fallut que Joseph fît circoncire l'enfant, auquel il donna le nom de JESUS, comme l'avait commandé l'Ange Gabriel à MARIE.

VI - Les Rois Mages.

Peu de temps après, on vint dire au Roi Hérode, qui régnait à Jérusalem, que des Rois Mages qui arrivaient de très-loin t voulaient le voir et qu'ils demandaient: «Où est le Roi des Juifs qui vient de naître, car nous avons vu son étoile en Orient et nous venons à Jérusalem pour l'adorer?»

Hérode fut très-effrayé de ce qu'on lui disait, parce qu'il craignait qu'un Roi plus puissant que lui ne vînt lui enlever son Royaume. Et toute la ville de Jérusalem eut peur aussi. Hérode fit venir les Rois Mages, leur parla, les questionna, et il sut que le Roi dont parlaient les Mages était le CHRIST, le Fils de DIEU que les Juifs attendaient d'après les livres des Prophètes.

Alors Hérode fit venir les savants, Princes des prêtres et docteurs du peuple, et il leur demanda où le CHRIST devait naître.

Ils lui répondirent: «A Bethléem, ville de Juda.»

Hérode emmena les Mages chez lui, leur fit beaucoup de questions sur l'étoile qu'ils avaient vue. Ils lui racontèrent que des Anges leur étaient apparus, qu'ils leur avaient annoncé la naissance du Roi des Juifs, le CHRIST, le Messie promis, le Fils de DIEU, et leur avait ordonné d'aller l'adorer; qu'ils allaient se mettre en route sans savoir où ils devaient aller, mais qu'au moment de partir, une étoile, plus grosse et plus brillante que toutes les étoiles du ciel, se montra à eux et se mit à avancer devant eux; elle s'arrêtait quand ils s'arrêtaient et avançait quand ils marchaient; cette étoile avait disparu quand ils étaient entrés à Jérusalem, et c'est pourquoi ils avaient demandé à voir le Roi des Juifs que leur avaient désigné les Anges.

Hérode les remercia, leur dit d'aller à Bethléem, car c'était là que devait naître le Messie, le CHRIST, pour sauver tous les hommes, en les délivrant du démon.

«Allez, leur dit le Roi Hérode, informez-vous à Bethléem de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, revenez me le faire savoir, pour que moi aussi j'aille l'adorer.»

Les Rois Mages le lui promirent et se remirent en route; aussitôt, leur étoile reparut, ce qui leur causa une grande joie; et l'étoile marcha devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée à la grotte où était l'ENFANT et MARIE sa mère, elle s'arrêta.

Les Mages en furent transportés de joie; ils entrèrent dans la grotte, et trouvèrent l'ENFANT avec MARIE sa mère. Et se prosternant devant lui, ils l'adorèrent. Puis, ouvrant les caisses qui étaient sur le dos de leurs chameaux et qui contenaient leurs trésors, ils en tirèrent leurs présents qu'ils lui offrirent; c'était de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

JACQUES. – Comment l'encens était-il un trésor? Ce n'est pas du tout un beau présent; on en brûle ici dans toutes les églises.

GRAND'MÈRE. – L'encens qu'on brûle chez nous, n'est pas le vrai encens des Juifs; le nôtre est bien une résine, une espèce de gomme qui coule de certains arbustes, mais il n'a pas l'odeur excellente de l'encens des Juifs et des peuples de l'Asie; celui-là est rare et coûte fort cher.

JACQUES. – Mais qu'est-ce que l'Enfant JESUS et la sainte Vierge pouvaient faire avec l'encens? Ça ne leur servait a rien.

GRAND'MÈRE. – C'était un hommage, une marque de respect que leur donnaient les Mages. Ils l'offraient non-seulement comme une chose précieuse, mais parce qu'ils voulaient faire voir par là qu'ils reconnaissaient l'Enfant JESUS pour le vrai DIEU, puisqu'on n'offre de l'encens qu'à DIEU.

HENRIETTE. – Et qu'est-ce que c'est que la myrrhe?

GRAND'MÈRE. – La myrrhe est un parfum très-précieux et très-amer au goût; elle signifiait que JESUS devait beaucoup souffrir, faire une pénitence suffisante pour effacer les péchés des hommes et puis mourir pour les sauver. Le bon DIEU avait fait connaître tout cela aux Rois Mages; ils l'offrirent à JESUS comme un présent fort rare et fort cher.

Après avoir adoré l'ENFANT, et après s'être reposés quelque temps, ils repartirent pour retourner dans leur pays, mais un Ange leur apparut en songe et leur ordonna de ne pas aller retrouver le Roi Hérode à Jérusalem, parce qu'il voulait faire mourir l'Enfant JESUS au lieu de l'adorer; l'Ange leur ordonna de s'en retourner par un autre chemin, et les Mages obéirent. Quand ils furent de retour chez eux, le Roi Hérode les attendait toujours et il s'impatientait de ne pas les voir revenir.

VII - La Purification de la Sainte Vierge.

Après le départ des Mages, le temps arriva où, selon la loi de Moïse, MARIE dut aller à Jérusalem pour présenter l'Enfant JESUS au Temple et offrir un sacrifice. Joseph et MARIE étaient pauvres; ils n'offrirent que deux tourterelles; les gens riches offraient un agneau.

LOUIS. – Pourquoi offrait-on des tourterelles ou des agneaux? A qui les offrait-on?

GRAND'MÈRE. – On les offrait à DIEU, parce que d'après la loi juive, tous les hommes appartenaient au Seigneur; et les parents devaient racheter l'enfant, pour pouvoir le garder et l'élever au lieu de le laisser pour le service du Temple; c'est pourquoi on apportait aux grands prêtres des tourterelles ou un agneau; le grand prêtre les tuait et les offrait au Seigneur comme un sacrifice qui devait lui être agréable.

ARMAND. – Et ce n'était pas vrai, n'est-ce pas, Grand'mère!

GRAND'MÈRE. – Si fait; le bon DIEU aimait ces sacrifices parce qu'on les faisait pour obéir à la loi et que le bon DIEU aime l'obéissance.

ÉLISABETH. – Et pourquoi le bon DIEU avait-il ordonné des sacrifices? Et comment le sang de ces pauvres bêtes pouvait-il lui être agréable?

GRAND'MÈRE. – Il ne lui était pas agréable par lui-même; mais seulement parce qu'il figurait le sacrifice divin de la croix, par lequel JESUS son fils devait nous sauver un jour.

Le jour où la sainte Vierge et son mari Joseph apportèrent l'Enfant JESUS au temple de Jérusalem, il s'y trouvait un vieillard nommé SIMEON, qui était un homme juste et obéissant à la loi de DIEU; le Saint-Esprit lui avait promis qu'il verrait le CHRIST, le Messie, le Fils de DIEU, avant de mourir. Et lorsque L'ENFANT fut apporté dans le Temple, le Saint-Esprit apprit à Siméon que cet enfant était le CHRIST, promis pour sauver les hommes de la méchanceté du démon.

Siméon prit l'Enfant JESUS dans ses bras et commença à bénir DIEU, en disant:

«A présent, Seigneur, vous me laisserez mourir en paix, car mes yeux ont vu le Seigneur que vous envoyez dans le monde pour racheter les hommes.»

Siméon continua à dire de très-belles choses sur l'Enfant JESUS et sur sa Mère. Et une vieille femme nommée ANNE la prophétesse, fille de PHANUEL, veuve et âgée de quatre-vingt-quatre ans, entra dans le Temple pendant que Siméon prophétisait. Elle aussi se mit à louer le Seigneur et à parler de l'Enfant JESUS comme de celui qu'attendaient les Juifs pour les délivrer du démon.

VALENTINE. – Grand'mère, comment le Saint-Esprit a-t-il fait pour apprendre à Siméon que JESUS était le Messie?

GRAND'MÈRE. – Il le lui a fait comprendre sans parler, simplement en voulant qu'il comprît.

JACQUES. – Mais comment c'est-il possible? Comment Siméon a-t-il fait pour entendre puisque le Saint-Esprit ne disait rien?

GRAND'MÈRE. – C'est tout aussi possible au Saint-Esprit, qui est DIEU tout-puissant avec le Père et le Fils, qu'il est possible à toi, de penser à une personne absente, ou de te souvenir d'une chose dont personne ne te parle. Et puis, nous autres à qui le bon DIEU n'a pas accordé des grâces pareilles, nous ne pouvons comprendre comment ces choses se passent entre DIEU et les âmes des saints.

VIII - Fuite en Égypte.

Après que JESUS eut été porté au Temple par MARIE et par Joseph, ils retournèrent à Bethléem. Une nuit pendant que Joseph dormait, un Ange lui apparut et lui dit:

«Lève-toi, prends l'ENFANT et sa Mère, et fuis en Égypte. Tu y demeureras jusqu'à ce que je vienne t'avertir de retourner dans ton pays; parce que le Roi Hérode cherchera l'ENFANT pour le faire mourir.»

Joseph se leva, éveilla la sainte-Vierge, lui dit ce qu'il venait d'entendre et prépara tout pour partir de suite.

JACQUES. – Et comment sont-ils partis? Ils n'avaient pas de voiture?

GRAND'MÈRE. – Non, mais on pense que saint Joseph avait un âne; il fit un paquet des choses les plus nécessaires à l'Enfant JESUS et à sa Mère, le plaça sur l'âne avec la sainte Vierge MARIE qui tenait dans ses bras l'Enfant JESUS, et saint Joseph marcha près d'eux pour les conduire. Ils s'enfuirent au milieu de la nuit, dans l'obscurité, pour que personne ne les vît partir et ne pût aller dire à Hérode qu'ils avaient emmené l'ENFANT, et le chemin qu'ils avaient suivi.

JACQUES. – Mais puisque l'Enfant JESUS était le bon DIEU, pourquoi ne tuait-il pas le méchant Hérode?

GRAND'MÈRE. – Parce que JESUS n'est pas venu sur la terre pour tuer les méchants, mais pour les convertir; et de plus, il a voulu tout souffrir pour l'amour de nous, pour nous apprendre à supporter patiemment toute espèce de souffrance.

IX - Massacre des Innocents.

Hérode attendait toujours le retour des Rois Mages, et il était très-impatient de les voir revenir, parce qu'il craignait beaucoup ce nouveau Roi dont lui avaient parlé les Mages. Voyant enfin qu'ils ne revenaient pas, il se mit dans une grande colère, car il ne savait comment faire pour trouver cet ENFANT-ROI. Il pensa pourtant qu'un moyen sûr et excellent de s'en débarrasser était, de tuer tous les enfants âgés de moins de deux ans. De cette façon, pensa-t-il, je suis sûr de faire mourir ce ROI-ENFANT que les Mages ont été saluer, car il n'a certainement pas encore deux ans. Le cruel Hérode ordonna donc à une troupe de soldats aussi méchants que lui, d'aller à Bethléem et de massacrer tous les enfants âgés de moins de deux ans.

VALENTINE. – Quel abominable homme! C'était affreux! les pauvres parents devaient crier autant que les enfants!

GRAND'MÈRE. – Certainement! Longtemps auparavant, un Prophète nommé Jérémie…

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, un prophète?

GRAND'MÈRE. – Un prophète est un homme auquel le bon DIEU accorde le don de savoir et de dire ce qui arrivera dans l'avenir.

VALENTINE. – Comment cela? Comment disait-il l'avenir?

HENRIETTE. – C'est comme si le bon DIEU m'accordait ce don, et que je te dise: Titine, tu seras méchante ce soir; tu seras en pénitence demain; tu seras morte dans dix ans. Et que cela arrive: je serais un prophète. N'est-ce pas, Grand'mère.

GRAND'MÈRE, *souriant*. – Non, tu serais prophétesse; heureusement que tu ne l'es pas, car tes prophéties ne seraient pas agréables à ma petite Valentine. Mais tu as bien compris et bien expliqué ce que c'est qu'un prophète; seulement les Prophètes n'ont prédit que ce qui concernait la gloire de DIEU et le bien des hommes.

Je disais donc qu'un Prophète nommé JEREMIE avait prédit ce malheur, ce crime horrible qu'on appelle le MASSACRE DES INNOCENTS; il avait prédit qu'il y aurait ce jour-là des plaintes et des cris lamentables. Vous jugez ce que ce devait être; les enfants massacrés à coups de coutelas, à coups de haches, tués à coups de massues et poussant des cris effroyables quand les soldats les arrachaient des bras de leurs mères pour les faire mourir. Les malheureuses mères, courant avec leurs enfants dans leur bras, cherchant à les cacher, à les sauver, se jetant sur leurs bourreaux pour se faire tuer à la place de leurs enfants, serrant les pauvres petits contre leur sein, espérant empêcher les soldats de les saisir; et cela dans toutes les maisons, dans toutes les rues de Bethléem à la fois! Ces pauvres petits innocents qui ont été tués pour JESUS-CHRIST, sont les premiers martyrs et on célèbre leur fête le 28 décembre, après Noël.

Joseph avait mené l'Enfant JESUS, et sa Mère en Egypte, comme le lui avait commandé l'Ange. Un an après, l'Ange apparut encore à Joseph pendant qu'il dormait et lui dit:

«Lève-toi, prends L'ENFANT et sa Mère et retourne en Judée, parce que le Roi Hérode qui voulait faire mourir l'ENFANT, est mort lui-même.»

JACQUES. – Hérode s'est-il corrigé avant de mourir?

GRAND'MÈRE. – Non; il est mort méchant comme il avait vécu.

Joseph, qui obéissait toujours au bon DIEU et qui faisait sans hésiter tout ce qu'il lui commandait, emmena donc encore une fois l'ENFANT et sa Mère et retourna en Judée. Mais ayant appris en route que le méchant ARCHELELAUS, fils du Roi Hérode, était devenu Roi après la mort de son père, il se retira dans la province de GALILEE, qui était son pays, dans une ville appelée Nazareth. L'enfant JESUS avait alors deux ans et demi. Lorsque JESUS fut grand et qu'il parcourut les autres provinces de la Judée, on l'appelait le NAZAREEN, comme l'avaient prédit les Prophètes.

Et à présent, mes enfants, nous allons nous reposer. Demain nous verrons l'Enfant JESUS perdu dans Jérusalem.

ARMAND. – Comment perdu! Qui l'a perdu?

GRAND'MÈRE. – Tu le sauras demain.

X - L'Enfant Jésus au milieu des docteurs.

Les enfants étant tous réunis, la grand'mère commença ainsi:

L'Enfant JESUS vivait à Nazareth avec sa mère et avec Joseph; il grandissait et il travaillait avec son père à l'état de charpentier. Tout le monde admirait sa sagesse, sa douceur et sa bonté.

Tous les ans à la fête de Pâques….

PETIT-LOUIS. – Comment? Les Juifs avaient le jour de Pâques comme nous? Ils mangeaient des oeufs rouges?

GRAND'MÈRE. – Ils avaient une fête de Pâques, mais ils ne mangeaient pas des oeufs rouges, et ils ne fêtaient pas le même événement que nous.

À la Pâque des Juifs, on fêtait le passage de la Mer Rouge, c'est-à-dire la délivrance des Juifs de la domination très-dure des Égyptiens. Notre Pâques, à nous, est pour fêter la délivrance de tous les hommes du joug très-cruel du démon.

JEANNE. – Comment cela? Je ne comprends pas.

GRAND'MÈRE. – Quand tu auras entendu toute l'histoire de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST (car c'est ainsi que nous appelons JESUS), tu comprendras comment il nous a délivrés, par sa mort, de la puissance du méchant démon…

ARMAND. – Racontez-nous cela tout de suite, Grand'mère, je vous en prie.

GRAND'MÈRE. – Non, avant de raconter la mort de JESUS-CHRIST, il faut que je vous raconte sa vie, ses miracles.

HENRIETTE. – Qu'est-ce que c'est des miracles?

GRAND'MÈRE. – Des miracles sont des choses si extraordinaires que DIEU seul et ceux auxquels il en donne la puissance, peuvent les faire, comme, par exemple, de guérir dans une minute une personne très-malade, ou un aveugle, ou un sourd. Mais, vous m'avez tant interrompue que je ne sais plus ce que je disais.

CAMILLE. – Vous disiez, Grand'mère, que *tous les ans à la* fête de Pâques….

GRAND'MÈRE. – Ah! oui, merci, chère petite; j'y suis. Tous les ans à la fête de Pâques, MARIE et Joseph allaient à Jérusalem pour célébrer la fête. Cette année, l'Enfant JESUS étant arrivé à l'âge de douze ans, il les accompagna, selon la loi de Moïse. Cette première entrée de l'ENFANT dans le Temple était une fête de famille qui ressemblait un peu à nos premières communions.

LOUIS. – Et comment célébrait-on la Pâque?

GRAND'MÈRE. – Chaque famille tuait un chevreau ou un agneau, qu'on faisait rôtir tout entier; et toutes les personnes de la famille étaient invitées à venir le manger en grande cérémonie chez le chef de la famille. Il fallait manger debout, en habit de voyage, le bâton à la main, pour rappeler comment DIEU avait jadis délivré les Juifs en les faisant quitter l'Égypte, où on les gardait comme esclaves. Il fallait manger l'agneau ou le chevreau tout entier, et s'il en restait quelques débris, on brûlait ces restes avec les os et les entrailles pour que la fumée montât vers le ciel. Lors donc que l'Enfant JESUS eut douze ans, MARIE et Joseph l'emmenèrent à Jérusalem pour célébrer la fête de Pâques qui durait sept jours.

MARIE-THÉRÈSE. – Était-ce l'hiver ou l'été?

GRAND'MÈRE. – C'était au printemps, du 15 au 22 du mois de Nisan, qui est notre mois d'Avril. Quand les fêtes furent terminées, les habitants de Nazareth et tous les autres s'en retournèrent chez eux. MARIE et Joseph partirent avec leurs parents et leurs amis, et ils ne s'aperçurent pas que l'ENFANT n'était pas avec eux; ils croyaient que JESUS marchait avec ses jeunes compagnons, et ce ne fut que le soir, quand on s'arrêta pour souper et pour coucher, qu'ils commencèrent à s'inquiéter en ne le trouvant pas avec les enfants de Nazareth. Ils le cherchèrent partout et furent très-effrayés et fort inquiets quand ils surent qu'on n'avait pas vu l'Enfant JESUS depuis le départ de Jérusalem.

JEANNE. – Comme c'est mal d'avoir perdu ce pauvre petit JESUS!

GRAND'MÈRE. – Ce n'était pas mal, chère enfant, parce que la sainte Vierge n'a jamais fait le *mal* et ne pouvait pas le faire. Le bon DIEU la protégeait depuis sa naissance et la rendait si bonne qu'elle n'avait jamais envie de mal faire; mais le bon DIEU avait voulu que MARIE et Joseph ne s'inquiétassent pas de l'Enfant JESUS, parce qu'ils savaient ce qu'était l'Enfant JESUS, et ils comprenaient qu'il n'était pas nécessaire de le surveiller comme un enfant ordinaire; ensuite, parce que JESUS devait accomplir ce jour-là la volonté de DIEU son Père et se faire voir plus savant que les prêtres juifs et les Docteurs de la loi.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, les Docteurs de la loi?

GRAND'MÈRE. – C'étaient des hommes chargés d'expliquer la loi de Moïse; ils passaient pour savants, et ils croyaient alors (comme le croient les savants d'aujourd'hui) tout savoir et tout comprendre.

Quand MARIE et Joseph furent bien sûrs que l'Enfant JESUS n'était pas avec leurs compagnons, ils ne voulurent ni manger ni se reposer avant de l'avoir trouvé, et repartirent à pied pour Jérusalem. Ils apprirent par les personnes qu'ils connaissaient, que l'Enfant JESUS y était resté et qu'on l'avait vu dans le Temple. MARIE et Joseph le cherchèrent pendant trois jours; ne sachant plus où le trouver et le demander, ils entrèrent dans une des salles qui entouraient le Temple, et ils trouvèrent l'Enfant JESUS assis au milieu des Docteurs de la loi. Il les écoutait, les interrogeait et leur expliquait si clairement et si bien les passages des Écritures que les Docteurs de la loi ne comprenaient pas, qu'ils étaient tous dans l'admiration et dans une grande surprise de la sagesse de ses réponses.

Joseph et MARIE furent très-étonnés de ce qu'ils voyaient et de ce qu'ils entendaient; MARIE s'approcha de JESUS et lui dit:

«Mon fils, pourquoi nous avez-vous causé cette grande inquiétude? Voyez avec quelle tristesse nous

vous cherchons depuis trois jours.»

JESUS leur répondit gravement:

Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je devais m'occuper des affaires de mon Père?»

Mais ils ne comprirent pas ces paroles; ils ne savaient pas que les affaires dont s'occupait le divin Enfant étaient de faire déjà comprendre aux hommes, que lui, JESUS, était le Fils de DIEU, le CHRIST, le Messie attendu par les Juifs.

Et JESUS, se levant, les suivit; car si dans les choses divines il obéissait uniquement à son Père céleste, dans tout le reste il obéissait parfaitement à sa bienheureuse Mère et à saint Joseph. Ils arrivèrent à Nazareth. Il demeura avec eux jusqu'à la mort de saint Joseph, et il leur était soumis. L'Enfant JESUS croissait en sagesse et en grâce devant DIEU et devant les hommes, qui l'admiraient de plus en plus. Et sa Mère conservait dans son coeur le souvenir de toutes ces choses, c'est-à-dire de toutes les paroles, de toutes les actions de JESUS. De douze à trente ans, JESUS ne fit que travailler, prier et obéir, devenant ainsi le modèle de tous les chrétiens, et en particulier des enfants et des jeunes gens. Quel enfant oserait refuser d'obéir et de travailler, quand le Fils de DIEU lui-même en a donné un si bel exemple!

Saint Joseph mourut doucement dans les bras de JESUS et de MARIE; il est, à cause de cela, le protecteur des mourants. JESUS avait environ trente ans quand saint Joseph mourut.

XI - Saint Jean-Baptiste.

Vous vous rappelez, mes enfants, qu'Élisabeth, la mère de Jean-Baptiste, l'avait mené et caché dans le désert pour que le méchant Roi Hérode, et, plus tard, le méchant Archélaüs, fils d'Hérode, ne pussent pas le trouver et le faire mourir.

JACQUES. – Mais le pauvre petit Jean-Baptiste ne leur avait rien fait? Pourquoi l'auraient-ils fait mourir?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'Hérode et Archélaüs avaient toujours peur que le Roi dont leur avaient parlé les Mages n'eût pas été tué dans le MASSACRE DES INNOCENTS; et comme saint Jean-Baptiste était au-dessus de tous les enfants par son intelligence, sa sagesse, et par les miracles qui avaient accompagné sa naissance, Élisabeth et Zacharie avaient peur qu'Hérode ne le prît pour ce CHRIST-Roi qu'il craignait, et qu'il ne le fît mourir. C'est pourquoi Élisabeth le laissa dans le désert, dans une grotte où elle lui portait tout ce qui lui était nécessaire.

À mesure qu'il grandissait, il devenait de plus en plus saint et il faisait de grandes pénitences. Il priait continuellement, et il ne vivait que de sauterelles et de miel sauvage. Devenu homme et âgé de près de trente ans, il sortit du désert et il commença à parcourir le pays, pour annoncer la venue de JESUS. Il parlait admirablement du bon DIEU, du PARADIS, de l'ENFER, de la nécessité de faire pénitence, et il annonçait à tous les hommes le Sauveur qui allait venir; beaucoup de gens venaient l'entendre et le voir; il les engageait à devenir bons, à se repentir de leurs péchés, et il baptisait dans l'eau du JOURDAIN tous ceux qui le lui demandaient.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, le Jourdain? Et comment Jean-Baptiste baptisait-il?

GRAND'MÈRE. – Le Jourdain est un fleuve qui coule à quelques lieues de Jérusalem. Jean-Baptiste faisait entrer dans le Jourdain ceux qui voulaient être baptisés, et il leur versait sur la tête de l'eau du fleuve, en signe de la pureté de coeur qu'ils devaient avoir.

VALENTINE. – Mais ils pouvaient se noyer dans le Jourdain?

GRAND'MÈRE. – Non, parce qu'il y avait peu d'eau au bord; on en avait jusqu'aux genoux à peine.

Le peuple qui entourait Jean-Baptiste lui demandait des conseils pour devenir bon, et Jean disait aux riches:

«Que celui qui a plusieurs habits en donne un à celui qui n'en a pas; et que celui qui a trop, donne à celui qui a faim.»

Et aux Publicains qui venaient lui demander conseil, il disait: «Ne faites pas payer plus d'argent qu'on ne doit vous en payer.»

HENRIETTE. – Je ne comprends pas bien, Grand'mère. Qu'est-que c'est, des Publicains? Et qu'est-ce qu'ils faisaient payer?

GRAND'MÈRE. – Les Publicains étaient des gens chargés par les ROMAINS, maîtres de la Judée et des Juifs, de faire payer les impôts, c'est-à-dire l'argent que chacun devait donner au gouverneur pour l'entretien de routes, des ponts, pour maintenir l'ordre, et pour en envoyer à Rome, à l'Empereur. Très-souvent, les Publicains faisaient payer plus qu'on ne devait, et personne ne pouvait les souffrir à cause de cela: les Juifs les appelaient des voleurs. Voilà pourquoi Jean-Baptiste leur disait de ne pas faire payer plus qu'on ne leur devait. Les soldats lui demandaient aussi ce qu'ils devaient faire.

«N'employez pas les coups ni la violence pour vous faire donner ce qu'il vous faut, et ne demandez pas plus qu'il ne vous faut,» leur répondait Jean.

Le peuple trouvait Jean-Baptiste si bon, si vertueux, si admirable, qu'il croyait voir en lui le CHRIST; le Messie promis qu'on attendait alors, d'après ce qu'avaient annoncé les Prophètes. Mais Jean leur dit:

«Moi, je baptise seulement dans l'eau; mais vous allez en voir un autre plus puissant que moi, qui vous baptisera dans le Saint-Esprit. Et moi, je ne suis rien auprès de lui; je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure.»

Le Roi Hérode, fils de l'ancien Hérode et successeur de son frère Archélaüs, voulut le connaître; Jean-Baptiste, bien loin de le flatter et de le complimenter, lui fit souvent des reproches de la vie méchante qu'il menait. Hérode se fâchait; il n'osait pourtant lui faire de mal, parce qu'il le craignait à cause de sa vertu et de la grande réputation qu'il avait parmi le peuple.

XII - Baptême de Notre-Seigneur.

En ce temps-là, après la mort de Joseph, JESUS quitta Nazareth et vint trouver Jean-Baptiste auprès du Jourdain, pour être baptisé par lui. Jean, qui savait que JESUS était le Fils de DIEU et DIEU lui-même, refusait, par respect, de le baptiser:

«C'est moi, Seigneur, qui dois être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi!» lui disait Jean.

JESUS lui répondit: «Laisse-moi faire pour ce moment, car c'est ainsi que nous devons accomplir la volonté de celui qui m'envoie.»

Alors Jean-Baptiste ne résista plus; il versa de l'eau sur la tête de JESUS. Aussitôt que JESUS eut été baptisé, il sortit de l'eau. Tout à coup le ciel s'ouvrit au-dessus de sa tête, l'Esprit de DIEU descendit sous la forme d'une colombe, et vint se reposer sur JESUS. Et au même instant, une voix qui venait du ciel dit très-haut:

«C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes affections!»

HENRIETTE. – Qu'est-ce que c'était que cette voix?

GRAND'MÈRE. – C'était la voix de DIEU le Père, qui faisait ainsi connaître à tout le monde que JESUS était véritablement son Fils et DIEU lui-même.

JACQUES. – Quel âge avait JESUS quand il fut baptisé?

GRAND'MÈRE. – Il avait trente ans, et il allait commencer à parcourir toute la Judée pour apparaître au monde et instruire les hommes dans la loi du salut.

XIII - Jésus au désert.

Avant d'instruire les Juifs et avant de leur faire voir qu'il était bien réellement le Fils de DIEU fait homme, Notre-Seigneur voulut montrer à tous les hommes, par son exemple, qu'il fallait mortifier son corps.

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est, mortifier?

GRAND'MÈRE. – Mortifier veut dire maltraiter, punir.

VALENTINE. – Et pourquoi donc punir son corps? Ainsi, mon corps à moi, qu'est-ce qu'il a fait de mal? Il ne fait que ce que je veux.

GRAND'MÈRE. – Tu te trompes; ton corps a de mauvais penchants qui te poussent à vouloir des choses mauvaises que DIEU défend, telles que la gourmandise, la paresse, la nonchalance, la colère et beaucoup d'autres vilaines choses. Il est donc juste de faire pénitence, c'est-à-dire de retenir et de punir ce corps qui te pousse sans cesse à faire du mal.

HENRIETTE. – Et si je ne le punis pas?

GRAND'MÈRE. – Si tu ne le punis pas, le bon DIEU le punira après ta mort, et bien plus sévèrement que tu ne l'aurais puni toi-même. Ainsi, il vaut mieux se mortifier pendant qu'on vit, pour que le bon DIEU n'ait plus à punir après la mort.

JACQUES. – Alors, qu'est-ce qui arrive?

GRAND'MÈRE. – Il arrive que le bon DIEU, ne trouvant plus rien à punir, mais seulement nos bonnes actions à récompenser, nous fait entrer tout de suite dans le Paradis, avec lui, avec la sainte Vierge, les Anges et tous les Saints, et que nous sommes très -heureux toujours et toujours.

JEANNE, *réfléchissant***. –** Toujours!… Toujours!… c'est que c'est bien long, toujours!

GRAND'MÈRE. – C'est si long, que cela ne finit jamais. Et je vous le demande, mes chers petits, ne vaut-il pas mieux entrer ainsi tout de suite au PARADIS, que de brûler quelquefois très-longtemps dans les flammes du PURGATOIRE? Le Purgatoire, c'est la pénitence de ceux qui n'ont pas fait assez pénitence sur la terre. L'ENFER, qui est éternel comme le Paradis, est la pénitence de ceux qui n'ont pas voulu faire du tout pénitence sur la terre.

Je vous disais donc que JESUS voulut nous donner l'exemple de la mortification. Il se retira tout seul dans le désert.

PETIT-LOUIS. – Celui de saint Jean-Baptiste?

GRAND'MÈRE. – Le même désert, mais pas à l'endroit qu'avait habité saint Jean-Baptiste; d'ailleurs saint Jean-Baptiste n'y était plus depuis un an. Il était habituellement sur les rives du Jourdain pour y baptiser.

MARIE-THÉRÈSE. – Où était-il quand JESUS entra dans le désert?

GRAND'MÈRE. – Il parcourait la Judée et la Galilée pour annoncer la venue prochaine de JESUS-CHRIST, du Sauveur, du Messie, afin que JESUS trouvât tout le monde préparé à le reconnaître et à l'adorer. JESUS alla dans le désert tout seul et y resta dans une grotte sur une montagne pendant quarante jours sans boire ni manger.

HENRIETTE. – C'est impossible, Grand'mère! Il serait mort de faim!

GRAND'MÈRE. – Si Notre-Seigneur avait été un homme comme nous, il serait certainement mort de faim et de soif avant huit jours; mais n'oubliez pas que JESUS était DIEU fait homme, qu'il avait la toute-puissance d'un DIEU et qu'il avait la volonté de souffrir, plus, beaucoup plus que les hommes ordinaires n'auraient pu souffrir sans mourir. Il voulut donc souffrir d'une manière extraordinaire de la faim et de la soif pendant quarante jours pour expier les péchés que commettent les hommes par leur gourmandise, leur indolence, leur sensualité.

JEANNE. – Qu'est-ce que c'est, sensualité?

GRAND'MÈRE. – C'est l'amour de tout ce qui est agréable au corps: bien manger, bien boire, être couché mollement, être assis commodément, n'avoir ni trop chaud, ni trop froid, enfin être bien à l'aise sans rien qui gêne.

HENRI. – Mais il n'y a pas de mal à cela.

GRAND'MÈRE. – En apparence, il n'y a pas de mal; mais, par le fait, quand on vit de cette manière, on devient indolent, lâche; on devient incapable de faire aucun sacrifice à son devoir, on ne pense plus qu'à s'amuser, à passer agréablement son temps; on oublie le ciel, on oublie qu'on est pécheur et qu'on a des péchés à expier; enfin, on risque beaucoup de tomber en enfer, comme vous le verrez plus tard, dans la terrible histoire du mauvais riche.

Pendant que JESUS était dans le désert, le démon, qui s'étonnait et se fâchait depuis longtemps de n'avoir jamais pu lui faire commettre un seul péché, même le plus léger, voulut profiter de la souffrance de JESUS pour le faire tomber dans quelque faute; il lui promit et lui présenta les mets les plus excellents en lui disant:

«Si vous êtes le Fils de DIEU, commandez que ces pierres deviennent du pain.»

JESUS lui répondit: «Il est écrit: L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de DIEU.»

Le démon, se voyant repoussé et ne sachant toujours pas si JESUS était ou non le Fils de DIEU qui devait venir sur la terre pour sauver les hommes de la puissance de l'enfer, essaya d'un autre moyen pour découvrir si JESUS était homme ou DIEU. Il prit JESUS, l'enleva et le transporta.

JACQUES. – Comment le transporta-t-il?

GRAND'MÈRE. – C'est ce que nous ne pouvons savoir; l'Évangile dit tout simplement que le démon le transporta sur le haut du temple de Jérusalem, qui était très élevé:

«Si vous êtes le Fils de DIEU, lui dit-il, jetez-vous en bas; car il est écrit que DIEU a commandé à ses Anges de prendre soin de vous, et qu'ils vous soutiendront avec leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre.»

JESUS lui répondit: «Oui, mais il est encore écrit: Tu ne tenteras pas le Seigneur ton DIEU.»

Le démon, encore une fois vaincu par la sagesse des réponses de JESUS, essaya d'un troisième moyen pour le tenter et savoir ce qu'il était. Il le transporta sur une montagne très-élevée, et de là lui montrant tous les Royaumes du monde avec toute leur gloire, il lui dit:

«Je vous donnerai toute la puissance et la gloire de ces Royaumes, si, vous prosternant devant moi, vous m'adorez!» JESUS lui dit: «Retire-toi, Satan! car il est écrit: Tu adoreras le Seigneur ton DIEU et n'adoreras que lui seul!»

Alors le démon, honteux, se retira, et les Anges s'approchèrent de JESUS et le servirent.

ARMAND. – Ah! tant mieux! Je suis bien content pour le bon JESUS et pour le méchant démon! Mais comment les Anges le servirent-ils?

GRAND'MÈRE. – En lui donnant une nourriture céleste, qui était aussi supérieure à celle que nous mangeons en ce monde que JESUS était supérieur à tous les hommes et à tous les Anges.

XIV - On demande à Jean qui il est.

Pendant que JESUS était dans le désert, Jean-Baptiste….

HENRIETTE. – Grand'mère, j'ai oublié de vous demander pourquoi on l'appelait Jean-Baptiste?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il avait eu l'honneur de baptiser Notre-Seigneur et qu'il baptisait la foule de gens qui venaient entendre ses prédications. BAPTISTE veut dire BAPTISEUR. Jean continuait à baptiser et à annoncer la venue du MESSIE. Un jour, les Juifs de Jérusalem lui envoyèrent des prêtres et des lévites….

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, des lévites?

GRAND'MÈRE. – Des lévites étaient des gens qui aidaient les prêtres dans les cérémonies, mais qui étaient moins que les prêtres, de même que les lieutenants sont moins que les capitaines, quoiqu'ils soient militaires comme eux. Des prêtres et des lévites vinrent donc trouver Jean pour lui demander:

«Qui êtes-vous? Êtes-vous le CHRIST, le Messie?»

Ils demandaient cela, parce que le bruit s'était répandu à Jérusalem qu'un homme extraordinaire avait paru, qu'il prêchait et baptisait près du Jourdain, et que cet homme pouvait bien être le Messie annoncé par les Prophètes et que tout le monde attendait.

Jean répondit: «Je ne suis pas le CHRIST.

— Qui donc êtes-vous? Êtes-vous Élie?

— Non, je ne le suis point.

— Êtes-vous Prophète?

— Non, je ne le suis point.

— Qui êtes-vous donc, afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même?

— Je suis, répondit Jean, le PRECURSEUR, la voix qui crie dans le désert: Préparez les voies du Seigneur.

— Pourquoi donc baptisez-vous? lui demandèrent les Pharisiens, si vous n'êtes ni le CHRIST, ni Élie, ni prophète?»

Jean leur répondit: «Moi, je baptise seulement dans l'eau; mais il y en a un qui doit venir après moi, qui est bien au-dessus de moi; il est au milieu de vous. Et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses chaussures; et celui-là baptisera dans le Saint-Esprit. J'ai vu l'Esprit-Saint descendre du ciel sous la forme d'une colombe et reposer sur lui. Je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage que c'est lui qui est le Fils de DIEU.»

XV - Premiers disciples de Jésus.

Le jour suivant, Jean se trouvait encore là, accompagné de deux disciples.

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est, disciples?

GRAND'MÈRE. – Des disciples sont des élèves, des amis, qui croient à la sagesse d'un Maître et qui cherchent à y faire croire les autres et à lui faire avoir d'autres disciples.

Jean étant là, vit passer JESUS, et il dit: «Voici l'Agneau de DIEU.» Les deux disciples, qui l'entendirent, suivirent JESUS. Et JESUS, s'étant retourné, les vit qui le suivaient et leur dit: «Que cherchez-vous?» Ils lui répondirent:

«Maître, où demeurez-vous?»

JESUS répondit: «Venez et voyez.»

Ils le suivirent jusqu'à sa demeure, et ils restèrent chez lui ce jour-là. L'un de ces deux disciples était saint Jean, qui fut depuis l'ami de JESUS, et qui a écrit l'Évangile; c'est pourquoi on l'appelle Jean l'Évangéliste; l'autre disciple était saint André, frère de Simon. André rencontra Simon et lui dit: «Nous avons trouvé le Messie.» Et il le mena à JESUS.

JESUS l'ayant regardé, lui dit: «Tu es Simon, fils de Jean, tu t'appelleras PIERRE»; et depuis ce temps SIMON fut appelé PIERRE. C'est l'Apôtre SAINT-PIERRE.

LOUIS. – Et pourquoi Notre-Seigneur l'a-t-il appelé Pierre?

GRAND'MÈRE. – Tu le verras plus tard, quand on parlera de saint Pierre comme chef de l'Église de Notre-Seigneur.

En voilà assez pour aujourd'hui, mes chers enfants; à demain la suite.

TOUS LES PETITS. – Oh! non, Grand'mère! encore un peu, je vous prie; c'est si amusant!

CAMILLE. – Vous voyez bien, mes petits, que Grand'mère est fatiguée; il y a longtemps qu'elle parle.

HENRIETTE. – Quel dommage! Je voudrais savoir tout de suite comment et pourquoi les méchants Juifs ont fait mourir le bon JESUS.

GRAND'MÈRE. – Vous le saurez dans quinze jours, peut-être même plus tard.

Et la Grand'mère s'en alla après les avoir embrassés.

Les enfants soupiraient et ne bougeaient pas; enfin, Élisabeth rompit le silence:

«Je voudrais bien savoir, dit-elle, ce qu'était devenue la pauvre sainte Vierge après le départ de JESUS; elle devait être bien triste.

CAMILLE. – L'Évangile parle souvent de la sainte Vierge comme accompagnant JESUS; il paraît certain que la sainte Vierge, avec quelques autres saintes femmes, a souvent suivi Notre-Seigneur. Elles logeaient

habituellement chez un ami de JESUS nommé Lazare, qui était riche et qui donnait tout ce qui était nécessaire à JESUS, à ses disciples et à sa divine Mère, la sainte Vierge MARIE.

ÉLISABETH. – Tu es sûre? Comment sais-tu cela?

CAMILLE. – Parce que je l'ai lu dans des livres qu'on m'a donnés, et puis Grand'mère me l'a dit.

ÉLISABETH. – Je suis bien contente de le savoir. Cela me faisait de la peine de penser que la pauvre sainte Vierge était restée seule, pauvre, abandonnée.

JACQUES. – Camille, sais-tu ce que Grand'mère nous racontera demain?

CAMILLE. – Je crois qu'elle nous dira le premier miracle de JESUS, et d'autres miracles encore.

JEANNE. – Raconte-nous cela, Camille, je t'en prie.

CAMILLE. – Non, c'est Grand'mère qui veut bien s'en donner la peine; ce serait mal à moi de lui ôter le plaisir de vous instruire par son récit.

JEANNE. – C'est vrai, allons jouer.

XV - Nouveaux Disciples.

Le lendemain, la grand'mère trouva ses petits-enfants réunis depuis longtemps et l'attendant avec impatience. Elle se plaça bien vite dans son fauteuil et commença:

JESUS avait trois disciples: JEAN L'EVANGELISTE, SIMON-PIERRE et ANDRE. Le lendemain, JESUS rencontra PHILIPPE; il le regarda et lui dit: «Suis-moi.» Philippe était de Bethsaïde, ville de Galilée; il le suivit avec joie, car il avait déjà entendu parler de JESUS et de Jean-Baptiste le Précurseur.

Philippe ayant rencontré NATHANAËL, qui était un Scribe ou Docteur de la loi, c'est-à-dire un savant, lui dit:

«Nous avons trouvé celui dont parlent Moïse et les Prophètes; c'est JESUS de Nazareth.

— Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? lui répondit Nathanaël.

— Viens et vois,» dit Philippe.

LOUIS. – Pourquoi donc Nathanaël disait-il cela? C'est très-mal.

GRAND'MÈRE. – Parce que l'opinion des Juifs savants était qu'il ne pouvait venir aucun prophète de Nazareth; et comme Nathanaël savait que le CHRIST devait venir de Bethléem, il ne croyait pas que JESUS, qui avait toujours vécu à Nazareth, pût être le Messie comme le lui disait Philippe.

Pourtant Nathanaël suivit Philippe et arriva devant JESUS, qui lui dit:

«Tu es un véritable enfant d'Israël, sans déguisement et sans ruse.

— D'où me connaissez-vous? dit Nathanaël surpris.

— Avant que Philippe ne t'ait appelé, répondit JESUS, je t'ai vu sous le figuier où tu étais.»

Le figuier où s'était trouvé Nathanaël était à une grande distance de Notre-Seigneur, à plus d'une lieue, de sorte que Notre-Seigneur ne pouvait l'y avoir vu que par un miracle; ce qui parut si surprenant à Nathanaël, qu'il reconnut de suite que JESUS était le Seigneur tout-puissant.

«Maître, dit Nathanaël avec admiration, vous êtes le Fils de DIEU, le Roi d'Israël.»

JESUS lui répondit: «Tu crois en moi, parce que je t'ai dit que je t'avais vu sous le figuier. Tu verras de bien plus grandes choses. En vérité, en vérité, je vous le dis: Vous verrez le ciel ouvert et les Anges monter et descendre sur le Fils de l'Homme.»

PETIT-LOUIS. – Comment les Anges montaient-ils et descendaient-ils? Où montaient-ils?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur veut dire que, lorsque nous le verrons dans sa gloire, les Anges viendront tous l'adorer et ne feront que monter au Ciel et redescendre sur la terre où il sera revenu, pour l'adorer et le servir. — Et Nathanaël le suivit. — On croit que Nathanaël est le même que l'Apôtre saint Barthélemy.

MARIE-THÉRÈSE. – JESUS dit: Le Fils de l'Homme. Qui était le Fils de l'Homme?

GRAND'MÈRE. – JESUS, en parlant de lui-même, s'appelait souvent le Fils de l'Homme, d'abord pour nous enseigner l'humilité, puisque lui, DIEU, s'était tant abaissé en se faisant homme, et puis, pour

rappeler qu'il était aussi vraiment homme qu'il était vraiment DIEU. Croire en JESUS-CHRIST, c'est croire que le Fils de l'Homme est vraiment le Fils de DIEU; c'est adorer cet homme comme DIEU.

XVII - Noces de Cana.

Trois jours après, JESUS arriva, avec sa Mère et ses disciples, à CANA, petite ville de la Galilée, pour assister à la noce d'un de leurs parents, à laquelle ils avaient été invités.

HENRI. – Comment? JESUS allait à une noce? Ce n'est donc pas mal d'aller aux noces?

GRAND'MÈRE. – Certainement, non, ce n'est pas mal, quand on y va pour obliger ceux qui vous invitent, quand on n'y fait pas de mal, qu'on ne mange et qu'on ne boit pas trop, quand on ne se laisse pas aller à s'y amuser de manière à manquer à ses devoirs et à offenser le bon DIEU.

A la fin du repas, l'intendant s'aperçut qu'il n'y avait plus de vin; il le dit à MARIE. Elle s'approcha de JESUS et lui dit: «Ils n'ont plus de vin.» JESUS lui répondit: «Femme, que nous importe à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue.»

HENRIETTE. – Femme! Pourquoi Notre-Seigneur parle-t-il ainsi à la Sainte-Vierge?

GRAND'MÈRE. – Ce n'était pas pour la réprimander; mais n'oublie pas, chère petite, qu'il y avait en JESUS deux natures différentes, que JESUS était Fils de DIEU avant d'être le Fils de la sainte Vierge, qu'il était homme et qu'il était DIEU. S'il était fils respectueux et soumis de MARIE, comme homme, il était, comme DIEU, au-dessus d'elle, et ne recevait de direction que de DIEU son Père. Il n'avait pas fait de miracles publics jusque-là, parce que le temps de sa mission n'était pas encore arrivé; et il voulait la commencer au jour prédit par les Prophètes et marqué par le bon DIEU. Pourtant, en faveur de sa Mère et parce qu'elle le désirait, il voulut bien faire le miracle qu'elle demandait. Et la sainte Vierge était si sûre de la tendresse de son Divin Fils, que, sans se troubler de la réponse qu'il venait de lui faire, elle se retourna vers l'intendant et vers ceux qui servaient et leur dit:

«Faites tout ce qu'il vous dira.»

Il y avait là six grands vases de pierre qui servaient à conserver l'eau pour les purifications des Juifs.

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'était, les purifications?

GRAND'MÈRE. – C'était se laver la bouche et les mains après les repas, se laver les pieds chaque fois qu'on rentrait, faire laver les pieds à tous les étrangers qui venaient visiter les personnes de la maison, etc. Il y avait donc pour cet usage six grands vases qu'on avait préparés. JESUS dit aux serviteurs:

«Remplissez d'eau ces vases.»

Et ils les remplirent jusqu'au haut, JESUS leur dit:

«Puisez maintenant dans ces vases, et portez-en à l'intendant.»

Et ils portèrent ce qu'ils avaient puisé. Aussitôt que l'intendant eut goûté cette eau changée en vin, ne sachant pas d'où venait ce vin si excellent, il alla trouver le maître de la maison, et lui dit:

«Qu'avez-vous fait, Maître? Quand on a beaucoup de convives et un grand repas, on commence toujours par donner le meilleur vin, et on sert le moins bon à la fin quand les convives ont beaucoup bu et

qu'ils ne distinguent plus autant le bon vin du mauvais. Mais vous, vous avez réservé, pour la fin le meilleur, le plus excellent de tous les vins.»

Le maître ne comprit pas ce que lui disait son intendant, parce qu'il ne savait pas que le vin eût manqué et que JESUS eût fait le miracle de changer l'eau en vin; mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau savaient bien ce qu'il en était, et ils le dirent au maître et à l'intendant, qui furent remplis d'admiration et de joie. Ce fut le premier miracle public de JESUS; il donna plus de force à la foi de ses disciples.

HENRI. – Pourquoi dites-vous public, Grand'mère? Est-ce que JESUS avait déjà fait des miracles cachés?

GRAND'MÈRE. – L'Évangile n'en parle pas, mon enfant; mais les auteurs sacrés et les saints inspirés de DIEU, qui ont écrit ce qui leur a été révélé, laissent croire que JESUS a fait beaucoup de miracles dès sa naissance, sans qu'on sût qu'ils venaient de sa toute-puissance et de sa bonté.

HENRI. – Vous dites, Grand'mère, que les saints ont eu des choses révélées; qu'est-ce que c'est, révélé?

GRAND'MÈRE. – Ce sont des choses cachées et qui pourtant ont été vues par des moyens extraordinaires; ainsi à Bethléem les Mages ont su, par un moyen extraordinaire, par révélation, qu'Hérode voulait tuer l'Enfant JESUS; Joseph a su, par la révélation d'un Ange, qu'il devait emmener l'Enfant en Égypte, etc.

XVIII - Jésus chasse les vendeurs du temple.

Comme la Pâque des Juifs approchait, JESUS alla à Jérusalem, et il trouva dans le Temple, dans la partie extérieure, qui était comme un grand vestibule, des marchands qui s'y étaient établis pour vendre des colombes, des moutons, des boeufs destinés aux sacrifices; et puis des changeurs d'argent et d'or. JESUS, indigné de voir la maison du bon DIEU profanée par des hommes qui n'y venaient que pour gagner de l'argent, fit un fouet avec des cordes et les chassa tous du Temple avec leurs moutons et leurs boeufs. Il jeta par terre l'or et l'argent des changeurs et il renversa leurs tables. Et il dit à ceux qui vendaient des colombes pour les sacrifices:

«Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une caverne de voleurs.»

Les Juifs furent très-mécontents de ce qu'il avait fait, et ils lui dirent:

«De quel droit faites-vous de telles choses? Quel miracle nous montre que vous en avez le droit?»

JESUS leur répondit:

«Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.»

— Comment! reprirent les Juifs, nos pères ont été quarante-six ans à bâtir ce temple, et vous le rebâtirez en trois jours?»

Les Juifs ne comprenaient pas que JESUS ne parlait pas du temple bâti par Salomon, mais du temple de son corps, qui serait rétabli, c'est-à-dire *ressuscité* trois jours après que les Juifs l'auraient détruit ou fait mourir. Ses disciples se ressouvinrent de cette parole après sa résurrection.

Pendant que JESUS était à Jérusalem, il fit plusieurs miracles, et beaucoup de gens crurent en lui. Mais JESUS, qui voyait le fond des coeurs, qui savait tout ce qu'on pensait et tout ce qu'on disait, ne se fiait pas à leurs sentiments, car il savait que ces mêmes Juifs le feraient cruellement mourir trois ans après.

JESUS quitta Jérusalem pour parcourir la Judée; il y resta quelque temps, et il baptisait et faisait baptiser par ses disciples. Jean baptisait aussi, mais de l'autre côté du Jourdain.

Les disciples de Jean vinrent un jour le trouver, et lui dirent:

«Maître, celui qui était avec vous au delà du Jourdain et à qui vous avez rendu témoignage, le voilà qui baptise, et tout le monde va à lui.»

Jean leur répondit:

«Ne vous ai-je pas dit que je n'étais pas le CHRIST? Je n'ai reçu du Ciel que la mission de marcher devant lui et l'annoncer. C'est JESUS qui est le Maître; moi je ne suis que son serviteur et son ami, et il faut que mes disciples me quittent pour suivre JESUS. Et bien loin de m'affliger de ce que tous vont à lui, je m'afflige de ce que, vous aussi, vous n'y alliez pas.»

JESUS, sachant ce que disaient les Juifs et les Pharisiens, sachant qu'ils murmuraient et commençaient à s'inquiéter du grand nombre de disciples qui venaient à lui, quitta la Judée et s'en retourna en Galilée.

XIX - La Samaritaine.

Pour aller en Galilée, il fallait que JESUS passât par un pays qu'on appelait la Samarie. Il arriva un jour à une ville de la Samarie, nommée SICHAR, près des champs que Jacob avait donnés à son fils Joseph. C'est là, près de Sichar, qu'était le puits de Jacob.

VALENTINE. – Pourquoi était-ce le puits de Jacob?

GRAND'MÈRE. – Parce que c'est près de ce puits ou de cette source que Jacob habitait; c'est là que fut élevé son fils Joseph, lequel fut vendu par ses frères à des marchands égyptiens. Tu verras cela dans l'Histoire sainte.

ARMAND. – Oh! Grand'mère, je voudrais savoir l'Histoire sainte. Racontez-nous-la.

GRAND'MÈRE. – Plus tard, nous verrons; quand nous aurons fini la vie de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

JESUS était donc près du puits de Jacob; il était fatigué, et il s'assit sur le bord du puits, pendant que ses disciples étaient allés à la ville acheter quelque chose à manger. Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. JESUS lui dit:

«Donne-moi à boire.»

Cette femme lui répondit:

«Comment, vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire à moi, qui suis Samaritaine?»

Elle disait cela, parce qu'il y avait une grande haine entre les Juifs et les Samaritains; ils étaient jaloux de leurs temples; les Samaritains ne voulaient pas souffrir qu'on allât prier et offrir des sacrifices au temple de Jérusalem; ils voulaient que tout le monde allât à leur temple, qu'ils avaient bâti sur le mont GARIZAÏM. Et les Juifs, par l'ordre de DIEU même, ne voulaient pas qu'on allât dans un autre temple que celui de Jérusalem.

JESUS répondit à la Samaritaine:

«Ô femme! si tu savais le don de DIEU (c'est-à-dire la grâce que te fait le bon DIEU), et si tu connaissais celui qui te dit: Donnez-moi à boire, peut-être lui en aurais-tu demandé toi-même. Et il t'aurait donné de l'eau vive.»

Cette femme, étonnée, lui dit:

«Seigneur, vous n'avez rien pour en puiser, et le puits est profond. Comment auriez-vous de l'eau vive? Êtes-vous plus grand que Jacob, notre père, qui nous a donné ce puits et qui en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux?»

JESUS lui répondit:

«Celui qui boit de cette eau aura soif encore; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif.»

La Samaritaine, qui commençait à se troubler et à comprendre que JESUS n'était pas un homme ordinaire et que ses paroles étaient vraies, dit à JESUS:

«Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour en

puiser.»

JESUS lui dit:

«Va appeler ton mari, et viens ici.

— Je n'ai point de mari,» répondit la femme.

JESUS lui répondit:

«Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari; car tu en as eu cinq, et, Maintenant, l'homme chez qui tu demeures n'est pas ton mari. Ce que tu as dit est vrai.»

La Samaritaine lui dit:

«Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. Mais nos pères ont prié sur la montagne de Garizaïm, et vous, vous dites qu'il faut prier dans le temple de Jérusalem.

— Femme, crois-moi, le temps est venu où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem, mais partout.

— Seigneur, je sais que le Messie, qui est appelé le CHRIST, doit venir. Lors donc qu'il sera venu, il nous apprendra toutes choses.»

JESUS lui dit:

«C'est moi qui le suis, moi qui te parle.»

Au même instant, les disciples revinrent, et ils s'étonnaient de le voir causer avec une femme. Et cette femme laissa là sa cruche, courut à la ville, et dit aux habitants:

«Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce point le CHRIST?»

Ils sortirent de la ville et allèrent le trouver.

Cependant, les disciples lui disaient avec insistance:

«Maître, mangez;» mais il leur dit:

«J'ai une nourriture à prendre que vous ne connaissez pas.»

Les disciples se dirent l'un à l'autre:

«Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger?»

JESUS, qui savait ce qu'ils pensaient, leur dit:

«Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son oeuvre.»

Les Samaritains crurent en lui sur la parole de cette femme, qui assurait que JESUS lui avait dit tout ce qu'elle avait fait; ils vinrent à JESUS, et le prièrent de demeurer chez eux. Il y consentit, et il resta avec eux deux jours. Et un grand nombre d'entre eux crurent en lui après l'avoir entendu parler, et ils disaient à la Samaritaine:

«Ce n'est plus sur ce que vous nous avez dit que nous croyons; nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est véritablement le CHRIST, le Sauveur du monde.»

XX - Jésus prêche dans une synagogue en Galilée.

Deux jours après, JESUS quitta les Samaritains, pour venir prêcher en Galilée. Et, dans ce temps, Hérode fit mettre en prison Jean-Baptiste, parce que Jean lui reprochait toujours sa méchanceté et sa mauvaise conduite. JESUS vint en Galilée et il alla dans la ville de Nazareth, où il avait vécu, pendant si longtemps, avec MARIE et Joseph. Il entra dans la synagogue le jour du sabbat.

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, une synagogue?

GRAND'MÈRE. – Une synagogue est, comme le sont nos églises, une maison de prière, un temple où les Juifs se réunissaient le jour du sabbat.

ARMAND. – Et qu'est-ce que c'est, le sabbat?

VALENTINE. – Le sabbat, c'est beaucoup de bruit; tu sais bien que maman dit toujours: Emmenez les enfants, ils font un sabbat épouvantable. C'est quand nous faisons du bruit.

GRAND'MÈRE, *riant*. **–** Le sabbat des Juifs n'est pas le sabbat qui fait mal à ta maman, ma petite Titine; leur sabbat est le jour de samedi, qu'ils fêtent comme nous autres chrétiens nous fêtons le dimanche.

VALENTINE. – Mais alors pourquoi, quand nous faisons du bruit, maman dit-elle que nous faisons le *sabbat*?

GRAND'MÈRE. – On appelle un grand bruit sabbat, parce que les Juifs, dans leur synagogue, font un bruit affreux le jour où ils fêtent le sabbat. Je suis entrée une fois, en voyageant en Pologne, dans une synagogue, un jour de sabbat, pendant que les Juifs étaient réunis; ils parlaient tous à la fois en faisant une espèce de chant et une espèce de prière, avec des cris et des contorsions extraordinaires.

Mais, pour revenir à notre Évangile, je disais que JESUS-CHRIST était entré dans une synagogue le jour du sabbat. Il prit un livre du prophète Isaïe, et se mit à le lire en faisant des explications si belles et si faciles à comprendre, que tout le monde avait les yeux fixés sur lui avec admiration; et quand il eut fini sa lecture et ses explications, ils disaient tous: N'est-ce pas là le fils de Joseph le charpentier? Comment se fait-il qu'il parle ainsi?» Mais quand JESUS se mit à leur parler de leur aveuglement, leur reprochant de ne pas le connaître encore, et qu'il les compara à d'autres gens d'autres pays, qui ne furent pas exaucés ni bénis de DIEU parce qu'ils n'avaient pas la foi, ils se mirent dans une grande colère; et, se levant, ils le chassèrent hors de la ville et le poussèrent jusqu'au sommet de la montagne, sur laquelle leur ville était bâtie, pour le précipiter au bas et le tuer. Mais JESUS, passant miraculeusement au milieu d'eux, se retira.

JACQUES. – Mais comment les Juifs l'ont-ils laissé partir, puisqu'ils voulaient le tuer?

GRAND'MÈRE. – Parce que JESUS se rendit invisible à leurs yeux, et que, l'ayant devant eux, ils ne le voyaient plus.

MADELEINE. – Comment ne croyaient-ils pas en Notre-Seigneur, après tous les miracles qu'ils lui avaient vu faire?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'ils ne voulaient pas croire; parce que leur orgueil se révoltait à la pensée de reconnaître pour leur Maître, pour leur DIEU, un pauvre charpentier sans fortune, sans puissance, sans gloire, dépourvu de tout ce qu'ils voulaient avoir pour conquérir l'univers et se trouver les maîtres du monde entier. Il y en eut pourtant à Nazareth plusieurs qui crurent en JESUS.

XXI - Jésus guérit l'enfant d'un officier à Capharnaüm.

JESUS quitta donc l'ingrate ville de Nazareth, et alla demeurer à CAPHARNAÜM; et il prêcha au peuple la pénitence, parce que le Royaume des Cieux était proche.

Puis il retourna à Cana, qui est tout près de Capharnaüm.

Il y avait à Cana un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Cet officier, apprenant que JESUS arrivait, alla le trouver et le pria de venir chez lui pour guérir son fils qui était près de mourir.

JESUS lui dit:

«À moins que vous ne voyiez, vous autres, des prodiges et des miracles, vous ne croyez pas.

— Seigneur, reprit le père, venez avant que mon fils meure.

— Va, lui dit JESUS, ton fils est guéri.»

L'officier crut à la parole de JESUS, et s'en retourna chez lui. Le lendemain, comme il était environ à moitié chemin, il rencontra ses serviteurs qui venaient lui annoncer que son fils était guéri.

Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux.

«Hier, à la septième heure, dirent-ils, la fièvre le quitta.»

Le père reconnut que c'était l'heure même où JESUS lui avait dit: «Ton fils est guéri,» et il crut en lui, et toute sa famille y crut aussi.

XXII - Pierre et André suivent Jésus.

JESUS suivait les bords de la mer en Galilée.

HENRIETTE. – Au bord de quelle mer était la Galilée?

GRAND'MÈRE. – Au bord de la mer Méditerranée, à l'Ouest; mais à l'Est, elle touchait à une autre mer qui était le lac de TIBERIADE. Il était si grand, qu'on l'appelait MER DE GALILEE, et c'est au bord de cette mer que marchait JESUS, lorsqu'il aperçut les deux frères SIMON, que JESUS surnomma PIERRE, et ANDRE, qui jetaient leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs. JESUS leur dit: «Suivez-moi.» Aussitôt ils quittèrent leurs filets et le suivirent, lui prouvant ainsi, par leur docilité, qu'ils croyaient en sa puissance, et qu'ils voulaient consacrer leur temps et leur vie à le servir.

S'étant avancé un peu plus loin, il vit dans une barque JACQUES, fils de Zébédée, et JEAN, son frère, qui raccommodaient leurs filets, car eux aussi étaient pêcheurs.

Il les appela, et ils le suivirent sur l'heure, laissant leur père ZEBEDEE dans sa barque, avec les gens qu'il avait loués pour le servir.

JEANNE. – Comment! Ils ont abandonné leur pauvre père?

GRAND'MÈRE. – Ils ont abandonné leur père pour obéir à leur DIEU; ils nous font voir, par cette obéissance si entière, avec quel empressement nous devons obéir aux ordres de DIEU. Zébédée avait des serviteurs; il pouvait se passer de ses fils. Il s'en est séparé, comme il s'en serait séparé si ses fils s'étaient mariés, ou s'ils étaient entrés au service d'un étranger qui les aurait emmenés bien loin. JESUS ne les emmenait pas loin, puisqu'il ne quittait pas la Palestine.

XXIII - Jésus délivre un possédé.

Ils allèrent ensemble à Capharnaüm, JESUS instruisait le peuple dans la synagogue le jour du sabbat. Il parlait si saintement, qu'ils étaient tous remplis d'étonnement. Il se trouvait là, pendant que JESUS parlait, un malheureux homme possédé du démon, qui jeta un grand cri en disant à JESUS:

«Laissez-nous! Qu'avons-nous à faire avec vous, JESUS DE NAZARETH? Êtes-vous venu pour nous perdre? Je sais qui vous êtes; vous êtes le SAINT DE DIEU.»

JESUS menaça le démon qui parlait par la bouche de cet homme, et lui dit:

«Tais-toi, et sors de cet homme.»

Le démon, ayant jeté l'homme par terre au milieu de l'assemblée, sortit de son corps, et l'homme fut guéri. Tout le monde fut épouvanté, et ils se disaient les uns aux autres: «Qu'est ceci? Il commande en maître aux démons, et ils lui obéissent!» Et la renommée de JESUS s'étendit au loin dans les contrées d'alentour.

JACQUES. – Grand'mère, je remarque une chose que je ne comprends pas. Pourquoi, lorsque JESUS fait un grand miracle, les Juifs ont-ils toujours peur, et même souvent ils ne veulent plus qu'il reste avec eux?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'ils sont méchants, qu'ils se sentent méchants, qu'ils ont peur d'être punis, et qu'ils craignent tous ceux qui ont une puissance supérieure à la leur. Ils voyaient, d'après les miracles que faisait JESUS, et qu'ils étaient obligés de reconnaître, qu'il avait un grand pouvoir, et ils avaient peur qu'il n'employât ce pouvoir contre eux pour les punir.

JESUS fit plusieurs grands miracles à Capharnaüm. La belle-mère de Pierre était très malade d'une forte fièvre, JESUS la guérit en la prenant par la main et lui ordonnant de se lever; elle se leva guérie, et se mit à les servir. Le soir, après le coucher du soleil, une foule de gens malades vinrent à JESUS ou lui furent apportés pour qu'il les guérît. Il imposait les mains sur chacun des malades, et ils étaient guéris.

Les démons sortaient, à son ordre, du corps des possédés; ils criaient en disant: «Vous êtes le Fils de DIEU!» Mais JESUS leur défendait, avec menaces, de dire qu'il était le CHRIST et qu'ils le savaient.

ÉLISABETH. – Qu'est-ce que c'est, être possédé par le démon? Est-ce tout simplement être méchant?

GRAND'MÈRE. – Non; être possédé du démon, c'est avoir le malheur de lui appartenir même par le corps, et le corps est obligé d'obéir au démon, qui demeure en lui.

ÉLISABETH. – Comment est-on possédé? Est-ce une punition?

GRAND'MÈRE. – Presque toujours; quelquefois, pourtant, c'est une épreuve pour exercer l'humilité ou pour mieux faire comprendre le bonheur d'appartenir à JESUS.

ÉLISABETH. – Est-ce que les possédés pèchent quand le démon les fait blasphémer et commettre de méchantes actions?

GRAND'MÈRE. – Non, car ils ne sont plus libres, pas plus que ne l'est un fou qui ne sait plus ce qu'il fait, ou bien que tu n'es libre toi-même si on prend ta main de force pour donner un soufflet à ton voisin.

HENRI. – Y a-t-il encore des possédés?

GRAND'MÈRE. – Oui, mais ils sont très-rares dans les pays chrétiens où JESUS est connu, aimé et servi.

XXIV - Pêche miraculeuse.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, JESUS sortit et alla dans un lieu désert où il avait l'habitude de prier. Simon et les autres disciples qui l'accompagnaient l'y cherchèrent, et, l'ayant trouvé, ils lui dirent:

«Tout le monde vous cherche, Maître.

— Il faut que j'annonce aux autres villes le royaume de DIEU, répondit JESUS, car c'est pour cela que j'ai été envoyé en ce monde.»

JESUS se mit donc à parcourir toute la Galilée, parlant dans les synagogues, prêchant le royaume de DIEU.

JACQUES. – Qu'est-ce que c'est, le Royaume de DIEU?

GRAND'MÈRE. – C'est le Paradis où règne DIEU; et puis, c'est aussi dans ce monde la vie bonne et sainte qui fait régner le bon DIEU dans nos coeurs et dans nos actions. Notre-Seigneur expliquait ce qu'il fallait faire pour entrer dans ce Royaume, et il guérissait les malades et les infirmes. Le bruit de ces guérisons se répandit dans toute la Syrie….

VALENTINE. – Comment! la Syrie, puisque JESUS était en Galilée?

GRAND'MÈRE. – La Galilée est dans la Palestine, et la Syrie est au nord de la Palestine; c'est tout près. Toute la Syrie sut donc en peu de temps les miracles de JESUS et on lui amena tous les malades et ceux qui souffraient de divers maux, comme les possédés, les paralytiques, les aveugles, les sourds-muets, et il les guérit tous. Une grande multitude de gens, de tous les pays environnants, le suivait partout où il allait.

Un jour, il était sur le bord du lac de GENESARETH.

LOUIS. – Où était le lac de Génésareth?

GRAND'MÈRE. – Le lac de Génésareth est le même que la mer de Tibériade. Génésareth était, comme Tibériade, une ville bâtie sur les bords de la mer de Galilée, et qui lui donnait son nom.

Notre-Seigneur marchait donc au bord de ce lac, et il était tellement entouré d'une foule de peuple qui venait pour entendre la parole de DIEU, qu'il en était accablé. Il aperçut deux barques arrêtées près du bord du lac; les pêcheurs en étaient descendus pour raccommoder leurs filets. JESUS monta dans l'une de ces barques qui appartenait à Simon-Pierre, et le pria de s'éloigner un peu du rivage; puis il s'assit, et il instruisait le peuple de dessus la barque.

Quand Notre-Seigneur eut achevé son discours, il dit à Simon: «Avance en pleine mer et jette tes filets pour pêcher.»

Simon lui répondit: «Maître, nous avons pêché toute la nuit sans rien prendre; mais, pour obéir à votre parole, je jetterai les filets.»

Simon-Pierre les jeta dans le lac, et quand il voulut les tirer, ses filets étaient si pleins et si lourds qu'ils se rompaient, c'est-à-dire que les mailles des filets cassaient. Alors ils appelèrent à leur aide les

hommes qui étaient sur l'autre barque; et quand on tira les filets et qu'on mit les poissons dans les barques, il y en avait une si grande quantité que les barques étaient sur le point de couler.

ARMAND. – Comment couler? Où couler?

GRAND'MÈRE. – Couler au fond du lac; parce que les barques se trouvaient si lourdes, pleines comme elles l'étaient, qu'elles enfonçaient jusqu'au bord, et si elles avaient enfoncé un peu plus, l'eau serait entrée par-dessus le bord, et les barques auraient été au fond du lac.

Simon-Pierre, voyant ce nouveau miracle de JESUS, se jeta à ses pieds et lui dit: «Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un pêcheur.»

LOUIS. – C'était très-mal à Simon-Pierre de dire cela à JESUS, qui avait été si bon pour lui et qui avait guéri sa belle-mère.

MADELEINE. – Pierre était donc marié?

GRAND'MÈRE. – Oui, il était marié et il avait même une fille connue sous le nom de *Pétronille*; mais il quitta sa maison et sa femme pour suivre Notre-Seigneur. Et ce que disait Pierre à JESUS était au contraire très-bien, car il le disait par humilité; ce miracle d'une pêche si abondante lui démontrait de plus en plus que JESUS était DIEU; il ne se croyait pas digne de le recevoir dans sa pauvre barque.

Mais JESUS lui dit: «Ne crains pas. À l'avenir tu seras pêcheur d'hommes.»

JACQUES. – Comment pêcheur d'hommes? On ne pêche pas les hommes comme des poissons!

La grand'mère rit et tout le monde rit.

GRAND'MÈRE. – JESUS voulait dire qu'au lieu de passer son temps à prendre des poissons, Simon-Pierre passerait son temps à prêcher aux hommes ce qu'ils doivent croire et savoir, et qu'il retirerait des hommes au démon pour les donner au bon DIEU, au lieu de retirer des poissons de la mer pour les donner en nourriture aux hommes.

Simon-Pierre et Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient avec Simon, ramenèrent les barques au rivage, et cette fois ils quittèrent leurs barques et leurs filets pour suivre JESUS. Jusqu'alors ils avaient cru en lui et ils étaient ses disciples, mais ils n'étaient pas toujours avec lui; ils le quittaient quelquefois pour leurs affaires et pour voir leurs familles.

Et à présent, mes enfants, nous aussi, nous allons quitter notre bon JESUS pour revenir à lui demain.

XXV - Le Lépreux.

GRAND'MÈRE. – Nous avons eu hier, mes chers enfants, des miracles intéressants, surtout celui de la pêche miraculeuse; après cette pêche, JESUS continua à aller de ville en ville pour prêcher, pour faire connaître aux Juifs la loi de DIEU et pour se faire connaître à eux. Un jour, il se trouvait dans une des villes de la Galilée, lorsqu'un homme couvert de lèpre….

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, la lèpre?

GRAND'MÈRE. – La lèpre est une maladie de la peau, affreuse, douloureuse et si contagieuse, c'est-à-dire qui se gagne si facilement, qu'on défendait aux lépreux (gens atteints de cette maladie) de vivre avec les autres hommes; ils logeaient ensemble dans des maisons hors des villes et il leur était défendu de toucher ni d'approcher personne. On leur apportait ce qui leur était nécessaire pour vivre et se vêtir et on le déposait dans un endroit où ils allaient le chercher.

JEANNE. – Vous disiez, Grand'mère, que la lèpre était douloureuse et affreuse. Comment ça?

GRAND'MÈRE. – Douloureuse, parce que toute la peau était enflammée….

PETIT-LOUIS. – Comment? Elle flambait?

GRAND'MÈRE, *riant*. **–** Non; quand on dit qu'une partie du corps est enflammée, cela veut dire qu'il y a là une grande chaleur et une vive douleur. Dans la lèpre, la peau était donc très-enflammée et enflée; elle se fendait partout, et de ces fentes il sortait du sang et de l'humeur; de plus, on souffrait d'une démangeaison insupportable et continuelle qui empêchait même de dormir. JESUS vit donc ce pauvre lépreux, qui, l'apercevant et se tenant éloigné, se prosterna le visage contre terre et lui dit:

«Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.»

JESUS, étendant la main, lui dit: «Je le veux! Sois guéri.»

Et à l'instant même sa lèpre disparut. JESUS lui commanda de n'en parler à personne.

«Mais va, lui dit-il, te montrer aux prêtres, et en reconnaissance de ta guérison, fais l'offrande que Moïse ordonne de faire, afin de bien leur prouver que tu es guéri.»

Cet homme ne fut pas plus tôt parti, qu'il se mit à publier partout ce miracle, de sorte que tout le monde le sut et que JESUS ne pouvait plus se montrer dans la ville sans être entouré de la foule qui accourait de toutes parts pour être guérie par lui et pour l'entendre. Mais JESUS évitait la foule et se retirait dans le désert pour prier.

JACQUES. – Pourquoi JESUS a-t-il défendu au lépreux de dire qu'il avait été guéri par lui?

GRAND'MÈRE. – Pour nous donner un exemple d'humilité, pour nous faire voir qu'il faut éviter les louanges et les honneurs; ensuite pour ne pas être trop généralement reconnu comme le CHRIST, le Fils de DIEU, puisqu'il voulait accomplir sa mission, qui était de mourir pour les hommes pour les racheter,

comme l'avaient prédit tous les Prophètes. Et si on l'avait reconnu pour le CHRIST, les Juifs n'auraient pas osé le faire mourir.

PIERRE. – Il y a des choses que je ne comprends pas bien, Grand'mère. Puisque JESUS voulait se faire connaître, pourquoi empêchait-il le lépreux de publier sa guérison? Et pourquoi voulait-il absolument mourir pour racheter les hommes?

GRAND'MÈRE. – JESUS voulait faire tout ce qu'il pouvait, comme homme, pour se faire reconnaître des Juifs, mais il ne voulait pas forcer leur volonté par sa puissance Divine, afin de ne pas ôter à ceux qui se convertissaient, c'est-à-dire qui devenaient bons, de mauvais qu'ils avaient été, le mérite de leur changement. Et JESUS voulait mourir comme l'avaient annoncé les Prophètes, parce qu'il venait pour expier nos péchés, qui nous avaient mérité non-seulement la mort, mais la punition éternelle dans l'enfer. Il a voulu souffrir et mourir, pour nous donner à tous l'exemple de la patience dans les plus grandes souffrances et jusque dans la mort. C'est par amour pour nous aussi, et non par nécessité, qu'il a voulu souffrir et mourir.

HENRIETTE. – Vous dites, Grand'mère, que JESUS voulait racheter les hommes. Racheter à qui et de qui?

GRAND'MÈRE. – Racheter, c'est-à-dire arracher de la puissance du démon; c'est Adam et Ève qui se sont laissés séduire par lui et qui se sont livrés à lui par le péché; à partir du péché, Adam et tous les hommes qui devaient venir de lui et dont il devait être le père, se sont trouvés esclaves du démon. Seulement JESUS leur a donné, par ses souffrances et par sa mort, la possibilité d'être heureux éternellement, en suivant la loi qu'il leur donnait; c'est comme cela qu'il nous a rachetés.

HENRIETTE. – Ah! oui, je comprends. C'est comme si un homme me devait de l'argent, à moi qui suis un Roi, je suppose. Il refuse de payer; je le mets en prison avec sa famille. Mais son frère, à force de travail, paye pour lui, pour que je le fasse sortir de prison. Et je lui ouvre la porte, il peut sortir s'il veut.

GRAND'MÈRE. – C'est très-bien compris et expliqué; il faut seulement ajouter qu'en ouvrant la porte, tu lui dis: «La porte restera ouverte jusqu'à la nuit; si vous n'êtes pas sorti de votre prison quand je viendrai fermer la porte, vous n'en sortirez plus jamais et vous souffrirez toujours.»

LOUIS. – Comment? Je ne comprends pas.

GRAND'MÈRE. – D'après la comparaison d'Henriette, la *dette* de l'homme, c'est le *péché*; le *Roi*, c'est le *bon Dieu*; la *prison*, c'est la *vie* de pénitence que nous sommes condamnés à mener, pleine d'ennuis, de privations, de souffrances; le *frère*, c'est *JESUS-CHRIST*, qui souffre et travaille tant, qu'il paye la dette de son frère et de sa famille. Le roi *ouvre* la porte; donc les prisonniers *peuvent sortir* de leur *prison*, c'est-à-dire que les hommes *peuvent sortir du péché*. S'ils ne le veulent pas, s'ils aiment mieux rester dans le péché jusqu'à la *nuit*, c'est-à-dire jusqu'à la *mort*, le Roi referme la porte et les hommes restent toujours et toujours dans la prison du péché qui est l'enfer.

XXVI - Le Paralytique.

Nous allons reprendre l'histoire de JESUS.

Quelques jours après, il monta dans une barque, il retraversa le lac de Génésareth et revint à Capharnaüm, qu'il avait choisi pour sa demeure. Dès que le peuple eut appris dans quelle maison il demeurait, il y vint en foule, et il y venait tant de monde pour l'écouter parler que l'intérieur de la maison et le devant de la porte ne pouvaient les contenir tous. Il y avait parmi tous ces gens plusieurs Pharisiens et Docteurs de la loi qui étaient venus de tous les villages de Galilée, de Judée et même de Jérusalem, pour écouter ce que disait JESUS, pour tâcher de le prendre en faute et porter plainte contre lui.

JACQUES. – Mais de quoi pouvaient se plaindre ces méchants, puisque JESUS ne faisait et ne disait que de bonnes choses, et à qui voulaient-ils se plaindre, puisque JESUS ne faisait de tort à personne?

GRAND'MÈRE. – C'est précisément ce qui les faisait tant enrager; c'est que JESUS leur reprochait leur hypocrisie, leur dureté, leur orgueil, leur avarice, et que lui-même faisait et disait tout parfaitement et qu'ils étaient de plus en plus jaloux de sa sagesse, de sa science, de sa bonté et de sa puissance. Ils auraient voulu se plaindre au gouverneur romain, en lui faisant croire que JESUS excitait le peuple à la révolte; mais ils ne trouvaient rien à redire, et ils étaient d'autant plus furieux.

Un jour que JESUS parlait au peuple, il vint des gens qui portaient un lit sur lequel était couché un pauvre paralytique; ils cherchaient à entrer dans la maison où parlait JESUS, mais trouvant impossible de pénétrer au travers de la foule, ils grimpèrent sur le toit de la maison, en démolirent, c'est-à-dire en défirent une partie, descendirent par cette ouverture le paralytique avec son lit et le placèrent devant JESUS.

LOUIS. – Comment les a-t-on laissés casser tout un toit sans les chasser?

GRAND'MÈRE. – Dans ce pays-là, les maisons n'avaient qu'un étage, les toits étaient presque plats et faits avec de très-grandes tuiles qu'on posait les unes près des autres, de manière qu'il était facile de découvrir une partie de la maison sans rien casser; il n'y avait qu'à enlever les tuiles et les mettre en tas dans un coin.

JESUS, voyant leur foi, dit au malade:

«Mon fils, tes péchés te sont remis.»

Alors les Pharisiens et les Docteurs de la loi dirent en eux-mêmes:

«Quel est cet homme qui blasphème de la sorte? Quel autre que DIEU peut remettre les péchés?»

Mais JESUS, sachant ce qu'ils pensaient, leur adressa la parole et dit:

«Quelles sont ces pensées que vous avez dans le coeur? Lequel est le plus facile, de dire: Vos péchés vous sont remis, ou de dire: Levez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés:

«Lève-toi, dit-il au paralytique, je te le commande; emporte ton lit et va dans ta maison.»

Au même instant, le paralytique se leva en leur présence, emporta le grabat sur lequel il avait été couché, et s'en alla dans sa maison en rendant grâce à DIEU.

Tout le monde fut frappé d'étonnement et glorifiait DIEU; et tous s'écriaient: «Nous avons vu aujourd'hui des choses merveilleuses!»

JEANNE. – Grand'mère, vous dites que les Pharisiens accusaient JESUS d'avoir blasphémé: qu'est-ce que c'est, blasphémer?

GRAND'MÈRE. – Blasphémer, c'est dire des choses irrespectueuses ou injurieuses pour le bon DIEU et pour les choses saintes.

JACQUES. – Mais JESUS n'avait rien dit d'injurieux pour le bon DIEU.

GRAND'MÈRE. – Non, certainement; mais en faisant ce grand miracle, il avait aussi pardonné au paralytique ses péchés, ce que DIEU seul a le pouvoir de faire, comme le disaient très-justement les Pharisiens; et c'est comme s'il leur avait dit: «Je suis DIEU, c'est pour cela que je pardonne les péchés et que je guéris les paralytiques.» Et les Pharisiens ne pouvaient souffrir que JESUS fût reconnu comme DIEU et qu'il le prouvât par ses miracles. Ils étaient de ceux qui attendaient un Messie-Roi, puissant et glorieux, qui soumettrait toute la terre aux Juifs.

XXVII - Matthieu suit Jésus.

JESUS continua à instruire le peuple qui venait en foule pour l'écouter. Un jour, il vit un homme qui s'appelait LEVI ou MATTHIEU, assis devant un bureau des impôts….

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est, des impôts?

GRAND'MÈRE. – Les impôts étaient les sommes d'argent que chacun devait payer au gouverneur de la Judée.

ARMAND. – Et combien fallait-il payer?

GRAND'MÈRE. – Cela dépendait de ce qu'on avait; les riches payaient plus que les pauvres; on payait plus pour une grande terre que pour une petite, plus pour une belle maison que pour une petite ou une laide.

JESUS dit à Matthieu:

«Suis-moi.»

Et Matthieu se leva sur-le-champ et le suivit, laissant son bureau et tout ce qu'il avait. Il resta disciple de JESUS et il écrivit, depuis, l'Evangile que je vous raconte.

HENRIETTE. – Ah! c'est lui qui a écrit tout l'Évangile? Je croyais que c'était saint Jean.

GRAND'MÈRE. – Saint Jean a en effet écrit aussi l'Évangile, de même que saint Luc et saint Marc; on les a gardés tous les quatre, parce que tous les quatre ont été inspirés et enseignés intérieurement par le Saint-Esprit. D'ailleurs tout ce qui est raconté dans un Évangile n'est pas toujours raconté dans les autres, parce qu'il y a des choses que l'un a omis d'écrire et que l'autre a écrites.

Matthieu ou Lévi, car il avait deux noms, donna à JESUS un grand festin dans sa maison; et il y avait à ce festin, ou repas, un grand nombre de Publicains et d'autres gens, ce qui fâcha et humilia les Pharisiens et les Scribes, parce qu'ils se croyaient très-supérieurs aux Publicains; et ils murmuraient et disaient aux disciples:

«Pourquoi buvez-vous et mangez-vous avec des Publicains et des pécheurs?»

JESUS, connaissant leurs pensées, répondit pour ses disciples:

«Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, qui ont besoin du médecin, mais les malades. Apprenez ce que signifient mes paroles: J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice; car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.»

ARMAND. – Je ne comprends pas ce que dit JESUS.

GRAND'MÈRE. – Il dit ou veut dire: que si les Publicains et leurs amis étaient malades dans leur âme, c'est-à-dire s'ils étaient méchants, il venait à eux pour les guérir, c'est-à-dire pour les rendre bons, comme les médecins qui ne soignent pas les bien portants, mais les malades. Il dit qu'il aimait mieux

pardonner que punir, être miséricordieux que sacrifier les coupables, parce qu'il n'était pas venu dans ce monde pour appeler les bons, qui viennent sans qu'on les appelle, mais les mauvais, après lesquels il faut courir.

ARMAND. – Ah! oui, je comprends très-bien à présent.

GRAND'MÈRE. – Les disciples de Jean et ceux des Pharisiens, qui jeûnaient souvent, vinrent trouver JESUS et lui dirent:

«Maître, pourquoi vos disciples ne jeûnent-ils pas, comme les disciples de Jean et des Pharisiens?»

JESUS leur répondit:

«Ceux qui accompagnent l'époux aux noces peuvent-ils jeûner? Pendant tout le temps que l'époux est avec eux, ils ne peuvent pas jeûner. Mais un jour viendra, où l'époux leur sera enlevé, alors ils jeûneront.»

JEANNE. – Qu'est-ce que cela veut dire? Je ne comprends pas du tout.

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire que le temps que JESUS passait sur la terre avec ses disciples, était pour eux une grande fête comme une noce; de même que personne ne jeûne à une noce, de même ses disciples ne jeûnaient pas tandis qu'il était avec eux; mais lorsqu'il les quitterait pour retourner au Ciel dans la gloire de son père, alors ils jeûneraient.

XXVIII - Le Malade de la piscine de Siloé.

Quelque temps après, JESUS vint à Jérusalem pour une fête. Il y a à Jérusalem une piscine….

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est qu'une piscine?

GRAND'MÈRE. – Une piscine est une espèce de bassin ou de réservoir plein d'eau. Cette piscine dont je vous parle s'appelait la piscine des Brebis.

MARIE-THÉRÈSE. – Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'on y lavait les entrailles des brebis après qu'on les avait tuées pour le sacrifice. On nommait aussi cette piscine PISCINE DE BETHSAÏDA; et enfin on l'appelait PISCINE DE SILOE, parce que c'était la fontaine ou la source de Siloé qui donnait de l'eau à la piscine de Bethsaïda près de la porte des BREBIS une des portes de Jérusalem.

Il y avait, près de la piscine de Bethsaïda, un grand bâtiment, avec cinq portiques, ou colonnades à arcades, qui s'appelaient BETHSAÏDA, ce qui veut dire maison de *grâce*, de *bienfaisance*.

Là se tenaient une foule de malades et d'infirmes, qui venaient puiser de l'eau pour se guérir; mais il fallait prendre cette eau au moment où elle bouillonnait, ce qui arrivait quand un Ange envoyé de DIEU venait l'agiter. Beaucoup de malades se trouvaient guéris en se plongeant dans la piscine au moment où l'eau bouillonnait.

Il y avait là un malade, paralysé de tous les membres depuis trente-huit ans. JESUS, le voyant étendu par terre et sachant qu'il était malade depuis si longtemps, lui dit:

«Veux-tu être guéri?»

Le malade lui répondit:

«Seigneur, je n'ai personne qui m'aide à descendre dans la piscine pendant que l'eau bouillonne; d'autres y descendent avant que je puisse y arriver.»

JESUS lui dit:

«Lève-toi, emporte ton lit et marche.»

Aussitôt cet homme fut guéri, et prenant son lit, il marchait.

Or c'était un jour de sabbat. Les Juifs lui disaient:

«C'est aujourd'hui le jour du sabbat; il ne vous est pas permis d'emporter votre lit.»

JACQUES. – Qu'ils sont bêtes ces Juifs! Pourquoi ne voulaient-ils pas laisser ce pauvre homme emporter son lit?

GRAND'MÈRE. – Parce que d'après la loi juive, il n'était pas permis de porter des fardeaux le jour du sabbat.

Le paralytique répondit:

«Celui qui m'a guéri m'a dit: Prends ton lit et marche?»

Les Juifs lui demandèrent:

«Quel est cet homme qui vous a dit: Prends ton lit et marche?»

Mais celui qui avait été guéri ne savait qui c'était, parce que JESUS s'était de suite éloigné de la foule. Peu de temps après, JESUS le trouva dans le Temple et lui dit:

«Te voilà guéri: ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de plus triste encore.»

Cet homme alla trouver les Juifs et leur dit:

«Celui qui m'a guéri, c'est JESUS.»

Les Juifs, au lieu de reconnaître par tous ces miracles que JESUS était DIEU, le Messie promis et attendu pour sauver les hommes, le persécutèrent de plus en plus parce qu'il guérissait le jour du sabbat; et ils cherchaient à le faire mourir, parce qu'il se faisait l'égal de DIEU, se disant DIEU et Fils de DIEU. Et JESUS leur dit:

«En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi, parce que le Père aime le Fils et lui communique toute la puissance qu'il a lui-même. Car, ainsi que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, de même le Fils donne la vie à qui il lui plaît. Le Père ne juge personne, mais il donne au Fils tout pouvoir de juger, afin que les hommes honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé.

«En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle.»

ÉLISABETH. – Comme c'est beau ces paroles de Notre-Seigneur! Et pourtant je ne comprends pas tout.

GRAND'MÈRE. – Personne ne les comprend parfaitement, parce que ce sont des paroles divines qui expriment des choses que nous ne pouvons comprendre, de même que le mystère de l'incarnation. Mais ce que nous pouvons tous comprendre, c'est que Notre-Seigneur déclarait devant tous, qu'il fallait croire en lui comme DIEU, croire qu'il était égal au Père Céleste, et qu'on ne connaissait pas le vrai DIEU quand on ne croyait pas en Notre-Seigneur.

JESUS continua à leur dire de très-belles choses, pour qu'ils crussent en lui, qu'ils fussent bien convaincus qu'il était réellement DIEU fait homme; et il leur dit qu'il ne parlait pas ainsi pour sa propre gloire, mais pour la gloire de DIEU son Père, et pour le bonheur et le salut de tous les hommes. Mais les Juifs étaient comme sourds et aveugles; ils ne voulaient ni comprendre ses paroles, ni voir ses miracles, et ils continuèrent à chercher les occasions de le prendre en faute, pour le faire mourir.

JACQUES. – Je déteste ces Juifs! Ils sont méchants pour ce bon JESUS!

GRAND'MÈRE. – On les verra bien plus méchants encore quand ils feront souffrir et si cruellement mourir le bon JESUS leur DIEU, leur Sauveur.

VALENTINE. – Jamais les Français ne seraient si méchants.

GRAND'MÈRE. – Il y en a des millions qui sont tout aussi méchants et qui font tout comme les Juifs. Ils ne persécutent pas JESUS *homme*, parce qu'ils ne le peuvent pas, qu'ils ne le voient pas, mais ils insultent DIEU *homme*, par leurs paroles, par leurs actions; ils le crucifient par leur désir, par leur volonté; ils le font souffrir par leurs méchantes et vilaines actions; ils outragent et persécutent ses disciples les Prêtres; ses amis, les bons chrétiens; et son vicaire, le Pape, celui qui le remplace dans ce monde.

HENRIETTE. – Comment! Grand'mère, des Français font tout cela?

GRAND'MÈRE. – Hélas! oui, mon enfant. Et nous-mêmes, quand nous ne remplissons pas notre devoir, nous insultons notre bon JESUS, nous nous joignons aux Juifs qui l'outrageaient.

PETIT-LOUIS. – Oh! mon DIEU, mon DIEU! Que je suis fâché d'avoir été méchant ce matin! Et puis hier aussi! Je tâcherai de ne plus l'être jamais.

TOUS LES ENFANTS. – Et moi aussi, jamais je ne serai méchant!

GRAND'MÈRE. – C'est très-bien, mes chers enfants; tâchons de ne pas faire comme les Juifs, et soyons toujours pleins de tendresse et de reconnaissance envers le bon JESUS, notre DIEU. Je vais vous laisser sur cette bonne résolution et nous reprendrons demain la vie de Notre-Seigneur.

XXIX - Guérison d'un homme à la main desséchée.

Le lendemain, quand la grand'mère entra dans la salle d'étude, les huit petits enfants au-dessous de huit ans se précipitèrent vers elle en criant:

«Nous avons été très sages, Grand'mère, nous n'avons pas insulté ni offensé le bon JESUS! nous n'avons pas fait comme les méchants Juifs!»

La grand'mère les embrassa tous en souriant.

«Je suis très-contente de ce que vous me dites, mes chers petits. Le bon JESUS, que vous avez cherché à contenter, vous en récompensera; jamais il ne laisse rien passer de bon sans le récompenser.»

HENRI. – Mais aussi il punit tout ce qui est mal.

GRAND'MÈRE. – Oui, sans doute; autrement il ne serait pas juste. Aujourd'hui, je vais vous raconter un nouveau miracle.

JESUS entra un jour de sabbat dans une synagogue et il se mit à enseigner le peuple. Il y avait là, près de lui, un homme qui avait la main droite desséchée, à la suite d'une maladie ou d'un accident. Les Docteurs de la loi et les Pharisiens observaient pour voir si JESUS le guérirait; parce qu'ils voulaient saisir cette occasion d'accuser JESUS d'avoir fait une chose défendue en guérissant le jour du sabbat.

Notre-Seigneur, connaissant leur pensée, leur dit:

«Qui est celui d'entre vous, qui, ayant une brebis, si elle tombe dans un fossé, ne la relève et ne la retire? Or un homme vaut bien plus qu'une brebis; il est donc permis de faire du bien le jour du sabbat.»

Alors il dit à l'homme qui avait la main desséchée:

«Lève-toi, et viens ici.» Puis il dit aux Pharisiens et aux Docteurs de la loi:

«Est-il permis, le jour de sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver la vie d'un homme ou de le laisser périr?»

Et ils n'osèrent répondre une parole; mais JESUS, les regardant avec indignation, et attristé de l'aveuglement de leur coeur, il dit à cet homme:

«Étends ta main.» Il l'étendit et sa main fut guérie.

Les Pharisiens fort en colère, mais ne pouvant le blâmer devant le peuple, sortirent de la synagogue et tinrent conseil sur les moyens de le perdre.

ARMAND. – Comment le perdre? Où le perdre?

GRAND'MÈRE. – Le perdre, c'est-à-dire le faire mourir, lui faire perdre la vie.

PETIT-LOUIS. – Grand'mère, pourquoi avez-vous dit: *l'aveuglement de leur coeur*; un coeur ne peut pas être aveugle puisqu'il n'a pas d'yeux.

GRAND'MÈRE. – Aussi n'ai-je pas voulu dire que leur coeur ne verrait plus clair. On dit *aveuglement du coeur*, pour: les *mauvais sentiments du coeur*, qui l'empêchent de voir, c'est-à-dire de comprendre le mal qu'il fait.

HENRIETTE. – Certainement. Quand on te dit: «Tu *vois* bien que tu as eu tort!» tu ne le vois pas avec tes yeux, et pourtant tu le vois, tu le sens.

PETIT-LOUIS. – Oui, oui, je comprends à présent.

XXX -Jésus choisit ses apôtres.

GRAND'MÈRE. – JESUS se retira ensuite sur une montagne où il passa la nuit en prières, comme il faisait souvent.

LOUIS. – Mais pourquoi priait-il et qui priait-il, puisqu'il était lui-même le bon DIEU et tout-puissant?

GRAND'MÈRE. – Il était DIEU certainement, mais DIEU-homme. N'oublie pas qu'il était venu sur la terre sous la forme d'homme, pour que toute sa vie nous servît d'exemple; et que comme homme, il voulait prier et honorer DIEU son Père pour nous montrer comment nous devions le prier et l'honorer. De plus, Notre-Seigneur, vrai homme en même temps que vrai DIEU, priait véritablement comme nous. Il adorait DIEU son Père, agenouillé et les mains jointes comme nous; il rendait hommage au bon DIEU; et dans ses prières, dont personne ne pourra jamais comprendre l'excellence, il demandait toutes les grâces dont le monde a et aura besoin. Ayant prié toute la nuit, il appela ses disciples quand il fit jour et il en choisit parmi eux douze, auxquels il donna le nom d'Apôtres.

JEANNE. – Qu'est-ce que cela veut dire, Apôtre?

GRAND'MÈRE. – Apôtre veut dire envoyé. JESUS les nomma ainsi parce qu'il voulait les envoyer prêcher dans d'autres pays, chez d'autres peuples, pour le faire connaître et pour faire connaître ses commandements. Ces douze Apôtres étaient:

SIMON que JESUS nomma PIERRE, JACQUES, fils de ZEBEDEE, JEAN, frère de Jacques, ANDRÉ, MATTHIEU, JUDE PHILIPPE, THOMAS, SIMON le Cananéen, BARTHELEMY, JACQUES, fils d'Alphée, JUDAS ISCARIOTE qui le trahit.

HENRI. – S'il devait le trahir, pourquoi l'a-t-il choisi pour Apôtre?

GRAND'MÈRE. – Au moment où Notre-Seigneur l'avait choisi, Judas était très-bon et très-zélé; il devint mauvais plus tard, parce qu'il négligea les grâces dont Notre-Seigneur l'avait comblé, qu'il aima l'argent et qu'il devint avare et intéressé. En le choisissant pour apôtre, JESUS-CHRIST voulait nous faire voir que même les meilleurs doivent toujours veiller sur eux-mêmes et toujours combattre leurs mauvais instincts sous peine de devenir méchants comme l'est devenu Judas Iscariote.

XXXI - Sermon sur la montagne.

JESUS était suivi d'une grande foule de peuple, et s'étant assis sur la montagne, il parla longtemps. Voici quelques-unes des choses qu'il leur dit:

«Heureux les pauvres d'esprit; car le Royaume des Cieux est à eux!»

HENRIETTE. – Pauvre d'esprit veut dire bête; il faut donc être bête pour entrer dans le Royaume de DIEU?

GRAND'MÈRE. – Non; pauvre d'esprit signifie dans cette occasion pauvre de goûts, de désirs, de pensées; qui n'aime ni ne désire les richesses, et qui ne met pas son bonheur dans la richesse.

«Heureux ceux qui pleurent; car ils seront consolés!»

JACQUES. – Mais alors pourquoi papa me gronde-t-il quand je pleure, puisque JESUS dit que c'est heureux de pleurer.

GRAND'MÈRE. – Ce n'est pas de pleurer pour des contrariétés ou des pénitences qui est un bonheur; JESUS parle des chagrins, des malheurs, des souffrances, qu'on supporte avec courage par amour pour lui et par obéissance à sa volonté; ce sont ceux-là qui seront consolés.

«Heureux ceux qui sont doux; car ils posséderont la terre!»

ARMAND. – Quelle terre? Toute la terre?

GRAND'MÈRE. – Non, pas la terre de ce monde; JESUS veut parler du Ciel, qu'on appelle souvent *la terre promise des vivants*. Et puis, même dans ce monde, la douceur et la bonté sont récompensées par la tendresse qu'elles inspirent; la bonté et la douceur gagnent tous les coeurs et adoucissent même les méchants.

«Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice; car ils seront rassasiés.»

HENRIETTE. – Qu'est-ce que c'est, faim et soif de la justice? De quelle justice?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire, *désirer la justice très-ardemment*; comme on désire manger et boire quand on a faim et soif. La justice, c'est tout ce qui est bien pour la gloire de DIEU.

«Heureux les miséricordieux; car ils seront eux-mêmes traités avec miséricorde.»

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est, miséricordieux?

GRAND'MÈRE. – Miséricordieux veut dire bon, qui pardonne facilement et avec bonté le mal qu'on lui fait; et aussi ceux qui ont compassion des malheureux et qui cherchent à les secourir et à les consoler.

«Heureux ceux qui ont le coeur pur; car ils verront DIEU!»

ARMAND. – Comment, pur?

GRAND'MÈRE. – Pur, c'est-à-dire propre, nettoyé de tout mauvais sentiment, de toute mauvaise pensée.

«Heureux les pacifiques; car ils seront appelés enfants de DIEU!»

MARIE-THÉRÈSE. – Qu'est-ce que c'est, pacifique?

GRAND'MÈRE. – Pacifique veut dire tranquille, qui n'aime pas les disputes, les querelles; qui cède plutôt que de se disputer.

«Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice: car le Royaume des cieux est à eux.»

Ces bonheurs dont parle JESUS et qui sont au nombre de huit s'appellent: les huit béatitudes; béatitude veut dire bonheur.

«Vous serez heureux quand les hommes vous maudiront et vous persécuteront; et diront faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi.»

JEANNE. – Comment, à cause de moi? Pourquoi JESUS dit-il à cause de moi?

GRAND'MÈRE. – Parce que c'est un grand mérite, et, par conséquent, un grand bonheur, de souffrir pour JESUS, par amour pour JESUS, les méchancetés des hommes; ainsi les martyrs, ceux qu'on a tués cruellement parce qu'ils ne voulaient pas renoncer à reconnaître JESUS-CHRIST pour leur DIEU et leur Maître, ceux-là ont été tout droit dans le Ciel près du bon DIEU. Et JESUS ajoute aussi:

«Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans le Ciel.»

CAMILLE. – Pourquoi donc dit-on tout le contraire dans le monde? On appelle heureux ceux qui sont riches, ceux qui s'amusent, ceux qui ont de belles positions, ceux qui n'ont rien à souffrir.

GRAND'MÈRE. – C'est ce que dit le monde; mais le monde dit faux, puisqu'il dit le contraire du bon DIEU. S'il n'y avait pas de Paradis et d'Enfer, le monde aurait raison; mais nous autres chrétiens, nous savons qu'après ce monde, il y a l'éternité; et que cela seul est bon et heureux qui nous mène au Ciel, à l'éternité de bonheur; et que ce qui nous prépare une éternité de malheur est un vrai mal.

JESUS parla très-longuement encore, mais je ne vous redirai pas tout, parce qu'il y a des choses que vous êtes trop jeunes pour comprendre.

VALENTINE. – Oh! si, Grand'mère! Nous comprendrons très-bien; dites tout.

GRAND'MÈRE. – Non, chers enfants: ce serait trop long; ceux de vous qui veulent connaître tout**, n'ont qu'à lire les chapitres v, vi et vii de l'Évangile de saint Matthieu; demandez-le à vos mamans. Je vais continuer en ne disant que ce que je pourrai vous faire comprendre.

«Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation! Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim! Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous pleurerez et sangloterez!»

JACQUES. – Comment! on ne doit pas être riche, il ne faut pas manger, il ne faut pas rire!

GRAND'MÈRE. – Si fait; mais il ne faut pas trop aimer les richesses et les garder pour soi seul; il faut

les partager avec les pauvres. Il ne faut pas être gourmand, rechercher les bonnes choses, les friandises, et refuser la nourriture aux pauvres qui manquent de pain, parce que, pour expier notre gourmandise, nous souffririons dans l'autre monde, après notre mort. Il ne faut pas passer son temps à s'amuser, à danser, à rechercher les plaisirs**, parce que nous serions condamnés au malheur et à la souffrance après notre mort.

JESUS continua à parler au peuple qui l'entourait.

«Vous avez entendu qu'il a été dit: Vous ne tuerez pas; parce que celui qui tue sera condamné par le tribunal. Et moi je vous dis: Tout homme qui se met en colère contre son frère sera condamné par le jugement; et tout homme qui dira à son frère *Raca* sera condamné par le tribunal; et celui qui dira: «Vous êtes un fou,» sera condamné au feu de l'enfer.

LOUIS. – C'est donc une grosse injure *Raca* et fou?

GRAND'MÈRE. – Raca est un mot méprisant, comme imbécile, sot, fou. JESUS veut vous faire voir combien c'est mal et contraire à la charité de dire des sottises, de mépriser les autres, de se mettre en colère et de dire des injures.

PETIT-LOUIS. – JESUS dit qu'il ne faut pas en dire à ses frères, mais à d'autres, on peut; comme à des cousins, par exemple?

GRAND'MÈRE. – Mais pas du tout, cher enfant. JESUS, en disant frère, veut dire tous les hommes; car nous sommes tous frères, puisque DIEU est notre père à tous.

LOUIS. – Mais un pauvre, par exemple, ou même un ouvrier, n'est pas mon frère?

GRAND'MÈRE. – Il est ton frère, d'abord parce qu'il est comme toi, enfant d'Adam, et puis, parce qu'il est comme toi, chrétien, enfant de DIEU et frère adoptif de JESUS-CHRIST, et à moins que tu ne sois très-bon, il vaut autant que toi s'il est bon lui-même; et le bon DIEU l'aimera et le récompensera autant que toi; et s'il est meilleur que toi, plus chrétien que toi, il est plus que toi.

LOUIS. – Pourquoi cela? Pourquoi serait-il plus que moi?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il n'a pas comme toi le temps ni les moyens de s'instruire, de connaître la volonté du bon DIEU; parce qu'il n'a pas comme toi une vie heureuse et facile, et qu'il lui faut du courage et de la patience pour supporter les fatigues du travail, les privations de la pauvreté; aussi JESUS a dit un jour que les riches entrent difficilement dans le Royaume de DIEU, c'est-à-dire dans le Paradis; et c'est pour cela que JESUS a voulu naître pauvre, vivre et mourir pauvre et ouvrier, pour encourager par son exemple les ouvriers et les pauvres.

JESUS dit aussi:

«Si vous êtes sur le point d'offrir un don, un présent à l'autel du Seigneur, et que vous vous souveniez qu'un de vos frères, c'est-à-dire une personne quelconque, ait à se plaindre de vous, soit fâchée contre vous, laissez là votre présent, et allez vous réconcilier avant avec votre frère; après, vous reviendrez faire votre offrande.»

MADELEINE. – Mais s'il y a de mauvaises gens, qui nous en veuillent sans qu'il y ait de notre faute et

qui nous repoussent, comment faire pour nous réconcilier avec eux?

GRAND'MÈRE. – Il ne s'agit ici que de ceux que nous avons offensés et qui sont mal avec nous par notre faute. Le bon DIEU ne demande jamais l'impossible.

«Si votre oeil droit est pour vous une occasion de péché, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Et si votre main droite est pour vous une occasion de péché, coupez-la et jetez-la loin de vous.»

LOUIS. – Grand'mère, ceci est trop fort. Je trouve que Notre-Seigneur donne des conseils qu'on ne peut pas suivre.

D'abord, un oeil ou une main ne peuvent pas faire pécher; et puis, tout le monde serait borgne ou même aveugle; et enfin, cela ferait trop mal d'arracher les yeux et de couper les mains.

GRAND'MÈRE. – Cher enfant, Notre-Seigneur ne veut pas dire par là qu'il faille réellement s'arracher les yeux et se couper les mains; il veut dire seulement que si une personne ou une chose à laquelle nous tenons beaucoup, que nous aimons beaucoup, veut ou peut nous faire faire le mal, nous faire pécher nous devons nous en séparer, nous en arracher, quelque peine que cela nous fasse. Notre-Seigneur parlait souvent en paraboles, comme on le faisait dans ce temps-là.

ARMAND. – Comment, en paraboles? Qu'est-ce que c'est, en paraboles?

GRAND'MÈRE. – Parabole veut dire comparaison, histoire ou récit de quelque chose qui ressemble à ce qu'on veut expliquer et faire comprendre, au moyen d'une fable.

XXXII - Suite du sermon sur la montagne.

JESUS dit encore:

«Vous savez qu'il a été dit à vos pères: Vous ne jurerez pas contre la vérité; et moi je vous dis: Ne jurez pas du tout, ni par le Ciel, qui est le trône de DIEU, ni par la terre, qui est son marchepied, ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roi. Ne jurez pas non plus sur votre tête parce que vous ne pouvez en rendre un seul cheveu, blanc ou noir. Mais contentez-vous de dire: «Oui, cela est,» ou bien: Cela n'est pas.» Ce qu'on dit de plus vient du mauvais, de l'esprit de mensonge.

«Vous savez encore qu'il a été dit: «Oeil pour oeil, dent pour dent…»

JACQUES. – Comment, oeil pour oeil et dent pour dent? Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire que dans la loi ancienne, la vengeance n'était pas aussi formellement défendue que dans la loi nouvelle; que si on vous crevait un oeil, il était permis était permis de crever aussi l'oeil de son ennemi; que s'il vous arrachait une dent, on pouvait lui rendre la pareille; en un mot, qu'on pouvait rendre le mal qu'on vous faisait.

JESUS donnait un conseil bien différent; car il a dit:

«Ne résistez pas aux méchants. Si quelqu'un vous frappe la joue droite, tendez-lui encore la joue gauche. Et si quelqu'un veut vous prendre votre habit, donnez-lui encore votre manteau. Et si quelqu'un veut vous forcer à faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille.»

MADELEINE. – Est-on réellement obligé de faire tout cela?

GRAND'MÈRE. – Non; ce sont de simples conseils. L'esprit de ce conseil, sa véritable signification, est de supporter les injures avec patience; c'est un conseil et non un ordre, un précepte.

MADELEINE. – Et comment distinguer un conseil d'un précepte?

GRAND'MÈRE. – C'est l'Église qui le fait comprendre et qui en décide.

Notre-Seigneur continue:

«On vous a dit aussi:

«Aimez votre prochain et haïssez vos ennemis. Et moi je vous dis: Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent.

«Afin que vous fassiez comme votre Père qui est au Ciel, qui fait briller le soleil pour les méchants comme pour les bons, qui envoie les biens de la terre aux mauvais comme aux bons.

«Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense pouvez-vous espérer? Et si vous ne saluez que vos frères, quel mérite avez-vous de plus que les païens?

«Soyez donc parfaits comme votre Père Céleste est parfait.»

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est, les païens?

GRAND'MÈRE. – Les païens sont des gens qui ne savent pas qu'il y a un DIEU, qui ne connaissent pas notre DIEU; mais comme ils sentent bien qu'ils ne se sont pas crées eux-mêmes, que quelqu'un de plus puissant qu'eux a dû les créer et créer la terre et tout ce qui existe, ils se sont fait des dieux, ou plutôt des images de faux dieux, qu'ils invoquent et qu'ils honorent à la place du vrai DIEU; c'est pourquoi on les a appelés païens ou idolâtres, parce que ces faux dieux s'appelaient idoles.

HENRIETTE. – Grand'mère, JESUS a dit que nous soyons parfaits comme le bon DIEU. Nous ne pouvons pas être parfaits comme lui, puisque nous ne sommes, pas des dieux.

GRAND'MÈRE. – Non, certainement, nous ne pouvons pas être parfaits, comme le bon DIEU, mais nous pouvons et nous devons essayer de devenir parfaits, en faisant toujours tout pour le bon DIEU, tout pour lui plaire, et en prenant JESUS pour modèle.

JESUS dit encore:

«Prenez garde à ne pas faire vos bonnes oeuvres devant les hommes pour qu'on vous voie et qu'on vous admire; car vous ne recevrez pas de récompense de votre Père qui est dans les Cieux.

«Quand donc vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite…»

LOUIS. – Comment? Les mains ne savent pas ce qu'on fait, puisqu'elles n'ont pas de tête pour penser!

GRAND'MÈRE. – C'est encore une manière de dire qu'il faut cacher ses bonnes oeuvres, pour que personne, pas même nos meilleurs amis, ne puissent les connaître.

PETIT-LOUIS. – Pourquoi donc?

GRAND'MÈRE. – Parce que, dit JESUS, si vous avez votre récompense dans ce monde par la bonne opinion qu'on aura de vous, votre Père qui est dans les cieux ne vous donnera plus aucune récompense.

XXXIII - La Prière. Le Pater.

«Et quand vous priez, ne vous mettez pas exprès bien en évidence, pour que tout le monde vous voie et vous admire, mais retirez-vous dans votre chambre et priez en secret. Et votre Père, qui voit dans le secret, vous récompensera.»

Cependant, il ne faut pas refuser de faire le bien, dans la crainte qu'on ne vous voie et qu'on ne vous loue; seulement il ne faut pas le faire par un motif de vanité.

LOUIS. – Il ne faut donc pas aller à l'église?

GRAND'MÈRE. – Si fait, puisque l'église est la maison de DIEU, et que nous devons y aller; mais il ne faut pas y aller par hypocrisie pour y être vus.

«Ne dites pas trop de paroles en priant, comme font les païens; mais priez ainsi:

«Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Amen.»

JEANNE. – Mais c'est le PATER, ça?

GRAND'MÈRE. – Oui, c'est ce que nous appelons le PATER, parce que les deux premiers mots de cette prière en latin sont: PATER NOSTER, Notre Père.

JEANNE. – Comment? C'est JESUS qui a fait cette prière?

GRAND'MÈRE. – Oui; JESUS lui-même, pour nous montrer comment il fallait prier et ce qu'il fallait demander au bon DIEU.

Et JESUS-CHRIST ajoute:

«Si vous pardonnez le mal qu'on vous a fait, votre Père vous pardonnera le mal que vous avez fait, les péchés que vous avez commis. Et si vous ne pardonnez pas, DIEU votre Père ne vous pardonnera pas non plus.»

Voyez, mes enfants, comme il est heureux pour nous d'avoir à pardonner, puisque c'est le moyen assuré d'obtenir le pardon de tous les péchés que nous commettons.

«Ne cherchez pas non plus à vous amasser des richesses; à quoi vous serviront-elles, si la rouille et les vers les rongent et si les voleurs les dérobent? Amassez d'autres trésor pour le Ciel, où il n'y aura pas de voleurs pour les emporter, ni de rouille ni de vers pour les ronger.»

LOUIS. – Quels trésors faut-il amasser?

GRAND'MÈRE. – Les prières, les bonnes actions, les aumônes, les vertus de charité, d'humilité, de douceur, d'obéissance, etc., qui sont des trésors devant DIEU, les seuls trésors que nous puissions lui

offrir, et que personne ne peut nous enlever.

«Ne vous inquiétez pas, dit JESUS, de quoi vous vivrez, de ce que vous mangerez, de quoi vous vous vêtirez. Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils ne serrent pas leurs récoltes dans des greniers. Et votre Père Céleste les nourrit. Et vous qui êtes plus qu'un oiseau, pourquoi vous inquiétez-vous? Pourquoi dites-vous: Que mangerons-nous? Que boirons-nous? Comment nous vêtirons-nous? N'ayez donc aucune inquiétude de ce qui vous arrivera. Votre Père Céleste aura soin de vous. A chaque jour suffit sa peine.»

JACQUES. – Nous ne devons donc pas nous occuper de nos affaires?

GRAND'MÈRE. – Si fait; nous pouvons et nous devons nous en occuper, mais pas pour nous en tourmenter, nous inquiéter; nous devons avoir confiance dans la bonté de DIEU.

XXXIV - La poutre et la paille dans l'oeil

«Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés; comme vous aurez traité les autres, de même vous serez traités. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'oeil de votre frère et ne voyez-vous pas une poutre dans votre oeil?»

HENRIETTE. – Oh! Grand'mère! une poutre! Est-ce qu'une poutre pourrait tenir dans l'oeil?

MARIE-THÉRÈSE. – Qu'est-ce que c'est qu'une poutre?

GRAND'MÈRE. – Une poutre est une très-grosse pièce de bois, que les charpentiers emploient pour bâtir des maisons, des ponts, et pour d'autres gros ouvrages. Quand Notre-Seigneur parle d'une poutre dans l'oeil, c'est encore par comparaison avec les grands défauts, les grandes méchancetés. Il veut dire qu'on voit dans les autres les moindres petites fautes, et qu'on ne voit pas les grosses fautes qu'on a commises ni les grands défauts dont on est rempli soi-même. Aussi Notre-Seigneur ajoute:

«Hypocrites, ôtez d'abord la poutre de votre oeil, et ensuite vous songerez à ôter la paille de l'oeil de votre frère.

«Ne jetez pas les choses saintes aux chiens, et ne répandez pas les perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se jetant sur vous, ils ne vous déchirent.»

ARMAND. – Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire qu'il ne faut pas faire devant les impies des choses pieuses qui pourraient les faire blasphémer et leur donner occasion de faire des péchés graves. Cela veut dire aussi qu'il faut être prudent en faisant le bien.

«Demandez, et on vous donnera: cherchez, et vous trouverez; frappez et on vous ouvrira.»

ARMAND. – Grand'mère, ceci n'est pas juste, car je demande très-souvent et on ne me donne pas; je cherche des choses que je ne trouve pas; je frappe à la porte et on me crie: N'entrez pas. Ainsi, l'autre jour, je vous ai demandé une pièce d'or et vous ne me l'avez pas donnée. Hier j'ai cherché mon fouet, partout, partout; je ne l'ai pas trouvé. Vous voyez bien.

GRAND'MÈRE. – Cher petit, tu oublies que JESUS parle des hommes par rapport au bon DIEU; c'est au bon DIEU qu'il nous dit de demander; et c'est le bon DIEU qui nous accordera toujours les choses bonnes et utiles que nous lui demanderons; mais il refusera les choses inutiles ou dangereuses, comme je t'ai refusé l'autre jour la pièce d'or qui ne t'aurait servi à rien, et un couteau pointu qui aurait pu te faire du mal. C'est comme pour chercher; JESUS veut dire que ceux qui cherchent la vérité et la loi de DIEU, les trouvent; que ceux qui frappent, c'est-à-dire qui prient sans se rebuter, pour obtenir les vertus nécessaires, et la force d'obéir au bon DIEU, finissent toujours par pouvoir entrer dans la paix du coeur et d'une bonne conscience.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, la conscience?

GRAND'MÈRE. – C'est ce sentiment intérieur que nous avons de ce qui est bien et de ce qui est mal; de ce qu'il nous est permis de faire et de dire et de ce qui nous est défendu. Ainsi tu as envie de te mettre en colère; ta conscience te dit par la pensée: «Ne te fâche pas, retiens-toi; c'est mal de se mettre en colère; tu offenseras le bon JESUS qui t'aime tant.» Tu as envie de prendre en cachette un bonbon ou un fruit; ta conscience te dit encore par la pensée: «Ne prends pas; on te la défendu: tu ferais mal; ce serait voler; n'y pense plus; va-t'en pour ne pas en avoir envie.» C'est la conscience qui te dit tout cela, non pas en te le disant tout haut ou tout bas, mais en te le faisant penser. Et la conscience c'est la voix de JESUS au fond de ton coeur.

JESUS dit encore beaucoup de choses que vous verrez plus tard dans l'Évangile et que vous ne comprendriez pas bien maintenant. Il finit ce discours qu'on appelle Sermon sur la montagne, en disant:

«Celui qui entend ces paroles que je vous dis, et les écoute et y obéit, est comme un homme sage qui bâtit une maison sur la pierre. La pluie est tombée, les rivières se sont débordées, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison; et elle n'a pas été ébranlée, car elle était bâtie sur la pierre.

«Et celui qui entend ces paroles que je vous dis, et ne les écoute pas et n'y obéit pas, est semblable à l'homme insensé qui bâtit sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les rivières se sont débordées, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle s'est écroulée, parce qu'elle était bâtie sur le sable, et grande a été la ruine du maître.»

Et le peuple admirait ce que disait JESUS, car il leur enseignait comme quelqu'un qui a la toute-puissance, et non pas comme les Scribes et les Pharisiens, qui pouvaient bien leur parler des choses savantes, mais qui ne trouvaient pas le chemin de leur coeur et qui ne savaient pas leur inspirer l'amour de DIEU.

XXXV - Guérison d'un lépreux.

JESUS descendit de la montagne, et une grande multitude de peuple le suivit. Et voilà qu'un lépreux vint à lui, et lui dit, comme celui que Notre-Seigneur avait guéri à Capharnaüm:

«Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.»

JESUS, étendant la main, le toucha, disant:

«Je le veux; sois guéri.»

Et, à l'instant même, sa lèpre fut guérie. Et JESUS lui dit, comme il avait dit à l'autre lépreux: «Garde-toi de parler de ceci à personne; mais va, montre-toi au prêtre, offre-lui** le don (le présent) que Moïse a ordonné, pour que ce don leur soit un témoignage.»

LOUIS. – Comment, un témoignage? A qui un témoignage?

GRAND'MÈRE. – Un témoignage, veut dire une preuve qu'on dit la vérité. Le lépreux qui était guéri devait, d'après la loi juive, donner pour preuve de sa guérison, une tourterelle ou une colombe au prêtre chargé des sacrifices, et le lépreux recevait alors du prêtre la permission de rentrer dans la ville et de vivre comme les autres Juifs. Ce beau miracle, deux fois répété, est la figure de la confession.

VALENTINE. – Comment? Je trouve que cela n'y ressemble pas du tout.

GRAND'MÈRE. – Tu vas voir que c'est au contraire très-semblable. La lèpre signifie le péché. Le lépreux, c'est-à-dire le pécheur, fatigué et malheureux de la lèpre ou maladie de son âme, demande au bon DIEU de le guérir. Le bon DIEU accorde la guérison, mais à condition que le pécheur ira confesser ses péchés au prêtre, qui a reçu du bon DIEU le pouvoir de guérir les maladies de l'âme, d'en accorder le pardon; le don qu'offre le lépreux ou le pénitent, est la pénitence, les oeuvres d'expiation qu'on doit faire pour effacer les péchés; et c'est aussi le don de son coeur, devenu pur comme une colombe, toujours blanche, tu sais. Et le prêtre donne alors la faculté de recevoir comme les autres les sacrements de l'Église. Comprends-tu, à présent?

VALENTINE. – Oui, Grand'mère, je comprends, mais ce n'est pas tout à fait la même chose.

GRAND'MÈRE. – Parce qu'une comparaison n'est jamais absolument parfaite; je te l'ai expliquée de mon mieux.

XXXVI - Le Centurion.

Après avoir guéri le lépreux, Notre-Seigneur entra dans la ville de Capharnaüm. Et un centurion s'approcha de lui en disant:

JEANNE. – Qu'est-ce que c'est, un centurion?

GRAND'MÈRE. – Un centurion était un capitaine romain, qui commandait cent hommes, de même que le décurion était un officier qui commandait dix hommes.

Le centurion dit donc à JESUS:

«Seigneur, mon serviteur est dangereusement malade; il est là, dans ma maison, et il souffre beaucoup.»

JESUS lui dit:

«J'irai, et je le guérirai.»

Et le centurion lui répondit:

«Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri.»

PIERRE. – Ce sont les mêmes paroles que dit le prêtre au moment de communier et de donner la sainte communion.

GRAND'MÈRE. – Oui, ce sont des paroles si belles et si humbles, qu'elles ont été placées dans la bouche du prêtre au moment où il va recevoir et donner le bon DIEU.

Et le centurion dit encore:

«Car moi, qui ne suis qu'un homme soumis à la puissance d'un autre, et qui ai des soldats auxquels je commande, je dis à l'un: Viens, et il vient; et à mon serviteur: Fais cela, et il le fait.»

JESUS, entendant ces paroles, en fut étonné…

HENRIETTE. – Comment était il étonné, puisqu'il savait tout ce qu'on pensait et ce qu'on allait dire?

GRAND'MÈRE. – Sans doute, il le savait parce qu'il était DIEU, mais, comme homme, il témoigna de la surprise qu'il y eût en Galilée autant de foi, c'est-à-dire qu'on crût en sa puissance avec la foi et la confiance qu'on a en DIEU. Et Notre-Seigneur dit à ceux qui le suivaient:

«Je vous le dis, en vérité, je n'ai pas trouvé une foi aussi vive dans Israël. Et je vous dis que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident et s'assiéront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des Cieux. Tandis que les fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là seront les pleurs et les grincements de dents.»

LOUIS. – Grand'mère, je ne comprends pas du tout ce que dit Notre-Seigneur. D'abord qu'est-ce qui viendra? Et d'où viendra-t-on?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur dit cela à propos du centurion, qui était Romain et pas Juif. Il veut dire que les peuples à l'Orient et à l'Occident de la Judée, c'est-à-dire les autres nations qui n'ont pas eu comme les Juifs le bonheur d'avoir parmi eux le CHRIST, le Sauveur du monde, mais qui malgré cela, croiront en lui et auront la foi du centurion, seront sauvés** après leur mort de même que les trois grands Patriarches Abraham, Isaac et Jacob, qui sont dans le Royaume des Cieux avec le bon DIEU.

LOUIS. – Et qu'est-ce que c'est que les fils du Royaume? Et pourquoi les jettera-t-on dans les ténèbres? Et pourquoi y aura-t-il des pleurs et des grincements de dents?

GRAND'MÈRE. – Les fils du Royaume sont le peuple juif que le bon DIEU avait toujours protégé et auquel il a envoyé son Fils JESUS, qui s'est ainsi fait leur frère et qui a voulu les faire entrer dans le Royaume de DIEU. Ils n'ont pas voulu y entrer; ils ont été des fils ingrats et révoltés, et le bon DIEU les jettera en enfer, où tout est nuit; on n'y voit rien, on n'y comprend rien, on n'y sait rien, on est au milieu de flammes qui brûlent sans éclairer, et les souffrances terribles qu'on éprouvera feront verser des pleurs et feront grincer des dents.

JEANNE. – Quelle terrible chose que l'enfer!

GRAND'MÈRE. – Oui, bien terrible, bien plus terrible que toutes les souffrances de la terre; voilà pourquoi il faut tâcher de n'y pas tomber.

JACQUES. – Mais comment faire pour ne pas y aller?

GRAND'MÈRE. – Il faut être bien bon, bien charitable, bien fidèle à tous ses devoirs, ne rien faire de ce que nous savons être mal, faire tout le bien qui dépend de nous, savoir nous priver de ce que nous aimons, nous soumettre à la volonté du bon DIEU et bien l'aimer, bien le prier, en un mot être de bons chrétiens; en faisant tout cela, nous sommes sûrs de ne pas aller en enfer.

Tous les enfants promettent de suivre les conseils de leur grand'mère; elle les embrasse et continue.

JESUS dit au centurion:

«Va, et qu'il te soit fait comme tu l'as cru.»

Et son serviteur fut guéri à l'heure même.

À présent, mes enfants, arrêtons-nous jusqu'à demain.

LES ENFANTS. – Oh! non, Grand'mère, c'est intéressant! Continuez encore un peu.

GRAND'MÈRE. – Non, mes chers enfants; j'ai d'autres occupations importantes. Et voici une occasion de vous soumettre de bonne grâce à la petite privation que je vous impose. Attendez patiemment à demain, et amusez-vous entre vous; vous profiterez ainsi de ce que vous venez d'entendre.

Les enfants suivirent le conseil de leur grand'mère et aucun deux ne témoigna ni mécontentement ni tristesse.

XXXVII - Jésus ressuscite le fils de la veuve de Naïm.

La grand'mère continua le lendemain le récit de l'Évangile.

Notre-Seigneur quitta Capharnaüm et alla dans une ville appelée NAÏM; ses disciples étaient avec lui, et une foule nombreuse le suivait.

En approchant de la porte de Naïm, il vit qu'on emportait un pauvre mort pour l'enterrer; c'était le fils unique d'une veuve, et beaucoup de gens de la ville l'accompagnaient.

Et le Seigneur, voyant la mère qui pleurait, fut touché de compassion, et lui dit:

«Ne pleure point.»

Et il s'approcha, toucha le cercueil; ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et JESUS dit:

«Jeune homme, lève-toi; je te le commande.»

Et le mort se leva et commença à parler, et JESUS le rendit à sa mère.

VALENTINE. – Comment Notre-Seigneur a-t-il pu ressusciter un mort?

GRAND'MÈRE. – Il l'a ressuscité par la même puissance Divine par laquelle il l'avait créé, parce qu'il était DIEU tout en étant homme. Et il n'est pas plus difficile de rendre la vie à un mort que de créer un être qui n'existe pas.

Et tous furent saisis de crainte, et ils glorifiaient DIEU, disant:

«Un grand prophète a paru parmi nous, et DIEU a visité son peuple.»

XXXVIII - Jean-Baptiste envoie ses disciples à Jésus.

Le bruit de ce que JESUS avait fait se répandit dans toute la Judée et dans tous les pays d'alentour. Et les disciples de Jean lui annoncèrent tous les miracles dont on parlait. Alors Jean appela deux de ses disciples, et les envoya à JESUS pour lui dire:

«Êtes-vous le Messie, Celui qui doit venir; ou devons-nous en attendre un autre?»

HENRI. – Mais pourquoi saint Jean-Baptiste n'y allait-il pas lui-même au lieu d'envoyer ses disciples?

GRAND'MÈRE. – D'abord, parce qu'il voulait que ses disciples vissent par eux-mêmes les miracles de JESUS-CHRIST, et qu'ils entendissent ses paroles si pleines de sagesse et de sainteté, qui touchaient et pénétraient le coeur. Ensuite parce que, sachant que JESUS était DIEU, il ne se croyait pas digne de se trouver en sa présence; et enfin parce qu'il ne voulait pas avoir l'air, vis-à-vis de ses disciples, de se poser en rival de Notre-Seigneur et attirer à lui l'attention des Juifs, des Pharisiens et des autres, jaloux de la sainteté et des miracles de JESUS.

Les disciples de Jean allèrent donc trouver Notre-Seigneur, et lui dirent:

«Jean-Baptiste nous a envoyés pour vous demander si vous êtes Celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre.»

Pendant qu'ils l'interrogeaient ainsi, JESUS guérit devant eux plusieurs personnes atteintes de maladies, de plaies, des possédés du démon, et il rendit la vue à plusieurs aveugles. Et JESUS répondit aux disciples:

«Allez, et annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu: que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont purifiés, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que les pauvres seront évangélisés.»

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est *évangélisés*?

GRAND'MÈRE. – Être évangélisé, c'est recevoir la parole de DIEU, c'est recevoir les consolations de l'Évangile, c'est-à-dire de la vraie religion. Évangile veut dire bonne nouvelle, et JESUS disait aux pauvres tout ce qu'ils devaient savoir de la loi et de la religion nouvelle qu'il enseignait pour être consolés et sanctifiés dans leurs peines. Jusque-là les pauvres n'étaient pour ainsi dire aimés de personne, et ils ne recevaient de consolations de personne.

XXXIX - Jésus parle de Jean-Baptiste.

Lorsque les envoyés de Jean-Baptiste furent repartis, Notre-Seigneur commença à parler de Jean au peuple et leur dit:

«Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un Prophète? — Oui, je vous le dis, et plus qu'un Prophète. C'est de lui qu'il est écrit: J'envoie mon Ange devant ta face pour préparer le chemin devant toi.»

ARMAND. – Comment? La face de qui? Et le chemin devant qui?

GRAND'MÈRE. – La *face* ou la *personne* de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST. Et saint Jean-Baptiste, l'*Ange*, c'est-à-dire l'*Envoyé*, pour annoncer la venue de Notre-Seigneur et préparer ainsi le chemin devant lui, préparer les esprits à croire en lui, en sa Divinité.

JESUS reprocha ensuite aux Pharisiens et aux Docteurs de la loi d'avoir méprisé ses paroles, d'avoir nié ses miracles, de n'avoir pas voulu reconnaître sa Divinité, et de repousser tout ce qui est vérité.

«Car, dit-il, Jean est venu, ne mangeant point de pain, et ne buvant pas de vin, et vous avez dit: Il est possédé du démon.»

HENRIETTE. – De quoi vivait-il donc?

GRAND'MÈRE. – Il vivait, comme je vous l'ai dit, ce me semble, de miel sauvage et de sauterelles; il était vêtu d'étoffe de poil de chameau très-rude et grossière; il dormait sur la terre ou sur les pierres, il marchait pieds nus; enfin il menait une vie très-dure et très-mortifiée. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit aux Juifs qui l'entouraient: que lorsqu'ils eurent vu saint Jean mener une vie si austère, si rude, ils le crurent possédé du démon.

«Le Fils de l'Homme, continua JESUS, est venu mangeant et buvant, et vous dites: JESUS est un homme qui aime le vin et la bonne chère, et qui est un ami des Publicains et des pécheurs.»

Notre-Seigneur faisait voir ainsi aux Juifs et aux Pharisiens qu'ils blâmaient tout ce qui était bien, de quelque côté que cela vînt, aussi bien les leçons de douceur et d'indulgence qui venaient de lui, que les exemples de sévérité qui venaient de saint Jean-Baptiste. Et il dit encore:

«Je vous béni, ô mon Père, Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces mystères aux sages et aux savants, tandis que vous les avez fait connaître aux simples et aux petits. Oui, je vous bénis, ô mon Père, de ce que telle a été votre volonté.»

MADELEINE. – De quels mystères parle Notre-Seigneur, et qui appelle-t-il les simples et les petits?

GRAND'MÈRE. – Les mystères dont parle Notre-Seigneur sont ceux de sa Divinité et de sa venue sur la terre pour racheter les hommes. Les simples et les petits sont ses Apôtres, ses disciples, gens pauvres et ignorants, qui étaient pourtant plus réellement éclairés et instruits que les sages et les savants orgueilleux. Notre-Seigneur ajoute:

«Venez tous à moi, vous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.»

LOUIS. – Comment chargés? De quoi chargés?

GRAND'MÈRE. – Chargés de peines, de souffrance, de tristesse, et les remords, et rend malheureux. Alors, quand on a recours à Notre-Seigneur, quand on le prie, quand on lui demande du soulagement, il soulage, il console; il donne de la force, de la patience, de la résignation; voilà comment il soulage et comment il nous décharge du poids de nos peines, de nos misères qui nous écraseraient et nous rendraient malheureux. Aussi Notre-Seigneur dit encore: «Soumettez-vous à mon joug, c'est-à-dire à ma volonté, à ma puissance; apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur; et votre âme trouvera la paix. Car mon joug est doux et mon fardeau est léger.»

ÉLISABETH. – Comment l'âme trouvera-t-elle la paix si on souffre, si on est malheureux?

GRAND'MÈRE. – L'âme trouvera la paix et le bonheur en obéissant au bon DIEU, en se soumettant à sa volonté, et en acceptant les malheurs comme des choses bonnes et utiles, puisque lorsqu'on souffre avec JESUS et pour JESUS, on se prépare un grand bonheur dans le Ciel. Notre-Seigneur, qui nous aime, permet pour notre bien que nous soyons affligés, puisque les souffrances de cette vie expient les péchés que nous avons commis.

XL. La Pécheresse.

Nous allons voir maintenant la grande bonté de JESUS-CHRIST pour les pécheurs repentants.

Un Pharisien pria un jour JESUS de venir manger chez lui avec ses disciples, et Notre-Seigneur, étant entré dans cette maison, se mit à table.

Pendant le repas, une femme connue dans la ville pour sa conduite dissipée et pour son amour du plaisir et de la toilette, ayant su que JESUS était à table chez ce Pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein de parfums.

PETIT-LOUIS. – Qui était cette femme?

GRAND'MÈRE. – C'était MARIE-MADELEINE, soeur de MARTHE et de LAZARE les amis de JESUS; elle avait quitté sa soeur et son frère, qui s'affligeaient de la vie coupable et folle qu'elle menait; elle était jeune, riche et belle, et elle vivait dans son château de MAGDALA où elle passait son temps en festins, en danses, en plaisirs de tout genre; elle avait déjà vu et entendu JESUS, et le repentir commençait à entrer dans son coeur. Elle apporta ce vase plein de parfums précieux, qu'elle avait achetés sans doute pour elle-même, pour parfumer ses riches vêtements et ses cheveux qui étaient magnifiques; se sentant touchée de repentir, elle se tenait derrière JESUS, à ses pieds; elle les baisait, les arrosait de ses larmes, les essuyait avec ses cheveux qui étaient très-longs et très-épais, et les couvrait de parfums.

HENRIETTE. – Mais comment pouvait-elle atteindre les pieds de JESUS, puisqu'il était à table.

VALENTINE. – Ce n'est pas difficile; en se mettant à quatre pattes et en se coulant sous la table.

GRAND'MÈRE, *souriant*. **–** Non, c'eût été inconvenant et très-incommode. Chez les Juifs, on ne s'asseyait pas sur des chaises ou sur les bancs pour les repas; on mettait le long des tables des lits au lieu de chaises, de sorte qu on était couché pour manger, la tête et les bras du côté de la table, et les pieds au bout du lit.

JEANNE. – Comment! les pieds pendaient hors du lit?

GRAND'MÈRE. – Non, puisque les lits étaient placés autour de la table comme on place les rayons autour du soleil. Alors il était très-facile à Marie-Madeleine de baiser et de parfumer les pieds de Notre-Seigneur.

Il la laissa faire et parut ne s'apercevoir de rien.

Le Pharisien qui avait invité JESUS à dîner se dit en lui-même: Si cet homme était un prophète, il saurait sans doute qui est cette femme qui le touche, et qu'elle n'est qu'une pécheresse.

Alors JESUS, prenant la parole, lui dit:

«Simon, j'ai à te parler.»

LOUIS. – Comment! le Pharisien c'était Simon-Pierre?

GRAND'MÈRE. – Non, puisque Simon-Pierre était un pêcheur, et qu'il avait déjà tout quitté pour suivre Notre-Seigneur. C'était un autre Simon.

«Parlez, Maître, répondit Simon.

— Un créancier, lui dit JESUS, avait deux débiteurs.»

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est, un créancier et un débiteur?

GRAND'MÈRE. – Un créancier est un homme auquel on doit de l'argent; et un débiteur est celui qui doit de l'argent ou des objets qu'on lui a prêtés.

«Un de ces débiteurs devait cinq cents deniers, et l'autre quarante.»

JACQUES. – Combien cela fait-il, cinq cents deniers?

GRAND'MÈRE. – Un denier d'argent valait environ quatre-vingts centimes; alors, cinq cents deniers valaient environ quatre cents francs de notre argent, et quarante deniers étaient comme trente-deux francs.

JESUS dit que les deux débiteurs n'avaient pas de quoi payer leur dette; le créancier la leur remit à tous deux; c'est-à-dire leur en fit présent et n'en exigea plus le payement.

«Dis-moi, dit Notre-Seigneur à Simon, lequel des deux débiteurs avait plus de reconnaissance et d'amour pour le créancier.»

Simon répondit: «Je crois que c'est celui à qui il a remis davantage.»

JESUS lui dit: «Sagement jugé.» Et se retournant vers cette pécheresse, il dit à Simon: «Tu vois cette femme? Je suis entré dans ta maison, tu ne m'as pas donné d'eau pour me laver les pieds; elle, me les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser; elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de me baiser les pieds. Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête; elle, a répandu des parfums précieux sur mes pieds. C'est pourquoi je te le déclare, beaucoup de péchés lui sont remis (c'est-à-dire pardonnés), parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui auquel on a moins remis aime moins.»

Alors, se tournant avec bonté vers la pauvre Madeleine dont le visage était baigné de larmes, il lui dit:

«Madeleine, tes péchés te sont remis.»

Et ceux qui étaient à table avec lui dirent en eux-mêmes:

«Quel est donc celui qui remet les péchés?» Mais JESUS dit à Madeleine: «Ta foi t'a sauvée; va en paix.»

VALENTINE. – Les Juifs ont dû être encore plus mécontents; ils étaient si méchants.

CAMILLE. – Quelle différence entre Notre-Seigneur et les Juifs! Notre-Seigneur est si bon! Il pardonne toujours. Et quand il reprend, c'est si doucement!

HENRI. – Pas toujours. Quand il s'est fâché contre les marchands qui vendaient dans le Temple, il les a joliment chassés à coups de corde.

HENRIETTE. – C'est vrai, ça; j'en ai été étonnée.

GRAND'MÈRE. – C'est que tu n'as pas réfléchi que Notre-Seigneur se fâchait non pas pour une injure faite à lui-même, mais faite au bon DIEU, son Père, et qu'il a voulu nous faire voir que nous pouvons et que nous devons chasser et même maltraiter les ennemis de DIEU, notre Père.

JACQUES. – Ainsi un homme qui serait méchant, je pourrais le battre, l'injurier, ce ne serait pas mal?

GRAND'MÈRE. – Si tu le fais par colère contre l'homme, c'est mal; si tu le fais pour le corriger, pour son bien, pour l'empêcher de faire du mal à d'autres, par amour de DIEU et par charité pour l'âme de cet homme, cela peut être une bonne action.

JESUS continua à parcourir les villes et les villages, annonçant l'heureuse nouvelle du salut. Il était suivi comme d'habitude par les douze Apôtres et par des personnes qu'il avait délivrées de leurs infirmités ou dont il avait chassé les démons, comme Marie-Madeleine de laquelle sept démons avaient été chassés.

HENRIETTE. – Sept démons! comment ça se peut-il? Il me semble qu'un seul était déjà assez terrible.

GRAND'MÈRE. – Certainement qu'un seul suffisait pour la tourmenter et pour la punir, mais Madeleine s'était tellement laissée aller au plaisir qu'elle était possédée par le démon de l'orgueil, de la dissipation, de la gourmandise, de la colère, de l'envie, de l'égoïsme et de la sensualité.

HENRIETTE. – Mais comment ne les voyait-on pas en elle? Et comment ne les a-t-on pas vus sortir?

GRAND'MÈRE. – Parce que les démons ne sont pas visibles aux yeux; ils sont des esprits; et on ne peut les voir, pas plus que nous ne voyons notre âme, qui existe pourtant, puisqu'elle nous fait penser, aimer et vivre.

XLI - Le Possédé aveugle et muet.

Tout justement on amena à JESUS un homme possédé d'un démon qui le rendait aveugle et muet. Notre-Seigneur eut pitié de cet homme et il le guérit, de sorte qu'il se mit à parler et à voir comme les autres hommes. Tout le monde fut dans l'étonnement de ce nouveau miracle, et tous se demandaient: «N'est-ce pas là le CHRIST, Fils de David?»

Quand JESUS et ses disciples rentrèrent dans la maison où ils demeuraient, il leur fut impossible de manger, tant était grande la foule qui accourait de tous côtés pour voir celui qui faisait des miracles si extraordinaires et qui parlait avec tant de sagesse, de force et de bonté.

Des parents de JESUS, ayant appris qu'il était là, vinrent pour se saisir de lui, «car, disaient-ils, il a perdu l'esprit.»

JACQUES. – Quels méchants parents! J'espère que le pauvre JESUS ne s'est pas laissé prendre par eux.

GRAND'MÈRE. – Non certainement, puisque l'Évangile ne le dit pas.

JEANNE. – Et comment a-t-il fait pour les empêcher de le saisir?

GRAND'MÈRE. – Il a, probablement fait comme sur la montagne quand les Juifs voulaient le lapider; il s'est rendu invisible à leurs yeux. Les parents ne pouvant le faire enfermer à cause du peuple qui l'aimait et l'entourait, les Docteurs de la loi se mirent à dire au peuple:

«Il est possédé; c'est par Béelzébut, prince des démons, qui est en lui, qu'il chasse les démons.» JESUS, qui savait ce qu'ils disaient et pensaient, les appela, les assembla autour de lui et leur dit:

«Comment Satan peut-il chasser Satan? Si le royaume de Satan se divise, se partage, comment pourra-t-il subsister? Si Satan chasse ses serviteurs, les démons, il n'aura plus de puissance, il ne pourra plus subsister. Si c'est par Béelzébut que je chasse les démons, par qui vos enfants les chasseront-ils? Et si c'est par DIEU que je chasse les démons, il est certain que le Royaume de DIEU est au milieu de vous.»

LOUIS. – Je ne comprends pas bien ce que dit Notre-Seigneur; pourquoi demande-t-il par qui leurs enfants chasseront les démons? Et comment les Juifs peuvent-ils croire que le Royaume de DIEU est au milieu d'eux? Quel royaume? Où est-il? Il n'y a ni Roi ni soldats.

GRAND'MÈRE. – À la première question, je répondrai que dans ce temps-là il y avait tant de gens possédés du démon, que beaucoup de Prêtres et Docteurs cherchaient à chasser ces démons, au moyen de prières, de sacrifices, d'encens brûlés, etc. C'étaient les enfants des Docteurs et des Prêtres qui leur succédaient et qui héritaient de leur pouvoir, qu'ils savaient tenir du bon DIEU. Et JESUS veut leur faire voir que si leurs enfants chassent les démons au nom de DIEU, il est bien plus simple encore que lui-même JESUS les chasse aussi au nom de DIEU son Père.

À ta seconde question je réponds, que les Juifs et surtout les savants docteurs qui connaissaient les prophéties, devaient croire que le Royaume de DIEU, qui est le règne de la vérité pour les esprits, et de

la grâce dans les coeurs, était au milieu d'eux; c'est-à-dire le CHRIST, le Messie, le Sauveur dont le Royaume est la puissance, la vérité, la gloire; car Notre-Seigneur avait fait assez de miracles et des plus éclatants, pour qu'ils ouvrissent les yeux et crussent en lui. À ta dernière question, je réponds: Leur Roi était JESUS. Ses soldats étaient les Apôtres, les disciples, tous les défenseurs de la foi et des préceptes de Notre-Seigneur.

XLII - Le Miracle de Jonas expliqué.

Après leur avoir encore donné bien des explications dont ils ne profitèrent pas plus qu'ils n'avaient profité des miracles et des autres paroles de Notre-Seigneur, il leur parla sévèrement:

«Race de vipères, leur dit-il, comment pouvez-vous dire de bonnes choses, vous qui êtes mauvais? Car la bouche parle selon ce que sent le coeur; l'homme bon tire de bonnes choses d'un bon fonds; et l'homme méchant tire de mauvaises choses d'un fonds mauvais.»

Les Scribes et les Pharisiens lui dirent alors:

«Maître, nous voudrions bien que vous nous fissiez voir quelque prodige.»

PIERRE. – Comment? Mais Notre-Seigneur avait déjà fait une quantité de prodiges. Et les Pharisiens eux-mêmes avaient interrogé l'aveugle-né, le paralytique et d'autres encore.

GRAND'MÈRE. – Oui, mais ils ne voulaient pas y croire, et ils espéraient, en lui demandant des prodiges, qu'il ferait quelque chose de contraire à la loi, ce qui leur donnerait un motif pour le mettre en prison.

Aussi Notre-Seigneur se contenta de dire:

«Cette génération méchante et infidèle demande un prodige; il ne lui en sera pas donné d'autre que le prodige du prophète Jonas. Car, de même que Jonas demeura trois jours dans le ventre d'une baleine, de même le Fils de l'Homme restera trois jours dans le sein de la terre.»

VALENTINE. – Comment Jonas est-il entré dans le ventre d'une baleine? Qu'est-ce que c'est que Jonas?

GRAND'MÈRE. – Jonas était un Prophète auquel DIEU ordonna d'aller dans une ville appelée Ninive et de parcourir la ville en criant: «Encore quarante jours et Ninive sera détruite!»

Jonas eut peur des gens de Ninive qui étaient très-méchants; et au lieu d'exécuter l'ordre de DIEU, il se sauva et s'embarqua à Joppé sur un vaisseau qui allait à Tarse. Pour punir Jonas de sa désobéissance, le bon DIEU envoya une terrible tempête; le vaisseau était prêt à périr, lorsque Jonas dit aux gens qui conduisaient le vaisseau que c'était sans doute à cause de sa désobéissance que le bon DIEU allait les faire tous périr; alors ces hommes prirent Jonas et le lancèrent dans la mer. Une baleine qui se trouvait là, par l'ordre de DIEU, avala Jonas, le prenant sans doute pour un poisson; elle le garda trois jours et ensuite le rejeta sur le rivage. Alors Jonas remercia le bon DIEU de l'avoir sauvé, et courut à Ninive, pour crier dans toutes les rues et les environs: «Encore quarante jours et Ninive sera détruite!»

JACQUES. – Grand'mère, je crois que c'est impossible, puisque mon oncle Louis m'a dit que le gosier d'une baleine était si étroit qu'elle ne pouvait avaler que de tout petits poissons, comme les sardines, par exemple.

GRAND'MÈRE. – C'est vrai; mais d'abord tout est possible au bon DIEU; ensuite ton oncle Louis ne t'a pas dit que la baleine avait aux deux côtés de la mâchoire, plusieurs compartiments, comme des cabinets qui s'ouvrent et se ferment par une espèce de porte; quand la baleine passe près d'une foule de petits

poissons réunis, ce qu'on appelle un banc, *banc de sardines, banc de harengs*, etc., elle ouvre son immense gueule qui se remplit de petits poissons; elle les place avec sa langue dans ses cabinets qui sont ses garde-manger et dont elle ferme les portes. Quand elle a faim, elle ouvre une des portes, en fait sortir les poissons et les avale un à un, jusqu'à ce qu'elle soit rassasiée. II est probable que la baleine de Jonas, le sentant trop grand et trop dur pour être avalé, le revomit sur le rivage.

D'ailleurs tout cela est miraculeux, car un homme ne peut pas vivre sans miracle dans la gueule d'un poisson pendant trois jours.

Tu vois que Notre-Seigneur voulait dire que lui aussi serait englouti comme Jonas pendant trois jours et qu'il ressusciterait le troisième jour.

JACQUES. – Mais Notre-Seigneur n'a pas été englouti comme Jonas, puisqu'aucune baleine ne l'a avalé.

GRAND'MÈRE. – Il a été englouti par la terre, c'est-à-dire enseveli (ce que nous appelons enterré) dans un rocher creusé exprès pour contenir un mort.

XLIII - La Mère et les frères de Jésus.

Notre-Seigneur parla longtemps au peuple, et il parlait encore, lorsqu'on vint lui dire:

«Votre Mère et vos frères sont dehors et demandent à vous parler.» Louis. Je croyais que JESUS n'avait pas de frères, qu'il était le seul fils de la Sainte Vierge.

GRAND'MÈRE. – Et tu croyais très-juste. La Sainte Vierge n'a jamais eu d'autre enfant que JESUS fils de DIEU. Mais en hébreu, ou plutôt en *syriaque*, langue qu'on parlait en Judée, on appelle frères tous les cousins. Et il y a beaucoup de pays où c'est comme en Judée; ainsi en russe, il n'y a pas de mot pour dire cousin ou cousine….

MARIE-THÉRÈSE. – Et comment dit-on?

GRAND'MÈRE. – J'allais précisément le dire; on dit: *frère ou soeur au second degré*, dvaïourodnoï brate, pour cousin ou cousine germaine; *frère ou soeur au troisième degré*, traïourodnoï brate, pour cousin ou cousine issus de germain. Et c'est ainsi qu'en syriaque on appelait frères les cousins de Notre-Seigneur. Il répondit à ceux qui lui disait que sa Mère et ses frères l'attendaient:

«Quelle est ma Mère? Quels sont mes frères? Voici, dit-il, en étendant la main vers ses disciples; voici ma Mère et voici mes frères. Car, celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le Ciel, celui-là est mon frère, ma soeur et ma Mère.»

Je vois que vous avez l'air un peu étonnés de la réponse de Notre-Seigneur. Remarquez qu'il ne perd pas une occasion de témoigner sa tendresse pour les hommes qu'il veut sauver de la méchanceté du démon, et surtout pour ceux qui aiment le bon DIEU, qui obéissent à ses commandements et qui abandonnent pour lui obéir, les richesses, les honneurs, les plaisirs du monde; c'est pourquoi il les appelle ses frères, ses soeurs et sa Mère.

HENRI. – Je comprends; mais j'aurais mieux aimé que Notre-Seigneur, sachant que la pauvre Sainte Vierge voulait le voir, fût allé lui parler.

GRAND'MÈRE. – L'Évangile ne dit pas qu'il y fût allé, mais très-certainement il l'a fait, car il aimait et il respectait trop sa Mère pour ne pas obéir à ses moindres désirs; comme aux noces de Cana, quand sa Mère lui dit qu'on n'avait plus de vin, Notre-Seigneur eut l'air de repousser sa demande, et pourtant il fit tout de suite ce qu'elle désirait, malgré que «son heure ne fût pas encore venue,» dit-il.

Et puis Notre-Seigneur voulait faire comprendre aux hommes qu'ils doivent toujours préférer les affaires de DIEU aux intérêts et aux affections, si bonnes et si permises, de la famille.

XLIV - Parabole du bon grain.

Ce même jour, JESUS sortit de la maison, et s'assit au bord de la mer pour parler. Mais il se rassembla aussitôt une si grande foule de peuple, que de peur d'être écrasé, il monta dans une barque, s'y assit et s'éloigna un peu du rivage pour que toute cette multitude pût le voir et l'entendre.

Il leur enseigna beaucoup de choses en paraboles.

HENRIETTE. – Qu'est-ce que c'est parabole?

GRAND'MÈRE. – Je crois vous avoir déjà dit qu'une parabole était une histoire ou un récit pour mieux faire comprendre quelque chose qu'on veut expliquer. Voici une des paraboles que dit Notre-Seigneur au peuple:

«Un homme sortit pour aller semer du grain dans son champ; pendant qu'il marchait, il laissa tomber dans le chemin, du grain qui fut mangé par les oiseaux du ciel.

«Une autre partie du grain tomba sur un endroit pierreux; le grain leva, mais il y avait peu de terre; les racines n'eurent pas assez de suc; le soleil dessécha la terre et les grains moururent.

«D'autres grains tombèrent dans les épines; ils poussèrent, mais les épines devinrent grandes et étouffèrent les grains.

«D'autres, enfin, tombèrent dans une bonne terre et produisirent du blé, les uns cent grains pour un, les autres soixante, les autres trente pour un.

«Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.»

JEANNE. – Je ne comprends pas du tout ce que cela veut dire.

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur va te l'expliquer lui-même en l'expliquant aux douze Apôtres, qui ne comprirent pas non plus et qui lui dirent: «Pourquoi parlez-vous en paraboles?»

JESUS vit bien qu'ils n'avaient pas compris, et leur dit:

«Voilà ce que signifie cette parabole. La semence ou le grain, c'est la parole de DIEU. Celui qui entend cette parole et qui ne l'écoute pas, ne la garde pas dans son coeur; il laisse les oiseaux du ciel, c'est-à-dire le démon, l'enlever de son coeur.

«Ce qui tombe dans les pierres, c'est celui qui ayant entendu la parole de DIEU, la reçoit avec joie, mais il n'a pas de bonne terre, c'est-à-dire de bonne volonté; il ne fait pas de racines, c'est-à-dire il oublie ce qu'il a entendu, et quand arrive l'occasion de mal faire, il le fait.

«Ce qui est tombé dans les épines, ce sont ceux qui ont entendu et reçu la parole de DIEU, mais qui se laissent envahir…»

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est envahir?

GRAND'MÈRE. – Envahir veut dire entourer, saisir. «Ceux-là donc se laissent envahir par les choses du monde, les richesses, les plaisirs, de sorte que leurs bons désirs sont étouffés par ces choses du monde.

«Enfin ce grain qui est tombé dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole de DIEU, la conservent dans leur coeur, en profitent, portent du fruit par leur patience, leur soumission et rendent cent, soixante ou trente pour un.»

PETIT-LOUIS. – Que veut dire cent pour un?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire qu'une vertu en fait venir beaucoup d'autres.

PETIT-LOUIS. – Comment cela?

GRAND'MÈRE. – Voici comment. Tu es bon; ta bonté, si tu cherches à la conserver, te donne la patience, la douceur, la complaisance, le dévouement, etc.; tout cela provient de ta bonté, en est réellement le fruit. Et voilà comment un grain, une qualité donnée par DIEU, en fait venir d'autres.

PETIT-LOUIS. – Ah! oui! Je comprends très bien.

ÉLISABETH. – Et c'est pour cela qu'il faut arracher de ton coeur la mauvaise graine.

PETIT-LOUIS. – Comment, la mauvaise graine?

ÉLISABETH. – Oui; si tu es méchant, de cette méchanceté viendra l'impatience, la colère, l'égoïsme, l'avarice….

PETIT-LOUIS. – Oui, oui, je comprends; c'est comme pour la bonté.

GRAND'MÈRE. – Précisément, Ma petite Élisabeth m'a bien aidée à expliquer la parabole de Notre-Seigneur.

Il parla encore longtemps et il proposa au peuple une autre parabole.

XLV - Parabole de l'ivraie.

«Le Royaume du Ciel est semblable à un père de famille qui avait semé du bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient, l'ennemi vint, sema de l'ivraie au milieu du bon grain, et s'en alla.»

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, de l'ivraie?

GRAND'MÈRE. – L'ivraie est une mauvaise herbe qui vient assez ordinairement dans le blé et qui rend le pain malsain et mauvais; on la détruit le plus possible à force de labourer et de fumer la terre. L'ivraie de la parabole poussa donc en même temps que le bon grain. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire: «Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? D'où vient que l'on y trouve de l'ivraie?»

Le maître leur dit:

«C'est l'homme ennemi qui a fait cela!»

Les serviteurs lui dirent:

«Voulez-vous que nous allions l'arracher?

— Non, répondit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre. Et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs: «Cueillez d'abord l'ivraie et liez-la en gerbes pour la brûler. Et recueillez le blé dans mon grenier.»

Notre-Seigneur leur dit encore quelques paraboles, et quand il eut fini de parler, il congédia le peuple et rentra dans la maison. Les disciples, s'approchant de JESUS, lui dirent: «Maître, expliquez-nous la parabole de l'ivraie semée dans le champ.»

HENRIETTE. – Ils n'avaient donc pas beaucoup d'esprit, les disciples; ils ne comprenaient jamais rien.

GRAND'MÈRE. – En effet, les Apôtres étaient des gens grossiers et ignorants; c'est la miséricorde et la grâce de Notre-Seigneur qui les a changés au jour de la PENTECÔTE, quand le Saint-Esprit est descendu sur eux, comme vous le verrez plus tard. JESUS leur répondit:

«Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'Homme. Le champ, c'est le monde. Le bon grain, ce sont les enfants du Royaume de DIEU, les bons. L'ivraie, ce sont les enfants du malin esprit, du démon, ce sont les méchants. L'ennemi qui a semé l'ivraie, c'est le démon. Le temps de la moisson, c'est la fin du monde ou la mort. Et les moissonneurs, ce sont les Anges. Et ce que le maître du champ a fait pour l'ivraie et le bon grain, ce qui se passe quand on arrache l'ivraie et qu'on la brûle dans le feu, se passera de même à la fin du monde. Le Fils de l'Homme enverra ses Anges; ils enlèveront de son Royaume tout ce qu'il y a de mauvais et les gens qui commettent l'iniquité; et ils les jetteront dans la fournaise ardente, c'est-à-dire l'enfer. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Et les justes, les bons, brilleront comme le soleil dans le Royaume de leur père, c'est-à-dire dans le Ciel.»

VALENTINE. – Grand'mère, d'abord, qu'est-ce que c'est, commettre l'iniquité?

GRAND'MÈRE. – C'est vivre méchamment, désobéissant au bon DIEU, n'ayant pas de charité pour les hommes, pas d'amour pour le bon DIEU, enfin c'est être méchant et ennemi de DIEU.

VALENTINE. – Et pourquoi Notre-Seigneur appelle-t-il l'enfer une fournaise ardente, et pourquoi dit-il qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents?

GRAND'MÈRE. – Il appelle l'enfer fournaise ardente parce que dans l'enfer on brûle d'un feu si terrible que rien ne peut nous donner une idée de cette souffrance. Et les damnés qui brûlent de ce feu éprouvent de telles douleurs qu'ils pleurent et qu'ils grincent des dents. Ils pleurent de désespoir d'avoir mérité une punition si horrible; ils pleurent de rage de ne pouvoir échapper à la justice du DIEU qu'ils ont offensé et méprisé toute leur vie, tandis qu'il leur eût été si facile d'obéir aux commandements de ce DIEU bon et aimant et qui ne demandait que leur bonheur. Ils pleurent de regret de ne pouvoir jamais, jamais, jouir du bonheur du Paradis et de rester toujours, éternellement, livrés au méchant démon qui rit de leurs souffrances et de leurs larmes. Voilà pourquoi Notre-Seigneur dit, en parlant de l'enfer, qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

ÉLISABETH. – Pauvres gens! Ça fait de la peine de penser à leurs souffrances!

GRAND'MÈRE. – Certainement, c'est affreux; et c'est pourquoi nous devons prier beaucoup pour ne pas mériter le sort de ces âmes coupables. Il faut même prendre garde, par des fautes légères et de la négligence, de tomber dans ces mêmes flammes qu'on appelle alors le PURGATOIRE; nous ne pouvons prier pour les damnés, puisque leur sort est irrévocable, mais nous pouvons et nous devons prier pour les pauvres âmes du purgatoire qui implorent notre pitié.

HENRIETTE. – Comment peuvent-elles nous implorer et nous entendre?

GRAND'MÈRE. – Nous n'en savons rien: nous savons seulement que le bon DIEU, pour les consoler, leur fait connaître ce que nous faisons pour elles; de même qu'il fait connaître à la sainte Vierge, aux Saints et aux Anges du paradis toutes les prières que nous leur adressons.

LOUIS. – Et les âmes qui sont en enfer nous entendent-elles?

GRAND'MÈRE. – Non, mon enfant; elles sont tout à fait séparées de nous et en dehors de ce qu'on appelle la *Communion des Saints*, c'est-à-dire de l'union qui existe entre toutes les âmes fidèles au bon DIEU, soit dans le Ciel, soit ici-bas sur la terre, soit au purgatoire. Comme c'est beau de penser que tous les amis du bon DIEU ne forment ainsi qu'une seule famille, dont tous les membres s'aiment tendrement et sont unis entre eux! Les démons et les damnés sont seuls exclus de ce bonheur. Ils ne sont plus de la famille.

ARMAND. – Qu'est-ce que cela veut dire, *damné*?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire condamné au feu éternel de l'enfer. On est damné quand on a le malheur de mourir en état de péché mortel. Vous le voyez, mes enfants, le péché mortel est une chose bien abominable, puisqu'il mène droit en enfer et prive pour toujours de la vue du bon DIEU. Il vaut mieux mourir que de le commettre.

Notre-Seigneur ajoute à l'explication qu'il a donnée aux Apôtres:

«Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre.»

Ensuite il dit encore plusieurs paraboles ou comparaisons pour expliquer le Royaume du Ciel; en voici une que vous pourrez comprendre facilement.

XLVI - Parabole du filet et des poissons.

«Le Royaume des Cieux peut encore être comparé à un grand filet qu'on jette à la mer et qui se remplit de poissons de toutes espèces. Lorsqu'il est plein, les pêcheurs le retirent, s'assoient sur le rivage, choisissent les bons poissons qu'ils mettent dans des baquets, et rejettent les mauvais. Il en sera de même à la fin du monde; les Anges viendront pour séparer les méchants d'avec les justes, et ils jetteront les mauvais dans la fournaise ardente; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.»

LOUIS. – Moi je trouve deux choses. D'abord, pourquoi Notre-Seigneur répète-t-il deux fois la même chose pour la fournaise, les pleurs et les grincements de dents? Et puis, je trouve que les pauvres Juifs ne pouvaient pas comprendre les paraboles, puisque nous autres nous ne les comprenons pas; et pourtant nous avons plus d'esprit que les Juifs.

GRAND'MÈRE. – Je vais répondre à tes deux objections. D'abord, pour les répétitions en ce qui regarde l'enfer, Notre-Seigneur l'a fait exprès, et il le redit d'autres fois encore dans l'Évangile, car l'enfer est un mal trop affreux pour que Notre-Seigneur ne cherche pas à en bien faire comprendre toute l'horreur et tout le danger.

Et quant aux paraboles que tu trouves difficiles à comprendre, il faut dire que, dans les temps anciens, on parlait souvent par paraboles et par allégories.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, allégorie?

GRAND'MÈRE. – Allégorie est presque la même chose qu'une parabole; une parabole est une chose plus sérieuse qu'une allégorie; ainsi une fable est une allégorie; on ne peut pas dire que ce soit une parabole. — Les Juifs avaient donc, plus que nous, l'habitude de deviner le sens des paraboles. En second lieu, Notre-Seigneur connaissait la malveillance méchante des Juifs à son égard; il savait que lors même qu'ils reconnaîtraient en eux-mêmes la vérité de tout ce qu'il leur disait, ils n'en feraient rien voir au dehors, et que ses paroles n'ouvriraient pas les yeux à des gens que ses miracles n'avaient pas convertis. Enfin, tu te trompes quand tu crois que les Juifs avaient moins d'esprit que nous; ils en avaient tout autant, seulement ils en faisaient un mauvais usage. La preuve qu'ils comprenaient, c'est que lorsque Notre-Seigneur eut fini ses paraboles, il ajouta:

«Comprenez-vous bien ce que je vous dis?

— Oui, répondirent-ils.»

XLVII - Le docteur de la loi veut suivre Jésus.

Et Notre-Seigneur quitta ce lieu pour aller prêcher dans un autre.

Voyant une grande foule autour de lui, il ordonna à ses disciples de monter dans des barques pour passer de l'autre côté du lac de Génézareth.

Alors, un Docteur de la loi s'approcha, et lui dit: «Maître, je vous suivrai partout où vous irez.» JESUS lui répondit:

«Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.»

Notre-Seigneur disait cela, parce qu'il avait vu dans le coeur de ce Docteur de la loi, qu'il espérait s'enrichir en suivant Notre-Seigneur qui devait devenir, pensait-il, un grand Roi, riche et puissant.

Un des disciples lui dit: «Seigneur, ayant de partir, permettez-moi d'aller ensevelir mon père.» JESUS lui dit:

«Suis-moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts.»

JEANNE. – Comment? Notre-Seigneur ne laisse pas ce disciple enterrer son père!

GRAND'MÈRE. – C'est sans doute une très sainte action de rendre à ses parents les derniers devoirs; mais Notre-Seigneur veut nous faire voir par cette réponse que le service de DIEU doit passer avant tout. Ce disciple s'était donné à JESUS; il devait le suivre; d'autres qui étaient restés près de son père pouvaient l'ensevelir. C'est cette obéissance parfaite qui fait l'esprit religieux; ainsi font les soeurs de Charité que tout le monde aime et vénère; leur supérieure les envoie en Chine, en Amérique, dans les Indes, sur les champs de bataille; elles partent de suite sans faire la moindre objection; et c'est une des raisons pour lesquelles elles inspirent tant de respect.

JACQUES. – Comment Notre-Seigneur dit-il qu'il faut laisser les morts enterrer les morts? Les morts ne peuvent plus rien faire puisqu'ils sont morts.

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur appelle morts les gens du monde qui ne s'occupent que des choses du monde et qui sont comme morts pour les choses de DIEU.

Ce même soir, JESUS dit à ses disciples:

«Passons à l'autre bord du lac.»

XLVIII - Tempête apaisée

Les disciples renvoyèrent donc tout le peuple et emmenèrent JESUS dans la barque où il était entré; d'autres barques les suivaient. Alors il s'éleva une tempête si violente, que l'eau entrait dans les barques, en sorte qu'elles s'emplissaient.

Cependant JESUS était à la poupe, dormant appuyé sur un coussin.

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, une poupe?

GRAND'MÈRE. – La poupe est la partie d'arrière d'un navire ou d'une barque; la proue est le devant, la poupe est l'arrière.

Les disciples éveillèrent JESUS, et lui dirent:

«Maître, n'avez-vous pas de souci que nous périssions?»

Et JESUS, se levant, menaça le vent et dit à la mer:

«Cesse de gronder. Tais-toi.»

Et le vent s'apaisa et il se fit un grand calme. JESUS leur dit:

«Pourquoi vous effrayer? N'avez-vous pas encore la foi?»

Et ils furent saisis d'une grande crainte et ils se disaient l'un à l'autre:

«Qui donc est celui-ci, que le vent et la mer lui obéissent!»

HENRI. – Comment! les disciples ne comprenaient pas encore que JESUS était le bon DIEU?

GRAND'MÈRE. – Ils en avaient un peu la pensée, mais pas très-assurée encore; c'est pourquoi chaque miracle nouveau les étonne et les effraye.

Avant et après ces miracles, ils voyaient Notre-Seigneur pauvre, humilié, fatigué, vrai homme de douleur, et ils trouvaient, comme malgré eux, une espèce de désaccord entre cette faiblesse du Fils de l'Homme et cette puissance du Fils de DIEU.

XLIX - Les Démons et les pourceaux.

La tempête étant apaisée, Notre-Seigneur, ses disciples et tous ceux qui l'accompagnaient abordèrent au pays des Géraséniens, situé du côté opposé à la Galilée.

Lorsque JESUS fut descendu à terre, tout à coup, du milieu des sépulcres vint à lui un homme…

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, sépulcre?

GRAND'MÈRE. – Les sépulcres sont des cavernes, des espèces de petites grottes où on met des morts. Cet homme était possédé d'un esprit immonde; il habitait dans les sépulcres, et on ne pouvait le lier, l'attacher, même avec des chaînes. Car souvent, ayant été enchaîné et ayant des fers aux pieds et aux mains, il brisait les fers et personne ne pouvait se rendre maître de lui.

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est qu'un esprit immonde?

GRAND'MÈRE. – C'est un esprit, c'est-à-dire un démon, sale, dégoûtant, qui n'aime que des saletés, qui ne parle que de saletés, qui ne pense qu'à des saletés; ainsi on dit d'un cochon que c'est un animal immonde. Quand il y a un tas de saletés, on les appelle des immondices. Vous jugez qu'un tel possédé devait être très-dégoûtant, et que tout le monde le fuyait. Le jour et la nuit il errait sans cesse dans les sépulcres et dans les montagnes, criant et se meurtrissant avec des pierres et faisant peur à tout le monde.

JACQUES. – Pourquoi cela, puisqu'il était dehors et qu'on était dans les maisons?

GRAND'MÈRE. – D'abord, puisqu'il avait assez de force pour casser de grosses chaînes de fer, il pouvait bien, si l'idée en venait, briser les portes et les fenêtres, entrer dans les maisons et faire beaucoup de mal; ensuite, il fallait bien sortir le jour pour son travail ou pour ses affaires, et on risquait de le rencontrer, ce qui pouvait être fort dangereux, et c'est le démon qui lui donnait cette force extraordinaire.

Voyant de loin JESUS, il accourut et se prosterna devant lui. Et jetant un grand cri:

«Qu'y a-t-il entre moi et toi, JESUS, Fils du DIEU tout-puissant? Je t'adjure par DIEU, ne me tourmente pas.»

Car JESUS lui disait:

«Esprit immonde, sors de cet homme.»

Et JESUS l'interrogea:

«Quel est ton nom?

— Mon nom est *Légion*, parce que nous sommes plusieurs.»

Et il suppliait JESUS de ne pas le chasser de ce pays.

JACQUES. – Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Parce que le pays était peuplé par des hommes méchants qui obéissaient aux démons,

qui écoutaient toutes les sales idées que leur donnait le démon, de sorte qu'il y était plus honoré que le bon DIEU.

Il y avait là, le long de la montagne, un troupeau de cochons qui paissaient. Et les esprits priaient Notre-Seigneur, et lui demandaient de leur permettre d'entrer dans les corps de ces pourceaux.

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, des pourceaux?

GRAND'MÈRE. – Un pourceau est un cochon; c'est de là que vient le mot porc, qui est une manière plus propre, plus élégante d'appeler les cochons.

JESUS le leur permit. Et les esprits immondes, sortant du possédé, entrèrent dans les porcs. Et tout le troupeau, d'environ deux mille, se précipita impétueusement dans la mer et s'y noya.

JEANNE. – Pauvres bêtes! Pourquoi JESUS les a-t-il fait noyer?

GRAND'MÈRE. – Ce n'est pas Notre-Seigneur qui les a fait noyer; c'est le démon qui ne fait jamais que le mal et qui se réjouit de tout le mal qu'il fait.

JEANNE. – Mais Notre-Seigneur pouvait l'empêcher.

GRAND'MÈRE. – Il pouvait certainement l'empêcher; mais il ne l'a pas voulu parce qu'il fallait punir tous ces Géraséniens qui étaient des hommes immondes et dignes de châtiment.

Ceux qui gardaient les cochons s'étant enfuis, annoncèrent ceci dans la ville et dans les environs. Et plusieurs de ceux à qui appartenaient les troupeaux sortirent pour voir ce qui était arrivé.

Ils vinrent près de JESUS, et ils virent celui que le démon tourmentait, assis, habillé et entièrement guéri. Et ils furent saisis de crainte. Ceux qui avaient vu ce qui était arrivé au possédé et aux pourceaux le leur racontèrent. Et ils commencèrent à prier JESUS de s'éloigner de leurs demeures.

JEANNE. – Comme ils sont bêtes, ces gens-là! Au lieu de demander au bon JESUS de rester plus longtemps, ils lui demandent de s'en aller!

GRAND'MÈRE. – Ils font ce que font tous les hommes qui ne sont pas réellement bons chrétiens el qui ne pensent qu'aux biens de ce monde. Ils n'ont pensé qu'à la perte de leurs pourceaux, sans comprendre que la présence de Notre-Seigneur leur était bien plus utile et profitable que ne pouvaient l'être leurs troupeaux.

LOUIS. – Mais les autres hommes ne sont pas comme ceux-là! Ils ne chassent pas Notre-Seigneur.

GRAND'MÈRE. – Ils le chassent de leur coeur et ils préfèrent leurs pourceaux, c'est-à-dire leurs vices, leur gourmandise, leur colère, leur paresse, leur avarice, leur orgueil, à la présence de Notre-Seigneur en eux, c'est-à-dire à une vie de vertu, de douceur, de patience, de charité, d'humilité, de mortification.

HENRIETTE. – Grand mère, me gronderez-vous si je vous dis ce que je pense?

GRAND'MÈRE. – Tu sais, chère enfant, que je ne gronde jamais que pour des méchancetés, et ta pensée, quand même elle serait mauvaise, ne serait pas une méchanceté; ainsi tu peux dire hardiment ce

que tu penses.

HENRIETTE. – Eh bien! Grand'mère, je pense que les pauvres Géraséniens avaient besoin de leurs cochons; et qu'à leur place je n'aurais pas été contente du tout de les avoir perdus; et je pense encore que ce n'est pas du tout agréable de vivre comme vous le dites, de se mortifier, de toujours obéir, d'être douce, humble, et de ne jamais s'amuser.

GRAND'MÈRE. – Je te répondrai, ma chère petite, que si les Géraséniens avaient été comme ils auraient dû l'être pour Notre-Seigneur, il aurait eu la puissance de leur rendre cent fois plus de cochons qu'ils n'en avaient perdu. Ensuite que si ce n'est pas amusant d'obéir et d'être sage et vertueux, c'est très-profitable, parce que la vie passe bien vite et que l'éternité la récompense ou la punit. Et enfin, qu'il n'est pas défendu de s'amuser, et que les enfants très-sages, et même les grandes personnes, s'amusent, et beaucoup, quand ils le peuvent et quand ils le veulent. On joue, on court, on rit, on monte à âne, on pêche, on chasse, on fait des parties, on s'amuse quoiqu'on soit sage et vertueux; et plus que si on ne l'était pas, parce que la conscience est tranquille et qu'on se sent heureux. Ce qui est mal c'est de faire passer le plaisir par-dessus tout, de négliger son devoir pour le plaisir; mais lorsqu'on s'amuse innocemment et modérément, sans faire de tort à personne, on ne fait aucun mal et on n'en pratique pas moins les vertus que j'ai nommées. Je reprends l'Évangile.

Notre-Seigneur remonta dans la barque pour s'en retourner. Et l'homme qu'il avait délivré de la légion de démons qui avait été en lui le supplia de lui permettre de l'accompagner. Mais JESUS ne le voulut pas et lui dit:

«Retourne dans ta maison et apprends à ta famille ce que le Seigneur a fait pour toi dans sa miséricorde.»

JACQUES. – Pourquoi JESUS ne laisse-t-il pas venir ce pauvre homme avec lui?

GRAND'MÈRE. – Parce que Notre-Seigneur savait que cet homme serait plus utile à la gloire de DIEU dans son pays en faisant connaître ce grand miracle, qu'en se joignant aux disciples. Le possédé guéri s'en alla donc et se mit à publier dans la Décapole les grandes choses que JESUS avait faites pour lui; et tout le monde en était dans l'admiration.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, la Décapole?

GRAND'MÈRE. – Décapole veut dire réunion de dix villes.

ARMAND. – Comment cela?

GRAND'MÈRE. – Parce que DECA en grec veut dire *dix*, et POLIS signifie *ville*. Il y avait dix villes dans ce pays-là, et c'est pourquoi on l'appelait *Décapole*.

L - Résurrection de la fille de Jaïre.

JESUS ayant repassé avec sa barque à l'autre bord, une grande multitude de peuple s'assembla autour de lui, avant qu'il ne se fût éloigné de la mer.

Or, un chef de la synagogue nommé JAÏRE….

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, une synagogue?

GRAND'MÈRE. – Je crois t'avoir déjà expliqué qu'une synagogue était un lieu de réunion pour prier, une espèce de temple, comme sont pour nous les églises; et de même que nous avons des curés pour nos églises, de même les Juifs avaient des chefs pour leurs synagogues, et JAÏRE était un de ces chefs. Et quand il vit Notre-Seigneur, il vint à lui, se jeta à ses pieds, et le pria avec instance, disant:

«Ma fille est à l'extrémité…»

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, à l'extrémité?

HENRIETTE. – Grand'mère, dites, je vous prie, à Armand de ne pas vous interrompre à chaque instant. C'est assommant!

GRAND'MÈRE. – Chère petite, tu serais bien aise que je t'expliquasse quelque chose que tu ne comprendrais pas. Pourquoi ne veux-tu pas que je fasse de même pour le pauvre Armand? C'est ennuyeux pour toi, je le comprends; mais il faut être complaisant les uns pour les autres; tes cousins et cousines ne se plaignent pas, et pourtant ils sont tout aussi ennuyés que toi.

HENRIETTE. – C'est vrai, Grand'mère; j'ai tort. Pardonne-moi, mon petit Armand; interromps tant que tu voudras, je ne me plaindrai plus.

ARMAND. – Merci, Henriette, tu es très-bonne; mais je voudrais savoir ce que c'est, à l'extrémité.

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire bien malade, tout près de mourir. Jaïre dit donc à JESUS que sa fille allait mourir. «Venez, ajouta-t-il, imposer votre main sur elle…»

ARMAND. – Comment, imposer? (Henriette soupire.)

GRAND'MÈRE. – C'est-à-dire, mettez votre main sur elle, touchez-la de votre main, afin qu'elle guérisse et qu'elle vive.

Et Notre-Seigneur alla avec Jaïre, et une grande multitude la suivait et le pressait.

Or une pauvre femme qui avait un flux de sang….

ARMAND. – Comment, un flux de sang? (Henriette s'agite.)

GRAND'MÈRE. – C'est-à-dire qu'elle perdait du sang presque sans cesse, depuis douze ans; les médecins l'avaient beaucoup fait souffrir par leurs remèdes, lui avaient fait dépenser tout son argent, et au lieu d'aller mieux, elle allait de plus en plus mal.

Ayant entendu parler de JESUS et des miracles qu'il opérait, elle vint à lui dans la foule, par derrière, et toucha son vêtement. Car elle se disait: «Si je puis toucher seulement la frange de son vêtement, je serai guérie.»

Et aussitôt le sang s'arrêta, elle sentit en son corps qu'elle était guérie.

Au même moment, JESUS, sachant qu'une vertu, une grâce, était sortie de lui, se retourna vers la foule, et dit:

«Qui a touché mes vêtements?»

Les disciples lui dirent:

«Vous voyez la foule qui vous presse, qui vous écrase, et vous dites: «Qui m'a touché?»

Et Notre-Seigneur regardait tout autour de lui, pour voir celle qui l'avait touché.

La pauvre femme, honteuse et craintive malgré son bonheur (car elle sentait bien ce qui était arrivé en elle), se prosterna devant lui et lui dit toute la vérité.

Et JESUS lui dit:

«Ma fille, ta foi t'a sauvée; va en paix et sois guérie de ton infirmité.»

Il parlait encore, lorsqu'on vint dire au chef de la synagogue.

«Votre fille est morte; pourquoi fatiguer davantage le Maître?»

JESUS ayant entendu ces paroles, se retourna vers Jaïre et lui dit:

«Ne crains point; crois seulement.»

Et il ne permit à personne de le suivre, excepté à Pierre, à Jacques, et à Jean, frère de Jacques.

En arrivant à la maison du chef de la synagogue, il vit beaucoup de tumulte, et des gens qui pleuraient et qui poussaient de grands cris.

ARMAND. – Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – C'était la manière dont les Juifs témoignaient leur sympathie, leur amitié aux parents du mort; ils poussaient des cris lamentables et faisaient semblant de pleurer.

Notre-Seigneur étant entré, leur dit:

«Pourquoi vous troubler et pleurer? La jeune fille n'est point morte, mais elle dort.»

Et ceux qui étaient là se moquaient de lui. Mais JESUS, les ayant tous renvoyés, prit le père et la mère de la jeune fille, et ceux qui étaient avec lui, et entra dans le lieu où la jeune fille était couchée.

Et prenant la main de la jeune fille, il lui dit: «Thalitha cumi;» c'est-à-dire: «Ma fille, lève-toi! Je te le commande.» Et aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher; elle avait douze ans. Et tous furent frappés d'admiration. Mais JESUS leur défendit expressément d'en parler à personne, et il dit qu'on donnât à manger à la jeune fille. Et le bruit de ce miracle se répandit dans tout le pays.

LOUIS. – Comment a-t-il pu se répandre, puisque JESUS avait défendu qu'on en parlât?

GRAND'MÈRE. – Parce que, malgré sa défense, beaucoup de personnes en parlèrent: les uns par admiration, les autres par légèreté, par indiscrétion, les autres par bavardage. Alors comme aujourd'hui, on n'obéissait pas toujours à Notre-Seigneur, on ne l'écoutait pas.

LI – Les aveugles guéris.

JESUS étant parti de là, deux aveugles le suivirent en criant: «Fils de David, ayez pitié de nous!» Quand il fut arrivé à la maison, ces aveugles s'approchèrent de lui et JESUS leur dit:

«Croyez-vous que je puisse faire pour vous ce que vous me demandez?»

Ils lui répondirent: «Oui, Seigneur.»

Alors il leur toucha les yeux, en disant:

«Qu'il vous soit fait selon votre foi.»

Et aussitôt leurs yeux furent ouverts.

«Prenez bien garde, leur dit-il, que personne ne le sache!»

Mais eux, s'étant retirés, firent connaître JESUS et ses miracles dans tout le pays.

JACQUES. – Et JESUS ne les a pas punis?

GRAND'MÈRE. – Non, l'Évangile ne le dit pas; et il est plus que probable que Notre-Seigneur ne les a pas punis.

JACQUES. – Alors, ce n'est donc pas pour tout de bon que JESUS défendait de faire connaître ses miracles? Il avait défendu à ces pauvres gens d'en parler. Ils l'ont dit à tout le pays; donc ils lui ont désobéi comme Moïse a désobéi au bon DIEU quand il a frappé le rocher deux fois au lieu d'une fois pour en faire sortir de l'eau. Et le bon DIEU a bien sévèrement puni le pauvre Moïse, puisqu'il lui a dit qu'il n'entrerait pas dans la terre promise.

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est la terre promise?

JACQUES. – C'est le pays de *Chanaan*.

PETIT-LOUIS. – Et qu'est-ce que c'est le pays de Chanaan?

JACQUES. – Eh bien! c'est la *terre promise!*

PETIT-LOUIS. – Tu expliques mal. On ne comprend pas ce que tu dis.

GRAND'MÈRE, *souriant*. **–** Je t'expliquerai cela plus tard, mon petit Loulou, quand nous serons seuls. À présent, je veux faire voir à Jacques la différence qui existe entre la désobéissance de Moïse et celle des aveugles.

Moïse a désobéi au Seigneur par méfiance du Seigneur, un seul coup de baguette ne lui paraissant pas suffisant pour faire sortir de l'eau du rocher, comme le lui avait dit la voix de DIEU.

Les aveugles ont désobéi au Seigneur par excès de reconnaissance et d'amour, ne pouvant pas supporter qu'on ignorât dans leur pays la puissance et la bonté de Notre-Seigneur. Ce n'est pas la première fois que nous voyons dans l'Évangile de semblables désobéissances pieuses, et nulle part nous

ne voyons que le Seigneur en soit fâché.

JACQUES. – Mais pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Parce que l'indulgence et la bonté de Notre-Seigneur lui font excuser une action qui provient d'un si bon sentiment. L'amour de DIEU étant hi plus grande, la plus belle des vertus, Notre-Seigneur pardonne les manquements légers que peut faire commettre cet amour mal dirigé ou mal compris.

LII – Le possédé délivré

Aussitôt que les aveugles furent partis, on lui présenta un homme qui était possédé d'un démon muet.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, un démon muet?

GRAND'MÈRE. – C'est un démon qui empêchait l'homme de parler. Aussitôt que Notre-Seigneur eut chassé ce démon, le muet parla. El le peuple, ravi d'admiration, s'écriait: «Jamais rien de semblable n'a paru dans Israël.»

Mais les Pharisiens, qui avaient peur que ce miracle ne lui donnât encore plus de disciples, disaient au peuple: «C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons.»

JEANNE. – El le peuple les crut?

GRAND'MÈRE. – Oui, il les crut, parce qu'on est toujours plus disposé à croire le mal que le bien.

LIII – Jésus va à Nazareth.

Notre-Seigneur quitta ce lieu et vint dans son pays, à Nazareth, accompagné de ses disciples. Un jour de sabbat, il se mit à enseigner dans la synagogue. Un grand nombre de ceux qui l'entendaient s'étonnaient qu'il parlât si bien, et disaient:

«D'où lui viennent toutes ces choses? Et d'où lui vient cette sagesse que nous voyons? Et d'où vient que tant de merveilles se font par ses mains? N'est-ce pas ce charpentier, fils de MARIE, frère de Jacques, de Joseph, de Juda, de Simon?»

ARMAND. – Comment, frère?

GRAND'MÈRE. – C'est-à-dire cousin. Je vous ai expliqué qu'en syriaque et en hébreu, les cousins s'appelaient *frères* et *soeurs*, et qu'il n'y a même pas de mot pour dire *cousin* ou *cousine*. Les frères et les soeurs dont on parle dans l'Évangile sont les cousins et les cousines de Notre-Seigneur, les enfants de Marie, femme de Cléophas, soeur aînée de la Sainte Vierge.

«Ses soeurs, disaient les gens de Nazareth, ne sont-elles pas ici parmi nous?»

Et ils se scandalisaient de lui.

ARMAND. – Comment, scandalisaient? Qu'est-ce que c'est, *scandalisaient*?

GRAND'MÈRE. – Scandaliser, c'est faire quelque chose de mal, c'est donner un mauvais exemple. Les Nazaréens se scandalisaient, c'est-à-dire se choquaient, se révoltaient de ce que disait Notre-Seigneur, trouvant qu'un fils de charpentier ne devait pas se permettre de faire de la morale et de prêcher les autres.

Et JESUS leur dit:

«Un Prophète n'est sans honneur que dans sa patrie, dans sa maison, dans sa famille.»

Et il ne fit là aucun miracle, si ce n'est qu'il guérit quelques malades.

VALENTINE. – Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Parce que, pour faire des miracles sur les corps, Notre-Seigneur voulait ordinairement que l'âme eût foi en lui, qu'elle reconnût ses péchés et qu'elle éprouvât le désir de s'améliorer. À Nazareth, il ne trouvait rien de tout cela; tout au contraire, on ne voulait pas croire en lui, et on se moquait de sa divinité.

LIV - Notre-Seigneur envoie ses apôtres pour prêcher.

Pourtant il alla dans les villages d'alentour, pour continuer à enseigner. Il appela un jour les douze Apôtres, et il commença à les envoyer deux à deux pour prêcher, et il leur donna la puissance de chasser les esprits immondes.

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, les esprits immondes?

GRAND'MÈRE. – Ce sont les démons. Notre-Seigneur commanda à ses Apôtres de ne rien porter en chemin qu'un bâton seulement pour les aider à marcher; ni sac, ni pain, ni argent, ni habits de rechange.

MARIE-THÉRÈSE. – Et comment donc ces pauvres Apôtres pouvaient-ils vivre?

GRAND'MÈRE. – Ils vivaient d'aumônes. Notre-Seigneur faisait pour eux ce qu'il fait encore tous les jours pour ceux qui se dévouent à son service et qui ont confiance en lui. Il dispose favorablement le coeur de ceux qui les écoutent et qui les reçoivent avec bonne foi; c'est-à-dire avec le désir de connaître le bien et de le pratiquer. Maintenant encore, nous avons les SŒURS DE LA CHARITE, les PETITES SŒURS DES PAUVRES, les CAPUCINS, qui ne peuvent rien posséder et qui vivent d'aumônes.

Notre-Seigneur, en envoyant ses apôtres dépourvus de tout et à la merci de la charité publique, a donné la première idée et le premier exemple de la vie religieuse et du voeu de pauvreté.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, voeu?

GRAND'MÈRE. – Voeu signifie promesse religieuse à laquelle on ne peut manquer sans faire un péché.

Notre-Seigneur leur dit encore:

«En quelque maison que vous entriez, demeurez-y jusqu'à ce que vous sortiez de ce lieu. Et si quelqu'un ne vous reçoit pas et ne vous écoute pas, sortez de là et secouez la poussière de vos pieds, en témoignage contre eux.»

HENRIETTE. – Pourquoi donc secouer la poussière des pieds? Qu'est-ce que cela peut faire?

GRAND'MÈRE. – C'était un signe de malédiction, comme s'ils disaient:

«Vous refusez de recevoir le serviteur de DIEU, vous en serez punis; et puisque vous me refusez le pain et l'abri que je vous demande, je ne veux rien garder de vous, pas même la poussière que mes pieds ont ramassée dans votre maison.»

Et c'est pourquoi il faut toujours être poli et charitable envers les prêtres, les religieuses, qui sont les serviteurs de DIEU, et qui viennent vous demander des aumônes en son nom, pour une église, ou un couvent, ou une école, etc. Donnez peu si vous avez peu, mais donnez afin de recevoir la bénédiction du bon DIEU, au lieu de mériter sa malédiction.

Notre-Seigneur ajouta:

«Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme les serpents et

simples comme les colombes.» Il leur dit aussi qu'ils seraient persécutés et haïs à cause de lui; qu'ils seraient obligés de fuir de ville en ville pour pouvoir prêcher le royaume de DIEU. «Car, dit-il, je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre.»

LOUIS. – Comment cela? Et pourquoi?

GRAND'MÈRE. – Parce que les uns deviendraient de fidèles serviteurs de DIEU, des chrétiens, et que les autres resteraient mauvais et serviteurs du démon; et que les méchants persécuteraient les bons, les tortureraient, les tueraient, et feraient ainsi la guerre au bon DIEU. Notre-Seigneur leur dit aussi:

«Celui qui vous reçoit me reçoit, c'est-à-dire celui qui fait la charité à son prochain me la fait à moi-même, et celui qui donnera seulement un verre d'eau froide en mon nom au plus petit des hommes, parce qu'il est mon disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense.»

Les Apôtres partirent d'après l'ordre de leur Maître, et ils prêchaient la pénitence, la charité envers les pauvres et envers le prochain, afin de s'aimer les uns les autres. Ainsi, nous autres chrétiens, quand nous donnons à un pauvre, c'est à Notre-Seigneur JESUS-CHRIST lui-même que nous donnons, et c'est de là que vient le mérite religieux de nos aumônes.

Et les Apôtres chassaient les démons, et faisaient des onctions d'huile sur les malades et ils se trouvaient guéris.

VALENTINE. – Pourquoi leur mettaient-ils de l'huile?

GRAND'MÈRE. – C'était de l'huile qu'ils bénissaient au nom de JESUS-CHRIST, Fils de DIEU. C'était sans doute l'image du sacrement de I'EXTREME-ONCTION. En outre l'huile représente la douceur et la suavité du Saint-Esprit.

MARIE-THÉRÈSE. – Qu'est-ce que c'est, l'Extrême-onction?

GRAND'MÈRE. – C'est un sacrement institué pour les mourants, pour les aider à bien mourir et à effacer les péchés qu'ils ont commis.

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est, un sacrement?

GRAND'MÈRE. – Un sacrement est un signe extérieur institué par Notre-Seigneur pour nous donner sa grâce et pour nous sanctifier dans les moments importants de notre vie.

VALENTINE. – Quels moments importants?

GRAND'MÈRE. – 1er LE BAPTEME, à notre naissance;

2e LA CONFIRMATION, quand nous avons l'âge de raison;

3e LA COMMUNION, quand nous avons besoin de nourrir et de fortifier notre âme.

4e LA CONFESSION, quand nous avons péché;

5e L'EXTREME-ONCTION, quand nous sommes en danger de mort;

6e L'ORDRE, quand on veut se donner à DIEU en se faisant prêtre;

7e LE MARIAGE, quand on veut se marier.

Les cinq premiers sont pour tout le monde; les deux derniers sont: *l'Ordre*, pour ceux qui veulent être prêtres; *le Mariage*, pour ceux qui veulent se marier pour devenir père ou mère de famille.

LV - Décollation de Saint Jean-Baptiste

GRAND'MÈRE. – L'autre jour, mes enfants, vous me demandiez ce que c'était que le scandale et se scandaliser; aujourd'hui vous allez être scandalisés de l'horrible conduite du Roi Hérode.

LOUIS. – Celui qui a tué les pauvres petits innocents?

GRAND'MÈRE. – Non; celui-là était mort depuis trente-deux ans. C'est son fils Hérode qui régnait en ce temps-là.

HENRI. – Comment, son fils Hérode? Puisque c'est son fils Archélaüs qui lui avait succédé lorsque Joseph ramena d'Égypte la sainte Vierge et l'Enfant JESUS?

GRAND'MÈRE. – Archélaüs n'a régné qu'un an; il était mort depuis trente et un an, et son méchant frère lui avait succédé.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, succéder?

GRAND'MÈRE. – C'est venir après, remplacer. C'était donc Hérode II, fils d'Hérode Ier, qui régnait en Judée. Il entendait beaucoup parler de JESUS et de ses miracles. Quelque temps auparavant, Hérode avait fait saisir saint Jean-Baptiste; il le fit enchaîner et jeter en prison.

JACQUES. – C'est abominable! Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Parce que Hérodiade, la belle-soeur d'Hérode détestait saint Jean-Baptiste qui rappelait au Roi, devant le peuple, que la loi lui défendait d'épouser sa belle-soeur pendant que Philippe, époux d'Hérodiade, vivait encore. Hérodiade, qui était ambitieuse….

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, *ambitieuse*?

GRAND'MÈRE. – C'est aimer les honneurs, la puissance, la richesse; c'est vouloir toujours être plus qu'on n'est. Hérodiade voulait être Reine, et saint Jean l'en empêchait; elle chercha à faire mourir Jean, mais n'ayant pu y faire consentir Hérode, elle obtint du moins qu'il le fît mettre en prison.

Un jour, c'était la fête d'Hérode, le jour de sa naissance; il donnait un grand festin aux grands de sa cour, aux premiers officiers de ses troupes et aux principaux de la Galilée. La fille d'Hérodiade y étant venue, dansa; et il paraît qu'elle dansait très-bien, car elle plut tellement à Hérode et à tous les gens du festin, que le Roi l'appela et lui dit: «Demande-moi ce que tu voudras, je te le donnerai. Oui, je jure de te donner tout ce que tu demanderas, fût-ce la moitié de mon royaume.» La fille d'Hérodiade sortit pour réfléchir à ce qu'elle pourrait demander; elle alla consulter sa mère. Hérodiade lui répondit: «Demande la tête de Jean-Baptiste dans un plat.»

La fille, qui était aussi mauvaise et méchante que sa mère, se rendit près du Roi et lui dit: «Je veux

que vous me donniez tout de suite la tête de Jean-Baptiste dans un plat.»

Le Roi fut attristé de cette demande. Néanmoins, à cause de son serment et de tous ceux qui l'avaient entendu, il ne voulut pas la refuser; il envoya donc un de ses gardes et lui commanda d'apporter dans un plat la tête de Jean-Baptiste et de la remettre à la fille d'Hérodiade.

Le garde obéit, et la fille d'Hérodiade remit à sa mère la tête de Jean-Baptiste.

Les disciples de Jean l'ayant su, vinrent dans la prison prirent le corps et le déposèrent dans un tombeau.

HENRIETTE. – Et la tête de ce pauvre saint Jean, qu'est-ce que la méchante Hérodiade en a fait!

GRAND'MÈRE. – Il paraît, d'après les traditions et les révélations….

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, traditions et révélations?

GRAND'MÈRE. – Les traditions sont les récits des personnes qui ont vu les choses ou les événements qu'elles racontent; ceux qui les entendent les racontent à leur tour à leurs enfants, qui en font autant aux leurs, et ainsi de suite pendant des siècles. Les révélations sont des choses révélées, c'est-à-dire apprises miraculeusement aux personnes très-pieuses, très-saintes, qui prient beaucoup et que le bon DIEU favorise tout particulièrement.

Je disais donc que, d'après les traditions et les révélations, il paraîtrait qu'Hérodiade fit jeter la tête de saint Jean dans un cloaque qui était auprès des cuisines du palais d'Hérode.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, cloaque?

GRAND'MÈRE. – C'est un trou, un endroit creux où on jette toutes les saletés qui empesteraient les cours et les maisons.

Des saintes femmes qui savaient que la tête de saint Jean-Baptiste avait été jetée dans ce cloaque, voulurent la ravoir pour l'ensevelir près de son corps; mais ce ne fut qu'après la mort de Notre-Seigneur qu'elles purent y parvenir. On nettoya ce cloaque pour faire des réparations aux murs qui l'entouraient; les saintes femmes se mêlèrent aux ouvriers qui y travaillaient; elles aperçurent la tête de saint Jean-Baptiste sur une pierre saillante; elles s'en emparèrent, l'enveloppèrent de linges et l'emportèrent pour l'ensevelir dans le tombeau où avait été déposé son corps.

LVI - Multiplication des pains.

Les Apôtres que Notre-Seigneur avait envoyés pour faire connaître la vérité aux peuples, revinrent près de JESUS et lui rendirent compte de ce qu'ils avaient fait.

Notre-Seigneur leur dit:

«Venez à l'écart, dans un lieu désert pour vous reposer.»

Car il y avait tant de monde qui allait et venait, que Notre-Seigneur et les disciples n'avaient pas même le temps de manger

Et montant avec eux dans une barque, ils se rendirent dans un lieu désert au delà de la *mer de Galilée*, nommée aussi *lac* ou *mer de Tibériade*.

Mais comme la foule le vit partir, on alla l'annoncer de tous côtés, et le peuple accourut de toutes les villes voisines pour aller le rejoindre du côté où on voyait sa barque se diriger. Quand JESUS sortit de la barque, il vit toute cette foule arrivée avant lui, et il se dirigea avec ses disciples vers une montagne où il s'assit. JESUS, levant les yeux, vit cette grande multitude qui était venue pour l'entendre. Il eut pitié d'eux, car ils étaient là comme un troupeau de brebis sans pasteur. Et après les avoir enseignés longtemps il dit à Philippe:

«Où achèterons-nous du pain pour donner à manger à tout ce peuple?»

Il lui parlait ainsi pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il devait faire.

Ses disciples lui répondirent:

«Maître, ce lieu est désert et il est déjà tard; renvoyez-les, afin qu'ils aillent dans les hameaux et les villages voisins acheter ce qu'il faut pour leur nourriture.»

Mais il leur dit:

«Donnez-leur vous-mêmes à manger.»

Et ils dirent:

«Irons-nous donc acheter pour deux cents deniers de pain?»

Il leur dit:

«Combien de pains avez-vous? Allez et voyez.»

Ils allèrent voir et ils lui dirent:

«Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons.»

On dit que ce petit garçon, qui s'appelait Martial, est ce même saint Martial qui fut, depuis, Apôtre de Limoges et de cette partie de la France.

Et JESUS leur commanda de faire asseoir tout le monde, par petits groupes, sur l'herbe verte. Et ils s'assirent par groupes de cent à cent cinquante.

Notre-Seigneur, ayant pris les cinq pains et les deux poissons, leva les yeux au ciel, les bénit, rompit le pain, le donna à ses disciples pour le distribuer à ces pauvres gens, et il partagea entre tous, les deux poissons.

Et tous mangèrent et furent rassasiés.

JACQUES. – Comment était-ce possible?

GRAND'MÈRE. – C'était possible et très-facile à Notre-Seigneur, parce qu'il était DIEU et Créateur de

toutes choses; il créait ces pains et ces poissons à mesure qu'il les distribuait, comme il a créé les poissons qui sont dans la mer.

Et des restes de pain et de poisson, ils remplirent douze corbeilles.

Or, ceux qui mangèrent étaient au nombre de cinq mille hommes, femmes et enfants. Et tout ce peuple, ayant vu le miracle qu'avait fait JESUS, disait: «C'est là vraiment le Prophète qui doit venir dans le monde.»

Et JESUS, sachant qu'ils voulaient l'enlever pour le faire Roi, dit à ses disciples de monter dans une barque et de passer de l'autre côté du lac, vers Bethsaïde, pendant qu'il ferait partir tout ce peuple.

ÉLISABETH. – Mais après un si grand miracle, qui montrait à tous qu'il était réellement le Fils de DIEU, pourquoi donc Notre-Seigneur ne voulut-il pas se laisser faire Roi, puisqu'il venait dans le monde pour se faire connaître? Il lui eût été bien plus facile de convertir les Juifs étant Roi, qu'en restant pauvre et sans puissance.

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur a toujours dit que son Royaume n'était pas de ce monde; en effet, sa puissance était tellement plus grande que celle des Rois de ce monde, qu'un royaume terrestre eût été trop misérable pour sa grandeur. De plus, Notre-Seigneur a toujours prêché le mépris et le danger des richesses et des honneurs. Il a voulu, par toute sa vie, démontrer l'avantage de la pauvreté et d'une humble position. Il aurait contredit toutes ses prédications en se faisant Roi, et il n'aurait pas racheté les hommes de la puissance du démon; il n'aurait pas péri sur une croix pour les sauver, il n'aurait pas laissé s'accomplir les prophéties. D'ailleurs, je le répète, qu'était-ce pour Notre-Seigneur, maître du monde, qu'un misérable royaume dans un coin de ce monde? Son Royaume, son beau, son éternel et magnifique Royaume, était et est encore au Ciel, où il ne doit jamais périr ni diminuer de gloire, de beauté et de puissance.

LVII - Notre-Seigneur marche sur la mer.

Notre-Seigneur renvoya donc cette multitude sans se laisser nommer Roi, et alla tout seul sur une montagne pour prier.

MADELEINE. – Grand'mère, une chose qui m'étonne, c'est que Notre-Seigneur allait toujours prier. Pourquoi priait-il et qui priait-il, puisqu'il était DIEU lui-même, égal à DIEU son Père.

GRAND'MÈRE. – Comme il était vrai homme aussi bien que vrai DIEU, JESUS-CHRIST pouvait prier; il priait d'abord pour nous donner l'exemple de la prière, ensuite pour adorer DIEU son Père, le remercier, le supplier, et lui demander pardon et miséricorde au nom de tous les hommes.

Notre-Seigneur alla donc prier pendant que les disciples voguaient vers le rivage de Capharnaüm. Et un grand vent s'étant élevé, la mer commença à s'enfler; et JESUS les voyant lutter contre les vagues sans pouvoir avancer…

VALENTINE. – Comment JESUS pouvait-il les voir, puisqu'il était resté sur la montagne à prier?

GRAND'MÈRE. – Il les voyait avec son esprit Divin, qui pénétrait partout, qui était partout. Les voyant donc en danger, il alla à eux, marchant sur l'eau. Les disciples, le voyant s'avancer sur les eaux, crurent que c'était un fantôme, et jetèrent de grands cris, car tous le virent et furent épouvantés.

Mais aussitôt il leur parla, et leur dit:

«Rassurez-vous, c'est moi; ne craignez point.»

Pierre lui répondit:

«Seigneur, si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous en marchant sur l'eau.

— Viens,» lui dit JESUS.

Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à son Divin Maître. Mais le vent soufflant tout à coup avec plus de force, Pierre eut peur; aussitôt il commença à enfoncer, et il s'écria:

«Seigneur, sauvez-moi!»

Notre-Seigneur, étendant la main, le soutint et lui dit:

«Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté?»

HENRI. – Je comprends très-bien qu'il ait eu peur, puisqu'il enfonçait dans l'eau, et à la place de saint Pierre, j'aurais eu peur comme lui.

GRAND'MÈRE. – Tu aurais eu tort comme lui. Il n'a commencé à enfoncer que lorsqu'il a eu peur, c'est-à-dire lorsqu'il a commencé à douter du pouvoir qu'avait Notre-Seigneur de le maintenir sur l'eau; car, s'il avait eu de la foi, il n'aurait pas craint de périr. Et pourtant, il avait été témoin de tant de miracles! Quelques heures auparavant, il avait vu cinq pains et deux poissons se multiplier, au point que cinq mille personnes s'en étaient rassasiées; c'est pourquoi JESUS voulut punir son peu de foi, et en même temps l'augmenter, la rendre plus vive, en permettant qu'il enfonçât. Il eut heureusement la pensée d'appeler de suite Notre-Seigneur à son secours. Et c'est ce que nous devons toujours faire quand nous

nous sentons entraînés vers le mal, que nous avons de la peine à résister, que nous enfonçons comme saint Pierre. Il faut appeler le Seigneur à notre secours, et il nous vient toujours en aide comme il a fait pour saint Pierre. Il lui a tendu la main, il l'a ainsi soutenu au-dessus de l'eau, il l'a fait remonter dans la barque; et la tempête cessa tout à coup.

Ceux qui étaient dans la barque furent encore plus étonnés, car ils étaient si aveuglés, ils comprenaient si peu ce qu'était Notre-Seigneur, que le miracle de la multiplication des pains ne leur avait même pas ouvert les yeux; ils ne comprirent pas que DIEU seul pouvait faire un pareil prodige, et que par conséquent JESUS était DIEU. Mais après l'avoir vu marcher sur les eaux et faire cesser la tempête subitement, ils s'approchèrent de lui et l'adorèrent avec crainte, en disant: «Vous êtes véritablement le Fils de DIEU.»

La barque continua à traverser le lac, et aborda au pays de Génézareth. Dès qu'ils furent descendus sur le rivage, les habitants reconnurent JESUS, et, le suivant dans tout le pays, ils lui faisaient apporter les malades partout où il s'arrêtait. En quelque lieu qu'il entrât, bourg, ville, village, on mettait les malades sur les places publiques, et on le priait de leur laisser seulement toucher le bord de son vêtement; et tous ceux qui le touchaient étaient guéris.

LVIII – Jésus annonce l'Eucharistie qui est le pain de vie.

Le lendemain de son arrivée à Génésareth, le peuple, qui était demeuré à Tibériade, de l'autre coté de la mer, se mit à sa recherche, et, ne le trouvant pas de ce côté du lac, ils montèrent dans leurs barques pour aller le chercher à Capharnaüm.

L'ayant trouvé, ils lui dirent:

«Maître, comment et quand êtes-vous venu ici?»

JESUS leur répondit qu'il voyait le fond de leur coeur, et qu'ils ne le cherchaient que parce qu'il les avait nourris avec les pains qu'il avait multipliés, et non pour connaître les vérités qu'il leur enseignait. Il leur dit de songer que cette vie n'est pas la vraie vie, que le pain qu'il leur avait donné n'était pas le pain de vie, le pain qui fait vivre éternellement.

Ils lui demandèrent alors de leur donner de ce pain de vie qui empêche de mourir.

Et Notre-Seigneur expliqua en paroles magnifiques, que vous lirez et comprendrez quand vous serez grands comme Camille, Madeleine, Élisabeth et Pierre, que ce pain de vie était lui-même, sa propre chair et son propre sang, qu'il donnerait à tous les hommes pour s'en nourrir, et que ceux qui ne le mangeraient pas n'auraient pas la vie éternelle, la vie de l'âme, ne vivraient pas en lui et ne l'auraient pas en eux.

LOUIS. – Comment, Grand'mère? Je ne comprends pas du tout. Comment pouvons-nous manger Notre-Seigneur? Et comment peut-il se donner à manger aux hommes, puisqu'il n'est plus avec eux? Et comment serions-nous assez méchants pour manger le bon JESUS, comme les sauvages qui mangent leurs ennemis?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur nous a laissé réellement sa chair à manger, en continuant le miracle de la multiplication des pains. Les personnes qui communient, c'est-à-dire qui reçoivent du prêtre qui dit la Messe, une parcelle blanche, qu'on appelle une *hostie*, reçoivent réellement le corps de Notre-Seigneur, tout le corps entier de Notre-Seigneur, qui se donne à nous, qui entre en nous sous l'apparence d'une hostie, et qui se multiplie ainsi à l'infini pour tous ceux qui veulent le recevoir. On ne mange donc pas Notre-Seigneur comme les sauvages mangent leurs prisonniers, puisqu'il se dissimule, se cache pour ainsi dire à nos yeux sous la forme de l'hostie; mais il est bien réellement là, et c'est pourquoi le pain de la communion, «LE PAIN DE VIE,» est «SA PROPRE CHAIR ET SON PROPRE SANG.»

Et il dit aussi: «Je suis le pain vivant descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Et si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je dois livrer pour la vie du monde. Et en vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous. Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage; celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui.

«C'est là le pain du ciel. Il n'est pas de ce pain comme de la *manne*. Vos pères ont mangé de la manne et ils sont morts; mais celui qui mange de ce pain vivra éternellement.»

Les Juifs et même les disciples qui entendaient parler ainsi Notre-Seigneur, ne le comprirent pas, ne le crurent pas et trouvèrent que ce qu'il disait était fort étrange, et pas possible. JESUS lut dans leurs coeurs endurcis ce qu'ils pensaient.

«Cela vous scandalise, dit-il. Que direz-vous donc, quand vous aurez vu le Fils de l'Homme

remonter où il était auparavant?»

PIERRE. – Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire qu'il faut une grande foi et une grande soumission à la parole de DIEU et de l'Église, pour croire que le corps de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST soit véritablement présent sur la terre, dans l'Eucharistie, bien qu'on l'ait vu remonter au Ciel au jour de l'Ascension. C'est en effet un grand mystère que nous ne pouvons comprendre.

Il continua à leur parler, mais plusieurs le quittèrent et ne voulurent plus être ses disciples.

Et c'est ce que font encore maintenant les protestants, c'est-à-dire les hommes qui ne veulent pas croire ce que l'Église leur enseigne de la part de Notre-Seigneur. Ils quittent l'Église comme les Juifs et les faux disciples quittèrent le Sauveur.

JESUS se retourna vers les douze Apôtres:

«Et vous, ne voulez-vous pas aussi me quitter?» leur demanda Notre-Seigneur.

Simon-Pierre lui répondit:

«Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de vie éternelle; nous croyons et nous savons que vous êtes le CHRIST, Fils de DIEU.»

Et JESUS les regardant avec amour:

«Ne vous ai-je pas choisis tous les douze?» dit-il.

Puis regardant Judas:

«Et cependant, parmi vous, il y a un démon.»

Ce démon était Judas Iscariote, car c'était lui qui devait le trahir, quoiqu'il fût un des douze.

Depuis ce temps JESUS resta en Galilée, ne voulant pas aller en Judée parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir et que le temps de son sacrifice n'était pas encore venu.

Il cherchait à démontrer au peuple et aux Docteurs de la loi que ce n'était pas seulement les pratiques extérieures de la loi qui étaient agréables à DIEU, mais les bons sentiments du coeur, l'humilité, la patience, la douceur, l'obéissance, la pureté, la charité. Il leur expliqua qu'il ne leur servirait de rien d'avoir jeûné, d'avoir offert des sacrifices, de s'être bien exactement lavé les mains et le visage avant de manger, s'ils avaient conservé de mauvais sentiments dans leur coeur et commis des fautes d'orgueil, d'avarice, de colère, d'envie, de blasphème, de méchanceté, etc. «Car, dit-il, ce qui souille l'homme c'est ce qui sort de l'homme même; ce sont les mauvaises pensées, les mauvais sentiments, les mauvaises actions. Tous ces maux viennent du coeur de l'homme et c'est là ce qui le souille.»

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, souille?

GRAND'MÈRE. – Souiller veut dire salir, tacher. Un coeur souillé veut dire un coeur taché, sali par le péché.

LIX - La Cananéenne.

Notre-Seigneur partit ensuite et alla du côté de *Tyr* et de *Sidon*.

ARMAND. – Qu'est-ce que *Tyr* et *Sidon*?

GRAND'MÈRE. – C'étaient deux villes de la Phénicie, très-riches, très-commerçantes, Tyr surtout, et situées toutes deux au bord de la mer.

Notre-Seigneur alla donc de ce côté, mais pas dans la ville; il entra dans une maison isolée où il fut bientôt découvert et entouré par le peuple; car une femme CANANEENNE….

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, une femme cananéenne?

GRAND'MÈRE. – On appelait CANANEENS les gens qui habitaient ce pays; ils étaient idolâtres, c'est-à-dire qu'ils croyaient à plusieurs dieux et qu'ils adoraient des bêtes, des arbres, des légumes, des pierres, selon que l'idée leur en venait.

HENRIETTE. – Qu'ils étaient bêtes ces gens-là! Comment! ils auraient adoré une grenouille?

GRAND'MÈRE. – Une grenouille, un poisson, un oiseau, un loup, un boeuf, n'importe quoi, pourvu que de cet animal ils eussent pu attendre du bien ou craindre du mal; ainsi un loup peut faire beaucoup de mal en dévorant les bestiaux utiles, et même des hommes. Un oiseau comme la chouette peut, au contraire, faire du bien en mangeant les souris, les mulots, lesquels dévorent le grain et les bonnes semences: cela suffisait pour en faire des dieux.

La femme cananéenne, qui venait de Tyr, et qui avait entendu parier des miracles de JESUS, se mit donc à crier en le voyant: «Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon!» Mais JESUS ne lui répondit pas un mot.

La Cananéenne continuant de crier, les disciples s'approchèrent de lui et le priaient, disant: «Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle s'en aille, car elle nous fatigue de ses cris.»

JESUS leur répondit:

«Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.»

MARIE-THÉRÈSE. – Qu'est-ce que cela veut dire? À quelles brebis est-il envoyé?

GRAND'MÈRE. – Au peuple juif, à celui qui avait été nommé peuple de DIEU. Il avait été choisi pour que de ses Rois sortît la sainte Vierge, la Mère du Messie qui devait sauver le monde. C'est donc ce peuple Juif que Notre-Seigneur voulait instruire et convertir avant les autres peuples; et c'est pourquoi Notre-Seigneur résiste aux cris de la Cananéenne. Ensuite il voulait faire voir combien il est utile et nécessaire de persévérer dans la prière, de ne pas se décourager quand on n'est pas exaucé, mais d'importuner pour ainsi dire Notre-Seigneur de ses cris, de ses supplications, jusqu'à ce que nous ayons obtenu ce que nous demandons.

La Cananéenne s'avança pourtant et l'adora, disant: «Seigneur, secourez-moi.

— Il n'est pas bon, répondit JESUS, de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.»

VALENTINE. – Mais la pauvre femme ne demandait pas de pain, ni le pain d'aucun enfant, ni pour le donner aux chiens.

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur voulait éprouver son humilité, en lui faisant sentir qu'il regardait les Juifs comme ses enfants, puisqu'ils étaient le peuple de DIEU; il compare au pain les miracles qu'il fait en leur faveur. Enfin, il considère les nations idolâtres et la Cananéenne comme une race de chiens, indignes d'avoir sa part de ce pain.

JEANNE. – C'est singulier! Notre-Seigneur, qui est si bon, est tout de même bien sévère pour cette pauvre femme.

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur DIEU, étant la bonté même ne peut pas avoir été trop sévère; c'est comme si tu disais qu'il est sévère et injuste en laissant quelqu'un devenir malade, ou pauvre, ou bossu. Il le fait pour augmenter les mérites de celui qui souffre et pour le récompenser d'autant mieux de sa persévérance et de sa résignation, comme tu vas le voir pour la Cananéenne.

Elle répondit humblement à JESUS: «Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.»

Alors, JESUS, la regardant avec bonté, lui dit:

«Ô femme! ta foi est grande! Qu'il soit fait comme tu le désires!»

Et à l'heure même sa fille fut guérie. La Cananéenne, étant retournée dans sa maison, trouva sa fille tranquillement couchée sur son lit et délivrée du démon.

JESUS quitta le pays de Tyr, et vint par Sidon jusqu'à la mer de Galilée.

LX - Guérison d'un sourd-muet.

JESUS, étant allé sur une montagne, s'y assit…

JACQUES. – Pourquoi Notre-Seigneur va-t-il toujours sur des montagnes?

GRAND'MÈRE. – Pour pouvoir prier tranquillement, loin de la foule. Et aussi pour pouvoir se faire mieux entendre du peuple qui venait le rejoindre jusque sur la montagne; car vous savez que la voix s'entend bien mieux quand celui qui parle est placé plus haut que ceux qui écoutent.

JACQUES. – Ah! c'est donc pour cela que, dans les églises, le prêtre qui prêche monte dans la chaire?

GRAND'MÈRE. – Précisément, il fait comme Notre-Seigneur sur la montagne. Notre-Seigneur fut bientôt rejoint par le peuple qui amenait un sourd-muet, en le priant de le guérir. JESUS, le tirant de la foule et le prenant à part, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue; puis, levant les yeux au ciel, il jeta un soupir et dit: «Ephphéta!» ce qui veut dire: «Ouvrez-vous!» Aussitôt les oreilles du sourd s'ouvrirent et entendirent; sa langue se délia et il parla distinctement. JESUS leur défendit de le dire à personne; mais plus il le leur défendait et plus ils publiaient ses miracles et faisaient éclater leur admiration. Ils disaient: «Il a bien fait toutes choses; il a fait entendre les sourds et parler les muets.»

ÉLISABETH. – Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il tant fait de choses pour guérir ce sourd-muet? Pour les autres, il voulait simplement qu'ils fussent guéris, ou bien il les touchait; et pour celui-ci, il met ses doigts dans les oreilles du sourd, il lui met de la salive sur la langue, il lève les yeux au ciel, il soupire, et il dit un mot très-difficile.

GRAND'MÈRE. – C'est pour nous faire voir que tous les malades ne se guérissent pas de la même manière, c'est-à-dire que tous les pécheurs ne se convertissent pas avec la même facilité. D'abord, celui-ci est amené par ses amis au lieu de venir lui-même, ce qui représente la mauvaise volonté des pécheurs qu'on amène difficilement à écouter la vérité; ensuite, il reste avec tout le monde, il ne vient pas à JESUS; c'est encore Notre-Seigneur qui le tire de la foule et qui le mène à part, comme pour lui faire perdre l'attrait du monde et l'éloigner des séductions du monde; les doigts du Seigneur dans les oreilles et la salive sur la langue indiquent qu'il est obligé de toucher par lui-même le coeur de ce pécheur pour le guérir du mal; le toucher ne suffit pas encore: il lève les yeux au ciel en soupirant, comme pour appeler DIEU son Père à son aide; et enfin ce n'est qu'à la parole, à l'ordre du Seigneur, que le sourd-muet entend et parle; c'est-à-dire que le pécheur reconnaît enfin ses péchés, et parle pour en témoigner son repentir. Tu comprends donc que tout, dans cette guérison, est la figure de la conversion du pécheur.

LXI - Seconde multiplication des pains

Après ce miracle, de grandes troupes de peuple vinrent le trouver; amenant, traînant après eux des sourds, des muets, des aveugles, des paralytiques, des boiteux, des infirmes, et beaucoup d'autres malades qu'ils amenèrent à ses pieds. JESUS les guérit tous, de sorte que le peuple était dans l'admiration et ne cessait de s'extasier de voir les boiteux redressés, les paralytiques marcher, les aveugles voir, les sourds entendre, les infirmes ne plus souffrir; et tous rendaient gloire à DIEU.

Cependant JESUS assembla ses disciples et dit:

«J'ai compassion de ce peuple; voilà trois jours qu'ils sont constamment avec moi, et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie à jeun chez eux, ils tomberont de faiblesse en chemin, car plusieurs sont venus de très loin.»

Ses disciples lui répondirent:

«Comment pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour nourrir tout ce monde?»

JESUS leur demanda:

«Combien avez-vous de pains?

— Nous en avons sept, répondirent-ils, et quelques petits poissons.»

Alors JESUS commanda au peuple de s'asseoir à terre, par petits groupes, et prenant les sept pains et les petits poissons, il rendit grâce à DIEU, et les ayant rompus, il les donna à ses disciples pour les distribuer au peuple. Tous ceux qui étaient là en mangèrent tant qu'ils en voulurent, et quand ils furent tous rassasiés, on emporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés.

Or, ceux qui mangèrent ainsi étaient au nombre de quatre mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants.

Ensuite, JESUS, ayant renvoyé tout ce peuple, monta dans une barque et vint au pays de MAGEDAN.

LOUIS. – Où était le pays de Magédan?

GRAND'MÈRE. – C'était entre GENESABETH et COROZAÏN, et tout près de la mer de Galilée.

HENRI. – Il me semble qu'il y a de si petites différences entre les deux multiplications des pains, qu'on pourrait croire que c'est le même miracle: ainsi, ce sont les disciples qui ont les provisions; l'autre fois, il est vrai, c'était un jeune garçon; mais ce sont aussi des pains et des poissons. Et les deux fois, Notre-Seigneur ne distribue pas lui-même le pain et les poissons; il les fait distribuer par ses disciples.

GRAND'MÈRE. – Il est pourtant très-certain, d'après les Évangiles, que Notre-Seigneur a répété ce miracle deux fois, pour indiquer les deux lois de DIEU: la Loi Ancienne, donnée par DIEU aux Juifs, et la Loi Nouvelle, donnée aussi par DIEU à toute la terre. Il a fait distribuer les pains et les poissons par ses disciples, pour faire voir qu'il chargeait ses disciples, qui représentent l'Église et les prêtres, de distribuer à chaque groupe, c'est-à-dire à chaque Église, à chaque paroisse, la sainte communion, qui est, comme il l'a dit lui-même, le pain de vie, sa propre chair, la nourriture qui fait vivre éternellement. Les provisions qui se trouvent la première fois entre les mains d'un jeune garçon, et l'autre fois dans celles

des disciples, indiquent que la première loi, la loi Juive, était encore imparfaite, comme un garçon est encore un homme imparfait; et la loi nouvelle, la loi de JESUS-CHRIST, la loi chrétienne, est entre les mains des Apôtres, c'est-à-dire de l'Église arrivée à son degré de perfection et représentée par des hommes. Il est à remarquer aussi que ces deux grands miracles se sont passés en plein jour, à la face de tout un peuple. Ils sont tellement évidents, que les incrédules, qui ne peuvent les nier, ne cherchent pas même à les expliquer naturellement.

LXII - Guérison d'un aveugle.

JESUS remonta dans la barque et passa à l'autre bord; il alla à Bethsaïda, et on lui amena un aveugle, en le priant de le guérir. Il prit l'aveugle par la main, et l'ayant mené hors du bourg, il lui mit de la salive sur les yeux, et lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose.

L'aveugle, regardant, dit: «Je vois grands comme des arbres les hommes qui marchent.» JESUS lui mit encore les mains sur les yeux, et l'aveugle recouvra entièrement la vue et vit tout très-distinctement. Après cela, JESUS le renvoya dans sa maison et dit:

«Va chez toi, et si tu entres dans le bourg, ne parle de ceci à personne.»

LOUIS. – Voilà encore un infirme que Notre-Seigneur a eu de la peine à guérir.

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur aurait pu, s'il l'avait voulu, le guérir sans lui parler, sans le toucher, sans le regarder même, par le seul effet de sa volonté; mais pour l'aveugle, de même que pour le sourd-muet, il a voulu nous faire voir que, pour obtenir la guérison de nos âmes, il faut quitter nos mauvaises habitudes, nos mauvaises connaissances, nous laisser emmener par Notre-Seigneur. Dans le commencement, le pécheur ne voit pas encore très-bien ses péchés, il voit le monde plus grand, plus beau qu'il n'est; mais après avoir eu les yeux lavés une seconde fois par la salive de JESUS, c'est-à-dire l'âme nettoyée par la grâce des Sacrements et par la lumière de l'Évangile, les yeux du pécheur s'ouvrent tout à fait, et il voit les choses du monde telles qu'elles sont; il distingue ce qui est bien d'avec ce qui est mal; et son âme est guérie.

HENRIETTE. – Qu'est-ce que c'est, imposer les mains? Vous avez dit, Grand'mère, que JESUS imposa les mains à l'aveugle.

GRAND'MÈRE. – L'IMPOSITION DES MAINS est une cérémonie qui existe encore chez nous, et qui existait chez les Juifs; en mettant les mains ouvertes et étendues sur la tête de son enfant, le père le bénissait et appelait sur lui les bénédictions de DIEU; le Prêtre également bénissait ainsi les Lévites et les Magistrats. Chez nous, les Évêques imposent les mains sur la tête de ceux qui doivent être Prêtres quand ils reçoivent le sacrement de l'Ordre, et aussi au sacrement de la Confirmation.

LXIII – Jésus proclame Pierre le chef de l'Eglise.

JESUS partit de Bethsaïde avec ses disciples, pour aller dans les villages voisins de Césarée de Philippe, ville située en Judée, dans la tribu de Nephtali, vers la source du Jourdain. Pendant qu'ils marchaient, il leur fit cette question:

«Qui dit-on que je suis?»

Ils répondirent: «Les uns disent: C'est JEAN-BAPTISTE ressuscité; les autres: C'est ELIE ; d'autres enfin: C'est JEREMIE ou quelqu'un des Prophètes.

— Mais vous, leur dit JESUS, qui dites-vous que je suis?»

Simon-Pierre, prenant la parole, dit: «Vous êtes le CHRIST, le Fils du DIEU vivant.»

JESUS lui répondit:

«Tu es heureux, Simon, fils de Jean; car ce n'est pas la chair ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les Cieux. Et moi je te dis que TU ES PIERRE ET SUR CETTE PIERRE JE BÂTIRAI MON EGLISE, ET LES PORTES DE L'ENFER NE PREVAUDRONT PAS CONTRE ELLE.

Et je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les Cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le Ciel.»

LOUIS. – Que veut dire la chair et le sang? Comment la chair et le sang peuvent-ils révéler quelque chose?

GRAND'MÈRE. – La chair et le sang veulent dire: la simple raison, l'intelligence humaine, qui n'auraient pas pu révéler à saint Pierre que JESUS était DIEU, si la grâce ne le lui avait fait comprendre.

HENRIETTE. – Et comment Notre-Seigneur dit-il qu'il bâtira son Église sur saint Pierre?

GRAND'MÈRE. – De même que pour bâtir une maison, on commence par poser une première pierre, sur laquelle se posent toutes les autres, de même Notre-Seigneur établit saint Pierre comme premier soutien, premier Pontife de l'Église Chrétienne; c'est sur cette pierre que se sont placés, se placent et se placeront jusqu'à la fin du monde, tous les fidèles qui forment l'Église. Elle repose sur saint Pierre, c'est-à-dire sur le Pape, qui est son successeur, et c'est lui qui la dirige, qui la conduit.

VALENTINE. – Et que veut dire: les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle?

GRAND'MÈRE. – Les portes de l'enfer signifient les puissances de l'enfer; ce sont les démons, les hérétiques, les impies de toute espèce qui attaquent l'Église et qui voudraient détruire la foi. Mais Notre-Seigneur prédit que le démon ne pourra jamais l'emporter sur l'Église parce qu'elle repose sur un fondement inébranlable qui est saint Pierre (ou le Pape, car c'est la même chose). L'enseignement de saint Pierre, les jugements de saint Pierre sont la règle suprême de l'Église.

LOUIS. – Quelles clefs Notre-Seigneur va-t-il donner à saint Pierre?

GRAND'MÈRE. – C'est encore au figuré que parle Notre-Seigneur. Il veut dire que saint Pierre étant le chef de l'Église en aura les clefs, comme un intendant qui reçoit de son maître toutes les clefs de sa maison: tout ce qu'il *liera*, c'est-à-dire tout ce qu'il défendra et condamnera sur la terre, sera défendu et condamné par Notre-Seigneur, dans le Ciel; et tout ce qu'il *déliera*, c'est-à-dire tout ce qu'il approuvera sur la terre, sera approuvé et béni par DIEU, dans le Ciel.

Le Pape, en effet, en sa qualité de représentant visible de JESUS-CHRIST, est le chef suprême de l'Église, et tout le monde doit lui obéir comme à JESUS-CHRIST, même les Rois, même les Empereurs, même les Évêques.

LXIV - Notre-Seigneur prédit sa mort et sa résurrection.

Ensuite Notre-Seigneur commença à déclarer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem pour y souffrir beaucoup; que les Anciens, les Scribes et les Princes des Prêtres le feraient mettre à mort, mais qu'il ressusciterait le troisième jour.

Pierre, le prenant à part, commença à le reprendre, disant:

«Qu'ainsi ne soit, Seigneur! Il ne vous arrivera pas ainsi.»

Mais JESUS, se retournant, dit à Pierre:

«Arrière, Satan! Tu m'es à scandale, parce que tu n'as pas le goût des choses de DIEU, mais des choses des hommes.»

HENRIETTE. – Oh! Pauvre saint Pierre! Pourquoi JESUS lui parle-t-il si durement? Il n'avait rien dit de mal; il voulait seulement le rassurer, le consoler…

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur lui témoigne son mécontentement d'une façon vive, exprès pour lui faire voir combien il était coupable de vouloir s'opposer à la volonté de DIEU et de chercher à lui en donner à lui-même le dégoût; lui apprenant par là que, quelque répugnantes, quelque terribles que fussent les peines et les souffrances que nous envoyait le bon DIEU, il fallait les accepter avec goût, avec amour, et ne pas leur préférer les douceurs, les agréments de la vie humaine. Saint Pierre, qui, peu de temps auparavant, avait déclaré que JESUS était le CHRIST, le Fils du DIEU vivant, et qui venait d'être proclamé Chef de l'Église, ne devait douter d'aucune des paroles de Notre-Seigneur et croire fermement que toutes ses actions et ses paroles étaient Divines, c'est-à-dire parfaites.

JESUS dit ensuite à ses disciples et au peuple rassemblé autour de lui:

«Si quelqu'un veut marcher après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive.»

VALENTINE. – Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire, que si on veut devenir un bon chrétien et aller en Paradis après sa mort, il faut renoncer à soi, c'est-à-dire à tous ses défauts, à tous ses mauvais penchants, et prendre sa croix, c'est-à-dire, porter sans murmurer les peines, les souffrances qu'envoie le bon DIEU, s'imposer des privations…

VALENTINE. – Mais quelles privations?

GRAND'MÈRE. – Les privations de ce qui nous plaît: ainsi, les paresseux tâcheront d'être actifs; les gourmands se priveront de quelques friandises; les colères s'efforceront d'être patients et doux; les jaloux feront valoir ceux qui excitent leur jalousie; les vaniteux chercheront à être simples et à ne pas briller; les entêtés soumettront leur volonté à celle de leurs supérieurs; les menteurs observeront de ne jamais exagérer ni altérer la vérité. Voilà les privations du renoncement à soi-même. Et alors, quand on s'est renoncé de cette manière, on suit tout naturellement Notre-Seigneur qui vous mène au Ciel.

Il dit aussi aux disciples:

«Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie à cause de moi, la trouvera. Car à quoi sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd sa vie?»

HENRI. – Comment: il ne faut pas chercher à sauver sa vie si elle est en danger?

GRAND'MÈRE. – On peut et on doit chercher à sauver sa vie quand ce n'est pas pour commettre un mal, comme le serait de renier DIEU. Notre-Seigneur veut parler des gens qui aiment mieux perdre la vie que de renoncer à DIEU en faisant quelque chose de mal; alors, celui qui aura mieux aimé mourir que pécher, trouvera la vie éternelle dans le Ciel. Tandis que celui qui, en sauvant sa vie et pour sauver sa vie, a offensé et renié DIEU, celui-là perdra la vie éternelle; et à quoi lui aura servi d'être heureux dans ce monde pendant quelques années, si après sa mort il va en enfer, où il expie sa faute par des souffrances éternelles?

LXV - Transfiguration de Notre-Seigneur.

Environ huit jours après que Notre-Seigneur eut dit ces paroles, il emmena Pierre, Jacques et Jean, au sommet d'une haute montagne pour prier. Et pendant qu'il priait, l'aspect de sa face devint tout autre, et son vêtement apparut d'une blancheur éclatante.

Et voilà que deux hommes s'entretenaient avec lui; c'étaient Moïse et Élie environnés de gloire, c'est-à-dire de lumière resplendissante. Et ils parlaient de sa sortie du monde qui devait s'accomplir dans Jérusalem.

Cependant Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient appesantis de sommeil; en se réveillant, ils virent le Seigneur dans sa gloire et les deux hommes qui étaient avec lui. Pierre, ne sachant trop ce qu'il disait, s'écria: «Maître, il nous est bon d'être ici; dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.»

Pendant qu'il parlait, une nuée se forma et enveloppa de son ombre Notre-Seigneur, Moïse et Élie. Les voyant entrer dans la nuée, les disciples furent saisis de frayeur.

Et de la nuée sortit une voix qui disait:

«Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le.»

À ces paroles les disciples furent saisis de frayeur et tombèrent la face contre terre. Mais JESUS, s'approchant, les toucha et leur dit:

«Levez-vous, ne craignez rien.»

Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que JESUS seul; et comme il descendait la montagne avec eux, il leur dit:

«Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts.»

Ils obéirent à son commandement; mais ils se demandaient entre eux: «Que veut dire cette parole: Jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts?»

JACQUES. – Comment! ils n'avaient pas compris ce que Notre-Seigneur leur avait dit tant de fois?

GRAND'MÈRE. – Leur esprit était encore fermé à la vérité; il fallait la mort, la résurrection du Sauveur, son ascension au Ciel et la lumière du Saint-Esprit descendant sur eux, pour que les disciples et même les Apôtres comprissent ce qu'était JESUS, pourquoi il venait dans ce monde et pourquoi il voulait mourir et prouver sa Divinité par sa résurrection.

HENRI. – Nous autres nous comprenons pourtant bien tout cela.

GRAND'MÈRE. – Nous autres nous comprenons ces choses parce que nous avons la grâce du Baptême et que l'Église nous les explique.

LXVI - Le possédé guéri.

Le jour suivant, comme il descendait la montagne, une foule nombreuse vint au-devant de lui. Et voilà que du milieu de cette foule, un homme s'écria:

«Maître, je vous supplie, ayez pitié de mon fils, mon unique enfant! Le mauvais esprit se saisit de lui, et aussitôt il crie. Et l'esprit le jette par terre; il s'agite en écumant, et l'esprit ne le quitte qu'après l'avoir tout déchiré. J'ai prié vos disciples de le chasser; et ils ne l'ont pas pu.»

JESUS lui dit: «Amène ici ton fils.»

Et comme l'enfant approchait, le démon le jeta à terre et l'agita violemment en le faisant écumer.

Et JESUS demanda au père:

«Depuis combien de temps est-il en cet état?»

Le père répondit: «Depuis son enfance. Souvent l'esprit le jette dans le feu ou dans l'eau pour le faire périr. Si vous pouvez quelque chose, ayez pitié de nous, et secourez-nous.»

JESUS lui répondit:

«Si tu peux avoir la foi, tout est possible à celui qui croit.»

Et le père de l'enfant s'écria aussitôt, les yeux pleins de larmes:

«Je crois. Seigneur, aidez mon incrédulité.»

Et JESUS, voyant le peuple qui s'assemblait, menaça l'esprit immobile, lui disant:

«Esprit sourd et muet, je te commande, sors de cet enfant et ne rentre plus en lui.»

Et poussant un grand cri, et s'agitant avec violence, l'esprit sortit de l'enfant qui devint comme mort; de sorte que plusieurs disciples disaient: «Il est mort.»

Mais JESUS le prenant par la main et le soulevant, l'enfant se leva. Et JESUS le rendit à son père.

JEANNE. – Grand'mère, pourquoi les disciples n'ont-ils pas pu guérir cet enfant?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'ils n'avaient pas encore assez de foi en Notre-Seigneur et dans le pouvoir qu'il leur avait donné.

HENRI. – Et pourquoi Notre-Seigneur veut-il que le père croie, pour guérir l'enfant? Ce n'eût pas été la faute du pauvre enfant si le père n'avait pas cru en JESUS-CHRIST.

GRAND'MÈRE. – C'était le père qui demandait la guérison de son enfant; c'était au père que Notre-Seigneur devait accorder cette grâce. Pour la mériter, il fallait qu'il crût au pouvoir de celui qu'il implorait.

VALENTINE. – Et pourquoi le méchant démon secoue-t-il si fort ce pauvre enfant et le jette-t-il par terre avec tant de violence qu'il resta comme mort?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il était furieux de ne pouvoir résister à la volonté de Notre-Seigneur, et qu'il regrettait de devoir abandonner le corps de ce pauvre enfant qu'il se plaisait à tourmenter depuis plusieurs années.

LOUIS. – Et pourquoi Notre-Seigneur dit-il au démon: «Esprit sourd et muet?»

GRAND'MÈRE. – Parce que le démon, en entrant dans l'enfant, l'avait rendu sourd et muet pour l'empêcher de se plaindre, de prier, et même d'entendre les prières qu'on faisait pour lui.

ÉLISABETH. – Y a-t-il encore des gens possédés du démon?

GRAND'MÈRE. – C'est fort rare dans les pays chrétiens, et depuis la venue de Notre-Seigneur sur la terre, mais il y en a encore quelquefois; et dans les pays idolâtres, en Chine par exemple, il paraît qu'il y en a beaucoup.

ÉLISABETH. – Et comment fait-on pour délivrer les possédés?

GRAND'MÈRE. – On les fait exorciser; c'est-à-dire que des prêtres disent sur eux certaines prières, les aspergent d'eau bénite, leur faisant toucher des reliques des Saints, priant pour eux, et souvent on parvient à les délivrer.

CAMILLE. – On disait, il y a quelques jours, chez une dame où nous étions en visite, qu'il n'y avait pas de possédés et qu'on prenait des maladies pour des possessions.

GRAND'MÈRE. – Ces personnes ne réfléchissaient pas ou n'avaient pas la foi. Du moment qu'on est chrétien et qu'on croit à l'Évangile, on doit nécessairement croire au démon et à la possibilité de la possession par le démon. Quant aux possédés, il est malheureusement certain qu'il y en a quelques-uns et qu'il est très-dangereux de plaisanter avec ce qui peut appeler le démon, ce qu'on appelle *évoquer le démon* ou *les esprits*.

Mais en n'appelant pas à soi les mauvais esprits, en vivant chrétiennement et purement, on est sous la protection du Sauveur tout-puissant, par conséquent à l'abri des attaques de Satan.

LXVII – Jésus prédit sa passion et sa mort.

Pendant que le peuple était dans l'admiration de tout ce que faisait Notre-Seigneur, il entra dans une maison. Ses disciples lui demandaient:

«Pourquoi n'avons-nous pas chassé ce démon?

— Parce que vous n'avez pas assez de foi. En vérité, je vous le dis, si vous aviez un peu de foi, vous diriez à cette montagne: «Passe de l'autre côté,» et elle y passerait. Et rien ne vous serait impossible.»

Étant partis de là, ils traversèrent la Galilée pour aller à Capharnaüm. Et pendant ce voyage, JESUS leur dit:

«Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes; ils le tueront et il ressuscitera le troisième jour d'entre les morts.»

Mais les disciples ne comprirent pas encore ce langage, malgré qu'il fût bien clair et facile à comprendre.

LXVIII – Jésus paye l'impôt.

Quand ils furent arrivés à Capharnaüm, les hommes chargés de faire payer les impôts s'approchèrent de Pierre et lui dirent:

«Votre Maître ne paye-t-il pas le tribut des deux drachmes?»

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, le tribut?

GRAND'MÈRE. – Le tribut est une somme d'argent que les pays conquis doivent donner tous les ans à ceux qui sont devenus leurs maîtres. Les Juifs devaient le tribut aux Romains depuis que ceux-ci avaient conquis la Judée.

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, deux drachmes?

GRAND'MÈRE. – Une drachme était une petite pièce d'argent qui valait dix sous de notre monnaie à nous.

«Oui, répondit Pierre; il le paye.» Et étant entré dans la maison, il en parla à Notre-Seigneur, qui dit à Pierre qu'il ne devait pas payer l'impôt, lui qui était le maître de la terre et le Roi des Rois.

«Mais ajouta-t-il, pour ne pas scandaliser ces gens, va à la mer, jette l'hameçon, et le premier poisson que tu trouveras, prends-le, ouvre-lui la bouche, tu y trouveras un STATER que tu prendras et que tu donneras pour moi et pour toi.»

HENRIETTE. – Qu'est-ce que c'est, un stater?

GRAND'MÈRE. – Un stater est une pièce d'argent qui vaut quatre drachmes, c'est-à-dire deux francs de notre monnaie.

LXIX - Dispute entre les apôtres. Jésus défend de scandaliser les petits enfants.

Lorsqu'ils furent entrés dans la maison, Notre-Seigneur demanda aux Apôtres et aux disciples:

«De quoi vous entreteniez-vous pendant le chemin?»

Ils ne lui répondirent pas, parce qu'ils s'étaient disputés pendant la route, pour savoir quel était le premier, le plus grand d'entre eux. Alors JESUS s'assit, appela les douze Apôtres et leur dit:

«Celui qui veut être le premier doit être le dernier et le serviteur de tous.»

LOUIS. – Comment cela? Pourquoi le dernier?

GRAND'MÈRE. – Le dernier veut dire ici le plus humble, le bon DIEU aime les humbles; il déteste les orgueilleux; et plus on se croit pécheur, sans vertus et sans mérite, plus on est en état de recevoir les grâces du bon DIEU, plus on est près de devenir Saint, et plus on est glorifié dans le Ciel.

Notre-Seigneur prit un petit enfant, le plaça au milieu d'eux, et après l'avoir embrassé, il dit:

«En vérité, je vous le dis, si vous ne changez et si vous ne devenez comme cet enfant, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. Celui donc qui se fait petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le Royaume des Cieux. Et qui reçoit en mon nom un petit enfant me reçoit. Mais celui qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendît à son cou une meule de moulin et qu'on le précipitât dans les profondeurs de la mer.»

LOUIS. – Pourquoi cela? C'est donc bien méchant de scandaliser un enfant?

GRAND'MÈRE. – Tu vois que Notre-Seigneur dit lui-même combien c'est abominable de scandaliser un enfant, c'est-à-dire de lui apprendre le mal, de diminuer sa foi, de tuer son âme, cette pauvre petite âme innocente et pure. Notre-Seigneur dit quel horrible crime cela est, puisque la punition sera si terrible, que d'être jeté au fond de la mer avec une meule au cou serait un bienfait pour le coupable. Et quand vous serez grands, mes chers enfants, aimez les enfant comme Notre-Seigneur les a aimés, soyez bons pour eux, instruisez-les dans le bien, donnez-leur de bons conseils, consolez-les dans leurs petits chagrins, n'abusez pas lâchement de votre force, de votre pouvoir, sur ces pauvres petits êtres sans défense, mais rendez-leur la vie douce, et disposez leurs coeurs à la tendresse, à l'amour du bon DIEU, à la charité envers tous; faites comme notre bon JESUS, aimez-les, embrassez-les, et souvenez-vous de cette parole du Sauveur: «Qui reçoit un petit enfant en mon nom me reçoit.»

CAMILLE. – C'est donc pour cela, Grand'mère, que vous aimez tant les enfants?

GRAND'MÈRE. – Pour cela, chère petite, et aussi par un goût, un instinct naturel que je n'ai jamais pu dominer, ni diminuer.

CAMILLE. – Et pourquoi le diminuer, Grand'mère, puisqu'il nous rend tous heureux?

GRAND'MÈRE, *souriant*. – Aussi je me laisse aller; mais continuons l'Évangile, qui est bien mieux que tout ce que je puis dire.

Notre-Seigneur dit encore aux disciples:

«Malheur au monde à cause de ses scandales! Malheur à l'homme par qui le scandale arrive!

«Si donc votre main est pour vous une occasion de scandale et de péché, coupez-la…»

HENRIETTE. – Ah! mon Dieu! c'est la seconde fois que Notre-Seigneur dit cela.

GRAND'MÈRE, *continuant*. – «Il vaut mieux entrer dans la vie éternelle privé d'une main, que d'en avoir deux et aller en enfer, dans le feu éternel, où le ver qui dévore ne meurt pas, et où le feu qui brûle ne s'éteint pas.

«Si votre pied est pour vous une occasion de péché, coupez-le. Il vaut mieux entrer dans la vie éternelle privé d'un pied, que d'en avoir deux et être précipité dans l'enfer, dans le feu éternel, où le ver qui dévore ne meurt pas, où le feu qui brûle ne s'éteint pas.

«Si votre oeil vous est une occasion de péché, arrachez-le; il vaut mieux que vous entriez dans le royaume de DIEU privé d'un oeil, que d'en avoir deux et être précipité dans le feu de l'enfer, où le ver qui dévore ne meurt pas, et où le feu qui brûle ne s'éteint pas. Car tous seront salés par le feu, comme toute victime doit être salée par le sel.»

HENRIETTE. – Grand'mère, c'est impossible! On ne peut pas faire ce qu'ordonne Notre-Seigneur! Comment veut-il qu'on se coupe les pieds et les mains, et qu'on arrache ses yeux? C'est trop fort! D'abord moi je ne me laisserai ni arracher les yeux, ni couper les pieds et les mains.

GRAND'MÈRE. – Et tu feras très bien, ma pauvre fille; tu as oublié ce que je t'ai expliqué à ce sujet il y a peu de jours; c'est que Notre-Seigneur parle par comparaisons, ce qu'on appelle *au figuré*, et qu'il veut démontrer combien on doit être prêt à tout sacrifier, même les choses les plus nécessaires, plutôt que de pécher. Tu couperas tes pieds et tes mains *au figuré*, en les empêchant, par l'effet de ta volonté, de faire le mal; de même pour tes autres membres. Notre-Seigneur répète ce précepte deux fois, et en termes plus énergiques la seconde fois pour nous faire voir combien il le juge nécessaire.

LOUIS. – Et pourquoi Notre-Seigneur dit-il que tous seront salés par le feu? On ne sale pas les hommes; et le feu ne sale pas!

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur veut dire ici que dans l'enfer les damnés seront pénétrés et conservés par le feu éternel, comme les viandes sont pénétrées et conservées par le sel.

Notre-Seigneur leur dit en finissant:

«Je vous déclare en vérité que si deux d'entre vous ou plus se réunissent pour prier, ils obtiendront ce qu'ils demandent de mon Père qui est aux Cieux; car là où deux ou sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux.»

LXX - Parabole des talents.

Pierre, s'approchant, lui dit:

«Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon prochain, lorsqu'il m'aura offensé? Sera-ce jusqu'à sept fois?

JESUS lui répondit:

«Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois.»

HENRI. – Pourquoi Notre-Seigneur dit-il ce chiffre-là?

GRAND'MÈRE. – Ce chiffre signifie seulement qu'il faut pardonner toujours et toujours, sans jamais se lasser.

Puis Notre-Seigneur ajoute:

«Le Royaume des Cieux est semblable à un Roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Ayant donc commencé, on lui en amena un qui lui devait dix milles talents.»

MARIE-THÉRÈSE. – Qu'est-ce que c'est, un talent?

GRAND'MÈRE. – Un talent équivalait, chez les Hébreux, à trois mille sicles, c'est-à-dire à six mille francs de notre monnaie. En disant dix mille talents, ou soixante millions de francs, Notre-Seigneur voulait indiquer une somme énorme.

«Ce serviteur n'ayant pas de quoi payer, son maître commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait pour payer sa dette.»

VALENTINE. – Quel méchant Roi!

GRAND'MÈRE. – Attends, tu vas voir la fin de la parabole.

«Ce serviteur, se jetant aux pieds du Roi, le suppliait en ces termes:

«Seigneur, prenez patience, et je vous payerai tout.»

«Alors le Roi, touché de compassion, le laissa aller, et lui remit sa dette. Ce serviteur ne fut pas plus tôt sorti qu'il rencontra un de ses camarades qui lui devait cent deniers…»

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, un denier?

GRAND'MÈRE. – Le denier était une petite monnaie romaine marquée d'un x, qui valait environ quatre-vingts centimes.

«Le serviteur, ayant donc rencontré ce camarade qui lui devait cent deniers c'est-à-dire quatre-vingts francs, le saisit à la gorge et l'étouffait presque, disant: «Rends-moi ce que tu me dois.» Et son compagnon, se jetant à ses pieds, lui dit: «Prenez patience et je vous payerai tout.»

Mais lui ne voulut pas; et s'en allant, il le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette.

«Les autres serviteurs, voyant ce qui se passait, en furent très-affligés et ils allèrent raconter à leur

maître ce qui était arrivé.

«Alors le maître de ce méchant serviteur l'appela et lui dit: «Méchant serviteur, je t'ai remis ta dette parce que tu m'as prié. Comme j'ai eu pitié de toi, ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon?»

«Et son maître irrité le livra aux exécuteurs, jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette.

«Ainsi vous fera le Père Céleste, si chacun de vous ne remet du fond du coeur à son frère ce que son frère lui doit.»

LOUIS. – Mais pourtant, Grand'mère, quand on prête de l'argent, il faut bien qu'on le rende; ce serait voler que de ne pas rendre.

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur ne veut pas parler d'une dette d'argent, mais du pardon des injures, et de la remise des offenses. Ainsi le serviteur méchant devait énormément au Roi, c'est-à-dire qu'il avait commis beaucoup d'offenses envers lui; son maître veut le punir, lui faire expier par des punitions sévères, par la prison, les offenses dont il s'est rendu coupable. Le serviteur effrayé demande pardon, implore la miséricorde de son maître, et promet de compenser ses offenses passées par sa bonne conduite, par ses bons services; le maître, qui est bon, se laisse toucher et pardonne. C'est une vraie dette qu'il remet. Le méchant serviteur rencontre un homme qui l'a légèrement offensé; il le saisit et veut le faire mettre en prison, c'est-à-dire lui faire tout le mal qu'il est en son pouvoir de faire, malgré les supplications et les promesses de son débiteur d'être à l'avenir un ami fidèle.

Alors le Roi, voyant que son méchant serviteur n'a pas suivi son commandement de pardonner les offenses comme nous voudrions qu'on nous les pardonnât à nous-mêmes retire son pardon, et nous fait voir ainsi que nous devons être charitables et pardonner à nos ennemis, si nous voulons que le bon DIEU, notre Divin maître, nous pardonne à son tour tous nos péchés.

LXXI - Les Samaritains refusent de recevoir Jésus

Notre-Seigneur, sachant que le temps approchait où il devait être mis à mort par les Juifs, marcha vers Jérusalem et il envoya des disciples en avant pour lui préparer un logement dans un village des Samaritains. Mais les habitants de Samarie, qui détestaient les Juifs, ne voulurent pas les recevoir. Et les disciples Jacques et Jean dirent à JESUS:

«Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de descendre et de les consumer?» Mais JESUS, se tournant vers eux, leur dit, en les reprenant:

«Vous ne savez de quel esprit vous êtes!»

MARIE-THÉRÈSE. – Comment? Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire: Vous oubliez donc que vous devez avoir l'esprit de charité, qui est l'esprit de Dieu, mon esprit à moi qui suis tout bonté et tout amour. Aussi, Notre-Seigneur ajoute:

«Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver.»

Et ils allèrent plus loin dans un autre village. Pendant qu'ils y allaient, un homme s'approcha de Notre-Seigneur et lui dit:

«Je vous suivrai partout où vous irez.»

JESUS lui répondit:

«Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.»

JEANNE. – Pauvre JESUS! il n'a pas seulement une pauvre petite maison à lui!

GRAND'MÈRE. – S'il l'avait voulu, il aurait eu toutes les richesses du monde; mais il a voulu être toute sa vie pauvre et dénué de tout, pour nous donner l'exemple du détachement des richesses et du bien-être de ce monde. Aussi, quand d'autres hésitent à le suivre parce qu'ils ont des affaires à régler, Notre-Seigneur leur dit:

«Quiconque ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est point propre au Royaume de DIEU.»

VALENTINE. – Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire que tout homme qui a commencé à travailler pour le bon DIEU, et à le servir, et qui jette un regard de regret derrière soi, c'est-à-dire rappelle le passé, regrette les plaisirs, les amis qu'il a abandonnés pour le service de DIEU, celui-là est un mauvais serviteur; il quittera la charrue, c'est-à-dire la rude vie de pénitence et de mortifications, et il abandonnera DIEU pour le monde.

LXXII - Le Samaritain.

Un Docteur de la loi dit un jour à JESUS, pour le tenter et le compromettre vis-à-vis du peuple:

«Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle?»

JESUS lui répondit:

«Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi? Qu'y lis-tu?»

Celui-là répondit:

«Vous aimerez le Seigneur votre DIEU de tout votre coeur et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même.»

JESUS lui dit:

«Tu as fort bien répondu; fais cela et tu vivras.»

Mais celui-ci, voulant se faire passer pour un homme de bien, qui cherche à s'instruire de la loi pour la pratiquer, demanda à JESUS:

«Et qui donc est mon prochain?»

JESUS, prenant la parole, lui dit:

«Un homme, qui allait de Jérusalem à Jéricho…»

PETIT-LOUIS. – Était-ce loin Jéricho?

GRAND'MÈRE. – Jéricho était à cinquante stades de JERUSALEM; une stade faisait cent quatre-vingt-cinq mètres de nos mesures; donc, cinquante stades, faisaient neuf kilomètres un quart, à deux mètres près, ou bien deux lieues un quart.

«Un homme allant donc à Jéricho, rencontra des voleurs, qui le dépouillèrent de tous ses vêtements et de tout ce qu'il possédait, le couvrirent de plaies et de blessures et s'en allèrent, le laissant par terre à moitié mort.

«Or, il arriva qu'un Prêtre juif allait par le même chemin; il vit cet homme et il passa outre. Un Lévite étant venu près de là, le vit aussi et passa de même.

«Mais un Samaritain qui voyageait, vint à passer près de cet homme, et l'ayant vu, il fut touché de compassion. S'étant donc approché il pansa ses plaies après y avoir versé de l'huile et du vin; et le mettant sur son cheval, il le conduisit à une hôtellerie et prit soin de lui.

«Et le jour suivant, tirant deux pièces d'argent de sa bourse, il les donna à l'hôte et dit:

«Prenez soin de cet homme et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour.» De ces trois, lequel vous paraît avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs?»

Le Docteur répondit:

«Celui qui a été compatissant pour lui.»

Et JESUS lui dit:

«Allez, et faites de même.»

HENRI. – Grand'mère, pourquoi Notre-Seigneur a-t-il raconté que le Prêtre et le Lévite avaient été méchants pour le pauvre homme, et que le Samaritain avait seul été bon pour lui? Les Prêtres et les

Lévites étaient pourtant du peuple juif que le bon DIEU protégeait.

GRAND'MÈRE. – C'est exprès que Notre-Seigneur l'a dit ainsi, pour diminuer l'orgueil des Prêtres et des Lévites qui se croyaient supérieurs à tous les autres hommes et qui dédaignaient principalement les Samaritains. Il a surtout voulu indiquer que les autres peuples avaient autant de droits que le peuple juif aux grâces du bon DIEU, et qu'il venait sur la terre pour tous les hommes, de toutes les religions.

LXXIII - Marthe et Marie. Les deux parts.

JESUS, étant en chemin avec ses disciples, entra dans le bourg de Béthanie, où demeurait Lazare que JESUS aimait, avec ses soeurs MARTHE et MARIE-MADELEINE. Notre-Seigneur entra dans la maison de Lazare; et pendant que Marthe se donnait beaucoup de mouvement pour préparer le logement et le souper de Notre-Seigneur, Marie se tenait à genoux aux pieds du Seigneur et l'écoutait parler.

Marthe vint trouver JESUS et lui dit:

«Seigneur, ne voyez-vous pas que ma soeur me laisse tout faire toute seule? Dites-lui donc qu'elle vienne m'aider.»

Le Seigneur lui répondit:

«Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles de beaucoup de choses. Or, une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera point ôtée.»

LOUIS. – Je trouve cependant que Marthe avait raison de se plaindre que Marie-Madeleine ne l'aidât pas. Car enfin, c'était pour que Notre-Seigneur fût bien logé et qu'il eût un bon souper que Marthe se donnait tant de mal.

GRAND'MÈRE. – Aussi Notre-Seigneur ne la blâme pas. Il lui fait seulement remarquer que les choses dont elle se tourmente tant, sont bien peu importantes. Il lui dit qu'une seule chose est nécessaire.

JACQUES. – Et il ne lui dit pas ce que c'est.

GRAND'MÈRE. – Il l'indique en ajoutant que Marie a choisi la meilleure part, qui est de rester près de lui, de l'écouter et de profiter de ses paroles. Et il ne veut pas l'obliger à renoncer à ce bonheur.

JACQUES. – Alors la pauvre Marthe a dû continuer à tout préparer toute seule?

GRAND'MÈRE. – Elle ne manquait pas de serviteurs pour exécuter ses ordres, car Lazare était riche. Notre-Seigneur veut lui donner une leçon comme à nous, pour nous empêcher de nous tant tourmenter, nous tant agiter pour les choses de ce monde, quelquefois au point de n'avoir plus le temps de nous occuper des choses de DIEU.

JACQUES. – Mais il fallait bien qu'on préparât ce qui était nécessaire pour recevoir Notre-Seigneur?

GRAND'MÈRE. – Oui, mais pas en le négligeant lui-même. Ainsi Marthe abandonnait Notre-Seigneur pour lui préparer un bon repas dont il ne se souciait pas, et une chambre bien arrangée qui lui était fort indifférente.

JEANNE. – C'est vrai ça; elle aurait dû se contenter de donner ses ordres à ses serviteurs, et puis aller écouter parler JESUS comme faisait sa soeur.

GRAND'MÈRE. – Ce reproche que Marthe faisait à Madeleine et auquel répond si nettement Notre-Seigneur, est encore celui que les gens du monde adressent souvent aux religieux et aux religieuses. Ils prétendent que les religieux et religieuses sont inutiles; et Notre-Seigneur est là pour répondre qu'ils ont choisi la meilleure part, et que ce qu'ils font est beaucoup plus utile que ce qu'ils ne font pas.

LXXIV - Mépris des richesses.

Un jour un homme dit à JESUS du milieu de la foule:

«Maître, ordonnez à mon frère de partager avec moi notre héritage.»

JESUS lui répondit:

«Mon ami, qui m'a établi pour vous juger ou pour faire vos partages?» Puis il dit à tous: «Ayez soin de vous bien garder de toute avarice; car le salut n'est point dans les richesses qu'on possède.»

Ensuite il leur raconta une parabole.

«Un homme riche, dont les terres avaient rapporté une abondante récolte, réfléchissait et se demandait à lui-même: – Que ferai-je? Je n'ai pas assez de greniers pour refermer mes récoltes? Voici, dit-il, ce que je ferai. J'abattrai mes greniers, j'en rebâtirai de plus vastes, j'y amasserai mes récoltes et tous mes biens; et je dirai à mon âme: «Mon âme, tu as de grands biens en réserve pour plusieurs années, repose-toi; mange, bois, fais bonne chère.» Mais DIEU lui dit: «Insensé, cette nuit même, on va te redemander ton âme; et ces richesses que tu as amassées, pour qui seront-elles?» Il est ainsi de celui qui amasse des trésors et qui n'est point riche selon DIEU.»

HENRIETTE. – Est-ce que cela veut dire qu'il ne faut pas amasser des récoltes ni de l'argent?

GRAND'MÈRE. – Non; il est très-permis de serrer ses récoltes et d'augmenter sa fortune; mais il ne faut pas s'y attacher comme au plus grand bonheur qui puisse nous arriver, ni faire des projets de manger, boire, dormir, vivre de la vie d'un animal, oubliant que nous avons un DIEU à servir, à aimer, à remercier, et des prochains à aider, à soulager dans leur pauvreté et leurs souffrances, et à aimer comme le bon Sauveur les a aimés. Nous ne travaillons pas seulement pour le temps, mais encore et surtout pour l'éternité.

LXXV - Le Figuier stérile.

JESUS dit ensuite cette parabole à ses disciples:

«Un homme avait planté un figuier dans sa vigne; il vint pour y chercher des fruits et n'en trouva pas. Alors il dit à celui qui cultivait sa vigne: «Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier et je n'en trouve point. Coupez-le; à quoi bon occupe-t-il encore la terre?»

«Mais le vigneron, répondant, lui dit:

«Seigneur, laissez-le encore cette année; je bêcherai tout autour et j'y mettrai du fumier. Peut-être portera-t-il du fruit. Sinon, vous le couperez.»

VALENTINE. – Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Le figuier cultivé et bêché représente les âmes qu'on cherche à convertir pour qu'elles donnent des fruits, c'est-à-dire des bonnes actions, et pour qu'elles mènent une vie chrétienne. Le bon DIEU attend longtemps et voyant que ces âmes restent stériles, ne rapportent rien, il dit aux vignerons, c'est-à-dire aux Prêtres, qui cultivent les consciences et qui enseignent, de couper cet arbre; c'est-à-dire d'abandonner, de chasser ces hommes inutiles qui ne font aucun bien. Mais le Prêtre prie le Seigneur d'attendre, de lui permettre de cultiver cet arbre, cette âme, qui finira peut-être par donner des fruits et par devenir une bonne et sainte âme. Et Notre-Seigneur qui est bon y consent.

LXXVI - La Femme courbée guérie.

Notre-Seigneur enseignait dans la synagogue un jour de sabbat; il s'y trouvait une femme qui, depuis dix-huit ans, avait le corps ployé en deux, et si courbé qu'elle ne pouvait regarder le ciel. JESUS, l'ayant aperçue, l'appela et lui dit:

«Femme, tu es délivrée de ton infirmité.»

En même temps, il lui imposa les mains, et la femme, se trouvant redressée, rendit gloire à DIEU.

Or, le chef de la Synagogue, s'indignant que JESUS eût guéri cette femme le jour du sabbat, dit au peuple: «Il y a six jours pour le travail; venez ces jours-là pour vous faire guérir, et non pas le jour du sabbat.» Mais JESUS lui répondant:

«Hypocrites, lui dit-il, est-ce que le jour du sabbat, chacun de vous ne délie pas son boeuf ou son âne, de la crèche où il est attaché, pour le mener boire? Et cette fille d'Abraham que Satan a liée depuis dix-huit ans, on ne peut pas rompre son lien le jour du sabbat!»

Ses ennemis furent remplis de confusion, et le peuple se réjouissait des choses merveilleuses que faisait Notre-Seigneur.

Un jour, quelques Pharisiens s'approchaient de JESUS et lui dirent:

«Maître, retirez-vous, et partez d'ici, car Hérode veut vous tuer.» Et il leur dit:

«Allez dire à ce renard, que je chasse les démons et que je guéris les malades aujourd'hui et demain; et le troisième jour, tout pour moi sera consommé.»

JEANNE. – Pourquoi Notre-Seigneur l'appelle-t-il *renard*, pour le mettre en colère, et pourquoi, au lieu de continuer à guérir les malades, ne se sauve-t-il pas?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur appelle Hérode *renard*, pour montrer qu'il connaît sa fourberie et ses ruses; et il lui annonce qu'il continuera sa mission pendant quelque temps encore, parce que ni Hérode ni aucune puissance ne peut l'empêcher d'accomplir la volonté de DIEU son Père et les prophéties d'après lesquelles il ne doit pas encore être arrêté et mis à mort.

Il en est de même pour tous les mauvais Rois qui persécutent l'Église. Ils ont beau faire, ils n'empêcheront pas l'oeuvre de DIEU de se faire et ils n'échapperont pas à la punition.

LXXVII - Prédiction de la ruine de Jérusalem.

«Jérusalem, Jérusalem, dit ensuite le Seigneur, toi qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés!…»

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, *lapides*?

GRAND'MÈRE. – Lapider, c'est tuer à coups de pierres; c'était un supplice très-commun chez les juifs.

«Combien de fois, dit Notre-Seigneur, ai-je voulu rassembler tes enfants, comme un oiseau rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!»

JEANNE. – Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire que Jérusalem étant la capitale de la Judée, le lieu où se réunissaient les Juifs, Notre-Seigneur y est venu plusieurs fois pour instruire ses habitants, pour les délivrer du démon, pour leur apporter le salut en leur montrant la vérité, et qu'ils l'ont repoussé, qu'ils n'ont jamais voulu l'écouter.

Alors il leur prédit que Jérusalem serait détruite; et qu'ils ne le verraient plus, jusqu'au jour où ils croiraient en lui et diraient:

«Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.»

LXXVIII - Paraboles.

Un jour JESUS entra dans la maison d'un Pharisien pour y dîner; et voyant que les convives ou invités se disputaient les premières places, il leur donna une leçon d'humilité.

«Lorsque vous serez conviés à un festin, dit-il, ne vous asseyez pas à la première place de peur qu'un autre plus considérable que vous, ayant été convié aussi, le maître de la maison ne vienne et ne vous dise.

«Donnez-moi cette place» Et qu'alors vous ne descendiez avec confusion à la dernière.

«Mais lorsque vous serez invité, allez vous asseoir à la dernière place, afin que celui qui vous a convié, venant il vous dise: «Mon ami, montez plus haut.»

«Alors vous serez honoré devant ceux qui seront à table avec vous. Car quiconque s'élève, sera abaissé; et quiconque s'abaisse, sera élevé.»

PIERRE. – Grand'mère, vous avez dit que c'est une leçon d'humilité que Notre-Seigneur a donnée; moi je trouve que c'est une leçon d'orgueil.

GRAND'MÈRE. – Comment, d'orgueil? Quel orgueil vois-tu là dedans?

PIERRE. – Voilà! Notre-Seigneur ne lui dit pas de ne pas se mettre à la première place, parce qu'il ne s'en croit pas digne, mais pour ne pas être humilié en étant obligé de changer de place. Et il ne lui dit pas de se mettre à la dernière place par humilité, mais pour être honoré en étant mieux placé par le maître de la maison.

GRAND'MÈRE. – Ton observation serait juste, cher enfant, si en effet Notre-Seigneur conseillait de faire ce calcul d'orgueil; mais cette parabole est une comparaison, et toute comparaison est toujours imparfaite; il faut voir ici la pensée principale du Sauveur, à savoir qu'il ne faut pas chercher les premières places, et que tout homme qui voudra s'élever, sera humilié, toujours devant DIEU et très souvent devant les hommes.

Notre-Seigneur dit aussi à celui qui l'avait invité:

«Lorsque vous donnerez à dîner ou à souper, n'appelez ni vos amis, ni vos parents, ni vos voisins riches, de peur qu'ils ne vous invitent à leur tour, et ne vous rendent ce qu'ils auront reçu de vous.

«Mais lorsque vous faites un festin, appelez-y les pauvre, les faibles, les boiteux, les aveugles. Et vous serez heureux qu'ils n'aient rien à vous rendre, car ce vous sera rendu à la résurrection des justes.»

HENRIETTE. – Alors, Grand'mère, pourquoi nous engagez-vous tous à dîner chez vous, et pourquoi engagez-vous des messieurs et des dames du voisinage qui sont riches et qui nous engagent aussi à aller chez eux? et pourquoi n'engagez-vous pas les pauvres gens du village?

GRAND'MÈRE. – Parce que ce n'est pas cela que défend Notre-Seigneur; il ne parle qu'au figuré; par dîners et soupers, il veut dire qu'il faut rendre des services, faire du bien. Et il nous fait comprendre qu'il ne faut jamais rendre des services dans la pensée qu'on vous en rendra aussi, mais uniquement pour faire

le bien, pour obéir au bon DIEU, qui nous ordonne d'être charitables et bons pour tous les hommes; et de n'espérer ni désirer de récompense que du bon DIEU.

LXXIX - Parabole du festin.

Un de ceux qui étaient à table avec JESUS et que l'Évangile ne nomme pas, dit: «Heureux celui qui mangera le pain dans le royaume de DIEU!»

Notre-Seigneur répondit par une parabole:

«Un homme fit un grand souper et y invita beaucoup de monde. Et à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux invités de venir, parce que tout était prêt.

«Et tous commencèrent à s'excuser. Le premier dit: «J'ai acheté une maison de campagne, et il faut que j'aille la voir; je vous prie de m'excuser.»

Le second dit: «J'ai acheté cinq paire de boeufs pour mes labours et je vais les essayer; je vous prie de m'excuser.»

«Et un autre dit: «Je viens de me marier, et c'est pourquoi je ne puis venir.»

«Le serviteur, étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille, irrité, dit à ses serviteurs:

«Allez vite dans les places et les rues de la ville et amenez ici les pauvres et les faibles, les boiteux et les aveugles.»

«Et le serviteur dit au maître:

«Seigneur, il a été fait comme vous l'avez commandé, et il y a encore de la place.»

«Et le maître dit au serviteur:

«Allez dans les chemins et le long des haies, et pressez tout le monde d'entrer, afin que ma maison soit remplie. Car je vous le dis, aucun de ceux qui ont été invités ne goûtera de mon souper.»

JACQUES. – Qu'est-ce que Notre-Seigneur veut dire par là? Est-ce qu'il faut réellement forcer les gens de venir souper quand les invités ne viennent pas?

GRAND'MÈRE. – Non, cher enfant; c'est une parabole qui signifie que le bon DIEU nous invite tous à un festin, c'est-à-dire au bonheur du Paradis au Ciel.

Les Juifs sont les premiers qui ont eu le bonheur d'être invités à ce festin; au lieu de s'y rendre avec empressement, ils se sont entraîner comme nous par les plaisirs et les intérêts de ce monde; l'un n'a pas le temps de faire le bien, de vivre selon les commandements de DIEU, parce qu'il a des affaires qui l'occupent; l'autre a des bals, des spectacles, des courses, des fêtes qui lui prennent tout son temps; l'autre a des livres intéressants, des promenades agréables, des amis charmants qui ne lui laissent pas une heure de liberté; un autre a une santé délicate, une nombreuse famille, des enfants à élever; et ainsi de suite.

Le maître, qui est le bon DIEU, envoie ses serviteurs, c'est-à-dire ses Prêtres, pour les avertir, leur rappeler que le festin est prêt, ce qui veut dire que le moment de la grâce est arrivé, et qu'ils doivent se tenir prêts à répondre à l'invitation du Seigneur. Mais ils n'écoutent pas les paroles des Prêtres envoyés, et persistent à ne pas se rendre à l'appel du Maître.

Alors Notre-Seigneur envoie ses ministres, ses Prêtres, dans les pays voisins pour convertir les païens, les infidèles, et ils en amènent, c'est-à-dire en convertissent un grand nombre.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, convertissent?

GRAND'MÈRE. – Convertir quelqu'un veut dire le ramener au bien, le rendre bon chrétien.

Il se trouve encore beaucoup de places vides; alors le Maître renvoie de nouveau ses serviteurs les Prêtres, dans les pays lointains, pour convertir les nations les plus éloignées du bon DIEU, les plus pauvres de sagesse et de bons sentiments, les plus aveugles de la vérité, les plus boiteux dans le chemin du Ciel, et pour leur prêcher la parole de DIEU, pour les obliger à reconnaître la vérité et à marcher vers le festin du Royaume céleste.

LXXX - Aimer Notre-Seigneur par-dessus tout.

Comme Notre-Seigneur marchait suivi d'une grande foule de peuple, il se retourna vers eux et leur dit:

«Si celui qui vient à moi ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses soeurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple…»

VALENTINE. – Oh! Grand'mère! Ça c'est très mal; je trouve que c'est un très mauvais conseil!

GRAND'MÈRE. – Oui, si tu le suis à la lettre; mais c'est encore au figuré, comme lorsque Notre-Seigneur a dit de s'arracher l'oeil si l'oeil fait pécher, de se couper la main et le pied s'ils sont une occasion de mal faire. Notre-Seigneur veut dire que pour être son disciple, son ami, il faut tellement craindre le mal, que lors même qu'il viendrait du père, de la mère, etc., il faut le haïr et le fuir, sans avoir égard aux mauvais conseils ou aux supplications qui nous viendraient de ceux que nous devons le plus aimer et respecter.

LOUIS. – Comment cela? Comment peut-il venir des mauvais conseils des pères, des mères, femmes, enfants, frères et soeurs?

GRAND'MÈRE. – Voici comment: Dans les premiers siècles qui ont suivi Notre-Seigneur…

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, siècle?

GRAND'MÈRE. – Siècle veut dire cent ans. Dans ces premiers siècles, les Empereurs, romains martyrisaient les chrétiens.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, martyrisaient?

HENRIETTE. – Comme tu es ennuyeux! Tu ne fais qu'interrompre!

ARMAND. – Mais puisque je ne comprends pas.

HENRIETTE. – Attends que Grand'mère ait fini son histoire.

ARMAND. – Mais quand j'attends, j'oublie.

GRAND'MÈRE. – Chère petite Henriette, tu oublies, toi, d'être indulgente et bonne pour ton petit frère; tu oublies d'être patiente et charitable.

HENRIETTE. – C'est vrai, Grand'mère; Mais c'est que c'est si ennuyeux, si impatientant!

GRAND'MÈRE. – Les autres ne disent rien, et pourtant cela ne les amuse pas plus que toi. Pense donc que je ne vous raconte pas une histoire comme les mémoires d'un âne ou comme les deux nigauds, mais une histoire sérieuse, instructive, que je désire vous faire bien connaître. Je suis donc bien aise de vous expliquer ce que je ne vous fais pas bien comprendre du premier coup. Et je réponds à Armand:

Martyriser veut dire faire beaucoup souffrir; et les Empereurs romains ordonnaient qu'on défendît aux chrétiens de croire à la divinité de Notre-Seigneur, qu'on les obligeât à adorer les idoles, c'est-à-dire le démon; et qu'on les torturât, c'est-à-dire qu'on leur fît souffrir les tourments les plus affreux pour les faire renoncer à Notre-Seigneur. Ces admirables chrétiens aimaient-mieux mourir dans les tourments que renoncer à leur bon Sauveur qui était mort pour eux; et ils étaient ce qu'on appelle des MARTYRS *de la foi*.

Et pour répondre à Louis, j'ajouterai que les pauvres MARTYRS avaient à endurer les supplications de leurs parents et de leurs amis les plus chers, qui, étant païens, voulaient les faire renoncer à JESUS-CHRIST pour les sauver des cruels tourments dont on les menaçait; et c'est ainsi que leurs parents voulaient leur faire commettre le mal, et que les martyrs devaient haïr leurs conseils et y résister; et maintenant encore, on peut et on doit pratiquer cette règle de l'Évangile, toujours en mettant l'obéissance aux ordres de DIEU au-dessus des affections de famille les plus légitimes les plus tendres. Il faut aimer Notre-Seigneur par-dessus toute chose.

Notre-Seigneur dit encore:

«Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple.»

JEANNE. – On ne peut pas porter une croix, ni suivre JESUS qui n'est pas avec nous; alors qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire, comme le dit Notre-Seigneur: «Que celui qui ne cherche pas à surmonter ses mauvais penchants, celui qui ne supporte pas avec résignation et avec courage les peines et les souffrances que je lui envoie, celui qui ne s'impose pas des privations, celui qui ne sacrifie pas son plaisir à son devoir, celui qui ne me suit pas, c'est-à-dire qui ne fait pas comme moi, qui n'imite pas ma douceur, ma patience, ma charité, mon détachement des biens de ce monde, celui-là n'est pas mon disciple, ni mon ami, et ne peut gagner le bonheur éternel.»

LXXXI - Parabole du bon pasteur et de la drachme perdue.

Il y avait des publicains et des pécheurs qui s'approchaient de Notre-Seigneur pour l'écouter. Les Pharisiens et les Scribes murmuraient et disaient: «Celui-ci accueille les pécheurs et mange avec eux.»

JESUS leur dit cette parabole:

«Quel est celui qui, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, et ne s'en aille chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée?

«Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met avec joie sur ses épaules; et revenant à la maison, il réunit ses amis et ses voisins et leur dit: «Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue.»

«Ainsi je vous dis qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

«Ou bien, quelle est la femme qui, ayant dix drachmes…»

ARMAND, *regardant Henriette avec inquiétude*. – Qu'est-ce que c'est, drachme?

GRAND'MÈRE. – Une drachme était une pièce d'argent qui valait dix sous de notre monnaie.

«Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume sa lampe et ne balaye sa maison, et ne cherche soigneusement jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée?

«Et lorsqu'elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et leur dit: «Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue.» Ainsi sera, je vous le dis, la joie des Anges de DIEU pour un seul homme qui fera pénitence.»

LXXXII - Parabole de l'enfant prodigue

Notre-Seigneur dit encore:

«Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père: «Mon père, donnez-moi la portion de bien que je dois avoir.» Le père lui donna ce qui devait lui revenir.

«Et peu de jours après, ce plus jeune fils rassembla tout ce qu'il avait, partit pour un pays éloigné et il y dissipa tout son bien dans une vie d'excès et de plaisir. Après qu'il eut tout perdu, il y eut une grande famine dans ce pays.»

ARMAND. – Qu'est-ce que cela veut dire, famine?

GRAND'MÈRE. – On appelle famine quand tout le monde souffre de la faim, parce qu'il n'y a presque rien à manger, les blés et les fruits n'ayant pas pu mûrir ou n'ayant pas poussé.

«Il y eut donc une grande famine et il commença à souffrir de la faim. Il s'en alla et se mit domestique au service d'un homme du pays. Et celui-ci l'envoya dans les champs pour garder les pourceaux.

«Et il aurait bien voulu partager avec eux les épluchures qu'on leur donnait, mais personne ne lui en donnait à lui.

PETIT-LOUIS. – Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'on les gardait pour les cochons.

«Le jeune homme, réfléchissant au passé et à l'état misérable où il était réduit par sa faute, se dit: «Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi ici je meurs de faim. Je me lèverai et j'irai vers mon père; et je lui dirai: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Faites de moi comme de l'un de vos serviteurs.»

«Et se levant, il partit pour aller vers son père. Et il était encore loin que déjà son père l'aperçut, et touché de compassion, il accourut, se jeta à son cou et l'embrassa.

«Et le fils lui dit: «Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis pas digne d'être appelé votre fils.»

«Et le père, sans lui répondre et l'embrassant avec tendresse, dit à ses serviteurs:

«Apportez vite sa robe première, et mettez-la-lui, et mettez-lui un anneau d'or au doigt et de riches chaussures aux pieds. Amenez le veau gras et tuez-le. Faisons un festin et réjouissons-nous, car mon fils que voilà était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé.»

JACQUES. – Le fils a dû être bien content? Mais, Grand'mère, je crois que si je me sauvais et si je dépensais mon argent, papa ne ferait pas comme ça?

GRAND'MÈRE. – Peut-être que non, parce que ton papa, tout bon qu'il est, ne l'est pas autant que le bon DIEU. Et Notre-Seigneur, dans cette parabole, veut parler du bon DIEU et du pécheur. D'abord, voilà ce fils très-heureux chez son père, qui veut et qui croit être plus heureux loin de lui; comme nous

autres, qui sommes heureux en vivant sagement sous la loi de DIEU et qui pensons être plus heureux en nous éloignant de lui, c'est-à-dire en abandonnant les prières, les offices, les pratiques et les habitudes sages et vertueuses. Le bon DIEU notre père nous accorde les biens de la terre, la santé, l'intelligence, la fortune, etc. Nous nous laissons aller aux plaisirs du monde et alors nous nous éloignons de DIEU, nous perdons notre piété, nos bons sentiments, notre santé même, notre fortune et notre bonheur, en faisant mille folies; et quand nous sommes malheureux, repoussés par le monde, que nous souffrons de la misère, c'est-à-dire des peines du coeur et de l'amour-propre, nous nous souvenons de notre ancien bonheur, de la paix du coeur dont nous jouissions quand nous étions innocents et vertueux; et nous formons le courageux projet de quitter ce pays, étranger pour tout bon chrétien, et de revenir à DIEU notre père.

Nous commençons par regretter l'heureux temps de l'innocence, nous nous humilions en nous avouant coupables, nous quittons ce pays maudit qu'on appelle le monde, avec ses habitants qui sont les péchés et les vices; nous allons vers notre père, nous confessons nos fautes, nous les reconnaissons; nous nous trouvons indignes de pardon. Notre père, au lieu de nous repousser, accourt au-devant de nous, c'est-à-dire aide à notre repentir, il nous inspire des sentiments humbles et affectueux; il nous rend notre place parmi les bons chrétiens, les serviteurs et les enfants fidèles; il fait tuer le veau gras, c'est-à-dire qu'il nous invite à sa Sainte Table, et nous donne la Sainte Communion, sa propre chair et son propre sang; et tout le passé mauvais est effacé.

Cette parabole s'appelle l'*Enfant prodigue*, et c'est peut-être celle qui exprime le mieux la grande bonté, la grande miséricorde du bon DIEU. Si jamais l'un de vous (ce qu'à DIEU ne plaise) devient enfant prodigue, qu'il ne perde pas courage, qu'il se souvienne que DIEU est infiniment bon; que tout en reconnaissant ses fautes, il faut s'en humilier, mais sans se décourager; qu'il aille en demander pardon en les confessant sincèrement et humblement. Le bon DIEU lui ouvrira son coeur et ses bras et lui rendra le calme et le bonheur.

«Pendant ce temps le fils aîné du bon père de famille était aux champs; et comme il revenait, il entendit le bruit des réjouissances et de la musique. Et appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était.

«Le serviteur lui dit: «Votre frère est revenu et votre père a tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé son fils.»

«Et le fils aîné se fâcha et ne voulut pas entrer; le père l'ayant appris, sortit pour l'en prier. Mais lui, répondant à son père, dit: «Voilà que je vous sers depuis tant d'années; je n'ai jamais manqué à aucun de vos commandements; et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir en le mangeant avec mes amis. Mais lorsque mon frère, qui s'en est allé, qui a mangé tout son bien avec de mauvais sujets, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras!»

«Le père lui dit: «Mon fils, n'es-tu pas toujours avec moi, et tout ce que j'ai n'est-il pas à toi? Mais il fallait nous réjouir, parce que ton frère était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé.»

JACQUES. – Grand'mère, à la place du père, j'aurais chassé ce méchant frère jaloux qui se fâche parce qu'on fait manger un veau gras à son frère qui revient tout malheureux, tout honteux et repentant.

GRAND'MÈRE, *souriant*. – Le bon père de la parabole, qui représente DIEU, est plus indulgent que tu ne le serais, mon enfant. Il réprime le mauvais sentiment de son fils, mais avec bonté; il commence par sortir de la salle du festin pour le prier d'entrer; il l'écoute avec patience; il lui explique l'accueil qu'il a fait à son frère repentant. Là encore, Notre-Seigneur a voulu démontrer sa patience, sa bonté à notre égard; avec quel amour il nous traite, il nous supporte, il nous attend. Et quand nous voulons bien revenir à lui, et recevoir ses bienfaits, il nous en récompense comme si nous ne l'avions jamais offensé.

CAMILLE. – Oh oui! Notre-Seigneur est un bien bon père et son service rend la vie bien douce, car, avec lui, tout est bon, même les peines les plus cruelles!

LOUIS. – Comment les peines peuvent-elles être agréables?

CAMILLE. – Parce qu'on les accepte pour l'amour de DIEU et qu'on sait que chaque peine aura sa récompense.

La grand'mère embrasse Camille et continue:

LXXXIII - L'Économe infidèle

Notre-Seigneur dit un jour à ses disciples:
«Un homme riche avait un Économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé ses biens…»

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est, un Économe?

GRAND'MÈRE. – Un économe est un intendant chargé par un homme riche de surveiller les ouvriers et les travaux, d'acheter ce qu'il faut, de vendre le bois, les grains, les bestiaux, enfin de faire toutes les affaires de son maître.

«Le maître fit donc venir cet Économe et lui dit: «Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration, car je ne veux plus que vous gouverniez mon bien.» Alors l'Économe se dit en lui-même: «Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien? Travailler à la terre, je n'en ai pas la force, et j'ai honte de mendier.

«Je sais ce que je ferai, afin qu'étant renvoyé de ma charge, je trouve des gens qui me reçoivent dans leur maison.»

«Ayant donc fait venir ceux qui devaient à son maître, il dit au premier: «Combien devez-vous à mon maître?»

«Cent barils d'huile,» répondit-il

L'Économe lui dit: «Prenez votre billet; asseyez-vous et écrivez-en vite un autre de cinquante seulement.»

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce c'est, un billet?

GRAND'MÈRE. – Un billet est un papier sur lequel on a écrit qu'on doit à une personne de l'argent ou un objet quelconque.

«Ensuite il dit à un autre: «Et vous, combien devez-vous?»

«L'autre répondit: «Cent mesures de froment.»

«L'Économe dit: «Prenez vite votre billet et écrivez-en un autre de quatre-vingts mesures.»

«Et il fit de même pour tous ceux qui devaient à son maître. Et le maître, ayant plus tard appris ce qu'avait fait son Économe, loua son habileté; car les hommes sont plus prudents pour les affaires du monde que pour les affaires du Ciel.

«Et moi je vous dis: «Faites-vous des amis avec l'argent qui sert si souvent au mal, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils vous ouvrent les portes des tabernacles éternels.»

ÉLISABETH. – Grand'mère, cette parabole est singulière. Comment Notre-Seigneur peut-il trouver bien ce qu'a fait cet Économe qui a volé son maître, et comment nous conseille-t-il de faire de même?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur ne nous dit pas de voler comme cet Économe. Il nous dit seulement que les méchants étant fort habiles pour leurs affaires, nous devons l'être comme eux pour faire le bien; que nous devons être actifs et habiles comme eux pour la grande affaire de notre salut. Il nous

recommande surtout de faire servir les richesses, qui sont si dangereuses quand on les emploie mal, à faire le bien, à secourir les pauvres. Cette habileté s'appelle la charité.

Notre-Seigneur ajoute qu'il faut être fidèle dans les petites choses pour être fidèle aussi dans les grandes, et que si on est infidèle, c'est-à-dire trompeur, dans les petites choses, on n'inspirera pas de confiance pour les choses importantes.

«Nul ne peut servir deux maîtres: ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir DIEU et Mammon, c'est-à-dire *les richesses*»

LOUIS. – Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Parce que, si nous aimons DIEU, nous devons nous méfier des richesses qui nous exposent à offenser DIEU en vivant mollement, en satisfaisant tous nos désirs, en nous accordant toutes les douceurs de la vie, et par conséquent en n'imitant pas Notre-Seigneur, en ne portant pas de croix avec lui et pour lui. Et si nous aimons les richesses, nous ne pouvons pas aimer DIEU, qui est l'ennemi des richesses et de tout ce qu'elles donnent.

Aussi les Pharisiens, qui étaient avares, écoutaient tout cela avec rage et se moquaient du Sauveur. JESUS, qui voyait le fond de leur coeur, leur dit encore:

LXXXIV - Le Mauvais Riche et le pauvre Lazare.

«Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de lin.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, pourpre?

GRAND'MÈRE. – C'est une étoffe très rare, très belle et très-précieuse, qu'on tissait avec des filaments de certains coquillages. Notre-Seigneur indique par là que ce riche portait des vêtements magnifiques.

«Chaque jour, dit Notre-Seigneur, ce riche faisait des repas splendides et il vivait dans la mollesse et le plaisir.

«Et il y avait aussi un mendiant nommé LAZARE, lequel était couché à la porte du riche et il était couvert d'ulcères.»

JEANNE. – Est-ce que c'était l'ami de Notre-Seigneur, le frère de Marthe et de Marie-Madeleine?

GRAND'MÈRE. – Non, puisque l'ami de Notre-Seigneur était riche et que celui-ci était un pauvre mendiant.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est ulcère?

GRAND'MÈRE. – Un ulcère est une plaie profonde qui ronge les chairs.

«Le pauvre Lazare désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait; mais les chiens venaient lui lécher ses plaies.

«Or, il arriva que le mendiant mourut, et il fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham.»

VALENTINE. – Comment, dans le sein d'Abraham?

GRAND'MÈRE. – C'est-à-dire dans le Royaume de DIEU, pour être éternellement heureux.

«Le riche mourut aussi et il fut enseveli dans l'enfer.

«Comme il était dans les tourments, il leva les yeux et il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Et jetant un cri, il dit: «Abraham, mon Père, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue, car je souffre horriblement dans cette flamme.»

«Et Abraham lui répondit: «Mon fils, souviens-toi que, pendant ta vie, tu as reçu les biens, et Lazare, pendant la sienne, a reçu les maux; et maintenant il est consolé et toi tu souffres.

«De plus, un grand abîme existe entre nous et toi, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici à toi, ou revenir ici de l'endroit où tu es, ne le pourraient pas.»

«Et le riche dit encore: «Mon Père, je vous prie du moins d'envoyer Lazare dans la maison où j'ai cinq frères, afin qu'il leur dise ces choses et qu'ils ne viennent pas, eux aussi, dans ce lieu de tourment.»

«Et Abraham répondit: «Ils ont Moïse et les Prophètes; qu'ils les écoutent.»

«Le riche reprit: «Non, mon Père; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence.»

«Mais Abraham lui dit: «S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, quelqu'un des morts ressusciterait qu'ils ne le croiraient pas non plus.»

MADELEINE. – Cette parabole est terrible, Grand'mère.

GRAND'MÈRE. – Oui, chère enfant, terrible pour les riches qui emploient mal leurs richesses, comme il y en a malheureusement tant. Remarquez bien que Notre-Seigneur ne dit pas que le riche fût méchant, injuste, colère, etc., mais seulement qu'il était vêtu de vêtements magnifiques, qu'il faisait des repas splendides, qu'il vivait dans la mollesse et les plaisirs. Il n'insultait pas Lazare, il ne le chassait pas; seulement il n'y pensait pas, il ne le secourait pas. C'est pour cette vie opulente, indolente et inutile, c'est pour cette indifférence de la misère de Lazare, que le mauvais riche a été précipité en enfer.

Et que de riches ne voit-on pas, qui vivent dans l'opulence et qui ne donnent pas même le quart de leur superflu aux pauvres et aux bonnes oeuvres; qui n'ont jamais d'argent quand on leur en demande pour une bonne oeuvre, et qui, après vous avoir refusé une pièce d'or, ou même d'argent, vont en dépenser dix et vingt pour un vêtement, un meuble, une fête, une partie de cartes ou de plaisir!

Pauvres gens! Ils croient amasser du bonheur et ils se préparent des tourments affreux et éternels! Pour une vie misérable de soixante ou quatre-vingts ans au plus, qu'ils passent dans les jouissances du corps, ils se condamnent à une éternité de souffrances!

Remarquez aussi, mes enfants, comme Notre-Seigneur dit clairement qu'on souffre par le feu en enfer. Le riche se plaint de souffrir cruellement par les flammes, il demande avec instance une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. Et cette goutte d'eau lui est refusée; et Abraham lui rappelle que dans le monde il a vécu dans l'abondance et qu'il doit expier son opulence égoïste. Et Abraham lui refuse aussi d'avertir ses frères, parce qu'ils ont assez de moyens de connaître la vérité, et que, lorsque cette vérité n'est pas reçue ni connue, malgré toutes les preuves que nous en a données le bon DIEU, la résurrection d'un mort ne la ferait même pas admettre. Et, en effet, quand Notre-Seigneur a ressuscité Lazare en plein jour et sous les yeux des Juifs, comme vous le verrez plus loin, les Juifs sont restés incrédules.

Notre-Seigneur continua de parler en public, et il convertissait beaucoup de monde; et chacun disait: «Quand le CHRIST viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en fait cet homme?»

Les Pharisiens entendaient tous les discours qu'on tenait sur JESUS; ils savaient tous les miracles qu'il faisait et l'admiration qu'il inspirait. Ils étaient de plus en plus jaloux et irrités, et ils avaient décidé entre eux de le faire mourir, mais qu'il fallait chercher une occasion pour avoir l'air de le condamner avec justice.

LXXVII - Les Pharisiens veulent faire saisir Jésus.

Le dernier jour de la fête des Tabernacles…

LOUIS. – Qu'est-ce que c'était que cette fête?

GRAND'MÈRE. – La fête des Tabernacles était instituée en souvenir du voyage des Juifs dans le désert quand ils avaient fui de l'Égypte. Elle durait huit jours, et, pour rappeler ce voyage pendant lequel ils avaient demeuré sous des tentes, les Juifs de Jérusalem demeuraient aussi sous des tentes de feuillage. Les Pharisiens envoyèrent des hommes pour saisir Notre-Seigneur pendant qu'il parlait au peuple; mais il parlait si bien, il inspirait un tel respect et un tel amour, que ces hommes n'osèrent pas l'arrêter, et qu'ils revinrent près des Princes des Prêtres.

«Pourquoi ne l'avez-vous pas amené?» dirent les Pharisiens en colère.

«Jamais homme n'a parlé comme cet homme,» répondirent les archers.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, archer?

GRAND'MÈRE. – Les archers étaient des soldats chargés de maintenir l'ordre, comme chez nous les gendarmes.

Les Pharisiens répliquèrent:

«Êtes-vous donc séduits aussi, vous autres? Y a-t-il un seul magistrat pharisien qui ait cru en lui? Quant à la populace, qui ne connaît pas la loi, ce sont des gens maudits.»

JACQUES. – Pourquoi donc étaient-ils maudits?»

GRAND'MÈRE. – Ils ne l'étaient que par les orgueilleux Pharisiens, qui croyaient qu'eux seuls, gens savants, qui avaient étudié, qui connaissaient la loi, avaient le pouvoir et le droit de connaître la vérité et de l'enseigner. C'est ce qui arrive encore aujourd'hui et partout. Les savants, orgueilleux et ignorants dans les choses de DIEU, veulent imposer leur fausse science à tous, et ne permettent pas qu'on étudie humblement la science des vertus chrétiennes dans les livres des saints et des hommes inspirés de DIEU.

JACQUES. – Mais pourquoi les écoute-t-on?

GRAND'MÈRE. – Les gens sages ne les écoutent pas, cher enfant; ils restent dans leurs croyances chrétiennes, laissant ces pauvres savants se moquer d'eux, et ils conservent paisiblement la grande et vraie science de l'amour de DIEU et du prochain.

LXXXVI - La Femme infidèle

Nous allons voir une nouvelle preuve de la grande bonté de Notre-Seigneur.

Un matin, après avoir été prier sur une montagne qu'on appelait montagne des Oliviers, JESUS alla dans le temple et il enseignait le peuple. Les Scribes et les Pharisiens lui amenèrent une femme qui trompait son mari. «Maître, lui dirent-ils, cette femme est adultère.»

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, adultère?

GRAND'MÈRE. – Adultère veut dire une mauvaise femme qui est infidèle à son mari, c'est-à-dire qui le trompe. Mais c'est un mot dont on ne se sert plus parmi les gens bien élevés. On dit une mauvaise femme, une méchante femme.

Les Pharisiens dirent donc:

«La loi de Moïse nous ordonne de lapider les adultères. Vous donc, que dites-vous?»

JESUS, se baissant, écrivait sur la terre avec son doigt.

LOUIS. – Qu'est-ce qu'il écrivait?

GRAND'MÈRE. – L'Évangile ne le dit pas; mais on suppose que JESUS savait que les Pharisiens lui amenaient cette femme non pour le consulter, comme ils en avaient l'air, mais dans un esprit méchant. Ils étaient prêts à l'accuser de cruauté s'il avait fait lapider cette femme, ou bien de désobéir à la loi de Moïse s'il l'avait pardonnée. On suppose donc que Notre-Seigneur écrivait des sentences de l'Écriture qui condamnaient l'hypocrisie des Pharisiens, ou bien qu'il révélait les crimes secrets de quelques-uns d'entre eux.

Et comme les Pharisiens continuaient à l'interroger, JESUS se redressa, et leur dit:

«Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la première pierre.»

Et se baissant de nouveau, il continua à écrire.

Ayant entendu cette parole, ils sortirent les uns après les autres, les plus vieux les premiers.

PETIT-LOUIS. – Pourquoi cela? Pourquoi les plus vieux les premiers?

GRAND'MÈRE. – Parce que les plus vieux étaient probablement les plus mauvais.

Et JESUS demeura seul avec cette femme, qui était là debout et tremblante devant lui.

Alors JESUS lui dit:

«Femme, où sont ceux qui t'accusaient? Quelqu'un t'a-t-il condamné?»

Elle répondit humblement:

«Personne, Seigneur.»

JESUS lui dit:

«Ni moi non plus, je ne te condamnerait. Va donc, et ne pèche plus.»

Et tout le peuple applaudit à ce jugement, et admira la charité, la bonté de JESUS.

Notre-Seigneur parla encore longtemps au peuple, pour prouver qu'il était le Messie, le Fils

de DIEU, envoyé par son Père pour sauver le monde. Il leur démontra qu'ils étaient dans l'erreur en ne reconnaissant pas en lui le Messie; il leur rappela le grand nombre de miracles qu'il avait faits, les bons conseils qu'il leur avait donnés et qu'ils avaient admirés. Mais ces Juifs étaient si mauvais, qu'au lieu d'être touchés des divines paroles que leur adressait Notre-Seigneur, ils prirent des pierres pour le lapider; mais JESUS sortit, et se retira, soit en se rendant invisible, soit en les empêchant de le suivre.

LXXVIII - L'Aveugle-né

JESUS vit, en s'en allant, un homme qui était aveugle de naissance, et ses disciples lui demandèrent:

«Maître, est-ce à cause de ses péchés, ou à cause des péchés de son père et de sa mère, que cet homme est né aveugle?»

JESUS leur répondit:

«Ce n'est ni pour ses péchés ni pour ceux de ses parents, mais c'est afin que la puissance de DIEU soit manifestée en lui. Tandis que je suis dans ce monde, je suis la lumière du monde.»

Ayant dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive, la mit sur les yeux de l'aveugle, et dit:

«Va te laver dans la piscine de Siloé.»

Il y alla donc, il s'y lava, et en revint, voyant clair.

Alors les gens du voisinage et ceux qui l'avaient vu auparavant, aveugle et demandant l'aumône, disaient:

«N'est-ce pas lui qui était assis là, et qui mendiait?»

Les uns disaient:

«C'est lui.»

Les autres disaient:

«Non, c'en est un qui lui ressemble.»

Mais lui, disait:

«C'est moi-même.»

Ils lui disaient donc:

«Comment tes yeux se sont-ils ouverts?»

Il répondit:

«Cet homme qu'on appelle JESUS a fait de la boue, en a enduit mes yeux, et m'a dit: «Va à la piscine de Siloé, lave-toi.» J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois.»

Ils lui dirent:

«Où est-il?»

Il répondit:

«Je ne sais.»

Et ils amenèrent aux Pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Or, quand JESUS fit de la boue avec sa salive et guérit les yeux de l'aveugle, c'était le jour du sabbat.

Les Pharisiens lui demandèrent donc aussi comment il avait vu.

Il leur dit:

«Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois.»

Quelques-uns d'entre les Pharisiens disaient:

«Cet homme n'est pas de DIEU, puisqu'il ne garde pas le jour du sabbat.»

Mais d'autres disaient:

«Comment un pécheur pourrait-il faire ces miracles?»

Et ils se disputaient entre eux.

Ils dirent encore à l'aveugle:

«Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux?»

Il dit:

«C'est un Prophète.»

Les Juifs ne voulurent encore pas croire qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent appelé les parents de celui qui voyait. Et ils les interrogèrent, disant:

«Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il maintenant?»

Ses parents répondirent:

«Nous savons qu'il est notre fils et qu'il est né aveugle. Comment il voit maintenant, nous ne le savons, ni qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le, il est en âge de répondre; qu'il parle lui-même.»

Ses parents disaient cela, parce qu'ils craignaient les Juifs; car déjà les Pharisiens avaient décidé ensemble que quiconque reconnaîtrait JESUS pour le CHRIST, serait chassé de la Synagogue.

HENRI. – Et qu'est-ce que ça faisait d'être chassé de la Synagogue.

GRAND'MÈRE. – C'était une honte, une malédiction, comme l'est pour nous une excommunication, c'est-à-dire un jugement qui nous chasse de l'Église.

Les Pharisiens appelèrent donc de nouveau l'homme qui avait été aveugle, et lui dirent:

«Rends gloire à DIEU. Nous savons que ce JESUS est un pécheur.»

Il leur répondit:

«S'il est pécheur, je ne sais; je sais seulement que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois.»

Ils lui dirent encore:

«Que t'a-t-il fait? Comment t'a-t-il ouvert les yeux?»

Il leur répondit:

«Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu. Que voulez-vous entendre encore? Vous aussi, voulez-vous devenir ses disciples?»

Alors ils le maudirent, et dirent:

«Sois son disciple, toi; nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que DIEU a parlé à Moïse, mais celui-ci, nous ne savons d'où il est.»

L'aveugle leur répondit:

«Cela est surprenant que vous ne sachiez d'où il est, et pourtant il a ouvert mes yeux. Nous savons que DIEU n'écoute pas les pécheurs; mais il exauce celui qui honore DIEU et qui fait sa volonté. Jamais on n'a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci, n'était pas de DIEU, il ne pourrait pas faire ces miracles.»

Ils lui dirent:

«Tu es né tout entier dans le péché et tu nous enseignes!»

Et ils le jetèrent dehors.

JESUS apprit qu'ils l'avaient jeté dehors, et, l'ayant rencontré, il lui dit:

«Crois-tu au Fils de DIEU?»

Il répondit:

«Où est-il, Seigneur, afin que je croie en lui?»

JESUS lui dit:

«Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui.»

Il répondit:

«Je crois, Seigneur!»

Et se prosternant, il l'adora.

JACQUES. – À la bonne heure! J'aime beaucoup ce pauvre aveugle! Il est reconnaissant et courageux.

LOUIS. – Et comme il répond bien et simplement à ces méchants Pharisiens!

LOUIS. – Et comme ces Pharisiens sont menteurs et mauvais, de faire semblant de ne pas croire en la puissance de Notre-Seigneur!

ÉLISABETH. – Et comme ce pauvre aveugle, simple et ignorant, raisonne mieux que les savants Docteurs de la loi, et comme il s'empresse de reconnaître et d'adorer Notre-Seigneur!

GRAND'MÈRE. – Et JESUS dit, s'adressant à lui particulièrement, comme pour le distinguer:

«Je suis venu dans ce monde pour un jugement; pour que ceux qui ne voient pas, voient; et que ceux qui voient deviennent aveugles.»

LOUIS. – Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – C'est-à-dire, que Notre-Seigneur est venu pour éclairer ceux qui ne voyaient pas la vérité par ignorance, et non par orgueil et par de mauvais sentiments; et pour punir par l'aveuglement du coeur ceux qui, par orgueil, par méchanceté, croient pouvoir se passer du secours de DIEU pour voir la vérité. Ceux-là il les rend aveugles d'esprit, c'est-à-dire qu'il les prive des lumières de la foi.

Quelques Pharisiens qui se trouvaient là et qui avaient entendu ces paroles dirent, en se moquant: «Est-ce que nous sommes aveugles, nous?»JESUS leur répondit:

«Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites: «Nous voyons.» Votre péché demeure.»

LOUIS. – Qu'est-ce que veut dire Notre-Seigneur?

GRAND'MÈRE. – Il veut dire que si les Pharisiens avaient eu un peu d'humilité, et si, se méfiant de leur science, ils s'étaient vus aveugles[45] ils lui aurais demandé de les guérir, de leur ouvrir les yeux; mais leur orgueil les empêchant de sentir leur ignorance, ils restaient dans le péché et privés de la lumière de JESUS-CHRIST.

LXXVIII - Le bon pasteur.

Notre-Seigneur dit encore:
«Je suis le bon Pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire…»

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, mercenaire?

GRAND'MÈRE. – Mercenaire veut dire qui vend ses services, comme un berger qu'on paye pour garder les troupeaux. Et Notre-Seigneur compare le bon pasteur, le maître du troupeau, au berger qu'il paye, et il dit:

«Le mercenaire, qui n'est pas le pasteur, et à qui les brebis n'appartiennent pas, ne voit pas plus tôt venir le loup, qu'il abandonne les brebis et s'enfuit; alors le loup emporte les brebis et disperse le troupeau. Or, le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met pas en peine des brebis. Pour moi, je suis le bon pasteur; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et comme je connais mon Père. Et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut que je les amène aussi, elles écouteront ma voix; et il n'y aura qu'un troupeau et un pasteur.

«Mon Père m'aime parce que je donne ma vie pour mes brebis; mais je saurais la reprendre. Personne ne peut me la ravir; et c'est de moi-même que je la donne. Et comme j'ai le pouvoir de la donner, j'ai le pouvoir de la reprendre?»

HENRIETTE. – Pourquoi Notre-Seigneur dit-il encore d'autres brebis? Où sont-elles?

GRAND'MÈRE. – Ces brebis dont parle Notre-Seigneur sont les peuples païens, qui ont été visités et convertis plus tard par les Apôtres et leurs successeurs, les Évêques catholiques. Ils sont devenus chrétiens et n'ont fait ainsi qu'un seul troupeau avec le peuple d'Israël, auquel seul s'adressait Notre-Seigneur dans ses prédications.

Ces discours de JESUS excitèrent de nouvelles disputes parmi les Juifs. Les uns disaient: «Il est possédé du démon et il a perdu le sens; pourquoi l'écoutez-vous?» D'autres disaient: «Ce ne sont pas les paroles d'un homme possédé du démon. Est-ce que le démon peut ouvrir les yeux des aveugles?»

LXXXIX - Guérison des dix lépreux.

JESUS traversait la Samarie et la Galilée pour se rendre à Jérusalem, lorsqu'entrant dans un village, dix lépreux qui s'arrêtèrent loin de lui…

JEANNE. – Pourquoi loin de lui?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il était défendu aux lépreux de s'approcher des villages, des villes et de tous ceux qui passaient, de peur de donner la lèpre, qui se gagne très-facilement, comme je vous l'ai déjà dit. Ces lépreux, s'étant arrêtés, criaient: «JESUS, notre Maître, ayez pitié de nous!»

Les ayant vus, il dit:

«Allez, et montrez-vous aux prêtres!»

Et comme ils y allaient, ils furent guéris. L'un d'eux, lorsqu'il se vit guéri, revint en louant DIEU à haute voix. Et se prosternant aux pieds de JESUS, il lui rendit grâces. Et celui-là était Samaritain. Alors JESUS dit:

«Est-ce que les dix n'ont pas été guéris? Les neufs autres, où sont-ils? Il ne s'en est pas trouvé un seul qui revînt et qui rendît grâce à DIEU, sinon cet étranger!»

Et il lui dit: «Lève-toi, et va! ta foi t'a sauvé.»

XC - Le Pharisien et le Publicain

Notre-Seigneur; avoir prédit ce qui se passerait au temps de sa Passion, et avoir prophétisé les terribles événements de la fin du monde et des temps à venir, dit cette parabole à ceux qui le suivaient pour leur faire voir qu'il ne fallait pas avoir bonne opinion de soi-même et du mépris pour les autres.

«Deux hommes, dit-il, montèrent au Temple pour prier: l'un était Pharisien et l'autre Publicain. Le Pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même, disant: «Mon DIEU, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, trompeurs; ni comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine, et je donne aux pauvres la dixième partie de tout ce que je possède.»

«Et le Publicain, se tenant à l'écart, à la porte du Temple, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine, disant: «Mon DIEU, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.»

«Je vous le dis, celui-ci s'en alla pardonné dans sa maison, et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.»

Quelques-uns lui amenaient des petits enfants pour qu'il les touchât; ce que voyant, les disciples les renvoyaient. Mais JESUS, les appelant, leur dit:

«Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez pas; car le Royaume de DIEU est à celui qui leur ressemble. En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque ne se fera pas semblable à un enfant n'entrera pas dans le Royaume des Cieux.»

JACQUES. – Mais, Grand'mère, vous, par exemple, vous ne pouvez pas devenir comme un petit enfant; vous ne pourrez donc pas entrer dans le Ciel, ni aucune grande personne?

GRAND'MÈRE, *souriant*. – J'espère bien y entrer, mon enfant. JESUS veut parler de l'innocence d'un enfant, et non pas de son âge; il veut que nous devenions purs de tout mal, innocents comme les petits enfants.

PETIT-LOUIS. – Et moi, est-ce que je suis pur de tout mal?

GRAND'MÈRE. – Oui, mon pauvre petit; tu es un petit innocent.

— Et moi, et moi? s'écrièrent à la fois Armand, Valentine, Louis, Jacques, Jeanne et Henriette.

GRAND'MÈRE. – Les enfants sont innocents et purs de tout péché jusqu'à l'âge de raison, mes chers petits; et on appelle *âge de raison*, l'état d'un enfant qui a déjà assez de raison et de force de volonté pour résister aux tentations et pour éviter le péché, au moins les péchés graves; ainsi, ceux de vous qui ont l'âge de raison doivent se confesser du mal qu'ils ont fait, pour en recevoir l'*absolution*, c'est-à-dire le *pardon* du prêtre, et pour retrouver ainsi leur innocence. Ordinairement, c'est à l'âge de sept ans que l'on a l'âge de raison.

Notre-Seigneur ayant été interrogé par les Juifs sur ce qu'il était, et leur ayant clairement dit encore [1]qu'il était Fils de DIEU, envoyé par son Père pour sauver ceux qui croiraient en lui et qui obéiraient à ses commandements; que lui et son Père ne faisaient qu'un; les Juifs, indignés de ce prétendu blasphème, prirent des pierres pour le lapider, mais il leur échappa sans qu'ils aient pu le saisir.

XCI - Le Salut des riches est difficile.

Un jour que Notre-Seigneur se mettait en route, un jeune homme riche accourut, et s'étant mis à genoux devant lui:

«Bon maître, dit-il, que dois-je faire pour acquérir la vie éternelle?»

JESUS lui répondit:

«Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que DIEU seul. Tu connais les commandements? Vous ne commettrez pas le mal, vous ne tuerez point, vous ne rendrez pas de faux témoignage, vous ne tromperez point. Honorez votre père et votre mère.»

PIERRE. – Grand'mère, pourquoi JESUS a-t-il l'air de ne pas vouloir être DIEU? Il dit: «Pourquoi m'appelez-vous bon? DIEU seul est bon.» Il n'est donc pas Dieu?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur ne parle que de sa nature humaine; le jeune homme ne lui en connaissait pas d'autre, et c'est comme *JESUS-homme* qu'il le trouvait bon; c'est à cela que répond le Sauveur.

Le jeune homme lui répondit: «Maître, j'observe tous ces préceptes dès ma jeunesse.»

JESUS le regardant, l'aima, et lui dit:

«Une seule chose te manque: si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, tu auras un trésor dans le Ciel. Puis, viens et suis-moi.»

Mais le jeune homme, affligé de ces paroles, s'en alla triste, car il avait de grands biens.

HENRIETTE. – Pourquoi Notre-Seigneur voulait-il que ce pauvre homme vendît et donnât tous ses biens? Ce n'est pourtant pas défendu d'être riche?

GRAND'MÈRE. – Non; aussi Notre-Seigneur ne lui en donne pas l'ordre, mais seulement le conseil. Ce jeune homme semblait désirer la perfection, puisqu'il observait déjà tous les commandements de la loi, et que, malgré cela, il accourait vers JESUS pour lui demander ce qu'il devait encore faire afin de gagner la vie éternelle. C'est pourquoi Notre-Seigneur l'aima, car il vit un coeur pur qui désirait faire plus que ne lui commandait la foi. Il lui conseilla alors de renoncer au monde, de faire le sacrifice de tous ses biens, par conséquent de tout ce qu'on appelle plaisir et bonheur dans le monde, et de se consacrer entièrement à DIEU, comme le font a présent les prêtres et les religieux. Ils se dépouillent de tout ce qui est satisfaction du corps, et ils suivent JESUS.

Aussi quand JESUS vit que ce jeune homme n'avait pas le courage de se séparer de ses richesses, il regarda autour de lui et dit:

«Qu'il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le Royaume de DIEU!»

Ses disciples, l'entendant, s'étonnèrent beaucoup.

Et JESUS reprit une seconde fois:

«Mes enfants, qu'il est difficile à ceux qui aiment les richesses d'entrer dans le Royaume de DIEU! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de DIEU.»

HENRI. – Comment, Grand'mère! Alors tous les riches iront en enfer?

GRAND'MÈRE. – Non; Notre-Seigneur ne parle que des riches égoïstes, qui mettent tout leur bonheur dans leurs richesses, qui les aiment et qui ne les sacrifieraient pas à la volonté du bon DIEU. Par exemple, s'il fallait faire une mauvaise action ou perdre ses richesses, le riche d'esprit égoïste préférerait commettre le mal pour conserver ses richesses, tandis que le vrai chrétien, celui qui est riche sans aimer ses richesses, aimerait cent fois mieux perdre tout ce qu'il a, qu'offenser le bon DIEU.

Les disciples s'étonnaient de plus en plus et ils se firent la question que vient de faire Henri: «Qui donc pourra être sauvé, car tout le monde, sauf le mendiant, a plus ou moins de fortune sur la terre?» JESUS, les regardant, dit:

«Cela est impossible aux hommes, mais pas à DIEU, car tout est possible à DIEU.»

Pierre lui dit: «Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre! quelle sera notre récompense?»

JESUS leur répondit:

«Je vous le dis en vérité; vous qui m'avez suivi, lorsque le Fils de l'Homme sera sur le trône de sa gloire, vous serez sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque laissera sa maison, ou ses frères, ou ses soeurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses fils, ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle.

«Mais les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers.»

LOUIS. – Comment cela? Je ne comprends pas.

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire que beaucoup de personnes qui paraissent devoir être des saints, et par conséquent destinés à être les premiers dans le Royaume de DIEU, peuvent devenir mauvais comme Judas, qui a trahi Notre-Seigneur, et qui, au lieu d'aller en Paradis, a été en enfer. Et d'autres qui étaient mauvais et qui semblaient devoir être damnés, peuvent devenir de grands saints, comme saint Paul, qui a commencé par faire mourir les chrétiens et qui est devenu un des Apôtres les plus admirables.

Et puis ces paroles regardent encore la punition de l'incrédulité des Juifs, qui, au lieu de rester enfants de DIEU, sont devenus maudits; tandis que les peuples païens, qui étaient bien inférieurs aux Juifs, sont devenus les enfants de DIEU et sont montés au premier rang par leur foi en JESUS-CHRIST. Notre-Seigneur dit alors cette parabole:

XCII – Les ouvriers de la vigne.

«Le Royaume des Cieux est semblable à un père de famille, qui sortit de grand matin afin de louer des ouvriers pour sa vigne. En ayant trouvé quelques-uns, il convint avec eux d'un denier par jour et il les envoya à sa vigne.

«Vers la troisième heure du jour, étant sorti une seconde fois, il vit d'autres ouvriers, qui étaient sans rien faire sur la place, et il leur dit:

«Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste.»

«Et ils y allèrent. Il sortit encore vers la sixième, puis la neuvième heure, et fit de même.

«Enfin, étant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui étaient oisifs; il leur dit:

«Pourquoi êtes-vous ici tout le jour sans rien faire?» Ils répondirent: «Parce que personne ne nous a loués.» Il leur dit:

«Allez, vous aussi, à ma vigne.»

«Sur le soir, le maître de la vigne dit à son Intendant:

«Appelez les ouvriers et payez-les en commençant par les derniers venus.»

«Ceux donc qui avaient été appelés vers la onzième heure s'approchèrent et ils reçurent chacun un denier.

«Les premiers venant ensuite, ils pensaient qu'ils recevraient davantage; mais ils reçurent de même chacun un denier. En le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, disant:

«Ces derniers ont travaillé une heure et vous les traitez comme nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur.»

«Mais lui, leur répondant, dit:

«Mon ami, je ne vous fais pas de tort; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui est à vous, et allez, Je veux donner à ce dernier comme à vous. Est-ce qu'il ne m'est pas permis de faire ce que je veux? Et pourquoi voyez-vous de mauvais oeil que je sois bon? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.»

ÉLISABETH. – Grand'mère, je trouve que les ouvriers qui ont travaillé toute la journée avaient raison de se plaindre; car ils ont travaillé douze heures et les autres une heure, et on ne leur a pas donné plus qu'aux derniers.

GRAND'MÈRE. – En effet, si l'on prenait cette parabole à la lettre, il y aurait là quelque chose d'étrange; et les premiers ouvriers pouvaient espérer d'être payés plus que les derniers venus. Mais ce n'est pas là le sens des paroles du Sauveur. Il veut uniquement faire comprendre aux Juifs orgueilleux et entêtés, que DIEU ne leur fait aucun tort en admettant tous les autres peuples au bonheur de connaître JESUS-CHRIST, le Sauveur du monde. Le denier donné en récompense à tous les ouvriers, aux derniers comme aux premiers, représente JESUS-CHRIST qui se donne, avec un égal amour, aux Juifs et aux païens, à tous les hommes de bonne volonté. Cette promesse du denier fait par le père de famille, c'est JESUS-CHRIST promis comme Sauveur dès le commencement du monde.

JACQUES. – Et pourquoi le maître ne chasse-t-il pas ceux qui murmuraient?

GRAND'MÈRE. – Parce que Notre-Seigneur, qui est infiniment bon, pardonne leur mécontentement et se borne à leur expliquer ce qui leur parait injuste; il termine en disant:

«Et pourquoi me regardez-vous de mauvais oeil, parce que je suis bon?»

JEANNE. – Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire: Parce que je suis bon pour ces hommes, parce que je récompense leur bonne volonté, faut-il que vous en soyez jaloux, que vous les regardiez d'un oeil méchant? Après cette parabole, JESUS, montant le chemin qui allait à Jérusalem, prédit encore à ses disciples qu'il allait à Jérusalem pour être livré aux Princes des Prêtres et aux Scribes qui le condamneraient à mort; et qu'ils: le livreraient au peuple pour être tourmenté, flagellé, crucifié; mais qu'il ressusciterait le troisième jour.

XCIII - Résurrection de Lazare

Il y avait dans la ville de Béthanie un homme bon et riche, nommé LAZARE, ami de JESUS; il était frère de MARTHE et MARIE, et il tomba malade. Ses soeurs, qui savaient que JESUS l'aimait, lui envoyèrent dire par des amis: «Seigneur, celui que vous aimez est malade.»

Ce qu'entendant, JESUS leur dit:

«Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de DIEU, afin que le Fils de l'Homme soit glorifié par elle.»

JESUS aimait Marthe et Marie-Magdeleine sa soeur, et Lazare. Ayant entendu qu'il était malade, il resta pourtant deux jours encore au lieu où il était. Ensuite, il dit à ses disciples:

«Retournons en Judée!»

Les disciples lui dirent:

«Maître, il y a peu de jours les Juifs voulaient vous lapider, et vous voulez y retourner?»

Après avoir fait entendre à ses disciples que rien ne pouvait avancer ni retarder l'heure de sa mort prédite par les Prophètes, JESUS leur dit:

«Notre ami Lazare dort, mais je vais le réveiller.» Les disciples lui dirent: «s'il dort, il guérira.» JESUS parlait de la mort, mais eux croyaient que c'était le sommeil de la convalescence.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, convalescence?

GRAND'MÈRE. – Convalescence veut dire fin de la maladie, guérison, mais faiblesse encore, Alors JESUS leur dit:

«Lazare est mort. Et à cause de vous, je me réjouis de ce que je n'étais pas là. Mais allons à lui.»

JACQUES. – Et pourquoi donc Notre-Seigneur se réjouit-il de n'avoir pas été là? Il aurait pu l'empêcher de mourir et le guérir.

GRAND'MÈRE. – Parce que Notre-Seigneur savait qu'il le ressusciterait, et il se réjouissait de rendre ses disciples témoins d'un si grand miracle.

Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples: «Et nous aussi, allons et mourons avec lui.» Car ils croyaient tous que JESUS courait les plus grands dangers en allant à Jérusalem.

JESUS vint donc, et il trouva que Lazare était depuis quatre jours dans le sépulcre. Béthanie était à quinze stades de Jérusalem, c'est-à-dire à trois kilomètres, car un stade équivaut à deux cents mètres; il y avait donc cinq stades par kilomètre.

Beaucoup de Juifs étaient venus près de Marthe et de Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe, ayant entendu dire que JESUS venait, alla au-devant de lui; mais Marie, qui ignorait la venue du Sauveur, était assise dans la maison.

Marthe dit donc à JESUS: «Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Cependant, je sais que tout ce que vous demanderez à DIEU, DIEU vous le donnera.»

JESUS lui dit:

«Ton frère ressuscitera.»

Marthe lui dit: «Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection au dernier jour.» JESUS lui dit:

«Je suis la résurrection et la vie. Quiconque croit en moi, fût-il mort, vivra.

«Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Le crois-tu?»

Elle lui dit: «Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le CHRIST, Fils du DIEU vivant, qui est venu en ce monde.» Ayant dit cela, elle s'en alla, et appela Marie en secret, disant: «Le Maître est là; il t'appelle.»

Ce que Marie ayant entendu, elle se leva vite et vint à lui. Car JESUS n'était pas encore entré dans le bourg, mais il était dans le lieu où Marthe l'avait rencontré.

Des Juifs qui étaient dans la maison avec Marie et la consolaient, l'ayant vue se lever en hâte et sortir, la suivirent, disant: «Elle va au sépulcre pour y pleurer.»

Mais Marie, étant venue à l'endroit ou était JESUS et le voyant, tomba à ses pieds et lui dit: «Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.» Et JESUS, lorsqu'il la vit pleurant, et les Juifs qui étaient venus avec elle pleurant aussi, frémit en son esprit, et se troubla lui-même. Il dit:

«Où l'avez-vous déposé?»

Les Juifs répondirent: «Seigneur, venez et voyez.»

Et JESUS pleura.

JACQUES. – JESUS pleura? Et pourquoi, s'il l'aimait, ne l'a-t-il pas empêche de mourir? Les pauvres soeurs et les amis n'auraient pas eu de chagrin, ni JESUS non plus.

GRAND'MÈRE. – JESUS pleura pour nous montrer par son exemple qu'il est permis de pleurer ses parents et ses amis; et qu'abandonner le monde pour vivre chrétiennement, pieusement, ne veut pas dire qu'on ne puisse continuer à aimer tendrement ses parents et ses amis. Notre-Seigneur voulut laisser mourir Lazare pour opérer le miracle éclatant de sa résurrection, afin de ne rien négliger pour ouvrir les yeux aux Juifs sur sa puissance divine; et plus la mort de Lazare était constatée par la douleur des soeurs et des amis, plus le miracle de la résurrection devait avoir de retentissement.

Quand les Juifs le virent pleurer, ils dirent: «Voyez comme il l'aimait!» Mais quelques-uns d'entre eus dirent:

«Lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, ne pouvait-il pas faire que celui-ci ne mourût point?»

JESUS, frémissant de nouveau en lui-même, vint au sépulcre; c'était une grotte, et uni- pierre était posée dessus. JESUS dit:

«Otez la pierre.»

Marthe, soeur de Lazare, répondit: «Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là.» JESUS lui dit:

«Ne t'ai-je pas dit que si tu croyais, tu verrais la gloire de DIEU?»

Ils ôtèrent donc la pierre. Alors JESUS, levant les yeux, dit:

«Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez écouté. Pour moi, je savais que vous m'écouteriez toujours, mais j'ai dit ceci à cause de ce peuple qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez réellement envoyé.» Avant dit cela, il cria d'une voix forte:

«Lazare, sors du tombeau!»

Et aussitôt, celui qui avait été mort, sortit, les pieds et les mains entourés de bandelettes et le visage enveloppé d'un suaire. JESUS leur dit: «Déliez-le et laissez-le aller.»

VALENTINE. – Pourquoi l'avait-on attaché avec des bandelettes?

GRAND'MÈRE. – C'était l'usage, chez les Juifs, d'arranger ainsi les morts. On leur remplissait la bouche, les narines, les oreilles, d'herbes aromatiques; on les enveloppait de bandelettes de lin ou de toile, et par-dessus on roulait une grande pièce d'étoffe pour que le mort fût bien enveloppé de la tète aux pieds. Une tromperie était donc impossible; car aucun homme n'aurait pu vivre même quelques minutes, enveloppé ainsi; et les Juifs présents au miracle ne pouvaient pas Je nier, ou même faire semblant de n'y pas croire. Aussi beaucoup d'entre les Juifs qui étaient venus près de Marthe et Ma- rie, et qui avaient vu ce grand miracle fait par JESUS, crurent en lui.

Mais plusieurs allèrent trouver les Pharisiens, et leur dirent ce qui venait de se passer. Les Pontifes et les Pharisiens assemblèrent alors le conseil et dirent: «Que ferons-nous? Car cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront et ils nous ruineront nous et notre ville.»

Un d'eux, nommé Caïphe, qui était Grand Prêtre cette année…

HENRIETTE. – Comment, cette année? Est-ce que le Grand Prêtre ne restait pas jusqu'à la mort le chef des autres comme maintenant le Pape?

GRAND'MÈRE. – Non; on le nommait tous les ans.

HENRIETTE. – Et qui est-ce qui le nommait?

GRAND'MÈRE. – Un tribunal qu'on appelait le SANHEDRIN, qui était composé de soixante-dix Prêtres et Docteurs, et qui était présidé par le Grand Prêtre.

Caïphe, qui était Grand Prêtre cette année, leur dit: «Vous n'y entendez rien! Vous ne songez pas qu'il est plus utile qu'un homme meure pour le peuple, plutôt que de laisser périr la nation entière.»

LOUIS. – C'est bien méchant ce qu'il dit, car il savait bien que JESUS était innocent et excellent.

GRAND'MÈRE. – Il le savait très-bien, de même que les autres Juifs, mais il craignait que les Romains ne fussent jaloux de l'admiration que le peuple avait pour JESUS, et de sa puissance qui augmentait tous les jours, et qu'ils n'envoyassent des troupes pour chasser les Prêtres, les Pharisiens et tous ceux que les Romains avaient chargés de gouverner le peuple juif. Et puis, le bon DIEU permettait que le méchant Caïphe aidât ainsi à l'accomplissement des prophéties qui annonçaient la mort du Sauveur pendant le pontificat de ce même Caïphe.

Et à partir de ce jour, les Pharisiens et les Docteurs de la loi cherchèrent à faire mourir JESUS.

Et JESUS le sachant, ne se montra plus en public chez les Juifs; mais il se retira dans un pays près du désert, en une ville nommée Éphrem, et il y resta avec ses disciples.

ÉLISABETH. – Pourquoi Notre-Seigneur ne se montrait-il plus, puisqu'il voulait se laisser tuer par les Juifs?

GRAND'MÈRE. – Parce que le temps n'était pas encore venu et qu'il fallait que les prophéties s'accomplissent. Or, la Pâque des Juifs approchait, et beaucoup d'habitants d'Éphrem allèrent à Jérusalem pour se purifier avant la Pâque.

VALENTINE. – Comment se purifiaient-ils?

GRAND'MÈRE. – En offrant des sacrifices pour effacer, laver leurs péchés, et se trouver purs de tout mal; c'était une image de notre Pâque à nous; nous devons à ce moment nous purifier tout particulièrement de nos péchés par la confession, avant de manger l'agneau pascal, c'est-à-dire avant de communier et recevoir le corps de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Les habitants d'Éphrem cherchaient JESUS, et s'étonnaient de ne pas le trouver et qu'il ne fût pas venu pour la fête. Et les Pharisiens et les Princes des Prêtres avaient donné ordre que si quelqu'un savait où il était, de le leur faire savoir, parce qu'ils voulaient le prendre.

XCIV. Jésus va à Jérusalem et prédit encore sa mort et sa résurrection

JESUS se mit en route avec ses disciples pour aller à Jérusalem, et il marchai) devant eux. Ils étaient tout étonnés de le voir marcher ainsi, et ils le suivaient avec crainte.

JEANNE. – Pourquoi cela, et pourquoi étaient-ils étonnés?

GRAND'MÈRE. – lis étaient étonnés de voir JESUS aller avec tant de fermeté aux souffrances et à la mort qu'il avait prophétisées, et ils le suivaient parce qu'ils l'aimaient et ne voulaient pas l'abandonner; mais ils le suivaient avec crainte parce qu'ils avaient peur d'être saisis et maltraités avec lui. JESUS, prenant à pari ses douze Apôtres, leur parla encore des prophéties qui allaient s'accomplir à Jérusalem, et il leur répéta que les Juifs le livreraient aux Princes des Prêtres et aux Pharisiens; qu'ils le condamneraient à mort; qu'on se moquerait de lui, qu'on lui cracherait au visage, qu'on le flagellerait, qu'on le ferait mourir, et qu'il ressusciterait le troisième jour. Mais les Apôtres ne comprirent pas tout cela; leur esprit n'était pas encore ouvert: c'était pourtant une des prophéties les plus frappantes et les plus précises de l'Évangile. En marchant vers Jéricho, Notre-Seigneur guérit encore un aveugle qui criait au bord de la route: «Fils de David, avez pitié de moi!» JESUS le guérit; et l'aveugle vit clair et suivit son Sauveur en rendant gloire à DIEU.

XCV. Zachée reçoit Jésus dans sa maison.

Notre-Seigneur, étant entré à Jéricho, traversait la ville. Or, il y avait un chef de Publicains, homme riche, nommé ZACHEE, qui cherchait à voir JESUS, pour le connaître. Comme il était très-petit, la foule l'empêchait de voir et d'approcher. Alors il courut en avant, et monta sur un sycomore devant lequel devait passer le Sauveur.

Arrivé à cet endroit, JESUS leva les yeux, et l'ayant vu, il lui dit:

«Zachée, descends vite, car il faut aujourd'hui que je demeure dans ta maison.»

Zachée s'empressa de descendre, et il reçut JESUS avec joie. Ce que voyant, les Juifs murmuraient tous, disant: «Il est descendu chez un Publicain, chez un pécheur public.» Mais l'humble Zachée, se tenant debout respectueusement devant le Seigneur, lui dit devant tous: «Seigneur, je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rendrai quatre fois autant.»

JESUS lui dit:

«Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, car le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu,»

JEANNE. – Je ne comprends pas très-bien, Grand'mère. Pourquoi Notre-Seigneur dit-il qu'il est venu chercher ce qui était perdu? Et pourquoi Zachée veut-il donner ses biens et rendre plus qu'il n'a pris?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur veut parler de l'âme, qui pouvait être perdue par le péché et par l'amour des richesses; et c'est cette âme que Notre-Seigneur est venu sauver. Et Zachée veut donner une partie de ses biens pour réparer le tort qu'il avait fait en exigeant des payements trop considérables: car tu te souviens que les Publicains étaient chargés de l'aire payer par chacun ce qui était dû à l'État et que souvent ils faisaient payer plus qu'on ne devait; et Zachée, pour se punir de son injustice, promet de donner quatre fois plus qu'il n'avait reçu injustement. Et c'est cette bonne résolution qui prouve le repentir sincère de Zachée et qui l'ait dire à Notre-Seigneur que sa visite dans cette maison y a apporté le salut et la paix.

JESUS ajouta encore une parabole.

XCVI- Parabole des mines d'argent.

«Un homme d'une grande naissance s'en alla dans un pays lointain pour prendre possession d'un royaume et revenir ensuite. Ayant appelé dix de ses serviteurs, il leur donna dix mines ou marcs d'argent, et leur dit: «faites-les valoir «jusqu'à ce que je revienne.»

ARMAND. – Combien ça fait, dix mines d'argent?

GRAND'MÈRE. – Une mine d'argent vaut à peu près quatre-vingt-treize francs; ainsi, dix mines valaient neuf cent trente francs.

ARMAND. – Ce n'est pas beaucoup pour un Roi!

GRAND'MÈRE. – Dans ce temps-là, mille francs équivalaient à vingt mille francs de notre temps à nous, parce que tout était bien meilleur marché; d'ailleurs, ce Roi ne devait rien à ses serviteurs; il leur donne cet argent pour éprouver leur habileté à le bien employer, le plus avantageusement possible.

«Les gens de son pays, qui étaient mauvais et qui le baissaient, envoyèrent des députés chargés de lui dire: «Nous ne voulons pas que ce Roi règne sur nous.» Mais lui étant revenu prendre possession de son Royaume, fit appeler les serviteurs auxquels il avait donné de l'argent, pour connaître le profit que chacun en avait tiré. Le premier vint, et dit: «Seigneur, votre mine a produit dix autres mines.» Il lui dit: «Bien, bon serviteur; parce que tu as été fidèle en peu de chose, tu seras Gouverneur de dix villes.»

«Un autre vint et dit: «Seigneur, votre mine a produit cinq autres mines.» Il dit à celui-ci: «Tu seras établi Maître de cinq villes.»

«Un autre vint et dit: «Seigneur, voilà votre mine, que j'ai gardée soigneusement enveloppée dans un linge. J'ai eu peur de vous, parce que vous êtes un homme sévère; vous enlevez ce que vous n'avez pas posé, et vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé.»

«Le Maître lui dit: «Je te juge par tes paroles, méchant serviteur. Tu sais que je suis un homme sévère, qui enlève ce que je n'ai pas posé, et qui moissonne ce que je n'ai pas semé. Pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent à la banque où il aurait pu rapporter?»

«Et il dit à ceux qui étaient présents:

«Otez-lui la mine d'argent et donnez-la à celui qui en a dix.»

«Ils lui dirent:

«Seigneur, il a déjà dix mines.»

«Mais lui reprit:

«Je vous le dis, on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance; et celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a. Et quant à mes ennemis, ceux qui n'ont pas voulu que je remuasse sur eux, amenez-les ici, et tuez-les devant moi.»

HENRI. – Ah! mon Dieu! Comme il était sévère, ce Roi. Je ne voudrais pas être son sujet!

VALENTINE. – Mais que veut dire cette parabole? J'ai beau chercher, je ne comprends pas.

GRAND'MÈRE. – Le Roi, c'est le bon DIEU. Ses serviteurs sont les hommes. Les mines qu'il donne sont les différentes grâces qu'il distribue aux hommes: esprit, intelligence, force, courage, adresse, bonté, patience, charité, et autres vertus, car il y en a une infinité.

Les ennemis qui ne veulent pas de lui pour leur Roi sont les Juifs, qui refusent de reconnaître Notre-Seigneur et qui le lui font savoir. Les bons serviteurs qui ont fait profiter et augmenter l'argent que leur maître leur avait confié sont les bons, les justes, qui ont acquis de grands mérites avec les grâces que le bon DIEU leur avait accordées, les uns plus, les autres moins, selon qu'ils avaient reçu plus ou moins d'intelligence ou de capacité.

Les villes que donne le Roi aux bons serviteurs représentent la récompense que nous accordera le bon DIEU selon les services que nous lui aurons rendus, ou le bien que nous aurons fait. Le mauvais serviteur, qui a enfoui sa mine au lieu de chercher à l'augmenter, représente ceux qui perdent les bonnes qualités et les grâces que leur avait accordées le bon DIEU et dont ils n'ont fait aucun usage.

Les méchants révoltés qui refusent de reconnaître leur Roi, sont les Juifs et les mauvais chrétiens qui repoussent et renient leur DIEU et qui ne veulent pas se repentir. Les grâces qui leur étaient destinées et dont ils n'ont pas voulu profiter sont données aux fidèles et intelligents serviteur, lesquels ont fait voir qu'ils suaient apprécier et augmenter les trésors confiés à eux par leur maître, le bon DIEU.

Notre-Seigneur ayant dit ces choses, continua à marcher vers Jérusalem, et guérit encore un aveugle, qui te suivit comme avait fait l'autre.

XCVII. Marie-Madeleine répand une seconde fois des parfums sur les pieds de Jésus.

Six jours avant la Pâque, Notre-Seigneur vint à Béthanie, où Lazare avait été ressuscité. Marthe servait à table, et Lazare était un de ceux qui dînaient avec le Seigneur. Marie prit une livre d'huile de nard; c'était un parfum très-précieux; elle brisa te vase qui le contenait, et répandit le nard sur 1rs pieds de JESUS. La maison fut remplie de l'excellente odeur de ce parfum. Alors JUDAS ISCARIOTE, celui qui devait trahir Notre-Seigneur, se mit à dire….

JACQUES. – Comment trahir? Pourquoi Notre-Seigneur, qui savait tout, gardait il près de lui un traître, un scélérat pareil?

GRAND'MÈRE. – Parce que Notre-Seigneur voulait que les Écritures, c'est-à-dire les prophéties, s'accomplissent; ensuite parce qu'il voulut jusqu'à la fin facilitera Judas les moyens de chasser les affreux sentiments qui entraient dans son coeur et ne rien négliger pour les changer en sentiments de loi, d'amour et de repentir; la vue des miracles de JESUS, de sa bonté si grande et si constante, aurait dû le remplir d'amour et de regret; niais il se laissa entraîner par le méchant démon, et vous verrez qu'il se perdit pour l'éternité.

Judas Iscariote se mit donc à dire:

«Que ne vendait-on plutôt ce parfum pour trois cents deniers qu'on aurait donnés aux pauvres?»

Ce qu'il disait n'était pas par charité pour les pauvres, mais parce que c'était lui qui avait la bourse, c'est-à-dire qui était chargé de la dépense et qui gardait l'argent.

JESUS lui dit:

«Pourquoi fais-tu de la peine à cette femme? Ce qu'elle vient de faire pour moi est une bonne oeuvre; vous aurez toujours des pauvres avec vous, niais moi, vous ne m'aurez pas toujours. En répandant ce parfum sur moi, elle a prévenu l'heure de ma sépulture. Je vous le dis en vérité, dans tous les lieux où sera prêché cet Évangile, on racontera à la Louange de cette femme ce qu'elle vient de faire pour moi.»

Une foule de Juifs, ayant appris que JESUS était là, vinrent non-seulement pour le voir, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts.

Et les princes des piètres cherchèrent les moyens de faire mourir aussi Lazare, parce que plusieurs Juifs se séparaient d'eux à cette occasion, et croyaient en JESUS-CHRIST.

XCVIII – Entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem.

Le lendemain, Notre-Seigneur étant arrivé près de BETHPHAGE, à la montagne qu'on appelle des OLIVIERS, appela deux de ses disciples et leur dit:

Allez à ce village qui est devant vous; quand vous y serez entrés, vous trouverez un ânon attaché, sur lequel aucun homme n'est encore monté; détachez-le, et amenez-le-moi. Et si quelqu'un vous dit: «Que faites-vous?» Dites: «Le SEIGNEUR en a besoin.» et aussitôt on vous le laissera emmener.»

Et s'en allant, ils trouvèrent l'ânon attaché dehors, à la porte, entre deux chemins, et ils le délièrent. Quelques-uns de ceux qui étaient là leur dirent:

«Que faites-vous? Pourquoi déliez-vous cet ânon?»

Ils répondirent comme JESUS le leur avait commandé, et ils les laissèrent emmener l'ânon.

Ils conduisirent l'ânon à JESUS, ils mirent leurs vêtements sur son dos ci Noire-Seigneur s'assit dessus, lit plusieurs étendaient leurs vêtements par terre le long de la route; d'autres coupaient des branches d'arbres et les jetaient sur le chemin.

Ceux qui marchaient devant et ceux qui suivaient, criaient:

«Hosanna! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le fils de David! Hosanna au plus liant des cieux!»

Quelques Pharisiens qui se trouvaient parmi le peuple lui dirent:

«Maître, faites taire vos disciples.»

Il leur répondit:

«Si ceux-ci se, taisent, les pierres même crieront.»

PETIT-LOUIS. – Comment les pierres pouvaient-elles crier?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur veut dire qu'il y avait un tel entraînement, un tel enthousiasme parmi ce peuple, qu'il était impossible de le faire taire, et que rien ne l'empêcherait de crier Hosanna, c'est-à-dire Gloire à DIEU, en son honneur.

XCIX – Notre Seigneur pleure sur Jérusalem.

JESUS, étant arrivé près de Jérusalem, jeta les yeux sur cette ville et pleura sur elle, disant:

«Ah! si du moins en ce jour qui t'est encore donné tu connaissais ce qui peut te procurer la paix! Mais, maintenant ces choses sont cachées à tes yeux! Des jours malheureux viendront sur toi; tes ennemis t'environneront de tranchées et t'enfermeront et te serreront de toutes parts! Ils te jetteront à terre, ainsi que les enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas voulu reconnaître le temps où tu as été visitée!»

ÉLISABETH. – Grand'mère, il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas bien; d'abord qu'est-ce que ça fait à Notre-Seigneur que Jérusalem soit malheureuse, puisque les Juifs sont si méchants pour lui? et puis quels sont les ennemis de Jérusalem et comment n'a-t-elle pas voulu connaître le temps où elle a été visitée, et par qui a-t-elle été visitée?

GRAND'MÈRE. – Notre Seigneur s'afflige des malheurs qu'il sait devoir tomber sur Jérusalem, parce que, malgré la méchanceté des Juifs, il les aime comme il aime les autres hommes, et plus encore puisqu'ils étaient son peuple choisi; il désire qu'ils connaissent la vérité, qu'ils ouvrent les yeux et qu'ils obtiennent le bonheur éternel.

Les ennemis des Juifs étaient les Romains, lesquels, quarante ans après la mort de Notre-Seigneur, se rendirent maîtres de Jérusalem et la détruisirent entièrement. C'est la punition de l'aveuglement volontaire des Juifs, qui ont connu les miracles de JESUS-CHRIST, qui auraient dû comprendre qu'il était le Messie promis et attendu, et qui, de peur de perdre leur pouvoir, de peur de se trouver obligés d'obéir au lieu de commander, de se voir méprisés pour leurs vices au lieu d'être honorés pour leurs fausses vertus, ont fait tous leurs efforts pour faire mourir leur Sauveur. Ils y sont parvenus. Ils ont cherché ensuite à cacher sa résurrection, laquelle a été connue malgré eux, à leur grande colère comme vous le verrez bientôt. Ils n'ont donc pas voulu connaître le temps où Notre-Seigneur les a visités, ni reconnaître sa Divinité, ni avouer qu'il était le Messie, le Fils de DIEU attendu par tous les Juifs.

Notre-Seigneur paria encore longtemps au peuple; il dit qu'il ne voulait pas demander à son Père de le délivrer de relie heure où il devait tant souffrir; parce que, dit-il, c'est pour cette heure que je suis venu en ce monde; le prince de ce monde, le démon, va être chassé, et moi je serai élevé de terre et j'attirerai tout à moi. Il voulait parler de la croix sur1 laquelle il serait attaché, et il voulait annoncer que sa mort amènerait la conversion de beaucoup de peuples qui seraient sauvés par lui. Il ajouta:

«Je suis la lumière; je suis venu dans le monde pour éclairer les âmes et pour les sauver; ceux qui n'écouteront pas mes paroles seront jugés au dernier jour, et tout ce que je dis c'est par l'ordre de mon Père qui m'a envoyé.»

Et la multitude tout émue demandait:

«Quel est donc celui-ci?»

Et la foule qui l'avait suivi répondait:

«C'est JESUS, le prophète de Nazareth en Galilée.»

PETIT-LOUIS. – Notre-Seigneur était-il réellement un prophète?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur était plus qu'un prophète. Il était le Roi et le DIEU des prophètes. Seulement les Juifs, témoins de ses miracles et ne sachant pas qu'il était le Fils de DIEU, ne voyaient en lui qu'un envoyé de DIEU, un prophète comme Isaïe, Jérémie, et les autres prophètes qui l'avaient précédé.

JESUS entra dans le Temple et il guérit les boiteux, les aveugles, les infirmes qui vinrent à lui. Les enfants criaient: Hosanna au Fils de David!

HENRIETTE. – Que veut dire *HOSANNA*?

GRAND'MÈRE. – Hosanna veut dire Gloire.

Les Pharisiens en furent indignés et lui dirent:

Entendez-vous ce que crient les enfants?

— Oui, leur répondit JESUS; niais n'avez-vous jamais lu cette parole de l'Écriture: C'est de la bouche des enfants que vous ayez reçu la louange la plus parfaite.»

Et JESUS, les ayant quittés, retourna à Béthanie avec les douze Apôtres.

C – Le figuier maudit. Les vendeurs chassés du temple.

Le lendemain, lorsqu'ils sortaient de Béthanie, Notre-Seigneur eut faim, car étant vraiment homme, il avait voulu se soumettre à toutes les nécessités de la nature humaine. Apercevant de loin un figuier qui avait des feuilles, il s'avança pour voir s'il y trouverait quelque fruit; et s'en étant approché, il n'en vit pas, car ce n'était pas la saison des figues.

Adressant la parole au figuier, Notre-Seigneur lui dit:

«Que jamais il ne naisse de toi aucun fruit.»

JACQUES. – Mais ce n'était pas la faute du figuier, puisque ce n'était pas la saison des figues!

GRAND'MÈRE. – Non; mais les figuiers ont à la fois des feuilles et des fruits, de sorte que cet arbre ayant des feuilles malgré que ce ne fût pas la saison, on devait croire qu'il avait aussi des figues; c'était donc un figuier trompeur, et Notre-Seigneur, en le maudissant, a voulu nous faire comprendre combien était coupable l'hypocrite qui fait croire à des vertus qu'il n'a pas.

Quand ils furent à Jérusalem, JESUS entra dans le Temple et il y trouva, comme nous l'avons déjà vu une fois, des vendeurs d'animaux et des changeurs d'or et d'argent établis dans la partie du Temple où ils ne devaient pas entrer. Il chassa avec une sainte indignation leurs animaux, renversa leurs tables et leurs sièges, et il leur disait:

«N'est-il pas écrit: Ma maison est une maison de prières et vous en faites une caverne de voleurs!»

JACQUES. – Et si ces hommes s'étaient mis en colère? S'ils avaient résisté?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur avait la puissance de sa Sainteté et de sa Divinité; et quand il le voulait, personne ne pouvait y résister. Et puis les voleurs sont toujours lâches. Le soir étant arrivé, il sortit de la ville.

CI – Le figuier desséché. Réponse de Jésus aux pharisiens.

Le lendemain, Notre-Seigneur retourna encore à Jérusalem, et en passant devant le figuier qu'il avait maudit la veille, les disciples virent que cet arbre était tout à fait desséché par l'effet de la malédiction do Seigneur.

JESUS entra dans le Temple; les Princes des Prêtres, les Docteurs de la loi et les Anciens s'approchèrent de lui et lui dirent:

«Dites nous par quelle autorité vous faites toutes ces choses et qui vous a donné le pouvoir de les faire?»

JESUS leur répondit:

«J'ai aussi une question à vous adresser; répondez-moi: Le baptême de Jean venait-il de DIEU ou des hommes?»

Ils se consultèrent entre eux et ils firent en eux-mêmes ce raisonnement:

«Si nous répondons *de Dieu*, il nous dira: Pourquoi donc n'y avez-vous pas cru? Si nous répondons qu'il venait *des hommes*, le peuple nous lapidera, car ils sont tous persuadés que Jean était un prophète.»

Ils répondirent donc à JESUS:

Nous ne savons pas.

— Eh bien! leur dit JESUS, je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses.»

LOUIS. – Pourquoi donc Notre-Seigneur n'a-t-il pas voulu répondre, lui qui a déjà si bien répondu d'autres fois?

GRAND'MÈRE. – Parce que Notre-Seigneur savait que sa réponse n'aurait aucun bon résultat, car ces Juifs ne le questionnaient pas pour savoir la vérité, dont ils ne se souciaient pas, niais pour l'embarrasser et lui faire dire des paroles que dans leur méchanceté ils pourraient mal répéter et interpréter dans un mauvais sens.

CII – Parabole des vignerons.

Festin du père de famille

Notre-Seigneur leur dit ensuite une parabole:

«Que vous semble de ceci? dit-il. Un homme avait deux fils. Appelant le premier il lui dit: «Mon fils, allez aujourd'hui travailler à ma vigne.» — «Non, répondit le fils; je ne veux pas y aller.» Pourtant il se repentit de ses paroles et il alla travailler à la vigne de son père. Le père s'adressa à l'autre fils et lui donna le même ordre. Il répondit: «Oui, mon père, j'y vais.» Mais il n'y alla pas. Lequel des deux a fait la volonté de son père?

— Le premier,» dirent-ils.

Alors JESUS ajouta:

«En vérité, je vous le dis, les Publicains et les pécheresses entreront avant vous dans le Royaume de DIEU; parce que Jean est venu à vous, menant une vie innocente et pénitente, et vous ne l'avez pas cru, tandis que les Publicains et les pécheresses ont ajouté foi à ses discours. Et leur exemple ne vous a donné ni la foi ni le repentir.

«Écoutez une autre parabole: «Un père de famille planta une vigne et l'entoura d'une haie. Il y établit un pressoir et bâtit une tour, puis il la loua à des vignerons et s'en alla en pays étranger. Le temps des vendanges étant venu, il envoya ses serviteurs aux vignerons pour recueillir le fruit de sa vigne. Mais les vignerons, s'étant saisis des serviteurs, frappèrent l'un, tuèrent l'autre, et en lapidèrent plusieurs. Il envoya d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, mais on les traita de même. Enfin, il leur envoya son fils, disant: «Ils auront du respect pour mon fils.»

«Mais les vignerons, voyant venir le fils, dirent entre eux: «Voici l'héritier, venez, tuons-le, et nous aurons son héritage.» Alors, s'étant saisis de lui, ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne.

«Quand viendra le maître, que fera-f-il de ces méchants?» Les Juifs lui répondirent: «Il les fera périr et il louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui rendront ce qu'elle aura rapporté. Mais, à DIEU ne plaise!» ajoutèrent-ils.

HENRI. – Qu'est-ce que c'est donc, Grand'mère, que ces vigneron», et pourquoi les Juifs disent-ils: *À Dieu ne plaise!*

GRAND'MÈRE. – LE MAÎTRE DE LA VIGNE c'est le bon DIEU.

La vigne, c'est la vraie religion, qui porte des fruits, la foi, l'espérance, la charité, et toutes les vertus qui proviennent de ces trois vertus principales.

Les VIGNERONS ce sont les Juifs, auxquels le bon DIEU a confié le soin de cultiver la foi et de la répandre.

Les SERVITEURS envoyés aux vignerons, ce sont les Prophètes, que les Juifs ont outragés, chassés et même tués.

Le FILS, c'est Notre-Seigneur, que les Juifs chassèrent de la Synagogue et mirent à mort.

Les VIGNERONS, qui remplacent les premiers, sont les PAÏENS, qu'on nomme aussi

les GENTILS, qui ont reçu le don de la foi, et qui, à la place des Juifs indignes de cette grâce, ont connu la vraie religion.

ARMAND. – Pourquoi les a-t-on appelés *GENTILS*?

GRAND'MÈRE. – Ce n'est pas parce qu'ils étaient bons. Le mot *gentils* veut dire en latin *peuples, nations*.

Les Juifs s'écrient: *À Dieu ne plaise!* parce qu'ils ont compris la parabole de Notre Seigneur et qu'ils ont peur des maux qu'ils attireraient sur eux-mêmes et sur leur nation en faisant mourir le Messie, le Fils de DIEU.

Les Princes des Prêtres et les Pharisiens, comprenant que les paroles de Notre-Seigneur et les menaces qu'il adressait de la part de DIEU son Père étaient dites pour eux, cherchèrent à s'emparer de lui; mais ils craignaient le peuple, qui honorait JESUS comme un Prophète, et ils n'osèrent le prendre.

CIII – Les noces du fils du roi.

Notre-Seigneur continua à parler en paraboles.

«Le royaume des Cieux, dit-il, est semblable à un Roi qui célébrait les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs chercher ceux qui étaient invités; mais ils refusèrent de venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire: «J'ai «préparé mon festin; j'ai tué mes boeufs et tout ce qui avait été engraissé; venez, tout est prêt.» Mais les invités ne Les écoutèrent pas et s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son commerce; d'autres se saisirent des serviteurs, les accablèrent d'outrages et les tuèrent.

«À cette nouvelle, le Roi, fort en colère, envoya des soldats pour exterminer les meurtriers et brûler leurs demeures. Alors il dit à ses serviteurs: «Le festin des noces est prêt, mais ceux que j'avais invités n'étaient pas dignes d'y assister; allez donc dans les places publiques, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez.»

«Les serviteurs allèrent dans toutes les rues de la ville, rassemblèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, bons et mauvais; et la salle du festin fut remplie.

«Le Roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale.»

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, la robe nuptiale?

GRAND'MÈRE. – La robe nuptiale est un bel habit qu'on donnait pour les jours de fête à tous les invités.

«Mon ami, lui dit le Roi, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale?» Cet homme ne répondit rien.

«Alors le Roi dît à ses serviteurs: «Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dehors dans les ténèbres.»

«C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.»

LOUIS. – Je ne comprends pas bien cette parabole. Que signifient le Roi et les noces du fils du Roi?

GRAND'MÈRE. – Le Roi était l'image du bon DIEU, comme dans toutes les paraboles de Noire-Seigneur.

Les noces du fils du Roi signifiaient l'union de JESUS, Fils de DIEU, avec les hommes dont il a bien voulu prendre la nature et la forme.

Les invités représentaient les Juifs, invités les premiers, pour venir prendre part au festin de l'Eucharistie, que Notre-Seigneur allait instituer sous peu de jours, comme je vous le dirai bientôt, et dans lequel DIEU se donne lui-même à nous, pour nous servir de nourriture.

Les serviteurs qu'il envoie sont d'abord les Prophètes, puis lus Apôtres, les disciples, et plus tard les Prêtres, les Missionnaires, qui ont été accablés d'outrages, de mauvais traitements et qui ont été mis à mort.

Les soldats envoyés par le Roi pour punir les méchants, représentent les malheurs, les calamités, comme la guerre, la peste, les maladies, les révolutions, que DIEU envoie pour châtier les hommes et les peuples qui repoussent les envoyés de DIEU et qui les maltraitent au lieu de les honorer et de les écouter.

Le festin auquel assiste un homme qui n'est pas revêtu de la robe nuptiale, est la sainte Communion, que veulent recevoir les personnes qui n'ont pas purifié leur âme par une sincère confession, par le repentir de leurs fautes et qui vivent dans le péché.

Le silence que garde l'homme non revêtu de la robe nuptiale, représente la dureté de coeur, l'indifférence de ceux qui n'écoutent pas la voix de DIEU et qui restent pécheurs.

L'ordre donné par le Roi de jeter cet homme dans les ténèbres extérieures, c'est le jugement de DIEU contre les pécheurs rebelles qui meurent dans leurs péchés et que DIEU condamne à l'enfer.

CIV – Le tribut à César.

Les Pharisiens se retirèrent ensuite pour délibérer sur les moyens de perdre Notre-Seigneur, et ils décidèrent qu'il fallait tâcher de le faire parier contre la loi et contre César, qui était leur Empereur. Ils envoyèrent donc des espions pour l'interroger sur ce qu'ils devaient faire pour le tribut de l'Empereur; ils se présentèrent comme des gens de bien qui venaient le consulter:

«Seigneur, lui dirent ces hypocrites, nous savons que vous êtes un homme sage et prudent et que vous ne donnez que de bons conseils. Dites-nous votre avis sur ceci. Est-il permis ou n'est-il pas permis de payer le tribut à César?»

JESUS, connaissant leur malice, leur répondit:

«Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la pièce d'argent qu'on doit payer pour le tribut.»

Ils lui présentèrent un denier.

PETIT-LOUIS. – Combien ça faisait, un denier?

GRAND'MÈRE. – Je vous ai déjà dit, je crois, qu'un denier faisait à peu près quatre-vingts centimes de notre monnaie.

JACQUES. – Ce n'était pas beaucoup; pourquoi les Juifs étaient-ils mécontents de payer si peu de chose?

GRAND'MÈRE. – Parce que cette obligation de payer un tribut leur rappelait que les Romains les avaient conquis, et ils en étaient humiliés.

Notre-Seigneur, voyant le denier, leur dit:

«De qui est cette image et cette inscription?

— De César, lui dirent-ils.

— Rendez donc à César ce qui est à César, et à DIEU ce qui est à DIEU.»

HENRIETTE. – Comme c'est bien répondu! Comme Notre-Seigneur fait de belles réponses quand les Juifs veulent l'embarrasser!

PIERRE. – Ils ont dû être bien attrapés et furieux; car il n'y avait rien à redire à cette réponse.

GRAND'MÈRE. – L'Évangile dit qu'ayant entendu la réponse de Notre-Seigneur, ils furent remplis d'admiration et que, le laissant, ils s'en allèrent.

HENRI. – Et ils ne se convertirent pas?

GRAND'MÈRE. – L'Évangile ne le dit pas. Probablement qu'ils restèrent ce qu'ils étaient, pleins d'orgueil, de haine et de jalousie, car il est impossible que le repentir entre dans un coeur rempli

d’orgueil, de haine et d’envie.

CV – Résurrection des morts.

D'autres Docteurs juifs qui appartenaient à une secte qu'on nommait les Saducéens, vinrent le même jour questionner Notre-Seigneur sur la résurrection des morts à laquelle ils ne croyaient pas; dans l'espoir de ridiculiser la résurrection et une autre vie, ils lui dirent:

«Seigneur, Moïse a écrit dans la loi que si un homme épouse une femme et qu'il meure sans enfants, sa veuve doit épouser le frère de cet homme. Or, il y avait parmi nous sept frères, dont le premier se maria et mourut sans enfants; le second épousa la même femme et mourut aussi sans enfants. De même du troisième et des quatre derniers frères. Lorsqu'ils ressusciteront tous, lequel des sept frères sera le mari de la femme, car tous sept l'ont épousée?»

JESUS leur répondit: «Vous ne savez ce que vous dites; vous ne comprenez rien aux Écritures non plus qu'à la toute puissance de DIEU. Les hommes de ce monde épousent les femmes et les femmes épousent des hommes. Mais, dans la résurrection, dans l'autre vie, il n'y aura ni maris ni femmes, ils ne pourront plus mourir, parce qu'étant ressuscités, ils seront tous dans le ciel comme des anges de DIEU.

«Et quant à la résurrection, à laquelle vous ne croyez pas, n'avez-vous pas lu ce qui vous a été dit par DIEU lui-même: «Je suis le DIEU d'Abraham, et le DIEU d'Isaac, et le DIEU de Jacob.» Or, DIEU n'est pas le DIEU des morts, mais le DIEU des vivants.»

PIERRE. – Grand'mère, je ne trouve pas que cela prouve que les morts ressuscitent.

GRAND'MÈRE. – Cela prouve la résurrection, puisque les paroles de Notre-Seigneur supposent nécessairement la résurrection d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ils étaient morts et cependant JESUS déclare qu'ils sont vivants. Ils ne le sont pas encore, aux yeux de ce monde, mais ils le seront un jour, au jour de la résurrection et du Jugement dernier. Et ce qui arrivera pour eux, arrivera pour tous les hommes.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, le Jugement dernier?

GRAND'MÈRE. – Le Jugement dernier, qui aura lieu à la fin du monde, sera le moment annoncé par JESUS-CHRIST où tous les hommes qui ont vécu depuis le commencement des siècles seront rassemblés et jugés par le Seigneur DIEU tout-puissant. Tous les crimes, tous les péchés commis et non pardonnes seront dévoilés et connus de tous; c'est alors que chacun entendra son jugement à la face du monde; les méchants seront condamnés au feu éternel de l'enfer, et les bons recevront pour récompense les joies éternelles du Paradis.

Ceux qui avaient interrogé JESUS ne surent que lui répondre et quelques Docteurs de la loi, plus sincères que les autres, dirent: «Seigneur, vous avez bien parlé.» Et ils n'osèrent plus lui faire de questions.

Le peuple qui l'avait entendu était dans l'admiration.

CVII – L'amour de Dieu et du prochain.

Les Pharisiens, ayant appris que JESUS avait réduit les Saducéens au silence par ses Divines réponses, en furent très-mécontents; et l'un des Docteurs de la loi, espérant encore l'embarrasser, s'approcha de JESUS et lui demanda quel était le premier de tous les commandements.

«Voici le premier des commandements,» répondit Notre- Seigneur.

«*Tu aimeras ton Seigneur Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de toutes les forces.*»

C'est là le premier et le plus grand des commandements. Le second est semblable au premier:

«*Tu aimeras ton prochain comme toi-même.*»

Ces deux commandements renferment toute la loi et les prophètes.»

HENRI. – Comment cela? Puisqu'il y a dix commandements?

GRAND'MÈRE. – DIEU en a donné dix. à Moïse pour expliquer plus clairement ce que les hommes auraient pu ne pas comprendre, c'est-à-dire que lorsqu'on aime DIEU, on lui obéit, on l'invoque, on l'honore, on l'adore; et quand on aime les hommes, qu'on voit en eux des frères et des enfants de DIEU, on est tout naturellement charitable, humble, doux, patient, dévoué, généreux; et alors ces deux amours, se fondant dans un seul qui est l'amour de DIEU, nous rendent aussi par- faits que nous pouvons l'être en ce monde.

CAMILLE. – Mais, Grand'mère, comment peut-on aimer tous les hommes? Comment pourrais-je aimer comme je vous aime, ceux qui vous offensent, qui vous chagrinent? Ou bien, comment aimer des gens désagréables, maussades, ennemis du bon DIEU, comme j'aime les personnes aimables, bonnes, pieuses et qui m'aiment?

GRAND'MÈRE. – Chère enfant, le bon DIEU ne nous oblige pas d'aimer tout le monde de coeur, d'affection, de sympathie, de goût. Aimer les hommes, c'est n'avoir aucun mauvais sentiment contre eux; c'est tâcher de faire tout le bien que nous pouvons; c'est pardonner leurs torts; c'est être indulgents pour leurs défauts; c'est prier pour eux; c'est désirer sincèrement leur amélioration et chercher a les y aider. C'est de cet amour-là que nous devons aimer tous les hommes.

MADELEINE. – Pourtant, Grand'mère, quand une personne m'a fait du mal, ou qu'elle cherche à m'en faire, je ne puis pas lui rendre des services et chercher à l'obliger comme si je l'aimais.

GRAND'MÈRE. – C'est précisément là où est le mérite, mon enfant; c'est l'effort, très-pénible, j'en conviens, que le bon DIEU te demande, qu'il récompensera magnifiquement; obliger ceux qui nous aiment ou que nous aimons, c'est un bonheur, un vrai plaisir; mais rendre service à ceux qui nous ont offensés et que notre coeur repousse, c'est un grand et généreux effort que Notre-Seigneur nous demande et dont il nous a montré l'exemple dans toute sa vie, surtout dans sa Passion que je vous raconterai bientôt.

Le Pharisien qui avait interrogé le Sauveur, comprit la beauté de la réponse de JESUS-CHRIST, et il parla si bien que Notre-Seigneur lui dit:

«Tu n'es pas loin du Royaume de DIEU.»

Et personne n'osait plus lui faire de questions. Comme les Pharisiens étaient assemblés autour de JESUS, il leur en fit une à son tour.

«Que pensez-vous du CHRIST? De qui est-il fils?

— De David, répondirent-ils.

— Comment donc, ajouta JESUS, David l'appelle-t-il *son Seigneur*, lorsqu'il dit: «Le Seigneur a dit à mon Seigneur: «Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis: vos ennemis sous vos pieds.» Si David l'appelle SON SEIGNEUR, comment est-il *son fils?*»

Aucun d'eux ne put répondre et depuis ce jour, personne n'osa plus l'interroger.

LOUIS. – Et nous non plus nous ne comprenons pas.

GRAND'MÈRE. – C'est pourtant bien simple pour ceux qui savent leur catéchisme. JESUS-CHRIST est le Seigneur de David, parce qu'il est vrai DIEU avec le Père et le Saint-Esprit. Et il est le fils de David, parce qu'il est vraiment homme, et descendant de David par la sainte Vierge Marie sa mère. C'est tout simplement le Mystère de l'Incarnation; les Juifs ne voulaient pas v croire.

CVII – Discours de Jésus sur les scribes et les pharisiens.

Notre-Seigneur dit à ses disciples et à la foule qui l'entourait:

«Les Scribes et les Pharisiens ont succédé à Moïse, et ils ont reçu l'autorité pour vous enseigner la loi. Faites donc ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font; car ils disent ce qu'il faut faire, mais ils ne le font pas. Ils préparent des fardeaux pesants, et ils les mettent sur les épaules des hommes, et eux-mêmes ne veulent pas remuer ces fardeaux du bout des doigts.»

JEANNE. – Pourquoi mettent-ils des fardeaux sur les épaules des hommes? Quels fardeaux mettent-ils?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur veut dire qu'ils leur ordonnent de faire des choses trop difficiles et dont ils ne voudraient pas seulement essayer.

VALENTINE. – Quelles choses?

GRAND'MÈRE. – Des prières trop longues, des jeûnes trop fatigants, des pénitences trop dures; c'est que Notre-Seigneur appelle des fardeaux trop pesants. Il continua à leur reprocher leur dureté et leur orgueil, en disant:

«Ils font leurs actions pour être vus des hommes et pour être applaudis. Ils aiment à avoir les premières places dans les repas et à être assis au premier rang dans les assemblées; à être salués dans les places publiques et à être appelés Maîtres. Mais vous, ne vous faites pas appeler *maîtres*, parce que vous n'avez qu'un seul Maître qui est le CHRIST, qu'un seul Père qui est dans le Ciel.

«Celui qui est le plus grand parmi vous sera votre serviteur; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.»

ÉLISABETH. – Comment le plus grand peut-il être le serviteur, puisque c'est lui qui doit commander?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur veut nous donner par là une leçon d'humilité, et nous faire comprendre que les grands ne doivent pas être tiers ni orgueilleux de la position que DIEU leur a donnée, puisque lui, notre DIEU et notre Maître, se fait le serviteur de ses disciples et qu'il s'abaisse jusqu'à leur laver les pieds, comme vous le verrez plus tard.

«Malheur à vous, ajoute Notre-Seigneur, malheur à vous, Docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites, qui fermez aux hommes le Royaume des Cieux!»

HENRIETTE. – Comment ferment-ils le Ciel?

GRAND'MÈRE. – En leur rendant par leur sévérité la pratique de la loi si difficile, qu'ils en dégoûtent les hommes au lieu de leur en donner le désir.

«Malheur à vous, Docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites, qui dévorez les maisons des veuves, tout en faisant de longues prières!»

LOUIS. – Comment peuvent-ils dévorer les maisons des veuves?

Grand'mère, *souriant*. JESUS-CHRIST ne veut pas dire qu'ils mangent les maisons, mais qu'ils ruinent les veuves en les séduisant par leur hypocrisie et en se faisant donner tout ce qu'elles possèdent.

ARMAND. – Et pourquoi les veuves et pas les autres?

GRAND'MÈRE. – Parce que les veuves n'ayant plus de conseiller, de protecteur, et ne connaissant rien aux affaires, sont plus faciles à tromper et à séduire. «Malheur à vous, Docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites, qui entreprenez des voyages sans fin pour convertir un homme; et lorsque vous avez réussi à lui faire croire ce que vous croyez vous-même, vous le rendez digne de l'enfer, deux fois plus que vous ne l'êtes vous-mêmes.»

ÉLISABETH. – Mais comment cela se peut-il, Grand'mère? C'est très-bien de se donner tant de mal pour convertir quel- qu'un.

GRAND'MÈRE. – Oui, c'est très-bien quand on le fait pur esprit de charité, d'amour de DIEU et des hommes. Mais les Pharisiens le faisaient comme le font aujourd'hui les protestants, par orgueil, pour se vanter d'avoir converti un homme à leur religion. Et quand cet homme voulait vivre comme le lui ordonnait l'ancienne loi, ceux qui l'avaient converti lui donnaient de si mauvais exemples que cet homme devenait bien plus coupable qu'il ne l'avait été avant d'avoir connu la loi.

VALENTINE. – Comment pouvait-il devenir plus coupable?

GRAND'MÈRE. – Parce que, avant de connaître la loi, il faisait le mal sans le savoir, et qu'après, il offensait DIEU sachant qu'il l'offensait, avec cette hypocrisie que les Pharisiens pratiquaient en toutes circonstances.

«Malheur à vous, Docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites, qui obéissez à la loi en de petites choses et qui négligez ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la foi! C'est là ce qu'il faut observer, sans négliger les petites choses!

«Malheur à vous, Docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de la coupe et du vase, et qui laissez le dedans plein de souillures! Nettoyez d'abord le dedans et vous nettoierez ensuite le dehors.»

JACQUES. – Comment! Ils laissaient le dedans de leurs vases tout sale? C'est dégoûtant!

GRAND'MÈRE, *souriant*. **–** Non; Notre-Seigneur parle au figuré.

MARIE-THÉRÈSE. – Qu'est-ce que c'est, au figuré?

GRAND'MÈRE. – Au figuré, veut dire en image, en comparaison; il compare le coeur et l'âme des Pharisiens à des coupes et à des vases sales en dedans et propres en dehors; ce qui veut dire que leurs coeurs sont pleins de mauvais sentiments, de haine, d'orgueil, d'avarice, etc., et ils paraissent par leurs discours et leurs actions extérieures, être remplis de sentiments de piété, d'humilité, de pénitence, de justice. C'est ce que veut dire Notre-Seigneur en les comparant à des vases sales au dedans et propres au dehors.

«Malheur à vous, Docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites, qui ressemblez à des sépulcres blanchis; les dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, et le dedans est plein d'ossements affreux et de corruption! Ainsi au dehors, vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité!»

C'est la même comparaison que fait Notre-Seigneur sous une forme différente.

«Malheur à vous, Docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites: vous élevez des monuments aux Prophètes, vous ornez les tombeaux des justes, et vous dites: «Si nous eussions vécu du temps de nos pères, nous n'eussions pas répandu avec eux le sang des Prophètes.» Ainsi vous dites vous-mêmes que vous êtes les enfants de ceux qui ont versé le sang des Prophètes, et vous achevez de combler la mesure d'iniquité de vos pères, en faisant pis que vos pères! Serpents, race de vipères, comment éviterez-vous d'être condamnés au feu de l'enfer?

«C'est pourquoi je vais vous envoyer des Prophètes, des Sages et des Docteurs…»

JEANNE. – Et où Notre-Seigneur les trouvera-t-il, puisque les Juifs sont tous méchants?

GRAND'MÈRE. – Ils étaient tout trouvés, puisque Notre-Seigneur veut parler de ses Apôtres.

Notre-Seigneur ajoute:

«Vous tuerez les uns, vous sacrifierez les autres; il y en aura que vous frapperez de fouets dans vos synagogues; vous les poursuivrez de ville en ville, afin que tout le sang répandu sur la terre retombe sur vous.

«Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes! Et tu ne Tas pas voulu! Et le temps approche où ta demeure sera déserte et abandonnée!»

HENRI. – Quand donc Notre-Seigneur a-t-il voulu les rassembler?

GRAND'MÈRE. – Toutes les fois qu'il est venu leur prêcher la vérité, qu'il a fait des miracles pour leur démontrer qu'il était le Messie promis et attendu; le Fils de DIEU, le Sauveur des hommes. Ils n'ont jamais voulu croire ni à ses paroles, ni à ses miracles, ni à sa Divinité. Et le temps de leur punition étant proche, Notre-Seigneur les avertit une seconde fois.

LOUIS. – Comme Notre-Seigneur leur parle durement!

GRAND'MÈRE. – Il ne leur parle pas durement, mais fortement, La charité est aussi sévère pour flétrir le mal, que douce et bonne pour reconnaître le bien. La charité qui ne déteste pas le mal, n'est pas la vraie charité chrétienne. C'est de l'indifférence, c'est de la lâcheté, c'est de la fausse bonté.

CVIII – Le denier de la veuve.

Notre-Seigneur s'asseyant dans le Temple, vis-à-vis de l'endroit où était le tronc du trésor, regardait le peuple qui y jetait de l'argent. Plusieurs riches en jetaient beaucoup. Il vint aussi une pauvre veuve, et elle jeta deux petites pièces qui faisaient un denier. JESUS, rassemblant ses disciples, leur dit:

«Je vous assure que cette pauvre veuve a mis dans le tronc plus que tous les autres, car ils n'ont donné qu'une partie de ce qu'ils avaient de trop; mais elle, malgré sa pauvreté, a donné tout ce qu'elle avait, tout ce qui lui restait pour vivre.»

CAMILLE. – C'est bien consolant pour les pauvres. Il n'est donc pas besoin d'être riche pour faire l'aumône. C'est une leçon qu'il ne faudra pas oublier.

CIX – Ruine de Jérusalem. Jugement dernier.

Notre-Seigneur prédit ensuite la ruine de Jérusalem; il dit qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre. Il prédit ensuite la fin du inonde; mais qu'avant ce temps, il y aurait de grandes persécutions contre les chrétiens, de grandes guerres, des pestes, des famines, des tremblements de terre, des nations entières détruites, des faux prophètes, des malheurs de toutes sortes. Et que ce seraient les signes précurseurs du retour de Notre-Seigneur pour juger le monde. Lorsque le Fils de DIEU apparaîtra dans sa majesté, tous les morts ressusciteront, les uns pour être sauvés éternellement, les autres pour être éternellement damnés.

Et ce sera la fin des temps.

MADELEINE. – Et quand cela arrivera-t-il?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur n'a pas voulu nous le faire connaître; il a même dit que nul ne connaissait le moment, pas même les Anges du ciel. Il ajoute même une parole qui, à première vue, paraît singulière: que «le Fils de l'Homme lui-même ne le sait pas. JESUS savait tout, car le Père et lui ne l'ont qu'un, comme il le déclare lui-même; mais c'était le secret de DIEU seul, et le Fils de l'Homme ne devait pas le révéler. C'est un peu comme nus Prêtres quand il s'agit du secret de la confession: ils savent et ils ne savent pas. Le jour de la fin du monde est le secret de DIEU. Et il recommande à tous les hommes de vriller et de prier, afin d'être toujours prêts à paraître devant le bon DIEU, «car personne ne connaît le jour ni l'heure.»

CX – Parabole des dix vierges.

«Le Royaume des Cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à dix vierges imitées à des noces, qui attendaient l'époux; elles prirent chacune leur lampe, et allèrent au devant de lui. «Sur ces dix vierges, cinq étaient folles, et les cinq autres étaient sages.»

MARIE-THÉRÈSE. – Comment, folles?

GRAND'MÈRE. – C'est-à-dire étourdies, déraisonnables, qui ne pensaient qu'à s'amuser.

«Les cinq folles ne prirent point d'huile pour mettre dans leurs lampes; les vierges sages prirent, au contraire, de l'huile dans des vases pour en mettre dans les lampes.

Comme l'époux tardait à venir, elles s'endormirent. Vers minuit, on entendit crier «Voici l'époux qui vient, allez au devant de lui.»

Aussitôt tontes les vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Alors les folles dirent aux sages:

«Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre.»

«Les sages répondirent:

«Nous ne pouvons vous en donner, il n'y en aurait pas assez pour vous et pour nous; allez plutôt chez le marchand, et achetez-en.»

«Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva. Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle de noces, et la porte fut fermée. Quand les vierges folles arrivèrent à leur tour, elles frappèrent à la porte en disant:

«Seigneur, ouvrez-nous.»

«Mais il leur répondit:

«En vérité, je vous assure que je ne vous connais pas.»

«Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure.»

HENRI. – Grand'mère, voulez-vous nous expliquer cette parabole? Je ne la comprends pas du tout.

GRAND'MÈRE. – Très-volontiers, mon enfant. Les dix vierges représentent les chrétiens; la lumière des lampes, c'est la foi; l'huile, c'est l'amour de DIEU et les bonnes oeuvres; l'époux, c'est Notre-Seigneur JESUS-CHRIST; l'attente de l'époux est l'attente du Jugement dernier; le sommeil des vierges, c'est la mort; le réveil, c'est la résurrection, où chacun ne retrouvera dans sa lampe que l'huile qu'il y aura mise, c'est-à-dire les bonnes oeuvres qu'il a faites dans sa vie; les vierges qui vont chez le marchand acheter de l'huile quand l'époux est prêt à arriver, sont tes mondains qui attendent au dernier moment, an moment de la mort, pour reconnaître leurs fautes, leur oubli de DIEU, et qui n'ont plus le temps d'en recevoir le pardon. Et quand les vierges arrivent, la porte est fermée, elles sont venues trop tard; c'est-à-dire que la mort est venue avant qu'on ait eu le temps de se purifier par un vrai repentir et d'avoir pratiqué quelques vertus; le jugement est prononcé, et ces vierges folles sont repoussées de la salle du festin, c'est-à-dire du Paradis.

Notre-Seigneur continue:

«Or, quand le Fils de l'Homme viendra dans l'éclat de sa majesté et avec tous ses Anges, et qu'il

s'assiéra sur le trône de sa gloire, tontes les nations se rassembleront devant lui; il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs; il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

Alors le Roi de gloire dira à ceux qui seront à sa droite:

«Venez, les bénis de mon Père, posséder le Royaume des Cieux qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; je n'avais pas de demeure, et vous m'avez logé; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez soigné; j'étais en prison, et vous m'avez visité.»

Alors les justes répondront:

«Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons nourri, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vêtu, soigné et visité?»

Le Roi de gloire leur répondra:

«Je vous le dis en vérité: Toutes les fois que vous avez fait ces choses à un des plus petits de mes frères parmi les hommes, c'est à moi que vous les avez faites.»

Il dira ensuite à ceux, qui seront à sa gauche:

«Retirez-vous de moi, maudits; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses envoyés. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donne à boire; j'étais sans logement, et vous ne m'avez pas recueilli; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais malade, et vous ne m'avez pas soigné; j'étais en prison, et vous ne m'avez pas visité.»

Et les maudits diront à leur tour:

«Quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, manquer de logement et d'habits, être malade ou en prison, et que nous avons manqué à vous assister?»

Et il leur répondra:

«Je vous dis en vérité que toutes les fois que vous avez manqué de faire ces choses à l'un des petits que voilà, vous avez manqué de me les faire à moi-même.»

Et ceux-ci iront aux supplices éternels, et les justes dans la joie éternelle.»

HENRI. – Mais, Grand'mère, comment peut-on traiter les pauvres comme Notre-Seigneur lui-même? On ne peut pas les adorer comme on l'adore.

GRAND'MÈRE. – Aussi Notre Seigneur ne le dit pas et ne l'ordonne pas; il veut seulement nous démontrer que tous les hommes, pauvres et riches, bons ou mauvais, sont ses frères et nos frères, et que par amour et par respect pour lui nous devons traiter les pauvres comme ses frères, sans quoi nous ne pouvons prétendre au bonheur éternel. Et quand tu liras la Vie des saints, tu verras que ions les saints aiment, soulagent et servent les pauvres, parce qu'ils voient en eux Notre-Seigneur JESUS-CHRIST lui-même.

PIERRE. – Pourtant il y a eu de grands saints qui ne s'occupaient pas du tout des pauvres, puisqu'ils se retiraient dans les déserts, où ils ne voyaient personne.

GRAND'MÈRE. – Ils avaient l'air de ne pas s'en occuper; mais outre qu'ils étaient pauvres eux-mêmes, ils aimaient les pauvres; ils étaient prêts à se dévouer pour eux, et puis ils les secouraient continuellement en priant pour eux et en leur obtenant des grâces pour supporter saintement leurs misères.

Notre-Seigneur passait ainsi ses journées à enseigner le peuple, et la nuit il sortait du Temple et de la ville, et se retirait sur la montagne des Oliviers. Tout le peuple allait de grand matin au Temple pour

l’écouter.

CXI – Les juifs tiennent conseil. Trahison de judas.

JESUS, ayant ainsi parlé, dit à ses disciples:

«Vous savez qu'on célébrera la Pâque dans deux jours, et que le Fils de l'Homme sera livré pour être crucifié.»

Pendant ce temps, les Princes des Prêtres et les Anciens du peuple s'étaient assemblés dans la salle de CAÏPHE, le Grand Prêtre. Ils cherchaient le moyen de se saisir adroitement de JESUS et de le faire mourir sans ameuter le peuple. «Mais, disaient-ils, il ne faut pas que ce soit durant la fête, car tout le peuple étant rassemblé, il pourrait y avoir du tumulte et une révolte.» Et ils ne savaient comment faire.

Pendant qu'ils délibéraient, Satan s'empara de Judas Iscariote, l'un des douze Apôtres.

JACQUES. – Comment fit-il pour s'en emparer?

GRAND'MÈRE. – En lui donnant de mauvaises pensées que Judas reçut dans son coeur au lieu de les repousser avec horreur. Judas avait perdu la foi; de plus, il aimait l'argent; ce fut ce qui le perdit. Satan lui représenta que sa trahison envers son maître lui serait largement payée; Judas se complut dans cette pensée, et il résolut de trahir JESUS et d'aller le vendre à ses ennemis. À partir de ce moment il fut l'esclave de Satan.

Judas alla immédiatement trouver les Princes des Prêtres pendant qu'ils délibéraient sur les moyens de prendre JESUS. Il leur offrit de le leur livrer. Ils acceptèrent avec joie, car ils n'osaient le prendre publiquement et ils ne savaient où il se retirait la nuit.

Ils firent donc leur marché avec le traître Judas, et ils convinrent de lui payer trente pièces d'argent quand il aurait livré JESUS.

JACQUES. – Quel abominable homme que ce Judas! Autre-Seigneur aurait dû le chasser depuis longtemps.

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur voulait avant tout obéir à DIEU son Père, sauver les hommes et accomplir les prophéties. En laissant Judas libre de rejeter tous les bons sentiments que devait faire naître en lui tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait, en ne le forçant pas à devenir bon, Notre-Seigneur exécutait la volonté de son Père Céleste qui respecte toujours notre liberté, et il nous donnait l'exemple le plus sublime de charité, d'humilité, de patience, de douceur, d'obéissance et de toutes les vertus qu'il avait prêchées dans sa vie.

Il y avait plus d'un an que Judas avait perdu la foi; l'Évangile le dit formellement. Les mauvais chrétiens font comme Judas. Ils trahissent et ils abandonnent JESUS-CHRIST, qui cependant est patient avec eux et leur accorde souvent de longues années pour leur laisser le temps du repentir. Et de même que Judas, ils sont inexcusables s'ils ne se convertissent pas.

CXII – La Sainte Cène

Le jour des Azymes étant venu…

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, les Azymes?

GRAND'MÈRE. – Les Azymes étaient du *pain sans levain*, que les Juifs mangeaient pendant sept jours, après avoir tué l'AGNEAU PASCAL. Le premier jour s'appelait le jour des AZYMES.

Les pains d'autel ou *hosties* dont se servent les Prêtres à la messe, sont des *pains Azymes*.

Ce jour-là étant venu, JESUS dit à Pierre et à Jean:

«Allez nous préparer la Pâque, afin que nous la mangions.

— Où voulez-vous que nous la préparions, Seigneur?» lui demandèrent-ils.

Il leur répondit:

«En entrant dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au maître de la maison: «Voici ce que vous fait dire le Seigneur: Quel est le lieu où je dois manger la Pâque avec mes disciples?» Et il vous montrera une grande salle bien ornée; c'est là que vous nous préparerez ce qu'il faut.»

Les disciples s'en allèrent dans la ville; ils trouvèrent tout comme le Seigneur le leur avait dit (miracle qu'on ne remarque pas assez); et ils préparèrent la Pâque.

MARIE-THÉRÈSE. – Qu'est-ce qu'il y avait à préparer?

GRAND'MÈRE. – Beaucoup de choses; il fallait avoir un agneau, le tuer, le faire rôtir; avoir des pains Azymes, et puis certaines herbes amères qu'on mangeait avec l'agneau; il fallait préparer la table et tout ce qui était nécessaire pour le repas de l'agneau pascal, c'est-à-dire de la Pâque.

Le soir étant arrivé, Notre-Seigneur monta à Jérusalem avec ses douze Apôtres.

VALENTINE. – Pourquoi dites-vous, Grand'mère, que JESUS monta à Jérusalem?

GRAND'MÈRE. – Parce que la ville était sur une hauteur et qu'il fallait monter pour y arriver.

Quand l'heure fut venue, environ huit heures du soir, il se mit à table et les douze Apôtres avec lui.

Et il leur dit:

«J'ai désiré ardemment de manger la Pâque avec vous, avant de souffrir. Car je vous déclare que désormais je ne mangerai plus de cette Pâque avec vous, jusqu'à ce que je vous reçoive dans le Royaume de DIEU.»

Ensuite, prenant la coupe de vin, il rendit grâces, et dit:

«Prenez et buvez. Car je vous déclare que je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le Royaume de mon Père.»

Or, pendant qu'ils mangeaient, il leur parla ainsi:

«Je vous le dis en vérité, l'un de vous me trahira!»

Cette parole les ayant fort affligés, chacun se mit à demander: «Est-ce moi, Seigneur?»

Et JESUS leur répondit:

«Celui qui me trahira, met sa main dans le plat avec moi. Pour ce qui est du Fils de l'Homme, il s'en va selon qu'il a été prédit de lui; mais malheur à celui par lequel Le Fils de l'Homme sera trahi. Il eût bien mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né!»

Judas, celui-là même qui le trahissait, lui dit à voix basse:

«Maître, est-ce moi?

— C'est vous,» lui répondit de même JESUS.

JACQUES. – Mais comment les Apôtres ne se sont-ils pas jetés sur Judas pour l'enfermer et pour l'empêcher de trahir leur Maître?

GRAND'MÈRE. – D'abord parce qu'ils n'avaient pas bien entendu la demande de Judas et la réponse du Sauveur; et puis parce qu'ils ne savaient pas de quelle trahison voulait parler JESUS, et à quelle époque devait se faire cette trahison qui leur paraissait si horrible qu'ils ne pouvaient y croire.

CXIII – Jésus lave les pieds des apôtres.

Avant la fête de la Pâque, JESUS, sachant ce qui devait arriver et que son heure était venue de souffrir pour sauver les hommes et de quitter ce monde pour s'en retournera son Père, voulut leur prouver tout son amour, et que, les ayant aimés, il les avait aimés jusqu'à la fin. Et il institua le SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

LOUIS. – Comment Notre-Seigneur l'a-t il institué?

GRAND'MÈRE. – En changeant le pain et le vin en son corps et en son sang, et en le faisant manger à ses Apôtres. 11 voulut ainsi leur prouver son amour et leur donner la consolation de s'unir à lui par l'Eucharistie quand il aurait quitté le monde pour remonter au Ciel près de son Père. Et ce qu'il fit pour les Apôtres, il l'a- fait et le fait encore tous les jours pour tous les chrétiens qu'il aime comme il aime ses disciples. Avant d'instituer la sainte communion, Notre-Seigneur voulut laveries pieds de ses disciples….

VALENTINE. – Oh! Notre-Seigneur laveries pieds de ses disciples! Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Pour leur donner un dernier exemple d'humilité, et pour figurer l'état de pureté que doit avoir l'âme avant de recevoir le corps et le sang de JESUS-CHRIST cette pureté s'obtient par le repentir et par la CONFESSION: le Prêtre lave et purifie l'âme par l'ABSOLUTION, c'est-à-dire l'*effacement*, le *pardon* des péchés qui ont souillé l'âme.

Le souper étant uni, Notre-Seigneur se leva de table, prit un bassin, y versa de l'eau, mit un linge autour de ses reins, et commença à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il vint donc à Simon-Pierre et il voulut lui laver les pieds.

Mais Pierre lui dit: «Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds!»

JESUS lui répondit:

«Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras plus tard.

— Non, reprit Pierre, jamais vous ne me laverez les pieds.

— Si je ne le lave, répondit JESUS, tu n'auras point de part à mon Royaume.

— Seigneur, lui dit alors Simon-Pierre, lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.»

JESUS lui répondit:

«Celui qui est déjà pur, n'a besoin que de laver ses pieds, pour être tout à fait pur. Et vous êtes purs, mais non pas tous.»

HENRIETTE. – Mais pourquoi JESUS veut-il absolument laver les pieds de Pierre qui ne le voulait pas?

GRAND'MÈRE. – Parce que, comme je te l'ai dit, Notre-Seigneur donnait à ses disciples une leçon d'humilité, et qu'il voulait que saint Pierre l'acceptât comme les autres disciples. De plus Notre-Seigneur

nous enseigne par là que les Prêtres, et les Pontifes eux-mêmes, sont tenus à s'humilier de leurs péchés et à se confesser comme tous les autres fidèles. Louis. Et pourquoi lorsque ce bon saint Pierre demande à Notre-Seigneur de lui laver les mains et la tête, JESUS refuse-t-il, et répond-il que Pierre est déjà lavé et qu'il n'a plus que les pieds à laver pour être pur?

GRAND'MÈRE. – Parce que, comme je vous l'ai dit aussi, en lavant les pieds de ses disciples, Notre-Seigneur voulait, en outre de la leçon d'humilité, faire comprendre aux. disciples le sacrement de pénitence, c'est-à-dire la confession, qui rend pur en nettoyant l'âme des péchés qu'elle a commis. Les disciples étaient purifiés par la présence, les paroles de Notre-Seigneur; ils n'avaient plus à se purifier que des faiblesses de la nature humaine, de ces péchés qu'on peut appeler *petits* par comparaison avec les grands péchés des ennemis de DIEU. C'est ce que veut dire Notre-Seigneur en disant qu'il leur suffit d'avoir les pieds lavés pour être purs.

VALENTINE. – Et pourquoi Notre-Seigneur dit-il qu'ils ne sont pas tous purs?

GRAND'MÈRE. – Parce que JESUS savait que Judas, l'un des Apôtres, devait le trahir, et qu'il était bien loin d'être pur.

JEANNE. – Je crois bien, il devait avoir une vilaine âme noire et sale comme un trou à charbon.

ARMAND. – Est-ce que l'âme a une couleur? Peut-on la voir?

GRAND'MÈRE. – Non, l'âme n'a ni couleur, ni forme, et par conséquent nous ne pouvons pas la voir. L'âme est un esprit qui fait vivre le corps, qui pense, qui réfléchit, qui aime; c'est ce qui en nous ne mourra jamais.

PETIT-LOUIS. – Comment ça? Je voudrais bien comprendre.

GRAND'MÈRE. – C'est une des choses que ni toi, ni moi, ne pouvons comprendre en ce monde, cher enfant, mais que nous comprendrons dans le Ciel.

CXIV – Institution de l'Eucharistie.

Après avoir lavé les pieds de ses Apôtres, JESUS reprit ses vêtements, se remit à table et dit:

«Comprenez-vous ce que je viens de faire? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres; car je vous ai donné l'exemple de ce que vous devez faire.»

Pendant qu'ils soupaient, c'est-à-dire après le repas ordonné par la loi pour manger l'agneau Pascal, et avant le second repas, JESUS se leva solennellement, prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en disant:

«PRENEZ ET MANGEZ, CECI EST MON CORPS.»

Puis, prenant le calice, il rendit grâces et le leur donna en disant:

«BUVEZ-EN TOUS, CAR CECI EST MON SANG, *le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour beaucoup*, *pour la rémission des péchés*. *Faites ceci en mémoire de moi*.»

PETIT-LOUIS. – Pourquoi Notre-Seigneur dit-il: Ceci est mon corps; ceci est mon sang? Ce n'était que du pain et du vin.

GRAND'MÈRE. – C'était du pain et du vin avant que Notre-Seigneur eût prononcé les paroles Divines qui ont changé miraculeusement ce pain au corps et au sang de JESUS notre Sauveur et notre DIEU; et c'est ce qu'on appelle le sacre- ment de l'Eucharistie. C'est un mystère impénétrable, une vérité très-réelle, et qu'aucune créature ne saurait comprendre. L'Eucharistie est le grand mystère de la foi. Judas seul au Cénacle ne voulut pas y croire. JESUS a donné à ses Apôtres et à tous leurs successeurs, qui sont les Prêtres, le pouvoir de continuer le grand miracle de l'Eucharistie; il nous a donné par là le plus grand témoignage d'amour qu'un DIEU même ait pu nous donner, puisqu'il demeure ainsi avec nous toujours et partout, et que nous pouvons, quand nous le voulons, nous unir à lui en le recevant dans notre corps. JESUS-CHRIST disait donc bien en disant: Ceci est mon corps; ceci est mon sang.» Louis. Vous dites, Grand'mère, que nous pouvons recevoir le corps de JESUS quand nous voulons. Je le voudrais bien, moi, et pourtant je ne le reçois pas.

GRAND'MÈRE. – Parce que tu es encore trop jeune, mon enfant; tu n'as pas été préparé à faire ta première communion, c'est-à-dire à recevoir pour la première fois le corps et le sang de Notre-Seigneur. Et avant d'obtenir une si grande faveur, il faut avoir appris à comprendre mieux que tu ne saurais le faire encore, combien est grande et admirable cette grâce immense que nous accorde notre DIEU, notre Créateur et notre Maître. Il faut savoir en profiter pour le salut de notre âme; et les petits enfants ne sont pas en état de communier avec fruit. JESUS parla ensuite une seconde fois de la trahison de Judas, et il dit:

«Malheur à celui par qui le Fils de L'Homme sera trahi!»

Et Jean, le disciple bien-aimé de Notre-Seigneur, avait la tête appuyée sur la poitrine de JESUS….

MARIE-THÉRÈSE. – Comment appuyée?

GRAND'MÈRE. – Mais oui; je vous ai expliqué que les Juifs mangeaient, non pas comme nous, assis à table, mais couchés autour, la tête près de la table et les pieds au bout de la couche ou du lit sur lequel ils s'étendaient pour leur repas.

Jean était donc couché, la tête appuyée sur la poitrine de JESUS. Simon-Pierre lui fit signe de demander lequel d'entre eux trahirait leur bon Maître.

Jean, s'étant penché vers le Sauveur, lui demanda: «Seigneur, qui est-ce?» Le Seigneur lui répondit:

«C'est celui à qui je vais présenter du pain trempé.»

Et ayant trempé un morceau de pain, il le donna à Judas Iscariote. Dès que Judas eut mangé le pain trempé, il se leva de table pour aller livrer son Maître. JESUS lui dit:

«Fais au plus vite ce que tu as à faire.»

Mais aucun des disciples ne comprit ce qu'il avait voulu dire par cette parole; ils crurent que Judas, ayant la bourse, avait encore quelque chose à acheter ou à payer pour la fête.

ÉLISABETH. – Mais ils avaient dû entendre la question de saint Jean et la réponse de Notre-Seigneur.

GRAND'MÈRE. – Non; saint Jean et Notre-Seigneur avaient parlé bas; personne n'avait entendu ce qu'ils avaient dit. Lorsque Judas fut sorti, JESUS fit l'action de grâces avec ses disciples….

VALENTINE. – Pourquoi une action de grâces?

GRAND'MÈRE. – Parce que les Apôtres venaient de faire leur première Communion et qu'il était bien juste qu'ils remerciassent le bon DIEU de la faveur unique qu'il leur avait accordée. Et Notre-Seigneur remerciait son Père Céleste de cette faveur qu'il accordait à tous les hommes de tous les siècles, jusqu'à la fin du monde, en instituant le sacrement de L'Eucharistie, c'est-à-dire en leur laissant pour nourriture céleste, sa propre chair et son propre sang. Saint Jean, le disciple bien-aimé, a écrit dans son Évangile une partie des admirables paroles dites à ce moment par Notre-Seigneur, et qui font dans son Évangile ce qu'on appelle le Discours de la Cène. Je ne vous les redirai pas, parce que vous êtes trop jeunes pour les bien comprendre; quand vous serez plus grands, vous les lirez dans l'Évangile de saint Jean. Lorsque ce discours fut terminé, le Sauveur quitta la maison où ils avaient fait la sainte Cène, et qu'on appelle le CENACLE; et suivi de ses onze Apôtres, il alla vers une colline près de Jérusalem, qui porte le nom de Montagne des Oliviers.

Lorsqu'ils y furent arrivés, ils entrèrent dans un jardin public nommé GETHSEMANI, dont les grottes ou cavernes servaient d'abri aux voyageurs pauvres qui venaient à Jérusalem pour les fêtes. JESUS et ses disciples s'y retiraient très-souvent pendant la nuit, pour s'y reposer et pour prier.

Judas le savait, aussi conduisit-il de ce côté les soldats et les émissaires de Caïphe.

CXV – L'agonie.

Il était neuf heures du soir; en entrant à Gethsémani, JESUS dit à ses disciples:

Arrêtez-vous là et attendez-moi; je vais aller prier plus loin. Priez de votre côté, pour ne pas succomber dans l'épreuve,»

LOUIS. – Dans quelle épreuve? De quelle épreuve Notre-Seigneur voulait-il parler?

GRAND'MÈRE. – De l'épreuve de sa passion. Les disciples voyant leur Maître, qu'ils savaient tout-puissant, saisi, garrotté, insulté, tourmenté, battu, crucifié, tué enfin par ses ennemis, avaient à surmonter le doute qui pouvait entrer dans leurs coeurs (et qui entra en effet), de la toute-puissance et de la Divinité de Notre-Seigneur.

JACQUES. – Mais puisqu'ils savaient que JESUS était le Fils de DIEU?

JEANNE. – Et puisqu'ils l'avaient dit eux-mêmes?

LOUIS. – Et puisqu'ils lui avaient vu faire tant do miracles? Et tout récemment encore lu résurrection de Lazare?

ÉLISABETH. – Et puisqu'ils venaient de communier?

GRAND'MÈRE. – C'est vrai! Ils auraient certainement dû être très-fermes dans leur foi; mais c'était une grande épreuve que de voir ce même JESUS si puissant jadis, devenu si faible en apparence contre ses ennemis, abandonné de DIEU son Père; succombant à ses souffrances et mourant comme le dernier des hommes, lui qui s'était tant de fois proclamé le Seigneur DIEU tout-puissant. Et puis les Apôtres n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit; cette source de force et de foi ne leur avait pas encore été donnée.

Notre-Seigneur prit donc avec lui ses trois disciples de prédilection: Pierre, qui représentait la foi; Jean, le disciple de l'amour; et Jacques, le disciple de la prière.

Et quand JESUS entra dans la grotte pour prier, la Passion commença.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, la Passion?

GRAND'MÈRE. – On appelle Passion les souffrances terribles que Notre-Seigneur endura pendant les dix-huit heures qui précédèrent sa mort.

Le CHRIST, abandonnant volontairement à son Père son corps et toute sa nature humaine, pour expier par la souffrance les péchés des hommes, commença à éprouver toutes les terreurs, toutes les angoisses de la Passion et de la mort qu'il devait subir pour nous sauver.

«Mon âme est triste jusqu'à la mort, dit-il à ses trois Apôtres. Attendez ici et veillez avec moi.»

Et tout accablé de tristesse et d'ennui, il monta à quelque distance, et entra dans une grotte que l'on

voit et que l'on vénère encore sous le nom de GROTTE DE L'AGONIE.

Là, JESUS se prosterna la face contre terre, et tomba dans des défaillances, dans des douleurs inexprimables.

HENRI. – Pourquoi donc? Quelles douleurs éprouvait-il?

GRAND'MÈRE. – Les plus cruelles douleurs de l'âme, car tous les péchés des hommes, toute l'horreur et la multitude de ces péchés, fondirent sur lui comme une tempête, lui que l'amour de son Père et des hommes remplissait de toute éternité, il se vit condamné à prendre sur lui et à expier toutes les offenses des hommes envers son Père, tous Leurs blasphèmes, leurs impuretés, Leurs haines, leur ingratitude. Satan s'approcha de lui et se plut à étaler à son esprit ce qui devait l'accabler, le torturer davantage; il se lit une joie barbare de lui présenter toutes les âmes qui ne devaient pas profiler de son sacrifice, et qui, repoussant son amour et ses grâces, devaient rester la proie du démon.

Le Sauveur, dans son accablement, cria vers son Père:

«Mon Père, si cela est possible, que ce calice de souffrance s'éloigne de moi. Cependant, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne.»

ÉLISABETH. – Mais pourquoi, puisqu'il souffrait tant, n'usait-il pas de son pouvoir pour ne plus souffrir?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il n'y aurait plus eu d'expiation solennelle de nos crimes; parce que notre Sauveur ne nous aurait pas donné le plus grand témoignage de son amour infini, le sacrifice de la vie. JESUS souffrit et mourut uniquement parée qu'il le voulut; et il le voulut pour nous pénétrer d'une plus grande horreur du péché et d'un amour plus reconnaissant envers lui, auteur de notre REDEMPTION.

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, Rédemption?

GRAND'MÈRE. – Rédemption veut dire rachat, payement. JESUS-CHRIST, par toutes les larmes et par toutes les souffrances qu'il allait endurer, rachetait les hommes, payait, expiait pour eux. Et c'est pourquoi il abandonnait à son Père sa puissance divine et consentait à conserver toute la faiblesse de l'humanité.

Alors, tombant dans une véritable agonie, le corps baigne d'une sueur de sang qui coulait jusqu'à terre, il priait plus ardemment encore pour le salut des hommes.

PETIT-LOUIS. – Pauvre JESUS! Une sueur de sang! Comme il devait souffrir!

GRAND'MÈRE. – Hélas! oui, cher enfant! Il souffrait plus qu'aucune créature n'a jamais souffert; aucun homme n'a eu de sueur de sang, parce qu'aucun homme n'aurait pu supporter les souffrances affreuses qu'a endurées Notre-Seigneur pour l'acheter nos péchés. Et ce que JESUS-CHRIST a souffert dans son âme, dans son coeur, il l'a aussi souffert dans son corps, dans sa chair.

Après une heure de cette lutte, de ce combat de l'âme et du corps, JESUS-CHRIST tout sanglant et d'une pâleur livide…

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, livide?

GRAND'MÈRE. – Livide veut dire sans couleur, comme un mort. Notre-Seigneur se releva et s'approcha des trois Apôtres. Ils s'étaient endormis, accablés de fatigue et de tristesse.

MARIE-THÉRÈSE. – Pourquoi de tristesse?

GRAND'MÈRE. – Parce que leur divin Maître leur avait annoncé ses souffrances et sa mort, et qu'il venait de leur dire: «L'heure est venue.»

«Quoi, leur dit JESUS, vous n'avez pu veiller une heure avec moi! Veillez et priez pour ne pas succomber à la tentation qui approche.»

Et s'éloignant de nouveau, il retourna à la grotte et recommença sa prière et son agonie.

«Mon Père, s'écriait-il, s'il est possible, que ce calice de douleur s'éloigne de moi! Cependant, non pas ma volonté, mais la vôtre!» Et il répéta plusieurs fois cette prière, modèle admirable pour nous dans toutes nos souffrances. Il revint une seconde fois auprès des disciples négligents que le sommeil avait une seconde fois vaincus; et tout attristé de l'abandon où le laissaient ses disciples préférés et Jean son disciple bien-aimé, il les quitta, afin de retourner à la grotte et reprendre sa prière.

Notre-Seigneur nous démontre ainsi la nécessité de la prière; et les disciples, qui ont négligé la prière, n'ont pas eu, deux heures plus tard, la force nécessaire pour suivre leur Maître; et ils se sont enfuis aussitôt qu'il y a eu du danger à demeurer près de lui.

CXVI – Judas fait saisir Jésus.

Cependant le traître Judas approchait. L'agonie de Notre- Seigneur avait duré environ trois heures, et il était minuit.

Calme et paisible, JESUS, le Rédempteur des hommes, s'avança une dernière fois vers les Apôtres.

«Vous pouvez maintenant vous reposer et dormir, leur dit-il avec une sorte de tristesse amère. Voici que celui qui doit me livrer est proche.»

Les Apôtres se levèrent effrayés, et au même instant, Judas, accompagné des soldats du Temple et d'une foule armée, entra dans le jardin; ils étaient plus de cinq cents hommes. Judas avait donné aux juifs ce signal pour reconnaître JESUS: «Celui que j'embrasserai, c'est JESUS de Nazareth. Saisissez-le et garrottez-le avec soin.»

JACQUES. – Oh! le méchant Judas! Comme je l'aurais puni si j'avais été là!

GRAND'MÈRE. – Le bon DIEU l'a puni bien plus terriblement que tu n'aurais pu le faire, mon enfant! Tu verras cela tout à l'heure.

«Maître, dit-il à JESUS en s'approchant de lui avec un respect hypocrite, je vous salue.» Et il l'embrassa.

«Mon ami, lui dit JESUS avec bonté, qu'es-tu venu faire? Quoi, Judas, tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser!»

Puis il s'avança au-devant do la troupe venue pour le prendre et leur dit:

«Qui cherchez-vous?»

Ils s'écrièrent: «JESUS de Nazareth!

— C'est moi!» dit le CHRIST.

Et à cette seule parole, ils reculèrent tous frappés de terreur et tombèrent à la renverse.

PETIT-LOUIS. – Bravo! c'est bien fait! j'espère que le bon JESUS va tous les tuer.

GRAND'MÈRE. – Le bon JESUS leur permit de se relever sans avoir aucun mal; il a voulu être bon et miséricordieux jusqu'à la fin, et donner à ers malheureux pour lesquels il allait souffrir et mourir, le temps de se repentir et de pleurer leur crime. En les renversant par une seule parole, il voulut une dernière fois faire voir à ses bourreaux et au monde quelle était sa puissance et que c'était bien volontairement qu'il s'abandonnait entre les mains cruelles des Juifs.

MARIE-THÉRÈSE. – Mais j'espère bien que ces méchants hommes ont eu peur et qu'ils n'ont plus osé toucher au bon JESUS.

GRAND'MÈRE. – Ces méchants, comme tu les appelles très-justement, au lieu de reconnaître la puissance de la Divinité de Notre-Seigneur, furent plus furieux encore; ils se relevèrent, se jetèrent sur JESUS, le garrottèrent fortement avec des cordes, l'accablèrent d'injures et de coups, le firent sortir du jardin des Oliviers et le conduisirent chez le Grand Prêtre Anne. Pendant ce temps, Caïphe, qui était

cette année souverain pontife, rassemblait dans son palais le grand Conseil des Prêtres.

Les Apôtres, qui avaient négligé, comme vous avez vu, de se fortifier par la prière, s'enfuirent lâchement devant les Juifs. Saint Pierre seul voulut résister un moment, et tirant une épée, il coupa l'oreille d'un soldat nommé Malchus. JESUS toucha l'oreille et la guérit immédiatement

Et il dit à Pierre:

«Remets ton épée dans le fourreau; ne dois-je pas boire tout entier le calice que m'a préparé mou Père?»

VALENTINE. – Quel calice JESUS devait-il boire?

GRAND'MÈRE. – Le calice de sa Passion et de sa mort. Ce qu'on appelle ici boire le calice, c'est recevoir et accepter avec résignation les peines, les humiliations, les souffrances de toutes sortes que nous envoie le bon DIEU. Saint Pierre se sauva donc avec les autres Apôtres, mais il suivit de loin son divin Maître jusqu'au péristyle ou vestibule du palais de Caïphe.

Saint Jean vint bientôt l'y rejoindre et comme il était connu de l'esclave qui gardait la porte du palais, il fit entrer Pierre avec lui, et tous deux, se mêlant à la foule des soldats romains, s'approchèrent du foyer allumé au milieu de la cour.

CXVII – Jésus devant Anne.

JESUS parut devant Anne. Celui-ci l'interrogea sur sa doctrine et ses disciples.

PETIT-LOUIS. – Qu'est-ce que c'est, doctrine?

GRAND'MÈRE. – Une doctrine est l'ensemble des idées sur la religion, sur la foi, ou sur d'autres choses importantes.

JESUS lui répondit paisiblement:

«Je n'ai parlé qu'en public et devant le monde. J'ai enseigné dans vos synagogues et dans le Temple, en présence du peuple. Pourquoi donc m'interrogez-vous sur ce que j'ai dit? Interrogez ceux qui m'ont entendu; ils vous rendront témoignage de ce que j'ai dit.»

Un Soldat brutal et grossier, se figurant que les paroles de Notre-Seigneur étaient insultantes pour Anne; donna un soufflet à JESUS, en lui disant:

Est-ce ainsi que tu réponds au Grand Prêtre?

— Si j'ai mal parlé, prouve-le, répondit le Sauveur avec une douceur et une majesté toutes divines; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu?

CAMILLE. – Quelle belle réponse! Et quelle patience, quelle douceur admirables!

GRAND'MÈRE. – Oui, chère enfant, aussi admirables que son humilité, que sa charité. Jusqu'à la fin Nuire-Seigneur nous donne l'exemple îles plus sublimes vertus; et s'il permet que des valets et des soldats sacrilèges le soufflettent et l'outragent de mille manières, c'est pour nous affermir contre les humiliations, les injustices, les calomnies de ce monde. Comment nous plaindrons-nous de la sévérité, de l'injustice dont nous souffrons, quand nous pensons que l'innocent JESUS a souffert mille fois plus que nous; que JESUS Notre-Seigneur, notre DIEU, a supporté les soufflets, les crachats, les coups, la faim, la soif, la fatigue, toutes les tortures imaginables! Ce qu'il a l'ail par amour pour vous, chers enfants, faites-le par amour pour lui; et soyez surs que quoi que vous souffriez, vous n'arriverez jamais à souffrir la millième partie do ce qu'a souffert votre DIEU. Si un ami vous trahit, pensez à Judas. Si ou vous trappe, pensez aux coups, aux soufflets que JESUS a reçus de ces grossiers soldats; tâchez de conserver comme lui la paix du coeur et la douce humilité qui pardonne.

CXVIII – Jésus chez Caïphe.

Le Fils de DIEU resta peu de temps chez Anne. Caïphe, contrairement à la loi, avait rassemblé au milieu de la nuit le Conseil des Princes des Prêtres, au nombre de vingt-trois. Il fit avertir Anne et JESUS fut conduit devant le Conseil pour être jugé.

Ces juges impies, qui ne cherchaient pas du tout à savoir la vérité, mais qui voulaient seulement avoir un prétexte pour condamner celui qu'ils haïssaient, avaient pavé de faux témoins; ils se présentèrent et accusèrent Notre-Seigneur; mais leurs témoignages se contredisaient trop grossièrement pour avoir quelque apparence de vérité.

«Tu ne réponds rien à ceux qui t'accusent?» lui demanda le Grand Prêtre impatienté du calme cl du silence de JESUS.

Mais Notre-Seigneur gardait le silence.

«Je t'adjure au nom de DIEU, de nous dire si tu es le CHRIST, Fils du DIEU très-saint.»

Notre-Seigneur, qui n'avait pas parlé jusqu'alors, répondit à la demande que lui adressait *Caïphe au nom de Dieu*.

«Oui, tu l'as dit, je le suis. Et vous verrez le Fils de l'Homme à la droite de la majesté de DIEU, apparaître dans les nuées du Ciel.

— Qu'avons-nous besoin d'autres témoignages contre lui? s'écria alors le Grand Prêtre en déchirant ses vêtements. Vous venez d'entendre son blasphème.

LOUIS. – Pourquoi ce méchant Caïphe a-t-il déchiré ses vêtements?

GRAND'MÈRE. – Parce que, chez les Juifs, c'était la manière d'exprimer une grande indignation ou une grande désolation. En cette occasion, c'était seulement de l'hypocrisie. «Il mérite la mort!» crièrent-ils tous à la fois. Et se jetant sur le Sauveur avec les soldats et les valets, ils se mirent à le frapper, à lui cracher ou visage. On le traîna tout garrotté dans une des prisons du palais; le visage adorable de JESUS meurtri et souillé, fut couvert d'un linge sale connue d'un voile, et les misérables qui le frappaient se moquaient de lui en disant: CHRIST, prophétise-nous, et devine qui t'a frappé.»

JESUS fut insulté de la sorte pendant plusieurs heures.

CXIX – Pierre renie le Sauveur.

Pendant l'interrogatoire, Pierre était dans la cour de Caïphe, au milieu d'une foule nombreuse. Peu d'heures auparavant, avant d'entrer à Gethsémani, il avait fait à son Maître des protestations de dévouement; il les faisait avec une grande sincérité, mais aussi avec beaucoup de présomption.

«Lors même que tous vous abandonneraient, moi je ne vous abandonnerai pas,» avait-il dit. Et le Seigneur lui avait répondu avec tristesse:

«Cette nuit même, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois.»

Et malgré l'avertissement de JESUS, Pierre avait dormi an lieu de prier.

Pierre, en effet, renia trois fois le Fils de DIEU. Une servante l'aperçut presque à son entrée dans la cour, et lui demanda s'il n'était pas un des disciples de JESUS de Nazareth.

Et Pierre répondit: «Femme, je ne le connais pas, je ne sais pas ce que tu veux dire.»

Il s'avança tout troublé au milieu des soldats, et s'approcha du foyer, car il faisait froid. Après quelques instants, une autre femme, l'ayant regardé, le montra à ceux qui se chauffaient. Et interrogé une seconde fois, le pauvre Pierre nia de nouveau et avec serment, qu'il connût cet homme. Une heure après, un des serviteurs de Caïphe, qui avait accompagné Judas au jardin des Oliviers, entra dans la cour, reconnut Pierre et lui dit:

«Je t'ai vu dans le jardin avec lui.» Alors Pierre se mit à blasphémer et .à jurer une troisième fois qu'il n'avait jamais connu JESUS.

Et aussitôt le coq chanta. En ce même temps, le Sauveur sortait de la salle du Conseil, on le conduisait dans la prison du Temple. En passant près de Pierre, il jeta sur lui un regard de reproche et de compassion. Et Pierre, touché par ce divin regard, se rappela les paroles de son Maître. Il se leva, sortit aussitôt, et pleura amèrement.

HENRI. – Et où alla-t-il ensuite?

GRAND'MÈRE. – Une tradition, c'est-à-dire un récit qui a passé de bouche en bouche, nous dit que saint Pierre alla chercher du courage et de la consolation près de la sainte Vierge et de l'Apôtre saint Jean, lequel, durant la Passion, n'abandonna pas la Mère de DIEU; saint Pierre avoua sa faute et la pleura aux pieds de la sainte Vierge.

HENRI. – La pauvre sainte Vierge a dû le repousser et lui témoigner un grand mécontentement.

GRAND'MÈRE. – Au contraire, la sainte Vierge, qui est le refuge des pécheurs et la Mère de miséricorde, le reçut avec bonté, le consola, lui pardonna au nom de son divin Fils, et l'encouragea dans ses bonnes pensées de repentir du passé et de fermeté pour l'avenir. Elle savait pourtant l'affliction que son Fils avait ressentie du reniement de Pierre, disciple choisi et désigné déjà pour le remplacer sur la terre comme chef futur des Apôtres et de toute l'Église; malgré tout, elle pardonne à Pierre et nous montre par là combien nous devons compter sur la tendresse, l'indulgence de cette Mère divine, qui nous reçoit toujours quand nous avons recours à elle, qui nous exauce toujours quand nous l'invoquons, qui prie pour nous et qui nous obtient des grâces si nécessaires pour notre salut.

CXX – Désespoir et mort de Judas.

Pierre se repentit après son péché. Il pleura, eut recours à MARIE et ne désespéra point de la bonté de JESUS. Judas se repentit aussi, dit l'Évangile, lorsqu'il vit que son crime causait la mort de son Maître. Mais il n'eut pas le bon repentir.

ÉLISABETH. – Comment, Grand'mère? Est-ce qu'il y a un bon et un mauvais repentir? Il me semble que le repentir est toujours bon.

GRAND'MÈRE. – Oui, mon enfant, il est toujours bon quand il vient de l'amour, quand il est causé par le regret d'avoir mal fait, d'avoir offensé le DIEU qu'on aime; mais chez Judas, ce repentir provenait de la honte de s'être déshonoré, de la colère de n'avoir ni prévu ni compris les suites de l'action infâme qu'il commettait, et de s'être fait complice des meurtriers de JESUS; il prévoyait une vie de honte et de misère, et au lieu de prier, de pleurer comme avait fait saint Pierre, il se laissa aller à la rage et au désespoir.

Lorsqu'il entendit condamner à mort ce Maître qui avait été si bon pour lui, il alla trouver les Princes des Prêtres et leur dit en jetant à leurs pieds les trente pièces d'argent:

«J'ai péché en vous livrant le sang du Juste.»

Les Princes des Prêtres le repoussèrent et se moquèrent de lui; Judas sortit on courant connue un fou, le coeur plein de rage et de terreur; il alla en dehors de la ville et se pendit à un arbre; son ventre creva, et ses entrailles se répandirent par terre.

JESUS-CHRIST avait dit: «Malheur à celui par qui le Fils de l'Homme sera livré. Il eût mieux valu pour lui n'être jamais né.»

En se tuant, Judas s'était ôté la possibilité du repentir. Il aurait dû se souvenir de la bonté du Sauveur et pleurer son crime en implorant son pardon. Quelque mal qu'on ait fait, quelque crime qu'on ait commis, il ne faut jamais se livrer au désespoir, ni douter de la miséricorde divine.

CXXI – Jésus renvoyé à Pilate.

Dès que le jour parut, Caïphe rassembla une seconde fois les Princes des Prêtres, les Anciens du peuple, les Scribes et les Pharisiens. Us interrogèrent de nouveau JESUS, qui affirma encore qu'il était le CHRIST, le Fils de DIEU fait homme, Ils confirmèrent la condamnation à mort; mais comme le gouverneur romain pouvait seul faire exécuter les condamnations à mort, JESUS fut conduit au palais de Ponce Pilate, qui était gouverneur de Jérusalem au nom de l'Empereur TIBERE.

Pilate était un homme faible et égoïste; il désirait plaire à tout le monde et il ne cherchait pas à être juste dans ses jugements.

Il était environ six heures du matin quand JESUS fut amené à son tribunal. Les Juifs accusèrent JESUS d'une foule de crimes et ils affirmèrent qu'il se disait Roi de Judée, et qu'il méprisait l'autorité de CÉSAR TIBÈRE.

Pilate interrogea JESUS; il fut frappé de sa majesté et de sa douceur.

«Es-tu Roi? lui demanda-t-il.

— Oui; répondit le Sauveur, lu l'as dit, je suis Roi; mais mon Royaume n'est pas de ce monde. Si mon Royaume était de ce monde, je serais environné de serviteurs qui prendraient ma défense. Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité.

— Et qu'est-ce que la vérité?» demanda Pilate. Mais sans attendre une réponse dont, au fond, il se souciait peu, il s'avança vers les Juifs, et leur dit (pie ne trouvant aucun crime en cet homme, il allait le renvoyer à HERODE, Tétrarque de Galilée.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, Tétrarque?

GRAND'MÈRE. – Un Tétrarque était un Roi d'une petite province. Hérode commandait la province de Galilée, qui était une partie de la Judée ou Palestine. Et comme Pilate venait d'apprendre que JESUS était Galiléen, il voulut se faire ami d'Hérode en lui renvoyant un homme qui était de sa province.

CXXII – Jésus devant Hérode.

Hérode, Tétrarque de Galilée, était un prince cruel, orgueilleux et railleur, c'est-à-dire moqueur.

Il avait entendu parler de JESUS comme d'un faiseur de miracles, et il s'attendait, ainsi que ses courtisans, à lui voir l'aire des prodiges. Mais le Fils de DIEU ne dit pas une parole en sa présence.

Hérode, mécontent et désappointé, se moqua de lui, le regarda comme un fou, et le fit revêtir d'une robe blanche, ce qui, en Galilée, était le vêtement des fous. Il lui lit mettre dans ta main un long roseau en place du sceptre royal que portent les Rois, et il le renvoya à Pilule, accompagné par une populace grossière qui blasphémait, qui l'insultait et le frappait.

CXXIII – Jésus ramené devant Pilate.

Les clameurs de ce peuple excité par les calomnies des Pharisiens et des Princes des Prêtres, attirèrent Pilate, qui interrogea de nouveau JESUS; mais le Sauveur ne répondit plus rien.

JACQUES. – Pourquoi ne répondit-il pas? Il aurait peut-être convaincu Pilate de son innocence.

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur voyait le fond du coeur égoïste et lâche de Pilate; il savait que la peur de l'Empereur et des Juifs l'empocherait d'être juste. D'ailleurs, quand Pilate lui avait demandé: «Qu'est-ce que la vérité?» il ne s'était même pas donné la peine d'attendre la réponse du Sauveur. Notre-Seigneur garda donc le silence, jugeant que toute parole serait inutile. Pilate, voyant que JESUS ne disait plus rien pour sa défense, était fort embarrassé.

LOUIS. – Il me semble qu'il n'y avait pas de quoi être embarrassé. Il voyait que JESUS était innocent; il devait le dire au\ méchants Juifs, les chasser et protéger le pauvre JESUS contre leur méchanceté.

GRAND'MÈRE. – Certainement; c'est ce qu'il aurait fait s'il avait été un homme honnête, courageux et craignant de mal faire; mais Pilate était lâche, il avait peur de se faire des ennemis et de perdre sa place de Gouverneur de la Judée; il voulut donc contenter les Juifs, sans pourtant commettre une injustice trop visible à l'égard de JESUS, et il crut avoir trouvé un moyen très-habile.

Il était d'usage qu'aux fêtes de Pâques le Gouverneur romain accordât aux Juifs la grâce d'un condamné à mort. Il y avait dans les prisons de Jérusalem un brigand célèbre, nommé BAR-ABBAS, condamné à mort pour ses crimes. Pilate espéra qu'en Le proposant au peuple avec JESUS, tout le monde préférerait JESUS, car ce brigand était fort redouté. Pilate rappela dune au peuple rassemblé autour de son pillais, quel était l'usage des fêtes de Pâques, et il leur demanda s'ils voulaient délivrer BAR-ABBAS ou JESUS.

Les Pharisiens excitèrent si bien la foule que presque tous crièrent à Pilate:

«Non, pas JESUS, mais BAR-ABBAS.

— Et que ferai-je de l'autre? dit Pilate.

— Qu'il soit crucifié!» vociférèrent les Juifs.

Ce qui est frappant et ce qui n'a pas été l'effet du hasard, c'est que le nom hébreu de BAR-ABBAS signifie *fils de roy*. JESUS, Fils de DIEU, sauvait ainsi d'une mort justement méritée, le coupable BAR-ABBAS, qui représentait tous les coupables fils d'Adam, tous les fils coupables de notre premier père.

CXXIV – Jésus flagellé.

Pilate hésitait de plus en plus.

» Mais je ne trouve aucun crime en cet homme,» répétait-il aux Pharisiens et aux Juifs.

Et pour toute réponse, tous hurlaient plus fort:

«Crucifiez-le, crucifiez-le!»

Le lâche Pilate, effrayé de leurs vociférations, crut les apaiser en leur annonçant qu'il allait faire flageller le Seigneur; il croyait par là satisfaire leur rage et sauver JESUS de la mort.

Il le livra donc aux bourreaux qui le traînèrent dans la cour du Prétoire.

Les soldats romains le dépouillèrent de la robe blanche qu'Hérode lui avait fait mettre par dérision; ils l'attachèrent à une colonne et le fouettèrent avec une cruauté inouïe. Sa chair sacrée fut bientôt déchirée parles lanières de cuir armées de pointes de fer dont se servaient les Romains pour ces cruelles exécutions. Et quand sa chair fut en lambeaux, quand ses os furent dépouillés, quand il eut reçu plus de trois mille coups de fouets et que les infâmes bourreaux furent las de frapper, ils délièrent JESUS, l'assirent sur une pierre, jetèrent sur ses épaules sanglantes un manteau de pourpre, enfoncèrent sur sa tète une couronne d'épines dont les pointes lui déchiraient la tète et le front, et lui remirent dans les mains le sceptre de roseau.

«Salut, ô Roi des Juifs!» disaient-ils en ricanant et en se prosternant devant lui. Et lui arrachant le roseau des mains, ils lui en frappaient la tète, puis ils le soufflетaient et le couvraient de crachats.

Voilà, mes chers enfants, une partie des souffrances qu'a voulu endurer Notre-Seigneur pour racheter nos péchés, pour nous sauver du démon. Et nous, ingrats et méchants, nous oublions sa Passion, nous continuons à l'offenser, nous préférons notre plaisir à son amour, et nous nous jetons dans une vie dissipée, commode, agréable, coupable par son inutilité, sans réfléchir que nous nous perdons et que nous rendons les souffrances de Notre-Seigneur inutiles en ce qui nous touche. Notre ingratitude, notre légèreté ont été une des plus grandes peines du Sauveur, car il nous aime et il ne peut noua sauver; il souffre pour nous des tortures affreuses, et nous repoussons son sacrifice. Prions les uns pour tes autres, mes chers enfants, afin que tous nous soyons remplis de reconnaissance et d'amour pour ce bon Sauveur el que nous profitions de ce qu'il a souffert pour nous réunir à lui dans le bonheur éternel.

CXXV – Pilate abandonne Notre-Seigneur à ses bourreaux.

Tout sanglant, tout brisé par la douleur, le Rédempteur du monde fut traîné devant son juge.

Pilate, marchant devant lui hors de la salle du Prétoire, le montra à la foule en disant: «VOILA L'HOMME.»

Lui-même, juge inique, eut peur de sa cruelle faiblesse. Il crut qu'en montrant au peuple ce corps ensanglanté, ce visage déchiré, ils auraient pitié de lui.

«VOILA L'HOMME!» dit Pilate.

Oui, voilà *l'Homme*, l'Homme saint, l'Homme-DIEU qu'ils ont méconnu, outragé, torturé. *Voilà l'Homme* qui veut souffrir, qui veut mourir pour sauver ceux qui le méconnaissent, qui l'outragent, qui le torturent; voilà *l'Homme-Dieu* mourant, mais qui veut souffrir encore jusqu'à ce qu'il ait expié tous les péchés de tous les hommes qu'il appelle ses frères.

Et les Juifs n'ont aucune pitié de ses atroces douleurs; ils veulent qu'il souffre encore, ils veulent l'avilir plus encore par le supplice ignominieux de la croix, et tous rugissent de plus fort en plus fort:

«Crucifiez-le! crucifiez-le!»

Pilate, à ces cris, rassemble son courage: «Pourquoi le crucifierai-je, demanda-t-il, puisqu'il est innocent? Crucifierai-je votre Roi?

— Nous n'avons pas d'autre Roi que César! crient les Juifs. Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous! Il s'est dit Fils de DIEU, et selon notre loi il doit mourir! Si vous le relâchez, vous êtes ennemi de César!»

À ces paroles, Pilate eut peur et chercha à étouffer la voix de sa conscience. Il monta donc sur son tribunal, qui, suivant l'usage des anciens, était situé en plein air et devant le palais. Il se fil apporter de l'eau, et se lavant les mains en présence de la foule:

«Je suis innocent, dit-il, du sang de ce juste! C'est vous qui en répondrez!

— Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!» s'écria tout d'une voix ce peuple furieux qui avait été jusque-là le PEUPLE DE DIEU, et qui, depuis ce jour où il devint assassin de son DIEU, fut maudit comme Caïn, et condamné comme lui à errer sur la terre, méprisé et haï par toutes les nations et dans tous les siècles. Pilate, croyant se purifier par là du sang innocent de JESUS, le condamna au supplice le plus cruel et le plus infamant de l'antiquité, le supplice de la croix. Il fit écrire en HEBREUX, en GREC et en LATIN l'inscription qui devait être attachée selon l'usage au haut de la croix du condamné:

JESUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS.

Cette inscription fut gravée, c'est-à-dire écrite en creusant dans le bois, sur une planche de bois de cèdre; la planche était peinte en blanc et les lettres de l'inscription étaient peintes en rouge.

MARIE-THÉRÈSE. – Comment savez-vous cela, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Parce que ce précieux souvenir de la Passion de Notre-Seigneur, se voit encore à Rome, dans la basilique de Sainte-Croix, où il fut déposé par l'impératrice Hélène, trois cent et quelques

années après la mort de Notre-Seigneur.

MADELEINE. – Comment, on distingue encore les lettres?

GRAND'MÈRE. – Parfaitement; la couleur est disparue depuis longtemps, mais j'ai vu les lettres quand j'ai été à Rome, ainsi qu'un grand morceau de la croix, l'un des clous qui ont percé les mains de Nôtre-Seigneur, et quelques épines de la couronne que les Juifs enfoncèrent dans la tête du Sauveur. Toutes ces précieuses reliques sont à Rome, dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem.

Quand les Pharisiens et les Princes des Prêtres virent l'inscription, ils voulurent faire changer les dernières paroles en disant que JESUS n'était pas *Roi des Juifs*, mais qu'il s'était seulement dit Roi des Juifs.

Pilate méprisait les Juifs, et dans ce moment il se sentait irrité contre eux parce qu'ils lui avaient fait commettre une mauvaise action que sa conscience lui reprochait vivement; il repoussa leur demande avec colère et répondit: «Ce qui est écrit est écrit.»

JESUS fut donc proclamé Roi des Juifs, c'est-à-dire Roi du vrai peuple de Dieu. Et c'est Pilate, son meurtrier, qui le proclame Roi! C'est au nom de l'Empire romain, alors maître de l'univers, qu'il le proclame! Et pour que personne ne l'ignore, il le fait inscrire sur la croix dans les trois langues réputées sacrées: l'hébreu, le grec, le latin.

LOUIS. – Pourquoi les appelait-on sacrées?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'elles seules servaient pour les prières, les cérémonies du culte et pour écrire les livres saints, que le Saint-Esprit lui-même a inspirés et qui renferment les écrits de Moïse et des Prophètes, les Psaumes, les Évangiles et les écrits des Apôtres. On appelle tous ces écrits les saintes Écritures. Il était environ huit heures du matin lorsque Pilate prononça la sentence qui condamnait Notre-Seigneur à mourir sur la croix. On se mit à préparer cette croix, qui, d'après les anciennes traditions, fut faite d'un bois mystérieux.

ÉLISABETH. – Comment, mystérieux? Puisque vous l'avez vue. Grand'mère, elle existe encore et on peut bien savoir de quel bois elle est.

GRAND'MÈRE. – J'ai vu, il est vrai, un grand morceau de la traverse, qui est à l'église Sainte-Croix de Jérusalem, mais personne n'a jamais pu dire de quel bois elle était faite. Pour donner plus d'éclat au supplice de Notre-Seigneur, aussi bien que pour augmenter son abaissement, les Princes des Prêtres voulurent qu'on crucifiât avec lui deux scélérats qui étaient condamnés à mort et qui attendaient leur exécution dans les prisons de la ville.

Pendant les préparatifs du supplice, Notre-Seigneur fut abandonné aux soldats de Pilate, qui le frappèrent et l'outragèrent plus cruellement encore qu'avant la condamnation. Il ne sortit du Prétoire que pour se rendre au Golgotha ou montagne du Calvaire.

Une ancienne tradition dit que c'est sous les ruchers du Golgotha qu'Adam avait été enterré; que ses ossements y étaient encore lorsque Notre-Seigneur fut crucifié, que la crois de JESUS fut plantée à l'endroit même où se trouvait la tête d'Adam, et que le sang de Notre-Seigneur coula jusque sur le crâne du premier homme qui fut aussi le premier pécheur.

CXXVI – Jésus porte sa Croix.

Le chemin que traversa le lugubre cortège était d'environ un kilomètre. Ou l'appela et on l'appelle encore, la VOIE DOULOUREUSE; et les chrétiens qui habitent Jérusalem et ceux qui vont en pèlerinage peuvent parcourir une partie de ce chemin et baigner de leurs larmes les pierres sanctifiées par le sang du DIEU Rédempteur.

On obligea JESUS, malgré sa faiblesse excessive et les plaies qui couvraient son corps, à porter lui-même sa croix. Il tomba a plusieurs reprises sous ce cruel fardeau qui pourtant lui était cher parce qu'il devait servir à la rédemption des hommes. On voit encore la place où la très-sainte Vierge Marie, sa mère, accompagnée de saint Jean et de sainte Marie-Madeleine, s'était placée pour l'attendre et pour le suivre.

HENRI. – Où avait-elle été jusque-là?

GRAND'MÈRE. – Elle était restée au Cénacle avec les saintes femmes depuis la Cène; les disciples Pierre, Jean et Jacques, allaient et venaient pour lui apporter des nouvelles du Sauveur, Quand elle sut qu'il allait partir pour le lieu du supplice, le Golgotha, elle alla se placer au commencement du chemin qu'il devait suivre, pour l'accompagner de loin et ne plus le quitter jusqu'à son dernier soupir. La tradition rapporte aussi qu'une des pieuses femmes qui se trouvaient sur le passage de Notre-Seigneur se jeta aux pieds de JESUS pour lui présenter une boisson fortifiante et pour essuyer sa sainte face toute couverte de sueur, de sang et de crachats; et que le Sauveur récompensa son courage et sa foi en imprimant miraculeusement les traits de son visage sur le linge qu'elle lui présentait.

CAMILLE. – Et qu'a-t-on fait de ce linge précieux?

GRAND'MÈRE. – Il existe encore à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre; c'est ce linge qu'on appelle le SAINT-SUAIRE.

JESUS et les deux voleurs arrivèrent au Golgotha, vers neuf heures du matin, ce qui était pour les Juifs la troisième heure du jour.

ÉLISABETH. – Comment était-ce pour eux la *troisième heure*, puisque c'était *la neuvième*.

GRAND'MÈRE. – Parce que les Juifs ne comptaient pas les heures comme nous, à partir de minuit; ils les comptaient à partir du lever du soleil; et comme dans cette saison, mois d'avril, Le soleil se lève à six heures, *neuf heures* pour nous était *trois heures* pour eux. C'est à la TROISIEME HEURE que les juifs crucifièrent Notre-seigneur; les ténèbres couvrirent la montagne du calvaire depuis la SIXIEME HEURE *midi* pour nous, jusqu'à la NEUVIEME HEURE, *trois heures* pour nous.

ÉLISABETH. – Je croyais que c'était à midi que Notre-Seigneur avait été crucifié. C'est l'agonie qui commença à midi.

GRAND'MÈRE. – On le dit généralement, mais d'après l'Évangile même, et le témoignage d'anciens docteurs, le crucifiement aurait eu lieu à neuf heures. Saint Marc dit expressément: C'ETAIT LA TROISIEME HEURE (neuf heures du matin) ET ON LE CRICIFIA.

Le Sauveur serait resté ainsi six heures en croix. L'oeuvre du salut se serait faite en *six heures* comme l'oeuvre de la création s'était faite en *six jours*. Le monde lui-même, suivant les anciennes traditions, doit durer six époques que l'on croit être de mille ans chacune.

CXXVII – Crucifiement de Jésus.

Les bourreaux arrachèrent à Notre-Seigneur le manteau de pourpre qui s'était collé à ses plaies; de sorte que le sang coula de nouveau en abondance.

Ils mirent la croix par terre, y étendirent Notre-Seigneur et y clouèrent ses mains et ses pieds.

Au-dessus de sa tête couronnée d'épines, ils placèrent l'inscription de Pilate: JESUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS.

Ensuite ils descendirent le pied de la croix dans le roc qui avait été creusé pour la recevoir, et JESUS Notre Sauveur fut alors élevé de terre, les bras étendus comme pour sauver et bénir tous les hommes.

On crucifia les deux voleurs des deux côtés de la croix de JESUS. À sa droite, était le voleur DISMAS, qui touché de la douceur, de la majesté de JESUS, se convertit quelques moments après et le reconnut pour son DIEU.

Les soldats se partagèrent les vêtements de Notre-Seigneur et des deux voleurs. Mais comme la robe de JESUS était sans couture, ils ne voulurent pas la déchirer et ils la tirèrent au sort.

Tous ces détails de la Passion avaient été prédits par les Prophètes, plusieurs siècles avant la venue du Messie dans le monde.

Le Golgotha était couvert de peuple, et les Pharisiens jouissaient de leur triomphe. «Eh bien! criaient-ils avec ironie à JESUS crucifié, toi qui prétends détruire et rebâtir le Temple de DIEU en trois jours, descends donc maintenant de ta croix! Voyez-le, ajoutaient-ils, il sauve les autres et il ne peut se sauver lui-même! S'il est Roi d'Israël, qu'il descende de la croix et alors nous croirons en lui!»

Le peuple et les soldats répétaient ces blasphèmes.

VALENTINE. – C'est dommage que JESUS n'ait pas voulu faire ce miracle que demandaient les Pharisiens, de descendre de la croix. Ils se seraient tous convertis.

GRAND'MÈRE. – Ils ne se seraient pas plus convertis que lorsqu'ils ont vu le miracle de l'aveugle-né et celui de la résurrection de Lazare. Remarque bien que les Pharisiens n'étaient pas dans l'ignorance et La bonne foi, mais dans la haine et l'orgueil; de plus, n'oublie pas que Notre-Seigneur, en commençant sa Passion, avait abandonné à son Père tout son pouvoir divin pour ne plus en faire usage et ne conserver que les faiblesses de la nature humaine. Ce n'était plus l'heure des miracles; c'était l'heure du sacrifice divin, qui est le plus incompréhensible et le plus adorable des miracles.

CXXVIII – Le voleur Dismas converti.

Au milieu des blasphèmes, des injures, du tumulte et des cris, la voix du Fils de DIEU se fit entendre:

«MON PERE, S'ECRIA JESUS, PARDONNEZ-LEUR, CAR ILS NE SAVENT PAS CE QU'ILS FONT.»

MADELEINE. – Mais c'était la-faute de ces méchants Juifs s'ils ne le savaient pas, car Notre-Seigneur avait dit et fait tout ce qu'il fallait pour les éclairer.

GRAND'MÈRE. – Oui certainement, chère enfant, mais notre bon Sauveur veut encore tenter un dernier effort pour toucher leurs coeurs, pour les ramener à DIEU et pour leur obtenir les grâces et le pardon de son Père. Il fait pour eux ce qu'il fait pour nous, et nous faisons pour lui ce que font ces Juifs que nous traitons de barbares et de scélérats.

MADELEINE. – Oh! Grand'mère, aucun chrétien ne torturerait le pauvre JESUS, connue l'ont fait ces misérables Juifs!

GRAND'MÈRE. – Chère petite, chaque fois que nous péchons, c'est un soufflet, une injure que nous prodiguons à Notre-Seigneur; chacun de nos péchés a été racheté par les coups, les blessures, les tortures, le sang répandu, le crucifiement et la mort de Notre-Seigneur; ainsi chaque fois que nous péchons, nous sommes les complices de sa Passion.

MADELEINE. – Mais c'est affreux à penser, Grand'mère! Nous sommes donc des monstres comme les Juifs.

GRAND'MÈRE. – Nous sommes des monstres comme eux, si nous péchons mortellement; mais nous ne sommes que de faibles et pauvres créatures, si nous péchons par entraînement, sans réflexion, sans volonté d'offenser notre bon Sauveur et avec le grand regret de l'avoir offensé. Plus ou moins, cependant, nous participons tous à sa Passion et chacun de nous y a ajouté son offense, son soufflet, son crachat. Nous avons donc bien raison de pleurer sur les souffrances que nous avons causées à Notre-Seigneur et sur nos péchés qu'il a voulu expier par sa Passion et par sa mort.

À cette douce et adorable parole:

«MON PERE, PARDONNEZ-LEUR, CAR ILS NE SAVENT PAS CE QU'ILS FONT,» le coeur de Dismas, ce voleur crucifié à la droite de JESUS, fut touché d'un sincère et subit repentir. À tant d'amour, de miséricorde, il reconnut son DIEU; et tournant vers JESUS ses yeux baignés de larmes: «Seigneur, lui dit-il, avec une humble confiance, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre Royaume!»

Et JESUS lui répondit:

«AUJOURD'HUI MEME, TU SERAS AVEC MOI DANS LE PARADIS.»

JACQUES. – Le voleur a dû être bien content!

GRAND'MÈRE. – Oui, il a été heureux de cette promesse qui nous montre qu'il n'est jamais trop tard pour se repentir et que les plus grands scélérats peuvent être pardonnés, si leur repentir est proportionné à leurs crimes et si leur lui est grande et Leur amour ardent.

HENRI. – C'est très-commode cela, Grand'mère! On peut être toute sa vie un méchant homme; pourvu qu'on se repente an dernier moment, on est sauvé.

GRAND'MÈRE. – Non, ce n'est pas comme tu le dis. D'abord il n'y a aucun agrément à être méchant, avare, égoïste, gourmand, paresseux, menteur, colère, etc., parce qu'on est méprisé, détesté de tout le monde, et tourmenté par la crainte de l'enfer. Ensuite, parce que les gens qui vivent ainsi, offensant DIEU, et voulant l'offenser, finissent par perdre toute foi, tout sentiment religieux, ne se repentent guère à la fin de leur vie, et ne croient jamais être assez près de la mort pour se repentir. Enfin, parce qu'il arrive souvent qu'on meurt subitement sans avoir le temps de se repentir et de demander pardon au bon DIEU; de plus, le repentir forcé de la fin est bien douteux; il ne faut pas s'y fier et le confondre avec le vrai et profond repentir du bon Larron.

CXXIX – Jésus lègue sa mère à saint Jean.

Il y avait trois heures que JESUS était sur la croix. Vers la SIXIEME HEURE du jour, c'est-à-dire vers midi, des ténèbres miraculeuses couvrirent toute la terre jusqu'à la NEUVIEME HEURE.

PIERRE. – Était-ce une éclipse de soleil?

GRAND'MÈRE. – Non, ce n'était pas une éclipse ordinaire; mais une obscurité étonnante sans aucune cause naturelle, qui répandit partout la terreur et dont plusieurs historiens même païens ont parlé dans des livres qui sont arrivés jusqu'à nous. Un de ces historiens assure que l'obscurité était si grande que l'on voyait distinctement les étoiles. Au pied de la croix, se tenait debout, immobile et brisée de douleur, MARIE la Mère du divin Sauveur.

ÉLISABETH. – Pauvre Sainte Vierge, comment avait-elle le courage d'assister à un si cruel supplice?

GRAND'MÈRE. – La Sainte Vierge avait reçu, comme Mère de DIEU, un courage et une force surnaturels. Elle ne faisait qu'un avec JESUS; elle souffrait avec lui de loin comme de près; elle acceptait comme lui le sacrifice qu'il faisait de sa vie pour sauver les hommes; elle l'acceptait avec le même amour et la même soumission à la volonté du Père Éternel: elle partageait l'amour de son Divin Fils pour les hommes.

La Sainte Vierge au pied de la croix était là comme le prêtre qui offre le sacrifice de la messe; elle offrait son Fils pour le salut des pécheurs.

La Sainte Vierge était accompagnée de saint Jean qui ne la quittait pas, de sainte Marie-Madeleine et de quelques saintes femmes qui suivaient habituellement Notre-Seigneur.

Sur le CALVAIRE ou GOLGOTHA, l'humanité tout entière, les chrétiens de tous les siècles, étaient représentés par saint Jean le disciple bien-aimé de JESUS.

Le Sauveur, ranimant ses forces épuisées, jeta les yeux sur sa Mère et sur saint Jean, qui le contemplaient tous deux avec une douloureuse tendresse. Du regard, il montra saint Jean à sa mère.

«FEMME, dit-il, VOILA VOTRE FILS!»

Et tournant ensuite les yeux vers son fidèle Apôtre, il ajouta:

«VOICI TA MERE!»

JESUS donnait ainsi à Marie tout le genre humain, comme devant le remplacer dans le coeur de cette Mère Divine. Et il donna Marie pour Mère à tout le genre humain, Elle, pour nous aimer, nous protéger, nous secourir, sans jamais se lasser, comme une vraie mère. Et nous, pour aimer, vénérer, implorer Marie, sans jamais craindre de fatiguer sa tendresse et sa bonté maternelles. Ainsi, non content de nous avoir laisse son propre corps comme nourriture dans la sainte Eucharistie, il nous laisse encore une Mère miséricordieuse que nous pouvons et devons toujours invoquer, qui nous vient toujours en aide et qui nous obtient des grâces qu'elle seule peut obtenir. La piété et l'amour envers MARIE deviennent ainsi inséparables de la piété et de l'amour envers JESUS, notre DIEU et notre Sauveur.

CXXX – Jésus expire sur la Croix.

L'heure solennelle approchait. Les ténèbres commençaient à devenir moins épaisses, comme pour laisser apercevoir le corps livide et palpitant du Fils de DIEU suspendu à la croix. Tout son sang s'était épuisé et son regard était déjà voilé par les approches de la mort.

Pour nous faire comprendre l'excès de ses souffrances, augmentées par l'abandon où la justice Divine laissait son humanité chargée de tous les péchés des hommes, il s'écria d'une voix pleine d'angoisses:

«MON DIEU, MON DIEU! POURQUOI M'AVEZ-VOUS DELAISSE?»

Il n'osait plus appeler DIEU *son Père*.

«J'AI SOIF!» murmura JESUS d'une voix éteinte. Un des soldats, ému de compassion, prit une éponge, L'imbiba d'un peu de vinaigre mêlée d'eau, et à l'aide de sa lance l'approcha des lèvres desséchées du Rédempteur; mais JESUS refusa ce soulagement, et sachant que toutes les prophéties étaient accomplies, que la rédemption du monde était achevée, il releva sa tète chargée d'épines et murmura:

«MON PERE, JE REMETS MON ESPRIT ENTRE VOS MAINS!»

Puis, montrant une dernière fois sa Divinité, il s'écria d'une voix puissante:

«TOUT EST CONSOMME!»

Et inclinant la tête, il rendit l'esprit.

Il était trois heures; c'était le moment où dans le Temple on offrait le sacrifice du soir, en immolant un agneau, touchant symbole de L'immolation du véritable agneau de DIEU.

CXXXI – Jésus est enseveli.

Après quelques instants de silence, La grand'mère reprend:

Le Fils de DIEU venait de mourir! le DIEU Créateur, le DIEU qui commande à la mort, le DIEU éternel, venait de mourir. Le péché d'Adam et de tous ses descendants était racheté; désormais l'homme pouvait être sauvé; il pouvait reprendre dans le Ciel la place d'où l'avait chassé le péché.

Le Sauveur mourut le vendredi saint, quinzième jour du mois d'avril, à la *neuvième heure*, c'est-à-dire à *trois heures* après midi.

Au moment où il expira, de grands prodiges s'accomplirent. La terre trembla, le rocher du Calvaire se fendit entre la croix de JESUS et celle du mauvais larron. Une grande terreur se répandit dans Jérusalem, et surtout dans le Temple où on immolait l'agneau pascal. Le voile qui séparait le Sanctuaire de ce qu'on appelait le Saint des Saints se déchira du haut en bas, avec un grand bruit, comme pour annoncer au monde que l'ancienne alliance avec ses figures et ses cérémonies n'existait plus. L'arche d'alliance se vit à découvert, et les portes massives du Temple s'ouvrirent d'elles-mêmes avec fracas.

Aussitôt après que JESUS eut expiré, son âme Divine apparut aux âmes saintes, qui, depuis le commencement du monde, attendaient la venue du Rédempteur; elle les consola et leur fit connaître que le moment de leur délivrance était enfin arrivé. Toutes ces âmes furent entraînées plus tard, par Notre-Seigneur, dans la gloire éternelle, au jour de l'ASCENSION.

Le corps de JESUS resta quelque temps suspendu sur la croix. Cependant, comme la nuit approchait et que le lendemain était le jour du Sabbat, pendant lequel les Juifs observent le repos le plus complet, les Pharisiens voulurent en finir et ordonnèrent qu'on achevât les suppliciés en leur rompant les jambes. Les bourreaux tuèrent ainsi les deux larrons; mais un soldat nommé Longin, qui se convertit depuis et devint un grand saint, s'étant avancé vers la croix du divin Sauveur, et voulant s'assurer de sa mort, saisit sa lance et l'enfonça brutalement dans le côté de JESUS. Le coeur de JESUS fut percé de part en part, et saint Jean, qui n'avait pas quitté le pied de la croix, dit dans son Évangile: que de cette blessure jaillit du sang et de l'eau, symboles du Baptême et de l'Eucharistie.

Les autres bourreaux, assurés de la mort du Sauveur, ne lui rompirent pas les jambes, accomplissant ainsi sans le savoir, la prophétie de Moïse:

«Ils ne briseront aucun de ses os.»

La loi juive défendait que les corps des condamnés demeurassent suspendus en croix pendant le sabbat, La Sainte Vierge, saint Jean, et quelques autres disciples de JESUS résolurent donc d'ensevelir son corps.

Un des disciples, homme riche et puissant, nommé Joseph d'Arimathie, se présenta courageusement devant Pilate et lui demanda la permission de détacher de la croix et de conserver dans un sépulcre qui lui appartenait, le corps inanimé du fils de MARIE. Pilate fit encore une fois constater la mort et accorda la demande.

Le pieux Joseph, aidé de la Sainte Vierge MARIE, de saint Jean, de Marie-Madeleine et des autres saintes femmes, rendit donc à son maître ce triste et dernier devoir.

Le corps fut détaché de la croix, descendu doucement et déposé dans les bras maternels de la Sainte Vierge. Elle lui enleva la sanglante couronne d'épines qui entourait encore sa tête, et retira les épines qui étaient restées dans les chairs; le corps fut lavé selon l'usage juif; ses plaies furent remplies de parfums et

d'herbes aromatiques; on mit à part les clous arrachés de ses plaies béantes; les saintes femmes enveloppèrent la tête d'un suaire, et tout le corps d'un linceul.

On porta le douloureux fardeau près du tombeau nouvellement creusé dans le roc, que Joseph d'Arimathie consacrait à la sépulture de JESUS; puis on le descendit dans le caveau qui existe encore aujourd'hui et que les pèlerins viennent vénérer en visitant les lieux saints. Ce caveau était creusé dans le roc vif et situé au pied du Calvaire.

Après les derniers adieux et les derniers baisers d'amour, MARIE, la Mère de douleurs, rentra dans Jérusalem avec saint Jean, son fils d'adoption, avec sainte Madeleine et ses autres compagnes.

Les Pharisiens et les Princes des Prêtres avaient surveillé tout ce qui s'était fait. Se souvenant que JESUS avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort, ils allèrent demander des soldats à Pilate, «de peur, disaient-ils, que les disciples de cet imposteur ne viennent enlever son corps pendant la nuit pour répandre ensuite le bruit de sa résurrection.»

Pilate, déjà bourrelé de remords, les renvoya avec colère. «Vous avez des gardes, leur dit-il, veillez vous-mêmes à ce tombeau.»

Les Juifs s'empressèrent alors de fermer eux-mêmes l'entrée du sépulcre avec une énorme pierre, et ils mirent sur les joints le grand sceau du Temple, pour empêcher toute supercherie.

PIERRE. – De cette façon, quand JESUS ressuscita et sortit du tombeau malgré toutes leurs précautions, ils ont bien vu qu'il était DIEU, et qu'ils étaient, eux, des misérables qui avaient assassiné leur DIEU. Pour le coup, ils ont dû tous se convertir.

GRAND'MÈRE. – Pas plus cette fois qu'aux autres miracles de Notre-Seigneur. Tu verras tout à l'heure comment ils ont agi pour empêcher ce dernier miracle d'être connu du peuple. Mais leurs précautions mêmes pour empêcher les tromperies qu'ils redoutaient, ont servi à rendre plus évident le grand miracle de la résurrection.

CXXXII – Résurrection et triomphe du Christ.

Quatorze fois dans le temps de ses prédications Notre-Seigneur avait annoncé qu'après sa Passion et sa mort, il ressusciterait le *troisième jour*, et il présentait d'avance cette résurrection comme le signe évident et définitif auquel, non-seulement les Apôtres, mais les Juifs infidèles eux-mêmes, pourraient reconnaître qu'il était le Fils de DIEU, égal à DIEU son Père.

Les ennemis du Sauveur connaissaient si bien cette prophétie et en comprenaient tellement l'importance, que leur premier soin, aussitôt que JESUS eut été enlevé de la croix et déposé au Saint Sépulcre, fut d'y mettre des gardes, et de fermer la porte du tombeau avec les grands sceaux publics.

Par celte méfiance des vues des Apôtres, par ces précautions excessives, ils rendirent eux-mêmes plus certaine la résurrection de Notre-Seigneur dont tous les gardes du tombeau furent témoins.

VALENTINE. – Comment! C'est devant eux tous que JESUS sortit vivant du tombeau?

GRAND'MÈRE. – Oui, devant tous, à leur grande frayeur, comme je vais vous le raconter tout à l'heure.

Suint Jean et saint Pierre avaient accompagné marie au Cénacle aussitôt après que Notre-Seigneur fut déposé dans le tombeau; ils pleuraient et ils priaient avec elle.

MARIE-THÉRÈSE. – Qu'est-ce qu'on appelait le Cénacle?

GRAND'MÈRE. – Le Cénacle était la salle où JESUS avait soupé le jeudi soir avec ses disciples et où il avait institué la sainte Eucharistie.

Saint Jean avoue lui-même dans son Évangile qu'ils avaient tous oublié la prophétie de JESUS touchant sa résurrection; excepté la Sainte Vierge, ils avaient tous perdu la foi en la Divinité de Notre-Seigneur. Ils étaient comme hors d'eux- mêmes et ne savaient plus que croire. La Sainte Vierge seule connaissait ce qui devait arriver; mais alors, comme pendant la vie de son Divin Fils, elle conservait toutes ces choses dans son coeur.

Les autres Apôtres s'étaient dispersés depuis le jeudi soir, peu après l'arrestation de leur Maître. Ils avaient passé le vendredi et le samedi dans rabattement, presque dans le désespoir. Thomas Dydime, l'un des douze Apôtres, saisi d'une terreur panique, s'était même enfui au loin, hors de Jérusalem.

Les Apôtres, réduits au nombre de dix, à cause de la trahison de Judas et de la fuite de Thomas, s'enfermèrent dans le Cénacle. Leur esprit était bouleversé et ils n'avaient qu'un seul sentiment, la peur des Juifs.

Depuis le vendredi soir, les gardes s'étaient succédé près du tombeau; ils étaient plusieurs ensemble pour mieux le garder.

Les saintes femmes, en rentrant à Jérusalem, s'étaient hâtées d'acheter cent livres de parfums pour achever le lendemain de la Pâque, l'embaumement du corps de JESUS. N'ayant pu sortir le jour du sabbat, elles ignoraient, comme les Apôtres, que les Princes des Prêtres eussent envoyé des soldats pour veiller près du sépulcre.

Au moment où le jour commençait à luire, le tombeau Divin fut ébranlé tout à coup. Un Ange brillant comme l'éclair apparut au milieu des gardes, qui, dans leur effroi, tombèrent à la renverse. La porte

scellée du tombeau se brisa et fut lancée au loin.

Le Fils de DIEU était ressuscité.

Il venait d'accomplir la prédiction qu'il avait faite:

Je quille ma vie pour la reprendre; personne ne me la ravit; c'est par ma propre volonté que je l'abandonne. J'ai le pouvoir de la quitter et j'ai le pouvoir de la reprendre. C'est le commandement que j'ai reçu de mon Père.

La mort était vaincue et Nuire Sauveur venait de reconquérir pour nous tout ce qu'Adam avait perdu par le péché.

JACQUES. – Comment, par qui la mort a-t-elle été vaincue? Et comment peut-on vaincre la mort? Pour vaincre il faut combattre; et la mon n'est pas un homme avec Lequel on puisse se battre.

GRAND'MÈRE. – Ces! Notre-Seigneur qui a vaincu la mort par sa Résurrection; c'est-à-dire que par son expiation des péchés des hommes, il a donné à leur âme la possibilité de vivre de la vie éternelle, dans le bonheur éternel. La mort n'a pas de corps comme un homme, mais elle est un mal terrible qui existe bien réellement. On dit souvent: vaincre ses mauvais penchants; vaincre la maladie; vaincre sa paresse. C'est de même que Notre-Seigneur a vaincu la mort, en se montrant plus fort qu'elle, puisqu'il a repris sa vie. En outre, vaincre la mort signifie vaincre la mort et l'enfer.

Lorsque les gardes furent revenus de leur terreur, ils s'enfuirent vers la ville et allèrent racontera Caïphe et aux Princes des Prêtres ce qui venait d'arriver. Ceux-ci, persistant dans leur mauvaise foi, dans leur haine et dans leur incrédulité; s'endurcirent dans le crime en donnant aux soldats une somme d'argent considérable, afin qu'ils ne parlassent pas de ce qu'ils avaient vu, et qu'ils répandissent le bruit que pendant la nuit, les disciples de JESUS, profitant du sommeil des gardes, étaient venus et avaient enlevé le corps.

JEANNE. – Est-ce qu'on les a crus?

GRAND'MÈRE. – Personne ne pouvait y croire, car il était trop évident: d'abord, que les gardes n'avaient pu tous dormir à la fois, et si profondément que le bruit causé par le brisement de la pierre du tombeau, et par la chute de cette pierre énorme, n'en eût pas éveillé un seul.

Ensuite, personne ne put croire que ces disciples si timides, qui s'étaient enfuis au premier danger, sans avoir tenté de défendre leur maître, fussent devenus assez intrépides et audacieux pour combattre les hommes armés qui gardaient le sépulcre et qu'ils devaient s'attendre à trouver éveillés, prêts à défendre l'entrée du tombeau.

Et dans quel but auraient-ils risque leur vie?

Pour retirer d'un sépulcre le cadavre d'un homme qui les aurait trompés en leur faisant croire qu'il était DIEU et qu'il ressusciterait.

Enfin, si les gardes s'étaient réellement endormis et s'étaient laissés jouer de la sorte par les disciples dont ils se méfiaient et dont on leur avait ordonné de se méfier, les Princes des Prêtres, au lieu de payer aux gardes leur silence, les auraient fait poursuivre et juger, les auraient fait comparaître et parler en public pour confirmer l'imposture de JESUS et la justice de sa condamnation.

Personne à Jérusalem ne crut aux paroles des soldats et des Princes des Prêtres. Le bruit de la

résurrection de Notre Seigneur se répandit partout et ce Fut là ce qui prépara des milliers de conversions qui suivirent tes premières prédications de saint Pierre et des Apôtres.

CXXXIII – Marie-Madeleine au tombeau.

Marie-Madeleine, la pauvre pécheresse convertie, la fidèle et courageuse chrétienne du Calvaire, poussée par son amour pour JESUS, sortit de Jérusalem le dimanche matin avant même le lever du soleil. Elle voulait aller pleurer près du tombeau de son bon maître, «'exposant ainsi aux insultes des soldats qui gardaient le corps.

Pendant qu'elle allait au tombeau, le CHRIST était ressuscité; et lorsque Madeleine arriva au petit jardin qui entourait le sépulcre, les gardes s'étaient déjà enfuis et Madeleine vit avec stupéfaction la porte ouverte et la pierre enlevée.

Elle jeta un regard rapide dans L'intérieur du caveau, et croyant qu'un avait enlevé le corps, elle courut précipitamment au Cénacle avertir Pierre, qui était déjà considéré comme le Chef des Apôtres. Pierre et Jean sortirent aussitôt et coururent vers le tombeau. Madeleine les suivit de loin.

La Sainte Vierge, près de laquelle Madeleine était venue chercher Pierre et Jean, resta seule dans sa demeure; et ce fut alors que, d'après une pieuse tradition, son Fils adorable lui apparut comme à la première, la plus digne des créatures, et comme ayant droit à la première et à la plus grande part de son amour.

Pierre et Jean couraient au sépulcre, ne comprenant rien aux paroles de Madeleine. Saint Jean, qui était jeune, courait plus vite que saint Pierre. Il arriva le premier, se pencha à l'entrée du caveau, et vit en effet que l'intérieur était vide.

Jean n'osa pas entrer avant Pierre, que JESUS avait désigné d'avance comme Chef de l'Église. Pierre arriva, descendit les marches qui conduisaient au caveau funéraire, et s'assura de la vérité. Le linceul qui avait entouré le corps du Sauveur était encore là, et les linges qui avaient enveloppé la tête du Fils de DIEU étaient pliés et déposés à part.

Les deux Apôtres oubliaient, dans le trouble de leurs pensées, la promesse de la résurrection; et croyant, eux aussi, qu'on avait emporté le corps de leur Maître, ils furent remplis de frayeur, et ils épouvantèrent les autres disciples en leur racontant ce qu'ils avaient vu.

Remarquez tous ces détails, mes enfants; ils montrent, jusqu'à l'évidence, l'absurdité des Juifs lorsqu'ils prétendirent que les Apôtres avaient enlevé le corps du Seigneur. Les Apôtres n'y pensaient même pas, et ne voulaient pas croire à la possibilité de la résurrection.

CXXXIV – Jésus apparaît à Madeleine.

Marie-Madeleine avait suivi Pierre et Jean quand ils vinrent au sépulcre. Après leur départ, elle s'agenouilla près de ce tombeau qui lui rappelait de si douloureux et de si chers souvenirs, et elle se mit à fondre en larmes.

Puis elle s'avança de nouveau jusqu'à l'ouverture du sépulcre, et elle aperçut, de chaque côté de la pierre sur laquelle avait été déposé le corps divin, deux Anges sous l'apparence de deux jeunes hommes vêtus de blanc.

La vue de ces deux Anges fit peu d'impression sur Madeleine, absorbée dans sa douleur, et dont la vue était troublée par les larmes.

«Femme, lui dirent les Anges, pourquoi pleures-tu?

— Je pleure, répondit Madeleine, parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où ils l'ont mis.»

Pendant qu'elle parlait encore, elle entrevit auprès d'elle, un peu en arrière, un homme qu'elle crut être le jardinier chargé du soin d'entretenir le Saint Sépulcre. Sans se retourner et sans le regarder, la pauvre Madeleine lui dit en pleurant:

«Si c'est vous qui l'avez emporté, dites-le moi, et indiquez-moi où vous l'avez mis.»

Une voix, bien connue l'appela par son nom: «MARIE!» Elle tressaillit, et, levant les yeux, elle reconnut son adorable Sauveur. Dans le premier élan de sa joie, ardente dans son amour comme dans sa douleur, elle se précipita à ses pieds pour les baiser. Mais JESUS, pour modérer ces transports, lui dit:

«Ne me touche pas, je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais va trouver mes frères, et dis-leur que je vais à mon PERE et à votre PERE, à mon DIEU et à votre DIEU.»

PETIT-LOUIS. – Comment Notre-Seigneur, qui était Dieu, appelle-t-il DIEU le Père son DIEU?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il était vraiment homme en même temps qu'il était vraiment DIEU. Comme homme, JESUS-CHRIST adore DIEU, prie DIEU, obéit comme nous. C'est en ce sens que DIEU est le DIEU de JESUS-CHRIST.

Madeleine obéit à l'ordre de son Maître, et, le coeur plein de joie, elle courut au Cénacle annoncer aux Apôtres la résurrection de JESUS. Mais ils ne la crurent pas.

ÉLISABETH. – C'est étonnant que les Apôtres ne veuillent pas croire à la résurrection qui leur avait été annoncée tant de fois par Notre-Seigneur lui-même, et que Marie-Madeleine venait leur confirmer. Vraiment, ces Apôtres ne méritaient pas tout l'amour et les bontés de Notre-Seigneur.

GRAND'MÈRE. – Les Apôtres étaient encore des hommes ignorants et faibles; ils n'avaient pas reçu le Saint-Esprit; ils n'avaient pas reçu les grâces extraordinaires que DIEU accorde à ses Prêtres. Vous verrez ces mêmes hommes faibles, ignorants, timides, devenir des hommes éloquents, instruits, courageux; ils convertiront des milliers d'incrédules.

CXXXV – Notre-Seigneur apparaît aux saintes femmes.

Peu d'heures après cette première apparition, trois autres saintes femmes, JEANNE, MARIE, mère de Jacques, et SALOMÉ, allèrent au sépulcre; elles portaient des parfums et des aromates pour achever l'embaumement de JESUS qu'on n'avait pu faire complètement le soir du vendredi saint.

Elles se demandaient avec inquiétude comment elles feraient pour entrer dans le caveau, à cause de l'énorme pierre qu'elles avaient vu placer pour en fermer l'entrée.

Lorsqu'elles approchèrent, elles virent, avec non moins de surprise que Madeleine, l'entrée ouverte et la pierre brisée et couchée auprès. Elles entrèrent précipitamment et lurent très-effrayées à la vue d'un Ange qui se tenait à l'endroit où avait reposé la tête du Seigneur. Mais l'Ange les rassura par de douces paroles.

«Ne craignez pas, leur dit-il. Je sais que vous cherchez JESUS DE NAZARETH, LE CRUCIFIE. Il est ressuscité; il n'est plus ici! Ne cherchez pas parmi les morts Celui qui est vivant! Souvenez-vous de ce qu'il vous disait en Galilée: «*Le fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs et il sera crucifié,* MAIS IL RESSUSCITERA LE TROISIEME JOUR.» Allez, donc, et annoncez ces choses à ses disciples et *particulièrement* à PIERRE.

HENRI. – Pourquoi à Pierre plus qu'aux autres?

GRAND'MÈRE. – Parce que Pierre était plus que les autres. Il était déjà désigné pour être le Vicaire de JESUS-CHRIST et le souverain Pontife de toute l'Église.

Se souvenant alors de cette prophétie, elles furent remplies d'une terreur religieuse et s'enfuirent sans oser même parler entre elles. Mais voici que sur le chemin elles aperçurent le Divin Maître qui, s'avançant vers elles, leur dit:

«Je vous salue.»

Elles se prosternèrent devant lui, selon l'usage d'Orient, et lui embrassèrent les genoux et les pieds.

JACQUES. – Pourquoi Nôtre-Seigneur leur permet-il de baiser ses pieds, puisqu'il l'a défendu à la pauvre Madeleine?

GRAND'MÈRE. – Parce que Madeleine se laissait emporter par un mouvement trop naturel que Notre-Seigneur voulut réprimer, lui faisant comprendre ainsi que, même dans les affections les plus louables, il fallait se garder d'une impétuosité qui tient à la nature humaine et qui n'est pas parfaitement sage.

Et JESUS dit aux saintes femmes:

«Ne craignez point. Allez et annoncez tout ceci à mes frères; qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils me verront.»

Et il disparut.

Les Apôtres et les disciples ne crurent pas davantage les saintes femmes qu'ils n'avaient cru Madeleine; ils les traitèrent de visionnaires et de folles.

ÉLISABETH. – Par exemple! c'est un peu fort! les Apôtres étaient bien entêtés! Il me semble que je

n’aurais pas été si incrédule.

GRAND’MÈRE. – Le bon DIEU a permis ce prodige d’incrédulité pour aider notre foi. Plus les Apôtres ont été incrédules d’abord, plus le témoignage qu’ils ont donné ensuite et qu’ils ont confirmé de leur sang a de poids et de valeur.

CXXXVI – Jésus apparaît aux disciples près d'Emmaüs.

Dans l'après-midi du jour de la Résurrection, deux disciples se rendaient à un bourg nommé EMMAÜS, peu éloigné de Jérusalem. Ils causaient avec découragement delà venue du Messie, lorsque JESUS, qui avait pris à leurs yeux un extérieur différent de celui qu'il avait eu avant sa mort, s'approcha d'eux et leur demanda le sujet de leur tristesse et de leur conversation. Ils le lui dirent simplement et ajoutèrent:

«Nous attendions de notre MAÎTREle salut d'Israël. Il avait annoncé qu'il ressusciterait le troisième jour mais voici le troisième jour, et rien n'apparaît.

— Ô insensés! leur dit Le Seigneur, est-ce que vous refusez de croire à tout ce qu'ont dit les Prophètes? Ne fallait-il pas que le CHRIST souffrît de la sorte, pour entrer dans sa gloire?»

Et leur expliquant Moïse et tous les Prophètes, le Divin voyageur faisait comprendre à ses compagnons le mystère des Saintes Écritures, et combien elles étaient pleines du MESSIE.

Arrivés à Emmaüs, ils le prièrent de s'arrêter avec eux dans l'hôtellerie et de partager leur repas. JESUS y consentit. Ayant pris du pain, il le bénit comme à la sainte Cène, le rompit, le consacra en son corps adorable et communia ses deux convives.

Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent; ils reconnurent le Seigneur. Mais il avait disparu.

JEANNE. – Comment leurs yeux s'ouvrirent-ils, puisqu'ils étaient déjà ouverts?

GRAND'MÈRE. – Il ne s'agit pas des yeux du corps qui étaient très-ouverts, comme tu le dis; mais des veux de leur esprit, qui comprirent dans ce moment ce qu'ils n'avaient pus compris jusque-là, que leur compagnon n'était autre que JESUS ressuscité.

Pour eux, pleins de joie et de ferveur, ils sortirent de l'hôtellerie et retournèrent en toute hâte à Jérusalem, où ils arrivèrent le soir. Et en route ils se disaient l'un à l'autre: «Notre coeur n'était-il pas brûlant d'amour pendant qu'il nous parlait dans le chemin?»

Les Apôtres et les disciples leur racontèrent les événements de la journée; eux, à leur tour, racontèrent comment le Seigneur leur était apparu, et comment ils l'avaient reconnu lors de la fraction du pain et de la communion. Et figurez-vous, mes enfants, que malgré ces assertions si positives et si multipliées, les Apôtres ne voulaient pas croire.

CXXXVII – Jésus apparaît aux disciples réunis.

Mais voici que les portes étant fermées et les Apôtres et disciples se trouvant réunis, tout à coup Notre--Seigneur apparut debout au milieu d'eux et leur dit:

«Que la pais soit avec vous! Ne craignez rien, c'est moi.»

Ils crurent voir un fantôme et furent saisis d'effroi.

«Que craignez-vous? leur répéta-t-il de sa douce et sainte voix. Quelles pensées vous agitent?»

Et leur montrant ses mains et ses pieds, où il avait conservé les stigmates, c'est-à-dire les signes de la rédemption:

«Voyez et touchez, leur dit-il. C'est bien moi; un fantôme n'a ni chair ni os.»

Mais comme ils hésitaient encore, partagés entre la joie et la stupeur, le bon Maître, plein d'indulgence pour leur faiblesse, ajouta:

«Avez-vous quelque chose à manger?»

Ils lui offrirent un poisson grillé et un rayon de miel. Il mangea devant eux et leur distribua ce qui restait.

Enfin les Apôtres étaient convaincus. Ils voyaient de leurs yeux, ils touchaient de leurs mains. À l'excès du découragement succéda le comble de la joie. Ils se prosternèrent devant le Fils de DIEU et l'adorèrent. Mais il leur reprocha la dureté de leur coeur et leur lenteur à croire. Puis il leur ouvrit l'esprit…

PETIT-LOUIS. – Coin meut a-t-il pu ouvrir leur esprit?

GRAND'MÈRE. – En leur donnant la grâce de comprendre le sens des prophéties qui s'étaient accomplies par sa vie, par sa mort, par sa résurrection.

«Tout ce qui est arrivé était écrit, dit-il en finissant. Il fallait que le CHRIST souffrît, qu'il mourût et qu'il ressuscitât le troisième jour d'entre les morts; et maintenant il faut que la pénitence et la rémission ou le pardon des péchés soient prêches par toute la terre, en commençant par Jérusalem.

«La paix soit avec vous! leur dit-il une seconde fois avec douceur et majesté. De môme que mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie.»

Puis, soufflant sur eux:

«Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.»

Ce fut ainsi que Notre-Seigneur institua la CONFESSION ou SACREMENT DE PENITENCE.

HENRI. – Comment ça? Il n'a pas dit qu'il fallait se confesser?

GRAND'MÈRE. – Il n'a pas dit le mot, mais il a dit la chose.

HENRI. – Je ne vois pas cela, Grand'mère, dans ce que dit Notre-Seigneur.

GRAND'MÈRE. – Tu vas le comprendre tout à l'heure. Notre-Seigneur, en donnant aux Apôtres la

puissance de remettre les péchés, suppose nécessairement qu'il y aura des péchés à remettre; que, pour les remettre, il faut que les Apôtres les connaissent; et pour les connaître, il faut qu'on les leur dise. La Confession n'est pas autre chose: l'aveu des fautes par celui qui les a commises, et la rémission ou absolution de ces fautes par celui qui a reçu de DIEU le pouvoir de les remettre; de même le Prêtre a le pouvoir de les retenir, c'est-à-dire de ne pas les pardonner, s'il juge qu'il n'y a pas de repentir ni ferme propos de ne plus pécher.

Si jamais, mes enfants, vous entendez dire que la Confession a été inventée par les hommes et non pas établie par Notre-Seigneur, rappelez-vous ces paroles si claires de JESUS-CHRIST:

«LES PECHES SERONT REMIS A CEUX A QUI VOUS LES REMETTREZ, ET ILS SERONT RETENUS A CEUX A QUI VOUS LES RETIENDREZ!»

CXXXVIII – Thomas Didyme incrédule.

L'Apôtre saint Thomas, caché hors de Jérusalem, entendit pourtant parler de ce qui se passait. Revenu de sa première frayeur, il se hasarda à rentrer dans la ville et à venir rejoindre ses frères. Mais ceux-ci eurent beau lui dire qu'ils avaient vu JESUS ressuscité, qu'il avait mangé en leur présence, qu'il était apparu à plusieurs reprises et en divers endroits, aux Apôtres et aux saintes femmes, Thomas refusa de le croire.

«Si je ne mets la main dans le trou de son côté, disait-il, et si je ne touche du doigt les plaies de ses pieds et de ses mains, je ne croirai pas.»

Or, le huitième jour après Pâques, les Apôtres, et cette fois Thomas avec eux, étant réunis dans le Cénacle pour la prière, les portes et les fenêtres de la salle étant fermées, JESUS se trouva tout à coup devant eux, et se tournant vers Thomas:

«Donne-moi la main, lui dit-il, et approche-la de mon côté. Mets ton doigt dans mes plaies, et ne sois plus incrédule, mais fidèle.»

L'Apôtre, convaincu à son tour, se prosterna, et, plein de repentir et de foi, il s'écria:

«Mon Seigneur et mon DIEU!»

Et JESUS lui dit sévèrement:

«Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui cependant ont cru.»

MADELEINE. – Nous sommes alors bienheureux, nous autres catholiques, puisque nous croyons sans avoir vu.

GRAND'MÈRE. – Certainement; c'est de nous tous que Notre-Seigneur a dit: «Heureux ceux qui croient sans avoir vu!» Mais il ne suffit pas d'avoir la foi, il faut vivre suivant notre foi, et pratiquer toutes les vertus chrétiennes que Notre-Seigneur nous a indiquées dans l'Évangile par ses paroles et par ses exemples.

CXXXIX - Pierre chef de l'Église.

Le Sauveur ressuscité demeura quarante jours sur la terre, apparaissant souvent aux siens et leur parlant de l'établissement de son Église, de la prédication de l'Évangile, de l'organisation des Prêtres et Évêques, de l'administration des Sacrements et de la direction des choses saintes.

Dans une de ces apparitions sur le bord du lac de Génésareth, il interpella Pierre au milieu de ses frères:

«Pierre, m'aimes-tu plus que ne le font ceux-ci?

— Oui, Seigneur, répondit Pierre, vous savez que je vous aime.

— ALORS, SOIS LE PASTEUR DE MES AGNEAUX!»

Il lui demanda une seconde fois:

«Pierre, fils de Jean, m'aimes-tu?

— Seigneur, vous savez que je vous aime, répondit Pierre une seconde fois.

— SOIS LE PASTEUR DE MES AGNEAUX!»

Enfin le Sauveur lui ayant demandé une troisième fois:

«Pierre, m'aimes-tu?»

Pierre, guéri de sa présomption passée, se rappelant son triple reniement chez Caïphe, et redoutant humblement sa faiblesse, répondit tout ému et attristé:

«Seigneur, vous savez toute chose, vous savez que je vous aime.»

Alors JESUS le regarda avec amour et dit:

«SOIS LE PASTEUR DE MES BREBIS!»

ARMAND. – Où étaient les agneaux et les brebis que JESUS donnait à saint Pierre?

GRAND'MÈRE. – Les agneaux dont voulait parler Notre-Seigneur, sont tous les fidèles dont se compose le troupeau de l'Église. Les brebis sont les Évêques, qui nous baptisent, nous élèvent dans la vérité, dans la foi. Brebis et agneaux ne forment qu'un seul troupeau sous la conduite du pasteur qui est Pierre et après lui son successeur Notre Saint Père le Pape. C'est pourquoi, tous, nous devons obéir au Pape, notre seul Pasteur, notre seul directeur. Celui qui se révolte contre le Pape, se révolte contre JESUS-CHRIST dont il est le représentant sur la terre.

CXL - Ascension de Notre-Seigneur.

Le quarantième jour après Pâques, le Seigneur apparut une dernière fois à ses disciples, près de Jérusalem. La Sainte Vierge, les onze Apôtres et plus de cinq cents disciples étaient présents.

Il était midi. Le Fils de DIEU conduisit cette foule pieuse sur la montagne des Oliviers, à un endroit qu'on vénère quand on va en pèlerinage à Jérusalem.

«Voici, dit-il aux Apôtres, que je vais vous envoyer du Ciel le PROMIS DE MON PERE, qui est le SAINT-ESPRIT. Et vous me rendrez témoignage dans toute la Judée, et jusqu'aux extrémités de la terre.»

Puis élevant les mains pour les bénir, il ajouta:

«La toute-puissance m'a été donnée au Ciel et sur la terre.

Allez donc et prêchez l'Évangile à toute créature, enseignez les nations et apprenez-leur à observer ma loi.

«Baptisez-les, au nom du PPERE, et du FILS, et du SAINT-ESPRIT.

«Et voici que moi-même je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.»

Et pendant que DIEU fait homme adressait à ses Apôtres ce solennel adieu, il s'éleva majestueusement devant la foule prosternée, et bientôt une nuée lumineuse le cacha à tous les regards.

Le mystère de la Rédemption était accompli, et JESUS, en quittant la terre, lui laissa l'EGLISE et l'EUCHARISTIE.

CXLI - Dernières explications.

J'ai fini, mes chers enfants, l'histoire de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST dans le monde. Quand vous serez grands, vous la lirez plus belle et plus complète dans l'Évangile.

HENRIETTE. – Grand'mère, vous n'avez pas parlé de la Sainte Vierge depuis la résurrection de Notre-Seigneur. Elle n'est pas montée au ciel avec lui?

GRAND'MÈRE. – Non, chère enfant; la sainte Vierge a encore vécu quatorze ans après l'Ascension avec saint Jean qui ne l'a pas quittée; la tradition dit qu'elle demeura à Jérusalem, puis à Éphèse, où elle suivit saint Jean son fils adoptif. On croit qu'elle revint à Jérusalem et qu'elle y mourut. Elle aimait ces lieux où son Divin Fils avait souffert; elle parcourait sans cesse le chemin nommé LA VOIE DOULOUREUSE que Notre-Seigneur avait suivi portant sa croix jusqu'au Calvaire. Elle mourut entourée de tous les Apôtres.

CAMILLE. – Ce qui m'étonne et m'attriste, c'est que l'Évangile parle à peine de la Sainte Vierge, pendant les trois années de la prédication de Notre-Seigneur qui a l'air de l'avoir oubliée et abandonnée.

GRAND'MÈRE. – L'Évangile parle peu de la Sainte Vierge, il est vrai, parce que ce n'était pas nécessaire; mais nous savons par la tradition que la Sainte Vierge n'a pas quitté Notre-Seigneur jusqu'à sa mort, qu'elle le suivait avec les saintes femmes dans ses changements de demeure, et que, sans le suivre jour par jour, elle le retrouvait et le voyait souvent.

MADELEINE. – Mais de quoi vivait-elle, puisqu'elle n'avait pas de biens?

GRAND'MÈRE. – Lazare et les saintes femmes étaient riches; elles avaient soin de ne laisser manquer de rien Notre-Seigneur, sa Divine Mère et les personnes qui les accompagnaient.

JACQUES. – Est-ce que Notre-Seigneur n'a pas dit adieu à la sainte Vierge quand il est monté au Ciel?

GRAND'MÈRE. – L'Évangile ne le dit pas; mais nous savons que Notre-Seigneur aimait si tendrement la sainte Vierge, qu'il lui était si intimement uni, que même lorsqu'ils étaient séparés extérieurement, elle était toujours avec lui et lui toujours avec elle. Il est probable qu'en montant au Ciel, son dernier regard fut pour sa Mère.

ÉLISABETH. – Je suis contente de ce que vous nous dites, Grand'mère. J'avais du chagrin de l'abandon de la Sainte Vierge.

LOUIS. – Et le Saint-Esprit, quand JESUS l'envoya-t-il aux Apôtres?

GRAND'MÈRE. – Dix jours après l'Ascension. Les Apôtres étaient tous réunis au Cénacle autour de la

sainte Vierge. Tout à coup il se fit un grand bruit dans le Ciel; la maison fut remplie comme d'un vent impétueux; les Apôtres virent apparaître comme des langues de feu qui se séparèrent, et chaque langue s'arrêta sur la tête d'un des Apôtres. Ce jour est une grande fête dans l'Église; on l'appelle la PENTECOTE.

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils se mirent à parler miraculeusement toutes les langues. À partir de ce moment, leur intelligence s'ouvrit; ils comprirent les Écritures, ils prêchaient et convertissaient les nations comme le leur avait ordonné leur Divin Maître.

Saint Pierre, le premier, prêcha la foi; il convertit trois mille Juifs à sa première prédication, cinq mille à la deuxième. Après avoir prêché l'Évangile à Jérusalem, les Apôtres se dispersèrent par toute la terre. En moins de vingt ans, il y eut des chrétiens dans le monde entier. Aujourd'hui, plus de deux cents millions de chrétiens continuent sur la terre l'oeuvre commencée le jour de la Pentecôte, sous la conduite du Pape, successeur de saint Pierre, et des Évêques Catholiques, successeurs des Apôtres.

Voici donc ma tâche finie et ma promesse accomplie, chers enfants. J'espère que vous profiterez de ce que je vous ai raconté pour suivre les préceptes de notre Divin Sauveur, et que vous vivrez pieusement afin de mourir saintement. Nous ne sommes sur la terre que pour aller au Ciel. Notre espoir doit être de nous y retrouver tous, laissant à ceux qui nous survivront la grande consolation d'une réunion certaine et éternelle.

FIN

Les Actes des Apôtres

(1867)

Madame la comtesse de Ségur
née Rostopchine

Ouvrage faisant suite à l'Evangile d'une grand-mère

Retour à la table des matières

Table des matières

Personnages
Introduction
I – Les actes des Apôtres
II – Ascension de Notre-Seigneur
III – Matthias est nommé Apôtre pour remplacer Judas
IV – La descente du Saint-Esprit
V – Première prédication de S. Pierre
VI – Il faut prier pour les méchants et avoir de la charité pour tous
VII – Guérison du perclus
VIII - S. Pierre et S. Jean devant le Grand Conseil
IX – Union des premiers Chrétiens
X – Ananie et Saphire
XI – Les Apôtres en prison, délivrés par un Ange
XII – Etienne et six autres diacres veillent à la distribution des aumônes
XIII - Martyre de Saint Etienne
XIV – Première persécution contre les premiers Chrétiens
XV – Simon le Magicien
XVI – Conversion de l'Ethiopien
XVII – Conversion de Saul
XVIII – Paul à jérusalem
XIX – Saint Pierre guérit Enée
XX – Miracles de saint Pierre
XXI – Vision du centurion Corneille
XXII - Premiers païens baptisés par Saint Pierre
XXIII – Saint Pierre blâmé d'avoir baptisé des païens
XXIV – Dispersion des Apôtres
XXV – Saint Pierre, enchaîné est délivré par un Ange. Punition d'Hérode.
XXVI – Punition du faux prophète Elymas
XXVII – Les Apôtres chassés d'Iconium
XXVIII – Le peuple veut sacrifier des taureaux à Paul et à Barnabé, comme à des Dieux
XXIX – On choisit des Anciens
XXX – Dispute entre les Juifs et les païens convertis. Les Apôtres prennent S. Pierre pour juge
XXXI – Paul et Barnabé se séparent
XXXII - Voyages de Saint Paul et de Saint Luc. On les arrête à Philippe
XXXIII – Saint Paul et Saint Luc sont battus de verges, jetés en prison et miraculeusement délivrés
XXXIV – Suite des voyages de Saint Paul et des persécutions des Juifs
XXXV – Saint Paul à Corinthe
XXXVI – Saint Paul à Ephèse. Voeu des Nazaréens
XXXVII – Apollo convertit beaucoup de monde par son éloquence
XXXVIII – Des nombreux miracles qui se faisaient dans les premiers temps de l'Eglise
XXXIX – Nombreux miracles de Saint Paul. Les exorcistes punis

XL – Des faux apôtres cherchent à discréditer Saint Paul
XLI – Vie mortifiée de Saint Paul
XLII – Seconde épître de Saint Paul aux Corinthiens
XLIII – Révolte à Ephèse. Saint Paul va en Macédoine, puis à Corinthe. Il établit la communion à jeun
XLIV – Epître de Saint Paul aux Romains
XLV – Saint Paul ressuscite Eutychus
XLVI – Saint Paul fait ses adieux aux fidèles de l'Asie-Mineure et leur prédit qu'ils ne le verront plus
XLVII – Révolte contre Saint Paul à Césarée. Le tribun romain le met en prison
XLVIII – Le tribun romain assemble le Sanhédrin pour juger Saint Paul
XLIX – Le tribun romain fait évader Saint Paul et l'envoie au gouverneur romain Félix
L – Félix traite bien Saint Paul, reconnaît son innocence, mais n'ose le relâcher
LI – Le nouveau gouverneur Faustus entend Saint Paul, qui en appelle à César
LII – Saint Paul devant le roi Agrippa. Belle défense de Saint Paul
LIII – Faustus envoie Saint Paul à Rome sous la garde du centurion Julius; Une violente tempête les jette sur le rivage de l'Île de Malte
LIV – Ils sont bien traités par les habitants. Miracles de Saint Paul.
LV – Ils arrivent à Rome; On permet à Saint Paul de prendre un logement sous la garde d'un soldat
LVI – Le symbole des Apôtres
LVII – Suite de l'apostolat de Saint Pierre
LVIII – Saint Pierre prouve deux fois devant le peuple assemblé l'imposture de Simon le Magicien
LIX – Néron fait jeter S. Pierre dans la prison Mamertine. Fontaine miraculeuse
LX – Martyre de Saint Pierre. Vénération qu'inspirent ses vertus
LXI – Martyre de Saint Paul; il apparaît à Néron après avoir eu la tête tranchée
LXII – Martyre de l'Apôtre Saint André
LXIII – Saint Jean l'Evangéliste, Apôtre
LXIV – Saint Thomas, Apôtre et Martyr
LXV – Saint Jacques le Mineur, Apôtre et Martyr
LXVI – Saint Philippe Apôtre et Martyr
LXVII – Saint Barthélémy, Apôtre et Martyr
LXVIII – Saint Simon et Saint Jude, Apôtre et Martyr
LXIX – Saint Matthieu, Apôtre et Martyr
LXX – Saint Mathias, Apôtre et Martyr
LXXI – Martyre des saints évangélistes, Saint Luc et Saint Marc
LXXII – Conclusion

A mes chers petits enfants

PIERRE, HENRI, MARIE THÉRÈSE DE SÉGU
VALENTINE, LOUIS, MATHILDE DE SÉGUR-LAMOIGNON
CAMILLE, MADELEINE, LOUIS, GASTON DE MALARET
ELISABETH, SABINE, HENRIETTE, ARMAND FRESNEAU
JACQUES, JEANNE, MARGUERITE, PAUL ET FRANÇOISE
DE PITRAY.

Chers petits-enfants, je vous offre aujourd'hui les Actes des Apôtres, suite de l'Évangile que je vous ai raconté l'année dernière. J'espère que vous lirez ce second livre avec le même intérêt que le premier. Les petits Anges qui sont au ciel, vous aideront à le bien comprendre; ils vous inspireront le désir d'imiter la ferveur des premiers chrétiens, ces grands saints qui ont sacrifié leur vie pour la gloire de JESUS- CHRIST, notre Seigneur et notre Dieu,

Votre grand-mère qui vous aime,

Comtesse DE SÉGUR,
Née ROSTOPCHINE.

Les Actes des Apôtres d’une grand-mère.

Personnages

LA GRAND’MÈRE, 67 ans.
CAMILLE, 18 ans.
MADELEINE, 16 ans.
ÉLISABETH, 14 ans.
PIERRE, 13 ans.
HENRI, 11 ans.
LOUIS, 10 ans.
JACQUES, 9 ans.
HENRIETTE, 8 ans.
JEANNE, 8 ans.
VALENTINE, 7 ans.
MARIE-THÉRÈSE, 7 ans.
ARMAND, 5 ans.
LOUIS (dit Petit-LOUIS), 5 ans.

Introduction

Les enfants sont tous réunis dans la chambre de leur grand'mère qui écrit et qu'ils interrompent à chaque instant. Valentine prend un livre, l'ouvre et lit: Actes des Apôtres.

VALENTINE. – Grand'mère, qu'est-ce que c'est: Actes des Apôtres. Est-ce amusant? Puis-je le lire?

GRAND'MÈRE. – Oui, chère petite; tu peux le lire; mais je crois que tu n'y comprendras pas grand-chose.

VALENTINE. – De quoi parle-t-on?

GRAND'MÈRE. – On parle des Apôtres et de ce qu'ils ont fait après l'Ascension de Notre-Seigneur.

VALENTINE. – Eh bien! mais c'est très-amusant ça. [Valentine, ouvre le livre et lit. Au bout de peu d'instants, elle ferme le livre et dit:] Cela m'ennuie; je ne comprends pas.

HENRIETTE. – Grand'mère te l'avait bien dit. Tu as voulu faire la savante, et voilà.

VALENTINE. – C'est que je voudrais bien savoir ce qu'ont fait les Apôtres.

HENRIETTE. – Tu le sauras quand tu seras grande.

VALENTINE. – Ce sera trop long à attendre. Pense donc que j'ai sept ans. Et à quel âge serai-je grande?

HENRIETTE, *réfléchissant*. **–** Tu seras grande . . . dans . . . dans . . . quatre ans.

VALENTINE. – Quatre ans? Ça fait.... onze ans. Comme Henri? Ce n'est pas grand ça.

Grand'mère avait écouté la conversation de ses petites-filles.

GRAND'MÈRE. – Écoute, Titine, puisque tu as si envie d'apprendre et de savoir je viendrai à ton secours; je te raconterai les Actes des Apôtres comme je vous ai raconté l'Evangile.

VALENTINE. – Merci, merci ma bonne Grand'mère; je serai bien contente.

Et nous, et nous, s'écrièrent tous les autres; nous pourrons écouter, n'est-ce pas, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Oui, mes chers enfants; tous ceux qui le voudront pourront écouter, comme pour l'Évangile.

ARMAND. – Et moi, grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Toi aussi, mon petit chéri.

ARMAND. – Et je pourrai demander ce que je ne comprends pas?

GRAND'MÈRE. – Certainement; il faut même le demander.

ARMAND. – Et Henriette ne me grondera pas?

HENRIETTE. – Non, non, mon petit Dinet, je ne te dirai rien du tout; je serai douce et patiente comme l'enfant JESUS.

ARMAND. – A la bonne heure! Je serai bien content que tu sois douce.

GRAND'MÈRE. – Sois tranquille, mon petit Armand; je réponds d'elle; elle est déjà très-bonne et elle deviendra douce comme toi.

Le lendemain, Camille et Madeleine, en tête de la bande des enfants, arrivèrent chez leur grand'mère qui les attendait.

Après les avoir tous embrassés, elle prit sa place accoutumée; les enfants l'entourèrent et elle commença à leur raconter: **Les Actes des Apôtres.**

I – Les actes des Apôtres

MADELEINE. – Pardon, Grand'mère, si je vous interromps avant que vous ayez commencé; mais je ne me rappelle plus qu'est-ce qui a écrit les Actes des Apôtres.

GRAND'MÈRE. – C'est saint Luc, le même qui a fait un des quatre Évangiles.

MADELEINE. – Mais saint Luc n'était pas un des Apôtres.

GRAND'MÈRE. – Non; quelques auteurs disent que saint Luc ne s'est converti qu'après la mort et l'Ascension de Notre- Seigneur; d'autres pensent que saint Luc fut un de ces disciples qui suivaient habituellement JESUS, et qu'il était un de ces deux disciples auxquels Notre-Seigneur apparut sur le chemin d'EMMAUS, le jour de sa Résurrection. Ce qui est certain, c'est qu'il fut le fidèle compagnon de saint Paul, dont je vous raconterai la conversion miraculeuse, un peu plus tard, et qu'il eut en outre le bonheur d'être aimé tout particulièrement de la Sainte-Vierge.

CAMILLE. – Grand'mère, n'y a-t-il pas à Rome un portrait de la Sainte-Vierge peint par saint Luc, et qui est dans la chapelle Borghèse à Sainte -Marie-Majeure?

GRAND'MÈRE. – Oui; ce portrait est, dit-on, peint par saint Luc...

LOUIS. – Comment? Saint Luc savait peindre?

GRAND'MÈRE. – On sait qu'il peignait; on croit savoir qu'il était de plus médecin très-habile. Mais il n'est pas certain que ce tableau soit de saint Luc. Ce qui est tout à fait certain, c'est que ce tableau est une des images de la Sainte-Vierge qui a fait le plus de miracles et qui est la plus vénérée par les fidèles.

ÉLISABETH. – Avez-vous vu ce portrait, Grand'mère? Il doit être magnifique.

GRAND'MÈRE. – Oui, je l'ai vu, mais il est tellement noirci par le temps que je n'ai pu rien distinguer. Et à présent que nous connaissons l'auteur des Actes des Apôtres, nous allons commencera connaître son livre qui est un des livres inspirés de la Sainte-Écriture.

HENRI. – Qu'est-ce qu'an livre inspiré?

GRAND'MÈRE. – Un livre inspiré est un livre que le Saint-Esprit a dicté intérieurement, soit à un Prophète, soit à quelque autre saint homme, et qui, par conséquent, ne dit rien que la vérité.

LOUIS. – Comment sait-on qu'un livre est inspiré?

GRAND'MÈRE. – On ne le sait que par l'enseignement de l'Église; or, l'Église, toujours éclairée par le

Saint-Esprit, a décidé que les Actes des Apôtres était un livre inspiré aussi bien que les quatre Évangiles.

Saint Luc dit donc que JESUS-CHRIST, avant de quitter le monde, apparut aux Apôtres et aux disciples pendant quarante jours, mangeant avec eux.

JACQUES. – Pourquoi mangeait- il avec eux? Il ne devait plus avoir jamais faim puisqu'il était ressuscité et qu'il avait prouvé qu'il était le bon DIEU?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur mangeait avec eux pour leur prouver avec plus de certitude qu'il était bien vraiment ressuscité, que son corps ressuscité était son vrai corps et qu'il était près d'eux, homme et DIEU tout à la fois, comme avant sa mort.

II – Ascension de Notre-Seigneur

Les Apôtres et les disciples qui se trouvaient un jour avec Notre-Seigneur avant son Ascension

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est Ascension, Grand'mère? J'ai oublié.

GRAND'MÈRE. – Ascension veut dire, qui monte. On appelle fête de l'Ascension, le jour où Notre-Seigneur est remonté au Ciel.

JACQUES. – Je trouve qu'on n'aurait pas dû faire une fête de ce jour, où Notre-Seigneur nous a quittés pour toujours; c'était fort triste, au contraire.

GRAND'MÈRE. – L'Église a très-bien fait, cher enfant, parce que ce jour terminait la mission de Notre-Seigneur en ce monde et achevait l'oeuvre de la Rédemption. . . .

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est que Rédemption?

GRAND'MÈRE. – Rédemption veut dire rachat. Notre-Seigneur avait racheté les hommes de la puissance du démon, en payant notre salut et notre bonheur éternel par les souffrances de toute sa vie, et surtout par celles de sa Passion et de sa mort. Après sa Résurrection, son oeuvre, la Rédemption des hommes, ne fut tout à fait accomplie que lorsqu'il eut apparu assez de fois aux disciples pour les convaincre tous parfaitement de sa Résurrection.

Et j'achève de répondre à Jacques, en disant que Notre- Seigneur, tout en remontant au Ciel, ne nous quittait pas; il reste et restera toujours avec nous comme il l'a dit lui-même dans l'Évangile: «JE SERAI AVEC VOUS TOUS LES JOURS JUSQU'A LA FIN DES SIECLES»

Il reste avec nous par sa grâce dans nos coeurs, et par le Sacrement de l'Eucharistie que je vous ai expliqué dans l'Évangile. Et puis, dans les fêtes de Notre-Seigneur, il ne s'agit pas seulement de nous, mais encore et surtout de lui. Or, son Ascension a été son jour de triomphe. C'est donc réellement un jour de l'été que celui où JESUS-CHRIST, notre DIEU, notre Père, notre Frère, notre Sauveur, termine l'oeuvre de notre salut. Je reprends mon récit.

Les Apôtres demandèrent à Notre-Seigneur: Est-ce dans le temps où nous serons baptisés dans l'Esprit-Saint que vous rétablirez le royaume d'Israël?

JESUS leur répondit: Ce n'est pas à vous de connaître les moments que le Père a réservés pour sa puissance. Mais vous recevrez la vertu (c'est-à-dire la force) de l'Esprit-Saint qui viendra en vous, et vous serez mes témoins en Jérusalem, dans toute la Judée, et en Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre.

En parlant ainsi, Notre-Seigneur étendit les mains sur eux, et pendant qu'il les bénissait, les disciples le virent s'élever vers le Ciel, et une nuée l'enveloppa et le cacha à leurs regards.

JEANNE. – Comme ils ont dû être tristes en voyant Notre-Seigneur disparaître à leurs yeux!

VALENTINE. – Et sans pouvoir l'arrêter ni le rejoindre!

GRAND'MÈRE. – Certainement qu'ils ont eu beaucoup de peine de leur séparation extérieure avec leur bon Maître, mais ils en ont eu encore plus de joie, parce qu'ils avaient un grand amour pour Notre-Seigneur et qu'ils étaient heureux de sa gloire. Et puis ils avaient déjà assez de foi pour comprendre que la mission de Notre-Seigneur, comme homme, était finie et que c'était à eux qu'il confiait le soin de le faire connaître dans le monde entier.

HENRIETTE. – Pourquoi, Grand'mère, dites-vous qu'ils avaient déjà assez de foi? Est-ce qu'ils en ont eu davantage plus tard?

GRAND'MÈRE. – Oui, sûrement. Quand le Saint-Esprit est descendu sur eux, ils ont reçu le don d'une foi parfaite et de la science des choses de DIEU; ils ont tout compris el tout cru.

LOUIS. – Pourquoi le bon DIEU leur a-t-il donné tout cela et pas à nous? Je trouve que ce n'est pas juste.

GRAND'MÈRE. – Cher petit, le bon DIEU, dont la justice égale la bonté, ne peut jamais rien faire que de très-juste. Il ne doit rien à personne; et s'il donne plus aux uns qu'aux autres, personne n'a le droit de réclamer. En second lieu, les grâces extraordinaires que les Apôtres ont reçues, leur ont été données bien plus pour nous que pour eux-mêmes. Enfin, chargés de prêcher l'Évangile à tous les hommes, les Apôtres avaient besoin d'une force et d'une foi extraordinaires pour consacrer leur vie à de si rudes travaux?

VALENTINE. – En quoi étaient-ils rudes?

GRAND'MÈRE. – Ils étaient rudes, parce que pour faire connaître JESUS-CHRIST dans le monde, il fallait d'abord supporter de grandes fatigues pour parcourir des pays éloignés; il fallait avoir le courage de tout quitter, de braver les dangers de toute espèce, d'aller partout sans soutien, sans moyens d'existence; il fallait braver les persécutions des ennemis de DIEU, les souffrances de la prison, les tortures et même une mort cruelle comme vous le verrez plus tard. Les Apôtres et les disciples devaient prêcher la charité à des hommes durs, égoïstes et avares; l'humilité, à des hommes remplis d'orgueil et qui ne cherchaient que les honneurs et la gloire; l'amour des privations et des souffrances, à des hommes qui ne vivaient que pour le plaisir et les richesses; le pardon des injures, la bonté et la douceur, à des méchants qui ne songeaient qu'à se venger et à opprimer les faibles. Vous pensez bien que ces conseils devaient irriter ceux qui ne voulaient pas les suivre, ni changer de vie.

Voilà pourquoi le bon DIEU a envoyé à ses Apôtres des grâces extraordinaires qu'il ne nous accorde pas, à nous qui n'avons heureusement pas de si grands obstacles à surmonter.

Pendant que les Apôtres et les disciples regardaient encore la nuée dans laquelle avait disparu Notre-Seigneur, ils virent tout à coup devant eux deux hommes, debout, vêtus de blanc, qui leur dirent:

«Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous là, regardant en haut? Ce JESUS qui est monté au Ciel en votre présence en redescendra de même tel que vous l'avez vu monter.

MARIE-THERESE. – Comment: Il en redescendra? Quand donc?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur descendra sur la terre, avec tous ses Anges, dans toute sa majesté, à la fin du monde. C'est ce qu'on appelle *le second avènement de* JESUS-CHRIST. Il est de foi que Notre-

Seigneur reviendra de la sorte: il appellera à lui tous les bons, et il repoussera loin de lui tous les méchants, c'est-à-dire ceux qui sont morts en état de péché mortel.

III – Matthias est nommé Apôtre pour remplacer Judas

Alors, les Apôtres et les disciples descendirent du mont des Oliviers et revinrent à Jérusalem. Étant entrés au Cénacle où Notre-Seigneur avait fait avec eux la sainte Cène....

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est la sainte Cène?

GRAND'MÈRE. – Tu as oublié ce que nous avons vu dans l'Évangile, que la sainte Cène était le dernier repas que fit Notre-Seigneur avec ses Apôtres avant sa Passion, et que dans ce repas il institua le Sacrement de l'Eucharistie.

ARMAND. – Ah! oui; je me souviens.

GRAND'MÈRE. – Les Apôtres montèrent au Cénacle où se réunirent PIERRE et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélémy et Matthieu, Jacques fils d'Alphée, Simon et Judas fils de Jacques.

JACQUES. – Comment ce coquin de Judas était-il là, puisqu'il était mort après avoir trahi le bon JESUS?

GRAND'MÈRE. – Ce n'était pas Judas fils de Jacques qui avait trahi Notre-Seigneur, mais Judas Iscariote. Pour distinguer le bon du mauvais, on ne l'appelle plus Judas, mais Jude ou bien encore Thaddée; c'était un surnom qu'on lui avait donné.

JACQUES. – Comment compte-t-on douze Apôtres, puisqu'il n'y en avait que onze depuis la trahison du méchant Judas?

GRAND'MÈRE. – Aussi il n'y en avait que onze dans ce moment-là; plus tard, les Apôtres en élurent un douzième, comme vous le verrez tout à l'heure.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est *élurent*?

GRAND'MÈRE. – *Élu* veut dire *choisi*.

VALENTINE. – Et comment fait-on pour élire?

GRAND'MÈRE. – Chacun écrit le nom de celui qu'il a choisi. On compte celui qui a le plus de voix et c'est celui-là qui est élu.

Les Apôtres étaient donc tous réunis avec la Sainte-Vierge Marie, Mère de JESUS, avec les saintes femmes et avec les parents de JESUS. Saint Pierre, se levant au milieu des disciples qui étaient au nombre de cent vingt environ, leur parla à peu près ainsi:

«Mes frères! L'Esprit-Saint a parlé par la bouche du Roi David qui a prédit que Judas trahirait

JESUS, et qu'il serait à la tête de ceux qui viendraient saisir notre Maître. Ce Judas était compté parmi nous; il était le douzième Apôtre. Il a acheté un champ avec l'argent de sa trahison; il s'est pendu de désespoir dans ce même champ; son ventre s'est crevé par le milieu et toutes ses entrailles se sont répandues sur la terre.»

LOUIS. – Pourquoi donc son ventre a-t-il crevé? C'est horrible

GRAND'MÈRE. – Sans doute, c'est horrible; mais tout était horrible en cet homme. Son ventre s'est ouvert par suite d'une malédiction particulière de DIEU, car habituellement le ventre des pendus ne crève pas. L'âme de Judas était du reste encore plus horrible que son corps.

«Tous les habitants de Jérusalem ont su ces choses; ils ont appelé ce champ: HACELDAMA, c'est-à-dire *Champ du sang*. Je dis donc, que nous devons choisir, pour le remplacer, un de ceux qui ont déjà été avec nous tout le temps que le Seigneur JESUS a passé parmi nous, depuis son baptême par Jean-Baptiste jusqu'au jour où il nous a été enlevé pour monter dans le Ciel. Qu'un de ceux-là devienne avec nous le témoin de sa Résurrection.»

Et ils prirent deux des disciples qui avaient toujours suivi JESUS; l'un appelé Joseph, le Juste; et l'autre, Matthias.

Et tous se mirent à prier, disant:

«Seigneur, vous qui connaissez les coeurs de tous, montrez- nous qui de ces deux vous avez choisi pour recevoir le Ministère et l'Apostolat duquel l'indigne Judas est sorti pour aller dans son lieu.»

MARIE-THERESE. – Grand'mère, qu'est-ce que c'est Ministère?

GRAND'MÈRE. – On appelle Ministère, un office, un emploi. Le Ministère dont devait être chargé le remplaçant de Judas, était de prêcher Notre-Seigneur JESUS-CHRIST en parcourant le monde au milieu des persécutions et de mille dangers, comme les autres Apôtres.

HENRIETTE. – Grand'mère, qu'est-ce que c'est Apostolat?

GRAND'MÈRE. – Apostolat est précisément la mission ou le Ministère des Apôtres. C'est l'Apostolat qui donnait aux Apôtres le droit d'enseigner tous les hommes et de leur commander au nom de DIEU.

JACQUES. – A qui pouvaient commander les Apôtres? Ils étaient si pauvres, si dédaignés!

GRAND'MÈRE. – Les Apôtres étaient appelés à commander au monde tout entier, à tous les hommes; car tous les hommes sont appelés à connaître le vrai DIEU qui est Notre-Seigneur JESUS-CHRIST; le DIEU que prêchaient les Apôtres.

JACQUES. – Quand donc Notre-Seigneur leur a-t-il donné ce pouvoir?

GRAND'MÈRE. – C'est quand il leur a dit: «Recevez le Saint- Esprit. De même que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. Allez donc. Enseignez tous les peuples; baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer mes lois. Prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui vous croira sera sauvé; celui qui ne vous croira pas sera condamné. Celui qui vous écoute, m'écoute. Celui qui vous méprise, me méprise. Et voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.»

LOUIS. – Grand’mère, dans quel lieu est allé Judas? Saint Pierre dit qu'il est allé dans son lieu.

GRAND’MÈRE. – Le lieu du malheureux et infâme Judas est l'enfer où il s'est précipité en se tuant, au lieu de se repentir et de compter sur la miséricorde de son bon Maître.

ARMAND. – Grand’mère, vous voyez que ce n'est pas moi qui parle; ils vous interrompent tous; et moi, pauvre petit, tout jeune, je ne dis pas un seul mot.

GRAND’MERE, *l’embrassant*. Mon pauvre petit, tu peux parler comme les autres; quand tu ne comprends pas, tu fais très bien de demander comme les autres.

ARMAND. – Bon, alors je demanderai comme pour l'Évangile.

GRAND’MÈRE. – Certainement, cher enfant. Mais continuons l'histoire des Apôtres.

Quand Pierre eut fini sa prière, ils commencèrent à écrire le nom du disciple qui devait être choisi pour remplacer Judas, et le sort tomba sur Matthias.

ARMAND. – Est-ce qu'il a été content?

GRAND’MÈRE. – Cher enfant, je n'en sais rien; mais il a dû être heureux de partager les travaux et les dangers des onze Apôtres.

IV – La descente du Saint-Esprit

GRAND'MERE. – Lorsqu'arriva le jour désigné par Notre- Seigneur, pour la Pentecôte, les Apôtres et les disciples se trouvant tous réunis dans le même lieu....

ARMAND. – Quel lieu?

GRAND'MÈRE. – La salle du Cénacle où demeuraient la Sainte- et les saintes femmes et où ils se réunissaient tous pour prier. Étant donc tous réunis, ils entendirent soudain....

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: soudain? (*Henriette regarde Armand avec indignation.*)

GRAND'MÈRE. – Soudain veut dire, tout d'un coup. Ils entendirent un grand bruit venant du ciel, comme un vent impétueux.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: impétueux? (*Henriette se contient avec peine*.)

GRAND'MÈRE. – Impétueux veut dire, très violent, très fort. Et il remplit toute la maison. Et ils virent apparaître comme des langues de feu, qui, se séparant, s'arrêtèrent sur chacun d'eux.

MARIE-THERESE. – Ça a dû les brûler.

GRAND'MÈRE. – Non, parce que ce feu n'était pas un feu qui brûle, mais seulement une marque extérieure de l'amour et du zèle que le Saint-Esprit faisait entrer dans leurs coeurs.

LOUIS. – N'était-ce pas tout simplement le tonnerre?

GRAND'MÈRE. – Non, mon enfant, Les Apôtres et les Juifs de Jérusalem savaient bien ce que c'était qu'un orage et ce qu'était le tonnerre. Le livre des Actes ne parle pas d'orage; il raconte au contraire ce qui s'est passé au Cénacle comme un prodige extraordinaire que les Apôtres, les disciples et les Juifs eux-mêmes regardèrent tous comme un miracle évident. C'était l'accomplissement solennel de la promesse faite par le Sauveur au moment de l'Ascension:

Allez à Jérusalem et attendez-y le Saint-Esprit que je vous enverrai au nom de mon Père.

Le Saint-Esprit lui-même, troisième personne de la Sainte- Trinité, descendit alors sous cette forme de langue de feu en Saint Pierre et dans les autres Apôtres. 11 leur donna toutes les grâces du bon DIEU, la parfaite connaissance des mystères de la religion, la force d'accomplir parfaitement la mission dont Notre-Seigneur les avait chargés. Il les rendit ainsi infaillibles, c'est-à-dire, qu'en prêchant la foi, ils ne pouvaient plus se tromper.

Les Apôtres furent donc tous remplis du Saint-Esprit; ils commencèrent à parler miraculeusement plusieurs langues, selon que le Saint-Esprit leur donnait la facilité de les parler et de les comprendre.

V – Première prédication de S. Pierre

GRAND'MERE. – II y avait à Jérusalem des Juifs de tous les pays.

Le bruit extraordinaire qui avait ébranlé le Cénacle au moment de la descente du Saint-Esprit attira aussitôt une grande foule dépeuple; et en entendant parler ainsi toutes les langues, ils étaient dans la stupéfaction.

Tous s'étonnaient et admiraient, disant:

«Ces hommes qui parlent ici, ne sont-ils pas tous Galiléens? Et comment se fait-il que nous les entendons parler chacun la langue du pays où nous sommes nés? Parthes, Mèdes, Arabes, Égyptiens, Grecs, Romains, etc.? Nous les entendons chacun parler en notre langue des merveilles de DIEU.»

LOUIS. – Mais comment cela se faisait-il, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – C'était un grand miracle, cher enfant; le premier miracle public des Apôtres depuis qu'ils avaient reçu le Saint-Esprit.

C'était le premier grand miracle par lequel le bon DIEU voulait montrer aux hommes que l'Eglise est Divine et que sa puissance ne vient pas des hommes.

ÉLISABETH. – Comment les Apôtres avaient-ils le courage de parler en public à Jérusalem où Notre-Seigneur avait tant d'ennemis?

GRAND'MÈRE. – Nouveau miracle du Saint-Esprit. Ces hommes si timides, si craintifs, qui se sauvèrent tous quand ils virent leur Divin Maître arrêté par les soldats, et qui restèrent cachés pendant sa Passion et même après sa mort, ces hommes qui s'obstinaient à ne pas croire à la Résurrection, cessèrent tout à coup d'avoir peur. Malgré Pilate et les Romains, malgré Caïphe et les Princes des prêtres, malgré les Scribes et les Pharisiens, ils parlèrent hardiment sur les places publiques et proclamèrent la Divinité de JESUS-CHRIST.

Les hommes qui les écoutaient parler, s'étonnaient, admiraient et se demandaient les uns aux autres: Qu'est-ce que ce peut être?

Mais d'autres se moquaient d'eux et disaient: Ils sont ivres.

Alors Saint Pierre se levant, entouré des onze Apôtres, éleva la voix et leur parla.

JACQUES. – Je remarque que c'est toujours Saint Pierre qui parle; pourquoi ne laisse-t-il pas parler les autres?

GRAND'MÈRE. – Parce que c'est lui comme chef de l'Église qui doit parler, commander et défendre les siens quand on les attaque. On accusait les Apôtres d'être ivres; il se leva pour défendre les siens, qu'il devait diriger et protéger par l'ordre de son Divin Maître. C'est ce que fait encore dans l'Église notre Saint-Père le Pape, successeur de Saint Pierre et chef des Évêques.

Voici donc ce que dit Saint Pierre:

«Hommes de Judée, et vous tous habitants de Jérusalem, sachez ceci et que vos oreilles reçoivent

mes paroles.»

LOUIS. – Qu'est-ce que ça veut dire?

GRAND'MÈRE. – Cela veut dire: Écoutez et croyez ce que je vais vous dire.» Ceux-ci ne sont pas ivres comme vous le pensez; car il n'est que la troisième heure du jour.»

LOUIS. – Qu'est-ce que cela prouve? Est-ce qu'on n'a pas le temps de s'enivrer jusqu'à trois heures de l'après-midi?

GRAND'MÈRE. – La troisième heure dont parle Saint Pierre veut dire neuf heures du matin; comme je vous l'ai expliqué dans l'Evangile, les Romains et les Juifs avaient différentes manières de compter les heures.

LOUIS. – Mais, Grand'mère, même avant neuf heures, on a bien le temps de s'enivrer.

GRAND'MÈRE. – Certainement. Mais, chez les Juifs, l'usage général était de ne rien boire ni manger avant midi; c'est à cela que Saint Pierre veut faire allusion.

Saint Pierre continua en leur citant les Prophètes et en leur rappelant que DIEU avait prédit par ses Prophètes qu'au temps du Messie, le Saint-Esprit serait donné à tous les hommes, sans distinction de Juifs ni de Païens. Que les envoyés du Messie prêcheraient et enseigneraient la vraie religion à tous les peuples, qu'il se ferait alors de grands miracles et que quiconque croirait et adorerait le Messie, le CHRIST, le Seigneur DIEU serait sauvé.

HENRI. – Grand'mère, je ne comprends pas bien pourquoi Saint Pierre dit tout cela et pourquoi il parle des prophéties?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il veut montrer à ceux qui écoutaient, que les disciples qu'ils accusaient d'être ivres, n'inventaient rien, mais expliquaient les prophéties que le Saint-Esprit leur avait fait connaître et comprendre; et qu'en expliquant ces prophéties, il leur ferait voir que ce JESUS que les Juifs avaient fait mourir, était le Messie, le Sauveur du monde, le DIEU qu'ils devaient adorer.

Hommes d'Israël, continua Saint Pierre, écoutez ces paroles:

JESUS de Nazareth, qui a fait les miracles et les prodiges, dont vous avez tous eu connaissance, ce JESUS que vous avez mis à mort, le crucifiant par les mains de Pilate, DIEU l'a ressuscité et l'a fait son égal. Et nous sommes tous témoins de sa Résurrection.

PIERRE leur parla longtemps de toutes ces choses que je vous ai redites en partie…

JACQUES. – Pourquoi pas tout, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Parce que vous n'auriez pas compris, mes chers enfants, du moins les petits.

CAMILLE. – Moi aussi, Grand'mère, quoique je sois la plus grande, je suis bien aise d'entendre vos explications; elles me font bien mieux comprendre ce que je ne comprenais qu'à moitié.

GRAND'MÈRE. – Et tu liras les livres saints avec plus de profit à l'avenir, chère enfant.

Quand Pierre eut fini de parler, ceux qui l'avaient entendu, touchés par le Saint-Esprit, se sentirent tout émus et repentants, et ils dirent à Pierre et aux autres Apôtres:

«Que devons-nous faire?»

Faites pénitence de vos péchés, leur répondit Pierre; et que chacun de vous soit baptisé au nom de JESUS-CHRIST, en rémission de ses péchés. Et vous recevrez le don de l'Esprit- Saint.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: Rémission?

GRAND'MÈRE. – Rémission des péchés veut dire pardon; ainsi, quand on dit: remettre une dette, cela veut dire effacer une dette comme si elle était payée. Notre-Seigneur a payé nos dettes par sa Passion et par sa mort, mais à la condition que nous nous repentirions de nos péchés et que nous serions baptisés.

VALENTINE, Pourquoi faut-il être baptisé?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur JESUS-CHRIST l'a ordonné. Le baptême est le signe du Chrétien; l'eau du baptême accompagné du Saint-Esprit efface les péchés et nous permet de profiter de la Rédemption de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Saint Pierre continua à les exhorter et à leur commander de sauver leurs âmes au milieu des méchants qui les entouraient. Et il y eut ce jour-là environ trois mille hommes qui crurent à sa parole et qui reçurent le baptême.

Remarquez, mes enfants, que ce fut là le premier sermon qui ait été prêché dans l'Église catholique. Il est prêché par le premier Pape, en présence de tous les Apôtres qui représentaient là les Evêques; en présence de soixante-douze disciples qui étaient les premiers prêtres; en présence de la très sainte Vierge, Mère et Reine de l'Église.

Les nouveaux Chrétiens se mirent tous à vivre très-saintement; ils communiaient tous les jours, et persévéraient dans la prière. Ils ne faisaient tous qu'un coeur et qu'une âme, et ils obéissaient à Saint Pierre et aux Apôtres.

VI – Il faut prier pour les méchants et avoir de la charité pour tous

GRAND'MÈRE. – Les Apôtres faisaient beaucoup de prodiges et de miracles dans Jérusalem et toute la ville était dans la crainte.

JACQUES. – Mais pourquoi ont-ils toujours peur ces méchants Juifs? De quoi ont-ils peur?

GRAND'MÈRE. – Ils avaient peur, précisément parce qu'ils étaient méchants, comme tu le dis très-bien. Les miracles annonçaient la puissance de DIEU à laquelle ces méchants sentaient ne pas pouvoir échapper. Et ils avaient peur, d'être punis, car ils sentaient aussi qu'ils étaient coupables et qu'ils méritaient une punition.

JEANNE. – Mais pourquoi ne se corrigeaient-ils pas?

GRAND'MÈRE. – Par la même raison qui fait qu'un voleur continue à voler, quoiqu'il ait peur des gendarmes et qu'il sache très-bien que si les gendarmes le prennent, ils le mèneront en prison pour être jugé et condamné. Tous les méchants font de même; ils savent qu'ils font mal, qu'ils seront punis, et ils continuent à mal faire.

HENRIETTE. – C'est bien bête.

GRAND'MÈRE. – Oui, c'est bête et triste de préférer le démon au bon DIEU, d'écouter les conseils du démon qui mènent à l'enfer, au lieu de suivre les conseils de notre bon Sauveur qui mènent au paradis.

ÉLISABETH. – Mais comment faire, Grand'mère, pour leur démontrer combien ils sont bêtes?

GRAND'MÈRE. – Il n'y a qu'un moyen, chère enfant; c'est de prier beaucoup pour eux et leur donner de bons exemples.

JEANNE. – Je prierai tous les jours, Grand'mère, pour ces pauvres méchants; ils me font pitié.

GRAND'MÈRE. – C'est un très-bon sentiment, chère petite; la charité est la vertu qui plaît le plus au bon DIEU.

VALENTINE. – Alors le bon DIEU doit détester la méchanceté.

GRAND'MERE, Certainement; aussi la foi nous apprend que le bon DIEU punit très-sévèrement dans l'autre monde les gens qui ont été durs, qui ont fait pleurer ceux auxquels ils avaient droit de commander.

VALENTINE. – Vois-tu, Loulou, qu'il ne faut pas me faire pleurer; hier, tu n'as pas voulu me prêter ton couteau et tu m'as donné un coup de poing. Tu sais comme j'ai pleuré.

LOUIS. – Et toi, donc, tu m'as griffé; j'ai pleuré aussi, moi!

GRAND'MERE, souriant. Ce n'est pas ce genre de méchanceté, mes chers petits, qui déplaît tant au bon DIEU. Vous vous disputez, vous vous mettez en colère et vous avez grand tort; mais après, vous vous embrassez et vous vous aimez beaucoup. Ce n'est pas là la méchanceté et la dureté d'un chef, d'un maître, qui a tout pouvoir sur ses subordonnés.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: subordonnés?

GRAND'MÈRE. – Subordonné est celui qui est obligé d'obéir, ou comme soldat, ou comme ouvrier, ou comme serviteur.

Continuons nos Actes des Apôtres.

Tous ces Chrétiens ne faisaient qu'un par le coeur; tout ce qu'ils avaient était en commun. Les riches vendaient volontairement ce qu'ils avaient et partageaient leurs biens avec les pauvres, selon les besoins de chacun. Tous les jours aussi ils persévéraient dans la prière, se réunissant dans le Temple...

HENRI. – Comment? Le temple des Juifs? Ils devaient avoir peur des Pharisiens et des méchants qui avaient fait mourir Notre-Seigneur.

GRAND'MÈRE. – Depuis qu'ils avaient reçu le Saint-Esprit, ils n'avaient plus peur de rien ni de personne; leur devoir était de faire connaître et aimer Notre-Seigneur; ils remplissaient ce devoir en toutes occasions et de toutes manières, ne craignant plus les moqueries ni les persécutions. D'ailleurs le Temple, dont le parvis était immense, était le lieu de prière pour tout le monde.

Ils priaient et ils prenaient leurs repas en commun, vivant comme des frères, avec la joie et la charité au fond de leurs coeurs, louant DIEU, admirés et aimés du peuple. Aussi chaque jour le nombre des Chrétiens augmentait.

VII – Guérison du perclus

GRAND'MERE. – Un jour, Pierre et Jean montaient au Temple à l'heure de la prière, vers la neuvième heure.

LOUIS. – Pourquoi montaient-ils?

GRAND'MÈRE. – Parce que le temple de Jérusalem était bâti sur la montagne de Sion, le lieu le plus élevé de la ville.

ARMAND. – Quelle heure est-ce, la neuvième heure?

GRAND'MÈRE. – La neuvième heure est, comme je vous l'ai déjà dit, trois heures de l'après-midi. C'était la neuvième heure depuis le lever du jour, c'est-à-dire depuis six heures du matin.

J'ai dit que Pierre et Jean montaient au Temple pour la prière. Et pendant qu'ils montaient, on portait un homme perclus depuis sa naissance

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: perclus?

GRAND'MÈRE. – Perclus veut dire qui ne peut pas se servir de ses membres; les jambes sont trop faibles et trop tordues pour soutenir le corps; les bras et les mains n'ont pas la force de porter des choses un peu lourdes. Et ce pauvre homme était dans ce triste état. Et chaque jour on le portait à la grande porte du Temple, appelée la Belle-Porte, pour qu'il demandât l'aumône à ceux qui entraient.

Cet homme, voyant arriver Saint Pierre et saint Jean, leur demanda l'aumône.

Pierre et Jean le regardèrent; et Pierre lui dit:

«Regarde-nous,»

Et l'homme les regardait, espérant qu'ils lui donneraient quelque chose.

Mais Pierre lui dit:

«Je n'ai ni or ni argent à te donner; mais ce que j'ai, je te le donne: Au nom de JESUS-CHRIST de Nazareth, lève-toi et marche.»

Et prenant la main droite du perclus, il le fit lever; aussitôt les jambes de cet homme ainsi que son corps s'affermirent; et se levant, il marcha. Il entra avec eux dans le Temple, marchant, sautant et louant DIEU.

CAMILLE. – Il me semble, Grand'mère, que ce n'était pas très respectueux de sauter dans le Temple.

GRAND'MÈRE. – C'est vrai, chère enfant; mais il faut dire, pour excuser ce pauvre homme, qu'il se sentait si content, si heureux de se trouver guéri, qu'il était comme fou de joie. Cet homme louait DIEU du miracle dont il avait été l'objet. Sa reconnaissance bruyante attira l'attention de ceux qui allaient et venaient, et fit remarquer davantage le pouvoir miraculeux de Saint Pierre.

Tout le peuple reconnut aussitôt le pauvre perclus qui jadis était toujours étendu près de la Belle-

Porte pour demander l'aumône. On fut stupéfait de cette guérison miraculeuse. Et comme le perclus tenait par la main Pierre et Jean, qu'il ne se lassait pas de remercier, personne ne put douter que ce ne fût eux qui eussent opéré ce miracle. Alors Pierre leur dit:

«Hommes d'Israël, pourquoi vous étonnez-vous, comme si c'était nous, qui par notre seul pouvoir, avions guéri cet homme? C'est au nom de JESUS, le Saint et le Juste, que vous avez renié, que vous avez fait mourir, que DIEU a ressuscité d'entre les morts et qui est avec DIEU, l'auteur de la vie, c'est par son nom et en son nom que nous avons rendu la santé parfaite à cet homme qui était perclus.

HENRI. – Comment JESUS est-il avec DIEU, l'auteur de la vie?

GRAND'MÈRE. – Tu sais, cher enfant, que Notre-Seigneur tout en étant vraiment homme est aussi vraiment DIEU. Il est par conséquent le Créateur de toutes choses. Ainsi, à Bethléem, la Sainte -Vierge, en portant l'enfant JESUS, tenait dans ses bras son Créateur, son DIEU. Ainsi, encore, au Saint-Sacrement, nous adorons non seulement notre Sauveur, mais encore notre Créateur et notre DIEU. JESUS est avec le Père et le Saint- Esprit, le seul vrai DIEU vivant. Saint Pierre prêcha longtemps, leur rappelant les prophéties, et leur démontrant que tout ce que JESUS-CHRIST avait accompli, avait été prédit par les Prophètes; et que ce JESUS qu'ils avaient méconnu, était le Messie, le Fils de DIEU annoncé dès l'origine.

De même que Saint Pierre a le premier prêché JESUS-CHRIST et converti des âmes à la foi, de même il a été le premier à faire des miracles. DIEU l'a voulu ainsi pour honorer en sa personne la dignité du chef de l'Église.

VIII - S. Pierre et S. Jean devant le Grand Conseil

GRAND'MERE. – Pendant que Pierre parlait, des prêtres, des employés du Temple et des Saducéens arrivèrent.

Ils furent très en colère des choses que Pierre et Jean enseignèrent au peuple, et se jetant sur eux, ils les mirent en prison jusqu'au lendemain, car il était déjà tard.

LOUIS. – Comment? Ils mirent en prison ces pauvres Apôtres pour avoir fait un miracle et pour avoir parlé de Notre- Seigneur.

GRAND'MÈRE. – Oui, mon cher enfant. Ils firent pour les Apôtres comme ils avaient fait pour Notre-Seigneur; ils virent avec rage ce miracle et les nombreuses conversions qu'il pouvait amener; et en effet, il y eut ce jour-là cinq mille hommes qui se convertirent.

Le lendemain, les Pharisiens, les Princes des prêtres et les Scribes s'assemblèrent pour délibérer sur ce qu'il fallait faire.

Anne, prince des prêtres, et Caïphe, grand prêtre, étaient avec eux.

HENRI. – Étaient-ce le même Anne et le même Caïphe qui avaient insulté et condamné Notre-Seigneur?

GRAND'MÈRE. – Oui, les mêmes; ils conservaient pour Notre Seigneur les mêmes sentiments de haine diabolique; ils avaient espéré que l'ayant fait mourir, il ne serait plus question de lui et de sa doctrine, et ils étaient furieux de voir ses envoyés continuer ses prédications et ses miracles et convertir des milliers de Juifs chaque fois qu'ils parlaient en public.

MADELEINE. – En effet, ils devaient être furieux; huit mille hommes en deux prédications!

PIERRE. – Et probablement que ces huit mille nouveaux Chrétiens en convertissaient d'autres à leur tour.

GRAND'MÈRE. – Certainement, car ces nouveaux Chrétiens étaient pleins de zèle; tout remplis du Saint-Esprit, ils aidaient les Apôtres à répandre la foi.

C'est ainsi que nous devrions faire tous; nous devrions ne pas laisser une occasion de faire du bien à ceux qui vivent avec nous, et aider de la sorte nos prêtres à sauver les âmes. Il y a malheureusement bien peu de Chrétiens assez fervents pour le faire.

Les ennemis de l'Église, étant donc réunis, firent venir Saint Pierre et saint Jean. Et les plaçant au milieu d'eux, ils les interrogèrent.

«Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous guéri cet homme perclus?»leur demandèrent-ils.

JACQUES. – Les coquins! Comment osaient-ils le demander?

GRAND'MERE, *souriant.* Tu as bien raison; mais de tout temps les méchants ont été impudents et hypocrites, comme ils le sont encore aujourd'hui.

Saint Pierre, rempli du Saint-Esprit, leur répondit que c'était au nom de JESUS, leur divin Sauveur, qu'ils guérissaient et qu'ils enseignaient; il leur rappela les miracles qui attestaient la Divinité du Seigneur JESUS, les persécutions dont vivant il était l'objet, les souffrances et la mort cruelle à laquelle ils l'avaient condamné, sa Résurrection qu'ils avaient voulu cacher, mais dont les disciples et des milliers de Juifs avaient été témoins, par suite des nombreuses apparitions de JESUS-CHRIST et de son Ascension au Ciel dont plus de mille hommes pouvaient témoigner.

Les Princes des prêtres et les Pharisiens, voyant la hardiesse de Pierre et de Jean, et surpris de leur éloquence, s'informèrent d'où ils venaient. Ils furent encore plus stupéfaits quand ils surent que les Apôtres étaient des hommes simples et sans instruction.

Voyant aussi debout, près d'eux, l'homme que Pierre et Jean avaient guéri, ils ne savaient que dire. Ils leur ordonnèrent de sortir de la salle du conseil et ils se mirent à délibérer entre eux sur ce qu'il y avait à faire, disant:

«Que ferons-nous de ces hommes? Un miracle connu de tous les habitants de Jérusalem a été fait par eux, et nous ne pouvons le nier.»

JACQUES. – Comment? Ils ont osé l'avouer?

GRAND'MÈRE. – Il le fallait bien; comment faire autrement?

L'homme paralytique de naissance était là devant eux solide sur ses jambes.

Ils ajoutèrent: «Pour que le bruit de ce miracle ne se répande pas davantage parmi le peuple, défendons-leur de parler à l'avenir au nom de ce JESUS. Effrayons-les en les menaçant de punitions terribles.»

ÉLISABETH. – Mais pourtant, ils convenaient eux-mêmes que le perclus avait été guéri? Puisqu'ils reconnaissaient le miracle de saint Paul et de saint Jean, comment pouvaient-ils s'empêcher de croire au pouvoir extraordinaire du nom de Notre-Seigneur.

GRAND'MÈRE. – Aussi le croyaient-ils, mais en conservant l'espoir de continuer à dominer le peuple et de conserver leur puissance. C'était l'orgueil de Satan qui remplissait leurs âmes et les rendait indignes de la grâce de la foi.

La foi est, en effet, une grâce que DIEU donne aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire aux âmes droites et sincères; pour avoir la foi, il faut aimer la vérité.

Le conseil rappela donc Pierre et Jean, il leur défendit sous les peines les plus graves, de parler ni d'enseigner à l'avenir au nom de JESUS.

JEANNE. – C'était bien pénible pour ces pauvres Apôtres, auxquels Notre-Seigneur avait ordonné de le faire connaître au monde entier.

GRAND'MÈRE. – Aussi n'eurent-ils pas peur des menaces des méchants Juifs et ils répondirent:

«Voyez vous-mêmes s'il est juste devons obéir plutôt qu'à DIEU; nous ne pouvons pas ne point parler de ce que nous avons vu et entendu.»

Alors le conseil les chassa avec de nouvelles menaces, mais ils n'osèrent ni les punir ni les garder en prison à cause du peuple qui se serait révolté, car tous savaient le miracle de Saint Pierre et de saint Jean, et personne ne pouvait en douter; le perclus avait plus de quarante ans et tout le monde dans Jérusalem le connaissait.

C'est ici que commencent les persécutions de l'Église. Le PREMIER PAPE est persécuté, emprisonné et menacé de mort dès qu'il prêche JESUS-CHRIST, dès qu'il fait du bien au nom de JESUS-CHRIST. Saint Pierre a donc été le premier Pape persécuté; et saint Jean, son fidèle compagnon, partagea ses épreuves comme l'ont fait depuis tous les bons Évêques qui partagent les souffrances et les persécutions du Pape.

IX – Union des premiers Chrétiens

GRAND'MERE. – Pierre et Jean, se trouvant libres, rentrèrent au Cénacle, et racontèrent à leurs frères ce qui était arrivé.

Et tous se mirent à prier, à louer DIEU, à le remercier d'avoir délivré Pierre et Jean. Ils résolurent de ne pas craindre les menaces des Pharisiens, de continuer à braver leur colère et à annoncer la parole de DIEU au nom de leur Seigneur JESUS, qui leur donnerait le courage et la force contre la fureur de ses ennemis.

JACQUES. – C'est bien cela; c'est beau et courageux.

GRAND'MÈRE. – Aussi le bon DIEU les en récompensa; car aussitôt qu'ils eurent prié ainsi, le lieu où ils étaient trembla; ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils annonçaient la parole de DIEU avec encore plus de force et de puissance.

HENRIETTE. – Pourquoi le Saint-Esprit est-il revenu une seconde fois, puisqu'il les avait déjà remplis la première fois.

GRAND'MÈRE. – Cette fois-ci ce n'était pas comme au jour de la Pentecôte, pour inaugurer solennellement le règne de l'Église; c'était seulement une consolation et une grande grâce que Notre-Seigneur envoyait à ses fidèles.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: inaugurer?

GRAND'MÈRE. – Inaugurer veut dire établir, déclarer qu'une chose commence.

Et toute cette multitude n'avait qu'un coeur et qu'une âme....

ARMAND. – Comment? À eux tous ils n'avaient qu'un coeur et qu'une âme? Ainsi, quand l'un mourait, tous mouraient à la fois?

GRAND'MERE, *rian*t, Non, cher enfant; on ne parle pas du coeur de chair, nécessaire à la vie du corps, en disant: un coeur et une âme. On veut dire que tous avaient les mêmes pensées de foi, les mêmes sentiments d'amour pour le bon DIEU, et pour les hommes; et tous n'avaient qu'une âme, c'est-à-dire le même zèle, le même désir de servir JESUS-CHRIST, le même courage pour braver les dangers.

HENRI. – Tu demandes toujours des bêtises, Armand.

HENRIETTE. – Tu as bien raison, Henri; je ne disais rien, par douceur, mais je pensais comme toi.

ARMAND. – Pas du tout, je ne dis pas de bêtises; et j'ai bien fait de demander, parce que toi non plus tu ne comprenais pas.

HENRIETTE. – Ah! par exemple!

ARMAND. – Certainement; je l'ai vu à ta figure.

GRAND'MÈRE. – Voyons, mes enfants, ne vous disputez pas et continuez à demander ce que vous ne comprenez pas. Les petits rendent quelquefois service aux plus grands qui n'osent pas demander de peur de paraître ignorants.

CAMILLE. – C'est bien vrai ce que vous dites là, Grand'mère; Armand et le petit Louis ont souvent fait des questions que j'aurais faites moi-même si je n'avais pas eu peur qu'on se moquât de moi.

GRAND'MÈRE. – Alors, mes chers enfants, tout est pour le mieux et nous allons continuer.

Nous parlions de l'union qui régnait parmi les Apôtres, les disciples et les nouveaux Chrétiens. Tous leurs biens étaient en commun, comme nous l'avons dit, et tous ne cherchaient qu'à augmenter le nombre des Chrétiens en racontant la vie de JESUS-CHRIST, en expliquant et surtout en pratiquant sa morale.

LOUIS. – Quelle morale?

GRAND'MÈRE. – La pratique de toutes les vertus chrétiennes; la charité, l'humilité, la douceur, la bonté, la patience, la complaisance, enfin tout ce qui rend les hommes agréables au bon DIEU et aux autres hommes.

Tous les nouveaux Chrétiens apportaient aux pieds des Apôtres tout ce qu'ils possédaient, pour être partagé entre tous.

VALENTINE. – Pourquoi mettaient-ils tout cela aux pieds des Apôtres? Il aurait mieux valu le mettre sur une table ou sur une chaise.

GRAND'MÈRE. – C'est une manière de parler, chère enfant. Quand on dit mettre aux pieds, cela veut dire, en faire un don respectueux, un hommage pour le Chef de l'Église. Ainsi on ne pouvait pas mettre aux pieds des Apôtres des maisons, des champs, des boeufs, des meubles, mais on leur en faisait don pour être distribués comme ils le voulaient, et on les consacrait à DIEU entre leurs mains. Quant à eux, ils employaient ces offrandes volontaires, d'abord pour les besoins du culte

Divin, puis pour subvenir au besoin des Prêtres, et enfin pour assister les veuves, les orphelins et les pauvres.

X – Ananie et Saphire

GRAND'MERE. – Or, un certain homme nommé Ananie et Saphire sa femme, qui s'étaient faits Chrétiens, vendirent un champ. Ananie, d'accord avec sa femme, cacha une partie de l'argent qu'on leur avait payé pour ce champ; et Ananie, apportant l'argent qui restait, le déposa devant les Apôtres.

Saint Pierre, inspiré de DIEU, lui dit:

«Ananie, pourquoi as-tu laissé Satan entrer dans ton coeur? Pourquoi as-tu menti à l'Esprit-Saint? Pourquoi as-tu gardé une partie de l'argent de ton champ? Ce champ était à toi; personne ne t'obligeait à le vendre: et lorsque tu l'as vendu, l'argent était à toi. Pourquoi ne le gardais-tu pas, au lieu de faire semblant de tout donner, de te dépouiller de tout ce que tu possédais? Tu l'as fait pour avoir l'air d'un homme généreux, bienfaisant, détaché des biens de ce monde. En le faisant, tu n'as pas menti aux hommes, mais à DIEU.»

Entendant ces paroles, Ananie tomba et mourut.

ÉLISABETH. – Ah! mon Dieu! quelle terrible punition pour un mensonge!

GRAND'MÈRE. – Ce n'était pas un mensonge ordinaire, chère enfant; c'était une tromperie mêlée d'orgueil et d'hypocrisie. Il voulait se faire passer pour un saint homme, plus parfait que les autres; car on n'était pas obligé, en se faisant Chrétien, de donner ses biens; cela était tout à fait volontaire et provenait d'un détachement complet des biens de ce monde. De plus, il mentait à Saint Pierre, au chef de l'Église, et par conséquent, au Saint-Esprit, dont Saint Pierre était rempli.

La punition fut terrible, comme tu dis, mais le crime était grand. Et puis, dans ces premiers temps du CHRISTianisme, il fallait de grandes punitions et de grandes récompenses pour établir l'autorité des Apôtres.

Il y eut une grande crainte parmi ceux qui virent et entendirent ces choses. Des jeunes hommes de l'assemblée s'approchèrent, et voyant qu'Ananie était réellement mort, ils enlevèrent son cadavre, l'emportèrent et l'ensevelirent.

Environ trois heures après, sa femme, ignorant ce qui s'était passé, entra, et Saint Pierre lui dit:

«Dis-moi si tu as vendu ton champ tel prix?» Et Pierre lui dit le compte de l'argent qu'Ananie avait apporté.

«Oui, répondit Saphire, c'est le prix que vous dites.

— Pourquoi vous êtes-vous concertés ensemble?» lui répondit Saint Pierre.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: concerté?

GRAND'MÈRE. – Se concerter veut dire s'arranger ensemble, convenir ensemble de quelque chose.

«Pourquoi, lui dit Saint Pierre, vous êtes-vous concertés ensemble pour mentir et tromper l'Esprit-Saint? Voilà des hommes qui ont enseveli ton mari; ils attendent à la porte pour t'emporter à ton tour.»

Et aussitôt Saphire tomba aux pieds de Saint Pierre et mourut. Les jeunes gens qui rentraient, la trouvant morte, l'emportèrent et l'ensevelirent auprès de son mari.

Ce second châtiment augmenta encore la crainte qu'avait causée la mort d'Ananie et inspira un

respect plus profond pour la parole des Apôtres. Ils firent beaucoup de miracles au milieu du peuple. Les douze Apôtres, tous unis ensemble, se tenaient habituellement dans le portique du Temple.

ARMAND. – Comment, les Apôtres étaient tous attachés l'un à l'autre?

GRAND'MERE, *souriant*. Mais non, cher petit, ils étaient unis de coeur et non par des cordes. Je crois que cette fois-ci tu as réellement dit une petite bêtise.

ARMAND. – C'est vrai, Grand'mère; je n'ai pas réfléchi.

GRAND'MÈRE. – Bon, une autre fois tu réfléchiras un peu. Les Apôtres se tenaient donc tous les douze dans le portique du Temple, où ils faisaient beaucoup de miracles et de guérisons; le peuple accourait en foule et le nombre des Chrétiens augmentait de jour en jour.

On apportait des malades en foule sur les places publiques, les posant par terre ou sur des grabats.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: grabat?

GRAND'MÈRE. – Un grabat est un lit de pauvre. On portait donc ainsi les malades sur les places publiques, pour que Saint Pierre venant à passer, son ombre pût les guérir.

On accourait même des villes voisines de Jérusalem, apportant des infirmes et des possédés; et tous étaient guéris.

LOUIS. – Comment? L'ombre seule de Saint Pierre guérissait tous les malades? Mais, Grand'mère, on ne dit pas même cela de Notre-Seigneur dans l'Évangile!

GRAND'MÈRE. – Non, mais Notre-Seigneur l'avait prédit expressément en disant à ses disciples: «Ceux qui croiront en moi, feront les miracles que je fais et de plus grands encore.»

XI – Les Apôtres en prison, délivrés par un Ange

GRAND'MERE. – Anne, le Prince des prêtres, et ceux qui étaient avec lui, furent remplis de colère en apprenant ces nouvelles. Et faisant saisir les Apôtres, ils les firent jeter en prison.

Mais un Ange du Seigneur apparut la nuit dans la prison, brisa et fit tomber leurs chaînes....

VALENTINE. – Comment a-t-il pu les briser sans faire de bruit, pour ne pas éveiller les gardiens?

GRAND'MÈRE. – L'Ange a fait tomber les chaînes par le simple effet de la toute-puissance de DIEU. Il était envoyé par Notre Seigneur pour délivrer les Apôtres. Il voulut qu'ils fussent libres, ils l'ont été; il a voulu que les gardes dormissent d'un profond sommeil, et ils ont si bien dormi qu'ils n'ont rien entendu.

L'Ange, ayant donc brisé les chaînes des Apôtres, marcha droit devant eux; les grilles et les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes et les Apôtres se trouvèrent libres dans la rue. L'Ange leur dit:

«Allez, montez au Temple, annoncez au peuple les paroles de vie.»

JEANNE. – Quelles paroles? Comment des paroles peuvent-elles faire vivre?

GRAND'MÈRE. – Les paroles ne peuvent pas donner la vie au corps, mais elles font vivre l'âme, c'est-à-dire qu'elles nourrissent l'âme de vérités saintes et de bons sentiments qui la mènent à la vie éternelle.

Les Apôtres, écoutant les paroles de l'Ange, entrèrent de grand matin dans le Temple, et ils y enseignaient.

MARIE-THERESE. – Gomment? Ils enseignaient dans le Temple? Mais c'était très-dangereux pour eux!

GRAND'MÈRE. – Chère enfant, les Apôtres ne redoutaient plus aucun danger, depuis qu'ils avaient reçu le Saint-Esprit. Ils se tinrent courageusement comme d'habitude dans le portique ou le vestibule du Temple.

Pendant ce temps, Anne, Prince des prêtres et quelques-uns du conseil s'étant assemblés, ils convoquèrent tout le conseil et les anciens; et ils envoyèrent à la prison pour qu'on amenât les Apôtres.

Les gardes étant venus, ils entrèrent dans la prison et, n'ayant plus trouvé les Apôtres, ils revinrent l'annoncer, disant:

«Nous avons trouvé la prison fermée avec beaucoup de soin, et les gardes étaient debout, en dehors, gardant la porte. Mais ayant ouvert, nous n'avons trouvé personne dedans.»

Après avoir entendu ces paroles, le chef des gardes du Temple et les Princes des prêtres ne surent plus ce qu'ils devaient faire.

Pendant qu'ils se consultaient entre eux, quelqu'un accourut et leur dit:

«Voilà que les hommes que vous aviez mis hier en prison sont dans le Temple, enseignant et convertissant.»

Alors le chef des gardes y alla et les emmena sans violence, car il avait peur qu'en les voyant emmenés de force, le peuple ne s'ameutât et ne les lapidât.

Ils firent entrer les Apôtres dans le conseil; et le Prince des prêtres les interrogea et leur dit:

«Ne vous avions-nous pas défendu sous les peines les plus sévères d'enseigner au nom de ce JESUS? Et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et que vous voulez rejeter sur nous le sang de cet homme!»

Saint Pierre et les Apôtres répondirent:

«II faut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Le DIEU de nos pères a ressuscité JESUS, que vous aviez tué en le suspendant à une croix. Le DIEU Sauveur l'a placé à sa droite, pour donner à Israël, parla pénitence, la rémission des péchés.

Nous sommes témoins de ces choses, et nous les attestons; et le Saint-Esprit les atteste avec nous. DIEU donne son Esprit à tous ceux qui ont un coeur docile.»

Ayant entendu ces paroles, les Juifs du grand conseil frémissaient de rage et ils se consultaient entre eux pour les faire mourir. Mais l'un d'eux, nommé Gamaliel, fort honoré du peuple, se levant dans le conseil, commanda qu'on fît sortir un moment les Apôtres. Et il dit:

«Hommes d'Israël, prenez bien garde à ce que vous ferez à l'égard de ces hommes. Car avant notre temps, il y eut un nommé Théodas qui voulut se faire passer pour un grand esprit, et il eut environ quatre cents disciples; il fut tué et ses disciples se dispersèrent; on n'entendit plus parler de lui.

«Plus tard, se fit connaître un autre homme, Judas le Galiléen, il fit de même; il attira le peuple, il périt et ses amis se dispersèrent.

«Et maintenant je vous dis: ne vous mêlez pas de ces hommes et laissez-les aller. Car si leur oeuvre et leur doctrine vient de l'orgueil ou du mensonge, elle tombera d'elle-même; et si elle vient de DIEU, vous ne pourrez pas la détruire; peut-être alors est-ce contre DIEU même que vous combattriez.»

Ils trouvèrent que Gamaliel avait raison, et ayant rappelé les Apôtres, ils les firent fouetter....

JACQUES. – Comment! ces méchants hommes font fouetter les pauvres Apôtres qui n'ont rien fait de mal, et que Gamaliel leur conseille de laisser aller! Mais c'est injuste, c'est abominable.

GRAND'MÈRE. – Certainement; mais Pilate en avait fait autant pour Notre-Seigneur, qu'il avait fait flageller cruellement, après avoir publiquement proclamé son innocence. Ici, les Juifs voulaient tout simplement exercer une vengeance contre les amis de Notre-Seigneur, qu'ils haïssaient plus que jamais.

Mais comment Gamaliel les a-t-il laissés faire?

GRAND'MÈRE. – D'abord, seul contre tous, il n'aurait pu les en empêcher. Ensuite, cela lui était bien égal qu'on fît souffrir les Apôtres. Le conseil qu'il avait donné était bon, mais il ne l'avait pas donné dans l'intérêt des Apôtres ni de la doctrine de Notre-Seigneur, mais dans son propre intérêt et dans celui de ses méchants amis, parce que la mort des Apôtres aurait exaspéré le peuple, qui se serait révolté et aurait peut-être massacré tous les membres du conseil.

Lorsque les Apôtres eurent été fouettés, on les renvoya, leur défendant de parler au nom de JESUS.

Ils sortirent du conseil pleins de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de JESUS.

LOUIS. – Est-ce qu'on les avait fouettés fort? Leur a-t-on fait du mal?

Grand 'mère. Certainement; d'abord parce que les fouets des Juifs étaient faits en lanières ou bandes de cuir tressées, ce qui emporte la peau à chaque coup; ensuite parce que la haine des juges et des bourreaux contre JESUS-CHRIST leur faisait exécuter ce supplice avec un redoublement de cruauté.

JEANNE. – Pauvres Apôtres! Ils faisaient pourtant une belle action en désobéissant aux méchants Juifs

GRAND'MÈRE. – Oui; eux les premiers ont montré le courage que pouvait donner la foi; et bien loin de se plaindre du supplice qu'ils avaient souffert, ils ont été joyeux et heureux de verser leur sang pour le Divin Maître qui avait répandu tout le sien pour leur salut. C'est ainsi qu'ont fait et que font encore tous les Martyrs.

Les douze Apôtres continuèrent donc à enseigner tous les jours dans le Temple et dans les maisons particulières pour faire connaître de plus en plus Notre-Seigneur JESUS-CHRIST et sa Divine religion.

XII – Etienne et six autres diacres veillent à la distribution des aumônes

GRAND'MERE. – Tous les jours on voyait augmenter le nombre des Chrétiens. La plupart des fidèles continuaient à mettre leurs biens en commun; on prenait les repas en commun. Les Apôtres faisaient faire, tous les jours et à chaque repas, des distributions aux familles indigentes.

ARMAND. – Quelles distributions?

GRAND'MÈRE. – Des distributions d'argent, d'aliments, de vêtements.

Depuis quelque temps il y avait des murmures parmi les Juifs de Grèce, convertis à la foi. Ils se plaignaient qu'on ne donnait pas une quantité suffisante d'aliments et d'aumônes aux veuves de leur nation.

Les Apôtres avaient cherché à calmer ces mécontentements, en recommandant la plus grande justice dans la distribution des vivres, mais les plaintes continuaient.

Les douze Apôtres, ayant alors convoqué, c'est-à-dire réuni la multitude des disciples, leur dirent:

«Nous ne pouvons pas veiller à tout sans perdre le temps que nous devons consacrer à la prière et à nos prédications. Il n'est pas juste que nous abandonnions la parole de DIEU pour surveiller vos tables. Cherchez donc parmi vous sept hommes très-justes, pleins de la sagesse de DIEU et de l'Esprit-Saint, afin que nous puissions les charger de cette oeuvre de charité. Et nous autres, nous nous occuperons alors bien plus librement de la prière et de renseignement de la parole de DIEU.»

Cet avis plut à tout le monde; ils choisirent ÉTIENNE, homme plein de foi et animé par l'Esprit-Saint; et six autres avec lui. Ils les présentèrent aux Apôtres, et ceux-ci, ayant prié, leur imposèrent les mains.

MARIE-THERESE. – Pourquoi ont-ils prié et ont-ils imposé les mains?

GRAND'MÈRE. – C'était pour les consacrer au service de DIEU et des pauvres. Notre-Seigneur, au Cénacle, avait également prié et imposé les mains sur ses Apôtres lorsqu'il a voulu les faire Prêtres. Il avait lui-même ordonné à ses Apôtres d'imposer les mains à ceux qu'ils voudraient dans la suite consacrer au service de DIEU en qualité d'Évêques, de Prêtres ou de Diacres. C'est ce qui s'est toujours fait dans l'Église, et aujourd'hui comme au temps des Apôtres, c'est par l'imposition des mains que sont consacrés les Diacres, les Prêtres et les Évêques.

Saint Etienne et les six autres auxquels les Apôtres imposèrent les mains dans cette circonstance, furent faits Diacres pour le service des autels et pour le service des pauvres.

VALENTINE. – Et après cela, les Grecs se sont-ils encore plaints des Juifs, pour leur nourriture?

GRAND'MÈRE. – Je crois que non, car les Actes des Apôtres n'en parlent plus.

XIII - Martyre de Saint Etienne

GRAND'MERE. – Le nombre des Chrétiens augmentait de jour en jour, les Pharisiens étaient plus en colère que jamais, car même parmi les prêtres du Temple il y en eut plusieurs qui se firent Chrétiens.

Etienne, plein de la grâce de DIEU et de la force de la foi, faisait beaucoup de miracles parmi le peuple. Et les Juifs de la Synagogue s'élevèrent contre Etienne et se mirent à disputer contre lui. Mais Etienne leur répondait si bien et prouvait si clairement les miracles, la Résurrection et la Divinité de Notre- Seigneur, que les Anciens et les Scribes et Pharisiens ne savaient que répondre.

Ils firent alors comme ils avaient fait pour Notre-Seigneur; ils payèrent des témoins qui assurèrent, avec serment, avoir entendu Etienne blasphémer contre Moïse et contre DIEU.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: blasphémer?

GRAND'MÈRE. – C'est dire des paroles injurieuses contre le bon DIEU ou contre les choses saintes.

Ils soulevèrent ainsi le peuple contre Etienne; alors les Anciens et les Scribes se jetèrent sur lui, l'entraînèrent et le conduisirent devant le conseil. Et ils firent venir leurs faux témoins qui les accusèrent ainsi:

«Cet homme ne cesse de parler contre le DIEU saint et la loi. Car nous l'avons entendu dire que JESUS de Nazareth détruirait ce lieu et changerait les lois que Moïse nous a données.»

Et les hommes qui siégeaient dans le conseil, regardant Etienne, virent sa face comme la face d'un Ange.

ARMAND. – Comment est la face d'un Ange?

GRAND'MÈRE. – Je n'en ai jamais vu, de sorte que je ne peux pas te le dire exactement; mais d'après ce que nous disent les Livres saints, le visage d'un Ange, quand il prend une forme humaine, est tout resplendissant de lumière et de beauté.

VALENTINE. – Comment, de lumière? Est-ce que son visage est en feu?

GRAND'MÈRE. – Non, c'est un éclat extraordinaire et céleste qui sort de l'Ange et qui éclaire toute sa personne.

Et Anne, le Prince des prêtres, demanda à Etienne:

«Les choses sont-elles ainsi?»

Etienne répondit en leur rappelant beaucoup de faits de l'Ancien Testament et en leur montrant comme quoi, dès le commencement, les Juifs avaient été presque toujours ingrats et rebelles. Ceux qui avaient rejeté JESUS-CHRIST et avaient crucifié leur Sauveur, n'avaient fait qu'imiter leurs pères.

MARIE-THERESE. – Grand'mère, vous disiez tout à l'heure: l'Ancien Testament: Qu'est-ce que c'est: l'Ancien Testament?

GRAND'MÈRE. – C'est l'histoire de la création de l'homme; de la chute, c'est-à-dire de son premier péché, et de tous les événements importants qui se sont passés jusqu'à la venue de Notre- Seigneur JESUS-CHRIST dans le monde.

En entendant ce beau récit, les méchants frémissaient de rage et grinçaient des dents contre lui. Mais Etienne, rempli de l'Esprit-Saint, leva les yeux au ciel. Il vit la gloire de DIEU

JEANNE. – Qu'est-ce que c'est: la gloire de DIEU?

GRAND'MÈRE. – C'est la gloire et la splendeur du Paradis.

ÉLISABETH. – Grand-mère, que ce doit être beau! Que je serais heureuse de voir ce qu'a vu saint Etienne!

GRAND'MÈRE. – Nous le verrons tous, chère petite, après notre mort, si nous vivons chrétiennement, de manière à gagner le Paradis.

MADELEINE. – Grand'mère, ce n'est pas facile de gagner le Paradis.

GRAND'MÈRE. – C'est vrai, chère petite, ce n'est pas facile; si c'était facile, il n'y aurait pas de mérite à le gagner, et la récompense ne serait pas si grande.

JEANNE. – Comment est-ce difficile de gagner le Ciel? Je ne trouve pas ça.

GRAND'MÈRE. – Ce n'est pourtant pas facile, chère petite; pense donc que dix fois, cent fois par jour, il faut faire le contraire de ce qui plaît et repousser des sentiments ou des désirs mauvais.

JEANNE. – Quels sentiments mauvais?

GRAND'MÈRE. – Tous ceux qui sont contre la charité, l'humilité, la douceur, l'obéissance, etc.

VALENTINE. – Comment faire alors?

GRAND'MÈRE. – Il faut ne pas se fâcher; il faut retenir sa colère quand on vous impatiente; il faut obéir et rester tranquille ou travailler, quand on a envie de courir et déjouer; il faut céder et ne pas disputer quand on croit avoir raison; et ainsi toute la journée; je t'assure que ce n'est pas facile. Mais continuons l'histoire de saint Etienne qui voyait le bon DIEU dans sa gloire.

Et il s'écria:

«Voilà que je vois les Cieux ouverts et le Fils de l'homme à la droite de DIEU.»

HENRIETTE. – Quel Fils de l'homme?

GRAND'MÈRE. – Notre-Seigneur, qui s'appelle souvent ainsi lui-même dans l'Évangile.

HENRIETTE. – Comment est-il assis à la droite de DIEU? Je croyais que DIEU était un esprit, qui n'a ni droite ni gauche.

GRAND'MÈRE. – C'est très-vrai. Ces paroles signifient simplement que Notre-Seigneur JESUS-CHRIST règne dans la paix du Ciel, et qu'il partage pleinement la gloire et la toute-puissance de DIEU son Père.

Les Juifs alors, poussant de grands cris et se bouchant les oreilles se jetèrent tous ensemble sur lui.

ARMAND. – Et pourquoi les Juifs se bouchaient-ils les oreilles?

GRAND'MÈRE. – Pour faire croire à leur indignation de ce qu'ils appelaient les blasphèmes d'Etienne. Quant à lui, il louait et bénissait DIEU, de la grâce qu'il lui accordait d'être le martyr de JESUS-CHRIST.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: martyr?

HENRIETTE. – Oh ma bonne Grand'mère, dites, je vous prie, à Armand, de ne pas toujours vous interrompre. Il me met dans une colère I Si je ne me retenais je le taperais à chaque interruption.

GRAND'MÈRE. – Ma pauvre petite, il faut pourtant qu'Armand comprenne comme vous autres; et pour cela, il faut qu'il demande des explications, étant avec Loulou le plus jeune de vous tous. Quant à toi, je suis très-contente de ce que tu me dis de tes colères retenues. . .

HENRIETTE. – Comment, Grand'mère, vous êtes contente que je sois méchante?

GRAND'MÈRE. – Non, chère petite, non pas que tu sois méchante, mais que tu ne le sois pas; ton impatience n'a pas paru au dehors; tu l'as toujours contenue; tu as donc pratiqué deux vertus bien difficiles, la patience et la douceur, et c'est ce qui me fait grand plaisir.

HENRIETTE, enchantée, embrasse Armand et se jette au cou de Grand'mère qui l'embrasse et qui continue.

Martyr veut dire témoin. Etienne, en mourant pour JESUS- CHRIST, rendait devant DIEU et devant les hommes, un témoignage solennel à la Divinité de son Divin Rédempteur.

Les Juifs poussèrent Etienne hors de Jérusalem, et commencèrent à le lapider.

ARMAND, *timidement et avec hésitation*. Qu'est-ce que c'est: lapider?

GRAND'MÈRE. – Ne crains pas de demander, cher petit. Henriette comprend très-bien que tu lui rends un grand service, en exerçant sa patience; elle ne se fâchera pas, je te réponds d'elle.

HENRIETTE, *souriant*. Merci, grand'mère; je tâcherai de ne jamais m'impatienter et d'être douce comme un agneau.

GRAND'MERE, *souriant*. Ce sera très-beau; et si tu continues, nous t'appellerons AGNELLA. Je réponds à Armand: lapider c'était tuer à coups de pierres.

ARMAND. – Est-ce que ça faisait mal?

GRAND'MÈRE. – Je crois bien. Très-mal. Tu sais comme cela fait mal de se cogner fort ou de recevoir un coup; c'était bien pis quand on recevait sur la figure, sur la tête, sur tout le corps, des grosses pierres coupantes, pointues; à chaque pierre le sang jaillissait. Et c'est pourquoi ceux qui lapidèrent saint Etienne ôtèrent leurs vêtements pour qu'ils ne fussent pas tachés de sang, et ils les donnèrent à garder à un jeune homme nommé SAUL.

Et pendant que les Juifs lapidaient Etienne, celui-ci priait et disait:

«Seigneur, JESUS, recevez mon esprit.»

Et s'étant mis à genoux, il cria d'une voix forte:

«Seigneur, ne les punissez pas du péché qu'ils commettent; pardonnez-leur.»

En disant ces mots, il s'endormit dans le Seigneur, c'est-à-dire il mourut, ayant, comme son Divin Maître, demandé pardon pour ses bourreaux.

JACQUES. – Ces misérables Juifs! Je ne comprends pas que le bon DIEU ne les ait pas punis? Si j'avais été le bon DIEU, je les aurais fait mourir après des années de tortures I

GRAND'MÈRE. – Cher petit, le bon DIEU, étant infiniment bon, a voulu leur donner tout le temps nécessaire pour se repentir; plusieurs se sont en effet convertis et ont amèrement pleuré leurs crimes, comme tu vas le voir pour Saul, ce jeune homme qui gardait les habits des meurtriers d'Etienne. Ceux qui sont restés méchants, ont pourtant dû mourir; ils ont été précipités en enfer, où ils souffrent encore et souffriront toujours des tortures bien plus cruelles que toutes celles qu'ils ont fait souffrir; ainsi tu vois que le bon DIEU, dans sa justice infiniment parfaite, punit et récompense mieux que ne peut le faire le plus puissant des hommes.

XIV – Première persécution contre les premiers Chrétiens

GRAND'MERE. – La rage des Juifs ne pouvait plus se contenir; tous leurs efforts pour arrêter la multiplication des Chrétiens devenaient inutiles; leurs menaces contre les Apôtres et les disciples restaient sans effet. Pierre el les Apôtres continuaient à prêcher publiquement la religion sainte de Notre –Seigneur JESUS-CHRIST. Ils résolurent donc d'employer contre les Chrétiens les tortures et la mort. Alors les fidèles, à l'exception des Apôtres, se dispersèrent hors de Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie.

ÉLISABETH. – Pourquoi se sauvaient-ils? Ils n'avaient donc pas le courage de souffrir pour JESUS-CHRIST?

GRAND'MÈRE. – Tous ne se sentaient pas encore la force de braver les souffrances et la mort; mais la vraie raison pour laquelle ils se sont dispersés fut le commandement même qu'avait donné JESUS-CHRIST:

«Si les hommes vous persécutent dans une ville, enfuyez-vous dans une autre.»

Comme le bon DIEU n'exige pas des hommes qu'ils recherchent les dangers et les souffrances, ils se cachaient et attendaient que la fureur des Juifs fût calmée.

C'est ainsi que, sans le savoir et sans le vouloir, les Juifs persécuteurs furent la cause que l'Évangile se répandit au loin, beaucoup plus rapidement.

PIERRE. – Est-ce que ce n'est pas un peu lâche de se sauver, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Non, mon enfant; ce n'est que prudent; la prudence n'empêche pas le courage. De même qu'on n'est pas coupable, quand on est malade, de chercher à se guérir par des remèdes, de même il est très-permis d'éviter une persécution ou un danger quelconque par la fuite. Ces mêmes Chrétiens qu'on pourrait soupçonner de lâcheté pour s'être sauvés, ont souffert la mort avec courage, plus tard, quand la persécution est devenue plus acharnée.

LOUIS. – Mais pourtant les Apôtres sont restés? Ils n'ont pas eu peur, eux?

GRAND'MÈRE. – C'est vrai; mais les autres Chrétiens n'ont pas fui parce qu'ils ont eu peur. Saint Pierre et les Apôtres étaient les chefs de l'Église naissante. Tout en se dérobant le mieux possible à la fureur des Juifs, il était nécessaire qu'ils restassent à Jérusalem, où le troupeau de JESUS-CHRIST était le plus menacé. Jérusalem était alors le centre de l'Église; c'était naturellement le poste de Saint Pierre, chef de l'Église.

LOUIS. – Qu'est que c'est: centre?

GRAND'MÈRE. – Le centre est le milieu d'une chose. Il fallait donc que le chef de la nouvelle Église restât au centre afin qu'on pût toujours revenir à lui et le consulter sur ce qu'on devait faire.

MARIE-THERESE. – Et tous les autres Chrétiens se sauvèrent de Jérusalem?

GRAND'MÈRE. – Non pas tous; quelques-uns même allèrent enlever le corps du premier martyr Etienne et l'ensevelirent; ils déposèrent ensuite son très-saint corps dans un endroit caché. On commença dès ce temps à l'honorer comme une précieuse relique. On a depuis transporté à Rome les ossements de saint Etienne, premier martyr de la religion chrétienne, et ils y sont encore aujourd'hui.

XV – Simon le Magicien

GRAND'MERE. – Saul, le jeune homme qui avait gardé les habits des meurtriers d'Etienne, cherchait tous les moyens possibles de détruire le Christianisme naissant; il poursuivait partout les fidèles, entrait dans les maisons, en arrachait les hommes et les femmes qu'on lui dénonçait comme Chrétiens, et les jetait en prison.

PIERRE. – Comment un jeune homme seul pouvait-il faire tout cela?

GRAND'MÈRE. – Outre que Saul n'était plus un tout jeune homme, car il avait alors environ trente ans, il était citoyen romain et d'une naissance distinguée. Puis, il était déjà connu par sa grande science; enfin, il était un des membres les plus influents et les plus ardents de la secte des Pharisiens, qui l'appuyaient dans toutes ces entreprises contre les Chrétiens.

Pour échapper à cette persécution, les fidèles se dispersaient et passaient de ville en ville.

L'Apôtre saint Philippe, étant allé à Samarie, y prêcha; la foule accourait et voyait les miracles qu'il faisait; elle l'écoutait attentivement.

Beaucoup de paralytiques et de boiteux furent guéris; beaucoup de possédés furent délivrés des démons qui les tourmentaient, ce qui excita une grande joie parmi le peuple.

Or, il y avait dans la ville de Samarie un homme nommé Simon, qui y avait autrefois exercé la magie.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: la magie?

GRAND'MÈRE. – La magie est une science et un pouvoir surnaturels qui viennent du démon, avec lequel certaines gens très-coupables ne craignent pas de se mettre en rapport. Il est inutile de vous dire que c'est un grand péché et qu'on perd son âme en s'alliant-au démon.

JEANNE. – Qu'est-ce que c'est: surnaturel?

GRAND'MÈRE. – Surnaturel veut dire qui est au-dessus des forces naturelles de l'homme. La magie est donc un pouvoir extraordinaire que de méchants hommes reçoivent du démon pour faire des choses extraordinaires. Ce ne sont pas des miracles, mais cela en a l'air. Le démon, en effet, n'a pas le pouvoir de faire des miracles.

LOUIS. – Quels sont les faux miracles que peuvent faire les démons et les magiciens?

GRAND'MÈRE. – Ils peuvent, par exemple, faire apparaître des fantômes ou des flammes, ou faire entendre de grands bruits, ou bien encore s'enlever dans les airs, et d'autres choses très merveilleuses.

HENRIETTE. – Mais alors on pouvait croire que les Apôtres aussi exerçaient la magie?

GRAND'MÈRE. – Aussi n'a-t-on pas manqué d'accuser de magie Notre-Seigneur et ses Apôtres, et en général tous les Chrétiens qui faisaient des miracles; mais les gens éclairés et de bonne foi ne pouvaient pas s'y tromper; les miracles des magiciens n'amenaient aucun bien et n'avaient aucun caractère de sainteté; les magiciens liés aux démons, étaient des gens intéressés, avides, égoïstes, inhumains, ivrognes, etc., tandis que les Chrétiens menaient une vie très-innocente; ils étaient pleins de charité, d'abnégation, et vivaient dans l'amour de DIEU et de tous les hommes.

Pourtant ce Simon le magicien séduisait beaucoup de monde à Samarie et se faisait passer pour un homme juste et annonçant la parole de DIEU. Tous l'écoutaient, depuis les pauvres jusqu'aux riches. Les faux prodiges qu'il faisait les séduisaient et faisaient croire à ses paroles.

Mais ayant entendu Philippe, ils reconnurent bientôt la différence de sa conduite et de ses enseignements avec ceux de Simon, et ils voulurent être baptisés, hommes et femmes, au nom de JESUS-CHRIST.

Alors Simon, lui aussi, entrevit la vérité; ayant demandé à être baptisé, il suivait Philippe et ne le quittait plus; voyant les grands miracles qu'il faisait, il s'étonnait et admirait.

CAMILLE. – C'est singulier, Grand'mère, qu'un homme qui s'était donné au démon et à la magie se soit converti.

GRAND'MÈRE. – Aussi sa conversion n'était-elle ni bien solide, ni très-sincère, comme tu vas le voir tout à l'heure; il croyait plus avantageux pour lui de suivre Philippe, espérant qu'il lui en reviendrait de grands biens, mais Saint Pierre découvrit le fond de sa pensée et la noirceur de son âme.

Les Apôtres qui étaient à Jérusalem, ayant appris les nombreuses conversions que faisait saint Philippe à Samarie, décidèrent que Saint Pierre et saint Jean iraient le rejoindre.

MADELEINE. – Grand'mère, comment les Apôtres ont-ils pu envoyer Saint Pierre qui était plus qu'eux? Il me semble qu'ils n'en avaient pas le droit.

GRAND'MÈRE. – Parmi les Apôtres tout se faisait dans l'humilité et la charité. Saint Pierre n'allait pas à Samarie, comme un inférieur envoyé par son supérieur, mais comme un Apôtre de JESUS-CHRIST qui ne cherchait en cela, comme en tout, que le salut des âmes et la gloire de son Divin Maître. Dans nos missions, nos Évêques agissent encore avec cette simplicité; ils travaillent comme les plus humbles de leurs prêtres, allant partout où on a besoin de leur saint ministère.

Saint Pierre et saint Jean arrivèrent donc à Samarie; ils prièrent pour les nouveaux disciples afin qu'ils fussent dignes de recevoir l'Esprit-Saint; car il n'était encore descendu sur aucun d'eux; ils n'avaient reçu que le baptême au nom de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST,

Alors Pierre et Jean leur imposèrent les mains et ils reçurent l'Esprit-Saint visiblement.

VALENTINE. – Grand'mère, comment recevaient-ils *visiblement* le Saint-Esprit.

GRAND'MÈRE. – Visiblement veut dire que toutes les personnes présentes le voyaient.

LOUIS. – Et qu'est-ce qu'on voyait?

GRAND'MÈRE. – On voyait une flamme céleste comme au jour de la Pentecôte.

Simon le magicien ayant vu que par l'imposition des mains des Apôtres, l'Esprit-Saint était donné, il

leur offrit de l'argent, disant: «Vendez-moi la puissance que donne l'imposition des mains pour faire venir l'Esprit-Saint, afin que je puisse le donner comme vous.»

Saint Pierre lui répondit avec indignation:

«Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as cru que le Saint-Esprit pouvait s'acheter à prix d'argent. Fais pénitence de cette méchanceté, et prie DIEU pour qu'il te pardonne la mauvaise pensée. Car je vois que l'orgueil et l'avarice remplissent ton coeur et que tu es dans les liens du démon.»

Simon répondit:

«Priez vous-même pour moi, afin que ce que vous avez dit n'arriva pas.»

PIERRE. – Mais c'est très-bien à Simon de parler si humblement.

GRAND'MÈRE. – Ce n'était pas par humilité que Simon demandait à Pierre de prier pour lui; mais par crainte du pouvoir de Pierre, qui lui avait dit: «Que ton argent périsse avec toi!»

Nous retrouverons plus tard ce détestable Simon, que l'Apôtre Saint Pierre poursuivit sans relâche; qu'il obligea à quitter la Syrie; et qui, s'étant rendu à Rome, devint plus tard le favori du cruel Empereur Néron.

Les trois Apôtres, Pierre, Jean et Philippe, continuèrent quelques jours encore à prêcher dans la ville de Samarie; ensuite ils revinrent à Jérusalem, prêchant JESUS-CHRIST dans toutes les villes par lesquelles ils passaient.

XVI – Conversion de l'Ethiopien

GRAND'MERE. – Un jour un Ange du Seigneur parla à Philippe et lui dit:

«Lève-toi et va vers le midi sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza.»

Le diacre saint Philippe (qu'il ne faut pas confondre avec Philippe l'Apôtre), s'étant levé, marcha comme l'Ange lui avait dit. Et voilà qu'un riche Juif Éthiopien...

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: un Éthiopien?

GRAND'MÈRE. – C'est un habitant de l'Éthiopie, grand royaume de l'Afrique.

MARIE-THERESE. – Et comment était cet Éthiopien? Qu'est-ce qu'il faisait en Judée?

GRAND'MÈRE. – Il était noir comme tous les Éthiopiens; il était gardien des trésors de CANDACE, Reine d'Ethiopie; et il était très-puissant parce que la Reine avait grande confiance en lui. Il était venu à Jérusalem pour adorer DIEU dans le

Temple qui était fameux dans tout l'Orient par ses richesses et par sa splendeur.

L'Éthiopien s'en retournait dans son pays, assis sur un char, et lisant tout haut le livre du Prophète Isaïe.

L'Esprit-Saint dit à Philippe: «Approche près de ce char.»

Philippe, suivant l'ordre de l'Esprit, accourut près du char et entendit l'Éthiopien lisant le Prophète Isaïe. Philippe lui dit: «Comprends-tu bien ce que tu lis?»

L'Éthiopien répondit: «Comment puis-je comprendre, si quelqu'un ne me l'explique?» et il pria Philippe de monter et de s'asseoir près de lui.

JACQUES. – Pourquoi lisait-il, puisqu'il ne comprenait pas?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il était pieux et que les livres des

Prophètes étaient une sainte lecture très-recommandée aux fidèles de l'ancienne loi. C'est comme nous maintenant, lorsque par un bon sentiment de foi et de piété nous lisons l'Évangile.

Philippe monta dans le char et il vit que le passage que lisait l'Éthiopien sans le comprendre, était celui-ci: Il a été mené à la boucherie comme une brebis; et comme un agneau est sans voix devant celui qui le tond, ainsi, il n'a pas ouvert la bouche, etc. Et l'Éthiopien dit à Philippe: a De qui, je te prie, le Prophète dit-il tout cela?»

Alors Philippe, commençant à parler, lui expliqua cet endroit de l'Écriture et beaucoup d'autres encore; il lui parla des mystères de JESUS-CHRIST, et après qu'il eut parlé longtemps, ils vinrent à passer près d'une rivière et l'Éthiopien dit:

«Voilà de l'eau. Qui empêche que je sois baptisé?»

Philippe répondit:

«Si tu crois de tout ton coeur, cela se peut.

— Je crois, dit l'Éthiopien, que JESUS-CHRIST est le Fils de DIEU.»

Et il commanda d'arrêter le char; tous deux descendirent; ils entrèrent dans l'eau, et Philippe le baptisa.

Lorsqu'ils furent sortis de l'eau, l'Esprit-Saint enleva Philippe.

L'Éthiopien, ne le voyant plus, remonta dans son char et continua sa route, le coeur plein d'admiration et de joie. Étant de retour en Ethiopie, il y prêcha l'Évangile de JESUS- CHRIST comme le lui avait appris Philippe.

Philippe, ayant été ainsi miraculeusement enlevé par le Seigneur, se trouva dans la ville d'Azot. Il y prêcha, ainsi que dans toutes les villes où il passa, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Césarée.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: Azot et Césarée?

GRAND'MÈRE. – C'étaient deux, villes de la Palestine au bord de la mer; c'est Hérode qui avait presque entièrement bâti Césarée, et il l'avait nommée ainsi pour flatter l'empereur César-Tibère, le tyran de Rome et du monde.

XVII – Conversion de Saul

GRAND'MERE. – Saul était toujours exaspéré contre les Chrétiens, disciples de JESUS. Il alla trouver le Prince des prêtres et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: synagogues?

HENRIETTE. – Tu le sais bien, Grand'mère nous l'a déjà dit en racontant l'Évangile.

ARMAND. – Non, je ne sais pas, j'ai oublié.

HENRIETTE. – Ah bien! si tu oublies tout, c'est ennuyeux à la fin.

GRAND'MÈRE. – Ma petite Agnella, prends garde de perdre ce nom et de mériter celui de Lionette.

HENRIETTE. – Pardon, Grand'mère, je me suis un peu impatientée; mais c'est la première fois, et ARMAND est si impatientant avec ses questions!

GRAND'MÈRE. – Chère petite, pense qu'il a cinq ans.

HENRIETTE. – 'C'est vrai, Grand'mère, mais pourquoi oublie-t-il ce que vous avez dit?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il n'a que cinq ans comme le Petit- Louis.

HENRIETTE. – Je ne dirai plus rien, Grand'mère, je ne veux pas que vous m'appeliez Lionette.

GRAND'MÈRE. – Très-bien, mon enfant; reste la petite Agnella, le bon DIEU t'en aimera davantage et moi aussi.

Henriette embrasse sa Grand'mère, qui l'embrasse aussi et continue son récit.

Je réponds d'abord à Armand que les synagogues étaient les lieux consacrés, chez les Juifs, à la prière et aux réunions religieuses. Saul demanda donc des lettres qu'il devait montrer aux magistrats et aux chefs de la synagogue de Damas, afin de pouvoir arrêter et faire mettre en prison tous ceux qui lui seraient signalés comme Chrétiens. Il avait le projet de les conduire enchaînés à Jérusalem.

JACQUES. – Quel méchant homme! J'espère que le bon DIEU l'en empêchera.

GRAND'MÈRE. – Oui, tu vas voir comment le bon DIEU va l'en empêcher.

Il était en route, accompagné de beaucoup de soldats, et il approchait de Damas, quand tout à coup une éclatante lumière du ciel brilla autour de lui.

JEANNE. – C'était un éclair?

GRAND'MÈRE. – Oui, mais un éclair comme le bon DIEU seul peut en faire et comme on n'en a jamais vu depuis. C'était une lumière miraculeuse, plus brillante que le soleil. Saul tomba par terre et entendit une voix qui lui, disait en hébreu:

«Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Il te sera dur de regimber contre l'aiguillon.» Ce qui veut dire: Il te sera difficile de lutter contre moi.

«Qui êtes-vous, Seigneur?» dit Saul épouvanté.

La voix répondit:

«Je suis JESUS de Nazareth, que tu persécutes.»

Saul, tremblant et effrayé, dit:

«Seigneur, que voulez-vous que je fasse?»

Et le Seigneur lui répondit:

«Lève-toi, et va dans la ville; je t'ai apparu afin de t'établir l'apôtre et le témoin des choses que tu as vues et de celles que tu verras lorsque je t'apparaîtrai de nouveau. Et je te délivrerai de ce peuple qui te persécutera, et des nations auxquelles je t'enverrai pour leur faire connaître la vérité, afin qu'elles se convertissent, qu'elles quittent le démon, qu'elles reviennent à moi. Par la foi qu'ils auront en moi, ils recevront le pardon de leurs péchés et seront dans le ciel avec les Saints. Lève-toi donc, va à Damas. On te dira ce que tu dois faire.»

ARMAND, *tristement*. Mon DIEU, mon DIEU, je ne comprends rien de ce que dit la voix.

GRAND'MERE, *souriant*. Mon pauvre petit, je vais te l'expliquer.

La voix, qui était celle de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, dit à Saul qu'il va changer son coeur, qu'il fera de lui un grand Chrétien, un Apôtre; qu'il lui donnera la mission de convertir beaucoup de peuples, et qu'il le protégera contre tous les méchants.

ARMAND, *joyeux.* Ah! merci, Grand'mère, je comprends très-bien.

MADELEINE. – Mais comment Noire-Seigneur est-il si bon pour Saul, qui était si méchant pour les Chrétiens?

GRAND'MÈRE. – Parce que Notre-Seigneur, qui voit toutes les pensées des hommes, a vu que Saul, en persécutant les Chrétiens, ne le faisait par aucun mauvais sentiment.

HENRI. – Comment? Aucun mauvais sentiment. Ce n'est pas mauvais de mettre en prison et de faire souffrir de pauvres innocents? De faire pleurer ceux qui restaient abandonnés?

GRAND'MÈRE. – Si fait, tout cela est mauvais, très-mauvais. Je veux dire seulement que Saul était un ignorant et pas un impie. Bien loin de là! Saul était très-zélé pour la religion juive; il croyait que c'était servir DIEU que d'empêcher une nouvelle religion de détruire l'ancienne. Il regardait les Chrétiens comme des sacrilèges, et c'est pour cela seulement qu'il les poursuivait. En le faisant, il croyait de bonne foi remplir un devoir sacré.

Ce Saul est le même que le grand Apôtre saint Paul. Vous verrez plus tard à quelle occasion il a changé de nom. Nous l'appellerons Paul à l'avenir. Maintenant, pourquoi le bon DIEU l'a-t-il choisi de préférence à tant d'autres pour en faire l'Apôtre des nations? C'est le secret de sa Providence; il choisit

qui il veut, il est le maître de ses dons.

Les hommes qui accompagnaient Paul dans son voyage avaient entendu une voix, mais ils n'avaient pas compris ses paroles; ils avaient vu la lumière, mais ils n'avaient distingué personne et ils restaient stupéfaits.

Paul se leva de terre, et, quoiqu'il eût les yeux ouverts, il ne voyait rien.

JEANNE. – Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il était devenu subitement aveugle; la lumière céleste l'avait ébloui, et Notre- Seigneur lui faisait ainsi sentir sa toute-puissance.

Les compagnons de Paul le prirent donc par la main et le conduisirent à Damas; il y resta trois jours sans y voir, ne mangeant ni ne buvant.

JEANNE. – Pauvre homme! comme il devait être malheureux!

GRAND'MÈRE. – Non, il était pénétré de repentir; la foi en JESUS-CHRIST remplissait son coeur; la douleur d'avoir persécuté les fidèles serviteurs du vrai DIEU, lui faisait accepter avec amour la punition que lui envoyait le Seigneur, et lui inspirait le désir de souffrir davantage encore pour être pardonné.

Or, il y avait à Damas un disciple nommé Ananie...

MARIE-THERESE. – Comment, celui qui était tombé mort?

GRAND'MÈRE. – Non, celui-là était mort et enterré; c'était un autre disciple du même nom. Le Seigneur lui apparut et l'appela: «Ananie! — Me voici, Seigneur,» répondit Ananie. «Lève-toi, lui dit le Seigneur, va dans une rue qui s'appelle la rue Droite, cherche dans la maison de Jude un homme nommé Saul, de la ville de TARSE, car il est là en prière.»

Et dans ce même moment, Paul voyait en esprit...

LOUIS. – Comment, en esprit?

GRAND'MÈRE. – En esprit, c'est-à-dire intérieurement, par une vision surnaturelle, et non pas avec les yeux du corps. Paul vit donc en esprit un homme nommé Ananie qui entrait et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue.

Ananie répondit au Seigneur:

«Seigneur, j'ai appris de plusieurs Chrétiens combien cet homme a fait de mal à vos fidèles de Jérusalem. Il a même reçu du Prince des prêtres le pouvoir d'enchaîner et d'emprisonner tous ceux qui invoquent votre nom.»

Le Seigneur lui répondit:

«Va, car cet homme portera partout la gloire de mon nom; il est l'instrument que j'ai choisi pour me faire connaître et devant les peuples et devant les Rois et devant les enfants d'Israël....»

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est: les enfants d'Israël?

GRAND'MÈRE. – Ce sont les Juifs, qu'on appelait aussi Israélites.

«Et je lui montrerai, ajouta le Seigneur, combien il faudra qu'il souffre pour la gloire de mon nom.»

Alors Ananie sortit et entra dans la maison où était Paul et, lui imposant les mains, il dit:

«Saul, mon frère, le Seigneur JESUS, qui t'a apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé vers toi, afin que tu voies et que tu sois rempli de l'Esprit-Saint.»

Et aussitôt il tomba des yeux de Paul comme des écailles et il recouvra la vue.

Et Ananie lui dit que JESUS-CHRIST l'avait choisi entre tous pour connaître sa loi et la faire connaître à toutes les nations.

«Et maintenant, lui dit-il, qu'attends-tu? Lève-toi, sois baptisé, et purifie-toi de tes péchés en invoquant le nom du Seigneur.»

Paul se leva, fut baptisé, et, ayant mangé, il reprit des forces.

JEANNE. – Je crois bien! Il devait mourir de faim; trois jours sans boire ni manger!

GRAND'MÈRE. – Le bon DIEU lui avait donné des forces pour supporter ce long jeûne. Il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas; aussitôt après, il se mit à parler dans les synagogues, disant hautement que JESUS-CHRIST était le Fils de DIEU. Tous ceux qui l'écoutaient étaient dans un grand étonnement et disaient: «N'est-ce pas là celui qui persécutait si cruellement, dans Jérusalem, ceux qui invoquaient le nom de JESUS? Et qui est venu à Damas pour les conduire, chargés de fers, au Prince des prêtres? Comment ce même homme prêche-t-il comme ceux qu'il persécutait encore tout dernièrement?»

Mais Paul ne faisait aucune attention à ces paroles, et réduisait au silence les Juifs qui étaient à Damas, leur démontrant que JESUS était le CHRIST, le Messie annoncé par les Prophètes.

HENRIETTE. – Comment les Juifs ne l'ont-ils pas arrêté et mis en prison, comme il voulait le faire lui-même pour les Chrétiens?

GRAND'MÈRE. – Parce que le bon DIEU n'a pas permis que dès le commencement de sa conversion Paul fut soumis à une si rude épreuve. Puis Paul se méfiait des Juifs plus qu'un autre; il ne se laissait pas prendre.

Après avoir passé quelque temps encore à Damas, Paul alla dans les déserts de l'Arabie.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: l'Arabie?

GRAND'MÈRE. – L'Arabie est un pays voisin de la Judée.

HENRI. – Pourquoi a-t-il été dans le désert?

GRAND'MÈRE. – Pour y vivre dans une retraite plus profonde, pour y faire une pénitence plus parfaite et pour se préparer ainsi à son Apostolat. Après y avoir passé quelque temps, Paul revint à Damas et y fit un assez long séjour.

VALENTINE. – Combien est-ce un long séjour?

GRAND'MÈRE. – On ne dit pas combien de temps au juste il y resta, mais je pense que c'est plusieurs années, car il est dit que trois ans après sa conversion, les Juifs ne pouvant plus le souffrir, à cause de sa hardiesse à prêcher la divinité de Notre-Seigneur, et aussi à cause des nombreuses conversions qu'il

opérait, ils résolurent de le tuer.

Ils voulaient faire au disciple ce qu'ils avaient fait au Maître, De peur qu'il ne leur échappât, ils obtinrent du gouverneur qui gardait la ville pour ARETAS, Roi des Arabes, de faire fermer les portes de Damas et d'y mettre des gardes.

ARETAS, Roi des Arabes, était en guerre avec HERODE, Tétrarque ou gouverneur de la Galilée. Les Juifs de Damas allèrent donc dénoncer Paul comme un espion d'Hérode, et ils obtinrent facilement du gouverneur un ordre pour arrêter l'espion.

Mais Paul fut averti de leur mauvais dessein. Les disciples le prirent, le mirent dans un grand panier, attaché avec une longue corde, et le descendirent par une fenêtre pendant la nuit, en dehors des murs de la ville; car Damas était entourée de hautes murailles. Ainsi il se sauva et alla à Jérusalem.

LOUIS. – C'est bien fait d'avoir attrapé ces méchants Juifs. Mais pourquoi Paul alla-t-il à Jérusalem? Celait là qu'étaient les plus grands ennemis des Chrétiens!

GRAND'MÈRE. – Il y alla, comme il l'a dit lui-même, pour voir Pierre et pour conférer avec lui comme avec le Vicaire de JESUS-CHRIST. Il y alla pour lui rendre hommage comme au chef de l'Église, comme à celui auquel il devait respect et obéissance. Il n'avait pas besoin de s'instruire près de Pierre, car DIEU lui-même l'avait miraculeusement éclairé et instruit, mais pour donner aux siècles futurs l'exemple de la déférence, de la soumission que tous, même les plus savants, doivent au Pape, chef de l'Église.

XVIII – Paul à Jérusalem

GRAND'MERE. – Quand Paul fut venu à Jérusalem, il chercha à se réunir aux autres disciples; mais tous le craignaient et le fuyaient, croyant encore qu'il venait pour les persécuter et les livrer au Prince des prêtres. Alors, saint Barnabé, qui le connaissait, l'ayant pris avec lui, le conduisit aux Apôtres et leur raconta comment Paul avait vu le Seigneur, ce que lui avait dit JESUS dans son apparition, et comment à Damas, devenu fervent Chrétien, il avait enseigné publiquement et courageusement le nom de JESUS. — Pierre le reçut et Paul demeura chez lui pendant quinze jours, ne voyant aucun des autres Apôtres, sinon Jacques, cousin du Seigneur.

HENRIETTE. – Pourquoi ne vit-il pas les autres Apôtres?

GRAND'MÈRE. – Probablement parce que les Apôtres se réunissaient rarement, par prudence, pour ne pas attirer sur eux l'attention des ennemis de Notre-Seigneur; et puis les Apôtres étaient tous très-occupés à prêcher, à baptiser, à instruire les nouveaux Chrétiens et à soutenir les faibles qui n'étaient pas encore affermis dans leur foi.

JACQUES. – Il me semble que les Apôtres étaient un peu trop prudents; ils auraient dû avoir plus de courage.

GRAND'MÈRE. – Cher enfant, la prudence est une vertu qui n'empêche pas le courage.

Les Apôtres étaient prêts à tout souffrir et à mourir plutôt que d'abandonner leur foi; mais, en attirant sur eux-mêmes les persécutions des Juifs, ils les attiraient aussi sur les nouveaux Chrétiens qui auraient peut-être faibli devant les tortures et la mort. Les Apôtres devaient protéger et ménager ces nouveaux disciples du Seigneur, qui, un peu plus tard, obtiendraient la force qui leur manquait encore.

MADELEINE. – C'est vrai cela. Si on avait tué les Apôtres, que seraient devenus les autres? Il n'y aurait plus eu personne pour instruire et convertir.

GRAND'MÈRE. – Ce qui est certain c'est que les Apôtres étaient inspirés par le Saint-Esprit et qu'ils ont agi d'après cette inspiration; nous ne devons donc pas blâmer leur conduite.

Un jour que Paul priait dans le Temple, il fut ravi en extase...

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est: ravi en extase?

GRAND'MÈRE. – Ravi en extase veut dire que son âme se trouva tellement absorbée par le bon DIEU, qu'elle était au Ciel pendant que son corps seul était sur la terre. Il vit JESUS, qui lui dit:

«Dépêche-toi, et sors vite de Jérusalem, car les Juifs ne croiront pas à ton témoignage sur moi.»

Paul répondit: «Mais, Seigneur, ils savent tous que c'est moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous. Ils savent que lorsqu'on répandait le sang de votre premier martyr Etienne, j'étais présent, que je consentais à sa mort, et que je gardais les vêtements

de ceux qui le lapidaient.»

LOUIS. – Comment? Je ne comprends pas ce que veut dire saint Paul.

GRAND'MÈRE. – C'est comme s'il disait: Ma conversion est tellement inexplicable sans votre apparition et votre Divinité, qu'ils seront forcés de croire à mon témoignage.

Mais le Seigneur lui dit:

«Va, car je t'enverrai bien loin, vers des nations étrangères.»

En effet, les Juifs-Grecs présents à Jérusalem, contre lesquels Paul disputait pour les faire croire en JESUS-CHRIST, cherchaient à le faire mourir. Les fidèles, l'ayant su, le conduisirent à Césarée, d'où ils l'envoyèrent à PIERRE en Cilicie. De là, il revint en Syrie. Les Chrétiens de Judée ne le connaissaient pas de figure, mais ils savaient qu'il avait autrefois persécuté l'Église, leurs frères les Chrétiens, et que maintenant il prêchait la même foi qu'il s'était efforcé de détruire.

Vers ce temps, les persécutions contre les Chrétiens cessèrent...

MARIE-THERESE. – Quel bonheur! Et pourquoi cela? Est-ce que tous les Juifs se sont convertis?

GRAND'MÈRE. – Non, malheureusement pour eux. Mais il arriva que Pilate, suivant la coutume des gouverneurs de la Judée, avait envoyé à Tibère, Empereur des Romains, l'histoire de Notre-Seigneur et de tout ce qui avait rapport à lui. Après avoir lu cet écrit, Tibère, considérant JESUS-CHRIST comme un DIEU, proposa au Sénat....

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: le Sénat?

GRAND'MÈRE. – Le Sénat était une réunion de personnages importants, que les Empereurs nommaient Sénateurs pour récompenser leurs services.

Tibère proposa donc au Sénat de déclarer que JESUS était DIEU. Mais le Sénat refusa pour plaire à Tibère.

JACQUES. – Comment cela? Puisque Tibère le proposait lui-même?

GRAND'MÈRE. – C'est vrai, mais peu de temps auparavant, le Sénat avait déclaré que l'Empereur Tibère était un Dieu. Tibère avait refusé d'accepter la Divinité proclamée par le Sénat, et on craignit qu'il ne fût pas content de voir JESUS proclamé DIEU, tandis qu'il avait refusé de l'être lui-même.

Tibère n'insista pas pour la Divinité de JESUS-CHRIST, mais il persista dans son idée qu'il méritait les honneurs Divins et il défendit sévèrement de tourmenter ses disciples. Voilà pourquoi les Chrétiens vivaient en paix dans ce temps.

PIERRE. – C'est dommage que le bon DIEU n'ait pas fait défendre plus tôt qu'on persécutât les Chrétiens.

GRAND'MÈRE. – Le bon DIEU permit la persécution dès le commencement du CHRISTianisme, pour répandre dans les pays qui environnaient la Judée, la connaissance du vrai DIEU et la foi nouvelle.

MARIE-THERESE. – Comment cela?

GRAND'MÈRE. – Parce que les premiers Chrétiens et les disciples fuyaient la persécution en se dispersant dans les pays voisins de la Judée, et à mesure que la persécution les poursuivait, ils allaient se réfugier plus loin encore. Tu vois que ce mal a produit un grand bien, puisque partout où arrivaient les Chrétiens, ils convertissaient beaucoup de monde. Et saint Luc dit, dans les Actes des Apôtres, qu'on bâtissait partout un grand nombre d'églises et que les fidèles Chrétiens y accouraient en foule et s'y remplissaient de grandes forces et consolations données par le Saint-Esprit.

XIX – Saint Pierre guérit Enée

GRAND'MERE. – Or, il arriva que Pierre, visitant de ville en ville tous les disciples, vint chez des saints hommes qui demeuraient à Lydda.

JEANNE. – Où est ce Lydda?

GRAND'MÈRE. – C'est en Palestine.

Il y trouva un homme nommé Énée, qui depuis huit ans était couché dans son lit, car il était paralytique et il ne pouvait pas bouger. Pierre lui dit:

«Énée, le Seigneur JESUS-CHRIST te guérit. Lève-toi, et fais toi-même ton lit.»

Énée se leva aussitôt. Et tous ceux qui habitaient Lydda et la campagne aux environs se convertissaient à JESUS-CHRIST.

LOUIS. – A la bonne heure; les miracles de saint Pierre ne sont pas perdus; ce n'est pas comme ceux de Notre-Seigneur qui ne faisaient rien sur ces méchants Juifs.

GRAND'MÈRE. – Il y a plusieurs raisons pour cela, cher enfant. D'abord Notre-Seigneur les faisait chez les méchants Juifs comme tu les appelles, avec grande raison. Ensuite, Notre- Seigneur faisait ces miracles moins pour convertir ces Juifs, qui ne voulaient pas même croire ce qu'ils voyaient, que pour laisser à ses Apôtres et à ses disciples des témoignages éclatants de sa puissance. Et puis, Notre-Seigneur ne voulait pas que ses miracles eussent trop de retentissement, afin que les prophéties et la Rédemption des hommes s'accomplissent et qu'il pût subir sa Passion et la mort. Si tous les Juifs avaient cru en lui, ils ne l'auraient pas crucifié. Et enfin, le sang de Notre-Seigneur a porté ses fruits et a facilité la conversion des pécheurs par les grâces plus grandes que le bon DIEU a accordées aux hommes rachetés par ses souffrances et sa mort.

CAMILLE. – Et puis, Grand'mère, je pense que Notre-Seigneur a voulu encourager les Apôtres en leur donnant le don de toucher les pécheurs; c'était la première récompense de leurs travaux.

GRAND'MÈRE. – Oui, chère petite, c'est très-probable; le salut de tant d'âmes, qu'ils avaient opéré par leurs prédications, devait certainement remplir leurs coeurs de joie et leur donner du courage pour continuer.

XX – Miracles de saint Pierre

GRAND'MERE. – Il y avait aussi à Joppé, autre ville près de Lydda, une femme nommée TABITHE, surnommée DORCAS.

Elle était très-charitable; elle aidait beaucoup les pauvres, non-seulement par ses aumônes, mais aussi en travaillant pour eux et en les soignant, les consolant dans leurs maladies et leurs peines. Cette sainte femme tomba malade et mourut. Et après que les femmes qui l'entouraient eurent lavé son corps...

HENRIETTE. – Pourquoi lavée, puisqu'elle était morte?

GRAND'MÈRE. – Parce que partout, dans tous les pays, il est d'usage de rendre ce dernier service aux morts; on veut que le dernier regard jeté sur un mort n'inspire pas de sentiment de dégoût ni de répulsion.

Quand donc les femmes eurent lavé le corps, elles le portèrent dans une chambre haute...

LOUIS. – Pourquoi haute? Il ne lui fallait pas beaucoup de place, puisqu'elle était morte.

Grand'mère, *souriant*. Chambre haute veut dire ici au haut de la maison. Les disciples, voyant la désolation des pauvres gens que secourait Dorcas, et apprenant que le grand saint Pierre était à Lydda, tout près de Joppé...

ARMAND. – Où est Joppé?

GRAND'MÈRE. – Joppé est un petit port de la Syrie, situé sur le bord de la mer Méditerranée, à treize ou quatorze lieues de Jérusalem.

Ils lui envoyèrent deux hommes, pour le prier de venir auprès d'eux.

Pierre, se levant, vint les rejoindre. Et les disciples le conduisirent dans la chambre haute. Et là, toutes les veuves pauvres de Joppé s'assemblèrent autour de lui, pleurant et montrant les manteaux et les vêtements que leur faisait Dorcas

Pierre, ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et pria; puis, se tournant vers le corps, il dit: «Tabithe, lève-toi!» Elle ouvrit les yeux, et, ayant vu Pierre, elle s'assit. Alors Pierre, lui donnant la main, l'aida à se lever; et, ayant appelé les disciples et les veuves, il la leur rendit pleine de vie...

JEANNE. – Grand'mère, pourquoi, quand on vient chercher saint Pierre, dit-on, qu'il *se leva*? Il était donc toujours couché?

GRAND'MÈRE. – Non, chère petite; il se couchait et il se reposait probablement bien peu; mais il priait beaucoup, et quand on dit: *il se leva*, c'est qu'il priait à genoux.

JACQUES. – Et pourquoi a-t-il fait sortir tout le monde? C'eût été bien mieux de faire ce miracle devant tout le monde.

GRAND'MÈRE. – En faisant sortir tout le monde et en restant seul avec la morte, saint Pierre a voulu

faire voir que pour obtenir de grandes grâces du bon DIEU, il fallait du recueillement et du silence, ce qui est bien difficile quand on est dans le tourbillon du monde et de ses agitations Quand il est seul, il se met à genoux, il se recueille, il prie, et alors seulement il ressuscite Dorcas.

LOUIS. – Pourquoi saint Pierre se met-il à genoux? Notre- Seigneur faisait ses miracles, même les plus grands, comme de ressusciter les morts, debout et sans prier.

GRAND'MÈRE. – Parce que saint Pierre tenait son pouvoir de Notre-Seigneur; par lui-même il ne pouvait rien, il n'était rien; tandis que JESUS-CHRIST tenait sa puissance de lui-même, de sa Divinité. Pierre n'était qu'un homme; JESUS-CHRIST était DIEU.

VALENTINE. – Et pourquoi Dorcas, étant redevenue vivante, attend-elle pour se lever tout à fait que saint Pierre lui donne la main?

GRAND'MÈRE. – Parce que, quoique ressuscitée, elle avait encore besoin de l'aide du saint Apôtre pour se dégager tout à fait de l'engourdissement de la mort.

Ce miracle fit, comme vous le pensez, un grand bruit dans Joppé et amena beaucoup de conversions. Et saint Pierre y demeura plusieurs jours chez un corroyeur chrétien nommé Simon.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: corroyeur?

GRAND'MÈRE. – C'est un homme qui travaille des peaux de bêtes.

LOUIS. – Comment travaille-t-on des peaux de bêtes? Et quelles bêtes?

GRAND'MÈRE. – Toutes espèces de bêtes, dont la peau peut faire du cuir, comme vaches, chevaux, moutons, veaux, chiens même. Quand l'animal dont on veut avoir la peau est mort, on arrache sa peau, et pour qu'elle ne devienne pas sèche, dure et roide, on la saupoudre et on l'arrange dans ce qu'on appelle du TAN, qui est l'écorce sèche de différents arbres. En Russie on enterre les peaux avec du tan ou écorce de bouleaux; c'est ce qui donne au cuir de Russie cette odeur qu'on aime beaucoup en France et qui en Russie est très-dédaignée.

Mais ne nous éloignons pas des Actes des Apôtres, revenons à saint Pierre. Remarquez bien que saint Pierre a été le premier à enseigner et à convertir les Juifs, le premier à recevoir les Gentils, c'est-à-dire les hommes des nations païennes; le premier à faire des miracles; le premier à ressusciter un mort; le premier partout. Nous verrons tout à l'heure que c'est également saint Pierre qui, le premier, a reçu dans le sein de l'Église les premiers païens.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: Païens?

GRAND'MÈRE. – On appelle païens les hommes qui ne connaissaient pas le vrai DIEU; ils adoraient les faux dieux. Les faux dieux des païens étaient des dieux voleurs, ivrognes, gourmands; les païens adoraient aussi des chiens, des oiseaux, des pierres, des légumes, des fleurs, etc. Il y a encore dans le monde des millions de païens, comme les Chinois, les Indiens, les sauvages.

HENRI. – Qu'ils sont bêtes, ces pauvres gens!

GRAND'MÈRE. – Ignorants et malheureux surtout, de ne pas connaître le bon DIEU et de ne pas avoir les consolations de la vraie foi; saint Pierre et les autres Apôtres en ont converti des milliers.

XXI – Vision du centurion Corneille

GRAND'MERE. – Il y avait à Césarée un homme nommé Cornélius, ou Corneille, qui était centurion

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: centurion?

GRAND'MÈRE. – Un centurion était un officier qui commandait cent soldats.

Ce Cornélius était donc centurion dans ce qu'on appelait la légion italienne, laquelle faisait partie des armées romaines. Il était religieux et craignant DIEU; il faisait beaucoup d'aumônes et priait DIEU sans cesse.

JEANNE. – Il était donc Chrétien!

GRAND'MÈRE. – Non, mais il désirait connaître la vérité, et il vivait aussi religieusement que pouvait le faire un honnête païen. Il vit un jour très-distinctement dans une vision miraculeuse...

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: vision?

GRAND'MÈRE. – Une vision est une chose merveilleuse, que DIEU vous fait voir et que les autres ne voient pas. Il vit donc un Ange qui vint à lui et qui l'appela par son nom: «Corneille!» Lui, regarda l'Ange, et saisi d'une respectueuse frayeur, répondit: «Que voulez-vous, Seigneur?»

«Tes prières, répondit l'Ange, et tes aumônes sont montées vers le Seigneur et lui ont été agréables. — Envoie de suite à Joppé, et fais venir un certain Simon surnommé Pierre. Il est logé chez Simon le corroyeur dont la maison est près de la mer. C'est lui qui te dira ce que tu dois faire.»

Et lorsque l'Ange qui lui parlait eut disparu, Cornélius appela deux de ses serviteurs et un de ses soldats, païens, mais comme lui craignant DIEU; et après leur avoir tout raconté, il les envoya à Joppé.

Le lendemain, pendant que les hommes de Cornélius étaient en route et approchaient de la ville, Pierre monta sur le haut de la maison, vers la sixième heure du jour, c'est-à-dire vers midi, pour prier.

VALENTINE. – Pourquoi montait-il sur le toit pour prier? C'est un peu drôle cela.

GRAND'MÈRE. – Les toits des maisons de la Judée n'étaient pas faits comme les nôtres; ils étaient plats avec une balustrade pour empêcher de tomber, et on les appelait des plates-formes ou terrasses. Dans ce pays si chaud on montait par un escalier intérieur sur la plate-forme après le coucher du soleil et on respirait mieux l'air frais de la nuit. Dans tout l'Orient cela se passe encore ainsi.

Pierre étant donc à prier sur la plate-forme, il eut faim et voulut manger. Pendant qu'on lui préparait son modeste repas, il eut une extase. Je vous ai expliqué l'autre jour ce que c'est qu'une extase.

HENRIETTE. – Oui, oui, Grand-mère, nous savons; n'est-ce pas, Armand, que tu sais?

Armand hésite, et après avoir vu l'air inquiet d'Henriette, il répond: «Oui, je sais.» Henriette l'embrasse et lui dit tout bas: «Je te l'expliquerai ce soir.» Armand est content; et grand'mère, qui a vu et

entendu, sourit et continue.

Saint Pierre eut donc une extase, c'est-à-dire, il vit des choses qu'on ne voit pas dans l'état ordinaire.

ARMAND. – Ah! Grand'mère explique extase. J'en suis bien content, parce que j'avais un peu oublié.

GRAND'MÈRE. – Je l'ai expliqué à ton intention, cher petit, pour récompenser ta douceur et ton désir de ne pas contrarier les autres. Henriette aussi a été très-gentille en faisant l'effort de te demander si tu savais.

Dans son extase, saint Pierre vit le Ciel ouvert, et une grande nappe suspendue aux quatre coins, qui descendait du Ciel sur la terre, et où il y avait toutes sortes de bêtes des champs, et des bêtes sauvages, des reptiles et des oiseaux. Et une voix lui dit:

«Lève-toi, Pierre, immole (c'est-à-dire tue) ces animaux et mange.»

Mais Pierre répondit: «Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur ou immonde.»

Et la voix lui dit une seconde fois:

«N'appelle pas impur ce que DIEU a purifié.»

Cela fut dit par trois fois, et aussitôt après, la nappe fut remontée dans le Ciel.

MADELEINE. – Grand'mère, pourquoi saint Pierre n'a-t-il pas voulu manger?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il ne voulait pas manger de ces bêtes que la loi Juive interdisait comme immondes. Pierre suivait encore les usages des Juifs pour les choses extérieures, afin de ne pas choquer ceux au milieu desquels il vivait.

MADELEINE. – Mais puisque c'était le bon DIEU qui les lui envoyait et qui lui disait d'en manger, il me semble qu'il n'y avait plus d'inquiétude à avoir.

GRAND'MÈRE. – Non, sans doute, mais saint Pierre craignit que ce ne fût une tentation du démon, et comme il avait une très grande et humble méfiance de lui-même, il préféra s'en tenir à la loi, plutôt que de croire à une vision contraire à cette même loi, et dont il ne comprenait pas encore le sens; et il aima mieux souffrir de la faim que déplaire au bon DIEU.

PIERRE. – Mais que signifie cette vision?

GRAND'MÈRE. – Elle signifie d'abord, que la loi ancienne étant abolie, il ne fallait plus avoir égard à ces défenses que le bon DIEU lui-même détruisait; elle signifiait surtout pour saint Pierre que les païens qu'il était défendu jadis aux Juifs de fréquenter, ayant été comme les Juifs rachetés de la puissance du démon par le sang de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, devaient être instruits et considérés autant que les Juifs, par tous les Chrétiens et par les hommes que Notre-Seigneur avait chargés de faire connaître la vérité. De même qu'à l'avenir les hommes pouvaient manger toutes les bêtes considérées jusqu'alors comme immondes, de même cela signifiait que saint Pierre et les Apôtres, que le chef et les ministres de l'Église, devaient prêcher JESUS-CHRIST aux païens comme aux Juifs, afin de réunir les deux peuples en un seul, qui serait le peuple chrétien.

LOUIS. – Quelles bêtes a vues saint Pierre?

GRAND'MÈRE. – Des pourceaux, des boucs, des lièvres, des lapins, des chiens, des chats, des serpents, des anguilles, des lézards, des grenouilles, des corbeaux, et d'autres bêtes qu'il serait trop long de nommer et dont j'oublie une partie, je dois l'avouer.

XXII - Premiers païens baptisés par Saint Pierre

GRAND'MERE. – Pendant que Pierre hésitait sur ce que signifiait la vision qu'il avait eue, les hommes envoyés par Corneille se présentèrent à la porte, et ayant appelé quelqu'un, ils demandèrent si ce n'était pas là que demeurait Simon, surnommé Pierre.

Or, Pierre réfléchissait à sa vision, et l'Esprit-Saint lui dit intérieurement:

«Voici trois hommes qui te demandent. Lève-toi donc, descends, et n'hésite pas à les suivre, car c'est moi qui les ai envoyés.»

Aussitôt Pierre descendit vers ces hommes et leur dit: «Me voici; je suis celui que vous cherchez; quelle est la cause pour laquelle vous êtes venus?» Ils répondirent:

«Corneille, centurion, homme juste et craignant DIEU, selon le témoignage que lui rend toute la nation des Juifs, a été averti par un saint Ange de vous faire venir chez lui et d'écouter ce que vous avez à lui dire.»

Pierre donc les fit entrer et les logea chez lui. Le jour suivant, il partit avec eux, et quelques-uns des frères demeurant à Joppé, au nombre de six, accompagnaient le saint Apôtre.

Le jour d'après ils arrivèrent à Césarée.

ÉLISABETH. – Grand'mère, je trouve que c'eût été plus poli à Corneille d" aller lui-même chez saint Pierre, au lieu de le déranger, lui qui était le chef de l'Église.

GRAND'MÈRE. – Chère enfant, il fallait avant tout obéir exactement à la parole de l'Ange. Corneille respectait la parole de DIEU, quoiqu'il ne fût pas Chrétien; il devait croire que la volonté de DIEU était que Pierre vînt à lui; il exécuta l'ordre du Seigneur, et il ne pouvait plus être question de politesse, quand le bon DIEU avait parlé.

Cela signifiait en outre que saint Pierre, et avec lui les autres Apôtres, devaient aller trouver les peuples infidèles, pour les convertir.

Corneille, qui attendait saint Pierre, avait rassemblé ses parents et ses amis. Quand donc Pierre entra, Corneille vint au-devant de lui, et se jetant à ses pieds, l'adora.

JACQUES. – Comment, l'adora? On n'adore que DIEU; on n'adore même pas la Sainte-Vierge.

GRAND'MÈRE. – C'est très-vrai, cher enfant; mais le mot adorer veut souvent dire, dans les langues anciennes, se prosterner par respect. Ce n'était donc pas de la part de Corneille l'adoration qu'on ne rend qu'à DIEU seul. Aussi Pierre le releva et lui dit:

«Lève- toi! moi aussi je ne suis qu'un homme comme tous les autres hommes.»

Et s'entretenant avec Corneille, il entra dans la maison, où il trouva un grand nombre de personnes assemblées. Et il leur dit:

«Vous savez combien il est odieux à un Juif d'aller chez un païen. Mais DIEU m'a appris à n'appeler aucun homme profane et impur. C'est pourquoi, dès que vous m'avez appelé, je suis venu sans hésiter. Je vous demande à présent, pourquoi vous m'avez fait venir.»

Corneille répondit: «II y a quatre jours qu'étant en prières dans ma maison, un homme vêtu de blanc

s'est présenté devant moi et a dit: «Corneille, ta prière est exaucée, et DIEU s'est souvenu de tes aumônes. Envoie donc à Joppé et fais venir Simon surnommé Pierre. Quand il sera venu, il te parlera.» J'ai envoyé vers vous aussitôt, et vous m'avez fait la grâce de venir. Maintenant donc, nous voilà tous devant DIEU et devant vous pour entendre ce que le Seigneur DIEU vous a ordonné de nous dire.»

Alors Pierre ouvrit la bouche et dit:

HENRI. – Pourquoi dit-on que Pierre ouvrit la bouche? On sait bien qu'il ne pouvait pas parler la bouche fermée.

GRAND'MÈRE. – C'est une manière de s'exprimer, pour faire comprendre que sa parole était une chose très-solennelle, comme l'est encore la parole du Pape.

En effet, saint Pierre leur parla longtemps, leur expliquant la vie et la mort de Notre-Seigneur, et comment lui et ses frères les Apôtres étaient chargés de prêcher la parole de DIEU et de faire connaître JESUS-CHRIST au monde entier.

Quand Pierre eut parlé, l'Esprit-Saint descendit visiblement sur eux tous qui écoutaient la parole de l'Apôtre, et qui étaient frappés d'étonnement et d'admiration. Alors Pierre dit:

«Peut-on refuser l'eau du Baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit de même que nous?»

Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur. Et ils le prièrent de rester quelques jours avec eux.

JACQUES. – Comment Corneille n'était-il pas encore baptisé?

GRAND'MERE, Parce qu'il ne connaissait pas encore la vérité, et parce que Notre-Seigneur a voulu que ce fût Pierre, premier en tout, qui baptisât le premier païen, le premier homme de guerre romain. C'est Pierre qui lui ouvre la porte du Ciel, et qui commence l'union et la fraternité des Juifs et des peuples appelés Gentils ou païens.

VALENTINE. – Pourquoi les appelait-on Gentils?

GRAND'MÈRE. – Les Juifs les appelaient ainsi pour les distinguer du peuple de DIEU. C'est un mot qui veut dire *les nations, les peuples*. C'est comme les Romains, qui appelaient Barbares tous les peuples qui leur étaient étrangers.

XXIII – Saint Pierre blâmé d'avoir baptisé des païens

GRAND'MERE. – Les Apôtres et les Frères qui étaient dans la Judée apprirent que les Gentils même avaient reçu la parole de DIEU; lorsque Pierre fut arrivé à Jérusalem, les fidèles, qui trouvaient mauvais qu'il eût baptisé des Gentils, discutaient avec lui, disant: «Pourquoi avez-vous reçu des incirconcis?»

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: des incirconcis?

GRAND'MÈRE. – C'étaient les hommes qui n'étaient pas Juifs de naissance. Tu te souviens que la circoncision était une cérémonie de la loi juive; elle était la marque distinctive du peuple de DIEU, comme est chez nous le baptême. Ceux qui disputaient avec Pierre voulaient qu'on ne reçût au baptême que les Juifs, et qu'on ne cherchât même pas à convertir les Gentils ou païens.

Mais saint Pierre, qui avait des lumières que quelques autres n'avaient pas, leur raconta sa vision et ce que DIEU avait dit. Ensuite il leur exposa comment les choses s'étaient passées avec Corneille, et que c'était le Saint-Esprit qui lui avait ordonné d'y aller. Il résultait des ordres mêmes du Seigneur, que les Gentils étaient appelés à la grâce de la foi et du baptême aussi bien que les Juifs. «Je me suis souvenu, dit Pierre, de cette parole de notre Divin Maître:

«Jean a baptisé dans l'eau; mais vous, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit!»

«Si donc DIEU a fait aux Gentils la même grâce qu'à nous, les baptisant comme nous dans le Saint-Esprit, qu'étais-je, moi, pour m'opposer à DIEU?»

Les Apôtres et les disciples, ayant entendu Pierre, s'apaisèrent et glorifièrent DIEU, disant: «Le Seigneur a donc aussi fait part aux autres nations du don de la pénitence, qui donne la vraie vie!»

CAMILLE. – Grand'mère, comment les Apôtres et les disciples ont-ils osé discuter avec saint Pierre, et le blâmer de ce qu'il avait fait, lui qui était reconnu par eux-mêmes comme leur chef, le chef de l'Église établie par Notre-Seigneur?

GRAND'MÈRE. – Chère enfant, les Apôtres s'étonnaient de ce qu'avait fait saint Pierre, parce qu'ils ignoraient ce que DIEU lui avait révélé touchant la vocation des Gentils. Quant aux disciples, ils avaient des faiblesses et des jalousies nationales, des préjugés comme tout homme vivant dans ce monde; ils avaient, en qualité de Juifs, une grande répulsion pour les Infidèles. Ils ne voyaient en eux que des Infidèles, et ils ne comprenaient pas que DIEU voulût les admettre à son service avec la même faveur que les Juifs.

Et puis, dès l'origine de l'établissement du CHRISTianisme, il y a eu des désobéissants, des révoltés, des disputeurs qui ont blâmé les pasteurs de l'Église sans comprendre ce qu'ils blâmaient. Tu admireras, comme tous les vrais Fidèles, que l'Eglise de JESUS-CHRIST ait pu s'étendre et s'établir solidement, malgré tous ces dissentiments intérieurs qui ont dû beaucoup gêner les successeurs de saint Pierre dans leur autorité et dans le «gouvernement de l'Église.

Les Apôtres, ayant reconnu que saint Pierre avait bien fait, se dispersèrent parmi les Gentils pour les convertir; c'était la douzième année depuis l'Ascension. Ils prêchèrent partout la vraie foi, et ils convertirent un grand nombre de Gentils.

XXIV – Dispersion des Apôtres

GRAND'MERE. – Saint MATTHIAS, saint JUDE, saint SIMON et saint MATTHIEU prêchèrent dans différents pays en Asie.

Saint MATTHIEU alla en *Arabie* et en *Ethiopie*; mais, avant de quitter la Judée, il écrivit, à la prière des Chrétiens de Jérusalem, son Évangile en hébreu: c'était la langue savante des Juifs. L'Évangile de saint Matthieu est celui des quatre Évangiles qui a été écrit le premier.

Saint BARNABE, qui, sans être des douze, est considéré comme Apôtre, alla en Asie, dans la *Grande-Arménie*.

Saint THOMAS alla chez les PARTHES et jusque dans les *Indes*, en Asie.

Saint PHILIPPE prêcha dans la haute Asie, au-delà des *Indes*, et mourut en *Phrygie*.

Saint ANDRE alla chez les SCYTHES, d'où il passa en *Grèce*.

Saint JACQUES le Mineur, fils d'Alphée et cousin germain de Notre-Seigneur, resta à JERUSALEM, dont il avait été nommé Évêque.

Saint JEAN prêcha dans l'Asie-Mineure, Quelques auteurs ont pensé qu'il avait emmené avec lui la très-sainte Vierge dans toutes ses courses apostoliques; mais il paraît plus probable que, ne voulant pas exposer cette sainte Mère aux fatigues de si longs voyages, il la laissa longtemps à Jérusalem. Elle-même aimait à y rester, afin de ne pas s'éloigner du lieu où avait souffert, où était mort son Divin Fils. Elle parcourait souvent, dit-on, la *Voie douloureuse* qu'avait suivie Notre- Seigneur en portant sa croix et en montant au Calvaire, où devait s'achever l'oeuvre de la Rédemption ou salut des hommes.

MADELEINE. – Je croyais que la Sainte-Vierge était morte à Éphèse.

GRAND'MÈRE. – Il paraît tout à fait certain que la Sainte-Vierge est allée à Éphèse, et y a même séjourné assez longtemps. Une tradition, également certaine et fort ancienne, dit que la Sainte-Vierge mourut à Jérusalem, entourée des douze

Apôtres, qui avaient été miraculeusement avertis de sa mort prochaine. Il est de foi dans l'Église, qu'après avoir été mise dans un sépulcre au jardin de *Gethsémani*, appelé jardin ou montagne des *Oliviers*, la Sainte-Vierge fut ressuscitée par son Divin Fils et transportée au Ciel en corps et en âme. Et c'est ce qui fait que personne n'a jamais trouvé de trace de son corps, et que son tombeau fut trouvé vide quand on l'ouvrit deux ou trois jours après sa mort.

Quant à saint Pierre, dont je vous raconterai la vie après avoir fini les Actes des Apôtres, il établit d'abord, cinq ans après la mort de Notre-Seigneur, l'Église d'Antioche, dont il fut le premier Évêque. Ensuite il vint à Rome, l'an 42 de

JESUS-CHRIST, y prêcha l'Évangile, douze ans après la mort de Notre-Seigneur, et en fut le premier Évêque.

Ces deux Episcopats ou Évêchés de saint Pierre sont restés célèbres dès les premiers temps de l'Eglise; on les fête encore sous le nom de *Chaire de saint Pierre à Antioche*, et *Chaire de saint Pierre à Rome*.

PIERRE. – Combien de temps saint Pierre est-il resté Évêque d'Antioche?

GRAND'MÈRE. – On croit généralement qu'il resta sept ans d'Antioche et vingt-cinq ans Évêque de Rome. Il fut martyrisé à Rome, trente-sept ans après la Résurrection de Notre-Seigneur. Cela ne veut pas dire qu'il resta à Antioche sept ans et à Rome vingt-cinq ans sans en sortir. On voit par ses Épîtres

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: Épître?

GRAND'MÈRE. – Une Épître, c'est une lettre. On voit donc par ses Épîtres que saint Pierre a quitté Antioche et Rome plusieurs fois pour aller prêcher dans des pays éloignés jusqu'en Asie-Mineure et jusqu'à Jérusalem, comme nous le verrons un peu plus loin.

LOUIS. – Grand'mère, qu'est-ce que c'est que tous ces pays dont vous parlez? Je ne les connais pas.

GRAND'MÈRE. – Tu les connaîtras, cher petit, quand tu seras un peu plus grand quand tu apprendras la géographie ancienne.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: la Géographie?

GRAND'MÈRE. – C'est l'étude de tous les pays de la terre.

Quand nous aurons fini les Actes des Apôtres et l'histoire de saint Pierre, je vous raconterai aussi l'histoire de saint Paul.

JEANNE. – Qui est-ce, saint Paul?

GRAND'MÈRE. – J'allais vous le dire. Saint Paul était ce même Saul, ce disciple si zélé et si particulièrement protégé de DIEU; il fut nommé Paul depuis la conversion d'un consul romain nommé Paulius. Ce consul aimait tendrement saint Paul, et selon un usage romain, il changea de nom avec lui en signe d'amitié. Saint Paul fut le principal aide et ami de saint Pierre pour répandre la foi et faire connaître Notre-Seigneur. Saint Luc, celui qui a écrit l'Évangile et les *Actes des Apôtres*, le suivit dans tous ses voyages et fut son compagnon fidèle jusqu'à la fin; c'est pourquoi, dans la dernière partie des Actes des Apôtres, il parle de saint Paul beaucoup plus que de saint Pierre.»

XXV – Saint Pierre, enchaîné est délivré par un Ange. Punition d'Hérode.

GRAND'MERE. – Il y avait un fervent Disciple nommé BARNABE, qui prêcha et convertit beaucoup de monde dans plusieurs contrées; ensuite il vint chercher saint Paul à *Tarse*, et tous deux allèrent passer un an à Antioche.

Or, en ce temps, un Prophète nommé AGABUS, inspiré du Saint-Esprit, vint dans cette même ville; il prédit qu'il y aurait une grande famine par toute la terre; les Disciples de différents pays qui crurent en cette prophétie résolurent d'envoyer d'avance des aumônes, selon leur pouvoir, à leurs Frères de Judée qui étaient pauvres. Ils le firent en effet et envoyèrent leurs aumônes à Paul et à Barnabé.

HENRIETTE. – Est-ce que la famine est arrivée?

GRAND'MÈRE. – Oui certainement, à l'époque indiquée par Agabus, sous le règne de l'Empereur Claude, successeur de l'Empereur Tibère. C'était sous le règne de Tibère que fut crucifié Notre-Seigneur. Cette famine dura deux ans, pendant lesquels les aumônes des Chrétiens riches secoururent une foule de leurs Frères pauvres et les empêchèrent de mourir de faim.

Pendant que saint Barnabé et saint Paul étaient à Jérusalem, arriva le martyre de saint Jacques le Majeur, et l'emprisonnement de saint Pierre; voici comment.

Il y avait eu en Judée plusieurs changements de gouverneurs. PILATE, sur une accusation d'infidélité, fut obligé d'aller se justifier à Rome; mais au lieu de l'écouter, on l'envoya en exil. CAÏPHE le Grand-Prêtre fut aussi destitué et renvoyé.

JACQUES. – C'est bien fait! ces lâches.

LOUIS. – Combien de temps après la mort de Notre-Seigneur?

GRAND'MÈRE. – Deux ans à peine. Le châtiment ne s'est pas fait attendre. Ce fut la première punition que leur envoya le bon DIEU pour leur infâme jugement. HERODE- jeté en prison par l'Empereur Tibère. CALIGULA, le successeur de Tibère, fit sortir de prison cet Hérode-Agrippa, lui donna une chaîne d'or aussi lourde que les chaînes de fer qu'il avait portées et le nomma Roi de Judée.

Hérode-Agrippa, en arrivant à Jérusalem, chercha à gagner la faveur des Juifs. Connaissant leur haine contre les Chrétiens, il commença une nouvelle persécution, et fit couper la tête à l'Apôtre saint Jacques, frère de Jean.

L'historien Eusèbe raconte que l'homme qui avait dénoncé saint Jacques fut si frappé de son courage et de sa constance, qu'il se fit Chrétien lui-même. Il fut condamné immédiatement à avoir la tête tranchée avec saint Jacques.

Quand on le conduisit au lieu du supplice, avec le saint Apôtre, il lui demanda pardon de l'avoir livré à ses bourreaux. L'Apôtre, s'étant arrêté un instant, se tourna vers lui et lui dit en l'embrassant: «La prix soit avec toi.»

JACQUES. – C'est très-beau à saint Jacques d'avoir pardonné et béni son ennemi 1

GRAND'MÈRE. – Saint Jacques ne voyait plus en cet homme qu'un frère repentant. Il fit comme son Divin Maître. Il bénit l'auteur de sa mort. C'est ainsi que doit agir un vrai Chrétien.

Hérode, voyant que ces condamnations plaisaient aux Juifs, fit encore arrêter saint Pierre. Il le fit mettre en prison et le fit garder par quatre bandes de soldats, de quatre hommes chacune, de peur qu'il ne fût délivré par ses frères. Il voulait le faire mourir en présence de tout le peuple après les fêtes de Pâques, qui devaient se célébrer dans peu de jours.

Saint Pierre était donc gardé en prison et on ne permettait à personne d'en approcher; mais l'Église entière, c'est-à-dire, tous les Chrétiens, priaient pour lui.

La nuit qui précédait son supplice, Pierre dormait entre deux soldats, lié à eux par deux chaînes. Les autres soldats faisaient la garde à la porte. Et voilà qu'un Ange du Seigneur parut, et une vive lumière éclaira la prison. Et touchant légèrement saint Pierre, il le réveilla et lui dit: «Lève-toi promptement.» Les chaînes de Pierre tombèrent de ses mains. Et l'Ange lui dit: «Mets ta ceinture et attache tes sandales.

Pierre fit comme il lui était commandé. L'Ange ajouta:

«Prends ton vêtement et suis-moi.»

Pierre sortant, le suivit, et il ne savait pas que ce qui se faisait fût réel, car il croyait que tout cela n'était qu'un rêve.

Quand ils eurent passé au milieu de la première et de la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer de la prison, qui conduisait à la ville; elle s'ouvrit d'elle-même devant eux. Étant sortis, ils s'avancèrent jusqu'au bout de la rue. Et l'Ange le quitta.

Alors Pierre revint tout à fait à lui; et il dit: «C'est à présent que je vois que le Seigneur a envoyé son Ange, et qu'il m'a délivré des mains d'Hérode et du peuple Juif.»

Réfléchissant où il irait, il vint à la maison de Marie, mère de saint Marc, Évangéliste, où un grand nombre de fidèles étaient assemblés et priaient.

Comme il frappait à la porte, une fille nommée *Rhode* ou *Rose* vint pour écouter et savoir qui frappait. Ayant reconnu la voix de saint Pierre, elle en eut une si grande joie, qu'au lieu de lui ouvrir, elle courut dire dans toute la maison que Pierre était à la porte.

MARIE-THERESE. – Comment! elle le laisse à la porte?

GRAND'MÈRE. – La joie et l'étonnement lui avaient fait perdre la tête, ou plutôt le bonheur d'annoncer de suite une si grande nouvelle lui avait fait oublier que saint Pierre attendait à la porte.

On lui répondit: «Tu as perdu l'esprit.»

Elle, au contraire, assurait que c'était bien lui. A quoi ils répondaient: «C'est son Ange.»

Cependant Pierre continuait à frapper. Lorsqu'ils eurent enfin ouvert, ils le virent, et furent stupéfaits. Mais lui, leur faisant signe de la main de se taire, raconta comment le Seigneur l'avait tiré de prison. Il ajouta: «Faites savoir ceci à Jacques et aux frères.» Et sortant, il s'en alla dans un autre lieu.

LOUIS. – Il a bien fait ce pauvre saint Pierre. Des gens qui le laissaient frapper à la porte, sans lui ouvrir, ne méritaient pas de l'avoir chez eux.

GRAND'MÈRE. – Ce n'est pas pour les punir, cher enfant, que saint Pierre s'est retiré; c'était pour ne pas attirer sur eux les persécutions dans le cas où on aurait su qu'il était dans cette maison. Par une prudente charité, il ne voulut pas les exposer à ce danger.

Cependant lorsqu'il fit jour, les soldats chargés de la garde de saint Pierre furent dans un grand trouble et une grande frayeur quand ils virent que leur prisonnier avait disparu. On le chercha partout sans pouvoir le trouver. Hérode, ayant appris ce qui était arrivé, fit donner la question aux gardes...

MARIE-THERESE. – Qu'est-ce que c'est: la question?

GRAND'MÈRE. – C'est faire souffrir des tortures affreuses aux gens auxquels on veut faire dire quelque chose.

VALENTINE. – Quelles tortures fait-on souffrir?

GRAND'MÈRE. – Le fouet, le feu; on brûle les pieds, les membres; on pince les chairs avec des tenailles; on arrache les ongles; on déchire le corps avec des peignes de fer; et bien d'autres supplices qu'inventait la méchanceté des hommes.

Je disais donc qu'Hérode fit donner la question aux pauvres soldats, qu'il soupçonnait d'avoir aidé à la fuite de saint Pierre; n'ayant pu en obtenir aucun renseignement, il leur fit couper la tête.

LOUIS. – Cet Hérode est horriblement méchant; j'espère que le bon DIEU l'a puni.

GRAND'MÈRE. – Oui, la punition l'atteignit à son tour. «Un jour qu'il célébrait des jeux publics et qu'il avait ordonné de grandes réjouissances pour fêter le rétablissement de l'Empereur Claude, il voulut recevoir les ambassadeurs des Tyriens et des Sidoniens, auxquels il voulait faire la guerre et qui lui envoyaient une ambassade pour avoir la paix.»

Hérode fit dire aux ambassadeurs qu'il les recevrait au théâtre, le second jour des fêtes; il arriva, vêtu d'une robe royale, toute d'argent, que le soleil faisait briller d'un éclat éblouissant. Et s'étant assis sur son trône, il fit un grand discours savant. Le peuple l'admirait et s'écriait pour le flatter: «C'est la voix d'un DIEU et non d'un homme.»

Mais au même instant, le Seigneur le frappa d'une affreuse maladie. Tout son corps fut rempli de vers qui le dévoraient. Hérode poussait des cris lamentables; on l'emporta; les médecins employèrent tous les remèdes possibles sans pouvoir guérir, ni même le soulager. Il mourut en peu de temps, dévoré tout vivant par les vers. Après sa mort, la Judée devint province romaine, et eut un gouverneur romain.

XXVI – Punition du faux prophète Elymas

GRAND'MERE. – Quelque temps après, Barnabé et Paul, ayant terminé leur mission, retournèrent à Antioche.

Depuis ce temps, saint Luc, qui ne cessa de suivre saint Paul, ne parle presque plus de saint Pierre. Quand j'aurai fini de vous raconter les *Actes des Apôtres*, je continuerai l'histoire de saint Pierre et celle de saint Paul que saint Luc n'a pas finie.

MARIE-THERESE. – Pourquoi ne l'a-t-il pas finie?

GRAND'MÈRE. – On ne le sait pas, mais on croit que saint Luc n'a pas continué son livre des *Actes des Apôtres*, à cause de ses voyages continuels, et qu'il mourut sans avoir eu le temps de l'achever. Le Saint-Esprit donna ordre à saint Paul et à Barnabé de se séparer de saint Pierre et des autres Apôtres, d'aller dans un pays appelé la SELEUCIDE et ensuite dans l'île de CHYPRE.

Ils obéirent, se séparèrent de saint Pierre et des Apôtres, et partirent immédiatement comme le Seigneur le leur avait ordonné. Ils parcoururent tous ces pays, prêchant l'Évangile et convertissant.

Après avoir parcouru toute l'île de Chypre jusqu'à Paphos, ils y trouvèrent un certain Juif, faux prophète....

VALENTINE. – Comment faux prophète? Comment était-il faux prophète?

GRAND'MÈRE. – En faisant semblant d'être inspiré du Saint-Esprit, en faisant de fausses prophéties, en vivant publiquement comme un Saint de DIEU, ne mangeant ni ne buvant, et menant en cachette la vie d'un homme gourmand, avare, gardant pour lui-même l'argent qu'on lui donnait pour de bonnes oeuvres.

Ce faux prophète s'appelait BAR-JESUS ou ÉLYMAS. Il était magicien, c'est-à-dire vendu au démon, qui l'aidait à tromper tout le monde. Cet Élymas avait beaucoup d'empire sur le proconsul ou gouverneur romain, nommé SERGIUS-PAULUS, homme juste, honnête, et qui aimait à entendre la parole de DIEU, On lui avait parlé des Apôtres; il les connaissait et il aimait à les entendre.

Élymas cherchait de tout son pouvoir à détruire le bien que Paul et Barnabé faisaient au proconsul et à ceux qui les entendaient. Mais un jour, saint Paul, le regardant, lui dit:

«O toi; plein de malice et de mensonge, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu pas d'empêcher les hommes de bien de connaître la vérité, qu'ils aiment et qu'ils veulent pratiquer! La main du Seigneur est sur toi. Tu seras aveugle pendant un temps et tu ne verras pas le soleil.»

Et tout à coup, Élymas se trouva dans l'obscurité, ne voyant plus, quoiqu'il fît grand jour. Il allait à droite et à gauche, cherchant quelqu'un qui lui donnât la main pour le conduire. Le proconsul, voyant ce miracle que venait de faire saint Paul, crut en Notre-Seigneur JESUS-CHRIST. C'est en souvenir de cette conversion du proconsul Paulus que Saul changea son nom en celui de Paul.

HENRI. – Combien de temps Élymas est-il resté aveugle?

GRAND'MÈRE. – Les Actes des Apôtres ne le disent pas; probablement quelques mois ou quelques

années, jusqu'à ce qu'il se fût repenti de sa vie passée, qu'il eût rompu avec le démon, et qu'il fût devenu meilleur.

MADELEINE. – Grand'mère, est-ce que saint Paul n'a pas manqué de charité, en traitant si sévèrement Élymas?

GRAND'MÈRE. – Non, mon enfant; la charité ne consiste pas à être indulgent pour le mal. Saint Paul a traité Élymas comme Notre-Seigneur a traité les Pharisiens. La charité qui voit le mal sans le blâmer n'est plus de la charité; c'est de l'indifférence, ou bien de la faiblesse, quelquefois même de la trahison.

XXVII – Les Apôtres chassés d'Iconium

GRAND'MERE. – Paul et ceux qui étaient avec lui s'embarquèrent pour aller à PERGES, ville de l'Asie-Mineure, d'une province qui s'appelait la PAMPHYLIE. Les chefs de la synagogue, sachant que saint Paul était arrivé, lui envoyèrent demander de leur prêcher la parole de DIEU. Saint Paul vint donc, et prêcha très-longuement devant les Juifs de ce pays; il leur parla des prophéties, de la venue de Notre-Seigneur, de sa mort, de sa Résurrection prédites par les Prophètes. Le peuple l'écouta avec admiration, et tous lui demandèrent de continuer sa prédication le sabbat suivant.

Après l'assemblée, beaucoup de Juifs et d'autres suivirent Paul et Barnabé, qui, leur parlant encore, les exhortèrent à persévérer dans la vérité et dans la foi de la loi juive.

Les Rabbins, c'est-à-dire les Docteurs, voyant cette foule vivement émue des paroles de saint Paul, se mirent à le contredire, et cela aux applaudissements du peuple. Alors saint Paul leur répliqua avec hardiesse:

«D'après l'ordre de DIEU, il fallait que sa parole vous fût annoncée d'abord; mais, puisque vous la rejetez, que vous ne voulez pas y croire, nous allons vous laisser dans votre ignorance, et nous enseignerons chez les Gentils.»

Les Gentils auxquels prêchèrent les Apôtres reçurent, au contraire, leurs paroles avec joie, et il y eut beaucoup de conversions dans toute la contrée. Les Juifs qui étaient restés incrédules, ayant vu ce grand nombre de conversions parmi les Gentils, en furent très-irrités; ils imaginèrent d'exciter contre les Apôtres les femmes dévotes juives; elles se réunirent, ameutèrent le peuple, et on chassa du pays les Apôtres et leurs disciples.

HENRIETTE. – Quelles mauvaises femmes!

GRAND'MÈRE. – Les femmes dévotes sont très –dangereuses quand elles ne sont pas très-bonnes; elles s'occupent avec passion de choses qui ne les regardent pas, et, sous prétexte de zèle religieux, elles font souvent beaucoup de mal.

Les Apôtres quittèrent Pergès en secouant la poussière de leurs pieds.

VALENTINE. – Pourquoi secouaient-ils la poussière?

GRAND'MÈRE. – Pour témoigner qu'ils ne voulaient plus rien avoir de ces mauvais Juifs, pas même la poussière de leur ville.

Saint Paul et ses compagnons allèrent ensuite à ICONIUM.

LOUIS. – Où est Iconium, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – C'était une ville de l'Asie-Mineure, en Phrygie, près de la Cilicie. Ils entrèrent ensemble dans la synagogue, et parlèrent si bien qu'un grand nombre de Juifs et de Gentils crurent en Notre-Seigneur.

Là aussi, comme à Pergès, les Juifs restés incrédules excitèrent une émeute contre les deux Apôtres.

Pourtant ils ne réussirent pas à les faire partir. Paul et Barnabé continuèrent, malgré les émeutiers, à prêcher hardiment en public, faisant des miracles.

Le peuple d'Iconium se divisa et forma deux partis: les uns étaient pour les Juifs, les autres pour les Apôtres. JESUS- CHRIST avait dit jadis à ses Apôtres: «*Je n'apporte pas la paix mais la guerre.*»

JEANNE. – Pourquoi n'apportait-il pas la paix? C'est bien plus agréable!

GRAND'MÈRE. – Oui, certainement, chère petite; mais pour que tous les hommes vécussent en paix, il faudrait qu'ils fussent tous du même avis, tous bons, aimant DIEU, le servant comme il veut être servi, s'aimant tous comme des frères.

ARMAND. – Certainement, ce serait bien mieux. Moi, je veux bien aimer tout le monde.

GRAND'MÈRE. – Oui, mon petit; mais tout le monde ne ferait comme toi, et on se disputerait, parce que l'esprit du mal règne dans le monde, et parce qu'il y a eu depuis Adam, et il y aura jusqu'à la fin du monde, beaucoup plus de mauvais que de bons. Or, il y est impossible que les bons vivent en paix avec les mauvais; ils ne sont jamais du même avis: le bon aime le bon DIEU et cherche à lui plaire; le méchant l'oublie et l'offense du matin au soir; le bon aime ses semblables, il cherche à les rendre heureux, à soulager leurs misères; le méchant, toujours égoïste, opprime les faibles, les laisse souffrir sans y penser, ne les aime que pour lui-même, pour en tirer quelques services. Comment veux-tu qu'on s'accorde avec des sentiments si opposés?

Maintenant, comme du temps des Apôtres, l'esprit du mal, c'est-à-dire le démon, cherche à détruire tout ce qui est bon et chrétien; il cherche à détruire l'Église de JESUS-CHRIST; il voudrait se débarrasser de tous les serviteurs de DIEU, qui défendent l'Église, à commencer par le Pape. Les bons, aidés de DIEU, leur résistent et leur résisteront toujours. Mais les méchants attaqueront toujours, et leur feront toujours le plus de mal qu'ils pourront. Voilà dans quel sens Notre-Seigneur et son Église, bien que très-bons, apportent sur la terre, non la paix, mais la guerre. C'est la guerre du bien contre le mal. Il y avait donc une division complète entre les mauvais Juifs d'Iconium, qui cherchaient à faire renvoyer les Apôtres, et les bons, qui chassaient les émeutiers et qui aimaient saint Paul.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: émeutiers?

GRAND'MÈRE. – Les émeutiers sont des gens qui font du désordre, qui se rassemblent pour crier, injurier, tuer même, s'ils sont les plus forts.

Les deux Apôtres apprirent que les mauvais Juifs, les Gentils et leurs chefs s'apprêtaient à se jeter sur eux et sur les nouveaux Chrétiens pour les lapider; ils s'enfuirent donc à LYSTRA, puis à DERBE, villes de Lycaonie, toujours en Asie

Mineure. Et ils restèrent là, prêchant, comme toujours, la foi et le Saint Évangile.

ÉLISABETH. – Quelle vie terrible menaient ces pauvres Apôtres!

GRAND'MÈRE. – Terrible, en effet, pour la nature humaine, qui n'aime ni les persécutions, ni les fatigues, ni les dangers, ni les insultes, ni la pauvreté, ni les humiliations, ni les souffrances. Mais ils souffraient tout cela avec ferveur pour l'amour de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, et pour l'amour des pauvres âmes qu'ils sauvaient aux dépens de leur repos et de leur vie. C'est ce qu'ont fait et ce que font

encore aujourd'hui nos Évêques et nos Prêtres Missionnaires; ils éclairent et ils sauvent le monde, et bien souvent ils meurent comme les Apôtres, martyrs de JESUS-CHRIST.

XXVIII – Le peuple veut sacrifier des taureaux à Paul et à Barnabé, comme à des Dieux

GRAND'MERE. – Il y avait à Lystra un homme perclus des pieds, boiteux dès sa naissance, et qui n'avait jamais pu marcher; il se tenait accroupi par terre. Il entendit prêcher saint Paul. Paul, le regardant, et voyant qu'il avait la foi, lui dit d'une voix forte:

«Lève-toi droit sur tes pieds!»

Aussitôt l'estropié se leva, et il marchait comme les autres hommes.

La foule, ayant vu ce qu'avait fait saint Paul, se mit à dire: «Des dieux, sous la figure d'hommes, sont descendus parmi nous. «Ils appelaient *Barnabé*, JUPITER, et *Paul*, MERCURE, parce que c'était lui qui parlait.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: JUPITER et MERCURE?

GRAND'MÈRE. – Jupiter était le Roi des dieux des païens; le dieu le plus puissant de tous leurs dieux. Mercure était un autre dieu, moins puissant; il portait les messages, c'est-à dire les commissions des dieux; c'est pourquoi on le représente toujours avec des ailes aux pieds, pour se transporter plus vite d'un endroit à l'autre.

HENRIETTE. – Est-ce que c'est vrai, Grand'mère; qu'il y avait des dieux comme cela?

GRAND'MÈRE. – Non, mon enfant. Les faux dieux qu'adoraient les païens étaient des démons "plus ou moins puissants qui trompaient les hommes, qui se faisaient rendre un culte comme s'ils étaient le vrai DIEU: ils avaient partout des temples, des autels, des prêtres et des adorateurs. Il ne faut pas s'étonner que des dieux pareils fussent méchants, voleurs, querelleurs, mauvais sujets, comme l'étaient tous les dieux du monde païen. Mais ces pauvres païens ne connaissaient pas le vrai DIEU, notre DIEU infiniment bon, infiniment juste, infiniment puissant, infiniment parfait

Et pourtant ils sentaient qu'il devait y en avoir un. C'est pourquoi ils furent si contents d" entendre saint Paul et saint Barnabé leur expliquer si bien le vrai DIEU, qu'ils cherchaient sans l'avoir encore trouvé.

Un de leurs prêtres, qui était près de la ville, amena des taureaux à saint Paul et à saint Barnabé, pour les leur offrir en sacrifice. Ce que voyant, Paul et Barnabé s'élancèrent dans la foule, criant:

«Mes frères, que faites-vous là? Nous sommes des hommes, mortels comme vous, des hommes semblables à vous; nous sommes venus vous faire connaître le vrai, le seul DIEU, qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui est dans le monde. C'est lui qui fait mûrir vos moissons, pousser vos arbres, qui vous donne tous les biens de la terre.»

Malgré tout ce que disaient Paul et Barnabé, ils avaient bien de la peine à empêcher le peuple de leur sacrifier comme à des dieux.

Pendant ce temps, quelques Juifs d'Antioche et d'Iconium arrivèrent à Lystra; ils ameutèrent le peuple contre les Apôtres; ils saisirent le pauvre saint Paul, le lapidèrent et le traînèrent hors de la ville, le croyant mort.

Les Disciples entourèrent son corps. Aussitôt Paul se leva et rentra avec eux dans la ville.

ÉLISABETH. – Est-ce que saint Paul est ressuscité, ou bien n'était-il pas mort tout de bon?

GRAND'MÈRE. – On n'en dit rien. Il est probable que saint Paul n'était qu'évanoui. Saint Luc, écrivant ce livre, n'aurait pas le silence sur la résurrection du grand Apôtre. Un si grand miracle eût été aussi surprenant que la résurrection de

Lazare par Notre-Seigneur.

Mais ce qui est surnaturel et tout à fait miraculeux, c'est que saint Paul se trouva subitement guéri après un supplice si affreux.

XXIX – On choisit des Anciens

GRAND'MERE. – Le jour suivant, saint Paul et saint Barnabé partirent pour la ville de DERBE. Ayant prêché et converti beaucoup de gens, ils revinrent à Lystra, à Iconium et à Antioche. Saint Paul raconta le martyr qu'il avait subi à Lystra, enseigna et prêcha encore quelque temps dans chacune de ces villes; il y établit des Anciens.

MARIE-THERESE. – Qu'est-ce que c'est: des Anciens?

GRAND'MÈRE. – C'étaient des Chrétiens pieux, plus sages et plus éclairés que les autres; ils formaient un Conseil; ils étaient comme des Juges. Là où il n'y avait pas encore de prêtres, on s'adressait à eux quand on était embarrassé sur ce qu'on devait faire pour tout ce qui regardait la conduite religieuse.

MARIE-THERESE. – Sur quoi, par exemple?

GRAND'MÈRE. – Par exemple, s'il y avait une persécution, les nouveaux Chrétiens pouvaient ne pas savoir s'il était permis de se cacher, de s'enfuir; ou bien s'il valait mieux se dénoncer soi-même, pour être martyrisé; ou bien encore si l'on pouvait, en conscience, continuer à faire semblant d'être païens, pour ne pas attirer la persécution sur soi et sur sa famille. Dans toutes ces difficultés ils allaient consulter les Anciens, qui leur disaient ce qu'ils devaient faire.

Les Apôtres saint Paul et saint Barnabé partirent encore pour parcourir plusieurs villes et provinces de l'Asie-Mineure; ils vinrent ensuite à Antioche, où ils racontèrent aux frères, c'est-à-dire aux Chrétiens (car tous les Chrétiens vivaient entre eux comme des frères dans cet heureux temps de vraie charité), ils racontèrent donc à leurs frères tout ce qu'ils avaient fait depuis leur départ. Ils demeurèrent à Antioche assez longtemps.

XXX – Dispute entre les Juifs et les païens convertis. Les Apôtres prennent S. Pierre pour juge

GRAND'MERE. – Quelque temps après, Paul et Barnabé discutèrent vivement avec des Juifs convertis venus de Judée, qui prétendaient que, pour être chrétien, il ne suffisait pas d'être baptisé, il fallait encore être circoncis comme l'étaient tous les Juifs.

Plusieurs disciples juifs qui avaient conservé l'orgueil de leur nation...

JACQUES. – Pourquoi étaient-ils orgueilleux? Il n'y avait pas de quoi pourtant.

GRAND'MÈRE. – Ils se croyaient la nation la plus favorisée du monde et ils l'avaient été réellement, puisque leur nation avait été choisie entre toutes pour donner au monde le Messie. Si les Juifs sont tombés si bas, c'est qu'ils ont méconnu et crucifié le Messie.

Quoi qu'il en soit, ces Juifs venus de la Judée voulaient que tous les Chrétiens fussent circoncis; et les nouveaux baptisés ne le voulaient pas.

HENRIETTE. – Pourquoi cela? Qu'est-ce que cela leur faisait?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'étant baptisés, étant parfaitement chrétiens, ils jugeaient inutile de mêler une cérémonie juive à une cérémonie chrétienne. D'ailleurs, ils n'avaient pas grande confiance dans des hommes qui leur disaient le contraire de ce que leur avaient enseigné Paul et Barnabé. Saint Paul et saint Barnabé approuvaient et soutenaient vivement leurs disciples, ne voulant pas imposer aux païens convertis une cérémonie inutile et pour laquelle ils témoignaient de la répugnance.

JACQUES. – C'est très-bien à saint Paul et à saint Barnabé; j'aime bien mieux cela; ils avaient raison et ils ne devaient pas céder! Des mauvaises gens qui ne savent rien et qui veulent faire les maîtres!

GRAND'MERE, *souriant*. Tu as bien vite tranché la question, toi. Il paraît qu'elle n'était pas si facile puisque saint Paul et saint Barnabé n'ont pas pu les convaincre.

ÉLISABETH. – Mais pourquoi ne demandaient-ils pas à saint Pierre? Ils auraient été bien vite d'accord, puisqu'il était leur maître à tous.

Grand 'mère. C'est précisément ce qu'ils ont fait plus tard. Après s'être bien disputés, personne ne croyant devoir céder, on résolut de soumettre la question à saint Pierre. Il fut décidé que ce serait saint Paul, saint Barnabé et quelques autres qui iraient à Jérusalem.

Quand ils arrivèrent, ils furent reçus avec une grande joie par Pierre et par tous les Chrétiens. Quand Paul et Barnabé rendirent compte de leurs voyages dans les villes de l'Asie- Mineure, et qu'ils parlèrent du sujet principal de leur retour, quelques Pharisiens convertis à la foi de Notre-Seigneur, se levèrent, disant qu'il fallait que les infidèles fussent circoncis et qu'on devait leur imposer de garder toutes les cérémonies de la loi de Moïse.

Les Apôtres et les Anciens se rassemblèrent pour se consulter sur cette question.

CAMILLE. – Grand'mère, je trouve que les Pharisiens ont été bien peu respectueux pour saint Pierre; ils devaient attendre ses ordres, avant de décider eux-mêmes une question si difficile.

GRAND'MÈRE. – Sans doute, chère petite; l'esprit pharisaïque, qui est tout orgueil, ne les avait pas entièrement quittés à ce qu'il paraît. Ils auraient dû, comme tu le juges fort bien, attendre respectueusement l'avis de saint Pierre et ne pas donner le leur avant qu'on le leur eût demandé.

Leurs paroles donnèrent lieu à une vive discussion. Pierre alors se leva, et leur parla à peu près ainsi:

«Mes Frères, vous savez que le Seigneur m'a choisi pour parler le premier aux Gentils y afin que par ma bouche, ils puissent entendre la parole de DIEU, et connaître Notre-Seigneur JESUS. Ils ont cru en lui, et DIEU, qui connaît les coeurs, les a reçus parmi les siens, en leur envoyant l'Esprit-Saint comme à nous. Il n'a fait aucune différence entre eux et nous, purifiant leurs coeurs par la foi.

«Pourquoi donc voulez-vous faire ce que DIEU n'a pas fait? Pourquoi voulez-vous leur imposer une cérémonie qu'il n'a pas ordonnée? Nous croyons nous autres, que nous serons sauvés et eux aussi, par la grâce de Notre-Seigneur JESUS- CHRIST.»

Quand Pierre eut parlé, toute la multitude se tut.

PIERRE. – A la bonne heure! Voilà de la vraie obéissance.

GRAND'MÈRE. – Sans doute; c'est ainsi qu'ont toujours fait depuis et que feront toujours les vrais catholiques. Dès que le souverain Pontife a décidé une question, ils se 'soumettent respectueusement; ils croient, et tout est fini.

Les fidèles assemblés écoutaient Paul et Barnabé qui racontaient combien de prodiges DIEU avait faits par leurs mains parmi les Gentils.

Saint Jacques parla ensuite et termina en disant que son avis était celui de saint Pierre, qu'il ne fallait pas inquiéter et repousser ceux des Gentils qui se tournaient vers le Seigneur et qui croyaient en lui. Mais qu'il fallait leur écrire qu'ils devaient persévérer dans la foi, et s'abstenir de tout péché.

Alors les Apôtres et les Anciens décidèrent qu'on choisirait quelques disciples et qu'on les enverrait avec Paul et Barnabé à Antioche; qu'on écrirait, au nom des Apôtres et des Anciens, une lettre pour les rassurer et les affermir dans la foi. Qu'on ne leur imposerait aucune chose inutile, qu'on ne leur ferait faire que les choses nécessaires, comme de s'abstenir de toute mauvaise action, de ne pas manger des mets consacrés aux idoles. Saint Pierre et les Apôtres ayant approuvé ce que disait

Jacques, on écrivit la lettre et les envoyés partirent; étant arrivés à Antioche, ils assemblèrent les nouveaux Chrétiens, et leur remirent la lettre. L'ayant lue, ils se réjouirent beaucoup. Les envoyés des Apôtres leur parlèrent et les fortifièrent par leurs bonnes paroles.

Ces disciples restèrent quelque temps à Antioche; ils revinrent ensuite à Jérusalem auprès de saint Pierre.

XXXI – Paul et Barnabé se séparent

GRAND'MERE. – Paul et Barnabé demeurèrent à Antioche, enseignant et convertissant. Mais quelques jours après le départ des envoyés, Paul dit à Barnabé:

«Retournons visiter les frères dans toutes les villes où nous avons prêché la parole de DIEU; nous verrons s'ils sont restés fermes dans la foi et s'ils ont besoin de nous.»

Barnabé y consentit; et il voulut prendre avec lui saint Marc.

Mais Paul le priait de ne pas emmener ce disciple, disant que celui qui les avait déjà quittés en Pamphylie, et qui n'avait pas voulu aller plus loin avec eux pour prêcher la parole de DIEU; ne devait pas être repris une seconde fois.

Il y eut entre eux discussion à ce sujet, et ne pouvant se mettre d'accord, ils se séparèrent.

LOUIS. – Grand'mère, pourquoi saint Paul et saint Barnabé se sont-ils disputés? Je ne trouve pas que ce soit bien.

GRAND'MÈRE. – Cher enfant, ils discutaient sans se fâcher. Seulement, chacun avait son idée et ne voulait pas l'abandonner. Ils croyaient agir pour la plus grande gloire de DIEU.

VALENTINE. – Vous cherchez à les excuser, Grand'mère, mais je crois que saint Paul et saint Barnabé n'avaient pas de très bons caractères.

Grand'mère, *souriant*. Ce n'est pas moi, chère petite, qui cherche à les excuser; c'est l'Église qui les a glorifiés en les ayant déclarés Saints; saint Paul principalement est regardé comme étant presque l'égal de saint Pierre, par la ferveur de sa foi, son zèle, son courage, son dévouement, ses innombrables et rudes travaux pour la gloire de DIEU Notre-Seigneur.

XXXII - Voyages de Saint Paul et de Saint Luc. On les arrête à Philippe

GRAND'MERE. – J'ai dit que Paul et Barnabé se séparèrent. Barnabé, ayant pris avec lui saint Marc, s'embarqua pour l'île de Chypre. Saint Paul partit avec deux compagnons: saint Luc l'évangéliste, auteur du livre des *Actes*, puis le disciple SILAS.

Au moment de leur départ, tous les frères, c'est-à-dire les fidèles, priaient pour eux et les recommandaient à la garde de DIEU.

Saint Paul et ses compagnons parcoururent les pays que Paul avait jadis traversés avec Barnabé; saint Paul évangélisa de nouveau les Eglises qu'il avait fondées et les confirma dans la foi.

Il arriva ainsi à Derbe, puis à Lystra, où il trouva un jeune disciple nommé TIMOTHEE, fils d'une femme juive, et d'un père grec qui était païen. Les Chrétiens de Lystra rendirent un bon témoignage de Timothée. Saint Paul le prit chez lui, il le circoncit, à cause des Juifs qui savaient que son père était païen.

HENRIETTE. – Ah! saint Paul a désobéi à saint Pierre qui ne voulait pas qu'on fît circoncire les Gentils.

GRAND'MÈRE. – Saint Pierre n'avait pas défendu la circoncision; il avait dit qu'il ne fallait pas obliger les Gentils à cette cérémonie, mais il ne l'avait pas interdite à ceux qui la demandaient ou qui ne s'y opposaient pas. S'il l'avait défendu, saint Paul ne l'aurait certainement pas fait.

Les Églises s'affermissaient de plus en plus; elles s'étendaient au loin et le nombre en augmentait tous les jours. Étant venus en Mysie, pays de l'Asie-Mineure, saint

Paul et ses compagnons voulurent ensuite aller prêcher la foi en Bythinie, mais l'Esprit de JESUS ne le leur permit pas.

LOUIS. – Pourquoi cela? Et qu'est-ce que c'est: l'Esprit de JESUS?

GRAND'MÈRE. – C'est le Saint-Esprit que nous donne Notre- Seigneur JESUS- CHRIST. Le Saint-Esprit conduisait et inspirait les Apôtres. Dans cette circonstance, il ordonna à saint Paul d'aller dans la Troade; puis ensuite en Grèce.

ARMAND. – Où est la *Troade*?

GRAND'MÈRE. – En Asie-Mineure, près de la mer ÉGEE, qu'on appelle à présent l'ARCHIPEL, et qui est un golfe de la Méditerranée. Plus tard la Bythinie fut visitée par saint Paul.

Saint Paul descendit donc vers la Troade, et la nuit il eut une vision. Il vit devant lui un homme de la Macédoine.

ARMAND. – Où c'est, la Macédoine?

HENRIETTE. – Comme tu parles mal, Armand; est-ce qu'on dit: «où c'est?»

ARMAND. – Et comment veux-tu que je dise?

HENRIETTE. – Dis: «où est la Macédoine?»

ARMAND. – Moi, j'aime mieux dire où c'est; c'est plus facile.

HENRIETTE. – Grand'mère, dites-lui, je vous en prie, de dire, *où est*, et pas *où c'est*.

GRAND'MERE, *riant*. Chère petite, quand il sera plus grand, il ne dira pas *où c'est*; c'est très-mal parlé, il est vrai; mais à son âge, il vaut mieux le laisser dire comme il veut et ne pas interrompre le récit; après la leçon, tu lui feras tes observations.

HENRIETTE. – Ah! vois-tu que tu as mal parlé!

ARMAND. – Et vois-tu que je peux dire comme je veux!

GRAND'MERE, *souriant*. Vous avez raison tous les deux, petits querelleurs, et vous avez tort tous les deux; à présent c'est moi qui vais parler et répondre à Armand: «*où c'est* la Macédoine.»

Tout le monde rit. Armand est un peu rouge. Les yeux d'Henriette étincellent de joie; la Grand'mère rit aussi et continue.

La Macédoine est en Europe; c'est une province de la Grèce qui fait aujourd'hui partie de la Turquie.

ARMAND. – Et, où... où est la Grèce?

GRAND'MERE, *embrasse Armand*, La Grèce est au midi de l'Europe; et la Macédoine est au nord de la Grèce.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: au midi et au nord?

GRAND'MÈRE. – Dans les cartes de géographie, le midi est en bas, et le nord est en haut.

Ainsi, saint Paul vit un habitant de la Macédoine devant lui, qui le priait, disant: «Passe en Macédoine, pour nous secourir.» Aussitôt que saint Paul eut vu cette vision, il chercha à partir avec saint Luc pour la Macédoine, étant bien sûr que le Seigneur les y appelait, pour prêcher et pour convertir ce peuple.

Ils s'embarquèrent donc et ils arrivèrent en trois jours à PHILIPPE, qui est la première ville de cette partie de la Macédoine. Ils s'y arrêtèrent quelques jours.

Le jour du sabbat, ils sortirent hors de la ville près d'un fleuve où se faisait la prière, et s'arrêtant là, ils parlèrent aux femmes qui s'y étaient assemblées.

Il y avait une femme nommée LYDIA, marchande de pourpre dans la ville voisine; quoique païenne, elle servait DIEU comme le bon centurion Corneille. Le Seigneur ouvrit son coeur aux paroles de saint Paul, pour la récompenser de ses bons sentiments.

JEANNE. – Qu'est-ce que c'est: marchande de *pourpre*?

GRAND'MÈRE. – Le pourpre était une très-belle couleur rouge très-rare et très-chère.

Les Apôtres baptisèrent Lydia avec toute sa famille. Elle les priait, disant: «Si vous m'avez jugée digne d'être des vôtres, entrez dans ma maison et demeurez-y.» Et elle les força à y entrer.

Un jour qu'ils étaient à l'endroit où on priait, ils rencontrèrent une jeune fille qui avait l'esprit de prophétie, mais c'était l'esprit du démon qui la remplissait et non pas l'esprit de DIEU. Elle faisait gagner beaucoup d'argent à ses maîtres parce qu'elle devinait l'avenir, et beaucoup de gens venaient la consulter. Cette fille suivait saint Paul et saint Luc en criant: «Ces hommes sont des serviteurs du DIEU très-haut; ils vous annoncent la voie du salut.»

Elle fit cela plusieurs jours de suite.

PIERRE. – Mais, Grand'mère, je trouve que c'était très-bien à elle; ce que je ne comprends pas, c'est comment l'esprit du démon lui faisait crier des choses excellentes.

GRAND'MÈRE. – Parce que le démon savait qu'en proclamant comme envoyés du Seigneur, ces hommes qui prêchaient la doctrine de JESUS-CHRIST, cette fille irriterait le peuple qui détestait les Juifs. Le démon est souvent obligé de rendre malgré lui hommage à la vérité. Combien de fois n'avons-nous pas vu dans l'Évangile, le démon forcé de déclarer que JESUS-CHRIST était le Fils de DIEU! Ici, il rendait témoignage à l'Apôtre, comme jadis il avait rendu témoignage au Maître. Saint Paul, voyant que cette fille ne cessait de les poursuivre de ses cris, en fut contristé...

VALENTINE. – Pourquoi contristé? Qu'est-ce que cela lui faisait?

GRAND'MÈRE. – Il lui était pénible de se voir appelé devant tout le monde un Saint homme, un envoyé de DIEU. Quand on est humble, on n'aime pas les louanges.

Saint Paul se retourna donc vers la possédée et dit à l'esprit: «Je te commande au nom du Seigneur JESUS-CHRIST de sortir de cette fille.»

Et au même instant, l'esprit abandonna la fille qui perdit le don de prophétie. Ses maîtres, voyant leur gain perdu à l'avenir, saisirent saint Paul, saint Silas, et les conduisirent devant les magistrats.

JEANNE. – Et le pauvre saint Luc, qu'est-il devenu?

GRAND'MÈRE. – Saint Luc ne le dit pas; il ne parle presque jamais de lui-même; mais il est certain qu'il fut arrêté avec Paul et Silas.

XXXIII – Saint Paul et Saint Luc sont battus de verges, jetés en prison et miraculeusement délivrés

GRAND'MERE. – Quand ils ,furent devant les magistrats , les hommes qui les avaient saisis les accusèrent de mettre le trouble dans la ville, «car, dirent-ils, ce sont des Juifs, des gens qui enseignent une manière de vivre qu'il ne nous est pas permis de suivre, à nous qui sommes des citoyens romains.»

Le peuple, entendant ces accusations, se jeta sur saint Paul pour le maltraiter. Les magistrats, partageant la colère du peuple, ordonnèrent qu'on les battît de verges. Et, après les avoir déchirés de coups, ils envoyèrent en prison saint Paul, en recommandant au gardien de l'enfermer soigneusement avec ses compagnons pour qu'ils ne pussent s'échapper.

Le gardien, ayant reçu cet ordre, les mit dans une prison souterraine, et serra leurs pieds dans des ceps.

MARIE-THERESE. – Qu'est-ce que c'est: *des ceps*?

GRAND'MÈRE. – Des ceps sont des espèces de planches en bois avec deux trous, dans lesquels on fait passer les pieds; de sorte qu'on ne peut faire aucun mouvement.

Au milieu de la nuit, saint Paul et ses compagnons priaient et louaient DIEU; ceux qui les gardaient, et qui étaient en dehors de la prison, les entendaient.

Tout à coup il se fit un grand tremblement de terre, de sorte que les fondements de la prison en furent ébranlés; et aussitôt les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent brisés.

Le geôlier, réveillé par le bruit et les secousses, voyant la prison toute grande ouverte, crut que les prisonniers s'étaient échappés, et il tira son épée pour se tuer.

VALENTINE. – Pourquoi voulait-il se tuer? Ce n'était pas de sa faute si les prisonniers s'étaient sauvés.

GRAND'MÈRE. – Non, certainement, ce n'était pas de sa faute; mais il connaissait la dureté des magistrats, et il craignait qu'on ne l'accusât d'avoir aidé à la fuite des Chrétiens, et qu'on ne le fît mourir dans d'affreux supplices.

Saint Paul, voyant sa terreur et son désespoir, lui cria d'une voix forte:

«Ne te fais pas de mal, car nous sommes tous ici.»

JACQUES. – Saint Paul est beaucoup trop bon pour ce méchant gardien.

GRAND'MÈRE. – Saint Paul avait la charité parfaite; il eut pitié de la terreur de ce pauvre homme, et il aima mieux se sacrifier avec les siens que de laisser cet homme perdre son âme en se tuant. Cette action généreuse de saint Paul amena la conversion du gardien, comme tu vas le voir.

Le gardien, ayant demandé de la lumière, entra dans la prison, et voyant saint Paul et les Chrétiens dégagés de leurs liens, il revint tout tremblant et tomba aux pieds du saint Apôtre.

Il les fit sortir de prison, et leur dit: «Que faut-il que je fasse pour être sauvé?»

Ils lui répondirent: «Crois au Seigneur JESUS, et tu seras sauvé toi et tous les tiens.» Ils lui

expliquèrent ce qu'était le Sauveur. Ce bon gardien lava leurs plaies; ensuite il fut baptisé lui et toute sa famille.

Et les ayant conduits à sa demeure, il leur servit à manger; et il se réjouit avec tous les siens d'avoir cru.

Quand il fit jour, les magistrats envoyèrent des licteurs…

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: des *licteurs*?

GRAND'MÈRE. – Les licteurs étaient des gardes qui accompagnaient les magistrats et les grands personnages quand ils passaient au milieu du peuple; ils marchaient toujours devant, et portaient des paquets de verges et des haches pour préserver leurs chefs de tout danger, et pour exécuter leurs sentences.

Les magistrats envoyèrent donc des licteurs au gardien de la prison pour qu'il rendît la liberté à ses prisonniers. Le geôlier vint l'annoncer à Paul, disant: «Les magistrats ont envoyé l'ordre de vous relâcher; sortez donc maintenant, et allez en paix. «Mais Paul leur dit:

«Ils nous ont battus de verges en public, sans jugement, nous qui sommes citoyens romains; ils nous ont mis en prison; et à présent ils nous renvoient en secret. Nous ne le voulons pas ainsi. Qu'ils viennent eux-mêmes nous délivrer.»

LOUIS. – Pourquoi saint Paul dit-il: *Nous, citoyens romains*?

GRAND'MÈRE. – Parce que chez les peuples conquis par les Césars on portait un grand respect à tous les hommes qui étaient Romains de naissance, ou qui avaient obtenu le titre de citoyens romains. Et les Césars, ou Empereurs, ne souffraient pas qu'on maltraitât les leurs.

HENRI. – Alors pourquoi n'ont-ils pas dit qu'ils étaient Romains avant d'avoir été battus de verges? Ils le disent après, quand c'est inutile.

GRAND'MÈRE. – Parce que saint Paul et ses compagnons étaient heureux de souffrir pour l'amour de Notre-Seigneur, et de donner aux nouveaux fidèles l'exemple du courage dans les persécutions.

Les licteurs rapportèrent ces paroles aux magistrats, qui furent saisis de crainte en apprenant que saint Paul et ses compagnons étaient citoyens romains. Ils vinrent aussitôt leur faire des excuses et les délivrer de la prison; ils les prièrent ensuite de quitter leur ville.

En sortant de prison, saint Paul et ses amis allèrent chez Lydia. Ils y trouvèrent leurs nouveaux frères, auxquels ils annoncèrent leur départ; ils les consolèrent, les affermirent dans la foi, et ils partirent.

XXXIV – Suite des voyages de Saint Paul et des persécutions des Juifs

GRAND'MERE. – Ils vinrent à THESSALONIQUE, ville de la Macédoine;

Paul y prêcha pendant trois semaines, le jour du sabbat. Quelques-uns crurent et se joignirent à saint Paul et à ses compagnons.

Les Juifs zélés prirent avec eux quelques hommes méchants, et, selon leur habitude, ils les excitèrent contre Paul et contre les Chrétiens, ce qui amena une émeute dans la ville. La foule se dirigea vers la maison de *Jason*, où demeuraient saint Paul et saint Luc, saint Silas et les autres Disciples. Ils entourèrent la maison, pour y entrer de force en brisant tout. Ils cherchèrent saint Paul et Silas, et ne les trouvèrent pas; alors ils se saisirent du maître de la maison, qui était chrétien et qui s'appelait Jason; et ils l'emmenèrent devant les magistrats, ainsi que quelques fidèles qu'on avait trouvés avec lui. Ils criaient:

«Ces hommes troublent la ville. Ils attaquent l'autorité de César, en disant qu'il y a un autre Roi, qu'ils appellent JESUS.»

En entendant ces paroles, les magistrats et le peuple s'effrayèrent; mais Jason leur ayant donné de l'argent pour répondre de lui et des Chrétiens, ils les laissèrent aller.

Dans la nuit, les fidèles firent partir saint Paul pour BEROEE, ville de la Macédoine.

Aussitôt après leur arrivée, saint Paul et ses compagnons allèrent prêcher à la synagogue.

LOUIS. – Mais, Grand'mère, pourquoi allaient-ils donc dans les synagogues? C'était là qu'étaient toujours leurs ennemis.

GRAND'MÈRE. – C'est vrai; mais les Juifs connaissant déjà le vrai DIEU et les prophéties touchant le Messie, la moitié de la besogne était faite quand saint Paul leur parlait de la religion chrétienne. Ceux qui étaient de bonne foi n'avaient plus grand'- chose à faire pour devenir chrétiens. Chez les pauvres païens, au contraire, il fallait tout expliquer. Les Juifs de Béroée étaient bien meilleurs que ceux de Thessalonique; ils écoutèrent avec beaucoup d'empressement les enseignements de saint Paul; tous les jours ils examinaient les prophéties et les Saintes-Écritures pour voir si elles s'accordaient avec ce que leur disaient les Apôtres. Et plusieurs d'entre |eux crurent. Parmi les païens, il y en eut aussi qui se firent chrétiens, et quelques-uns même appartenaient à des familles riches et honorables.

JEANNE. – Est-ce que les premiers Chrétiens étaient donc ordinairement des pauvres gens?

GRAND'MÈRE. – Pas tous, mais la plupart. Le bon DIEU le voulait ainsi pour faire bien voir que les âmes des pauvres étaient aussi précieuses que celles des riches, et qu'il n'avait besoin, pour établir son Église, ni des grands personnages, ni des riches, ni des savants

Quand les Juifs de Thessalonique surent que saint Paul prêchait la parole de DIEU à Béroée, ils y vinrent en grand nombre pour exciter et soulever le peuple.

JACQUES. – Oh! les méchants hommes! Pourquoi cette haine contre les excellents Chrétiens, qui ne leur faisaient aucun mal?

GRAND'MÈRE. – Cher enfant, c'est la haine du démon contre Notre-Seigneur JESUS- CHRIST et contre sa douce et bienfaisante doctrine; c'est le désir ardent qu'a toujours eu et qu'aura toujours Satan d'empêcher les hommes par tous les moyens possibles d'aller à leur Sauveur; c'est toujours la même haine contre ceux qui cherchent à connaître et à démontrer la beauté et la bonté de la sainte et consolante doctrine du Sauveur.

VALENTINE. – En quoi est-elle consolante, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – En ce que toutes les douleurs, toutes les peines y trouvent une grande consolation.

VALENTINE. – Comment cela?

GRAND'MÈRE. – Voici comment. La foi nous apprend à offrir au Seigneur nos souffrances comme expiation de nos fautes, comme acte de soumission à sa volonté. - Elle remplit nos coeurs d'espérance dans l'avenir éternel.- Elle nous donne la certitude d'une protection continuelle.- Elle nous apporte, pour ce DIEU si bon, cet ami si fidèle, un amour plein de douceur, qui nous donne la force de tout souffrir pour lui.- Elle nous apporte l'assurance d'une réunion éternelle avec ceux que la mort nous a enlevés, mais que nous retrouverons, pour ne plus jamais nous en séparer.

CAMILLE. – C'est vrai, Grand'mère! Et combien sont à plaindre!

GRAND'MÈRE. – Et que mettent-ils à la place, ces pauvres aveugles! Des plaisirs qui passent bien vite et qui sont presque toujours mêlés de peines. Des satisfactions de vanité aussi ridicules que coupables. Ils vivent sur la terre comme des étourdis, sans réfléchir à ce qu'il y a de plus sérieux, de plus important. Ils sont comme des fous qui se mettent en voyage sans savoir où ils vont, et sans vouloir s'en occuper.

Aussi, quand ils ont des peines (et tout le monde en a sur la terre), ils n'ont aucune vraie consolation. Et puis la jeunesse et la santé passent vite; la vieillesse et ses infirmités viennent rappeler la mort, dont la pensée seule épouvante, el à laquelle il faut bien arriver pourtant. Et puis on meurt, et on comparaît devant DIEU, qu'on a oublié, méprisé, offensé toute sa vie. Maintenant, DIEU est le Sauveur bon et miséricordieux; après la mort, il sera le juge sévère et inexorable dans sa justice.

ÉLISABETH. – Oh! Grand'mère, c'est terrible ce que vous dites!

GRAND'MÈRE. – Ce n'est pourtant que la simple vérité, chère enfant. Elle n'est terrible que pour les coupables; et j'espère qu'aucun de vous n'aura à redouter ainsi le jugement de DIEU.

Revenons à saint Paul et aux méchants Juifs qui ont fait tout exprès le voyage de Thessalonique à Béroée pour satisfaire leur haine contre saint Paul, Disciple fidèle de JESUS.

Les frères, craignant pour Paul, le firent partir bien vite du côté de la mer, où il pouvait facilement s'embarquer. Mais Silas, et Timothée, le disciple bien-aimé de saint Paul, restèrent à Béroée.

Ceux qui accompagnaient saint Paul le conduisirent jusqu'à Athènes, grande ville au midi de la Grèce; ils repartirent de suite pour porter à Silas et à Timothée un ordre de l'Apôtre de venir le rejoindre immédiatement. Ils obéirent sans retard.

Pendant que Paul les attendait à Athènes, il réfléchissait aux moyens de faire connaître la vérité aux Athéniens, qui étaient idolâtres comme tous les Gentils, et aux Juifs qui demeuraient dans la ville. Il discutait avec les Juifs dans la synagogue, et avec les, païens sur la place publique, où il les rencontrait.

Quelques savants, qu'on appelait des philosophes, discutaient aussi avec lui; et plusieurs disaient:

«Que veut dire ce semeur de paroles?» Et d'autres disaient: «Il paraît annoncer des Dieux nouveaux.» Parce que Paul leur parlait de JESUS et de sa Résurrection.

Ayant pris Paul, ils le conduisirent devant l'AREOPAGE.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: l'*Aréopage*?

GRAND'MÈRE. – L'Aréopage était une assemblée de gens instruits, d'Anciens, qui discutaient et décidaient les questions difficiles.

Ils dirent à Paul: «Pouvons-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine dont tu parles? Car tu dis des choses étranges, que nos oreilles n'ont jamais entendues. Nous voudrions bien savoir ce que cela peut être?»

Paul, debout au milieu d'eux, leur dit:

«Habitants d'Athènes, je vous vois tous religieux, plus religieux même peut-être que vous ne le croyez. Car en passant devant vos idoles, j'ai vu un autel où il est écrit: AU DIEU INCONNU. Ce DIEU qui vous est inconnu, que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce.

Alors il leur raconta comment le seul vrai DIEU, vivant et éternel, avait fait le monde et le premier homme; comment de cet homme étaient venus tous les hommes habitant sur la terre. Il leur expliqua les prophéties, la venue du Messie, qui est JESUS- CHRIST, Notre-Seigneur et le vrai Fils de DIEU.

Il leur parla des miracles de JESUS, de sa Passion, de sa mort, de sa Résurrection, et enfin du Jugement dernier et de la résurrection des morts. Lorsqu'ils l'entendirent parler de la résurrection des morts, quelques-uns se moquèrent de lui; d'autres dirent: «Nous t'entendrons là-dessus une autre fois.»

MARIE-THERESE. – Pourquoi lui disent- ils cela?

GRAND'MÈRE. – Pour lui faire comprendre qu'il était inutile qu'il continuât, parce qu'ils ne le croyaient pas, et ne voulaient pas le croire.

Alors Paul se retira d'au milieu d'eux. Quelques-uns pourtant crurent à sa parole, entre autres DENYS L'AREOPAGITE.

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'était que Denys l'Aréopagite?

GRAND'MÈRE. – C'était un très-savant homme qui présidait alors le tribunal de l'Aréopage. Après avoir été converti à la foi par saint Paul, il fut nommé par lui Évêque d'Athènes, puis Évêque de Paris; il écrivit plusieurs livres très-estimés; et à l'âge de 110 ans, il eut la tête tranchée â Montmartre près de Paris, pendant une persécution contre les Chrétiens.

JEANNE. – C'est horrible d'avoir coupé la tête à un vieillard! Comment les anciens Français Gaulois ont-ils été aussi cruels?

GRAND'MÈRE. – C'étaient plutôt des soldats romains que des Gaulois, et puis rien ne rend aussi cruel que les haines religieuses. Dans les nombreuses persécutions qu'ont subies les Chrétiens, ils ont été soumis aux tortures les plus atroces et à la mort la plus cruelle. J'ai vu à Rome, dans une des galeries du VATICAN, palais du Pape, beaucoup d'instruments de torture inventés contre les Chrétiens; c'est horrible à regarder. Et il y a une quantité d'armoires pleines de ces divers instruments.

JEANNE. – Faut-il être méchant pour tourmenter de pauvres gens qui ne font mal à personne I

GRAND'MÈRE. – Comme nous l'avons déjà dit, c'est le démon qui y poussait les persécuteurs pour faire apostasier saint Denis et les nouveaux Chrétiens, mais presque tous sont morts dans les supplices, plutôt que de renoncer à leur foi.

Saint Paul convertit aussi ce jour-là, à Athènes, une femme nommée DAMARIS et plusieurs autres encore.

XXXV – Saint Paul à Corinthe

GRAND'MERE. – Saint Paul partit ensuite pour CORINTHE, autre grande ville de la Grèce.

HENRIETTE. – Je la connais.

LOUIS. – Comment la connais-tu? Tu n'y as jamais été.

HENRIETTE. – Je n'y ai pas été; mais je sais qu'on y fait du raisin sec excellent que j'aime beaucoup.

HENRI. – Tu appelles cela connaître une ville? Alors je les connais toutes, parce que j'ai mangé des choses qui viennent de partout.

GRAND'MÈRE. – Laissons le raisin de Corinthe, mes enfants, et parlons du séjour qu'y fit saint Paul.

Il y trouva un Juif nommé AQUILA, qui venait d'Italie avec PRISCILLE sa femme. Ils avaient quitté Rome parce que l'Empereur Claude avait ordonné à tous les Juifs de sortir. Il confondait sous le nom général de Juifs, et les Juifs proprement dits et les Chrétiens. Saint Pierre avait converti tant de monde à Rome, que l'Empereur Claude eut peur et qu'il leur ordonna à tous de quitter Rome sous peine de mort.

MARIE-THERESE. – Est-ce que les Juifs et les Chrétiens faisaient du mal?

GRAND'MÈRE. – Les Chrétiens non, mais les Juifs oui, parce qu'ils y causaient du trouble comme à Thessalonique, à Philippe, à Béroée, et partout. Ils excitaient le peuple contre les Chrétiens qui s'y trouvaient, ce qui amenait du tumulte et des désordres continuels. Claude, pour avoir la paix, bannit les uns et les autres. C'est alors qu'Aquila et sa femme furent obligés de quitter Rome.

Saint Paul vint donc loger chez Aquila, dont l'industrie était de faire des tentes; saint Paul connaissait ce travail, et il aidait Aquila dans son commerce.

MARIE-THERESE. – C'est un métier qui ne devait pas rapporter beaucoup; à quoi peuvent servir des tentes?

GRAND'MÈRE. – C'était au contraire un très-bon état; chacun avait sa tente qu'il emportait en voyage. Dans ce temps-là, il n'y avait ni chemins de fer, ni diligences, ni même des routes bien entretenues.

LOUIS. – Et comment voyageait-on?

GRAND'MÈRE. – Les riches voyageaient à cheval ou en char découvert; les gens du peuple et autres voyageaient à pied, ayant tout au plus un mulet ou un âne pour porter leurs provisions et leurs tentes.

VALENTINE. – Pourquoi emporter des tentes?

GRAND'MÈRE. – Pour coucher la nuit. Il n'y avait pas d'auberges ni d'hôtels pour y manger et pour y dormir; quand la nuit arrivait, on choisissait un emplacement commode; on tendait la tente ou bien les tentes, si on était plusieurs, on mangeait des provisions qu'on avait emportées et on dormait sous la tente.

JEANNE. – Et saint Paul voyageait comme cela?

GRAND'MÈRE. – Oh non! saint Paul n'avait ni tente, ni provisions, ni âne, ni mulet; lui qui était citoyen romain, qui avait été riche, il voyageait comme un pauvre, demandant un asile et du pain quand il rencontrait une maison habitée.

JACQUES. – C'est beau ça! c'est très-beau! se priver de tout par amour du bon DIEU!

HENRI, *riant*. Je parie que tu ne le ferais pas î

JACQUES. – J'espère que si. Je demanderais du courage au bon DIEU, et je partirais.

GRAND'MÈRE. – Et le bon DIEU te donnerait le courage, cher enfant, comme il le donne à tout Chrétien humble et modeste qui ne compte pas sur ses propres forces, mais sur celles qu'il demande au bon DIEU; comme il le donne à nos pauvres religieux Capucins et à tous nos Missionnaires. Aujourd'hui encore, ces missionnaires mènent une rude et sainte vie pour l'amour de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

Saint Paul aidait donc son ami Aquila à faire des tentes. Les jours de sabbat, il prêchait dans les synagogues; et il convertissait des Juifs et des païens.

Il apprit que les Chrétiens de Thessalonique avaient beaucoup à souffrir; les Juifs ne cessaient d'exciter contre eux les magistrats. Saint Paul leur envoya Silas et Timothée, qui étaient venus le rejoindre à Athènes. Ils y allèrent et ne tardèrent pas à revenir, lui apportant des nouvelles sur les persécutions.

Saint Paul ayant jugé qu'ils avaient besoin d'être encouragés, leur écrivit sa première Épître ou lettre, qui est pleine de charité et de tendresse. Quand vous serez plus grands (je ne parle qu'aux petits), vous lirez cette belle lettre connue sous le nom de PREMIERE ÉPITRE AUX THESSALONICIENS.

Elle fait partie de l'Écriture-Sainte, et a été inspirée du Saint-Esprit.

Saint Paul continua ses enseignements dans la synagogue; il discutait avec les Juifs et les Grecs qui ne croyaient pas à sa parole, et il continuait à leur prêcher Notre-Seigneur et la religion du CHRIST.

Et comme malgré tout ce qu'il leur disait, ils continuaient à le contredire et à blasphémer le nom de JESUS-CHRIST, il secoua ses vêtements et leur dit:

«Que votre sang soit sur votre tête; pour moi je vais désormais vers les Gentils.» Et secouant encore ses vêtements, il sortit.

ARMAND. – Pourquoi secoua-t-il ses vêtements?

GRAND'MÈRE. – C'était, dans ce temps-là, une manière de déclarer qu'on ne voulait plus avoir aucune relation avec les gens qu'on quittait et qu'on ne voulait même pas emporter de leur poussière.

En quittant la synagogue, il entra dans la maison de TITUS- JUSTUS, qui était un serviteur de DIEU et qui demeurait tout près de la synagogue. CRYSPUS, chef de la synagogue, crut en Notre- Seigneur avec toute sa maison. Et plusieurs autres Corinthiens, ayant entendu parler Paul, crurent aussi et furent baptisés.

La nuit, saint Paul eut une vision; il vit le Seigneur qui lui dit:

«Ne crains rien, parle et ne te tais point, car je suis avec toi; et nul ne pourra te nuire, parce que j'ai

un peuple nombreux dans cette ville.»

Saint Paul écouta la parole du Seigneur et il demeura un an et six mois à Corinthe, enseignant la religion de son Divin Maître.

XXXVI – Saint Paul à Ephèse. Voeu des Nazaréens

GRAND'MERE. – Au bout de ce temps, les Juifs, fort irrités de la conversion d'un certain Sosthène, qui avait succédé à Cryspus comme chef de la synagogue, se concertèrent entre eux, et s'élevant tous contre Paul, ils l'amenèrent au Proconsul GALLION.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'était: un Proconsul?

GRAND'MÈRE. – Ln Proconsul était le gouverneur d'une province. Les Juifs accusèrent Paul de prêcher une religion nouvelle, contraire à la religion juive qui était autorisée par les lois romaines.

Saint Paul allait répondre, lorsque le Proconsul Gallion l'arrêta, et s'adressant aux Juifs: «S'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque crime, leur dit-il, je vous écouterais volontiers et avec patience. Mais s'il n'est question que de doctrine religieuse ou de quelque faute légère, examinez cela vous-mêmes; moi, je ne veux pas m'en mêler.»

Les Juifs, mécontents du refus du Proconsul, déchargèrent leur colère sur Sosthène, Prince et chef de leur synagogue; ils excitèrent les employés du tribunal à le battre sous les yeux même de Gallion, qui, ne se souciant pas de leurs querelles, les laissa faire sans daigner y faire attention.

Saint Sosthène souffrit cet affront public, avec une admirable patience; il s'unit ensuite plus étroitement à Paul et le suivit à Éphèse, où le saint Apôtre se retira; saint Paul lui fit l'honneur de joindre son nom au sien au commencement de la première lettre qu'il écrivit d'Éphèse aux fidèles de Corinthe et qui est appelée PREMIERE ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX CORINTHIENS.

Après avoir échappé à ce danger, Paul, pour rendre grâce à DIEU, fit le voeu des Nazaréens.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est que le voeu des Nazaréens?

GRAND'MÈRE. – Ceux qui faisaient ce voeu, devaient pendant tout le temps de leur *Nazareat*, un mois, deux mois, six mois, plus, selon la promesse qu'ils avaient faite à DIEU, ne pas boire de vin, ni rien de ce qui enivre, et de plus laisser croître leurs cheveux. C'était chez les Juifs une marque de deuil et de pénitence. Ils devaient, à la fin de leur Nazaréat, offrir un sacrifice, se couper les cheveux et les faire brûler dans le feu du sacrifice.

Paul resta longtemps à Corinthe. Il s'embarqua ensuite pour la Syrie, province de l'Asie-Mineure, après s'être fait couper les cheveux selon le voeu qu'il avait fait.

HENRIETTE. – Pourquoi avait-il fait un voeu, puisqu'il était sauvé?

GRAND'MÈRE. – Parce que saint Paul voulait démontrer aux Juifs qu'il ne dédaignait pas leurs usages religieux dans ce qu'ils avaient d'innocent et de conforme à l'Évangile; il faisait de même pour les Gentils, espérant rendre ainsi les uns et les autres moins défavorables aux Chrétiens.

ARMAND. – Mais qu'est-ce que c'est: un voeu?

GRAND'MÈRE. – Un voeu est une promesse qu'on fait au bon DIEU, ou à la Sainte-Vierge, ou à un Saint, pour obtenir une faveur quelconque, ou pour rendre grâce comme a fait saint Paul. Quand on y manque, on commet un péché et on est puni dans ce monde ou dans l'autre. Ainsi il ne faut pas faire de voeu légèrement et sans avoir la possibilité et la ferme volonté de le remplir, c'est-à-dire de l'exécuter.

Saint Paul emmena avec lui Aquila et Priscille à Éphèse, en Asie-Mineure.

Il fit à Éphèse comme toujours, il alla à la synagogue, où il prêcha, enseigna et discuta contre les Juifs. Mais il ne voulut pas y rester longtemps, malgré les Juifs, qui n'étaient pas méchants et qui le priaient de demeurer avec eux.

HENRI. – C'est singulier que les Juifs lui aient demandé de rester! Et pourquoi saint Paul les a-t-il refusés? Il les aurait peut-être convertis.

GRAND'MÈRE. – Saint Paul agissait toujours d'après l'inspiration de l'Esprit-Saint. Il est probable qu'il sentit qu'il ferait plus de bien en allant dans d'autres pays qu'en restant à Éphèse. Mais il leur laissa Aquila et Priscille, qui purent continuer les enseignements de Paul. Les Juifs d'Ephèse étant beaucoup plus doux que les autres, Aquila et Priscille ne couraient aucun danger en expliquant la foi et en prêchant l'Evangile.

On croit généralement que ce fut vers cette époque que saint Luc écrivit l'Évangile. Quelques auteurs ont pensé que c'était saint Paul qui le lui avait dicté; mais il est plus probable que saint Luc a écrit lui-même et seul son Évangile, d'après les récits des Apôtres et des Disciples qui avaient vécu avec Notre-Seigneur et qui avaient été témoins de sa vie, de sa mort et de sa Résurrection. Il est également probable que c'est là, à Éphèse, qu'il vit plus souvent la très-sainte-Vierge, ainsi que l'Apôtre saint Jean, et qu'il apprit de la Mère de DIEU les détails si intéressants de l'Annonciation, de la Visitation, de la naissance et de l'enfance de JESUS, qui sont rapportés dans son Évangile.

XXXVII – Apollo convertit beaucoup de monde par son éloquence

GRAND'MERE. – Après avoir quitté Éphèse, saint Paul alla à Jérusalem pour saluer saint Pierre et recevoir ses ordres. Puis il se rendit à Antioche et dans toute la Palestine et l'Asie-Mineure, porter aux fidèles de la Syrie les grandes aumônes qu'il avait recueillies pour eux à Corinthe.

Pendant ce voyage de saint Paul à travers les Églises de la Palestine et l'Asie-Mineure, un Juif nommé APOLLO, homme instruit et éloquent, vint à Éphèse. Il croyait déjà que les prophéties touchant le Messie s'étaient accomplies dans la personne de JESUS- CHRIST, et il avait reçu le baptême de saint Jean-Baptiste. Il vint à Ephèse et entra dans la synagogue pour convaincre les Juifs que JESUS était bien réellement le CHRIST, le Messie qu'ils avaient méconnu, persécuté et mis à mort comme l'avait prédit les Prophètes. Il parlait avec beaucoup d'éloquence, mais n'ayant pas vu Notre-Seigneur et n'ayant pas connu les Apôtres et les Disciples qui l'avaient vu et entendu et qui avaient été témoins de ses actions, de ses paroles et de ses miracles, il n'était pas très-instruit de ces choses et ne parlait que d'après les prophéties.

Aquila et Priscille, voyant qu'il ignorait les détails de la vie de Notre-Seigneur et de sa doctrine, se mirent à les lui raconter; quand il fut pleinement instruit, Apollo alla en Achaïe afin de travailler à affermir les Chrétiens dans la foi el à confondre les Juifs opiniâtres. Il y fit en effet un si grand bien, et sa réputation s'étendit tellement que plusieurs le firent l'égal de saint Paul; d'autres préféraient le grand Apôtre, ce qui amena une division de laquelle se formèrent deux partis qui exaltaient chacun son Apôtre en abaissant l'autre.

Pendant qu'Apollo prêchait à Corinthe, saint Paul revint à Éphèse pour y fonder une Église, et ne la quitter que lorsqu'elle serait bien affermie. Il s'y trouvait beaucoup de Disciples qui avaient cru, qui avaient reçu le baptême, mais qui n'avaient pas eu le temps ni les moyens d'avoir une instruction suffisante. Ils n'avaient vu à Éphèse aucun Apôtre, ni aucun Évêque qui pût faire descendre sur eux l'Esprit- Saint, par le sacrement de la Confirmation ou par l'imposition des mains.

Saint Paul leur demanda s'ils avaient reçu l'Esprit-Saint; ils lui répondirent qu'ils ne savaient seulement pas qu'il y eût un Esprit-Saint. Cette réponse surprit beaucoup saint Paul. — Quel baptême avez-vous donc reçu? leur demanda-t-il. — Celui de Jean. — Alors saint Paul ordonna qu'on leur donnât le vrai baptême de JESUS- CHRIST. Ensuite il leur imposa les mains lui-même et le Saint-Esprit descendit visiblement sur eux comme il avait fait dans le Cénacle, au jour de la Pentecôte.

JACQUES. – Quelle différence y avait-il entre le baptême de Jean et celui de JESUS- CHRIST?

GRAND'MÈRE. – Je l'ai déjà dit; le baptême de Jean était simplement une pratique de pénitence et d'humilité, tandis que le baptême qu'institua Notre-Seigneur est un Sacrement, qui par lui-même efface le péché originel et tous les autres péchés; il donne à l'âme la grâce du bon DIEU, s'unit à JESUS- CHRIST et change les hommes en Chrétiens.

XXXVIII – Des nombreux miracles qui se faisaient dans les premiers temps de l'Eglise

GRAND'MERE. – Aussitôt que ces Disciples d'Éphèse eurent reçu le sacrement de Confirmation et l'imposition des mains, ils reçurent les mêmes "grâces qu'avaient reçues les premiers Apôtres; ils comprirent les Saintes-Ecritures, ils reçurent le don des langues, le don de prophétie, c'est-à-dire le don de parler saintement de DIEU, de manière à convertir les infidèles et les pécheurs.

ÉLISABETH. – Pourquoi à présent ne reçoit-on pas les mêmes dons à la Confirmation et à l'imposition des mains des Évêques?

GRAND'MÈRE. – Parce que, dans les premiers temps du CHRISTianisme, il fallait des moyens extraordinaires pour vaincre les difficultés qui s'élevaient de tous côtés pour l'établissement de l'Église; une oeuvre si merveilleuse ne pouvait se fonder que par des secours extraordinaires et par des miracles évidents et répétés; même avec tous ces miracles qui durèrent près de trois siècles, l'Église de JESUS-CHRIST eut grand'- peine à s'établir solidement au milieu des passions des hommes.

Juge un peu ce que c'eût été s'il n'y avait pas eu de miracles.

Ces miracles aidaient beaucoup les Apôtres à persuader les incrédules de la vérité d'une foi appuyée sur des preuves pareilles.

A mesure que l'Église s'est affermie et a pris un si grand développement qu'elle règne dans tout l'univers, les moyens extraordinaires sont devenus inutiles; et comme le bon DIEU ne fait rien d'inutile, il n'a plus donné à ses Ministres, les

Évêques et les Prêtres, les grâces extraordinaires qui étaient nécessaires aux premiers Évêques, aux premiers Prêtres et aux premiers Chrétiens.

Nos Évêques et nos Prêtres ont maintenant les grâces extraordinaires qui suffisent pleinement pour sauver et sanctifier les âmes.

HENRIETTE. – Pourtant, Grand'mère, je crois que quelques petits miracles de temps en temps feraient un très-bon effet.

GRAND'MÈRE. – Tu as bien raison; aussi la bonté de DIEU a t- elle voulu que dans tous les siècles et maintenant encore, il y eût des miracles, et beaucoup de miracles, pour consoler de pauvres affligés, pour augmenter la foi des peuples et pour faire aimer davantage le Saint- Sacrement, ou la Sainte-Vierge, ou les Saints.

HENRIETTE. – Mais, Grand'mère, est-ce qu'il s'en fait donc?

GRAND'MÈRE. – Certainement, mon enfant, et beaucoup plus qu'on ne croit. Va à Paris à Notre-Dame des Victoires et informe-toi de ce qui s'y passe; va dans les grands sanctuaires de la Sainte-Vierge; va à Notre-Dame de Lorette en Italie, à Notre-Dame de Fourvière à Lyon, à Notre-Dame de la Garde à Marseille, etc. Et tu te convaincras bien vite qu'il se fait encore bien des miracles de nos jours; il ne se

passe pas d'année que le Pape et les Évêques ne proclament vrais et tout à fait certains, des miracles opérés, soit par le Saint- Sacrement, soit par la très-sainte-Vierge, soit par les Saints déjà canonisés, ou par les Bienheureux que l'on canonise.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: canonisé?

GRAND'MÈRE. – Gela veut dire déclaré *Saint*. Espérons qu'un beau jour tu seras canonisé, mon petit Armand. (*Tous les enfants rient*.)

Disons cependant en finissant, pour ne pas confondre ce qu'on est *obligé* de croire avec ce qui n'est pas de foi, qu'on ne pèche pas en ne croyant pas les récits miraculeux, même bien prouvés, qu'on entend; tandis qu'on pécherait gravement contre la foi si on se refusait à croire un seul des miracles que rapporte l'Évangile ou les Saintes-Écritures, ou bien ceux que l'Église a solennellement reconnus.

JEANNE. – Alors on ne peut pas dire qu'il n'y a plus de miracles?

GRAND'MÈRE. – Non, certainement; moi-même j'en connais plusieurs autres aussi certains; mais je ne vous les raconterai pas à présent, parce qu'il nous faut revenir aux Actes des Apôtres.

XXXIX – Nombreux miracles de Saint Paul. Les exorcistes punis

GRAND'MERE. – Nous en étions aux disciples d'Éphèse qui avaient reçu les dons du Saint-Esprit, après l'imposition des mains de saint Paul

Cette imposition des mains, des Apôtres, n'était pas le sacrement de Confirmation; c'était plus encore, c'était la Confirmation jointe à un miracle. Pendant trois mois de suite, saint Paul prêcha tous les jours et disputa avec les Juifs qui blasphémaient Notre-Seigneur. Saint Paul, ne pouvant plus supporter leurs blasphèmes et voyant que ses prédications ne faisaient que les irriter de plus en plus, abandonna leur synagogue et en retira les nouveaux disciples.

Il se logea chez un chrétien nommé TYRAN, dans l'école duquel il fit ses prédications pendant deux ans. De sorte que tout le monde pouvait y entrer et l'entendre, Juifs et Gentils.

Pendant ces deux années, il fit souvent des courses apostoliques, dans l'Ionie et l'Asie, revenant toujours à Éphèse, qui était le lieu de réunion de tous les habitants des pays environnant l'Asie-Mineure, à cause du grand commerce qui s'y faisait.

Les païens y venaient de tous les pays du monde pour y voir le fameux temple de Diane qui, par sa beauté et ses richesses, était réputé l'une des merveilles du monde.

ARMAND. – Qui était Diane?

GRAND'MÈRE. – Diane était une des déesses des païens ou des Gentils; elle était la patronne des chasseurs, disaient les païens. Les adorateurs de cette Diane adoraient la lune. Voyez comme le démon trompait ces pauvres hommes.

Le bon DIEU, pour récompenser le zèle de saint Paul et pour le glorifier, lui fit faire, à Éphèse, plusieurs miracles éclatants. Il permit que les linges mêmes qui avaient touché au corps de son Apôtre, eussent la vertu de guérir des maladies et des infirmités et de chasser les démons du corps des possédés.

Dans ce temps comme aujourd'hui, les impies se moquaient des miracles; ils les niaient, donnant des raisons absurdes pour démontrer que ces guérisons miraculeuses étaient très naturelles et étaient produites par l'imagination des malades.

PIERRE. – Mais les résurrections, les paralysies guéries, ne pouvaient pas être l'effet de l'imagination.

GRAND'MÈRE. – Les résurrections n'étaient, disaient-ils, que des léthargies; les paralysies étaient des maladies nerveuses, guéries par des impressions nerveuses, et ainsi de suite.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: léthargie?

GRAND'MÈRE. – Une léthargie est un sommeil si profond, qu'il ressemble à la mort; mais on reconnaît la mort à des signes certains, à moins qu'on n'y mette de la légèreté et qu'on ne se donne pas la peine d'y regarder de près.

Les Juifs avaient des exorcistes, c'est-à-dire des hommes qui chassaient les démons du corps des possédés; ils allaient de ville en ville, faisant leurs exorcismes pour de l'argent, et ils en gagnaient

beaucoup.

Il y avait parmi ces faux exorcistes les sept fils d'un Juif nommé SCEVA. Ils arrivèrent à Ephèse. Voyant que saint Paul avait un grand pouvoir sur les démons par le nom de JESUS- CHRIST, ils voulurent aussi les conjurer par le nom de JESUS, quoiqu'ils ne crussent ni en JESUS-CHRIST ni en saint Paul. Mais le bon DIEU ne voulut pas permettre un pareil sacrilège. Car un jour qu'ils exorcisaient ainsi un pauvre possédé, le démon leur dit:

«Je connais JESUS, et je sais qui est Paul; mais vous, je ne vous connais pas.»

En même temps, il se jeta sur eux, et les traita si mal, les battit si fort, qu'ils furent obligés de s'enfuir nus et blessés.

JACQUES. – C'est bien fait! J'en suis enchanté.

GRAND'MÈRE. – C'est ainsi que DIEU punit ces méchants hommes. La nouvelle s'en répandit partout. Juifs et païens furent saisis de crainte et ils glorifiaient le nom du Seigneur JESUS. Il y eut plusieurs exorcistes qui se convertirent; ils apportèrent leurs livres de magie inspirés par le démon pour les brûler devant tout le monde, de même que l'argent qu'ils avaient gagné en exorcisant. On compta cinquante mille pièces d'argent.

HENRI. – Combien cela faisait-il, une pièce d'argent?

GRAND'MÈRE. – Cela dépendait de la grosseur de la pièce; probablement ces pièces d'argent valaient, l'une dans l'autre, deux ou trois francs, ce qui faisait cent à cent cinquante mille francs que le diable avait fait gagner à tout ce vilain monde.

MARIE-THERESE. – Qu'a-t-on fait de l'argent?

GRAND'MÈRE. – On ne le dit pas, mais il est probable qu'on le distribua aux pauvres.

XL – Des faux apôtres cherchent à discréditer Saint Paul

Saint Paul, durant son séjour en Galatie, avait été traité comme un envoyé de DIEU, comme un Ange du Seigneur et comme JESUS -CHRIST lui-même. Mais pendant qu'il était à Éphèse, il reçut la fâcheuse nouvelle qu'il était survenu un grand changement chez les Galates, depuis l'arrivée de faux apôtres, anciens Juifs mal convertis, qui soutenaient la nécessité indispensable de la circoncision et des autres cérémonies judaïques.

Comme saint Paul était de tous les Apôtres celui qui avait le plus vivement et éloquemment combattu cette erreur, la première que saint Pierre avait été appelé à juger, les faux apôtres cherchaient autant que possible à diminuer l'autorité de saint Paul et la confiance qu'il inspirait.

Ils disaient que Paul était un Apôtre de second rang, choisi et instruit par les Apôtres proprement dits; qu'il fallait, par conséquent, le considérer moins que Pierre, Jacques et Jean, qui avaient vécu avec JESUS-CHRIST. Si donc ceux-ci, au lieu de défendre les cérémonies de la loi juive, les permettaient même, il était évident qu'il fallait faire peu de cas du jugement de Paul, et ne pas imiter son peu de respect pour les anciennes cérémonies de la loi juive.

Quand saint Paul eut appris ces discours des faux prophètes, il jugea nécessaire d'écrire aux Chrétiens de Galatie avec grande force pour les faire revenir à la vérité. Il leur écrivit qu'il était Apôtre non par l'enseignement des hommes, mais par la volonté de JESUS-CHRIST; qu'il avait été instruit non par les hommes, non par les Apôtres, mais par JESUS- CHRIST lui-même. Qu'après sa conversion, il n'alla pas à Jérusalem pour se faire instruire par les Apôtres, mais qu'il commença de suite ses voyages pour convertir les Gentils et les Juifs; Qu'il ne se rendit à Jérusalem que trois ans après pour rendre hommage à Pierre, auprès duquel il ne resta que quinze jours, sans voir d'autres Apôtres que Jacques, parent de JESUS-CHRIST. Qu'il n'y retourna qu'après quatorze années de voyages en Asie-Mineure, et que lorsqu'il exposa à Pierre et aux autres Apôtres la doctrine qu'il enseignait, ils n'y trouvèrent rien à redire. Enfin que lorsque Pierre s'était retiré, à Antioche, de la table des Gentils, lui Paul n'avait pas craint de l'en blâmer publiquement.

ÉLISABETH. – Comment a-t-il osé blâmer saint Pierre, et devant tout le monde encore? Cela m'étonne de la part de saint Paul.

JACQUES. – Moi aussi, je trouve que c'est très-mal.

GRAND'MÈRE. – C'eût été très-mal, cher enfant, s'il avait attaqué l'autorité de saint Pierre, s'il l'avait blâmé avec colère et orgueil; mais saint Paul avait le droit d'avoir son opinion sur une chose qui n'était qu'une question d'usages juifs; il avait même, comme Apôtre et comme Frère, le devoir de représenter à saint Pierre le tort que pouvaient faire parmi les Gentils convertis, une si grande sévérité et une preuve si visible de son éloignement pour eux. Saint Pierre envisageait cette conduite au point de vue des Juifs, et saint Paul au point de vue des païens; ils ont discuté là-dessus sans y mettre d'amour-propre ni d'aigreur. Et saint Pierre a trouvé que les raisons de saint Paul étaient plus importantes encore que les siennes. Il céda, donnant ainsi à tous les Souverains-Pontifes, ses successeurs, une leçon d'humilité, de douceur et de bonté.

Quant à la question en elle-même, saint Pierre croyait qu'en irritant les Juifs, qui détestaient et méprisaient les Gentils, il attirerait une persécution sur tous les Chrétiens, et qu'il valait mieux éviter tout ce qui pouvait troubler l'union dans l'Église.

VALENTINE. – Et saint Paul, qu'est-ce qu'il croyait?

GRAND'MÈRE. – Saint Paul croyait qu'il valait mieux braver les Juifs orgueilleux, ne pas faire attention à leurs colères, et se tenir prêts à souffrir la persécution, si elle arrivait.

JEANNE. – Et vous, Grand'mère, qu'est-ce que vous croyez?

GRAND'MÈRE. – Je ne crois rien du tout, chère petite, parce que je ne suis pas en état de juger la question, ne connaissant ni les hommes ni les choses au milieu desquels se trouvaient saint Pierre et saint Paul. Ce que je sais, c'est que tous deux étaient de très-fidèles et parfaits serviteurs de JESUS- CHRIST et que tous deux ont versé leur sang pour lui.

XLI – Vie mortifiée de Saint Paul

GRAND'MERE. – Saint Paul, après avoir encore expliqué aux Galates l'artifice des faux apôtres qui ne cherchaient qu'à désunir les vrais Chrétiens, finit en disant humblement:

«Quant à moi, DIEU me garde de me glorifier, si ce n'est dans la croix de mon Seigneur JESUS-CHRIST, en portant sur mon corps les marques et les cicatrices des coups que j'ai endurés pour lui.»

Pendant que les faux apôtres cherchaient à lui nuire et à l'abaisser, il faisait des conversions innombrables. L'exemple du saint Apôtre, ses rares vertus, son désintéressement, ses prières et ses larmes, sa patience constante y contribuaient autant que ses miracles. Sans jamais accepter de personne ni or, ni argent, ni vêtements, il faisait vivre ses nombreux compagnons par le travail de ses mains.

Non seulement il ne prenait aucun repos tout le long du jour, mais encore il prêchait la nuit, allant de maison en maison, exhortant, suppliant les Juifs et les Gentils de croire à la parole de DIEU et de sauver leurs âmes.

MADELEINE. – Quel admirable homme que saint Paul!

GRAND'MÈRE. – Je le crois bien! Aussi l'Eglise l'appelle-t-elle «*le grand Apôtre*;» ou même *l'Apôtre* tout court. Il n'y en a pas un seul qui ait fait autant que lui pour l'établissement du CHRISTianisme dans le monde.

Rien ne put arrêter son ardeur et ses prédictions, ni la fatigue, ni la maladie, ni les périls auxquels l'exposait souvent la méchanceté de ses ennemis. Il en parle dans sa première Épître ou lettre aux Corinthiens.

«A chaque instant je suis en danger, dit-il; et il n'est pas de jour où je ne sois près de la mort.» Il ajoute même qu'il avait combattu contre les bêtes féroces, ayant été exposé dans les amphithéâtres pour être dévoré, et Notre-Seigneur l'avait toujours préservé.

HENRI. – Vous dites, Grand'mère, que saint Paul a combattit contre les bêtes féroces? Est-ce qu'il se battait avec elles?

GRAND'MÈRE. – Non, c'eût été impossible sans armes. Quand on jetait les pauvres Chrétiens aux bêtes féroces, on appelait cela *combattre*, parce que dans les jeux ordinaires des amphithéâtres qui avaient lieu pour amuser le peuple, on faisait combattre contre les lions, les tigres, les ours et les panthères, des esclaves armés qu'on nommait Gladiateurs. Ces gladiateurs parvenaient souvent à tuer les bêtes féroces. Quant aux Chrétiens, ils se laissaient déchirer et dévorer sans autres armes que leur sainteté et leurs prières.

Quand saint Paul eut prêché trois années de suite à Éphèse et dans les villes voisines, il résolut de faire une nouvelle visite en Macédoine et â Corinthe, puis d'aller à Jérusalem et de là à Rome. Il y avait bien longtemps qu'il désirait voir

Rome, non pas à cause des richesses et des magnificences de cette capitale du monde, mais parce que Rome était déjà le siège principal de l'Église, ayant Pierre pour Évêque; elle était, dès ce temps-là, le rendez-vous des Chrétiens qui venaient se prosterner aux pieds du chef de l'Eglise et lui demander des

directions sur les difficultés qui se présentaient.

Saint Paul priait toujours le Seigneur de lui offrir une occasion favorable d'aller à Rome; il eut la consolation d'être averti par JESUS-CHRIST lui-même dans une vision, qu'il irait à Rome après avoir passé en Macédoine et en Achaïe, où il avait déjà été établir des Églises.

En attendant qu'il pût y aller lui-même, il envoya en Macédoine deux de ses fidèles disciples, Éraste et Timothée.

XLII – Seconde épître de Saint Paul aux Corinthiens

Après le départ de saint Timothée, saint Paul reçut des nouvelles affligeantes de Corinthe. Il apprit qu'il y avait beaucoup de divisions et de rivalités dans l'Église, dans les écoles des philosophes où chacun blâmait et approuvait, sans reconnaître aucune autorité; on s'y disputait, il se commettait des désordres surtout dans les repas; quelques-uns même attaquaient des articles de foi qui faisaient partie du Dogme, comme la résurrection des morts. Toute l'Eglise de Corinthe avait pourtant consulté saint Paul sur plusieurs de ces questions importantes.

Paul leur écrivit une lettre où, après leur avoir parlé avec beaucoup d'affection, il leur demandait instamment de ne pas avoir de querelles ni de divisions, de rester tous unis dans la même foi et, dans le même esprit de charité qui est le véritable esprit de DIEU. Qu'ils ne s'en aillent pas, disant: «Moi je suis à Paul. — Et moi je suis à Pierre. — Et moi je suis à Apollo. — Et moi je suis à JESUS-CHRIST. — JESUS-CHRIST est-il donc divisé? Et tous ne doivent-ils pas être dans l'esprit d'union de JESUS-CHRIST, en JESUS-CHRIST! Paul, Pierre, Apollo, que sont-ils, sinon les ministres de JESUS-CHRIST, prêchant la même foi, les mêmes vertus?

Il répond ensuite à plusieurs questions qui les divisaient. Il leur dit entre autres que le mariage, loin d'être défendu aux Chrétiens, est accompagné pour eux de grandes bénédictions de DIEU. Il est certainement plus beau, plus méritoire, de se consacrer entièrement à DIEU; mais pourtant, si un homme ou une femme trouvait trop pénible, trop triste, de vivre seul, sans ménage, sans famille, il pouvait se marier sans déplaire à DIEU, et il pouvait même acquérir de grands mérites en vivant dans l'union conjugale et en se dévouant à la sanctification de la famille.

Il leur donne ensuite des règles pour le choix des aliments, leur défendant seulement de manger des viandes qu'on leur présenterait comme des viandes bénies, parce qu'elles auraient été offertes aux idoles des faux Dieux.

Et il ajoute: soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de DIEU, c'est-à-dire, faites tout saintement, le coeur uni à JESUS-CHRIST.

Il leur parle enfin des principales vertus chrétiennes que doit pratiquer l'homme et qu'on doit pratiquer dans le sein de la famille.

XLIII – Révolte à Ephèse. Saint Paul va en Macédoine, puis à Corinthe. Il établit la communion à jeun

GRAND'MÈRE. – Il y avait à Éphèse un orfèvre nommé Démétrius.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: orfèvre?

GRAND'MÈRE. – Un orfèvre est un homme qui travaille l'or, l'argent et d'autres métaux.

Ce Démétrius gagnait beaucoup d'argent en faisant des bijoux qui représentaient des petites statues et de petits temples de Diane; tous les pèlerins de Diane en achetaient pour avoir un souvenir de ce temple magnifique, célèbre dans le monde entier. Démétrius employait une quantité considérable d'ouvriers pour la fabrication de ces petits temples. A mesure que le nombre des Chrétiens augmentait, le nombre des acheteurs diminuait. Les Chrétiens ne rendaient plus aucun culte à Diane: ils n'allaient pas visiter son temple; ils n'achetaient pas les bijoux fabriqués par Démétrius. Le commerce et le gain de l'orfèvre diminuaient de jour en jour.

Voyant les grands progrès du CHRISTianisme, Démétrius rassembla ses ouvriers, leur représenta avec beaucoup d'exagération les bénéfices que leur rapportait la fabrication de ces petits temples, la perte considérable que leur faisaient éprouver les Chrétiens, la ruine qui les menaçait tous, maître et ouvriers, la diminution certaine de l'importance d'Ephèse et de la grande Diane, leur déesse.

Alors, tous ces ouvriers entrèrent en fureur et se mirent à crier:

«Vive la grande Diane d'Ephèse!»

En peu d'instants, toute la ville fut dans un tumulte effroyable. Ils coururent au théâtre, lieu ordinaire des assemblées du peuple, traînant avec eux deux des disciples de l'Apôtre saint Paul. Paul voulut aller lui-même parler au peuple.

Mais ses disciples, craignant pour sa vie, l'en empêchèrent, le retenant de force. On le pria instamment de rester enfermé.

Les Juifs qui avaient, comme les Chrétiens, horreur des idoles, eurent très-peur que les révoltés ne se tournassent aussi contre eux; ils se voyaient déjà livrés au pillage et au massacre comme les Chrétiens. Ils voulurent faire parler en leur faveur un certain Alexandre qui avait de l'empire sur les ouvriers; mais ceux-ci, ayant reconnu qu'Alexandre était juif, se mirent à crier pendant deux heures, sans vouloir rien entendre:

«Vive la grande Diane des Éphésiens!»

Enfin un homme sage et puissant apaisa les clameurs de la multitude et les engagea, si on leur avait fait du tort, à aller se plaindre au Proconsul qui leur ferait rendre justice. Il finit par les calmer et les disperser.

Lorsque le tumulte fut apaisé, Paul rassembla ses disciples et leur dit qu'il était résolu à partir pour la Macédoine.

Il écrivit encore une Épître aux Corinthiens. Il la fit porter par TITE, qu'il envoyait à Corinthe pour y faire une collecte ou quête pour les pauvres de la Judée. Puis il partit pour la Macédoine, d'où il passa en Grèce; il retourna une troisième fois à Corinthe; c'est alors qu'il ordonna que la communion ne pourrait plus être reçue qu'à jeun, c'est-à-dire avant d'avoir mangé.

PIERRE. – Est-ce qu'avant on pouvait manger avant de communier?

GRAND'MÈRE. – Oui; on communiait et on disait la Messe, indifféremment avant ou après les repas.

PIERRE. – C'était bien plus commode.

GRAND'MÈRE. – Oui; mais saint Paul trouva des inconvénients graves à cet usage. Il y avait parmi les nouveaux Chrétiens, peu instruits encore, des gens qui mangeaient ou buvaient avec excès; il pouvait en résulter des choses fâcheuses, ou tout au moins une disposition peu recueillie qui faisait recevoir avec irrévérence le corps de Notre -Seigneur JESUS-CHRIST. Depuis, l'usage de ne communier qu'à jeun se répandit dans toute l'Eglise; il a toujours été conservé.

XLIV – Epître de Saint Paul aux Romains

Avant de quitter Corinthe, l'Apôtre saint Paul écrivit sa grande Épître aux Romains baptisés. Il leur recommanda de cesser leurs querelles avec les Juifs également baptisés, au sujet de la circoncision et des autres cérémonies juives.

MADELEINE. – Pourquoi donc se disputent-ils toujours pour les cérémonies juives? Pourquoi ne se cèdent-ils pas les uns aux autres?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'ils avaient tous l'orgueil qui les empêchait de céder. Les Juifs disaient qu'ils étaient le seul peuple qui ait vu et donné au monde le CHRIST Sauveur; que seuls ils avaient été dès l'origine le peuple choisi de DIEU, que seuls ils avaient connu le vrai DIEU, et qu'ainsi dans l'Église, ils étaient supérieurs aux autres Chrétiens.

Les Gentils disaient que s'ils n'avaient pas eu l'avantage de connaître le vrai DIEU, ils avaient eu au moins le mérite d'avoir cru en lui aussitôt qu'on le leur avait fait connaître. Que s'ils n'avaient pas eu, comme les Juifs, le bonheur d'avoir vu et connu Notre-Seigneur, ils n'avaient pas commis le sacrilège de le méconnaître et de le faire mourir d'une mort cruelle et infâme.

Toutes ces accusations les irritaient les uns contre les autres, et c'est pourquoi saint Paul cherchait à les calmer et les suppliait de vivre en bon accord comme de vrais frères. Il recommanda aux Juifs de ne pas vouloir forcer les Gentils à adopter les cérémonies juives qui leur répugnaient; et aux Gentils il demandait de ne pas dédaigner ces cérémonies qu'ils ne connaissaient pas et auxquelles ils n'étaient pas obligés, mais que leurs frères d'origine juive pratiquaient et respectaient encore.

Il les engageait tous à offrir en sacrifice toute leur personne, leur volonté, leurs actions, au DIEU Sauveur, au lieu de lui offrir des animaux qui n'ont ni volonté, ni mérite. Et il leur montrait que c'est la foi en Notre-Seigneur JESUS-CHRIST qui seule peut sauver les hommes, qu'ils soient juifs ou païens d'origine, peu importe. Cette lettre de saint Paul est très-longue et très-belle; vous la lirez un jour dans le livre des ÉPÎTRES.

XLV – Saint Paul ressuscite Eutychus

Depuis longtemps saint Paul désirait aller à Rome; il voulait n'y rester que peu de temps et revenir à Jérusalem et dans tous les pays de l'Asie qu'il avait déjà convertis. Il partit donc avec saint Luc et, après avoir traversé la Macédoine, ils s'embarquèrent pour la TROADE, où ils arrivèrent après cinq jours de navigation.

ARMAND. – Où c'est la Troade?

GRAND'MÈRE. – La Troade est une petite contrée de l'Asie-Mineure qui est séparée de la Turquie par l'HELLESPONT, qu'on appelle aujourd'hui le DETROIT DES DARDANELLES. CONSTANTINOPLE, la capitale de la Turquie, est en face de la Troade. Tu sais maintenant *où c'est* la Troade, et tu vois qu'Henriette est bien gentille, qu'elle ne t'a rien dit.

ARMAND. – Oui, Grand'mère, aussi je l'aime beaucoup, et je tâcherai de ne plus dire *où c'est*.

Henriette et Armand s'embrassent.

GRAND'MÈRE. – Très-bien, mes chers petits; vous êtes de bons enfants.

Saint Paul et son ami saint Luc arrivèrent donc dans la Troade où ils restèrent sept jours. Un soir, une foule de fidèles était rassemblée dans une grande salle qui se trouvait au troisième étage.

Saint Paul prêchait et la foule se pressait pour mieux entendre. Un jeune homme nommé EUTYCHUS, se trouvant presque écrasé par la foule, était monté sur une fenêtre et s'y était assis. Fatigué de la longueur du discours de saint Paul, qui parlait depuis le commencement de la soirée...

VALENTINE. – Comment, Grand'mère, saint Paul prêchait comme cela toute une nuit? Cela devait être bien ennuyeux.

GRAND'MÈRE. – Ennuyeux, non; mais fatigant, oui. Ces premiers Chrétiens étaient plus fervents que nous, quand il s'agissait du service et de la parole de DIEU.

Le pauvre Eutychus s'était donc endormi vers le lever du soleil et, malheureusement pour lui, il tomba par la croisée dans la cour, et resta étendu roide mort.

Saint Paul, ayant été prévenu de cet accident, descendit aussitôt, s'étendit sur le cadavre, l'embrassa, et dit aux assistants: «Ne vous effrayez pas, car son âme est en lui.» Et, au même instant, le jeune homme se releva n'ayant aucun mal.

Saint Paul remonta dans la salle, célébra les saints mystères, c'est-à-dire la sainte Messe, distribua la communion. Puis, il acheva sa prédication. Les fidèles s'en allèrent le coeur plein de joie et d'admiration de la résurrection du jeune Eutychus.

XLVI – Saint Paul fait ses adieux aux fidèles de l'Asie-Mineure et leur prédit qu'ils ne le verront plus

GRAND'MERE. – Le lendemain de ce jour, Paul partit, et après avoir passé par plusieurs villes, il arriva à MILET, près d'Ephèse. Il fit dire aux prêtres qui étaient à Éphèse de venir le voir, ne voulant pas y aller lui-même, de peur d'y être retenu par les fidèles et de n'avoir pas le temps d'arriver à Jérusalem avant la fête de la Pentecôte.

Il parla longuement aux prêtres, leur rappela ce qu'ils devaient croire, ce qu'ils devaient éviter; il leur dit que l'Esprit- Saint lui avait appris que des chaînes et des persécutions l'attendaient à Jérusalem…

JACQUES. – Et pourquoi y allait-il, puisque vous avez dit, Grand'mère, que le bon DIEU n'ordonnait pas de chercher les persécutions, et puisque saint Pierre avait quitté Jérusalem pour ne pas être mis en prison?

GRAND'MÈRE. – Saint Paul voulait aller à Jérusalem, cher enfant, parce qu'il savait par l'Esprit-Saint que c'était la volonté de DIEU. Il savait aussi que les Chrétiens de Jérusalem avaient besoin d'être encouragés et fortifiés contre les persécutions des Juifs endurcis. Et saint Paul, qui avait consacré sa vie à JESUS crucifié, ne craignait ni la souffrance, ni la mort pour le service de son Divin Maître.

Il dit aussi aux Anciens d'Éphèse qu'ils ne le reverraient plus, qu'il mourrait loin d'eux; il les conjura de se garder contre les loups ravisseurs

VALENTINE. – Comment? Il y avait des loups à Éphèse?

GRAND'MÈRE. – Saint Paul ne parlait pas des loups à quatre pattes qui mangent les hommes; il voulait dire par là qu'il y aurait des loups à deux pieds , c'est-à-dire des hommes méchants qui font périr les âmes en leur donnant de mauvais conseils, en leur enseignant des mensonges sur Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, en cherchant à leur faire croire que JESUS CHRIST n'était pas le Fils de DIEU, qu'il n'était qu'un homme de beaucoup d'esprit, et qu'ainsi il ne fallait pas croire ce qu'il avait enseigné. Ce sont ces hommes méchants et impies que saint Paul leur demandait de ne pas écouter et de chasser de leur pays.

Il leur dit beaucoup de choses sages et touchantes; ayant fini de parler, il se mit à genoux et pria avec eux. Eux pleuraient tous, se jetant à son cou et l'embrassant. Ils le conduisirent ainsi jusqu'au vaisseau sur lequel il devait s'embarquer. Remarquez, mes enfants, que saint Paul et tous les bons fidèles nous sont montrés ici, comme se mettant à genoux pour prier, même en plein air. Les sectes séparées de l'Église se trompent donc évidemment quand elles viennent nous blâmer de nous mettre à genoux pour prier DIEU, et quand elles prétendent, en restant debout, prier comme les Apôtres et les premiers Chrétiens.

XLVII – Révolte contre Saint Paul à Césarée. Le tribun romain le met en prison

GRAND'MERE. – Après s'être arrêté en plusieurs endroits, saint Paul arriva à Césarée. Pendant qu'il y était, il vint un Prophète nommé AGAPUS. Le Prophète, s'étant approché, prit la ceinture de Paul, et se liant les pieds et les mains, il dit:

Voici ce que dit le Seigneur: «L'homme auquel appartient cette ceinture sera lié ainsi par les Juifs, à Jérusalem; ils le livreront aux Gentils.»

MARIE-THERESE. – Comment cet Agapus pouvait-il savoir cela?

GRAND'MÈRE. – C'est le Saint-Esprit qui le lui avait révélé, parce que c'était un très-saint homme.

Les Chrétiens, ayant entendu les paroles du Prophète, conjurèrent Paul de ne point aller à Jérusalem. Mais l'Apôtre leur répondit: «Que faites-vous? Pourquoi pleurer et affliger mon coeur? Moi je suis prêt, non-seulement à être lié, mais encore à mourir à Jérusalem pour le nom de JESUS.»

Ils le supplièrent longtemps avec larmes, mais voyant qu'ils ne pouvaient le faire céder à leurs instances, ils le laissèrent aller, disant: «Que la volonté du Seigneur soit faite!»

Saint Paul partit donc pour Jérusalem, avec son fidèle saint Luc et d'autres disciples de Césarée. Les frères de Jérusalem reçurent saint Paul avec grande joie; ils allèrent le jour suivant chez saint Jacques; les prêtres et les Anciens s'y étant rassemblés, saint Paul leur raconta ses voyages et ce que DIEU avait fait pour les Gentils, par son ministère. Tous glorifièrent DIEU et lui dirent: «Tu vois, frère, combien il y a de Juifs qui ont cru; et cependant ils veulent tous pratiquer les cérémonies de l'ancienne loi. Or, ils ont entendu dire que tu enseignes aux Juifs des autres nations de renoncer à Moïse et à ses cérémonies, de ne pas faire circoncire leurs enfants, de ne pas vivre selon les anciennes coutumes. Que faire donc? Ils vont apprendre que tu es arrivé, ils vont s'assembler contre toi.»

LOUIS. – Pourquoi les Anciens disaient-ils cela? Pourquoi avaient-ils l'air d'avoir peur?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'ils savaient bien combien les Juifs convertis tenaient à leurs anciens usages, et parce qu'ils craignaient pour saint Paul. En outre, ils avaient peur que les Juifs ne s'emparassent de saint Paul et ne le jetassent en prison, pour le faire mourir secrètement.

Les Anciens de Jérusalem lui donnèrent donc ce conseil:

«Nous avons ici quatre hommes qui ont fait voeu de Nazaréens.

Prends-les avec toi, purifie-toi avec eux, et paye la cérémonie pour qu'ils se fassent raser la tête. Alors tous penseront que ce qu'on a dit de toi est faux, quand on t'a représenté devenu ennemi de la loi de Moïse.»

LOUIS. – Pourquoi les Anciens disent-ils à saint Paul de payer pour les autres?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'ils savaient sans doute que ces quatre Juifs étaient pauvres ou fort avares, et qu'ils défendraient saint Paul auprès des leurs, en reconnaissance du service qu'il leur aurait rendu.

Les Anciens ajoutèrent: «Quant aux Gentils qui ont cru, nous avons écrit qu'ils n'étaient pas obligés d'observer ces choses, mais qu'ils devaient s'abstenir de manger des viandes immolées aux idoles, de se nourrir du sang des bêtes étouffées, et de commettre aucune mauvaise action. «

Paul suivit le conseil des Anciens; il se purifia avec les quatre hommes et entra dans le Temple pour demander aux prêtres quel jour se ferait la cérémonie des cheveux rasés et des animaux offerts à DIEU.

HENRI. – Comment se purifiait-on?

GRAND'MÈRE. – Au moyen de certaines ablutions; on se lavait le visage, les mains et les pieds avant d'entrer dans le Temple. C'était le symbole de la pureté qu'on avait demandée pour son âme.

Les Prêtres indiquèrent le septième jour.

Mais ce jour-là, des Juifs d'Asie-Mineure, ayant reconnu saint Paul dans le Temple, soulevèrent tout le peuple contre lui, en s'écriant: «Au secours, Israélites! Voici cet homme qui enseigne partout contre notre nation, contre la loi de

Moïse et contre DIEU; il a profané le Temple en introduisant des infidèles dans le lieu saint.»

JEANNE. – Ces méchants hommes mentaient, n'est-ce pas, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Ils ne mentaient pas tout à fait, ils se trompaient; car ils avaient vu avec Paul, dans la ville, TROPHIME d'Éphèse, qui était Grec; et voyant saint Paul dans le Temple, ils crurent sans doute que Trophime l'y avait accompagné.

Aussitôt, toute la ville fut en révolution; le peuple accourut en foule. On se saisit de Paul, on l'emmena hors du Temple, dont on ferma les portes; et comme ils se disposaient à lapider le saint Apôtre, le tribun de la cohorte romaine…

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est que le tribun et la cohorte?

GRAND'MÈRE. – Le tribun était le chef des soldats romains qui gardaient la ville; la cohorte était le régiment ou le bataillon de soldats commandés par le tribun.

Le tribun, ayant appris que la ville était dans le trouble et la confusion, prit avec lui des soldats et des centurions, et courut du côté où était l'émeute. Quand les Juifs aperçurent le tribun et les soldats, ils cessèrent de frapper saint Paul.

Alors, le tribun s'approchant, se saisit de lui; et, l'ayant fait lier avec des chaînes, il demanda qui était cet homme et ce qu'il avait fait.

JACQUES. – Ce tribun est bien injuste; pourquoi a-t-il fait enchaîner ce pauvre saint Paul, avant de savoir seulement qui il était ni ce qu'il avait fait?

GRAND'MÈRE. – Il était certainement fort injuste; mais les Romains étaient durs, et ils n'y regardaient pas de si près, surtout quand il s'agissait d'un pays conquis, comme était la Judée.

Le tribun, ne pouvant savoir ce qui en était, à cause des cris de tous ces gens qui se contredisaient et qui faisaient un tumulte effroyable, commanda qu'on emmenât Paul au camp romain. C'était la forteresse Agrippa qui se trouvait près du

Temple. Lorsque saint Paul fut arrivé sur les marches de la forteresse, il fallut que les soldats le portassent pour le préserver de la violence du peuple en fureur, qui suivait en criant: «Tuez-le, tuez-le!»

Comme vous le voyez, mes enfants, le Disciple était traité comme le Maître.

Lorsque saint Paul allait entrer dans le camp, il dit au tribun:

«M'est-il permis de dire quelques mots?»

Le tribun lui dit: «Sais-tu parler Grec? N'es-tu pas cet Égyptien qui, ces jours derniers, a excité une révolte, et qui a conduit dans le désert quatre mille insurgés?»

Saint Paul répondit: «Non. Je suis Juif, né à Tarse, en Cilicie, et citoyen de cette ville, qui est très-connue. Permettez-moi, je vous prie, de parler au peuple.

— Parle,» lui répondit le tribun.

Paul, se tenant debout sur les marches, fit signe au peuple qu'il voulait parler. Il se fit aussitôt un grand silence. Paul leur parla en Hébreu, ils furent encore plus attentifs, et il leur dit: Qu'il était Juif comme eux, qu'il avait été instruit dans la religion Juive par un homme connu de tous, nommé GAMALIEL; qu'il était attaché à la loi et zélé comme eux tous pour la défendre; qu'il avait jadis, par respect pour la loi, persécuté, emprisonné, enchaîné et fait fouetter tous les Chrétiens qu'il pouvait découvrir; que c'était lui qui avait gardé les habits de ceux qui avaient lapidé Etienne. Il leur raconta sa conversion et comment le Seigneur lui avait dit: «Va, car je t'enverrai au loin pour prêcher la foi et le salut aux Gentils.»

Jusque-là, les Juifs l'avaient écouté en grand silence; mais quand il eut prononcé le mot de *Gentils*, ils se remirent à crier:

«A bas! A bas! Tuez-le! Il doit mourir!»

JEANNE. – Ces vilains Juifs I Ils sont comme des bêtes féroces!

GRAND'MÈRE. – Ils étaient encore ce qu'ils avaient été pour Notre-Seigneur. Les Juifs de tous les temps depuis JESUS-CHRIST, ont conservé cette haine aveugle inspirée par le démon contre les Chrétiens serviteurs de JESUS.

Le tribun, voyant la fureur de ces Juifs qui criaient, qui jetaient leurs manteaux à terre, et faisaient voler des flots de poussière, ordonna que Paul fût mené dans la forteresse, et qu'on le battît de verges jusqu'à ce qu'il avouât pourquoi le peuple était si irrité contre lui.

Quand Paul fut attaché avec des courroies, il dit au centurion:

«Vous est-il permis de fouetter un homme qui est citoyen romain et qui n'a pas été condamné?»

Le centurion, entendant Paul parler ainsi, alla trouver le tribun et lui dit que Paul se disait citoyen romain, qu'il fallait prendre garde à ce qu'on allait faire. Aussitôt le tribun vint à Paul et lui dit: «Dites-moi, est-il vrai que vous soyez citoyen romain? — Je le suis, répondit Paul; je le suis non comme vous qui avez acheté ce droit fort cher, mais par droit de naissance, étant né à Tarse, dont les habitants ont reçu de César-Auguste le titre de citoyens romains.»

Les soldats qui devaient le fouetter se retirèrent. Le tribun eut peur, voyant que Paul était réellement citoyen romain, et qu'il l'avait fait lier, ce qu'il n'avait pas le droit de faire.

XLVIII – Le tribun romain assemble le Sanhédrin pour juger Saint Paul

GRAND'MERE. – Le lendemain, le tribun, qui avait fait enlever les chaînes de Paul, assembla le Sanhédrin, ou grand Conseil des Juifs; il leur amena saint Paul et le plaça au milieu d'eux.

Paul, regardant d'un oeil ferme et assuré les hommes du

Sanhédrin, leur dit:

«Mes frères, jusqu'à ce jour, je me suis conduit devant DIEU comme un homme qui a une bonne conscience et qui veut agir avec justice.»

Au même instant, le Grand-Prêtre ANANIE commanda à ceux qui étaient près de lui de frapper Paul sur la bouche. Alors Paul lui dit:

«DIEU te frappera lui-même, sépulcre blanchi. Quoi! Tu es assis pour me juger, et, contre la loi, tu commandes qu'on me frappe!»

Ceux qui étaient présents lui dirent: «Oses- tu bien maudire le Grand-Prêtre de Dieu?» Saint Paul répondit: «Je ne savais pas, mes frères, que ce fût le Grand -Prêtre. Car il est écrit: Vous ne maudirez pas le Prince de votre peuple.»

JACQUES. – Je suis bien fâché que saint Paul réponde si doucement; j'étais enchanté de ce qu'il avait dit à ce méchant Grand-Prêtre.

GRAND'MÈRE. – Saint Paul a voulu témoigner par sa réponse douce et humble, de son respect pour les autorités instituées par DIEU lui-même; et de celui que nous devons avoir pour les prêtres et tous les ministres du bon DIEU.

ÉLISABETH. – Grand'mère, est-ce que saint Paul n'a pas un peu menti, en disant qu'il ne savait pas que ce méchant homme fût le Prince des prêtres? Puisqu'il avait le Saint-Esprit et qu'il faisait même des miracles, il devait savoir à qui il parlait.

GRAND'MÈRE. – Saint Paul n'a jamais menti, chère petite. Quoiqu'il eût le Saint-Esprit, il ne savait que ce que le Saint-Esprit lui permettait de savoir. Le bon DIEU aura permis ce moment d'ignorance, pour que saint Paul pût exhaler librement son mécontentement contre ce juge injuste et oppresseur, et aussi pour faire rentrer en eux-mêmes le Grand-Prêtre et ceux qui jugeaient avec lui. Enfin, saint Paul, ne connaissant pas Ananie, pouvait s'y tromper, parce que le Sanhédrin s'était réuni non pas dans le Temple, comme d'habitude, mais dans l'appartement particulier du tribun, et aucun d'eux n'avait les ornements qu'ils portaient dans le Temple et qui faisaient reconnaître leurs différentes dignités.

Saint Paul savait qu'il y avait dans le Sanhédrin des Pharisiens et des Saducéens, Il dit donc aussitôt exprès pour les désunir:

«Mes frères, je suis Pharisien et fils de Pharisien; et c'est parce que je crois comme les Pharisiens, à la résurrection des morts et à une autre vie, qu'on veut me condamner.» A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il s'éleva une grande discussion dans l'assemblée, entre les Pharisiens el les Saducéens.

ARMAND. – Pourquoi cela?

GRAND'MÈRE. – Parce que les Pharisiens croyaient à la résurrection des corps, et les Saducéens n'y croyaient pas, et que tous étaient très-acharnés à soutenir leur opinion.

Il se fit donc un grand tumulte; tous se disputaient et criaient. Les Pharisiens, voyant que saint Paul était de leur partie disaient: «Nous ne voyons pas de mal en cet homme, il faut le laisser aller.» Les Saducéens criaient au contraire qu'il fallait le tuer pour l'empêcher d'enseigner une doctrine fausse et mauvaise.

Le tribun, craignant qu'ils ne missent saint Paul en pièces, fit entrer des soldats pour l'enlever et le conduire dans la forteresse.

La nuit suivante, Notre-Seigneur apparut à saint Paul, et lui dit:

«Aie bon courage, Paul! Tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, ainsi faut-il que tu me rendes témoignage à Rome.»

XLIX – Le tribun romain fait évader Saint Paul et l'envoie au gouverneur romain Félix

GRAND'MERE. – Le lendemain, quarante Juifs, encore plus exaltés que les autres, vinrent se présenter devant le Prince des prêtres et les Sénateurs, et leur dirent:

«Nous avons fait voeu de ne boire ni de manger que nous n'ayons tué Paul. Nous vous prions donc de faire savoir au tribun que vous lui demandez d'amener Paul demain devant vous, pour mieux connaître son affaire. Nous, de notre côté, nous sommes prêts à le tuer avant qu'il n'arrive.»

Paul fut averti de ce qui se passait, par son neveu fils de sa soeur. Il fit conduire ce jeune homme au tribun par un centurion.

«Le prisonnier Paul, dit-il, m'a prié de vous amener ce jeune homme. Il a quelque chose; à vous communiquer.»

Le tribun, le prenant par la main, le tira à l'écart et lui demanda ce qu'il avait à lui dire. Le jeune homme lui expliqua la conspiration tramée contre Paul. Le tribun le renvoya, lui défendant d'en parler à personne. Puis, ayant fait venir deux centurions, il leur commanda de tenir prêts pour la troisième heure de la nuit, deux cents soldats, soixante-dix cavaliers et deux cents porte-lances ainsi que des chevaux pour Paul et ses amis, afin que, pendant la nuit, on les fît tranquillement partir pour Césarée; là, on les remettrait entre les mains du gouverneur Félix.

JEANNE. – C'est un brave homme ce tribun; je l'aime beaucoup!

GRAND'MÈRE. – C'est pourtant ce même homme qui avait fait enchaîner saint Paul, sans seulement savoir s'il était coupable; et qui voulait le faire fouetter jusqu'à ce qu'il avouât les crimes dont on l'accusait. Remarque que ce tribun n'a pris la défense de saint Paul que lorsqu'il eut appris qu'il était citoyen romain. Il craignit sans doute de perdre sa place s'il ne préservait de la fureur des Juifs un citoyen Romain.

Il y a bien des gens qui font de bonnes actions par des motifs tout- à-fait humains, et qui dès lors n'ont aucun mérite devant le bon DIEU.

Les soldats prirent Paul d'après l'ordre de leur chef, et le conduisirent cette nuit même à moitié chemin de Césarée. De là, les soldats s'en retournèrent à Jérusalem, les cavaliers continuèrent seuls leur route, et le lendemain ils amenèrent Paul au gouverneur Félix, avec une lettre du tribun qui expliquait pourquoi il envoyait Paul et ses compagnons. Le gouverneur_, ayant lu cette lettre, demanda à saint Paul de quelle province il était: «De Cilicie, répondit-il. — Je vous entendrai, dit le gouverneur, quand vos accusateurs seront venus.» Et il commanda qu'on gardât les prisonniers dans le prétoire du palais d'Hérode.

L – Félix traite bien Saint Paul, reconnaît son innocence, mais n'ose le relâcher

GRAND'MERE. – Cinq jours après, le méchant Ananie, Prince des prêtres, accompagné d'un orateur éloquent nommé Pertullas et de quelques anciens, arriva à Césarée; ils comparurent devant le gouverneur Félix pour accuser Paul.

Saint Paul, ayant été appelé à son tour, écouta les calomnies que débitèrent contre lui ses accusateurs. Ils prétendirent qu'il était chef d'une secte de Nazaréens, qu'il excitait les peuples à la révolte dans le monde entier; qu'il avait profané le temple des Juifs à Jérusalem, qu'il y avait, causé des séditions et un grand tumulte; qu'ils l'avaient saisi, mais que le tribun Lysias l'avait arraché de force de leurs mains.»

Le gouverneur ayant fait signe à Paul de se justifier, le saint Apôtre répondit avec calme, avec dignité et avec force; il raconta ce qui s'était passé à Jérusalem et fit voir clairement son innocence.

Le gouverneur Félix, après avoir entendu saint Paul, ne le trouvant pas coupable, renvoya Ananie et ceux qui l'accompagnaient, disant: «Quand le tribun Lysias sera venu, je vous écouterai.»

VALENTINE. – À la bonne heure! Le pauvre saint Paul va s'en aller bien vite, j'espère.

GRAND'MÈRE. – Non; il fut retenu en prison.

JEANNE. – Comment, en prison! Puisque le gouverneur le trouve innocent!

GRAND'MÈRE. – Il aurait certainement dû le relâcher, mais il fit un peu comme Pilate; il avait peur des Juifs, qui se révoltaient pour un rien; et quoiqu'il ne voulût pas, comme Pilate, leur livrer un innocent, il n'osa pas non plus lui rendre une entière justice en le laissant en liberté. Mais il commanda au centurion qui devait garder saint Paul, de lui donner une prison meilleure, de le bien traiter et de n'empêcher aucun de ses compagnons de le voir et de le servir.

Quelques jours après, Félix et sa femme Drusille vinrent visiter saint Paul en sa prison et ils l'entendirent parler de tout ce que la loi de JESUS-CHRIST enseigne. Quand il leur parla de la justice, de la pureté, de la charité et du jugement dernier, ils eurent peur et s'en allèrent.

VALENTINE. – Pourquoi eurent-ils peur?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'ils entrevoyaient la vérité sans l'aimer. Ils eurent peur d'une religion qui condamnait leur vie. C'est pour cette même raison qu'une quantité de prétendus honnêtes gens ne veulent pas, maintenant encore, mettre les pieds à l'Eglise, lire des livres religieux, ni se rencontrer avec des prêtres. Félix continua pourtant à faire souvent venir Paul pour s'entretenir avec lui, mais il le garda en prison avec ses compagnons pendant deux ans.

LOUIS. – Pendant deux ans! pauvres gens! Comme ils ont dû s'ennuyer!

GRAND'MÈRE. – Ils ne s'amusaient certainement pas; mais c'était pour la foi et pour l'amour de JESUS-CHRIST qu'ils souffraient les ennuis de la prison. Et cela leur suffisait pour garder la paix et pour être heureux de ce grand bonheur que DIEU donne à ses généreux serviteurs, même au milieu de leurs peines. Au bout de ces deux années, Félix fut remplacé par un autre gouverneur nommé Faustus.

LI – Le nouveau gouverneur Faustus entend Saint Paul, qui en appelle à César

GRAND'MERE. – Faustus, étant nommé gouverneur à Césarée, voulut voir Jérusalem. Le Prince des prêtres et les principaux d'entre les Juifs allèrent le trouver pour accuser Paul. Ils le prièrent instamment de le faire amener à Jérusalem; car ils avaient payé des assassins pour le tuer en chemin.

VALENTINE, JACQUES, MARIE-THERESE, LOUIS, HENRIETTE, JEANNE. – Les coquins! Les scélérats! Les misérables! Les abominables gens!

GRAND'MÈRE. – Mais Faustus répondit que Paul était gardé à Césarée et que lui-même allait y retourner; qu'ils n'avaient donc qu'à 1 y accompagner pour accuser Paul en sa présence des crimes dont ils le disaient coupable.

Lorsque Faustus fut revenu à Césarée et que les accusateurs de saint Paul furent réunis, il s'assit sur son tribunal et le fit amener devant eux. Les Juifs se mirent immédiatement à l'accuser de beaucoup de crimes dont il n'était pas coupable, et qu'ils ne pouvaient pas prouver. Saint Paul se défendait, disant:

«Je n'ai commis aucun crime, ni contre la loi des Juifs, ni contre le Temple, ni contre César.»

Faustus, voulant complaire aux Juifs, dit à Paul: «Veux-tu aller à Jérusalem, et y être jugé sur ces choses, devant moi?»

Paul, qui savait que les Juifs avaient demandé de le faire juger à Jérusalem pour pouvoir le tuer en chemin, répondit:

«Je suis devant le tribunal de César et je dois y être jugé. Je n'ai rien fait de mal contre les Juifs, comme tu le sais toi-même. Si je leur ai fait quelque mal, si j'ai commis quelque crime digne de mort, je ne refuse pas de mourir. Mais s'il n'y a rien de vrai dans ce dont ils m'accusent, personne n'a le droit de me livrer à eux. J'en appelle à César.»

Alors, Faustus, en ayant causé avec le conseil, répondit:

«Tu en as appelé à César, tu iras à César.»

ÉLISABETH. – Pauvre saint Paul! le voilà sauvé pour le moment!

PIERRE. – Pas du tout, puisqu'on lui a coupé la tête à Rome.

GRAND'MÈRE. – C'est vrai, mais il s'est encore passé un assez longtemps entre sa prison de Césarée et son martyre à Rome.

Ceci se passait en Tannée 61, et il ne fut martyrisé avec saint Pierre que l'année 67. Le César qui régnait alors à Rome était le cruel Néron.

LII – Saint Paul devant le roi Agrippa. Belle défense de Saint Paul

GRAND'MERE. – Quelques jours après, le Roi Agrippa et sa femme Bérénice arrivèrent à Césarée pour saluer Faustus.

HENRI. – Est-ce que Faustus était plus qu'Agrippa? Il me semble pourtant qu'un Roi est plus qu'un gouverneur.

GRAND'MÈRE. – Tu as parfaitement raison. Mais dans cette circonstance, il ne faut pas oublier que la Judée était un pays conquis par les Romains, que les rois de Judée n'étaient nommés qu'avec le consentement de l'Empereur romain. Ils étaient donc dans la dépendance de Rome, et le gouverneur, qui représentait César, pouvait leur nuire s'il le voulait et leur faire perdre leur couronne. Le roi Agrippa était donc bien aise de venir le saluer le premier pour flatter sa vanité.

Pendant la visite d'Agrippa, Faustus lui parla de Paul que Félix avait laissé en prison; il raconta ce qu'il savait de l'acharnement des Juifs contre saint Paul, à cause de sa doctrine et d'un certain JESUS que les Juifs disaient mort, et que Paul soutenait être vivant; il lui parla de son innocence qui lui semblait évidente et de son appel à César.

«Et moi aussi, dit Agrippa, je serais curieux d'entendre cet homme.

— Demain, dit Faustus, tu l'entendras.»

HENRI. – Comment Faustus ose-t-il tutoyer un roi?

GRAND'MÈRE. – D'abord ce roi était un roi Juif, presque dépendant de Faustus. Ensuite, il était d'usage dans les temps anciens que tout le monde se tutoyât. Maintenant on ne tutoie plus que des inférieurs ou des gens qu'on aime beaucoup. Faustus ne risquait pas de mécontenter Agrippa en le tutoyant, puisqu'Agrippa le tutoyait aussi.

Le jour suivant, Agrippa et Bérénice vinrent en grande pompe et entrèrent dans le prétoire où se faisaient les jugements du gouverneur; les tribuns et les principaux de la ville étant rassemblés, Faustus donna ordre qu'on amenât le prisonnier Paul.

Faustus dit alors: «Roi Agrippa et vous tous ici présents, vous voyez cet homme au sujet duquel tout le peuple juif s'est ému et m'a interpellé à Jérusalem, criant qu'il devait mourir. Moi, j'ai reconnu qu'il n'avait rien fait qui méritât la mort; mais lui, en ayant appelé à César, j'ai décidé de l'y envoyer.

«Ne pouvant rien écrire de certain â l'Empereur, je l'ai fait venir devant vous, et surtout devant toi, roi Agrippa, afin que, l'ayant entendu, vous me disiez ce que je dois écrire; car il me semble déraisonnable d'envoyer à Rome un homme chargé de liens, sans savoir de quoi on l'accuse.»

Agrippa dit à Paul: «On te permet déparier pour ta défense.»

Alors Paul, étendant la main, commença à plaider sa sainte cause. Ce discours est magnifique. Il est au chapitre vingt- sixième des Actes des Apôtres.

Il raconta sa vie, sa haine et ses persécutions contre les Chrétiens, le martyre de saint Etienne, la vision sur la route de Damas, sa conversion miraculeuse, ses enseignements; il parla des prophéties accomplies en la personne de JESUS- CHRIST, par sa vie, sa Passion, sa mort et sa Résurrection.

Faustus l'interrompit alors, en disant:

«Tu t'égares, Paul; ta grande science te fait perdre le sens.

—Je ne m'égare pas, très-puissant Faustus, répondit Paul. Je dis des paroles de sagesse et de vérité. Le Roi devant lequel je parle hardiment, le sait; car je pense qu'il n'ignore rien de ce que je dis, aucune de ces choses ne s'étant passées dans le mystère. Crois-tu aux Prophètes, Roi Agrippa?... Je sais que tu y crois.»

Agrippa dit à Paul: «Peu s'en faut que tu ne me persuades d'être chrétien.

— Plût à DIEU, s'écria Paul, que non seulement toi, mais tous ceux qui m'entendent aujourd'hui fussent tout à fait tel que je suis..., sauf ces chaînes!...» Ajouta-t-il avec une admirable douceur.

Le Roi se leva; le gouverneur, Bérénice et tous ceux qui étaient assis avec lui, se levèrent aussi. Et s'étant retirés, ils se parlaient et disaient: «Cet homme n'a rien fait qui mérite la mort ni les chaînes.»

Agrippa dit à Faustus: «On aurait pu le mettre en liberté, s'il n'en avait appelé à César.»

LIII – Faustus envoie Saint Paul à Rome sous la garde du centurion Julius; Une violente tempête les jette sur le rivage de l'Île de Malte

GRAND'MERE. – Lorsqu'on eut décidé que saint Paul irait par mer en Italie, on le remit avec saint Luc et quelques autres prisonniers entre les mains d'un centurion nommé JULIUS, de la cohorte Augusta; on s'embarqua et on navigua jusqu'à SIDON. Julius traitait Paul avec humanité; il lui permit d'aller à Sidon chez ses amis et de demeurer avec eux.

Ils se rembarquèrent quelques jours après, et continuèrent leur voyage, s'arrêtant dans plusieurs villes et laissant passer le beau temps. Le mois d'octobre approchait. Saint Paul, qui avait souvent navigué sur ces mers, engageait le centurion Julius à ne pas perdre de temps, à hâter son voyage, parce que la navigation deviendrait dangereuse dans l'automne, non seulement pour le vaisseau, mais pour leurs vies à tous.

Mais le centurion n'écoutait pas ce que lui disait Paul, croyant plus au maître du vaisseau et au pilote qui assuraient qu'ils ne couraient aucun danger.

Peu de temps après les avertissements de Paul, il s'éleva une tempête violente qui emportait le vaisseau de côté et d'autre sans qu'il fût possible de lutter contre les vagues. Ils eurent beaucoup de peine à retenir un esquif qui était attaché au vaisseau…

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: un esquif?

GRAND'MÈRE. – Un esquif est un petit bateau qu'on attachait aux grands navires pour se transporter à terre quand on ne pouvait pas approcher du rivage.

La tempête avait brisé les liens qui retenaient l'esquif; ils le rattrapèrent avec beaucoup de difficultés avec des crocs et l'attachèrent au vaisseau avec leurs ceintures.

Le lendemain, la tempête continuant, ils furent obligés, pour alléger le bâtiment, de jeter à la mer les marchandises qu'ils avaient embarquées. Le troisième jour, ils furent obligés de jeter encore à la mer les cordages et les mâts du vaisseau. La tempête ayant duré ainsi pendant plusieurs jours, ils avaient perdu tout espoir de salut; ils ne savaient plus où ils étaient; roulés par les vagues furieuses, ils ne mangeaient plus par excès de frayeur.

Le quatorzième jour Paul leur dit:

«Il fallait, frères, passer la mauvaise saison dans l'île de Crète, comme je vous le conseillais. Maintenant, je vous exhorte au courage, car aucun de vous ne perdra la vie, le vaisseau seul périra; un Ange de DIEU m'a apparu cette nuit et m'a dit:

«Paul, ne crains rien. Tu comparaîtras devant César; et DIEU t'a donné la vie de tous ceux qui sont avec toi; en ta faveur, ils ne périront pas.»

Quand le jour fut venu, saint Paul les exhorta à prendre quelque nourriture, les assurant de nouveau que pas un cheveu de leur tête ne tomberait; ce qui veut dire qu'il ne leur arriverait aucun mal.

Paul, avant dit cela, prit du pain; il rendit grâces à DIEU devant eux tous, et il commença à manger. Tous les autres reprirent courage et mangèrent aussi. Ils étaient, en tout, deux cent soixante-seize dans le vaisseau.

Se trouvant rassasiés, et la tempête devenant de plus en plus furieuse, ils allégèrent encore le navire

en jetant le blé dans la mer. Après avoir été ballottés pendant plusieurs heures, craignant d'être engloutis par chaque vague qui venait se briser contre leur vaisseau et qui passait même par-dessus, ils furent jetés dans un petit bras de mer qui formait comme un canal entre deux terres. Un bout du navire s'enfonça dans la terre par la force delà secousse; et l'autre bout, la poupe, qui est la partie d'arrière d'un vaisseau, fut soulevée et brisée par la violence des vagues. Les soldats pensèrent alors à tuer les prisonniers, de peur que l'un d'eux ne pût s'enfuir à la nage. Mais le centurion, qui aimait Paul, ne le voulut pas; il ordonna à ceux qui savaient nager, de se jeter à l'eau pour gagner le rivage qui était peu éloigné; aux autres de se cramponner à des planches et aux débris du bâtiment; ce qui réussit si bien que personne ne périt et que tous furent jetés sains et saufs sur le rivage.

LIV – Ils sont bien traités par les habitants. Miracles de Saint Paul.

GRAND'MERE. – Les habitants du pays étaient bons; ils s'empressèrent de venir à leur secours. Ils leur apprirent qu'ils étaient dans l'île de Malte.

ARMAND. – Où est Malte?

GRAND'MÈRE. – Dans la mer Méditerranée, du côté de la SICILE. L'île de Malte appartient aujourd'hui aux Anglais.

Les habitants de l'île de Malte emmenèrent chez eux les pauvres naufragés; les voyant transis de froid, car on était dans le mois d'octobre et l'eau de la mer les avait trempés, ils allumèrent un grand feu pour les sécher et les réchauffer.

Saint Paul, ayant ramassé lui-même une quantité de sarments de vigne, les jeta au feu, lorsque tout à coup une vipère, qui avait été engourdie par le froid, fut subitement réveillée par la chaleur; elle lui sauta à la main et le mordit. Quand les habitants virent Paul piqué par une vipère dont la morsure est mortelle dans ces pays-là, ils dirent entre eux que cet homme était sans doute un meurtrier, puisque après avoir échappé à la mer, les Dieux ne lui permettaient pas de vivre.

MARIE-THERESE. – Comment *les Dieux*? Puisqu'il n'y a qu'un seul DIEU.

GRAND'MÈRE. – Nous n'en adorons qu'un; mais les païens ignorants en adoraient une quantité. Tu verras cela quand tu apprendras la MYTHOLOGIE ou *histoire de la Fable*.

Saint Paul, secouant la vipère et la faisant retomber dans le feu, n'en ressentit aucun mal.

Ceux qui étaient là, le regardaient, croyant qu'il allait enfler, tomber par terre et mourir. Après avoir attendu longtemps, voyant qu'il ne mourait pas, qu'il n'enflait même pas, ils changèrent de pensée et dirent qu'il était un DIEU.

ÉLISABETH. – Grand'mère, je trouve que tous ces païens et Gentils sont un peu bêtes; ils changent d'idée comme des enfants; tantôt ils vous portent au Ciel comme des Dieux, tantôt ils veulent vous tuer comme des scélérats.

GRAND'MÈRE. – C'est ce qui arrive, chère petite, à tous ceux qui ne connaissent pas la vérité; ils ne savent sur quoi appuyer leur esprit, et ils passent d'une erreur à l'autre. Il n'en est pas de même pour nous; les Chrétiens ont trouvé la vérité; ils ont foi en l'Église; ils s'appuient sur elle et ils sont sûrs de n'être jamais trompés par elle, puisqu'elle est l'oeuvre du Saint-Esprit, c'est-à-dire de DIEU.

CAMILLE. – Certainement; si on a besoin d'un conseil, d'une explication, on s'adresse au prêtre, ministre de DIEU, qui est lui-même instruit et éclairé par le Pape, successeur de saint Pierre. Rien n'est plus simple.

LOUIS. – Comment? Chaque prêtre va à l'école chez le Pape?

GRAND'MÈRE. – Non, cher enfant, le Pape n*a pas d'école; les hommes qui veulent être prêtres font leurs études dans des écoles qu'on appelle des Séminaires, où on leur enseigne la théologie, c'est-à-dire la science de la religion, de la seule vraie religion dont le Pape est le Chef et qu'il préserve de toute erreur. Quand le Pape juge à propos d'enseigner quelque chose ou de condamner une erreur, il envoie son jugement à tous les Évêques. Les Évêques le transmettent aux prêtres, et par les prêtres, à tous les fidèles.

Revenons à saint Paul, si persécuté, si courageux, si fidèle.

Il y avait en cet endroit de l'île de Malte des terres appartenant au plus grand seigneur de l'île; il s'appelait PUBLIUS et il reçut saint Paul et ses compagnons pendant trois jours; il fut très-bon pour eux. Le père de Publius était dans son lit, souffrant beaucoup d'une maladie qu'on appelle la dysenterie. Paul entra chez lui; il s'agenouilla et pria; ensuite il lui imposa les mains et il le guérit subitement.

Ce miracle fut connu de tous les habitants de l'île; les malades accouraient en foule près de saint Paul qui les guérissait tous. Ils en témoignèrent beaucoup de reconnaissance et donnèrent à saint Paul et à tous ses compagnons tout ce qui leur était nécessaire pour reprendre leur navigation.

LV – Ils arrivent à Rome; On permet à Saint Paul de prendre un logement sous la garde d'un soldat

GRAND'MERE. – Après trois mois de séjour à Malte, ils se rembarquèrent sur un navire loué et arrivèrent à Rome au commencement de l'année 62, après avoir passé quelques jours à Naples et dans plusieurs autres villes. On voit encore à Rome le chemin par lequel saint Paul passa pour y entrer. On appelle ce chemin la VIA-APPIA. Ce sont les mêmes dalles sur lesquelles il a marché.

Les Chrétiens, qui avaient appris l'arrivée de saint Paul et de saint Luc, vinrent au-devant d'eux à quelque distance de Rome. Saint Paul fut heureux de les voir et en rendit grâces à DIEU.

Le centurion Julius alla trouver le Préfet du Prétoire, nommé BURRHUS, qui avait été avec Sénèque le gouverneur de l'empereur NERON, et qui était connu pour ses talents militaires et sa sagesse. Ce fut à lui que Julius remit saint Paul et ses compagnons. Il les avait traités avec beaucoup d'égards pendant le voyage. Ce fut à sa recommandation que saint Paul dut la permission de demeurer où il voudrait sous la garde d'un soldat qui, suivant l'usage, avait la main gauche attachée par une longue chaîne, à la main droite du prisonnier.

HENRI. – Comme cela devait être incommode pour tous les deux!

GRAND'MÈRE. – C'était un grand assujettissement; mais saint Paul s'y soumettait avec joie, heureux de souffrir pour Notre- Seigneur. Quant au gardien, on le changeait souvent.

Saint Paul convertit beaucoup de monde dans le logement qu'il avait loué et où il resta deux ans. Je l'ai vu quand j'ai été à Rome; le terrain s'étant exhaussé avec le temps, il est dans les souterrains d'une église qu'on appelle SANCTA MARIA

IN VIA LATA, pas très-loin du Capitole.

CAMILLE. – Grand'mère, comment est ce logement de saint Paul?

GRAND'MÈRE. – Il est petit, assez bas et voûté; il y a une première petite pièce au milieu de laquelle est une espèce de colonne de trois pieds de haut environ, et la tradition rapporte que saint Paul, saint Luc et les autres Chrétiens, célébrèrent souvent la Sainte Messe dans cette petite chambre qui ne donnait pas sur la rue.

A côté est une chambre carrée et plus grande où il couchait ainsi que son garde; on y voit des chaînes accrochées au mur, et on dit qu'elles ont servi à un soldat nommé Martial, qui fut converti par saint Paul et martyrisé. Les deux pièces sont pavées et assez sombres. Dans cette même chambre, saint Pierre, saint Marc, saint Luc, saint Clet et saint Clément, qui furent les trois premiers Papes après saint Pierre, vinrent souvent visiter saint Paul, saint Luc et les autres frères. C'est là aussi que saint Luc a écrit le livre des *Actes des Apôtres*. Là aussi saint Paul a écrit plusieurs de ses Épîtres: l'Épître aux Colossiens, l'Épître aux Éphésiens, l'Épître aux Hébreux et deux ou trois autres encore.

MADELEINE. – Je voudrais bien voir Rome. C'est si beau, tous ces souvenirs!

GRAND'MÈRE. – C'est non-seulement beau, c'est bon et sanctifiant plus qu'on ne peut dire. On voit encore la porte par laquelle entraient et sortaient tous ces grands Saints.

LVI – Le symbole des Apôtres

GRAND'MERE. – C'est ici, chers enfants, que finissent les Actes des Apôtres, mais je vous raconterai la fin de la vie de saint Paul, et celle de saint Pierre, et des autres Apôtres. Saint Luc ne nous a pas rapporté la fin de leur histoire; nous en connaissons les intéressants détails par les antiques traditions de Rome, et comment chacun des Apôtres a consommé son martyre. Je ne vous dirai ici que ce qui paraît tout à fait certain.

ÉLISABETH. – Grand-mère, où était saint Pierre, quand saint Paul l'a quitté avec saint Luc?

GRAND'MÈRE. – Il était à Jérusalem. Il venait, avec ses frères et les Apôtres, de composer la grande profession de foi appelée le SYMBOLE DES APOTRES. . .

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est: le SYMBOLE DES APOTRES.

GRAND'MÈRE. – Symbole veut dire *abrégé de la foi*. Le Symbole des Apôtres est une prière qui indique en abrégé aux Chrétiens tout ce qu'ils doivent croire sous peine de ne pas être Catholiques; on appelle cette prière le CREDO; vous la dites tous, tous les jours.

ARMAND. – Non, Grand'mère, je ne la dis pas.

GRAND'MÈRE. – Comment? Tu ne dis pas: *Je crois en DIEU*…

ARMAND. – Oui, oui, Grand'mère; tous les matins. Pas le soir, par exemple, parce que j'ai trop envie de dormir; je dis seulement *Notre Père*, *Je vous salue Marie*, et d'autres petites prières pour tout le monde.

GRAND'MÈRE. – Eh bien! *Je crois en DIEU* est précisément le *Credo*; mais il faut aussi dire le *Credo* autant que possible, le soir comme le matin.

ARMAND. – Et pourquoi l'appelez-vous *Credo*?

GRAND'MÈRE. – Parce que *Credo* est le mot latin qui veut dire *Je crois*; et comme c'est le premier mot de la prière, on rappelle le *Credo*.

JEANNE. – Et ce sont les Apôtres qui ont fait eux-mêmes cette prière?

GRAND'MÈRE. – Oui, saint Pierre et les autres.

HENRIETTE. – C'est bien heureux qu'ils l'aient faite.

JACQUES. – Pourquoi cela?

HENRIETTE. – Parce que, sans cette prière, on n'aurait su que croire. Et comme on a confiance dans les Apôtres, on croit ce qu'ils ont dit.

JACQUES. – On l'aurait su tout de même, puisque l'Évangile le dit.

LOUIS. – Mais on ne peut pas relire tout l'Évangile tous les matins.

JACQUES. – Non, mais on se rappelle bien à peu près.

LOUIS. – Et si tu comprends une chose d'une manière et moi d'une autre?

JACQUES. – Alors, nous demanderons à maman.

LOUIS. – Et si maman n'y est pas? Ou bien si c'est une maman pauvre qui ne sait pas lire?

JACQUES. – Alors on demande au curé.

LOUIS. – Et si le curé se trompe? Et si tu es dans un pays où on se dispute pour les choses de la religion, comme en Angleterre ou en Russie?

JACQUES. – Alors on demanderait à l'Évêque.

PIERRE. – Mais l'Évêque peut aussi se tromper. Il y en a qui se sont trompés et qui ont été condamnés par les Papes?

JACQUES. – Ah! ce serait bien embarrassant.

PIERRE. – Tu vois bien qu'il faudrait aller jusqu'au Pape pour ne pas se tromper, puisque le Pape seul ne peut jamais se tromper dans les affaires religieuses. Et comment veux-tu que chacun aille courir chez le Pape pour savoir ce qu'il doit?

GRAND'MÈRE. – Mes chers petits, je vous ai laissés débattre cette question pour vous faire comprendre combien il est nécessaire que tous les articles de foi soient clairement expliqués par ceux qui continuent la Divine mission des Apôtres. Pierre a raison; et le raisonnement de Louis est très-juste; si nous n'avions pas la foi que les Apôtres ont résumée dans le *Credo*, nous serions comme les hérétiques; ils n'ont pas de chef; ils refusent de croire à l'autorité du Pape, successeur de saint

Pierre, et chef de l'Église; ils comprennent et expliquent chacun à leur manière les livres saints, comme la Bible, l'Évangile, les Actes des Apôtres et les Épîtres des Apôtres; et comme chacun croit avoir mieux compris que les autres, ils se disputent; ils se séparent, ils forment une quantité de Sectes qui se trompent toutes et qui se détestent entre elles; et ils n'ont personne pour les mettre d'accord.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: Secte?

GRAND'MÈRE. – Une Secte est une réunion de gens qui n'ont pas les mêmes croyances.

Nous autres catholiques, grâce à notre chef unique qui est notre Saint-Père le Pape, nous avons tous la même croyance; nous sommes tous unis dans la même foi, nous croyons ce que croient les Catholiques Anglais, Allemands, Espagnols, Chinois, Américains, etc. Et nous obéissons tous au même chef. C'est comme une armée commandée par un seul général; soldats, lieutenants, capitaines, colonels, généraux, tous obéissent au même commandement, suivent les ordres qui leur sont donnés et s'adressent à leur Chef dans toutes les difficultés du service. C'est enfin la tête qui commande aux membres, et les membres qui obéissent à la tête.

LVII – Suite de l'apostolat de Saint Pierre

GRAND'MERE. – Après avoir fait le Symbole, les Apôtres décidèrent qu'ils se disperseraient par toute la terre pour faire connaître Notre-Seigneur JESUS-CHRIST. C'est alors que saint Paul alla avec saint Luc en Asie Mineure, que saint Thomas alla dans les Indes. Saint Pierre alla à Rome, d'abord pour convertir les peuples de Rome et de l'Italie, et puis pour tâcher de détruire la puissance de Simon le Magicien dont je vous ai déjà parlé, qui avait eu l'air d'abandonner ses sortilèges et de vouloir suivre saint Pierre. Vous vous rappelez comment saint Pierre le renvoya avec indignation quand Simon lui offrit de l'argent pour qu'il lui vendît le don des miracles. Simon le Magicien était allé à Rome; il s'était de plus en plus donné au démon qui l'aidait à faire des sortilèges; il avait séduit les Romains par ses enchantements.

Saint Pierre ne put agir ouvertement contre lui dans les premiers temps de son arrivée à Rome, de peur d'exciter l'Empereur contre les Chrétiens. Il n'y en avait pas encore beaucoup et ils étaient timides dans leur foi; saint Pierre convertit beaucoup de monde pendant les quatre ou cinq premières années qu'il resta à Rome. Il était descendu chez un sénateur nommé PUDENS, qui se convertit à la foi avec toute sa famille. Le palais de Pudens, où demeurait saint Pierre, fut ainsi la première église chrétienne de Rome. On voit encore près de la grande église de Sainte-Marie-Majeure, une partie des ruines de ce palais si sanctifié. On vénère tout particulièrement une partie de l'ancien pavé sur lequel saint Pierre marchait souvent, ainsi qu'une table de bois sur laquelle il offrait souvent le saint sacrifice de la Messe. Le sénateur Pudens avait donné à saint Pierre pour lui servir de siège quand il prêchait, sa Chaise curule de sénateur. Cette chaise de Pudens et de saint Pierre est en ivoire, en ébène et en or. Elle est conservée comme une précieuse relique au fond de la grande Église de Saint-Pierre de Rome.

Saint Pierre fut obligé de quitter Rome pour obéir à l'édit, c'est-à-dire à l'ordre, de l'Empereur Claude qui chassait de Rome tous les Juifs. Ce fut alors qu'il retourna à Jérusalem pour apaiser les querelles qui s'étaient élevées entre les Juifs chrétiens et les Gentils convertis au sujet des cérémonies juives. Vous vous rappelez que saint Paul vint le rejoindre à Jérusalem pour ce même motif, et qu'il reprocha à saint Pierre publiquement d'avoir été trop condescendant en refusant de manger avec les Gentils pour ménager les susceptibilités des anciens Juifs.

Au reste, cette réprimande de saint Paul, bien loin de diminuer le respect qu'avaient les Chrétiens pour saint Pierre, fit mieux encore ressortir son humilité et sa douceur. Loin de se fâcher et de rappeler qu'il était le Chef de l'Église et qu'on lui devait respect et obéissance, il s'humilia devant saint Paul, se rendant à ses remontrances, se bornant à expliquer modestement et doucement les raisons qui l'avaient fait agir comme le lui reprochait saint Paul.

CAMILLE. – Grand'mère, j'ai entendu dire que cette réprimande de saint Paul à saint Pierre prouve que saint Pierre pouvait se tromper, tout Pape qu'il était. Est-ce vrai?

GRAND'MÈRE. – Non, chère enfant; ceux qui le disent oublient d'abord que cette question n'était pas du tout une question de foi, mais une simple affaire de conduite, sans importance au point de vue de la doctrine. Ensuite ils oublient que saint Pierre était infaillible, non-seulement en sa qualité de Chef de l'Église, mais en sa qualité d'Apôtre. Saint Pierre, comme les autres Apôtres et comme les Papes ses

successeurs, n'était infaillible que dans ce qui regarde le gouvernement de l'Église et dans l'enseignement de la foi. Il pouvait se tromper comme les autres hommes dans les détails de sa vie privée.

Continuons l'histoire de saint Pierre.

LVIII – Saint Pierre prouve deux fois devant le peuple assemblé l'imposture de Simon le Magicien

GRAND'MERE. – On ne sait pas au juste ce que fit saint Pierre après avoir quitté Jérusalem; on pense qu'il parcourut divers royaumes pour y établir de nouvelles Eglises et pour travailler à étendre la foi de JESUS-CHRIST. Il revint à Rome pendant le règne de l'Empereur Néron, le plus féroce, le plus méchant des Empereurs romains, qui persécuta constamment les Chrétiens; lorsque saint Pierre revint à Rome, ce fut pour ranimer le courage des fidèles contre la cruelle persécution de Néron, et pour s'opposer ouvertement à l'impiété de Simon le Magicien. Ce dernier avait gagné la confiance de Néron par ses artifices diaboliques; il se faisait passer à Rome pour un Dieu descendu du Ciel. Lorsque saint Pierre fut à Rome, il prouva clairement à tous que Simon n'était qu'un imposteur, et il écrivit à tous les fidèles sa seconde Épître contre les hérésies, c'est-à-dire les erreurs qui commençaient à se répandre dans les différentes Eglises du monde. Il annonça aux fidèles sa mort prochaine, qui lui avait été révélée par Notre-Seigneur.

Il soutint contre Simon plusieurs disputes dans lesquelles il le confondit; et enfin, il lui proposa de décider la question de sa prétendue Divinité par la résurrection d'un mort. Simon accepta la proposition de saint Pierre, comptant sur l'aide du démon.

On apporta le corps d'un jeune homme qui était mort, et on l'exposa devant tout le peuple; chacun put voir et toucher le corps pour se bien assurer que c'était bien réellement un cadavre. Simon, en présence de la foule assemblée, commença ses sortilèges; mais malgré tous ses efforts, Satan ne réussit qu'à lui faire un peu remuer la tête. Aussitôt les amis de Simon, s'écrièrent que l'homme était ressuscité, que Simon était véritablement un Dieu.

LOUIS. – Mais c'est vrai que l'homme était un peu ressuscité, puisqu'il a remué la tête.

GRAND'MÈRE. – Non, un seul mouvement du corps ne prouve pas qu'un mort soit revenu à la vie. Ce pouvait être l'effet de ce qu'on appelle l'ÉLECTRICITE et le GALVANISME; quand tu seras plus grand, tu apprendras et tu connaîtras ces effets. Tu vas voir tout à l'heure que le mort de Simon resta mort, et que ce fut Pierre qui le ressuscita. Ressusciter un mort, c'est le rendre tout à fait à la vie.

Saint Pierre s'avançant, démontra au peuple que le léger mouvement de la tête que Simon avait obtenu de la puissance du démon, n'était pas une résurrection, puisque le corps était redevenu immobile, et que le mort restait privé de vie. Lorsque la chose fut bien certaine et que le peuple eut reconnu l'impuissance de Simon, Pierre se recueillant, pria; puis élevant la voix il dit:

«Jeune homme, lève-toi; c'est moi qui te le dis; Notre- Seigneur JESUS-CHRIST te rend la vie.»

Aussitôt le jeune homme se leva, parla, marcha, en présence de tous les assistants. Puis saint Pierre le rendit à sa mère. On demanda alors à Pierre de lui conserver la vie, puisqu'il la lui avait rendue. Pierre répondit:

«Que le Seigneur JESUS-CHRIST, dont je ne suis que le serviteur, le conserve!» — Puis se tournant vers la mère: «Sois sans inquiétude pour ton fils, ô mère! Ne crains pas; il a un gardien qui le conservera.»

Le peuple plein de joie et d'admiration voulut aller lapider Simon le Magicien. Mais Pierre leur dit:

«Il est assez puni d'avoir été forcé de reconnaître devant tous, qu'il n'est qu'un imposteur et que son pouvoir lui vient du démon. Qu'il vive donc et qu'il voie croître, malgré sa colère et ses efforts, le règne du CHRIST!»

JEANNE. – C'est bien bon et bien généreux à saint Pierre!

GRAND'MÈRE. – Un vrai Chrétien est toujours bon; il imite en cela Notre Seigneur, qui met la charité au premier rang de toutes les vertus.

Simon souffrit beaucoup dans son orgueil, quand il se vit vaincu par saint Pierre, dont la gloire le torturait. Il se retira pour évoquer de nouveau le démon, et lui demander une plus grande puissance qui pût écraser celle de saint Pierre.

HENRI. – Comment! il venait de voir saint Pierre ressusciter un mort et il ne croyait pas?

GRAND'MÈRE. – Cher enfant, la foi ne vient pas par les yeux. Pour croire, nous l'avons déjà dit, il ne suffit pas d'être témoin de miracles, il faut en outre avoir un coeur bien disposé, il faut aimer la vérité et avoir le courage de faire les sacrifices qu'impose la foi en JESUS-CHRIST. Simon le Magicien n'avait aucune de ces dispositions.

Il assembla donc encore une fois le peuple, il se plaignit d'avoir été offensé par les Galiléens, c'était ainsi qu'il appelait par mépris les Chrétiens, et il menaça de quitter la ville de Rome, qu'il avait aimée et protégée jusque-là. Il fixa un jour où on le verrait s'envoler au Ciel, dont l'entrée lui était toujours ouverte, d'où il leur enverrait des châtiments terribles.

Le jour qu'il devait accomplir ce grand prodige correspondait à notre dimanche. Saint Pierre, voyant le mal que ce nouveau sortilège pouvait faire à plusieurs fidèles peu affermis encore dans leurs croyances, ordonna la veille un jeûne général accompagné de prières. Quelques auteurs pensent que ce fut l'origine du maigre du samedi de chaque semaine.

Au jour marqué, Simon alla au Capitole, colline située au centre de Rome, et sur laquelle s'élevait le temple de JUPITER-TONNANT, le plus puissant dieu de Rome. Une foule immense couvrait la montagne et les environs. Simon s'élança dans les airs et se mit à voler. Le peuple commençait à l'admirer et à dire: Voler ainsi vers le Ciel avec son corps, ce n'est pas d'un homme; c'est vraiment la puissance d'un Dieu. On ne dit pas que le CHRIST ait jamais rien fait de semblable.

Alors, Pierre s'écria du milieu de la foule:

«Seigneur JESUS, montrez votre force, et ne laissez pas tromper un peuple qui est à vous. Que le séducteur tombe. Seigneur, mais qu'il vive encore assez pour connaître qu'il n'a pu rien contre votre puissance!»

Ainsi pria l'Apôtre avec larmes, puis il ajouta: «Je vous adjure, au nom de JESUS-CHRIST, vous démons qui soutenez en l'air cet impudent, lâchez-le! Je vous l'ordonne!»

Et aussitôt, à la voix de Pierre, au nom de JESUS-CHRIST, les démons perdirent toute force et lâchèrent Simon, qui tomba à terre. Son corps fut fracassé et ses jambes furent rompues et brisées, et pourtant, comme l'avait demandé saint Pierre, il ne mourut pas tout de suite. On le transporta dans un petit hameau près de Rome, nommé AREZZO, où il mourut comme un réprouvé, c'est-à-dire comme un ennemi de Dieu, en maudissant Pierre, le CHRIST et les Chrétiens, et sans donner aucun signe de repentir de ses crimes et de son abominable pacte avec Satan. Néron avait été présent à tout ce spectacle.

ARMAND. – C'est très-intéressant cela; mais qu'est-ce que c'est: un pacte?

GRAND'MÈRE. – Un pacte est un engagement mutuel de deux ou plusieurs personnes, qui se promettent l'une à l'autre un avantage quelconque; ainsi, Simon avait promis au démon de faire tout le mal possible aux serviteurs de JESUS-CHRIST, à condition qu'il l'aidât et qu'il lui fît avoir beaucoup de gloire et d'argent. Le démon promit de son côté à Simon de lui accorder ce qu'il demandait, à condition qu'il n'épargnerait rien pour détruire la religion chrétienne. C'est ce qui s'appelle faire un pacte.

MADELEINE. – Je trouve, Grand'mère, que les Romains n'avaient pas si tort de croire à la divinité de Simon, puisqu'il faisait des choses si merveilleuses. Comment ces gens qui adoraient des pierres, des bêtes, des fontaines, et je ne sais quoi encore, pouvaient-ils deviner que Simon fût un imposteur?

GRAND'MÈRE. – Ils auraient pu facilement le deviner, en voyant la vie que menait ce prétendu dieu. De plus, à côté des prétendus prodiges du magicien, ils pouvaient voir presque chaque jour les vrais miracles de saint Pierre et de ces premiers Chrétiens, dont la vie était si admirable. Il est vrai que ces pauvres païens étaient bien ignorants, et c'est ce qui les excuse un peu. C'est par compassion pour leur âme que saint Pierre, saint Paul et les autres Apôtres se sont dispersés dans tout le monde païen, pour les éclairer. Voyons maintenant ce qu'a fait Néron pour venger son ami Simon.

LIX – Néron fait jeter S. Pierre dans la prison Mamertine. Fontaine miraculeuse

GRAND'MERE. – L'empereur Néron fut très-affligé et encore plus furieux du malheur arrivé à son détestable ami. Il ne songea pas un instant à reconnaître la toute-puissance de JESUS-CHRIST, au nom duquel saint Pierre avait obtenu la démonstration publique de l'imposture de Simon. Il ne pensa qu'à se venger de Pierre et des Chrétiens. Il fit saisir saint Pierre et le fit jeter dans la prison Mamertine; saint Pierre resta neuf mois enchaîné au mur de la prison. Au bout de ce temps, ayant converti les deux capitaines de ses gardes, Proculus et Martinien, ils le firent évader et il se tint caché chez des Chrétiens. Quand vous irez à Rome, vous irez voir cette prison Mamertine, horrible, mais sanctifiée par le souvenir du grand Apôtre, du premier Chef de l'Église, du Vicaire de Notre-Seigneur.

MARIE-THERESE. – L'avez-vous vue, Grand'mère? Comment est-elle?

GRAND'MÈRE. – Oui, chère enfant, je l'ai vue. C'est une espèce de caverne ronde et voûtée, haute de six à sept pieds environ, longue et large de huit à neuf pieds, taillée dans un rocher, à trois étages sous terre, sans air, sans jour. Autrefois, sous la république Romaine, on n'y descendait que par un trou rond assez large pour le passage d'un homme; ce trou était fermé par une pierre. A l'étage au-dessus est une seconde prison, un peu plus élevée et plus grande. Celle-ci n'avait pas non plus d'air ni de jour, et on y descendait également par un trou rond semblable au premier.

La prison, Mamertine était la prison du Sénat romain; c'est là qu'on mettait les grands prisonniers. Longtemps avant l'emprisonnement de saint Pierre, on avait construit des escaliers taillés dans le roc, qui descendaient dans les deux cachots. Saint Pierre était dans celui d'en bas; les gardes se tenaient dans les deux autres.

JEANNE. – Est-ce qu'il n'y a rien dans la prison du pauvre saint Pierre?

GRAND'MÈRE. – Rien du tout, excepté la chaîne qui a servi dit-on à l'attacher, et à deux pas en avant, la fontaine qui a jailli à l'ordre de saint Pierre, quand il demanda au Seigneur de lui fournir de l'eau pour baptiser les soldats qu'il convertissait; car il y avait toujours un soldat de garde dans sa prison, et il les a convertis presque tous.

La source qui jaillit alors a toujours été regardée comme une fontaine miraculeuse, et de tout temps on l'a vénérée à Rome comme provenant de saint Pierre. Ce qui est certain et très-étrange, c'est qu'on n'a jamais pu découvrir d'où vient cette eau, ni où elle va, et que l'on a fait d'inutiles efforts pour l'épuiser, quoique son bassin soit très-petit. Il contient à peine un seau d'eau. Des incrédules qui l'ont visitée ont avoué qu'ils n'y comprenaient rien, et qu'il y avait quelque chose de merveilleux qu'ils ne pouvaient s'expliquer.

LX – Martyre de Saint Pierre. Vénération qu'inspirent ses vertus

GRAND'MERE. – Peu de jours après que saint Pierre eut ainsi échappé à Néron, les fidèles vinrent le supplier de se sauver bien vite, parce que Néron songeait à le faire mourir. Des soldats devaient venir le prendre. Saint Pierre refusa de quitter son cher troupeau; mais les Chrétiens insistèrent tellement, le suppliant avec larmes de se conserver pour eux tous, afin de consolider l'Église de Rome, qu'il céda à leurs instances. Il partit tout seul au milieu de la nuit. A peine arrivé à la porte de la ville, il se trouva en présence de Notre-Seigneur. Pierre se prosternant, lui dit: «Où allez-vous, Seigneur?»

Le Seigneur lui répondit:

«Je vais à Rome, pour y être crucifié de nouveau.»

Pierre comprit que Notre-Seigneur voulait être crucifié en la personne de son Vicaire. Il revint donc à la ville, où il fut pris par les soldats qui le cherchaient, et enfermé, ainsi que saint Paul, dans cette même prison Mamertine dont je viens de parler. Néron, étant revenu d'un voyage qu'il avait fait en Achaïe, donna ordre que saint Pierre fût crucifié comme l'avait été son maître. On le fouetta cruellement auparavant, selon l'usage des Romains.

Le peuple, ayant su qu'on allait crucifier saint Pierre, se souleva avec menaces contre Néron, et voulut délivrer l'Apôtre pendant qu'on l'emmenait. Ils craignaient, disaient-ils, que DIEU ne vengeât par toutes sortes de maux, la condamnation et la mort d'un innocent. Saint Pierre réussit à calmer le peuple en l'exhortant à ne pas troubler l'ordre et à se soumettre.

On mena saint Pierre et saint Paul hors de Rome par la porte d'OSTIE, qu'on appela depuis PORTE DE SAINT PAUL. Ce fut près de là qu'on sépara les deux Apôtres.

Cet endroit est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des pèlerins. On y a élevé une petite chapelle.

Au-dessus de la porte, on y voit, représentée en un joli bas-relief de marbre blanc, la scène de la séparation des Apôtres.

La tradition rapporte que saint Paul dit à son bienheureux Frère, en l'embrassant pour la dernière fois:

«Va, Pasteur du troupeau du CHRIST, va rejoindre ton Seigneur en cueillant la glorieuse palme du martyre.»

Et saint Pierre lui répondit:

«Et toi aussi, entre dans la gloire, précieux vase d'élection et Prédicateur de la foi dans le monde entier.»

Saint Paul fut emmené plus loin, à une lieue environ, pour avoir la tête tranchée par le glaive. C'était le supplice des citoyens romains. La croix était un des supplices réservés aux gens du peuple.

Saint Pierre fut conduit dans les jardins de Néron, au pied du mont Vatican, là où on voit la grande place de l'Église de Saint-Pierre, et une partie du quartier appelé Transtévère. On montre encore dans une petite cour voisine de la grande basilique, la place où fut plantée sa croix. Il fut crucifié avec cent cinquante autres Chrétiens, en présence de Néron, dans le cirque Impérial. L'immense obélisque égyptien qui orne le milieu de la place de Saint-Pierre était déjà à cette époque le milieu du cirque de Néron.

Le Prince des Apôtres fut donc attaché sur une croix comme son Divin Maître. Mais il demanda, par esprit d'humilité, d'y être cloué les pieds en haut et la tête en bas, ne se trouvant pas digne de mourir la

tête haute, comme Notre- Seigneur.

Lorsqu'il fut attaché à la croix et qu'elle fut enfoncée en terre, saint Pierre parla au peuple, l'exhortant à croire en JESUS-CHRIST, bénissant DIEU, lui témoignant sa joie et son amour d'avoir été jugé digne de souffrir pour la gloire de son nom; il termina ainsi:

«Seigneur JESUS, vous m'êtes toutes choses, et en tout; il n'y a rien pour moi que vous seul, qui êtes DIEU vous-même, DIEU plein de bonté, vous à qui est du avec le Père éternel et l'Esprit-Saint, l'honneur et la gloire à jamais, dans les siècles des siècles.»

Tous les Chrétiens présents répondirent *Amen* et le saint Apôtre expira aussitôt.

C'était le 29 juin de l'année 67.

Le soir même de ce jour, une multitude de Chrétiens, hommes, femmes, enfants, vieillards, eurent la gloire de mourir pour JESUS-CHRIST. On les attacha à des poteaux, de distance en distance, on les enduisit de résine, et, quand la nuit fut venue, on mit le feu à ces flambeaux vivants.

Néron et son cortège parcouraient les allées à la lueur de ces torches d'un nouveau genre. Ce fut le signal de la première grande persécution de l'Église. Le monde entier fut comme inondé du sang des martyrs.

Un des disciples chéris de saint Pierre, nommé Marcel, détacha lui-même pendant la nuit le corps de son maître, encore attaché à la croix; il l'embauma de précieux parfums et le déposa dans le tombeau qu'il s'était fait préparer pour lui-même, dans une galerie souterraine du mont Vatican.

C'est à la même place que reposent encore les reliques de saint Pierre, sous le maître-autel de cette église magnifique, qui est le monument le plus vénéré du monde entier, à cause des restes précieux qu'il renferme.

La vénération de tous les Chrétiens, Évoques, Prêtres, simples fidèles, depuis près de dix-huit cents ans, est une preuve éclatante de l'antiquité de la foi de tous les siècles chrétiens au grand dogme de la Papauté.

Les autres Apôtres ont été saints comme Pierre, martyrs comme lui, et pourtant aucun n'a été glorifié dans ce monde comme l'a été et comme l'est encore saint Pierre; aucun n'a laissé une suite de successeurs comme saint Pierre. Depuis saint Pierre, aucun des Évêques de Rome n'est resté inconnu; tous ont gouverné l'Église universelle, et tous ont été les chefs des Évêques comme saint Pierre a été le chef des Apôtres.

ÉLISABETH. – Ont-ils tous été des saints?

GRAND'MÈRE. – Non; les quarante premiers successeurs de saint Pierre ont été martyrs, beaucoup d'autres ont été saints. Cependant, sur ce grand nombre de deux cent cinquante-huit Papes, il y en a deux ou trois qui ont déshonoré leur dignité par une mauvaise conduite privée, mais DIEU n'a pas permis qu'ils enseignassent la moindre chose contraire à la foi et aux moeurs. Aucun Pape n'a jamais approuvé une erreur, et n'a cédé sur aucun point qui concerne la foi et le bien général de l'Église.

LXI – Martyre de Saint Paul; il apparaît à Néron après avoir eu la tête tranchée

GRAND'MERE. – Maintenant que nous avons fini les Actes de saint Pierre, nous allons reprendre les Actes, c'est-à-dire l'histoire de saint Paul, à l'endroit où l'a laissée saint Luc.

LOUIS. – Je crois que saint Paul était arrivé à Rome après avoir fait naufrage.

GRAND'MÈRE. – Précisément, et grâce à la protection du bon centurion Julius, il fut presque en liberté.

PIERRE. – En liberté, avec un soldat enchaîné à sa main droite!

GRAND'MÈRE. – C'est vrai, mais au moins il pouvait demeurer où il voulait, sortir, rentrer quand il voulait, recevoir qui il voulait, etc., et surtout prêcher librement la foi.

HENRIETTE. – Grand'mère, comment faisaient les Apôtres pour vivre? Ils n'avaient pas un sou, et pourtant il fallait bien manger et se vêtir.

GRAND'MÈRE. – Les fidèles riches avaient soin de leur donner le nécessaire; dans ce temps-là, les Chrétiens riches n'étaient pas égoïstes et indifférents pour le service de DIEU, comme le sont malheureusement beaucoup aujourd'hui; ils donnaient beaucoup et ils avaient soin de pourvoir aux nécessités des prêtres et des pauvres.

MADELEINE. – Mais à présent, Grand'mère, il me semble qu'on donne beaucoup.

GRAND'MÈRE. – Non, chère petite. Les petites fortunes donnent plus que les grandes; mais généralement on donne très-peu, trop peu en proportion de ce que l'on a.

ÉLISABETH. – Et quelle est la proportion dans laquelle on doit donner, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – C'est assez difficile à déterminer, chère petite; pourtant il y avait jadis une règle établie ou plutôt conseillée par l'Église, qui était de donner pour les choses de bienfaisance, le dixième de son revenu; on ne l'observe plus maintenant; dans les temps anciens, tout le monde y obéissait. Au temps actuel, il y a des familles qui vivent de leur travail et qui ne pourraient pas donner le dixième de leur revenu. Tu penses qu'un ouvrier qui gagne six ou huit cents francs par an, et qui a une femme et des enfants à nourrir, ne peut pas prendre là-dessus soixante à quatre-vingts francs, sous peine de manquer de pain ou de vêtements; il donnera beaucoup en donnant dix francs; tandis que l'homme qui a quatre-vingt mille francs de revenu ne donne pas assez en en donnant huit mille, et celui qui a quatre ou cinq cent mille francs de revenu ne donne pas assez en donnant cent mille francs.

Mais pour en revenir à saint Paul, lui et les Chrétiens pauvres vivaient de ce que leur donnaient les riches. Dans ce temps de véritable fraternité, les pauvres ne craignaient pas d'être repoussés; les riches

venaient au-devant de leurs besoins; ils envoyaient à la recherche des nécessiteux, et ils ne se contentaient pas de leur envoyer une aumône_, ils continuaient à les secourir sans jamais se lasser. Au reste, les pauvres comme saint Paul n'abusaient pas de la générosité de leurs frères; ils vivaient de très-peu et ils étaient pauvrement vêtus.

Saint Paul était, comme nous l'avons vu, logé dans une maison qui est maintenant une église souterraine. Il y resta deux ans. Au bout de ce temps on lui rendit la liberté; il en profita pour faire de nouveaux voyages et fonder de nouvelles Églises. Plusieurs auteurs anciens, entre autres SAINT JEAN CHRYSOSTOME, croient qu'il a été en Espagne, comme il en avait témoigné le désir, et enfin en France, où il fonda, croit-on, les Églises d'Arles, d'Avignon, de Vienne et de Narbonne*

VALENTINE. – Comment! il a été à Vienne? Mais ce n'est pas en France.

GRAND'MÈRE. – VIENNE, capitale de 1'AUTRICHE, n'est pas en France, mais VIENNE EN DAUPHINE est dans le midi de la France et pas éloigné de ces autres Églises établies par saint Paul.

Il resta absent pendant huit ans, après lesquels il revint à Rome où régnait le cruel Néron. Saint Paul réussit à convertir plusieurs personnes d'un rang élevé; ce fut alors que Néron le fit saisir et jeter dans la prison Mamertine où était déjà saint Pierre. Ils en furent retirés ensemble le vingt-neuf juin pour être exécutés, selon la condamnation que venait de prononcer Néron au retour de son voyage à Antioche.

Les soldats emmenèrent les Apôtres, mais quand le peuple vit qu'on les menait au supplice, il se fit un grand tumulte et on se mit à crier qu'il n'y avait que trop de sang chrétien répandu déjà. Les soldats, forcés de ramener leurs prisonniers, firent comparaître saint Paul devant Néron. Celui-ci, furieux de le voir encore vivant, s'écria:

«Qu'on enlève, qu'on fasse disparaître de la terre ce malfaiteur! C'est lui qui sème le trouble partout. Qu'on lui tranche la tête! Il est indigne de vivre.»

Paul répondit: «Néron, mon supplice sera court; mais je vivrai éternellement avec mon DIEU, JESUS-CHRIST, qui viendra juger le monde.»

Néron, plus furieux encore, dit à ses officiers: «Hâtez-vous de lui trancher la tête, et lui qui croit avoir une vie éternelle, qu'il comprenne que c'est moi qui suis le maître invincible, moi qui l'ai chargé de chaînes et qui triomphe aujourd'hui par sa mort.»

Paul reprit: «Afin que tu saches, ô César, qu'après que ma tête sera tombée sous le fer, je vivrai éternellement pour mon invincible Maître, et que toi, qui te crois vainqueur, tu n'es réellement que le vaincu, je t'apparaîtrai vivant après mon supplice, et tu pourras connaître que la vie et la mort dépendent de JESUS-CHRIST mon Seigneur. Car à lui appartient tout pouvoir et lui seul est le Roi invincible pour l'éternité.»

Après ces paroles, saint Paul fut emmené et réuni à saint Pierre pour marcher avec lui au supplice. En route, les officiers de Néron, qui s'appelaient *Longin*, *Mégiste* et Aceste, interrogèrent Paul sur le Roi dont il parlait. Saint Paul leur parla avec tant de force et d'éloquence, que leurs coeurs furent touchés; ils crurent en JESUS-CHRIST et ils supplièrent Paul de les recevoir comme chrétiens, pour échapper aux flammes de l'enfer et partager sa gloire.

«Père, nous te rendrons à la liberté, dirent-ils, et nous t'obéirons et te suivrons partout jusqu'à la mort.

— Mes frères, répondit Paul, je ne suis pas un déserteur de l'armée de mon Seigneur JESUS-CHRIST, mais un soldat soumis à ses lois. S'il ne s'agissait que de mourir sans arriver par la mort à la vie et à la gloire éternelles, j'accepterais votre offre de me rendre à la liberté; mais, après tous les travaux que j'ai soufferts avec joie, il me reste à recevoir la couronne de la victoire, des mains de celui à

qui j'ai donné ma foi. J'ai l'assurance que je vais à lui et que je viendrai avec lui lorsqu'il apparaîtra dans la gloire et la splendeur du Père et des Anges, pour juger le monde. C'est pourquoi je méprise la mort, et je ne puis écouter le conseil que vous me donnez de fuir.»

Alors les officiers lui dirent en pleurant:

«Que ferons-nous donc? Et si tu meurs, comment vivrons-nous? Et comment pourrons-nous parvenir à celui dont tu veux nous faire adopter la foi?»

JEANNE. – Ces pauvres gens! Ils me font pitié. Comment saint Paul ne les baptise-t-il pas tout de suite? Il ne leur répond même pas sur ce qu'ils lui demandent.

GRAND'MÈRE. – Chère petite, les soldats qui accompagnaient saint Paul ne lui auraient pas permis de s'arrêter, et surtout pour une cérémonie chrétienne; ensuite il n'y avait pas d'eau pour baptiser, le long du chemin que suivait saint Paul; enfin, en baptisant ces trois officiers, devant les soldats et devant la foule rassemblée pour être témoins de son martyre, il les eût livrés aux bourreaux et à la mort. Tu verras tout à l'heure que non-seulement il leur répond quand il voit que leur foi est sincère, mais qu'il leur indique le moyen de recevoir le baptême immédiatement.

Avant que saint Paul ait pu leur répondre, deux officiers envoyés par Néron accoururent pour voir si Paul était exécuté.

Le trouvant encore en vie, ils le poussèrent et le traînèrent rudement pour pouvoir retourner au plus vite annoncer sa mort à César. Une grande foule de peuple suivait l'Apôtre.

Quand ils furent arrivés aux portes de la ville, une noble dame romaine nommée Plautille, très-attachée aux Apôtres Pierre et Paul, et pleine de foi, se présenta à saint Paul, et lui demanda avec instance et avec larmes de prier pour elle. Paul lui dit:

«Va, Plautille, fille du salut éternel; prête-moi le voile qui couvre ta tête, et retire-toi un peu à l'écart, à cause de la foule. Tu m'attendras jusqu'à ce que je revienne vers toi, et que je te rende ce voile que je demande à ta charité. Il servira de bandeau pour me couvrir les yeux; après quoi je le remettrai à ta pieuse tendresse comme un gage de mon amour pour le nom du CHRIST, quand je monterai vers lui.»

Plautille lui présenta aussitôt ce voile malgré les insultes des deux officiers envoyés par Néron, qui lui disaient: «Comment peux-tu croire un magicien et un imposteur! Et pourquoi lui donner un voile si précieux?»

Mais Paul ajouta:

«Ma fille, attends mon retour; et tout à l'heure, vivant avec JESUS-CHRIST, je t'apporterai, sur ce même voile, les signes de mon martyre.»

HENRI. – Comment Plautille a-t-elle eu le courage de parler à saint Paul et de lui donner un voile devant tout le monde?

GRAND'MÈRE. – D'abord, rien ne donne du courage comme la foi; ensuite, en qualité de grande dame romaine, elle était respectée; les soldats n'osèrent pas la repousser. Enfin, tu remarqueras que saint Paul lui recommande de s'éloigner à cause de la foule.

On était près d'arriver à la place où saint Paul devait avoir la tête tranchée; Longin, Mégiste et Aceste redoublaient courageusement leurs instances et demandaient comment ils pouvaient arriver à la véritable vie.

«Mes enfants et mes frères, répondit saint Paul, lorsque le glaive aura tranché ma tête et que vous et les autres vous serez retirés, des Chrétiens fidèles viendront enlever mon corps. Vous remarquerez le lieu

de ma sépulture, vous y viendrez demain de grand matin et vous y trouverez deux hommes en prières, Tite et Luc. Vous leur direz pourquoi je vous ai envoyés, et ils vous donneront le baptême du salut en Notre-Seigneur. Alors vous croirez, et lorsque vous aurez été plongés dans la fontaine de salut, vos péchés seront effacés.»

En parlant ainsi, ils arrivèrent au lieu du supplice. Là, se tournant vers le côté où se lève le soleil, et levant les mains au ciel, Paul rendit grâces au Seigneur. Il pria longtemps à haute voix, en langue hébraïque, et pleura beaucoup.

LOUIS. – Pourquoi pleurait-il, puisqu'il savait qu'il allait dans le Ciel?

GRAND'MÈRE. – Il pleurait d'émotion et de reconnaissance pour lui-même, et de compassion pour l'Église qu'il laissait dans une si terrible persécution.

HENRIETTE. – Comment les soldats de Néron, qui étaient si pressés, lui permirent-ils de prier longtemps?

GRAND'MÈRE. – Parce que, pendant qu'il priait, les bourreaux préparaient ce qui était nécessaire pour l'exécution,

Quand saint Paul eut fini sa prière, il dit adieu à ses frères et les bénit. Puis il se banda lui-même les yeux avec le voile de Plautille; il se mit à genoux et présenta le cou au bourreau. Celui-ci, élevant les bras, brandit son glaive et abattit à ses pieds, d'un seul coup, la tête sacrée de l'Apôtre.

Quand la tête fut détachée du corps, on dit que la bouche répéta encore en hébreu, d'une voix claire, le nom de Notre- Seigneur JESUS-CHRIST. On dit aussi que la tête bondit trois fois en roulant et qu'immédiatement trois fontaines jaillirent de terre en ce même lieu. Cette tradition est très-ancienne dans l'Église de Rome. A la place où saint Paul a subi le martyre il y a une église appelée: SAINT PAUL AUX TROIS FONTAINES.

JACQUES. – Et le voile de Plautille, le lui a-t-on rendu?

GRAND'MÈRE. – Quelques personnes voulurent l'enlever, mais on ne le trouva plus.

LOUIS. – Qu'est-ce qu'il était devenu?

GRAND'MÈRE. – Tu vas voir. Les officiers que Néron avait envoyés pour hâter l'exécution, trouvèrent, en rentrant à Rome, Plautille, qui louait et glorifiait DIEU de la faveur qu'elle venait de recevoir du saint Apôtre. Ils lui demandèrent, en se moquant d'elle pourquoi elle ne couvrait pas sa tête du voile qu'elle avait prêté à Paul. Plautille leur répondit avec dignité:

«Hommes vains et misérables, qui ne voulez pas croire même ce que vos yeux ont vu, ce que vos mains ont touché! Je l'ai ce même voile que je lui ai donné! Arrosé du sang de ce martyr, je le garde comme un trésor. Car Paul lui-même est venu du Ciel, accompagné d'une foule innombrable de Saints, vêtus de robes d'une éclatante blancheur. En me le remettant de sa main, il m'a remercié de ce signe d'attachement que je lui avais donné et il m'a dit:

«Sur la terre, ô Plautille, tu m'as assisté; et moi, en retour, je serai ton guide et ton appui, dans la route de ce royaume céleste où tu vas entrer.»

Alors Plautille tira de son sein le voile rougi du sang de Paul, et le montra aux officiers. Ceux-ci,

saisis d'une grande frayeur, s'enfuirent et se hâtèrent d'annoncer à César ce qu'ils avaient vu et entendu.

Ace récit, Néron frappé, lui aussi, de stupeur, réunit ses philosophes, ses favoris, ses conseillers, ses ministres et tous les sénateurs qu'on put rassembler, il les interrogeait et les pressait de questions auxquelles ils ne pouvaient répondre.

La crainte, la terreur avaient bouleversé ses sens, quand tout à coup, vers la neuvième heure, qui est pour nous trois heures de l'après-midi, les portes de la salle où ils se trouvaient tous réunis, étant fermées, saint Paul apparut glorieux au milieu d'eux, et se tenant devant César:

«César Néron, lui dit-il, reconnais-moi. Je suis Paul, le soldat du Roi éternel et invincible. Et maintenant, malheureux Prince, sache que je ne suis pas mort, mais que je vis pour mon DIEU. Quant à toi, encore un peu de temps, et d'affreux malheurs vont te frapper; et ensuite le plus grand des supplices, la mort éternelle t'est réservée, parce que, ajoutant des crimes à tant d'autres crimes, tu as injustement versé par torrents le sang des justes.»

Après ces paroles, Paul disparut. Néron était dans une terreur épouvantable. Tout hors de lui-même, il ne savait quel parti prendre. Enfin, suivant le conseil de ses amis, il rendit plus tard la liberté à quelques malheureux Chrétiens qui étaient encore en prison.

JACQUES. – A la bonne heure I Ces pauvres gens du moins ont été sauvés du martyre.

ÉLISABETH. – Eh bien! je crois que c'eût été plus heureux s'ils avaient été martyrisés.

HENRI. – Pourquoi donc? C'est terrible d'être martyrisé.

ÉLISABETH. – Oui, terrible pendant quelques heures; mais après, quel bonheur de se trouver dans le Ciel avec la Sainte-Vierge, avec les Anges, et tous les Saints, pour toujours, toujours! N'est-ce pas, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – C'est vrai, chère enfant; mais n'est pas martyr qui veut. La vie comme la mort est un bienfait pour ceux qui aiment DIEU. Redevenant libres, ces Chrétiens ont sans doute vécu saintement et ont converti d'autres personnes. Ainsi il faut se réjouir de leur délivrance.

Le lendemain, de grand matin, les trois officiers, Longin, Mégiste et Aceste, vinrent au tombeau, comme le leur avait ordonné l'Apôtre. Ils y trouvèrent les deux hommes en prières et Paul debout au milieu d'eux. A cette vue, saisis d'admiration et de crainte, ils n'osaient approcher. En même temps, saint Tite et saint Luc, sortant de l'extase de leur prière....

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est: extase?

GRAND'MÈRE. – Je t'ai déjà expliqué que l'extase est un état extraordinaire pendant lequel on ne sait où on est; on n'entend pas, on ne voit pas ce qui se passe autour de soi. Les grands Saints sont sujets à ces extases, et se sentent comme transportés dans le Ciel près de DIEU, de la Sainte-Vierge et des Anges.,

Saint Tite et saint Luc, revenant donc à eux, reconnurent les officiers qui avaient assisté au supplice de Paul. Effrayés à leur tour, ils commencèrent à fuir, et saint Paul disparut.

Alors les officiers leur crièrent: «Bienheureux hommes de DIEU, cessez de craindre! Nous ne venons pas ici pour vous poursuivre et pour vous faire mourir; nous venons chercher la foi et avec elle l'eau du baptême qui doit nous ouvrir la vie éternelle comme nous l'a promis le grand Docteur Paul, que nous avons vu tout à l'heure debout et priant avec vous.»

A ces mots, Tite et Luc, remplis d'une grande joie, s'arrêtèrent et leur imposèrent les mains. Et le soir, après les avoir fait jeûner toute la journée, ils les baptisèrent au nom du Seigneur, DIEU, Père, Fils et Saint-Esprit.

Voilà tout ce qu'on sait du martyre de saint Paul, qui eut lieu pendant la première grande persécution générale, sous le règne du cruel et abominable Néron.

Je vais maintenant vous raconter ce qu'on sait de la vie et de la mort des autres Apôtres, grâce aux recherches et aux écrits des auteurs approuvés par l'Église.

LXII – Martyre de l'Apôtre Saint André

GRAND'MERE. – Après le martyre de saint Pierre et de saint Paul, mes enfants, je vais vous raconter celui non moins admirable de saint André.

Vous vous souvenez, sans doute, que saint André était le frère aîné de saint Pierre, et qu'il suivait saint Jean -Baptiste.

Les plus jeunes enfants répondent les uns *oui*; les autres *non*.

GRAND'MÈRE. – Je crois que je ferai mieux de recommencer; ceux qui ne savent pas y gagneront; ceux qui savent n'y perdront rien.

HENRIETTE, *riant*. Si fait, Grand'mère, nous y perdrons du temps.

GRAND'MERE, *souriant*. Non, votre temps ne sera pas perdu, car vous l'aurez employé à un acte de complaisance et de douceur.

JEANNE. – C'est vrai; Grand'mère a raison; écoutons avec patience, quoique nous sachions.

GRAND'MÈRE. – Saint André était donc le frère aîné de saint Pierre. Ayant entendu parler des prédications extraordinaires de saint Jean-Baptiste, il alla l'entendre et devint un de ses disciples. Mais saint Jean-Baptiste lui ayant fait voir un jour

Notre-Seigneur, dit: «Voilà l'Agneau de DIEU.» Cette parole frappa vivement André; il quitta saint Jean-Baptiste avec un autre disciple qu'on croit être saint Jean pour suivre le Sauveur du monde.

«Qui cherchez-vous? lui demanda Notre-Seigneur.

— Maître, répondirent-ils, où demeurez-vous?

— Venez et voyez,» dit le Seigneur.

Ils y vinrent et restèrent avec JESUS, toute la journée et la nuit suivante. André fut si plein d'admiration des paroles de Notre-Seigneur qu'il en parla à son frère Simon-Pierre; il l'amena à JESUS qui les garda tous deux pour être ses disciples.

«Suivez-moi, leur dit-il, suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes.»

A partir de ce jour, Pierre et André ne quittèrent plus leur Divin Maître. Après la Passion, la Résurrection et l'Ascension de Notre-Seigneur, saint André resta près de saint Pierre et des autres Apôtres. Il reçut avec eux le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte.

Quand les Apôtres se dispersèrent pour prêcher l'Évangile, saint André eut pour sa part les pays qui se trouvent au nord du Pont-Euxin…

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: le Pont-Euxin?

GRAND'MÈRE. – Le Pont-Euxin est une mer au-dessus de la mer Méditerranée et de l'Archipel.

Saint André commença par l'ACHAÏE où saint Paul se rendit plus tard. Après l'Achaïe, saint André alla dans un pays barbare qui s'appelait la SCYTHIE. Les habitants de ce pays étaient renommés pour

leur férocité, mais le saint Apôtre leur prêcha l»Évangile avec tant de bonté, de douceur; il fit des miracles si nombreux et si frappants, qu'il en convertit une quantité prodigieuse. Entre autres conversions, il en opéra une qui paraissait impossible. C'était un vieillard de soixante-quatorze ans qui avait passé sa vie dans la débauche et la crapule; il s'appelait Nicolas.

ARMAND. – Qu'est que c'est: crapule?

Grand 'mère. Cela veut dire une vie abominable, remplie de mauvaises actions, d'ivrognerie, de saletés, de méchancetés de toutes sortes. Ce Nicolas était très-lié avec une femme aussi méchante, aussi mauvaise que lui. Un jour, il se trouva avoir sur lui, par hasard, le livre de l'Évangile écrit par saint Matthieu.

LOUIS. – Comment un si mauvais homme pouvait-il avoir un si bon livre?

GRAND'MÈRE. – C'était probablement quelque nouveau Chrétien qui le lui avait donné. Il avait donc ce livre dans sa poche sans y penser, et il alla voir cette mauvaise femme pour se divertir et s'enivrer avec elle.

Mais aussitôt qu'il fut entré, la femme lui dit de s'en aller bien vite, parce qu'il avait sur lui quelque chose de divin dont elle ne pouvait supporter la présence. Nicolas, tout ému et surpris, alla trouver saint André et lui raconta ce qui venait de lui arriver. Il en était si troublé que le saint Apôtre profita de cette terreur pour lui faire honte de sa vie passée et pour le presser de se convertir. Nicolas y consentit, mais il ne voulut pas s'y décider tout de suite.

Saint André jeûna pendant cinq jours pour obtenir de son Divin Maître le salut de cette âme. Une voix du Ciel lui dit qu'elle lui serait accordée pourvu que Nicolas jeûnât pour lui-même et qu'il s'exerçât à vivre dans la pénitence.

Saint André exhorta Nicolas à le faire et lui parla avec tant de force que le vieillard se sentit enfin le coeur touché. Il consentit à écouter les avis du saint Apôtre. Malgré son grand âge, il jeûna pendant six mois au pain et à l'eau; il vendit tous ses biens, distribua l'argent aux pauvres et mena jusqu'à sa mort une vie exemplaire.

HENRI. – Saint André était bien bon de se donner tant de mal pour un méchant vieillard.

GRAND'MÈRE. – C'est précisément parce qu'il était méchant et vieux que saint André s'y intéressa si particulièrement. Nicolas n'avait pas de temps à perdre et le saint Apôtre désirait ardemment sauver cette pauvre âme pour laquelle Notre-Seigneur avait versé son sang et donné sa vie.

ÉLISABETH. – Mais ce n'est pas seulement pour lui que Notre- Seigneur a donné son sang et sa vie! C'est pour des millions et des milliards d'âmes.

GRAND'MÈRE. – Certainement; mais aussi pour chacune des âmes qui forment ces millions et ces milliards. Et chacune de ces âmes doit à Notre-Seigneur la même reconnaissance et le même amour que s'il n'était venu sur la terre que pour elle seule.

Après avoir fait une multitude de conversions dans tous ces pays éloignés, saint André revint à PATRAS, et il recommença avec une grande ferveur à prêcher l'Évangile et à conjurer les peuples de reconnaître la Divinité de JESUS-CHRIST.

Le proconsul ou gouverneur romain, EGEE, ayant été averti des ravages que faisait saint André dans

le culte des faux dieux, se rendit précipitamment à Patras, dans l'Achaïe, pour arrêter l'effet extraordinaire des prédications de l'Apôtre.

Aussitôt qu'André eut appris l'arrivée du proconsul, il n'attendit pas d'être appelé par lui; il se hâta d'aller le trouver.

«Egée, lui dit-il, toi qui as reçu le pouvoir de juger les hommes de cette province, tu devrais connaître ton juge à toi qui est dans le Ciel, afin que tu lui portes le respect et que tu lui rendes les hommages qui sont dus à sa souveraine Majesté.

Tu abandonnerais alors le culte impie de tes idoles.»

JEANNE. – Comment saint André a-t-il eu le courage de parler ainsi à cet homme qui avait le pouvoir de le faire mourir? Il me semble qu'il eût été plus prudent de rester tranquillement dans sa maison.

GRAND'MÈRE. – Chère enfant, ce n'est pas ainsi que raisonnent les Apôtres et les vrais Chrétiens. Le saint Apôtre n'eût rien gagné à rester chez lui. Le proconsul arrivait tout exprès pour arrêter ses prédications; il l'aurait fait amener de force en sa présence. Saint André a préféré lui faire voir tout de suite qu'il ne craignait ni lui, ni aucun homme sur la terre, et que personne ne l'empêcherait de prêcher l'Évangile de JESUS- CHRIST.

«Es-tu donc cet André, dit Egée, qui cherche à détruire les temples de nos DIEUX, et à persuader au monde que la seule religion vraie est celle qui a été condamnée et défendue par nos Empereurs?

— Cette défense n'a été faite par les Empereurs, répondit André, que parce qu'ils n'ont pas connu le grand mystère du salut des âmes; ils ignorent comment le Fils de DIEU est venu nous tirer de l'esclavage du démon.

—De semblables discours, dit Egée, n'ont pas empêché ton CHRIST d'être saisi par les Juifs et d'être attaché ignominieusement à une croix.

—Il est vrai, s'écria le saint Apôtre, qu'il a été attaché à une croix; mais il n'y a été attaché que par amour pour nous et pour le salut de nos âmes. J'en suis témoin moi-même, ayant entendu souvent de sa propre bouche les prédictions qu'il nous faisait relativement à sa mort, et les assurances qu'il nous donnait de la nécessité de cette mort pour le salut du monde.

— Que m'importe, dit Egée, que ce soit par l'effet de sa propre volonté qu'il ait été crucifié? Il suffit qu'il l'ait été pour que je ne l'adore pas. Comment reconnaître pour DIEU un homme crucifié?»

Saint André lui expliqua alors les grands mystères de la Rédemption de JESUS-CHRIST. Mais Egée ne comprit rien aux paroles de l'Apôtre et lui signifia que, s'il ne mettait pas fin à ses prédications, et s'il ne sacrifiait promptement aux DIEUX de l'empire, il le ferait fustiger honteusement et ensuite attacher à une croix comme son Maître.

LOUIS. – Quel méchant homme que cet Egée! Et comme tous ces païens sont méchants!

GRAND'MÈRE. – La charité était une vertu inconnue chez les païens. C'est ce qui distingue la religion de JESUS-CHRIST de toutes les autres religions. Notre - Seigneur a prêché la charité par ses paroles et par son exemple. Les Apôtres, de même que leur Divin Maître, prêchaient la charité comme le premier devoir de tous les Chrétiens, comme la source de toutes les vertus. Remarquez bien qu'un vrai Chrétien, bien qu'il soit inflexible dans sa foi et dans son amour pour la vérité, est néanmoins rempli de douceur, de bonté, d'indulgence, qu'il cherche à rendre heureux tous ceux qui dépendent de lui, qui vivent avec lui. Il soulage leurs misères, il leur épargne des souffrances, il les console dans leurs chagrins.

Egée était comme tous les païens, orgueilleux, despote, égoïste, inhumain.

ÉLISABETH. – Mais, grand'mère, je connais des Chrétiens qui ont tous ces défauts et qui n'ont de charité pour personne.

GRAND'MÈRE. – C'est que ce ne sont pas de vrais Chrétiens, chère enfant; ils ne le sont que de nom. Ils feraient peut-être comme Egée, s'ils étaient à sa place.

Quoi qu'il en soit, la menace d'Egée n'effraya pas saint André, qui lui répondit: qu'il offrait tous les jours un sacrifice; que ce sacrifice était celui de l'Agneau sans tache, de JESUS-CHRIST lui-même, qui, après avoir été reçu chaque jour par chacun des fidèles, restait toujours vivant et entier. «Car,

ajouta-t-il, je ne reconnais vos DIEUX que comme des démons abominables, indignes d'honneur et de respect. Et quant au supplice de la croix dont vous me menacez, sachez que c'est là l'objet de mes désirs, et que je ne serai jamais plus joyeux que lorsque je m'y verrai attaché comme l'a été mon Divin Maître.»

Le proconsul, irrité de ce discours, fit enfermer le saint Apôtre dans une affreuse prison, espérant que les souffrances qu'il y endurerait, le feraient changer de sentiments.

Mais à peine y fut-il, qu'une multitude d'hommes qui avaient saint André en grande vénération se rassemblèrent pour briser les portes de la prison et pour mettre l'Apôtre en liberté.

VALENTINE. – A la bonne heure; ce sont de braves gens! C'est très-bien ce qu'ils font.

GRAND'MÈRE. – Mais saint André ne les laissa pas faire; car aussitôt qu'il fut informé de leur projet, il fut rempli de douleur et il demanda à parler à cette foule irritée. Ne sachant quel autre moyen prendre pour calmer la fureur de ce peuple, Egée lui en accorda la permission.

L'Apôtre leur rappela que Notre-Seigneur avait enduré patiemment les tourments de sa Passion sans se défendre et sans permettre qu'on le défendît. Il les conjura par le sang et la mort de leur Divin Maître, de ne pas changer en une sédition diabolique la paix qu'il avait apportée au monde.

«Ce que vous devez faire, leur dit-il, c'est de vous préparer vous-mêmes à mourir. Le Chrétien ne devient pas victorieux en se défendant, mais en mourant. Les supplices qui sont à craindre ne sont pas ceux qu'on endure en cette vie, mais ceux qui sont préparés aux impies, en enfer. Au lieu de vouloir tuer Égée, vous devez avoir plutôt de la compassion pour lui, puisqu'il se rend digne de ces tourments éternels; bientôt viendra le temps où nous serons récompensés de nos souffrances, et où, lui, sera rigoureusement puni de sa cruauté.»

CAMILLE. – Grand'mère, je trouve ce discours bien beau! Et quelle générosité, quelle charité déploie ce grand Apôtre!

GRAND'MÈRE. – Oui, chère petite, on sent que c'est l'homme de DIEU, l'Apôtre de JESUS-CHRIST qui parle. Aussi produisit-il un tel effet sur les milliers de Chrétiens qui l'entouraient, que tous se retirèrent calmes et tristes.

HENRIETTE. – Pourquoi tristes?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'ils savaient qu'Egée ferait mourir saint André dans les tourments et qu'ils seraient privés à l'avenir de ce saint homme.

JEANNE. – Egée aura été, sans doute, reconnaissant du grand service que lui avait rendu le bon saint André.

GRAND'MÈRE. – Il a été aussi ingrat que méchant. Le lendemain de ce jour, il envoya chercher André, le fit comparaître devant son tribunal et lui dit:

«Je pense que tu as réfléchi cette nuit à mes paroles, et que tu as changé de sentiment et de résolution.

— Bien loin d'en avoir changé, répondit le saint Apôtre, je souhaite avec la même ardeur d'attirer tout le monde à mon Seigneur JESUS, et d'abolir entièrement le culte des idoles. C'est à quoi j'ai travaillé dans cette province, et j'ai la consolation d'avoir éclairé bien des gens et de les avoir gagnés à mon Sauveur.

— C'est de quoi je me plains, reprit Egée avec colère; je veux que tu renonces à ta superstition et que tu répares le mal que tu as fait par tes folles prédications. Les temples de nos DIEUX sont déserts maintenant, leur culte est abandonné. C'est toi qui es l'auteur de cet abandon, il faut que tu y portes remède. Si tu continues à t'y refuser, le supplice de la croix t'est assuré, et personne ne pourra te sauver de ma colère.

— O fils de la mort, s'écria André, demeureras-tu toujours dans ton aveuglement? Crois-tu que je craigne les tourments dont tu me menaces? Sache au contraire que je les désire avec ardeur. Plus je souffrirai, plus la récompense que je recevrai des mains de mon Seigneur sera belle et précieuse. La seule chose qui me peine, c'est de te voir si obstiné dans ton erreur.»

Egée ne comprit rien à cet amour ardent pour un DIEU crucifié et pour des hommes inconnus au saint Apôtre. Il le traita d'extravagant et d'insensé, et le fit fouetter cruellement.

Les bourreaux exécutèrent la sentence avec une grande barbarie; le corps d'André fut tout déchiré. Ce supplice fut rendu plus cruel encore par le froid rigoureux qui entrait dans ses plaies, et qui lui causait des douleurs insupportables.

Mais, loin de diminuer son courage, ces souffrances augmentèrent encore son désir de mourir pour son Divin Maître.

Ramené devant le proconsul, il lui parla avec le même courage, le suppliant d'ouvrir les yeux à la vérité et de sauver son âme.

«Pense, lui dit-il, à la peine terrible que tu te prépares dans l'enfer, vers lequel tu te précipites. Les souffrances dont tu me menaces ne peuvent durer qu'un jour ou deux, et seront suivies d'une gloire et d'un bonheur éternels; mais tes souffrances à toi ne finiront et ne diminueront jamais.»

Egée, de plus en plus irrité, voyant qu'André restait inflexible dans ce qu'il appelait sa folie, ordonna enfin qu'il fût attaché à la croix. Mais pour rendre son supplice plus long, il commanda qu'on l'y attachât avec des cordes, en place des clous qui lui feraient perdre tout son sang et hâteraient sa mort.

Le peuple se rassembla en murmurant, et criant:

«Qu'a fait ce juste, cet ami de DIEU, pour être ainsi mis à mort? Il ne faut pas souffrir que cet arrêt inique soit exécuté 1 «

Mais André, qui ne se sentait pas de joie de se voir si près de souffrir le martyre pour son cher Maître, éleva la voix de toutes ses forces, et conjura cette foule de Chrétiens de ne point retarder son supplice.

ARMAND. – Est-ce qu'ils ont obéi?

GRAND'MÈRE. – Il paraît que oui, car les livres qui racontent le martyre de saint André ne parlent plus

de l'opposition du peuple.

JACQUES. – Je trouve qu'ils auraient dû le délivrer malgré lui.

GRAND'MÈRE. – Ils ont préféré céder à ce vif désir de l'Apôtre; les fervents Chrétiens l'ont mieux, compris qu'on ne l'eût fait de nos jours.

Les soldats qui menaient saint André au supplice continuèrent donc leur marche. Dès que l'Apôtre aperçut la croix qui lui avait été préparée, il se sentit transporté de joie et s'écria;

«Je te salue, Ô croix vénérable! Avant que mon Seigneur eût été étendu sur toi, tu étais un signe d'horreur. Maintenant tu n'as plus que des charmes. C'est avec bonheur et confiance que je viens vers toi. O croix que j'ai toujours aimée! O croix longtemps désirée! O croix que j'ai cherchée avec ardeur, reçois-moi! Rends-moi à mon Maître, afin que je passe de tes bras dans ceux de mon Seigneur, qui m'a racheté étant couché sur toi!»

MADELEINE. – Grand'mère, ce sont des sentiments tellement beaux qu'ils sont presque incompréhensibles. Qu'on accepte avec résignation un affreux supplice, cela se comprend; mais qu'on le recherche, qu'on le désire, j'avoue que je ne le comprends plus. Si je devais être crucifiée, je ferais des cris épouvantables et je demanderais grâce tant que je le pourrais.

GRAND'MÈRE. – Mais si, pour prix de cette grâce, on t'ordonnait de renier Notre-Seigneur, l'accepterais-tu?

MADELEINE. – Non, non, Grand'mère, non, jamais!

GRAND'MÈRE. – Alors, tu serais dans les mêmes sentiments que saint André, sauf la force qui te manquerait pour souffrir avec joie comme lui; ta nature humaine, plus faible que la sienne, moins aguerrie aux privations, aux souffrances, laisserait paraître une terreur bien naturelle.

Cette merveilleuse ardeur du saint Apôtre était la conséquence nécessaire et la juste récompense de ses rudes et continuels travaux pour la gloire de Notre-Seigneur.

Lorsqu'il fut près de la croix, il se déshabilla lui-même, donna ses vêtements aux bourreaux et monta tout seul sur la croix préparée pour lui. Il y fut attaché avec des cordes, d'après l'ordre du proconsul.

HENRIETTE. – Grand'mère, il me semble que les cordes devaient moins faire souffrir que les clous.

GRAND'MÈRE. – Les premiers moments devaient être moins terribles en effet; mais comme on était obligé de serrer très fortement les cordes pour maintenir le corps sur la croix, il survenait bientôt un engourdissement qui devait être horriblement douloureux. De plus, 'comme le crucifié ne perdait pas de sang, il vivait plus longtemps.

Ainsi, saint André resta trois jours attaché sur la croix, et il ne cessa tout le temps d'exhorter les fidèles à rester fermes dans leur foi et à mépriser les souffrances passagères pour arriver au bonheur éternel. Plus de vingt mille personnes furent témoins de son martyre. Parmi elles se trouvait STRATOCLE, frère d'Egée, qui disait hautement, avec tous les assistants, que c'était injuste et cruel de faire ainsi mourir un si saint homme.

Le peuple, affligé de le voir tant souffrir, alla chercher le proconsul jusque dans son palais. On lui cria de tous côtés que c'était une impiété de tourmenter ainsi un si excellent homme, et qu'il fallait le

détacher de la croix.

Egée craignit une sédition qui menaçait de devenir sérieuse. Il promit au peuple qu'André allait être détaché de la croix, et il vint au lieu du supplice.

Dès qu'André l'aperçut, il s'écria:

«Que viens-tu faire ici, Egée? Si c'est pour croire en Notre- Seigneur JESUS-CHRIST et pour proclamer ta foi, il te sera fait miséricorde. Mais si tu viens pour me faire descendre de la croix, apprends que tu n'en viendras pas à bout, .et que j'aurai la consolation de mourir pour mon cher Maître. Je le vois, je l'adore, et sa présence me comble de joie. Je n'ai d'autre regret que de voir perdre ton âme; tu seras damné si tu ne te convertis maintenant que tu le peux encore; plus tard, tu ne le pourras peut-être pas, lors même que tu le voudrais.»

ÉLISABETH. – Comment cela? Tant qu'on vit on peut toujours se convertir.

GRAND'MÈRE. – Saint André voyait sans doute comment Egée devait périr; vous allez voir tout à l'heure qu'il n'avait effectivement pas de temps à perdre pour se repentir de ses cruautés et de son abominable vie.

Egée, malgré les paroles d'André, commanda aux bourreaux de le détacher de la croix. Mais il leur fut impossible de le faire, parce qu'aussitôt qu'ils approchaient, les forces leur manquaient et leurs bras devenaient comme perclus.

Saint André, pendant ce temps, faisait à haute voix cette prière:

«Ne permettez pas, mon Seigneur, que votre serviteur, attaché à cette croix pour l'honneur de votre nom, en soit délié. Ne souffrez pas qu'Egée, qui est un homme corruptible, m'inflige l'humiliation de ne pouvoir mourir pour vous. Vous êtes mon cher Maître, que j'ai connu, que j'ai aimé, que je désire contempler éternellement. Il est temps que je me réunisse à vous, seul objet de tous mes désirs et de toutes mes affections.»

Comme il achevait ces paroles, il fut, à la vue de tout le monde, environné d'une lumière si resplendissante que personne ne pouvait en soutenir l'éclat. Une demi-heure après, cette lumière se dissipant peu à peu, saint André rendit le dernier soupir, et alla recevoir la récompense de son admirable vie.

LOUIS. – Je suis content qu'il ne souffre plus, ce digne et courageux Apôtre!

ARMAND. – Est-ce que son corps est resté sur la croix?

GRAND'MÈRE. – Non. Une dame de qualité, nommée Maximilla, femme d'un sénateur, ayant remarqué d'une grotte où elle était...

MARIE-THERESE. – Pourquoi était-elle dans une grotte?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'étant une grande dame, elle n'eût pas été convenablement placée au milieu de la foule.

VALENTINE. – Et pourquoi alors y allait-elle?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'elle était Chrétienne et qu'elle voulait assister au beau spectacle du martyre

de ce saint Apôtre; elle voulait y puiser du courage pour souffrir et mourir comme lui si le bon DIEU l'appelait au martyre. Mais pour ne pas avoir l'air de braver Egée, et pour ne pas attirer la persécution sur les Chrétiens, elle se mit à couvert dans une grotte, en face de la croix de saint André.

Maximilla, ayant donc remarqué que l'Apôtre avait cessé de vivre, alla, avec l'aide de ses serviteurs, détacher le corps de la croix. Elle l'embauma avec des parfums précieux, et l'ensevelit dans un tombeau qu'elle avait fait préparer pour elle-même.

Egée, l'ayant appris, fut très-irrité contre Maximilla. N'osant pas la faire arrêter, à cause de sa haute position, il résolut de porter plainte à l'Empereur. Mais pendant qu'il recevait la déposition des témoins, il fut saisi par un démon furieux qui l'entraîna sur la place publique et l'y étrangla.

JACQUES. – Je suis enchanté de cela. J'aime beaucoup ce démon- là; il est juste, au moins.

GRAND'MERE, *souriant*. Cher enfant, je crois que ce démon ne mérite pas tes éloges. Le démon étant l'esprit du mal, ne peut rien faire de juste ni de bien. Il a étranglé Egée, non par esprit de justice, mais comme un bourreau terrible, pour le précipiter en enfer sans lui donner le temps de se repentir.

Stratocle, frère d'Egée, ne voulut pas hériter des biens de ce frère indigne. Il ne voulut même pas toucher à son argent ni à rien de ce qui lui avait appartenu. Il le fit cependant enterrer, mais dans un lieu isolé. Les habitants de Patras furent si épouvantés de cette terrible mort d'Egée, et si touchés du martyre de saint André, qu'ils se firent tous baptiser. Ce fut le 30 novembre que mourut l'Apôtre saint André, sous le règne de Néron. Ses reliques, après avoir été portées à Constantinople, furent transportées à AMALFI, dans le royaume de Naples.

CAMILLE On m'avait dit, Grand'mère, qu'elles étaient à Rome.

GRAND'MÈRE. – En effet, sa tête est à Rome, un de ses bras est à Paris, à l'église de Notre-Dame, un de ses pieds est à Aix, en Provence; d'autres églises ont quelques parcelles de ses membres, mais la plus grande partie de son corps est à Amalfi.

JEANNE. – Comme ce martyre de saint André est intéressant! Grand'mère.

ELISABEH. Moi, j'aime mieux celui de saint Pierre.

HENRI. – Pourquoi cela?

ÉLISABETH. – Parce que saint Pierre est le chef des Apôtres, et que tout ce qui vient de lui a un intérêt tout particulier.

LOUIS. – C'est vrai! Mais avec quel courage saint André a supporté son long martyre!

GRAND'MÈRE. – Mes chers enfants, tous les Apôtres ont montré la même foi et le même courage, et tous ont souffert avec joie pour l'amour de leur Divin Maître. Ils sont également dignes de notre admiration et de notre respect. Je vais maintenant vous raconter ce qu'on sait de saint Jean, le disciple bien-aimé de Notre-Seigneur.

LXIII – Saint Jean l'Evangéliste, Apôtre

HENRIETTE. – Grand'mère, pourquoi appelle-t-on saint Jean, l'EVANGELISTE?

GRAND'MÈRE. – Parce qu'il a écrit l'Évangile.

PIERRE. – Mais saint Matthieu, saint Marc, saint Luc ont aussi écrit l'Évangile, et on ne les appelle pas Évangélistes.

GRAND'MÈRE. – D'abord, on les appelle Évangélistes aussi bien que saint Jean. On donne plus particulièrement le surnom d'Évangéliste à l'Apôtre saint Jean, pour le distinguer de l'autre saint Jean, surnommé BAPTISTE, c'est à-dire Baptiseur.

L'Évangile de saint Jean a un intérêt tout particulier parce qu'il rapporte certains faits de la vie du Divin Maître, lesquels avaient été omis par les autres Évangélistes. Saint Jean écrivit plus de cinquante ans après saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, et il raconta ce qui prouvait plus clairement la Divinité de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST et son amour pour les hommes. C'est à saint Jean que nous devons, entre autres, l'admirable discours relatif à la Sainte Eucharistie, ainsi que les paroles toutes divines de Notre-Seigneur avant la Sainte Cène. C'est encore lui qui raconte le grand miracle de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare et l'histoire de la Samaritaine.

Il rend compte des prédications de JESUS-CHRIST, plus que de ses actions, qui avaient déjà été racontées.

L'Évangile de saint Jean est tout pénétré de l'amour de Notre-Seigneur; il fait ressortir merveilleusement la beauté des paroles de son Divin Maître.

Et puis, saint Jean a vécu près de la Sainte-Vierge. La présence de cette Mère admirable a dû certainement donner à son coeur et à son esprit ce je ne sais quoi de céleste, de sublime, de tendre, qui perce dans ses écrits.

Il est certain que saint Jean a emmené la Sainte-Vierge dans quelques-unes de ses missions en Asie-Mineure; elle est restée longtemps avec lui à Éphèse.

Après la mort de la Sainte-Vierge, saint Jean continua ses prédications en Asie-Mineure; il fut arrêté par l'ordre du proconsul romain en l'année 86, et envoyé chargé de chaînes à Rome, sous l'Empereur DOMITIEN, grand et cruel ennemi des Chrétiens.

VALENTINE. – Est-ce que Domitien a régné après Néron?

GRAND'MÈRE. – Oui, mais plusieurs années après; il fut le sixième Empereur après Néron. Il a succédé à son frère TITUS, qui avait été très-bon. Domitien était au contraire très-méchant.

Quand on lui amena saint Jean, «il lui donna le choix de sacrifier aux DIEUX ou de périr par les plus cruels supplices.

Saint Jean lui répondit qu'il accepterait tous les supplices du monde plutôt que de renier son Seigneur JESUS-CHRIST, seul vrai DIEU tout-puissant.

Domitien ordonna que Jean fût fouetté et jeté dans une chaudière d'huile bouillante.

Saint Jean fut dépouillé de ses vêtements, cruellement fouetté et précipité dans la chaudière. Mais aussitôt le feu perdit sa chaleur, l'huile bouillante reprit une douce fraîcheur, et au lieu de brûler le saint vieillard, elle guérit les plaies causées par les coups de fouet.

HENRIETTE. – Grand'mère, pourquoi dites-vous le saint vieillard? Il n'était pas vieux, saint Jean.

GRAND'MÈRE. – Il était jeune du temps de Notre- Seigneur, mais à l'époque dont je parle, il y avait cinquante-cinq ou cinquante-six ans que JESUS-CHRIST avait quitté le monde à l'âge de trente-trois ans. Saint Jean, qui était à peu près du même âge que Notre -Seigneur, devait donc avoir quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-neuf ans.

VALENTINE. – Ah! mon DIEU! Comme c'est vieux!

GRAND'MÈRE. – Les bourreaux, voyant la merveille qui se passait sous leurs yeux à tous, ne voulurent pourtant pas y croire; ils se mirent à attiser le feu en y jetant toutes sortes de matières combustibles, mais les flammes s'élancèrent sur les bourreaux qui furent couverts de brûlures.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est, des matières combustibles?

GRAND'MÈRE. – Ce sont des choses qui s'allument très-facilement et qui donnent une grande flamme.

On voit encore à Rome, près d'une porte appelée Porte- Latine, la place où saint Jean subit son martyre et fut préservé miraculeusement de la mort. Quant à ses chaînes, on les vénère dans une petite chapelle souterraine creusée par les ordres du pape Pie IX, sous le maître-autel de la célèbre église de Saint-Jean de Latran.

Pendant que les Chrétiens se réjouissaient de cette miraculeuse protection de DIEU, les païens et l'Empereur lui-même en furent tellement effrayés qu'ils n'osèrent plus toucher à l'Apôtre saint Jean.

Domitien commanda qu'il fût envoyé en exil dans l'île de PATHMOS.

LOUIS. – Où est cette île, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Dans l'Archipel, cher enfant, pas loin des côtes de l'Asie-Mineure.

C'est dans l'île de Pathmos que Saint Jean écrivit son beau livre de l'APOCALYPSE.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est que cette Pocalypse? De quoi parle-t-elle?

PIERRE. – On ne dit pas *Pocalypse*, mais *Apocalypse*.

GRAND'MÈRE. – Le mot Apocalypse veut dire Révélation. C'est une grande prophétie de la seconde venue dans ce monde de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST et de la fin du monde. De plus, c'est un livre plein de mystères.

HENRIETTE. – Oh! je voudrais bien le lire, Grand'mère.

GRAND'MÈRE. – Tu n'y comprendrais rien, chère enfant; cette partie de l'Écriture-Sainte n'est pas faite pour être lue par des enfants.

Saint Jean convertit, dit-on, presque tous les habitants de Pathmos. Il demeura avec eux jusqu'à la mort de Domitien.

L'Empereur Nerva, qui n'était pas méchant, rappela les Chrétiens exilés et défendit qu'on les tourmentât.

Saint Jean voulut quitter Pathmos, mais les habitants lui ayant demandé d'écrire tout ce qu'il leur avait enseigné, le saint Apôtre dicta son Évangile à saint PROCHORE, un des sept diacres qui l'avaient suivi dans son exil.

D'autres saints auteurs disent que saint Jean ne dicta son Évangile à saint Prochore qu'après avoir quitté Pathmos et à son retour dans Éphèse. Mais, ce qui est certain, c'est que saint Jean le dicta à saint Prochore à la fin de cet exil; il avait près de cent ans.

Les habitants de l'Asie-Mineure, et particulièrement les Éphésiens furent dans une grande joie quand ils vivent revenir leur saint Apôtre.

Il trouva à son retour quelques troubles excités par un abominable magicien nomme APOLLONIUS DE THYANE.il s'était donné au démon comme Simon le Magicien, et, comme lui, il trompait les peuples par ses prétendus miracles et par la puissance qu'il tenait de Satan. Saint Jean triompha de cet imposteur comme saint Pierre avait triomphé à Rome de Simon le Magicien, par de vrais miracles accomplis en présence de tout le peuple. On ne sait pas au juste quels furent ces grands miracles; on sait seulement qu'il ressuscita plusieurs morts.

Le seul fait certain des dernières années de saint Jean, est la conversion d'un jeune homme que saint Jean avait élevé, qu'il avait en grande affection, qu'il avait confié à un saint Evêque avant de partir pour Rome, et qui, s'étant corrompu, était devenu capitaine de voleurs. En revenant à Éphèse, il alla voir cet Évêque et lui redemanda le jeune homme.

«Je ne l'ai plus, je ne l'ai plus, répondit tristement l'Évêque. Il est mort.

— Mort? répliqua saint Jean. Et de quelle manière?

— C'est à DIEU qu'il est mort, dit l'Évêque, puisqu'il a abandonné sa foi pour se mettre à la tête d'une bande de brigands.»

La douleur de saint Jean fut grande, mais il ne perdit pas courage. Ne pouvant pas marcher à cause de son grand âge, il monta à cheval, et prenant un guide, il alla dans les montagnes à la recherche de son enfant perdu.

Il ne tarda pas à rencontrer les sentinelles des bandits, qui se saisirent de lui. «Je viens, leur dit saint Jean, pour parler à votre chef. Je vous supplie de me mener à lui, car j'ai une chose importante à lui communiquer.»

Les bandits se sentirent saisis de respect devant le grand âge de l'Apôtre et son aspect majestueux. Ils le menèrent vers leur jeune chef.

Le capitaine reconnut tout de suite son ancien Maître, et ne pouvant supporter la honte de se trouver en face d'un si saint homme, qu'il aimait et vénérait encore, il se mit à fuir pour se cacher dans la montagne. Mais le Saint le poursuivit.

«Mon enfant, pourquoi fuis-tu devant ton Père? Que crains-tu d'un vieillard désarmé? Mon fils, vois mes cheveux blancs; aie pitié de ta jeunesse. Arrête- toi, mon cher fils; c'est JESUS- CHRIST lui-même qui m'envoie vers toi!»

A ces paroles, le jeune homme s'arrêta. 11 demeura quelques instants, les yeux baissés, sans oser même lever la tête. Puis, jetant à terre ses armes, il courut vers le Saint qui l'appelait. Il fondit en larmes, il jeta de grands cris de désespoir, et ne pouvant résister à la grâce qu'il sentait renaître dans son coeur, il se précipita dans les bras de saint Jean et osa l'embrasser. Seulement il eut soin de cacher sa main droite sous son vêtement, pour que cette main, souillée de sang et de vol, ne touchât pas cet homme vénérable.

Saint Jean, de son côté, l'embrassa, le serra dans ses bras; et prenant cette main qu'il cachait, il la baisa, la mouilla de ses larmes, lui promit le pardon de ses péchés, et le tirant de la société des bandits, il l'emmena à l'église.

Le jeune homme fit une pénitence sincère de ses crimes, et en témoigna un tel repentir que saint Jean le jugea digne du ministère sacerdotal.

JEANNE. – Comme il était bon, saint Jean! A son âge, se mettre à courir à cheval après un méchant voleur!

GRAND'MÈRE. – Oui, chère enfant. Saint Jean a fait voir par là qu'il avait été digne d'appuyer sa tête sur le sein de Notre- Seigneur et d'avoir été chargé par lui de devenir le protecteur, le vrai Fils de la très-sainte Vierge. L'amour de JESUS-

CHRIST pour les hommes avait passé dans son coeur. Aussi l'appelle-t-on souvent: l'APOTRE DE L'AMOUR.

Voilà tout ce qu'on sait de bien certain sur saint Jean. On ne sait pas au juste quand, comment et dans quel lieu il mourut .Quelques auteurs sacrés disent qu'il revint à Rome sous le règne de l'Empereur Trajan, qu'il y fut martyrisé et qu'il mourut dans les tourments les plus cruels. D'autres pensent qu'il est mort paisiblement à Éphèse, le 27 décembre, l'année 101 ou 102, soixante-huit ans après la Passion de Notre-Seigneur JESUS -CHRIST; il devait avoir environ quatre-vingt-quinze ans.

CAMILLE. – Pauvre saint Jean! Comme il a dû être heureux d'aller rejoindre Notre-Seigneur dans le Ciel!

GRAND'MÈRE. – Oui certainement. Plus sa vie a été longue et plus sa récompense est grande. Et personne maintenant ne peut la lui enlever.

MARIE-THERESE. – Quel est l'Apôtre dont vous nous parlerez maintenant, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Je vous raconterai le martyre de saint Thomas, nommé l'Apôtre des Indes.

LXIV – Saint Thomas, Apôtre et Martyr

GRAND'MERE. – On n'a pas beaucoup de détails certains sur les actes de l'apostolat de saint Thomas. Je ne vous dirai que ce qui est généralement admis à ce sujet.

Après la dispersion des Apôtres, saint Thomas fut envoyé en Orient. Il alla dans le pays des Rois Mages qui étaient venus adorer l'Enfant JESUS à Bethléem. Ces mêmes Rois régnaient encore, et il leur fit le récit de tout ce qui s'était passé dans le cours de la vie de Notre -Seigneur, de sa Passion, de sa mort, de sa Résurrection et de son Ascension. Il les baptisa et leur donna la mission de prêcher l'Évangile et de convertir leurs peuples.

Ensuite saint Thomas alla chez les Éthiopiens; un grand nombre d'entre eux crurent à sa parole et reçurent le baptême. Saint Thomas prêcha ensuite l'Évangile à plusieurs autres peuples de l'Orient. Il séjourna ensuite dans la Chine et de là dans les Indes. On trouve encore dans ces deux pays des traces de son passage.

LOUIS. – Quelles traces trouve-t-on?

GRAND'MÈRE. – Des inscriptions gravées sur des pierres; des restes d'églises; une croix en fer qui pèse trois mille livres et qui était probablement sur le haut d'une église.

On dit qu'après avoir parcouru une multitude de villes qu'il est inutile de vous nommer…

ARMAND. – Pourquoi inutile?

GRAND'MÈRE. – Parce que vous les oublieriez tout de suite; ce sont des noms inutiles et difficiles à retenir.

VALENTINE. – Oh si, Grand'mère; dites-nous en quelques-uns seulement.

GRAND'MÈRE. – Eh bien! Saint Thomas visita et évangélisa les royaumes et villes de *Crancanor*, de *Coulan*, de *Narsingue*, de *Candahar*, de *Cabute* de *Caphurstan*, de *Cazatarat*...

LOUIS, riant. Assez, assez, Grand'mère. Nous ne nous rappellerons jamais tout cela.

GRAND'MERE, *souriant*. C'est ce que je disais à Armand. Je me bornerai donc à vous raconter le miracle arrivé dans la ville de MÉLIAPOUR.

Saint Thomas, ayant converti une partie des habitants de Méliapour, voulut leur bâtir une église. Mais les prêtres nommés BRACHMANES, qui adoraient des idoles, et le Roi SAGAME, païen comme eux, s*y opposèrent de tout leur pouvoir; ils défendirent qu'on donnât à saint Thomas le bois nécessaire pour son église, mais on trouva près de la ville, et sans qu'on sût d'où il pouvait venir, un tronc d'arbre si énorme, que le Roi voulut l'avoir pour un palais qu'il se faisait construire. Il envoya donc une multitude d'ouvriers et d'éléphants pour le lui amener.

Mais ni tous ces hommes, ni les animaux, ni les machines les plus puissantes ne purent parvenir à

faire rouler ni même à soulever de terre cette pièce de bois immense.

«Je m'offre, dit alors saint Thomas, à la traîner moi seul jusqu'à la ville, si on me la donne pour construire mon église.»

Le Roi lui accorda bien volontiers la permission qu'il demandait, et il s'en moqua, croyant la chose impossible. Mais rien n'était impossible à ce fidèle serviteur de DIEU. Il attacha sa ceinture à un bout de la poutre; il fit le signe de la croix, et prenant l'autre bout de sa ceinture, il traîna la poutre jusqu'aux portes de Méliapour avec autant de facilité que si elle n'avait rien pesé. Toute la ville fut témoin de ce miracle.

Le Roi Sagame se convertit avec toute sa cour; les Princes, ses voisins, demandèrent aussi le baptême. L'église fut bâtie promptement avec l'aide du Roi et de tous les habitants; saint Thomas plaça à quelque distance une grande croix de pierre qu'on voit encore, dit-on. Et il prédit que lorsque la mer, qui alors était éloignée de plusieurs lieues, viendrait mouiller le pied de cette croix, DIEU leur enverrait d'un pays éloigné, des hommes blancs qui leur prêcheraient de nouveau la vraie religion.

En effet, quinze siècles après, la mer s'étant étendue jusqu'à la croix de pierre, les Portugais vinrent à Méliapour et amenèrent des prêtres missionnaires de la Compagnie de JESUS; entre autres saint *François Xavier*. Ces nouveaux Apôtres prêchèrent le CHRISTianisme.

Tant de succès mirent en fureur les Brachmanes. Voyant leur influence s'affaiblir, leurs richesses diminuer, ils résolurent de se débarrasser de saint Thomas. Un jour qu'il priait avec ferveur au pied de la croix, un de ces prêtres le tua d'un coup de lance. Des soldats qui accompagnaient ce sacrilège, pour l'aider à exécuter son crime, achevèrent d'assommer leur ennemi à coups de pierres, et en le perçant de flèches. Son sang rejaillit sur la pierre et sur la croix qui en ont longtemps conservé les traces.

Les disciples de saint Thomas enlevèrent son corps et l'enterrèrent dans l'église qu'il avait fait bâtir; ils déposèrent dans son sépulcre le fer de la lance qui avait percé l'Apôtre, le bâton dont il se servait pour ses voyages, et une urne pleine de terre imbibée de son sang.

PIERRE. – Où se trouvent maintenant ces reliques, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Quand des missionnaires portugais arrivèrent dans l'Inde, en 1532, ils trouvèrent dans les ruines de Méliapour un oratoire qui était resté intact au milieu des débris de la ville et qui contenait les ossements de l'Apôtre saint Thomas. Ils y trouvèrent aussi la pierre sur laquelle il avait été massacré.

Les missionnaires emportèrent ces précieuses reliques à GOA, grande ville dans les Indes où se trouvait la maison principale de la mission portugaise. Depuis on a porté une partie de ces reliques en Syrie, dans la ville d'ÉDESSE; une autre partie dans le midi de l'Italie, à ORTONE. En France, à Notre-Dame de CHARTRES, on possède un os du bras de saint Thomas; à Rome, dans l'église de SAINTE-CROIX, on montre le doigt qui toucha les plaies des mains et des pieds et le côté du Sauveur ressuscité.

ARMAND. – Pourquoi a-t-il touché le côté et les plaies de Notre-Seigneur?

GRAND'MÈRE. – Tu as oublié ce que je vous ai raconté dans l'Évangile de l'incrédulité de saint Thomas?

ARMAND. – Oui, Grand'mère, j'ai oublié.

LOUIS. – Et moi aussi, Grand'mère; j'ai oublié.

GRAND'MÈRE. – Alors je vais vous le redire.

Quand Notre-Seigneur fut ressuscité, il apparut plusieurs fois aux Apôtres réunis, en l'absence de saint Thomas. Celui-ci ne voulut pas croire à la Résurrection, disant:

«Si je ne mets les doigts dans les trous de ses pieds et de ses mains, et si je ne mets la main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas.»

Huit jours après, Notre-Seigneur apparut aux Apôtres, saint Thomas étant avec eux. JESUS - CHRIST s'approcha de Thomas, lui fit voir ses mains et ses pieds et la plaie de son côté.

«Mets tes doigts dans les trous de mes pieds et de mes mains, mets ta main dans mon côté; ne sois pas incrédule, mais fidèle.»

Thomas, tombant à genoux, s'écria *

«Mon Seigneur et mon DIEU!»

Le Seigneur lui répondit:

«Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu. Heureux ceux qui croient sans avoir vu.»

ARMAND. – Merci, Grand'mère, je tâcherai de ne plus oublier.

GRAND'MÈRE. – C'est très-bien, mon petit; mais demande-moi toujours quand tu as oublié quelque chose. Et comme nous avons fini le martyre de saint Thomas, je vais vous raconter celui de saint Jacques le Mineur.

LXV – Saint Jacques le Mineur, Apôtre et Martyr

Saint Jacques était très-aimé et très -considéré des autres Apôtres; nous voyons dans l'Évangile, que Notre-Seigneur l'emmène toujours avec saint Pierre et avec saint Jean, comme il l'a fait le jour de la TRANSFIGURATION, le soir de l'AGONIE au jardin des Oliviers. Il était cousin de Notre-Seigneur, sa mère étant cousine germaine de la Sainte-Vierge. Et il ressemblait tellement à JESUS-CHRIST, qu'en le voyant on croyait voir Notre-Seigneur, et qu'après l'Ascension, les Apôtres ne se lassaient pas de le contempler.

Le peuple le surnomma le JUSTE, à cause de sa grande sainteté. Saint Pierre lui témoignait une grande affection et une estime toute particulière. Il le nomma Évêque de Jérusalem aussitôt après la descente du Saint-Esprit, le jour delà Pentecôte. Lorsque saint Pierre fut délivré, par un Ange, des prisons d'Hérode, il le lui fit savoir aussitôt. Quand les Apôtres s'assemblaient, saint Jacques donnait son avis le second, immédiatement après saint Pierre.

Saint Paul en parle avec une grande considération dans le second chapitre de son Épître aux Galates; il l'appelle comme saint Pierre et saint Jean, *Colonne de l'Église*.

VALENTINE. – Pourquoi l'appelle-t-il *colonne*? Qu'est-ce que cela veut dire?

GRAND'MÈRE. – Une colonne est un soutien, un appui. Les Apôtres étaient établis par Notre-Seigneur pour être les soutiens de l'Église, l'appui de la foi de tous les fidèles. Saint Jacques, autant que les autres, et sous certains rapports, plus que les autres, soutenait l'Eglise naissante par sa prière continuelle et sa sainteté extraordinaire.

Saint Jacques vécut à Jérusalem; il y prêchait tous les jours, et y faisait un bien merveilleux. Une foule de Juifs se convertissaient et venaient lui demander le baptême. ANANIE, homme fier, jaloux et cruel, qui était alors Grand-Prêtre à la place de Caïphe, ne put voir sans colère l'influence et la réputation de saint Jacques s'accroître tous les jours et s'étendre au loin. Il tint conseil avec les prêtres et les lévites et ils résolurent de forcer saint Jacques à changer son langage, et s'il s'y refusait, de le faire mourir.

JACQUES. – Mon pauvre Patron! Ces misérables Juifs vont le tuer comme ils ont fait pour Notre-Seigneur!

GRAND'MÈRE. – Oui, cher enfant, mais en lui ôtant la vie, ils 1 ont glorifié, et ils lui ont procuré un bonheur bien plus grand que s'ils l'avaient laissé mourir tranquillement dans son lit.

JACQUES. – Alors, c'est tant mieux, puisqu'ils lui ont fait du bien en voulant lui faire du mal. Mais tout de même, ils sont bien méchants.

GRAND'MÈRE. – Tu as raison, ils ont été de vrais démons et ils en sont terriblement punis.

Ananie commença donc l'exécution de son détestable projet en appelant saint Jacques dans son conseil. Après l'avoir comblé de louanges sur sa vie austère, sur la haute réputation qu'il s'était acquise,

il lui dit:

«Le nombre des Chrétiens s'accroît de jour en jour, et fait déserter le temple du DIEU vivant. Votre grande réputation de vertu et de sainteté me donne l'assurance que vous ferez tout ce qui sera en votre pouvoir pour remédier à ce grand désordre. Voici un nombre considérable de Juifs qui sont rassemblés à Jérusalem pour la fête de Pâques. Montez sur le lieu le plus élevé du Temple, parlez au peuple, dites-lui ce que vous pensez de JESUS le crucifié et de sa doctrine. Nul doute que vous ne les persuadiez, puisqu'ils vous appellent le Juste et le Saint Nous mettons entre vos mains l'honneur de la Synagogue.»

LOUIS. – Le pauvre saint Jacques a dû être embarrassé pour leur répondre.

GRAND'MÈRE. – Pas du tout. Il accepta avec joie l'offre d'Ananie.

JEAN. Gomment! Saint Jacques consentait à parler contre JESUS-CHRIST?

GRAND'MÈRE. – Pas du tout. Il vit là au contraire une belle occasion de prêcher la religion de JESUS-CHRIST devant cette multitude immense. On lui demandait de dire ce qu'il pensait de JESUS et de sa doctrine.

Il monta donc sur la terrasse du Temple. Les Prêtres lui dirent tout haut, de façon à ce que tout le peuple l'entendît:

«Juste dont nous honorons les sentiments, dites-nous ce que vous pensez de JESUS qui a été crucifié.»

LOUIS. – C'est bon cela! Ils vont être bien attrapés.

GRAND'MÈRE. – Et bien furieux, car ils ne croyaient pas que saint Jacques eût la hardiesse de déclarer devant eux que JESUS était le CHRIST et le MESSIE. Mais saint Jacques, rempli du Saint-Esprit, s'écria:

«Pourquoi me demander mon avis touchant JESUS fils de l'homme? N'ai-je pas déjà déclaré une infinité de fois devant tous ceux qui ont voulu m'entendre, que JESUS, fils de DIEU, le CHRIST, le MESSIE ressuscité est assis à la droite de DIEU, son Père, et qu'il viendra un jour juger les vivants et les morts.»

Les fidèles qui étaient mêlés à la foule entendirent ces paroles avec une grande joie. Mais les Prêtres, se voyant trompés, furent remplis de fureur. Ils montèrent précipitamment au haut du Temple, et saisissant l'Apôtre, ils le jetèrent en bas pour lui briser la tête.

Il ne mourut pourtant pas sur le coup; il se mit à genoux et commença à prier pour ses persécuteurs, disant comme son Divin Maître sur la croix:

«Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.»

Un des Prêtres, entendant cette prière, en fut si touché, qu'il dit tout haut aux Juifs qui ramassaient des pierres pour achever le Saint:

«Que faites-vous? N'entendez-vous pas que le Juste prie pour vous?»

Mais on ne l'écouta pas et on commença à jeter des pierres. Un teinturier lui déchargea un coup de masse sur la tête. Saint Jacques mourut; son crâne fut brisé. C'est ainsi que le frère du Seigneur (comme on l'appelait) termina son glorieux martyre le 1er mai de l'année 63. Il avait été Évêque de Jérusalem pendant trente-trois ans.

Les fidèles ensevelirent son corps à l'endroit même où il était tombé. Plus tard, ses ossements furent apportés à Rome.

Au neuvième siècle, Charlemagne fit transporter une grande partie de ces reliques à TOULOUSE,

dans l'église de SAINT-SERNIN. Une portion considérable de la tête fut emportée par les Espagnols à COMPOSTELLE. La plus grande partie du corps de saint Jacques le Mineur repose encore aujourd'hui à Rome, à côté des reliques de l'Apôtre saint Philippe, dans une église célèbre dédiée aux Saints Apôtres. D'autres fragments de son corps ont été portés dans différentes églises, à ANVERS, à FORLI, à LANGRES et à COMPIEGNE.

LXVI – Saint Philippe Apôtre et Martyr

Après l'Ascension de Notre-Seigneur et après la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, saint Philippe alla prêcher l'Évangile dans l'Asie Mineure.

VALENTINE. – Mais pourquoi les Apôtres vont-ils toujours en Asie Mineure?

GRAND'MÈRE. – Ils ne commencent pas tous, mais presque tous par l'Asie Mineure, pour aller ensuite dans d'autres pays, comme a fait saint Thomas, par exemple. L'Asie Mineure était un pays riche et peuplé, voisin de la Judée, et de plus, c'était le passage le plus fréquenté pour aller en Grèce, en Italie et dans tout l'Empire romain.

Saint Philippe, après avoir converti beaucoup d'âmes en Asie Mineure, passa en Scythie, où il resta plusieurs années et convertit un grand nombre de païens. Puis il revint en Phrygie.

Étant entré dans un temple, à HIERAPOLIS, il y trouva une vipère monstrueuse que le peuple adorait. Le saint Apôtre se jeta à genoux et pria le Seigneur d'ouvrir les yeux de ce pauvre peuple et de le délivrer de la puissance du démon.

Sa prière fut exaucée, car la vipère poussa un sifflement horrible et mourut aussitôt. Le peuple, frappé de ce miracle, écouta la parole de Philippe et demanda le baptême.

Les prêtres et les magistrats de la ville, ne pouvant souffrir un pareil changement, qui les privait des riches offrandes qu'on offrait à la vipère, se saisirent de Philippe; ils le fouettèrent cruellement, le crucifièrent, et, pendant qu'il était sur la croix, ils l'assommèrent à coups de pierres, craignant que ses paroles ne convertissent la foule qui assistait à ce sanglant spectacle.

Mais DIEU fit voir combien ce crime lui faisait horreur. Un tremblement de terre épouvantable fit tomber les plus beaux et les plus importants monuments de la ville. La terre s'entr'ouvrit sous les pieds des prêtres et des magistrats et les engloutit dans un abîme qui se referma immédiatement après.

Les idolâtres, effrayés de ce prodige, permirent aux nouveaux convertis de détacher le saint Apôtre. Mais lui, voulant mourir sur la croix comme son Divin Maître, leur défendit de le faire; et après avoir prié pour ce pauvre peuple aveuglé par ses prêtres, il expira. C'était le 1er mai, en l'année 54. Quelques auteurs croient que c'était en l'année 87, et que saint Philippe avait 87 ans.

Le corps du Saint fut enlevé et enseveli par les Chrétiens. Une partie de ses ossements est à Rome, dans l'église des SAINTS- APOTRES, comme je vous l'ai déjà dit, le reste est à TOULOUSE, dans l'église de SAINT-SERNIN, à TROYES, à FLORENCE. Sa tête était à PARIS, à NOTRE-DAME, l'autre portion est à l'église de SAINT-JACQUES et SAINT-PHILIPPE-DU-HAUT-PAS.

Voilà tout ce qu'on sait sur saint Philippe. Maintenant, passons à saint Barthélémy.

HENRIETTE. – C'est bien court cette vie de saint Philippe.

GRAND'MÈRE. – Celle de saint Barthélémy sera plus longue.

ARMAND. – Comment est-il mort saint Barthélémy?

GRAND'MÈRE. – D'une mort horrible; mais tu vas le voir bientôt.

JACQUES. – Grand'mère, comment se fait-il qu'on sache si peu de choses sur d'aussi grands Saints que les Apôtres?

GRAND'MÈRE. – Cher enfant, il y a dix-huit cents ans entre les Apôtres et nous. Dans les premiers siècles, le souvenir des saints Apôtres était vivant dans toutes les Églises qu'ils avaient fondées. Mais ces souvenirs ont été effacés comme tant d'autres par le temps, et surtout par les désordres, les guerres et les troubles de toute espèce qui ont tant de fois bouleversé le monde, depuis la fondation de l'Église. Il faut nous trouver heureux du peu qui nous a été conservé de la vie et du martyre des Apôtres.

LXVII – Saint Barthélémy, Apôtre et Martyr

Lors de la dispersion des Apôtres à Jérusalem, saint Barthélémy se rendit dans l'Inde, en deçà du grand fleuve du Gange. Il évangélisa une grande portion des quarante royaumes de cette portion de l'Inde. Il y fit d'innombrables conversions, y bâtit une quantité d'églises, y sacra plusieurs Évêques, et y établit le CHRISTianisme. On ne sait pas ce qui se passa dans ces chrétientés naissantes; on sait seulement que quatre cents ans plus tard, quand Démétrius, patriarche d'Alexandrie, y envoya saint Pantène, il y trouva des restes nombreux de CHRISTianisme, et des traces du séjour de saint Barthélémy, entre autres, l'Évangile de saint Matthieu.

Saint Barthélémy passa en dernier lieu dans la grande Arménie.

ARMAND. – Où est l'Arménie, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Du côté de l'Asie Mineure, de l'Euphrate et des monts Caucase.

L'Apôtre entra dans le temple de la capitale, dans laquelle demeurait le Roi POLINIUS. Une idole habitée par un démon nommé ASTAROTH, qui rendait des oracles, se tut aussitôt; on lui apporta des malades, il ne put les guérir.

Les prêtres arméniens, surpris de voir leur grand Astaroth devenu muet et impuissant à guérir les malades, consultèrent une autre idole célèbre pour en savoir la cause. Elle répondit:

«C'est la présence de Barthélémy, Apôtre du vrai DIEU, qui force mon compagnon à se taire et qui lui enlève toute sa puissance. Tant que ce saint homme demeurera dans la ville, Astaroth ne pourra ni parler, ni guérir. Barthélémy fléchit les genoux cent fois par jour et cent fois par nuit; il est toujours accompagné d'une troupe d'Anges; ils sont invisibles pour les hommes, mais nous, esprits, nous les voyons. Barthélémy annonce le vrai DIEU, auquel seul appartiennent les honneurs du Ciel et de la terre.»

HENRI. – C'est singulier qu'un démon ait si bien parlé d'un saint; c'est contre lui-même qu'il témoignait.

GRAND'MÈRE. – Certainement; aussi ne le faisait-il que forcé par DIEU, son maître tout-puissant.

Les prêtres d'Astaroth, entendant cette réponse, se mirent à chercher de tous côtés ce Barthélémy contre lequel ils étaient remplis de fureur.

LOUIS. – Pourquoi cela? Qu'est-ce que cela leur faisait que cet abominable Astaroth fût devenu muet?

GRAND'MÈRE. – Cela faisait du tort à leurs bourses, parce que ceux qui venaient consulter cette idole lui apportaient de riches présents en argent, en bijoux et en étoffes précieuses; les prêtres s'emparaient de ces dons. Astaroth, ne pouvant plus rendre des oracles ni guérir les malades, ne recevait plus rien. C'est pourquoi ils cherchaient saint Barthélémy pour le tuer.

Mais ils eurent beau chercher, ils ne le trouvaient pas, parce que le bon DIEU rendait leurs recherches inutiles.

Ils ne l'auraient donc jamais trouvé, si Barthélémy n'eût révélé sa présence par la délivrance des possédés, la guérison des malades, et par d'autres prodiges qui remplirent les infidèles d'admiration. Les

prêtres n'osèrent pas le maltraiter devant cette foule qui le protégeait.

Le Roi lui-même, ayant entendu parler de ces prodiges, le fit venir dans son palais et le supplia avec instance de guérir sa fille qui était possédée d'un démon furieux.

Barthélémy la guérit sur-le-champ. Le Roi en fut si heureux et si reconnaissant qu'il lui envoya quelque temps après plusieurs chameaux chargés d'or, d'argent, de pierreries précieuses, de vêtements magnifiques.

Le Saint, auquel DIEU fit connaître les intentions du Roi, se tint si bien caché, qu'on ne put le trouver. Les serviteurs chargés de remettre les présents du Roi au saint Apôtre, n'osant confier à des étrangers de si précieux trésors, les rapportèrent au palais. Aussitôt Barthélémy vint se présenter lui-même au Roi Polinius, qui se trouvait seul dans sa chambre; il entra sans que les portes eussent été ouvertes, et il lui dit:

«Ce n'est ni l'amour de l'or, ni des pierres précieuses, ni d'aucune de tes richesses qui m'a amené dans ton pays, ô Roi; c'est le zèle des âmes, le désir de te faire connaître la vérité, afin de te faire arriver à la vie éternelle. Je ne te demande que d'écouter mes paroles, de reconnaître le vrai DIEU, d'abandonner le culte de tes idoles qui sont des démons abominables. Viens au temple avec moi et je te ferai voir par toi-même la vérité de mes paroles.»

Polinius consentit à accompagner au temple le saint Apôtre. Ils arrivèrent devant l'idole.

«.Dis ce que tu es et de quel lieu tu viens, Astaroth! Dis si tu es le DIEU qu'on doit adorer, s'écria Saint Barthélémy.

— Ta puissance plus grande que la mienne m'oblige, saint homme, à te répondre, dit l'idole. Je ne suis pas un DIEU; je ne suis qu'un misérable esprit condamné aux flammes éternelles pour m'être révolté contre DIEU, mon créateur. Les oracles que je prononce ne sont que des tromperies; je ne prédis que le mal que je puis et que je veux faire, le bien que je ne veux pas empêcher exprès pour faire croire à mes prédictions. Les guérisons que j'ai opérées sont fausses, car je donnais moi-même par malice les maladies que j'avais la puissance de faire disparaître.»

Après cette confession, l'Apôtre lui dit:

«Je t'ordonne de briser toutes les idoles du temple et de te retirer pour jamais dans un lieu où tu ne pourras faire de mal à personne.»

Astaroth fut obligé d'obéir. Le brisement de toutes les idoles fit un tel effet sur l'esprit de Polinius et de tout son peuple, qu'ils se convertirent à JESUS-CHRIST et demandèrent instamment le baptême.

Douze villes de ce royaume suivirent l'exemple de leur Roi. Elles eurent le bonheur de recevoir l'explication de la doctrine de JESUS-CHRIST de la bouche même de saint Barthélémy; il les baptisa tous; l'Apôtre en choisit quelques-uns parmi les plus fervents pour en faire des prêtres et des diacres, afin qu'après lui les fidèles pussent continuer à recevoir les Sacrements et l'instruction nécessaires.

Les démons, ne pouvant souffrir la ruine de leur empire et l'établissement du CHRISTianisme, excitèrent contre le saint Apôtre les prêtres des idoles. Le Roi Polinius était trop fervent chrétien pour écouter les rapports mensongers et les conseils perfides des idolâtres. Ils s'adressèrent donc à son frère ASTYAGE, qui régnait sur une partie de l'Arménie. Les prêtres lui persuadèrent que le culte des idoles allait périr, si Barthélémy continuait ses prédications; qu'il fallait à tout prix faire mourir ce sacrilège qui détruisait leurs DIEUX et pervertissait les peuples.

Astyage écouta leurs paroles; il attira saint Barthélémy dans ses États sous prétexte de vouloir connaître la vérité.

Dès que l'Apôtre fut arrivé, Astyage le fit saisir et amener devant lui.

HENRIETTE. – Comment saint Barthélémy a-t-il été chez ces méchants? Il devait bien prévoir le danger

qu'il courait.

GRAND'MÈRE. – Il le prévoyait certainement, chère enfant; mais il avait fait le sacrifice de sa vie en la consacrant au service de Notre-Seigneur. La prédication chez les peuples barbares était la partie principale du ministère des Apôtres, et ils devaient tout risquer pour courir la chance d'arracher quelques âmes au démon.

Le Roi, le voyant devant lui, lui demanda:

«Est-ce toi qui as perverti mon frère Polinius et détruit les DIEUX de sa nation?

—Il n'y a d'autre DIEU de toutes les nations, répondit le Saint, que le souverain Créateur qui règne dans les cieux avec son fils unique JESUS-CHRIST. Les DIEUX que tu adores sont des démons qui ne méritent que le mépris. Ainsi, je n'ai détruit le culte d'aucun DIEU, mais j'ai seulement démontré l'imposture des démons. Je n'ai point perverti le Roi Polinius; je lui ai montré le chemin de la vie éternelle, hors duquel personne ne peut être sauvé.»

Quand il eut fini de parler, une idole tomba par terre et se brisa en mille pièces.

Astyage, furieux de la perte de son idole et des paroles de saint Barthélémy, le fit fouetter rudement. Ensuite, par une barbarie qui surpasse tout ce que nous avons vu jusqu'ici, il le fit écorcher vif depuis le haut de la tête jusqu'à la plante des pieds; de sorte que n'ayant plus de peau, le Saint n'était qu'une masse de chair sanglante percée de place en place par les os.

VALENTINE. – Ah! Quelle horreur!

CAMILLE. – Quelle abominable cruauté! Comment des hommes peuvent-ils commettre de semblables atrocités!

ÉLISABETH. – Pauvre saint Barthélémy! Quel affreux martyre il a souffert!

JACQUES. – Comment le bon DIEU a-t-il pu supporter une si atroce méchanceté sans hacher ces monstres en mille millions de morceaux?

LOUIS. – Quels scélérats que ces gens-là 1

MADELEINE. – Aussi je crois qu'ils sont bien sévèrement punis.

GRAND'MÈRE. – Tu ne te trompes pas, et Jacques va être content.

Aussitôt après l'exécution, les démons se saisirent d'Astyage et des prêtres complices de ce crime abominable. Ils les tourmentèrent pendant trente jours de la façon la plus cruelle; après quoi ils les étranglèrent, pour continuer à les tourmenter dans les enfers pendant toute l'éternité.

HENRIETTE. – Je suis contente de la punition de ces scélérats.

JEANNE. – C'est pourtant triste de penser qu'ils sont dans l'enfer pour toujours!

GRAND'MÈRE. – Tu as raison, chère enfant; mais ils avaient, comme nous l'avons tous, le choix entre le paradis et l'enfer. Saint Barthélémy le leur a assez de fois répété. «Ils ont choisi l'enfer». Des pauvres païens ignorants ont mieux compris la vérité des prédications du saint Apôtre; ils ont choisi le Ciel et ils

y sont. Que de gens dans le monde font le choix déplorable de ces faux prêtres arméniens!

Le Roi Polinius fut plus sage que son frère; il abandonna la couronne, et consacra sa vie au vrai DIEU; il fut, dit-on, le premier évêque d'Arménie, et pendant vingt ans il travailla avec zèle à affermir et à étendre la religion chrétienne.

Il fit recueillir avec le plus grand respect le corps écorché du saint martyr et sa peau toute sanglante; il les fit enterrer avec beaucoup d'honneurs dans *Albane*, ville de la Haute- Arménie, mais qui n'existe plus. Ces reliques, transportées d'abord à *Bénévent* par un saint religieux missionnaire, sont maintenant à Rome, sauf la peau qui est restée à Bénévent, et la tête qui est à Toulouse, dans l'église de Saint-Sernin.

CAMILLE. – Quelles belles reliques a cette église de Saint- Sernin!

GRAND'MÈRE. – Oui, de toutes les églises de France, elle est peut-être la plus favorisée. Entre autres reliques précieuses, elle possède encore la tête entière de saint Thomas d'Aquin. Aussi est-elle très-visitée par les fidèles de Toulouse et par les étrangers qui visitent la ville.

Passons maintenant aux Apôtres Simon et Jude.

LXVIII – Saint Simon et Saint Jude, Apôtre et Martyr

GRAND'MERE. – Saint Matthieu appelle saint Simon le *Cananéen*, parce qu'il était de la petite ville de CANA, en Galilée.

LOUIS. – Est-ce la même où Notre-Seigneur a changé l'eau en vin, à une noce?

GRAND'MÈRE. – Précisément, c'est la même.

Saint Jude était frère de saint Jacques le Mineur, et comme lui, cousin de Notre-Seigneur. Son vrai nom était Judas; on l'appelait aussi Thaddée, comme on le voit dans les Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc. Pour ne pas le confondre avec Judas Iscariote, le traître, on l'appelle communément Jude ou Thaddée. Quand les apôtres se séparèrent, après la Pentecôte, Simon et Jude partirent: le premier, pour l'ÉGYPTE, le second, pour la MESOPOTAMIE, province de l'Asie. Quelques auteurs assurent que saint Simon quitta l'Egypte pour aller prêcher la foi dans toute l'Afrique et puis dans l'Angleterre ou Grande-Bretagne, et que saint Jude alla dans l'Arabie. Ensuite tous deux retournèrent en Perse, où les Juifs avaient été jadis emmenés en captivité. On ne sait aucun détail certain sur leur Apostolat dans l'Asie. On raconte qu'à leur arrivée en Perse, dans le camp de BARADACH, qui marchait avec une nombreuse armée contre les Indiens, toutes les idoles devinrent muettes.

ARMAND. – Elles parlaient donc, ces idoles?

GRAND'MÈRE. – Oui, elles parlaient pour rendre des oracles, par la puissance du démon, comme les idoles de l'Arménie.

On alla consulter une idole du voisinage pour savoir ce qui causait leur silence.

L'idole répondit que c'était la présence de Simon et de Jude qui en était cause, et que leur puissance était si redoutable qu'aucun esprit ne pouvait paraître devant eux.

Les soldats, effrayés et furieux, demandèrent à leur chef Baradach de faire mourir les étrangers dangereux qui empêchaient les DIEUX de parler. Baradach, homme juste et modéré, ne voulut pas faire mourir les Apôtres sans leur avoir parlé lui-même et sans avoir examiné si les craintes que témoignaient ses troupes étaient fondées.

Il fit donc venir les deux Apôtres; il les interrogea longuement; et ne voyant dans leurs réponses que sagesse et bonté, il ne voulut pas leur faire de mal, et les prit même en affection.

MARIE-THERESE. – A la bonne heure! Voilà un brave homme, quoique païen.

GRAND'MÈRE. – Aussi fut-il récompensé de sa bonne action. Les Apôtres lui démontrèrent les impostures de ses idoles et de ses magiciens.

«Interrogez-les, lui dirent les Apôtres, sur le résultat de la guerre que vous allez entreprendre; nous leur accordons la liberté de parler.»

Les idoles, interrogées par le capitaine devant les soldats assemblés, répondirent avec leur méchanceté ordinaire, que la guerre serait longue, sanglante et que la victoire resterait douteuse.

«C'est un mensonge, s'écrièrent les Apôtres. Bien au contraire, dès demain, à pareille heure, des Ambassadeurs Indiens viendront dans le camp pour faire leur soumission et demander la paix à des conditions très-avantageuses pour vous.»

La chose arriva comme l'avait prédite saint Simon et saint Jude. Cet événement frappa si vivement Baradach, que non seulement lui et la plupart de ses soldats, mais encore le Roi, qui était à Babylone, toute la famille royale et une grande partie de la ville se convertirent, assure-t-on, à la foi du Seigneur.

Deux magiciens fameux, *Zoroës* et *Arphaxad*, cherchèrent, par leurs enchantements, à empêcher ces conversions. Mais les Apôtres prouvèrent leur imposture et les obligèrent à fuir pour ne pas être déchirés par le peuple.

Simon et Jude parcoururent ensuite plusieurs villes de Perse, pour y prêcher la religion de JESUS-CHRIST. Les deux magiciens les ayant précédés dans une de ces villes, ameutèrent le peuple par leurs mensonges. Simon fut traîné devant l'image du soleil, et Jude devant celle de la lune, pour offrir de l'encens à ces divinités.

Au lieu d'obéir, les Apôtres brisèrent ces idoles, en invoquant le nom de JESUS-CHRIST. Les prêtres, furieux, les firent mourir cruellement. Saint Simon fut scié en deux, et saint Jude, après avoir subi plusieurs tortures cruelles, eut la tête tranchée.

DIEU ne laissa pas leur mort sans punition; car à l'heure même, bien que le temps fût très-calme, il s'éleva une si terrible tempête, que les temples des faux DIEUX furent renversés, leurs images réduites en poussière; les deux magiciens et un grand nombre de païens furent brûlés par le feu du ciel, ou écrasés sous les ruines de leurs temples.

Le Roi, qui s'était fait chrétien, fit transporter à Babylone les corps des saints martyrs et les plaça dans une église magnifique qu'il fit bâtir en leur honneur. Plus tard, leurs ossements sacrés furent apportés à Rome, dans l'église de Saint- Pierre, où on les vénère encore aujourd'hui.

L'Empereur Charlemagne les transporta à Toulouse, dans l'église de Saint-Sernin.

ÉLISABETH. – Encore? L'église de Saint-Sernin a du bonheur; elle contient des reliques de presque tous les Apôtres!

MADELEINE. – J'en suis bien contente, car Toulouse est ma patrie; c'est là où je suis née.

GRAND'MÈRE. – À présent, il nous reste à connaître la fin de saint Matthieu et de saint Mathias. Mais ce ne sera pas long, car on a très-peu de détails certains sur leur Apostolat et leur martyre.

LOUIS. – Tant pis; je voudrais qu'il y eût encore beaucoup de choses à raconter.

MADELEINE. – Je trouve que l'histoire des Martyrs est la plus belle, la plus touchante, et la plus intéressante des histoires.

GRAND'MÈRE. – Tu as bien raison, mon enfant. Si au lieu de lire, comme on le fait trop souvent, un tas de contes et de romans, on lisait la *Vie des Saints*, on y apprendrait mille choses bonnes et utiles qui vaudraient bien mieux que ce qu'on apprend en lisant des livres frivoles très à la mode de nos jours.

LXIX – Saint Matthieu, Apôtre et Martyr

GRAND'MERE. – Après l'Ascension de Notre-Seigneur, après la Pentecôte et la dispersion des Apôtres, saint Matthieu prit le chemin de l'Egypte, puis de l'Éthiopie, pour y commencer ses travaux apostoliques. On sait, mais sans en avoir les détails, qu'il y souffrit beaucoup, qu'il y fit une multitude de miracles et un nombre infini de conversions. Il menait la vie la plus mortifiée, ne vivant que d'herbes et de légumes, et ne mangeant jamais de chair.

HENRI. – Gomment pouvait-il ne vivre que d'herbes et de légumes? Il devait être exténué de faiblesse.

GRAND'MÈRE. – Le bon DIEU lui donnait des forces pour surmonter toutes ses fatigues. Sans ces grâces particulières, les Apôtres auraient tous succombé à la vie austère qu'ils menaient, aux fatigues, aux souffrances qu'ils enduraient.

A son arrivée en Ethiopie, saint Matthieu fut reçu dans la de *Nadaber* , par cet eunuque de la reine CANDACE, que saint Philippe avait baptisé comme vous l'avez vu dans les ACTES DES APOTRES.

Il trouva dans cette ville deux magiciens nommés *Zoroès* et *Arphaxad*, les mêmes qui plus tard furent chassés de Babylone (comme nous l'avons vu) par les apôtres Simon et Jude. Les magiciens trompaient le pauvre peuple par des semblants de miracles, avec l'aide du démon. Quand on vit les grands et vrais miracles de saint Matthieu, on commença à douter du pouvoir des magiciens. Ceux-ci, craignant de voir diminuer leur influence, invoquèrent le démon et en obtinrent deux dragons énormes qui devaient répandre la terreur dans tout le pays

.Quand ces dragons apparurent, l'épouvante s'empara de tous les habitants; mais saint Matthieu, ayant fait le signe de la croix, rendit ces animaux doux comme des agneaux, et les obligea de retourner dans leurs cavernes.

ARMAND. – Qu'est-ce que c'est que des dragons? Je n'en ai jamais vu.

GRAND'MÈRE. – Ce sont des espèces d'énormes serpents, avec deux pattes armées de griffes.

HENRIETTE. – Il me semble que personne n'en a jamais rencontré.

GRAND'MÈRE. – Non, il n'y en a plus do notre temps et je ne sais pas s'il y en a jamais eu.

HENRIETTE. – Mais puisque vous dites, Grand'mère, que saint
Matthieu les a rendus doux comme des agneaux, c'est qu'il y en avait donc.

GRAND'MÈRE. – Ces dragons étaient peut-être des énormes serpents que l'on a appelés dragons en raison de leur énormité; ou bien le démon a pu réellement faire apparaître deux monstres inconnus qui ont disparu sur l'ordre de saint Matthieu.

Quoi qu'il en soit, la disparition de ces monstres, serpents ou dragons, rassura si bien le peuple sur les menaces des magiciens imposteurs, que le saint Apôtre eut toute liberté pour prêcher le

CHRISTianisme. Plusieurs se convertirent et reçurent le baptême.

Un autre miracle, plus éclatant encore, augmenta l'influence du Saint et convertit un nombre considérable de païens. Une fille du Roi étant morte, ce prince désolé envoya chercher les magiciens pour ressusciter sa fille. Ils employèrent inutilement tous les enchantements possibles, sans pouvoir y réussir.

Saint Matthieu, ayant été appelé à son tour, invoqua simplement le nom de JESUS-CHRIST sur le corps de la jeune princesse, qui revint immédiatement à la vie.

Ce miracle amena la conversion du Roi, de la Reine, de la famille royale et de toute la province. Ce fut une douce consolation pour le fidèle Apôtre.

Il en eut une autre peu de jours après.

La princesse IPHIGENIE, qui était un prodige de beauté, d'esprit et de science, ayant entendu le Saint parler du bonheur des jeunes filles qui se consacrent à DIEU, voulut comme elles n'avoir d'autre époux que JESUS -CHRIST; elle se voua tout entière au service de Notre-Seigneur. Quelques jeunes filles de sa suite suivirent son exemple. D'après le conseil du saint Apôtre, elles se retirèrent toutes dans une maison particulière, pour y vivre sous la direction de la Princesse, selon la règle que leur prescrivit saint Matthieu.

Après la mort du Roi *Egype*, son frère *Hirtace* s'empara du royaume et voulut épouser sa nièce Iphigénie. Il pria saint Matthieu de faire consentir sa nièce à ce mariage. Le Saint l'engagea à assister à l'exhortation qu'il allait prononcer dans le nouveau monastère; il connaîtrait ainsi le conseil que recevrait la jeune princesse. Hirtace s'y rendit sur-le-champ. Mais l'Apôtre, bien loin de conseiller le mariage que désirait Hirtace, ne parla que de l'excellence de la consécration à JESUS-CHRIST, et de la grande et éternelle récompense que mériterait la Princesse en persistant dans son sacrifice.

Hirtace, ayant entendu ce discours, entra dans une grande colère. Il sortit de l'église; et, pour punir l'audace du saint Apôtre, il envoya des bourreaux auxquels il donna l'ordre de le tuer à l'heure même. Ils trouvèrent saint Matthieu devant l'autel, à la fin du sacrifice de la messe, et se précipitant sur lui, ils le massacrèrent au pied même de l'autel, qui fut teint de son sang.

Ce fut dans la ville de NADABER que saint Matthieu fut martyrisé; ses reliques y furent conservées jusqu'en 1080. A cette époque, son corps fut transféré à SALERNE, dans le royaume de Naples; de là, sa tête fut portée, une partie en France, dans la cathédrale de Beauvais, et une autre portion dans celle de Chartres.

LOUIS. – Est-ce que le méchant Hirtace ne fut pas puni de son crime?

GRAND'MÈRE. – La tradition dit qu'Hirtace, n'ayant pu obtenir le consentement d'Iphigénie pour son mariage, fit mettre le feu au palais qu'elle habitait pour l'obliger à en sortir. La Princesse et ses compagnes restèrent au milieu des flammes sans être atteintes; ces mêmes flammes se retournèrent contre le palais d'Hirtace, situé tout auprès, et le consumèrent en entier avec toutes ses richesses. Le fils d'Hirtace fut saisi, dit-on par un démon cruel qui l'entraîna sur le tombeau de l'Apôtre, l'obligea à publier tous ses crimes et ceux de son père, après quoi il l'étrangla.

Hirtace lui-même fut subitement couvert d'une lèpre épouvantable; son corps ne fut qu'une plaie, les médecins essayèrent inutilement de le guérir, ou du moins de soulager ses cruelles souffrances. Hirtace désespéré, fou de douleur, se jeta sur son épée, se perça le coeur et mourut.

ÉLISABETH. – Est-ce très-certain, Grand'mère?

GRAND'MÈRE. – Ce n'est pas aussi authentique que ce qui a rapport à la vie et à la mort de saint Matthieu, mais pourtant c'est rapporté par d'anciens auteurs dignes de foi.

LXX – Saint Mathias, Apôtre et Martyr

GRAND'MERE. – En terminant, je vous dirai quelques mots sur les actes et le martyre de l'Apôtre saint Mathias. C'est malheureusement très-peu de chose et assez vague. Tout ce qu'on sait avec certitude, c'est que saint Mathias, après avoir été nommé pour remplacer le traître Judas comme douzième Apôtre, reçut avec ses nouveaux Frères le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Il fut désigné pour prêcher JESUS-CHRIST en Judée; il convertit un grand nombre de Juifs et mit un zèle ardent dans son Apostolat; il alla jusqu'au fond de l'Ethiopie, il y prêcha pendant plus de trente ans. Les Juifs et les Gentils, furieux de ses nombreuses conversions, se réunirent contre lui, le lapidèrent, après quoi ils lui tranchèrent la tête pour être bien certains qu'il n'en reviendrait pas. Il mourut en l'année 63, sous l'empire de Néron. Ses reliques furent apportées à Rome par sainte Hélène, mère de Constantin; elles sont déposées dans l'Église de Sainte-Marie-Majeure.

LXXI – Martyre des saints évangélistes, Saint Luc et Saint Marc

GRAND'MERE. – Ma tâche serait finie, chers enfants, si je ne voulais vous dire encore quelques mots sur les évangélistes saint Luc et saint Marc.

On croit, sans en être certain, que saint Luc, après avoir terminé le livre des Actes des Apôtres, pendant que saint Paul était en prison à Rome, quitta son cher maître pour continuer à prêcher la foi. On ne sait pas au juste dans quel lieu il se rendit; d'après certaines traditions, il alla dans les Gaules après avoir parcouru le nord de l'Italie. On ne sait même rien de certain sur le lieu de sa mort, ni sur son genre de mort. Quelques auteurs assurent qu'il fut martyrisé, les uns en Grèce, les autres en Bythinie. D'autres auteurs grecs donnent comme certain qu'il mourut en Grèce, de fatigue et de vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

La vie et la mort de saint Marc sont plus connues. On sait qu'après avoir écrit l'Évangile à Rome, sous les yeux de saint Pierre, et après avoir passé quelques années à Rome avec ce grand Apôtre, il alla en Egypte, par ses ordres, pour annoncer l'Evangile à ces nations barbares; il y fit de nombreuses conversions; il fonda la célèbre Église d'Alexandrie, qui compta depuis tant d'illustres théologiens.

Cette Église d'Alexandrie avait tant de renommée, que même pendant les persécutions, elle demeura presque constamment paisible. Les païens n'osaient pas y toucher, par respect pour sa grande réputation d'éloquence et de savoir.

Les prédications et l'exemple de saint Marc inspirèrent à plusieurs fidèles le désir de se consacrer entièrement à DIEU, et de se retirer du monde pour aller vivre dans le calme et la solitude. Ces déserts de la THEBAÏDE, près du Nil, sont restés célèbres dans l'histoire des premières années du CHRISTianisme. Les solitaires y vivaient seuls, ne voyant personne du dehors.

VALENTINE. – Et où demeuraient-ils? Est-ce qu'ils ont bâti des maisons?

GRAND'MÈRE. – Non. Ils vivaient dans des cavernes, dans des cabanes ou des grottes; priant presque toujours, se visitant souvent pour réunir leurs prières, et pour s'exciter à l'amour de Notre-Seigneur.

HENRIETTE. – Mais de quoi vivaient-ils? Il n'y avait dans ces déserts ni blé, ni fruits, ni rien de ce qui est nécessaire pour vivre?

GRAND'MÈRE. – Il est probable qu'en outre de ce que leur apportaient les fidèles, ils vivaient avec la plus grande sobriété, d'un peu de pain et d'eau, de racines crues et de quelques herbes qu'ils trouvaient dans les montagnes. Les plus faibles y ajoutaient de l'herbe d'hysope.

LOUIS. – Qu'est-ce que c'est: l'hysope. Est-ce bon?

GRAND'MÈRE. – C'est une herbe très-fortifiante et d'un goût très-amer; c'était très-mauvais, mais les Saints solitaires ne regardaient pas au bon ou au mauvais goût; ils ne mangeaient que pour se soutenir, et l'hysope leur donnait des forces.

Plusieurs d'entre eux ne mangeaient que tous les trois jours; d'autres restaient jusqu'à cinq ou six

jours sans prendre aucune nourriture.

HENRIETTE. – Comment? Est-ce possible?

GRAND'MÈRE. – Dans nos pays, il ne serait guère possible de vivre ainsi. Mais en Egypte, comme dans tous les pays chauds, on a besoin de très-peu de nourriture.

La réputation de sainteté de ces premiers solitaires excita la colère des païens. Voyant que leurs faux dieux étaient de plus en plus abandonnés, ils résolurent de tuer saint Marc, comme l'ennemi le plus dangereux de leurs idoles, et celui qui avait le plus d'influence sur les Chrétiens.

Saint Marc fut averti du projet des ennemis de DIEU et se prépara au martyre. Mais, pour ne pas laisser les Chrétiens sans secours, il désigna pour son successeur un homme de grande vertu nommé *Anien*; il fit aussi trois prêtres et sept diacres. Il les laissa à Alexandrie et alla passer deux années encore dans la Pentapole, pour y consolider la foi qu'il y avait déjà prêchée.

VALENTINE. – Qu'est-ce que c'est que la *Pentapole*?

GRAND'MÈRE. – C'est un mot qui veut dire *cinq villes* et qui vient du grec: *Penté*, cinq; *Polis*, ville.

Il revint ensuite à Alexandrie, en Egypte; il trouva le nombre des Chrétiens considérablement augmenté. Les païens, avertis de son retour, exécutèrent aussitôt le projet abominable qu'ils avaient formé avant son départ.

Le jour de Pâques tombait cette année sur le jour auquel les païens célébraient la grande fête du boeuf APIS, leur Dieu le plus honoré.

Pendant que saint Marc célébrait la sainte Messe_, ils le saisirent, lui jetèrent une corde au cou et le traînèrent dans les rues jusqu'à la prison de la ville. Ils l'y enfermèrent tout meurtri dans un cachot infect, et l'y laissèrent jusqu'au lendemain. Il passa le reste du jour et la nuit à remercier Notre-Seigneur JESUS-CHRIST de l'avoir jugé digne du martyre. Ses souffrances étaient cruelles, car son corps était tout écorché, une soif ardente le dévorait, et la corde qu'on lui avait attachée au cou l'étranglait à moitié.

A minuit, la terre trembla, un Ange apparut à saint Marc et lui dit:

«Marc, serviteur de JESUS-CHRIST, ton nom est écrit sur le livre de la vie éternelle; tu es compté au nombre des Apôtres, ta mémoire restera vénérée sur la terre. Les Anges recevront ton esprit; tu n'as plus longtemps à souffrir en ce monde.»

Le Saint remercia le Seigneur des grâces dont il le comblait et le pria de recevoir son âme en paix. Alors JESUS lui-même lui apparut, et lui dit en le bénissant:

«Marc, mon Évangéliste, la paix soit avec toi!»

Aussitôt que le jour parut, les païens tirèrent Marc de sa prison avec autant de rage que le jour précédent; ils saisirent la corde et le traînèrent de nouveau dans les sentiers raboteux, jusqu'à ce qu'il expirât.

Ils voulurent brûler son corps pour l'enlever plus sûrement à la vénération des Chrétiens, mais ils en furent empêchés par un épouvantable ouragan, accompagné de grêlons et de pierres énormes qui en tuèrent un grand nombre.

Les Chrétiens enlevèrent le saint corps, l'ensevelirent et le déposèrent en un lieu sûr. Depuis, ces reliques furent transportées à Venise, dans une église magnifique qui porte le nom du Saint. La ville prit pour emblème le lion de saint Marc, avec ces paroles que lui adressa Notre-Seigneur dans sa prison:

Pax tibi, Marce, evangelista mi!

LXXII – Conclusion

GRAND'MERE. – Nous voici, chers enfants, arrivés à la fin de mon récit. Les Actes des Apôtres complètent I 'Evangile, que je vous ai raconté précédemment; le martyre des Apôtres et des Évangélistes termine l'histoire des premières années de l'établissement de l'Église catholique. Lisez et relisez, sans vous lasser, ces deux volumes qui font partie de ce qu'on appelle le NOUVEAU TESTAMENT; mais vous trouverez bien des pages admirables et omises à dessein dans mon récit, parce que les plus jeunes d'entre vous ne les auraient pas comprises.

Les enfants embrassent, remercient leur Grand'mère, et se retirent en parlant avec animation de ce qui les a le plus frappés dans l'histoire et dans le martyre de ces grands Chrétiens qui eurent l'honneur insigne d'être choisis entre tous les hommes par le Fils de DIEU, notre Seigneur et Rédempteur JESUS-CHRIST, pour être les premiers témoins de sa sainte vie et de ses miracles, les premiers prédicateurs de son Evangile, les colonnes immuables de son Église, et les Pères de tout le peuple Chrétien.

FIN

Lettres de La Comtesse de Ségur

NÉE ROSTOPCHINE

AU VICOMTE ET À LA VICOMTESSE
DE SIMARD DE PITRAY

(PUBLIÉES PAR
LA VICOMTESSE DE SIMARD DE PITRAY
NÉE SÉGUR, SA FILLE

1891

Retour à la table des matières

Table des matières

Avant-propos
Au Vicomte Emile de Pitray
1856
1860
1861
1866
1867
1868
1870
1871
A la Vicomtesse Emile de Pitray
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873

Avant-propos

«Une publication intéressante et qui compléterait les travaux littéraires de ma mère, ce serait, non la collection complète de ses charmantes lettres (de gros volumes n'y suffiraient pas!), mais une collection quelconque de lettres choisies, principalement de celles qu'elle écrivait à ses enfants et petits-enfants. Personne n'écrivait comme elle, et cela jusqu'à la fin; et comme elle était la franchise et la simplicité même, ses lettres feraient connaître, mieux encore que ses livres, toutes les richesses de son excellent coeur, de son esprit, de sa brillante imagination, et aussi de sa foi profonde et de sa solide piété.» (Citation extraite du livre: *Ma mère*, de Mgr de Ségur.)

Jamais plume mieux inspirée n'aurait pu tracer une meilleure définition du travail que je livre ici au public. Les extraits de la correspondance de ma mère répondent complètement, si je ne me trompe, au voeu de mon vénéré frère, et je n'ai eu qu'à y ajouter de courtes notes pour expliquer quelques passages des lettres qu'elle m'écrivait avec un si charmant abandon. J'y joins celles adressées à mon mari, qui fut enlevé à mon affection quelques années après ma mère.

Un autre volume, qui, s'il plaît à Dieu, complétera bientôt celui-ci, surtout pour les jeunes lecteurs de ma mère, contiendra les délicieuses lettres adressées par «grand'mère» à Jacques, mon fils bien-aimé. Dieu n'a pas voulu, et je l'en remercie, que ma pauvre mère subît l'épreuve terrible de voir mourir avant elle ce bien-aimé de son coeur qui la suivit de près dans le ciel. – Une courte notice sur ma mère précédera cette correspondance.

L'intimité nécessaire de la correspondance de ma mère avec moi, les menus événements de famille qu'elle renferme, m'ont fait hésiter longtemps à la publier. Mais son amour passionné pour tous les siens, son dévouement infatigable de tous les instants et de toute la vie, ses voyages incessants d'un bout de la France à l'autre et même hors de France, au moindre appel de ses enfants, malgré son âge et sa santé, son oubli d'elle-même poussé jusqu'à l'héroïsme, y apparaissent dans une si belle et si forte lumière; sa tendresse de grand'mère surtout s'y épanouit dans des expressions si variées et si charmantes, que je n'ai pu résister au penchant de mon coeur, trop plein de ces chers souvenirs pour en garder le secret.

D'ailleurs, ces lettres d'une mère à sa fille ne se bornent pas à des effusions de tendresses et à des confidences de famille. Elles renferment des pages nombreuses, où le talent de l'écrivain, l'âme de la chrétienne, le sang généreux de la fille de Rostopchine, éclatent en accents virils et parfois admirables.

Ses jugements sur les faits et les travers du monde, ses conseils littéraires, ses appréciations politiques sur les dix dernières années de l'Empire; ses révoltes catholiques contre l'abandon du Pape par l'Empereur d'abord si aimé d'elle, ses protestations indignées, où vibre l'âme de son illustre père, contre les horreurs de l'invasion allemande, enfin son mépris clairvoyant du gouvernement de M. Thiers pendant et après la Commune, ne peuvent, ce me semble, qu'accroître la réputation de ma mère comme écrivain, et sont de nature à frapper tous les lecteurs.

Ils suffiront, en tous cas, à enlever à une correspondance aussi intime l'ennui des redites et la fatigue de la monotonie dans de petites choses.

Peut-être trouvera-t-on que j'ai laissé, dans cette publication, malgré les conseils dont je me suis entourée et que j'ai suivis, des témoignages trop répétés de la tendresse de ma mère pour mon fils Jacques qu'elle aimait à la passion. Qu'on me pardonne cette faute contre le goût, si c'en est une, en pensant que cet enfant si aimé n'est plus, et que Dieu me l'a repris dans sa vingtième année, deux ans à

peine après la mort de son incomparable grand'mère.

L'auteur de tant de livres qui charment aujourd'hui comme il y a trente ans l'enfance, la jeunesse et mille autres lecteurs de tout âge et de toute condition, n'aurait pas écrit ces immortels petits chefs-d'oeuvre, si elle n'avait aimé passionnément ses enfants et petits-enfants: c'est la justification de cet ouvrage. – *Dieu et mes enfants*, ces mots sortis de sa bouche mourante et gravés sur son tombeau, sont le résumé de la correspondance qu'on va lire, comme de sa vie tout entière.

Vicomtesse de PITRAY, née SÉGUR.

Note. — Que l'on ne s'étonne pas de l'orthographe parfois un peu surannée que l'on va voir dans la correspondance de ma mère. Je l'ai scrupuleusement respectée et je l'y ai laissée, comme un charme de plus, comme un parfum des temps passés.

Au Vicomte Emile de Pitray

1856

Paris, mars 1856. — J'ai oublié hier soir ou pour parler franchement je n'ai pas osé vous demander, cher enfant, si vous aviez été chez votre notaire pour faire rédiger et terminer ce contrat qu'il faut bien signer mardi, si vous voulez vous marier le mardi suivant. Quand M. de Ségur m'a demandé hier soir si je m'étais acquittée de sa commission pour vous, j'ai répondu que les charmes de la conversation m'avaient fait oublier les ennuis des affaires et j'ai promis de vous demander ce matin l'expédition prompte de ce… contrat.

Vous voyez que je cherche à contracter vis-à-vis de vous une nouvelle obligation avant d'avoir perdu la vive impression de la première. Je prévois que dans mon affection pour vous dominera le sentiment inaltérable de la reconnaissance, un des plus vifs et des plus doux du coeur humain. J'aime tous ceux qui aiment ma petite Olga. Jugez combien et comment je dois aimer l'homme qui fera le bonheur de toute sa vie, le mari qu'appelaient son coeur et sa raison, celui qui l'a aimée assez pour lui sacrifier sa liberté. — Je n'envoie pas trop matin pour ne pas troubler votre sommeil. Je vous embrasse bien tendrement.

Paris, mars 1856. — Olga n'a pas le temps de vous écrire, cher enfant, à cause de sa leçon [46]matinale; c'est moi qui suis chargée de cette agréable occupation et de la recommandation expresse de répondre à Olga et non à moi. Avez-vous dormi? Allez-vous mieux? Votre beau visage a-t-il repris son état accoutumé? Pourrez-vous sortir et me parler vers deux heures? Si cette heure ne vous convient pas, indiquez-en une autre à Olga…Vous devinez de quoi il s'agit. Tout s'arrangera au mieux si… vous êtes l'homme de coeur et d'esprit que vous avez toujours été. Je vous embrasse, mon très cher enfant, avec tendresse…

Paris, mars 1856. — Mon cher enfant, comme je ne suis pas prédestinée à vous voir aujourd'hui, et comme Olga me dit qu'elle ne vous verra que chez Adèle, je vous demande de me faire savoir de vos nouvelles; comment va cette chère tête? Comment avez-vous passé la nuit? Que devient la fatigue qui vous accablait hier? Adieu et au revoir; je vous embrasse tendrement et vous aime de même.

Paris, mars 1856. — Arthur [47] m'a dit hier que vous deviez déjeuner avec Victor; je vous supplie, cher enfant, de rester chez vous, de vous lever tard, de ne vous fatiguer d'aucune façon, de vous tourmenter le moins possible, en un mot de vous soigner avec toute la tendresse que vous portez à Olga. Faites-vous apporter chez vous un bain de son, prenez une nourriture légère et recouchez-vous jusqu'à midi. Olga est sombre comme un croque-mort,… elle est agitée de votre agitation. — Donnez-lui de vos nouvelles; comment avez-vous passé la nuit? Avez-vous vous eu encore du frisson (symptôme de fièvre)? Nous attendons la réponse avec impatience et je vous embrasse avec tendresse.

***Les Nouettes, mardi 15 juillet 1856.* —** C'est encore moi, très cher Émile; ta pauvre Olga, complètement abattue et attristée depuis deux jours, a un affreux mal de coeur qui l'empêche de t'écrire; elle avait commencé, puis interrompu, puis, voyant s'avancer l'heure du facteur, elle m'a demandé de la remplacer. C'est le retard apporté à ton retour qui la jette dans cet état de tristesse, d'abattement et de souffrance; elle gémit, elle soupire, mais que puis-je y faire, moi qui ne suis qu'une mère? Toutes mes coquetteries, mes attentions, mes écrevisses, mes cerises, mes délicatesses de tout genre ne lui rendent pas son cher Émile, son petit Émile, l'élu de son coeur. Quelle affreuse pensée tu as, cher enfant, de te corriger de ta charmante et vertueuse exactitude de correspondance! et quelle fausse pensée qu'un jour sans lettre donnerait de l'inquiétude! Ce ne serait que de la privation, de la tristesse; une lettre, qui est un souvenir effectif, console de l'absence en rassurant la tendresse; c'est une conversation continuée, une communication de pensée et de sentiment, imparfaite sans doute, mais nécessaire quand on aime et quand on se désire vivement aimée. Et comme le pauvre coeur humain si imparfait mêle toujours de l'égoïsme à la tendresse, *on* (lis, Olga) espère voir que le mari qu'*on* regrette, qui vous manque, est lui-même triste, mal à l'aise, ennuyé et ennuyeux. *On* permet toutes les calamités morales, *on* les désire même et *on* se réjouit grandement en voyant se réaliser ce voeu d'un bon petit coeur bien tendre, bien dévoué. Je te remercie, cher ami, de la cuisinière que j'attends à chaque minute; la vieille horreur est partie comme elle était venue, aussi bête, aussi droite, aussi insupportable. Salomon[48] va bien… Toute la maison a pitié de ta veuve; si tu retardes ton retour au delà de jeudi, elle ne marchera plus qu'entourée de bras pour la soutenir… Nous avons une, deux si admirables pensées de logement d'hiver que si tu ne trouves quelque chose de très bien, nous serons contentes que ton voyage ait été inutile. Je laisse ton imagination travailler et je t'embrasse avec une tendresse toujours croissante. Voici le facteur; il vient à propos pour empêcher ta modestie de souffrir de tout ce que j'allais te dire; je continue à le penser, et faute de temps, je garde pour moi mes tendresses motivées.

Les Nouettes, 1er octobre 1856.- Je te remercie, cher Émile, de ce que tu dis de tendre et d'affectueux pour moi dans ta première lettre à Olga. Je t'aime tendrement parce que tu mérites d'être aimé et je te regrette sincèrement parce que ton excellente nature a conquis ou plutôt consolidé mes sympathies et mes affections. Olga est triste depuis ton départ; j'ai presque des remords de l'avoir acceptée pour ces quinze jours, toi parti; elle a fait avec moi ses vingt ans de travaux forcés; sa libération devrait être définitive. La pauvre petite est très gentille; elle se rend agréable tant qu'elle peut; elle chante; elle lit (mais pas trop, sois tranquille), elle joue au billard; hier, elle a joué presque aussi bien que toi; des bandes, des doublés, des croisés, tout excepté des raccrocs; elle m'a gagné lestement, deux parties sur trois; combien nous avons regretté que tu ne fusses pas là pour applaudir! Ce regret en a amené bien d'autres, et tous ces regrets réunis ont ramené la tristesse. La nuit, qui porte conseil, n'a pas fait son métier; le réveil du 1er octobre a été lugubre. Un heureux anniversaire passé sans toi. Pour bouquet de fête, les lettres sont arrivées à une heure de l'après-midi, par suite d'une cérémonie funèbre à laquelle devaient assister le facteur et tous ses confrères. La pauvre Olga ne demandait rien moins que la mise à mort du facteur retardataire dont nous ignorions les empêchements légitimes. Adieu, cher enfant chéri; je t'aime et je t'embrasse bien tendrement. Ton chien va bien; sa voix s'exerce dans des gémissements douloureux que provoque sa réclusion; du reste, il va bien et il a cessé ses courses vagabondes… Adieu.

Les Nouettes, 3 octobre 1856.- … Cher Émile…

… Ne prête plus à X… Ce serait encourager un sentiment qui frise l'indélicatesse et tu connais assez le monde et les jeunes gens pour savoir où mène cette indélicatesse malheureusement trop commune. On s'accoutume à emprunter à toutes les bourses, on profite des positions qui rendent un refus embarrassant, presque impossible; on s'habitue à retarder les remboursemens, puis à ne pas les effectuer du tout et on finit par des expédiens honteux, menteurs, pour se procurer un argent qu'on a obtenu d'abord sans peine.

… Conclusion: plus de prêts et demande de remboursement. Olga n'a pas le coeur content aujourd'hui, elle n'a pas eu de lettre de toi; mais elle comprend très bien que tu as pu être empêché par tes courses, tes affaires ou l'arrivée de Victor. Je t'embrasse, mon très cher enfant, avec toute la tendresse que j'ai pour toi et avec tout le regret de ton absence.

Nous avons joué au billard hier comme des ânes; Olga a fini par me battre deux fois; mais après quel labeur, quel nombre de manques de touche, de coups ridicules! C'était honteux.

Les Nouettes, 5 octobre 1856.- Tu es désespéré, mon pauvre ami; tu ne trouves pas de logement; tu ne sais ce que tu vas devenir. Mais voici la Mère La Ressource, me voici qui viens à ton secours. De même qu'hier, un petit exorde pour t'exhorter à la patience, pour te demander de lire jusqu'au bout, de ne pas m'envoyer au d… moi et mes inventions. Avant de te les exposer, je vais énumérer les inconvéniens de se trouver sans logement, les inconvéniens de n'avoir pour ressource qu'un sale et incommode et ruineux hôtel garni, enfin les inconvéniens d'accoucher dans la rue. Ensuite je te prierai de méditer sur cette phrase si connue: «Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?»

Quand Olga sera à la fin de sa grossesse, et surtout quand elle sera en couches, j'éprouverai le besoin impérieux, irrésistible, d'aller la voir trois ou quatre fois par jour. Or, tu ne trouveras pas à te loger en garni dans notre quartier, il faudra donc passer l'eau; ce sera loin, ce sera cher, ce sera odieux et pour elle et pour moi, par conséquent pour toi, cher enfant, qui nous aimes.

Ta famille en sera mécontente et harassée; la mienne en sera désolée et éreintée.

Tu vois donc avec quel empressement tu dois accueillir le moyen de salut que je vais t'offrir, moyen qui comblera de joie notre petite Olga, moi autant qu'elle, et toi par conséquent aussi puisque tu nous aimes.

Ce moyen est honorable et aimable; il est clair que tu sacrifies ton bien-être à la satisfaction de ta femme et de sa pauvre vieille mère, qui t'en seront bien sincèrement reconnaissantes.

Je crois que tu le devines; dans tous les cas, tu le connais en gros, mais non en détail.

Tu aurais donc… (fume un cigare pour te donner de la patience, de la résignation et du dévouement), tu aurais tout l'entresol de notre appartement; ta chambre serait l'ancienne d'Olga qui prendrait celle de Sabine; celle entre deux serait un cabinet de toilette et de décharge; ton petit Jacques [49] serait dans la chambre au-dessous de la mienne et toute pareille; la chambre au bout que ton beau-père te propose pour tes meubles, qui a été jadis habitée par Woldemar et qui a un escalier de dégagement, serait un fumoir pour toi. Tu ferais de tout l'appartement quelque chose de très joli en y mettant une partie des meubles que tu ne sais où placer. Tu arrangerais tout cela pendant les huit jours que tu passeras à Paris avec Olga. Pour n'avoir d'obligation à personne, tu payerais à ton beau-père un loyer… pour l'année; je te garantis qu'il trouvera l'arrangement charmant, d'autant que tu es en grande faveur ainsi qu'Olga et qu'il sera enchanté de vous avoir. Sabine ira avec bonheur occuper chez Henriette une chambre qui était jadis occupée par Sabinette et sa nourrice, et qui est presque à côté de la sienne. Sabine sera enchantée, Henriette sera enchantée, Armand sera enchanté, les enfants seront ravis.

Ai-je besoin de te dire, mon cher et bon Émile, quel bonheur tu me donneras en venant sous mon toit, en y remettant ma chère Olga, en me mettant à même d'être près d'elle pendant ses couches, sans fatigue pour moi-même, avec toute la sécurité d'une présence continuelle? Ai-je besoin de te dire

combien je serai reconnaissante de tous les sacrifices que tu feras en acceptant cet humble asile? Ne seras-tu pas libre d'ailleurs de me quitter, le jour où tu te sentiras trop gêné par cette communauté de ménage, et ne peux-tu pas trouver en janvier un appartement convenable dans lequel tu déménageras tout tranquillement et quand tu voudras? Serais-tu beaucoup mieux en appartement meublé et provisoire? Et ne trouves-tu pas odieux de rester deux ou trois mois encore dans l'incertitude irritante de cette chose si indispensable, un logement?

Tu ne seras nullement condamné à manger toujours chez moi, non plus qu'Olga; ne conserveras-tu pas toute ta liberté d'action, ainsi qu'Olga? N'oublie pas que *tu loues* l'entresol, que tu ne *l'acceptes pas*.

Quant à moi, j'aurai le bonheur d'avoir à ma portée mes deux chers enfans, de les remercier dans mon coeur, du matin au soir, d'avoir accepté cette conception un peu égoïste de ma tendresse maternelle et de me trouver débarrassée de cette inquiétude incessante de vous savoir dans la rue.

J'espère un peu, mon enfant, que tu viendras chercher Olga; alors, si tu ne rejettes pas avec impatience, avec indignation, le moyen que je t'indique, nous en causerons bien à fond et j'espère te prouver que ce parti désespéré pourra être adouci par l'affection que je te sais pour moi et par celle que tu portes à Olga. Ni elle ni moi ne pourrons jamais oublier ta condescendance en cette occasion.

Adieu, mon très cher et très aimé Émile, je t'embrasse bien tendrement.

Réponds à Olga plutôt qu'à moi: tu seras plus libre avec elle de jurer, pester et maugréer. Crie, mais consens…

Londres, 2 novembre 1856. — Nous avons fait hier, cher Émile, une excursion qui, ayant duré plus longtemps que nous ne le pensions, m'a fait manquer l'heure de la poste; la matinée avait été prise par la messe de la Toussaint, qu'il a fallu aller chercher à une distance absurde, comme le sont toutes les distances de cet énorme Londres. Tout en rendant justice à la grandeur et à la beauté matérielle de cette ville insupportable et détestable, je ne voudrais pas l'habiter et y élever des enfans pour un empire; l'intelligence, les sentimens nobles et désintéressés doivent y être comprimés, étouffés; tout ici sent le commerce et l'amour du lucre; l'orgueil de positions héréditaires et la préoccupation industrielle et commerciale se font sentir en tout et partout. Je n'aimais pas l'Angleterre d'instinct, maintenant c'est avec raisonnement que je la déteste. Et pourtant ils m'ont vendu un charmant plaid pour toi; s'il ne te plaît pas, tu sauras du moins qu'il est du dernier goût et du plus fashionable modèle; il est un peu sombre, mais élégant. Je l'enverrai à Paris par courrier comme ceux d'Anatole et d'Armand (tu vois que je ne veux pas faire de jaloux). Je ferai de même pour le paletot d'Olga, gris et charmant, et soyeux et chaud. J'envoie tout cela petit à petit par les courriers de l'ambassade pour éviter des confiscations et des avanies à mon retour. Mon zèle à faire les commissions de ma petite Olga sera réglé par l'état sanitaire de ma bourse; elle est dans un état de consomption perpétuelle qui rend mortelles les saignées extraordinaires. Woldemar emporte ma lettre pour la mettre à la poste à Paris; il en promet une détaillée à Olga sur toutes les péripéties de son voyage de huit jours; il lui exposera les résultats de son étonnante sagacité, de sa haute intelligence; il a vu à Londres en huit jours ce qu'il y a de réellement intéressant à voir; il a tout vu à pied sans jamais se perdre; il a acheté, mangé dans des tavernes, payé, etc., sans savoir un mot d'anglais et sans avoir rencontré personne qui sût ou comprît le français. Il revient à Paris fier comme un héros-voyageur et enchanté de sa semaine. Je suis enchantée que sa complaisance pour moi ait été payée par tant de satisfaction. Nathalie va toujours bien, à sa grande contrariété. Tout est prêt dès maintenant pour ce baby qui n'arrivera pas avant son heure.

Les petites sont charmantes; elles parlent sans cesse d'Olga et désirent le retour du temps où Olga était leur *Maman de rechange*. Rassure Olga et rassure-toi toi-même, cher enfant, au sujet de mes

prodigalités… Au premier chef, je ne me suis permis que le cadeau solitaire à chacun de mes enfans; la multiplication des solitaires a formé une population, mais la faute en est aux dieux qui l'ont voulu ainsi. Quant à la coutellerie, j'y ai renoncé par la raison que Charrière à Paris vaut à peu près les fabricans anglais. L'excursion que j'ai faite hier est Westminster-Hall et Westminster-Abbey. C'est idéalement beau d'architecture gothique comme ensemble et détail. Et c'est la seule chose faite par main d'homme, véritablement belle à Londres. Le Hyde-Park, le Green-Park, etc., ont été l'oeuvre de la nature, c'est-à-dire de Dieu; on y retrouve la nature dans toute sa rusticité, dans toute sa beauté. J'ai reçu hier samedi ma première lettre d'Olga à Londres. Il y avait huit jours que je soupirais après cette gentille mais difficile écriture. Je l'embrasse bien tendrement, je la remercie de ses nouvelles détaillées; je te remercie, très cher enfant, d'être si bon pour elle et de lui continuer les gâteries que je ne pouvais m'empêcher de prodiguer à son aimable et affectueuse nature; elle sent bien tendrement toute ton indulgence et ta tendresse pour elle, comme aussi toutes les bontés de ton père et l'affection de tes soeurs et frères. Que j'avais donc raison de toujours dire et redire: Quelle excellente, aimable et charmante famille que celle des Pitray[50]!

Adieu, très cher Émile, je t'embrasse à ton tour bien affectueusement. Nathalie vous envoie mille tendresses; Paul aussi; les petites embrassent leur bonne tante Olga et leur oncle Émile.

Londres, 8 novembre 1856. — Cher Émile, la Chancellerie se remplit de paquets immenses pour Mme Waleska et pour les dames du Palais, et mes modestes paletots et shalls attendent vainement leur tour d'ancienneté. Les absences continuelles de l'ambassadeur soit à Windsor, soit chez les lords qui l'invitent, soit à Compiègne chez l'Empereur, font retomber sur Paul seul tout le poids des affaires nombreuses et compliquées qui traitent de la paix de l'Europe. Indépendamment des affaires, il a son ambassadrice à distraire. Cette petite femme est une enfant gâtée qui a peur d'être seule, qui ne sait pas rester seule, qui pleure quand elle est seule; son mari, qui l'aime malgré tout, a supplié Paul de ne pas la laisser faire de folies et de lui tenir compagnie le plus possible. La grossesse avancée de cette jeune femme la rendant incapable des exercices de cheval et de voiture qui l'occupaient jadis, elle relance sans cesse Paul pour la mener de droite et de gauche; tout le reste de l'ambassade se compose de jeunes fous dont l'ambassadeur défend la société intime à sa femme. Aujourd'hui Paul est en campagne depuis une heure pour la mener à Cristal-Palace; il reviendra pour dîner; c'est à six ou huit lieues de Londres. C'est malheureux pour l'ambassadeur d'être tombé sur une enfant pareille; il doit à ses excentricités de toutes sortes une maladie de foie très grave causée par des colères comprimées; ainsi cette jeune folle danse, tout en nourrissant ses enfans, jusqu'à quatre, cinq heures du matin; elle enterre tous les bals. Le malheureux mari, ne pouvant la faire partir et ne voulant pas la laisser seule, livrée à tous ces hommes qui la font valser, polker et cotillonner, est obligé de rester et de ronger son frein en silence. Tout cela est pour expliquer l'isolement fréquent de Nathalie et l'utilité de ma présence. Si j'étais Paul, je sais bien ce que je ferais et surtout ce que je ne ferais pas; mais Paul est lui-même et je suis moi-même. Et c'est parce que je suis moi, que je t'aime bien tendrement, que je sais apprécier toutes les belles et nobles qualités de ton coeur et de ton esprit et que je m'applaudis de te voir le mari de ma chère Olga;… tu seras le mari modèle qui me servirait de type si j'avais l'inconvénient d'écrire des romans. Adieu, cher enfant modèle, fils et frère modèle, je t'embrasse tendrement en attendant que tu perfectionnes le mari modèle. Embrasse pour moi notre monde Ségur et transmets mes affectueux souvenirs à Adèle, Arthur et Jean. Donne de mes nouvelles à Olga; je n'ai pas le temps de lui écrire aujourd'hui.

Londres, 11 novembre 1856. — Mon coeur est dans la joie de ton appartement, cher enfant. Peu s'en faut que je ne témoigne ma vive satisfaction par des bonds et des sauts; heureusement que le poids de

l'âge et le poids du corps arrêtent les élans de ma joie et me laissent terre à terre comme il convient à une vieille grand'mère et une respectable mère…

Le temps glacial n'est pas engageant pour apprécier Londres, dont le seul agrément est la promenade champêtre de Hyde-Park et autres Parks et aussi la solitude des rues et des promenades; on dit que le quartier de la Cité est très populeux; je l'ai traversé quelquefois et je n'y ai pas aperçu ce symptôme de vie; alors, on m'a dit que ce n'était que pendant les heures de bourse et de marché que ces gens-là se réveillaient de leur pesant engourdissement. En somme, ils vivent bizarrement, ces Anglais; ils ne vivent que pour le commerce et l'industrie; je n'aime pas cette existence sordide de tout un peuple. Ils sont bien pauvres en célébrités guerrières, et ils le font bêtement sentir en étalant leur Wellington sur toutes les portes, dans les promenades; ce perpétuel Wellington est irritant là où il est le plus absurdement exposé, c'est dans une allée de Hyde-Park; il est en Achille, n'ayant pour tout vêtement qu'un bouclier, qui n'a même pas l'avantage d'être placé décemment. Ils ont eu l'attention délicate de le placer sous cette forme en face de la maison du fils Wellington et de la vieille duchesse.

Les petites me chargent de bien embrasser leur oncle Émile; elles sont charmantes de caractère et de sentiments affectueux. Nathalie peut s'en occuper bien plus qu'à Paris et leur donne des leçons fort exactement; elles les prennent à merveille et savent beaucoup de choses. Adieu, mon très cher enfant, je t'embrasse tendrement et je te remercie bien de m'avoir annoncé sans délai l'*arrestation* de ton appartement; j'aurais dû commencer par là. Mieux vaut tard que jamais…

… Adieu, Cher Émile, retourne près d'Olga[51] quand tu pourras et, après l'avoir embrassée pour toi, recommence pour moi.

1860

Paris, 1er mai 1860.- Merci de tes bonnes et longues nouvelles, cher Émile; je suis enchantée de la beauté naissante de Margot; son oeil n'est rien; c'est probablement le résultat d'une lumière trop vive le premier jour de sa naissance, ou peut-être n'a-t-elle pas eu pour circuler dans sa chambre et dans celle d'Olga le shall léger de mousseline ou de barège qui enveloppe si bien les petits enfans et qui garantit des petits filets d'air: dans tous les cas, ce ne sera pas grave; si cela dure, je demanderai à M. Tessier l'ordonnance de l'eau qu'il a donnée à Louis[52] pour ses yeux et qui l'a guéri en trois jours…. Le temps commence déjà à se gâter ici; je crains qu'il n'en soit de même aux Nouettes. Prends garde de trop mettre Jacques dans du coton; laisse-le sortir en le préservant du froid et de l'humidité aux pieds; dès le matin, l'air est bon à la campagne; le reste de coqueluche qu'il a n'en passera que plus vite[53]. Sabine va toujours bien de corps et d'âme et attend avec une vive impatience sa jumelle chérie[54]. Moi, j'attends avec une égale impatience le jour qui me ramènera près de vous tous.

1861

Paris, 2 janvier 1861. — Cher Émile, je t'écris un mot de remerciement pour ta bonne et affectueuse lettre reçue hier fort exactement. Ce qui m'y a le plus touchée est la manière affectueuse dont tu parles d'Olga; puisses-tu redire dans dix ans, avec sincérité et tendresse, que tu vis heureux avec elle et par elle! Quant aux enfans, je n'ai pas besoin de confirmation pour savoir que tu les aimes tendrement et que de toi il ne leur viendra que du bonheur.

J'écris à mon pauvre Jacques et à Jeanne; quant à Margot, elle est trop petite…

Je ne vous ai pas envoyé *Gribouille*, parce que vous le connaissez; je l'apporterai. Je ne l'ai que depuis huit jours. Il paraît qu'il a un grand succès; on se l'arrachait chez Giroux et Cie…

Adieu, mon cher bon Émile. Ton beau-père va si bien qu'il est revenu hier à pied depuis la place de la Concorde, par les Tuileries, le pont Solférino et la rue Belle-Chasse.

Paris, 29 janvier 1861. — Je voulais répondre dès hier à ta bonne lettre, cher Émile; il m'a été impossible de trouver dix minutes de liberté; revenue du couvent de la veille au soir, j'avais une foule de rendez-vous et de hors-d'oeuvre qui m'ont pris toute ma journée; je te remercie aujourd'hui seulement, cher enfant, du ton affectueux de ta lettre, sauf un ou deux petits, tout petits endroits où le vieil homme paraît encore un peu; comme lorsque tu parles de *mon antipathie pour*… Sans rentrer dans la polémique de nos méfaits réciproques, je te dirai seulement que tu as pris pour de l'antipathie ce qui était du mécontentement contenu et qui se faisait jour avec plus ou moins d'à-propos et d'humeur; ce n'est pas bien du tout, j'en conviens, mais ce n'est qu'un effet et non une cause. Je suis bien contente des progrès rapides de Livet, auxquels je prends un vif intérêt, également comprimé par la crainte de paraître vouloir m'immiscer dans tes affaires qui me préoccupent pourtant de toute l'affection que je te porte. La joie de mon petit Jacquot, pendant sa visite à Livet, me fait espérer que tu la lui procureras quelquefois, surtout quand le temps reviendra au beau et que la terre se séchera. Olga a écrit à son père que les enfans ont pu reprendre les promenades à âne; et à propos de l'ânesse, la mère et l'enfant seront la propriété de Jacques; les *Mémoires d'un âne* en font foi.

Tout Paris est occupé du procès Patterson; les lettres citées par Berryer me paraissent bien mal réfutées par l'avocat du Prince Napoléon et, si j'étais juge, je n'hésiterais pas une minute à proclamer la légitimité des droits de M. Jérôme Bonaparte. Personne ne comprend que l'Empereur ait permis le procès, à moins que ce ne soit un coup fourré à l'adresse du Prince Napoléon; en cas de mort du petit Prince Impérial, Jérôme Bonaparte et son fils Antoine seraient les successeurs légitimes au trône impérial. Ils sont bien tous les deux, surtout Antoine. — Les affaires du roi de Naples ne sont nullement désespérées; ses batteries abîment la flotte piémontaise, dont les canons admirables manquent leur effet sublime comme les Armstrong des Anglais. On dit, au ministère des Affaires étrangères, que nous allons évacuer la Syrie et Rome, d'après les ordres de l'Angleterre; que n'avons-nous Xavier de Fontaines[55] au ministère! quelle rafle il ferait des Anglais! Je t'enverrai un livre curieux et intéressant, que demande Olga: l'*Angleterre telle qu'elle est, par Kervigan*. Les Anglais sont furieux de cette publication, et ils ont de quoi, en effet, car il les dévoile dans toute leur corruption…

Gaston a fait un séjour triomphal à Nantes; les détails en sont admirables pour la population comme

pour lui; je les donnerai à Olga à ma première heure de liberté. Je cours à la Madeleine pour quêter pour Saint-François de Sales. Je suis sûre que Margot est superbe et sympathique. Je finis un superbe jupon[56], mais je ne l'enverrai que lorsqu'il y en aura deux, pour ne pas faire de jaloux. J'en ferai un à Margot avec un corsage et des manches.

Paris, 5 décembre 1861. — Après avoir attendu trois jours pour te répondre, mon cher Émile, je devrais t'écrire bien carrément une bien longue lettre; mais comme toujours je suis pressée et ma lettre s'en ressentira… Elise Veuillot a déjà placé trois mille billets de la Loterie du Pape; les lots sont tentants; ce sont tous objets précieux donnés en présent par les Rois et Princes; ceux qui gagneront auront des objets de plusieurs milliers de francs de valeur… Je suis bien contente des progrès rapides de Livet; même en ne l'habitant pas encore, c'est un repos d'esprit de savoir le tout achevé et de pouvoir y déposer et placer ses meubles, tableaux, livres, etc. Que Dieu favorise tes récoltes l'année prochaine ainsi que ta seconde vente de bois!… L'hiver solitaire que vous passez me contriste et me peine; les soirées sont longues, les jours sont mauvais, la maison est froide; et rien ne vient distraire la monotonie de ces trois désagrémens. — Notre vie de Paris n'est pas très animée ni variée, mais elle est coupée de continuels épisodes de visites et de nouvelles. J'envoie demain à Olga une petite caisse de quelques objets en retard. *Pierre l'ébouriffé* est pour Jacques, comme de raison; un des paquets de bonbons pour Jacques et Jeanne; ceux de Siraudin (Monry) ne sont pas ruineux, 4 francs la livre; on les dit excellens, et de plus, Siraudin les change quand on ne les trouve pas bons. Si tu veux te mettre de moitié avec lui, tu seras en belle (illustre) et nombreuse compagnie. On dit la princesse Clotilde attaquée de la poitrine et en partance pour Turin. L'Impératrice continue sa réclusion et sa tristesse; elle devrait aller dans le midi. Ton beau-père va bien. Adieu, cher Émile.

Paris, décembre 1861. — Les *Parfums*[57] paraissent la semaine prochaine. – Ton père va de même, tantôt mieux, tantôt plus mal, mais au fond, son état a certainement empiré. Rien de nouveau; la famille va bien; la politique va mal comme d'habitude; la bonne farce du budget restreint finira, dit-on, par le vote négatif du Sénat qui, plein de confiance dans l'économie de l'Empereur, rejette avec indignation l'entrave apportée par le Sénatus-Consulte. On dit que nos quarante mille hommes à Rome doivent soumettre les États napolitains, les délivrer du joug des brigands et les rendre à la vraie liberté représentée par le Piémont. L'un dit blanc, l'autre dit rouge et l'Empereur ne dît rien. Puisse-t-il penser beaucoup et penser bien!—Adieu, ma chère minette…

J'ai écrit à Marais de t'envoyer tous les bons ânes à vendre. Quel dommage que je n'aye pas d'*idées*! J'aurais le temps d'écrire un volume pour le mois de février. Mais le cerveau est vide. Amitiés à Émile. Le brave Naudet est plus *siècle* que jamais.

1866

Paris, 8 avril 1866. — Merci, mon bon Émile, de ta lettre; c'est une denrée rare[58] mais précieuse. Je te remercie des détails intéressans qu'elle contient et je suis enchantée de vous voir à flot; rien n'est plus pénible et plus attristant que la préoccupation constante de finances embarrassées. On a beau faire des efforts de privations de toute sorte, on reste toujours dans ce gouffre du déficit. Que doit-ce être pour les malheureux qui se trouvent en présence de la famine et du froid et qui s'épuisent en vains efforts pour apaiser les souffrances de leur famille?…

Je pars demain; je compte sur vous tous pour après-demain déjeuner. Je ne suis pas du tout gênée, cher ami, pour te payer ma dette; j'étais au contraire à flot comme toi. — Pardonne-moi si je n'allonge pas ma lettre pour la rendre digne de la tienne, mais je viens d'être interrompue… il est midi… Je t'embrasse donc ainsi qu'Olga, et les chers petits, et je plie bagage.

Les Nouettes, 5 octobre 1866. — Cher Émile, je t'écris quelques mots pour te donner des nouvelles de tes deux gros petits bonnes gens; ils vont à merveille; ils dorment bien, ils ont bon appétit; ils s'amusent dehors et dedans. Paul a un cheval, un fouet et un couteau de six sous qu'il ne quitte pas.

Françon, qui possède les mêmes objets, porte son cheval partout, elle l'a même fait coucher sur son lit. M. Hanneau s'occupe beaucoup d'eux; ils ont été enchantés de le retrouver en arrivant. Olga m'écrit[59] que tu es fort content de l'établissement des Dames de Saint-Maur. J'en suis heureuse pour Jeanne et pour toi. Obligé de t'en séparer dans son intérêt, ton sacrifice est et sera récompensé par la certitude de son bien-être et du grand avantage de cette éducation douce, sérieuse et bien dirigée. Puisse notre cher petit Jacques trouvera Vaugirard les mêmes avantages et la même vie douce que trouvera Jeanne à Saint-Maur! Je te serai bien obligée, mon bon Émile, si tu m'écris quelques lignes après avoir été voir Jeanne dans son nouveau domicile; elle-même n'écrit pas encore assez bien pour me donner de ses nouvelles. Tu me diras si elle a pleuré en te quittant et si elle avait encore l'air triste en te revoyant. Et Jacquot? Comment passe-t-il son temps? Je suis sûre qu'il est enchanté de se trouver seul avec toi. – Il fait toujours le même temps, doux, calme et brumeux.

Méry, 10 novembre 1866. — Merci mille fois, mon cher Émile, de m'avoir débarrassé de ce Des. .[60]; sans toi, j'aurais été obligée sans doute de comparaître devant le juge de paix. Pour éviter le renouvellement d'aventures pareilles, je m'en tiendrai à mon personnel d'aujourd'hui malgré ses imperfections; à chaque changement j'ai des surprises tragi-comiques, qui finiraient par des scènes de forçats évadés et du sang répandu… J'irai voir Jacques avec Jeanne qu'on me donnera sans difficulté et que je ramènerai avant ou après dîner, comme elle aimera mieux. Tu as parfaitement deviné avec ton instinct paternel les sentiments de son petit coeur. Si elle pouvait vous embrasser tous les jours, elle serait aussi heureuse que Jacques; mais vous lui manquez; il était impossible que cela fût autrement… À l'heure qu'il est Woldemar est marié: puisse la bénédiction de Gaston leur porter bonheur! – Ils viendront passer vingt-quatre heures aux Nouettes vers le 20. J'espère que tu y seras: je compte sur vous tous pour jeudi… À revoir bientôt, cher ami. Je te remercie encore de l'empressement sèment que tu as mis à accomplir la corvée que je t'avais confiée.

1867

Paris, 7 février 1867. — Jacques et Jeanne se sont bien amusés hier, jour de sortie, avec leurs cousins Pierre et Henri; nous dînions à six heures pour faire partir après dîner un feu d'artifice *de salon* que M. Naudet devait tirer et qui a été charmant. Mais l'odeur de la poudre et la fumée ont nécessité l'ouverture des fenêtres. Il y a des pluies de feu, des chandelles romaines, des fusées, des gerbes, des feux de Bengale de toutes couleurs; c'est en petit un feu d'artifice complet et sans bruit ni danger, mais pas sans fumée.

M. Veuillot va pouvoir fonder un journal d'après la nouvelle loi (pas votée, mais décidée); il est enchanté et il part pour Rome dimanche ou lundi, pour bien des choses essentielles à son nouvel *Univers*: la bénédiction du Pape, des correspondants intelligents, actifs, et consciencieux, etc. L'empereur a présidé hier le Conseil d'État et parfaitement parlé; il laisse l'armée comme elle est, avec organisation de la garde nationale, devant marcher jusqu'à trente ans, en cas de guerre d'invasion seulement, et non par décret, mais par une loi votée par les deux Chambres.

Paris, 17 février 1867. — Mon cher Émile, Olga me prie de te donner des nouvelles des enfans; les deux petits vont très bien et sont enchantés de tout. Paul croit que tout Paris est à Zoé et admire la beauté et la grandeur de sa propriété. Nous avons vu tout à l'heure Jacques "et Jeanne qui vont bien. Jacques travaille bien; mais il est souvent puni; il est triste et concentré; il est vrai qu'il faisait un temps de chien, que les parloirs étaient pleins, combles, qu'on s'y écrasait, qu'on y étouffait, qu'on ne s'entendait pas, ce qui ne dispose pas à la gaieté. Paul et Françoise étaient tout ahuris de cette foule tumultueuse. Chez Jeanne ils se sont amusés; il y avait beaucoup de place dans le second parloir… Paul et Françoise ont pu jouer, rire, causer. Jeanne était très gaie et bien contente de revoir sa mère et les deux petits; elle est toujours grasse et rose, et se maintient première et deuxième. Adieu, mon cher Émile, je t'embrasse; les enfans t'embrassent aussi tous les quatre

Les Nouettes, 7 mars 1867. — … Françoise est gentille à croquer; elle rit du matin au soir, mange bien, dort bien et joue bien. J'ai mis mon *veto* sur ses leçons de piano. Mlle Signora Freülein veut lui faire apprendre le piano. À trois ans! Il y a de quoi la dégoûter du piano et de toute musique pour la vie. Que peut faire, de ses petits doigts faibles et de son intelligence minuscule, une pauvre enfant de trois ans! Paul, pour avoir commencé à lire à quatre ans, ne lira pas couramment avant sept, et jamais il n'aimera la lecture…

1868

Paris, 9 janvier 1868. — C'est à Olga que j'ai écrit hier, mon cher Émile; c'est à toi que j'adresse les dernières nouvelles des enfans. Jacques est revenu à cinq heures et demie de son patinage, après avoir passé une demi-heure avec Pierre et Henri. Il était enchanté de sa journée. Pierre (valet de chambre) m'a dit que Jacques patinait admirablement; il s'est beaucoup amusé; plusieurs de ses camarades ont rivalisé d'adresse et de vitesse avec lui; il les a tous enfoncés. Pierre le suivait en courant et glissant sur la glace pour ne pas le perdre de vue et pour se réchauffer. Il a rencontré aussi quelques jeunes amis de Gaston qui l'ont pris sous leur protection. .. Il n'a quitté son patinage et ses amis qu'à quatre heures et demie; il est revenu en voiture…

Je ne veux pas finir ma lettre sans te remercier de la tienne, qui m'a vivement touchée; à mon tour, je te remercie de me si bien remercier et d'exprimer avec l'éloquence du coeur une tendresse si vraie pour tes enfans; je t'assure qu'ils savent la reconnaître et qu'ils parlent de toi avec une tendresse égale à la tienne. Adieu, mon cher Émile, je t'embrasse bien affectueusement, ainsi que ma pauvre Olga que je ne verrai pas avant le mois prochain…

1870

Kermadio, 27 mai 1870. — Mon cher Émile, je regrette beaucoup de ne pas t'avoir remercié plus tôt de ta bonne et intéressante lettre; j'ai eu une recrudescence de vertiges qui a encore une fois arrêté ma correspondance; depuis hier, je vais beaucoup mieux et je me mets un peu en règle vis-à-vis de mes chers correspondans. Les détails que tu m'as donnés sur ton église m'ont beaucoup intéressée[61]… Quelle année affreuse nous commençons, quant à la température et à la sécheresse: ici, nous sommes desséchés; glacés le matin, par lèvent nord-est, et trop réchauffés après midi, par un soleil de juillet; il doit en être de même en Normandie, trop voisine de la Bretagne pour ne pas subir les mêmes influences de température. — Tu as vu dans les journaux que les élections pour les conseils généraux sont pour le 11 juin. Est-ce que tu ne songes pas à t'y préparer une place par tes amis ou partisans de Laigle et des environs? On t'en avait déjà parlé il y a quelque temps; il me semble que tu y ferais tout aussi bien que certains prétendans qui ne sont même pas du pays. M. M… étant mort, tu prendrais sa place avec avantage. — Il y a bien longtemps que je n'ai eu de nouvelles des tiens. Gaston, plus occupé que jamais de son ministère et des voyages qui s'y rattachent, ne voit personne… Olga ne m'en a pas dit mot dans ses courtes et rares lettres; je sais que ses yeux en sont cause en grande partie, et j'ai appris avec bonheur par Gaston que le repos forcé, que leur a donné le séjour à Paris, leur a fait beaucoup de bien; mais qu'elle continue à ne pas trop s'en servir si elle veut les conserver: qu'elle écrive peu, qu'elle lise surtout le moins possible et pas à contre-jour, pas de nuit, pas en s'éveillant, etc.

Adieu, mon cher Émile… Je te quitte pour Jacques qui continue à être classé dans les meilleurs élèves du collège; je t'embrasse bien tendrement, ainsi qu'Olga et les enfans.

Kermadio, 16 décembre 1870. — Mon cher Émile, je t'envoie une lettre de Thérèse à Olga, qui me demande de t'en faire part; elle porte d'excellentes nouvelles de Jacques; et il n'est pas heureusement sur l'itinéraire des Prussiens, qui ne comptent pas descendre plus bas que Tours et qui ne veulent pas se risquer dans le centre de la France; au reste, j'espère que très prochainement nous serons délivrés de ces sauvages visiteurs, et que la pauvre Olga et les enfans seront tranquillement établis près de toi à Livet; les journaux anglais et belges disent que, depuis huit jours, nous leur avons tué plus de soixante mille hommes…[62] Si Ducrot parvient à joindre Trochu, les Prussiens seront perdus, Dieu aidant. – Nous allons tous bien; je vais mieux depuis quelques jours; il fait doux: 10 à 14 degrés le jour, 7 à 9 dans la nuit, mais beaucoup d'eau. Je te quitte, l'heure me presse. Je t'embrasse bien affectueusement…

Kermadio, 20 décembre 1870. — Encore moi, mon cher Émile, mais en si bonne compagnie que je ne crains pas d'être importune, surtout en me bornant à te dire que je vais bien ainsi que tout mon entourage; je t'envoie une lettre de Jeanne, que j'ai reçue ce matin, et qui t'intéressera; et une autre qui parle de toi avec tant de tendresse que la lecture t'en sera bien agréable. Jacques m'écrit qu'il est inquiet de toi; il ne peut plus t'écrire, parce que Olga lui a écrit que tu ne recevrais pas ses lettres et qu'il ferait bien de s'en abstenir; je l'ai rassuré de mon mieux et je lui ai envoyé ta dernière lettre pour lui enlever ses inquiétudes. Tu verras par la lettre de Thérèse[63] qu'il va très bien et qu'elle veille sur lui avec une amabilité pleine de coeur. Adieu, cher ami, je t'embrasse et j'espère que te voilà en pleine espérance pour la guerre, que Trochu va terminer lestement avec l'aide de la Sainte Vierge. Dans peu, nous aurons

chassé les Allemands de France. Je t'écris sur papier à ballons pour ne pas augmenter mon paquet.

Kermadio, 23 décembre 1870. — Cher Émile, voici encore une lettre de Thérèse que je reçois à l'instant par Olga; elle me demande de te l'envoyer, les communications étant en ce moment-ci plus promptes et plus sûres que celles venues de Bordeaux; tu verras que Jacques a repris bien vite ses bonnes places de premier et la décoration qu'il a promenée dans Poitiers, sous la protection d'Henri qui a été excellent pour lui. Je t'annonce un nouveau changement forcé pour le pauvre Jacques; on ordonne aux Jésuites de Poitiers de licencier leur collège, et on s'empare de leur maison pour des soldats et des blessés. Justice de Gambetta qui vole les propriétés particulières, oubliant qu'il n'est pas plus grand que la loi… Adieu, cher ami, je t'embrasse bien affectueusement…

1871

Kermadio, 9 janvier 1871. — Cher Émile, j'ai reçu ta lettre avant-hier, celle qui m'annonçait les Prussiens à Laigle; heureusement qu'une lettre d'Anatole et le journal de Rennes nous ont appris en même temps leur départ après un séjour de quelques heures seulement près de vous tous. J'espère qu'ils n'ont pas emmené M. Rouyer[64] pour le punir du refus de leur donner 10 000 francs qu'ils demandaient. Je t'envoie la dernière lettre de mon petit Jacques; tu y trouveras quelques détails sur sa sortie de trois jours; garde-moi cette lettre; je garde toutes celles de Jacques; tu me la rendras à Livet. – Rien n'avance du côté de Paris et les vivres diminuent; que fait donc notre brave Trochu? Il ne gelé plus pourtant; on dit que la boue empêche de faire marcher les canons. Si le dégel gêne les mouvements de l'artillerie, et si la gelée empêche ceux des hommes, Paris mourra d'inanition avant le retour du beau temps. J'espère toujours pourtant; le bon Dieu finira par écouter les prières des siens et par tirer vengeance des impies et des scélérats!

Kermadio, 1 mars 1871. — J'ai reçu hier, cher Émile, ta lettre du 25. J'y riposte de suite en ajoutant à la mienne celles d'Olga et de la pauvre Jeanne. Tu les as terriblement effrayées; quand on est éloigné, on suppose toujours les maux et les dangers plus grands qu'ils ne sont en réalité; il est donc prudent de ménager les absens; tu verras par les lettres que je t'envoye combien tes nouvelles les ont consternées, dans quelle affreuse position elles te supposent et combien elles en sont affligées.

Je leur ai tout de suite écrit pour les rassurer et je leur ai annoncé la paix comme certaine. Garde-moi ou bien renvoie-moi, à ton choix, la lettre de Jeanne; je conserve leurs lettres… J'ai aussi écrit à Jacques dans le cas où Jeanne ou Olga l'auraient effrayé à leur tour; je les ai aussi entièrement rassurées sur ton sort – Je suis bien contente pour Jacques que tu viennes le chercher à Poitiers; il aura une bonne semaine à passer à Livet. Dieu veuille que je puisse faire comme lui et vous faire une petite visite en attendant les vacances!

Ma santé est bien meilleure depuis deux mois, mais l'âge se fait sentir; je marche doucement et pas longtemps; je suis devenue très sourde; je ne peux plus me mêler d'une conversation générale, et bien d'autres inconvéniens trop longs à analyser et décrire. Quant à Paris, je ne crois pas pouvoir y aller jusqu'à l'hiver prochain… Gaston fera comme moi… Je tâcherai de louer mon appartement… On dit que le gouvernement abandonnera Paris et ira s'établir soit à Versailles, soit à Fontainebleau; Paris l'aura bien mérité; on sera tranquille au moins pour délibérer, sans crainte d'un envahissement par l'émeute. Les élections ont été par trop mauvaises; plus de deux cent mille voix données à un bandit comme Garibaldi et à tous les autres qui ne valent guère mieux! – Adieu, cher ami, je t'embrasse bien affectueusement.

Kermadio, 26 mars 1871. — Les affaires de Paris vont horriblement: comment et quand cela finira-t- il? On a eu l'imbécillité de laisser ces sauvages s'emparer des hauteurs, des canons, des mitrailleuses, des forts, des mairies, de l'état-major, des casernes, des gares; on ne sait plus par où ni comment les prendre; ils sont maîtres de Paris.

Il faut avouer que Thiers est un grand homme, un habile homme, un grand stratégiste, un esprit prévoyant, un homme énergique, etc., etc. Les députés sont des imbéciles qui ont peur de ce petit homme, et qui préfèrent perdre la France que de déplaire à cet ambitieux inepte… Armand avec quelques autres

travaillent contre lui tant qu'ils peuvent; ils ont déjà ramené près de trois cents députés, mais ce n'est pas encore la majorité, et il la faut, et bien résolue, pour s'affranchir du pouvoir de cet homme haineux, dangereux et qui ne reculerait devant aucun moyen pour conserver sa dictature. J'ai vu qu'on vous avait débarrassés de votre préfet (qui est allé sans doute, lesté de la caisse du département, grossir le nombre des insurgés de Belleville). On nous a conservé Je nôtre, qui est un rouge fidèle et qui ne se contient encore que par la crainte d'être fusillé par le peuple, comme on le lui a signifié le lendemain de son arrivée.

Les pauvres d'A… sont désolés; ils viennent de perdre leur dernière petite fille, âgée de deux ans et demi. A… surtout est dans une désolation qui fait pitié; ils aimaient particulièrement cette petite Jeanne qui était charmante; elle est morte d'une fièvre muqueuse thyphoïque, mal soignée; sa maladie a duré quarante-cinq jours, et l'agonie a été affreuse.

Adieu, cher enfant.

Kermadio, 3 avril 1871. — … Mon cher Émile… Je reçois *ce matin* ta réponse télégraphique du 3o qui m'annonce que je puis envoyer chercher Jacques; je n'y comptais plus. Gaston a vite écrit au Père en envoyant Urruty, qui connaît Poitiers et la maison des Jésuites; il est parti il y a une heure. Je suis très reconnaissante de ton sacrifice et de celui d'Olga et des pauvres enfans, mais fort combattue dans ma joie par la privation que je vous impose et que je n'aurais jamais demandée ni acceptée si complète; je demandais Jacques un ou deux jours dans le cas où sa vacance eût été de quinze à seize jours comme on le disait à Auray; et je ne demandais à l'envoyer chercher que dans le cas où un événement imprévu devait t'empêcher de profiter de son congé de huit jours. Gaston le ramènera à Poitiers mardi, comme il en a prévenu le Père auquel il le remettra lui-même pour faire pardonner ces quelques heures de retard. La nouvelle de son arrivée prochaine a répandu la joie dans la maison; le petit Armand surtout ne se possède pas de joie. On a déjà arrangé plusieurs parties pour voir les choses curieuses du pays: le champ des martyrs, où sont les ossemens des vaincus de Quiberon, dans un monument bâti par la duchesse d'Angoulême. Charles de Lamoignon, le colonel de Sombreuil, etc., avec 800 autres martyrs, sont inscrits sur un catafalque de marbre blanc. Une autre partie à Vannes, au collège des Jésuites, où se trouve l'ami de Jacques, le jeune d'H.; les fameuses pierres de Carnac, un régiment romain pétrifié par un miracle de saint Cornélis qu'on poursuivait, etc., etc. —Le bon air de la mer lui fera beaucoup de bien pour le reposer de ses grands travaux d'examen de Pâques. J'écrirai demain aux enfans; ils doivent être tous bien heureux de te retrouvera Livet; Gaston t'embrasse très particulièrement. Adieu, mon bon Émile, je te renouvelle mes remercimens bien affectueux pour le sacrifice que tu m'as fait ainsi que vous tous; et je t'embrasse de tout coeur avec Olga et les enfans… Henriette vous remercie avec moi; je me porte bien et ma tête se remet de plus en plus… Aux premiers jours d'août, à moins que je ne sois paralysée ou imbécile, ou morte, j'irai chez vous bien certainement; j'irai passer deux fois quelques jours chez Anatole (aux Nouettes), mais mon quartier général sera Livet. Dieu vous bénisse tous et vous garde contre les rouges! ils sont pis que les Prussiens.

Kermadio, 21 juin 1871. — Mon cher Émile, Gaston reçoit de toi une lettre bonne, aimable et charmante de toutes les manières, mais qui ouvre une nouvelle voie de réunion pour les vacances, et cette voie se trouve en opposition avec celle que m'avait indiquée Olga et sur laquelle compte Jacques. Nous n'avons plus qu'une douzaine de jours pour nous entendre définitivement; voici ce que je peux faire; vois si tu peux faire autre chose et fais-le-moi savoir.

Les vacances commencent le 1er août à deux heures et demie, après la distribution des prix. Jacques comptait partir seul (ce qui me paraît hazardé), rejoindre sa mère à Tours; ils allaient y voir M. Dupont et

repartir le soir pour Livet où ils arrivaient pour dîner. C'est ce qui était à peu près convenu avec Olga.

Seconde combinaison. Jacques part avec le Père ..., qui est de Séez et qui y va; le Père ... le déposera à Séez, où Jacques prend le train suivant jusqu'à Livet.

Troisième combinaison. .Jacques part avec ce Père ..., en me prévenant à temps du jour et de l'heure de son départ. Je pars de mon côté au jour et à l'heure qui m'amèneraient à temps et je vais l'attendre à l'hôtel. J'enverrais Saint-Jean le chercher pour qu'il me l'amène, s'il arrive de nuit; s'il arrive de jour, je vais moi-même à la gare et je monte avec lui en wagon pour Livet. — Cette combinaison est imparfaite et inquiétante, quoique possible; avec l'inexactitude des trains, depuis la guerre on ne peut compter sur rien…

Quatrième combinaison, la plus simple et la plus naturelle. Tu pars toi-même pour arriver le mardi matin ou le lundi soir et tu le ramènes comme un bon père, sans danger de se croiser, ni crainte pour Jacques, ni inquiétude de le voir rester dans la gare, sans argent et sans savoir où aller.

Choisis, écris-le à Jacques et à moi; si j'étais bien portante, ou de vingt ans plus jeune, j'irais le chercher à Poitiers et je le ramènerais à Livet; mais dans mon état de santé si précaire, je ne peux pas risquer ce coup de tête; si j'avais une attaque en wagon, que deviendrait mon pauvre Jacques?

Dans tous les cas, si Jacques part seul, il faut qu'il emporte une centaine de francs dans sa poche pour pouvoir payer sa place en cas d'imprévu.

J'attends ta réponse pour arrêter mes projets de départ…

Malaret, 27 décembre 1871. — Cher Émile, je reçois une lettre de Jacques qui m'apprend qu'il règne au collège de Poitiers une épidémie de fièvres muqueuses; dans sa division il y a eu vingt-cinq élèves atteints, de même dans les autres divisions; lui et Paul n'ont encore rien heureusement, mais d'un jour à l'autre ils peuvent être pris. On donne huit jours de congé à cause de cette épidémie et le collège sera provisoirement licencié pour une quinzaine de jours si l'épidémie continue. Jacques doit l'avoir écrit, mais il n'est pas sûr que la lettre t'arrive; je viens d'écrire à Laure[65] pour lui demander des nouvelles des enfans. — Je te remercie de ta lettre bonne et aimable de l'autre jour. Si je n'y ai pas répondu tout de suite, c'est que mon doigt me faisait mal et que je ne pouvais guère écrire, il Va mieux aujourd'hui et j'espère n'avoir plus d'autre abcès.… Adieu, cher ami… J'espère que tu seras déjà parti pour emmener tes enfans quand ma lettre t'arrivera…[66]

A la Vicomtesse Emile de Pitray

1856

Les Nouettes, mardi 13 mai 1856. — Chère Minette chérie, d'abord je t'embrasse avec *mon petit Émile* qui me semble être bien plus mon fils, mon cher fils, depuis que je le tutoie. Me voici en pleine possession d'une tranquillité qui n'est troublée que par le regret de la posséder au prix d'une pénible séparation; pourtant j'avoue que je ne suis ni en larmes ni même attristée puisque je t'aurai, toujours avec *mon petit Émile*, lundi ou mardi prochain.

Nous avons fait très bonne route; à quatre heures dix-huit nous étions à Conches; dis cela à Woldemar[67]; à cinq heures moins neuf,… je me trompe, à quatre heures cinquante et une, nous partions pour Laigle dans une horrible diligence envahie par vingt et un voyageurs; il doit y tenir dix ou onze tout au plus. Nous avons donc cheminé lentement; trois malheureux, mais excellens chevaux ont traîné tout cela pendant neuf lieues et pendant trois heures trois quarts; ce sont les mêmes victimes qui font tout le trajet. (Il se prépare à Conches un *Côté des femmes* admirable dont j'ai étrenné le marbre et l'acajou.) À Laigle nous avons dîné assez mal; j'ai fait au chef des complimens hypocrites sur son talent culinaire, il a souri et rougi d'orgueil et peut-être d'étonnement. Nous sommes reparties à neuf heures et demie et nous sommes arrivées définitivement aux Nouettes à dix heures. La pauvre Sabine[68] a payé au voyage son tribut accoutumé par une migraine et un vomissement. Ce dernier s'est déclaré aussi maladroitement que possible à Rugles, au nez d'une nombreuse assemblée qui profitait du lendemain de la Pentecôte pour flâner et assister à l'arrivée de la diligence. Nos pauvres chevaux y ont soufflé pendant un quart d'heure, tout juste le temps de laisser Sabine vomir en deux temps sur les spectateurs horrifiés. Elle a dîné à Laigle, elle a bien dormi en arrivant, de onze heures à neuf heures, et nous allons voir le curé et la pauvre Victorine[69] avant de dîner. Si tu pars lundi, ou n'importe quand, préviens-moi à temps pour que je te retienne le coupé; tu n'aurais peut-être que l'affreux intérieur. Si pourtant tu te décides trop tard, retiens le coupé à Paris en retenant tes places à la gare. Fais-le savoir à Conches par télégraphe électrique. Fais déménager tes robes, tes fleurs, chapeaux et tout ce que tu n'emportes pas, le plus tôt possible. Soigne un peu les affaires de ce pauvre Émile; fais tout emballer pour lui par Eulalie[70]; je suis sûre qu'il n'y entend rien et qu'il fait ses malles en dépit du bon sens. Mais fais cela d'avance, crois-moi. N'emporte pas tes beautés d'acquêt aux Nouettes; n'emporte que celles qui t'accompagnent partout et qui te sont naturelles.

Adieu, enfant chéri, enfant charmant, enfant gâté, trésor perdu et retrouvé doublé par Émile. Je t'embrasse, je t'embrasse, je t'aime et je t'aime. Je suis pressée, tu es ma troisième et dernière lettre. Mes amitiés à Victor, Jean, Adèle et Arthur (double dose à ces deux-là), Laure, Zoé, Raoul[71].Ouf! quelle nombreuse famille! Adieu, chérie.

Les Nouettes, 14 octobre 1856. — Je n'ai rien à te dire, ma chère Minette, et pourtant je te parle; ton départ[72], qui date de vingt-quatre heures, me semble dater d'un mois et hier déjà je m'étonnais de

ne pas t'avoir encore écrit. Et pourtant la journée s'est laissé tuer assez agréablement; les heures affectées à chaque genre d'occupation sont restées les mêmes, seulement elles étaient, sont et seront mortes, au lieu d'être pleines de vie. Comme toujours, j'ai déjeuné, promené, écrit, repromené, dîné, joué au billard, parlé et pris du thé comme de ton temps, mais pas dans le même esprit ni avec le même coeur. Mon pauvre Émile a encore laissé un doux parfum de tabac que l'air et le temps dissiperont, mais de toi il n'y a que le vide et les objets matériels. J'ai dit que j'avais joué au billard; la dernière leçon d'Émile a si bien profité à Sabine qu'elle m'a gagné deux parties sur cinq; j'ai manqué en perdre une capot; j'ai joué à faire honte à un apprenti; c'est le seul moment de la journée où je n'ai pas regretté mon cher Émile; il se serait trop moqué de mes incroyables coups manqués. Sabine riait à tomber. Je n'ai eu qu'un éclair de talent un peu semblable au tien. Les malades du Saint-Esprit[73] vont de même. L'argent d'Émile va porter ses fruits en permettant au médecin d'administrer des remèdes que la crainte de ne pas être payé l'empêchait d'ordonner. Les soeurs de Laigle sont tellement occupées par les malades de la ville[74], qu'elles y sont insuffisantes et que la supérieure ne veut pas les laisser aller dans les campagnes; mais on a trouvé une femme, parente d'une des maisons atteintes, et un beau-frère d'une autre maison qui se relayent et soulagent la femme Duval. À propos de Duval, branche aînée, je renvoie sous peu l'héritier de cette branche; en l'absence de Bouland[75], il m'a éreinté ma tiqueuse[76], en la chargeant pour quatre, et il l'a menée à la mare pour la faire boire ruisselante de sueur. Je te fais grâce des détails. Le résultat a été un second et dernier avertissement, il va cesser de paraître.

J'annonce à Émile que mon essai de regain a fait un fiasco complet; on s'occupe à en disperser les débris fumants; ce n'est plus du foin, ce n'est pas du fumier, c'est un amas de pourriture que je vais laisser s'achever afin de le mettre sous les couches du potager. Pour arrêter les plaisanteries d'Émile et même les tiennes, petite moqueuse, je te dirai que je suis très contente d'avoir fait cette expérience (qui me trotte par la tète depuis trente-cinq ans) en un temps où de toutes manières je devais perdre ma seconde coupe de foin; le brouillard, la pluie auraient également tout perdu après des frais et des ennuis de fanage; quant au fauchage, il devait s'effectuer de toutes manières pour le bien du pré.

Tu as beau temps pour tes courses à Paris; il fait doux, calme et couvert. J'occupe Sabine, qui a les yeux fatigués aujourd'hui, à arranger ou plutôt déranger la chapelle; elle ira ensuite faire une inspection de malades, pendant laquelle je continuerai ma correspondance et mes compositions nigaudes. Sabine est enchantée d'Alphonsine[77]; toutes ses affaires sont propres et bien rangées; de plus, la coiffure était un écueil, dont Alphonsine est sortie victorieuse; hier c'était passable, aujourd'hui c'est bien et solide, demain nous espérons un très bien. Adieu, ma chère, ma très chère enfant; je t'embrasse ainsi qu'Émile avec la plus vive tendresse; dis mille amitiés pour moi à tes bons et aimables beaux-frères. Adieu, cher Benjamin. Pas un mot à ton père de mon expérience de regain. Et toi aussi, mon petit Émile, silence.

Londres, 28 octobre 1856. — Me voici arrivée[78], depuis hier soir dix heures, très chère Minette; le voyage, éclairé par un beau soleil, a été excellent; la traversée a été superbe, dit-on, excepté pour moi qui ai commencé à vomir aussitôt que je me suis trouvée sur le pont et qui n'ai pas arrêté pendant les sept quarts d'heure de la traversée; celle de Rome a été tout roses auprès de celle-ci. Cet horrible mal de mer a continué pendant l'heure que Woldemar[79] a consacrée à la Douane et que j'ai passée sur un lit d'auberge…

Nous avons trouvé chez Nathalie un dîner excellent, auquel Woldemar seul a fait honneur; je me suis couchée après avoir fait la visite de la maison, qui est charmante; outre l'élégance remarquable, la beauté des marbres et des tableaux, il y a le confortable, qui est merveilleux; à chaque étage (il y en a quatre) on trouve des cabinets comme nous n'en avons pas, une baignoire avec robinets donnant toujours de l'eau chaude et froide fournie par la ville. Partout abondance d'armoires, de commodes, de bains de pied,

bains de siège, bassins, machines à eau, grilles de cheminées, vaisselle de toute espèce; tapis partout, peaux de moutons dans tous les cabinets, même ceux des gens. Et tout cela pour 625 francs par mois. Si tu avais tout cela! Nathalie et Paul m'ont reçue avec enthousiasme et affection; les petites avec folie. Nathalie va très bien, sauf le manque de sommeil, mais elle a bonne mine. On m'a beaucoup questionnée sur toi et sur Émile…

Je t'apporterai tout ce que tu voudras, le courrier se charge de tout; je commencerai à expédier dès la semaine prochaine. Je vais sortir avec Nathalie et les petites. Camille va monter à cheval avec Paul. Elles sont gentilles à croquer. Londres m'a semblé magnifique, malgré mon mal de coeur qui dure encore et qui m'empêche de manger. On ne m'attrapera plus à passer cette affreuse Manche, que le voisinage inhospitalier de l'Angleterre rend horrible aux voyageurs. Je vais écrire un mot à Gaston. Adieu, ma chère et bien-aimée Minette; je t'embrasse mille fois, ainsi que mon cher Émile, auquel j'ai pensé bien souvent pendant et depuis ma traversée; s'il a eu ce que j'ai eu, je ne conçois pas comment il a pu supporter la traversée d'Amérique et comment il a eu le courage d'en revenir[80], Adieu, enfant chérie, soigne-toi un peu et porte-toi très bien.

Londres, 30 octobre 1856. — Chère Minette, un mot en courant; je n'ai plus mal au coeur depuis hier seulement et je vais très bien depuis que je suis débarrassée de cet affreux reliquat de cette affreuse mer. Nathalie ne dort toujours pas, et, de plus, elle souffre depuis deux jours de l'estomac. Hier surtout, elle a passé la soirée sans pouvoir parler.

Nous avions fait dans l'après-midi une terrible excursion, commencée à pied par un brouillard déjà fort épais, finie en voiture par ce même brouillard si intense que le cocher ne voyait plus à conduire; que des trottoirs on ne voyait plus les maisons; que dans les quartiers populeux on entendait des cris perçans partant de tous côtés, de gens écrasés, menacés, volés, de pick-pockets arrêtés et légèrement secoués; nous étions dans Oxford street, qui est loin de Chesham street comme la place de la Madeleine de la barrière du Trône. Ce Londres est immense et superbe comme largeur et propreté des rues, largeur et beauté des trottoirs; horriblement éclairé; des rues entières sans éclairage. Nous avions été là à une réunion de magasins de sacs et nécessaires et j'ai dû renoncer au tien; pour en avoir un laid et incomplet, il faut y mettre 120 francs; et un bien confectionné de 220 à 250 francs; c'est, hélas! au-dessus de mes moyens. Je te rapporterai donc quelque autre chose plus utile et fort agréable sans oublier l'élégance.

J'ai acheté à Jacques[81] un gentil petit hochet en paille des Indes (soi-disant), la forme en est charmante. Je tâcherai d'aller avec Nathalie dans un Baby-house où je trouverai quelque chose de joli pour ce petit chéri. Sois tranquille; je ne dépasserai pas la somme que j'ai emportée. Mon voyage, mes présens, l'argent à donner aux domestiques absorbent tout, sauf un manteau que je me suis accordé pour remplacer mon vétéran à carreaux rouges, une robe de laine noire et deux jupons de flanelle. Je t'apporterai quelques yards[82] de flanelle pour Jacques; elle est très belle ici et moins chère qu'à Paris. Mais en somme tout est très cher. T'ai-je dit que j'allais très bien, que ces affreux brouillards non humides, puisque les trottoirs restent secs, ne me font aucun mal. Paul et Nathalie sont pour moi pleins de soins affectueux. Nathalie est radieuse de m'avoir. Elle ne voit personne, du reste; Londres est désert; les brouillards font fuir tout le monde. Les petites continuent à parler beaucoup et souvent de toi ainsi qu'Élisa[83]; elles sont bien gentilles et travaillent très bien, une heure le matin et une heure et demie dans l'après-midi…

Paul… est d'ailleurs enchanté de sa position[84], de sa vie très occupée… Quant à Nathalie, elle est pleine de soins et d'attentions. Adieu, ma chère bonne petite chérie, je t'embrasse tendrement, ainsi qu'Émile, auquel j'écrirai la prochaine fois, après-demain probablement. Adieu, chère enfant. Woldemar fait dans cet immense Londres des courses effrénées, à pied, et sans se perdre. Paul n'en revient pas.

Londres, 13 novembre 1856. — Encore une lettre qui ne t'apprendra rien, chère petite, sinon que nous avons cru hier voir accoucher Nathalie… Elle reste endolorie, mais non en mal d'enfant. Paul est ennuyé pour elle, et moi je le suis pour tous. J'espère que Jacques sera plus empressé de venir au monde et qu'il nous fera la galanterie d'arriver avec toute la promptitude désirée. Je t'apporte pour ce baby inconnu, mais aimé, un très petit cadeau d'une charmante flanelle à carreaux bleu de ciel et blanc pour un manteau quand il aura six à huit mois; la doublure est une épaisse flanelle blanche remplaçant la ouate; un taffetas bleu la cachera aux regards. Je ne sais pas ce qu'il lui faut de flanelle blanche, à ce petit monsieur, d'abord parce que j'ignore si tu le vêtiras à l'anglaise ou à la française, ensuite parce que je ne sais pas où tu en es de la layette; as-tu acheté ou commandé quelque chose?…

Je tâcherai de t'apporter une ou deux gentilles petites robes pour modèle, simples et sans dentelles, mais avec ces jolis petits plis et ces jolies formes que ces détestables Anglais font si bien… Sabine me mande que tu as mal aux reins, chère enfant; prends garde de trop te fatiguer; ce qui est très fatigant à la fin d'une grossesse, ce sont les dîners de voisins et en général les longues absences qui ne permettent pas de se reposer quand on en a besoin. Je suis impatiente de savoir Émile près de toi. Quel bonheur que ce charmant appartement retenu par lui et trouvé par Adèle et Arthur! J'en suis dans la joie depuis hier et j'ai immédiatement écrit à Émile pour l'en féliciter. Enfin te voilà casée. Justement l'avant-veille, Sabine m'écrivait que je pouvais me tranquilliser parce qu'Émile était décidé à louer pour l'hiver un appartement meublé très convenable rue Saint-Dominique, près de Mme de B…; l'autre appartement, du numéro cent vingt-sept, manquerait, croyait-elle, faute d'une chambre de domestique en plus. Grâce à Dieu et à Émile, il n'en a pas été ainsi et tu es définitivement établie, pouvant jouir de tes meubles, t'arranger commodément, déployer tes belles et bonnes choses, t'amuser à contempler tes possessions, faire usage de ton linge, de ton argenterie, etc., regarder l'heure à la belle pendule de Jean, régaler tes amis dans le beau thé de Zoé et éblouir les regards avec les belles casseroles et les superbes plats de Victor. Vous serez chez vous et vous prendrez intérêt à vos affaires; tu pourras dire avec fierté: «Je suis dans mes meubles». L'hiver s'annonce horrible comme froid; déjà on gèle quoiqu'il ne gèle pas; le confortable anglais laisse passer le vent et l'air par toutes les portes, par toutes les fenêtres; c'est affreux! Je vois depuis que j'y suis que ce confortable si vanté est tout pour les yeux; misère et vanité; vous avez des conduits d'eau partout, des tapis partout, des commodités partout, des baignoires partout, et vous gelez faute de clôture des portes et fenêtres; vous vous baignez dans l'eau froide, faute de possibilité de chauffer l'eau qui doit chauffer toute seule par le feu de la cuisine et qui reste froide. Vos pieds sont glacés, faute de pouvoir les réchauffer au feu inabordable des cheminées; et ainsi pour tout. Les meubles sont incommodes, les lits exécrables, des punaises partout, de la saleté en tout ce qui ne se voit pas; en somme, Londres est un lieu détestable à habiter; je ne comprends pas que Paul et Nathalie s'y plaisent. Il est vrai qu'on y est comme à la campagne, c'est un avantage. Adieu, très chère Minette. Je t'embrasse mille et mille fois. Je t'écrirai après-demain. J'embrasse Émile s'il t'est revenu et je te charge de mes amitiés pour toute ton aimable famille. Adieu, petite chérie, ne te fatigue pas. Si tu as des symptômes de besoin de te saigner, fais-toi saigner, mais ne le fais pas inutilement.

Londres, 15 novembre 1856. — Chère Minette, un mot seulement pour te dire que Nathalie n'est pas accouchée, malgré le renouvellement avec aggravation de ses douleurs quotidiennes: chaque soir elle souffre davantage, et la nuit le calme revient, à notre grande désolation à tous, y compris la patiente. L'accoucheur est une bête qui ne dit rien, qui va se coucher, qui ne songe qu'à ne pas être retenu; la garde est une lourde Anglaise qui ne parle que de thé, de lunch, de mangeaille et qui se couche quand même pour dormir ses dix heures; ces gardes anglaises sont cent fois pires que nos ennuyeuses gardes

françaises. Demain, dimanche, pas de poste dans la sainte Angleterre; ainsi tu n'auras pas de nouvelles avant mercredi. Je ne cesse de me réjouir de ton appartement et du plaisir que vous aurez tous deux à vous meubler, à vous arranger. Sabine m'écrit qu'il est ravissant, plus joli même que celui d'Adèle et d'un étage au-dessous. Vive Émile et son bon nez d'avoir repoussé le demi-bien pour atteindre le superlatif du bon! J'ai lu et relu avec un vrai bonheur la lettre dans laquelle tu me parles de ta tendresse pour Émile, chère petite; je partage entièrement l'opinion que tu as de son excellent coeur, de son excellent jugement et de tout ce qu'il a de bon, d'aimable et d'attachant. Je suis heureuse de ton bonheur, ma très chère enfant, et je n'ai plus d'autre désir à former que de voir mon cher Émile aussi heureux par toi que tu l'es par lui. Paul est charmant pour Nathalie, et plein de soins et d'affection; il est extrêmement aimable pour moi; Nathalie est pleine de reconnaissance de ma visite à Londres et me le témoigne sans cesse d'une manière qui me touche et qui me fait bénir mon excellent conseiller Edgard. Je t'ai prévenue, Minette chérie, que je ne t'écrirai que quelques lignes; je suis près de Nathalie, qui est faible, fatiguée, et qui a de temps en temps une forte douleur pour ne pas en perdre l'habitude. Adieu donc, ma chère petite. Paul a eu l'amabilité de faire partir tes paquets les plus pressés, le plaid d'Émile et ton shall; je les avais déjà adressés à Adèle avant d'avoir reçu ta lettre, parce que je ne savais pas si Jean n'était pas en chasse au Havre ou dans quelque autre lieu de plaisance. J'ai écrit à Adèle de les réclamer demain dimanche. Émile aura son plaid et ton shall pour se tenir chaud en route; au premier courrier, j'espère que Paul pourra faire partir ton paletot gris à poils longs; aie soin de le faire brosser dans le sens des poils quand tu le mettras. Je tâcherai de rapporter un petit souvenir à Eulalie qui te soigne si bien. Adieu, très chère enfant. Je t'embrasse bien, bien tendrement avec le cher Émile.

Quelle belle découverte que l'homéopathie[85]! J'espère qu'Émile ne rit pas[86].

Londres, 16 novembre 1856. — Tu sais sans doute déjà, chère Minette, que Nathalie est enfin accouchée hier 15, à onze heures trois quarts du soir, d'un fort et gentil garçon qui est le portrait de Camille[87]; toute la journée s'était passée comme les trois précédentes… À huit heures, nous avons envoyé chercher le médecin, qui a très bien et sagement fait son office; à onze heures il l'a légèrement chloroformée, non pour l'endormir, mais pour amortir les douleurs… En Angleterre, les accoucheurs chloroforment toujours à la dernière période de l'accouchement. Tout s'est passé pour le mieux; Nathalie va très bien; sa nuit n'a pas été très bonne à cause de la présence du *jeune homme* (style d'A…) qui a un peu trop crié pour le repos de la mère. On ne pouvait l'emporter pour ne pas provoquer une scène de cette sotte garde et vu l'absence de la bonne anglaise préposée à la garde du *nouveau-né* (auteur déjà cité) et qu'on attend ce matin. Paul et Nathalie sont dans la joie d'avoir un garçon et les petites sont au moins aussi heureuses d'avoir un frère et surtout un baby autour duquel elles font déjà la mouche du coche. Le petit vient d'être intégré dans son domicile, contigu à celui de ses soeurs; il est étonnamment gentil pour un enfant de dix heures. Il est né le 15, jour de la fête de l'Impératrice[88], qui doit être sa marraine avec l'Empereur pour parrain; l'ondoiement se fera ici et le baptême aux Tuileries en avril, au retour de Nathalie. Pendant les six heures de vraies douleurs de Nathalie, ma pensée allait d'elle à toi, pauvre Minette, et à notre pauvre Émile, qui aura, lui aussi, un rude moment à passer. Espérons que le Bon Dieu abrégera l'épreuve et te réduira au temps strictement nécessaire… Tu auras Mme Bermond, qui est autrement encourageante et aidante que ce froid, impassible docteur, Anglais pur sang. Je ne t'écris pas longuement à cause de la quantité de lettres que j'ai à expédier… Je reste près de Nathalie de jour. Paul court pour l'acte de naissance, les dépêches télégraphiques à ton père et à sa mère, et pour faire part lui-même, selon le sot usage de Londres, de l'heureux événement qui lui donne un fils. Pour les filles on n'est tenu à rien. Le payement de l'accoucheur diffère aussi selon le sexe: 15 livres sterling pour une fille, 20 pour un garçon. Et pourtant, les femmes règnent chez eux et transmettent à leurs fils les pairies et

les titres avec la fortune. Adieu, ma chère petite bien aimée; je t'embrasse tendrement avec Émile. Fais part pour moi à ton beau-père, à Laure, Zoé, à Victor, de la naissance de Louis de Malaret et ajoutes-y mes souvenirs bien affectueux. Adieu, ma chère petite.

Londres, 19 novembre 1856. — Tu dois être de retour à Pitray, cher ami; je ne risque donc pas la lettre ci-incluse en te l'envoyant aujourd'hui. Jusqu'ici j'ai craint d'égarer ce témoignage écrit de la tendresse d'Olga pour toi et de la rectitude de mon jugement; elle te voit tel que je t'avais deviné et jugé en dernier ressort, et son coeur si affectueux reporte sur toi sa tendresse dans toute sa force. Je suis on ne peut plus heureuse de cette union que j'ai si vivement désirée pendant des années, mais sans oser l'espérer, tant je te savais d'antipathie pour le mariage. Jamais Olga n'eût été dans une autre famille et avec un autre mari, heureuse comme elle est dans la tienne et avec toi. — Passons à Londres et donnons des nouvelles de l'accouchée, qui va très bien, de l'enfant, qui va à merveille, qui ne crie presque pas, qui est fort et gros, tel enfin que je voudrais déjà voir notre cher petit Jacques, si Jacques il y a.

Olga me mande que tu l'emmènes probablement du 25 au 30; elle est impatiente de voir et d'occuper le charmant appartement conquis par ta patiente sagesse. Je conçois son impatience; elle qui aime à être bien arrangée chez elle, trouvera un vrai et durable plaisir à se voir entourée d'un joli mobilier et des jolies choses qu'elle a reçues en se mariant. J'oubliais de donner des nouvelles rassurantes de ma santé; ni les nuits passées, ni les agitations qui ont précédé l'accouchement, ni l'anxiété des six dernières heures, ni les soins qui ont suivi, ne m'ont fatiguée en aucune manière… L'enfant, élevé au biberon par une garde imbécile, une bonne sourde et sotte, aurait infailliblement péri, étouffé par les bouillies épaisses que voulaient lui faire manger ces deux commères, que j'ai dès le début terrifiées par mon indignation. De plus, la toilette anglaise, qui laisse nus le haut du corps et les bras du malheureux enfant, a été immédiatement rejetée par moi; j'ai d'autorité couvert le petit infortuné de flanelle et de mousseline; la garde me considère comme une Vandale; en revanche je l'envisage comme une Anglaise, ce qui est grave. La bonne est renvoyée du surlendemain de la naissance de son baby, qu'elle n'entendait pas crier. Cette femme avait été recommandée comme un trésor par un paquet de Mylady et de Misses; Nathalie en cherche une; en attendant, c'est la garde qui prodigue à l'enfant ses soins absurdes mais redressés par moi; Paul et Nathalie m'ayant suppliée de diriger tout ce qui concerne leur garçon, je ne me gêne pas pour empêcher tout ce qui peut être nuisible… Adieu, mon cher, très cher enfant, je t'aime et je t'embrasse bien tendrement, ainsi que ma chère petite Olga. Remercie de ma part ton père des bontés affectueuses qu'il a pour Olga; dis mille amitiés pour moi à la famille, trop nombreuse pour être désignée individuellement; mon affection n'en oublie aucun. Adieu, excellent Émile, embrasse encore Olga et dis-lui qu'elle te le rende.

Londres, 21 novembre 1856. — Chère petite, je suis en l'air; je ne sais ce que j'écris; j'ai expédié Edgard et Sabine de la manière la plus baroque; il en sera de même pour toi. J'ai reçu ce matin les nouvelles de l'arrivée d'Émile, et Paul a reçu ta lettre de félicitations, dont il te remercie bien, mais à laquelle il ne répondra probablement pas, car il est plus paresseux que jamais pour écrire; Gaston et tous les autres lui ont écrit et il projette de ne répondre qu'à Gaston; il ne répondra à personne. Du reste, il faut l'excuser à cause des circonstances atténuantes des affaires nombreuses et importantes à expédier; monsieur l'ambassadeur est sans cesse absent pour des semaines; il chasse et court les châteaux. Paul a les pleins pouvoirs du susdit ambassadeur, et il ouvre les dépêches les plus secrètes, y répond comme il l'entend et se trouve par le fait avoir toutes les charges de l'ambassadeur sans en avoir les profits. Ce qui fait que je suis en l'air, c'est que la garde est une bête qu'il faut surveiller dans ses moindres faits et gestes, que Nathalie a l'enfant chez elle depuis le matin jusqu'à la nuit, que je suis dérangée à chaque

instant, soit pour Nathalie, soit pour le petit, que j'ai dû perdre mes plus belles heures d'écriture à courir chez des personnes pour des bonnes, qu'il a fait noir pendant un temps à me crever les yeux, que les petites, le petit, la garde, Élisa, Pauline, vont, viennent, causent autour de moi. Depuis deux jours je suis dans une impatience intérieure continue de n'avoir pas une heure tranquille à donner à mes lettres; j'en suis d'autant plus irritée au dedans que je n'en laisse rien paraître au dehors et que je contiens mes désolations inaperçues en me disant que je suis ici pour me consacrer tout entière à Nathalie, et que je dois sacrifier sans cesse ma correspondance la plus obligatoire, la plus désirée. Paul fume à nous asphyxier. Ce dernier trait est une échappée de ma colère contenue… Tu as bien raison de voir M. Tessier[89] en arrivant; je suis impatiente de te savoir arrivée et installée chez toi; quand tu commanderas ton lit, fais-le faire (si ta chambre à coucher le permet) de manière à pouvoir l'aborder des deux côtés: en couches, et dans tous les cas, c'est cent fois plus commode que d'avoir un lit adossé contre le mur par le côté. Ici, voici comme ils sont toujours placés; les rideaux ne garantissent que la tête, voici le profil[90]; c'est commode et joli; le haut est un baldaquin avec deux colonnes à la tète du lit, qui le soutiennent. De plus, fais mettre à ton lit un bon sommier élastique bien doux, bien élevé et un seul gros matelas dessus. On est bien mieux couché que sur un diable de lit de plumes et une demi-douzaine de matelas qui vous échauffent, qui vous laissent dans un trou, etc.

Adieu, ma Minette chérie; mon temps de poste est écoulé, mon coeur tressaille d'impatience et mon esprit devient infernal. Je t'embrasse bien tendrement, chère petite, ainsi que mon bon Émile; mes amitiés autour de toi.

Londres, 24 novembre 1856. — Je ne t'écrirai qu'un mot, chère Minette, pour que tu ne sois pas inquiète; je suis dérangée à chaque minute. J'ai péniblement achevé deux lettres en cinq heures; entre les petites, le petit, Nathalie, les repas, les promenades obligées (avec les petites), je suis tellement en l'air que j'en suis désespérée.

Paul est à la chasse au cerf; ridicule chasse, bien anglaise; on élève des cerfs, on les bourre d'avoine, on en lâche un dans les bois en vue des chiens et des chasseurs; on le poursuit pendant deux heures; on le ramasse quand il tombe de fatigue, on le saigne, on le ramène en voiture et on le laisse reposer pour une autre fois. Voilà la chasse. Paul trouve cela amusant au dernier point. Il y va deux fois par semaine avec cent à deux cents nigauds anglais; c'est à quinze ou vingt lieues de Londres, chez les Rothschild; on a sur place une réunion de chevaux de chasse appartenant à dix ou quinze personnes; chaque propriétaire a un groom en chef et des sous-grooms qui entraînent les chevaux… Adieu, ma chère Minette chérie, je t'embrasse tendrement ainsi que mon bon Émile; mes souvenirs affectueux autour de toi. Nathalie t'embrasse; les petites aussi.

Londres, 20 décembre 1856. — Chère enfant, je ne pouvais pas t'écrire, je ne devais pas t'écrire, je ne voulais pas t'écrire, et pourtant je me trouve pouvoir, devoir et surtout vouloir. C'est que je réfléchis que demain dimanche la poste ne part pas, qu'il y a longtemps que je ne t'ai écrit et que tu serais trop longtemps sans avoir de nouvelles directes…

T'ai-je dit que Nathalie devait t'écrire pour te remercier de la jolie chaîne et de la gentille petite croix que tu as envoyée à Louis? Il la portera quand il aura le cou moins gras et moins susceptible d'engloutir la chaîne dans ses plis nombreux. J'ai écrit à Sabine dans quelles conditions je fais ma correspondance; tout le monde parle autour de moi et je suis, à la lettre, bête comme les dindons qui pendent en foule dans toutes les rues, pour Noël. J'ai passé une partie de l'après-midi à courir les boutiques et les bazars; il faut faire une demi-heure de route pour aller d'un lieu à l'autre, et le choix est difficile au milieu de toutes ces marchandises qui n'ont pas le sens commun. J'apporte à Paris quelques

spécimens de couteaux de 6 pence qui sont étonnans; mais je n'ose pas en importer trop, de crainte de confiscation. Adieu, ma petite chérie; je suis enchantée de ton appartement… J'espère t'y trouver installée; on ne s'arrange bien que lorsqu'on y est et après quelques semaines. Adieu donc, Minette chérie, embrasse mon bon Émile.

Adieu, chérie, je t'embrasse bien tendrement.

1857

Paris, 10 juillet 1857. — Chère Minette chérie, merci de tes lettres; le mariage d'Edgar s'est passé admirablement; pas de migraine, presque pas de larmes, municipalité à onze heures et demie, église à midi dix, excellent petit discours ému de Gaston, départ des mariés avec père et mère pour Enghien, retour d'un chacun chez soi, toilette à trois heures et demie, départ à quatre pour Enghien: ton père souffrant cède sa place à Woldemar; je mène Gaston, Sabine et Woldemar, que Nathalie réclamait mollement; arrivée à Enghien à cinq heures et demie; réception cordiale; dîner à six heures et demie précises; je suis entre M. X… et Gaston; puis Sabine, puis, etc. La princesse Mathilde tient la table, a M. Reiset à sa droite, puis Marie[91] à sa gauche. Dîner excellent, pas trop copieux, fraîcheur charmante à cause de la tente, où Ton dîne trente personnes, les tentures relevées, et la ravissante vue du lac sillonné de barques pour tout un côté du dîner (dont j'étais). Au milieu du dîner, musique délicieuse des voltigeurs de la garde, placée assez loin pour ne. pas gêner la conversation; la musique dure toute la soirée; à huit heures on se repromène; on écoute cette charmante musique; illuminations avec lanternes de couleur accrochées à tous les arbres; feux de Bengale, lampions; aisance et gaieté générale; la princesse est bonne et gracieuse, elle place dans sa maison d'incurables une pauvre petite malheureuse de Gaston; Marie est charmante, contente et aimable, Edgar est radieux; leur chalet est un bijou; à neuf heures et demie je pars avec Gaston, qui est fatigué, et Sabine, qui a la migraine. Nous allons bien tous; les mariés viennent samedi 16 aux Nouettes. Je suis pressée, chère Minette; je t'embrasse tendrement… Dis à Madeleine que je lui rapporte une très jolie robe pour sa poupée, mais pas comme elle me l'avait demandée; il n'y en avait pas. Comme c'est ennuyeux que le pauvre gros[92] dorme si mal! Je l'embrasse très particulièrement; j'ai une cargaison de bonnets pour lui. Tout est fait, sauf le chapelet que j'ai oublié; je vais courir avant dîner à cet effet; peut-être en trouverai-je une dizaine. Adieu, chère.

Paris, 1857. — Il va sans dire, chère Minette, que nous avons fait bon et chaud voyage, que nous sommes arrivés à bon port et sans retard; laissant nos bagages à Méthol et à Louise, nous nous sommes dirigés vers Henriette[93], que nous avons trouvée bien quoique mal; bien pour les gens faciles qui se contentent de l'apparence, mal pour les esprits sérieux qui en toute chose considèrent la fin; elle a donc très bonne mine, bon appétit, bon sommeil, etc., mais elle ne peut ni marcher ni s'asseoir sans mal aux reins, etc., elle ne peut lire sans mal de tête. Sa petite Henriette est jolie et très forte, mais pâle; je ne sais à qui elle ressemble. Lilise[94] est embellie. Sabinette[95] est grandie, pâlie… Lilise a des notes et des mots charmants et admirables de coeur et d'esprit; si je me les rappelle encore à mon retour, je te les raconterai…

Ma lettre (que j'écris chez Henriette avec une horrible plume d'oie) vient d'être interrompue par la visite de Tatiana Narishkine[96] et d'Anatole[97], arrivés à Paris depuis trois jours. Anatole ne ressemble pas plus à Théodore que s'ils étaient natifs des deux hémisphères. Anatole est petit, maigre, brun, timide, agréable et intelligent. Tatiana est très agréable; le haut du visage assez beau. Sa petite est grosse, blonde, gentille, ressemblant à Théodore[98].

J'ai vu aussi, avant déjeuner, la chapelle de Gaston, qui est charmante; j'ai vu Élise Veuillot et son frère, ce dernier viendra aux Nouettes en novembre ou décembre; Edgar m'écrit de Dieppe qu'entre les deux saisons de bains de mer, Marie s'est révanouie comme par le passé; l'eau salée l'a ravigotée

derechef et elle est à l'unisson de l'opinion en ne se trouvant pas mal. Et toi, et vos enfans que faites-vous? Peins-tu? Soignes-tu le cher maître, le vieil ami[99]? Nourris-tu bien ton monde? Comment va mon pauvre gros? Émile tue-t-il? Adieu, Minette chérie, embrasse pour moi d'abord la deuxième génération, puis la première, hommes et femmes; donne une forte poignée de main à M. Naudet. Temps magnifique, pas trop chaud. Jacquot tousse-t-il? Je suis un peu inquiète de sa toux; j'irai voir le grand Tessier pour cela. Sabine reste jusqu'au départ d'Henriette; vu l'état de sa jumelle, elle lui eut plus qu'utile.

Paris, 20 septembre 1857. — Chère Minette… Quel malheur pour ces pauvres L… que la folie furieuse de leur fille! Comment a-t-elle pu perdre l'esprit, n'en ayant jamais eu[100]?…

Adieu, Minette chérie, je te remercie bien de ta lettre de ce matin; j'ai fait une partie des commissions et emplettes; à demain le reste. Je t'embrasse tendrement… mes amitiés à M. Naudet.

1858

Paris, 20 août 1858. — Un mot seulement, chère Minette, car je suis pressée comme le nuage poussé par l'orage. Ma journée est terrible de courses et d'emplettes; j'ai trouvé une lettre de Nathalie, qui m'a fait courir trois bonnes heures de commandes en emplettes. Gaston n'arrive que jeudi. Dis vite à Bouland d'aller vite chez Hutffer décommander son attelage pour lundi et l'arrêter pour jeudi sans faute. J'ai vu Jean[101] ce matin à dix heures. Il va bien, mais il est changé[102]; il est pâle et maigre, mais pas faible; il prétend n'avoir jamais été en danger, avoir toujours parlé, ri et causé, n'avoir pas souffert une minute, même des vésicatoires, et avoir été inutilement affamé, écorché, plumé et soigné. Il est sorti hier en voiture; Jean partira sous peu de jours avec son père… J'ai été chez Sabine[103], que j'ai trouvée rayonnante de bonheur et de santé; j'ai quitté Sabine à huit heures, et je suis revenue mettre ordre à mes affaires, écrire ma dépense, répartir en deux jours mes courses et mes emplettes, prendre mon thé et me coucher. Ton père est rentré à dix heures et demie; il a très bon visage, ses entrailles sont très bien, ses reins aussi; encore un peu de temps et il abordera les fruits… J'attends de tes nouvelles avec impatience. Que Dieu te garde… jusqu'à mon retour. J'apporte des souvenirs à mon cher gros bonhomme. Je n'ai pas vu Louis Veuillot; comment et où l'aurais-je vu? La mission de Gaston va on ne peut mieux et finit dimanche soir; l'église est pleine comble; les pauvres capucins sont envahis et débordés; leur règlement en est troublé; leurs offices sont changés d'heures; c'est un succès inattendu et colossal[104]… Demain la cérémonie[105]…Adieu, ma très chère Minette, je me dépêche à cause de l'heure.

Les Tuileries sont ravagées. On fait le pont de la rue de Bellechasse, juste en face; on perce les Tuileries pour les piétons seulement.

Paris, 21 août 1858. — J'ai reçu ta lettre en allant à la Visitation, chère petite. Je te remercie beaucoup des détails qu'elle contient, et je regrette beaucoup que cette sotte bonne nourrice ait attendu jusqu'au dernier moment pour te faire faux bond. J'attends la protégée d'H…; si je puis l'emmener, je le ferai, tu peux en être certaine; j'en emmènerais plutôt deux que point. Je t'apporte le bouquet de corsage de Sabine, un immense et admirable bouquet que t'envoie toute la communauté, y compris la nouvelle soeur Jeanne-Françoise de Ségur; ce sera difficile à faire arriver frais; mais… la loyauté m'oblige à m'en charger. Notre cher L. Veuillot est venu. Je J'avais vu hier soir…Gaston a fait un excellent petit discours; la cérémonie n'a pas été longue; tout était fini à dix heures et demie. Nous avons déjeuné onze dans le grand parloir Sainte - Chantai; un déjeuner monstre et excellent. Je t'apporte deux pêches et des noisettes du déjeuner. J'apporte à mon bon gros, cher Jacquot, trois immenses fouets, une voiture attelée; trois animaux caoutchoucs: cheval, vache, mouton; une cage avec oiseau, et une petite boîte de chocolat. — Ton père est en pleine révolte contre *François[106]*; il veut Paul ou Philippe, ou je ne sais quoi, mais pas François. Je dis comme lui… J'ai vu hier Andral[107] (pour une fille de cuisine qu'il voulait connaître par moi et qui est une petite coureuse), il croit que Jean est menacé de la poitrine, mais d'une part Andral est le médecin Tant pis, d'autre part Jean ne tousse ni ne crache. Au fait, deux ou trois mois d'air des montagnes ou du Midi lui referont une poitrine solide[108]. Adieu, ma chère Minette, je te quitte pour écrire à Henriette et à Nathalie. Après je me rhabillerai, car je suis en jupon à cause de la chaleur (malgré les ondées); j'irai voir Jean, faire une visite au chocolat à la crème pour un amateur[109], en pastilles pour un gros amour [110]; je rentrerai pour achever mes paquets… M. Veuillot doit revenir ce

soir; il va partir pour le Mans, pour trois jours seulement. Dans deux ou trois jours, l'Univers contiendra un article de lui sur Voltaire. H entreprend la tâche ardue de prouver que Voltaire était bête; garde-moi les Univers, il y a des articles que je veux lire: garde-moi les *Mormons*[111], mais laisse Élisa les lire. Dis à ta tante Galitzine que j'ai un seul tout petit paquet pour elle et une clef. Ne la gâte pas trop; je n'en pourrais plus venir à bout à mon retour.

1859

Pau, 7 avril 1859. — Chère Minette, j'ai écrit hier à ton père, afin qu'il fasse circuler ma lettre dans toute la famille en ligne directe et non collatérale. Tu as vu qu'en gros, tout s'était bien passé; je réserve les détails pour le retour, sauf ceux qui peuvent t'intéresser; ainsi, je te révélerai que dès la veille de mon départ j'avais mon rhumatisme au coeur, ce qui a troublé ma nuit du départ[112] et celle de Bordeaux, en gênant la respiration. L'*aconit*, que j'ai pris en route, m'a fait du bien et le *sulfur* que je me suis administré hier a sensiblement amélioré la position. Je vois que ma fin de carême sera un peu païenne; Pau ne semble offrir aucune ressource extraordinaire du genre religieux, il est à croire que les habitants en sont si parfaits que leur zèle n'a pas besoin d'être ravivé et que leur vie est un carême perpétuel. Les églises me semblent rares; la grande chaleur est un obstacle pour y arriver. Le couvent qui est en face du n° 9 ne donne aux fidèles qu'une messe de six heures du matin et une autre de huit heures et demie; cette dernière est irrégulière et se remet pour cause d'enterrement, comme aujourd'hui. En tout, Pau me semble triste; il est probable que ce que j'ai laissé à Paris influe sur ma disposition ténébreuse et me voile les beautés et les agrémens que d'autres savent y trouver. J'hésite presque à avouer que les Pyrénées mêmes me paraissent sans charme; je les trouve belles, mais sans grâce; belles, mais de formes tourmentées et anguleuses; belles, mais de tons froids et tristement uniformes, dissemblables en tout aux charmantes et magnifiques montagnes de la Sabine; les Pyrénées sont Junon avec sa froide beauté; l'horizon de Rome est Vénus avec son entraînante perfection. On admire l'une, on aime l'autre, voilà pour moi la différence. Je ne ferais pas un pas pour revoir les Pyrénées (vues de Pau); j'en ferais cent mille pour contempler la Sabine… Camille a commencé ce matin son temps de couvent, elle est enchantée d'y aller; demain la journée sera complète; aujourd'hui, jeudi, on a congé depuis midi. Nathalie et Paul les ont emmenées avec les Saint-John pour voir des courses qui attirent tout Pau… Je leur souhaite beaucoup de plaisir, mais je n'ai pas été tentée de le partager; un soleil ardent, un vent terrible, une poussière suffocante. A partir d'aujourd'hui, je vais être bien tranquille et je pourrai commencer et finir mon âne[113], sans préjudice de mes correspondances. Baby me fait penser à mon pauvre Jacques. Ce cher, charmant et excellent gros bonhomme contribue beaucoup à rendre méritoire mon voyage… Je t'embrasse mille fois, ma chère Minette chérie, et je te charge d'embrasser pour moi Émile et les chers enfants, surtout mon excellent petit Jacques. Madeleine est très embellie… Adieu, chère enfant. J'embrasse Élise. On ne m'a pas envoyé l'Univers du mardi 5. S'il y a un article de Louis V., je le réclame.

Pau, 9 avril 1859. — J'ai reçu ta lettre ce matin, chère petite, la première et la seule que j'ai reçue depuis mon départ de Paris. Je suis très contrariée que mon cher petit Jacques ait été souffrant et je te remercie de me parler de lui… Si tu vois Woldemar, dis-lui que je lui écrirai pour son petit voyage tout d'obligeance et de complaisance de sa part, mais qu'il peut prendre d'avance ses mesures pour repartir d'ici le mardi de Pâques[114]. Si les couches de Marie ne me rappelaient forcément à Paris, j'aurais sans doute prolongé mon séjour à Pau jusqu'au 15 mai… Nathalie vit et a vécu fort retirée et isolée; elle n'est jamais sortie le soir, malgré les nombreuses et pressantes sollicitations des gens qu'elle rencontrait. Sa santé est loin d'être bien rétablie; le point douloureux à la poitrine revient à chaque velléité de pluie ou refroidissement de température; le médecin lui dit que, plusieurs années encore, il lui faudra revenir à

Bonnes pour corriger l'influence d'un hiver passé à Paris ou en Allemagne. — J'ai la méchanceté de me réjouir, chère petite, de ce que mon absence te soit sensible. Il est tellement dans les affections naturelles d'oublier ses parents pour des liens plus chers, que je me réjouis de la part que tu m'as conservée dans ton coeur; c'est un égoïsme que je n'ai encore pu vaincre, mais que les années et l'habitude finiront par dominer. En attendant, je m'accroche à tout ce qui peut me laisser espérer que je ne serai pas séparée de toi… Adieu, ma chère Minette chérie; je t'aime et je t'embrasse bien tendrement; je suis très contente que ton portrait marche bien; c'est dommage qu'Émile ne se soit pas fait faire par Barrias[115]. Que fait-on chez moi à la maison? … Je ne me promène pas du tout; je ne connais de Pau que le jardin de Nathalie, le petit et insignifiant Jardin Royal et un petit bout de la rue du Collège. Mais cette après-midi, il fera bon à marcher, vu la pluie qui est tombée, et je rôderai dans la ville pour en avoir un aperçu. Adieu, chère petite… Mon rhumatisme est presque disparu; je ne suis plus gênée dans ma respiration et mes mouvemens.

Pau, 13 avril 1859. — Merci de ta lettre, ma chère bonne petite; elle m'a fait plaisir de toutes manières. J'espère que mon pauvre Jacques perdra un peu de la constance de son souvenir et de sa vive tendresse pour *Nénay[116]* (lisez *grand'mère*); nous ne sommes malheureusement pas destinés à vivre toujours ensemble, et puis la légère différence d'âge qui existe entre nous doit relâcher des liens formés par une parité de goûts et une entente cordiale. Je ne lui rapporte presque rien d'ici, car il n'y a que des lainages tricotés. Dis-moi si toi et Élise aimez mieux tout blanc ou mélangé; tu choisiras, du reste, dans ceux que j'apporte; il y en a un noir et blanc qui est distingué, charmant et seul de son espèce; c'est d'une légèreté de flocon de neige ou de duvet…

Je reçois à l'instant l'heureuse nouvelle des couches de Marie; Edgard a eu l'amabilité de m'envoyer une dépêche télégraphique. Je réponds de même; mais je ne sais plus que faire relativement à mon départ. Voilà Nathalie qui me demande, naturellement, de prolonger mon séjour chez elle; elle dit avec raison que Marie, délicate comme elle l'est, ne sera pas visible avant quinze jours et qu'elle (Nathalie) étant si seule, se trouvera heureuse des quelques jours de plus que je pourrais lui donner. Encore une prolongation de quelques jours seulement, et j'aurai, je crois, fait ce que je devais faire. Il fait un temps affreux, un froid de mars mauvais; impossible de se promener… J'apporte à Jeanne de bonnes petites choses pour les petits froids d'été, mais très peu, car je n'ai pas d'argent à perdre. Camille et Madeleine sont enchantées du couvent; elles sont toujours premières et admirablement sages. Depuis quatre jours il pleut sans arrêter. Je gèle, je vais très bien. Adieu, chère Minette. J'ai écrit hier à Élise.

Pau, dimanche 17 avril 1859. — Je ne t'écris que quelques lignes, chère Minette, à cause d'un torticolis qui me gêne et qui tient à une fausse position de ma tête sur mon oreiller, que j'ai trop gonflé[117] (cette nuit). J'ai le cou raide, mais pas d'autre mal du reste, et je continue à aller bien. Dis, je t'en prie, à ton père que Paul passera à Toulouse vingt-quatre heures, qu'il en repartira lundi matin, ce qui le fera arriver à Paris probablement mardi matin de bonne heure. Il faudra que Baptiste[118] tienne la chambre prête dès lundi soir et qu'il fasse du thé quand Paul arrivera. Nathalie est fort triste du départ de Paul; Camille a beaucoup pleuré…

Le cher petit Louis est très gentil et bon, au fond, mais un peu tyran par gâterie. Il est gracieux dans ses mouvements et jamais il ne pleure, même quand on le contrarie; il ne parle pas beaucoup plus ni beaucoup mieux que Jacques, mais il prononce plus clairement; du reste, les élocutions sont les mêmes et les phrases pas plus arrondies. Adieu, ma Minette chérie…

Je te remercie des détails que tu me donnes sur tout et tous; embrasse pour moi Élise. Le temps

continue affreux et froid.

Pau, 18 avril 1859. — Je ne t'écris qu'un mot, chère petite… Sais-tu si Élise a reçu ma réponse et mes remerciements de son aimable lettre? Baby a été très gentil hier avec Madeleine, qui était en pénitence pour impertinence première qualité; il courait à elle, grimpait sur la chaise où elle pleurait, l'embrassait et lui disait: «Voyons, Maleine, *finish, finish*; bonne, Maleine bonne; pardon à mama». Puis il courait à Nathalie: «Maman, Maleine, pardon; Maleine encore pleure, Maleine *good*.» Ces courses ont duré une demi-heure, parce que Madeleine ne voulait pas demander pardon et sanglotait avec fureur; elle a été se coucher ainsi et ce n'est que dans son lit qu'elle a fait demander à Nathalie devenir l'embrasser. Adieu, chère enfant…

Pau, 1er mai 1859. — Ma chère Minette chérie, Woldemar m'a dit que ton portrait allait très bien, que Jacques était plus charmant que jamais; il trouve charmante cette gaieté franche, cet oeil malin-agaçant et brillant de mon petit Jacques… Jacquot chéri fera de fameuses parties avec Pierre et Henri[119]. Il me faudra évidemment un âne supplémentaire. J'arriverai, comme tu le sais déjà, jeudi à cinq heures et demie; je serai à la maison à six heures. Woldemar me dit que tu es maigrie et changée; ta grosse Jeanne te fatigue; il te faudrait six ou huit mois de repos absolu, complet, sans quoi tu tourneras au squelette comme Mme de R… qui, dit-on, est devenue laide à force de maigreur…

Nathalie reçoit une dépêche télégraphique de la Préfecture qui annonce que les Autrichiens ont passé le Tessin et sont en Piémont…

Quelle indignité à cet empereur d'Autriche de faire la guerre pour motiver une banqueroute! immoler des centaines de mille hommes à ses dépenses extravagantes et à sa mauvaise administration financière! Adieu, chère Minette…

Pau, 13 mai 1859. — Tu as su, chère petite, par ma lettre à ton père, comment une erreur de mot du télégraphe de Paris m'a séparée de vous tous sans aucune nécessité. Nathalie, quoique enchantée de ma seconde visite, est désolée de l'avoir occasionnée bien involontairement; au bureau télégraphique de Pau, on a vérifié dans les registres que la dépêche portait bien: Restez. J'espère que ton père a porté plainte contre le bureau de Paris, dont c'est la troisième erreur à mon endroit. On devrait leur faire payer mon voyage, qui me revient à six cents francs environ, y compris les faux frais et mes gratifications aux domestiques de Nathalie. Je resterai ici une douzaine de jours au plus; je serai de retour à Paris les premiers jours de la troisième dizaine de mai. J'attends pour fixer le jour du départ et du retour que Madeleine soit tout à fait bien[120] et que la maladie ne gagne pas soit Nathalie elle-même, soit Camille ou le petit; jusqu'ici ils vont bien. Madeleine est sortie deux fois avec moi au jardin; aujourd'hui elle mange à table. Si tu n'as pas donné suite à ton lumineux projet d'aller m'attendre aux Nouettes, je crains que tu n'y ailles un peu tard, car je ne pourrai évidemment pas partir avant les premiers jours de juin.

Je crains de ne pouvoir aller passer trois jours au couvent de Sabine; j'en suis très contrariée et ma pauvre Sabine le sera plus encore.

Je ne reviens sur mon voyage, dont j'ai suffisamment parlé, que pour dire que je ne suis pas fatiguée; seulement il n'y a pas moyen de se promener ici et je n'en ai pas envie.

Malgré moi, je compte les jours qui me séparent de mon centre de vie et d'action… Je serais très fâchée que ce sentiment d'ennui fût interprété comme un regret d'être avec Nathalie et ses enfans, que j'aime très tendrement. C'est, je crois, un effet d'habitudes animales rompues; à soixante ans, on aime la monotonie de fait. Adieu, ma chère Minette chérie; je t'embrasse bien tendrement avec Émile, qui m'a si aimablement et sincèrement offert de m'accompagner dans mon pénible voyage;… je reviendrai les mains

vides de dons extérieurs. Embrasse Élise pour moi; j'espère que tu lui as fait savoir que j'étais partie et qu'elle ni son frère ne sont venus se casser le nez chez moi jeudi dernier.

Pau, lundi 16 mai 1859. — J'ai écrit confidentiellement à Gaston, chère petite, pourquoi j'attendrai le 25 pour partir, le 26 pour arriver. Puisque j'ai dû dépenser plus de cinq cents francs pour ce second voyage, inutile à un certain point de vue, j'en profite pour en regagner trois cents et peut-être plus, en évitant le mariage X…. J'aurais dû acheter un chapeau, un mantelet ou shall pour la cérémonie, n'ayant rien de présentable en ce genre; s'il y a la moindre soirée ou réunion, il m'eût fallu un bonnet habillé, un couvre-épaules quelconque et probablement une robe: tu vois ce que m'aurait coûté ce mariage, qui me satisfait d'autant plus qu'il se fait sans moi[121].Voilà pourquoi je prolonge mon séjour au delà du temps rigoureusement nécessaire. Depuis que je suis ici, il fait un temps affreux; on a peine à faire une promenade entre deux ondées; entre la pluie, il fait froid; nous aurons certainement plus chaud en Normandie. Madeleine a encore été reprise hier de la fièvre; il a fallu lui brûler la gorge ce matin pour détruire les peaux blanches qui recommençaient à s'y former; elle est d'une docilité et d'un courage étonnants pour son âge. M. Cazenave dit pourtant qu'en surveillant l'état de la gorge, il n'y a pas de danger. Nathalie est fort détraquée; elle ne dort pas, elle est triste et inquiète; je suis fort contente de me trouver près d'elle actuellement.

Paul est malade de son côté et depuis deux jours ne quittait pas son lit; il n'écrit à Nathalie que des mots, car c'est de la tête qu'il est pris; il ne leur manquait plus que cette inquiétude de la maladie de Paul. Adieu, ma chère Minette… Je serai au 91 jeudi à huit heures et demie du soir; le voyage sera aussi court que possible, car je ne quitte Pau que mercredi soir à dix heures et demie. J'espère vous embrasser tous avant de commencer ma nuit…

Les Nouettes, 1er juin 1859. — Chère petite, je devais avoir un temps énorme pour écrire la douzaine de lettres que je mijote; pas du tout; je suis plus pressée que jamais. La grand'messe et le facteur à trois heures ne me priveraient pas du temps nécessaire, mais je suis dans l'abomination de la désolation; toute la maison est sens dessus (dessous); les meubles de toutes les chambres sont mêlés, emmêlés de la façon la plus déplorable; le peintre de Paris, celui d'ici, ont brouillé tout, à l'envi l'un de l'autre; tous les tableaux et portraits sont en tas; tous mes livres étaient emmêlés, j'y ai passé une heure hier, deux heures ce matin. Je ne puis vivre dans ce désordre et je remets un peu en place les choses portatives. Si tu étais venue avec moi, nous aurions campé dans les corridors. J'espère brocher ma correspondance en une heure et demie, courir au Salut et revenir ranger pendant deux heures. Ce soir je me reposerai. En tout, la désolation est dans mon âme, car le dehors est un peu comme le dedans; du bois partout, mon hangar pas fini; 200 banneaux de pierres et terre a y porter pour niveler le terrain, qui a une pente de cinq pieds d'un bout à l'autre; le toit à couvrir à moitié, tout le bois à rentrer; des monceaux de copeaux à enlever, plus de mille bourrées à loger, etc. J'ai des tentations de découragement, d'autant que certaines choses pas finies rendent l'apparence affreuse. Le petit mur, non encore détruit, fait un effet pitoyable; la grange pleine de trous et non recrépie, le terrain du vieux hangar pas nivelé, sont fort laids. Ma chapelle est charmante[122]; elle sera terminée et prête samedi. Le curé y pourra dire la messe lundi et j'aurai à ma portée le Refuge des pécheurs. Demain j'attends l'affreux bouleversement des bagages à recevoir et à défaire. La pauvre Louise fait ce qu'elle peut, mais je lui défends bien des choses qui pourraient lui faire mal. Baptiste fait merveille. Jean[123] me paraît un peu emplâtre; il n'en finit pas; j'ai l'espoir qu'il se formera. Il pleut quelquefois; une ondée toutes les deux heures. La terre est mouillée comme en décembre; tout est vert, l'herbe est haute, les récoltes belles, l'air doux; mais mon hangar et la maison me désolent. Suis-je bête! Et pourtant c'est ainsi; le désordre m'est odieux. La femme

Charpentier[124] est morte cet hiver ainsi que son enfant aîné; le mari est parti avec le plus petit. Adieu, ma chère Minette; mardi tout sera prêt; lundi, demi-prêt; samedi, le strict nécessaire. J'embrasse le cher, excellent et charmant Jacquot…

Les Nouettes, dimanche 10 juin 1859. — Chère petite, je reçois ta lettre et je ne comprends pas bien s'il faut ou non t'envoyer la calèche et Hutfer à Conches. Ce n'est pas le cas de dire: «Dans le doute, abstiens-toi», et si tu ne me donnes pas contre-ordre, je t'envoie la calèche mercredi. La correspondance est plus atroce que jamais; un empilage barbare, deux pauvres chevaux sans relais qui mettent quatre heures et demie a faire les huit lieues et demie qu'on devrait faire largement en trois heures avec quatre chevaux et un relais; à Neuve-Lyre, un arrêt de cinq à six minutes… Bouland a été retardé par les pluies continues, par la coupe terrible de bois, pour laquelle il n'a pas trouvé d'ouvriers comme d'habitude; et quelle coupe, grands dieux! J'en aurais gémi et versé des larmes amères, si je n'avais appelé à mon aide ma philosophie chrétienne; mais prépare-toi à bondir! il y a eu malentendu; je parlais du taillis, il parlait des gros arbres; je parlais de ce qui borde le chemin du bois de la glacière, il parlait de ce qui borde le chemin du Châlois; tu devines le reste. J'ai un superbe hangar, beaucoup de bois, mais à quel prix! Plus d'ombre au chemin du Châlois, depuis le chemin qui monte près de la glacière, jusqu'au bout. Tout coupé. C'est irréparable, voilà pourquoi je me résigne. N'en souffle mot à ton père; il se moquerait de moi… Confie seulement ma peine à mon cher Jacquot et à Jeanne, tous; deux discrets comme des anges qu'ils sont. Tu trouveras des fraises superbes. La maison commence à se remettre en ordre, mais il y a encore bien de l'ouvrage. Le tapissier tapisse, il a fait le plus long: accrocher tous les tableaux, ajuster les ferrures et les bâtons pour les rideaux et les portières: il lui reste à tout poser, à faire les dessus de cheminée, à couvrir des meubles, etc. Enfin… tout vient à point à qui sait attendre… et j'attends. Mon hangar n'est pas fini parce qu'il a fait trop mauvais pour les couvreurs et les maçons. Il le sera dans quinze jours, avant les foins. Tout est ratissé et propre; le devant du vieux hangar est très bien arrange. Le facteur, hélas! Je t'embrasse en courant avec Émile et les amours.

Les Nouettes, 10 août 1859. — Merci mille fois, ma bonne chère Minette, de ton petit mot de Mantes; je vois que tu es, comme toujours, contente de tout et que tu t'accommodes des ennuis et des contrariétés comme de choses agréables et faciles. Les deux heures de gare ont dû te paraître longues. Tu ne me parles pas de ta toux; ne l'oublie pas dans ta prochaine lettre. Le temps est gâté, frais et humide; hier il a plu très peu et je regrettais cette charmante journée pour les chers enfants. Mon gros Jacquot dormant sur une banquette de la gare devait être à croquer; il doit y avoir eu des attroupements autour de cette charmante figure d'ange. Nathalie n'arrive que le 17, parce que l'Impératrice lui a fait dire qu'elle désirait l'avoir pour l'entrée des troupes et les fêtes…

La maison me semble vide depuis ton départ. Les chambres d'enfans sont comme des tombeaux.

Mon vésicatoire commence à agir, non pas sur la toux, qui reste de môme, mais sur l'oppression, qui a sensiblement diminué; si elle revient, j'en remettrai un second, mais plus raisonnable de dimension, sur le côté gauche engorgé et puis sous l'épaule droite engorgée; je pense qu'avec ces appendices je serai débarrassée. Je suis pressée, étant en retard par suite d'une visite du curé de Saint-Jean[125], que j'ai encore laissé avec le pauvre Gaston… Ta Jenny[126] va très bien et paraît très satisfaite de se trouver en bonne compagnie; elle occupe sa stalle de l'année dernière. Demain elle ira avec le Gris chercher les enfants. Donne-moi des détails sur ton établissement au Tréport, sur la nudité ou la verdure de la plage, sur les plaisirs des enfans, sur leurs moyens de promenade. Laisse ton crochet pendant une heure pour m'écrire en détail; achève-moi ton voyage dans toutes ses petitesses… Dis à Jacques et à Jeanne que je leur baise les mains, les pieds, les joues et le front. Dis-moi si le changement de lieux empêche les

souvenirs de Jacques à mon égard. Adieu, ma Minette. Gaston t'embrasse.

Les Nouettes, 12 août 1859. — Gaston vient de partir[127], très chère Minette, et je profite de l'inspection que font les petites dans les bois pour t'écrire quelques lignes. D'abord, moi! Charité bien ordonnée commence par soi-même. Moi donc, je vais mieux en ce que l'oppression a beaucoup diminué, que les transpirations de nuit sont presque disparues et que je tousse beaucoup moins la nuit; mais de jour, jusqu'au dîner, quoi que je fasse, quelques ménagements que je garde, je tousse au moins autant. Les petites sont arrivées hier soir à sept heures trois quarts, avec Mme R..[128], qui est minaudière, prétentieuse et, je le crains, bête. Mais ce n'est que pour deux mois; elle s'en va à la fin de septembre. Je crois qu'après ce temps, Nathalie se décidera à mettre les petites au couvent, ce qui sera beaucoup mieux pour elles. La pauvre Camille a eu la constance vertueuse d'aller tous les jours à la messe de huit heures pendant tout son séjour aux Eaux[129]. Elles se lèvent et s'habillent seules, se coiffent seules, ce qui est une bonne habitude. Camille tousse encore un peu, Madeleine pas du tout; sa coqueluche, soignée dès le début d'après mon petit livre[130], n'a duré incommode que deux ou trois jours; celle de Camille, aidée des emplâtres, des drogues et d'un immense vésicatoire du médecin, n'est pas finie et a été très violente. Celle de Baby, traitée par divers traitemens, a été plus violente encore et dure toujours… Il paraît qu'il n'y avait à Bonnes aucune élégante ni aucun élégant, sinon Mme de R… (je crois), de Rome, et son fils, garçon de dix-huit à dix-neuf ans, que la mère maintient en veste ronde, qu'elle appelle le petit et qu'elle envoie jouer avec les en fans… Camille et Madeleine sont très grandies; elles sont pâles et pas grasses, mais gaies et gentilles comme toujours.

Gaston est enchanté de l'abbé Hotebourg, qui est un autre homme que l'abbé X.., de petit esprit mesquin, et que l'abbé X.., de grand orgueil tyrannique.

Les Nouettes, 14 août 1859. — Comment va ta toux? R. S. V. P. Chère petite, je prends le petit papier qui est sous ma main, par paresse d'aller chercher du grand dans mon bureau. Mme R… est après les enfans comme une tique, ne les laissant ni courir ni jouer, *parce quelles sont trop grandes*; leur défendant d'entrer dans le bois de bouleaux, *parce qu'elles pourraient se perdre[131];* ordonnant à Madeleine de rester près de Camille pendant que celle-ci écrit à Nathalie (en récréation), *parce que deux soeurs ne doivent pas se quitter*, et tout à l'avenant, de sorte que je les prends le plus possible chez moi pour les délivrer de ce joug insupportable. J'allais mieux, comme je te l'ai mandé, lorsqu'une bêtise de cette sotte femme m'a replongée dans mon état d'il y a huit jours et m'a obligée de remettre un vésicatoire sur la poitrine. Je voulais les envoyer se promener hier après dîner à sept heures avec Julie pour leur faire prendre de l'exercice. Mme R… insiste pour les accompagner, et, de peur de la blesser, je cède malgré l'entorse dont elle se plaint de souffrir encore. Elles partent par la grande route pour revenir par le chemin de l'église vers huit heures. Huit heures sonnent, personne; l'inquiétude me gagne, l'humidité commence. J'envoie Baptiste au-devant d'elles avec des shalls. Huit heures un quart, personne; la nuit approche. Je sors, j'écoute; j'avance et enfin, effrayée de ce retard, je vais dans les champs, appelant, criant; à huit heures et demie j'entends répondre du côté du grand herbage; je reviens essoufflée et tremblante; Camille et Madeleine accourent au-devant de moi, furieuses et désolées. Arrivée au chemin qui monte dans les champs, Mme R… avait refusé de s'y engager, disant qu'elle ne veut pas se perdre[132], ni passer la nuit dans les bois[133], et, malgré les instances des petites, elle les ramène par la grande route au petit pas d'entorse et leur fait recevoir sur le dos, couvert de leur simple robe, toute l'humidité du bas de l'herbage. Tu sais, hélas! que l'inquiétude me porte à la colère[134] et je lui ai crûment dit que lorsqu'on ne connaissait pas un pays, on ne devait pas diriger, mais se laisser mener, et qu'à l'avenir je ne laisserais pas les petites aller au loin avec elle. Le fait est que j'ai toussé comme un

loup, que j'ai retranspiré, étouffé, et que je me suis mis un vésicatoire à dix heures. Depuis qu'il pique, je vais mieux; l'oppression diminue et la toux aussi. Les petites sont bien fâchées de ne pas te voir. Comment fais-tu pour faire promener les enfans, s'il n'y a pas un arbre dans le pays? Ils doivent s'ennuyer à mourir, les pauvres petits!… Adieu, ma chère petite. J'ai envoyé ton intéressante lettre à ton père.

Les Nouettes, 19 août 1859. — Chère petite, pour me débarrasser de moi-même, je te dirai d'abord que je vais beaucoup mieux, grâce à un sirop que m'ont envoyé les religieuses de Sabine et que m'a apporté Gaston hier soir. Je n'ai pas toussé de la nuit, très peu aujourd'hui; je n'ai presque plus d'oppression; j'ai fait avec Gaston le tour du parc, sans compter beaucoup de tours au Chemin Vert; enfin je ressuscite et je vois la guérison complète sous peu de jours d'ici. A présent, aux nouvelles… Nathalie est arrivée hier avec Paul, Gaston et le petit Louis, à six heures un quart; elle est très bien, mais elle toussaille encore un peu quand elle est fatiguée; Louis a encore des quintes de coqueluche quand il a voyagé, mais je crois que d'ici à la fin de septembre il ne toussera plus. Il est très fortifié et très gentil, mais un peu craintif; ainsi, il n'ose pas toucher Bastien[135] ni les autres chiens; continuellement il dit: *a peur: affrayed!* il est très gai, très causant; il prononce parfaitement… Il est grand, assez robuste d'apparence, pâle, doux, gai, intelligent; il prend de la ressemblance avec Nathalie, sauf les yeux… Parle-moi de ta toux et dis-moi… comment est ta santé. L'abbé Bayle est un excellent et spirituel secrétaire[136].

Les Nouettes, 28 août 1859. — Je présume que tu sais déjà, chère petite, l'heureux accouchement de Cécile[137], le 27, à neuf heures quarante minutes; la nuit avait été mauvaise par suite de douleurs de reins fréquentes, mais pas fortes; et à neuf heures quarante, Marie-Thérèse était venue au monde; c'est le portrait de Henri[138], écrit Anatole. On a dû baptiser l'enfant ce matin à une heure et demie, Pierre[139] remplaçant Gaston. Pendant le baptême, Gaston a récité à la chapelle, avec nous tous, des prières d'actions de grâces et d'invocation pour la mère et pour l'enfant. — Depuis l'arrivée de Paul et de Nathalie, Luche, stimulé par le bon appétit général et par les éloges des dévorants, nous refait sa cuisine primitive, excellente, fine et saine. Je lui ai reproché l'autre jour l'interruption qu'il a fait subir à son talent; il m'a dit avoir été découragé par ton dégoût pour toutes choses et par les critiques qu'on lui transmettait. Ainsi, quand tu remangeras de sa cuisine, mange et encourage. Le radis noir[140] a échoué après avoir arrêté la coqueluche de Louis pendant deux nuits; les quintes ont reparu cette nuit; c'est désolant, car je crains d'être en séquestre toute la saison. Ton père écrit à Nathalie que, d'après la dernière lettre d'Émile, tu commencerais une grossesse. Je m'explique alors tes maux d'estomac; tu es fatiguée, épuisée; tu n'as jamais un mois de repos et tu souffres… Il a plu ce matin, mais depuis onze heures il fait beau et les enfants en profitent. Ma toux reste au même point. Adieu, ma chère petite.

Les Nouettes, 31 août 1859. — Ta lettre, ma pauvre petite, que j'ai reçue hier, me confirme dans mes craintes… Que veux-tu! nous ne sommes pas dans ce monde pour nous amuser, mais pour souffrir… Pense à ta tante Galitzine, qui en a eu 17[141] et qui a commencé à quatorze ans, la malheureuse! C'est bien contrariant, mais… il faut aimer ce que l'on a[142]. Le piano est là, muet et inoccupé, car je n'appelle pas musique les essais des petites et l'affreux tapotage de Mme R… qui joue sec, monotone, à contre-sens, dur, comme une cruche enfin (qu'elle est en tout)… La petite Luche a pris la coqueluche d'Adrienne, qui l'a prise du petit Tors et qui l'a donnée à tous les enfans de la maison; elle mourra, c'est évident, ainsi que l'enfant d'Armand Guérin et l'autre nourrisson qui ont six à sept mois.

Les Nouettes, 4 septembre 1859. — Si mon pauvre gros était ici, il s'amuserait joliment avec un âne blanc que Bouland m'a acheté à la foire de Laigle; il est blanc comme Mignonne[143], doux comme un mouton, et si familier que, lorsque nous nous promenons, il suit comme un chien; il arpente le Chemin Vert à nos trousses, se range pour nous laisser passer; c'est un vrai Cadichon.

Les Nouettes, 10 septembre 1859. — Ma pauvre Minette, je suis bien contente que tu sois mieux, et bien peinée de ne plus te voir jusqu'au mois de décembre… Ton père est enchanté de ton retour; Nathalie écrit qu'il ne va pas bien des reins, qu'il ne peut presque pas marcher. La maladie fait des progrès; je crains bien, l'année prochaine, ne pouvoir plus m'absenter comme d'habitude; ce sera un sacrifice un peu rude, mais les rudes sont les meilleurs pour une âme indisciplinée comme la mienne. Alors commencera la seconde partie de ma vie conjugale, interrompue par un entr'acte de quelques étés, ou même de quelques années; et alors Anatole entrera en possession des Nouettes ou bien elles changeront de dynastie, subissant ainsi le sort commun et fréquent de tout ce qui est français. — J'ai reçu ce matin une lettre d'Élise qui me reproche avec raison mon silence involontaire; je sers souvent de secrétaire à Gaston pendant que l'abbé Bayle lui fait des copies et lui prend des notes pour un ouvrage sur la *Vie Intérieure* qu'ils sont en train d'élaborer. Je regrette que tu n'aies pas connu l'abbé Bayle; quel excellent homme, prêtre et secrétaire! Ce serait le beau idéal de Gaston; toutes les qualités de l'abbé X.., aucun de ses défauts et un ensemble parfait. Tu sais que je ne donne plus de bulletin de ma santé, pour cause de guérison parfaite. Le petit Louis a eu la fièvre ces trois derniers jours; aujourd'hui il va mieux… X… déteste Paul comme second de Persigny, qu'il hait, et ce n'est pas sa femme qui fera virer de bord ce pacha à trois queues, sans coeur et sans cervelle… Ton cheval va très bien, et se promène pour sa santé; nous ne nous servons jamais des chevaux, sauf le jour de la foire de Laigle. Quel bel et noble et charmant article a fait Louis Veuillot aujourd'hui! Je vais lui écrire. Adieu, ma bonne petite chérie; je t'embrasse tendrement et je baise tout doucement la petite figure enflée de mon pauvre cher Jacquot…

Les Nouettes, 12 septembre 1859. — … Chère petite… Livet peut donc être à vous le 22 octobre? J'ai un vague espoir que cette acquisition possible vous ramènerait ici[144]. Émile ayant de l'occupation ne s'ennuierait pas; toi-même, tu pourrais y aller passer des journées en te faisant un abri passager, pour les cas de pluies d'orage ou de fatigue, dans la vieille maison, car on ne l'abattra pas avant le printemps… Adieu, très chère Minette…

Les Nouettes, 14 septembre 1859. — Je suis impatiente de savoir ce que tu feras pour Livet, chère petite, et si Émile ira à la vente. S'il ne l'achète pas pour le prix fixé,… M. B… le fait acheter par un ami qui a des capitaux et qui en fera avec lui une spéculation; le curé de Saint-Jean nous l'a dit, il y a peu de jours; et c'est pourquoi la mise à prix est aussi élevée… — J'ai reçu hier la poésie de notre ami[145] accompagnée d'une lettre charmante… Les vers sont beaux, les pensées belles, mais elles ont le tort d'être rendues en vers. C'est sans doute un sens qui me manque; je n'aime pas les vers; ceux de Hugo, de Lamartine m'ont trouvée insensible; je n'aime que les vers de Molière, d'Émile Augier et d'Anatole, parce que rien en eux ne rappelle la versification et ses règles. Que faire maintenant? Comment écrire ce que je pense à ce pauvre ami poète? Et comment écrire ce que je ne pense pas? Et comment ne pas écrire du tout? Les vers sont beaux, je le répète, mais ils m'ennuient. Demande, je t'en prie, à M. G…[146] de me donner pour pénitence cet hiver de lire vingt pages de cette poésie, belle, éloquente. — Les détails que tu me donnes sur mes gros amours m'ont fait grand plaisir, mais prends garde que Jeanne n'ennuie Jacques à force de l'embrasser, et qu'il ne lui rende une taloche pour baiser; son petit poing, tout gentil et charmant qu'il est, sait se faire sentir, et Jeanne pourrait pleurer et mon pauvre Jacquot serait grondé, tapé

peut-être… Le pauvre petit d'Esgrigny est mort, fort heureusement[147]; son agonie a été affreuse et a duré quatre mois; les pauvres parents sont au désespoir. Gaston n'a pas de leurs nouvelles depuis la mort de l'enfant, ce qui lui fait croire qu'ils ont emmené son corps en Bretagne, où ils ont un château près de Kermadio. — Je suis enchantée de te savoir sortie de ta crise d'estomac, et enchantée pour toi de l'arrivée du bon Jean; tâche de le garder jusqu'à ton départ. Il doit faire bien froid au Tréport, car ici il ne fait pas chaud et le vent vous glace malgré robes et shalls. Adieu, ma chère Minette; je t'embrasse bien tendrement ainsi que les très chers Minets et Émile le gros matou.

Les Nouettes, 18 septembre 1859. — Chère enfant, j'ai reçu ta lettre, qui me rend l'espoir de te voir habiter à Livet; le projet de conserver la maison est plus raisonnable, hélas! mais c'est dommage qu'elle soit si laide, si mal tournée, si sottement percée, si bas de terre. Si M. Lépreux arrive à en faire quelque chose de bien, il fera preuve d'une habileté miraculeuse…[148]

Ta lettre à la tante Nar est parfaite; ce serait un meurtre et un vandalisme de la déchirer. Barras[149] est venu me dire hier que tous les petits bassets sont morts d'une maladie qui règne sur les chiens, et que la mère bassette était expirante; il ne pensait pas qu'elle pût arriver au lendemain. Mylord[150] va bien et chasse comme un Dieu (sic)…

Adieu, chère enfant… Je te garde deux lettres de L. Veuillot.

Les Nouettes, 19 septembre 1859. — Woldemar m'écrit qu'on se met décidément à notre chemin de fer et que dans quinze ou dix-huit mois nous irons en trois heures de Paris à Laigle. Il arrivera, hélas! trop tard pour moi, car ton père sera probablement dans un état qui m'obligera à ne presque plus le quitter et c'est Anatole qui sera ton voisin. Gaston y viendra pendant ses vacances, mais moi, quinze jours au plus. Quel temps froid, laid, pluvieux et venteux! Que deviennent les pauvres enfans quand ils ne peuvent pas sortir?

Gaston a emporté ta caisse… et mon manuscrit des Vacances.

Les Nouettes, 22 septembre 1859. — Nathalie est arrivée. La sotte gouvernante devait déguerpir le 30 et me laisser une chambre libre; elle lui a demandé de rester encore un mois. Au Ier novembre, je crois qu'elle fera entrer les petites au couvent. Voilà Camille prise ce matin d'une fièvre de cheval qui me fait l'effet d'un accès; frisson, chaleur et à présent transpiration. Edgard arrive ce soir pour dîner; je lui ai envoyé la calèche à Conches. Adieu, ma Minette chérie; merci de ton petit mot de ce matin… J'embrasse Émile et les gros amours. Jacquot est un amour. J'écris qu'on t'envoie la lettre de ta tante[151] quand on l'aura lue à Paris.

Les Nouettes, 25 septembre 1859. — Chère petite, j'envoie à Émile un plan que m'a apporté pour lui un des héritiers-gendres de Livet. C'était un grand beau monsieur, barbe noire, très bien mis, très bonnes manières. — Je fais des voeux pour que tu aies Livet, pour que l'architecte puisse vous arranger la maison à peu de frais et lui donner un aspect honorable et engageant…

Camille va bien; elle est sortie aujourd'hui pour la première fois en voiture à âne; j'avais peur de la scarlatine, mais le bon Dieu nous a épargné cette épreuve; Nathalie eût été obligée d'emmener Madeleine et Louis; Edgard aurait dû se sauver avec les siens, et le séquestre aurait duré pour le moins six semaines. — Je gémis de ne pas te voir pendant si longtemps, d'autant qu'il me faudra encore te quitter un mois ou six semaines pour les couches d'Henriette.

Mme de B…[152] ne pèse pas une once; elle se délecte dans le récit des scènes orageuses du futurat, de la rupture fréquente du mariage et de l'entente cordiale qui a suivi le mariage; Marie a eu 24

000 francs pour sa corbeille, sans compter les bijoux et diamants magnifiques; elle est enchantée.

Adieu, ma chère entant… Je pense que pour le coup, mon cher Jacquot m'aura oubliée et qu'au retour de Paris il ne me reconnaîtra plus guère et ne trouvera plus autant d'attrait dans ma société. C'est ainsi qu'en vieillissant, on parvient à se détacher de toute chose.

Les Nouettes, 25 septembre 1859. — Je suis désolée de ton état de souffrance, chère petite…

… Quoi qu'il en soit de la cause, je me préoccupe de l'effet et je m'afflige de te savoir aussi souffrante. Je ne puis m'empêcher de croire que si tu étais ici, tu irais mieux, et qu'à Paris tu ne seras pas aussi bien que tu le serais ici. Du reste, si Émile achète Livet, tu pourras peut-être t'établir dans la "maison telle qu'elle est pendant deux ou trois mois, et tu seras ma voisine si ce n'est ma commensale; quand même nous ne nous verrions que rarement, je pourrais du moins te donner des soins, s'ils étaient nécessaires toutefois, car je ne voudrais certainement pas, sous prétexte de te soigner, vous assommer de mes conseils décrépits. La fin d'octobre viendra résoudre le problème. Edgard m'a dit que vous étiez décidés à acheter la terre de Touraine si vous n'avez pas Livet; à la grâce de Dieu, qui arrange tout pour le mieux. La petite Valentine est gentille à croquer; jamais elle ne crie ni ne se fâche; elle n'est certes pas importune. Edgard et Marie en sont très occupés, mais raisonnablement; Edgard chasse tous les jours trois ou quatre heures: il fournit abondamment notre garde-manger; Mylord quête, rapporte et chasse admirablement; aussi fait-il tuer force perdreaux. Camille va tout à fait bien…

Adieu, chère enfant; que feras-tu de tous les effets que tu as laissés ici, croyant les retrouver en octobre? N'y a-t-il pas des objets nécessaires pour l'hiver ou l'automne?…

Les Nouettes, 29 septembre 1859 - Je te remercie, ma pauvre Minette, de m'avoir écrit encore l'avant-veille de ton départ; je suis contente de te savoir mieux, et contente de te voir quitter le Tréport; l'air de la mer te fait peut-être mal dans l'état où tu es, et le changement d'air ne pourra que te faire du bien; tu arriveras la veille de ta fête, de tes vingt-quatre ans! C'est encore bien jeune, et pourtant te voilà bien près de trois enfans; puisse ce troisième être aussi fort et aussi gentil que les deux premiers!

Il a fait chaud à suer jusqu'à hier; aujourd'hui il fait presque froid, assez froid pour que je m'inquiète de voir partir pour Livet, en calèche découverte, Nathalie, Marie, Edgard, Camille et Madeleine. Je leur donnerai ma couverture de voiture et tout ce que j'ai de shalls et de parapluies. Edgard est impatient devoir Livet; il compte s'y promener dans tous les sens. Je t'écrirai demain pour ta fête et je te dirai leurs impressions. Adieu, Minette infortunée; j'espère que le voyage te soulagera…

Les Nouettes, 3o septembre 1859. — Je pense avec peine, chère petite, que pour le jour de ta naissance tu as eu les ennuis et la fatigue d'un voyage et d'une installation; dans deux heures d'ici, à cinq heures, je me reposerai en te sachant arrivée; mais tu ne seras réellement établie que dans trois ou quatre jours. L'impression qu'Edgard, Marie et Nathalie ont rapportée de Livet, c'est que c'est "une magnifique propriété, qui renferme les élémens d'une belle et charmante habitation, mais que tout y est à créer; que ce sera une affaire de dix ans, au moins (ce qui n'est pas un mal); que la maison actuelle peut se supporter provisoirement, mais qu'elle sera impossible quand le dehors sera dessiné et arrangé, et ils ne croient pas qu'on puisse jamais en faire autre chose que des communs. La tour leur a donné dans l'oeil ainsi que les arbres dans la cour, et lé bois qui avoisine la maison; celui au delà des platanes leur a paru de toute beauté. Ils ont, au reste, très mal vu, car la pluie les a pris à plusieurs reprises; tout était trempé, glissant, boueux. Le garde leur a dit qu'à la demande d'Émile, le conseil municipal avait décidé que le chemin qui passe le long de la maison et du bois serait supprimé, si c'est Émile qui achète Livet; le pays est dans une vive anxiété au sujet de la vente; on désire ardemment votre suzeraineté et on craint beaucoup d'autres

acheteurs.

Le plus clair de l'affaire est qu'il faut vous arranger de votre mieux dans la terre que vous achèterez, pour y vivre agréablement de ses produits.

A Livet, vous aurez du poisson, du gibier, du laitage, des produits de basse-cour, etc., etc. Vous y dépenserez peu. C'est Paris qui gruge. Moi, dans peu de temps, je serai forcément clouée à Paris, à cause de ton père, et j'y resterai jusqu'à ce qu'il plaise au bon Dieu de me rappeler à Lui.

J'espère que tu pourras me donner de tes nouvelles demain samedi et quelques détails sur ta santé, sur les enfans, ton voyage, les parens et amis de Paris. Je crains Paris pour la correspondance: on n'a jamais le temps d'écrire. Adieu, ma chère Minette…

Les Nouettes, 2 octobre 1859. — Je reçois ta pauvre lettre au crayon, chère Minette; je t'en remercie d'autant plus que je te sais si souffrante. Ton père et Elise te trouvent extrêmement changée; Élise est même inquiète de ton état de santé… Il paraît, d'après cela, que le changement d'air ne t'a fait aucun bien.

Je sais que tu devais voir M. Tessier; mais que peut faire M. Tessier contre un état provenant d'une longue et grande fatigue? Et que pouvons-nous faire tous, que de te plaindre et souffrir avec toi? Je te remercie, chère petite, de tous les détails que contient ta lettre, malgré ton état de souffrance. En t'écrivant pour ta fête, j'ai emmêlé les deux événements de ta naissance et de ton voyage du Tréport à Paris et je me suis figuré que les deux n'en faisaient qu'un et que tu voyageais le jour de ta naissance; l'erreur n'a duré que les instants d'absorption de la lettre, et, le jour même, le grand jour, le 1er octobre, tu n'as pas été oubliée pendant la messe, à Aube. Le curé vient dire la messe ici les mardi et vendredi; le beau temps est engageant, les autres jours, pour les sorties matinales. Mes journées se passent en petites et grandes promenades; ma correspondance a peine à se faire et je ne sais quand je pourrai commencer, continuer et finir le Triomphe du Pauvre Biaise. Ce n'est pourtant pas le petit Louis qui m'en empêche, car je le vois à peine un quart d'heure dans la journée et une demi-heure le soir au salon. Les petites travaillent et jouent ensuite; mais c'est un va-et-vient dans ma chambre, ce sont des appels de l'un, de l'autre, et, comme je l'ai dit plus haut, une abondance de promenades qui me ravissent tout mon temps et surtout mon repos d'esprit.

Je me porte très bien dans tout cela, mais je n'ai pas deux heures pour écrire, en dehors de ma correspondance. Rien de nouveau ici. Nathalie doit faire son service à la rentrée de l'Impératrice; elle sera à Paris la veille pour recevoir l'Impératrice à la gare et commencer son service. La gouvernante part la semaine prochaine; sauf le piano, ce sera un bon débarras! Quelle personne inintelligente et peu naturelle! Adieu, ma très chère Minette… Merci des bonnes nouvelles de mes gros petits amis; ils sont mieux casés comme ils sont, cette année-ci. J'embrasse ces chers amours et j'embrasse le père des amours…

Ta caisse grise est partie hier… La caisse était horriblement faite; je l'ai un peu arrangée, mais tout était chiffonné et abîmé, surtout la robe de mousseline à raies cerise.

Les Nouettes, 4 octobre 1859. — Ma pauvre petite, tu es malade tout à fait; la fièvre et le mal de tète ne sont plus des accidents de grossesse, mais l'indice d'un état inflammatoire exaspéré par l'air irritant de la mer et par les grandes chaleurs. Tes crampes d'estomac tiennent aussi à cet état d'irritation générale; heureusement que tu es entre les mains de M. Tessier et sous la garde affectueuse de la bonne Elise. Je suis tourmentée et affligée de ton état de souffrance, ma pauvre Minette; j'ai communié ce matin à ton intention; la faiblesse de ma prière aura été fortifiée par la puissance de N.-S…

Je ne dis rien du renvoi du ministre piémontais, sinon qu'il aurait dû être exécuté depuis deux ans;

que le roi Galantuomo (gredin!) aurait dû être excommunié avec tous les siens, et que notre Empereur aurait dû recevoir depuis longtemps un avertissement particulier, confidentiel, mais sévère. On aurait dû lui rappeler les malheurs de l'Oncle, depuis sa révolte contre le Saint-Siège et ses duretés personnelles envers le Pape. — Nathalie a tous les jours mal à la tête; Henriette va bien enfin. Les petites t'embrassent et te regrettent. Adieu, ma chère Minette chérie, je pense à toi cent cinquante fois par jour; si tu veux t'épargner la fatigue d'une lettre, je t'en enverrai une toute faite pour la soeur de Saint-Charles[153]…

J'embrasse ton secrétaire[154], auquel je n'écrirai que demain; je n'ai pas le temps aujourd'hui.

Les Nouettes, 6 octobre 1859. — Je ne t'écris qu'un mot, chère petite, pour te dire combien je suis attristée et préoccupée de ton état;… tes nouvelles aujourd'hui ne sont guère meilleures que celles d'hier que m'avait données ton père; cette fièvre persistante t'épuise… J'attends tous les jours l'arrivée du facteur avec une vive impatience, mais jusqu'ici et depuis longtemps les nouvelles sont loin d'être satisfaisantes…

Ton père et Woldemar me mandent qu'Émile te soigne avec affection et douceur; dis-lui que je l'en remercie de tout mon coeur et que je me repose sur lui du soin de te guérir. Jacques et Jeanne produisent un effet général d'admiration; personne ne m'a dit si Jeanne marchait seule: la voilà qui a treize mois; elle est dans l'âge de partir. Adieu, ma chère petite chérie…

Les Nouettes, 8 octobre 1859. — Je te remercie, ma pauvre petite, des quelques lignes qui commencent la lettre d'Émile; j'espère, d'après ces deux jours sans fièvre, que la convalescence est commencée; j'ai été très tourmentée de cette maladie et très attristée de ton état de souffrance. Je remercie Émile et j'espère bien qu'il viendra, non à Laigle, mais aux Nouettes, où j'ai parfaitement de quoi le loger; il aura la chambre de Gaston, et l'architecte celle de Sabine. Quelle bizarre idée à ces imbéciles de Livet de ne pas Vous laisser couper du bois la première année, et de ne pas vouloir être payés avant quatre ans!

Cette dernière clause, toute bête qu'elle est, n'est qu'un ennui, car les fonds sont si bas maintenant qu'ils ont toute chance de monter dans quatre ans d'ici; la défense d'abattre du bois retarde d'une année seulement les constructions nécessaires, comme briques, tuiles, sable, ardoises, pierres à bâtir; en attendant, on commence les fondations, on fait les caves, on arrange le dehors, on fait faire la menuiserie, fenêtres, portes, parquets, etc. Et puis on avance les travaux de terrassement; une année est bientôt passée. — Tout cela n'empêche pas que ces vendeurs sont fous d'apporter toutes ces entraves à leur vente; cela semble justifier ce que disait le curé de Saint-Jean du désir d'un des vendeurs de garder la terre en partageant avec un ami, bailleur de fonds…

Quel bel et bon article de notre ami dans l'Univers de ce matin! qu'en dit le critique Woldemar? Oblige-le de le lire devant toi.

Les Nouettes, 14 octobre 1859. — Je trouve indigne et misérable l'avertissement à l'Univers; c'est trop visiblement le résultat d'une vengeance particulière de ces mauvais Rouland et La Guéronnière. Le pauvre Empereur laisse trôner les gueux, décore les rédacteurs du Siècle et les About, laisse détrôner le Pape, piller et voler ses États par un soi-disant Galantuomo. Si j'avais seulement un jour la puissance du bon Dieu, quel ravage je ferais dans les rangs de ces gens-là et quelle position je ferais à nos amis! et comme je ferais envisager à l'Empereur l'abîme vers lequel il marche; lui, je le convertirais; j'en ferais un saint Louis! de l'Impératrice une sainte Eugénie, et de toute sa cour *épurée* une maison de Dieu.

Adieu, ma chère petite chérie; je t'embrasse tendrement; Mme R… est obligée de partir pour être gouverneur du jeune de V… âgé de quatorze ans, en remplacement de son mari, qui part subito, pour la

remplacer près de son père à elle, mourant d'une fluxion de poitrine et âgé de quatre-vingt-douze ans, qui demande sa fille avant d'expirer. Elle ne partira que demain ou après. Je serai obligée de me faire gouvernante des petites… Je ferai de mon mieux, jusqu'au retour de Nathalie[155]; je n'écrirai plus que des mots, car presque tout mon temps sera pris par ce devoir improvisé. Je t'embrasse tendrement, ma Minette… Je croyais que mon petit Jacques m'avait oubliée et je suis touchée de son souvenir si constant. J'aime beaucoup les tapes de Jeanne, pour qu'on la laisse marcher seule. Que je voudrais voir cette grosse boule trotter sans aide!

Les Nouettes, 16 octobre 1859. — Chère enfant, je commence demain mes fonctions de gouvernante, ce qui va me prendre tout mon temps, et je veux faire aujourd'hui un immense courrier pour ne pas avoir de remords pendant quelques jours, au moins…

J'écris à Élise pour la défense faite à l'Univers d'insérer les mandemens des Evêques; le pauvre Empereur, en attaquant le corps des Évêques (car l'insulte est pour eux), ne voit pas qu'il fait la part du diable à Victor-Emmanuel son ami et à sa propre famille et dynastie. Ces deux aveugles travaillent pour la révolution, le socialisme et l'impiété; le Pape les gêne comme chef delà religion de Jésus-Christ; et les infortunés font, sans le vouloir (mais non sans le savoir), les affaires du diable, ce grand perturbateur de tout ce qui est ordre, sagesse et bien. Pauvre Empereur! Il avait si bien commencé! Que n'a-t-il continué jusqu'à la fin sa direction ferme, sage… et hypocrite; il paraît clairement démontré qu'il a attendu le moment et que sa vraie pensée est celle exprimée dans quelques discours révolutionnaires et dans sa lettre à Edgard Ney. Le pauvre petit prince, qui est si gentil, fait de la peine; quel avenir lui fait son père! C'est bien le cas ou jamais d'acheter des terres.

Adieu, chère enfant.

Les Nouettes, 22 octobre 1859. — Merci de ta lettre, mon enfant; elle m'a un peu rassurée sur toi, mais ne te fatigue pas; tu vois combien tu es faible encore et susceptible! il te faudra des soins jusqu'après tes couches. Je suis enchantée que mon pauvre Jacquot aille bien et que son état de pleurs faciles et de grognonnerie inaccoutumée n'ait pas été le commencement ou l'indice de quelque maladie… Nous attendons Émile, qui est ou n'est pas propriétaire de Livet depuis trois heures. Il sera ici à cinq heures; ta lettre l'attend dans sa chambre; il t'aura sûrement écrit de Mortagne pour te dire ce qu'il aura fait pour Livet. Il fait superbe, mais un froid glacial; quand je suis sortie ce matin à huit heures, le thermomètre marquait un degré au-dessus de zéro. Émile n'aura pas chaud pour revenir; j'ai bien fait de lui donner la couverture de voiture pour s'envelopper les jambes.

Donne-moi une idée pour quelque chose de chaud et de facile à mettre; un grand mantelet de drap ouaté, avec un volant en drap, serait, je crois, bon et commode; mon shall n'est pas chaud du tout; c'est du cachemire d'Ecosse, sec et mince. Il me faut quelque chose que je puisse mettre pardessus dans les grands froids, ou seul dans les températures modérées. Combien me faudrait-il de drap et de taffetas de doublure, et à combien le mètre? Tâche de me savoir cela; je me déciderai alors et je ferai faire la chose par ma femme de chambre. Ce n'est pas pressé; ne me le fais que lorsque tu te trouveras dans un magasin pas cher pour ton propre compte[156]. Je t'embrasse bien tendrement avec mes bons, beaux et chers petits.

Les Nouettes, 23 octobre 1859. — Chère Minette, je te félicite et je me félicite de te voir propriétaire de Livet; j'étais vexée hier de l'avoir su avant toi et de te savoir sur le gril sans pouvoir t'en retirer. Émile paraît enchanté. Il a déjà reçu la demande de M. X…[157] [pour être son régisseur (tu juges s'il l'a envoyé promener) et d'un maître maçon pour faire les bâtimens; le second a pris le chemin

du premier… En somme, il est enchanté et heureux; moi, je le suis également de la pensée de t'avoir près de moi et d'être à ta portée en cas de nécessité… La grosse Allemande a-t-elle du moins le mérite d'apprendre l'allemand à mon Jacquot chéri, dont je devine ici le charmant aspect avec sa robe noire, ses beaux yeux brillans, ses joues roses, sa peau blanche et fine et la grâce de toute sa chère petite personne? C'est-il vrai que tu reprends ta vieille octogénaire pour cuisinière?

Les Nouettes, lundi 24 octobre 1859. — Chère Minette… Émile va très bien; il s'est administré avant de partir du pâté avec accompagnement à grand orchestre qui lui a mis du lest dans l'estomac. Il paraît que M. Lépreux, l'architecte, mange merveilleusement, comme quatre pour le moins. Il a l'air d'un excellent homme, fatiguant à cause de sa surdité; Émile espère le rembarquer ce soir même; je voudrais pour ce pauvre homme qu'il couchât ici et ne partît que demain. Adieu, ma très chère Minette, je t'embrasse tendrement au galop, m'étant laissée attarder. J'ai donné à Émile mon chariot, qui lui sera très commode et dont je me passe parfaitement…

Les Nouettes, 25 octobre 1859. — Chère Minette… Je n'ai qu'une minute pour t'embrasser et pour te dire combien je suis heureuse de cette acquisition d'Émile; je n'osais l'espérer, tant c'était charmant pour moi! Adieu, mon enfant… Je t'envoie par Émile les charmantes lettres de L. Veuillot et une charmante lettre de mon oncle Philippe de Ségur. Tu l'ajouteras à ta collection de famille.

Les Nouettes, 29 octobre 1859. — Chère Minette, voici une lettre de ta tante Narishkine; … Je t'ai répondu hier pour mon voyage en Bretagne, et je répète, que de même que j'ai été à Londres pour Nathalie, que j'irais en Chine pour toi, j'irai en Bretagne pour Henriette. Adieu, chère Minette…

Les Nouettes, 31 octobre 1859. — Merci de ta lettre reçue ce matin, chère petite, et des excellens renseignemens que tu me donnes sur la nourriture et sur l'état prospère des chers gros petits; j'espère que mon Jacquot me donnera le spectacle de son gentil petit pied faisant marcher une brosse à frotter. C'est un excellent exercice pour les jours de pluie, et avec un pareil ouvrier les parquets doivent reluire comme des glaces. Troisième journée de pluie aujourd'hui; je le constate avec chagrin pour les enfans de Paris comme pour ceux d'ici. Je t'écris en colère contre mon pépiniériste qui, au lieu d'attendre que je lui demande des arbres à planter pour le jour qui me convient, imagine de m'en apporter une charge à l'instant, au beau milieu de la pluie, Bouland à Laigle, mes ouvriers sans surveillance, et moi obligée après ma lettre d'aller diriger les plantations avec une pluie battante. Dis à Émile qu'il aura son homme à bois[158], Bouland l'a vu hier; c'est un des hommes les plus entendus pour tout ce qui concerne les bois et l'achat, vente, débit, exploitation; seulement Bou-land demande qu'Émile ne lui écrive rien (à l'homme) avant d'être venu ici; alors, il lui écrira de venir lui parler; sans quoi, cet homme lui en voudrait à la Normande, c'est-à-dire à tout jamais et avec tout le venin possible. Z… ira sans doute te voir à moins que sa femme ne l'emploie trop à promener et endormir la petite: en voilà une qui avec toute sa gentillesse et sa douceur fera de son mari tout ce qu'elle voudra… J'ai oublié de te demander de ne rien m'acheter, ni drap ni taffetas; je n'en ai plus besoin; je me réchaufferai autrement, avec les moyens rustiques de la campagne[159]. Ne me fais pas violence là-dessus, car positivement j'en serais contrariée et gênée. J'achève de payer mes travaux de l'année; ceux venant de Paris me laisseront une queue de… que je ne solderai que dans l'hiver.

Nous allons bien ici; on s'ennuie un peu, je crois… A la grâce de Dieu; c'est ce qu'on peut faire de mieux. Adieu, ma chère Minette; j'attendrais Émile avec impatience s'il ne devait pas te quitter pour nous

rejoindre et si tu n'étais dans l'impossibilité de l'accompagner. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que le compagnon de ta vie et les charmants soutiens de ta vieillesse… Anne est une excellente personne et très soigneuse pour l'enfant, mais c'est une Anglaise.

Les Nouettes, 2 novembre 1859. — Un pauvre petit mot seulement, chère petite, car il est trois heures et demie; j'ai passé ma journée à planter les arbres que m'avait apportés avant-hier le malencontreux pépiniériste, qui arrive toujours comme un inconvénient… Dis à Élise que je n'ai pas encore eu le temps de lui écrire, mais que je lui ai fait dire par Gaston qu'à la cour, l'Univers est en disgrâce complète et qu'on n'attend qu'une occasion pour le supprimer. As-tu lu l'article de Montalembert au Correspondant et à l'Ami de la-Religion} comment est-il? Henriette m'en fait un éloge enthousiaste. Adieu, chère Minette.

Les Nouettes, 4 novembre 1859. — De grâce mon enfant; calme-toi, ne t'effraye pas outre mesure, et ne terrifie pas ton père en voulant le mieux soigner. M. Tessier assure que ce n'est pas une attaque de paralysie1; au reste, ton père, ayant dû le revoir aujourd'hui, doit écrire à Nathalie

1. Mon père, retenu à Paris par ses fonctions de président de la compagnie de l'Est, avait eu chez moi, après dîner, un engourdissement causé par une congestion cérébrale si légère qu'il avait pu retourner chez lui a pied une demi-heure après ce qu'il aura dit et prescrit. Ne va pas proposer à ton père de le loger, ce serait comme si tu lui disais: «Mon cher père, vous avez eu une attaque qui peut se renouveler d'un moment à l'autre et vous tuer subitement, et comme je ne veux pas que vous mouriez tout seul, je vous demande de venir mourir chez moi, ce qui vous arrivera beaucoup plus sûrement et plus promptement que chez vous, impressionné comme vous le serez par la connaissance du danger que vous courez (selon moi), et dérangé nuit et jour par le bruit de la rue, celui des enfans, et le changement de vos habitudes et de votre service particulier.» Il en serait presque de même si je m'empressais d'accourir; il comprendrait bien vite que l'un de vous m'a avertie qu'il pouvait finir d'un moment à l'autre et que je reviens pour assister à ses derniers moments. Je saurai demain l'avis de M. Tessier, et j'agirai en conséquence, niais pas de manière à effrayer ton père et provoquer une seconde attaque, si première il y a, ce que nie M. Tessier. Je ne l'en écris pas plus long, nia chère Minette, parce que mon oeil est en trop mauvais état; il est rouge et douloureux; j'espère que ce bouton intérieur disparaîtra bientôt, car je ne puis rien faire tant qu'il est là, et quand j'écris, cet oeil brûle et s'injecte tant qu'il peut. Je t'embrasse tendrement.

Les Nouettes, 6 novembre 1859. — Chère petite, je suis désolée de te savoir reprise de tes douleurs d'estomac, et bien impatiente d'avoir de tes nouvelles… Je ne puis arriver sans prévenir ton père, qui écrit hier encore à Nathalie que je ne dois pas revenir avant le 25, que l'entresol[160] est converti en garde-meuble, que la cuisine n'a pas de fourneau, etc.[161] Arriver malgré lui à l'improviste serait l'effrayer et le contrarier considérablement. Je lui ai donc écrit à l'instant que je voulais être près de lui pour aider à son rétablissement en lui apportant le repos d'un ménage, que je le priais en conséquence de faire déblayer ma chambre, celle de ma femme de chambre et de François afin que je trouve où me poser, et de me faire savoir si je pouvais arriver cette semaine-ci, ou au plus tard au commencement de la semaine prochaine.

Mon oeil va mieux; je vois plus net. Encore deux jours, ce sera fini.

Les Nouettes, 7 novembre 1859 - Chère enfant, ta reprise de fièvre et de crampes d'estomac me préoccupe péniblement en indiquant jusqu'à quel point ta santé est détraquée; être reprise de fièvre pour

une forte émotion[162], indique un grand ébranlement nerveux et par conséquent une grande faiblesse. Mais qu'y faire, sinon patienter et patiemment souffrir? C'est ce qui augmente la triste impression que me cause ta santé. J'attends demain la réponse de ton père pour décider mon retour. Je suis persuadée, chère enfant, que tu es très sincère en me disant les tendresses que contient ta lettre; je dis seulement qu'aucun de vous n'a besoin de moi comme Gaston, qui, étant aveugle, apprécie davantage Y utilité d'un dévouement tout bête et matériel, il est vrai, mais qui ne lui fera jamais défaut. Je laisse tout ce qu'il faut pour qu'Émile et M. Lépreux couchent aux Nouettes quand ils reviendront pour Livet. Ton cheval va bien depuis trois jours seulement; c'est une bête à ménager.

Les Nouettes, 14 novembre 1859. — Chère Minette, ton père me supplie si humblement de ne pas lui imposer la contrariété de mon retour précipité, que j'ai fait changer mes places à la diligence pour lundi prochain. Je te demande de débarquer chez toi et de dîner chez toi, si l'arrivée tardive du convoi ne dérange pas tes heures de repas; dans ce cas, tu dînerais sans m'attendre et tu me garderais de la soupe, un plat de viande quelconque et du fromage ou autre chose, genre dessert. Depuis que je suis seule, c'est mon ordinaire: le matin, un ou deux oeufs, selon le bon vouloir des poules, des gaudes[163] et du thé; le soir, soupe, viande et fromage. Je suis dehors deux ou trois heures par jour, j'écris, je range, je sors, je lis et je passe mes journées sans ennui comme sans plaisir, attendant patiemment celle où je te reverrai et t'embrasserai. Tu ne me dis pas si Émile et compagnie s'établiront aux Nouettes; en tout cas, je leur laisse les deux chambres d'enfans prêtes à les recevoir, les lits faits, le linge dans l'armoire de la première chambre, les bougies dans les flambeaux, le bois dans les paniers; la première chambre fera salon et salle à manger; la seconde, chambre à coucher. Ce n'est pas élégant, mais tu sais qu'elles sont bonnes et pourvues de toutes les nécessités de la vie. Si tu m'écris qu'ils y viennent, j'y ferai monter la vaisselle nécessaire pour trois. Vital et Bouland les serviront. Je n'irai pas au couvent jusqu'au 1er, comme le propose ton père; je veux vous voir à mon aise et sans t'obliger à te tuer en galopant au couvent. Je trouverai moyen de coucher quelque part dans la maison, sauf à dormir entourée de meubles et de tableaux. Je t'embrasse bien tendrement, chère Minette.

Les Nouettes, 18 novembre 1859. — Chère petite, Émile est arrivé en bon état de conservation à sept heures trois quarts, gelé depuis Conches; il a bien dîné, il s'est couché à dix heures, il a bien dormi cette nuit … Il ira à deux heures voir Baudry pour l'homme de bois; demain seulement à Livet; j'y ferai porter des matelas, etc. quand il voudra. Je lui prête mon cabriolet pour l'hiver; il lui sera nécessaire pour courir. Je dine chez toi demain, samedi, et je te quitte à neuf heures pour ne pas défaire ton régime. Je t'embrasse tendrement, cher enfant, ainsi que le doux Jacquot et la pétulante Jeannette. Je suis bien heureuse de nie retrouver près de toi.

1860

Paris, 2 avril 1860. — J'irai demain porter ta quête chez le Nonce. Rien de nouveau, sinon que l'Empereur a demandé au maréchal de Mac-Mahon s'il avait vu Lamoricière avant son départ. «Non, Sire, il est parti trop précipitamment. — Je crains que la besogne qu'il va faire là-bas ne soit pas bien facile et je ne vois pas trop à quoi elle aboutira; mais c'est égal, ce qu'il fait est chevaleresque.» — Je n'ai pas vu notre ami Louis Veuillot et je n'en ai pas de nouvelles; le petit Louis va mieux… Nathalie lui a parlé des Nouettes, car il veut toujours faire ses paquets pour aller voir Jacques… Ton père va de même, triste de ton départ, ce qui est bien naturel. Mon pauvre Jacques est parti au désespoir de ne pas t'avoir et croyant que tu restais à Paris; son désespoir m'a touchée et désolée. Adieu, mon enfant…

Paris, mercredi 4 avril 1860. — Chère petite, ton oncle Léonce[164] et une soeur quêteuse de Saint-Charles m'ont retardée et j'attends Nathalie pour aller à Auteuil voir les petites et entendre Ténèbres. La consultation de Rayer a été en tout semblable à celle de M. Tessier; seulement, il y a de plus six sangsues ce soir, et de l'eau de Vichy coupée d'eau et de vin aux repas. Il a dit nettement à ton père que s'il travaillait plus d'une heure par jour, il aurait une attaque d'apoplexie; ton père est un peu effrayé; il a déjà enrayé sur son repas du matin, qui a été fort modéré… Nous venons de lire dans un itinéraire de l'Allemagne que Hanovre[165] est une ville charmante, pleine de squares et de jardins, dont un d'une demi-lieue de long et aboutissant à une charmante résidence royale d'été ouverte au public; tout le pays est un jardin continuel; le petit y sera donc très bien… J'attends avec impatience de tes nouvelles et de celles de mes chers petits; vous avez de belles journées; dis-moi si Alphonse joue avec Jacques.

Paris, 6 avril 1860. — Ton père ne va pas bien; ses sangsues d'avant-hier lui ont fait plutôt mal que bien; ce matin, il craignait ne pas pouvoir marcher; son engourdissement et sa faiblesse sont pis que jamais.

Notre ami Louis Veuillot n'a pas encore ses papiers; mais il a été très gracieusement reçu hier matin par le préfet de police, qui lui a dit que tout ce qui se trouvait dans ces notes ne pouvait que lui faire honneur, à lui et à ses amis, et qui lui a fait entendre que les papiers étaient entre les mains de l'Empereur.

Ta tante Galitzine viendra peut-être avec moi; je crois qu'Angèle donnera la fourrure… pour… Vends beaucoup de beurre, de fromage, de volailles, de bois surtout, et tu pourras avoir la fourrure. — Adieu, ma Minette chérie; depuis ton départ, je retrouve du temps pour tout faire sans sacrifier le désir le plus cher à mon coeur, de me diriger vers le n° 127 de la rue Saint-Dominique. Mon pauvre Jacquot a-t-il tout reconnu aux Nouettes? Le petit Biribi[166] les amuse-t-il? Adieu, chère enfant.

Paris, 8 avril 1860. — Je n'ai malheureusement reçu ta lettre qu'hier au soir, chère petite… Ton père vient de recevoir la tienne, dont il te remercie et à laquelle il craint de ne pas pouvoir répondre, tant son bras est engourdi et sans force; il ne va ni mieux ni plus mal; il fera voir l'ordonnance de M. Mazier au médecin de la Compagnie[167] et il s'en servira si la Faculté n'y trouve pas d'inconvénient. Jeudi, j'ai les Veuillot à dîner. Je suis fort inquiète de leur pain quotidien; d'ici peu de temps, ils en manqueront; leurs ennemis sont contens; ils ont abusé de leur pouvoir[168] pour réduire à la misère un des plus beaux

et des plus grands esprits de France, et ils n'ont pas pu le faire plier. Si nous pouvions nous cotiser et lui assurer cinq ou six mille francs par an, il gagnerait avec ses ouvrages de quoi arriver à l'aisance… et il aurait le nécessaire assuré; mais comment lui faire accepter? Je donnerais mille francs par an, … les M… et les B…[169] en donneraient chacun mille, le reste ne serait pas difficile à compléter; mais qui osera le leur offrir et le leur faire accepter[170]? …

Nathalie commence ses préparatifs pour Hanovre; Paul part le i5 et elle le 20 ou le 25; il paraît que c'est charmant comme aspect de pays; il n'y manque que du monde élégant et du luxe parisien…

Je suis très contente du mieux qu'éprouvent les enfans et du bon état de ta santé; les lettres d'Henriette sont toujours terminées par des préoccupations sur toi et tes couches; tout l'hiver il en a été ainsi. Adieu, chère Minette…

Paris, 10 avril 1860. — Chère petite, ton père commence ce soir le traitement si facile de M. Mazier[171]; la lettre d'Émile a achevé de le convaincre et il ne veut pas continuer le traitement de M. Rayer, qui lui fait plus de mal que de bien; aujourd'hui il éprouve un tel engourdissement et un tel embarras dans la tète, qu'il craint, dit-il, d'avoir une attaque d'apoplexie immédiate. Il a donc envoyé ton ordonnance à M. Mondet[172]; je te tiendrai au courant de l'effet qu'elle produira. Temps de chien aujourd'hui; plus froid qu'hier et de la pluie; j'en suis contrariée pour les pauvres enfans.

Prends garde à ce que tu écris, secrets de famille ou autres; on lit beaucoup les lettres[173] et tu sais qu'avec des mots interprétés méchamment, on peut poursuivre et condamner.

À quoi servent les épithètes brutales, sinon à témoigner de la mauvaise éducation des gens qui s'en servent et de leur peu de charité: une personne bien élevée éloigne de son vocabulaire certaines épithètes vulgaires, comme coquin, canaille, etc.

Adieu, chère enfant; plus que jamais je borne mon opposition aux prières redoublées et ferventes; c'est la seule profitable aux autres et à soi-même… M. Naudet attend ta lettre pour partir[174]: tu feras bien de lui payer largement son voyage; il est très gêné. Je recommande à Émile de ménager mon pauvre Gris et de le mener sagement, comme un cheval qu'on veut conserver; ce n'est pas un coureur et il n'est pas plus entraîné que ne l'était la pauvre Jenny[175], qui aurait duré vingt ans avec un maître sage.

Paris, 12 avril 1860. — Je suis très contente que votre décision soit prise quant au bâtiment neuf; raconte à M. Naudet les dimensions de tout, afin que je sache comment vous serez; j'aime l'espace, le confortable, mais pas l'excès du bien qui tombe dans le luxe des grands châteaux de millionnaire.

As-tu su que le meilleur domestique des R… les quitte, parce qu'il ne veut plus porter la livrée qui le déshonore depuis treize ans? Celui-là veut faire partir les autres; c'est une débandade dans la maison; j'avoue que j'ai la méchanceté d'en être enchantée; voilà ce que c'est que de garder de méchantes gens qu'on paye mal et qui, après avoir tout brouillé ailleurs, brouillent tout chez leurs maîtres. Dis-moi ce que tu penses de mon chemin nouveau longeant le hangar, de mes massifs, de mes espaliers neufs. Tu me diras, quand les feuilles seront venues, si les massifs cachent un peu ce que je veux cacher et si on leur; prévoit un avenir satisfaisant. Gaston est parti ce matin pour Bordeaux et Toulouse. Tout le monde va bien.

Paris, 14 avril 1860. — Merci de ta lettre, chère Minette; d'après ce que tu me dis du malaise que tu éprouves, tu es probablement accouchée à l'heure où je t'écris; c'est une triste et très pénible incertitude, que j'avale tant bien que mal en cherchant à ne pas m'étrangler au passage et à ne pas annuler par une rébellion intérieure les fruits de mon sacrifice extérieur. M. Naudet, qui te porte ce mot, te

trouvera, j'espère, mère d'un troisième petit tourmenteur (en attendant que les années en fassent un consolateur). Je voudrais un Paul, autant pour mon cher petit Jacques que pour père et mère, et surtout pour éviter au malheureux Émile les difficultés de la *Marguerite*[176].

J'ai de bonnes nouvelles de Gaston, qui marche à Bordeaux d'honneur en honneur, de triomphe en triomphe[177]…

Adieu, ma chère Minette. J'ai chargé M. Naudet de me rapporter des détails sans fin sur toi, sur les enfans, sur Livet, etc. Dis à Émile de tirer de la cave du bon vin pour M. Naudet, le Côte-Rôtie, par exemple, qui est si bon, et une bouteille de Champagne à ta santé! Adieu, chère enfant. Que le bon Dieu te bénisse avec mari et enfans! — Ton père va un peu mieux; il a été à pied hier au Palais-Royal et est revenu à pied de la rue Saint-Florentin.

Paris, 1860. — … J'ai pris un drôle de petit domestique; de la taille de Baptiste, mais plus grêle; il a vingt ans. C'est le seul moyen de garder des domestiques; petits et laids, personne n'en veut et ils vous restent bon gré mal gré; bénis le ciel de la laideur du tien.

Paris, 16 avril 1860. — J'ai une extinction de voix complète depuis hier; mais je vais bien du reste, sauf la toux et la gorge. Nathalie a un rhume affreux. Ton père va mieux et il commence à en convenir; il parle mieux, il marche mieux, écrit mieux; et enfin, preuve irrécusable du mieux, il m'engage à aller passer une semaine avec toi après tes couches. Tu juges si j'ai accepté avec joie; je laisserai passer ta fièvre de lait et je t'arriverai cinq ou six jours après tes couches; je suis enchantée de ce congé. — Adieu, chère Minette; je répondrai à mon Jacquot dans la journée. — As-tu vu dans le Monde la lettre de L. Veuillot au Pays? Elle est charmante.

Paris, 19 avril 1860. — Chère petite, j'ai reçu ta lettre et lu avec un grand intérêt tous les détails concernant les enfans et Livet.

Ton père continue à aller mieux, mais c'est un progrès insensible de jour en jour et pourtant sensible aux yeux de ceux qui ne le voient pas tous les jours. J'espère que nous pourrons dire bientôt: «Honneur à M. Mazier!» Ma pauvre Minette, je crains ne pas pouvoir aller aux Nouettes… J'ai donc renoncé hier à mon petit voyage si désiré. Voilà, ma pauvre fille, comme j'ai sacrifié le repos au devoir, et comment j'ai réprimé tous mes élans de grand'mère, pour aider la fille qui s'est volontairement chargée d'une lourde croix à en alléger le poids[178]. Que Dieu m'accorde au plus tôt un séjour prolongé près de toi aux Nouettes, et qu'il rende la santé à ton père!… Woldemar est dans son lit avec la tête engagée, une mine détestable; je vais retourner chez lui à cinq heures pour savoir l'avis du médecin. Il y a trois jours qu'il est malade. Nathalie et Paul sont toujours ici.

Paris, 24 avril 1860. — Demain, chère petite, j'espère, comme tu me le fais pressentir, avoir la fin de mes préoccupations, et remercier Dieu de ton heureuse délivrance. J'aimerais mieux un garçon, mais une fille sera une compagne et une amie pour notre grosse Jeannette; c'est une compensation. Je suis enchantée que les fondations de Livet commencent à se creuser; tant que ce ne sera pas bâti, je serai inquiète de ton futur château. Il paraîtrait, d'après ton silence sur l'emplacement, que vous avez suivi le tracé de M. Naudet; vous ne pouviez mieux faire, puisqu'il est homme de goût et que la chose n'a dû être décidée qu'après tous les pour et les contre possibles. Woldemar va visiblement mieux[179]; il mange des potages; il déjaunit un peu; ses yeux sont bons; il a repris sa vivacité et il est très reconnaissant de ta

lettre et des sentimens qu'elle exprime…

J'espère que le pauvre Alphonse va bien. Comme c'est ennuyeux que Biribi soit mort! ne lui aura-t-on pas donné quelque fond de casserole mal étamé? Recommande bien à ta cuisinière de ne rien conserver, de ne rien laisser refroidir dans les casseroles ou bassines en cuivre; regarde toi-même dans la cuisine, dans le garde-manger, comment tout cela est arrangé; rien ne vaut l'oeil du maître. Adieu, ma très chère enfant; je bénis de loin ton troisième enfant comme je bénis tous les jours les deux aînés et la mère des trois. J'envoie ce matin seulement les langues-de-chat[180]. Hier Baptiste mettait au courant mon tout petit second domestique; le tien est donc une bête? Peut-être se formera-t-il sous la haute surveillance de Baptiste.

Adieu, ma chère Minette chérie…

J'écris à mon Jacquot pour annoncer les langues-de-chat. Ton père va très bien.

Paris, 26 avril 1860. — Je suis inquiète, chère petite; pas de nouvelles hier ni aujourd'hui; peut-être est-ce un retard de la poste, mais peut-être est-ce autre chose. Si Émile est trop occupé par ses travaux de Livet, les enfans, etc., je le prie de me faire écrire quelques lignes par la bonne. J'ai fait hier part de la naissance de Marguerite à la famille intime, aux Veuillot, à M. Naudet, etc. Il me reste les Lagrange que je verrai à quatre heures.

Je n'ai pas encore vu Élise, mais elle m'a fait dire qu'elle était fort contente. Ton père va mieux: il marche étonnamment vite et d'aplomb.

Adieu, ma chère Minette; je t'embrasse tendrement avec *tous les tiens* qui deviennent nombreux au détail. La petite Meg tète-t-elle bien? Dort-elle bien? Te laisse-t-elle du repos? Woldemar va bien; il mange et dort. Adieu, chère enfant. Tout le monde t'embrasse et te complimente.

Paris, 1860. — J'ai vu hier Élise chez moi, elle est très changée, maigrie et attristée; elle m'a dit t'avoir écrit hier, ce qui m'a fait remettre ma lettre à aujourd'hui… Je suis sûre que si l'Empereur savait les illégalités et les vexations misérables qu'on emploie pour ôter à cet ennemi loyal et honorable (Louis Veuillot), les moyens de gagner son pain et celui de ses enfans, il en serait mécontent et humilié, car il y a dans l'Empereur une bonté et une générosité naturelles qui répugnent à ces vengeances mesquines et ignobles; au fond, il sait parfaitement reconnaître la grandeur et l'honorabilité du caractère de cet ancien ami[181] dévoué jusqu'à l'enthousiasme, qui est devenu un ennemi consciencieux et terrible, contrairement à tous ses intérêts temporels, et pour satisfaire à la voix de sa conscience. Ils viendront avec moi aux Nouettes pendant que j'y serai…

Ta tante Galitzine en fera autant, je crois; elle n'a pas de quoi vivre; les Nouettes deviendront un asile et un hospice pour les personnes abandonnées…

Paris, 5 mai 1860. — Chère petite, je t'écris sous le coup d'une contrariété et d'une inquiétude; pour commencer par la dernière, Nathalie, après quelques jours de toux pas soignée, a craché le sang toute la nuit et ce matin; elle attend M. Tessier; Paul part demain par ordre du ministre et Nathalie est ajournée indéfiniment; ce crachement de sang est grave et annonce une rechute complète[182]. — La contrariété provient de Louise qui, à ma grande surprise, a fait tant d'objections pour mener Camille et Madeleine aux Tuileries, que je n'ai pas voulu insister et donner un ordre absolu; mais je vois d'après cela que sa bonne volonté a des limites et que je puis sans lui faire tort la classer au rang des domestiques ordinaires et parisiens. — Je ne sais ce que vont devenir ces pauvres petites[183]… Moi, je ne suis bonne à rien, ne sortant pas depuis trois jours et ne devant pas sortir par ordre de M. Tessier; je vais

mieux pourtant et je tousse moins; je n'ai pas eu de fièvre celte nuit. — J'ai envoyé hier à mon Jacquot les gâteaux promis.

Aucune nouvelle d'aucun genre; le temps est beau et chaud; ton père va mieux; Woldemar va mieux, renonce aux Nouettes et reprend son travail au chemin de fer. Je n'ai vu aucun des tiens, ne parlant ni ne sortant depuis mon retour du couvent.

Adieu, ma chère Minette.

Jacques est-il content de ma correspondance?

Paris, 7 mai 1860. — Malgré que je ne t'aie écrit ni hier ni avant-hier, chère petite, tu as eu des nouvelles d'ici par mes lettres à Jacques… J'espère que la caisse d'hier est arrivée à bon port, à heure exacte et que mes chers petits sont entrés en jouissance de leurs oranges, croquignoles et pastilles; seulement, je n'enverrai plus de pastilles parce qu'elles coûtent trop cher et que les petits ont de trop nombreux aides de bouche; chacune des deux grandes boîtes du premier envoi auraient dû faire deux ou trois mois; évidemment les parents y ont goûté et regoûté de façon à n'en laisser miette. Quant aux croquignoles, langues-de-chat et autres comestibles moins tentans, je les renouvellerai quand mon petit Jacquot m'en fera la commande.

Ton père va assez bien et toujours mieux; ce qui m'irrite, c'est qu'il laisse croire que ce mieux est dû au traitement de M. Rayer, qu'il a suivi huit ou dix jours et qui lui a fait un mal si sensible qu'il me disait lui-même: «Je me sens dans un tel état et si mal, de la tête et de partout, *que c'est à croire que je vais être foudroyé*» (sic). — C'est alors que je l'ai fortement engagé à essayer du moyen conseillé par M. Mazier; il l'a commencé dès le lendemain, et l'amélioration a été presque immédiate; ses jambes se sont fortifiées et il a pu faire des courses étonnantes, vu son état récent. La tête a continué à rester embarrassée, grâce à son obstination à continuer les eaux de Vichy; quand il a consenti à les interrompre, il s'est trouvé débarrassé de cette pesanteur en vingt-quatre heures et l'amélioration des jambes a continué. — De sorte que, lorsqu'on le félicite devant moi de s'être mis entre les mains de Rayer, je rectifie les faits; je rends à César ce qui est à César et je proclame la science de M. Mazier; plusieurs personnes m'ont déjà demandé l'ordonnance que tu as envoyée à ton père. Ce qui m'a causé un malin plaisir, c'est le résultat de la seconde visite (très inutile) de ton père à M. Rayer, qui l'a à peine écouté, qui ne lui a rien conseillé: «Mettez des sangsues si vous voulez; purgez-vous si vous voulez; continuez l'eau de Vichy si vous voulez; etc.» De sorte que ton père a donné ses 20 francs pour rien et sans pouvoir rien rapporter de nouveau, ni de précis comme ordonnance. Il continue donc paisiblement à suivre le traitement de M. Mazier tout en se plaignant de l'inefficacité du remède. — Paul ne part plus qu'après-demain. Nathalie la semaine prochaine…

Il ne faut pas que le bon Dieu me laisse vivre trop longtemps; une trop longue vie n'est utile à personne, et souvent elle est nuisible à l'âme et triste au corps du vieillard malencontreux; pour moi, qui deviens de plus en plus sourde et aveugle, je ne puis tenir beaucoup ni même du tout à une existence infiniment prolongée.

Adieu, ma chère Minette.

Paris, 9 mai 1860. — Ennuyée de rester enfermée, de n'en tousser que mieux, de ne pas parler, etc., je t'écris un mot avant de sortir; il fait chaud et lourd, mais pas beau; la pluie menace sans cesse; j'irai chez Nathalie; je veux dire adieu aux petites, qui retournent demain matin au couvent. De là, j'irai chez Henriette avoir des nouvelles du petit Armand qui a une ortillière et un eczéma dont il souffre beaucoup par tout le corps; de là chez Elise; de là à Saint-Sulpice; de là chez Sabine, que je n'ai pas vue depuis que

j'ai quitté le couvent, il y a dix jours; de là chez moi où je ne tousserai pas plus qu'hier et peut-être moins. J'espère que tu n'as pas fait l'imprudence de te faire relever hier à Aube, comme l'a écrit Émile à ton père; quinzième jour de couches, ce serait de la haute folie. Je comprends, car j'en avais le pressentiment, les ennuis que te donne la soeur; elles sont parfois insupportables et absolues comme des pachas. — Je n'ai pas vu Élise depuis longtemps; il est probable qu'ils viendront aux Nouettes avec moi et qu'ils y resteront jusqu'en septembre, à moins que les vacances ne les ramènent à Paris en août…

J'attends les trois chapeaux, que j'expédierai demain jeudi, grande vitesse. Ne t'effraye pas si tu les trouves un peu bizarres à première vue; ils arrivent de Londres; ils sont à la dernière mode et du goût le plus irréprochable. J'espère que les têtes entreront dans les chapeaux. Mon Jacquot n'est pas maltraité ni toi non plus. — Woldemar va de mieux en mieux; depuis hier il recommence son travail à la compagnie et il s'en trouve bien; il était harassé et assommé de cette vie de flânerie et d'oisiveté. Il plaint profondément X… et autres infortunés qui se condamnent à ne rien faire.

Adieu, ma chère Minette.

Paris, 10 mai 1860. — Chère petite, j'expédie ta caisse, qui contient un chapeau en paille blanche qui regarde la petite Luche; un, deux, trois chapeaux en paille marron; premier à Jeanne, deuxième à Jacques, troisième et dernier avec plume blanche, à toi. On les trouve charmans et si Émile ne les trouve pas à son goût, c'est que décidément il n'en a pas. Je désire non seulement savoir ce qu'il en dit, mais je te charge spécialement d'étudier sa physionomie quand on les découvrira à ses yeux.

Louise a été désolée de son méfait de l'autre jour; elle m'a dit le lendemain qu'elle en avait pleuré toute la journée, qu'elle ne comprenait pas ce qui lui avait passé par la tête, etc., etc. Le fait est qu'elle devait dans l'origine accompagner Camille et Madeleine à l'Hippodrome avec Anna qui menait Élisabeth; Nathalie, ayant trouvé imprudent et malséant que ses filles y allassent sans homme et sans père ni mère (c'était juste), a refusé la partie au dernier moment. Quand donc il a fallu changer l'Hippodrome contre une simple promenade aux Tuileries, le désappointement d'un plaisir manqué lui a fait envisager ses devoirs de femme de chambre un jour de blanchissage et la promenade lui a semblé trop fade auprès de l'Hippodrome; ajoute a cela que, la veille, Madeleine les avait fait enrager en traversant les rues sous le nez des chevaux…

Tout cela réuni l'a montée à la révolte, ou tout au moins à une foule d'objections qui équivalaient à un refus…

Comment veux-tu prendre une sale paysanne comme Joséphine M…? Il vaudrait encore mieux prendre la laide Cou… ou la petite Sorette, ou la grosse et lente Fri… ou l'imbécile L… Et le domestique Lillois, comment fait-il? Se fait-il? …

Camille et Madeleine rentrent au couvent demain; Madeleine pleure depuis hier: voilà ce que c'est que de les avoir gardées inutilement trois semaines.

Adieu, ma chère Minette; je t'embrasse tendrement ainsi qu'Émile, que je suis très contente de savoir rétabli, et les chers minets, surtout les deux que je connais et qui m'aiment.

Paris, 19 mai 1860. — … Comment peux-tu te faire servir par une cuisinière? Cela me semble impossible et un peu ridicule; au lieu d'une économie, ce sera une dépense, car elle te gâchera tes affaires, elle repassera les velours, elle laissera manger les laines aux vers; elle laissera jaunir les dentelles et broderies, etc., etc., et elle ne saura tirer parti de rien…

Nathalie est partie hier matin, à six heures, après une journée de migraine. Ton père va très positivement mieux; il prétend que ce mieux, qu'il avoue, n'est dû qu'au temps, et que M. Mazier n'y est

pour rien. C'est de l'ingratitude, mais ce n'est pas le premier ni le seul ingrat parmi les hommes et ce ne sera pas lui qui en fermera la liste. Je ne te dis rien de la politique, puisqu'il est plus sûr de ne rien dire de tous ces nouveaux saints politiques: saint Garibaldi, saint Victor-Emmanuel, etc., etc. Quand ce nouvel Almanach sera complet, il sera toujours temps de l'apprendre.

Dis-moi si c'est ton domestique qui a arrangé ma pauvre chapelle. Je voulais que Baptiste l'arrangeât pendant qu'il était aux Nouettes; c'eût été mieux.

Adieu, ma chère Minette.

Paris, 23 mai 1860. — … Chère petite…

J'ai reçu la lettre démon gros et j'y répondrai aujourd'hui si j'ai le temps, avant d'aller au couvent d'Auteuil, ce qui me prend toute ma journée. Nathalie écrit que l'hôtel de Hanovre n'est pas trop mal, qu'elle a bien dormi malgré les assurances écrites et parlées de Paul, que la nourriture n'est pas mauvaise, que logement et nourriture leur coûtent à l'hôtel douze cents francs par mois pour neuf personnes, que le parc est superbe, que le petit a couru dans l'herbe et s'est amusé pendant deux heures, qu'il fait un temps splendide, qu'elle devait dîner chez le Roi le jour même de sa lettre (20, lundi): enfin elle a l'air remontée. Quelle chaleur dans les rues aujourd'hui! c'est nouvelle lune, je crois, et nous pouvons espérer un beau mois; j'en suis enchantée pour les enfans. — J'approuve beaucoup l'espacement de vos créations à Livet; seulement, je plaide pour hâter le potager; il ne faut pas oublier qu'un potager demande à être préparé pour donner des légumes convenables; marne et fumier doivent séjourner en rendes pendant un hiver avant le bêchage et fumage définitifs. Quant au parc, on est toujours à temps pour le faire; des chemins sont bientôt tracés, encaissés, empierrés et clinés ou ravinés. Je cherche déjà à retarder le départ d'ici de ta tante et de son excellente et assommante compagne; j'espère que son arrivée succédera à la mienne. Les Veuillot se disposent à me suivre de près; je ne les ai pas vus depuis huit jours. Sabine va de mieux en mieux… Adieu, chère petite. Je passe à mon Jacquot.

Paris, 28 mai 1860. — Quelle faconde, chère petite! Quelle belle et vive imagination! Je suis enchantée de mon gentil et spirituel collaborateur; je n'aurai plus qu'à écrire et développer. Tu peux mettre de tout: drame, contes, féerie, n'importe[184]. — Ce n'est pas toi que j'ai oubliée dans l'envoi des portraits; c'est la grosse Margot; mais je t'en apporterai.

J'accepte avec enthousiasme les livraisons de beurre, oeufs, etc., de Livet, aux prix courans; si on pouvait battre deux fois par semaine, ce serait bien mieux encore. J'apporte une nouvelle et facile méthode de faire le beurre sans l'aide de personne; il se fait tout seul; de cette manière on peut en avoir de frais tous les jours. — Si tu peux sans te fatiguer arranger la chapelle, ce sera bien tant mieux, car je demanderais alors au curé de venir y dire la messe mercredi; je l'enverrais chercher en voiture s'il est faible ou fatigué; j'irai mardi le lui demander. — Je voudrais déjà être partie. — Je resterai aux Nouettes jusqu'à ce que ton père me rappelle; d'après son état de santé actuel, il n'y a pas à craindre une rechute en novembre. Mais l'effet du remède ne se fait plus sentir depuis quelques jours; il faudra que je demande à M. Mazier s'il ne serait pas utile d'interrompre quelque temps pour recommencer, et par la suite d'augmenter la dose. — Je suis enchantée que tu sois contente de Jenny[185]… Le domestique seul cloche un peu, mais il pourra se former cet été. — Je vais dans une demi-heure à Auteuil pour une vente au couvent, par les pensionnaires, au profit des pauvres; il faisait horrible ce matin, il fait assez soleil à présent, mais le vent d'est est insupportable, froid et violent. Demain les petites sortent; je les verrai encore dimanche, puis je partirai. — Adieu, ma chère Minette. Marie de h… m'a remis pour Jacques une boîte de dragées du baptême d'Ida; je les joindrai aux autres trésors que j'apporte.

Mercredi, 3o mai 1860. — Chère Minette, un mot seulement, car je suis pressée à outrance. Je voudrais être partie et surtout arrivée; Paris m'ennuie par la vie agitée qu'on y mène. — Demain j'emballe et je fais partir des caisses; elles arriveront en juillet ou en août. — J'embrasse mon gros chéri que je n'oublie pas, non plus que la très chère maman et le cher papa. — Il fait froid; le vent brise tout. J'ai des inquiétudes pour mes sapins; duquel parles-tu? Lequel a un air penché? Si c'est celui de la cuisine[186], il faut l'étayer pour le soutenir et le conserver. Adieu, chère Minette.

Paris, 15 ou 16 octobre 1860. — Un mot, chère petite, pour te dire que je suis arrivée à très bon port à cinq heures sonnant à la gare, où j'ai trouvé Nathalie et Camille qui m'attendaient depuis une minute et demie. Nous avons été tout droit chez Gaston, où nous attendait un dîner excellent. Ton père et Woldemar en étaient; ton père va très bien; son apparence est excellente. Il nous a appris le mariage de Jean pour le mois prochain ou au plus tard pour le suivant. Il l'a su par un collègue qui vient de Bordeaux, qui connaît les E… et la jeune personne, qui est ravissante, élevée à merveille; la mère est très bien; le père idem.…Tout le monde approuve ce mariage et loue Jean de l'avoir provoqué. Ils sont très bien apparentés clans le Midi… Nathalie va parfaitement et ne tousse pas, Camille de même; elle rentre au couvent demain. Je rapporte des cravates aux enfans, dont une orange superbe qui leur paraîtra admirable. Pas de nouvelles politiques. Je n'ai vu personne… Je n'ai pas pu trouver pour la tante de Nouveau Testament gros caractère. Demain je referai une tentative du côté de Saint-Sulpice… Adieu, ma très chère Minette. J'ai déjà parlé à ton père d'aller passer une dizaine de jours avec toi cet hiver…

Jeudi, 5 novembre 1860. — Je ne te donne pas de nouvelles de mon voyage, rendu terrible par la bruyante compagnie de Mme de S..[187], car ton père m'a coupé l'herbe sous le pied (et quelle herbe! pleine de suc et de nouvelles) en t'écrivant dès le matin. Pas de nouvelles de Marie Kabiline[188], elle est arrêtée dans une auberge à Dona… (j'ai oublié le reste, je crois que c'est bourg), où sa mère tachera d'arriver et de la trouver. Woldemar l'a vue à Cologne (la mère), dans un état déplorable. C'est la tête et la poitrine qui sont prises. L'abbé[189] est parfait sous tous les rapports; Gaston est enchanté; le travail même est excellent; l'abbé X… est enfoncé sur tous les points. J'arrive à l'événement majeur d'hier; j'ai vu les E… Rien de meilleur, de plus aimable que cette famille; rien de plus charmant, plus convenable, plus gracieux, plus sympathique que ta future belle-soeur! Elle n'est pas régulièrement jolie, mais elle est aussi charmante que peut l'être une femme jeune, fraîche, blanche et rose, avec des yeux charmants, un joli nez, un beau front, des cheveux superbes, une taille charmante, une bouche bien: elle est grande comme Sabine et Henriette, mince mais pas trop, grasse mais pas trop. Ils ont passé toute la soirée d'hier avec nous, de sorte que nous avons eu le temps de faire connaissance. Ils y ont vu Georges d'A.., qui est leur cousin et qui a l'air de les aimer beaucoup. Marie d'E… a été deux ans au couvent de Sainte-Clotilde pour sa première communion. Mme d'E… connaît beaucoup Sabine, qui était son associée de visites des pauvres du quartier…

Jean est heureux! Il fait plaisir à voir. Ils devaient repartir samedi, mais quand ils ont su que tu arrivais, ils ont remis à lundi; je crois que tu ferais bien d'écrire un mot soit à Jean, soit à sa future; tu n'es pas embarrassée pour tourner aimablement tes lettres quand tu le veux, ainsi pour toi ce n'est pas un ennui et une difficulté, mais une occasion de succès de plus. Ton père est enchanté de l'arrivée de Jacques; il m'a remis 40 francs pour acheter à lui et à Jeanne des joujoux, qu'il remettra lui-même à Jacques. J'y verrai aujourd'hui… en poussant jusque chez X… qui se ferait pendre plutôt que de venir la première. Si elle était heureuse et riche, je la laisserais m'attendre longtemps, mais elle est pauvre…

j'irai et je continuerai. Sabine va très bien; elle t'attend avec impatience avec mon cher et charmant Jacquot. Embrasse bien ce cher Coco et la bonne grosse Margot, et le père féroce et la bonne tante. J'écrirai demain à Jacquot. Adieu, ma chère petite; aucun bon mot, aucune nouvelle digne de t'être transmise…

Paris, vendredi 23 novembre 1860. — Merci de ta lettre, chère petite; j'attendais avec impatience des nouvelles de ton arrivée; tu as eu une journée bien froide pour ton voyage et un lendemain bien mouillé; j'attends Émile ce soir; sa chambre sera ou est déjà prête pour le recevoir. Sabine a recommencé à cracher le sang, mais M. Simon, leur médecin, a dit qu'il ne fallait pas s'en tourmenter et qu'il fallait la laisser mener sa vie ordinaire, en évitant ce qui peut la fatiguer. Camille a aussi craché du sang, mais c'est l'effet de l'âge et du mouvement de sang qui s'opère en elle; elle va bien, du reste; elle est en retraite depuis hier; je ne pourrai la voir que dimanche… Nous sommes tristes de ton absence, ma chère petite; tu es, comme par le passé, la *joie de la maison* et le diamant de notre salon. Je voudrais que les Veuillot t'arrivassent bientôt; ce sera une heureuse diversion de ta solitude.

Ce n'est pas à *Kovno* qu'est morte la pauvre Marie Kabiline, mais dans un village juif sur la route de Dunabourg à Kovno; elle y est encore avec sa mère et son mari qui gardent son corps en attendant la permission de l'empereur Alexandre, sans laquelle on ne peut changer de place un cadavre russe, surtout pour remmener a l'étranger. Pauvre Mme de Ii… Quelle lin de tant d'heureux et brillants projets! Ton père est plus souffrant depuis ion départ, qui l'a beaucoup attristé; il dit avec raison que tu lui manques, pour la fidélité des visites, pour l'amabilité, pour l'animation, l'assiduité des soins. Le charmant Jacquot a laissé une impression admirable et bien méritée; enfin on rend justice au mérite. J'ai fait hier 20 pages de *Pauvre Blaise*; j'en suis à 275 et j'approche du dénouement. J'espère avoir fini cette semaine, surtout n'ayant pas d'Auteuil… Adieu, chère enfant. Mon petit Jacquot a dû être bien affairé le premier jour du retour.

Est-ce toi qui m'as pris dans mon album à photographies celle de Gaston debout, en manteau, le chapeau a la main droite[190]?

Paris, 25 novembre 1860. — Je suis furieuse contre notre ancien ennemi Ir...[191], chère petite. Ne voilà-t-il pas que cet imbécile nous renvoie les lettres que nous t'avons écrites, ce qui te laisse sans nouvelles depuis ton retour! Il en fait autant des journaux, sans doute. J'écris un mot à ce sot homme et je regrette de ne pas avoir laissé Nathalie, dans le temps, le faire changer de résidence. M. Stourm lui avait laissé la facilité de faire ce qu'elle voudrait pour ce monsieur. — Émile vient de partir[192] en bien meilleur état que lorsqu'il est arrivé; il a assez bien dormi cette nuit, sa douleur est très diminuée…

Il a mangé solidement avant de partir et il a emporté deux bouteilles d'homéopathie que lui avait ordonnées M. Tessier qu'il a été voir hier. En somme il est très bien, mais pas au physique; figure-toi qu'il a imaginé de faire tondre tout courts ses cheveux déjà trop courts et qu'il a la tête comme un genou! je suis désolée qu'on le voie ainsi pour la première fois chez les E… où se trouvera réunie la haute société de Bordeaux et des environs[193]. Rien de nouveau, sinon les bruits ministériels; tu as vu que Fould est enfin déguerpi pour faire place à Waleski, plus en faveur que jamais, dit-on. Le ministère d'État sera scindé en deux: Vaillant aura la maison de l'Empereur; tandis que l'autre aura les théâtres, les châteaux impériaux, etc. Hamelin de la marine va ù la Légion d'honneur, d'où part Pélissier pour commander l'Algérie. Billaut va à la justice, Laity à l'intérieur, Rouher je ne sais plus où, Delangle quelque part aussi, et je ne sais plus qui à la marine; peu importe. Le ministère de l'Algérie est supprimé et rentre dans la marine avec les colonies. Tout cela sont des on-dit excepté le premier article Fould et

Waleski. — X… s'en irait et céderait la place à Z.., qui s'y déshonorera comme son prédécesseur. M. de Chambeau a obtenu un poste superbe à Alicante avec 16000 francs de traitement, des frais de déplacement, un climat charmant, un pays magnifique; je pense qu'ils sont enchantés. Il se fait quelques mariages de gens que nous ne connaissons que de nom et que j'ai oubliés; tu sais celui de Mlle M… (celle qui est peinte) avec M. de L..; elle a apporté en dot 16 millions.

Pauvre Biaise est près de sa fin, 285e page: demain ce sera fini à moins d'empèchemens, il faudra relire; ce sera livré le 29, ou 30 et payé j'espère, huit jours après. – Adieu, ma chère minette chérie.

Paris, 26 novembre 1860. — Ma pauvre petite, tu es trop bonne de m'écrire encore, dans la persuasion où tu devais être que je ne t'avais pas encore écrit dimanche, puisque ce méchant Ir… renvoyait à Paris tes lettres adressées aux Nouettes. Je lui ai écrit, parce que c'est trop bète à lui! Je l'ai prié de vouloir bien suivre pour les Nouettes le règlement qui oblige les facteurs à porter les lettres à leur adresse, à moins d'avertissement au bureau de poste.

Tout le monde va bien, sauf le pauvre M. Cuvelier que j'ai vu hier et qui s'en va — malgré ce que disent ses médecins, — je crois qu'il est attaqué d'une phtysie soit laryngée, soit pulmonaire et qu'il n'atteindra pas le printemps; il a quatre très mauvais symptômes, la voix caverneuse, comme enrouée; la respiration très courte, un râlement fréquent dans la gorge, suivi de petits crachotements, et un amaigrissement sensible. Ils sont tous inquiets et ils ont raison[194].

J'ai si bien avancé mon *Blaise que j'en suis à 296 et que je le finirai aujourd'hui; trois jours suffiront pour le relire deux fois. Je prie pour que M. Hachette le trouve à son goût et me le prenne immédiatement.*

… Tu as lu les ordonnances qui remplacent Fould et plusieurs autres par plusieurs autres qui ne valent pas mieux les uns que les autres. X.., le protestant sans foi, va remplacer Billaut le Voltairien. Haussmann le protestant actif va prendre la place de Rouher aux travaux publics. L'infortuné Z… reste attaché à son poteau d'infamie.

Le bon Keller[195] a diné avec nous hier et dîne encore mercredi. J'évite de le faire rencontrer avec notre Garibaldien[196] car il le turlupine trop. Ledit Garibaldi a dîné avec nous samedi; Flavie[197] l'accompagnait; elle est extrêmement jolie et agréable.

Adieu, ma bonne petite…

Il paraît certain que le renvoi de Fould fait revenir l'Impératrice dont le voyage a été motivé par l'aversion qu'elle a pour ce Juif, surtout depuis son attitude et son inconvenable refus lors de l'enterrement de la duchesse d'Albe.

J'enverrai ta lettre à ta tante lorsque j'aurai livré mon *Pauvre Blaise*.

Paris, 28 novembre 1860. — Je ne t'écris qu'un mot en courant, chère petite, parce que Biaise terminé depuis avant-hier six heures du soir et, contenant 307 pages doit être revu et corrigé; c'est assez long et je veux l'avoir fini et livré demain; j'ai aujourd'hui à aller chez Sabine, à Auteuil, et chez Marie qui a un mal de gorge violent. — J'ai à écrire aussi à Henriette… J'aime beaucoup les réflexions de Jacques sur Paris et sur Jean. Quel amour que cet enfant! — Madame de V…[198] ne parle pas encore de se remarier, mais d'*adopter* une jeune personne; heureusement que la loi s'y oppose; elle le dit devant sa fille, la comptant pour rien dans sa vie; je ne sais où elle en trouverait une autre meilleure, surtout une fille d'occasion. Je ne crois pas que le gendre se fâche jamais vis-à-vis de sa femme… Au commencement l'amour-propre, plus tard l'habitude, et par-dessus tout la tendresse et la religion arrêteront et détruiront ces éclats d'humeur farouche et indomptée.

J'ai vu hier Élise chez elle, revenue de la veille au soir; l'ami Louis était en course. On parle de décréter la liberté de la presse; l'*Univers* reparaîtrait avec son Jupiter foudroyant; les écluses longtemps contenues déborderaient avec impétuosité; le premier article sera superbe et ceux qui suivront tout aussi beaux; tous les rédacteurs retourneraient à leurs pénates; C… resterait seul pour combler l'abîme créé par la pusillanimité de son maître…

L'Impératrice revient un de ces jours. On craint que Persigny ne soit appelé à l'Intérieur (il est au *Moniteur* d'hier) pour faire quelque grand coup qui demande de l'audace; comme un décret religieux quelconque, une suppression du Concordat, un affranchissement complet du pouvoir pontifical.

S'il donne les mains à une iniquité quelconque, malheur à eux et à leurs races! — Les nouveaux ministres valent les anciens! Je pense bien souvent à toi, ma pauvre chère petite, et combien ta place reste et restera toujours vide dans le salon et partout: ta solitude me fait peine, car elle aurait pu être évitée avec peu de dépense de plus, en mangeant tous chez moi. Mais tu aurais été mal et les enfans sont cent fois mieux à la campagne qu'à Paris. Adieu, chère enfant.

Paris, vendredi, 30 novembre 1860. — Chère petite, je voulais t'écrire hier; je n'ai pas eu le temps; mercredi j'ai trouvé Camille, toussant davantage et mauvaise mine; je suis venue la chercher le lendemain, hier, pour la faire voir à M. Tessier; entre la course d'Auteuil et la visite Tessier, avec attente d'une heure et demie, je ne suis rentrée qu'à cinq heures et demie passées, ramenant Camille qui doit rester chez moi jusqu'à ce qu'elle ne tousse plus; M. Tessier lui a trouvé le poumon gauche très fatigué, légèrement engagé du haut; en raison de son âge, il ordonne les plus grands soins, le régime le plus surveillé. C'est une longue anicroche à son couvent, au moins quinze jours. Les remèdes sont: *sulfur* 2000e dilution, pendant huit jours; sodium 5oo^{e} dilution, huit autres jours; une tasse de lait matin et soir dans son lit; nourriture soignée de viandes bouillies; de la bière pour boisson; promenade par le beau temps; pas d'excitation de jeu ni de conversation. Tu vois que je serai plus dérangée que jamais dans ma vie tranquille, qui se trouve toujours contrariée et agitée. Je livre demain le *Pauvre Blaise*; je ne peux le corriger que le soir, après le coucher tardif de ton père; j'y travaille jusqu'à minuit et demi, une heure. Ce sera fini ce soir, Camille le lit; succès complet, un intérêt immense, elle pleure depuis la seconde partie. Je commence à perdre mes inquiétudes sur l'acceptation du manuscrit…

L'excellent M. Cuvelier s'en va graduellement; Mme Cuvelier commence à s'inquiéter sérieusement, ainsi que le médecin qui s'aperçoit trop tard qu'il y a danger et qu'il aurait dû partir pour le Midi, il y a deux mois. Il n'est plus en état de supporter le voyage. Sabine va bien; ses crachements de sang sont arrêtés depuis avant-hier par la quinine. Ton père rêva bien; il se réjouit de ta visite projetée avant le printemps: il pleure d'attendrissement au récit des chasses de l'amour Jacques. Il demande les enfans avec toi. Cela se pourra-t-il? Je n'ai pas revu Élise, je ne sais si elle t'arrive.

Adieu, ma très chère Minette. Tu t'es trompée en parlant à ton père de Marguerite; au lieu de mettre ses grands yeux et sa petite bouche, tu as mis ses petits yeux et sa grande bouche; prends garde de retomber dans de pareilles négligences de style; heureusement que je suis là pour les rectifier. Adieu, chérie.

Paris, dimanche, fin novembre 1860. — Chère petite, j'ai moins de temps que jamais; le loisir et le libre emploi de mes heures semblent me fuir de plus en plus. Je suis seule pour Camille; le mauvais temps l'empêchant de sortir, je reste aussi à la maison et j'écris à Sabine, faute de pouvoir la voir. Je ne sais si Camille pourra rentrer au couvent; l'avis de M. Tessier est que ce serait imprudent. Si Camille reste chez moi pour faire sa première communion, il me faut une personne qui vienne passer l'après-midi

avec elle, de midi à cinq heures, sans quoi je suis par trop entravée dans mes occupations les plus nécessaires; la seule licence que je me donne est d'aller à la messe de huit heures pendant que Louise l'habille et la coiffe. J'ai écrit à Nathalie pour lui demander ce qu'elle veut qu'il soit fait et je lui propose de garder Camille, mais avec l'aide que j'indique plus haut.

Toi et les pauvres petits avez dû passer une triste journée aujourd'hui; il pleut et il fait du vent…

C'est pénible de te savoir toute seule là-bas dans une saison consacrée à la réunion.

Élise et son frère ne savent pas quand ils pourront venir; l'archevêque d'Auch[199] les absorbe; il est à Paris. Adieu, Minette chérie.

Paris, 3 décembre 1860. — Émile… va bien[200]; ses rhumatismes sont passés; il est, comme Arthur, dans l'enthousiasme des fêtes du mariage de Jean. Il trouve sa belle-soeur charmante et l'habitation idem. Jean a tous les élémens de son bonheur; il saura en profiter. L'abbé Gambier a dit à Anatole qu'il avait été édifié et touché des sentimens que Jean a manifestés en se confessant, l'ayant fait de tout coeur et avec une foi sincère. Ce mariage sera son salut. M. Cuvelier est très mal; le médecin imbécile qui n'admettait aucun danger il y a huit jours,, a dit hier à Anatole qu'il était perdu, qu'il pouvait traîner quelque temps encore., mais que si la salivation obstinée qui l'épuise persiste, ce sera promptement fini. Gaston a parlé hier des sacremens, qui ont été acceptés avec bonheur et il l'administrera un de ces jours.

Adieu, ma chère Minette. J'ai vu Sabine, il y a deux heures; elle va bien; j'y ai été avec Camille, en voiture, malgré le mauvais temps. Ton père va bien.

Paris, vendredi 6 décembre 1860. — Chère petite, j'avais en effet oublié de te répondre au sujet des bonnes femmes Gonsard et Ce; j'ai écrit hier à Théodore d'acheter chez Mm B. Alexandre deux couvertures grises et de te demander si c'est à la femme Gonsard qu'il faut les porter, car j'ai oublié si c'est à elle que je les ai promises… Je n'ai pas encore de réponse de Hachette, pour mon Pauvre Biaise, et je ne suis pas sans inquiétude sur le résultat de ses réflexions. Camille a trouvé, après lecture, que Biaise était trop parfait; M. Hachette trouvera peut-être qu'il est trop pieux et qu'il prie trop. — Je vais avoir un peu plus de liberté; j'ai une jeune personne, recommandée par l'abbé Vanhaelst, qui viendra tous les jours de midi à cinq heures pour donner quelques leçons à Camille et la promener: mais cette jeune personne n'est que provisoire, car elle est trop jeune et trop timide pour bien faire son affaire… Sabine me demande d'aller la voir aujourd'hui à une heure et demie avec Camille pour une chose importante et pressée; peut-être a-t-elle trouvé un moyen de lui faire faire sa première communion seule au couvent, en la faisant coïncider avec les soins nécessaires à sa santé. Ce serait ce qu'il y aurait de mieux…

Adieu, mon enfant. Où en sont mes travaux lilliputiens? Que deviennent le chemin défoncé, celui de Gaston et la marre à combler? Et le pilage du cidre? Se fait-il?

Paris, 11 décembre 1860. — Chère petite, je n'ai qu'une minute (lis dix, un zéro de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire) pour t'écrire; Camille occupe toute ma journée tant en promenade qu'en surveillance et direction, et conversation.

Il recommence à faire un peu froid et pas beau; mais je sors tout de même avec Camille qui est toujours mieux après sa promenade. — Je te préviens que Mme de C… te donne de terribles démentis au sujet de Marguerite dont elle vante la beauté, les grands yeux, la jolie petite bouche et tout l'ensemble. — Connais-tu le proverbe: «Fi de l'oiseau qui salit son nid»? Je ne te dis que cela. — Adieu, chère enfant,

porte-toi bien. Sois bonne, sois toi. Ainsi soit-il.

Paris, 15 décembre 1860. — Chère petite, tu sais par ton père (et peut-être par moi; je ne sais si je te l'ai écrit) que Camille fait sa première communion à Noël, à la messe de minuit, à la chapelle de Gaston; d'ici là, je dois la mener tous les jours chez Sabine qui lui fera une instruction d'une heure; je l'attends dans la chapelle où elle vient ensuite faire une visite d'un quart d'heure au Saint-Sacrement; nous rentrons à trois heures et demie pour recevoir Mlle Hourdan[201]; j'assiste et j'aide à l'explication du catéchisme et de la lecture du Grand jour approche. Voilà pour l'après-midi; le matin, je vais à la messe de huit heures pour mon compte, je rentre à neuf; je repars à dix avec Camille pour la messe de dix heures après laquelle elle doit faire une lecture méditée d'un quart d'heure; nous rentrons vers onze heures pour le déjeuner. Tu vois qu'il me reste peu de temps pour écrire.

Au reste, je t'écris plus encore que tu ne m'écris, ainsi ta plainte n'est pas fondée. Paul doit venir chercher Camille, je ne sais pas quand, mais bien près de Noël, parce qu'ils veulent l'avoir à Hanovre pour le jour de l'an…

Paris, 17 décembre 1860. — Chère petite… Je n'ai pas une minute à moi; cette poussée sera finie dans une dizaine de jours, quand Paul emmènera Camille…

Tout le monde va bien. J'ai après-demain un nouveau domestique: mon bourrelier s'en va bourru et bourrant; il déteste Luche et a eu avec lui une scène grossière comme la peut faire un bourrelier. (Tu sais que c'est comme bourrelier qu'il a servi dix ans M. d'A…)

Woldemar est très souffrant à Carlsruhe du foie et de l'estomac. Il revient à Noël; je suis inquiète de ce foie. Camille te prie instamment de lui répondre.

Paris, 22 décembre 1860. — Chère petite, la caisse d'étrennes est partie hier soir. Elle contient:

Une menuiserie pour Jacques.

Une orange avec une montre à répétition et autre chose (il faut appuyer et lâcher à chaque coup qui sonne).

Deux douzaines d'acteurs et je ne sais plus quoi; j'ai tout oublié.

Marguerite a une boîte de ménage en bois et autre chose que j'ai oublié.

Jeanne a une orange comme Jacques.

Une voiture Louis XIV avec quatre enfans de troupe. Un plumeau et balai comme Jacques. J'ai oublié le reste.

Pour les bonnes, un schall bien chaud.

Pour toi, ma pauvre fille, rien qu'un pauvre paquet de chocolat à la crème. Au premier paquet, je t'en enverrai encore en attendant mieux. Nathalie arrive ce soir[202] pour la première communion de Camille; elle nous l'a écrit hier par le télégraphe; Camille est enchantée. Paul garde les enfans. — Nathalie arrive toute seule et remmène Camille, je ne sais pas encore si c'est avant ou après le jour de l'an. Je te donnerai dans trois jours des nouvelles de la première communion qui doit se faire à la messe de minuit chez Gaston; ton père, moi, Anatole, Edgard, Cécile communieront avec Camille. M. Keller en sera aussi. Adieu, ma chère petite. Je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis lundi…

Il neige et il gèle ici depuis trois jours; quel froid vous devez avoir aux Nouettes!…

J'ai oublié de te dire que je gardais Vital pour moi; il m'est nécessaire, et avec lui, j'ai un horizon de sécurité que je n'aurais pas autrement. Je te le lègue après moi.

Paris, vendredi, 28 décembre 1860. — Chère petite, me voici seule et trop libre de mes heures et de mes journées. Nathalie et ma petite Camille se sont mises en route tout à l'heure, à quatre heures, après avoir manqué le train de sept heures du matin, qu'elles devaient prendre; levées à quatre heures et demie, elles étaient archiprêtes à six heures, mais la voiture que M. Adolphe, concierge, avait commandée la veille, n'était pas venue. Il était parti avec le bagage sans s'inquiéter de cette voiture qu'il n'avait pas voulu laisser commander par mon nouveau et intelligent domestique, Frédéric; quand ce dernier a été courir après, il a fallu éveiller le cocher, atteler le cheval. Nathalie et Camille se désolaient et quand elles sont parties à six heures trois quarts, pour le train de sept heures dix, je m'attendais bien à les voir revenir, malgré la promesse d'un pourboire de dix francs. Elles sont reparties par le train de cinq heures qui leur fait passer la nuit, mais qui les fait arriver tout de même demain à deux heures de l'après-midi; le froid reprend et, malgré les fourrures, je crains qu'elles n'en souffrent. Ton père va bien; Gaston va bien et mène la vie que tu connais…

M. Cuvelier s'en va sensiblement; Gaston lui a porté deux fois la sainte communion; il est dans de pieuses et excellentes dispositions; le médecin et la soeur qui le soignent défendent qu'on le quitte d'une minute; ils ne pensent pas qu'il puisse arriver au jour de l'an.

L'Impératrice est maigre, pâle et triste à pleurer; elle continue à ne voir personne.

L'abbé Diringer est de plus en plus excellent et dévoué à Gaston; il vient de terminer avec lui un opuscule: Y Église, faisant suite au Pape; Gaston travaille parfaitement avec lui; il trouve (en lui) aide, intelligence, zèle et déférence affectueuse…

Adieu, ma chère Minette.

M. de Persigny a rendu à Louis Veuillot tous ses papiers; il a été charmant pour lui. Quel dommage que ce pauvre Persigny ne croie en rien! il a une belle et honnête nature; la religion le rendrait admirable.

Paris, 31 décembre 1860. — Chère petite, c'est seulement pour te souhaiter la bonne année et t'embrasser de loin avec tous les tiens que je t'écris, car je n'ai du reste rien de particulier à te dire. Le pauvre M. Cuvellier vit encore mais il dort constamment et s'endormira ainsi du sommeil éternel.

Ton père a mauvaise mine depuis quelques jours; il se plaint beaucoup de l'affaiblissement de son bras.

Anatole Narishkine, qui a dîné hier avec nous, m'a priée de te souhaiter la bonne année. T'ai-je écrit que tu étais en deuil (si tu veux) de ma tante Tolstoï, qui est morte d'une hydropisie de poitrine; voici la dernière lettre de ta tante Narishkine, qui a" écrit depuis à Anatole qu'elle n'avait pas été à Pétersbourg, ayant appris la mort peu d'heures après m'avoir écrit…

Adieu, chère enfant, je t'embrasse bien tendrement en te souhaitant un 1861 plus heureux et surtout plus agréable que 1860. Puisses-tu t'établir à Livet et venir passer quelques mois d'hiver à Paris, au milieu des tiens, Ségur et Pitray…

1861

Paris, 2 janvier 1861. — Le scélérat Ir…[203] recommence sa persécution, chère petite; si tu n'avais pas au 3i décembre reçu de lettre depuis le 21, c'est qu'il a jeté ou perdu celles du 22, 24, 27, 29; je t'ai écrit une dernière fois le 3i pour finir l'année; je relève les lettres d'après mon registre. De toi, j'ai reçu le 23, 25, 27. Puis hier, 1er janvier…

Dis-moi comment est Vital avec sa lèvre recousue et s'il y paraît beaucoup? M. Cuvelier est toujours de même; il a reçu l'extrême-onction avant-hier soir et a répondu lui-même à tout…[204]

J'ai donc oublié de te dire que Hachette m'avait pris et payé avec empressement mon Pauvre Biaise.

Castelli est venu me voir pour parler des illustrations et recevoir les complimens que mérite son âne. Je vais commencer… j'ose à peine avouer le titre pour lequel il me faut une haute approbation… je commence donc le Çà et là des en/ans avec cette préface: «Le titre est ambitieux, car il est imité d'un livre fait par un grand talent, un grand esprit, un grand coeur, toutes qualités auxquelles je n'ose prétendre ni aspirer, mais il est si simple, il offre tant de facilités de composition, que je maintiens l'usurpation. Je prie mes petits lecteurs de consolider mon trône au moyen du suffrage universel dont j'invoque les bénéfices et dont ils partageront les profits.» Crois-tu que cela puisse passer sans mécontenter l'auteur du vrai *Çà et là*? Voici un mot de lui, reçu hier 1er janvier. Élise devait venir; elle n'est pas venue fort heureusement, car j'avais un de mes maux de tête romains et j'ai dû fermer ma porte en revenant de chez Sabine. J'ai manqué toute la famille; à dîner, j'allais mieux; nous avions l'oncle Lamoignon, Gaston et l'abbé; Anatole, Cécile et les enfans, M. Keller et Woldemar. Aucune réjouissance extraordinaire; personne le soir, que l'oncle Léonce[205]. Le mariage Villeneuve se fait le 8. M. Naudet et M. Keller m'ont priée instamment de te souhaiter la bonne année, le premier avec effusion, le second avec affection et respect…

Mon Frédéric, qui sert mieux que Baptiste et qui a un genre grand monde, m'a été donné par un Georges qui est entré chez moi pour me déclarer trois jours après qu'il se mariait à Tours; tous deux ont servi ensemble pendant cinq ans chez le prince de Bauffremont comme valets de chambre et ont les meilleurs certificats; c'est Luche qui me les a déterrés sans les connaître personnellement; j'étais pressée par ton père qui rugissait après Edouard, encore plus portier-rustre et sale qu'en entrant. J'ai des nouvelles de l'heureuse arrivée de Camille à Hanovre; il y a eu des cris de joie effrénée. Camille a refusé d'aller à deux matinées du jour de l'an des princesses, à cause de sa première communion si récente; c'est très bien et méritoire. Adieu, chère petite.

Paris, 3 janvier 1861. — Chère petite… Ton père va bien; la reprise du froid l'a remonté. J'ai vu hier Elise avec les enfans, venant toutes de Versailles et gelées jusqu'à la moelle.

Je t'envoie le portrait de Louis Veuillot, fait par l'ami de Mlle de Mauroy, fait d'après la vue de l'écriture, sans connaître Louis Veuillot qu'il détestait et méprisait sur la foi de ses détracteurs. Quand il a su de qui il avait fait le portrait, il a été surpris, consterné, mais il a ratifié son jugement, et depuis il a une estime particulière pour son ancien ennemi. Adieu, chère enfant, je suis pressée… Il regèle; c'est ennuyeux.

Louis Veuillot:

Grande et belle nature.
Ame riche.
Coeur chaud.
Franc et libre dans ses opinions.
Idem dans ses sentiments.
Quand il aime, c'est largement.
Quand il n'aime pas, il néglige.
Trop grand et généreux pour haïr, il est assez fort pour négliger la vengeance.
Énergie, droiture, franchise, puissance, liberté, parole nette et hardie, voilà les côtés saillants de cette nature.
Extrême propreté. Point de luxe.
Se servant de l'argent sans y tenir autrement qu'un moyen.
Il jouit d'une belle santé.
Il a de grands yeux, surmontés de sourcils bien fournis, et un râtelier bien monté.
1855.

Paris, 31 janvier 1861. — Chère petite, en écrivant avant-hier à Émile, c'est comme si je t'avais écrit, et comme je suis très pressée aujourd'hui (chose nouvelle), je me dépêche de te bâcler quelques lignes.

Mme ... se repent de ses méfaits; hier, après avoir très mal reçu ses enfants elle se fâche tout rouge et dit: t Voyons, mes filles, cette position est intolérable et ne peut durer; je ne supporterai pas plus longtemps l'abus que vous faites de ma position; il faut une explication et je veux l'avoir.» Et alors, elle déroule une foule de griefs incroyables auxquels Y… riposte par une masse de griefs véritables; et, de fil en aiguille, la mère embrasse sa fille, toutes deux pleurent; Z… pleure sur sa soeur, la mère saisit les deux cous de ses deux filles, les embrasse avec effusion, les serre contre son sein redevenu maternel, leur dit qu'elle les aime, qu'elle les adore, qu'elle leur sacrifie sa vie et sa fortune, qu'elle fera des choses inattendues qui prouveront sa tendresse, qu'elle les aime tous également, qu'elle a un mauvais caractère, mais un bon coeur. Y.., enchantée, pleure et rit, embrasse sa mère et sa soeur, et le combat finit faute de combattans; accord parfait, entente cordiale. La paix étant faite, je crois que tu feras bien de lui écrire; ce sera la première récompense de son retour, le veau gras de l'enfant prodigue[206].

Gaston est un peu souffrant de fatigue et surtout de la journée d'hier mercredi; c'était son jour de réception, une foule telle que deux dames se sont battues, mais battues au point que Méthol allait chercher un sergent de ville pour les séparer, lorsque les autres visiteurs se sont jetés sur elles et les ont tirées aux deux coins opposés de la salle à manger. Par-dessus cette brillante réception, Gaston dînait chez un ménage dont il dirige les enfants; le ménage est incrédule, mais ébranlé; un dîner de famille était arrangé pour hâter la conversion demi-commencée. Ce dîner se trouve être un gala de quatorze couverts occupés par dix à douze nullités; commencé à sept heures, il n'est terminé qu'à huit heures et demie. Rentré chez lui à neuf heures et demie, fatigué, ennuyé, éreinté, Gaston s'éveille avec la lièvre et mal à la tête; il reste chez lui; la fièvre était passée à une heure, il espère aller bien demain. Je dîne en tête à tête avec Woldemar; le soir, j'irai savoir de ses nouvelles. Le reste de la famille va bien. Jean et sa femme ont dîné chez nous hier; Jean est gai comme pierrot, bavard comme un sansonnet. Marie est très gentille, gaie, aimable et causante; elle dînait sans façon avec Cécile, Anatole et les enfans, M. Naudet, Woldemar et M. Keller. Sabine va bien; je l'ai vue hier. Adieu, chère enfant… J'ai eu par Arthur une foule de détails intéressants sur Livet.

Paris, 3 février 1861. — Chère petite, j'ai reçu ta lettre avant-hier et j'aurais voulu te répondre le jour même, mais j'avais à combler un terrible arriéré de visites, et ces deux derniers jours j'ai couru à pied et en voiture d'une heure à six. Comme un fait exprès, les Veuillot (les nôtres) sont venus et Mme de Mosbourg; [207]je les ai tous manques et j'ai dû me consoler en recevant les cartes des X…, jeunes et vieux; des Y… et quelques autres dont la visite m'eût été fort désagréable. J'ai toujours oublié de te dire que je suis en lutte avec Disdéri qui a l'audace de m'envoyer encore dix de tes portraits, total cinquante, en disant que c'est le tout; il oublie les dix et les vingt de supplément que nous avons payés dans notre seconde visite.

J'ai donné des miens à la foule qui les réclamait… Faut-il en envoyer à Henriette, à Nathalie? Les Veuillot en ont-ils, ainsi que Marie-Jean, Marie de L…?

Tu sais que S… épouse Mme veuve X… (j'oublie le nom, quelque chose comme Brosset, Brisquet, Brasset), trente ans, deux enfants, quatre-vingt mille livres de rente, très jolie, très sage et bonnes façons. La famille est enchantée…

Élise m'a donné quelques cheveux du Pape; je t'en donnerai une douzaine quand je te verrai. Adieu, ma chère Minette. Gaston part demain pour son grand voyage du Midi; il ne reviendra que le 16. Il a admirablement prêché hier à Saint-Roch; l'autre jour à la Madeleine; et avant, à Saint-Thomas. C'était plein comme un oeuf, surtout à Saint-Roch…

Paris, 7 février 1861. — J'ai reçu ta lettre, chère petite… Je reviens de chez Mme de C… sans l'avoir vue; son bal a fini si tard, qu'elle dormait encore à trois heures et L… aussi. J'y retournerai demain. Je crains qu'il n'y ait échec ou incertitude[208], et je crois que M. de C… voudra plus d'argent et une position *du monde* plus brillante, un homme plus connu et allant un peu partout. Pourtant, père, mère et fille t'aimant bien, la fille ayant de la tête et de la raison, il se pourrait qu'elle veuille voir et juger et qu'elle entraînât le père; quant à la mère, elle n'oserait pas dire non, si les deux autres disent oui. À la grâce de Dieu! La petite M… serait plus facile à avoir, mais quelle différence de marchandise!

Adieu, chère petite… J'ai un nouveau domestique de ce matin, numéro quatre. L'autre était un fripon trop bien conditionné et un paresseux par principe; de plus, un impie.

Paris, 8 février 1861. — Chère petite, ton père a eu hier soir la répétition en diminutif de ce qu'il a eu chez toi, il y a quinze mois. C'était son jeudi2 et il ne dînait pas à la maison; il est rentré à neuf heures, pendant que j'étais au dîner de baptême chez les R… Je suis montée chez lui à mon retour, à dix heures et demie, et je l'ai trouvé couché, se sentant mieux; il a assez bien dormi, mais ce matin il est pris du côté gauche comme il l'était du côté droit, la langue embarrassée, dans un état nerveux, agité, avec mal au coeur et marchant difficilement, en se soutenant aux meubles. Il attend le médecin de la Compagnie, le seul qu'il veuille voir. Je te dirai ce qui lui aura été ordonné, mais je ne saurai l'opinion du médecin que demain par Woldemar, ou ce soir à dîner. Je crains que son opinion ne soit la mienne et celle de tes frères; c'est, je crois, une nouvelle attaque qui en annonce d'autres; la paralysie complète me semble inévitable avec le temps; ce sera terrible et le chagrin abrégera certainement ses jours.

1 heure — Ton père va mieux; le médecin lui a dit que ce n'était pas une attaque, mais la suite de la digitale trop prolongée qui avait ralenti la circulation. Il lui a ordonné quatre sangsues pour ce soir et une promenade au bois de Boulogne; je vais l'accompagner pour l'aider à marcher.

Adieu, chère Minette, je t'écrirai demain et tant qu'il y aura quelque chose à t'apprendre. Le nouveau domestique a l'air bien et travailleur; ce n'est pas un grand seigneur comme ce Frédéric; il est laid, mais c'est tant mieux; Désiré est bien plus beau[209].

Paris, 9 février 1861. — Ton père va toujours mieux, chère petite; les sangsues d'hier soir lui ont dégagé la tête et lui ont enlevé en partie l'engourdissement du côté gauche.

La promenade d'hier au bois de Boulogne lui avait déjà fait du bien; aujourd'hui, il a voulu sortir seul pour aller à confesse et faire quelques visites.

Je vous recommande bien à tous deux de ne pas mettre vos papiers avant le mois d'août, après les chaleurs de l'été; les plâtres ressuent; tout serait perdu et en loques avant un an. Si vous voulez être prudens, il ne faudra pas coucher dans le nouveau bâtiment avant le mois d'octobre; et, en attendant, coucher dans la tour et dans les chambres qui y tiennent, en faisant nettoyer, badigeonner et boucher les fentes et ouvertures pouvant donner du vent et du froid. De jour, on peut, sans inconvénient, se tenir et manger dans des appartemens frais; il n'y aura de sec que les mansardes qui seront bien vite séchées par le soleil à travers les ardoises. Marie-Thérèse est sevrée depuis avant-hier, sans cris et sans difficultés.

Paris, 15 février 1861. — Chère petite… Je suis inquiète pour vous tous des maux de gorge de la ferme; prenez bien garde à l'humidité *aux pieds*, à l'humidité du soir, *au froid à la nuque*, surtout les jours de vent. N'allez aucun de vous du côté de la ferme longtemps après l'épidémie qui y règne; défends à la fille de ferme de venir à la cuisine chercher les eaux grasses pour leurs cochons et au moindre mal de gorge fais gargariser avec de l'eau et du vinaigre. Prenez l'air le plus possible et récite pour toi et les tiens un *Ave Maria* tous les jours, en invoquant Notre-Dame de la Salette, en la priant de vous préserver toi et les tiens de toute épidémie, contagion et accident. Ton père a vu hier Rayer, qui lui a dit qu'il persistait à croire que la cause du mal était dans les battements trop forts du coeur, qu'il devait prendre huit jours de la teinture d'arnica[210]… Il ne croit pas à la paralysie graduée; il lui fait espérer une guérison complète et il l'enverra aux Eaux l'été prochain. Ton père est moins découragé. Il est enchanté de ton projet de voyage et moi aussi, tout en regrettant que les deux chers petits aînés ne puissent pas t'accompagner. Tu trouveras ta chambre prête pour te recevoir…

Que nous importe ce que disent de nous nos gens qu'un reproche souvent injuste peut irriter dans le moment? Nous-mêmes, que ne disons-nous pas d'eux quand nous en sommes mécontens? Il faut bien nous faire servir; ce que nous pouvons demander, c'est un bon service et une attitude polie; le reste est de surérogation…

Gaston revient ce soir; son voyage a été une ovation continuelle.

Paris, 17 février 1861. — Chère petite…

Thérèse[211] toussait depuis trois semaines et était au lit avec la fièvre; je l'avais vue la veille revenant du catéchisme et je ne lui avais pas trouvé mauvaise mine; seulement un peu rouge… Le soir, j'y ai envoyé; on parlait de fluxion de poitrine. Ce matin j'y ai trouvé Blache, qui trouve la fluxion de poitrine étendue sur la totalité des deux poumons; il ne voit pas de danger, mais il considère la maladie comme devant durer longtemps; j'y retournerai avant dîner et demain matin; je t'en donnerai des nouvelles dans l'après-midi.

Adèle paraît calme, mais lé pauvre Arthur a les yeux gros comme le poing et il est d'une inquiétude bien naturelle, quand on pense que tout son bonheur et tout son avenir reposent sur cette enfant. Je l'ai rassuré de mon mieux; la mine est bonne; la peau est douce et moite; la fièvre n'est pas très forte, l'oppression, pas très grande, la voix est naturelle et la gaieté soutenue; la nuit a été bonne comme sommeil; beaucoup de toux et de fièvre; ce soir, il y aura évidemment redoublement. Blache a ordonné un vomitif, une application de teinture d'iode sur toute la surface des poumons, au dos, aux épaules, à la poitrine; cela remplacera les vésicatoires dont il évite l'usage. Ce soir, s'il y a redoublement, des synapismes aux pieds, aux mollets, aux chevilles, alternativement. J'espère que le vomitif aura enrayé le

mal; sinon, il faudra s'armer de patience cinq jours encore et n'attendre d'amélioration que le huitième jour de la maladie. Tu trouveras le détail de sa maladie, à l'article *Pneumonie*, dans le Dictionnaire que je t'ai donné…

On dit que M… tient bon à épouser le duc de X.., mauvais sujet ruiné et perdu de dettes. Sa mère est désolée, dit-on, mais la fille a près de vingt-cinq ans et têtue. Mme de R… voit beaucoup le père de cette jeune beauté et le trouve charmant; en revanche, elle est furieuse contre moi qui lui ai dit avant-hier très franchement que, si elle se remariait, elle serait ruinée et abandonnée, vu qu'on l'épouserait pour son argent. En rentrant, elle a crié et sauté jusqu'à une heure du matin, empêchant son monde de se coucher. Adieu, chère petite.

Donne-moi des nouvelles de la ferme et surtout n'y va pas. Si Madeleine[212] y va, qu'elle ne touche pas les enfans en revenant et qu'elle n'entre pas à la maison. Ton père va mieux aujourd'hui.

Paris, 19 février 1861. — M. Blache a certifié aujourd'hui à Arthur que Thérèse était tout à fait hors de danger, chère petite; sa poitrine n'offre plus de symptômes alarmans. La fluxion de poitrine a dégénéré en bronchite et il ne doute pas que la marche de la maladie ne soit de plus en plus rassurante…

Ton père ne va pas très bien; hier, il a présidé des comités de midi à cinq heures[213] ce qui lui a donné une mauvaise soirée; aujourd'hui, il est parti à midi jusqu'à cinq heures et demie. Il a bien tort, d'autant qu'il convient lui-même de sa fatigue et du mal qu'elle occasionne. Je suis enchantée que tu arrives samedi; je prépare tout pour que tu sois le moins mal possible. Ton père a pleuré de joie quand il a su que tu venais ici samedi. Je voudrais que tu puisses rester longtemps; quel dommage que je n'aie pas une chambre de plus à te donner pour Margot… Je ne te parle pas des affaires politiques, parce qu'elles sont trop désolantes et irritantes; le pauvre Pape sera chassé de Rome, ou massacré, ou logé an château Saint-Ange avant un mois d'ici. Et nous en verrons bien d'autres. Adieu, chère Minette. Je ne t'envoie pas tes livres qu'on ne m'a envoyés qu'hier; je me borne à envoyer à Émile les Martyrs d'Anatole et la brochure abominable du vicomte de la Guéronnière. M… est à Mazas; les plus compromis… sont: le fils B.., le fils M.., M. de M… et plusieurs personnes de la Cour.

Paris, 21 février 1861. — Thérèse n'a plus de fièvre, chère enfant; elle va de mieux en mieux

As-tu su les détails de l'affaire M…? Le fils B… en fuite; le fils M… arrêté; une foule d'autres, terriblement compromis. M… a eu la précaution, quand il s'est vu perdu, de prendre copie de toutes les pièces et signatures compromettantes pour les personnes ci-dessus nommées, faire certifier ces pièces conformes à l'original, et de les remettre à Jules Favre pour plaider au procès. De sorte que beaucoup de gens de la Cour, dont j'oublie les noms, seront compris dans cette triste affaire. On dit l'Empereur indigné et consterné; il ne se croyait pas si mal entouré. Adieu, ma chère Minette… La grosse boîte de bonbons attend sa destination; il y a des petites pommes en sucre1 charmantes. Je t'embrasse tendrement, ainsi qu'Émile, Jacquot et Margot. Ces pauvres fermiers! C'est affreux![214]

Paris, mardi 9 avril 1861. — Chère petite, depuis ton départ, la maison est un désert; l'entresol est un tombeau, le premier est un purgatoire où nous expions tous ton aimable gaieté, ton rire joyeux et ton esprit pétillant. On m'apporte ce matin seulement le cornet à piston de mon cher Jacquot; je l'expédierai avec ton jupon de laine oublié dans l'armoire. Ton père ne va pas bien; ton départ l'a assommé; il a dormi toute la soirée d'hier et quand il parle de toi, il pleure. Il est bon de ne pas oublier qu'on n'est dans cette vie qu'en passant, que les heures qui s'écoulent ne reviendront plus et que la fin de toutes choses approche toujours. Les bonnes pensées donnent du courage et de la joie…

Thérèse va de mieux en mieux; elle n'a pas toussé depuis hier; Blache ne revient qu'après-demain;

il espère constater une guérison complète.

Je suis dans un silence et un repos absolus dans mon entresol; j'ai fait fermer ma porte et je n'attends aucune interruption, aucun cri joyeux, mais j'attends avec une extrême impatience des nouvelles de ton voyage, de ton arrivée, de l'entrevue de Marguerite avec Jacques et Jeanne. As-tu pu avoir le coupé? Et n'avez-vous pas eu froid en route?

Paris, 24 avril 1861. — J'ai reçu ta bonne longue lettre, en retard de vingt-quatre heures, chère petite… J'ignore si j'aurai fini Gribouille à temps pour en recevoir le prix avant mon départ. Il me faut encore vingt-cinq jours de travail, y compris la lecture et correction; puis, la délibération de M. Hachette…

Henriette part lundi décidément: elle est encore chez le bourreau Y… et je crains qu'il ne condamne à mort une dent dont elle ne souffrait plus depuis longtemps, le nerf étant mort; il l'a plombée, je ne sais pourquoi, et a déclaré ensuite que cette dent lui ferait probablement mal et amènerait- probablement une succession d'abcès; que si elle souffrait par trop, ce qui arriverait probablement, il fallait l'arracher, seul remède possible. S'il persiste à conseiller l'extraction, puisqu'elle en souffre toujours, elle ira chez Delabarre. Y… n'est décidément bon que pour les soins de la bouche et surtout le plombage des dents; il arrache mal; on nous l'avait dit avant Élisabeth; depuis, nous en sommes certains, car elle a eu la bouche meurtrie et en sang; elle en a souffert toute la journée. On (je ne me souviens plus qui) nous a raconté le soir que Y… avait fait à une petite fille de huit à dix ans (dont j'oublie le nom) un appareil de redressement de dents si torturant que l'enfanta dépéri, est tombée malade, et que le médecin appelé a déclaré qu'elle mourrait de cette fièvre nerveuse si on ne la débarrassait pas de cet appareil; les abominables parens ayant dû y consentir, la petite s'est promptement rétablie et a retrouvé le sommeil et l'appétit.

Comment faire pour t'envoyer la brochure saisie? Je pourrais l'avoir, mais le moyeu de la faire parvenir? Ir…[215] la saisirait. Nous allons encore une fois obéir aux Anglais et laisser achever le massacre des chrétiens en Syrie, en retirant nos troupes; il est probable que l'évacuation de Rome suivra de près, car c'est encore à l'ordre du jour de l'Angleterre.

J'espère faire encore un livre cet été et avoir des poneys pour faire le trajet de Livet… Tu en jouiras tant que tu en auras besoin, mais il me faut au moins quinze cents francs pour l'équipage complet… Les enfants ont-ils des robes d'été? Combien .en ont-ils chacun? Veux-tu les ombrelles tout de suite?

M. K… a donné à sa petite de l'eau de la Salette qui l'a ressuscitée; elle ne devait pas passer la journée; le soir même elle entrait en convalescence; il est enchanté.

Adieu, chère petite. Henriette va demain passer au couvent la journée et la matinée du lendemain. Je suis enchantée pour Jacques de ses bottes; je voudrais voir ses gentils petits pieds dans ses grosses bottes.

Paris, 10 mai 1861. — Chère petite, je reçois ta lettre… X… ne sera pas la même chose que Désiré; c'est le paysan à peine dégrossi en place de l'homme civilisé… Dès mon arrivée je dirai à Théophile de chercher une *position*, car celle qu'il a prise chez moi ne me convient pas. Qu'il retourne chez les C… puisqu'on l'aimait tant. S'il entend parler de quelque chose et qu'il vienne te demander ce qui en est, tu lui diras qu'en effet je cherche quelqu'un de moins paresseux, moins bête, moins lourd et moins indolent, — Cécile va décidément à Ems au mois de juillet; elle emmène Pierre et laisse Henri et Marie-Thérèse aux Nouettes. — Tu ne me parles pas de «Montalembert» et «d'Aumale» que [e t'ai envoyés dans le caquet des enfans; l'aurait-on soustrait? «D'Aumale» est dans «Montalembert»

couverture jaune. Garde-les-moi; je n'en ai plus. «*Waterloo*[216]» paraît demain; s'il n'est pas saisi, tu l'auras. Tâche de me faire vendre mon âne. Émile de la ferme ou Fresnes ou Vital y arriveront peut-être; 10 pour 100 s'ils dépassent 80 francs; 5 pour 100 si c'est au-dessous. Quand le blanc sera vendu, tâche de m'en avoir un qui trotte, qui s'attelle, qui ne rue pas; il faudrait pour bien faire que le vieux payât le neuf… Adieu chère enfant, je t'embrasse tendrement ainsi qu'Émile et les chers petits… *Gribouille* a 185 pages; je le ferai mourir; il s'y prépare; il sera tué en se jetant devant le brigadier contre un braconnier.

11 mai. — Chère petite, pour la dernière fois rien qu'un motet le petit format; je t'annonce avec un plaisir féroce l'heureuse mort de Gribouille; il n'y a plus qu'à l'enterrer et à marier Caroline avec l'ami de Gribouille, un excellent brigadier de gendarmerie pour lequel il est mort et auquel il lègue sa soeur. C'est touchant, mais pas trop; c'est gai, mais pas trop non plus; enfin je le trouve bien… Je t'envoie la réponse de Théophile; Monsieur est piqué mais il ne résiste pas. Je le trouve un peu impertinent avec sa Maison Pitray. Je voudrais qu'il se piquât et qu'il partît le plus tôt possible pour que l'autre fût un peu au courant du pays avant les foins. Je t'ai dit, je crois, combien je trouvais étonnant que Théophile n'ait compté que 280 bouteilles de vin d'ordinaire quand Désiré et Godefroy en avaient trouvé 480. J'aurai cet écheveau déplus à débrouiller avec M. "Théophile qui est bien content de lui-même… Adieu, ma chère minette; le chapeau de Margot est charmant avec des fleurs des champs,

Paris, 27 mai 1861. — Chère petite… d'après les projets primitifs, je devrais être en chemin de fer, allant aux Nouet-tes, à l'heure qu'il est. Paris est bien insupportable par le beau temps chaud. Élise m'a envoyé un paquet d'horribles tapisseries, et d'horribles laines pour le tapis du pauvre abbé G..; je ne mettrai certainement pas les mains à une semblable horreur; 'le dessin est affreux, les couleurs sont passées, mal assorties; les laines sont d'une qualité de couverture de pauvres; c'est un total épouvantable et je renvoie mon paquet avec 12 fr. 50; c'est le prix qu'il faut payer, fait ou non. Cécile est désolée du sien mais n'ose pas le rendre. Je vais de ce pas chez M. G… et je lui dirai que je ne veux pas travailler à une chose aussi affreuse…[217]

Thérèse fait sa première communion jeudi à Sain-te-Clotilde, chapelle du fond, au milieu; c'est Gaston qui dit la messe à huit heures précises. — Adieu, chère petite, je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Émile et les chers petits. Si la caisse du piano arrive avant moi, fais déballer avec beaucoup de précaution… il y a beaucoup d'objets fragiles; fais mettre le piano dans un des salons, les livres chez moi, ainsi que les joujoux: que les enfants prennent ce qu'ils voudront, qu'ils aident à tout défaire.

Les Nouettes, vendredi 30 juin 1861. — Chère petite, les enfans vont à merveille[218]; ils ont fané hier jusqu'au soir avec des cris de joie adressés à une grenouille fourvoyée dans les foins et qu'ils ont mise dans un baquet d'où elle s'est sauvée comme de raison. Aujourd'hui ils ont eu l'intéressant épisode d'une chasse aux poules[219] à grands renforts de cris, de courses à travers les massifs, etc. Tout est calme et pacifique du reste. — Émile se sépare de Jules, auquel il a fait hier une algarade à sa façon, mais très méritée. La dignité de Jules ne lui permettant pas, malgré son jeune âge, de supporter des reproches fortement assaisonnés, il a déclaré que monsieur pouvait chercher un cocher, car il partait dans huit jours. J'ai su qu'il se rend à Paris à l'appel de Baptiste comme garçon de restaurant en attendant une place de cocher. Je plains ceux que servira ce lourd pataud et ceux que mènera ce maladroit peureux. Que ses cendres restent en paix; il n'y a plus à s'en occuper. — Quel beau temps tu as eu pour ton voyage! — Émile croit que tu feras le garçon à Paris avec Woldemar, pendant trois ou quatre jours; ne reviens pas sans cuisinière, domestique, etc. Adieu, chère enfant, je t'embrasse bien tendrement. Ne t'éreinte pas.

Paris, 20 novembre 1861. — Ton père t'ayant écrit hier, chère petite, j'ai remis ma lettre à aujourd'hui, pour éviter l'encombrement… c'est désolant… tu te trouves entre deux extrémités fâcheuses: ou bien t'éreinter à courir à Beauffay, ou bien rester privée des secours nécessaires à toute âme chrétienne. Tu es un peu dans la position de X..; personne près de toi pour t'épauler, et de grandes difficultés pour avoir la messe et la sainte communion. Je t'envoye mon *Curé d'Ars*[220] qui t'intéressera beaucoup et qu'Émile lira aussi avec intérêt et profit. — Ton père vient de lire mon livre sans titre; il le trouve très bien, très amusant et rien à redire; il me propose-un titre que je crois bon et que je soumettrai demain à mon juge Hachette… en lui portant le manuscrit: *Petite Comédie humaine*. Qu'en dis-tu[221]? *Pauvre Blaise* a enfin paru; j'en mettrai trois exemplaires pour les enfans dans le paquet qui finira par peser comme une maison. — On dit qu'il se fait une réaction dans la politique: l'Empereur déclare qu'il ne veut décidément pas abandonner le Pape ni ses droits temporels; on va partager l'Italie en trois: le roi de Naples aura tout le midi; le Pape tout le centre et Galantuomo le Nord, ce qui forme, dit-on, une voiture complète: rotonde, intérieur, coupé. — À l'intérieur, on dit que Persigny lasse la patience de l'Empereur en fesant des coups de tête sans le consulter, comme la dissolution du Comité Directeur de Saint-Vincent de Paul. Pour parer à ce coup de Jarnac, l'Empereur a ordonné qu'on prît l'avis de toutes les Conférences de France pour la réélection du Comité. Si c'est vrai, c'est très bien. Ton père ne sort presque plus, ce qui me prend beaucoup de temps; il ne peut pas rester seul toute l'après-midi; il n'y a personne à Paris… Gaston revient vendredi soir, je lui porterai samedi tes 213 francs. Il va bien et a les plus grands succès d'âmes. Henriette me dit qu'elle va t'écrire quelquefois en raison de ta solitude; dans toutes ses lettres, cette excellente fille me parle de toi et de tes enfans avec le plus grand intérêt.

Adieu, chère enfant, je t'embrasse tendrement avec les chers petits et…

Oh! ciel! qu'allais-je dire! un shake-hands à Émile[222].

Paris, 24 novembre 1861. — Chère petite… j'ai reçu hier ton *petit griffonnage* qui me fait prendre mes grosses lunettes et que je déchiffre assez péniblement, mais qui me cause malgré ses difficultés un plaisir bien réel. — Ton père va plus mal depuis quatre jours; je crois qu'il est dans une phase de rechutes quotidiennes quoique légères. Je crains qu'à la fin de la saison il ne puisse plus marcher du tout. Et pourtant il faudra bien que Nathalie aille accoucher aux Nouettes! Et il faudra bien alors que ton père y aille avec nous[223]. – Je trouverai bien à loger tout le monde, si quelqu'un veut accepter la grande chambre là-haut, marquée je ne sais pourquoi du sceau de réprobation… Dis-moi si tu trouves un âne pour Jacquot et Cie et combien tu le payes. Fais demander au marchand de vaches, il doit connaître des ânes (à quatre pieds). Il fait beau mais froid; je voudrais savoir tes chemins empierrés et clinés ou marnés, pour que vous puissiez marcher sans difficulté. Et le potager? Qu'est-ce qui s'y passe? – Adieu, ma chère minette…

J'ai livré mon manuscrit à Hachette, il me donnera réponse dans huit jours, mais il est presque certain de l'accepter. – Shake-hands à Émile.

Paris, 4 décembre 1861. — Chère petite, un mot seulement, malgré mes quatre jours de silence. Tu es aussi un peu taciturne; tes lettres sont assez rares… Ton père me prend un temps énorme; je l'accompagne en voiture: hier depuis midi et quart jusqu'à près de quatre heures. Nous sommes allés chez ton oncle de Lamoignon qui avait déjeuné avec l'oncle d'Aguesseau, lequel est venu pour le Sénatus-Consulte; il se trouve dans le bureau de Persigny et de Saint Napoléon; il doit aujourd'hui même leur en

dire, à les faire mourir d'apoplexie rageuse. Persigny va tout briser. Et le Prince le lui revaudra un jour ou l'autre.

Nous avons été ensuite chez N… où je retournais pour la première fois[224]; elle était dans son lit rebondissante de graisse et de santé; elle m'a tendu la main; j'ai dû lui tendre la mienne; elle m'a attirée à elle avec une force inutile à combattre, m'a serré le cou de ses deux gros bras et m'a embrassée cinquante fois en sanglotant; mon coeur de glace ne s'est pas fondu; j'ai tiré sans succès deux ou trois fois; à la quatrième je me suis dégagée, en lui demandant tranquillement si le retour du froid ne la remontait pas. Ton père qui arrivait a été comme moi saisi et embrassé; il l'a engagée à venir dîner quand elle voudrait; je n'ai dit et ne dirai mot à ce sujet… Il fait froid depuis hier; il gèle et dégèle selon que le soleil paraît ou disparaît… Adieu, chère petite, je vais chez Sabine… je t'embrasse bien tendrement… J'embrasse les petits. Margot parle-t-elle? Shake-hands à Mylord of Livet-Hall. Mon Vital se gâte, à ce que m'écrit Marais, il n'aime pas le travail suivi. Je crains de devoir m'en séparer. As-tu l'âne et pour combien?

Paris, décembre 1861. — … As-tu reçu les *Parfums de Rome*? Mme d'Esgrigny qui sort d'ici a le sien depuis quatre jours; moi, je vais l'envoyer acheter chez Gaume et, si tu n'en as pas, je t'en enverrai un. Mme d'Esgrigny me dit que c'est très beau, mais que ce sera moins acheté et goûté que *Çà et Là*, à cause de sa sublimité: c'est de la haute poésie chrétienne. — Rien de nouveau pour Saint François de Sales, mais on pourchasse les missions des faubourgs[225] en défendant la distribution des bons livres et en vexant dans les détails. Saint-Vincent de Paul n'existe plus. On commence une croisade contre les frères et l'enseignement des prêtres et religieux. L'*Ami de la religion* a été vendu 120000 francs. L'abbé Sisson y est resté ainsi que le fretin de la rédaction. Nous avons l'abbé Cognât pour premier vicaire à Sainte-Clotilde… Adieu, chère enfant, je prie sans relâche pour que le bon Dieu t'accorde des couches heureuses. Quel ennui que cette distance de l'église!

Paris, décembre 1861. — Je crois avec lui[226] que tout cela finira par la destruction complète des oeuvres de charité; on défendra même les prédications individuelles; on traquera le culte catholique dans tous ses moyens de propagation et probablement on arrivera aux individus après avoir poursuivi les choses. On commence à parler de la suppression du traitement des Evêques et des Prêtres et on y arrivera. On a déjà émis la prétention de l'État propriétaire des églises, des ornemens et objets du culte; les tribunaux, plats comme punaises, jugeront comme le voudra le gouvernement. Les préfets plus plats encore exécuteront et au delà tout ce qu'on voudra. Voilà la perspective[227]. – J'espérais que tu me donnerais aujourd'hui des nouvelles de la pauvre Jeannette; tu lui as sans doute fait boire un peu d'arnica et tu lui as fait prendre des bains de pied d'eau et de savon[228]. – Adieu, chère minette; j'ai oublié de te demander si tu avais reçu les prix de l'épicier Vas… qui est gros et honnête; c'est celui de Gaston. – J'ai oublié de te redemander ce que tu voulais pour les pauvres; que veux-tu et pour combien d'argent? – Je t'embrasse bien tendrement avec les chers minets. Je suis bien aise de la simplicité du traitement de Jacquot; je craignais quelque idée sublime et improvisée de M. Mazier.

Paris, 24 décembre I861. — Chère petite, je voulais t'écrire hier; j'en ai été empêchée par beaucoup de choses et de personnes… Saint-Vincent de Paul relève la tête; M. Boitelle, préfet de police, a fait dire ou a dit à M. Baudon, Président du Conseil de l'oeuvre, qu'on les autorisait à se reconstituer comme par le passé, à la seule condition qu'on élaguerait du Conseil MM. Keller, Lemercier, Cochin, de Riancey et un cinquième que j'oublie. Ce dernier ne méritait, ce me semble, ni cet excès d'honneur ni cette indignité; tu juges comme il est fier d'être mis au rang de Keller! Le Conseil de l'oeuvre trouve qu'on n'a pas plus le droit d'exclure des membres que d'en imposer. Us ne savent que faire, d'autant que

les premiers offrent leurs démissions, mais le dernier tient mordicus à rester. On ne sait comment se terminera l'affaire; mais ce qui est certain, c'est que le gouvernement Persigny est embarrassé de la sotte voie dans laquelle il s'est engagé et qu'il cherche à en sortir le moins honteusement possible. — Je viens d'être interrompue par Adèle et Thérèse qui venaient me remercier pour le Gribouille que j'ai envoyé avant-hier; tu auras le tien par la poste; je te porterai les deux autres…

1862

Paris, 3 janvier 1862. — A la bonne heure! voilà un âne bien élevé qui se présente le jour de l'an! J'espère qu'il n'a pas tardé à revenir tout harnaché et que les heureux petits n'ont pas manqué de s'en servir. Je crois, chère petite, que tu as tort de les enfermer par un si beau temps parce qu'il fait froid. La gelée ne doit empêcher de sortir que les enrhumés; c'est un temps sain et fortifiant. Le petit Louis sort à Hanovre par un froid de 10 degrés; il fait des boules de neige; il a chaud toute la journée après sa promenade et c'est son meilleur temps comme santé. Les enfants pourraient sortir au moins deux fois, de dix à onze et d'une heure à deux ou trois, Marguerite également, mais moins longtemps; seulement il faut les préserver du froid en les vêtissant bien et en leur mettant des chaussons à semelles par-dessus leurs bottines. Ceci est essentiel. Ici les petits enfans sortent malgré la gelée. Marie-Thérèse sort tous les jours et ne s'en porte que mieux. Avec l'âne, vous pourrez aller à Beaufai tous les jours; ce sera pour toi aussi une facilité pour la messe de la semaine. Je suis enchantée de la joie des enfans et de la tienne; quand je serai aux Nouettes, j'en achèterai un pour la petite population qui y habitera; j'espère tomber heureusement pour le second comme pour le premier. Quant à la voiture, je la commanderai à Coulbeuf quand j'irai à Livet. Dis à ton cocher qu'il fasse attention au collier qui sera peut-être trop petit et qu'il faudra allonger sous peine de ne pas pouvoir faire avancer Cadichon; car en tirant, le collier l'étranglera assez pour lui donner l'envie de reculer, ou de prendre le pas. J'ai vu plusieurs équipages à bricoles à Paris, entre autres celui de Mme de Persigny, qu'elle mène elle-même… Adieu, ma chère minette; ton père va beaucoup mieux, il sort comme avant et peut aller à pied assez loin.

Paris, 26 janvier 1862. — Un mot, ma pauvre chère petite, avant de déjeuner et de partir pour des courses énormes de temps et de distance: Sabine, Saint-Sulpice, ton oncle Raymond pour le féliciter[229], ton oncle de Lamoignon qui est tombé il y a trois jours et s'est blessé à la figure et au genou; il ne peut pas sortir. Je te remercie; chère enfant, de ta bonne et affectueuse lettre; tu sais que je partage ton chagrin de notre séparation; c'est un lourd poids pour mon coeur et un sujet de tristesse continuelle; aussi ai-je peu joui de mon retour en pensant à toi et aux chers enfans; leur chagrin me hante; ton isolement me poursuit; je n'ai pu m'endormir qu'à deux heures passées…

Auguste de Caumont a crié au prince Napoléon en lui montrant le poing: «Vous êtes une canaille.» M. de Lawestine lui a crié: que s'il avait le courage d'accepter un duel il était son homme. Il y a eu de tous côtés des apostrophes terribles. L'Empereur l'a forcé de se rétracter le lendemain pour ce qui regardait l'hérédité et la dynastie napoléonienne. — Mon voyage a été bon, pas trop froid; l'arrivée exacte.

Paris, 5 février 1862. — Je ménage tes yeux et je ménage mon temps, ma très chère petite, en prenant ce petit format. Quel bonheur que la venue de ce garçon auquel je ne reproche que trop de force puisqu'il t'a fait tant souffrir, le petit coquin! Je t'embrasserai mardi matin; car je coucherai lundi aux Nouettes où je ferai quelques affaires, et je t'arriverai après-midi. Tout le monde est enchanté de ce garçon[230]. Je remercie bien Émile de ses lettres quotidiennes; c'est bon et aimable à lui. Le temps est admirable de douceur; je voudrais que tu eusses la même température pour le temps où tu pourras sortir.

N'écris pas trop tôt à cause de tes yeux. Quel ennui que cette garde ronflante et tapageuse! Tu as du guignon pour tes gardes!… Sabine et Marie Donat[231] te félicitent et jubilent pour toi. — Ton père ne va pas mal. Adieu, chère minette, j'écris à ta tante Galitzine. Ne te tourmente pas de mon établissement chez toi; j'apporterai des Nouettes ce qu'il me faut pour ma toilette et mon oreiller de rigueur; un lit dur, je ne demande pas autre chose.

Paris, 27 février 1862. — Chère petite, j'ai couru hier comme je te l'avais annoncé, d'une heure à cinq heures et demie. J'ai évité un immense gala d'enfans chez Mme de Verdonnet, un séraphin d'une heure et demie à trois heures, goûter, second séraphin de quatre à six heures. Nathalie et Cécile y menaient leurs enfans; il y avait deux cent cinquante personnes, dont plus de cent enfans, dans la grande galerie éclairée *à giorno*, sans air, une chaleur à mourir. Nathalie a tiré les siens et ceux de Cécile, de cette fournaise, à cinq heures. Louis s'est beaucoup amusé; j'ai bien regretté mon pauvre Jacquot, Jeanne et les autres.

…Demain je recommencerai mes *Deux Nigauds* que ton père espérait voir très avancés. Que Dieu me vivifie l'imagination, afin que je puisse les terminer avant le Ier mai; Sabine va assez bien; elle a beaucoup demandé de vos nouvelles à tous et elle te fait dire que, de compagnie avec Marie Donat, elle, prie pour toi et les tiens… J'ai vu ton oncle d'Aguesseau qui reçoit les félicitations de tous les partis, sauf Celui du Siècle et du gouvernement. Thiers, Guizot, Benoist, Montalembert, Mérode, Barthe, Larochejaquelein, etc., etc., ont tous écrit ou mis des cartes avec félicitations et remercîmens. Il triomphe. Ta tante jubile, les enfans aussi. A la chambre des députés, ils sont en effervescence de l'affaire Montauban et de la lettre de l'Empereur, adressée à des valets et parfaitement inconvenante. Ce pauvre Empereur semble avoir perdu tout ce qu'il avait de grand, de ferme, d'intelligent, etc. On fait sottise sur sottise. Pauvres nous, car c'est sur nous que retomberont en définitive les fautes de l'Empereur. Il y a eu deux journées de petites émeutes rouges; on criait: à bas les prêtres! à bas Ségur d'Aguesseau! Les sergens de ville ont suffi pour dissiper les attroupemens payés par le Siècle; on a voulu faire un charivari à ton oncle sous ses fenêtres; la police l'a empêché. L'Impératrice est si désolée et outrée du prince Napoléon et du rôle du gouvernement, qu'elle ne paraît plus et qu'elle s'est fait excuser au dernier petit bal de lundi; ses yeux étaient si gonflés qu'elle ne pouvait pas se montrer; elle seule, dans la maison, prévoit la chute de l'Empereur et de son fils…

… Ton oncle d'Aguesseau te prie d'excuser le retard de sa réponse; il réserve ses facultés pour le travail nécessaire à la lutte; il te répondra quand le repos lui sera acquis; il a plus de cent lettres à répondre. Je t'embrasse bien tendrement avec les chers petits… Shake-hands à Émile…

Paris, 2 mars 1862. — Chère petite, je suis bien fâchée de l'accident arrivé à ton pauvre oeil; il aurait pu être grave; grâce à Notre-Dame de la Salette, tu en as été quitte pour vingt-quatre heures de souffrances et d'inquiétudes; je regrette de n'avoir pas été là; peut-être aurions-nous pu à deux te débarrasser de tes fragmens de démolition. — Je suis débordée de toutes sortes d'occupations; dans une heure, je vais quêter à Saint-Thomas pour Saint-François de Sales; j'ai rassemblé 430 francs, le généreux Veuillot m'a donné 100 francs… Demain je vais chez Sabine et à l'appartement d'Henriette pour tout arranger; il y a plusieurs changemens de meubles à faire et de la vaisselle de toilette à acheter. Henriette arrive à, quatre heures et demie après-demain; j'irai la recevoir. Je n'ai pu écrire mes *Nigauds* que deux fois; j'en suis à cinquante-cinq pages; encore deux cent cinquante à faire, hélas!… Je suis découragée par momens… Ton père ne va pas très bien… il parle d'aller à Luchon avec ton oncle de Lamoignon, si Rayer l'y envoie: ce serait fort heureux pour lui, car il s'ennuierait ailleurs.

Le prince Napoléon a complété son discours de la semaine dernière; il est difficile de croire que l'Empereur ne marche pas d'accord avec lui. Lundi dernier, on criait et vendait le premier discours dans les rues. Pauvres gens! On les plaint comme on plaignait l'aveuglement des bourreaux de N.-S. – Hier soir Mme B… et Julia sont venues en costumes, allant au bal Morny; Julia était charmante en Bohémienne, avec de la poudre d'or dans les cheveux. Mme B… était ravissante en marquise Pompadour. Madame de G… danse et veille comme une folle; hier elle est rentrée à sept heures du matin; aujourd'hui à six heures; les autres jours elle rentrait sagement à trois et quatre heures. L'autre locataire en fait autant; le portier est sur les dents; il ne se couche plus. Ceux-là encore sont: Pauvres gens! La famille va bien… Adieu, ma chère minette; l'heure approche, ainsi que mon supplice de quêteuse. Je suis malheureusement associée à des élégantes de la Cour et du faubourg. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que les chers petits; tu me diras dès que Paul commencera à sourire. Jacques a-t-il son pic? Et les bêches? Je regrette de ne l'avoir pas vu mener son banneau. Amitiés à Émile. Nathalie t'embrasse et te remercie de ta lettre.

J'ai une bonne Histoire Sainte pour toi; seulement il faudra qu'en la lisant tu changes quelques mots trop forts pour un enfant.

Paris, 20 mars 1862. — J'ai vu hier Sabine qui m'a lu ta lettre; je savais déjà par Woldemar l'ennui nouveau qui te menace, ma pauvre fille; il est probable que ton domestique et sa femme s'ennuient à Livet; et au fait, c'est dur de ne jamais avoir la distraction d'une course à la ville ou au village, d'une emplette à faire, d'une conversation, d'une promenade, etc… Ce qui est plus difficile à remplacer, c'est la cuisinière; comment feras-tu? Il te faudrait une sainte anachorète pour vivre dans cet endroit écarté, loin de ses amis et connaissances et en proie au mauvais caractère d'A… (la bonne des enfans).

Mme X… a dit hier en confidence à ton père que sa fille la désolait; elle s'est engouée d'un petit secrétaire d'ambassade qui n'a rien qu'une assez jolie figure; elle le veut à toute force et refuse un très joli monsieur qui la demande et qui aune bonne position sociale, 60000 livres de rente et vingt-sept ans; l'autre en a vingt-quatre (ans, pas rente) et n'a que son traitement de 5 ou 6000 francs. On tourmente la pauvre fille qui pleure et qui dit non; le père dit non de son côté quand elle lui parle de son secrétaire; mais ton père croit que l'excellent homme finira par dire oui et qu'il prendra le jeune soupirant comme associé en cotons… Henriette est éreintée et change de bonne; son Allemande soigne mal le petit et déteste la petite Henriette; c'est de plus une vieille princesse déclassée, paresseuse…

Paris, mars 1862. — … Mlle X… épouse M. C.., mal au physique, mal au moral et sans aucun avantage d'aucun genre. Sot mariage. — L. de C… épouse P. de M..; on nous l'a annoncé avant-hier. Le mariage se fait le 31 mars; on se dépêche de peur de quelque anicroche. Le futur est petit, gras, gentil, frisé, crépu, gai, spirituel; il a en mariage 20 000 francs de rente. Mme de C… est enchantée, la future aussi, M. de C… aussi, le frère aussi. On apprête les diamants. C'est un beau et bon mariage.

La politique est trop sotte pour que je lui consacre une nouvelle feuille; ce sera pour la prochaine lettre, s'il y a quelque chose à dire.

L'Empereur a berné la Chambre avec le retrait du million Montauban et le nouveau projet qui lui donne le pouvoir de donner par décret, sans les Chambres. Les millions volent, *vole, vole*, comme les hannetons, à la grâce de Dieu.

Paris, 10 avril 1862. — La pauvre petite Qu… a été enterrée hier; un enterrement presque ridicule de beauté: l'église pleine de tentures, de dais montant aux combles, de panaches; un char empanaché, des chevaux (six) couverts d'argent et de panaches; vingt hommes de deuil portant sur des coussins de velours et d'argent des couronnes et des bouquets; vingt voitures de deuil avec plumes, velours, argent. On disait

que ce devait être une princesse régnante quelconque. La malheureuse mère est venue à l'enterrement, pâle comme un spectre, immobile comme une statue, debout tout le temps sans un mouvement, sans une larme; elle a suivi à pied jusqu'au cimetière; le père était malade et hors d'état de bouger de son lit. Les trois derniers jours ont été terribles. Des souffrances de tête si affreuses, que la pauvre petite courait çà et là, voulait se jeter par la fenêtre et suppliait qu'on la tuât. Dimanche enfin, le bon Dieu l'a reçue dans sa gloire.

J'attends des *Confession* de Gaston pour te les envoyer; c'est un livre admirable; en quatre jours, dix mille exemplaires vendus!

Paris, 22 avril 1862. — Chère petite, je vais demain matin, à neuf heures, au couvent pour y passer trois jours avec Sabine, et comme je ne pourrai probablement pas écrire le premier jour, je veux te dire quelques mots avant de me coucher. L'acquittement de M… en appel surprend beaucoup et indique un grand déchet dans la magistrature, car l'un des deux jugemens est odieux et absurde. Cet habile homme va reprendre les affaires dès demain, dit-on… Les X… sont dans la joie; ils croient que l'acquittement a tout effacé et blanchi tout le monde…

Paris, 30 avril 1862. — Chère petite… Ce qui est ennuyeux, c'est la haine normando-corse établie entre le camp Leuffroy[232] et le camp Marais[233]. Je tâcherai de séparer leurs intérêts et leurs relations forcées, le plus possible. Je suis enchantée que tes douleurs ne soient pas revenues, mais sèvre tout doucement le plus tôt possible. Je ne t'ai pas expédié les bouteilles, parce qu'ils m'ont envoyé autre chose de la pharmacie, en me fesant dire que «c'était à peu près du même effet.» Mais l'à-peu-près ne peut aller en fait de médecine… Adieu, chère minette, je t'embrasse bien tendrement ainsi que les chers enfans… Mlle ..., éprise du jeune L.., s'est enfuie de chez ses parents qui voulaient la marier à un autre. Elle est chez une vieille tante; elle fait des sommations respectueuses pour épouser le jeune L… dans deux mois; les parents sont absurdes et furieux; ils ne veulent pas même lui donner des brodequins et une chemise de rechange; elle a vingt-deux ans; il y a quatre ans qu'elle aime L… et veut l'épouser.

Paris, 4 mai 1862. — Chère petite, j'ai reçu hier ta lettre qui me rassure… pour les agrémens de ton existence à Livet. Je sais que tu as une raison supérieure et un caractère bien heureux qui te fait envisager le beau côté des positions et qui en masque les inconvéniens; et je prie Dieu de te continuer cette heureuse disposition et de la fortifier par une volonté courageuse… Ton père est très souffrant et ennuyé depuis deux jours d'une inflammation des veines à la jambe gauche; on lui fait mettre des cataplasmes et on lui ordonne de bouger le moins possible. Le médecin (de la gare) dit qu'il n'y a aucune gravité, mais que ton père en a pour une huitaine de jours à ne pas marcher. Quand il ne remue pas, il ne souffre pas, mais dès qu'il marche, il a comme une crampe dans toute la jambe; les veines sont fort engorgées et la jambe est dure et tendue. Je suis fort contrariée de le laisser seul avant son entier rétablissement, mais il n'y a pas moyen de différer le départ de Nathalie, à terme le 20, ni de la laisser aller seule accoucher là-bas, ni de la faire accoucher chez moi à Paris. Ton oncle Adolphe va à Méry le 20, ton père ira le rejoindre le lendemain… J'ai vu ce matin, devine qui? Un homme arrivé de la veille au soir, que Woldemar a été recevoir à la gare du Nord; un homme de quarante-huit ans, que je ne m'attendais certes pas à voir, et qui ne vient à Paris que pour quelques jours; cet homme est ton oncle André[234]; il a été fort aimable, affectueux; il vient dîner demain pour voir toute la famille; ses filles sont restées à Pétersbourg. Je t'envoie une lettre récemment arrivée de ta tante Narishkine; elle a été et est encore très malade… Figure-toi que M. ... a eu l'audace d'envoyer à nous comme aux autres, des billets de faire part de son mariage…; je ne veux pas mettre de carte chez sa femme, malgré que ton père me le conseille; je

n'ai rien à démêler avec cette famille et je ne veux pas que mon nom soit vu chez elle.

Les Nouettes, 23 juin 1862. — Ma chère petite, le facteur a oublié de me remettre ta lettre ce matin[235]; il me l'apporte en repassant et il n'a pas le temps d'attendre. J'ai vu hier Émile, qui m'a donné de meilleures nouvelles des enfans. J'espère que la pauvre Jeanne est délivrée de ses quatre couvertures, de son eau d'orge bouillante et de son feu de cheminée. Jacques avait encore un peu mal à la gorge; la grande chaleur continue, l'absence d'air depuis trois ou quatre jours fera traîner cette indisposition; la pauvre Margot partageait la réclusion générale, mais elle allait bien… Quant à ton petit Paul, ce qui m'étonne, c'est qu'il ait résisté si longtemps au voyage et à ses conséquences; le voilà sous la main médicale de X.., circonstance aggravante. J'aurai, j'espère, de ses nouvelles par Émile, car je compte envoyer Louis jouer avec Jacques. Voilà Nathalie très souffrante. Avant-hier, elle a eu trois évanouissemens, sans cause apparente; dans la nuit, de minuit à une heure, il a fallu sans cesse lui faire respirer des sels et lui frotter les tempes de vinaigre pour prévenir un évanouissement complet. Je ne comprends rien à cet état qui n'est ni maladie ni santé. Anatole devant partir vendredi de Paris, j'irai le remplacer près de ton père; j'espère te trouver partie, car tes enfans ont encore plus besoin de toi que ton père, auquel tu n'es qu'agréable… Adieu, ma chère petite, je t'embrasse bien tendrement, ainsi que le cher petit Paul.

Paris, 5 juillet 1862. — Chère petite, ton père va bien; sa jambe est tout à fait guérie et désenflée. Il me charge de bien des tendresses particulières pour toi; il te remercie encore de la visite que tu lui as faite et qui a tant aidé à sa convalescence; il te regrette chaque jour; il remercie Émile de t'avoir laissée venir et il soupire après le jour où il te reverra (à Paris, car il n'a pas l'air disposé à aller aux Nouettes ni à Livet). Il commence à faire chaud (32 degrés), je m'en réjouis pour vous autres campagnards…

Paris, 11 juillet 1862. — Chère petite, ton père est encore retardé de cinq ou six jours par une reprise d'enflure, causée par une légère fatigue d'hier de pantalon passé, de pied posé, de flanelle enlevée, etc.; il parait que c'était trop tôt. Oulmont[236] dit que ce ne sera rien. Attendons encore. Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. Dis-nous (ton père grille de le savoir) si ta cuisinière est revenue; ensuite, si les petits vont aux Nouettes et si les Nouettes vont à Livet… La pauvre L. de M… est très malade; on dit même qu'elle se meurt; sa mère dit oui, son père dit non, et la portière ne dit rien. Ce serait un affreux malheur. On dit aussi que Mme ... a fait des pertes considérables par l'incapacité ou la malhonnêteté d'un homme d'affaires. Elle est bien heureuse d'avoir marié sa fille l'année dernière. — Il fait frais et mauvais; le vent doit sécher les foins pourtant, à défaut de soleil; Gaston va assez bien; je tâcherai de le faire partir pour les Nouettes avant moi, si ton père me retarde trop: il a besoin de repos. Il te fait dire de faire gras le samedi sans scrupule, car l'Indult est en route et le Nonce a dit hier qu'on peut profiter de la permission dès qu'elle est promise. Le duc de Morny est content, le Maître aussi; l'Impératrice ne l'est pas; elle mourra à la peine… Les P… vont bien; la mère végète; les gendres attendent; les filles élèvent leurs enfans… Adieu, ma chère petite minette.

Paris, 14 juillet 1862. — Chère petite… la chaleur commence sérieusement depuis deux jours: c'est la nuit que je m'en plains le plus; l'entresol avec des tapis est très brûlant; de jour, je ne bouge que pour aller dîner chez Gaston. J'irai demain, à neuf heures, après la messe, chez Sabine… Je pense que le mariage Veuillot est un affreux canard; c'est impossible que Louis Veuillot, le _grand, le généreux, le désintéressé, y donne les mains. Tu as vu que la princesse Clotilde a un commencement de fièvre puerpérale; elle va mieux depuis les sangsues; et, comme elle nourrit, ce sera un préservatif contre la

mort. On ne dit pas le chiffre des pertes subies par Mme ..., mais ce doit être considérable, d'après la consternation de la famille… Que Dieu nous préserve de semblables malheurs, d'autant plus cruels qu'ils sont le plus souvent volontaires et causés par un coupable désir d'augmenter une fortune déjà plus que suffisante, quelquefois énorme[237]. Adieu, ma chère petite, je t'embrasse bien tendrement…

Paris, 3 août 1862. — Chère petite, je tâcherai d'aller te voir à Livet le lendemain de mon arrivée aux Nouettes, mais je resterai peu de temps à cause de Gaston, qui amène un pauvre petit innocent tonsuré qui ne sait rien, qui n'ose rien et qui ne sera bon à rien. L'abbé Diringer va voir sa mère, puis chez R.., si je ne me trompe; il ne viendra aux Nouettes que le 25 septembre, et accompagnera Gaston le 27 à Poitiers pour y prêcher une retraite au grand séminaire.

Il fait une chaleur atroce encore une fois; l'orage de cette nuit n'a rafraîchi l'air que pendant les premières heures de la matinée…

Les Nouettes, mardi 30 septembre 1862. — Chère petite, demain Ier, jour de ta fête, j'irai te voir, à moins qu'il ne tombe de l'eau bien franchement. Je t'apporterai un bouquet de salades et autres fleurs du même genre. J'espère que Nicolas et la cuisinière ont fini leur humeur sans cause (apparente): ces changemens et ces perplexités sont un vrai trouble-vie. Fais comme soeur Marie-Donat; quand elle a une affaire temporelle à traiter, elle s'adresse aux âmes du purgatoire pour lui venir en aide, à elle et aux siens. Elle dit que les saints font beaucoup moins pour le temporel que les âmes du purgatoire, parce qu'ils n'ont plus besoin de personne; tandis que les âmes qui demandent encore des prières ont tout intérêt à vous contenter. De plus, elle dit que les âmes du purgatoire savent ce que c'est que les tracas de la vie, bien mieux que les saints qui ne s'inquiétaient de rien de temporel, sur la terre. Et c'est pourquoi elle invoque les âmes souffrantes, de préférence aux âmes triomphantes. Adieu, chère petite, je t'embrasse bien tendrement; à demain.

Les Nouettes, lundi dix heure*», octobre 1862.* — Chère petite, je t'envoie, ne sachant pas si tu pourras venir, des manuscrits que Gaston m'avait laissés pour toi et que j'ai toujours oublié de te remettre; plus, du raisin, des tôt faits[238] et des biscuits pour les enfans, qui leur avaient été préparés hier. Je te remercie de la tanche que tu m'as envoyée, elle était excellente; je l'achève ce matin à déjeuner. Si tu ne viens pas aujourd'hui, ne viens pas demain; j'irai passer une heure à Livet, de deux à trois, pour voir ce que fait Mouy[239] et rendre compte à la famille qui s'intéresse beaucoup à vos oeuvres. Ce ladre de M… ne veut acheter que ma pièce de 3 hectares et ne veut pas du reste; il marchande comme un pauvre gueux. Je crains de devoir lui donner cette pièce pour le prix ordinaire du pays. — Saint-Herbaut m'ayant donné des idées pour ma composition, elle avance; j'en ai cent dix pages de faites. Au retour de Paris, je reprendrai vivement, toujours à l'aide de Saint-Herbaut.

1863

Paris, 10 avril 1863. — Chère petite, toujours pressée par Dourakine, qui est à la page 190, et par les innombrables devoirs de société, de famille, etc., dont je n'accomplis que la cinquantième partie, je n'ai que le temps de te dire un mot…

J'ai renvoyé Catherine[240] pour une foule de méfaits dont l'ensemble établit un désordre insupportable à la longue et une dépense considérablement augmentée. La fille de cuisine fesait tout. Je prends un cuisinier-trésor qui a été dix ans chez M. de M.., dont il ne se sépare qu'a cause d'un Intendant indispensable et intenable. Mon Vatel est Breton, pieux, habile cuisinier, propre, honnête, excellent enfin, comme ils le sont tous et toutes quand on les prend... Catherine va tous les matins pleurnicher dans la maison et se plaindre de mon injustice et de ma dureté; elle en a encore pour quatre jours; il paraît qu'elle a déjà une place; ses nombreux amis, cuisiniers et marmitons, lui en ont trouvé une. Adieu, ma chère petite.

Paris, 17 juillet 1863. — Chère enfant, je sais qu'Émile a reçu ce matin une lettre qui lui annonce la douloureuse nouvelle que j'ai apprise en arrivant à Paris. C'est hier matin, jeudi, que ton pauvre père a cessé d'exister; sa mort a été parfaitement chrétienne et douce; la paralysie a gagné le poumon graduellement et il s'est éteint sans avoir l'air de souffrir. Il a reconnu tout le monde jusqu'à la fin… [241] Gaston est arrivé à Méry à neuf heures du soir, presque douze heures après la mort de ton père. Anatole est arrivé avec Edgar, une heure seulement auparavant, ton oncle ayant écrit trop tard. Anatole a trouvé, à la gare d'Enghien, Edgar ne sachant rien et prenant ses billets pour partir pour Dieppe; ils ont tous été à Méry. Ce qui a trompé ton oncle, c'est que le soir, après la première attaque, ton père s'est trouvé bien mieux; il a pris deux tasses de bouillon avec du pain; il a fallu l'empêcher de manger de la viande; le médecin croyait que c'était passager et qu'il pourrait même partir pour Néris; il a causé, ri et plaisanté avec les enfans d'Aguesseau; c'est la nuit, à deux heures, qu'une seconde attaque lui a paralysé la gorge et la langue; il n'a plus parlé qu'avec une difficulté extrême et ensuite n'a plus avalé; la paralysie a gagné le larynx et les poumons et il s'est éteint doucement, sans souffrir, peu d'heures après. C'est demain, à huit heures et demie, que se fait l'enterrement; il a demandé à être enterré à Méry. Nous repartirons tous après l'enterrement, vers une heure. Paul et Nathalie arrivent ce soir, ayant eu la ressource du télégraphe pour apprendre la maladie et la triste fin… La mort de ton pauvre père a été bien chrétienne, bien résignée; il a reçu tous les sacremens avec beaucoup de piété; et le bon Dieu lui a épargné ce qu'il redoutait tant, une impotence et une paralysie complètes, pendant des mois et des années.

Adieu, ma chère petite chérie, embrasse bien les enfans et dis-leur de prier pour leur grand-père, surtout Jeanne, sa petite favorite. Le pauvre Woldemar est en voyage; il ne sait rien. Adieu, mon enfant, je t'embrasse tendrement avec Émile et les chers petits.

Paris, 21 juillet 1863. — Chère petite, je m'étonne de ne recevoir aucune nouvelle de toi… Serais-tu malade ou un des enfans? Je reviens aux Nouettes demain, mercredi. . J'arrive avec Gaston.., je cherche un pied à terre à Paris. Ce sera commode pour toi aussi quand tu viendras à Paris, en mon absence, de trouver un petit abri. J'espère avoir de quoi venir l'habiter pendant trois mois en deux fois. Mon ménage va être bien simplifié; je n'aurai plus de dîners quotidiens de huit et dix personnes, ni des

éclairages de neuf à dix lampes, etc. J'apporte aux petits de petits souvenirs de leur grand-père; ce n'est rien, car il n'y avait rien, mais c'est un souvenir. Jacques a le petit panier en bronze vert avec le sable bleu et la petite pelle qu'il aimait tant. Jeanne a la petite locomotive. Marguerite a le petit pot à plomb… Adieu, ma chère minette; je suis pressée, j'ai tant à faire.

Paris, 6 octobre 1863 - Chère enfant, je ne te parle pas du voyage, qui a été satisfaisant comme les précédens. Je suis dans un bousculi indescriptible. On a rempli les chambres et trois remises; tout est pêle-mêle; je n'y pense plus après les premières heures d'épouvante. Petit à petit, je retrouverai de quoi meubler confortablement mon appartement, qui sera très bien, une fois arrangé. Il est petit…, la salle à manger est à peu près comme celle du 91, aux temps anciens; le salon est dans la forme du tien, mais plus petit; ma chambre comme celle de l'abbé, aux Nouettes; mon cabinet de toilette (sans feu) tout en enfilade; le vis-à-vis des fenêtres affreux et sale, mais laissant arriver le soleil; en somme, je suis très bien; ma femme de chambre est dans une chambre fort jolie, deux croisées sur la rue '… Je vais déjeuner; il est midi un quart, et je t'embrasse bien tendrement après ce mot informe. J'embrasse mes chers petits et Émile. Quel beau temps aujourd'hui, après une pluie battante jusqu'à huit heures du matin! Adieu, ma pauvre petite chérie; je dois aller chez Sabine après déjeuner. J'ai tous mes tableaux à poser; c'est terrible!

Méry, 12 octobre 1860. — Je commence depuis hier à être inquiète de vous tous, et en particulier de mon pauvre Jacquot, que ta dernière lettre me disait fort enrouée. Je n'en ai pas reçu d'autre depuis, et je crains que tu ne veuilles pas *m'inquiéter* en m'inquiétant bien plus, ou autant, par ton silence. Je suis arrivée hier à Méry par une pluie battante; je n'avais pas écrit l'heure à laquelle j'arriverais, de sorte qu'il a fallu faire à pied, en passant par la grande grille du village, le chemin de la gare au château; nous avons été traversés, Marie (femme de chambre) et moi; M. et Mme Reiset nous précédaient de quelques pas, mais nous étions si occupés de la boue, des parapluies, de nos robes, de nos sacs pesant quarante livres, que nous ne nous sommes reconnus que dans le château… Je repars demain à une heure, pour descendre chez le dentiste à trois heures. Je me fais faire des dents qui me coûteront 160 fr. Ce n'est pas cher; grande consolation pour l'ennui qu'elles me donnent. Les enfans sont très gentils et jolis. On m'a beaucoup parlé de toi comme tu penses bien, et ton oncle, comme Edgar et Marie, m'ont chargé de bien des tendresses pour vous tous. J'espère, ma pauvre enfant, que ton courage se soutient toujours et que tu le maintiens par les moyens que tu connais et pratiques si bien…

Bruxelles[242], 16 octobre 1863. — Chère petite, je t'ai écrit de Paris pourquoi je changeais mon itinéraire; Paul et Nathalie doivent partir le 3 ou 4 novembre avant les grands froids du mont Cenis. Ils sont assez contrariés de cette nomination si imprévue, quoique fort avantageuse au point de vue de la carrière[243]; mais la saison est mauvaise pour un si long voyage, et un passage des montagnes avec des enfans en bas âge; et puis ils sont si bien établis ici, qu'ils regrettent leur maison; jamais ils n'en auront une si commode et dans d'aussi, bonnes proportions… Le petit Louis est très " frais, très grandi, très fortifié, il a de fortes épaules, des reins bien solides, des mollets très prononcés. Il me parle sans cesse de Jacques qu'il voudrait bien voir… Le petit Gaston est très gentil et il a bonne mine, malgré ses continuels commence- ï mens de convulsions; dès qu'il s'anime au jeu, qu'il rit trop fort (et il est gai et rieur au possible), ses mains se cent, ses yeux ne quittent pas le plafond et tout son corps se contracte; en le calmant, en lui frottant les jambes et le dos, il se remet après quelques minutes d'angoisse[244]. Camille et Madeleine sont fort embellies et leur mine est excellente ainsi que leur santé; elles sont désolées de quitter leurs amies de Bruxelles, et les amies ne font que pleurer depuis deux jours; les

promenades se passent à essuyer leurs larmes; hier, elles m'ont fait pitié. — Je suis arrivée mardi soir à onze heures et demie; ils m'attendaient tous à la gare (pas les deux petits) avec la Voiture, et nous avons traversé tout Bruxelles, qui m'a semblé énorme et superbe. Hier, il a fait un temps affreux et nous avons été prises par une bonne averse dans le Parc-Royal qui est trop beau, ainsi que le Palais, pour un petit roitelet comme le roi des Belges. T'ai-je dit que ton règlement de vie me paraît excellent et très bien coupé; le difficile est l'exactitude, sauf les cas imprévus et qui ne dépendent pas de la volonté, comme les visites à faire et à recevoir, les indispositions, les parties et événemens extraordinaires, pêche, chasse, grande promenade, etc.

Adieu, ma chère bonne petite; je suis encore très en l'air; je resterai ici jusqu'au 28011 29. J'irai après à Kermadio. Je t'embrasse bien tendrement et j'attends de tes nouvelles avec impatience. Nathalie et Paul me parlent beaucoup de toi et d'Émile et sont très touchés et occupés de votre chagrin[245].

Bruxelles, 20 octobre 1863. — Que le bon Dieu et Notre-Dame de la Salette te protègent, ma pauvre chère enfant! Si l'eau de la Salette a guéri le cher petit Paul, c'est une grande bénédiction pour toi et ta maison, et une preuve que tu es particulièrement agréable à la bonne Sainte Vierge. J'attends avec anxiété la lettre que tu me promets; tu sais que je reste ici jusqu'au 29. Si Paul se rétablit, comme je l'espère et comme je le demande au bon Dieu et à Notre-Dame de la Salette, j'irai passer probablement le mois de décembre avec toi à Livet (jusqu'au 22 ou 23), après avoir passé le mois de novembre chez Henriette. Si le bon Dieu te demande le terrible sacrifice du petit Paul, j'irai te rejoindre de suite. Dis-moi bien exactement son état *tous les jours*, à moins que le mieux ne se soutienne; alors je ne te demanderai pas une si grande exactitude. Ta lettre, arrivée hier soir, m'a consternée et attristée. Quelle année tu auras passée, ma pauvre petite! Je t'embrasse bien tendrement avec Émile et les chers enfans.

Bruxelles, 21 octobre 1863. — Chère petite, je suis triste et inquiète; j'espérais une lettre hier, puis aujourd'hui; je n'en ai pas; et malgré ma grande confiance en Notre-Dame de la Salette, je crains une aggravation dans l'état de mon cher petit Paul. Les vues du bon Dieu sont si différentes des nôtres! Ce que nous lui demandons comme un bienfait peut, dans notre ignorance et notre aveuglement, être la source de chagrins et de malheurs bien plus que ceux qui nous effrayent et dont nous lui demandons d'être délivrés. Si nos enfans doivent en grandissant devenir des serviteurs infidèles, et qu'il les appelle à Lui dans l'âge de l'innocence, c'est encore un effet de sa miséricorde et de son amour. Et pourtant, c'est un chagrin cruel, un grand malheur, d'après les lois naturelles, et c'est pourquoi j'en suis effrayée et attristée. Tu sais que je pars d'ici le 29..; je ne resterai que deux heures à Paris pour dîner chez Gaston; ce voyage sera fatigant et, si je le fais, c'est par tendresse pour Henriette, déjà désespérée du retard de quinze jours qu'il a subi. Gaston me conseille de retourner aux Nouettes et d'y rester jusqu'à Noël; je n'hésiterais pas à suivre ce conseil, si je ne craignais de chagriner profondément la pauvre Henriette, déjà affligée outre mesure de mon voyage à Bruxelles Nathalie partira le 4 ou 5 novembre.

Adieu, ma pauvre petite; je serais tentée de te reprocher tes trois jours de silence, mais je crains trop qu'ils ne soient motivés par tes inquiétudes et tes fatigues pour Paul. Je t'embrasse bien tendrement avec les chers enfans et Émile.

Bruxelles, 24 octobre 1863. — Chère petite, ce n'est qu'hier, vendredi, que j'ai été rassurée sur mon petit Paul. Pendant trois jours j'en ai été fort inquiète, n'ayant pas de nouvelles et ne pouvant croire que tu me laisserais trois longs jours dans l'incertitude de la tournure que prendrait cette maladie, à moins d'aggravation. Dieu merci, tout s'est terminé pour le mieux et j'espère que les dents qui restent à percer n'amèneront pas de pareils accidens…

Si toi ou l'un des tiens vous aviez réellement besoin de moi, ce serait différent, mais pour une satisfaction personnelle, ce voyage à la suite de deux autres dont un long, et fatigant et cher, ne serait pas raisonnable, et c'est par toi que j'entre dans la voie des privations et des économies. Je me suis déjà imposé la plus stricte économie pendant mon séjour à Bruxelles; pas un présent, pas une emplette…

M. l'Éveillé[246] te rapportera de belles et bonnes nouvelles de Gaston. L'abbé Diringer et Méthol m'écrivent que ses prédications font merveille au séminaire[247] et que l'Évêque est pour lui des plus aimables. Il a eu une surprise agréable et fâcheuse au Mans; l'Évêque de Poitiers, sachant que Gaston devait traverser la ville ce jour-là, est venu au-devant de lui, est monté dans son wagon une demi-heure avant la station et l'a obligé d'aller dîner chez l'Évêque du Mans, qui les attendait avec l'Évêque de Versailles, celui de ... (Mgr Pescheux) et celui d'Aire; ils ont eu un dîner de vingt-cinq couverts, c'était charmant; mais ils ont appris trop tard que leur dépêche télégraphique à l'Évêque de Séez (qui les attendait à six heures), n'arriverait que le lendemain. Gaston est arrivé lui-même le lendemain et il a su que la veille à six heures l'Évêque, à la tête de son séminaire en grand gala, bannières déployées, était venu le chercher à la gare, puis lui avait envoyé sa voiture à neuf heures du soir, à quatre heures du matin, à neuf heures du matin et enfin à trois heures, quand Gaston est arrivé. C'était fort contrariant; heureusement que personne ne lui en a voulu et il a eu une réception la plus brillante possible.

Adieu, chère enfant, je t'embrasse. Gaston t'a-t-il envoyé le premier traité de *la Piété*?

Kermadio, 30 octobre 1863. — Ma pauvre chère petite, j'arrive à onze heures et je t'écris avant de sortir. Je suis peinée de l'effet que te produit cette grossesse. Lutte, chère petite, contre les terreurs qui ne sont qu'une nouvelle tentation de notre éternel et terrible ennemi; repousse les imaginations qui te terrifient et te désolent, et dis-toi d'avance que tu aimeras et accepteras ce que le bon Dieu voudra bien t'envoyer; une fille sera peut-être l'orgueil et le bonheur de ta vie; un fils en pourra être de même l'honneur et la consolation. Ainsi tout peut devenir bon et utile d'après notre degré de foi et de soumission. Une grossesse est toujours chose pénible; aussi que de fautes elle rachète! une couche est toujours douloureuse et ennuyeuse par ses suites; aussi que de mérites elle peut valoir et comme toutes les impatiences, les privations, les ennuis qu'on accepte, sont comptés pour l'éternité! Au reste, ce que je veux surtout te dire, ma pauvre petite, c'est que je quitterai Henriette le 3 ou le 4 pour aller passer quinze jours avec toi à Livet; je ne viendrai pas par Paris, mais par Séez. …Je vais me mettre à écrire quelque chose si je peux… Henriette va bien ainsi que tous les siens; ils sont enchantés de mon arrivée. Kermadio est charmant et très beau; avec peu de chose on en fera une charmante habitation; il y a beaucoup de chemins terminés et sablés; un entre autres qui a 2 à 3 kilomètres, et que je ne connais pas encore. Adieu, chère enfant.

Kermadio, 2 novembre 1863. — Chère petite, j'ai reçu ta lettre… J'espère que tu n'as pas la maladie que croit M. R…; ce serait déplorable avec le manque absolu de ressources dans lequel tu vis forcément, le manque absolu de distractions très honnêtes, comme musique nouvelle, livres nouveaux et anciens, promenades ou courses en voiture, etc. Je pense sans cesse à toi, ma pauvre enfant: je peux dire jour et nuit, car je dors mal en général et aussitôt éveillée, ma triste pensée se reporte vers toi. Et quel temps vous avez à Livet, si c'est comme en Bretagne! pluie, grêle, tempête, froid, rien n'y manque, depuis l'instant de mon arrivée par une pluie battante. J'ai pourtant pu sortir deux fois de midi à deux heures. C'est une magnifique propriété: des landes transformées en culture admirable. Je vais toujours bien, Dieu merci, et je vais me mettre tout de bon à écrire mon livre pour le terminer avant mon retour à Paris. Henriette et Armand sont très affectueusement occupés de toi; Mlle Heiberger est excellentissime; Armand dit avec raison que c'est un ange; et charmante d'esprit et d'apparence; elle aime Henriette et les

enfans d'une affection douce et aimable; tous l'aiment ici, jusqu'à la féroce Anna[248]. Adieu, ma bonne chère petite. J'écrirai dans deux jours à Jacquot…

Kermadio, 7 novembre 1863. — Chère enfant, j'ai été très touchée et reconnaissante de ta lettre et des bons et affectueux sentimens qu'elle exprime, tant pour toi que pour Émile. Je persiste dans mon projet primitif, et voici pourquoi; l'embarras financier dans lequel je me trouve n'est que fictif, c'est-à-dire que je n'ai pas de revenus jusqu'au partage des valeurs, mais je puis emprunter quelques milliers de francs pour quelques mois; la restitution de mes revenus comblera le déficit du capital; ce n'est qu'une affaire de patience et de temps. Je n'accepte donc pas l'offre affectueuse et généreuse d'Émile, qui a besoin de tous ses revenus et de tous ses capitaux. Je n'accepte pas le séjour d'hiver que tu m'offres, ma bonne chère fille, parce qu'en louant un appartement à Paris, je n'ai pas cédé à un entraînement personnel, mais aux représentations et aux demandes de tes frères qui désirent que je continue à réunir mes enfans dans l'intérêt de l'union de la famille, pour les deux générations vivantes. C'est pourquoi, une fois par semaine, je donnerai à dîner à tous les membres de notre famille, petits et grands. Je considère cette réunion comme un devoir maternel, et ce serait mal débuter que l'éviter une année entière. Secondement, j'irai passer quinze jours chez toi, parce que tu es souffrante, tu es triste, et qu'ayant donné un mois et plus à Henriette, je puis bien te donner quinze jours; je t'ai quittée trois semaines après ton malheur[249]; il s'y joint les souffrances et les tristesses d'une grossesse; j'ai donc tout naturellement le désir de te revoir quelques jours et je n'aurais pas la conscience tranquille si j'acceptais le sacrifice généreux que tu fais de ma visite à Livet. Si je vois mes finances en mauvais état, je quitterai Paris dès le 2 ou le 3 avril et nous redeviendrons voisines. Henriette et Armand ont été fort touchés de ton abnégation; et moi, chère petite, j'en ai été heureuse et attendrie. La dépense du voyage est presque nulle, parce que j'irai te rejoindre par Séez et que, rendue à Paris, en prenant cette route, ce sera peu de chose de plus qu'en m'y rendant directement par Rennes. Il n'y aura de pénible que ma scélérate de patache de Laigle, mais quatre heures sont bien vite passées… Je vais très bien; le temps s'est remis au beau et, malgré le loup et la louve cantonnés à cent pas du château, nous faisons tous les jours une grande promenade dans les bois, les prés, les landes non encore défrichées; le pays est d'un aspect varié et charmant: quel dommage que ce soit si loin de Paris, centre et rendez-vous de la famille! J'ai commencé mon livre, le Petit Bossu. Je n'ai pas d'idées, je n'ai pas de plan, mais j'écris tout de même; seulement, je crains pour ma réputation. J'ai les trois dernières feuilles de Dourakine à corriger et il pourra paraître en décembre. Je t'apporterai un gros volume fort intéressant pour nous, et que nous lirons haut le soir à Émile. Rostopchine et Koutouzof par ..., j'oublie le nom; c'est un Russe C'est intéressant, et malgré que mon père y soit sottement interprété, c'est fort honorable pour lui et pour nous; nous le lirons tout haut le soir. Je l'ai acheté à Bruxelles; c'est Paul Galitzine, mon neveu, qui me l'a indiqué. — Adieu, ma bonne chère petite, je t'embrasse bien tendrement et je bénis Dieu et mon cher petit ange Marguerite des excellens sentimens qui t'animent. Embrasse bien pour moi le bon Émile et les chers enfans. Dis à Jacques qu'Henriette pense beaucoup à lui et qu'elle viendra peut-être aux Nouettes cet été. Elle est étonnante de mémoire et d'intelligence, mais elle n'est pas facile à mener; une résistance instinctive à tout ce qui est autorité, et résistance à main armée[250]. Elle aime le travail d'une manière extraordinaire; sa plus terrible punition est d'être privée d'une ou deux leçons, selon la grandeur du délit. Elisabeth est excellente et docile comme un agneau.., la gouvernante est un idéal de l'espèce; le moral aussi charmant que le physique. Adieu, chère bonne petite, que le bon Dieu te bénisse!

Kermadio, 11 novembre 1863. — Chère petite, rien de nouveau à te dire de Kermadio; le temps épouvantable est aujourd'hui (nouvelle lune) plus épouvantable que jamais. Je ne sais même si nous

pourrons sortir, ce qui serait fâcheux, car c'est aujourd'hui une pleine mer magnifique de une heure à trois, et ce coup d'oeil ne se présente qu'aux nouvelles lunes et aux pleines lunes. J'avance mon Petit Bossu malgré les incursions des deux petits. Henriette a beau défendre qu'on les laisse venir à certaines heures, ils font des invasions continuelles et dérangent le cours de mes idées qui ne naissent que dans le repos. Je voudrais pourtant finir avant mon départ. Il me faut absolument avoir livré mon manuscrit avant le jour de l'an; j'en ai cent pages écrites; les deux cents autres iront plus vite parce que j'ai enfin trouvé une idée, au lieu d'errer dans une lande peuplée de chardons et de joncs marins. Le résultat de mon séjour à Kermadio est la certitude… que nous pouvons avoir en Normandie, des joncs marins ou ajoncs pour faire haie, et qu'au lieu d'attendre une clôture huit ou dix ans, on peut l'avoir excellente en trois ans. Je ferai donc semer des ajoncs tout le long de mes haies et bois extérieurs, je me défendrai ainsi contre mes honnêtes voisins B. M. et Cie, par ces ajoncs impénétrables même aux chiens. Et toute ma plaine sera entourée de même. – Le *Renoncement* de Gaston paraîtra samedi probablement; il nous l'enverra aussitôt paru, ainsi que les *Instructions* familières en deux volumes de six cents pages, plus une petite brochure de trente-six pages pour réfuter Renan populairement, plus une seconde brochure pour la confession des enfans de huit à treize ans: examen de conscience, quelques prières et la conduite à tenir pour cet âge-là. Ce sera utile et excellent. Gaston m'écrit, au reste, une lettre que je t'envoie et qui t'expliquera pourquoi il ne t'a pas encore répondu. Adieu, ma chère bonne petite, je suis pressée, à cause de mon *Petit Bossu*. Nathalie arrive à Paris aujourd'hui par un temps de chien. Quelle tempête hier!

Kermadio, 18 novembre 1863. — Chère petite.., je crois prudent pour ma bourse et pour ma santé, très robuste et peu intéressante, mais qui pourrait être menacée par le retour d'une secousse comme celle du jour de l'an dernier, de renoncer à mon projet de Livet dont je me berçais depuis que j'ai quitté Bruxelles. Ce sera un grand sacrifice que je ferai à ma position de chef de famille; j'aurai préféré de beaucoup pour cette année, passer l'hiver à Livet et aux Nouettes; mais tant que je pourrai, financièrement parlant, habiter Paris, il faut que j'y sois à Noël jusqu'après Pâques… Tu fais sagement et chrétiennement, chère petite, de vivre au jour le jour; c'est le meilleur moyen pour supporter avec courage les peines et les ennuis de chaque jour; embrasser plus loin par la pensée, c'est réunir sur chaque journée les souffrances et les calamités de toute la vie, que nous prévoyons souvent plus longue et plus terrible qu'elle ne le sera; souvent aussi nous l'espérons plus belle et plus heureuse qu'elle ne doit l'être; alors, ce sont des déceptions et des secousses. – Adieu, ma pauvre chère fille, je suis peinée et contrariée de devoir renoncer à ma quinzaine à Livet; j'en ai plus que du regret; il me semble que je commets une mauvaise action et que je cède lâchement à la peur de la fatigue et du froid… J'écrirai demain à *mon pauvre Jeannot* et puis à mon pauvre Jacquot; tous deux seront peinés de mon changement de projet, mais pas autant que moi.

Kermadio, 21 novembre 1863. — Chère petite, je t'ai écrit que j'avais renoncé définitivement à ma visite à Livet à cause de la longueur du voyage; dans la belle saison, les changemens de wagon, les longues stations pour attendre les trains soi-disant correspondans, ne sont qu'un ennui et une perte de temps, mais la susceptibilité de mon foie et la mauvaise disposition où je me trouve, me rendent lâche ou prudente, comme tu voudras; et je retourne tout droit à Paris le i5 décembre. Cette résolution m'a coûté, de même qu'il m'en coûte beaucoup de ne pas m'en aller avant la fin du mois pour revoir Nathalie avant ce long et dangereux voyage par le mont Cenis et cette absence d'au moins dix-huit mois. Je suis ici aussi bien que je peux l'être hors dé'chez moi, privée de mes habitudes, de la messe, du Saint-Sacrement, de ce qui m'aide à vivre selon mon goût. J'ai craint ces jours-ci d'avoir un abcès où quelque chose d'analogue à ce que j'ai eu l'année dernière; mais depuis hier, je suis certaine de n'avoir que du rhumatisme. Il fait

depuis trois jours un temps atroce, brouillard à ne pas y voir à dix pas, ou pluie battante. Ce grand château n'est pas chaud malgré des feux énormes; mais j'aime mieux l'absence de chaleur, qu'une atmosphère trop échauffée.

J'avance assez rapidement mon *Petit Bossu* qui arrive à cent quatre-vingt-dix pages et que j'espère terminer ici. Élisabeth le trouve charmant et amusant; mais il a besoin d'être revu et corrigé, car le défaut d'idées et de plan au commencement du livre, amène des incohérences qui doivent disparaître…

Adieu, chère bonne petite, je t'embrasse bien tendrement avec Émile et les chers enfans.

Kermadio, 25 novembre 1863. — Chère petite, je suis bien contente que tu ailles mieux. En prenant la vie pour ce qu'elle est, une succession de jours pénibles, qui s'écoulent pour ne plus revenir, et qui mènent infailliblement à la mort de la matière (source de tout mal) pour arriver à la vie éternelle de l'âme, on trouve force et courage pour bien vivre et pratiquer la piété et le Renoncement de Gaston. Tu auras neuf mois pénibles, une couche plus ou moins douloureuse, une suite de couches très ennuyeuse; une année ou dix-huit mois de premiers soins très astreignans, ensuite l'éducation des grands, suivie de celle des petits qui deviendront grands à leur tour; vue de loin, cette perspective est effrayante; vue de près, au jour le jour, elle offre mille consolations, mille compensations, même humainement parlant; et pour l'âme, quelle récolte abondante de mérites, de réelles satisfactions! Aucune peine, aucun ennui ne passent inaperçus; tout est récompensé, paroles douces, actions utiles, pensées charitables et chrétiennes, impatience réprimée, indolence surmontée, tout enfin porte ses fruits et prépare une auréole de gloire et de bonheur. – Si tu as une fille, appelle-la Christine. Je fais une Christine charmante dans mon *Petit Bossu*; et il n'y a pas de danger qu'on te rapproche de la mère de Christine qui est Mme .... Je n'ai plus qu'une soixantaine de pages pour finir; je l'apporterai terminé à Paris, le 15 décembre…

Kermadio, 26 novembre 1863. — Chère petite, un mot pour te dire que j'ai vu ta lettre à Henriette, arrivée une heure après le départ de la mienne et que je vais écrire de suite à la supérieure des petites soeurs, à la Tour près Rennes[251]. Je comprends ta faiblesse mieux que personne et j'y compatis de tout mon coeur; mais je te demande instamment de te disposer à accepter ce que le bon Dieu t'enverra; espérons que ce sera un garçon, mais ne nous désespérons pas si c'est une fille. Quant à Émile, il aimera autant une fille qu'un garçon, peut-être plus même, en souvenir de Marguerite. Si tu songes à un nom, choisis pour garçon comme pour fille celui qui porte le plus bonheur à ceux qui l'ont porté; ainsi pour hommes Louis est un nom heureux, François de même, et quels beaux patrons! Pour femmes, Anne, Hélène, Juliette. Recommande d'avance ton enfant aux patrons que tu leur as choisis… Je t'embrasse bien tendrement, ma pauvre petite.

1864

Paris, 20 janvier 1864. — Chère petite… À propos des détestables (quoique éloquents), dangereux révolutionnaires et *sots* (quoique éloquents) discours de Thiers, nous avons eu des disputes furieuses; d'une part Anatole qui criait comme quatre, M. Naudet, plus démocrate 89 que jamais; d'autre part, Gaston, Edgar, Woldemar, l'Abbé et moi; c'était affreux; un mélange confus de cris, d'interruptions, de *petites* injures, de colères contenues et colères lancées; de guerre lasse, Gaston s'est endormi et je l'ai suivi de près; nos larynx affaiblis ne nous permettant pas de dominer la discussion; les autres criant à qui mieux mieux.

Je t'embrasse mille fois, chère petite; dans deux mois et quelques jours, je vous embrasserai tous.

Paris, 11 février 1864. — Eh bien, ma chère bonne fille, qu'as-tu? Pourquoi n'ai-je pas de tes nouvelles? Il me semble qu'il y a longtemps que je n'en ai eu. Les miennes sont bonnes; mais je suis vexée. Je n'ai pas de domestique depuis dimanche. J'en avais pris un, en attendant un excellent qui était à la campagne; ce provisoire était Désiré qui, après toi, a été pendant trois ans chez une vieille Mme des R.., morte il y a un mois, lui laissant mille francs de gratification et les meilleures recommandations, renforcées par celles de son fils qui lui a écrit des lettres *éminemment remarquables*[252], comme éloges et remerciemens. Dimanche, Désiré, dont j'étais médiocrement satisfaite sous le rapport de la propreté et du soin, me fait voir une lettre de sa mère qui lui dit que son père va en s'affaiblissant, qu'il le demande instamment, qu'il ne lui pardonnerait jamais de ne pas venir, que son oncle est mort d'une apoplexie foudroyante, que sa ferme reste sans culture, que sa tante se retire pour vivre de ses rentes, que son frère prend la ferme, qu'il lui faut un second et qu'il lui demande de s'y établir avec lui. Je soupçonne un tour, je l'engage à ne partir que dans quelques jours, quand il aura de son père des nouvelles plus exactes; il fait l'inquiet, va voir Gaston, l'apitoie et, bref, demande à partir le soir même; j'exige un remplaçant *provisoire*, car il refuse absolument, dit-il, de se remettre dans un travail de ferme et me promet son retour le plus prompt possible chez moi. Le provisoire doit venir le soir même à huit heures; il ne vient pas. Désiré *pense* qu'il a compris huit heures du matin, lundi, et part à dix heures. Le lendemain, pas de domestique, et trois jours après une lettre de Désiré au cuisinier annonce qu'il ne reviendra pas du tout, qu'il reste pour faire marcher la ferme avec son frère, qu'un ami viendra chercher les effets qu'il a laissés et qu'au reste il en a emporté la plus grande partie avec lui. — Voilà comment cet excellent, ce saint Désiré m'a quittée, sans aucun motif, sans que je lui aie adressé aucun reproche pendant les trois semaines qu'il a été chez moi. Méthol est indigné contre lui et jure bien de l'envoyer promener si jamais il lui demande de le recommander; Gaston est stupéfait; Woldemar s'y attendait et moi aussi, je l'avoue, d'après son air et ses réponses ambiguës. Donc, je cherche; en attendant, ma femme de chambre fait l'appartement, aidée d'une femme de ménage, elle a très bonne volonté et n'est pas princesse; jusqu'ici j'en suis très contente, mais on ne sait jamais avec les Basques si on les traite avec assez de confiance, de bienveillance, d'affection. Es-tu contente de ton domestique? Prends garde de le froisser! Il est Basque!

Les Nouettes, dimanche 10 avril 1864. — Chère petite, un mot avant de partir pour vêpres; j'ai été si occupée au dedans et au dehors avec des domestiques nouveaux, des déballages, des range-mens, des

surveillances de travaux, etc. (et des comptes, terribles comme d'habitude), que je n'ai réellement pas pu t'écrire; aujourd'hui dimanche, messe, vêpres, archiconfrérie. Le facteur attend, je vais très bien. J'ai vu Émile et Paul vendredi; le premier ne croit pas te revoir mardi[253]; il va bien; il venait de Laigle. Paul a déjeuné et dormi ici; il est superbe, rose, gras et gentil; mais il n'a pas voulu parler devant moi; il est resté les yeux modestement baissés tout le temps, et il n'a pas bougé, ni ouvert la bouche. Il a fait un froid étonnant depuis que je suis ici; cette nuit, pour la première fois, je me suis réchauffée. Je ne tousse plus, je cours comme un lapin, je me porte à merveille, je marche comme un Basque… Adieu…

1865

Paris, 4 janvier 1865. — Chère petite, les enfans m'ont empêchée d'écrire aux parens; leur tour revient, malgré Le reliquat de lettres qui tourmentent mon esprit et ma conscience; mais la quantité fera tort à la qualité… Je t'attends toujours le i5 et je n'oublierai pas le lait de Françon; et ce sera du lait comme on n'en boit pas souvent à Paris.

Gaston va bien; il a plus que jamais une affluence de monde à confesser. Son affaire a démontré le respect et la sympathie qu'il inspire même à des ennemis[254]. À la cour, on lui donne tort comme de raison; G… est un des organes de ce saint lieu. L'Impératrice souffre d'une gastrite; on dit qu'elle ira à Nice pendant que l'Empereur fera un voyage en Algérie; en son absence, le prince Napoléon nous gouvernera; j'espère qu'on ne lui laissera pas le petit Prince Impérial… Les petites de X… sont très enlaidies; j'espère que cela tient aux absurdes chapeaux collans qu'on porte maintenant et qui rendraient laide Vénus elle-même. Mme de C… est vieillie et courbée à faire peur; la pauvre femme ne peut accepter son malheur[255]. E. de M… est accouchée d'une fille, le 15 décembre; elle a eu une couche épouvantable, comme celle de l'Impératrice; la pauvre malheureuse poussait des hurlemens, et, malgré ses atroces souffrances, elle criait: Sacrifiez-moi; sauvez mon enfant; si vous le tuez, je meurs! – Elle va bien ainsi que l'enfant, mais elle n'a pas encore mis les pieds à terre, de sorte qu'on ne sait pas si elle pourra marcher.

Paris, 7 janvier 1865. — … Ton départ a fait le vide chez moi; je le comble par la patience, par la certitude méditée d'une autre vie de réunion et par la confection de mon Évangile, en attendant *Le Petit Savoyard*…

Paris, Dimanche 4 mars 1865. — Chère petite, ton oncle André[256] part demain pour Livet; il y restera jusqu'à mercredi; et si on lui fait une douce violence, il y restera jusqu'à jeudi, peut-être plus. Woldemar est absent à partir de demain, jusqu'à jeudi 16. Aujourd'hui, ils sont tous les deux aux courses de La Marche; il a plu jusqu'à midi; ce sera un gâchis épouvantable; les chevaux glisseront et se casseront les jambes, les jockeys se casseront le cou; ce sera le grand plaisir de cette journée. Ton oncle est dans l'admiration de l'exécution ADMIRABLE de la *Flûte enchantée* de Mozart.

Il te porte la lettre (Ségur d'Aguesseau) au Président Troplong. Elle est lithographiée (aucun imprimeur n'a voulu l'imprimer). Ton oncle d'Aguesseau l'a envoyée à tous les sénateurs, tous les députés; à Morny, qui la lui a renvoyée[257]…

Mon nouveau cuisinier me fait l'effet d'être bon et cher; la dépense est double de ce qu'elle était avec Gasparine. Quel ennui! Je vais lui faire lire tous les livres de Gaston, pour tâcher de le rendre chrétien et honnête. Sous ce rapport ma maison est désorganisée. Pascal est baptisé et honnête; il va à la messe, mais je crois que c'est tout. Sa femme n'est rien que bête et désagréable. Le cuisinier est pour le moins indifférent, et je crains plus que cela. Voilà ma maison chrétienne devenue à peu près païenne…

Paris, 9 mars 1865. — Chère petite, je croyais voir arriver ton oncle hier, mais je vois que, nouvelle Circé, tu l'as captivé et gardé… Je ne trouve pas d'Allemande… les unes ne veulent pas de la campagne, les autres ne veulent pas d'enfans, et presque toutes sont légères et quelques-unes même mères

de famille, pères inconnus… Je me suis mise un peu en train pour mon livre: Jean qui rit et Jean qui rit et Jean qui pleure; j'ai une donnée presque certaine. Dis-moi où en est le tien, et si tu pourras me l'envoyer avant mon départ[258]…

Paris, 11 mars 1865. — … Chère petite… Tu as su la mort de M. de Morny; l'Archevêque y a été la veille, après l'Empereur et par ordre de l'Impératrice; il était déjà sans connaissance; mais à cinq heures de l'après-midi, il a repris connaissance et l'Impératrice lui a vite envoyé un prêtre; on dit qu'il s'est confessé à ce prêtre. Mgr Darboy l'a administré dans la soirée; le lendemain, à huit heures du matin, le malheureux homme est mort. Deux jours avant, il avait pleuré toute la journée, parce qu'il se sentait mourir; son ami ..., présent, l'encourageait à la manière des Cavour, Pinelli, Ratazzi, Garibaldi, Mazzini, etc. La veuve doit être affligée, mais on dit que la sensibilité ne l'étouffe pas; elle a vingt-six ans, 14 millions dont elle est *tutrice*, et une belle *parenté*. Elle a quelque religion, car l'année dernière elle a fait appeler un prêtre catholique, de son propre mouvement, pour faire baptiser un de ses enfans (de deux ou trois ans) qui ne l'avait pas encore été. Pauvre enfant!… Adieu, chère petite; je te quitte pour *Jean qui rit et Jean qui pleure*; je n'en ai que quarante pages d'écrites… Il paraît que notre église avance[259].

Paris, 15 mars 1865. — Chère petite, un mot, car il est fort tard; j'ai été dérangée de mes écritures. Je m'inquiète de ne pas avoir de tes nouvelles depuis plusieurs jours; j'ai toujours peur de quelque maladie de toi ou des enfans… On m'a dit que vous croyez là-bas que Louis… s'est battu; pas apparence; c'est un capitaine de son régiment, le vicomte de P.., qui a injurié, souffleté douze fois au spectacle un inoffensif négociant. Ledit négociant, outré, l'a saisi à la gorge et l'a si bien serré que le capitaine est devenu tout noir; les spectateurs applaudissaient à outrance; ce n'est que lorsqu'on l'a vu immobile qu'on l'a arraché à l'étreinte passionnée de son adversaire; on l'a emporté inanimé et il a été longtemps à revenir à lui. C'est son colonel qui nous l'a raconté et Louis m'a confirmé l'histoire. Le colonel lui a écrit (en le mettant aux arrêts forcés pour un mois, je crois) qu'il se battrait avec celui qu'il avait souffleté ou qu'il quitterait le régiment…

Comment va l'instruction de Jeanne? Commence-t-elle la haute littérature et la *calligraphie*? Et Jacquot, que fait-il? Aime-t-il toujours à travailler?…

Paris, 28 mars 1865. — Chère petite, toujours des mots jusqu'à ce que j'aie fini mes deux *Jean*; ils en sont à la page 175 et j'espère beaucoup finir dans quinze jours, avant Pâques. Dans tes compositions ne ménage pas le papier; dis à M. Anneau[260] d'écrire en caractères lisibles, pas trop petits, et qu'il laisse de la marge pour les corrections et *ajoutures*. Je suis bien aise que Jeanne lise, qu'elle travaille; ne l'oblige pas à faire de la tapisserie qu'elle déteste et ne lui apprend rien-, qu'elle couse, puisqu'elle aime à coudre; cela lui sera toujours utile… Mardi, Louis Veuillot dîne chez moi avec M. Fredault[261], Gaston et Lydie qui sera bien aise d'avoir vu le grand Veuillot. Ton oncle[262] viendra probablement pour le taquiner, après dîner; il lui dira des énormités et se frottera les mains ensuite.

Paris, 1865. - Chère petite… Je trouve que *Grands et Petits Normands* est parfait, pourvu que les Normands n'y soient pas trop maltraités, ce qui ameuterait contre toi la Normandie entière; s'il en est ainsi, et si l'ouvrage le comporte, tu pourrais mettre *Marchés normands*; ou *l'Honnêteté normande;* mais *Grands et Petits Normands* vaut mieux que tout cela; c'est un titre original qui frappe et qui fera vendre le livre[263]…

Mon Jean qui rit, etc., m'absorbe; je veux le finir avant la semaine Sainte; j'ai deux cents pages de faites; mais il faut relire et corriger, deux fois au moins.

Paris, 6 avril 1865 - Chère petite, j'ai fini et je n'ai pas fini! c'est-à-dire qu'ayant lu à Gaston *Jean qui rit*, nous avons trouvé, indépendamment des corrections de langage, etc., une réforme générale à faire sur le ton trop familier des domestiques et trop amical des maîtres; ils sont trop *camarades*; c'est tout à revoir deux fois. Peu de pages à récrire, mais une foule de mots, d'expressions à changer. Il faut donc que je lise et corrige du matin au soir; je ne sors que pour la messe, je ferme ma porte, je ne vais chez personne. – Ton collyre me rend un service immense; je serais aveugle de fatigue sans ce précieux remède. Gaston va assez bien; la tête reste prise; mais il va toujours; il confesse presque toute là journée, il à peine le temps de prendre l'air. – Moi, j'ai à peine le temps de manger; j'espère avoir fini samedi à midi… Adieu, chère petite, je retourne à ma galère…

Paris, 19 avril 1865. — Chère petite…Je regrette que tu n'envoies pas ton manuscrit par la poste comme *valeur*. On fait un paquet; on cacheté de cinq cachets; on met dessus dans le coin à droite: … *francs* en *valeurs*, puis l'adresse du destinataire. Si le manuscrit est perdu, on te rembourse… Il *faut* affranchir et la valeur est assurée. Tu gardes *le reçu de la poste* bien soigneusement pour réclamer en cas de perte. Je suis fâchée de n'avoir pas pu le lire avant de le livrer à Hachette: pour un premier ouvrage surtout, une revue et une censure sont bien nécessaires. C'est le premier qui établit la réputation.

Paris, 25 avril 1865. — Chère petite, je t'écris un seul petit mot pour t'annoncer toujours mon arrivée pour demain mardi. Je dîne à Laigle comme d'habitude. Je tousse toujours pas mal et je compte sur les Nouettes pour me guérir. J'ai pu lire hier quatre-vingts pages de ton manuscrit; c'est fort joli, gai et en train; mais il y a beaucoup de mots à adoucir; les épithètes demandent généralement à être modérées… Du reste, c'est très bien et je suis sûre que ce volume amusera beaucoup les enfans; mais il faut que je le remporte aux Nouettes pour le lire jusqu'au bout et faire la table des matières que tu as oubliée. La dédicace a subi une rude métamorphose; personne ne doutera que tu m'as fait lire ton livre avant de le publier; les éloges excessifs que tu me donnes ne peuvent pas rester. Le calme, même dans une plume filiale, est toujours plus persuasif et plus insinuant que l'éloge passionné. Gaston va bien; je te raconterai son pèlerinage. Il est considéré là-bas comme saint François de Sales numéro deux: Méthol est au quatrième Ciel.

Les Nouettes, 1865. — Chère petite, pas de place en voiture pour moi, puisque tes petits visiteurs d'aujourd'hui ne doivent pas bouger sans leurs bonnes. Je t'écris pour un cuisinier: le mien ne peut pas rester chez moi, ma maison de vingt-cinq personnes est trop forte pour sa santé; de plus tous ces domestiques, hommes et femmes, lui font tourner la tête; l'un est furieux d'avoir du boeuf; l'autre vomit devant du mouton; le troisième fait fi de tout; le pauvre cuisinier, tombé au milieu de cette république, ne peut pas y tenir. Il désire ardemment entrer chez toi; il paraît bon et serait très suffisant pour moi sans ce monde étranger, élégant. Ils partent, je t'embrasse.

1866

Paris, 17 janvier 1866. — Chère petite, si j'avais pensé que tu n'étais pas au courant, je t'aurais raconté ce qui suit. L… était (à Tours) d'une tristesse, d'un ennui mornes. Marie de L.., femme de son colonel, lui demande pourquoi il est de jour en jour plus ennuyeux; il répond: Je m'ennuie à mourir; chaque soir je me couche en me disant: Dieu merci, encore une journée de moins à vivre; et chaque matin: encore une journée à passer! – Il y a un remède, mon cher; devenez amoureux, mais amoureux fou. – Je ne peux pas; personne ne m'inspire ce sentiment. – Essayez et, si vous ne pouvez pas, employez le dernier remède; faites-vous trappiste. – Sur ces entrefaites, on se met à étudier et à chanter, pour je ne sais quelle fête, un salut composé par L…[264] Le maestro dirige la musique et les chanteurs; Mlle de … chante. L… est enchanté; la demoiselle est enchantée; après le salut il va chez les ...; on l'accueille très bien; la famille est musicienne, la demoiselle est très bonne musicienne, les atomes crochus se rencontrent, et finalement L… est amoureux. Les parens prennent des renseignements; ils sont excellens. Le colonel et sa femme répondent de lui comme d'eux-mêmes. L… se prononce; les parens l'agréent; il y va tous les jours; mais la fille reste incertaine; elle hésite entre lui et le couvent; une neuvaine succède à une neuvaine et elle ne se prononce pas. Voilà où en sont les choses; c'est incompréhensible, un célibat éternel n'est pas sa vocation… et c'est cruel pour L… qui est réellement amoureux *fou*. – Tout Paris en parle[265]…

Kermadio, 12 mai 1866. — Voici une lettre que je reçois de Mme de..; quand j'ai quitté Paris, le 9 avril, elle s'attendait déjà chaque jour à recevoir la nouvelle de la mort de sa belle-soeur; tu sais qu'elles étaient brouillées depuis les pertes de fortune qu'elles ont éprouvées. Les regrets que témoigne Mme de … de cette mort prévue et imminente, ne m'attendrissent pas, parce qu'ils ne peuvent être bien vifs; l'éloge de la défunte et l'exposé de ses vertus ne m'émeuvent pas davantage; et le désespoir de la fille me laisse froide. Elle voyait peu ses parents; le monde l'avait entièrement absorbée. J'ai eu de la peine à composer une lettre convenable; il fallait la plaindre sans tremper dans son exagération; en parlant du passé, c'est-à-dire de son vrai grand chagrin, j'ai tourné la difficulté… Adieu, chère enfant, je pars d'ici le 25, pour arriver à Paris le 26 et aux Nouettes le 29.

Les Nouettes, 1866. — Chère petite, j'ai oublié de te donner l'affreux portrait du pauvre petit membre du Jockey; il croit qu'il est beau, et certes il est seul de son avis. On trouve généralement qu'il est flatté; il me semble qu'il ne l'est guère. Je t'embrasse bien tendrement avec Émile et les chers petits. Que le bon Dieu vous bénisse!

Paris, 31 octobre 1866. — J'arrive de ma tournée, chers enfans. Tout va bien. J'ai commencé par Jacques[266], dont la récréation finit à une heure et demie précise. Il est arrivé radieux; il continue à être enchanté. Il s'est battu *ferme*, m'a-t-il dit, il y a deux jours contre un élève, de son âge au moins, qui l'ennuyait depuis longtemps. Jacques a commencé par l'envoyer promener; l'autre revenant toujours à la charge, Jacques lui a donné une *claque solide* à laquelle l'autre a riposté. Jacques est tombé dessus à coups de poings. «Et alors, c'est que nous avons eu une bataille fameuse! J'ai fini par le jeter par terre, et

je lui ai donné une bonne roulée. Depuis ce temps il me laisse tranquille.»

Hier ils ont été en promenade au Moulinot. «On nous a permis de nous débander et de faire ce que nous voulions. Je me suis amusé énormément; nous avons couru, nous nous sommes roulés; nous avons joué à beaucoup de jeux très amusants. Il a répété qu'il était très heureux; il dort tout d'un somme jusqu'à la cloche; il mange comme un ogre, il travaille très bien; il n'a été puni qu'une fois; on l'a fait travailler seul sur une banquette pendant une demi-heure ainsi que son antagoniste. Voici pourquoi. «J'avais fait un devoir très bien. Celui qui était près de moi me dit: Donne-moi ton devoir, que je corrige le mien. – on, je ne veux pas; le tien est très mal, et le mien est très bien. – Je l'aurai tout de même, car je vais le prendre de force. – Je te dis que tu ne l'auras pas. Le voisin veut le saisir, Jacques met vite son devoir dans le pupitre; l'autre veut ouvrir de force; Jacques ferme à clef et retire la clef; l'autre pousse, Jacques repousse; ils font du bruit; le Père regarde et leur dit de passer sur le banc solitaire.

Jacques dit que c'est l'autre qui a voulu copier de force son devoir. Le Père dit: «Mon petit Jacques, vous avez parlé en étude; il faut vous soumettre à la règle.» Jacques pleure; cinq minutes après le Père lui a fait reprendre sa place; c'est le seul chagrin qu'il ait eu. – Il a demandé des nouvelles de tout le monde et il m'a chargé de vous embrasser tous, y compris sa bonne. – Après une demi-heure, je l'ai laissé avec Pierre, Henri et l'abbé Cousin, auxquels il a demandé de rester encore dix minutes. De là, je suis allé chez Jeanne, très contente de me voir. Elle a bonne mine, est contente de tout, joue très gaiement avec les petites filles, dit que le temps passe très vite, qu'elle ne s'ennuie jamais… Elle a beaucoup gagné, et fait de petites révérences très gentilles en entrant et en sortant…

Adieu, mes chers enfants; je cours vite chez Sabine que je puis voir de quatre à cinq. Je vais bien. Dimanche je vous écrirai.

1867

Les Nouettes, 9 novembre 1867. — Chère petite, les enfans continuent à aller très bien et le temps continue à être superbe, mais un peu froid. L'arrivée de Nathalie, avant-hier soir, nous a forcés de suspendre le charmant jeu du soir (éteindre des bougies avec des ballons, d'un bout du corridor à l'autre); nous nous tenons dans le salon et on joue à des jeux tranquilles, c'est-à-dire ennuyeux. Je m'occupe du pauvre Paul pour qu'il ait sa part de joujoux et qu'il ne soit pas molesté. Ils sont du reste tous de bon accord et s'amusent beaucoup ensemble. Françoise se couche pendant que nous dînons; elle dîne seule à six heures, mais elle ne se plaint pas de sa solitude; avant dîner, ils viennent passer une heure chez moi… La supérieure de la Visitation est toujours très malade, d'une faiblesse à ne pouvoir supporter aucun remède. La petite pensionnaire de treize ans est morte de sa méningite; la pauvre mère est au désespoir.

Paul[267] est ici depuis hier soir neuf heures et demie, et repart ce soir à cinq heures pour voir l'Empereur demain et se mettre en route pour Florence: on désire qu'il s'y montre comme ministre, à cause de ses discussions avec Ratazzi, lequel Ratazzi est venu exprès à Paris pour être débarrassé de Paul; on ne veut pas lui accorder cette satisfaction. – Adieu, chère petite.

Les Nouettes, 14 novembre 1867. — Chère petite, je t'envoie les trois générations que tu m'as demandée[268] et je te remercie chaudement de vouloir bien t'occuper de ma chère M..; je ne comprends pas pourquoi il te faut la mère, la grand'mère et la soeur; malgré que je sois à marier, j'ai pourtant la délicatesse de ne pas vouloir me mettre en concurrence avec ma petite-fille; elle pourrait avoir le dessus, ce qui serait une avanie à mes charmes. Ne nous laisse pas courir le monde dans le Midi. – Reçois-tu *l'Univers*, là-bas? Quelle belle et charmante série d'articles de L. Veuillot sur les événements d'Italie, Garibaldi et les autres acteurs de ce sanglant mélodrame! On nomme ici, au ministère de l'Intérieur, un excellent chrétien, chaud partisan du Pape, M. Pinard, qu'Anatole connaît beaucoup et dont il fait un très grand éloge. Rouher passerait au ministère d'État. Je pense qu'on fourrera les autres au Sénat, moyen honnête et sûr de se débarrasser des gens dont on ne sait que faire et qu'on veut museler par la reconnaissance (si toutefois ils sont capables d'un généreux sentiment).

Adieu, ma chère bonne fille… Paul est retourné à Florence pour ne pas laisser croire à Ratazzi et au Roi, qu'on a cédé à leurs sollicitations de les débarrasser de lui…

Paris, 30 décembre 1867. — Chère petite, je veux te souhaiter la bonne année l'avant-veille du jour de l'an, à cause de l'heure tardive des lettres à Livet. Le jour de l'an serait presque passé avant que je me sois rappelée à ton souvenir… Aujourd'hui, j'ai expédié par la poste une petite boîte contenant deux autres petites boîtes contenant chacune une bague; le destinataire est indiqué en dessous. C'est Jacques et Jeanne qui m'ont chargée de l'achat et de l'envoi, et ils y ont pensé tout seuls. Jeanne sort demain à huit heures du matin jusqu'à samedi soir; elle va bien et elle compte t'écrire dès demain. Quant au pauvre Jacques, il n'aura qu'un jour; c'est dur pour le jour de l'an. Je m'étonne que le grand Duruy ne fourre pas son nez là dedans et qu'il n'exige pas un peu plus de condescendance pour les liens de famille. La matinée de Jacques sera si occupée par les visites d'oncles et de tantes, qu'il aura difficilement le temps d'écrire; quelques lignes peut-être tout au plus. Au reste, je te donnerai de leurs nouvelles le

lendemain du jour de l'an; le jour même, je n'aurai pas le temps bien probablement.

Je vais mieux décidément; ma messe matinale d'hier ne m'a pas fait mal et je recommencerai demain; le verglas et le froid m'ont empêchée de sortir. Adieu, ma bonne chère fille; tes livres sont presque tous distribués[269] …

1868

Paris, 10 février 1868. — Chère enfant, j'ai vu hier Jacques et Jeanne, qui vont très bien et qui sont très contens. Ils avaient tous les deux la croix et sont portés tous les deux au n° 1 du tableau d'honneur. La comédie (à Vaugirard) les a beaucoup amusés; Jacques s'est très bien tiré de son rôle. Ils ont eu comme récompense une promenade de plus à la maison de campagne des Jésuites; il paraît qu'on s'amuse toujours beaucoup là-bas; on se débande, on court, on joue à colin-maillard, aux barres, etc., on goûte en jouant; on boit de l'eau des petits ruisseaux. L'été, on s'y baigne dans une pièce d'eau qui n'offre aucun danger.

J'ai été chez l'abbé G… pour lui demander d'aller voir M. Naudet qui est très malade, tout en croyant qu'il n'a rien. Avant-hier il a encore eu un évanouissement de plusieurs minutes, et depuis, il est resté d'une faiblesse telle qu'il ne peut quitter son lit. Je lui ai dit hier qu'il était plus malade qu'il ne le pensait, qu'un de ses évanouissements pouvait l'emporter, que je lui demandais instamment de se mettre en règle pour paraître devant le bon Dieu, que je verrais Sabine aujourd'hui, et que j'arrangerais tout pour qu'il puisse se confesser, parce que nous l'aimions tous et que nous ne voulions pas être séparés de lui pour l'éternité. Il a un peu pleuré et m'a dit qu'il n'était pas dans de mauvais sentimens comme nous le pensions, mais qu'il lui fallait du temps. – Et qui vous dit que le bon Dieu vous accordera ce que vous demandez? Et pourquoi remettre à un temps éloigné ce que vous pouvez avoir tout de suite: le pardon de Dieu et la paix du coeur? Vous avez beau vous débattre, je ne veux pas que vous deveniez la proie du démon et que tant de grandes et nobles qualités soient perdues pour le ciel. – Il n'a rien dit, et l'abbé G… ira le voir demain avant midi. Comme il le connaît, j'espère qu'il ne le repoussera pas et qu'il se confessera. J'irai le voir demain et je saurai ce qu'il a fait. Adieu, ma chère bonne petite, je t'aime et je t'embrasse de tout mon coeur.

Paris, 1868. — … Le pauvre Naudet ne va pas mieux; l'abbé y a été hier; il a pris jour pour la confession. Gaston y a été aussi après, et il a été très content des sentimens qu'a exprimés le malade… Je vais aller voir Jacquot à midi; je ne fermerai ma lettre qu'au retour pour te donner de ses nouvelles.

Quatre heures. Je reviens après avoir vu Jacques qui va très bien et qui est enchanté; il a été second en latin; il ne sait pas encore quel jour on sort. La semaine prochaine ils ont deux jours de goguette; lundi gras, tirage de la loterie; il y a de très beaux lots; mardi, ils ont une séance dramatique; on joue une pièce; ils ne savent pas encore quand ils sortiront à cause du carême. — Nouvelle extraordinaire: le mariage de Mlle L... est rompu; le jeune homme est un drôle; une conduite affreuse, un hypocrite fini; l'année dernière encore, il a enlevé la femme de chambre de sa mère (goûts relevés); elle les a fait rattraper; il n'était pas encore majeur. Tout Paris connaît cette histoire ainsi que l'origine de la fortune; il n'y avait pas moyen de passer outre. C'est la mère de la jeune fille qui a tout rompu.

Paris, 25 février 1868. — Chère petite, un mot de nouvelles de Jacques que j'ai vu hier et aujourd'hui. Il est frais comme je ne l'ai jamais vu, et gai et causant.

Hier on a tiré la loterie, et les enfans avaient permission de manger tout ce qu'ils voulaient; j'ai apporté des provisions pour se soutenir pendant le tirage: il a mangé quatre oranges, et une foule de bonbons et gâteaux; tous les enfans mangeaient à qui mieux mieux; j'étais très près de lui; il a gagné trois

lots: une bonbonnière, un parapluie plein de bonbons, et une autre chose de ce genre; moi j'ai gagné un pot à tabac que je lui laisse, mais dont il ne pourra rien faire. La séance a été entremêlée de musique très bonne, de chansonnettes très bien chantées et mimées. Je suis partie vers trois heures; ils n'ont terminé le tirage qu'à cinq heures et demie et tous les beaux lots n'ont pas été tirés. Je ne sais pas ce que les bons Pères en feront; probablement qu'ils resserviront d'appât l'année prochaine.

Il y a eu aussi des réjouissances pour le mardi-gras; ce matin, de neuf heures à midi, une grande promenade pour voir défiler tout le cortège des quatre boeufs gras; il y avait une douzaine de chars avec escortes de toutes les nations du monde civilisé et sauvage; les quatre boeufs avaient chacun pour escorte à pied, à cheval et en char, une des quatre parties du monde, et, à la fin, après cette multitude de chars et de nations, arrivait une vraie forêt, partagée en douze compartiments, représentant les douze mois de l'année avec leurs produits et leur végétation; c'était très beau et très riche. – Il paraît qu'au retour, les enfans ont mangé comme des loups un très bon déjeuner; puis deux heures de parloir et de récréation; puis ils devaient avoir une séance dramatique avec comédie, musique, etc. Tu vois que ces pauvres Jésuites font ce qu'ils peuvent pour compenser la sortie des jours gras; aussi Jacques disait: «Comme ils «sont bons, ces Pères; ils font tout ce qu'ils peu-«vent pour nous rendre heureux!» – Adieu, ma chère bonne fille; j'attends ton arrivée avec une grande impatience et je ne suis pas la seule.

Paris, 1868. — Chère petite, fais-moi donner des nouvelles de Paul que je n'ai pu aller voir aujourd'hui; en sortant de chez Sabine je me suis trouvée si mal à mon aise et j'ai eu si froid et si mal à la gorge que je suis rentrée: je me suis enveloppée chaudement, je me suis gargarisée avec de l'eau vinaigrée et je me sens beaucoup (mieux) ce soir; je me coucherai de bonne heure et ce sera fini demain.

Sabine me charge de te dire que Françon est un amour à croquer; comme c'est aussi mon avis, je ne l'ai pas contredite. Je lui mènerai encore cette blondinette charmante avec le gros Paulet qui aura des succès plus masculins. J'irai le voir demain, si je vais bien et s'il ne fait pas trop froid. Je t'embrasse tendrement.

Dimanche, 29 mars 1868. — Chère petite… Sabine.., est très malade. Le matin une consultation de MM. Simon et Biart (notabilité pour les maladies de poitrine) a été très alarmante; ils ont trouvé tout le poumon droit engagé, surtout du haut; ils trouvent l'état grave, mais pas désespéré; ils ont ordonné des vessicatoires, une nourriture substantielle, du vieux vin, et une potion qui doit aider à la cautérisation du poumon… Je t'écrirai demain; aujourd'hui j'ai été chez Gaston, malade… Je t'embrasse tendrement et je pars pour aller chercher Henriette, Madeleine et Élisabeth à la gare. – À demain[270].

Paris, 5 avril 1868. — Chère petite… La pauvre Sabine ne va pas bien; elle étouffe, tousse et crache horriblement. Henriette (sa jumelle) est désolée. Adieu, chère enfant, je t'embrasse bien tendrement avec Émile et les chers enfans. Nous t'arrivons lundi à cinq heures (pour les vacances de Pâques), la rentrée est pour mardi soir à huit et demie.

Paris, 9 avril 1868. — Chère petite… j'arrive enfin aux chers petits; j'ai vu Jacquot hier; il était gai et content, mais les oreillons qui règnent au collège l'avaient atteint; depuis deux jours il était à l'infirmerie, avec une douzaine d'autres infortunés; on a changé d'infirmier; le gros qui y est maintenant a l'air d'un excellent homme; les enfans riaient et jouaient quand je suis venue; on les laisse s'amuser et causer. Jacques n'avait pas de fièvre; il m'a dit qu'il ne souffrait pas; on m'a permis d'aller le voir demain vendredi; il pourra sortir dimanche et partir lundi avec Jeanne, qui va bien mais qu'on ne peut pas voir jusqu'à dimanche; la vacance ne finit que mardi soir 21. Jacques a passé son examen de semestre

très brillamment; il a tout su; rien à rapprendre.

La pauvre Sabine ne va pas bien; elle s'affaiblit sensiblement. Henriette a passé quatre jours avec elle; elle est partie navrée de la quitter en cet état; elle reviendra au mois de juin, et moi je passerai quelques jours au couvent au commencement d'août, à moins que son état ne me rappelle plus tôt. Pauvre Sabine! ou plutôt heureuse Sabine, qui ira recevoir la récompense de sa vie de sacrifice et de dévouement et nous attendre au Ciel où elle priera pour nous tous, comme elle le fait depuis tant d'années sur la terre.

Kermadio, 2 juin 1868. — Je te remercie de ta petite lettre, chère enfant. Voici Jacques sorti pieusement et honorablement des sacremens de l'enfance; il ne lui reste plus qu'à continuer l'usage des sacremens de tous les âges et de tous les temps, la confession et la communion. Je suis bien aise que tu sois restée pour sa sortie d'aujourd'hui; tu auras profité jusqu'à la fin et à son profit également de ton séjour à Paris. Jeanne s'en donne pendant ce temps; quand tu seras de retour[271] recommande à Freülein de lui donner quelques petites leçons de quelque chose, c'est-à-dire qu'elle la fasse écrire, lire, allemand et français, mais sans excès; et quand elle aura sa gouvernante, ne la laisse pas accabler de travail, afin que son corps puisse se développer en même temps que son intelligence. Les gouverneurs et gouvernantes ont parfois la manie du travail exagéré; ce qui n'est jamais le fait d'une femme et ce qui lui fait négliger des choses essentielles, comme le travail à l'aiguille, l'ordre dans les tiroirs et effets, etc. Ce n'est pas une grande et inutile instruction de langues diverses, de hautes études, qui fait le mérite d'une femme dans l'habitude de la vie et dans son ménage, mais les mille petits travaux féminins, plus utiles cent fois que le latin, le grec et les je ne sais quoi, qui ne servent à rien qu'à exalter l'amour-propre et à faire perdre le temps. – Je suis bien aise de penser qu'à partir de demain tu commenceras enfin une vie tranquille et reposante. Adieu, ma chère bonne fille.

Kermadio, 16 juillet 1868. — Chère petite, j'espère que vous allez tous bien à présent, malgré la grande chaleur et la persistance de la sécheresse. Tous les jours nous croyons voir venir un, deux, trois gros orages; les nuages noirs affreux passent sur nous, les coups de tonnerre se succèdent au point de briser les arbres et d'avoir tué deux femmes dans les champs à côté de la ferme; mais tout cela se passe sans eau; une seule fois, nous avons eu une bonne averse pendant une demi-heure; aussi la terre est comme de la cendre, et on se dispute l'eau des fontaines. À Auray, la ville envoie chercher de l'eau à une lieue et on la distribue aux habitans, à deux litres par tête. On n'a pas souvenir dans le pays d'une pareille disette d'eau. Nous autres, aux Nouettes et à Livet, nous ne sommes pas dans cette pénurie, à cause des étangs, des mares, des ruisseaux et petites rivières qu'on trouve partout, surtout à Livet. – J'ai été prise avant-hier de la nouvelle épidémie qui a atteint presque tout le monde à Kermadio; des crampes d'estomac et maux de coeur. Aujourd'hui je vais bien; hier soir j'ai pu manger et je ne me sens que cette grande faiblesse ou fatigue qui ne me quitte pas depuis près d'un mois; mais la cause première étant mes soixante-neuf ans, il n'y a pas à la combattre, ni à s'en inquiéter…

Je ne t'ai pas envoyé la photographie que tu as demandée, parce qu'elle serait inutile; où se verrait-on? Où se rejoindrait-on[272]? Elle a déclaré vingt fois que pour tout l'or du monde elle ne se marierait pas comme sa soeur; qu'elle voulait bien connaître les goûts, les habitudes, les antécédens, le caractère de l'homme qu'elle épouserait et qu'elle aimait cent fois mieux ne pas se marier du tout qu'épouser un inconnu, ou un sot, ou un mauvais sujet, ou un mauvais coeur, ou un flâneur inoccupé, ou un avare, etc., etc. Elle répugne beaucoup à quitter N… elle sent combien elle lui manquerait, et la pensée de l'isolement de sa mère détruirait le bonheur qui lui viendrait de son mari. Elle sera donc très difficile à marier comme tu vois parce qu'elle n'en a pas envie.

Paris, 31 août 1868. — Chère enfant, je sais que tu as des nouvelles par Gaston… tu as vu que l'état de la pauvre Sabine est à peu près le même, sauf une aggravation de faiblesse et l'enflure des jambes qui augmente tous les jours; aujourd'hui elle ne peut plus poser les pieds à terre tant ils sont douloureux; elle est dans un fauteuil entouré d'oreillers. Les suffocations ne sont pas revenues, Dieu merci, mais elles peuvent reprendre d'un moment à l'autre; c'est le côté le plus dangereux de son état, quoique entièrement indépendant de sa maladie[273]. Henriette est arrivée ce matin à cinq heures, elle est entrée au couvent avec nous et y a passé une heure à peu près.

Demain, elle et moi, nous y entrons jusqu'à samedi. Si Sabine n'est pas plus mal, Henriette retournera à Kermadio dimanche soir, et moi j'irai lundi à Méry; j'y resterai la semaine, à moins que Sabine ne me rappelle; ensuite je resterai encore quelques jours avec elle, et je reviendrai aux Nouettes jusqu'au ier ou 3 octobre, selon le jour du départ de Gaston; je passerai chez toi le peu de jours qui resteront jusqu'à la fin des vacances et je reviendrai à Paris avec mon petit Jacques. Je saurai à cette époque si je change décidément d'appartement, et je préparerai ce qu'il faudra pour cette translation. Adieu, ma chère petite, je t'embrasse tendrement avec tout ton monde. Je vais bien, mais je suis fatiguée; je mène une vie agitée et très en l'air. Gaston déjeune et dîne chez moi, ce qui me repose après ma rentrée du couvent.

M. Naudet va très mal; on l'a emmené à la campagne, je ne sais pas chez qui[274].

Paris, 8 décembre 1868. — … Chère enfant…Depuis huit jours je suis confinée chez moi par ma toux annuelle, j'espère qu'elle ne durera pas autant que celle de l'hiver dernier; et puis le temps est si doux qu'il n'y a pas à craindre de refroidissement. Je n'ai pas pu aller à Vaugirard dimanche, mais Léon m'a remplacée; il t'a donné tous les détails possibles sur Jacques et ses triomphes; il s'était bien amusé mercredi, ainsi qu'Henri qui a été son fidèle compagnon de promenade. Jacques a déjà une réputation parmi ses camarades; on dit de lui: «Oh! Pitray! c'est un fort;» il est plus fort que les vétérans qui redoublent. Faut-il que ce pauvre petit ait travaillé! Quand on pense qu'à ses premières compositions, il était dans les quarante! Je regrette qu'Émile ne puisse pas entendre comment on parie de lui dans la famille et les amis. Et comme il aime le collège et les bons Pères! Et quelle mine il a cette année! Il fait plaisir à voir quand j'arrive à Vaugirard avec Léon. Ce bon Léon est un trésor pour Jacques; il l'aime de plus en plus et Jacques de son côté lui témoigne une grande affection…

1869

Paris, 28 janvier 1869. — Chère petite, voici des nouvelles de Jacques qui s'est énormément amusé en patinant.

Il ne m'est arrivé qu'à midi un quart; il n'avait été libéré du collège qu'à onze heures trois quarts. Il a tout de suite déjeuné; il avait une faim terrible qu'il a assouvie avec deux gros bifstakes aux pommes de terre, du poulet froid, du café au lait et pain grec pilé, fromage, cerises en compote, etc. Il a ensuite essayé et gardé des bas de laine pour patiner sans avoir froid aux jambes; puis je l'ai mené chez M. X… [275]pour de petites écorchures au coin de la bouche qui ne veulent pas passer; c'est bien peu de chose, mais j'aime mieux qu'il n'ait rien. M. X… qui *n'avait personne*, nous a si bien fait attendre pour faire croire qu'il avait du monde, que je me suis en allée en lui laissant un mot; nous avons pris une voiture pour aller chez Léon qui devait mener Jacques patiner au bois de Boulogne. Jacques s'est amusé énormément; toute sa division était là avec trois ou quatre Pères qu'il aime beaucoup. Ils ont tous crié: Voilà Pitray! Jacques s'est lancé comme une flèche; il a fait des finesses de patinage, pirouettant sur un pied, puis sur l'autre, faisant des huit, des festons, et je ne sais quoi encore. Ils ont patiné sur la plaine de Longchamp qu'on avait inondée pour le patinage; le lac commençait à ne pas être sûr à cause du dégel; la glace fondait aux bords; et un gros monsieur s'est enfoncé jusqu'à la ceinture; il s'est heureusement jeté à plat ventre sur la glace et il s'est retiré en rampant. En rentrant, Jacques a trouvé Pierre et Henri qui ont dîné avec lui et à huit heures il est parti avec Léon.

Adieu, chère enfant, tu ne parles pas de venir à Paris… Je t'embrasse bien tendrement avec les enfans et Émile.

Paris, 10 mars 1869. — Chère petite, je reçois ta lettre et je réponds tout de suite à la question appartement… Je te propose toujours la chambre d'en bas, mais je dois te prévenir que j'ai deux écloppés pour nous servir. Saint-Jean[276] a manqué mourir d'une péritonite. Il marche à peine encore; il est resté très faible et très souffrant; et il ne sera pas bien vaillant encore après Pâques. Ensuite ma femme de chambre va assez bien moyennant qu'elle ne marche pas, qu'elle ne se fatigue pas, qu'elle ne veille pas. Et avec toi, il faut avoir de bonnes jambes, pouvoir courir, sortir pour des emplettes, des commissions, etc. Tu devras nécessairement aller en soirée pour ton sermon[277], courir et faire courir, avoir des toilettes à préparer, à arranger, etc., envoyer chercher des voitures, enfin recommencer un peu ce que tu as fait l'année dernière. Tu serais donc mal servie, mal secondée chez moi; et pourtant je ne puis m'empêcher de te dire que ce serait bien plus convenable que d'aller chez des étrangers, quelque aimables qu'ils soient. Si donc tu veux t'exposer aux désagrémens que je te signale, tu es sûre d'être reçue comme toujours de tout coeur et avec empressement. Mais si tu veux être bien matériellement, tu seras beaucoup mieux chez Mme de C…[278] comme logement, service, etc.

Kermadio, 11 mai 1869. — Chère petite, tu peux parfaitement faire venir ma cuisinière Pauline. Avant de partir je l'ai autorisée d'avance à quitter Paris pour le service de mes enfans et si tu lui as écrit directement, elle est déjà chez toi, j'espère bien… Je ne m'étonne pas des crispations d'Émile devant ces deux insupportables petits garçons[279]; ils crient, ils se battent, ils s'arrachent tout ce qu'ils ont, ils touchent à tout, ils n'écoutent personne; la mère ne les reprend jamais, les embrasse au lieu de les

claquer; je ne comprends pas qu'elle ne comprenne pas le mal réel qu'elle leur fait par cette condescendance qui vaut l'indifférence et l'abandon. Ils seront bien malheureux au collège; maîtres et élèves les réprimeront fortement chacun à leur manière.

L'Univers est bien tiède pour l'Orne. D'ailleurs tout est inutile; on fera sans doute comme en Bretagne où on examine les bulletins du scrutin avant que les pauvres paysans ne les mettent dans l'urne; on déchire ceux de *l'ennemi* et on les remplace par ceux de l'officiel, préparés d'avance. On remplace aussi les urnes par des soupières, des paniers; et quand le scrutin est fermé, on remplace les *mauvais* par des officiels. Comment gagner la partie avec de tels joueurs?…

Kermadio, 17 juin 1869. — Chère petite, c'est trop fort! Comment! ma pauvre Françon a (ou a eu) la rougeole et ce n'est qu'au bout de dix jours que tu m'en donnes avis! Je m'étonnais (pour la centième fois) de ton silence obstiné et tu ne m'informais même pas de la maladie de ma petite fille, de ma chère petite Françon[280]. Je présume que Jacques n'en sait pas le premier mot non plus. Je vais lui écrire et le féliciter en même temps sur les derniers n° i qu'il a obtenus. Le Père Argan, que Gaston a vu la veille de son départ pour Kermadio, lui a dit qu'on en était de plus en plus content à Vaugirard, qu'il se faisait aimer de tout le monde et que c'était de plus en plus un charmant enfant. C'est ce que j'ai toujours dit avec tous ceux qui le connaissent, et c'est ce qu'il a toujours été…

Adieu, ma chère petite, je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Émile et les enfans, principalement la pauvre Françon qui a eu cinq ans avant-hier; j'étais loin de penser qu'elle passait ce jour de fête dans son lit!

Paris, 12 novembre 1869. — Chère enfant, je t'adresse ma première lettre[281]; le mieux marche lentement, mais il marche; dans quinze jours, j'espère pouvoir sortir; mes vertiges subsistent, mais diminués; je marche dans le salon et je ne chancelle pas trop. Je lis un peu et tu as mon essai d'écriture, sauf quelques lignes à Jacques pour sa sortie d'avant-hier. Il va très bien; il a une petite mine excellente; il est sorti avec ses cousins de Ségur et il ne s'est pas ennuyé… Je ne t'en dis pas plus long; la tête me tourne… je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Émile et les enfans. Je t'adresse un buvard avec une provision de papier à lettres que Jacques envoie à Jeanne et à Paul.

1870

Paris, 10 février 1870. — Chère enfant, je vais bien mieux; je n'ai plus que de la faiblesse dans la tête, et une grande susceptibilité, quant à la fatigue et aux inquiétudes ou agitations d'esprit et de coeur. Jacques va très bien; sa dernière sortie a été très agréable; il a eu la visite d'un très gentil camarade, son ami intime et son rival de croix et de rubans. Après la visite, il a été avec Henri au Jardin d'acclimatation, voir les jeunes éléphans et un chameau roux, en liberté (dans un enclos), qui les a tant amusés par un tas de fureurs et de courses ridicules, qu'ils se sont promis d'y retourner à la prochaine sortie. J'espère qu'il ne fera pas froid comme aujourd'hui, huit degrés de glace; les engelures de la pauvre Françoise doivent la faire souffrir par ce temps; tu ne lui fais donc pas prendre des bains de mains d'eau de son tiède, soir et matin? c'est une chose excellente et bien simple; seulement il faut y penser. — Les émeutes de Paris sont ridicules; tous ces gens que Rochefort pousse en avant, se sauvent comme des lapins dès qu'ils aperçoivent un uniforme; on a pris une vingtaine de chefs et on a coffré toute la rédaction de la *Marseillaise* et une partie du *Rappel*. – Les ministres sont excellens; ils parlent comme des Cicéron et des Démosthène, surtout Émile Ollivier; Buffet, admirablement; Ségris, idem; Talhouët, idem; Le Boeuf, parfaitement; Daru, très bien, en homme loyal, ferme et intelligent; La Chevandière, très bien; Louvet, médiocrement; Richard, ni bien ni mal, mais honnêtement; Parieu, remarquablement bien…

Viendras-tu à Paris et quand viendras-tu? Moi, je vais à Kermadio, le lundi ou mardi de Pâques; je sacrifie les dix jours de vacances à Livet, parce que je suis encore trop imbécile et susceptible pour supporter le bruit et l'agitation sans relâche. Mon appartement restera à ta disposition, ainsi que ma cuisinière…

Kermadio, août 1870. — Chère petite… Un bien grand sujet de consternation est la défaite du maréchal Mac-Mahon, etc. Nos pauvres troupes se sont battues comme des lions, mais que faire un contre dix? C'est le 4, jour du départ de nos soldats de Rome, qu'ont commencé nos défaites. J'espère que le bon Dieu ne confondra pas le Maître avec les troupes et qu'il daignera exaucer les prières de tant de saintes âmes qui prient pour la France… Je ne t'écris pas longuement, parce que j'ai la tête en mauvais état; je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai eu de forts vertiges, mal au coeur, tout ce qui accompagne mes crises. J'avais su une demi-heure avant dîner les mauvaises nouvelles de l'armée; mon dîner m'a travaillée et ma tête a subi aussi une défaite. — Gaston arrive demain, Dieu merci. Adieu, chère enfant; j'ai écrit hier à mon petit Jacques; je lui demande deux lignes de réponse. — La pauvre Marie de L… est bien inquiète de son mari et de son gendre Etienne… Aglaé est avec elle à M…

Kermadio, 23 septembre 1870. — Chère enfant, je ne comprends pas le motif de votre silence à tous; dans les circonstances actuelles, j'aurais plus besoin que jamais de savoir de vos nouvelles souvent[282], et voilà près de quinze jours que je n'en ai eu; pas même de réponses à mes lettres pour la première communion de Jeanne[283]. Serait-ce encore un malheur que tu veux me dissimuler le plus longtemps possible? Ce qui augmente mon inquiétude, c'est le silence absolu que gardent les lettres des Nouettes; pas un mot de Livet, comme si vous étiez à cent lieues de chez eux. Je te demande instamment, soit à toi, soit à Émile ou à Jacques, ou tout au moins à Mlle B…, de me dire ce qu'il y a, et si vous restez

tous dans le pays ou si vous allez dans le Midi. – Ici, nous n'allons pas mal; j'ai beaucoup d'étourdissemens tous ces temps-ci; c'est tout naturel, avec les événemens déplorables et les inquiétudes de tout genre qui se succèdent et s'accumulent. – Adieu, chère enfant, que le bon Dieu te bénisse, toi et tous les tiens!

Kermadio, 1 octobre 1870. — Chère enfant, c'est aujourd'hui ta fête; les enfans l'auront sans doute célébrée par des bouquets; vous avez certainement tous (été) à la messe; tes deux grands enfans auront communié pour toi, comme Gaston et moi nous avons communié ici à la même intention… Puisses-tu avoir pour bouquet la bienheureuse nouvelle de la défaite complète des Prussiens! …

Nous avons toujours un temps admirable et enrageant par rapport à ces Allemands qui se sèchent et se chauffent à notre beau soleil. Il paraît qu'on en tue des milliers, mais pas encore assez. Voici le pauvre héroïque Strasbourg pris! Quel sort vont avoir les dix-huit mille prisonniers? Mlle Heyberger[284] est dans la désolation, un accablement de petit enfant; elle sait ses soeurs en sûreté en Suisse; elle n'a à Strasbourg que son père et un frère qui sont blottis dans les caves comme le reste des habitans et qui n'ont pas grand'chose à craindre. L'abbé Diringer[285] a peine à dominer sa fureur contre les Prussiens; il ne veut pas être Prussien, ni que son bien soit Prusse et en Prusse. J'espère que ce ne sera pas, et que le bon Dieu ne permettra pas l'accomplissement de cette grande iniquité protestante… J'ai su par Anatole qu'Adèle et Arthur étaient encore à Livet; j'en suis bien contente pour toi et pour eux qui y sont en sûreté. – Adieu, chère petite; je t'embrasse bien tendrement avec les enfans et tous les tiens. Que deviendra le cher petit Jacques? Louis rentre à Vannes le 5. Un Père va le chercher à Bordeaux où les parents du Midi lui amènent leurs enfans; à Vannes, tout est tranquille; c'est un pays religieux; les prêtres n'y sont jamais inquiétés. Adieu, ma chère bonne fille, combien je regrette que nous ne soyons plus voisins: comme Jacques serait bien dans ce collège de Vannes, qui est si sain à habiter et qui est si bien composé de toutes les anciennes familles de Bretagne! Je ne vais pas mal.

Kermadio, 4 octobre 1870. — Chère petite, j'ai reçu hier une lettre très longue, très détaillée du pauvre Émile, qui m'annonce ton départ et les larmes qui l'ont accompagné[286]…

Je suis inquiète de votre voyage au milieu de ces routes obstruées par les éclaireurs des Prussiens et des interruptions de chemin de fer et des difficultés de toutes sortes. Vos bagages auront eu de la peine à vous suivre et à vous rejoindre. Quant à Émile, sois tranquille sur son compte[287]; les Prussiens ne viendront pas se faire tuer dans ce dédale de haies, de bois, de vallées, de hauteurs; c'est ce qu'ils évitent toujours et ce qui les empêchera d'envahir notre portion de Normandie et de Bretagne[288]. Émile est plein d'énergie et de courage; je suis sûre qu'il se montrera très bien pendant tout ce désordre.

…Écris-moi le plus que tu pourras. J'espère qu'après la pacification et ton retour à Livet, je pourrai y aller passer quelque temps près de vous; il y a un an que je ne vous ai vus tous; mon pauvre Jacques travaille-t-il un peu au milieu de ces désordres guerriers?… Je t'embrasse bien tendrement avec les enfans…

Kermadio, 19 octobre 1870. — Chère enfant, j'ai envoyé à Jacques une lettre que j'avais reçue d'Émile, qui attendait toujours les Prussiens; mais il n'aura pas eu leur visite, caries grandes pertes qu'ils ont déjà essuyées et qu'ils continuent à essuyer tous les jours, les obligent à rappeler leurs corps expéditionnaires…

J'espère et j'attends l'arrêt de la justice de Dieu[289]. Ils ont voulu vaincre, ruiner et démembrer la France; ils ont souillé et brisé les statues de la Sainte Vierge, protectrice de la France, ils ont profané nos

églises, ils ont répandu le sang innocent, en tuant, torturant les habitants inoffensifs de nos villes et de nos villages, ils seront punis… Tu as vu qu'ils ont brûlé le palais de Saint-Cloud pour venger leur défaite; pourvu qu'ils n'en fassent pas autant à Versailles! Leur rage orgueilleuse ne ménage rien; ils sont plus vandales que les sauvages; ils ne comprennent pas le beau et le bon; il paraît que les Bavarois sont plus cruels encore que les Prussiens; ceux qui n'ont pas reçu leurs visites doivent rendre grâce à Dieu qui a arrêté leur marche. Tu as vu dans les journaux le courage des Bretons; ils se sont aussi bien battus que les vieux soldats et bien peu ont été tués ou blessés. Tu as vu aussi la belle proclamation du comte de Chambord aux Français. On dit qu'il a eu la visite (en Suisse) de ses cousins d'Orléans, mais qu'ils n'ont pas pu s'entendre… S'il en est ainsi, nous retomberons dans l'irréligion, l'impiété, l'anarchie, la révolution et le sabbat d'enfer. Puissiez-vous alors vous retirer dans quelque pays tranquille, sage, pieux comme le Val d'Andorre, qui n'a jamais laissé pénétrer dans son petit territoire ni étranger, ni mauvaise littérature. – Nous allons bien; Gaston nous revient vendredi, après avoir prêché au séminaire de Redon; nous attendons Nathalie demain ou après; elle ramène Louis aux Jésuites de Vannes…

Le pauvre Jacques se trouve entre deux écueils: ou bien l'ennui de ne pouvoir rien faire qui vaille pour l'avenir, ou bien un travail fatigant, solitaire, sans progrès possible, faute de direction, et par conséquent malsain par l'ennui et le découragement… Si la guerre finit, j'irai passer un bout de temps avec toi et je m'arrangerai pour voir mon cher petit Jacques que j'ai embrassé pour la dernière fois le lundi de Pâques, 19 avril…

Adieu, chère enfant, ne t'effraye pas des événements…

Kermadio, 23 octobre 1870. — Je suis impatiente de connaître la réponse d'Émile au sujet de Vannes pour Jacques; je n'ose pas trop compter sur son assentiment; ce serait un trop grand bonheur pour moi juste au moment où je passerai une grande partie de l'hiver et de l'année à Kermadio. Je ne le verrais pas si souvent qu'à Paris, mais je l'aurais aux sorties du mois et j'irais le voir au moins une fois par mois dans l'intervalle; et puis, s'il a besoin de quelque chose, je serais là pour le lui procurer… Mais j'aime mieux ne pas nourrir cette espérance, ce serait trop beau. Je comprends, ma pauvre fille, ton *mal du pays* et ta préoccupation d'Émile; mais il est très peu seul.., il a sans cesse des personnes du pays et des occupations au dehors pour s'entendre sur ce qu'on doit faire et ne pas faire[290]… J'envoie demain à Jacques et à Jeanne un mandat de 20 francs pour acheter quelques livres, et un autre mandat de 10 francs pour Paul et Françon, pour dessins, crayons, couleurs, ciseaux à découper… Adieu, ma chère petite, ma tête tourne moins; je vais bien au total.

Kermadio, 7 novembre 1870. — Chère petite, je m'embrouille toujours dans mes dettes de correspondance; je ne sais plus si c'est à toi ou à Jeanne que je dois écrire; dans le doute je m'adresse à la mère, remettant la fille au prochain numéro. — Je crains d'avoir écrit à mon pauvre Jacques une lettre très ennuyeuse et je m'accuse d'avoir oublié le livre instructif que je lui avais promis et qui me semble bon. J'attends avec une grande impatience la réponse d'Émile pour le collège de Vannes: dis-moi ce que tu feras dès que tu auras pris une décision; je crains toujours que mon pauvre Jacques ne soit fourré dans un collège où il serait mal de toutes manières et où il perdrait sa pureté et sa foi. Je connais quelques personnes qui, sans égard pour les recommandations de Gaston, ont placé leurs fils dans des pensions ou collèges renommés, et qui ont perdu la moralité, les moeurs, le bonheur, la santé et l'affection de leurs enfans; plusieurs sont à Mettray, ou à l'infanterie de marine, d'autres sont devenus ou en train de devenir des X.., mais aucun n'a pour ses parens ni respect ni affection. Ce que je demande au bon Dieu bien des fois par jour, c'est de retirer à lui ceux de mes petits enfans qui perdraient leur âme par suite de mauvais conseils, de mauvais exemples, de vicieuse direction; qu'ils meurent en état de grâce, afin que nous

soyons réunis à eux dans le bonheur éternel. — Je ne te parle pas de l'état de notre pauvre France depuis la trahison de Bazaine… On devait tuer ce traître avant qu'il eût consommé son forfait; et après, faire avec toute l'armée une trouée à travers les Prussiens et courir au secours de Paris.

J'ai été interrompue par des étourdissemens et mal au coeur; aujourd'hui je vais bien et je termine ma lettre après en avoir reçu une de toi. .

Le temps est terriblement beau pour ces odieux Prussiens; ils ont proposé un armistice hypocritement abominable; il a été refusé à l'unanimité.

Kermadio, 18 novembre 1870. — Chère petite, voilà trois jours que je veux t'écrire et que je remets, tantôt à cause de vertiges, tantôt par des dérangemens imprévus qui me font passer l'heure de la poste; je tenais pourtant à te remercier de l'offre si bonne que tu m'as faite d'employer pour la pauvre C…[291] la somme que je t'avais promise; tu es la seule qui ait eu l'idée de venir activement à son secours… Je reçois une lettre de Jeanne qui m'apprend que Jacques est parti pour Poitiers. J'espère que quelqu'un l'a accompagné; je regrette de ne pas avoir écrit à Poitiers directement; il aurait du moins eu un souvenir de moi; mais je ne pensais pas que tu oublierais de me prévenir du jour du départ et de la manière dont tu l'enverrais si tu n'y allais pas toi-même. Je vais lui écrire directement. Adieu, ma chère petite.

Kermadio, 25 novembre 1870. — Chère petite, quelques mots seulement pour te demander si tu as des nouvelles de chez nous… les Prussiens approchent, ces maudits… Mon pauvre Jacques m'a écrit de son nouveau collège qu'il trouve très beau. C'est un vrai bonheur qu'il soit arrivé à bon port, sans mauvaise rencontre et sans accident. Ne connaissant personne à ce collège, il aurait pu être bien embarrassé d'arriver tout seul comme un pauvre abandonné. En fait d'anciens camarades, il n'a trouvé que Maurice de B…; du reste pas un de ses amis de Vaugirard. Il espère avoir de bonnes places, des sorties de faveur, mais à quoi lui serviront les sorties puisqu'il n'a personne pour le faire sortir? Enfin à la grâce de Dieu! le pauvre garçon sera j'espère heureux au collège de Poitiers comme il l'a été à celui de Vaugirard. Je lui écrirai le plus souvent que je le pourrai; je lui ai demandé une lettre par mois; je te demanderai à toi aussi de me donner de ses nouvelles quand tu en auras. – La pauvre Nathalie a une nouvelle inquiétude. On a fait à Toulouse une liste de proscription dans laquelle sont naturellement compris Paul et Albert. Un ami doit les prévenir quand leur tour d'arrestation arrivera… dans un autre département, ils seront en sûreté. – Je ne vais pas mal malgré des étourdissemens fréquens; le temps est beau un jour sur deux ou trois. – Adieu, ma chère petite, je t'embrasse bien tendrement ainsi que les enfans… Tu sais que les chemins de fer sont tous interceptés depuis Tours pour la Bretagne, la Normandie, etc. Tu ne peux revenir chez toi jusqu'à ce que les routes soient rétablies.

Qu'a donc le pauvre petit Paul[292]? Est-ce qu'il ne sort pas? Il faudrait leur faire prendre l'air, ces pauvres petits.

Kermadio, 2 décembre 1870. — Chère enfant, je t'en prie, ne t'inquiète pas au sujet d'Émile; les Prussiens ont changé de direction en raison des dangers qu'ils courent dans notre pays de vallées, de bois et de haies et ravins; vrai pays de francs-tireurs et d'embuscades; d'ailleurs à cause du froid, ils préfèrent se jeter sur le Midi. Et puis voici les grandes batailles qui ne peuvent plus se différer et j'ai toute confiance en Dieu et la Sainte Vierge; sous peu nous serons délivrés des Prussiens; le reste viendra de la même source, et l'ordre et la paix seront rétablis dans *toute*[293] notre chère France. Je pense sans cesse à toi, ma pauvre fille, et je prie Dieu de permettre ton prompt retour chez toi. Mon pauvre Jacques seul n'y sera pas, mais j'espère qu'il est heureux chez les bons Pères et qu'il continuera ses succès de

Vaugirard. On nous apporte la nouvelle officielle de la grande sortie de Trochu… Que le bon Dieu nous prenne en pitié et nous donne la victoire! Que de prières s'élèvent aujourd'hui vers le ciel et que de pauvres âmes comparaîtront aujourd'hui devant le Dieu de justice et de miséricorde!…

Si le bon Dieu voulait nous pardonner nos ingratitudes, nos indifférences, nos crimes, si nombreux par le temps d'impiété et d'indifférence qui court, le calme serait si bien rétabli que dans huit jours tu serais chez toi. Prions! Que pouvons-nous faire de plus et de mieux? J'ai écrit hier à la pauvre Jeanne, tout effrayée pour son père.

Kermadio, 9 décembre 1870. — Chère petite, on ne sait pas ce qui s'est fait, ce qui se fait, ce qui se fera; on sait seulement que la main de Dieu est encore levée sur nous, mais une heure, un moment suffit pour nous délivrer et nous ne tarderons pas à l'être bien certainement, malgré Gambetta et Cie. En attendant, te voilà encore bloquée loin de Livet, car je ne vois pas de passage pour t'en retourner chez toi, puisqu'il faut passer par Tours, menacé par les hordes prussiennes. Je tremble pour Poitiers; on m'assure que ce n'est pas probable; Poitiers ne mène à rien et leur projet est de ne pas pousser plus bas que Tours… Je m'inquiète de toi, de ton émigration, de l'isolement au pauvre Jacques; que deviendra-t-il si les Prussiens brûlent, saccagent, bombardent la ville? Et toi!… Les voilà à Rouen; puissent-ils être forcés d'en déguerpir bientôt, pour se diriger en fuyards sur l'Allemagne. Je vais assez bien; je me préoccupe seulement de vous tous, mes pauvres enfans et petits-enfans. Que Dieu vous protège! prier est le seul secours que je puisse vous donner à tous. – Adieu, ma chère pauvre petite; ménage bien tes yeux; Jeanne m'écrit des lettres très détaillées et très gentilles; tu peux parfaitement la charger de ta correspondance.

Kermadio, 13 décembre 1870. — Chère enfant, je te prie en grâce de ne pas te désoler ni te décourager comme tu le fais; aye plus de confiance en Dieu et en la multitude de prières qui s'élèvent des âmes pieuses et saintes que contient la France et le monde catholique. Il y a certainement beaucoup de mal déjà fait, un nombre considérable de gens ruinés, malheureux, tués même; mais autour de toi, parmi les tiens, il n'y a encore eu que des terreurs, des inquiétudes; c'est déjà une preuve que tu es protégée là-haut et un motif de compter sur cette protection divine jusqu'à la fin; moi, j'y ai pleine confiance; j'espère et je crois que les Prussiens ne feront à aucun des miens de mal sérieux… Le Pape sera sauvé par la France qui rachètera par son sang glorieux le crime napoléonien… en attendant, courage, espérance, résignation… J'attends la fin de la marche des Prussiens vers le Midi pour envoyer à Jacques ses étrennes qui ne seront pas belles cette année, mais que je ne voudrais pas voir tomber entre les mains des ennemis. J'enverrai aussi à Jeanne, Paul et Françon, le plus que je pourrai. Il n'y a rien à acheter ici; Laigle est cent fois mieux monté que Vannes… Gambetta vient de décorer ce brigand de Garibaldi! As-tu su qu'après trois mois d'inquiétudes mélangées d'espérance, on a appris définitivement la mort de ce charmant Emmanuel d'Esparbès tué à Gravelotte, en défendant sa batterie, après l'avoir sauvée de la main des ennemis; il s'est battu comme un lion. Les pauvres parens sont au désespoir…

Kermadio, 24 décembre 1870. — Chère petite, je te remercie de me communiquer les lettres de Thérèse, si intéressantes pour moi; elle donne des nouvelles détaillées de mon cher petit Jacques, et c'est ce qui m'en plaît. Si on l'expulse de Poitiers, qu'en feras-tu? à Bordeaux, ce sera la même persécution; dans quinze jours, les Prussiens y seront, et la belle justice de Gambetta, Crémieux et autres polichinelles adjoints, chassera et volera les Jésuites comme ils l'ont fait partout. Fais-moi dire par ma petite Jeanne ce que tu auras décidé pour Jacques, et si tu as écrit à Thérèse et au père Argan ce que tu désires qu'ils fassent en cas de licenciement ou d'approche des Prussiens. Quelle plaie que ces Prussiens et que ces rouges impies! Je remercie bien ma bonne Jeannette de ses aimables lettres qui lui ont déjà gagné les

coeurs de Kermadio; de même pour Jacques.

Kermadio, 30 décembre 1870. — Chère petite, un mot pour toi aussi, après avoir écrit aux trois petits. Je t'aime, je t'embrasse; voici la poste qui part, je serai en retard si j'attends. Je vais bien, Dieu merci. Les affaires vont bien en Normandie; 40,000 hommes défaits, battus, poursuivis par nos troupes, plus de blessés que de vivans; les vivans marchant à peine, les pieds en sang; les blessés criant, demandant la mort, cahotés dans leurs charrettes; tous fuyant, ayant les nôtres à leurs trousses; ne s'arrêtant même pas pour manger, pour ramasser les leurs qui tombaient de fatigue, de besoin, de douleurs. Voilà ce que X… a *vu*; tous les ramassés déblatèrent contre Guillaume et Bismarck, et voudraient les étrangler de leurs mains. Voilà de quoi vous remonter et nous aussi pour le jour de l'an[294]. Adieu, chère enfant, je t'embrasse tendrement; la famille va bien.

Kermadio, 31 décembre 1870. — Ma bonne et très chère fille, Dieu sait quand cette lettre t'arrivera à cause des postes bouleversées; mais je ne veux pas finir l'année sans t'embrasser. Quel temps de chien pour finir la triste année 1870, et comme nous la finissons tristement!… Le froid continue; pauvres soldats! J'ai reçu tout à l'heure ta triste lettre du jour de l'an. Elle est pleine des meilleurs sentimens qui te vaudront bien des bénédictions et des grâces de Dieu. Je suis bien aise que mes pauvres misérables petites boîtes soient arrivées à bon port; cela me fait espérer que mon petit Jacques aura reçu la sienne partie le même jour; il m'a déjà écrit plusieurs fois, le pauvre petit, malgré le froid rigoureux; maintenant, je crois la poste interceptée de Tours à Poitiers; les nouvelles arriveront difficilement. Je vais passer presque toute ma journée à écrire des lettres à mes enfans; ne pouvant les embrasser, je leur écris, c'est quelque chose.

1871

Kermadio, 8 janvier 1871. — Chère enfant, voici une lettre d'Émile un peu en retard à cause d'une nouvelle apparition des Prussiens qui sont venus à Laigle, mais qui n'y sont restés que quelques heures sans avoir visité les environs; il paraît qu'ils ont peur de la vallée de Laigle, des petits bois, des collines, des haies qui peuvent cacher des embuscades. Ils sont en somme très malmenés dans tout ce qui n'est pas grande ville; ils perdent beaucoup de monde, ils sont sans cesse rappelés vers Paris, décimés par la maladie, découragés…; on les bat, on les shlague..; les alliés de Guillaume payent cher le bonheur de marcher sous ses drapeaux, et le fruit qu'ils en retirent n'est pas encore visible à l'oeil nu. Le pauvre Jacques a écrit à son père quatre lettres qu'il n'a pas reçues; il est tout triste d'avoir vis-à-vis de lui l'apparence de l'oubli. Je t'envoie une lettre que j'ai reçue hier; il me donne des détails sur ses trois jours de vacances…

Nous allons bien ici; le pays est fort tranquille; on fait beaucoup de pèlerinages et de processions pour conjurer les dangers et obtenir la fin de cette terrible guerre, laquelle n'a qu'une fin possible, la destruction de l'armée ennemie et de ses chefs…

Kermadio, 1 février 1871. — Chère enfant, la honteuse paix signée par Jules Favre avec Bismarck a du moins l'avantage pour toi de rétablir les communications et de t'ouvrir la route de Livet; j'ai eu hier par Anatole de bonnes nouvelles du pays. Émile allait bien… Mais quel coup de foudre que ce traité signé! Trochu n'a pas paru dans tout cela, heureusement pour son honneur.

On s'est empressé de livrer à l'ennemi les forts de Paris qui étaient restés intacts devant leur bombardement formidable. Cette livraison inconcevable met la France et l'Assemblée dans l'impossibilité de refuser le traité, quelque diabolique qu'il soit. Officiellement, nous ne savons rien; mais officieusement nous savons que l'armée est désarmée et prisonnière dans Paris; que les forts sont livrés aux Prussiens, avec tout leur matériel immense; que l'Alsace et la Lorraine appartiennent à la Prusse; que la Champagne leur est abandonnée provisoirement jusqu'à l'exécution complète du traité; que nous leur payerons trois milliards d'indemnité et que nous leur livrons vingt vaisseaux de guerre tout équipés. – Voilà ce que disent, dans Auray, les voyageurs qui passent. Une telle iniquité peut-elle être acceptée par les États civilisés de l'Europe, au profit d'une nation barbare et sauvage? Et de quel droit Jules Favre, méchant avocat, ose-t-il représenter la France pour la déshonorer et la perdre? Quoi qu'il en soit, la chose est faite et impossible à défaire à cause de la livraison des forts, des 10 000 canons et des 500 000 chassepots, sans compter les mitrailleuses, l'artillerie de campagne, etc…

Nous allons bien. Si tu reviens à Livet, je pense que tu passeras une journée à Poitiers pour voir Jacquot. Le pauvre enfant va être bien seul à Poitiers, mais il ne sera pas très loin de Livet pour les vacances de Pâques; par le Mans et Alençon ce n'est pas plus loin que de Paris. – Il fait doux aujourd'hui (5 degrés), mais vilain et sombre. Adieu, chère petite.

Kermadio, 4 février 1871. — Chère enfant, j'espère que tu es partie, mais je risque un dernier mot… pour t'engager à partir pendant que la route est frayée. J'espère que tu donneras un jour au pauvre Jacques; vois s'il n'a pas besoin de chaussures, ou de vêtemens, ou de linge, ou d'argent. Je crois

qu'Armand[295] va être nommé député… Dieu préserve Émile de ce triste honneur qui, trop souvent, tourne en déshonneur et en malheur, quelque pureté d'intention qu'on y apporte! L'ambition et la vanité ou l'orgueil sont satisfaits, mais la durée n'en est pas longue. Dis-moi si tu pars, dis-moi quand tu seras arrivée des nouvelles des Nouettes, du pays, et surtout de mon pauvre Jacques… Avec quelle joie je vous embrasserai tous! – Adieu, ma chère bonne fille; tu trouveras Livet tout comme tu l'as laissé. Tu sais que Ray a été pillé, le curé et le maire emmenés, parce que des francs-tireurs ont tué un Prussien qu'ils ont mis sur la route, et emmené deux prisonniers…

Kermadio, 11 février 1871. — Chère petite, Armand est nommé député à une grande majorité, plus de 53000 voix; toute la bonne liste a passé à la même majorité à peu près… Figure-toi qu'il y a à Vannes 7000 hommes campés en plein air dans la boue des rues et des places. Ils sont en haillons; on ne leur donne pas à manger, de sorte qu'ils sont obligés de mendier un morceau de pain pour ne pas mourir de faim. Comment veut-on que des hommes supportent ce régime et obéissent à des chefs aussi insoucians de leur bien-être et de leur vie? … Je t'engage à attendre que les routes soient raccommodées, du moins en partie. Tu auras la ressource de te reposer à Poitiers pour quelques jours; tu verras Jacques du moins, et tes quelques jours d'hôtel garni ne te coûteront pas plus cher que les couchées de la route et les prix exorbitans des voitures qui font deux lieues à l'heure; de plus, on ne trouve pas à manger, pas même du pain; les Ch.., quand ils sont venus à Auray, de Laval ou du Mans, ont été vingt-cinq heures sans pouvoir trouver un morceau de pain.… Nous voici du moins avec une grande bonne majorité à la Chambre; la paix sera bientôt conclue et la Chambre remettra de Tordre dans l'administration; peut-être appellera-t-elle une monarchie qui achèvera de rétablir la paix à l'intérieur… Le pauvre curé de Ray a été horriblement maltraité pour avoir eu la sottise de garder le fusil du hulan trouvé mourant sur la route. On l'a battu, déchiré, traîné à pied pendant onze lieues sans manger; sa maison a été pillée; tous ses meubles et effets brisés, volés. Tout Ray a été traité de même, mais pas B.-T., dont le maire a été aussi emmené et rossé; pour celui-là, c'est bien fait. Émile a été chercher le pauvre curé, revenu chez lui deux jours après, dans un état déplorable, la tête enflée comme un boisseau, et ne trouvant plus rien ni personne chez lui; il l'a emmené à Livet; c'est très bien à Émile. Adieu, chère enfant.

Kermadio, 23 février 1871. — Chère petite, je te remercie de ta longue lettre fort intéressante. On dit que la paix est signée à des conditions inespérées. L'Alsace et la Lorraine formeront un pays neutre comme la Suisse, et une indemnité de guerre de deux milliards, en défalquant de cette somme environ cinq cents millions de contributions déjà reçues. Nous ne pouvions espérer d'aussi bonnes conditions; l'Angleterre se sera interposée; elle aura craint pour elle-même la trop grande puissance de la Prusse et son odieuse ambition. Quoi qu'il en soit, Dieu veuille que la nouvelle soit vraie et que nous soyons délivrés de ces odieux coquins, barbares et sauvages!…

Voilà le gouvernement bientôt constitué; il est à peu près sûr que ce sera le comte de Chambord avec une constitution raisonnable et religieusement solide; il adopterait le comte de Paris…

J'espère que Victor-Emmanuel sera mis à la réforme et tous les états italiens reformés comme par le passé; ce sera la France par le moyen des zouaves de Charette qui fera la contre-révolution. Il ne manquera pas de volontaires. Il en a déjà dix mille[296]…

La paix conclue, tous ces brigands évacueront le pays; je dois dire pourtant qu'Anatole m'écrit que ceux de Laigle sont des Hanovriens très doux et très faciles. Ceux d'Edgard aussi, près de Dieppe, sont polis et doux. Il fait un temps magnifique et pas froid. On travaille à toutes sortes de réparations de routes, des chemins de fer, etc., qui indiquent une certitude de paix et qui nous rendront bientôt la liberté

de la circulation. C'est dans un rayon de six à dix lieues de Paris, que les réparations seront plus difficiles et plus considérables. Adieu, ma chère bonne fille.

Kermadio, 27 mars 1871. — Mon cher Émile, c'est avec crainte que je t'adresse une pétition dont le rejet me serait bien pénible. Je ne peux pas aller à Livet avant le mois d'août… Je suis donc reculée jusque-là pour vous embrasser tous et je viens te demander un grand adoucissement à ce dur sacrifice. Tu iras chercher Jacques pour les vacances de Pâques; peux-tu et veux-tu en retournant à Poitiers partir un jour plus tôt de Livet, amener Jacques jusqu'au Mans, où il trouvera Saint-Jean qui me l'amènera immédiatement et qui le ramènera à Poitiers, au collège? Si un obstacle quelconque (il faut tout prévoir) t'empêchait de l'aller cherchera Poitiers, fais-le-moi savoir et autorise-moi à l'envoyer chercher pour le garder pendant la vacance; Saint-Jean le ramènera par Nantes, qui est le plus court chemin jusqu'à Poitiers; il va sans dire que les frais me regardent du moment qu'il t'aura quitté. J'attends ta décision avec inquiétude.

Kermadio, 31 mars 1871. — Chère enfant, la lettre de Jeanne m'apprend que vous ignorez mes changemens de projets; tu me fais demander par quel train et quel jour j'arriverai. Tu n'as donc pas reçu les lettres que j'ai écrites avant les médailles et avec les médailles[297]? Outre les tumultes de Paris qui peuvent se répandre et intercepter les chemins, la visite de Camille ne pourra avoir lieu qu'en avril, à cause de celle de Nathalie qui doit lui succéder… J'ai été peinée de devoir renoncer à vous embrasser tous, mon petit Jacques compris, pendant cette vacance de Pâques, mais j'ai l'habitude de me résigner à ce que je ne puis empêcher et je me soumets. Cela me fera une bonne pénitence pour la semaine sainte; j'ai d'ailleurs votre satisfaction à tous qui me compense la mienne, et c'est très bien comme cela. Ce qui n'est pas bien, c'est ce qui se passe à Paris et à l'Assemblée. M. Thiers ne veut rien faire qui contrarie les rouges; et bien mieux, de concert avec son ami rouge, Grévy président, il empêche les membres de la droite de parler; on avait organisé (200 membres de la droite) un système énergique et facile contre Paris; une organisation défensive des provinces ou départemens se tenant entre eux, contre les rouges; une nouvelle organisation militaire, financière et administrative. C'était Armand qui devait porter ce projet à la tribune au nom des membres de la droite; mais Thiers s'y est formellement opposé, ainsi que Grévy, et l'a empêché de s'expliquer. Thiers, pour conjurer la colère des 200 de la droite et l'irritation des 3ooindécis et modérés, leur a demandé huit jours pour l'exécution d'un plan secret et décisif. Ce plan aura sans doute le sort de tous les plans de l'année de campagne; celui de Châlons, de Bazaine, de Chanzy, de Bourbaki, de Trochu, désastre plus complet à chaque plan manqué. Cette Chambre vaut ses précédens acteurs; tout cela fait un gâchis qui finira par nous détruire et nous mettre au niveau de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie, de la Grèce, etc. Pauvre France! quand se mettra-t-elle en mesure d'obtenir le pardon de ses affreuses impiétés, immoralités et cruautés?…

Kermadio, 5 avril 1871. — Chère petite, Jacques est arrivé ce matin à onze heures très bien portant, pas trop fatigué, très content de son voyage qu'il a fait en compagnie de trois officiers prisonniers rapatriés qui lui ont raconté les choses les plus intéressantes sur la guerre, sur les Prussiens, sur leur prison, etc. Ils ont tous couché à Nantes, ayant attendu cinq heures à Tours le train du soir; en l'attendant, Jacques a fait avec Urruty[298] tout le tour de la ville, de sorte qu'il connaît Tours sous toutes ses faces. Ils sont arrivés à Nantes à deux heures du matin; ils ont couché dans un petit hôtel, les grands étaient pleins; le leur avait encore deux chambres disponibles; l'une convenable que les officiers se sont adjugée, l'autre à deux lits, mais si basse que Jacques même ne pouvait y entrer que ployé en deux. Ils sont repartis à six heures et demie. Il est ravi de Nantes et de son quai que longe le chemin de fer dans la

plus belle partie de la Loire. Il est arrivé enchanté et suivi d'Armand aussi enchanté que lui; je l'ai fait laver, habiller tout de frais; il a déjeuné comme un affamé; il a été très gentil et très aimable à table; il nous a raconté une foule d'histoires intéressantes de la vie de Poitiers… Après déjeuner, Jacques escorté d'Armand a été voir la mer qui traverse, ou borde le parc… Demain, après l'office, ils iront voir la Chartreuse, le Champ des martyrs, la Chapelle des victimes de Quiberon érigée par la duchesse d'Angoulême et ils reviendront par Sainte-Anne. Le soir à huit heures, ils iront avec nous tous à Auray pour entendre Gaston prêcher la Passion. Il a un succès immense à Auray, où il a prêché deux retraites, celle des femmes et celle des hommes; il confesse depuis quinze jours du matin au soir; tout le monde veut se confesser à lui. Adieu, chère petite, je t'embrasse tendrement et je te remercie encore de m'avoir sacrifié le bonheur de voir Jacques. Je l'ai trouvé grandi; il y a un an que je ne l'avais vu. Il fait un temps admirable, 17 degrés et pas de vent. J'espère qu'Émile a reçu une lettre de remerciements.

Kermadio, 8 avril 1871. — Chère enfant… Je te demande en grâce, ainsi qu'à Émile, de ne pas vous tourmenter de la rentrée de Jacques au collège; elle sera très régulière, malgré les vingt-quatre heures de retard, et le Père Argan sera très content. Gaston lui a écrit qu'il devait partir lundi à deux heures avec Jacques pour arriver à Poitiers à six heures du matin mardi, mais que, par suite d'une grande cérémonie à laquelle il devait assister à Sainte-Anne, pour recevoir avec l'Évêque le général Charrette et deux autres généraux suivis de tous leurs zouaves, il lui était impossible de partir avant mardi matin; Charrette a fait le voeu d'un pèlerinage à Sainte-Anne, s'il revenait sain et sauf de cette horrible guerre; tous ses zouaves ont demandé à l'accompagner; il désire voir Gaston qu'il connaît; et Sainte-Anne leur donne après la messe un grand déjeuner. Gaston doit y assister et présenter Jacques au général. Gaston a ajouté à sa lettre au Père deux ou trois phrases aimables et plaisantes comme il sait si bien les tourner et il me charge de vous rassurer… Surtout qu'Émile ne gronde pas le pauvre Jacques, qui n'y peut rien. Quelles horreurs font ces monstres rouges à Paris! Saint Thiers a pour ces abominables scélérats des tendresses paternelles… Les généraux embarquent les prisonniers pour Belle-Isle, à 12 kilomètres en mer. Nous en voyons passer des trains plusieurs fois par jour. Tu as vu qu'ils ont pris la plupart des curés de Paris et l'Archevêque et les pauvres Jésuites; ils vont les fusiller tous, c'est évident…

Kermadio, 15 avril 1871. — Chère enfant, je t'envoye une lettre que je viens de recevoir de Jacques, qui a été très bien reçu par le Père Argan, comme je le pensais. Gaston m'écrit la même chose et me dit que Jacques a ri tout le long du voyage avec Jean de Moussac, jeune zouave que Gaston aime beaucoup; Jacques l'a vu à Kermadio, où il est venu trois fois passer deux ou trois jours. C'est un charmant garçon de vingt-quatre ans, Gaston l'apprécie tout particulièrement[299]. Je ne t'en écris pas davantage, étant pressée de lettres. Camille arrive demain à onze heures avec Baby. Je t'embrasse bien tendrement, ainsi que les enfans et Émile. Amitiés à tes excellens hôtes.

Kermadio, 17 avril 1871. — As-tu vu que les scélérats d'insurgés ont décrété la chute, le brisement et la fonte de la colonne Vendôme? Quelle joie pour l'Europe qui avait fourni les matériaux!

Kermadio, 22 mai 1871. — Chère petite… Voilà Paris presque mis à la raison; après Paris, j'espère qu'on s'occupera de remettre M. Thiers à sa place d'ambitieux dévoilé, et qu'on votera une monarchie honnête, loyale, chrétienne et stable. H" n'y en a qu'une dé possible et qui ait une perspective de durée; après la dernière lettre magnifique du comte de Chambord, on a droit de compter sur le consentement de la France pour avoir un bon et vrai roi, un Henri V». Gaston et moi, nous prendrons la route de Livet (et des Nouettes pour Gaston), au premier jour des vacances. Que je serai heureuse de

vous revoir tous et chez vous! Il y a à Méry 15 Prussiens dont 7 officiers qui mettent ton oncle hors de lui, en se servant sans cesse du bateau qu'ils ne rattachent pas, ou pas à sa place; ensuite, en se promenant à cheval dans le parc qu'ils bouleversent et que ton oncle ne se lasse pas de faire ratisser et nettoyer. Et bien d'autres méfaits de ce genre qu'il ne peut pas empêcher. Du reste, ces ennemis sont convenables et polis. — La prise de Paris va chasser tous ces gens-là, je suppose; car ils ne se sont rapprochés que pour tomber sur Paris insurgé, et comme les insurgés sont en fuite ou tués, les Prussiens n'ont plus rien à glaner. — Adieu, ma chère petite… Il fait chaud et sec; le pauvre Jacques doit avoir soif d'air, d'eau et de verdure: à Poitiers, c'est aride et peu arrosé, mais en revanche brûlant et étouffant.

Kermadio, 5 juin 1871. — Chère petite… Je ne demande pas mieux que de prêter mon appartement à Émile… d'autant plus que, d'après ce que je lis dans les journaux, la destruction de Paris ne tardera pas à se compléter et qu'on ne saurait trop promptement faire ses affaires et mettre en sûreté tout ce qui peut se retirer de Paris… Quant à moi, je vais faire emballer et mettre en sûreté (je ne sais où encore) divers objets auxquels je tiens, tableaux, dessins, pendules et livres. Si les esprits se calment, si les coeurs se repentent, il sera facile de remettre en place ce qui aura été emballé… Certainement, ma chère petite, à moins de mort ou autre empêchement fatal, j'irai passer chez toi le plus de temps que je pourrai des deux mois de vacances… Adieu, chère enfant.

Kermadio, 23 juillet 1871. — Chère petite, d'après la lettre d'Émile, je ne me suis plus mêlée du voyage de Jacques, ce qui ne m'a pas empêchée d'y penser avec inquiétude et de m'en tourmenter *nuit* et jour. On se moque de moi, mais je ne puis faire autrement… Je t'apporterai une copie de la lettre que M. le comte de Chambord a écrite à Gaston; elle est belle, noble, simple, éloquente, affectueuse et digne, comme son manifeste. Je t'embrasse tendrement. Jacques te revient-il à Paris? Et quand? — Réponds-moi…

Kermadio, 27 juillet 1871. — Chère petite, je reçois ta lettre; écris à mon portier qu'il ouvre et qu'il nettoyé l'appartement pour te recevoir le 2 et qu'il te prépare à dîner (pour trois), qu'il sorte du vin de la cave, qu'il fasse mettre de l'eau dans les fontaines, des bougies dans les flambeaux, du sel dans les salières, du sucre dans les sucriers, des boîtes d'allumettes dans les chambres que tu occuperas, qu'il sorte du linge de table, de toilette, des draps, des taies d'oreiller, des torchons, etc. L'argenterie doit être restée où j'en avais laissé pour toi, dans les tiroirs du buffet. Moi, je pars le 2 comme toi, mais je couche à Laval et je n'arrive que le 3 pour dîner; j'espère trouver mon cher petit Jacques avec vous; demande à Émile de l'amener à Paris. Le voyage est facile et court de Poitiers à Paris, et outre que Jacques n'aurait pas la tristesse d'arriver à Livet désert et d'y rester en enfant abandonné pendant trois jours au moins, il verra le curieux spectacle des ruines de Paris qui vont être bientôt rebâties pour être redétruites… Tu trouveras Gaston à Paris; il en repartira avec moi et probablement, avec vous tous, et il restera aux Nouettes. Je vais bien, Dieu merci; je ne me ressens plus de la petite, très petite attaque d'il y a quinze jours ou trois semaines; il m'en est resté seulement la bouche un peu de travers; elle penche à gauche par en bas, mais c'est peu de chose. Au reste, je marche assez bien; peut-être pourrai-je aller à pied jusqu'à l'église en me reposant un peu au haut de la côte. Adieu, ma chère petite, à revoir bientôt.

Paris, 12 octobre 1871. — Chère enfant, j'ai fait un triste, mais bon voyage; j'étais triste de t'avoir quittée ainsi que les enfans; les larmes de ma bonne petite Françoise me poursuivent encore. Je suis arrivée chez Gaston à sept heures. J'ai bien dormi, je vais très bien. Dis à Françon que son chocolat m'a fait beaucoup de bien; j'en ai mangé toute une tablette vers quatre heures. Il a fait vilain temps, mais pas

froid. J'ai remis… ta fourrure au fourreur; le coquin est Allemand au plus haut degré… Je pars pour les emplettes de Jacques et Paul[300]. Je t'embrasse tendrement, comme je t'aime, et les petites avec toi…

Malaret, 3 décembre 1871. — …. Depuis quinze jours je tousse horriblement, nuit et jour; tout ce que je fais n'y fait rien; je n'ai pas de fièvre heureusement, ce qui indique qu'il n'y a rien de grave, ni aucun organe lésé. Mais je ne dors presque pas, je suis fatiguée; le froid m'empêche de sortir, je ne prévois pas la fin de cette vilaine toux que rien ne peut apaiser. A la grâce de Dieu; je fais de mon mieux pour me soigner; si je ne réussis pas, je m'en bats l'oeil et le mollet, comme disait le gros cardinal ... (j'oublie le nom). Je regrette que la pauvre E… soit partie sans femme de chambre pour son voyage de trois ou quatre jours. Ne sachant pas se donner un coup de peigne ni un coup de brosse, elle aura un air ébouriffé ridicule et arrivera à *"* comme une folle. — Nous avons un froid inaccoutumé dans le Midi, depuis près d'un mois, et qui augmente graduellement; je compte sur le dégel pour finir mon rhume…

Adieu, chère petite, je t'embrasse tendrement avec Émile et les enfans.

1872

Paris, 3o avril 1872. — Chère petite, j'ai fait bon voyage, et seule dans mon wagon jusqu'à Pontchartrain, où j'ai eu une invasion de savans et de guerriers quatre par quatre. Les savans ont discuté violemment le lavage des cochons; les guerriers ont raconté leurs exploits pendant la guerre; ils avaient tous commandé des corps d'armée et tous ont vaincu, culbuté l'ennemi et l'auraient ramené à Berlin s'ils avaient été secondés. C'est ce que j'ai compris au milieu de leurs cris; entre les cochons et les oies du Capitole, il n'était pas facile de démêler le fil de l'histoire…

Gaston est enchanté que tu sois grosse; il dit que cela répandra de l'animation dans la maison, qu'on n'a jamais trop d'enfants. — Paris est tranquille. M. X…, que je viens de voir et qui est bien informé par les milliers d'ouvriers qu'il emploie, dit qu'il ne se passera rien de grave d'ici à longtemps, que les ordres les plus sévères sont donnés pour empoigner les gens qui injurient et attaquent les sentinelles ou les militaires et sergens de ville, et que les ouvriers commencent à comprendre qu'il est plus dans leur intérêt de travailler tranquillement que de faire de l'insurrection qui paralyse le travail, terrifie le consommateur et ruine l'industriel… Je ferme ma lettre pour qu'elle parte aujourd'hui…

Kermadio, 21 juin 1872. — Chère petite, Mme X…[301] n'est pas aussi malade qu'elle en a l'air ou la parole… une quinzaine de courses et haltes fatigantes prouvent que son mal est l'ennui et que lorsqu'elle court et s'amuse, elle a de la force et de la santé… Ils[302] sont enchantés (de leur terre), malgré le pronostic de Mlle F..[303], qui assurait que Mme X… n'y resterait pas; il n'y a pas de chauffe-assiettes pour les repas; comment vivre sans chauffe-assiettes? Surtout quand on est de l'illustre race des F… et Cie. Nous autres vilains, à la bonne heure; mais une F… entourée des grandeurs d'une bonne pour tout service, de ses jambes ou d'un rare fiacre pour tout transport, comment subir une telle privation? Heureusement, Mme X.., toujours grande, toujours humble et douce, se trouve satisfaite de sa terre sans chauffe-assiettes, sans chaises percées (une seule pour elle seule!), etc., etc., etc. Tout va donc au mieux… Je vais mieux; mes jambes sont un peu revenues à la vie; peut-être reviendront-elles tout à fait… Adieu, ma chère petite, je t'embrasse bien tendrement avec tout ton monde…

1873

Malaret, 29 janvier 1873. — Chère enfant, j'ai reçu ce matin ta lettre qui m'annonce la maladie du petit Paul; j'avais su par Paul de Malaret, de retour hier soir des funérailles de l'Empereur, que le pauvre petit était souffrant et qu'Émile l'avait emmené à Livet; Lydie m'avait déjà parlé de sa toux, qui l'avait inquiétée[304]… Gaston vient d'être guéri d'une toux obstinée causée par ses grandes fatigues, par les Eaux-Bonnes Homéopathiques; tâche d'avoir des globules d'Eaux-Bonnes par Gaston. Cela t'évitera ainsi qu'au pauvre Paul les vésicatoires, les emplâtres, les visites de médecin, les potions et les boissons chères et détestables.

Je vais bien… Le précepteur de Louis est parti subitement hier matin, après une colère furieuse, après avoir dit aux enfans… qu'ils étaient des drôles, que nous étions tous des drôles et des drôlesses. Il est parti emportant la clef de sa chambre; laissant tous ses effets, n'ayant pas touché les 150 francs qu'on lui doit; personne ne sait ce qu'il est devenu; on suppose qu'il a été à Toulouse pour partir en chemin de fer… Adieu, chère enfant… je t'embrasse.

Malaret, 25 mars 1873. — Chère petite, la dernière lettre de Lydie[305] m'a donné de sérieuses inquiétudes sur mon pauvre petit Paul. Ses douleurs de tête presque continuelles et ses douleurs dans les yeux indiquent un état inflammatoire dans le cerveau, causé par un excès de travail, un manque de sommeil, une fatigue générale; le collège est trop dur pour les enfans délicats… Jacques, plus fort, y a résisté, mais d'autres plus faibles n'ont pu s'y habituer. A Toulouse, c'est de même; on en retire tant d'enfans que les Pères se décident à vendre leur établissement, qui deviendra une caserne, à acheter un château avec parc énorme, hors la ville, et à changer le régime alimentaire, le système d'études, d'exercices, etc.; mais ce ne sera fait que dans deux ans. Il me semble impossible de laisser le pauvre Paul dans l'état où il est; il faut lui faire prendre des eaux appropriées à l'état de sa tête et suspendre le collège pendant des mois[306]. Dans un ou deux ans, il pourra travailler, mais jamais d'après la méthode universitaire. Qu'il apprenne les langues étrangères; plus tard, qu'il apprenne la chimie, la physique, l'histoire naturelle qui lui prépareront des succès dans l'industrie, et il ne sera pas plus ignorant que les autres, au contraire… Adieu, ma bonne petite, fais-moi. donner des nouvelles de mon pauvre Paul par Jeanne.

Paris, 19 et 20 mai 1873. — Chère petite, je te remercie de ta bonne aimable lettre; je te donne pour récompense des nouvelles de Paul[307], qui est venu me voir à trois heures et demie et qui va très bien, m'a-t-il dit, et de Jacques que j'ai vu hier et qui allait très bien aussi; il se prépare avec tout le collège à faire le pèlerinage de N.-D. de Chartres en chemin de fer, samedi prochain… Gaston te recommande instamment de suppléer autant que possible à l'absence des secours religieux extérieurs par de petites lectures religieuses, courtes mais exactement faites deux fois par jour, pendant cinq à dix minutes, et une ou deux dizaines de chapelet chaque jour pour demander à la Sainte Vierge l'esprit de foi et de charité qui nous sauvera tous quand nous aurons à paraître devant le bon Dieu. Adieu, chère enfant.

Paris, 26 mai 1873. — Chère petite… Après deux journées suffocantes, surtout celle d'hier, nous sommes retombés dans un froid glacial et une pluie glaciale; cela va achever les pauvres récoltes. —

Nous voici en pleine sécurité avec Mac-Mahon. Thiers, après avoir envoyé sa démission à la Chambre, attendait la réponse qu'il était certain devoir être un refus, accompagné d'un vote de confiance. Quand le messager lui a apporté l'acceptation de sa démission, il a fait une figure horrifiée, il a fait répéter le message trois fois, puis il est devenu pâle, il est retombé dans son fauteuil, il s'est mis à pleurer, à sangloter et il a renvoyé tout le monde. Quand il est rentré chez lui, plus de factionnaire, de poste, de guérites; le commandant avait immédiatement transporté le tout chez Mac-Mahon. Tout le monde est dans la joie; la sécurité est dans tous les esprits; la diplomatie est enchantée; les pèlerinages ont plus de cours que jamais. C'est la Sainte Vierge (N.-D.-de-Bon-Secours) et les saints Jésuites massacrés le jour anniversaire du renversement de Thiers et de la nomination de Mac-Mahon, qui ont obtenu du bon Dieu notre pardon et notre réhabilitation en ce monde. Adieu, ma chère enfant; j'hésite encore si j'irai droit à Livet en juillet ou si je commencerai par Kermadio. Gaston ira à Kermadio, Marie aussi et Cécile aussi. Je t'embrasse tendrement avec les enfans.

Je crois que je me déciderai pour Livet[308].

FIN DES LETTRES DE MA MÈRE

Lettre d’une Grand’mère

(LA COMTESSE DE SÉGUR

À SON PETIT-FILS JACQUES DE PITRAY
1898

Retour à la table des matières

Table des matières

Grand’mère
1861
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874

À LA COMTESSE L. DE COURVILLE

L'aimable auteur de *Mademoiselle Edmonde et des Petits de Presles*.

Chère Madame et amie, mon coeur m'inspire en inscrivant votre nom sur la première page de cette publication. Soyez-en la marraine spirituelle, et que votre ressemblance littéraire avec ma mère chérie s'atteste ici dans une parenté morale qui m'est doublement chère.

Vicomtesse de PITRAY, née de Ségur.

Paris, 1er septembre 1897.

Grand'mère

Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais écrit pour les jeunes lecteurs de ma mère une *Biographie* (court résumé de sa vie), car je désirais la leur donner avec ses lettres charmantes à son cher petit Jacques, mon fils aîné.

Je serai brève: ne se peint-elle pas dans cette correspondance où elle montre pleinement son ardente bonté, son infatigable sollicitude, sa puissance d'aimer et sa piété profonde? «Grand'mère» a une façon d'écrire qui n'appartient qu'à elle et sait donner du relief aux moindres choses. Longtemps sa modestie l'avait laissée dans l'ombre; mais les prières de ses petits-enfants la décidèrent à livrer son nom à la publicité, et la publicité, ce fut pour elle la célébrité.

Sa vie retirée la dérobait néanmoins aux yeux curieux de la foule. On savait bien que c'était la fille de l'illustre Rostopchine, de l'incendiaire patriote de Moscou, qui écrivait les histoires délicieuses que s'arrachaient des milliers de petites mains; puis, c'était tout! Parfois une tête brune ou une tête blonde venait inopinément s'offrir naïvement au baiser affectueux de la vénérable et célèbre conteuse… Ces jolies scènes étaient rares, tant ma mère savait bien garder son incognito en toutes circonstances; elle avait une telle horreur des compliments et de la flatterie!

Née en 1799, Sophie Rostoptchine était encore une fillette quand l'incendie de Moscou lui révéla quel héros était son père. Ce souvenir fut ineffaçable; elle en parlait avec une admiration enthousiaste qu'elle nous a communiquée. Sa conversion au catholicisme, due à sa pieuse mère, lui fit agréer un mariage en France, et en 1819 elle épousait Eugène comte de Ségur, ancien page de Napoléon Ier et officier de cavalerie.

La petite fille aux grands yeux gris espiègles, aux joues roses, était devenue alors une personne charmante, dont la physionomie était des plus expressives, dont les magnifiques cheveux blond foncé étaient non moins remarquables que le teint éclatant, et dont la tournure élégante était aristocratique au suprême degré. Que l'on joigne à cela une simplicité profonde, une grâce qui s'ignore, et l'on aura le portrait de ma mère au moment de son mariage.

Sur huit enfants que Dieu lui envoya, le second, Renaud, mourut tout jeune; l'aîné était mon frère Gaston, ce saint Monseigneur de Ségur dont la cécité a fait briller d'un plus vif éclat les multiples vertus.

Celui qui vint après Renaud était Anatole, marquis de Ségur, ancien conseiller d'État, auteur distingué; puis Edgar comte de Ségur-Lamoignon, ancien secrétaire d'ambassade et ancien député, dévoué aujourd'hui à l'oeuvre des cercles catholiques ouvriers.

Quatre filles arrivent à la suite; Nathalie, baronne de Malaret, jadis Dame du Palais de l'Impératrice; Sabine, qui, entrée au monastère de la Visitation, y mourut en vraie sainte, et Henriette, sa soeur jumelle, devenue la femme d'Armand Fresneau, le catholique sénateur du catholique Morbihan.

Olga, celle qui écrit ces lignes, est la dernière de la famille, et elle ne se souvient pas sans douleur d'avoir, par su naissance, altéré pour de longues années la santé de son excellente mère.

Devenu Pair de France après la mort du chef de la famille, car cette dignité était héréditaire chez les Ségur, mon père partageait son temps entre Paris et nos chères Nouettes, la campagne donnée à ma mère en 1822 par le général comte Rostoptchine pour ses étrennes. C'est aux Nouettes que nous nous ébattions

autour de notre mère chérie, la comblant de soins et de caresses et vivant heureux de ce bonheur paisible dont on ne se rend compte que lorsqu'il vous échappe. C'est aux Nouettes que se fiancèrent Nathalie et Henriette. C'est aux Nouettes que notre frère vénéré, que Gaston devint aveugle! C'est aux Nouettes que ma mère écrivit la plupart de ses charmants livres. C'est aux Nouettes que naquirent la plupart de ses enfants et de ses petits-enfants. C'est aux Nouettes enfin que nous voyions le plus et le mieux notre illustre ami Louis Veuillot.

L'âge seul força ma mère à quitter cette terre bien-aimée. Sa santé, déjà altérée en 1870, reçut une seconde et rude secousse dans cette année néfaste qui la vit trembler pour la première fois de sa vie… La mère souffrait d'être séparée de la plupart de ses enfants! la grand'mère souffrait de ce même mal!…

L'auteur ne se releva pas de ce coup cruel; *la Vie des Saints* n'eut que trois pages d'écrites… et la plume faiblit dans ces mains défaillantes, sans toutefois s'en échapper tout à fait, car sa correspondance continuée atteste que l'esprit était toujours aussi charmant, aussi fin, aussi gai, aussi alerte. La force seule faisait défaut, et ma mère ne devait la retrouver qu'au ciel. Stoïque devant la vieillesse, elle en constatait les progrès avec un calme qui nous confondait. Son amour pour Dieu, grandissant chaque jour, lui faisait accepter la perspective d'une séparation dont l'idée seule nous déchirait le coeur! Ma mère *attendait* la mort en 1874 et commença en athlète chrétienne une lutte formidable, avec une agonie terrible, comme jadis Jacob avec l'ange. Cette lutte suprême dura plus de quinze jours… puis, le 9 février au matin, cette belle âme s'envola vers le Dieu qu'elle servait avec tant d'énergie et tant d'amour, laissant mon pauvre frère Gaston si brisé de cette perte qu'elle en altéra sa santé à jamais.

Voilà ce que fut «grand'mère» dont la dépouille mortelle repose dans le cimetière de Pluneret, près de Sainte-Anne d'Auray, en Bretagne. «*Dieu et mes enfants*», porte la croix qui se dresse sur sa tombe. – Ce fut le cri de son coeur et la règle de sa vie. La chrétienne et la mère s'unissaient en elle pour faire de son existence un tout incomparablement beau et touchant.

… Qu'elle l'aimait, cette enfance pour laquelle sa plume traçait, en se jouant, des pages impérissables! La comtesse de Ségur est un des classiques de la littérature enfantine, et ses livres resteront pour attester son esprit, sa verve, son coeur et sa foi.

La miséricorde divine a permis que son cher petit Jacques et sa chère petite Camille ne succombassent qu'après elle. Les lettres contenues dans ce volume montrent la tendresse de ma mère pour ses petits-enfants. Je puis attester qu'ils en furent dignes et que, pour son compte, Jacques méritait cet attachement profond, manifesté avec une persévérance si fidèle! Sa piété, son bon coeur, son amour pour le travail, ses brillantes études prouvent qu'il eût réalisé les tendres rêves de son aïeule, s'il fût resté parmi nous… Hélas! des imprudences réitérées à la suite d'un refroidissement compromirent, puis brisèrent sa robuste santé. Deux ans après la mort de «grand'mère», Jacques, après avoir héroïquement enduré dix mois d'une souffrance sans nom, s'éteignait pieusement, consolé par les secours de la religion qui avait assisté son martyre, la veille de ses 19 ans!…

Que les prières de ceux qui liront ces pages réunissent dans leur souvenir la grand'mère et ses deux bien-aimés petits-enfants, car Camille la rejoignait peu après, comme attirée par la main puissante de l'aïeule voulant terminer, de par la permission divine, une vie toute de larmes et de douleur…

De là-haut rayonne désormais l'image pure et imposante de l'auteur chrétien dont je trace en pleurant la notice. Ceux qui l'ont bien connu ne l'oublieront jamais et l'aimeront toujours, d'un amour qui défie le temps et qui laisse à vif la plaie saignante faite par la mort dans leurs coeurs. – «C'est le premier chagrin» qu'elle m'ait jamais causé, disait Louis XIV de Marie-Thérèse mourante. Les enfants et les amis de ma mère répètent ces mots et y ajoutent l'*au revoir!* de la Foi qui espère dans l'Éternité pour les réunir à «grand'mère» et aux autres bien-aimés partis avant eux…

1861

Paris, jeudi 12 janvier 1861.

MON CHER PETIT JACQUES,

Je t'écris pour te consoler un peu de ne pas venir avec maman. Mais je crois que tu te serais ennuyé. Pierre et Henri n'y sont pas… Il n'y a aucun enfant que tu puisses voir. Chez moi, après dîner, je n'aurais pas pu jouer avec toi, à cause de ton oncle Gaston; alors, que serais-tu devenu? Ton grand-père, tes oncles, tes tantes sont tous absents. À Livet tu t'amuseras avec ta soeur à faire une cabane et un treillage à ton jardin. Si tu as besoin d'un ouvrier pour t'aider, je te payerai deux ou trois journées; il aura le temps de faire le plus difficile de ton ouvrage. Arrange cela avec Auguste[309], qui est très bon et qui te procurera un bon ouvrier comme Lortie. Je vous ai envoyé, à tous deux, une jolie cravate par M. Mazier, qui retourne à Laigle ce soir et qui vous enverra votre petit paquet par le facteur. J'aurais bien voulu vous envoyer aussi deux jolies petites tasses à café avec votre nom écrit dessus en lettres d'or, et puis un joli verre pour toi, un sac de perles pour Jeannet, du joli papier à lettres avec enveloppes bordé de jaune, de rouge, de bleu, de vert; mais M. Mazier n'avait pas de place dans sa malle. Je t'enverrai cela par maman avec d'autres petites choses. Je pense toujours à toi et à Jeanne, et j'espère que maman vous laissera venir aux Nouettes bien longtemps et beaucoup de fois. Adieu, mon cher petit; je t'embrasse bien tendrement avec Jeannet à laquelle j'écrirai demain. Embrasse papa pour moi.

Grand'mère de SÉGUR.

CHER AMOUR,

J'irai te voir demain avec ton oncle Gaston; je t'apporterai encore des noix. Les petits chiens ont crié comme des malheureux après ton départ: je croyais que c'était de chagrin, mais j'ai découvert que c'était la faim; on avait oublié de leur donner à dîner à midi. J'ai chargé Joséphine Morel de leur porter à manger trois fois par jour. Adieu, mon cher petit chéri; embrasse bien maman, papa, ma grosse Jeannette et mon excellente Margoton. Embrasse aussi ta bonne, et fais un petit salut à Léontine[310]. Je t'embrasse bien fort et beaucoup de fois. Ton oncle et M. l'abbé t'embrassent avec Jeannet et Margoton.

Grand'mère de SÉGUR.

J'envoie douze petites poires pour vous et pour maman.

1863

Paris, 1863, 14 mars. - Mon bon petit Jacquot, je pense continuellement à toi, et je suis bien ennuyée de n'avoir pas de nouvelles de toi et de ce que tu fais. Je ne sais seulement pas si tu as la pioche que je t'avais commandée et qu'on devait te donner quand tu as passé devant les Nouettes. Dis-moi, en dictant une lettre à ta bonne, à quoi tu t'amuses, si tu travailles à ton petit jardin, si le jardinier t'aide un peu, si tu as tout ce qu'il te faut. Je t'ai envoyé, par le paquet de grand-père, cinq bougies bleues comme tu avais demandé. Je n'ai pas eu le temps de t'envoyer autre chose, ni quelque chose pour Jeannet et Margot, parce que j'ai su trop tard que grand-père envoyait un paquet… Ta petite cousine Henriette[311] est très gentille; figure-toi qu'elle commence à lire assez bien les Malheurs de Sophie et qu'elle commence à écrire dans les cahiers de M. Paupier… elle compte très bien jusqu'à 100; elle se trompe quelquefois de 70 à 80. Sa maman lui donne deux fois par jour des petites leçons de 10 ou 15 minutes, jamais plus. Le soir, Henriette joue avec M. l'abbé à faire des tours, des églises, des villages dans le petit salon… Le petit Armand ne vient au salon qu'après déjeuner pendant dix minutes, parce qu'il fait du bruit… Élisabeth… s'amuse à lire, à découper, à écrire des histoires… Adieu, mon cher excellent petit Jacques; je t'embrasse mille fois… Une poignée de main à papa. Adieu, mon cher petit ange.

Paris, 1863, 28 mars. - Cher enfant, j'envoie une petite caisse qui contient les cahiers d'écriture que tu me demandes; tu commenceras par le n° 1 blanc, puis 1 bis; puis 1 grand cahier; quand tu feras bien les 1, tu prendras 2, puis 3, puis 4. Il faut repasser avec de l'encre ce qui est en rouge ou en bleu. Maman te montrera ça; il ne faut faire pour les premières pages que 2 ou 3 lignes par jour, sans quoi la main se fatigue et on écrit mal. Il y a quatre flacons de parfums que tu me demandes; puis pour toi et pour Jeanne des petits cahiers de papier de couleur, et des petites enveloppes. Il y a un porte-monnaie-calepin pour Marguerite; puis deux petits livres de messe pour toi et pour Jeanne; enfin deux petites tasses pour toi et pour Marguerite qui n'en a pas. Louis s'ennuie beaucoup à Paris. Il ne va nulle part qu'aux Champs-Elysées voir Guignol.

Je suis triste de ne plus vous voir tous, mon cher amour Jacquot. Je ne vous verrai pas avant deux mois d'ici; et comme je serai seule aux Nouettes, je viendrai vous voir souvent. Adieu, mon cher petit chéri… Je serai bien contente quand je pourrai t'embrasser.

Paris, 1863, 21 avril.

MON CHER PETIT JACQUES,

Maman écrit que tu es toujours souffrant de l'estomac, ce qui me fait de la peine… Ne te force pas à manger et ne mange que ce qui te plaît. Si tu aimes le lait, bois-en matin, soir, dans la journée, tant que tu voudras. Et ne te fatigue pas à faire de trop longues courses; c'est mauvais pour toi. Si papa se moque de toi et te dit que tu es une poule mouillée, ne t'en afflige pas et pense, pour te consoler, que tu es un bon petit coq, bien huppé, et que tout le monde le sait et le dit.

Louis est un peu triste de la mort de son écureuil qui est mort en wagon pour avoir été à reculons et n'avoir pas pu vomir. Il se console avec les deux petites poules que tu lui as données et qu'il a emmenées à Bruxelles. Adieu, mon cher petit chéri, je t'embrasse bien tendrement, ainsi que maman, papa, Jeannet,

ma bonne grosse Margot et le gros Paul.

1864

Paris, 1864, 1er février.

Mon très cher, très bon, très excellent et très charmant Jacquot, je t'embrasse d'abord et je te remercie ensuite de ta bonne longue lettre.

Je vous ai envoyé un petit paquet dans lequel il y avait de jolies bouteilles d'anis, de liqueur, et du chocolat; plus des petites boîtes de lettres pour composer des mots qu'on donne à deviner; la petite Henriette aimait beaucoup ce jeu; seulement elle mettait une drôle d'orthographe; ainsi, pour *habit* elle mettait *abi*; pour *encrier* elle mettait *ankriyé*. Ce jeu apprendra à Jeannet à connaître ses mots: et toi, il t'apprendra l'orthographe. Demande à maman de te lire dans le premier volume des *Instructions familières* de ton oncle Gaston: *Un examen de Catéchisme*; ce sont de petits garçons qui disent des bêtises et un garçon qui répond très bien. Je fais un livre qui t'amusera beaucoup; il s'appelle *Un bon petit diable*; c'est un petit garçon qui est très sévèrement élevé par une méchante tante, à laquelle il joue des tours affreux; j'ai fait cinquante pages. Marie-Thérèse est un peu malade depuis deux jours, mais c'est peu de chose. Pierre et Henri sont enchantés d'apprendre à danser avec leur cousin Fernand K…; ils ont deux leçons par semaine, et dans l'intervalle des leçons, Pierre et Fernand dansent toujours, ce qui ennuie Henri; alors il se moque d'eux, Pierre et Fernand le chassent, et il reste tout seul.

… Adieu, mon cher petit minet chéri, je t'embrasse bien tendrement. Papa a bien raison de ne pas te donner de fusil, tu te tuerais et tu tuerais les autres (avant de te tuer toi- même)…

Paris, 1864, 14 février.

Mon cher petit Jacques,

Je t'embrasse bien tendrement pour tes sept ans, et j'espère que tu vas avoir bientôt un nouveau furet. Prie papa de te donner de ma part cinq francs pour t'aider à en acheter un. Tu crois que ton furet est mort dans un trou; pas du tout; il vit encore; il lui est arrivé ce qui arrive à presque tous les furets; il est entré dans un trou à lapins; il les a massacrés impitoyablement, il a sucé leur sang (car tu sais que les longues dents des furets leur servent à percer les grosses veines des lapins pour sucer leur sang); il s'est enivré, car le sang chaud enivre comme le vin; il est tombé endormi dans le trou et il en a fait sa demeure, ne pouvant plus retrouver Livet; il a probablement fait connaissance avec des amis furets; et il vit là-bas, dans un terrier volé aux pauvres lapins, avec quelques amis, et il se réjouit d'avoir recouvré sa liberté. Des gens qui travaillent près de là, l'ont entendu dire: «Si vous saviez, mes amis, quelle horrible vie mène un pauvre furet prisonnier; toujours en- fermé dans une prison noire, petite, puante; peu à manger, souvent battu. Moi, j'avais heureusement un bon, excellent petit maître (le furet pleure, essuie ses yeux avec sa petite patte et continue d'une voix tremblante: un maître que j'aimais, qui me faisait sortir, prendre l'air, qui avait la bonté de me lâcher près des terriers de ses lapins; j'en tuais des douzaines, je suçais leur sang, puis je sortais quand je me sentais devenir ivre, et j'arrivais près de M. Jacques, mon bon petit maître. (Le furet pleure.) Hi… hi… hi…ça me fait de la peine de ne pas le voir; il est si bon! je l'aime tant!» Les autres furets ennuyés l'ont laissé pleurer et ne sont revenus que le soir; ton furet était consolé, mais encore triste. Adieu, mon cher petit Jacquot; te voilà à l'âge de raison; je t'embrasse encore bien tendrement.

Grand’mère de SÉGUR.

Mon bon petit Jacques, je te remercie de ton joli bouquet qui embaume; j’ai trouvé le bout de la trompette; il était dans le panier à joujoux; je te l’envoie… Fais-moi dire de tes nouvelles par le facteur, et de celles de Paul et de maman…

Je te porterai du raisin, et je déposerai une couronne sur la tombe de notre chère petite Marguerite.

Je t’envoie deux grappes de raisin que Méthol m’a apportées de Paris; tu les partageras avec Jean et Paul;-tu enlèveras quelques grappillons de chaque grappe, pour faire la part de Paul, et puis tu donneras un reste de grappe à Jeanne, et tu garderas l’autre reste de grappe pour toi. Nous vous attendons avec impatience aux Nouettes; vous n’oublierez pas… vos livres de; classe. Adieu, petit chéri…

Kermadio, 11 décembre 1864.

Cher petit Jacquot, Henriette a reçu ta lettre qui est si bien écrite que nous avons tous cru que c’était papa qui te l’avait tracée au crayon et que tu n’avais fait que la repasser à l’encre; mais maman m’a écrit que c’était toi seul qui avais si bien écrit, et tout le monde se joint à moi pour te faire compliment de tes rapides progrès et pour complimenter aussi papa qui a si vite formé un si bon élève. Dis à maman que je tâcherai à Paris de te trouver des livres d’étude amusants et faciles à comprendre, dans le genre du *Manuel des Salles d’asile* que j’ai donné à maman pour toi; un gros livre rouge et or, où il y a les commencements de tout: catéchisme, histoire, grammaire, géographie, calcul, etc.

Je veux aussi commencer cet hiver des livres utiles et agréables pour les enfants; je tâcherai de faire vite une grammaire et un livre de calcul pour toi. Nous sommes débarrassés du loup depuis quinze jours; il a été à quatre lieues d’ici dans un village qu’on appelle Kraq, où il a mangé une belle génisse; les habitants se sont fâchés; ils l’ont chassé et ils lui ont cassé une patte d’un coup de fusil; de sorte qu’on le voit peu et il traîne péniblement sa patte cassée; il n’est pas revenu à Kermadio; j’espère que les habitants de Kraq achèveront de le tuer. Adieu, mon cher bon petit Jacquot.

Adieu, mon bon petit chéri.

Grand’mère de SÉGUR.

1865

Paris, vendredi 27 janvier 1865.

Mon cher petit Jacques, dis-moi si tu trouves les chevaux que papa a achetés jolis el si papa les a essayés avec toi et M. Anneau. Dis-moi quelle est leur couleur, s'ils sont d'une jolie taille, et surtout s'ils sont doux et faciles à mener; tu me diras aussi leur âge.

Ton petit cousin Louis, frère de "Valentine, est malade d'une angine couenneuse; on lui a brûlé la gorge hier, comme M. Rouyer a fait à Paul, et j'attends de ses nouvelles…

Quel vilain temps tu as, mon pauvre petit! Ta maison- nette est-elle finie? Peux-tu y mettre tous tes outils?…

Ta dernière lettre à maman était encore mieux que les autres. Je t'embrasse de tout mon coeur.

Grand'mère de SÉGUR.

Paris, 1er février 1865

Mon bon et cher petit Jacques, remercie bien M. Anneau de sa lettre et des détails intéressants qu'il me donne sur toi et tes occupations. Je regrette de ne pas pouvoir arriver avec un immense ballon pour gagner la bataille; mais je te chargerai de mes intérêts et je t'enverrai un gros ballon, le plus énorme qui puisse se fabriquer. Tu ménageras M. Anneau à cause de sa bonté; contente-toi de lui faire des bosses sans blessures saignantes…

Adieu, mon cher excellent petit Jacques, je t'embrasse bien tendrement… Je vais tâcher de trouver un énorme ballon… Adieu, mon petit chéri, je t'embrasse.

Grand'mère de SÉGUR.

Paris, 2 mars 1865.

Mon cher petit Jacques chéri, je suis très contente que ton poignard te fasse plaisir, et j'espère que tu n'auras jamais occasion de t'en servir pour ta défense personnelle; il est terriblement pointu, coupant et dangereux; ainsi ne le laisse pas traîner, et surtout que Paul n'y touche pas. Maman m'a écrit que tous vos gros ballons étaient crevés; est-ce que le gros beau de 5 francs que je t'ai envoyé a pu être percé? Il était pourtant bien épais et bien dur. Je soupçonne Paul de l'avoir lardé et je t'engage, quand tu en auras un autre, à le serrer soigneusement et à le confiera l'honneur et à l'amitié de M. Anneau, toutes les fois que tu ne joueras pas avec. Pierre et Henri reviennent à Paris dans vingt jours; je t'écrirai s'ils sont grandis, et ce qu'ils racontent de Rome. Je crois que Henri ne s'y est pas beaucoup amusé. Il te racontera tout cela lui-même quand il viendra aux Nouettes.

Tu vas voir dans quelques jours ton oncle Rostoptchine qui veut absolument aller chercher lui-même ta tante Lydie. Ton cousin Louis de Malaret est toujours souffrant, pâle et maigre, depuis son angine couenneuse; on pense pourtant à lui donner un précepteur, parce que Mlle H. ne suffit plus; il commence le latin. Quand tu le commenceras, je te donnerai un excellent livre nouveau pour comprendre et apprendre le latin en très peu de temps, de sorte que dans trois mois tu rattraperas tes cousins… Pierre a envie d'entrer au collège… Adieu, mon cher excellent petit Jacquot; dis-moi si tu as encore eu des crises

d’estomac. Je t’embrasse bien fort…

Samedi, 1865.

Cher enfant, envoie-moi le nom de baptême de M. Anneau, j’en ai besoin pour le mettre dans un bel Évangile relié que je lui donne pour remplacer le sien qu’on lui a pris…… Aie bon courage, mon cher petit chéri. Nous tâcherons de placer notre bon M. Anneau au chemin de Laigle, et tu le verras souvent alors[312]. Je suis bien contente d’avoir assisté à ton examen jeudi; je crois que tu en sais assez pour être en septième avec tous les enfants de ton âge. Je pense à toi et je prie pour toi jour et nuit; je t’embrasse mille fois…

Grand’mère de SÉGUR,
qui t’aime de tout son coeur.

Kermadio, 29 octobre 1865.

Mon cher petit Jacques chéri, ta petite lettre est si bien, que tout le monde a été surpris. Je crois même que l’orthographe était de toi. Henriette te fait dire que quand elle sera aux Nouettes et que tu y seras aussi, vous écrirez chacun de votre côté une petite page pourvoir lequel des deux fait le mieux. Je suis bien contente que tu t’amuses avec M. Anneau; cela prouve qu’il est très bon et que tu travailles très bien, parce que quand un enfant travaille mal et se conduit mal, il est gêné avec son précepteur et il ne s’amuse pas avec lui….. Je serai aux Nouettes probablement mardi 8, et j’espère bien que vous viendrez vous établir aux Nouettes le mercredi 9. Je serai bien contente de vous embrasser et de regarder vos chères petites figures. Adieu, mon cher petit chéri. Pierre m’écrit qu’il est enchanté d’être à Turin, qu’il s’amuse beaucoup et qu’il danse tous les soirs… Ils ont lait avec ton oncle Anatole une excursion à Milan… Ils vont tous bien…

Paris, 31 décembre 1865.

Mon bon petit Jacques, un mot pour te souhaiter une bonne année et pour te prévenir que tu dois recevoir en même temps que ma lettre une petite caisse contenant: un petit panier en argent ciselé pour maman; une petite valise de voyage pour Françon; un petit microscope pour Paul; un miroir à alouettes pour loi; une boussole et une petite lorgnette à image pour toi, une pour Jeannet, une petite pour Paul; deux flacons à parfums exquis, un pour toi (celui que tu voudras), un pour Jeannet; c’est un parfum qui vient du Brésil, apporté à Honorine par un jeune cuisinier marin et qui est rare et hors de prix; il faut en mettre une ou deux gouttes pour tout embaumer. Tu choisiras le flacon que tu voudras. J’avais pour Jeannet une petite ménagère; mais au moment de faire le paquet, je ne l’ai pas retrouvée. Adieu, mon bon excellent petit Jacques, je t’embrasse tendrement. Si ta caisse n’arrive pas demain, demande au facteur de te l’apporter; elle est très légère et pas grande. Tu planteras en terre le long bout d’acier du miroir à alouettes; tu mettras le bout de cuivre sur la petite pointe; tu poseras dessus le miroir à facettes. Tu dérouleras la ficelle; tu tireras légèrement la ficelle et tu la lâcheras alternativement en maintenant le bout de la ficelle dans ta main, le plus loin possible du miroir. Voilà tout. Le microscope doit se retirer de son étui de cuivre; on regarde par le petit bout; il y a dedans du millet; si tu veux y mettre autre chose, une mouche, une puce ou plusieurs puces, et tout ce que tu voudras, tu dévisseras le bas et tu y mettras ce que tu veux.

Adieu, petit chéri, je t’embrasse encore; bien des amitiés à notre cher M. Anneau…

1866

Kermadio, 8 mai 1866.

Merci, mon cher petit Jacques, de ta longue lettre; elle est si bien écrite, que je l'ai fait voir à tout le monde; on l'a trouvée très bien, et très gentille…

Henriette fait dire à Jeanne de se dépêcher d'apprendre à lire tout à fait bien, à écrire, à compter et toutes les autres choses qu'il faut savoir. À toi, elle te fait dire de ne pas trop apprendre pour ne pas être trop savant quand elle ira aux Nouettes l'année prochaine. Elle et Armand se sont bien amusés hier soir; le vicaire delà paroisse, l'abbé X., fait des tours d'adresse aussi bien que Robert Houdin ou Robin. Entre autres choses, voici ce qu'il a fait. Il a demandé une bouteille vide et une carafe d'eau. Il a versé l'eau dans la bouteille qu'il a bien rincée devant nous tous, au milieu du salon; ensuite, il a demandé si on voulait boire du cognac, du kirsch, de l'anisette, du curaçao, du rhum ou n'importe quoi; il a -versé dans un petit verre ce qu'on a demandé; puis il a versé de la même bouteille, devant nous tous, plus de cinquante petits verres, non seulement des liqueurs nommées, mais encore ce qu'on lui a demandé, croyant l'embarrasser, du madère, de la chartreuse, du malaga, du bordeaux et d'autres vins et liqueurs dont j'ai oublié le nom. Il était debout au milieu du salon: il n'a pas une seule fois baissé le bras ni la bouteille; on lui présentait les verres; il versait, versait toujours, sans même tourner ni relever la bouteille, à chacun ce qu'il demandait. Les cinquante personnes présentes ont toutes bu, et toutes ont trouvé leur liqueur ou vin excellents. Pendant deux heures il a fait des tours de ce genre. Il a demandé un grand verre qu'on lui a apporté; il l'a rempli de son; il a appelé Henriette et lui a donné à tenir le verre. Il l'a couvert d'un mouchoir; il a soufflé dessus; il a enlevé le mouchoir, et le verre s'est trouvé plein de dragées roses et blanches qu'il a distribuées à toute la société. Il n'avait devant lui ni table, ni meuble; Henriette était comme lui, debout au milieu du salon. J'ai oublié de te dire que quelques personnes ont demandé à la bouteille inépuisable un cigare au lieu de liqueur; il en est sorti un cigare. Trois ou quatre autres ont aussi demandé des cigares; elles en ont eu également. Les cigares étaient secs comme s'ils sortaient d'une boîte. Dans un des tours, les enfants ont eu une quantité de joujoux, trompettes, sifflets, montres, poupées, etc., sortant d'un chapeau vide. J'ai bien regretté que vous ne fussiez pas là; vous vous seriez bien amusés… Adieu, petit chéri; je t'aime énormément; je t'embrasse très fort et je te félicite sur tes trois lapins. Si tu continues ainsi, tu seras le plus fort chasseur et tueur du pays.

Les Nouettes, 1866, 8 octobre.

Merci, mon cher petit chéri, de ta bonne lettre qui m'a fait très grand plaisir et qui n'a pas une seule faute d'orthographe. J'espère que tu seras heureux à Vaugirard. Je t'y verrai mercredi…

M. Anneau sera à Paris après-demain… Demande à papa qu'il arrange ses courses pour que M. Anneau vous trouve chez vous quand il y arrivera. Je suis bien sûre que papa ne te refusera pas ce plaisir, et ne voudra pas causer au bon M. Anneau le chagrin de ne pas te voir… Il fait un temps superbe; je fane mes regains…

Remercie bien papa de sa bonne et aimable lettre et des nouvelles qu'il me donne… Tout le monde va bien. Françon ramasse des pommes et des noix tant qu'elle peut pour toi et pour Jeanne, dit-elle. Elle mange et dort bien, ainsi que Paul; ils sont gais comme des pinsons. Adieu, cher petit chéri, je t'embrasse

tendrement ainsi que papa… M. Anneau t'embrasse de tout coeur.

Grand'mère de SÉGUR.

Mardi, soir 1866.

15 ième!!! J'espère que c'est beau! Gomme tu y vas, mon petit chéri! Tu marches à pas de géant; tu as sans doute chaussé les bottes de sept lieues du petit Poucet. Je n'espérais pas te voir entrer dans la première vingtaine avant trois ou quatre mois d'ici. Tues heureux, tu es content; moi aussi je suis enchantée et tranquille enfin grâce à toi. Paul va beaucoup mieux; il a été levé aujourd'hui, et il a mangé. Moi, je suis un peu grippée, ce qui m'empêche d'aller te voir avec maman. J'envoie ta lettre à papa qui sera enchanté comme moi. Ton écriture aussi a fait des progrès merveilleux. Françon a été voir aujourd'hui ta tante Sabine, qui l'a trouvée gentille à croquer.

Ton oncle Gaston t'embrasse, te félicite et t'annonce cinq francs d'encouragement pour mardi prochain.

Grand'mère de SÉGUR.

Les Nouettes, 10 décembre 1866.

Mon cher petit Jacques chéri, bientôt je te verrai, car je pars le surlendemain de Noël, jeudi, et j'irai te voir dimanche 30. Tu me diras à quelle heure il faudra t'aller chercher le jour de l'an…

Paul et Françoise t'aiment beaucoup, ils baisent souvent ton portrait que j'ai près de mon lit. «Mon cher Jacques, dit souvent Paul, j'aime beaucoup mon cher Jacques.» Françoise répète après lui, comme de raison. Paul a fait beaucoup de progrès pour le caractère et la gaieté. Il est très obéissant, très serviable; il cause beaucoup plus; il rit souvent aux éclats; il est moins timide; tu le trouveras changé à son avantage. Françon est très gentille, mais colère comme un dindon et volontaire, mais pas avec moi qui ne cède pas à ses caprices; elle veut pourtant toujours être chez moi; tous les deux détestent leur bonne allemande.

Il y a 15 jours, toute la chasse de M… (j'oublie le nom) est venue jusqu'à Beaujay; le cerf s'est jeté dans la rivière près du pont. Les chiens s'y sont précipités après lui et l'ont pris dans Peau. Les piqueurs ont été obligés d'entrer aussi dans la rivière pour avoir le cerf. Tout le village, y compris M. le curé, était rassemblé autour des chasseurs; c'est M. de Cha… Cha… (je ne sais quoi) qui a égorgé le pauvre animal. Adieu, mon cher petit bien-aimé, je t'embrasse bien tendrement.

Grand'mère de SÉGUR.

Les Nouettes, 1866.

Mon cher petit Jacques chéri, j'espère qu'on t'a apporté ton papier à lettres, tes enveloppes, tes plumes, porte- plumes. Serre les bien de peur qu'on ne te les chipe. Tu sais que messieurs les collégiens sont forts sur le chipage, ce qui est très mal, car chiper c'est voler et faire de la peine à ceux qu'on vole.

Paul et Françoise parlent beaucoup de toi; ils sont contents que tu viennes passer huit jours à Livet, après Pâques.

Papa a tué deux lièvres que nous avons mangés et que nous aurions bien voulu t'envoyer; mais c'est impossible; tu n'aurais pas pu les manger, à cause de tes nombreux compagnons. Les deux ravaudes chassent admirablement; papa te fera chasser pendant ton séjour à Livet; et il est probable que ce sera moi qui vous amènerai de Paris.

Tu dois avoir beau temps pour tes promenades; ici il fait beau presque tous les jours. Paul et

Françon vont à Aube tous les jours pour faire des emplettes. Hier Paul a acheté un sécateur de 75 centimes; il en est enchanté et coupe toutes les branches qu'il peut attraper. Tu en achèteras un (mais plus beau) quand tu seras ici. Adieu, mon cher petit Jacques; je t'embrasse bien tendrement; tout le monde t'embrasse… Adieu, chéri.

Grand'mère de SÉGUR.

Les Nouettes, 1866, 21 décembre.

Mon cher petit Jacques,

Bientôt je te verrai, car j'arrive jeudi 27, pour dîner chez ton oncle Gaston. J'irai te voir dimanche avec Jeanne. Et le mardi, jour de l'an, je te ferai sortir; nous aurons à dîner toute la famille; après déjeuner tu iras avec Jeanne et Honorine faire des emplettes du jour de l'an…

Paul est devenu très gentil; il est plus gai, plus causant; il t'aime beaucoup et Françoise aussi; ils sont enchantés de te voir. J'espère, mon petit chéri, que tu continues à être heureux dans ton collège et à aimer les bons Pères Jésuites. M. Anneau m'écrit qu'il est entré comme précepteur près du petit Louis d'Ar.., âgé de huit ans, qui doit entrer à Vaugirard dans trois ans. Ce petit garçon t'aime beaucoup, d'après ce que lui a dit M. Anneau et d'après les Mémoires d'un âne et les Vacances. Les parents doivent venir en Normandie aux vacances, et M. Anneau t'amènera le petit Louis. Adieu, mon cher petit chéri… Paul est en- chanté de retourner à Livet, le jour de Noël, après la grand'messe et le déjeuner. Je t'embrasse de tout mon coeur.

Grand'mère de SÉGUR.

1867

Vendredi, 1er mai 1867.

Mon cher petit, ton oncle Gaston t'envoie ce paquet de boules de gomme contre la toux; il les a bénies en leur ordonnant de te faire du bien et de ne pas te faire punir…

Je t'enverrai chercher bien exactement mardi, à 7 heures et demie…

Vous dînerez tous chez moi avec les cousins Pierre et Henri. Dans la journée, vous courrez après le boeuf gras; il y en a douze énormes au Jardin d'acclimatation, et achetés par le même boucher…

Je t'envoie une *toupie volante*; il faut monter neuf tours pour qu'elle aille bien et la lancer d'un peu haut. Adieu, mon cher bon petit, je t'embrasse bien tendrement. Tes cousins te félicitent sur ta 15e place et s'étonnent de la rapidité de ton avancement. Adieu, mon petit chéri; je t'envoie aussi quelques timbres saxons et piémontais.

Les Nouettes, 1867, 6 mai.

Depuis que tu es parti, mon cher petit Jacques, il fait un temps magnifique; et pendant tes vacances, tu n'as pas eu une seule belle journée. Papa te cherche d'avance un bon petit cheval, bien sûr, pour les vacances; il croit qu'au bout de 8 ou 10 jours, tu pourras venir seul aux Nouettes et te promener dans les environs. Je te recommanderai bien à la protection de la sainte Vierge, pour qu'elle te préserve de tout accident, ce qui ne m'empêchera pas d'être bien inquiète toutes les fois que tu monteras seul. Heureusement que tu es prudent à cheval comme à la chasse. Papa m'a dit l'éloge qu'avaient fait de toi le Père A. et le Père C. Tu juges si j'ai été contente…

Henri, qui va faire sa première communion jeudi 9, viendra aux Nouettes le 10… Ta tante de Malaret m'écrit que le pauvre Louis est maigre à faire pitié, depuis sa dernière maladie. Le bon air des Nouettes lui fera du bien; il s'est toujours bien porté ici. Hier dimanche, c'était la fête d'Aube; Paul et Françoise y ont fait les emplettes accoutumées: des pains d'épice, des sucres d'orge, des pipes à bulles de savon, des couteaux, des trompettes, etc. Ils déjeunent ici avec papa et maman.

Adieu, mon cher petit bien-aimé, je t'embrasse bien tendrement.

Grand'mère de SÉGUR.

Les Nouettes, 1867, 24 mai.

Mon bon petit Jacques,

Personne ne m'a donné de tes nouvelles depuis que tu es parti, mon cher petit bien-aimé, ce qui me prouve qu'on ne va pas te voir; c'est bien la peine d'avoir un demi-cent d'oncles, de tantes et de cousins pour n'en voir aucun. La pauvre Jeanne est aussi délaissée que toi; c'est le sort de tous les pensionnaires, garçons et filles. Je regrette de ne pas être à Paris, je ne t'abandonnerais pas, ni Jeanne non plus…

Adieu, mon cher petit chéri, je t'embrasse bien tendrement. Tout le monde va bien à Livet. Paul soupire après toi.

Les Nouettes, 1867, 11 juin.

Mon petit chéri, maman vient de m'envoyer aujourd'hui samedi ta lettre de mardi qui m'a beaucoup intéressée. Tu fais très bien d'écrire à maman au lieu de m'écrire à moi, car moi, tu sais que je ne serai pas jalouse; je sais que tu m'aimes; quoi qu'il arrive et quoi que tu dises et fasses, je sais que tu m'aimeras toujours; et comme tu as peu de temps à donner à ta correspondance, je suis bien aise que tu l'emploies au profit de ceux qui seraient mécontents de ton silence. Louis est enchanté d'un arrangement de leçons que ta tante de Malaret a fait avec le précepteur M. Dob… Il doit travailler cinq heures par jour en quatre fois. Le gouverneur a calculé ce qu'il pouvait faire en cinq heures, et on a déclaré à Louis qu'il aurait à faire tel et tel devoir pour chacune de ses heures de travail; que lorsqu'il aurait fini plus tôt, il irait jouer.

Depuis deux jours qu'il a commencé ce système de travail, il gagne cinq ou dix minutes chaque heure, ce qui lui donne des récréations plus longues; tout à l'heure il vient de gagner une demi-heure sur une heure de thème latin. Ce qui le stimule autant, c'est qu'il arrange le petit jardin, qu'il le plante en choux, oignons et autres légumes. Le petit Gaston[313] est son garçon jardinier; il court avec la brouette pour chercher ce qu'il faut, et comme ses absences se prolongent trop quand quelque chose l'attire, comme les poulets, les canards, les vaches, etc., Louis perd sou temps à courir après son garçon jardinier qui fait l'école buissonnière. Ils sont très gentils tous les deux; ils ne se disputent jamais. Louis t'attend avec une grande impatience; il y a encore deux mois d'attente; mais en travaillant, le temps passe vite.

Adieu, mon cher petit Jacques chéri, je t'embrasse bien tendrement et je prie bien souvent pour ton vrai bonheur dans ce monde et dans l'autre…

S.R COMTESSE DE SÉGUR

Les Nouettes, 1867, 11 juin.

Mon cher et bon petit Jacques, Léon m'a écrit qu'il t'avait trouvé en très bonne santé, que tu avais été premier en analyse et que tu étais très content. Louis, qui est ici depuis douze jours, travaille beaucoup au petit jardin; il a semé des pois, des haricots, des salades qui viennent très bien; lui et le petit Gaston ont ramé ce matin leur petit carré de pois, qui sont hauts comme cette feuille de papier. Ils se font un chemin à travers bois pour rejoindre l'allée de ton oncle Gaston; le sécateur coupe, taille des branches grosses comme le pouce. Louis regrette bien que tu ne sois pas là pour diriger les travaux. Il espère te faire manger aux vacances quatre lapins qu'il élève et qu'il nourrit avec un tel soin qu'il y en a déjà un mort d'indigestion; il leur donne à manger par jour deux petites charrettes pleines de légumes et d'herbe. On dit qu'il y a tant d'étrangers à Paris qu'on ne trouve plus de voitures; les chevaux tombent morts de fatigue; on campe dans les corridors et sur les escaliers des hôtels; on ne trouve pas à manger; on se bat dans les restaurants; heureux ceux qui ont un abri et à manger chez des amis. Le sultan va arriver avec une suite de cinq cents personnes; l'empereur de la Chine veut aussi se mettre en route pour voir Paris et l'Exposition. Tous les rois et les empereurs viennent à leur tour, sans compter les pauvres principicules d'Allemagne, détrônés et volés par la Prusse et l'Italie. Si j'étais à Paris, je serais désolée, car je ne pourrais pas aller te voir, faute de fiacres ou remises. J'espère que tu sortiras jeudi.

Adieu, mon petit chéri, je t'aime et je t'embrasse bien tendrement.

Grand'mère de SÉGUR.

Les Nouettes, 1867, 14 juin.

Mon cher petit Jacques chéri, j'ai su par ta tante Henriette que tu avais assisté à la grande revue de

Longchamp; j'espère que tu as pu voir les empereurs, rois, princes, grands-ducs, *taikoune*, etc., et surtout les beaux régiments de cavalerie arrivant au galop sous la tribune des souverains et s'arrêtant court sans déformer les rangs. Tu as vu ensuite l'attentat contre les empereurs revenant en voiture de la revue. Le malheureux qui a tiré sur le czar a son père en Sibérie; sa mère est morte pendant le voyage de Sibérie; sa soeur, restée seule, a été en butte aux plus cruels traitements de la part de l'escorte. Tous ces souvenirs ont tourné la tête du malheureux Polonais et il a fait l'acte de folie qui va le mener à l'échafaud. Il a manqué tuer notre empereur en visant le sien; heureusement qu'il n'y a personne de tué ni de blessé, sauf l'assassin qui a deux doigts coupés par les éclats du pistolet qui était trop chargé.

Papa vient de t'acheter un très joli petit cheval pour les vacances; il est très doux et très vif pourtant. Ce qu'il faudrait avec cela, ce serait un compagnon de promenade; car sortir seul est dangereux pour un enfant qui n'a pas de force ni de défense contre son cheval et les passants malveillants. Depuis que Louis est ici, il a travaillé énormément au petit jardin; mais depuis trois jours, ce sont les foins qui l'entraînent. Il aime énormément Henriette[314]; malheureusement elle est tombée malade hier d'un mal de gorge accompagné de fièvre; elle est dans son lit; Camille a eu aussi depuis quatre jours une angine; elle se lèvera ce soir pour la première fois. Nous autres, nous allons bien. Adieu, cher enfant, je t'embrasse bien tendrement et je t'aime énormément.

Grand'mère de Ségur.

Tes tantes, cousines et cousins de Malaret et Fresneau t'embrassent tous.

Les Nouettes, 1867, 25 juin.

Mon cher petit Jacques, tes cousins Pierre et Henri sont partis ce matin; ils ont passé cinq jours aux Nouettes entre deux compositions.

… Ils ont bien regretté, ainsi que Louis de Malaret, de ne pas t'avoir avec eux pendant ces petites vacances. Ils ont laissé à Louis le soin d'un affreux geai qu'ils ont trouvé dans le bois, tout jeune encore et ne sachant pas voler. Louis le nourrit de groseilles, de framboises et de pain. Pierre, Louis, Henri, Armand, Gaston, Henriette, étaient et sont encore en admiration devant ce geai qui répète tous leurs cris; ils veulent lui apprendre à parler et ils prétendent qu'il leur dit merci, qu'il aboie, qu'il miaule, et qu'il comprend ce qu'on lui dit. As-tu jamais vu un geai pareil?

Papa te mènera, j'espère, à l'Exposition que vous n'avez pas encore vue, je crois. Je vous enverrai par lui cinq francs à chacun pour acheter ce qui vous plaira en objets bon marché; ainsi on fait en cinq minutes des boulons de manches en or avec le chiffre qu'on demande, pour 50 centimes. Adieu, mon cher petit chéri, je t'aime bien tendrement et je t'embrasse de même. Tout le monde ici et à Livet t'embrasse, t'aime et te regrette…

Ta grand'mère de SÉGUR.

Les Nouettes, 1867, 11 juillet.

Mon bon et cher petit Jacques, j'ai toujours voulu t'écrire pour te complimenter sur les trois rubans que tu as envoyés à maman, dont un de *diligence*, le plus honorable de tous; ton écriture a aussi beaucoup gagné, ainsi que ton orthographe. J'attends avec impatience le temps des vacances qui approche. Dis-moi quel jour on peut t'aller chercher… Gaston vient d'avoir la petite vérole volante; il est guéri et s'est levé aujourd'hui pour la première fois depuis huit jours. Louis est parti hier avec ta tante Henriette pour Kermadio; il était très content; il y restera un mois et il prendra des bains de mer. En parlant, il a pleuré et sangloté de quitter sa maman; mais Elisabeth m'a écrit que son chagrin n'a duré qu'un quart d'heure. Henriette qu'il aime beaucoup et qui était avec lui sur le siège de l'omnibus, l'a consolé et distrait…

Pierre vient d'être premier en version latine; il aura probablement des prix au collège, en vers latins et en version latine; il est presque toujours premier dans ces deux facultés.

Jeanne espère avoir des prix à son couvent; elle est généralement première en écriture, en travail à l'aiguille, en orthographe et en conduite. Ton petit cheval est un peu méchant; l'autre jour, il a jeté par terre Louis qui monte pourtant très bien à cheval; papa le fait monter par Paul en le tenant par la bride, mais ce n'est pas Paul qui le dressera… Ton oncle Gaston pourra te ramener… si son retour correspond avec tes vacances… J'aurais le plaisir de t'embrasser en passant; tu dînerais aux Nouettes… Adieu, mon cher petit Jacques chéri, je t'embrasse bien tendrement. Je t'écrirai plus souvent, maintenant que j'ai moins de monde et plus de temps par conséquent… Ton oncle Gaston t'embrasse bien tendrement. Adieu, petit chéri; que le bon Dieu te bénisse.

Ta grand'mère de SÉGUR.

Les Nouettes, 1867, 23 juillet.

MON BON ET CHER PETIT JACQUES,

Je te demande toujours de ne pas m'écrire parce que je sais que tu n'as pas le temps; mais aujourd'hui, je te demande au contraire de m'écrire deux ou trois lignes quand le jour des vacances sera fixé. Et surtout n'oublie pas de l'écrire à papa pour qu'il vienne te chercher bien exactement. Les vacances de Jeanne ne commenceront que le 16, si elle veut assister à la distribution des prix qui se donnent le 16, à 2 heures; elle espère en avoir, car elle a été presque toujours première en conduite, en lecture, écriture, politesse, piété et travail à l'aiguille.

En t'attendant, Paul monte tous les jours à cheval, conduit en laisse par papa pendant une bonne heure. Le pauvre papa revient en nage, car il court presque tout le temps pour faire trotter ton petit cheval qui est devenu plus sage et plus docile à la bride.

Paul et Françoise ont dîné aux Nouettes avant-hier dimanche; Gaston avait un tambour et il a fait faire l'exercice à son régiment composé de Paul, Françoise, Marie Méthol et le petit Léger, qui étaient armés de bâtons en guise de fusils. Ton oncle Gaston a vu à Paris un de tes camarades de collège qui lui a dit que tu étais le premier et le meilleur élève de ta classe. Ton oncle en a été très content; tu vois que tes efforts ont déjà leur récompense et que ta réputation s'établit. Louis revient de Kermadio le 5 ou le 6; il prend des bains de mer tous les jours… Pierre espère avoir des prix au collège; on les donne le 8, le lendemain du grand concours. Adieu, mon petit Jacques chéri, je t'embrasse bien tendrement. N'oublie pas mon adresse: aux Nouettes, *Laigle* (Orne). Ton oncle Gaston t'embrasse; il retourne à Paris jeudi 26; il revient aux Nouettes le 5 ou 6 août. Si tu as à lui écrire, c'est rue du Bac, n° 39.

1868

Paris, jeudi, 4 mars 1868.

CHER PETIT JACQUES CHÉRI,

Je t'annonce que tu as un neveu depuis hier soir. Camille a un petit garçon qui s'appelle Paul; ainsi tu as maintenant un frère Paul, un *neveu Paul* et un *oncle Paul* (de Malaret). Camille est enchantée; elle va très bien; le petit Paul crie souvent et fort, ce qui prouve qu'il n'est pas enchanté. Adieu, mon petit chéri; j'irai t'embrasser dimanche probablement avec Léon, Je t'embrasse bien tendre- ment. Ton oncle Gaston t'embrasse.

Grand'mère de SÉGUR.

Paris, jeudi 21 mars 1868.

MON CHER PETIT JACQUES,

Je suis aussi heureuse que toi de ton triomphe! Premier! Je n'espérais un si beau succès que pour la fin de l'année, et encore! Te voilà donc chef de file! Sois-le toujours pour tout ce qui est bon et sage. C'est papa qui doit être joliment surpris et enchanté!…

Nous irons tous te voir dimanche prochain. Pierre et Henri iront te complimenter mercredi. Ils ont sauté de surprise et de joie en apprenant que tu avais été premier. Adieu, mon petit chéri; à dimanche.

Grand'mère de SÉGUR.

Paris, lundi, midi 15 avril 1868.

Cher enfant, voici ton gros ballon qui arrivera à temps, j'espère, pour que tu puisses l'essayer. C'est Pierre qui te le porte. Ton oncle Gaston ira à Vaugirard jeudi; il vous fera une petite instruction, et il te verra après ou avant. Je crois que c'est vers trois heures qu'il vous parlera.

J'irai te chercher pour tes vacances de dix jours. A revoir mercredi, cher petit; je t'embrasse tendrement.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 15 juin 1868.

MON CHER PETIT JACQUES,

Je pense que tuas pu recevoir Notre-Seigneur le jour de la Pentecôte et à la Fête-Dieu. Il y a eu ici une superbe procession avec les belles statues dorées de la sainte Vierge, saint Joseph, l'Enfant-Jésus et sainte Anne, patronne d'Auray et de tout le pays. Nous l'avons suivie par une chaleur atroce; il y avait plus de 50 bannières, tous les marins du pays en grande tenue escortant un charmant vaisseau et des bateaux consacrés à sainte Anne. Adieu, cher enfant bien-aimé, je t'embrasse encore.

Grand'mère de SÉGUR.

Paris, 1868, 3 septembre.

Merci, mon cher petit chéri, de ta lettre si gentille. Ta pauvre tante Sabine te remercie de penser à elle et de prier pour elle; elle a bien besoin que le bon Dieu lui donne du courage, car elle souffre beaucoup de tous les membres; ses jambes sont enflées et douloureuses jusqu'au-dessus du genou; elles sont grosses comme le corps de Françon et crevassées aux chevilles, aux talons et sur le cou-de-pied. On ne l'entend presque pas parler, tant sa voix est faible; et pourtant elle va un peu mieux depuis deux jours; elle dort assez bien la nuit entre ses quintes de toux, et elle ne vomit plus ce qu'elle mange; mais la maladie va toujours son train, et la fièvre ne la quitte presque pas. Je n'irai pas à Méry; je resterai près de ta tante, de crainte d'un accident comme suffocation ou crachement de sang. J'espère pourtant que je pourrai aller passer avec vous les derniers jours des vacances et te ramener à Paris le 7 octobre. Je te remercie, cher petit, de travailler à tes versions; j'en suis inquiète, et ce sera pour moi une grande joie quand elles seront finies. Je t'embrase bien tendrement, mon cher petit Jacquot chéri…….sans oublier le bon Léon……

Grand'mère de SÉGUR.

Dis à maman que je vais voir demain un domestique qui est excellent et juste ce qu'il vous faut.

1869

Dimanche, 6 février 1869.

Mon petit Jacques chéri, je ne vais pas te voir aujourd'hui, parce que je ne suis pas très bien portante depuis mercredi; je ne dors pas à cause du mauvais temps brumeux et humide…

J'espère aller te voir mercredi prochain; en attendant, je t'envoie des timbres, faute de mieux. Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse tendrement. Ton oncle Gaston revient demain soir; il va très bien et sa retraite va très bien aussi, pour les maîtres comme pour les élèves. Le petit Gaston est couché depuis deux jours; il tousse comme un boeuf; il a la fièvre, il ne mange pas et il dort mal; il perce des dents de sept ans. Si tu avais le temps de lui écrire deux lignes sur un gentil petit papier, il serait enchanté et ta tante le serait encore plus que lui. C'est ainsi qu'on se prépare des amis. Adieu, petit chéri; je te recommande à nos grands, vrais et éternels amis, le bon Dieu, la sainte Vierge, et quand tu verras le Père M., présente-lui mes bien affectueux hommages.

Grand'mère de SÉGUR.

Paris, 15 février 1869.

Mon petit Jacques chéri, c'est aujourd'hui l'heureux jour de ta naissance, et c'est une grande privation pour moi de ne pas pouvoir t'embrasser. Le bon Dieu s'est chargé des présents que j'aurais voulu te faire, en te faisant gagner de si beaux lots à la loterie. Je lésai rapportés en très bon état et j'ai donné le Napolitain à raccommoder; tu sais qu'il avait cassé sa houlette; mon marchand de porcelaines m'assure qu'il n'y paraîtra pas. On admire beaucoup ton cerf…

Louis a fait une excellente première communion entre les mains du Père C, qui a bien voulu l'y préparer depuis deux mois. Il l'a faite dans la chapelle des bons Pères Jésuites (de Toulouse); elle était ornée de fleurs et charmante. Deux des Pères ont bien voulu jouer de l'orgue et chanter pendant la messe. Le Père C. a fait un petit discours qui a charmé et attendri tous les assistants; toute la famille y était et a communié avec Louis. Le lendemain, l'archevêque de Toulouse lui a donné la confirmation dans sa chapelle. Adieu, mon cher petit Jacques chéri, je t'embrasse bien tendrement. À mercredi, après-demain.

Grand'mère de SÉGUR.

Paris, vendredi matin, 1869.

Cher enfant chéri, je suis bien contrariée de n'avoir pas pu aller te voir mercredi, avant-hier; il pleuvait et on a craint que je m'enrhumasse… D'après ce que m'a dit ton ami Pierre Ch. d'H.., tu avais encore été premier lundi dernier: ce qui m'a fait un très grand plaisir pour toi et pour maman qui y tient beaucoup. Je t'attends mardi avec une vive impatience; ce sera, dit Pierre, la dernière sortie du carême; j'en espérais encore une pour le premier mardi d'avril. Adieu, mon cher petit chéri, je t'embrasse bien tendrement.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 22 avril 1869.

J'ai reçu ta lettre avec grand plaisir, mon cher petit Jacques; je suis heureuse de penser à la grande satisfaction que tu éprouves d'être à Livet avec tous les tiens. Tes trois cousins ont lu ta lettre avec admiration, d'abord à cause de ta charmante écriture, ensuite pour ton courage héroïque d'avoir tué l'énorme couleuvre qui aurait, sans toi, dévoré les petits canards. Tu ne m'as pas dit comment tu l'as tuée; tes trois cousins te demandent instamment de leur faire savoir avec quoi tu l'as tuée et si tu as eu bien peur. Louis vient d'avoir ici une lutte magnifique avec un veau dont il est resté vainqueur. Le veau s'est échappé (un veau d'un an) du côté de la mer; les vaches le poursuivaient (33 vaches). Louis a couru au secours du veau et des vachères, et ne pouvant faire obéir le veau, il s'est jeté sur lui, l'a saisi par le cou; il a été emporté à plus d'un quart de lieue, faisant de gré et de force des bonds prodigieux; enfin, après un quart d'heure de course échevelée, le veau, fatigué et gêné dans sa respiration, s'est arrêté. Louis l'a ramené (pacifiquement cette fois) aux vachères qui étaient restées à moitié chemin. Le petit Gaston avait poursuivi de loin Louis et le veau; ils sont revenus haletants, mais triomphants. Je vais bien, sauf les vertiges qui sont à peu près de même qu'à Paris. J'ai trouvé tout le monde en bon état, Gaston[315] engraissé et très frais, Louis[316] grandi et fortifié, et très bon teint; je ne crois pas qu'il soit plus grand que toi, mais il se tient beaucoup plus droit qu'auparavant…

Adieu, mon cher petit chéri, je t'embrasse bien tendrement. Embrasse bien maman pour moi et remercie-la de sa lettre qui m'annonçait ton heureuse arrivée.

Kermadio, 12 mai 1869.

Je te remercie de ta lettre, cher enfant, et je te félicite de ta place de premier, conquise à la pointe de ton épée qui est ta plume et qui tue tous tes adversaires. On a beaucoup admiré ta jolie écriture et tu es embrassé par ton oncle, ta tante, Élisabeth, Henriette et le petit Armand. Ils ont tous bien envie de t'avoir à Kermadio. Et moi donc! Si je t'avais ici avec Léon, que je serais contente!

Je vais très bien; j'ai reçu hier une lettre de la maman qui a chez elle Madame X. et ses deux petits garçons, qui sont tellement gâtés, criards, batailleurs, insupportables que papa en est crispé, agacé, assommé. Adieu, mon cher petit chéri; je t'embrasse comme je t'aime, de tout mon coeur. Il fait beau aujourd'hui; j'espère que tu as eu une agréable promenade. Adieu, chéri.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, samedi, 29 mai 1869.

Merci, mon cher petit, de ta bonne lettre. Je viens d'avoir un érysipèle sur la figure; j'étais horrible et gonflée comme une citrouille; un oeil tout a fait bouché par les paupières, et l'autre à peine entr'ouvert. C'est fini; je vois et mon visage est à peu près revenu à son état naturel. Le temps est affreux ici; il pleut sans cesse. J'ai de bonnes nouvelles de Livet; tout le monde va bien. Je t'embrasse tendrement, mon cher petit chéri, et je te quitte déjà parce que je manquerais la poste; et je suis bien aise que tu reçoives ma lettre demain dimanche pour donner de mes nouvelles à Léon.

Je suis très contente de ta place de troisième; tu te soutiens dans toutes les facultés importantes. Je t'embrasse comme je t'aime.

Grand'mère de SÉGUR.

Avant-hier il est tombé à Auray un aérolithe, à un kilo- mètre d'ici; il a fait en tombant un bruit comme le tonnerre qui a éveillé tout le pays; il paraît qu'il a éclaté en tombant et a lancé des fusées et des flammes comme un Douquet de feu d'artifice. Il était onze heures du soir. Madame Gharlet a eu une peur atroce, elle a cru que c'était la fin du monde.

Kermadio, 1869, 10 juin.

MON CHER PETIT JACQUES CHÉRI,

Je suis enchantée que tu sois le premier en thème latin et que tu aies la croix pour ta sortie d'aujourd'hui… Je reviens de la première communion de ta cousine Henriette Fresneau; c'est ton oncle Gaston qui a dit la messe et qui a donné la sainte communion à plus de 100 enfants et à autant de parents. Henriette a fait une bonne première communion; depuis six mois elle s'y prépare de tout son coeur; il n'y a pas eu un reproche à lui adresser depuis plusieurs mois et je ne doute pas qu'elle ne marche de plus en plus sur les traces de ta tante Sabine, à laquelle elle ressemble de figure et surtout de physionomie; elle s'intéresse beaucoup à tes succès et tout le monde à Kermadio voudrait te voir ici pendant les vacances. Nous avons eu avant-hier un bien triste accident. Un garde-barrière du chemin de fer a été se baigner dans la mer avec quatre de ses camarades; la mer est dangereuse ici à cause des nombreux trous et de la vase épaisse qui fait le fond du terrain. Le pauvre homme ne savait pas nager; il est tombé dans un de ces trous, et ce n'est qu'au bout d'une heure que ses camarades se sont aperçus qu'il avait disparu; on a cherché partout sans avoir pu le trouver, et ce n'est que lorsque la mer a baissé qu'on a pu le trouver dans ce trou. Il avait une femme et trois enfants; l'aîné a huit ans et joue souvent avec le petit Armand; les deux autres ont cinq ans et deux ans. Ils faisaient des cris horribles; leur père était très bon et les aimait beaucoup. Jusqu'à une heure du matin on a fait tout au monde pour faire revenir à la vie ce pauvre homme, mais inutilement. La femme et les enfants faisaient pitié; jusqu'au lendemain ils n'ont fait que crier. Le matin Armand a été chercher l'aîné qui s'appelle Pierre et il est parvenu à le consoler et à le faire manger; il n'avait voulu rien avaler depuis la veille deux heures de l'après-midi.

Ton oncle Armand, qui est excellent, a trouvé moyen de tirer cette pauvre famille de la misère en leur promettant une petite ferme vacante qu'il leur montera de bestiaux et d'ustensiles nécessaires; la veuve a vingt-cinq ans: elle aimait beaucoup son mari; elle reste bien affligée, mais du moins tranquille sur l'avenir de ses enfants. Le pauvre homme a été enterré hier soir; il a fallu se dépêcher, d'abord à cause de la première communion qui a eu lieu ce matin, ensuite parce qu'il était tout décomposé, tout noir depuis le matin. Adieu, mon cher petit Jacques bien-aimé, je t'embrasse bien tendrement… Adieu, petit chéri; à bientôt.

Grand'mère de SÉGUR.

MON CHER PETIT JACQUES CHÉRI,

Il y a longtemps que je ne t'ai écrit, parce que je me dépêche de finir à Kermadio un livre amusant qui s'appellera: Après la pluie le beau temps; tu y joues un rôle assez important et très beau, comme de raison, en ta qualité d'élève de Vaugirard… Ton oncle Gaston est revenu à Paris mardi dernier. Dans tous les cas, il te ferait sortir. Il y a au Jardin d'acclimatation deux petits éléphants très doux, qu'on peut monter en payant la course. Dis-le à Léon, ou si Léon n'y est pas, à Méthol. Je t'embrasse encore; Armand, tes cousines, etc., t'embrassent bien.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 8 juillet 1869.

MON BON ET TRES CHER PETIT JACQUES.

Tu peux être tranquille pour mon livre futur Après la pluie le beau temps. Tu seras le premier à en avoir autant d'exemplaires que tu voudras; tu sais que tu es toujours le premier dans tout ce que je puis

faire d'agréable pour mes enfants et petits-enfants; je ne mets avant les autres quo ton oncle Gaston, Camille, toi et Élisabeth. Élisabeth désirait beaucoup te voir; elle t'aime beaucoup, ainsi que le petit Armand qui t'aime tellement qu'il disait ce matin que si tu pouvais venir à Kermadio, il renoncerait à aller à Cauterets avec sa maman, ce qui serait pour lui un sacrifice énorme. Je vais très bien à présent. Adieu, mon petit Jacques chéri; je t'aime et je t'embrasse de tout mon coeur. Henriette et Armand t'embrassent.

Grand'mère de SÉGUR.

J'ai oublié de te dire que mon livre ne serait pas imprimé avant le jour de l'an, à cause des illustrations qui demandent trois ou quatre mois, et l'impression qui en demande deux au moins; et je ne l'aurai fini qu'à la fin de juillet.

Kermadio, 16 juillet 1869.

Cher enfant, dans vingt-cinq jours la distribution des prix, puis les vacances; mais Léon m'écrit que tu resteras à Paris avec papa jusqu'au huit à cause du mariage de ta cousine de B… Comme Léon sera avec toi, tu ne t'ennuieras pas. S'il y a des difficultés de logement, dis à papa que je t'offre mon appartement, avec Léon qui couchera avec toi dans la grande chambre au premier. Pauline, la cuisinière, vous fera vos déjeuners et tout ce que vous voudrez. Tu pourras prendre aussi des livres pour toi dans ma bibliothèque et les petites affaires que tu as encore chez moi…

Si tu gagnes des prix, je te donne pour le prix d'excellence 20 fr., accessit 10 fr.

Pour chaque prix, 5 fr.

Pour chaque accessit, 3 fr.

D'après ton année triomphante, tu peux avoir ainsi un bon petit magot.

Adieu, mon cher petit Jacques chéri; je t'embrasse bien tendrement et je prie le bon Dieu de te bénir. Ceux d'ici l'embrassent bien.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 24 juillet 1869.

Tu es bien aimable, mon bon petit Jacques, de m'écrire si souvent. Je suis enchantée que les compositions soient terminées; c'était un vrai supplice avec l'affreuse chaleur que vous aviez. Ta tante Henriette, heureusement arrivée à Cauterets, a eu 38 à 40 degrés depuis Bordeaux jusqu'à Gauterets; ils ont couru un grand danger près de Pierrefitte, dans les montagnes, où la route très étroite, entre des rochers à pic et un précipice affreux, monte très raide. Les chevaux, éreintés, se sont mis à reculer; il n'y a pas de parapet dans cette partie de la route; les roues n'étaient plus qu'à quelques pouces du précipice, lorsque le cocher est parvenu à faire tourner les chevaux en travers de la route. Ta tante, le petit Armand, Henriette et Léonore la bonne ont sauté à terre et un excellent M. Martin (habitant d'Auray), qui suivait avec sa femme dans sa voiture, est venu à leur secours, a fait monter ta tante et les enfants dans sa voiture avec sa femme et a pris avec Léonore celle de ta tante, après avoir fait changer de place aux malles qui chargeaient trop par derrière. Le pauvre petit Armand était pâle de terreur; Henriette, toujours calme, avait offert à Dieu sa vie et attendait paisiblement que la sainte Vierge et sainte Anne (qui est la patronne vénérée de la Bretagne) les sauvassent du danger. En arrivant à Cauterets, ils ont trouvé ta tante de Malaret arrivée depuis deux jours avec Louis et Gaston; et aussi ton oncle et ta tante de Ségur-Lamoignon avec leur petit Louis, qui va parfaitement. Ils partent aujourd'hui pour Versailles…

Grand'mère de SÉGUR.

Jeanne et Paul ont une gouvernante nouvelle qui arrive lundi.

Kermadio, 4 août 1869.

Honneur, salut et gloire à mon cher petit bien-aimé Jacquot, honneur de la famille! Voilà donc un pauvre petit, qui, il y a trois ans, entrant, ignorant comme un pauvre âne, à Vaugirard, dès les premiers mois saute de quarante-cinquième à premier, remporte les premiers prix de sa classe, et cette fois a neuf nominations dont quatre premiers prix superbes, surtout celui d'excellence, et cinq nominations honorables dont 1 optime. Tu juges si je suis contente et si je regrette de ne pas pouvoir t'embrasser. Je t'ai envoyé par Léon une récompense honnête, quoique bien au-dessous de tes mérites. Si ton pauvre grand-père de Pitray vivait encore, comme il serait heureux et fier de tes succès!… Adieu, mon cher et bon petit Jacques, je t'embrasse tendrement… Au revoir à Livet, petit chéri. Je te remercie du livret des prix que lu m'as envoyé. Je croyais que la distribution était aujourd'hui. Je t'ai écrit à Vaugirard lundi.

Grand'mère de SÉGUR.

Les Nouettes, 1869, mercredi 25.

Cher enfant, demande à maman ou à papa de me donner de tes nouvelles par écrit. J'irai demain déjeunera Livet et j'y resterai jusqu'à quatre heures. Nous nous battrons aux dominos et autres armes; tu as reçu, j'espère, les pastilles de chocolat que je t'ai envoyées, et aussi la petite boîte avec tes chapelets raccommodés et la photographie de la grotte de Lourdes dans une enveloppe à part. Je pense à toi sans cesse, cher enfant, et je regrette beaucoup d'avoir dû vous quitter tous…

Je t'embrasse comme je t'aime, de toutes les forces de mon coeur. Jean Gounod part à 1 heure 1/2 avec son père; il n'est pas content de s'en aller.

C'est aujourd'hui la fête de ton oncle Gaston[317]. Il t'embrasse.

Les Nouettes, 10 novembre 1869.

Cher petit Jacques chéri, fais-moi donner de tes nouvelles par le facteur; demande à maman de m'écrire si tu as eu des crises de douleurs[318] hier depuis mon départ, si elles ont été longues et fortes, si tu as bien dormi, et comment tu te trouves ce matin. Je t'embrasse bien tendrement; je pense à toi et je prie pour toi, cinquante fois par jour; tu ne quittes pas ma pensée. J'ai oublié, dans le tiroir de ta table, mon porte-monnaie en maroquin rouge; garde-le-moi jusqu'à demain; tu y trouveras trois pièces neuves d'un franc que je voulais te donner et que j'ai oubliées. À demain; je viendrai soit à 11 heures pour déjeuner, soit à 2 heures après déjeuner; à moins qu'il ne tombe des hallebardes. J'embrasse toute la famille et toi en particulier. Ton oncle[319] t'embrasse.

Grand'mère de SÉGUR.

Paris, 1869, 24 novembre.

Mon cher petit Jacques chéri… ta tante de Malaret est souffrante et il lui est impossible de sortir. Moi, je continue à avoir des vertiges en voiture et en marchant, ce qui m'empêche d'aller te voir, à mon grand regret. Et encore si Léon pouvait aller te voir comme jadis, mais c'est malheureusement impossible; il est tenu en esclavage… et puis sa future l'attire d'un autre côté… Fais-moi savoir si tu as une bonne place dans la dernière composition, comme tu l'espérais quand ton oncle Anatole est venu te voir…

Je crains que ta bourse ne soit un peu à sec, car j'ai vu dans l'Univers d'hier la somme énorme de

1,000 fr. donnée au Saint-Père par le collège de l'Immaculée-Conception de Vaugirard, et je pense que tu te seras dépouillé comme les autres. Mercredi je referai ta bourse. Adieu, mon cher petit bien-aimé; je t'embrasse bien tendrement; voici une lettre que j'ai reçue de Françoise… Ton oncle Gaston l'embrasse; le petit Gaston aussi; il est enchanté de se promener avec toi mercredi. Vous irez où vous voudrez. Adieu, chéri.

Grand'mère de SÉGUR.

Paris, 1869, 1er décembre.

Cher petit Jacques chéri, tu es le premier auquel j'écrive quelques mots[320]. M. l'abbé ira te chercher mercredi, à 8 h.; il t'amènera chez moi, où t'attendra ton déjeuner dans ma chambre. Arrange avec ton bon Père M. le déjeuner chez Louis Veuillot. Est-ce le Père qui viendra te prendre chez moi, ou bien est-ce Saint-Jean[321] qui te mènera chez L. Veuillot, M., rue du Bac? — Je vais presque tout à fait bien, mon chéri; seulement la tête me tourne encore quand je marche, quand je veux lire ou écrire; aussi je ne fais rien de la journée. Je t'embrasse bien tendrement, mon cher petit chéri. A mercredi. Tout le monde va bien à Livet et chez ton oncle.

Grand'mère de SÉGUR.

Lundi, 6 décembre 1869.

Cher enfant, voici tes patins; s'ils ne vont pas, tu me l'écriras; dis-moi aussi si tu as besoin de mitaines chaudes (pour écrire), de gilets ou vestes en tricot pour la nuit et le jour, de caleçons, etc. Il fait un froid qui me chagrine pour toi et pour le pauvre Louis à Cannes; il va à merveille et se plaît beaucoup à présent dans son collège. Il aime les Pères presque autant que tu aimes les tiens. Woldemar m'adonne l'espoir d'un congé de trois jours pour le jour de Fan, comme c'est dans tous les collèges; si c'est vrai, quel bonheur! Adieu, cher petit bien-aimé, je t'embrasse bien tendrement.

Paris, 1869, 14 décembre.

Cher enfant, pour écrire à M. Veuillot, il faut adresser la lettre qu'on lui destine, rue des Saints-Pères, n° 10, aux bureaux du journal l'Univers, avec prière de faire passer à M. Louis Veuillot, à Rome. Il faut que l'adresse soit: À M. Eugène Veuillot, pour faire parvenir à M. Louis Veuillot, à Rome. Je vais très bien; dimanche prochain, j'irai encore te voir à Vaugirard. J'ai une charmante trousse de voyage pour toi. Au revoir, mon cher petit, je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime; tâche d'avoir la croix ou le ruban pour la sortie du jour de l'an. N'oublie pas de demander à ton ami (dont j'ai oublié le nom) de venir avec toi, chez moi, pour la sortie du jour de l'an. Adieu, mon petit chéri.

Grand'mère de SÉGUR.

1870

Paris, 1870, 9 février.

Cher enfant, le mauvais temps m'empêche d'aller t'embrasser; j'en suis très contrariée. Ce sera pour dimanche, j'espère. Gaston a été enchanté de ton aimable petite lettre, et ta tante au moins autant que lui; elle a dit plusieurs fois que tu étais bien aimable, bien gentil. Gaston a déposé ta lettre, qu'il a beaucoup admirée (contenant et contenu), dans son portefeuille de trésors. Il tousse moins depuis hier, mais il est pâle et faible quoique toujours gai. — Moi, je vais assez bien et j'ai de bonnes nouvelles de maman et de tout Livet, sauf que Françon est abîmée d'engelures aux mains et aux oreilles. Adieu, mon cher petit chéri… je t'embrasse bien tendrement, et je t'envoie un paquet de chocolat et deux oranges.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 2 mai 1870.

Mon cher petit Jacques… je vais bien, mon cher petit; je fais de longues promenades; je pourrai aux vacances aller avec vous jusqu'à l'église, à pied. J'espère passer avec vous une grande partie de septembre, et te ramener, après tes vacances, à ton collège. Louis de Malaret a eu une heureuse chance, dont ta tante a été bien heureuse; à cause de la grande épidémie de petite vérole qui règne à Vannes, la rentrée de Pâques a été reculée jusqu'au 4 mai: de sorte que Louis est encore ici jusqu'à mercredi. Ta tante partira pour Malaret vendredi ou lundi; elle est désolée de quitter Louis, mais elle a la consolation de le laisser très heureux, aimant beaucoup les Pères, ses camarades, son travail, toute sa vie de collège, utile et réglée; il a énormément gagné sous tous les rapports, et il s'est beaucoup fortifié de santé. Adieu, mon cher petit Jacques bien-aimé, je t'embrasse et je t'aime de tout mon coeur.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1870, 18 mai.

Mon cher petit Jacques chéri, il y a longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles qui continuent à être bonnes, sauf un reste de fatigue de la tête qui ne me permet pas de lire longtemps ni surtout d'écrire sans avoir des vertiges; aussi je serais bien embarrassée de faire tout ce que vous faites au collège, vous autres jeunes et vaillants travailleurs; je serais la dernière des septièmes, toujours punie, toujours réprimandée, aux arrêts, etc. Nous qui avons tant désiré la pluie pour les récoltes et la verdure, nous commençons à frémir devant la constance de la pluie; depuis trois jours c'est un déluge. Demain nous attendons ton oncle Edgar avec ta tante et les trois enfants. S'il continue à faire mauvais, ce sera terrible pour les enfants; et puis il fait froid. Et toi, pauvre collégien, quel ennui tant pour les récréations que pour les promenades! … Maman m'écrit que si les républicains (toujours pillards, brigands et assassins) avaient attaqué le collège, vous l'auriez défendu et soutenu un siège en règle. C'est une belle et bonne résolution; mais je crois que vous auriez été vaincus par le nombre et tous massacrés. Heureusement que le bon Dieu n'a pas permis le triomphe de ses ennemis. Adieu, mon cher petit chéri… Adieu, cher enfant, que le bon Dieu te bénisse, que la sainte Vierge te protège et que tes bons Pères te conservent jusqu'à la fin de ton éducation.

Grand’mère de SÉGUR.

Kermadio, 1870, 17 mai.

Cher enfant chéri, merci de ta lettre; prends-moi pour 5 fr. de billets de loterie, et si-je gagne quelque chose, garde-le pour toi. Je te souhaite les petits revolvers qui t’ont donné dans l’oeil, et je te souhaite de ne jamais t’en servir pour ta défense personnelle, ni pour celle de ceux que tu aimes. Je vais très bien…… Je t’embrasse bien tendrement.

Grand’mère de Ségur.

Valentine et Louis de Lamoignon t’embrassent; ils sont enchantés d’être ici et de voir la mer quand elle est haute et qu’elle baigne les arbres du parc et les falaises; je suis dans les transes que Louis et Armand ne s’y précipitent en péchant les crabes que la mer jette au loin. Je t’embrasse.

Kermadio, 1870, 26 mai.

Mon cher petit Jacques, c’est mercredi prochain la grande sortie, si je ne me trompe; écris à ton oncle Gaston, 39, rue du Bac, pour lui demander de te faire sortir; je lui écrirai de mon côté…… La première communion de Jeanne est fixée au 19 septembre, lundi; c’est l’anniversaire de l’apparition de Notre-Dame de la Salette; j’aurais mieux aimé le 8 septembre, anniversaire du jour où tu as été miraculeusement délivré, par l’intercession de la sainte Vierge, des affreuses douleurs, suite de ta chute. Louis de Malaret sortira aussi mercredi (ou jeudi peut-être). Il s’est bien habitué au collège; il aime beaucoup les Pères, excepté le Père K., le surveillant de sa classe, qui l’a pris en grippe, à cause peut-être des commencements difficiles de Louis. Tous les autres Pères, y compris le Père Préfet, sont excellents pour lui.

Moi, je vais bien depuis trois jours, cher enfant; je n’ai presque plus d’étourdissements et je marche très bien et beaucoup pour moi. On a été obligé de tuer le pauvre Fox d’Armand; il avait l’air malade et des allures sombres et bizarres qui ont fait craindre la rage; on l’a jeté à la mer avec une pierre au cou. Armand ne l’a pas su dans le moment; quand il l’a appris, il a compris qu’on n’avait pas pu faire autrement. Adieu, mon cher petit bien-aimé, je t’embrasse bien tendrement; tout le monde t’embrasse et regrette que tu ne sois pas ici; Elisabeth t’embrasse très particulièrement, ainsi que Louis et Valentine de Lamoignon. Adieu, chéri; que le bon Dieu te bénisse!

Kermadio, 9 juin 1870.

Cher enfant, j’ai eu de tes nouvelles par Philippe L., le lendemain de ta sortie; j’ai su que tu avais eu pour principal amusement deux heures de dentiste et plusieurs averses qui vous ont obligés de chercher un refuge à l’exposition des fleurs et des tableaux. Une autre fois, tu feras bien d’emporter avec toi, de chez ton oncle Gaston, un livre pour lire chez le dentiste… Je ne sais rien de tes places depuis longtemps. Maman m’a écrit une fois que tu étais décoré, mais depuis je ne me réjouis de tes succès que par l’espérance… Louis est complètement heureux depuis que le Père K. est devenu bon pour lui; tous les autres Pères sont excellents, comme ils l’ont toujours été. Ils prennent deux fois par semaine des bains de mer à la maison de campagne des Pères; c’est une plage magnifique et qui n’offre aucun danger. — Ici, tes cousins et cousines ont commencé leurs bains de mer; il n’y a qu’Henriette et Élisabeth qui sachent un *peu* nager; les autres sautent en se tenant à la corde; ils ont le courage de se plonger la tête dans l’eau, ce qui semble à Valentine être un exercice très dangereux. Armand prétend donner à Louis (de Ségur-Lamoignon) des notions de natation; mais lui-même n’ose pas les mettre à exécution; si tu étais avec eux,

tu leur ferais voir comment on nage; cette année, tu feras encore des progrès, bien certainement. Je suis un peu effrayée de l'idée de papa d'acheter un bateau; tes soeurs et frères se noieront tous, c'est certain, surtout si c'est un bateau à quille. Et puis, la pièce d'eau n'est pas assez grande pour s'y amuser réellement et pour devenir un fort rameur. Du reste, je ne me mettrai pas en travers de vos désirs, si vous en avez envie, car je sais que partout on a des batelets et que tout le monde n'en meurt pas. Vous prendrez vos arrangements avec papa. Moi, je vais bien mieux depuis quelques jours; je suis chargée par le petit Gaston de bien t'embrasser et de te demander si tu peux avoir quelques graines de fleurs d'été pour mettre dehors en corbeilles ou en bordures, qu'il serait enchanté si tu pouvais lui en envoyer quelques-unes dans une lettre. On lui écrit: À Monsieur Gaston de Malaret, à Malaret, par Verfeil (Haute-Garonne). Voilà ma commission faite. Adieu, mon cher petit Jacques chéri; si tu as besoin de quelque chose, n'oublie pas que je suis là, toujours heureuse de te rendre service et de te faire plaisir. Je t'embrasse bien tendrement, mon petit chéri; cousins, cousines, tantes et oncles t'embrassent aussi de tout coeur.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 25 juin 1870.

Cher enfant, tu dois avoir bien souffert de la chaleur, ces jours derniers, surtout le jour de séance, mardi, et le surlendemain 23, jour de la grande promenade, si je ne me trompe. Depuis hier (Saint-Jean) il fait presque froid; je m'en réjouis comme toi et pour toi. La sécheresse continue à tout détruire et brûler; pourtant les récoltes de ton oncle Armand se maintiennent fraîches et belles, à cause des labours profonds et autres choses qui permettent aux racines de gagner le terrain humide. À Livet, les foins de papa sont diminués des trois quarts; aux Nouettes, dans le parc, ton oncle Anatole a 700 bottes au lieu de 2000. Les pauvres petits fermiers ou propriétaires sont obligés de vendre leur bétail à vil prix, n'ayant pas de quoi le nourrir. Nous allons bien ici; Élisabeth a eu la rougeole, mais très douce; elle est sortie hier pour la première fois. Louis de Malaret l'a eue aussi avec cinq autres camarades, mais aussi bénigne qu'Élisabeth; il est retourné en classe hier vendredi, mais sans études, pour ménager les yeux qu'il a fort délicats.

Dis-moi quand vous commencez les compositions pour les prix et ce que tu peux espérer en fait de prix; auras-tu quelque chose en excellence? Je te demanderai de prier le Père M. de me faire expédier un exemplaire du livret imprimé des prix, afin que je lise de mes yeux ta gloire et tes succès, ou bien ta noble défaite comme la retraite des dix mille, ou comme la glorieuse retraite du maréchal Ney, à la Bérésina, en Russie. Je ne sais pas si ton oncle Gaston sera de retour de toutes ses prédications et retraites pour la sortie de juillet; je te l'écrirai à temps pour que tu puis- ses réclamer… Adieu, mon cher petit chéri, je t'aime et je t'embrasse de tout mon coeur; et je prie le bon Dieu et la sainte Vierge de te bénir et de te protéger dans tes compositions. Cousins et cousines t'embrassent.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1870, 4 juillet.

Cher enfant, je ne puis être avec toi mercredi, le jour de ta sortie, mais sois sûr que je t'accompagnerai chez ton oncle et à ton pèlerinage de Notre-Dame des Victoires, par la pensée… Tu sais, mon cher petit bien-aimé, que je suis obligée de passer à Kermadio tout le mois d'août, à cause de ton oncle Gaston. Il ne peut pas aller aux Nouettes qui seront inhabitées pour cause d'absence aux eaux de ta tante Cécile et de ton oncle Anatole à Kermadio. Alors ton oncle viendra me rejoindre à Kermadio le 7 ou 8 août et y restera jusqu'au 10 septembre. Je ne pourrai l'y laisser sans moi, puisque c'est pour moi

qu'il y vient. Je suis très peinée de devoir sacrifier ainsi un bon mois du temps que j'ai à vous voir à Livet, mais je ne puis faire autrement; le devoir est souvent pénible et l'on ne doit pourtant pas s'en affranchir. Et ton oncle Gaston ne peut pas s'installer aux Nouettes pour son repos des vacances, parce qu'il n'y trouverait personne pour le recevoir[322]. — Par exemple, ce sera moi qui te ramènerai en octobre, et je serai exacte à te visiter cette année, si le bon Dieu ne m'envoie pas un retour de ma maladie de l'année dernière. Je vais bien, ma tête ne tourne presque plus; et du reste je me porte fort bien. Louis de Malaret sort demain, à sa grande joie. Je l'autorise à acheter un vaisseau de 7 à 8 fr. qu'il fera voguer sur la mer de Vannes; et pour commencer, sur la mer de Kermadio, car ce marchand de vaisseaux (qui est un marin) est sur la route de Vannes à Kermadio. Louis va arriver avec son vaisseau, demain, pour déjeuner. Adieu, mon cher bon petit Jacques, je t'embrasse bien tendrement et je te charge de bien embrasser ton bon oncle et M. l'abbé, et dédire bien des amitiés à Méthol. Adieu, chéri; tout le monde ici, cousins, cousines, oncles et tantes, t'embrassent. Élisabeth me demande de t'embrasser très particulièrement.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 19 juillet 1870.

Cher petit ami, il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit, mais j'ai eu de tes nouvelles par Philippe qui m'a écrit six pages de détails sur ta sortie. Voilà les vacances qui approchent à grands pas; encore onze jours et tu es en congé pour deux mois… Louis de Malaret espère fortement avoir un prix; quand je saurai les tiens, je t'enverrai par Philippe le montant; j'espère qu'il sera très élevé. Il fait beaucoup moins chaud; nos pauvres soldats ne souffriront pas trop de la chaleur pendant cette guerre à laquelle nous oblige cet abominable roi de Prusse; j'espère que le bon Dieu nous accordera la victoire, que ce roi se trouvera réduit à l'état de principicule allemand, comme les ducs de Cobourg, de Weimar, de Darmstad, etc., et que son armée sera réduite à cinq ou six cents hommes, dont Bismarck sera le chef humilié. Le pauvre jardinier de Kermadio, qui était à sa dernière année de réserve, a dû partir dimanche dernier pour rejoindre son régiment à Metz; le pauvre garçon n'a été prévenu que 6 heures avant celle du départ. Tous les marins ont été pris et embarqués; on va bombarder les ports prussiens, dévaster toutes les côtes et détruire leur puissante marine dont ils commençaient à être très fiers; ils avaient bien cinq ou six vaisseaux et quelques dizaines de petits bâtiments. — Adieu, mon cher petit chéri, je t'embrasse bien tendrement et je soupire en pensant que ce ne sera pas moi qui t'emmènerai en vacances, et que je ne te verrai que les premiers jours de septembre, peut-être pas avant le 10 ou 12. Ton oncle Edgar restera ici jusqu'au 29 de ce mois; les enfants en sont enchantés; ils aiment beaucoup Armand et Henriette et même la grande Elisabeth qui leur raconte des histoires terribles et amusantes. Adieu, mon petit Jacques chéri, je t'embrasse encore. Présente bien mes respects les plus affectueux au R. P. M.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1870, 29 juillet.

Mon petit Jacques chéri, je crois que tu n'as pas reçu mes lettres. Je ne sais rien de toi depuis ta sortie de juillet. As-tu écrit à ton oncle Gaston de t'envoyer chercher pour les vacances, tel jour et à telle heure (39, rue du Bac)? Sais-tu les prix que tu as?…

….. Personne pour me donner de tes nouvelles. Quand tu seras à Livet, trouve un moment pour me dire ce qui m'intéresse, sur ta santé, ta bonne mine, tes triomphes, tes échecs, s'il y en a; ton voyage, ton arrivée. Adieu, mon enfant, je t'embrasse mille fois.

Grand’mère de SÉGUR.

Donne cette petite lettre ci-jointe au P. M.

Kermadio, 1870, 11 août.

Mon cher bon petit, nous avons été bien consternés des mauvaises nouvelles de ces derniers jours qui ont coïncidé avec l’évacuation de Rome par nos troupes. Mais nous espérons beaucoup dans les prières du Saint-Père et dans l’unanimité des colères et des regrets de tous les Français; jusqu’aux républicains de Paris qui crient contre l’Empereur pour avoir violé sa parole d’honneur envers le Pape et qui lui attribuent la défaite de nos pauvres soldats qui ont été aussi héroïques que les zouaves pontificaux à Mentana et Monte-Rotondo. Pense, un de ces jours, à écrire à ton oncle Gaston (à Kermadio); il m’a dit t’avoir écrit à Livet et il est étonné de ne pas avoir de réponse. Tu sais comme il est aimable et bon pour toi; sois de ton côté aimable pour lui; tu lui donneras des nouvelles du curé nouveau, de la première messe aux Quatre-Vents; tu nous diras s’il y avait beaucoup de monde, s’il y a des bancs ou des chaises, et si le curé est bien, jeune ou vieux, gai ou grave, bonhomme ou pincé. Adieu, mon cher petit Jacques, je t’embrasse bien tendrement… Saint-Jean sera, je le crains, obligé de partir; il mourra à la première étape. J’espère le faire conserver dans la nationale, en raison de sa mauvaise santé. Adieu, mon petit chéri. Pierre et Henri t’embrassent en compagnie des autres cousines et cousins; ils tremblent d’être rappelés aux Nouettes; leur mère les a prévenus hier que si leur père est obligé d’aller à Paris, elle les fera revenir, pour ne pas rester seule, sans hommes, aux Nouettes… La pauvre Mme de X. ne peut pas retourner chez elle à la campagne; les Prussiens y sont en visite, en attendant qu’on les fasse déguerpir. Adieu, chéri.

Grand’mère de SÉGUR.

Kermadio, 7 septembre 1870.

Mon cher petit Jacques, le bon Dieu nous envoie la République qui, jointe aux Prussiens, rendra peut-être impossible toute communication avec nous. Si vous ne recevez, ni les uns ni les autres, de nouvelles de Kermadio, ne crois pas que je vous oublie; toi et tous les tiens vous êtes sans cesse près de moi par la pensée du coeur. Je ne sais ce que le bon Dieu décidera de notre sort et s’il permettra que je puisse vous revoir; dans cette incertitude, je vous envoie à tous et principalement à toi, mon petit chéri, ma bénédiction la plus tendre et mes voeux bien sincères pour votre bonheur en ce monde et surtout dans le monde éternel; n’oublie jamais, mon enfant, que toutes nos actions, toutes nos pensées doivent tendre à nous réunir dans le sein de Dieu, que la vie passe bien vite et que plus nous souffrons ici-bas, plus nous serons heureux et glorifiés dans l’éternité. N’oublie pas les excellents conseils du bon Père X. et veille sur Paul et tes soeurs qui ont une grande confiance en toi. A l’occasion de la première communion de ma chère petite Jeanne, prie avec ferveur pour toi-même et pour ta famille. J’implore plus que jamais la protection de la sainte Vierge; elle ne t’abandonnera pas. Adieu, mon enfant chéri; je t’embrasse et te bénis encore du fond de mon coeur, avec maman, papa, Jeanne, Paul et Françon.

Grand’mère de SÉGUR.

Le pauvre petit Armand est toujours de même; je crains qu’il n’en ait pour quelques jours encore; la fièvre ne le quitte pas; on ne sait pas ce qu’il a; il est très abattu et faible.

Kermadio, 26 septembre 1870.

Mon cher petit Jacques, j’ai reçu avant-hier votre paquet de lettres qui m’a enlevé toutes mes

inquiétudes; je ne crois pas du tout que les Prussiens viennent vous inquiéter à Livet; ils ne vont guère que dans les grandes villes où ils peuvent lever des contributions et se pourvoir de vivres et de munitions… Le collège de Vannes ouvre le 5, comme s'il n'y avait pas de guerre;… J'espère que tu ne souffriras pas trop dans tes études du retard qu'elles éprouveront. Dis-moi si tu travailles un peu, si tes devoirs de vacances sont finis. Est-on bien agité dans vos environs? Ici on a voté de l'argent pour avoir des fusils Chassepot et des munitions; tous les hommes en auront dans quatre jours achetés en Angleterre par les fonds de chaque ville et chaque commune. Adieu, mon cher petit, je t'embrasse bien tendrement et tous ceux qui t'entourent… Tout le monde t'embrasse. Quel temps magnifique pour ces coquins de Prussiens!

Le petit Armand a eu un nouvel accès de fièvre hier, mais pas fort; la quinine prise ce matin la coupera, j'espère.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 8 octobre 1870.

Cher petit chéri, je voudrais bien avoir des détails sur ta vie et celle de tes soeurs et frère à V.; t'amuses-tu? Que peux-tu faire pour t'amuser? As-tu des livres? Peux-tu travailler? Avec qui travailles-tu? Et Jeanne, Paul, qui est-ce qui les fait travailler? Quel âge ont les enfants de ton oncle? Ce qui est triste, c'est que l'hiver se passera probablement sans que tu puisses rentrer au collège des Jésuites… Que je serais contente si tu pouvais être à Vannes! c'est un si bel établissement, un air si sain, des promenades charmantes; le Père M. devait y aller; je ne sais pas s'il y est. — Le temps s'est enfin gâté cette nuit; il pleut à torrents; j'espère que ces abominables Prussiens sont trempés, traversés; qu'ils vont tous périr, avec leur roi et leurs princes, et qu'ils seront ainsi punis de leurs barbares et sauvages traitements envers leurs malheureux prisonniers… Adieu, mon cher petit-bien aimé; on m'attend pour porter les lettres; je t'embrasse bien tendrement…

Kermadio, 17 octobre 1870.

Mon cher petit Jacques chéri… je suis condamnée à ne pas te voir cette année et peut-être de tout l'hiver; je serai peut-être obligée de passer l'hiver à Kermadio; pourtant, si Vaugirard se remet et que tu puisses y rentrer, j'irais passer deux mois à Paris pour te voir; je te mènerais à Pâques à Livet et je te ramènerais à Paris avant de retourner à Kermadio…

Le temps est superbe et doux le jour, froid et humide la nuit. C'est bon pour les Prussiens et leurs dysenteries et typhus. Pauvres malheureux! On est obligé de se réjouir de leurs souffrances, malgré qu'ils soient là par force et avec désespoir; on dit qu'ils sont si découragés, si désolés, qu'ils font leur possible pour se l'aire prendre prisonniers. Tu sais que ces sauvages ont brûlé le beau château de Saint-Cloud, pour se venger de leurs dernières grandes défaites par le général Trechu; je crains beaucoup qu'ils n'en fassent autant de Versailles, quand ils seront obligés d'en déguerpir. Déjà, ils ont établi des ambulances dans le palais, et pour se désennuyer, ils tirent à balles dans les beaux tableaux, les statues, les glaces. Des sauvages ne feraient pas de pareils vandalismes. Dis-moi si tu as des livres pour te récréer, et si tu ne t'ennuies pas quelquefois; fais-tu de longues promenades? Le pays est-il joli? À quelle distance es-tu de Bordeaux? Et du chemin de fer?… Ton oncle Gaston ne sait pas du tout quand il pourra retourner à Paris; peut-être passera-t-il l'hiver à Kermadio avec moi. Ton oncle Anatole est décidé à passer l'hiver aux Nouettes. Adieu, mon cher bon petit; je t'embrasse bien tendrement. Réponds-moi sur le collège: quel est ton désir? N'affranchis pas tes lettres; c'est inutile… Adieu, petit chéri; que le bon Dieu te bénisse et t'empêche de jamais l'oublier.

Grand’mère de SÉGUR.

Kermadio, 1870, 26 octobre.

Cher enfant, je t’ai un peu manqué de parole en retardant ma lettre jusqu’à aujourd’hui; j’ai eu, comme on le dit aujourd’hui des lâches, des faibles, des paresseux, une défaillance; c’est-à-dire qu’au lieu de braver courageusement les étourdissements, les somnolences, l’entraînement d’une occupation plus favorable à ma paresse, je m’y suis laissée aller. — À Vannes… les études, les habitudes sont les mêmes qu’à Vaugirard; mais on habite un endroit sain, agréable, où il y a un espace énorme pour les récréations, de longs corridors en galeries vitrées pour les communications intérieures, des promenades variées, une nourriture plus abondante et meilleure qu’à Paris; du reste, les sorties, les séances sont les mêmes C’est très bien composé; de bons enfants en général et bien élevés…..Je t’envoie de quoi t’amuser pendant la longue réclusion après la rougeole[323]: dessins à un sou à colorier; couleurs, crayons, papier, ciseaux à découper, etc.

Il faudra attendre[324] que les chemins soient sûrs, que les scélérats de Prussiens aient déblayé le pays.

Le petit Armand et Henriette t’espèrent avec une impatience extraordinaire; aux yeux d’Armand, tu es un être admirable, vénérable, adorable; et tu es son cousin!!! Il se pavanera d’avance de toi et de ta respectabilité…

Adieu, cher enfant chéri; tout le monde ici t’embrasse. Je t’embrasse bien tendrement.

Grand’mère de SÉGUR.

Kermadio, 1870, 2 novembre.

Cher enfant, je crois que c’est ton tour d’avoir une lettre… Je te conseille, mon cher petit chéri, de travailler un peu sérieusement et en jeune homme sage, pour ne pas rentrer trop en retard au collège: une heure de latin en deux fois, une demi-heure de grec, en deux fois, une heure d’histoire; une demi-heure de lecture instructive historique, comme des Mémoires, des Voyages, des Vies de grands hommes, etc. Il doit y avoir quelques livres à V.; on ne peut pas vivre sans lire. Tu feras un peu de calcul pour ne pas l’oublier; un peu de géographie; tu liras un peu de littérature, comme Racine, Corneille, Lamartine, Victor Hugo (Théâtre et Odes et Ballades). Tout cela est utile et intéressant; impose-toi environ trois heures par jour pour tout cela; plus te fatiguerait et t’ennuierait, étant seul, sans guide et sans camarade de travail et de jeu; et trois heures de travail varié et bien employé valent sept, huit et dix heures de travail en commun, coupé de classes et de récréations bien employées. On ne peut pas tout travailler en un jour, hormis le latin et l’ennuyeux grec qu’il faut cultiver plus sérieusement…

En terminant, je te recommande encore le latin et le grec, et aussi une petite lecture pieuse de quelques minutes tous les jours, la messe le plus souvent possible, ainsi que la confession et la communion, les deux grandes armes contre le mal. Donne-moi des nouvelles de papa; je lui ai écrit avant-hier.

Adieu, mon cher petit chéri, je t’embrasse bien tendrement… J’espère que le pauvre Paul est guéri de sa rougeole et que vous deux grands, vous ne l’avez pas eue. Adieu, chéri… Il fait superbe depuis deux jours, mais froid; il a gelé cette nuit. Les Prussiens gèlent et meurent; c’est bien fait.

Grand’mère de SÉGUR.

Kermadio, 1870, novembre.

Merci, mes chers petits enfants; j'ai reçu hier votre petite caisse; le médaillon est charmant; tes cheveux, mon petit Jacques, sont parfaitement arrangés; le médaillon fait un effet superbe; je l'ai accroché près de mon crucifix au milieu de mon lit. Ta pelote, ma petite Jeanne, est très jolie; elle est accrochée de l'autre côté de mon crucifix, en pendant du médaillon de Jacques. Maman m'a écrit que tu entrais décidément à Poitiers. Puisses-tu y être heureux, cher enfant! J'offrirai tous les jours au bon Dieu le grand sacrifice de ma séparation avec toi. Je t'espérais à Vannes; le bon Dieu a voulu m'infliger le chagrin de ne plus te revoir; que sa volonté soit faite! Toi, de ton côté, mon cher enfant bien-aimé, n'alourdis pas ma croix en m'oubliant tout à fait; écris-moi une fois par mois; quelques lignes seulement pour me dire si tu vas bien, si tes études vont bien, si tes places ne se ressentent pas trop des premières semaines de classes perdues, si tu as retrouvé des camarades de Vaugirard, si tu as besoin de quelque chose… As-tu un bon couteau de poche, des ciseaux à ongles, etc.? Je vais assez bien, sauf les vertiges. Donne-moi ton adresse et le nom de ton collège. Je crois qu'il ne serait pas bon, par le temps d'impiété actuel, de t'adresser les lettres au collège des Révérends Pères Jésuites. Le Père M. est-il à Poitiers? S'il y est, présente-lui mes respects bien affectueux. Adieu, mon enfant; que le bon Dieu te bénisse et te conserve ton bon petit coeur et ta belle petite âme blanche. Je t'embrasse de tout mon coeur. Je t'écrirai souvent. Ton oncle Gaston t'embrasse et te bénit.

Grand'mère de SÉGUR.

Élisabeth t'embrasse. Armand est désolé que tu ne sois pas à Vannes. Louis de Malaret est enchanté du collège des Pères de Toulouse; il a presque toujours des A et il est premier en latin, thème et version. J'espère que tu as ta trousse; tu y trouveras tout ce qu'il te faut. Tout le monde d'ici t'embrasse.

Kermadio, 21 novembre 1870.

Mon cher petit Jacques, j'ai su par maman, il y a trois jours seulement, qu'elle t'avait envoyé à Poitiers; c'est bien heureux qu'il ne te soit pas arrivé de mésaventure avec les Prussiens qui sont partout; mais il paraît que tu es arrivé à bon port; j'espère que maman t'a envoyé une lettre que je t'avais adressée à V. et dans laquelle je te demandais beaucoup de choses: d'abord, que tu me dises si tu es bien à Poitiers comme à Vaugirard, si la nourriture est bonne, si les cours de récréation sont plus grandes qu'à Paris, si tu as retrouvé des amis de Vaugirard, entre autres le jeune d'H.; si tu avais de l'argent dans ta bourse. Ton oncle Gaston va bien et me charge de t'embrasser; il ira à Poitiers voir l'Évêque qui est son ami, et prêcher une retraite au séminaire, dans le cours de l'hiver. Si les affaires politiques ne se calment pas, il passera l'hiver avec moi à Kermadio. Moi, je ne quitterai Kermadio que pour aller à Livet passer un mois avec maman et tes soeurs et frère. Tu as dû t'ennuyer cet automne à Livet, sans chasse et avec l'agitation de la guerre. Ton oncle et ta tante Anatole passèrent tout l'hiver aux Nouettes, avec tes cousins qui s'ennuieront joliment, n'ayant aucun de leurs amis ni aucune distraction de voisinage. Ici, on ne s'ennuie pas parce que tout le monde s'occupe, travaille; nous ne sommes pas comme X. dans le noir et dans l'attente continuelle de malheurs et de souffrances. Nous espérons toujours et nous voyons des ressources immenses dans la protection du bon Dieu et de la sainte Vierge. Adieu, mon cher petit chéri, je t'embrasse bien tendrement. Si tu sais où est le bon Père M., tu me le diras. Élisabeth t'embrasse plus particulièrement que les autres qui ne te connaissent pas; elle t'aime beaucoup.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio 17, novembre 1870.

Mon cher petit Jacques chéri, j'ai reçu ta lettre datée du collège et tu as dû en recevoir une de moi

adressée au collège des R. P. Jésuites; désormais je t'écrirai au collège Saint-Joseph; mais tu ne me donnes pas le nom de la rue; je crois que c'est rue des Feuillants, mais je n'en suis pas sûre. J'ai eu par Thérèse des nouvelles de ton séjour chez elle à la campagne; je suis contente que tu t'y sois amusé et qu'Henri t'ait fait monter à cheval; j'espère que tu pourras continuer tes jours de sortie, tant qu'Henri y sera pour t'accompagner; seul, ce serait imprudent. Figure-toi que Pierre de Ségur est arrivé à Kermadio avec Jean[325], hier matin. Ton oncle Anatole ayant su que les Prussiens faisaient prisonniers les jeunes gens de 18 à 20 ans, de peur qu'ils ne s'engageassent dans les francs-tireurs, et sachant les Prussiens à Chauday, a eu peur pour Pierre et l'a fait partir le 23 en tapissière, conduite par Léger[326], les chemins de fer ne marchant pas. Ils ont couché à la Ferté-Macé, où ils ont trouvé une carriole qui les a menés à Mayenne; de carriole en carriole, ils sont arrivés le 25 au soir à Rennes, où ils ont couché, et ils en sont repartis hier le 2fi, en chemin de fer. À midi, Pierre entrait dans la salle à manger où nous déjeunions tous. Il était fatigué et ennuyé de ce long voyage; il était enchanté d'être arrivé; il avait eu en route la nouvelle que les Prussiens, au lieu de continuer sur Laigle et Saint-Hilaire, ont pris le chemin de la Trappe pour aller à Mortagne et à Alençon; ils doivent se masser près du Mans et se préparer à la grande bataille qui doit se livrer par là. Je vais écrire à maman pour lui annoncer cette bonne nouvelle: voilà notre pays (Laigle) délivré des Prussiens[327]; ils ont craint de s'engager dans notre vallée pleine de petits bois, de ravins, de collines, etc., et ne leur offrant pas de grandes ressources de pillage. Ils ont fait payer par la ville de Laigle 200.000 francs pour lui épargner une visite Le père X.[328] a donné 100.000 francs à lui seul.

J'ai oublié de te dire que Thérèse et Henri m'ont fait de toi les plus grands éloges; elle me dit que tu as plu à tout le monde chez eux; qu'on t'a trouvé aimable, naturel, modeste, causant bien et avec une mesure parfaite, enfin un vrai élève des Pères Jésuites. Cet éloge ne m'a pas étonnée, mais il m'adonne de l'orgueil en me faisant voir comme je t'avais bien jugé depuis ta naissance. J'espère que maman et tes frère et soeurs pourront bientôt revenir à Livet; maman te verra à Poitiers en passant. Mais il faut que les chemins de fer aient recommencé à marcher. Adieu, mon cher petit chéri, je t'embrasse mille fois. Si tu as besoin de quelque chose, écris le-moi… Je vais assez bien; tout le monde t'embrasse.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 30 novembre 1870.

Cher petit Jacques, tu es, je le crois, inquiet de papa; sois bien tranquille, les Prussiens ont quitté Laigle et nos environs pour ne plus y revenir; ils y reviendraient, que papa ni Livet ne courent aucun danger…

Il n'y a pas de francs-tireurs chez nous; or, les Prussiens ne font de mal qu'aux villages qui résistent, ou qui donnent asile aux francs-tireurs, qu'ils craignent beaucoup et qui leur font beaucoup de mal.

…..Je m'empresse de te rassurer; sois sûr que je te tiendrai au courant de ce qui peut t'intéresser et te rassurer. Pierre est enchanté d'être à Kermadio; il est toujours avec Élisabeth; ils sont très occupés à courir de tous côtés pour avoir des vêtements chauds et de l'argent pour nos pauvres prisonniers français qui souffrent tant du froid et de la faim en Allemagne; ils ont déjà envoyé par Genève de nombreux et immenses ballots de gilets de laine, chaussures, linge, paletots, vareuses, cache-nez, bonnets de laine, etc., et plus de 600 fr. eu argent. Elles travaillent (les femmes) à toutes espèces de vêtements; cinq ou six de leurs amies d'Auray se réunissent à elles… Pierre accompagne, aide de son mieux, cause… Aux Nouettes, il s'ennuyait beaucoup. Il commence à faire très froid; il gèle la nuit. — Je vais mieux ces jours-ci, j'ai moins de vertiges. Ton oncle Gaston t'embrasse et te bénit; quand il ira à Poitiers, il ira certainement te voir; je demanderai aussi à Urruty[329] d'aller te voir et tu lui demanderas ce dont tu as

besoin ou envie; je lui recommanderai de te le procurer. Adieu, mon cher petit bien-aimé, je t'embrasse bien tendrement; ta tante, tes oncles, cousins et cousines t'embrassent bien.

Grand'mère de SÉGUR.

Pierre a tué hier une chouette; il est enchanté; le pays est plein de chouettes, d'éperviers, de geais, de pies, que personne ne tue. Si tu étais ici, tu en ferais de fameux abatis.

Kermadio, 1870, 4 décembre.

Mon cher petit Jacques, j'ai reçu ta lettre avant-hier et j'y réponds vite… Je t'envoie deux feuilles de papier gommé qui guérit si bien les engelures; tu peux en faire toi-même en faisant fondre de la gomme dans de l'eau; en poudre elle fond plus vite; quand l'eau est bien épaisse de gomme, tu l'étends avec un pinceau sur un morceau de papier et tu l'appliques sur l'engelure comme du taffetas d'Angleterre… J'espère que notre aide à nous sera le bon Dieu, qui combattra avec Trochu contre ces infâmes Prussiens et délivrera Paris et la France non seulement de ces sauvages ennemis, mais de tous les scélérats rouges qui cherchent à détruire le règne de Dieu. — Je vais bien; je sais par ton oncle Anatole que papa va très bien… Adieu, mon cher petit bien-aimé, je t'embrasse mille fois; tout le monde d'ici t'embrasse, surtout Pierre et Élisabeth.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 16 décembre 1870.

Cher enfant, maman m'a fait part de tes bonnes places, de ta mention honorable, de ta sortie de faveur; je n'en ai pas été surprise, car j'ai l'habitude de te voir bien noté, oies placé, mais je n'en suis pas moins très contente… J'ai bien des petites poches à garnir, sans compter les grosses qui crient misère à cause des changements de position et de fortune amenés par la chute du gouvernement impérial. Pourtant, si tu as besoin de choses utiles comme des répétitions, des vêtements, des raccommodages de montre, demande-le-moi sans te gêner; tu l'auras… Le petit Armand est très gentil et très pieux; il fera sa première communion l'année prochaine; il a une envie extrême de te voir. Peut-être pourras-tu, aux vacances prochaines, passer deux ou trois jours à Kermadio. Il y aura à faire un immense abatis de pies, de geais, de chouettes qui dévastent la basse-cour et que personne ne tue; si tu avais ton fusil, tu t'amuserais à tuer toutes ces méchantes bêtes, sans compter les écureuils qui remplissent les bois, et les renards et lièvres qui se promènent comme des présidents, sans être chassés… Adieu, cher petit chéri, je t'embrasse bien tendrement; je vais mieux de la tête… Ton oncle Gaston a prêché cette semaine une retraite au séminaire de Vannes…

… Je t'enverrai incessamment une jolie dizaine de chapelets et une statuette en argent de sainte Anne; le tout béni et indulgencié par ton oncle. Adieu, chéri, je t'embrasse.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1870, 22 décembre.

Cher enfant… si les pauvres Pères sont chassés de Poitiers, tâche d'arriver à Vannes, où tu seras en sûreté et à ma portée; il ne faut pas songer à Bordeaux où est le gouvernement provisoire (c'est-à-dire *dérisoire*) et où les Prussiens te poursuivront. Ce serait une bien grande joie pour moi et pour Armand et tes cousines. J'ai reçu une lettre de papa qui va très bien et qui paraît débarrassé définitivement des Prussiens; maman attend pour retourner à Livet que les environs de Tours et du Mans soient aussi délivrés de ces dangereux sauvages. Adieu, cher enfant, je t'embrasse tendrement. Je crois que tu m'as écrit, mais

que tes lettres ne sont pas arrivées à cause du désordre de la poste. On m'écrit que tu as été quatrième en je ne sais quoi. C'est très bien; tu arrives tout doucement au n° 1. Les notes sont excellentes; c'est plus important que les places des compositions. Je t'envoie pour tes engelures des papiers gommés que t'a faits Armand. Il fait bien froid. Achète des gants chauds, pour les récréations et promenades. Adieu, mon petit chéri, je t'embrasse…

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1870, 22 décembre.

Cher enfant, je veux te souhaiter la bonne année un peu d'avance, à cause de l'irrégularité de la poste, afin que tu saches, avant de finir cette année désastreuse, combien je pense à toi, combien je t'aime et combien je t'aimerai jusqu'à ma mort et après ma mort. Ta cousine Thérèse m'a écrit que le collège était licencié, mais que les Pères ont obtenu l'insigne faveur de ne pas jeter dehors les enfants dont les parents habitaient les départements envahis par l'ennemi. J'ai bien remercié la bonne Thérèse des détails qu'elle m'a donnés sur toi et sur ta sortie de faveur, et j'ai bien remercié le bon Dieu de t'avoir gardé dans ton excellente *école* près des bons Pères qui font de leurs élèves des saints ou tout au moins des hommes distingués et chrétiens…

Nos jeunes soldats se battent comme des lions; les Bretons sont des modèles de guerriers par leur foi et leur bravoure; chaque bataillon a ses aumôniers et, avant le combat, ils reçoivent tous à genoux l'absolution sur le champ de bataille. À Paris, les églises sont pleines de Bretons…

Moi, je vais bien aussi; Louis de Malaret travaille un peu mollement; mais il a de bonnes notes et il continue à être très content. Adieu, mon cher petit chéri, je t'aime et je t'embrasse bien tendrement. Ton oncle Gaston t'embrasse et t'envoie sa bénédiction. Il ne sait pas encore quand il ira à Poitiers; il ira certainement te voir. Henri sera parti probablement quand tu recevras cette lettre; ta pauvre cousine sera bien désolée… Adieu, mon cher enfant; que le bon Dieu, te bénisse.

Grand'mère de SÉGUR.

Tout le monde t'embrasse, surtout Élisabeth et Armand.

1871

Kermadio, 1871, 5 janvier.

Mon cher petit Jacques, je suis bien sûre que tu m'as écrit pour la nouvelle année, mais je n'ai pas reçu de lettre de toi… Je suis bien inquiète de toi, mon enfant chéri, et bien triste de ne pas te voir; mon bon temps est passé, le bon temps où je te voyais deux fois par semaine, où je te faisais sortir, où je te savais près de moi. Je prie le bon Dieu pour ton bonheur; je pense à toi pour ma satisfaction personnelle; j'espère et j'attends de tes nouvelles; je demande à Dieu de m'accorder la grâce de te revoir aux vacances à Livet, et je me soumets, du reste, à sa sainte volonté; seulement, si je meurs loin de toi, sache bien que tu es ma dernière pensée et que je t'envoie ma dernière bénédiction. — J'espère que tu n'es pas gelé à Poitiers comme nous le sommes ici depuis le 30 novembre. Je crains que tu n'aies des engelures…

Si tu étais ici, tu nous ferais manger du gibier; il y a des grives en quantité, à en tuer dix ou douze par heure; des courlis excellents, des bécasses énormes, comme je n'en ai jamais vu, des canards sauvages en quantité et des lièvres énormes. Pierre n'a pas son fusil; il n'y en a dans la mai- son qu'un seul qui appartient a un jeune domestique qui l'a acheté pour 5 francs; tu juges ce que c'est qu'un fusil de 5 francs. Adieu, mon petit chéri; je t'embrasse comme je t'aime, de tout mon coeur. Tous les tiens vont bien.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1871, 9 janvier.

Mon cher petit Jacques chéri, j'ai reçu hier ta bonne lettre… J'ai écrit à papa pour le mettre au courant de ta vie; il verra que tu lui as écrit plusieurs lettres qui ne lui sont pas arrivées; il en est de même partout…

Ces coquins de Prussiens sont dans tout le nord et le centre de la France… La gelée nous a abandonnés; c'est un premier bienfait; je vais commander quelques chapelets pour le R. P. qui confesse les zouaves; je te les enverrai quand ils seront faits; ce ne sera pas avant huit ou dix jours; dans ce pays-ci, le travail va lentement… les ouvriers d'ici sont très ignorants, maladroits et négligents.

Hier on a tiré les Rois à la cuisine; le petit Armand a été voir ce qui se passait; c'est Uruty qui a été roi; Armand a été chercher son violon, il leur a joué des airs bretons; ils ont dansé, chanté, crié: le roi boit, etc. On a fini par faire une immense ronde autour de la table sur laquelle était monté Armand, comme les violons de campagne; il sautait et tour- nait sur sa table tout en jouant ou raclant du violon.et il a été enchanté de sa soirée. Tu juges ce que devait être la musique; Armand n'a jamais appris le violon; c'est au jugé qu'il joue les airs qu'il connaît; il est vrai qu'il joue bien du piano et qu'il a beaucoup de sens musical…

Si tu as besoin de ciseaux à ongles et d'un couteau-canif-serpette, je te l'enverrai dans une boîte prochaine. Je t'embrasse bien tendrement, mon cher petit. Tout le monde t'embrasse et te souhaite la bonne année.

Kermadio, 31 janvier 1871.

Cher petit Jacques chéri, je pense que depuis l'armistice (prélude de la paix) les lettres peuvent arriver à Poitiers. Depuis ta lettre du jour de l'an, je n'en ai plus reçu; j'espère que les miennes ont pu t'arriver, ainsi que la boîte de chapelets… Je pense qu'Henri va revenir quand on aura signé la paix; les éclaireurs, francs-tireurs, etc., seront rendus à la liberté. Ton cousin Jacques s'était engagé dans les zouaves de Charette, mais il n'a pas encore eu le temps de rejoindre…

Je vais bien… Quel froid il a fait et il fait encore! Comment vont tes engelures, mon pauvre petit? Et comment a été ton mois de janvier pour tes places et tes notes? As-tu reçu la lettre du Père M. que je t'ai envoyée il y a 10 jours environ? Adieu, mon cher petit chéri; je pense à toi sans cesse; je t'embrasse comme je t'aime…

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1871, 13 février.

Cher petit, tu auras 14 ans après-demain, et je veux que tu reçoives de moi une preuve de souvenir et de tendresse; ce jour-là, ton absence me sera plus pénible encore que d'habitude. J'ai appris avec peine que ton ami d'H. était à Vannes… Il a eu la visite d'une de ses tantes, Madame de Cl.; quand il a su qu'elle me connaissait, il a demandé de tes nouvelles et où tu étais; il a été désolé de te savoir à Poitiers au lieu de Vannes. Si lu as le temps de lui écrire, il sera enchanté d'avoir de tes nouvelles par toi-même, et tu sauras comment il se trouve à Vannes. Nous allons avoir la paix sous peu de jours; la Chambre nouvelle est bonne et comprend que la paix est le seul moyen de sortir de l'abîme dans lequel nous sommes plongés. Ton oncle Armand est nommé dans le Morbihan; il est parti pour Bordeaux; leur première séance a eu lieu hier. — Pierre part après-demain 15; Jean est venu le chercher pour le ramener aux Nouettes… À Ray, des francs-tireurs ont tué un Prussien et l'ont laissé sur la grande route; puis ils ont porté son fusil chez le curé pour le leur garder. Quand les Prussiens ont passé et qu'ils ont tu le corps de leur camarade, ils ont été chez le curé et ils ont aperçu ce fusil; ils sont tombés sur le pauvre vieux curé à coups de poings, à coups de pieds et à coups de crosse de fusil; ils l'ont entraîné et Font fait marcher jusqu'à Chambord, à quatorze lieues de Laigle; à chaque village ils s'arrêtaient, faisaient signe au pauvre curé qu'il allait être fusillé; ils lui criaient: *capout*, et lui donnaient des coups de poings sur la tête. Enfin, à Chambord, un officier supérieur l'a fait relâcher, et le pauvre curé est revenu à Ray le surlendemain; il n'a trouvé ni sa servante qui s'était réfugiée aux Nouettes, ni aucun habitant; le presbytère et le village avaient été pillés, dévastés; les meubles brisés, les effets volés, les portes et les fenêtres arrachées et en morceaux. Heureusement que ton père, l'ayant appris, a été chercher le pauvre homme et l'a emmené à Livet où il le soigne…

Adieu, mon cher bon petit, je t'embrasse bien tendrement. N'oublie pas de t'adresser à moi si tu as besoin de quelque chose… Adieu, mon enfant chéri; je t'embrasse mille fois. Tout le monde ici va bien, et moi aussi; je vais de mieux en mieux. La petite vérole du petit Gaston est finie; le pauvre Louis est sans cesse enrhumé, avec de la fièvre et des étouffements.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1871, 13 février.

Cher enfant, j'ai reçu une lettre de Jeanne qui m'annonce la frayeur qu'a eue la petite Françoise; elle jouait près d'un petit bassin; elle a glissé et elle est tombée dedans; heureusement elle n'avait de l'eau que jusqu'aux genoux; elle a crié, appelé Jeanne à son secours; mais elle était sûre de mourir, ayant entendu dire que lorsqu'on tombait dans l'eau après avoir mangé, on mourait de suite; et comme elle

sortait de déjeuner, elle a cru mourir en quelques minutes, de sorte qu'elle était au désespoir, la pauvre petite; on l'a calmée facilement et elle en a été quitte en changeant de chaussures et de vêtements…Pierre, que son père a rappelé la semaine dernière, a mis quatre jours pour venir de Rennes à Aube; il a dû coucher trois fois en route, ne trouvant pas de voiture, pas même de carriole; tous les chevaux avaient été pris par les Prussiens et par notre artillerie et cavalerie. Je pense que la paix est signée, puisque l'armistice finit aujourd'hui à minuit. Dieu veuille nous rendre la paix!

J'ai reçu hier des nouvelles de ton père qui allait bien et qui bataillait avec ton oncle Anatole et tous les maires du canton de Laigle contre les Prussiens de Laigle qui voulaient faire payer à tous les habitants du canton une contribution de guerre de 25 fr. par tête, hommes, femmes et enfants. Ton oncle a écrit à Versailles à Bismarck pour se plaindre de cette exaction. La paix va couper court à toutes ces voleries; et sous peu, nous n'aurons plus ces brigands à redouter…

Je continue à aller bien… Ton oncle Gaston t'embrasse et t'envoie sa bénédiction. 11 prêche le carême à Auray. Adieu, mon cher petit chéri, je t'embrasse de tout mon coeur.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1871, 27 février.

Cher petit, je t'ai écrit hier, mais je t'écris encore quelques lignes aujourd'hui, de peur que tu ne partages les inquiétudes sur ton père; on le croit emmené en otage par les Prussiens, parce qu'il a refusé, ainsi que ton oncle Anatole, de payer l'impôt illégal que les Prussiens veulent prélever sur tous les habitants de l'Orne, 25 fr. par tête. Tous les maires ont fait comme eux; et on les a tous menacés d'être emmenés en otage; mais cette menace n'a pas été effectuée, comme elle ne l'avait pas été avec d'autres. Et la paix devant être signée à présent, les Prussiens n'ont aucun droit sur aucun Français; surtout quand il s'agit d'un conseiller d'État, d'un officier de la Légion d'honneur, qui n'a fait que son devoir, et de gens comme il faut.

Si on t'a écrit de B., ne t'inquiète pas de leurs terreurs; tu verras que rien de fâcheux n'arrivera à ton père. Jeanne s'inquiète beaucoup qu'il ne gagne la gale, parce que, dit-on, tous les Prussiens ont la gale. Or la gale se guérit par un ou deux bains de soufre; ainsi la gale même n'a aucun danger pour lui. Adieu, mon très cher petit, je t'embrasse bien tendrement… Je vais bien; tout le monde d'ici t'embrasse, surtout ton oncle Gaston.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 27 février 1871.

Je t'écris un second mot, cher enfant. La paix est signée, l'on père ne court plus aucun danger. Le général a grondé les Officiers prussiens; il y aurait eu 15 maires et 15 adjoints à emmener dans chaque canton. Tout est tranquille. Je t'embrasse. C'est ma troisième lettre depuis hier.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 6 mars 1871.

J'ai reçu ta lettre, mon petit chéri… Il y a dans ta lettre un mot que je ne crois pas beaucoup; tu me dis que tu es moins sage qu'à Vaugirard. Je crois que tu es toujours très sage et que tu auras à la distribution des prix un prix d'excellence comme d'habitude. Ne te tue pas à faire des diligences; ménage ta tête qui a besoin de toutes ses forces pour les dernières années d'étude. Papa va très bien; la paix les a débarrassés des Prussiens. Dieu soit loué; et mal- gré que les conditions en soient dures, elles ne sont

qu'humiliantes pour la France et non déshonorantes; le déshonneur n'est que pour la Prusse qui, depuis Sedan, s'est comportée en nation barbare, avide, injuste et méprisable. Dans peu d'années, nous serons comme le phénix qui renaît de ses cendres plus glorieux que jamais… Adieu, mon cher bon petit Jacques, je t'embrasse bien tendrement. Papa veut te donner Paul à emmener en octobre aux grandes vacances. Je pense qu'à cette époque Vaugirard sera régénéré, et que je ne serai plus un an sans te voir. Adieu, mon bien cher enfant, je t'embrasse encore et je ne cesse de penser à toi et de t'embrasser de tout mon coeur.

Tu sais que ton oncle Fresneau est député…

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 30 mars 1871.

Mon cher petit Jacques, tu es sûr d'avoir les vacances que le Père M. veut bien t'accorder. J'ai écrit, j'ai télégraphié à papa… S'il ne peut venir te chercher, ce sera moi qui t'enverrai chercher par Saint-Jean pour t'amener à Kermadio; tu seras privé de voir ton père et Livet, mais du moins tu viendras respirer le bon air de Kermadio, tu feras connaissance avec tes cousines et ton cousin, tu verras la mer, tu iras voir Lorient, le collège de Vannes où tu trouveras ton ami d'H., et tu iras voir les fameuses pierres de Carnac qui ont l'air d'une armée rangée en bataille. La légende dit que c'est une armée romaine pétrifiée par un miracle de saint Cornellis poursuivi par les Romains pour être martyrisé. Ce sera pour moi un vrai bonheur de te revoir après une année de séparation. Mais si papa t'emmène à Livet, je serai consolée par la pensée de ton bonheur. Adieu ou au revoir, cher enfant bien-aimé. Je t'embrasse bien tendrement.

Grand'mère de SÉGUR.

Demande qu'on te prépare ton petit paquet.

Kermadio, 1871, 11 avril.

Cher enfant.., ils[330] ont bu tant de vin et d'eau-de-vie pendant leur règne de bandits que la moindre blessure devient gangreneuse. — Armand se joint à moi pour te demander des nouvelles de votre comédie; as-tu bien joué ton rôle de zouave?… Toute la maison était en l'air pour travailler au reposoir qu'on devait faire à Kerlo, cette ferme tout près de Kermadio. Il a très bien réussi; c'est Louise qui atout composé et dirigé; il y avait une foule de draperies eu gaze blanche doublée de rose et des guirlandes de buis et de chêne en profusion; c'était très joli… Adieu, mon cher enfant chéri, je t'embrasse bien tendrement. Quand nous approcherons du 29, jour de la première communion d'Armand, tu serais très aimable d'écrire deux ou trois lignes à lui et à Valentine qui fera sa première communion avec lui; tu leur écrirais à tous deux ensemble en leur disant que tu n'as pas le temps de leur écrire séparément… Adieu, petit chéri, je t'embrasse; ceux d'ici en font autant et t'aiment tous.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1871, 16 avril.

Cher enfant, je te remercie bien de ta bonne lettre, qui m'a tranquillisée sur l'accueil que t'a fait le Père A. J'avais peur qu'il ne te traitât en réfractaire[331]; heureusement qu'il a bien voulu admettre que tu étais un pauvre être dépendant et devant attendre le bon vouloir (ou pouvoir) de ton oncle; il t'a très aimablement reçu: cela fait honneur à son esprit de justice… Livet est rempli par tes parents de B. et de la C. Tu sais que Paris en est toujours au même point, mais tu ignores peut-être comment les saints curés de la Madeleine, de Saint-Sulpice et de Saint-Séverin (je crois) ont été récompensés de leur charité pour les pauvres. Après leur arrestation, les pauvres de leurs paroisses se sont réunis, plusieurs milliers

d'hommes, de femmes, d'enfants, et se sont attroupés autour de la prison; ils ont crié, menacé pour qu'on leur rendît leurs protecteurs, leurs pères, leurs soutiens; ils ont déclaré que si on ne leur rendait pas la liberté, ils démoliraient la prison et les enlèveraient de force. On a eu peur et on a délivré ces trois bons prêtres qui employaient en effet tout ce qu'ils avaient, tout ce qu'ils parvenaient à quêter, pour des établissements de charité et des secours à domicile. Les pauvres ont emmené leurs curés? Et les ont accompagnés à leurs églises respectives. Voilà ce que c'est que d'être charitable; on en est récompensé même en ce monde. Depuis ton départ, il pleut sans cesse; le bon Dieu t'a fait la gracieuseté de te donner un temps magnifique pendant tes petites vacances; et depuis ton départ, nous acceptons la pluie avec plaisir, caria terre en avait besoin; tout pousse à vue d'oeil, blé, avoine, légumes, feuilles, four- rages, etc. Pourtant je voudrais le retour du beau temps à cause de l'arrivée de Camille; son pauvre petit Paul finirait par s'ennuyer, quand la nouveauté des visages et des joujoux n'exciterait plus son intérêt; il est très joli, très gai et très gentil; blond avec yeux bleus, comme Camille, très rose, pas trop blanc, pas trop gras (comme une volaille engraissée), parlant très bien, pas sauvage du tout et très sympathique. Il a pris Armand fort en gré et il ne le quitte pas; lors qu'Armand s'échappe, le petit crie et pleure comme un petit malheureux, Le vent est terrible; ton oncle Gaston m'écrit qu'il devait dire la messe hier 15 ou aujourd'hui 16 chez tes bons Pères Jésuites; le Père A. lui a dit beaucoup de bien de toi, ce qui nous a fait grand plaisir, à ton oncle et à moi. Adieu, mon cher petit, je t'embrasse bien tendrement; je vais bien et je vis dans l'attente du mois d'août… Adieu, cher enfant. Henriette a reçu ta lettre, elle t'en remercie et elle te répondra demain. Tout le monde ici t'embrasse.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 2 mai 1871.

Cher enfant, j'ai reçu hier une lettre de Paul qui me dit que tout le monde va bien à Livet; sa lettre est courte, ne disant rien d'important, mais d'une bonne écriture, assez coulante et régulière. Papa est décidé à te le donner comme compagnon de collège aux vacances prochaines, soit à Vaugirard, soit à Poitiers, si Vaugirard n'est pas rouvert; ce qui le fait encore hésiter, c'est qu'on lui dit que le régime de Poitiers est aussi dur pour les petits que pour les grands, que tous se lèvent et se couchent aux mêmes heures, ont autant d'heures d'études, font les mêmes promenades, etc. Il craint que ce ne soit trop pour la grosse tête de Paul qui est souvent pris de la tête et qui ne voudra jamais avouer qu'il a la tête fatiguée ou malade. Enfin… le bon Dieu le protégera comme il t'a protégé, toi, mon pauvre enfant, et comme il nous protège tous, tous les jours de notre vie. Quand tu viendras à Livet, tu trouveras le gibier très augmenté, à cause de la défense de chasser toute l'année dernière et cet hiver. Brière[332] t'attend avec impatience; il paraît que les petits chiens sont devenus superbes et excellents. Je me réjouis de penser que je serai avec toi à Livet une grande partie des vacances. Je me porte très bien; ma santé se consolide de plus en plus et je marche beaucoup mieux; je puis aller à pied à l'église et en revenir de même; j'espère qu'à Livet je pourrai aller à pied à la messe; ce serait le complément de mon bonheur à Livet. Adieu, mon cher enfant chéri, je t'embrasse bien tendrement…

Adieu, mon cher petit; nous avons un temps magnifique; je crains qu'il ne fasse bien chaud à Poitiers.

Grand'mère de SÉGUR.

Ton oncle Gaston, ta tante, tes cousines et cousins, l'abbé, t'embrassent de tout leur coeur; ton neveu de B. est très gentil, mais colère comme un dindon. Camille est désolée quand il se met en fureur, mais elle ne le gâte pas et ne lui cède jamais.

Kermadio, 1871, 10 mai.

Cher enfant… j'ai de bonnes nouvelles de Livet; on attend les vacances avec une grande impatience; en attendant, on s'amuse… je ne sais trop à quoi ni avec qui, mais on est assez nombreux[333]; Henri est très gai et ils font des parties de promenades… J'aspire aussi après les bienheureuses vacances qui te sont bien nécessaires pour reposer ta tête, développer tes membres et te donner des forces pour la suite de tes études. Ce n'est pas tout que de vouloir travailler, il faut encore pouvoir; et avec des maux de tête il n'est pas possible de bien travailler; dis-moi où en sont tes maux de tête et s'ils t'ont arrêté dans les compositions. — Armand a eu un grand chagrin avant-hier; Léonore, sa bonne, qui l'a élevé dès l'âge d'un an, a dû partir pour retourner chez sa mère qui la demandait depuis deux ans; elle était désolée de quitter Armand, et le pauvre Armand sanglotait comme un malheureux. Ta tante Henriette l'a changé de chambre pour le distraire… ton oncle Gaston lui donne (à Armand), pour sa première communion, un beau bureau à compartiments et tiroirs, dont il est enchanté d'avance; moi, je lui donne une montre. As-tu donné la tienne à arranger?… Si tu l'as perdue, dis-le-moi pour que je te la remplace pour les vacances; il te faut une montre[334]. Adieu, mon cher petit Jacques; je t'aime et je t'embrasse bien tendrement. Tout le monde ici te remercie de ton souvenir et t'embrasse, surtout Armand, Henriette et Camille. Ton oncle Gaston est à Hennebont, à huit lieues d'ici, pour prêcher une retraite de première communion; il reviendra dimanche. Je vais très bien.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 20 mai 1871.

Mon cher petit Jacques chéri, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai écrit; j'ai eu beaucoup à écrire à ton oncle Edgar et pour lui, au sujet de la location de Ponsal, charmant château à 5 kilomètres d'Auray, que ton oncle veut louer pour trois mois. Il a fallu le meubler de tout ce qui est nécessaire pour l'habiter; et comme Auray n'offre pas les facilités de Paris, il a fallu bien des pourparlers avant d'arriver à avoir le nécessaire. Ton oncle arrive dans dix à quinze jours avec ta tante,-les enfants, le gouverneur, M. et. Mme R. et sept domestiques. Armand et Henriette se font une fête de l'arrivée des enfants; Valentine fera sa première communion avec Armand, sous la direction de ton oncle Gaston; ce sera le 29 juin, jour de la Saint-Pierre à la paroisse de Plumeret (celle de Kermadio), que tu connais. Avant cette première communion, ton oncle ira aux Nouettes, faire faire celle de Marie-Thérèse; il y restera un peu plus de quinze jours. J'ai de bonnes nouvelles de Livet; tout le monde va bien; les B. et les la C. en sont partis cette semaine pour aller je ne sais plus à quelle terre des la C. — Il fait un temps superbe et chaud; as-tu pu aller pêcher et as-tu pris du poisson? Camille part dans dix jours, à mon grand regret; ta tante Nathalie prendra sa place avec Madeleine, Gaston et probablement Louis toujours malade, et qui ne pourra sans doute pas rentrer au collège de Toulouse avant les vacances. Adieu, mon bon cher petit Jacquot chéri, je t'embrasse bien tendrement. Je vais très bien. Tout le monde ici t'embrasse, Armand surtout qui a pour toi une affection profonde.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 15 mai 1871.

Mon enfant, je reçois ta lettre, il y a une heure… Tu porteras un glorieux uniforme dans le rôle que tu dois remplir. Je ne doute pas que tu mènes tes hommes au feu avec l'entrain de vrais zouaves. Je suis désolée de ne pas te voir jouer le 6 juin; tu me donneras des nouvelles de la représentation. Ton rôle est-il agréable à jouer? Est-il long? Armand voudrait bien s'engager dans ta compagnie, mais il lui faudrait,

vu son jeune âge, la permission de ses parents; il ne l'aura pas. Je te remercie de me rassurer sur ton mal de tête; me voici tranquille sur ta santé. Le pauvre Louis de Malaret est désolé de ne pas pouvoir rentrer au collège… le médecin lui ordonne pour le mois de juillet les eaux de Cauterets… À Ponsal, il y a un parc et des bois magnifiques, avec un bras de mer qui serpente dedans; il doit y avoir une quantité de gibier et une chasse superbe, avec un garde excellent. Adieu, mon cher, très cher enfant, je t'aime et je t'embrasse bien tendrement. Tout le monde ici te remercie de ton souvenir et t'embrasse bien affectueusement.

Grand'mère de SÉGUR.

Camille part le 1er.

Kermadio, 5 juin 1871.

Cher enfant, je reçois ce matin une lettre de maman qui me dit que ton père compte te faire passer encore l'année prochaine à Poitiers, d'abord à cause de l'air corrompu, pestilentiel de Paris rempli de cadavres mal enterrés et de sang dont la terre est imbibée. De plus, il y a encore 50 à 60 mille communeux disséminés dans les faubourgs de Paris et tout disposés à recommencer les massacres et les pillages. Les pauvres bons Pères restants seront certainement massacrés; ces démons de communeux et d'impies n'ont aucun sentiment humain; ils tuent pour tuer; ils pillent et brûlent pour ruiner et détruire; tu juges dans quelle inquiétude nous serions de te savoir dans ce repaire de diables incarnés. Je vais très bien; ma pauvre Camille part jeudi avec son petit Paul… Pauvre Louis! il y a six mois qu'il est souffrant, qu'il tousse, qu'il maigrit, qu'il s'affaiblit. Prie pour lui, cher enfant, afin que le bon Dieu le sauve. C'est demain 6 que tu joues ton rôle de zouave; donne-moi des nouvelles de la représentation; il ne fera pas trop chaud; ici, il fait très froid depuis trois jours. Adieu, mon cher petit Jacques.

Grand'mère de SÉGUR.

Ton, oncle Gaston m'écrit qu'Henri est grand comme Pierre, et Marie-Thérèse aussi grande qu'Henriette Fresneau.

Kermadio, 25 juin 1871.

J'ai reçu ta lettre hier, cher enfant, et je m'empresse de t'envoyer aujourd'hui les 5 francs que tu me demandes; je les multiplie par 5, ce qui fait 23, que je t'envoie pour récompenser la modestie de ta demande…

Je te remercie, cher enfant, des détails que tu me donnes sur la comédie et sur la procession. Je trouve que cette dernière a duré bien longtemps; c'est trop fatigant. Armand et Valentine entrent en retraite aujourd'hui dimanche; c'est ton oncle Gaston qui la prêche. La première communion aura lieu jeudi, jour de la Saint-Pierre. Valentine vient tous les jours à Kermadio pour suivre l'instruction préparatoire que fait ton oncle Gaston. J'ai communiqué à ton oncle la juste impatience des élèves pour la promenade accordée par ton oncle avec l'autorisation du Père Recteur. Ton oncle va écrire aujourd'hui à l'effet de rappeler au Révérend Père sa promesse, et vous aurez votre promenade au premier beau jour. Toute la réunion d'oncles, tantes, cousins, cousines te remercient de ton aimable souvenir et te rendent tes baisers et tes amitiés. Valentine et Loulou sont bien fâchés de ne pas t'avoir en vacances à Ponsal ou à Kermadio…

Le petit Gaston, en péchant des crabes hier, est tombé dans la vase jusqu'au genou; il a dû changer de tout; cette vase noire collait et puait; on s'est moqué de lui, mais on ne l'a pas grondé. Louis est à Malaret, attendant le moment d'y aller avec son père; il voudrait bien y être déjà. Adieu, mon cher bon petit Jacques, je t'embrasse bien tendrement. Pierre va trois fois par semaine à Sainte-Anne, chez un

professeur qui le prépare à passer son examen de bachelier; il se promène beaucoup avec Élisabeth et rit toute la journée, tant il est content d'être ici. Adieu, cher petit bien-aimé, je t'embrasse de tout mon coeur.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 2 juillet 1871.

Cher enfant, je n'oublierai pas tes coquillages et autres choses que tu as laissées à ma garde; elles sont en première ligne pour être emballées, ainsi que ta canne achetée à Auray. Armand et Valentine ont fait leur première communion jeudi 29, très bien, avec beaucoup de recueillement; il y avait deux cent quarante enfants, filles et garçons, de première communion ou renouvelants; et puis tous les parents, ce qui a fait durer la cérémonie assez longtemps; c'est ton oncle Gaston qui a dit la messe et qui a donné la sainte communion; il avait prêché la retraite du dimanche au jeudi.

Valentine et Loulou (Louis) s'amusent beaucoup à Ponsal; ils ont un jeune abbé excellent; il leur donne des leçons très intéressantes et leur fait faire de jolies promenades dans les bois qui sont superbes, et parcourus par des petits bras de mer serpentant entre des rochers très élevés, où se trouvent aussi des sources formant cascades en tombant dans la mer; on escalade très facilement les rochers qui vont gagner la mer. Il paraît que c'est très amusant de se promener au milieu de tous ces bois, montagnes, rochers, cascades, ruisseaux, etc. Nous les voyons souvent; ils viennent à Kermadio à pied ou en voiture, et les nôtres en font autant pour Ponsal. Ta tante de Malaret est avec nous depuis dix jours avec Gaston; il est grand comme une perche et s'amuse beaucoup avec Armand; ils pèchent des crabes, mais on oublie toujours de les servir à table et on les mange à l'office, ce qui est fort ennuyeux. Adieu, mon petit chéri; je suis bien aise de t'avoir envoyé trop d'argent, comme tu dis; cela fait qu'il t'en restera pour ton voyage aux vacances, et que si tu as faim en route tu pour- ras acheter aux buffets de quoi boire et manger. Si tu as encore ta gourde, tu feras bien de l'emporter pleine, car il fera chaud et tu seras bien aise de t'humecter la gorge. Je suis en train de combiner mon voyage avec le tien, si ton père ne vient pas te chercher…

Adieu, cher enfant, je vais bien, ainsi que ton oncle et toute la famille. Pierre travaille ferme pour passer son examen dans les premiers jours d'août à Rennes. Il a un excellent professeur de Sainte-Anne. Je t'embrasse tendrement. Armand est enchanté de ta lettre; il te répondra aujourd'hui ou demain. Toutes les compositions des prix vont vous fatiguer tous. Dieu veuille qu'il ne fasse pas trop chaud; jusqu'ici il a fait très frais et très vilain. Je suis contente que X. te fasse sortir.

Grand'mère de SÉGUR.

En relisant ma lettre, j'ai effacé cinq ou six qui inutiles et même désagréables. Pardonne les ratures.

Kermadio, 1871, 17 juillet.

Cher enfant, tu as dû recevoir ces jours-ci une lettre d'Armand; depuis sa lettre, il a pu, grâce à la chaleur, prendre des bains de mer; il apprend à nager et en quatre leçons il a fait des progrès si rapides qu'il peut nager seul (avec le baigneur à ses côtés) J'espace de quelques mètres. Gaston commence aussi, après avoir eu une peur affreuse les deux premières leçons. Depuis deux jours, il fait une chaleur affreuse; j'en gémis pour toi: Poitiers est brûlant; les compositions doivent être des heures de supplice; j'espère qu'elles tirent à leur fin…

Adieu, mon très cher enfant, je t'embrasse bien tendre ment, en attendant notre heureuse réunion, s'il plaît à Dieu. Ton oncle Gaston part le 26 pour Paris; il viendra aux Nouettes le 8 ou 10 août. Tout le monde t'embrasse.

Grand'mère de SÉGUR.

Livet, 1871, 8 octobre.

Cher enfant de mon coeur, nous avons eu de tes nouvelles et de celles de Paul par ton père, hier samedi; elles sont excellentes; je vois que Paul n'a pas été empêtré, ni trop affligé, et qu'il a pris goût à la vie de collège. Je pense que ton père aura pensé à parler au R. P. A. du déjeuner du matin pour que vous ayez café ou viande. Nous allons bien. Le lendemain de ton départ, comme un fait exprès, le temps a été superbe; ces jours-ci, il est passable; les P. père et fils chassent à mort, mais ils ne tuent personne. Ton beau brocard a encore été chassé, paraît-il, mais sans succès…

Votre départ, et surtout le tien, laisse un vide, une torpeur dans toute la maison. Ton oncle Gaston doit t'avoir vu jeudi ou vendredi; il me donnera de vos nouvelles aujourd'hui, j'espère. Dis à Paul que je lui écrirai après-demain; je serai à Paris mercredi pour dîner, et à Poitiers lundi pour dîner; je verrai si je peux vous embrasser après votre dîner; si je ne suis pas trop fatiguée j'irai, sinon, ce sera pour le lendemain midi et demi… Je t'embrasse bien tendrement, bien cher petit chéri, ainsi que Paul.

Grand'mère de SÉGUR.

Malaret, 10 octobre 1871.

Mon cher petit Jacques chéri, je suis arrivée très heureusement et sans trop de fatigue, après avoir couché à Bordeaux. Figure-toi qu'à l'hôtel, que je trouvais si excellent, on m'a fait tout payer fort cher; ainsi tu ne croirais pas que notre déjeuner de mardi a coûté 40 fr., et tu sais que nous n'avons eu que des choses fort simples et en quantité modérée. En revenant à Poitiers, je crois que j'essaierai d'un autre. Je me porte très bien; j'ai vu Louis en descendant de wagon; ta tante de Malaret, qui m'attendait à la gare, m'a menée tout de suite au collège; le père V… (Recteur), qui est très bon, a permis que Louis restât avec nous pendant la promenade et jusqu'à l'étude ou la classe. Louis a beaucoup demandé de tes nouvelles et voudrait bien te voir; il est très grand, un peu plus grand que toi; il est très content au collège; il a été cinquième (thème latin), après une interruption d'étude de cinq mois à cause de sa santé. Les eaux de Cauterets lui ont fait beaucoup de bien…

Malaret est charmant et a de partout une vue admirable d'une étendue de plus de 25 kilomètres, avec les Pyrénées au bout de l'horizon. Embrasse bien mon petit Paul pour moi et donne-lui de mes nouvelles[335]. Il n'y a pas de gibier à Malaret; quelques lapins et quelques cailles. Toi, tu ne t'y plairais pas beaucoup; mais il y a beaucoup de voisinage très agréable; des jeunes gens partout. Gaston commence à monter à cheval; son père l'accompagne en tenant par une longe le cheval de Gaston; ils trottent et galopent pendant une bonne heure; ton oncle est très complaisant pour ses enfants; il les accompagne et les mène à cheval ou en voiture quand ils veulent. Adieu, mon petit chéri, je t'embrasse bien tendrement avec Paul. Dis-moi comment vous êtes tous les deux. Ta tante, ton oncle, Camille, Madeleine et Gaston t'embrassent et conservent de toi un excellent souvenir.

Grand'mère de SÉGUR.

Ne m'affranchis pas tes 1ettres: Malaret, par Verfeil (Haute-Garonne).

Malaret, 1871, novembre.

Cher enfant.., maman m'écrit que Paul s'est mis au travail et qu'elle espère le voir marcher sur tes traces; le pauvre garçon a dû se faire punir plus d'une fois. Et comment est-il avec ses camarades? Est-il aimé et en bon accord avec eux? Tu lui donneras de mes nouvelles; j'ai attrapé un rhume affreux par ces temps de brouillard et de glace; mais il commence à diminuer; le pauvre Louis (de Malaret) vient d'avoir

un accès de croup suffocant; les Pères ont été fort effrayés, ne l'ayant jamais vu dans cet état; on croyait à chaque instant qu'il allait mourir; on lui a mis des sinapismes qui l'ont soulagé et, dans la matinée, le croup était passé, et il a pu se lever; mais il a été deux jours à l'infirmerie. Gaston est quelquefois en révolte vis-à-vis de l'abbé X. son précepteur, et il est alors condamné à ne pas monter à cheval et à faire un pensum; cela arrive au moins une fois par semaine. Le mariage d'Élisabeth aura lieu mercredi prochain à Sainte-Anne. C'est ton oncle Gaston qui fera le mariage; tes oncles Anatole et Edgar sont les témoins d'Élisabeth; le général de Charette (à moins qu'il ne soit malade) et un oncle de Jean de Moussac seront les siens… Tout Malaret t'embrasse, et moi plus fort et plus tendrement que les autres. Adieu, mon petit chéri, embrasse bien Paul pour moi…

Grand'mère de SÉGUR.

Malaret, 1871, 5 décembre.

Mon cher et bon petit Jacques, je te remercie de ta lettre, et je suis bien contente que Paul travaille mieux, et j'espère qu'il fera comme toi qui es, dans peu de mois, arrivé à tenir la tête de ta division. Louis de Malaret, qui a commencé par être dans les derniers, a conquis maintenant les meilleures notes et les premières places; il est rarement au-dessous de troisième et quatrième; ses notes sont presque toujours A.-A., ou du moins A. Il va très bien depuis son dernier accès de croup; c'est aujourd'hui son jour de sortie… Les petits d'A. ont un gouverneur très drôle: sourd comme un pot; disloqué de tous ses membres; aux trois quarts fou, en tout ce qui ne regarde pas l'éducation; ayant une femme folle furieuse qu'on a été obligé d'enfermer dans une maison de fous à Toulouse; jouant avec ses élèves comme un enfant, malgré ses cinquante ans. Les enfants l'aiment beaucoup et lui obéissent, ce qui est étonnant; il est vrai qu'ils ont une mère très sévère et qui ne les quitte presque pas. Je t'envoie une lettre du petit Armand qui me donne des détails sur la noce d'Élisabeth…

Tu sais que j'ai un horrible rhume depuis une quinzaine de jours, depuis hier je vais beaucoup mieux; j'ai bien dormi cette nuit et je ne tousse plus. Il fait déplus en plus froid; il gèle toutes les nuits; je crains que Paul et toi vous n'ayez des engelures; si vous avez perdu vos gants fourrés, écris-le-moi; je vous en ferai envoyer par le Petit-Saint-Thomas. Louis a encore grandi; il a grossi, il a bonne mine, il est gai, il parle comme une pie, il mange comme un affamé; à déjeuner, après un grand plat de saucisses au riz, il a mangé deux membres d'un grand chapon truffé, avec une tapée de truffes excellentes, des légumes, du dessert, du thé. Le froid ayant rendu la promenade désagréable, ils sont dans leur chambre à découper des images en feuilles, à peindre les costumes et à coller dans un album les différents costumes militaires de tous les pays. L'abbé et ta tante Nathalie les aident à classer tout cela, Camille et Madeleine viennent de partir pour aller passer huit jours chez leur cousine Madame de Saint-M. On va faire des chasses à courre avec une meute de trente à quarante chiens; les dames suivent à cheval; Camille et Madeleine montent très bien à cheval et comptent s'amuser beaucoup. Ton oncle de Malaret ira les rejoindre après-demain. J'ai de bonnes nouvelles de maman et de Livet… Adieu, mon cher petit; donne des nouvelles à Paul; lis-lui ce qui peut l'intéresser et embrasse-le bien pour moi. Je t'embrasse à ton tour, mon cher petit, aussi tendrement que je t'aime. Henri est-il à Poitiers? Peux-tu sortir chez lui? Dis-lui bien des amitiés, ainsi qu'à Thérèse. Adieu, chéri. Tout le monde d'ici t'embrasse.

Grand'mère de SÉGUR.

Malaret, 1871, 15 décembre.

Cher enfant, je sais que tu avais de fortes engelures aux mains; depuis dix jours il fait un tel froid

qu'elles doivent être bien augmentées et que tes pauvres pieds doivent être dans le même état que tes mains. Et comme c'est triste pour moi de te savoir souffrant ainsi du froid sans pouvoir te soulager! Si j'étais à Poitiers, je t'aurais eu des gants de toutes les façons et des chaussures qui t'auraient un peu préservé du froid. L'hiver est terrible; de tous côtés on parle de gens morts de froid sur les routes; et personne à Poitiers qui s'occupe de toi, qui puisse ou veuille me donner de tes nouvelles et de celles du pauvre Paul qui débute au collège par une année des plus rigoureuses. A-t-il aussi des engelures, le pauvre enfant? J'espère qu'on vous écrit de Livet.

L'institutrice, Mlle B., est, dit-on, douce comme un ange, très gaie, très instruite. J'espère qu'elle sera bonne et aimable pour toi et pour Paul; ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut me plaire. Dis-moi si Paul désire que je lui écrive ou s'il aime autant avoir de mes nouvelles par toi… Tu dois avoir reçu, il y a au moins dix jours, un paquet de chez Hachette contenant six exemplaires de mon dernier livre: Après la pluie le beau temps; si tu ne Tas pas reçu, demande-le au R. Père Préfet; c'est lui, je crois, qui vous remet lettres et paquets. Tu en donneras à qui tu voudras. Louis aura décidément trois jours pour le jour de l'an; il est enchanté. Adieu, mon cher petit chéri, je t'aime toujours de plus en plus et je m'afflige bien souvent de ton isolement à Poitiers. Je ne te verrai qu'à mon retour de Malaret qui sera probablement retardé, car ton oncle m'engage à ne pas venir à Paris qui est dans un état continuel d'effervescence; une émeute peut éclater d'un jour à l'autre et si la Commune et les pétroleurs devenaient les maîtres, on massacrerait et on pillerait partout; tes oncles pourraient s'échapper; mais moi vieille femme qui ne puis courir ni presque marcher, je serais bien certainement prise par ces bandits. Je resterai donc à Malaret jusqu'à Pâques; je viendrai alors vous chercher pour vous mener jusqu'à Livet, et je passerai ces huit ou dix jours avec vous. Adieu donc, mon cher bon enfant, je t'embrasse bien tendrement avec le pauvre Paul…

Grand'mère de SÉGUR.

Malaret, 1871, 29 décembre.

Merci, mon bon petit Jacques, de ta seconde lettre qui m'a un peu rassurée en me donnant la presque certitude que papa vous ferait revenir à Livet[336]; j'espère que vous y êtes depuis hier matin; j'avais écrit à X. et j'attends des nouvelles de votre départ; peut-être prolongera-t-on le congé à cause de la contagion ou plutôt l'épidémie… Je vous souhaite à tous la bonne année, heureuse pour l'âme, pour le coeur et pour le corps. Je te remercie, cher enfant, des souhaits que tu fais pour moi et je te les rends avec usure. Je vais bien; mon doigt seul me rappelle la fragilité de la chair humaine; pourtant il va mieux et tu vois que mon écriture est plus régulière. Embrasse bien tous pour moi; j'embrasse avec toi, bien tendrement, le jeune Paul. Je crains que vous n'ayez été gelés en route; il a fait bien froid ces deux jours derniers et vous n'aviez pas de couverture de voyage; et ton manteau est si court et si étroit! Adieu, mon petit chéri; que le bon Dieu te bénisse avec tous les tiens.

N'oublie pas d'écrire à ton oncle Gaston pour le jour de l'an; il représente le chef de ta famille maternelle, comme ton oncle Victor est le chef de ta famille paternelle.

Grand'mère de SÉGUR.

1872

Malaret, 10 février 1872.

Cher enfant, je crains que tu ne sois pas sorti mercredi, car ni toi ni ton oncle[337] vous ne m'avez écrit un mot. Je t'envoie pour ta fête un billet de 25 francs ci-inclus; tu auras 15 ans le 15; j'y ajoute pour 2 francs de timbres. Tu ne sortiras plus qu'à Pâques, et je ne te verrai pas; je crois qu'en quittant Montmorillon je ferai une pointe à Paris pour te voir et j'irai en Bretagne, après t'avoir vu deux fois, dimanche et mercredi… Louis va bien aujourd'hui; il n'a pas eu de fièvre cette nuit; hier, il a travaillé une partie de la journée avec Gaston et l'abbé à clouer des lattes en losanges autour d'un bosquet qu'ils garniront de vigne; dans deux ans, ils auront du beau raisin et ils se rafraîchiront dans l'été assis sur les bancs de leurs bosquets[338], au milieu de leur jardin; ils y ont planté beaucoup de groseilliers, de fraisiers et des quenouilles. Tu auras 18 ou 19 ans quand ces plantations seront en plein rapport, et tu pourras venir goûter de leurs fruits à Malaret qui est charmant, dans un pays magnifique et bien cultivé; la vue de Malaret est superbe, bornée au midi et à l'ouest par la chaîne des Pyrénées qui en sont à seize ou dix-huit lieues; la chasse y est pauvre, quelques rares lièvres et lapins, pas de chevreuils, encore moins de cerfs et de sangliers, peu de bois par conséquent; Louis se contente de cailles et perdrix qu'il manque, de lapins auxquels il ne fait de mal que la frayeur du coup de fusil. En revanche, il y a des truffes en abondance qu'on chasse avec des chiens truffiers; si tu étais ici, tu guiderais cette chasse très amusante. Adieu, mon cher enfant; je suis triste que tu n'aies pas pu profiter de la dernière sortie pour voir oncles, cousins et cousines, voiries ruines de Taris à demi reconstruites et déblayées, excepté les Tuileries auxquelles on n'a pas touché, je crois, non plus qu'à Saint-Cloud. Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse bien, bien tendrement; que le bon Dieu te bénisse. On m'a écrit que tu avais été troisième pour ta première composition; beau début et qui promet. Tout le monde t'embrasse.

Grand'mère de SÉGUR.

As-tu reçu tes cinq exemplaires de mon livre, dont trois reliés pour un lot et pour la bibliothèque?

Malaret, 14 mars 1872.

Cher enfant, d'après les projets de ton oncle Gaston, je compte partir le lundi ou le mercredi de la Quasimodo, pour vous voir à votre retour des vacances de Pâques… J'ai eu des nouvelles de ta sortie de mars par ton oncle Gaston, et par Marie-Thérèse: ton oncle m'écrit que tu commences à avoir des favoris et des moustaches; avec quelle impatience j'attends l'heureux jour où je pourrai te voir et t'embrasser; je passerai les vacances à Livet, à moins que les communeux ne fassent une nouvelle tentative de massacre et d'incendie général; mais j'espère que le bon Dieu nous épargnera ces horreurs et nous rendra la paix et le bonheur… Louis est désolé de n'avoir ni moustaches, ni favoris; il envie beaucoup ton bonheur. Marie-Thérèse m'écrit que tu es, selon ta vieille habitude, toujours premier, deuxième ou troisième. Comme tu as vite rattrapé tes forts camarades! Donne à Paul la petite lettre ci-jointe, et tâches de me donner de vos nouvelles d'ici à la semaine sainte… Adieu, cher, très cher enfant; je t'embrasse bien tendrement ainsi que Paul.

Grand'mère de SÉGUR.

Louis te fait demander ce que tu as fait pour avoir des moustaches et des favoris afin qu'il fasse

comme toi.

6 mai 1872, Paris.

Je regrette beaucoup, chers enfants, d'avoir dû vous quitter, mais il n'y a pas moyen de faire autrement. Un jour viendra, je l'espère, où je ne vous quitterai plus jamais; il faut pour cela que nous vivions tous saintement et pas comme les pétroleux, les communards et autres gens riches et pauvres, rois, princes et ouvriers. Adieu, mon enfant chéri, je t'embrasse bien tendrement avec le petit Paul… ton oncle s'absentera souvent dans les environs de Paris, mais il s'arrangera pour vous recevoir les jours de sortie. J'ai laissé chez l'abbé les livres que vous lisez, Quentin Durward et Ivanhoë pour toi, cher enfant, et les trois volumes des Enfants du capitaine Grant pour Paul. Adieu, que le bon Dieu vous bénisse. Ton oncle voudrait bien engager le Père S. à dîner chez lui; mais les Jésuites ne dînent jamais en ville, excepté dans les Congrégations religieuses, ou dans une occasion extraordinaire; mais quand il ira te voir, il demandera le Père S. et il sera très content de le voir, car il l'aime beaucoup et il est content que tu sois sous sa direction…

Comme je le connais un peu par ton oncle et par toi-même, je me permets de lui présenter mes respects et de te recommander à son affection. Si l'Académie te donne trop à faire et prend sur tes récréations, donne ta démission; trop de travail rend malade et empêche à la longue de faire un bon travail profitable.

Donner sa démission est honorable quand on a pour motif le désir et la volonté de bien faire sa classe et qu'on sent l'impossibilité d'y ajouter le travail de l'Académie. Ce qui est honteux et humiliant, c'est d'être renvoyé pour paresse et incapacité, mais cela ne t'arrivera jamais, à toi.

Cinq heures. — Je viens de commander tes décorations[339]: celle des officiers généraux sera de soixante centimes, celle des simples soldats de vingt centimes… C'est Methol qui paiera. Quant à l'écharpe[340], il faut chercher au Petit-Saint Thomas; j'y vais avant dîner; je verrai ce qu'il y a à faire. Adieu, adieu, mon petit chéri, je»t'embrasse et te bénis.

Pas d'écharpe; il faut la faire faire dans une maison où on travaille pour le militaire. Vois cela avec Méthol dimanche.

Kermadio, samedi 11 mai 1872.

Cher enfant, tu dois voir Méthol, qui m'a promis d'aller te voir, te porter la grande théorie militaire et ce dont tu pourrais avoir besoin…… J'ai trouvé Armand (fils) très grandi et très gentil; il a bondi de joie quand il a su que tu pourrais venir aux vacances…

Armand est un peu embarrassé de sa meute de six chiens recueillis par lui, condamnés au bannissement ou à la mort par ton oncle et ta tante et qu'il aime tendrement; il y a un terrier, un chien de berger, un chien de garde, un roquet, de toutes les espèces, et un chien de chasse demi-bouledogue, quart d'arrêt, etc. Le pauvre Armand court dans les environs pour chercher à la placer ailleurs que dans la tomber mais personne n'en veut, et d'ailleurs si quelqu'un les acceptait, les chiens reviendraient toujours, et Armand est dans l'inquiétude perpétuelle de crainte que l'arrêt de mort ne soit enfin exécuté. Henriette est très grande: elle et J. sont de la même taille comme du même âge; leurs caractères offrent beaucoup 4e ressemblances, sauf qu'Henriette est douce comme un agneau, et qu'elle a toutes les qualités d'une jeune vertu.

Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse bien tendrement. Armand et Henriette qui sont sur mon épaule t'embrassent avec tendresse et vigueur. Embrasse pour moi le petit Paul. Adieu, on part.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 18 mai 1872.

Mon cher petit Jacques, j'ai eu de tes nouvelles par le bon Méthol; je sais que vous allez bien tous les deux, que les exercices militaires t'intéressent beaucoup, que tu possèdes ta grande théorie militaire, ton écharpe de généralissime et que tes cocardes militaires sont commandées oranges, de violettes qu'elles devaient être, je crois; enfin que tout va bien et que le général de Pitray est content.

C'est dommage que Paul ne puisse avoir un intérêt du même genre dans sa division. Le grand saint Louis de Gonzague qui la dirige était trop doux, trop bon pour aimer la guerre et les combats, tandis que saint Ignace, votre chef à vous, était un guerrier renommé par son talent et sa bravoure; il faut donc que Paul attende trois ou quatre ans pour sortir de la vie civile avant d'entrer dans le tourbillon militaire; tu seras passé au grade le plus élevé, maréchal de France, pour marcher côte à côte de ton ancêtre le maréchal de Ségur; tu le pourras encore quand le Comte de Chambord sera revenu prendre sa place sur le trône de France et conquérir toute l'Europe civilisée, et chrétienne catholique. Ce sera un bon moment quand tu rentreras dans la capitale renouvelée, à la droite du Roi, à la tête de l'armée victorieuse. Je te demande, pour ce beau jour, un bon souvenir dans tes prières, de ta grand'mère, décédée en te bénissant et qui ne te perdra jamais de vue. En attendant, je cherche à m'organiser une jolie demeure près du pont d'Auray, à droite en allant à la ville[341]; c'est au bord de la mer; une jolie maison au milieu d'une jolie prairie descendant à la mer avec un joli bois pour enceinte, un beau jardin et une allée de grands arbres qui mène de la maison à la grille donnant sur la route: j'aurais un bateau qui vous mènerait dans cinq minutes à Kermadio en face de ma prairie. Je crois que ce sera amusant pour vous. La chasse d'été y est agréable. Armand tue des bécasses de mer, des lapins, des pies, des corbeaux, etc. Embrasse bien pour moi Paul; je lui écrirai très prochainement; je vais très bien…

Grand'mère de SÉGUR.

27 mai, lundi, 1872, Kermadio. Auray (Morbihan).

… J'ai reçu ta lettre, cher enfant; je t'en remercie d'autant plus que je sais comme tu as peu de temps à ta disposition; si je pouvais t'envoyer une dose de temps de liberté, tu en aurais, de deux heures à deux jours ou deux semaines, selon tes désirs; mais le temps est une marchandise trop rare et trop mal employée pour que le bon Dieu nous en laisse la disposition. Hier matin nous avons eu un horrible accident à la gare de Sainte-Anne; un pauvre employé a eu les deux bras coupés par une locomotive au moment où il traversait la voie malgré la défense du chef de gare qui voyait bien qu'il n'avait pas le temps de traverser. Le pauvre homme est mort deux ou trois heures après, dans la gare même; il était à ce poste depuis huit jours et sa femme arrivait le soir même avec son bagage pour s'y établir; elle était dans la gare quand le malheur est arrivé. Cette station porte malheur; celui-ci, c'est le troisième depuis trois ans. J'avais appris la mort de la pauvre Mme P. par ta maman; je plains bien ses enfants livrés sans défense à un père brutal et insouciant; la pauvre Léonie surtout me fait pitié… Je t'avais parlé d'une jolie propriété à l'entrée d'Auray que j'avais envie d'acheter, mais j'y ai renoncé d'après le désir de ton oncle Gaston… Louis de Lamoignon est rentré au petit Stanislas l'avant-veille du départ de ses parents pour Kermadio; ils sont ici depuis samedi; Armand est désolé que tu ne viennes pas. Valentine est charmante; elle t'embrasse ainsi qu'Armand. Adieu, mon bon petit chéri, je t'embrasse bien tendrement… Je t'embrasse encore.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 18 juin 1872.

Mon cher petit Jacques, je ne t'ai pas écrit ces jours-ci, parce que j'avais la tête ébranlée par une petite attaque comme il y a trois ans, mais très légère; la tête n'a plus rien, les jambes seules ont encore perdu de leur solidité et je marche avec une canne qui est bien réellement mon bâton de vieillesse: dans trois semaines j'aurai 73 ans; un vrai Mathusalem, mais non hélas! pour la sagesse. Tu sais que les Anatole de Ségur sont ici depuis quinze jours, pas à Kermadio où il n'y a pas de place, mais au Sablène, jolie petite propriété au bord de la mer, à l'entrée d'Auray, loin de Kermadio comme Livet du Saussay. Pierre est toujours ici; il est enchanté. Adieu, mon cher bon petit Jacques, je t'aime et je t'embrasse bien tendrement. A revoir, au premier jour de vacances jusqu'au jour de rentrée. J'embrasse bien mon petit Paul. Il faut que je lui écrive pourtant à lui directement; je le ferai dans trois ou quatre jours…

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 1872, 26 juin.

Cher enfant, je t'envoie une drôle de petite lettre de Gaston de Malaret; il raconte un combat en champ clos qui a eu lieu entre Louis de Malaret et un camarade chez les Pères Jésuites de Toulouse; cet événement a augmenté le désir de Gaston d'entrer au collège avec son frère qu'il aime beaucoup. Je crois qu'il y entrera après les vacances… Ton oncle Gaston sera revenu à Paris pour la sortie de mercredi 3 juillet. Méthol se prépare à vous aller chercher à 6heures du matin… Il fait presque toujours si froid que je crains pour vos bains froids qui seront impossibles; le vent est toujours glacial; ici Armand n'a pu prendre que deux bains de mer. Henri et Pierre en prennent chez eux en grelottant; ils[342] ont loué une propriété qui est tout au bord de la mer au bas du Lock. La maison est séparée de la mer par une grande corbeille de fleurs. Ils ont un établissement de bains très bien installé; leurs prés vont jusqu'au pont d'Auray, et à droite de la maison, ils vont par des allées couvertes jusqu'au Lock. Pierre a une superbe chambre au rez-de-chaussée, près du salon; les autres sont en haut. Ils sont tous enchantés. Quel dommage que tu ne puisses pas venir passer ici une quinzaine aux vacances! Tu ne trouverais plus Valentine qui va à Méry avec ton oncle et ta tante pour les vacances, avec Louis (dit Loulou encore cette année); elle est bien bonne, douce et gentille; Armand l'aime beaucoup. Tout le monde va bien; moi aussi; je t'embrasse bien tendrement, cher enfant. Le jour de ta sortie, achète des verres d'eau[343] avec Methol, car il va faire peut-être très chaud en juillet. J'embrasse bien mon petit Paul; remets-lui la lettre ci- jointe…

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 18 juillet 1872.

Cher petit chéri, je voulais t'écrire depuis dimanche pour t'annoncer ma prochaine arrivée; j'en ai été empêchée par de grands déjeuners, par une volumineuse correspondance et par… une horrible paresse qui m'a portée à lire au lieu d'écrire. J'ai l'intention de partir d'ici le jour de Saint-Loup… J'ai fait l'autre jour un plaisir extrême à Armand; je lui ai fait venir de Paris un charmant fusil à deux coups bien à sa taille, à sa couche, et excellent, paraît-il, avec canon de Saint-Étienne et ciselé très élégamment. Il sautait de joie; mais l'élan a été arrêté par sa mère qui a jugé, dans sa grande inexpérience féminine, qu'un fusil à deux coups était dangereux; et elle lui a défendu de s'en servir avant l'âge de quinze ans. Il a été consterné, le pauvre garçon; mais tout ce qu'on a pu dire à ta tante n'y a rien fait; le fusil est resté au clou et y restera jusqu'à ce que l'accès d'entêtement soit passé. Dieu veuille que ce soit bientôt et que le supplice du pauvre Armand soit abrégé. Pierre, Henri, Jean, Henriette et Marie-Thérèse doivent demain jouer la comédie en honneur de ma naissance et de celle de ton oncle Edgar, 19 juillet. Je ne connais pas

la pièce; elle s'appelle l'Affaire de la rue de Lourcine. On ne nous permet pas d'assister aux répétitions, mais Élisabeth nous a dit que Pierre jouait parfaitement, Jean bien, Henriette assez bien, et Henri et Marie-Thérèse horriblement; ils sont comme des termes, ne bougent ni pieds ni pattes, bredouillent bas et incompréhensiblement. On espère qu'à force d'être repris, bafoués, bousculés, ils parleront plus intelligiblement et moins bas et feront les mouvements les plus indispensables pour qu'on voie qu'ils sont de vraies créatures humaines bien vivantes[344]. Je te rendrai compte de l'exécution. — J'espère qu'aujourd'hui vous avez eu une sortie de faveur; Méthol me l'écrira demain. Adieu, mon cher petit chéri, je t'embrasse bien tendrement, ainsi que le petit Paul.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 21 juillet 1872.

Cher enfant, notre comédie a été jouée parfaitement avant-hier, jour de ma naissance (73 ans) et de celle de ton oncle Egar (47 ans). Pierre et Jean ont joué comme des comédiens finis, avec un entrain, une gaieté charmante. Henri, Marie-Thérèse et Henriette ont joué parfaitement. Après le thé, les gâteaux et les rafraîchissements, on s'est dispersé; il n'y avait d'invités que les quatre Chant… et le maître d'école qui donne à Armand des leçons de breton. — Il fait bien chaud depuis deux jours; aujourd'hui 32 degrés. "Vous devez souffrir de la chaleur, pauvres enfants. Avec quel bonheur je vous emmènerai le 5 ou le 6! Adieu, enfant chéri, je t'embrasse tendrement, avec le petit Paul. À dimanche.

Grand'mère de SÉGUR.

Kermadio, 21 juillet 1872.

Cher petit chéri, je ne partirai pas pour Livet sans toi… J'écris à ton oncle pour qu'il conjure l'orage qui a fondu sur toi. Ne recommence jamais l'imprudence d'emporter au collège un livre amusant. Walter Scott n'a jamais fait de mauvais livres, mais il est trop intéressant pour ne pas faire tort aux études… Quant au fusil, si tu veux, je t'en aurai un charmant et excellent avec canon de Saint-Étienne, un fusil soigné à deux coups comme j'en ai donné à Armand et comme je comptais t'en donner un quand je t'en avais parlé. Je vais voir si je peux l'avoir pour mon départ, avec 100 cartouches de la fabrique de Lorient qui est un des meilleurs arsenaux de la marine. Réponds-moi tout de suite un mot. Ton oncle[345] trouve le fusil d'Armand charmant et excellent; il ne m'a coûté que 180 fr. à l'arsenal, avec 50 cartouches, chemise de laine et crochet pour retirer les cartouches. Si j'avais su d'avance que tu désirais un fusil et que ton père ne t'en avait pas donné, comme je le croyais[346], je l'aurais déjà dans ma chambre, prêt à partir pour rejoindre son jeune maitre… Ici nous croyons tous que tu ne pourras pas avoir de prix, à cause des quatre ou cinq mois de retard pour ta rentrée à Vaugirard, et du mois complet de manque de travail à cause de l'épidémie de Poitiers[347]. Ainsi, personne ne s'étonnera que tu n'en aies pas; le contraire serait étonnant et admirable. Il fait très chaud ici depuis quelques jours, 33 degrés, mais aujourd'hui; l'air se rafraîchit. Les bains de mer remontent Pierre, Henri, Marie-Thérèse, Armand, Henriette, etc.

Il y a eu ces jours-ci deux accidents deux jours de suite; deux pauvres petits garçons de dix et quatorze ans qui se sont noyés en se baignant sans savoir nager. Tous les ans, il y a ici des malheurs de ce genre, parce qu'il y a près des ponts des tourbillons, et partout de la vase au lieu de gravier; un des petits garçons a enfoncé petit à petit dans la vase, tandis que ses camarades se sauvaient effrayés, au lieu d'appeler au secours; on l'a retrouvé à la marée basse, mort depuis trois ou quatre heures. Adieu, mon cher bon petit, je t'embrasse bien tendrement, ainsi que Paul. J'irai vous voir dimanche 4 pour arranger

notre départ, et emporter ce que je pourrai de paquets.

Kermadio, 24 juillet 1872.

Mon cher petit Jacques, réponds-moi oui ou non, si tu veux un fusil tout pareil à celui d'Armand; j'en ai commandé un et si par hasard il n'était pas prêt quand je tirai, Armand t'enverrait le sien et reprendrait l'autre quand il serait prêt et aurait ses cartouches. Comme sa mère lui a défendu de s'en servir avant 15 ans, il n'y perdra rien, et il est heureux, vraiment heureux de te faire plaisir; je le ferai donc emballer dès que j'aurai ta réponse. Je t'envoie une enveloppe toute préparée; tu n'as qu'à mettre: je veux bien, ou je ne veux pas; ou bien oui ou non: alors, si c'est non, je te ferai envoyer à Livet l'autre, quand il sera fait; mais ce sera un port de plus à payer. Je te garantis le fusil excellent et solide. Adieu, mon cher petit, je t'embrasse tendrement; à bientôt.

Grand'mère de SÉGUR.

Livet, 1872 ,12 octobre.

Cher petit Jacques, je pars après-demain… j'irai vous voir mercredi… Je suis bien impatiente de savoir si tu as un bon surveillant, si le méchant R. est parti et si le Père A. te malmène moins. — Le lendemain de ton départ, l'abbé est allé déjeuner chez le curé de Ray; il a si bien flâné qu'au jour tombant il s'est trouvé à Laigle, n'osant pas revenir seul et ayant, manqué le train. Il est parvenu à trouver un compagnon de bonne volonté, M. X., professeur au collège de Laigle, et ils sont arrivés à 8 h. du soir, demi-morts de peur, de fatigue et de faim. L'abbé prétend que la route est un coupe-gorge, parce que les chiens aboyaient après eux et qu'ils ont vu une femme assise sur le bord du fossé de la grande route, près d'un gros chien noir et tenant un bâton à la main: ils ont pensé qu'elle comptait les assommer et les dépouiller. L'abbé était incroyable de poltronnerie; son compagnon n'était guère plus brave On les a fait bien dîner, boire vins et café, après quoi on les a fait coucher encore tremblants des dangers qu'ils avaient courus. Nous nous sommes tous moqués d'eux, et surtout du chef de file, l'abbé; tes soeurs riaient à se tordre. Pendant ce temps, l'institutrice de tes soeurs était à Saint-Hilaire chez Mlle S., attendant la voiture sans avoir écrit, et sans rien faire dire; elle a couché chez Mlle S., et n'est arrivée que le lendemain (hier) à pied, tremblante de fatigue, de froid et d'effroi; tout va bien aujourd'hui; personne de mort ni de peur, ni de fatigue. Maman va bien, ainsi que le petit Louis qui a fait une excellente nuit… Tes petites affaires sont transportées dans ton bureau, dans la chambre de Paul, pour que personne n'y touche. Adieu, mon cher petit chéri, je t'embrasse bien tendrement, ainsi que Paul; à revoir mercredi. Tout le monde t'embrasse.

Grand'mère de SÉGUR.

Livet, 1872, 14 octobre.

Cher enfant, un accident de voiture a retardé mon départ jusqu'à demain; au moment où nous partions pour gagner le train de 1 h. 20 (express), la carriole qui portait nos bagages et sur laquelle était Saint-Jean avec Rossignol qui menait, a été jetée de côté et Saint-Jean lancé à droite de la route; la carriole lui ayant passé sur les jambes, il est resté sur l'herbe, ne pouvant pas se relever. Brière a arrêté la voiture où j'étais avec Honorine et l'abbé; lui et l'abbé ont couru à Saint-Jean; Charles est accouru et à trois ils l'ont porté presque sans connaissance à la maison, dans la chambre de l'abbé; de tous côtés on criait, on courait, le croyant mort. Maman n'était pas sur le perron, heureusement[348]; tous criaient: Il est mort! il est mort! Quand elle est arrivée, on lui a tout de suite dit qu'il vivait et qu'il n'avait rien de

cassé ni de démis, et que les jambes étaient seulement très contusionnées et écorchées. Au bout d'une heure il s'est remis, mais ne pouvant pas se tenir sur ses jambes, il n'était pas possible de partir; l'heure du train était passée. J'ai envoyé une dépêche télégraphique à ton oncle qui m'aurait attendu et je me suis arrangée pour demain. On a envoyé chercher M. Bouyer, qui va venir avant dîner; mais je ne pense pas qu'il trouve rien de grave, car il remue et ploie les jambes et les pieds: donc il n'a rien de cassé, mais il sera une quinzaine de jours avant de pouvoir marcher. Je laisse donc ce pauvre Saint-Jean chez maman qui a été excellente pour lui; elle l'a frotté longtemps avec de l'huile de millepertuis, ce qui l'a beaucoup soulagé; il souffre moins et se trouve plus calme; on l'a couché dans la chambre de l'abbé, où il est mieux qu'en haut et plus facile à soigner. S'il est mieux demain, je partirai donc demain avec Honorine et j'irai vous voir mercredi sans faute si je ne viens pas, c'est qu'il est en danger (ce que je ne crois pas) et je t'écrirai demain… Adieu, enfant chéri, je t'embrasse tendrement avec le coeur joyeux de vos excellents surveillants. Je pense à toi bien souvent. Ton furet est mort; il n'a pas reparu. Brière te remercie de ton bon souvenir, Saint-Jean aussi… Le petit Louis va bien et maman aussi; il dort bien et maman aussi. Brière compte avoir un nouveau furet plus gros. Je t'apporterai le livre de ton oncle Philipe[349] quand j'irai te voir. Adieu, chéri: communique ma lettre à Paul que j'embrasse bien. Il fait beau, mais très froid.

Grand'mère de SÉGUR.

Malaret, 18 novembre 1872.

Cher enfant… je t'annonce avec plaisir que ton oncle m'a arrêté un appartement… il est au premier, très clair, avec une chambre à vous donner à côté du salon; vous pourrez y déposer tous vos effets et y coucher en cas de besoin; je ne l'ai que du mois d'avril malheureusement, mais j'y passerai deux mois avec vous. Ce sera un grand bonheur pour moi. Quand tu m'écriras, parle-moi de tes places et de celles de Paul. Louis et Gaston travaillent bien avec leur gouverneur; ton oncle de Malaret travaille dans leur chambre d'étude pour les surveiller comme un Père surveillant, car ils ont besoin d'être gardés à vue, surtout Louis qui aime peu le travail et n'en comprend pas bien la nécessité ni l'utilité; il a surtout l'horreur du grec, et c'est là-dessus qu'on le pousse principalement, pour réparer le temps perdu[350]. Gaston est plus studieux et il apprend plus facilement… Ils font cuire des marrons et des pommes de terre pendant leurs trois récréations d'une heure et demie chacune, dans un four qu'ils ont construit dans le parc et dont ils s'amusent comme des babys (lisez bébés)… J'ai reçu de bonnes nouvelles de Livet… Le petit Louis est gros, énorme; il rit beaucoup, dort peu et tète énormément. Tout le monde l'aime beaucoup… Françoise le porte très bien et voudrait toujours l'avoir. Adieu, mon bien cher enfant; je vais très bien; je marche mieux; je viens de me promener pendant une heure sans fatigue… Je t'embrasse comme je t'aime, de tout mon coeur; je voudrais ne jamais te quitter et je suis presque toujours éloignée de toi; remets à Paul le petit mot ci-joint. Louis chasse jeudi et dimanche; il tue pas mal de lapins et de lièvres; il n'y a que cela ici.

Grand'mère de SÉGUR.

Malaret, 30 novembre 1872.

Cher enfant chéri, j'ai voulu t'écrire tous ces jours-ci, mais j'en ai été empêchée par mille petites occupations accidentelles, jointes à une correspondance plus active à cause du malheur de la pauvre Élisabeth…..Son superbe garçon est mort peu de minutes après sa naissance; elle et Jean ont été tellement désolés qu'on a eu des craintes sérieuses pour la vie d'Élisabeth; heureusement que sa foi et sa résignation lui ont fait comprendre que la grâce du baptême que l'enfant a pu recevoir était une grâce plus

grande que n'aurait pu être une vie même très chrétienne, et dont le but (le salut éternel) était atteint dès sa naissance avant que le péché ait souillé sa petite âme innocente.

Elle a donc fini par surmonter sa douleur et sa santé s'est remise de cette dure secousse. Ton oncle Gaston était à Montmorillon pendant ce temps; il est de retour à Paris, un peu fatigué de la retraite qu'il a prêchée et de ses nombreuses confessions entremêlées de consolations qu'il donnait à Élisabeth, à Jean, à ta tante Henriette et même au vieux M. de M. qui avait ardemment désiré un petit-fils. C'est ton oncle qui te fera sortir mercredi 1er décembre…

Si on ne vous envoie pas exactement votre chocolat… tu y passeras pour leur dire que s'ils ne sont pas exacts, je les changerai contre Sen.., et s'ils te répondent impoliment, tu leur diras qu'ils ne vous en envoient plus, tu en commanderas chez Sen… et tu me l'écriras. Louis et Gaston travaillent admirablement depuis un jeudi de retenue, et un système de retenues d'un quart d'heure, d'une demi-heure, d'une heure même, pouvant se racheter par des exemptions; depuis ce nouveau code pénal, il n'y a plus que des bonnes notes, toutes les leçons sont apprises et la résistance a disparu. Tous les soirs, Louis joue aux échecs avec M. l'abbé pendant une bonne heure et demie. Hier pour la première fois Louis a gagné deux parties; il était enchanté et il espère continuer. Gaston va se coucher à 8 heures et dort jusqu'au lendemain matin 6 heures 1/2. Tu me demandes, cher enfant, quels sont les mois que je passerai à Paris; je n'aurai mon appartement[351] que le 15 avril; j'arriverai donc après votre retour des vacances de Pâques et je resterai près de vous jusqu'au 15 ou 20 juin, après quoi j'irai à Kermadio. Je vais très bien… Je t'embrasse de tout mon coeur, mon très cher enfant, ainsi que Paul. J'ai été enchantée de ta première place de narration française; c'est une belle preuve de ton travail assidu. Le Père A. doit être content. Saint-Jean te présente ses respects; il va très bien et ne se ressent plus de son accident qui aurait pu être si grave. Adieu, mon chéri.

Grand'mère de SÉGUR.

Malaret, 21 décembre 1872.

Cher enfant chéri… je te remercie bien de ta dernière aimable lettre; je regrette vivement de ne pas pouvoir assister à la séance où tu liras ton allégorie en vers latins; je n'y aurais rien compris, mais j'aurais vu ta bonne et gentille figure, j'aurais entendu ta voix, douceurs qui me sont refusées cette année encore. Je me ferai représenter par mon sac d'oranges, gâteaux et bonbons; ce sera nia consolation de ne pouvoir jouir de ta présence. Je vais bien et Louis est guéri de son abcès; il a encore de la peine à écrire, mais il travaille très bien, ainsi que Gaston; ils ont fait plus de progrès en deux mois avec leur abbé, qu'ils n'en auraient fait en six au collège, où Louis se négligeait et était par conséquent négligé par ses professeurs. Je trouve ta place de quatorzième très bonne en allemand que tu ne fais que commencer. En vacances, tu pourras t'avancer avec Mlle B. la jeune, qui remplace sa soeur aînée, partie pour soigner son père très malade. Adieu, mon cher petit de plus en plus bien-aimé. Maman t'aime bien… elle m'a écrit dernièrement qu'elle te considérait non seulement comme son enfant chéri, mais comme un ami digne de toute sa confiance et qu'elle pourra consulter dans les difficultés de la vie. Le bon Dieu récompense ta piété, ta sagesse, tes efforts pour bien faire en toutes choses, et ta tendresse fraternelle. Maman est très touchée aussi de ton affection pour ton petit frère. Ta tante m'écrit qu'il est gentil à croquer, superbe et intelligent pour son âge. Adieu, mon très cher enfant, je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime. Embrasse Paul pour moi…

Grand'mère de SÉGUR.

1873

Malaret, 4 janvier 1873.

Mon bon petit Jacques, merci mille fois de ton aimable souvenir du jour de l'an; j'espérais avoir par Méthol des nouvelles de ta sortie, mais personne ne m'en adonné… Le récit de la séance m'a fort intéressée; les éloges du Père de G. vous reviennent de droit, ouvriers habiles, intelligents et diligents, qui avez mis votre division sur un pied si honorable. Tu ne m'as pas dit si tu avais lu toi-même ta pièce de vers latins et si tu as eu des bravos de l'auditoire… J'ai enfin reçu une gentille lettre de Paul, très bien écrite… Je lui réponds aujourd'hui. Mon bon petit Jacques, merci mille fois de ton aimable souvenir du jour de l'an… Ta bonne m'a écrit, elle me dit que Loulou t'aime tant, que chaque fois qu'elle appelle: Jacques! il rit aux éclats et bat des mains. Si c'est vrai, c'est un enfant merveilleux; il lira à un an et pourra apprendre le latin à trois ans, le grec à cinq et passer son examen de bachelier à huit, en même temps que Paul. Adieu, mon excellent enfant; je te quitte pour écrire les vingt-trois réponses qui me restent à rédiger. Louis et Gaston ont eu pour le jour de l'an huit enfants de choeur à goûter; ils étaient tous enchantés; ils ont mangé force gâteaux et bonbons et ont joué dehors jusqu'à la nuit; il faisait doux et superbe. Je t'embrasse bien tendrement, mon cher petit bien-aimé. Tout le monde t'embrasse et désire te voir. Saint-Jean te présente ses respects.

Grand'mère de SÉGUR.

Malaret, 1873,22 janvier.

Cher enfant, je n'ai pas encore répondu à ta lettre qui me raconte ta sortie et ta scène comique avec le ouistiti du Jardin des Plantes qui nous a tous fait rire; Louis et Gaston sont désolés de n'avoir pas pu assister au désespoir et à la rage de ton petit ennemi. Ce serait amusant d'avoir un ouistiti dans l'appartement, bien plus amusant que des oiseaux ou des chiens. En fait de bêtes, les lapins de Louis et de Gaston ne périssent plus; on devait les vendre au marché d'hier à Verfeil, mais le temps a été si affreux qu'il n'est venu personne et qu'on ne les y a pas portés. Certainement il n'a pas fait plus mauvais pendant les quarante jours du déluge. Dis-moi dans ta première lettre si toi et Paul vous avez des engelures; moi j'en ai aux mains, surtout à la main gauche; le vernis les empêche d'augmenter et ôte toute douleur, démangeaison et chaleur; mais l'engelure reste gonflée sous le vernis; c'est laid, mais du moins on ne souffre pas. Gaston a failli, il y a trois jours, se couper le bout du nez; en coupant une grosse tranche de pain, le couteau lui a tourné dans la main et lui a fait une grande entaille dans le nez; le sang a jailli avec abondance; on m'a appelée au secours et voyant que le sang ne s'arrêtait pas, j'ai donné de l'hyperchlorate de fer, qui a arrêté le sang immédiatement; mais ce que je craignais est arrivé; ta tante de Malaret, dans sa hâte d'arrêter l'écoulement, en a versé à flots sur le bout du nez, qui est devenu noir comme un charbon; quand je l'ai revu, son nez m'a effrayé, j'ai cru qu'il resterait ainsi[352]: le bout du nez traversé par une entaille et le reste noir comme de l'ébène. J'avais une peur affreuse que l'hyper-chlorure n'ait teint le nez d'une manière indélébile, ce pauvre nez si bien fait; je n'ai heureusement témoigné mes craintes à personne et dès le lendemain elles se sont calmées, car le nez se nettoie de jour en jour et reprend une couleur naturelle à partir du haut; mais l'entaille laissera une marque certainement… Adieu, cher enfant, je te quitte en t'embrassant tendrement… Je vais bien. Il fait un temps

de déluge depuis trois jours; c'est bien ennuyeux pour vous tous. Comment va la toux de Paul?

Malaret, 1873, 12 février.

Merci, mon Jacques chéri, de ta bonne, longue, intéressante lettre, qui me donne des nouvelles de ta sortie du mois; samedi prochain tu auras 16 ans et ne pouvant être près de toi, je t'envoie un souvenir de 25 fr. pour me représenter… Je suis bien contente, cher enfant, de te voir prendre un intérêt réel à tes études devenues sérieuses; Louis en est là aussi depuis qu'il a un précepteur bon, juste et sachant intéresser la leçon; je crois qu'il pourra te rattraper, car il s'applique à son travail, et son précepteur M. L., qui est professeur de seconde et rhétorique depuis l'âge de 18 ans, se fait fort de lui faire passer son examen de bachelier dans deux ans. Vous le passerez probablement en même temps. Je te félicite, cher ami, de ta correspondance suivie avec maman… Cela me prouve combien tu as gagné dans le coeur de maman; depuis des années, j'attends qu'on rende justice à tes excellentes et aimables qualités de coeur et d'esprit; t'y voilà enfin arrivé et j'en éprouve un vrai bonheur, car je sens si bien ce que tu vaux et ce que tu es et as toujours été, que je ressens tes succès et l'affection que tu inspires comme pour ma propre personne. — Nous avons un temps horrible depuis deux ou trois jours et un froid de janvier; tout est blanc de neige et les mares sont gelées. Je crains pour tes engelures qu'elles ne soient recommencées. Tu devrais acheter une paire de gants de castor ou de laine tricotés… Adieu, mon cher bon enfant, je t'aime et te bénis de tout mon coeur.

Grand'mère de SÉGUR.

Malaret, 7 mars 1873.

Cher enfant, Méthol m'a appris que dans un examen tu avais été quatrième sur 40. Jeanne m'écrit de son côté que tu avais été deuxième en grec; elle t'admire avec tout Livet et le voisinage; ils ont raison, mon enfant, parce que tu es un rare et charmant élève et que je me sens heureuse d'avoir un petit-fils comme toi. Bientôt, je te rejoindrai à Paris; mon grand regret sera de ne pas t'y voir en arrivant; mais je te saurai heureux à Livet avec tous les tiens, et ce sera ma grande et vraie consolation, à laquelle j'ajouterai le bonheur de tes oncles et surtout celui de ton oncle Gaston de me revoir après une si longue absence. J'ai reçu de très bonnes nouvelles de Bretagne; Armand est enchanté d'avoir retrouvé son cher M. C, avec lequel il continue à chasser les jeudis et dimanches; ils ne tuent rien, mais ils tirent et ils s'amusent tout de même. Pourtant, l'autre jour, M. C. a tué un canard sauvage; il a été dans un tel ravissement qu'il a voulu s'élancer dans la mer pour le prendre; heureusement qu'on s'est précipité sur lui et qu'on a envoyé un chien pour rapporter le canard. Tes cousins de Malaret sont toujours enchantés de leur précepteur; il est excellent pour eux et il leur fait faire de grands progrès… Tu as su que ton arrière-grand-oncle, le fils du maréchal de Ségur ton grand-père, est mort à 93 ans; et aussi ton oncle Edouard d'Aguesseau, le fils du sénateur, ton grand-oncle. Adieu, mon cher enfant chéri, je t'embrasse bien tendrement…

Grand'mère de SÉGUR.

Malaret, 1873, 20 mars.

Mon bon petit Jacques, je t'envoie avec plaisir ce que tu m'as demandé; tu trouveras dans l'enveloppe de cette lettre 25 fr. au lieu de 10 fr. Chaque fois que tu auras besoin d'argent, demande-le-moi; je te remercie de t'être adressé à moi et je te demande de continuer; c'est pour moi une petite compensation de ton absence, que de pouvoir venir à ton aide quand tu as besoin de mon secours. Je suis

enchantée de te voir à ton retour des vacances de Pâques… Je vais bien et j'attends avec une vive impatience le jour où je t'embrasserai… Tes cousins de Malaret sont en train de démolir leurs trois palais de lapins; on leur vole leurs lapins: ces derniers six mois, ils en ont retiré 1 fr. 50 de profit net; sur 19 jeunes, il y en a eu 18 de soi-disant morts, c'est-à-dire mangés par les voisins. Pour ne pas recommencer des soins si peu profitables, ils ont renoncé aux lapins. Louis fait de grands progrès depuis que M. L. leur gouverneur leur a donné l'amour du travail; il a fait avant-hier sans fautes une version de baccalauréat; dans un ou deux ans, il pourra passer son examen, à peu près en même temps que toi; après quoi il travaillera pour Saint-Cyr. Voilà le projet. J'ai de bonnes nouvelles de Paul par ta tante Lydie qui va les quitter bientôt pour retourner en Russie… Moi, je pars le 1er avril pour Montmorillon, passer trois semaines avec Élisabeth… Adieu, mon petit chéri, je t'aime et t'embrasse bien tendrement; que le bon Dieu te bénisse.

Grand'mère de SÉGUR.

Montmorillon, 1873, 4 avril.

Cher bon petit Jacques, j'ai reçu ta lettre le jour.de mon départ de Malaret. Je te remercie de ton offre aimable de revenir deux jours plus tôt pour me voir chez moi; mais je repousse ce sacrifice trop grand pour la brièveté de tes vacances de Pâques. Viens seulement le dernier jour pour dîner avec moi et coucher chez moi; le lendemain matin je te ramènerai au collège à 7 h. du matin s'il le faut, à 6 h. même si c'est nécessaire; mais je serais désolée de te priver de deux jours de vacances et de réunions de famille. Je compte sur toi pour me donner des nouvelles détaillées du pauvre petit Paul… Maman me dit qu'il lui faudrait les eaux. S'il en a besoin, elle doit savoir que je suis prête à payer tout ce qui sera nécessaire à sa santé, et que s'il lui faut mille ou deux mille francs pour prendre des eaux… ils sont tout prêts à passer de ma bourse dans celle de maman. Quand tu seras à Livet, parle-lui dans ce sens; je serais heureuse de contribuer à la guérison du pauvre petit Paul. C'est à toi que je confie la négociation de cette affaire très utile à la santé et peut-être à la vie de ton frère[353]. J'attends avec une grande impatience le moment de te revoir et de causer avec toi. Louis et Gaston de Malaret ont été très fâchés de mon départ; c'est lundi de la Passion que je les ai quittés, eux partant, avec dix enfants de choeur pour faire la quête des oeufs pour l'église dans toutes les maisons de la paroisse; ils en ont eu huit douzaines ce jour-là et douze douzaines le lendemain; ils les vendent dans les maisons riches (pour l'église); on leur donne à boire et à manger partout, et ils rentrent fatigués, mais enchantés les deux jours. Adieu, cher enfant, je t'embrasse bien tendrement. Quand tu déjeuneras chez moi, tu retrouveras ton pain grec avec ton café au lait. Adieu, mon chéri… Que Dieu te bénisse, et te conserve bon et sage et aimable comme tu es maintenant et depuis longtemps.

Grand'mère de SÉGUR.

Montmorillon, 8 avril 1873.

Cher enfant bien-aimé, merci de ta lettre; dans quatre jours tu seras bien près de ton départ pour Livet, et pendant huit jours tu auras du repos et du bonheur; j'en jouirai avec toi. Je te demande quelques lignes sur Paul… on Tamis dans une classe trop forte, je le crains, et sa tête a trop travaillé pour arriver à de bonnes places… le pauvre enfant! Je te réitère ma demande de ne pas quitter Livet trop tôt pour moi. Je serai contente de la moindre part de ton temps qui ne te fera pas trop sacrifier d'heures de ton séjour à Livet. Je te verrai à Paris le plus souvent possible jusqu'aux vacances, car je ne compte pas aller à Kermadio cette année; je te verrai tant que je pourrai. Adieu, mon petit chéri, je t'embrasse de tout mon

coeur et je te mets sous la protection spéciale du bon Dieu, de la sainte Vierge et du saint Père Olivaint.

Grand’mère de SÉGUR.

Paris, 1873, mercredi 25 juin.

Cher enfant… fais-moi dire comment tu te trouves depuis dimanche, si tu as été à l’infirmerie, si tu as dormi ton content (ou comptant)… etc. Je profite d’un jour de visite pour l’envoyer l’intelligent Adolphe, auquel tu diras verbalement ce que je puis faire pour toi; Adolphe se souviendra de tout. Adieu, chéri; je t’embrasse; j’irai te voir vendredi.

Paris, 1873, 14 décembre[354]

Cher enfant, je continue à aller bien, sans toutefois pouvoir marcher assez bien pour descendre l’escalier, monter ton perron et faire les mouvements nécessaires pour monter et descendre de voiture… Demain matin, ton oncle Gaston part pour aller passer cinq jours à Beauvais pour y prêcher une retraite. Dès son retour, il ira, vendredi probablement, à Vaugirard voir le Père Recteur et toi. Ta tante de Malaret aurait été te voir, si elle n’avait craint de t’empêcher de patiner, plaisir qui n’a qu’un temps, que tu aimes tant et qu’une journée de dégel peut t’enlever. La semaine prochaine, celle d’après celle-ci, ta tante Fresneau vient passer la semaine à Paris avec ta cousine Henriette; elle ira te voir certainement. Adieu, cher, très cher enfant, je t’embrasse bien tendrement et je suis désolée de ne pouvoir aller t’embrasser à Vaugirard.

Grand’mère de SÉGUR.

22 décembre, mercredi, 1873.

Voici ton livre, cher enfant. On te porte aussi les certificats de confession de ton oncle; j’espère que j’ai fait toutes vos petites commissions. Les cravates, les tralonges arriveront dimanche. Tout le monde va bien, moi compris. Ta cousine Albertine de Mérode, qui était religieuse au Sacré-Coeur, est morte hier de la poitrine comme ta tante Sabine. Son frère Xavier, camérier du Pape, était arrivé depuis huit jours; elle est morte dans ses bras. Heureuse mort, sainte comme sa courte vie. Quand tu communieras, fais une petite prière pour elle, car les plus saints peuvent avoir quelques fautes légères à expier. Adieu, chéri, je t’embrasse, je te bénis et je te verrai dimanche; embrasse Paul. Ton oncle t’embrasse.

1874

Paris, 11 janvier 1874.

Cher enfant, je t'écris un mot par Saint-Jean pour te dire que je vais bien, que je prends des forces, que je commence à me passer de canne pour marcher. J'attends le temps plus doux pour sortir; en attendant, tu diras à Saint-Jean si tu as besoin de quelque chose. Tout le monde va bien dans la famille. Rien de nouveau de Livet, où ils vont tous bien, je pense. Je t'embrasse tendrement, mon très cher enfant; que le bon Dieu et la sainte Vierge veillent sur toi.

Grand'mère de SÉGUR.

Moins d'un mois après cette lettre, la dernière! le 9 février suivant, «grand'mère» mourait.

FIN

Biographie de la Comtesse de Ségur

1799 – 1874

Table des matières

Les origines
Les années de jeunesse en Russie
Le départ en France et le mariage
L’écrivain.
Les dernières années
L’oeuvre.
Présentation générale
Les sources d’inspiration
Les romans
L’oeuvre didactique.
La correspondance
Édition numérique
Adaptations cinématographiques et télévisuelles

Les origines

SOPHIE DE SEGUR est issue d’une grande famille aristocratique d'origine princière dont la généalogie remonte aux Khans mongols de la Horde d'Or et à la famille de Genghis Khan.

Son père, le comte FEDOR ROSTOPCHINE (1763-1826), a été lieutenant-général puis ministre des Affaires étrangères du tsar Paul Ier, parrain de Sophie. En 1812, alors qu’il est gouverneur de Moscou lors de l’entrée de la Grande Armée, il aurait organisé le grand incendie qui obligea Napoléon à une retraite désastreuse. Cet incendie de Moscou fera dire à Sophie «J'ai vu comme une aurore boréale sur la ville».

La comtesse CATHERINE PROTASSOVA, sa mère, est une ancienne demoiselle d'honneur de Catherine II. Sophie est la troisième enfant du couple.

Les années de jeunesse en Russie

Sophie passe son enfance dans le domaine de Voronovo près de Moscou propriété de 45 000 ha où travaillent 4 000 serfs, où Fédor Rostoptchine fait venir des agronomes écossais.

Elle reçoit l'éducation des enfants de l'aristocratie russe, qui privilégie l'apprentissage des langues étrangères, du français en premier lieu. Adulte, elle sera une polyglotte, connaissant cinq langues.

C'est aussi une petite fille turbulente, souvent punie par ses parents.

Bien que l'incendie de Moscou ait contraint Napoléon à se retirer, Fédor Rostoptchine connaît l'hostilité de ceux qui ont perdu leur habitation, aristocrates comme commerçants, La réussite de ce plan entraîne cependant l'hostilité de ceux qui ont perdu leur habitation, aristocrates comme commerçants. Le tsar va finalement le disgracier. Fédor Rostoptchine s'exile alors, sans sa famille, d'abord en Pologne en 1814, puis en Allemagne, en Italie et en France en 1817. Dans tous ces pays, il est accueilli en héros, sauveur de la monarchie.

Le départ en France et le mariage

Lorsqu'il est à Paris, Fédor Rostoptchine fait venir sa famille. C'est là que Sophie va se convertir au catholicisme avec sa mère.

C'est aussi à Paris qu'elle rencontre Eugène de Ségur (1798-1869), petit-fils du maréchal de Ségur, ambassadeur de France en Russie et neveu du général Philippe de Ségur, aide de camp de Napoléon qui avait failli mourir dans l'incendie de Moscou. Elle l'épouse le 14 juillet 1819.

Le mariage bien qu'arrangé, est un mariage d'amour. Mais Eugène de Ségur se révèle volage et trompe sa femme. Lorsqu'il est nommé pair de France, en 1830, sa situation, jusqu'alors désargentée et désoeuvrée, s'améliore.

Eugène aime la vie mondaine parisienne. Sophie se plaît davantage dans le château des Nouettes, près de l'Aigle, dans l'Orne, offert par son père en 1822. Les deux époux vivent le plus souvent éloignés l'un de l'autre. Eugène ne rend visite à sa femme, aux Nouettes, qu'en de rares occasions.

Sophie, que son mari aurait surnommé «la mère Gigogne», reporte toute son affection sur ses huit enfants et, plus tard, ses petits-enfants.

Elle présente souvent un comportement hystérique, avec des crises de nerfs et de longues périodes de mutisme, l'obligeant à correspondre avec son entourage à l'aide de sa célèbre ardoise.

Sophie est polyglotte. Elle parle cinq langues.

L’écrivain.

La comtesse de Ségur montre a une vocation tardive d’écrivain: elle écrit, en effet, son premier livre à plus de cinquante ans.

Elle commence par noter les contes qu’elle racontait à ses petits-enfants et les regroupe pour former ce qui s’appelle aujourd’hui *Les Nouveaux Contes de fées*. On raconte que lors d’une réception, elle aurait lu quelques passages à son ami Louis Veuillot pour calmer l’atmosphère qui était devenue tendue. C’est ce dernier qui aurait fait publier l’oeuvre chez Hachette.

D'autres historiens racontent qu'Eugène de Ségur, président de la Compagnie des Chemins de fer de l’Est, rencontrant Louis Hachette qui cherche alors de la littérature pour distraire les enfants, en vue d'une nouvelle collection de la «*Bibliothèque des Chemins de Fer*», lui aurait alors parlé des dons de sa femme et la lui aurait présenté quelque temps plus tard.

Elle signe son premier contrat en octobre 1855 pour seulement 1000 francs. Le succès des *Nouveaux Contes de fées* l’encourage à composer un ouvrage pour chacun de ses autres petits-enfants.

Eugène de Ségur accorde à Louis Hachette le monopole de la vente dans les gares de livres pour enfants. En 1860, Louis Hachette institue la collection de la *Bibliothèque rose* où sont désormais publiés les ouvrages de la comtesse de Ségur.

Par la suite, elle obtient que les droits d'auteur lui soient directement versés et discute plus fermement de ses droits d'auteur lorsque son mari lui coupe les fonds.

Les dernières années

En 1866 elle devient tertiaire franciscaine, sous le nom de soeur Marie-Françoise, mais continue à écrire. Son veuvage et l'effondrement consécutif des ventes de ses livres l'obligent à vendre Les Nouettes en 1872 et à se retirer à Paris, au 27, rue Casimir-Périer, à partir de 1873.

C'est là qu'elle meurt, à 75 ans, entourée de ses enfants et petits-enfants. Elle est inhumée à Pluneret (Morbihan), près de son avant-dernière fille Henriette, épouse du sénateur Fresneau habitant le château de Kermadio. Au chevet de sa tombe, une croix en granit, où est inscrit: «Dieu et mes enfants». Son coeur, embaumé, est déposé dans l'avant-choeur du couvent de la Visitation où était morte sa fille Sabine de Ségur, qui était religieuse.

L’oeuvre.

Présentation générale

Le thème récurrent des châtiments corporels (Un bon petit diable, Le Général Dourakine, Les Malheurs de Sophie, Les Petites Filles modèles…), qui fait peut-être écho à sa propre enfance malheureuse avec sa mère Catherine Protassov, a souvent été présenté comme l’aspect de cette oeuvre à avoir le moins bien vieilli; mais il marque une rupture avec les modèles antérieurs de la littérature enfantine, notamment le modèle des contes merveilleux des contes de Perrault ou des contes de Madame d'Aulnoy.

Plusieurs autres aspects de son oeuvre peuvent sembler désuets par rapport à la vie des Français d’aujourd’hui: par exemple, le vouvoiement des parents, le statut des domestiques, les traitements médicaux tels que l’usage abusif de sangsues, des saignées, des cataplasmes «saupoudrés de camphre» (Les Petites Filles modèles), l’eau de gomme fraîche, l’eau salée contre la rage, et ainsi de suite. Mais c’est peut-être ce réalisme dans la représentation du quotidien et de ses détails qui valut à la comtesse de Ségur d’être appelée le Balzac des enfants par Marcelle Tinayre.

Ses oeuvres présentent souvent les clichés xénophobes de l'époque: Écossais avares sordides, Arabes méchants sabreurs, Polonais buveurs et sales, Russes knoutant leurs femmes, serfs et bonnes, etc.

En 2010, elle a encore vendu 29 millions de livres.

Les sources d'inspiration

La comtesse de Ségur a donné à plusieurs de ses personnages des noms appartenant à des personnes de son entourage, exprimant ainsi son adage: «N'écris que ce que tu as vu». Voici quelques exemples:

- **Sophie**: son propre prénom. C'est un personnage espiègle, avide d'expériences allant à l'encontre des directives des adultes (marcher dans de la chaux vive; se raser les sourcils; utiliser un fer à friser chaud sur les cheveux de sa poupée et sur ses propres cheveux; libérer un bouvreuil qui se fera dévorer...). Les histoires traitant de la vie de Sophie à partir du voyage en Amérique sont beaucoup plus douloureuses pour elle (perte de sa mère puis de son père, remarié à une mégère tyrannique adepte des sévices corporels, retour en France où Sophie est désabusée, à la fois très craintive et courageuse). La Comtesse a mis beaucoup de ses propres souvenirs d'enfance dans son personnage.
- **Camille et Madeleine**: les prénoms de deux de ses petites-filles, Camille et Madeleine de Malaret.
- **Paul**: celui de son gendre, le père des petites filles modèles, le baron Paul de Malaret.
- **Élisabeth Chéneau**: correspond à Élisabeth Fresneau, une autre de ses petites-filles.
- **Jacques de Traypi**: Jacques de Pitray, un des petits-fils de la Comtesse.

C'est la cécité contractée par son fils aîné Louis-Gaston de Ségur, ecclésiastique, qui lui inspire l'aveugle Juliette dans Un bon petit diable.

Les noms ou prénoms des personnages permettent de savoir rapidement quel sera le comportement qu'adopteront ces derniers:

- **Noms «propres» ou nobles pour les «gentils»**: de Réan dans Les Malheurs de Sophie, Bonard dans Le Mauvais Génie, d'Orvillet dans Diloy le chemineau, de Fleurville et de Rosebourg dans Les Petites Filles modèles et Les Vacances etc.
- **Noms ridicules pour les personnages «sans-éducation» ou tangents**: Tourne-boule dans Les Vacances, Innocent et Simplicie ainsi que Courte-miche dans Les Deux Nigauds, Dourakine (personnage inspiré par son père) dans L'Auberge de l'Ange Gardien et Le Général Dourakine (en russe: дурак (dourak) signifie imbécile) etc.
- **Noms à connotations négatives pour les «méchants»**: le groupe Gredinet, Fourbillon, Gueusard et Renardot dans Le Mauvais Génie, MacMiche dans Un bon petit diable, Fichini dans Les Petites Filles modèles, etc.

Les romans

Tous les livres suivants ont été publiés chez Hachette, avec dans certains cas, prépublication dans les colonnes de la Semaine des enfants (indiquée par le sigle: LSDE):

- 1856: **Les Nouveaux Contes de fées** (décembre): recueil de contes dont «Histoire de Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon» , «Le bon petit Henri», «La petite souris grise» et «Ourson».
1858: **Les Malheurs de Sophie.**
1858: **Les Petites Filles modèles** (12 octobre). Ce livre est présenté par l'auteur comme la suite des Malheurs de Sophie.
1859: **Les Vacances.** Ce livre est également présenté par l'auteur comme la suite des Malheurs de Sophie.
1860: **Mémoires d'un âne** (LSDE, à partir du 17 décembre 1859)
1861: **Pauvre Blaise** (LSDE, à partir du 13 juillet 1861)
1862: **La Soeur de Gribouille** (LSDE, à partir du 22 mars 1862)
1862: **Les Bons Enfants** (LSDE, à partir du 13 août 1862)
1863: **Les Deux Nigauds** (LSDE, à partir du 4 octobre 1862).
1863: **L'Auberge de l'Ange gardien** (LSDE, à partir du 8 avril 1863).
1863: **Le Général Dourakine** (LSDE, à partir du 14 novembre 1863).
1864: **François le Bossu** (LSDE, à partir du 4 mai 1864)
1865: **Un bon petit Diable** (LSDE, à partir du 14 décembre 1864).
1866: **Comédies et proverbes**: recueil de nouvelles dont «Les caprices de Gizelle», «Le dîner de Mademoiselle Justine», «On ne prend pas les mouches avec du vinaigre», «Le forçat, ou à tout péché miséricorde» et «Le petit De Crac».
1865: **Jean qui grogne et Jean qui rit**
1866: **La Fortune de Gaspard,** un roman avec des accents balzaciens, contrairement aux autres romans de la comtesse de Ségur
1867: **Quel amour d'enfant**!
1867: **Le Mauvais Génie**
1868: Le Chemineau, ultérieurement retitré **Diloy le chemineau** (11 avril)
1871: **Après la pluie, le beau temps**

L’oeuvre didactique.

1855: **La Santé des enfants**, un livre de pédiatrie de conseils médicaux, édité à compte d’auteur, réédité dès 1857
1857: **Livre de messe des petits enfants**.
1865: **L’Évangile d’une grand-mère**
1867: **Les Actes des Apôtres** (du nom d’un chapitre de la Bible: Actes des Apôtres)
1869: **La Bible d’une grand-mère.**

La correspondance

La correspondance de la comtesse de Ségur a fait l'objet d'éditions fragmentaires:
- **Lettres au vicomte et à la vicomtesse de Pitray** (gendre et fille de la comtesse), publiées en 1891 chez Hachette.
- **Lettres d'une grand'mère** (à son petit-fils Jacques de Pitray), en 1898
- **Lettres de la comtesse de Ségur à son éditeur** (1855 à 1872), en 1990 dans le volume 1 des Œuvres chez Robert Laffont
- **Correspondance** (avec des correspondants divers), en 1993 aux éditions Scala, avec une préface de Michel Tournier

Édition numérique

Œuvres complètes publiées en juin 2012 sous la marque **Arvensa**

Adaptations cinématographiques et télévisuelles

CINEMA:
- Les Malheurs de Sophie, série de dessins animés de Bernard Deyriès (1997)
- Un bon petit Diable, film de Jean-Claude Brialy (1983)
- Les Malheurs de Sophie, film de Jean-Claude Brialy (1980)
- Les Petites Filles modèles, film de Jean-Claude Roy (1970)
- Les Petites Filles modèles, court métrage d'Eric Rohmer (1952

TELEVISION:
- Les Deux Nigauds, téléfilm de René Lucot en 1966 (Théâtre de la jeunesse)
- Le Général Dourakine, téléfilm d'Yves-André Hubert en 1963 (Théâtre de la jeunesse)
- L'Auberge de l'Ange gardien, téléfilm de Marcel Cravenne en 1962 (Théâtre de la jeunesse)

Copyright Arvensa Editions

---

[1] Voir les Contes de fées du même auteur.
[2] Le livre «Les vacances» est cette suite dont parle la Comtesse de Ségur.
[3] Voyez *les Petites filles modèles*, ouvrage du même auteur.
[4] Voyez les Nouveaux contes de Fées.
[5] Voyez les *Malheurs de Sophie*, du même auteur.
[6] Voyez les Petites filles modèles, du même auteur.
[7] Voyez *les Malheurs de Sophie*, du même auteur.
[8] Viens, viens vite.
[9] Fameux voleur du temps de Louis XVI.
[10] Fameux voleur.
[11] Historique.
[12] Un écu valait trois francs.
[13] Sacrement qu'on administre aux mourants.
[14] La S**oe**ur de Jocrisse, par MM. Duvert, varner et Lausanne.
[15] « Imbécile, animal, plus vite! »
[16] Diminutifs de *Michel, Basile, Pierre, André, Étienne, Marie, Sophie, Catherine, Agnès*. Les accents indiquent la syllabe sur laquelle il faut appuyer fortement.
[17] Boisson russe qui a quelque ressemblance avec le cidre
[18] Voir *l'Auberge de l'Ange gardien.*
[19] Six mille francs.
[20] Domestiques attachés au service particulier des maîtres.
[21] Espèce d'agent de police qui accompagne les voyageurs de distinction à leur demande, pour leur faire donner sur la route les chevaux, les logements et ce dont ils ont besoin.
[22] Redevance ou fermage que payent les paysans quand on leur abandonne la culture des terres.
[23] Les *dvarovoï* sont les paysans qui ont été attachés au service particulier des maîtres. Leurs familles ont à jamais le privilège de ne plus travailler la terre et d'être nourries et logées par le maître.
[24] Espèce de juge de paix, de commissaire de police, qui a des pouvoirs très étendus.
[25] Ancien, nommé par les paysans pour faire la police dans le village, régler les différends et prendre leurs intérêts. On se soumet toujours aux décisions du *staroste* ou *ancien*.
[26] Prêtre russe.
[27] Les passages les plus intéressants du récit qu'on va lire sont pris dans un livre historique plein de vérité et d'intérêt émouvant: *Souvenirs d'un Sibérien.*
[28] Pelisse en peau de mouton que portent les paysans, le poil est en dedans; l'été on le remplace par le *cafetasse* en drap.
[29] Maréchal autrichien; célèbre par la répression cruelle de la révolte des Lombards en 1849.
[30] Surnom donné à un fou nommé don Quichotte.
[31] Les personnes qui croient aux fées en Écosse pensent qu'il est dangereux d'en parler et de les

nommer. Il y a en Écosse une multitude de personnes qui croient aux fées on dit qu'elles habitent surtout dans les vallées, près des fontaines, des ruisseaux et des rivières. Dans ces vallées et prairies, habitées, dit-on, par les fées, on voit souvent des ronds dépouillés d'herbe comme si elle avait été piétinée; on les appelle fairy's ring, «anneau des fées», et on prétend que les fées viennent y danser en rond pendant la nuit, et que ce sont leurs petits pieds qui usent l'herbe. Les fées sont très petites, disent ceux qui prétendent les avoir vues.

[32] L'eau de fontaine passe pour avoir la vertu de chasser les fées et de les empêcher de faire du mal

[33] En Écosse on nomme les *fées* le moins possible, de peur de les attirer; en parlant d'elles on dit: *the ladies, les dames*.

[34] Voir dans Comédies et Proverbes, ouvrage du même auteur, les Caprices de Giselle.

[35]Dans les campagnes on appelle *chemineaux* les ouvriers étrangers au pays, qui travaillent aux chemins de fer.

[36] « Je crains les Grecs et leurs présents. » (Virgile, Énéide.)

[37] Voir la partie Disposition des enfants à avoir la tête prise.

[38] Voyez, à la fin du texte, comme il faut faire ces cataplasmes.

[39] La meilleure manière de faire l'orangeade et la limonade, c'est d'exprimer un peu de jus d'orange ou de citron dans de l'eau sucrée.

[40] 9. à 26: Se gardent indéfiniment.

[41] Les Prières du soir sont les mêmes que celles du matin. On peut, si on est fatigué, ne pas dire le *Credo* le soir.

[42] Ici, on baise la terre.

[43] L'Évangile de ce jour étant presque le même que le précédent, nous avons mis en sa place le chapitre des Actes des Apôtres, qui fait l'Épître de ce jour.

[44] Note de l'éditeur Arvensa Editions: Bien qu'il porte le titre de *«l'Assomption de la Sainte Vierge»* dans l'édition originale, le texte ne raconte pas l'histoire de l'Assomption de la Sainte Vierge mais relate le passage de l'Evangile de Luc 10, 38-42

[45] c'est-à-dire ignorants

[46] De chant.

[47] Beau-frère de mon fiancé.

[48] Le cheval.

[49] En espérance.

[50] Ils étaient, en effet, d'une amabilité empressée pour ma mère.

[51] J'étais restée à Pitray.

[52] De Malaret.

[53] Ceci est en effet une prescription importante; le docteur H… de I.aigle, a guéri ses enfants très rapidement en les emmenant avec lui (en été) dans ses tournées médicales, en voiture découverte, c'est-à-dire dehors toute la journée.

[54] Ma sœur Henriette.

[55] Un des rédacteurs de l'Univers, qui écrivait sans cesse contre l'Angleterre.

[56] En tricot.

[57] De Rome, de Louis Veuillot.

[58] Mon mari n'aimait pas écrire.

[59] J'étais allée chez une amie souffrante chercher sa fille et la ramener à Saint-Maur.

[60] Un homme d'affaires que ma mère renvoyait et qui ne voulait pas s'en aller.

[61] Nous nous occupions beaucoup de l'érection de ce sanctuaire dédié à la Très Sainte Vierge, sous le nom de N. D. des Petits Enfants.

[62] Comme partout, on répandait sans cesse de fausses bonnes nouvelles.

[63] Sa cousine, mariée et alors à Poitiers.

[64] Maire de Laigle, admirable de courage, de sang-froid et d'énergie.

[65] Une des sœurs de mon mari, qui était dans le Poitou.

[66] L'affection vigilante d'Henri et de Thérèse avait prévenu ce vœu, et le premier, faisant partir sa femme pour Paris, nous a ramené nos pauvres collégiens. Jacques n'avait rien et est retourné à Vaugirard, mais Paul était atteint et a été longtemps sous le coup des suites de cette fièvre muqueuse.

[67] Mon cousin, le comte Filippi, qui tenait par principe à dire très ponctuellement les heures des trains. Ma mère l'avait élevé et le regardait comme un de ses enfants.

[68] Ma sœur, plus tard religieuse à la Visitation.

[69] La fille d'Hurel le Boucher, qui était malade. Ma mère parle d'eux dans *les Petites Filles modèles*.

[70] Ma femme de chambre.

[71] Parents de mon mari.

[72] Pour passer deux mois dans le Midi

[73] Village à côte des Nouettes.

[74] La fièvre typhoïde sévissait dans le pays.

[75] Le garde des Nouettes.

[76] La jument de ma mère était atteinte du *tic*, maladie particulière aux chevaux.

[77] Sa femme de chambre.

[78] Ma mère était allée près de ma sœur de Malaret pour ses couches, attendues vers le 15 novembre.

[79] Qui accompagnait ma mère.

[80] Mon mari, malgré un violent mal de mer, avait dû aller deux fois en Amérique, à cause des affaires de son père, auxquelles lui et ses frères étaient associés.

[81] Mon fils aîné, encore à naître.

[82] Mesure anglaise.

[83] Leur bonne.

[84] De premier secrétaire d'ambassade.

[85] Des remèdes homéopathiques venaient de me faire grand bien.

[86] Mon mari croyait peu à l'homéopathie.

[87] Il a suivi de près notre chère Camille dans la tombe, et sa fin a été pieuse comme celle de sa charmante sœur.

[88] Dont ma sœur de Malaret était dame du Palais.

[89] Le médecin de ma mère et le mien.

[90] Un petit croquis à la plume est fait sur la lettre à cet endroit.

[91] La mère de ma belle-sœur était dame d'honneur de la princesse.

[92] Mon fils Jacques.

[93] Mon fils Jacques.

[94] Elisabeth, l'aînée.

[95] Sabine, la seconde, morte toute jeune.

[96] Femme de Théodore Narishkine, lequel était fils de la sœur aînée de ma mère; elle est morte jeune.

[97] Narishkine, frère de Théodore.

[98] Elle est devenue ravissante et est très bien mariée en Russie.

[99] Notre excellent M. Naudet.

[100] Il s'agissait d'une pauvre fille de la campagne, plus que simple.

[101] Mon beau-frère.

[102] Il avait été très malade d'une fluxion de poitrine, compliquée par une rechute.

[103] Novice à la Visitation.

[104] Une des missions que mon frère avait organisées pour évangéliser les faubourgs de Paris.

[105] La prise d'habits de ma sœur Sabine.

[106] Mon mari et moi désirions donner ce nom au second fils que nous aurions.

[107] Le célèbre médecin.

[108] Ma mère avait parfaitement raison; la santé de notre parent est vite redevenue excellente.

[109] L' « amateur », c'était moi.

[110] Mon petit Jacques.

[111] Un feuilleton *empoignant* du *Constitutionnel*.

[112] Ma mère avait été appelée par ma sœur de Malaret, très souffrante.

[113] Il s'agit de l'illustre « Cadichon ».

[114] Il devait aller chercher ma mère à Pau pour la ramener à Paris.

[115] Qui faisait mon portrait. Ce vœu a été réalisé et le grand peintre dont ma mère admirait le talent a réussi admirablement « cette tête fine et énergique », suivant sa juste expression.

[116] C'est ainsi que Jacques appelait sa grand'mère. Étant tout petit, il avait inventé cette appellation qui charmait ma mère.

[117] Ma mère avait l'habitude de se servir d'un oreiller en caoutchouc, se gonflant à volonté.

[118] Le valet de chambre de mon père et de ma mère. Mon beau-frère logeait chez eux en passant.

[119] Ses cousins de Ségur.

[120] Elle avait eu une attaque d'angine couenneuse, et une erreur dans la dépêche avait ramené ma mère à Pau.

[121] Ma mère donnant tout aux autres ne dépensait rien pour elle.

[122] Elle est détruite aujourd'hui, hélas!

[123] Le second domestique.

[124] Une des pauvres femmes que secourait ma mère.

[125] De Laigle.

[126] Une jument appelée ainsi, qui appartenait à mon mari et qui était restée aux Nouettes en pension.

[127] Pour passer quelques jours à Paris, afin de confesser ses jeunes pénitents.

[128] Leur gouvernante.

[129] Aux Eaux Bonnes.

[130] La Santé des Enfants (chez Hachette). Je ne saurais trop le recommander aux mères: il est merveilleux! Grâce à lui, j'ai préservé ma fille aînée des convulsions.

[131] Ce qui eût été aussi difficile que dans un square à Paris.

[132] C'eût été aussi difficile que de s'égarer des Tuileries à la place dé la Concorde.

[133] Dans un bois d'un hectare, au bord d'une grande route!…

[134] La seule fois de sa vie où ma mère m'ait fortement grondée, c'est lorsqu'un orage m'a fait rentrer en retard, forcée que j'avais été de m'arrêter en route.

[135] Il parait qu'il y avait alors aux Nouettes un chien appelé ainsi.

[136] De mon frère Gaston.

[137] Ma belle-sœur: ils étaient restés à Paris.

[138] Le second des fils de mon frère.

[139] Le fils aîné de mon frère.

[140] En sirop.

[141] Dix-sept enfants.

[142] Allusion à une jolie chansonnette que je chantais à ma mère et dont le titre est « Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a ».

[143] On appelait ainsi une ânesse que ma mère avait eue aux Nouettes auparavant.

[144] Propriété qui était à vendre dans le voisinage des Nouettes.

[145] Louis Veuillot.

[146] Son confesseur et le mien.

[147] Il souffrait comme un martyr depuis de longues années et c'était un ange !

[148] Il n'a pas été possible de l'arranger. Elle a été démolie, et l'on a construit presque à la même place un château style Louis XV.

[149] Un garde de la forêt, qui avait en pension des chiens à mon mari.

[150] Chien épagneul à mon mari.

[151] Narishkine.

[152] Une de nos cousines fort originale qui mariait sa charmante fille à un Russe très riche.

[153] Pour demander une bonne d'enfant.

[154] Elise Veuillot, qui avait la bonté d'écrire à ma mère sous ma dictée.

[155] Retenue près de l'Impératrice.

[156] Ma mère si généreuse pour les autres était pour elle-même d'une parcimonie touchante.

[157] Un brave homme, mais d'une ineptie absolue.

[158] Pour l'exploitation à Livet.

[159] Cette touchante rudesse de ma mère pour elle-même est le pendant du châle de la vieille bonne que j'ai raconté dans *Mon bon Gaston*.

[160] Habité par ma mère.

[161] On était en train de réparer l'appartement.

[162] Occasionnée par l'accident de mon père, qui était arrivé chez moi.

[163] Bouillie de farine de maïs que ma mère et nous aimions beaucoup.

[164] Le baron de Villeneuve.

[165] Où mon beau-frère de Malaret venait d'être nommé ministre plénipotentiaire.

[166] Le jeune chien de garde, le prédécesseur de « Biribi » illustré par ma mère dans les Vacances.

[167] De l'Est, dont mon père était président.

[168] En supprimant l'Univers.

[169] Ces deux familles aimaient très tendrement nos chers Veuillot.

[170] L'amitié de ma mère s'inquiétait à tort. Dieu merci! il n'y avait pas sujet de s'alarmer.

[171] Notre médecin de la campagne, en qui ma mère avait une grande confiance.

[172] Pharmacien à Paris.

[173] À la poste.

[174] Afin de nous donner des conseils pour choisir l'emplacement de notre habitation nouvelle.

[175] Cette excellente jument avait été surmenée par mon mari, qui avait dû s'en défaire, sa santé étant perdue.

[176] À cause de l'accent anglais de mon mari, lequel était né en Amérique et n'avait appris le français que vers l'âge de douze ans, à son arrivée en France.

[177] Il y prêchait partout l'œuvre de Saint François de Sales.

[178] Ma mère allait passer trois jours près de ma sœur Sabine, au couvent.

[179] Il avait la jaunisse.

[180] Des gâteaux appelés ainsi, destinés aux enfants.

[181] Louis Veuillot.

[182] Ma mère se trompait heureusement et fut rassurée dès le lendemain par le médecin.

[183] Cette Louise avait toute la confiance de ma mère.

[184] Ma mère avait désiré avoir un projet de livre pour enfants.

[185] Une excellente bonne.

[186] Hélas ! après la vente des pauvres Nouettes, cet arbre superbe a été abattu !

[187] Une voisine de campagne, sourde comme un pot et parlant horriblement fort.

[188] C'était la fille d'une de nos cousines mariée richement à un Russe, et qui revenait mourir en France, de la poitrine.

[189] L'abbé Diringer, l'excellent et dévoué secrétaire de mon frère, qui resta près de lui jusqu'à la fin.

[190] Je n'étais pas la coupable de ce larcin.

[191] Le directeur de la poste de Laigle.

[192] Pour le Midi, afin d'assister au mariage de son frère Jean.

[193] Ma mère était très fière de la beauté remarquable de mon mari.

[194] C'était le beau-père de mon frère Anatole.

[195] Un intendant militaire.

[196] M. Naudet, qui était un enthousiaste de Garibaldi.

[197] Fille de M. Naudet.

[198] Nouvellement veuve, sentimentale et consolable.

[199] Mgr de Salinis.

[200] Il revenait du Midi, où il avait été pour le mariage de son frère Jean.

[201] L'institutrice provisoire

[202] De Hanovre où son mari était ministre plénipotentiaire.

[203] Le fameux directeur de la poste de Laigle, dont j'ai raconté dans Mon bon Gaston les curieux démêlés avec ma mère.

[204] Il expira doucement quatre jours après, le 6 janvier, le jour des Rois, jour bien choisi, car il était du petit nombre des bons riches, vraiment charitable et généreux pour les pauvres.

[205] De Villeneuve.

[206] C'était une vieille amie de la famille, qui m'avait prise en amitié. Elle avait bon cœur, mais son humeur inquiète amenait parfois dans son intérieur des brouilles bientôt suivies de réconciliations, de cadeaux et de tendresses.

[207] Une amie intime de ma mère.

[208] Il s'agissait d'un mariage pour un de nos jeunes parents, auquel ma mère s'intéressait comme

moi.

[209] C'était mon domestique, qui était affreux.

[210] Suit le détail du traitement prescrit.

[211] Une des nièces de mon mari que nous aimions tendrement.

[212] Leufroy, la femme du jardinier.

[213] À la compagnie du chemin de l'Est, dont il était président.

[214] Ils venaient de perdre deux de leurs enfants, en moins d'un mois, d'angines couenneuses.

[215] Le Directeur de la poste de Laigle.

[216] De Louis Veuillot.

[217] Il s'agissait d'un tapis d'autel pour une chapelle.

[218] Je les avais confiés à ma mère, désirant passer quelques jours à Paris.

[219] Venant de la ferme dans le parc qui leur était interdit.

[220] « Le curé d'Ars » par l'abbé Monnin.

[221] Je crois qu'il s'agit du livre paru sous le nom de Comédies et Proverbes.

[222] Mon mari n'était pas démonstratif et ma mère en plaisante ici.

[223] Mon père était déshabitué de la campagne depuis qu'il était président de la Compagnie de l'Est.

[224] Il y avait eu un froid entre ma mère et cette grosse cousine russe qui la fatiguait par ses accès de tendresse exagérée.

[225] Fondées par Mgr de Ségur.

[226] Louis Veuillot.

[227] En pleine réalisation aujourd'hui.

[228] Après un choc violent.

[229] D'un superbe discours au Sénat pour défendre le Pape et la question religieuse contre les violences du prince Napoléon.

[230] Mon fils Paul, né le 2 février.

[231] Une sainte religieuse de la Visitation, amie de Sabine et de toute la famille.

[232] Le jardinier des Nouettes, un parfait serviteur.

[233] Le garde des Nouettes.

[234] Le comte Rostopchine, frère de ma mère.

[235] J'écrivais à ma mère, de Paris, où j'avais été, avec Paul que je nourrissais, près de mon père souffrant d'une phlébite.

[236] Le médecin.

[237] Ce n'était pas le cas dans l'espèce.

[238] Gâteau à la crème

[239] Maître terrassier, qui fesait des allées à Livet

[240] Cuisinière.

[241] Mon père, se trouvant au château du Méry, chez mon oncle à Lamoignon, avait été frappé d'apoplexie, le mardi 15 juillet, et il mourut le lendemain à cinq heures. Ma mère, prévenue par dépêche, arriva trop tard.

[242] Ma mère avait été voir ma sœur de Malaret dont le mari, ministre plénipotentiaire à Bruxelles venait d'être nommé à Turin.

[243] Mon beau-frère était envoyé à Turin.

[244] Sa santé est devenue et restée excellente.

[245] Nous venions de perdre ma petite Marguerite.

[246] Le curé d'Aube.
[247] De Séez.
[248] La bonne.
[249] La mort de ma petite Marguerite.
[250] La piété a triomphé de cela, en tournant cette force de volonté de côté du devoir et du sacrifice.
[251] Je désirais vivement avoir encore un fils et je demandais des prières pour obtenir cette grâce.

[252] Cette expression, soulignée gaîment par ma mère, était familière à notre ami, M. Naudet.
[253] J'étais à Paris pour quelques jours.
[254] Avec Mgr Darboy, archevêque de Paris.
[255] Elle avait perdu sa fille unique !
[256] Rostopchine.
[257] C'était une protestation énergique contre les caprices tyranniques de l'administration.
[258] Les Débuts du Gros Phileas mon premier ouvrage dédié à ma mère.
[259] L'église d'Aube, complètement restaurée par la piété de mon frère Gaston.
[260] A qui je dictais mon livre
[261] Médecin homéopathe.
[262] Rostopchine.
[263] L'éditeur a préféré les Débuts du Gros Phileas.

[264] Aussi bon compositeur que bon officier.
[265] Le mariage se fit enfin, pour le bonheur des deux époux et la joie des deux familles.
[266] Au Collège de Vaugirard.
[267] De Malaret, mon beau-frère.
[268] En photographies.
[269] Les exemplaires d'auteur de mon ouvrage.
[270] Ma sœur Sabine souffrante depuis longtemps ne se croyait pas ou ne voulait pas se dire malade. La supérieure de la Visitation, inquiète de son état, finit par exiger la consultation dont parle ma mère.
[271] À Livet.
[272] Il s'agissait d'un projet de mariage.
[273] Ma sœur mourut le 20 octobre, dans les sentiments d'une sainte, entre les bras de ma mère et assisté de notre saint frère Gaston.
[274] Il mourut subitement, peu de temps après, mais il avait précédemment reçu tous les sacrements avec foi et piété.
[275] Le médecin.
[276] Le valet de chambre de ma mère.
[277] Pour une œuvre de charité.
[278] Une amie de ma mère.
[279] Les enfants d'une voisine sans doutes
[280] C'était dans la crainte d'ébranler sa santé par l'inquiétude.
[281] Ma mère venait d'avoir une grave congestion cérébrale, un an juste après la mort de ma sœur Sabine.
[282] La poste était alors absolument désorganisée.

[283] Je n'avais pas reçu ces lettres.
[284] Alsacienne, gouvernante chez ma sœur Henriette.
[285] Alsacien, secrétaire de mon frère Gaston.
[286] Mon mari nous envoyait dans le Midi.
[287] Il voulait se faire franc-tireur, dès que l'invasion aurait atteint Livet.
[288] Ils y sont venus quelques semaines avant l'armistice.
[289] Partout dans la campagne on partageait ces illusions de ma pauvre mère, entretenues par les fausses nouvelles de victoires, mot d'ordre évidemment donné par M. de Bismarck pour accroître notre découragement et le désordre moral universel.
[290] Mon frère Anatole était resté aux Nouettes, avec sa femme et ses enfants, à quelques kilomètres seulement de Livet.
[291] Une personne de nos parentes qui était fort gênée.
[292] Il avait une pénible convalescence après sa rougeole.
[293] Ce mot est écrit en grosses lettres.
[294] Toujours et partout les mêmes nouvelles mensongères et le même besoin d'y croire.
[295] M. Fresnean. mon beau-frère.
[296] Dernières illusions, après toutes les précédentes !
[297] Ces lettres ne cous étaient pas parvenues.
[298] Qui avait été le chercher à Poitiers.
[299] Il est devenu notre neveu.
[300] Jacques était rentré au Collège de Poitiers. Paul y était entré également.
[301] Une voisine de campagne de ma sœur.
[302] Cette voisine et son mari.
[303] La dame de compagnie de cette voisine.
[304] Il était très souffrant des suites d'une fièvre muqueuse.
[305] Une de mes parentes.
[306] Nous l'avons retiré du collège et soigné chez nous, où il a fait plus tard ses études.
[307] Il avait été amené à Paris par mon mari pour consulter.
[308] Ma mère arriva en effet chez moi à Livet en septembre 1873. Elle y fut bientôt atteinte de violentes suffocations, et revint à Paris, où elle mourut le 9 février suivant, après deux mois d'affreuses souffrances, supportées avec un courage héroïque, au milieu de tous ses enfants et dans des sentiments admirables de foi et d'amour à Dieu. Ces deux mots « Dieu et mes enfants », qu'elle répétait sans cesse dans son agonie, sont bien le résumé et comme l'expression de toute sa vie. C'est par eux que j'ai commencé ce volume et que je le termine.
[309] Le cocher.
[310] La femme de chambre.
[311] Fresneau.
[312] Il était question pour Jacques d'entrer au collège.
[313] Son frère.
[314] Fresneau, sa cousine germaine.
[315] De Malaret.
[316] De Malaret.
[317] La saint Louis. Il s'appelait Louis-Gaston.
[318] Le pauvre enfant avait fait une chute terrible dont il avait failli mourir!
[319] Gaston.

[320] L'écriture de cette lettre est très altérée; ma pauvre mère venait d'avoir une violente attaque.
[321] Le valet de chambre de ma mère.
[322] Livet n'ayant pas de chapelle alors, mon frère ne pouvait y venir.
[323] Deux de mes enfants venaient d'avoir cette maladie.
[324] Pour voyager.
[325] Le cocher de mon frère.
[326] Valet de chambre de mon frère Anatole.
[327] Hélas! ils y sont revenus.
[328] Riche propriétaire du pays.
[329] Son second domestique.
[330] Les communards.
[331] Jacques, ramené par mon frère Gaston à Poitiers, n'avait pu être reconduit que 48 heures après la rentrée réglementaire.
[332] Le garde d'alors à Livet.
[333] Une partie de la famille de mon mari était venue se réfugier là pour fuir la Commune.
[334] Le cher enfant l'a toujours précieusement conservée pendant sa vie. Elle est à son cher Paul, à présent.
[335] Il était avec Jacques au collège de Poitiers.
[336] Pour les vacances du jour de l'an.
[337] Gaston; Jacques était réinstallé Vaugirard.
[338] Ma mère met là un petit dessin à la plume, de ce bosquet.
[339] Pour un simulacre de guerre dans laquelle Jacques était général en chef.
[340] De général
[341] Cette idée n'a pas eu de suite.
[342] Leurs parents.
[343] Morceaux de sucre préparés au citron à l'avance, etc., fondant instantanément dans l'eau.
[344] Ils jouent délicieusement la comédie à présent. Il est curieux d'apprendre cette inexpérience dans les répétitions, après avoir constaté leur jeu charmant d'aujourd'hui.
[345] Edgar probablement, chasseur distingué.
[346] Jacques avait déjà un petit fusil à un coup.
[347] Épidémie de fièvre typhoïde qui nous avait décidés à remettre Jacques à Vaugirard, ainsi que Paul.
[348] On craignait une émotion pour moi, car je nourrissais Louis alors.
[349] De Ségur.
[350] Il avait été longtemps malade.
[351] Le nouveau, rue Casimir-Périer.
[352] Un croquis est joint à la lettre.
[353] Tout en étant reconnaissants à ma mère de sa pensée affectueuse, nous avons décliné absolument son offre. — Les soins à la maison ont pu suffire pour obtenir la guérison de notre cher malade.
[354] À partir de cette lettre-ci, l'écriture de ma mère est très altérée.